NOUVELLE SÉRIE — 3e ANNÉE

1er SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

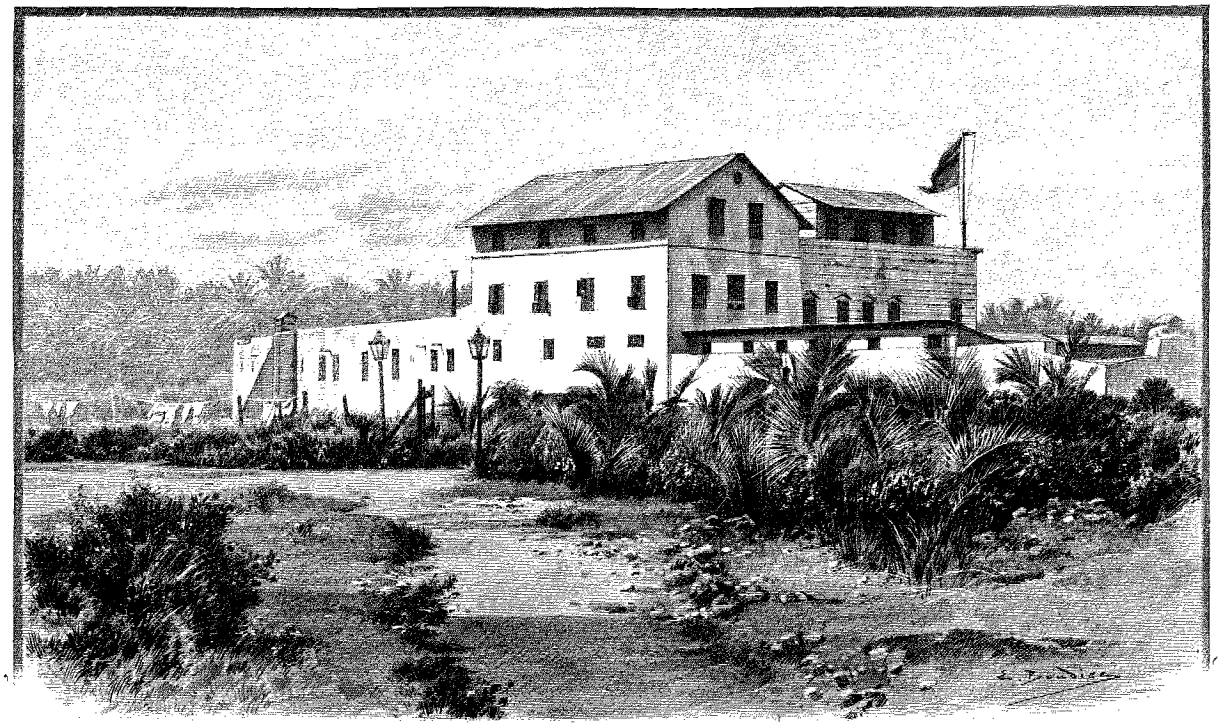
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.



- Fermer -



FORT DE PANGANI. — DESSIN DE BOUDIER.

COMMUNE DE COLOMBES (SEINE)
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

A TRAVERS L'AFRIQUE[1],

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GŒTZEN.

Départ de Pangani. — Marche vers le Rouanda. — Réception amicale des populations. — Un fils du roi sert de guide à la caravane.



UN SOMALI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le comte de Gœtzen est le premier voyageur allemand qui, partant de la côte orientale d'Afrique, ait traversé tout le continent, pour arriver à la côte occidentale. Il a tracé de cette expédition un récit intéressant, dont nous donnerons à nos lecteurs la partie la plus originale, c'est-à-dire celle qui décrit les régions où de nos jours n'avait encore pénétré aucun explorateur européen.

M. de Gœtzen partit de Pangani, un des ports de l'Afrique Orientale Allemande, situé un peu au nord de l'île de Zanzibar. Il n'avait aucune mission officielle, et, voyageant à ses frais, il agissait avec sa pleine et entière indépendance. Son ambition était de faire, s'il était possible, sa part de découvertes et, en même temps, d'aider au développement de la colonisation allemande dans cette partie du monde.

Il s'était adjoint pour cette entreprise deux compagnons dévoués et instruits : M. de Prittwitz et M. le Dr Kersting, médecin de l'expédition.

C'est en décembre 1893 qu'il forma sa caravane, qui comprenait au moment de son départ 620 personnes.

Il avait environ 400 porteurs; 203 étaient des indigènes de l'Ousoukouma (au sud-est du lac Victoria). Ils ne devaient servir la caravane que jusqu'au moment où ils se retrouveraient dans leur pays d'origine. Comme le font beaucoup d'indigènes de la région, ils étaient venus à la côte dans le dessein d'y

1. *Voyage exécuté en* 1893-1894. — *Texte et dessins inédits.*



TYPE DE SOUAHÉLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trouver l'emploi de porteurs de ballots, et ils s'en retournaient chez eux très satisfaits du salaire qu'ils y remportaient.

Les 200 autres porteurs étaient au contraire loués pour toute la durée de l'expédition.

Les charges à porter, du poids moyen de 25 à 28 kilogrammes, étaient composées de tout ce qui est indispensable à une caravane en marche. En première ligne venaient les marchandises d'échange, représentant l'argent avec lequel, au cours de la route, se paient les vivres : 207 ballots de cotonnade blanche ou bleue; 23 de mouchoirs, de vêtements; 31 de perles de verre; 10 de fil de fer; 1 de couteaux, miroirs, etc. Puis venaient, pour le service de l'expédition : 2 ballots de poudre, 36 caisses de cartouches, 29 charges pour les tentes, les chaises, tables, lits, couvertures, batterie de cuisine; 2 charges d'appareils de photographie et de plaques; 4 charges de médicaments; 26 caisses de sel, sucre, vins, conserves, café, etc.; 7 caisses d'outils, de provisions de réserve, de torches; 1 de livres; 2 charges pour un bateau démontable; 1 charge d'instruments; 2 caisses de matériel d'éclairage, etc.

Aux 400 porteurs chargés de faire voyager sur leur tête ou sur leurs épaules ces 400 charges, s'adjoignirent 31 soldats ou askaris, armés de fusils Mauser, puis des domestiques, des cuisiniers, des guides, etc. Mais ce qui rendait la caravane encore plus nombreuse, c'était la quantité assez considérable de femmes, d'enfants et même de vieillards qu'elle devait traîner avec elle. En effet, les soldats et les chefs des porteurs ne consentent pour la plupart à marcher que s'ils sont accompagnés de leur famille. Ils exigent qu'on emmène avec eux cette société, qui leur est indispensable, et il faut convenir que, malgré tous les embarras qu'elle cause, elle peut se justifier même au point de vue pratique, car, au moment des campements, les femmes sont très utiles pour préparer rapidement la nourriture de leurs compagnons.

Telle était la petite armée, d'aspect assez étrange, qui, à la fin de décembre 1894, quittait la côte pour se diriger vers la région des grands lacs. Suivant l'usage, la caravane s'avançait en file indienne, les sentiers d'Afrique étant trop étroits pour permettre un autre ordre de marche. En tête de la colonne étaient placés les guides et les interprètes, puis venaient, tout de suite après, MM. de Gœtzen et de Prittwitz, suivis de quatre Somalis, portant les fusils et tenant les mulets de leurs maîtres, et d'un peloton de 12 askaris, avec le drapeau de l'expédition et un tambour. Derrière marchait la masse un peu confuse des porteurs. Au centre était un second peloton de soldats, et à l'arrière-garde se tenait le docteur Kersting avec une troisième et dernière section d'askaris, ayant pour mission de pousser les traînards.

Tous les matins, à l'aurore, M. de Prittwitz, chargé spécialement du service intérieur du camp, donnait l'ordre au corniste Pésa-Moja de sonner vigoureusement dans son instrument, et dès que cet appel sonore avait retenti, le camp s'animait, les tentes étaient rapidement repliées; les porteurs indigènes, en poussant les cris dont les nègres sont si prodigues, s'agitaient, se querellaient, juraient et enfin, les chargements étant terminés, se mettaient en marche au son du tambour.

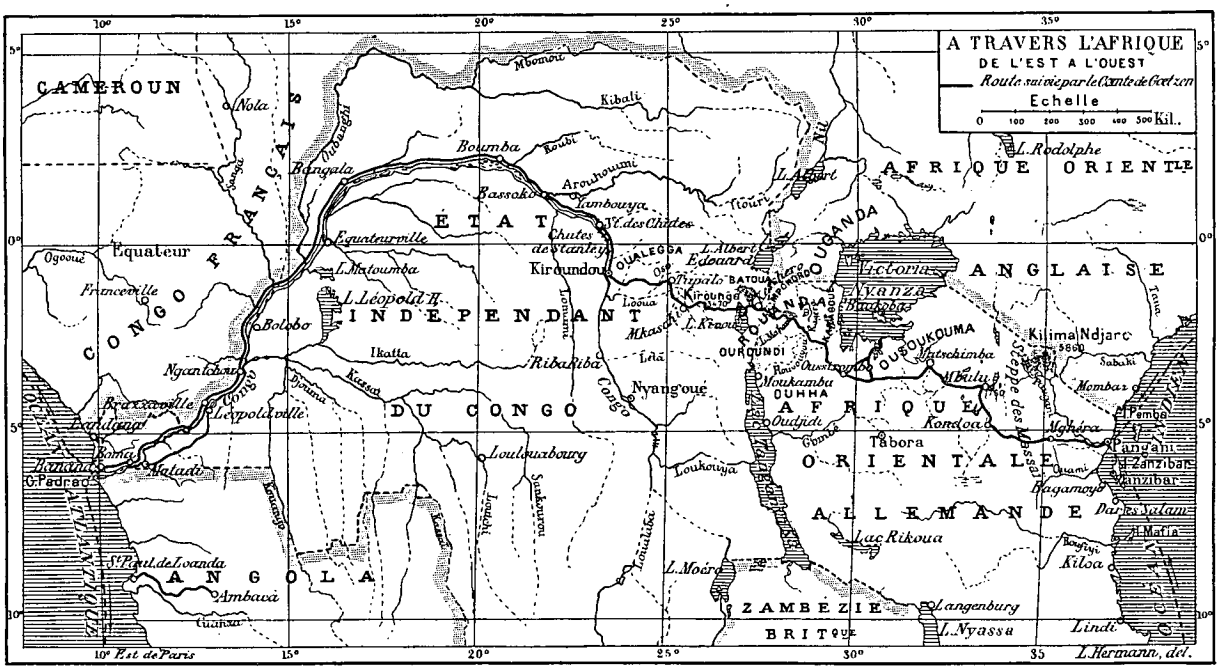
Nous n'avons pas à raconter les incidents, d'ailleurs sans intérêt exceptionnel, qui signalèrent les débuts de l'expédition. Elle franchit sans trop de souffrances les steppes des Massaï. Le pays ayant déjà été exploré plusieurs fois, il n'y avait rien de bien inattendu à espérer; les chefs de l'expédition, lorsque leur colonne fut bien entraînée, pouvaient même trouver des heures de loisir, et ils en profitaient pour se livrer au plaisir de la chasse. Mais si le gibier d'Afrique était souvent nouveau, il était presque toujours d'une approche difficile. Une fois, cependant, la pièce de gibier abattue avait été un rhinocéros! Ce beau coup de fusil fut d'autant mieux accueilli que plus de cent porteurs y trouvèrent une ration de viande supplémentaire qui fut très appréciée.

Avançant chaque jour assez régulièrement, on atteignait le 22 mars la mission fondée par les Pères blancs d'Alger à Ouchirombo, au sud du lac Victoria. Là on pouvait se reposer, jouir de l'accueil cordial des prêtres français et réorganiser le service des porteurs. Repartie le 14 avril, la caravane, ayant traversé l'Ousoui, était le 2 mai au bord du Nil-Kaghéra, et M. de Gœtzen voyait s'étendre sous ses regards les plateaux du pays mystérieux connu sous le nom de Rouanda. Il entrait dans la région qu'il était appelé à décrire le premier avec détail, et nous lui laissons désormais la parole.

Bien avant que l'on eût fait entrer dans le domaine de la science l'étude des contrées et des populations qui ont été récemment ouvertes à la géographie, la plupart de ces régions avaient eu, d'une façon ou d'une autre, des rapports avec les civilisations européenne ou arabe. Depuis des siècles, les commerçants portugais ont connu les pistes des caravanes qui conduisent au loin dans l'intérieur, et depuis longtemps déjà on avait trouvé le chemin qui relie l'océan Atlantique aux pays du Zambèze. Dans l'Afrique orientale, l'influence arabe était dominante;

des chasseurs d'éléphants ou d'esclaves, chargés de récolter ces précieuses denrées, avaient été envoyés par les Arabes ou par leurs aides dans les régions des Massaï, des lacs Victoria, Nyassa et Tanganyika. Les chefs de ces pirateries séjournaient des années entières dans l'intérieur des terres. Là où ils se fixaient, se formaient des établissements qui répandaient dans le voisinage des commencements de civilisation déjà très appréciables. Tabora, Oudjidji et notamment les colonies du Haut Congo, dont la puissance n'a été détruite que tout récemment par l'État du Congo, se développèrent dans des centres de ce genre. Les armes à feu, dont se servaient les Arabes, leur ouvraient toutes les voies et assuraient leur domination. Aussi paraît-il d'autant plus extraordinaire que, juste au centre de la région où dominaient les Arabes, se trouve une province qui ait réussi à se défendre complètement de leur invasion et à s'assurer la réputation d'un pays inaccessible et dangereux.

Les causes principales de ce privilège sont d'abord l'énergie de la population (énergie doublement efficace, étant tout entière à la disposition d'une main toute-puissante), et ensuite la constitution géographique très favorable de la contrée. Le Rouanda, en effet, ressemble à une forteresse naturelle; c'est comme un Pamir de l'Afri-



que centrale; c'est la partie la plus élevée des plateaux qui se dressent à l'ouest du lac Victoria. Là est la ligne de séparation des eaux qui forment les deux grands fleuves d'Afrique : le Nil et le Congo.

Dans la suite des temps, tout un cycle de légendes s'était formé peu à peu sur ce pays, et ce que nous en savions, soit par les récits des voyageurs, soit par ce que nous en avions appris nous-mêmes auprès des peuplades plus ou moins éloignées, était de nature à exciter au plus haut degré notre curiosité.

Quand on feuillette les récits des voyageurs les plus anciens, on ne trouve sur le Rouanda que des renseignements brefs et vagues. On le dépeint simplement comme un royaume puissant, habité par une population brave, de couleur claire. Parmi les explorateurs plus récents, trois seulement, à ma connaissance, ont parlé du Rouanda. Dans son livre *A travers les ténèbres de l'Afrique*, Stanley, au moment de se diriger du lac Albert-Édouard vers la côte, pèse les avantages et les inconvénients des différentes routes qu'il peut prendre. L'une va vers le sud au lac Tanganyika « en traversant le Rouanda ». Stanley écarte cet itinéraire à cause de sa longueur, mais il dit en même temps que son expérience et son habileté auraient été mises là à une rude épreuve, car il est pour ainsi dire passé en proverbe chez les Arabes qu'il « est plus facile d'entrer dans le Rouanda que d'en sortir ». Il y a dix-huit ans, une caravane arabe s'est dirigée de ce côté; elle n'a jamais reparu, et, plus récemment, Mohammed, le frère de Tippou-Tib, a essayé en vain, avec 600 soldats armés de fusils, de pénétrer dans le pays.

L'idée que nous pouvons nous faire du Rouanda, d'après le livre du docteur Stuhlmann (*Avec Emin Pacha au cœur de l'Afrique*), est aussi incertaine, aussi nuageuse. Stuhlmann parle d'individus étrangers qui seraient venus du Rouanda vers le Karagoué; leur costume était particulier, leur attitude très fière, et ils s'étaient défendus d'accepter des présents sans l'autorisation de leur maître, le roi Kigéri.

Un troisième Européen, le docteur Baumann, avait aussi donné quelques renseignements, que d'ailleurs nous ne connaissions alors que très incomplètement, et qui ne pouvaient par conséquent affaiblir notre désir de voir le Rouanda. Cet explorateur, dans sa marche à travers l'Ouroundi, avait fait une course de quelques jours vers le nord au delà du fleuve Akenyarou et avait ainsi, non pas pénétré dans le Rouanda, mais touché une de ses pro-



M. DE GŒTZEN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vinces frontières, placée sous l'autorité de Kigéri. D'abord accueilli amicalement, il avait été en fin de compte obligé de recourir aux armes, parce que le chef de la localité ne voulait pas le laisser sortir du pays sans avoir reçu l'autorisation de son souverain. Ce qui avait surtout frappé Baumann, c'était la pureté du type ouahouma, l'état remarquable des cultures, faisant contraste avec celles de l'Ouroundi, et l'extrême abondance du gros bétail.

Tous les renseignements que j'avais pu recueillir d'autre part appartenaient au domaine de la fable et n'avaient d'intérêt que parce qu'ils confirmaient à leur manière que le Rouanda était resté jusqu'à ce jour absolument fermé. Cet isolement mystérieux, l'effroi attaché à ce seul nom de Rouanda, ne peuvent expliquer qu'en partie les défaites des Arabes, qui avaient, partout ailleurs, pénétré en vainqueurs; il faut y ajouter les réels succès que les maîtres du Rouanda avaient toujours remportés sur leurs voisins. Mirambo, jadis la terreur du centre de l'Afrique orientale, et, après Mirambo, les bandes des Zoulous remontant vers le nord, avaient dû également s'arrêter devant les frontières du Rouanda.

Dans les descriptions qui nous étaient faites, on parlait toujours d'une certaine montagne d'où s'échappaient, mêlés à des coups de tonnerre, du feu et de la fumée, et qui répandait au loin sur la région des reflets rougeâtres.

Il y avait, dans tous ces récits, assez d'éléments fantastiques pour que la vive imagination des nègres en formât toute une riche série de mythes. De là ces fables, acceptées par tous, et qui parlaient d'innombrables armées d'amazones, de nains à longue barbe, sur les épaules desquels le souverain se faisait porter, etc. Notre guide et interprète Mougoussagoussa, qui était un vrai poltron, mais non un menteur, racontait avec le plus grand sérieux qu'il y avait dans le Rouanda « une race d'individus qui avaient des jambes si faibles et une tête si énorme qu'ils perdaient souvent l'équilibre et culbutaient complètement. Pour se remettre debout, ils avaient besoin d'être aidés, et afin de pouvoir appeler à leur aide, ils portaient toujours sur eux une flûte. »

C'était là tout ce que nous savions du Rouanda et de ses habitants, lorsque, le 2 mai 1894, nous arrivâmes sur les hauteurs au sud du rivage du Nil-Kaghéra, et le lecteur comprendra avec quels sentiments nous nous préparions aux événements qui semblaient nous attendre.



M. DE PRITTWITZ.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsque le cours du fleuve nous apparut, ses eaux brunes et boueuses se précipitaient à travers un défilé rocheux et formaient deux chutes d'environ 5 mètres de hauteur. De notre côté, un bouquet de bois s'étendait jusqu'à la partie du rivage inondée, où l'on voyait des papyrus et quelques tiges isolées de palmiers. Le fleuve était large d'environ 250 mètres, mais il n'y avait guère qu'une largeur de 35 mètres qui fût libre et non cachée sous les roseaux. Au delà du fleuve, le sol s'élevait doucement et portait quelques huttes d'aspect misérable; plus loin, les pentes devenaient vite plus raides, et le haut plateau, qui commençait là, se présentait à nous comme le mur d'une forteresse gigantesque, mur coupé presque en ligne droite dans sa partie haute, et totalement dépourvu d'arbres.



M. LE DOCTEUR KERSTING.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux heures avant que nous ne fussions arrivés au bord du fleuve, nous avions vu revenir Mougoussagoussa. Il nous apportait la surprenante nouvelle que sur la rive opposée vivait une population de pêcheurs paisibles, et d'ailleurs souffrant de la famine, qui mettraient volontiers à notre disposition leurs barques, faites de troncs d'arbres creusés. L'interprète Tofik était resté sur l'autre rive et cherchait à nous amener d'autres barques, car les deux qui étaient déjà là ne pouvaient porter que quatre charges et autant de gens. Pendant la journée, nous pûmes obtenir cinq barques, et, dans la matinée du 4 mai, le passage de toute l'expédition était terminé.

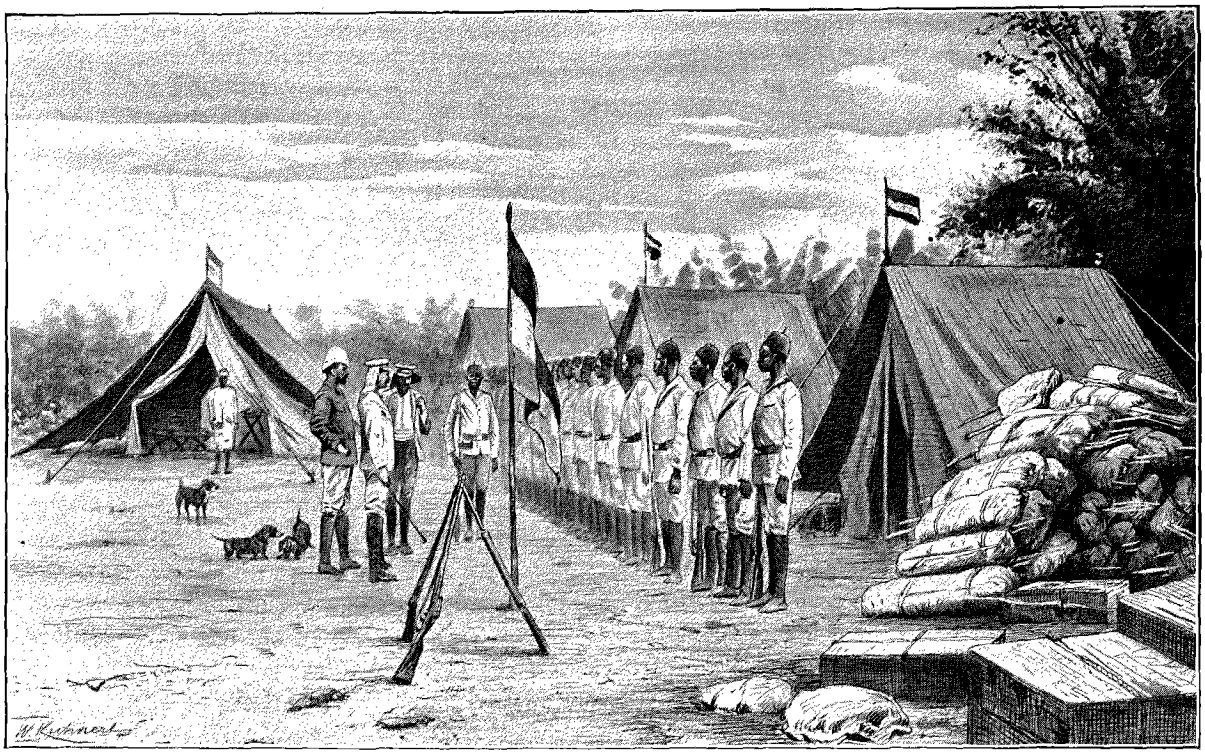
Pendant que s'exécutait le passage, nous fîmes des excursions en amont et en aval du fleuve. Nous constatâmes qu'il foisonnait d'hippo-

potames. Les indigènes s'en emparent à l'aide de fosses et de harpons très lourds, suspendus aux arbres. Comme gibier, notre chasse nous donna des oies sauvages, des canards, des perdrix, un héron noir, et un gros hibou gris et noir.

En abordant sur la rive gauche du Kaghéra, nous mettions le pied sur le territoire du Rouanda, car depuis quelque temps le Kissaka, jadis indépendant, est devenu une province soumise. Le chef indigène, Lafikinga, a été expulsé, et la pauvre population de pêcheurs qui vit au bord du fleuve est continuellement dépouillée par les gouverneurs que le vainqueur leur donne.

Cet après-midi même apparut dans notre camp le premier de ces chefs. C'était un Mhouma, nommé Mdougou, long, bien bâti, et ayant dans les traits de son visage une ressemblance frappante avec notre Somali Elmi.

Tandis que les Ouasoui sont toujours armés, il vint, ainsi que ses compagnons, sans armes. De la façon la plus amicale, il s'offrit à me montrer le chemin qui conduisait à sa demeure, située sur le plateau, et à y faire porter par ses gens une partie des ballots qui étaient restés sur le rivage. Nous congédiâmes les porteurs que nous



ASKARIS SOUS LES ARMES. — DESSIN DE W. KUHNERT.

avions loués à Kassoussouva, et il se passa ce fait : 35 hommes, qui devaient recevoir au matin les étoffes qui leur avaient été promises, s'étaient enfuis pendant la nuit.... Inconcevable, mais vrai !

Le 4, pendant la marche, je cherchai à plusieurs reprises à obtenir de Mdougou des renseignements sur les dispositions de son maître, mais il ne me fit que des réponses vagues et diplomatiques ; il me dit simplement qu'il était lui-même sous l'autorité du gouverneur Kafahigi de Kissaka, et que Kigéri n'était pas le nom, mais le titre du roi de Rouanda. Le Kigéri actuel s'appelle Louabougiri.

Nous eûmes à endurer une extrême fatigue pour nous élever sur le plateau, que les montagnes de Doulengé bordent de terrains bouleversés. Lorsque nous fûmes enfin arrivés sur la hauteur, au village principal, nous vîmes se déployer devant nous, vers le sud, une vue splendide sur la vallée du Nil-Kaghéra. A nos pieds, le fleuve s'élargissait, en formant une espèce de lac couvert de roseaux ; vers le sud-est, un peu au-dessus de l'endroit où nous avions passé, on apercevait une vallée où était le confluent d'une autre rivière, qui nous fut désignée sous le nom de Rouvouvou. Le Kaghéra, plus considérable, venait directement de l'ouest, et devait, au-dessus de notre station, recevoir le Nyavarongo et l'Akanyarou. Les gens de Mdougou nous parlèrent encore de montagnes, situées au loin vers le nord, qui lançaient le tonnerre et jetaient des flammes. Si je faisais les questions sur le Kigéri, on me disait tantôt qu'il habitait au nord-ouest, près d'un grand lac nommé Kivou, tantôt qu'il habitait au pied des monts Virounga. De mon arrivée, il ne savait encore rien. Cette ignorance nous parut dès ce moment tout à fait invraisemblable, et nous vîmes, en avançant davantage, que notre supposition était juste. Déjà avec Mdougou nous commencions à ressentir les effets d'une politique par laquelle les Ouanyarouanda cherchaient à retarder notre marche en avant ; on sentait qu'il y avait de la curiosité de la part du Kigéri, mêlée à

*

quelque incertitude sur les intentions que nous pouvions avoir, en pénétrant ainsi dans leur pays tout d'un coup et sans avoir été annoncés.

Il fallut à Mdougou deux jours et demi pleins pour nous amener 40 porteurs; d'ailleurs il se montrait très généreux et nous fit apporter une masse de chèvres et de bananes.

On comprendra facilement que nous éprouvions des sentiments assez mêlés devant cette réception si volontairement amicale qui nous était faite aux frontières du Rouanda. Si nous avions vu s'évanouir si vite la légende d'après laquelle le pays était inaccessible, il était plus que vraisemblable que tout était faux dans ces récits qui nous avaient fait considérer cette région comme un but d'exploration enviable. Peut-être n'y avait-il nulle part de lac « si grand, qu'il fallait plusieurs jours pour le traverser »; peut-être cette montagne de feu était-elle un pur conte, dû à l'imagination de quelque voyageur de caravane.... D'un autre côté, nous ne nous dissimulions pas que, vigoureux, en bonne santé, suffisamment armés comme nous l'étions, nous ne serions nullement fâchés de mesurer une fois nos forces avec un adversaire sérieux. Nous ne comprenions pas pourquoi, dans d'autres explorations, on avait dû, comparativement à nous, avoir bien plus souvent recours à l'emploi des cartouches. Et nous en étions presque à regretter les allures et la manière d'être du roi Louabougiri.

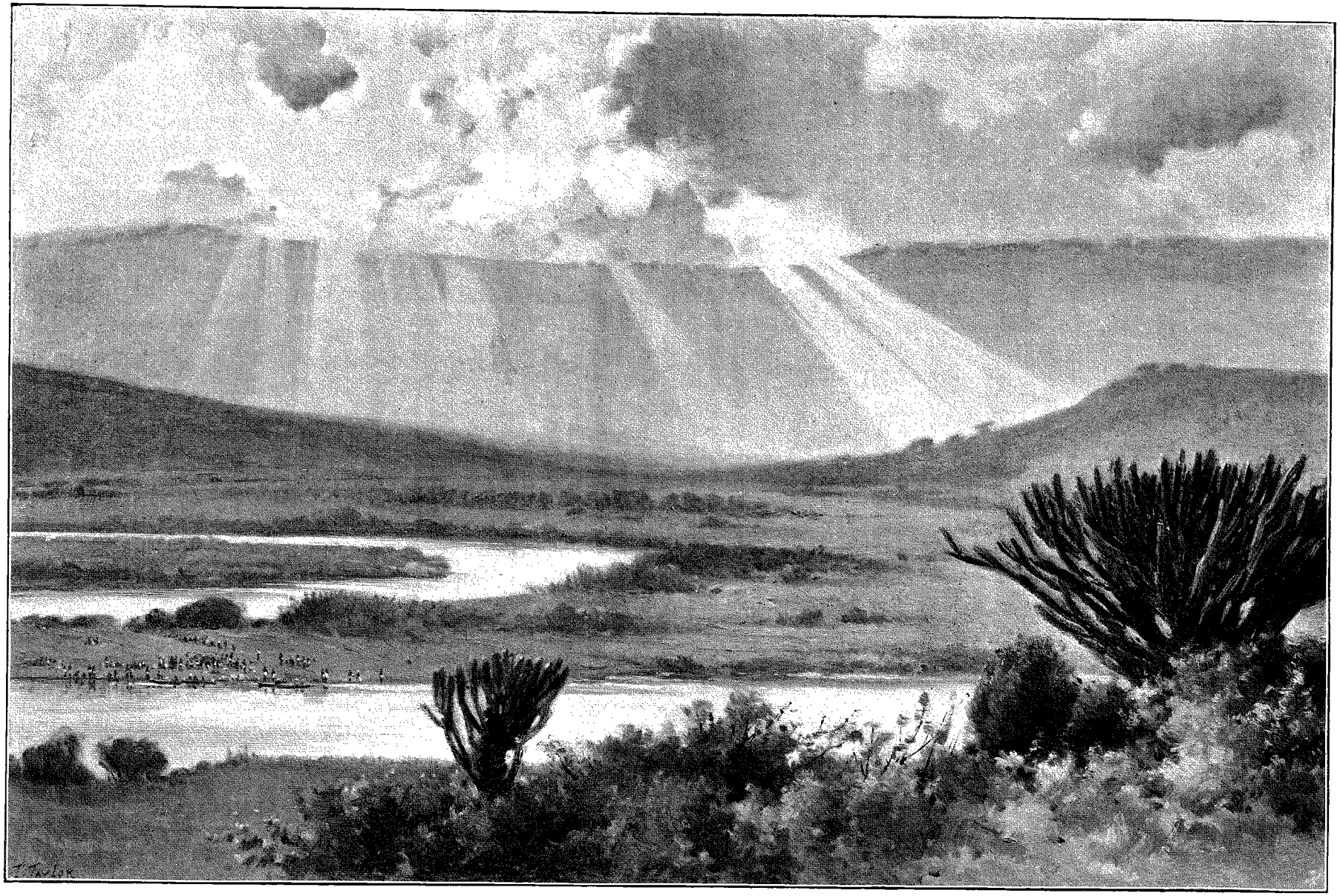
Toutefois nous ne pouvions qu'être satisfaits en pensant que cette condescendance inattendue à nos vœux, montrée par les indigènes, nous assurait une exploration paisible et sans fatigue, avantage deux fois précieux dans un pays de montagnes qui promettait à nos regards de merveilleux spectacles et à notre curiosité scientifique la réponse aux plus importants problèmes hydrographiques et orographiques. De plus, si une région comme le Rouanda était destinée à recevoir la domination allemande, nous pouvions nous réjouir que les indigènes apprissent à connaître la race blanche par un contact avec des hommes qui, en leur étant bien supérieurs, étaient en même temps animés de dispositions pacifiques.

Dès le premier jour, nous trouvâmes un pays totalement différent de ceux que nous avions parcourus. Nous étions sur une haute plaine presque sans arbres, ayant de 1700 à 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette plaine est coupée d'un grand nombre de ravins très escarpés, ayant des directions très variées, dues aux actions diverses exercées peu à peu par les eaux. Les vallées les plus importantes sont dirigées vers le sud. Les hauteurs subsistantes, qui dominent le réseau des ravins, doivent, vues à vol d'oiseau, présenter l'aspect de cubes isolés ayant des arêtes très arrondies; à leur partie supérieure, elles sont tout à fait plates, et de ces cimes on a, autour de soi, un vaste panorama.

Les sombres pentes et le fond des ravins sont presque partout couverts d'épais bois de bananiers ou de champs de sorgho, de haricots et de pois, au milieu desquels on aperçoit d'innombrables huttes rondes. Sur les parties hautes et plates croît un gazon court, auquel se trouve mêlée une matière jaune (*gnaphalium*?), en si grande



RHINOCÉROS TUÉ À LA CHASSE (PAGE 2). — DESSIN DE W. KUHNERT.



PASSAGE DU NYAVARONGO (PAGE 11). — DESSIN DE TAYLOR.



SUR LE NIL-KAGHÉRA (PAGE 5). — DESSIN DE TH. WEBER.

quantité que toute la région paraît teintée de cette couleur. De ce sol schisteux jaillit çà et là un euphorbe-candélabre ou une autre euphorbiacée à grandes feuilles; dans le voisinage des habitations, on rencontre souvent le *Drimys* de Winter, espèce de ficus; les Ouanyaroun-da, aussi bien que les Ouaganda et d'autres peuplades, emploient et travaillent une partie de l'écorce de cet arbre pour se faire leur habillement. Près des huttes, qui sont presque toujours protégées en avant par une clôture, sont cultivées des planches de courges et de tabac. Nous vîmes moins de bétail que nous ne nous y attendions; une épizootie paraissait avoir passé dans la région.

La population, nombreuse, avait abandonné ses huttes et se précipitait en troupes sur notre passage; les individus de la race nègre primitive du pays se distinguaient, dans cette population, de la race des conquérants Ouahouma.

Nous étions constamment l'objet d'ovations enthousiastes. Les hommes, pour nous saluer, se jetaient à terre devant nous, frappaient des mains et exécutaient des danses; des femmes, qui souvent n'étaient pas sans beauté, se pressaient aux premiers rangs. Elles avaient comme vêtement des peaux de chèvre. Elles écartaient les hommes et poussaient un cri perçant. Si cet enthousiasme avait duré, notre marche serait devenue une vraie marche triomphale. Mais après peu de jours il y eut un changement. La population se pressait bien toujours avec curiosité autour de nous, mais elle gardait un silence respectueux. En observant que dès l'origine les Ouahouma, se tenant sur la réserve, n'avaient pas pris part aux démonstrations de joie qui nous accueillaient, je tirai la conclusion que nous avions été considérés d'abord comme des libérateurs par la partie soumise de la population, mais que bientôt, conformément aux habitudes rigides de gouvernement unitaire qui caractérisent le pays, il était venu d'en haut un ordre qui avait tout ramené dans le calme.



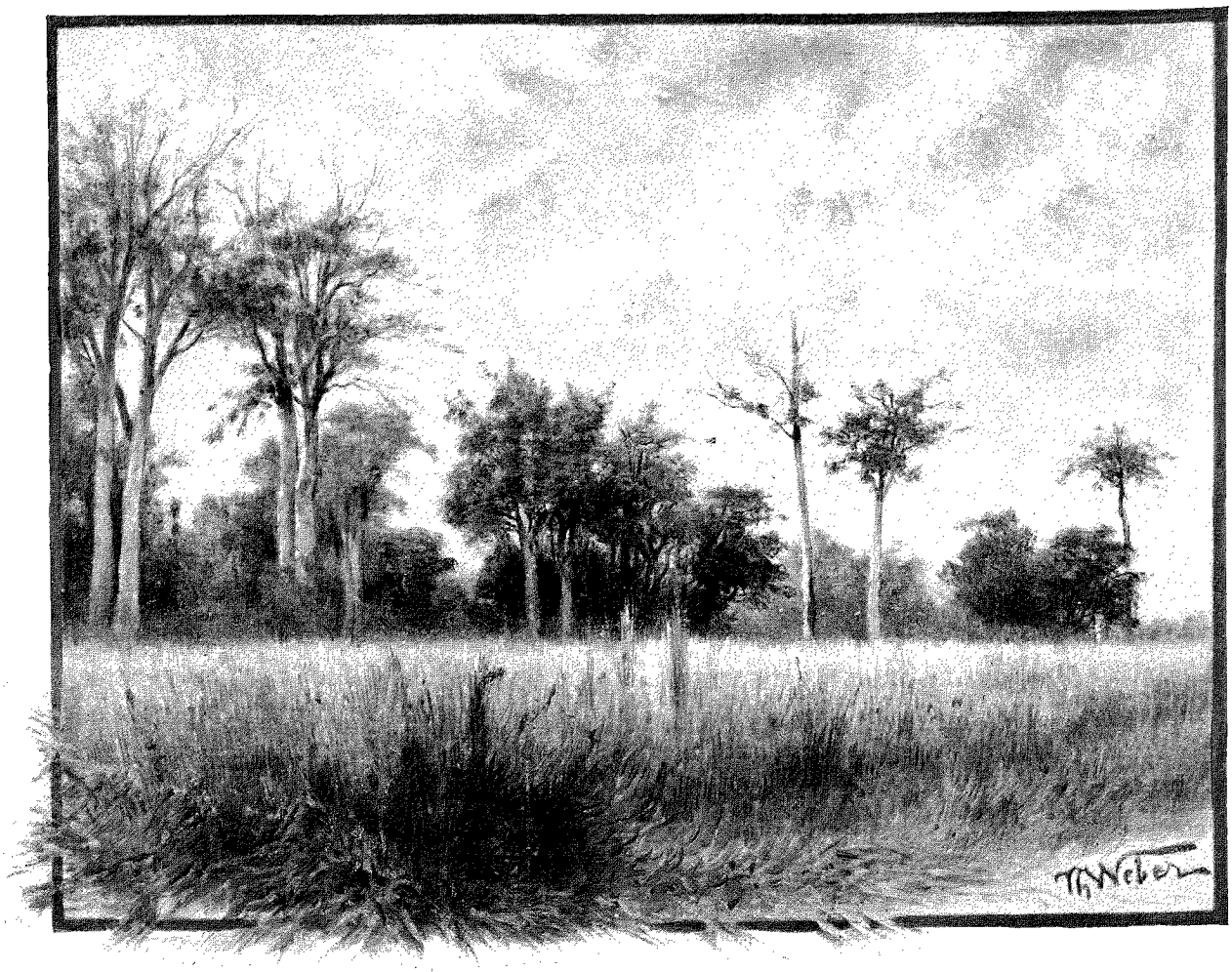
UN REPLI DU LAC MOHAZI (PAGE 11). — DESSIN DE TH. WEBER.

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion d'examiner de près les demeures de propriétaires Ouahouma, et nous fûmes frappés de l'art avec lequel étaient construites les palissades, à l'aide de nervures de palmier et de cordes faites d'écorces.

Deux jours après avoir quitté les monts Doulengé, nous arrivâmes, par un mauvais temps, au ruisseau Kibaya; un fourré de

papyrus, de 50 mètres de large, était alors couvert par les eaux. Non seulement il nous fallut gravir très péniblement des sentiers de montagnes raides et glissants, mais nous eûmes aussi à nous tirer des difficultés d'un marécage; aussi bêtes et gens restèrent souvent arrêtés en route.

Sur la hauteur opposée, mais en dehors de notre chemin, on nous montra les huttes du « grand » Kavahigi, qui commande la province Kissaka. Il nous fit inviter à ne pas camper dans le voisinage de son habitation : il avait sous sa garde un grand nombre de femmes et d'esclaves femelles du Kigéri, et il redoutait sa colère s'il leur était arrivé quelque mal. Comme je trouvais son désir très naturel, et que d'ailleurs le mauvais temps ne m'engageait nullement à allonger mon chemin par un détour, nous campâmes sur la hauteur, à peu près à 2 kilomètres du village, et nous attendîmes la visite de Kavahigi. Notre interprète Mougoussagoussa, par ses



STEPPES DES MASSAÏ (PAGE 2). — DESSIN DE TH. WEBER.

allures follement craintives dans son entrevue avec un envoyé du Manangoua, avait fait naître dans notre troupe l'idée que nous allions être attaqués à main armée. On sut bientôt combien peu était à redouter un pareil acte d'énergie, quand on vit Kavahigi lui-même, accompagné d'une suite nombreuse, visiter notre camp et nous faire apporter une véritable montagne de bananes et de patates, qui était presque aussi haute que notre grande tente. Il y fit ajouter 30 chèvres et — cadeau très précieux — 30 charges de bois à brûler. Il avait plu toute la matinée; sur cette hauteur exposée aux vents de tous côtés, nos gens étaient gelés, et il n'y avait nulle part de bois dans la région. Les naturels nous enseignèrent à employer des touffes de gazon sec pour allumer le feu, mais ils vendirent à des prix élevés le peu de bois qu'ils nous avaient apporté de loin et péniblement rassemblé. Nous procurer du combustible fut plus tard une question vitale pour notre expédition.

Kavahigi est un homme jeune encore, bien bâti, avec un visage aux traits nobles et fins; sa peau est de couleur très claire; il porte au menton une courte barbe noire. Ses mouvements étaient extraordinairement vifs; ses manières étaient aisées, même élégantes. Il avait une espèce de longue toge de couleur bleu sombre, jetée sur les épaules. Son bonnet, d'une étoffe de même couleur, rappelait la coiffure des anciens rois assyriens. Au bras gauche, il avait des bracelets formés d'au moins cent anneaux de cuivre ou de laiton fins, et à chaque anneau

était fixée une perle de verre, blanche ou bleue. Dans l'entretien qu'il eut avec nous, nous fûmes frappés de l'accent mélodieux de la langue du pays, le kinyarouanda; beaucoup de mots sont prononcés presque en chantant, et l'accent du même mot paraît changer selon la place que ce mot occupe dans la phrase.

Après une longue conversation, Kavahigi se retira, en promettant de me procurer 20 porteurs le lendemain matin. Je n'avais pas besoin d'un plus grand nombre d'hommes, car j'avais fait distribuer le contenu d'environ 30 ballots, et payé ainsi d'avance deux mois de service de mes hommes. J'avais préféré me débarrasser de cette façon des ballots, afin de ne pas dépendre constamment de la plus ou moins grande bonne volonté que les chefs de tribus montraient pour me fournir des porteurs, et afin de pouvoir marcher aussi vite qu'il me convenait. Certainement, avec l'esprit bien connu de gaspillage des nègres, je risquais de voir la plupart d'entre eux ne pas se suffire deux mois, ni même un mois, avec ce que je leur avais distribué. Et précisément ici il y avait tentation de faire de fortes dépenses, car souvent on nous offrait des enfants de cinq à huit ans au prix de 24 aunes de cotonnade. Le lendemain, Kavahigi se crut obligé de nous faire la conduite jusqu'à notre prochain campement, qui se trouvait dans une autre province; il nous accompagna avec une forte troupe de longs jeunes gens Ouahouma. Amolli et déshabitué de la marche comme il était, il arriva à notre campement tout à fait épuisé; il se retira aussitôt dans une hutte voisine pour se reposer, et il ne parut plus.

La province dans laquelle nous nous trouvions alors est gouvernée par un proche parent du Kigéri, nommé Kaouaré. Les confins de ces deux provinces se distinguent par de vastes plantations de bananiers; beaucoup de mes gens comparaient le pays avec l'Ouganda, mais la pureté de l'air, l'absence de miasmes fiévreux, donnaient la supériorité au Rouanda.

Une bonne journée de marche nous conduisit dans le voisinage du séjour du chef Kaouaré. Il était absent, appelé, nous dit-on, par le Kigéri pour conférer sur des questions importantes. Son habitation se trouvait à l'extrémité sud d'un étroit et long repli du lac Mohazi, le long duquel nous marchâmes tout le jour suivant.

A Rouamagana, une des nombreuses résidences du Grand-Roi, où l'on garde aussi un harem sous une stricte surveillance, notre caravane reçut, hôte inattendu et intéressant, un fils du Kigéri, nommé Chirangaoué, qui avait la charge de gouverneur. C'était un jeune garçon de dix à douze ans, très éveillé. D'une intelligence déjà développée, il avait, malgré sa grande jeunesse, pleine conscience de sa dignité. Sa complexion était extrêmement délicate, sa tête petite, mais de ses deux yeux, relativement très grands, jaillissait un regard plein de pénétration.

Kersting et moi, nous revenions d'une partie de chasse aux oiseaux sauvages faite au lac Mohazi, lorsque Chirangaoué se présenta. Avec une curiosité d'enfant, il examina les aménagements intérieurs de notre tente, et nous déclara ensuite qu'il voulait nous montrer le chemin qui nous conduirait vers son père. Il avait évidemment reçu à notre égard des instructions précises, mais de quelle nature elles pouvaient être, nous n'avons jamais pu nous en rendre compte clairement. Comme il nous affirmait que nous trouverions Louabougiri non loin de la montagne de feu, dont tout le monde maintenant nous affirmait l'existence de la façon la plus précise, je le priai de nous conduire d'abord auprès de son père.

Il y consentit, mais au cours de notre voyage il essaya constamment de retarder notre marche en avant. Il alléguait dans ce dessein des prétextes de toute espèce; un jour il nous déclarait que pendant plusieurs lieues l'eau allait manquer; le lendemain, il se prétendait malade, puis il cherchait à nous faire bien comprendre que son père le tuerait si nous ne lui laissions pas le loisir de donner tous les soins nécessaires à notre marche.

Peu à peu nous prîmes beaucoup de goût pour cette nature. Pendant des heures il pouvait rester assis dans notre grande tente, écoutant les sons d'une boîte à musique; et tous les jours Tofik, dont il était devenu l'ami intime, devait l'avertir qu'il était temps de se retirer, et de ne pas gêner plus longtemps les hommes blancs. Pendant les marches et dans les campements, il savait de la façon la plus nette conserver sa situation de fils du grand Kigéri. Tout indigène vigoureux qui, par curiosité, s'approchait de la route que nous suivions était saisi par ses compagnons et obligé de faire le service de porteur pendant une journée, soit pour nous, soit pour lui; parfois même il agissait de sa propre main et frappait les récalcitrants d'un bâton qui était plus haut que lui.

C'est avec le même sans-gêne que l'on préparait son logement dans le voisinage de l'endroit où nous avions établi notre camp. Les habitants de la case qui avait été choisie pour lui devaient déguerpir, et l'on y apportait les bagages de Chirangaoué, qui consistaient en deux nattes et en une grande corbeille joliment tressée, dont le couvercle se terminait en pointe. Pendant que son escorte réquisitionnait tout le bétail qui n'avait pas été soigneusement dissimulé par les habitants, il regardait comment nous nous y prenions pour déployer notre tente.

Ce système de réquisition était accepté avec assez de calme par la population du pays, les Ouahoutou, comme les appellent les Ouahouma. Ils cherchaient bien à fuir, mais ces vigoureux laboureurs ne pouvaient jamais se décider à opposer une résistance sérieuse aux longs et maigres Ouahouma, pourtant désarmés. Comme nous le constatâmes plus tard, ils devaient s'estimer heureux de voir près d'eux seulement le fils du Kigéri, et non le Kigéri lui-même. Pour l'instant je ne me sentais pas appelé à intervenir dans ces usages du pays. Chirangaoué veillait en général à ce qu'on réquisitionnât deux hommes pour chaque charge, et il me pria de défendre à nos soldats de les frapper. Le service de ces porteurs était facile, et après un ou deux jours ils étaient renvoyés avec un présent que je leur faisais.

A cette réquisition systématique des porteurs et à la capture des chèvres prenaient part, en apparence par simple goût pour ce genre de sport, tous les jeunes indigènes qui suivaient Chirangaoué; mais à côté d'eux fonctionnaient officiellement quelques individus d'aspect étranger, au corps vigoureux, portant autour du front, comme insigne particulier, un ruban de cuir garni de longs poils de singe rejetés en arrière; c'étaient des espèces de gendarmes. On appelle ces gens Batoua, et ils forment dans le pays comme un corps de police d'élite. Chaque gouverneur et chaque petit chef de district a à sa disposition plusieurs de ces agents de police, et nous pûmes constater, lorsque le peuple en foule serrée entourait notre camp, que ces gendarmes savaient maintenir l'ordre tout aussi bien que nos agents de police berlinois dans des circonstances analogues.

Nous avancions ainsi assez rapidement, toujours dans la direction du nord-ouest; le pays devenait de plus en plus montagneux, et, lorsque les matinées étaient claires, nous apercevions enfin, bien au-dessus des nuages, la chaîne de Virounga, si longtemps désirée.



APRÈS UNE CHASSE AU GIBIER À PLUME. — DESSIN D'A. PARIS.

Rouamagana, 12 mai. — Chirangaoué ne nous dit rien de bien précis sur l'endroit où séjourne son père. Si celui-ci veut m'éviter, je ne m'inquiète pas de lui, et je marche avant tout vers les volcans.

Au lac Mohazi, 14 mai. — Aujourd'hui, après une longue marche, d'abord par le brouillard et ensuite par un soleil brûlant, nous arrivâmes de nouveau près du lac Mohazi, sur une crête escarpée des deux côtés. Le lac, d'après notre appréciation provisoire, doit avoir au moins 30 kilomètres de long. Avec ses nombreux promontoires et ses baies profondes, il rappelle la forme du lac des Quatre-Cantons.

La population est ici extraordinairement dense. Le bétail est très bien soigné. Chirangaoué nous a suivis. Il me donne un taureau blanc, 35 moutons, du beurre et du bois à brûler.

Camp de Kibara, 15 mai. — Nous n'avons quitté notre dernier campement qu'à 2 heures, parce que je voulais employer la matinée à une promenade en bateau sur le lac. Le petit canot pliant nous a parfaitement portés, Kersting et moi. Nous n'allâmes en ramant que jusqu'à 800 mètres du rivage et trouvâmes 10 mètres en sondant. Nous tuâmes une cigogne et plusieurs canards plongeurs. Cette promenade fut pour nous un plaisir délicieux. C'était un bonheur de respirer, en glissant sur le tranquille miroir des eaux de ce charmant lac de montagnes. Depuis des mois, sauf les flots bruns du Kaghéra, nous n'avions vu que des mares boueuses.

Encore aujourd'hui nous avons campé près du lac Mohasi, mais bien au-dessus des eaux, dans un site magnifique qui rappelle presque la Haute-Bavière. J'interroge Chirangaoué sur ce que j'ai entendu raconter de l'existence d'armées d'amazones dans le Rouanda; il me répond que les femmes suivent bien leurs maris à la guerre, mais sans prendre part aux combats. « C'est exactement comme dans ta caravane », me dit-il.

Camp au Nyavarongo, 18 mai. — En descendant d'une haute chaîne de montagnes, nous voyons, dans une brume légère, une large vallée, où le Nyavarongo serpente à travers de vastes étendues de marécages, en décrivant les courbes les plus prononcées. Nous passons un grand massif d'euphorbes-candélabres, et nous nous dirigeons vers une vallée latérale, couverte de bananiers, que nous traverserons demain. Il y a là deux grandes pirogues contenant de douze à quinze hommes. Pour fêter cette journée, Chirangaoué reçoit en cadeau un manteau rouge.

Kouyougenzé, 23 mai. — Grâce à la grandeur des pirogues, nous avons pu faire notre traversée du fleuve dans la seule matinée du 19. Après ce passage, nous avons joui de plusieurs journées de chasse très agréables; dans les marécages qui entourent le Nyavarongo, les oiseaux sauvages de toute espèce pullulaient. Comme le fleuve n'a là qu'une profondeur de 4 à 5 mètres, les rameurs poussaient en silence notre pirogue à l'aide de

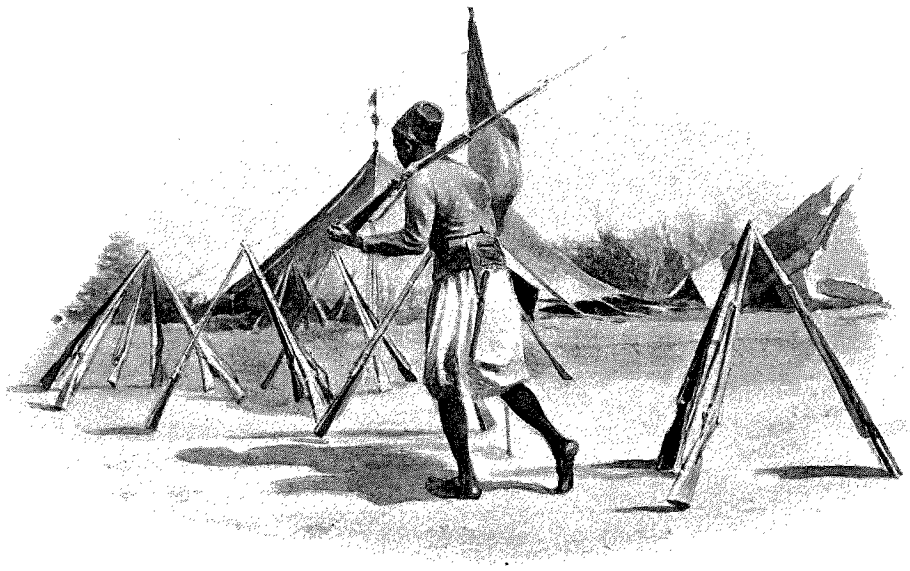
longues perches, et notre chasse s'éleva ainsi le premier jour à 31 pièces, parmi lesquelles il y avait deux espèces d'oies sauvages, quatre espèces de canards, puis des bécasseaux, des bécassines, des grues couronnées, des ibis noirs et blancs, etc. Un grand crocodile, sur lequel nous tirâmes à 80 mètres, disparut subitement sous l'eau.

Nous étions très heureux de ne pas expier par quelque accès de fièvre notre passion de chasse; comme nous séjournions dans la vase jusqu'aux genoux et dans l'eau jusqu'à la poitrine, le docteur nous remit à la quinine. Je cite ce détail pour montrer avec quelle modération nous fîmes usage de la quinine; j'ai connu dans les tropiques des gens qui s'imaginaient qu'on ne pouvait bien se porter si l'on n'en prenait pas au moins une dose par jour. Pour nous, l'usage de la quinine fut une exception au même titre que l'usage de l'alcool.

Mouagissenzé, 24 mai. — Comme nous avancions aujourd'hui dans la direction nord-ouest, nous fûmes surpris d'un changement frappant dans la nature qui nous entourait. Jusqu'à présent nous avions marché à travers un pays merveilleusement cultivé, offrant tantôt des collines rarement difficiles à gravir, tantôt d'épais et sombres bois de bananiers, ou bien de fertiles prairies. Nous avions admiré l'abondance de la population, le soin avec lequel étaient cultivés les plants de haricots, soutenus par des gaules comme dans nos champs, ainsi que les plantations de sorgho, où il y avait aussi, tout comme chez nous, des mannequins pour effaroucher les oiseaux. Tout d'un coup nous nous trouvions devant de puissantes chaînes de montagnes, dont les sommets arrondis et pressés se cachaient dans les nuages et dont les flancs prenaient des teintes d'un noir sombre. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour que la pensée aperçût la neige qui devait couvrir ces cimes, et pour deviner que nous nous trouvions au centre des plus splendides paysages d'une région de hautes montagnes. Les sillons argentés tracés çà et là par les chutes et les cascades rendaient plus vive cette impression. Dans un tel site, on plaint malgré soi le pauvre nègre, à qui le sentiment de la nature est complètement étranger. Sa sensibilité purement matérielle pouvait du moins trouver ici une satisfaction, car de tous côtés, sur les hautes prairies, on apercevait de grands troupeaux; même sur les pentes les plus raides, le sol était cultivé à l'aide de terrasses artificielles construites par les indigènes, comme on le fait chez nous pour la vigne.

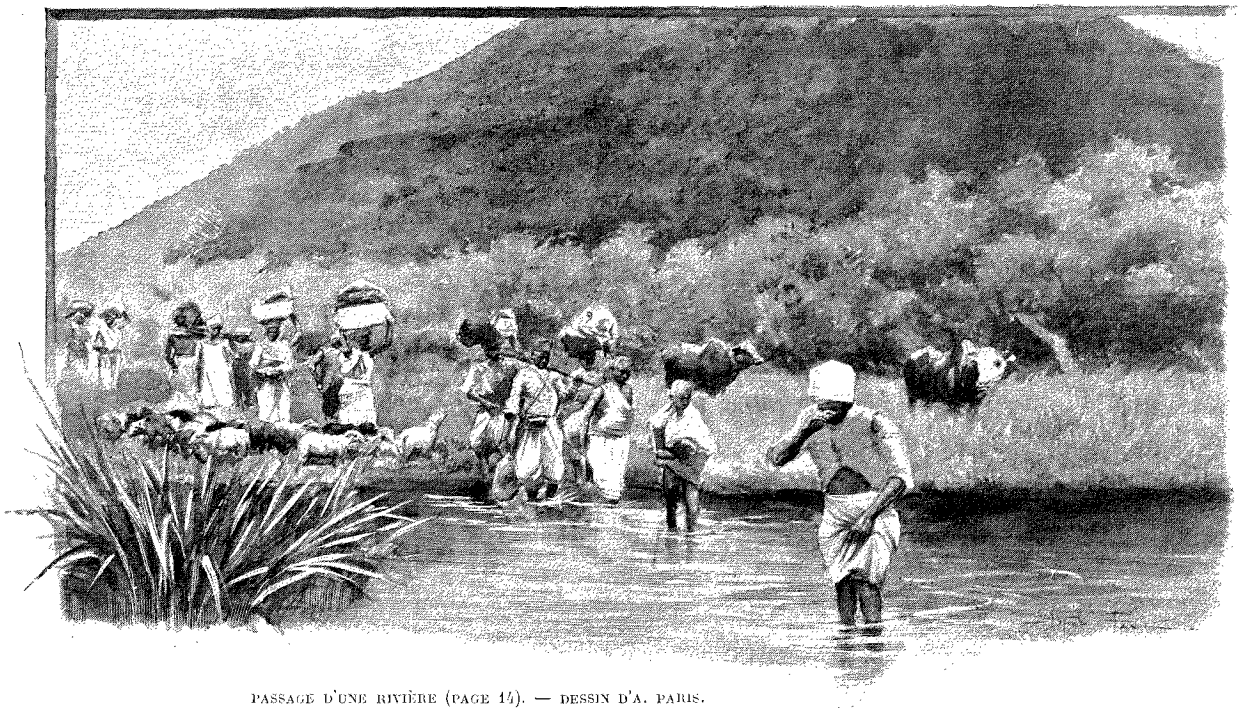
Nous franchîmes la chaîne de l'Indizi par un col situé à 2130 mètres; nous dûmes gravir des gorges où se dressaient des tiges isolées de dracenas d'un effet très pittoresque. Sur le sol on apercevait beaucoup de morceaux de mica pur, larges comme des thalers. De la crête la plus élevée, nos regards pouvaient errer sur un horizon de montagnes en désordre et sur d'épaisses couches de nuages qui se déroulaient à nos pieds. Devant nous, comme un mur de géants, se dressait une nouvelle chaîne; sur les pentes des montagnes, on voyait de toutes parts des jets de flammes et de lourds tourbillons de fumée s'élevant de villages qui brûlaient. Chirangaoué s'écria d'un air de triomphe que c'était son père qui levait les impôts des habitants et punissait les contribuables récalcitrants. Mais aux côtés de Chirangaoué flottait le pavillon allemand, et il envoyait de loin le premier et menaçant salut de la civilisation aux représentants de la barbarie sauvage.

(*A suivre.*) COMTE DE GŒTZEN.



SENTINELLE DE GARDE DEVANT LES FUSILS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE (PAGE 14). — DESSIN D'A. PARIS.

A TRAVERS L'AFRIQUE[1],

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

Arrivée à la résidence du Kigéri. — Entrevue solennelle. — Séjour. — Mœurs et coutumes du Rouanda. En route vers le volcan.



LE ROI LOUABOUGIRI (PAGE 15). DESSIN DE W. KUHNERT.

Nous approchions de journées qui devaient être pour nous pleines d'événements, et qui éveillaient dans nos âmes de vifs sentiments d'attente et d'espérance. Mougoussagoussa était revenu nous trouver, après avoir été reçu très favorablement au campement du Kigéri. Il avait, chose étrange, retrouvé là le vieux Mhouma au visage indien, qui, à Karagoué, s'était joint à nous pour nous conduire au Kaghéra. Il était désormais bien clair que nous avions eu affaire à un espion, émissaire du roi.

Entre la chaîne de montagnes où, le 26 mai, nous apprenions d'une façon certaine la présence du roi et le lieu de sa résidence, il y avait encore plusieurs vallées très profondes, que nous ne pouvions franchir en un ou deux jours. Pendant plusieurs heures il nous fallut descendre par des sentiers rocheux à se casser le cou, et nous nous retrouvâmes au bord du Nyavarongo, qui coule là du sud vers le nord. Chirangaoué employa de nouveau tous les artifices de langage possibles pour m'engager à ne pas traverser le fleuve le jour suivant, ce qui me fit encore supposer qu'il avait reçu dans ce sens des instructions pressantes. Aussi le pauvre jeune homme fut-il très malheureux et dut-il verser des larmes amères, quand, malgré tout, je donnai l'ordre de hâter le passage. Mais nous étions sous les regards de Louabougiri : toute hésitation eût été hors de propos et extrêmement nuisible à notre prestige.

Comme nous devions le lendemain matin nous lever très tôt pour l'embarquement, nous nous couchâmes de bonne heure, et dès 9 heures nous dormions profondément. Vers 10 heures, Jouma Ngosi, le caporal du poste de garde, me réveilla subite-

1. *Suite. Voyez p.* 1.

ment en se précipitant dans ma tente avec le cri : « Maître, le ciel brûle! » Je pensai avec joie : « le volcan!... » Mais en m'habillant, car la nuit était extrêmement froide, je pensai que je me faisais illusion et que cet incendie était un de ceux que le Kigéri allumait, car il pouvait bien continuer son œuvre pendant la nuit.

Je sortis de la tente et j'aurais presque crié de joie, car cet embrasement, ce flamboiement du ciel, ne pouvaient être causés par l'incendie de quelques huttes! Il y avait là une incandescence tout autre, bien plus énergique, et devant ce spectacle je ne pouvais plus douter que le Virounga ne fût un volcan encore en activité. La partie la plus occidentale du cône, nommé Kirounga-Tcha-Gongo, paraissait être en complète éruption. J'éveillai aussitôt Prittwitz, et je fis sonner l'alarme dans le camp par les askaris. Ils arrivèrent tous en courant, vêtus ou non, comme ils se trouvaient, pourvus seulement de leurs armes et de leurs munitions; je désignai à leurs regards pleins d'étonnement cette lueur rouge dans le ciel et leur expliquai que nous avions enfin à notre portée le volcan vers lequel nous nous dirigions depuis des mois. Après mon discours, Prittwitz commanda : « Bataillon! demi-tour!... Marche! » Puis nous nous serrâmes la main tous trois, et bientôt un silence profond régnait de nouveau dans le camp. Nous n'entendions plus que le bruit lointain du Nyavarongo, dont les eaux roulaient en mugissant au fond de la vallée.

Le matin suivant, le passage de la rivière, qui avait 30 à 40 mètres de large, se fit aussi aisément que la première fois. Il était facile de voir que les hommes étaient déjà exercés à la manœuvre. Nous n'eûmes donc que peu à nous préoccuper de l'embarquement et du débarquement, et nous pûmes nous adonner aux préliminaires de notre repas en chassant les canards et les oies sauvages. A notre retour au camp, le passage était terminé; nous prîmes notre repas de midi et de nouveau nous gravîmes vers les cimes. Cette fois nous étions accompagnés de plusieurs centaines de sauvages, qui couraient autour de nous à côté du chemin, et, malgré les hautes herbes et les endroits rocheux, ils réussissaient à se maintenir à notre hauteur et à marcher du même pas.

L'emplacement que je choisis pour camper pendant la nuit n'était séparé que par le cours impétueux du Satinyé des sombres chaînes de montagnes sur le versant desquelles nous avions vu les huttes en flammes. Sur la crête on pouvait maintenant, avec une lorgnette, distinguer nettement un amas de grandes huttes rondes; c'était en ce moment la résidence de Louabougiri.

La soirée s'écoula sans incident particulier; les hommes, qui avaient très froid, se tenaient assis autour de feux petits, mais nombreux; le bois à brûler étant mauvais, ces feux jetaient une fumée extrêmement épaisse et cuisante pour les yeux. Pendant que nous autres, Européens, nous pouvions à peine rester une minute auprès des foyers, la fumée paraissait faire peu d'impression sur les hommes, quoique certainement elle fût la cause des nombreuses inflammations des yeux qui survinrent alors dans la caravane. Le cuisinier et mon domestique en avaient été atteints, et ils vaquaient tristement à leur besogne devant la tente servant de cuisine. Mon autre domestique de tente, Iza, avait aussi de la peine à retrouver sa bonne humeur. Malgré ma défense expresse, il y avait une huitaine de jours qu'il s'était acheté une esclave pour quelques aunes d'étoffe; un pareil acte était sévèrement puni, parce que, autrement, ma caravane aurait traîné à sa suite une foule qui se serait continuellement accrue. Iza, en conséquence, avait reçu à l'appel du soir les vingt-cinq coups de fouet qui lui revenaient.

Le matin suivant — c'était le 29 mai — nous nous trouvâmes de nouveau ensevelis dans le brouillard. Les tentes ruisselaient d'humidité, et, augmentées ainsi de poids, elles fatiguaient beaucoup les porteurs, qui déjà avaient bien assez de mal à avancer sur des chemins escarpés et très rocailleux.

A mi-hauteur, à l'extrémité d'une longue arête de la montagne, je fis encore dresser un campement, avant de nous élever juqu'au Kigéri, parce que Chirangaoué nous priait vraiment avec trop d'instance de le laisser aller vite en avant, afin qu'il pût parler de nous à son père. Je trouvai cette fois qu'il était juste de céder à ses prières et à celles des envoyés, parce qu'il pouvait m'être utile que Louabougiri eût, de la bouche même de son fils, la connaissance exacte de notre puissance et de nos intentions pacifiques.

C'est donc seulement le jour suivant que nous gravîmes la pente escarpée qui conduisait à la cime principale de la chaîne. De nouveau nous avions à subir le froid et la pluie. Un vent glacé balayait les hauteurs, et les masses de nuages qui s'élevaient des ravins de la vallée dérobaient à notre regard un panorama de montagnes qui devait être splendide. La crête, située à 2 300 mètres, sur laquelle nous nous trouvâmes alors, n'était pas du tout rocheuse, comme nous l'avions d'abord cru. Elle consistait en une suite de mamelons bas et arrondis, sur lesquels poussait un gazon abondant. Sur l'un de ces mamelons nous vîmes, en approchant, une certaine quantité de grandes huttes rondes proprement bâties, entourées de palissades au treillis régulier.

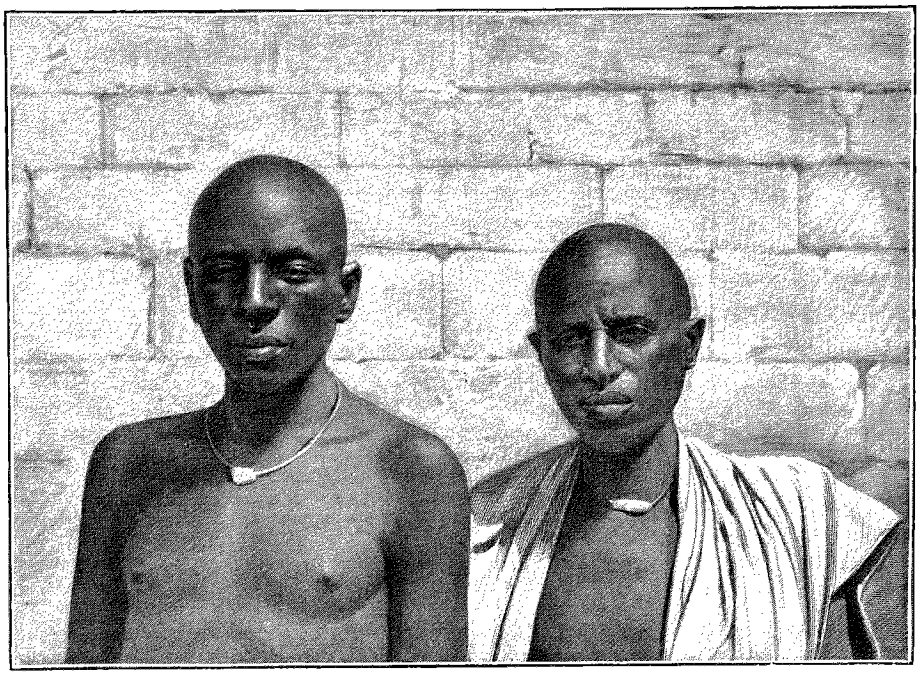
Sur le mamelon le plus voisin je fis faire halte, parce que Chirangaoué venait au-devant de nous pour nous dire que son père n'était pas encore prêt à nous recevoir. Cela ne me déplaisait pas. Plus le Kigéri prenait de temps, plus le spectacle qu'il nous préparait devait être intéressant. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que nous n'apercevions que quelques Ouahoutou mal armés, qui, par leur tenue et leur extérieur, ne faisaient pressentir en rien le voisinage du grand souverain. A la fin, le temps nous parut pourtant trop long; je priai Prittwitz et Kersting de venir avec moi; je me fis précéder de deux détachements d'askaris, et, au son des tambours, nous nous avançâmes sur un emplacement libre, devant l'habitation principale, jusqu'à la porte d'entrée.

Nous allions descendre de nos mulets, lorsque nous vîmes venir au-devant de nous une curieuse figure.

C'était un homme de grande taille, aussi imposant par la masse de son corps que par le bon goût de son costume. Ses membres puissants étaient ornés à profusion de cordelettes de perles; les hanches seules étaient enveloppées d'une peau finement préparée.

Ce géant — une espèce de sénéchal ou de maître des cérémonies — marche sur moi et, avec un geste de commandement, il me fait signe de faire halte, en tournant vers la terre un bâton blanc. Comme je le regarde en souriant et pousse ma monture devant lui, une expression de stupeur muette se peint sur ses traits. Quelques-uns de mes hommes s'étant laissés aller à un véritable éclat de rire, il s'en retourne à grandes enjambées, et rentre pour faire connaître à son maître ce mépris inouï de son autorité.

Pendant ce temps, nous mettons pied à terre, et nous pénétrons dans l'enceinte de l'habitation, que nous trouvons, à notre grand étonnement, complètement déserte. Nulle part ne se montrent des guerriers couverts d'ornements ou des musiciens; en dehors s'amasse seulement une foule de gens mal armés, regardant en badauds mes porteurs, qui ont reçu l'ordre de rester en dehors des palissades. Les askaris et nos domestiques sont entrés avec nous et se sont placés des deux côtés de la porte.



TYPES OUAHOUMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le maître des cérémonies, accompagné cette fois d'un collègue encore plus gros que lui, reparaît dans l'intérieur et se dirige vers moi. Nous leur tendons les mains, qui sont saisies en tremblant, puis ils disparaissent de nouveau dans une grande hutte ronde, toute neuve, et bien tressée.

Je ne sais trop quel sentiment dominait en nous : l'étonnement devant ces figures gigantesques, qui faisaient penser aux personnages des contes et des légendes; ou la gaîté inspirée par le contraste comique de la stature colossale et de la timidité craintive de ces enfants de la nature, habitués à commander majestueusement, et se trouvant tout à coup en face de créatures étrangères qui ignoraient absolument leur haute dignité.

Nous fîmes apporter nos chaises de campagne et, entourés de nos serviteurs, nous nous assîmes juste devant la porte d'entrée, en forme de haute voûte.

Après quelque temps sortent de la hutte plusieurs dignitaires, et enfin paraît, se courbant à cause du peu de hauteur de la porte cintrée, tremblant, nous jetant des regards anxieux, le redouté Kigéri lui-même.

Un tabouret bas, complètement brodé de perles de verre blanches et roses, fut placé devant lui, et le géant s'y assit lourdement. Chirangaoué s'accroupit à sa droite, et Tofik, qui ne pouvait pas aujourd'hui dissimuler une certaine angoisse, se mit à sa gauche sur le sol couvert de nattes. Pendant que l'on place devant le Kigéri quelques cruches de pombé[1], nous avons le loisir de le bien examiner, lui et son entourage.

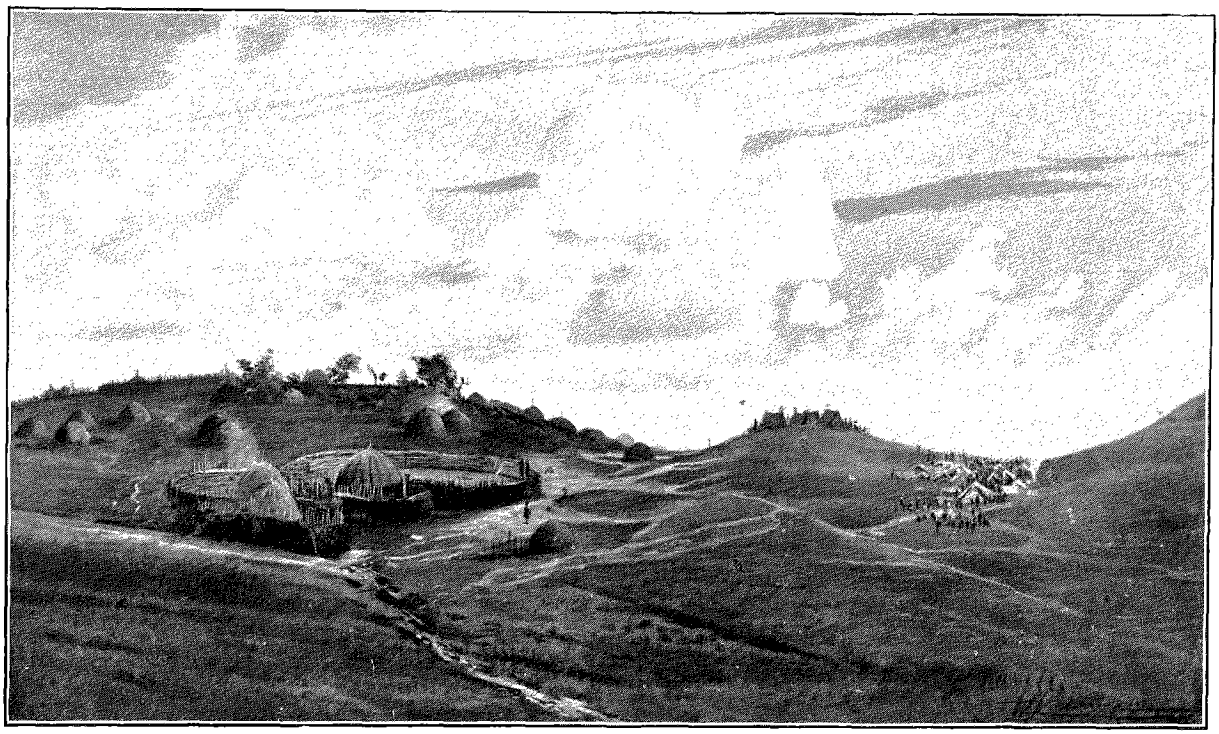
Louabougiri et ses plus proches parents sont assurément à compter parmi les hommes les plus grands qu'il y ait sous le soleil, et, amenés en Europe, ils y feraient un effet extraordinaire. Nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler la haute stature des Ouahouma, mais tandis qu'en général les représentants de cette peuplade de pasteurs sont maigres et souvent décharnés jusqu'à faire peur, nous trouvions ici des corps aux formes pleines et admirablement proportionnées. La peau est couleur brun très clair; délicatement engraissée, elle prend un éclat brillant. Le vêtement de ces géants, qui d'ailleurs caractérise tout le Rouanda, consiste en une seule pièce : c'est une longue bande de peau de chèvre, rendue merveilleusement fine et moelleuse par le travail du tanneur; elle passe deux fois autour des hanches, et laisse tomber en avant, presque jusqu'à terre, plusieurs cordons bruns et blancs. Le tablier couvrant les hanches que portait le roi était presque tout entier brodé

1. Dans cette circonstance, c'était du jus de bananes fermenté.

de perles blanches, rouges et bleues, combinées et assorties avec beaucoup de goût. Ce costume était complété par des amulettes autour du cou, et par d'innombrables bracelets finement tressés aux poignets et aux chevilles. La chevelure était rasée presque tout entière; il ne restait sur le sommet de la tête qu'une touffe en forme de bourrelet, semblable à la chenille des anciens casques bavarois.

Les traits de Louabougiri étaient d'une beauté originale. Autour du front, il portait une couronne de feuillages verts; son œil, au regard sensuel, et sa bouche, où se jouait une expression de cruauté, rappelaient involontairement le masque de certains césars romains. Ses mouvements étaient lourds; à toute sa manière d'être, on voyait qu'il avait presque entièrement perdu l'habitude de la marche et qu'il était presque toujours porté.

Nous attendîmes jusqu'à ce que Louabougiri, fidèle à ses habitudes, se fût mis à aspirer du pombé à l'aide d'un roseau sec; nous commençâmes alors un discours cérémonieux, que le roi interrompit plusieurs fois par des grognements, exprimant la surprise que lui causait la couleur blanche de notre peau. Il voulut même plusieurs fois regarder nos genoux, parce qu'il ne lui paraissait pas croyable que tout notre corps fût de la même couleur.



NOTRE CAMPEMENT PRÈS DE LA RÉSIDENCE DE LOUABOUGIRI. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Son fils Chirangaoué, lorsque nous l'avions vu pour la première fois, s'était conduit en homme du monde bien mieux élevé, pour exprimer son étonnement. Et même il nous avait dit très galamment : « Si dans notre pays les femmes avaient la peau aussi blanche et s'il en venait de telles dans le Rouanda, on les porterait sur les mains à travers le pays. »

On voit que le jeune homme, sans en avoir conscience, avait déjà en lui beaucoup plus de civilisation que ses compatriotes. S'intéressant à tout ce qui se rattachait à la culture européenne, la comprenant, attentif à tout, il serait avantageux qu'il pût devenir le successeur de Louabougiri, le jour où son pays sera occupé. Mais il lui sera difficile d'obtenir cette succession sans soulever des inimitiés et des protestations. Louabougiri, qui est en pleine maturité, possède le nombre respectable de 90 enfants. Pendant que nous étions là, Chirangaoué resta humblement blotti aux pieds de son père, et il respira visiblement mieux lorsque je me disposai à partir, en demandant qu'on m'indiquât un endroit favorable pour établir notre camp.

Le plus voisin des mamelons parut convenable, et c'est là que nous fûmes bientôt parfaitement installés.

Jusqu'alors le temps était resté pluvieux, mais il s'éleva un vent frais qui dissipa le manteau de nuages, et les rayons du soleil éclairèrent un ravissant pays de montagnes.

De notre grande tente, en ouvrant largement les tentures formant nos portes, nous pouvions voir au-dessous de nous une grande vallée couverte de fermes bien tenues et de beaux massifs de bananiers. Il nous semblait bien étrange que Louabougiri eût choisi, pour établir sa nouvelle résidence, l'endroit le plus élevé et le moins hospitalier de son pays.

Évidemment nous l'avions surpris au milieu même de son établissement, car tout était encore neuf et en



CHIRANGAOUÉ, FILS DU KIGÉRI.
DESSIN DE W. KUHNERT.

partie inachevé. Les tiges de roseaux avec lesquelles on avait bâti son habitation, étaient encore presque vertes, et le peu d'hommes formant sa suite qu'il avait rassemblés autour de lui, travaillaient à se faire des abris, pendant que nous étions là. Les huttes se tressaient aux endroits mêmes où se trouvaient des roseaux et du bois; puis, quand elles étaient faites, une troupe de 20 à 50 hommes, les soutenant du dedans et du dehors, les transportaient sur la montagne. Vus de loin, ces toits en marche ressemblaient à de gigantesques testacés qui auraient eu d'innombrables pattes.

Pour augmenter la confiance de Louabougiri, je résolus de lui faire une nouvelle visite, et cette fois avec une grande suite en costumes de fête. Je désirais obtenir sur le pays le plus de renseignements qu'il était possible, mais le roi ne s'intéressait qu'à nos personnes et à nos armes, et on ne pouvait apprendre par lui que peu de chose. Quand il vint à son tour nous rendre visite à notre camp, il montra une curiosité de véritable enfant. Il paraissait faire de l'esprit à nos dépens, ce qui, chaque fois, comme il convient, excitait la bruyante hilarité de sa suite.

En cette circonstance, il avait revêtu un autre costume. Il portait une espèce de diadème, bordé d'une broderie de perles, garni en haut de longs poils blancs; du bord inférieur de ce bandeau tombaient une quantité de cordelettes de perles qui pendaient autour du visage, de telle sorte qu'on ne l'apercevait qu'à peine. Ce visage ne paraissait plus si boursouflé et avait quelque chose de la physionomie indienne. La pluie avait recommencé à tomber à torrents, et il protégeait son corps amolli à l'aide d'étoffes qu'il avait sans doute achetées au Karagoué.



UN CHEF DU ROUANDA. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Pendant cette visite, ses parents, hauts comme des arbres, se montrèrent assez sans gêne. Le plus haut de tous était Kaouaré, dont nous avions traversé la province en longeant le lac Mohazi. Je commençais à trouver notre intimité passablement incommode. Mais bientôt Louabougiri, le roi redouté et sanguinaire, se montra à nous sous un tout autre aspect.

En possession d'une souveraineté despotique absolue, de beaucoup supérieure, disait-on, à celle même de l'Ouganda, il n'avait pas jugé nécessaire de s'entourer de forces militaires pour se protéger. Il ne se faisait aucune idée de la nature et des effets de nos armes à feu, et il perdait peu à peu cette première crainte de l'étranger, qu'il avait d'abord éprouvée par suite de son état d'esprit de sauvage absolument fermé à toute culture.

Il eut bientôt la pensée de tirer un parti aussi lucratif que possible de ces hôtes étrangers venus ainsi sans en avoir été priés. Des idées commerciales germèrent dans son esprit, et en conséquence il résolut de mettre un temps d'arrêt dans l'envoi des présents qu'il nous faisait. Aussitôt après notre arrivée, on nous avait apporté 7 cruches de pombé et 44 chèvres. Ce

*

n'était pas assez pour notre consommation, et d'ailleurs, en songeant à la puissance du donateur, c'était un cadeau tout à fait misérable. Sur ces hauteurs nues il n'y avait rien à acheter, et si je voulais séjourner plus longtemps auprès de cette intéressante résidence, je devais me tourner vers le Kigéri. A plusieurs reprises, j'avais demandé qu'on me livrât des subsistances; il me fit répondre qu'il était habitué à recevoir d'abord et à donner ensuite, principe dont il pouvait d'autant moins se départir qu'il savait par son rejeton Chirangaoué combien de trésors nous avions apportés avec nous.

Les allées et venues de parlementaires se prolongèrent toute une journée, si bien que mes gens commençaient à s'agiter. Ils m'envoyèrent une députation de sous-conducteurs, qui cherchèrent, par leurs prières, à m'amener à céder. Naturellement je ne cédai pas et je fis comprendre clairement à la députation que, même au cas de difficultés et de lutte militaire, notre position était tout à fait favorable et supérieure à celle de nos adversaires. Comme l'Arabe Abdallah se montrait des plus craintifs, je dus lui démontrer avec une clarté particulière qu'il était un lamentable poltron. Il fit comme s'il eût pris ce reproche fort à cœur, car plus tard il vint secrètement dans ma tente, pour me déclarer très solennellement, et avec une exagération bien arabe : « Je ne suis pas un poltron! Car si tu m'ordonnais, maître, de tenir ma main dans le feu, je le ferais immédiatement! » Le bon Abdallah avait-il jamais entendu parler d'un certain Mucius Scævola?

Je parlai de la possibilité de complications belliqueuses, mais pour le moment elles paraissaient encore éloignées. Une salve tirée par nous sur la résidence, qui était à peine à 500 mètres, aurait suffi pour mettre le Kigéri entre nos mains, et qui sait si la population du pays, écrasée sous sa tyrannie, ne nous aurait pas acclamés joyeusement comme des libérateurs!

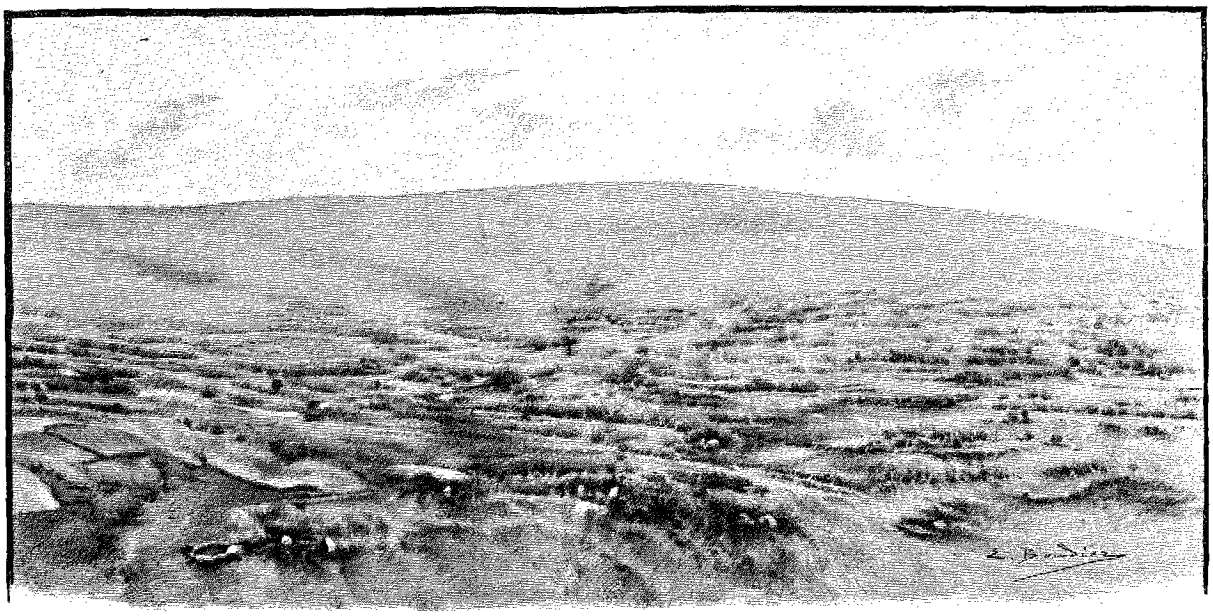
De plus, ce très puissant potentat africain avait encore en lui un côté faible, c'était sa superstition, et, en particulier, l'effroi que lui inspiraient les inquiétantes montagnes de feu de son pays.

Il avait souri de compassion lorsque, dans la conversation, j'avais eu l'occasion de lui dire que mon projet était de monter sur cette montagne. Il me sembla que le moment favorable était venu pour lui mettre directement sous les yeux la domination que nous exercions sur cette « Puissance Magique du Feu ».

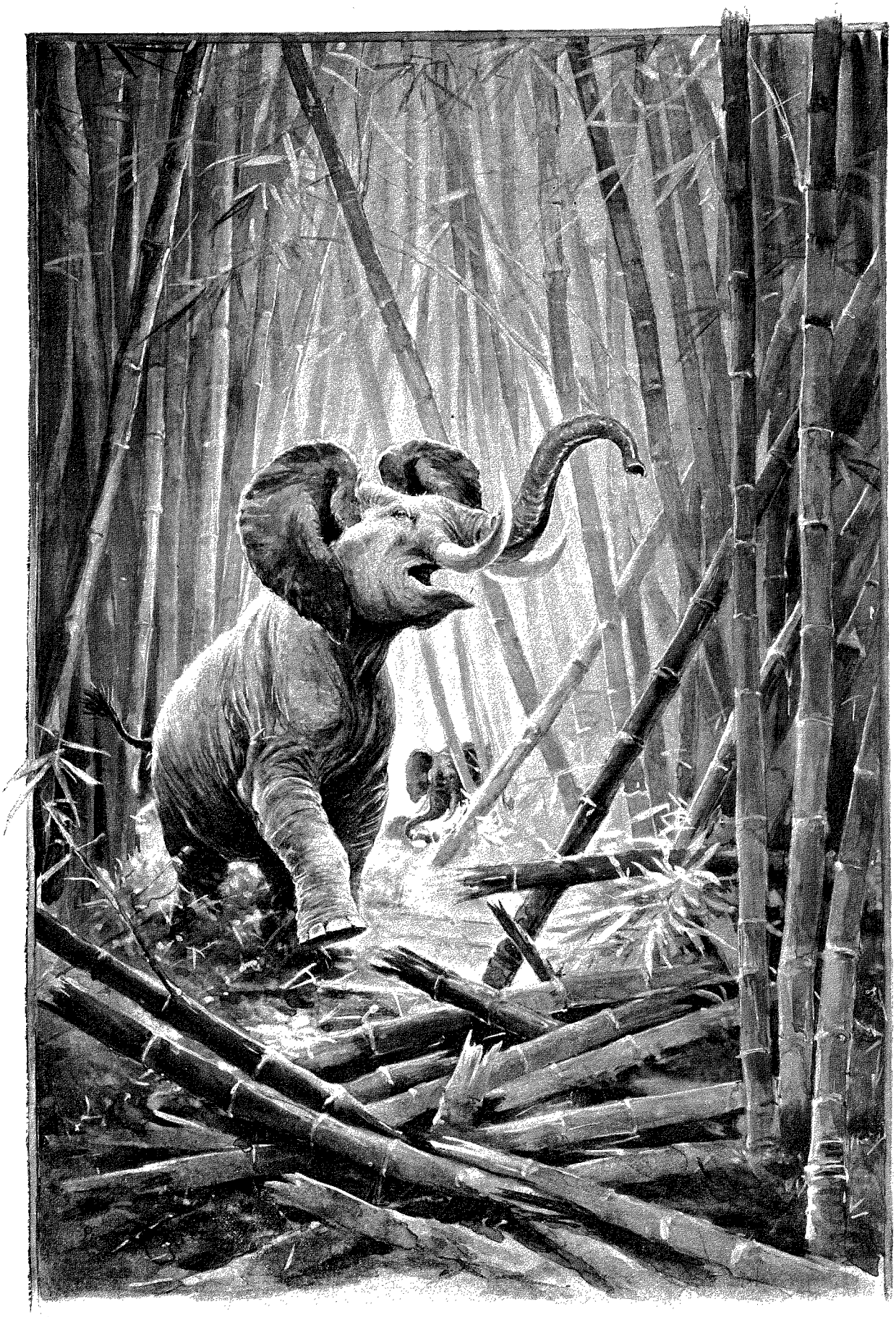
Deux fusées ordinaires, que je fis tirer un soir, suffirent déjà à le rendre plus accommodant. Deux envoyés parurent, pour s'informer, au nom de leur maître, de mes intentions; en même temps ils promettaient de me chercher et de me procurer des porteurs pour le lendemain. Le matin, Chirangaoué me fit visite encore une fois, pour voir quels présents je ferais en échange des subsistances, et vers midi on annonça de nouveaux envoyés avec 2 bœufs, 64 chèvres et 29 porteurs. Les relations furent ainsi renouées, et devinrent encore meilleures lorsque, en échange de mes présents, on envoya en plus deux grandes défenses d'éléphant et une vache laitière.

Nous nous apprêtâmes pour le départ. Le volcan, avec ses lueurs de feu qui brillaient tous les soirs, exerçait sur nous, comme on doit le concevoir, sa force d'attraction, et, de plus, sur cette cime de montagne exposée aux vents, mes gens souffraient de l'humidité et du froid.

Cependant nous ne quittâmes pas cet endroit sans regrets. Si les nombreux récits, en partie grotesques, qui nous avaient été faits sur le Kigéri, s'étaient évanouis comme de pures fantaisies, la vue de ce puissant potentat dans son originalité entière n'avait pas été sans faire sur nous une forte impression. Louabougiri est un des



RÉGION DU ROUANDA COUVERTE DE FERMES (PAGE 20). — DESSIN DE BOUDIER.



UNE FORÊT DE BAMBOUS (PAGE 21). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

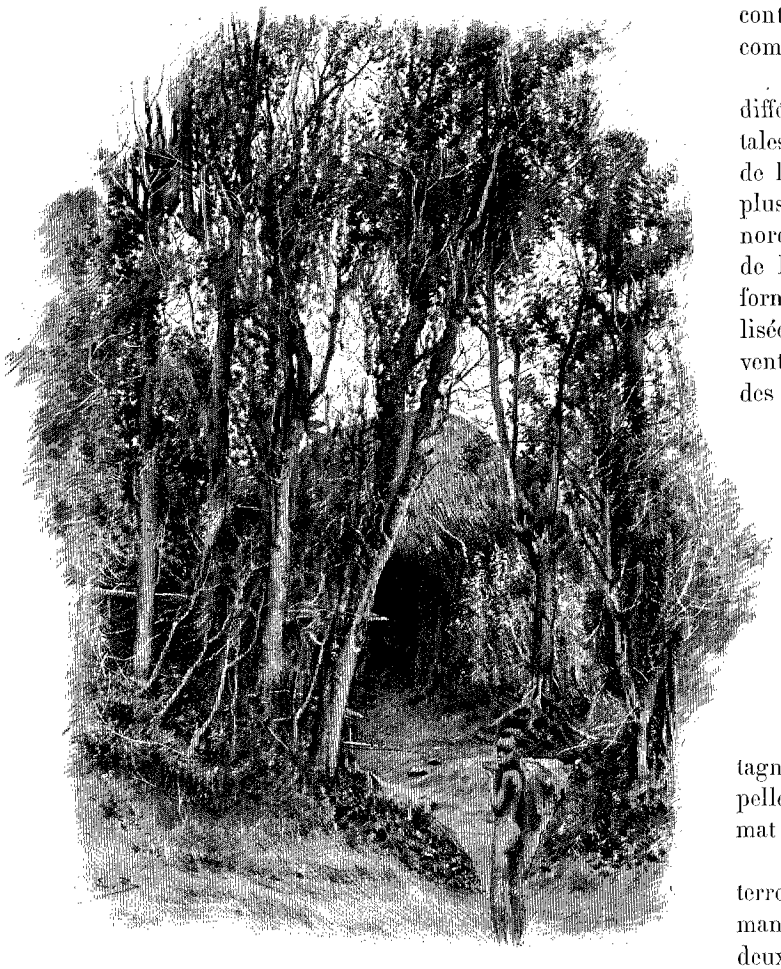
derniers piliers du vieux despotisme du centre de l'Afrique. Il a conservé sa nature nomade, héritée de ses ancêtres; vrai souverain d'un peuple qui jadis conduisait des troupeaux, il erre encore aujourd'hui à travers son royaume, comme les rois allemands dans les temps les plus anciens du moyen âge; il ne vit jamais plus de deux mois au même endroit, et toute l'année il se bâtit de nouvelles résidences.

Je ne saurais dire si ce fut à dessein de sa part ou par hasard que nous nous rencontrâmes avec lui dans la haute montagne. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature sauvage et romantique de cette région montagneuse formait un cadre extrêmement pittoresque, et la figure gigantesque de ce roi des montagnes y reste dans nos souvenirs féerique et grandiose.

Dans son ensemble, le Rouanda embrasse les plus hauts plateaux formés par les montagnes schisteuses de la région située entre les lacs; c'est un pays tout à fait magnifique, qui doit être compté parmi les domaines les plus beaux et surtout les plus fertiles de l'Afrique. Et si, sous les tropiques, l'idée de fertilité est souvent liée à celle d'insalubrité, le Rouanda fait une louable exception. L'altitude et le climat sont ici des facteurs étroitement unis. Le pays, ayant une hauteur moyenne de 1 800 à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, peut être considéré comme étant complètement à l'abri de la fièvre, et notre expérience a confirmé pleinement cette assertion. Car partout, et même dans notre heureuse Europe, les contrées les plus saines peuvent avoir des régions de peu d'étendue où des eaux stagnantes et des inondations locales passagères sont des causes de maladie.

C'est tout récemment que l'attention a été attirée sur des parties du sud-ouest de l'Afrique Orientale Allemande, où, dans un temps peu éloigné, les cultivateurs et les éleveurs de bétail pourraient trouver un champ très riche d'activité; de même, nous avons là, dans la partie nord-est, un pays d'une inappréciable valeur; son grand éloignement de la côte le rend, il est vrai, encore peu accessible, mais sa fécondité, la fraîcheur de son climat, et l'abondance de sa population en feront une précieuse possession, dès qu'on aura établi des moyens de communication commodes et à bon marché.

S'il est permis de conclure de la densité d'une population à la fécondité d'un pays, le Rouanda doit être certainement compté parmi les plus riches des États de l'intérieur de l'Afrique. Les métairies se succèdent les unes aux autres, et entre elles c'est à peine si l'on rencontre un bout de terrain qui n'ait pas été utilisé comme champ de culture ou comme pâturage.



COUR DE FERME DANS LE ROUANDA. — DESSIN DE BOUDIER.

Le relief varié de la contrée détermine certaines différences d'aspect. Tandis que les régions orientales et méridionales, qui ont davantage le caractère de hautes plaines, sont couvertes pour un quart des plus luxuriantes forêts de bananiers, ces forêts, au nord-ouest, où le terrain s'élève sensiblement, perdent de leur importance. Dans les terrains plus escarpés formés par la montagne, les parties pouvant être utilisées deviennent moins étendues; là où elles ne peuvent pas servir comme hauts pâturages, on y cultive des haricots, des patates, du sorgho rouge saccharifère, et surtout des pois.

Le ciel lui-même prend ici les soins les plus attentifs pour que la fertilité du sol soit aussi riche que possible. Le Rouanda doit être considéré comme une région où les pluies sont abondantes. Elles sont réparties assez également sur toutes les saisons de l'année. On ne connaît pas une période de sécheresse et une période de pluies. Pendant les heures chaudes du milieu du jour, le voyageur est rafraîchi agréablement par des brises venant de la montagne, et la température des soirées et des nuits rappelle les jours d'automne les plus agréables du climat allemand.

Ce qui nous frappa surtout en traversant cette terre de bénédiction, ce fut l'absence de villages et le manque de bois de construction et de chauffage. Ces deux lacunes peuvent être liées l'une à l'autre. Car ce qui dans tous les temps a poussé les hommes à se



LES CURIEUX SE RAPPROCHANT DU CAMP. — DESSIN DE GOTORBE.

réunir en habitations groupées formant des villages, c'est la nécessité de se défendre contre des ennemis venant du dehors. Or, pour cela, il fallait avant tout de fortes provisions de matériaux en bois afin d'élever des palissades protectrices, et justement c'est ce qui manque dans le Rouanda. Il n'y a que les grands du pays et les habitants des montagnes frontières de l'ouest (sur les crêtes desquelles nous trouvâmes des forêts de bambous), qui se permettent le luxe de clôtures régulières, mais elles paraissent plutôt destinées à enclore les troupeaux qu'à servir de défenses.

Vraisemblablement les Ouahouma, maîtres actuels du pays, n'ont jamais eu jusqu'à présent à se défendre contre des envahisseurs ni à prendre des mesures de sécurité. Ils forment une nation guerrière, mais le Kigéri ne donne satisfaction aux instincts batailleurs de ses sujets qu'en dehors des frontières du pays et il soumet ainsi province après province. Dans le pays qui forme le vrai Rouanda, les vainqueurs et les vaincus se sont presque identifiés pour les mœurs et les usages. Par les armes et le vêtement, le Mhouma ne se distingue plus guère des cultivateurs. Les lances que nous trouvâmes sont extraordinairement mal travaillées; la pointe, en forme de lancette, témoigne que l'art du forgeron n'est que peu avancé; la hampe est, d'ordinaire, tortueuse et noueuse, ce qui se conçoit avec la rareté du bois. On met plus de soin à la confection des fourreaux en bois. Les arcs sont de grandeur moyenne; les flèches ont de simples pointes en forme de lancettes. Il est singulier comme nous vîmes, en général, peu d'armes.

Comme arme ou plutôt comme outil caractéristique du Rouanda, on peut signaler un coutelas en forme de faucille, sans lequel un homme quitte rarement sa hutte. La poignée est de bois ou de fer, ornée souvent d'anneaux de cuivre et presque toujours très longue. Je possède un de ces couteaux, qui a 1 m. 50 de long. L'habillement des hommes consiste en étoffes d'écorce ou en peaux, qui sont jetées sur l'épaule ou retenues par une courroie. Le tablier entourant les reins, orné de cordons tombants, que nous vîmes au Kigéri, paraît être le costume de cérémonie. Il est aussi porté par les Ouahoutou. Mes étoffes de cotonnade excitaient partout de grandes convoitises. Les femmes sont sans exception vêtues de peaux tannées. Beaucoup parmi elles portaient, tortillée autour de la tête, une large bande d'écorce jaune clair, et l'on nous dit que c'était l'ornement de toutes celles qui attendaient leur accouchement.



COUTELAS DES OUANYAROUANDA.

La femme paraît occuper, dans la vie des Ouanyarounda, une situation bien plus influente qu'il n'est habituel chez les autres peuples de l'intérieur de l'Afrique. Dès les premiers jours de notre arrivée, ce fait nous frappa, lorsque la foule des femmes se pressait pour nous voir; sans le moins du monde se gêner, elles repoussaient de côté leurs maris, pour nous apporter avant eux leur hommage et s'agenouiller en élevant leurs mains. Cependant le sentiment de la famille n'est pas très développé; du moins on offrit constamment à mes hommes des enfants à vendre.

L'homme et la femme travaillent ensemble aux champs avec la houe. Ce sont les adolescents qui gardent

les troupeaux de bœufs des Ouahouma et les chèvres ou les moutons des riches Ouahoutou. Les cornes des bœufs sont souvent d'une si énorme longueur que l'on comprend à peine comment les bêtes peuvent les porter. La peste bovine a malheureusement sévi aussi dans ce pays et a de beaucoup diminué sa richesse en troupeaux.

Nous n'apprîmes que peu de chose sur la vie morale des Ouanyarounda. Il n'y a pas de culte proprement dit. Toute la religion consiste dans la crainte superstitieuse d'un Être Supérieur. Chacun porte au cou des amulettes, pour se préserver des maladies. Le pays est parcouru par des magiciennes qui conjurent les mauvais esprits. Une de ces dames, vieille sorcière horriblement laide, vint un jour dans notre camp, mais elle n'avait d'autre but que de nous engager, par ses sortilèges, à lui offrir quelques petits présents. Elle disparut, lorsque de mon côté je fis apparaître un « prodige » en installant mon appareil photographique.

On ne paraît se faire aucune idée bien nette de cet Être Supérieur, auquel on attribue de l'influence sur les phénomènes naturels. Nous trouvâmes cependant un accord avec les idées de nos nègres de la côte. Lorsqu'il y avait des tremblements de terre au fleuve Boubou, ceux-ci l'attribuaient « aux Bœufs de Dieu »; de même les Ouanyarouanda considéraient les bruits de tonnerre, que le volcan avait l'habitude de faire entendre, comme les mugissements de grands bœufs. Cette conception s'explique, si l'on se rappelle que la possession de grands troupeaux de bœufs est liée pour les noirs à l'idée de richesse et de puissance. Rien d'étonnant, par conséquent, que des bœufs surnaturels soient regardés comme l'attribut de l'Être le plus puissant et le plus élevé.

Vendredi, 1er juin 1894. — Nous avons quitté la résidence et campé aujourd'hui dans les monts Tchingogo. Pendant la dernière nuit de notre séjour auprès du Kigéri, nous entendîmes de loin le son des tambours, non pas sourd et monotone, mais clair et sonore, puis les timbales harmonieusement accordées nous donnèrent un concert tout à fait mélodieux. Nous écoutâmes de nos lits, sans regretter le moins du monde ce trouble apporté à notre repos. Au lever du soleil, nous étions debout. Louabougiri et Chirangaoué étaient peut-être bien encore dans le sommeil qui avait suivi leur nuit d'ivresse; du moins nous ne les vîmes plus paraître, ni l'un ni l'autre.

La marche qui commençait alors nous demanda de terribles efforts. Au début, il y eut des erreurs de direction, parce que le guide promis par le Kigéri arriva trop tard. Ce guide n'était autre que Bourahanda, le gros maître des cérémonies, qui nous avait jadis reçus avec tant de majesté devant le camp de Louabougiri. Le pays prenait un caractère de plus en plus sauvage. Des cimes de roches de quartz se montraient de toutes parts. Les chemins devenaient toujours plus mauvais; tous les ruisseaux étaient fortement gonflés. Les bois de bananiers cessèrent tout à coup, et le sol se couvrit de fougères d'un mètre de hauteur. Dans les vallées apparaissaient de grands arbres, spectacle dont nous étions privés depuis longtemps. Les pauvres villages de la montagne sont entourés de plantations de ricin, de pois, de tabac. Leurs palissades sont faites de belles tiges de bambou. La population appartient à une race d'une vigueur frappante.

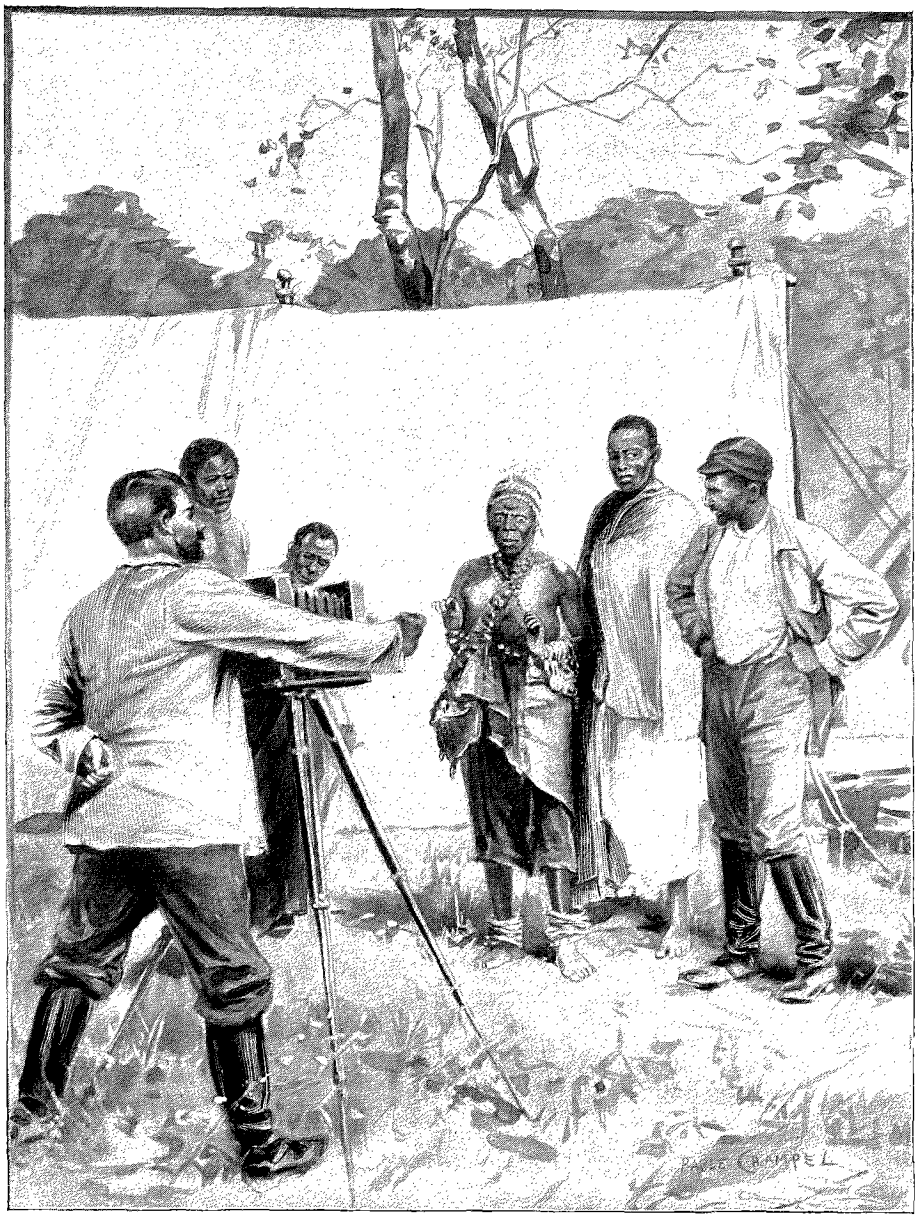
Dans notre camp, à 8000 pieds au-dessus du niveau de la mer, nous nous enveloppons de jaquettes et de manteaux épais et tricotés, mais malgré tout, nous sommes gelés. Par bonheur, nous retrouvons ici en abondance du bois à brûler. Probablement que demain nous nous élèverons encore plus haut dans la montagne, et ensuite, nous dit-on, nous redescendrons par des pentes très raides. Il est évident que nous nous trouvons sur le bord oriental de la grande dépression de l'Afrique centrale.

Lundi, 4 juin. — Nous campons aux confins du Bougoié, par conséquent au-dessous et déjà au delà de la haute chaîne de montagnes, mais la caravane, après les fatigues, dépassant presque les forces humaines, qu'elle vient de subir, est au bout de ses forces.

Prittwitz et une grande partie de nos hommes ne sont pas encore sortis de la montagne, et voici pourquoi : samedi, nous avions quitté le campement de Tchingogo à 9 heures du matin, et, en nous élevant toujours, nous étions parvenus sur la cime à laquelle les naturels ont donné le nom de mont Mironghero. Nous rencontrâmes là une curieuse végétation; à notre grand étonnement nous dûmes traverser des bois épais de bambous à la sombre verdure. Des tiges en décomposition, semblables à de longues perches, gisaient à terre, en travers du sentier d'éléphants que nous suivions; aussi les coutelas et les haches des askaris étaient en activité constante. Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans une vase visqueuse. La descente avait commencé à 1 heure, mais le fourré de bambous ne voulait pas finir. A 3 heures, la pente devient si raide que nous descendons littéralement en glissant dans un mélange de boue et d'eau. Je pense avec inquiétude à la longue file de nos gens qui viennent derrière nous. Il faut s'occuper de plus en plus de découvrir un endroit sec pour le campement, car le jour va bientôt disparaître. Le chemin cesse complètement, et pour continuer notre descente, nous suivons le lit d'un torrent mugissant, dont l'eau glacée nous rejaillit jusqu'aux genoux. Nous allons ainsi encore pendant une heure. Ne me préoccupant plus de la caravane, je me hâte maintenant avec l'avant-garde, car, avant tout, il s'agit de se tailler dans le fourré un emplacement libre pour le campement de la nuit, d'allumer un grand feu servant de signal aux hommes qui peuvent être égarés, et enfin de construire un *boma*, afin que le reste de nos troupeaux puisse être enfermé. Tous ces travaux sont forcément exécutés dans l'obscurité de la nuit, et nous avons les membres presque engourdis de froid. Nous sommes de plus sans tentes, car les porteurs, complètement épuisés, n'arrivent qu'à d'énormes distances les uns des autres, après avoir lentement tâtonné à travers la forêt, guidés par les éclats de la trompette et les coups de feu. A une heure du matin, le docteur parvient enfin au campement

et nous annonce que la plus grande partie des hommes qui manquent est encore sur la hauteur et doit y camper.

De nouveau nous avançons lentement à travers des forêts de bambous à hautes tiges. Ces tiges polies d'un vert sombre et les couronnes de feuillage gris d'argent qui s'étalent à 25 mètres au-dessus du sol offrent un coup d'œil imposant. Mais nous ne sommes pas dans la disposition qui convient pour être sensibles aux beautés de la nature. Une pluie froide recommence; les forces des porteurs diminuent d'une façon inquiétante; la fatigue gagne aussi les soldats, car non seulement il faut qu'ils taillent une route à travers les bambous, mais ils doivent surveiller attentivement les vingt porteurs indigènes. Quant à moi, il faut que je n'interrompe jamais mon travail de relevé et d'esquisse de la route, et ce travail me devient presque impossible, car mon album est trempé par la pluie, et l'eau a pénétré jusque dans la boussole.



LA MAGICIENNE PHOTOGRAPHIÉE MALGRÉ ELLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Enfin, hier, à trois heures, nous avons atteint la région cultivée. Prittwitz n'est arrivé qu'aujourd'hui à 11 heures. Les pertes constatées provisoirement sont beaucoup moins grandes que je ne le craignais : il manque une charge de perles de verre et 30 chèvres; c'est assez peu de chose, mais tout est tellement trempé, brisé, couvert de boue, qu'il y aura beaucoup à raccommoder. Bon nombre de fusils, dont les porteurs étaient tombés à terre, ont leurs canons pleins de boue jusqu'à la gueule. Et la pluie continue à tomber à torrents.

Mardi, 5 juin. — Jour de repos. Le district dans lequel nous nous trouvons appartient à la province de Bougoié et s'appelle Kechero. Les habitants se montrent d'abord craintifs, mais ils deviennent si impudents dans les prix qu'ils nous demandent que je dois défendre de les payer en bandes d'étoffes. Abdallah reçoit l'ordre de n'employer comme monnaie que de petites perles rouges.

La région est cultivée en sorgho sacchariférе, patates et quelques bananiers. Ceux-ci cessent d'être cultivés à peu près à la hauteur où commencent les bambous.

Le pays a perdu le caractère de la haute montagne. Vers l'ouest s'étend le lac Kivou, dont nous avions déjà, avant-hier, pu apercevoir quelques anses, en nous servant de lorgnette, mais dont nous ne pouvons encore apprécier la grandeur. Juste au nord, pendant la nuit, brille de nouveau, semblable à une colonne de feu, le volcan qui est le but vers lequel nous nous dirigeons; aussi je laisse le lac sur notre gauche.

Mercredi 6 juin. — Campé à Moukanam dans une région plate, où sont accumulés des amas de pierres de

tuf et de laves tombant en poussière. Nous sommes donc sur un terrain volcanique. Nous apercevons encore une partie du lac Kivou. Les contours du volcan restent toujours cachés par les brouillards et la fumée.

Jeudi 7 juin. — Après avoir marché six heures dans la direction nord, nous arrivons au pied du puissant volcan ; il se présente à nous par sa face sud-est. Jusqu'à présent nous avons entendu les indigènes lui donner des noms différents, mais maintenant ils sont d'accord pour l'appeler Kirounga-Tcha-Gongo. On nous donne des explications sur le sens de ces mots. *Kirounga* doit vouloir dire « rond » ; comme toute la chaîne des volcans est appelée Virounga, ce sont sans doute les formes arrondies des cratères qui ont déterminé cette appellation. *Gongo* paraît signifier un endroit où l'on célèbre un sacrifice. A l'est du Kirounga on voit parfois deux autres montagnes coniques ; l'une d'elles doit être dans le district de Kissigali et s'appeler Karissimbi. Elle nous paraît plus haute que le Kirounga ; elle a des formes aiguës, dentelées, et est évidemment couverte de neige à sa cime.

En ce moment flotte sur le Kirounga un épais nuage de vapeurs blanches. La montagne elle-même est d'une teinte noire comme le charbon. A notre gauche, au sud, entre de nombreuses collines, qui sont d'anciens cratères, nous voyons de larges nappes d'eau, où scintillent les plus belles teintes d'un coucher de soleil aux lueurs pourprées. Au delà, à l'ouest, tout à fait enveloppée de brumes bleuâtres, nous apercevons une gigantesque chaîne de montagnes qui se dirige du nord au sud, et ferme à l'ouest la plaine dans laquelle nous nous trouvons. Elle court parallèlement aux montagnes que nous avons franchies ces jours derniers, et il n'y a plus maintenant aucun doute : nous sommes arrivés sur le bord de la grande dépression de l'Afrique centrale.

Notre chemin traverse des champs de lave, passe près de petits cratères en formation. Presque partout il y a une mince couche d'humus, et les prairies alternent avec des champs de sorgho assez mal tenus. Les huttes des indigènes donnent aussi une impression d'incurie extraordinaire. Par suite de l'absence d'autres matériaux de construction, elles sont faites de tiges de sorgho à moitié pourries. Les ouvertures servant de portes sont extrêmement grandes. Il y a une palissade servant de clôture à deux ou trois habitations, et dans le petit enclos ainsi entouré se trouve toujours une grande hutte à provisions ayant une forme bombée et arrondie. Quand ces misérables fermes sont entourées de plantations de bananiers, les arbrisseaux isolés sont souvent protégés contre les chutes par des cordages d'écorce d'arbres. Les habitants très nombreux se pressaient curieusement autour de nous. Ils ont pour vêtement une peau de chèvre, rattachée par des courroies à l'épaule droite.

Le chef mhouma du village où nous nous arrêtons est couvert d'une peau de léopard, et, ce que nous voyons pour la première fois dans le Rouanda, il porte un bouclier ovale, fait de roseaux entrelacés, avec une bosse en bois au centre. Un des hommes qui l'accompagnaient portait un instrument de musique en forme de baquet, tendu de huit cordes.

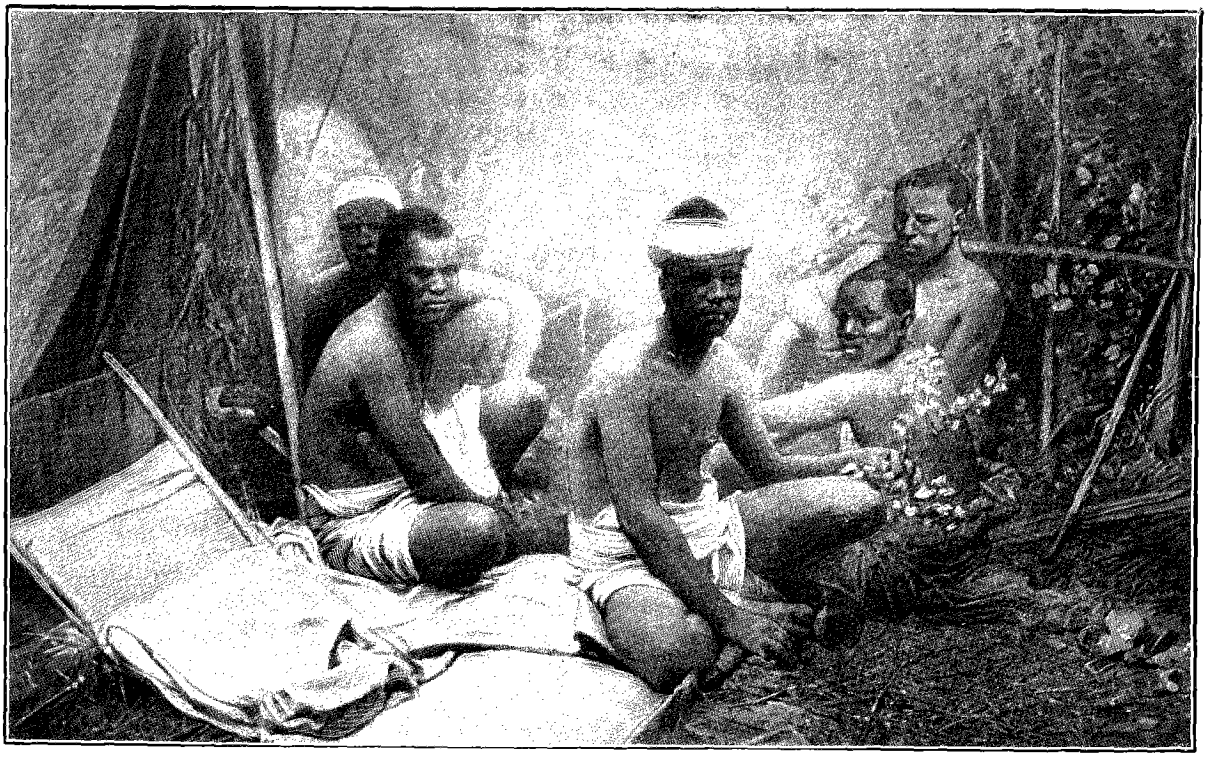
Pendant que j'écris, Prittwitz contrôle l'état des fusils et Kersting examine les vingt hommes que j'ai choisis pour m'accompagner demain, et résoudre un des problèmes les plus importants que présentent « les ténèbres » de l'Afrique.

(*A suivre.*) COMTE DE GŒTZEN.



HUTTE AUX PROVISIONS. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



NOS PORTEURS DANS LA FORÊT VIERGE DU VOLCAN (PAGE 27). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A TRAVERS L'AFRIQUE[1],

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GŒTZEN.

Ascension du volcan. — Le cratère. — Le lac Kivou.



LE CUISINIER DE LA CARAVANE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Elle est là maintenant devant nous, la mystérieuse montagne qui, selon les indigènes, donne la mort à quiconque ose se risquer à la gravir. Sans difficultés, presque en ligne droite, nous avions atteint notre but, juste cinq mois et demi après notre départ de la côte, et plus rapidement que je n'aurais jamais osé l'espérer.

Ce sont peut-être les légendes sur l'impossibilité d'atteindre la cime du Kirounga qui ont rendu le Kigéri si pacifique et si accommodant avec nous. Il pensait et espérait sans doute en silence que le Destin se chargerait de nous ressaisir, quand nous serions là-haut. Malheureusement je n'ai pas eu le plaisir de pouvoir lui faire moi-même le récit de ce que nous avions vu sur la cime du volcan; mais il a dû certainement apprendre l'heureuse réussite de notre ascension, et il en aura tiré des conclusions dans un sens tout à fait conforme à l'esprit africain. Peu de mois après nous, un détachement de la garnison allemande de Boukoba au lac Victoria faisait une course du côté du Rouanda. Leur chef, Langheld, a raconté[2] qu'il n'a pas pu voir le Kigéri, parce que, par crainte superstitieuse, on l'a mal guidé, mais qu'en revanche on lui a demandé de rallumer le feu de la montagne que « d'autres hommes blancs ont éteint ». Il ressort de là, d'abord que notre ascension a singulièrement servi au prestige de la puissance européenne, et ensuite que l'activité du volcan a dû diminuer sensiblement après notre passage.

Je regretterais bien qu'il ne fût plus donné à personne d'assister aux spectacles que nous avons pu contempler, si le hasard a voulu que nous fussions les témoins des derniers efforts faits au cœur du continent africain par

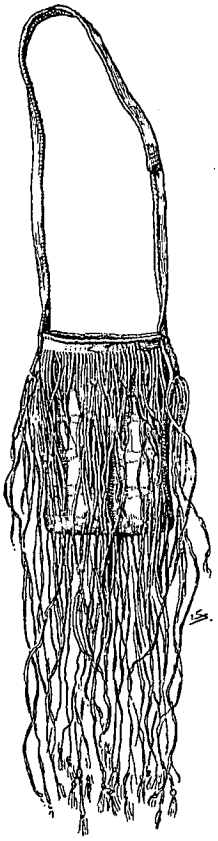
1. *Suite. Voyez p.* 1 *et* 13.

2. Voir le n° du 1er février 1895 du *Deutsches Kolonialblatt.*

les liquides souterrains pour briser la croûte durcie de la planète. Tout ce que nous avons fait et ressenti alors est resté fidèlement gravé dans ma mémoire et mes souvenirs sont encore tout frais aujourd'hui, le 8 juin 1895, date à laquelle j'écris ces lignes, juste un an après le jour où je mis en mouvement la petite colonne qui quittait notre camp de Kamouhanda pour tenter l'ascension du Kirounga.

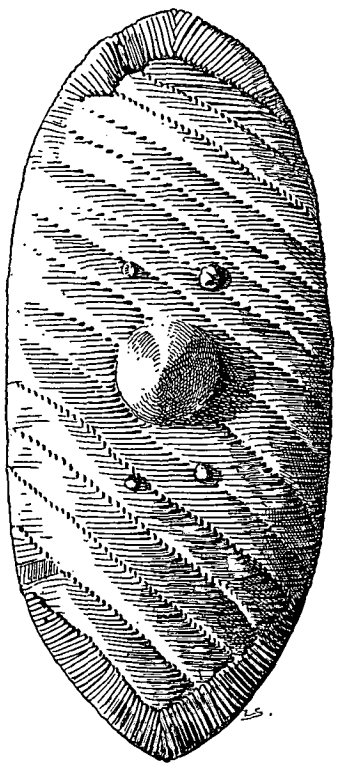
Prittwitz et moi étions accompagnés de dix-huit porteurs de choix (deux hommes pour chaque charge); du caporal Hamis Ouadi Ismaïli, qui avait fait autrefois l'ascension du Rounsoro avec le docteur Stuhlmann, et des soldats Mambo et Pesa Moya. Comme guides, nous avions deux Batoua, que nous avait donnés le chef de la localité, de petits gaillards, armés d'arcs et de flèches, qui n'avaient rien qui les distinguât beaucoup des autres Ouahoutou, si ce n'est qu'ils vivaient, non de la culture des terres, mais uniquement de la chasse. Nous avions encore avec nous un individu qui, dans les dernières semaines, nous avait rendu des services comme bouvier, interprète ou porteur de fusils. C'était un jeune Mhouma d'Ouchirombo, nommé Tchiamba, le même qui nous avait apporté notre dernier courrier au passage du Kaghéra. Son visage un peu mélancolique, sa nature douce et modeste, étaient en harmonie parfaite avec la croix qu'il portait au cou, à titre d'élève des Pères catholiques.

Nos bagages comprenaient : une tente pour nous; trois tentes plus petites pour nos hommes; des couvertures, des vêtements de rechange, une charge de vivres, une caisse de vaisselle, de livres, etc. Nous emportions aussi : un grand appareil photographique, un kodak pour les instantanés, le théodolite, l'hypsomètre, un baromètre anéroïde (l'autre restait au camp, pour que Kersting y fît les observations aux moments convenus), deux thermomètres, quatre fusils, une corde, deux haches, une lunette d'approche, deux chaises de campagne, un carton avec du papier pour collections. Chaque homme portait de plus avec lui des vivres pour trois jours et un peu d'eau.



BOURSE À TABAC DU ROUANDA.

Ainsi armés, nous nous mîmes en route. Nous franchîmes d'abord plusieurs collines d'origine volcanique et nous atteignîmes ensuite une plaine absolument unie, large de 5 à 6 kilomètres. Avant d'y descendre, nous passâmes devant un petit village entouré de plantations de bananiers. Là, le terrain commença à présenter des crevasses. Les fentes nombreuses, les sillons et les bourrelets d'aspect bizarre, résultant du refroidissement du réseau des anciennes coulées de lave, n'offraient pas un sol très agréable à la marche. Nous suivîmes un sentier tracé par les chasseurs d'éléphants, qui nous conduisit, par beaucoup de circuits, dans la direction nord-nord-ouest, au pied de la montagne.



BOUCLIER D'UN INDIGÈNE DU LAC KIVOU.

Tout autour de notre route, des deux côtés, poussaient de nombreuses fleurs et des graminées qui avaient réussi à prendre racine dans les fissures et dans les trous; la lave n'était pas encore assez en poussière et en décomposition pour offrir partout aux plantes un sol propre à les nourrir.

Conformément à mon programme, nous réunîmes ici, comme plus tard sur toutes les hauteurs de la montagne, des échantillons de la flore en aussi grand nombre que possible. Aucun de nous n'était assez bon botaniste pour qu'il eût été utile de réunir des plantes pendant tout le cours de notre voyage, car nous n'aurions guère su distinguer les plantes nouvelles des plantes connues. Mais ici, sur un des points les plus intéressants de l'intérieur de l'Afrique, j'avais résolu de rapporter tout ce qui pouvait servir à une détermination générale du caractère de la flore.

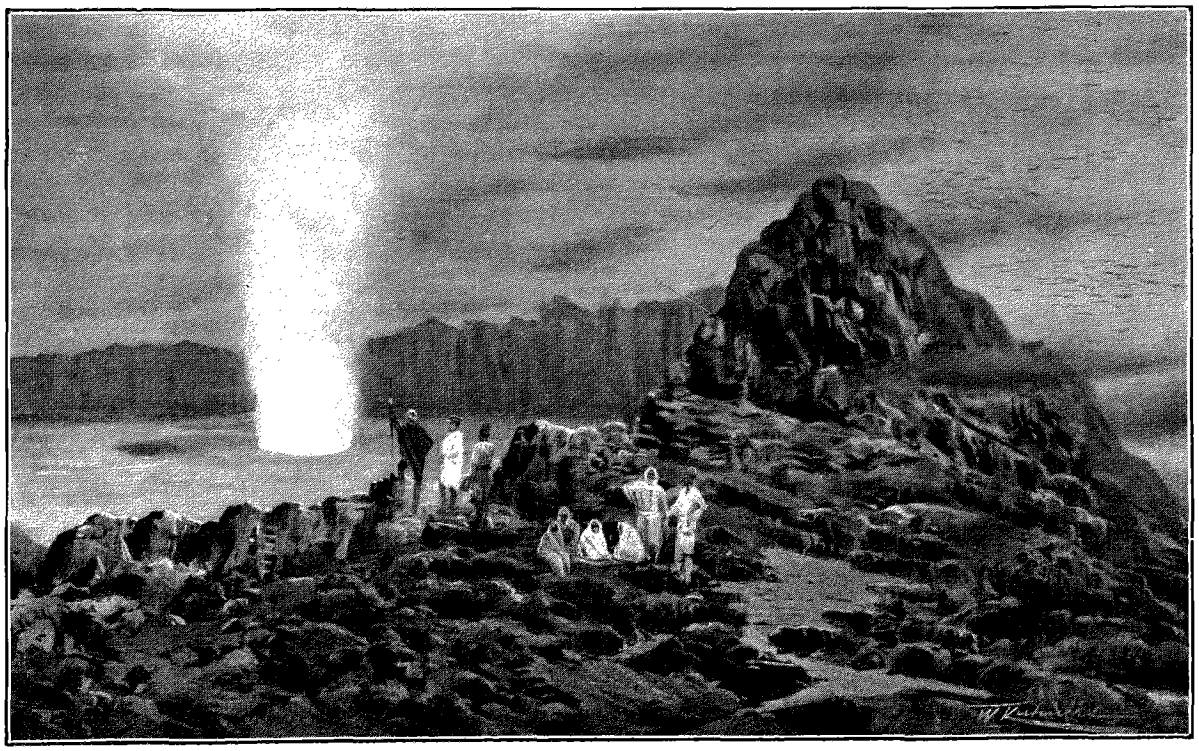
A 2 heures et demie commença lentement la montée. Auparavant nous renvoyâmes en arrière, avec les Somalis, nos mulets, dont la marche à travers les crevasses de lave était trop pénible. Nous arrivâmes bientôt à d'épaisses masses de broussailles qui, à mesure que nous avancions, prenaient de plus en plus l'aspect d'une forêt vierge aux enchevêtrements confus de branches et de lianes. Bientôt nous nous trouvâmes dans une complète obscurité. Tout à coup le sentier cessa, et au même instant nos guides, profitant d'un moment où ils n'étaient pas surveillés, disparaissaient dans l'épaisseur des fourrés.

Alors commença un pénible travail de la hache et du coutelas pour marcher pas à pas en avant. Je vis bientôt qu'il était tout à fait impossible, avant la tombée de la nuit, d'atteindre la dépression qui séparait le cône du cratère principal d'un cratère secondaire, placé beaucoup plus bas vers le sud. Si nous avions pu l'atteindre, nous aurions pu camper à mi-hauteur, et, le jour suivant, il devenait possible de nous élever jusqu'au sommet. Mais nous étions obligés

de rester en route au milieu de cette inextricable forêt, où il nous fallut d'abord nous faire une place libre pour y établir nos tentes. Quand ce fut fait, nous nous couchâmes pour nous reposer. Il était 9 heures du soir.

Le jour suivant, nous laissâmes derrière nous les tentes et nos porteurs, et nous marchâmes en avant avec les trois askaris. Nos couteaux de chasse se comportaient supérieurement, mais moins bien encore que les sabres de nos soldats[1]. C'était un vrai plaisir de voir les branches et les lianes tomber à droite et à gauche sous nos coups, pourtant on allait lentement, car assez souvent un coup donné dans les buissons d'épines faisait descendre de nouvelles guirlandes de lianes et de branches Heureusement la montée n'était pas trop raide et nous pensions bien conserver notre direction vers cette partie creusée de la montagne qui était notre but.

A travers ces difficultés, nous pûmes, à cinq hommes que nous étions, nous frayer en neuf heures de travail une longueur de chemin de deux kilomètres environ. Ces heures étaient assez fatigantes, cependant elles étaient riches de jouissances, car une nature toute nouvelle se révélait à nous. A nos regards se présentaient de merveilleuses fleurs, des plantes aux feuillages fantastiques, gigantesques, comme nous n'en avions jamais vu.



LE CRATÈRE PRINCIPAL DU VOLCAN (PAGE 30). — DESSIN DE W. KUHNERT.

Lianes de gommier, poivriers sauvages, mousses innombrables, lichens et champignons attachés aux tiges moisies et séculaires, tout cela se mêlait autour de nous dans un enchevêtrement désordonné, pendant que voletaient, au-dessus de nos têtes, en poussant des cris aigus, des perroquets gris, premiers représentants d'une nouvelle faune.

Vers midi, nous étions retournés vers les tentes pour nous reposer un peu. De là, nous expédiâmes à Kersting Tchiamba, avec une lettre qui l'avisait de notre situation inattendue, l'avertissait que notre absence durerait sans doute un peu plus longtemps, et lui demandait de nous expédier un détachement avec de l'eau, des vivres et des chèvres.

Le soir, nous nous assîmes avec nos hommes auprès du feu et nous leur fîmes, à l'un ou à l'autre, raconter l'histoire de leur vie. Presque tous, dès leur enfance, avaient été amenés de l'intérieur à la côte par des marchands d'esclaves; ils étaient fiers maintenant de cette condition d'esclave, fiers d'appartenir à des « civilisés » et de ne plus être des « sauvages ». Cette seconde journée se termina par un repas qui se composait de foie de chèvre, de lait, de patates et de thé, repas dans la préparation duquel Prittwitz déploya tout son art gastronomique.

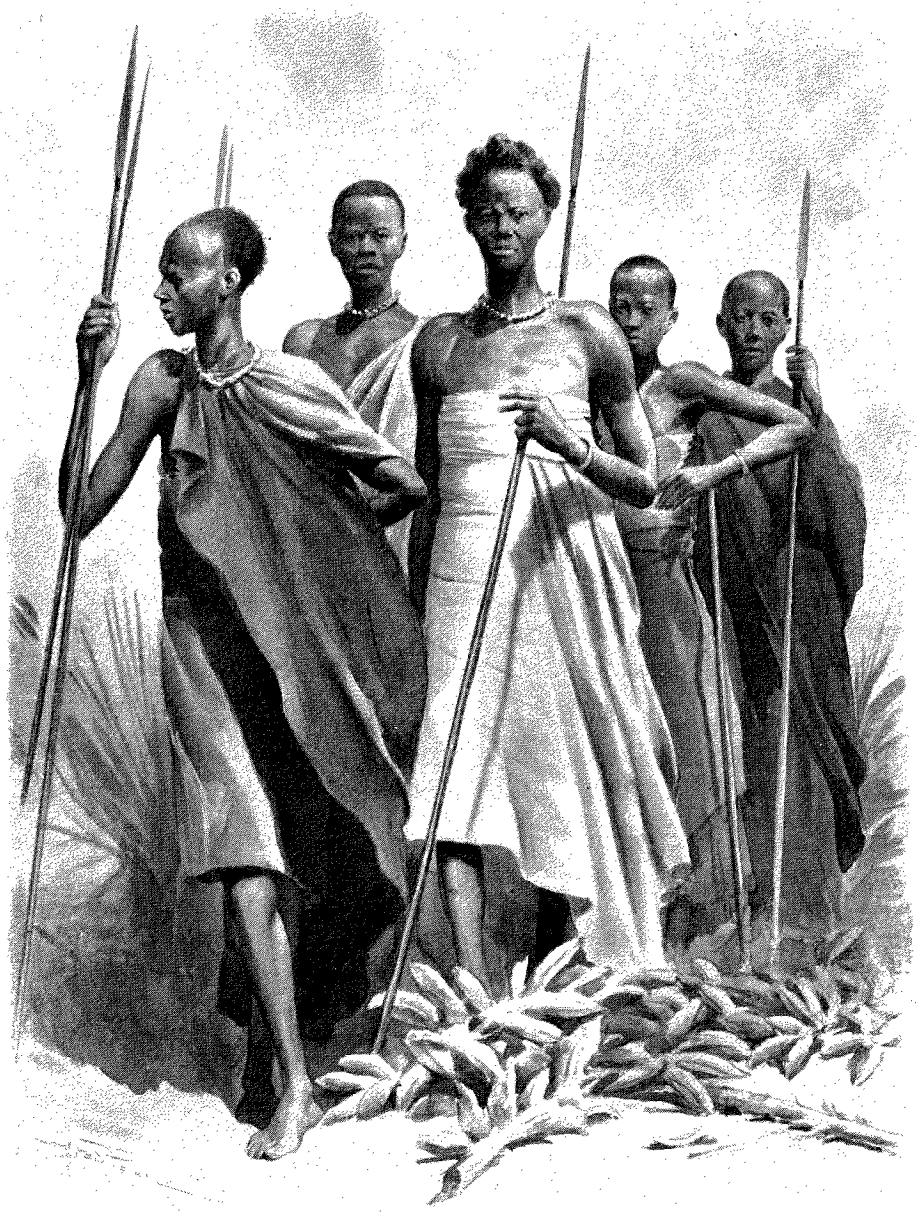
Le jour suivant, nous travaillons encore vigoureusement et le chemin est frayé de plus de deux kilomètres. Bakari, le lampiste, nous accompagne aujourd'hui avec l'herbier. La végétation est encore plus entrelacée, plus touffue que la veille. Ajoutons que souvent des troncs énormes, placés en travers, viennent barrer notre route; chacun de ces détours demande un travail d'autant plus dur que l'endroit de la montée où nous nous trouvons

1. C'étaient ces sabres courts, introduits quelques années auparavant dans l'armée allemande, et qui ont été abandonnés depuis lors. Nos hommes s'en servaient très volontiers pour leurs travaux et ils faisaient tomber les arbres plus vite qu'avec une hache.

est plus raide. Nous nous relevons de demi-heure en demi-heure, cependant nos forces déclinent visiblement. Si nous ne trouvons pas bientôt l'espace libre, il nous faudra faire venir du camp de nouveaux pionniers, et en plus grand nombre, mais cela entraînerait encore tout un jour de retard. Donc, en avant! Quand les couteaux de chasse ont coupé les branches principales des plantes rampantes, nous nous appuyons de tout le poids de notre corps sur l'inextricable fouillis de rameaux qui restent entrelacés, pour les abaisser et les repousser de côté. Souvent, sous les coups, jaillit de la plante un suc laiteux dont l'âcreté corrosive est un danger pour nos yeux; notre peau est égratignée jusqu'au sang par d'innombrables épines, et les muscles des bras ressentent, sous ce labeur inusité, des douleurs de plus en plus pénibles.

Mais qu'importe tout cela! Nous avons pu voir d'en bas, très nettement, la limite supérieure de cet épais fourré séculaire et notre baromètre nous atteste que nous avons déjà gravi une bonne hauteur. Le plateau qui sépare les deux cônes ne peut plus être loin, en supposant, bien entendu, que nous ayons gardé la vraie direction.

Enfin, à 10 heures, nous tombons sur une piste d'animaux, qui paraît être fréquentée aussi par les sauvages en quête de bois et de miel. Par sa direction, je suis amené à la conviction que nous avons laissé derrière nous les plus grandes difficultés; je décide de retourner tout de suite à notre tente avec Prittwitz, afin d'en repartir de nouveau dans l'après-midi avec tous nos hommes et nos charges, pour établir un second campement de nuit aussi haut que possible. Hamis et Mambo doivent continuer à suivre pendant deux heures la piste que nous avons trouvée, afin de voir dans quelle direction elle est tracée.



TYPES DE GUABOUMA. — DESSIN D'A. PARIS.

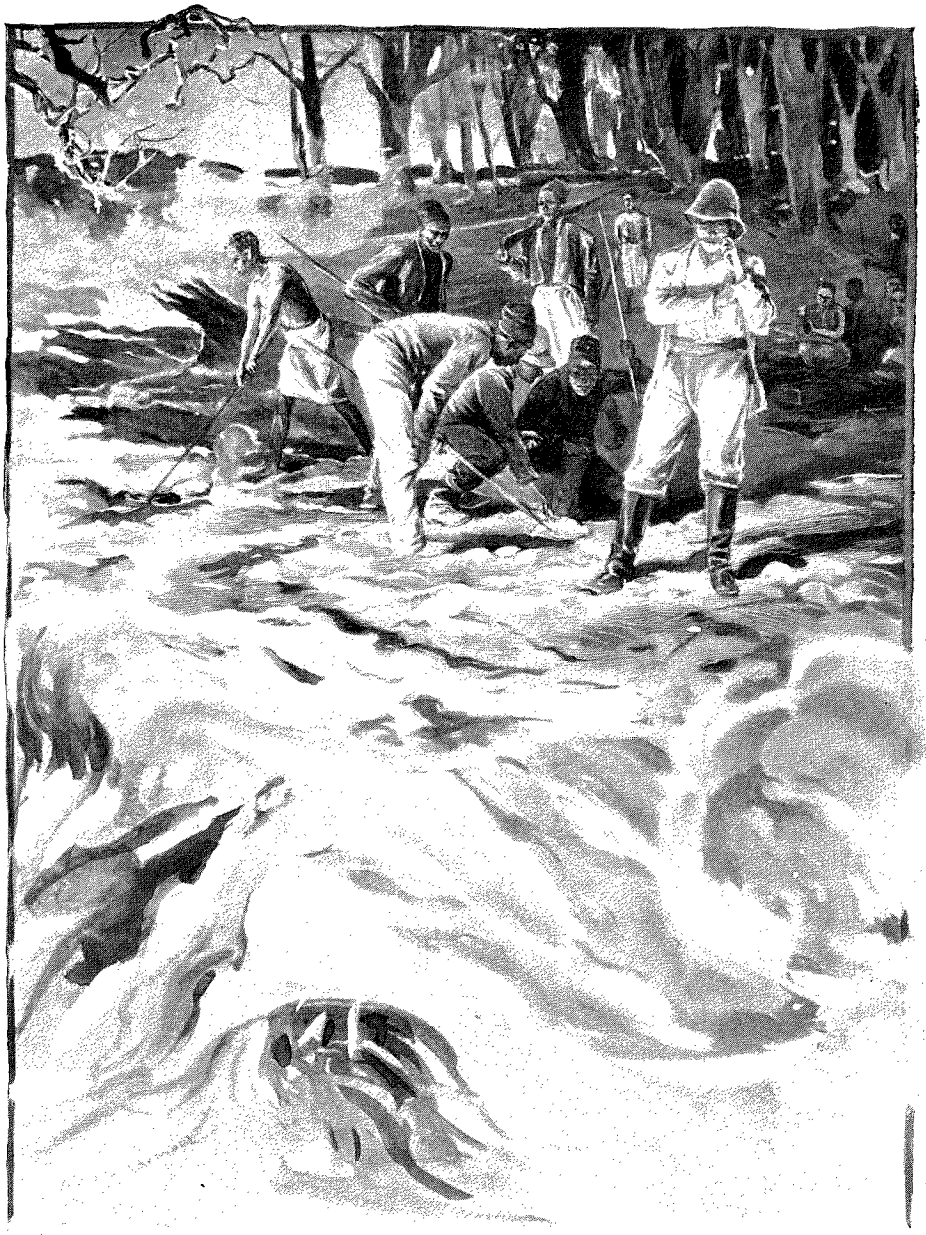
A 2 heures arrive à notre campement, dans la forêt, la colonne d'approvisionnements que nous avions demandée; elle nous apporte de l'eau, des chèvres, de la farine, quatre porteurs et trois askaris de rechange; Kersting nous envoie de plus deux nouveaux guides, qui doivent connaître la forêt. Quoiqu'ils ressemblent singulièrement aux premiers, les deux Batoua, ils nient cependant appartenir à cette tribu. Mais ils suivent assez vite l'exemple de leurs prédécesseurs, et ils mettent à profit le premier moment où on ne les surveille pas pour se jeter de côté dans le fourré et disparaître dans l'obscurité des arbres. Ils portaient un arc et des flèches, et nous remarquâmes pour la première fois une corde d'arc faite de l'écorce du palmier-rotin, trait caractéristique des peuplades qui habitent les forêts.

Hamis et Mambo reviennent avec la réjouissante nouvelle qu'ils ont atteint la limite de la forêt vierge après une heure et demie de marche, et que plus haut toute végétation

cesse jusqu'au sommet. Nous levons alors notre petit campement, et, avant le coucher du soleil, nous allons de nouveau camper un peu au-dessus de l'endroit où le matin nous avons trouvé la piste. Auparavant nous avons donné l'ordre que, pour le jour suivant, on nous envoie du campement principal une seconde colonne nous apportant de l'eau et des approvisionnements.

Malgré la vive excitation où nous met l'attente de la journée de demain, nous dormons profondément jusqu'à 6 heures du matin, et, à 7 heures, nous nous remettons en marche avec douze hommes de choix.

L'air du matin est frais et réconfortant. Il n'y a que peu de nuages au ciel, mais au-dessus de la forêt flotte une légère vapeur qui ne nous promet pas beau temps. Après une heure de montée, l'épais feuillage commence à s'éclaircir. La végétation perd sa sève exubérante et ses teintes vert sombre ; le fourré prend un ton gris-brun desséché. Le sol que nous foulons est plus crevassé et nous rend la marche plus difficile, car la couche molle d'humus fait défaut, et la lave pure apparaît. Ce qui domine, ce sont des plantes rappelant les chardons, et des arbrisseaux de la famille des éricacées ; çà et là brillent dans les buissons les baies rouges de mûres qui ne sont pas encore à maturité. Enfin, à 9 heures et demie, nous arrivons sur le plateau entre les deux cônes ; nous sommes au pied du cône principal, qui s'élève en pente raide et presque entièrement nu ; le sommet est enveloppé de nuages épais. Vers le sud s'étend, un peu plus haut que l'endroit où nous sommes, une espèce de terrasse, d'où nous pouvons voir nettement les bords bouleversés, crevassés, d'une excavation de cratère. Mais les masses de lave y sont solidifiées et mortes ; il y a longtemps que l'activité de ce cratère secondaire a cessé, et tout est déjà recouvert d'épais buissons.



AU BORD DU TORRENT DE LAVE (PAGE 36). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Nous nous donnons la jouissance de quelques minutes de repos, que j'emploie à faire des lectures sur l'hypsomètre, l'anéroïde et le thermomètre. Puis nous montons tout droit, du côté sud du cône, en gravissant un terrain de roches aiguës.

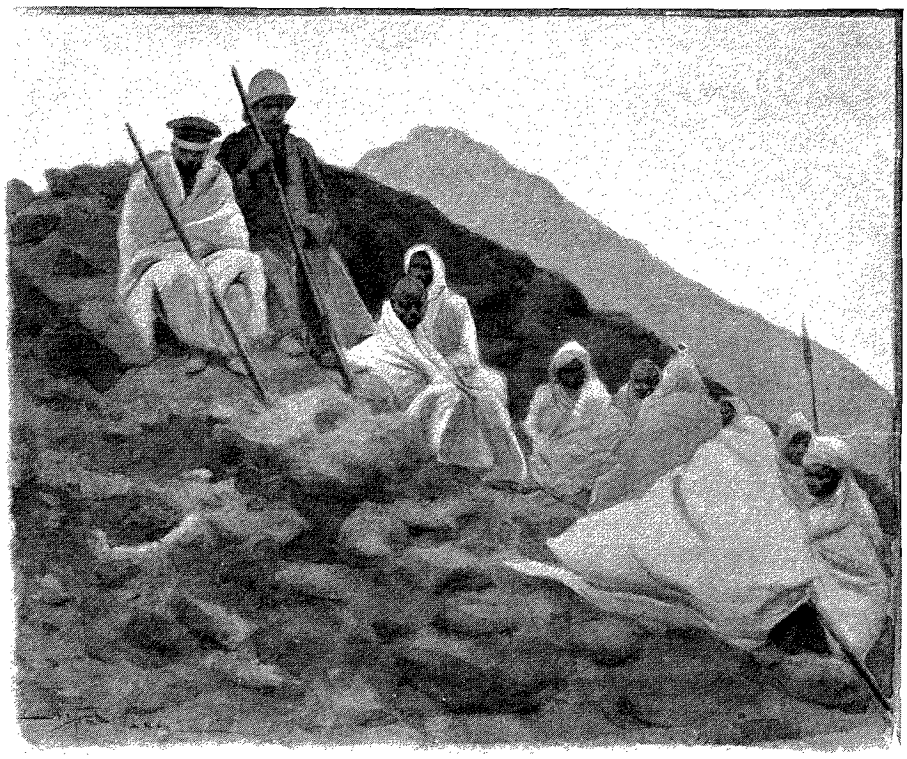
A chaque minute, il devient plus malaisé de s'élever, car il faut grimper sur de véritables remparts de laves ; d'innombrables blocs et de débris de trachyte déchirent et blessent les pieds. Ceux de nos hommes qui marchent nu-pieds commencent à gémir, et maudissent sans doute du fond de leur cœur cet inconcevable goût pour la découverte qui nous pousse en avant. Mon domestique de tente, Isa, est contraint de rester en arrière. Nous sommes de plus en plus haletants, notre pouls s'accélère toujours ; toutes les vingt minutes, il faut que je fasse une halte pour reprendre respiration. Ce sol pierreux, couvert de crevasses, donne une impression de tristesse

*

lugubre, que tempèrent heureusement les teintes vert-jaunâtre d'un seneçon (*Johnstoni*), aux formes bizarres et tourmentées, qui pousse çà et là. Maintenant, au-dessous et au-dessus de nous, tout s'enveloppe d'un épais nuage, à travers lequel on aperçoit de temps en temps, pendant quelques secondes, des bandes de ciel bleu, lorsque le vent écarte les masses de vapeurs. Il n'y a nulle part trace d'un mouvement volcanique actuellement en activité; nous croyons seulement entendre parfois un léger roulement, comme le bruit d'un coup de tonnerre lointain. J'avais d'abord craint que le vent ne chassât vers nous, de haut en bas, des vapeurs de soufre, qui nous auraient suffoqués, mais cette crainte paraît sans fondement.

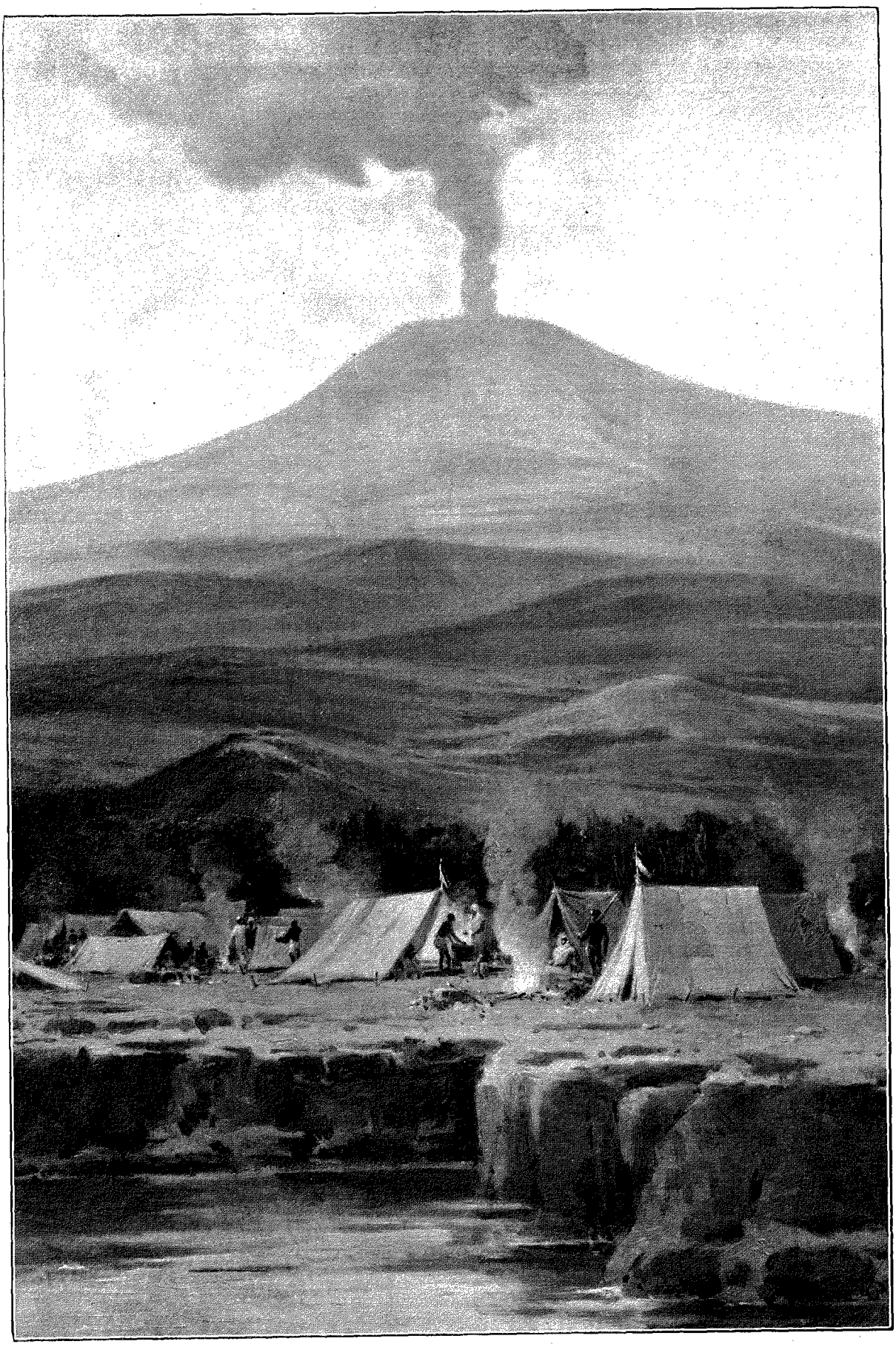
Devant moi grimpe, en se servant des pieds et des mains, le porteur Mabrouk. Tout à coup je le vois s'arrêter et lever le bras. Il paraît appeler : un violent coup de tonnerre retentit et empêche de distinguer l'appel de sa voix. Je réunis tout ce que j'ai de forces pour le rejoindre, mais en arrivant près de lui, je me rejette en arrière, à la vue du spectacle qui s'offre à mes regards!...

A mes pieds s'étend l'excavation d'un cratère, semblable à une arène gigantesque, à un Colisée dix fois agrandi. La paroi sur l'extrémité de laquelle nous nous tenons descend presque à pic; la teinte générale est du noir le plus sombre; les bords seuls des innombrables crevasses qui s'ouvrent partout sont d'une couleur rosée. Au premier moment, toute l'arène était remplie de nuages et de vapeurs, comme si la nature ne voulait pas donner immédiatement, tout entière, l'imposante impression de ce spectacle aux premiers hommes à qui il était donné de contempler un de ses plus grandioses mystères. Mais bientôt un coup de vent balaye les nuages, et l'autre bord de l'enceinte du cratère devient visible. Nous regardons au-dessous de nous et nous voyons, non pas un sombre abîme sans fond, mais une vaste étendue de sol plat et de couleur claire, qui étincelle de marbrures aux tons les plus variés. Dans la moitié nord de cette plaine, nous distinguons l'ouverture de deux puits aux contours aussi réguliers et aussi lisses que s'ils avaient été construits par la main de l'homme. De l'un de ces puits jaillissent sans cesse des nuages de vapeurs, et à des intervalles irréguliers peu éloignés sort de la profondeur un mugissement qui tient du tonnerre et du sifflement, et dont les éclats répétés font chaque fois se rejeter en arrière mes hommes étonnés. Mais les nègres retrouvent leurs esprits plus vite que nous. Rien de ce qui est inexplicable, surnaturel, ne peut leur en imposer : « La chose est ainsi », se disent-ils, et ils ne pensent pas à se demander pourquoi elle est « ainsi ». Cette naïveté dans la conception des choses nous apparut ici de la façon la plus nue et presque brutalement. Pendant que Prittwitz et moi, tout saisis et sans parole, nous plongions nos regards dans cette immense profondeur et étions incapables d'exprimer ce que nous éprouvions, tout à coup ce silence fut interrompu par Pesa, le porteur ouassoukouma, qui nous dit : « Maître, cette fois-ci, nous allons avoir un beau pourboire!... » Nous lui lançâmes un regard de mépris, mais il nous avait fait complètement revenir à nous, et nous nous mîmes à étudier la nature et la grandeur de cette ouverture de cratère. Nous fûmes d'accord pour conclure que nous avions devant nous un lac de lave refroidie; sous la croûte formée par cette lave le volcan continue à rester en activité. Les vapeurs qui s'élèvent en tourbillons de l'un des puits brillent de lueurs embrasées aux reflets rouges. Quand le vent nous poussait la vapeur droit dans le visage, nous ne sentions pour ainsi dire pas l'odeur du soufre, et cependant tous ces chatoiements de teintes jaunes et rosées, qui donnent au sol et aux parois du cratère un aspect si pittoresque, sont évidemment le résultat d'émanations sulfureuses.



AU BORD DU CRATÈRE PAR LE FROID. — DESSIN D'A. PARIS.

Nous cherchâmes, en jetant des pierres et en écoutant le son qu'elles donnaient à leur point de chute, à nous rendre compte approximativement de la distance qui nous séparait de la surface de l'ancien lac de lave; nous trouvâmes



LE VOLCAN KIRUNGA ET LE LAC KIVOU. — DESSIN DE W. KUHNERT.

deux ou trois cents mètres. Nous n'avions aucun point de comparaison pour déterminer le diamètre du cratère, et nous résolûmes d'essayer d'en faire le tour.

Auparavant nous fîmes avec nos instruments les observations requises, et trouvâmes que la hauteur était d'environ 3 475 mètres. Après avoir pris quelques vues photographiques, nous nous mîmes en route; je permis à nos hommes de retourner au campement sans nous, car, sous le vent froid et humide, ils souffraient beaucoup à rester groupés, accroupis et anxieux, sur ces rochers aigus. En outre, la plupart avaient les pieds blessés, et quelques-uns étaient trop sujets aux vertiges pour pouvoir nous suivre sur ce bord étroit du cratère.

Nous partîmes donc seuls pour cette dangereuse partie d'escalade. A notre gauche, nous avions le cratère, avec sa paroi à pic; à notre droite, les pentes extérieures de la montagne, aussi raides, et qui nous paraissaient un abîme sans fond, car elles étaient constamment noyées dans des masses d'épais nuages.

Après deux heures environ d'une marche rendue possible grâce à nos souliers garnis de clous de montagne, nous étions revenus à peu près à notre point de départ. Nous calculâmes ainsi que l'ouverture du cratère, qui est en forme d'ellipse, avait environ, dans son plus grand diamètre, 2 000 mètres, et dans son plus petit 1 500.

Extrêmement satisfaits d'avoir joui de ce grandiose spectacle, nous aurions pu prendre le chemin du retour, mais il nous restait toujours une question à résoudre : quelle était donc la cause de cette lueur rouge qui, tous les soirs, se reflétait au ciel ? J'insistai pour refaire le tour de la montagne dans le sens opposé, et plusieurs centaines de mètres plus bas. J'avais mal apprécié la distance et les forces qui nous restaient, aussi ne pûmes-nous rentrer au camp ce jour-là; l'obscurité nous surprit, et nous passâmes sur les pentes de la montagne une nuit terrible.

Au début, nous descendîmes sur un talus de cendres en pente raide; nous avancions commodément, quoique le pied enfonçât jusqu'au-dessus des chevilles. Plus nous descendions, plus le terrain pierreux se crevassait. Parfois la pente était si raide que nous dûmes, pendant plusieurs mètres, nous servir de nos mains pour descendre.

A la limite supérieure d'une ceinture de végétation, composée surtout d'éricacées et de senecons, nous décidâmes de ne pas descendre plus bas, mais d'avancer en tournant autour du cône. Mais déjà le soir approchait. Avant que le soleil ne disparût, nous pûmes encore jeter un rapide coup d'œil vers la plaine du côté nord de la montagne. Il y a là aussi un grand cratère secondaire, le long du cône principal; vers le nord, l'œil se perd dans de vastes étendues vallonnées, qui sont boisées sur plusieurs points. Absolument nulle part nous ne pûmes découvrir un point de départ de lave en fusion. S'il en existait un, il devait être vers l'ouest[1].

Quand il commença à faire nuit, il s'éleva un vent d'un froid coupant, et nous commençâmes à nous préoccuper de la façon dont nous nous arrangerions pour passer la nuit. Il nous fallait franchir de véritables murailles faites des restes d'anciennes éruptions volcaniques; les éricacées formaient un fourré de plus en plus épais et presque impénétrable. Mes forces commençaient visiblement à faiblir, tandis que Prittwitz, au contraire, paraissait moins fatigué. C'était l'inverse quand nous avions fait notre second circuit; il me revint à l'esprit que, pour me maintenir vigoureux, j'avais pris une forte dose de kola. A ce moyen d'excitation, je devais probablement attribuer l'exagération de mes forces, suivie d'une dépression subite quelques heures plus tard.

Nous nous mîmes d'abord à arranger, sous un buisson, une partie de terrain horizontale, à nous faire au-dessus une espèce de toit et à disposer en avant un abri contre le vent, car le froid augmentait sensiblement et une pluie fine commençait à tomber. Nous n'avions que nos légers vêtements de marche; aucune couverture et aucun cordial pour nous réchauffer. Un bâton ferré, une lorgnette de campagne, un appareil photographique à instantanés, et — par bonheur — une boîte d'allumettes, voilà les seuls objets que nous portions avec nous. Aussi longtemps que nos forces nous le permirent, nous cherchâmes à nous réchauffer en arrachant des branches aux buissons d'érica, pour construire notre hutte. Nous voulûmes ensuite faire du feu, et lorsque enfin, en nous aidant de lambeaux d'étoffe enlevés à nos vêtements, nous y eûmes réussi, il nous fallut, à force de souffler dessus, maintenir enflammées les branches encore vertes que nous avions réunies. Elles ne pouvaient vraiment pas nous donner de chaleur, mais ce travail acharné avait du moins servi à nous faire paraître la nuit moins longue. Nous grelottions littéralement; l'humidité nous pénétrait jusqu'aux moelles; les branches d'érica, en pétillant dans le feu, avaient projeté des bouffées de fumée épaisse qui nous faisaient mal aux yeux, et nos poumons se livraient à des efforts de plus en plus épuisants pour maintenir notre faible feu.... Ce fut une nuit absolument atroce! Le vent nous paraissait plus glacé que le vent du nord coupant qui, en hiver, balaye notre Silésie. Nous tombâmes enfin dans une espèce d'assoupissement qui ne doit nous avoir été accordé que très peu de temps; plus tôt que nous ne le pensions, nous fûmes surpris par le jour, car dans les régions équatoriales, le soleil disparaît le soir aussi vite qu'il s'élève le matin à l'horizon, sans le long prélude du crépuscule auquel nous sommes habitués.

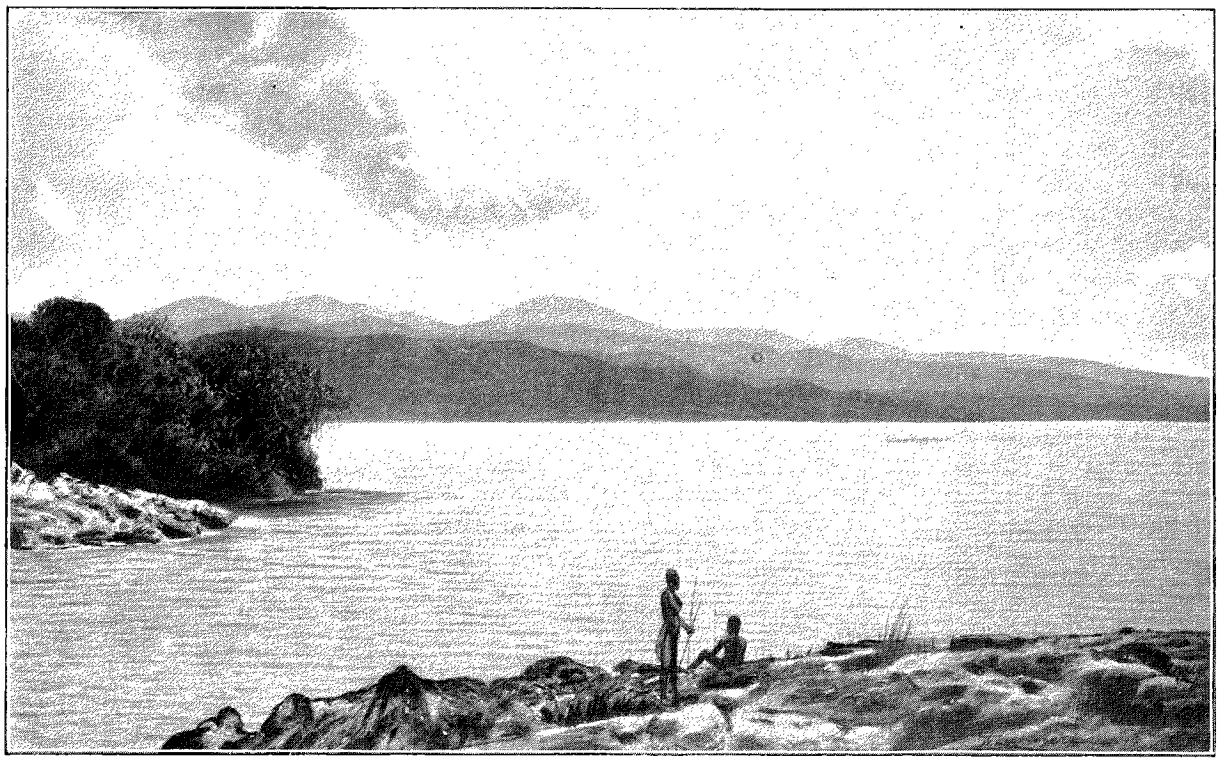
Sur-le-champ nous nous mîmes en route, et nos membres, raidis par le froid, retrouvèrent en peu de temps leur élasticité.

1. Cette supposition était juste, et fut vérifiée par le docteur Kersting. Voir page 36.

Nous aperçûmes alors à l'est les deux voisins du Kirounga, le Navoungé et le Karissimbi, dresser dans les clartés de l'aurore leurs contours nets et sombres, mais ils ne restèrent visibles que peu d'instants; bientôt se reforma devant eux le rideau habituel de nuages.

Il était 8 heures du matin lorsque, après une marche indiciblement fatigante, nous crûmes enfin entendre une détonation, et peu de temps après, sur le plateau d'où nous étions partis la veille pour faire l'ascension du cratère principal, nous vîmes apparaître quelques formes humaines. Bientôt nous constatâmes que c'étaient nos soldats qui étaient partis à notre recherche. Grande fut leur joie lorsque enfin ils nous trouvèrent, et aussitôt nous descendîmes à notre petit campement, où attendait le reste de nos hommes.

Arrivés là, mon premier soin fut d'expédier un messager au docteur Kersting, le priant de monter pour examiner de près la nature de la montagne. Le jour suivant, à 9 heures du matin, nous rencontrions la petite



EXTRÉMITÉ NORD DU LAC KIVOU (PAGE 34). — DESSIN DE W. KUHNERT.

caravane du docteur, juste à l'endroit où nous avions passé deux nuits au milieu des fourrés de la forêt vierge. Nous nous gardâmes bien de laisser rien soupçonner au docteur de la majestueuse merveille de la nature qui l'attendait, afin de ne pas lui gâter sa surprise.

Deux heures après avoir quitté le docteur, nous arrivions dans la plaine. A moitié route, les mulets, conduits par leurs guides somalis, vinrent à notre rencontre, et vers midi nous apercevions de nouveau les longues rangées, brillantes et claires, des tentes de l'expédition. On distinguait dans le camp les mouvements et l'activité de la vie. Lorsque nous approchâmes, quelques formes blanches se détachèrent de l'ensemble : c'étaient les porteurs qui se précipitaient vers nous avec des visages où brillait la joie. Les soldats, silencieux, immobiles, rangés sur deux rangs, nous présentèrent les armes. A peine eut-on commandé : « Déposez armes! » que tous rompirent les rangs et coururent vivement à nous. Soldats et porteurs se pressaient pour nous serrer et nous embrasser les mains, comme s'ils voulaient se bien convaincre que la mystérieuse montagne ne nous avait pas dévorés. Ces braves gens étaient visiblement contents de notre heureux retour. Toute cette scène et ces témoignages d'attachement de nos hommes me touchèrent profondément. Ils avaient, il est vrai, une autre raison pour être satisfaits. Notre retour de la montagne de feu signifiait aussi pour eux le retour chez eux, le retour à la côte, une riche rétribution de leurs services et par suite, pour longtemps, une existence pleine d'un doux farniente! Car ils ne soupçonnaient pas encore qu'il y avait, pour retourner à la « grande mer », une autre route, une route qui, après comme avant, se dirigeait toujours vers l'ouest, et qui cependant, peut-être plus vite et plus commodément que dans l'autre direction, pouvait conduire de ces âpres montagnes vers les rivages ensoleillés de la côte de l'Afrique orientale.

Le soir, les chefs et les doyens des porteurs se rassemblèrent devant la grande tente et me demandèrent

dans un entretien des renseignements sur l'endroit où nous allions maintenant. Ma réponse leur fut faite à peu près en ces termes :

« Vous êtes venus à moi pour savoir par quel chemin nous retournerons à la côte. Vous avez raison, car vous êtes responsables de vos hommes. Vous savez que par votre contrat vous êtes obligés de me suivre pendant deux ans partout où il me plaira d'aller. Moi aussi, je veux retourner vers les miens, à la côte. Nous aussi, Européens, nous ne voulons pas périr, et c'est pourquoi je vous conduirai de telle façon que nous tous, si Dieu le veut, nous reverrons bientôt la côte. Comme vous le savez, j'ai toujours, à l'aide de mes papiers (les cartes), trouvé le bon chemin, et maintenant je vois qu'il y a trois chemins pour nous en retourner. Le premier repasse par le Rouanda, d'où nous venons. Le second se dirige vers l'ouest; il passe autour d'un lac qui est près de nous; puis, après un mois environ, nous arriverons de nouveau à un grand lac, le Tanganyika, et nous pourrons, par Tabora, que vous connaissez tous, atteindre la mer. Le troisième, je le connais aussi par mes papiers, mais il conduit à une autre grande mer, d'où nous pourrons rentrer chez nous par bateau. Maintenant vous savez que je veux toujours connaître des pays nouveaux et vous voyez, tous les jours, que j'écris tout ce que je vois, montagnes, fleuves, tout. Comment dès lors pourrais-je vouloir retourner par le même chemin que nous avons suivi pour venir? Par conséquent, j'ai décidé que nous marcherions vers le lac dont nous parlent les naturels et que peut-être nous verrons dès demain. Ensuite je réfléchirai de nouveau pour savoir quel est le meilleur chemin pour nous. Et vous pouvez avoir confiance en moi, car jusqu'à présent vous avez toujours vu que même les plus grands rois nous donnent des chèvres et des bananes, comme des esclaves à leur maître. »

Après ces paroles, je congédiai ces braves gens et j'ordonnai que le camp fût levé le matin qui suivrait le retour du docteur.

Il revint le 16 juin, par un jour d'une chaleur brûlante. Nous redescendîmes alors par les plaines de lave, en inclinant un peu à gauche et en prenant notre direction vers les contreforts au sud du Kirounga. Nous dépassâmes une masse de petits cratères en formation et de collines, sur lesquelles on voyait onduler des champs de sorgho et des plants de pois. Puis nous traversâmes une zone où se succédaient sans cesse des bois de bananiers, dans lesquels se cachaient les misérables fermes des indigènes. Lorsque nous demandions où nous pourrions trouver de l'eau à boire, ils nous montraient le jus aqueux qu'ils pressaient des tiges spongieuses des bananes, ou bien ils montraient le sud et prononçaient le mot : Kivou.

Nous n'atteignîmes qu'à une heure après midi la limite des bois de bananiers. Nous vîmes alors une série de champs de sorgho, d'une fécondité luxuriante, et presque mûrs pour la récolte, et tout à coup nous nous trouvâmes sur le rivage rocheux d'une immense étendue d'eau.

Une douce brise soufflait vers nous, et nous entendions, comme au bord de la mer, les flots mugissants se briser sur la rive. Le miroir de ces eaux s'étendait à perte de vue, sans limites, bien loin vers le sud.

Nous avions déjà eu le spectacle de deux merveilles de ces splendides pays : le Kigéri et le Kirounga. Nous avions devant nous la troisième : le Kivou.

Samedi 16 juin 1894. — Nous sommes campés dans un site idéalement beau, tout proche du rivage nord du lac Kivou. Nos tentes ne sont qu'à quelques mètres du bord, et quand nous écartons nos portes de toile, dans l'air lourd et chaud où nous sommes enfermés passe le souffle frais de la brise venant du lac. Sous nos pieds nous avons un moelleux tapis de gazon, mais le long des eaux le rocher perce le sol; continuellement lavé par le flot, il fait au bleu miroir du lac une bordure d'une éblouissante blancheur. Cette ligne est souvent interrompue par de petits promontoires, garnis de touffes de verdure, dont les branches pendent jusque sur le cristal des eaux. A notre droite se dresse un sombre bouquet de grands euphorbes-candélabres en fleur, et vers le sud, devant nous, là où les eaux se perdent à l'horizon, on distingue les formes indécises de quelques îles. Les montagnes qui encadrent le lac à l'est et à l'ouest paraissent tomber à pic dans l'eau. Leur vue entraîne bien loin notre souvenir, car des paysages analogues furent offerts à nos yeux lorsque, passant rapidement devant les lacs de la haute Italie, nous nous dirigions vers les côtes de la Méditerranée pour quitter l'Europe.

La limpidité des eaux invite au bain, et quoique les indigènes ne nous donnent que des renseignements très incertains sur la possibilité de l'apparition de crocodiles, bientôt toute une bande de baigneurs et de baigneuses prend ses ébats dans l'eau.

Nous avons devant nous en perspective de beaux jours riches de jouissances, et lorsque, au coucher du soleil, assis devant nos tentes, le long du rivage rocheux, nous nous abandonnons au repos, nous ne changerions à aucun prix notre station de bain primitive contre les « stations balnéaires » les plus à la mode de la vieille Europe.

Mais bientôt nous sommes rudement avertis que nous nous trouvons au cœur du continent noir.

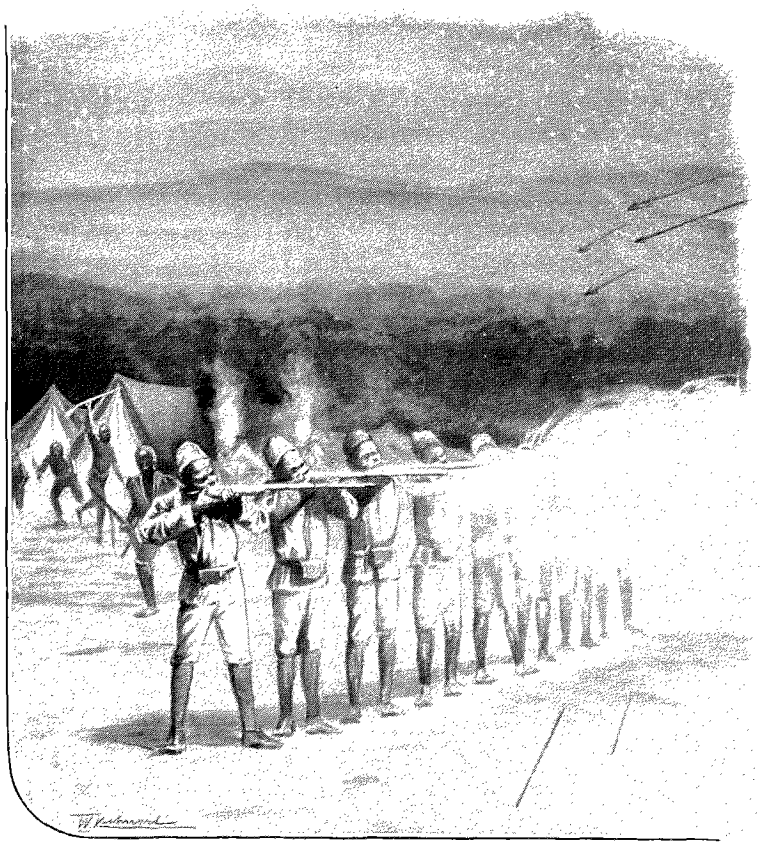
La nuit tombait et nous venions de nous mettre à table, quand subitement retentissent l'un après l'autre plusieurs coups de feu.

Nous sortons de nos tentes, en criant qu'on nous apporte nos fusils, et courons à nos postes aux trois côtés du camp. Les clameurs des hommes et les glapissements des femmes augmentent toujours, mais je me fatigue en vain à trouver la cause de ce désordre et des coups de feu, car, dans l'obscurité qui règne, on ne con-

state jusqu'à présent la présence d'aucun ennemi. Les appels d'hommes et le bruit des détonations couvrent d'abord nos voix; les ordres de commandement retentissent sans pouvoir être entendus. Enfin, un peu au delà des limites du camp, nous tombons sur le sous-officier Adam, dont le détachement, au complet et bien sous les armes, tire salve sur salve au commandement de son chef. Là enfin, quand le feu est suspendu, j'apprends de quoi il s'agit.

Les Somalis, faciles à émouvoir, paraissent avoir tiré les premiers coups qui ont servi d'alarme, et ils les ont tirés, disent-ils, sur quelques sauvages armés qui se glissaient autour de leurs tentes. Alors, des champs de sorgho qui nous entourent, seraient sortis tout à coup de grandes masses d'indigènes brandissant des lances, qui naturellement, aux premiers coups de feu, ont pris le large. De fait, on amène un homme blessé d'un coup de lance, et quelques flèches sont restées fichées dans les tentes.

Il n'y a plus de repos possible pour ce soir. Les hommes sont trop excités pour que dans leur imagination n'apparaissent pas toutes les formes possibles d'ennemis à repousser. Nous veillons donc jusqu'à l'aurore, attendant les événements.



ATTAQUE DE NUIT. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Pour éviter un plus grand désordre en cas de nouvelle attaque, je fais faire provisoirement quelques exercices d'alarme, et Prittwitz, sur ma demande, renforce les postes. Le bétail, qui avait été enfermé dans une ferme voisine, est mis dans le cercle de protection de notre feu. Puis le camp retombe dans un calme profond.

On n'entend plus que les postes qui s'appellent toutes les dix minutes et le bruit du flot, qui, avec une régularité endormante, vient battre le rivage et puis s'éloigne, pour revenir encore.

Dimanche 17 juin. — Nous n'avons pas encore pu savoir toute la vérité sur la façon dont s'est passée l'attaque d'hier. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il y a eu là un grand nombre de naturels armés, car encore ce matin on a trouvé des flèches et des lances jetées dans notre camp, et plusieurs cadavres gisaient dans les champs de sorgho du voisinage. Des taches de sang et des tiges de sorgho piétinées nous indiquèrent d'où étaient venus les assaillants. Les villages des environs ne paraissent pas avoir pris part à l'attaque, car hommes et femmes arrivèrent aujourd'hui, tout aussi tranquillement qu'hier, pour apporter au marché les produits de leurs champs. Je tiens pour plus vraisemblable qu'une bande folle d'indigènes, en assez grand nombre, nous suivait peut-être depuis une certaine distance dans l'intention de nous voler en profitant de la nuit et du brouillard; comme ils ne nous voyaient ni lances ni arcs, et comme ils ne savaient certainement pas que nos fusils étaient des armes, ils avaient sans doute pensé que leur projet était tout à fait sans péril.

Prittwitz s'est mis en route aujourd'hui, avec la troisième section d'askaris, pour voir s'il faut attribuer une part dans l'événement, et quelle part, à Bissangoua, qui représente ici le Kigéri et est gouverneur du Bougoié. Il résulte de l'enquête que Bissangoua paraît aussi surpris que nous. Il promet de venir le jour suivant, avec des présents, visiter notre camp.

Pendant cette absence de Prittwitz, je m'étais occupé à acquérir des notions précises sur le lac que nous avions découvert; j'avais fait des observations astronomiques et établi pour une triangulation de base une ligne d'environ 400 mètres. A la fraîcheur du soir, nous mîmes à l'eau notre petit canot pliant, pour faire quelques sondages, mais déjà assez près du rivage notre sonde, longue de 53 mètres, n'atteignait plus le fond.

Nous étions en train de souper et nous nous délections d'un silure bouilli pris par l'hameçon de Mohamed Auguste II, le nouveau domestique de Kersting, lorsque nous vîmes passer devant nous, sur le clair miroir des eaux, toute une flottille de longues pirogues. Je résolus de me faire donner le lendemain plusieurs pirogues semblables par Bissangoua, afin de pouvoir parcourir le lac.

Lundi 18 juin. — Dans le marché du camp, le trafic est extraordinairement animé; on a surtout apporté beaucoup de sorgho, soit en farine, soit en grain, et mes hommes de la côte peuvent vivre délicieusement dans la

joie : l'eau limpide d'un lac pour se baigner, peu ou pas du tout de travail, et, comme nourriture, une bouillie de farine de sorgho et d'eau, avec un peu de viande comme assaisonnement : leur cœur ne demande rien de plus.

Prittwitz fait une excursion vers la partie nord-ouest du lac, et y constate la présence d'un grand nombre de petites îles rocheuses. J'ai terminé la mesure de ma base de triangulation, et je passe l'après-midi à mesurer des angles en me servant de tous les promontoires et de toutes les îles que je peux apercevoir.

Mercredi 20 juin. — Bissangoua est enfin arrivé aujourd'hui au camp avec une grande suite et des présents. L'impression qu'il nous donne est sympathique ; il est à la fois inquiet et réservé ; il se laisse photographier sans résistance. Son costume est l'habit de fête des grands personnages du Rouanda, tel que nous avons pu le voir dans l'entourage de Louabougiri. Il explique et excuse le retard qu'il a mis à nous faire sa visite par la difficulté qu'il a eue à se procurer les pirogues que je lui avais demandées, car le Kigéri, peu de jours auparavant, avait paru sur le rivage est du lac, et avait réquisitionné toutes les pirogues disponibles ; avec cette grande flottille, il est parti pour le Bounyaboungou, pays au sud-ouest, où il veut porter la guerre.

Comme gouverneur du lac, c'était lui qui était responsable de la fourniture des pirogues demandées, et les quatre qu'il amenait étaient les seules qu'il pouvait me procurer.

Ces quatre pirogues, creusées dans des arbres, avaient été tirées sur le rivage, et elles étaient peu faites pour inspirer confiance. Mais en envoyer chercher d'autres aurait demandé trop de temps. Le défaut de place m'empêchait d'emmener avec moi un de mes deux compagnons. Je résolus de partir immédiatement, afin de pouvoir compléter les données de mon travail de triangulation, en touchant quelques anses et quelques îles.

Huit askaris sachant ramer furent choisis pour m'accompagner. Nous partîmes dans l'après-midi ; je priai Prittwitz de lever le camp le jour suivant et, après une marche vers l'extrémité nord du lac, de s'établir à un point de la côte nord-ouest, qui serait très visible de loin ; là, il attendrait mon retour.

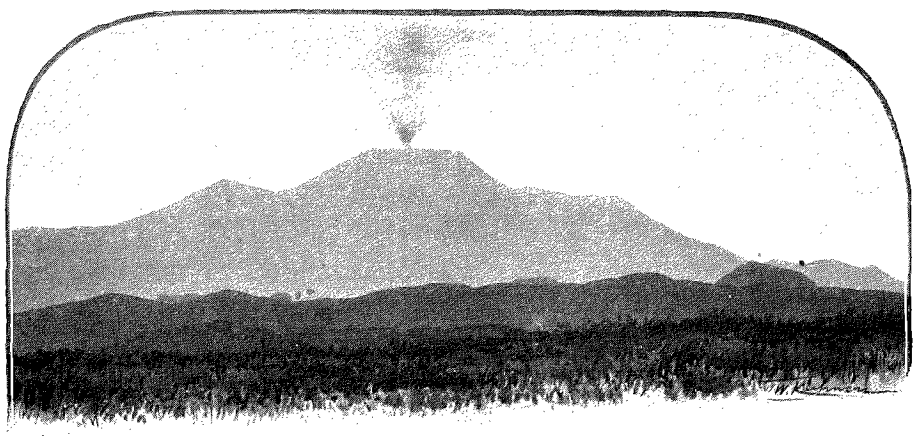
Cette navigation, qui dura cinq jours, fut délicieuse. Nous abordâmes à plusieurs îles ravissantes.

L'île Mougaroura surtout nous séduisit par ses ombrages d'une beauté paradisiaque. Le rivage, bordé de rochers d'une blancheur de neige, formait un éclatant contraste avec la sombre verdure des arbres et le bleu profond du lac. Sur les eaux se penchaient des branches où s'épanouissaient des fleurs splendides, le plus souvent d'une teinte écarlate ; autour des tiges s'enroulaient des liserons violets et mille autres plantes grimpantes ; des lianes et d'innombrables racines rameuses venaient compléter ce charmant paysage. Sur les cimes voltigeait tout un monde d'oiseaux au riche plumage, et notre approche mettait en fuite des troupes bruyantes de perroquets et de hérons.

La côte ouest est encore plus riche en sinuosités et plus escarpée que la côte orientale. Nous eûmes à y lutter contre une forte bourrasque, et après avoir pensé souvent, pendant notre excursion, aux plus riants rivages italiens, notre souvenir, ce jour-là, fut rappelé de nouveau vers les sombres et magnifiques lacs de montagne de la Haute-Bavière.

Le dimanche 24 juin, nous terminions notre exploration. Pendant notre absence, le docteur Kersting avait fait une nouvelle ascension du volcan, sur le versant ouest, et, de ce côté, il avait pu voir couler sous ses yeux d'immenses torrents de lave en fusion provenant du cratère qui, chaque soir, illuminait le ciel de ses lueurs enflammées.

(*A suivre.*) COMTE DE GŒTZEN.



LE VOLCAN VU DU SUD-EST. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



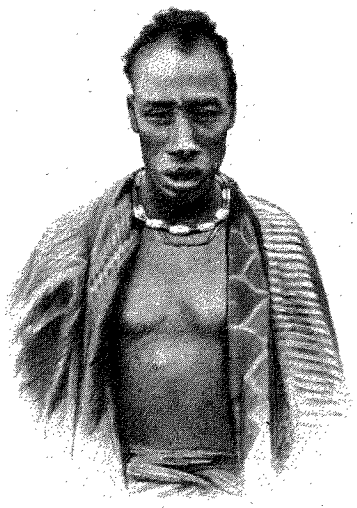
DANS LE BOUTEMBO (PAGE 45). — DESSIN D'A. PARIS.

A TRAVERS L'AFRIQUE[1],

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GOETZEN.

En route pour le Congo. — Marches pénibles. — Disette de vivres. — Kitalaoua.



TYPE OUAROUTOU.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le 26 juin 1894, jour de notre réunion au bord du lac Kivou, une grave résolution fut prise : nous décidâmes que nous reviendrions par la côte occidentale d'Afrique et par conséquent que nous allions nous mettre en marche pour le Congo! Je demande la permission de dire quelques mots de cette résolution, dont l'heureuse issue a transformé notre voyage d'exploration en une *traversée de l'Afrique*. Je m'y arrête parce que, dans le cercle de nos amis et dans le monde géographique, il y eut une certaine émotion lorsque, le 8 décembre 1894, le président de la Société de Géographie de Berlin lut en séance le télégramme suivant : « Société de Géographie, Berlin. Nous avons heureusement atteint Matadi par le Rouanda, la forêt vierge, Loua. Volcan en activité. Kivou grand lac. L'Ozo fleuve. — Publiez. Gœtzen. » Le point où nous rentrions en contact avec la civilisation européenne était tout autre que celui auquel on pensait : on nous avait attendus à la côte orientale, et nous étions à la côte occidentale. Ce fut une surprise.

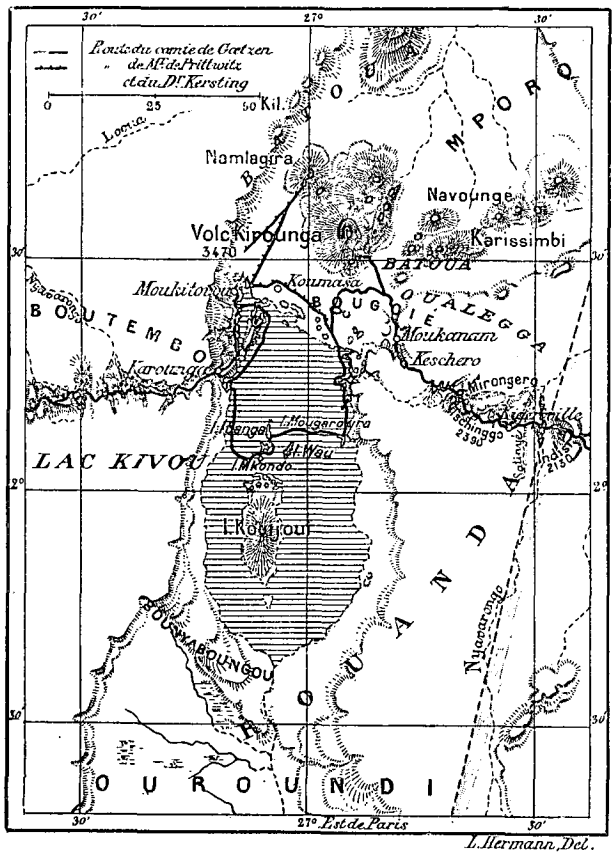
Nous avons déjà indiqué que l'idée d'élargir notre entreprise avait plusieurs fois hanté notre esprit; c'était d'abord comme une espèce de mirage qui flottait devant nous; mais peu à peu les contours du projet avaient pris plus de précision et l'exécution nous avait paru de moins en moins impossible. C'est seulement lorsque notre marche dans le Rouanda eut réussi au delà de notre attente que je commençai à discuter sérieusement avec mes compagnons la question d'une marche en avant vers l'ouest. Le plan vint à pleine maturité après l'heureuse découverte du volcan Kirounga et du lac Kivou.

Les renseignements que j'avais pu recueillir sur les pays situés au delà de la région montagneuse qui borde

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13 *et* 25.

le lac Kivou étaient incertains, obscurs, et il était tout à fait impossible de se faire quelque idée de ce qui pouvait nous arriver, mais le personnel de mon expédition était dans une situation qui m'autorisait à pouvoir attendre de lui les plus grands travaux. Par suite de notre marche prolongée pendant six mois, tous mes hommes étaient bien entraînés. Dans l'air limpide des montagnes du Rouanda, l'état sanitaire de la caravane s'était complètement amélioré, et si les marches pour franchir les monts Tchingogo avaient rudement éprouvé les forces de mes hommes, leur corps et leur âme avaient trouvé rafraîchissement et réconfort dans les beaux campements autour du lac. Le pays du Kivou était d'ailleurs si riche et si fertile, que là ils n'avaient jamais souffert de privations, mais au contraire avaient pu faire bombance et avoir toutes les jouissances possibles.

L'estomac de mes gens était largement pourvu et même avait plus qu'il ne demandait : à leurs yeux, c'était une raison suffisante pour conclure du présent à l'avenir et pour voir l'avenir en rose. De plus, nos succès avec tous les indigènes, la découverte et surtout l'ascension de la montagne de feu, avaient énormément augmenté leur confiance dans notre manière de les diriger et dans notre supériorité.



LE LAC KIVOU ET LA RÉGION DU ROUANDA.

Si les conducteurs et les plus âgés de mes caravaniers m'avaient interrogé avec inquiétude sur notre retour lorsque j'étais revenu du Kirounga, ils pouvaient le faire sans doute avec un certain sentiment paternel de leur responsabilité, car ils avaient pour devoir de ramener dans leur pays les gens qu'ils conduisaient. Mais pour qui connaît la poltronnerie et la faiblesse de caractère du nègre, il sera aisé de comprendre que beaucoup ressentaient des craintes pour eux-mêmes et étaient préoccupés de la sécurité de leur chère personne; craintes d'autant plus faciles à concevoir que lorsque nous interrogions les indigènes sur les régions environnantes, ou ils ne savaient rien nous dire, ou ils rapportaient des bruits mystérieux sur des forêts impénétrables, des pays de famine, des cannibales.... Pour habituer peu à peu mes chefs de porteurs à la pensée d'une marche en avant vers l'ouest, j'avais jusqu'alors donné des réponses vagues et dilatoires, j'avais aussi porté vivement notre camp sur la rive ouest du lac Kivou. Nous étions alors sur le territoire de l'État du Congo, et nous n'avions qu'à gravir les cimes qui étaient devant nous pour apercevoir à nos pieds le bassin du Congo et, au delà, l'Afrique occidentale.

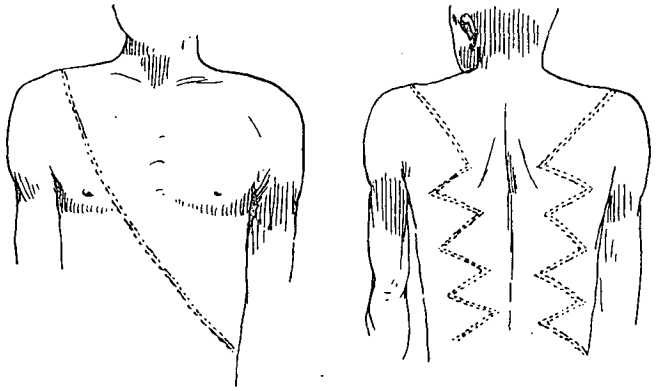
Peu après le retour de ma navigation sur le lac, je réunis de nouveau les chefs de porteurs noirs et réussis à dissiper toutes leurs hésitations. Je leur avais sagement caché les inquiétudes qui me hantaient et que je ne pouvais dissiper pour le moment. Ils ignoraient ce que nous avions appris en Europe même des événements qui se passaient en Afrique : une guerre sanglante entre les Arabes et les Belges — lutte pour l'existence — ravageait alors les pays du haut Congo. Lorsque nous avions quitté Pangani, le dernier télégramme que nous avions lu annonçait l'occupation de la station des chutes Stanley et la prise des établissements arabes de Kiroundou par les troupes de l'État du Congo. Les soldats belges avaient donc, il est vrai, gardé l'avantage dans le Congo, mais il était plus que probable que les bandes arabes battues s'étaient enfuies vers l'est, d'où elles venaient. Le théâtre de ces combats était presque exactement devant nous à l'ouest, et il était difficile qu'une rencontre avec ces bandes fût pacifique. Emin, mal armé et presque aveugle, avait, lui aussi, cherché à atteindre le Congo, et il était tombé victime de leur fureur!

Il y avait encore une autre difficulté : il était très peu vraisemblable que nous pussions trouver à l'embouchure du Congo un vaisseau pour nous ramener à la côte orientale, car je savais qu'il n'y avait pas de service direct de bateaux à vapeur et que l'État du Congo, pour de semblables transports, avait l'habitude de fréter des vapeurs en Europe.

Afin de triompher de ces deux difficultés possibles, j'avais avec moi de solides alliés, auxquels je pouvais me fier sans réserve : 15 000 bonnes cartouches, et la chance, qui jusqu'à présent nous avait toujours fidèlement servis.

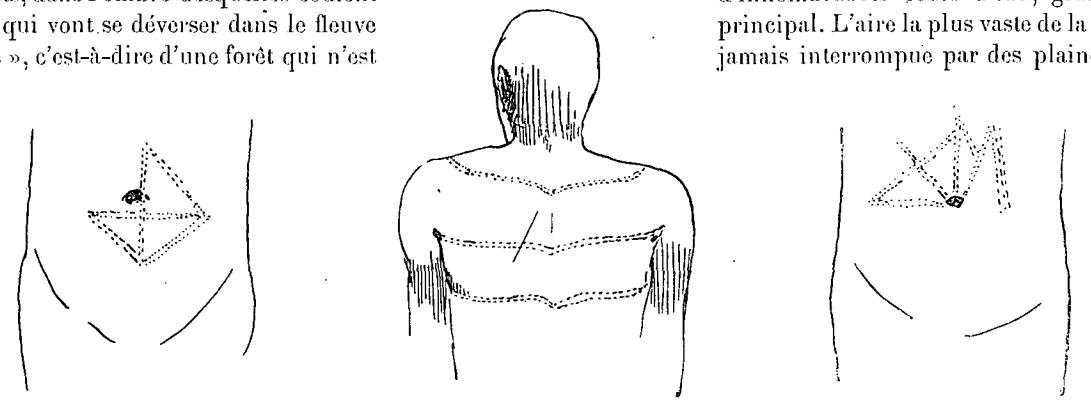
Le 26 juin 1894 nous envoyâmes en Europe, de Moukitovou, notre dernier courrier. Nous avions une occa-

sion favorable, parce que Mougoussagoussa, Tchiamba et deux porteurs originaires d'Ouchirombo nous quittaient. Les pauvres garçons étaient dans un grand embarras pour choisir la route du retour, car ils craignaient qu'à la rive orientale du lac on ne tirât vengeance sur eux de la mort des indigènes qui avaient été tués par nous lors de la récente attaque. Après de longues hésitations, ils se décidèrent enfin à suivre un chemin vers le nord jusqu'au lac Albert-Édouard ; de là, par des sentiers tracés à travers le Mpororo et le Karagoué, ils chercheraient à gagner l'Ouchirombo.



TATOUAGES DES INDIGÈNES DU BOUTEMBO.

Le jour suivant, je fis lever le camp et commencer notre marche vers l'ouest. L'avenir était enveloppé pour nous d'un voile épais. Si je regardais sur la carte les régions de l'ouest que nous allions parcourir, je voyais des espaces vides, blancs. C'est tout au plus si çà et là se trouvaient indiqués quelques hypothèses ou quelques renseignements dus à d'autres voyageurs. Nous savions que nous allions bientôt descendre dans cette immense dépression qui a sans doute formé jadis une gigantesque mer intérieure africaine, et qui constitue maintenant le bassin arrosé par le Congo et ses affluents. Ces régions sont aujourd'hui en grande partie couvertes de forêts, dans l'ombre desquelles coulent d'innombrables cours d'eau, grands ou petits, qui vont se déverser dans le fleuve principal. L'aire la plus vaste de la « forêt fermée », c'est-à-dire d'une forêt qui n'est jamais interrompue par des plaines her-

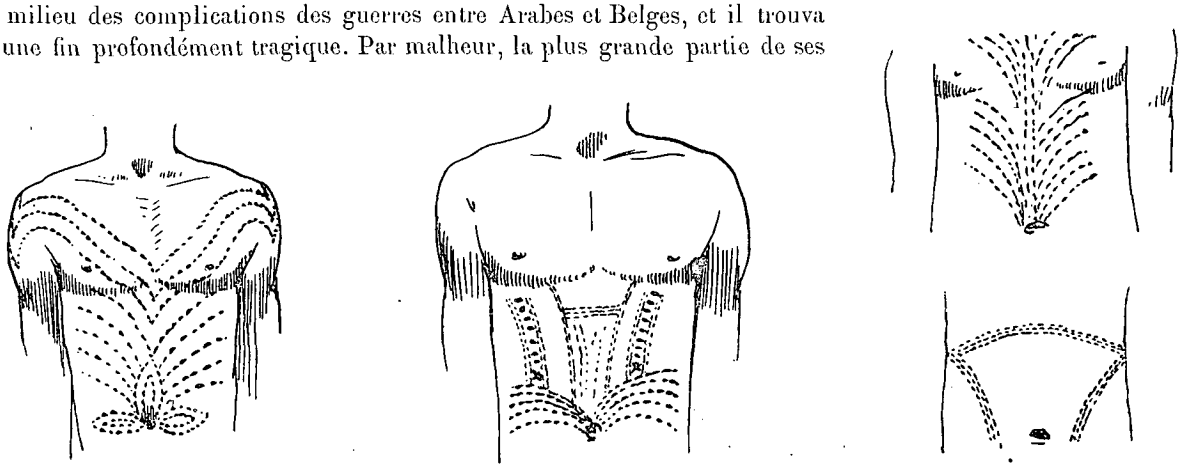


TATOUAGES DES INDIGÈNES DU VILLAGE DES OUAMIYANA.

beuses ou par des clairières de savanes, se trouve incontestablement dans la région bornée à l'ouest par le cours du Congo, des chutes de Stanley jusqu'au Nyangoué, et à l'est par le rebord du « fossé de l'Afrique centrale ».

Cet énorme espace n'avait été avant nous traversé que par deux Européens : Stanley et Emin-Pacha

Emin était parti d'Itouri, se dirigeant vers le sud-ouest, et avait cherché à atteindre Kiroundou, dans le haut Congo. Comme on le sait, il arriva à un point éloigné de dix jours de marche du but qu'il s'était fixé ; il tomba au milieu des complications des guerres entre Arabes et Belges, et il trouva là une fin profondément tragique. Par malheur, la plus grande partie de ses



TATOUAGES DE TOUPALO KIOUÉRÉ.

notes a été perdue, et par suite les renseignements que nous pouvions recevoir sur les pays qu'il a touchés en dernier lieu sont extrêmement bornés et pleins de lacunes.

Les descriptions fantastiques de « la grande forêt vierge » faites par Stanley sont, en revanche, connues du monde entier. Elles nous étaient parfaitement présentes, et bien souvent, pendant notre exploration, nous les avons comparées avec ce que nous constations. Je ne me tiens pas pour autorisé à déclarer faux ou exact ce que Stanley nous raconte, car ma route était à plus de 300 kilomètres plus au sud de celle qu'il a suivie; mais je considère comme un résultat important de mon voyage d'avoir confirmé les hypothèses qu'il opposait à celles d'autres voyageurs sur le point suivant : dans la partie du bassin du Congo qu'il a décrite, les forêts ne courent pas le long des fleuves, en ne couvrant que des bandes de terre étroites de chaque côté, formant ce qu'on a appelé des « galeries »; elles se prolongent au delà, et les espaces immenses qui s'étendent entre les cours d'eau sont également couverts de forêts. Si maintenant, nous trouvant sous l'impression des descriptions de Stanley, nous avons éprouvé une désillusion, parce que nous vîmes non pas, comme nous nous y attendions, une nature d'une grandeur inspirant l'épouvante, mais bien au contraire une nature mortellement ennuyeuse, cette désillusion est due à ce que nous sommes tombés alors dans la même faute que lui : nous avons conclu d'une seule partie à tout l'ensemble. En effet, celui qui connaît les captivantes descriptions de « la grande forêt » sera d'accord avec moi pour dire que l'on a l'impression que les descriptions doivent s'appliquer à *toute* la région occupée par cette forêt, estimée par Stanley lui-même à 820 000 kilomètres carrés, et non pas seulement aux bandes étroites qu'il put connaître en descendant le fleuve Arouhouimi. Mais si le caractère de cette région de forêts est en effet bien le même sur les deux rives du Looua (ou Lova) que sur les rives de l'Arouhouimi, ce que des raisons hydrographiques et orographiques me font considérer comme vraisemblable, combien notre état d'âme et notre état nerveux doivent avoir différé de ceux de Stanley, pour avoir éprouvé des impressions si totalement dissemblables! J'envie ce qu'il y a en lui d'aptitudes à sentir vivement la grandeur, les beautés, et aussi les horreurs terrifiantes de cette nature; et dans mon intérêt, aussi bien que dans l'intérêt de mon lecteur, je regrette qu'ayant atteint enfin la forêt après sept mois de marche fatigante, ma sensibilité pittoresque ait été alors totalement émoussée et déjà analogue, dans une certaine mesure, à l'absence complète de cette faculté qui caractérisait mes noirs compagnons.



OISEAUX DU LAC KIVOU. — DESSIN DE W. KUHNERT.

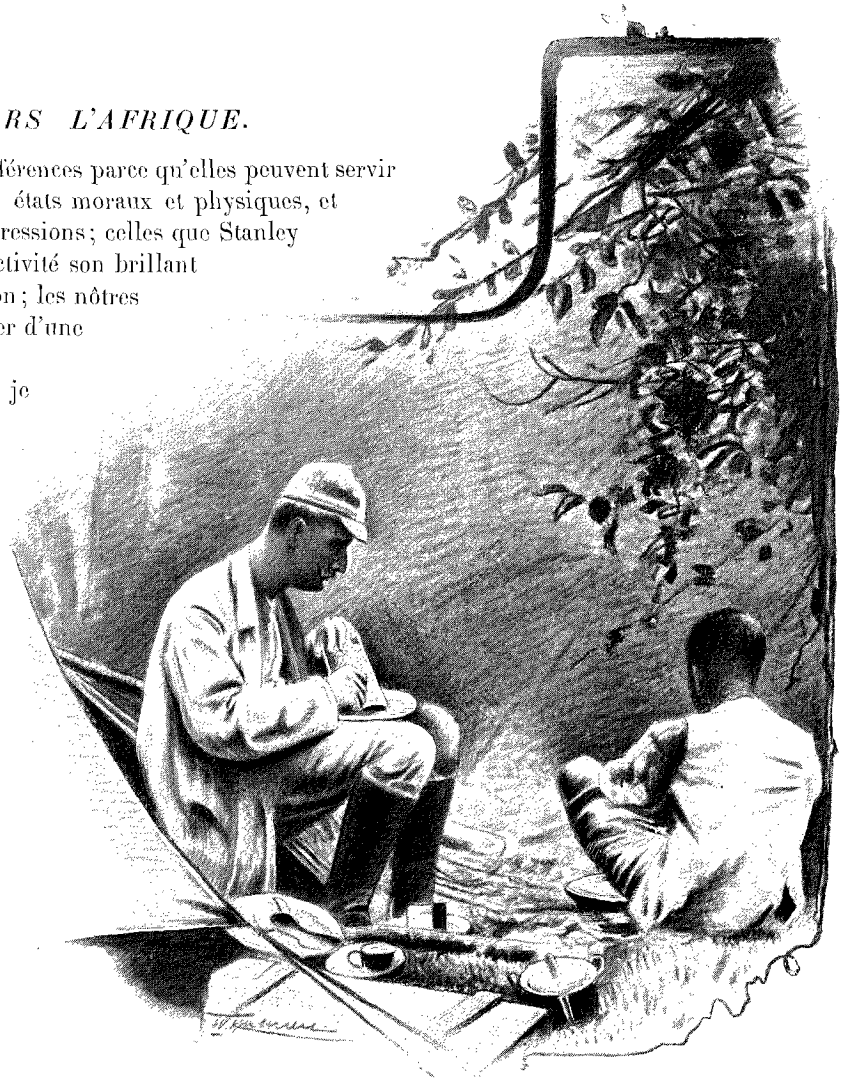
Il y a encore un autre point à noter. Lorsque Stanley, à Yambouya, arriva au cours inférieur de l'Arouhouimi et pénétra de là dans la région de la forêt, il ne savait rien des pays qu'il abordait, sinon qu'en marchant toujours à l'est il devait finir par atteindre le lac Albert, et je ne savais non plus rien, sinon qu'à plusieurs centaines de kilomètres le Congo remontait du sud vers le nord. Mais, tandis que Stanley se trouvait alors au début de la marche, j'étais déjà en route depuis sept longs mois. Son but était devant lui; moi, j'avais déjà rempli ma tâche, et la parole que j'entendais au fond de moi-même était : « Revenons vite dans notre pays! »

De plus, tandis que Stanley, d'après son propre récit, commandait une horde indisciplinée et avait plus de charges à porter qu'il n'avait d'hommes, ce qui l'obligeait à franchir à plusieurs reprises les plus mauvais passages, moi j'avais sous mes ordres une troupe bien disciplinée, bien entraînée, et plus de porteurs que je

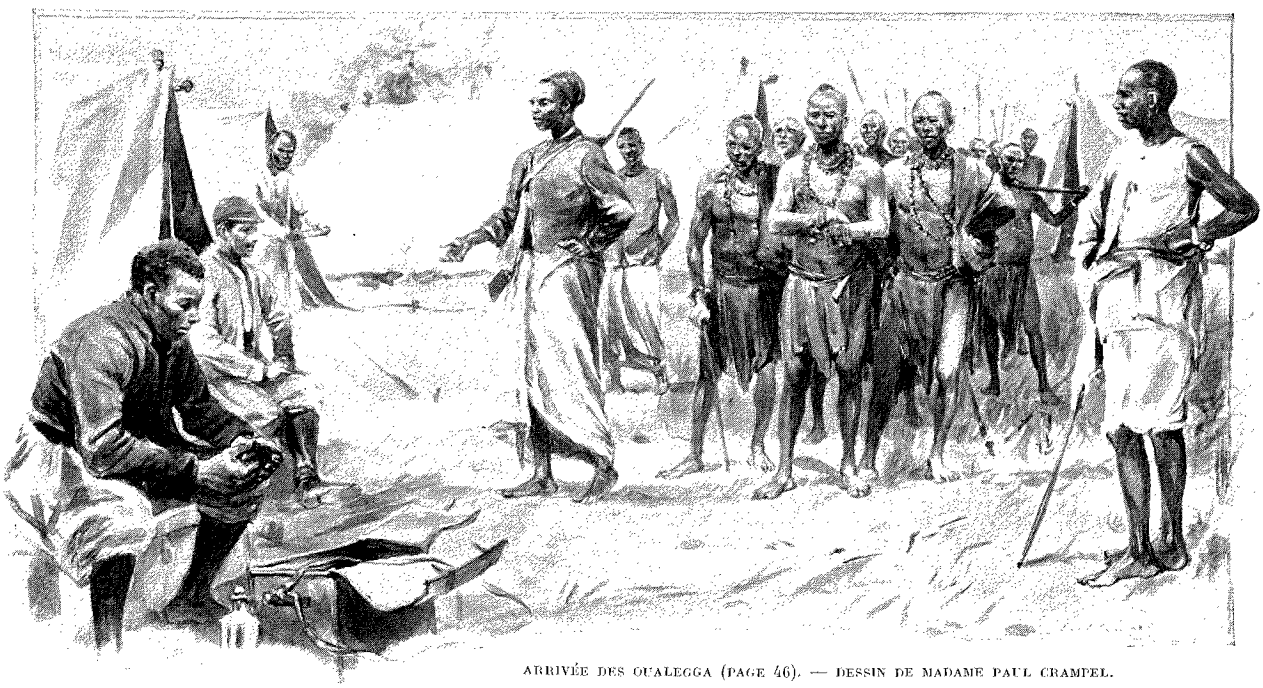
n'avais de charges. Je signale ces différences parce qu'elles peuvent servir à expliquer la dissemblance de nos états moraux et physiques, et par suite la dissemblance de nos impressions; celles que Stanley éprouva mettaient en continuelle activité son brillant talent descriptif et sa vive imagination; les nôtres ne pouvaient que rarement nous tirer d'une certaine apathie.

Après cette courte digression, je reviens aux incidents de notre marche du 28 juin au 21 septembre, jour où nous vîmes devant nous les eaux du Congo; pour relater ces incidents, je suivrai d'aussi près que possible mes notes quotidiennes, telles que je les trouve sur mes carnets.

Jusqu'à présent, dans l'Ounyamouezi, dans l'Ousoui et surtout dans le Rouanda, nous avions pu embrasser du regard le pays, et souvent sur des étendues de plusieurs milles; nous avions pu aussi entrer assez en contact avec les populations non seulement pour obtenir des renseignements sur l'étroit sentier que nous avions à prendre, mais pour nous faire un jugement sur l'ensemble et les détails de la région traversée. Mais maintenant notre sentier nous faisait passer dans des régions où la végétation était telle, que la vue des alentours nous était interdite. Les perspectives de ce genre furent rares dans le Boutembo, et plus tard impossibles dans le Boulegga. Ce qui était seulement éloigné de quelques mètres de chaque côté de la route restait nécessairement caché à nos regards. Des voyageurs qui viendront après nous et qui croiseront les routes que nous avons suivies pourront certainement parvenir à savoir bien des choses nouvelles



LA VIE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE W. KUHNERT.



ARRIVÉE DES OUALEGGA (PAGE 46). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

*

sur cette forêt primitive et sur la vie sauvage de ses habitants. C'est seulement lorsqu'on aura rapproché toute une série d'itinéraires se croisant l'un l'autre que l'on pourra avec fruit tenter une description comprenant l'ensemble du pays et des habitants.

28 juin. — Camp de Karounga. Nous avons quitté hier la rive du lac et nous avons pénétré dans les montagnes en nous dirigeant vers l'ouest. Nous avons eu la chance de trouver un petit homme d'aspect joyeux, qui paraît appartenir à la tribu des Oualegga, et qui veut bien nous conduire à travers les montagnes dans le pays de Boutembo. Il prononce le mot de Louva pour nous désigner l'eau, et ce mot est pour nous un trait de lumière, car *Louva* peut bien être la même chose que *Lova*, et la Lova ou Looua est un cours d'eau dont l'embouchure dans le Congo est déjà marquée sur les cartes.

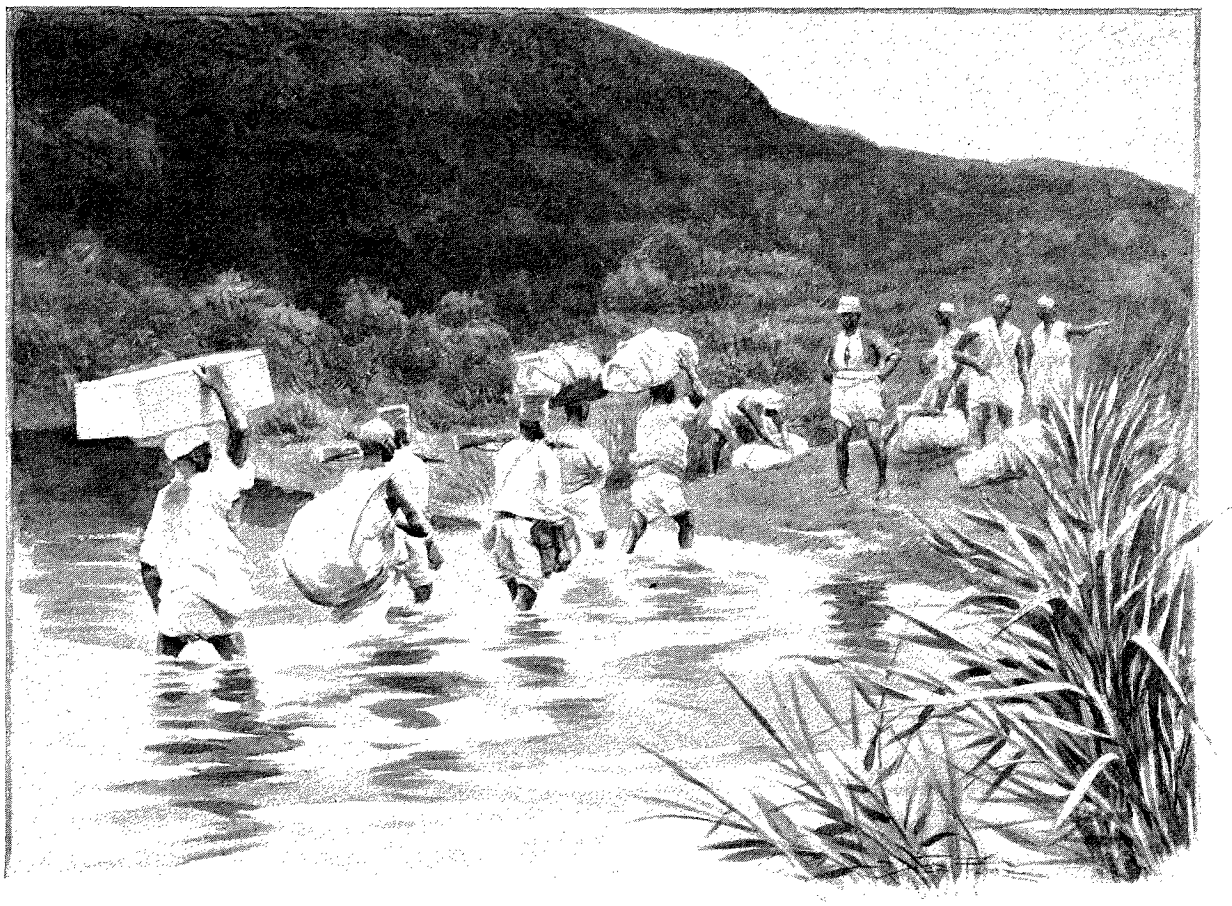
Aujourd'hui nous nous sommes mis en route avec un troupeau de 10 bœufs et de 40 moutons, entourés d'une foule ébahie, dans laquelle se trouvent plusieurs individus portant des bonnets faits de peaux de bêtes.

J'ai toute raison d'être satisfait de l'état sanitaire de la caravane. En réalité il n'y a à soigner que des blessures aux pieds, mais malheureusement les bandes et le sublimé diminuent rapidement. Nous nous portons tous trois remarquablement bien; nous n'éprouvons rien des insomnies qui souvent sont la souffrance des pays tropicaux. Mais, quoique le corps soit encore vigoureux et le système nerveux en bon état, je ne peux m'empêcher de temps en temps de me laisser aller à des méditations philosophiques sur les charmes de l'Europe.

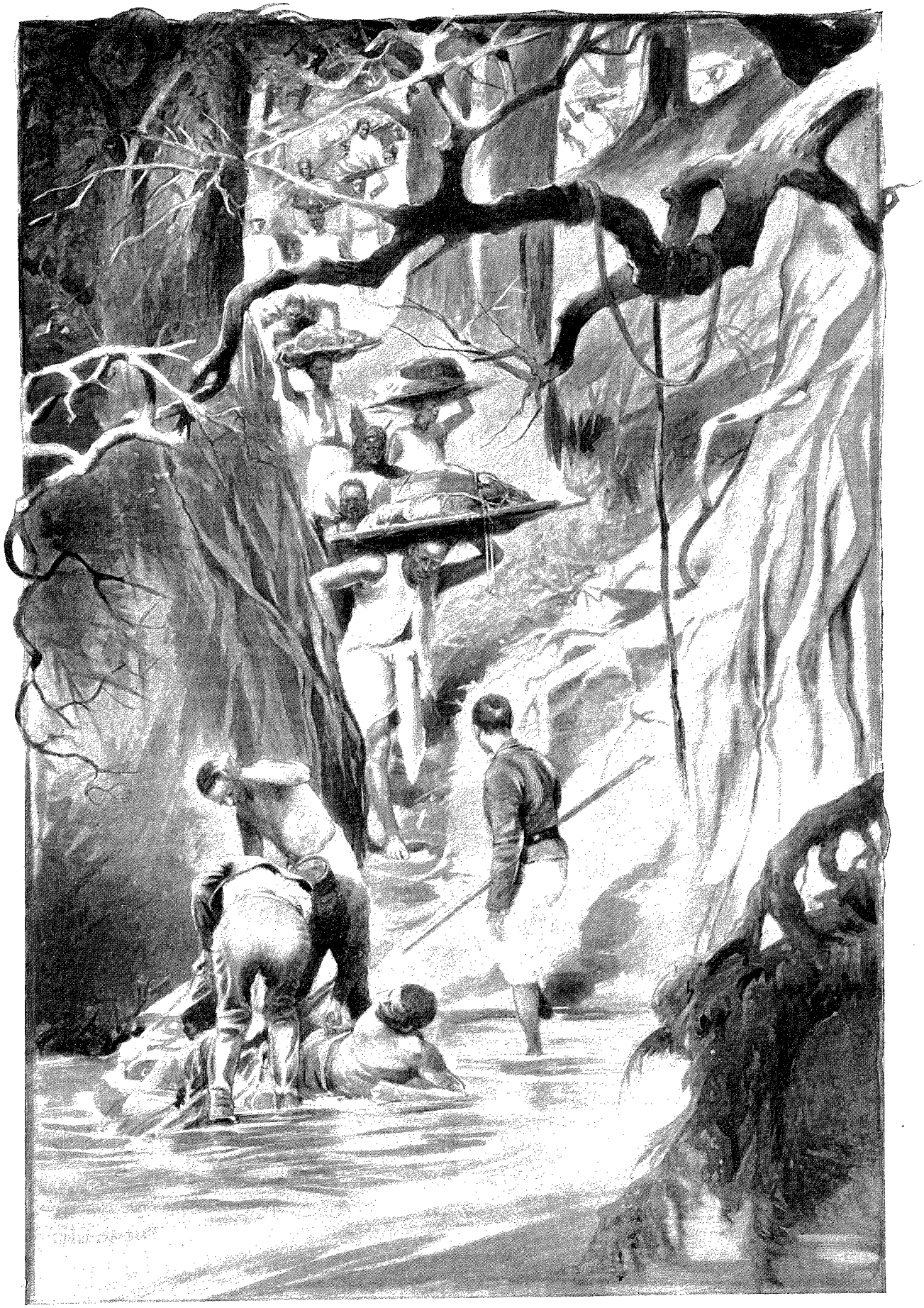
29 juin. — Cette nuit, chose fâcheuse, notre guide s'est enfui, et nous sommes obligés de rester ici campés un jour de plus. L'askari nommé Manyagalika, à qui avait été confiée la surveillance du fuyard, est sévèrement châtié de sa faute, car maintenant notre existence peut dépendre d'un bon guide.

1er juillet. — Après des marches fatigantes (8 à 9 heures par jour) nous sommes grimpés hier et aujourd'hui sur la crête des montagnes qui forment à l'ouest la limite et le rebord du « fossé de l'Afrique centrale ». Nous avions eu d'abord des herbes de 3 mètres de haut; ensuite un fourré impénétrable de bambous qui nous a donné beaucoup de mal et qui m'a forcé à envoyer en avant un fort détachement de pionniers. Les hautes tiges attaquées et abattues par les coutelas et par les haches tombaient en craquant avec force et l'on entendait très nettement dans la forêt l'écho de ces craquements.

La nuit, la température est déjà descendue dans le camp jusqu'à 6 degrés, et nous nous sommes pourvus de nos vêtements de drap. Nous avions pris congé pour toujours du beau lac Kivou, lorsque, hier, il y eut tout



TRAVERSÉE D'UN MARAIS. — DESSIN D'A. PARIS.



LA GRANDE FORÊT (PAGE 40). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

à coup une éclaircie dans le brouillard, et, bien au-dessous de nous, nous vîmes le clair miroir des eaux qui se perdait dans le lointain.

Nous n'avions plus maintenant qu'une très faible espérance de trouver bientôt des habitations. Le froid coupant ne contribuait pas précisément non plus à nous mettre de bonne humeur et nous avions besoin des merveilleux effets de lumière que produisait le feu du camp, se projetant entre les sombres tiges de bambous, pour maintenir dans nos esprits le ressort et la vitalité qui nous étaient nécessaires.

Il n'était pas surprenant que toute vie animale qui s'approchait de nous disparût instantanément; le jour, tout était effarouché et mis en fuite par les coups sonores des coutelas et des haches; la nuit, par les lueurs et les flammes de notre feu; aussi, hier, fut-ce par hasard que, de la tête de notre colonne s'avançant lentement, nous aperçûmes un instant deux énormes buffles. L'épaisseur des herbes nous empêchant malheureusement à cet endroit de quitter le sentier, nous dûmes renoncer à poursuivre ce gibier. Nous y aurions peut-être mieux réussi dans la forêt de bambous, car un homme isolé, sans fardeau à porter, pouvait encore se glisser assez vite entre les tiges. Le sol non plus n'offrait pas ici de trop grandes difficultés; il était couvert en grande partie de pâturin mou, dans lequel poussait en abondance une grande immortelle (*Helichrysum?*), probablement la même que celle dont le docteur Stuhlmann signale la présence sur les grandes hauteurs du Rounssoro. Comme autres échantillons de la flore, nous remarquons encore le géranium, trois espèces de fougères et une ombellifère.

3 juillet. — Quatrième campement dans les montagnes boisées, et toujours aucune trace humaine, malgré une marche de neuf heures! La lenteur avec laquelle nous sommes obligés de nous frayer notre route en avant est désespérante. Et nous ne sommes pas encore dans la grande et redoutée forêt de la dépression du Congo, nous sommes toujours bien haut dans les montagnes. Ajoutons que l'eau nous manqua au moment où nous allions camper! Dans aucune des vallées voisines ne se trouvait de ruisseau. Mais aujourd'hui le sort nous fut clément : un terrible orage accompagné de grêle vint à éclater et en une demi-heure nous eûmes suffisamment d'eau, en recueillant les torrents qui coulaient de la toiture de nos tentes.

4 juillet. — Nous sommes toujours enfoncés dans les fourrés les plus épais, mais du moins avons-nous de nouveau de l'eau. Les ruisseaux ont ici des bords profondément ravinés; ils doivent déjà appartenir au bassin de la Looua, c'est-à-dire du Congo. Le paysage a parfois une certaine grandeur. Nous admirons d'énormes fougères arborescentes qui ont jusqu'à 5 mètres de haut, des rubiacées élancées qui s'élèvent au-dessus des fourrés; des arbrisseaux portant des feuilles gigantesques, épaisses et dures comme du cuir. Les lianes entourent de leurs réseaux l'édifice aux mille colonnes des groupes de cotonniers. La piste que nous suivons se glisse, à peine reconnaissable, au milieu de toute cette végétation; tantôt elle s'élève sur les sommets les plus escarpés, tantôt elle descend de la montagne en droite ligne; aussi les plaintes et les gémissements de nos infortunés porteurs ne cessent pas. Un âne de charge, pendant cette grimpée difficile, dégringole et se casse le cou. Le pis, c'est qu'il nous faut entamer notre réserve de viande de boucherie : 35 moutons (et c'est assez peu pour 300 hommes affamés) doivent y laisser leur vie. L'arrière-garde, qui n'arrive au campement qu'à 5 heures de l'après-midi, peut nous dire tout le mal qu'elle a eu pour pousser le bétail à travers cet enchevêtrement de plantes.

Hier j'avais envoyé en avant, comme messagers, dans la direction de l'ouest, Tofik et Sef ben Karego. Ce dernier est un solide Pangani qui est chargé de porter mon appareil photographique. Ils reviennent avec des nouvelles pleines de promesses. Ils ont trouvé un pays de collines et d'herbages nommé Boutembo, et aussi un village misérable. Mais Tofik me dit en secret qu'il ne faut pas compter là sur de la nourriture.

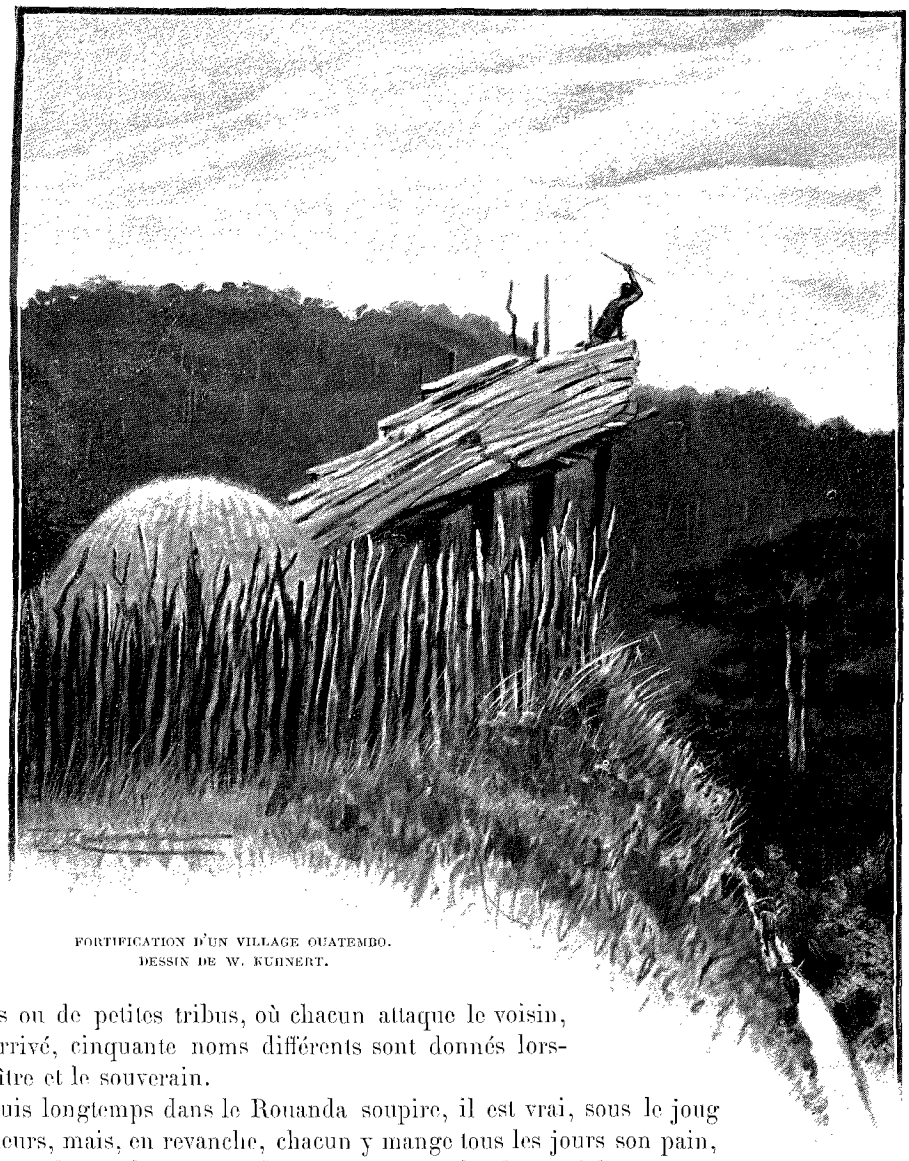
8 juillet. — Dans ces derniers jours, nous avons pu avoir une idée approximative du caractère du pays de Boutembo et de la situation actuelle de ses habitants. Cela a pu être autrefois un pays très florissant, mais ce que nous voyons maintenant en fait de traces de culture n'existe plus qu'à l'état de ruines.

Que l'on se figure une région de collines irrégulières avec des vallées profondément creusées, région qui pourrait rappeler le Rouanda, si, sur les sommets, au lieu d'une végétation de carex, solidement installée, et ayant 4 mètres de haut, on avait les yeux réjouis par de riches pâturages, et si, dans les vallées, au lieu de fourrés sauvages, on voyait des massifs de luxuriants bananiers. En y regardant de plus près, il nous semble que le pays, il y a très longtemps, a été aussi riche, aussi fertile que le Rouanda, car dans le fond des sombres vallées on voit encore des tiges vert clair de bananiers; ils sont redevenus sauvages, ne portent pas de fruits ou n'en produisent que de mauvais, cependant c'est là un signe d'ancienne culture.

Sur un grand nombre des collines, cette différence entre autrefois et aujourd'hui nous saute encore plus clairement aux yeux, car de tous côtés on rencontre des débris de huttes réduites en cendres, et qui déjà sont en partie recouvertes d'herbe et de liserons à fleurs violettes. Çà et là on découvre encore aussi des traces de plants de haricots. La population paraît, pour la majeure partie, avoir émigré ou avoir été exterminée.

Lorsque le pays était encore peuplé, les habitants des communes isolées s'étaient réunis et avaient entouré leurs villages de fortes palissades, pour se défendre contre les ennemis du dehors. L'ennemi qui pénétra dans ce canton venait de l'ouest; vers l'est, du côté des montagnes que nous venions de franchir, il semble qu'il n'y ait eu aucunes relations. L'ennemi qui se présenta n'était pas en nombre excessif, mais il avait de la poudre et du

plomb, et il agit très méthodiquement d'après le principe : *divide et impera*. Les Ouatembo nous dirent que ces envahisseurs étaient des Ouassemba, et nous reconnûmes sans peine en eux les hordes d'esclaves pillards qui, dans le Manyéma et au Congo, sont à la solde des Arabes, les aident dans leurs expéditions à la recherche de l'ivoire ou des esclaves et ont porté jusqu'ici le ravage, les rapines et la mort. Avec une habileté de diplomates, ils ont fait agir un petit pays contre un autre, une commune contre sa voisine, pour les assaillir successivement et les dépouiller.



FORTIFICATION D'UN VILLAGE OUATEMBO.
DESSIN DE W. KUHNERT.

Nulle part n'apparaît mieux cette vérité qu'un pays soumis à une autorité unique et forte a contre l'ennemi extérieur une force de résistance incomparablement plus grande, et, par cela même, peut devenir beaucoup plus florissant qu'une autre contrée, divisée en une centaine de communes ou de petites tribus, où chacun attaque le voisin, et où, comme cela nous est arrivé, cinquante noms différents sont donnés lorsqu'on demande quel est le maître et le souverain.

La population établie depuis longtemps dans le Rouanda soupire, il est vrai, sous le joug du Kigéri et de quelques seigneurs, mais, en revanche, chacun y mange tous les jours son pain, chacun peut se réchauffer dans sa hutte; la sécurité, la confiance dans l'ordre social, sont si grandes que personne ne sort armé; personne ne juge nécessaire de se réunir au voisin pour entourer les fermes de palissades protectrices et former des villages. Ce pays, régi monarchiquement, pourrait par ce motif se défendre sans peine contre les Arabes, s'ils cherchaient à y mettre le pied.

Au contraire, le Boutembo, le modèle d'un pays divisé en petits États misérables, est devenu la proie de bandes peu nombreuses, mais qui ont su tirer parti de ses côtés faibles; c'est aujourd'hui un pays ruiné.

Aujourd'hui et hier nous avons rencontré çà et là des amas de huttes qui évidemment devaient encore être habitées, mais personne ne pouvait faire un reproche aux habitants d'avoir fui devant nous : mes hommes portaient les mêmes étoffes blanches et les mêmes mystérieux « bâtons » qui peuvent lancer la fumée et le plomb, tout semblables en cela aux « Manyéma[1] » qui étaient venus chez eux de l'ouest.

Quelques individus seulement prirent confiance, après avoir longtemps parlementé et gesticulé; d'autres furent saisis par mes patrouilles, pour nous servir de guides. Ils nous apprirent que, plus loin, vers l'ouest, il y avait de plus grands établissements avec des champs plus riches; les Manyéma les avaient épargnés parce que leurs habitants étaient devenus amis des Ouassemba, et les avaient trahis, eux, qui étaient leurs amis et de la même race.

Nous reçûmes cette bonne nouvelle avec un véritable soulagement, car il nous devenait tous les jours plus difficile de nous procurer des vivres. Deux jours auparavant, il nous avait fallu faire une halte d'un jour, pour envoyer dans toutes les directions de forts détachements de fourrageurs : ils devaient chercher de leur mieux dans les vallées les bananes encore vertes qui pouvaient se trouver sur les arbres, et dans les champs les haricots et

1. Qu'ils soient ou non de cette race, on s'est habitué à désigner sous le nom de *Manyéma* les hommes qui sont à la solde ou esclaves des grands traitants arabes.

les maïs à moitié gâtés. Beaucoup revinrent lourdement chargés, mais d'autres avaient les mains vides; avec ces provisions, nous pûmes apaiser un peu dans le camp les souffrances de la faim. Nous avions de plus à craindre qu'en se nourrissant constamment de fruits aqueux et encore verts, nos hommes ne perdissent leurs forces. Pour comble de malheur, il nous fallut constater un jour la disparition, restée inexplicable, des deux derniers moutons qui avaient été gardés pour nous, Européens, de sorte que nous fûmes complètement privés de viande pendant quelque temps, car les bœufs, notre dernière réserve, ne devaient pas être touchés tant que nous étions séparés du Congo par une distance d'au moins deux mois de marche.

Dans ces temps de privations il s'agissait avant tout de maintenir la bonne tenue des hommes, à l'aide d'un châtiment sévère infligé à ceux qui s'égaraient par manque d'attention; je cherchai aussi, en les réunissant tous et en leur parlant, à prévenir le découragement et l'affaiblissement de la discipline.

11 juillet. — Nous avons encore gardé deux nuits le même campement, parce que nous sommes non seulement sans nourriture, mais sans guide. Manyagalika, l'askari dont nous avons déjà parlé, s'est pour la seconde fois endormi à son poste pendant la nuit, et a laissé s'esquiver les sauvages qui devaient nous guider. Cette faute demande un châtiment doublement sévère, et le coupable, aussitôt dégradé de son rang de soldat, est réduit au rôle de porteur.

Nulle part, dans aucune direction, nous n'apercevons d'habitations, et si mes patrouilles ne trouvent aujourd'hui aucun indigène, je ne sais pas ce que nous ferons. Il y a bien des sentiers qui s'enfoncent dans les fourrés, mais du côté de l'ouest nous rencontrons devant nous de profonds ravins; sur les hauteurs on n'aperçoit pas de bananiers, et qui sait même si nous aurons réussi demain à gravir ces hauteurs, car à tous nos maux s'ajoute un temps pluvieux : le sol boueux devient glissant comme s'il était huileux, et la marche, avec des charges à porter, est presque impossible. Moi-même, hier, je ne suis pas tombé moins de dix fois. Dans ces circonstances, si nous réussissons en un jour à avancer de 3 kilomètres, nous devrons être extrêmement satisfaits. La modestie convient à l'homme!

A 11 heures revient enfin Ombacha Hamis. Comme toujours, ses efforts ont été couronnés de succès, car il pénètre dans le camp accompagné de vingt indigènes. Ils disent appartenir les uns à la tribu des Oualegga, les autres à la tribu des Ouatembo, et bientôt ils se promènent dans notre camp sans aucune timidité. Ils portent autour du cou de longues chaînettes plusieurs fois enroulées, qui ressemblent à des chapelets et se composent de fruits sylvestres, enfilés les uns au bout des autres. A leurs bras pendent de petites amulettes. Autour du bas-ventre s'enroulent de fines cordelettes sur lesquelles des bandes de tissu d'écorce sont placées de telle sorte qu'elles forment en avant et en arrière une espèce de tablier. Ils paraissent bien nourris, et, à en juger d'après leur mine, ils viennent d'un endroit qui n'a pas encore été pillé et qui doit être riche en subsistances. Ils sont petits de taille, et ont le corps épais et gras. Toute la chevelure est rasée, à l'exception d'une petite place arrondie au sommet de la tête. Juste l'inverse de la tonsure des moines.

A notre grande joie, ces indigènes peuvent nous donner des détails de toute espèce sur la région de l'ouest. Sur le Louovo nous trouverons la tribu des Ouabira, et là viennent souvent les Ouassemba (Manyéma) sous leur chef Kaouaré-Ouaré. Ils ne savent rien du Congo ni d'un lac nommé Ozo.

15 juillet. — Comme nous devions nous y attendre d'après les dires des Ouatembo, les pays que nous avons traversés ces derniers jours sont beaucoup mieux cultivés. Les chasseurs d'esclaves ont été, dans leur propre intérêt, assez intelligents pour épargner certaines régions du pays, afin de ne pas avoir eux-mêmes à souffrir de la disette quand ils reviendront.

Malheureusement nous avançons, même encore maintenant, avec une incroyable lenteur : il faut, pendant des heures et des heures, grimper péniblement pour franchir collines sur collines, ravins sur ravins. Cette marche d'escargots est une vraie torture. Les villages nombreux que nous avons traversés ces jours derniers sont tous sans exception sur les sommets des collines, qui ont été aplanis et débarrassés de l'herbe. Ils consistent pour la plupart en groupes de vingt à trente huttes, ayant la forme d'un œuf coupé en deux dans le sens de la longueur. A l'extrémité en pointe est l'entrée, fermée avec des planches. Les huttes elles-mêmes sont faites d'un bâti de bois, arrondi en voûte et entrelacé de laîche; elles sont groupées irrégulièrement autour de la place du village, au milieu de laquelle se trouve une hutte plus grande, avec quatre issues et une quantité d'escabeaux : sans doute « la salle du Conseil ». Dans l'intérieur des huttes nous remarquons aussi des escabeaux et des boucliers en bois, légèrement arrondis, carrés, et de la hauteur d'un homme, puis des cuillers de bois, et des battoirs pour écraser.

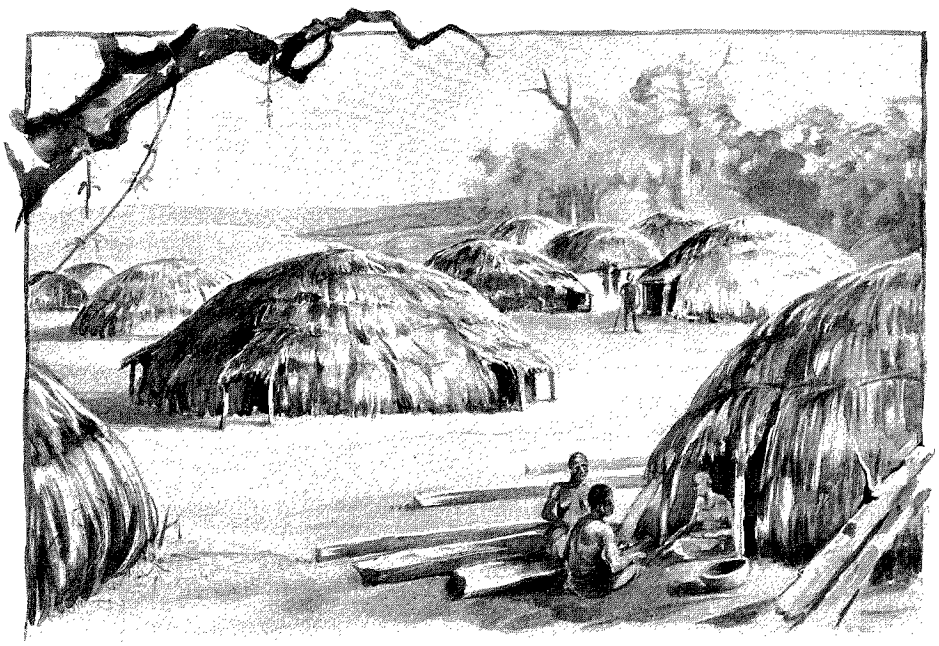
Après avoir gravi par un chemin creux une montagne escarpée, et après avoir franchi, non sans peine, une étroite porte de palissade, lorsque nous pénétrions enfin au milieu du village, où se trouvait une place très bien déblayée, nous n'apercevions d'abord pas une âme : toute la population se tenait cachée dans le voisinage, et elle ne paraissait que lorsqu'elle était sûre que nous n'avions que des vues pacifiques. Bientôt s'établissait avec grande activité un commerce de bananes. Dans des jours meilleurs, j'avais sévèrement interdit tout achat, tout arrêt pendant les marches, mais maintenant je permis l'achat de provisions, car nous ne savions pas si nous avions devant nous un pays habité ou désert. On acceptait volontiers comme paiement des perles, mais on préférait les étoffes.

Deux choses nous frappèrent : nous ne vîmes jamais d'armes à la main des naturels, et nous n'aperçûmes

aucune femme. L'absence de ces deux facteurs si importants dans la vie des hommes n'était qu'une conséquence passagère des dernières incursions des Manyéma. Le peu d'objets précieux que ces gens avaient pu garder en leur possession fut soigneusement dérobé à nos regards.

Pendant ces journées, notre existence au camp reprit ses habitudes ordinaires. Nos tentes furent pour la plupart placées sur le sommet des collines, à des endroits où l'on avait déjà fait du feu. En choisissant les emplacements, je m'abstenais autant que possible de m'installer dans des villages encore habités, afin de fixer pour mes hommes les risques de petite vérole; les villages abandonnés étaient en général si encombrés de végétation, qu'il était difficile de s'y faire une place libre.

Les marches duraient en général jusqu'au delà de midi. Le ciel se montrait clément pour nous; il nous envoyait de la pluie plus rarement que pendant les dernières semaines, et d'habitude elle ne tombait que lorsque nous avions pu étendre sur nous le toit protecteur de nos tentes. Je ne trouve dans mes notes qu'un orage, qui éclata le 13 juillet; il y eut une forte chute de grêle; les grêlons atteignaient la grosseur d'un œuf de pigeon, et nos hommes, criant de douleur, se sauvèrent sous leurs tentes ou sous les huttes.



VILLAGE OUATEMBO. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Trois porteurs, chose singulière, ont déserté. Dans cette solitude si sauvage, il leur est impossible de fuir bien loin, et nous supposons qu'ils ont voulu simplement se dérober à leurs obligations de porteurs de charges; ils suivront tranquillement la caravane, de loin.

Il y a aussi des pertes parmi les animaux. Aujourd'hui le docteur a été obligé de tuer son mulet en lui tirant un coup de feu dans la cervelle; cette bête souffrait de quelque maladie infectieuse et ne pouvait plus avancer. C'est là une perte sensible, car si depuis longtemps il est impossible de se servir d'une monture, la chair de mulet est très comestible, et qui sait si les jours ne sont pas proches où nous devrons attaquer cette dernière réserve. En attendant, nous pouvons encore nous en tirer assez bien. Sur notre menu d'aujourd'hui il y a : « Bouillon de mulet; tranche de mulet »; et comme bouquet : « marmelade de bananes fermentées au sucre ». Le chien Teck aura aussi bien de la peine à conserver l'existence; il refuse absolument la banane comme aliment et il faut le « gaver » de force.

25 juillet. — Demain, d'après nos guides, nous devons arriver à un grand fleuve, nommé Louoho ou Louogo, qui réunit ses eaux à celles du Congo. Au delà on trouve le pays de Boulegga.

Nous devons des renseignements utiles à un chef de tribu, Kitalaoua, dont nous avons atteint le village principal. Ses sujets, une sous-tribu des Ouatembo, se donnent à eux-mêmes le nom de Ouanyasaïko. Leur taille extrêmement petite pouvait nous faire supposer que nous avions devant nous des représentants de la race de nains qui a été vue et décrite par Schweinfurth, Stanley et Stuhlmann. Mais, en étudiant cette peuplade de plus près, nous trouvons qu'elle n'a aucun des caractères qui ont été donnés comme particuliers au peuple des Pygmées : la peau brun clair, couverte d'un duvet mou, le caractère sournois et peureux, la chasse et la pose de trappes à gibier comme occupations. Ils se distinguent au contraire précisément par des manières ouvertes, amicales, et par un naturel enjoué. Ils sont exclusivement occupés aux travaux des champs et cultivent les bananes, le maïs et les haricots; ils prétendent qu'avant l'arrivée des Manyéma dans leur pays, ils possédaient de nombreux troupeaux. Il ne doit y avoir de véritables nains que dans le nord.

La manière dont les sujets de Kitalaoua fortifient leurs villages était faite pour attirer au plus haut point notre attention. Comme nous l'avons déjà dit, les petites communes se placent toujours sur le sommet d'une colline, dont les versants sont en terres cultivées. Tout autour s'étend la forêt. De cette forêt partent ordinairement deux étroits sentiers qui pénètrent dans le village par deux côtés opposés; ces accès sont en pente extrêmement raide ou bien forment des détours et se terminent, juste devant la porte, par un chemin creux fait

à dessein et qui est si étroit qu'on ne peut le franchir que homme par homme. On arrive alors devant une double porte fortement barricadée avec des madriers. A moins que l'assaillant n'ait des armes à feu, il lui serait difficile de pénétrer de force jusque-là, car au-dessus des portes ou à des endroits de la palissade plus en saillie que les autres, il y a de hauts postes de garde, bâtis avec des poutres, en forme de bastions, et qui dominent au loin.

Dans le village de Kitalaoua, nous avons monté sur plusieurs de ces postes de garde, et de là nous avons joui d'une vue splendide sur la forêt environnante. A côté de ces constructions, il y avait, amoncelés, des blocs de rochers et des poutres avec des pointes durcies au feu; c'est là le matériel de défense dont se servent les habitants du village pour repousser les hardies attaques.

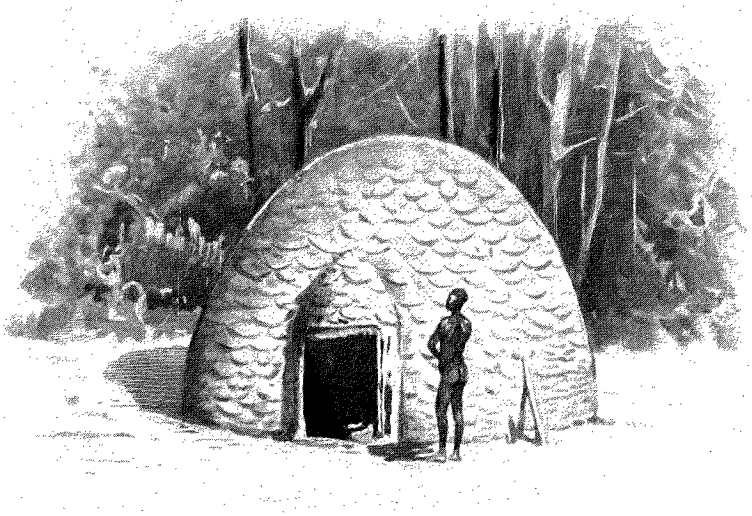
Nous demandons à plusieurs reprises si ce système de défense a existé de tout temps et si l'on possède aussi des arcs, des flèches et des lances, mais les réponses qui nous sont faites sont contradictoires. Ce qui me paraît le plus vraisemblable, c'est que les Ouatembo ont autrefois possédé des armes de fer, mais qu'elles leur ont été pour la plus grande partie enlevées par les Manyéma; si, par suite, ils ont choisi une manière de se défendre et des armes qui rappellent les usages de la Germanie primitive, ils ont dû, obéissant à la nécessité, adopter en même temps un système qui a rendu leurs villages capables de résister aux attaques des sauvages.

Dans l'intérieur des villages, nous trouvâmes, là aussi, de belles places bien dégagées; les huttes avaient une forme plus allongée que celles que nous avions vues jusqu'alors; elles étaient, comme toujours, recouvertes de grandes feuilles de phrynium. Entre elles s'agitait une foule d'indigènes, vendant, achetant, marchandant; et toutes les fois qu'ils avaient vendu leur bien faible provision de bananes, ils disparaissaient mystérieusement dans la forêt, pour remplir de nouveaux fruits leur petite corbeille en écorce.

Plusieurs de ces sauvages portaient sur le dos et au creux de l'estomac divers tatouages, et leurs visages étaient décorés de grandes taches noires comme du charbon.

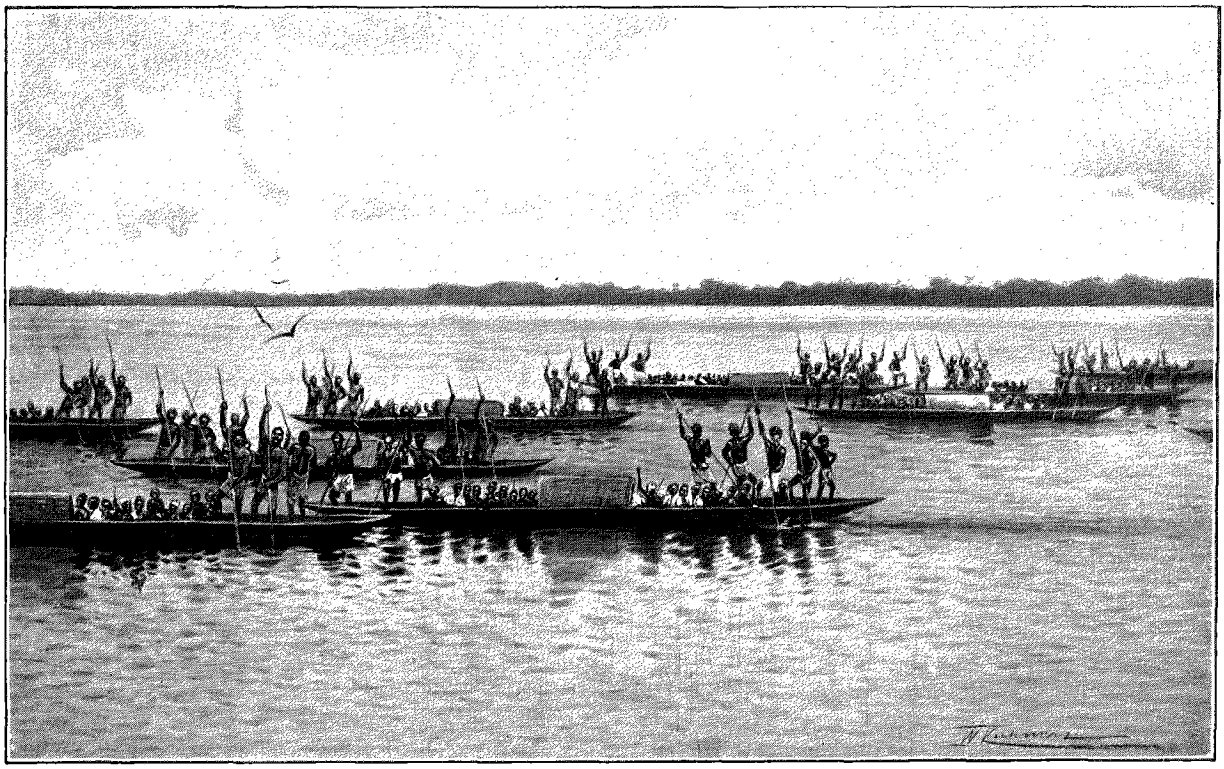
Quand nous avions établi notre campement dans le voisinage ou dans l'intérieur d'un de ces grands villages, les heures que nous passions sur ces places aérées et bien tenues nous semblaient un vrai bienfait, comparées aux montées et aux descentes, exténuantes pour le corps et pour l'esprit, qu'il avait fallu subir dans la matinée. Pendant les derniers jours, la forêt était devenue de plus en plus ennuyeuse et monotone. Les ravins escarpés et les nombreux cours d'eau apportaient heureusement une certaine variété d'aspects, mais par combien de fatigues, d'efforts, d'essoufflements, ne fallait-il pas la payer! Je ne peux plus penser qu'avec un sentiment de terreur à ces marches de notre retour.

(*A suivre.*) COMTE DE GŒTZEN.



UNE HUTTE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Droits de traduction et de reproduction réservés



NAVIGATION VERS LES CHUTES STANLEY. — DESSIN DE W. KUHNERT.

A TRAVERS L'AFRIQUE[1],

DE L'EST A L'OUEST,

PAR M. LE COMTE DE GŒTZEN.

Le retour par la Grande Forêt. — Un État à esclaves. — Le Congo. — Embarquement à Banana.



UN ARABE DU HAUT CONGO.
DESSIN DE W. KUHNERT.

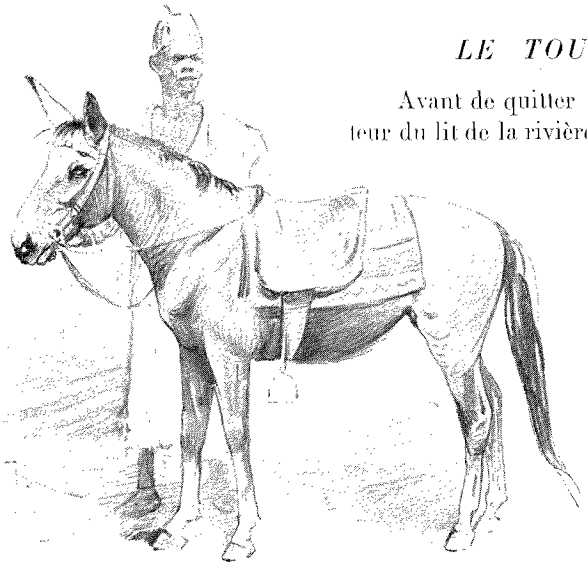
Le 28 juillet. — Ici, dans le pays des Oualegga, la forêt sans fin nous enveloppe de toutes parts, mais le terrain est devenu sensiblement plus plat.

Avant-hier, nous avons traversé la première grande rivière, le Louoho, sur un pont suspendu, oscillant, fait de lianes et de branches. Les rives de ce cours d'eau étaient bordées d'une luxuriante flore tropicale, et nous eûmes enfin de nouveau devant nous un tableau où nous pouvions reposer nos regards.

Le passage sur ces tiges branlantes se fit avec une extraordinaire lenteur. Malgré toutes les précautions prises au passage de chacune des charges, nous eûmes un malheureux accident. Maroufou, un de mes porteurs de caisses, perdit l'équilibre sur le pont et disparut dans les eaux tumultueuses. Quelques adroits Somalis, à ce moment, étaient au-dessous du pont, occupés à remorquer avec de longues cordes le bétail et les mulets; ils ne réussirent à repêcher que le coffre et le turban de Maroufou.

Nous avions à peine touché la rive occidentale, que les patrouilles envoyées en reconnaissance revinrent et nous dirent que nous avions manqué le chemin qui conduisait aux plus prochains villages oualegga et que par conséquent nous devions refaire en sens inverse notre traversée de la rivière. Ce retour sur nos pas nous parut dangereux, car il aurait agi sur nos hommes d'une façon déprimante; nous résolûmes d'attendre et d'envoyer encore des messagers dans différentes directions. On vint heureusement nous annoncer bientôt qu'il existait, en avant de nous, un sentier qui passait à travers d'anciennes cultures de bananiers, et que l'on pouvait par conséquent continuer la marche en avant.

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25 *et* 37.



UN MULET DE SELLE. — DESSIN DE W. KUHNERT.

Avant de quitter le Louoho, j'essayai de déterminer avec l'hypsomètre la hauteur du lit de la rivière. J'obtins 760 mètres environ. Or, six jours après notre départ de la côte, nous étions déjà à cette même hauteur où nous nous trouvions ici, au centre du continent. Nous n'avions plus que ce petit nombre de mètres à descendre pour atteindre le niveau de l'océan Atlantique, et cependant bien des mois pouvaient encore s'écouler avant qu'il nous fût donné de toucher réellement le bord de la mer! Il y a là une démonstration frappante de la différence qui existe entre l'Afrique orientale, formant un vaste plateau, et le bassin du Congo, formant au contraire une immense dépression.

Hier, dans la matinée, après une heure et demie de marche, nous avons atteint la plantation de bananiers qui nous avait été annoncée, et je laissai mes gens y fourrager à leur aise. La « récolte » consista en vingt bananes vertes par tête. Nous fîmes lever seulement le toit supérieur[1] de la grande tente, et pendant notre halte nous eûmes quelques heures de parfait bien-être. A midi on reprit la marche. Nous suivions toujours les coups de hache donnés aux arbres ou les branches abattues, qui étaient la trace laissée à dessein par la patrouille qui nous précédait. A 3 heures et demie nous vîmes de nouveau, dans l'obscurité de la forêt, briller quelques bananes, et je résolus d'établir là notre campement pour la nuit.

L'incertitude de notre situation devait se prolonger, car nos prétendus guides nous déclarèrent tout à coup que le sentier suivi leur était inconnu. Il nous fallut donc faire une longue halte, jusqu'à ce qu'enfin une de nos deux patrouilles fût revenue, avec deux Oualegga, qui se déclaraient prêts à nous conduire vers un grand village. Encore cette fois, le caporal Hamis Ouadi Ismaïli était le conducteur des messagers qui avaient réussi à découvrir ces indigènes dans la forêt.

31 juillet. — Après un jour de repos dans un grand village, nous campons aujourd'hui de nouveau au milieu de la forêt. Avant-hier, lorsque nous avons atteint le grand village situé dans une clairière, et dont le chef se nommait Ouamiyana, nous avons eu une vive surprise. Pour la première fois, nous avons entendu prononcer le nom de Loualaba, qui est, comme on le sait, le nom arabe du Congo, et pour la première fois nous avons entendu raconter par des indigènes que près de ce Loualaba il y avait eu de grands combats entre les Arabes et les hommes blancs, que ces derniers étaient restés vainqueurs, et que, déjà, des envoyés de ces hommes blancs avaient paru chez le chef arabe Kaouaré-Ouaré, dont le village n'était pas loin, pour exiger sa soumission.

On conçoit sans peine l'émotion que nous éprouvâmes en recevant ces nouvelles. Étions-nous vraiment aussi près de notre but qu'on nous le disait?... Nos fatigues, nos dangers allaient-ils prendre fin, sans que nous fissions connaissance avec les voûtes sombres de la forêt vierge, où jamais ne pénètre un rayon de soleil, avec ses spectacles grandioses et ses terreurs, tels que notre imagination se les représentait d'après les vives descriptions des rives de l'Arouhouimi par Stanley? Je l'aurais presque regretté, car ma sensibilité avait absolument besoin de recevoir une excitation, d'être tirée violemment de la léthargie à laquelle je ne pouvais m'empêcher de me laisser aller, malgré les indicibles fatigues de notre marche et tous les soucis de chaque jour.

2 août. — Campement de Bougoumo. Hier, lorsque nous nous remîmes en route comme d'habitude, nous avions une lueur d'espérance que bientôt nos misères allaient finir. Il semblait qu'enfin nous n'allions plus avoir, dans les obstacles que nous opposait la montagne, un empêchement continuel à avancer dans notre direction. Mais dès aujourd'hui nous avons bien vu que si les difficultés contre lesquelles il fallait lutter étaient d'une autre nature, nous ne pouvions espérer une amélioration réelle et durable dans notre situation. Il est clair que nous sommes entrés maintenant dans une région formant une vaste dépression où d'innombrables cours d'eau vaseux, ombragés par des bois clairs, se dirigent vers quelque rivière plus importante. Pendant cette dernière journée, il ne nous a pas fallu traverser à gué moins de dix de ces petites rivières ou ruisseaux. Quelquefois notre sentier croisait le cours d'eau, et alors il était facile de retrouver sur l'autre rive les indices du chemin. Mais souvent il nous fallait rester pendant des heures dans l'eau, regardant à droite ou à gauche en suivant le milieu du lit. Si l'avant-garde, qui nous précédait avec un indigène, avait mis ses marques aux arbres avec soin et intelligence, il n'était pas difficile de suivre le vrai chemin. Mais il nous fallait, tout en marchant, écarter les branches qui venaient pendre au-dessus de nos têtes, car les porteurs qui nous suivaient étaient arrêtés à chaque pas par la vase gluante et les entre-croisements de racines qu'ils avaient sous les pieds, et il fallait éviter que les

1. Nos quatre tentes avaient un double toit, de telle sorte que l'air pouvait circuler librement entre les deux toiles, ce qui abaissait notablement la température dans l'intérieur de la tente.



UN ASKARI ET SA FEMME. — DESSIN DE W. KUHNERT

charges qu'ils portaient sur la tête ne restassent embarrassées dans les rameaux des arbres. Tous les cent mètres, nous rencontrions un arbre vermoulu tombé en travers du cours d'eau; il fallait alors que chacun de nos trois cents porteurs soulevât d'abord sa charge de sa tête, franchît le tronc, et reprît sa charge après avoir passé l'obstacle; cinq minutes plus tard la même manœuvre recommençait. A la tête de notre colonne, il fallait guetter avec le soin le plus attentif les marques laissées pour nous indiquer notre direction; il fallait stimuler les pionniers; à chaque détour de la route, il fallait faire une lecture de la boussole et noter l'heure sur le carnet de l'itinéraire, et nous avions sous nos pieds un sol gluant d'où nous ne pouvions détacher nos semelles, ou dans lequel nous enfoncions quand nous pesions trop. La marche était considérée comme relativement agréable lorsque le ruisseau était limpide et laissait voir le fond; nos pieds trouvaient alors un appui solide sur le sable quartzeux résistant ou sur le schiste argileux lavé par les eaux. Les hommes restés en arrière par épuisement pouvaient alors nous rejoindre. Jamais il ne fut permis de rester au delà de l'arrière-garde, formée par un détachement que commandait le docteur Kersting. On conçoit que le docteur avait là un rôle difficile à remplir, mais il y montrait une inébranlable énergie. Son coup d'œil pénétrant de médecin le mettait à même de distinguer immédiatement si les retardataires étaient vraiment incapables de porter leur charge ou s'ils simulaient la fatigue; dans le premier cas, il les faisait débarrasser de leur fardeau, qui était confié à des soldats; dans le second cas, il faisait marcher de force les paresseux en les menaçant, ou, quand il le fallait, en employant des moyens encore plus clairs.

3 août. — Aujourd'hui nous avons atteint la rivière Louga. Là où aboutissait notre sentier, elle mugit en franchissant un défilé qui n'a que dix mètres de large. Une planche vacillante, débris sans doute d'un pont jeté par une caravane de Manyéma, rejoignait les deux rives; tout près de là, en aval, la rivière prenait une largeur qui allait jusqu'à 300 mètres; aussi loin que les regards pouvaient suivre son cours, elle paraissait semée de rochers et de rapides. J'avais été, avec dix hommes, en avant de la caravane, afin de renforcer la planche avec des troncs d'arbres et des câbles. Tout le monde put ainsi passer sur l'autre rive sans accident. Les bœufs et les mulets, attachés avec de longues cordes, passèrent isolément à un endroit qui avait environ 60 mètres de large.

Je fis dresser les tentes, vers midi, à une place où les Manyéma avaient campé peu de temps auparavant. Déjà, hier et avant-hier, nous avions rencontré plusieurs de ces lieux de campement abandonnés. Par la grande quantité de huttes en feuillage, à moitié renversées ou à moitié pourries, on pouvait juger de l'importance des colonnes avec lesquelles les Manyéma ont l'habitude de faire leurs expéditions. A ces différents endroits les campements avaient bien compté quatre à six cents hommes.

Dans l'après-midi, nous fûmes surpris par un terrible orage. Mais nous n'en fûmes pas trop troublés, parce que nos détachements de fourrageurs avaient trouvé, à trois heures de là, un village oualegga, et ils revenaient chargés de bananes. Bientôt le camp fut enveloppé dans une épaisse fumée, venant des feux où, sur un amas de bois, on sèche les bananes, pour les réduire ensuite en farine.

7 août. — Comme nous avons enfin reçu d'un indigène la nouvelle, paraissant certaine, que nous devons avant peu arriver au village de Kaouaré-Ouaré, nous avons envoyé en avant, depuis quelques jours, comme ambassadeurs au chef des Manyéma, notre chef de porteurs Abdallah, le caporal Hamis, Tofik et l'askari Hamzini. Ils lui remettront une lettre. Hamis doit revenir rapidement m'annoncer quel accueil leur a été fait. Dans ma lettre, j'annonce mon projet de marcher jusqu'au Congo, je dis d'où je suis parti et j'exprime mon désir de recevoir des guides et des vivres; je termine avec cette menace : « Je sais que vous avez fait la guerre au Congo avec des *Ouazoungou* (des blancs); vous la faites peut-être encore. Si tu veux la paix, je suis ton ami; veille pour que mes hommes soient bien reçus et bien soignés. Mais si tu veux la guerre, cela me convient aussi. Nous te ferons prisonnier avec les principaux chefs et nous vous livrerons aux *Ouazoungou* du Congo; et ceux-ci m'en seront reconnaissants. » J'avais dicté cette lettre à Abdallah, qui l'avait ornée de toutes les formules et de toutes les fleurs du style arabe.

On s'étonnera peut-être que, dans une première rencontre avec les bandes des Arabes, j'eusse envoyé comme ambassadeur un homme de même race, sans paraître craindre qu'il fît cause commune avec ses compatriotes. Mais, d'une part, je lui avais adjoint Hamis, qui m'était complètement dévoué, et, d'autre part, je savais qu'Abdallah avait à la côte de trop grands intérêts d'argent pour se couper volontairement, par une trahison, toute possibilité d'y retourner.

Les journées qui suivirent l'envoi de cette ambassade apportèrent peu de changement dans notre situation. Nous pûmes constater un périlleux affaiblissement des forces dans notre caravane, et nous cherchâmes à conjurer

le danger en nous débarrassant de toutes les charges dont il était possible de se passer. On distribua aux hommes comme cadeaux le contenu d'une caisse de petits objets, tels que miroirs, couteaux, musiques, etc. Nos caisses de cuisine pouvaient être réduites de nombre, car nous n'avions plus rien. Nous distribuâmes aussi une grande quantité de perles et d'étoffes, afin que si nous parvenions réellement au village des Manyéma, chacun de nos hommes eût en main une monnaie d'échange et ne fût pas exposé, avec sa légèreté habituelle, à vendre ses habits, ses cartouches, ou même son fusil, pour se dédommager en plaisirs des souffrances des derniers mois. Comme je connaissais les expériences fâcheuses faites par Stanley dans le village du chef manyéma Kilonga-Longa, je voulais aller au-devant du mal et j'étais décidé à châtier sans la moindre hésitation tout essai du même genre. En conséquence, j'avais fait savoir que tout homme qui vendrait son fusil aux Manyéma encourrait la peine de mort et serait immédiatement fusillé. Notre petit bataillon, prêt pour un combat, s'était augmenté de quinze hommes. La réduction des porteurs rendait disponible un certain nombre d'indigènes dont on pouvait faire une espèce de corps franc. Nous les appelâmes des *Rouga-Rouga* (mot kinyamouézi qui veut dire « soldat »), pour les distinguer de nos askaris. Ils reçurent une écharpe rouge comme marque distinctive. Ils avaient pour fonction spéciale de remplacer les porteurs qui seraient malades, d'aider les askaris pour leur service de fourrageurs et pour le déploiement des tentes. Ils n'avaient pas à s'occuper de la garde des postes.

Trois hommes ont encore déserté avant-hier, ce qui est inconcevable. De plus, le jeune Hamis Asmani, qui, pendant tout notre voyage, avait été chargé de tenir fraîche notre boisson, le thé, en balançant les bouteilles pleines dans un sac mouillé, fut dépouillé de cette agréable fonction. Après avoir reçu une solide correction de coups de fouet, il fut rabaissé au rôle de porteur, parce qu'on reconnut que depuis longtemps déjà il s'enrichissait aux dépens de notre provision de sel, pour s'acheter toutes sortes de choses dans le camp. Il fut provisoirement placé près du poste de garde, afin qu'il lui fût impossible de fuir, et là, sous un buisson de rubiacées et de phrynium, il eut tout loisir de méditer sur les vicissitudes de l'existence humaine.

Hier, nous étions installés sur un gros tronc d'arbre, à cinq mètres au-dessus du niveau de l'eau, et, pour franchir le Rouitou, nous travaillions péniblement à établir un garde-fou avec des cordes, à l'usage des porteurs qui ont le vertige, lorsque tout à coup arrive un de nos ambassadeurs, l'askari Hamzini, accompagné d'un garçon à l'air étranger. Nyembo, ainsi s'appelait l'homme, était un messager de Kaouaré-Ouaré, qui venait me souhaiter la bienvenue au nom de son maître. Vigoureux, bien bâti, vêtu d'une étoffe bleue solidement tissée, armé d'un fusil à piston parfaitement astiqué, il avait un aspect très satisfaisant, si on le comparait à mes hommes amaigris et couverts de vêtements en lambeaux. Son présent, consistant en œufs, poules et riz, qui fut remis à Jouma pour notre cuisine, éveilla les plus belles espérances.



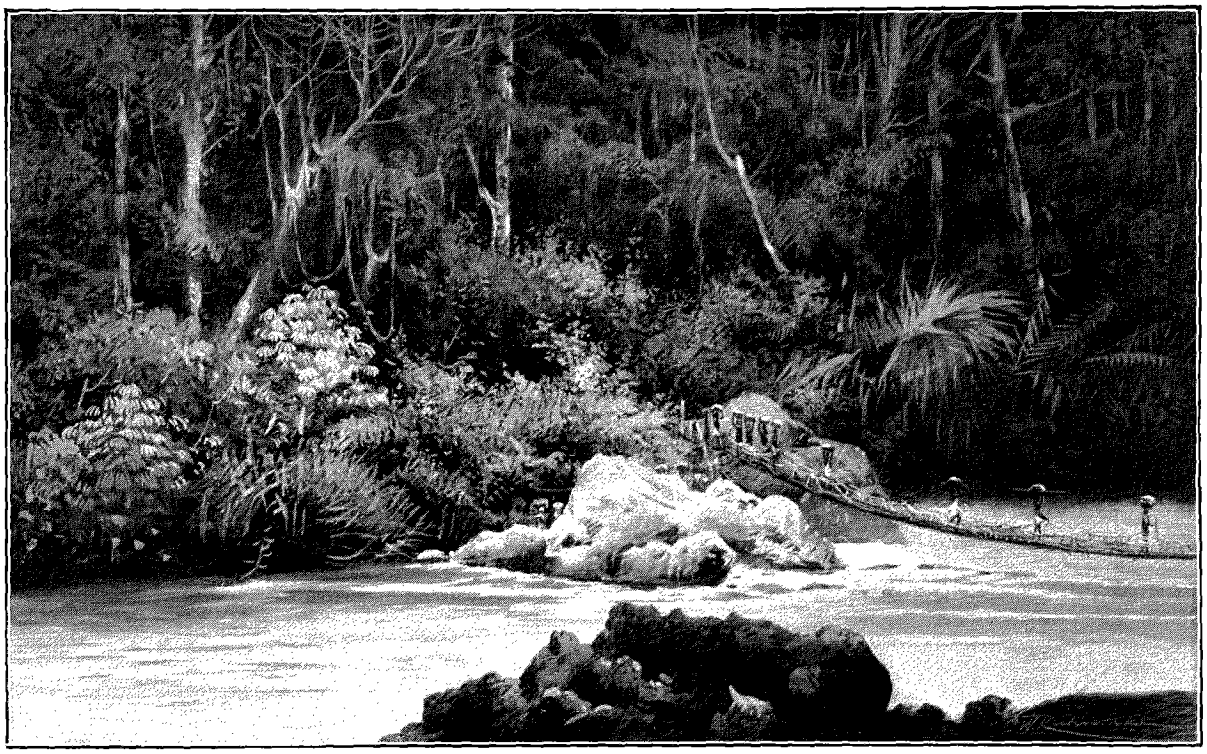
LE CHIEN TECK QUI A TRAVERSÉ L'AFRIQUE (PAGE 58).
DESSIN DE W. KUHNERT.

Au camp, Hamzini nous donna plus de détails sur le succès de la mission. Le village était extrêmement riche en cultures de riz; il était aussi grand qu'une ville et habité par plusieurs centaines d'hommes. Il lui avait semblé d'ailleurs que Kaouaré-Ouaré avait peur de moi.

Nyembo, qui parlait couramment le kisouahéli, nous donna divers renseignements géographiques importants; le plus intéressant, c'était que *Ozo* n'était pas le nom d'un lac, mais bien d'une rivière, qui coulait à droite dans le grand Looua; il ajoutait que de Mkachi, tel était le nom de la résidence de Kaouaré, partait au sud un chemin vers Nyangoué et un à l'ouest vers Kiroundou.

8 août. — Le matin suivant, avant que nous ne pussions nous mettre en marche, le conducteur Chéhé nous fit savoir que le porteur Mkadi, placé sous ses ordres, avait été, la nuit précédente, frappé par la foudre pendant l'orage et était mort peu après. En prenant plus tard des renseignements, Kersting constata que les compagnons de tente du mort avaient eu de forts ébranlements nerveux, car la foudre était tombée sur le sol tout près d'eux. Si Mkadi avait succombé, cela tenait probablement à son état physique au moment du coup de foudre; il avait tellement mangé qu'en pesant un peu sur l'estomac du cadavre, on fit ressortir par la bouche des masses de riz.

L'askari Hamzini et le caporal Hamis n'auraient pas eu besoin de me faire savoir que Kaouaré-Ouaré



LE PASSAGE DU LOUOMO (PAGE 49). — DESSIN DE W. KUHNERT.

voyait notre arrivée avec crainte et tremblement : on ne pouvait avoir aucun doute sur son état d'esprit en constatant les arrangements qu'il avait pris en si peu de jours pour faire aplanir et élargir les chemins à travers les fourrés. Vers 11 heures, nous approchions, en colonne serrée, des premières plantations des Manyéma. A cette occasion, pour la première fois depuis deux mois, le drapeau de l'expédition fut de nouveau déployé; trente askaris marchaient avec la baïonnette au fusil. Le bruit sourd des tambours nous annonça déjà de loin l'arrivée de Kaouaré. Nous nous rencontrâmes près des premières maisons. Il était entouré de nombreux Manyéma vêtus de blanc. Il s'accroupit à terre dans une humble posture et me tendit les mains comme me suppliant. Je lui dis de se lever, et le saluai à peu près avec les paroles que je lui avais écrites dans ma lettre. Comme réponse, il poussa timidement vers moi, à plusieurs reprises, ces mots : *Na koupenda ssana!* c'est-à-dire « je t'aime beaucoup! » Nous entrâmes alors dans Mkachi, qui fit sur nous à peu près l'impression que peut faire une grande ville sur de simples habitants des champs. Le sol des rues était solidement battu; nous voyions de longues rangées de maisons à toit pointu, dont les avant-corps étaient remplis d'une foule épaisse de curieux; il y avait des halles ouvertes où régnait toute l'animation d'un marché actif; partout nous apercevions la foule et la vie; tout cela nous apparaissait comme une merveille et une grandiose surprise. Je fis faire halte sur la place du marché, et aussitôt trois salves, comme des coups de tonnerre, retentirent au-dessus des têtes des habitants stupéfaits de Mkachi.

Il s'agissait maintenant de chercher un bon emplacement pour camper : pas trop loin en dehors de la ville et en même temps dans une situation dominante. Nous trouvâmes bientôt ce qu'il nous fallait sur une des deux collines entre lesquelles s'étend Mkachi; de là nous avions une vue libre autour de nous. Pour prévenir les vols, toutes les charges furent placées au centre entre nos tentes; on traça de larges voies de communication, et plusieurs postes de garde furent chargés de veiller à ce qu'aucune racaille de la ville ne pénétrât inutilement dans le camp.

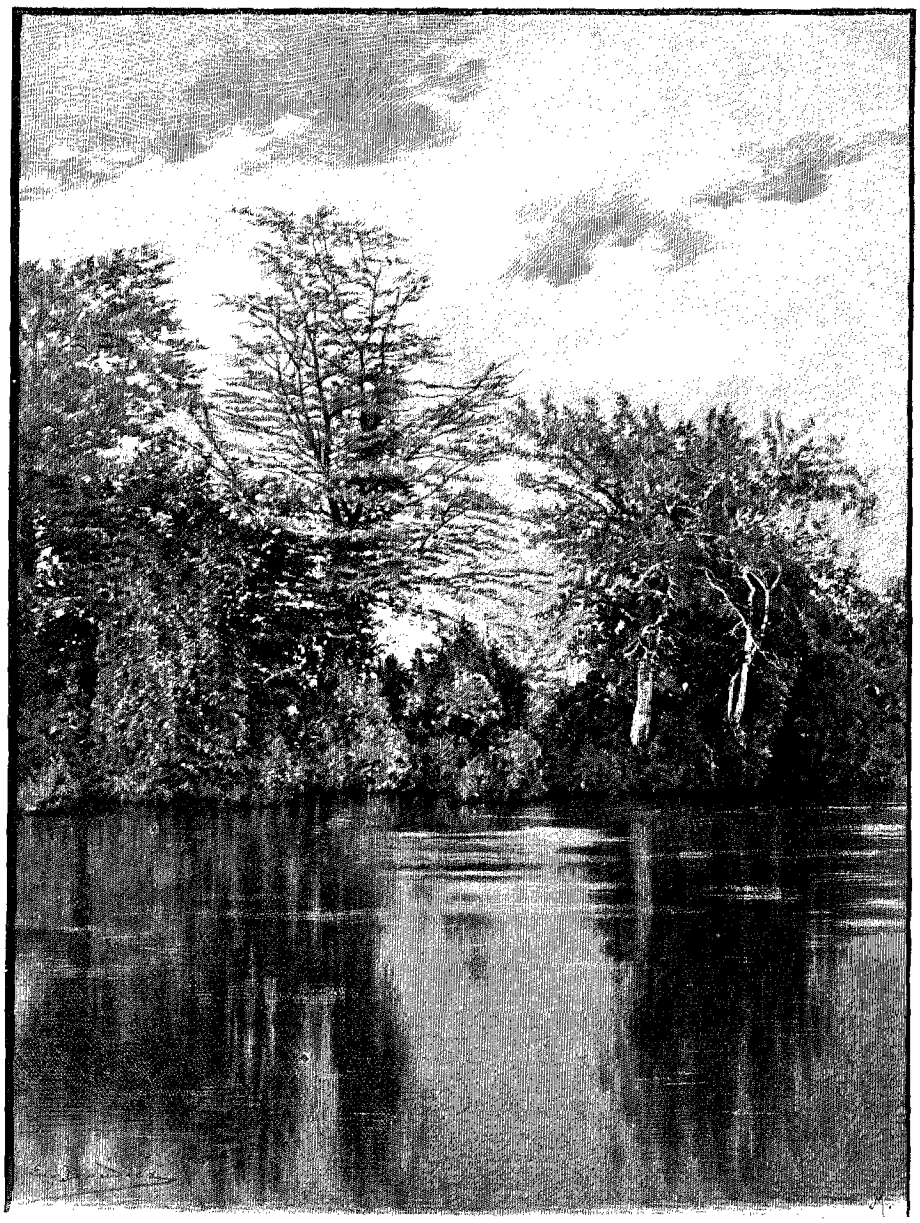
Kaouaré-Ouaré ne fit pas longtemps attendre sa visite. Il apparut devant notre tente avec sa suite, apportant un présent de cinq corbeilles de riz, deux chèvres, du pombé, des œufs et environ deux cents bananes, les plus grandes mesurant 40 centimètres. Il portait une longue robe de cotonnade bleue, et avait sur la tête le bonnet blanc bordé des Souahéli. Sa taille ramassée et corpulente indiquait une habitude de vie confortable et paisible. Le visage, d'une expression affable, était entouré d'une barbe taillée court; la peau était de couleur noir foncé, le nez large, les lèvres très épaisses.

Le village où nous nous trouvons a été construit en sept ans par lui et ses gens. Ils durent gagner le terrain pas à pas sur la forêt, car lorsqu'ils vinrent ici de Nyangoué sur l'ordre du célèbre Tippou-Tib, une forêt épaisse couvrait l'espace occupé maintenant par de beaux champs. Mkachi fut alors fondé comme un poste avancé dans

*

le pays des Boulegga et pour servir d'entrepôt d'ivoire et d'esclaves. Bien des caravanes richement chargées ont dû partir de là pour aller dans le sud-ouest remplir les magasins des seigneurs arabes du haut Congo. Quelle était actuellement la situation? Nous le sûmes bientôt par la bouche même de Kaouaré. Une paix apparente avait été établie entre les Belges et les Arabes; les conducteurs arabes avaient été tués ou exécutés; ceux qui restaient cherchaient à vivre en bonne entente avec les vainqueurs. Ils seront contents si on leur permet de s'établir de nouveau dans le pays et d'acheter leur existence par un tribut annuel payé en ivoire.

Les guerres et l'éloignement du Congo avaient, en quelque sorte, émancipé Mkachi jusqu'au jour où apparurent, venant de l'ouest, des envoyés en uniforme, ayant des fusils se chargeant par la culasse, et portant un petit drapeau bleu avec une étoile jaune. Ces soldats demandaient le paiement d'un tribut au nom de « l'État indépendant du Congo ». Kaouaré n'avait pas osé résister à cette demande, et, au moment de notre arrivée, il attendait de Nyangoué une lettre qui lui dirait quel était son devoir. Kiroundou, situé entre Nyangoué et les chutes Stanley, doit avoir été occupé par les Belges, après que Kibongé, le chef de ce pays, se fut enfui dans les forêts de l'Itouri. D'après mes calculs, Kiroundou devait être atteint par nous plus rapidement que Nyangoué, et il paraissait étrange qu'il y eût un bon chemin pour aller à Nyangoué, et qu'au contraire la route fût défectueuse pour se rendre à Kiroundou. Mais ce que nous venions d'apprendre devait peser d'un poids décisif sur nos déterminations futures. Nous n'avions plus à hésiter. Nous pouvions espérer, avec de bons guides, atteindre quelque part la rive du Congo, et le point à atteindre ne pouvait être que Kiroundou, car de là il n'y avait plus loin à la station des chutes Stanley, qui marque l'endroit où le Congo cesse d'être navigable; d'ailleurs, comme la distance entre Mkachi et Kiroundou était, à vol d'oiseau, la plus courte, c'était bien Kiroundou qui devait être choisi comme but de notre voyage.

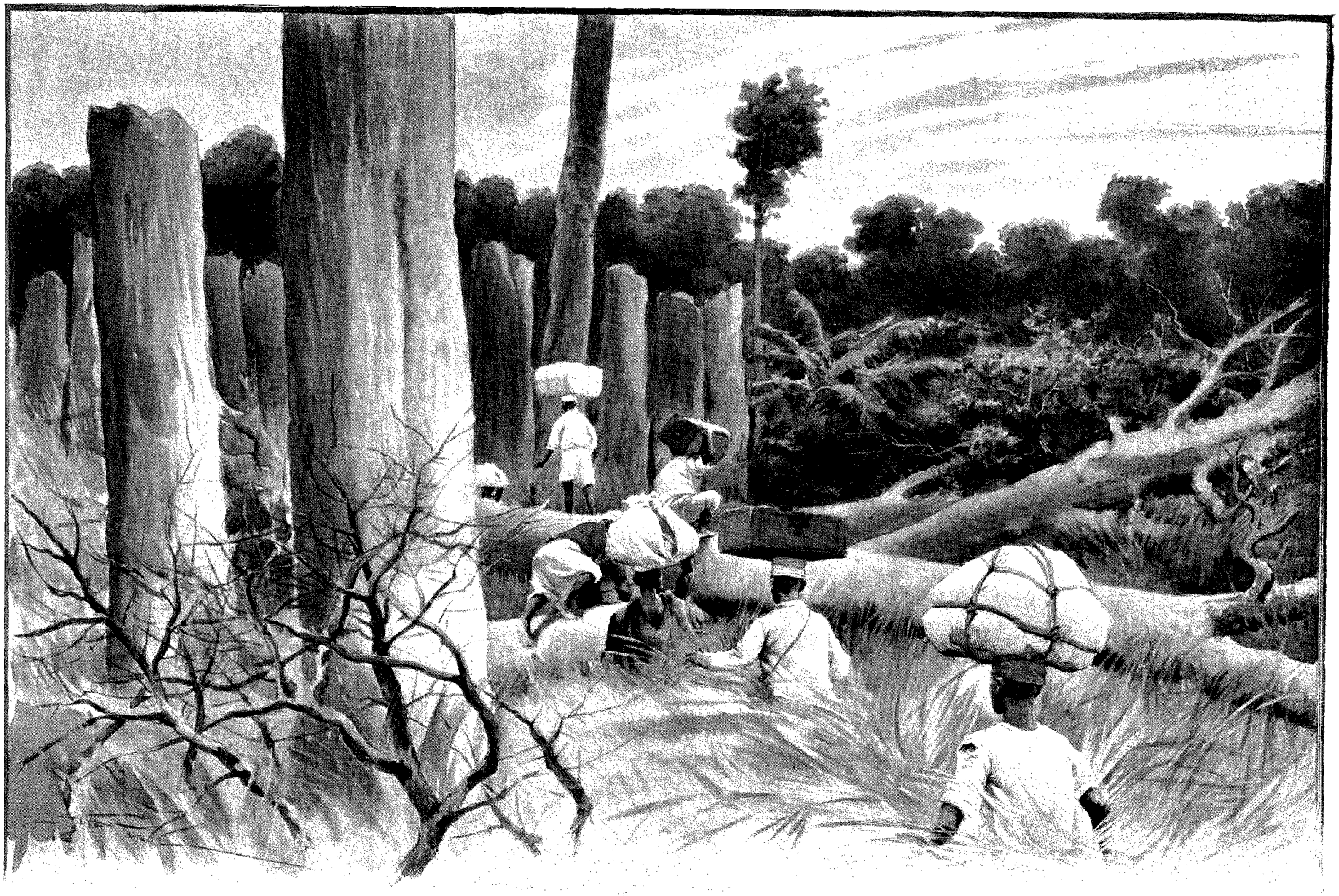


UNE RIVIÈRE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. — DESSIN DE BOUDIER.

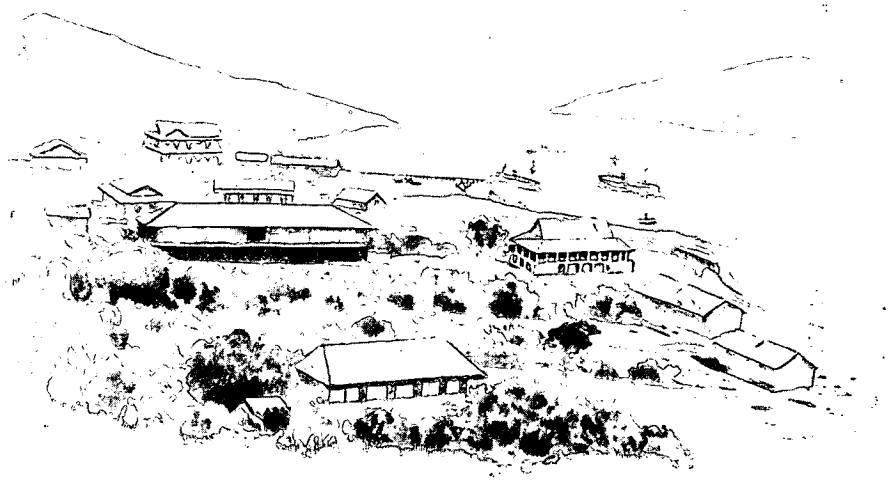
Espérons donc que les pays qui nous séparent de Kiroundou n'ont pas été complètement saccagés par la guerre, et que, sur les puissants cours d'eau que nous aurons bientôt à franchir, nous trouverons encore des pirogues qui nous permettront le passage!

En attendant, je décide que nous prendrons de nouveau ici quelques jours de repos, afin que le riz et la viande rendent à mes hommes un peu de forces, car nous n'avons pas encore fait connaissance avec les horreurs d'une région qui, à la vérité, est plane et sans montagnes, mais où l'on rencontre la forêt vierge primitive, les ténèbres d'une nuit éternelle, et les boues d'un éternel marécage.

9 août. — Pendant notre promenade quotidienne à travers Mkachi, promenade pendant laquelle



LES ABORDS D'UN VILLAGE DANS LA GRANDE FORÊT. — DESSIN D'A. PARIS.



LE VILLAGE DE MATAMI SUR LE CONGO (PAGE 59). — DESSIN DE W. KUHNERT.

Kaouaré-Ouaré avait l'habitude de nous accompagner, nous pûmes faire d'intéressantes observations sur cet État à esclaves. Les maisons sont bâties selon l'usage des Souahéli ; elles sont souvent badigeonnées en blanc et ont une salle à colonnes, où le maître de la maison reçoit ses hôtes et bavarde pendant les après-midi. La cour intérieure est entourée par les habitations des esclaves. Ceux-ci mènent une très bonne existence et ne peuvent certainement se plaindre ni d'un excès de travail aux champs, ni du manque de nourriture. Les plus solides d'entre eux sont armés de fusils à piston, reçoivent une femme prise parmi les esclaves, et souvent, dans les bois des environs, deviennent les persécuteurs les plus redoutés de leurs anciens compatriotes. Dans cette organisation sociale, tout repose sur l'esclavage. En voici l'origine. Kaouaré-Ouaré, qui a été lui-même esclave au Congo, se sauva dans les bois avec quelques audacieux Manyéma ou hommes de la côte; à l'aide des armes à feu, il s'établit dans un village où la nourriture était abondante, et, par la force ou par des promesses, il amena les indigènes à lui livrer leurs compatriotes, qui étaient des Oualegga et des Ouatembo. Les villages livrés furent ensuite attaqués et brûlés, les hommes tués, les femmes, les enfants et l'ivoire emportés. Les femmes trouvèrent leur place dans les harems des chefs ou des autres Manyéma; les enfants déjà grands furent élevés pour devenir esclaves, domestiques ou guerriers, et l'ivoire servit à payer le tribut aux grands chefs du Congo. Tout cela était inhumain et cruel, mais il faut reconnaître que le sort des esclaves pris n'était nullement à plaindre. Ils sont une « propriété » et même une « propriété de valeur », et, de même que le propriétaire d'un bon cheval le soigne attentivement, de même les propriétaires d'esclaves s'arrangent de façon à tenir leurs esclaves en bon état et capables de fournir un bon travail.

La culture du riz et l'industrie sont très florissantes à Mkachi. Sur des métiers primitifs, on tisse avec des fils d'écorce de solides étoffes de toutes les couleurs et d'un goût excellent. Il y avait à vendre sur le marché des corbeilles et des poteries de diverses espèces. Ce marché se tient habituellement dans une halle ouverte ou sur la place en plein air. Pendant notre séjour, un de mes askaris y était placé, la baïonnette au fusil, pour maintenir l'ordre. Ordinairement c'est Kaouaré-Ouaré lui-même qui juge seul tous les conflits. Pour les questions administratives et militaires, il appelle auprès de lui un conseil d'*anciens*; d'une façon générale, le rôle qu'il joue paraît avoir un caractère absolument patriarcal. Les Manyéma l'appellent *Msée*, « l'Ancien »; les esclaves l'appellent *Bouana*, « Maître ».

Son représentant, qui est en même temps ministre de la guerre et chef des chasseurs d'esclaves, est Kingombé, un vieux Manyéma rabougri, qui nous montra son revolver et nous raconta qu'il l'avait toujours la nuit sous son oreiller.

Il n'y a pas à Mkachi de mariage proprement dit : toute femme est esclave. Il n'y a pas davantage de culte religieux public. Cependant les « anciens » sont des musulmans convaincus et essayent même de faire des conversions.

Nos quelques jours de repos ont passé assez vite, et quand demain il faudra nous remettre en route, je suis convaincu que tous ne partiront qu'avec regret. Grâce à cette précaution que j'avais prise, et dont j'ai déjà parlé, de ne laisser entrer dans Mkachi aucun de mes hommes sans qu'il eût entre les mains de la monnaie d'échange, il n'y a eu aucun vol important, aucun détournement; nos gens ont vécu délicieusement et en joie; quand parfois une forte proportion rentrait à peu près ou complètement ivre, je fermais volontiers un œil, et j'étais satisfait si du moins les hommes du poste de garde restaient sobres et bons pour le service à faire.

Le nombre de nos charges a légèrement augmenté; j'ai acheté un peu d'ivoire et nous avons aussi deux charges d'armes intéressantes.

10 août. — Campement près de la maison de campagne de Kaouaré. L'Ancien nous a fait lui-même la conduite, accompagné de ses gardes du corps, qui sont d'une espèce très originale. Ce sont de belles jeunes filles, fort bien faites, vêtues de jolies étoffes bariolées. Chacune d'elles porte un fusil, et chacun de ces fusils est d'un modèle différent. Ce sont en général des fusils se chargeant par la culasse, mais en mauvais état et hors

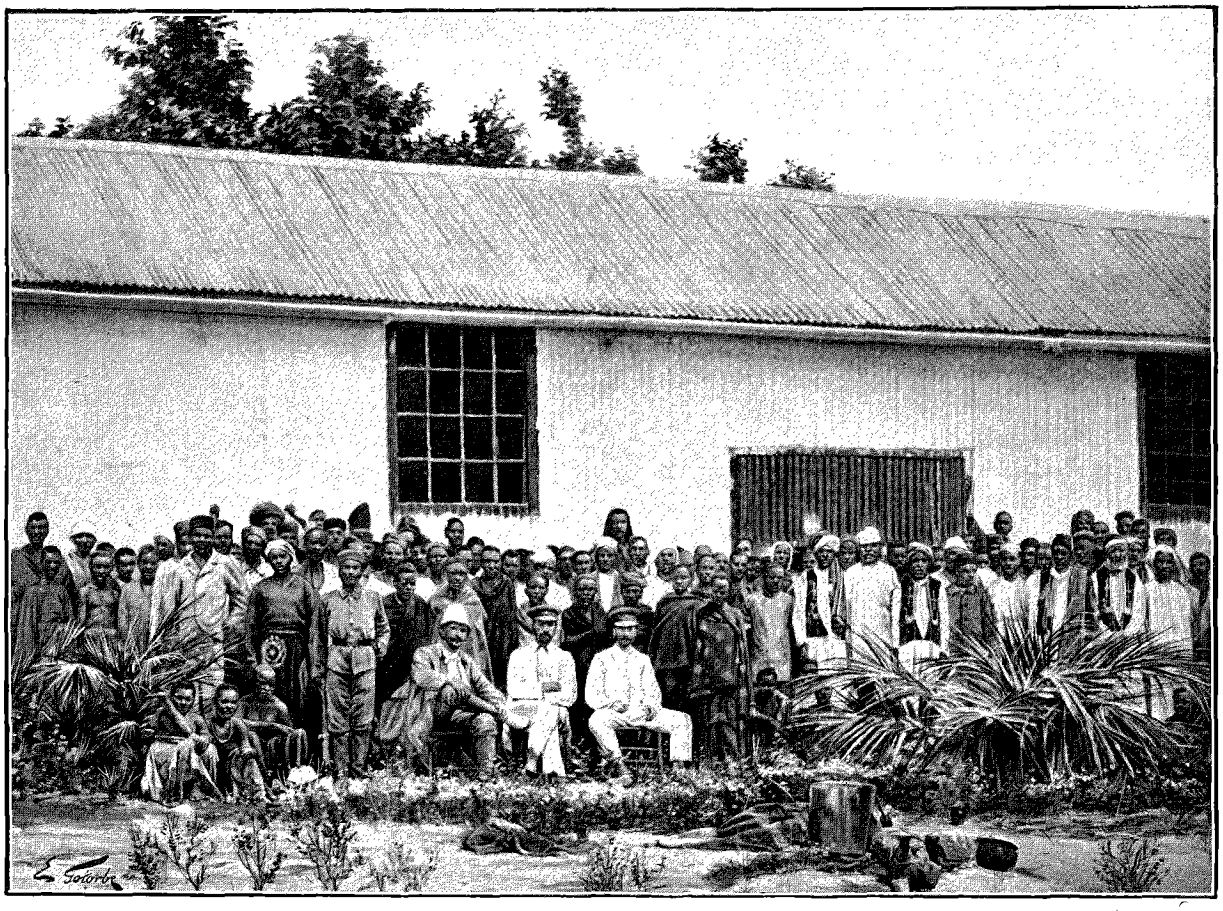
d'usage ; des winchester, des snider, des henry martini, qui sont arrivés au Congo par le Chiré ou l'Ouganda en suivant les routes de commerce. Les cartouchières sont portées à l'aide d'une courroie qui entoure le front et pend sur le dos.

Nous avons mis notre camp au milieu des immenses clairières où sont les cultures de riz de Kaouaré. Lorsqu'on veut détruire une partie de la forêt, les esclaves hommes abattent les arbres ; les souches, qui ont d'un à trois mètres de haut, restent sur le sol aussi bien que les troncs ; les femmes esclaves labourent et ameublissent la terre avec des houes. Les pluies abondantes assurent au champ une riche récolte. Il pleut toute l'année, mais il faut remarquer, comme renseignement climatologique, que c'est de septembre à avril que les pluies sont le plus abondantes. Malheureusement, le sol qui est travaillé produisant des miasmes, il y a de nombreuses fièvres. Aujourd'hui notre liste de malades en compte quinze cas.

De Mkachi au Looua, sur la carte qui a été construite à l'aide des renseignements et des relevés que nous avons recueillis, on est frappé de la quantité extraordinaire de cours d'eau, de torrents, de rivières, de ruisseaux dont le pays est couvert. Tous vont se déverser dans le Looua, qui se jette dans le Congo entre Kiroundou et Riba-Riba. D'après Borafia, notre nouveau guide, nous pourrons atteindre ses rives en quelques bonnes marches.

Ce Borafia est un des indigènes qui, lorsque les Belges ont pénétré dans le pays, se sont enfuis dans les bois et ont trouvé un refuge auprès de Kaouaré-Ouaré. Il voulait maintenant retourner à Kiroundou accompagné d'un ami et il saisit l'heureuse occasion qui s'offrait de se mettre sous la protection d'une troupe armée. Je l'avais donc accepté comme guide, mais dès le premier jour je m'aperçus qu'il n'était nullement au courant des chemins. Il avait quelques notions vagues sur les principales stations d'étapes qui pouvaient se trouver en route ; il savait, par exemple, que nous aurions à passer le Looua, l'Ozo, et un troisième grand cours d'eau ; il savait aussi que lorsqu'il avait fait ce même chemin en sens inverse — il y avait bien de cela deux ans, — il rencontrait à peu près tous les deux jours un riche village de Manyéma ; mais lorsque nous avions perdu le sentier ou quand il se divisait en deux, le bon Borafia n'en savait pas plus que moi ; nous étions alors réduits à nous confier à notre bonne chance ou à suivre le dire de quelque menteur Oualegga ou Ouabira. A combien de jours de marche se trouvait Kiroundou ? Les réponses de Borafia variaient entre 25, 40 ou 60.

Nous avons pris congé de Kaouaré-Ouaré le 11 août et nous avons marché dans la direction du nord-ouest.



LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A beaucoup d'endroits nous pouvions reconnaître les débris de grands campements de huttes, car, peu de semaines avant nous, le même sentier avait été suivi par une caravane d'Arabes, comptant plusieurs centaines d'hommes qui, comme Borafia, voulaient, la guerre étant finie, retourner au Congo. On peut s'imaginer que nous n'étions pas autrement satisfaits de cette nouvelle, car tous les vivres que le pays pouvait encore fournir avaient dû sans doute avoir été épuisés par ce passage. L'avenir ne devait que trop nous démontrer l'exactitude de cette supposition. Mais, pendant ces derniers jours, nous étions suivis par une masse de marchands qui cherchaient à faire de bonnes affaires, en maintenant à haut prix les objets qu'ils venaient offrir dans le camp. Il survint alors un événement inattendu tout à fait propre à relever nos courages. Le second jour de marche parut dans le campement un homme revêtu d'un uniforme de diverses couleurs, un large chapeau de paille sur la tête, un fusil au bras, qui, prenant avec raideur la position militaire, me salua en trois langues, en français, en anglais, et en kisouahéli. Notre étonnement ne fut pas mince, d'autant plus que nous remarquâmes que l'un de ses deux compagnons portait un drapeau bleu à étoile jaune, les couleurs de l' « État du Congo ». Salim, tel était le nom du chef de cette petite patrouille, nous raconta qu'il était venu en vingt jours de marche rapide de Nyangoué à Mkachi à travers la forêt; il était chargé par le commandant belge de recouvrer le tribut d'ivoire qui était dû par Msenghé (nom véritable de Kaouaré-Ouaré). Il était arrivé quand nous venions de partir, et il avait été assez intelligent pour courir après nous. Quand nous lui eûmes rendu son salut, devenant extrêmement bavard, il nous raconta que, déjà par Roumaliza, on connaissait au Congo notre arrivée et que Bouana Fimbo Mbili (nom donné au baron Dhanis) lui avait ordonné de *nous souhaiter la bienvenue dans l'État du Congo.*

Quoiqu'il y eût beaucoup de mensonge dans les affirmations de ce Salim, M. de Gœtzen pouvait dès lors se considérer comme étant de nouveau en relation avec les Européens installés au Congo, et nous arrêterons ici la traduction de son récit. La caravane, cependant, avant de revoir l'Océan, eut encore à triompher de difficultés nombreuses, que nous devons indiquer en quelques mots.

Après avoir franchi le Looua, « la mère » des innombrables cours d'eau dont la traversée avait coûté tant de fatigues, on retrouva l'interminable forêt, toujours aussi monotone, toujours aussi fangeuse. Les exhalaisons des vases fétides multiplièrent les cas de fièvre parmi les porteurs et beaucoup perdirent le peu de forces qui leur restait. Pour diminuer le nombre des charges, M. de Gœtzen dut enfouir secrètement un assez grand nombre de caisses de cartouches, qui pourtant pouvaient être, un jour ou l'autre, bien nécessaires. Les bananes étaient devenues presque la seule nourriture des gens de la caravane, et elles étaient de plus en plus difficiles à découvrir, le pays ayant été ruiné et ravagé par la dernière guerre. On ne pouvait guère les trouver que dans les environs des villages, en général très misérables, et dont il n'était parfois possible de s'approcher qu'au prix de fatigues épuisantes. En effet, tout autour, on rencontrait d'énormes accumulations de troncs d'arbres, enchevêtrés les uns dans les autres, auxquels s'emmêlaient des touffes épaisses de toutes les plantes grimpantes et rampantes qu'il est possible d'imaginer. Ces amas d'arbres étaient-ils restés à terre parce que leur enlèvement aurait donné trop de peine, ou bien constituaient-ils une défense? Il était difficile de le deviner. Par suite de tous ces obstacles, sans cesse renaissant sous mille formes diverses, la marche se ralentissait chaque jour, d'autant plus que la nourriture devenait de plus en plus mauvaise. Il fallut enfin sacrifier les animaux qui formaient la dernière réserve, mais les bœufs n'avaient plus que la peau et les os, et les caravaniers se disputèrent avec avidité chaque goutte de sang. Le mulet du docteur Prittwitz fut immolé à son tour et l'on pensa un instant à tirer parti du chien de la caravane, le cher Teck, qui cependant échappa au sacrifice, et eut l'honneur de traverser sain et sauf l'Afrique entière, tout comme ses maîtres.

Enfin, après avoir cruellement souffert de la faim et vu succomber bon nombre de porteurs, M. de Gœtzen, ayant franchi le Louvouto, atteignit la région soumise complètement à la domination européenne.

Sur les bords du Louvouto, la paix semblait avoir été rétablie depuis longtemps. Les Manyéma étaient retournés dans leurs anciennes possessions et commençaient de nouveau à planter et à cultiver; la seule modification apportée à leur existence, c'était d'avoir changé de maîtres; ils étaient jadis obligés de payer tribut et d'être au service de leurs dominateurs *arabes*; ils payent maintenant, à des dates fixes, leurs impôts en ivoire et en riz aux *Européens* restés vainqueurs dans les stations du Congo et ils jouissent, en échange, de la protection du pavillon bleu et jaune de l'État du Congo.

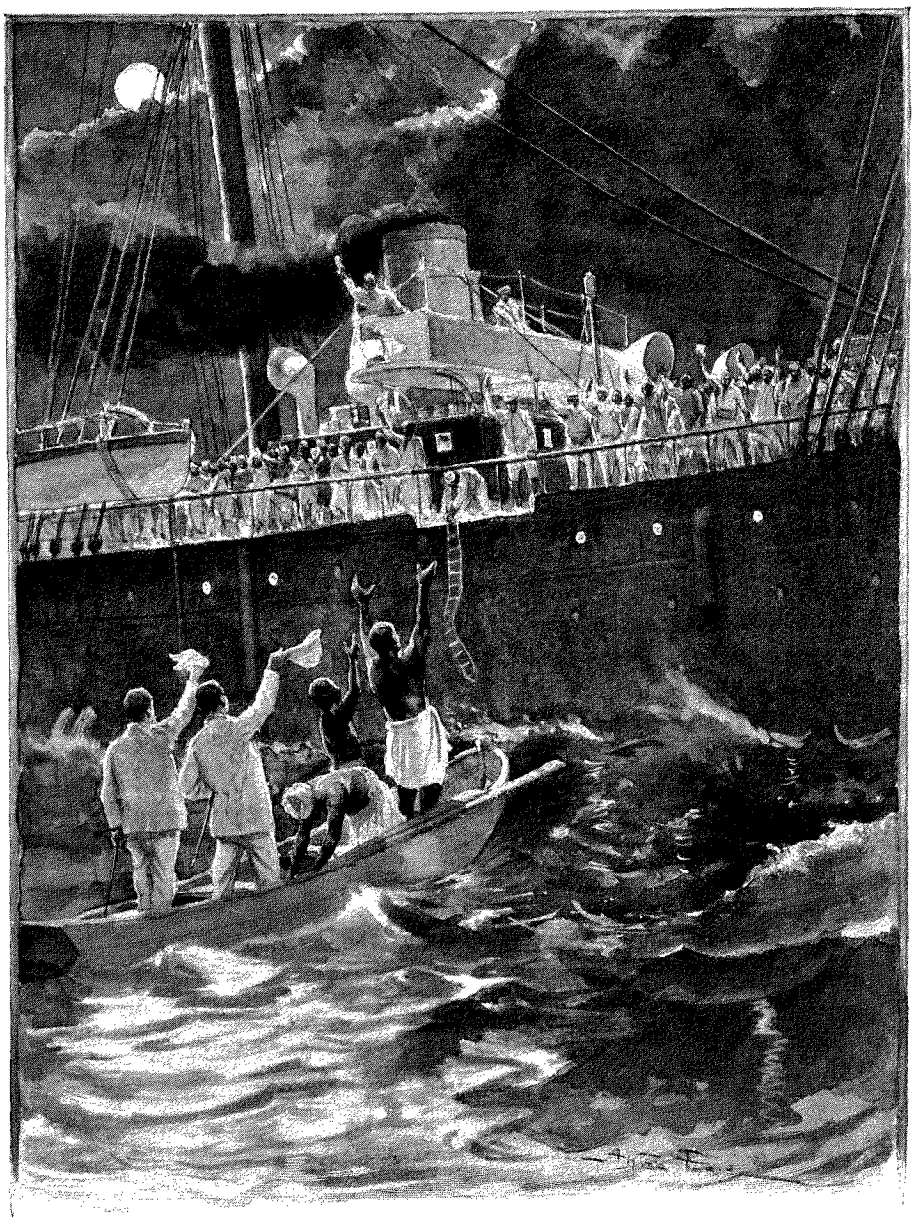
A Sichényongo, le mouvement et l'activité des affaires avaient déjà repris leur vie ancienne. On avait rebâti en partie les maisons de terre qui étaient tombées; de belles et régulières plantations de patates s'étendaient derrière les habitations, rangées en cercle autour d'une place bien battue comme une aire. La clairière, taillée dans la forêt par les gens de Sichényongo, était d'une étendue considérable; on sentait qu'on était vraiment sorti de la « forêt » et que l'on rentrait dans le mode d'existence d'un pays ouvert.

Le soleil des tropiques lançait de nouveau toute la flamme de ses rayons et séchait à fond les tentes, les habits et les bagages, qui, trempés par la pluie depuis des semaines, traînés à travers les marécages, étaient sur le point de pourrir complètement. Les caravaniers purent s'étendre, couchés sur le dos, au plein soleil, ou bien chanter et causer avec les Manyéma, qui parlaient leur langue, et ils eurent bientôt oublié ainsi toutes les souf-

frances des jours passés.

Le 16 septembre, on reçut la nouvelle qu'un messager attendait l'expédition dans un village voisin. M. de Gœtzen avait à cœur de paraître dans un état à peu près présentable, et il fit distribuer à ses hommes toutes les étoffes qui lui restaient. Quant aux askaris, on travailla à leur préparer de nouveaux uniformes, confectionnés par des tailleurs de la caravane, les femmes ne s'occupant jamais de ce genre de travail.

Le 17 septembre fut le jour où M. de Gœtzen put toucher la main d'un Européen, M. Simon, employé de l'État indépendant du Congo. Quatre jours plus tard, à 2 heures et demie, la tête de la caravane, arrêtée sur une petite hauteur, apercevait à quelques kilomètres une vaste étendue d'eau : c'était le cours puissant du Congo !



LES ADIEUX À BANANA. — DESSIN D'A. PARIS.

Dès lors il n'y eut plus de traînards, il n'y eut plus d'arrière-garde ; il fallait plutôt contenir l'ardeur de la marche. Ce n'est pas sans une certaine fierté que M. de Gœtzen considérait sa troupe d'askaris dans leurs uniformes neufs, car elle avait, malgré toutes les misères endurées, conservé une attitude vraiment militaire. Tous les porteurs se rangèrent en colonne bien ordonnée. « Nous nous mîmes, dit gaîment le chef de l'expédition, à la tête de notre bataillon de soldats, avec nos serviteurs revêtus de leurs beaux habits de fête, et nous avançâmes ainsi à travers les champs richement cultivés. Arrivés à un village, nous fûmes reçus par plusieurs Arabes au noble costume ; nous traversâmes la place devant la salle de réunion et, en quelques pas, nous arrivâmes sur la rive du Congo, qui roulait vers le nord, dans son large lit, ses flots aux teintes sombres. Un commandement militaire retentit : trois salves ébranlèrent les airs, annonçant notre arrivée au commandant belge qui était à Kiroundou. L'écho, traversant le fleuve, nous renvoya nos salves comme un roulement de tonnerre.... Ainsi s'accomplit, neuf mois exactement après notre départ de la côte orientale, notre rentrée dans la civilisation. »

Toutes les autorités de l'État du Congo rivalisèrent de zèle pour fournir à M. de Gœtzen ce qui lui était nécessaire comme vivres et comme campements.

A la station des chutes Stanley, on fut reçu de la façon la plus courtoise par le commandant Lothaire, qui préparait alors son exploration de l'Ituri. Le gouverneur général Wahis ne fut pas moins aimable et moins utile pour aider M. de Gœtzen à gagner la côte en traversant les montagnes du littoral, traversée qui ne fut pas sans offrir encore de nombreuses fatigues.

Le 4 décembre, la caravane quittait Matadi et descendait le Congo sur un petit bateau à vapeur pour

atteindre Boma. Le gouverneur général était persuadé que M. de Gœtzen, arrivé à Boma, serait obligé d'y faire un assez long séjour, avant de pouvoir embarquer ses indigènes, car des bateaux à vapeur européens se dirigeant du côté de Pagani ne passaient que bien rarement, et « il faudrait une chance extraordinaire, disait-il à M. de Gœtzen, pour qu'une occasion de ce genre s'offrît dans un délai assez rapproché ».

« S'il s'agit de chance, lui répondit M. de Gœtzen, j'ai tout espoir, car la chance la plus heureuse m'a constamment accompagné pendant tout le cours de mon expédition : elle ne m'abandonnera certainement pas au dernier moment.... »

Et, en effet, en arrivant à Banana, M. de Gœtzen trouva, *le jour même*, dans le port, un bateau à vapeur anglais, l'*Oronsay*, qui faisait du charbon et qui allait repartir pour se rendre à l'île de la Réunion.

Ce bateau n'avait pas de chargement, et il consentit, sans aucune difficulté, à prendre à son bord les hommes de la caravane, au nombre de plus de deux cents, pour les transporter immédiatement sur la côte de l'Afrique orientale allemande, en faisant le tour du continent par le cap de Bonne-Espérance.

Cette navigation eut lieu sous la conduite du docteur Kersting, MM. de Gœtzen et de Prittwitz devant rentrer en Europe directement.

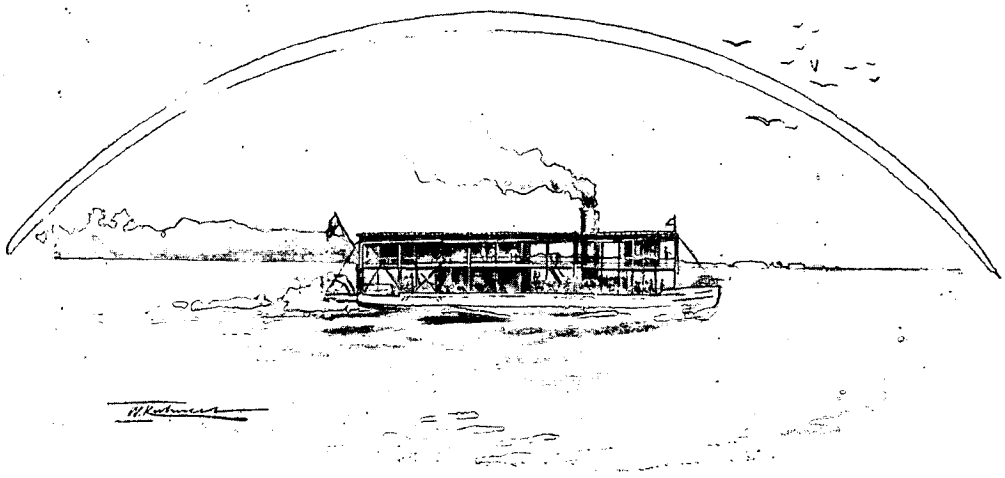
La séparation se fit au port de Banana, le 11 décembre, à minuit.

« Les braves gens qui avaient été nos fidèles compagnons pendant une année, raconte M. de Gœtzen, se tenaient debout en longues files sur le pont. Nous serrâmes la main à chacun d'eux, soldats, porteurs de charges ou serviteurs. Nous fîmes un adieu cordial au Docteur, en souhaitant qu'il eût une traversée favorable, et qu'il nous fût donné de nous revoir gaiement tous trois dans notre patrie. Puis nous descendîmes par l'échelle de corde.... Éclairées par la lueur brillante de la lune, ces longues rangées de formes humaines revêtues de blanc se détachaient vivement au-dessus de la coque noire du navire.... Nous entendîmes encore retentir les cris : *Koua-héri, Bouana, Koua-héri!* « Adieu, Maître, adieu!... » puis l'*Oronsay* disparut dans les ombres de la nuit, et notre embarcation reprit sa direction vers le phare étincelant du port de Banana.... Notre voyage sur la terre d'Afrique était terminé. »

Peu de jours après, M. de Gœtzen, accompagné de M. de Prittwitz, s'embarquait pour Lisbonne et rentrait rapidement en Allemagne, ayant la satisfaction d'avoir rempli très heureusement le programme qu'il s'était tracé à son départ : apporter des notions nouvelles et précises sur trois points importants de la région qu'il voulait explorer : le Rouanda, le volcan Kirounga, le lac Kivou.

Le récit qu'on vient de lire montre que le nom de M. de Gœtzen a le droit de rester attaché à l'histoire géographique de cette portion du continent noir.

Traduit par E. D.



BATEAU À VAPEUR SUR LE CONGO.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MAJUNGA. DÉBARQUEMENT D'UN BATAILLON — DESSIN D'A. PARIS.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

I

Brusque départ. — Diego-Suarez et la montagne d'Ambre. — Nossi-Comba. Anjouan. — Le choix du sanatorium.



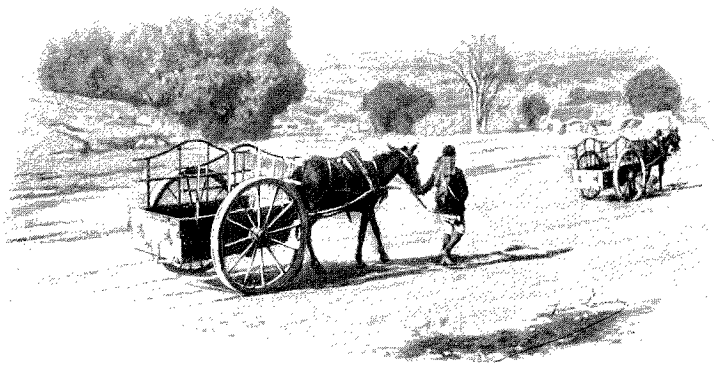
COULI KABYLE. — DESSIN DE RONJAT.

Le 8 décembre 1894, le Ministre de la Guerre m'envoyait brusquement l'ordre de m'embarquer pour Madagascar, avec le commandant du génie Magué, sur le paquebot *Iraouaddy* partant le 12 du même mois de Marseille. Il nous donnait mission de choisir l'emplacement et de préparer l'installation d'un sanatorium de 500 lits destiné à recevoir les convalescents du Corps expéditionnaire, et il nous invitait, avant d'arrêter définitivement notre choix, à visiter la montagne d'Ambre, les Comores, Mayotte et Nossi-Bé.

Nous touchons le 31 décembre à Zanzibar, le 3 janvier 1895 à Mayotte. Le 5 janvier l'*Iraouaddy* double le cap d'Ambre et jette l'ancre dans la baie de Diego, en face de la ville d'Antsirane, chef-lieu de la colonie de Diego-Suarez. Antsirane ne paraît pas très florissante : située à l'extrême pointe de Madagascar, dans une région pauvre, à peine peuplée, elle est trop éloignée des routes que suivent les convois pour aller des hauts plateaux à la côte; ses habitants, n'ayant pas confiance dans son avenir, n'osent pas engager leurs capitaux et ne font rien pour s'y fixer d'une façon définitive. Le voyageur est tout de suite renseigné sur cet état des esprits en parcourant les rues de la ville : presque toutes les constructions ont l'air d'être provisoires; à part l'habitation du gouverneur, celle du chef du génie, le commissariat et les casernes, les maisons sont construites en planches ou en matériaux démontables, comme si leurs propriétaires s'attendaient à abandonner d'un moment à l'autre la colonie.

La montagne d'Ambre est éloignée de Diego d'environ 35 kilomètres; la route qui relie ces deux points, et

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*



UNE VOITURE LEFEBVRE. — DESSIN DE J. LAVÉE

qu'on nous disait être praticable aux voitures, est tout entière à faire; elle coûterait 300 000 francs, exigerait dix mois de travail et au moins 400 terrassiers, alors que nous devons être prêts en trois mois, et qu'il est impossible de recruter à vingt lieues à la ronde plus de 100 travailleurs.

Rien à tenter de ce côté pour notre mission : nous nous embarquons le 12 janvier sur la canonnière le *Gabès*, commandée par le lieutenant de vaisseau Serpette, et, après une traversée assez mouvementée, nous arrivons le lendemain vers 2 heures de l'après-midi en rade d'Hellville, chef-lieu de la colonie de Nossi-Bé, dont dépend Nossi-Comba.

A peine débarqués, nous recevons de M. l'administrateur principal François qui gouverne Nossi-Bé au nom de la France l'accueil le plus cordial. Il veut nous guider lui-même dans nos excursions et il vient nous chercher le lendemain matin dans sa propre baleinière pour nous conduire à Nossi-Comba, séparée de Hellville par un assez long bras de mer.

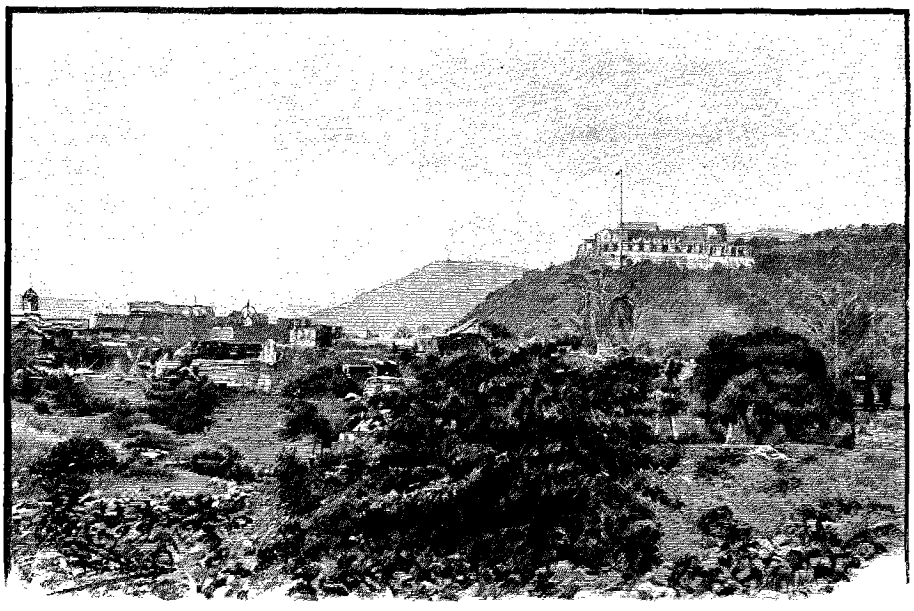
Nossi-Comba, dont le nom malgache signifie « l'île aux Makis », est une petite île en forme de pain de sucre qui ne mesure pas plus de 20 kilomètres de tour; nulle part, sur les plages de sable fin qui l'environnent, on ne voit de palétuviers, ni de marais; son sol, de granit compact doublé d'une couche d'argile rouge, est presque partout recouvert d'épaisses forêts. Constamment balayée par les brises du large, elle offre un séjour très agréable et très salubre.

L'île est très habitée : de distance en distance nous distinguons des agglomérations de cases basses, perdues au milieu des arbres.

Devant ces cases, recouvertes de feuilles de ravenale, les femmes sont occupées à piler le riz et le maïs dans de grands mortiers de bois; quelques-unes ont sur le dos un petit enfant à la mamelle; il est fixé dans un des plis du vêtement et il suit sans protester tous les mouvements de la mère.

Les indigènes que nous rencontrons s'inclinent à demi devant nous en portant la main à leur front pour nous souhaiter la bienvenue; ils paraissent d'humeur fort douce. Ils adorent l'administrateur, qui les connaît presque tous et auquel ils font un accueil enthousiaste.

Pendant une halte, je vois deux fillettes sakalaves fort occupées à un jeu très original qui m'a vivement intéressé; elles l'appellent *katch*, du nom d'une liane qui fournit les très jolies graines grises employées pour ce divertissement; pour jouer au katch, on se sert d'une petite planchette rectangulaire en bois de manguier, creusée de trente-deux godets; les graines rondes de la liane forment les jetons; la marche de ces jetons rappelle à la fois le jeu de dames et celui du jaquet.

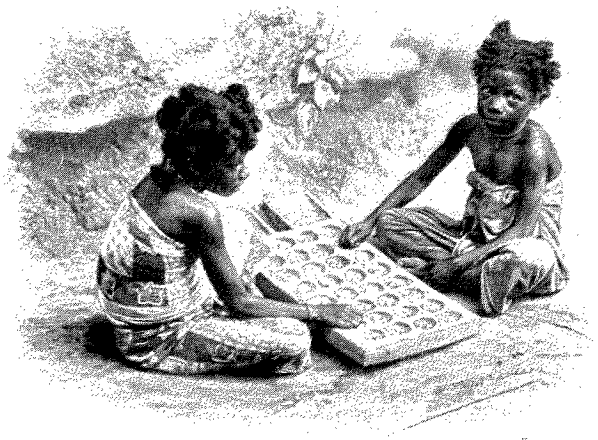


ANJOUAN : LE FORT DE MOUSSAMOUDOU. — DESSIN DE BOUDIER.

La petite île aux Makis est admirablement placée pour l'installation d'un sanatorium, et nous commencerions immédiatement les travaux si nos instructions ne portaient que nous devons, avant de nous décider, visiter les Comores, et principalement Anjouan.

Après quelques jours passés à Hellville à attendre l'arrivée du bateau que nous avons demandé au commandant Bienaimé, chef de la division navale de l'océan Indien, pour nous conduire aux Comores, nous appareillons pour Anjouan, le 26 janvier, et

le 27 du même mois nous jetons l'ancre en face de Moussamoudou, capitale de l'île. Vue du port, Anjouan est très jolie avec ses contreforts profondément ravinés qui s'élèvent en étages successifs jusqu'à un massif central couronné de forêts inexplorées. Au pied de ces gigantesques gradins, Moussamoudou baigne dans la mer ses blanches murailles crénelées, flanquées de tours.



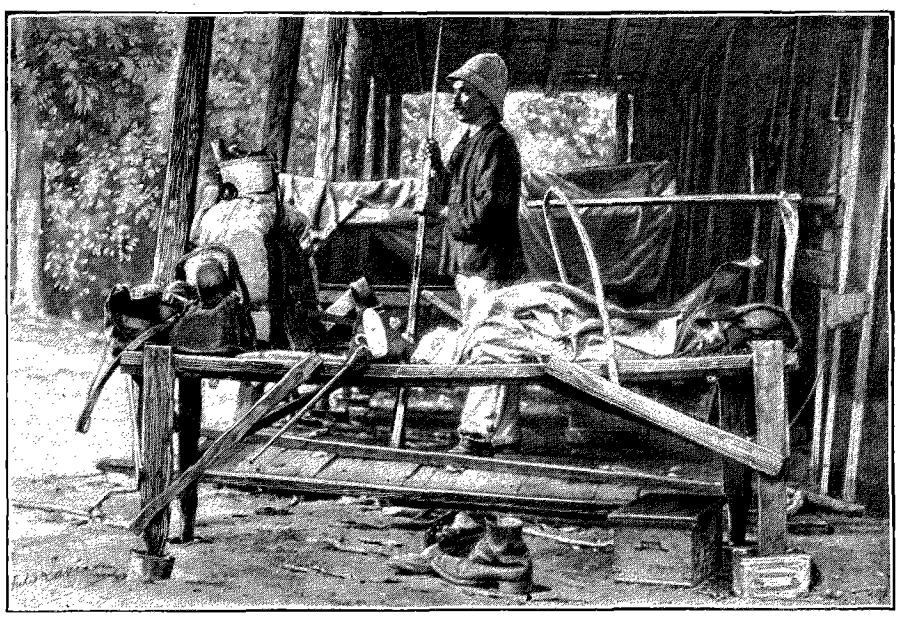
NOSSI-COMBA. — PETITES JOUEUSES DE « KATCH ». DESSIN DE J. LAVÉE.

Toute la journée du lendemain est consacrée à parcourir l'île et à faire visite au sultan Mohamed Selim. Anjouan, malgré sa rade foraine, très peu sûre pendant les mois d'été, nous a beaucoup séduit, à cause de son aspect riant et de ses sources abondantes; mais elle est bien loin du parcours habituel des courriers, la main-d'œuvre y est rare et les ravitaillements n'y seraient pas très faciles. Aussi avons-nous hâte de rentrer à Nossi-Comba, que nous choisissons définitivement pour l'établissement du grand sanatorium projeté. Le port large et sûr de cette île permettra en tout temps le débarquement des malades; elle est en communication régulière avec Majunga, non seulement par le grand courrier de France, mais encore par un petit paquebot annexe des Messageries Maritimes. La proximité d'Hellville rendra extrêmement facile le ravitaillement du sanatorium et son installation sera rapide grâce aux nombreux ouvriers indigènes et aux contremaîtres créoles que le résident peut immédiatement nous fournir. Il ne faut pas oublier en effet que nous devons être prêts pour l'arrivée du Corps expéditionnaire, que le commandant Magué représente le seul agent technique venu de France, et qu'il lui est impossible en si peu de temps de former sur place avec les indigènes les terrassiers et les constructeurs qui sont nécessaires pour tracer les routes et créer les vingt-quatre bâtiments de notre grand hôpital de convalescents.

II

Départ pour Majunga : le quartier européen et la ville indigène. — Installation chez un Indien. Le restaurant des Frères Provençaux.
L'hôpital. — Les cantonnements; couchettes improvisées. — Le climat. — L'alimentation. — Les moustiques.

7 avril. — Il y a deux mois que nous sommes installés à Nossi-Comba ; grâce à l'énergique activité du commandant Magué, une belle route de 5 kilomètres de longueur monte de la plage jusqu'à un éperon surplombant la mer à 500 mètres d'altitude, où s'élèvent en étages les baraques du sanatorium, bien ventilées de toutes parts par la brise salubre et rafraîchissante du large.



UN LIT DE TROUPIER (PAGE 66). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Les médecins désignés pour faire le service de l'hôpital sont arrivés par le dernier paquebot; notre mission est terminée ici, et nous partons ce jour même pour Majunga, quittant avec regret cette colonie de Nossi-Bé si hospitalière où nous avons fait un séjour qui comptera parmi nos meilleurs souvenirs de campagne.

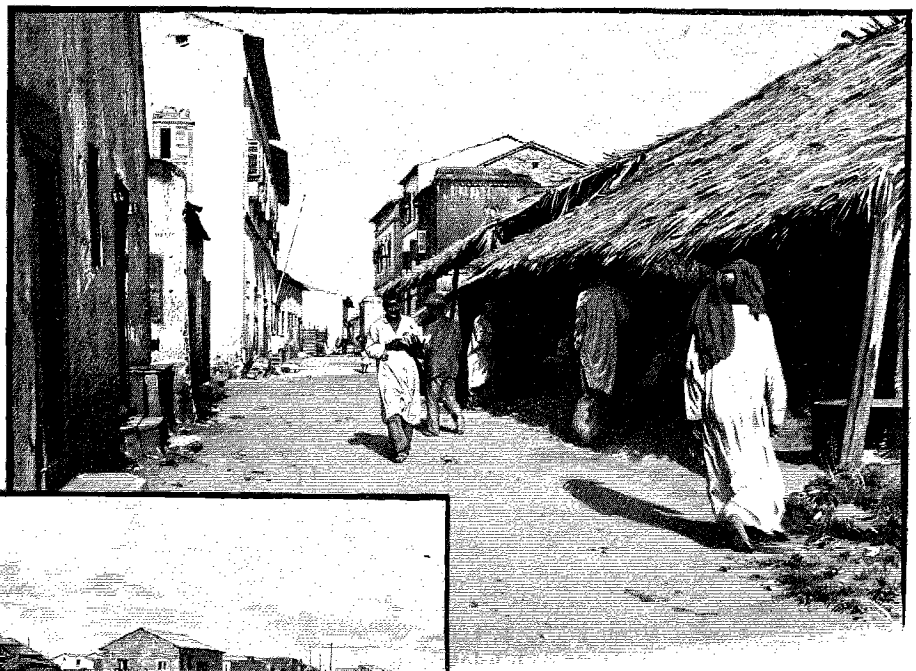
Le lendemain, 8 avril, vers 3 heures du soir, nous apercevons la pointe de Majunga; peu à peu la côte devient plus distincte et bientôt nous pénétrons dans la baie de Bombetok. La ville est construite le long du

rivage à l'extrême pointe nord de cette baie; elle est adossée à une série de collines qui, vues du large, ont exactement le profil d'un immense caïman couché sur les flots. La tête du caïman est couronnée par un petit fortin qui tombe en ruines; sur son dos est construit le Rouvre ou fort hova, entouré de beaux manguiers qui se détachent sur le ciel.

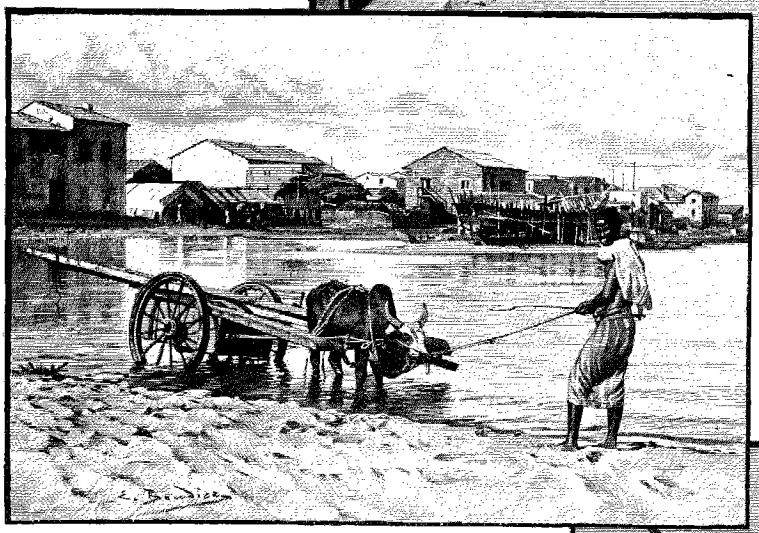
La baie de Bombetok est large et profonde, mais la marée s'y fait fortement sentir et ses eaux sont agitées de continuels remous qui gêneront beaucoup le débarquement des chalands.

Majunga comprend deux parties principales : le quartier européen et la ville indigène. Le quartier européen commence à une large plage de sable qui s'avance au loin dans la baie et dont la surface augmente chaque jour; il est composé d'une trentaine de vieilles maisons arabes construites en pierre, où logent des commerçants français et indiens, de deux mosquées, de la résidence de France et du consulat anglais. La ville indigène est formée d'une longue rangée de paillotes basses, recouvertes de feuilles, qui bordent la baie sur une étendue de près de 2 kilomètres.

Nous avons fini par nous caser, le commandant Magué et moi, chez un Indien. Nous campons tous deux dans l'unique chambre disponible de la maison, en face du colonel de Beylié, dont le logement est séparé du nôtre par une étroite cour. Nous avons dû, avant de nous installer, procéder à un nettoyage méticuleux : les murs et les poutres du plafond étaient ornés de toiles d'araignées gigantesques; les nattes qui recouvraient le carrelage servaient de refuge à une foule d'animaux variés : des fourmis, d'énormes cancrelats, des insectes de toutes formes et de toutes nuances. Nous nous en sommes à peu près entièrement débarrassés en versant partout des flots de pétrole.



RUE DE LA RÉSIDENCE À MAJUNGA.

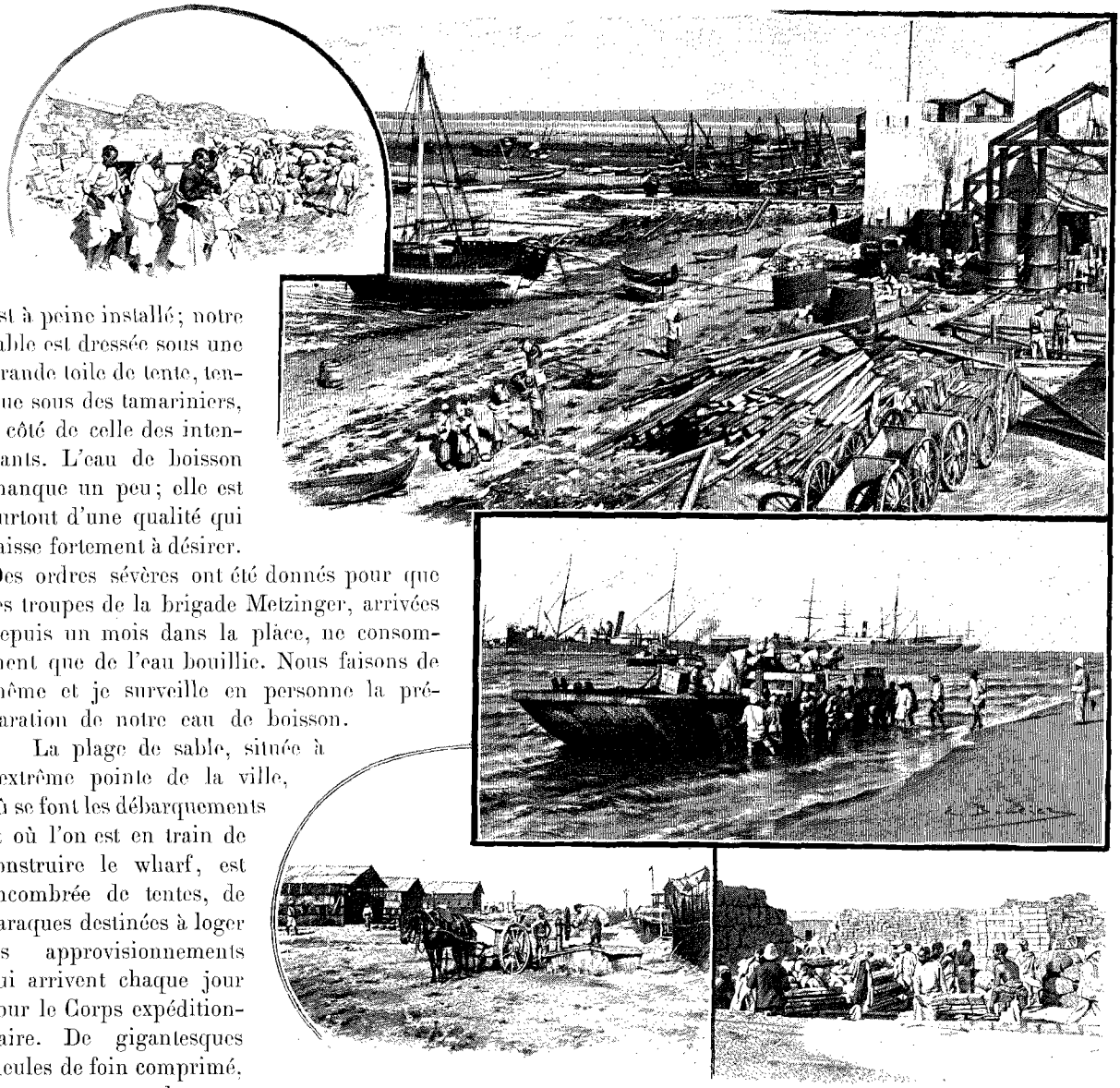


MAJUNGA :
LE QUARTIER EUROPÉEN VU DE LA POINTE DE SABLE.

Majunga offre actuellement bien peu de ressources pour l'alimentation. Nous ne disposons guère que des rations de l'administration; il nous est à peu près impossible de nous approvisionner en légumes frais, œufs, volailles. Aussi, au lieu de faire popote comme à Nossi-Comba, décidons-nous d'aller prendre nos repas au restaurant des Frères Provençaux. L'établissement



MAJUNGA : UNE RUE DU QUARTIER INDIGÈNE.
DESSINS DE BOUDIER.



LE PORT DE MAJUNGA. — DÉBARQUEMENT DU MATÉRIEL À MAJUNGA. — DESSINS DE BOUDIER.

est à peine installé; notre table est dressée sous une grande toile de tente, tendue sous des tamariniers, à côté de celle des intendants. L'eau de boisson manque un peu; elle est surtout d'une qualité qui laisse fortement à désirer. Des ordres sévères ont été donnés pour que les troupes de la brigade Metzinger, arrivées depuis un mois dans la place, ne consomment que de l'eau bouillie. Nous faisons de même et je surveille en personne la préparation de notre eau de boisson.

La plage de sable, située à l'extrême pointe de la ville, où se font les débarquements et où l'on est en train de construire le wharf, est encombrée de tentes, de baraques destinées à loger les approvisionnements qui arrivent chaque jour pour le Corps expéditionnaire. De gigantesques meules de foin comprimé, des montagnes de sacs d'orge s'élèvent en plein air à côté des amas d'essieux et de roues de voitures Lefebvre, des caisses et des ballots entassés les uns sur les autres. C'est un fouillis indescriptible, au milieu duquel se meuvent difficilement des nuées de coulis charriant des brouettes ou de petits wagonnets montés sur rails. Le recrutement de ces coulis a été extrêmement laborieux; malgré l'activité déployée, l'argent dépensé, les nombreux agents envoyés dans tous les pays où ce recrutement pouvait se faire, les résultats obtenus ont été de beaucoup inférieurs aux besoins. Les races les plus diverses ont cependant été mises à contribution : Sakalaves recrutés à Nossi-Bé ou sur la côte ouest de Madagascar, Makoas venant de Mozambique, Kabyles exportés d'Algérie, Somalis arrivés tout récemment de Djibouti et d'Obok. Le Commandement aurait même envoyé jusqu'en Chine, si la crainte du choléra qui sévit en ce moment dans cette contrée ne l'avait pas avec juste raison arrêté. La pénurie d'auxiliaires indigènes pendant la période des débarquements et de l'organisation des colonnes va compliquer singulièrement les débuts de cette expédition, déjà si difficile par elle-même.

La ville indigène n'a pas retrouvé ses anciens habitants; dispersés lors du bombardement de Majunga, ils n'ont pas osé reparaître, moins pas peur des Français que par crainte d'être enrôlés comme travailleurs pour décharger les navires dans le port. Les tirailleurs algériens de la 1re brigade sont logés dans les cases abandonnées.

L'hôpital militaire est installé près du Rouvre, sur un plateau bien ventilé par la brise de mer, mi-partie dans un grand bâtiment en planches recouvert d'un toit de tôle ondulée, mi-partie sous des tentes du système Tollet. Il contient 100 couchettes en fer avec sommiers, matelas, draps et moustiquaires. Presque tous ces lits sont déjà occupés par des malades atteints d'affections paludéennes, et le génie est en train de monter de grandes baraques du système Espitalier pour en installer d'autres. Les reconnaissances qu'on a faites dans les marais aux

*

environs de Majunga et l'expédition sur la route de Marovoay, qui a duré trois jours, ont suffi pour remplir les formations sanitaires. Un hôpital flottant installé sur le *Shamrock*, en pleine rade de Majunga, commence également à recevoir des malades.

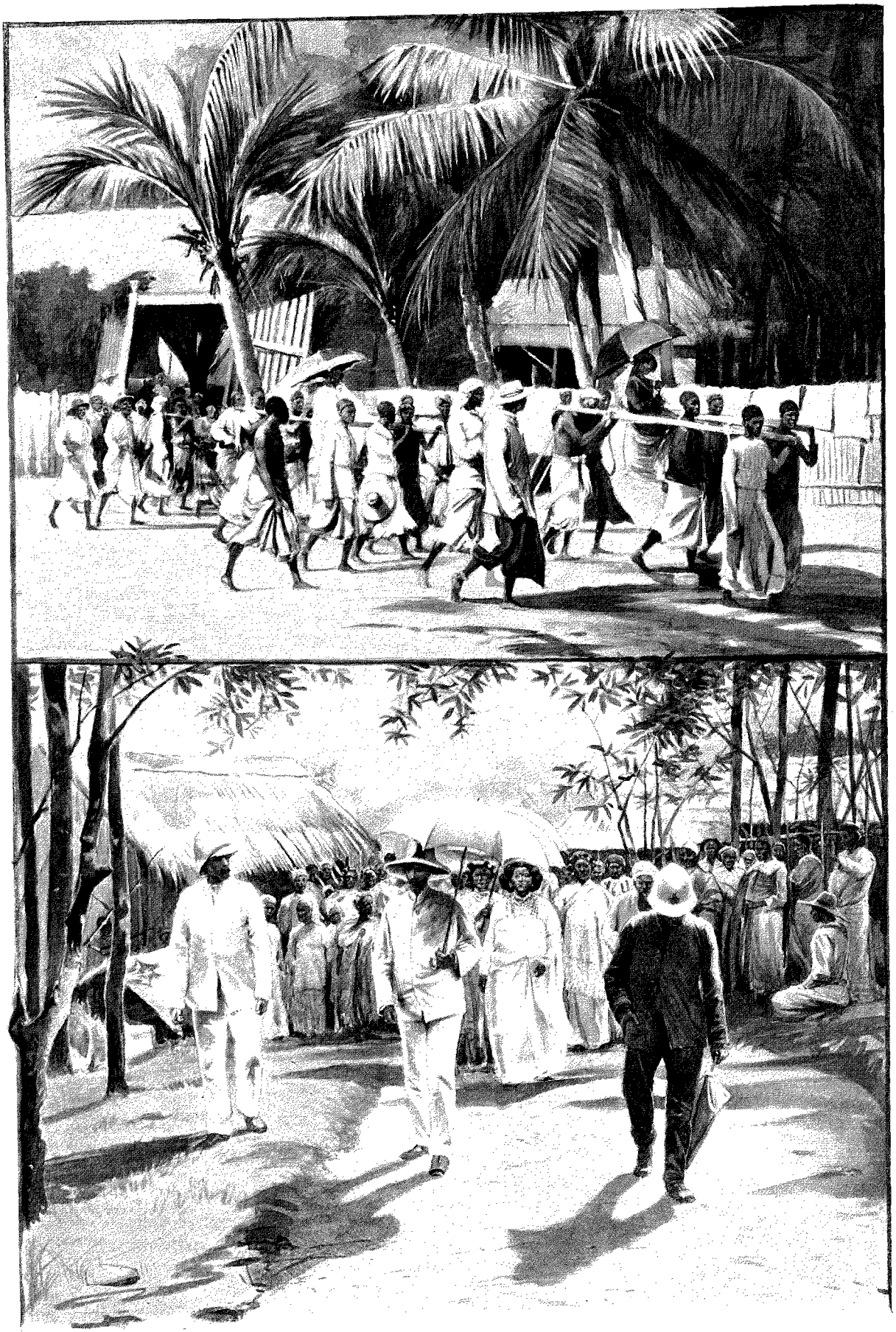
Les troupes déjà arrivées sont installées dans trois cantonnements principaux : les soldats d'infanterie de marine sont au Rouvre, à côté de l'hôpital, les tirailleurs algériens dans la ville indigène, enfin entre les deux s'étendent les campements de l'artillerie et du génie. Ces derniers sont extrêmement pittoresques : le terrain qu'ils occupent est ombragé par de magnifiques manguiers et par des baobabs, dont les troncs ventrus ressemblent à des bouteilles énormes. Tout autour, la campagne est parsemée de tombeaux musulmans en pisé badigeonnés de chaux, et de tombes sakalaves, reconnaissables seulement aux tas de pierres ovalaires qui marquent leurs emplacements. La plupart des soldats sont cantonnés dans des cases malgaches; rien n'est plus curieux que de visiter une de leurs installations. On leur a recommandé, avec juste raison, de ne jamais coucher par terre, mais l'administration pouvait leur fournir seulement une toile imperméable, une couverture, un sac à paille et une moustiquaire, et ils ont dû s'ingénier pour faire le reste.

Les plus habiles se sont construit des lits de camp avec quatre piquets et des planches; ils ont placé, par-dessus, leur moustiquaire tendue sur de petites baguettes flexibles courbées en demi-cercle. A d'autres, on a prêté des brancards d'ambulance, qu'ils ont montés sur des pieux ou même suspendus aux poutres du toit avec des cordes. Le directeur du service de santé au Ministère de la Guerre a eu l'heureuse pensée d'envoyer pour cet usage 6000 de ses brancards réglementaires, qui rendent ici les plus grands services. C'est à la fin de la sieste qu'il faut visiter les casernements. Beaucoup de soldats dorment encore allongés, les uns sur le dos, les autres sur le ventre, dans les postures les plus bizarres. L'un, dont le lit est un peu court, est replié en chien de fusil; un autre a mis son sac sous sa tête en guise d'oreiller. Toutes les couchettes qui appuient sur le sol ont les pieds placés dans des boîtes de conserve remplies d'eau pour éviter les fourmis.

Il y a 36 degrés à l'ombre dans l'intérieur de notre chambre, qui est cependant une des plus fraîches et des mieux ventilées de Majunga. Jamais, à Nossi-Comba, nous n'avons eu une température pareille. La peau est constamment humide; nous vivons dans un perpétuel bain de vapeur, et, dans nos lits, la nuit, nous avons la sensation désagréable du drap mouillé collé au corps. Dans ces pays intertropicaux, le poumon et le rein fonctionnent relativement peu; c'est la peau qui est surtout chargée de maintenir l'équilibre entre la température intérieure du corps et celle de l'atmosphère. Aussi les indigènes savent-ils faciliter son fonctionnement par des ablutions



LA REINE BINAO ET SA SŒUR RAVI (PAGE 71). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VISITE DE LA REINE BINAO À NOSSI-COMBA (PAGE 70). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL

et des lotions générales fréquentes. L'Indien chez lequel nous sommes logés a, comme tous ses compatriotes, une petite salle de douches dans laquelle se trouve en permanence un tonneau rempli d'eau. J'ai pris l'habitude de passer matin et soir dans ce local et je m'en trouve admirablement.

C'est égal, nos chefs ont bien fait de ne pas commencer trop tôt la marche en avant. Quelques jours avant notre arrivée à Majunga, le général Metzinger avait prescrit une reconnaissance offensive vers Marovoay, à laquelle a pris part toute l'avant-garde du Corps expéditionnaire. Les troupes, parties moitié par eau, moitié par la route de terre, se sont avancées jusqu'à très peu de distance de Marovoay, à environ 65 kilomètres de Majunga. La colonne qui marchait par terre a éprouvé de très grandes difficultés à faire la route; la saison des pluies était à peine terminée et, dans certains endroits où nous passerons presque à pied sec dans un mois, les soldats ont eu de la vase jusqu'au-dessus des genoux. La reconnaissance a été d'ailleurs effectuée presque sans coup férir : trois hommes seulement ont été légèrement blessés. Les troupes sont rentrées à Majunga, après avoir laissé une garnison solide dans deux points importants : à Maévarane, village situé à 35 kilomètres environ de Majunga sur la route de Tananarive, et à Mahabo, autre village plus avancé encore, mais placé sur la rive gauche de la Betsiboka.

Jusqu'à présent Majunga a pu être approvisionnée régulièrement en viande fraîche, grâce aux immenses troupeaux de bœufs à bosse nourris sur la Grande-Terre. On tue chaque jour pour le Corps expéditionnaire un certain nombre de ces bœufs; leur viande est saine, de bonne qualité, mais un peu dure. Les animaux de boucherie sont parqués sur la plage, à l'ouest de la ville, et l'abattoir militaire est installé tout près de là, entre deux dunes de sable. Deux grandes bigues placées côte à côte servent pour suspendre les animaux. Les bœufs, attachés par les cornes à une corde, sont amenés sous les bigues, renversés sur le sol et égorgés par les bouchers. On ne les assomme pas, parce qu'un grand nombre de soldats et de coulis du Corps expéditionnaire sont musulmans et ne peuvent manger que de la viande d'animaux tués par égorgement.

Malheureusement on ne peut trouver à Majunga le moindre légume vert; c'est une grosse privation. L'autre jour, au restaurant, on nous a servi sous le nom de salade les feuilles vertes de je ne sais quelle plante dure et amère, que nous avons trouvée délicieuse. J'ai vu des soldats qui essayaient d'accommoder au vinaigre de jeunes pousses d'herbe recueillies dans la brousse voisine : décidément l'homme est surtout végétarien.

19 avril. — Les préparatifs de la marche en avant sont plus longs qu'on ne l'aurait voulu et nous en avons pour quelque temps encore avant que le gros des troupes prenne la route de Tananarive. Le général Metzinger se trouve aux prises avec de réelles difficultés, dont il triomphera à coup sûr, mais qui le retardent. Il y a d'abord la question des coulis, qui est loin d'être résolue. Il en faudrait 10 000; jusqu'à ce jour, malgré toute l'activité déployée, il en est arrivé 2 000 au plus. Il y a aussi les voitures Lefebvre, dont il faut bien se servir, faute de mieux. Il en arrive par tous les bateaux, mais pour qu'elles roulent il faut leur faire une route meilleure que les exécrables pistes frayées par les porteurs de ce pays. C'est le Corps expéditionnaire qui devra créer cette route au fur et à mesure de la marche en avant; cette marche sera bien ralentie, car, si les mercenaires font défaut, les soldats seront obligés de saisir le pic et la pioche. En attendant l'arrivée du général en chef, ils aident déjà à la construction des baraquements et au débarquement du matériel considérable que les bateaux affrétés apportent chaque jour de France. Un wharf est en voie de construction à la Pointe de Sable pour faciliter ce débarquement, et deux voies ferrées permettent de transporter rapidement sur de petits wagonnets du système Decauville les caisses et les colis dans les magasins des subsistances ou dans les parcs de l'artillerie et du génie.

22 avril. — J'ai des nouvelles de notre ami le lieutenant de vaisseau Serpette, arrêté depuis bientôt quinze jours avec le bateau qu'il commande en pleine Betsiboka, à 70 kilomètres de Majunga et à hauteur de Marovoay. Cette dernière ville, bien que n'ayant pas encore été occupée par nos troupes, est déjà complètement abandonnée par les Hovas. La région est renommée pour ses moustiques, et les marins n'ont d'autre ressource pour se défendre contre ces insectes que d'entrer jusqu'à mi-corps dans un sac à distribution, qu'ils coulissent sous les aisselles. Pour dîner ils s'enveloppent les mains avec des linges et ils s'entourent le cou jusqu'au menton avec des serviettes.

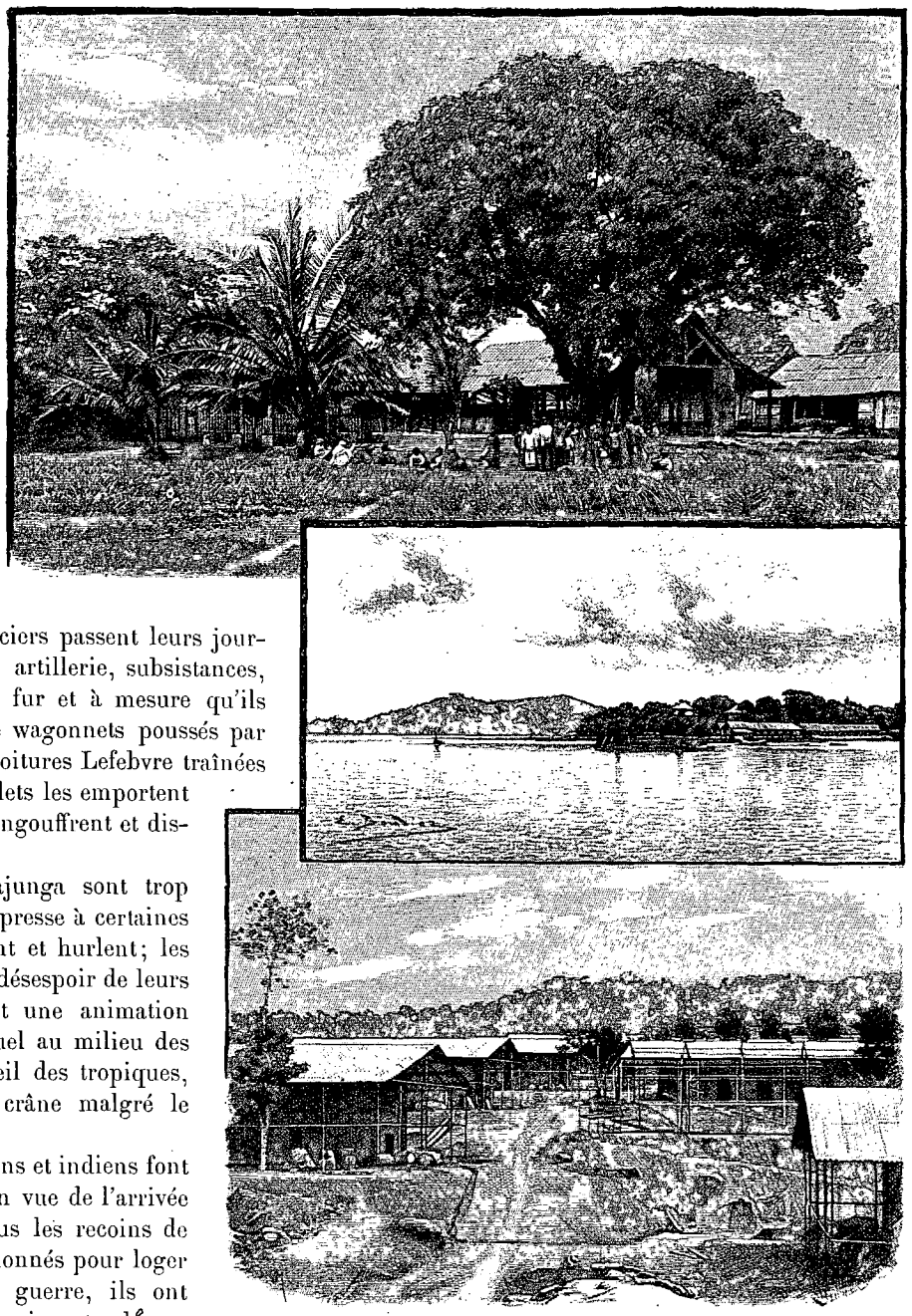
Au village de Mahabo, en face de Marovoay, les intendants, qui y ont un dépôt de vivres avec une manutention, prétendent que les boulangers ne peuvent pas faire le pain. La flamme des fours attire des nuées de moustiques, et dès que les mitrons mettent le torse à nu pour pétrir leur pâte, ils sont assaillis par des milliers de ces diptères, dont les innombrables piqûres les forcent à fuir en leur arrachant des cris de douleur. Heureusement, à Majunga, il n'en est pas ainsi : les moustiques sont en petit nombre le jour, et la nuit nos moustiquaires suffisent très bien à nous en préserver.

III

Débarquement des troupes et du matériel. — Encombrement de la plage et des rues. — Animation fébrile. — A la rencontre du général en chef. — Les fêtes de Nossi-Bé : le grand *kabar* solennel. — Un bal original. — Visite du général au sanatorium.

23 avril. — Le gros des troupes du Corps expéditionnaire commence à arriver; chaque jour un navire jette l'ancre dans la rade, amenant des soldats ou du matériel. Le colonel Bailloud, directeur du service des transports

et des étapes, se multiplie avec une activité dévorante; on le rencontre partout dans les rues, sur la plage, passant comme une flèche sur son cheval lancé aux grandes allures. Dans tous les coins, on construit des abris : grandes tentes, baraques à toiture de tôle ondulée, immenses hangars où s'empilent jusqu'au faîte les milliers de caisses, de ballots, de tonneaux, que les cales des navires vomissent tout le long du jour sur la plage de Majunga. Les colis s'entassent d'abord sur le sable du rivage, pêle-mêle, en pyramides énormes; puis des officiers passent leurs journées à les trier par services : artillerie, subsistances, ambulances, campement. Au fur et à mesure qu'ils sont reconnus, des trains de wagonnets poussés par des coulis, des centaines de voitures Lefebvre traînées par des bœufs ou par des mulets les emportent jusqu'aux magasins où ils s'engouffrent et disparaissent.



VUES D'HELLVILLE, NOSSI-BÉ (PAGE 62). — SANATORIUM DE NOSSI-COMBA (PAGE 72).
DESSINS DE BOUDIER

Les petites rues de Majunga sont trop étroites pour la foule qui s'y presse à certaines heures; les coulis se coudoient et hurlent; les voitures accrochent, au grand désespoir de leurs conducteurs. Partout règnent une animation fébrile, un va-et-vient continuel au milieu des flots de poussière, sous le soleil des tropiques, dont les rayons brûlent le crâne malgré le casque.

Les commerçants européens et indiens font leurs provisions, eux aussi, en vue de l'arrivée des troupes; mais, comme tous les recoins de leurs maisons ont été réquisitionnés pour loger les soldats et le matériel de guerre, ils ont transformé les rues en magasin, et, devant chaque boutique, des caisses s'empilent jusqu'à hauteur des toits.

De temps en temps une sonnerie de clairon retentit, accompagnée d'un cliquetis d'armes et de ce bruit de pas cadencé que fait une troupe en marche : c'est un bataillon qui vient de débarquer et qui rejoint son cantonnement. Le teint clair de nos petits troupiers arrivant de France fait plaisir à voir; leurs grosses joues roses dégouttent de sueur; ils ont l'air content et étonné des gens qui débarquent et que tout intéresse. Les anciens, ceux qui sont depuis un certain temps sur la terre malgache et dont la figure pâlie révèle une constitution déjà en lutte avec l'anémie, regardent, heureux et souriants, ces camarades qui viennent partager leurs fatigues et qui leur apportent dans les plis de leurs vêtements un peu du bon air du pays.

24 avril. — Un bataillon de tirailleurs algériens et une compagnie du génie arrivent aujourd'hui. Ils séjourneront vingt-quatre heures à peine à Majunga; demain ils partiront pour camper en échelons sur la route de Marovoay. La ville de Majunga n'offre pas de ressources suffisantes pour le cantonnement du Corps expéditionnaire : chaque bataillon qui débarque pousse en avant le premier occupant, qui est obligé de lui céder sa place. Les soldats, les officiers eux-mêmes en sont ravis; rien n'est plus déplaisant pour une troupe en campagne qu'un séjour prolongé dans un poste.

26 avril. — Le général Metzinger envoie le paquebot affrété *Notre-Dame-du-Salut* au-devant du général en chef, à Mayotte. Le général Duchesne et le médecin inspecteur Émery Desbrousses, directeur du service de santé du Corps expéditionnaire, doivent quitter à cette escale le paquebot des Messageries maritimes pour prendre le *Notre-Dame-du-Salut*, qui les transportera jusqu'à Nossi-Bé et Nossi-Comba, où ils iront visiter le sanatorium, et qui les ramènera ensuite à Majunga. J'ai l'ordre d'aller attendre le général en chef à Nossi-Bé pour lui rendre compte de notre mission.

En arrivant à Hellville, je retrouve auprès de M. l'administrateur principal François le même accueil empressé et cordial. La colonie de Nossi-Bé est enthousiasmée par l'arrivée prochaine du général en chef; les préparatifs des fêtes qui vont lui être offertes pendant son séjour mettent les Français d'Hellville sens dessus dessous. Une foule d'habitants de l'île encombrent déjà la capitale, où il n'y a plus de logement disponible.

Tous les rois et les reines sakalaves de la côte ouest sont arrivés; ils sont disséminés aux quatre coins de la ville. On me montre Tsialane roi des Antankars, Tsiaras roi des Sakalaves d'Ankifi, Binao reine sakalave d'Ampasimène. Cette dernière est même allée visiter en grande pompe le sanatorium de Nossi-Comba, dont l'île est occupée par ses sujets.

Tous ces grands personnages indigènes vivent, ainsi que leur suite, aux frais de la colonie pendant le temps de leur séjour à Hellville. Ils touchent à cet effet des rations journalières de riz, de viande et même de gros vin de cambuse, pour lequel ils ont un goût très prononcé.

Le 4 mai, à 7 heures du matin, l'arrivée du paquebot *Notre-Dame-du-Salut* portant le général en chef est annoncée à la population d'Hellville par un coup de canon. Aussitôt une animation extraordinaire se produit dans les rues; tous les indigènes, revêtus de leurs plus beaux habits, se dirigent par groupes vers la jetée pour assister à l'arrivée du général Duchesne. Les colons, réunis à la Résidence, ont pris l'habit noir; les officiers ont revêtu l'uniforme de flanelle bleue.

A 8 heures, le paquebot jette l'ancre à quelques encablures seulement du rivage et aussitôt nous nous rendons à bord.

Le général en chef attend sur le pont, ayant à ses côtés son chef d'état-major le général de Torcy, les deux directeurs du service de santé et du génie et l'un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Simon. Le général Duchesne a revêtu la nouvelle tenue en toile cachou que je vois pour la première fois et qui est vraiment commode et même élégante. Après les présentations, il descend immédiatement à terre, salué par une salve de quinze coups de canon. Il est reçu à l'extrémité de la jetée par tout le personnel officiel et par les notables de la colonie, au son de la musique des Pères du Saint-Esprit qui joue *la Marseillaise*.

Il est 9 heures quand le cortège s'ébranle pour se rendre, sous une voûte de verdure ornée de drapeaux tricolores, à l'hôtel de la Résidence, où les chefs sakalaves, revêtus de leurs costumes de cérémonie et couverts de bijoux, attendent la faveur d'être présentés au général en chef. La présentation est vraiment originale; le général et sa suite paraissent favorablement impressionnés.

A 1 heure de l'après-midi, la sieste est interrompue par un violent coup de canon annonçant le commencement des fêtes populaires. Immédiatement les rues s'animent; les Malgaches sortent de leurs cases; partout, sur le cours de Hell, des groupes se forment à l'ombre des manguiers. On danse sur l'herbe au son de l'accordéon, du tam-tam et d'une sorte de hautbois aux notes nasillardes. Ici c'est une bande d'Anjouanais aux longues robes flottantes qui, rangés sur une seule ligne, se balancent avec des mouvements lents, assez gracieux; plus loin, des femmes makoases aux oreilles déformées par des boucles énormes, aux chevilles ornées de lourds anneaux d'argent, se trémoussent, battant le sol de leurs talons nus à coups précipités, en suivant la cadence indiquée par un gros tambour qu'un Malgache frappe à tour de bras.

Des cercles nombreux de spectateurs se forment autour de ces jeux : jeunes Sakalaves à la petite calotte rouge, au riche *lamba* de soie acheté sur la Grande Terre; femmes malgaches vêtues de robes de satin aux couleurs vives, de coupe européenne, coiffées d'immenses chapeaux de paille aux formes invraisemblables; métis arabes aux grandes robes noires brodées d'or, marchands indiens en costume national.

Tous ces gens rient, causent bruyamment, semblent heureux. De tous côtés, de petites guinguettes sont installées sous des abris de verdure ornés de drapeaux, de lampions, de lanternes en papier de couleur. On y boit du rhum, du vin, des sirops; on y chante, on y danse et surtout on y fait assaut d'éloquence. Des orateurs y parlent des heures entières, écoutés religieusement par la foule, qui applaudit aux bons endroits.

A 3 heures le jardin qui entoure le pavillon servant d'habitation au général en chef est envahi par la foule : c'est là que doit avoir lieu l'audience solennelle, le grand *kabar* donné par le général Duchesne aux rois et aux reines indigènes.

Tout contre la maison, à l'extrémité d'une grande allée bordée de manguiers, des fauteuils ont été préparés pour le général et pour sa suite. De chaque côté de l'allée, d'autres sièges sont disposés pour les rois et les princes. Tsiaras, Tsialane, la reine Binao, font successivement leur entrée, suivis de leurs ministres et d'un grand concours de femmes maquillées de noir et de jaune, qui chantent en battant des mains. Tous les chefs s'installent, et, derrière eux, les gens de leur suite s'accroupissent sur le sol. Quand tout est prêt, le général Duchesne paraît,

suivi du général de Torcy, de l'administrateur de Nossi-Bé et de tous les officiers qui l'ont accompagné dans son voyage à Hellville. Aussitôt la cérémonie commence. Par l'intermédiaire de son interprète, le général annonce qu'il est envoyé par le gouvernement français pour mettre l'ordre dans Madagascar et pour forcer les Hovas à respecter les traités. Les chefs sakalaves qui l'entourent sont de vrais amis de la France; il le sait et il est très heureux de se trouver au milieu d'eux. Il s'efforcera de leur être utile, mais en retour il faut que les chefs l'aident dans sa mission, non pas en lui fournissant des soldats, il en a assez pour aller jusqu'à Tananarive, mais en lui procurant les porteurs nécessaires pour que les vivres destinés à ses troupes puissent suivre l'armée.

La France est décidée à aller jusqu'au bout, et, pour leur en donner la preuve, le général invite les chefs à venir le voir à Majunga, où ils pourront juger facilement des forces dont les Français disposent.

A 9 heures et demie du soir, après un grand banquet offert par la colonie dans une des salles du cercle de Nossi-Bé, le général Duchesne se rend à pied, à travers le cours de Hell, pavoisé et illuminé, à l'hôtel du Résident, qui donne une grande soirée dansante en son honneur. Sur tout le parcours, la foule bariolée se presse et s'agite. Au moment de l'arrivée des rois et des reines, elle est tellement compacte qu'on ne peut avancer qu'avec la plus extrême difficulté.



LE ROI DES ANTANKARS TSIALANE ET SES MINISTRES. — DESSIN DE GOTORBE.

Tsiaras, Tsialane et Binao ont tenu à assister aux danses, dont le spectacle leur cause généralement un très vif plaisir; mais comme ils sont suivis d'un cortège extrêmement nombreux de femmes, l'administrateur a placé au bas de l'escalier de l'hôtel deux gardes de police, avec mission d'arrêter toutes les personnes qui ne sont pas absolument indispensables pour le service des chefs. Ceux-ci ont l'habitude de se faire suivre de domestiques de confiance, portant l'un une gargoulette pleine d'eau, l'autre du tabac à chiquer, un troisième le sabre d'honneur, un quatrième le crachoir, etc. Il faut laisser passer ces gens et couper le cortège au moment opportun pour renvoyer dehors tout ce qui est inutile.

Grâce à cette manœuvre, le vestibule est bientôt envahi par une foule d'indigènes, parmi lesquels les femmes dominent; refoulés peu à peu, ils refluent jusque dans les jardins et vont s'entasser sous les varangues du rez-de-chaussée, où ils s'accroupissent coude à coude, attendant patiemment la sortie de leurs maîtres. Lorsqu'on regarde du haut des balcons de l'hôtel, on voit les jardins, les avenues, le cours de Hell comme pavés à perte de vue de chevelures à boules et de faces noires.

A l'intérieur des appartements, le spectacle est peut-être plus original encore. Les salons, transformés en berceaux de verdure, sont réservés aux danseurs; les spectateurs, assis au frais sous les larges varangues décorées de feuillage et de pavillons, peuvent facilement suivre les danses à travers les grandes baies des portes. C'est sous ces varangues que se tiennent les chefs indigènes; chacun d'eux forme avec les gens de sa suite un groupe séparé. Binao et sa sœur Kavi sont en satin jaune avec des fleurs blanches disséminées dans leurs cheveux noirs comme des étoiles dans la nuit. Tsialane et Tsiaras sont revêtus de grandes robes noires, brodées d'or au col, au poignet des manches et sur la poitrine. Tsialane est coiffé d'un turban multicolore qui se termine en pointe au-dessus du front comme celui du sultan d'Anjouan. Tous ces indigènes en tenue exotique coudoyant les colons en habit, les officiers en uniforme et les danseuses européennes en robes décolletées, forment dans ce cadre de verdure un contraste singulier et un spectacle étrange.

Une grande table placée dans un des salons du fond supporte un buffet très bien servi, où Français et indigènes se coudoient fraternellement. L'administrateur est partout, faisant avec sa bonne grâce habituelle les honneurs de sa maison.

Jusqu'au jour, les danses et les chants de la rue, les bruits de la foule qui emplit les avenues nous empêchent de dormir.

Le lendemain à 6 heures du matin, le canot à vapeur du sanatorium, portant à l'avant un grand pavillon de Genève et à l'arrière les couleurs nationales, se tient prêt à remorquer les embarcations dans lesquelles montent le

général en chef, son état-major et les invités de la colonie. La traversée d'Hellville à Nossi-Comba dure 40 minutes. A l'arrivée dans l'île, les jeunes gens des villages accueillent le général par des cris de joie et une salve de coups de fusil. Toutes les cases sont garnies de drapeaux tricolores; les femmes, réunies sur la plage, chantent en l'honneur du général en chef.

Trente filanzanes et cent cinquante porteurs nous attendent pour l'ascension du sanatorium; chacun prend place dans son véhicule, et en route à la file indienne, le général Duchesne en tête, suivi immédiatement du général de Torcy. Les porteurs ont vraiment des jarrets d'acier; aucun obstacle ne les arrête, ils trottent toujours, même sur les pentes les plus raides, s'excitant de la voix. Quelquefois deux équipes luttent de vitesse à qui gagnera la meilleure place. Les *vazahas* passent alors comme des flèches, emportés par leurs bourjanes absolument emballés.

Le général Duchesne visite une à une toutes les cases, examinant minutieusement l'installation des convalescents et l'organisation des différents services.

Le sanatorium, qui peut contenir environ 500 malades, comprend douze baraques démontables du type Espitalier, envoyées de France, et cinq grandes maisons en bois à un seul étage avec plancher surélevé, épaisse couverture en feuilles de palmier superposées, larges varangues circulaires; ces dernières constituent pour les convalescents un logement beaucoup plus confortable encore que les baraques. Les maisons en bois, ainsi que tous les bâtiments des services accessoires (cuisines, dépense, pharmacie, habitations des infirmiers, des médecins, des sœurs, etc., ont été construites de toutes pièces avec les ressources locales et les ouvriers du pays.

Toutes ces constructions, dont l'ensemble forme comme une ville française étagée sur les flancs du pic d'Anketsabé, sont précédées chacune d'un jardinet planté d'arbres et de fleurs; elles sont disposées le long d'une large rue centrale sur une sorte d'éperon saillant qui domine de trois côtés, à 500 mètres d'altitude, la mer, au-dessus de laquelle il paraît être suspendu. Des varangues des cases, la vue s'étend au loin sur les flots.

Deux sources captées dans le voisinage permettent d'amener l'eau jusqu'au centre du sanatorium; une petite rivière, qui coule en cascades à 800 mètres au-dessous, pourra être utilisée pour les bains et les douches. Le général paraît satisfait de la situation de l'établissement et de l'aménagement des baraques. Un lunch lui a été offert dans une des cases réservées aux officiers malades. Au dessert nous buvons à la prise de Marovoay, dont la nouvelle vient de nous parvenir.

Vers 2 heures et demie nous reprenons la route qui descend à la plage; nos trente filanzanes, placés à la file indienne, volent sur les pentes; les porteurs, lancés au grand galop, crient, hurlent, changent d'épaule, toujours courant, rattrapant au vol le brancard de la civière quand il faut remplacer un bourjane fatigué.

Le paquebot *Notre-Dame-du-Salut* est venu nous attendre devant Nossi-Comba; il lève l'ancre à 3 heures, mettant le cap sur Majunga. Les fêtes sont finies; à demain les occupations sérieuses, le collier de misère que nous porterons jusqu'à Tananarive.

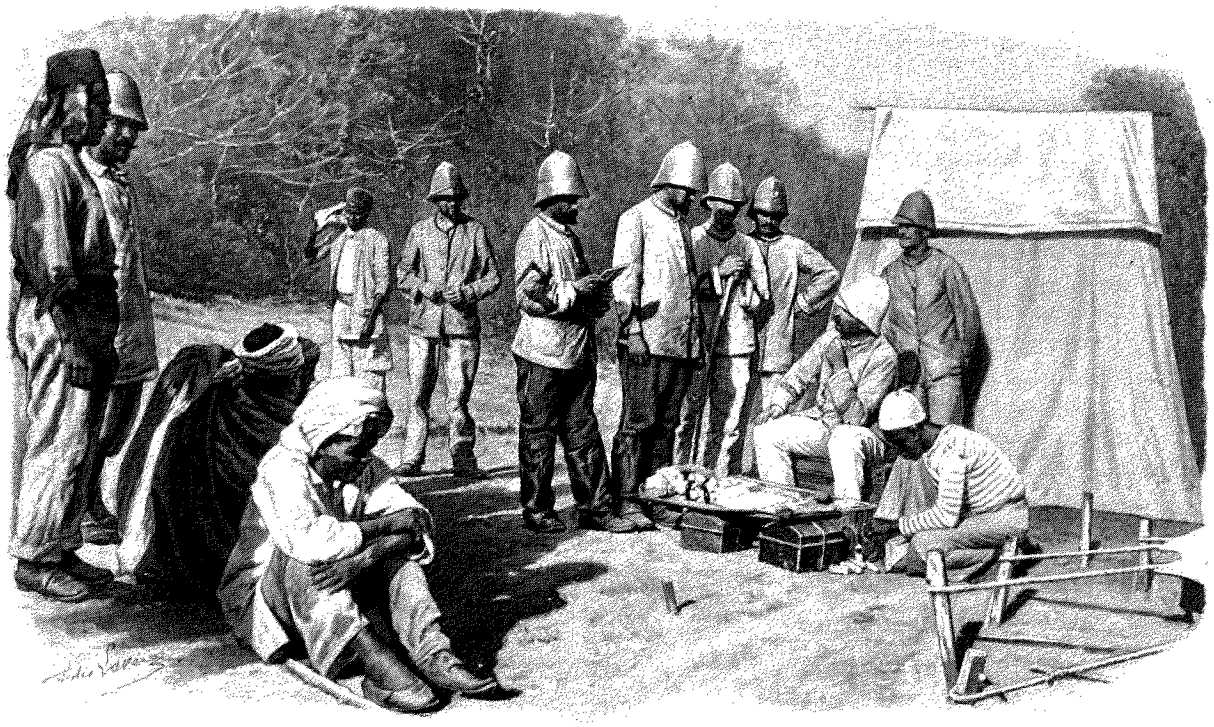
(*A suivre.*)

EDOUARD HOCQUARD.



UN PRISONNIER HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

Droits de traduction et de reproduction réservés.



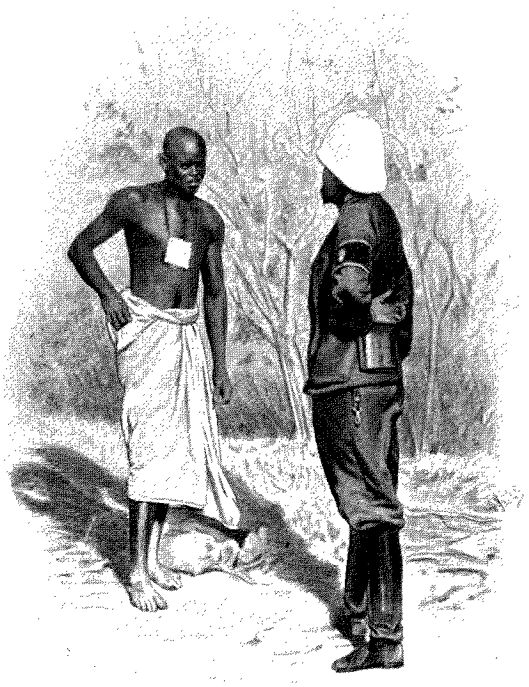
LA VISITE MÉDICALE AU BIVOUAC (PAGE 78). — DESSIN DE J. LAVÉE.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.



INTERROGATOIRE D'UN SAKALAVE RENCONTRÉ EN ROUTE. DESSIN D'OULEVAY.

IV

Arrivée du Général en chef à Majunga. — Difficulté croissante des opérations de débarquement. — Premiers effets du climat. — En route pour l'avant : départ mouvementé; nonchalance des conducteurs kabyles; la visite médicale au bivouac. — Descente d'Ambohitrombikély. — Le poste de Maévarane. — Camp hova de Miadane. — Marovoay. — Les grands marais. — Séjour à Androtra.

Le Général en chef arrive, le 16 mai au matin, en vue de Majunga. La côte est basse et il y a très peu de points de repère qui permettent aux bateaux d'entrer dans la baie; sans un gros arbre qui se détache sur le ciel et qu'on aperçoit de fort loin, le commandant du paquebot avoue qu'il serait assez embarrassé pour trouver la passe; si les Hovas connaissaient ce détail, comme ils en profiteraient!

Devant Majunga il y a une trentaine de navires à l'ancre et cinq ou six transports en déchargement. Le paquebot *Notre-Dame-de-Salut* suit un trajet sinueux pour passer au milieu de cette flotte dont les mâts semblent aussi nombreux que les arbres d'une forêt.

Une mauvaise nouvelle m'attendait au débarquement : on m'a expulsé de mon ancienne chambre pour me loger avec le Directeur du Service de Santé dans un grenier situé au-dessus de la prison où l'on donne l'hospitalité à tous les vagabonds de Majunga. Après une nuit très mouvementée passée dans ce grenier à faire la chasse à toutes sortes de bêtes hideuses (grosses araignées velues, énormes cancrelats, fourmis de toutes dimensions, mais également voraces), nous obtenons de changer de logis. Notre

1. *Suite. Voyez p.* 61.

nouveau domicile est situé au premier étage d'une grande maison à arcades donnant sur la place du marché. On y monte par un escalier qui mène d'abord à une antichambre, dans laquelle les commis de la direction écrivent sur des caisses, puis à une grande pièce qui nous sert à la fois de bureau et de chambre à coucher. Les murs sont blanchis à la chaux; le sol, qui tremble d'une façon inquiétante quand on marche, est formé d'un carrelage de briques recouvert d'une couche de poussière et de débris, épaisse de plusieurs centimètres. Ni vitres, ni fermetures aux fenêtres; nos malles nous servent de siège et nous avons pour tout meuble notre lit de campagne dressé dans un coin, et notre caisse de sellerie recouverte d'une natte pour la transformer en table de toilette. Dans chaque coin, des cordes tendues entre deux clous forment nos garde-robes; d'autres cordes nous permettent de suspendre nos chaussures pour les défendre contre les fourmis qui viennent manger la graisse dont nous les enduisons pour assouplir le cuir.

La grande chambre est séparée en deux compartiments par une cloison faite avec des couvertures de campement: d'un côté sont les *appartements privés* du Directeur, de l'autre ma chambre, qui sert en même temps de bureau aux officiers d'administration. A l'heure du rapport, ou lorsque nous recevons une visite importante, les couvertures sont relevées et l'on a vue sur l'ensemble de nos salons.

Quelle tour de Babel que Majunga! On y entend parler toutes les langues, et toutes les nations y sont représentées : le tirailleur algérien ploie sous son sac haut comme une montagne; le pioupiou parisien, le casque sur l'oreille, la veste cachou ouverte sur un filet à larges mailles qui lui tient lieu de chemise, marche les pieds nus dans des espadrilles dont les lacets s'entre-croisent au-dessus de la cheville, comme des cothurnes ; de petits boys sakalaves au service des officiers passent droit comme des I avec des allures conquérantes. Une vieille makoase à la peau d'ébène zébrée de larges tatouages, aux oreilles percées d'énormes trous maintenus béants par des rouleaux de feuilles de bananier, tire de l'eau à un puits auprès duquel joue un négrillon qui n'a pour tout vêtement que deux bracelets d'argent aux chevilles.

Toutes les maisons du quartier européen, toutes les cases indigènes regorgent de soldats. Il n'y a plus de place pour loger les nouvelles troupes qui débarquent à chaque instant. Les soldats sont obligés de dresser leurs petites tentes et de camper sous les arbres en compagnie de leurs officiers.

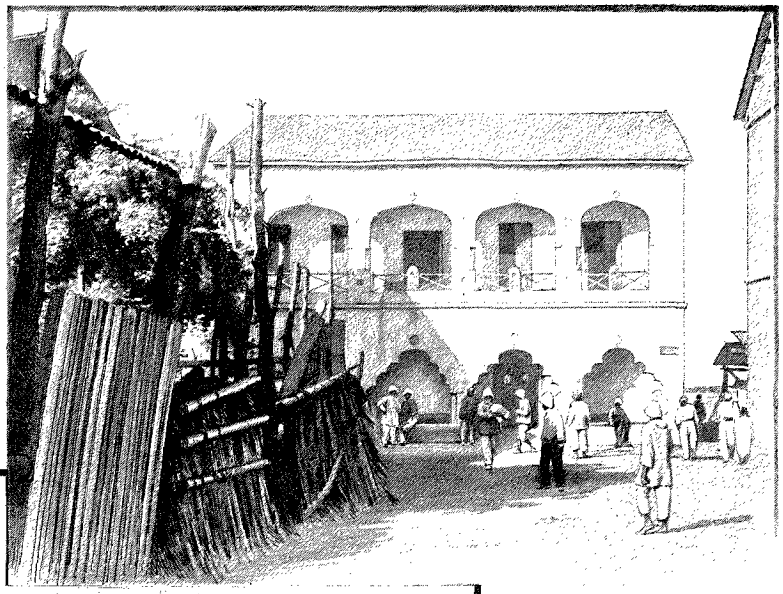
En attendant qu'elles puissent entrer en possession de leur matériel enseveli dans les cales des navires en rade, les formations sanitaires (hôpitaux de campagne et ambulances) bivouaquent sous les manguiers, à droite et à gauche du chemin du Rouve. Le déchargement des bateaux arrivés à Majunga se fait avec une lenteur désespérante, faute des moyens nécessaires : pas une seule canonnière de rivière, pas un seul des chalands amenés de France ne sont encore montés. La rade ne possède pour les débarquements que trois ou quatre vieux chalands venus de Diégo-Suarez ou de Nossi-Bé et les canots à vapeur des bateaux de guerre. Presque tout notre matériel du service de santé est encore à bord des navires, et cependant la moitié de la première brigade a été portée en avant et des engagements partiels ont déjà eu lieu. Nous avons dû fournir des approvisionnements provisoires de médicaments et de matériel aux troupes partant à l'ennemi en utilisant les ressources de l'hôpital militaire local; mais cette situation nous crée de réels embarras : n'est-il pas énervant de penser que nous avons en rade, pour chaque troupe qui débarque, un approvisionnement sanitaire excellent, surabondant même, organisé avec un soin méticuleux par la 7e Direction, qui a tout prévu ; que ce matériel est arrivé à temps pour être emmené à la suite des troupes; que nous le touchons pour ainsi dire du doigt et qu'il est matériellement impossible de le débarquer? Et dire que tous les services en sont là, non par la faute des hommes, mais par celle des circonstances; la construction des chalands et des canonnières nécessitait l'ouverture de crédits énormes qu'on ne pouvait engager avant le vote des Chambres; elle a été commencée aussitôt après ce vote et poussée avec une activité fébrile:

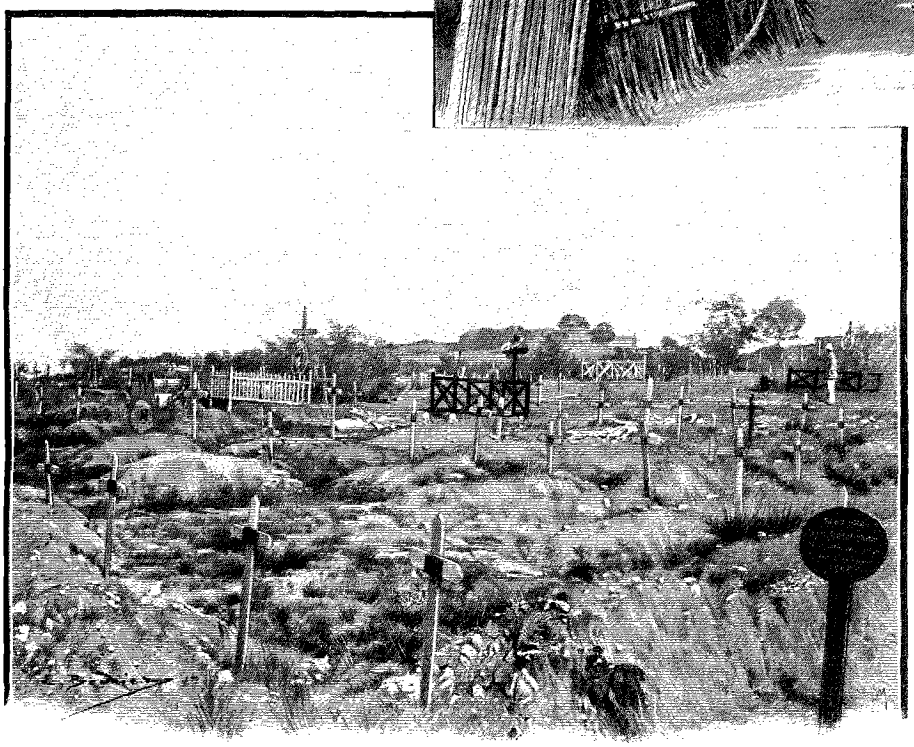


TIRAILLEURS SAKALAVES. — DESSIN D'OULEVAY.

mais ce gros matériel est long à préparer, à transporter, à monter, et, comme on était pressé, à cause de la saison, de commencer les opérations, qui doivent être terminées avant les pluies, le matériel de débarquement n'a pu être prêt assez à temps pour être monté avant l'arrivée des troupes.

11 mai. — Je viens de visiter l'annexe de l'hôpital militaire de Majunga, où sont traités tous les indigènes qui appartiennent à l'armée. Des turcos, des tirailleurs sakalaves, des Somalis, des Kabyles, des Haoussas sont





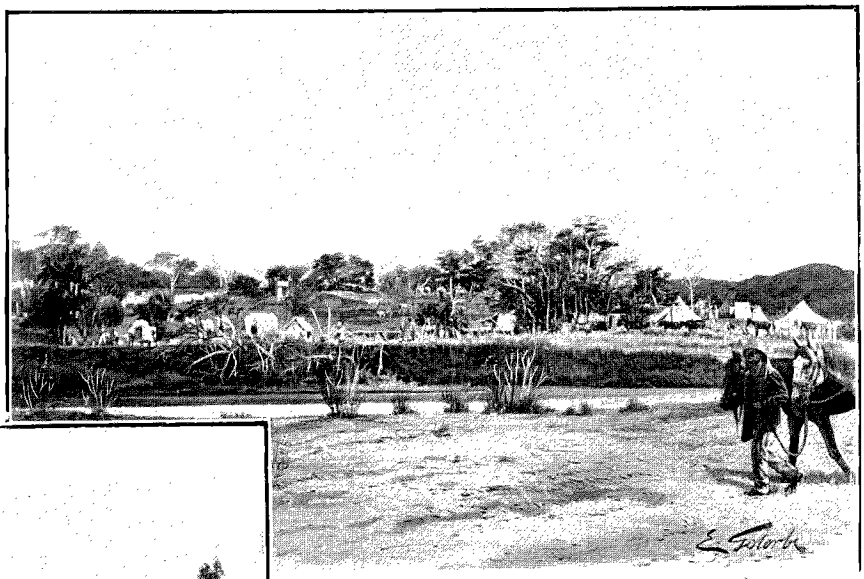
MAJUNGA : DIRECTION DU SERVICE DE SANTÉ. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS. — DESSIN DE BOUDIER.

placés côte à côte sous de grandes tentes Tollet élevées à l'ombre des manguiers. Ce n'est pas commode pour les médecins d'interroger de pareils clients : il leur faudrait un interprète par race. Au moment de ma visite, on amenait trois coulis somalis qui semblaient être dans un état lamentable. Deux sont morts de faim en entrant. *De faim!* vous avez bien lu, mais *par leur propre faute*. Ils touchent régulièrement leur ration de vivres, qui est même plus abondante que ne le comportent leurs besoins, car ils sont habitués à être sobres et à se contenter de peu; ils reçoivent aussi tous les quinze jours une solde de beaucoup supérieure à l'argent qu'ils gagnent dans leur pays. Eh bien, par avarice, non seulement ils mettent cette solde de côté, mais ils vendent encore la plus grande partie de leurs vivres pour augmenter leur pécule. Le plus terrible, c'est que, lorsqu'ils se sentent faibles ou malades, ils quittent leurs camarades pour aller se cacher dans des coins comme de pauvres chiens galeux, et que, si on ne les découvre pas par hasard, ils se laissent mourir sans appeler à l'aide et sans chercher à réagir, en fatalistes qu'ils sont, comme tous ceux de leur race.

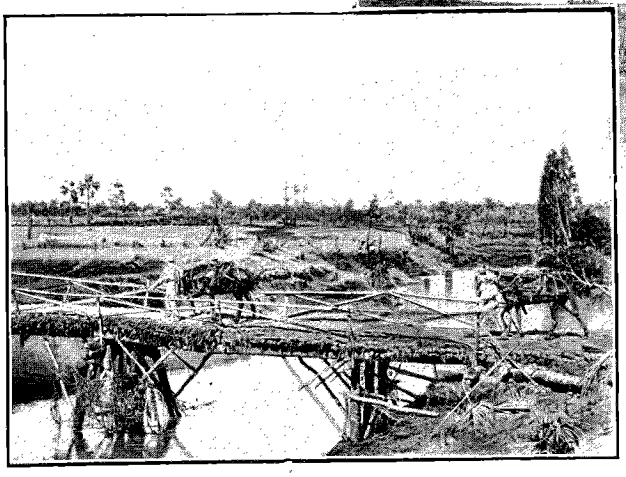
15 mai. — Majunga retrouve peu à peu sa population indigène, mais les anciens habitants ne se réinstallent qu'avec une extrême prudence, et ceux qui reviennent sont surtout les malades et les infirmes qui n'ont rien à risquer. J'en ai vu ce matin une longue file, cheminant lentement en mendiant dans les rues : le premier tenait un bâton, dont le second, complètement aveugle, avait pris l'autre extrémité; un troisième, qui était boiteux, s'appuyait sur l'épaule de ce dernier, et ainsi de suite. Chacun avait à la main un petit panier de jonc dans lequel les passants déposaient leur offrande : un fruit, une poignée de riz, un morceau de poisson, quelquefois une pièce de monnaie.

20 mai. — Tous les jours, à 10 heures du matin, les clairons sonnent la sieste; les soldats rentrent sous la tente ou bien au campement, les officiers dans leurs maisons, et les rues deviennent subitement silencieuses. Les coulis et les boys s'étendent sur le sable ou sur les caisses et Majunga devient la ville de la Belle-au-bois-dormant jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Cette sieste prolongée est absolument nécessaire : impossible sans elle de

vivre dans ce pays. La température n'est pas très élevée (26 à 28 degrés tout au plus dans la saison actuelle), mais on se fatigue très vite, aussi bien par les muscles que par le cerveau. La capacité de travail intellectuel est diminuée des trois quarts et il faut savoir en tenir compte si l'on veut se bien porter. Nos ordonnances, très vifs, très ardents au début, que nous avions choisis au départ



CAMPEMENT D'ANDROTRA (PAGE 83).



LE PONT D'ANDRANOULAVA (PAGE 81). — DESSIN DE GOTORBE.

de France parce qu'ils semblaient doués d'une santé à toute épreuve, sont devenus insensiblement lourds, indifférents, incapables d'un travail prolongé, et cependant ils n'ont eu jusqu'ici que de légers accès de fièvre. Nous avons dû les remplacer par des boys indigènes, recrutés soit à Mayotte, soit à Nossi-Bé, vieilles colonies françaises où la population malgache s'est façonnée peu à peu aux mœurs européennes. On paie ces boys de 30 à 35 francs par mois; ils sont propres, généralement honnêtes, et leur service est très agréable, à condition qu'on les traite bien et qu'on ait la patience de les dresser.

24 mai. — Les opérations se précipitent dans la zone de l'avant. Le général Metzinger, qui commande la brigade d'avant-garde, a dépassé Marovoay et marche sur Ambato. Déjà des engagements ont eu lieu avec les Hovas : deux compagnies de tirailleurs sakalaves ont surpris l'ennemi et lui ont tué environ 60 hommes. De notre côté nous avons eu quelques tués et quelques blessés. Le général Duchesne compte arriver à Suberbieville dans les premiers jours du mois de juin. Il ira par eau jusqu'à Marovoay et même plus haut, si c'est possible, emmenant avec lui le général de Torcy et les directeurs des différents services. Je pars ce soir par terre avec la plus grande partie de l'état-major.

Nous quittons Majunga à 3 heures du soir par une chaleur accablante et dans des flots de poussière. Notre convoi, composé d'ordonnances, de plantons, de secrétaires d'état-major, de mulets de bât, de voitures Lefebvre portant les bagages, s'étend sur plus de 2 kilomètres. Ce n'est pas commode de mobiliser des éléments aussi disparates et qui n'ont jamais marché groupés. La plupart des auxiliaires kabyles et somalis qu'on nous a donnés ne savent pas sangler un mulet ni conduire une voiture. Au premier kilomètre, beaucoup de bagages, mal arrangés sur les bâts, tombent dans la poussière; les mulets des voitures s'emballent, les harnais se détachent. Les officiers courent de tous côtés pour exécuter les ordres que le colonel de Nonancourt, commandant le détachement, donne brièvement du haut de son cheval. Au bout de 2 kilomètres, tout est réparé.

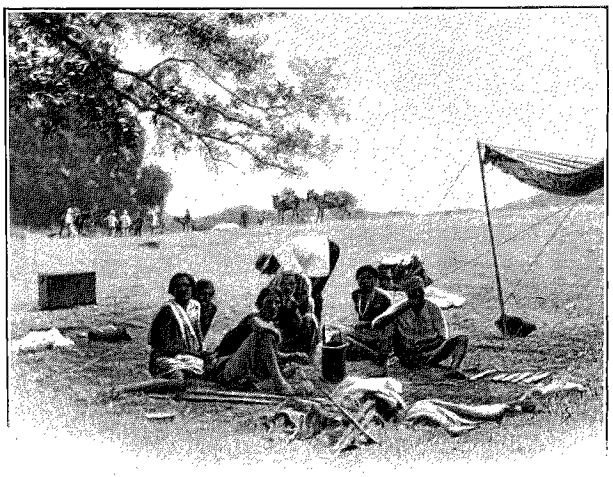


HABITANTS DE MAROLAMBO (PAGE 83). — DESSIN D'OULEVAY.

Nous passons d'abord près de l'hôpital, dont les baraques contiennent maintenant plus de 300 malades

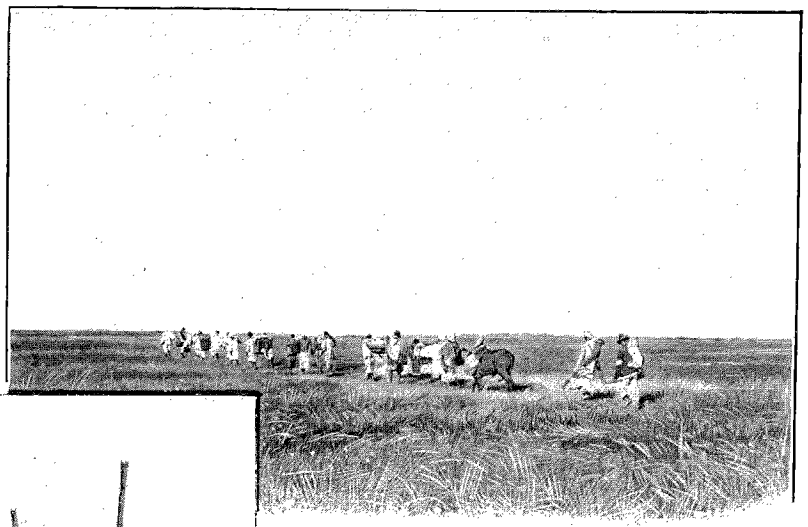
atteints de fièvre paludéenne, puis nous nous engageons dans une immense plaine couverte d'une herbe épaisse, haute de près de 1 mètre. Au milieu de cette prairie qui moutonne sous une légère brise s'élèvent de distance en distance de maigres bouquets d'arbres.

A la nuit tombante nous avons fait 5 kilomètres à peine. Nous campons en plein champ dans un endroit appelé Mianarive. Ce nom malgache signifie, d'après nos boys, « Les Mille Villages Tranquilles ». Il est bien trompeur : en fait de village, je ne vois qu'une petite case en feuilles de palmier dont le toit est éventré; je n'ai d'ailleurs rencontré aucune maison depuis Majunga.

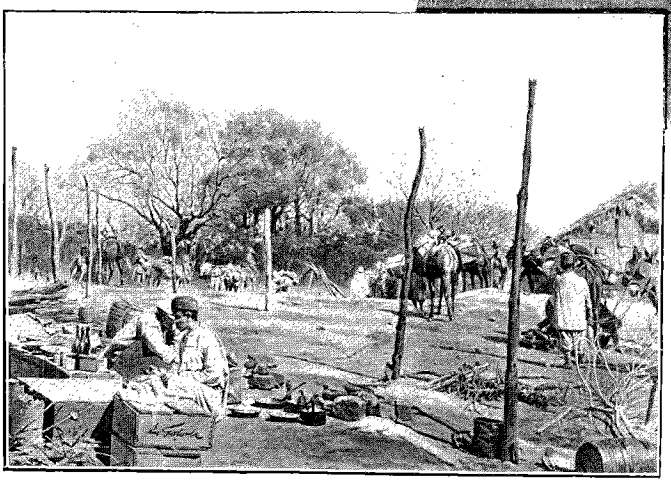


INDIGÈNES DU BOÉNI. — DESSIN DE SLOM.

25 mai. — Réveil avant l'aube; les tentes sont abattues, les mulets sanglés et chargés en un tour de main; c'est un résultat étonnant, étant donné le départ d'hier. Les hommes prennent le café; les animaux broutent les touffes d'herbe, et, au petit jour, le convoi s'ébranle : en tête, un peloton de chasseurs d'Afrique, la carabine en bandoulière; puis, successivement, les ordonnances et les chevaux de main, les différents groupes de l'état-major général, les mulets de bât qui portent les bagages, l'artillerie, le génie, les services administratifs, le service médical, le trésor et les postes, la prévôté; enfin un immense convoi comprenant une centaine de voitures à deux roues. Chaque voiture, attelée d'un mulet, est menée par un conducteur kabyle qui marche à droite de la route, tenant l'animal par la bride. Comparés aux Sakalaves et aux Somalis, ces Kabyles paraissent blancs comme des Européens; ils touchent 1 franc par jour et par homme; ils sont nourris presque aussi bien que nos soldats. Malgré les soins qu'on prend d'eux, ils sont souvent malades. Très mous, très geignards, ils nous rendent beaucoup moins de services qu'on ne l'aurait cru, et très souvent nous sommes obligés de les charger sur les voitures qu'ils ont pour mission de conduire. Quand ils sont fatigués et si l'on n'y prend garde, ils montent sans façon dans leur véhicule déjà trop chargé, abandonnant leur mulet, qui suit comme il peut. Ils ont les tenues les plus bizarres et les plus disparates : l'un, coiffé d'une chéchia rouge, n'a pour tout vêtement qu'une longue chemise retenue par une corde; un autre, coiffé d'un bonnet de coton, marche, avec un lamba serré à la taille comme un jupon, sur une vieille paire de chaussettes à travers laquelle passent ses orteils. A l'arrivée à Majunga, on les avait cependant pourvus du nécessaire; mais ils ont tout vendu aux marchands indiens.



EN COLONNE DANS LES GRANDS MARAIS (PAGE 83).



HALTE POUR LE REPAS DU MATIN (PAGE 84). — DESSIN DE GOTORBE.

Comme les journées sont étouffantes et les nuits le plus souvent très fraîches, ces auxiliaires, à cause de leurs costumes sommaires et de leur hygiène des plus défectueuses, sont souvent souffrants et forment, à la visite médicale que je passe chaque soir, le plus fort contingent de mes malades habituels. Cette visite a lieu

*

devant ma tente, à l'arrivée au bivouac Je m'assieds sur ma cantine, j'étale par terre devant moi ma petite pharmacie; une marmite de campement et un seau rempli d'eau complètent mon arsenal. Je vois d'abord les Européens : pauvres petits soldats déjà minés par la fièvre, énergiques tout de même, dont la figure s'illumine quand je leur verse dans un *quart* un doigt de vin de quinquina. Puis c'est la procession interminable des indigènes; ils se couchent sur l'herbe autour de moi, enroulés dans leurs couvertures : Somalis au teint de cirage, maigres comme des clous, Kabyles couleur de bronze, Malgaches, Antankars, Comoriens, atteints de fièvre eux aussi dans ce pays qui est le leur et où ils devraient résister mieux que les autres. Je renonce à me faire comprendre le plus souvent, et je donne ma consultation par signes; cela prend beaucoup de temps.

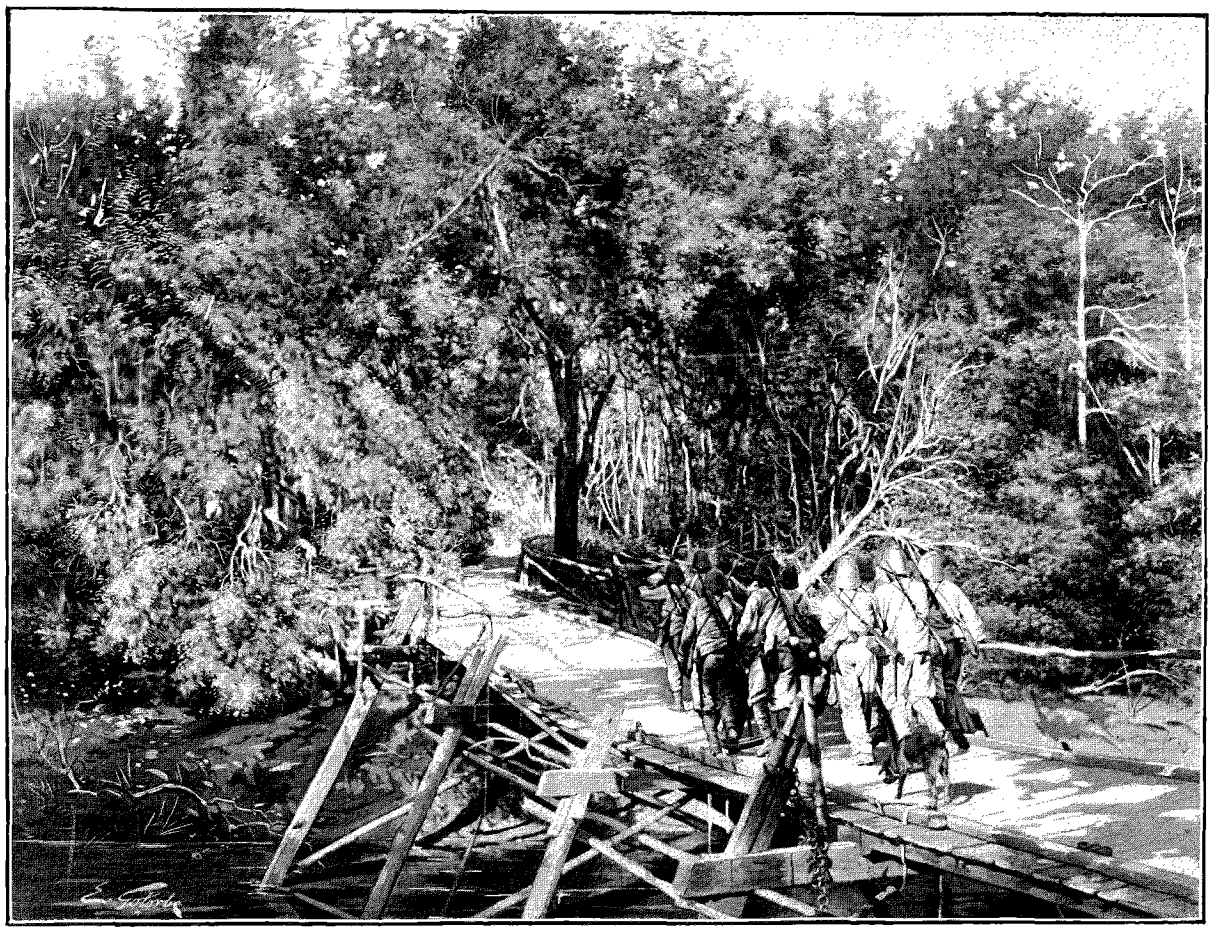
Nous arrivons vers 9 heures au petit poste d'Amparagindro, occupé en ce moment par quelques soldats du train et une soixantaine de Kabyles qui gardent l'immense troupeau de bœufs chargé d'assurer l'alimentation de Majunga. Ces pauvres gens sont installés dans un endroit bien malsain; leur camp est entouré de grandes mares remplies d'eau croupissante au milieu desquelles croissent des milliers de nénufars dont les fleurs bleu-violet sont larges comme la main. Un hameau composé de quelques cases en ruines se trouve près de là; les Européens s'y étaient d'abord cantonnés; ils ont été obligés de l'abandonner aux Kabyles pour coucher sous la tente parce qu'ils étaient dévorés par les moustiques et par les fourmis.

Le détachement s'arrête à 10 heures du matin au camp de la Cascade, ainsi appelé parce que, il y a un mois, le petit ruisseau qui coule près de ce lieu formait une jolie cascade naturelle. Le ruisseau est presque desséché aujourd'hui, car il ne pleut plus depuis vingt jours.

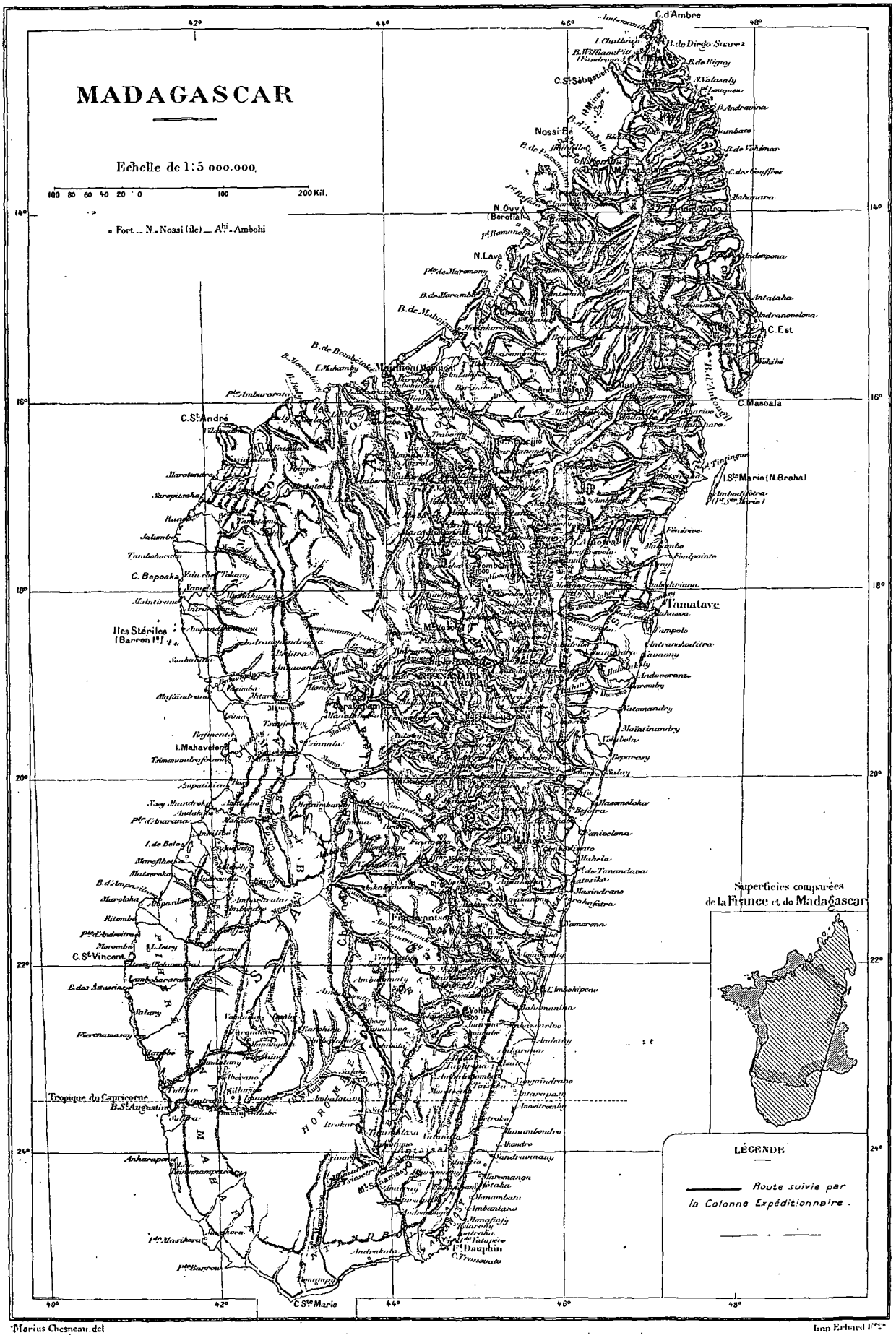
Nous dressons nos tentes sur le bord de la route, à quelque distance d'un parc de voitures Lefebvre gardé par des hommes du train des équipages; non loin de là se trouve une infirmerie établie dans une paillote où les malades du camp reçoivent les soins d'un médecin détaché du service des ambulances. Plus loin, dans des gourbis recouverts d'herbe, est placé un poste télégraphique qui relie le camp à Majunga.

26 mai. — Le pays change d'aspect; il devient plus accidenté, et, à l'horizon, nous distinguons une assez haute chaîne de collines, que nous traverserons aujourd'hui.

Au départ, nous passons dans un bois où coule un ruisseau, puis nous commençons à gravir une série de mamelons couverts d'herbe sèche, laissant sur la gauche le camp de Mahorogo, occupé en ce moment par un

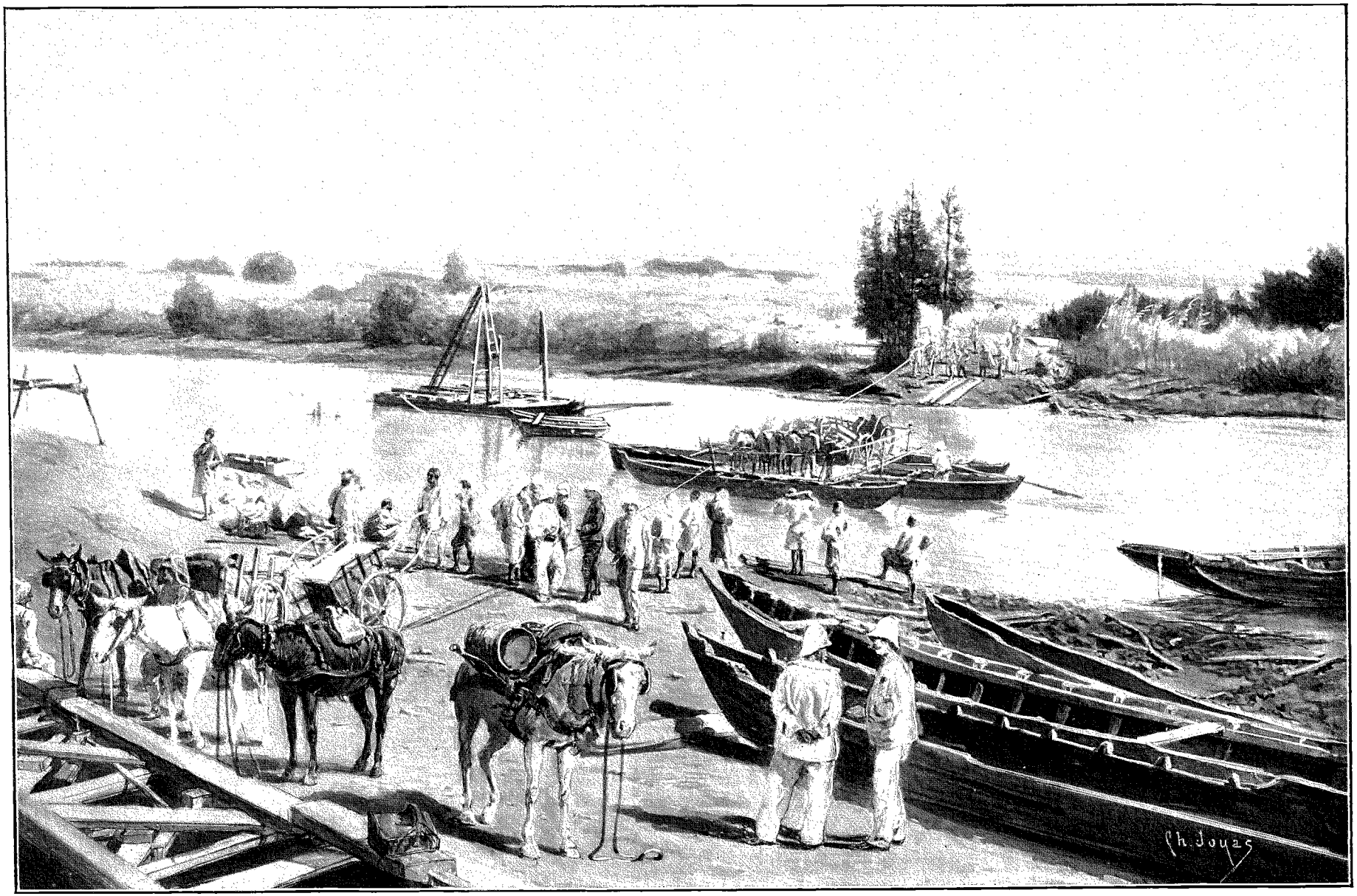


RUISSEAU DE MAHOROGO. — DESSIN DE GOTORBE.



Marius Chesneau. del

Imp Erhard Frères



TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE DE MAROVOAY (PAGE 82). — DESSIN DE JOUAS.

bataillon d'infanterie de marine dont nous distinguons les petites tentes blanches accrochées aux flancs d'une colline boisée.

Il fait une chaleur étouffante; la route, construite à la hâte, est difficile pour les voitures Lefebvre; le convoi, dont les animaux fatigués s'arrêtent de temps en temps pour souffler, s'allonge de plus en plus, soulevant des flots de poussière rouge qui nous aveuglent. A droite et à gauche, toujours les mêmes plaines d'herbe sèche, sans un arbre qui nous permette de nous reposer à l'ombre.

Vers 10 heures, nous arrivons enfin à la cime des mamelons que nous gravissons depuis le matin et nous jouissons d'une vue très étendue sur la baie de Bombétoke : à nos pieds, d'immenses marais couverts d'une forêt de palétuviers; au second plan, la mer, dont les eaux rouge-vermillon près du rivage deviennent peu à peu bleu-verdâtre au niveau du large; enfin, à la limite de l'horizon, les maisons blanches de Majunga, qui semblent perdues dans l'immensité des flots.

Pour redescendre, la route forme des lacets nombreux taillés au flanc d'une falaise à pic, de 100 mètres de hauteur, qui porte le nom d'Ambohitrombikély (la Petite Roche). Le génie a fourni là un travail considérable. Les lacets n'ont pas plus de 1 m. 50 de largeur; ils surplombent un précipice dans lequel le moindre faux pas pourrait faire rouler nos montures. Nous mettons pied à terre et nous conduisons nos chevaux par la bride. Au bas de la montée, nous entrons dans un charmant vallon boisé, où nous nous installons sous de superbes tamariniers.

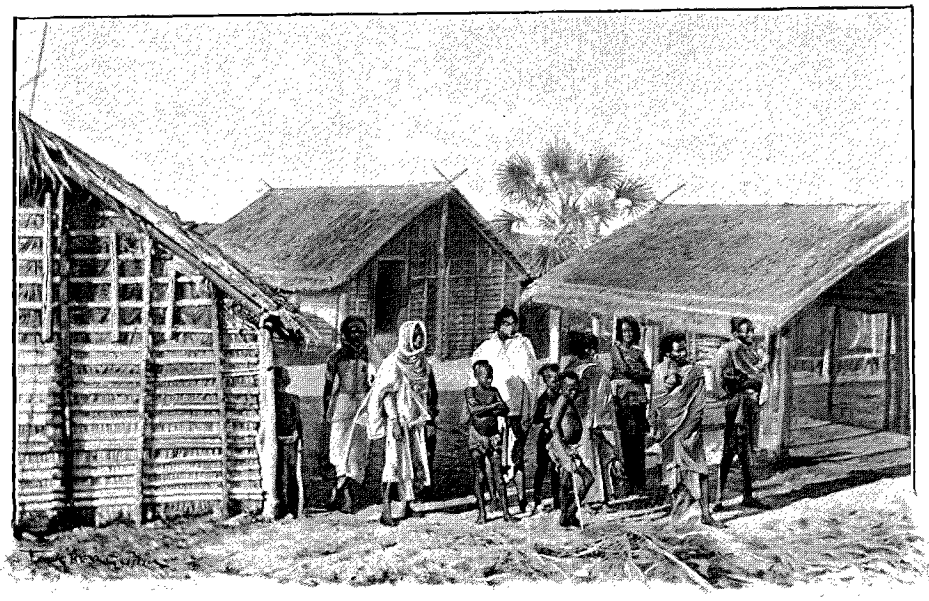
27 mai. — Une batterie de 80 de montagne, qui nous suit de près, a pu passer par le chemin de chèvres que nous avons parcouru hier, sans perdre un seul de ses gros canons : c'est un résultat remarquable. Chacune des pièces est attelée de huit grands mulets du Poitou, et ce n'est pas trop pour traîner une pareille charge par ces chemins impossibles.

Au sortir du bivouac nous longeons le hameau d'Ambodinabatékély, dont presque tous les habitants sont revenus. Ils ont arboré sur chacune de leurs cases un petit drapeau tricolore. Cachés derrière les arbres, ils regardent passer la file des mulets et des voitures qui composent notre convoi. Ils doivent être déjà blasés sur ce spectacle : chaque jour, sur la même route, de nombreux convois de vivres vont à Marovoay assurer le ravitaillement des troupes de la brigade d'avant-garde.

La route est charmante aujourd'hui; elle traverse de petits bois ombreux; elle est coupée par de jolis ruisseaux et de nombreux lits de rivières desséchées qui, dans la saison des pluies, doivent transformer la plaine en vastes marécages. A droite et à gauche se dressent de grands lataniers, très nombreux dans la région.

Vers 11 heures nous découvrons sur un mamelon le village de Maévarane (*Maéva Ranou*, « Eau jolie »), près duquel nous allons camper. Il se compose d'une vingtaine de cases établies sous les manguiers, dans un site pittoresque; ces cases sont occupées par deux compagnies de tirailleurs sakalaves recrutées en majeure partie à Nossi-Bé et à Diégo-Suarez. Quelques jours auparavant, la garnison a surpris un fort parti hova, qu'elle a abordé très crânement à la baïonnette. Les Sakalaves, qui voyaient le feu pour la première fois, se sont très bien conduits; ils ont tué une centaine de Hovas et pris un canon Krupp; mais en revanche leur officier a été blessé et une douzaine des leurs ont été atteints.

28 mai. — Au sortir de Maévarane, la route traverse une grande plaine couverte de hautes herbes au-dessus desquelles de nombreux lataniers et d'autres palmiers couverts de fruits émergent en forme d'énormes bouquets. Les fruits de ces palmiers sont gros comme de petites pommes et réunis par grappes comme les bottes d'oignons.



HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Nous croisons de temps en temps de petites troupes de Sakalaves qui rentrent dans leurs villages. Le colonel de Nonancourt les arrête en leur criant : « Toi, bon Sakalave! ». Les indigènes répondent par un grognement affirmatif accompagné d'un hochement de tête énergique. Ils ont la peau



DESCENTE DU PLATEAU D'ANKARAFANSIKA (PAGE 84). — DESSIN DE G. VUILLIER.

couleur de brique et comme tannée par les rayons du soleil; ils portent les cheveux longs disposés en petites tresses enduites de graisse de bœuf.

Le long de la route, il y a des centaines d'énormes fourmilières; elles forment des pyramides très dures, dont quelques-unes ont jusqu'à 60 centimètres de hauteur. Quand on les éventre d'un coup de pic, on y trouve des légions de grosses fourmis blanches, que mon ordonnance prend à la main sans qu'elles le piquent.

Nous venons de passer près d'un camp hova abandonné qui porte le nom de Miadane, ce qui veut dire « Tranquille ». De petites huttes basses construites sur deux rangées avec des feuilles de palmier servaient sans doute de logement aux soldats. Un peu à l'écart, sur un monticule, une maison recouverte de tôle avec des murs en terre gâchée devait abriter les officiers. Une grande place ombragée par d'énormes manguiers et située entre la maison et les huttes servait probablement de terrain de manœuvre.

Nous campons le soir au hameau d'Andranoulava (Large Rivière), déserté par les Hovas, qui y ont laissé des quantités énormes de riz en écorce. Toutes les cases en sont pleines; elles renferment aussi des objets mobiliers, abandonnés dans la hâte de fuir : petites lampes en fer servant à brûler de la graisse de bœuf, marmites, vases ébréchés et même un immense parapluie en coton rouge qui porte une marque anglaise.

29 mai. — Aussitôt après avoir quitté le champ où nous avons passé la nuit, nous traversons une rivière aux berges vaseuses sur laquelle le génie a jeté un pont de bois. Les mulets ne franchissent pas facilement cette étroite passerelle : quelques-uns, effrayés, renâclent, reculent et jettent de la perturbation dans la colonne. On les attache à l'arrière d'une voiture Lefebvre attelée d'un de leurs congénères, et alors c'est une comédie interminable: le mulet de tête tire d'un côté, le mulet de queue de l'autre; quant au conducteur kabyle, il se croise les bras et assiste impassible à la lutte.

Nous marchons quelques heures à travers un terrain accidenté par des mamelons couverts de beaux arbres, puis nous entrons dans une grande plaine marécageuse couverte de roseaux et parsemée de flaques d'eau stagnante. Des troupeaux de bœufs à bosse paissent en cet endroit; autour d'eux voltigent des troupes d'aigrettes blanches qui viennent se poser sur le dos des animaux pour faire la chasse à la vermine dont leurs poils sont remplis. On ne rencontre pas de gros villages, mais de petits hameaux formés de trois ou quatre huttes d'aspect misérable. Ces hameaux eux-mêmes sont extrêmement rares et nous faisons quelquefois deux étapes sans trouver

trace de la présence de l'homme. Les habitants de ce pays ont l'air misérable et souffreteux; on voit qu'ils vivent dans une région malsaine et qu'ils ont eu à pâtir de l'occupation hova.

Nous décrivons des circuits sans nombre dans notre marécage, guidés de temps à autre par des plaques indicatrices que le génie a semées sur la route. Ces plaques sont faites souvent avec une planche de caisse à conserves fichée à l'extrémité d'un bambou; la suscription « Marovoay », qui y a été tracée à l'encre par une main malhabile, recouvre l'adresse d'un fournisseur français ou anglais. La marque de la veuve Clicquot était même imprimée au fer rouge sur l'une d'entre elles; quel est donc le nabab dont la popote a pu s'approvisionner ainsi? Depuis une heure, notre vue est bornée par des collines escarpées, coupées de profonds ravins; la route les contourne, de plus en plus sinueuse. Enfin, au dernier tournant, nous voici en face de Marovoay, qu'on ne peut reconnaître qu'en entrant dans le faubourg sakalave.

Sur toutes les collines qui avoisinent la ville, des ouvrages en terre ont été construits par les Hovas. Le chemin que nous suivons est lui-même défendu par une sorte de rempart en argile élevé à hauteur d'homme. Des embrasures occupées par de gros canons de fonte ont été ménagées dans ce rempart; les pièces, qui se chargent par la bouche, n'ont pas d'affût; elles reposent sur deux troncs d'arbres couchés sur le sol perpendiculairement à l'axe du canon. Pour éviter le recul, les artilleurs hovas avaient appuyé l'arrière de la pièce contre deux gros pieux fichés verticalement en terre. Si c'est là toute l'artillerie que possédaient les défenseurs de Marovoay, ils ont bien fait de fuir.

Le faubourg sakalave par lequel nous pénétrons dans la ville forme une seule rue de 1 kilomètre et demi environ de longueur, côtoyant la petite rivière de Marovoay et bordée de chaque côté par une rangée de paillotes, la plupart inhabitées actuellement. Au bout de ce faubourg et sur son prolongement se trouve le quartier indien, composé en majeure partie de maisons en pisé confortablement construites, avec toitures en tôle, larges varangues, belles portes sculptées. Les Indiens forment à Marovoay une corporation nombreuse et puissante qui a accaparé presque tout le commerce de la région. A côté des Indiens habitent en ce moment quelques trafiquants européens qui se livrent exclusivement à la vente des conserves et des liqueurs; ils sont peu intéressants.

Un bataillon du 200e de ligne est cantonné à Marovoay depuis quinze jours avec deux compagnies du génie qui sont occupées dans les environs aux travaux de la route. Tous les soldats ont la fièvre ou l'auront à brève échéance, car Marovoay, adossée d'une part à la rivière de ce nom qui coule sur un lit de vase de plusieurs mètres de profondeur dont une partie découvre aux basses eaux, est bordée d'autre part par d'immenses marécages qui s'étendent à perte de vue.

La garnison a pris la meilleure installation de la ville, le plateau du Rouve, où était construit le fort hova; ce plateau domine la rivière d'une trentaine de mètres. Les hommes sont installés mi-partie dans des paillotes, mi-partie sous leurs petites tentes de campagne. Ils s'attendent à recevoir d'un jour à l'autre l'ordre de se porter en avant : cet ordre, lorsqu'il arrivera, sera accueilli avec bonheur.

Nous établissons notre campement près de celui de la garnison, sur le plateau du Rouve, non loin d'une ambulance installée depuis peu de jours dans les bâtiments de l'ancien fort et qui déjà regorge de malades. Personne n'oubliera cette fois sa dose de quinine préventive. Dès le départ de France, le commandement, sur la proposition du service de santé, a sagement prescrit que, pendant tout le séjour dans la zone des marécages, les troupes de Madagascar seraient soumises à un traitement préventif par les sels de quinine, destiné à sauver le plus d'hommes possible sinon des atteintes paludéennes, du moins des accès pernicieux. Depuis le débarquement, chaque officier et chaque soldat prennent pendant quatre jours consécutifs une dose journalière de 20 centigrammes de quinine, cessent cette dose pendant le reste de la semaine pour recommencer au prochain septénaire.

Les jours de quinine, rien n'est plus curieux que de nous voir arriver tous à la popote pour prendre le café du matin; chacun tient à la main son petit étui; chacun avale ses pilules consciencieusement; les uns *nature*, les autres, plus difficiles, en les enveloppant dans du papier à cigarette. Tous se moquent bien un peu du médecin, mais s'empressent de suivre exactement ses prescriptions.

30 mai. — Notre colonne va mettre une journée entière pour traverser la rivière de Marovoay, qui n'a pas plus de 20 mètres de largeur. En attendant que le génie ait terminé le pont en voie de construction, le passage s'effectue à l'aide d'un bac manœuvré par des coulis kabyles et somalis, dont la vigueur et la rapidité ne sont pas les qualités dominantes. La rivière est encaissée et ses berges sont extrêmement vaseuses, ce qui rend l'opération particulièrement difficile. La tête de notre colonne a commencé à passer à 7 heures du matin, et les derniers mulets du convoi n'ont pris pied sur l'autre bord qu'à 5 heures du soir. Quel temps mettrait-on pour toute une brigade!

Le groupe du service de santé passe vers 2 heures; en ce moment la marée, qui se fait sentir dans toute la rivière, commence à baisser, ce qui augmente d'autant la zone de vase à franchir. Les coulis mettent près d'une demi-heure pour faire démarrer le bac qui s'est embourbé. Au débarquement les mulets enfoncent jusqu'au poitrail dans une boue noire et nauséabonde; un d'entre eux, qui s'était un peu écarté de la voie jalonnée, enfonce jusqu'au cou et nous avons failli l'abandonner. Une de nos tentes tombe à l'eau; elle est repêchée à 10 mètres de nous par un de nos noirs qui s'est jeté bravement à la rivière, au risque de se faire amputer par un des nom-

breux caïmans qui l'habitent. Une fois sur l'autre bord, nous cheminons pendant 3 kilomètres à travers une plaine marécageuse et nous arrivons à la nuit tombante au village d'Ampalamanga (Enceinte de Manguiers), situé en terre ferme sur un mamelon couronné de manguiers.

Pendant toute la journée du lendemain, nous marchons à travers un marais desséché, long d'une vingtaine de kilomètres, large de 14 ou 15, qui s'étend à l'est de Marovoay sur la route de Tananarive. La vase, d'un gris noirâtre, s'est, en se desséchant, profondément fendillée et comme craquelée; elle forme actuellement une surface solide couverte de grands roseaux jaunis; mais, pendant la saison des pluies, ce serait un obstacle infranchissable : toute troupe s'engageant au milieu de l'immense nappe d'eau croupissante et infecte qui recouvre le sol à cette époque serait irrémédiablement perdue.

La piste que nous suivons est à peine frayée; il doit être facile de s'égarer dans ce désert de boue solidifiée, dans lequel on n'aperçoit pas même un arbre pouvant servir de point de repère.

Nous atteignons vers 4 heures du soir le village de Marolambo, où nous devons passer la nuit. Il est situé sur un affluent de la Betsiboka, qui n'est guère plus large qu'un ruisseau et qui est infesté de caïmans. On voit ces horribles bêtes étendues par troupes le long de la berge, le corps immobile, comme endormies.

Le village comprend une vingtaine de cases, bâties sur pilotis; c'est la première fois que je vois des huttes indigènes construites avec un plancher placé à une certaine distance du sol; sans doute les naturels veulent se garer ainsi des inondations fréquentes pendant la saison des pluies et peut-être aussi des crocodiles, qui doivent s'avancer très près des maisons quand l'eau recouvre le sol.

Je lie conversation, par l'intermédiaire de mes boys, avec un vieux lépreux à la figure rusée, qui paraît être le chef de ce pauvre village : il m'affirme que les Hovas ont tous fui sur Maévatanana et qu'ils sont maintenant à plus de 200 kilomètres de Majunga; s'ils continuent ainsi, nous ne les rattraperons jamais.

Nous dressons nos tentes à l'extrémité du village, près d'un petit poste du 200e de ligne qui garde un dépôt de vivres rassemblés à Marolambo pour le ravitaillement des troupes en marche vers le haut pays. Faute de moyens de transport suffisants, les officiers du poste ont été obligés de laisser en arrière la plus grande partie de leurs bagages; ils n'ont plus de tentes. L'un d'eux couche entre deux manguiers aux troncs desquels il a suspendu sa moustiquaire.

1er juin. — Le Général en chef devait nous rejoindre à Marolambo; il nous envoie l'ordre de pousser jusqu'à Ambato. L'ennemi fuit de tous côtés, et le général Metzinger, qui le serre de près, s'avance de plus en plus. A l'heure actuelle, presque tout le cours de la Betsiboka est à nous.

Notre nuit dernière a été tourmentée, d'abord par les moustiques qui sont légion, ensuite par des troupes de chiens sauvages qui sont venus aboyer dans notre camp. Les habitants de cette région ont presque tous cinq ou six chiens de petite taille qui, à force de croisement, n'appartiennent plus à aucune race. Ces chiens ne reçoivent aucun soin de leurs propriétaires et se nourrissent comme ils peuvent. A force d'errer dans la campagne, beaucoup sont devenus sauvages; toutes les nuits, au bivouac il en vient des bandes de cinquante ou soixante qui hurlent et se battent autour de nos tentes.

Pendant la première partie de notre marche de ce jour, nous avons continué à traverser la grande plaine marécageuse que nous avions commencé à parcourir hier; chaque fois que nous nous retournions, nous apercevions au loin, à 30 kilomètres, la haute colline de Marovoay, et, un peu plus sur la gauche, les monticules de Mahabo, lieu vénéré des Sakalaves, parce qu'il sert de sépulture aux premiers rois du Boéni.

Des mamelons couronnés de verdure, jetés comme des oasis au milieu de la vaste plaine de roseaux, indiquent la fin du marécage; nous revoyons la haute brousse semée de lataniers et, de temps à autre, des bouquets de grands arbres au port majestueux. Le terrain accidenté, au milieu duquel le sentier à peine frayé que nous suivons décrit des courbes sinueuses, est composé d'argile rougeâtre, que les pieds de nos chevaux soulèvent en tourbillons et qui retombe ensuite sur nos vêtements en une couche épaisse. Nous venons de passer un joli ruisseau courant sous bois, près duquel j'ai découvert une civière hova dissimulée dans les herbes. Les deux montants de cette civière sont faits avec de grosses nervures de feuilles de rafia retenues accouplées par des traverses de même provenance. Cette civière est légère, commode, facile à construire en un instant sans un clou, avec des matériaux qu'on trouve partout dans le pays.

A la lisière d'une forêt sous le couvert de laquelle nous allons pénétrer, nous trouvons un petit poste avancé que gardent deux compagnies du 200e de ligne établies au camp d'Androtra, où nous allons nous-mêmes. Le sentier sous bois que nous suivons ensuite est d'une fraîcheur délicieuse : à droite et à gauche, des arbres immenses couverts de lianes nous forment des arceaux de verdure tellement épais que les rayons du soleil ne peuvent percer jusqu'à nous. Un joli village, dont les cases confortables paraissent tout récemment construites, est établi en plein bois; ses habitants nous regardent passer en se cachant à demi derrière leurs portes entre-bâillées. A côté de ce village, dans une enceinte formée avec de gros pieux placés côte à côte, se trouvent des tombeaux sakalaves très vénérés, appartenant comme ceux de Mahabo à la famille royale du Boéni. Les habitants du village sont préposés par leurs princes à la garde de ces tombes; quelques-uns sont armés de fusils à pierre; d'autres portent seulement la sagaie, l'arme nationale sans laquelle aucun Sakalave de la Grande Terre ne sort jamais.

Nous campons en plein bois, sur un mamelon, à côté des tentes du 200e de ligne. Demain nous faisons séjour; il est temps que les hommes se nettoient, eux et leurs vêtements : les casques n'ont plus de forme; les habits, la barbe, les cheveux, la peau, sont teints en rouge brique par la poussière des chemins. Il y a juste neuf jours que nous nous sommes mis en route et nous avons parcouru 100 kilomètres depuis Majunga.

2 juin. — Cette journée de repos est délicieuse et nous en avions grand besoin. Dès 6 heures du matin j'ai ouvert ma tente, fait transporter dehors la malle qui me sert de siège et j'écris sur mes genoux, à côté de mon boy qui vaque sans bruit aux soins de mon petit ménage. Devant moi, au pied du mamelon dénudé sur lequel nous sommes campés, une rivière coule paresseusement au milieu du sable rouge. Sur l'autre bord et aussi à droite et à gauche de nos tentes, les grands arbres de la forêt forment comme un cadre de verdure. Les troupiers, poitrine et bras nus, font leurs ablutions matinales devant leurs petites tentes de campagne rangées à la file. Dans les cuisines installées en plein vent, le feu pétille joyeusement sous l'eau qui bout pour le repas du matin. Nos chevaux et nos mulets attachés au piquet hennissent et s'ébrouent, et, à deux pas, le colonel de Nonancourt, qui vient de sortir de sa tente, m'appelle joyeusement pour prendre le café sous les grands arbres.

3 juin. — Les jours se suivent, mais sans se ressembler, hélas! Aujourd'hui l'étape a été dure; les premiers kilomètres se sont faits comme par enchantement entre 6 heures et 7 heures du matin, sous bois et dans un sentier ravissant; puis nous atteignons le grand plateau d'Ankarafansika, où ne poussent que de hautes herbes et des arbres rabougris.

A un détour du sentier notre colonne croise une troupe de Sakalaves à la peau brûlée par le soleil et à l'air sournois. Il paraît que cette plaine est le terrain que choisissent les fahavalos (voleurs de grand chemin) pour leurs opérations; il leur est facile en effet de se cacher dans ces broussailles qui, en certains endroits, dépassent la hauteur d'un homme. Aucune case, aucun village ne se montrent dans ce désert. Après l'avoir traversé, nous franchissons un terrain accidenté où poussent des lataniers et des manguiers assez clairsemés, puis nous retrouvons la forêt, ses grands arbres et ses belles lianes.

Le chemin est raide, à peine frayé; il côtoie de grands précipices, et souvent les cavaliers qui nous précèdent sont obligés de mettre pied à terre pour éviter de choir avec leurs montures dans les mauvais passages. Tout à coup mon cheval fait un bond de côté et je me trouve en présence d'un cadavre couché sur le ventre en travers de la route : il porte une calotte rouge, une veste bleue, un petit ceinturon en cuir fauve; sa peau est brune et déjà toute gonflée. Est-ce un Sakalave, un soldat hova? nul ne peut le dire; sa jambe et sa cuisse droite ont été entièrement dévorées par les animaux de nuit.

Vers 10 heures, au sortir de la forêt, nous arrivons à l'extrémité du plateau d'Ankarafansika. Le chemin descend en lacets nombreux le long d'une falaise presque à pic, dont la base se trouve dans la vallée à 100 mètres au-dessous de nous. Avant de m'y engager, je jette un coup d'œil sur le superbe panorama qui se déroule devant mes yeux. Au-dessous de moi, une vallée couverte d'arbres où scintille de place en place l'eau tranquille des rizières, avec deux ou trois villages perdus au milieu des manguiers, s'étend sur une longueur de 20 à 30 kilomètres jusqu'à la rivière Betsiboka, dont le large ruban argenté décrit dans le lointain des méandres capricieux. Plus loin encore, sur l'autre rive, une chaîne de montagnes borne l'horizon et confond ses sommets avec les nuages gris du ciel.

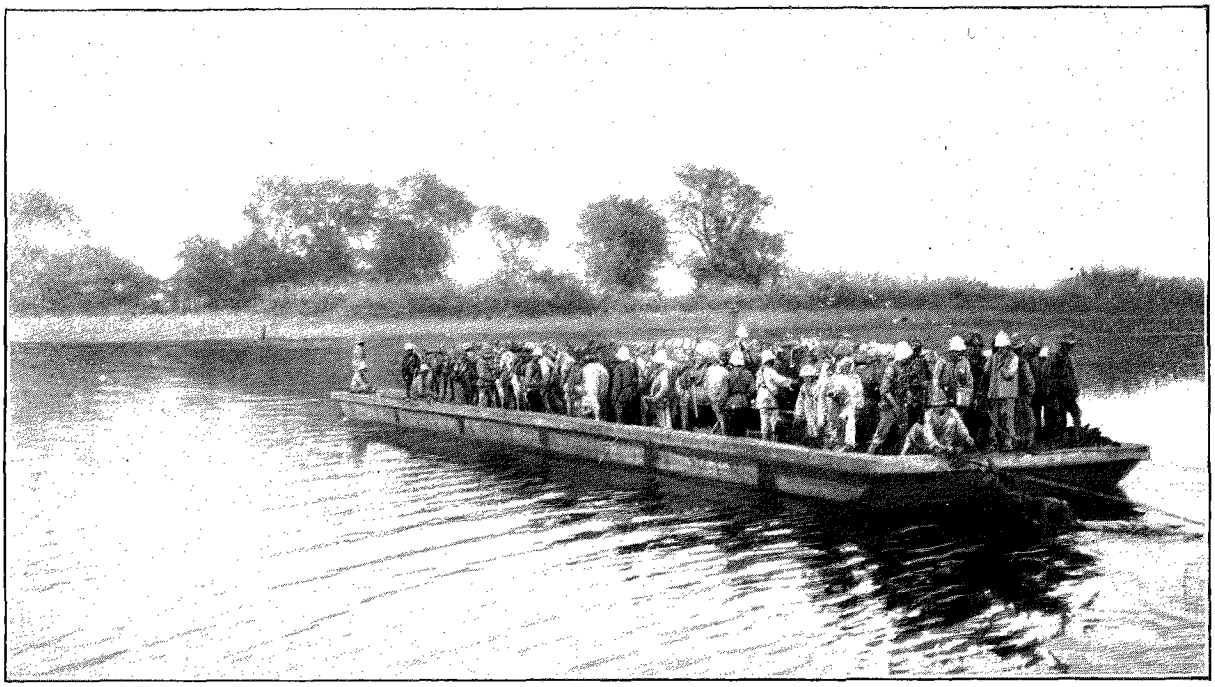
(*A suivre.*)

EDOUARD HOCQUARD.



LA SIESTE DES CONVOYEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TRAVERSÉE DU KAMOURE À AMBATO (PAGE 86). — DESSIN DE SLOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

V

Un fort hova ; malheureux blessés. — Les rizières. — Ambato. — Traversée du Kamoro ; les caïmans. — Les forêts de bananiers. — Maroakatra. — Le camp des Hauteurs dénudées. — La tombe d'un héros.



AUXILIAIRE SÉNÉGALAIS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous comptions camper, aussitôt descendus dans la plaine, au village de Mangabé (le Gros Manguier). Malheureusement la petite source qui alimente ce village est complètement desséchée et il faut aller plus loin. Il est midi ; le soleil tombe d'aplomb sur la colonne, qui soulève autour d'elle un nuage de poussière aveuglante. Hommes et bêtes, qui n'ont pas bu depuis ce matin, baissent le nez et marchent en silence. Vers 2 heures du soir, nous pouvons enfin camper au village de Trabonjy.

Entre Trabonjy et Mahatombo se trouve un fort hova, établi sur une hauteur qui domine notre camp. Les soldats étaient logés dans de petites huttes en feuilles, basses, dégoûtantes de malpropreté. Dans la plus reculée de ces cases, ils ont abandonné en fuyant trois malheureux porteurs blessés aux jambes, mourants de faim, dont les plaies hideuses dégagent une odeur épouvantable. Émus de compassion, nous envoyons nos boys porter quelque nourriture et des vêtements à ces pauvres gens.

4 juin. — Le camp que nous occupions hier aux environs de Trabonjy avait sans doute abrité déjà des troupes hovas ; le terrain dégageait une odeur infecte, et toute la nuit j'ai rêvé que j'étais couché sur un fumier. Au départ, nous passons au milieu des cases du village ; il était habité par une reine sakalave alliée aux Hovas. La maison de cette reine est plus grande et mieux construite

1. *Suite. Voyez p.* 61 *et* 73.

que les autres. Toutes les cases sont ouvertes; les habitants, comme toujours, ont fui précipitamment au moment de notre arrivée, laissant dans le mortier le riz qu'ils étaient en train de battre et, sur le pas des portes, le panier ou la natte qu'ils étaient occupés à confectionner. Ils se sont cachés non loin de leurs maisons, dans la brousse ou les taillis, et ils viendront reprendre tranquillement leurs occupations lorsque nous aurons disparu.

Chose rare, la terre est cultivée par places. Nous passons auprès d'assez jolies rizières dont les épis mûrs viennent d'être coupés et réunis en tas. Dans cette région, on ne cultive plus le riz des montagnes, mais celui de la plaine, dont la qualité est bien supérieure. Les environs de Trabonjy sont semés de nombreux étangs couverts de nénufars et d'herbes aquatiques, et remplis de gibier d'eau : canards, sarcelles, courlis, pluviers, sans compter les pintades qui courent dans les hautes herbes. Au bord de ces étangs, les indigènes ont préparé de petits carrés de terrain où pousse déjà le riz semé en prévision du prochain repiquage.

Nous arrivons vers 10 heures du matin à Ambato, point stratégique très important, car c'est là que se termine la navigation de la Betsiboka pour les grosses embarcations. Nos chaloupes fluviales, qui ne calent que 40 centimètres, pourront peut-être remonter jusqu'à Maévatanana pendant quelque temps encore; mais, en saison sèche, Ambato doit être considéré comme le port fluvial le plus éloigné vers Tananarive.

Le village près duquel nous campons est situé sur une hauteur qui domine le cours de la rivière et qui en est distante d'environ 800 mètres. Il est occupé par deux compagnies de tirailleurs algériens qui logent dans les cases indigènes. Les habitants, qui avaient été emmenés par les Hovas, sont presque tous revenus.

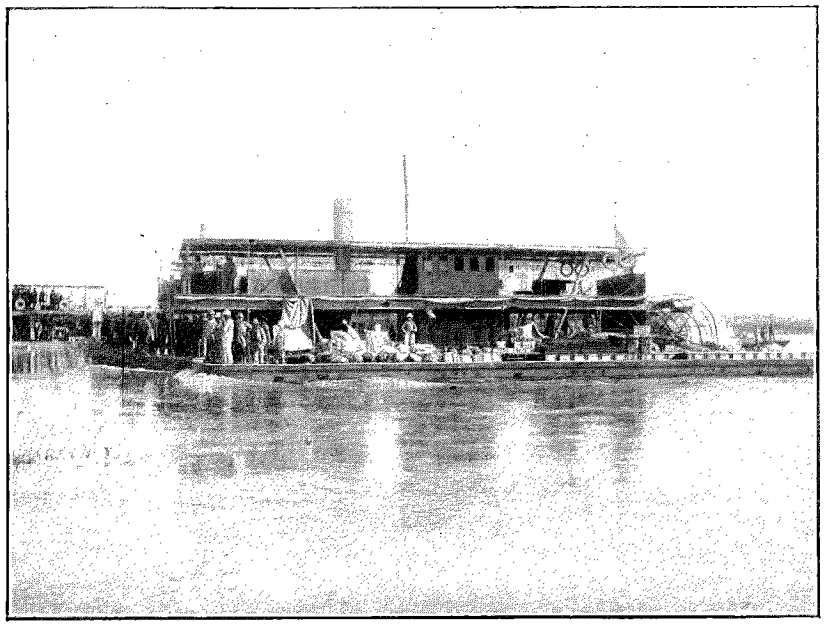
5 juin. — A 7 heures du matin, notre convoi commence le passage du Kamoure, petit affluent de la Betsiboka, qui se réunit à angle aigu à cette grande rivière devant Ambato. Les chevaux harnachés, les mulets tout chargés passent dans un grand bac, remorqué par un canot à vapeur le long d'une corde tendue d'une rive à l'autre. Le Kamoure ou Kamoro n'a guère plus de 80 mètres de large, et cependant, malgré le perfectionnement relatif des moyens de transport, les derniers mulets du convoi n'arrivent à l'autre rive que vers 9 heures du matin.

Le Kamoure et la Betsiboka sont remplis d'énormes caïmans; quand on passe en bateau, on en aperçoit un grand nombre qui sont allongés sur le sable des rives. Il y en a de dimensions monstrueuses; pendant la traversée du convoi, nous les voyions nager par troupes de sept ou huit, la tête hors de l'eau, et aller d'une rive à l'autre.

Après le passage du Kamoure, notre convoi longe la rive droite de la Betsiboka pendant environ 8 kilomètres. Entre Ambato et Ankifiati, où nous allons camper, les bords immédiats du fleuve sont très cultivés : au lieu de la brousse et des palmiers nains que nous avons rencontrés jusqu'ici presque partout, nous trouvons de nombreuses plantations de canne à sucre, de manioc, de riz, de ricin et de patates.

Les bananiers sont en telle abondance que leurs plantations forment de véritables forêts, ayant jusqu'à 2 ou 3 kilomètres d'étendue et d'un aspect étrange. Ces énormes troncs, terminés par des bouquets de feuilles gigantesques, sont tellement pressés les uns contre les autres qu'il a fallu en abattre un grand nombre pour nous frayer une piste, et que leurs larges feuilles interceptent complètement les rayons du soleil.

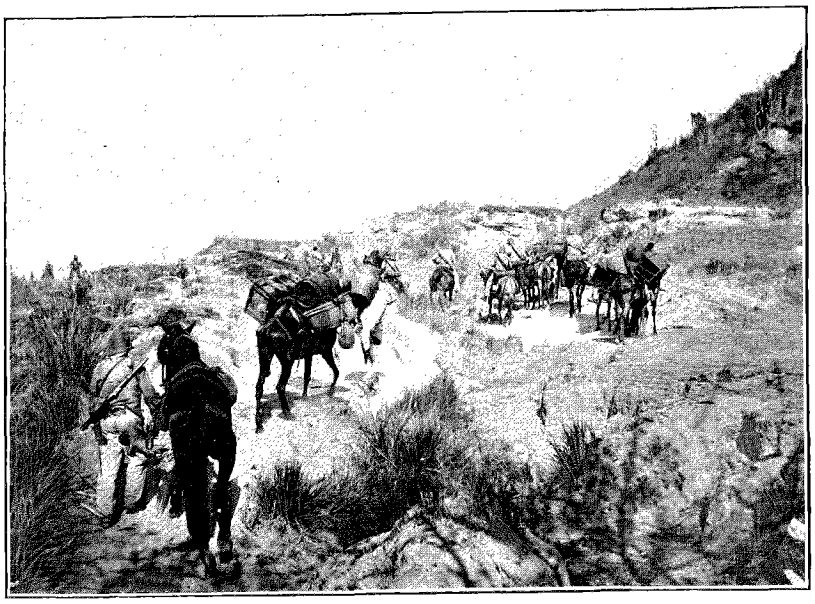
Il est 2 heures de l'après-midi quand nous arrivons, par une chaleur torride, au campement d'Ankifiati, où nous devons passer la nuit. Ce campement est situé sous de gros manguiers, entre deux marais couverts de roseaux gigantesques et habités par de nombreux caïmans. Les moustiques et les fourmis y foisonnent. Toute la nuit les premiers sont venus, sous la forme de véritables nuages, sonner des fanfares autour de ma moustiquaire, pendant qu'une armée de fourmis donnait l'assaut par tous les pieds de mon lit de campagne. Voilà cinq nuits au moins que ces maudites bêtes empêchent nos hommes et nos chevaux de fermer l'œil. Nos soldats ont une résistance étonnante; tous les Kabyles sont sur le flanc : les Français, au contraire, supportent tout gaiement; ils ne dorment pas, ils ont la fièvre : ils chantent quand même et plaisantent entre eux pendant l'étape.



CANONNIÈRE FLUVIALE REMORQUANT DES CHALANDS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

6 juin. — Il est midi; nous venons de déjeuner sommairement,

aussitôt après l'arrivée à Maroakatra, notre gîte d'étape. Il fait une chaleur étouffante sous ma tente; pour ne pas perdre une minute, je rédige mon journal, assis sur ma malle et appuyé sur le lit de campagne qui me sert de table. J'ai à peine le temps de jeter quelques notes sur le papier, que déjà les malades affluent. Beaucoup ont la fièvre; ils se soignent en route, espérant que, les marécages une fois franchis, le bon air du haut pays les guérira.



EN ROUTE POUR SUBERBIEVILLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous venons de faire 15 kilomètres à travers une contrée accidentée, mais absolument déserte: pas un village, rien que la brousse avec de maigres lataniers. Jusqu'à présent Madagascar ne répond guère à l'idée que je m'en étais faite d'après mes lectures. Pendant les 140 kilomètres que nous avons franchis depuis Majunga, nous avons rencontré à peine une douzaine de hameaux, dont les huttes, très basses, faites en roseaux et recouvertes avec des feuilles, avaient un aspect des plus misérables. On sent que tout ce pays manque de bras pour le mettre en valeur. Il paraît que la région que nous venons de quitter était occupée avant notre passage par les immenses troupeaux du premier ministre, qui y trouvaient d'excellents pâturages. Assurément ce désert herbeux suffirait pour alimenter tout le bétail que peuvent contenir la France et l'Allemagne réunies. Pendant cette saison, l'herbe est desséchée, mais les rares habitants de la région ont un procédé très rapide et très économique pour reconstituer leurs pacages : au début de la saison des pluies, ils mettent le feu à la brousse, et les cendres qui recouvrent le sol après l'incendie suffisent pour amener rapidement la poussée d'une herbe tendre et succulente dont le bétail est très friand. Presque tous les palmiers que nous avons rencontrés sur notre route ont le tronc à demi calciné par le fait de cette opération. Ils en souffrent, mais n'en meurent pas pour cela.

Nous campons aujourd'hui sur la rive de la Betsiboka. A Maroakatra, ce cours d'eau atteint 150 mètres de largeur; il est semé de nombreux bancs de sable, dont les déplacements fréquents augmentent beaucoup les difficultés de la navigation. Le fleuve s'attarde paresseusement dans la vallée; ses eaux s'étalent au milieu des sables, décrivant des courbes accentuées et capricieuses entre les monticules qui bordent leurs rives.

7 juin. — Départ à 6 heures et demie du matin. La lune se couche à peine et déjà le soleil se montre, émergeant de la grande chaîne de montagnes qui s'étend sur l'autre rive de la Betsiboka, à la limite de l'horizon; il transforme le ciel en un large fond d'or sur lequel se détachent en silhouette les arbres de la vallée.

Les 8 kilomètres que comporte notre courte étape de ce jour se font dans ce désert d'herbe sèche, coupé de maigres palmiers isolés, que nous avons presque toujours trouvé depuis notre départ de Majunga. Nous nous arrêtons pour camper sur un mamelon planté de quelques arbres rabougris, près duquel coule un petit ruisseau d'eau pure. De ce mamelon nous découvrons le campement d'une partie de la brigade d'avant-garde; elle est à quelques kilomètres de nous et nous pourrions l'atteindre demain. Le général Metzinger a réussi hier à franchir l'obstacle de la Betsiboka; il n'est pas campé à plus de 30 kilomètres de Maévatanana.

8 juin. — Départ au jour; traversée d'un petit bois délicieux; de grands lataniers, hauts de 7 à 8 mètres, alternent avec des arbres énormes couverts de lianes. La route est toute tracée par la brigade d'avant-garde; de temps à autre, un bâton planté debout au bord du chemin porte un petit morceau de papier avec une inscription à la main et au crayon. Je lis : « Chemin d'Amparinampoun ».

Vers 10 heures, nous atteignons un mamelon couvert de maigres arbustes et occupé par les avant-postes de la brigade Metzinger. Quelques escarmouches ont eu lieu avant-hier dans ces parages entre les Hovas et nos soldats qui cherchaient à franchir la Betsiboka; mais il n'y a pas eu d'engagement important et la brigade Metzinger a pu passer tout entière sur l'autre rive. Nous l'y suivrons probablement demain pour aller rejoindre le Général en chef.

A côté de ma tente se trouve une tombe, creusée tout récemment; j'y lis cette inscription au crayon, tracée sur une planchette de caisse à biscuits plantée debout : *Saïd ben Mohamed, tirailleur au Régiment étranger, mort pour la France.*

VI

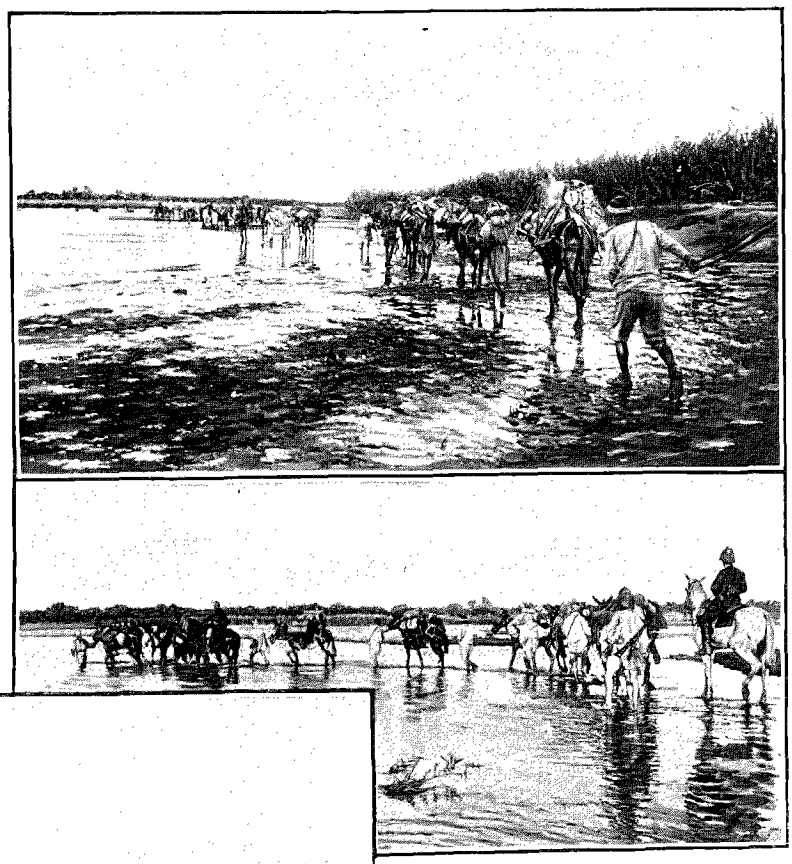
Passage à gué de la Betsiboka ; un bain forcé. — Séjour à Marololo. — Communications difficiles. — Cuisine originale. — Le camp de la Légion. — La région de l'or. — Sakoa-Bé. — Installation à Suberbieville. — Le village des mineurs. — La navigation dans la haute rivière.

10 juin. — Le général de Torcy, chef d'état-major, est installé à Marololo, à 8 kilomètres environ de notre campement et sur l'autre bord de la Betsiboka ; il nous envoie l'ordre de le rejoindre. Nous nous mettons en route vers 6 heures du matin et nous arrivons à 8 heures sur la rive droite du fleuve, à quelques mètres en amont de l'endroit où il reçoit son plus gros affluent, l'Ikopa. Il y a bien 400 mètres d'une rive à l'autre et nous devons passer à gué ; ce gué est assez mal indiqué par de rares jalons qui s'aperçoivent à peine ; il est dangereux parce que les fonds de la Betsiboka, formés de sable, se déplacent sans cesse et qu'une reconnaissance de la rivière ne peut donner des indications certaines que si elle est faite le jour même.

Nous nous engageons quand même dans l'eau, suivant avec prudence un officier et quelques hommes de l'escadron de chasseurs d'Afrique qui marchent en tête et sondent les fonds. Les mulets viennent à la file, tenus à la bride par leurs conducteurs kabyles qui leur ont laissé sur le dos leurs bâts et tous leurs chargements.

Bientôt mulets et chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail et les hommes à pied de l'eau jusqu'aux aisselles. Le courant est extrêmement rapide ; beaucoup de piétons sont obligés de se tenir à la queue des chevaux pour ne pas être entraînés. Une des grandes difficultés du passage vient de l'inégalité des fonds ; après avoir marché quelques pas avec de l'eau jusqu'aux mollets, les hommes peuvent tomber brusquement dans un trou où ils ont de l'eau jusqu'au cou.

Devant moi, le cheval d'un gendarme rencontrant une de ces dépressions s'abat avec son cavalier, qui prend un bain dans la rivière ; plus loin c'est un mulet qui manque des quatre pieds et s'en va à la dérive ; un autre dont le bât tourne et dont tout le chargement est précipité au fond de l'eau ; certains Kabyles prennent peur et poussent des hurlements épouvantables, abandonnant leurs animaux, qui s'en tirent comme ils peuvent. Tous les hommes ont enlevé leurs chaussures et leurs pantalons, qu'ils tiennent au-dessus de leurs têtes. Heureusement au milieu du fleuve se trouve un petit îlot de sable qui permet aux gens et aux bêtes de reprendre haleine.



TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA.



REPOS APRÈS LA TRAVERSÉE DE LA BETSIBOKA. — DESSIN DE GOTORBE.

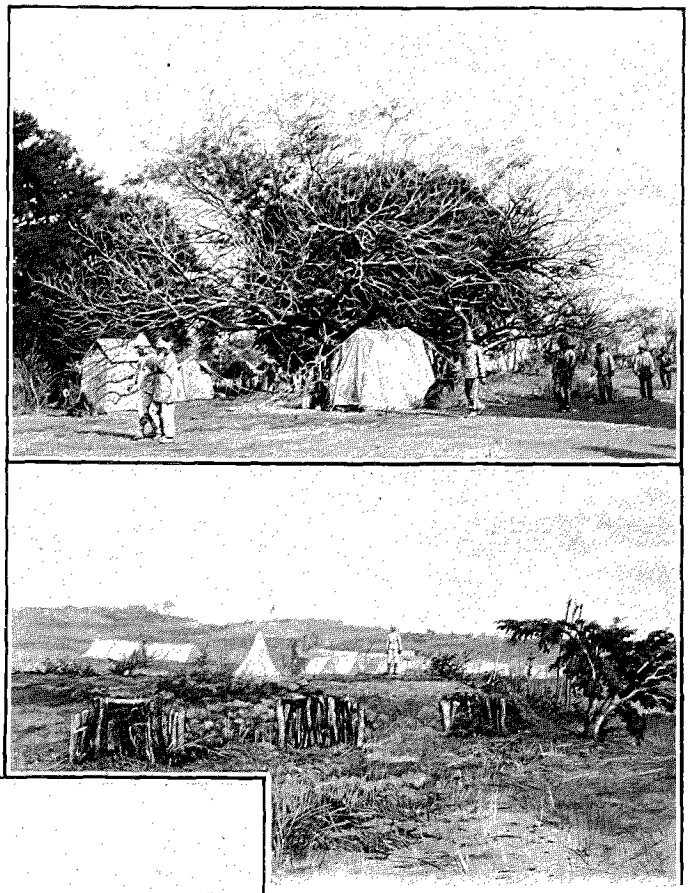
L'arrivée sur l'autre rive est lamentable ; nous sommes trempés de la tête aux pieds. Quelques pauvres diables qui ont eu la fièvre

la veille grelottent au soleil. Nombre de cantines d'officiers, de tentes, de lits de camp, qui ont pris un bain dans la rivière, sèchent sur le sable. Il faut longtemps pour refaire les chargements et remettre le convoi en marche. Ce n'est qu'à 10 heures que nous quittons le bord sablonneux de la Betsiboka pour prendre un joli sentier sous bois qui aboutit au camp de Marololo.

13 juin. — Nous attendons à Marololo les ordres du Général en chef, parti en avant avec le général Metzinger. Maévatanana a été occupé sans coup férir et nos troupes campent dans les anciens établissements Suberbie.

Marololo veut dire en malgache « Beaucoup d'esprits follets ». Ce n'est pas un village, mais une grande clairière au milieu d'une jolie forêt. Nos tentes disséminées çà et là au milieu des grands arbres font le plus joli effet.

Le campement est à deux pas de l'Ikopa; toute la journée, un grand nombre de soldats du poste sont occupés à laver leur linge au bord de la rivière. Les eaux n'ont pas encore baissé et les canonnières fluviales qui ont pu



LE CAMP DE MAROLOLO.
BATTERIE HOVA DÉFENDANT L'IKOPA.



MAROLOLO : LE LAVOIR DES TIRAILLEURS. — DESSIN DE GOTORBE.

remonter jusqu'ici se hâtent de débarquer des vivres et du matériel. Le commandement veut accumuler à Marololo de grands approvisionnements de toutes sortes pour les conduire ensuite à dos de mulets jusqu'à Suberbieville. Le transport par les voitures Lefebvre est toujours très lent, à cause des obstacles de toute nature que ces voitures rencontrent à chaque instant sur la route de terre. D'autre part les canonnières fluviales sont encore peu nombreuses; elles s'échouent fréquemment dans le haut fleuve; à partir d'Ambato, elles ne peuvent plus remorquer qu'un chaland au lieu de deux. Elles sont d'un faible tirant d'eau et d'une grande largeur, de sorte qu'elles gouvernent mal dans un fleuve où la navigation est difficile à cause des coudes brusques et surtout des bancs de sable qui se déplacent continuellement.

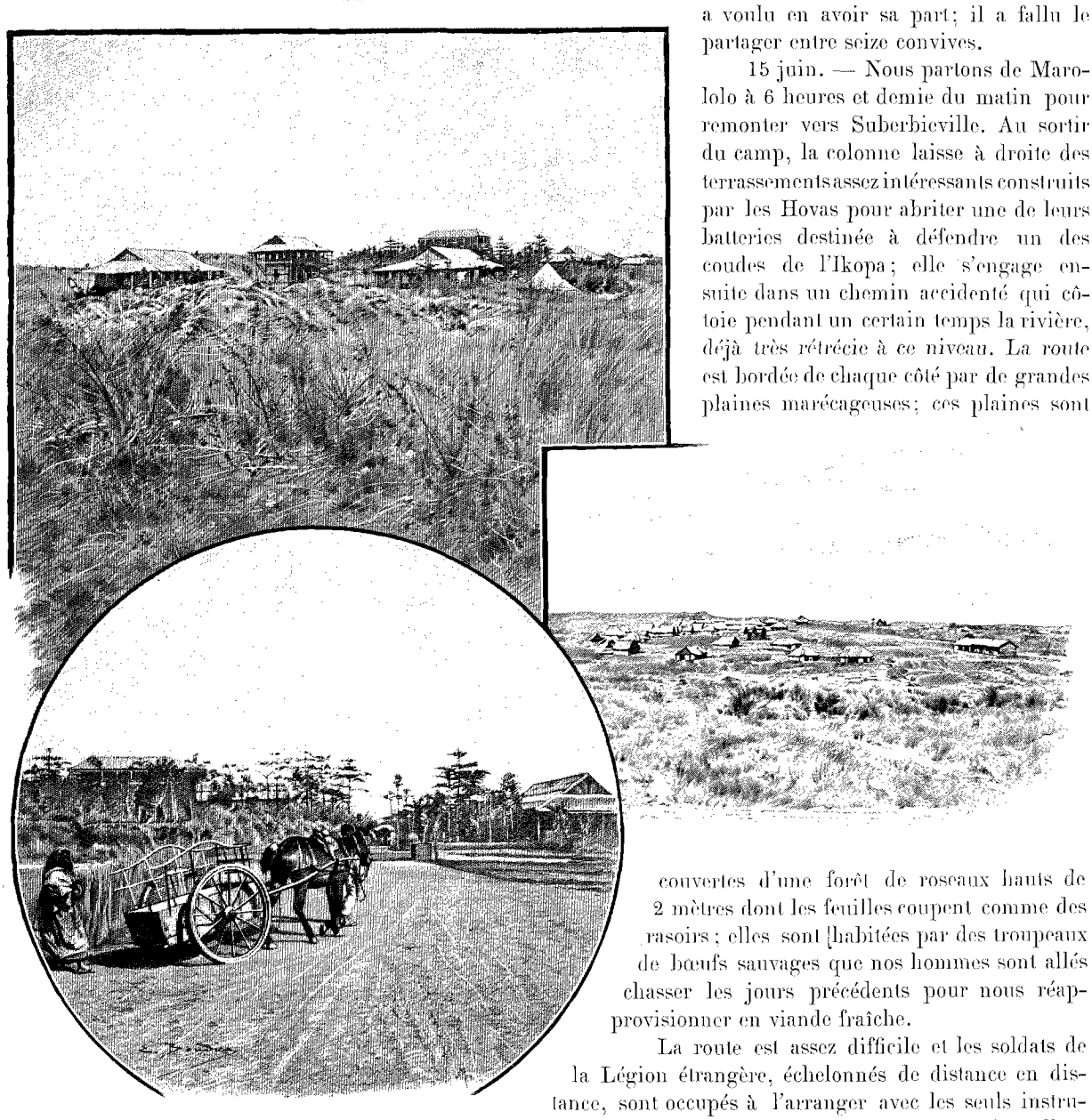
Les communications entre la base de ravitaillement, qui est Majunga, et le nouveau point de concentration des troupes, qui va être Suberbieville, sont actuellement très difficiles : indépendamment de la longueur du trajet (200 kilomètres), le service postal n'est pour ainsi dire pas encore organisé; le télégraphe électrique ne va que jusqu'à Marovoay et le terrain ne permet pas le fonctionnement des postes optiques. L'état-major cherche à organiser comme au Tonkin un service de *trams* postaux, en utilisant les indigènes; mais leur recrutement offre de grandes difficultés. Les 200 kilomètres que nous venons de parcourir sont pour ainsi dire inhabités; les quelques hameaux que nous avons traversés sont en majeure partie abandonnés par leurs habitants, qui ont fui dans la brousse. Comment dans de pareilles conditions recruter le nombreux personnel nécessaire pour le service des trams?

*

14 juin. — Depuis notre départ de Majunga nous sommes condamnés à la viande de bœuf, que nous commençons à prendre en horreur; les haricots secs et les lentilles de l'administration font prime à la popote, et chacun de nous s'ingénie à trouver le plat inédit qui remplacera les légumes verts. Nous avions déjà la salade de palmier rafia, qui n'est vraiment pas trop mauvaise quand on sait choisir des cœurs de palmiers suffisamment jeunes. Tout dernièrement nous avons inauguré la friture de bananes vertes : on prend les bananes aussi vertes que possible; on les fait bouillir à l'eau et ressuer; on les pèle, on les coupe en long comme des pommes paille et on les fait frire dans la graisse. Ce plat rappelle de loin les pommes de terre frites. La racine de manioc cuite à l'eau et sautée en petits morceaux dans de la friture remplit le même but; mais le *nec plus ultra* de cette cuisine spéciale est bien certainement la salade de pourpier. Accommodé au vinaigre, le pourpier rappelle le cresson; quand nos cuisiniers en rencontrent dans les mares près desquelles passe la colonne, c'est une véritable course au clocher pour savoir qui arrivera le premier et fera la plus ample provision.

Ah! si l'on pouvait chasser! Le gibier court la brousse en telle abondance qu'on approvisionnerait facilement toutes les popotes; mais le général en chef a défendu, avec juste raison, de tirer des coups de fusil, qui, dans le voisinage de l'ennemi, pourraient donner l'alarme et mettre toutes les troupes en rumeur. Il faut laisser courir à deux pas de soi les pintades à joues bleues, les canards sauvages, les perdrix et les pigeons verts. Un jour, le Grand Prévôt partant en avant pour préparer le campement a réussi à abattre un pigeon d'un coup de son revolver d'ordonnance; le gibier, rapporté triomphalement à la popote, a été rôti séance tenante. Tout le monde a voulu en avoir sa part; il a fallu le partager entre seize convives.

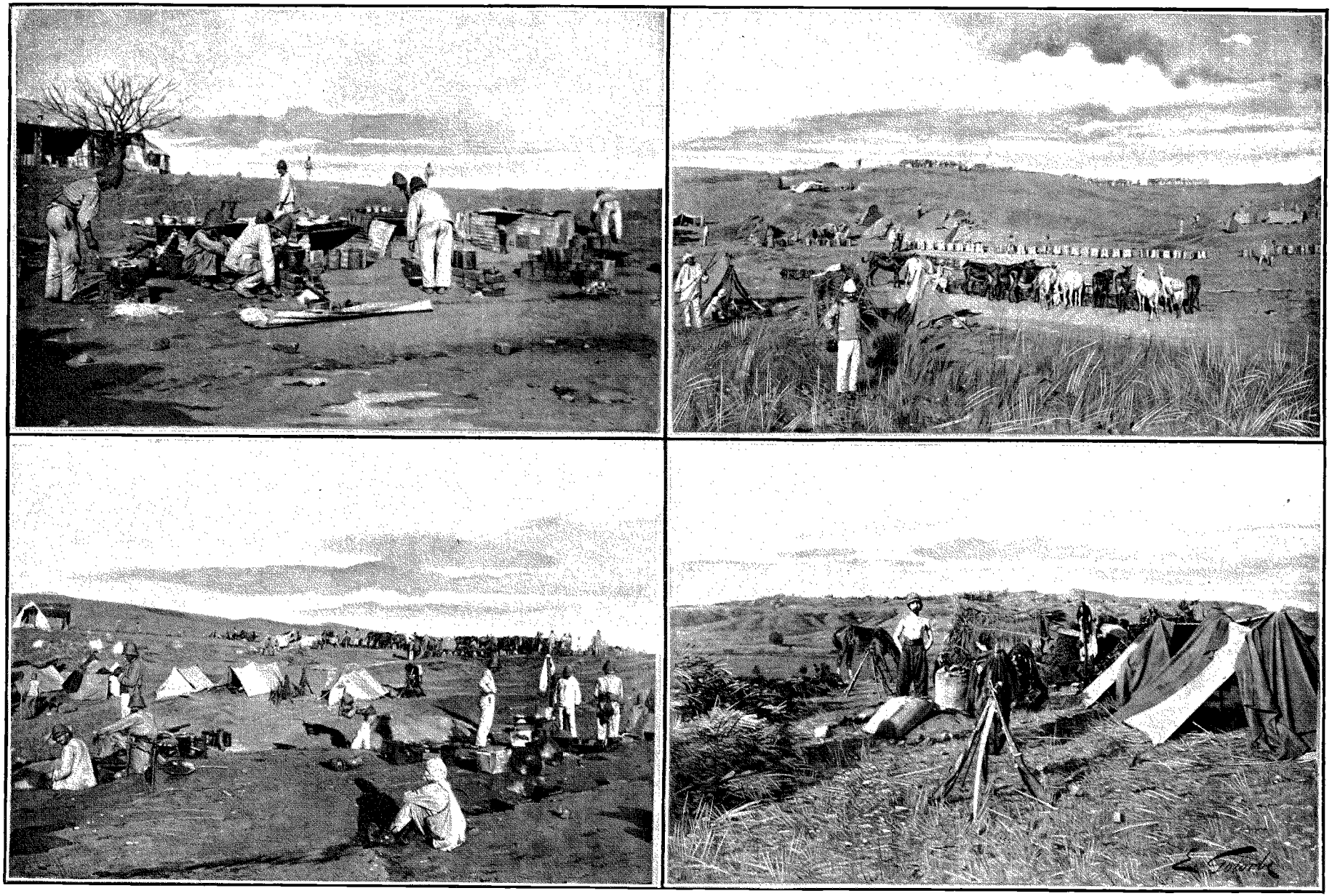
15 juin. — Nous partons de Marololo à 6 heures et demie du matin pour remonter vers Suberbieville. Au sortir du camp, la colonne laisse à droite des terrassements assez intéressants construits par les Hovas pour abriter une de leurs batteries destinée à défendre un des coudes de l'Ikopa; elle s'engage ensuite dans un chemin accidenté qui côtoie pendant un certain temps la rivière, déjà très rétrécie à ce niveau. La route est bordée de chaque côté par de grandes plaines marécageuses; ces plaines sont



SUBERBIEVILLE ET VILLAGE DE MINEURS. — DESSIN DE BOUDIER.

couvertes d'une forêt de roseaux hauts de 2 mètres dont les feuilles coupent comme des rasoirs; elles sont habitées par des troupeaux de bœufs sauvages que nos hommes sont allés chasser les jours précédents pour nous réapprovisionner en viande fraîche.

La route est assez difficile et les soldats de la Légion étrangère, échelonnés de distance en distance, sont occupés à l'arranger avec les seuls instruments qu'ils portent d'ordinaire sur le sac : la pelle à



LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE À SUBERBIEVILLE (PAGE 92). — DESSIN DE GOTORBE.

manche court réglementaire et la petite serpe dont on a pourvu au départ tous les soldats du Corps Expéditionnaire.

A mi-route nous rencontrons le camp de la Légion installé au milieu de la plaine dans un ordre admirable : les petites tentes de troupe sont placées à la file suivant plusieurs lignes parallèles qui semblent tracées au cordeau. Devant ces tentes sont rangés les faisceaux d'armes ; à droite et à gauche du campement, les chevaux et les mulets, attachés à des piquets, broutent les hautes herbes environnantes.

Nous campons à Bératsimanana, à 12 kilomètres environ de Maévatanana.

16 juin. — Au fur et à mesure que nous avançons, la campagne devient de plus en plus laide et les arbres de plus en plus rabougris. Nous approchons de Maévatanana et nous entrons dans la région de l'or.

Bientôt nous traversons à gué la Nandrojia, affluent de droite de l'Ikopa : ses eaux claires et peu profondes coulent sur un lit de sable fin entre deux berges très basses. Des centaines de troupiers en pantalons de treillis, les bras et le torse nus, le crâne couvert du casque pour se préserver du soleil, lavent, en bavardant comme des pies, leur linge à la rivière : ce sont les soldats de la brigade d'avant-garde, chasseurs, tirailleurs algériens, artilleurs, dont les bataillons et les batteries sont provisoirement rassemblés à Suberbieville.

A 300 mètres de la rivière, nous trouvons le grand village sakalave de Sakoa-Bé (le Gros Prunier). Il est complètement désert ; toutes les cases sont bouleversées, comme si les indigènes avaient fui précipitamment : des monceaux de *paddy* (riz non décortiqué) jonchent le sol ; des tonneaux vides, des caisses éventrées sur lesquelles on lit encore la suscription *Absinthe Suisse*, encombrent les rues.

Le mode de construction des habitations n'est plus le même que dans le bas pays : les cloisons sont faites en nervures de rafia et la toiture est formée d'une épaisse couche d'herbe qui doit protéger très efficacement les habitants contre le soleil. Beaucoup de maisons sont munies de petites varangues au-dessous desquelles on remarque, à côté de la porte d'entrée, dont les dimensions sont toujours très exiguës, une sorte de lit de repos construit avec un clayonnage de joncs monté sur quatre pieux.

De Sakoa-Bé à Suberbieville, la route paraît interminable, tant les lacets en sont nombreux ; à chaque détour du sentier, Maévatanana, la ville militaire et commerçante construite au sommet d'une colline qui domine les environs, nous apparaît tellement rapprochée qu'il me semble que nous tournons autour d'elle.

Suberbieville est située au-dessous dans un pli de terrain limité par de petits mamelons absolument dénudés, à environ 400 mètres de l'Ikopa et sur la rive droite de ce cours d'eau ; elle comprend une vingtaine de maisons couvertes de tôle avec varangues circulaires ; ces maisons étaient habitées par les employés européens ; elles sont dominées par une grande construction à deux étages où logeait le directeur de l'exploitation.

Au sud de Suberbieville se trouve une agglomération de petites paillotes qui servaient de logement aux mineurs indigènes employés à l'exploitation de l'or : c'est le village de Ranoumangasiaka (l'Eau Froide).

Le Général en chef et ses officiers d'ordonnance logent dans la maison Suberbie ainsi que M. Ranchot, ancien Résident à Madagascar, envoyé par le Ministère des affaires étrangères pour accompagner le général Duchesne et pour lui fournir les renseignements qui lui permettront, après la campagne, de commencer les pourparlers diplomatiques avec les Hovas. Les postes, l'intendance, la 1re ambulance, le général Metzinger et les différents services sont installés dans le quartier européen ; une compagnie de tirailleurs algériens est cantonnée dans le village des mineurs.



TIRAILLEURS HAOUSSAS AU CAMPEMENT DE MAROLOLO (PAGE 89). — DESSIN DE SLOM.

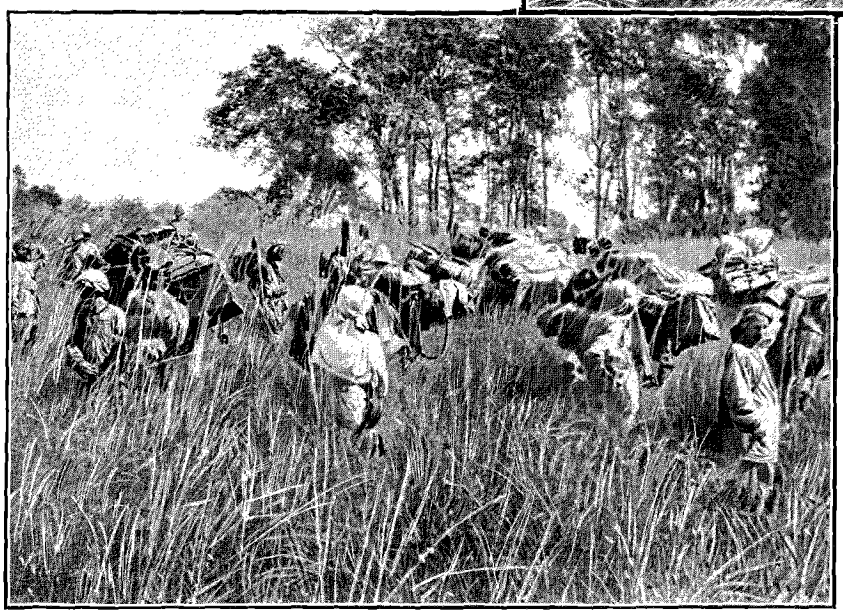
Suberbieville occupe une sorte de bas-fond, bordé à l'ouest par l'Ikopa, dont les eaux s'étalent et forment de grands marécages couverts de roseaux, fermé au nord et à l'est par de petits monticules dénudés dont les plus voisins sont

occupés par l'artillerie, le régiment d'Algérie, le train des équipages, qui y campent; vus de Suberbieville, ces campements installés sous tentes ou dans de petites huttes de feuillage font un effet très pittoresque. A cause du voisinage des marais de l'Ikopa, l'endroit est assez malsain. Heureusement en cette saison il souffle à peu près constamment une forte brise du sud-est qui balaie les marécages et en disperse les miasmes loin des campements; quand cette brise cesse de se faire sentir, tout le monde a la fièvre.

La chaleur est considérable entre midi et trois heures du soir; le soleil tombe d'aplomb sur le sol argileux qui emmagasine ses rayons et qui s'échauffe tellement qu'en certains points



UNE POPOTE D'OFFICIER.



HALTE DANS LA BROUSSE. — DESSIN DE SLOM.

la main peut à peine en supporter le contact.

Avant notre arrivée, Suberbieville et sa voisine Maévatane ou Maévatanana étaient occupées par les troupes hovas, qui avaient élevé au sommet des collines des ouvrages de défense en terre pour y loger leurs batteries: les officiers s'étaient installés sur les monticules avoisinant la ville, dans de jolies maisons bien construites qu'occupent maintenant les directions du service de santé, du génie et de l'artillerie. L'ennemi en fuyant a emmené tous les indigènes et les bourjanes de la Concession; toutes les petites maisons des mineurs malgaches sont vides, et partout dans les rues de Ranoumangasiaka on se heurte à des vases brisés, à des malles défoncées, à des tas de riz décortiqué et aussi à des débris de viande de bœuf à demi décomposée qui dégagent une odeur affreuse. La prévôté va faire enterrer immédiatement tous ces détritus ainsi que les quelques cadavres de bourjanes et de Hovas qui sont restés couchés dans les hautes herbes.

Les Malgaches n'ont aucune idée de l'hygiène la plus élémentaire: quand ils tuent un bœuf, ils en jettent les viscères et les os à demi dépouillés dans la brousse, à côté de leurs cases. Dans tous les campements hovas qui environnent la ville, il y a des monceaux de ces détritus en putréfaction. Certainement les indigènes vivaient à côté sans se préoccuper le moins du monde de leur odeur; leur sens de l'odorat doit être beaucoup moins perfectionné que le nôtre.

Au milieu du village des mineurs coule un ruisseau à demi desséché, qui traverse la route sous un pont formé de cinq ou six poutrelles branlantes, pour aller à 400 mètres plus loin se jeter dans l'Ikopa. Près du pont s'élève une maisonnette qui ne comprend qu'un rez-de-chaussée, divisé en cinq ou six compartiments de la dimension des cellules de moines. C'est là que j'ai élu domicile dans deux cellules contiguës qui communiquent entre elles par une petite porte basse.

Les murs sont faits d'argile comprimée; le toit en tôle ondulée est doublé à l'intérieur d'un plafond de roseaux; le sol est en argile battue. Mon ordonnance, en furetant dans les cases abandonnées du village, m'a trouvé deux ou trois nattes qui me font un tapis convenable. Par deux étroites fenêtres fermant à l'aide de deux volets pleins, j'ai vue sur la campagne. Au premier plan, un ravin profond dans lequel coule le petit ruisseau; au second, une plaine couverte d'herbe jaune brûlée par le soleil, avec de grandes places où l'on voit l'argile

semée de blocs de granit ou de quartz. Tout au fond les grands roseaux des immenses marais d'Ikopa ondulent sous la brise, et de l'autre côté de la rivière une ligne ininterrompue de collines peu élevées, couvertes de grands arbres, ferme l'horizon.

Nous sommes à Suberbieville pour longtemps, pour un mois encore peut-être; il faut que le Général en chef, avant de se remettre en route, rassemble ici les approvisionnements nécessaires pour ravitailler les troupes qui poursuivront la marche en avant. Fidèles à leur tactique, les Hovas font le vide partout; les villages que nous rencontrons sur notre route sont à peu près déserts; les bœufs, que nous devions trouver, sur la foi des voyageurs, par troupeaux innombrables, ont disparu. Heureusement rien n'est brûlé, mais qu'il y a loin de la situation actuelle aux prévisions d'antan! Avant que le Corps Expéditionnaire ait quitté la France, les gens qui paraissaient le mieux informés sur Madagascar, ceux qui avaient couru le pays et même les fonctionnaires qui y avaient fait séjour, prétendaient que, dès l'arrivée du gros des troupes à Marovoay et, à plus forte raison, à Suberbieville, les Hovas, voyant que nous sommes bien décidés à aller jusqu'au bout, demanderaient certainement à traiter. Aucune de ces prévisions ne s'est réalisée; l'ennemi ne se défend pour ainsi dire pas, c'est vrai; aussitôt que nous apparaissons sur un point, il se retire devant notre avant-garde, tirant à peine quelques coups de fusil : mais il compte toujours sur la longueur et sur les difficultés de la route, sur les rigueurs du climat, pour lasser notre patience. Évidemment nous irons jusqu'au bout, mais on se rendra toujours difficilement compte en France des obstacles de toute nature qu'il aura fallu surmonter pour arriver au but.

J'ai déjà écrit que, au début, la grosse difficulté a été la pénurie des moyens de débarquement et de transport; au lieu de conduire le gros des troupes et tout le matériel par eau jusqu'à Maévatane comme on le croyait au départ, il a fallu les débarquer à Majunga, c'est-à-dire à 200 kilomètres plus bas, augmentant d'autant la route qu'il fallait faire par terre. Aujourd'hui, 19 juin, il reste encore en rade de Majunga une énorme quantité de matériel à débarquer, dont plusieurs hôpitaux de campagne, et tout un approvisionnement de réserve du service de santé, qui ne pourront être entièrement mis à terre que vers le 14 juillet. De plus, sur les douze canonnières fluviales envoyées de France, huit seulement sont montées; les quatre autres sont encore en chantier à l'heure actuelle. Ces canonnières sont de deux types : les grandes, qui calent 70 centimètres en charge, peuvent encore en cette saison remonter jusqu'à Ambato en remorquant deux chalands chargés chacun à 25 tonnes; les petites, qui calent 40 centimètres, étaient destinées en principe à transporter le matériel et les vivres d'Ambato jusqu'à Suberbieville; mais actuellement elles ne peuvent plus remonter que jusqu'à Marololo, à 25 kilomètres environ en deçà de Suberbieville, et encore avec un seul chaland, à cause de la baisse progressive des eaux. Il faut même prévoir que, pour le même motif, les transports fluviaux devront, d'ici à un mois ou deux, cesser complètement entre Ambato et Marololo. Déjà, pour parer à cet inconvénient et aussi pour augmenter dès à présent le rendement de la navigation fluviale, le commandement, aidé par le service des renseignements, a fait ressembler un certain nombre de grandes pirogues sakalaves se chargeant à 7 ou 8 tonnes, qui pourront en tous temps, avec des pilotes et des rameurs indigènes, faire le trajet entre Ambato et Suberbieville.

On a fait venir de France pour les transports par voie de terre 5 000 voitures Lefebvre, attelées avec des mulets, mais j'ai déjà dit que pour utiliser ces véhicules dans un pays aussi accidenté, où il n'y a aucun chemin tracé, il fallait créer une route et aplanir les obstacles naturels; il est bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une route comme celles de France, mais d'une piste praticable pour nos moyens de transport. Même avec cette restriction le travail est gigantesque, puisqu'il y a 500 kilomètres de Majunga à Tananarive et que ce long parcours est semé de cours d'eau, de marais, de montagnes, au milieu desquels le génie devra exécuter des ponts, faire des déblais et des remblais. La main-d'œuvre indigène, sur laquelle on comptait peut-être pour établir cette route, a fait complètement défaut, et ce sont nos soldats qui, aidés des troupes noires, ont dû quitter le fusil pour prendre la pioche, au prix de quelles fatigues et de quels accès de fièvre, je le laisse à penser.

VII

Les travaux de la route. — Le service des transports. — Organisation du pays déjà conquis. — Les mines d'or: une battée; les différentes phases de l'exploitation Suberbie. — L'usine.

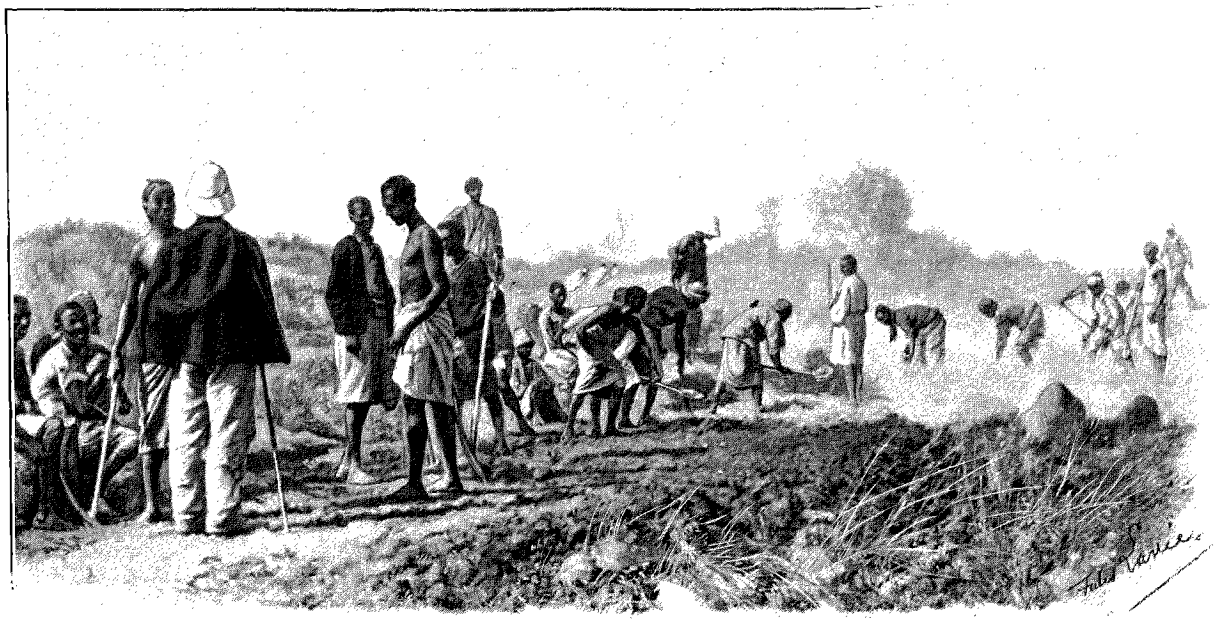
20 juin. — Le Général en chef a échelonné les troupes des deux brigades entre Majunga et Suberbieville et même au delà de ce dernier poste jusqu'à Tsarasoatra, pour faire la route. Chaque unité, bataillon, compagnie, aussi bien la troupe européenne que la troupe indigène, a sa tâche fixée d'avance : un tronçon de plusieurs kilomètres à ouvrir et à terminer dans le minimum de temps possible. Tous les hommes ont été pourvus de pelles et de pioches; tous travaillent de leur mieux. Ils savent que cette corvée est indispensable pour arriver jusqu'à Tananarive, que c'est le seul moyen de faire parvenir à l'avant de quoi nourrir les hommes et les animaux. A partir de Suberbieville, il n'y a plus à compter sur les canonnières : elles n'arrivent même pas actuellement à monter à elles seules jusqu'à Marololo tout le matériel et les vivres nécessaires aux troupes qu'il va falloir porter en avant. J'ai dit qu'à partir d'Ambato, les petites canonnières et les pirogues du pays pouvaient

seules naviguer en rivière; avec ces moyens réduits, on ne peut faire monter par eau à Marololo que 2 800 tonnes de matériel au lieu des 3 500 qui sont absolument nécessaires pour ravitailler les brigades de l'avant; le reliquat, soit 500 ou 600 tonnes, doit donc être transporté par voie de terre, c'est-à-dire avec environ 700 voitures Lefebvre marchant en trois étapes d'Ambato à Marololo. Mais ce n'est pas Marololo qui constitue le centre de ravitaillement des colonnes, c'est Suberbieville, plus éloignée encore de deux étapes, qu'on ne peut parcourir qu'avec des voitures, et il faut 2 200 de ces voitures circulant entre Marololo et Suberbieville pour rassembler dans ce dernier poste tous les colis arrivés à la tête d'étape fluviale à la fois par la route de terre et par le fleuve.

Cet aperçu sommaire donne une idée du mouvement qui va se produire à l'arrivée des colonnes pour assurer leur ravitaillement; le service des transports se compliquera encore au fur et à mesure que les troupes s'éloigneront davantage de la côte; il n'y a pas à compter sur les ressources du pays; il faudra tout faire venir de notre base d'opérations de Majunga.

C'est pourquoi, avant de porter ses brigades en avant, le Commandant du Corps Expéditionnaire veut, sinon organiser le vaste territoire déjà conquis, du moins y assurer son autorité et la sécurité des nombreux convois qui vont se croiser continuellement par terre et par eau entre Majunga et Suberbieville.

Aussitôt après la concentration des deux brigades à Suberbieville, mouvement qui est en cours d'exécution, la route de l'arrière sera jalonnée par des postes militaires établis à Majunga, Marovoay, Ankabouka, Ambato,



CONSTRUCTION DE LA ROUTE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Marololo, etc., jusqu'à Andriba. Ces postes assureront le déchargement éventuel du matériel, la garde des magasins établis de distance en distance, celle des stations télégraphiques isolées. Ils auront aussi dans leurs attributions la transmission des courriers et les soins à donner aux malades et aux blessés dirigés vers l'arrière pour être évacués sur la France ou sur le sanatorium de Nossi-Comba; à cet effet, il sera autant que possible placé auprès de chacun d'eux une formation sanitaire qui, suivant l'importance du poste, sera une infirmerie-ambulance ou un hôpital de campagne. Les garnisons qui occuperont ces postes devront pouvoir se déplacer facilement; elles feront de fréquentes reconnaissances aux environs, pour maintenir l'ordre dans leur zone d'action; elles seront toutes placées sous les ordres du colonel directeur des étapes qui, par délégation spéciale, exercera sur cette vaste région tous les pouvoirs civils et politiques dévolus au général Duchesne.

Ces sages mesures, en organisant sur des bases solides les services importants de l'arrière, vont permettre au Général en chef de concentrer toute son attention sur la route de Tananarive. En attendant qu'il puisse se porter en avant, il cherche par tous les moyens possibles à ramener dans leurs hameaux les Sakalaves de la région qui, terrorisés par les Hovas, se sont enfuis dans la brousse et dans les marais qui bordent l'Ikopa. Les Hovas ont réussi à leur inspirer une telle frayeur des soldats français, que beaucoup d'entre eux préfèrent se laisser mourir de faim plutôt que de venir demander des secours à nos avant-postes. Il faut que nous arrivions à vaincre cette défiance : les Sakalaves sont seuls capables de repeupler ces régions meurtrières du Boéni. Les habitants des plateaux centraux de l'Imerina ne peuvent y vivre longtemps; ils y gagnent la fièvre aussi facilement que nos soldats; aussi n'y viennent-ils qu'avec répugnance et par ordre. Être envoyé dans l'Ouest équivaut pour un natif de Tananarive à une sentence d'exil.

26 juin. — Il paraît que nous marchons sur l'or : les employés de l'usine Suberbie, qui sont revenus ici, nous ont prouvé que dans chacune des mottes de terre qui nous environnent on peut trouver des paillettes de ce précieux métal. Un des domestiques hovas qui les accompagnent a fait pour nous une *battée* : c'est le terme qui sert à désigner l'opération de la recherche de l'or par lavage à la main. Le Hova a pris un grand plat en fer ayant à peu près la forme d'un bouclier renversé; il y a placé une ou deux poignées de terre ocreuse ramassée à deux pas de nous, et il s'est mis à laver cette terre dans la mare voisine en imprimant à son plat une série de mouvements circulaires ayant pour but de le débarrasser de la boue et de garder au fond tout ce qui est lourd. Au bout de quelques minutes de ce manège, il restait dans le plat une demi-douzaine de cailloux et des fragments de gravier au milieu desquels brillaient cinq ou six paillettes d'or, fines comme des pointes d'aiguille.

Il est évident qu'à ce métier, l'ouvrier indigène n'aurait pas gagné une bonne journée, mais il doit y avoir des filons beaucoup plus riches. D'après les contremaîtres de l'usine, la Concession occupait au début près de 2 000 travailleurs libres appartenant aux peuplades de la région; ces indigènes pouvaient, par le procédé primitif de la battée et grâce à leur connaissance des bons endroits, gagner de 3 à 5 francs par jour, ce qui pour les Sakalaves est une fortune. Le directeur de l'exploitation, qui rachetait l'or trouvé par les indigènes, réalisait, lui aussi, un joli bénéfice. Malheureusement cet état de choses ne dura pas : le premier ministre hova voulut se mettre de la partie; il fut entendu qu'il fournirait la main-d'œuvre et partagerait les bénéfices réalisés. Deux ou trois milliers de pauvres diables furent envoyés de force à Suberbieville où ils devaient travailler pour ce qu'on appelait la *Corvée de la Reine*. Ils travaillèrent comme on les payait, c'est-à-dire fort mal, et les revenus des mines d'or diminuèrent d'autant plus vite qu'un grand nombre d'entre eux se dérobèrent par la fuite. Le premier ministre, qui ne trouvait pas dans l'entreprise le gain qu'il comptait réaliser, se refroidit singulièrement. Les rapports qu'il entretenait avec le directeur de l'exploitation devinrent de plus en plus tendus et les bras finirent par manquer presque complètement. M. Suberbie voulut alors remplacer les ouvriers par des machines, et il fit construire la grande usine que les Hovas ont respectée malgré la guerre et que nous avons trouvée intacte à notre arrivée dans la région. Cette usine est située sur le bord d'un étroit canal dans lequel les eaux de l'Ikopa ont été dérivées pour alimenter une turbine; la turbine fournit toute la force motrice nécessaire pour le broyage du minerai. L'usine comprend cinq ou six bâtiments, construits les uns en pisé, les autres simplement en planches; le plus grand abrite les machines; dans les petits sont les services accessoires (forges, magasins, etc.).

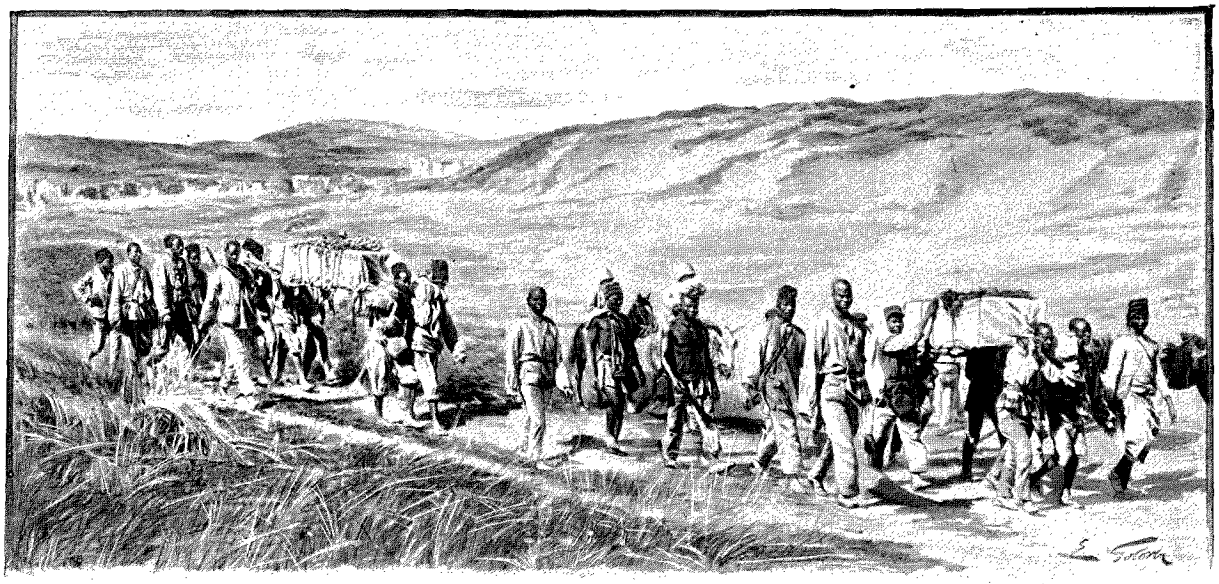
L'usine Suberbie est très bien comprise et fort bien construite : après avoir traversé l'immense désert qui s'étend entre Majunga et Suberbieville, le voyageur, arrivant dans cette dernière bourgade, éprouve un sentiment d'étonnement, presque d'admiration, en voyant, dans ces régions si lointaines et si désolées, tous ces bâtiments et ces machines élevés par la volonté d'un seul homme. Malheureusement, s'ils ont coûté beaucoup de temps et de peine, ils ont nécessité aussi de grosses dépenses, qui ont englouti une grande partie des bénéfices de l'exploitation. Celle-ci finira-t-elle, après la pacification du pays, par reprendre un nouvel essor; réalisera-t-elle les espérances que quelques Français enthousiastes font miroiter aux yeux des capitalistes en quête de bons placements? Je n'ai pas la compétence nécessaire pour me prononcer sur cette question. Il y a de l'or, c'est certain; peut-être trouvera-t-on des filons suffisamment rémunérateurs; mais il y a bien peu de bras indigènes pour exploiter la mine, et la région est bien malsaine pour les ouvriers européens qui tenteraient de s'expatrier.

(*A suivre.*) EDOUARD HOCQUARD.



ARRIVÉE D'UNE PIROGUE SAKALAVE CHARGÉE DE MATÉRIEL. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



FUNÉRAILLES DU CAPORAL SAPIN ET DU LIEUTENANT AUGEY-DUFRESSE. — DESSIN DE GOTORBE.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

VIII

Mévatanana. — La colonie indienne. — La maison de Ramasombaza. — Passeports hovas. — Le combat de Tsarasoatra. Morts au champ d'honneur.



UN BLESSÉ KABYLE SE RENDANT À L'AMBULANCE. DESSIN D'OULEVAY.

LE 28 JUIN. — A deux ou trois kilomètres à l'est de Suberbieville se trouve la petite bourgade de Mévatanana (le Joli Village), mi-partie hova et mi-partie indienne; elle est perchée au sommet d'une colline qui domine tous les environs et qui, taillée presque à pic, constitue une des positions les plus fortes que nous ayons rencontrées depuis notre départ de Majunga. Les Hovas y avaient construit des épaulements en terre avec des meurtrières pour leurs canons; de là, les pièces d'artillerie pouvaient battre toute la campagne environnante et même envoyer des projectiles sur les embarcations qui auraient tenté de gagner le port de Suberbieville en remontant l'Ikopa.

Le chemin qui conduit à Mévatanana est difficile; il est semé de précipices et de crevasses; en certains endroits ses pentes dépassent 45 degrés, de sorte qu'il faut mettre pied à terre à chaque instant quand on y monte à cheval.

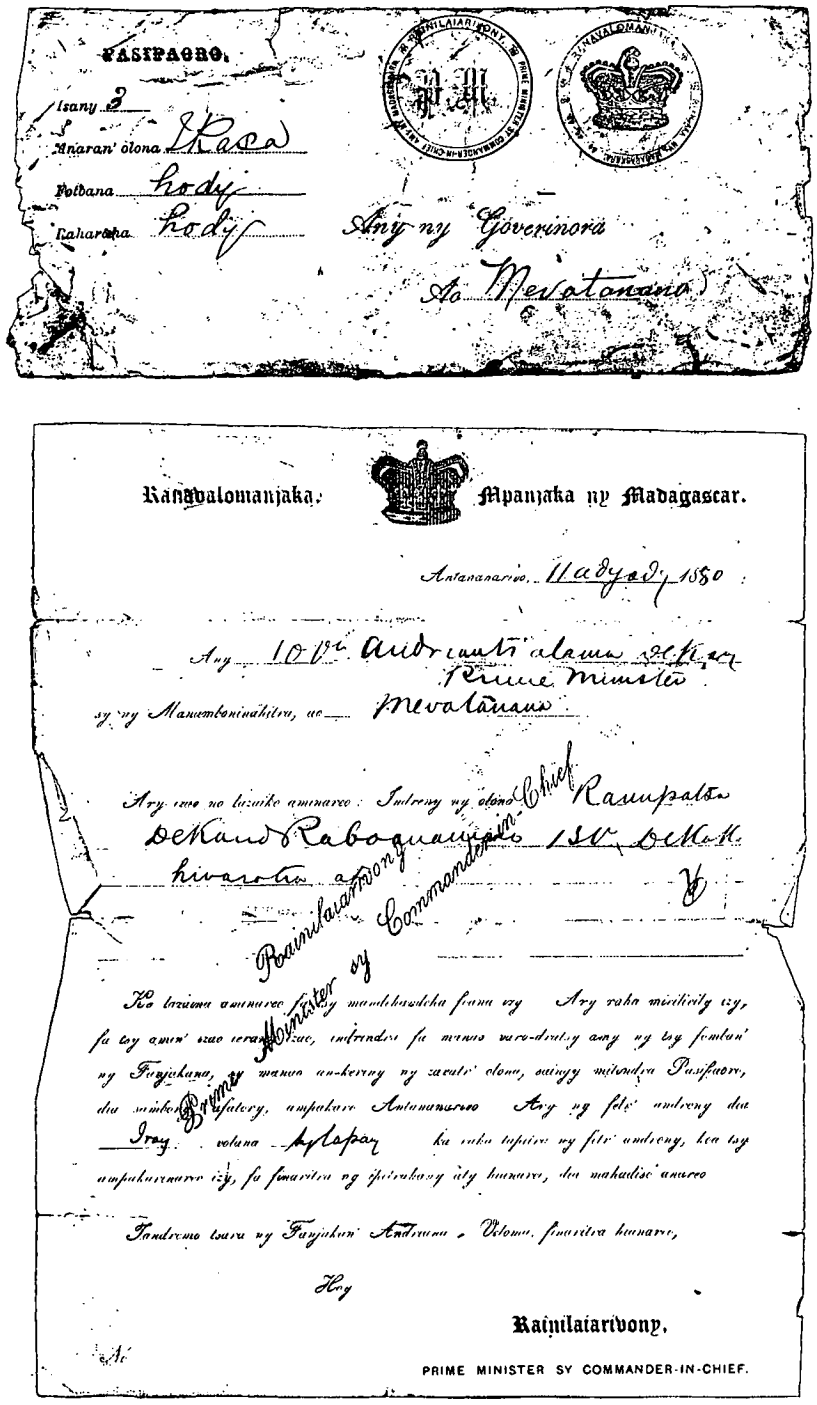
Au moment de l'arrivée de la brigade d'avant-garde en vue de la place, les Hovas ont tenté un semblant de résistance; leurs batteries ont lancé quelques projectiles qui sont arrivés jusque sur nos lignes; mais, aussitôt que nos troupes ont été sur les pentes, ils ont lâché pied et se sont enfuis par les ravins en abandonnant leur artillerie. En entrant dans la ville, les troupes de la 1re brigade ont trouvé quelques canons en fonte de très anciens modèles et trois hotchkiss en excellent état, munis d'un approvisionnement de projectiles. Les Hovas avaient fabriqué des affûts de campagne pour leurs canons en fonte en utilisant les roues de plusieurs charrues appartenant à l'usine Suberbie.

Mévatanana n'a qu'une seule rue, qui s'étend du nord au sud sur une croupe étroite et allongée qu'elle

1. *Suite. Voyez p.* 61, 73 *et* 85.

occupe tout entière. Vers le milieu, la rue est coupée par un profond ravin qu'on traverse sur un pont branlant. Au sud de ce ravin, c'est la ville commerçante; au nord, la ville officielle.

Le quartier commerçant est formé par une cinquantaine de petites cases construites avec des roseaux et de l'herbe desséchée, et par une dizaine de grandes maisons à deux étages dont les murs sont en pisé et la toiture en tôle. Ces dernières étaient louées par les Hovas aux commerçants indiens, qui y tenaient boutiques d'étoffes, d'épicerie, de liqueurs et de conserves. Il paraît que ce n'est pas de ces produits qu'ils tiraient le plus clair de leurs bénéfices : ils s'enrichissaient surtout en achetant aux mineurs indigènes une partie de la poudre d'or que ceux-ci récoltaient sur le terrain de la concession et leur vendaient en contrebande.



PASSEPORT HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les Indiens avaient des correspondants de leur nationalité à Marovoay et même à Majunga; c'est par l'intermédiaire de ces correspondants qu'ils pouvaient écouler l'or recélé. Ils vivaient en bonne intelligence avec les fonctionnaires hovas, qui sans doute prélevaient une dîme sur les bénéfices. Plusieurs d'entre eux sont partis avec nos ennemis; ceux qui restent sont fortement tenus en suspicion par le Général en chef. Il les laisse cependant en paix jusqu'à nouvel ordre pour éviter des difficultés diplomatiques, car ils sont sujets anglais et ils se réclament volontiers de leur consul, M. Knott. Ce dernier habite Majunga; étant lui-même le représentant d'une grande maison de commerce anglaise, il devait avant la guerre entretenir avec eux surtout des relations d'affaires.

Au nord de Mévatanana, à l'extrême pointe de la falaise, se trouve une grande maison à deux étages, construite en pisé, qu'une palissade faite en gros pieux de bois mal équarris entoure de toutes parts : c'est là que demeurait Ramasombaza, 16e Honneur, ancien gouverneur de la province du Boéni. Dans une salle du rez-de-chaussée qui servait pour les réceptions, on voit encore des lambeaux d'une cretonne à ramages qui formait les tentures des portes et des fenêtres. Au mur sont accrochés des cadres en bois noir qui contiennent de mauvaises chromolithographies représentant la reine d'Angleterre, l'empereur et l'impératrice des Français, etc.

Dans une petite pièce latérale, le docteur Lacaze, ancien médecin de l'usine Suberbie, qui m'accompagne, trouve au fond d'une vieille malle des liasses de papiers divers, lettres officielles, correspondance privée, vieux passeports, etc. Il parle couramment le hova et prend un grand plaisir à dépouiller tous ces griffonnages. Il y en a qui sont vraiment intéressants et qui donnent bien mieux que de longues descriptions une idée des rapports officiels entre Malgaches. Voici le fac-similé et la traduction mot à mot d'un passeport tel

qu'on le délivre dans les bureaux du premier ministre à Tananarive; il est imprimé sur papier anglais rose clair.

« RANAVALOMANJAKA, Reine de Madagascar.

« Tananarive, 11 adijadj 1880.

« *Au* 10e *Honneur Andriantsalama, aide de camp du premier ministre, et aux officiers, à Mevatanana.*

« *Et voici ce que je vous dis : Voilà le nommé* Rainipatsa *(le Père de la Chevrette), aide de camp de* Raboanamino, 13e *Honneur, mon aide de camp, qui va vendre des marchandises là-bas.*

« *Et on vous fait savoir qu'il ne voyage pas sans motifs et s'il s'écarte de la route qui lui est permise, surtout s'il fait de mauvais trafics non autorisés par le gouvernement, s'il prend de force le bien d'autrui, quoiqu'il porte un passeport, saisissez-le, liez-le, faites-le monter à Tananarive. Et le délai à lui accordé est de un mois et demi; et lorsque son délai sera expiré, si vous ne le faites pas remonter, mais que vous soyez contents qu'il séjourne là-bas, vous serez fautifs.*

« *Veillez bien au service de la reine; vivez; soyez heureux.*

« *Dit :*

« RAINILAIARIVONY,

« Premier ministre et commandant en chef. »

Ces passeports sont généralement envoyés sous enveloppes timbrées du sceau de la reine et de celui du premier ministre. Voici la traduction d'une de ces enveloppes, dont je reproduis le fac-similé :

PASSEPORT

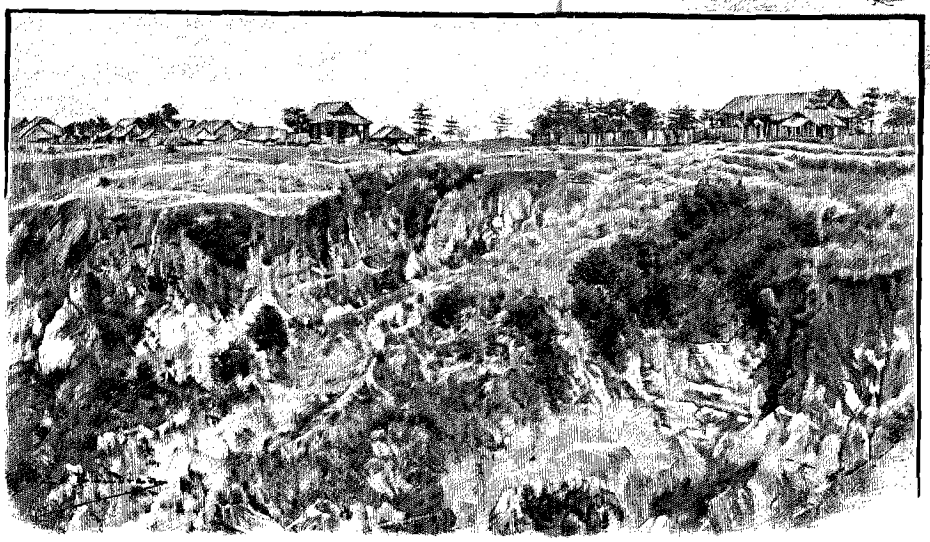
Nombre : Trois.
Noms : Ikosa.
Terme : A son retour.
Affaire : Rentre chez lui.

Au Gouverneur de Mevatanana.

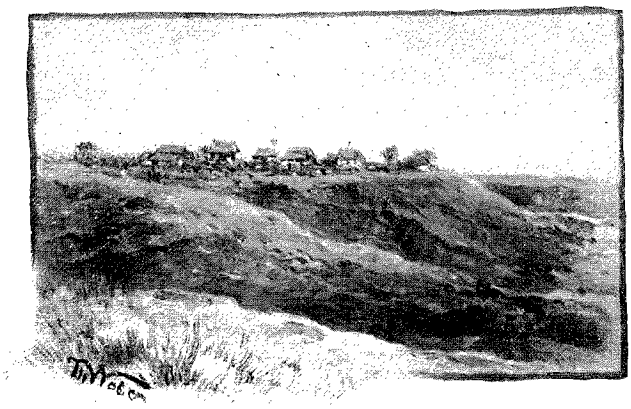
Les gouverneurs de province ont qualité pour délivrer de semblables passeports, valables seulement dans l'étendue de la région qu'ils administrent. Souvent ces gouverneurs sont trop éloignés de la capitale pour pouvoir faire fabriquer par les Anglais ou les autres Européens des cachets perfectionnés : ils timbrent alors leurs pièces officielles avec un morceau de bois grossièrement gravé.



29 juin. — Aujourd'hui les Hovas ont tenté d'enlever les avant-postes que nous avions poussés jusqu'à Tsarasoatra, à environ 45 kilomètres de Suberbieville, sur la route d'Andribe. Ils avaient reçu un millier d'hommes de renfort venus de l'Imerina, et la reine, ajoutant foi aux rapports qui accusaient Ramasombaza de manquer d'énergie, leur avait envoyé un nouveau chef, du nom de Ranianzalahy. Le gouvernement hova faisait ainsi d'une pierre deux coups : ce Ranianzalahy est un très riche banquier de Tananarive, d'un caractère très énergique; il était homme à réussir un coup de main contre nos troupes, et, s'il échouait, on pouvait, sous prétexte de haute trahison, mettre la main sur ses richesses, que l'on convoitait depuis long-



VUE DE MÉVATANANA. — DESSIN DE BOUDIER.



TSARASOATRA.
DESSIN DE TH. WEBER.

temps dans l'entourage de la reine. Trompé par ses espions, Ranianzalahy se figurait que nos avant-postes n'étaient gardés que par une compagnie ou deux de tirailleurs sakalaves commandées par un petit nombre d'Européens ; il pensait en avoir facilement raison, et, dans un kabar tenu avec ses lieutenants, il leur avait déjà partagé les chevaux des officiers français, tant il se croyait sûr de la victoire.

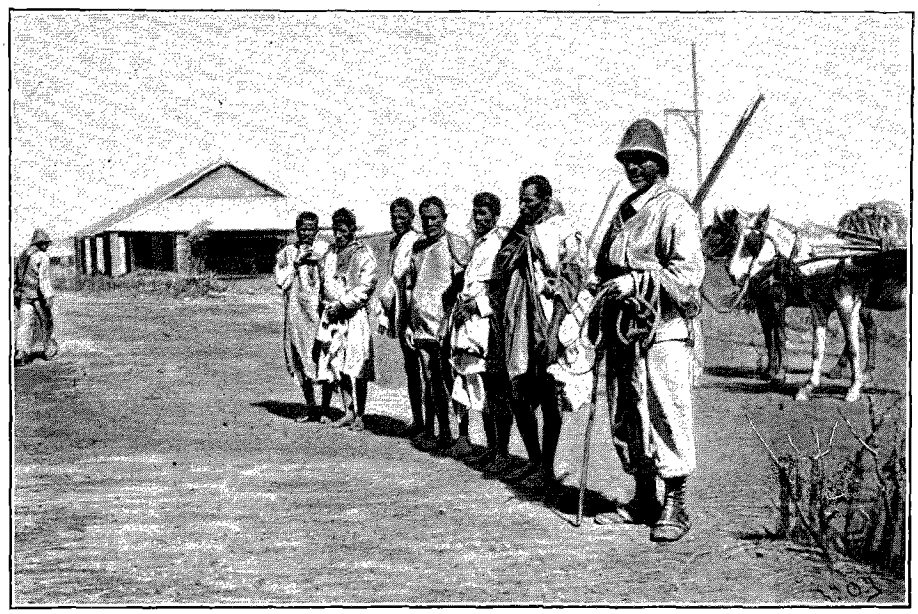
Encouragés par la faiblesse numérique de nos troupes, les Hovas nous attaquèrent avec assez d'énergie et tentèrent, par des mouvements tournants, de nous déborder à droite et à gauche. Il y eut, en certains points, lutte corps à corps et charge à la baïonnette. Ils nous tuèrent, dans cette première journée, un officier, le lieutenant Augey-Dufresse, et un caporal de tirailleurs; ils laissèrent environ cent cadavres des leurs dans les ravins.

Dès que le général Duchesne eut connaissance à Suberbieville de l'engagement de Tsarasoatra, il dépêcha immédiatement en avant le bataillon de chasseurs à pied bivouaqué près de lui. Il était absolument indispensable d'envoyer sans le moindre délai du renfort aux avant-postes, et, malgré une chaleur torride, le bataillon partit à midi pour aller coucher à 20 kilomètres plus loin, de façon à achever, le lendemain matin à la première heure, les 30 kilomètres qui séparent Suberbieville de Tsarasoatra.

Les Hovas, nullement découragés par leur échec de la veille, s'étaient reformés à 4 kilomètres à peine de l'ancien champ de bataille, sur une série de hauteurs où ils avaient orgueilleusement planté leurs tentes en face de nos lignes. Dès l'arrivée des chasseurs, le général Metzinger, qui avait rejoint les avant-postes depuis la veille, lança ses troupes à l'assaut pour culbuter les Hovas. Loin de fuir au premier coup de feu comme ils en avaient l'habitude, ceux-ci se rangèrent en bataille devant leur bivouac et soutinrent assez bravement le premier choc ; mais, assaillis par nos soldats qui chargeaient vigoureusement à la baïonnette, ils se débandèrent bientôt dans les ravins, abandonnant deux tentes et deux pièces d'artillerie hotchkiss. Des centaines de chapeaux de paille, la coiffure ordinaire des soldats hovas, jonchaient le sol le soir de la bataille; les officiers avaient même laissé leurs filanzanes.

Les honneurs de cette belle journée reviennent sans contredit au bataillon de chasseurs; après avoir marché sans presque s'arrêter sous un soleil de feu, il a, sans se reposer, enlevé à la baïonnette les lignes ennemies; mais cet effort surhumain a épuisé les vaillants petits soldats ; sous ce terrible climat, des fatigues semblables sont chèrement payées. J'ai bien peur que cette troupe si courageuse ne soit décimée jusqu'à la fin de la campagne.

1er juillet. — Ce soir, à 5 heures, tous les officiers réunis à Suberbieville sont convoqués par le général Duchesne pour accompagner au cimetière deux braves soldats morts pour le drapeau. Obéissant à une noble et délicate pensée, nos généraux ont voulu que les restes de ces deux victimes du devoir reposent, sinon en terre française, du moins dans un poste qui sera toujours gardé de toute profanation par des Français.



PRISONNIERS HOVAS. — DESSIN D'OUDEVAY.

Le funèbre convoi arrive à Suberbieville vers 5 heures et demie du soir, au moment où le soleil déjà très bas sur l'horizon lance ses derniers rayons obliques sur la route poudreuse le long de laquelle nous sommes tous rangés, émus et recueillis. La première civière, sur laquelle est jeté un dolman de lieutenant, porte le corps de M. Augey-Dufresse, un

officier de 24 ans, fils d'un général, neveu d'un amiral; la seconde est recouverte d'une veste en gros drap de troupe dont les manches sont soulignées par deux modestes galons de laine : c'est celle du caporal de tirailleurs Sapin.

Les deux braves que la mort a fauchés sur le même champ de bataille reposeront côte à côte; leur cercueil est le même : des planches empruntées aux caisses des vivres fournis par l'intendance et, par-dessus, une natte grossière maintenue par des cordes. Les mercenaires sénégalais qui les ont portés de Tsarasoatra jusqu'ici les déposent devant l'ambulance, et, tandis que les officiers se découvrent silencieusement, que les chasseurs d'Afrique qui forment l'escorte saluent du sabre, que la compagnie de tirailleurs algériens rangée le long de la chaussée porte les armes, l'aumônier récite à voix haute les prières des morts.



LE CHEF LEHABO ET SA FEMME (PAGE 102). — DESSIN DE RONJAT.

Puis, lentement, par l'étroit chemin qui déjà disparaît dans la nuit envahissante, le cortège reprend sa marche vers le cimetière, et pendant que sur les deux corps descendus dans les fosses béantes on rejette par pelletées la terre étrangère, je pense à ces deux mères attendant là-bas les lettres de l'absent qui, hélas! n'écrira plus jamais.

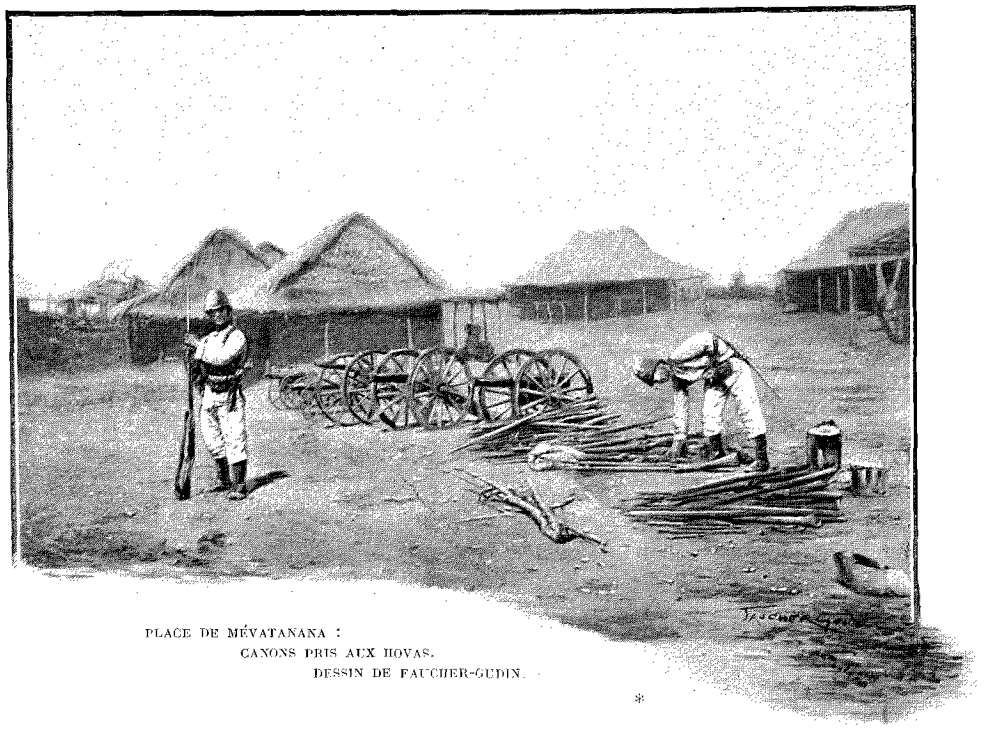
IX

Les prisonniers de Tsarasoatra. — Constitution des approvisionnements en viande fraîche. — Les gourbis des soldats. — La presse à Suberbieville. — La revue du 14 Juillet. — L'hôpital de Ranoumangasiaka. — Antsaalina. — Le camp des Grands Arbres. — Les convois navettes. — Les monts Béritsoka.

2 juillet. — Je viens de voir arriver à Suberbieville les prisonniers hovas capturés pendant les journées de Tsarasoatra. Ils marchaient à la file indienne, attachés à une même corde qui va de l'un à l'autre. Vêtus de loques, pieds et jambes nus, les cheveux rasés, l'air misérable, ils donnent une piètre idée de l'administration des troupes hovas.

Ces malheureux sont recrutés de force et choisis parmi ceux qui n'ont pas assez d'argent pour payer leur liberté aux fonctionnaires envoyés par la cour afin de procéder aux enrôlements. Ils ne reçoivent aucune solde et sont obligés de pourvoir à leur nourriture et à leur habillement : c'est déjà difficile en temps de paix; c'est à peu près impossible en temps de guerre, aussi un grand nombre d'entre eux désertent-ils. Les autres trouvent à peine de quoi ne pas mourir de faim; beaucoup ne restent à l'armée et ne se battent que par peur : on leur a dit que s'ils désertaient, s'ils abandonnaient les fusils confiés par la reine, ils seraient brûlés vifs à Tananarive.

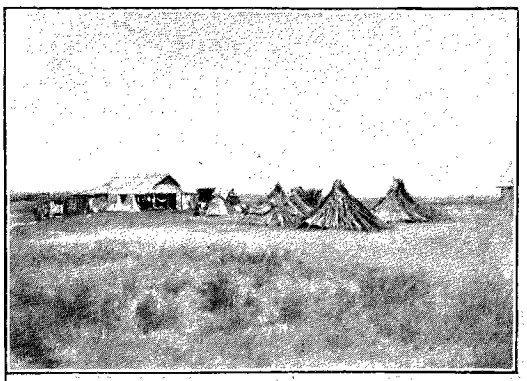
D'autre part, on a fait circuler dans leurs rangs des fables absurdes sur la cruauté des Français; aussi, en arrivant à Suberbieville, les prisonniers ont-ils l'air hébété et abattu de gens qui s'attendent à un supplice horrible. L'un d'eux n'a même pas voulu aller jusque-là; il a préféré mourir tout de suite; il s'est couché dans un fossé de la route et il



PLACE DE MÉVATANANA :
CANONS PRIS AUX HOVAS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

a fait la sourde oreille à toutes les sommations. Avant d'être conduits chez le général en chef qui voulait les interroger, les prisonniers se figuraient que leur dernière heure était venue. A leur grand étonnement, on les mène sous une tente, on leur enlève leurs cordes, on leur donne à manger du riz et de la viande, sur laquelle ils se jettent comme des affamés. Convaincus enfin qu'au lieu des atroces tortures qu'on leur avait prédites, ils seront bien traités, bien nourris, astreints seulement à des travaux faciles de voirie, ils passent subitement de l'affaissement le plus profond à la joie la plus vive.

7 juillet. — Malgré tout ce qu'on nous avait dit, le pays ne se repeuple pas. Le Général en chef avait prescrit de ne pas occuper le village de Ranoumangasiaka, comptant que les habitants reviendraient après la défaite des Hovas à Tsarasoatra ; les cases sont restées vides ; deux ou trois bourjanes, quelques vieilles femmes, sont seuls revenus habiter les plus pauvres maisons. En revanche, les indigènes commencent à nous amener des bœufs. Tous les jours, des corvées de soldats et d'auxiliaires kabyles sont occupées à construire de grands enclos pour les loger. Ces bœufs arrivent par troupeaux de 100 à 150 têtes, conduits par quelques Sakalaves alléchés par le prix assez rémunérateur que leur paie l'intendance. La race du zébu de Madagascar est petite, mais elle est très résistante et elle se nourrit à peu de frais ; d'ici à quelques jours, il va y avoir autour de Suberbieville de 1 500 à 2 000 têtes de bétail. Les bœufs ne rentrent au parc que la nuit ; tous les matins, on les fait sortir de l'enceinte pour les mener dans la brousse ; ils trouvent à se nourrir parmi les herbes desséchées, dans les grandes plaines de roseaux durs et piquants qui environnent l'Ikopa. Nos bœufs de France ne résisteraient pas à ce régime.



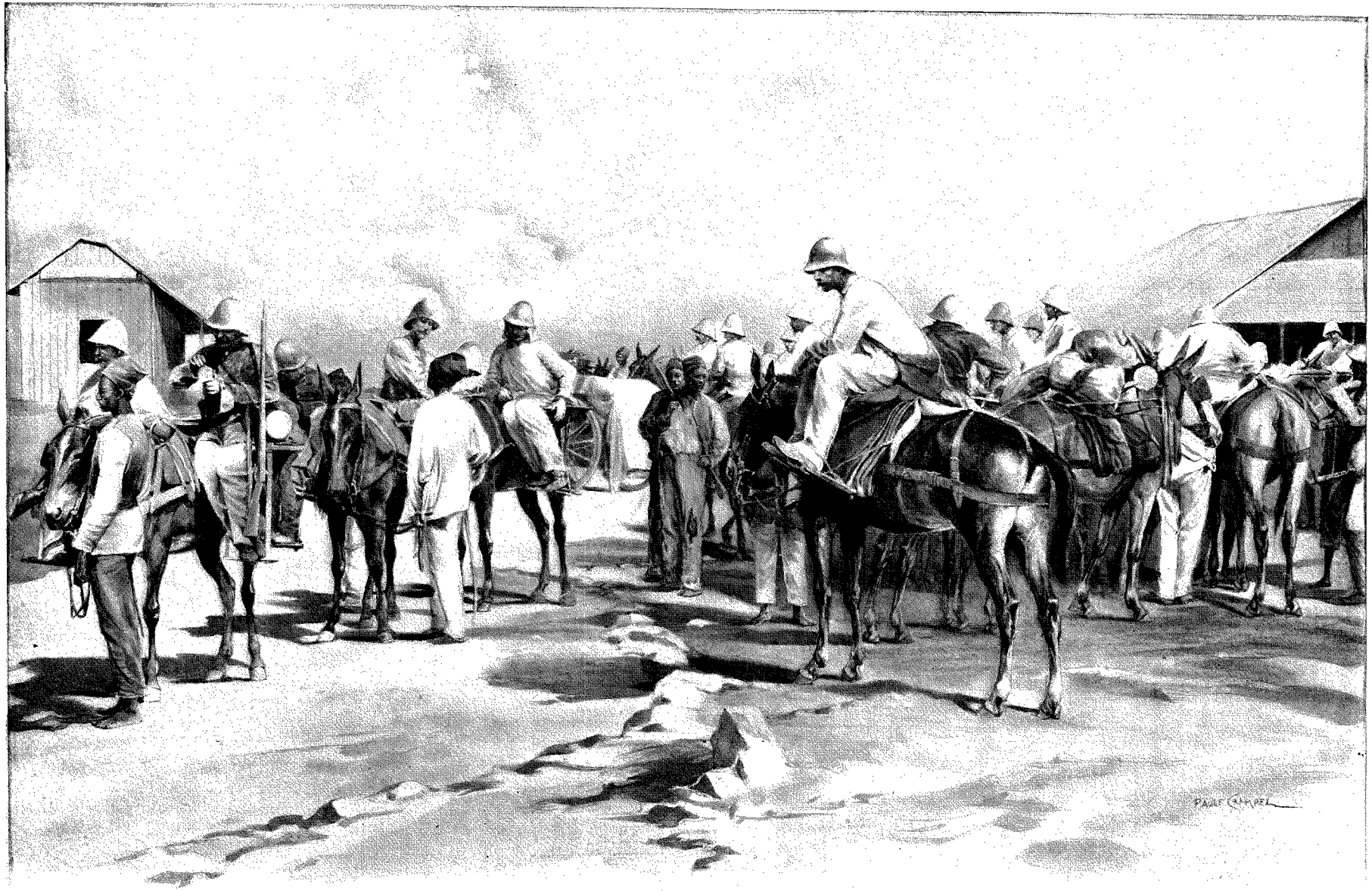


Les troupeaux constituent une grosse partie du revenu des hauts fonctionnaires et des riches habitants de l'Imerina. Ceux du premier ministre, qui comprennent des milliers de bêtes, étaient parqués dans les pâturages qui s'étendent entre Suberbieville et Majunga ; lorsque les Hovas se sont retirés devant nos troupes, ils ont chassé devant eux ces troupeaux, mais un grand nombre de bœufs à demi sauvages ont été oubliés dans la brousse ; les Sakalaves les chassent et nous les amènent pour nous les vendre ; pour les reconnaître, chacun des nouveaux propriétaires leur taille dans les oreilles de profondes échancrures orientées de différentes façons. Le meilleur pourvoyeur de bœufs de l'intendance est un petit chef de district des environs qui porte le nom de Lehabo.



11 juillet. — Les soldats, très dédaigneux au début des principes d'hygiène dont nous avions cherché par tous les moyens possibles à leur faire comprendre l'importance, commencent à se rendre compte aujourd'hui de la nécessité qu'il y a de suivre à ce point de vue les conseils qu'on leur donne. Chacun d'eux prend bien régulièrement sa dose de quinine et cherche

SCÈNES DE L'AMBULANCE À SUBERBIEVILLE (PAGE 104). — DESSIN DE PROFIT.



DÉPART D'UN CONVOI DE MALADES DE SUBERBIEVILLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

à se préserver des émanations du sol et du refroidissement de la nuit en se construisant un gourbi et un lit de campagne. Quelques-uns de ces gourbis sont faits avec des feuilles et des roseaux; d'autres avec des nattes grossières qu'on trouve assez facilement dans le pays, d'autres avec de vieilles plaques de tôle ondulée dont il existait un assez grand approvisionnement à l'usine Suberbie. Tous ces abris donnent aux bivouacs qui entourent la ville un aspect curieux et original.

Les représentants de la presse sont venus nous rejoindre, les uns en canonnière, d'autres en filanzanes, d'autres à dos de mulets. Ils se sont installés tout près de l'état-major, dans un terrain vague où ils ont dressé leurs petites tentes. Le courrier est proche; ils travaillent en costume léger sous leurs portières de toile relevées entre deux piquets; non loin de là, leurs boys affairés dressent sous un gros arbre à demi desséché le couvert qui va servir pour le repas du soir.

14 juillet. — Ce matin, le Général en chef a passé en revue toutes les troupes cantonnées à Suberbieville; le soir, il y a eu grande réception sur la terrasse de la maison Suberbie, que le général Duchesne habite avec son état-major particulier. On a bu à la France, au succès de l'expédition.

17 juillet. — La grande route praticable aux voitures Lefebvre est maintenant ouverte entre Majunga et Suberbieville; ce sont nos soldats qui, à défaut de main-d'œuvre indigène, ont accompli ce travail colossal. Le génie a construit sur la Betsiboka, au confluent de l'Ikopa, un pont de 400 mètres sur lequel nos convois peuvent facilement circuler. Mais toutes ces fatigues, jointes aux ardeurs du soleil, aux miasmes paludéens, aux nuits sans sommeil passées à chasser les moustiques, commencent à décimer les bataillons et à remplir nos formations sanitaires.

Nous avons déjà près de 3 000 hommes aux hôpitaux; l'ambulance n° 1 installée à Suberbieville a dû augmenter le nombre des places dont elle dispose en dressant à côté des bâtiments qu'elle occupe de grandes tentes coniques qu'on a doublées à l'extérieur d'une couche de roseaux; les médecins et les infirmiers ont abandonné aux malades, toujours plus nombreux, les hangars qu'ils occupaient, pour coucher sous leurs petites tentes.

Le poison paludéen agit avec une telle violence sur ces organismes débilités que, dès le premier accès, beaucoup d'hommes atteints de gonflement des jambes, d'œdème du poumon, sont incapables de reprendre du service jusqu'à la fin de la campagne. Très peu de malades rentrent à leur corps en sortant des hôpitaux; la plupart doivent être évacués au fur et à mesure sur le sanatorium de Nossi-Comba et sur la France; dans ces conditions, les formations sanitaires ne désemplissent pas; le personnel médical paie, lui aussi, son tribut au climat; il faut, malgré les vides, que le service se fasse et chacun dépense sans compter son énergie et ses forces.

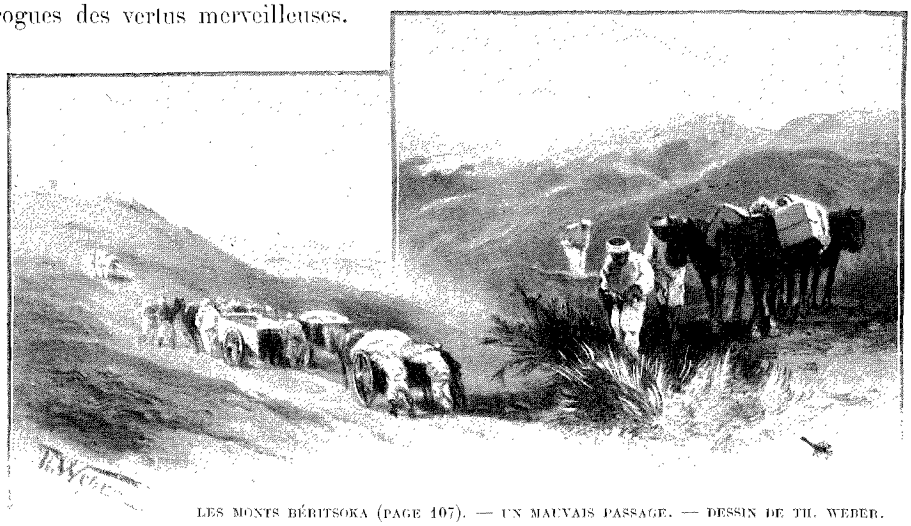
Nos auxiliaires sénégalais, somalis, kabyles, qui supportent des fatigues assez grandes, fournissent également beaucoup de malades, à cause de leur hygiène déplorable; il est impossible de les empêcher de boire dans les ruisseaux les plus vaseux, de manger les choses les plus invraisemblables, de coucher sur le sol au bord des marais. Ils sont décimés par le paludisme, les affections des voies digestives, les ulcères produits par les nombreuses piqûres de moustiques; ils emplissent nos infirmeries et il va falloir en rapatrier un grand nombre.

Chaque jour, ils viennent à l'ambulance par groupes nombreux qui se succèdent sur la route; ils se couchent sur l'herbe en attendant leur tour d'être examinés, et les abords du bâtiment où se passe la visite médicale en sont encombrés pendant toute la matinée. A chaque visite, ils sont plusieurs centaines : c'est une vraie cour des miracles. Vêtus de loques rapiécées, de vieux burnous, quelquefois emballés dans une grande couverture rouge, ils arrivent clopin-clopant, soutenus par un camarade plus valide, ou appuyés sur un bâton; ceux qui ne peuvent plus marcher du tout sont montés sur un mulet qu'un ami complaisant conduit par la bride. Tous reçoivent des soins, des médicaments, et repartent un peu réconfortés et plus contents. Ils ont une confiance absolue dans le médecin et n'hési-



PONT CONSTRUIT PAR LE GÉNIE SUR LA BETSIBOKA. — DESSIN D'OULEVAY.

tent pas à assigner à ses drogues des vertus merveilleuses.



LES MONTS BÉRITSOKA (PAGE 107). — UN MAUVAIS PASSAGE. — DESSIN DE TH. WEBER.

En prévision du séjour sur les hauts plateaux, le Général en chef a demandé par dépêche au ministre de la guerre, pour tous ces pauvres diables à demi nus, des pantalons et des blouses de drap, qui sont arrivés à Majunga et qu'on va leur monter au plus vite jusqu'ici. Malheureusement le service des transports amène à peine de quoi nourrir les hommes, et il est bien difficile d'obtenir de lui quelques voitures pour transporter les objets les plus indispensables aux autres services. Les officiers et les soldats qui, pour ne pas surcharger les convois, sont partis de Majunga presque sans vêtements et sans linge, ne peuvent pas se réapprovisionner; j'ai vu à la revue du 14 Juillet un commandant qui, ayant perdu ses bottes dans un incendie, s'en était confectionné de nouvelles avec un sac à distribution de l'intendance et des morceaux de vieux cuir provenant d'un sac de soldat.

Le tabac est introuvable; les soldats en sont réduits à fumer de l'herbe desséchée et hachée ou des feuilles de tamarinier; j'ai vu vendre 8 francs un paquet de tabac de cantine. Heureusement, un entrepositaire envoyé par le ministère des finances, sur la proposition du Général en chef, avec un gros approvisionnement de tabac français, remonte la Betsiboka et arrivera incessamment à Suberbieville. Il est attendu comme le Messie par les troupes d'Afrique, pour lesquelles le tabac est presque aussi nécessaire que le biscuit.

A cause de l'insuffisance des moyens de transport, les médecins de régiment ont reçu l'ordre de laisser en route une partie de leurs approvisionnements médicaux, et le service de santé a eu mille peines pour faire arriver jusqu'à Suberbieville un hôpital de campagne destiné à relever la première ambulance, déjà trop encombrée. Le choix d'un emplacement convenable pour une formation sanitaire de cette importance n'était pas facile à faire.

On ne pouvait songer à utiliser les anciens bâtiments de la concession Suberbie; ils sont tellement éloignés les uns des autres que le service n'aurait pas été possible. L'habitation du directeur de l'exploitation ne pouvait non plus convenir; ses planchers se seraient effondrés sous le poids des malades. Le Général en chef nous a donné les cases du village de Ranoumangasiaka, toujours sans habitants. Dans chacune de ces cases nous avons placé cinq ou six malades. Ils y sont fort bien, couchés sur leurs lits-brancards garnis de moustiquaires, à l'abri du soleil, grâce aux épaisses couvertures d'herbe desséchée qui forment la toiture des maisons.

Si l'état sanitaire des hommes laisse à désirer, celui des chevaux et des mulets est au contraire excellent; c'est heureux, car sans ces utiles auxiliaires il serait impossible de tenir la campagne. Ils sont cependant assez mal nourris : 2 kilogrammes d'orge, 1 kilogramme de paddy, voilà ce dont ils doivent se contenter chaque jour. De plus, ils sont dévorés par des quantités innombrables de mouches, plates comme des punaises, qui se logent par nombreux essaims sous leurs queues et qui, une fois fixées, ne veulent plus lâcher prise.

19 juillet. — Je viens de voir passer devant une case le convoi d'un malheureux Kabyle que l'on conduisait au cimetière; le corps, cousu dans un grand linceul blanc, était porté sur un brancard par quatre camarades du défunt, qui allaient à toute vitesse. Les coreligionnaires (convoyeurs sénégalais, tirailleurs algériens) qui formaient le cortège, couraient derrière en hurlant je ne sais quelle plainte lugubre.

21 juillet. — Les prisonniers hovas qui sont employés à faire des corvées autour du camp jouissent d'une liberté relative : très souvent on les envoie, au nombre de cinq ou six, sous la conduite d'un seul gendarme, chercher dans des villages éloignés, à 8 ou 10 kilomètres de notre cantonnement, le paddy qui sert à nourrir nos chevaux et nos mulets. Ils auraient beau jeu pour s'échapper, et cependant ils ne l'ont pas tenté; ils ne se soucient pas d'aller retrouver leurs officiers; ils croient qu'ils seraient mis à mort parce qu'ils ne pourraient pas présenter les fusils qui leur ont été confiés par la reine.

Les généraux vaincus, eux-mêmes, n'oseraient pas retourner à Tananarive, certains qu'on leur ferait un mauvais parti. A chaque défaite que nous infligeons aux Hovas, le chef qui s'est laissé battre est remplacé, à la tête des troupes, par un autre commandant venant directement de la capitale. Les généraux ainsi dépossédés restent quand même à l'armée, où ils sont beaucoup plus en sûreté que dans leurs propres maisons.

A la suite des troupes que nous avons devant nous, il y a Ramosombaza, ancien gouverneur de Boéni, et le 13e Honneur qui commandait à Tsarasoatra; ils ne reviendront en Imerina qu'avec l'armée hova, qui se retire lentement devant nous, et s'ils rentrent à Tananarive, ce sera la veille de notre arrivée dans la place, sachant bien qu'à ce moment le gouvernement de la reine aura de trop sérieuses occupations pour leur demander des comptes.

Les grades dans l'armée hova portent le nom de *vohitra*, que nous avons traduit par le mot *honneur*, mais qui veut dire littéralement « la fleur de l'herbe ». L'étymologie de ce mot est assez curieuse : Radama Ier, le Napoléon hova, récompensait chaque action d'éclat de ses guerriers en leur offrant de sa main royale un brin d'herbe cueilli sur le champ de bataille. Ce présent était remplacé plus tard par des dignités et des honneurs d'autant plus importants que le titulaire avait recueilli plus de brins d'herbe. Depuis le 1er Honneur, qui est caporal, jusqu'au 16e Honneur, qui est maréchal, la hiérarchie des grades dans l'armée hova se poursuit à peu près comme dans la nôtre.

22 juillet. — Les convois de voitures Lefebvre se succèdent sans interruption sur la route de Suberbieville; chaque véhicule amène 200 kilos de vivres et de matériel; des pirogues indigènes chargées à couler, des chalands et même de petites canonnières arrivent à chaque instant à Port-Tafia, le port de Suberbieville; ils déchargent sur la berge des amas énormes de sacs et de caisses, que de longues files de mulets de bâts ou de voitures transportent ensuite jusqu'au magasin des subsistances. Les conserves, les pains de guerre s'y entassent en piles aussi hautes que des maisons; sept fours de campagne cuisent jour et nuit le pain destiné à la brigade d'avant-garde massée vers Tsarasoatra et prête à se porter en avant au premier signal.

Malheureusement les convois qui vont conduire à l'avant les vivres des troupes ne reviennent pas vides; ils ramènent des centaines de malades qui, après s'être reposés un jour ou deux à l'hôpital de Suberbieville, s'en vont, les plus valides à dos de mulets, les plus atteints en voitures Lefebvre, s'embarquer à Port-Tafia pour rejoindre par eau les hôpitaux d'Ankabouka et de Majunga.

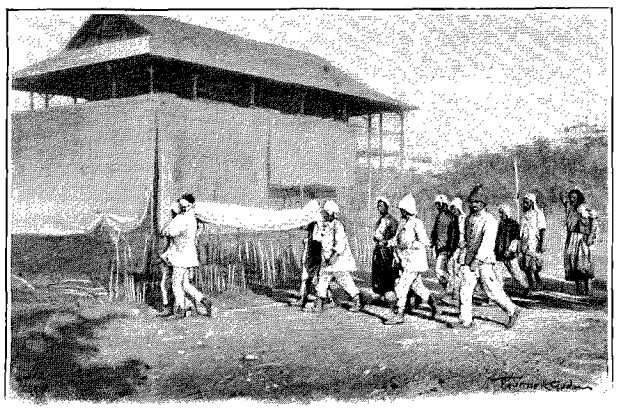
24 juillet. — La 1re brigade est tout entière portée en avant; la brigade des troupes de la marine a fait aujourd'hui son entrée à Suberbieville. Les tirailleurs haoussas et sakalaves ont fort bon air; ils ont l'allure tout à fait martiale et manœuvrent aussi bien que des bataillons européens. Presque tous ces noirs sont mariés et quelques-unes de leurs femmes les ont suivis; elles marchent à un très court intervalle derrière les compagnies; la plupart portent d'énormes paquets sur la tête; quelques-unes ont des petits enfants fixés derrière leur dos dans un pli du *lamba*.

27 juillet. — L'état-major part demain pour l'avant; je quitte avec joie Suberbieville, un pays malsain dont la réputation a été bien surfaite par les journaux de France; mais que de difficultés pour préparer mon bagage!

Nous allons voyager pendant deux mois environ, coucher dans la brousse et sous la tente; je ne puis emmener qu'une seule cantine, et les besoins de la route sont nombreux et variés. Toute la journée se passe en combinaisons multiples pour faire tenir le plus grand nombre d'objets dans le moins de place possible.

28 juillet. — C'est dimanche: avant de nous mettre en route, nous assistons tous à la messe dite par le Père Bardon, aumônier de l'hôpital n° 3, sur un petit autel portatif qui ne le quitte jamais et sous un grand hangar recouvert de paille.

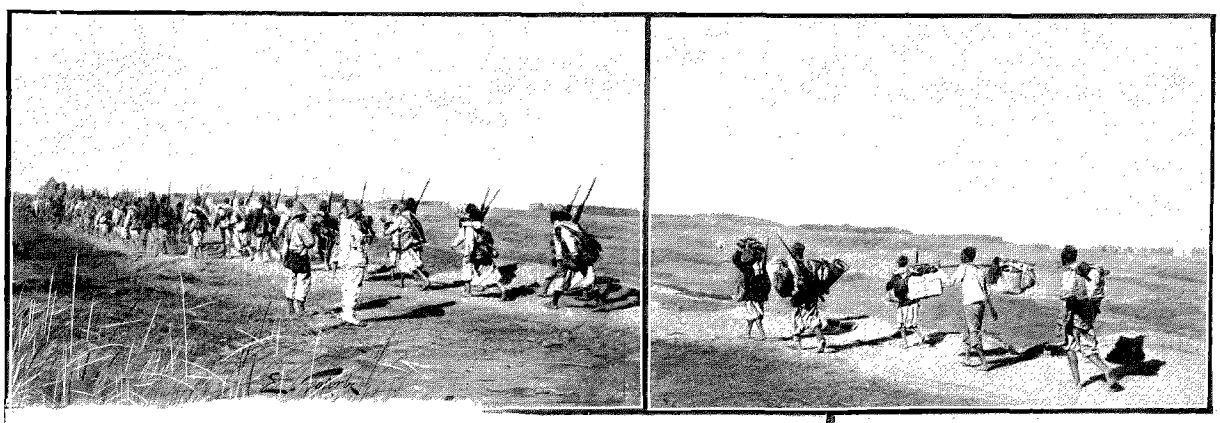
Le soleil n'est pas encore levé; une large bande rouge se montre seulement à l'horizon, à la limite du ciel et des montagnes. Les auditeurs sont debout, aussi recueillis que le permet le brouhaha environnant : les voitures arrivent pour charger les bagages, et au milieu d'un nuage de poussière s'agitent les conducteurs sénégalais, qui ne comprennent pas un mot de français, et les soldats du train, qui s'époumonent en vain pour leur donner des ordres. Les mulets qu'on nous a réservés viennent d'arriver à Madagascar; ils n'ont pas encore été attelés et ils protestent violemment entre leurs brancards.



ENTERREMENT D'UN KABYLE (PAGE 105). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Nous partons avec le Général en chef, laissant le convoi à la garde de nos ordonnances chargées de faire suivre les bagages. La route entre Suberbieville et Behanana court d'abord entre de petits mamelons pelés; nos chevaux soulèvent des tourbillons de poussière rouge sur la nouvelle voie tracée par nos soldats.

Vers 9 heures, la colonne fait halte au lieu dit Antsaalina, où, à côté de deux pauvres cases malgaches, se trouve un immense parc de voitures Lefebvre, gardé par des soldats du train. A chaque pas, sur le bord du chemin, nous rencontrons une ou deux de ces voitures abandonnées avec les brancards cassés, tous au même endroit, au niveau de la traverse d'arrière.



LES TROUPES NOIRES DE LA 2e BRIGADE ARRIVANT À SUBERBIEVILLE.
DESSIN DE GOTORBE.



FEMMES SUIVANT LA COLONNE.

La 2e ambulance en marche sur Tsarasoatra s'est massée dans la brousse pour nous laisser passer : les mulets tout chargés, la bride sur le cou, broutent l'herbe sèche; les hommes grignotent une galette de pain de guerre qu'ils trempent dans leur quart rempli de café. Ce pain de guerre réalise un réel progrès sur l'ancien biscuit, lequel moins soigneusement préparé, était plus indigeste et contenait de nombreuses larves d'insectes. L'Intendance le transporte dans de petites caisses quadrangulaires en fer-blanc soudé, qui ne se laissent pas pénétrer par l'humidité et qui sont très commodes pour le chargement à dos de mulets.

Nous atteignons, vers 11 heures, le camp dit des *Grands Arbres*, où nous devons installer notre bivouac. Ce camp doit son nom à des bouquets de ficus et de tamariniers qui poussent près de là au bord d'un petit ruisseau; c'est la seule verdure qu'on aperçoive au milieu des hautes herbes desséchées qui recouvrent la plaine et les collines aussi loin que s'étend la vue.

29 juillet. — Départ à 6 h. 1/2 du matin : le soleil est à peine levé et il fait une jolie brise fraîche. La route se déroule au milieu d'un véritable désert, sans un passant, sans une maison.

Voici Behanana, hameau composé de six ou sept gourbis perchés sur un mamelon dénudé; ils sont habités par un poste de cavalerie qui garde la route. Je n'ai rien vu encore d'aussi mélancolique. « Si seulement on me donnait un arbre pour me distraire ! » me crie en passant le chef de poste.

La route monte en lacets nombreux et nous gravissons des pentes raides pour arriver jusqu'à Tsarasoatra (« Aux Bons Souhaits »), où l'on s'est battu il y a un mois. Dans ce village est campée une compagnie de chasseurs à pied.

Plus loin, sur un autre mamelon séparé du premier par une coupure profonde, se trouve le grand parc aux voitures du relais d'étapes.

Nous arrivons vers 10 heures du matin au camp du Ponceau, ainsi nommé parce que le génie a jeté un petit pont sur le ruisselet qui coule au fond du ravin. L'emplacement sur lequel nous devons établir nos tentes est couvert de grandes herbes sèches qu'une section de tirailleurs haoussas, sous les ordres d'un sergent, est en train de faucher pour nous permettre de bivouaquer.

Nous ne sommes pas sans inquiétude sur le sort de nos bagages; la route est bien accidentée et bien difficile pour les voitures Lefebvre qui portent nos tentes; debout dans la brousse, nous *regardons d'un œil mélancolique* le long ruban rouge que nous venons de parcourir et sur lequel nous ne voyons poindre aucune trace du convoi. Le soleil nous crible de ses rayons et il n'y a d'autre abri aux environs que deux pauvres gourbis d'herbes sèches dont les dimensions sont des plus exiguës. Le Général en chef en prend un et nous nous empilons dans l'autre.

L'après-midi se passe lentement à regarder de temps en temps si nos ordonnances arrivent; ils nous rejoignent enfin vers les 5 heures du soir, ruisselants de sueur et absolument fourbus, pour avoir poussé toute la journée aux roues des voitures dans les passages difficiles. Nous leur donnerons un jour de repos demain; sans cela, gare à la fièvre !

30 juillet. — Nous sommes au pied des monts Béritsoka. Le matin, quand j'ouvre ma tente, le coup d'œil est joli. Au premier plan, notre camp avec ses petites maisons en toile blanche; puis le ravin profond dans lequel coule le ruisselet aux eaux claires dont le cours est marqué par une ligne d'arbres verts. Au delà, à flanc de coteau, le magasin des vivres avec ses tentes coniques, ses piles de caisses et de tonneaux; plus loin encore, sur

la croupe de deux ou trois monticules qui se succèdent, sont les gourbis des tirailleurs sakalaves, les tentes en bonnet de police d'une batterie d'artillerie dont les canons découpent sur le ciel leurs silhouettes noires, enfin la masse sombre des mulets et des voitures du train. Comme fond, les grandes montagnes du Béritsoka, aux flancs desquelles se dessine la route qui semble escalader le ciel.

31 juillet. — Au jour, nous commençons à gravir les pentes du Béritsoka ; ces pentes sont raides, et il faut aider les pauvres mulets, qui s'arrêtent de temps à autre, malgré les coups de fouet et les cris.

Vers 9 heures, nous sommes au sommet du massif et de là j'embrasse une étendue considérable : des montagnes dénudées, coupées de vallées profondes, s'entassent les unes sur les autres, donnant absolument l'aspect d'une mer en fureur dont les vagues se seraient solidifiées tout à coup. Pas un village dans cet immense chaos montagneux; à peine, au creux de quelques ravins, un ou deux maigres bouquets d'arbres. Le spectacle est grandiose, mais profondément triste.

Quel parti pourrons-nous donc tirer de ces immenses déserts remplis d'herbe sèche où nulle part n'existe une trace de la présence de l'homme?

Au sommet du Béritsoka, à 500 mètres d'altitude, une ambulance est installée, mi-partie sous des tentes doublées de feuillage, mi-partie dans des gourbis assez confortablement construits. Si des malades atteints de fièvre et d'anémie doivent se rétablir dans ce pays, c'est bien au sommet de ces hautes cimes constamment balayées par les vents qui viennent des montagnes.

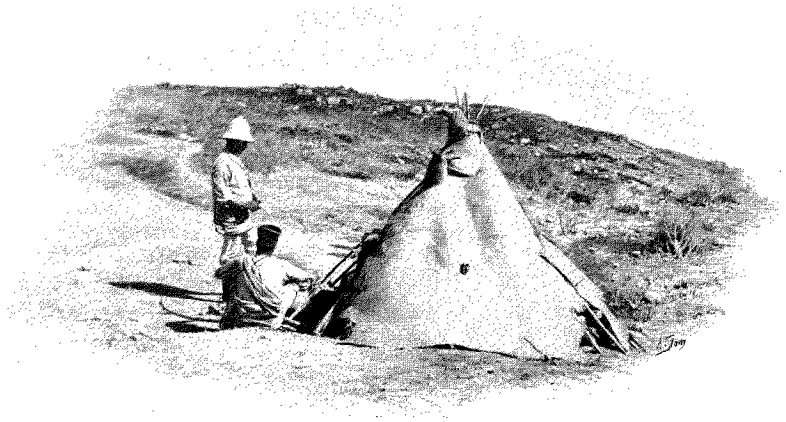
3 août. — Le service des étapes par route vient d'être modifié pour obtenir le maximum de rendement avec le minimum d'effort possible.

Le nombre des gîtes d'étapes a été augmenté de façon qu'ils ne soient pas écartés de plus de 25 kilomètres l'un de l'autre.

Chaque gîte est pourvu de deux échelons de voitures qui assurent la correspondance de la façon suivante : tous les matins, les deux échelons de chaque poste partent en sens contraire : l'un, chargé, vers l'avant; l'autre, vide, vers l'arrière; ils s'arrêtent à mi-route entre les deux gîtes et trouvent, l'un l'échelon précédent, l'autre l'échelon suivant, qui viennent de la même façon à leur rencontre. Les conducteurs d'échelons dételent leurs animaux, échangent entre eux leurs voitures et reviennent à leurs gîtes d'étapes respectifs. Il résulte de ce procédé une sorte de mouvement de *navette* entre les échelons, qui semble devoir diminuer beaucoup la fatigue des attelages et des conducteurs.

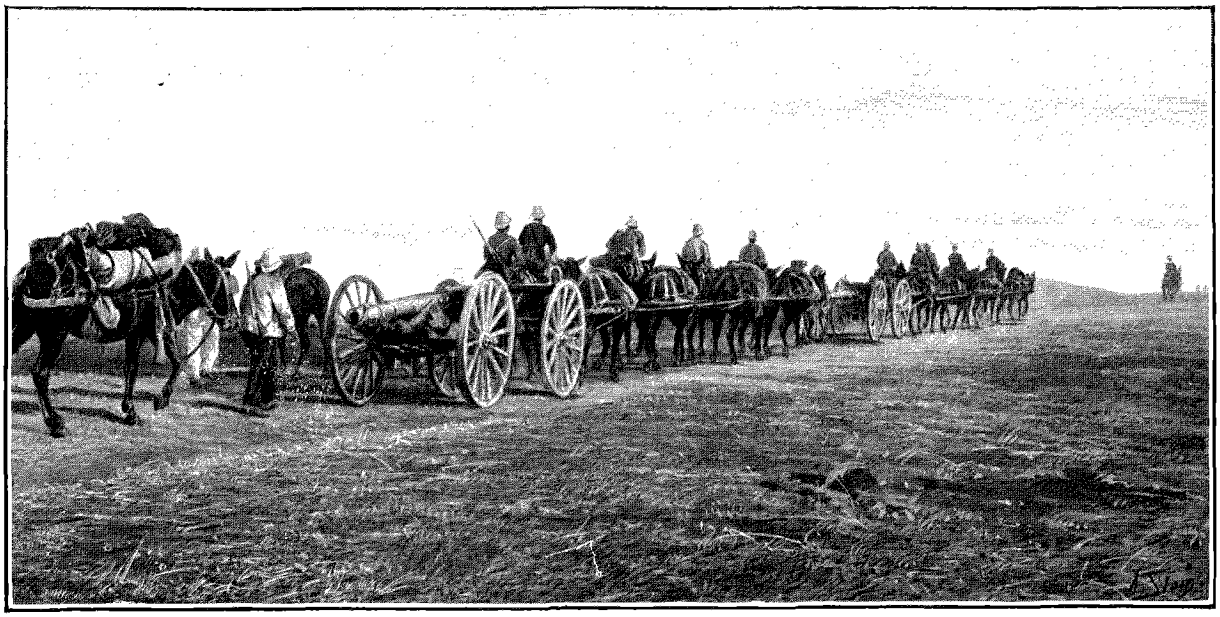
Les malheureux convoyeurs kabyles et somalis commencent à ne plus tenir debout. Le métier qu'ils font est particulièrement pénible et ils s'étiolent de plus en plus. Seuls les Sénégalais tiennent bon. Ce sont des hommes superbes, travaillant comme des nègres qu'ils sont, toujours contents et prêts à tout. Ah! si nous en avions davantage! je suis sûr que le commandement aurait moins de préoccupations. Son grand souci, c'est la voiture Lefebvre; matin et soir elle est l'objet de conversations interminables entre officiers. Ira-t-elle jusqu'au bout malgré les difficultés du terrain, qui s'accentuent de plus en plus? Je crois que le Général en chef commence à ne plus trop y compter.

(*A suivre.*) ÉDOUARD HOCQUARD.



GOURBI D'UN LÉGIONNAIRE. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARRIVÉE D'UNE BATTERIE À ANKOLATOKANA (PAGE 112). — DESSIN DE SLOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

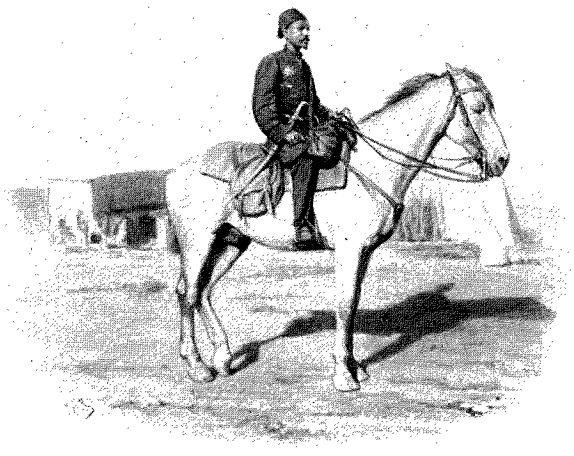
(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

X

Le camp des Sources : un convoi de malades. — Les *moukafouilles*. — Andjedjié. — Concentration des deux brigades. Combat d'Andriba. — Les camps hovas. — Les travaux de la route.



LE PRINCE SAÏDINA (PAGE 118). — DESSIN D'OULEVAY.

LE 4 AOUT. — Nous avons fait encore un pas en avant; nous sommes allés planter nos tentes au camp des Sources, de l'autre côté de la chaîne du Béritsoka. Il est probable que nous allons demeurer quelques jours sur le mamelon pelé où nous avons élu domicile; le séjour est loin d'être enchanteur, mais en raison des difficultés qui augmentent au fur et à mesure qu'on avance, nous ne pouvons aller plus vite. Il faut procéder par bonds successifs et attendre après chaque bond la constitution d'un approvisionnement de vivres qui est long à venir de l'arrière, et l'ouverture d'un nouveau tronçon de route. De ce dernier côté nos soldats ont à vaincre des obstacles de plus en plus nombreux; les coulis sont épuisés; les Européens doivent travailler seuls avec les troupes noires; leur énergie, leurs qualités de race les soutiennent encore malgré l'anémie croissante, les attaques redoublées de la fièvre et l'organisme qui se révolte.

5 août. — Nous nous rendons tous compte de l'impossibilité qu'il y a de conduire, malgré tous les efforts et toute la ténacité déployés, une route praticable pour les voitures Lefebvre jusqu'à Tananarive. Pour traverser le massif du Béritsoka, il a fallu faire des lacets nombreux qui allongent considérablement le chemin. Malgré tout, certaines pentes sont tellement raides, certains tournants tellement brusques, que, souvent, les voitures sont précipitées dans les ravins avec leurs chargements et leurs mulets. Ce sera bien pis, paraît-il, lorsque nous traverserons le col d'Andriba et la grande chaîne des monts Ambohimènes. Dans ces conditions, il faut abandonner tout espoir de

1. *Suite.* *Voyez p.* 61, 73, 85 *et* 97.

conduire avant la saison des pluies les voitures Lefebvre dans la capitale de l'Imerina. Tout ce que l'on peut faire, c'est de pousser la route le plus loin possible, au moins jusqu'à Andriba, pour permettre de réunir en ce dernier point une quantité de vivres suffisante. Ce résultat obtenu, le général en chef lancera en avant une colonne légère formée de toutes les troupes valides et suivie de tout ce qu'on pourra rassembler de mulets de bât, de façon à parcourir rapidement les 180 kilomètres restant à faire pour aller d'Andriba à Tananarive.

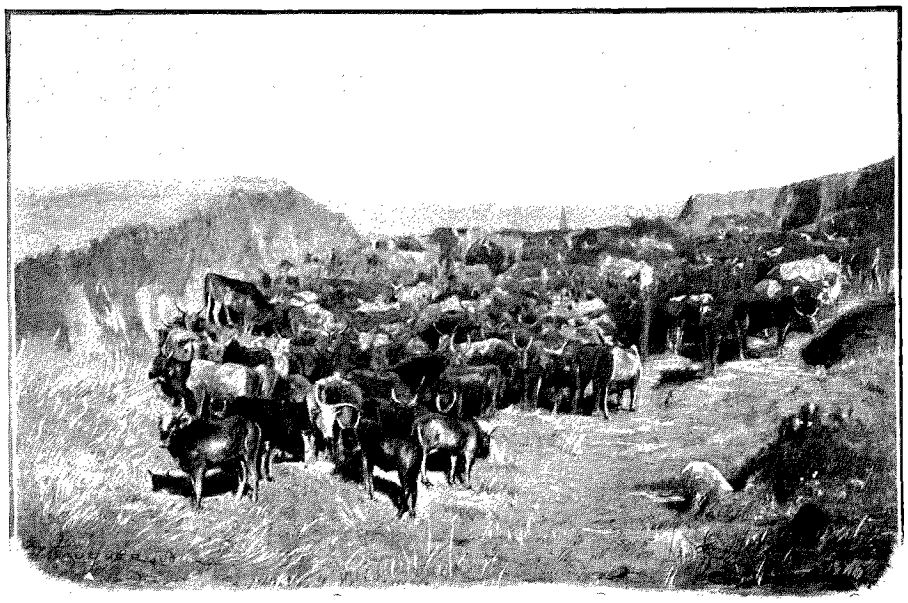
6 août. — Je me suis rendu ce matin au sommet du Béritsoka, à 12 kilomètres environ du camp des Sources, pour assister au départ d'un convoi de malades à rapatrier, que la 1re ambulance dirige sur l'arrière. Pour arriver à temps, je me suis mis en route à 2 heures du matin. Il faisait un clair de lune superbe et une fraîcheur délicieuse; mon petit cheval arabe marchait d'un pas allègre; sa robe avait, sous les rayons de lune, des reflets de velours blanc. Avec cette lumière égale et douce, les creux et les reliefs du terrain s'atténuent et se fondent, tandis qu'au contraire le moindre arbuste prend des proportions gigantesques. De temps en temps un obstacle, un point lumineux, font dresser l'oreille à mon cheval : c'est une voiture renversée, un timon brisé; une caisse en fer-blanc vide qui brille au loin comme un miroir. Un silence profond m'environne : pas un bruissement d'insecte, pas un cri d'oiseau de nuit.

Il y a cent voitures Lefebvre rangées devant l'ambulance. Avec des toiles de tentes repliées et tendues sur des courroies de sac, on a installé, dans chaque voiture, deux banquettes pour des malades assis, ou bien un grand hamac suspendu pour un malade couché. Les sacs sont placés dans le fond ; les fusils sont attachés aux ridelles latérales. Une grande bâche surélevée avec des piquets protégera les malades contre le soleil. On les installe peu à peu ; sous les rayons de lune, leurs figures amaigries et souffreteuses paraissent plus pâles encore. Ils sont heureux cependant : ce retour en arrière est une première étape vers le cher pays de France, que chacun d'eux espère revoir.

8 août. — Nous devions partir pour Andjedjié avec le général en chef. Il a été obligé de nous laisser avec le convoi au camp des Sources ; la route n'est pas encore terminée et les voitures ne pourraient passer. Au fur et à mesure que nous avançons, le terrain devient plus difficile et les obstacles matériels s'accumulent. Nos effectifs fondent aussi : le bataillon de chasseurs, campé à Béritsoka, n'a plus que cinquante hommes valides par compagnie. Presque tous les gradés français des tirailleurs algériens ont été laissés en route dans les hôpitaux. Les hommes de vingt et un ans pris dans les garnisons de France résistent beaucoup moins bien que les légionnaires ou que les rengagés du 13e régiment d'infanterie de marine, tous âgés de vingt-huit ou trente ans. C'est une observation dont il faudra tenir compte lorsqu'on organisera plus tard l'armée coloniale.

9 août. — Le camp des Sources est situé au centre de cette immense région désolée que les Malgaches appellent le *Désert sakalave*. Chaque soir, un vent violent, qui dure toute la nuit, souffle en tempête sur le mamelon où nous sommes installés. Il vient du sud-est en soulevant des torrents de poussière fine qui nous emplissent les yeux et les oreilles; il secoue nos tentes, qui font un bruit de tonnerre et qui quelquefois se déchirent et s'abattent. Ce vent désagréable règne en permanence dans cette région jusqu'au mois de novembre; il ne disparaît qu'au changement de mousson.

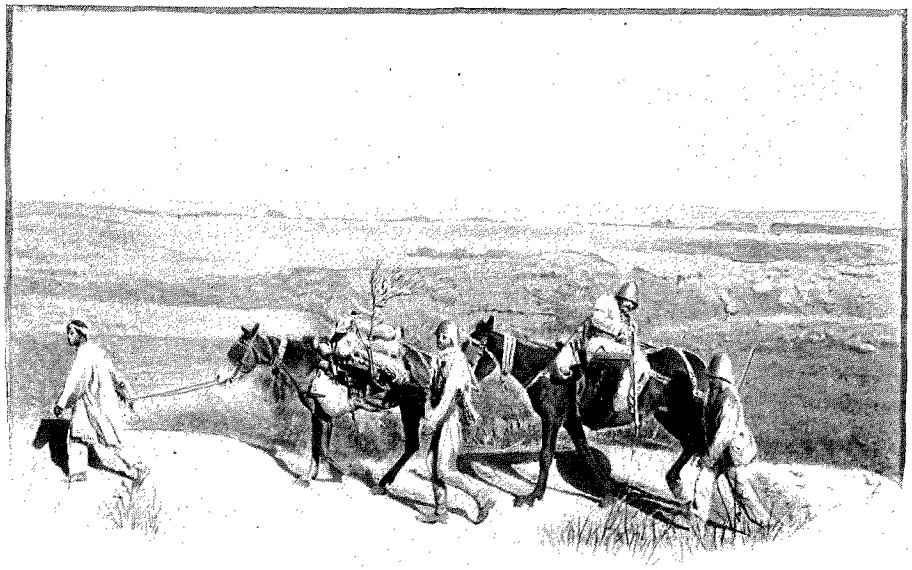
Un autre fléau particulier au désert sakalave, ce sont les *moukafohis* ou *moukafouilles* ; on appelle ainsi de petites mouches qui se montrent par essaims nombreux le matin et le soir et qui, dès que le soleil est couché, vont se cacher dans les hautes herbes. Ces mouches diffèrent complètement des moustiques par leurs mœurs, par leur forme et par leur taille. Elles se précipitent comme un trait sur les parties découvertes du corps, les mains, les poignets, le visage; chacune de leurs piqûres fait apparaître une goutte de sang sur la peau, et cause une douleur aiguë beaucoup plus vive que celle des piqûres de moustiques.



TROUPEAU DE BŒUFS PARQUÉ DANS UN RAVIN (PAGE 113). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

11 août. — Encore un léger bond en avant pour

franchir les quelques kilomètres de route qui viennent d'être terminés par nos troupes. Nous partons, à 6 heures et demie du matin, du camp des Sources par un chemin qui forme des lacets nombreux pour contourner ou escalader des monticules pelés, séparés par d'étroites et profondes vallées. Nous ne voyons, sur ces sommets arides, que de la terre rouge ou de grandes herbes desséchées par le soleil, mais au fond des vallées coulent des ruisseaux bordés de vertes prairies et ombragés par de beaux arbres. Au-dessus de nous, nous voyons planer de grands oiseaux de proie : on les appelle les *voromahéry* (oiseaux forts), et les Hovas ont adopté leur image comme emblème royal.



EN COLONNE, FIÉVREUX TRANSPORTÉ À DOS DE MULET (PAGE 112). — DESSIN DE J. LAVÉE.

La route n'est ouverte que jusqu'au gué de la Ranandriantoana, rivière aux eaux vives, aux berges boisées, qui coule dans un site charmant, sur un lit d'énormes galets. Plus loin, les troupes travaillent encore aux terrassements, et nous ne pouvons poursuivre avant deux heures notre marche sur Andjedjié. Nous décidons de déjeuner pour tuer le temps et nous nous installons à côté d'une compagnie de tirailleurs, dans un gourbi abandonné. Pendant que nous expédions le plat de bœuf froid, notre ordinaire de chaque jour depuis que nous sommes en terre malgache, nous regardons passer un échelon du convoi de ravitaillement formé de deux cents de ces petits mulets achetés en Abyssinie pour le compte du Corps expéditionnaire. Ils sont beaucoup moins grands et portent beaucoup moins que nos mulets français; en revanche, ils sont très vigoureux et très faciles à nourrir. Pendant la halte, un de ces mulets, arrêté devant notre gourbi, s'est mis à dévorer, avec une satisfaction visible, un bottillon de copeaux de bois qui servait aux emballages de notre popote.

12 août. — Andjedjié, où nous sommes campés depuis hier, n'est pas un village, c'est un mamelon dénudé au pied duquel coule une petite rivière. La légion, un bataillon de tirailleurs algériens, une batterie d'artillerie, campent près de nous sous des gourbis d'herbe sèche. Ces gourbis sont beaucoup plus confortables que les petites tentes de troupes. Il y fait beaucoup moins chaud et les hommes y sont plus à l'aise. Les troupiers les construisent très rapidement.

Deux ou trois heures après l'arrivée au gîte d'étape, ces huttes semblent sorties de terre comme par enchantement. Bien alignées, elles forment, au bivouac de la légion, des rues qui se coupent à angle droit; ces rues aboutissent à une place centrale, où se fait la distribution des vivres aux escouades et où une sentinelle se promène devant le drapeau, couché sur deux fourches de bois et bien à l'abri sous un toit de paille.

13 août. — Séjour à Andjedjié jusqu'à ce que les travaux de route nous permettent d'aller plus loin. Les officiers tuent le temps comme ils peuvent; seuls les médecins ne chôment pas, car les malades abondent. Nous sommes à 600 mètres d'altitude : l'air est vif sur le plateau, il y vente ferme et les tentes ont de la peine à tenir. Le jour on étouffe, la nuit on gèle.

Nous croyions, d'après les récits des voyageurs, que nos malades se referaient à cet air vif et pur. Ce n'est vrai qu'en partie : ceux qui n'ont eu que des accès légers pendant leur séjour dans les régions basses guérissent assez vite de leur anémie commençante et regagnent du teint et des forces; mais les cachectiques, ceux dont les jambes sont gonflées, dont la face est devenue bouffie dès les premiers accès de fièvre, voient au contraire leur affection s'aggraver et doivent être évacués sur l'arrière. D'ailleurs le changement de température dû à l'altitude amène chez beaucoup d'hommes de nouveaux accès de fièvre.

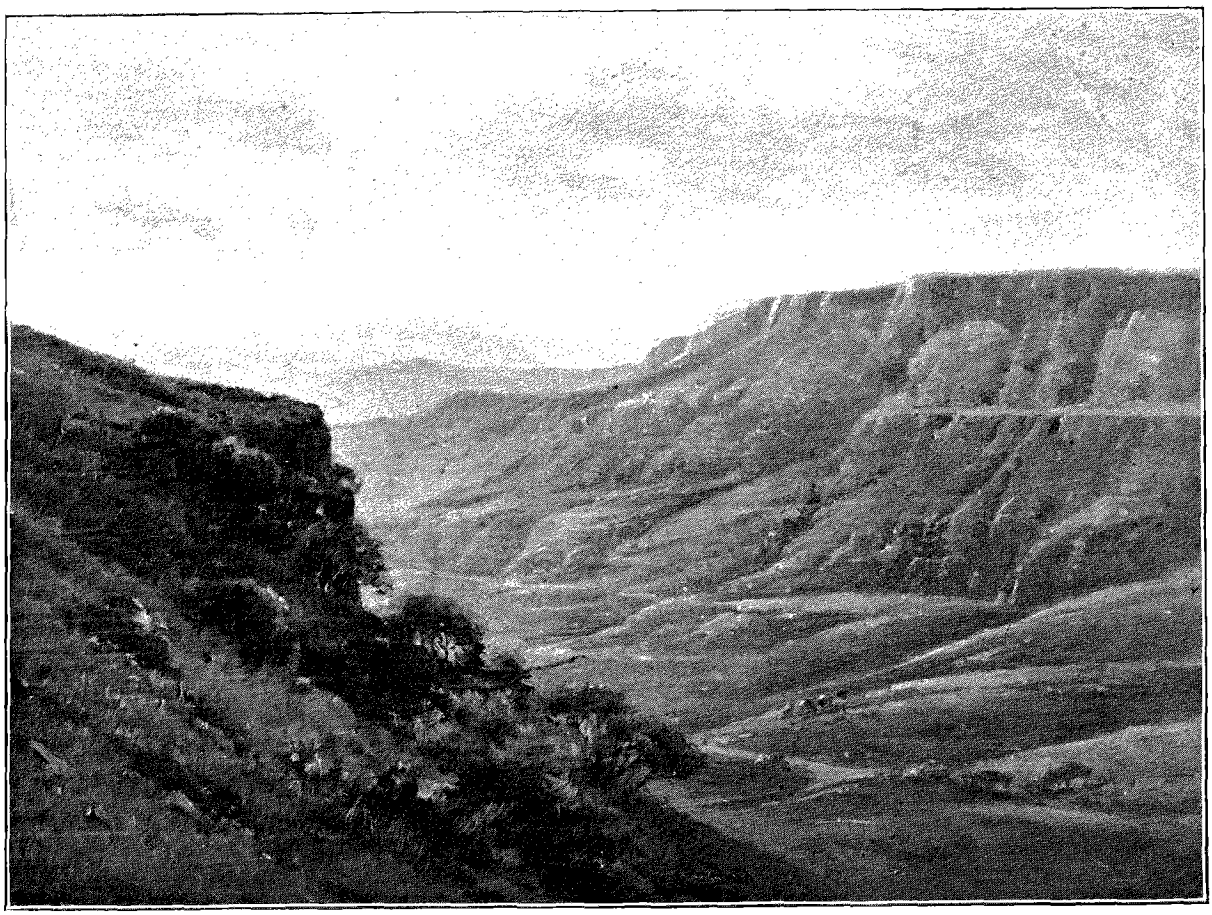
En résumé, le séjour sur les hauts plateaux permettra seulement d'opérer une sélection complète entre les malades mis définitivement hors de service et qu'il faut rapatrier au plus vite, et ceux qui, grâce à leur constitution plus résistante, ont été moins affaiblis par le poison paludéen et se retremperont à l'air vif des montagnes. Mon sentiment est que cette opération nous laissera au grand maximum 4 000 hommes capables de marcher, sur les 14 000 que comprenait au début l'effectif du Corps expéditionnaire.

15 août. — Nous en avons fini avec les monticules et les ravins; nous abordons maintenant les grandes

montagnes et les précipices sans fond. On comprend sans peine qu'avec de pareils accidents de terrain, les travaux de la route n'avancent pas vite.

Le chemin s'accroche aux flancs des rochers, et, malgré ses lacets nombreux, la pente est extrêmement rapide pour arriver à Antsiafabositra. Ce nom malgache, dont il ne serait pas convenable de donner le mot à mot dans notre langue, veut dire en substance que le sentier ne peut être abordé que par des hommes vigoureux. De temps à autre, une voiture Lefebvre dégringole dans la vallée avec tout son chargement.

Les bataillons qui sont passés avant nous ont laissé en arrière un certain nombre de pauvres diables grelottant de fièvre; les uns marchent péniblement sans sac sous la conduite d'un gradé; les autres, assis sur des



VUE PRISE D'ANTSIAFABOSITRA. — DESSIN DE TAYLOR.

cacolets ou couchés dans des litières, sont transportés à dos de mulets sous la surveillance d'un médecin de leur corps de troupe.

Au sommet du massif, à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, il fait un vent terrible. Une petite pluie fine, la première que je vois depuis Nossi-Bé, nous glace et nous fait grelotter sous nos vêtements de toile.

16 août. — Le piton sur lequel nous sommes bivouaqués depuis hier s'appelle Ankolatokana, nom assez difficile à retenir. De l'endroit où j'ai planté ma tente, j'ai vue sur un immense chaos de montagnes arides. Au-dessous de moi, dans la vallée, les petites tentes du bataillon de chasseurs campé à Antsiafabositra m'apparaissent comme des fleurs blanches semées au milieu d'un tapis de verdure. A côté de notre campement, la 2e ambulance s'est installée dans des gourbis d'herbe sèche, beaucoup moins froids que les tentes. Elle abrite déjà 100 malades, presque tous atteints de fièvre.

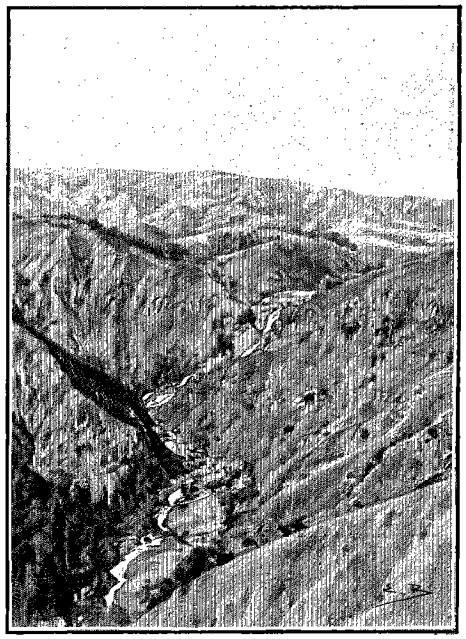
Charmant séjour que ce camp d'Ankolatokana! La nuit, un vent épouvantable fait gémir et vibrer ma tente comme si elle allait se fendre et s'abattre; il faut se lever de temps à autre pour aller cogner sur les piquets qui menacent de lâcher prise. Le jour, nous sommes assaillis par des milliers de moukafouilles, et ces petites mouches, qui fondent sur la peau avec la vitesse d'une flèche, préfèrent se laisser écraser sur place plutôt que de lâcher prise. Impossible avant cinq heures du soir de découvrir une partie quelconque du corps sans qu'elle soit immédiatement criblée par une centaine de dards microscopiques; c'est parfois grotesque et c'est toujours gênant.

18 août. — Quelle surprise de voir arriver aujourd'hui sur notre montagne presque à pic une batterie de

gros canons de campagne! Nous nous demandons comment elle a pu passer par ces chemins affreux. Les artilleurs sont épuisés, mais rayonnants; ils aimeraient mieux périr de fatigue que d'abandonner leurs pièces.

Derrière la batterie vient un bataillon de tirailleurs algériens. Il y a quelques traits tirés, quelques figures pâlies, mais chaque soldat se redresse en passant devant le Général en chef; les compagnies ont un air martial qui fait battre le cœur.

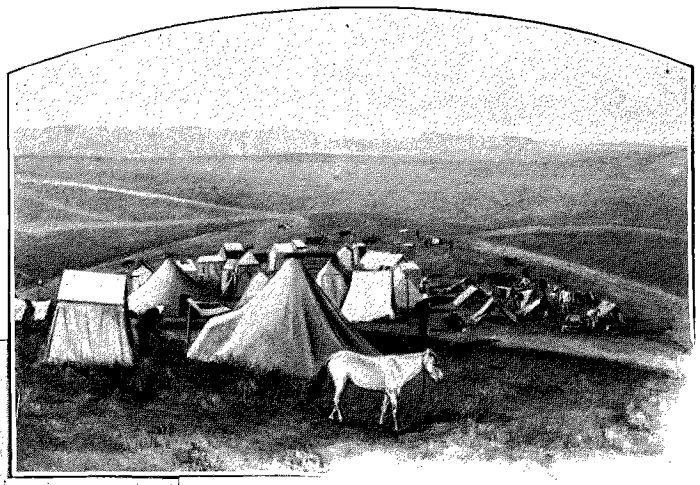
19 août. — Les deux brigades se concentrent pour opérer de concert le mouvement en avant sur Andriba. La légion étrangère a installé ses petites tentes basses sur un sommet entouré de toutes parts par des gorges profondes. De cet endroit, on distingue dans le lointain les troupes de la brigade Voyron échelonnées le long de la route qu'elles viennent de faire et qui apparaît comme une étroite ligne rouge sur le tapis vert des herbes.



CHUTE D'EAU DU CAMP DE LA CASCADE.
DESSIN DE BOUDIER.

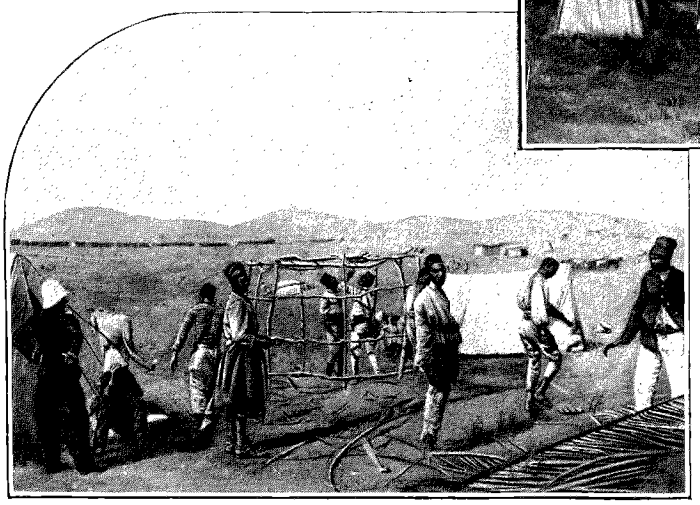
Les montagnes qui environnent notre camp d'Ankolatokana sont recouvertes d'une épaisse couche d'argile rouge, en ce moment fendillée et comme craquelée sous l'ardeur du soleil, mais dans laquelle, pendant la saison des pluies, les eaux en s'écoulant vers la plaine creusent des failles profondes, des ravins dont les bords sont absolument à pic. Le soir, les bouviers sakalaves qui gardent nos troupeaux et qui tout le jour les ont fait pâturer dans la brousse, les rassemblent dans une de ces failles qui se terminent généralement en cul-de-sac. Les animaux ne peuvent s'échapper; un seul homme se plaçant à l'entrée du cul-de-sac suffit pour garder pendant la nuit un millier de bœufs ainsi parqués.

20 août. — Nous partons à la pointe du jour pour le camp de la Cascade, où se trouvait hier le général Voyron. Je suis toujours étonné de la rapidité avec laquelle le camp se lève. Les petites tentes des officiers, qui sont vraiment pratiques dans ce pays, sont abattues et roulées en un tour de main. En une demi-heure, tout est chargé dans les voitures, et, là où se trouvait un campement de deux ou trois cents hommes, il ne reste plus que des herbes plus ou moins foulées, des boîtes à conserves vides et des débris de ces grandes caisses en fer-blanc qui servent à transporter le pain de guerre. Aussitôt que nous sommes partis, les quelques Sakalaves qui habitent les environs quittent la brousse où ils se tiennent cachés et viennent ramasser soigneusement ces débris.



BIVOUAC DE L'ÉTAT-MAJOR AU CAMP DES SOURCES
(PAGE 109).

Les travaux de terrassement qu'il a fallu faire pour rendre la route que nous suivons praticable aux voitures Lefebvre sont gigantesques et forcent l'admiration : cette route descend, en formant quatorze ou quinze lacets allongés, une pente absolument à pic, pour s'enfoncer dans un ravin de 150 mètres environ de profondeur, et remonter ensuite par d'autres lacets sur une montagne plus élevée encore.



CONSTRUCTION D'UN GOURBI PAR LES TIRAILLEURS. — DESSIN DE G. PROFIT.

La cascade qui donne son nom au camp où nous allons passer la nuit est formée par une petite rivière qui se précipite tout

entière d'une hauteur de 100 mètres au fond d'un ravin d'aspect sauvage parsemé de blocs énormes de rochers.

21 août. — A partir du camp de la Cascade, il n'y a plus de route frayée. Toutes les troupes qui vont prendre part à l'attaque d'Andriba ont laissé au camp leurs voitures, ne conservant que des mulets de bât, qui passent partout. A cause de la pénurie des moyens de transport, l'effectif a été réduit au strict minimum. Nous laissons en arrière un certain nombre de nos camarades, qui nous voient partir avec une pointe d'envie. Le bataillon de la légion attend le Général en chef à 2 kilomètres en avant, rangé sur une longue ligne qui occupe toute la pente d'une colline. Dès que le Général paraît, les clairons sonnent aux champs et les troupes présentent les armes. Un peu plus loin nous passons près du bataillon de tirailleurs sakalaves, qui n'a pas encore quitté son bivouac. Ces indigènes, bien nourris, sont luisants de graisse et de santé. Sous un arbre, à l'écart, les femmes de ces messieurs, accroupies dans la brousse, forment un groupe compact. Elles suivent le bataillon depuis Majunga et elles n'ont pas l'air d'avoir trop souffert de la disette. Elles rient, causent entre elles et se montrent le général Duchesne et le général de Torcy, qui, debout sur un petit mamelon, fouillent à la lorgnette les positions ennemies. Les Hovas paraissent avoir replié leurs avant-postes.

Nous descendons une pente tellement raide qu'il a fallu mettre pied à terre; elle aboutit à un ruisseau profondément encaissé, que la colonne passe à gué. Deux pièces de 80 de campagne qui avaient essayé de pousser jusqu'à Andriba sont restées en détresse dans ce mauvais passage, malgré les douze mulets qui sont attelés à chacune d'elles.

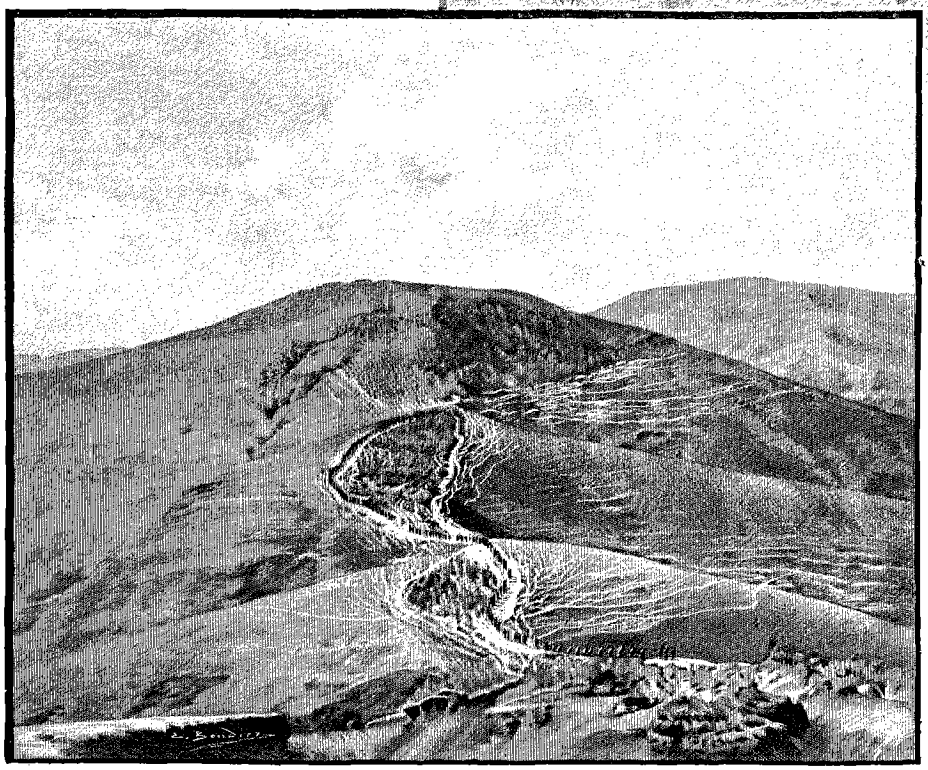
Vers 9 heures le général fait halte au milieu de la brousse dans un bas-fond bordé de grands rafias. Nos chevaux trouvent là une herbe courte et odorante, qu'ils mangent gloutonnement.

Un gendarme à cheval arrive avec un mot du général Voyron, commandant la brigade d'avant-garde : l'ennemi occupe en avant d'Andriba une série de positions élevées dans lesquelles il a placé de nombreuses batteries; les troupes de tête sont près d'arriver à son contact; elles n'ont pas attaqué encore.

Il est onze heures du matin

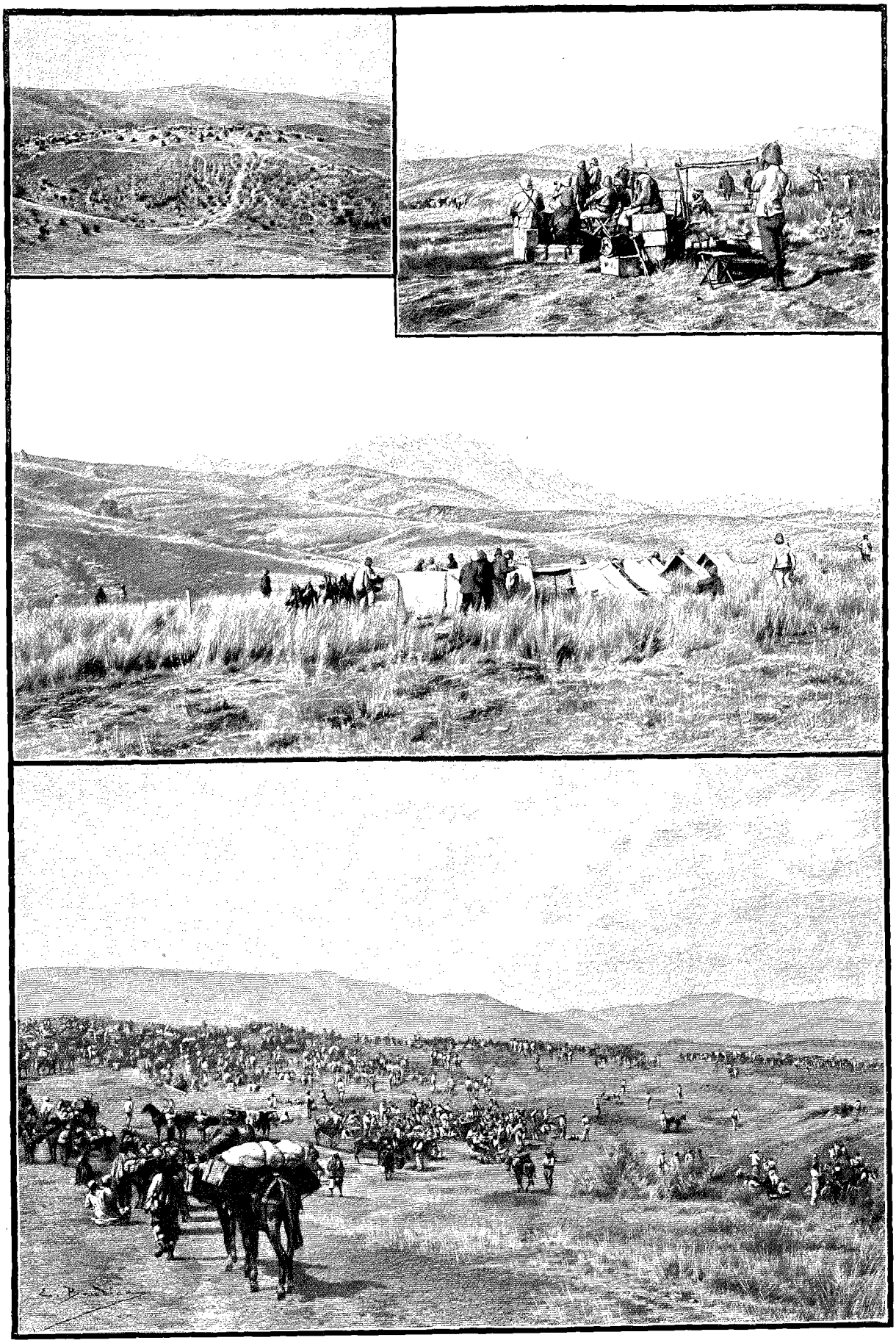


LES MULETS DE BÂT DE LA COLONNE.



DESCENTE VERS LE CAMP DE LA CASCADE (PAGE 113). — DESSIN DE BOUDIER.

quand nous nous remettons en route; la colonne gravit une montagne à pic sous un soleil de plomb. Les légionnaires, qui nous précèdent, sèment un grand nombre d'hommes que la chaleur accable et qui s'assoient haletants sur le bord du sentier; ces pauvres gens s'arrêtent quelques minutes, le temps de reprendre haleine et d'étancher la sueur qui trace de nombreuses rigoles sur leur face enduite de poussière rouge; ils



SCÈNES DE COMBAT D'ANDRIBA (PAGE 116). — DESSIN DE BOUDIER.

reprennent leur sac et repartent ensuite courageusement. Vers 4 heures du soir nous sommes en face de la montagne d'Andriba, énorme bloc de granit de 880 mètres de hauteur. Au sommet même du pic et sur les collines qui l'environnent, les Hovas ont placé des batteries qui tirent sur nos troupes. Les artilleurs ennemis sont commandés par des Anglais; ceux-ci ont établi leur demeure sur le plateau qui couronne la montagne. Les pièces sont bien pointées, et, dès les premiers coups, un obus vient éclater sur le mamelon où se tient le général Voyron, tue un tirailleur malgache et blesse légèrement deux de nos hommes.

Mais pendant ce temps l'artillerie de marine a pu mettre ses pièces en batterie : un de ses obus à *mélinite* tombe juste au milieu d'un des forts ennemis, dans les retranchements duquel il fait, en éclatant, une brèche énorme, tuant du coup cinq ou six Hovas, qu'on reconnaît facilement à la lunette, grâce à leurs lambas blancs. Panique épouvantable chez nos ennemis, qui, cessant leur feu, abandonnent précipitamment leur première ligne de défense pour se réfugier dans une autre série de fortins, situés beaucoup plus en arrière et que nous distinguons à peine. Seule la batterie d'Andriba, commandée par les Anglais, continue à tirer jusqu'à la chute du jour.

22 août. — Nous nous étions endormis avec l'espoir que les Hovas tiendraient le lendemain, malgré leur lâcheté ordinaire, tant les défenses qu'ils avaient accumulées autour d'Andriba paraissaient formidables. Le général Voyron, qui doit commander l'attaque, a pris avant le jour ses dispositions de combat; le Général en chef se tient dès l'aube aux avant-postes d'Ambodiamontana, près d'un petit bouquet de bois d'où l'on a vue sur le mont Andriba et sur toute la ligne des défenses de l'ennemi.

Peine perdue! Les tranchées et les camps existent bien, mais leurs défenseurs ont fui avec leurs canons pendant la nuit précédente. Ramasombaza et les principaux chefs n'ont même pas attendu les ténèbres pour battre en retraite; ils se sont esquivés la veille dès les premiers coups de feu.

La reine avait cependant envoyé de Tananarive l'ordre formel à ses troupes de tenir jusqu'à la mort. Quels lâches que ces Hovas! Nos soldats, qui se sont imposé de grandes fatigues et qui ont piétiné toute la matinée, sont furieux de n'avoir pu joindre l'ennemi.

Nous quittons Ambodiamontana vers 10 heures du matin et, après avoir traversé une petite rivière appelée Kamolandy, dont le lit profondément encaissé et semé de gros rochers constituera un sérieux obstacle pour les travaux de route, nous montons sur un mamelon pour arriver, en traversant un camp incendié de Hovas, au petit village d'Ambontona qui a été respecté par l'ennemi. Il est formé d'une douzaine de maisons, assez bien construites en terre et en roseaux et entourées d'une haie de figuiers épineux et de pignons d'Inde. Les cases sont désertes; à l'intérieur, des paniers pleins de paddy et de manioc, des marmites en terre, des calebasses, de grosses bottes de ficelle faite avec les fibres du palmier rafia, jonchent le sol.

En furetant partout, nos soldats trouvent dans un coin une pauvre lépreuse abandonnée. Vêtue à peine de quelques loques sordides, elle est accroupie sur une natte, ayant à côté d'elle une poignée de riz rouge cuit à l'eau. Elle regarde d'un œil terne et indifférent les *vazahas* qui l'entourent et qu'elle voit peut-être pour la première fois.

L'interprète l'interroge : « Pourquoi es-tu restée ici? — Personne n'a voulu de moi, parce que j'ai la maladie qui ne pardonne pas! »

Émus de pitié, nos soldats déposent, en passant auprès de la malheureuse, des morceaux de pain de guerre ou de viande. Très rapidement la natte est couverte de victuailles, que la lépreuse se met à dévorer avidement.

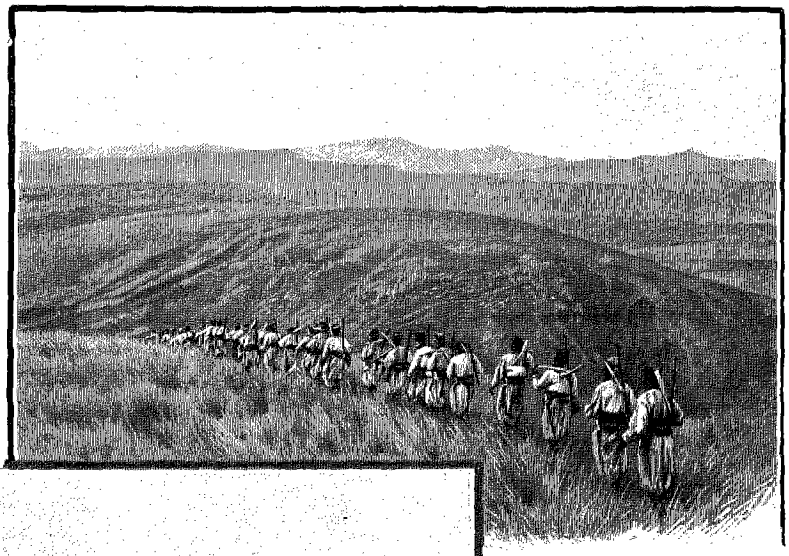
Les Hovas devaient être extrêmement nombreux autour d'Andriba. Sur presque tous les sommets, et même au creux de certains vallons, on aperçoit leurs ouvrages de défense et les petites huttes d'herbe qui servaient d'abri à leurs soldats. Ces huttes, dont la hauteur ne dépasse pas 1 mètre, ont tout au plus 2 mètres et demi de longueur; elles sont munies d'une porte basse, sous laquelle on ne peut passer qu'en se courbant en deux. Elles n'ont pas d'autre ouverture que cette porte; les interprètes assurent qu'il y avait trois soldats au moins dans chacune de ces niches dont nos chiens français se contenteraient à peine. Elles sont alignées de façon à former des rues qui se coupent à angle droit.



LA LÉPREUSE D'AMBOUNTONA. — DESSIN D'OULEVAY.

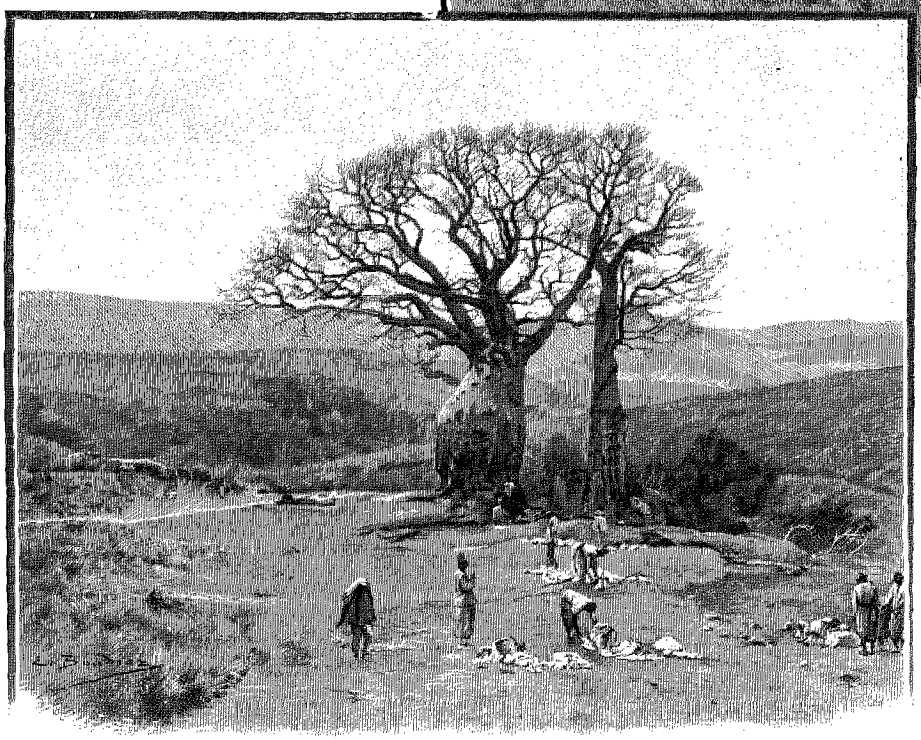
Nous avons trouvé dans toutes les huttes d'abondants approvisionnements de paddy et de manioc; les débris de viande, les ossements, les peaux de bœufs, répandus à profusion aux environs des camps, indiquent que les soldats de la reine vivaient dans l'abondance. La vallée d'Andriba passe d'ailleurs pour relativement riche et fertile; elle contenait de nombreux villages. En se retirant, les Hovas en ont brûlé un grand nombre, mais il en reste encore beaucoup qu'ils n'ont pas eu le temps d'incendier. L'importante agglomération de

Malatsy est en partie détruite. Le village où se tenait le marché d'Andriba a été également la proie des flammes. Ce dernier village occupe le centre d'une vaste plaine mamelonnée entourée de toutes parts par un cercle de hautes montagnes; le sommet des mamelons est complètement inculte, mais dans toutes les petites vallées qu'ils limitent il y a des ruisseaux d'eau courante et de belles rizières bien cultivées.



TIRAILLEURS SAKALAVES PARTANT POUR TRAVAILLER À LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE.

24 août. — Malgré la fatigue croissante des hommes, malgré les vides creusés par la maladie dans les effectifs, il faut absolument continuer la route carrossable jusqu'à Andriba, afin de pouvoir y amener de l'arrière les approvisionnements nécessaires pour alimenter la colonne légère que le Général en chef se propose de lancer de là sur Tananarive. Les deux brigades se sont déjà partagé cette besogne ingrate. Le général Duchesne veut se reporter un peu en arrière, à 8 ou 10 kilomètres du campement que nous occupons actuellement, pour mieux surveiller ces travaux indispensables et pour les activer dans la mesure du possible.



LES BOUCHERS DE LA COLONNE. — DESSIN DE BOUDIER.

XI

Mission pénible des officiers convoyeurs. — Les Kabyles déserteurs et pillards. — Le prince Saïdina. — Le travail en musique. L'hôpital d'Andriba. — L'état sanitaire. — Village fortifié. — Organisation de la colonne légère.

26 août. — Tout le monde parle de la colonne légère qui va partir dans quinze jours pour Tananarive; tout le monde veut en être. Malheureusement, à cause des difficultés du ravitaillement, le Général en chef est obligé de réduire les officiers au minimum strictement nécessaire et il y aura bien peu d'élus. Déjà un grand nombre de nos camarades de l'artillerie, de la cavalerie, de l'infanterie, sont échelonnés sur la route pour diriger les convois dans les gîtes d'étape. Ces fonctions sont extrêmement pénibles; elles exigent une énergie peu commune et une endurance morale et physique à toute épreuve. Chaque matin, les chefs de convoi se lèvent avant le jour; ils doivent, avant le départ, surveiller le chargement des voitures, l'attelage des mulets, remédier pendant la route à toutes les difficultés qui peuvent se produire : voitures renversées, mauvais passages, maladies des conducteurs, et aussi parer aux insubordinations des Kabyles et à leurs désertions de plus en plus fréquentes. Ces auxiliaires,

affaiblis par l'anémie, énervés par le travail continu et fatigant auquel ils sont soumis, n'obéissent plus qu'avec peine et désertent en grand nombre dans les échelons de l'arrière; ils s'installent dans la brousse, loin des routes frayées, construisent des gourbis et forment des agglomérations d'individus qui mettent le pays en coupe réglée. Ils ont gardé des relations secrètes avec leurs compatriotes restés dans les convois; grâce à eux, ils réussissent, si l'on n'y prend garde, à prélever sur les approvisionnements transportés tout ce qui est nécessaire à leur existence. Leurs affiliés s'arrangent pour faire verser une voiture à vivres dans un ravin profond d'où il est impossible de la tirer immédiatement. Après que le convoi a poursuivi sa route, la bande des réfractaires arrive, descend dans le ravin, pille la voiture et disparaît avec son butin. Le général en chef a dû prescrire à la gendarmerie de faire, le long des routes d'étapes, des battues ayant pour but de s'emparer de ces maraudeurs et de les mettre hors d'état de nuire. Des exécutions sommaires ont été faites pour l'exemple, mais le désert est vaste, le parcours que suivent les voitures Lefebvre est considérable.

29 août. — Le prince Saïdina, frère du sultan de la Grande Comore, vient d'arriver à notre camp; il veut se présenter au Général en chef et lui demander de servir la France pendant la durée de la guerre. C'est un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, au teint couleur safran, aux traits réguliers et distingués. Il est très intelligent et il parle très bien le français. Il est vêtu d'une grande robe noire brodée d'or ouverte sur une longue *gandoura* blanche. Un poignard damasquiné est passé dans une large ceinture de soie qui lui fait le tour des reins. Il est coiffé d'un turban à pointe et il porte au côté un grand sabre à lame recourbée.

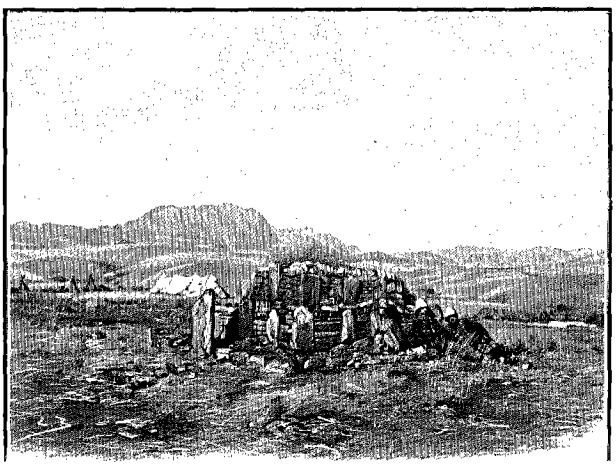
Le général Duchesne lui fait le plus bienveillant accueil et l'invite à sa table, mais il ne peut rien lui accorder, n'ayant pas qualité pour nommer des officiers au titre indigène et ne pouvant pas, d'autre part, enrôler comme simple convoyeur auxiliaire un prince de sa race pour conduire les mulets ou piocher la terre à côté du plus infime de ses sujets.

1er septembre. — Je suis parti aux avant-postes à la recherche d'un emplacement convenable pour installer le grand hôpital que nous voulons établir à la base d'opérations de la colonne légère avant son départ pour Tananarive. La route tracée par le génie commence à dessiner ses lacets autour du pic d'Andriba, qu'elle contourne. Les nombreux camps hovas, remplis de détritus infects, ont été incendiés sur l'ordre du Général en chef et dans un but purement hygiénique. Les mouches qui les habitaient n'ont pas été toutes détruites par les flammes : quand je passe auprès des emplacements qu'ils occupaient, ces insectes viennent par milliers s'accrocher, côte à côte et presque à se toucher, sur mon casque, sur mon pantalon, sur la selle et sur le dos de mon cheval; j'en suis entièrement couvert du côté opposé au vent. J'ai beau les chasser, ils reviennent aussitôt se cramponner à moi, et mon cheval les emporte dans sa course.

Près d'Ambountona, je croise des compagnies de tirailleurs sakalaves occupées aux terrassements de la route. Ces noirs ne travaillent bien qu'en musique : l'un d'eux se place devant la file des terrassiers et entonne un chant bien rythmé, que tous les autres répètent en chœur. Il s'accompagne en frappant sur le plat d'une pelle, et les pioches s'abattent ensemble en suivant exactement la cadence indiquée. Les Sakalaves travaillent très vite ainsi : ils déplacent en une journée une quantité considérable de terre.

En passant à Ambountona, mon cheval fait un brusque écart : un cadavre couché en travers de la porte nord du village l'a effrayé; c'est le corps de la pauvre lépreuse à qui nos soldats donnaient si charitablement leurs galettes de pain de guerre.

4 septembre. — L'hôpital d'Andriba sera bien installé. Il y a près d'une petite rivière appelée Mamokomita, à 4 kilomètres environ au delà du marché d'Andriba, un grand village du nom de Mangasoavina, que les Hovas avaient essayé de brûler, mais dans lequel le feu a respecté quinze belles cases; elles serviront à loger les malades quand on les aura débarrassées des amas de paddy, de manioc, des paniers et des calebasses qui les encombrent et surtout quand on leur aura fait subir une désinfection énergique qui aura pour effet de détruire non seulement les microbes, mais les insectes, poux et puces, commensaux ordinaires des Hovas. Ceux-ci sont beaucoup plus malpropres que les Sakalaves. Partout où ils se tiennent, l'air devient rapidement empesté.



TOMBEAU D'UN HOVA AUX ENVIRONS D'ANDRIBA. — DESSIN DE BOUDIER.

Le nombre des malades va toujours croissant : il y en a 3 800 dans les hôpitaux, sans compter les 2 000 hommes rapatriés et les nombreux décès qui se sont produits depuis le commencement de la campagne. Nos formations sanitaires doivent faire face à tous les besoins au prix d'efforts surhumains, d'autant plus que des ordres venus de France prescrivent de suspendre les rapatriements jusqu'au mois de septembre, à cause des dangers que présente pour les convalescents la

traversée de la mer Rouge pendant la saison chaude. Nous pensions que l'île de la Réunion pourrait, en cette occurrence, nous offrir quelques ressources; le gouverneur de l'île avait été pressenti à ce sujet par le directeur du service de santé. La réponse qu'il a fournie est loin de réaliser nos espérances; la colonie de la Réunion peut ne disposer que de trois cents places dans ses hôpitaux, qu'elle offre au Corps expéditionnaire au prix de 9 francs par place et par journée de soldat. C'est suffisant tout au plus pour les besoins de la garnison de Tamatave, la plus rapprochée de l'île. D'ailleurs nos malades de la côte ouest ne vont pas volontiers à la Réunion; la traversée dure sept jours et se fait en cette saison par mousson contraire. « Ne vaut-il pas mieux, disent-ils, mettre dix jours de plus et aller jusqu'en France? »



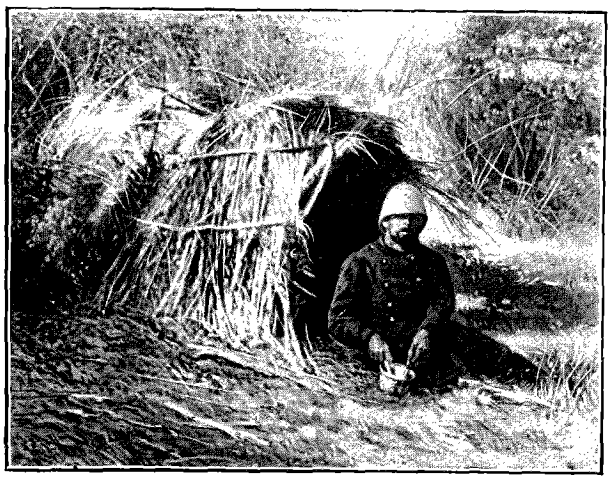
TROUPIER ÉCRIVANT EN FRANCE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le Général en chef vient de prescrire qu'une sélection sévère serait faite parmi les troupes appelées à prendre part à la colonne légère. Tout homme fatigué, jugé dès à présent incapable pour raison de santé d'aller jusqu'au bout, sera versé dans les corps de troupes qui demeurent à Andriba. Sur les 6 000 hommes concentrés à l'avant, il y en aura à peine 3 000 qui rempliront les conditions demandées. La colonne légère sera surtout composée de troupes noires. C'est un résultat à noter pour l'avenir.

La nécessité de faire une route de 300 kilomètres dans un pays complètement insalubre doit bien certainement entrer en ligne de compte pour expliquer cette morbidité considérable; ce n'est pas tout cependant, puisque les secrétaires d'état-major, les batteries d'artillerie, les cavaliers et les gendarmes qui n'ont pas pris part aux travaux de la route ont fourni au moins autant de malades que les autres corps. Le climat doit surtout être incriminé; les troupes de relève du bataillon de la légion et des compagnies du génie qui viennent d'arriver à Ambodiamontana en fournissent, à mon avis, une preuve absolument convaincante. Aussitôt débarqués à Majunga, ces hommes sont remontés par eau jusqu'à Suberbieville. Ils n'ont pas séjourné dans ce dernier poste; ils ont été immédiatement mis en route de façon à arriver le plus rapidement possible à Andriba, c'est-à-dire dans une région située à une bonne altitude et qui passe pour saine. Eh bien, presque tous ces nouveaux venus sont tombés malades à Ambodiamontana; ils ont été frappés en masse par le paludisme, et plusieurs sont, en arrivant, morts d'accès pernicieux, malgré la quinine préventive dont on les avait pourvus et le traitement énergique qu'on leur avait institué dès le début.

En dépit de la maladie, nos troupiers trouvent encore le mot pour rire. Deux pauvres diables sortaient de ma tente où ils étaient venus me conter leurs misères et où l'un d'eux m'avait demandé une consultation pour ses chevilles toutes gonflées : « *Eh bien, ma pauv'vieille rosse, lui crie son camarade, te v'là à c't'heure avec les boulets enflés!* »

Toute la plaine d'Andriba est semée de tombes dont la plupart sont récemment creusées; les unes sont complètement isolées; d'autres sont réunies, au nombre de trois ou quatre, au sommet d'un mamelon bien découvert. Contrairement aux Sakalaves, qui cachent soigneusement leurs morts sous de gros blocs de rochers ou dans les endroits les plus sauvages de leurs forêts, les Hovas enterrent leurs parents sur le bord des chemins fréquentés, au sommet des collines d'où on peut les apercevoir de fort loin. Les tombes les plus récentes sont placées dans le voisinage des camps qu'habitaient les soldats. Leur nombre relativement considérable semble indiquer que les Hovas, pas plus que les Français, ne sont à l'abri des atteintes du climat meurtrier du Boéni. Il ne faudrait pas croire pourtant qu'elles renferment toutes des corps de soldats morts de maladie ou tués à l'ennemi : il en est qui contiennent des cadavres de déserteurs hovas que les soldats de la reine ont passés par les armes.



HUTTE DE SOLDAT HOVA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

La désertion dans l'armée ennemie avait pris, dans ces derniers temps, des proportions telles, que les chefs hovas ont dû placer des postes à l'entrée des défilés par lesquels la route de Tananarive traverse la

chaîne montagneuse pour arrêter les fuyards. Tous les déserteurs surpris aux environs de ces postes ont été exécutés.

Comme tous les villages de cette région, Mangosoavina avait été fortifié d'une façon absolument remarquable par ses habitants, qui devaient d'autant plus redouter les Fahavalos qu'ils semblaient bien à leur aise; il y avait en effet de nombreux silos creusés le long des maisons.

Le village était complètement fermé par un large fossé doublé d'une haie de cactus épineux hauts de 2 mètres et plantés de façon à former un taillis inextricable, profond de 5 ou 6 mètres. Ces cactus sont extrêmement dangereux, et l'imprudent qui s'engage au milieu d'eux est immédiatement piqué par un million de petites épines microscopiques qui disparaissent sous la peau, d'où l'on ne peut les extraire qu'avec la plus grande difficulté et en s'aidant de la loupe. Fixées dans le derme, elles y font l'office de corps étranger et y déterminent une cuisson insupportable qui dure souvent plusieurs jours.

Tout près de Mangasoavina passe la grande route qui conduit au marché d'Andriba; ce n'est pas une route comme celles de France, mais plutôt une série de pistes, courant parallèlement les unes aux autres et séparées par des bandes d'herbe à peine foulée. Le service des ponts et chaussées n'existe pas à Magadascar, où les voitures sont inconnues et où tout, même les voyageurs, est transporté à dos d'hommes. Ce sont les porteurs qui créent les sentiers en passant toujours à la même place. Leur règle, c'est de choisir le plus court, sans tenir compte des obstacles.

13 septembre. — La colonne légère part demain; les troupes qui y prennent part ne comprennent guère plus de 3 000 fusils; elles marcheront divisées en trois colonnes; l'avant-garde, composée de 3 bataillons, de 2 batteries d'artillerie, d'une compagnie du génie, d'une section de munitions, d'une fraction d'ambulance, sera suivie d'un convoi qui portera les vivres; le gros, qui aura, à peu près, la même composition, suivra à vingt-quatre heures d'intervalle; enfin l'arrière-garde, comprenant seulement 2 bataillons d'infanterie et un immense convoi, se mettra en route deux jours après le gros. Tous les convois sont composés de mulets de bât. Pendant la première partie de la route, les ravitaillements se feront par des échelons de mulets partant de Mangasoavina; les bêtes de somme dont le chargement aura été consommé reviendront chaque jour à cette base d'opérations, ramenant à l'hôpital d'Andriba les malades tombés pendant la route. Mais quand la colonne sera trop éloignée, ce va-et-vient ne pourra plus se faire : les malades et les mulets déchargés devront suivre les troupes jusqu'à Tananarive.

Il me faut encore réduire mon bagage; c'est la troisième opération de ce genre que j'exécute depuis Majunga : je sème mon linge et mes vêtements un peu partout; il y en a à Nossi-Bé, à Suberbieville, à Andriba; les reverrai-je jamais? Il faut s'alléger, s'alléger toujours : c'est égal, nous arriverons dans un joli état à Tananarive, et les Hovas auront une piètre idée de nous s'ils nous jugent d'après le costume.

Je garde ma tente d'abord et surtout mon lit de campagne : c'est grâce à lui que j'ai à peu près conservé ma santé. Je suis sûr qu'un très grand nombre de cas de fièvre sont dus à ce fait que les hommes couchent sur le sol et que, malgré toutes les recommandations qu'on leur a faites, ils ne s'isolent pas en se plaçant sur un lit épais d'herbe sèche, doublé du morceau de toile chiné qu'on leur a distribué à tous pour cet usage.

(*A suivre.*) ÉDOUARD HOCQUARD.



LA POPOTE DU BATAILLON. — DESSIN DE J. LAVÉE

Droits de traduction et de reproduction réservés.



AMBOHIDRARARA (PAGE 128). — LE GÉNÉRAL EN CHEF INTERROGEANT DES PAYSANS.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

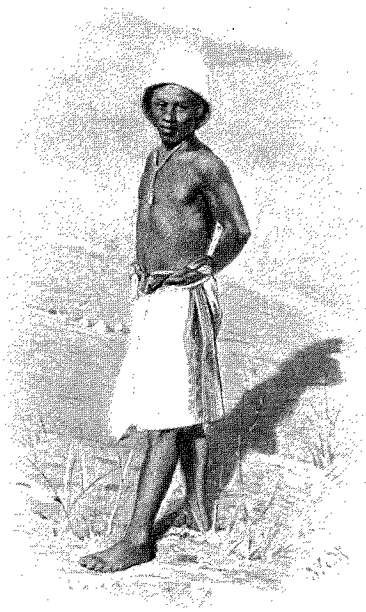
(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XII

Les débuts de la colonne légère. — Défilés d'Antafofotra. — Les marais d'Ampotaka. — Combat de Tsimaïnhundry. — Chemins impossibles. — Le col de Kiangara : fanfaronade hova. — Vallée du Manankaso. — Interrogatoire des prisonniers. — Traversée des grands Ambohimènes. — La plaine de Mahavidaza.



UN DES BOYS QUI SUIVAIENT LA COLONNE. DESSIN D'OULEVAY.

LE 14 septembre. — Je quitte Mangasoavina à 4 heures et demie, du matin avec l'avant-garde de la colonne légère. La route n'existe plus; nous suivons la piste malgache, sur laquelle nos mulets s'avancent d'un pied sûr malgré les pierres roulantes. De temps en temps la colonne s'arrête pour permettre aux hommes du génie qui marchent en avant de construire un ponceau, d'aplanir à coups de pioche un passage difficile.

Nous traversons une fois, puis deux, le Mamokomita, qui serpente capricieusement entre deux chaînes de collines élevées et qui, sur différents points de son parcours, précipite ses eaux du sommet des roches en jolies cascades.

Halte de près d'une heure au pied d'une montée très rude que les sapeurs arrangent de leur mieux. Le sentier n'a pas plus de 60 centimètres de largeur : à droite, c'est un précipice presque à pic; à gauche, contre la montagne, les pluies de l'hivernage ont creusé de profondes crevasses dans lesquelles les chevaux pourraient s'enfoncer jusqu'au cou. Les trois premiers mulets engagés s'abattent avec leur chargement et, après trois ou quatre tours sur eux-mêmes, roulent au fond du ravin. Heureusement ce mauvais passage est le dernier que nous rencontrerons aujourd'hui.

La colonne arrive à 3 heures au pied des monts Antafofotra (au Vent Violent), dans un joli vallon où nous campons pour la nuit.

15 septembre. — Nous nous mettons en route avant le jour. Les camps hovas sont dans les environs. Le Général en chef espère que la colonne rencontrera l'ennemi aujourd'hui.

1. *Suite. Voyez p.* 61, 73, 85, 97 *et* 109.

Nous gagnons l'extrême pointe d'avant-garde en doublant le bataillon de la Légion, et nous nous engageons à la file indienne dans la série de petits sentiers parallèles qui forment la grande route de Tananarive. Les hommes marchent en silence, avec l'air attentif et intéressé qu'ils prennent lorsqu'ils sont dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Je suis sûr qu'il n'y aura pas de traînards aujourd'hui, et cependant la journée sera rude. Au loin, les grandes montagnes qu'il va falloir gravir forment, dans la pénombre, une énorme masse grise; autour de nous les innombrables feux de bivouacs semblent autant de petites étoiles rouges accrochées au flanc des coteaux et semées au fond des ravins.

Le jour paraît peu à peu : une large bande claire d'un jaune safran se forme derrière la ligne de montagnes qui borne l'horizon à l'orient; autour de nous, les grandes brousses desséchées prennent des tons dorés. A 6 heures le soleil sort brusquement de derrière les cimes et le paysage s'éclaire comme par un coup de baguette magique.

Du piton où nous sommes placés, nous dominons toute la région. A nos pieds, une vallée étroite et encaissée dans laquelle la colonne commence à descendre en serpentant; plus loin, un chaos montagneux dont les crêtes s'élèvent peu à peu par étages successifs vers un massif bleuâtre qui se perd dans le ciel. Devant nous, au bord du plateau, le Général en chef, en mac-farlane bleu, et le général Metzinger, emmitouflé dans un capuchon gris-souris, fouillent l'horizon de leurs lorgnettes et discutent sur les positions de l'ennemi. A quelques pas derrière eux, des groupes d'officiers d'état-major échangent leurs réflexions en consultant la carte, tandis qu'un tirailleur haoussa qui tient leurs chevaux, les écoute, sans comprendre, en ouvrant la bouche toute grande et en écarquillant les yeux.

Tout à coup un gros tourbillon de fumée noire s'élève au-dessus d'une des cimes les plus éloignées : ce sont les Hovas qui brûlent le village d'Ampotaka dans lequel nous devions aller camper. C'est une grosse déception : l'ennemi va donc fuir; il s'échappe cette fois encore sans essayer de combattre.

La colonne descend rapidement dans la vallée; elle serpente pour contourner les mamelons, pour grimper sans trop de fatigue au sommet des pics dénudés et pour redescendre ensuite dans les fonds couverts de rizières.

Un grand marais où pousse une forêt de roseaux hauts de 2 mètres lui barre la route; les chevaux enfoncent jusqu'au poitrail; les soldats du génie qui travaillent pour améliorer le chemin, en vue des convois de mulets qui nous suivent, ont de la vase jusqu'au-dessus de la ceinture.

Ampotaka était un grand village militaire comme il en existe beaucoup dans la région; il a été complètement détruit par le feu; sur son emplacement, il ne reste plus qu'une enceinte de cactus, quelques pans de murs noircis et des tas de cendres encore fumantes. Ce village formait un point stratégique assez important, car il était construit à la jonction de deux routes, celles du Firingalava et celle du Mamokomita, qui viennent à ce niveau se brancher sur la grande route de Tananarive.

A partir d'Ampotaka, les montagnes se resserrent et le chemin s'engage dans une vallée profonde limitée à droite et à gauche par une ligne à peu près continue de montagnes dénudées et à pic. Les indigènes ont donné à cette vallée le nom de Tsimaïnhundry (Boyau de Mouton) qui rappelle d'une façon pittoresque les caractères topographiques de la région.

La vallée de Tsimaïnhundry est facile à défendre; les Hovas ont construit de nombreux ouvrages armés de canons sur les crêtes qui la dominent et c'est là qu'ils nous attendent. L'avant-garde, qui vient de s'engager dans le défilé, est saluée à coups d'obus. Un de ces projectiles vient tomber à 20 mètres du Général en chef; un autre passe au-dessus de nos têtes. Pour compléter la fête, le crépitement de la fusillade se fait entendre un peu partout. Les officiers, dont la figure s'était rembrunie à la vue de l'incendie d'Ampotaka, commencent à se dérider.

Nous sommes pris en écharpe par les feux d'un fort hova qui tire avec une précision remarquable et dont presque tous les obus arrivent jusqu'à nos lignes. C'est là que se trouve un nommé Graves, sujet anglais qui sert parmi les troupes ennemies.

Une de nos batteries d'artillerie vient se poster sur le mamelon que nous occupons. En dix coups de canon, elle a réglé son tir et fait cesser le feu des Hovas.

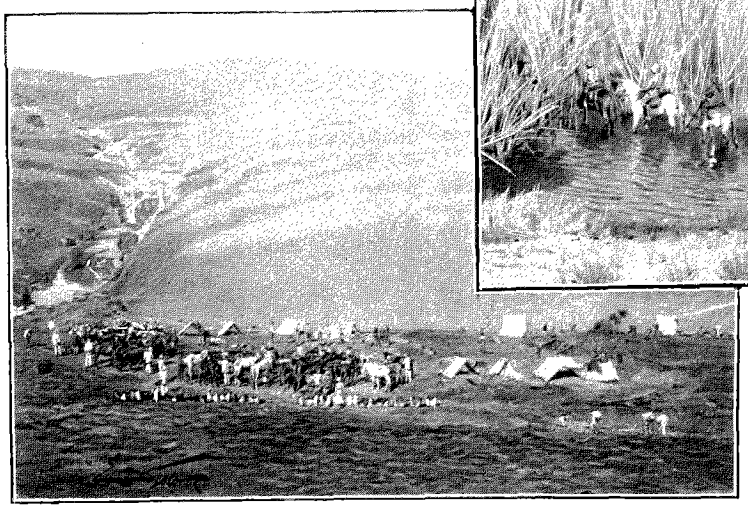
Pendant le combat d'artillerie, les tirailleurs sakalaves sont montés sur la ligne des crêtes, et les tirailleurs algériens ont escaladé les cimes de gauche; ils ont surpris l'ennemi, qui ne supposait pas qu'on pourrait l'aller chercher à cette hauteur. Les Sakalaves, plus agiles et meilleurs coureurs, ont tué une cinquantaine de Hovas; le reste a pris la fuite. Nous avons eu deux blessés seulement, dont un pauvre diable de la Légion, atteint d'une balle dans la tête; il ne passera probablement pas la nuit.

Nous déjeunons sur le champ de bataille et, avant de rentrer au bivouac, nous allons visiter un camp hova retranché, placé à cheval sur la route au sommet d'un petit monticule. Les huttes de paille dégagent une odeur affreuse de viande en putréfaction et de riz moisi. Des légions de mouches nous entourent en bourdonnant.

16 septembre. — Le Général en chef a donné l'ordre de détruire par le feu les nombreux camps hovas de la vallée de Tsimaïnhundry, et ce matin, au départ, des incendies s'allument sur tous les pitons.

La route devient de plus en plus difficile et accidentée; il eût fallu des travaux considérables pour permettre

aux voitures Lefebvre de passer par là. Nous campons ce soir en avant du village d'Ambohinoro (la Ville de Joie), brûlé comme les autres par les Hovas et dont les ruines fument encore. L'artillerie dresse ses tentes le long de la route, au



CAMPEMENT DE L'ARTILLERIE À AMBOHINORO. — DESSIN DE GOTORBE.



TRAVERSÉE DES MARAIS D'AMPOTAKA.

pied d'une superbe cascade qui descend les pentes d'une montagne pelée. Nous nous établissons dans un cimetière malgache et j'entrave mon cheval à la pierre levée d'un tombeau.

17 septembre. — Départ à 5 heures et demie du matin avec l'extrême pointe d'avant-garde. Une batterie d'artillerie nous suit, portée sur des mulets de bât; un mulet porte un canon, un autre son affût; l'artillerie peut ainsi passer facilement par les chemins de chèvres que nous suivons. Nous marchons à flanc de montagne; à chaque instant, le chemin est coupé par d'étroits et profonds ravins semés de grosses pierres; ces ravins doivent être transformés en torrents au moment de la saison des pluies. Toutes les dix minutes, il faut mettre pied à terre et tirer les chevaux par la bride.

Les troupiers marchent bien; il y a peu d'éclopés. Comme on a bien fait de passer une visite minutieuse des malingres et de les laisser à Andriba! Si nous avions eu beaucoup de malades, il nous eût été impossible, dans les conditions où nous sommes, et avec les moyens forcément rudimentaires que nous possédons, de leur assurer les soins nécessaires. Tout a été réduit, le service de santé comme le reste, à cause des difficultés considérables de ravitaillement. Pour transporter les malades, le matériel sanitaire et les médicaments, les deux sections d'ambulance de la colonne légère ne possèdent en tout que 25 mulets.

A 7 heures du matin, nous sommes au pied du col de Kiangara. Une montée très dure, d'environ 300 mètres, permet d'atteindre le col, qui forme un étroit passage entre deux montagnes à pic. On dirait une porte gigantesque ouverte sur le pays hova.

L'ennemi a laissé un écriteau à notre adresse; il est planté sur un sabre de bois au milieu du passage. L'interprète qui nous accompagne le traduit séance tenante au Général en chef : « Vous n'irez pas plus loin; les Voromahéry vous arrêteront. »

Les Hovas ont donné le nom du *voromahéry*, l'aigle malgache, aux soldats de la garde particulière de la reine. Il paraît que nous avons devant nous plusieurs centaines de ces soldats, armés de fusils à répétition et récemment arrivés de Tananarive.

Arrêtés au sommet du Kiangara, nos généraux fouillent attentivement avec leurs lorgnettes l'immense vallée mamelonnée qui se déroule à leurs pieds jusqu'aux grands Ambohimènes, dont les hautes cimes bleuâtres limitent l'horizon : cette vallée, arrosée par la petite rivière du Manankaso, dont les eaux scintillent au soleil, est occupée par de nombreux villages militaires. C'est aux Ambohimènes que les troupes hovas nous attendent pour tenter un dernier effort; en se repliant, elles ont brûlé tous les villages de la plaine : Kinadjy est entouré de flammes qu'un vent violent active encore; Antanétibé et Kiangara dégagent des tourbillons de fumée noire.

Sur l'autre versant du col, la descente est encore plus rapide. La route, malgré ses nombreux circuits en colimaçon, est très difficile et semée d'obstacles. Quand, arrivé au bas, je me retourne pour revoir le défilé des troupes qui nous suivent, j'ai la sensation d'une procession de termites descendant du sommet de leur énorme fourmilière en tronc de cône.

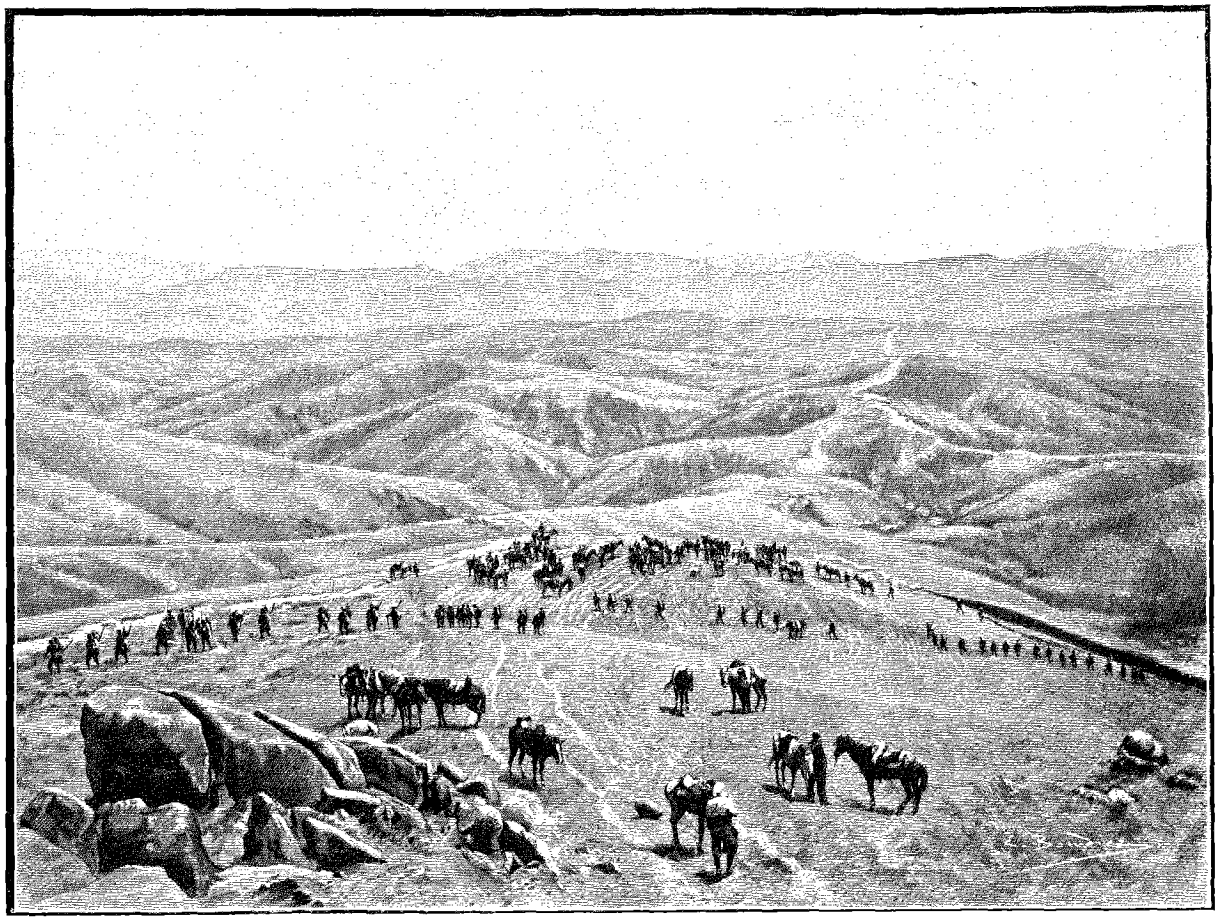
18 septembre. — Nous avons passé la nuit au milieu de la plaine qui sépare le col de Kiangara des monts Ambohimènes. Le soir, la température est très fraîche relativement : le thermomètre, qui monte à 22 ou 24 degrés

dans le milieu de la journée, descend brusquement la nuit à 11 ou 12. Les Sakalaves, trop légèrement vêtus, grelottent; on a dû les doter de vêtements de laine.

Vers 10 heures, le général Metzinger envoie à l'état-major pour y être interrogés quelques traînards hovas qui ont été cueillis dans la plaine par nos patrouilles. Ils ont les cheveux courts, le teint bronzé, la taille petite, les membres grêles, la figure intelligente, l'air misérable. Ils font contraste avec un bourjane qu'on a ramassé en même temps qu'eux. Celui-ci a un torse d'athlète et des jambes prodigieusement musclées. Il a sur l'épaule et sur la nuque les deux bosses caractéristiques produites par le frottement du bambou qui sert à porter les paquets.

Soldats et porteur sont presque nus; leur unique vêtement consiste, outre le pagne étroit, en une pièce d'étoffe de coton dans laquelle ils se drapent à la romaine. Comment avec un costume aussi sommaire peuvent-ils supporter la fraîcheur des nuits, exposés comme ils le sont à coucher le plus souvent à la belle étoile?

L'interrogatoire n'apprend pas grand'chose : « L'armée que nous chassons devant nous est forte de 7 000 à



LES MONTS AMBOHIMÈNES. — DESSIN DE BOUDIER.

8 000 hommes. Elle est commandée par Ranianzala, assisté de Ramasombaza et du nommé Graves, le seul Européen qui soit resté avec les Hovas ».

Nous comptions avoir un jour de repos aujourd'hui : il faut au contraire lever le camp à 3 heures du soir pour aller planter nos tentes à 2 kilomètres et demi en avant, sur le plateau de Kinadjy. Nous devons demain, dès la première heure, être prêts à nous porter en avant avec l'avant-garde. Les reconnaissances envoyées pour examiner les positions ennemies annoncent que les Hovas sont disséminés dans quatorze forts très bien construits qui battent plus ou moins la route conduisant à Tananarive; le Général en chef veut que les troupes aient pris leurs positions de combat suffisamment à temps pour que l'ennemi puisse être délogé avant la nuit.

19 septembre. — Départ dès la pointe du jour. Aussitôt après avoir atteint le sommet d'un petit mamelon qui domine notre camp, nous faisons halte. Devant nous, la grande chaîne des Ambohimènes se dresse comme les marches d'un escalier gigantesque. Le tracé rouge qui marque la route de Tananarive s'accroche aux flancs abrupts des montagnes et s'élance en ligne perpendiculaire, comme s'il voulait se perdre dans le ciel. A droite et à gauche, sur les pitons les plus inaccessibles, on découvre à la lorgnette les forts hovas.

Le pays garde toujours le même aspect sauvage et désolé : de l'argile rouge recouverte d'herbe sèche, avec,

de place en place, de gros blocs de granit. Dans les ravins profonds, quelques arbres et une mince ligne de verdure.

Les deux brigades vont opérer de concert sous le commandement du général en chef : pendant que les bataillons noirs (Haoussas et Sakalaves) du général Voyron tourneront les forts à droite, par la ligne des crêtes, la brigade Metzinger attaquera de front les positions ennemies par la route directe de Tananarive.

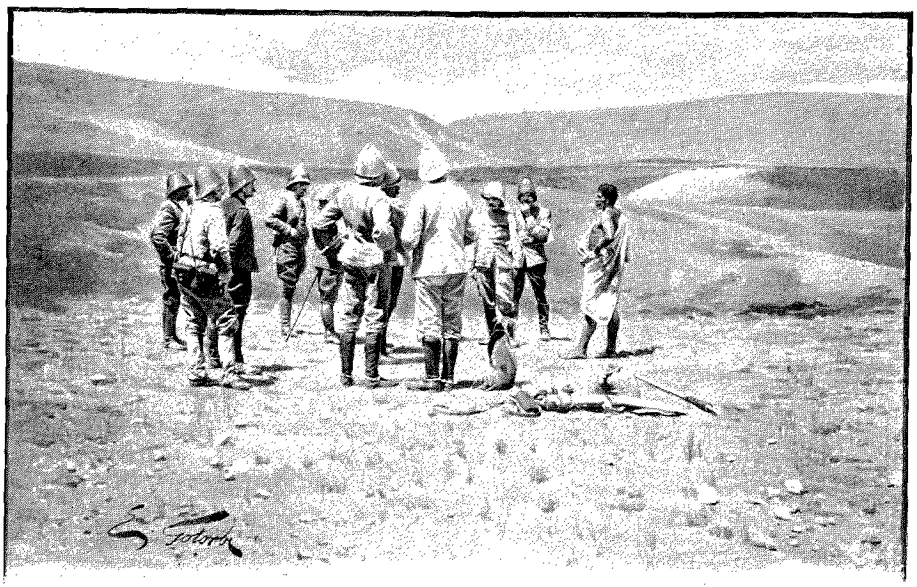


EN COLONNE. — OFFICIER APPORTANT DES RENSEIGNEMENTS. — DESSIN DE PROFIT.

Nous sommes avec le général Metzinger, qui ne doit commencer l'attaque que lorsque le mouvement tournant du général Voyron aura abouti. Devant nous, la légion, dissimulée dans les ravins, a mis sacs à terre et attend patiemment le moment d'entrer en ligne; mais les Hovas, auxquels les accidents du terrain cachent complètement le mouvement des troupes noires, nous ont au contraire aperçus et commencent à tirer sur nous de leurs forts. Ils ne peuvent nous faire aucun mal; nous sommes à plus de 3 000 mètres d'eux, tout à fait hors de la portée de leurs canons.

Pour tuer le temps, j'emprunte la grosse lunette d'un appareil de télégraphie optique qui me permet de fouiller les retranchements hovas. Je vois les soldats ennemis, les *lambas blancs*, comme nous les appelons à cause de leurs vêtements, sortir par groupes de leurs fortins et descendre sur la route pour examiner les mouvements des troupes françaises; tous les chemins en sont couverts; des groupes nombreux se montrent également sur les parapets de tous les forts. Je distingue tous les mouvements des soldats et jusqu'aux moindres détails de leurs armes et de leurs costumes.

Tout à coup un va-et-vient se produit du côté de l'ennemi; les Hovas courent d'un fort à l'autre, se concertent; une troupe nombreuse sort d'un des ouvrages les plus élevés du massif et se dirige vers la crête où aboutit le chemin que suivent les tirailleurs de la 2e brigade; sans doute ils ont aperçu notre deuxième colonne. En effet, déjà les tirailleurs sakalaves couronnent les crêtes; ils sont encore à 1 800 ou 2 000 mètres des Hovas. Ceux-ci, sans attendre la bonne portée, commencent à décharger leurs fusils. Les lâches! ils n'épaulent même pas leurs armes. Les nôtres approchent toujours sans répondre. Les Hovas prennent peur; ils rentrent précipitamment dans leurs forts. Voilà qu'ils les évacuent successivement. J'aperçois des nuées de bourjanes portant des paquets énormes; ils se sauvent à toutes jambes. La route est couverte de lambas blancs en fuite; à la lunette, elle paraît toute blanche.



INTERROGATOIRE DES PRISONNIERS. — DESSIN DE GOTORBE.

La bataille est finie et la brigade Metzinger peut s'engager sans crainte sur

la route de Tananarive. C'était bien la peine de construire tous ces forts pour les défendre si mal! A quoi nous sert, de notre côté, de nous fatiguer pour chercher à tourner l'ennemi, s'il n'attend même pas d'être à portée pour fuir?

A 11 heures du matin, nous sommes au sommet des Ambohimènes et nous nous arrêtons pour laisser souffler nos hommes et nos chevaux, tout en déjeunant sommairement. De cette hauteur, nous dominons tous les ouvrages hovas. Si ces gens avaient voulu se défendre, c'eût été pour nous une rude journée de combat. Pour arriver jusqu'ici, il a fallu traîner nos chevaux par la bride à travers les blocs de rochers et les crevasses. Un malheureux mulet de l'artillerie, qui passait devant nous, a manqué pied et, après deux tours sur lui-même, est allé s'écraser au fond du ravin.

Nous repartons vers 1 heure de l'après-midi, et avant de redescendre le versant opposé du massif, nous faisons une courte halte dans un fort hova, où les deux généraux de brigade attendent le Général en chef. Là encore il y a des prisonniers, de pauvres diables dont les côtes saillent et dont l'un a été blessé d'un coup de sabre par les cavaliers. Le général Voyron disposait d'un peloton de cavalerie qui a descendu les pentes et qui a piqué une charge dans la plaine sur les derniers fuyards hovas. Il n'a pu les empêcher de mettre le feu aux quatre ou cinq villages qui bordent la route de la vallée et qui flambent en ce moment comme des allumettes.

Ce n'est qu'à 5 heures du soir que nous arrivons sur l'emplacement du village de Maharidaza, près duquel nous devons bivouaquer. Maharidaza (*mot à mot* : « Dont la gloire restera ») n'est plus représenté que par des tas de cendres encore brûlantes, une haie de cactus à demi rôtis et trois malheureux chiens, qui nous regardent passer du haut d'un tombeau malgache en aboyant tristement.

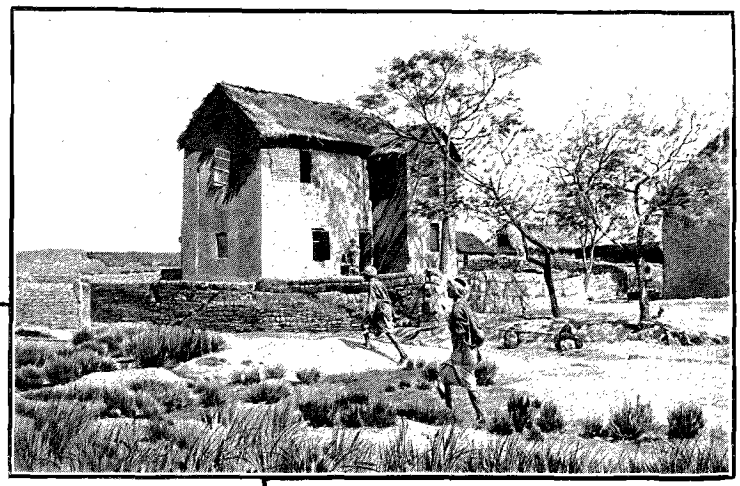
Nous allons nous reposer un jour dans la plaine. Nos soldats l'ont bien mérité ; ils ont fait leurs six étapes sans broncher, malgré les difficultés du terrain. Tout va bien : la moitié du chemin que doit parcourir la colonne légère est faite. Il ne nous reste plus que 90 kilomètres par des routes relativement faciles. Dans huit jours, si rien ne vient contrarier les projets du Général en chef, nous ferons notre entrée dans Tananarive.

XIII

A la poursuite de l'ennemi. — Le campement des tirailleurs indigènes. — Ankazobé; traînards malgaches. — La ferme d'Andranobé. — Le pays hova. — Ambohidrarara. — Concentration de la colonne. — Interrogatoire des paysans. — Babay. — Combat d'Ampantokana. — Les habitations hovas. — La route d'Ambohimanga; la ville sainte.

21 septembre. — Le jour pointe à peine; il est 5 heures du matin. A gauche du chemin, la série de collines qui nous masque la vue figure une rangée de silhouettes qui paraissent découpées dans une feuille de carton noirci; au-dessus se dessine une mince ligne de lumière; elle colore en rose pâle les herbes desséchées dont sont couverts les monticules entassés en amphithéâtre à droite du sentier.

Nous suivons les Hovas à la trace; ils ont semé sur la piste leurs nattes, leurs marmites, des sacs de riz et de manioc, et même des affûts de canon et des caisses de projectiles. Au loin, le mont Angave, autour duquel nous allons tourner pendant toute la matinée, semble un monstrueux éléphant à demi couché dans les grandes herbes.

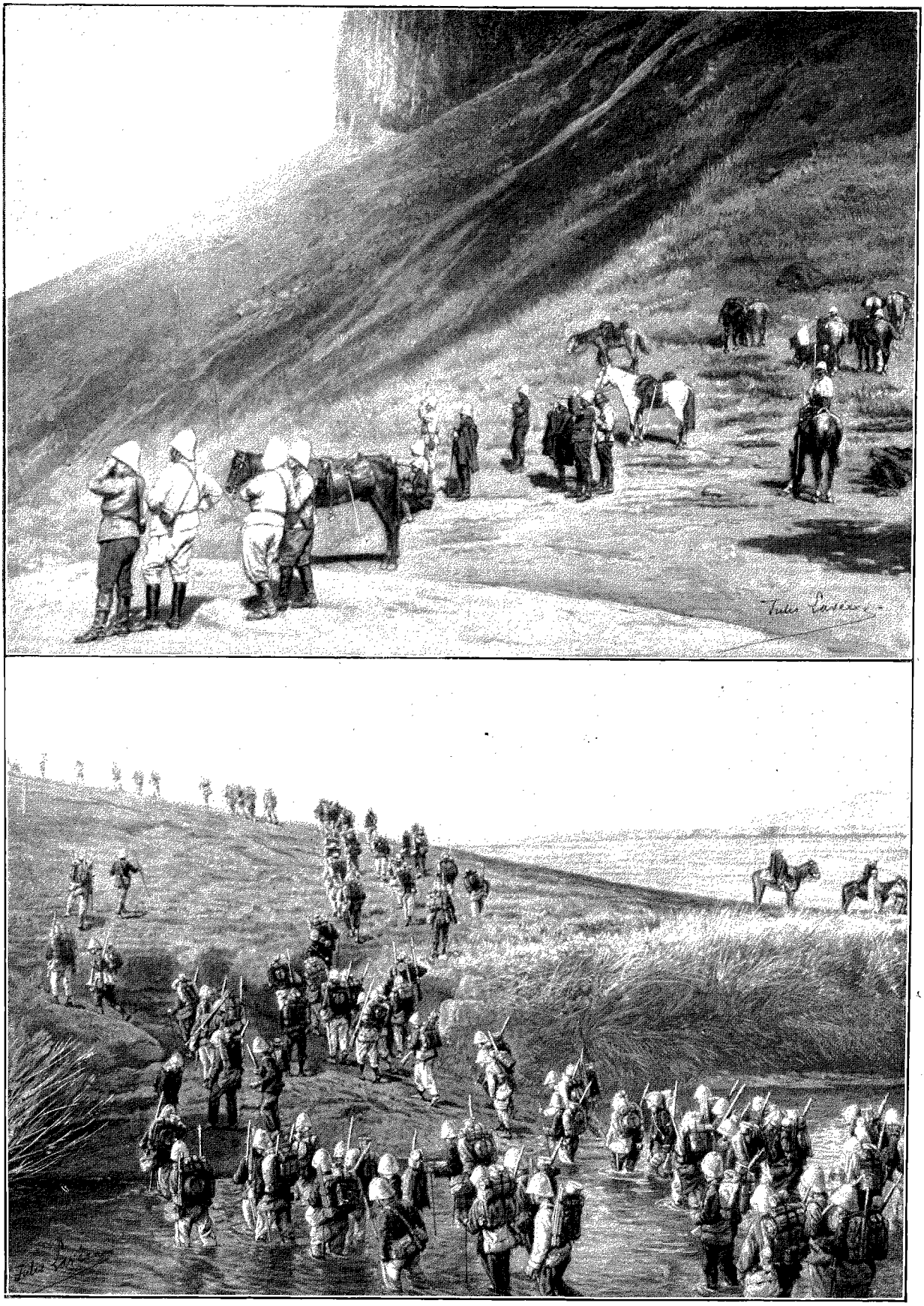


FERME HOVA.



RUINES D'ANKAZOBÉ (PAGE 128). — DESSIN DE GOTORBE.

La route est mal tracée et inégale; les convois ont cherché un autre chemin; ils se sont presque égarés et le



HALTE DE L'ÉTAT-MAJOR AU COL DE KIANGARA (PAGE 123). — TRAVERSÉE D'UN ARROYO (PAGE 129). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Général en chef envoie de tous côtés des cavaliers à leur recherche. Ces allées et venues nous font stationner près d'une heure, après quoi nous reprenons notre marche pour aller coucher sans incident près d'un grand village brûlé qui porte le nom de Talata.

Le bataillon des Malgaches s'est installé derrière nous, dans un champ de manioc; près de leurs gourbis, un tirailleur indigène fume dans une pipe à eau originale; elle est formée d'une petite courge creuse, dans la partie renflée de laquelle est planté un fragment de roseau. La courge sert de récipient pour l'eau; à l'extrémité du roseau se trouve le fourneau qui contient le tabac.

22 septembre. — Nous nous mettons en route avec le gros de l'avant-garde, entre une compagnie de tirailleurs sakalaves et une batterie d'artillerie de montagne. Les Sakalaves n'ont pas de sacs; ils portent leur campement ficelé en ballot sur leur tête; la plupart vont nu-pieds; quelques-uns se sont procuré, je ne sais par quel moyen, de gros souliers de troupe à semelles ferrées qui les alourdissent singulièrement, mais qui les rendent si fiers que leurs officiers n'ont pas le courage de les leur supprimer. Il fait un vent glacial qui nous donne presque l'onglée; tout à l'heure, quand le soleil se lèvera, nous étoufferons.

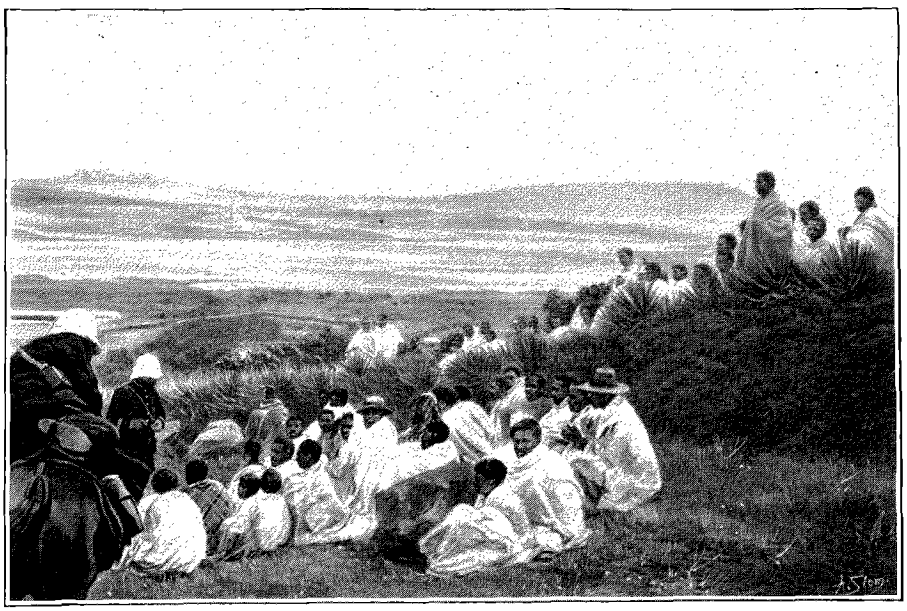
Le pays n'a pas changé d'aspect : c'est toujours la série des mamelons dénudés coupés par des gorges étroites, avec quelques arbres dans les fonds; mais il y a de nombreux villages. Sur chaque crête je distingue une agglomération de maisons dont les murs sont faits d'argile rouge et dont le toit est formé d'herbe sèche ou de paille de riz. Quelques-unes de ces habitations sont à deux étages. Beaucoup de villages ont été brûlés par l'ennemi, mais ils sont tellement nombreux que les Hovas n'ont pas eu le temps de tout incendier avant de fuir.

A 11 heures, la colonne arrive devant Ankazobé, ville frontière de l'Imerina. C'est une grande bourgade d'une cinquantaine de maisons, avec des rues étroites, mais bien alignées, et une enceinte circulaire formée d'un mur en argile gâchée et d'un fossé profond. On pénètre dans l'enceinte par une grande porte recouverte d'un toit de paille. Les Hovas ont mis le feu aux quatre coins de la ville; mais ils n'ont guère brûlé que les toitures.

Nous campons non loin d'Antoby, sur le bord d'une petite rivière appelée Andranobé, près d'une grande ferme entourée d'un mur circulaire percé d'une porte étroite. Cette porte, munie à l'intérieur d'une plate-forme de laquelle on pouvait surveiller la campagne environnante, était fermée le soir par une énorme pierre plate taillée comme une meule et maintenue debout contre l'ouverture par deux gros pieux en bois plantés solidement.

23 septembre. — Depuis Ankazobé, c'est-à-dire depuis que nous sommes en Imerina, les Hovas ne brûlent plus les villages. Ranianzala, leur chef, leur a donné l'ordre de les respecter, mais il n'a pu empêcher le pillage. Les malheureux habitants sont chassés à coups de bâton par les *miramiles* (soldats réguliers hovas), qui les forcent à faire le vide devant nous et à fuir dans les montagnes pour qu'ils ne puissent nous donner aucun renseignement sur le pays.

Nous plantons ce soir nos tentes à Ambohidrarara, à 50 kilomètres à peine de Tananarive. Les troupes hovas, n'osant pas rentrer dans la capitale, sont campées au sommet des monts Lavohitra, à quelques kilomètres de nous. Ce matin, elles avaient essayé de nous arrêter dans notre marche en tirant sur l'avant-garde quelques coups de fusil hors de portée.



HABITANTS REGARDANT PASSER LA COLONNE ENTRE AMBOHIDRATRINO ET AMBOHIMANGA (PAGE 132). DESSIN DE SLOM.

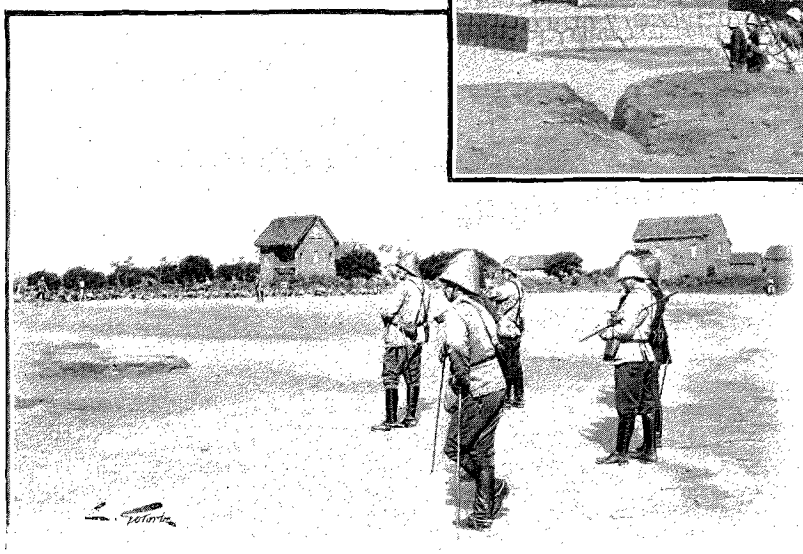
24 septembre. — Nous séjournons dans notre campement pour attendre la 1re brigade, qui est à une étape en arrière et qui, continuant à marcher, nous rejoindra aujourd'hui. Le Général en chef veut avoir toutes ses troupes rassemblées avant d'approcher de Tananarive.

En allant faire des patrouilles dans les environs, les cavaliers ont découvert dans une anfractuosité de rocher, où ils se tenaient cachés, une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants appartenant aux villages de la plaine. Ils les ont rassurés, leur disant qu'ils n'avaient rien à

craindre des Français, que nous venions faire la guerre au gouvernement hova et non aux populations paisibles de l'Imerina, qu'ils pouvaient apporter des provisions à notre camp et qu'on les leur payerait très bien. Toute cette population a suivi notre patrouille jusqu'à la tente du Général en chef, qui, après l'avoir interrogée, l'a renvoyée enchantée avec des présents.



ENTRÉE EN LIGNE DU 200e.



MARCHE SUR TANANARIVE : LE GÉNÉRAL EN CHEF OBSERVE LES POSITIONS ENNEMIES. DESSIN DE GOTORBE.

25 septembre. — En route vers Babay à 6 heures du matin; le pays est toujours accidenté : pas d'arbres, mais des mamelons couverts de grandes herbes. Les villages deviennent de plus en plus nombreux; sur tous les sommets et au creux des vallées, on découvre de petites maisons en pisé avec toitures de chaume.

Le fond des vallées est presque partout cultivé en rizières. Les semailles sont faites et, dans un petit coin de chaque champ, on voit les pousses de riz déjà grandes, presque à point pour le repiquage. Les Hovas savent canaliser les ruisseaux pour irriguer leurs plantations. Pour faciliter la répartition de l'eau, ils les disposent en gradins. On me montre des pêchers déjà couverts de fruits bien formés.

Les habitants reprennent confiance; ils forment des groupes qui nous observent à distance. Avec leurs lambas blancs, ils tranchent vivement au milieu des herbes. Les gens avec qui le Général a fait kabar hier sont venus nous attendre sur la route; ils nous disent bonjour d'un air joyeux. Les petits enfants ont été débarbouillés et les femmes ont fait un brin de toilette. Les hommes portent la coiffure nationale, le chapeau de paille de riz à grands bords avec large ruban noir; ils paraissent beaucoup plus intelligents, mais bien moins robustes que les Sakalaves; tous ont les cheveux lisses et les portent ras.

A 11 heures, nous traversons un petit arroyo, dont les rives très accores donnent beaucoup de peine aux mulets du convoi. Dans le fond de la plaine se dresse un piton en forme de pain de sucre, au sommet duquel est perché le joli village de Babay; ses cases disparaissent à demi dans la verdure. Nous allons camper près de là, et, en attendant l'arrivée de nos tentes, nous déjeunons près d'un hameau hova, à l'ombre d'un mur en pisé.

26 septembre. — Le premier ministre a envoyé de Tananarive de grands renforts de troupes. Ces soldats ont été chauffés à blanc dans des kabars solennels où on leur a fait jurer de défendre jusqu'à la mort la terre des ancêtres. Toute la garde royale (les Voromahéry) est à 3 kilomètres de nous, retranchée sur une série de crêtes qui nous séparent des grandes rizières au milieu desquelles s'élève la montagne de Tananarive.

Dans la soirée d'hier, l'ennemi s'était montré en assez grand nombre en avant de nos lignes. Aujourd'hui il semble s'être retiré plus en arrière, car l'officier qui commande aux avant-postes nous crie, lorsque nous passons près de lui, qu'il a complètement disparu. Le bataillon de la Légion qui nous précède marche en silence et d'un pas tellement allongé que nos chevaux ont de la peine à suivre sans prendre le trot. L'air est vif et la plupart des soldats portent allègrement leur sac; les éclopés, ceux qui sont fatigués par un accès de fièvre, suivent derrière l'artillerie et se cramponnent à la queue des mulets, qui les aident beaucoup à marcher; nous sommes trop loin maintenant pour renvoyer des malades à l'arrière, et nos mulets de cacolets ne peuvent recevoir que ceux qui sont dans l'impossibilité absolue de se mouvoir.

Il fait une température exquise et un temps superbe; on se croirait en France par une matinée de prin-

temps. Le paysage ajoute encore à l'illusion : un bosquet de lilas en fleur planté en bordure le long d'un petit village dégage une odeur délicieuse, et nous venons de passer près d'une coquette chapelle catholique dont les vitres scintillent au soleil levant.

De la colline où nous sommes montés, la vue s'étend fort loin. Au premier plan, la plaine mamelonnée semée de maisons rouges avec des toits de paille; dans les fonds, de nombreux ruisselets courant au milieu du tapis vert des rizières; plus loin, la ligne des crêtes abruptes au sommet desquelles l'ennemi nous attend.

Soudain, d'un des points les plus élevés de ces crêtes, s'élève un panache de fumée bientôt suivi d'un coup de canon. L'extrême pointe d'avant-garde qui nous précède vient d'essuyer les premiers feux de l'ennemi en avant du village d'Ampantokana, qu'on aperçoit dans la plaine à droite de la route. Nous hâtons l'allure de nos chevaux pendant que le bataillon de la Légion se déploie par sections dans la plaine.

Le Général en chef veut gagner les premières maisons d'Ampantokana, où le général Metzinger se trouve déjà, mais la route qui conduit à ce village est balayée par les feux convergents de l'ennemi. Les tirailleurs hovas prennent comme objectif le groupe très facile à reconnaître de nos chevaux, et bientôt nous sommes environnés d'une grêle de balles qui sifflent à nos oreilles et qui s'enfoncent dans la terre en soulevant de petits nuages de poussière. Le poney blanc que monte le général de Torcy fait tout à coup un brusque écart : c'est un projectile qui a atteint le harnachement, a troué une des sacoches et est venu s'aplatir contre une des ferrures de la selle.

Nous mettons pied à terre derrière les maisons du village et, laissant nos chevaux à l'abri du mur d'enceinte, nous voulons prendre par les rues pour chercher à voir la ligne des tirailleurs. C'est peine perdue : des murs élevés d'un mètre limitent autour de chaque maison d'étroites cours qui communiquent les unes avec les autres par des ouvertures dissimulées; une fois engagé dans ce dédale, il est impossible d'en sortir. Nous prenons le parti de faire le tour du village.

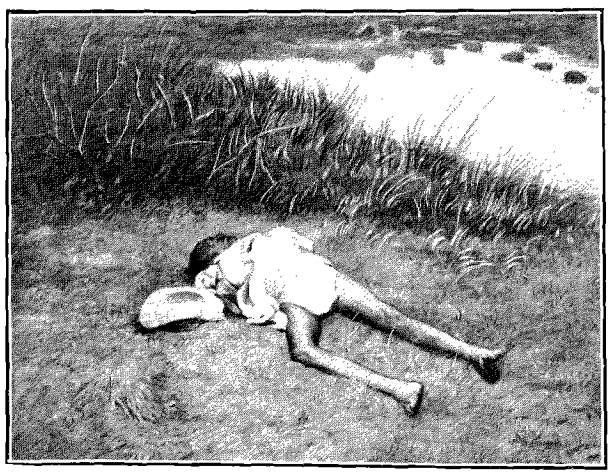
En avant des maisons, les Légionnaires viennent de recevoir deux ou trois feux de salve à bonne portée qui leur ont couché en une minute cinq ou six blessés dans la rizière. Pendant que le Général en chef se concerte avec le général Metzinger, je m'empresse autour de ces pauvres diables et, en attendant l'arrivée de l'ambulance, nous installons, le médecin de bataillon et moi, un poste de secours à l'abri du mur d'enceinte, dans un champ de riz. L'ambulance arrive un quart d'heure après, mais déjà le général Duchesne est reparti en avant et il me faut doubler les deux brigades pour arriver à le rejoindre.

Le chemin étroit grimpe à flanc de coteau; de temps en temps il y a entre deux roches des points rétrécis où l'écoulement de la colonne subit un temps d'arrêt. Puis ce sont des ravins dont les bords très accores doivent être arrangés par le génie, qui marche en tête de chaque brigade, armé de pelles et de pioches. Les mulets chargés avec les pièces d'artillerie, ceux du train de combat, passent difficilement et arrêtent à chaque instant les troupes.

A un moment donné, nous nous engageons à la file indienne sur une série de digues étroites bordées par des rizières pleines de vase, puis nous traversons un arroyo aux berges à pic, que nos hommes gravissent comme des chèvres.

Le Général s'arrête sur un monticule faisant face à une série de crêtes qui nous masquent l'horizon comme un grand mur. Deux chemins conduisent à ces crêtes; la 1re brigade s'est divisée en deux colonnes qui les gravissent simultanément. Il faut voir, avant de continuer la route, ce qu'il y a derrière ce rempart naturel.

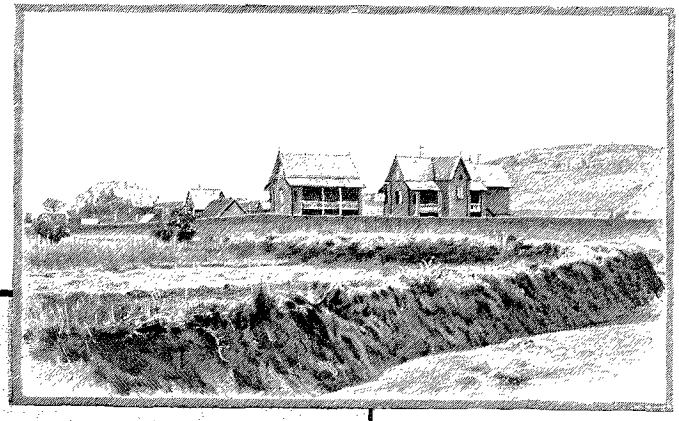
Notre prudence n'a pas été inutile : aussitôt arrivées au sommet, nos troupes reçoivent des coups de fusil et, d'une série de mamelons plus élevés dominant en avant la route de Tananarive, partent des coups de canon tirés trop court, dont les obus ne nous atteignent pas. La Légion riposte par des feux de salve envoyés avec un ensemble et une précision admirables; on se croirait au tir à la cible. L'ennemi, qui avait eu le courage de nous attendre dans la plaine, subit en un instant des pertes considérables. Il lâche pied; des hauteurs où nous sommes, on voit fuir les lambas blancs à toute vitesse; les routes en sont couvertes.



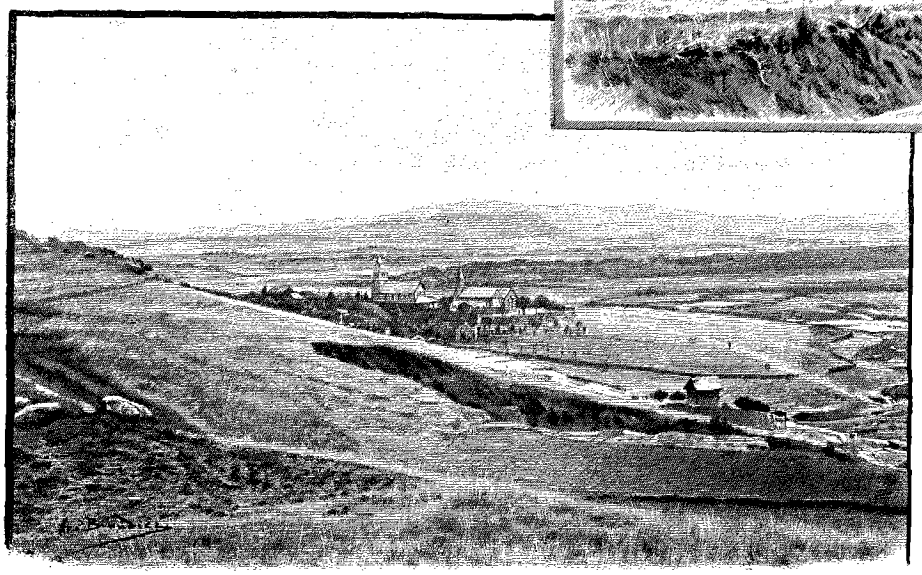
CADAVRE HOVA. — DESSIN DE RONJAT.

L'ennemi semble en déroute complète; nous nous engageons sur les pentes raides qui conduisent à la plaine. A gauche du chemin et sur une profondeur de 150 mètres, j'examine successivement vingt soldats hovas morts ou mourants; ils sont étendus dans leurs grands lambas blancs; leurs chapeaux de paille, des sabres, des baïonnettes gisent à côté d'eux, mais je ne vois aucun fusil; sans doute les fuyards les auront ramassés au passage.

La route traverse un hameau dont toutes les maisons sont abandonnées; les portes sont obstruées par de grosses mottes de terre; quelques-unes sont seulement fermées à clef. Contre l'une de ces dernières est collée une grande inscription, dont l'interprète me donne la traduction suivante : « Ne brûlez pas ma maison, je vous prie, Monsieur, car j'ai l'intention d'y revenir. »



ÉCOLES
SUR LA ROUTE D'AMBOHIDRATRIMO
(PAGE 132)
A AMBOHIMANGA.



PAYSAGE SUR LA ROUTE D'AMBOHIMANGA. — DESSIN DE BOUDIER.

Le Général en chef fait halte en avant du hameau; à la lorgnette on distingue des troupes ennemies établies sur les derniers contreforts qui nous séparent encore de Tananarive. Nous n'avançons plus qu'avec prudence. La colonne traverse un petit arroyo, puis monte sur un mamelon. Tout à coup un obus ennemi vient éclater au milieu du bataillon de tirailleurs algériens qui nous précède immédiatement: un des éclats atteint un soldat en pleine poitrine. Le Général fait avancer deux batteries d'artillerie et envoie un bataillon d'infanterie fouiller les pentes qui sont devant nous. A ce moment, l'ennemi abandonne ses positions et se replie vers Tananarive.

La journée est finie et nous pouvons enfin déjeuner sous un gros arbre devant un groupe de maisons; de là on aperçoit le village d'Ambohipiarre où est née Ranavalo-Manjaka, la reine actuelle de Madagascar.

27 septembre. — Nous avons couché sur nos positions et aujourd'hui nous y demeurons pour attendre les troupes d'arrière-garde et la dernière fraction du convoi, qui jusqu'à présent ont marché derrière nous à la distance d'une étape. Nous profitons de ce séjour pour examiner minutieusement nos blessés et faire les opérations les plus urgentes. Les tirailleurs haoussas nous ont construit pour cette besogne un petit gourbi avec de l'herbe et des branchages. Nous y serons beaucoup mieux que dans les maisons infectées des villages voisins. Il est impossible de se faire une idée de la malpropreté des paysans hovas. Leurs maisons, dans lesquelles on entre par une ouverture basse, généralement surélevée de deux marches, sont divisées en deux compartiments par une cloison percée d'une porte. Dans le compartiment qui fait face à l'entrée, presque toute la place est occupée par un gros cube creux en maçonnerie qui s'élève presque jusqu'au toit et qu'une cloison horizontale divise en deux parties : la partie inférieure sert d'étable; le paysan y loge des cochons et des poules; la partie supérieure, à laquelle conduit un escalier latéral, sert de grenier à paddy. La famille habite dans l'autre compartiment, qui prend jour par une étroite fenêtre; on y trouve un grabat fait avec un clayonnage en bambous monté sur quatre pieux, des nattes, des paniers de différentes dimensions et une ou deux marmites en terre. C'est, avec le mortier à broyer le riz, tout le mobilier de la maison.

Depuis notre entrée en Imerina, nous vivons dans l'abondance. Notre cuisinier peut acheter des poules, des canards, des œufs. Il y a même des moutons, dont la chair, qui n'est pas fameuse, permet cependant de varier notre ordinaire.

28 septembre. — Les renseignements reçus par l'état-major sur Tananarive concluent tous à la résistance des Hovas, qui nous attendent par la route directe de la capitale et qui sont résolus à la défendre. Nous nous garderons bien de les attaquer par là. De ce côté, Tananarive est entourée par une large ceinture de rizières à demi remplies d'eau; les mulets et les chevaux auraient beaucoup de peine à en sortir et l'attaque serait difficile, peut-être meurtrière. Le Général en chef préfère tourner la ville par l'est et l'aborder par la route

d'Ambohimanga, beaucoup plus facile parce qu'elle est relativement large et qu'elle suit presque partout une ligne de crêtes. Nous quittons donc ce matin à 5 heures et demie la route directe de la capitale et nous prenons à l'est par la route d'Ambohidratrimo.

A part un ou deux passages de rizières, le chemin est facile. Il fait un froid intense et nous allons à pied devant nos chevaux pour nous réchauffer un peu. Le ciel est couvert et le temps brumeux; on se croirait en France pendant les grandes manœuvres d'automne. Les villas dont les murs en briques sont recouverts de tuiles, les petites églises des villages flanquées de grands bâtiments pour les écoles, les agglomérations de maisons en pisé que nous rencontrons à chaque instant, font songer aux campagnes d'Europe. Voici même une pluie froide et fine qui nous cingle la figure et qui nous fait grelotter sous nos pèlerines et nos caoutchoucs.

La proclamation que le Général en chef a adressée aux habitants de l'Imerina, leur promettant de respecter leurs propriétés et leurs personnes, s'est répandue rapidement; nous trouvons maintenant les paysans réunis par groupes devant leurs maisons; ils nous regardent passer sans crainte; quelques-uns viennent même nous vendre des poules et des œufs. Ce sont surtout les villages catholiques qui montrent de la confiance; les maisons habitées par des protestants sont presque partout désertes.

La colonne décrit un demi-cercle dont Tananarive est le centre; le rayon de ce cercle ne dépasse pas 18 ou 20 kilomètres. Nous tournons autour de la grande ville sans perdre de vue la haute montagne sur laquelle elle est construite. A la lorgnette et même à l'œil nu, je distingue la masse des maisons blanches se pressant les unes contre les autres au flanc de la montagne, de la base au sommet. La cime est couronnée par une grande bâtisse carrée flanquée de quatre tours : c'est le palais de la reine; à côté, une coupole avec deux tourelles qui ressemblent à des minarets indique le palais du premier ministre. Vue ainsi, dans le lointain, avec le fond des grandes montagnes de l'Ankaratra et au premier plan ses immenses rizières semées de petits mamelons, la capitale de l'Imerina apparaît très pittoresque et jusqu'à un certain point imposante.

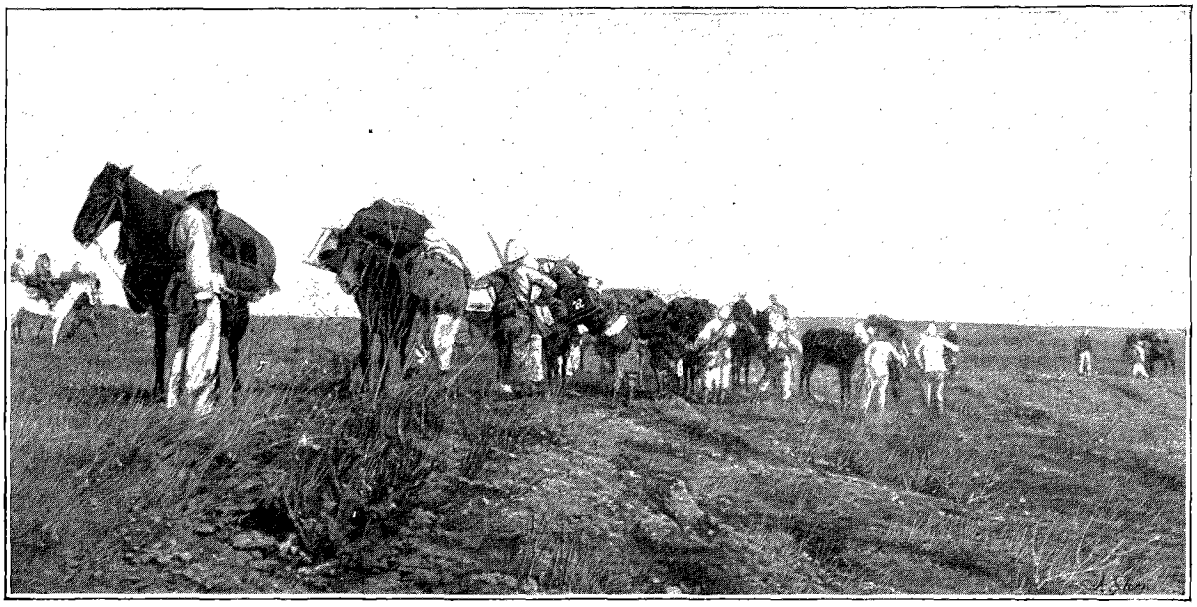
Nous nous arrêtons, à 11 heures du matin, au point fixé pour notre campement. Devant nous, à 3 kilomètres au plus, se dresse une colline couverte d'une forêt de manguiers. Sous cette verdure se cache Ambohimanga, la ville sainte des Hovas, qui contient les restes du fondateur de la dynastie et de la reine Ranavalo Ire. Le Général en chef, qui a poussé jusque-là ses avant-postes, n'a pas voulu y laisser pénétrer les troupes; il a promis de respecter les coutumes et les croyances du pays, et il ne veut pas froisser le peuple hova en faisant fouler par des étrangers le sol sacré de la ville sainte. Il sait cependant qu'une garnison de six cents indigènes y est demeurée pour garder les tombeaux des rois, et c'est pour cela qu'une de nos batteries d'artillerie a pointé ses canons sur Ambohimanga et restera en place jusqu'à notre départ, prête à bombarder la ville au moindre mouvement de l'ennemi.

(*A suivre.*) EDOUARD HOCQUARD.



FUMEUR SAKALAVE (PAGE 128). — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés



NOTRE CONVOI ATTAQUÉ FAIT HALTE (PAGE 133). — DESSIN DE SLOM.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XIV

Perfidie des Hovas. — Marche prudente. — Les opérations contre Tananarive. — Bombardement de la ville. — Un parlementaire. — Les troupes occupent la capitale. — Entrée solennelle du général Duchesne. — Installation à la Résidence de France.



FUYARD HOVA. — DESSIN DE RONJAT.

LE 29 septembre. — Hier notre convoi a été attaqué par l'ennemi, qui nous a blessé six hommes. Ce matin, une patrouille de cavalerie qui avait pour mission d'éclairer la route passe devant un village à la porte duquel tous les habitants sont groupés avec les apparences les plus pacifiques. Les indigènes saluent la patrouille à grands coups de chapeau; ils serrent même la main aux hommes, qui s'éloignent sans défiance. A peine notre troupe est-elle à 100 mètres, qu'elle reçoit une décharge dans le dos : les prétendus paysans étaient des soldats déguisés. Le déguisement d'ailleurs est facile : le miramile n'a qu'à cacher son fusil pour avoir l'air du villageois le plus paisible, il n'a pas d'uniforme et, comme tous les Hovas, il est vêtu du grand lamba blanc. Ce lamba est même très commode pour dissimuler les armes, aussi le général Metzinger, qui commande l'avant-garde, a-t-il donné l'ordre de n'aborder à l'avenir aucun Hova sans lui avoir fait au préalable entr'ouvrir son lamba.

Les mesures de clémence que le Général en chef avait prises vont être suspendues; le village qui nous a attaqué sera brûlé et une inscription indiquera les motifs de cette exécution.

En présence de ces dispositions hostiles, la colonne n'avance plus qu'en bon ordre et en fouillant tous les environs; aussi avons-nous fait ce matin 9 kilomètres à peine. Pendant toute cette marche, nos troupes ont essuyé des coups de fusil. Au moment où ils débouchaient sur une petite crête, les tirailleurs algériens ont eu un officier et quatre hommes blessés.

A Ilafy, la patrie du premier ministre, où nous installons notre campement, il faut échanger des coups de feu tout l'après-midi avec l'ennemi pour placer les avant-postes. Nos communications avec l'arrière sont cou-

1. *Suite. Voyez p.* 61, 73, 85, 97, 109 *et* 121.

pées : un tram envoyé pour porter des lettres à Andriba n'a pu passer ; il est rentré à notre camp avec toute la correspondance.

Les espions annoncent que le parti de la résistance l'emporte à Tananarive ; le premier ministre a fait mettre la ville en état de défense ; sur plusieurs points, des batteries sont placées de façon à pouvoir balayer les rues à coups d'obus.

Nous sommes à 8 kilomètres de la capitale, que nous attaquerons demain.

30 septembre. — Nous devions nous mettre en route à 6 heures et demie du matin. Dès 6 heures, l'ennemi attaque notre convoi et notre arrière-garde avec deux pièces d'artillerie ; les obus viennent tomber à 20 mètres de la tente du Général en chef. Deux compagnies de tirailleurs haoussas sont déployées vers l'arrière pour défendre la position que nous occupons et empêcher le mouvement tournant des Hovas.

Le général Metzinger est parti depuis 4 heures du matin pour contourner Tananarive par l'est avec sa brigade renforcée de deux batteries d'artillerie et du bataillon de tirailleurs malgaches. Il doit suivre une longue ligne de crêtes pour arriver à la colline de l'Observatoire, qu'il lui faut occuper à tout prix. De cette colline, qui domine Tananarive, il sera facile de bombarder la ville.

Le général Voyron attaquera de front par le nord avec l'infanterie de marine et une batterie de canons ; il attendra, avant de commencer son mouvement, que la brigade Metzinger, dont le trajet est long et difficile, ait pu opérer sa jonction avec lui, dès l'arrivée à proximité de la dernière ligne de collines qui nous sépare encore de la capitale. D'après les ordres du Général en chef, la série des opérations doit comprendre deux phases distinctes : 1° attaque des collines qui, du côté nord, forment à la ville comme un rempart naturel ; 2° bombardement et, s'il y a lieu, prise d'assaut de Tananarive.

L'état-major général accompagne la brigade Voyron. Nous partons à 7 heures du matin, au bruit des canons ennemis qui tirent sur notre arrière-garde. Pour mieux suivre les mouvements des brigades, le Général en chef va se placer sur une colline d'où l'on découvre tous les environs. Au pied de cette colline s'étendent de vastes rizières bordées de digues étroites ; la route les traverse pour monter ensuite à flanc de coteau ; à droite, dans la plaine, se trouve un grand village dans les rues duquel sont embusqués de nombreux soldats hovas. A gauche et un peu plus en arrière, tout notre convoi est rassemblé dans une sorte de cul-de-sac limité par les mamelons environnants.

Devant nous, trois collines, couronnées chacune par une batterie ennemie, se dressent sur une seule ligne comme un rempart, laissant voir plus en arrière, par une échancrure, la montagne de Tananarive avec la grappe de maisons accrochées à ses flancs et sa couronne de palais.

Le combat est déjà commencé ; les batteries ennemies nous ont aperçus et tirent sur nous ; un de leurs obus éclate à 30 mètres d'une batterie d'artillerie que le Général en chef vient de poster sur le mamelon où nous sommes. La troupe hova abritée dans le village de droite lance des tirailleurs qui s'avancent dans les rizières, profitant des inégalités de terrain, des pans de murs, pour se défiler et nous envoyer des balles, qui passent au-dessus de nous en sifflant.

Nos canons répondent à l'ennemi coup pour coup ; au troisième obus, ils font taire la batterie installée sur la colline de droite ; les artilleurs hovas, poursuivis par nos projectiles, dégringolent la pente opposée ; ils reviennent cependant à la charge par trois fois. Nous n'avons pas encore rencontré une ténacité pareille.

Une compagnie d'infanterie de marine, bientôt suivie par une autre, chasse les tirailleurs ennemis des rizières, et monte à l'assaut des batteries, qui sont emportées une à une.

Nous voici installés sur les crêtes d'où l'ennemi nous canonnait, et de leur sommet nous découvrons tous les quartiers de la ville. A la lorgnette, nous voyons même les habitants parcourant en grand nombre les rues étroites. Dans les carrefours il y a des attroupements de lambas blancs ; ils se pressent aussi fort nombreux sur les balcons suspendus aux étages des maisons qui nous font face.

Le général Voyron a posté ses canons sur l'emplacement d'une batterie ennemie, derrière un vieux mur en terre. Les Sakalaves, qui viennent de prendre d'assaut le pic de l'Observatoire, ont tué les artilleurs ennemis sur leurs pièces ; ils ont immédiatement retourné les canons et les ont braqués sur la ville ; comme ils étaient tout chargés, ils ont eu le plaisir d'envoyer aux Hovas les projectiles que ceux-ci nous destinaient ; ce sont les premiers obus qui sont arrivés dans la place.

Maintenant toute notre artillerie est en position : celle du général Metzinger à l'Observatoire, celle du général Voyron sur les crêtes nord ; elles commencent à bombarder la ville. Une batterie hova, installée sur une des terrasses du palais de la reine, répond à nos canons ; ses pièces sont pointées à merveille et ses obus passent à une très petite distance au-dessus de nos têtes. Le palais de la reine, qui couronne la crête de Tananarive et se détache tout entier sur le ciel, est une admirable cible pour nos artilleurs. Deux ou trois obus à mélinite tombent tout près de lui et font, en éclatant, une fumée épouvantable dans laquelle le palais tout entier disparaît pendant quelques instants.

Il est trois heures et demie : la batterie du palais semble réduite au silence ; déjà les troupes qui doivent donner l'assaut sont formées en six colonnes prêtes à se mettre en route ; tout à coup un officier, qui avait bra-

qué sa lorgnette sur le palais de la reine, annonce que le grand pavillon hova, qui flottait un instant auparavant au sommet d'une des tourelles, vient de disparaître. A-t-il été abattu par un projectile? A-t-il été amené volontairement? Pour se renseigner, le Général en chef fait venir une des grosses lunettes des batteries d'artillerie. Plus de doute : le pavillon royal a bien été amené ; à sa place flotte maintenant un grand drapeau blanc.



LE PARLEMENTAIRE PRENANT CONGÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le feu de nos batteries cesse à l'instant, et, un quart d'heure après, un des officiers d'ordonnance du général Metzinger vient annoncer au général Duchesne qu'un parlementaire hova se présente aux avant-postes. C'est Marc Rabibissoa, le secrétaire du premier ministre. Il arrive en grand lamba blanc, chaussé de bottines vernies, tenant à la main l'inévitable chapeau de paille à larges bords. Il est porté en filanzane; devant lui marche un groupe d'hommes nu-pieds, en costume national ; ils tiennent un drapeau blanc au bout d'une longue perche ; derrière, un autre groupe a également arboré, en guise de pavillon, un immense lamba blanc au bout d'un grand bâton.

Le général en chef a fait déployer le drapeau du 200e de ligne ; ses trois couleurs flottent fièrement au-dessus de la garde d'honneur qui s'est arrêtée à quelques pas. Le Général reçoit le parlementaire devant un petit mur en terre qui masque nos canons. L'emplacement est couvert de tombes ; c'est, paraît-il, l'endroit où l'on exécutait les criminels; les tombeaux renferment les restes des suppliciés.

Marc Rabibissoa n'a aucun pouvoir pour traiter ; il est envoyé par le premier ministre pour demander simplement de faire cesser le feu de nos batteries. La reine est encore au palais et Rainilaiarivony n'a pas quitté Tananarive.

Le Général en chef répond qu'il ne veut entrer en pourparlers qu'avec un personnage investi de tous les pouvoirs pour conclure la paix ; il cessera les hostilités pendant une demi-heure ; si, au bout de ce temps, le plénipotentiaire n'est pas arrivé, le bombardement de Tananarive recommencera et les colonnes donneront l'assaut.

Marc Rabibissoa se hâte de prendre congé et retourne vers le premier ministre de toute la vitesse de ses bourjanes. Pendant cette demi-heure, toutes les lunettes dont dispose la colonne légère sont braquées avec persistance sur la route qui conduit au palais.

Dix minutes avant le terme fixé, un nouvel ambassadeur arrive dans le même apparat. Cette fois, c'est Ratélifer, le propre fils du premier ministre, et il a reçu pleins pouvoirs de son père.

Le Général en chef exige l'entrée immédiate des troupes françaises à Tananarive, le désarmement de l'armée hova, la remise de tous les fusils, l'occupation le jour même de tous les postes de la capitale qui pourraient avoir un intérêt stratégique.

Le plénipotentiaire accepte tout et repart avec la même vitesse, non sans avoir vu, avant de remonter en palanquin, la première colonne de nos soldats s'ébranler sur la route qui mène à la ville. Il faut se hâter ; il est près de 5 heures du soir ; dans une heure le soleil aura disparu : c'est peu de soixante minutes de jour pour entrer la première fois en vainqueur dans une ville aussi peuplée, dont les rues tortueuses, accidentées, profondément encaissées, sont si faciles à défendre, dans laquelle se trouve une armée pourvue d'excellents fusils, de munitions nombreuses, et qui nous a tenu tête pendant deux jours.

Le Général en chef renonce à entrer aujourd'hui dans la capitale ; le général Metzinger ira seul prendre le commandement des troupes qui camperont cette nuit dans Tananarive. Demain, le général Duchesne fera son entrée solennelle ; pour ce soir, nous irons bivouaquer encore une fois sous nos tentes, près des collines de l'Observatoire, où nous serons ventilés plus que nous ne le voudrions.

Avant qu'il fasse tout à fait nuit, nous courons réquisitionner l'hôpital anglais d'Isoavinandriana, qui se

trouve en dehors de la ville, à 500 mètres seulement de l'endroit où nous nous sommes arrêtés. Nos malades et nos blessés, qui nous suivent en cacolets depuis trois jours, auront, ce soir au moins, bonne nourriture et bon gîte.

1er octobre. — Une belle journée et un clair soleil. A 7 heures du matin, nous nous mettons en route derrière le Général en chef. Nous sommes tous en flanelle bleue; les plus favorisés ont des gants.

Deux cavaliers, la carabine sur la cuisse, ouvrent la marche; puis vient un peloton de chasseurs d'Afrique précédant le Général en chef, qui s'avance seul, à cheval; tout l'état-major est groupé derrière lui; un autre peloton de cavalerie ferme la marche.

Le cortège suit la route de Tamatave; c'est la moins commode; mais, d'après les indications fournies par M. Ranchot, c'est celle que prennent toujours les vainqueurs ou les grands personnages pour faire leur entrée officielle dans la capitale.

Une foule nombreuse se presse le long de la route pour nous voir passer. Très respectueusement, les hommes enlèvent leurs grands chapeaux lorsque nous arrivons devant eux. Ils nous examinent attentivement et en silence; la figure de tous ces gens trahit simplement un vif sentiment de curiosité.

Les rues, dont les pentes sont excessivement raides, sont pavées de grosses pierres mal taillées et inégales. Dans certains quartiers, le pavé manque; il est remplacé par de profondes ornières creusées par les pluies; on ne peut mieux comparer les rues de Tananarive qu'à des lits de torrents ou de cascades desséchés. Malgré le décorum, nous sommes obligés, souvent, de mettre pied à terre pour ne pas nous rompre le cou. Au palais de la reine, toutes les fenêtres sont fermées; il en est de même au palais du premier ministre; partout ailleurs, la foule se presse, examinant avec curiosité le général Duchesne.

La place d'Andohalo, le quartier le plus central et le plus aristocratique, est occupé par un bataillon de tirailleurs algériens, dont les clairons sonnent aux champs; le drapeau déployé salue au passage le Général en chef. Plus loin c'est le quartier indien, dont presque toutes les maisons ont arboré le pavillon anglais. Lors du bombardement, beaucoup de riches Malgaches avaient fait de même, comptant, à tort ou à raison, être à l'abri de nos canons sous ces couleurs.

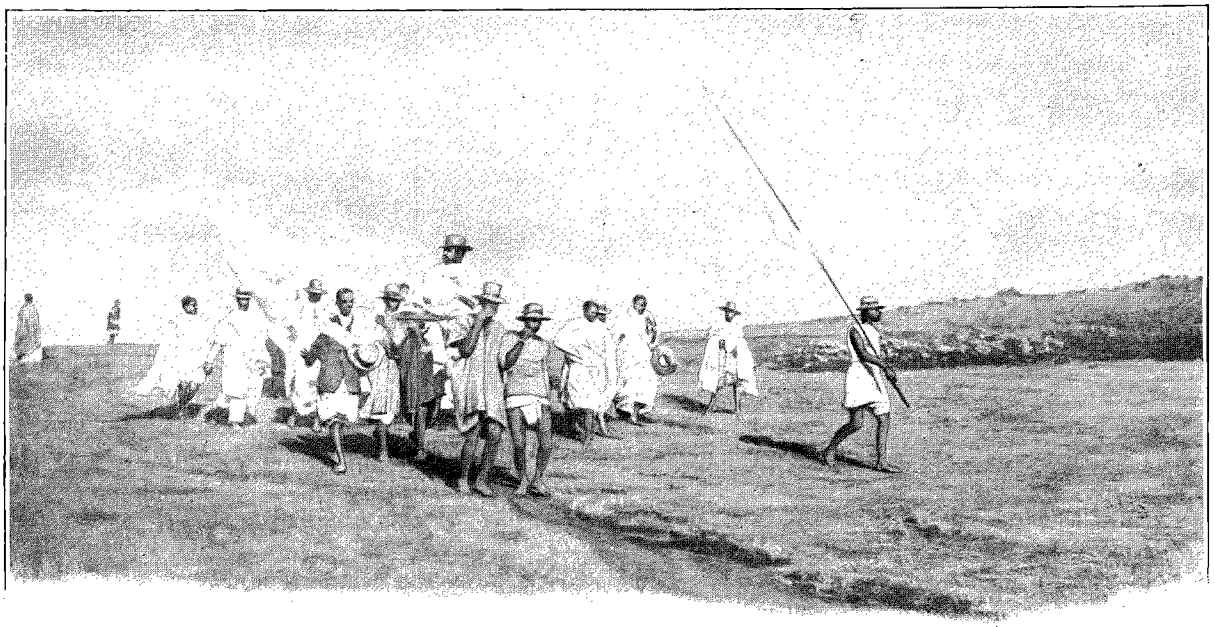
Nous trouvons à gauche une ruelle étroite dans laquelle nous ne pouvons nous engager qu'à la file indienne. Nous passons sous une grande porte et nous nous arrêtons dans la cour intérieure de la Résidence de France. C'est un immense palais en pierre avec perron monumental surmonté d'une marquise; il a grand air. La cour d'honneur est flanquée, de chaque côté de la porte d'entrée, de deux grandes constructions en briques, qui servaient à loger les employés et les bureaux.

Derrière le palais, le terrain s'abaisse en gradins successifs formant terrasses et reliés par de beaux escaliers en pierre. Sur une des terrasses s'élève la caserne, très confortable, de l'escorte; plus bas, deux petits bâtiments servaient, l'un pour l'infirmerie, l'autre pour le logement des officiers. Plus bas encore, le terrain, planté en jardins et en bosquets, descend en pente douce jusqu'au lac Anosy.

Nous nous sommes tous rangés dans la cour d'honneur; le Général a fait mettre le sabre à la main aux cavaliers de l'escorte; la compagnie de piquet présente les armes pendant que les clairons sonnent aux champs et que tous, tête nue, le cœur plein d'une émotion profonde, nous voyons s'élever lentement le vieux pavillon aux trois couleurs qui flottait autrefois sur la Résidence de France et qui avait été amené un an auparavant au départ du résident général. Le général Duchesne va s'installer dans le palais même; nous nous partagerons les locaux accessoires. J'établis mon domicile dans une chambre de l'ancienne infirmerie, où je trouve une couchette toute montée. Avec quel bonheur je vais m'y étendre! il y a si longtemps que je ne me suis glissé entre des draps blancs!



BATTERIE BOMBARDANT TANANARIVE (PAGE 134). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE HOVA (PAGE 135). — DESSIN DE GOTORBE.

XV

Détails rétrospectifs : les causes de la reddition de Tananarive; effet d'un obus bien envoyé. — Le *zoma*. — Difficultés d'argent. — Le casernement des troupes. — Les hôpitaux. — Les livrées des bourjanes. — *Te Deum* à la cathédrale. — Réception au Palais. — Arrestation de Rainilaiarivony. — Le premier ministre Rainisimbazafy.

2 octobre. — Nous apprenons des détails rétrospectifs intéressants sur la prise de Tananarive : le mouvement tournant que la colonne légère a exécuté autour de la capitale a complètement dérouté les Hovas; nous voyant abandonner la route directe, ils ont cru que nous renoncions à attaquer la ville et que nous rétrogradions vers Tamatave. La reine et le premier ministre, qui devaient se retirer dans le Sud et qui avaient commencé leurs préparatifs de départ, les ont immédiatement suspendus. Les habitants répandus dans les rues se livraient à toutes sortes de manifestations joyeuses; les maisons ont été illuminées dans certains quartiers. Le 29 septembre, quand nous nous sommes arrêtés à Ilafy, le premier ministre et son gouvernement persistaient encore dans leur erreur; ce n'est que le 30, quand ils nous ont vus prendre position pour attaquer leurs batteries, que la vérité s'est fait jour dans leur esprit; mais le temps manquait pour fuir : le premier ministre et la reine ont dû se résigner à attendre les événements.

C'est ce départ manqué qui a amené la reddition de la place dès les premiers coups de canon : le palais de la reine contenait des munitions de toute sorte et de grandes quantités de poudre; un de nos premiers obus à la mélinite est venu effondrer un petit hangar voisin de la cour d'honneur et des appartements privés de la reine, tuant une trentaine de personnes rassemblées en ce point de l'enceinte royale, et enveloppant de fumée et de débris l'endroit même où se tenait Ranavalo; un second obus pouvait mettre le feu aux poudres et faire sauter le palais tout entier avec ceux qui l'habitaient. La reine et le premier ministre prirent peur : le drapeau blanc fut aussitôt hissé. C'est grâce à ce concours heureux de circonstances tout à fait imprévues qu'un assaut meurtrier n'a pas été donné et que le Général en chef a pu éviter l'effusion du sang français.

3 octobre. — La reine est toujours enfermée dans son palais; le premier ministre ne donne pas signe de vie; mais la ville a repris à peu près sa physionomie habituelle. Les marchands ont ouvert leurs boutiques; les passants affairés se pressent dans les rues; le long des maisons s'installent de petits étalages en plein vent où les indigènes vendent des légumes et des fruits : oignons, piments, ananas, bananes, des nèfles du Japon, des patates, des pommes de terre d'excellente qualité que le pays betsiléo envoie en quantité prodigieuse à Tananarive; tous ces produits sont d'un bon marché inouï.

Aujourd'hui vendredi, c'est jour de grand marché dans la capitale. La place où il se tient, le *zoma* comme on l'appelle, est située tout près de la résidence. Dès 7 heures du matin, toutes les rues qui y conduisent sont encombrées de citadins affairés, d'officiers en filanzanes, de troupiers allant aux emplettes, d'auxiliaires kabyles ou sénégalais conducteurs de mulets, de campagnards apportant leurs légumes, leurs volailles, des paquets de rabanes, des paniers, des lambas ou des chapeaux. La place du marché est remplie de petits hangars bas couverts de chaume sous lesquels les vendeurs tiennent boutique : ces hangars sont rangés sur

*

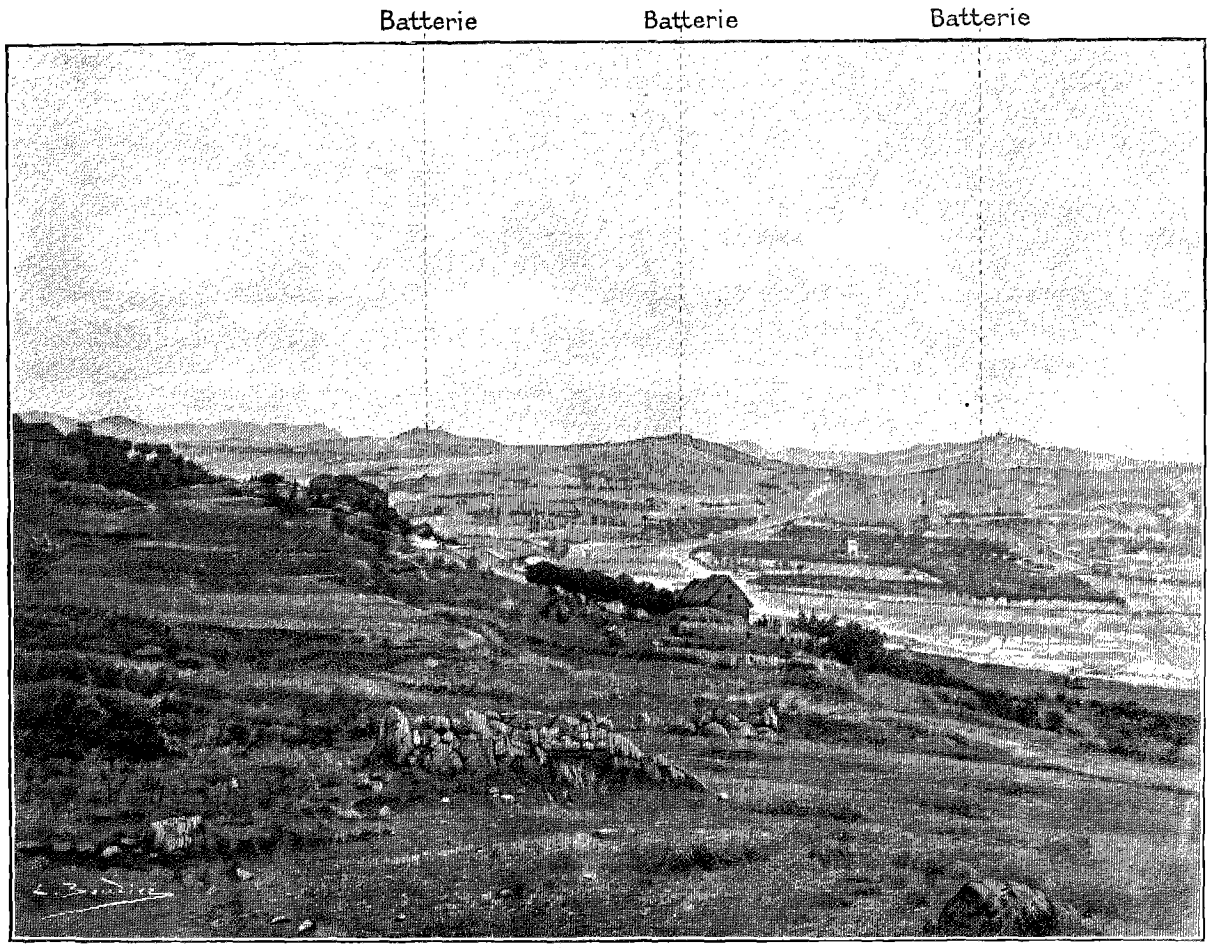
plusieurs lignes très rapprochées les unes des autres, limitant dans leur intervalle d'étroites ruelles. Chacune de ces ruelles a sa spécialité : ici les bouchers, là les tailleurs, plus loin le marché aux cannes à sucre, aux nattes, à la volaille, les chapeliers, les merciers, etc. Les chapeaux de paille forment l'une des plus importantes branches de commerce; ils sont fabriqués dans le pays; les plus beaux, à très larges bords et à paille extrêmement fine, ne valent pas plus de 1 fr. 50 l'un. Un autre couvre-chef extrêmement apprécié des indigènes, c'est la calotte en velours ou en drap à broderies multicolores, du modèle de celles dont raffolent nos concierges. Elle coûte relativement très cher; les plus riches Hovas s'en parent avec orgueil. Les sœurs catholiques indigènes de la confrérie de Saint-Joseph de Cluny viennent d'en offrir une superbe au Général en chef.

Dans le quartier des merciers, les étalages sont très intéressants à examiner en détail. Les marchands, assis sur leurs talons, ont étalé devant eux sur une natte un assortiment d'objets variés : allumettes suédoises, aiguilles, boutons, du fil, des rubans, des pastilles de menthe, des bonbons anglais et même des drogues médicinales : sulfate de quinine, sulfate de cuivre, de l'iodure de potassium dont les Hovas font un si fréquent usage, et pour cause!

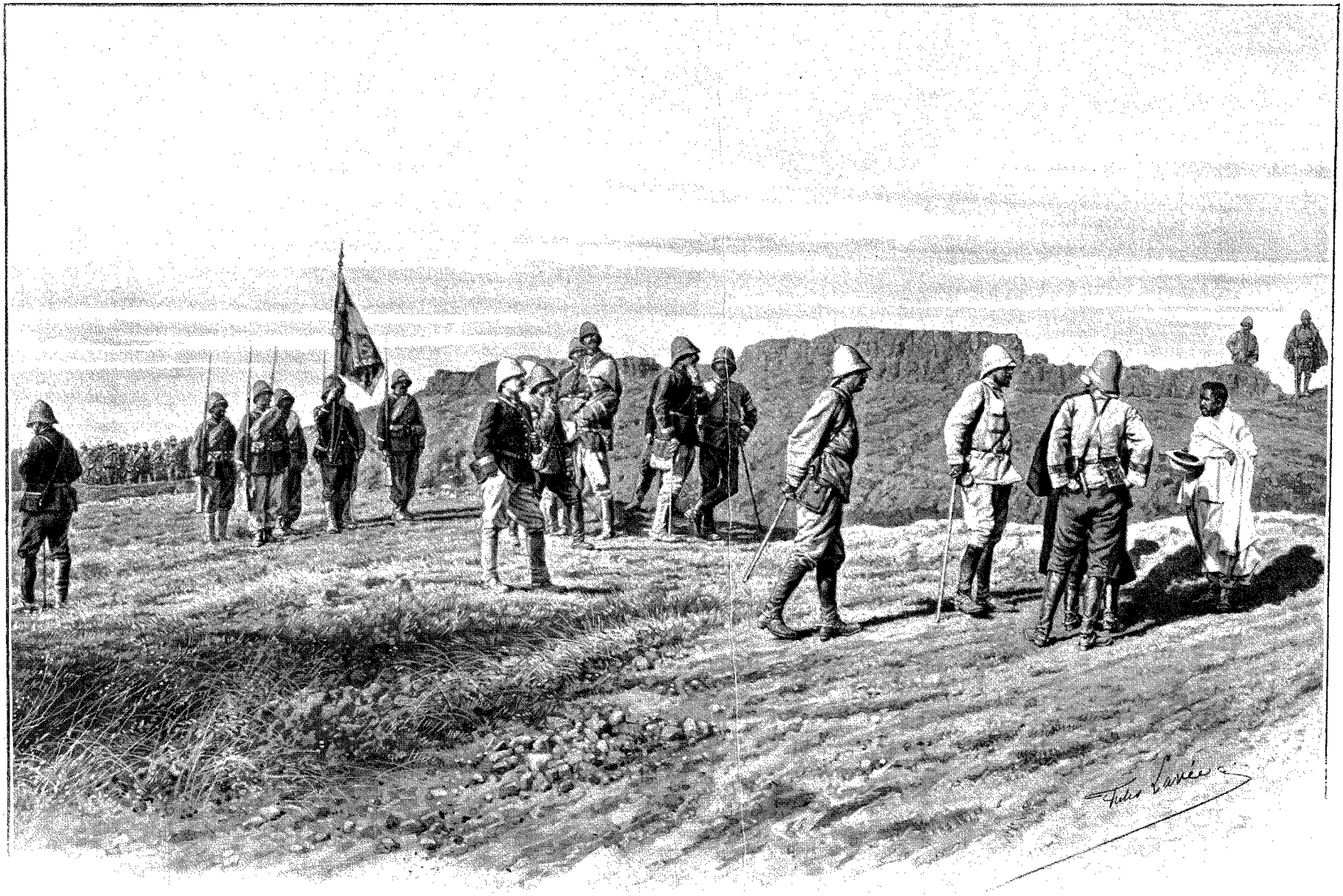
On trouve de tout dans cet immense caravansérail, qu'on appelle le zoma de Tananarive : des lambas pour ensevelir les morts ou pour parer les vivants aux fêtes solennelles, des *sampy*, petites idoles du foyer auxquelles le populaire assigne une puissance merveilleuse, et même des esclaves qui se vendent le long d'un petit mur en terre contre lequel les chalands les adossent pour les examiner plus à leur aise. Depuis notre arrivée, le marché aux esclaves est désert.

Avant l'occupation de Tananarive, les transactions se faisaient exclusivement à l'aide de la pièce de 5 francs en argent, coupée en morceaux plus ou moins menus; chaque marchand était muni d'une petite balance pour peser ces morceaux. On admettait que 27 grammes de monnaie coupée étaient l'équivalent d'une pièce de 5 francs entière. La différence de poids constituait le prix du change. D'ailleurs la valeur de la pièce entière variait suivant la beauté de la frappe et le millésime; les Malgaches n'acceptent pas volontiers les pièces de 5 francs antérieures au règne de Louis-Philippe; ils refusent également toutes les pièces qui ne sont pas françaises.

A cause de ces coutumes nous craignions, avant notre arrivée dans la capitale, que notre monnaie division-



LA LIGNE DES BATTERIES ENNEMIES (PAGE 134). — DESSIN DE BOUDIER.



REDDITION DE TANANARIVE, ARRIVÉE DU PARLEMENTAIRE HOVA (PAGE 135). — DESSIN DE J. LAVÉE.

naire ne fût pas acceptée sur le marché hova. Bien au contraire, elle a été prise très facilement par les paysans comme par les citadins. La monnaie de billon elle-même passe sans difficulté. Seules les pièces d'or, qui ne sont pas encore suffisamment connues, sont refusées par les indigènes. Elles sont au contraire très bien acceptées par les Indiens établis à Tananarive. Ceux-ci connaissent même la valeur de nos billets de banque et les prennent assez facilement en échange de leurs marchandises.

La colonne légère se trouve, au point de vue de l'argent, dans une situation assez précaire depuis son arrivée dans la capitale. Toujours à cause des difficultés de transport, le service de la Trésorerie n'a pu monter avec elle; comme nous n'avons pas encore les moyens de nous ravitailler par Andriba, il a fallu, dès l'arrivée, faire vivre les troupes avec les ressources locales, qui sont plus que suffisantes; les quelques milliers de francs que les officiers et les comptables ont emportés avec eux vont être vite épuisés par les achats sur place. Heureusement, M. Delhorbe, le directeur du Comptoir d'Escompte, qui est monté avec nous à Tananarive, a pu faire rentrer une partie des fonds prêtés avant la guerre à quelques Hovas. Il les a mis à la disposition du général Duchesne et ils nous permettront de vivre en attendant l'arrivée du Trésor, que le commandement a donné l'ordre de faire venir au plus vite.



LE GÉNÉRAL DUCHESNE (CLICHÉ PIERRE PETIT).

4 octobre. — Une partie des troupes est campée aux environs, où elle occupe les points stratégiques les plus importants; le reste est logé en ville dans les temples protestants, dans des écoles et dans de grandes maisons appartenant au premier ministre, à la reine ou aux grands personnages malgaches. Ici tout appartient à la famille de la reine, au premier ministre ou à ses favoris.

L'autorité militaire s'occupe de faire construire pour les hommes de troupes des lits malgaches, qui seront complétés avec des paillasses remplies de paille de riz. De la farine monte de Tamatave pour la fabrication du pain; en attendant, nos hommes mangent du pain de guerre ou de petits gâteaux de riz qu'ils achètent sur le marché; quand ils pourront se procurer du pain, ils vivront dans l'abondance, car la viande, les volailles, les légumes de toutes sortes, le lait frais, les œufs, abondent sur le marché et sont livrés à des prix extrêmement avantageux. Nos braves troupiers peuvent enfin se reposer de leurs grandes fatigues et ils en ont vraiment besoin. Ils sont arrivés ici à bout de forces, complètement épuisés par l'effort surhumain qu'ils avaient accompli. Ils ont tenu jusqu'au bout, surexcités par le désir de parvenir au but; mais, une fois ce but atteint, beaucoup ont vu leurs forces tomber tout d'un coup et il a fallu les faire entrer en masse dans les hôpitaux.

Le Général en chef a consacré sa première visite aux deux établissements hospitaliers organisés dès la première heure dans des locaux réquisitionnés et avec du matériel acheté un peu partout dans la ville. Il ne fallait pas songer à attendre que les couchettes et les approvisionnements hospitaliers réglementaires aient eu le temps de monter de Majunga ou de Tamatave. Dès le lendemain de l'entrée à Tananarive, nous avions plus de trois cents malades; ils ont été répartis dans deux établissements : l'hôpital anglais et l'ancienne école des sœurs.

Le Général en chef commence sa visite par l'hôpital anglais : dans de grandes salles aux murs peints à l'huile, où sont suspendues çà et là quelques chromolithographies représentant la reine Victoria en costume de gala ou des scènes de la Bible, sont disposées des couchettes en fer munies de draps blancs, où nos pauvres petits soldats malades, après les dures journées passées à cacolets ou à mulets, et les nuits de souffrance sous la tente mal close, peuvent enfin trouver un peu de confort. Partout règne la méticuleuse propreté anglaise : les planchers soigneusement cirés, les grandes fenêtres aux vitres immaculées, tendues de rideaux blancs qui tamisent les rayons du soleil, donnent l'illusion d'un hôpital européen bien tenu. Seuls les infirmiers malgaches qui circulent sans bruit grâce à leurs pieds nus et qui, eux aussi, ont une tenue d'une irréprochable propreté, montrent que nous sommes bien en pays hova.

L'autre hôpital est situé au centre de la ville, près de la place d'Andohalo, dans une série de bâtiments construits sur une succession de terrasses : c'est l'ancienne école des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Aux murs des salles sont encore suspendus des cartes géographiques, des tableaux d'honneur où sont inscrits des noms bizarres, impossibles à retenir. Les tables des classes, les estrades des maîtresses ont été remplacées par des lits

hovas faits comme nos lits de sangle avec une toile solidement tendue sur un cadre de bois monté sur quatre pieds. Il a fallu ici tout improviser en trois jours pour recevoir les 200 malades que contient actuellement l'hôpital. Les lits ont été réquisitionnés un peu partout : chez les sœurs, à l'hôpital norvégien, au collège des Pères Jésuites. Avec de la toile achetée au marché on a confectionné rapidement des draps, des enveloppes de paillasse, même des chemises de rechange pour les malades, qui arrivaient avec du linge en loques. Les Hovas sont très intelligents et infiniment plus habiles que les Sakalaves. Grâce à la division du travail, tout a été achevé en très peu de temps. Nous avons même trouvé des infirmiers indigènes qui au bout de quelques leçons nous ont rendu de très grands services. Il était temps, car nous n'avions plus d'infirmiers français. Des quarante emmenés au départ de Suberbieville, il en restait deux à peu près valides à l'arrivée à Tananarive. Les autres avaient été évacués pour maladie ou étaient morts à la peine.



LE GÉNÉRAL DE TORCY. — DESSIN DE RONJAT.

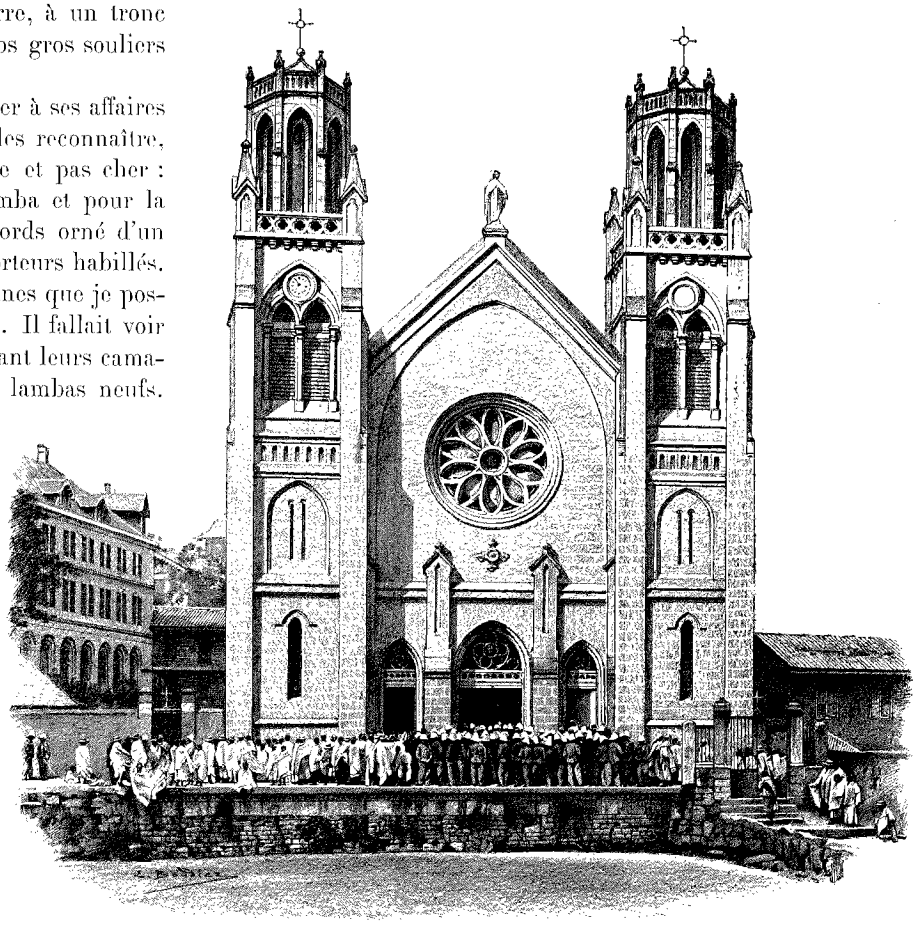
Il est impossible d'aller à cheval ou même à pied dans les rues de la capitale. Le cheval glisse sur les gros pavés inégaux ; à pied, étant données la pente et les difficultés du terrain, on se fatigue trop vite. Les montées sont tellement raides, qu'en certains endroits il faut se hisser à l'aide des mains. De toute nécessité, les officiers ont dû se procurer des bourjanes et un filanzane. Ce n'a pas été commode au début : presque tous les porteurs de filanzanes sont des esclaves des Hovas de haute caste ; leurs maîtres leur avaient défendu expressément de servir les Français. Heureusement le général Duchesne y a mis bon ordre.

Les porteurs de Tananarive diffèrent autant des bourjanes sakalaves que j'employais à Nossi-Comba qu'un cheval de selle diffère d'un gros cheval de ferme ; ils forment une confrérie spéciale dont les adeptes s'entraînent dès l'enfance à ce rude métier. Sur leur dos, on glisse littéralement, sans secousse aucune, sans fatigue ; on passe sans effort par des chemins impossibles, qui dans les commencements vous donnent le vertige. Ces porteurs ont le pied extrêmement sûr ; longeant une profonde ornière, ils savent se cramponner à une petite pierre, à un tronc d'arbre sur lequel nous glisserions avec nos gros souliers ferrés.

Chacun de nous a maintenant pour aller à ses affaires une équipe de bourjanes auxquels, pour les reconnaître, il a donné une livrée spéciale. C'est facile et pas cher : quelques mètres de cotonnade pour le lamba et pour la chemise, un chapeau de paille à larges bords orné d'un ruban de la couleur préférée, et voilà les porteurs habillés. Coût, 10 francs en totalité pour les 6 bourjanes que je possède. J'en ai fait l'emplette hier au zoma. Il fallait voir leur joie au retour! Ils se pavanaient devant leurs camarades, fiers de leurs chapeaux et de leurs lambas neufs.

Le Général en chef a une livrée rose, le général de Torcy une livrée bouton-d'or. Le directeur du génie et moi, nous avons choisi un ruban blanc semé de petits dessins bleu foncé. C'est une joie pour nous de nous promener dans la ville en cet attirail, et nos bourjanes la partagent ; ils sont même beaucoup plus bruyants que nous.

6 octobre. — C'est fête aujourd'hui dimanche pour la colonne expéditionnaire. L'aumônier de l'hôpital militaire, le seul prêtre catholique que possède Tananarive à l'heure actuelle, a demandé au Général en chef l'autorisation de chanter un *Te Deum* solennel en l'honneur de la paix dans la superbe cathédrale que les Jésuites ont

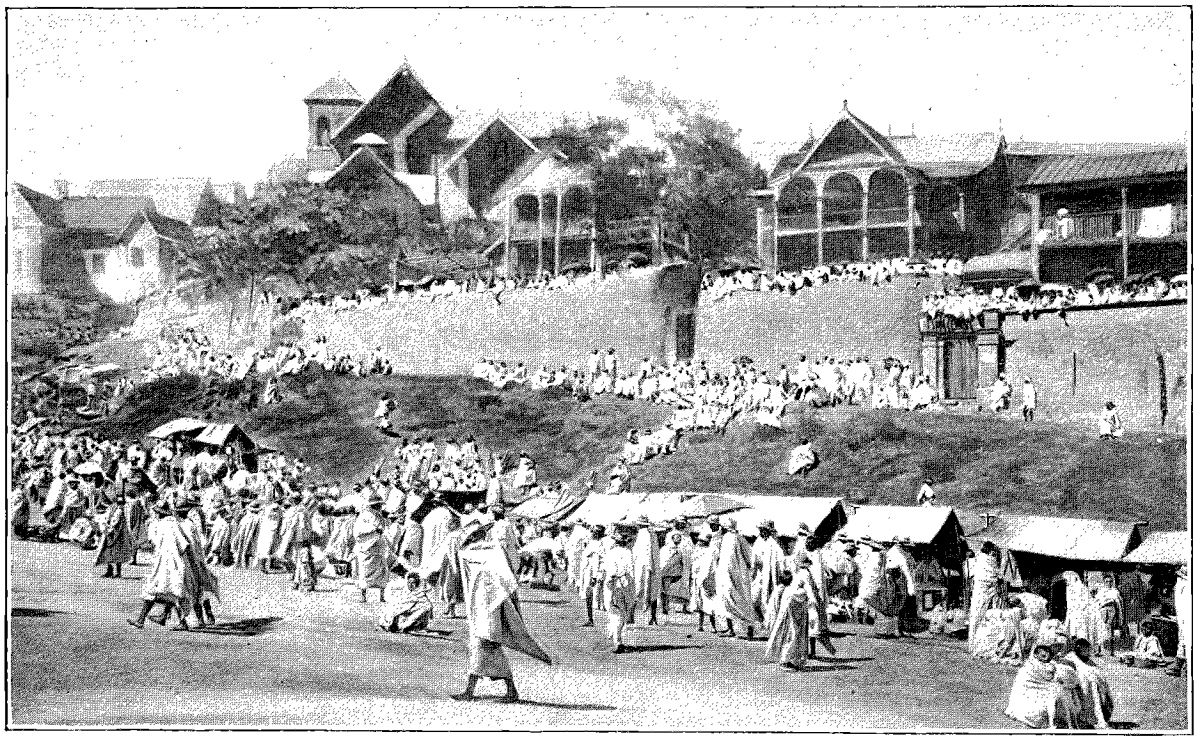


CATHÉDRALE DE TANANARIVE : LA SORTIE DU « TE DEUM ». — DESSIN DE BOUDIER

édifiée place d'Andohalo, et qui doit ce même jour rouvrir ses portes, fermées depuis le commencement des hostilités. Nous allons tous y assister, les généraux en tête, et nous nous mettons en route à 8 heures du matin sur le dos de nos bourjanes équipés à neuf. Presque tous les officiers sont en filanzane; c'est dans la rue un défilé ininterrompu de ces chaises à porteurs lancées à toute vitesse. Les piétons indigènes se rangent prudemment le long de la chaussée, conformément aux anciens usages de la police locale. Quand ils tardent trop à se garer, le porteur de tête leur lance un appel bref qui les fait immédiatement s'effacer.

Il y a foule sur le parvis de la cathédrale à l'arrivée du Général en chef; toute la garnison est là. La basilique a ouvert toutes grandes ses trois portes et lorsque le général Duchesne fait son entrée, les grandes orgues, maniées avec une maestria toute militaire par un officier du 200e de ligne, attaquent une marche triomphale.

Les Malgaches raffolent de musique; les orgues de la cathédrale sont pour eux un véritable régal: la veille, lorsqu'on a su en ville que l'église rouvrait ses portes, le public a demandé partout si l'orgue se ferait entendre. La réponse affirmative a attiré un concours énorme d'indigènes, protestants aussi bien que catholiques.



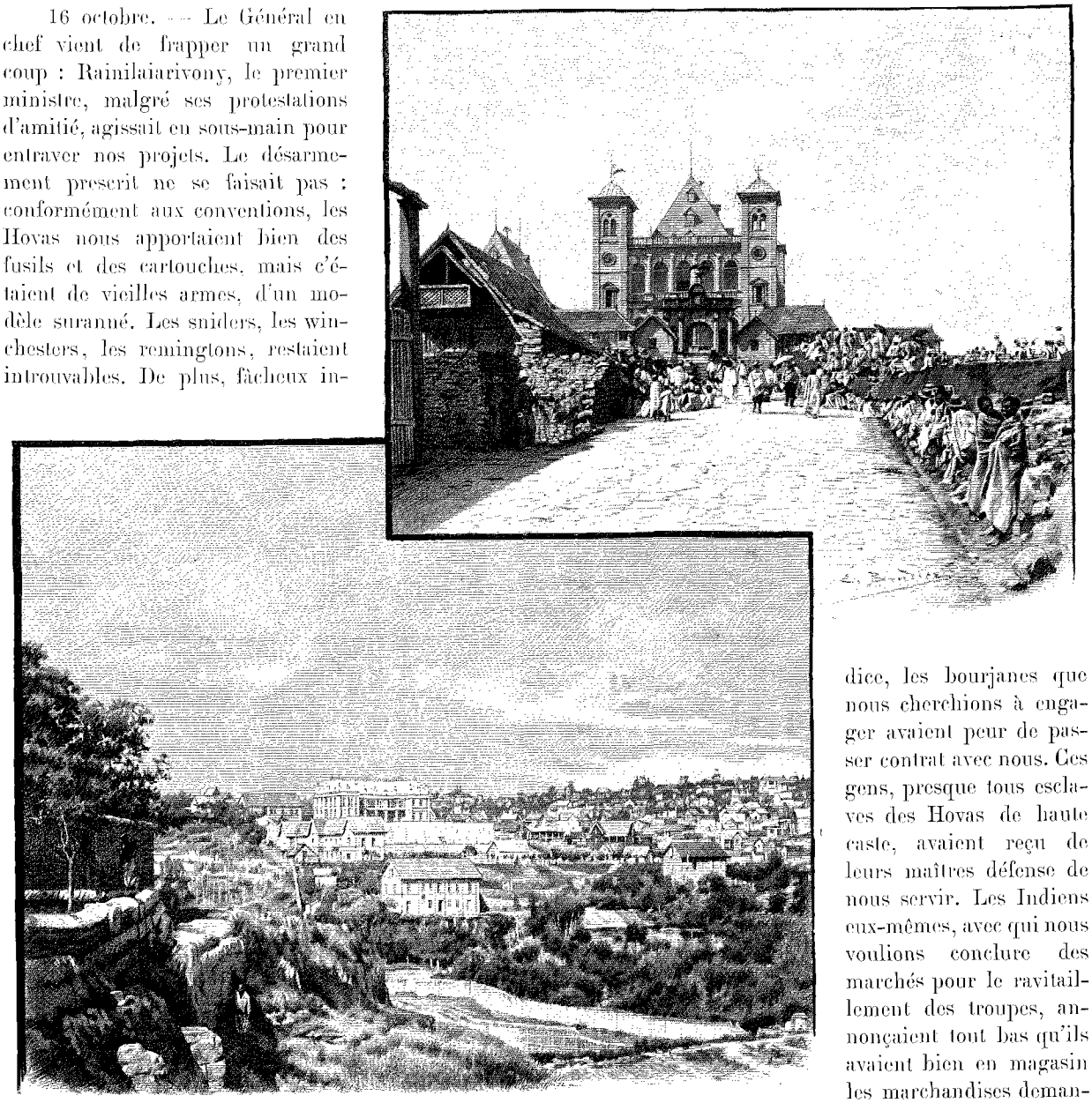
LES CURIEUX SUR LE PASSAGE DU GÉNÉRAL EN CHEF. — DESSIN DE PROFIT.

Cette vaste cathédrale aux vitraux de couleur tamisant la lumière, l'autel ruisselant d'or, la fumée de l'encens, la voix grave de l'orgue, produisent sur nous tous une impression extrêmement vive. Quel contraste avec ces petites messes basses dites chaque dimanche en colonne sous un pauvre gourbi d'herbe sèche! Il me semble, en fermant les yeux, que je suis en France, dans la belle église à l'ombre de laquelle j'ai grandi.

Les Hovas sont enchantés du traité imposé par la France. Ils ne comptaient pas qu'on leur ferait la part aussi belle. La reine a donné sa signature le lendemain même de notre arrivée; elle vient de recevoir en grande pompe le Général en chef dans son palais. Les officiers qui ont assisté à cette réception sont revenus complètement désillusionnés.

Vu du dehors et surtout d'un peu loin, le palais a grand air avec son énorme cube de maçonnerie percé de hautes fenêtres, et ses quatre tourelles d'angle où flotte le pavillon hova, qu'on a autorisé la reine à arborer de nouveau; mais, aussitôt qu'on est entré, la bonne impression s'efface. D'abord la reine n'habite pas le grand palais, mais une petite maison voisine qui n'a rien de majestueux. Sa Majesté Ranavalo III a, malgré son teint noir, assez bonne tournure dans son costume de gala : robe en velours rouge à grande traîne brodée d'or, diadème un peu théâtral rappelant celui que porte Sélika dans *l'Africaine*; mais quel cadre grotesque! Autour d'elle, une rangée de guenons toutes noires, en robe de soie ou de satin aux couleurs aveuglantes (rouge vif, jaune d'or, vert-pomme) taillées à la mode d'il y a deux ans. Presque pas de meubles. Aux murailles, des chromolithographies et un affreux papier représentant la prise de Malakoff avec des zouaves montant à l'assaut en brandissant leurs fusils.

16 octobre. — Le Général en chef vient de frapper un grand coup : Rainilaiarivony, le premier ministre, malgré ses protestations d'amitié, agissait en sous-main pour entraver nos projets. Le désarmement prescrit ne se faisait pas : conformément aux conventions, les Hovas nous apportaient bien des fusils et des cartouches, mais c'étaient de vieilles armes, d'un modèle suranné. Les sniders, les winchesters, les remingtons, restaient introuvables. De plus, fâcheux indice, les bourjanes que nous cherchions à engager avaient peur de passer contrat avec nous. Ces gens, presque tous esclaves des Hovas de haute caste, avaient reçu de leurs maîtres défense de nous servir. Les Indiens eux-mêmes, avec qui nous voulions conclure des marchés pour le ravitaillement des troupes, annonçaient tout bas qu'ils avaient bien en magasin les marchandises demandées, mais qu'ils avaient l'ordre formel de ne vendre à aucun prix aux Français. Il fallait en finir. M. Ranchot, le conseiller politique du Général en chef, accompagné de deux officiers de l'état-major, se rendit au palais de la reine, qui, depuis notre entrée dans Tananarive, est gardé par une compagnie d'infanterie installée dans la cour d'honneur. Il prit à part l'officier qui commandait cette troupe, lui apprit qu'il entrait dans le palais pour s'entretenir avec le premier ministre, et l'avertit que si dans un quart d'heure il n'avait pas reparu, la consigne donnée par le Général en chef était de faire pénétrer les soldats dans les appartements, où ils recevraient les instructions nécessaires.



1. LE PALAIS DE LA REINE; 2. LA RÉSIDENCE DE FRANCE. — DESSIN DE BOUDIER.

M. Ranchot trouva Rainilaiarivony dans une des salles du palais, et le mit immédiatement au courant du but de sa visite. Il lui dit en substance que, puisqu'il ne pouvait plus faire exécuter le traité qu'il avait signé, c'est que son crédit avait diminué; dans ce cas il pouvait lui arriver malheur, car il avait beaucoup d'ennemis; on reprocherait alors aux Français de ne l'avoir pas suffisamment gardé; il valait donc mieux le mettre en lieu sûr au milieu de nous, avec une garde française. « Mais comme je ne veux pas que vous vous ennuyiez en notre compagnie, ajouta M. Ranchot, vos deux secrétaires Rassanjy et Marc Rabibissoa vous accompagneront. »

A la fin de cette conversation, la voix de notre représentant s'étant un peu élevée, l'officier de garde en profita pour se présenter dans la salle où avait lieu l'audience. Le premier ministre comprit aussitôt : il prit son chapeau et sortit suivi de ses deux secrétaires. La compagnie d'infanterie présenta les armes au passage, mais

se rangea ensuite de chaque côté du filanzane de Rainilaiarivony, qui fut ainsi conduit jusqu'à la maison de son petit-fils, où il fut interné. Deux officiers d'état-major, se relayant entre eux, restèrent près de lui avec ordre de ne pas le perdre de vue un seul instant.

Le soir même, toute la ville commentait l'événement, qui eut un retentissement énorme. La reine commença par pleurer sur la captivité de son mari; elle se consola vite, attendu que ce mari était vieux, et que la raison d'État voulait qu'elle en eût un autre qui peut-être serait plus jeune; le Général en chef avait d'ailleurs à différentes reprises manifesté l'intention de s'appuyer sur le parti de la cour, qui gagnerait de cette façon tout ce que perdait en influence celui de l'ex-premier ministre. Le lendemain, les larmes étaient séchées; la reine faisait dire au général Duchesne qu'elle était satisfaite et elle s'informait de sa santé.

Le Général en chef s'empressa de profiter de ces bonnes dispositions pour faire arrêter dans l'entourage de la reine quatre hauts personnages de la cour, qui s'étaient compromis par leur violence et leurs exactions, et qui étaient exécrés par le peuple. Ils seront conduits sous bonne escorte à Majunga à la suite du général Metzinger et de la première brigade, qui partent après-demain pour gagner la côte par la route d'Andriba et rentrer en France. Les prisonniers seront internés à Nossi-Bé jusqu'à nouvel ordre; on les autorise à voyager en filanzane portés par leurs propres bourjanes.

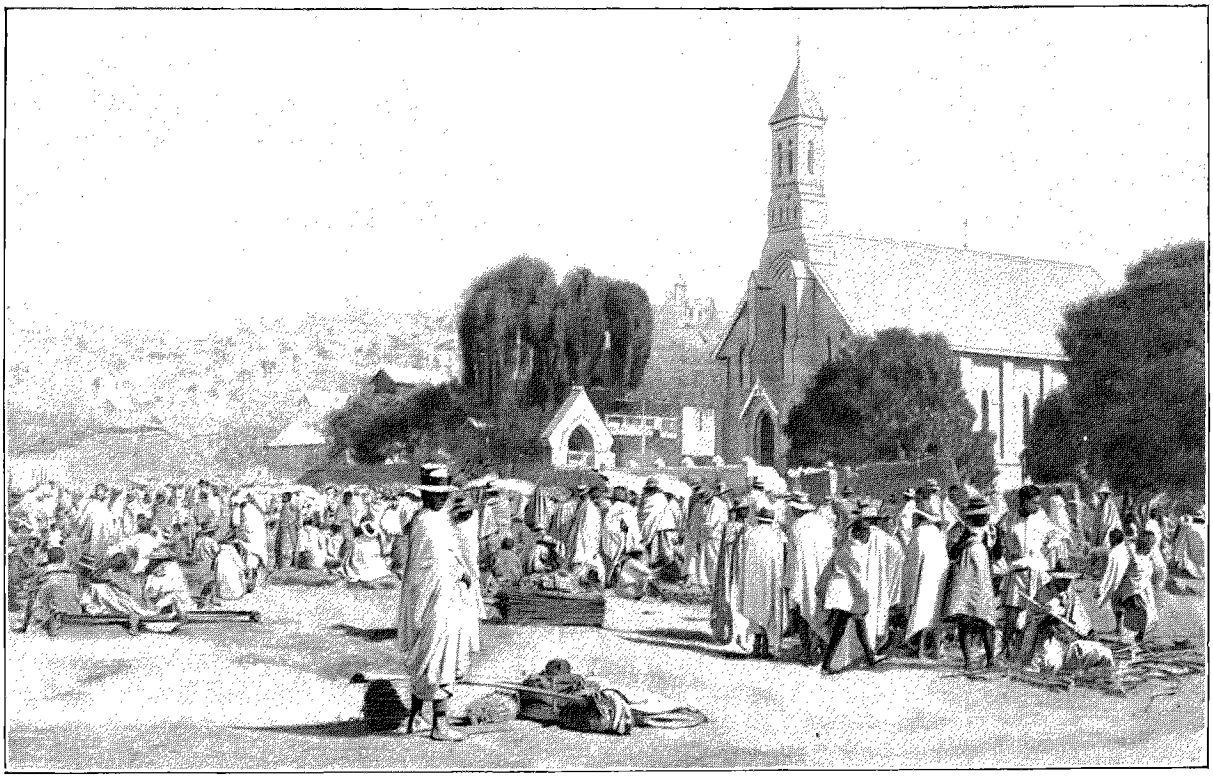
Il n'est pas facile de remplacer Rainilaiarivony à la tête des affaires : à lui seul, il personnifiait le gouvernement malgache tout entier; c'était un autocrate absolu, et la reine entre ses mains n'était qu'un instrument docile. Le Général en chef a choisi pour remplir les fonctions de premier ministre Rainisimbazafy, 15e honneur, ancien ministre de l'intérieur. C'est un gros homme un peu épais, marchant difficilement et qui ne paie pas de mine. Ses nouvelles fonctions en font de droit le mari de la reine. Quand on l'a proposé à Ranavalo III, celle-ci a d'abord demandé avec une moue significative si le candidat jouirait de toutes les prérogatives attachées à la fonction. Le Général en chef s'est empressé de répondre qu'il était décidé en principe que le nouveau premier ministre n'habiterait pas le palais. Ranavalo rassurée fit immédiatement introduire Ranisimbazafy, qui attendait dans une pièce voisine. « Je te nomme premier ministre », lui dit-elle. Le gros homme porta la main à son front et s'inclina profondément. « Il a été décidé que tu n'habiterais pas au palais! » Nouvelle inclination plus profonde et plus soumise; et ce fut tout. Le lendemain, une affiche de couleur blanche (la couleur officielle), surmontée comme d'habitude de la couronne royale, était placardée dans toutes les rues de Tananarive; elle annonçait au peuple que, « en raison de son grand âge, Rainilaiarivony avait besoin de repos et que la reine avait désigné Rainisimbazafy pour le remplacer dans ses fonctions de premier ministre et de commandant en chef de l'armée malgache ».

(*A suivre.*) EDOUARD HOCQUARD.



OFFICIER EN FILANZANE. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PLACE D'ANALAKÉLY A TANANARIVE (PAGE 147). — DESSIN DE PROFIT.

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR[1]

(JOURNAL DE CAMPAGNE),

PAR M. LE DOCTEUR ÉDOUARD HOCQUARD,

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE, ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

XVI

Kabar solennel. — Le discours de Ranavalo III. — Kabyles et Sénégalais. — Le palais de l'ex-premier ministre : une garde-robe bien montée. — Les archives des affaires étrangères.



FEMME DONNANT À BOIRE À UN PASSANT. DESSIN DE RONJAT.

Aujourd'hui 21 octobre est le jour choisi par la reine pour le grand kabar dans lequel elle doit présenter solennellement à son peuple le nouveau premier ministre. Dès le matin toutes les digues qui, à travers les rizières, relient les villages environnants à la capitale se couvrent de lambas blancs. Une animation extraordinaire règne dans les rues de la ville : hommes et femmes endimanchés accourent à la place d'Andohalo. Des fonctionnaires de la cour, des dames d'honneur de la reine, passent en filanzane au grand trot de leurs bourjanes, se rendant au palais pour prendre place dans le cortège officiel : les hommes en redingote ou en frac noir, avec le chapeau de soie et les souliers vernis; les femmes en grande toilette européenne, les pieds très petits chaussés de fines bottines, les mains irréprochablement gantées de blanc; une ombrelle protège contre le soleil leur teint couleur de pain d'épice.

Pour mieux voir, je me suis installé sur un terre-plein dominant le chemin par où doit arriver la reine : la place, les terrasses voisines, les balcons des maisons environnantes regorgent de monde; les lambas blancs sont tellement pressés que, vue d'où je suis, la place paraît comme saupoudrée de neige. Le Général en chef, qui ne veut à aucun prix que la

1. *Suite. Voyez p.* 61, 73, 85, 97, 109, 121 *et* 133.



UN COIN DE RUE À TANANARIVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

cérémonie soit troublée, a consigné la troupe dans ses casernes et défendu aux officiers de se promener dans les rues pendant la durée du kabar. Les postes français que la reine rencontrera sur son passage doivent prendre les armes et lui rendre les honneurs. Une des casernes des tirailleurs algériens donne justement sur le petit chemin que va suivre la cour pour se rendre à Andohalo.

A 10 heures et demie précises, un clairon annonce l'arrivée du cortège; une poussée se produit dans la foule; le poste des tirailleurs prend les armes.

Voici d'abord un héraut armé d'une longue canne, qui fait ranger la foule; puis des fonctionnaires du palais qui commandent du haut de leurs filanzanes à une escouade d'agents de police malgaches. Ils précèdent des soldats de la garde royale marchant sur quatre rangs, armés de lances, vêtus de blanc et coiffés d'une petite toque assez gracieuse. Vient ensuite la longue théorie des dames d'honneur et des parentes de la reine portées par leurs bourjanes; ces dernières se reconnaissent à leurs robes rouges; le rouge est la couleur royale, et la famille seule de la reine a droit de la porter dans les cérémonies officielles. Un groupe de redingotes noires et de chapeaux de soie représente le gouvernement malgache; un parent de Ranavalo porte en sautoir le grand cordon de Radama II.

La reine paraît enfin, précédée de sa musique qui joue l'air national hova et d'une troupe de femmes qui chantent en battant des mains. Portée en palanquin sous un grand parasol rouge, elle est vêtue d'une robe en velours de même couleur, brodée d'or.

Aussitôt que la reine a pris place sur une sorte d'estrade recouverte d'un dais en étoffe rouge et verte, la musique du palais reprend l'air national, bientôt suivi de *la Marseillaise*, que l'entourage de la reine écoute debout. Puis Ranavalo se lève et un grand silence se fait tout à coup dans la foule, pendant que d'une voix ferme la reine lit au peuple une adresse dont elle tient le texte dans sa main gantée de blanc : « La guerre est finie, dit-elle; tous les habitants des campagnes doivent rentrer dans leurs maisons et cultiver leurs champs; aux quatre points cardinaux, les routes doivent s'ouvrir. Les Français sont les frères des Hovas; il faut que ceux-ci les traitent comme tels. On a répandu partout des bruits mensongers. On a dit que les Vazahas faisaient la conquête des peuples pour les entraîner ensuite à la guerre comme mercenaires; on a dit aussi que les soldats noirs, qu'ils ont amenés en Imerina, prenaient les petits enfants pour manger leur cœur et boire leur sang. C'est faux! Les Vazahas sont bons et justes; ils rendront les Malgaches heureux. »

Après la présentation du premier ministre au peuple et un discours de Rainisimbazafy, Ranavalo regagne son palais, précédée de sa musique et des dames d'honneur, avec le même apparat qu'à l'arrivée.

22 octobre. — La légion étrangère et le 200e de ligne repartent aujourd'hui pour la côte, refaisant en sens inverse la route que nous avons parcourue avec tant de peines et de fatigues. Du bataillon du 200e il reste 120 hommes au plus; les autres sont morts, rapatriés ou malades dans les hôpitaux.

Les conducteurs kabyles, qui n'avaient été engagés que pour la durée de la guerre, vont aussi partir; ce sera une grande joie pour eux et un soulagement pour le Corps d'occupation. Ces malheureux, dont la plupart sont minés par la fièvre et dont beaucoup sont dévorés par de larges ulcères, ont perdu toute énergie et toute gaieté; ils n'aspirent plus qu'à rentrer dans leur pays. Les auxiliaires sénégalais, au contraire, ont gardé leur bonne humeur et leur bonne santé. Gais, toujours riants, prêts à tout, même à faire le coup de feu s'il en était besoin, ce sont de précieux serviteurs. Ils se plaisent beaucoup à Madagascar et font très bon ménage (trop bon peut-être) avec les Hovas : chaque Sénégalais a pris pension et même logement chez un propriétaire indigène, qui le reçoit dans sa case, après le service fait à la caserne, et qui lui donne une hospitalité des plus écossaises. Tous les soirs on voit notre homme faire sa promenade entre le Hova et sa femme, à laquelle il donne la main; cet accord parfait est sanctionné par une foule de petits présents : des bijoux à la femme, des vêtements au mari, etc., etc. La solde de la semaine y passe tout entière. L'autre soir, en me promenant sur la place de

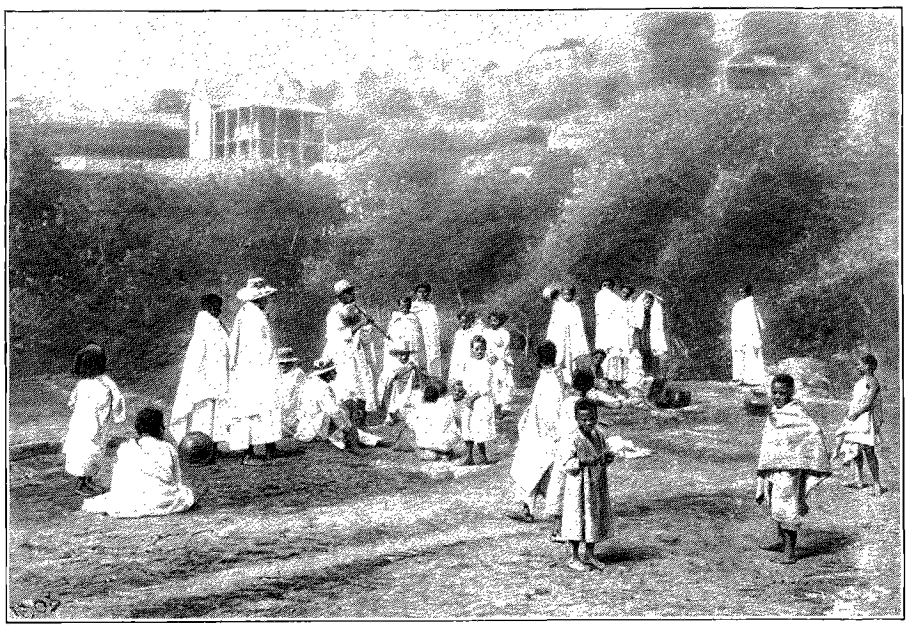


LE MARCHÉ AUX CHAPEAUX. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mahamasine, j'observais curieusement plusieurs de ces groupes sympathiques arrêtés devant un chanteur populaire autour duquel ils faisaient cercle en riant aux éclats : l'artiste dansait d'une façon grotesque et chantait en s'accompagnant de cet étrange violon malgache dont la caisse de résonance est faite d'une courge creusée : « Bonnes gens, disait-il, il y a ici près une grosse rivière qui s'appelle l'Ikopa et un gué où les eaux sont tellement profondes qu'il est difficile de le traverser sans encombre. Quand vous passerez sur l'autre bord, ne permettez pas qu'un voisin se charge de votre femme. Si vous devez tomber, il vaut mieux choir avec elle que de la laisser fuir devant avec un ami. »

Pour remplacer les Kabyles, le général en chef a décidé de recruter des conducteurs hovas. Un bureau de recrutement fonctionne en permanence place d'Analakély, sous la direction d'un officier du train des équipages. Les enrôlements marchent assez bien; nous avons déjà plus de deux cents volontaires. Comme signe distinctif, on leur a donné une petite calotte rouge; on les voit conduisant les mulets dans la ville sous la direction de quelques Sénégalais tout fiers d'avoir un commandement. Les Hovas sont disciplinés; ils ont un grand respect de la hiérarchie. Ce sont des qualités précieuses que nous pourrons utiliser plus tard lorsqu'il faudra créer des milices et des bataillons indigènes.

4 novembre. — Au sommet de la montagne de Tananarive, tout près du palais de la reine, s'élève le palais du premier ministre, grand bâtiment carré flanqué de quatre tours. Ranilaiarivony n'habitait jamais sa demeure officielle, pas plus que la reine ne réside dans la sienne. Il était très méfiant, avait une peur extrême des guets-apens, et couchait tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.



CHANTEUR AMBULANT. — DESSIN D'OULEVAY.

Vu de l'extérieur, son palais paraît être à deux étages; mais, en y pénétrant, on s'aperçoit qu'il est presque entièrement occupé par une immense salle allant du sol à la toiture et garnie à mi-hauteur d'une galerie intérieure qui en fait tout le tour. L'ornementation de cette salle est restée inachevée; des échafaudages sont encore plantés dans la muraille, tapissée d'un papier doré du plus mauvais goût. Dans la pensée de l'architecte, ce hall aux vastes proportions devait servir à tenir les kabars solennels. En fait, il est, comme les petites chambres qui occupent les tourelles d'angles, entièrement rempli d'objets de toute sorte et de toute provenance qui lui donnent l'aspect d'un immense bazar : vingt tonneaux remplis de sulfate de soude à côté de paniers contenant du poisson sec; sur un billard, rangé le long de la muraille, des chaises et des fauteuils en bois doré, recouverts de velours frappé ou de jolie soie brochée; un lustre en cristal de Baccarat au fond d'une immense marmite.

Parmi tous ces objets disparates, beaucoup proviennent des douanes que le gouvernement percevait autrefois en nature, d'autres de confiscations prononcées d'une façon plus ou moins arbitraire, d'autres d'achats faits par le premier ministre soit pour son compte, soit pour celui de la reine. En réalité, le trésor royal était enfermé dans les propres coffres de Rainilaiarivony, qui y puisait à pleines mains; n'ayant pas à compter, il achetait, dit-on, tout ce qui lui faisait momentanément envie.

Aujourd'hui que l'ex-premier ministre est en disgrâce, le gouvernement malgache réclame sa part des marchandises accumulées dans son palais. Cela est juste, puisque la plupart de ces marchandises ont été achetées avec son argent. Le Général en chef a décidé qu'une commission composée d'un officier chargé de le représenter, d'un fondé de pouvoirs de la reine et d'un membre de la famille de Rainilaiarivony procéderait à un inventaire minutieux, rendrait à l'ex-premier ministre ce qui lui appartient, remettrait à la reine tout ce qui vient de la couronne et vendrait le reste au profit du trésor malgache, qui est à sec. Une fois débarrassé de son contenu, le palais sera transformé en caserne.

Je suis allé ce matin voir fonctionner la commission : au moment de mon arrivée, elle faisait ouvrir une

série de grosses malles qui contenaient la garde-robe de Rainilaiarivony : plus de deux cents paires de chaussettes de soie, une grosse de chemises empesées venant du Bon Marché et du Louvre, des centaines de cravates d'un rouge ou d'un bleu invraisemblables, des uniformes de généraux anglais couverts de passementeries d'or.

En vidant plusieurs vieilles caisses remplies de chiffons et reléguées dans un coin, les commissaires ont trouvé tout au fond 50 000 pièces de 5 francs en argent de notre monnaie, plus une douzaine de bouteilles de Saint-Galmier remplies de poudre d'or et une énorme chaîne d'argent qui pesait plusieurs kilos.

Dans un autre coin du palais, on a découvert, gisant au milieu de vieilles ferrailles et éparpillés pêle-mêle sur le plancher, les textes authentiques des conventions et traités passés par le gouvernement hova avec différents États d'Europe : la France, l'Allemagne, etc. Ces textes, enfermés dans de jolis étuis de velours ou de maroquin rehaussés d'or et d'argent, et scellés avec de larges sceaux en cire vierge, ont été remis au Général en chef, qui les a fait déposer provisoirement dans les archives de la Résidence de France.

XVII

Une audience privée au palais. — Les fêtes du Bain. — Visites et cadeaux. — Sorcier et fanatiques. — Les débuts de la saison des pluies. — Arrivée des troupes de relève. — Rappel du général Duchesne. — En route pour Tamatave. — Débarquement de M. Laroche.

20 novembre 1895. — Un aide de camp de la reine apporte au Général en chef des cartes d'invitation pour la cérémonie du Fandroana ou fête du Bain, qui doit avoir lieu au palais le 22 novembre. Cette fête inaugure la nouvelle année malgache et coïncide avec l'anniversaire de la naissance de la reine.

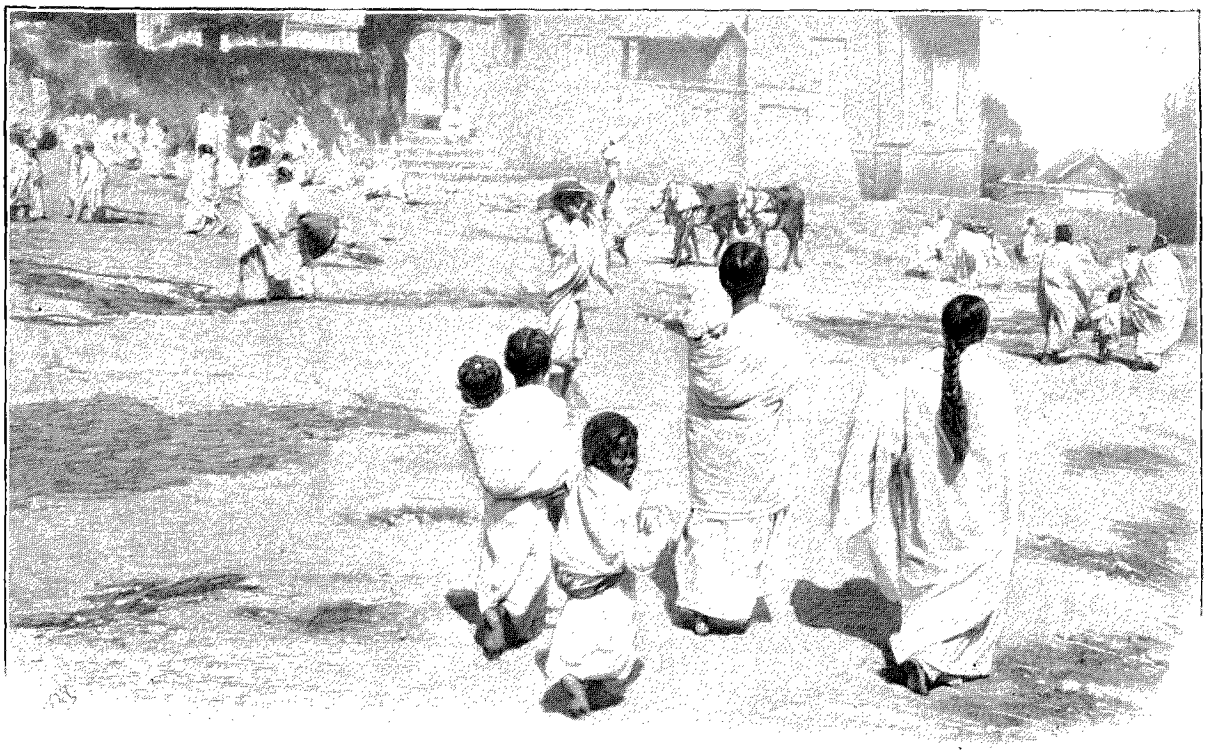
Les cartes d'invitation, imprimées sur bristol crème timbré de la couronne royale, sont ainsi libellées :

Cérémonie du Fandroana en souvenir de la naissance de Ranavalomanjaka III
Reine de Madagascar, etc., etc., 22 *novembre* 1895.

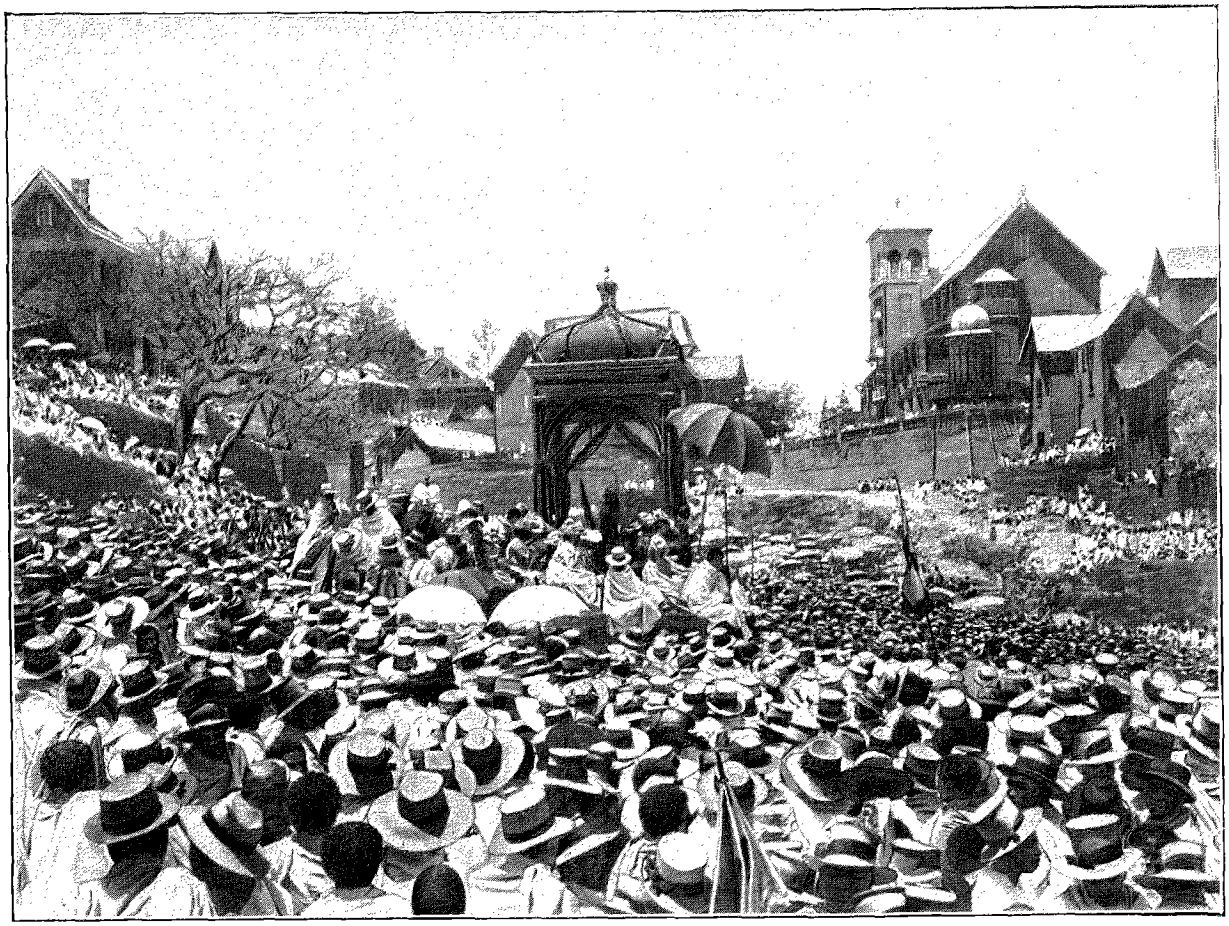
Le 22 *novembre, le vendredi, à* 7 *heures du soir, on célébrera la fête au palais de Manjakamiadana.*

Carte d'entrée pour M.

A l'occasion du Fandroana, le Général en chef vient de rendre à la reine sa garde d'honneur. Depuis notre entrée à Tananarive, Ranavalo était gardée dans son palais par une compagnie d'infanterie de marine qui logeait à proximité. A partir d'aujourd'hui, le service du palais sera fait par 300 soldats hovas auxquels le



UNE FAMILLE HOVA. — DESSIN D'OULEVAY.



LE KABAR DE LA REINE (PAGE 146). — DESSIN DE PROFIT.

général Duchesne a fait rendre leurs fusils, sans les cartouches, bien entendu. La reine n'a pas fait grands frais pour leur uniforme : elle leur a donné une longue chemise de calicot blanc, serrée autour des reins par le ceinturon du sabre-baïonnette, et un vieux shako de facteur dont on a trouvé un gros approvisionnement au palais de l'ex-premier ministre. Ainsi accoutrés, ils sont grotesques. J'aime bien mieux l'uniforme de la police indigène qui vient d'être créée par le chef d'escadron de gendarmerie Gandelette : casque blanc du modèle de nos troupes, pantalon blanc et blouse de même couleur à parements rouges. Les agents de police sont armés du sabre-baïonnette, mais n'ont pas de fusil. On les rencontre partout, se promenant deux par deux dans les rues avec un air grave qui en impose aux indigènes.

21 novembre. — Nous accompagnons ce matin le Général en chef qui va au palais présenter ses compliments à la reine, à l'occasion de la nouvelle année malgache. Départ à 9 heures en filanzane; le Général en chef, qui porte tous ses ordres, est salué respectueusement par la population indigène. Nous suivons en grande tenue de flanelle bleue; nos vareuses, qui ont fait 600 kilomètres dans la poussière du Boéni, et qui bien souvent ont pris des bains forcés dans les arroyos ou dans les rivières, ont passé successivement par des nuances peu réglementaires : les unes sont devenues grises, d'autres noires; quelques-unes ont pris une teinte violette tout à fait extraordinaire. Et les gants! Nous avons acheté chez les marchands malgaches, moyennant soixante centimes la paire, des moufles de fil blanc larges comme des chaussettes.

Une rangée de soldats hovas, placés devant la porte du Palais d'Argent, où doit avoir lieu l'audience, présentent tant bien que mal les armes sur le passage du Général. Ils sont commandés d'une voix brève et rauque par un officier de la cour, revêtu d'un uniforme anglais, chaussé de grandes bottes molles en cuir jaune qui montent jusqu'au-dessus des genoux.

Le Palais d'Argent est une grande case en bois toute noircie par le temps, occupée tout entière par une immense salle dans laquelle la reine nous attend.

Ranavalo, assise dans un fauteuil en velours rouge placé sur une estrade, a revêtu la fameuse robe rouge brodée d'or des grands kabars; elle est coiffée d'une sorte de diadème surmonté de plumes d'autruche blanches, et est gantée de blanc. En sautoir, le grand cordon de la Légion d'honneur.

Le premier ministre Rainisimbazafy est debout au pied de l'estrade, assisté du premier interprète de la cour,

Paul Ratsimahaba, en habit noir très correct. Ce Paul a séjourné deux ou trois années en France, où il a suivi les cours de Saint-Maixent; il a fait un stage dans un de nos régiments d'infanterie; il passe pour avoir les faveurs de la reine.

L'audience est privée; à part une vingtaine d'officiers qui composent la suite du Général en chef, la reine n'a admis que sa propre famille : sa tante, très grosse et très laide personne qui accuse quarante ans bien sonnés, une petite nièce assez jolie et une douzaine de parentes et de dames d'honneur rangées en brochette sur un grand canapé et sur des chaises disposées à gauche du trône. La partie masculine, debout à droite de l'estrade, comprend le premier ministre, énorme, sanglé à en perdre la respiration dans une redingote noire, les deux oncles de la reine, deux vieux au teint très foncé, aux pommettes saillantes et au regard faux.

Devant le trône, des fauteuils ont été placés pour le général Duchesne et les généraux de Torcy et Voyron; nous nous asseyons derrière eux sur des chaises en bois doré qui viennent du palais de l'ex-premier ministre; elles ont été envoyées à la reine le matin même.

Pendant que le Général en chef offre à Sa Majesté Ranavalo ses souhaits de prospérité pour elle et pour son pays dans un discours que traduit au fur et à mesure, à haute voix et mot à mot, l'interprète de la Résidence debout en grand uniforme à côté du Général, j'examine la salle extrêmement spacieuse et à plafond très haut où nous sommes reçus. Les murs sont ornés de grandes glaces avec de larges bordures dorées. Au-dessus des deux portes à double battant, des tableaux superbement encadrés : celui qui me fait face représente deux femmes peintes jusqu'à mi-corps dans un paysage extraordinaire, entre deux petits arbres semblables à des sapins de Norvège droits et raides comme des cierges. Pour composer ce chef-d'œuvre, le peintre a employé les couleurs les plus violentes de sa palette : des jaunes aveuglants, des verts et des rouges invraisemblables. A droite du trône, sur le mur, je découvre la fameuse scène de bataille dont on m'a tant parlé : des zouaves peints à la façon des images d'Épinal montent baïonnette en avant à l'assaut de retranchements surmontés d'une tour.

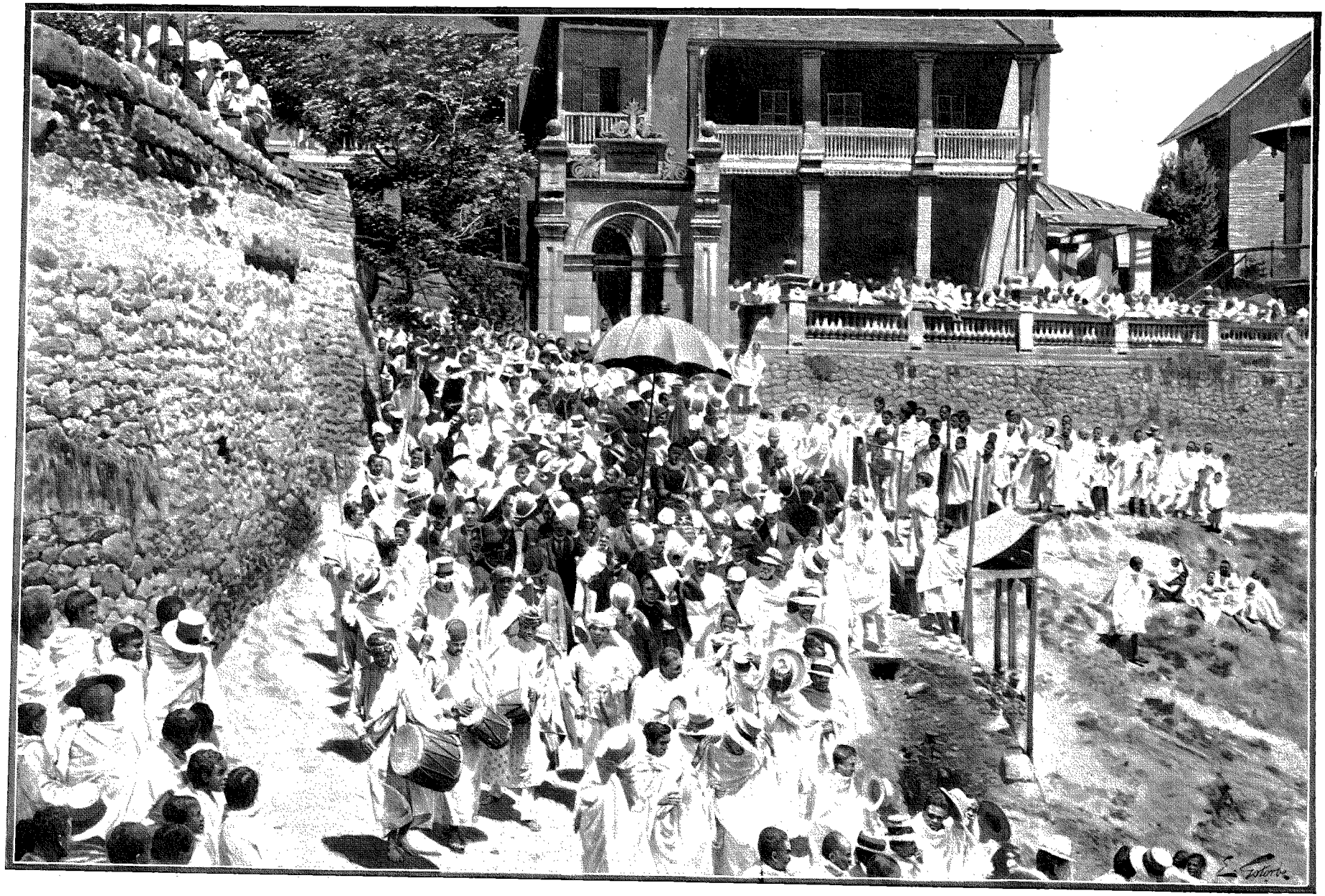
Cette reine à la peau noire, au costume européen, produit sur ce fond de peinture bizarre le plus singulier effet. Ajoutez à cela les nègres en habit et en redingote, les négresses de la cour revêtues de toilettes européennes aux couleurs vives et prétentieuses, les chapeaux à plumes, les éventails agités avec des gestes maniérés, et vous comprendrez le fou rire qui nous saisissait à la gorge et que nous avions grand'peine à réprimer.

22 novembre. — A 5 heures et demie du matin, je suis réveillé en sursaut par des pétards et des coups de canon partant de tous côtés : les Malgaches annoncent ainsi le commencement de la fête. Le Général en chef leur a fait délivrer pour la circonstance un assez grand nombre de charges de poudre; les salves dureront jusqu'à ce qu'ils aient tout épuisé.

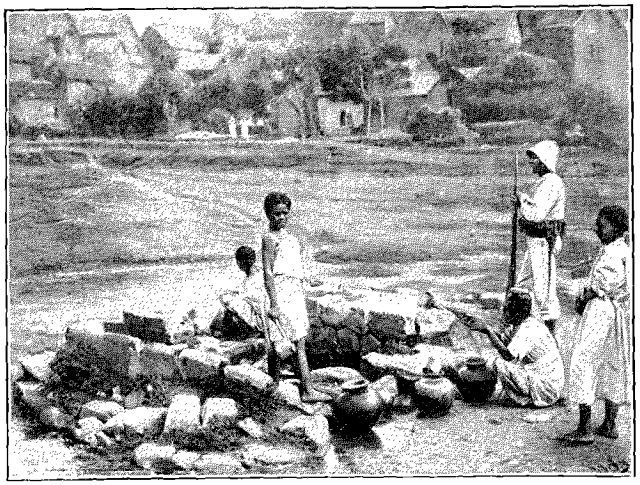
Depuis hier soir, de grands troupeaux de bœufs appartenant à la reine sont parqués sur la place d'An-



LA TANTE DE LA REINE. — DESSIN DE J. LAVÉE.



CORTÈGE DE LA REINE SE RENDANT AU KABAR (PAGE 146). — DESSIN DE GOTORBE



UN PUITS GARDÉ (PAGE 155). — DESSIN D'OULEVAY.

dohalo. Pendant toute la journée, ces animaux seront lancés un à un par les rues, en liberté; la population les excitera de la voix et du bâton; les bourjanes chercheront à les capturer à la course; il y aura rixes, disputes, et les gens de police devront se multiplier pour mettre tout le monde d'accord.

Les bœufs ainsi lâchés par la ville sont des cadeaux que la reine fait au peuple à l'occasion du Fandroana; le passant qui réussit à les saisir et à s'en emparer les garde en toute propriété; mais cette capture n'est pas facile : le bœuf, excité par les coups qu'on lui distribue de tous côtés et par les vociférations des gens qui le poursuivent, devient quelquefois furieux et charge ses agresseurs : alors c'est un sauve-qui-peut général. Les gens paisibles évitent de sortir à certaines heures de la journée pendant les fêtes du Fandroana, et le Général en chef a sagement agi en consignant ces jours-là les troupes dans leurs casernes.

Nous dînons de bonne heure pour pouvoir assister à la fête du Bain au palais. La cérémonie commence à 7 heures, et dès 6 heures trois quarts nous sommes réunis au pied de l'escalier d'honneur de Manjakamiadana, où un grand nombre d'officiers et de fonctionnaires attendent l'arrivée du Général en chef pour lui faire cortège. Passent quelques membres de la colonie anglaise et norvégienne, les uns en habit, les autres en frac noir et gilet blanc, presque tous coiffés de petites casquettes de voyage.

Les dames d'honneur de la reine, qui arrivent en filanzane, mettent pied à terre avant de monter l'escalier : personne ne pénètre en chaise à porteurs dans la grande cour du palais, par respect pour Sa Majesté. Ces dames sont en grande toilette européenne avec corsage montant, mais sans chapeau : elles ont jeté par-dessus leur robe le lamba national, grande pièce d'étoffe de soie de forme rectangulaire, brodée de larges raies teintes de couleurs brillantes. Voilà les fonctionnaires et les invités indigènes également drapés dans le lamba : c'est le costume de cour.

Arrive alors une musique hova, puis deux, puis trois, formant chacune un groupe de 20 à 30 exécutants qui viennent se masser près de nous entre les deux rangées de soldats de la garde royale, échelonnés de chaque côté de l'avenue conduisant au palais. Tous les artistes portent de petites vestes de calicot blanc et une culotte de même étoffe : on dirait un rassemblement de marmitons.

Le Général en chef paraît à 7 heures 10 minutes. Immédiatement les trois musiques, qui le guettaient, se mettent à jouer à la fois, pendant que les deux lignes de soldats présentent les armes. Chaque musicien attaque l'air qui lui plaît sans se préoccuper de son voisin : notre cortège se forme et se met en route au milieu d'une cacophonie épouvantable.

Dans la grande cour se presse une foule énorme de populaire, au milieu de laquelle un étroit passage a été ménagé pour nous permettre d'avancer jusqu'à la varangue du palais. Il fait nuit noire; à l'entrée de la cour, deux grands lampadaires munis chacun d'une vingtaine de bougies éclairent le chemin. De distance en distance, dans la foule, une lanterne portée par un esclave nous permet de nous orienter et de suivre l'officier de service qui guide le Général en chef.



DISPUTE POUR LA CAPTURE D'UN BŒUF. — DESSIN D'OULEVAY.

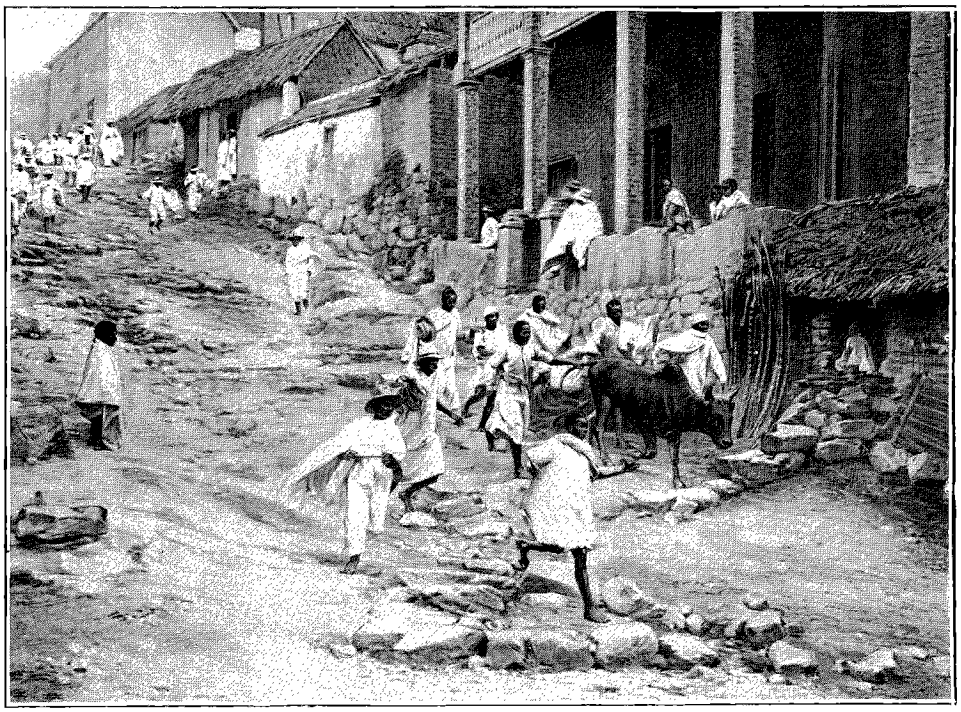
La varangue du palais est encombrée de nombreux fonctionnaires qui vont et viennent affairés; deux soldats armés de sagaies d'argent gardent la porte à double battant par laquelle on pénètre dans la salle où doit avoir lieu la cérémonie. Cette salle est immense; elle occupe toute la surface du palais. Au centre, une énorme colonne en bois soutient tout l'édifice. Autour de cette colonne, des tables recouvertes de tapis, sur lesquelles des serviteurs de la cour ont disposé toutes sortes d'objets précieux, entre autres de très grands vases en argent massif exécutés par des artistes malgaches sur des modèles européens.

Les murs de la salle sont recouverts d'un papier à fond blanc et à grands dessins dorés du plus désastreux effet. Aux fenêtres, des rideaux de peluche rouge

drapés à l'européenne avec assez peu de goût. Dans un des coins opposé à la porte d'entrée s'élève une estrade de plusieurs marches garnie d'un tapis et surmontée d'un dais en velours rouge orné de franges d'or. Sous ce dais, un grand fauteuil en bois doré. A droite de l'estrade, dans un des angles de la salle, des draperies rouges limitent une sorte de compartiment qu'elles masquent à tous les yeux : ce compartiment est éclairé par deux appliques garnies de bougies; il contient une baignoire dans laquelle la reine se plongera tout à l'heure. La souveraine attend en ce moment, cachée derrière les draperies.

A gauche de l'estrade, un vaste espace a été limité par une série de cordes dont les extrémités sont tenues par des officiers de la garde royale en brillants uniformes anglais : haut casque blanc, tunique ornée de parements rouges et de galons d'or, pantalon de drap sombre. Une partie du compartiment limité par les cordes est occupée par les familles des fonctionnaires de la cour; dans l'autre partie, des groupes de trois pierres formant foyers : c'est sur ces pierres qu'on posera tout à l'heure les marmites destinées à cuire le riz et la viande pour le repas de la nouvelle année.

Le Général en chef, le général de Torcy et le général Voyron prennent place sur des fauteuils en face du trône; nous, nous sommes assis derrière eux sur des chaises disposées en rangées parallèles : c'est une innovation tout à fait révolutionnaire que ces fauteuils et ces chaises. Jusqu'à ce jour, nul n'avait le droit de s'asseoir devant la reine. L'année dernière, au Fandroana qui a précédé celui-ci, tout le monde était debout; seul le résident de France avait obtenu, depuis quelques années, le privilège inouï d'avoir un siège bas, et il lui avait fallu batailler pendant longtemps pour arriver à ce résultat. Aujourd'hui tous les assistants de marque sont assis : les parentes de la reine sur un vieux canapé rouge, au pied du trône; ses deux oncles, dont l'un est revêtu d'une longue robe en satin vert tendre, sur des chaises adossées à la muraille, à gauche de l'estrade. Les dames d'honneur, les femmes des fonctionnaires du palais, et jusqu'au chapelain de la reine, un vieux Malgache protestant qui se prépare à faire entendre la maîtrise du temple royal, ont leur chaise ou leur tabouret.



POURSUITE DES BŒUFS LE JOUR DU FANDROANA. — DESSIN D'OULEVAY.

En attendant l'apparition de Sa Majesté, les musiques font assaut d'harmonie, alternant avec des chœurs de femmes indigènes placées dans la cour. Rainisimbazafy, le premier ministre, rouge, suant, soufflant, s'agite comme la mouche du coche, suivi respectueusement dans toutes ses allées et venues par Raniamanpandry, le ministre de l'intérieur. Rainisimbazafy, sanglé dans un uniforme gris-souris brodé d'or sur toutes les coutures, ne me paraît guère distingué, avec son gros ventre surplombant le ceinturon et son crâne en pain de sucre, poli comme du vieil ivoire. Je préfère de beaucoup le ministre de l'intérieur, dont la longue face pâle encadrée de favoris noirs, les yeux intelligents, contrastent avec ceux de son chef.

Mais soudain les draperies du petit réduit qui avoisine le trône s'agitent et s'entr'ouvrent : le premier ministre s'élance jusqu'au pied de l'estrade et crie à haute voix : « Voici la reine de Madagascar! » Les musiques entonnent toutes ensemble l'air national malgache, les officiers hovas de garde aux barrières saluent à l'européenne, la main droite au casque, et Ranavalo paraît, enveloppée de la tête aux pieds dans un grand lamba en soie rouge vif. Elle gravit majestueusement les marches de son trône, et, après qu'elle s'est assise, le défilé des esclaves chargés des détails de la cérémonie commence. Les uns portent sur leur tête de grandes jarres pleines d'eau; d'autres des paquets de bois sec, des paniers de riz, des marmites à couvercle contenant des conserves de



L'AUTEUR. — DESSIN DE RONJAT.

viande de bœuf provenant d'animaux tués l'année précédente, au moment du dernier Fandroana. Une vieille femme tient une immense corne de buffle remplie de miel.

Tous ces gens, revêtus de grandes chemises roses d'une propreté irréprochable, s'installent dans l'espace qu'on leur a réservé et s'accroupissent en cercle autour des pierres préparées pour servir de foyer. Bientôt le feu pétille sous les marmites, un feu de bois très sec qui ne laisse échapper aucune fumée.

L'eau ne tarde pas à bouillir dans l'un des vases; un esclave au torse d'athlète l'emporte derrière les draperies du petit réduit pour préparer le bain de la reine. Celle-ci vient de disparaître derrière les rideaux, qui sont soigneusement refermés sur elle; le premier ministre se promène de long en large devant la draperie, sans doute pour empêcher une main indiscrète de la soulever.

Une demi-heure se passe; le bain de la reine est décidément trop long : dans l'assistance, chacun fait la conversation avec son voisin, comme à l'entr'acte, au théâtre. Enfin Ranavalo reparaît; elle a revêtu la fameuse robe rouge et ceint le diadème royal. La musique joue l'hymne hova, pendant que des coups de canon tirés à intervalles égaux dans la cour du palais annoncent à tous les habitants de Tananarive la fin du bain de la reine.

Sa Majesté tient à la main une sorte d'aiguière supportée par un long manche et contenant de l'eau de sa baignoire fortement parfumée à l'eau de Cologne; elle en asperge tous les assistants en passant devant les fauteuils; elle s'arrête un moment devant le Général en chef, qu'elle arrose libéralement sans pouvoir retenir un sourire.

Après qu'elle s'est replacée sur son trône, les hauts fonctionnaires de la cour et les chefs de castes, successivement, par ordre de préséance, défilent devant elle, en débitant à haute voix les compliments et les souhaits d'usage. C'est d'abord le premier ministre, Rainisimbazafy; le pauvre homme a dû apprendre par cœur un très beau compliment; mais la mémoire lui fait défaut; il s'arrête à chaque phrase, et son aide de camp, qu'il a placé derrière lui, est obligé de lui souffler les mots les uns après les autres. Le chef de la caste noire ne peut s'avancer jusqu'au trône; il reste à mi-route, débitant son discours de fort loin pour bien montrer son infériorité par rapport aux autres dignitaires hovas. Chaque orateur dépose, après avoir parlé, une offrande dans la main d'une parente de la reine, qui se tient accroupie au pied du trône; cette offrande annuelle n'est jamais bien considérable : une piastre, deux piastres au plus.

Aussitôt le défilé terminé, Ranavalo prononce quelques paroles d'une voix lente, en traînant la dernière syllabe de ses phrases : elle annonce l'année nouvelle, souhaite des jours de prospérité à ses sujets et leur recommande de respecter la France, « cette grande nation qui aime le peuple malgache et dont la protection rendra la patrie prospère ».

30 novembre. — Le jour du Fandroana, au moment même où la reine et le premier ministre hova accablaient de leurs protestations d'amitié les représentants de la France, des paysans ligués contre les étrangers assassinaient, à 40 kilomètres au plus de la capitale, un missionnaire anglais, sa femme et sa fille, et, sous la conduite d'un sorcier qui prétendait rétablir le culte des anciennes idoles, se répandaient partout dans la campagne, prêchant la guerre sainte, incendiant et pillant les villages qui leur résistaient. La reine, conseillée par le Général en chef, avait envoyé une troupe de soldats indigènes, sous la conduite d'un officier du palais, pour rétablir l'ordre et arrêter les principaux meneurs; l'envoyé royal et ses soldats ont été massacrés par les rebelles, déjà au nombre de deux ou trois mille. Ranavalo a lancé aussitôt une proclamation qu'on affiche sur tous les murs de la ville : les insurgés sont déclarés traîtres à la patrie; la reine conjure les bons citoyens de s'opposer par tous les moyens en leur pouvoir au développement de l'insurrection; elle cite les noms des principaux meneurs, dont elle annonce la dégradation et dont elle met la tête à prix.

Non contente de ce manifeste, Ranavalo a désigné deux de ses officiers pour accompagner et guider les compagnies de tirailleurs haoussas et sakalaves que le Général en chef a envoyées, dès les premières nouvelles, sur le théâtre de l'insurrection.

Le sorcier qui dirige les rebelles les a complètement fanatisés. Il a réussi à leur persuader que ses idoles les ont rendus invulnérables; ces fous furieux s'avancent jusque sur nos baïonnettes, tendant leurs lambas pour recevoir les projectiles, convaincus que les balles seront arrêtées par leurs vêtements. Le jour où ils ont pris le contact de nos soldats, ils sont revenus sept fois à la charge. Depuis, les nombreux cadavres qu'ils ont laissés dans les rizières ont refroidi leur ardeur.

Tandis qu'on se bat à quelques kilomètres de la capitale, les hauts dignitaires de la cour hova continuent à nous accabler, à l'occasion du jour de l'an, de leurs visites et de leurs cadeaux. Les fonctionnaires de tout rang envoient des quartiers de viande, des dindons, des bœufs, des œufs, du riz, etc., etc. Il faut rendre en pourboire

aux porteurs beaucoup plus que la valeur de ce qu'on reçoit en nature ; et toutes ces politesses finiraient, si l'on n'y prenait garde, par mettre notre bourse à sec. Tous les soirs, la musique de la reine vient donner une aubade dans la cour de la résidence. Invariablement le concert commence par *la Marseillaise*, qui est écorchée de main de maître. Chaque instrumentiste veut à toute force se faire entendre ; c'est à qui soufflera le plus fort et couvrira le bruit des instruments voisins.



L'ARRIVÉE DE M. LABOCHE : PRÉSENTATION DES PÈRES JÉSUITES.



DÉBARQUEMENT DE M. LABOCHE : PRÉSENTATION DU GOUVERNEUR HOVA (PAGE 156). — DESSIN DE PROFIT.

Les visites se succèdent tout le long du jour : chaque dignitaire avec sa famille au grand complet : la femme, les filles, les petits enfants, tout le monde veut être reçu. On fait queue dans l'antichambre du général Duchesne et jusque dans la cour d'honneur. Il a fallu recevoir les déléguées de la société de tempérance, une vingtaine de femmes en lambas d'un blanc immaculé. Leur présidente a prononcé un discours en malgache que l'interprète a déclaré fort bien tourné. Il est même venu une députation de Sakalaves, qui ont fait sensation dans la capitale, avec leurs sagaies et leurs cheveux tressés en cordelettes : mon boy malgache prétend qu'ils ont été envoyés par leurs villages pour savoir si ce qu'on leur a dit est réel et si les Français occupent bien Tananarive. Arrivés le matin, après avoir fait en trois jours 150 ou 200 kilomètres, ils sont repartis le soir même pour leur pays.

15 décembre. — La saison des pluies s'annonce. Chaque soir, depuis une semaine, nous essuyons un orage épouvantable avec de fulgurants éclairs et des coups de tonnerre qui éclatent comme un pétard de dynamite. La pluie tombe en douche et, en un clin d'œil, la petite rue qui longe ma maison se transforme en un torrent qu'il est impossible de traverser sans se mouiller jusqu'à mi-jambes. Ce torrent entraîne dans ses eaux boueuses toutes sortes d'immondices. Quand on songe que les sources où les bourjanes vont puiser sont toutes situées au bord des chemins creux, et que tous ces détritus passent au-dessus d'elles et s'y mêlent, on se demande combien de milliers de microbes innommables les habitants de Tananarive boivent à chaque repas. En fait, les bas quartiers de la ville fournissent toujours, en cette saison, de nombreux cas de fièvre typhoïde. L'autorité militaire a bien fait de réserver pour la garnison les meilleurs puits de la ville, de placer auprès d'eux des sentinelles permanentes, et de prescrire, pour plus de précaution, qu'on fasse bouillir l'eau destinée aux troupes.

20 décembre. — Les contingents d'infanterie de marine venus de France pour combler les vides laissés par la maladie dans le Corps d'occupation, et partis il y a un mois de Tamatave par la route que les bourjanes mettent sept jours en moyenne à franchir, sont arrivés à Tananarive. Ils ont laissé 90 hommes environ, sur 300, dans les ambulances échelonnées le long du parcours. Beaucoup de ceux que j'ai vus entrer dans la capitale ont des accès de fièvre. Cependant le commandement leur avait donné, au départ de Tamatave, un couli par homme pour porter le sac, plus vingt filanzanes avec leurs porteurs, qui devaient charger les soldats les plus fatigués. Cet exemple paraîtra-t-il convaincant aux tacticiens d'occasion qui récemment encore, dans les journaux politiques français, demandaient pourquoi le Général en chef n'avait pas conduit ses troupes par la route de Tamatave?

Le dernier courrier de France apporte, en même temps que les lettres de rappel du général Duchesne, la

nouvelle de la nomination du résident général de Madagascar, M. Laroche. Ce dernier doit arriver incessamment. La période de guerre semble terminée; l'organisation politique du pays va commencer, et le Général en chef se hâte d'expédier vers la côte le reliquat des officiers et des troupes qui ne sont pas compris dans les cadres du Corps d'occupation. J'ai reçu l'ordre de rentrer en France par la voie de Tamatave et la permission de partir avant que les pluies diluviennes, qui ne vont pas tarder à tomber sans interruption pendant trois mois, aient transformé les ruisseaux en fleuves et les chemins en torrents.

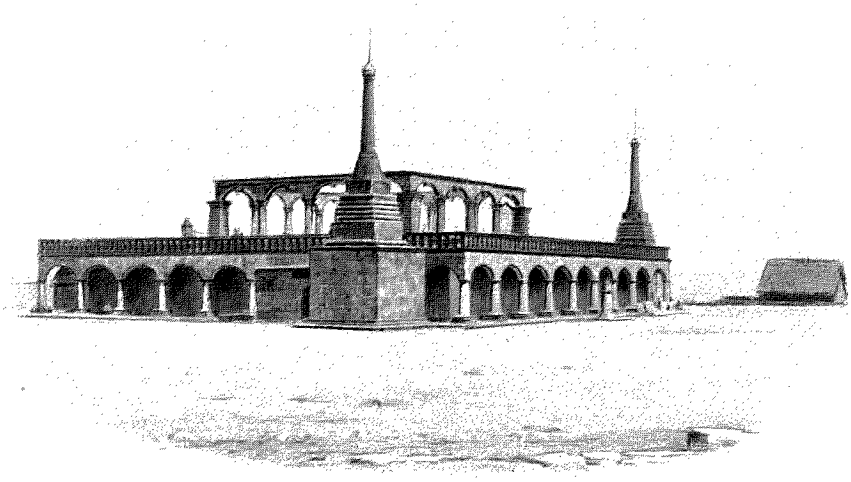
La route de Tananarive à Tamatave a été si souvent décrite qu'il est inutile de raconter à nouveau l'odyssée de cette descente fantastique à dos de bourjanes, à travers les fondrières, les marais, les forêts vierges et les torrents. En six jours, sept jours au plus, les 290 kilomètres qui séparent la capitale du port d'embarquement sont franchis par les porteurs trottant, riant, jacassant tout le long du parcours sans paraître le moins du monde fatigués par leur lourd fardeau. On s'arrête une heure dans le milieu du jour pour déjeuner et souffler un peu, et l'on repart allègrement pour aller coucher le soir dans quelque pauvre village où, moyennant cinquante centimes, les indigènes sont enchantés d'abandonner pour la nuit leur case aux voyageurs. Mais quels chemins! les mulets eux-mêmes ne peuvent y passer. Pendant notre deuxième jour de route, nous avons rencontré un convoi de Sénégalais en détresse sur les pentes d'une descente presque à pic. Chose à peine croyable, les noirs ont été obligés, en certains endroits, de porter leurs animaux pour les faire arriver jusque-là. Les mulets devaient descendre jusqu'à Beforona ; il a fallu y renoncer et les laisser là où ils étaient, dans un poste intermédiaire : les malheureuses bêtes ne pouvaient plus ni avancer ni retourner sur leurs pas; elles seraient mortes à la peine.

Le jour de notre arrivée à Tamatave, le 6 janvier, la charmante petite ville qui me donne déjà un avant-goût de France, est sens dessus dessous; les rues sont sillonnées par des officiers en uniforme, par des fonctionnaires affairés, par des soldats en armes. L'arrivée du nouveau résident général est annoncée pour le lendemain, et Tamatave se prépare à le bien recevoir.

Dès 6 heures du matin, les Betsimisaraka, les créoles de la Réunion et de Maurice, qui forment la population indigène de Tamatave, encombrent l'avenue n° 1, l'artère principale de la ville. Les troupes sous les armes font la haie de la Résidence à la plage. L'amiral Bienaimé, les notables, les officiers, les Pères jésuites, le gouverneur hova en habit noir portant au cou la croix de Radama, se réunissent devant le débarcadère. Vers 8 heures, le canot amenant M. Laroche accoste au bruit du canon et au son de *la Marseillaise* jouée par la musique des Pères. Les troupes présentent les armes, et l'amiral, en tenue blanche, nomme successivement officiers et notables au nouveau Résident général, qui a un mot aimable pour tous.

Puissent ceux qui arrivent trouver la grande île malgache plus clémente et plus hospitalière! Puissent-ils ne pas connaître les angoisses et les tristesses qui s'effacent de mon souvenir comme un mauvais rêve, au fur et à mesure que je me rapproche du cher pays de France que tant d'autres ne reverront plus!

Édouard Hocquard.



TOMBEAU DE RAINILAIARIVONY À TANANARIVE. — DESSIN DE BARCLAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LARNAKA VU DE LA MER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

LARNAKA, FAMAGOUSTE,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

I

Arrivée à Larnaka. — Aspect général. — La Marine ou la Scala. — Sur le quai. — Première promenade dans la ville. — La loterie. — Costumes. — Au bazar. — Pauvres douteux. — *De Mas Latrie Street*. — Rencontre. — Oratoire de Haghia Phanéroméni. — Croyances. — L'église de Saint-Lazare. — Les quartiers de la ville.



UNE CENTENAIRE (PAGE 162). — DESSIN D'OULEVAY.

Le matin du vingt-troisième jour de notre départ de Marseille, 14 novembre 1892, — c'est à peu près la moitié autant qu'il en faut aujourd'hui pour faire le tour du monde, — le *Djemnah*, des Messageries Maritimes, capitaine Augé, un des grands et superbes vapeurs qui ont sillonné jadis les mers de Chine, était ancré devant Larnaka, port de l'île de Chypre. Le temps nous avait heureusement favorisés, compensation pour les uns, pour les autres cadre obligé à la monotonie de la vie du bord, et, ce matin-là, le soleil resplendissait, noyant le paysage dans sa lumière pure d'Orient.

Nous voilà devant une terre basse et une ligne de maisons blanches et jaunes; à droite s'étend un long promontoire gris clair, à peine taché de quelques teintes sombres qui pourraient être une maigre végétation et qui s'avance, formant un golfe profond; à gauche, une pointe plus gaie, touffue, où par-dessus les arbres se balancent les cimes de quelques palmiers; au fond, une ombre bleutée de montagne en pain de sucre et une estompe vague de hauteur lointaine.

La première impression est la tristesse.

Une demi-heure après, nous débarquions facilement — je dis facilement parce que la mer, houleuse en cette saison, est souvent un empêchement pour débarquer dans toutes ces rades ouvertes de Syrie — sur un débarcadère en T à la tête duquel se dresse la silhouette d'une grue. Le mât du pavillon britannique qui s'élève à côté d'un poste de douane est veuf de ses couleurs. En face sont les magasins de la douane, où le préposé en chef ne me tracasse pas trop, malgré la dénonciation, dont je venais d'être l'objet de

1. *Voyage exécuté en* 1892-1894. — *Texte et dessins inédits. Dessins d'après les croquis et photographies de l'auteur.*

la part de mes bateliers, que je cachais un revolver. Ce fut la première note vécue de mon étude sur le caractère des indigènes.

A côté est une construction presque élégante, à faux air de chalet : la poste.

La ville de Larnaka est divisée en deux parties bien distinctes : la Marine ou *la Scala*, où je débarquai, et la ville haute — plus spécialement désignée sous le nom de Larnaka, — séparée de celle-là par un peu plus d'un kilomètre. Elle s'étend à droite de la grande route de Nicosie, capitale de l'île, en diagonale pour rejoindre presque la Scala à l'est. C'est là que je m'installai, dans une masure qui pouvait ressembler à une de nos vieilles fermes du Midi, en face d'une grande construction éclatante de blancheur, la *Métropole* grecque.

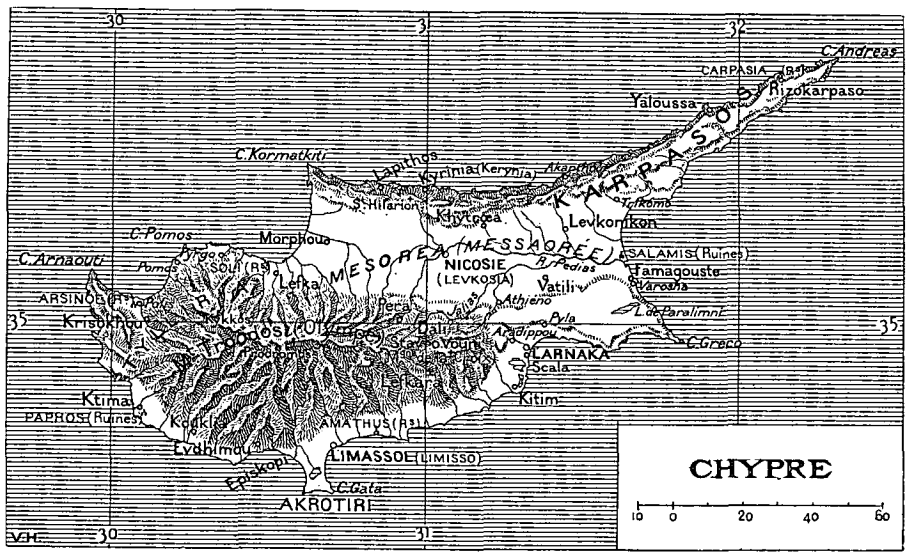
Revenons à notre point de départ, près du débarcadère où, maintenant, roulent de petits wagons chargés que poussent des hommes qui ressemblent fort à des Arabes. En face s'étend, toute droite, une allée courte mais large, bordée des deux côtés d'eucalyptus. A gauche, le quai peu élevé sur une plage pierreuse. Le soleil est assez chaud pour un jour avancé d'automne, et, malgré la onzième heure, l'horizon de la rue est presque désert. Nous passons devant le bureau de l'agence de la compagnie des Messageries Maritimes, dont la porte est encombrée de gens à tarbouches et à chapeaux, qui ont, aussi, l'air d'Arabes; plus loin, quelques échoppes, un tailleur travaillant devant sa porte, et un barbier qui descend sur la chaussée pour me voir de plus près. Les maisons sont dotées de cette partie avancée, balcon couvert des maisons espagnoles, qui est le véritable ouvrage fortifié de la curiosité locale dont les jalousies sont les meurtrières.

Dans la rade, on voit quelques balancelles; sur la plage, des barques tirées sur le sable et des filets en réparation. En face sont des cafés avec quelques personnes assises devant des tables boiteuses, en bois blanc noirci par l'usage, rongé par les liquides répandus. Près de l'une d'elles, un nègre sec, noueux, un sac dans une main, du gibier dans l'autre, fait tirer de petits numéros de papier : c'est la loterie. Avec les orgues de barbarie grinçant l'air national ou l'énervante danse grecque, la loterie est la ressource de nombre d'Orientaux. On joue de tout, suivant la saison, du gibier, du poisson ou des fruits.

A 200 mètres de là, au bord de l'eau, se trouve un ancien fort, élevé par les Turcs en 1625, qui sert aujourd'hui de prison.

Continuant toujours à longer la mer, en suivant la route qui borde la plage sablonneuse ou pierreuse, on arrive à l'extrémité de la ville devant des haies de cactus à figues, après avoir laissé toute une ligne de baraques en pisé aux toits de terre épais, huttes défoncées, abandonnées, rongées par le vent et la mer. A l'horizon, quelque verdure, des têtes de palmiers, donnent la seule note agréable à l'œil, et, jusque-là, la campagne nue, solitaire. D'ici, de l'extrémité de la ville, on ne voit plus rien, ni hommes, ni maisons, ni arbres, seulement la bande claire d'une route s'éloignant à la surface de la plaine.

Pénétrons maintenant à l'intérieur de la ville. Les populations sont des gens en fez rouge, quelquefois entouré à la base d'un mouchoir bleu foncé, rouge ou noir; à vestes colorées ouvertes sur une chemise blanche; à large pantalon à la turque souvent bleu, souvent aussi pendant, au milieu, jusqu'à terre, tandis que des deux côtés il s'arrête aux genoux. Ils portent des escarpins ou des bottes grossières et lourdes. Il y a des Grecs et des Turcs, avec peu de différence dans le costume. Les femmes que je rencontre sont toutes vieilles et d'un air peu avenant. Je dois avouer que la pensée de ce sol où la blonde Vénus a laissé des souvenirs jusqu'aujourd'hui, de ce sol choisi par la mythologie pour y établir le délicieux jardin terrestre de la déesse, avait un peu influencé mes idées, et je le voyais habité par une population, non point parfaite dans son esthétique, mais encore marquée du sceau antique. C'est une première déception que j'éprouve, et qui sera malheureusement suivie d'un grand nombre d'autres. Les déesses présentes qui me croisaient, tandis que mon esprit se laissait emporter vers le mystérieux passé, ont des vêtements sombres pour la plupart, un simple corsage tenant à la jupe; la tête est couverte d'un mouchoir à bords simples, dorés ou argentés, attaché derrière et tombant

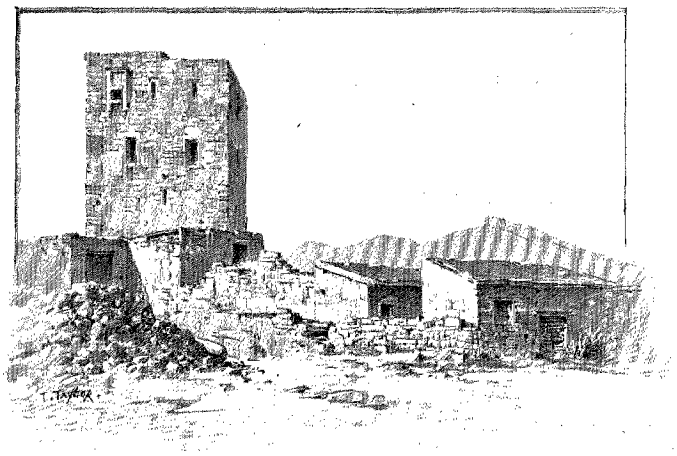


CARTE DE CHYPRE.

sur les cheveux dénoués ou tordus en nattes. Plus loin, des femmes turques qui se couvrent la figure en ramenant les bords de leur jupe, un nègre et un métis qui représentent, là, l'ancien élément esclave, disparu depuis peu de l'île. Enfin des gens des classes plus élevées, négociants en costumes européens, dames ou demoiselles vêtues suivant nos modes plus ou moins anciennes, mélangées, adaptées.

Nous verrons, à Nicosie, le bazar en détail. Il sera certainement plus original.

Dans les rues étroites, boueuses, mal pavées ou point pavées du tout, beaucoup de chiens, comme dans tout l'Orient. Les maisons sont, pour la plupart, bâties en pisé et couvertes d'un toit épais de terre retenu par des plaques minces de gypse, pierre très abondante dans le pays, et qui commence à se revêtir d'une fine végétation de prairie. Devant l'une d'elles, un grand tas de boue occupe toute la largeur de la façade, boue jaune mêlée de paille que l'on dirait arrosée d'urine. C'est le mortier du pays, qui va servir à opérer une réparation à une des maisons voisines.



ANCIENNE TOUR AU VILLAGE DE PYLA (PAGE 165). — DESSIN DE TAYLOR.

Voilà une charrette à bœufs qui passe, puis c'est un train de chameaux qui arrive à vide; une femme, allaitant un bébé, montée gravement sur une mule; un citadin qui rentre chez lui portant à la main un chapelet de poissons; une négresse couverte de blanc — neige et ébène — et une grosse femme turque sur un petit âne qu'un gamin de dix ans tire difficilement par le licol.

Nous arrivons à des terrains vagues, près de la route de Nicosie, bordée de jeunes mélias et d'eucalyptus, qui s'enfonce au loin entre quelques jardins, passant près d'une grande construction, le couvent des Sœurs de Saint-Joseph.

A la bifurcation de la route de Nicosie et d'une autre menant à la haute ville, *Larnaka Road*, il y a deux ou trois mendiants accroupis à terre devant des sébiles en fer-blanc : l'un fume la cigarette et cause gaiement avec son compagnon, à voix haute. Mais, en me voyant arriver, ils se taisent soudain et entonnent ensemble une litanie nasillée. La mendicité est ici une profession lucrative, et beaucoup, avec le pain recueilli dans les tournées du samedi, nourrissent aux villages de beaux troupeaux de porcs.

Nous sommes à Larnaka, qui était, au commencement du siècle, la vraie ville, beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui, la résidence des consuls et de la haute société. L'agglomération de quelques huttes qui était la Scala d'alors, les *Salines* des voyageurs et de l'époque française, et dont la sécurité était très incertaine, à cause des fréquentes incursions des pirates qui infestaient ces parages, est devenue la ville, le centre commercial, administratif et consulaire. Larnaka, malgré ses 7 600 habitants[1], est restée presque déserte, avec des rues mal tirées, peu ou point pavées, malpropres, quelques boutiques, quelques coins un peu mouvementés à certaines heures du jour, et beaucoup de maisons écroulées, abandonnées. Certains quartiers semblent désertés depuis longtemps, tant leurs rues sont solitaires.

Cet emplacement, sur lequel seulement depuis 1571, vers l'époque de l'occupation de l'île par les Turcs, s'élève une ville, était le siège d'une des plus anciennes colonies phéniciennes, *Kition*, fondée quatorze siècles avant J.-C., qui succéda à la ville bâtie par *Kittim*, petit-fils de Japhet, dont le nom s'étendit à l'île entière, la *Chittim* de l'Ancien Testament.

Une rue, cependant, prolongement du boulevard dont la tête est à la Scala, présente un aspect moins désolé, avec quelques maisons à balcon de bonne apparence, quelques magasins, rue qui traverse la ville en biais; c'est aujourd'hui *De Mas Latrie Street*, du nom de notre savant membre de l'Institut, décédé depuis peu, qui a particulièrement étudié les documents se rapportant au règne des princes de Lusignan.

Tandis que nous entrons dans *Terra Santa Street* qui conduit à un couvent de Franciscains italiens, nous sommes arrêtés par un équipage absolument local : un grand diable de paysan, noueux comme son bâton, en bottes et en large pantalon bleu, qui vend une charge de broussailles épineuses sous lesquelles son petit âne disparaît presque entièrement. C'est le bois à brûler du pays, fourni abondamment par les vastes étendues désertes de l'intérieur, dont il est le seul rendement, et qui sert surtout à alimenter les fours circulaires dont chaque maison est pourvue.

Revenons à la Scala. En sortant par la rue qui sépare le quartier turc du quartier grec, et à quelques centaines de mètres de la ville, en pleine campagne nue, se présente, touchant presque la route, un curieux monument mégalithique, un oratoire auquel on a donné, dans le pays, le nom de *Haghia Phanéroméni*, Sainte-Appa-

1. Recensement de 1891. La ville avait de 10 000 à 11 000 habitants vers le milieu de ce siècle.

rition. C'est un grand bloc de pierre calcaire de 8 m. 05 de longueur, de 4 m. 50 de large et de 3 m. 60 de hauteur à la partie la plus élevée. A l'intérieur on voit deux chambres, la première, extérieure, de 2 m. 55 de long, 3 m. 50 de large et 2 m. 54 de hauteur, donnant accès, par une ouverture de 1 m. 27, à la chambre intérieure, plus petite, plus irrégulière, où est placé l'oratoire actuel. Celui-ci est constitué par quelques pierres superposées formant, avec une table de gypse, un petit plateau rectangulaire. Le tout est encrassé d'huile par l'usage; on y voit trois verres ordinaires où des veilleuses européennes brûlent tristement; à côté, un brûle-parfum (*capnostiri*) avec des cendres, des débris de chandelles, une boîte de veilleuses et une boîte d'allumettes. Un morceau de vieille caisse à pétrole sert d'abat-jour.

Là les fanatiques allument des veilleuses, des chandelles, déposent de l'argent que des malins profanes viennent voler de temps en temps, se constituant ainsi de petites rentes.

A l'entrée, il a poussé un maigre tamaris, dont chaque branche est fleurie, à son extrémité, de minuscules bouts de chiffons blancs, bleus ou rouges. Ce sont des ex-voto que les femmes dont le mari est en voyage tirent du bord de leur jupe et attachent là pour hâter le retour de l'absent, ou qui sont offerts à la sainte imaginaire pour obtenir la guérison d'une maladie. Les filles, aussi, qui veulent savoir si elles sont aimées de leur fiancé, viennent allumer, sur l'autel de pierre du sanctuaire, une minuscule chandelle. Si le lendemain la petite flamme jaune n'est pas morte, la belle n'a qu'à se réjouir.... Et toutes les petites veilleuses de pauvres qui ont l'air de brûler bien péniblement sur le peu d'huile grasse et rousse des verres ne semblent vivre que de pitié pour l'espoir de leurs jeunes maîtresses. Alors, apprenant cette croyance, je compris la raison d'être des écrans de fer-blanc, morceaux de vieilles boîtes à pétrole, mis là pour protéger contre les vents coulis le sort attaché à l'amour. Y a-t-il, dans cette idée, quelque chose comme le souvenir du culte fameux de l'île, celui d'Aphrodite?

La sainte est priée aussi bien par les Grecs que par les Turcs. Le lieu est isolé et silencieux. Au bout de la vaste plaine dont l'uniformité est à peine interrompue par quelques fermes (*tchifflîks*) et des arbres égarés, s'élève le pain de sucre de la montagne de la Croix, toute noire, suivie, à droite, par une ligne de collines blanches, crayeuses, sur lesquelles de grands nuages blancs mettent des taches sombres.

En retournant en ville par la route qui nous a amenés devant l'oratoire et qui longe un des anciens marais, aujourd'hui à peu près desséchés, d'où la ville tirait son climat fiévreux, nous arrivons devant une église en forme de croix, éclatante sous le badigeon blanc qui masque son air antique, celle de Saint-Lazare. L'appareil du culte d'une église grecque est trop connu pour que nous nous attardions à sa description. Derrière le *temple* superbement doré, haut et large iconostase qui sépare entièrement la nef de l'autel comme un diaphragme, un petit escalier garanti par un grillage de fer forgé descend en quelques marches vers une voûte cintrée arrivant à peu près jusque sous l'autel. A l'extrémité de cette voûte, et encastré par ses deux extrémités dans les murs mêmes, un sarcophage de pierre porte un couvercle triangulaire de même nature. C'est le tombeau dans lequel la tradition locale fait reposer les cendres de saint Lazare.

Saint-Lazare forme un quartier (*makalla*) populeux de la ville; les autres sont : le quartier franc, *Franko makalla*; celui des Turcs, *Turko makalla*; et enfin le quartier des figuiers de Barbarie, *Papotsika makalla*, devant la bande sablonneuse, le long de la mer, par laquelle nous sommes passés.



PAYSAN VENDANT UNE CHARGE DE BROUSSAILLES (PAGE 159). — DESSIN D'OULEVAY.

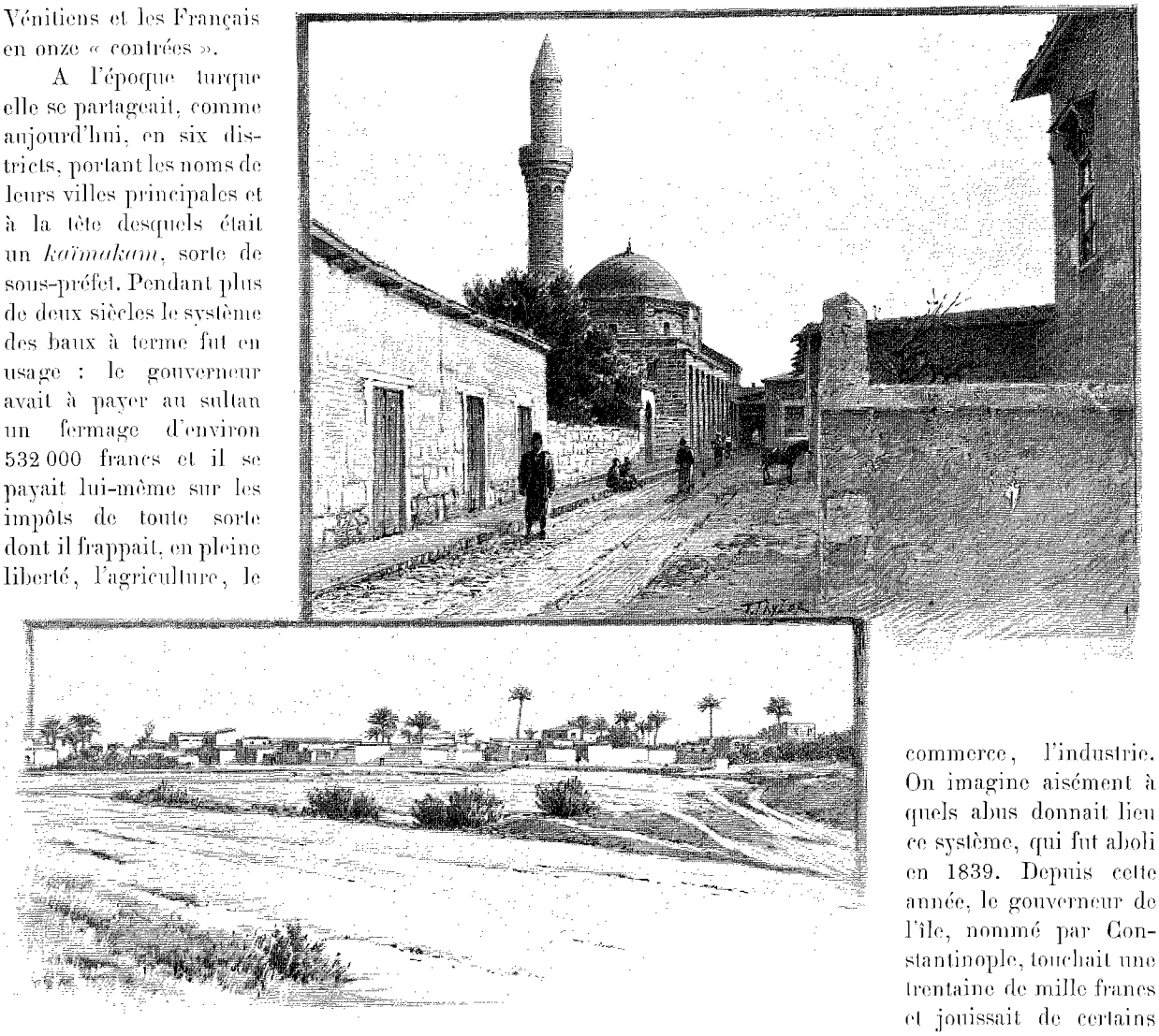
II

Ancienne administration du pays. — Dames turques « fin-de-siècle ». — Un contemporain de Bonaparte. — Dans la mosquée. — Le pays des centenaires. — Les salines de Saint-Ladre. — Le Tekké de la Sultane. — L'exploitation du sel. — Tchiffîk-Pacha.

L'île de Chypre, qui est soumise aux lois anglaises depuis le 4 juin 1878, était divisée sous les

Vénitiens et les Français en onze « contrées ».

A l'époque turque elle se partageait, comme aujourd'hui, en six districts, portant les noms de leurs villes principales et à la tête desquels était un *kaïmakam*, sorte de sous-préfet. Pendant plus de deux siècles le système des baux à terme fut en usage : le gouverneur avait à payer au sultan un fermage d'environ 532 000 francs et il se payait lui-même sur les impôts de toute sorte dont il frappait, en pleine liberté, l'agriculture, le commerce, l'industrie. On imagine aisément à quels abus donnait lieu ce système, qui fut aboli en 1839. Depuis cette année, le gouverneur de l'île, nommé par Constantinople, touchait une trentaine de mille francs et jouissait de certains avantages.



LA SCALA, À LARNAKA (PAGE 158). — DESSIN D'OULEVAY.

Les Anglais ont changé peu de chose à l'administration générale de l'île : tous les rouages secondaires furent d'abord maintenus et les réformes introduites peu à peu d'une manière que j'appellerai « homéopathique ».

Revenons à Larnaka pour aller rendre visite à un vieux bonhomme de nègre qui est en train de courir sur son deuxième siècle. Sur la route nous apercevons, arrivant au grand trot de sa bête, un petit tilbury que conduisent fort crânement deux dames turques, dont l'une est voilée. C'est ainsi que je connus la femme du juge turc; mais je n'ai jamais été, en Orient, aussi étonné.

Arrivons, sans transition, au but de notre course : une petite mosquée cachée dans les jardins. Un petit vieux nous reçoit, point ridé, les lèvres garnies d'un reste de moustache blanche, la barbiche au menton, desséché, mais à l'air encore assez solide, qui sort d'une chambre noire et basse pour venir à notre rencontre. Sa vue doit être devenue mauvaise, car il me regarde avec une étrange fixité, un regard d'aveugle. Très droit, sec, enveloppé d'un vieux pardessus verdâtre qui a dû voir tout un lustre, surmonté à son tour d'une manière de manteau blanc, le chef entouré d'une calotte de coton et d'un vaste turban immaculé, ses jambes noires et nues, sèches comme de vieilles branches, sortant de l'habit pour s'adapter à de grandes vieilles chaussures : voilà l'ancêtre qui se tient immobile et muet devant nous après avoir répondu à notre salut.

Ce petit homme racorni est un contemporain de Napoléon Ier. « Alors, lui dit mon compagnon en arabe, tu as vu Bonaparte?

— Oui, *Bonnaparté*, en Égypte, quand il vint sur son cheval. » Et d'un geste rapide des deux mains il esquisse la forme du tricorne légendaire, pour montrer ce qui l'avait surtout frappé.

« Quel âge avais-tu alors? lui demandai-je, à mon tour.

— Je ne sais pas.

*

— Mais étais-tu un homme ou un enfant? Par exemple — un enfant de dix à douze ans entra en ce moment dans la cour — étais-tu comme cet enfant?

— Plus, je pense: je savais tenir un fusil.

— De quel pays es-tu?

— Du Soudan.

— Et comment te nommes-tu?

— Oh! j'ai beaucoup de noms, fit-il après une pause, comme s'il avait cherché à se rappeler.

— Dis-moi ceux que tu avais au Soudan.

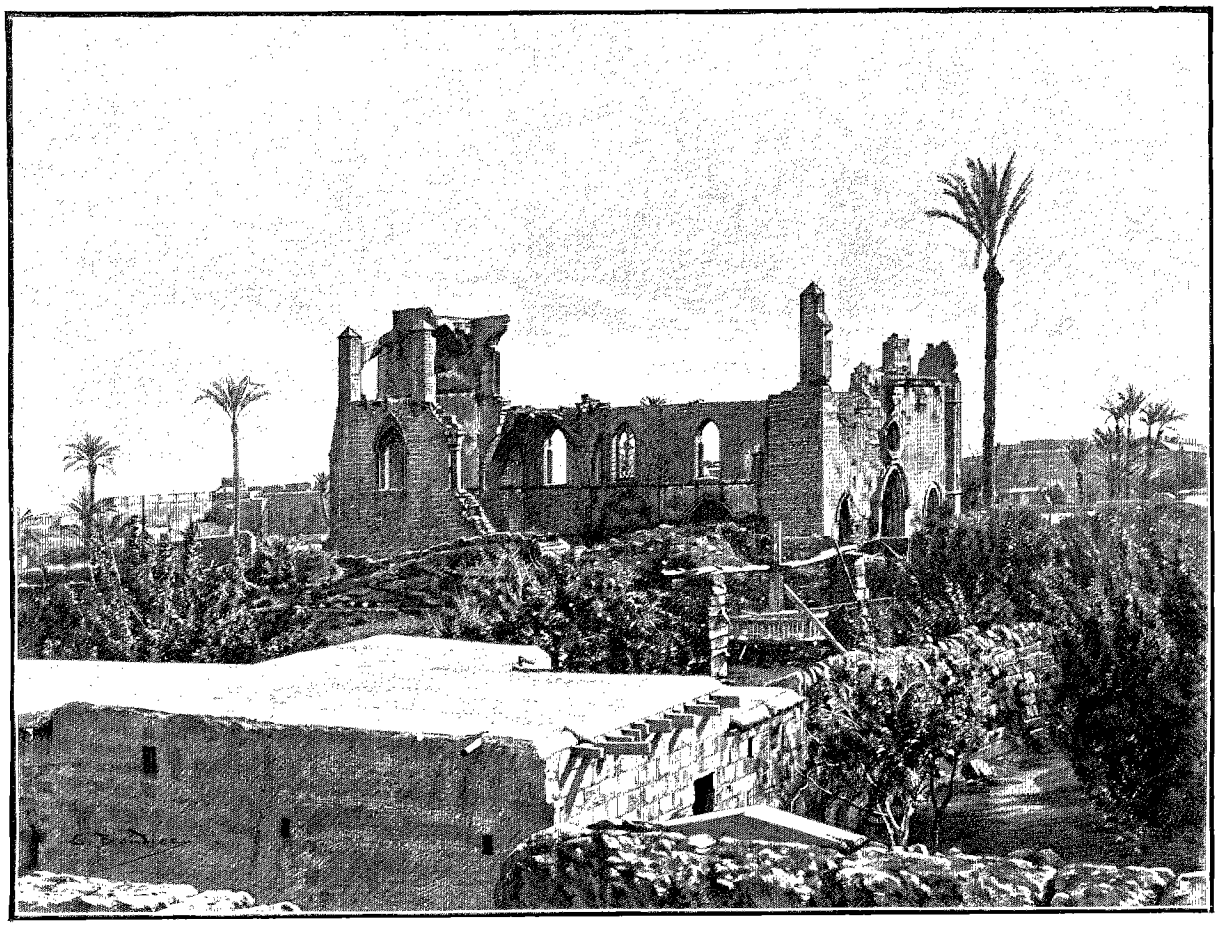
— Omar ben Mohammed. »

En sortant, je trouve le *hoja* causant avec mon cicerone. « Le père de mon grand-père, nous dit-il, qui est là — et du doigt il désignait un morceau de pierre plate jaunie, usée, qui sortait de terre dans un coin du cimetière, — l'a connu; il va à Larnaka mieux que moi (c'est une distance, aller et retour, de 5 kilomètres environ) et il est gardien de la mosquée depuis pas loin d'un siècle, quoiqu'il prétende n'y être que depuis soixante-dix ans.

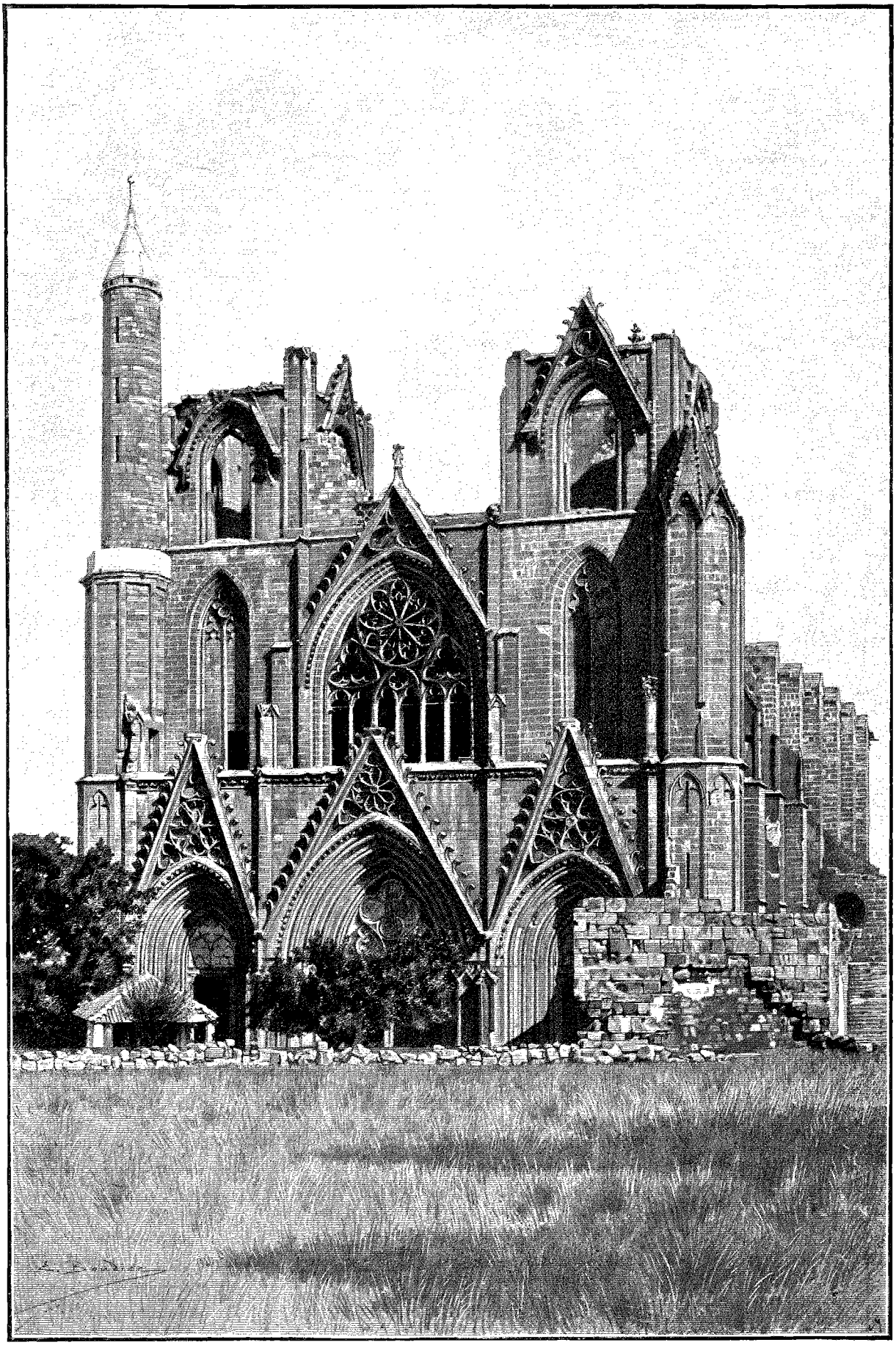
Chypre est, vraiment, le pays des centenaires. Un recensement fait en 1891 n'en donne pas moins de 145, dont 13 de 120 ans et au delà, soit 1 pour 2 000 habitants. Après cela je ne jurerais pas que ces braves vieillards ne se soient pas moqués un peu des recenseurs officiels. Cependant on m'a garanti l'âge de la vieille femme qu'un amateur a photographiée et dont il a bien voulu me communiquer une épreuve.

..... Décidément la saison n'est pas favorable aux voyageurs, et depuis près d'un mois la pluie et le vent se disputent la prédominance. Profitons d'une éclaircie, une déchirure de la voûte nuageuse, pour aller rendre visite aux salines, non loin de la ville.

Les salines, qui portaient, sous les Français et les Vénitiens, les noms de Saint-Ladre et de Saint-Lazare, s'étendent au sud-sud-ouest de la Scala, à un mille seulement. Plusieurs chemins y conduisent à travers des champs d'orge, des terrains vagues et incultes avec de nombreuses excavations, sur un plan légèrement élevé d'où l'on découvre toute la ville. Arrivés au sommet d'un monticule plutôt qu'une colline, nous nous trouvons en face de la nappe salée, unie comme un miroir et bordée dans toute sa longueur nord-sud d'une digue haute au pied de laquelle un limon épais, visqueux, puant, marque la place d'un ruisseau. Sur la hauteur qui domine



RUINES DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES À FAMAGOUSTE (PAGE 168). — DESSIN DE BOUDIER.



FAMAGOUSTE. — CATHÉDRALE SAINT-NICOLAS (PAGE 167). — DESSIN DE BOUDIER.

la saline, du côté de la mer, s'élève une grande construction à aspect de vieux moulin ; c'est une poudrière, et, à côté, la baraque du gardien : un grand noir sec promu à la surveillance d'une haute pyramide de sel qui monte devant lui des bords du lac. A gauche, entre ce point et la mer, passe la route carrossable qui mène à Limassol, chef-lieu du district de ce nom, entrepôt principal des vins de l'île.

Si nous continuons notre chemin par la chaussée qui coupe en deux la pointe de la saline, et que nous contournions cette dernière à droite, à travers de hautes herbes et un sol accidenté, nous arrivons à un endroit qui ressemble, de tous les points de cette région désolée, à une oasis dans le désert. C'est le *Tekké de la Sultane* où, sous une vieille coupole de mosquée turque et la verdure qui l'entoure, se trouve le tombeau de la sœur de lait de Mahomet, — d'autres disent de sa cousine, Omen Horam, morte à Chypre pendant l'expédition de Moawia en 647.

L'exploitation du sel aux salines de Larnaka, comme à celles de Limassol, où il y en a de très vastes aussi, était jadis une des industries de Chypre les plus importantes et celle qui donnait le rendement le plus considérable aux Vénitiens, — à ce point que le Sénat de Venise avait placé des officiers royaux à sa direction. Sous les Turcs, on en tirait environ 8 millions de kilogrammes annuellement. Aujourd'hui les salines ne servent plus qu'à alimenter l'île depuis que le Sultan a fermé tous les ports de l'empire au sel chypriote.

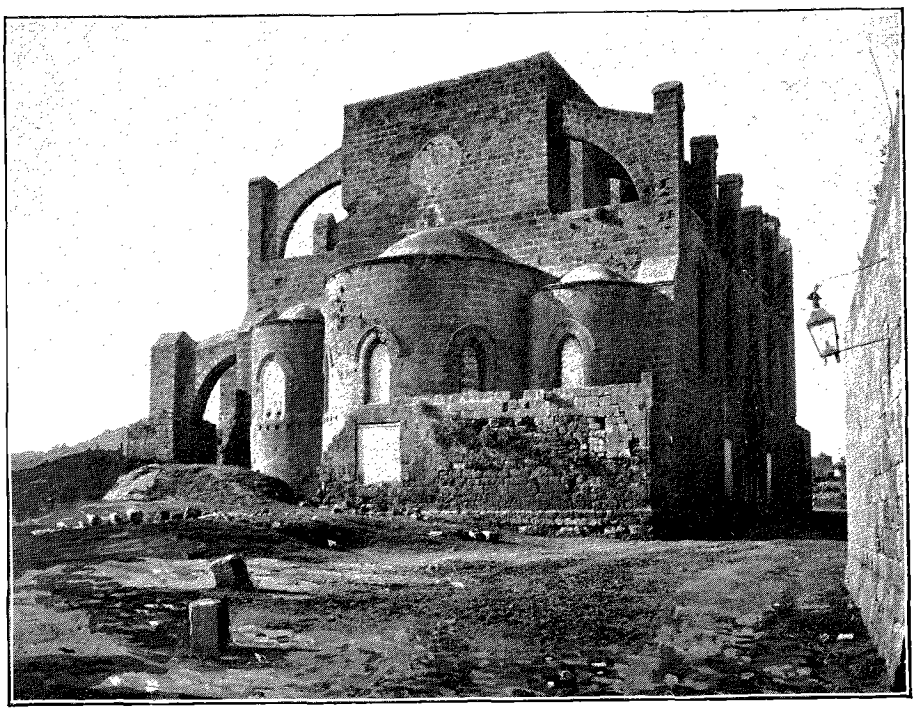
A deux kilomètres de là se trouve, comme une autre oasis, Tchifflik-Pacha, ou la « ferme du Pacha », qui a son importance, car elle rappelle le souvenir d'un exilé venu de Constantinople il y a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, d'un philanthrope qui fit construire, à ses frais, un canal mi-aérien, mi-souterrain, pour amener à Larnaka les eaux d'une source située à deux kilomètres et demi plus loin. C'est ce même canal qui alimente aujourd'hui le premier port de Chypre.

III

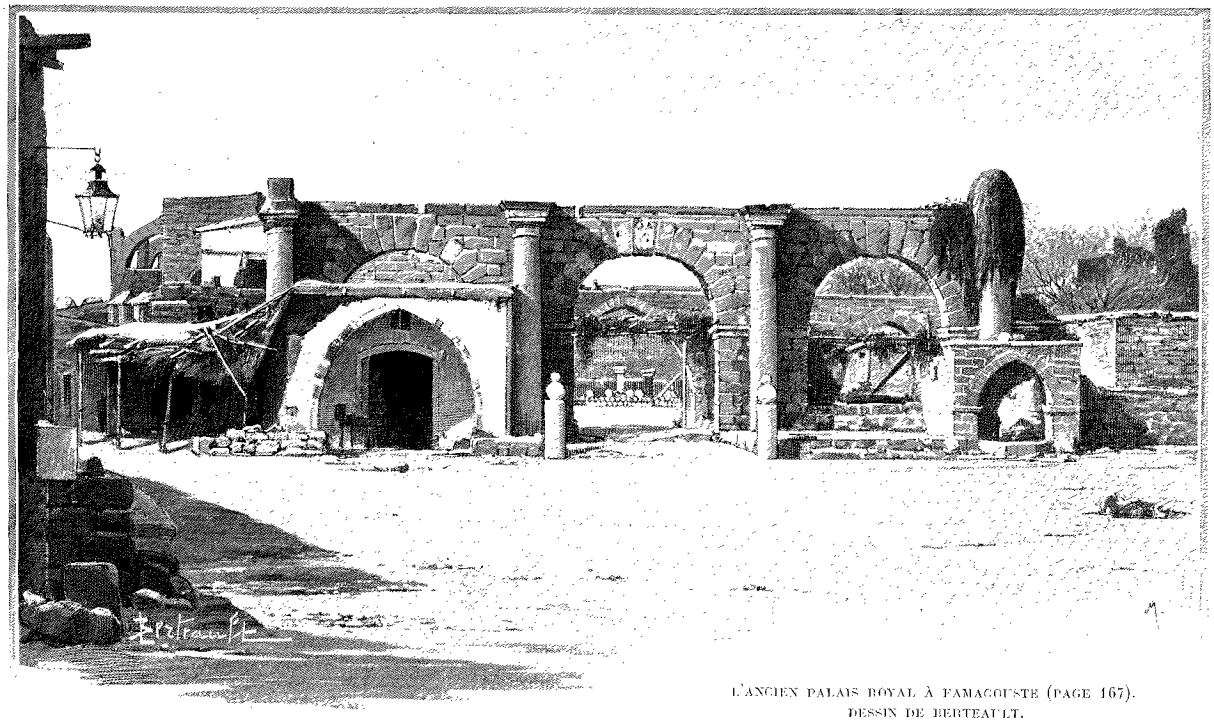
Départ de Larnaka. — Le chameau fumeur. — A Pyla. — La Messaorée. — Aspect du pays. — Famagouste au XIVe siècle. — Famagouste aujourd'hui. — Ruines. — La cathédrale Saint-Nicolas. — Au palais royal. — L'église Saint-Georges. — Dans un restaurant. — Une ancienne église.

On voyage, à Chypre, à âne et à mulet, partout où il n'y a pas de route carrossable, et, sur les grandes artères, en voiture — immenses landaus détraqués, couverts d'une séculaire poussière, cédant à l'âge par tous leurs matériaux, traînés par trois ou quatre chevaux misérables chez lesquels les caractères de la race arabe ont fait place à tous les défauts de l'abâtardissement.

C'est dans un véhicule de ce genre que je prends place, un beau jour de décembre, le 3, pour me rendre à Famagouste. Le temps était heureusement souriant, un peu frais, et le ciel pur. La route, au début, est assez bonne ; au loin, près des pointes de minarets et de cyprès de la ville, sous un dais de nuages blancs qui recouvre la rade, un bateau semble suspendu dans les nues, au-dessus de l'eau : effet bizarre de mirage. Nous croisons un train de chameaux pesamment chargés. On a beaucoup écrit sur l'animal du désert, mais je ne sais si l'on a signalé ailleurs son goût pour la fumée du tabac. Pour un peu, on verrait le chameau chypriote fumer le narghilé ! Recevoir par les naseaux la fumée d'une cigarette, la humer fortement en allongeant la tête, est pour lui une jouissance telle, qu'on l'a vu, pour se la procurer, poursuivre le fumeur dont les volutes bleues avaient chatouillé son organe olfactif. Et ce n'est certes pas une agréable ni une commode poursuite que celle de cette bête apocalyptique avec ses enjambées colossales ! Mais on s'y soustrait facilement,



ANCIENNE ÉGLISE SAINT-NICOLAS À FAMAGOUSTE (PAGE 167). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



L'ANCIEN PALAIS ROYAL À FAMAGOUSTE (PAGE 167).
DESSIN DE BERTEAULT.

dit-on, en coupant son chemin brusquement et à angles droits. D'ailleurs le chameau se trouve mal à Chypre, trop froid en hiver et trop humide. Il y est d'un mauvais caractère, et les mois de pluies le rendent rageur, mauvais, irascible à l'excès; il mord alors tant qu'il peut, il liquide ses haines accumulées des mois chauds, et ses morsures sont terribles. Aussi voit-on souvent des chameliers avec un bras de moins.

L'horizon, à gauche, est limité par de petites collines grises, crayeuses.

Partis à 2 heures, nous arrivons à Pyla, *les Piles* des Français, village grec de quatre-vingts maisons environ, grossièrement bâties. Partout on voit des ruines récentes, des murs écroulés, des habitations abandonnées. Devant le petit café où m'arrête l'automédon, se trouve une ancienne tour carrée, bâtie par les Turcs, devenue aujourd'hui un nid de corbeaux.

Après le village nous descendons dans la grande plaine de la Messaorée, la *Lygouri* des Français. Ce n'est point une plaine banale que cette étendue plate de 90 kilomètres de longueur avec une largeur moyenne de 30 kilomètres, car c'est le sol le plus fertile, peut-être, de tout le bassin méditerranéen. C'est à elle que l'île dut, jadis, le surnom de *Macaria*, l'Ile Bienheureuse. Cette magnifique étendue de limon que trois grandes rivières fertilisent l'hiver, est livrée, l'été, à un soleil implacable, dont pas un arbre n'arrête les rayons de feu. Quelques maigres sources qui se perdent en partie dans sa terre spongieuse, quelques puits d'eau saumâtre bons tout au plus à désaltérer les bestiaux, sont les seules ressources qui ne peuvent la défendre d'une profonde sécheresse pendant les mois sans pluie de l'été. L'île était jadis couverte de forêts; quel aspect ne devait-elle pas présenter alors!

Mais poursuivons notre route. Le site ne change pas : ce sont de petits bouquets de broussailles vert grisâtre aussi loin que la vue peut s'étendre, jusque sur le sommet des collines pâles. De loin en loin on voit, sur les élévations surtout, les silhouettes d'anciennes petites églises en ruines, isolées, qui, avec leurs dômes byzantins, ressemblent aux tombeaux vénérés de la campagne syrienne. Ils marquent aujourd'hui l'emplacement de villages disparus. Enfin une ville se montre à l'horizon qui se détaille peu à peu, au fur et à mesure que nous avançons : des maisons bâties en terre rouge et des jardins. C'est Varocha, le village moderne, et, à gauche, les hautes, vieilles murailles d'une ville fortifiée, l'opulente Famagouste des Français et des Vénitiens, l'antique *Ammokhostos* des Grecs.

Il n'y a ici, dans le chef-lieu du second district de l'île comme étendue[1], que des *hans* ou caravansérails à l'usage des *kéradjis* ou muletiers. Je puis cependant y trouver une chambre particulière.

Puisque nous avons le gîte, et le couvert dans un restaurant grec voisin, arrêtons-nous un instant, non pour remonter jusqu'à l'époque où il y avait sur cet emplacement le royaume de Salamis, mais pour dire un mot de ce qu'était cette ville, que nous allons voir dans son tombeau, à une époque relativement récente.

1. Un rapport officiel donne, comme étendue, à l'île entière, 9 281 kilomètres carrés. Le district de Famagouste a une population totale de 41 423 habitants, soit 19,5 habitants par kilomètre carré.

« Avec Constantinople et Alexandrie, dit M. de Mas Latrie[1], Famagouste avait alors la suprématie incontestée du commerce d'Orient. Ni Venise ni Gênes ne pouvaient se vanter d'avoir des marchands plus riches, des bazars mieux assortis, des approvisionnements plus considérables en productions de tous pays, des hôtelleries plus nombreuses, des étrangers venus de plus loin et de contrées si diverses. Un prêtre allemand, homme instruit et observateur, qui passait dans l'île de Chypre en se rendant au Saint-Sépulcre, vers l'an 1341, fut frappé de la richesse des Chypriotes, particulièrement des habitants de Famagouste. Il a laissé un curieux témoignage de la prospérité du pays dans le récit de son pèlerinage. Il avait vu Constantinople et Venise, la reine de l'Adriatique. Famagouste le surprit davantage.

« Il y a, dans ce pays de Chypre, écrit-il à l'évêque de Paderborn, les plus généreux et les plus riches seigneurs de la chrétienté. Une fortune de trois mille florins annuels n'est pas plus estimée ici qu'un revenu de trois marks chez nous, mais les Chypriotes dissipent tous leurs biens dans les chasses, les tournois et les plaisirs. Le comte de Jaffa, que j'ai connu, entretient plus de cinq cents chiens pour la chasse.... Les marchands de Chypre ont acquis, aussi, d'immenses richesses. Cela n'est pas étonnant, car leur île est la dernière terre des chrétiens vers l'Orient; de sorte que tous les navires et toutes les marchandises, de quelque rivage qu'ils soient partis, sont obligés de s'arrêter à Chypre. De plus, les pèlerins de tous pays qui veulent aller outre-mer doivent descendre d'abord en cette île. De sorte que l'on peut y savoir, à tous les instants de la journée, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, par les lettres ou les étrangers qui y viennent incessamment, les nouvelles et les bruits des contrées les plus éloignées. Aussi les Chypriotes ont-ils des écoles particulières pour apprendre tous les idiomes connus.

« Quant à la ville de Famagouste, c'est une des plus riches contrées qui existent. Les habitants vivent dans l'opulence. L'un d'eux, en mariant sa fille, lui a donné, pour sa coiffure seule, des bijoux qui valent plus que toutes les parures de la reine de France ensemble, au dire des chevaliers français venus avec nous en Chypre.

« Il y a dans telle boutique que ce soit de Famagouste plus de bois précieux que cinq chars n'en pourraient porter. Je ne dis rien des épiceries; elles sont aussi communes dans cette ville et s'y vendent en aussi grandes quantités que le pain. Pour les pierres précieuses, les draps d'or et les autres objets de luxe, je ne sais que vous dire; on ne me croirait pas dans notre pays de Saxe. »

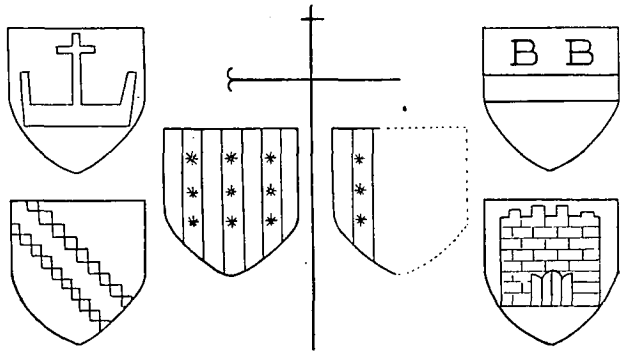
Cette description du curé saxon, naïve peut-être, mais frappante, de la situation de l'île en général et de Famagouste en particulier, à cette époque de son administration par les Français, sera d'un douloureux contraste lorsque nous la mettrons en opposition avec l'état actuel. Rappelons que la maison de Lusignan régna trois siècles dans le pays, qui passa ensuite, d'une façon presque naturelle, à la République de Venise.

Retournons maintenant à Varocha pour dire que la ville a 2 900 habitants seulement, qu'elle fut établie sous la domination des Turcs, qui ne permettaient pas aux chrétiens même d'approcher des murs de la ville fortifiée sous peine d'être obligés à se convertir à l'islamisme, — d'après un voyageur qui y passa en 1683, — et que ce n'est encore qu'un grand village.

Une route carrossable, continuation de la rue principale, plantée sur toute sa longueur de jeunes eucalyptus, conduit à Famagouste entre des maisons de campagne et des jardins. Près d'arriver à la grande porte, on voit, à gauche, trois *koubbas* musulmanes, tombeaux de personnages vénérés dont le plus important est celui de Lala Moustapha, peut-être le général qui mena si terriblement, en 1571, le siège de la ville et la conquête de l'île.

Nous sommes devant l'entrée de la citadelle, sur un pont en bois qui traverse un large et profond fossé de 25 à 28 mètres, avec 8 mètres de hauteur, sous lequel la mer avait jadis accès. A gauche de la porte s'élève un haut bastion à créneaux, extérieurement polygonal, qui la défendait. Là se trouve maintenant le gibet. Le pont-levis a évidemment disparu, mais il reste une colossale porte à barreaux, rouillée du haut en bas. Nous débouchons, à l'intérieur, sur une petite ruelle qui mène à la boutique d'un juif, véritable fripier des ruines.

Nous voilà dans la ville déserte; les rues sont bordées, des deux côtés, par des murs élevés avec les anciennes pierres jaunes équarries, simplement entassées, ou les anciennes constructions elles-mêmes inhabitées. Quelques-unes décèlent, çà et là, la présence d'un habitant. Elles sont étroites et courtes, dépavées et boueuses. Nous arrivons à une petite place; en face, de grands arbres cachent la reine de ces ruines : la cathédrale, que tout le monde, ici, appelle Sainte-Sophie, qui est Saint-Nicolas de l'époque française. Je vois aussi, dans de petites boutiques basses, un coiffeur, un café, un épicier (*bakal*), formant un des côtés de la place; en face, l'ancien palais royal où ont siégé les Lusignan et les préfets vénitiens; sur les côtés, des pans de murs écroulés, des amas de pierres devant

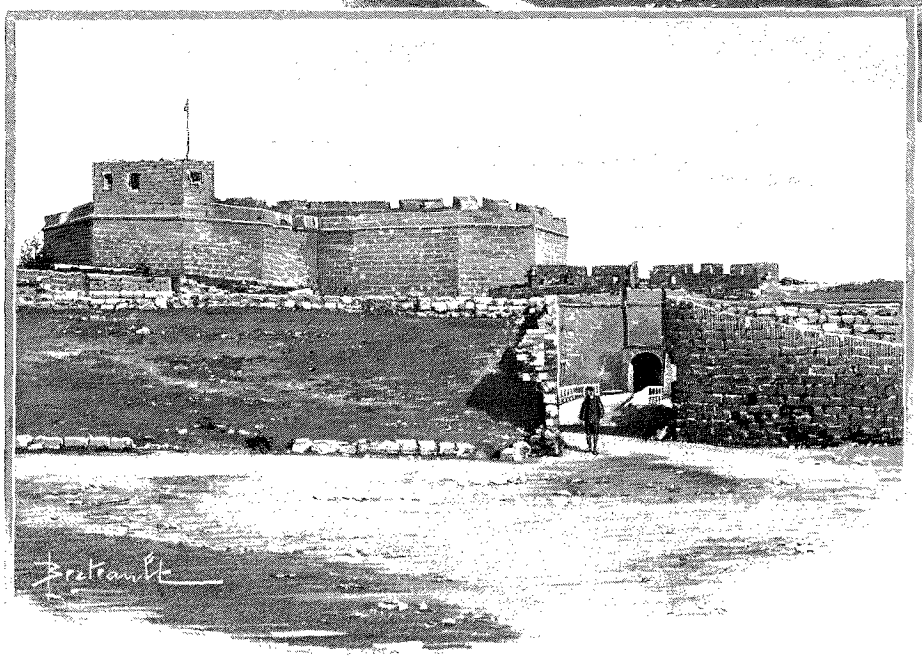


ÉCUSSONS RELEVÉS À FAMAGOUSTE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

1. *L'île de Chypre*, Paris, 1879.

des monuments en ruines que rongent lentement les herbes sauvages.

Saint-Nicolas est un monument gothique d'une rare magnificence de détails. Un minaret, que les Turcs ont élevé de travers, remplace les deux campaniles carrés, dont la base seule reste encore. Cette église superbe, qui a été la cathédrale chrétienne des Lusignan du XIVe siècle, est aujourd'hui la mosquée d'une poignée de Turcs égarés dans de



PORTE ET MURS DE FAMAGOUSTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vieilles pierres. L'intérieur est une longue nef avec deux rangées de six larges colonnes badigeonnées à la chaux comme les murs, qui portent des inscriptions noires de sentences religieuses en turc. Puis nous voyons l'appareil ordinaire des mosquées musulmanes. Le sol, recouvert de nattes, a été entièrement refait avec les dalles des tombeaux français, lesquelles se rencontrent rarement entières, et des plaques de gypse. Ce sont des débris, informes souvent, sur lesquels on voit des bouts de légende, en écriture gothique, dans toutes les directions, des têtes d'homme ou de femme, des mains croisées sur les tronçons de poitrine, des restes de vêtements, des robes, des armures, des bras et des jambes.

En haine des figurations humaines, ces dalles ont été brisées, déchiquetées, ou éraillées à l'endroit des têtes, par un stupide fanatisme, une rage d'iconoclastes. Nous verrons presque toutes les mosquées de l'île ainsi pavées. Dans la cour, sous une petite coupole, se trouvent le tombeau d'un hoja Ibrahim, puis une école, suivant le système musulman, et la fontaine aux ablutions. A droite, une ancienne construction, très ornée, peut-être un ancien couvent.

Le monument, dans son ensemble, est encore d'une conservation satisfaisante, et, grâce aux solides contreforts qui le soutiennent des deux côtés, il dominera longtemps encore de sa grandeur l'ensemble des ruines répandues autour de lui.

Le temps est loin où les chrétiens n'étaient pas autorisés à demeurer dans l'enceinte de la ville turque. Ils n'y demeurent pas aujourd'hui non plus, mais j'ai été étonné de pouvoir aller et venir librement à l'intérieur de la mosquée, sans même ôter mes bottines.

Revenons sur la place, à l'ancien palais royal, qui date, peut-être, de l'époque byzantine. Il n'en reste guère que la façade du péristyle, en assez bon état, et quelques pans de mur au fond de la grande cour intérieure, celle du poste de police actuel. Quatre colonnes de granit, monolithes, provenant des ruines grecques les plus proches,

supportent quatre arcades. Au-dessus de l'entrée se voit un écusson contourné, en marbre, d'un très beau travail vénitien, et, des deux côtés, sur deux morceaux de colonne, des boulets de pierre. Dans le grand quadrilatère de la cour, les plates-bandes, les corbeilles sont bordées de petits boulets de toutes les dimensions, depuis 1 m. 62 de circonférence maximum. Derrière le péristyle, à droite, on a réuni tous les débris d'architecture, des écussons, des inscriptions, des morceaux de statue, des boulets ramés, des obusiers, trouvés çà et là dans le déblaiement du terrain, et appartenant à différentes époques, byzantine, française et vénitienne.

Au milieu se voit un long canon de bronze vénitien de 3 m. 10, avec 0 m. 56 de circonférence à la gueule, trouvé depuis peu dans les environs du port.

Séparés par une ruelle, de l'autre côté des vieux pans de mur de droite, on voit les ruines d'une église, peut-être la chapelle royale, dépendance du palais, où il ne reste encore que des écroulements de chambres voûtées, des morceaux d'arcs et de contreforts debout ou gisant au milieu d'une haute poussée d'orties.

Près de Saint-Nicolas, séparée par un court espace de quelques jardins empierrés et une ruelle, s'élève encore une majestueuse ruine gothique, aujourd'hui Saint-Georges.

Le ciel s'était rembruni pendant ma visite, les nuages arrivaient, serrés et épais, du côté du Karpas. Nous allons par des voies désertes, bordées de ruines, inhabitées, silencieuses, et voilà que la pluie nous surprend soudain. J'ai le temps cependant de gagner, sur la place, une salle noire, enfumée, rongée par le temps, l'humidité et la vermine, brûlée comme un plafond de four, au sol poisseux, encombrée de vieilleries, sentant l'ail et l'oignon, la bête et la graisse rance. C'est le restaurant de la ville. Et l'envie me prend d'appeler l'homme et de manger dans cet infect bouge.

Mais je ne pus, ce jour-là, continuer mes promenades et dus rentrer en hâte à Varocha à la faveur d'une éclaircie. Le lendemain je montai sur le bastion près de la porte où gisent encore de petits obusiers. De là la vue se porte sur toute la ville. Quel majestueux aspect présentent ces débris encore élégants des vieux et riches monuments de la cité opulente qui agonisa dans un acte d'héroïsme et mourut dans une épouvantable trahison[1]!

Tout près de là, il y a encore une grande église massive à style mêlé de byzantin et de gothique, avec de petites coupoles jumelles, de grands contreforts, des arcs-boutants, des fenêtres et une entrée ogivale de la meilleure conservation. C'est aujourd'hui un *granarium* du gouvernement.

1. C'est Sélim II, dit « l'ivrogne », qui envoya Lala Moustafa Pacha à la conquête de l'île. Elle fut menée rapidement; Nicosie fut emportée et ses habitants passés au fil de l'épée; Famagouste opposa une résistance désespérée sous la direction d'un brave, d'un héros, Marco Antonio Bragadino. La faible garnison tint trois mois et demi devant les armées turques, toujours plus nombreuses. Enfin elle se rendit sous certaines conditions acceptées par le général turc. Mais celui-ci, violant la parole donnée, fit massacrer tous les lieutenants de Bragadino, et celui-ci, après avoir eu les oreilles coupées, après avoir été écorché vivant, fut mené par toute la ville monté sur une vache et enfin pendu à une vergue de galère. Sa peau est conservée dans une urne, à l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. La soumission de l'île fut achevée avec une épouvantable cruauté.

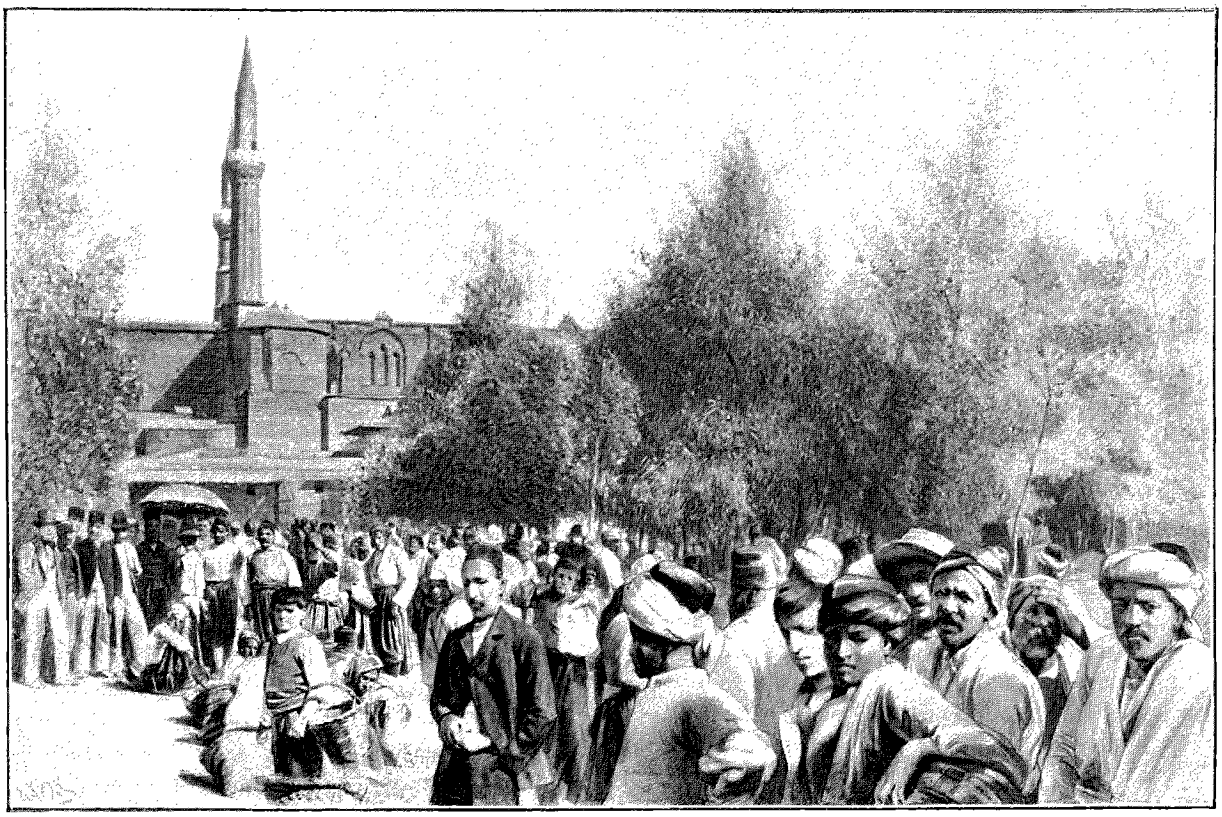
(*A suivre.*)

ÉMILE DESCHAMPS.



POTERIES DE VAROCHA. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE PANDOPOLION À NICOSIE (PAGE 173). — DESSIN D'OULEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

LARNAKA, NICOSIE,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

IV

Le port de Famagouste. — Les fortifications. — Grandeur et décadence. — Conserve d'ortolans. — Le lac Paralimni. — L'étang d'Hagbios Loukas. — Une pêche miraculeuse. — Retour à Larnaka.



UN CHAUDRONNIER À NICOSIE (PAGE 172). DESSIN DE RONJAT.

DESCENDONS vers la porte de la mer, par une large route déserte. Un grand lion de pierre à la tête immense se dresse à côté, sur un talus. Le passage franchi, tout le port se découvre, le long d'un quai assez large, au pied de la haute muraille. Quelques barques à voile sont au mouillage. Sur le fronton de la porte se voit une grande plaque de marbre blanc représentant, en fort relief, le lion de Saint-Marc tenant la Bible, et, au-dessous :

NICOLAO PRIOLO
PREFECTO
MCCCCLXXXXVI

(Nicolas Priuli était provéditeur en 1496.)

A l'autre extrémité de la muraille s'élève un autre bastion, avec une autre plaque de marbre au fronton de l'entrée extérieure, représentant encore le lion de Saint-Marc à côté d'une forteresse. Au-dessous, une inscription très fruste dont les vides peuvent être comblés. Sur une troisième plaque commémorative, qui se voit contre un bastion indépendant, à côté, on lit :

NICOLAO FOSCARENO
CYPRI PRAEFECTO MCCCCLXXXXI

1. *Suite. Voyez p.* 157.

Le port, en partie comblé, a à peine 500 à 600 mètres dans toutes ses dimensions. La rade est profonde, et, avec quelques travaux, pourrait, suivant l'opinion d'un amiral anglais, recevoir plus de cuirassés que le grand port de Malte.

Les fortifications de Famagouste sont encore très belles. De forme parallélogrammique, avec plus de 3 600 mètres de périmètre et une épaisseur moyenne des murs extérieurs de 5 mètres, elles furent commencées ou, peut-être, seulement reconstruites par les Lusignan et continuées par les Génois et les Vénitiens. Les bastions, les couloirs, les murs de protection, les magasins casematés, les chemins intérieurs de ronde sont innombrables et arrivés jusqu'à nos jours dans un état d'excellente conservation.

Quel sort singulier s'attache parfois aux villes, aux pays, aux peuples! Par quelles séries de grandeurs et de décadences ils passent à travers les siècles! Aujourd'hui c'est une ville forte et opulente, un pays populeux et riche, un peuple puissant et craint : demain la ville est déserte, le pays stérile, le peuple abâtardi et incapable. Tel fut le sort de Chypre. Et par-dessus, la terre muette garde ses souvenirs et ses secrets.

Il était déjà tard quand j'arrivai à Varocha.

Le district de Famagouste, qui se termine, au nord-est, par le long et étroit promontoire du Karpas, produit des orangers, des citronniers et des légumes; dans les champs, des céréales. Mais le produit le plus connu est un oiseau, que l'on met en conserve. Personne ne reconnaîtrait, plongeant dans le vinaigre, en petites boules blanc-jaunâtre, où l'on ne voit ni tête, ni pattes, ni ailes, les ortolans chypriotes, les *ampelopoulia*, qui traversent la région en octobre et novembre, venant de Caramanie. Comme leur passage coïncide avec celui des grues, les indigènes disent qu'ils viennent sur les ailes de ces oiseaux.

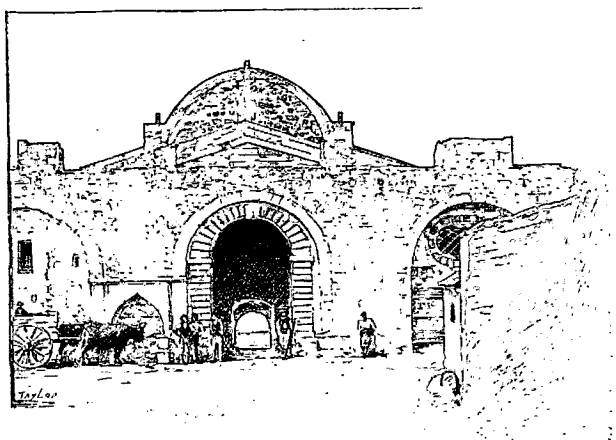
On a dit que Chypre n'avait pas de lacs. Cependant le *Paralimni*, au sud de Famagouste, de 3 kilomètres de longueur sur 1600 mètres de large, étang à peu près permanent, peut être considéré comme tel. Les anguilles y sont très communes et c'est le seul poisson qu'à ma connaissance on y trouve, de même que dans l'étang d'*Haghios Loukas*, un peu au nord-ouest de Famagouste. Ce dernier présente même un fait des plus intéressants. Montant et baissant suivant les époques et les pluies, il reste occasionnellement plein, formant une étendue d'eau de 2 kilomètres sur 700 ou 800 mètres. En 1879, après des pluies abondantes, cet étang garda une bonne partie de son eau, et la pêche donna une extraordinaire quantité de poisson. En juin et juillet, sur une étendue qui n'avait pas un kilomètre, avec quelques centaines de mètres de large, on retira de ses eaux, avec des paniers, plus de 21 000 kilogrammes de poisson, principalement d'une espèce que les indigènes appellent *kephalopoula*, peut-être la même qui se trouve aux embouchures des rivières jusqu'à 10 kilomètres de la mer.

Une semaine après mon arrivée à Famagouste, je repris, cette fois à dos de mule, le chemin de Larnaka, où j'arrivai huit heures après.

V

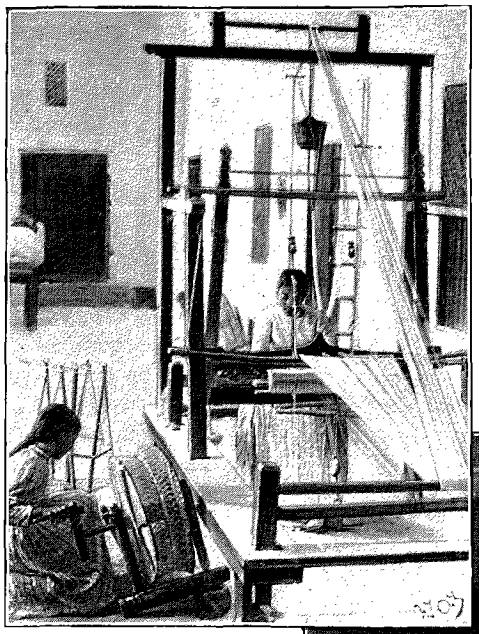
Réveillé en sursaut. — Visites chypriotes. — Départ. — Collines tumuliformes. — Arrivée à Nicosie. — Coup d'œil général. — Charmante méprise. — Ruines. — Bizarre décoration. — Anciennes constructions françaises et vénitiennes. — Les bazars. — Le « bazar des femmes ». — Le Pandopolion. — Mendiants et infirmes.

Ce matin, 6 janvier, je suis réveillé en sursaut, vers quatre heures, par d'épouvantables coups de bâton frappés à la porte de mon immeuble. J'écoute, ignorant la cause de cette visite aussi matinale que tapageuse, et c'est à la porte à côté, maintenant, que j'entends la même secouée inopportune, puis c'est plus loin encore, et le bruit se perd enfin dans le silence de la nuit. Dehors il fait un noir d'encre; les lanternes sont éteintes depuis longtemps et je n'entends plus rien que le coassement de quelques crapauds dans le jardin en face. Cependant je n'ai pas rêvé, et pour en avoir satisfaction je descends aux informations. Noël! C'est la Noël grecque aujourd'hui, et tout ce vacarme a été fait par un servant de l'église qui va, de porte en porte, réveiller tous les fidèles. Je le regrette pour la solennité du jour, mais j'envoyai tous les prêtres chypriotes... bien loin.



PORTE DE FAMAGOUSTE À NICOSIE (PAGE 174).
DESSIN DE TAYLOR

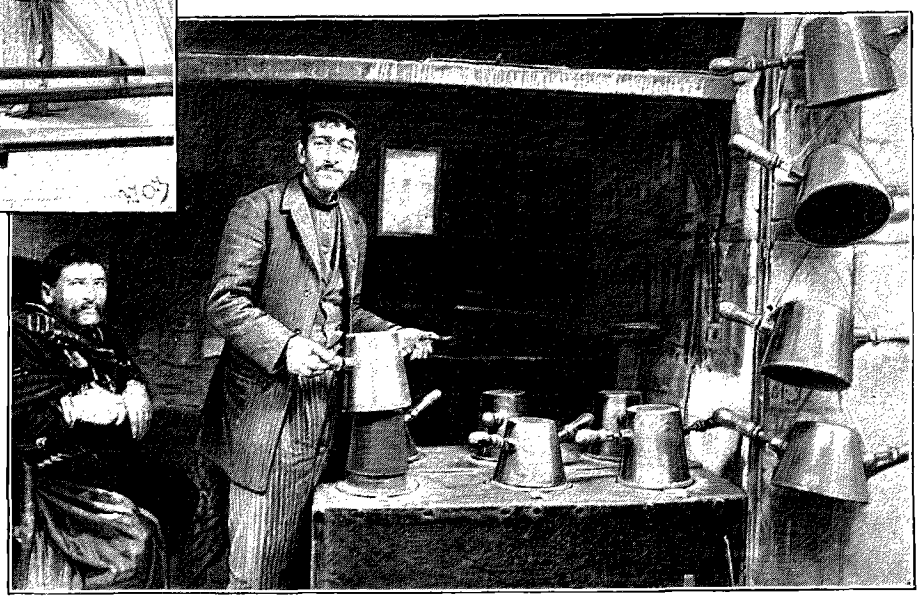
... Le temps a marché depuis que j'écrivais les lignes précédentes, un temps d'hiver, la saison des pluies des tropiques, et force m'a été de rester au port. Le 13 mars cependant, bien qu'il fasse un fort vent du nord très froid, je monte sur un petit break découvert, à destination de Nicosie, la capitale. Cette route, de 26 milles anglais (41 kilomètres), est parcourue, deux fois par jour, par ce que l'on appelle ici, en parlant français, la « diligence ». Nous la



connaissons déjà, ainsi que son attelage, nous n'y reviendrons donc pas. Nous voilà en route, passant devant Aradippou. A l'horizon, au sud-est, le Machéra montre ses sommets couverts de neige. A droite et à gauche, des champs; les blés, les orges et les avoines sont magnifiques d'apparence. Les collines se succèdent, nues, arides, crayeuses ou marneuses, d'une teinte claire, désespérante et monotone.

Au mille nous sommes dans une région de vignobles. La ligne dentelée des montagnes de Kyrinia nous apparaît dans tout son développement, par-dessus les bosselures tristes de la Messaorée, à 56 kilomètres à vol d'oiseau.

De temps en temps, nous passons entre de petites collines coniques, aux sommets tronqués, présentant un plateau plus ou moins large, mais presque toutes semblables de forme et point éloignées les unes des autres par leurs dimensions. Ce type unique de monticule, régulier comme si la main de l'homme en eût dirigé la construction, éveille immanquablement l'idée des *tumuli* préhistoriques et me rappelle les élévations gigantesques que j'ai vues non loin de l'Euphrate, en Asie Mineure.



NICOSIE. — LE REPASSAGE DES FEZ (PAGE 173). — TISSERANDS. — DESSIN D'OULEVAY.

Au deuxième mille avant d'arriver à Nicosie, nous nous trouvons devant l'hôpital des lépreux : sept vastes corps de bâtiment couverts de tuiles, des jardins et des champs de travail que les malheureux peuvent cultiver.

Enfin la ville se montre tout à coup, d'un bout à l'autre de son étendue, dans la plaine. Au milieu de la verdure des jardins, des pointes de cyprès, des dattiers, s'élève une grande construction brune, découpée : c'est l'ancienne cathédrale de Sainte-Sophie, magnifique ruine datant de l'époque française.

Nicosie est un amas de maisons de pisé, de constructions de pierre, séparées par de petites rues courtes s'enchevêtrant les unes dans les autres. Elle ressemble à un grand village. Les nouvelles et assez belles bâtisses ne forment pas un quartier spécial, mais elles ont été construites un peu partout, là où le propriétaire possédait le sol. Un ou deux quartiers, cependant, comme le *Bach Makalla* ou « quartier principal », ont un aspect assez européen. Quelques sites, dans les tours et retours que je fais, à ma première promenade à travers la ville, m'apparaissent charmants autant qu'inattendus. Nous suivons une vieille ruelle, bordée de masures de terre, de murs écroulés, rongés par la pluie, et, tout d'un coup, nous débouchons sur un jardin délicieux où, le long du haut mur blanc d'une maison nouvelle, un grand dattier s'élève d'une cour intérieure, frôlant les volets verts de ses palmes élégantes. Mais le mur d'enceinte s'appuie sur un autre en pisé qui montre, partout, la gangrène de la vétusté.

Par les portes ouvertes des maisons indigènes on aperçoit les grands métiers à tisser auxquels les femmes et les jeunes filles travaillent activement, de plain-pied sur la rue.

Nous voilà devant la porte d'un bain turc, un des principaux de la ville, surmonté des invariables dômes à verrues de verre qui sont l'indice de cette industrie, et il nous monte au nez une bouffée d'air poisseux, chaud et humide, imprégné de l'odeur vague de toutes les transpirations qui ont été laissées là sur les dalles de massage. La porte, à demi vitrée, est entr'ouverte et, avec ma curiosité de voyageur, je jette un coup d'œil à l'intérieur.

m'apprêtant à entrer. Dieu! l'imprudence que je commets! Autour d'un grand bassin plein d'eau, sur la dalle humide, toute une famille, un harem de pacha peut-être, prend ses ébats; une autre, à côté, s'est installée et ses divers membres se dépouillent de leurs vêtements. Mais un cri d'horreur, un de ces cris qui dénotent l'épouvante portée à son dernier degré, s'échappe de la poitrine d'une vieille femme qui semble surveiller les opérations et je n'ai que le temps, en me retirant pour fuir, d'apercevoir des formes potelées, vagues et blanches, d'épaules et de bras dans la plus saisie des surprises, dans la plus charmante des visions. La rue était déserte, mon cicerone était devant moi à quelques pas, et ma faute n'eut d'autre témoin qu'un vieux dattier au tronc chevelu, au sommet branlant, qui, doucement balancé par la brise, semblait hocher la tête à mon audacieuse erreur.... Mais non! une horrible vieille grecque qui vient de déboucher sur la rue m'a vu, bien vu, et elle arrive en courant, droit sur moi, la main armée de son parapluie, dans la position de l'ange exterminateur. Jamais je n'oublierai ses petits yeux brillants exprimant l'horreur. Elle arriva jusque près de moi encore un peu surpris de l'aventure, quittant la porte du bain que j'avais rapidement fermée, et elle gesticulait, elle criait! Mon calme parfait l'arrêta : « Vous êtes étranger, me dit-elle, très bien, mais votre domestique? — Étranger aussi », répondis-je, en coupant ses paroles qui sortaient aussi anguleuses que l'était sa physionomie, « du district de Paphos ». Je la calmai facilement; elle était femme, non turque. Mais que fût-il advenu si des musulmans avaient apparu à ce moment; si, peut-être, le mari de l'une des belles houris dont j'avais eu la vision était venu rôder par là? Je ne puis le prévoir, mais je sais que j'ai couru un danger.

Nous passons devant une ancienne maison, qui est aujourd'hui une mosquée, dont les barreaux des fenêtres sont couverts de centaines de petits bouts de chiffons décolorés, poussiéreux, formant une frange étrange.

Dès que l'on s'éloigne du centre, des environs du bazar, les rues deviennent tristes, et, dès le coucher du soleil, elles sont absolument désertes.

Des constructions anciennes, les portes sont basses; peu ont la forme cintrée, la plupart sont ogivales, souvent ornées de guirlandes intérieures ou extérieures, surmontées parfois de sujets bien ordonnés, parmi lesquels on distingue des feuillages, des têtes, des pieds d'animaux et des figurations emblématiques.

Au bas de la rue principale, du Bach Makalla, après avoir dépassé un grand écriteau, *Hôtel Trôodos*, qui nous apprend qu'il y a, au moins, un hôtel à Nicosie, commence le bazar. Comme dans tout l'Orient, les industries y sont localisées. Ici, ce sont les menuisiers; devant nous, la rue des chaudronniers, toute rutilante d'un bout à l'autre de l'éclat des cuivres. Tous sont couverts de nattes, de plaques de zinc, de vieilles toiles, de sacs usés tombant en loques, retenus au bord des toits qui avancent, garantissant ainsi chalands et étalages, en été de la chaleur, de la pluie l'hiver. Les magasins sont, pour ainsi dire, extérieurs; on achète dehors, presque sans entrer; tous sont ouverts sur la face entière comme une boîte dont on aurait enlevé un des côtés, et côte à côte, sans intervalle entre eux, par économie de place. La rue aux étoffes est une décoration de partout, où le rouge éclate comme dans un incendie; ici on fait des couvertures à ramages bourrées de coton, *vade mecum* de tout Chypriote en voyage; là, des matelas. Un flot de femmes turques passent, avançant doucement, se remuant entre elles comme un petit monde entièrement séparé, paraissant indifférentes des yeux, babillant sous le voile retenu par la main gauche qui cache la figure. C'est un nuage de blanc, de jaune et de violet dont on ne voit que l'extrémité des petites bottines cirées ou des pantoufles marron élégantes qu'elles traînent taisément. Dans les *bakals* c'est une agglomération de tous les produits de la terre chypriote dans de petites couffes de paille, et d'objets européens à bon marché. Un restaurateur, tout au bord de la chaussée, fait rôtir des brochettes de viande. Les *coiffeurs* se distinguent à l'abondance des serviettes mises à sécher, pendues en chapelet au-dessus de leurs portes, ou en travers de



MOSQUÉE DU BAÏRAKTAR (PAGE 174). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la rue, comme un pavois.

Il y a un mouvement de ruche sous les ombres de ces rues étroites, brutalement éclairées dans les parties où le soleil pénètre, un remuement de choses, de bêtes et de gens qui oblige à marcher vite. On y sent un mélange indéfinissable de toutes les marchandises amoncelées des deux côtés, les fritures, les cotonnades, les épices, quelque chose de poussiéreux qui change de dominante au fur et à mesure que l'on avance, bouquet parfois traversé par une envolée d'encens partie d'une boutique où l'on remue des boîtes devant un client.



LE GIBET. — COUR DU SÉRAIL À NICOSIE (PAGE 175). — DESSIN DE BOUDIER.

Nous enfilons la rue aux légumes; on y respire frais l'odeur des jardins arrosés. Tout le long, des deux côtés, des monceaux de verdure, de rhizomes, de fruits verts et rouges parmi lesquels les colocases[1] sont les plus intéressants. Plus loin, un atelier de repassage pour les fez; puis un teinturier, une boutique bleue du haut en bas, avec des cuves bleues, des ouvriers bleus et même un chien bleu.

Le vendredi, jour officiel du marché, tous les cultivateurs des environs, les marchands ambulants, les tisseuses, viennent s'ajouter au bazar. Alors c'est une cohue indescriptible. Un endroit spécial porte le nom de « bazar des femmes ». Elles vendent les cotonnades grossières, les mouchoirs, les soieries faites à la maison, à la ville ou au village. Celui-là n'est pas bruyant. A quelques pas de là c'est le *Pandopolion*, ainsi nommé parce qu'on y vend de tout; mais ce sont les bouchers surtout qui y ont établi leur étal. Sur la place du Sérail on vend les ânes, les chevaux, les mulets et les bœufs.

Je m'arrête un instant chez un bakal où l'on m'a offert le « mastic », la liqueur anisée de l'Orient. Au moment d'entrer, un mendiant passe, balbutiant quelque chose d'inintelligible, tenant dans sa main noueuse un paquet de chandelles. Et il en reçoit une encore du boutiquier, qui s'est levé pour la lui remettre. C'est une façon économique de faire l'aumône. Pour trois centimes et demi on a dix de ces chandelles, qui coûtent 1 para[2] la pièce, c'est-à-dire que chaque malheureux à qui on fait ainsi la charité reçoit environ *le tiers d'un centime* : quinze mendiants soulagés dans leur pauvreté avec un seul de nos petits sous! Chypre est le pays des mendiants, et aussi des éclopés. Un des derniers rapports du Haut-Commissaire donne la statistique suivante : 2074 aveugles, 936 sourds-muets, 469 idiots, 107 lépreux, soit un total de 3586 infirmes de naissance, catalogués pour une population de 209 300 habitants, ou 1 3/4 pour 100.

VI

Les fortifications de Nicosie. — Les portes. — Pierres anciennes. — Massacres en 1821. — Le sérail. — La cathédrale de Sainte-Sophie. — Saint-Nicolas. — L'église des Arméniens. — Anciennes dalles françaises. — La Croix de « Monsieur Henri ». — Haghia Phanéroméni. — Visite à l'archevêque. — L'Église de Chypre. — Décorations religieuses. — Sainte-Catherine. — Yéni Djami. — Le *sphalangi*. — Un animal terrible. — Consultation médicale. — Dalle tumulaire d'Adam d'Antioche au village d'Omoloïtadès. — Les antiquités. — Promenade à l'ancienne Cythère.

Les fortifications de Nicosie, élevées par les Lusignan au milieu du XIVe siècle, avaient, avant 1567, une étendue très considérable. A cette époque les Vénitiens les réduisirent, pour en rendre la défense plus facile, aux

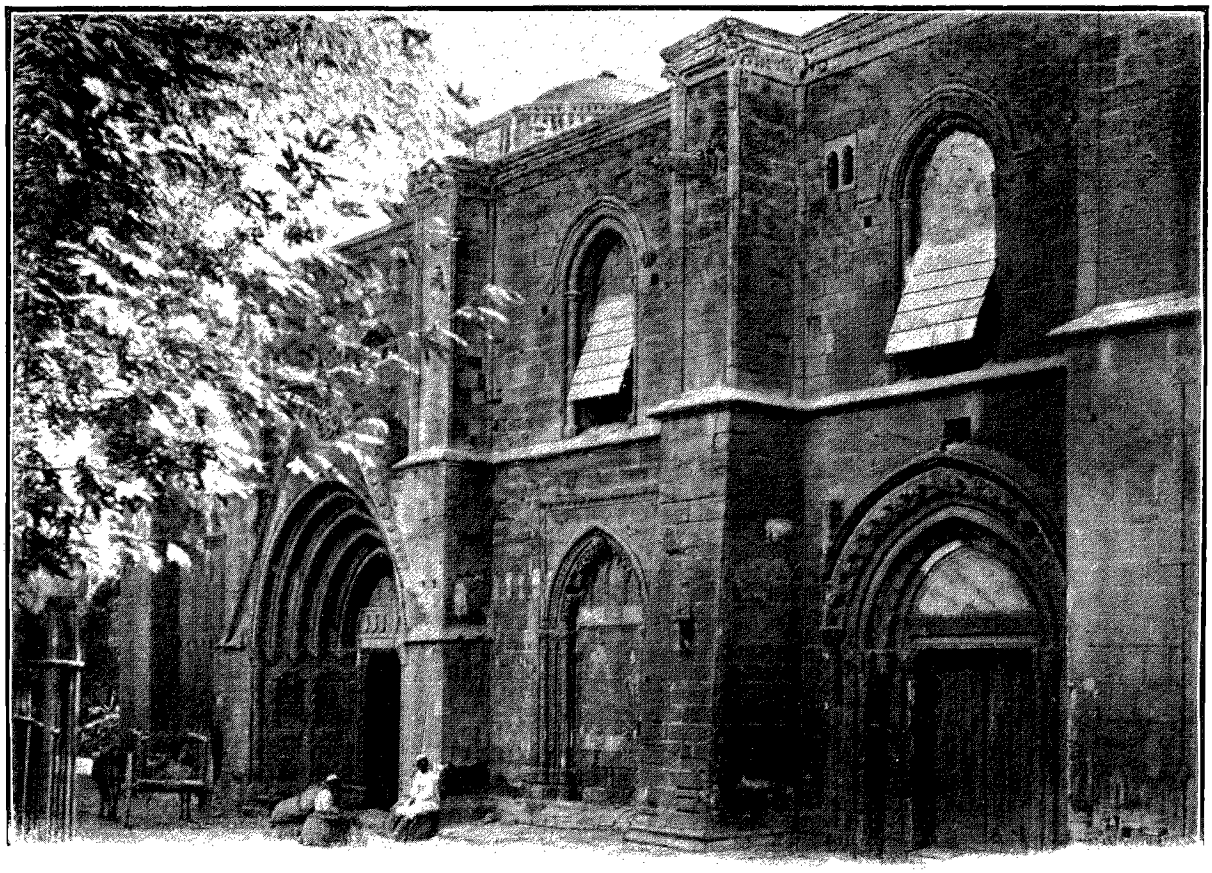
1. C'est une aroïdée, un *calodium*, qui sert de plante d'ornement dans les pays chauds à cause de la beauté de ses feuilles diversement colorées. Elle est cultivée à Chypre, où ses rhizomes rougeâtres constituent un manger à l'usage des pauvres.

2. La piastre de 9 au shilling anglais équivaut à 0 fr. 14 et se compose de 40 paras.

proportions qu'elles ont aujourd'hui, c'est-à-dire à un développement d'environ 5 kilomètres. Onze bastions les surmontaient. Ainsi que Famagouste, Nicosie était une ville importante du bassin méditerranéen au moment où les Turcs s'en emparèrent, encore qu'elle eût baissé considérablement, comme sa sœur maritime, depuis la fin de la période française. Le point de la ville par où les Turcs pénétrèrent est le bastion Costanza. Il y a aujourd'hui, sur l'endroit même, une mosquée où le souvenir du *baïraktar*, ou porte-drapeau turc, qui y fut tué, est très vénéré. En bas, dans le large fossé par où se ruèrent les barbares, c'est maintenant une calme pépinière d'eucalyptus, de pins, d'acacias, de mûriers.

Les anciennes murailles, très larges, sont un double mur de pierres rectangulaires s'appuyant sur un écran de terre. Elles sont bien inférieures aux défenses de Famagouste, aussi sont-elles moins bien conservées.

La ville avait jadis trois portes : celles de Paphos, de Kyrinia et de Famagouste. Les Anglais ont percé deux autres ouvertures pour le besoin des communications. Celle de Famagouste est un long et haut boyau en pente;



ÉGLISE SAINT-NICOLAS (PAGE 176). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

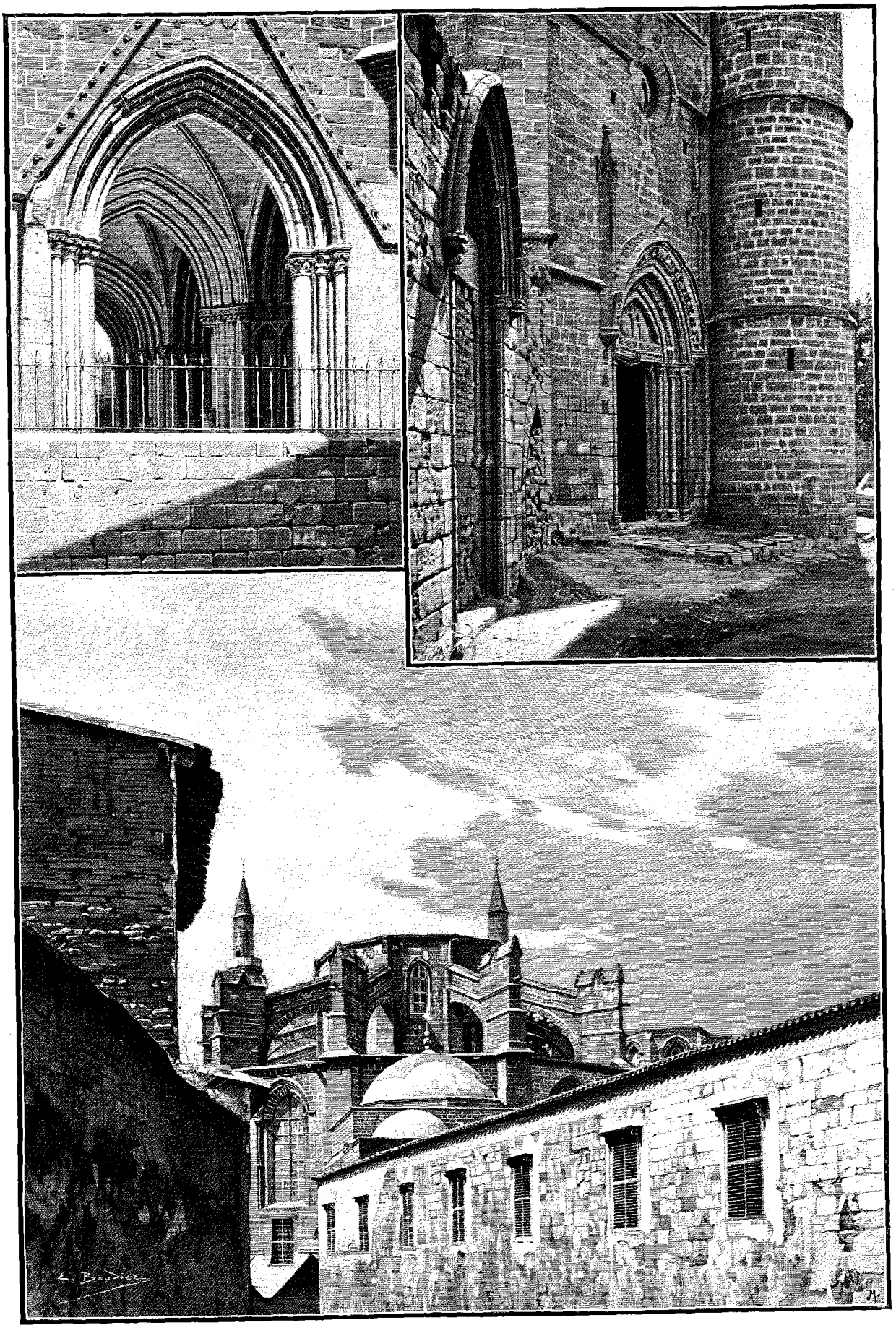
celle de Paphos est maintenant une grande tranchée par où passe la route qui mène à la localité de ce nom; enfin celle de Kyrinia conduit à une large avenue nouvellement plantée d'arbres, près de laquelle s'élève une ancienne petite chapelle, aujourd'hui nommée la « Mosquée du Sérail » à cause de sa proximité du siège du gouvernement à l'époque turque.

A gauche de la porte de l'ancienne résidence des pachas, siège aussi du gouvernement vénitien, on voit de beaux restes de marbre avec des sculptures en relief qui ont appartenu à des tombes importantes. Parmi eux se trouve un morceau de dalle, peut-être « la dalle funèbre qui recouvrait le tombeau du loyal et malheureux Jacques de Gourri ou Urry, vicomte de Nicosie, que Jacques le Bâtard fit assassiner dans la nuit du 1er mai 1457 »[1]. A côté, des armes brisées d'un beau travail.

Ce sérail a-t-il été le siège même du gouvernement français? C'est ce qu'il n'a pas été possible d'établir d'une façon certaine, mais, selon toutes probabilités, une partie au moins des services de l'administration y a été installée. Aujourd'hui c'est un entrepôt de bois, et dans la cour se dresse le gibet. Le monument en entier tombe en ruines.

Est-ce aux branches de ces arbres qu'en 1821 l'archevêque grec fut pendu? Ce fut encore, pour Chypre, une

1. De Mas Latrie (*op. cit.*).



NICOSIE : PORCHE DE SAINTE-SOPHIE. — CHEVET DE SAINTE-SOPHIE (PAGE 176). — ENTRÉE DE LA MOSQUÉE D'AGHIA CATARINA. — DESSIN DE BOUDIER.

terrible époque que celle au cours de laquelle tous les prélats grecs furent massacrés par la population turque. La guerre de l'indépendance grecque n'avait pas eu beaucoup d'écho à Chypre, mais l'occasion était trop bonne pour les Turcs, et tout le clergé fut massacré, les églises pillées, les simples particuliers même poursuivis, pendus, dévalisés, — *période de terreur qui dura six mois.*

Une des deux portes ouvertes par les Anglais, *New Opening*, mène aux bureaux du gouvernement et au camp anglais établi près de la résidence du Haut Commissaire, sur la hauteur. L'ouverture se continue par un pont sur les fossés et conduit à une grande et belle avenue plantée d'arbres, Champs-Élysées de Nicosie, où la jeunesse chypriote va, le soir, se réunir dans les quelques cafés en bordure.

Poussons jusqu'à *Government House*, séparée de la ville par une bande jaune de ronces sèches. Cela ressemble à un grand jardin, à une grande pépinière plutôt. En ce moment le palais est désert : Son Excellence est en villégiature estivale au Trôodos, où elle prend le frais avec toute sa maison militaire.

Allons maintenant rendre une visite rapide à tous les anciens monuments, qui datent du XIIIe au XVe siècle. Commençons par celui qui l'emporte sur tous les autres par son travail, son ancienneté et sa superbe vieillesse, la cathédrale de Sainte-Sophie, aujourd'hui la grande mosquée de Nicosie. C'est un monument remarquable par la pureté et l'élégance de son style, par l'ensemble de sa conception architecturale et par sa richesse de détails. Sa description succincte demanderait bien un long chapitre et serait déplacée ici; le dessin y suppléera. La façade est précédée d'une cour, dans laquelle se trouve la fontaine aux ablutions où, toute la journée, se lavent des mains et des pieds de fidèles. Derrière et à gauche sont deux autres entrées. Le porche est pavé d'anciennes dalles tombales usées. De ce côté, il y a trois grandes portes monumentales en embrasure, magnifiquement décorées, sur plusieurs plans rentrants qui reposent sur des colonnettes de marbre à chapiteaux en retraite les unes derrière les autres. Le porche, ouvert des deux côtés, est formé d'arcs ogivaux s'entre-croisant, appuyés également sur de massifs faisceaux de colonnes agglomérées en pilastres.

La nef principale, à l'intérieur, est comprise entre deux rangées de huit grandes colonnes blanchies à la chaux dont le haut a été barbouillé de vert et de rouge par les propriétaires actuels. Puis l'appareil ordinaire des mosquées musulmanes.

En face même de l'entrée de la cour de Sainte-Sophie, il y a une autre ancienne belle église, Saint-Nicolas, plus simple que la première, moins ancienne, qui sert de *granarium* à l'administration anglaise. La façade est encore très belle. A l'intérieur, entre les belles envolées d'arcs, des murs ont été bâtis, murs en pisé ou en pierre, défigurant la nef.

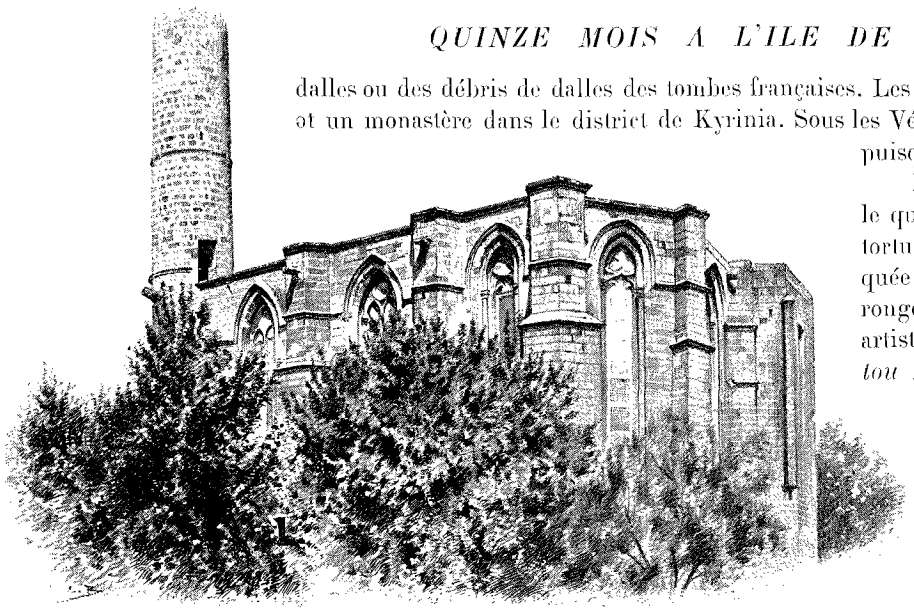
L'église des Arméniens, dans le quartier qui porte le même nom, ancienne église catholique de style gothique, est une de celles qui renferment le plus de dalles françaises. Le mur d'enceinte est percé d'une fenêtre grillée, dont le rebord, à l'intérieur, est très large. Et là, jetés pêle-mêle, gisant dans la poussière, on voit une trentaine de vieilles petites bottines d'enfants. On vient jeter, par le grillage de la rue, les souliers des jeunes bébés, comme offrande à saint Georges, pour les faire grandir rapidement. Celui qui croirait que c'est là une croyance arménienne se tromperait : ce sont les catholiques romains qui viennent ici sacrifier au saint grec, dont ils baisent, à l'intérieur, les images. Bizarre mélange de croyances! les Turcs respectent certains lieux vénérés des Grecs et y font des pèlerinages; des Grecs vont à la mosquée à l'appel du *muezzin*, y suivent les préceptes de la foi musulmane, et ici ce sont les catholiques romains qui viennent baiser les images de saint Georges des Grecs, et jeter des bottines par une fenêtre d'église arménienne au bénéfice de leurs enfants catholiques!



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE D'HAGHIA PHANÉROMÉNI. — DESSIN DE BOUDIER.

Le sol de l'intérieur de l'église est presque entièrement constitué par des

dalles ou des débris de dalles des tombes françaises. Les Arméniens ont, à Chypre, trois églises, et un monastère dans le district de Kyrinia. Sous les Vénitiens ils devaient être assez nombreux, puisqu'ils avaient un évêque.



HAGHIA CATHARINA (PAGE 178). — DESSIN DE BOUDIER.

Revenons maintenant sur nos pas, vers le quartier central, et prenons une petite rue tortueuse pour arriver à une autre petite mosquée à l'angle de deux murs de pisé très rongés par la pluie, dans un coin des plus artistiques. Les Grecs la nomment *Stavros tou Missiricou*, « la Croix de *Missiricou* ». Ce qu'il y a de bizarre, c'est l'origine que l'on assigne ici à ce nom. Missiricou ne serait autre chose que le nom français défiguré de « Monsieur Henri », « la croix de Monsieur Henri ». Je ne vois rien d'impossible dans cette explication, mais quel est cet Henri ?

A côté est la riche église grecque d'*Haghia Phanéroméni*, élevée sur les ruines d'un ancien grand monument, peut-être un monastère, dont aurait dépendu la chapelle précédente.

Nous sommes de nouveau dans les petites rues, et nous passons encore devant la porte du bain turc où j'ai commis une si grosse imprudence, mais qui est maintenant bien close, pour arriver encore à une mosquée, celle d'*Omerié*, qui se distingue surtout par son minaret de travers.

Rendons-nous de là à l'archevêché, situé dans une rue assez large, avec quelques arbres, et jouissant d'une monacale tranquillité. La simplicité extérieure du monument frappe tout d'abord.

L'archevêque grec de Chypre, qui demeure là, près de ce minuscule jardin avec trois cyprès et un pin, dans cette maison commune de petit bourgeois, simple et sans décoration, avec des dépendances misérables en pisé rongé telles qu'on en voit dans les plus pauvres quartiers de la ville, est cependant un des princes les plus haut placés de l'Église grecque.

La chapelle, avec des peintures sombres à la fresque qui couvrent entièrement les murs d'un revêtement général donnant l'impression d'un réduit tendu de noir, occupe le milieu de la cour.

La simplicité de la demeure me frappa plus encore à l'intérieur : un petit et un grand salon avec un sofa très ordinaire, des sièges de paille grossière et, aux murs, la photographie de Monseigneur, « le très bienheureux », *o Makariotatos*, en face d'un grand portrait de la reine Victoria. C'est un peu moins bien que chez le dernier des bourgeois chypriotes.

L'archevêque arriva dans le costume simple du prêtre, chapeau et robe noire recouverte d'une pelisse ordinaire, car il me dit de suite qu'il était malade, fatigué par une longue tournée qu'il venait de faire dans les villages de sa circonscription, tout comme le dernier de ses évêques. On m'offrit le café, il alluma lui-même la cigarette qu'il me tendit, et nous causâmes un peu. C'est un homme de 55 à 60 ans, avec des yeux doux, des mouvements doux, se remuant et parlant avec une lenteur tout orientale. Dans mes visites au clergé chypriote j'ai remarqué que la question politique était attaquée de préférence à toute autre. L'archevêque, lui, fut très réservé et ne me parla que du pays, de mes impressions et de mes opinions. Enfin il répondit à ma demande en m'offrant sa photographie paraphée à l'encre rouge.



L'ARCHEVÊQUE DE CHYPRE. — DESSIN DE RONJAT.

L'Église de Chypre jouit, dans le clergé grec orthodoxe d'Orient, de prérogatives uniques qui datent de loin. Au temps de l'empereur Zénon de Constantinople, un archevêque de

Chypre trouva dans le tombeau de l'apôtre saint Barnabé, né et martyrisé en Chypre, un exemplaire manuscrit de l'Évangile[1]. Muni de sa précieuse trouvaille, il se rendit à Constantinople où il l'offrit à l'empereur, qui, en reconnaissance, lui donna le titre de patriarche, lui accorda l'indépendance, le droit de porter la pourpre et la crosse surmontée du globe crucifère et celui de signer ses écrits à l'encre rouge. Ces droits faisaient de l'archevêque de Chypre l'égal d'un monarque et le mettaient au-dessus des autres patriarches. Il les a tous conservés jusqu'à ce jour.



LE « SPHALANGI ». DESSIN DE MILLOT.

En dehors du clergé séculier, évêques, archimandrites et simples *papas*, il y a encore le clergé régulier des monastères dépendants et indépendants, en tout cinquante-huit. Nous en verrons quelques-uns.

Saint Barnabé ayant été le premier évêque de l'île, l'église chypriote est dite « apostolique » et ses évêques ont la qualification de « métropolitains ». Il y a quatre évêchés : Nicosie, résidence de l'archevêque, avec Famagouste; Paphos; Kitima avec Larnaka et Limassol; enfin Kyrinia.

Chaque année, vers le 20 juillet, l'évêque de chaque diocèse est tenu de faire une tournée pastorale dans tous les villages placés sous sa juridiction spirituelle, obligation toute de forme, car cette tournée a pour but principal la levée des impôts religieux. L'archevêque, comme les autres, fait son devoir. Chaque église a un droit annuel fixe à payer à la métropole, suivant son importance. Par exemple un village de 1300 habitants est taxé à une moyenne de 100 francs. En dehors de ce droit chaque paysan a à payer à l'évêque, à son passage, une somme variant, selon ses moyens de 15 centimes à 1 fr. 25, ou une part sur ses récoltes. Les prêtres, de leur côté, sont personnellement imposés de 1 fr. 25 à 2 fr. 50.

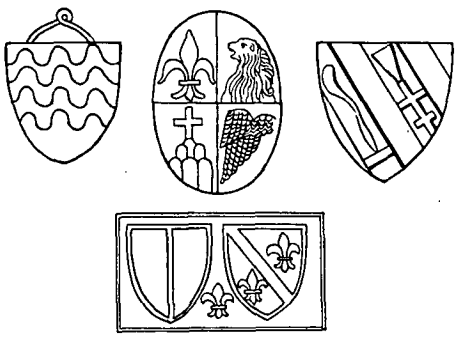
Ces taxes religieuses sont innombrables et, jointes aux profits tirés de la culture des terres appartenant à l'Église, au rendement très fructueux des foires, à la location des monastères, aux dons particuliers, elles font, du clergé chypriote, la classe de beaucoup la plus riche de l'île. Cependant les citadins, plus avancés, moins sous la domination de l'élément religieux, se sont affranchis d'une bonne partie de ces impôts, que paye, seule, la classe la plus pauvre, celle des paysans, et qui pèsent aussi lourdement sur eux, sinon plus, que l'impôt anglais.

Un fait curieux à constater, dans les monastères les plus importants de l'île, c'est que chacun a été incendié un certain nombre de fois et évidemment rebâti avec des proportions plus considérables.

Revenons à notre visite des monuments.

Presque en face de l'hôpital des fous, où j'ai vu un bien curieux salon d'attente orné des peintures faites par tous les artistes fous qui ont passé par là, se trouve une petite mosquée, ancienne chapelle gothique, d'un style très pur et, en même temps, très sévère. C'est *Haghia Catharina*, ou Sainte-Catherine, certainement un des plus jolis monuments de Nicosie. A côté était, dit-on, le cimetière royal, je crois plutôt un couvent, dont les portes étaient tout à côté de celle de l'église.

A peu près derrière Sainte-Catherine, il y a un champ de ruines, au milieu duquel s'élève un minaret isolé, accoté à un reste d'arc dont l'effet est des plus pittoresques. C'est *Yéni Djami*, la « Nouvelle Mosquée », qui n'en est pas moins une des plus anciennes. C'est aussi le nom du quartier. Ici et là sur l'emplacement, des ruines grecques.



ÉCUSSONS RELEVÉS À NICOSIE. DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Nous sommes maintenant dans le quartier de Tripiotis, qui me paraît être un des meilleurs de Nicosie. Il s'y trouve une succursale du monastère de Machéra, petite église avec un moine à demeure qui jouit d'une réputation universelle dans l'île comme empirique, et c'est à ce point de vue qu'il m'intéressa. Mais ceci demande un mot d'explication.

Il y a, à Chypre, un petit animal qui est la terreur des campagnes. On l'appelle le *sphalangi* : c'est un hyménoptère, c'est-à-dire une espèce de grosse fourmi, à tête rouge ou noire[2], dont la piqûre serait infailliblement mortelle, aussi bien, sinon plus rapidement, que celle du plus venimeux serpent, si l'on n'avait recours aux empiriques indigènes, dont le plus connu est le moine du Machéra en résidence à Nicosie. Les médecins anglais, d'après tout ce que j'ai entendu — et j'en ai entendu! — resteraient impuissants avec leurs remèdes d'Occident. Mais il paraît que tous les paysans ne s'entendent pas sur l'insecte auquel il faut donner le nom de sphalangi, et l'on m'affirme

1. C'est du moins la légende chypriote. Suivant M. de Mas Latrie, c'est le corps même de l'apôtre qui aurait été retrouvé. « Ces privilèges, dit-il, furent accordés à l'Église de Chypre par l'empereur Zénon lorsqu'il détacha cette province du patriarcat d'Antioche, à l'occasion de la découverte du corps de saint Barnabé, dans les ruines de la ville de Salamis, où l'apôtre chypriote avait souffert le martyre (*le Correspondant*, 1846). »

2. Il y en a deux espèces : *Mutilla maura* L., à tête noire, et *M. maculata* Grill. Ces insectes sont parasites d'autres hyménoptères.



« YÈNI DJAMI » A NICOSIE ET STAVROS TOU MISSIRICOU (PAGE 177). — DESSIN DE BERTEAULT.

que la grosse tarentule noire, très commune à Chypre, porte ce même nom dans certains villages. On prétend également que dans les régions humides, où l'insecte est parfois aussi abondant que dans les endroits secs, sa piqûre ne présente plus aucun danger.

Après une consultation médicale que je pris du moine de Machéra sur cette question, je visitai l'église. Sur une table sont deux ou trois grands plats pleins de blé gonflé à l'eau, d'anis et d'autres graines, sur lesquelles un nom se détache en petites dragées dorées. C'est un présent offert par la famille d'un décédé, suivant la coutume du pays. A côté, une assiette ordinaire, avec deux poignées de blé, est destinée à être bénie par le papas avant l'ensemencement.

C'est l'église de Tripiotis qui donne le nom au quartier. Au-dessus de la porte qui ouvre sur la rue, je vois un bel écusson ovale de marbre blanc qui a été apporté là de je ne sais quelle ruine, et, au-dessus de la porte de l'église, formant linteau, ont été encastrés trois marbres noircis par le temps et la fumée, qui pourraient être un mauvais travail vénitien.

Pour finir cette énumération des monuments et des restes remarquables du passé de Nicosie, citons encore des armes en relief d'un très beau fini qui ne dépareraient pas le tombeau d'un prince, et que l'on voit sur le mur de côté de l'église d'Omoloïtadès, à deux kilomètres de là.

On ne peut aller à Nicosie sans rendre une visite à l'ancienne Cythère, dont l'emplacement, si l'on en croit la tradition locale, est aujourd'hui à *Kythræa*, à 9 kilomètres nord-est de Nicosie, où l'on se rend par une grande route, construite en 1878 par l'administration militaire. Il n'y a pas, à proprement parler, de village s'appelant Kythræa. Ce nom est donné à une agglomération de six villages ou quartiers, dans une des plus belles régions de l'île. Haghia Marina, où je m'arrête chez le *moukhtar*, c'est-à-dire le chef du village, a exactement 115 maisons ou cases, un poste de police et un bureau de poste, qui reçoit des lettres deux fois par semaine. Le soir, pendant que j'écris dans une petite chambre qui m'a été donnée pour gîte, une femme pousse des cris de paon, dans la cour, parlant avec une rage qui se perd dans les airs en pure perte, car personne n'a l'air de l'entendre. Il paraît que son mari est allé se promener au loin, dans quelque village, avec une amie, et a laissé sa femme seule au logis, abandonnée. C'est le premier bruit vécu de la réputation de mœurs légères dont a toujours joui Kythræa — pour justifier son nom.

Ce qu'il y a de plus intéressant à y voir, c'est sa source, qui fait la beauté et la richesse de cette région, la source qui, au temps où florissait Salamis, lui envoyait l'eau nécessaire par un aqueduc de 40 kilomètres, dont on voit encore des débris. C'est à travers les jardins, les plantations de coton, en pleine maturité à l'époque où nous sommes (fin septembre), les oliviers, les arbres fruitiers, longeant des ruisseaux abondants, des maisons riantes sortant du feuillage, que nous faisons l'ascension jusqu'au point de la colline aride où l'eau jaillit de terre.

Plusieurs villages sont ainsi échelonnés dans un véritable fleuve de verdure encaissé entre des collines jaunes, pelées, arides. Nous nous arrêtons un instant à Haghios Andronicos pour voir un curieux autel : une petite enceinte de morceaux de roches, de deux mètres, autour de deux pierres basses posées verticalement des deux côtés d'une autre pierre plate enfoncée en terre. Cela est sévère comme un autel druidique, et l'on aurait peine à croire qu'un prêtre de la foi chrétienne vient, chaque année, y dire une messe pour la fête du village.

A Sirkania, le dernier quartier, tout au bout de cette curieuse vallée, il y a une petite église, et, entre les pierres du mur, à l'extérieur, des quantités de petits bouts de branches de toutes les longueurs, de bouts de fer, des clous, sont enfoncés plus ou moins profondément. Ce sont les personnes atteintes d'une maladie spéciale qui viennent là, apportent un bout de bois ou de fer, en font une croix sur la partie malade et le plantent dans un interstice du mur. « La plupart, me dit un homme qui nous avait suivis, guérissent aussitôt. »

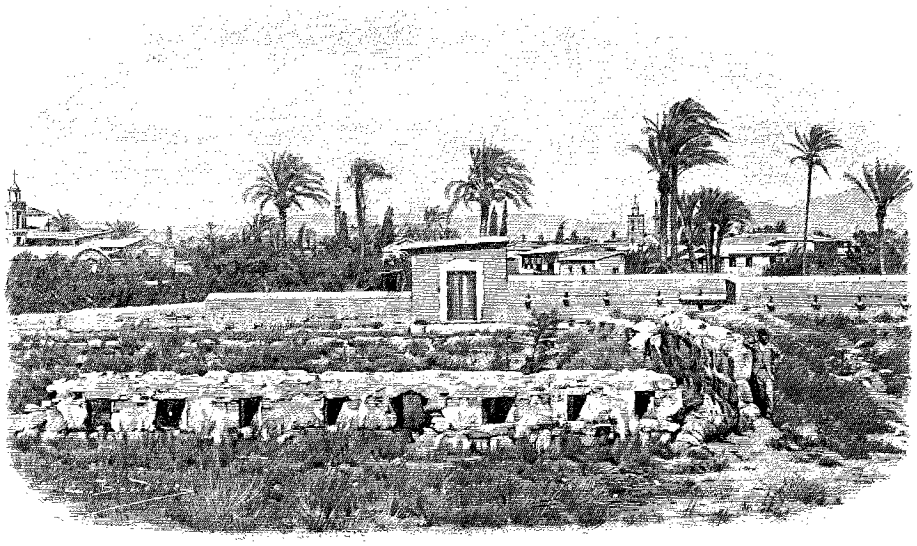
A l'endroit où sort la source, on a construit un petit tunnel à l'intérieur duquel l'eau jaillit à gros bouillons. Trente-deux moulins prennent leur force de ses ramifications en canaux qui descendent la vallée et vont se perdre dans les cotonnières de la plaine. Les indigènes prétendent que les eaux de cette source, ainsi que celles de Kyrinia, où nous irons, viennent de la côte asiatique, des montagnes même de Caramanie. Elles traverseraient donc les 100 kilomètres de mer qui séparent l'île de l'Asie Mineure.

Il y a eu dans cette région, nommée *la Quithrie* sous les Lusignan, une population française considérable, dont les habitants portent encore l'empreinte de race. Ils sont, en effet, beaucoup plus clairs de teint que les autres, et j'y ai vu de nombreuses femmes d'un blond parfait, d'un type très européen.

Au petit village de Khrisida, près de Kythræa, dans la plaine, je vis des olives énormes sur de plantureux oliviers. A Voni, on fait la récolte du sésame, que les femmes arrangent en faisceaux sur le toit des cases. Du côté de Palæokythro, bourg de 70 maisons où était peut-être l'ancienne capitale du royaume de *Kythros*, sont de vastes champs de cotonniers.

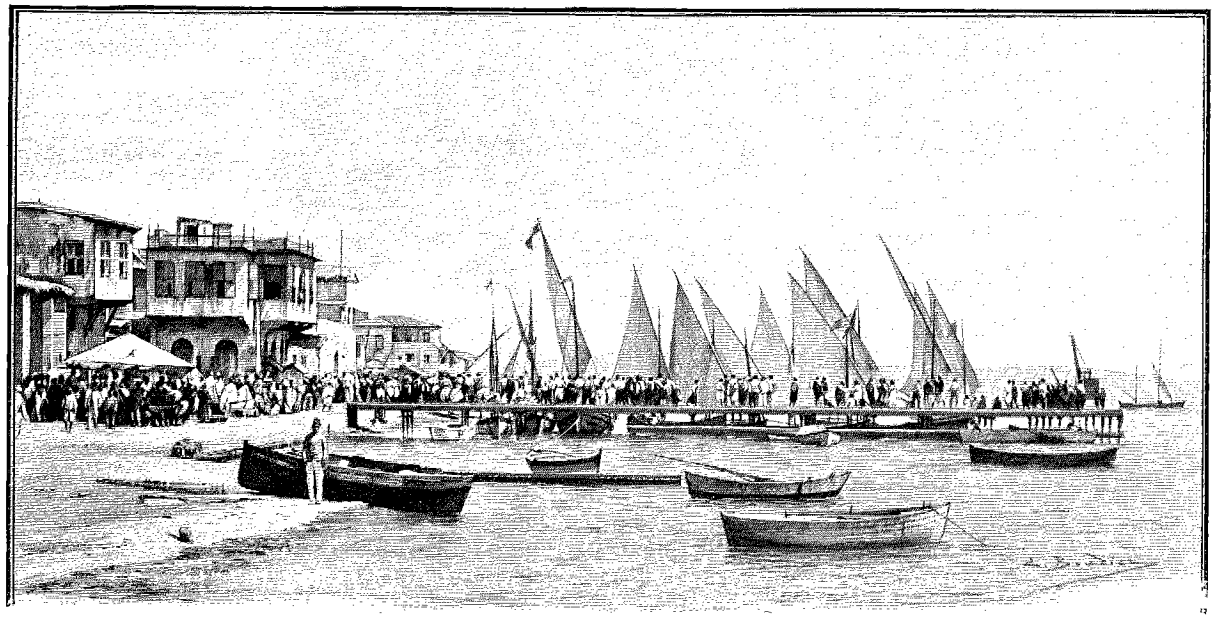
Voilà ce qu'est aujourd'hui cette région qui a été la Cythère de l'antiquité.

(*A suivre.*) ÉMILE DESCHAMPS.



LES REMPARTS DE NICOSIE (PAGE 175) — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CATACLYSMOS À LARNAKA (PAGE 186). — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

LARNAKA, NICOSIE,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

VII

Les fêtes de Pâques. — Exécution et supplice de Judas. — Départ pour Sainte-Croix. — En route. — Réception chez un Sinaïte. — A Pyrga. — Chapelles anciennes. — Légendes. — Diverses cérémonies mortuaires. — En route. — A Haghia Varvara. — Arrivée au monastère. — Un ermitage bourgeois. — Reliques. — Sainte Hélène à Chypre. — L'ermite Dionysios. — Dans les roches. — Funèbre découverte. — Histoire d'un voleur. — L'orgueil du renard chypriote. — Le brigand Yallouri. — Retour à Larnaka. — A Kiti.



PAYSANNE CHYPRIOTE (PORTEUSE D'EAU). DESSIN DE RONJAT.

PAQUES est, surtout à Chypre, une fête bruyante. Elle donne lieu, à Larnaka du moins, à deux cérémonies anciennes qui ne se pratiquent que là : l'incendie de la barque, que n'accompagne aucune cérémonie particulière, sorte de feu de joie avec un vieux fond pourri de barque, et l'exécution de Judas. Nous ne parlerons que de cette dernière.

Dans la cour de l'église métropolitaine grecque de Larnaka, la foule est compacte : aux fenêtres, sur les toits, dans la rue, partout des grappes humaines, des fez rouges, des mouchoirs colorés entourant des têtes brunes. Judas va arriver. Le voilà, et l'on entend un long murmure de satisfaction. Au-dessus d'un plateau circulaire porté par un jeune Grec, s'élève une haute forme de juif au masque blanc, à la longue barbe blanche, un bonnet de coton sur la tête et une sorte de blouse blanche par-dessus un pagne noir. Il a les bras allongés, et c'est vraiment bizarre de voir cette figure carnavalesque circuler, cahotée, au milieu et au-dessus de la foule qui la porte tout autour de l'église. Enfin on le plante en terre par son support, tandis qu'un grand diable qui le poursuit depuis un instant en brandissant un pistolet donne le signal du supplice. Un autre s'avance et, du plus près qu'il peut, décharge son tromblon sur le mannequin, qu'il met déjà à mal : le masque est ébranlé et le bonnet emporté. Alors les coups de feu éclatent de toutes parts, en même temps qu'on enflamme le cercle de fusées qui entoure le plateau. Et Judas tourne, une large blessure à l'œil, la barbe en

1. *Suite. Voyez p.* 157 *et* 169.

coup de vent, la bouche élargie comme en une contraction douloureuse. La foule est heureuse, elle exulte à chaque nouveau coup qui entame un peu du bonhomme. La tête est presque entièrement enlevée par un adroit tireur, la poitrine est trouée, les membres se contractent, et ce simulacre grotesque évoque quand même la réalité. On s'attend à voir couler du sang de chaque nouvelle blessure. Enfin le feu s'est déclaré dans le bois et la bourre, une langue de flamme s'échappe de la robe noire, et des doigts étendus sortent des fusées d'étincelles qui s'allongent par-dessus la foule comme une malédiction dernière. La poudre éclate alors de tous les côtés du corps, qui se déchiquette, se crève de partout, lance autour de son axe, en des restes pantelants, des débris de vêtements blancs et noirs. Et enfin le masque, qui a résisté comme si là avait résidé la dernière parcelle de vie du traître, tombe le dernier, enlevé par un coup de feu qui découvre la carcasse de bois grossier.

La foule est satisfaite : le supplice a bien duré et a été bien mené. Elle s'écoule lentement, tandis qu'on entend encore, de loin en loin, le bruit des détonations d'exécuteurs retardataires.

Ajoutons que ce Judas des Chypriotes ne porte pas toujours la lévite traditionnelle et qu'on l'a vu successivement vêtu en Anglais, à vêtement à carreaux, et en Français, en habit noir cravaté et ganté de blanc. Nous en aurons l'explication ailleurs.

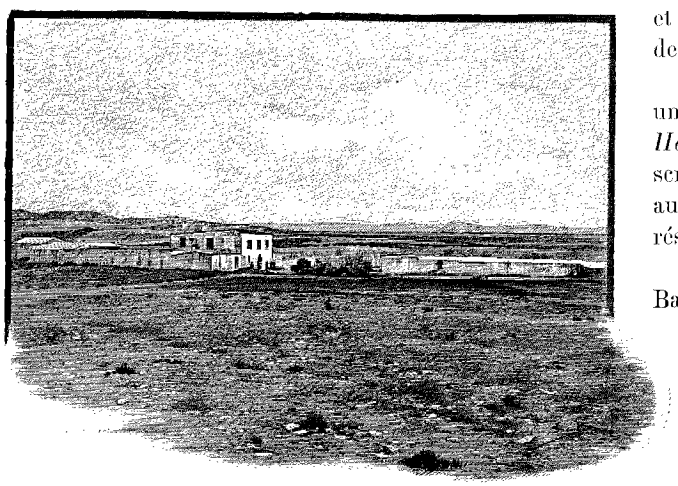
De Larnaka à la Montagne de la Croix on peut aller par plusieurs chemins; je choisis celui qui passe par les bords du Trémithios[1]. Un matin du 13 mai, par un ciel entièrement couvert, chose anormale à cette époque, nous nous mettons en route, cette fois à pied, deux jeunes connaissances de Larnaka qui veulent bien m'accompagner et moi. Partis à six heures, nous ne sommes qu'à onze heures à Kalo Khorio à travers une succession de collines basses, couvertes de ronces et de champs cultivés ne montrant plus que la paille des récoltes. Tout le long de la route on ne voit à l'horizon que les tiges hautes de 2 m. 50 à 3 mètres d'une ombellifère, une *ferula*, qui sert à faire ces petits tabourets de village qui constituent des sièges solides à bon marché puisqu'ils ne coûtent que sept centimes pièce. On s'en servait jadis aussi comme amadou, mais le progrès qui pénètre partout a introduit aujourd'hui cette dernière substance et le briquet d'acier.

Le couvent du mont Sinaï possède quatre propriétés dans l'île, de même que le clergé chypriote en possède en Russie. Une d'elles a été achetée; les trois autres proviennent de dons faits au couvent grec par les fidèles. Nous sommes reçus avec la plus grande amabilité par le moine, beau et vert vieillard de cinquante-cinq à soixante ans, qui s'excuse de ne pouvoir nous donner tout ce qu'il voudrait. Mais il est étranger aussi là, et comme nous de passage, habitant ordinairement le district de Kyrinia. Au dîner, qui arrive bientôt, nous nous apercevons des efforts de notre hôte pour nous satisfaire, à la quantité de petites assiettes mises toutes ensemble sur la table, suivant la mode locale : elles renferment des olives, des fromages de diverses provenances, des salades de plusieurs qualités, parmi lesquelles je citerai des pointes de câprier et des mauves sauvages.

Le tchifflik est situé au pied du petit village de Psevda, une douzaine de maisons sur le coteau, avec un moulin à eau.

Le lendemain, de Psevda à Pyrga nous descendons vers le sud-ouest. Nous sommes dans la montagne, en vue du sommet rocheux et des pentes noires ou vertes du Stavrô Vouni ou « Montagne de la Croix », dans une région d'oliviers. Le temps étant trop menaçant pour tenter l'ascension, nous prenons quartier à ce dernier village, où nous sommes reçus par un Grec nouvellement marié à une femme scaliote qui, en sa double qualité de nouvelle épousée et de fille de ville, est pourvue d'un confortable qu'on rencontre rarement dans les villages.

La confiture présentée et le café bu — comme à Larnaka, — nous partons faire le tour du village, suivis par tous les oisifs. En sortant, nous sommes assaillis par une nuée d'abeilles, dont nous nous débarrassons difficilement. Le miel est une des productions du pays, et il est excellent, sauf celui récolté dans les environs des caroubiers, dont les fleurs sont amères.

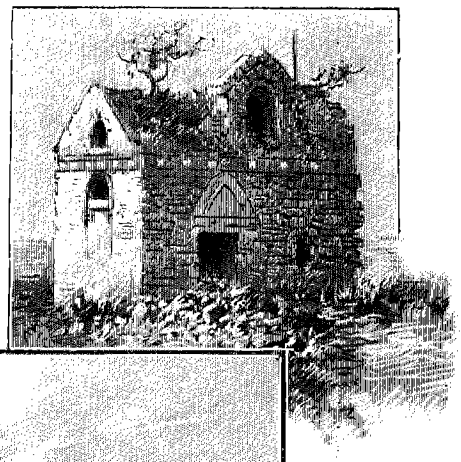


UN « TCHIFFLIK » PRÈS DE LARNAKA. — DESSIN DE BOUDIER.

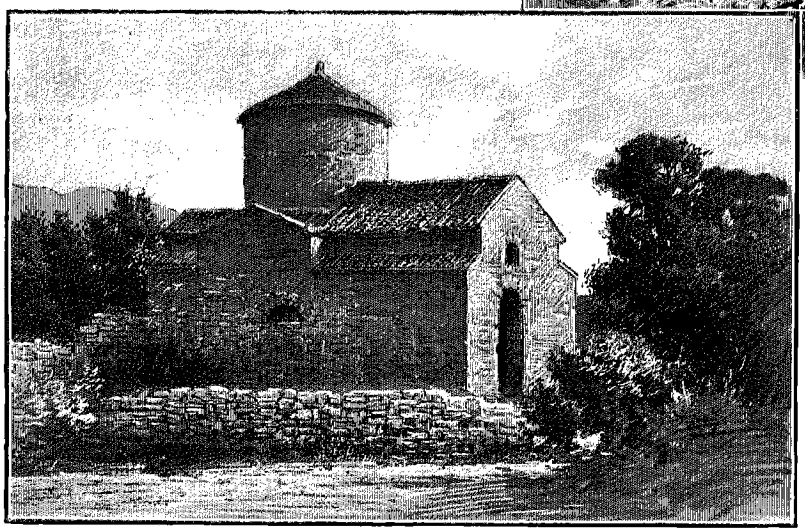
Nous nous dirigeons vers une ancienne chapelle, un peu à l'écart du village, près de la rivière. C'est *Haghia Catharina*. Nous y voyons des restes d'inscriptions françaises peut-être, vénitiennes, grecques, au milieu de quelques peintures à fresque qui ont résisté au temps.

Non loin de là, près d'une haie de figuiers de Barbarie, au-dessus de la rivière que les habitants nomment Pyrga Potamos, un affluent du Trémithios, est une autre église, reconstruite, couverte de tuiles rouges. Elle est dédiée à *Haghia Marina*.

1. En grec, Térébinthe; c'est dire que cette vallée tire son nom de l'abondance de cet arbuste, répandu d'ailleurs dans toute l'île, à profusion.



En sortant, tandis que je jette un coup d'œil général sur le monument, je suis tout étonné de voir la base de la coupole entourée d'un cordon blanc dont les extrémités pendent jusque sur le toit. J'avais vu un gros paquet de cette *mèche* dans une anfractuosité de l'autre église et je questionnai les indigènes sur la raison de cette singulière ceinture. Je connus la vraie légende par un vieux bonhomme fort loquace. Un jour, un habitant du village vit en songe sainte Catherine, qui lui annonça qu'il allait arriver un grand malheur, une maladie terrible qui atteindrait tous les habitants. Pour en être préservés, il fallait incontinent entourer chaque église d'un épais cordon de coton et les relier l'une à l'autre. Il fallait aussi que tous les habitants achetassent ce même coton, qui n'est autre chose qu'une mèche, chacun pour autant que ses moyens le lui permettraient. Ce qui fut dit fut fait, et le village passa à côté du malheur. Un jour, le cordon cassa : les parties qui entouraient les monuments restèrent à leur place, pourrissant lentement; celle qui servait à les relier fut religieusement ramassée et mise dans un trou du mur de l'église de Sainte-Catherine, où la pluie en a fait un gâteau.



HAGHIA MARINA ET HAGHIA CATHARINA À PYRGA. — DESSIN DE TAYLOR.

A la sortie de l'église j'avais aperçu, à terre, le long du mur, deux ou trois de ces petits brûloirs en terre (*capnostiri*) dont on fait un usage constant à Chypre et je demandai leur raison d'être à cet endroit, ceux-ci paraissant avoir une destination spéciale. En effet, celui qui a éprouvé une perte dans sa famille doit venir trois, cinq et huit jours après le décès, jour de fête ou dimanche, à l'église. Là, muni d'un de ces encensoirs garni d'encens et de brindilles d'olivier, il passe successivement devant chaque image, puis devant chaque personne présente, en disant : *O Théos makarisito*, « que Dieu le fasse heureux ». Puis parents et amis se rendent au cimetière, généralement le jardin de l'église, dans les villages, et l'on encense la tombe.

Trois jours après le décès, la famille du décédé fait un don à l'église : un grand plat de blé gonflé à l'eau, de graines de sésame, de raisins secs, d'amandes, de graines de grenade, de dragées et de graines d'anis. Par-dessus cet arlequin est posé un pain cuit et pétri pour la circonstance, sur lequel est imprimé le monogramme byzantin du Christ $\frac{IC|XP}{NI|KA}$ au moyen d'un grand cachet de bois en intaille, que l'on garde dans les familles pour cet usage. Ce don est renouvelé huit jours après, puis quinze, puis un mois, trois mois, six mois, un an, et ensuite chaque année une fois. Le prêtre bénit le pain sur l'autel, va le poser sur la tombe du décédé, où il le bénit encore, en garde une part et remet le reste aux assistants, entre lesquels il est divisé. Le même don est fait chaque année à toutes les fêtes. Alors il est préparé plusieurs pains, dont une grande partie sert à alimenter le garde-manger des prêtres, qui, à cette occasion, en reçoivent parfois de telles quantités qu'ils le font vendre au dehors comme pain privilégié.

Il faut ajouter aussi que, de retour à la maison mortuaire, parents, amis et prêtres mangent, boivent ensemble, puis reçoivent des distributions de pain, de vin et de gâteaux.

Le lendemain nous nous mettons en route à 9 heures seulement, nos bagages sur une grande ânesse, accompagnés par notre hôte. A midi nous sommes à *Haghia Varvara*, grande bâtisse rectangulaire mal tenue, élevée, il y a quarante ou cinquante ans, par une sœur de charité qui retournait du Saint-Sépulcre, dans un but inconnu, mais probablement pour servir de lieu de repos aux pèlerins se rendant à l'ermitage; c'est une dépendance du monastère, qui y entretient des arbres fruitiers et des ruches d'abeilles.

Depuis Pyrga nous n'avons vu qu'un berger, appuyé sur son long bâton crochu et qui a entamé une conversation, de la colline en face, avec notre guide : « Haghia Varvara est ouvert, mais il n'y a personne », et il parlait encore tandis que depuis deux minutes nous lui tournions le dos, continuant notre chemin.

A 2 heures et demie nous sommes au sommet, au Monastère, d'où nous jouissons, de 746 mètres de hauteur, d'une vue splendide.

Nous pénétrons dans le monument par un pont-levis tout neuf précédant la porte et la cour. L'ermite nous

reçoit et nous fait entrer au salon, un vrai salon bien meublé à la façon du pays, très propre, avec une profusion de tableaux à l'huile et de chromolithographies.

Avec l'idée que nous nous faisons, en France, d'un ermite et d'un ermitage, je suis un peu surpris par cet intérieur bourgeois d'Orient. Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements. Dionysios est peintre. En haut de l'un des murs, bien en vue, s'étale une figure du Christ copiée je ne sais où, tableau fort beau pour un anachorète chypriote; et celui-ci, rougissant d'orgueil, souriant d'aise, nous annonce sa paternité, après nous avoir demandé notre avis sur sa valeur artistique.

Le monument est un rectangle bâti, avec les pierres rouges et vertes de la montagne, sur les ruines d'une ancienne construction. Il s'appuie, à l'est, sur une immense roche qui surplombe le sommet et roulera, un jour, le long des flancs, très abrupts de ce côté. A l'ouest, il est accolé à des pans de murs en ruines et à une sorte de haut bastion étroit, qui peut dater de l'époque byzantine et qui est planté sur le rocher tombant à pic dans la vallée.

Dans l'église, à signaler un grand four qui sert de poêle, l'hiver, et la croix, objet du pèlerinage. Celle-ci est une grande croix de bois montée sur un socle, entièrement recouverte d'écharpes colorées, brodées, et d'un grand manteau de soie crème à franges; au centre, dans une monture d'argent à jour, qui ne permet pas le contact des doigts, est enchâssé un morceau de la vraie Croix. Mais il faut dire comment il est venu là.

Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand, retournait de Jérusalem, allant à Constantinople, où elle apportait une branche de la croix du Christ, quand une tempête amena son navire sur les côtes sud de Chypre. Craignant une catastrophe, elle fit vœu, si elle était sauvée, de construire un monastère sur le sommet qu'elle apercevait et que l'on appelait alors Olympe, par confusion avec le Trôodos. C'était le Stavro Vouni. Le bateau fut jeté à la côte à Zyyi, petite localité au sud de Larnaka; Hélène débarqua, arriva au village actuel de Toklmi, où elle fit bâtir, sur un pont, une église dans laquelle elle plaça un morceau de la Croix qu'elle avait sauvée. Cette église existe encore aujourd'hui, ou plutôt celle rebâtie depuis, mais la relique a été volée par les habitants de Lefkara, où elle se trouve aujourd'hui. Cela fait, sainte Hélène se rendit à Larnaka reconnaître la montagne qu'elle avait associée à son vœu, puis elle partit pour Constantinople. C'est de là qu'elle ordonna la construction d'un monastère sur ce sommet.



L'ERMITE DIONYSIOS ET SON SERVANT. — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL.

Le lendemain, après les politesses obligatoires, confiture et café, nous reprenons notre conversation de la veille. L'ermite a passé vingt ans de sa vie au monastère du Mont-Athos, la « Sainte Montagne », et il est revenu dans sa patrie, Chypre, avec l'idée de fonder un établissement similaire. Depuis quatre ans il est devenu *locataire* de la montagne, du bâtiment, de ses dépendances, moyennant le paiement de 450 francs annuels à l'évêque de Larnaka, et l'obligation de faire connaître ses comptes. Il a l'air parfaitement heureux de se trouver dans le plus ancien monastère royal du monde, ainsi qu'il le dit, rêvant à ses foires — quatre fois l'année, — dont la plus importante est celle du 14 septembre, date commémorative de la découverte de la Sainte Croix, à Jérusalem, par sainte Hélène; peignant des tableaux soit pour le monastère, soit pour les villages qui veulent bien lui confier des commandes; entouré d'un domestique et de deux gamins de servants, dont l'un est possesseur d'une

des plus jolies figures chypriotes que j'aie vues.

Dans l'après-midi nous faisons une descente dans les rochers si curieusement remués du flanc nord-ouest, où je découvre à 50 mètres, dans un trou à renard, un tibia humain. Cette funèbre trouvaille eut son explication dans l'histoire suivante que nous raconta ensuite Dionysios.

Il y a trente ou quarante ans, un certain noir, grand pilleur, grand voleur de bestiaux, inquiétait tous les bergers des alentours par ses rapines. Exaspérés à la fin, ceux-ci tinrent un beau jour conseil et décidèrent la mort du nègre. L'exécution suivit de près la décision prise et son corps fut caché dans ces anfractuosités, où nul ne le trouva jamais. Il y a deux ans, un domestique du monastère, étant descendu dans ces roches, trouva un crâne, celui du voleur, qui fut abandonné pendant longtemps au pied d'un mur, d'où on le prit enfin un jour, pour l'envoyer rouler le long des flancs de la montagne.





AU CATACLYSMOS À LARNAKA (PAGE 186). — DESSIN DE SLOM.

A propos de renards, très abondants, les paysans ont une curieuse croyance à leur sujet. Ils disent que lorsqu'ils l'appellent de loin du nom de « Vassili », alors qu'il fuit, il s'arrête immanquablement. L'animal, très orgueilleux, croit qu'on lui donne le titre de roi (*vassilefs*) et il ne peut s'empêcher de s'arrêter, pour regarder, sous le charme de la vanité satisfaite, celui qui l'a ainsi nommé. L'ermite Dionysios me confirme le fait.

Le caractère accidenté et abandonné de ces montagnes les a fait souvent choisir, pour s'y cacher, par les voleurs et les assassins. Le fameux Yallouri, qui a semé la terreur dans l'île pendant près d'un an, en dépit de la police anglaise, y trouva quelque temps un refuge. Aussi l'ermite quitta-t-il son ermitage. Assassin, mais galant homme, dit la chronique, Yallouri fut poursuivi longtemps sans succès, le premier *zaptié* (agent de police) qui avait tenté de l'arrêter, ayant été tué raide. Les paysans le nourrissaient; on le connaissait et l'on satisfaisait à tous ses besoins. Un jour, dans un village, il était au café, fumant paisiblement sa cigarette, une paire de pistolets à la ceinture, un fusil sur l'épaule, quand quatre zaptiés, sans le savoir, vinrent s'asseoir en face de lui. Ils le reconnurent aussitôt, et, comme l'un d'eux l'observait, Yallouri, sans autrement se déranger, le prévint que s'il le regardait encore il lui ferait sauter le crâne. Le zaptié se le tint pour dit, et tous saisirent la première occasion pour déguerpir. Il avait mis la mer entre Chypre et lui quand il fut pris. Mais il s'échappa pour la seconde fois. Repris ailleurs, il fut amené à Chypre et pendu.

Nous avons passé trois bonnes journées au Stavro Vouni, jouissant de l'air, de la vue et de l'inépuisable faconde du moine. En retournant, nous devons faire un grand circuit pour arriver à Alétrikô, à 17 kilomètres de Larnaka, où nous passons la nuit.

La pluie nous surprend à Kiti, à 8 kilomètres, le *Quid* des Français, un des vingt-quatre fiefs de Charles de Lusignan, nous dit M. de Mas Latrie. Aujourd'hui le village est renommé par ses jardins très luxuriants,

situés à mi-chemin dans la direction du cap Kiti, seul point géographique qui ait gardé le nom de la vieille ville phénicienne de *Kition*, aujourd'hui Larnaka.

La pluie a cessé; nous repartons, laissant derrière nous la haute verdure bordée de cyprès des jardins de Kiti, pour arriver, le soir à 7 heures et demie, 19 mai, à Larnaka.

VIII

La fête de Vénus. — Légendes touchant la fête. — Le *Cataclysmos* à Larnaka. — Une Vénus en loques. — Costumes. Essaims de femmes. — Promenades en mer. — Aspersions légendaires. — La femme de Chypre.

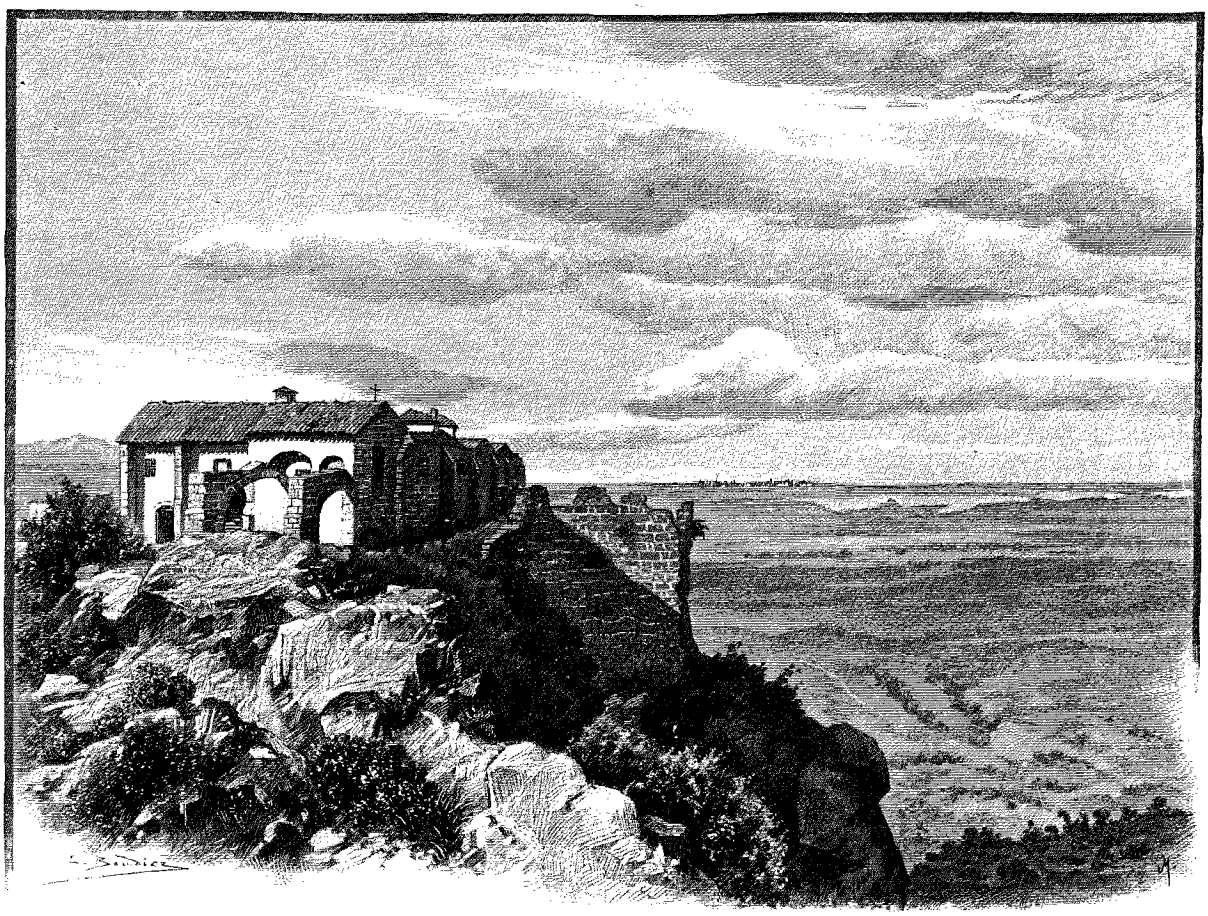
Dix jours après, 29 mai, tombait la fête du *Cataclysmos*, restant d'une des plus anciennes croyances de l'île, le culte d'Aphrodite. On sait combien ses temples de Paphos, de Kythræa, d'*Idalium*, d'*Amathus*, de *Golgos*, du cap *Dynaretum* et autres encore étaient renommés, combien ils ont inspiré de poètes.

Suivant la légende, Vénus aborda à Paphos, la vieille ville des Amazones, 2 000 ans environ avant Jésus-Christ. Lorsqu'elle s'éloigna des côtes, dans son char d'or et d'azur, elle emmena vers la Caramanie un grand nombre de jeunes filles chypriotes qui, se baignant sur la plage, étaient venues l'implorer pour faire cesser leur célibat. Elles ne revinrent plus. D'autres disent que, chaque année, les Caramans arrivaient en foule de la côte opposée assister aux fêtes d'Aphrodisia, et chacun simulait l'enlèvement d'une fille chypriote. Mais les couples n'allaient pas bien loin, et cette cérémonie n'était que le prélude du mariage des belles avec leurs fiancés, qui semblaient n'attendre que cette sanction. Celles qui n'avaient pas été enlevées ne se mariaient plus.

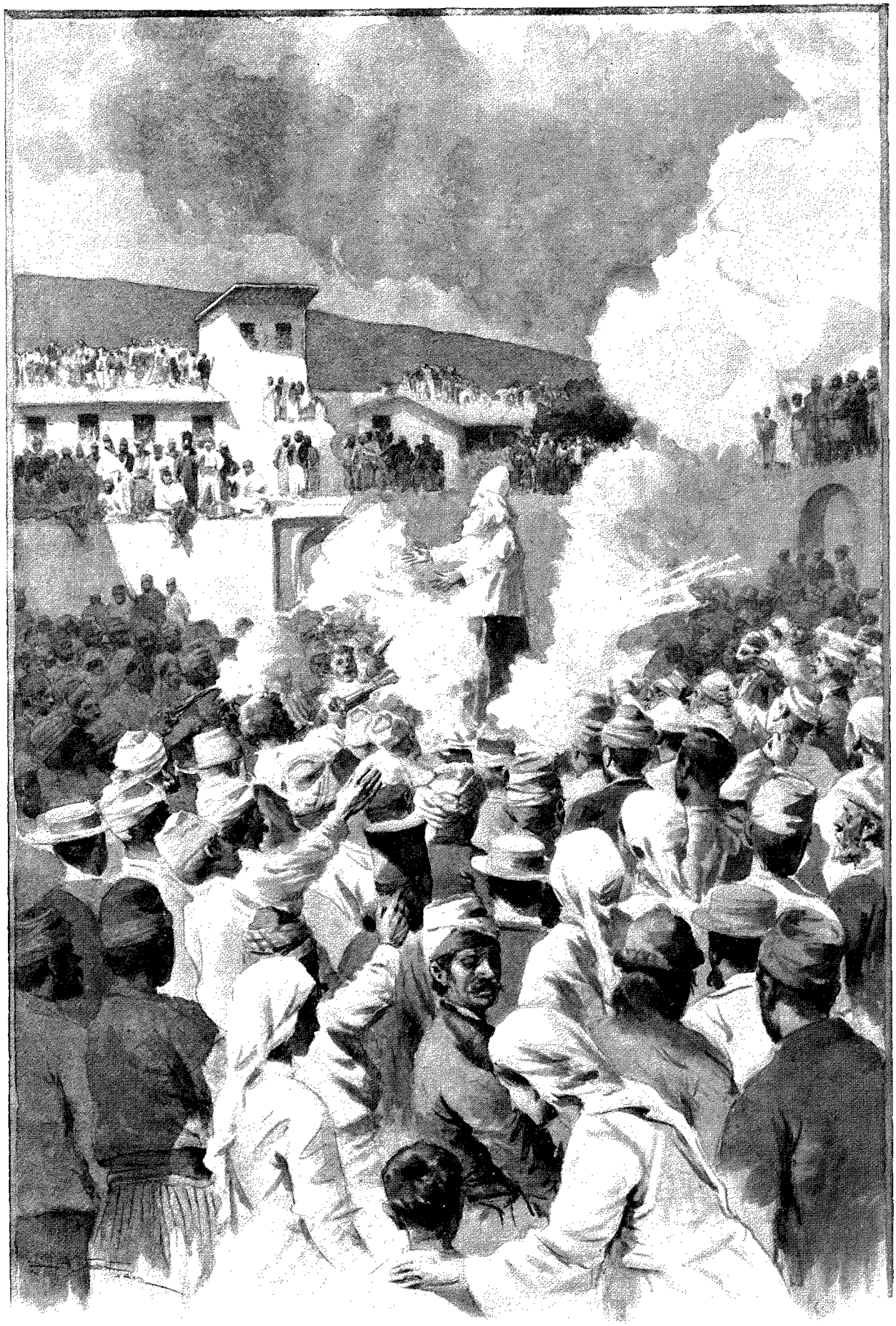
Quelle que soit la vérité que cachent ces deux légendes, elles montrent néanmoins que les côtes de Chypre étaient, chaque année, pour les fêtes spéciales de la déesse Aphrodite, envahies par les étrangers des côtes voisines, des îles, attirés par les pratiques mystérieuses qui avaient lieu dans les bois sacrés, autour des temples célèbres.

Le 29 mai correspond au cinquantième jour après la Pâque grecque, le jour même de la Pentecôte, laquelle, dans la langue du pays, porte aussi le nom de Cataclysmos.

La fête se célèbre à Paphos, à Larnaka et, depuis quelques années seulement, à Limassol et à Famagouste, ces deux villes n'ayant fait que profiter d'une coutume qui pouvait être d'un bon rendement pour leur commerce



MONASTÈRE DE STAVRO VOUNI (PAGE 182). — DESSIN DE BOUDIER.



LA FÊTE DE PÂQUES À LARNAKA. — DESSIN D'A. PARIS.

local. Cette année, elle tombe à un mauvais moment, alors que les paysans sont retenus aux champs par les récoltes, et l'affluence est moindre que les autres années. Cependant on peut évaluer à trois ou quatre mille les villageois qui ont quitté leurs plaines de la Messaorée et les coteaux de l'Olympe. Tous les districts ont fourni leur contingent, suivant leur distance de Larnaka, les plus rapprochés donnant le plus de monde, car le temps est précieux pour ces populations pauvres et les voyages sur de misérables bêtes se font lentement. Là surtout se pouvaient voir toutes les richesses et toutes les misères du pays.

C'est dans la seconde partie de la route que nous avons suivie dès notre arrivée, le long du quai, depuis un peu avant le restaurant à enseigne française jusqu'au pied du fortin turc, sur quelques centaines de mètres, entre les maisons et la mer, que se passe la fête, qui n'est plus guère, en réalité, qu'une foire. Quelques baraques se sont élevées : simples pieux à peine dégrossis soutenant de vieilles toiles qui retombent sur les côtés, ou constructions de bois des plus simples; à l'intérieur sont quelques tabourets, des chaises de paille dans les mieux montées, un peu de verdure défraîchie, et des chromolithographies représentant les souverains de la Grèce.

Un ou deux forains se sont aussi adjoint un orchestre composé d'une serinette, d'un violon et même d'une mandoline, pour les danseurs, car la danse fait partie de toutes les réjouissances publiques et domestiques. Les cafés ont sorti, par centaines, leurs chaises, leurs tables boiteuses, qui entravent la circulation.

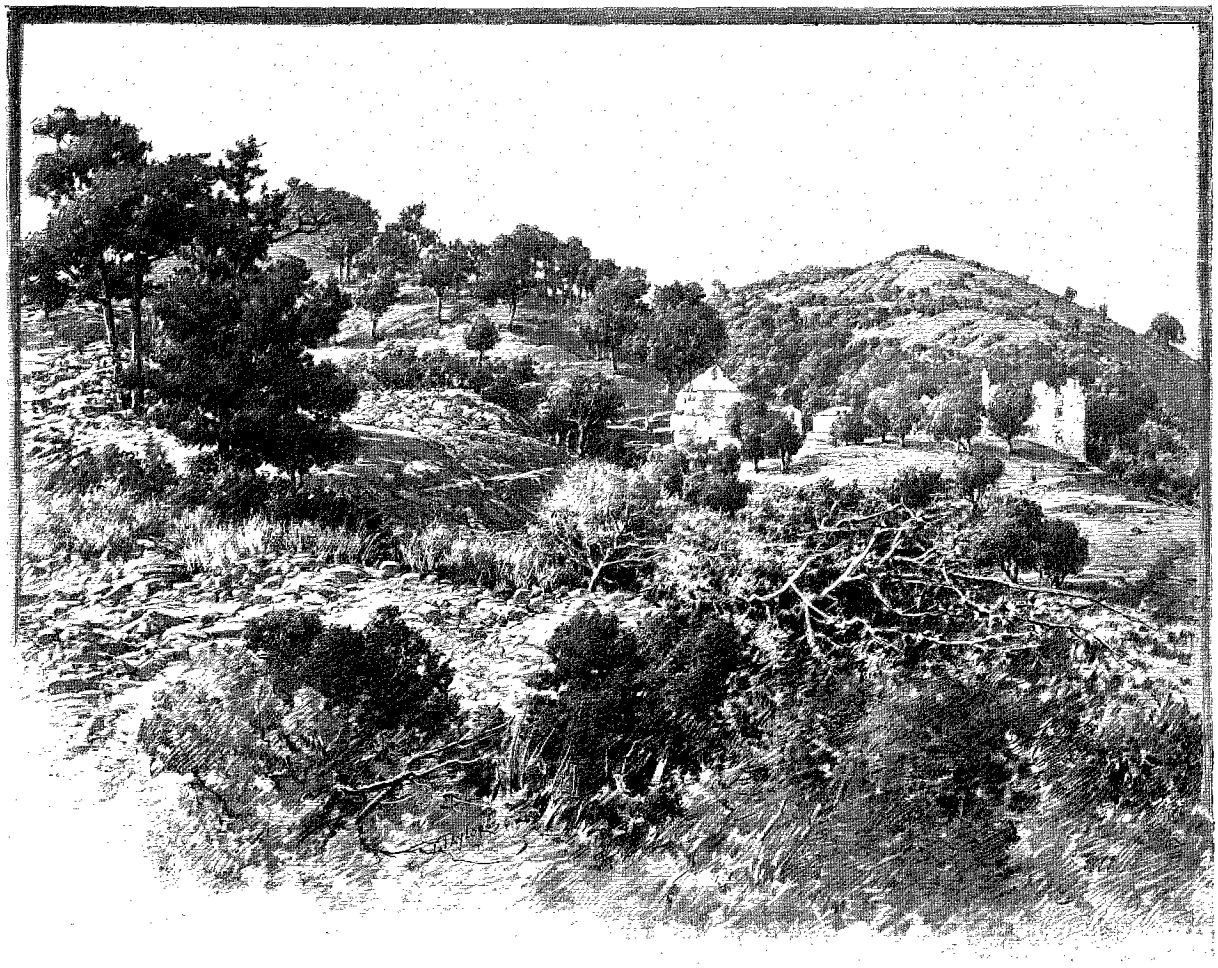
Dès le 28 on a commencé à arriver : le théâtre est prêt pour recevoir la foule. Il fait une chaleur intense, un soleil d'Égypte inondant la plage. Pénétrons immédiatement sur les lieux, nous verrons ce que sont devenues les fêtes que l'antiquité a chantées. Nous sommes près d'une de ces baraques à orchestre, mais elle est vide; le monde passe sans s'arrêter, et cependant, à l'intérieur, deux danseurs payés font force mouvements dans le style local, tournoiements et sauts de carpe, pour attirer son intérêt. Mais voilà, celui-ci a un concurrent : une grande boutique bondée de monde où chantent deux femmes, créatures qui n'ont d'ailleurs rien de féminin dans la figure, dans les formes, dans les mouvements. Mais elles sont vêtues de loques qui ont jadis été dorées et argentées, vertes, rouges et bleues, et qui, arrivées à ce point de leur existence, ne montrent plus qu'une apparence vague de teintes et de formes. Ce sont ces deux êtres, leurs chants brutalement licencieux, qui ont attiré la foule, et elles me semblent être les Vénus du jour, fêtées encore en souvenir de l'autre.

En regardant par-dessus un groupe de tentes, j'aperçois un pavillon tricolore, les couleurs françaises qui surmontent l'une d'elles. Malheureusement les lettres R. F. ont été mises à l'envers. Dans la foule, c'est le bleu qui domine dans les costumes, couleur du ciel pur d'Orient. Des lignes de marchands se sont installés, à droite et à gauche, dans la poussière, vendant des raisins secs, des noisettes, des citrons, des arachides grillées et des pois chiches cuits qui se mâchent dans toute la Turquie. D'autres ont des cordes, de la ferraille, des étoffes, des draperies et des soieries de Nicosie aux couleurs vives. Puis, à côté, on voit des cuisiniers, devant un petit fourneau arabe, qui font cuire du foie, de la viande en brochettes, des beignets à l'huile de sésame, dont les fumées âcres remplissent l'atmosphère. La poussière, l'odeur des bêtes et celle de cette cuisine en plein vent, forment un tout écœurant qui prend à la gorge et donne des nausées. C'est le parfum de toutes les fêtes de Chypre.



ANCIEN COSTUME DES DAMES CHYPRIOTES.
DESSIN DE RONJAT.

Je regarde curieusement les populations qui vont et viennent autour de moi et je ne suis pas peu étonné : pas un type vraiment beau, pas même une figure agréable chez les femmes. Elles sont bronzées, ont des yeux sans expression, des cheveux couleur de filasse, une poitrine plate, pas de taille ni de grâce, et, sauf dans la toute première jeunesse, elles font l'effet de *jeunes* vieilles : aucune des qualités physiques, aucun des attraits qui ont fait d'elles les déesses de tous les siècles. Et cependant la légende a donné Chypre pour pays d'élection à la déesse de la grâce et de la beauté! Qu'est donc devenue la race qui doit avoir peuplé ces rivages à l'époque où ils attiraient



VUE SUR LE MACHÉRA ET LE MONASTÈRE INCENDIÉ (PAGE 191). — DESSIN DE TAYLOR.

les foules étrangères, où ils inspiraient la lyre des poètes et où les échos des bois consacrés au culte de l'amour retentissaient des chants invocateurs de milliers de fidèles? Perdue, anéantie presque jusqu'au dernier vestige dans les mélanges sans nombre des peuples envahisseurs.

Partout des mendiants, tendant leur escarcelle de zinc, implorant du nez la charité, et poursuivant le promeneur d'injures s'il ne répond pas à leur demande. Ce pays qui, suivant un auteur belge, ne connaît pas la mendicité, pourrait, au contraire, être nommé le pays des miséreux.

Parmi un grand nombre de costumes pauvres, se voient quelques brillants ajustements. Tous du reste sont propres.

Les paysannes portent le vêtement national : sur la tête, un ou plusieurs mouchoirs, bleus ou blancs, bordés de vert, dorés ou argentés, s'attachant sous le menton et couvrant derrière les cheveux pendants; la veste de drap ou de velours, souvent agrémentée d'ornements dorés, et s'ouvrant sur la poitrine en une ouverture carrée couverte de fines chemises de tulle ou de batiste, et la robe tombant du haut d'une taille épaisse, de couleur rouge souvent, noire ou grise, unie ou fleuronnée. Au cou, elles ont des colliers de piécettes dorées, comme les femmes arabes; aux poignets, des bracelets de verre, autre ornement venu de Syrie.

Les hommes, Grecs et Turcs, sont vêtus, à très peu de chose près, de même, mais on remarque plus d'aisance et plus de propreté chez les derniers. Le dandysme local se reconnaît au fez et aux larges pantalons pendant jusqu'à terre au milieu, retenus aux genoux par des jarretières. Le fez est souvent très haut, planté insolemment sur le côté de la tête, et est entouré, au sommet, d'un mouchoir blanc à frange d'or dont la pointe retombe sur le côté du visage. C'est la pièce du costume la plus disgracieuse, pour nous, du moins, Européens qui jugeons avec notre conception de l'art occidental. Sur l'oreille, ils mettent souvent une fleur, ou bien un petit bouquet retenu sous le fez et ornant le haut du front. Sur la chemise, à grandes manches pendantes, est passé un gilet largement ouvert, de couleurs différentes, la plupart du temps, devant et derrière : par exemple, rouge écarlate sur la poitrine, et vert-pomme orné de fleurs dans le dos. La taille est entourée d'une large ceinture, également colorée, à ramages éclatants, qui descend jusqu'à mi-jambes. Enfin ce costume se termine par

des bas roses, bleus ou jaunes, bien tendus, par des jarretières rouges et, aux pieds, des souliers ouverts chez les citadins. Les paysans chaussent de grandes et lourdes bottes.

Ce qui est resté des anciennes fêtes, à cette foire du Cataclysmos, c'est l'obligation d'aller en barque, de toucher du doigt le rivage. L'habitude de se jeter de l'eau de mer au visage date à peine d'hier. Tous s'embarquent à tour de rôle sur de grands chalands à marchandises transformés pour la circonstance, ou sur les barques à passagers qui ont monté leurs plus hautes voiles pointues, et vont faire un petit voyage de circumnavigation dans la rade, un quart d'heure de mer pour vingt *paras*, sept centimes. Et parmi ces villageois d'une île de 80 kilomètres de large, il y en a qui ne l'avaient pas vue encore, la mer, et alors la fête est pour eux comme une initiation.

En face du pont, un peu à gauche sur le quai, un forain a installé un manège de mauvais petits chevaux de bois que poussent résolument quelques gamins pieds nus. C'est la note occidentale qui se révèle, là, dans cet amusement enfantin de nos foires, la marque du progrès qui pénètre partout. A côté, c'est une traînée blanche de femmes grecques et turques. Ces dernières se sont formées en essaims au pied des murs du fort où les dômes polychromes de leurs ombrelles font l'effet, de loin, sur la blancheur de leurs vêtements, d'un parterre extraordinaire de fleurs sur un champ de neige. Elles sont heureuses de demeurer ainsi à l'écart, de voir sans être vues, d'assister à tout ce mouvement en babillant sous leurs voiles, mâchant des graines de courge ou des arachides rôties.

Plus loin, le long du quai, ce sont encore des rangées de femmes grecques, buvant, à terre, un café de trois centimes dans des tasses minuscules, ou de grands verres d'un liquide rouge qu'un jeune Grec débite dans une carafe en faisant un bruit d'enfer.

Partout la foule est compacte, remueuse, mais calme, refluant vers les rues avoisinantes, où se sont réfugiés la plupart des marchands. Les cafés sont pleins de monde; on boit le mauvais *mastic* du pays et l'on danse. L'air est empoisonné de vapeurs de fritures, de parfums de toutes sortes, et au milieu du tumulte ambiant on entend le tam-tam et le fifre d'une des grandes barques, qui jouent furieusement.

Un des centres de plus grande attraction est une large tente assez belle, assez propre, à l'entrée de laquelle — un pan de toile tirée — se presse le peuple, pour entendre chanter et voir danser une malheureuse petite fille de treize ans, vêtue en ballerine, qui se démène sur des tréteaux comme une artiste consommée de la rue. C'est une Arménienne qui débite des chansons égrillardes turques, et il y a un contraste pénible dans son assurance et sa jeunesse, sa petite poitrine blanche, ses yeux d'enfant mutine, et ses mouvements assurés, déjà certaine et heureuse de l'impression qu'elle produit sur son public.

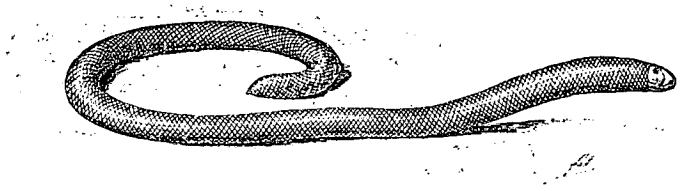
Le soir, le mouvement est plus considérable encore; toute la ville est sur les lieux. Les cafés sont pris d'assaut par des familles entières de bourgeois qui viennent y manger les pâtisseries lourdes du pays. Quelques barques, qui se reconnaissent à leurs feux, vont et viennent encore sur la rade, et la brise, en écoutant, apporte les dernières notes d'un chant grec. La nuit est délicieuse, sous le petit vent frais qui vient de la mer. Mais la foule s'écoule lentement, et, à une heure du matin, les quais sont déserts. Dans les cafés seulement, on danse et l'on boit encore.

Le lendemain, la fête recommence et se continue jusque dans la soirée. Alors les caravanes se reforment, et les routes, aux abords de la ville, se couvrent de villageois qui regagnent silencieusement, sur leur bête, la plaine ou la montagne.

IX

Départ. — A Athiénou. — Sur l'emplacement de Golgos. — A Dali. — L'emplacement d'Idalium. — En route pour le Machéra. — Arrivée au monastère. — Jeûne forcé. — Les serpents de Chypre. — Un serpent sourd et... aveugle. — Combat d'un crabe et d'un serpent. — Notes magico-médicales.

Le temps a marché, rapide, depuis cette dernière fête, et nous sommes au 11 août, 4 heures et demie du soir, quand, mes amis de la dernière excursion et moi, nous montons sur des mules sans aucune destination fixe autre que le village d'Athiénou, près de l'emplacement de l'antique Golgos. C'est un village de muletiers assez aisés. A 8 heures nous étions dans la maison de notre *kéradji* (muletier), où nous passions la nuit.

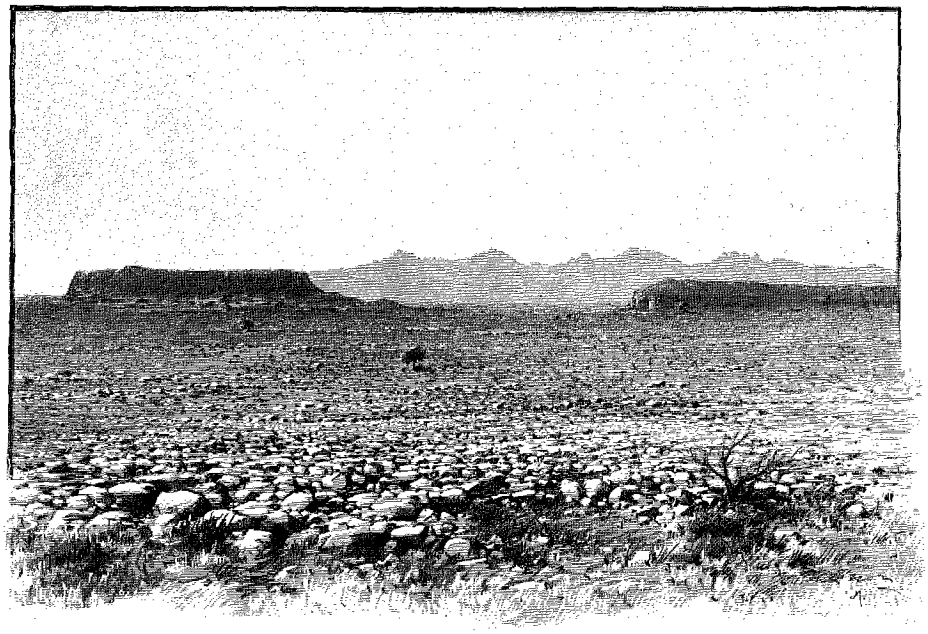


UN SERPENT DE CHYPRE (TYPHLOPS VERMICULARIS).
DESSIN DE MILLOT.

Athiénou a 300 à 350 maisons avec 25 cafés, soit un par 40 habitants ou moins de 20 hommes; quelques-uns de ces cafés vendent des comestibles, mais je me demande quel peut être le bénéfice de ces industriels obligés d'apporter la matière première de Larnaka à dos de mulet et vendant une tasse de café trois centimes et demi!

Sur l'emplacement de Golgos, rien! C'est

un terrain à un mille environ au nord-est de la ville, légèrement ondulé, dénudé, brûlé, pierreux, où il ne reste que les traces des anciennes fouilles, probablement celles de M. de Cesnola, un consul d'Amérique qui trouva sa fortune dans la terre, à l'époque où tous les accommodements étaient possibles avec le gouvernement turc. Mais le temple célèbre n'a pas encore été retrouvé. Que de trésors peut-être à jamais perdus, que de documents d'une histoire mal connue qui disparaîtront sans livrer leurs secrets de cette époque lointaine!



EMPLACEMENT DE GOLGOS. — DESSIN DE TAYLOR

Le lendemain, vers midi, nous nous remettons en route pour Dali, coupant perpendiculairement la route que nous avons faite de Larnaka à Athiénou. A Potamia il y a de l'eau, par conséquent des jardins, une belle verdure bien venue, des prés, des oliviers. Partout, des champs de cotonniers, de sésame, de maïs, des vignobles, des mûriers : une féerie à côté de la région messaoréenne.

A la tombée du jour nous étions à Dali, sur la rive droite du Yalias. C'est aujourd'hui un riant village, au milieu d'une plaine assez triste. Si l'on tourne le dos au Yalias, regardant à peu près dans la direction sud, on aperçoit, au bout de quelques champs qui recouvrent une nécropole, deux petites collines entièrement nues. Là était située l'ancienne *Idalium* ou, du moins, les deux acropoles de l'une des plus fameuses villes des vieux royaumes chypriotes dont Virgile a chanté le fameux temple dédié à Vénus.

Le lendemain, en route encore, nous passons par Nisou, où l'on ne voit de remarquable qu'un grand tchifflik appartenant à un Italien, M. Mattei, l'inventeur du système à écrans pour l'extinction de la sauterelle, système qui a été adopté par tous les pays intéressés. M. Mattei, mort récemment, avait reçu de la France la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et de presque tous les pays, sauf le sien, des distinctions honorifiques.

Nous nous dirigeons, de là, directement sur le célèbre monastère du Machéra.

A partir de Kappédhès nous commençons à gravir un sentier qui fait mille tours et détours à travers la montagne boisée clairement de petits arbres jeunes qui augmentent de dimensions au fur et à mesure que nous montons. A la nuit nous arrivons aux dernières sommités avant le monastère. A la descente en zigzag qui y conduit, notre muletier trouve, à terre, un morceau de bois récemment coupé : « du monastère », dit-il, et il se baisse pour baiser pieusement le débris qui a *failli* entrer dans la construction du saint édifice.

Le supérieur, auprès duquel nous sommes conduits dans une petite construction élevée à la hâte en attendant que le monument, récemment incendié, soit reconstruit, est occupé à distribuer la paie aux ouvriers. Il porte la ceinture violette; son chapeau est entouré d'un mouchoir noir et sa robe révèle une récente visite aux chantiers. Il paraît peu charmé de notre visite; d'un signe il nous fait asseoir et nous offre la traditionnelle cigarette. Entre temps, il donne des ordres pour qu'on nous prépare un abri.

Avant de nous mettre à table, on nous fait observer que nous sommes en carême. Nous comprenons cela fort bien, tout en le regrettant, et mieux encore le lendemain lorsque, ayant déjeuné le matin avec une douzaine d'olives noires et un morceau d'un pain digne de prendre place parmi les meilleurs matériaux du chantier, le saint homme de président oublie de nous inviter au repas de midi. « Nous pensions que vous n'aviez pas faim », nous répond-on quand nous allons aux informations. Mais nous savons faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le monastère célèbre du Machéra est construit sur une élévation des flancs de la montagne à laquelle il a donné son nom, à 1 036 mètres[1] d'altitude, et en face de l'étroite vallée du Pédias, qui prend sa source un peu plus bas. La situation est splendide. Le long des flancs boisés, sur les hauteurs, on aperçoit des carrés de vignes appartenant au monastère, qui a dans ses possessions de grandes étendues de pays tout autour de lui.

Incendié plusieurs fois, la dernière en 1892, sa reconstruction, pleine de difficultés à ces hauteurs, dans

1. La carte de Henri Kiepert porte 4730 pieds ou 1440 mètres.

une région peu habitée, est menée avec les dons que les moines vont recueillir dans l'île et jusqu'en Russie, en Égypte et à Constantinople. Une partie des matériaux sont faits sur place dans de grands fours ovales. Parmi les travailleurs, je remarque surtout les femmes, auxquelles on donne les mêmes travaux qu'aux hommes.

Comme je le fais toujours, je fais parler le supérieur, qui, le matin, y est tout disposé. Il a des connaissances étendues en médecine locale, et c'est le sujet qu'il affectionne le plus. Il me parle des serpents, très répandus dans une île qui a été appelée *Ophiusis*, et dont j'ai déjà entendu beaucoup parler. Une sorte de vipère de 1 m. 45 de long est très commune. Une autre espèce, qui lui ressemble beaucoup, mais qui n'est point dangereuse, abonde dans les jardins. L'une des plus à craindre est la *coufi* (sourde), appelée aussi *tiffla* (aveugle), qui passe pour se mettre intentionnellement sur un chemin, où elle reste immobile, attendant qu'on la frôle par mégarde ou qu'on la touche, la croyant morte. La première passe pour être l'aspic qui *suicida* la belle Cléopâtre. Des paysans ont la réputation de connaître certains mots qui ont la propriété de l'hypnotiser et travaillent comme les jongleurs de l'Inde. La coufi passe pour être aveugle à certaines époques de l'année et sourde à d'autres.

Voici une bien curieuse histoire de serpents qui m'a été racontée par un témoin très digne de foi. C'est tout un petit drame qui se déroule dans un village que nous connaissons, à Alétriko. La scène se passa sur les bords d'un ruisseau où coule un filet d'eau, le Pouzi. Là un aspic et un crabe monstrueux étaient aux prises. Ce dernier, solidement fixé à la roche par ses pattes, avait pris dans ses pinces le cou du reptile, et celui-ci, sous la terrible pression du crustacé, tordait son corps en spirales enragées. Le combat dura quelque temps, implacable, mais l'issue n'en pouvait être douteuse : le crabe tua l'aspic. Aussitôt le vainqueur se mit en devoir de profiter de la victoire, en bête pratique, et, en un rien de temps, la tête de la victime avait disparu. Mais ici la suite de l'histoire frise la légende. Le crabe, après son repas, se mit en quête d'une certaine herbe laiteuse pour le compléter : quelque chose comme la salade après le rôti. Ennemi juré de l'aspic, le crustacé a un goût particulier pour sa tête; mais comme, dit-on, il se trouverait empoisonné par le venin qu'elle renferme dans les glandes maxillaires, il a soin de n'ouvrir le combat que dans les environs de la plante en question, qui est le contre-poison du venin reptilien.

Revenant à notre lieu et à notre conversation, le supérieur voulut bien me communiquer quelques remèdes employés contre les morsures de serpents. L'un d'eux consiste à jeter à terre un morceau de ficelle ou de cordon coloré. Puis, muet devant le guérisseur, il se met sur un pied, prend un peu de la poussière des quatre endroits opposés en croix autour de la semelle de sa botte et la met dans un verre d'eau, qu'il passe au médecin. Celui-ci prend le verre et prononce au-dessus, tout bas, quelques mots d'une langue inconnue, que mon interlocuteur m'affirma être du sanscrit, et, au même instant, le blessé est guéri. Pour toutes les maladies il y a ainsi des remèdes extraordinaires en l'efficacité desquels croient tous les indigènes.

Il y a vingt moines au Machéra, dirigés par le supérieur, nommé en concile privé, au vote nominal. Les moines se recrutent parmi les jeunes servants, qui prennent la robe après avoir pris le balai.

Le matin du 16, nous quittions le monastère.

(*A suivre.*) ÉMILE DESCHAMPS.



POTERIES CHYPRIOTES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GROUPE DE BOUNIS (PAGE 201). — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



JEUNE CAMBODGIEN SUR LA CHAUSSÉE D'ANGKOR-WÂT. DESSIN DE RONJAT.

PREMIÈRE PARTIE : DU TONKIN A SSUMAO.

Notre plan de voyage. — Les chasses royales au Cambodge. — Les ruines d'Angkor et de Battambang. — Mort de notre camarade Grandmaison. — Le fleuve Rouge. — Préparatifs à Mongtsé. — Les Bounis.

Depuis un premier voyage fait aux Indes en 1891, je rêvais de m'enfoncer plus loin dans l'intérieur de l'Asie, et de percer d'un côté ou de l'autre cette double ceinture de sommets neigeux qui, barrière formidable, se dresse aux frontières de l'empire indien. La Chine et le Thibet surtout m'attiraient par le mystère de leurs grands espaces inconnus et par l'immuabilité de mœurs et de traditions dans laquelle les races qui les peuplent se complaisent depuis des siècles. Aussi, lorsque le Prince Henri d'Orléans revint en 1892 de son voyage au Laos, m'empressai-je de le prier d'agréer mon concours pour la prochaine expédition qu'il entreprendrait en Asie. Il l'accepta courrier par courrier, et, huit jours après, nous étions parfaitement d'accord sur les conditions de notre collaboration, ainsi que sur le caractère géographique et scientifique que nous nous efforcerions avant tout d'imprimer à notre œuvre future.

Ce n'est cependant que deux ans plus tard que nous pûmes donner corps à nos projets et que je m'embarquai (2 septembre 1894) pour rejoindre à Aden le Prince et Jean de Grandmaison, de retour d'une excursion à Madagascar, qui n'était pour eux qu'un simple hors-d'œuvre. Je me souviendrai longtemps de la façon originale dont nous passâmes notre première nuit de réunion. Nous entrons en rade à minuit, et, le paquebot mouillé, je descends à terre, étant prévenu, par un mot apporté par le pilote, que mes compagnons

1. *Voyage exécuté en 1895. — Texte et dessins inédits. Les dessins ont été exécutés d'après les photographies de M. Roux.*

m'attendent à l'hôtel de l'Univers. Je les trouve endormis sur des chaises longues devant le perron de l'hôtel et paraissant accablés par la chaleur, malgré leurs costumes ultra-légers. Voilà quatre jours qu'ils m'attendent ici, et c'est un triste lieu de villégiature d'été que cette fournaise d'Aden, où l'ombre et l'eau douce font également défaut. Le bain complet revient à 15 francs, le simple *tub* à 5 francs : ce sont des distractions de millionnaires! Je les réveille, nous faisons connaissance, et, pour profiter de la fraîcheur relative de la nuit, nous montons dans une voiture et roulons au grand trot sur la route des Citernes. « Eh bien, Roux, maintenant que vous voilà rendu, nous allons aller de l'avant! » me dit ce pauvre Grandmaison, que la mort devait arrêter si peu de mois après! Et nous partons tous trois, à cheval sur nos rêves, vers les lacs bleus et les sommets blancs des hautes régions de là-bas; nous traçons les grandes lignes de notre itinéraire futur, discutons l'équipement, arrêtons la répartition du travail; il nous semble déjà que notre caravane est formée et que les longues files de chameaux qui dorment agenouillés sur la place de la ville arabe vont se mettre en marche à notre voix et nous porter vers les plateaux de la haute Asie. Ah! les bonnes heures et la bonne causerie, sous cet admirable ciel d'Orient, par un clair de lune qui ne met en relief que les lignes fantastiques et superbes du paysage, en nous masquant les laideurs de détail; nous savons que plus tard viendront des tristesses, des lassitudes, mais à cette heure nous ne goûtons que les joies que donnent à l'imagination « l'avant » du voyage, et la sensation d'être jeune, bien portant, résolu à tout, avec deux bons compagnons, et l'espace ouvert devant soi. Nous ne rentrons en ville qu'au lever du jour, grisés de la meilleure des ivresses.

A bord, nous passons de longues heures penchés sur des cartes d'Asie, que nous déplions avec le frémissement de la femme qui palpe des chiffons de prix. Nous arrêtons notre plan : partant du Tonkin, en remontant le fleuve Rouge, nous irons vers l'ouest, sur territoire chinois, jusqu'à ce que nous rencontrions le Mékong, que nous tâcherons d'atteindre près du point où Francis Garnier et Doudart de Lagrée ont été forcés de l'abandonner. Nous remonterons ensuite vers le nord, en suivant d'aussi près que possible le cours du grand fleuve, dont plus de 1 000 kilomètres sont encore inconnus. Nous arriverons ainsi au Thibet, où nous retrouverons les itinéraires d'autres voyageurs. Alors il faudra songer au retour; mais ce n'est que sur les lieux et selon les circonstances que l'on pourra choisir une route.

Nous fixons le départ définitif à la fin de janvier, et consacrons les trois mois qui nous restent à excursionner en Indo-Chine.

Nous gagnons d'abord Pnom-Penh, où nous devons à l'amabilité du résident supérieur au Cambodge, M. de Verneville, de prendre part à une série de chasses royales. En cette saison des hautes eaux, qui dure de juillet à décembre, une grande partie du pays est inondée, et le gibier se réfugie sur les monticules ou *pnoms*, qui forment autant d'îlots émergeant çà et là au-dessus des forêts noyées. Une armée de rabatteurs escalade la colline par un versant, chasse les animaux de leurs retraites et les pousse vers nos « miradors », dont la ligne est établie à mi-côte de l'autre versant. La plate-forme où nous sommes perchés étant à plus de deux mètres au-dessus du sol, nous n'avons rien à craindre des bêtes féroces, d'ailleurs affolées par les clameurs qui emplissent le bois, et ne songeant qu'à fuir de toute leur vitesse. Plus sérieux est le danger de recevoir une balle égarée sortie des antiques fusils dont se servent à tort et à travers une foule de mandarins et de personnages de la cour. Les chasses ne commencent guère qu'à cinq heures, pour se terminer avec le jour : le roi Norodom, qui est un noctambule, se lève fort tard et a bien du mal à être prêt pour cette heure-là. En revanche, pendant une bonne partie de la nuit, on mène grand bruit à bord des jonques royales, dont les feux entourent les forêts du pnom d'un pittoresque cordon de lucioles; Grandmaison et moi, attirés par les sons de l'orchestre, allons tout seuls rôder en pirogue auprès d'elles dans l'espoir de jeter un coup d'œil indiscret sur les ébats des célèbres danseuses, à la vue desquelles on ne nous a point conviés : mais, hélas! tout est hermétiquement clos, et nous en sommes pour nos frais de curiosité.



NAM ET SAO (PAGE 200). — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL.

Les chasses terminées, nous nous embarquons sur la canonnière *le Bouclier*, à bord de laquelle le lieutenant de vaisseau Jeannel, commandant, nous offre gracieusement de l'accompagner dans une tournée sur le grand lac Tonlé-Sap. Ce lac, qui sert de déversoir au Mékong, est, en cette saison, une énorme nappe d'eau dont les rives ne peuvent être distinguées, et sur laquelle les tempêtes sont fréquentes et redoutables. Dans un mois les eaux vont commencer à baisser, et en février il ne restera que deux ou trois pieds d'eau au milieu de l'immense cuvette. Alors sur la partie asséchée se construiront des villes éphémères, peuplées par des milliers d'indigènes, Cambodgiens, Siamois, Malais, Chinois même; ceux-ci n'auront qu'à étendre la main pour faire des pêches miraculeuses, et expédier dans

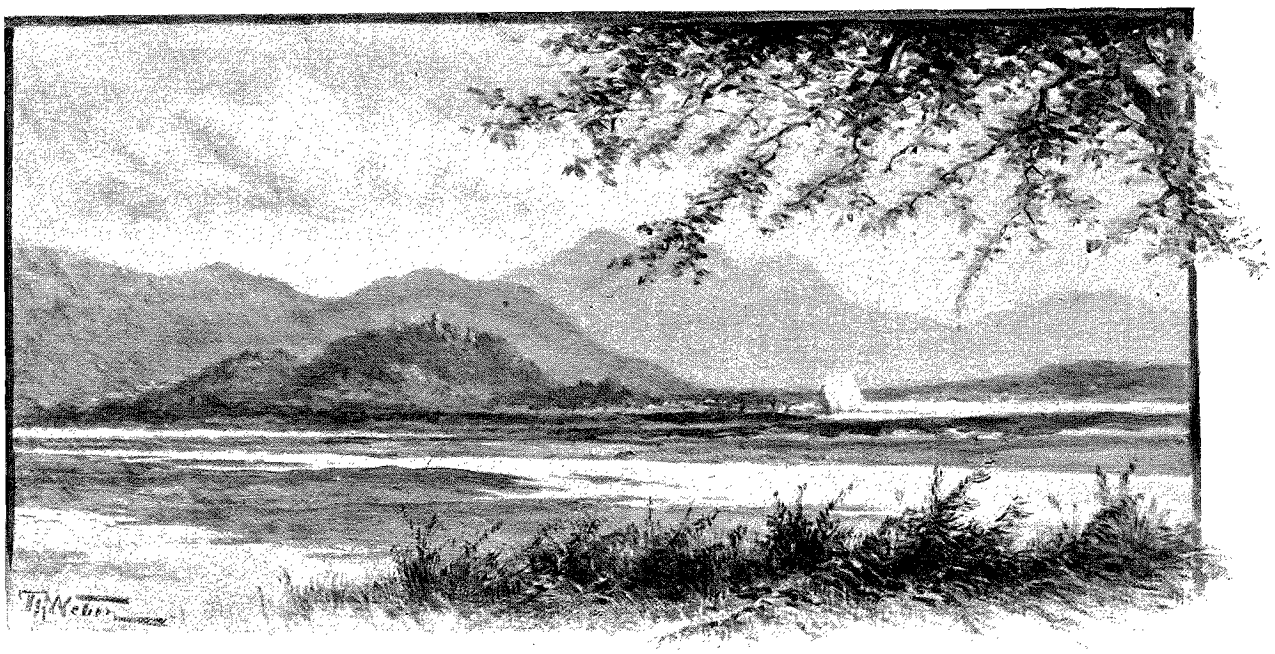


TOURELLE DE SURVEILLANCE PRÈS DE MONGTSÉ (PAGE 200). DESSIN DE BOUDIER.

toute l'Indo-Chine ces poissons secs dont les Annamites sont si friands. Nous visitons d'abord Angkor, que trois heures d'embarcation et deux heures de charrette à bœufs séparent des rives du lac; bien que ces ruines superbes m'aient laissé la plus profonde impression, je ne me permettrai pas de les décrire à nouveau après les savants travaux qu'y ont successivement consacrés la mission de Lagrée, le lieutenant de vaisseau Delaporte et M. Fournereau. Je ne puis que redire la profonde impression que m'ont laissée ces temples, témoins d'une grande civilisation disparue, enserrés et peu à peu détruits par la forêt vierge envahissante. Seule Angkor-Wât est relativement préservée par les prêtres d'une bonzerie établie à l'ombre de ses murs; encore des milliers de chauves-souris y ont-elles élu domicile, et les bœufs des bonzes n'ont-ils point d'autre étable que les galeries de l'enceinte! Mais, dans l'ancienne ville d'Angkor-Thôm, les chaussées à balustrades sculptées où défilaient autrefois les somptueux cortèges des rois khmers sont maintenant recouvertes par la brousse; sous la poussée d'une sève intense, les racines, s'infiltrant à travers les moindres interstices, deviennent peu à peu des branches, puis des troncs d'arbres, et font voler en éclats les statues de granit. Un ou deux siècles encore, et, grâce à l'incurie siamoise, tout ce peuple de pierre aura vécu.

Disant au revoir au commandant Jeannel et à Grandmaison, qui retournent à Pnom-Penh, le Prince et moi quittons le bord à l'embouchure du Sèng-Khé pour remonter jusqu'à Battambang sur une chaloupe des Messageries fluviales de Cochinchine. Cette ville, qui renferme environ 10 000 habitants, s'étend, sur quatre ou cinq kilomètres, le long des deux rives du fleuve : le mouvement et la vie sont concentrés sur les berges, où se pressent les cases, encadrées de la façon la plus pittoresque par des bois de bambous et de cocotiers. La population est presque entièrement cambodgienne; cependant le commerce est entre les mains des Malais, et surtout des Chinois, ces derniers ayant les fermes de l'opium, du jeu et de l'alcool.

La province de Battambang et celle de Siemrap, où se trouve Angkor, ont été enlevées au Cambodge par les Siamois en 1795; ceux-ci les ont définitivement acquises à la suite d'un pacte conclu en 1863 entre Norodom et le roi de Siam, et que nous avons eu le tort de ratifier. Après les événements de Bangkok, dont il est permis de déplorer que nous n'ayons pas tiré tout le parti possible, le traité du 3 octobre 1893 a obligé le Siam à retirer ses troupes de ces deux provinces et à en démolir les fortifications, d'ailleurs dérisoires. Rappelons, pour terminer ce court exposé historique, que la convention anglo-française du 15 janvier 1896 a implicitement reconnu comme compris dans notre sphère d'influence tous les anciens territoires du Cambodge, en paraissant accorder à l'Angleterre, comme compensation, la faculté de s'emparer de la presqu'île de Malacca tout entière : seule la



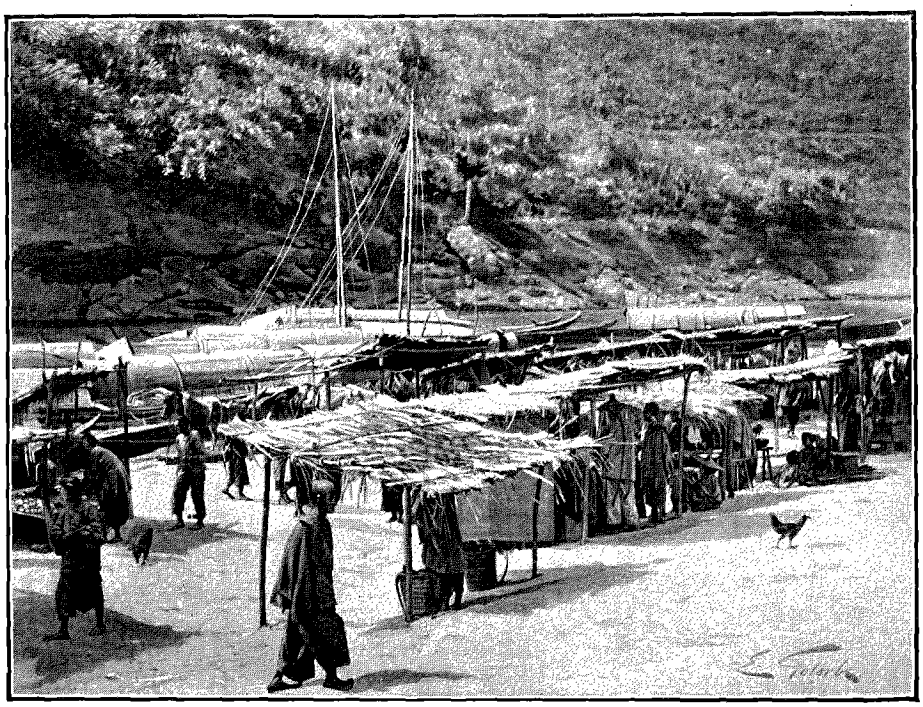
ENVIRONS DE NYA-TRANG (PAGE 196). — DESSIN DE TH. WEBER.

neutralité de la vallée de la Ménam est, à l'avenir, garantie au Siam. Je n'ai pas à examiner ici si nous avons tort ou raison de ne pas exercer des droits chèrement achetés, et si un acte d'énergie par lequel nous rendrions au Cambodge ses anciennes provinces ne grandirait pas notre situation dans ce pays. Mais je dois dire que la ville de Battambang m'a paru singulièrement mal administrée et que ses habitants gagneraient fort à passer sous notre autorité. Le gouverneur, qui est actuellement un Cambodgien, est nommé par le Siam, auquel il paye un tribut annuel de 30 piculs de cardamome. Les pouvoirs les plus étendus lui sont conférés, et il a sur ses sujets le droit de vie et de mort.

Or, d'après la rumeur universelle, il use aussi mal que possible de ces pouvoirs. Les Cambodgiens sont grevés de lourds impôts, pressurés de toutes façons, et, du haut en bas de l'échelle administrative, le bon plaisir des mandarins est la seule loi réellement appliquée. Peu ou point de fonctionnaires sont payés régulièrement; à eux de se débrouiller pour tirer de leurs administrés un traitement convenable. De ce système étonnant découlent des conséquences telles que celle-ci : à Battambang, les condamnations prononcées par les tribunaux sont de durée illimitée, et tout individu condamné à la prison l'est en principe pour toute sa vie; c'est à sa famille de payer pour l'en faire sortir, sinon il doit travailler indéfiniment pour le compte du gouverneur. De plus, le mandarin chargé des prisonniers prescrit chaque soir une bastonnade générale : ceux qui veulent y échapper doivent payer pour cela, et le plus clair de ses revenus provient de cette source singulière.

A dire vrai, cet état de choses est dû en partie à la clause principale du traité de 1893, qui fait du *kaluong*, commissaire siamois près le gouverneur, un comparse sans autorité ni influence. En Orient, la force est tout, et, le kaluong n'ayant ni hommes ni fusils à sa disposition, le gouverneur ne tient aucun compte de ses observations et continue d'agir à sa guise. C'est, en fait, un petit roi indépendant, dont les sujets seraient fort aises d'être débarrassés. Nous n'avons avec lui que d'assez mauvaises relations, ce qui ne nous étonne guère, car ses dispositions hostiles et son aversion pour les Européens sont connues. Instruit de notre arrivée prochaine, il quitte Battambang la veille; nous lui dépêchons un courrier l'informant que nous avons l'intention d'aller à Chantaboun par terre, et que, tout autre moyen de locomotion étant impossible en cette saison, nous lui demandons la permission de louer quelques-uns des éléphants qui sont à Battambang et qui lui appartiennent. Il nous répond que ses animaux sont tous très loin de la ville et qu'il donne l'ordre de nous préparer des charrettes à buffles; ceci dit, il s'enfonce dans le pays de façon à se mettre hors de portée de nouveaux courriers. Sa réponse est un mensonge et une mauvaise plaisanterie; j'ai moi-même photographié ses éléphants, que je vois chaque matin sortir du palais, et il sait mieux que nous que les routes défoncées et à moitié inondées sont absolument impraticables pour les lourdes et pesantes charrettes à buffles. Nous renonçons donc à gagner Chantaboun, et nous employons une huitaine à prendre toutes sortes de renseignements et à lever le plan de la ville.

De retour à Saïgon, nous nous séparons momentanément; Grandmaison préfère prolonger son séjour en Cochinchine et se rendre ensuite à Hong-Kong, d'où il nous rejoindra au Tonkin : le Prince et moi entreprenons, de deux côtés différents, de longs *raids* à cheval dans le sud de l'Annam. Nous nous rejoignons à Nya-Trang, et, après une quinzaine employée à visiter Tourane et Hué, nous débarquons enfin au Tonkin.



MARCHÉ DE MAN-HAO (PAGE 198). — DESSIN DE GOTORBE.

Une bien triste nouvelle nous y attend : à peine sommes-nous arrivés à Haï-Phong qu'une dépêche de Hong-Kong nous apprend la mort subite de ce pauvre Grandmaison. Je prends aussitôt le premier bateau en partance pour Hong-Kong, laissant au Tonkin le Prince, qui est obligé d'y organiser le départ, et j'arrive juste à temps pour assister à l'embarquement sur le *Salazie* du cercueil

de notre malheureux camarade. C'est un brave et un dévoué que nous perdons là; si la mort ne l'eût arrêté, il nous eût accompagnés jusqu'au bout sans faiblesse, et il n'est que juste de reporter sur sa mémoire une partie des éloges qu'on a bien voulu faire à notre succès.

Je rejoins le Prince au Tonkin et nous y poussons activement les derniers préparatifs. Presque au dernier moment, nous nous adjoignons un compagnon que l'esprit d'aventure pousse en avant. M. Pierre Briffaut, dont nous aurons souvent occasion de parler par la suite, est arrivé au Tonkin aux premiers temps de l'occupation : grâce à son énergie et à son esprit de suite, qui étaient ses meilleurs capitaux de colon, il a su conquérir en dix ans une situation honorable et aisée. Il n'y a qu'une voix dans Haï-Phong pour louer son caractère et rappeler le courage dont il a fait preuve, il y a quelques années, en allant à ses risques et périls porter aux pirates la rançon des directeurs de la maison de commerce dans laquelle il était employé. Bien que, pendant quinze jours, nous n'ayons pas reculé devant la perspective de n'être que deux pour mener à bien l'expédition, une recrue d'un caractère hardi et gai comme M. Briffaut n'en est pas moins faite pour nous réjouir l'un et l'autre. En dehors de l'augmentation de sécurité et de la possibilité d'étendre davantage le champ des opérations, la société d'un troisième compagnon est en effet une chose précieuse quand il s'agit de passer, comme nous, un an en tête à tête sous la tente. C'est un tremplin pour la conversation, une majorité dans les discussions, et tous les voyageurs savent que ces points de vue ont leur importance.



LE LIEUTENANT ROUX (PHOTOGRAPHIE VAN BOSCH).

Le 26 janvier 1895 les dernières caisses sont clouées et nous nous embarquons sur un vapeur de la Compagnie des Messageries fluviales pour remonter le fleuve Rouge. En neuf jours d'une navigation un peu pénible, car les eaux sont très basses, nous atteignons Lao-Kay, frontière du Tonkin et du Yun-Nan. Aux rizières qui couvrent l'immense plaine du Delta ont déjà succédé les montagnes boisées qui ne sont qu'un avant-goût de celles où nous allons vivre si longtemps; le fleuve, encaissé et rapide, traverse une région peu peuplée, qui n'est pas encore complètement à l'abri de la piraterie chinoise. Le 4e Territoire militaire (Yen-Bay) est en ce moment désolé par des bandes récemment chassées de l'enclave de Tulong où le colonel Pennequin les avait parquées. Dans un combat livré il y a vingt jours, trois officiers, dont le commandant Gouttenègre (cercle de Lao-Kay) et le lieutenant Paris de la Bollardière, ont été sérieusement blessés.

Toutefois un esprit impartial doit reconnaître que, de ce côté, les progrès réalisés en dix années d'occupation sont très sensibles : le Delta, seule partie vraiment riche du Tonkin, est complètement pacifié, la piraterie annamite détruite, et certaines parties de la région montagneuse, comme le territoire de Lang-Son, en voie rapide d'amélioration. Mais arrivera-t-on à supprimer complètement le mal? Je crois que ce sera fort long, car les sources du fléau renaissent comme les têtes de l'hydre de Lerne. Il y a un écoulement continu vers le Tonkin de tous les malandrins des trois provinces chinoises limitrophes, et ceux qui accusent les mandarins de favoriser et même d'organiser ce mouvement n'ont peut-être pas tort.

Quant à la navigabilité du fleuve Rouge, c'est aujourd'hui une question résolue depuis le grand pas que lui ont fait faire les beaux travaux hydrographiques de M. le lieutenant de vaisseau Escande. La Compagnie des Messageries fluviales a organisé un service régulier à vapeur d'Hanoï à Lao-Kay avec transbordement à Yen-Bay sur un bateau plus petit, ne calant que 0 m. 70. Ce service n'est interrompu que pendant trois mois environ, à l'époque des plus basses eaux (de février à mai); il est seulement ralenti et gêné à l'époque des plus hautes (de juillet à septembre) par la violence du courant; au commencement de cette saison ont lieu des crues subites qui ont atteint jusqu'à 8 et 10 mètres *dans une seule nuit*! Aux deux époques des moyennes eaux, c'est-à-dire pendant sept mois de l'année, la navigation est des plus aisées; le voyage d'Hanoï à Lao-Kay n'exige que cinq jours à la montée, et deux à la descente. Dans ces conditions, la construction d'une ligne ferrée doublant la ligne navigable est-elle utile? Oui, plus tard, à cause surtout de la cherté des frets sur le fleuve Rouge, qu'il ne serait cependant pas impossible de forcer la Compagnie à abaisser. Mais actuellement elle n'est pas urgente,

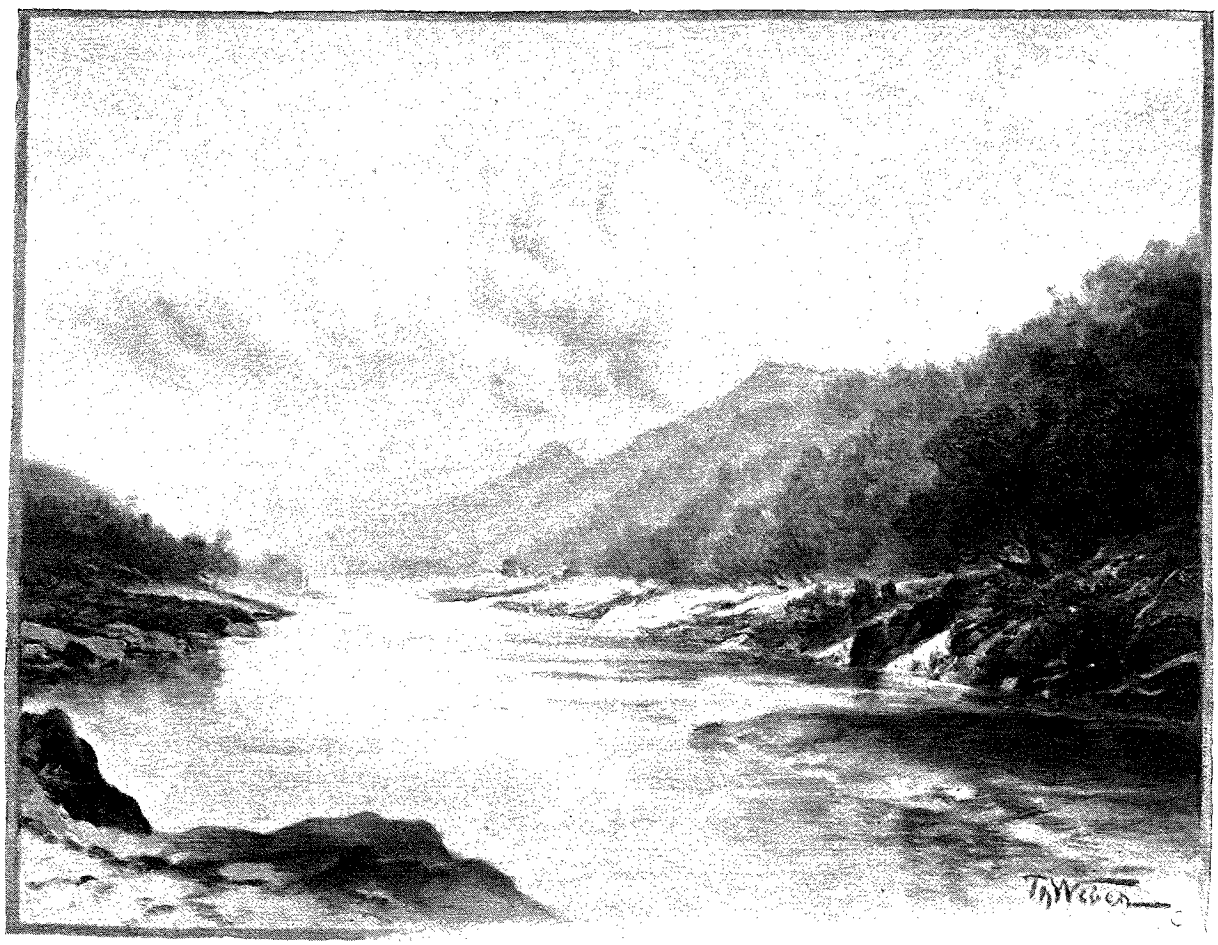
*

étant donnés les grands travaux que réclament tant d'autres parties de l'Indo-Chine. Je suis persuadé que le chiffre relativement faible de notre commerce avec le Yun-Nan ne dépend pas tant de l'insuffisance des voies de communication que du manque de commerçants et surtout de produits à échanger. Qu'on développe au Tonkin la culture du coton, qu'on l'y manufacture sur place, qu'on obtienne enfin de la Chine la liberté d'importer le sel au Yun-Nan, et l'on verra le chiffre du trafic s'élever rapidement. Il sera temps alors, si la voie du fleuve Rouge devient insuffisante, de dépenser les 100 millions que ne compenserait pas actuellement le seul fait de gagner trois ou quatre jours sur le temps du transport des marchandises.

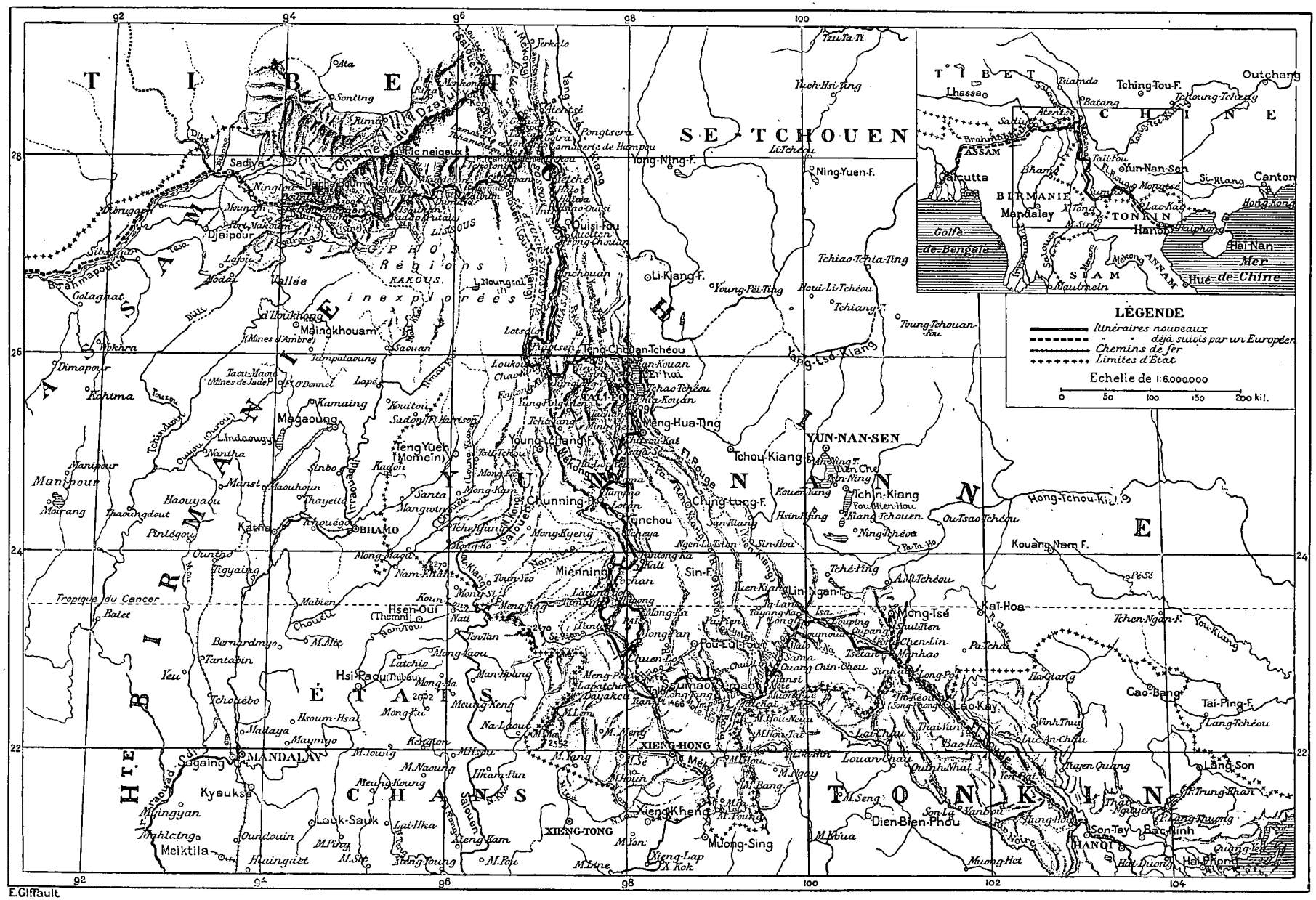
A Lao-Kay nous nous embarquons sur deux grandes jonques chinoises qui, pour la somme de 130 piastres, nous transportent en trois jours à Man-Hao. Nous sommes favorisés par un très bon vent, que le ciel devait bien aux bateliers, ceux-ci s'égosillant à pousser des *hou-hou* aigus pour le faire venir; ils sont fort superstitieux et brûlent de petits cierges avant chaque rapide afin d'en apaiser le génie. Quinze jours plus tard, nous apprendrons à Mongtsé, par une lettre de Lao-Kay, que, grâce à ce vent favorable, nous avons échappé à un grand danger. Le village de Song-Phong, qui se trouve sur l'autre rive de l'arroyo frontière, est un véritable repaire de pirates; ceux-ci, ayant appris que nous allions remonter vers Man-Hao, avec de nombreuses caisses de piastres, nous avaient préparé une embuscade près d'un endroit où le manque d'eau oblige à haler les jonques le long de la rive. Mais, partis par la route de terre, et ne prévoyant pas l'exceptionnelle rapidité de notre traversée, ils arrivèrent trop tard au lieu choisi et s'en dédommagèrent en dévalisant, après l'avoir blessé, un malheureux marchand chinois qui descendait le fleuve.

Man-Hao est actuellement le véritable port d'accès du Yun-Nan pour tout ce qui vient du Tonkin. Il y a entre Man-Hao et l'intérieur de la province, par Mongtsé (Montzé), un gros trafic d'étain passant en transit à travers le Tonkin pour être échangé à Hong-Kong contre du coton et du tabac. Il passe annuellement par Man-Hao environ 3 200 tonnes d'étain, soit 53 000 mulets chargés. La charge normale d'un mulet du Yun-Nan est de 60 kilogrammes, et les bâts sont construits de façon que cette charge soit également répartie sur les deux flancs de l'animal. L'étain est donc toujours expédié sous la forme de « saumons » de 30 kilogrammes. C'est sur ce chiffre que doivent se baser les voyageurs dans la répartition de leurs colis.

Nous sommes décidés à marcher vers le Mékong en traversant les régions inconnues qui bordent la rive

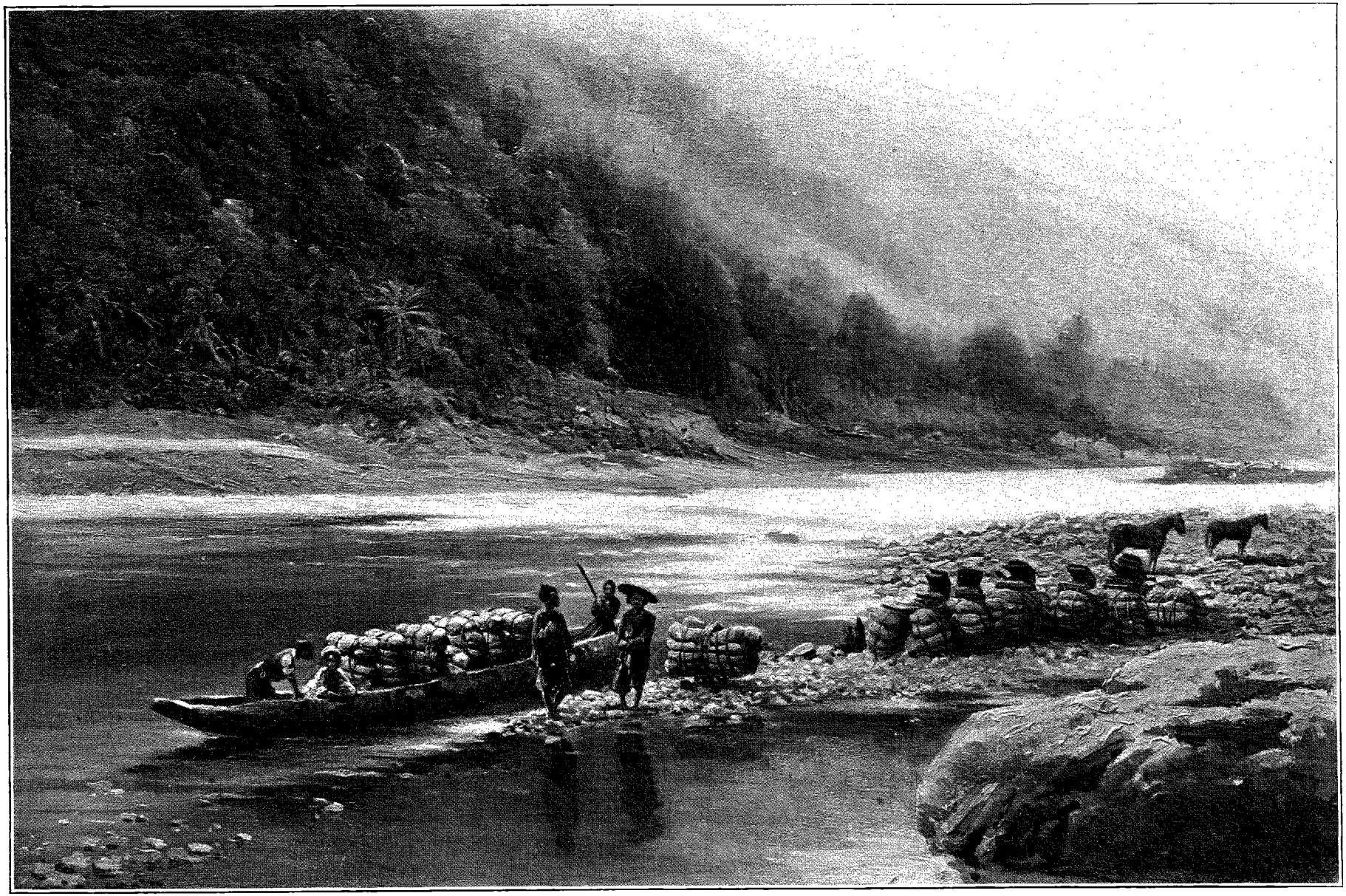


LE HAUT FLEUVE ROUGE. — DESSIN DE TAYLOR.



E.Giffault

CARTE DU VOYAGE AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI.



PIROGUE CHARGÉE DE COTON. — DESSIN DE TAYLOR.

droite du fleuve Rouge; mais, à Man-Hao, aucun Chinois ne peut ou ne veut nous donner des renseignements sur les routes de ce pays. Nous partons donc nous-mêmes en reconnaissance, et je suis assez heureux pour découvrir l'amorce d'une route qui se dirige vers le nord-ouest et me paraît devoir se continuer assez loin. Nous prenons la résolution de nous y engager, et nous verrons bien où elle mènera : le côté aventureux de la chose n'est pas fait pour nous déplaire.

Mais il faut d'abord aller nous organiser à Mongtsé, car Man-Hao n'est qu'un lieu de passage et manque totalement de ressources. La durée du voyage n'est que de deux jours, une promenade, car en Asie on n'est pas long à s'habituer aux grandes distances, et tel qui à Paris hésite à passer les ponts considérera comme négligeable un détour d'une huitaine de jours à cheval.

La route de Man-Hao à Mongtsé a déjà été souvent décrite; on sait qu'elle est très accidentée et s'élève jusqu'à 2 000 mètres d'altitude, soit 1 700 mètres de différence de niveau avec Man-Hao. Ces chiffres parlent assez éloquemment pour convaincre que ce n'est pas là, si elle est jamais faite, que devra passer la voie ferrée pénétrant dans l'intérieur du Yun-Nan. Il y aurait, dit-on, une route plus facile partant de Lao-Kay, et l'on s'efforcerait déjà de faire prendre au commerce entre cette province et le Tonkin cette voie beaucoup plus directe.

A Mongtsé, nous sommes reçus à bras ouverts par M. Guérin, consul de France par intérim, M. Marc, chancelier, et le Père de Gorostarzu, procureur de la mission du Yun-Nan. Ces messieurs, ainsi que M. Gérard, assistant du commissaire des douanes, nous aident beaucoup dans l'organisation de notre caravane.

Nous montons d'abord notre cavalerie, qui sera composée de cinq chevaux du Tonkin et de vingt-deux mulets de charge. M. Gérard a la complaisance d'aller nous les acheter un à un chez les Miaotsés de la montagne, et les paie 29 taëls pièce (prix moyen); le cours actuel du taël, qui suit à peu près les variations de la piastre, est de 4 francs. Tous nos animaux sont ferrés de frais et marqués d'un O. Nous achetons avec le plus grand soin tout ce qui leur est nécessaire, c'est-à-dire fers de rechange, outils à ferrer, longes, bâts, couvertes, licous, musettes, médicaments, etc. Il faut tout régler et tout ajuster pour la taille de chaque mulet : ce n'est pas une mince affaire, et rien n'est plus important pour que tout marche bien, une fois en route.



ENFANT LOLO (PAGE 202). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Tout l'argent que nous avons emporté du Tonkin est en piastres : il faut le transformer en taëls, seule monnaie qui ait cours en Chine. Le moyen le plus pratique est de le faire fondre par les orfèvres de Mongtsé; ceux-ci nous donnent 65 taëls pour 100 piastres, ce qui est le change régulier, et se contentent, comme salaire, du bénéfice de la fonte des piastres; nous calculons que celui-ci est à peu près d'un sixième de taël par 100 piastres. Jusqu'à Ta-Li-Fou, ville importante de l'ouest de la province par laquelle nous sommes certains de passer, nous pensons n'avoir besoin que de 3 500 taëls, ce qui constituera environ deux charges et demie de mulet. Par les soins du Père de Gorostarzu, le reste de notre argent, ainsi qu'une partie de nos bagages, nous sera envoyé à Ta-Li-Fou; la Société Ma-Hiang-Io, de Yun-Nan-Sen, se charge d'assurer des transports d'argent, par caravane, sur les grandes routes de la province. Le fret est de 8 taëls par 1 000 et par mois de route.

Enfin, le personnel indigène de notre troupe est complété par sept muletiers ou *mafous*, et un chef muletier ou *makoteu* : c'est à ce dernier, seul responsable, que sera versée la solde de ses hommes, à raison de 7 taëls par mois, nourriture comprise. Nous expérimenterons rapidement que ce système ne vaut que ce que vaut lui-même le makoteu. Ce chiffre de 7 taëls est très élevé pour le Yun-Nan, mais nos hommes, sachant que nous voulons passer par des pays peu fréquentés et surtout peuplés par des tribus indigènes que tout bon Chinois qualifie de *iéjen* (sauvages), ne veulent pas partir à moins. A notre service personnel sont attachés l'interprète chinois François, recruté à Lang-Son, et deux boys annamites, Nam et Sao. Le premier est chargé exclusivement de la cuisine; engagé à Saïgon pour un tour de dix jours en Annam, il n'a eu que deux heures pour faire ses préparatifs et ses adieux à sa famille; depuis, il a continué de proche en proche et continuera jusqu'au bout sans jamais savoir où il est ni où il va. Quant à Sao, il servira de domestique, de chasseur et de préparateur d'oiseaux pour nos collections; il a déjà accompagné le Prince dans son voyage au Laos; s'il est moins honnête et moins patient que Nam, il est en revanche beaucoup plus débrouillard.

Si je n'ai pas craint d'insister sur les détails qui précèdent, c'est que je me souviens de l'avidité avec laquelle, avant mon départ de France, je cherchais dans des récits de voyages des renseignements précis et des chiffres pouvant servir au voyageur novice que j'étais.

Le 27 février, nous faisons nos adieux à nos amis de Mongtsé et la caravane s'ébranle, saluée par de bruyantes salves de pétards qui doivent, selon la croyance chinoise, nous procurer un heureux voyage. Nous regagnons Man-Hao par une route en grande partie différente de celle suivie à l'aller, et traversons le fleuve Rouge



CHEF LOLO (FACE). — DESSIN DE J. LAVÉE.

pour nous engager dans le sentier que nous avons découvert quinze jours auparavant.

A mesure que nous avançons, nous recueillons quelques renseignements qui, sans nous éclairer sur le point d'aboutissement de cette route, nous apprennent au moins qu'elle est praticable pour les mulets, ce qui nous délivre d'une grosse inquiétude. Mais les commencements sont durs : en un jour, nous avons passé de 300 mètres à 1 800 mètres de haut, et nous nous tenons à cette altitude où des brouillards glacés ont remplacé la douce chaleur des vallées; plus de Chinois, mais des indigènes Poulas, dont les huttes sordides ne nous offrent qu'un gîte misérable. La route, qui ne cesse de monter et descendre à travers des forêts humides, est détestable, et nos mulets tombent à chaque instant, ou font rouler leurs bâts au fond de ravins d'où l'on ne peut les remonter qu'après des heures d'efforts. La pluie tombe sans relâche et crée des fondrières où les animaux disparaissent parfois jusqu'au ventre. Enfin, le soir venu, les hommes ne trouvent pas toujours de place dans les cabanes indigènes et sont obligés de coucher à la belle étoile, c'est-à-dire sous la pluie. Aussi, dès les premiers jours, un vent de révolte souffle sur la troupe et nous commençons à soupçonner notre interprète François de ne pas y être étranger. Il faut tour à tour user de promesses et de menaces pour retenir nos hommes, fort disposés à nous abandonner. La crainte de ne pas être payés, qui est le commencement de la sagesse d'un Chinois, et la perspective d'agapes ultérieures, que nous faisons luire à leurs yeux, les engagent enfin à rester. L'immolation d'un porc, que nous sacrifions aux justes plaintes de leurs estomacs, et un rayon de soleil qui se décide à percer, suffisent à dissiper momentanément tout nuage.



CHEF LOLO (PROFIL). — DESSIN DE J. LAVEE.

Du 4 au 7 mars, nous traversons une région plus fertile, bien que toujours aussi accidentée, et peuplée par des Hounis : nous rencontrons jusqu'à cinq et six gros villages par jour; c'est beaucoup pour le sud du Yun-Nan, qui est au fond un assez pauvre pays. Les Hounis sont probablement les aborigènes de la contrée : nous n'avons trouvé dans leur langue aucun point de ressemblance avec les différents dialectes connus de la Chine et de l'Indo-Chine. Ils ont les yeux moins bridés et le regard plus franc que les Chinois, et paraissent de complexion plus robuste, peut-être parce qu'ils ne fument pas l'opium. Ils sont habillés d'étoffes noires ou bleu très foncé; les hommes ont sur le devant de leurs vestes un double rang de boutons de métal, qui donne à celles-ci beaucoup de ressemblance avec les vestes bretonnes. Les femmes portent un turban entouré d'une couronne de petits ronds d'argent; aux oreilles, des cercles supportant de lourds lingots, et sur le milieu de la poitrine un large disque d'argent. Costumes et ornements varient du reste un peu suivant les régions, car il y a là-bas une mode tout comme à Paris. Tous ces bijoux sont, paraît-il, spécialement fabriqués pour ces tribus par un orfèvre chinois de Yuan-Chiang. Que n'en faisons-nous autant dans nos colonies, au lieu de vouloir toujours imposer à l'acheteur indigène des articles trop cher et qui ne sont pas de son goût?



VIEILLE FEMME HOUNIE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Les Hounis peuvent avoir plusieurs femmes, à condition de les payer aux parents : le prix varie entre 15 et 35 taëls, suivant la beauté de l'épouse. Lorsqu'ils perdent un membre de leur famille, ils se mettent un morceau de toile blanche sur la tête en signe de deuil. Leur religion consiste en un culte des ancêtres assez vague. A l'entrée des villages, des cordes sont tendues à 3 ou

4 mètres au-dessus du chemin; elles supportent des arcs, des flèches et des tiges de bambous pointues destinées à écarter des habitations les mauvais génies.

Ils sont administrés par de petits mandarins chinois, dont un des principaux réside à Fong-Chen-Lin, mais ne leur paient aucun impôt et jouissent en somme d'une assez grande liberté.

A Oupang, nous rejoignons le fleuve Rouge, dont nous nous étions écartés depuis Man-Hao. Dans cette partie de son cours et jusqu'à Isa, il mérite bien son nom par la couleur rouge de ses eaux et des montagnes nues qui dominent ses rives. L'aridité de ses bords est effrayante, et pendant les huit jours que nous passons dans sa vallée, nous souffrons continuellement d'un sirocco étouffant, qui fait monter la température jusqu'à 37 degrés. Entre Man-Hao et Yuan-Chiang le fleuve n'est navigable qu'à certaines époques et pour les pirogues seulement; on nous dit qu'à la saison de la récolte des thés des jardins d'Ipang, dits « thés de Pou-Eul », des barques chargées descendent de Yuan-Chiang à Man-Hao.

A Isa, petite ville de 1 000 à 1 500 habitants, nous retrouvons des Chinois; sur le plateau où nous installons notre tente, la population entière vient nous encombrer et nous contempler comme des bêtes curieuses jusqu'à ce que la nuit tombe : il faut user du bâton pour les empêcher d'entrer dans notre tente. Nous partons au plus vite le lendemain matin, heureux de retourner dans nos montagnes et chez nos sauvages. Et pourtant, si nous en croyons la légende qui court ici, nous risquons d'y rencontrer un mille-pattes gros comme une tortue de forte taille, avec une escarboucle au milieu du corps. Cet animal, très dangereux, serait la terreur des habitants des montagnes qui sont dans le sud d'Isa. Mais, dût mon récit y perdre en merveilleux, je dois avouer que nous n'avons pas eu de lances à rompre avec cette Tarasque d'un nouveau genre.

Les renseignements sur la route se sont précisés : en continuant dans la même direction, nous irions à Yuan-Chiang, ce qui nous porterait trop au nord; nous obliquons donc à gauche vers Talan, d'où nous pensons gagner Pou-Eul et Ssumao par une route connue.

Dans les trois jours qui suivent, nous traversons une région peuplée de Hounis peu soumis et à figures rébarbatives. Le Prince, qui s'est égaré avec Sao, arrive un soir dans un village où ils sont pris pour des pirates et reçus par des gens armés de piques, de lances et de fusils. Le Prince sort son revolver et se prépare à la défense; heureusement Sao réussit à obtenir une trêve et, en traçant sur le sable des caractères chinois, peut faire comprendre à un indigène que leurs intentions sont pacifiques, et ramener ainsi la paix. Le lendemain, je suis à mon tour assez brutalement chassé d'une maison où je voulais prendre une photographie. Nous sommes heureux quand nous sortons de cette région peu hospitalière; les femmes de ces farouches Hounis sont pourtant fort jolies, mais au Yun-Nan l'étiquette « regardez sans toucher » se trouve partout, pour les étrangers du moins.

A Tayang-Ka nous apprenons qu'une route allant vers le sud-ouest conduit à Muong-Lé, d'où nous présumons qu'on doit pouvoir gagner Ssumao. Le maire du village, homme sage et prudent, essaye de nous en détourner en nous disant que la route est mauvaise, très étroite, infestée de bêtes féroces, etc. : mais l'attrait de l'inconnu est puissant, et la large tache blanche qui sur nos cartes couvre la région nous invite impérieusement à traverser l'une pour pouvoir remplir l'autre. Deux Anglais, MM. Bourne et Colquhoun, l'ont d'ailleurs, dans leurs rapports, déclarée intraversable faute de chemins. Ceci nous décide complètement, et, quittant la route de Talan, nous nous engageons sur celle de Muong-Lé.

Sur les cartes Rocher et Pavie, cette zone est désignée ainsi : « Région riche en minéraux et en pierres précieuses »; nous avons eu le regret de constater que ces trésors de Golconde y faisaient complètement défaut; le pays, très tourmenté, est d'ailleurs peu peuplé et l'on ne rencontre que de rares et misérables villages Hounis ou Lolos. (J'aurai à revenir sur ces derniers et donnerai alors quelques détails sur leurs mœurs.) En revanche, l'itinéraire que nous suivons est très pittoresque et, ce qui nous importe davantage, fort intéressant au point de vue géographique. En route, nous découvrons les sources du Nam-Na et du Mote-Ho, affluents importants de la rivière Noire; ce dernier cours d'eau, qui porte dans cette partie du Yun-Nan le nom de Lysien-Kiang, se traverse en pirogue; il est plus profond et plus rapide que le fleuve Rouge. Nous rencontrons de nombreuses caravanes de mulets chargés de coton et de thé. Cette route, que nous avons découverte par hasard, est en somme la voie la plus courte du Haut-Laos au fleuve Rouge par Muong-Lé. Les Chinois l'appellent « la petite route » par opposition à la grande route du thé qui passe par Ssumao, Pou-Eul, Ta-Lang, Yuan-Chiang et Lin-Ngan-Fou. Mais elle n'est praticable que pendant la saison sèche : il pleut beaucoup dans ce pays couvert de forêts, et bien que nous ne soyons qu'à la fin de mars, nous sommes tout près d'être arrêtés par une rivière déjà très grosse, le La-Niou-Ho; nous ne réussissons à la passer qu'avec beaucoup de difficulté. Sur l'autre rive, une bande de Hounis armés de lances considèrent les eaux d'un œil prudent; ils partaient en guerre contre un village voisin pour venger le vol d'un bœuf, mais la crue les effraye, et, craignant de ne plus pouvoir rentrer chez eux, ils renoncent à traverser.

Cette extrême humidité et la densité de la végétation rendent le pays assez malsain; plusieurs de nos hommes, ainsi que M. Briffaut et moi, sommes pris d'accès de fièvre qui cèdent heureusement à des doses répétées de quinine.

Les indigènes que nous rencontrons sont très doux et nous témoignent le plus grand respect : les gens que

nous croisons sur la route viennent fréquemment s'agenouiller devant nos chevaux, le front dans la poussière. Ils ont la plus grande confiance dans notre science médicale, et chaque soir, à notre arrivée dans les villages, c'est une procession d'indigènes venant nous supplier de les guérir de leurs maux. Mais la plupart de nos clients ont des maladies d'yeux invétérées, et il n'est guère en notre pouvoir de les soulager. Notre provision d'acide borique menaçant de s'épuiser,



GROUPE DE HOUNIS.



FEMME ET ENFANTS HOUNIS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

nous leur donnons de la quinine à très petites doses en leur faisant des recommandations compliquées pour leur suggérer plus de confiance dans le remède. Outre qu'à défaut de bien, cela ne peut pas leur faire de mal, il ne faut, avant tout, ni refuser de les soigner, ni leur paraître trop incompétents.

Ayant, un soir, campé près d'un hameau composé de deux huttes, nous constatons au réveil la disparition d'une de nos caisses de provisions. Les habitants jurent qu'ils n'ont rien pris : dans l'impossibilité de découvrir le voleur, qui a probablement filé, nous faisons deux prisonniers et déclarons que nous les emmènerons comme otages jusqu'à ce que la caisse nous soit rendue. Avant le départ, nous assistons à une scène plus comique que touchante : la femme de l'un d'eux, peut-être des deux, les fait agenouiller devant une écuelle, et, comme ils ont les mains liées derrière le dos, leur fourre alternativement des poignées de riz dans la bouche. L'un est affligé d'un goitre énorme, et profère, en parlant, de singuliers sons gutturaux; l'autre est boiteux; tous deux sont en haillons, sales et affreux. Nous n'avons pas lieu d'être fiers de la qualité de nos prisonniers, qui, d'ailleurs, se laissent tranquillement emmener, tandis que la femme fend l'air de ses clameurs.

Au bout de trois jours, nous n'avons pas vu trace de la caisse, et commençons à être las de traîner nos otages, d'autant que le goitreux, qui est doublé d'un infatigable bavard, nous rompt les oreilles de son désagréable organe. Nous les remettons donc en liberté; mais ils sont habitués chez eux à une telle misère, et se trouvent si heureux d'avoir mangé à leur faim pendant trois jours, qu'ils ne mettent aucun empressement à profiter de leur liberté reconquise. Pour un peu, ils imploreraient même une captivité perpétuelle.

Près de la rivière Noire m'arrive une aventure qui eût pu m'être funeste. Ayant eu la mauvaise inspiration de tirer un oiseau perché sur un arbre à plusieurs mètres au-dessous d'un chemin en corniche, je vais le ramasser sans réfléchir si la pente est ou non dangereuse. Moitié courant, moitié glissant, j'arrive jusqu'à un arbre où je m'accroche à temps pour éviter une chute. L'oiseau est à deux mètres au-dessous de moi, mais je ne peux pas descendre plus bas, je ne peux pas non plus remonter, car la pente est d'une raideur qui m'était dissimulée par les ronces et les feuilles mortes. Pendant une mortelle heure je m'épuise vainement en efforts sur un terrain mou et friable, au milieu de tiges desséchées qui cèdent sans pouvoir me prêter un point d'appui; je suis de plus embarrassé par mon fusil et par mon chien qui, ne pouvant pas remonter plus que moi, se fourre dans mes jambes en poussant de petits cris plaintifs. Enfin, à force de tâtonner, je finis par trouver un endroit où les ronces

sont plus solides, et je réussis à me hisser sur le chemin, où je tombe épuisé, hors d'haleine. Je l'échappe belle, car j'aurais pu dix fois perdre pied, rouler jusqu'au bas de la côte, et me tuer ou me casser un membre, ce qui, dans de tels voyages, revient à peu près au même.

A Muong-Lé, petite ville chinoise d'environ 1000 habitants, nous nous relions aux travaux de la mission Pavie. M. Pavie, qui préside la Commission chargée de la délimitation de nos frontières avec la Birmanie et la Chine, est passé ici il y a deux mois, venant de Laï-Chau. Nos deux voyages n'auront d'ailleurs que ce point de commun. On voit, sur la carte, que Muong-Lé ne se trouve, d'après le dernier traité franco-chinois, qu'à une quinzaine de kilomètres au nord de la frontière du Tonkin, constituée en cet endroit par la chaîne de partage des bassins du Nam-Ou et de la rivière Noire.

Plus nous avançons dans l'intérieur de la Chine, et plus nous constatons à quel point le peuple est ignorant de la guerre avec le Japon. Non seulement nous n'en entendons jamais parler, mais ceux à qui nous apprenons les récents événements refusent d'y croire. Les malheurs de leur pays les laissent d'ailleurs bien froids. « On se bat dans le nord : qu'est-ce que cela nous fait, à nous habitants du sud? » Combien y a-t-il de provinces qui, comme le Yun-Nan, n'ont pris aucune part à la guerre! Pour ma part, je ne crois guère au relèvement de la Chine, car son peuple manque des qualités morales sans lesquelles une nation ne peut devenir grande. Le patriotisme et l'esprit militaire lui sont choses inconnues. L'indifférence, l'apathie, l'amour exclusif du gain forment la surface et le fond de son caractère.

De Muong-Lé une route facile se dirige vers le nord-ouest, et, franchissant une chaîne moins élevée que toutes les chaînes secondaires que nous venons de passer, nous conduit dans le bassin du Mékong. Près de Ta-Tchaï, nous sommes surpris en marche par un orage formidable : en cinq minutes, la terre est couverte d'énormes grêlons; quelques-uns sont gros comme des œufs de pigeon et blessent nos hommes à la tête. Nam, qui n'avait jamais, jusqu'ici, quitté la Cochinchine, est absolument ahuri à la vue de ces grêlons : il veut en ramasser un et le mettre dans sa poche pour le conserver en souvenir. Nous avons quelque peine à lui faire comprendre que *c'est inutile*.

Au bout de huit jours, les montagnes s'abaissent, le pays perd ce caractère tourmenté et sauvage qu'il a conservé depuis Man-Hao; nous faisons route à travers de petits bois arrosés par de délicieux ruisseaux serpentant entre des collines mollement ondulées. Bientôt, du haut d'un dernier col, nous découvrons la riche plaine et les blanches maisons de Ssumao (Semao), où nous entrons le 6 avril. C'est la terre promise pour nos hommes, qui depuis longtemps aspirent après une ville : pour nous, c'est du moins le terme d'une longue et fatigante étape, et ce premier succès augmente d'autant notre confiance dans l'avenir.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



BONZERIE PRÈS D'ANGKOR-WÂT (PAGE 195). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHEFS CHUI-PAÏS (LONG-TANG) (PAGE 206). — DESSIN D'OULEVAY.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

DEUXIÈME PARTIE : DE SSUMAO A TA-LI-FOU.

Ssumao. — Les Païs ou Thaïs. — Le Mékong en Chine. — Vol de mes valises. — Les Lolos. — Notre *makoteu* blessé. — Renvoi de notre interprète. — Ta-Li-Fou. — Détails historiques sur l'expédition Francis Garnier, la prise de Ta-Li-Fou. — Préparatifs de départ.



CHANTSÉ ET LE MULET PORTEUR DE MES INSTRUMENTS (PAGE 207). DESSIN DE GOTORBE.

SSUMAO (Semao) est une jolie ville de 10 000 habitants, coquettement située au milieu d'une plaine fertile et bien arrosée; elle est entourée par d'importants faubourgs, d'une grandeur au moins égale à celle de la ville, et c'est surtout en dehors des murs que se font les transactions commerciales et que les caravanes viennent se loger. C'est le plus gros entrepôt du Yun-Nan pour le thé et le coton; le thé vient des montagnes d'Ipang et d'Ihou, à six jours dans le sud-est, et le coton du Laos birman, à quinze jours environ dans le sud-ouest. A la suite du récent traité sino-japonais, la France a obtenu d'y être représentée par un consul; ce droit, que la proximité de nos frontières du Laos nous ordonnait d'exiger, n'existait pas encore lors de notre passage. Le lendemain de notre arrivée, nous allons faire visite au mandarin ou *Ting*, lequel, ayant passé plusieurs années à Chang-Haï, est un homme habitué à la société des étrangers et bien disposé en leur faveur; les relations que nous avons avec lui pendant notre séjour sont des plus cordiales.

Nous passons quatre jours à Ssumao, où nous nous dédommageons, par une bonne chère inaccoutumée, des privations de la route : les animaux malades sont remplacés, de

1. *Suite.* — *Voyez p.* 193.

nouveaux hommes engagés, et tout est remis en bon état, en vue de la longue route que nous aurons à faire jusqu'à Ta-Li-Fou, notre nouveau but. Je passe mes journées à observer et calculer la longitude, la latitude et la déclinaison magnétique, puis, tous les soirs vers 5 heures, je monte à cheval pour faire, en ville, un tour, qu'écourtent régulièrement l'affluence des curieux autour de moi et leur sourde hostilité.

Dans une de ces promenades je remarque près de la porte sud un curieux marché au bois; des jeunes filles indigènes de la montagne, debout et tenant leurs fagots devant elles, sont rangées face à face sur deux lignes parallèles, à 2 mètres de distance les unes des autres; les chalands circulent entre les deux files, comparant longuement les fagots avant de faire un choix. Dans d'autres pays, si les marchandes étaient jeunes et jolies, on comparerait surtout ces dernières. Ici, ce n'est pas le cas.

Parmi les hommes nouvellement engagés se trouve un robuste garçon à la figure franche et épanouie, que j'attache spécialement à ma personne. Mes travaux géographiques m'obligeant à avoir une grande indépendance de mouvements et par suite à ne presque jamais faire route avec le gros de la caravane, je suis forcé d'avoir toujours derrière mon cheval un ou deux mulets porteurs de mes instruments et des objets qui me sont d'un usage courant. Le muletier que j'ai avec moi depuis Mongtzé est un assez bon garçon, mais aussi un fumeur d'opium invétéré, très mou par conséquent; je ne suis pas fâché de lui adjoindre Fa (c'est le nom abréviatif de ma nouvelle recrue). Jusqu'à la fin du voyage, je n'aurai qu'à m'en louer : c'est certainement un des deux ou trois meilleurs Chinois que j'aie rencontrés, et ses pareils sont bien rares dans son pays.

De Ssumao, nous prenons, vers l'ouest-sud-ouest, une route qui doit nous conduire en huit jours au Mékong. Deux heures après notre départ, nous sommes assaillis par un orage épouvantable; de véritables trombes d'eau s'abattent sur le sol, brisant les arbres et transformant en cascades les sentiers de la montagne : grêle, éclairs, tonnerre, rien n'y manque. C'est le signe précurseur des grandes pluies d'été qui, dans le sud du Yun-Nan, durent de mai à octobre, et pendant cette période y arrêtent complètement le commerce. Nous arrivons transpercés au gros village de Tchinoué où, à défaut de lits secs, nous trouvons au moins un bon gîte dans une pagode toute neuve; nous y passons une nuit réparatrice sous l'œil protecteur de cinq magnifiques Bouddhas fraîchement peints. En Chine, dans les villages, les pagodes servent d'auberges et c'est là que l'on conduit toujours les voyageurs de marque.

Au matin, réveil désagréable : trois de nos mulets ont disparu, et après une heure de recherches on en retrouve un attaché dans un fourré, les pieds entravés par une corde. On comptait évidemment venir l'y reprendre plus tard. Manifeste est le vol des deux autres, dont nous ne retrouvons nulle trace; nous renvoyons aussitôt au Ssumao-Ting pour l'en avertir les deux soldats qu'il avait par politesse chargés de nous escorter jusqu'au Mékong. Pendant quelque temps nous marcherons lentement pour qu'il lui soit possible de nous renvoyer les mulets, s'il les retrouve.

Deux jours après, nous traversons, par une étroite brèche, des montagnes calcaires très boisées aux formes irrégulières et dentelées : près de la grande chaîne se dressent de nombreux monolithes, rappelant par leur structure les rochers de la baie d'Along et les Météores de Thessalie; des bouquets de palmiers sauvages couronnent les sommets ou jaillissent des anfractuosités : l'effet général est d'un pittoresque saisissant. De nombreuses grottes naturelles sont cachées dans les replis des monts Talo : nous visitons celle de Kouen-Yu-Ton, lieu de pèlerinage très fréquenté par les Chinois des environs, qui y ont élevé des autels. Bien que fort inférieure aux grottes célèbres d'Europe, elle renferme de belles stalagmites : le vieux Chinois qui sert de gardien ne nous fait pas grâce d'une.

Au pied du versant ouest de la chaîne se trouve Long-Tang, composé de deux gros villages, distants de 300 mètres. Les habitants sont des Chui-Païs (variété de Païs), gouvernés par un *Tussu*, ou chef indigène relevant du Ssumao-Ting. Le nom de Païs sous lequel les Chinois désignent ces tribus est évidemment une corruption du mot *Thaï*, nom générique de la grande race d'origine mongolique qui a peuplé le Siam, le Laos et les États Chans. Seuls parmi toutes les peuplades du Yun-Nan, les Païs ont une écriture alphabétique, et celle-ci est absolument semblable à l'écriture laotienne. Leur langue, leurs mœurs, leurs pagodes diffèrent également très peu de celles du Laos. Ces colonies Thaïs, disséminées dans les plus riches vallées du sud-ouest du Yun-Nan, ont très probablement été fondées par l'arrière-garde de ce peuple à l'époque mal déterminée de sa grande migration vers l'Indo-Chine.

Les Païs de Long-Tang paraissent très peu soumis aux coutumes et même à l'autorité chinoise; ils ne portent pas la queue, ce qui sur les frontières de Chine est, à cet égard, un signe très caractéristique, mais ils ont les cheveux roulés en chignon avec un madras jaune autour de la tête; la plupart des hommes ont les cuisses tatouées d'arabesques bleu foncé; quelques-uns ont aussi le buste tatoué de rouge pâle : ce sont sans doute les élégants de l'endroit. Les jeunes gens des deux sexes ont les lobes des oreilles traversés par des rouleaux de papier; ils commencent tout jeunes et en augmentent progressivement le diamètre de façon à élargir le trou jusqu'à ce que le bas du lobe n'ait plus qu'un ou deux millimètres d'épaisseur. Vers l'âge de vingt ans les hommes enlèvent complètement le rouleau, tandis que les femmes le remplacent par un disque mince d'étoffe de la largeur d'une pièce de deux francs.

Après Long-Tang nous traversons deux petits affluents du Mékong et franchissons une chaîne de 1600 mètres qui nous sépare du grand fleuve. Dans la nuit qui précède notre arrivée sur ses bords, deux de nos mafous se sauvent, effrayés par les légendes sinistres qui ont cours parmi les Chinois sur le climat malsain de la vallée. A mesure que nous descendons, la chaleur augmente et l'air devient étouffant, les forêts s'épaississent et prennent un aspect tropical. Brusquement, à un coude de la route, nous apercevons à 500 mètres au-dessous de nous un long ruban rouge se déroulant à travers un chaos de montagnes boisées : c'est le Mékong, et, bien que, vu de cette hauteur, il ne paraisse ni large ni imposant, sa vue fait battre notre cœur d'émotion et de joie. Ceux qui ont, pendant de longs mois, nourri un difficile projet et qui, après pas mal de traverses et de fatigues, voient enfin se dresser devant eux le but de leurs efforts, comprendront ce que nous avons ressenti pendant cette minute. Et ce sont ces minutes-là qui payent de toutes les privations, qui font chers, entre tous, les souvenirs de ces voyages en terre lointaine!

Au bord du fleuve se trouve un poste de douane ou *likin*, habité par quelques Chinois anémiques : la température est de 36 degrés à l'ombre, sans un souffle d'air; il paraît qu'il en est toujours ainsi et qu'en été la vallée est très malsaine, mais pour ceux qui résident seulement et non pour ceux qui ne font que passer.

Nous apprenons qu'aucune route ne suit les bords du fleuve, et qu'aucun bateau ne circule sur ses eaux en dehors des bacs qui permettent de le traverser en certains endroits : tant qu'il en sera ainsi, nous devrons donc renoncer à relever sa vallée en détail, et chercher ailleurs une route vers le nord. D'après les renseignements qu'on nous donne, nous rencontrerons cette route en marchant deux jours de plus dans l'ouest, et, si nous la suivons, nous arriverons à Ta-Li-Fou en passant par plusieurs villes importantes. Nous nous décidons à prendre ce parti en nous réservant de faire des crochets de façon à couper plusieurs fois le fleuve et à déterminer les grandes lignes de son cours. Entre Ssumao et Ta-Li-Fou nous l'atteindrons ainsi en six points; pour ne pas avoir à me répéter, je vais résumer de suite les traits généraux, partout semblables, de son parcours dans le sud-ouest du Yun-Nan.

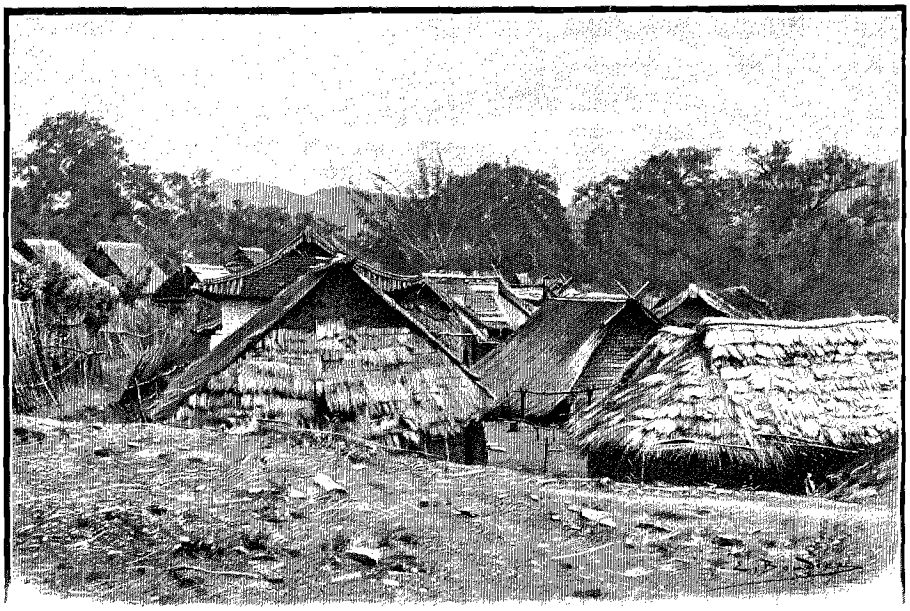
A Tian-Pi, point où nous l'atteignons pour la première fois, l'altitude de ses bords n'est que de 700 mètres, alors que celle des chaînes qui le dominent des deux côtés est de 1 600. Plus tard, le pays s'élevant à mesure que l'on remonte vers le nord, ces altitudes deviendront respectivement 800 et 2 000, puis 1 100 et 2 600, etc. La vallée du Mékong est donc un immense fossé séparant en deux l'ouest du Yun-Nan, d'une profondeur variant entre 900 et 1500 mètres. Le fleuve, bien qu'ayant un courant moyen assez faible (environ 2 milles à l'heure), est coupé par de violents rapides, et n'est pas navigable.

On conçoit donc que, dans ces conditions, le Mékong est, non pas une voie commerciale, mais au contraire un grand obstacle au commerce. Entre Tian-Pi et la latitude de Ta-Li-Fou, on peut le traverser par une douzaine de bacs ou ponts suspendus correspondant à autant de routes transversales. Près de ces bacs sont installés des *likins* chargés de percevoir des droits sur les marchandises venant de Birmanie : entre ces points, autour desquels sont groupées quelques misérables cabanes, le fleuve coule au milieu de solitudes sauvages où toute culture est impossible.

La largeur moyenne du Mékong est de 120 à 150 mètres; sa profondeur est très grande, au dire des indigènes : j'ai sondé en deux endroits avec une ligne de 45 mètres sans trouver le fond. Bien que la couleur du fleuve soit d'un rouge terreux, son eau est excellente à boire; sa température, qui se maintient parfaitement constante dans tout le sud-ouest du Yun-Nan, n'est que de 20 degrés.

Le lendemain du passage du Mékong, nous convenons que nous coucherons à Dayakeu, centre assez important où nous devons rejoindre la grande route qui va vers le nord. Sachant l'étape courte, je passe la matinée à observer, et pars longtemps après la caravane. En arrivant à Dayakeu, je ne trouve personne; j'apprendrai plus tard que mes compagnons, mal reçus par la foule, et ne trouvant pas de gîte convenable, se sont décidés à pousser plus loin. Je fais de même, mais les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres et je ne rencontre pas la moindre maison : la nuit me surprend bientôt en pleine forêt, et ce n'est qu'à 9 heures du soir que j'arrive au petit village de La-Pa-Tchin, où l'on n'a pas vu trace de la caravane. Avec elle, adieu mon lit et mon dîner! Heureusement, je suis tombé chez de braves gens qui, la première surprise passée, m'offrent de bon cœur l'hospitalité sous forme d'un bol de riz et d'une botte de paille.

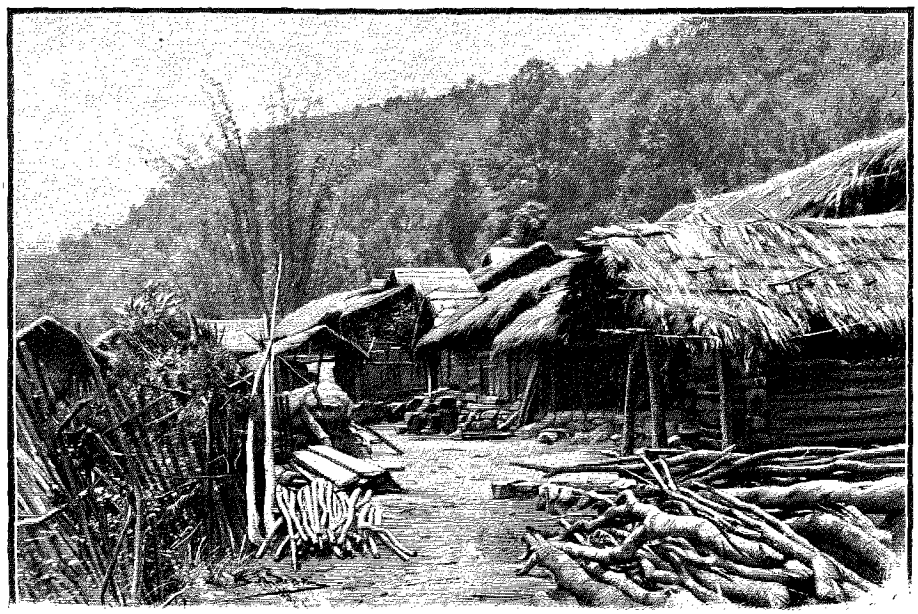
Ceci n'est rien, et m'amuserait plutôt par son imprévu, mais dans la nuit j'ai perdu de vue Chantsé et un de mes deux mulets qui traînait la patte, et je suis inquiet de ne pas les voir arriver. Le lendemain, à 8 heures du matin, passent mes compagnons, qui avaient couché dans un village voisin, à 500 mètres en dehors de la route; je les prie de faire aujourd'hui l'étape régulière, espérant pouvoir les rejoindre dans la journée; à dix heures seulement Chantsé arrive tout effaré, et, non sans force réticences, finit par m'avouer qu'étant très fatigué, et surtout incapable de résister au besoin de fumer l'opium, il s'est endormi sous un arbre auquel il avait attaché le mulet chargé; de l'autre côté de la route se trouvaient campés sept muletiers. A son réveil, comme il était facile de s'y attendre, muletiers, mulet et bagage avaient disparu! C'est un vrai désastre, car ce bagage se compose de deux valises contenant une partie de mes instruments, et, chose plus grave, mes notes et mes cartes depuis Mongtsé. Vais-je perdre les résultats de deux mois de travail, et aurons-nous pour rien enduré tant de



QUARTIER PAÏ DE MONG-PAN. — DESSIN DE BOUDIER.

fatigues, dépensé tant d'argent? Je pars immédiatement avec lui, laissant Fa à La-Pa-Tchin, pour me faire montrer l'endroit où le vol a été commis; à peine avons-nous commencé quelques recherches autour de ce point que Chantsé, effrayé des conséquences de sa faute, me file entre les doigts, et je me trouve seul dans la brousse, dans une situation d'esprit facile à concevoir.... Je retourne à La-Pa-Tchin, y embauche quelques hommes et fouille les environs, sans autre résultat que de trouver le mulet volé attaché à un arbre. Mais de bagages, point; et que m'importe le mulet à côté de cela! Deux jours se passent en longues et énervantes marches dans le plus épouvantable des terrains de montagnes. Je me décide alors à retourner à Dayakeu demander aide au mandarin : sur la route je rencontre Chantsé, qui revient à moi pour m'annoncer qu'il a retrouvé, campés paisiblement près de la ville, les muletiers qu'il soupçonne et sur la trace desquels il s'était lancé sans me prévenir. Il est accompagné de quatre ou cinq satellites du mandarin qu'il a obtenu de mettre à mes ordres. Dès que nous apercevons les muletiers, nous fondons sur eux, et, le revolver levé, j'essaie vainement de les faire avouer par intimidation : ils protestent avec la dernière énergie et je n'obtiens pas plus de résultats par la prise d'un otage que je conduis enchaîné au prétoire.

J'ai beau user de tous les moyens, passer des heures à l'effrayer, et même faire mine de vouloir l'étrangler, je ne tire du pauvre diable, sans doute innocent, que des « *jem pe te...*, *jem pe te* » (je ne sais pas).... J'essaye alors d'un autre procédé : moyennant l'appui du mandarin et l'appât d'une forte récompense, je réussis à former dans les villages voisins du lieu du vol une troupe d'une centaine d'hommes, qui, divisés en petits groupes, se mettent à fouiller minutieusement le pays dans un rayon de 2 à 3 kilomètres seulement. Une longue journée se passe encore ainsi, puis, au moment où je désespérais le plus, j'entends une rumeur dans le lointain; un Chinois qui se trouve près de moi dresse l'oreille et me fait signe d'écouter : bientôt les cris se précisent, augmentant d'intensité, puis trois coups de feu éclatent. Je bondis dans cette direction, escalade une colline, dégringole l'autre versant et j'arrive enfin dans un coin de bois : là, sur une pente raide, cinquante hommes sont massés, vrais sauvages vêtus de haillons, munis de piques, de lances et de toutes sortes d'armes aux formes bizarres; ils entourent un tas de branches cassées, sous lesquelles j'aperçois mes valises, que je touche enfin, défaillant

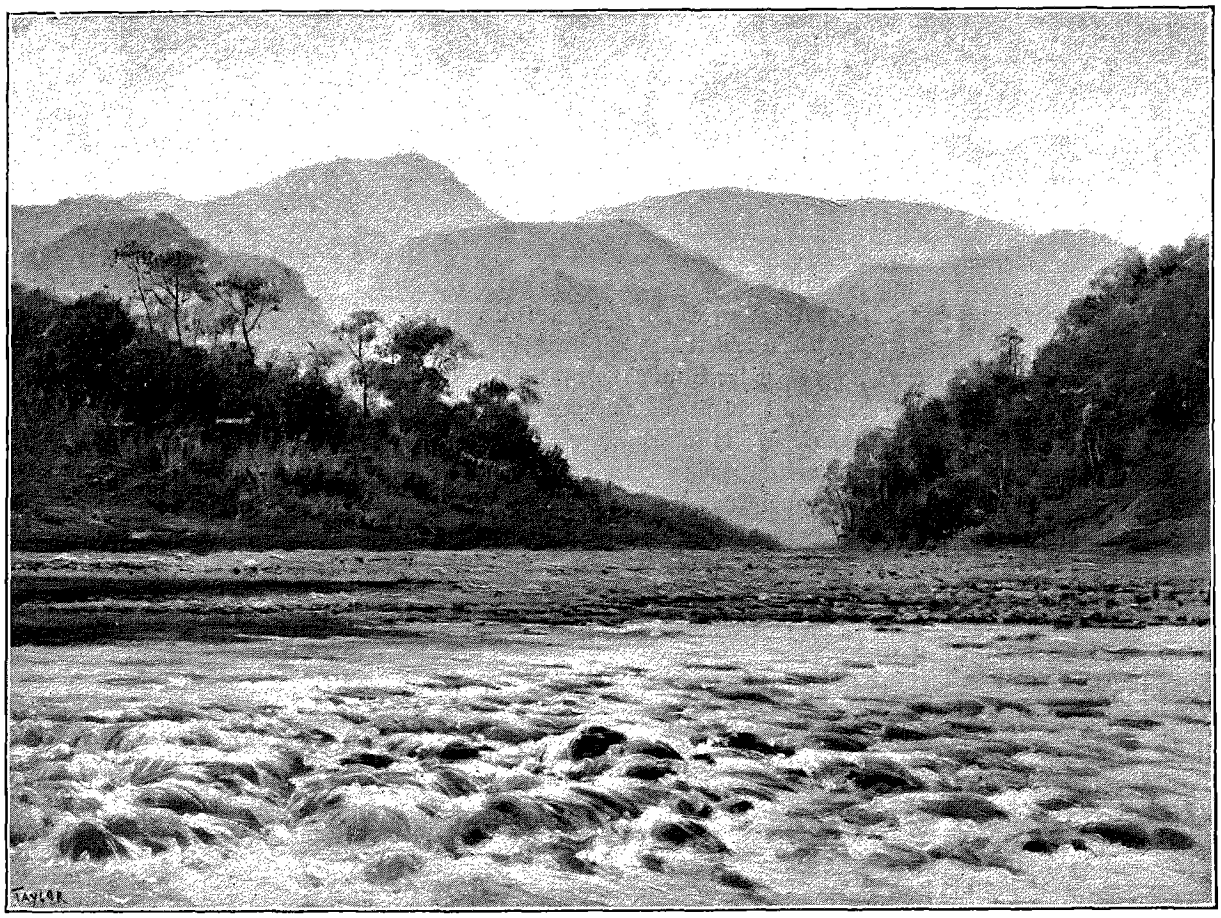


UNE MAISON DU VILLAGE DE KATCHIENTO, PRÈS DES MONTS TALO (PAGE 206). — DESSIN DE BOUDIER.

d'émotion et de joie. Il n'y manque rien, le voleur n'ayant pas eu le temps de les ouvrir; se doutant que le pays serait parcouru en tous sens aussitôt le vol connu, il les avait cachées là, se promettant de venir les y reprendre une fois les recherches abandonnées.

C'est en effet miracle qu'on les ait retrouvées, dans ce pays montagneux et boisé; c'est miracle aussi que, sans trop pouvoir m'expliquer pourquoi, j'aie eu le flair de m'acharner à toujours fouiller dans le même petit cercle. Je ne me lasse pas de bénir le Dieu des voyageurs, tout en le priant de m'épargner à l'avenir une aussi rude secousse.

Mes compagnons, qui campent à 30 kilomètres de là, sont si joyeux de la bonne nouvelle, aussitôt expédiée



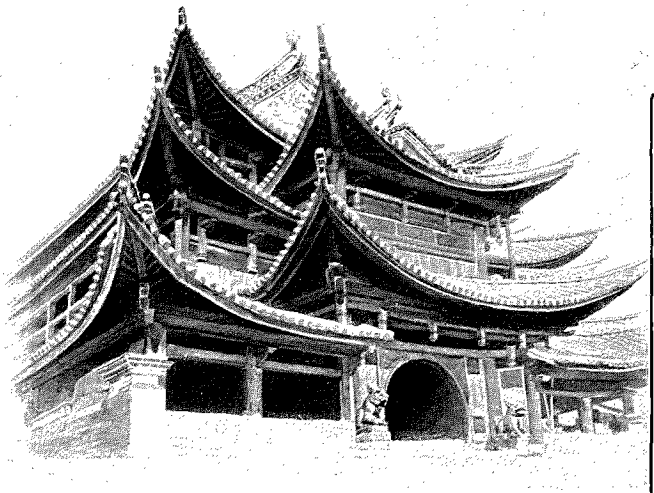
LE MÉKONG, PRÈS DE TIAN-PI (PAGE 207). — DESSIN DE TH. WEBER.

par un courrier, qu'ils viennent à ma rencontre à cheval; ils ont passé ces trois jours à m'attendre dans un village Lolo et ont partagé toutes mes angoisses.

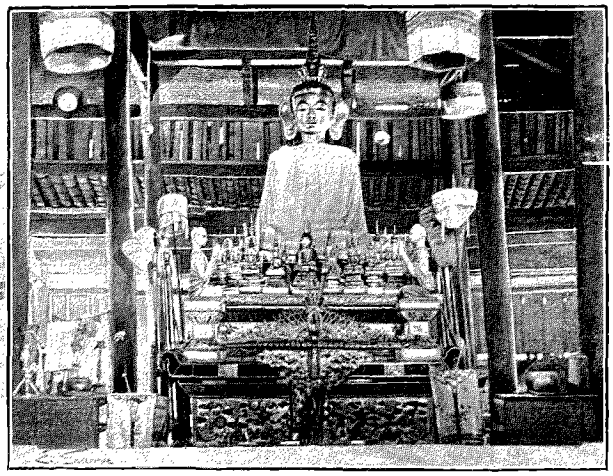
Les deux mulets volés à Tchinoué ont été retrouvés au marché de Ssumao, où le voleur cherchait à les vendre, et renvoyés au Prince par notre ami le mandarin.

J'apprends de plus que notre cuisinier Nam s'est égaré pendant un jour et demi : il a trouvé moyen de perdre les traces de la caravane et de se tromper de chemin, étant à 100 mètres du mulet de queue! De peur des panthères qui abondent dans le pays, il a passé la nuit sur un arbre, auquel il s'était attaché pour ne pas tomber. Le Prince a dû le faire chercher par des Lolos, en leur promettant une récompense; ceux-ci ont fini par le retrouver très loin, marchant toujours droit devant lui et le plus vite possible, sans s'inquiéter de la direction! Ces Lolos sont les débris d'une grande race qui peuplait autrefois l'est de la Chine et que l'envahissement des Chinois a refoulée peu à peu depuis les environs de Nankin jusqu'à ces régions montagneuses des confins de l'Empire. Ils sont disséminés dans le Yun-Nan, le Koeï-Tchéou, l'île de Haï-Nan et le Se-Tchouen. Dans cette dernière province, ils jouissent d'une indépendance complète et forment un État dans l'État. Les *Mantsés*, tel est le nom local que leur donnent les Chinois, ne permettent à aucun de ceux-ci de traverser leurs montagnes, et, par contre, ils descendent souvent faire des prisonniers dans la plaine. Mgr Fenouil, l'évêque actuel de la mission du Yun-Nan, est tombé entre leurs mains, au temps où il était jeune missionnaire. Battu, à peine nourri, forcé de tourner la meule, il put heureusement s'échapper au bout d'une quinzaine de jours.

*



PAGODE DE MONG-PAN. — DESSIN DE GOTORBE.



A la même grande race semblent appartenir aussi, d'après de nombreux radicaux communs aux trois langues, deux autres tribus de l'ouest du Yun-Nan, les Lokais et les Lissous. J'aurai, dans la suite, occasion de parler de ces derniers; quant aux Lokais, il n'y a rien d'intéressant à en dire, sinon qu'il est difficile de trouver une tribu plus inintelligente et plus parfaitement abrutie.

Les Lolos (nom qui leur est donné par les Chinois) s'appellent dans leur propre langue *Nésous*; ils ont eu une écriture hiéroglyphique qui est complètement différente de l'écriture chinoise. Nous avons pu nous procurer quelques-uns de leurs anciens manuscrits; mais les propriétaires eux-mêmes ne les comprenaient plus, et ce n'est qu'à Ssumao que le Prince a trouvé un vieux sorcier capable de lui traduire en chinois un nombre de pages suffisant pour lui donner la clef des principaux caractères.

Chez la plupart des tribus indigènes du Yun-Nan, les hommes sont à peu près vêtus comme les Chinois, avec un degré de pauvreté et de saleté de plus; les femmes seules conservent des costumes originaux, dont les modes remontent peut-être à une époque fort lointaine. Entre toutes, les Lolotes sont les plus coquettes, et nous trouvons chez elles de fort jolies robes brodées, qui constituent les perles de notre collection ethnographique.



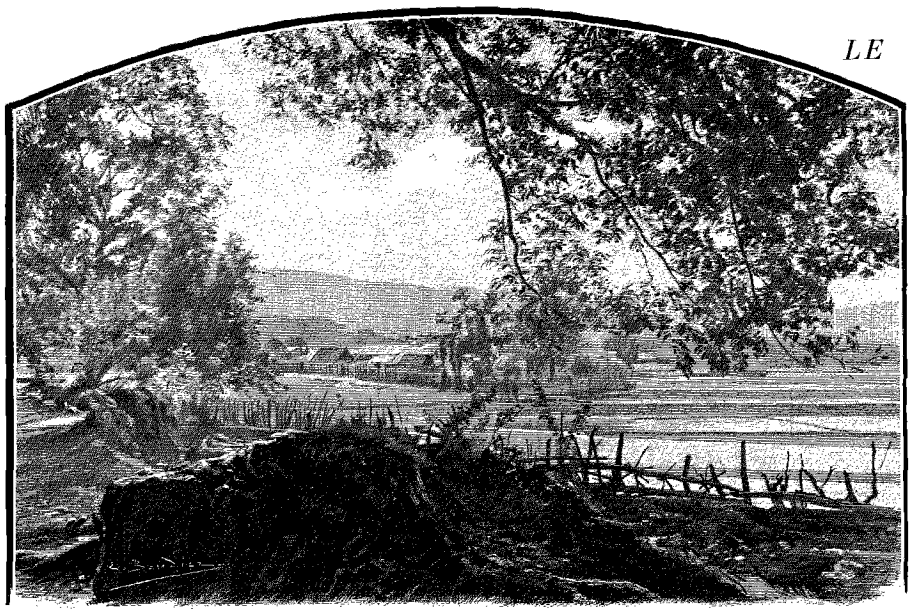
NOTRE « MAKOTEU » EST PERCÉ DE TROIS COUPS DE COUTEAU (PAGE 212). DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Le lendemain même de notre réunion, je quitte de nouveau mes compagnons pour faire, en colonne légère, une reconnaissance sur la rive gauche du Mékong, et couper ainsi le fleuve en deux nouveaux points. Je réduis mon bagage à la plus simple expression et n'emmène que Fa et Chantsé avec deux mulets : à la vérité, c'est chose un peu hasardeuse que de se lancer ainsi sans interprète dans un pays inconnu; mais, outre que j'ai les meilleurs renseignements sur la tranquillité de la région, mes récentes aventures m'ont forcé à faire de tels progrès dans la langue chinoise, que j'en sais maintenant assez pour me tirer d'affaire tout seul.

Au cours de cette excursion de huit jours, je traverse les deux belles plaines de Mong-Pan et Mong-Ka, îles riantes au milieu d'une mer de montagnes sauvages et désertes. Après trois mois de montées et descentes ininterrompues, la sensation de ce « plat » est si agréable que je fais, pour mon plaisir, une vingtaine de kilomètres à pied. Tous les villages de ces vallées sont Païs, et, à en juger par la vieillesse et la grosseur des arbres magnifiques qui les ombragent, cette race doit être installée dans le pays depuis fort longtemps. Les Chinois n'occupent que deux quartiers de peu d'étendue dans les centres de Mong-Pan et de



MARCHÉ DE MONG-KA. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

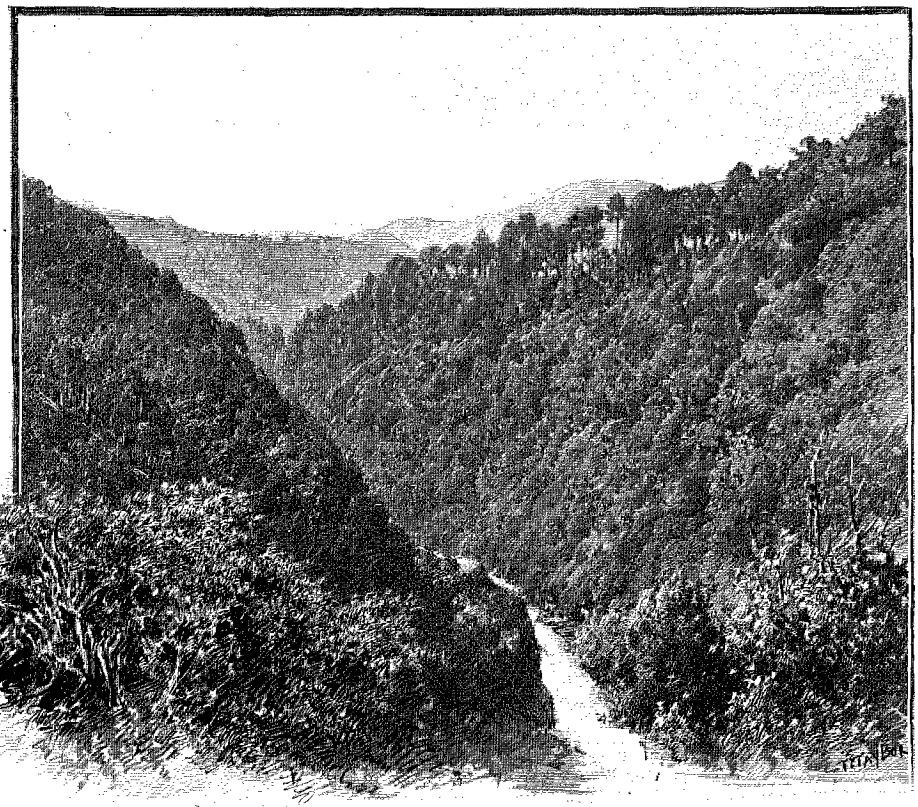


PLAINE DE MONG-KA. — DESSIN DE BOUDIER.

Mong-Ka, où ils tiennent des auberges et des maisons de commerce : leurs rues étroites et sales contrastent péniblement avec les groupes de cases Païes, gracieusement dissimulées derrière d'épais rideaux de bambous. Je passe de bonnes heures à flâner sous ces voûtes de verdure qui abritent une population aimable et gaie : les bonzes de Mong-Pan me conduisent eux-mêmes à leur pagode, qui est fort jolie, et me permettent de la photographier tout à mon aise; de même que celle de Long-Tang, elle est, dans ses parties essentielles, semblable aux pagodes bouddhistes du Laos et de la Birmanie.

Une longue étape de 45 kilomètres me ramène au Mékong, que je franchis au bac de Tapong. Non contents de m'avoir fait attendre sur la berge de 7 heures à 10 heures du soir avant de consentir à me passer, les Chinois du village me reçoivent très froidement. Je dîne à peu près par cœur, mais le lendemain matin, non satisfait de ce régime, je demande de nouveau à acheter un poulet. « Il n'y en a pas », me répond-on. « Tiens, ceux-ci sont donc sauvages; alors on peut les chasser », dis-je en montrant plusieurs de ces volatiles que j'avais parfaitement vus avant de poser ma question. Attrapant mon fusil, j'abats gravement le poulet le plus rapproché, et, après l'avoir fait peser par Fa, je dépose à la place où je l'ai ramassé un petit morceau d'argent de valeur équivalente. Résultat : je déjeune une demi-heure après, et l'amabilité des habitants augmente subitement. Le procédé est à recommander.

Après avoir remonté jusqu'à ses sources la pittoresque vallée du Latung-Ho, je rejoins le Prince près de Mien-Ning, petite ville de 5 000 habitants, qui fait un commerce assez important avec la Birmanie. Sa latitude marque à peu près la limite nord au delà de laquelle on ne rencontre plus de populations Païes. Entre Mien-Ning et le Mékong, vers lequel nous faisons encore un crochet, notre makoteu est percé de trois coups de couteau par un de nos muletiers, nommé Loïan : celui-ci l'a frappé dans la nuit, pendant qu'il était étendu fumant l'opium, et a pris aussitôt la fuite. Il se vengeait ainsi d'un assez mauvais tour que le makoteu lui avait joué à Muong-Lé, en le suspendant cruellement par les mains pour lui faire avouer un vol commis à son préjudice; Loïan, qui n'était pas coupable, avait paru digérer ses meurtris-

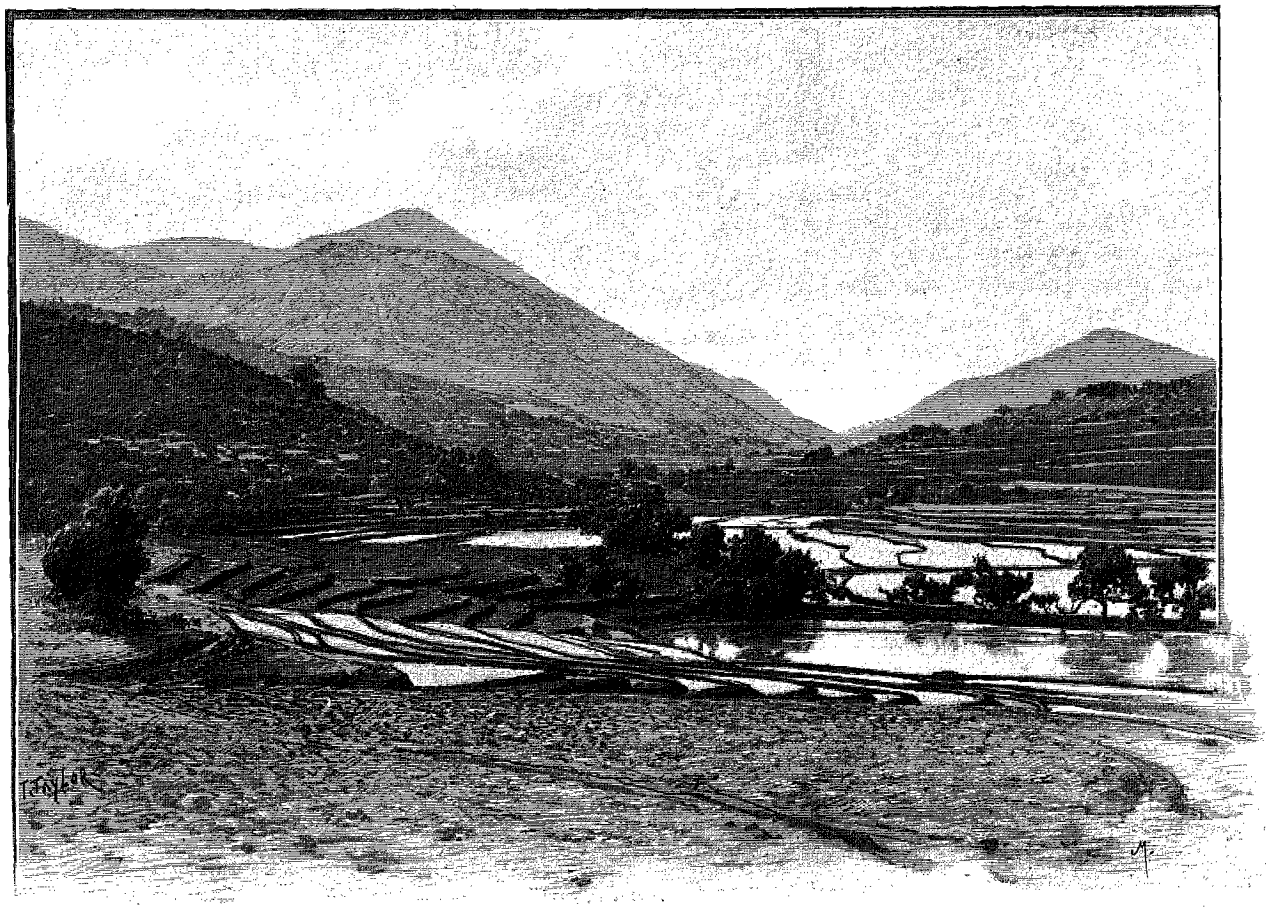


VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE KANSAI. — DESSIN DE TAYLOR.

sures et son affront, mais avait couvé sa rancune pendant un mois, avant de la satisfaire au moment qu'il avait jugé le plus favorable.

Les blessures du makoteu ne sont heureusement pas bien graves, mais il est trop souffrant pour pouvoir continuer la route, et nous le laissons à Mien-Ning, en le payant très largement, bien que, depuis qu'il est avec nous, il ait singulièrement fait danser l'anse du panier au fourrage. Au moment de notre départ, il se traîne au milieu de nos chevaux et, tremblant de fièvre, ayant peine à se soutenir, commence une longue énumération de comptes aussi compliqués qu'imaginaires : il essaye par tous les moyens de nous tirer encore un peu d'argent, pleurant, criant, s'arrachant ses rares cheveux lisses, tant est vive la souffrance que lui cause la perte de sa place et des nouveaux taëls convoités. Devant cette avarice presque tragique, nous abandonnons encore quelques lingots, et, à toucher cet argent, ses doigts tremblent d'une volupté qui lui fait oublier la cuisson de ses plaies.

Les autres Chinois, qui depuis trois mois ont vécu la vie et souffert les souffrances de leur chef, ne témoignent aucune pitié en face de son infortune. Notre interprète François, qui était spécialement lié avec lui, ne



VALLÉE DU LATUNG-HO, AU NORD DE TOUKO. — DESSIN DE TAYLOR.

s'est même pas levé pour le soigner, et n'a fait que rire de ses pleurs. Cet égoïsme nous écœure, bien que nous soyons blasés depuis longtemps sur l'insensibilité de la race chinoise.

Deux jours plus tard, François répond grossièrement à M. Briffaut, qui, d'une gifle, le jette aussitôt à bas de son cheval : les mafous, ameutés par lui, prennent un air menaçant; l'attitude énergique de notre camarade suffit cependant à les faire reculer, et mon arrivée sur les lieux achève de rétablir un calme apparent. Mais, le soir, tous nos Chinois, sauf Fa et Chantsé, se présentent devant nous et déclarent qu'ils nous quitteront le lendemain : « Vous êtes libres », répondons-nous, le visage serein, bien que nos esprits le soient fort peu : il est en effet gênant d'être laissé au beau milieu d'une forêt avec trente animaux et autant de charges sur les bras. Heureusement, notre Annamite Sao, qui est un beau parleur, et manie habilement les ficelles de l'éloquence asiatique, réussit dans la nuit à changer les dispositions de nos hommes; et au matin, c'est le traître François qui, giflé, renvoyé, dévorant sa rage, et son complot avorté, reprend seul la route du Tonkin.

Plus d'interprète, mais jusqu'à Ta-Li la route est assez facile pour que nous puissions nous en passer. Nous traversons une des parties les plus riches du Yun-Nan, et naturellement les Chinois l'occupent à l'exclusion de toute autre tribu. La grande route que nous suivons nous fait passer par d'importants centres commerciaux, tels

que Yun-Chou, Chun-Ning-Fou et Meng-Hua-Ting. Nous marchons d'autant plus vite que nous sentons notre troupe désagrégée, et que, d'un autre côté, je suis très fatigué par une diarrhée chronique qui nécessite des soins et du repos. Enfin, dans l'après-midi du 26 mai, une rude ascension nous conduit en haut d'un col de 2 600 mètres; brusquement la plaine et le lac de Ta-Li nous apparaissent, et mes yeux de marin sont réjouis par la vue de cette nappe bleue, encadrée de montagnes, qui me rappelle des coins de Méditerranée. Le Prince et moi prenons les devants, nous hâtant vers la ville, où nous attend un repos bien gagné par 1 700 kilomètres d'exploration, dont plus de 1 300 entièrement nouveaux : mais la route est longue et nous ne franchissons qu'à 7 heures et demie la porte sud, dont un des lourds battants est déjà fermé. Il fait nuit noire, et nous allons à tâtons par les rues boueuses; nos hommes demandent la maison du missionnaire français, mais ils s'expliquent si mal, sans doute, qu'on nous conduit droit chez le pasteur anglican. Sa femme et sa belle-sœur, habillées en Chinoises, viennent nous ouvrir, après un léger mouvement de recul, devant notre barbe inculte et nos vêtements, qu'un mineur dédaignerait de porter. Elles ont l'amabilité de nous donner un guide. Pendant les quelques minutes qu'a duré notre colloque, nos mafous sont restés bouche bée devant ces femmes européennes; nos trois mulets en ont profité pour filer, et, quand on les retrouve, la moitié d'une charge, qui se compose précisément de mon lit, a disparu comme par enchantement. Enfin nous arrivons chez le Père Le Guilcher, vieux missionnaire breton, depuis quarant-cinq ans au Yun-Nan; en lui et chez lui nous retrouvons un coin de la France, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit nous causons de la patrie si lointaine.

Il faut se représenter la plaine de Ta-Li comme une longue bande étroite en forme de fer à cheval, limitée à l'est par les eaux du lac Er'haï et à l'ouest par les pentes rapides des monts Tsang, que les neiges couronnent pendant huit mois de l'année. Aux extrémités nord et sud, les contreforts des montagnes descendent jusqu'au lac, et deux épaisses murailles fortifiées achèvent de barrer complètement l'accès de la plaine. En deçà de ces murailles et à les toucher, se trouvent les deux bourgs de Chan-Kouan et Chia-Kouan (Porte d'En Haut et Porte d'En Bas); ce dernier, de beaucoup le plus considérable, a une population de 3 000 habitants, et une grande importance, due à sa position avantageuse au croisement des trois grandes routes de Birmanie, de Meng-Hua-Ting et de Yun-Nan-Sen. Pour tous les articles nécessaires aux caravanes, c'est à Chia-Kouan plutôt qu'à Ta-Li qu'on doit s'approvisionner.

Bien que la ville de Ta-Li soit fort déchue depuis la révolte musulmane, elle compte encore 20 000 habitants, et reste une sorte de capitale pour l'ouest de la province. Son développement futur dépend de celui du commerce, maintenant protégé, que la Chine fait avec la Birmanie, et qui suit à peu près exclusivement la route, pourtant bien pénible, de Ta-Li à Bhamo. Mais on parle d'une voie ferrée projetée, et même commencée, par les Anglais, qui, partant de Mandalay et passant à travers les États Chans, aboutirait au bac de Koun-Long sur la Salouen, à hauteur de Mien-Ning, qui bénéficierait alors de la plus grande partie du transit, tandis que l'ancienne route serait peu à peu abandonnée. Ce serait un triste sort pour cette voie, qui porte encore le nom pompeux de route des Ambassadeurs, en souvenir du temps où de brillants cortèges la suivaient, allant porter à l'empereur de Chine les hommages et les présents de son vassal de Birmanie.

Tous les ans, pendant la troisième lune, se tient ici une grande foire à laquelle se rendent des marchands de plusieurs provinces de Chine et même du Thibet; aussi trouve-t-on en toute saison dans les boutiques de Ta-Li beaucoup d'articles de provenance lointaine, entre autres de grands approvisionnements de peaux, de fourrures et d'étoffes de laine multicolores venues des froides régions de l'Asie Centrale; chez les orfèvres de la grande rue, je revois ces bijoux d'argent, que des artistes de Canton ont colorés en bleu en collant sur le métal une quantité



UN COIN DU LAC DE TA-LI-FOU. — DESSIN DE GOTORBE.

de fragments impalpables d'ailes de martin-pêcheur. En fait d'articles particuliers à la région, le plus curieux est le marbre que l'on trouve dans les monts Tsang. Il est blanc, mais fortement veiné de noir et de gris, ce qui fait à sa surface des dessins naturels de formes et de tons bizarres très goûtés des Chinois. Les plaques de ce marbre se vendent fort cher lorsque, par hasard, leurs dessins représentent une chose réelle. La plaine de Ta-Li est d'une fertilité admirable; elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'une vaste rizière dont l'uniformité verte est çà et là coupée par de jaunes carrés de blé. Plus de cent villages la peuplent, habités pour la plupart par des Minchias. Ceux-ci, que rien, en dehors de la langue, ne différencie plus des Chinois, étaient autrefois un grand peuple dont le royaume comprenait une partie de l'ouest du Yun-Nan avec Ta-Li pour capitale. Pé-Tien-Ouang, leur dernier roi, fut battu et soumis à la fin du règne de l'empereur Kang-Hi.



LE PÈRE LE GUILCHER. — DESSIN DE RONJAT.

Ta-Li est pour nous un vrai pays de Cocagne, et sur la table de la Mission se succèdent toutes les bonnes choses dont nous avons été privés pendant des mois : pain, bœuf, lait, mouton, pommes de terre, rien ne nous manque, pas même du vin, car nous avons, pour le remplacer, une boisson de Ly-Kiang, faite avec de l'orge, qui ressemble fort à un vin d'Espagne légèrement sucré. Après les repas, nous restons des heures sous le charme de la verve intarissable du bon Père Le Guilcher, qui vide pour nous son large sac d'anecdotes; quarante ans d'histoire défilent ainsi, et c'est un passionnant et souvent tragique récit que celui de la vie de ce vieux prêtre qui achève, sous un ciel d'exil, une carrière de saint et de héros. Entre autres choses, il nous parle longuement de l'expédition Garnier, qu'il eut l'honneur de guider, non sans risques, dans la ville de Ta-Li, alors occupée par les Musulmans révoltés. Lorsque le Père la rencontra, il menait depuis deux ans une rude et précaire existence, changeant à chaque instant de résidence avec ses chrétiens, et fuyant tour à tour, dans un pays dévasté par la guerre, les armées des Impériaux et celles des Musulmans. On comprend à quel point il était tenu de ménager les deux partis. Aussi les Chinois faillirent-ils plus tard lui faire payer cher le service rendu à Garnier; on sait d'ailleurs que le Sultan fit refuser à celui-ci, sans vouloir lui donner d'audience, la permission, qu'il sollicitait, de pousser jusqu'au Mékong. Le Père, seul reçu, conserve encore un mauvais souvenir des instants qu'il passa auprès du chef des révoltés. Celui-ci avait précisément fait mettre à mort trois Birmans qui, venus à Ta-Li, pour lui fabriquer des canons et des bombes, s'étaient montrés incapables d'exécuter ses commandes. Rappelant au Père cette exécution dont il se vantait, le Sultan lui dit : « Que les étrangers que tu as guidés retournent d'où ils viennent; ne craignent-ils pas que je leur fasse subir le même sort? » Garnier et ses compagnons, à qui l'on n'avait pas permis de camper dans l'intérieur des murs, passèrent la nuit à faire le quart, armés et se gardant contre une attaque qui eût pu se produire d'un moment à l'autre.

C'est en 1872, après une guerre longue et meurtrière, que l'armée Impériale, commandée par le général Ian-U-Ko entra dans Ta-Li; las de lutter, et découragés, deux généraux du Sultan, Ian-Ta-Sen et Tong-Fei-Long, se décidèrent à livrer leur maître. La veille de la prise de la ville, Ian-Ta-Sen se rencontra avec Ian-U-Ko près de Chan-Kouan; dans cette entrevue, les conditions suivantes furent arrêtées : la porte nord serait ouverte par lui en même temps que Tong-Fei-Long ouvrirait celle du sud; tous les Musulmans, sauf le Sultan, auraient la vie sauve. Ian-U-Ko en donna sa parole. Le lendemain, un semblant de siège eut lieu, mais, les portes ayant été ouvertes à l'heure convenue, et les murailles désertées par les défenseurs, les Chinois entrèrent presque sans coup férir dans cette place, qui, sans la trahison, eût pu tenir encore pendant des années. Le Sultan, se voyant trahi, prit du poison et tomba presque mourant aux mains de Ian-U-Ko, qui lui fit couper la tête.

La ville occupée, le vice-roi Tsen vint de la capitale et annonça de suite à Ian-U-Ko son intention de tout massacrer; celui-ci objectant qu'il avait promis la vie sauve aux habitants, Tsèn lui répondit cette phrase, d'un idéal parfum chinois : « Tu leur as promis, c'est bien; aussi ce n'est pas toi qui les feras mourir, mais moi qui n'ai rien promis. » Par un dilettantisme de mauvaise foi, il nomma mandarins les principaux chefs musulmans, et les invita à venir recevoir leurs globules de ses propres mains. Introduits un à un sous la tente de Tsen, les malheureux furent assassinés sous ses yeux. Après le meurtre du dernier, un coup de canon fut tiré, et, à ce signal convenu, l'égorgement commença dans Ta-Li. Presque tous les Musulmans périrent, et l'on dit que le sang, coulant à flots dans les rues en pente, descendit vers le lac jusqu'au milieu de la plaine. A l'est des murs, se trouve une grande fosse où beaucoup de cadavres furent jetés, et qu'on appelle encore le Tombeau des Dix Mille, chiffre qui en dit long! Après ces massacres, la peste éclata en ville et gagna bientôt tout l'ouest de la province, où elle sévit pendant plus de vingt années; le Père nous affirme que la population de ce malheureux pays a été, à la lettre, décimée par ces deux fléaux.

On dit que Tsen eut la fin de sa vie troublée par toute sorte de remords. Dans le dernier voyage qu'il fit à Ta-Li, peu de temps avant de mourir, il donnait souvent l'ordre de coucher en rase campagne, trop agité pour pouvoir continuer; une fois arrivé, il fit dresser des autels sur toute la longueur de la Grande Rue, et trois ou quatre cents bonzes passèrent une semaine en prières pour le délivrer de ses visions.

Il y a ici une vieille chrétienne de soixante-dix-huit ans qui se trouvait avec le Père Terras lorsqu'en 1883 celui-ci fut assassiné, à Cha-Fou-Tsen, village des environs de Ta-Li. Un soir, une bande cerna la petite maison du Père; ne pouvant entrer, les Chinois faisaient pleuvoir des pierres dans la cour et par les fenêtres; toute la nuit, le Père lutta contre eux, abandonné de presque tous ses chrétiens; seules deux vieilles femmes étaient restées près de lui et lui passaient des pierres pour répondre aux coups des assaillants. Épuisé, perdant son sang, il fut, au matin, égorgé par les bandits, qui avaient mis le feu à la maison pour réussir à entrer. Les deux chrétiennes furent percées de coups de couteau; la vieille qui est ici en reçut pour sa part dix-sept. Laissée pour morte, elle parvint à se réfugier dans une maison voisine, puis plus tard chez le Père Le Guilcher, qui élève aujourd'hui, à ses frais, le petit-fils du principal assassin du Père Terras, tombé dans la misère!...

Malgré l'intérêt de notre séjour, il nous faut bientôt songer au départ, d'autant plus que nos rapports avec les mandarins ne sont pas des plus cordiaux. En arrivant, nous sommes allés leur faire visite : le *tchintaï* (chef militaire), par lequel nous débutons, refuse de nous recevoir, ayant mal à la tête; quant au *taotaï* (chef civil), il a mal au cœur et ne nous reçoit pas davantage.

Aussi bien n'allons-nous plus rester longtemps en pays chinois; nous voulons gagner de nouveau le Mékong et remonter vers le nord jusqu'au Thibet en nous tenant sur sa rive droite. Les cartes ne nous indiquent absolument rien sur cette partie de son cours. Nous nous dirigerons sur Yun-Long-Tchéou, la ville la plus occidentale que donne la carte et qu'une route muletière relie à Ta-Li. Là, nous aviserons.

Les préparatifs de toute sorte sont alors poussés bon train; nous emportons une charge de sel, une de thé, une de graisse, et 600 fers de rechange, car nous ne trouverons rien de tout cela dans les pays où nous allons nous engager. Le personnel de la caravane est complètement réorganisé, et, de notre ancienne troupe, nous ne gardons que trois mafous, sans compter Chantsé, Fa, Nam et Sao, qui se déclarent décidés à suivre jusqu'au bout notre fortune, bonne ou mauvaise. Un nouveau makoteu est engagé. Enfin, chose capitale pour nous, le Père nous procure, comme interprète, un Chinois chrétien parlant et écrivant le latin. Bien que marié, père de famille et commerçant ayant pignon sur rue, Joseph (tel est son nom de chrétien) n'hésite pas à lier son sort au nôtre jusqu'à la fin de l'expédition. C'est un des plus braves garçons et des meilleurs cœurs que j'aie jamais rencontrés, et l'éducation chrétienne l'a déchinoisé à tel point qu'il nous semblera bientôt avoir un nouveau compagnon européen. Au commencement, nous nous comprenons avec difficulté, car nos souvenirs de collège sont déjà loin, et Cicéron a dû frémir dans sa tombe des barbarismes et des solécismes qui pleuvent dru comme grêle. Mais, peu à peu, notre latin sort des oubliettes où il était enfoui, et au bout de peu de jours nous nous exprimons passablement dans cette langue.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



UN BATEAU SUR LE LAC DE TA-LI. — DESSIN DE TH. WEBER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PASSAGE DU MÉKONG À HALO (PAGE 226). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

TROISIÈME PARTIE : DE TA-LI-FOU A TSÉKOU.

Départ de Ta-Li. — Les puits de sel. — La Salouen en Chine. — Mœurs des Lissous. — La vallée supérieure du Mékong — Misère de ses habitants. — Les Lamasjen et les Mossos. — Vol de mon théodolite. — Le Yetché-Mokoua. — Fête du Ho-Pa-Tsié.



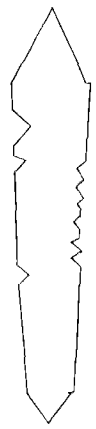
NOTRE INTERPRÈTE JOSEPH (PAGE 226). DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

De Tali à Yun-Long, la route est fort pittoresque et n'offre aucune difficulté. Nous traversons successivement la fertile plaine de Fong-Yu, encadrée par deux hautes chaînes d'environ 3 000 mètres, la rivière Yang-Pi, le plus important affluent du Mékong dans le Yun-Nan, et une vallée très habitée où se trouvent quatre sources salées, dont la principale est Tieu-Eul-Tsin. A Yun-Long, nous apprenons qu'un chemin conduit en deux jours au pont de Fey-long-Kiao, sur le Mékong. Comme toujours, on essaye d'effrayer nos hommes en leur racontant que quiconque dort près de ce fleuve, et surtout près de la Salouen, est pris de fièvres mortelles. « Qui traverse le Lou-Kiang-Pa (vallée de la Salouen) doit auparavant vendre sa femme », dit un proverbe chinois. Nous laissons dire et continuons. Au pont de Fey-Long-Kiao, le plus au nord qui soit établi sur le Mékong, on nous indique une bonne route conduisant au Thibet par la rive gauche du fleuve; la prudence nous conseillerait de la prendre, mais nous avons peur qu'elle ne nous ramène en pays chinois; comme nous avons par-dessus la tête de ce peuple monotone, nous voudrions garder le Mékong entre eux et nous, de façon à être sûrs de rester chez des indigènes, qui nous intéressent d'autant plus qu'ils ont été très peu étudiés.

Il y a bien un sentier suivant la rive droite, mais on nous déclare de tous côtés qu'il est impraticable pour les mulets. Nous continuons alors dans l'ouest, décidés à aller jusqu'à la Salouen et à ne revenir sur nos pas que si nous n'avons rencontré d'ici là aucune autre route vers le nord; ce crochet nous permettra, en tous cas, de recueillir sur ce fleuve de nouveaux documents nécessaires à la solution d'un important problème géographique que j'exposerai plus tard.

Nous franchissons la chaîne de partage par un col de 3 000 mètres; peu après je suis obligé d'abandonner mon cheval, à moitié aveugle et complètement efflanqué. C'est à regret, car j'ai fait plus de 1 800 kilomètres sur son

1. *Suite. Voyez p.* 193 *et* 205.



UN MOUKÉ.

dos et m'y suis naturellement attaché; mais une ou deux chutes assez dangereuses, dans lesquelles il m'entraîne, me décident à en faire cadeau à Fa, qui en tire la forte somme de huit francs !... C'était le dernier cheval qui nous restât des six emmenés de Mongtsé : pour un voyage de longue haleine au Yun-Nan, il ne faut employer que des mulets, les chevaux étant beaucoup moins résistants. La veille du jour où nous passons le col, nous couchons à Chao-Fang, petite maison isolée au milieu d'une forêt de sapins où se tiennent trois ou quatre soldats, chargés de veiller à la sécurité de la route. Vers 9 heures du soir, nos hommes viennent nous prévenir que Loïan vient d'arriver et demande à nous parler. Nous sommes stupéfaits, car, si l'on s'en souvient, Loïan est ce mafou qui près de Mien-Ning avait pris la fuite après avoir frappé notre ancien makoteu de trois coups de couteau. Admis en notre présence, il nous raconte qu'arrivé à Ta-Li peu après que nous venions d'en partir, et se trouvant sans place, dans une profonde misère, il nous a suivis à la piste dans l'espoir que nous consentirions à le reprendre. Ce qu'il n'ajoute pas, c'est que, par une prudence dont on ne saurait le blâmer, il a attendu, pour se présenter à nous, que nous soyons bien enfoncés dans l'ouest et qu'ayant dépassé le dernier *yamen* de mandarin, nous ne puissions pas être tentés de le livrer à la justice. Les 400 kilomètres qu'il a faits à notre poursuite nous apitoient bien un peu sur lui, mais le reprendre serait donner un trop mauvais exemple à nos hommes, et nous ne pouvons que l'abandonner au malheureux sort qui est son œuvre.

Sur l'autre versant, la marche devient des plus difficiles : la route, qui suit le cours du Lao-Ho, n'est qu'un sentier large de 40 à 50 centimètres taillé en corniche dans la falaise, qui tombe à pic sur la rivière. A plusieurs reprises, des éboulements se produisent, et nous risquons d'être écrasés par des avalanches de roches schisteuses : il faut refaire le chemin détruit, remblayer avec des branchages pour empêcher la terre molle de céder sous le poids des mulets, faire sauter avec le pic des quartiers de roc pour que les charges puissent passer sans accrocher; pendant ce temps toute la caravane piétine sans pouvoir tourner ni reculer, immobilisée dans une attente que l'énervement des animaux rend des plus dangereuses. Enfin la marche reprend à travers ces gorges sauvages, encombrées d'une telle végétation que le regard ne perçoit rien au delà de 100 mètres. Mais dans ces abîmes de verdure il n'y a que peu ou point d'oiseaux et l'on n'entend que la grande voix du torrent que dominent par moments les cris des mafous excitant les bêtes.

Le 1er juillet nous atteignons la Salouen à Loukou sans avoir coupé aucune route. Cela n'a rien d'étonnant, car il n'y a entre les deux fleuves que 25 kilomètres à vol d'oiseau, et la zone intermédiaire est tout entière occupée par la grande chaîne ou ses contreforts. La Salouen présente les mêmes caractères que le Mékong : vallée encaissée dominée par de hautes montagnes, nombreux rapides, très grande profondeur. Elle est cependant plus large et a en somme l'apparence d'un fleuve plus considérable; Chinois et indigènes la connaissent sous le nom de Lou-Tsé-Kiang. J'insiste sur ces deux derniers points, auxquels j'aurai à me reporter. Ses eaux, qui sont d'une couleur gris sale très particulière, ont une température de 19 degrés (un degré de moins que le Mékong). Enfin l'altitude des bords n'est que de 875 mètres, soit environ 360 mètres plus bas que le Mékong par la même latitude (1240 mètres à Fey-Long-Kiao).

De Loukou part une route qui remonte vers le nord en suivant la rive gauche de la Salouen : elle est, nous dit-on, très mauvaise, mais nous sommes trop avancés pour reculer et nous partons tête baissée dans cette direction.



FEMME LISSOUE. — DESSIN D'OULEVAY.

La vallée est habitée uniquement par des Lissous, peuple tout à fait nouveau pour nous et que nous étudions avec curiosité. Grands, forts, le teint très basané, l'œil peu bridé et pas du tout arqué, l'air hardi et presque farouche, ils diffèrent totalement du type chinois et appartiennent évidemment à une grande race aborigène refoulée dans l'ouest par les conquérants. Comme je l'ai dit plus haut, ils ont dans leur langue d'assez nombreux radicaux communs avec ceux des dialectes lolos, ce qui nous fait croire qu'ils descendent du même peuple. Mais, somme toute, leurs langues et leurs coutumes diffèrent actuellement beaucoup, et cette hypothèse n'est pas une certitude. Ils n'ont pas d'écriture et ne croient pas que leurs pères en aient jamais eu. Cependant, ils ont la notion confuse qu'on peut exprimer des idées par des signes, car ils se servent de morceaux de bois qu'ils appellent *moukés* sur lesquels sont faites des encoches destinées à leur rappeler les points principaux d'un édit, d'un ordre, voire même d'un contrat de mariage. Tel est, par exemple, le mouké qu'un chef lissou envoya un jour à un de ses administrés pour lui ordonner de fournir le jour même six porteurs au Prince. Sur le côté gauche, les deux encoches voisines, de grandeur inégale, sont destinées à rappeler que l'ordre émane du Prince d'abord, du chef ensuite; l'encoche isolée se rapporte à « aujourd'hui », enfin les six

marques égales du côté droit ont trait aux six porteurs. En même temps qu'un moyen mnémotechnique, ce mouké servait à augmenter l'autorité du messager, et à faire foi. Sans parler des « tailles » dont se servent encore aujourd'hui nos boulangers, il ne faut pas remonter bien haut pour retrouver en France des coutumes analogues. Voici, en effet, un trait curieux du *Voyage aux Pyrénées*, de Taine. Chez les habitants d'une vallée des environs de Luz, dit-il, « le rôle des impositions se faisait de temps immémorial sur des morceaux de bois qu'ils appelaient *totchoux*, c'est-à-dire bâtons. Chaque commune avait son totchou, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des marques dont eux seuls connaissaient la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de cet usage, ordonna en 1784 à un des employés du gouvernement de lui apporter les anciens registres; il arriva suivi de deux charretées de totchoux ».



JEUNE LISSOU, FACE. — DESSIN D'OULEVAY.

Les Lissous sont d'habiles chasseurs, et l'estime dont un homme jouit dans sa tribu est proportionnée au nombre de bœufs sauvages qu'il a tués et dont il arbore fièrement les cornes au-dessus de la porte de sa case; ils ne voyagent jamais qu'armés jusqu'aux dents, et leurs arcs dont ils empoisonnent les flèches, leurs longs sabres recourbés, les peaux durcies au soleil dont ils se servent comme cuirasses, contribuent à leur donner l'air de gens qu'un voyageur isolé n'aimerait pas à rencontrer aux coins des nombreux bois de la région. Ces bois, qui abritent en abondance des bœufs sauvages, des ours et des antilopes, sont si touffus et couvrent des pentes si raides que les Lissous sont seuls capables d'y chasser avec succès. Avant d'entreprendre leurs expéditions, ils consultent leurs sorciers pour savoir si le sort sera pour eux; puis ils partent, au nombre de quarante ou cinquante, et lancent sur la bête signalée des chiens courants qui sont, paraît-il, remarquablement dressés; connaissant admirablement toutes les pistes et toutes les flaques d'eau de la montagne, ils savent par où l'animal sera forcé de fuir, et, se postant à l'affût aux points favorables, le criblent de flèches au passage. Il est de règle qu'un quartier de viande soit, avant le partage, remis au village le plus voisin du terrain où la chasse s'est terminée. Les fiels d'ours, médecine très estimée, les poches à musc, et les cornes tendres de jeune cerf que les Chinois emploient comme aphrodisiaques, sont mis de côté et vendus fort cher en Chine.

Les Lissous ont une horreur profonde du fumier, qu'ils regardent comme immonde, et n'engraissent jamais leurs terres: celles-ci s'appauvrissant rapidement, ils sont obligés de transporter leurs villages dans d'autres endroits, et de défricher de nouveaux terrains. Ce sont donc, en réalité, des nomades à longues périodes d'arrêt.

Ils sont aussi grands buveurs que grands chasseurs, deux qualités qui vont souvent ensemble, dit un méchant proverbe. Aux jours de liesse, jours fréquents, toute la population d'un village se réunit autour d'une grande cuve où bout le vin de riz fermenté; chacun remplit sa tasse de bambou et convie à boire avec soi la personne (homme ou femme) à qui il désire donner un témoignage d'amitié. Les deux buveurs, assis côte à côte, penchent la tête l'un vers l'autre de façon que les coins de leurs bouches se joignent; prenant alors la tasse, chacun par une de ses anses d'osier, ils l'approchent de leurs lèvres et la vident ensemble d'un trait. La politesse consiste à faire pencher le plus possible la tasse du côté de son partenaire, de façon à le faire boire davantage; si, après plusieurs rasades, on est arrivé à le faire rouler par terre, on s'est tout à fait galamment conduit.



JEUNE LISSOU, PROFIL. — DESSIN D'OULEVAY.

Les femmes lissoues sont souvent jolies, et quelquefois charmantes, en dépit de leur fâcheuse habitude de fumer la pipe; costumes et ornements varient suivant les régions : les unes portent la queue à la façon des Chinois, d'autres le chignon avec une couronne de ces coquillages blancs qu'on appelle en Afrique *cauris*. Mais toutes ont une affection désordonnée pour les étoffes de couleurs vives, les grelots de cuivre et les colliers de pierres du Thibet.

Dans les mariages lissous, les fêtes prennent fin à la tombée de la nuit; les parents et amis de la mariée l'entraînent alors et vont la cacher dans un coin de forêt aux environs du village. Si le mari la trouve, — et j'imagine que tout doit être arrangé pour qu'il la trouve assez vite, — les deux époux dorment ensemble dans la campagne; au matin, ils reviennent dans leurs maisons, puis deux nuits encore vont coucher dehors. Ces trois jours écoulés,

ils reprennent la vie de tout le monde. De cette singulière coutume s'ensuit tout naturellement qu'il ne se célèbre pas de mariages dans la saison des pluies.

La route sur laquelle nous nous sommes engagés ne remonte la vallée de la Salouen que pendant une quarantaine de kilomètres, puis, à Lotsolo, elle tourne brusquement vers l'est pour repasser dans la vallée du Mékong. Nous en sommes satisfaits puisqu'elle nous conduit ainsi à poursuivre de nouveau le but primitif de notre exploration, mais les renseignements donnés par les Lissous étaient si peu clairs que nous ne nous y attendions absolument pas. Il paraît qu'au delà de Lotsolo, les Lissous de la Salouen sont très sauvages et absolument insoumis aux Chinois. Le fait, assez singulier, que la route muletière décrive un brusque crochet pour faire place à d'affreux sentiers, à peine accessibles aux piétons, s'accorde bien avec ces dires, qui nous seront plus d'une fois confirmés par la suite.

Le beau temps, exceptionnel en cette saison, dont nous jouissons depuis Ta-Li, a maintenant fait place aux pluies : elles nous gênent fort, car, depuis Loukou, les villages correspondent très mal à la longueur habituelle de nos étapes, et l'inclinaison du terrain rend le plus souvent impossible l'établissement des tentes. Nous couchons donc à ciel découvert, mais ce ciel n'est pas clément, et chaque nuit de formidables averses nous réveillent de la plus désagréable façon.

La route, mauvaise en temps ordinaire, est maintenant détestable : les éboulements et les chutes d'animaux ne se comptent plus. Un matin, — la caravane venait à peine de se mettre en marche — le mulet de tête glisse et tombe dans un ravin; celui qui le suit a peur de passer au même endroit et se retourne brusquement contre le troisième; du coup, ces deux animaux et le quatrième s'écroulent comme un château de cartes : pendant deux minutes, c'est une pluie de bêtes et de charges. Le désarroi est tel, que le Prince et moi mettons nous-mêmes la main à la besogne. Les bâts sont brisés, les mulets contusionnés, les charges trempées; il faut retirer les bagages du fond du ruisseau où ils ont roulé, puis, sous une pluie battante, au milieu des ronces et des orties qui déchirent nos mains, pratiquer un sentier pour pouvoir les remonter sur la route. Vraiment le métier est rude pour nos hommes et le passage d'un col de 3 800 mètres achève de les décourager : le pittoresque des forêts et des rochers au travers desquels nous cheminons ne console pas leurs âmes prosaïques, désireuses surtout des bonnes routes et des auberges bien couvertes. A peine avons-nous atteint le Mékong à Piaotsen, que quatre de nos braves, se voyant ouverte une porte de rentrée en Chine, se hâtent de nous quitter pour la prendre. Chantsé est du nombre; je ne le regrette guère, car l'abus de l'opium l'a tout à fait abruti. Nous trouvons à grand'peine quatre Minchias pour les remplacer, mais ils sont aussi timorés qu'inhabiles, et de ce jour l'ensemble de notre troupe ne nous inspire plus que peu de confiance.

Au delà de Piaotsen, la vallée du Mékong, que nous ne cesserons de suivre désormais, est, jusqu'à Feoumoto, d'une aridité effrayante : c'est au milieu de paysages sahariens que le fleuve déroule ces courbes incessantes qui lui ont fait donner par les Chinois le nom de Lan-Tsan-Kiang, ou « fleuve au cours sinueux ». A perte de vue s'allongent les croupes monotones des collines de terre rouge, que zèbrent des bandes d'une herbe jaune et calcinée; il n'y a de verdure et de fraîcheur que près du lit des torrents aux eaux claires, dont les cascades dégringolent des neiges de la grande chaîne jusqu'à la fournaise d'en bas.



JEUNE FILLE LISSOUE. — DESSIN DE GOTORBE.

Les rares habitants — Lissous et Lamasjen — disputent avec âpreté leur misérable existence à ce sol ingrat : la fortune ne leur étant pas favorable, ils l'aident volontiers, et, n'ayant pas la force de nous détrousser ouvertement d'un seul coup, ils s'appliquent à le faire en détail.

Une nuit, deux de mes valises et une caisse contenant mon théodolite sont volées à la porte même



GROUPE DE FEMMES LISSOUES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

de notre tente. Ayant pris, depuis mon aventure de Lapatchin, la précaution de garder dans les fontes de ma selle les doubles de mes cartes et observations journalières, je n'ai à déplorer la perte d'aucun document, mais le vol de mon théodolite est pour moi un malheur irréparable, et il faudra désormais me contenter de la boussole pour mes levés topographiques. A nos réclamations les habitants du village voisin opposent d'énergiques dénégations, et prétendent que ce sont des Lissous de la Salouen qui ont fait le coup; autant chercher une aiguille dans une meule de foin que le voleur dans cet amas inextricable de montagnes. N'ayant pas, comme à Lapatchin, l'appui d'un fonctionnaire chinois, et voyant que nos menaces ne nous serviraient à rien, nous reprenons notre route, le cœur gros.

Entre les 26e et 27e degrés de latitude N., la vallée du Mékong n'est habitée que par des indigènes Lissous et Lamasjen dépendant administrativement des préfets de Ly-Kiang et d'Ouïsi, qui dans chaque village désignent un notable pour représenter leur autorité. En fait, celle-ci est aussi nulle que leur protection, car les Chinois ne viennent presque jamais dans ce pays, et n'y font même aucun commerce. C'est aux environs du 27e degré que la situation des riverains du Mékong est la plus misérable. Les Lissous de la Salouen sont en effet de dangereux bandits et franchissent fréquemment la grande chaîne pour venir piller leurs voisins, dont ils ne sont séparés que par trois jours de marche; ceux-ci, moins forts, moins braves, dégénérés par leurs croisements avec des races moins guerrières, sont incapables de résister et n'échappent que par la fuite au massacre ou aux tortures d'un esclavage pire que la mort. Partout, sur notre passage, nous n'entendons parler que de maisons incendiées, de récoltes coupées sur pied, de femmes enlevées; ces malheureux nous exposent d'autant plus volontiers leurs doléances qu'ils nous prennent pour des *ta-jen* (grands hommes) envoyés par l'Empereur de Chine pour inspecter le pays et recueillir leurs plaintes, combien justifiées! Ils n'ont de repos que pendant l'hiver, qui leur apporte la protection de ses neiges; dès la fonte de celles-ci, les habitants des villages les plus exposés se hâtent vers les cols pour y planter, à fleur de terre, des bambous acérés que les herbes dissimulent, et qui feront aux pieds de leurs ennemis de cruelles blessures. Puis une sentinelle reste en permanence sur le sommet de la chaîne, et, sous la pluie, dans le froid, à 4000 mètres de haut, passe de longues journées anxieuses à surveiller le chemin qui monte de la vallée hostile. Quelle page de drame que la dégringolade éperdue de cet homme vers son village à la découverte d'une approche ennemie, la panique qui suit son arrivée, l'enlèvement hâtif des objets les plus précieux et la fuite du triste peuple vers le plus caché des replis de la montagne!

*

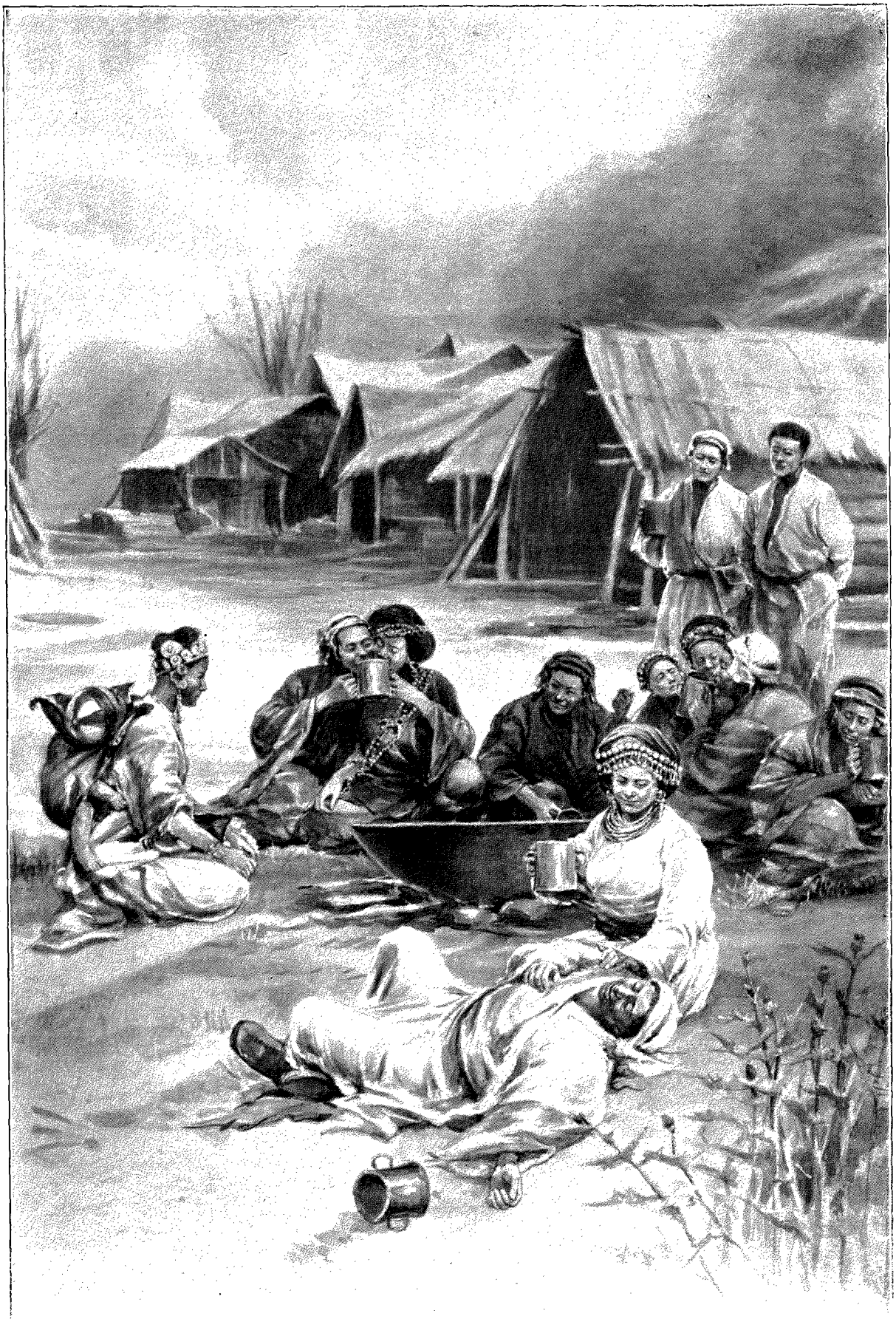
Vivant dans une perpétuelle alerte, les indigènes ne cultivent que juste ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. Nous-mêmes avons par suite beaucoup de peine à vivre sur le pays et sommes souvent forcés d'user d'un peu de violence pour nous procurer le riz ou le maïs nécessaires. Dans ce cas, je me charge généralement de la chose, et, suivi de trois ou quatre hommes armés, parmi lesquels sont toujours Joseph et mon fidèle Fa, je me rends chez le maire, que j'oblige à me suivre, à moins qu'il n'ait pris les devants en filant dans la brousse avec sa famille. La nuit tombée, nous nous dirigeons furtivement vers les maisons les moins pauvres, ou du moins celles que le maire désigne comme telles ; brusquement nous poussons une porte et nous sommes en face d'un tableau que Jacques Callot eût trouvé digne de son crayon ; dans une cabane enfumée, accroupis autour d'un maigre feu, se serrent frileusement une dizaine d'individus de tout âge, les uns vêtus de haillons sordides, les autres à peu près nus ; à notre arrivée les jeunes femmes s'enfuient en criant, tandis que les hommes gardent un silence résigné et que les vieilles ménagères se traînent à nos pieds en pleurant pour nous empêcher de fouiller dans les coffres et d'enfouir le grain dans les sacs apportés à cet effet. Sans s'émouvoir, mes hommes mesurent méthodiquement la contribution fixée, la paient un bon prix, et sortent laissant les propriétaires plus ou moins satisfaits : plutôt moins que plus, car ils croient que notre argent se changera en feuilles dès que nous aurons le dos tourné. Il faut bien nous avouer aussi que cet argent ne représente pas à leurs yeux une valeur égale à celle de leur riz, qu'ils ne peuvent remplacer qu'en allant le chercher dans de gros villages, rares et en général fort éloignés. Nous évitons autant que possible d'employer ces procédés, d'autant plus qu'il serait imprudent de pousser les indigènes à bout ; pourtant il faut vivre.



CHUTE DES MULETS (PAGE 220). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

De tous les villages de la vallée, celui d'Inchouan, bien qu'assez gros, est certainement le plus délabré, mais, cette fois, les Lissous de la Salouen y sont pour peu de chose. Il y a quelques années, le maire d'Inchouan fit mettre à mort plusieurs habitants pour se rendre maître de leurs biens. Un sous-préfet de l'arrondissement de Ly-Kiang, instruit de ces crimes, vint pour les châtier, mais fut repoussé avec perte et, par surcroît, battu et volé. Le préfet de Ly-Kiang vint alors en personne avec plus de cent soldats, s'empara du maire et le fit exécuter. Puis, pour rentrer dans ses frais de déplacement, il resta trois mois dans le pays avec sa troupe ; celle-ci consomma, sans bourse délier, tant de riz, de cochons et de volailles, que les habitants ne s'en relèveront pas de longtemps. Ce n'est pas en France seulement que la justice coûte cher, et les gens d'Inchouan ne réclameront pas de si tôt la protection des juges chinois.

Un soir nous campons



LISSOUS BUVANT. — UN « MOUKÉ ». — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

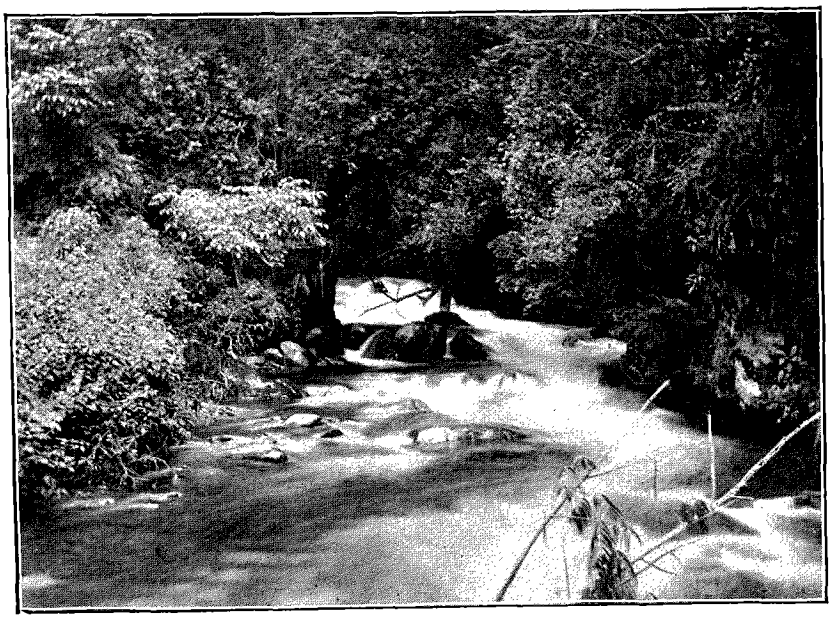
à la nuit close près du village de Toti et, bientôt après, nous entendons le son trois fois répété d'une corne; notre interprète lissou, qui est loin d'être téméraire, affirme qu'il reconnaît là le son de la trompe de guerre, auquel, suivant lui, tous les Lissous du voisinage vont se réunir pour nous attaquer. Afin de rassurer nos hommes, qu'effraie surtout la vue de nombreux feux qui s'allument dans la montagne, nous faisons charger tous les fusils, et ne dormons que d'un œil. Pourtant la nuit se passe fort tranquille, et au matin, les gens du village viennent nous dire qu'ils avaient eu grand peur en nous voyant arriver la veille au soir, et nous installer près d'eux sans leur rien dire : ils avaient sonné de la trompe pour que chacun fût averti de se tenir sur ses gardes. Ceci me rappelle la scène des *Cloches de Corneville* où Grenicheux, Serpolette et le Bailli ont tous les trois réciproquement peur de leurs ombres.

Les Lamasjen, ainsi que les Petseujen, qui en diffèrent très peu, ne sont autre chose qu'une variété de la race Minchia; pourtant nos Minchias de Piaotsen les comprennent assez difficilement. Ils sont fourbes, voleurs, et méprisés de tous pour leur lâcheté; au point de vue moral, ils occupent assurément le dernier degré de l'échelle, car ils n'ont aucune religion, et pas même le soupçon qu'on puisse en avoir une. Interrogés et poussés à fond sur ce sujet, les habitants de Tsiten nous répondent : « Vous moquez-vous de nous en nous demandant si nous croyons qu'il y ait une autre vie après celle-ci? Comment un mort peut-il se relever et aller ailleurs? Nous savons bien qu'il ne peut plus bouger. » Leur conception de l'au delà ne va pas plus loin. Nous avons cependant trouvé quelques villages plus avancés, où l'on admettait qu'un esprit gouverne toutes les montagnes et conserve les corps s'ils sont enterrés sous des pierres.

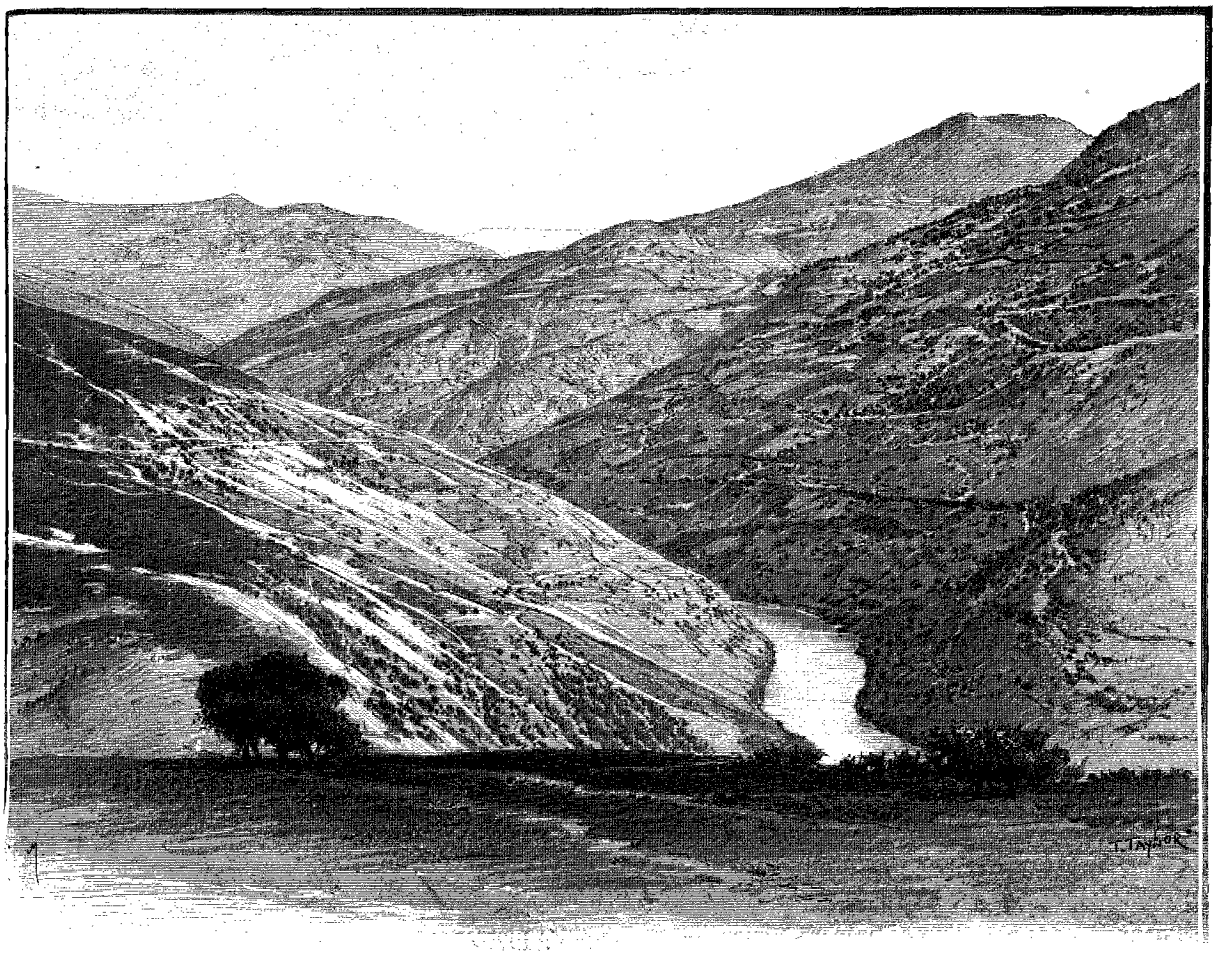
Les connaissances musicales de ces sauvages sont également très bornées : les Petseujen ne chantent absolument qu'un seul air, de trois mesures à peine : chaque note est accompagnée d'un trille que les chanteurs prolongent le plus longtemps possible en se bouchant les oreilles, comme s'ils redoutaient de s'entendre eux-mêmes. Bien que la mélodie ne soit pas sans caractère, ce répertoire musical manque de variété, et la persistance avec laquelle ils le lancent du matin au soir à tous les échos du pays en fait bientôt une insupportable obsession. A l'inverse des Chinois, qui ne dansent jamais, tous ces peuples indigènes ont des danses caractéristiques qu'ils exécutent volontiers devant nous en les accompagnant de larges rasades. Chez les Lissous, l'orchestre se compose tantôt de vieilles guitares chinoises, tantôt de lames de fer ou de bambous que l'on fait vibrer entre les lèvres; il est tenu par trois ou quatre premiers sujets qui se placent au centre d'une cour et, sans cesser de jouer, exécutent des pas trop bizarres et trop variés pour que j'essaie de les décrire. Autour d'eux, hommes et femmes, formant la ronde, tournent en avançant et reculant alternativement, sautant d'un pied sur l'autre, et, à intervalles réguliers, frappant fortement la terre du pied droit.

Les Lissous croient à l'existence d'esprits bons et mauvais dont le culte leur est enseigné par des sorciers ou *toumpas* et qui ont sur eux beaucoup d'influence. Au village de Loza nous assistons à une cérémonie curieuse dont les principaux rites sont communs à toutes celles qui se célèbrent chez eux.

Une vieille femme, malade, veut apaiser l'Esprit de la terre qu'elle croit avoir offensé et qui se venge. Pour cela, elle a construit avec quelques bambous un petit treillage sous lequel sont disposées des coupes contenant du thé, du riz, des herbes, de l'eau-de-vie, etc.; au centre est une petite statuette en bois grossièrement sculpté représentant l'Esprit de la terre. En face de l'édifice prennent place la vieille femme, son mari et le toumpa du village; celui-ci, tenant entre ses mains le poulet du sacrifice, supplie l'esprit de sortir du corps de la malade pour venir prendre part au festin qui l'attend. L'incantation, fort longue, est chantée sur un ton rapide et très bas, dont la monotonie est coupée régulièrement par une note plus haute et plus forte; à l'issue de ces prières, le poulet est égorgé; on barbouille de son sang la figure de bois, et l'on colle de petites plumes sur la bouche et les yeux, ainsi que sur tous les barreaux du treillage. L'esprit doit alors venir dans la maison qui lui est préparée, y prendre son repas, et se retirer apaisé. En attendant, la famille



TORRENT AFFLUENT DU MÉKONG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



DANS LA VALLÉE SUPÉRIEURE DU MÉKONG. — DESSIN DE TAYLOR.

lissoue et le toumpa, gens pieux, mais pratiques, font cuire le poulet et le mangent; le déjeuner constitue les seuls honoraires du médecin-sorcier.

La route que nous suivons, sur la rive droite du Mékong, est détestable, et pendant près de deux mois nos muletiers se transforment en terrassiers, passant la moitié des journées à faire sauter des rochers, remblayer le chemin, réparer des ponts qui menacent ruine. Nous n'en viendrions même pas à bout sans le concours des Lissous, que nous louons de village en village pour nous aider dans ces travaux. En beaucoup d'endroits, la route est si étroite que les mulets chargés n'y peuvent passer; si le voisinage d'un précipice ou la dureté du roc empêchent de l'élargir, nos huit hommes sont alors obligés de porter au delà du mauvais passage 1 200 à 1 500 kilos de bagages. On conçoit que, dans ces conditions, nous n'avancions que bien lentement; de plus, les ponts faisant, la plupart du temps, défaut, chaque torrent nous oblige à le remonter très loin et très haut pour trouver un gué; dans toute cette partie de notre voyage, étant sur pied du matin au soir, nous n'avons fait qu'une moyenne journalière de 5 kilomètres à vol d'oiseau. Chaque jour on nous dit que nous ne pourrons aller plus loin, que des obstacles insurmontables vont se présenter, et que, chose parfois vraie, la route fait complètement défaut au delà de tel point. « Nous le verrons », répondons-nous invariablement, et continuons d'avancer, mais au prix de quels efforts, de quelle patience! Notre brave makoteu, épuisé par le rude labeur qu'il a fourni, travaillant, à lui seul, plus que tous ses hommes, tombe malade d'une grosse fièvre continue. Les Lissous ne manquent pas de dire qu'en frappant avec son pic sur les pierres du chemin, il a gravement offensé l'Esprit de la Montagne, et lui persuadent que le sacrifice d'un petit cochon s'impose. Il en coûte deux taëls au makoteu, qui, par le plus grand des hasards, se trouve guéri le jour même, et conçoit dès lors une grande estime pour les Toumpas.

Tant bien que mal, nous arrivons le 4 août à Fong-Chouan, gros village entouré de rizières, dans un élargissement de la vallée dû à une double boucle du fleuve; sur l'autre rive se trouve Oueï-Ten, d'une importance à peu près égale. Il y a bien longtemps que nous n'avons traversé d'aussi grands centres : cela tombe à propos pour nos sacs de provisions, qui sonnent singulièrement creux.

Le 11, nous sommes à Into, en face de Hsiao-Ouïsi. Là nous sortons des pays inconnus pour entrer dans une région déjà explorée par les missionnaires français et le voyageur anglais Cooper. Notre exploration du Mékong

est ainsi heureusement terminée, et le grand fleuve est maintenant entièrement connu, sauf entre Tsiamdo et ses sources, dans une partie du Thibet qui ne peut rentrer dans le cadre de notre voyage. Hsiao-Ouïsi est la résidence d'un Père français de la Mission du Thibet; celle-ci ne comprend actuellement que la vallée du Mékong, de Ouï-Si-Fou à Yerkalo, et les environs de Ta-Tsien-Lou, ville du Se-Tchouen où siège l'évêque.

Le Père Tintet nous reçoit à bras ouverts; l'arrivée de compatriotes lui cause d'autant plus de joie qu'il vient de passer par une rude épreuve : depuis un an il était à Ouïsi, donnant ses soins au père Goutelle, doyen de la Mission, et, le mois dernier, celui-ci s'est éteint après une longue et cruelle agonie. L'hostilité des Chinois ayant toujours empêché la Mission de posséder à Ouïsi le moindre coin de terre, les deux Pères vivaient dans une petite salle au premier étage d'une maison de chrétiens : chapelle, confessionnal, cuisine, salle à manger, chambre à coucher, tout tenait dans quelques mètres carrés, que diminuait encore le trou béant par où passait l'échelle servant d'escalier. De quelle trempe sont donc faites les âmes de ces hommes, pour qu'ils acceptent sans regrets de vivre, souffrir et mourir en de tels lieux!

Il y a quelques années, le Père Tintet, en faisant une tournée entre Ta-Li et Têng-Yueh, faillit être assassiné dans une auberge près de Yung-Ping. Au moment de se coucher, il entendit un soir deux Chinois, employés d'un prétoire, discuter s'ils allaient ou non entrer chez lui et le tuer. Par une fente de sa porte, il les voyait armés de leurs coutelas, et sur le point de s'élancer; enfin l'avis du plus prudent prévalut, et les assassins convinrent de remettre leur projet à un autre moment où ils seraient plus assurés de l'impunité. Le Père put leur échapper en partant à 2 heures du matin et en brûlant les étapes jusqu'à Têng-Yueh. Mais, à son retour, ces deux hommes, se doutant qu'il avait entendu leur conversation, et craignant qu'il ne les dénonçât, réussirent à s'introduire furtivement dans une auberge où il était descendu et jetèrent du poison dans sa théière. Une demi-heure après avoir bu son thé, le Père fut pris de coliques atroces et put, à grand'peine, arriver à Yung-Ping, où il resta pendant trois semaines entre la vie et la mort.

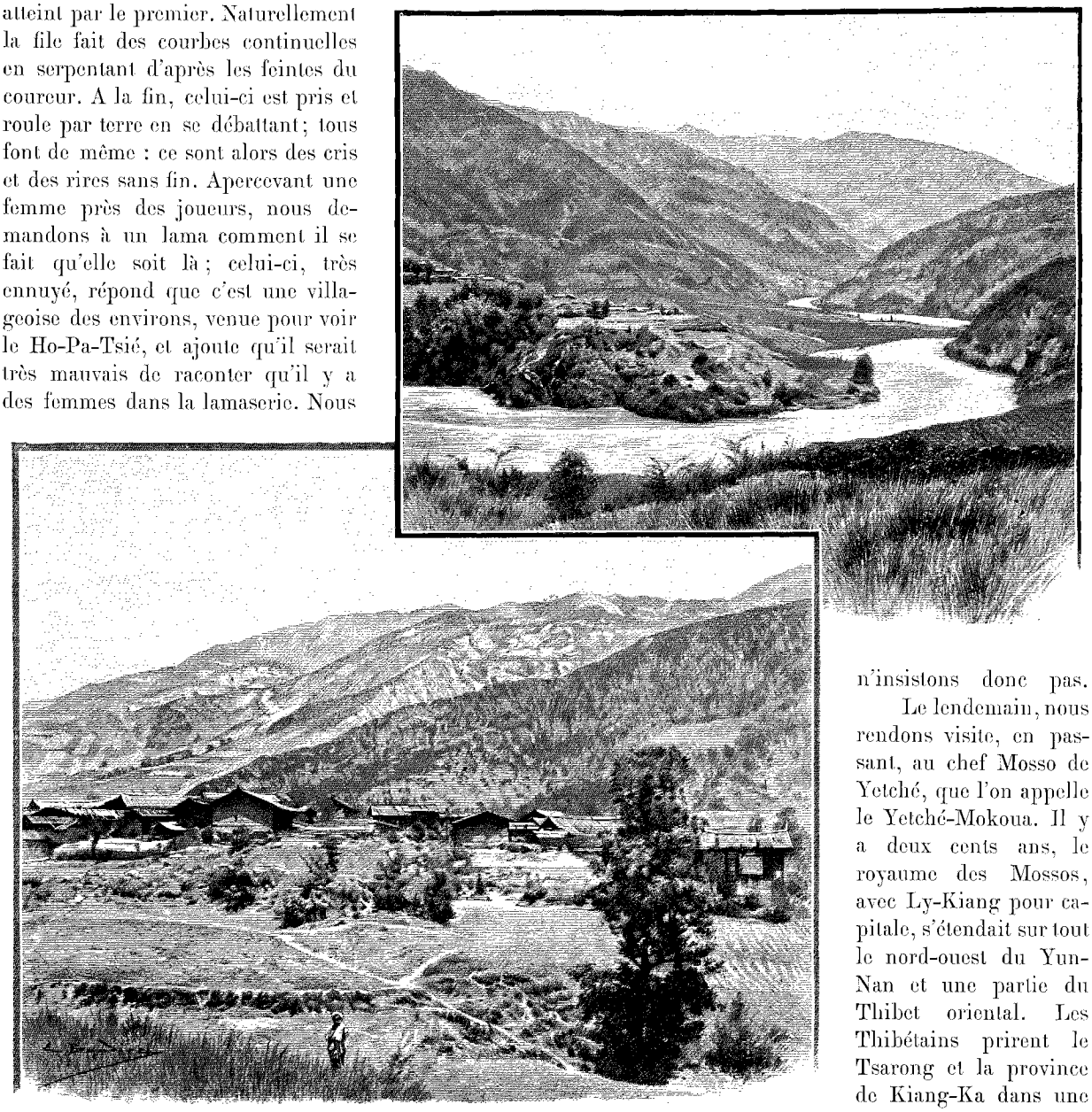
Une lettre qu'un courrier spécial a apportée de Ta-Li par la route directe apprend ici à Joseph le décès de son fils unique. Sa femme le supplie de revenir; mais, après un combat intérieur bien court, le brave garçon nous déclare qu'il ne veut pas nous mettre dans l'embarras en nous quittant, et qu'il nous suivra aveuglément jusqu'au bout : « A la volonté de Dieu! dit-il, je peux mourir aussi, mais s'il le veut, ce sera bien ».

Deux jours plus tard, au delà de Haiwa, une grosse pierre roule sur le chemin que suit la caravane et passe à un mètre de M. Briffaut; une heure plus tard, à mon passage, un énorme quartier de roc manque de précipiter Fa dans le Mékong. Celui-ci, levant la tête, aperçoit, cachés derrière des broussailles, à une assez grande hauteur, deux Lissous dont l'un se prépare à faire rouler une autre pierre; il leur tire un coup de fusil qui les met en fuite, sans malheureusement les atteindre. Cette agression nous étonne fort, car, dans cette partie de la vallée, beaucoup plus tranquille et plus riche que les pays d'où nous sortons, les sauvages, d'ailleurs très doux, sont soumis aux Chinois d'une façon effective. De plus, nous avons maintenant dépassé la zone dans laquelle les Lissous de la Salouen sont dangereux. Cet attentat isolé, n'ayant évidemment pas le vol pour motif, a tout l'air d'avoir été ordonné par quelqu'un. Par qui? C'est un mystère dont nous n'aurons jamais la clef.

A Halo, la route de la rive droite cesse brusquement, et nous nous trouvons en présence de hautes falaises de rochers à travers lesquelles nous ne pouvons songer à pratiquer un chemin. Il nous faut donc, de toute nécessité, traverser le Mékong pour gagner la grande route de la rive gauche : ce n'est ni sans peine ni sans danger, car les troncs d'arbres creusés servant de pirogues sont bien frêles, et les eaux d'une profondeur, d'une rapidité effrayantes. Toute chute, tout défaut de manœuvre, entraîneraient la mort immédiate et sans secours possible. Le passage dure près de trois jours : ce n'est que grâce à une forte récompense et à l'appui d'un chef que les Lamasjen ont consenti à s'en charger, car, en cette saison des hautes eaux, nul ne traverse ordinairement le fleuve. Une fois convaincus de l'habileté des bateliers, le Prince et moi laissons à Briffaut la surveillance de la fin de l'opération, et prenons les devants pour arriver plus vite à la Mission de Tsékou. Le soir même, nous couchons à la lamaserie thibétaine de Kampou, dont les habitants, appartenant à la secte des lamas rouges qui n'est pas soumise à Lhassa, nous font un aimable accueil. La chapelle, d'architecture chinoise, est jolie et bien décorée; chaque lama a, pour lui-même et les deux disciples qu'il instruit, la jouissance d'une petite maison fort proprette et d'un jardin. Une belle forêt de pins entoure la lamaserie, qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du Mékong, en dehors de la grande route; en face, sur l'autre rive, la vue découvre un vaste cirque de montagnes boisées, de la masse desquels jaillit çà et là quelque pic majestueux. Le site est sauvage, pittoresque, l'endroit retiré et bien choisi pour un couvent : en somme on doit vivre heureux là.

La nuit venue, les lamas font le Ho-Pa-Tsié, littéralement « fête du feu de bois », célébrée ces jours-ci par tous les Thibétains, Chinois, Mossos et Minchias du Yun-Nan. Sur l'esplanade gazonnée qui s'étend devant le couvent, on plante un mât portant à son extrémité un bouquet de fougères et de branchages, auquel on vient de mettre le feu; puis moines et moinillons tournent autour, sifflant de toutes leurs forces pour faire venir un vent qui attise la flamme. Celle-ci monte haut et droit dans les airs : c'est un signe que les récoltes de l'année seront bonnes. Aussi les lamas enchantés se mettent-ils à jouer et à courir avec une gaîté inconnue des Chinois. Une dizaine d'entre eux forment un « monôme », et un onzième cherche à attraper le dernier de la file sans être lui-même

atteint par le premier. Naturellement la file fait des courbes continuelles en serpentant d'après les feintes du coureur. A la fin, celui-ci est pris et roule par terre en se débattant; tous font de même : ce sont alors des cris et des rires sans fin. Apercevant une femme près des joueurs, nous demandons à un lama comment il se fait qu'elle soit là; celui-ci, très ennuyé, répond que c'est une villageoise des environs, venue pour voir le Ho-Pa-Tsié, et ajoute qu'il serait très mauvais de raconter qu'il y a des femmes dans la lamaserie. Nous n'insistons donc pas.



OUÏTEN ET FONG-CHOUEN (PAGE 225). — DESSIN DE BOUDIER.

Le lendemain, nous rendons visite, en passant, au chef Mosso de Yetché, que l'on appelle le Yetché-Mokoua. Il y a deux cents ans, le royaume des Mossos, avec Ly-Kiang pour capitale, s'étendait sur tout le nord-ouest du Yun-Nan et une partie du Thibet oriental. Les Thibétains prirent le Tsarong et la province de Kiang-Ka dans une guerre fameuse qui a inspiré leur principal poème héroïque, le *Keser*. Les Chinois, sous l'empereur Kang-Hi, se rendirent maîtres du reste. Maintenant, les Mossos, déchus et fort diminués, n'habitent plus que les vallées du Yang-Tsé-Kiang et du Mékong, entre Ly-Kiang et Tsékou; vingt à vingt-cinq chefs les gouvernent, mais les Chinois éparpillés parmi eux n'en dépendent pas et n'obéissent qu'à des mandarins de leur race qui portent le titre spécial de *Ketchan*. De tous ces chefs, le Yetché-Mokoua est, de beaucoup, le plus puissant. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, grand, mince, au teint très bronzé, à la physionomie ouverte et fière. Nous savons qu'il a été d'un grand secours aux Pères de Tsékou pendant une persécution thibétaine et qu'il les a recueillis, eux et leurs chrétiens, en disant : « J'étais votre ami dans la prospérité; je dois le rester dans l'adversité ». Nous le félicitons de sa belle conduite et échangeons avec lui des présents. Il insiste vivement pour que nous couchions dans sa maison qui, en réalité très confortable, est un vrai palais pour le pays.

Son pouvoir s'étend sur les sauvages Lissous et Loutsés d'une partie des vallées de la Salouen et du Kiou-Kiang, fleuve que nous reconnaîtrons plus tard être la source orientale de l'Irraouaddi. D'ici peu de jours, plus d'un million de ces indigènes viendront, comme tous les ans à l'époque du Ho-Pa-Tsié, lui porter, à raison d'un taël environ par tête, leur tribut en nature sous forme de cire, musc, poudre d'or, plantes médicinales, etc. En revanche, il leur donne à chacun un morceau de viande, un bol de riz et une tasse d'eau de vie; quinze bœufs suf-

fisent à peine à ces fêtes, au cours desquelles les sauvages exécutent devant lui des danses et des chants, comme pour l'adorer. Ce tribut lui constitue un revenu annuel d'environ 1 500 taëls, sur lesquels il ne paye au préfet de Ouïsi qu'une redevance de 50 taëls en signe de vasselage. Il peut, sans donner d'autre salaire que la nourriture, faire bâtir ses maisons et cultiver ses terres; de plus, il a, tous les trois ans, le droit d'aller visiter les pâturages des pays qu'il domine et de prendre un mouton dans chacun; il fait ensuite tuer tous ces animaux et les partage entre ses sujets, mais ceux-ci doivent lui donner une livre de riz par livre de viande reçue. Autrefois, les gens de la vallée du Kiou-Kiang devaient chaque année lui fournir un esclave. Actuellement cette coutume est abolie, mais, pour en conserver au moins la forme et une partie de la valeur, ils lui remettent à la place une statue en cire de la grandeur d'un enfant de douze ans.

Les Mossos s'appellent *Nachis* dans leur propre langue, dont les sons sont rudes et la prononciation difficile : la plupart des mots ont quatre ou cinq syllabes, à l'inverse de la langue chinoise qui est, comme on le sait, monosyllabique. De même que les Lolos, ils ont des livres anciens que leurs sorciers sont seuls à comprendre et qui traitent généralement de la création du monde, du premier homme, etc. Ce ne sont ni des lettres, ni des caractères, mais de grossiers dessins hiéroglyphiques groupés, comme un rébus, dans un carré qui signifie toute une phrase, les mêmes choses étant toujours représentées par les mêmes dessins. Régulièrement, la première page signifie en substance ceci : « Au commencement du monde, ne rien voir; puis le Toumpa venir, voir et dire ». D'après eux, l'inventeur de leurs hiéroglyphes serait un sorcier du nom de Modjeu, qui aurait vécu peu d'années après la création du premier homme.

Au gros village de Dékou, situé à une heure de marche de Yetché, nous assistons à une curieuse cérémonie, qui est, paraît-il, de règle à l'époque du Ho-Pa-Tsié. Deux Toumpas, coiffés de mitres en carton rouge, passent successivement dans toutes les maisons. Une bande d'enfants, barbouillés de farine, les accompagne, les uns portant des torches, les autres jouant des cymbales, tous faisant un bruit assourdissant. Après avoir exécuté dans la cour une danse avec force contorsions épileptiques des bras et du buste, ils entrent dans la chambre principale, boivent un peu d'eau-de-vie et en répandent quelques gouttes sur le plancher. Ils profèrent alors des formules d'exorcismes pour forcer les mauvais esprits à sortir de la chambre, et engager les bons à y entrer; après chacune de leurs phrases, les enfants poussent en chœur des cris pour répondre à la place des esprits : « Nous sortons », ou « nous venons ». La cérémonie finie, le cortège passe à une autre maison, accompagné d'un redoublement de tapage.

Pour compléter ces détails sur les Mossos, citons un proverbe qui donne une idée de leur fourberie et de leur astuce légendaires dans ce pays : « Il faut trois Chinois pour tromper un Thibétain, et trois Thibétains pour tromper un Mosso ».

Le 19 août, nous arrivons à Tsékou, où nous reçoivent avec joie les Pères Soulié et Dubernard; au nord de ce point, la population est entièrement thibétaine et nous sommes au seuil de la « Terre des Lamas »; là s'arrêtent toutes les tribus indigènes dont j'ai parlé jusqu'ici.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



JEUNE FEMME LISSOUE ET SES ENFANTS. — DESSIN D'OULEVAY

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MA PETITE TROUPE DU VOYAGE D'ATENTSÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

QUATRIÈME PARTIE : DE TSÉKOU A ATENTSÉ.

Voyage à Atentsé. — Le pèlerinage du Dokerla. — Rôle des lamas au Thibet. — Intérêt de la Chine à dominer le Thibet et à en écarter les étrangers. — La société secrète des Kiang-Fou. — Ponts de corde. — La mission du Thibet.



FEMME THIBÉTAINE. — DESSIN DE GOTORBE.

Dès le lendemain de son arrivée à Tsékou, le prince tombe malade d'une bronchite compliquée de fièvre. C'est peut-être la suite d'un bain pris trois jours avant dans les eaux trop froides du Mékong, peut-être aussi la résultante de toutes les fatigues endurées depuis Ta-Li. Il est obligé de passer toutes les nuits dans un fauteuil, et, dès qu'il se couche, est secoué par de terribles crises de toux. Son état de santé nécessitant un sérieux repos, j'en profite pour pousser, seul avec Joseph et Fa, jusqu'à la ville thibétaine d'Atentsé. En dehors de l'intérêt personnel que m'offre ce voyage, je pourrai ainsi relier mes cartes à celles d'un voyageur anglais, le capitaine Gill, et me rendre compte de l'exactitude de mon itinéraire estimé depuis le vol de mon théodolite.

La route d'Atentsé suit presque continuellement une longue gorge au fond de laquelle coule le Mékong, enserré entre de gigantesques falaises. De Latsa à Itsi, l'œil ne distingue que des rochers, dont pas un brin de verdure ne vient rompre la sombre monotonie. Nous suivons un étroit sentier sans parapet, taillé dans la pierre glissante, et surplombant de plus de 100 mètres l'effrayant abîme au fond duquel tourbillonnent les eaux mugissantes du fleuve. De temps à autre, mon guide pousse de longs cris aigus qui dominent la grande voix des rapides, et que l'écho renvoie dans les mille replis des gorges : cet appel

1. *Suite. Voyez p.* 193, 205 *et* 217.

est destiné à prévenir les voyageurs venant en sens contraire qu'ils aient à se ranger dans les garages ménagés de distance en distance; si, malgré cette précaution, deux caravanes se rencontrent nez à nez, il est de règle que celle qui compte le moins d'animaux recule jusqu'au dernier garage; s'il y a des entêtés récalcitrants, le sabre décide souvent du droit de passage, car les Thibétains ont la tête près du bonnet, et il n'est ni long ni difficile de pousser un homme au Mékong. Seuls les lamas ne cèdent la place à personne. Un proverbe thibétain consacre ainsi cette habitude. « Deux sortes d'animaux ne se dérangent jamais : les ânes et les lamas ». Parfois les gorges s'ouvrent pour donner passage à des affluents dont les vallées s'élargissent et forment de petits plateaux un peu au-dessus de l'embouchure : là se nichent quelques villages ombragés par de vieux chênes, oasis verdoyantes au milieu du désert de roc qui, de toutes parts, les entoure.

A Gotra, nous franchissons le Mékong par un pont de corde. Je passe après Joseph et Fa, laissant sur l'autre rive les mulets et mon chien Pineau, fidèle compagnon de route depuis Mongtsé. Le pauvre animal se met à pousser des cris lamentables en voyant qu'il ne peut me rejoindre; lorsque à son tour ma mule est lancée sur la corde, il se croit décidément abandonné et se jette à la nage. Aussitôt le courant l'entraîne : je le vois se débattre au milieu des vagues écumantes qui, en quelques minutes, l'emportent hors de vue. J'attends pendant trois heures le retour des hommes que j'ai envoyés fouiller les berges à plusieurs kilomètres en aval : ils reviennent n'ayant rien trouvé. Et je reprends ma route les larmes aux yeux; en France, pour beaucoup, la mort d'un chien est déjà une tristesse, mais dans ces durs pays, où l'on est sevré de toute affection, c'est un gros chagrin.

Au delà de Gonia, nous distinguons, par-dessus les falaises de la rive droite, les trois pics du Dokerla entourés d'une superbe ceinture de glaciers; cette montagne, qui a près de 6 000 mètres de haut, est considérée comme sacrée par les Thibétains. Tous les ans, des pèlerins viennent y faire leurs dévotions; mais, d'après le cycle du Kiatsé, nous sommes dans l'année du mouton, qui est regardée comme la plus sainte; elle ne se reproduit que tous les douze ans, puisque, à l'imitation du zodiaque, il y a dans le cycle douze noms d'animaux affectés successivement à chaque année. Aussi les fidèles vont-ils affluer; déjà j'en rencontre beaucoup sur la route : ce sont ceux des provinces voisines, le Tsarong et le Kientchan; dans deux mois viendront, beaucoup plus nombreux, des gens de toutes les partie du Thibet, et même de plus loin que Lhassa, ce qui les oblige à un voyage de six mois. Le pèlerinage consiste à faire le tour du sommet en franchissant par deux cols de 4 000 mètres la grande chaîne qui sépare le Mékong de la Salouen. Il efface tous les péchés passés; les animaux porteurs de bagages qui font, à la suite de leurs maîtres, le tour du Dokerla, sont eux-mêmes déclarés *tseter* ou sacrés, ne peuvent être tués, et doivent être traités avec soin jusqu'à leur mort. Les pèlerins qui traversent la chaîne lorsque la saison est trop avancée sont fréquemment surpris par les neiges, perdent la route, et meurent de froid. Dès que les neiges commencent à fondre, les gens de Londjré, village voisin d'un des cols, vont fouiller la montagne pour ramasser les bijoux et les vêtements qu'ils trouvent sur les cadavres. Ce droit, analogue au « droit de bris » du moyen âge, constitue, paraît-il, le principal revenu de la commune.

A chaque pas je trouve des signes évidents de l'extrême dévotion des Thibétains. Je ne rencontre pas un piéton qui, tout en cheminant, ne fasse tourner sans relâche son moulin à prières, et ne répète ainsi des milliers de fois la fameuse formule. « *Om mané padmi oum* », que l'on peut grossièrement traduire par « Dieu, reçois ma prière »; on sait, en effet, que chaque mouvement de rotation équivaut à la diction entière des litanies inscrites sur le morceau de parchemin qui entoure l'axe; il faut toutefois tenir son esprit fixé sur des choses saintes. L'inscription sacrée se retrouve partout : des cordes de bambou jetées au-dessus des torrents, des mâts élevés ou *laders* plantés devant chaque maison, supportent en nombre infini des lambeaux de papier, qui redisent la prière autant de fois que le vent leur communique de mouvements. J'ai vu près d'Atentsé d'énormes moulins, semblables en principe à l'instrument portatif, tournant indéfiniment sous l'action d'une chute d'eau. A chaque carrefour, enfin, se dressent des tas de pierres gravées, ou *dobong*, dont les voyageurs pieux grossissent journellement le nombre, et que l'on doit toujours laisser sur sa droite.

Trois jours après mon départ de Tsékou, j'arrive à Atentsé, dont les toits plats, si différents des toits chinois, suffiraient à me prouver que je suis maintenant en plein Thibet. Dès mon entrée je suis insulté et menacé par un groupe de lamas, qui dansent autour de moi en poussant le cri de guerre; l'intervention du *tsong-yé*, petit mandarin militaire chinois, arrive à temps pour éviter que les choses ne se gâtent complètement. Mais, pendant mon séjour, d'ailleurs court, j'ai toute la journée sous mes fenêtres une foule curieuse et malveillante qui épie le moindre de mes mouvements : il faut me barricader pour l'empêcher d'envahir mon escalier et même ma chambre.

Atentsé est un gros bourg, d'environ 2 000 habitants, situé à l'altitude élevée de 3 360 mètres, tout en haut de la vallée d'un petit affluent du Mékong. Il y fait très frais, même en cette fin d'août; par un temps superbe, j'enregistre 9 et 20 degrés comme températures minima et maxima. Malgré la petitesse de la ville, Atentsé est un centre d'échange important et un carrefour où se croisent les routes de Ta-Li, du Tsarong, de Lhassa, de Batang et de Ta-Tsien-Lou. La population est thibétaine, mais tout le commerce est entre les mains de quelques gros marchands chinois qui troquent avec grand profit les toiles bleues, le fil, le thé et le tabac de Chine contre les lainages, les peaux, la cire, le miel et le musc du Thibet. Au point de vue politique, Atentsé est sous



IGNATIO, DOMESTIQUE THIBÉTAIN DU P. DUBERNARD.
DESSIN DE GOTORBE.

la complète dépendance de sa lamaserie, qui renferme plus de cent moines de la secte jaune, soumise à Lhassa; c'est grâce à leur puissante hostilité que la mission catholique, pillée et incendiée en 1887, n'a pu être encore relevée, et que les indemnités accordées par le gouvernement chinois sont restées impayées. C'est ainsi que les choses se passent toujours dans ces régions situées à l'extrémité de l'Empire; le décret que notre Ministre obtient à grand'peine à Pékin n'arrive que trois mois après à la capitale de la province; le vice-roi le transmet à un préfet qui l'envoie à un sous-préfet, etc.; le dernier magistrat chargé d'exécuter l'ordre a toujours les mains plus ou moins liées par des influences locales, qui lui font différer une justice qu'il n'est que trop disposé à ne pas rendre : des difficultés sont suscitées, transmises en haut lieu, et occasionnent d'interminables allées et venues de courriers; bref, les années se passent sans que nos nationaux obtiennent la moindre réparation, et le tour est joué.

La lamaserie d'Atentsé, qui est particulièrement riche, possède une grande partie des terres avoisinantes dont les villages lui servent un fort revenu; il faut de plus lui payer un droit pour construire une maison et ensevelir un mort, car, d'après les rites de la géomancie, l'emplacement et l'orientation de chaque maison, de chaque tombeau, doivent être déterminés par les lamas. Mais l'usure est leur principale source de profits; aussi les gens dans la misère ne s'adressent-ils à eux que lorsqu'ils ont en vain frappé à toutes les autres portes. L'intérêt exigé est de 30 pour 100 tous les dix mois : encore l'emprunteur ne touche-t-il que les neuf dixièmes de la somme prêtée sur le papier. Les lamas laissent accumuler longtemps les intérêts sans rien réclamer, puis, choisissant le moment où la situation de leur débiteur est la plus embarrassée, ils exigent alors leur dû, qui est souvent décuple de la somme réellement fournie. S'ils ne sont pas payés sur-le-champ, ils font tout vendre et se saisissent des bestiaux, des récoltes et des terrains. Riches, puissants, leur audace connaît d'autant moins de bornes qu'ils ont, à leur solde, une troupe d'hommes armés bons à toutes les besognes. Pendant notre séjour à Tsékou, les lamas d'Hampou poussent l'audace jusqu'à venir une nuit, dans un village voisin, enlever la petite fille d'un chrétien, et piller sa maison.

Cette puissante théocratie gouverne en fait le Thibet, d'autant plus sûrement qu'elle est protégée par le gouvernement chinois qui tient le pays par elle. Le Talaï-Lama, ou Grand Lama, n'est, en réalité, qu'un fantoche entre les mains des trois grandes lamaseries des environs de Lhassa (Djrépon, Séra et Gadin), qui renferment à elles seules près de 15 000 moines; ce sont elles qui désignent à l'avance celui qui doit être élu. L'enfant choisi est exercé, longtemps avant la cérémonie publique, à reconnaître, parmi une multitude d'objets semblables placés sur une longue table, ceux qui ont appartenu à son prédécesseur, et sont, par conséquent, censés lui avoir servi dans sa vie antérieure, chaque Grand Lama étant l'enveloppe humaine choisie par Bouddha pour s'y incarner. La réussite de l'épreuve prouve à la foule crédule qu'il est bien digne, par cette clairvoyance surnaturelle, d'être, après plusieurs transmigrations successives, parvenu au rang de « Bouddha vivant ». Il est à remarquer que la plupart des Grands Lamas ne vivent pas vieux et sont supprimés par le poison dès qu'ils manifestent l'intention de s'ingérer dans les affaires publiques.

Le Grand Lama n'a d'ailleurs qu'un pouvoir spirituel. Les affaires temporelles sont dirigées par un chef civil qui porte le titre de « roi de Lhassa » et dont l'élection doit être ratifiée par la Chine. Celle-ci est représentée au Thibet par deux légats ou *kintchays* qui relèvent directement de la cour de Pékin et sont, par conséquent, très puissants. Ils sont cependant obligés d'envoyer copie de tous leurs rapports au vice-roi de la province du Se-Tchouen, dont le Thibet, bien que beaucoup plus étendu, est considéré comme une annexe.

Il convient d'ajouter que plusieurs provinces thibétaines, bien que situées au cœur du pays, et assez éloignées les unes des autres, sont administrées directement par les kintchays et ne dépendent pas du tout de Lhassa. Enfin de grandes régions purement thibétaines, situées sur les confins de la Chine, ont été englobées dans les provinces du Yun-Nan et du Se-Tchouen, et soumises à la seule autorité de leurs vice-rois. De même que les Anglais aux Indes, les Chinois ont très bien su appliquer le principe « diviser pour régner ». Mais quel est, dira-t-on, leur intérêt à supporter les charges d'un pays qui leur coûte beaucoup et leur rapporte fort peu? Ils en ont un, et même deux, car les Chinois sont gens trop pratiques pour placer leur argent à fonds perdus. La domination du Thibet est un des principes fondamentaux de la politique impériale, parce que : 1° ce pays constitue, au delà de ses frontières, une grande « marche » la séparant du Turkestan russe et des Indes anglaises; 2° le fait de protéger le Grand Lama et d'être suzeraine du pays où celui-ci réside lui sert beaucoup à retenir dans l'obéissance ses millions de sujets de Mandchourie et de Mongolie, qui sont de fervents bouddhistes.

L'étude des différents voyages effectués dans ces dernières années par Bonvalot et le Prince d'Orléans, Rockhill, le capitaine Bower, Dutreuil de Rhins et Grenard, Littledale, etc., montre d'abord qu'aucun de ces explorateurs n'a réussi à entrer dans Lhassa; mais elle montre aussi, ce qui est moins connu, que s'ils sont arrivés près de cette ville, c'est que tous ont abordé le Thibet par la traversée d'immenses plateaux déserts, et



BÂTIMENTS DE LA MISSION DE TSÉKOU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ont pu s'avancer pour ainsi dire jusqu'aux portes de Lhassa sans que leur approche y soit soupçonnée. Aucun voyageur n'a réussi à pénétrer dans le Thibet proprement dit en entrant *d'abord* dans les parties habitées, c'est-à-dire en partant soit de l'Inde, soit du Yun-Nan ou du Se-Tchouen : il eût été infailliblement arrêté dès le premier jour, comme l'a prouvé, en 1886, la tentative infructueuse de M. Needham, résident en Assam, pour entrer dans la province du Dzayul par la vallée du Lohit-Brahmapoutre. Si l'on a permis à quelques voyageurs de traverser des pays habités pour rentrer de Lhassa en Chine, c'est parce qu'on n'a pas osé les condamner à une mort probable en les obligeant à effectuer pour la seconde fois l'épouvantable traversée des déserts glacés qui, de tout autre côté, les séparaient des contrées civilisées. Encore ne faudra-t-il pas à l'avenir beaucoup compter sur cette pitié, car on sait que, le dernier en date, M. Littledale a été impitoyablement repoussé vers les plateaux, d'où il n'est sorti que grâce à un rare bonheur et à une indomptable énergie.

Les récentes trouées faites dans le Thibet ne peuvent donc pas égarer l'opinion publique, qui doit rester convaincue que ce pays est, à l'heure actuelle, plus fermé aux Européens qu'il ne l'a jamais été. Il serait temps que la diplomatie des nations civilisées exigeât la fin de cet état de choses en enfermant la Chine dans le dilemme suivant : « Ou le Thibet ne dépend pas de vous, et alors nous sommes libres d'y assurer par tous moyens, même par les armes, la protection de nos nationaux; ou il en dépend, par suite il doit nous être ouvert, comme tout le reste de l'empire, ce que vous avez garanti par plusieurs traités ». Il n'est, en effet, pas admissible qu'à la fin du XIXe siècle, des voyageurs, ne s'occupant d'ailleurs que de questions scientifiques, voient fermée devant eux une grande partie d'un empire avec lequel l'Europe entière est en paix; ces procédés, à peine tolérables de la part d'un roitelet nègre, ne le sont pas lorsqu'ils sont dictés par un souverain entretenant des ambassadeurs près de toutes les grandes puissances et prétendant traiter avec elles d'égal à égal. Bien que la Chine refuse rarement de délivrer un passeport pour le Thibet, sa mauvaise foi est, en toute occasion, manifeste; à peine la permission d'entrer dans le pays est-elle signée qu'un courrier spécial est immédiatement dépêché à la frontière, portant l'ordre d'arrêter le voyageur par tous les moyens possibles. Les difficultés insurmontables qui se présentent sont naturellement mises sur le compte des Thibétains, qui ont bon dos, et le « diable étranger » est berné une fois de plus.

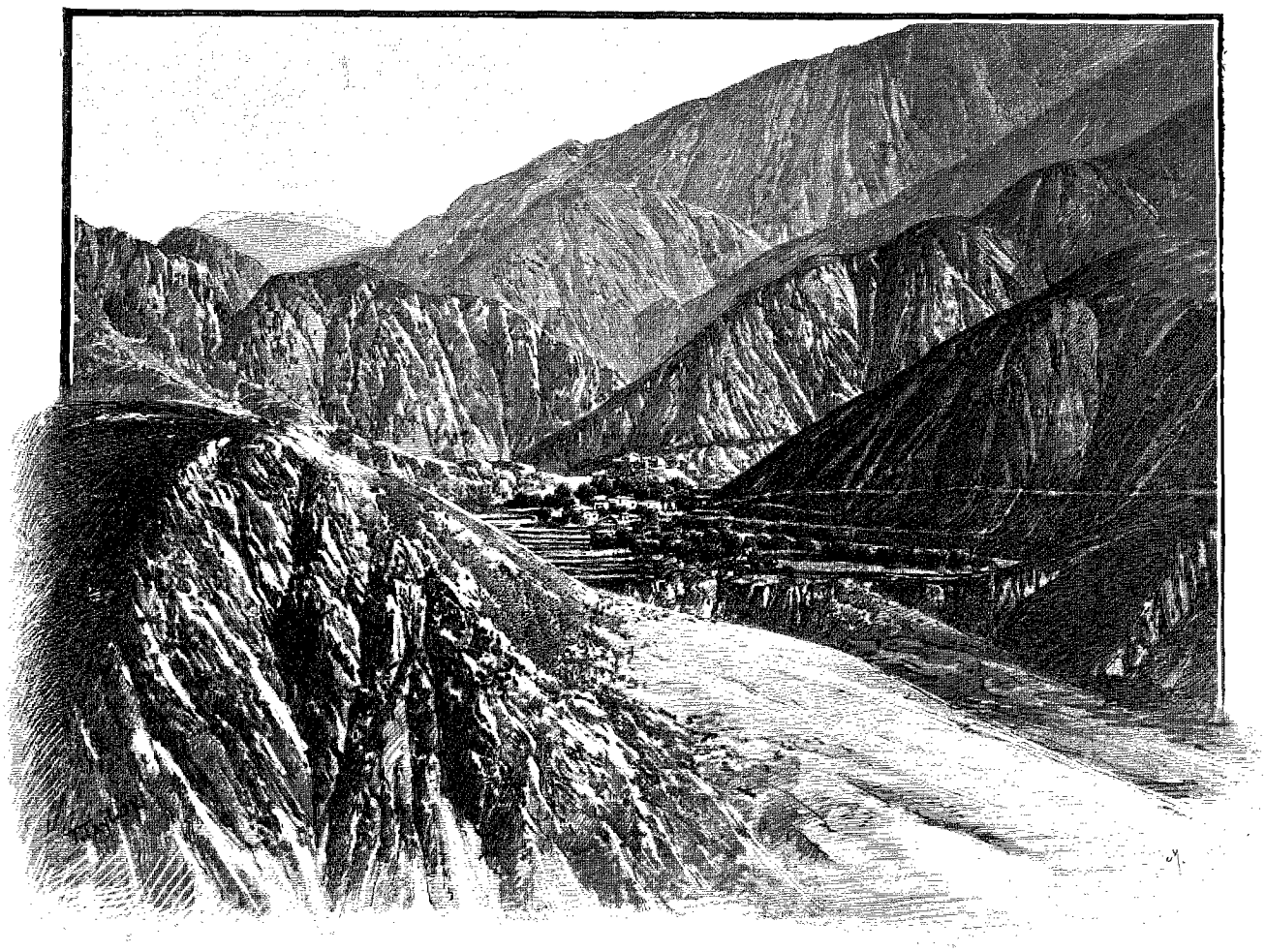
J'ai été trop mal reçu à mon entrée dans Atentsé pour avoir le désir de flâner dans les rues de la ville, d'ailleurs petite et peu curieuse : aussi fais-je à domicile tous mes achats, qui sont nombreux. Les marchands chinois que m'amène un à un Joseph font tout leur possible pour me plaire et s'attirer par suite de fortes commandes; j'en profite pour obtenir d'eux une foule de renseignements géographiques, qu'aucun Thibétain n'aurait osé me donner, de peur des Lamas.

L'une des raisons qui m'ont fait venir ici est la nécessité dans laquelle nous allons nous trouver de changer complètement le harnachement de nos mulets. Au delà de Tsékou, de quelque côté qu'on aille, on ne peut plus employer les bâts mobiles chinois ou *kiatsés*, commodes à charger, mais larges et encombrants. Les routes thibétaines sont beaucoup plus étroites que les routes chinoises, et seuls peuvent y passer les animaux chargés à la mode du pays; les selles, très légères, sont composées seulement de deux plaques de bois posées de chaque côté de l'épine dorsale et reliées par de fortes courroies. Les bagages, attachés directement sur ces plaques, débordent très peu des flancs de l'animal. Mais pour que celui-ci ne soit pas blessé, il faut mettre sous la selle trois épais tapis de laine : le tout revient à peu près à 2 taëls. L'inconvénient de ce système est que charge et mulet font corps, ce qui est dangereux dans un pays où il n'y a pas de route sans qu'elle soit doublée d'un précipice; les bâts chinois, au contraire, reposent librement sur la selle et ne restent en équilibre que par l'égalité des poids qu'ils supportent de chaque côté; s'ils viennent à heurter violemment contre un rocher ou un arbre, ils peuvent tomber sans que, le plus souvent, le mulet soit entraîné dans leur chute.

J'achète aussi : de grands sacs en cuir pour remplacer nos malles et valises, qui se prêteraient mal à ce nouveau mode de chargement, quelques livres de fil, des toiles chinoises et un peu de verroterie; ces derniers articles nous serviront pour les peuplades sauvages chez lesquelles nous projetons de nous engager, et qui ne doivent pas connaître ni accepter l'argent. De même que dans tout le Thibet, la roupie des Indes a cours ici de préférence au taël chinois : elle vaut 0f,3; celles qui portent l'effigie de la reine Victoria sont beaucoup plus estimées que celles frappées par l'ancienne Compagnie des Indes.

Une nombreuse famille de pèlerins du Tsarong est descendue à mon auberge et occupe la chambre voisine de la mienne. Les hommes ont de longs cheveux flottants, le teint basané et les pommettes très saillantes; ils portent un vêtement de laine multicolore, et, par-dessus, le grand manteau national ou *tchoupa*, serré à la taille de façon à laisser dans le haut beaucoup d'ampleur; dans la poche, ainsi formée, ils enfouissent toutes sortes de provisions et de menus objets; tous sont chaussés de bottes de feutre, ont un chapelet de bois autour du cou, et portent à la ceinture le briquet et l'amadou sans lesquels jamais Thibétain ne se met en route. Les femmes ont le teint assez blanc, la peau très fine et de beaux yeux noirs bien ouverts; je ne trouve rien dans leur physionomie qui rappelle le type chinois ou mongol; leur costume est analogue à celui des hommes, mais elles portent de plus un turban rouge, et leurs cheveux, réunis en une seule tresse, sont fixés sur le côté droit de la tête à l'aide d'un grand disque d'argent. Des boîtes-reliquaires d'argent ou *gaous*, attachées sur le milieu de la poitrine, de gros bracelets, de lourdes boucles d'oreilles et deux ou trois colliers de perles bleues et rouges complètent la série compliquée de leurs ornements.

A peine installés dans leur chambre, les voyageurs ont procédé à la confection du thé salé et beurré; c'est le breuvage national par excellence, et les Thibétains prétendent qu'aucune eau-de-vie ne leur donne autant de force pour faire la route. Le thé chaud, obtenu par décoction et non par infusion, est versé dans un long cylindre de bois creux; on ajoute quelques poignées de sel, une grosse motte de beurre, et, avec un piston dont la couronne est percée de trous, on opère le mélange intime des trois ingrédients. J'y ai goûté : ce n'est pas bon, il s'en faut, et Joseph partage là-dessus mon impression. Comme tout bon Chinois, il n'a d'ailleurs que du dégoût pour tout ce qui est laitage, car en Chine on ne trait jamais les vaches. Les Thibétains, qui font une



GONIA, VILLAGE THIBÉTAIN PRÈS DE LA VALLÉE DU MÉKONG (PAGE 230). — DESSIN DE TAYLOR.



JEUNE FILLE DU TSARONG (PAGE 233). — DESSIN DE GOTORBE.

énorme consommation de beurre, ont toujours, au contraire, quantité de vaches laitières dans leurs villages; les meilleures sont les *dzomos* (obtenues en croisant le bœuf et la femelle du yak) : elles produisent deux fois plus de lait qu'une vache ordinaire. Il n'est pas, dit-on, impossible aux dzomos de se reproduire, mais les petits sont chétifs et ne vivent ordinairement pas. Afin de perdre le moins de lait possible, les veaux sont toujours sevrés un mois au plus après leur naissance; pour les empêcher de téter leurs mères, on leur installe sur le nez une planchette qui leur laisse toute facilité de brouter, mais s'interpose entre leur tête et le pis de la vache dès qu'ils veulent le saisir.

On sait que le fond de la nourriture des Thibétains est le *tsampa*, farine d'une sorte de millet; ils l'humectent avec leur thé et en font des boulettes avec une dextérité et une propreté que j'admire, car, voulant les imiter, je n'y réussis, comme tous les novices à ce jeu, qu'en m'engluant complètement les doigts.

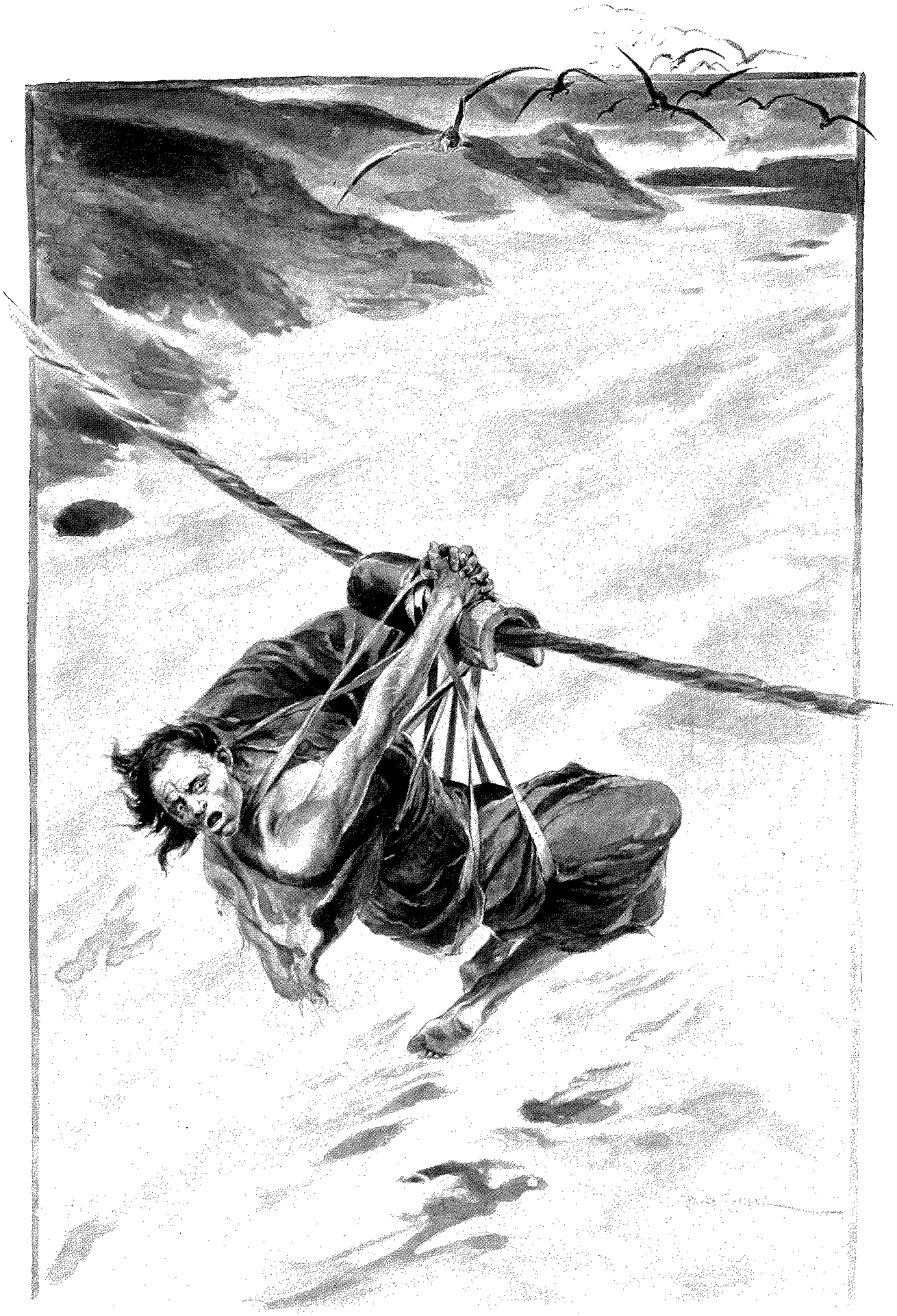
Mes achats terminés, je quitte Atentsé sans incidents. Peu après la sortie du bourg, je rejoins le cortège d'un gros lama dont tous les paysans viennent baiser la main en s'agenouillant sur son passage. Sa mule, qui porte plus de 100 kilos, marchant avec une lenteur par trop majestueuse, je passe devant avec mes hommes; quelques satellites sont scandalisés et font mine de m'en empêcher, mais, devant notre attitude décidée, se replient en bon ordre. Les Thibétains ne sont braves, en effet, qu'à la condition d'être en très grand nombre et surtout d'être poussés par la volonté de quelqu'un qu'ils craignent : en toute autre occasion, ils filent très doux.

Ne nous étant mis en route qu'à 2 heures, nous n'avons pas le temps de franchir l'étape habituelle, et faisons halte à 6 heures et demie dans une cabane isolée, un peu avant le débouché de la rivière d'Atentsé, dans le Mékong. Les paysans qui l'habitent n'ayant rien à nous donner à manger, je prends mon fusil, et vais tuer deux tourterelles pour assurer le dîner : ils sont ébahis de les voir tomber, et témoignent leur admiration en faisant claquer leur langue et en levant les deux pouces en l'air. C'est me dire que je suis un personnage du plus grand mérite, car leurs doigts forment une échelle de comparaison, dans laquelle le pouce occupe le premier rang : s'ils parlent d'un homme qui ne vaut rien, ils lèvent le petit doigt, tandis que s'il s'agit de quelqu'un de passable et de discutable, ils remuent alternativement l'index et le majeur. La coutume est bizarre, pas plus cependant qu'une autre qui consiste à saluer les gens en tirant la langue et levant en l'air les dix doigts écartés. C'est une mode qui s'acclimatera difficilement en France.



MAISON THIBÉTAINE ET PETITS « LADERS » (PAGE 230). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La maison étant très petite et enfumée, nous couchons sous un hangar au-dessus d'un petit enclos où sont parqués pêle-mêle des ânes, des chèvres et des cochons. Au milieu de la nuit, je suis réveillé en sursaut par de grands cris et



PONT DE CORDES AU THIBET (PAGE 237). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

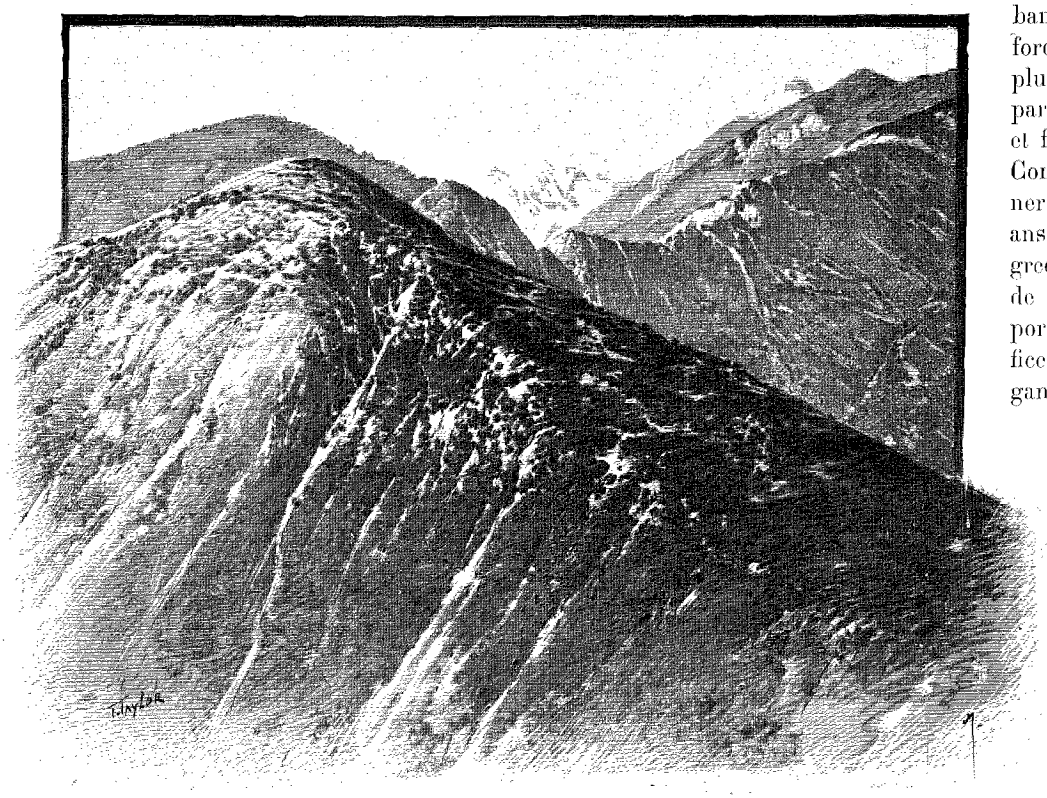
deux coups de feu tirés par Fa. Une panthère est venue rôder près du hangar et a, d'un coup de griffe, emporté le nez d'un petit âne qui dépassait imprudemment hors du grillage de l'enclos; elle n'était qu'à 2 mètres d'un des dormeurs lorsqu'un Thibétain, par hasard réveillé, l'a aperçue, et heureusement mise en fuite par ses cris. L'alerte est vive, Joseph ne se rendort que d'un œil, car, dit-il, le lieu est *valde periculosus*.

Près du pont de Latsa sont campés plus de cent pèlerins du Tsarong, attendant leur tour pour franchir le Mékong et commencer l'ascension du Dokerla. Malgré la fraîcheur de la nuit tombante, une belle fille de vingt ans a laissé tomber complètement son tchoupa et offre son buste nu aux caresses d'une brise qui me fait, moi, relever le col de mon manteau. Tel est son étonnement de voir passer un Européen, qu'elle reste bouche béante, sans paraître soupçonner qu'elle ferait peut-être mieux de se couvrir. Au reste les Thibétains ne sont pas frileux; par toutes les saisons et tous les temps, ils ont toujours en route une épaule nue, et, le soir venu, l'étape finie, c'est pour eux une jouissance et un repos que d'enfiler l'autre manche.

Ayant dressé, à l'aller, la carte de Tsékou à Atentsé, je n'ai, au retour, rien de mieux à faire que de causer de longues heures avec Joseph. Celui-ci, qui a un esprit des plus ouverts, me pose une foule de questions sur les hommes et les choses d'Europe; j'y réponds de mon mieux, bien qu'il ne soit pas facile d'expliquer en latin les courses de bicyclettes et les compagnies de chemins de fer par actions et obligations : il croyait, à ce propos, que pour établir une voie ferrée, le roi n'avait qu'à en donner l'ordre à son peuple et que celui-ci accourait aussitôt travailler à la ligne. J'ai peine à lui faire comprendre qu'il retarde légèrement. Mais c'est à mon tour d'être pris de court, lorsqu'à ma question : « Pourquoi conservez-vous en Chine l'usage absurde de déformer les pieds des femmes? » il me répond : « Et vous, en Europe, pourquoi déformez-vous leur taille avec des corsets? »

De son côté, Joseph me donne d'intéressants détails sur les mœurs de son pays; en voici quelques-uns, pris au hasard parmi les moins connus.

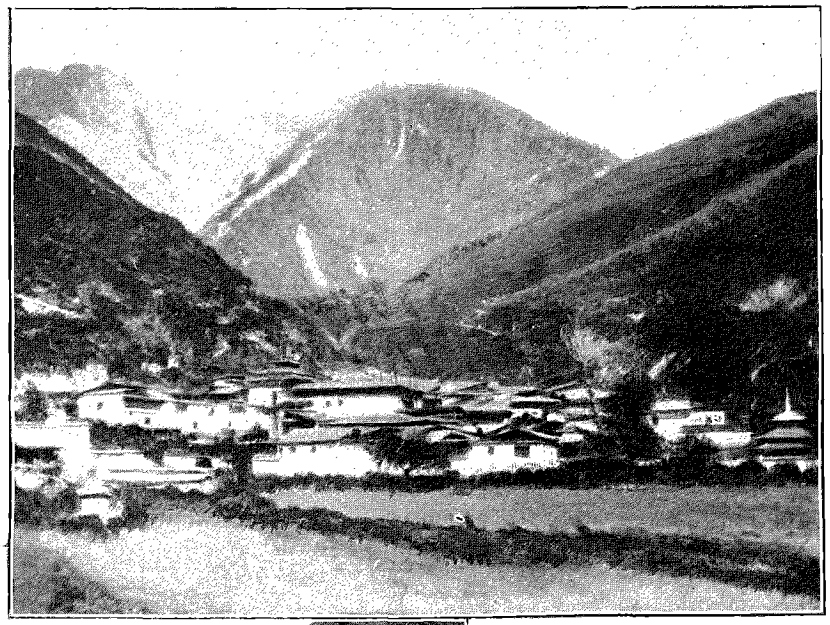
Il y a, en Chine, une association puissante, rappelant, par quelques points, celle des *carbonari* et réunissant, sous le nom de *Kiang-Fou*, les malfaiteurs de toutes les provinces. Mais elle n'a que le vol et le meurtre pour objet : il ne faut donc pas la confondre avec d'autres sociétés secrètes, comme le « Lotus Blanc », fondées dans un but exclusivement politique. Les affiliés parlent un argot, différant complètement du chinois et qu'eux seuls comprennent; ils ont de plus une écriture conventionnelle, et, en dessinant certaines petites figures très simples sur le mur d'une maison, un Kiang-Fou peut écrire, d'une façon visible pour tous les initiés, combien elle renferme d'argent, où les propriétaires le placent ordinairement, à quelle heure ils sortent, etc. C'est de cette façon que, dans chaque ville, sont indiqués, en permanence, tous les bons coups à faire, et dont profitera la première bande venant à passer en force. On prétend que plusieurs mandarins font partie de cette redoutable et fructueuse association. Comment nous en étonner, alors qu'il y a trois ans à peine, deux députés grecs étaient convaincus de toucher une part importante dans les bénéfices d'une bande de brigands de Thessalie!



LE DOKERLA. — DESSIN DE TAYLOR.

Les Chinois du peuple ont, paraît-il, la passion du jeu poussée à un point extrême, et vont jusqu'à lui sacrifier leur propre chair. Il y a, en effet, une coutume établie, d'après laquelle un homme qui a perdu tout ce qu'il possède peut jouer deux fois de suite

quitte ou double en mettant un de ses doigts comme enjeu. S'il perd, et, emporté par son vice, refuse de quitter la partie, le gagnant lui coupe un doigt, moins par cruauté inutile, que pour lui enlever l'envie d'exiger une dernière revanche en risquant encore sa main mutilée. La plupart s'obstinent d'ailleurs jusqu'au deuxième doigt. Ne trouvez-vous pas que ces simples coups de hachette dépassent en tragique les coups de revolver tirés dans les bosquets de Monte-Carlo?





ATENTSÉ ET SA LAMASERIE (PAGE 230). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus gais sont les divertissements des mandarins. A l'issue de leurs grands repas, ceux-ci s'amusent à un jeu analogue à la *mora* italienne, et qui consiste à dire très vite le nombre des doigts levés en l'air par un des joueurs, ouvrant et fermant les deux mains. Quiconque hésite ou se trompe doit aussitôt boire d'un trait une petite tasse d'eau-de-vie de riz; il va sans dire qu'au bout de quelque temps tous les mandarins sont plus ou moins passés sous la table.

Joseph me raconte enfin qu'à Ta-Li les gens se font une singulière idée du télégraphe et se figurent que l'électricité est produite de la façon suivante : lorsqu'il y a de l'orage, on entr'ouvre les portes de la chambre et de l'armoire où sont les piles. Dès qu'un éclair a jailli, on referme bien vite les portes; l'éclair est ainsi pincé et emmagasiné dans les bocaux d'où on l'extrait au fur et à mesure des besoins du service.

En arrivant en face de Tsedjron, village voisin de Tsékou, près duquel nous devons traverser le Mékong, nous constatons avec peu de satisfaction que la corde allant de la rive gauche à la rive droite n'existe plus. Mais il convient de donner ici quelques explications sur ces sortes de ponts dont j'ai déjà parlé et qui sont à peu près les seuls usités au Thibet.

La plupart du temps, le pont se compose d'une seule corde de bambou tressé, solidement amarrée à deux gros piquets; ceux-ci sont plantés à une dizaine de mètres au-dessus du fleuve, ce qui permet toujours la forte inclinaison des rives. L'appareil qui permet de traverser s'appelle *lion-pan* en chinois, *ouata* en thibétain. Il se compose d'un demi-cylindre évidé, en bois dur, formant poulie; dans l'épaisseur du bois est ménagée une gorge dans laquelle est passée une forte toile ou une courroie de cuir; la poulie est placée sur la corde, puis, avec la courroie, le voyageur fait autour de ses cuisses et de sa ceinture un double nœud pareil à celui que les marins appellent « nœud de chaise » et en attache enfin les deux extrémités derrière son cou. Ainsi ficelé, il se place dans le sens du fil de l'eau, et, renversant la tête en arrière comme s'il voulait dormir, se lance brusquement dans le vide. Son poids l'emporte alors avec une rapidité vertigineuse jusqu'aux deux tiers du pont, qui, surtout lorsqu'il s'agit d'un large fleuve comme le Mékong, a forcément une inclinaison très sensible; il faut bien tenir, dans cette descente, les deux mains croisées sur le bois du ouata, car si l'on

avait la maladresse de les poser sur la corde, la chair serait brûlée et enlevée comme avec un fer rouge. Arrivé au point mort, il faut se hisser avec les mains et les pieds jusqu'au poteau d'arrivée. Si l'on n'a pas confiance dans ses forces, il est prudent de se faire attacher à la ceinture une corde partant de l'autre rive et de se faire hâler à terre.

J'avoue que cette gymnastique bizarre et surtout la vue du grand fleuve rapide dont les eaux tourbillonnent à quelques mètres au-dessous de vous, causent la première fois une impression singulière et assez désagréable; pourtant on s'y fait, comme on se fait, en somme, à tout, quand il le faut. Il n'y a d'ailleurs pas grand danger; cependant il arrive quelquefois que, la poulie venant à tourner, la courroie frotte contre le bambou, qui la brûle et la déchire en peu de temps; le voyageur tombe alors dans le Mékong, qui ne lâche jamais sa proie. Ce genre d'accident, heureusement rare, est presque toujours dû à une négligence dans la façon de s'amarrer : comme toujours, ce sont les plus habiles qui se noient, en prenant trop peu de précautions. Il faut enfin être circonspect et ne pas se lancer imprudemment lorsque les eaux sont très hautes et trop près du pont, le poids d'un homme pouvant suffire à en amener le milieu à toucher le fleuve; si le corps est pris par les eaux, on est perdu, car le courant tend, à la rompre, la ceinture qui vous lie à la corde et vous enlève toute force pour remonter d'un côté ou de l'autre. C'est une mort affreuse, car on n'est pas noyé et ce n'est qu'au bout de longues heures qu'on expire de faim, de froid et d'angoisse. Dans les vallées du Mékong et de la Salouen, il ne se passe pas d'année sans qu'il périsse des indigènes de cette effrayante façon.

Il est naturellement très difficile de faire passer des mulets par un pont simple; aussi établit-on des ponts doubles dans les endroits très fréquentés. Les deux cordes sont alors très inclinées, chaque poteau de départ étant beaucoup plus haut que le point d'arrivée correspondant. Hommes et animaux descendent jusqu'au bout d'une seule traite; pour ces derniers, on est même obligé d'enrayer la course du *ouata* en l'arrêtant trois ou quatre mètres avant le poteau, à l'aide d'une forte courroie embrassant le pont par plusieurs tours, et dont deux hommes tiennent les extrémités. S'il pleut et que la corde mouillée soit très glissante, il est même très dangereux pour un homme de passer s'il ne peut faire prendre cette précaution sur l'autre rive : il arrive en effet souvent que des voyageurs isolés viennent s'écraser contre le pilier d'arrivée.

Une loi thibétaine punit de mort tout individu qui dégrade volontairement un pont; il va sans dire qu'elle n'est pas appliquée lorsqu'il s'agit de faire noyer un missionnaire ou un chrétien, et la mission de Tsékou a renoncé à garder le sien devant la fréquence des avaries volontaires qu'il avait à subir; les Thibétains donnaient des coups de couteau dans la partie de la corde enroulée autour du pilier, afin que celle-ci, tout en paraissant en bon état, fût prête à se rompre sous l'effort du moindre poids. Aussi, bien que le pont de Tsedjron appartienne au village, attribuons-nous d'abord à la malveillance la disparition de la corde de retour. Mais plusieurs chrétiens de la Mission, avertis de mon arrivée par un coup de fusil, m'apprennent qu'elle a été emportée par une rapide crue du fleuve, et réussissent, non sans peine, à nous hisser jusqu'au bout de l'autre corde.

Je retrouve le Prince en meilleure santé, bien que pas tout à fait guéri. Néanmoins nous commençons à faire sérieusement nos préparatifs de départ, car nous avons maintenant définitivement fait choix d'une route pour rentrer dans les pays civilisés. De tout temps, les Indes anglaises ont été notre objectif : mais par où les atteindre? Nous avions d'abord pensé à traverser la province thibétaine du Tsarong, puis à passer dans celle du Dzayul et à descendre le Lohit-Brahmapoutre depuis ses sources jusqu'à son entrée en Assam. Mais nous y renonçons pour plusieurs raisons; nous sommes sûrs que nous serions en guerre avec les populations pendant toute la route : d'abord dans le Tsarong[1], qui est complètement dévoué à Lhassa et à la mission spéciale d'arrêter complètement les étrangers voulant entrer au Thibet de ce côté, ensuite chez les sauvages Michemis qui vivent dans un état d'hostilité ouverte avec les Anglais et les Hindous. Bien que les hommes nous effraient moins que la peur de manquer de vivres, nous ne pouvons oublier que M. Needham, avec une forte escorte, a été repoussé à coups de fusil par les Thibétains du Dzayul, et que le Pandit Krichna, venant du côté opposé, n'a pu pénétrer chez les Michemis, et a dû faire un détour de plus d'un millier de kilomètres avant de trouver une autre porte de rentrée aux Indes. Voici quinze jours que nous sommes à



VIEILLE THIBÉTAINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. La province du Tsarong n'est autre chose que la vallée de la Salouen entre 28°15′ et 29° latitude nord.



THIBÉTAIN. — DESSIN DE GOTORBE.

Tsékou, et que toutes les lamaseries du pays connaissent notre arrivée : nous savons, en particulier, que celle de Menkong nous fait espionner et s'inquiète beaucoup de nos projets; nul doute qu'elle ne coupe le pont de cordes qui lui appartient et permet seul de passer la Salouen dans la région traversée par la route du Dzayul. Enfin, cette route étant en grande partie connue par les itinéraires de M. Needham et de Krichna, qui se sont presque rejoints, nous jugeons inutile d'affronter de graves dangers pour un aussi mince résultat.

Au contraire, la région qui s'étend dans l'ouest de Tsékou, du Mékong aux Indes, est absolument inconnue. Les renseignements recueillis auprès des Thibétains et des Lissous nous font espérer qu'il est possible d'arriver sans trop de difficultés jusqu'à un fleuve qu'ils appellent le Kiou-Kiang. Au delà, le mystère augmente encore : personne ne sait quelles sont les populations que nous pourrons rencontrer, et même s'il y en a. Y a-t-il des routes? Trouverons-nous des vivres? Pourrons-nous passer les fleuves? Nous ignorons complètement tout cela, et aucune carte, aucun livre, aucun indigène ne peut nous donner là-dessus le moindre éclaircissement. Mais c'est précisément le mystère qui attire les voyageurs, et ces régions nous offrent, à tout prendre, l'avantage que nous ne connaissons pas leurs dangers ; nous pouvons donc les imaginer moindres que ceux du Thibet proprement dit, car ceux-ci sont tout proches et chacun les connaît. Enfin, et c'est là ce qui nous tente le plus, certaines considérations nous font prévoir qu'en suivant le parallèle de Tsékou nous ne pouvons manquer de couper l'Irraouaddi près de ses sources. L'incertitude qui plane sur les origines de ce grand fleuve et les discussions passionnées dont elles sont l'objet depuis un siècle nous décident à tenter l'aventure.

Ce sera bien une aventure, en effet, et des plus romanesques, que ce plongeon dans l'inconnu. Notre parti pris, nous ne nous dissimulons pas qu'il faudra s'attendre à tout; aussi nous efforçons-nous d'avoir en mains de quoi parer aux pires éventualités. Une des pires, mais en même temps des plus probables, qui puissent se présenter, est que les chemins soient trop mauvais pour que nos mulets puissent passer, et qu'en même temps les habitants refusent de nous fournir des porteurs. Aussi réduisons-nous énormément nos bagages, ne conservant que le strict nécessaire; douze mulets suffiront à en porter la plus grande partie. Quant aux autres, nous les renvoyons à Ta-Li avec les charges inutiles; la caravane ainsi formée sera conduite par le makoteu et quatre de nos mafous.

Il s'agit maintenant de trouver un nombre suffisant de porteurs, pour soulager nos mulets et surtout les remplacer complètement, le cas échéant; mais il faut que ces hommes soient complètement nôtres, qu'ils s'engagent à nous suivre absolument partout, et que nous soyons seuls juges de les rapatrier par la voie que nous jugerons la plus convenable. C'est alors que le Père Dubernard nous rend un service inappréciable, auquel nous devons en grande partie la réussite de notre hasardeuse entreprise. Ce n'est en effet pas en Chine qu'on peut trouver des hommes capables de donner l'effrayant coup de collier que nous allons exiger; et, au Thibet, nous n'aurions jamais pu engager un aussi grand nombre de païens; eussions-nous réussi, nous aurions pu avoir tout à en craindre, une fois en route.

Grâce aux conseils et presque aux ordres du Père Dubernard, 17 chrétiens dans la force de l'âge se décident à nous suivre et à remettre littéralement leurs vies entre nos mains; leur exemple détermine 9 païens des environs à en faire autant : plusieurs de ceux-ci sont plus ou moins alliés aux familles chrétiennes, et tous, connaissant de longue date le Père Dubernard, savent ce que vaut la parole des Français. Nos hommes seront payés 6 taëls par mois (24 francs) et nourris; mais, pendant la route de retour, nous ne leur devrons que la nourriture. Ce prix, bien modique pour payer tant de fatigues et de dangers, est pourtant superbe pour le Thibet, et ils ont à peine osé le demander. Nous avons ainsi une magnifique troupe de 26 Thibétains fidèles, robustes et décidés à tout; c'est à dessein que nous avons adopté cette proportion de 17 chrétiens à 9 païens; car il faut que les premiers soient en forte majorité, et pourtant il est nécessaire que nous ayons avec nous quelques païens. Si, plus tard, les gens du Tsarong, dont nous serons forcés d'effleurer le pays, reprochent aux Pères de nous avoir donné les moyens de nous mettre en route, il faut en effet que ceux-ci puissent répondre qu'un certain nombre de Thibétains païens nous ont aidés comme eux-mêmes. S'il s'était agi d'une expédition dans le Tsarong proprement dit, nous n'aurions pu compter sur le concours d'aucun homme de la vallée du Mékong; en leur absence, les lamas de Menkong seraient certainement venus brûler leurs maisons et peut-être tuer leurs femmes pour se venger de l'aide qu'ils nous auraient donnée.

Nous ne gardons avec nous aucun muletier chinois, bien que nous regrettions un peu notre brave makoteu. Outre qu'ils ne pourraient nous servir à rien comme porteurs, les Chinois ne s'entendent guère avec les Thibétains, et il est impossible d'avoir une troupe composée des deux éléments. En revanche, tous les hommes qui sont à notre service personnel iront jusqu'au bout; ce sont : Joseph, Fa, Nam, Sao et un jeune Chinois chrétien

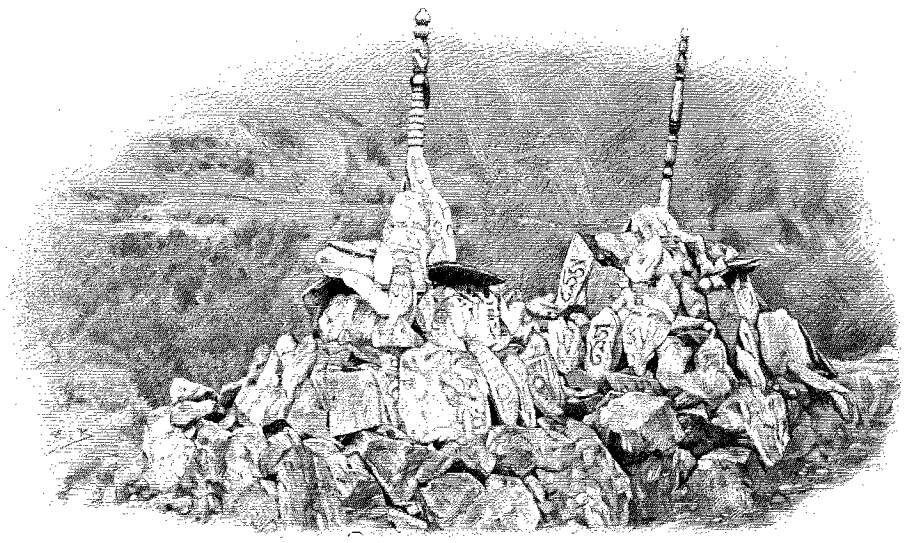
de Ta-Li-Fou, qui, en dépit de ses 15 ans, marche comme un vieux troupier. Nous ne gardons que 1200 roupies à peine, car, en dehors de la gêne que nous causerait son poids, l'argent ne nous servira guère désormais. Comme objets d'échange, nous aurons un sac de sel, des toiles chinoises, du gros fil bleu et deux ou trois valises de menus bibelots d'Europe, tels que couteaux, ciseaux, aiguilles, chromos, etc.

Ce départ de 17 chrétiens, presque tous chefs de famille, va dégarnir d'hommes la petite Mission de Tsékou, déjà si faible et si exposée. La veille du départ, le Père Dubernard dit une messe pour ceux qui vont se mettre en route et leur donne sa bénédiction. Qui sait quand ils reverront leur pays et s'ils reviendront au complet? Pourtant, c'est sans faiblesse aucune qu'eux et leurs familles envisagent cette longue séparation, et nous sommes bien plus émus qu'eux. Pendant plus de deux heures, tous les chrétiens de Tsékou, massés dans la chapelle, chantent cantique sur cantique d'une voix qui ne tremble pas. Leurs chœurs sont très justes et ils ont certainement des dispositions prononcées pour la musique. Cela seul suffit à montrer combien ils diffèrent des Chinois, dont les chants ne sont qu'une insupportable cacophonie.

Le Père Dubernard est depuis 28 ans dans ce pays : quiconque veut se faire une idée des épreuves par lesquelles il a passé devra lire l'émouvant livre du Père Desgodins, *le Thibet d'après la correspondance des missionnaires*. Il n'y a pas de roman plus intéressant que le récit des tentatives acharnées faites sur tous les points des frontières par le noyau d'hommes intrépides qui ont fondé la Mission du Thibet. Pourtant, ce pays leur est demeuré obstinément fermé et ils n'ont pu réussir — au prix de quels efforts! — qu'à s'établir dans quelques parties thibétaines du Yun-Nan et du Se-Tchouen. En 1853, les Pères Krick et Bourry, venant d'Assam, sont, à l'instigation de Lhassa, assassinés sur territoire thibétain par des sauvages Michemis. En 1865, le Père Durand, blessé et serré de près par une bande de meurtriers, arrive avant eux aux bords de la Salouen et se lance sur un pont de cordes sans avoir le temps de s'attacher solidement; au milieu du pont, les forces lui manquent et il tombe dans le fleuve, où il se noie. Enfin, en 1881, le Père Brieux est tué aux environs de Batang par une troupe d'assassins aux gages de la lamaserie.

Ceux qui ne sont pas martyrisés se voient successivement renvoyés des postes qu'ils ont mis des années à fonder; leurs chrétiens sont tués ou enlevés sous leurs yeux, et toutes les plaintes adressées à Pékin sont inutiles, malgré les efforts réels faits dans ces derniers temps par notre ministre, M. Gérard. Isolés sur la frontière du Thibet, dans le plus rude et le plus ingrat des pays, ils sont tour à tour en butte aux tracasseries des mandarins chinois et aux violences des lamas. Déjà chassés d'Atentsé en 1887, les missionnaires l'ont été aussi de Tsékou, et n'ont pu y rentrer que grâce au Yetché Mokoua, qui, pendant six mois, les a recueillis et protégés. Impuissants à se faire rendre justice, exposés à tous les dangers, ils restent là, sur la brèche, un pied pris dans ce mystérieux Thibet qui, pour leurs cœurs de prêtres, est la terre promise. Et, mettant leur seule joie dans les quelques succès d'apôtres qu'ils obtiennent, Dieu sait au prix de quelles difficultés, ces héros inconnus vieillissent et meurent sans voir s'abaisser les barrières que le fanatisme et la barbarie leur opposent.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



« DOBONGS » (PAGE 230). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



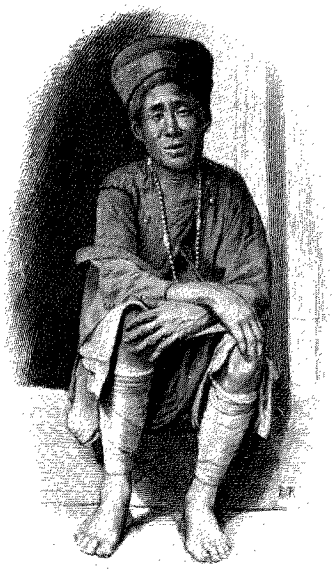
HALTE DANS LA FORÊT. — DESSIN DE J. LAVÉE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



NOTRE GUIDE LOUTSÉ AU DÉPART DE TOMALO. DESSIN DE RONJAT.

CINQUIÈME PARTIE : DE TSÉKOU AU KIOU-KIANG.

Traversée de la chaîne entre le Mékong et la Salouen. — Les Loutsés. — La question des sources de l'Irraouaddi. — Renvoi des mulets. — Difficultés pour trouver vivres et porteurs. — Arrivée près du Kiou-Kiang.

Le 10 septembre, le Prince étant complètement rétabli, nous quittons Tsékou et faisons nos adieux aux Pères Soulié et Dubernard, qui nous voient partir le cœur gros. « Avec vous, c'est la France qui s'en va », nous disent-ils.

Nous partons avec douze mulets sellés à la thibétaine. Sur nos vingt-quatre porteurs, douze seulement sont chargés; ils se relayeront chaque jour : ceux qui marchent librement iront en avant et veilleront à ce que la route soit bien déblayée. Un jour s'est à peine écoulé que nous avons déjà constaté à quel point les Thibétains sont supérieurs aux Chinois comme hommes de route. Tandis que ceux-ci sont lents, apathiques, l'air toujours fatigué et indifférent, opposant à toutes les exhortations une force d'inertie que rien ne peut vaincre, ceux-là sont gais, vifs, bons enfants, pleins d'entrain, toujours disposés à rire, et s'excitant les uns les autres au travail. Il est impossible de ne pas être frappé rapidement de ce contraste, et de ne pas remarquer qu'aucun peuple d'Asie n'a un caractère se rapprochant autant du nôtre. Par exemple, s'ils sont vifs au travail, ils le sont aussi dans leurs discussions, qui dégénèrent facilement en disputes, puis en rixes. On n'a pas à craindre cela avec les Chinois, qui pendant des heures entières s'insultent, eux et leurs ancêtres, sans faire jamais mine d'en venir aux mains. La locution « brave, mais pas téméraire », s'applique merveilleusement à eux. Tous nos hommes ne sont pas de race pure; beaucoup sont métis chinois ou Mossos, mais tous sont de

1. *Suite. Voyez p.* 193, 205, 217 *et* 229.

vrais Thibétains par le langage, le costume, les mœurs et, ce qui nous importe davantage, par l'habitude des montagnes et des rudes climats. Quelque prolifiques que soient les Chinois, et quelque forte que soit leur race, il y a d'ailleurs une chose curieuse à remarquer, et que nous avons eu nous-même l'occasion d'observer bien souvent dans ce pays frontière. Si un Chinois épouse une Thibétaine et reste établi dans la région, ses descendants deviennent, dès la première génération, de purs Thibétains, et en prennent le caractère, la nourriture, les vêtements et la langue : l'élément chinois est totalement absorbé au profit de l'autre, sans doute beaucoup plus vigoureux.

Nous remontons pendant deux jours la rive droite du Mékong, pour aller chercher le chemin aboutissant au seul col par lequel nos mulets puissent franchir la chaîne qui nous sépare de la Salouen. Vers le soir du deuxième jour, nous passons un gros torrent et campons tout auprès, ayant rejoint en cet endroit la route qui, venant du pont de Latsa, se dirige vers le Tsarong. C'est le dernier « camp du Mékong », et nous faisons sans regrets nos adieux à cette vallée un peu monotone. Il y a cinq mois que nous avons touché le fleuve pour la première fois, et deux mois entiers que nous remontons son cours sans le perdre de vue : il est vraiment temps d'aller vers d'autres horizons. Nous sommes à l'entrée même de la vallée que nous allons suivre pour nous enfoncer vers la grande chaîne de l'Ouest; deux immenses murailles de rochers rouges ouvrent passage au torrent furieux dont les eaux bondissent vers le fleuve, et, derrière cette porte gigantesque, des forêts s'étagent à perte de vue jusqu'aux cimes lointaines couronnées de neige. Il y a aujourd'hui un an que j'ai rejoint le Prince à Aden, et que nous voyageons ensemble ; par une singulière coïncidence, nous terminons ainsi l'exploration du Mékong exactement un an après l'avoir décidée. Nous célébrons cette double fête par un dîner plus soigné que de coutume et par le cigare des grands jours. En quittant Hanoï, j'ai en effet emporté une boîte de cent cigares fins, mais ne la sors que dans de certaines circonstances, telles que la découverte d'une nouvelle rivière, l'arrivée à une ville importante, nos anniversaires, etc. Je m'arrange de façon que notre petite provision dure jusqu'au bout du voyage, et, comme tout est relatif, jamais les cigares ne paraissent sans nous causer un grand plaisir. Il semble que le même vent qui emporte la fumée bleue nous ramène en échange tous les souvenirs, gais ou tristes, qui seuls maintenant viennent nous parler de la France.

Le lendemain matin, de très bonne heure, trois de nos hommes partent en avant pour faire préparer des provisions au village de Londjré. La route qui y mène traverse le torrent sur quatre ponts : arrivés au second, ils voient avec stupéfaction des hommes du village en train de retirer les planches et d'intercepter ainsi toute communication. Les reproches de nos gens ne les arrêtent pas, et ceux-ci sont forcés de retourner en arrière pour nous prévenir. Ce sont, sans aucun doute, les lamas du Tsarong qui auront ordonné au village de Londjré de nous empêcher de passer. « Si nous rétablissons le pont, c'est la guerre! » disent les plus timorés de nos gens. « Eh bien! va pour la guerre », et nous donnons l'ordre à la caravane de se mettre en marche.

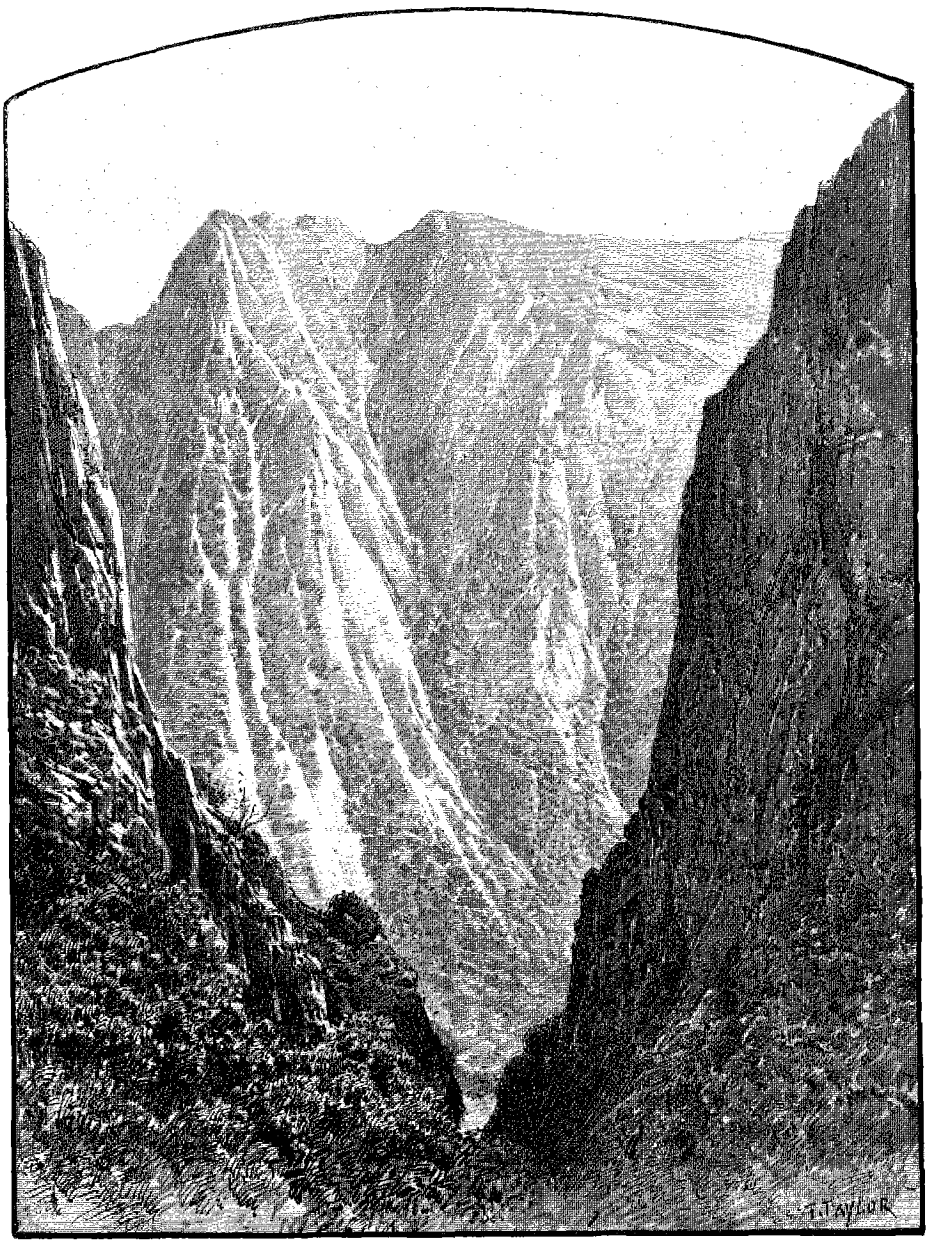
C'est d'abord une montée raide, par un chemin des plus périlleux ; le rocher étant complètement à pic, la route est formée par des pieux de bois, fortement enfoncés dans les anfractuosités de la pierre, et recouverts d'une couche de terre. A droite une falaise abrupte, à gauche le vide; c'est à peine si les mulets ont la place de poser leurs quatre pieds. Enfin, une descente non moins raide nous ramène au bord du ruisseau que nous suivons désormais à travers de ravissants petits bois. Après le deuxième pont, que nos alertes Thibétains ont tôt fait de rétablir, le Prince, Briffaut et moi prenons la tête de la caravane, les armes au clair. Mais nous ne rencontrons pas d'autre obstacle, et les habitants de Londjré nous font bon accueil. Bien que nos hommes reconnaissent ceux qu'ils ont vus en train de retirer le pont, tous prétendent même qu'ils ne savent pas ce que nous voulons dire. Leurs dispositions personnelles ne sont certainement pas hostiles; c'est seulement pour complaire aux lamas qu'ils ont fait, pour nous arrêter, une légère tentative, espérant qu'elle suffirait à nous faire reculer.

Londjré, gros village dont les belles maisons blanchies à la chaux ont un aspect des plus confortables, est pittoresquement situé au confluent des deux branches de la rivière Lili. Le long de la branche nord est la route qui entre peu après dans le Tsarong, et que l'on craignait de nous voir prendre : nous nous engageons, au contraire, sur une autre qui suit la branche sud et atteint, dans le pays des sauvages Loutsés, la Salouen, que nous pensons pouvoir passer là sans rencontrer d'opposition.

Deux jours de montée, à travers une exubérante végétation et de hautes futaies centenaires, nous conduisent au col, dont l'altitude est de 3 900 mètres. Sur le plateau du sommet se trouve une cabane où habitent des bergers de Londjré ; ceux-ci, qui gardent plus de cinquante têtes de bétail, fabriquent toutes sortes de laitages, entre autres du lait caillé et durci, très commode à emporter en route. Nos hommes et nos bagages étant loin derrière, nous sommes fort heureux de trouver cet abri, car, au dehors, le vent et la pluie font rage; il est des plus misérables, bien que les bergers viennent dans la montagne en mai et ne redescendent qu'à la fin d'octobre; le bois et les pierres ne leur manquent pourtant pas pour construire une maison convenable, mais, par insouciance et surtout par grande habitude des intempéries, ils se contentent de quelques ais disjoints. Au fond de la cabane est une petite amulette en cuivre ou *gao*, devant laquelle sont disposés trois vases minuscules où les Thibétains ne manquent jamais de verser du thé et du lait avant d'en boire eux-mêmes. Nous achetons aux bergers une grande chienne à long poil appartenant à une race qui n'a pas encore été importée en Europe. Nous avons

besoin d'un bon gardien de nuit, et Diamé nous en servira : elle est si sauvage, qu'il faut, les premiers jours, la museler et la tenir à la chaîne, mais peu à peu nous réussirons à l'apprivoiser.

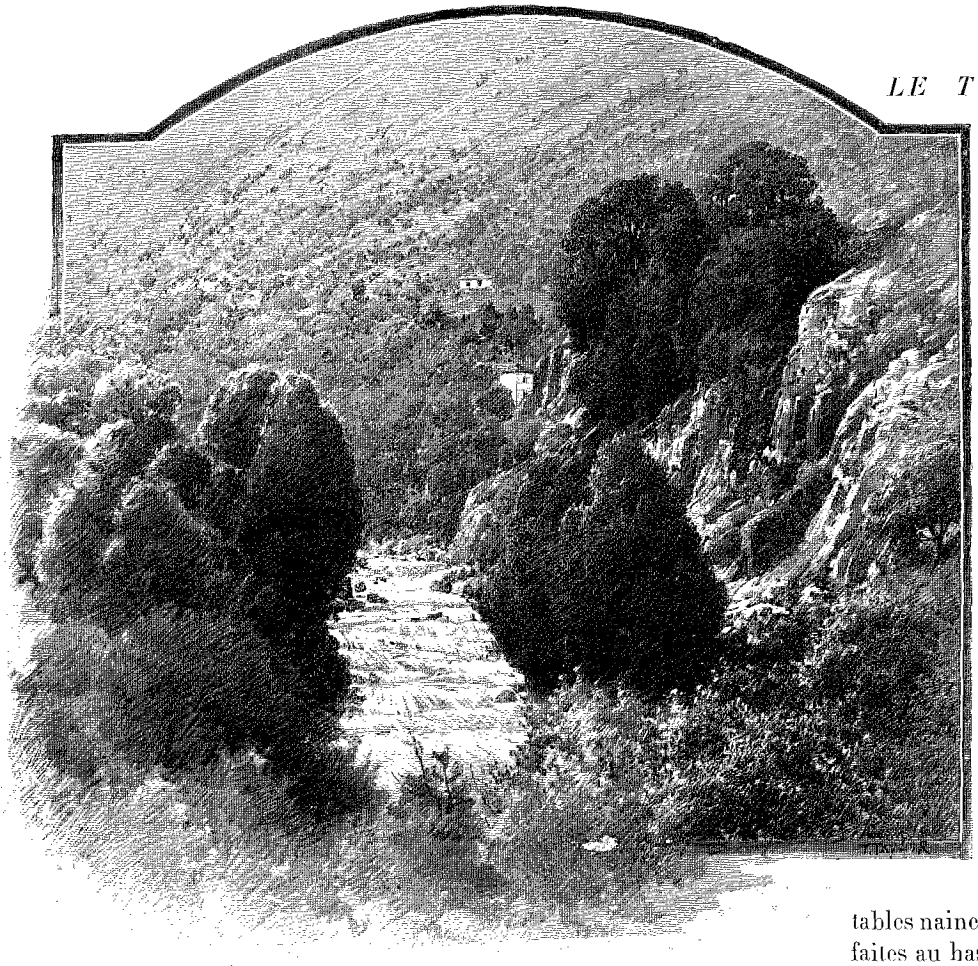
Il fait froid : 2 ou 3 degrés à peine, et le temps est affreux. Nam nous arrive complètement gelé et incapable de descendre seul de son mulet ; il faut le frictionner longtemps pour lui rendre l'usage de ses membres. On ne peut distinguer la vallée de la Salouen, que couvrent d'épais brouillards, mais au sud du col, qu'il dépasse d'au moins 400 mètres, est visible un grand pic rocheux dont le sommet se dresse au-dessus d'une couronne de nuages. Nous l'appelons Pic Francis Garnier, car il domine en souverain la vallée du Mékong auquel le grand voyageur a pour toujours attaché son nom. Plus près sont d'autres rochers aux formes étranges, des bouquets de sapins, et des prairies qu'une perpétuelle humidité émaille d'une flore rare et charmante. Sous ce ciel embué et par ce froid, on dirait un paysage de Norvège, avec je ne sais quoi de plus sauvage et de plus grandiose. Sur l'autre versant, les forêts recommencent, avec de moins grands arbres que du côté du Mékong, mais plus de bambous, de lianes et de hautes herbes. Le chemin, boueux et glissant, est barré à chaque instant par des fondrières et des troncs d'arbres morts. Nos animaux n'avancent qu'avec peine, et les terrains de campement sont difficiles à trouver : nous couchons tantôt dans des clairières de bois, sous des berceaux de gigantesques rhododendrons, tantôt au bord de la rivière Doyon, dont les masses d'écume se précipitent de rocher en rocher, trouant d'un clair ruban les sombres profondeurs de la forêt.



GORGES DE LA RIVIÈRE LILI PRÈS DE SON EMBOUCHURE DANS LE MÉKONG. — DESSIN DE TAYLOR.

La pluie tombe presque sans relâche, nous cachant les hautes cimes, et une seule éclaircie nous permet de distinguer les pics qui dominent la Doyon ; l'un d'eux, de forme cylindrique, et dont une multitude d'arêtes hérissent le sommet, semble une des tours de quelque aérienne et hyperbolique cathédrale.

Neuf jours après le départ de Tsékou, nous atteignons la Salouen au village de Tionra, dans la région qu'on appelle Lou-Tsé-Kiang. Bien que ce soit là le nom chinois commun à tout le cours du fleuve depuis la latitude de Ta-Li jusqu'au Thibet, on désigne particulièrement ainsi la partie du bassin de la Salouen habitée par les Loutsés. Ces indigènes, qui se nomment dans leur propre langue *Mélams* ou *Anoogs*, sont appelés par les Thibétains *Ngias*, ce qui veut dire imbéciles. C'est en effet un peuple très doux, mais très borné et en pleine décroissance ; tour à tour opprimés par leurs voisins plus puissants, au nord les Tsaronnais, et au sud les



VUE DE LONDJRÉ (PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.

féroces Lissous, les Loutsés finiront sans doute par disparaître complètement ou par émigrer. Leur langue diffère absolument de toutes celles des peuples voisins, et c'est bien là une race spéciale qu'il nous est actuellement impossible de rattacher à aucune des grandes races de l'Asie. Leur type n'offre rien de bien saillant, peut-être parce que, dans cette vallée aux triples frontières, ils se mélangent souvent avec des Thibétains, des Lissous et même des Chinois. Nous remarquons cependant qu'ils sont, en général, de très petite taille, et voyons, même à Tionra, deux ou trois femmes qui sont de véritables naines. Une série de dix mesures, faites au hasard, leur donne 1 m. 56 de hauteur moyenne. Ils sont néanmoins très vigoureux, et l'on cite chez eux des cas de longévité extraordinaire. Le Père Dubernard nous a affirmé avoir vu dernièrement à Tsékou un Loutsé chrétien mourir à l'âge de cent vingt ans. A cent dix ans, sa vue n'avait pas baissé, et il allait encore à la chasse.

Bien que nous n'ayons jamais été gâtés sous le rapport de la propreté, les Loutsés sont de beaucoup les indigènes les plus sales que nous ayons jusqu'ici rencontrés. En fait de bijoux, les femmes ne possèdent guère que des bracelets et des colliers d'osier tressé. Les hommes, plus élégants, ont toujours à l'oreille droite un anneau de cuivre ou d'argent orné d'une pierre bleue au point de soudure. Leur costume se compose de deux pièces de toile, l'une serrée à la ceinture, l'autre agrafée sur l'épaule droite, enveloppant le buste; ils ont les jambes entourées par des bandes de toile blanche, maintenues par des jarretières de laine rouge. Enfin ils portent sur le côté droit un sabre recourbé plus court que le sabre lissou, et, sur le côté gauche, un petit sac de toile blanche rayée bleu et rouge tenu en bandoulière par une écharpe recouverte de ces petites graines blanches qu'on appelle en France « larmes de Job ». Très timides, ils ne manquent jamais, lorsqu'ils nous rencontrent, de saluer en élevant et joignant les deux mains. Notre figure et notre costume les étonnent beaucoup; ils restent de longues heures à nous considérer, accroupis sur leurs talons, mais ont bien soin, en arrivant, de nous offrir quelques petits présents (grenades, pommes, œufs), se croyant sans doute obligés d'acheter le droit de se promener autour de notre camp.

Avant de donner de nouveaux détails sur le grand fleuve que nous voyons pour la deuxième fois, il convient maintenant d'exposer en quoi la connaissance du cours de la Salouen se trouvait intimement liée à la solution du grand problème des sources de l'Irraouaddi qui devait être le plus grand résultat géographique de notre voyage. La question est un peu complexe; aussi, pour la présenter convenablement, suis-je obligé de la reprendre de haut, en priant le lecteur de jeter un coup d'œil sur la carte de la page 251.

Sans entrer dans la discussion de toutes les opinions émises sur le cours de l'Irraouaddi et de tous les voyages, ou documents chinois, sur lesquels leurs auteurs s'appuyaient, je parlerai seulement en détail des deux principales thèses soutenues par l'ingénieur Gordon et le général Walker[1].

On sait que l'Irraouaddi est, en Birmanie, un fleuve d'une longueur et d'un débit considérables : aussi la plupart des géographes anciens tels que d'Anville, Klaproth, Rennell, etc., n'admettaient pas qu'il pût

1. L'étude complète de cette question se trouve dans un article intitulé « les Sources de l'Irraouaddi » que j'ai publié le 15 octobre 1896, dans les *Annales de Géographie* (Armand Colin et Cie, éditeurs).

prendre naissance au sud de l'Himalaya, prétendant qu'il était impossible qu'un fleuve aussi important n'eût pas un cours plus long. Ils croyaient que ses sources se trouvaient, au contraire, beaucoup plus au nord, et fort loin dans l'intérieur du Thibet.

En 1826, le lieutenant Wilcox, de l'armée des Indes, fit un voyage au Nam-Kiou, branche occidentale de l'Irraouaddi, qui prend naissance dans les montagnes, bornant au nord le pays de Kampti. Il établit ainsi que cette branche occidentale se formait *au sud* de l'Himalaya et seulement par 28 degrés de latitude nord (encore Dutreuil de Rhins eut-il le tort de ne pas admettre ses conclusions), mais il ne put pousser jusqu'aux branches orientales, sur lesquelles les indigènes ne purent lui donner que de très vagues renseignements, et l'inconnu continua à planer sur la plus grande partie des sources du fleuve. De 1826 jusqu'à notre voyage, aucune expédition nouvelle ne fut faite vers ces sources, mais à mesure que l'on connaissait mieux le sud du Thibet, une première question se posait à laquelle il fallait répondre : « Si la branche principale de l'Irraouaddi vient de l'intérieur du Thibet, de quel fleuve de ce pays est-elle la prolongation? » Nous allons voir quelles furent ces réponses.

En 1879, M. Gordon, ingénieur anglais, étudie à fond l'Irraouaddi au point de vue hydrologique et mesure le débit du fleuve à Bhâmo. Le chiffre considérable qu'il obtient et qu'il trouve supérieur à ceux que les voyageurs attribuent au Mékong et à la Salouen par la même latitude, l'entraîne à identifier avec la branche orientale de l'Irraouaddi, le Tsanpo qui est en réalité le cours supérieur du Brahmapoutre. Son raisonnement était celui-ci : « Le Mékong et la Salouen, dont les cours supérieurs sont connus, viennent de fort loin dans l'intérieur du Thibet : donc l'Irraouaddi, qui, à la même latitude, a un débit plus fort que ceux de ces deux fleuves, doit *à fortiori* être la continuation d'un autre grand fleuve qui, pour moi, est le Tsanpo ». Cette supposition était jusqu'à un certain point permise, car si l'on connaissait le Tsanpo au Thibet et le Brahmapoutre aux Indes, aucun voyageur européen n'avait *et n'a encore* été au grand coude par lequel le Tsanpo, traversant l'Himalaya, entre en Assam où les Hindous l'appellent *Brahmapoutra*. Néanmoins sa théorie, adoptée par quelques-uns, fut combattue par le plus grand nombre, et d'ailleurs bientôt réduite à néant par trois voyages successifs.

En 1878, le Pandit G. M. N. descend le cours du Tsanpo jusqu'à Gya-La-Sindong. Arrivé là, il est obligé de s'arrêter, craignant de s'engager chez les tribus sauvages (on a même dit anthropophages?) qui habitent en aval; mais avant de rebrousser chemin il fait l'ascension d'un sommet voisin et découvre la vallée du fleuve sur

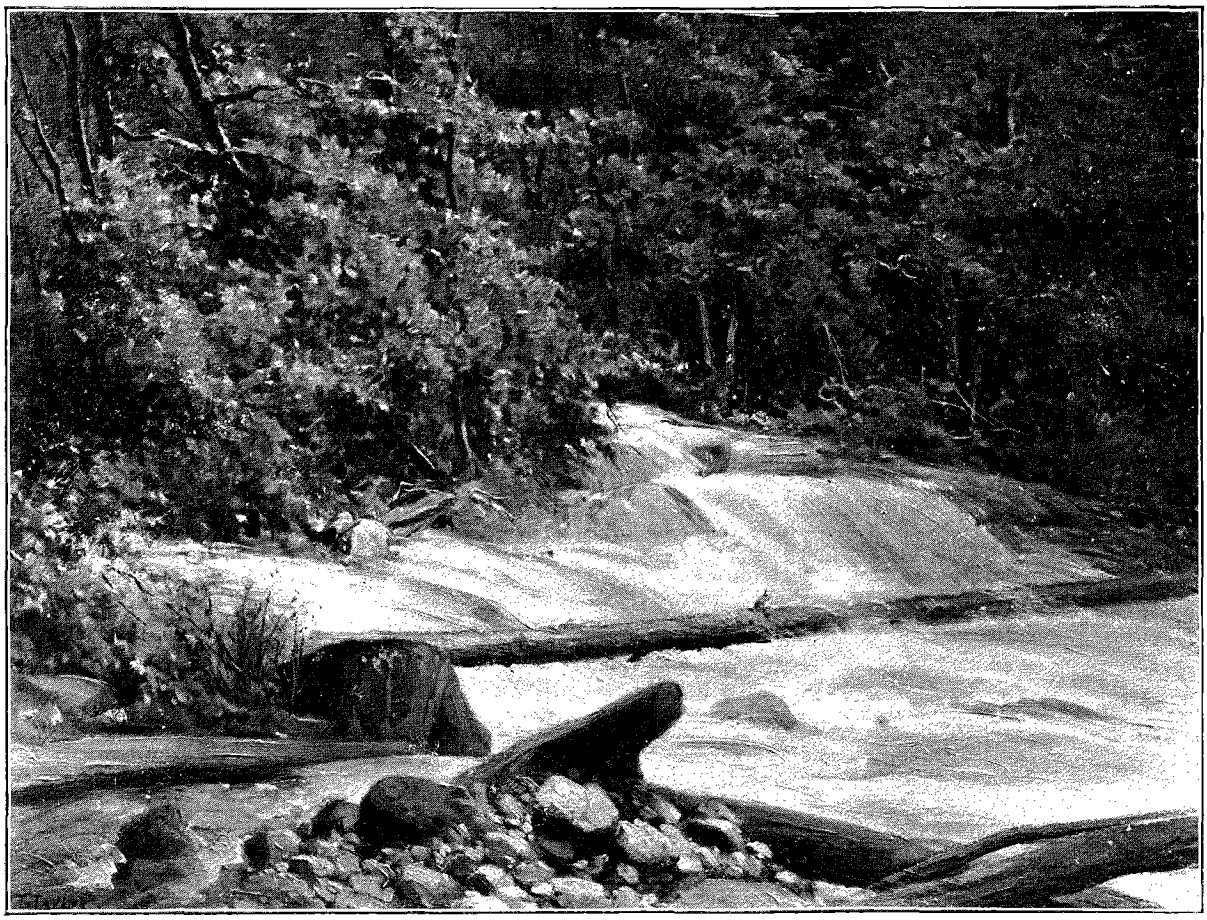


VALLÉE DE LA RIVIÈRE DOYON (PAGE 243). — DESSIN DE TAYLOR.

une étendue qu'il évalue à 50 milles : celui-ci continue à se diriger presque en ligne droite vers le S.-S.-E.

De Gya-La au point le plus haut du Dihong (branche principale du Brahmapoutre) reconnu par les Anglais, la distance n'est que de 100 milles; il faut donc, dès lors, considérer la portion inconnue du coude Tsanpo-Dihong comme réduite à une cinquantaine de milles au plus. Si l'on admettait, avec Gordon, que le Tsanpo, au lieu d'entrer aux Indes, va, à trois degrés plus dans l'Est, former l'Irraouaddi, *d'où ferait-on sortir le Dihong?* Et comment supposer raisonnablement que ce grand fleuve, qui fournit à son arrivée dans les plaines d'Assam un débit moyen de 10 000 mètres cubes par seconde, prenne sa source à 50 milles de là?

En 1880, de nouveaux renseignements viennent contrôler et compléter ceux-ci. Un indigène du Sikkim, K. P., était le domestique d'un Chinois qui s'était chargé de reconnaître, pour le gouvernement des Indes, la partie inconnue du Tsanpo en aval de Gya-La. Arrivé près de cette ville, le Chinois, qui se souciait fort peu du

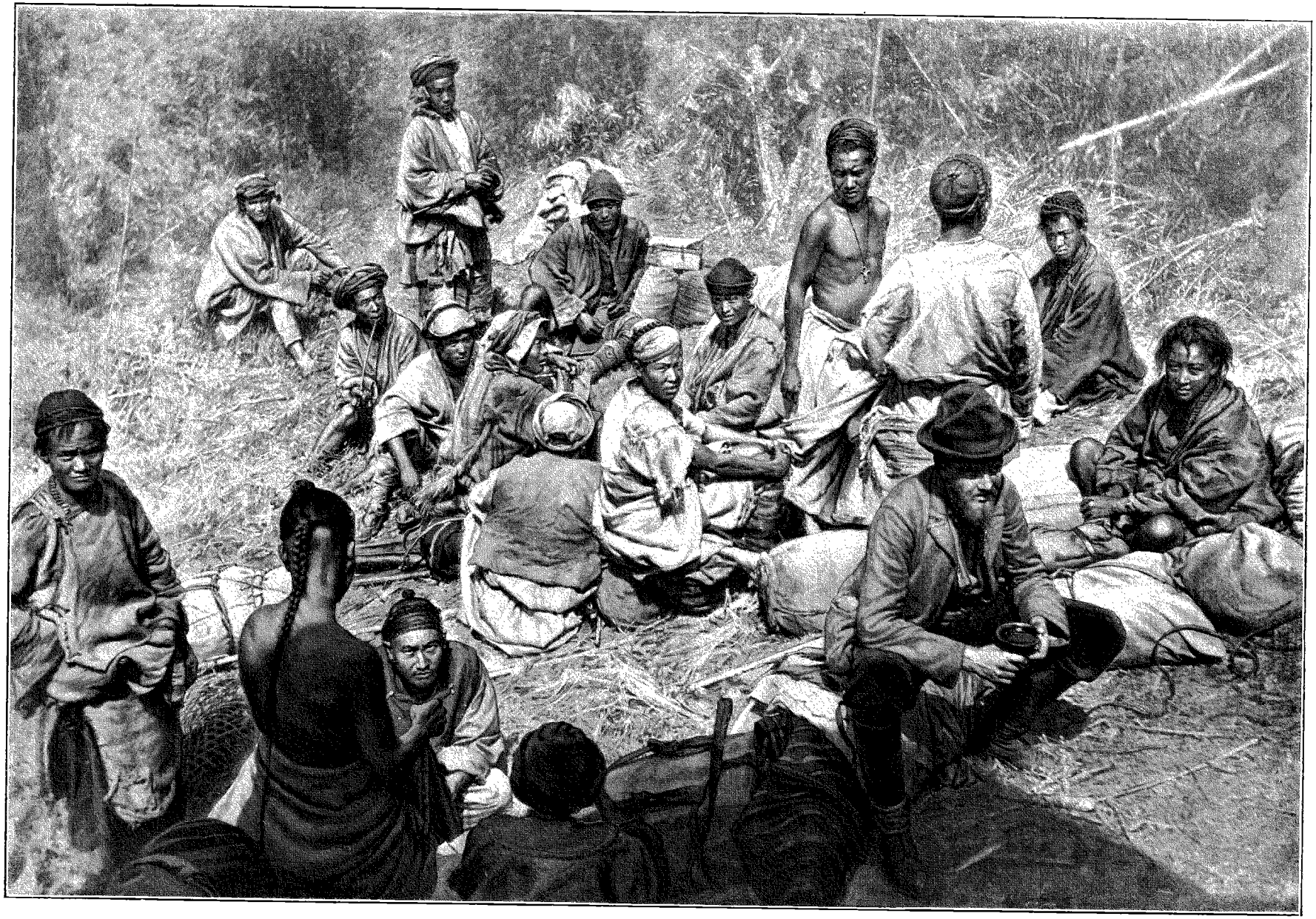


LA RIVIÈRE LILI (PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.

Tsanpo, trouva meilleur de vendre K. P. et de retourner en Chine. K. P. eut, pendant son esclavage, l'occasion de descendre le Tsanpo jusqu'à 80 milles en aval de Gya-La. Sans être capable de faire le moindre relevé, il put cependant constater que le Tsanpo coule d'une façon continue vers le sud-est, et, ayant pu parvenir à s'échapper, fournit à son retour les noms d'un assez grand nombre de villages Abors situés sur ses rives. Il affirme, de plus (ce qui, dès lors, était l'évidence même) que, d'après les dires unanimes des sauvages, le fleuve qu'il a suivi entre en Assam à peu de distance en aval du dernier point qu'il ait atteint.

Enfin, dans un célèbre voyage qui dure de 1879 à 1882, le Pandit A. K. (Krichna) fait faire un grand pas à la question des sources de l'Irraouaddi et porte le dernier coup à la théorie de Gordon. Parti de Batang, sur le Yang-Tsé-Kiang, il coupe successivement le Mékong et la Salouen (Lou-Tsé-Kiang), puis, remontant un affluent de celle-ci, franchit une grande chaîne et trouve de l'autre côté les sources d'une rivière qui a une direction presque est-ouest. En la suivant continuellement, il arrive près de Rima, tout près de la frontière du Thibet et des sauvages Michemis.

Or, en 1854, les Pères français Krick et Bourry, partis de Sadiya, en Assam, et remontant une des branches du Brahmapoutre, nommée Lohit-Brahmapoutre, étaient parvenus à quelques kilomètres de ce même Rima. (Leur voyage fut d'ailleurs refait et contrôlé en 1886 par M. Needham.) Empêché par les Michemis de traverser



NOS HOMMES CAMPÉS AU-DESSUS DU KIOU-KIANG (PAGE 252). — DESSIN DE J. LAVÉE.

leur pays, A. K. prend pour rentrer aux Indes une route très détournée. On voit de suite qu'il avait ainsi obtenu trois importants résultats :

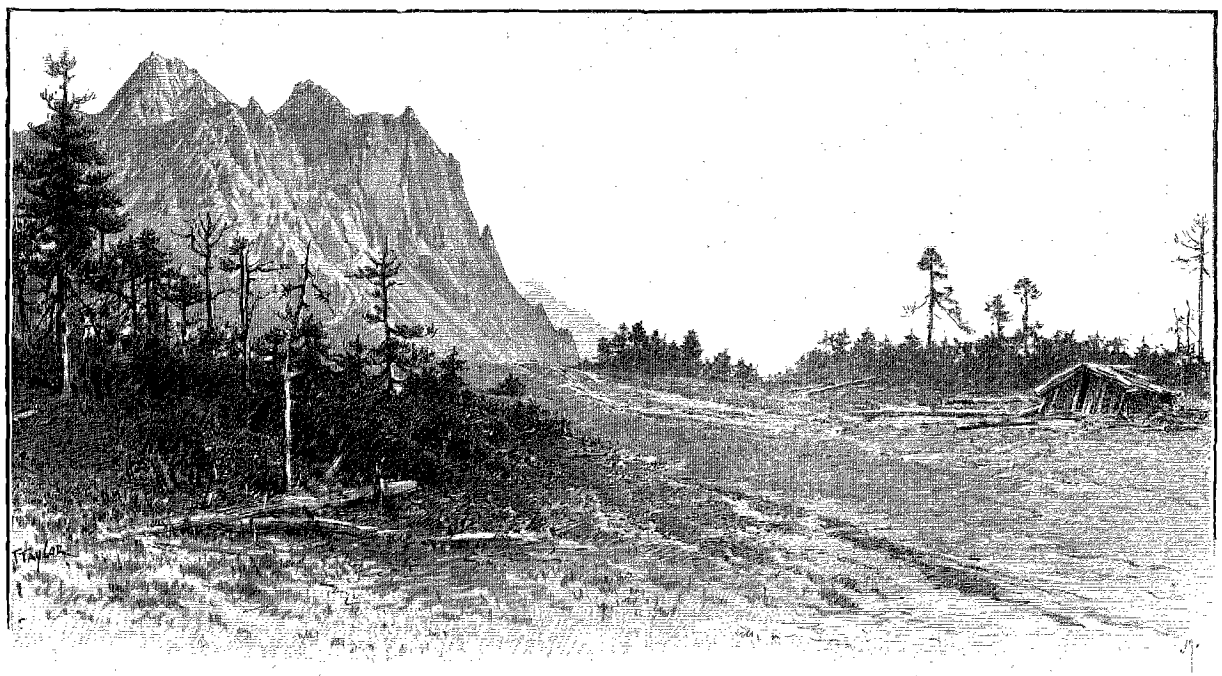
1° La découverte des sources du Lohit-Brahmapoutre, et leur identification avec la rivière d'Assam suivie par Krick et Bourry, auxquels A. K. se raccorde à Rima.

2° En passant directement du bassin de la Salouen dans celui du Brahmapoutre, *sans avoir coupé aucune rivière se dirigeant vers le sud, et cela en suivant une ligne à peu près est-ouest*, il démontrait que les sources de l'Irraouaddi ne venaient pas du Thibet et se trouvaient forcément au sud de cette ligne, c'est-à-dire entre le 28e et le 29e degré de latitude; il établissait, de plus, l'impossibilité absolue du fait que le Tsanpo vînt couper le cours du Lohit-Brahmapoutre pour former l'Irraouaddi, et, par suite, la certitude de l'identification du Tsanpo et du Dihong (Brahmapoutre).

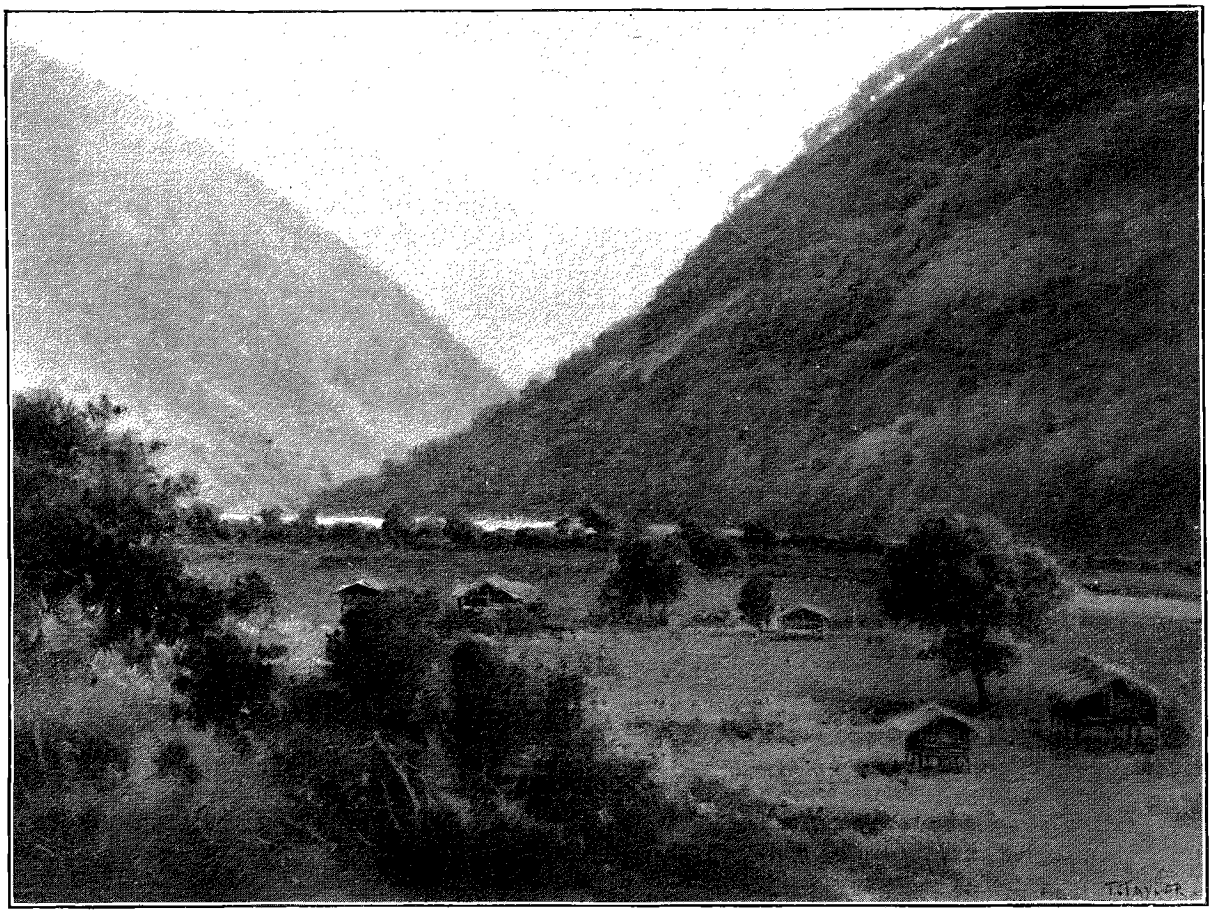
3° Il constatait l'existence d'une grande chaîne neigeuse prolongeant l'Himalaya, bornant au sud le bassin du Lohit-Brahmapoutre et tout indiquée pour borner au nord celui de l'Irraouaddi.

Il semble qu'à la suite de ce voyage l'opinion publique eût dû considérer le problème comme résolu, au moins dans ses lignes principales. Il n'en fut pas ainsi cependant, et voici la théorie que le général Walker imagina; c'était d'ailleurs la seule qui restât à émettre, à moins de démentir les résultats rapportés par le Pandit A. K.

D'après lui, le fleuve que ce voyageur avait coupé sous le nom de Lou-Tsé-Kiang, et considéré, d'après ses renseignements et l'avis jusqu'alors universel, comme la Haute Salouen, serait en réalité la haute branche orientale de l'Irraouaddi; la Salouen, dont il réduisait ainsi de moitié le cours supposé, prendrait sa source dans le Yun-Nan, au sud de la route d'A. K. et seulement par 27° 40′ de latitude nord. La région arrosée par la Salouen entre cette latitude et celle de 25 degrés étant absolument inconnue, on avait jusqu'à un certain point le droit de faire cette supposition, bien qu'elle fût, pour toutes sortes de raisons, peu vraisemblable. Cette théorie, prônée par le général Walker, directeur général du Service géographique des Indes, fut adoptée dans la carte générale du Thibet, publiée en juillet 1894 dans le Bulletin de la Société de géographie de Londres. Paraissant sous ce haut patronage, elle devait donc être considérée comme l'opinion officielle de la science géographique anglaise. C'est ainsi, on le comprend maintenant, qu'au moment où nous partions pour notre voyage, soit un an à peine après la publication de cette carte, le problème des sources de l'Irraouaddi se trouvait définitivement limité à la connaissance de la partie inconnue du cours de la Salouen. *A priori*, je ne croyais pas à la réalité de la théorie du général Walker, et cela pour la même raison que celle dont j'ai parlé au sujet de la question Tsanpo-Brahmapoutre. Si la Salouen n'est pas la prolongation du Lou-Tsé-Kiang, me disais-je, sa source se trouve forcément par 27° 30′ au plus, puisque le Père Dubernard a descendu le Lou-Tsé-Kiang jusqu'à Tasou, à peu près par cette latitude (le général Walker semble ne pas avoir tenu un compte suffisant des renseignements donnés par ce missionnaire); or plusieurs voyageurs anglais ont coupé la Salouen par 25 degrés (route de Ta Li à Bhâmo) et ont déclaré qu'à cette latitude ce fleuve était aussi large que le Mékong. Celui-ci prenant sa source au fond du



COL ET PIC FRANCIS GARNIER (PAGE 243). — DESSIN DE TAYLOR.



VILLAGE LOUTSÉ AU BORD DE LA SALOUEN. — DESSIN DE TAYLOR.

Thibet, comment admettre que la Salouen, coulant d'ailleurs dans un bassin très étroit, naisse à 150 milles de là seulement?

En fait, avant notre voyage, l'espace inexploré entre le point connu le plus nord de la Salouen et le point connu le plus sud du Lou-Tsé-Kiang (Tasou) s'étendait entre 25 degrés et 27° 30′. Mais, comme on l'a vu dans la troisième partie de ce récit, nous avons atteint la Salouen par 25° 50′ à Loukou, et l'avons remontée jusqu'à Lotsolo par 26° 12′, réduisant ainsi de moitié la zone inconnue. Si l'on s'en souvient, par cette latitude de 26° 12′, c'est-à-dire à 75 milles seulement de l'endroit où le général Walker en plaçait les sources, la Salouen est un fleuve de 120 à 150 mètres de large, d'un courant moyen de 2 à 3 milles à l'heure, et d'une profondeur considérable. Aussitôt après l'avoir vu, nous avions jugé absolument impossible que sa source ne fût qu'à 130 kilomètres de là; mais en dehors de cette preuve, d'une évidence telle qu'elle suffirait à elle seule, nous pouvons de plus présenter les suivantes, maintenant que nous touchons de nouveau ses bords, cette fois, par le 28e degré de latitude :

1° Par 25° 50′ et même plus bas, tout aussi bien que par 28 degrés, la Salouen porte le nom de Lou-Tsé-Kiang, c'est-à-dire fleuve des Loutsés. (On a vu qu'en réalité une grande partie de la vallée est habitée par des Lissous, mais les Chinois appellent indifféremment Loutsés tous les sauvages qui peuplent les rives du fleuve.)

2° Entre le 26e et le 28e degré, il n'y a pas de solution de continuité, car, chaque jour, en remontant le Mékong, nous avons demandé des renseignements sur l'ouest, et, chaque jour, on nous a répondu : « Oui, il y a dans l'ouest un grand fleuve qui s'appelle le Lou-Tsé-Kiang et dont une seule chaîne nous sépare; il ne faut que deux à quatre jours pour s'y rendre ».

3° Enfin nous possédons, par des renseignements précis et confirmés, une longue liste de villages lissous et loutsés, situés sur les bords du fleuve et allant, presque sans interruption, de Lotsolo à Tasou.

Le Lou-Tsé-Kiang et la Salouen ne font donc qu'un seul et même fleuve : c'est d'ailleurs un fait que tous les indigènes du Yun-Nan déclarent absolument certain, et que les livres et cartes des Chinois n'avaient jamais mis en doute.

Ayant élucidé cette question de la Salouen-Lou-Tsé-Kiang, il restait cette fois bien démontré pour nous que toutes les branches de l'Irraouaddi ne pouvaient avoir leurs sources qu'au-dessous de l'Himalaya. Quels étaient



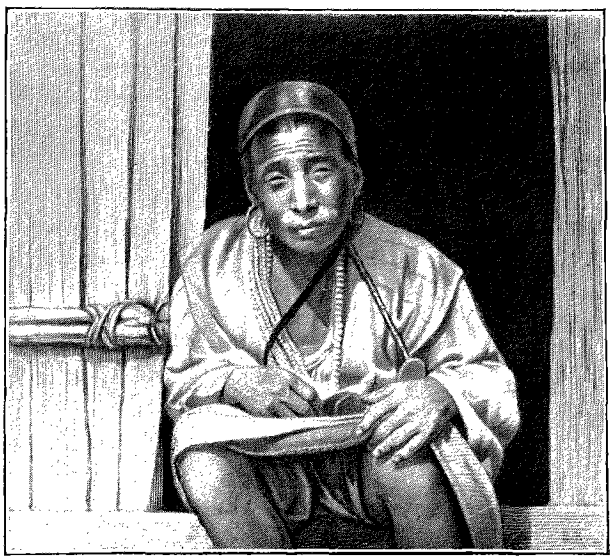
DEUX DE NOS PORTEURS THIBÉTAINS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

les noms, les importances relatives et la disposition de ces branches, c'est ce que nous étions dès lors certains de déterminer, en continuant à nous diriger dans l'ouest vers les Indes, et en les coupant toutes près de leurs origines.

Revenons maintenant au récit de notre voyage. Nous traversons la Salouen dans de grandes pirogues taillées dans des troncs d'arbres; le fleuve n'étant pas très rapide à cet endroit, chose rare, le passage se fait avec beaucoup plus de facilité et de sécurité que celui du Mékong à Halo. Nous descendons ensuite le long du fleuve jusqu'au village de Djewan, où se trouve l'amorce de la meilleure route vers le Kiou-Kiang, au dire des indigènes. On pourra tout à l'heure juger de ce que doivent être les autres.

En quittant la Salouen, nous fêtons notre 2 000e kilomètre d'exploration : c'est un beau résultat, dont nous avons le droit d'être fiers. Pour cette solennité, le Prince, qui est le plus habile cuisinier de nous trois, confectionne des crêpes dont nous nous léchons les doigts. Nous avons pu nous procurer un guide pour le Kiou-Kiang, la première grande rivière que nous devions rencontrer en marchant dans l'Ouest, et, ce qui est plus important, un interprète parlant le lissou et le loutsé.

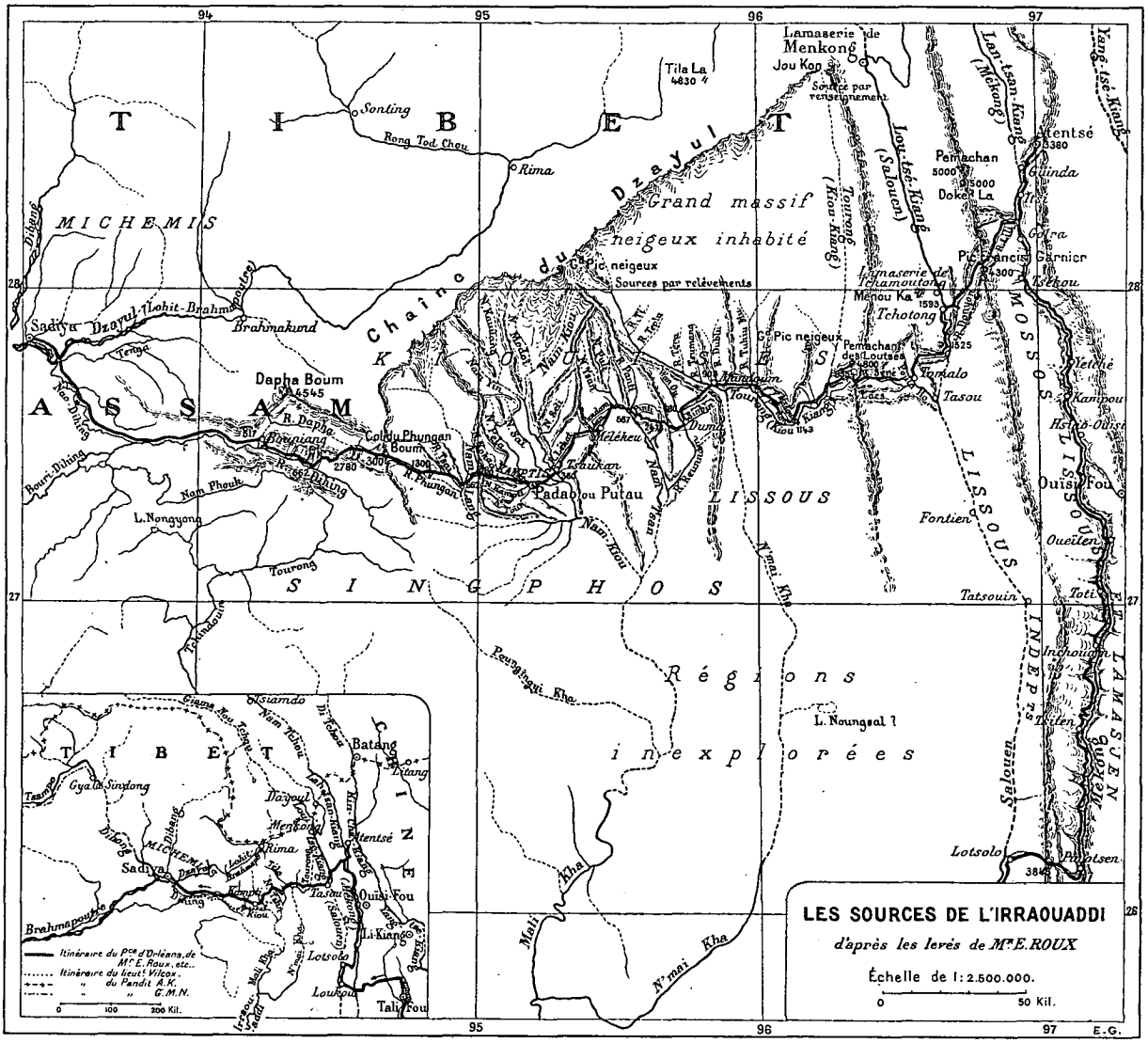
Si notre guide a vraiment fait la route, il y a en tous cas bien longtemps, car il est incapable de nous donner un renseignement précis, même de nous dire si elle est ou non muletière. Mais, hélas! nous sommes à ce sujet rapidement fixés. A une heure de la Salouen, les difficultés deviennent si grandes que nous devons nous arrêter pour que les hommes travaillent toute une journée à améliorer le sentier. Le lendemain, c'est encore pire: le chemin, d'une raideur effrayante, monte tout droit à travers de hautes herbes épaisses qui entravent la marche. Ce n'est qu'au prix d'efforts inimaginables que nous pouvons nous hisser jusqu'au haut de la côte en traînant nos animaux par la bride. Il fait presque nuit quand nous parvenons à trouver une étroite plate-forme que nous déblayons pour y installer notre tente. Là nous restons un jour, attendant que les charges restées en arrière soient apportées à dos d'homme. Quelques porteurs vont en avant déblayer la route, mais reviennent en nous la dépeignant si mauvaise, que le Prince, Briffaut et moi décidons d'aller à pied avec cinq ou six hommes à un village dont on nous a parlé. Au bout d'une demi-heure de marche, nous sommes convaincus qu'il faut renoncer définitivement à faire passer les mulets : la route est à chaque instant coupée par des rochers et des troncs d'arbres; il faut tantôt se hisser à la force des poignets, tantôt se glisser en rampant sous des groupes d'arbres énormes tombés en travers; à mesure que nous avançons, les difficultés et les dangers s'accroissent; bientôt le sentier disparaît complètement et il faut grimper de rocher en rocher. Nous faisons halte au pied d'une haute muraille qui forme la cime de la chaîne, et plantons notre tente tout près d'un énorme bloc de neige que les chaleurs de l'été n'ont pu réussir à fondre. Nos hommes font notre admiration : ayant grimpé aujourd'hui plus de 1100 mètres par le plus épouvantable des chemins, portant 25 à 30 kilos sur le dos, ils arrivent trempés par la sueur et la pluie, n'ayant rien pour se changer, pour s'abriter qu'une tente fort mince ouverte à tous les vents et pour tout réconfort du thé et des boulettes de tsampa, sans sel ni graisse. Pourtant, ils ne paraissent ni fatigués ni découragés, et reprennent, autour de grands feux, leurs joyeuses chansons thibétaines, sans autre souci que celui de s'empresser autour de nous dès qu'ils peuvent surprendre le moindre de nos désirs.



CHEF LOUTSÉ À TOMALO. — DESSIN DE RONJAT.

Le lendemain matin nous venons à bout du col; bien qu'il ait environ 4 000 mètres d'élévation, il y a des arbustes et même des bambous jusqu'en haut; mais ces derniers diminuent beaucoup de grosseur à mesure que l'altitude grandit. De l'autre côté nous marchons d'abord à travers une épaisse forêt; le chemin, boueux et humide, est rendu très glissant par les paquets de bambous tombés qui le recouvrent; puis la forêt s'arrête brusquement, et sans transition aucune fait place aux hautes herbes. A partir de là, la pente devient encore plus raide, et c'est bien plus sur le dos que sur

les pieds que nous descendons jusqu'au village de Tomalo. Il est situé à une centaine de mètres au-dessus du Poula-Ho, affluent de la Salouen; les habitants sont Lissous et Loutsés, et parlent les deux langues; la plupart sont d'ailleurs des métis. Nous renvoyons en arrière quelques-uns des porteurs qui nous ont accompagnés à Tomalo, en les chargeant d'instructions précises pour le chef Anio, resté à la garde du gros des bagages; deux hommes, pris parmi les moins bons, retourneront à Tsékou avec les mulets, et les remettront au Père Dubernard, qui les fera vendre à Atentsé ou à Ta Li-Fou; s'il le peut, nos selles, et quelques charges de fers, de pharmacie et de conserves seront également renvoyées là-bas. Malgré la réduction ainsi opérée, nous n'avons pas assez de nos vingt-quatre Thibétains pour porter les bagages, car dorénavant les villages seront situés à de grandes dis-


LES SOURCES DE L'IRRAOUADDI
d'après les levés de Mr E. ROUX
Échelle de 1: 2.500.000.
0 50 Kil.
TIBET
ASSAM
SINGPHOS
LISSOUS
MOSSOS
Régions inexplorées
Grand massif neigeux inhabité
Chaine du Kaolo
Lamaserie de Menkong
Lamaserie de Tchamoutong
Pemachan des Loutses
Pemachan
Atentsé
Tomalo
Tasou
Ouisi Fou
Tsékou
Daphe Boum
Padao ou Putau
Tsaukan
Mélékeu
Tatsouin
Fontien
Lotsolo
L. Noungsal ?
L. Nongyong
Sadiya
Brahmakund
Batang
Li Kiango
Talifou
Loukou
Rong Tod Chou
Rima
Tila La 4830 m
Menkong 5380
Pic Francis Garnier 6300
Menou Ka 5593
Tchotong 5525
Doker La 5000
Gunda
Gyca
Yelihé
Kampou
Hsiao-Ouisi
Oueiten
Totsen
Indjoum
Tsen
Tsouen
Yang-tsé-Kiang
Lan-tsan-Kiang (Mékong)
Lou-tsé-Kiang (Salouen)
Tsiamdo
Gyala Sindong
Dzayul
Mérigong
Kin-cha-Kiang
Pei-Kiang
Quisi Fou
Brahmapoutre
Dibong
Lohit-Brahmapoutre
Dzayul
Tengapani
Nam Phouk
Nam Hou
Nam Tsan
Nam Tsaka
Nam Tsaka Lang
Nam Tsaka Kha
Nam Tsaka Kha
Nam Tsaka Kha

à découvert par les eaux; depuis longtemps les hasards de la route ne nous avaient pas fait rencontrer un campement aussi pittoresque. Au-dessus des eaux claires de la rivière, de grands arbres inclinés et chargés de mousse forment un superbe dais de verdure; de tous côtés, de hautes montagnes couvertes de forêts vierges dominent la clairière et dans le fond s'aperçoivent les pics de la grande chaîne de partage que nous allons franchir. Plus loin, la vallée de la Seké s'élargit, et sa pente diminue; la rivière, ayant peu de courant, sort de son lit pour former de nombreux marais. Une rude montée à pic d'environ 500 mètres nous conduit au sommet de la chaîne de séparation des bassins de la Salouen et de l'Irraouaddi (3 800 m.). Les brouillards se sont enfin dissipés et, de notre camp, la vue découvre un vaste et splendide horizon.

Nous ne voyons pas encore les eaux du Kiou-Kiang, mais seulement la gigantesque coupure que sa vallée creuse dans ce chaos de montagnes; en face de nous, sur sa rive droite, se dresse une muraille rocheuse aux formes déchiquetées, aux couleurs sombres, dont les crêtes aiguës courent vers le nord rejoindre la masse éclatante des neiges du Thibet. Nous lui donnons le nom de Dutreuil de Rhins, en souvenir de l'explorateur qui sacrifia récemment sa vie pour la science sur cette terre ingrate et encore si mystérieuse.

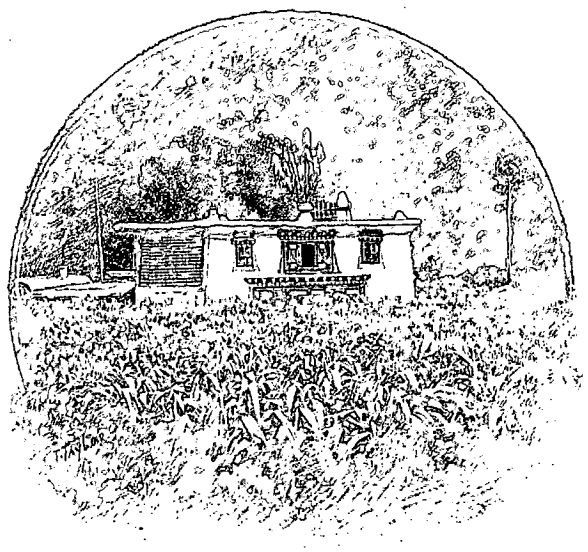
Dans l'ouest et le sud-ouest, ce sont des chaînes et encore des chaînes, dont les replis étagés à l'infini découragent nos jambes déjà lasses de tant d'ascensions. Mais à perte de vue, par-dessus toutes les autres cimes, nous apercevons une longue ligne uniforme qui nous paraît être la dernière barrière que nous aurons à franchir, et au delà de laquelle doit se trouver le port. Au-dessous des brumes qui planent sur le fond de l'horizon, un coin du ciel apparaît : il est d'un bleu azur merveilleux et nous fait rêver à ces Indes vers lesquelles nous marchons et dont l'hiver n'est qu'un long et délicieux printemps. De petits nuages rouges et or tamisent les rayons du soleil couchant qui viennent illuminer ce grandiose tableau, à la contemplation duquel nous arrachent bientôt les ombres et le froid de la nuit. Ce soir, 2 degrés seulement; nous nous serrons frileusement autour des feux allumés par les Thibétains, qui, presque nus, dédaignent même de remonter leur tchoupa sur l'épaule droite.

Le lendemain, en descendant le Kiou-Kiang, j'aperçois, près d'un arbre au pied duquel je m'étais assis pour me reposer, des ossements humains et un crâne parfaitement conservé. Auprès de ces restes qui reposent dans ce coin de forêt, oubliés depuis combien d'années ! je vois une hotte de porteur et un petit sac en cuir. Évidemment le malheureux aura voulu franchir la chaîne en hiver, et, pris par les neiges, égaré dans d'inextricables forêts, sera mort de froid et de faim. Sur ces entrefaites, le Prince arrive et me dit qu'un peu plus loin, il vient de voir quatre squelettes, dont l'un est encore recouvert de fragments de chair imparfaitement décomposés.

Ce n'est qu'à environ 800 mètres au-dessus du Kiou-Kiang que nous apercevons ses eaux, d'un vert bleu admirable rappelant la couleur des torrents de Suisse. La vallée est encore plus encaissée, plus encombrée de brousse que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, et sur ses pentes nous ne distinguons que de rares huttes isolées, situées très loin les unes des autres, mais aucune agglomération qu'on puisse appeler hameau.

Pour passer la nuit, nous nous installons à 500 mètres au-dessus de la rivière, dans des touffes de hautes herbes, sur une pente si raide qu'on n'y peut planter la tente. Briffaut n'est pas avec nous : il s'est sans doute égaré et nos coups de feu tirés pour lui indiquer où nous sommes n'obtiennent nulle réponse.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



MAISON THIBÉTAINE À LONDJRÉ (PAGE 242). — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES DEUX ENVOYÉS DU ROI DE KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORBE.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE,

PAR M. E. ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.

SIXIÈME PARTIE : DU KIOU-KIANG A KAMPTI.

Les Kioutsés et la vallée du Kiou-Kiang. — L'inondation. — Les sources de l'Irraouaddi. Mort de Diamé. — Arrivée dans la plaine de Kampti.



TYPE KIOUTSÉ. — DESSIN D'OULEVAY.

A NOTRE réveil, nous constatons avec joie que les derniers nuages qui couvraient le ciel ont complètement disparu; la mousson du nord-est paraît bien établie, et avec elle nous pouvons compter sur le beau temps. Nous en avons besoin, car la pluie complique tout et rend tout pénible.

Une descente de 300 mètres nous fait arriver à une maison où nous trouvons enfin quelques indigènes qui ne fuient pas à notre approche. Pas brillante la maison, bien qu'on nous la donne pour la plus belle du pays! C'est une paillote de bambous recouverte de chaume, bâtie sur pilotis de grandeur inégale pour remédier à la forte inclinaison du terrain. Pluie, vent, soleil, tout y entre à volonté : on grille le jour et l'on gèle la nuit, car en cette saison il y a d'assez grandes différences de température : 25 degrés à midi, 6 ou 7 degrés à 6 heures du matin. L'ameublement est complètement nul.

A midi seulement, nous voyons arriver Briffaut, qui vient d'être retrouvé par les hommes que nous avions envoyés à sa recherche. S'étant trompé de chemin, il est descendu jusqu'au Kiou-Kiang, puis a remonté la côte jusqu'à ce que la nuit le surprît près d'une cabane située à plusieurs kilomètres en amont de notre campement : les Kioutsés, d'abord fort étonnés à son arrivée, l'ont admis parmi eux, et lui ont offert une courge avec un peu de *hsiao-mi*; mais ce gîte était si misérable et si mal clos qu'il a eu très froid et n'a presque pas pu dormir. Les indigènes, nous

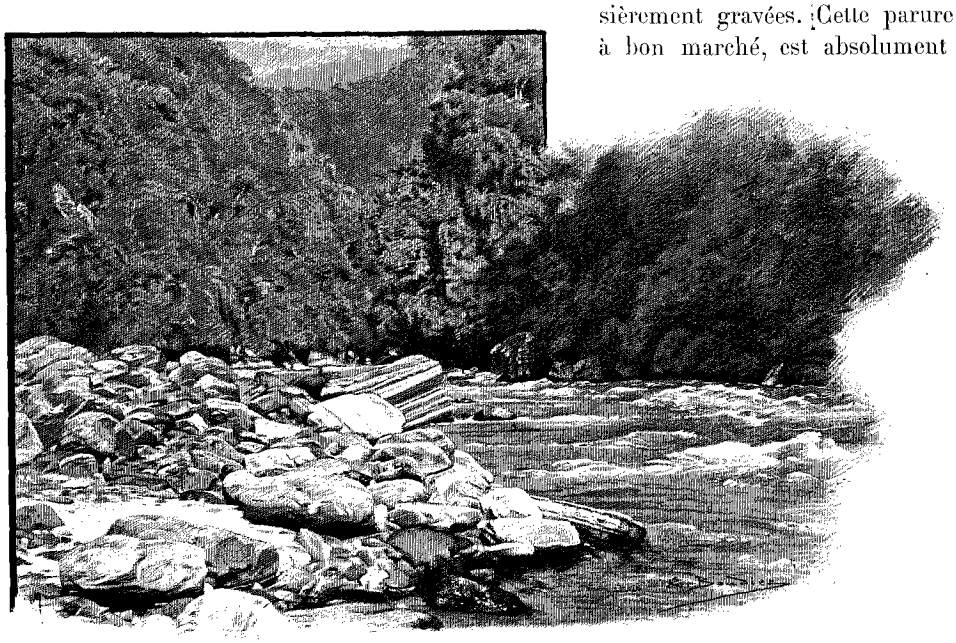
1. *Suite. Voyez p.* 193, 205, 217, 229 *et* 241.

dit-il, ne paraissaient pas non plus fort à leur aise et se tournaient à chaque instant pour présenter tour à tour au feu allumé au milieu de la paillote la moitié du corps gelée par l'air passant à travers la cloison. Quelle existence que celle que se font ces gens-là par leur paresse et leur incurie! Comment peuvent-ils préférer cinq mois d'insomnies à la peine de tisser des vêtements et de se construire un abri suffisants? Briffaut, qui s'est remis en route à 5 heures du matin sans déjeuner, nous arrive épuisé par la fatigue et la faim; nos hommes l'ont heureusement trouvé au moment où, désespérant de nous découvrir, il commençait à refaire l'ascension de toute la montagne pour retourner à l'embranchement des sentiers de forêt où il s'était trompé, et de là redescendre en suivant nos traces. C'était, en effet, le meilleur parti à prendre, dans ce pays où les maisons sont toutes fort éloignées les unes des autres, et où les hautes herbes barrent complètement la vue.

La région où nous sommes s'appelle *Tourong* dans la langue des indigènes; ce nom s'applique indifféremment au fleuve et à l'ensemble des maisons éparpillées au-dessus de ses deux rives sur une longueur de 8 à 10 kilomètres. Kiou-Kiang, c'est-à-dire fleuve Kiou, est le nom donné par les Chinois, qui appellent par dérivation « Kioutsés » les indigènes habitant sur ses bords. C'est aussi celui que nous adopterons, car ils n'ont pas de nom générique dans leur propre idiome; ceux de Tourong disent qu'ils s'appellent « les gens de Tourong », et ainsi de suite; il n'y a pas moyen de les faire sortir de là, ni de les faire répondre à toute question qui ne concerne pas les besoins de la vie les plus élémentaires ou les environs immédiats de l'endroit où ils habitent. En principe, les Kioutsés ne diffèrent pas des Loutsés de la Salouen : c'est la même race et la même langue. Cependant beaucoup de mots, ainsi que la prononciation, sont déjà différents, et à mesure que nous avancerons dans l'ouest, cette différence s'accentuera au point qu'un de nos Thibétains, parlant un peu le loutsé, ne comprendra plus un mot de kioutsé.

Ici, le costume des indigènes est à peu près le même que sur les bords de la Salouen; ils tissent eux-mêmes les toiles qu'ils portent, et, comme ce travail les ennuie, ils sont naturellement moins vêtus que les Loutsés, qui ont toutes facilités pour en acheter aux marchands chinois ou thibétains. La plupart des hommes ont déjà les cheveux ébouriffés, sans la moindre trace de queue : c'est un signe certain que nous sommes arrivés aux plus extrêmes limites de l'influence chinoise, pour entrer bientôt chez des peuplades complètement indépendantes.

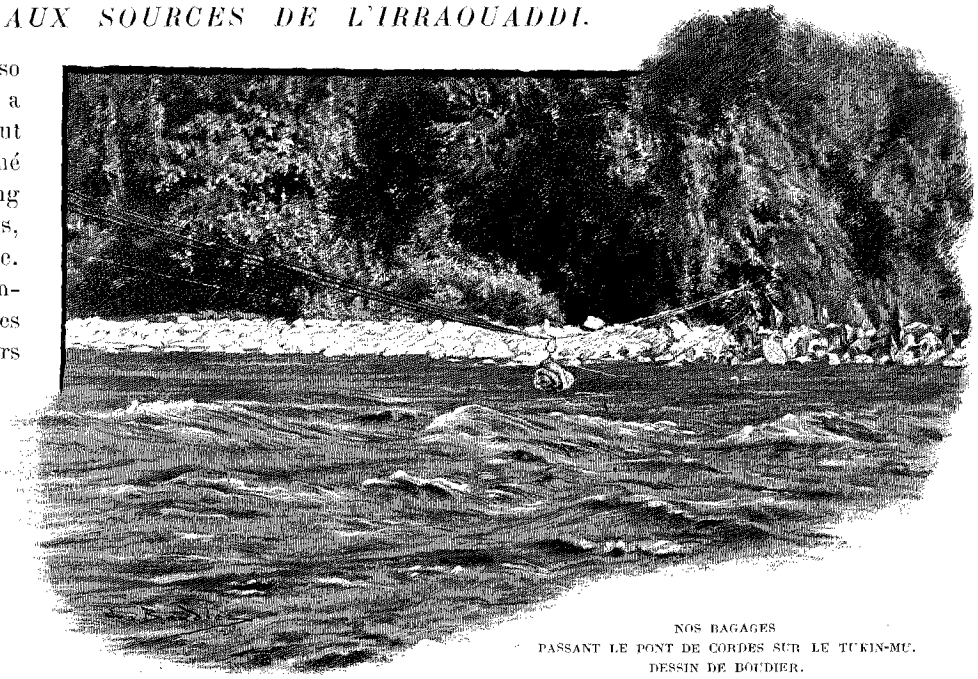
Les femmes n'ont aucune coiffure, et leurs cheveux, qui ne sont presque jamais coupés, leur tombent jusque sur les yeux; elles portent, avec encore plus de profusion que les Loutsées, des colliers de pierres de couleur et de petits ornements en osier; leur laideur est extrême, et les tatouages bleus qu'elles se dessinent autour de la bouche et sur le bout du nez contribuent peu à les embellir. Mais que dire de leur saleté! Du jour de leur naissance à celui de leur mort, jamais les Kioutsés ne se lavent une seule fois, se reposant de ce soin sur les jours de pluie et les passages à gué des rivières. C'est insuffisant, car il est difficile de voir de quelle couleur est leur peau, tant sont épaisses et nombreuses les couches de crasse noire qui s'y étalent. Cependant la coquetterie, qui n'abandonne jamais ses droits, va se nicher jusqu'en l'âme de ces brutes, et, à défaut d'argent, hommes et femmes portent également comme boucles d'oreilles de larges disques de fer, parfois si lourds qu'ils leur déforment complètement le lobe. Comme ornement distinctif, ils s'entourent les jarrets, et quelquefois les reins, de nombreux anneaux de fil enduits de cire noire, qui sont reliés, en deux ou trois endroits, par des bagues de métal grossièrement gravées. Cette parure, d'ailleurs essentiellement à bon marché, est absolument particulière aux Kioutsés.



VALLÉE DU KIOU-KIANG. — DESSIN DE BOUDIER.

Par suite de l'absence totale de terrains en pente douce et de la lutte qu'il faut soutenir contre l'envahissement incessant de la brousse, l'agriculture est fort peu développée. Un peu de maïs et de hsiao-mi, quelques courges, du tabac, voilà tout ce que produit le sol, que ses habitants cultivent d'ailleurs tout juste assez pour vivre, et vivre mal. Malgré cette profonde misère, ils sont encore obligés de payer, en nature, un léger tribut annuel au Yetché Mokoua

et à un autre petit chef Mosso des environs de Ouïsi. Il y a cinquante ans que ce tribut leur fut imposé par le Yetché Mokoua qui vint du Mékong faire la guerre à ce pays, autrefois complètement libre. Pris de terreur, beaucoup d'indigènes se réfugièrent dans les forêts, et, pendant plusieurs mois, habitèrent sur les arbres ou dans les cavernes. C'est de cette époque que date la fausse légende d'après laquelle les riverains de la Salouen nous avaient affirmé que certaines tribus de Kioutsés habitaient encore sur les arbres.



NOS BAGAGES
PASSANT LE PONT DE CORDES SUR LE TCKIN-MU.
DESSIN DE BOUDIER.

Les Kioutsés vivent dans un état absolu d'anarchie et n'ont ni chefs de tribus, ni chefs de villages. Chacun agit à sa guise. Les cérémonies qui précèdent le mariage sont naturellement nulles, puisqu'ils n'ont ni prêtres ni magistrats; le consentement des deux parties suffit même sans que les parents soient généralement consultés. La fidélité des femmes n'est, paraît-il, exigée qu'après la naissance de leur premier enfant. Elles vont toujours accoucher dans la forêt et ne rentrent chez elles que trois jours après. Ce n'est sans doute pas par pudeur, car c'est là un sentiment qui leur est forcément inconnu, leurs cases ne comptant jamais qu'une seule pièce où huit ou dix individus vivent pêle-mêle, et où tout se passe *coram populo*.

Ils n'ont pour ainsi dire pas de religion et croient seulement, comme les Lissous et les Loutsés, à l'existence de bons et mauvais esprits; mais nous n'avons jamais vu chez eux ni sorciers, ni cérémonies religieuses, et je crois que ces questions ne les préoccupent guère. Il y a quelquefois devant les portes de leurs maisons des arbustes auxquels sont accrochés des morceaux de bambous, coupés au-dessus des nœuds et attachés trois à trois. Ce sont autant de coupes naturelles où les indigènes déposent des graines et du vin de riz en offrande aux génies protecteurs des récoltes. On dit aussi que lorsqu'ils ont tué des animaux à la chasse, ils les exposent pendant un certain temps, sans y toucher, comme pour rendre grâce de cette aubaine aux esprits; les bêtes, quelque grosses qu'elles soient, sont toujours cuites avec la peau. Bien qu'ils s'enivrent volontiers, leurs fêtes paraissent toujours tristes, car elles se passent sans danses ni chants. En trois mois, je n'ai jamais entendu une note sortir du gosier d'un Kioutsé : la case musicale n'existe absolument pas dans leur cerveau. Le fait est à signaler, car il est sans doute très rare.

Le jour même de notre arrivée, nous recevons la visite du Nierba (collecteur d'impôts) du Yetché Mokoua. C'est une heureuse chance pour nous qu'il se trouve dans le pays, car c'est un Lissou qui habite ordinairement près de la Salouen. Il sait qu'à notre passage à Yetché nous avons eu les meilleures relations avec son maître, et se montre en conséquence disposé à nous aider de tout son pouvoir. Celui-ci est malheureusement assez mince et surtout difficile à exercer sur une population si disséminée qu'il faut une journée de marche pour visiter cinq ou six familles. De plus, l'absence de chefs est très gênante, car personne n'a d'autorité, personne ne peut être rendu responsable, et lorsqu'on veut obtenir quelque chose, il faut faire autant de démarches qu'il y a d'habitants. Pourtant, il réussit, avec beaucoup de patience, à nous procurer des vivres suffisants pour que nous puissions nous mettre en route. Ces provisions ne sont apportées que boisseau par boisseau, et comme notre troupe comprend trente-trois hommes doués d'un bon appétit, nous consommons journellement sur place presque tout ce qu'on nous fournit. Les vivres qui nous arrivent de la Salouen viennent heureusement nous aider à remplir nos sacs. Le Chinois que nous avions chargé de l'opération à Tomalo les accompagne avec deux porteurs supplémentaires qu'il a recrutés pour pouvoir nous en apporter davantage. Il a voulu profiter de l'occasion pour venir voir s'il n'y aurait pas quelque commerce à faire dans le pays. C'est un gros petit homme, toujours en mouvement et n'arrêtant jamais de parler ni de gesticuler; à peine arrivé, venant de faire huit jours de marches forcées, et sans prendre le temps de manger, il commence un discours qui ne dure pas moins de trois heures d'horloge. Son éloquence intarissable et l'abondance de ses arguments ont du moins pour effet de réchauffer le zèle du Nierba, qui commençait à se ralentir. Huit porteurs nous sont fournis pour remplacer les Loutsés, qui ne veulent pas aller plus loin : il n'a pas fallu moins de quatre jours pour les décider; deux d'entre eux (des Lissous) n'ont



JEUNE FEMME KIOUTSÉ. DESSIN D'OULEVAY.

consenti à se mettre en route que parce qu'on leur a dit que plus loin dans l'ouest hommes et femmes vivaient tout nus : cette perspective paraît fort les réjouir.

Le 13 octobre, nous nous mettons en route et allons camper au bord du Kiou-Kiang, que nous ne pouvons franchir que le lendemain, le pont de cordes étant trop vieux pour qu'une troupe aussi nombreuse que la nôtre y passe sans danger. Les Kioutsés le remplacent par trois minces tresses de bambous assez rapprochées les unes des autres pour que la gorge de la poulie puisse les embrasser toutes trois. Nous passons une fort mauvaise nuit, car des milliers de petites mouches aux ailes grises, à peine grosses comme une tête d'épingle, élisent domicile sous notre tente. Leur contact fait absolument l'effet d'une pointe de feu ; les hommes ne peuvent pas dormir non plus et se réunissent autour de grands brasiers dont la fumée les éloigne ; au réveil, ou plutôt au lever, nous avons la peau couverte d'une foule de petites taches rouges. Seul Briffaut, qui est pourtant marqué comme les autres, n'a rien senti et ne s'est même pas réveillé ; c'est un don précieux que d'avoir l'épiderme d'une pareille insensibilité ! Il en sera souvent ainsi dans la vallée du Kiou-Kiang, sauf quand nous camperons à plus de 1500 mètres de haut. Plus loin, ces insectes seront remplacés par d'autres mouches un peu plus grosses, dont la piqûre laisse sur la peau une petite tache noire autour de laquelle se déclare, un ou deux jours après, un léger mal blanc.

Comme je l'ai dit plus haut, les eaux du Kiou-Kiang sont d'un vert bleu qui montre que les glaciers dont il sort ne sont pas très éloignés ; leur température est naturellement assez basse : 12 à 13 degrés à peine, bien que l'altitude des bords ne soit que de 1300 mètres. A la même latitude, celle des eaux de la Salouen était de 15 à 16 degrés par une altitude de 1550 mètres. On voit que le Kiou-Kiang est beaucoup plus froid que la Salouen et le Mékong, alors que, étant plus bas, ce devrait être le contraire : cela seul suffit à nous indiquer que ses sources ne peuvent pas être loin. Nous ne devons en effet pas en être à plus de 100 ou 110 kilomètres, d'après les renseignements des indigènes, qui les placent dans une haute montagne neigeuse, appelée Joukon, et située un peu dans l'ouest de la lamaserie de Menkong. Elles se trouveraient ainsi par 28° 40′ environ, ce qui concorde très bien avec la carte du Pandit Krichna. Ce dire nous est de plus exactement confirmé par un de nos Thibétains.

D'après le Nierba, la vallée serait habitée par des Kioutsés jusqu'à six jours de marche au nord de Tourong. Cela ne doit pas faire plus de 25 à 30 kilomètres à vol d'oiseau, d'après mon expérience des étapes et des routes de ce pays. Au delà il ne sait plus rien de précis, mais croit qu'on entre dans la province du Tsarong. Je serais cependant fort étonné qu'il y eût des Thibétains dans cette partie de la vallée, qui doit être absolument inhabitable ; cela me paraît d'ailleurs démontré par l'absence complète d'objets de provenance thibétaine.

A l'endroit où nous le traversons, le Kiou-Kiang n'a que 60 mètres de large et pas plus de 2 à 3 mètres de profondeur ; le courant est presque partout très rapide et doit atteindre en moyenne 4 ou 5 milles à l'heure. Ce n'est, en somme, qu'une grosse rivière de montagnes et non un fleuve.

Les montagnes de la rive droite sont infranchissables et absolument désertes : la seule route que nous puissions prendre est donc celle qui suit le cours du Kiou-Kiang ; on nous affirme que celle-ci s'infléchit vers le sud-ouest à peu de distance de Tourong, puis coule franchement dans l'ouest jusqu'à son confluent avec un autre fleuve, beaucoup plus grand, dont la vallée serait très riche et très habitée.

Aucune description ne saurait donner une idée exacte de cette route, qui est un véritable sentier de singes et non d'hommes. Nous suivons le plus souvent les bords de la rivière, laissés à découvert par la baisse des eaux ; mais ces bords sont encombrés d'énormes rochers entas-



JEUNE KIOUTSÉ (FACE). — DESSIN DE GOTORBE.



JEUNE KIOUTSÉ (PROFIL). — DESSIN DE GOTORBE

sés les uns sur les autres au gré des avalanches ou des courants qui les ont portés là. Il est impossible de faire dix pas sans rencontrer un bloc qui barre la route et dont il faut faire l'escalade ; avec nos souliers ferrés nous glissons comme sur la glace et ne comptons plus nos chutes. Par le fait, la route n'existe pas, et c'est à chacun de se débrouiller pour choisir les passages les moins périlleux : dans ces conditions la marche est toute une stratégie. Au bout de quelque temps de cet exercice, on arrive au pied d'une falaise qui tombe perpendiculairement sur les eaux ; on quitte alors la rive pour grimper dans la forêt jusqu'à ce qu'on soit à une hauteur où l'on puisse franchir l'arête pour revenir au bord de la rivière. La pente et l'état du terrain sont tels, qu'il n'est possible d'avancer qu'en s'accrochant aux lianes et en se hissant à la force des poignets : c'est une gymnastique perpétuelle, qui met en loques nos derniers vêtements.

Rien de plus pittoresque et de plus sauvage que cette gorge aux replis incessants, au fond de laquelle les eaux bleues du Kiou-Kiang bondissent de chute en chute, de rapide en rapide : sur ses rives, c'est d'abord un



GROUPE DE KIOUTSÉS À DEIDOUM (PAGE 258). — DESSIN D'OULEVAY.

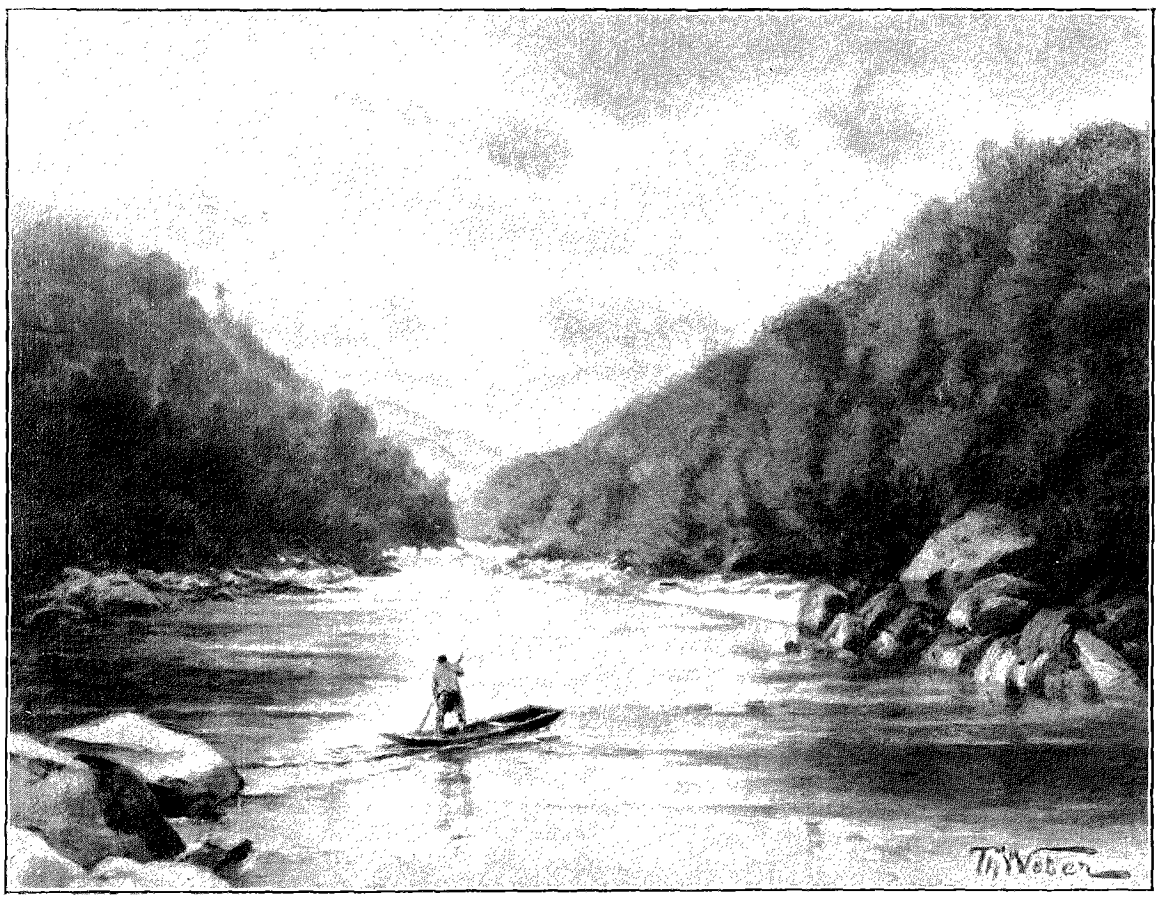
chaos de rochers d'un blanc éclatant, puis deux murailles s'élèvent, enserrant la vallée dans un formidable étau de forêts sombres et impénétrables. Depuis que nous sommes dans le bassin de l'Irraouaddi, la végétation, qui a complètement changé d'aspect, est devenue d'une exubérance inouïe ; nous retrouvons maintenant tous les arbres des pays chauds : bananiers, palmiers, eucalyptus, banians, rhododendrons grands comme des chênes, et cent autres essences qui nous sont inconnues. Un jour nous passons au pied d'une superbe cascade tombant de plus de 100 mètres et formant, au bord du fleuve, un petit lac que les rayons du soleil illuminent d'un merveilleux arc-en-ciel. Le lendemain, nous trouvons une énorme pierre creusée par les hautes eaux. L'intérieur est sphérique et poli comme du verre ; deux trous symétriques et un gros renflement, figurant les yeux et le nez, lui donnent l'apparence d'une tête monstrueuse, dans laquelle tiendraient à l'aise cinq ou six personnes. De temps à autre, le passage d'un affluent vient augmenter les difficultés de la route : sur la rivière Tateiwan, un pont formé de branches d'arbres laissant entre elles des vides dangereux est jeté entre deux blocs de rochers. L'ascension du premier se fait en s'accrochant avec les ongles aux interstices et en se hissant avec les coudes et les genoux. Le pont franchi, il faut descendre du second par une échelle d'environ 4 mètres, faite avec des branches assujetties contre la pierre ; nos chiens ne peuvent passer que portés sur le dos des hommes, chose qui d'ailleurs arrive

*

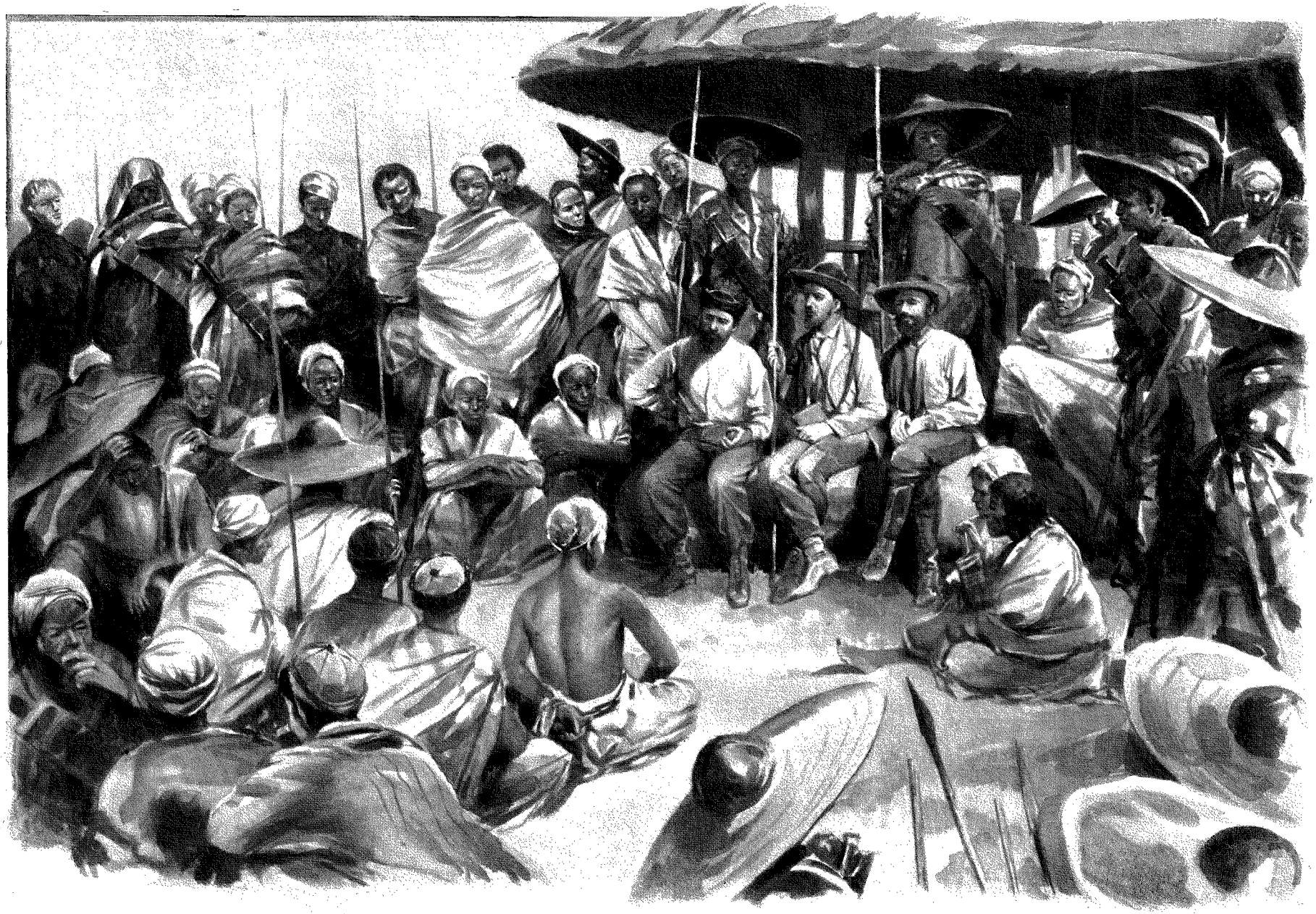
journellement. C'est au pied de ce bloc que nous nous arrêtons pour le déjeuner de midi : nous sommes au fond d'une cuvette étroite entourée d'un côté par des arbres géants, de l'autre par d'énormes monolithes, où des Titans semblent s'être amusés à creuser des cavernes et tailler des défilés. Nos porteurs sont réunis par groupes autour de foyers installés suivant les hasards du terrain, dans la clairière et les cavernes, tandis qu'une dizaine de Kioutsés presque nus se tiennent debout sur le haut du rocher qui forme l'une des piles du pont. Les hommes et la nature s'harmonisent admirablement pour former un tableau d'une telle beauté sauvage qu'il figure encore au premier rang dans la galerie de mes souvenirs.

Le repas terminé, nous rédigeons nos notes, donnons nos ordres pour le lendemain, puis nous nous étendons sur nos lits de fougère et dormons d'une haleine jusqu'aux premières lueurs du jour. Je suis toujours le dernier couché, car j'ai l'habitude — d'ailleurs indispensable — de dresser chaque soir la carte levée dans la journée. Ma plus grande joie est de passer, auparavant, une heure assis près du feu, causant avec nos Thibétains et vivant un peu de la vie de ces braves gens; depuis le départ, malgré les fatigues de la route, ils n'ont jamais perdu leur gaieté et leur bon rire; ce sont de vrais enfants, prompts à s'étonner, faciles à amuser, parfois sujets à la colère, mais ne connaissant pas la rancune; à chaque instant, devant toute chose nouvelle pour eux, ils manifestent leur admiration par l'interjection *alé*, en appuyant longuement sur les deux syllabes. Ils sont très bons les uns pour les autres, s'empressent autour de quiconque est fatigué ou malade, et partagent sans l'ombre d'égoïsme les petites trouvailles qu'ils font en route : ce sont des hommes de cœur et de dévouement, de vrais hommes de marche, aussi durs de corps qu'ils sont doux et simples de caractère. Avec eux nous n'avons formé qu'une famille, et maintenant encore j'aime comme des frères ces rudes compagnons de route, car ils nous ont rendu des services que l'argent ne peut payer.

Le 16 octobre, nous arrivons au village de Deidoum, un des plus considérables de la région, car il ne compte pas moins de cinq maisons et de trente habitants. A notre arrivée, tous se réfugient dans le coin le plus noir de la case principale, puis restent là accroupis, serrés les uns contre les autres, et tremblant de frayeur. Hommes et femmes sont presque nus et n'ont, pour se couvrir, qu'une mince toile jetée en écharpe sur une épaule; une autre est parfois roulée autour des reins, un seul pan tombant en avant pour sauvegarder les droits de la pudeur. Mais le plus souvent, cette toile est remplacée par une ficelle, passée autour de la ceinture, supportant un petit tablier de 15 à 20 centimètres de côté, tout au plus. Un peu revenus de leur frayeur, les indigènes nous



LA VALLÉE DU TÉLO (PAGE 262). — DESSIN DE TH. WEBER.



LES KAMPTI NOUS ENTOURENT (PAGE 264). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

apportent du bois et quelques vivres. Ils ne connaissent pas l'argent, et nous leur donnons en payement des écheveaux de fil bleu, avec lequel ils orneront leurs toiles : les femmes se les arrachent, puis s'enfuient aussitôt dans le bois avec leur butin. Jamais, jusqu'à présent, nous n'avions vu d'indigènes aussi sauvages, aussi craintifs. Ils sont déjà de beaucoup plus grande taille que les Loutsés, et ont la peau moins foncée; certains hommes sont presque blancs et ont de très beaux traits, ne rappelant en rien ceux des grands peuples de l'Asie orientale. Ils prétendent que leurs ancêtres ont de tout temps habité dans ce pays; mais cette affirmation n'a aucune valeur, venant de gens qui n'ont pas d'histoire. Les origines de la race kioutsée constituent, pour moi, un des plus curieux problèmes ethnographiques qui restent encore à résoudre; mais ce sera, je crois, bien difficile.

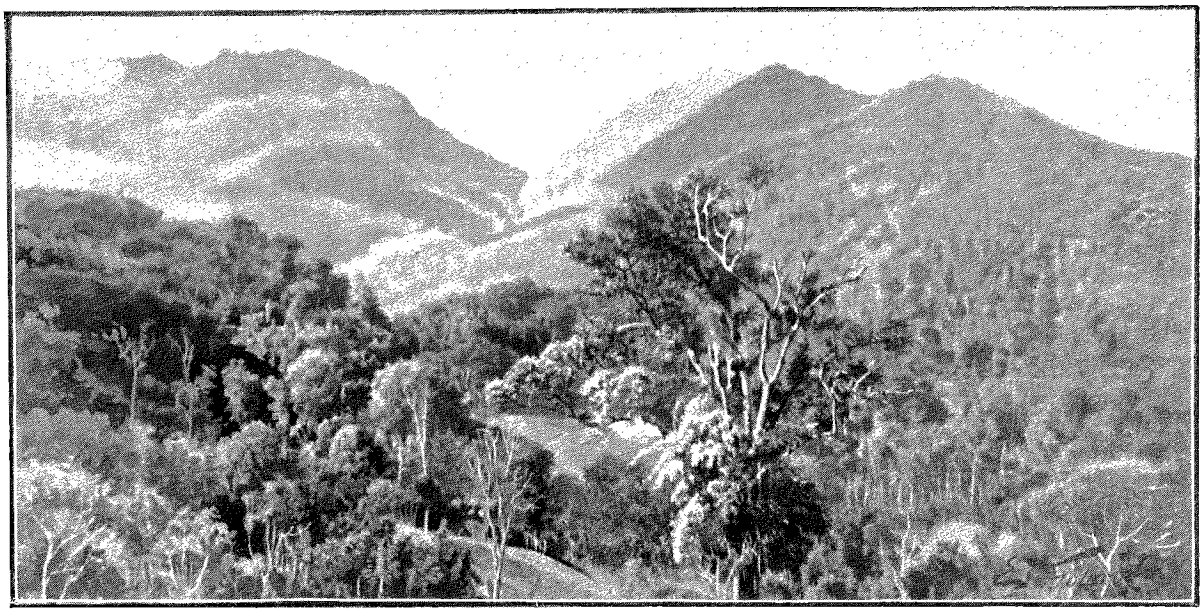
Au delà de Deidoum, nous ne rencontrons pas une seule maison pendant six jours; il y en a bien quelques-unes, mais elles sont à de grandes hauteurs au-dessus de la rivière, et l'on ne peut les apercevoir. Le ravitaillement serait impossible, si nous n'avions avec nous un délégué du Nierba de Tourong. Hapon est un Lissou très intelligent (« *habet multa consilia* », dit Joseph) qui nous sert en même temps d'interprète et d'intendant général. Il fait trois fois plus de route que nous et grimpe jusqu'à chaque maison pour en rapporter des vivres, que nous serions incapables de nous procurer nous-mêmes.

Nous nous en convaincrons mieux encore à Tukiumu, où nous arrivons le 23. Là, les maisons sont plus éparpillées, plus rares qu'à Tourong; les habitants sont tout à fait indépendants, et le Yetché Mokoua n'a plus ici aucune autorité. Hapon nous quitte donc, ne pouvant nous servir à rien. La pluie se met à tomber à verse pendant quatre jours; par ce temps, les indigènes sortent difficilement de leurs tanières et nous parvenons à grand'peine à nous procurer trois jours de vivres. C'est, nous dit-on, le temps d'aller au grand fleuve en marchant vite.

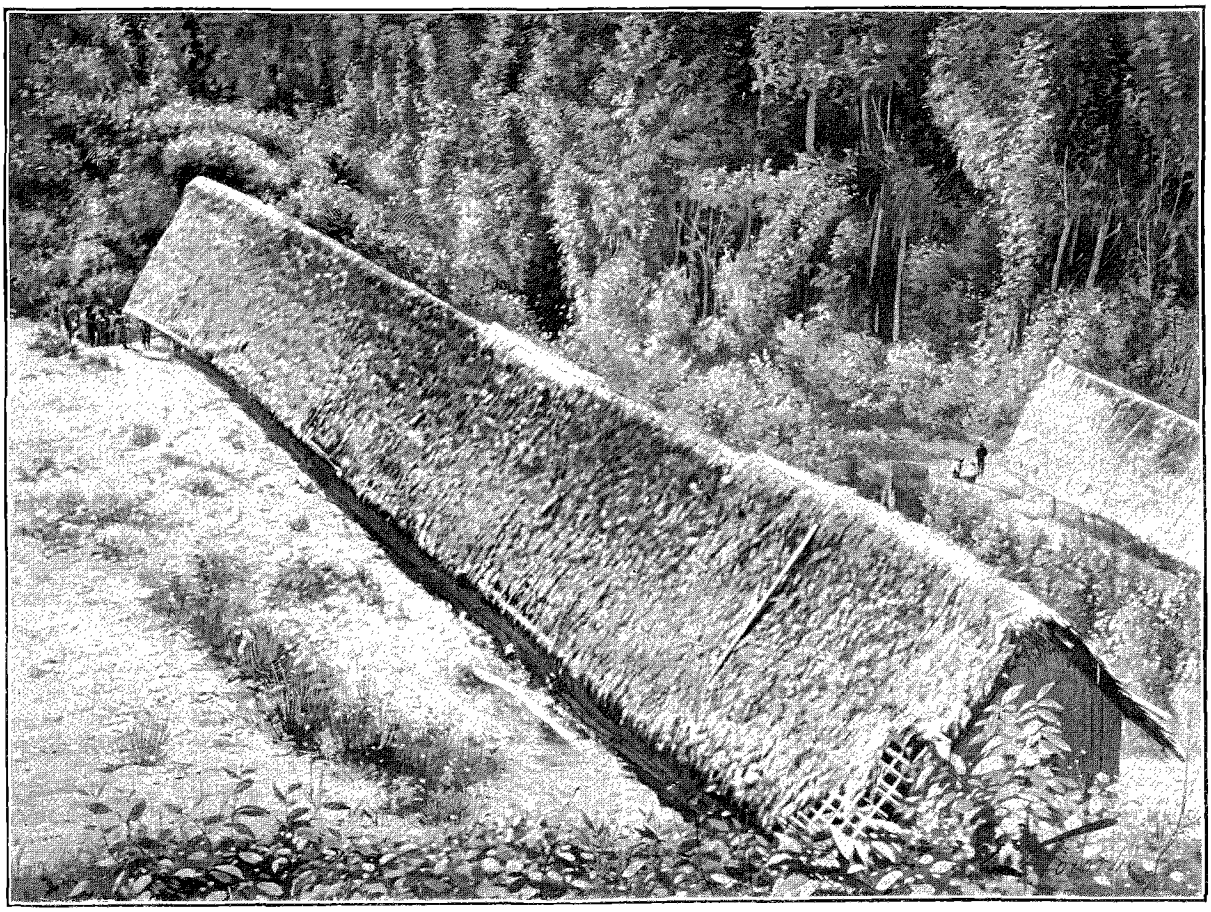
La situation est mauvaise et peut devenir critique. Qu'un torrent nous arrête, ou que le grand fleuve soit plus éloigné que nous ne le croyons, ce sera la famine. Or une surprise désagréable nous attend, une heure à peine après le départ. Nous arrivons sur une langue de galets, au confluent du Kiou-Kiang et du Tukiumu; cette dernière rivière, qu'il faut absolument franchir, est large, profonde, et démesurément grossie par les pluies. D'ordinaire, elle est peu rapide, peu importante, et on la traverse en radeau, mais aujourd'hui le courant est si violent, que toute embarcation serait emportée comme une flèche. Reste un pont de cordes, seulement élevé d'un mètre au-dessus des flots, et que le poids d'un homme amènerait sûrement plus bas que leur niveau : il est de plus très vieux, et dans ces conditions se romprait sûrement sous l'effort des eaux. Nous tenons conseil sous la pluie qui tombe à torrents, au milieu d'épais brouillards, entre ces deux masses d'eau sombre qui se précipitent l'une vers l'autre avec un bruit assourdissant. Mais, plus nous examinons le problème, plus nous le trouvons insoluble, et, la nuit venant, il n'y a qu'à attendre le lendemain et une baisse possible.

Nous campons au pied d'une colline, sur un exhaussement de la langue de cailloux, déjà en partie immergée; des milliers de grosses punaises noires, chassées des bois par la pluie, sont venues se réfugier sur les galets; mais, refoulées par la crue, elles affluent vers notre tente, qu'elles emplissent d'une odeur immonde. Aussitôt que les Kioutsés les ont aperçues, ils se sont précipités et en ont mangé autant que leur estomac en a pu contenir. Bien que nos Thibétains soient loin d'être des petits-maîtres, ils ont, comme nous, le cœur soulevé de dégoût.

Nous nous installons tant bien que mal sous notre tente; mais les mésaventures de la journée ne sont pas



COL ENTRE MÉLÉKEU ET LA PLAINE DE KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORBE.



GRANDE MAISON KIOUTSÉE, À MÉLÉKEU (PAGE 264). — DESSIN DE GOTORBE.

finies et ne font même que commencer. En effet, les eaux montent de plus en plus et vont nous envahir. Il faut se résoudre à refaire nos lits, réempaqueter les charges, et renverser le dîner prêt à être mangé; cette opération s'accomplit sous une pluie battante, sous la menace aussi de l'inondation et d'une perte possible de tous les objets épars. La nuit est noire; les bougies que nous allumons sont éteintes aussitôt par l'averse, et c'est dans l'obscurité complète que nos hommes recueillent les bagages, les lançant à mesure sur le chemin presque à pic, puis les montant jusqu'à un abri de rocher situé à 100 mètres plus haut. Heureusement rien n'est perdu, grâce à Anio, qui déploie dans cette difficile circonstance une énergie, un soin incomparables, et quitte la place le dernier, ayant sauvé tous les bagages, les jambes déjà baignées par les eaux qui ont rompu toute digue et ne forment plus maintenant qu'une immense nappe.

Un à un, en tombant à chaque pas, nous avons grimpé jusqu'à l'abri, et maintenant nous sommes là vingt-neuf hommes, trempés jusqu'aux os, nous séchant tant bien que mal autour d'un feu de bois mouillé qui produit plus de fumée que de flamme, plus de gêne que de bien-être. Impossible de repartir dans l'obscurité et à travers la forêt, à la recherche d'un terrain de campement; il nous faut passer la nuit là, empilés vingt-neuf dans un endroit où huit au plus seraient à l'aise; nous restons accroupis autour du feu, jusqu'à ce que, vaincus par la fatigue, nous nous appuyions les uns sur les autres en cercle, et dormions deux ou trois heures dans cette incommode position.

L'inquiétude ne contribue pas peu à nous tenir éveillés. Comment allons-nous nous tirer de ce mauvais pas, si nous ne pouvons pas avancer, car nous ne pouvons ni reculer, ni séjourner, faute de vivres. Joseph est un peu démoralisé. « *Deus non misericors* », a-t-il dit voyant la crue, et, après la montée nocturne : « *Nihil tale vidi ab die in quo natus sum!* » Le lendemain matin, nous constatons heureusement que les eaux ont sensiblement baissé, et que les pluies semblent finies : cette baisse est pour nous une chance inattendue, bien qu'Anio, qui est un vieux praticien des montagnes du Thibet, nous ait dit qu'en général les torrents croissaient dans l'après-midi pour décroître la nuit et le matin.

Le pont est maintenant assez élevé au-dessus des flots pour qu'un homme puisse s'en servir sans trop de danger : un Kioutsé, alléché par la promesse d'une bague en or faux, passe le premier, en s'attachant à la ceinture, par prudence, une corde partant de la rive. Le pont est fait de quatre lianes de rotin : trois tiennent bon,

une seule casse; nous la remplaçons par une neuve, et, les eaux continuant à baisser, le passage de la troupe s'opère sans difficulté. Nous n'en avons pas moins perdu un jour et demi : heureusement Joseph déniche, de l'autre côté du Tukiumu, un hangar sous lequel se trouvent trois grands paniers de riz. Malgré les observations de nos porteurs kioutsés, nous emplissons immédiatement nos sacs; le propriétaire, prévenu, arrive le lendemain matin et, bien payé, ne proteste pas trop contre cette vente forcée.

Le lendemain, les sangsues font leur apparition; nos Thibétains, qui n'en avaient jamais vu jusqu'ici, s'en plaignent beaucoup, car ils marchent pieds et jambes nus; les Kioutsés, au contraire, y sont tellement habitués qu'ils se laissent saigner stoïquement, sans prendre même la peine de s'en débarrasser.

Le 30 octobre, nous arrivons au confluent de la Dublu et du Télo. La Dublu est à peine de l'importance du Tukiumu, tandis que le Télo est une grosse rivière, et la source la plus importante de l'Irraouaddi après le Kiou-Kiang : la profondeur moyenne est la même, mais la largeur et le courant sont sensiblement moins forts. A 2 kilomètres en aval, au point où nous atteignons le Télo, celui-ci se réunit au Kiou-Kiang pour former un véritable fleuve qui constitue la grande branche orientale de l'Irraouaddi. Les Lissous appellent ce fleuve *Néyudu* (Grande Eau); mais les Kioutsés lui conservent le nom de *Tourong*, qu'ils donnent au Kiou-Kiang avant sa réunion avec le Télo. C'est pour nous une véritable chance que d'avoir ainsi été conduits par les hasards de la route au point précis où se trouve ce confluent : nous aurions été, sans cela, fort indécis sur la façon dont se réunissent les différentes sources.

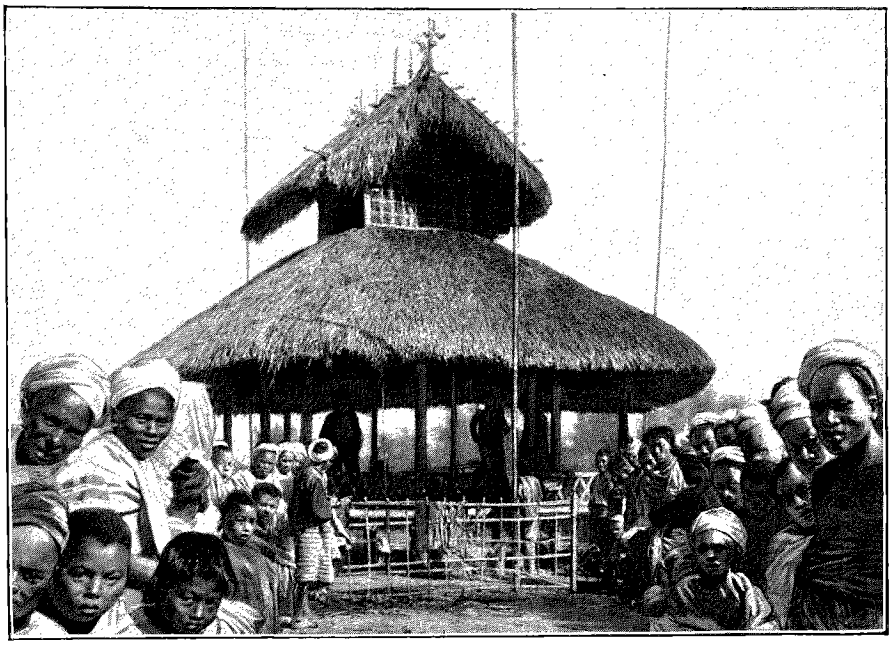
Nous sommes maintenant fixés sur la foi qu'il faut accorder aux renseignements des Kioutsés. Tous étaient d'accord : nous devions arriver à un fleuve plus large que la Salouen, traversant une grande plaine, et aux eaux si calmes qu'on pourrait, en marchant la nuit, y tomber sans être prévenu par le bruit des flots; près du confluent il y avait un gros village, beaucoup de commerçants chinois, plus de riz que nos hommes n'en pourraient porter, enfin une bonne route plate où bœufs et mulets passeraient facilement. Or voici la réalité : le Télo est plus étroit que le Kiou-Kiang et, comme lui, coule en torrent; la vallée est encaissée entre des collines abruptes; il n'y a pas de village, mais seulement deux familles chez lesquelles nous avons de la peine à trouver de quoi manger; jamais un Chinois, marchand ou non, n'est venu dans le pays et, quant à la route, nous constaterons demain qu'elle est plutôt inférieure aux effroyables sentiers dans lesquels nous nous débattons depuis Tsékou. Plus qu'en aucun autre lieu, les indigènes vivent ici comme aux premiers âges de la terre, et, n'ayant aucuns rapports avec des peuples plus civilisés, tirent eux-mêmes du sol tout ce dont ils ont besoin.

Sur les bords du Télo, notre argent, jusqu'ici très peu apprécié, n'a plus aucune valeur : le fil bleu acheté à Atentsé étant épuisé, nous sommes fort en peine pour payer les vivres dont nous avons besoin. Le Prince est obligé d'abandonner sa cuiller et sa tasse, Joseph se dépouille de sa veste chinoise et nous écoulons nos derniers chromos et nos dernières portraits du Président Carnot ou de l'Amiral Gervais : moyennant ces sacrifices, on consent à nous fournir quelques hottes de riz et d'excellentes racines farineuses, ressemblant beaucoup plus à la pomme de terre qu'à la patate. Nous n'avons plus de sel, et cette privation est la plus dure que nous ayons eue jusqu'ici à supporter; tout ce que nous mangeons nous paraît détestable; les repas, autrefois le plus grand plaisir de la journée, sont maintenant une corvée. Ici, les indigènes ne le connaissent pas, et, après avoir goûté à la dernière poignée qui nous reste, trouvent même que le goût en est fort mauvais. Nous sommes, de plus, à court de tabac; les Kioutsés, qui fument comme des cheminées, et à qui suffisent à peine le peu de plants qu'ils cultivent, refusent absolument de nous en vendre. Aussi nous trouvons-nous fort heureux quand on consent, par charité, à remplir nos pipes de bambou. Le Prince, qui a une pipe française d'une capacité beaucoup plus forte, fonde de grandes espérances sur ses dimensions; mais elles sont déçues, car les Kioutsés n'ont pas de fausse honte, et la lui rendent bourrée seulement jusqu'au tiers de sa hauteur.

Un pont de cordes de rotin, situé à une hauteur vertigineuse au-dessus de la rivière Dublu, permet de la franchir; mais nos porteurs kioutsés, qui n'ont pas leurs pareils dans cet art, établissent en une demi-heure un solide pont de bambous, ce qui nous fait gagner une bonne journée. Quant au Télo, nous le traversons sans difficulté en un endroit où il est peu rapide, au moyen de légers radeaux construits par nos hommes.

Nous passons ensuite une chaîne de 2 500 mètres; le sommet en est, par hasard, déboisé, et nous pouvons, de ce belvédère, nous rendre un compte très exact des grandes lignes géographiques du pays. Nous distinguons nettement la haute vallée du Télo et ses deux principales sources qui descendent du cœur même d'une chaîne neigeuse très élevée; cette chaîne est celle du Dzayul, que le Pandit Krichna a vue continuellement au sud de sa route; ses sommets, qui dominent toute la contrée, doivent mesurer de 4 500 à 5 000 mètres, et leur ligne constitue une formidable barrière dressée entre le Thibet et la péninsule indo-chinoise qui naît à ses pieds. Les Kioutsés n'ont pas de relation avec leurs voisins du Nord : la région inhabitée qui les en sépare est très large, et il n'y a pas à songer à forcer de ce côté les portes du Thibet que la forêt, les neiges, la solitude et l'absence de chemins suffisent à défendre. D'une façon générale, *aucune* route ne fait communiquer le Thibet et le bassin supérieur de l'Irraouaddi : il n'y a rien à tenter par là et l'on ne saurait trop en avertir les voyageurs. Adossé à la chaîne du Dzayul, un énorme massif de montagnes rocheuses couvertes de neige s'avance comme un coin, dont les murs tombent à l'est, à l'ouest et au sud, sur les vallées du Kiou-Kiang et du Télo. Ce massif a la forme d'un

triangle équilatéral dont les côtés mesurent plus de 100 kilomètres. Il est absolument désert et, n'étant traversé par aucun sentier, restera probablement bien longtemps inexploré; son étude ne présenterait d'ailleurs d'autre intérêt que de faire connaître en détail les mille ruisseaux qui forment les sources du Kiou-Kiang et du Télo.



NOTRE DEMEURE À KAMPTI (PAGE 264). — DESSIN D'OULEVAY.

L'explication de l'énorme débit de l'Irraouaddi relativement à son peu de longueur est maintenant facile, étant données : 1° la grande largeur de son bassin supérieur; 2° la quantité considérable de pluies qui l'arrosent, le couvrant d'une immense et inextricable forêt; 3° la découverte de ce grand massif qui doit fournir un afflux d'eau énorme au moment de la fonte des neiges.

La chaîne que nous venons de franchir sépare les bassins de la branche orientale et de la branche occidentale, vers laquelle vont maintenant confluer toutes les rivières que nous allons franchir. Ces deux fleuves se réunissent, beaucoup plus au sud, par 25° 43′ N. Le major Hobday a reconnu ce confluent en 1891, mais l'hostilité des tribus Katchins ou Singphos l'a empêché de pousser plus au nord. Dans son rapport, M. Hobday dit textuellement : « La branche orientale est, sans le moindre doute, la plus importante des deux. » Comme c'est également la plus longue, ses sources, que nous avons été les premiers à atteindre, et dont aucune n'était connue même de nom, sont donc, en somme, les véritables sources de l'Irraouaddi.

Sur l'autre versant, nous descendons 2 000 mètres sans trouver une goutte d'eau et n'arrivons que le soir, mourant de soif, au bord de la Reunnam. Notre chienne Diamé ne nous suit plus qu'à grand'peine : elle a dépéri à mesure que nous descendions dans des vallées plus chaudes et elle est maintenant devenue d'une maigreur effrayante. Dans la journée nous l'avons perdue de vue et la croyons morte : mais la pauvre bête arrive vers minuit, se traîne jusqu'au lit sur lequel je viens de m'étendre, puis frotte sa grosse tête contre ma main, et tombe épuisée à mes pieds.

Nous croyions ne pouvoir trouver de route plus mauvaise que celles que nous avions vues jusqu'ici : nous nous trompions. Le lendemain, nous marchons dans le lit même de la Reunnam; les Kioutsés, qui ne voyagent jamais dans la saison des hautes eaux, trouvent que, la rivière étant presque partout guéable, il est tout à fait inutile de tracer un autre chemin. Nous suivons ses bords en sautant de pierre en pierre jusqu'à ce qu'une falaise nous oblige à traverser, ce qui arrive plus de quarante fois dans la journée. L'eau nous monte jusqu'au ventre, parfois jusqu'à la poitrine : il faut alors se tenir six par six pour ne pas être emportés par le courant. Quand les deux rives sont à pic sur une grande longueur, nous faisons jusqu'à 2 ou 3 kilomètres dans l'eau; pas de souliers qui résistent à de telles épreuves, aussi les nôtres tombent-ils en lambeaux! Il est impossible d'imaginer un exercice plus fatigant; chaque pas est une difficulté à résoudre, et nous prenons des bains si fréquents, que la pluie, qui arrive par surcroît, nous laisse fort indifférents. La marche sur les bords ne vaut guère mieux : les rochers sont hauts, pointus et glissants; il faut faire des prodiges d'équilibre pour ne pas tomber, et en même temps se défendre le visage contre les ronces, débordant du bois voisin, qui nous forcent à n'avancer que le corps ployé en deux. Dès que nous faisons halte, des milliers de guêpes viennent nous harceler; leur piqûre, très douloureuse sur le moment, n'est heureusement pas venimeuse et ne se ressent plus au bout d'un quart d'heure. Le soir, la pauvre Diamé n'est pas au camp; on l'a laissée deux heures dans le torrent, mais, lasse de tant de fatigues inutiles, elle s'est doucement dégagée des mains qui, malgré elle, voulaient la sauver; alors elle a cherché un coin ombreux où la mort soit douce, et s'est couchée pour ne plus se relever. Et, dans son regard agrandi par l'agonie, j'ai lu la haine de cette forêt chaude et humide dont elle mourait, le regret des grands plateaux neigeux où elle avait vécu, et le reproche de l'en avoir arrachée.

Il faut passer rapidement sur les quinze jours qui suivent, sous peine de tomber dans la monotonie : tou-

jours des montagnes, des torrents, des bois; toujours des difficultés pour trouver vivres et porteurs. Pourtant, tout nous annonce que nous approchons d'un pays civilisé : les Kioutsés ont maintenant des toiles ornées de fils multicolores, des sabres bien forgés, de grands chapeaux de paille habilement tressés : tout cela vient d'Assam ou de Birmanie, et nous sentons que nos peines auront bientôt une trêve. Les sauvages nous font des récits merveilleux du pays de Moham, où nous allons bientôt entrer; mais déjà les villages kioutsés s'améliorent. A Mélékeu, il y a trois maisons, dont chacune peut contenir cinquante habitants : ce sont de véritables monuments de bambou, longs de 40 mètres, hauts de 5. De longs corridors les traversent de part en part, laissant sur la gauche toutes les chambres que des cloisons de nattes séparent les unes des autres.

Avant d'y entrer, nous finissons par nous convaincre que ce pays de Moham n'est autre que le royaume de Kampti, indiqué sur les cartes anglaises, et connu par des expéditions antérieures parties des Indes. A trois jours de ses frontières, nous rencontrons deux envoyés du roi, chargés de percevoir un impôt chez les sauvages des montagnes voisines. D'après leur langage, leur écriture et plusieurs détails de leur costume, nous reconnaissons immédiatement en eux des gens de la race Thaï ou Laotienne, dont j'ai déjà parlé à propos des Païs du Yun-Nan méridional. Notre surprise est extrême, car nous nous attendions peu à retrouver ici ce peuple, bien que certains propos des Kioutsés nous l'eussent dernièrement fait soupçonner.

Le 18 novembre, les dernières collines ont été franchies et le sentier est devenu à peu près plat, mais d'épais fourrés nous cachent encore l'horizon. Enfin, vers 3 heures, j'entends des cris de joie poussés par nos hommes, et, pressant le pas, j'arrive à la lisière du bois. Là, devant mes yeux, s'étend un vaste terrain couvert d'herbes rases, et plus loin c'est la plaine, d'où monte la fumée de nombreux villages et dont les rizières se déroulent à l'infini vers le sud. Les hommes sont si contents qu'ils font plus de 100 mètres au pas gymnastique. Quant à moi, je cours et saute comme un enfant : rien ne peut dépeindre l'allégresse qui m'emplit le cœur et le bien-être qu'éprouvent tous mes sens. Enfin! pouvoir respirer à l'aise, être en face d'un vaste horizon, ne plus être étouffé, enserré par ces bois et ces montagnes!

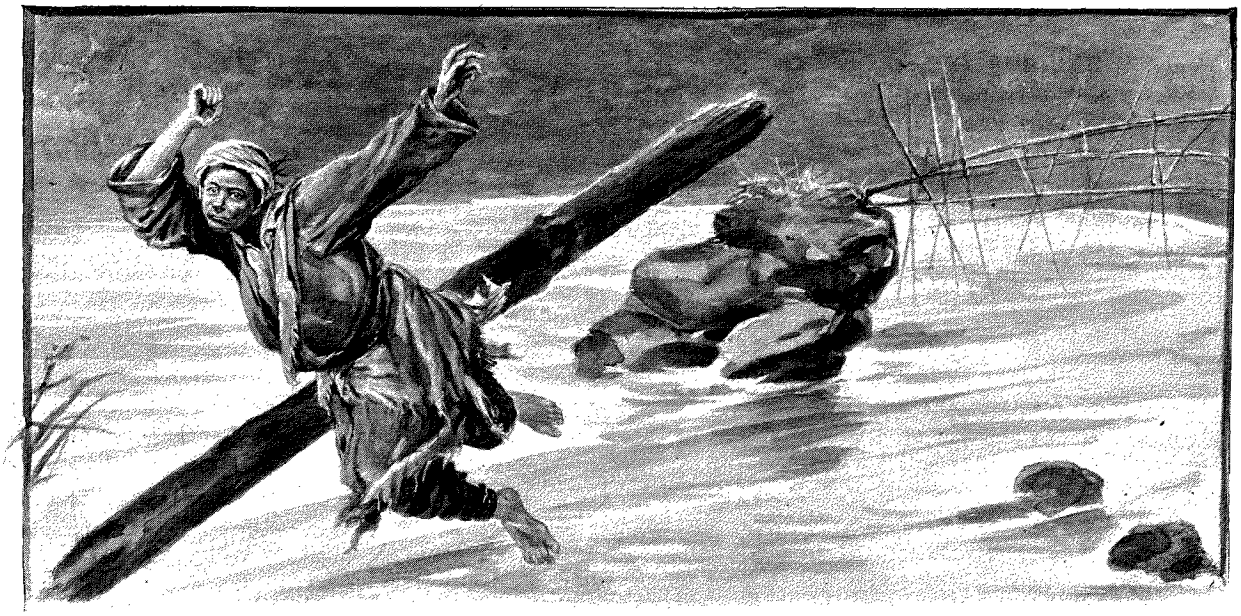
Le lendemain, à notre passage au gros village de Tsaukan, le chef nous arrête et refuse de nous laisser passer. Une interminable discussion s'engage, au cours de laquelle nous avons toutes les peines du monde à lui persuader que nos intentions sont pacifiques. Une foule nombreuse nous entoure et son attitude frise l'insolence. On veut nous faire acheter par 100 roupies et deux fusils le droit de passage, ce que nous refusons catégoriquement; enfin, après des heures de marchandage, on consent à nous laisser partir sous bonne escorte, à condition de faire au chef un cadeau de 10 roupies. Nous cédons par force, mais ne remettrons la somme qu'une fois rendus à Kampti, qui n'est plus qu'à trois heures de marche. En route, nous traversons en pirogue le Nam-Kiou, principale source de la branche occidentale de l'Irraouaddi : depuis le Tonkin, nous n'avons vu que des fleuves rapides ou des torrents, et c'est avec plaisir que nos yeux se reposent sur ces eaux, calmes comme celles d'un lac. A l'arrivée à Kampti, on ne nous laisse pas franchir l'enceinte du village, et nous sommes conduits à un petit pavillon situé à 500 mètres au sud; c'est le logement qui, par ordre du roi, nous est assigné.

(*A suivre.*) ÉMILE ROUX.



AUTELS KIOUTSÉS (PAGE 255). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



CHUTE DANS LA DIHING (PAGE 275). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI[1],

D'HANOÏ A CALCUTTA PAR TERRE

PAR M. ÉMILE ROUX,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



MONUMENTS RELIGIEUX AUX ENVIRONS DE KAMPTI (PAGE 268). DESSIN DE BOUDIER.

DERNIÈRE PARTIE : DE KAMPTI AUX INDES.

L'accueil des Kamptis. — Rançonnés. — Traversée du désert. — Mort d'un de nos hommes. La fièvre me force à rester seul en arrière. — Arrivée aux Indes.

A PEINE installés, nous recevons la visite du fils du roi et de son cousin, le premier ministre. Ils paraissent très froids et nous posent une série de questions sur notre nationalité, la route que nous avons suivie, notre but en venant chez eux, etc. « Comment se fait-il que vous veniez de l'est? les autres hommes blancs qui ont visité notre pays sont toujours venus de l'ouest, c'est-à-dire des Indes, et, pour nous prouver leur amitié, nous ont fait de riches cadeaux; mais vous, vous venez de régions inconnues, et êtes pour nous des hommes nouveaux dont nous ne connaissons pas les intentions. » Ils ne sortent pas de là et nous nous épuisons à essayer de leur faire comprendre que nous sommes de pacifiques voyageurs, venant de fort loin, traversant par hasard leur vallée dont nous ne soupçonnions pas l'existence, et ne demandant qu'à partir au plus vite pour les Indes. Pendant trois jours la conversation pivote sur ce thème : impossible d'imaginer un exercice plus fastidieux que ce palabre en sept langues, chaque phrase demandant plus d'un quart d'heure pour être transmise. A la fin de la séance nous sommes tous hébétés par l'ennui; le petit Kioutsé qui sert d'intermédiaire entre le lissou et le thaï a l'air plus triste qu'un condamné à mort et se plaint qu'on passe toute la journée à « parler sur des riens »; pour se distraire, il s'occupe à chercher ses poux, ou se renverse en arrière en bâillant bruyamment : c'est, au fond, un jeune homme très mal élevé. Notre interprète kioutsé-thaï n'est autre que le collecteur d'impôts que nous avons rencontré dans la montagne : nous nous apercevons vite qu'il transforme à dessein nos réponses et s'applique à tout embrouiller, pour pouvoir ensuite faire payer plus cher ses services. Joseph n'en parle jamais sans le qualifier de *iste pessimus homo*, et, entre nous, nous prenons l'habitude de l'appeler couramment *Pessimus*, comme si c'était son vrai nom.

Au bout de trois jours nous réussissons enfin à faire comprendre au premier ministre, Huoé Daung, que le

1. *Suite. Voyez p.* 193, 205, 217, 229, 241 *et* 253.

Tonkin est fort loin de Kampti, et que nous ne sommes nullement les précurseurs d'une invasion venant de là. En revanche, celui-ci, qui paraît rusé et intelligent, nous apprend qu'il a été à Mandalay et à Calcutta, qu'il appelle « Calicuta ». Au cours de ces voyages, faits en mars 1892 et février 1895, il a conclu et renouvelé avec les Anglais une sorte de traité dont il nous communique l'original. En substance, son oncle « le Lokum Saubroa » se place sous la suprématie du gouvernement britannique à condition que ce dernier le reconnaisse comme roi des Kamptis. Huoé Daung nous explique que ceux-ci sont divisés en deux grandes tribus, les Lokums et les Manchikums, et que *Saubroa* veut dire chef. Ceci s'accorde très bien avec le sens du traité : le chef de Lokum, probablement en compétition avec un autre et voulant être seul roi de Kampti, s'est adressé aux Anglais pour solliciter leur appui en échange de sa promesse de soumission. Le gouvernement des Indes n'a rien fait, cependant, pour occuper ce pays, en raison des obstacles de toute sorte qui l'en séparent, et il s'est contenté d'envoyer en 1893 un voyageur, nommé Gray, pour en lever une carte rapide. Mais, dès maintenant, la vallée de Kampti est comprise dans les territoires placés « sous le contrôle du *deputy-commissioner* de Bhâmo », bien que ce dernier centre en soit beaucoup plus éloigné que l'Assam. Les frontières actuelles de Birmanie se trouvent environ par 26°; au delà, jusqu'à la limite sud du pays de Kampti qui est par 27° 15′, s'étend une grande zone absolument indépendante et inconnue. Le major Hobday, dont j'ai déjà parlé, est l'Européen qui s'est avancé le plus au nord en partant de Birmanie; il décrit les Singphos comme des gens bien armés et dangereux; d'après lui, on ne pourrait songer à pousser plus avant à moins d'avoir une escorte d'au moins 150 fusils.

Tout ceci nous explique la défiance et les multiples questions du début. Les Kamptis, ne connaissant comme État européen que l'Angleterre, déjà engagés avec elle, et voyant d'autres blancs arriver d'une région tout opposée, avaient peur qu'un nouvel État ne nous eût envoyés chez eux pour leur imposer ses exigences. Ils sont maintenant rassurés, et ne s'appliquent plus qu'à tirer le plus gros bénéfice possible de notre passage : ils nous donnent tranquillement à entendre que nous sommes entre leurs mains et n'en sortirons qu'à condition de leur faire des cadeaux qu'ils fixent eux-mêmes, ressemblant fort à une rançon. Nous sommes, en effet, dans une souricière, car nous ne pourrions, même en y consentant, reculer pour retraverser les affreux pays que nous avons réussi à franchir, et où les neiges fraîches nous fermeraient maintenant le retour. Au nord, c'est le Thibet et sa barrière de glaciers que nul sentier ne traverse; au sud, ce sont les Singphos indépendants, qui ne feraient certainement aucune distinction entre nous et les Anglais qu'ils combattent. Reste la route de l'ouest, celle de l'Assam, la seule que nous puissions prendre et aussi la seule qui nous conduise rapidement à un pays civilisé. Bien pénétrés de cette vérité, nous renonçons à une lutte qui serait celle du pot de terre contre le pot de fer; nous sommes dans un pays de pirates, polis, mais fermes dans leurs intentions : il n'y a qu'à payer pour en sortir. Aussi envoyons-nous au roi deux fusils, un revolver, une somme de 300 francs en roupies et en or, et plusieurs bibelots, derniers restes de notre pacotille. Les vivres, que nous avions eu jusqu'ici beaucoup de peine à nous procurer, affluent dès lors autour de notre camp, et le roi nous accorde une audience solennelle. A midi, suivis d'un long cortège de Kamptis et d'une partie de notre troupe, nous franchissons la grande palissade qui entoure le village, puis une deuxième formant l'enceinte du palais. Celui-ci ne diffère que par sa grandeur des autres maisons du pays, toutes bâties sur un plan semblable et très particulier. Un grand nombre de fortes poutres de hauteurs inégales supportent le toit, fait de bambous recouverts de chaume; le plancher, ayant la forme d'une ellipse très allongée, le toit se compose de deux plans inclinés, réunis à l'avant et à l'arrière par deux surfaces coniques : l'aspect général est absolument celui d'une carapace de tortue. Sous le plancher, qui est surélevé de 3 ou 4 mètres, une série d'enclos divisent le terrain en parcs à buffles, cochons et volailles; au-dessus, des cloisons de bambous partagent la maison en un grand nombre de pièces, mais celles-ci s'arrêtent aux deux tiers de la longueur; là, une haute palissade de nattes, tombant du toit jusqu'au plancher, crée une vaste salle commune, bien éclairée par une échancrure, ou plutôt par un relèvement du toit à son extrémité; enfin le plancher est prolongé de ce côté par une longue et large terrasse à ciel ouvert, flanquée de deux pavillons en forme de guérite.

C'est dans cette salle commune que nous reçoit le roi, à demi couché sur un trône de bois doré, auquel une étoffe d'indienne rouge sert de dais. Il est vêtu d'une veste blanche et d'un *sampot* en soie fine, à fond blanc et carreaux violets; c'est un homme d'une cinquantaine d'années, de taille et de corpulence moyennes: il paraît très fatigué et tousse à chaque instant. On nous fait asseoir à la turque sur une natte à trois mètres en avant et au-dessous du trône; à notre droite prend place son fils aîné et à gauche siègent sept ou huit vieux conseillers qui doivent constituer une sorte de sénat; derrière nous se presse une foule de curieux, vêtus d'étoffes bigarrées, et armés jusqu'aux dents. L'immense salle est pleine, et tout au fond s'aperçoivent même quelques mignonnes figures de femmes, échappées des appartements privés pour venir voir ces étrangers de l'Est dont parle tout le pays.

Le fils aîné prend la parole et, dans un long discours, résume nos conférences des jours précédents : c'est pour la forme, car le roi est certainement au courant de tout. Le discours fini, celui-ci réfléchit néanmoins très longuement, puis nous pose une série de questions, telles que celles-ci : « Qui vous a montré le chemin de mon pays? Êtes-vous envoyés par quelqu'un, ou venez-vous de votre propre initiative? » etc. Nous lui faisons des réponses qui paraissent à peu près le satisfaire et il nous dit enfin que des vivres et des porteurs nous seront



LA PLAINE DE KAMPTI. — DESSIN DE TH. WEBER.

fournis, de façon à nous permettre de gagner les Indes. Puis, d'un geste, il lève la séance, et nous regagnons notre campement plus satisfaits.

Pourtant nos ennuis ne sont pas terminés : à leur tour, le fils du roi, Huoé Daung, et d'autres gros fonctionnaires exigent des cadeaux et des armes avant de nous amener les porteurs promis. Nous sommes ainsi dépouillés en détail, et le fils du roi va jusqu'à demander au Prince de lui céder sa dernière paire de bottes. Enfin, lorsque nous sommes presque à bout de ressources, nous déclarons que nous n'avons plus rien à donner, et que si les porteurs ne sont pas au camp le lendemain, nous partirons seuls, coûte que coûte. Se rendant compte qu'ils ne peuvent guère nous tondre de plus près, ils se décident à tenir leurs promesses et à mettre à notre disposition un guide kampti et douze porteurs kioutsés réquisitionnés dans les montagnes environnantes.

Si nous n'avions été constamment inquiets de l'avenir, notre séjour dans ce pays ne nous eût pas paru trop long, car les sujets d'observation n'y manquent pas. La place me fait défaut pour parler ici en détail des costumes, armes, industries et mœurs des Kamptis; ceux-ci sont beaucoup plus civilisés que tous leurs voisins, et nous paraissent surtout tels par comparaison avec les Kioutsés. Ils ont, à presque tous les points de vue, beaucoup de ressemblance avec les Laotiens. Pour cette raison, et aussi parce que trois voyageurs anglais les ont étudiés avant nous, je me permettrai de renvoyer le lecteur au tome Ier de *A Statistical account of Assam*, par W. Hunter. Les renseignements qui y sont contenus m'ont paru très conformes à la vérité, et l'on y trouve de plus le résumé de tout ce qui est connu sur les origines de ce peuple. Chose intéressante, les historiens hindous en font mention dès le VIe siècle et donnent les noms de plusieurs de ses souverains qui se sont particulièrement illustrés aux VIIIe, XIIe et XVIe siècles; son treizième roi serait monté sur le trône en 777. Ils sont mêlés d'une façon intime à l'histoire de l'Assam et de la Birmanie, et, bien que la capitale de leur ancien empire ait été souvent déplacée, on est certain que toutes leurs invasions sont parties des territoires qu'ils occupent actuellement et qu'ils considèrent comme leur berceau. Ils s'appellent eux-mêmes « les grands Thaïs » ; parmi tous les peuples de cette race, c'est celui qui est établi le plus au nord, c'est-à-dire le plus près de leur pays d'origine, qu'on suppose être la Mongolie, ainsi que je l'ai déjà dit à propos des Païs du Yun-Nan. Ils ont en effet le type mongol très accusé, et c'est le seul fait sur lequel s'appuie cette supposition, car les deux langues n'ont plus rien de commun; mais on voit, d'après les dates données ci-dessus, que, si elle a vraiment eu lieu, cette grande migration remonte, en tout cas, à une époque extrêmement éloignée.

Ici, les nuits sont fraîches et humides : 13° le soir, 8° à 9° au lever du jour. Tous les matins, un épais brouillard couvre la vallée, et nous nous réveillons frissonnants sous nos couvertures trempées par la rosée. La brume persiste une grande partie de la matinée, et les vendeurs qui viennent nous offrir leurs denrées arrivent frileusement drapés dans leurs toiles, si bien emmitouflés qu'on ne voit de leur visage que le nez et les yeux. Peu à peu, tout s'éclaircit pourtant, et le soleil, qui paraît d'abord comme un disque pâle, met en déroute les derniers brouillards dispersés dans les airs en longs flocons blancs que la chaleur fait bientôt fondre. A l'obscurité et au froid du matin succèdent un jour éclatant, un ciel sans nuages et une douce température qui font, de l'hiver de Kampti, le plus radieux des étés. Nous distinguons en premier lieu le gros village près duquel nous sommes campés, la haute palissade qui le défend contre les bêtes féroces, et les greniers à riz toujours placés en dehors de

l'enceinte, par crainte d'un incendie. Puis le panorama apparaît tout entier : au sud, c'est une plaine immense s'étendant vers le pays des Singphos; de tous les autres côtés, les montagnes enserrent la vallée, formant tout autour une grande ellipse allongée vers le nord : cadre grandiose d'un tableau dont tous les détails sont d'une grâce et d'une harmonie parfaites. Le fond est une vaste rizière, maintenant en pleine maturité; mais cette nappe dorée est parsemée de vertes prairies où paissent les troupeaux, et de petites rivières dont, à l'ombre des bambous, les eaux de cristal coulent paisiblement sur des lits de sable fin. Près des villages, de grands arbres séculaires entourent les pagodes, et dans la campagne, de petites tours en pierre d'un blanc éclatant renferment des Bouddhas dont les figures immuablement souriantes veillent sur le dernier sommeil des bonzes et des grands de l'État.

Partout on sent une impression de bien-être, de vie douce et calme; le calme est si complet qu'on voudrait — sensation bien rare en voyage — ne pas passer, mais rester là et y couler en paix ses jours. De grands espaces de



« PESSIMUS » (PAGE 265). — DESSIN DE J. LAVÉE.

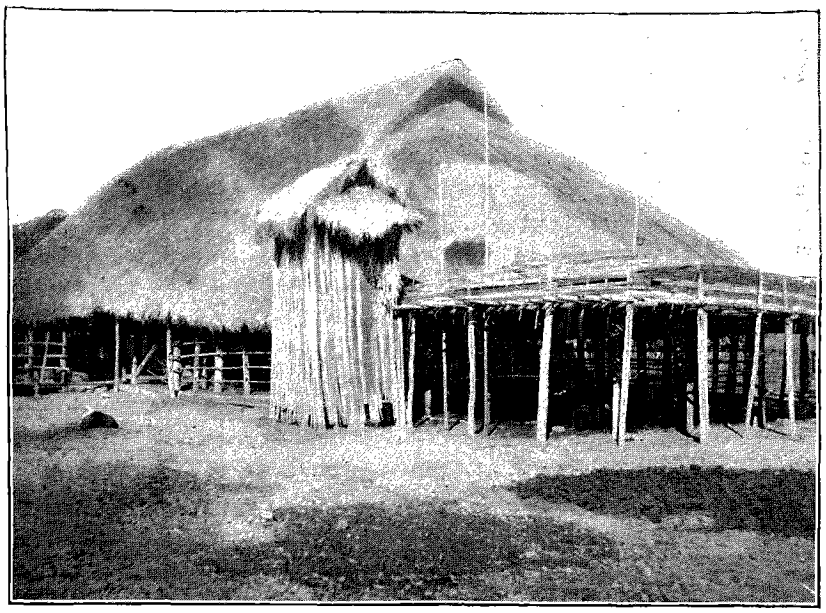
terrain sont encore en friche : combien de paysans d'Europe envieraient le bonheur de ces gens qui ont à leur disposition plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver ! A la fin du *Roman d'un jeune homme pauvre*, Feuillet dit : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ». C'était depuis longtemps le cas des Kamptis, qui vivaient ignorés dans leur fertile plaine, isolés du reste du monde par d'épais massifs inhabitables : par leur soumission volontaire aux Anglais, ils se sont donné des maîtres, peu gênants actuellement, mais dont, un jour, ils sentiront le joug pesant; peut-être alors regretteront-ils d'avoir eux-mêmes tendu le cou. Au demeurant, je ne les plaindrai pas, car j'emporte d'eux un triste souvenir, et nous répétons sans cesse : « Beau pays, tristes gens ! » Nos hommes aussi les haïssent et les méprisent. « *Isti populi nunquam habent superbias* », dit Joseph. Fá, plus rancunier, me conseille de revenir dans un an leur faire la guerre avec deux ou trois cents hommes; pour sa part, il lancerait les enfants en l'air et les recevrait sur la pointe d'un sabre : cette vision le fait sourire d'aise.

Trois routes mènent de Kampti en Assam : la plus au nord traverse le pays des sauvages Michemis qui sont continuellement en guerre avec les Indous et chez qui nous ne trouverions aucune sécurité; la plus au sud a déjà été suivie par des voyageurs anglais : reste la troisième, qui va droit dans l'ouest et n'a encore été reconnue par personne. C'est celle-là que nous décidons de prendre, bien qu'on nous prévienne qu'elle est la plus accidentée.



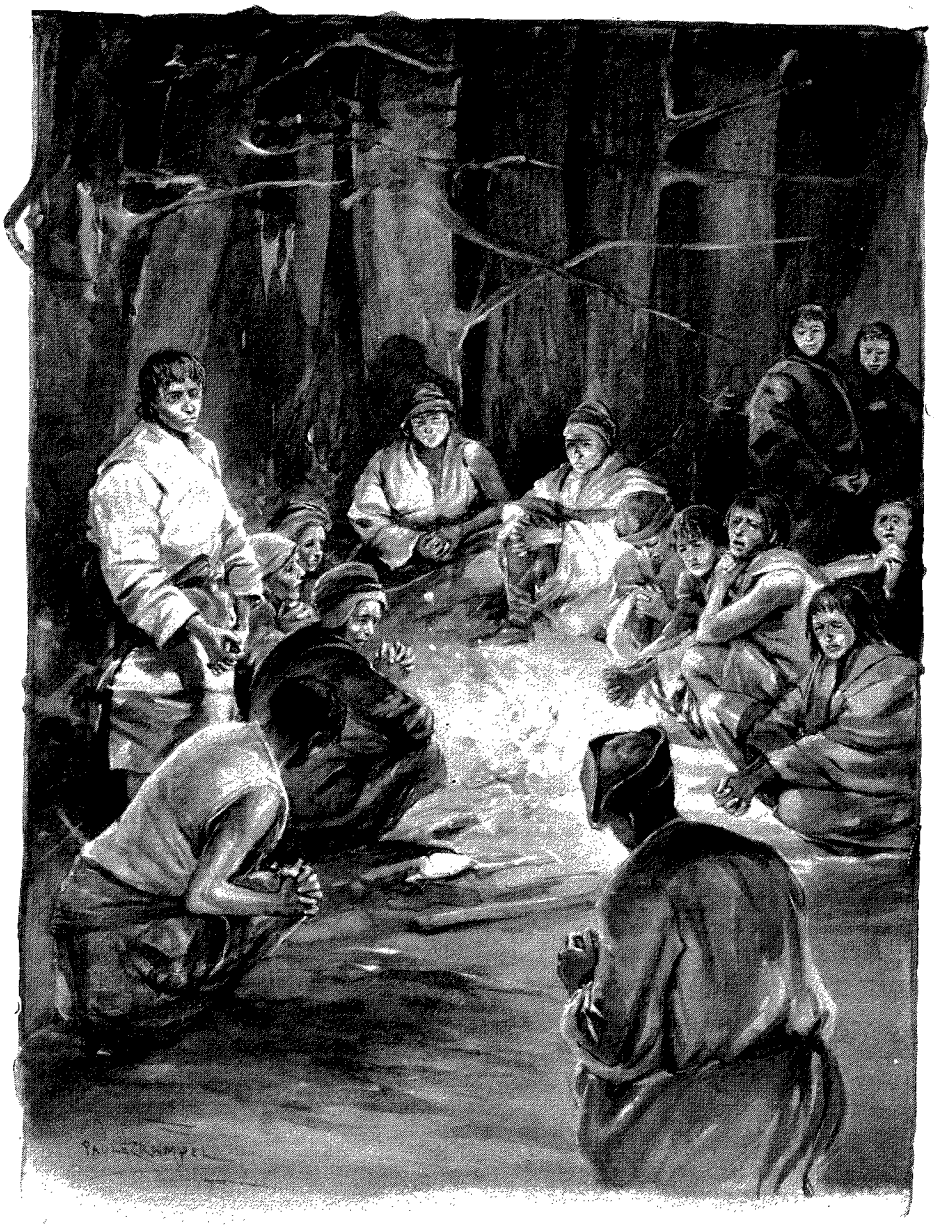
GRENIERS À RIZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous aurons à traverser une grande zone déserte, et par suite il faut emporter beaucoup de vivres : malheureusement on ne peut, ou ne veut, nous fournir que 12 porteurs. Ceux-ci, recrutés par force, montrent peu d'enthousiasme pour le voyage, et, le matin du jour fixé pour le départ, cinq d'entre eux prennent la fuite. Nous levons néanmoins le camp, tant nous avons hâte d'en avoir fini avec le royaume de « Kampti-la-Carotte » ; le fils du roi nous promet d'ailleurs de s'arranger pour qu'ils soient remplacés au village de Singleng, situé à deux jours d'ici. Inutile de dire que si nous comptons sur cette promesse, c'est uniquement parce qu'en échange de ce service, nous devons lui faire remettre deux louis d'or — échappés au naufrage — par l'envoyé qui viendra, de sa part, nous conduire ces hommes. Mais, à Singleng, petit village kioutsé qui est le dernier point habité, nous recueillons des renseignements inquiétants : d'après les indigènes, le premier village d'Assam n'est pas à neuf ou dix jours, comme l'avait dit Huoé Daung, mais bien à seize. La prudence conseillerait de prendre au moins vingt jours de vivres pour parer à l'imprévu ; malheureusement cela nous est impossible, car un homme qui porte vingt-deux jours de riz pour lui-même a sa charge maxima, et ne peut en rien servir au transport des bagages. Nous ne pourrions donc y arriver qu'en multipliant le nombre des porteurs : or il n'y a pas à compter là-dessus, et nous sommes même obligés de nous estimer heureux d'en conserver douze, en plus de nos Thibétains. Le fils du roi a bien tenu sa promesse, mais lorsque nous sommes sur le point de partir, nous nous apercevons que trois sauvages ont de nouveau pris la fuite : on ne peut les remplacer qu'au bout de deux jours d'attente, et, sur le conseil même de notre guide, nous filons au plus vite, pour éviter de nouvelles et irréparables défections. Les Kioutsés ne se soucient pas, en effet, de s'en aller si loin de chez eux et surtout d'avoir à repasser à la fin de décembre la grande chaîne de séparation des bassins de l'Irraouaddi et du Brahmapoutre. Ce matin (27 novembre), lorsque le brouillard s'est dispersé comme un rideau qui se déchire, cette chaîne nous est apparue couverte de neiges, et cela n'a pas peu contribué à les effrayer : ils prétendent que ces montagnes sont pleines de diables, et qu'il faut surtout bien se garder de parler à voix haute en les traversant, si l'on ne veut voir à l'instant la pluie ou la neige tomber.



MAISON À KAMPTI (PAGE 266). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partons donc avec quinze à seize jours de vivres : cela suffira si nous marchons bien, et si rien ne vient nous retarder ; dès maintenant, nous sommes à la merci de la santé de nos hommes : c'est dans leurs jambes qu'est leur salut et le nôtre. Mais notre chance nous abandonne au moment même où nous en aurions le plus grand besoin : la route, que nous espérions au moins passable, est presque aussi mauvaise que les sentiers casse-cou du Kiou-Kiang. Le



NOS PORTEURS EN PRIÈRE (PAGE 274). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

voyage étant fort dangereux, les Kamptis ne vont que très rarement en Assam, et le chemin est à demi obstrué par la brousse. C'est à peine s'il y passe une ou deux caravanes par an; encore s'y préparent-elles de longue main en allant d'abord déposer des vivres de réserve en un point situé au tiers du parcours. Une loi de Kampti, loi juste, punit de mort ceux qui, sur les routes d'Assam, font des emprunts forcés aux vivres laissés par d'autres voyageurs, et risquent ainsi de les mettre dans une situation des plus périlleuses.

Donc, la route est dure, et, ces fatigues venant s'ajouter à toutes celles supportées depuis tant de jours, beaucoup de nos Thibétains n'y peuvent résister : un à un, ils tombent malades de fièvres contractées dans la plaine. On jette encore quelques poids; les plus forts se chargent comme des mulets pour soulager les faibles; malgré tout, on n'avance qu'à petites étapes, et c'est pitié de voir nos malheureux hommes courbés sous leurs fardeaux, suant à grosses gouttes, et à bout de forces; ils s'arrêtent tous les cent pas, marmottent un bout de prière pour se donner du courage, puis, se redressant avec un « *han* » essoufflé, recommencent à gravir leur dur calvaire. Les plus jeunes se laissent parfois tomber sur les pierres en nous disant : « *Tseou pe tchilo, Tajen*; — *Je ne peux plus avancer, monsieur.* » *Et cela fend le cœur : mais que faire pour les soulager, sinon* leur distribuer nos dernières pièces de linge, ne gardant maintenant que ce que nous avons sur la peau.

Au milieu de la route, et au pied d'une chaîne, je suis frappé à mon tour. A 7 heures j'avais quitté le camp, très bien portant : à 8 heures, j'étais pris de frissons et de douleurs ne me laissant aucun doute sur leur nature. Jusqu'au col, cela va à peu près, mais, arrivé en haut, je suis pris de vomissements bilieux, et l'accès devient très fort. La descente m'est un vrai martyre : toutes les dix minutes, je suis obligé de m'arrêter un quart d'heure, tombant où je me trouve, et restant là sans force, la peau brûlante et les membres rompus. Pour me relever, il me faut toute mon énergie et surtout la crainte de voir l'accès s'augmenter au point de m'obliger à rester là, couché dans le bois, pris par la nuit et le froid. Je parviens enfin, épuisé, au lieu de la halte : sûrement je n'aurais pu faire un kilomètre de plus. Quelques-uns de nos Thibétains ont les pieds enflés et douloureux par suite de piqûres de bambous. Briffaut, lui aussi, se sent mal à l'aise. En un mot, l'état général de la troupe n'est pas bon, aussi la soirée de ce jour se passe-t-elle tristement. Le Prince m'avoue que lorsqu'il m'a vu arriver malade, il s'est détourné avec des larmes pleins les yeux; déjà très inquiet de la mauvaise santé de sept ou huit de nos hommes, il sent que ce dernier coup peut rendre la situation grave.

Aujourd'hui, en route, nous avons tous remarqué une hotte et un sac abandonnés. Au camp, les Kioutsés



L'EXPÉDITION À CALCUTTA (PAGE 276). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous disent que ces objets appartenaient à un indigène de leur tribu. Parti d'Assam avec un compagnon, cet homme s'était blessé au pied et marchait avec peine depuis le col : l'autre, talonné par la peur de manquer de vivres, l'avait quitté pour hâter le pas et avait pu arriver à Singleng, où, en passant, il avait raconté l'aventure. Quant au blessé, il n'a pu avancer que lentement, et, arrivé à la fin de sa provision de riz, il est mort de faim à quatre jours des maisons. Simple et terrible!

Le lendemain, je vais mieux et peux continer la route; les traces de tigres et de rhinocéros sont nombreuses. Ces forêts renferment certainement du gibier, mais comment chasser dans un pays où l'on ne voit pas à 20 mètres devant soi, et où la raideur des pentes, jointe à l'exubérance de la végétation, empêche absolument de s'écarter de la piste qui sert de chemin? Jamais rien ne passe à notre portée, et maintenant notre temps est trop précieux pour risquer de le perdre en cherchant à faire sortir le gibier des fourrés impénétrables où il s'abrite. Donc, aucun secours à attendre de ce côté.

Le soir, je ne me sentais plus aucun malaise, et avais même dîné de fort bon appétit lorsque, au moment de me coucher, je suis pris tout à coup d'un violent frisson, et, quelques minutes après, d'une fièvre de cheval. Cette fois, l'accès dure dix-huit heures sans interruption, et lorsque, au matin, j'essaie de me lever, je suis pris de vertiges et tombe avant de pouvoir faire un pas. Voilà qui est grave. Étendus sous nos couvertures, nous discutons le parti à prendre. Pour moi, il n'y en a qu'un; durant ma nuit d'insomnie, j'y ai assez réfléchi pour en être sûr; il faut me laisser ici avec une provision de riz et deux hommes, mais le reste de la troupe doit continuer sa route sans perdre une minute. Si je me rétablis rapidement, je pourrai repartir et rencontrer à temps les ravitailleurs qui me seront envoyés dès l'arrivée au premier village; si la maladie m'empêche de marcher, eh bien, tant pis pour moi, mais du moins que personne autre n'en souffre. Mes compagnons poussent d'abord les hauts cris, déclarant qu'ils ne veulent pas m'abandonner, qu'on ne peut ainsi laisser un Européen derrière, qu'on me fera porter, etc.; mais la réflexion vient, et malgré leur dévouement, les Thibétains, consultés, avouent qu'il est radicalement impossible de me porter dans de pareils chemins. Ils sont obligés de convenir que j'ai raison, qu'il faut marcher, marcher vite, fuir devant la faim qui s'approche. Pourtant, — et cela contre mon avis, — le Prince veut rester ici un jour, espérant que je pourrai partir demain. Sans avoir vraiment la fièvre, Briffaut est, lui aussi, assez souffrant et surtout épuisé par de continuelles insomnies.

Pour ne pas perdre complètement ce jour, le Prince fait partir de suite, sous le commandement de Selanceli, une première colonne composée du guide kampti, de tous les Kioutsés, sauf deux, et des Thibétains les plus fatigués. Parmi eux est un vieux chrétien qui paraît fort malade : il a depuis hier les jambes enflées, le regard atone et des mouvements raides du cou qui ne présagent rien de bon. Ce matin, on lui a demandé s'il voulait partir en avant ou se reposer un jour: il n'a rien répondu, est resté quelques minutes immobile, puis s'est levé et s'est mis en marche sans aucun bagage. Jusqu'où ira-t-il? Briffaut et moi nous administrons successivement un ipéca et un lavement, ce dernier avec un système de piston en bambous que nous pourrions faire breveter. Non content de cette médication énergique, je me purge avec de la poudre de chasse, seul remède de ce genre que j'aie à ma disposition!

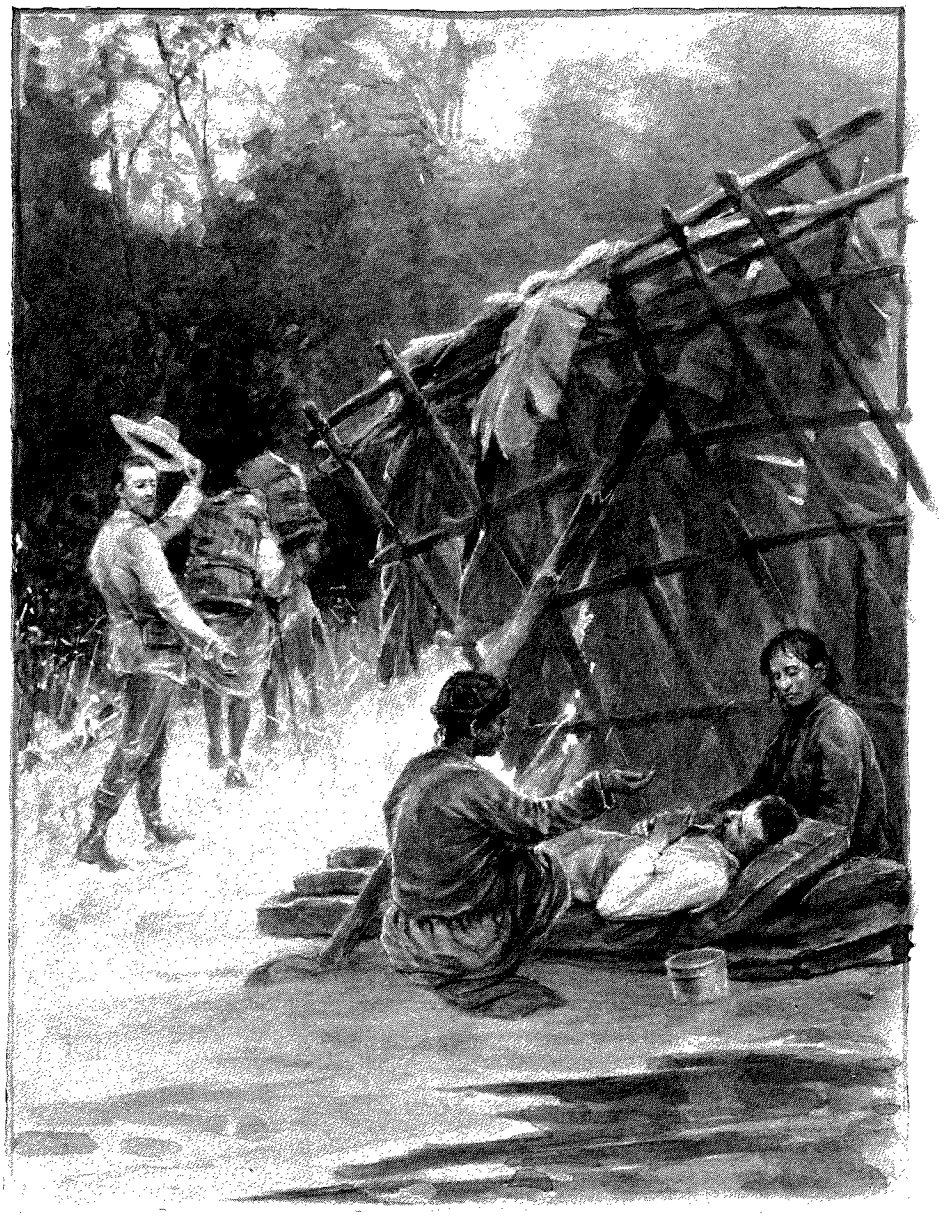
5 décembre. — Ce matin, Briffaut qui, hier soir, craignait, lui aussi, d'être obligé de rester, va mieux et se sent de force à suivre les autres. Quant à moi, je suis encore dans l'impossibilité de marcher et j'exige définitivement du Prince qu'il parte sans plus tarder; pour dégager absolument sa responsabilité, je lui remets une déclaration conçue en ces termes : « Me trouvant très fatigué à la suite de deux gros accès de fièvre, et incapable de continuer ma route, j'ai moi-même demandé au Prince de me laisser au camp du 3 décembre, où je resterai jusqu'à ce que je sois en état de marcher. Il est impossible au Prince de rester près de moi, la situation au point de vue des vivres étant très précaire; il me serait d'ailleurs de peu de secours, tandis que sa présence à la tête de la troupe est nécessaire. » Mes compagnons me font des adieux émus, tous les hommes de la troupe viennent tour à tour se prosterner à la chinoise devant mon lit, puis je les vois s'enfoncer et se perdre dans le bois. Je reste là, au bord d'un torrent, à 2500 mètres d'altitude, étendu sous un abri de bambous que les Kioutsés m'ont édifié; près de moi, deux Thibétains dévoués, Joan et Matthia, que la maladie a jusqu'ici épargnés; comme bagages, nos couvertures, un sac de riz et ma boussole : c'est tout. Nous sommes, au moins, à neuf jours du premier point habité, mais on ne peut nous laisser plus de douze jours de riz sans nuire par trop aux autres, car dès maintenant chacun est à la ration, et à une ration bien stricte. Dès que le Prince arrivera à un village, il enverra des ravitailleurs en arrière; mais, même en ne comptant aucun retard, 9 et 9 font 18 et non pas 12! Si je puis passer



M. BRIFFAUT. — DESSIN DE GOTORBE.

la grande chaîne et m'avancer de cinq ou six jours dans l'ouest, nous serons sauvés. Mais si la maladie me cloue ici, ou m'y retient trop longtemps, tout est fini pour moi, et au bout d'une semaine, au plus, je commanderai à mes deux hommes de me quitter pour ne plus songer qu'à leur salut.

A mon retour en France, chacun m'a posé la même question : « N'avez-vous pas éprouvé un grand sentiment de détresse en restant seul dans cette situation ? » Eh bien, non ; vraiment, je n'ai pas cessé de croire en mon étoile et d'espérer que je finirais par arriver au but. D'ailleurs cette fièvre m'a vidé le cerveau, et je ne songe presque à rien, goûtant seulement l'infinie jouissance d'être étendu, bercé par l'éternel bruit du torrent.



DÉPART DU PRINCE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

7 décembre. — Hier j'ai encore eu un léger accès ; ce matin je vais mieux, et bien que la tête me tourne à chaque instant, je me mets en route. Je n'ai pas de guide puisque mes Thibétains sont aussi ignorants que moi de ce pays, mais les arbres portent de nombreuses marques faites à coups de sabre par mes devanciers, et, en faisant grande attention car c'est là une question vitale, je puis ainsi me maintenir dans le bon chemin. Ce soir, nous campons au pied d'un immense rocher en forme d'autel ; en face se dresse un tertre isolé portant cinq ou six grands arbres nus qui semblent être plantés là comme des cierges devant un lieu de sacrifice. Des débris de feu m'avertissent que le Prince a campé avant-hier à cette place. A l'extrémité d'un bambou piqué en terre, je trouve fiché un billet de lui intitulé « Bulletin de la Grande Armée... pendant la retraite de Russie ». Passerons-nous la Bérésina ? Nuit très fraîche : 4° au-dessous de zéro. Malgré mes couvertures et le voisinage du grand feu que nous allumons chaque soir pour écarter les tigres, le froid est piquant au point de nous rendre le sommeil difficile ; — 4°, c'est déjà une basse température pour dormir, quand on la supporte réellement, c'est-à-dire sans tente ni abri d'aucune sorte.

8 décembre. — Au bout de deux heures de marche, nous commençons l'ascension du col : les bambous ont disparu et nous marchons au milieu de grands arbres chargés de mousse et complètement dépouillés de leurs feuilles : malgré le ciel clair, je suis envahi par une impression d'hiver, de pays désolé. Tout un côté du contrefort dont nous suivons la crête s'est éboulé, et le sentier longe le bord d'un insondable précipice au delà duquel des forêts sombres montent à l'assaut de la chaîne dont on voit maintenant les pics de roc noir chargés de neige. A 300 mètres au-dessous du col, la forêt cesse pour faire place à des bouquets de rhododendrons dont les multiples racines rendent la marche très difficile. Les neiges commencent en même temps : pénible, la montée de ce

col que je gravis presque en me traînant sur les genoux, ne cessant de sucer des morceaux de glace pour me rafraîchir et me donner la force d'avancer !

Au sommet, c'est la frontière de ces Indes tant désirées, et mon cœur s'emplit de l'allégresse du succès ; mais, hélas ! ce n'est qu'une frontière théorique, et le port est encore bien loin. A 200 mètres au-dessous de la passe, je m'arrête au lieu où ont campé les deux colonnes qui me précèdent : là, je trouve un billet laconique du Prince m'annonçant la disparition du vieux Thibétain malade, parti avec la première colonne. « Le vieux chrétien est perdu ; Tatou et Agaton, restés à sa recherche, ne l'ont pas retrouvé. On dit des prières pour lui. » Les larmes me jaillissent des yeux, tandis que mes compagnons tombent à genoux. Repose en paix, pauvre et modeste Thibétain, tombé si loin de chez toi, à quelques jours du but et du repos que tu avais si bien gagné. L'affreuse mort ! Peut-être a-t-il perdu la route dans la neige, puis, pris d'une insurmontable faiblesse, est-il tombé et resté là, sans force pour se relever. Quelle a été sa fin ? Est-il mort de maladie, de faim, ou, chose plus horrible, mais bien plus probable encore, de la dent des tigres qui abondent dans la montagne ? S'il n'en est pas ainsi, et s'il a conservé sa pleine connaissance, quelle angoisse à ses derniers moments ! quelle détresse en se sentant perdu, faute de pouvoir marcher, en se disant que chaque minute éloigne de plus en plus la caravane et la vie qu'elle porte en elle !

Triste soirée ; j'ai l'âme obsédée par ce funeste événement, et je m'imagine aisément le tableau que plus tard le Prince me décrira en détail. C'est le soir, il fait grand froid, et un vent d'ouest violent passe en sifflant à travers les branches. Après avoir hâtivement avalé leur pauvre écuelle de riz, tous les Thibétains chrétiens se sont agenouillés autour d'un brasier, le visage tourné vers Tsékou ; devant eux, le chef Anio et un jeune porteur, neveu du défunt, récitent tour à tour les prières des morts. Une heure durant, les litanies se succèdent, et dans cette nuit, par ce froid, au milieu de la sauvage forêt que les neiges dominent de toutes parts, tous pleurent et sont tristes jusqu'au fond de l'être.

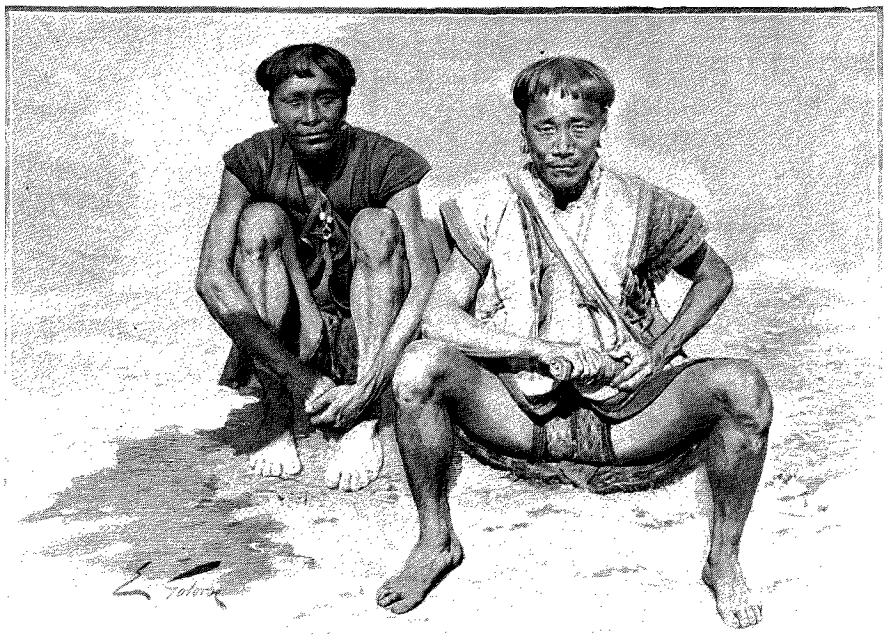
Au milieu de la nuit, Joan, qui est couché près de moi, me réveille brusquement et me dit d'une voix angoissée : « *Lou Tajen, lao-fou* » (Monsieur Roux, un tigre !). Prêtant l'oreille, je perçois en effet à très petite distance un souffle bruyant, et, saisissant mon fusil, je tire aussitôt dans cette direction ; à peine le coup est-il parti, que nous entendons un bruit de branches froissées évidemment produit par la fuite précipitée de quelque gros animal. Après cette alerte, nous rallumons le feu qui s'était presque éteint et nous nous rendormons philosophiquement ; vraiment, si les nombreux tigres qui peuplent ces forêts ne nous mangent pas, c'est qu'ils ne le veulent pas, ou que notre bonne étoile nous en protège, car nous n'avons contre eux aucun moyen sérieux de défense. Dès lors, à quoi bon s'en inquiéter ?

10 décembre. — Après avoir descendu quelque temps le cours de la Dapha, nous obliquons vers la gauche pour nous diriger vers la chaîne qui sépare cette rivière de la Dihing, gros affluent du Brahmapoutre. Vers 10 heures, Joan est pris d'un brusque accès de fièvre qui me force à faire halte dans une clairière et à y passer toute la journée pour le soigner. Je m'y ennuie fort, n'ayant pour me distraire que deux livres que je connais par cœur. L'un de ces livres est l'Almanach Hachette. J'en évite la lecture, car les plantureux menus qui s'y trouvent donnent à mon estomac affamé de malsains désirs. Parfois, cependant, je cède à la tentation et, pour satisfaire mon imagination, je me compose des banquets fictifs où trônent le filet madère, les écrevisses bordelaise, et toutes les bonnes choses dont les gens blasés ne connaissent pas le prix. Mais la chute est rude lorsque je sors de mon rêve, et que mes yeux tombent sur le petit sac de riz qui constitue tout mon garde-manger. Et pendant des heures je fais le tour de ma clairière, allant et venant comme un ours en cage, tâchant de soustraire mon cerveau à l'action de la solitude qui commence à peser sur lui d'un lourd poids. En route, je ne m'ennuie jamais ; les haltes prolongées, seules, sont pénibles.

11 décembre. — Aujourd'hui Joan va mieux, mais c'est au tour de Matthia à être malade. A chaque instant, il jette sa charge, et se couche à côté, poussant des gémissements à fendre l'âme. A force de le traîner, nous finissons pourtant par arriver au sommet de la chaîne, à la nuit tombante. C'est là, par 2 800 mètres de haut, que nous nous installons tous trois sur une toute petite plate-forme, au bord d'un grand précipice. Partout ailleurs, la pente est si raide qu'on ne pourrait y établir un camp, même aussi sommaire que le nôtre. Pas d'eau dans les environs : à peine quelques flaques d'un liquide boueux et dégoûtant qui pourtant suffit à la cuisson du riz. Nous avons grand soif, mais le ciel se charge d'y pourvoir, et dépasse même nos désirs. A 9 heures, la neige commence à tomber, et, toute la nuit, les flocons descendent lentement, couvrant peu à peu nos couvertures d'un épais tapis blanc. Une tente ne serait pas de trop : cependant on dort quand même.

12 décembre. — Matthia est toujours aussi fatigué. Vers 11 heures, il se couche, cette fois pour de bon, et rien ne peut le déterminer à avancer. Ne pouvant plus m'arrêter, ne voulant pas non plus l'abandonner ici à une mort certaine, je me transforme alors en couli et prends sa charge sur mon dos. Ainsi soulagé, il peut avancer, tiré par Joan, poussé par moi.

Tout le jour il pleut à verse, et la route me paraît d'autant plus dure que je n'ai pas l'habitude de marcher chargé. Pour comble d'agrément, ma montre s'est arrêtée, et comme il importe que ma carte n'ait pas une seule interruption, je suis obligé de compter tous mes pas pour évaluer les distances franchies.



INDIGÈNES MICHEMIS. — DESSIN DE GOTORBE.

Le soir, au camp, je trouve ce billet du Prince : « Mangeons ce matin notre dernier repas de riz ».

14 décembre. — Hier soir, nous sommes arrivés près de la Dihing. Ce matin, nous commençons à descendre sa vallée, en suivant les rochers de sa rive; mais des falaises verticales viennent fréquemment couper la route, et nous forcent à traverser trois fois la rivière avec de l'eau jusqu'au ventre. Deux petits tas de pierres, établis par les guides de la colonne de Selanceli, indiquent à chaque fois l'entrée et la sortie du gué. A 10 heures, nous passons sur la rive gauche, près d'une plage de sable où la troupe du Prince a campé; là, pas de billet comme d'habitude, mais une quantité de bagages abandonnés pêle-mêle sur le sable. Sachant qu'à l'heure où ils sont arrivés là, ils n'avaient plus un grain de riz, mon cœur se serre d'inquiétude. Mais un incident inattendu vient détourner le cours de mes pensées et les reporter sur ma propre situation.

Tout près de cette plage, une falaise force à traverser encore une fois la Dihing. Un pont de bambous, jeté par les Kioutsés, permet de gagner un groupe de rochers situé au tiers de la largeur : arrivé là, Matthia, qui marche en tête, s'assoit au lieu d'entrer dans l'eau. Je le pousse en lui ordonnant d'avancer, mais le pauvre garçon, qui a la tête très affaiblie, se met à trembler de tous ses membres sans rien répondre. Joan me dit alors qu'il n'y a pas pied : me refusant à le croire, puisque je suis sûr que le Prince a passé là, mais mis néanmoins en éveil par ses affirmations réitérées, je m'attache autour du poignet une corde solidement fixée à une anfractuosité de la pierre. J'entre dans l'eau : à peine ai-je touché le fond, que je suis renversé et entraîné avec une violence inouïe; sans la précaution que j'ai prise, je me serais sûrement noyé, car, malgré mon point d'appui et l'aide de Matthia, j'ai beaucoup de peine à me rehisser sur le rocher. Nous passons alors la journée à couper des pièces de bois et, vers le soir, réussissons à placer en avant du rocher une grosse et longue poutre qui parvient jusqu'à un endroit peu profond, près de la rive droite. Joan s'avance dessus, mais, aux deux tiers du parcours, la poutre dévie sous l'effort du courant, et il tombe à l'eau en poussant un grand cri. Pendant une minute d'angoisse horrible, je le vois rouler par les vagues, sa tête paraissant et disparaissant; enfin, d'un effort suprême, il réussit à gagner la rive opposée. C'est là qu'il passe la nuit dans ses vêtements trempés.

De mon côté, je regagne la plage, et me livre à mes réflexions, qui ne sont pas gaies. Évidemment cette crue subite est due aux grandes pluies de la veille, et je me trouve arrêté là où le Prince a passé sans difficulté. Pour la première, la seule fois du voyage, je me sens envahi par un réel sentiment de crainte : j'ai peur de me buter contre une de ces aveugles et brutales résistances que la nature oppose parfois à ceux qui la défient. Mes vivres touchent à leur fin, ma seule chance de salut est dans ma vitesse, et voici qu'un obstacle infranchissable vient m'arrêter, et, chose plus grave, m'intercepter toute communication avec ceux qu'on a pu envoyer à mon secours. Je passe une nuit détestable, coupée par des rêves fiévreux, me levant à chaque instant, pour vérifier, hélas! que les eaux ne baissent pas. Néanmoins mon plan est fait, et dès 6 heures du matin je me mets en marche pour l'exécuter. Laissant là nos charges, Matthia et moi partons simplement munis de deux grands sabres de Kampti abandonnés par les gens du Prince. Au bout d'une heure de route en arrière, nous finissons par trouver un gué qui nous permet de traverser. Il s'agit maintenant, ne pouvant passer au pied des falaises, de passer par-dessus en nous frayant nous-mêmes la route. Taillant des pas et nous aidant des ongles et des genoux, nous parvenons épuisés au sommet. Là, par bonheur, nous trouvons un ancien sentier, abandonné maintenant, mais qui vaut encore cent fois mieux que la brousse épaisse que nous n'aurions sans doute pas réussi à percer. Cela nous sauve, et bientôt nous rencontrons Joan, qui, ayant compris mes signes, a fait la même chose que nous, et a, lui aussi, trouvé le sentier. Pour cette fois-ci, nous sommes hors d'affaire; j'embrasse mon fidèle Thibétain, qui pleure de joie. Que les différences de race et de condition sociale comptent pour peu de chose en de tels moments! De

suite, je lui fais dépouiller tous ses vêtements humides, et, l'ayant frictionné, le couvre de mon manteau; puis je l'envoie avec Matthia chercher les charges. En attendant leur retour, je passe deux heures sur la crête, mouillé et grelottant. Qu'importe! la joie chante en moi. A 200 mètres sous mes pieds coulent les eaux du fleuve où ma fortune a failli sombrer, mais que j'ai fini par vaincre. Derrière moi s'étendent les épaisses forêts qui touchent à leur fin, et d'où je sortirai bientôt; quelques jours encore, et je n'entendrai plus les cris que poussent les bandes de singes, longs aboiements étranges, symphonie sauvage dont les sonorités viennent brutalement rompre l'éternel silence des bois. Et durant ces deux heures je goûte une dernière fois le charme indescriptible et puissant de la vie de lutte et d'aventures, je repasse dans ma tête tous les épisodes du cycle qui va se fermer.

Ce même jour, nous rencontrons les trois hommes envoyés par le Prince pour me ravitailler : j'apprends qu'après de cruelles souffrances et un jour et demi passé sans rien manger, tous ont pu arriver au premier village, sains et saufs. Ce village, j'y parviens à mon tour le 17 décembre : quelques cases seulement, habitées par des Michemis dont l'accueil est plutôt froid; mais c'est la vie, c'est l'humanité retrouvées.

Le 20, j'arrive enfin à Bichi, gros village singpho, où l'on m'attend depuis cinq jours avec une inquiétude que chaque minute grandit : je tombe dans les bras de mes amis, et presque dans ceux de mes hommes, qui pleurent d'émotion en me revoyant. C'est une joie d'une intensité telle, que toutes celles que j'éprouverai ensuite me paraîtront bien peu de chose à côté.

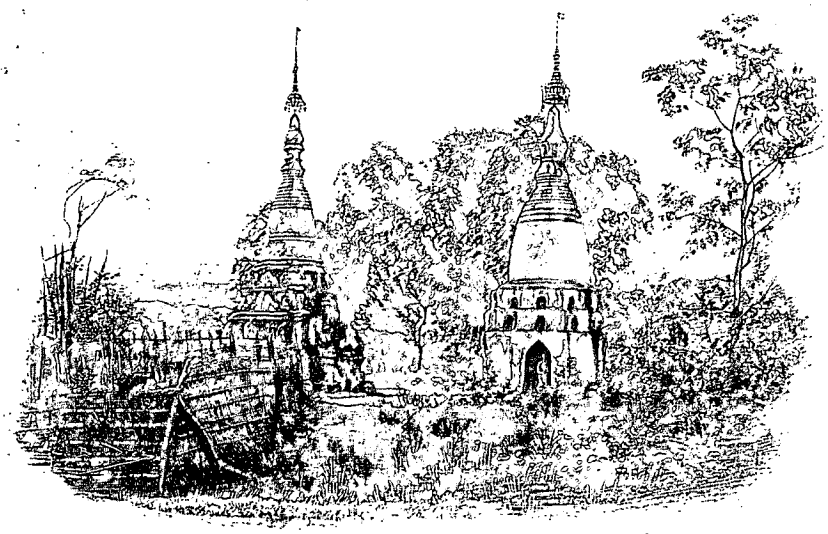
Plusieurs de nos Thibétains sont assez malades, mais quatre éléphants prêtés par un chef singpho nous permettent de leur épargner les trois derniers jours de marche: c'est une entrée triomphale que nous faisons en Assam. A Sadiya, premier poste anglais, nous sommes fort bien reçus par M. Needham, seul Européen qui y réside, réunissant tous les pouvoirs. Ni lui ni tous ceux à qui notre arrivée est annoncée ne peuvent croire que nous venons du Tonkin par terre, et surtout que nous avons réussi à franchir les régions du Haut Irraouaddi. Une fois convaincus, ils ne nous épargnent pas les compliments et nous n'avons qu'à nous louer de leur accueil.

Il y aurait long à dire sur les sauvages des frontières d'Assam, les merveilleuses plantations de thé qui font de cette colonie une des plus riches contrées du monde, et les gracieux paysages qui se déroulent sous nos yeux le long des rives du Brahmapoutre que nous descendons en vapeur. Mais tout cela sortirait du cadre qui m'est fixé, et il faut tirer un trait au bas de ce récit rapide. Le 6 janvier, nous arrivons à Calcutta.

Il faut encore payer un tribut à la mort : en dix heures, un de nos Thibétains est enlevé par un accès pernicieux, et notre seule consolation est de pouvoir lui faire un enterrement digne du brave qu'il a été.

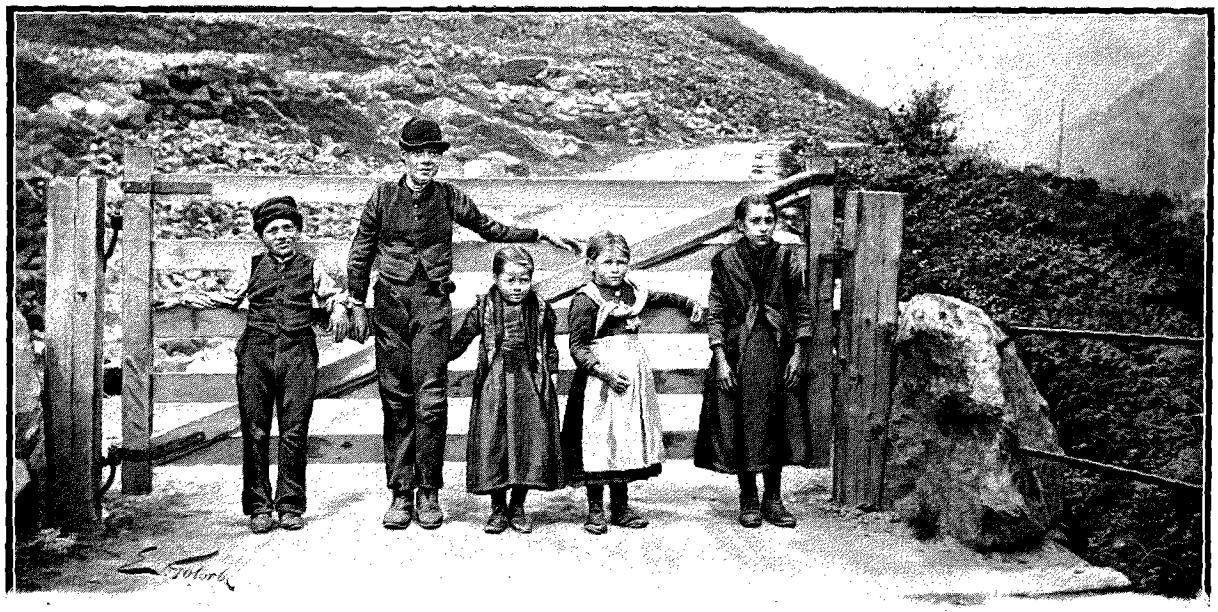
A 7 heures, un soir, nous conduisons tous nos gens à bord du paquebot qui va les emporter à Rangoun, en Birmanie. De là ils remonteront l'Irraouaddi jusqu'à Bhâmo, puis rentreront en Chine et au Thibet par la grande route de Ta-li-Fou et Ly-Kiang. Un d'eux succombera encore avant le port final, et ce n'est qu'en novembre que nous apprendrons l'heureuse arrivée des autres. La cloche du départ a sonné : il faut quitter le bord et s'arracher des bras de ces rudes compagnons, qui pleurent à chaudes larmes, plus faibles devant le chagrin qu'en face du danger. Adieu, au revoir peut-être, vous tous qui nous avez servis; trois cœurs français battent, qui ne vous oublieront pas.

ÉMILE ROUX.



PETITS MONUMENTS RELIGIEUX À KAMPTI (PAGE 268). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



GROUPE D'ENFANTS DANS LE NÆRÖDAL (PAGE 284). — DESSIN DE GOTORBE.

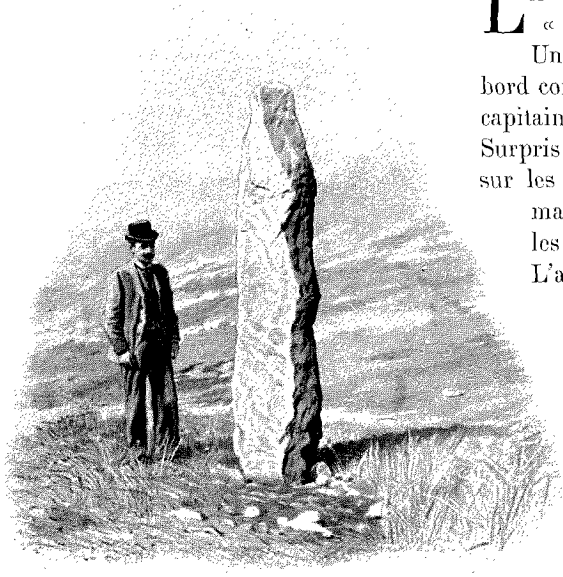
AU PAYS DES FORÊTS ET DES FJORDS[1],

DE BERGEN A KRISTIANIA PAR LE VALDERS,

PAR M. CHARLES RABOT.

I

Florö. — L'archipel côtier. — Les routes de la Norvège méridionale. — Bergen.



MENHIR DU LÆRDAL (PAGE 286). — DESSIN DE GOTORBE.

La nuit dernière, perdu dans la brume, notre paquebot a heurté un « caillou » au nord de Bergen, entre le Sognefjord et le Nordfjord.

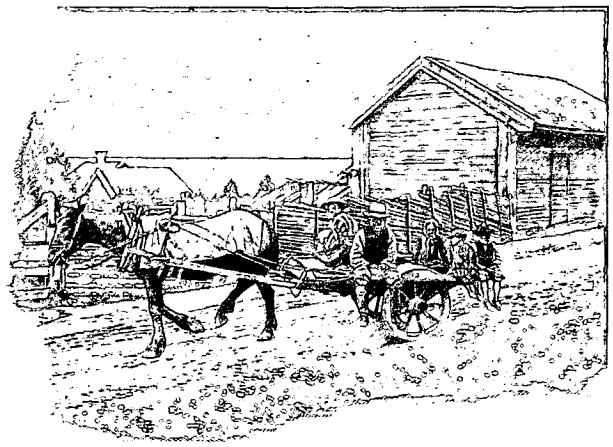
Un choc terrible, un grincement formidable, et le vapeur verse sur bâbord comme s'il allait capoter. « Les embarcations à la mer! » commande le capitaine, et, à ce cri de détresse, une panique effroyable saisit les passagers. Surpris dans le sommeil, tous accourent sur le pont, presque nus, sautent sur les ceintures de sauvetage, et, ignorant les commandements comme les manœuvres, courent éperdus et affolés. Dans une pareille bagarre, seuls les voyageurs qui ont la pratique de la mer ont des chances de salut. L'alerte est heureusement vaine; la coque a résisté à la violence de l'abordage, pas une goutte d'eau n'a pénétré dans la cale.

Notre grand paquebot, si vivant il y a quelques heures, gît maintenant inerte sur son lit de rochers comme une pauvre chose morte, et, notre bande, naguère si joyeuse et si pleine d'entrain, demeure triste et silencieuse. Tout cela a été si prompt, si rapide, que l'on en vient à douter de la réalité; on se demande si l'on n'est pas le jouet d'une illusion; on a comme l'impression d'un cauchemar terrible.... Quelques heures plus tard, un vapeur anglais arrive, s'arrête devant nos signaux de détresse, et, nous embarque pour nous conduire à Florö, à quelques milles au sud du lieu du sinistre.

Florö, station de nombreuses lignes des paquebots, poste télégraphique, cinq cents habitants, une grande ville dans ce pays où toute la population est disséminée en petites communautés dans les îles et sur les bords des fjords ou dispersée dans les âpres montagnes de l'intérieur.

Autour, un horizon de bouts de mer coupés de rochers et de montagnes, paysage lugubre sous la tristesse d'un « crachin » glacial. Depuis vingt-quatre heures la pluie tombe sans une minute d'accalmie; poussés par la

1. *Voyage exécuté en juillet* 1896. — *Texte et dessins inédits exécutés d'après les photographies de MM. Rabot et René Gouache.*

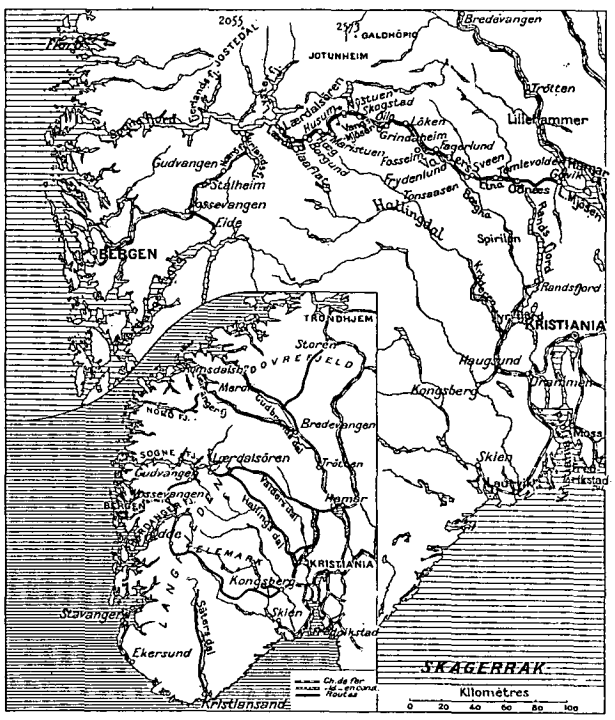


CHARRETTE À FOIN DANS LE VALDERS. — DESSIN DE BOUDIER.

tempête, toujours arrivent de nouvelles pannes de nuages gonflés d'eau. Sous ce déluge les contours du paysage sont noyés dans une grisaille imprécise; à travers cette pénombre, seul le brisement des lames sur les rochers jette des lueurs, comme des éclairs au milieu de l'obscurité de la nuit. Nous sommes ici dans le pays de la pluie. A l'extrémité supérieure du Sognefjord se dresse le relief le plus accusé de la péninsule scandinave, le massif du Jotunheim, flanqué d'énormes glaciers. Sur les rives du Sogne s'étale, sur un haut piédestal de 2 000 mètres, le Jostedal, la plus vaste nappe glacée de l'Europe continentale, et plus au sud, au-dessus du Hardanger, la grande coupole glacée du Folgefonn. Rencontrant ces brusques saillies du continent, les nuées atlantiques s'y condensent en trombes d'eau. Nulle part ailleurs en Europe, si ce n'est sur la côte d'Écosse et en Irlande, les observatoires météorologiques n'enregistrent la chute d'une aussi grande quantité de pluie. A Florö, la tranche d'eau tombée annuellement atteint 2 m. 300, et, à Bergen, elle n'est pas inférieure à 1 m. 800. Aussi bien, pour constituer des êtres complets et parfaitement adaptés au milieu dans lequel ils vivent, les gens de Bergen devraient, comme les chauves-souris, avoir les bras munis de membranes dont ils se serviraient en guise de parapluie, raconte je ne sais plus quel humoriste indigène. On doit, dit-on, visiter chaque pays à l'époque de l'année la plus caractéristique de son climat, et, pour cela, on recommande de parcourir les pays du Nord sous la neige et ceux du Midi en pleine canicule. Donc, ne maudissons pas cette pluie; sous cette averse torrentielle cette partie de la Norvège nous apparaît dans son cadre normal. L'impression certes n'est point gaie. En plein mois de juillet, un retour brusque d'hiver. Il y a deux jours, à Bergen la chaleur était insupportable; aujourd'hui le thermomètre ne marque que + 5°, et, transis par les douches reçues au moment de l'échouement, nous nous pelotons frileusement au coin du feu.

Maintenant tout notre plan de voyage se trouve bouleversé par l'aventure de cette nuit : nous étions partis pour le cap Nord et nous voici arrêtés par le plus sot des accidents.

Je ne sais combien de fois, au cours de mes voyages en Laponie, j'ai déjà parcouru la côte de la Norvège septentrionale; aucune curiosité ne m'attire donc là-haut; dans ces conditions je prends le parti de gagner Kristiania, puis Stockholm, en traversant la Scandinavie méridionale.



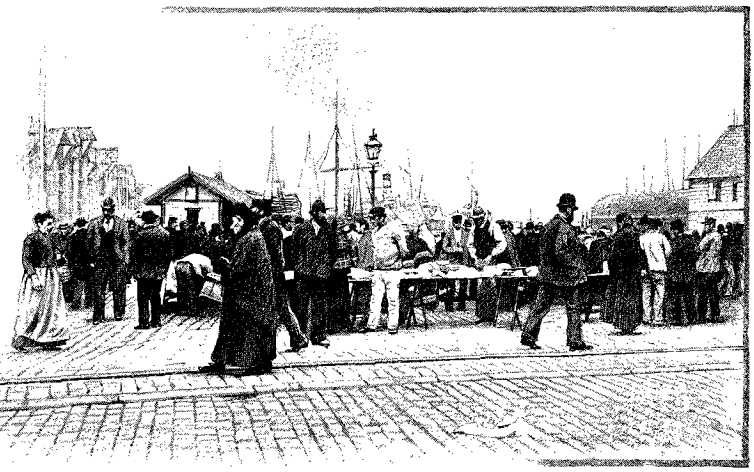
ITINÉRAIRE DE BERGEN À KRISTIANIA PAR LE VALDERS ET CARTE DES PRINCIPALES ROUTES DE TOURISTES À TRAVERS LA NORVÈGE MÉRIDIONALE.

Des bords de l'Atlantique six routes conduisent à Kristiania. La plus rapide mais la moins intéressante est la voie ferrée reliant la capitale de la Norvège à Throndhjem. Le trajet s'effectue en dix-sept heures, presque toujours au milieu d'ennuyeuses forêts. Au sud de cette voie ferrée s'ouvre la route par le Romsdal et le Gudbransdal, très belle dans la première vallée, très monotone dans la seconde. Le troisième itinéraire part du Geirangerfjord pour aboutir également au Gudbransdal. Ici comme dans le passage précédent, le paysage, grandiose dans le voisinage de la mer, devient très monotone sur le versant oriental. Lorsque le chemin de fer projeté à travers le Gudbransdal sera construit jusqu'à Bredevangen, et permettra de parcourir en quelques heures cette dernière vallée, cet itinéraire deviendra le plus intéressant et le plus rapide. Les trois autres routes ont pour point de départ Bergen et traversent le Valders, le Hallingdal et le Telemark. Il y a quelques années, j'ai suivi ce dernier itinéraire; le Hallingdal est, dit-on, peu intéressant : je me décide donc en faveur du Valders, qui passe pour la plus belle vallée de la Norvège méridionale. A minuit, nous nous embarquons à destination de Bergen.

11 juillet. — Après la bourrasque, voici enfin le soleil. Un pauvre soleil blanc, tout mouillé, dans

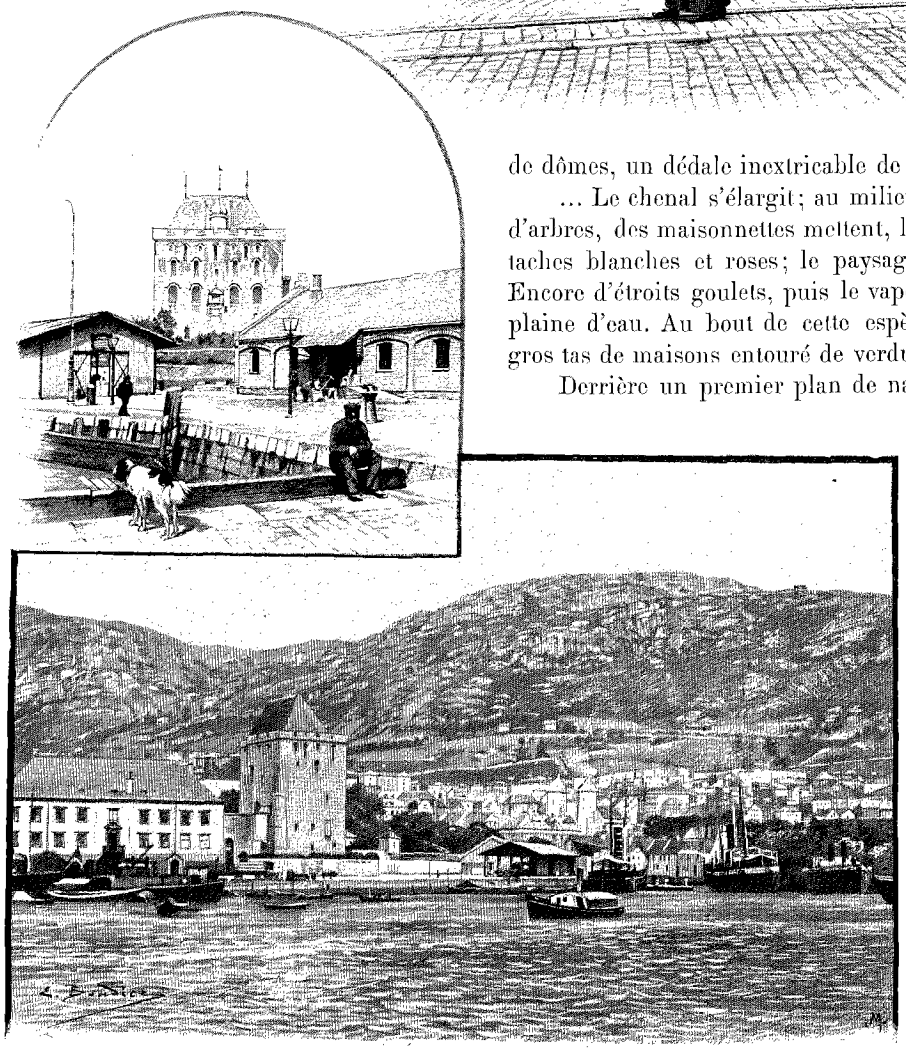
un ciel jaune. Le vent est tombé, mais la mer reste houleuse. Sa nappe, enflée en longues ondulations, jaillit sur les îlots extérieurs en hauts panaches blancs, et jette sur les rives de larges flocons d'écume comme des plaques de neige oubliées. Une lourde panne de nuages passe et le miroitement des eaux s'éteint dans une pénombre violette.

..... Des bras de mer entre des avancées de hautes falaises, puis d'étroits canaux bordés de rochers bizarres, et plus loin, de nouvelles plaines d'eau. C'est toujours ce même paysage extraordinaire de montagnes dressées au milieu de l'océan et de fjords engouffrés au milieu des montagnes. Partout des pierres nues, polies, comme passées au laminoir, une énorme carcasse rocheuse, hérissée en vagues rigides au-dessus de la mobilité de l'eau, et, partout, à travers cet entassement confus de pics d'aiguilles et de dômes, un dédale inextricable de fissures remplies par la mer.



... Le chenal s'élargit; au milieu de prairies et de bouquets d'arbres, des maisonnettes mettent, le long de la mer, de petites taches blanches et roses; le paysage devient riant et gracieux. Encore d'étroits goulets, puis le vapeur débouche dans une large plaine d'eau. Au bout de cette espèce de lac, Bergen étage son gros tas de maisons entouré de verdure.

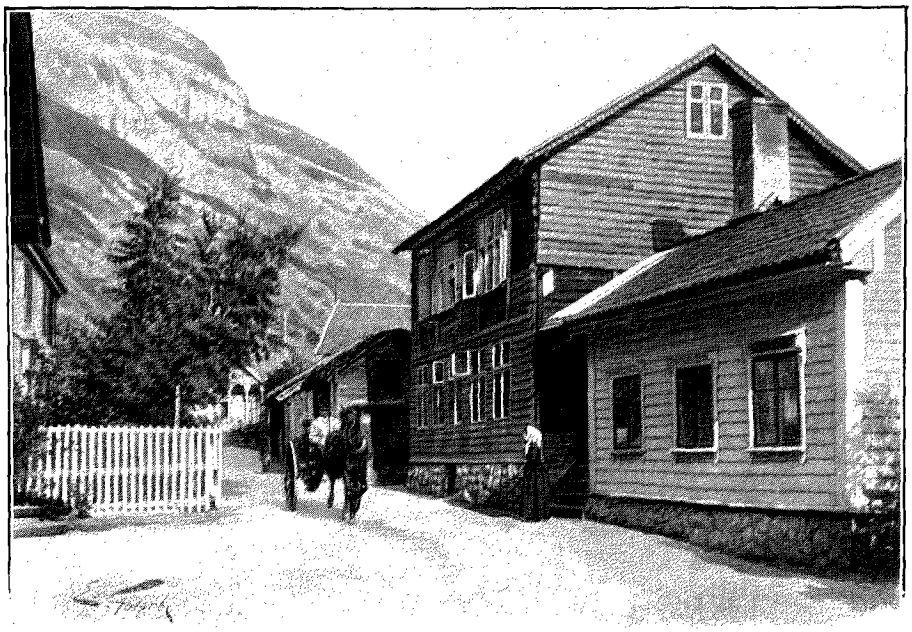
Derrière un premier plan de navires, de mâts, de cordages, de haubans, de cheminées, une tour carrée, crépie à la chaux, blanchit à côté de vieilles baraques aux pignons archaïques. Une impression de Lübeck ou de vieil Hambourg, un décor d'Allemagne moyen âge, dans un cadre de montagnes pittoresques.



BERGEN : LE MARCHÉ AU POISSON. — LA FORTERESSE. — VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE.
DESSIN DE BOUDIER.

Sur le quai nous attend notre sympathique vice-consul, le bon et aimable M. Greve. Depuis trente-cinq ans qu'il occupe ce poste, notre représentant à Bergen n'a jamais laissé échapper une occasion d'être utile ou agréable aux Français. Aussi bien, dès qu'il a été avisé de notre arrivée et de notre accident, de suite il est venu nous offrir ses bons offices avec son amabilité et sa bonne grâce habituelles.

Bergen est la plus amusante et la plus intéressante des villes de Norvège. Toute la journée, dans la rue principale, la *Strandgade*, c'est un grouillement, sans cesse renouvelé, de pêcheurs et de paysans, constellé par le bariolage éclatant de femmes en casaque rouge et en coiffe blanche. Seuls avec les gens du Sætersdal les indi-

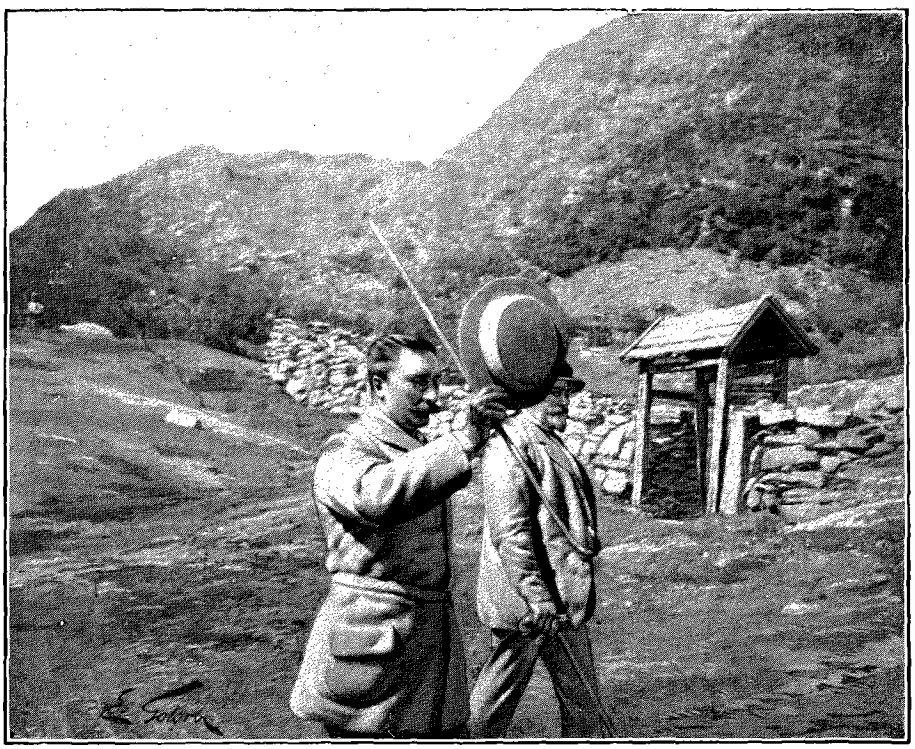


LÆRDALSÖREN. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE EN KARRIOLE. — DESSIN DE GOTORBE.

gènes des environs de Bergen ont pieusement conservé leurs anciens costumes. Et tout ce monde se meut dans un cadre très drôle d'étalages éclatants de cuivrerie, d'éventaires couverts de pelleteries, et de baraques biscornues, toutes basses, blotties à côté de grandes bâtisses. Dans les constructions comme dans les costumes, le passé coudoie le moderne.

Plus loin, une immense place bordée de hautes maisons, des banques, des offices commerciaux; au-dessus, un entre-croisement de fils télégraphiques et téléphoniques. Le ciel a l'air tendu de toiles d'araignée. Nous dévalons vers le port qui avance au milieu de la place, et de ce côté c'est le spectacle toujours animé d'un marché au poisson en plein vent. Autour on se bouscule, mais on n'entend le bruit d'aucune dispute. Même dans le débat des prix, ces gens du Nord conservent une placidité imperturbable. Le vendeur dit son chiffre, l'acheteur réfléchit un instant; si l'accord ne s'établit pas, on se quitte sans s'injurier.

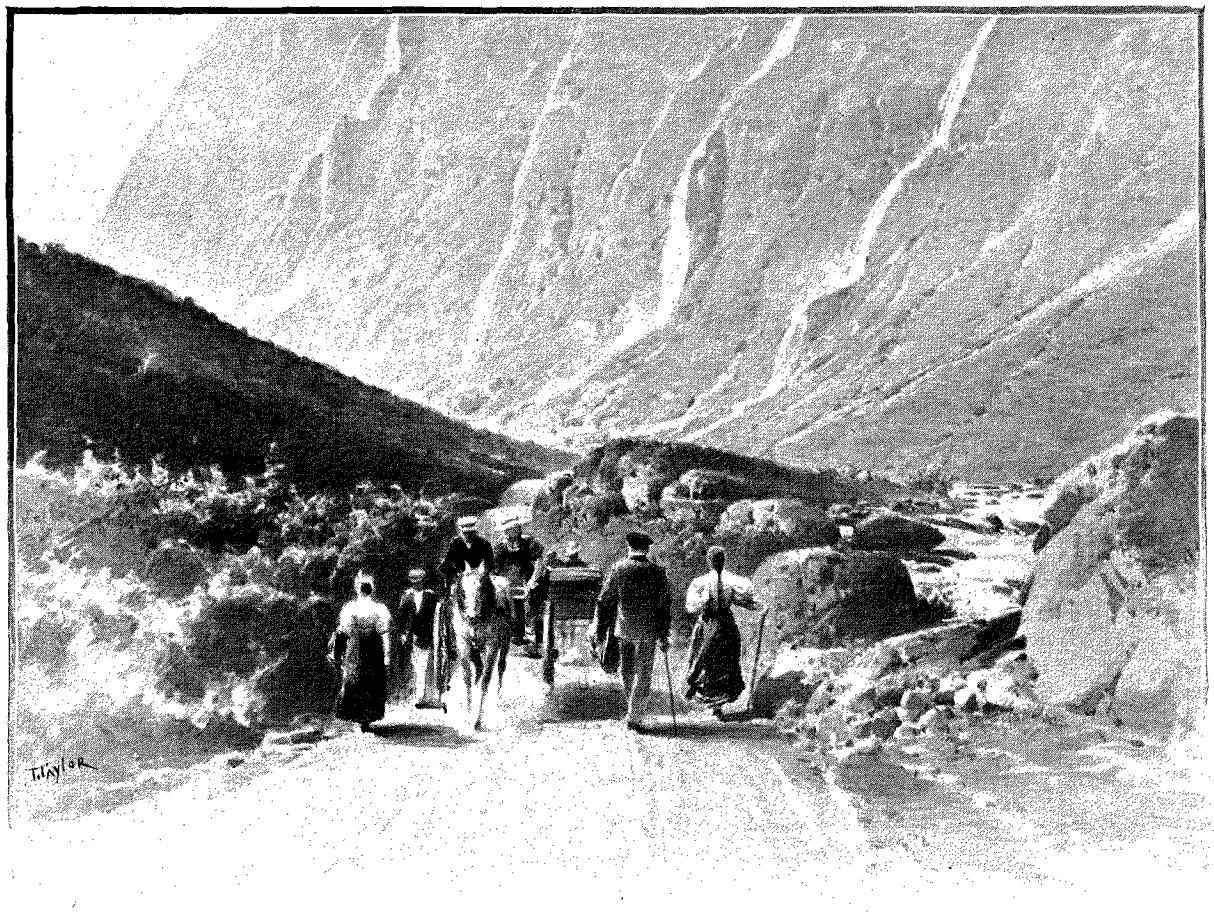
A deux pas de là se trouve le quartier le plus curieux de Bergen, le *Tydskebrygge*, le quai des Hanséates, un coin de vieille ville en bois dans un état parfait de conservation. Une rangée de baraques à pignons ouvragés; devant, des navires aux formes anciennes, des *jægt* et des *jakt* qui ont tout l'air de vieilles nefs normandes, au bout, une vieille forteresse à tourelles. Le décor est complet. Nous entrons dans une de ces maisons transformées en musée. La restitution de l'intérieur a été étendue aux plus petits détails. Voici le comptoir, avec les livres, les balances, l'encrier, les plumes; dans la chambre à coucher, tous les meubles sont en place. C'est la plus forte vision du XVIe siècle que nous ayons jamais éprouvée.



GUILLAUME II DEVANT LE CIMETIÈRE DE BORGUND (PAGE 286). — DESSIN DE GOTORBE.

Le *Tydskebrygge* a été le théâtre du principal épisode de l'histoire de la ville. Au milieu du XIVe siècle les Hanséates fondèrent un comptoir à Bergen, précisément sur l'emplacement actuel du quai qui porte leur nom; rapidement cet établissement prit une grande importance et bientôt étendit ses affaires dans tout le pays jusque dans le Nordland. En Norvège comme sur les bords de la Baltique les Allemands surent acquérir le monopole du commerce; un siècle après leur premier établis-

sement, ils étaient devenus les maîtres de toutes les transactions, du Lindesnæs au cap Nord. Ils achetaient aux indigènes le produit de leurs pêches et, en échange, leur fournissaient toutes les marchandises dont ils avaient besoin. Leur puissance devint bientôt telle, qu'ils jugèrent inutile de garder aucun scrupule, et, sans la moindre vergogne chez ces commerçants rapaces, l'usage de faux poids devint général. Contre ces exactions les malheureux Norvégiens restaient impuissants; les flottes de la Hanse tenaient la mer, poursuivant avec la plus implacable rigueur les navires des autres nations qui essayaient de venir faire concurrence à la puissante association. Les Allemands méconnaissaient complètement l'autorité du roi de Norvège et se considéraient comme les maîtres de Bergen. Mais, à partir du XVIe siècle, leur puissance commence à décliner; peu à peu ils perdent leurs droits abusifs; ce ne fut cependant qu'en 1764 que ferma leur dernier établissement. Cette lutte commerciale a laissé dans la population un souvenir vivace mais assez injuste. Les gens de Bergen oublient que, si les Allemands furent



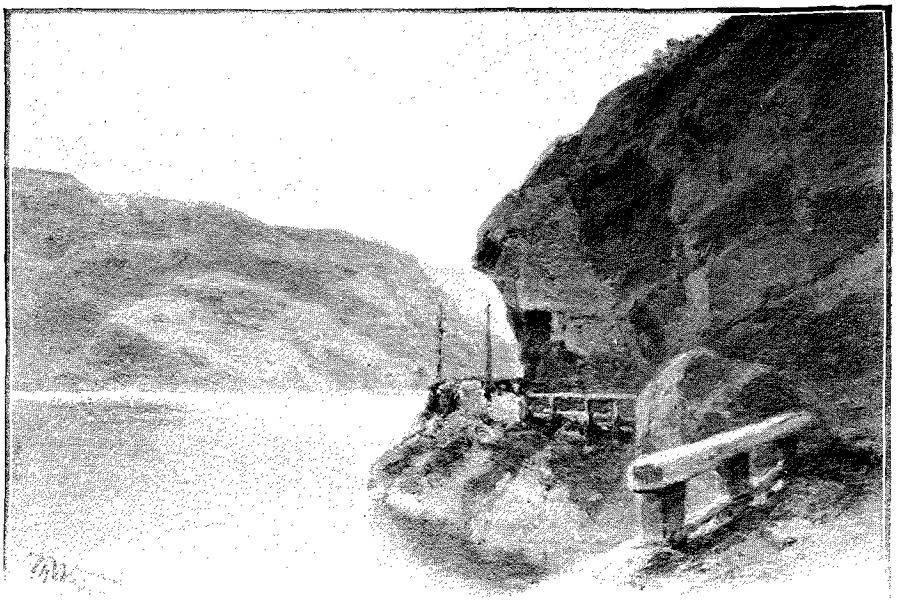
LE NÆRÖDAL (PAGE 284). — DESSIN DE TAYLOR.

sans scrupules, ils furent plus tard aussi âpres au gain dans l'exercice de leurs privilèges commerciaux. Eux aussi ne se montrèrent pas moins impitoyables à l'égard des pauvres pêcheurs du Nord. En histoire on ne se souvient que des défaites.

Dans l'après-midi, promenade à la vieille église de Fantoft, construction en bois d'un style très spécial que les Norvégiens désignent du nom de *Stavekirke*. Le monument est étrange et fantastique : un entassement pyramidal de toits, de clochetons, de pignons, montant en l'air comme une pagode de dominos. D'après le professeur Dietrickson, les Stavekirke seraient une reproduction des églises romanes d'Angleterre et de France modifiées par la substitution du bois à la pierre. Ces églises sont souvent ornées de sculptures archaïques représentant des scènes religieuses ou des mythes du paganisme. Elles dateraient donc du XIe siècle, de l'époque de transition entre le paganisme et le christianisme.

Des sept ou huit cents Stavekirke qui ont existé jadis en Norvège, il n'en subsiste plus que quelques-unes. Pour sauver de la ruine ces derniers monuments de l'art primitif, la Société archéologique de Norvège en a pris quelques-uns sous sa protection, tandis que d'autres ont été achetés, transportés et réédifiés en lieu sûr par d'intelligents citoyens, comme c'est le cas pour l'église de Fantoft.

*



SUR LA ROUTE DU VALDERS : LE KVAMSKLEV (PAGE 288). — DESSIN DE TH. WEBER.

II

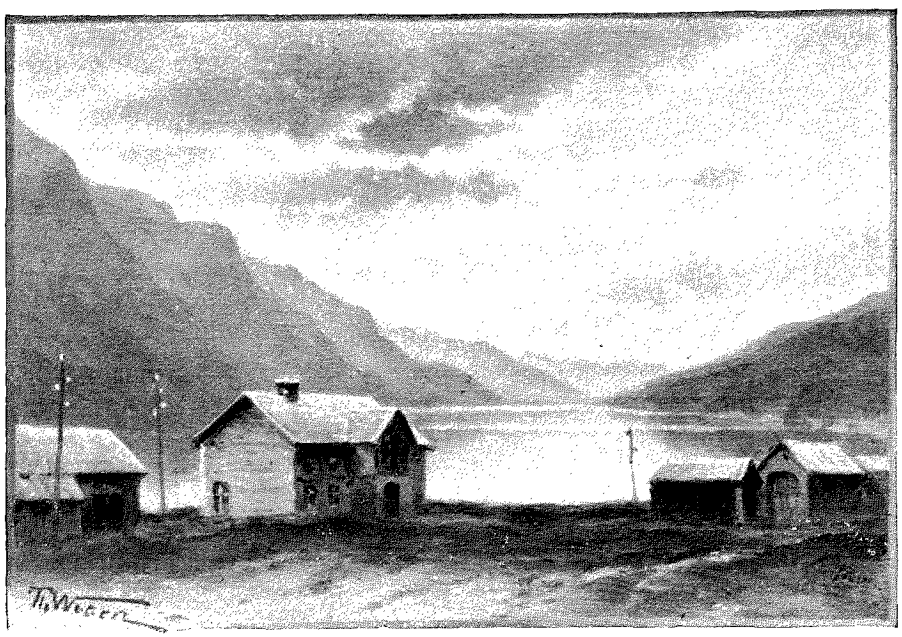
Le chemin de fer de Vossvangen. — Stalheim. — Le Nærödal. — Le Sognefjord.

De Bergen à Kristiania la première étape se fait en chemin de fer jusqu'à Vossvangen.

Le paysage est d'abord gai et gracieux; de tous côtés, des lacs encadrés de prairies fleuries, partout une merveilleuse poussée de végétation printanière. Le train file à toute vitesse, dévalant une pente rapide, et, à chaque courbe, de violentes secousses nous jettent de droite et de gauche. Le wagon tangue et roule comme une barque secouée par la lame; d'une minute à l'autre on s'attend à culbuter dans quelque effroyable précipice, et l'on est tout étonné d'arriver sans accident au bas de la côte. Un voyage sur les lignes suédoises ou norvégiennes constitue une excellente acclimatation aux traversées sur les mers houleuses.

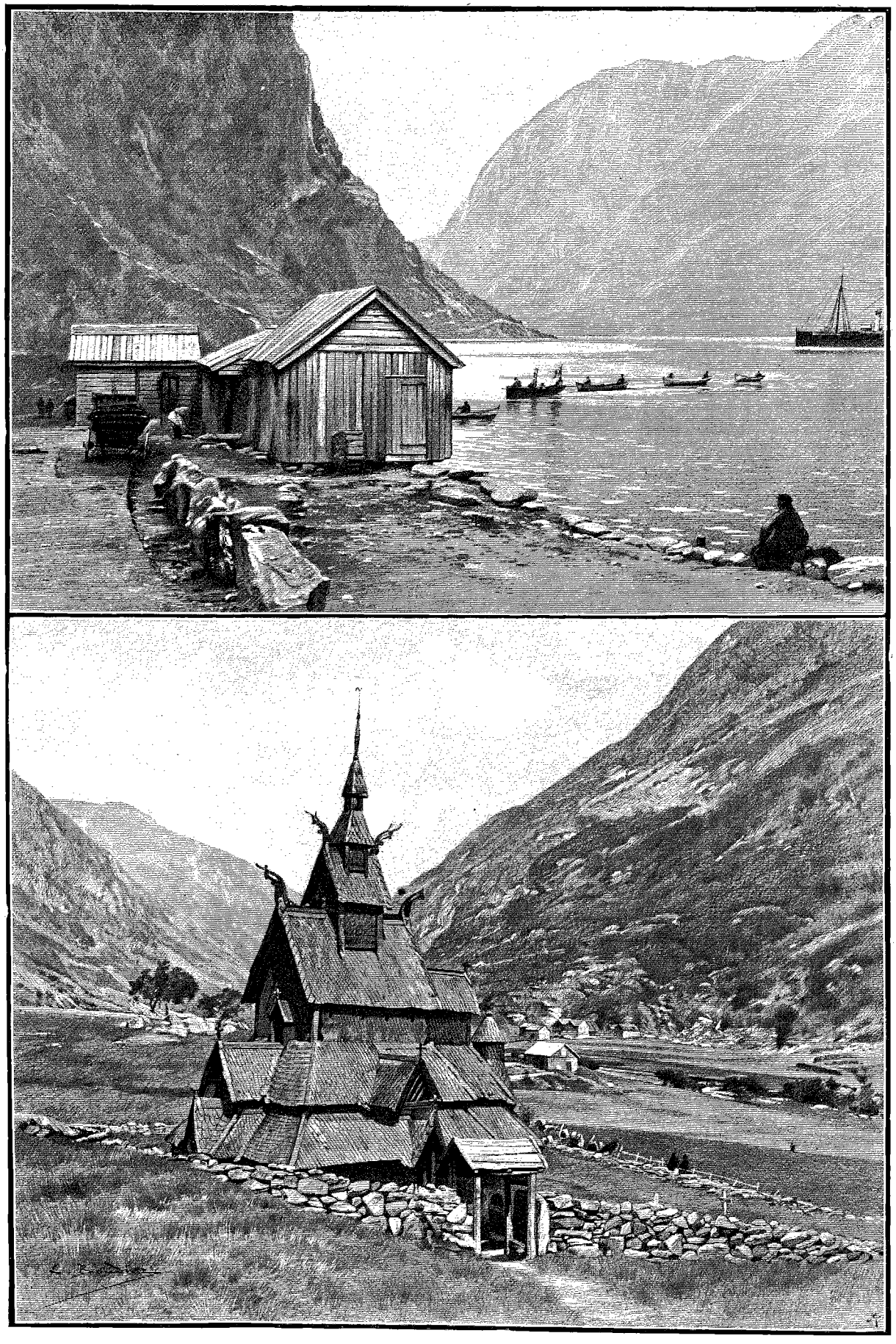
Maintenant nous voici dans un paysage sauvage, effrayant de tristesse. Le convoi court au-dessus d'un fjord, très caractéristique, entre deux chaînes de montagnes abruptes; un long et étroit fossé plein d'une eau lourde et huileuse. Sur le bord du précipice, la ligne est taillée en corniche aérienne, traversant en tunnel les saillies de rochers, enjambant les ravins sur des ponts graciles; un chemin de fer suspendu au flanc de la falaise. Et de toutes parts giglent des cascades. Le fjord fait un coude; le train s'engage dans une gorge étroite, puis débouche sur un autre fjord pour s'élancer sur un second balcon vertigineux. Ce chemin de fer est une des lignes les plus hardies d'Europe et une des plus intéressantes par la beauté de ses aspects. Pendant toute la durée du voyage de Bergen à Vossvangen, ce n'est qu'un cri d'admiration, une suite d'enchantements et d'étonnements, une variété indescriptible de panoramas tour à tour gracieux et sauvages.

Après un nouveau fjord, une nouvelle gorge, toute verte de bouleaux, traversée par un large torrent aux eaux cristallines s'éboulant en cataractes bruyantes. Toujours des tunnels : de Bergen à Vossvangen, sur une distance de 108 kilomètres, on ne compte pas moins de cinquante-cinq souterrains. Tout à coup les grandes parois rocheuses s'écartent devant une jolie nappe d'eau, entourée d'alpages et de forêts; un paysage idyllique, plein de fraîcheur, succède sans transition au spectacle terrible des fjords. Nous arrivons à Vossvangen.

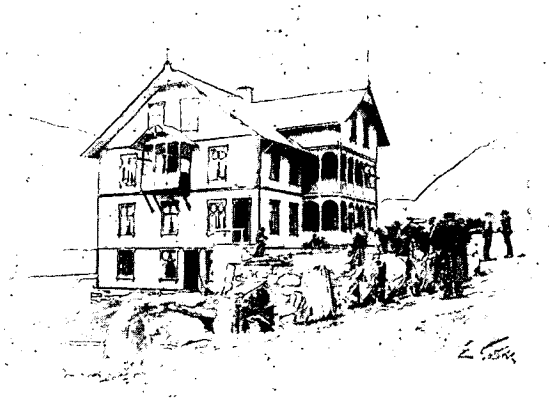


LE VANGSMJÖSEN. — DESSIN DE TH. WEBER.

Une impression de Tyrol. Sur les premières pentes une marqueterie criarde de champs de céréales et de pâturages; plus haut, des futaies noires couronnées par un glacis de neige ruisselant au milieu des arbres, par devant une nappe d'eau endormie dans le calme



L'ÉGLISE DE BORGUND (PAGE 286) ET GUDVANGEN DANS LE NÆRÖFJORD (PAGE 285). — DESSIN DE BOUDIER.



LA STATION DE SKOGSTAD (PAGE 288). — DESSIN DE GOTORBE.

pénétrant du crépuscule. De tous côtés, des horizons emplis de paix et de repos. Dans ce décor merveilleux passent des groupes pittoresques de femmes bariolées d'étoffes aux tons vibrants, des corselets rouges avec des bandes vertes, des guimpes blanches, des jupons noirs avec des tabliers blancs striés de broderies.

Devant ce panorama enchanteur, un grand chalet présente une large façade éclairée, ajourée de vérandas, l'Hôtel Fleischer, un caravansérail capable de loger un bataillon; autour apparaissent d'autres hôtels plus modestes. Généralement, au cœur de la saison, toutes ces maisons sont pleines. Vossvangen est le séjour d'été des habitants de Bergen et, tous les jours, passent de nombreuses caravanes de touristes allant du Hardangerfjord au Sognefjord ou *vice versa*. Ce village est l'Interlaken de la Norvège.

13 juillet. — Une matinée radieuse. Sous un clair soleil joyeux le paysage luit dans une fraîcheur exquise, parfumée de senteurs de foin et de bois. L'heure de la jeunesse de la nature dégageant une sensation de bien-être et de bonheur.

A 8 heures, nous montons en *kalesche*; aussitôt après en route. La kalesche est un simple vis-à-vis, très léger. Oh! combien peu pittoresque en comparaison de la *karriole* et de l'archaïque *stolkjærre*! en revanche, la voiture est commode, spacieuse, et sans aucune fatigue une femme peut faire en cet équipage des étapes de 100 kilomètres par jour : une expédition que je n'engagerai personne à entreprendre en stolkjærre. Après vingt ans je garde encore le souvenir d'un voyage de 30 lieues fait dans une seule journée en ce primitif véhicule.

De Vossvangen à Stalheim, 39 kilomètres, toujours en montant. Comme toutes les vallées norvégiennes, celle du Vossestrandelv s'élève en gradins et chaque gradin abrite un lac. Sur les surfaces absolument unies de ces nappes, les moindres détails du cadre se reproduisent avec une netteté si parfaite que la démarcation entre la terre et l'eau devient invisible; on a l'illusion d'immenses glaces placées là pour agrandir la scène. Plus loin, une gorge boisée bruissante de cascades. Partout de belles eaux claires et limpides, vertes comme les prairies au milieu desquelles elles chantent, et partout une merveilleuse verdure, une nature éclatante de gaieté et de vie.

Le défilé s'élargit; au milieu d'une forêt de pins, un nouveau lac fait une longue tache bleue dans la rougeur des troncs frappés par le plein soleil de midi. Midi! tout l'espace flamboie; les hautes cimes grises luisent comme des plaques d'acier; en bas, la terre surchauffée rayonne une chaleur lourde. Et nous sommes venus chercher ici la fraîcheur!... Derrière la plaine bombe un mamelon rocheux; de toutes parts, d'âpres montagnes dénudées avancent en côtes abruptes. Nos petits chevaux lancés à fond de train gravissent la pente avec ardeur; ce rude coup de collier nous amène à Stalheim. Inopinément, sans que le moindre mouvement de terrain nous y prépare, le sol manque pour ainsi dire sous nos pas. Devant nous s'ouvre un précipice vertigineux, une énorme et profonde crevasse dont la vue fait passer un frisson d'effroi. La terre, disloquée par quelque convulsion géologique, est fendue là en une longue et étroite fissure au milieu d'un entassement de montagnes rugueuses. Ce gouffre effrayant est le fameux Nærödal, un des paysages les plus justement célèbres de la Norvège. Et l'impression produite par cette fracture étrange est d'autant plus saisissante qu'elle est absolument inattendue. Depuis Vossvangen on chemine au milieu de pâturages et de forêts; la route fait un coude, gravit un monticule, et tout d'un coup se découvre la crevasse du Nærödal dans un panorama de montagnes sauvages, dénudées, écorchées d'éboulements.

Au bord du gouffre est situé Stalheim, composé purement et simplement d'un hôtel et de ses dépendances, une construction en bois encore plus vaste que l'Hôtel Fleischer à Voss. L'établissement contient deux cents chambres et une salle à manger grande comme une petite église; tout cela, très propre, astiqué et reluisant comme un sou neuf; un grand caravansérail construit sur le modèle des stations d'été les plus fréquentées de la Suisse.

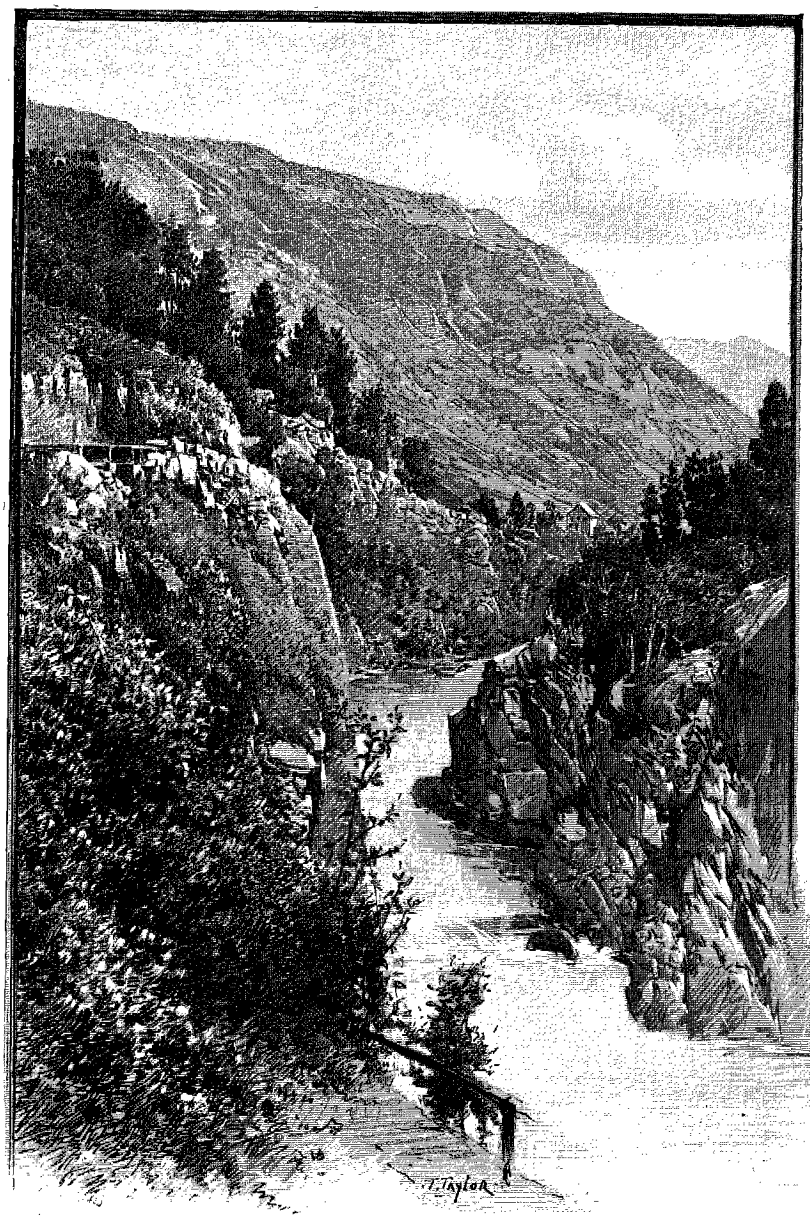
Nous déjeunons, et, aussitôt après, nous nous acheminons vers le Nærödal. Le Stalheimsklev, la paroi de roches qui bouche la vallée, est haute de 250 mètres; pour descendre au fond du gouffre, la route serpente en seize lacets le long de l'escarpement. Au bas, de chaque côté se dressent des falaises polies, montant à pic à plus de 1 000 à 1 200 mètres. Entre les deux lèvres de la crevasse un tout petit pan de ciel est visible. En avant et en arrière se dressent également d'autres murailles rocheuses; partout l'horizon est bouché par un entassement formidable de très hautes montagnes, si bien qu'en hiver jamais le soleil n'éclaire le fond de la vallée. On a une impression d'étouffement comme au fond d'un puits. De tous côtés les falaises sont striées par des blancheurs de cascades se résolvant en poussière d'eau comme la fameuse Staubach, ou écorchées par des éboulements qui ont ouvert de profondes plaies dans l'épaisseur des rochers.

Un peu plus loin le défilé se trouve rempli par une nappe d'eau. Nous arrivons à Gudvangen, sur les bords du fameux Nærödfjord, où nous nous embarquons sur un vapeur local à destination de Lærdalsören. Le fjord est large de moins de 1 kilomètre et sur ses deux rives la pierre sort de l'eau à pic pour se dresser en parois verticales, absolument comme dans le Nærödal. Représentez-vous un fleuve énorme engouffré dans une profonde crevasse. L'escarpement des parois se continue en dessous comme en dessus de la surface de l'eau; sans crainte de toucher, des vapeurs de 5 000 tonnes peuvent passer au ras des rochers.

Insensiblement le chenal s'élargit, et bientôt le vapeur débouche dans l'Aurlandfjord, puis dans le Sognefjord tout ensoleillé. Le Sognefjord et le Hardangerfjord sont les deux plus célèbres défilés marins de la Norvège méridionale. Auquel des deux donner la préférence? Le Hardanger, paré d'une végétation absolument étonnante pour la latitude, enveloppé des féeries de la légende, a un charme pénétrant, avec ses paysages tour à tour gracieux et sévères, mais le Sogne est à coup sûr le plus extraordinaire. Figurez-vous au milieu de hautes montagnes une fissure longue de 170 kilomètres sur laquelle s'ouvrent perpendiculairement d'autres fissures, plus courtes et plus étroites; figurez-vous, en un mot, une terre étoilée par un système de crevasses qui se recoupent et que la mer a envahies. Chacune de ces fentes secondaires a un caractère particulier; nous venons de parcourir le sombre Nærödfjord; de l'autre côté du Sogne s'enfoncent, à travers le plateau du Jostedal, le Fjærlandsfjord terminé par un mur de glaciers, pareil à une haute vallée des Alpes inondée à la suite de quelque cataclysme géologique, plus loin le Lysterfjord avec des horizons de verdure blanchis par des neiges lointaines, comme sur les bords d'un lac suisse, puis l'Aurlandsfjord, conduisant au Jotunheim, l'Oberland norvégien.

Le Sognefjord forme un coude, et, au bout de ce nouveau corridor, Lærdalsören groupe ses petites maisons grises sur une plaine verte.

A gauche, dans la buée violette du crépuscule, deux grands bâtiments à l'ancre blanchissent la moire satinée de l'eau grise : le *Hohenzollern* et son cuirassé d'escorte, le *Gefion*. Guillaume II a choisi le Sognefjord comme centre de son traditionnel voyage en Norvège. L'empereur a eu heureusement la bonne idée de rester à son bord, et sans aucune difficulté nous trouvons place à l'hôtel. N'importe, la vue du *Hohenzollern* nous a fait passer un mauvais moment. Un voisinage impérial n'est pas précisément agréable pour de simples touristes. Il y a quelques jours nous avions déjà rencontré le *Kaiser*. L'empereur et sa suite occupaient toute l'auberge; sans son intervention, paraît-il, nous aurions dû coucher à la belle étoile après une longue et pénible excursion.



GORGE DE MARISTUEN (PAGE 287). — DESSIN DE TAYLOR.

III

La route du Valders. — L'empereur Guillaume II. — L'église de Borgund. — Le col du Filefjeld. — La descente.

14 juillet. — A 7 heures du matin, grand remue-ménage. Guillaume II traverse le village en *karriole* à la tête d'une nombreuse caravane; il va visiter la vieille église de Borgund, à 30 kilomètres dans la

montagne sur la route de Valders. Sans garde ni escorte, en *knickerbocker* et en vareuse grise, l'empereur, la mine souriante et joyeuse, a l'air d'un simple touriste enchanté de prendre ses vacances. Évidemment il éprouve un plaisir profond à laisser derrière lui les soucis et les responsabilités pour courir la montagne dans la fraîcheur matinale de cette belle journée, et à l'expression de satisfaction et de bien-être qui éclate sur son visage on devine dans cet homme jeune et vigoureux un admirateur profond de la nature. Guillaume II ne ressemble guère aux photographies et aux portraits officiels. Le *kaiser* n'a point le type allemand; de taille moyenne, le teint très foncé, le corps souple, on le prendrait pour un Anglais, surtout dans cet accoutrement de bicycliste. La vivacité du regard est frappante; son œil bleu a une expression de finesse et d'intelligence qui éclaire toute la physionomie.

A 8 heures notre équipage avance; aussitôt nous partons sur les traces de l'empereur, en compagnie de quatre aimables Parisiens qui se rendent comme nous à Kristiania par le Valders, la plus heureuse des rencontres, qui transforme notre voyage en une partie pleine d'entrain et de gaieté.

Avant le départ, nous commandons par téléphone notre dîner à Borgund. Toutes les stations postales sont reliées par un fil téléphonique; grâce à cette organisation, à notre arrivée aux stations, les repas et les chambres se trouvent prêts : d'où une économie considérable de temps. Sur toutes les principales routes postales de Norvège un service semblable fonctionne dans d'excellentes conditions. Le prix de la conversation ne coûte que 25 centimes, quelle que soit la distance, et la communication s'obtient au premier appel.

La route remonte la vallée du Lærdalselv, très large et très poussiéreuse; une profonde fracture qui continue au milieu des montagnes le long fossé du Sognefjord. A 10 kilomètres de Lærdalsören, première station. On laisse les chevaux souffler une bonne demi-heure. L'étape sera pénible aujourd'hui : 73 kilomètres d'une rude montée. Du bord de la mer au sommet du col, que nous atteindrons dans la soirée, la différence de niveau n'est pas moindre de 1 000 mètres. Il est donc prudent de ménager les chevaux. En montagne le marcheur lent et mesuré dans son pas arrive toujours au but.

La route contourne un gros monticule; les parois rocheuses se rapprochent, la vallée devient une gorge sauvage. Pendant deux heures nous cheminons dans un étroit défilé rempli par un bruyant torrent aux eaux cristallines. Partout le roc nu se dresse en crêtes fantastiques, et de tous côtés des cascades blanchissent d'écume frémissante la pierre brute et aride. Au fond de cette crevasse la chaleur réverbérée par les montagnes est intolérable; l'abri de deux ombrelles superposées est insuffisant pour nous préserver de l'ardeur du soleil; un instant il nous semble que nous allons être frappés d'insolation. Avec cela, chaque quart d'heure, les chevaux trempés de sueur s'arrêtent pour boire. Le long de la route, au passage de tous les ruisseaux, et Dieu sait s'ils sont nombreux, sont disposés de petits abreuvoirs; jamais un cheval ne passerait devant un réservoir sans y faire halte. Contre ces libations répétées nos protestations restent vaines. Les bêtes d'abord, les voyageurs ensuite. Les cochers norvégiens sont dignes des plus hautes récompenses dont disposent les sociétés de protection des animaux.

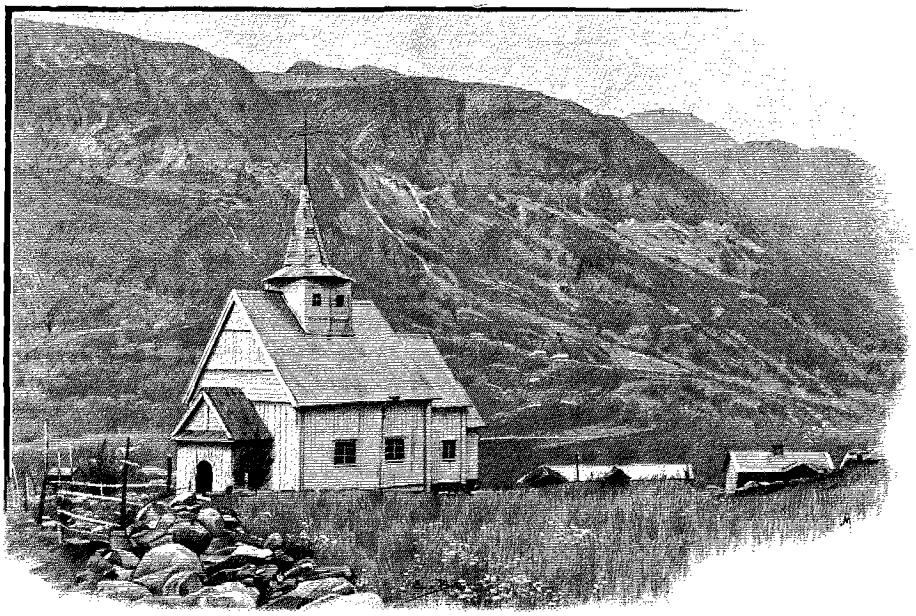
Au bout du défilé s'ouvre un bassin de verdure, hérissé par le toit pyramidal de l'église de Borgund. Une *stavekirke* comme celle de Fantoft, la plus cocasse des constructions, un entassement bizarre de pignons et de clochetons en bois, pareil à une pomme de pin dressée en l'air. L'église date, dit-on, de 1138. Le bois a une patine noire qui lui donne l'aspect d'un édifice incendié.

Lorsque nous arrivons devant l'église, l'empereur achève de déjeuner sur l'herbe. Un seul agent de police est chargé de veiller à sa sûreté et de tenir éloignés les indigènes, qui, du reste, ne manifestent aucune curiosité. Une demi-heure plus tard, Guillaume II passe à quelques mètres de nous, sous le feu d'une batterie d'objectifs. J'obtiens pour ma part le cliché reproduit à la page 280, au moment où il longe le petit cimetière de Borgund.

Après cette intéressante rencontre nous poursuivons notre lente marche. Le pays devient presque désert; de loin en loin, une ferme d'aspect misérable, un *gaard*, comme on dit en norvégien. Très primitive la construction des étables : des murs de cailloux roulés et de blocs non équarris, un appareil cyclopéen très grossier avec des jointements de gazon et de tourbe. Ces constructions présentent la plus étrange ressemblance avec les fameuses ruines nordiques du Grœnland, les vestiges des habitations élevées au XIe siècle sur cette terre glacée par les anciens Normands. Tout près, un ancien *tumulus* marqué par une simple pierre levée.

Ici la vallée se bifurque. Laissant à droite l'embranchement conduisant au Hallingdal, la route du Valders, après avoir traversé une ancienne moraine, s'engage dans un nouveau défilé. Le sol s'élève rapidement et au-dessus du torrent la route grimpe sur la montagne à une grande hauteur. En certains endroits la pente est absolument abrupte; à chaque coup de collier vigoureux que les chevaux donnent pour enlever l'obstacle, nous glissons au fond de la voiture les jambes en l'air. Juste à l'endroit le plus vertigineux, sur une corniche au-dessus d'un précipice effroyable, un cheval, effrayé par la raideur de la déclivité, s'arrête court à mi-côte, puis recule; la voiture dégringole en arrière, entraînant l'attelage. Nous n'avons que le temps de sauter à bas du véhicule. Nos compagnons arrivent prestement à la rescousse, empoignent solidement les roues et arrêtent la voiture dans sa descente inquiétante. C'est un jeune cheval, raconte flegmatiquement le cocher, il n'a jamais encore fait cette route et il a eu peur de la pente. Ce dressage, au risque de faire rouler ses voyageurs dans quelque précipice, lui semble la chose la plus naturelle du monde! Heureusement la poste arrive dernière nous, une *karriole* conduite

par un gamin de douze ans. L'enfant nous prête son cheval; grâce à ce renfort nous réussissons à sortir de ce mauvais pas. La route n'est pas plus dangereuse que celles qui traversent les hauts passages des Alpes, mais ici le pays est presque désert; en cas d'accident grave, la situation ne laisserait pas que d'être critique. Aussi bien, pour être en mesure de se porter mutuellement assistance, les cochers ont-ils l'habitude de faire route de conserve et ne perdent jamais de vue les différentes voitures qui composent la caravane de la journée.



ÉGLISE D'ÖIE, SUR LES BORDS DU VANGSMJÖSEN (PAGE 288). — DESSIN DE TH. WEBER.

Encore quelques raidillons abrupts, puis nous arrivons à la station de Maristuen, grande construction en bois dans le genre de Stalheim. Situé à l'altitude de 780 mètres, cet hôtel peut être choisi pour un séjour d'été, d'autant qu'aux environs les distractions ne manquent pas pour les chasseurs comme pour les alpinistes. Sur les montagnes voisines le renne sauvage n'est pas rare, et plusieurs sommets d'accès facile, situés à proximité, offrent un panorama étendu sur les massifs du Jotunheim et du Jostedal.

Depuis le moyen âge la route du Valders a été pratiquée, et, pour secourir en hiver les malheureux voyageurs surpris par les tourmentes de neige, plusieurs refuges ont été établis dans les endroits les plus difficiles. Le plus ancien est celui de Maristuen; sa fondation remonte au XIVe siècle.

Nous laissons les chevaux souffler une heure, puis nous remontons en voiture pour aller coucher à Nystuen, la station suivante. Une nouvelle étape de 11 kilomètres et une nouvelle ascension de 300 mètres. Encore une gorge sauvage, couronnée de bouleaux, frémissant sous le vent des cascades; au delà la route débouche sur le Filefjeld, le point culminant du passage (1 009 m.). Une haute plaine sauvage, ridée d'ondulations courtes et abruptes comme des vagues. Les chevaux, lancés à fond de train, gravissent d'un bond un monticule et redescendent au galop la contre-pente pour attaquer avec la même allure le mamelon suivant; cela donne une impression de montagnes russes, en vous faisant passer un frisson d'émotion.

La solitude est grandiose; de grandes masses de rochers, gercés, balafrés de vert-de-gris et de taches d'ocre; au pied de la grandiose assemblée des monts sublimes, de tristes alpages avec de grands lacs noirs et des tourbières brunes. Un ciel d'un fin bleu d'acier, blanchi par la lueur décolorée du crépuscule; une impression de froid et de désert lugubre. Toujours la route contourne des lacs, monte et descend des monticules; toujours le plateau s'étend sans fin et sans vie comme une terre morte. Mais voici que l'alpe solitaire s'anime d'un murmure confus de sonnailles et de rumeurs de troupeaux en marche. De longues caravanes de vaches et de chèvres descendent sur les flancs de montagnes et se réunissent en troupes serrées autour de chalets éclairés de grands feux. C'est le tableau toujours intéressant de la vie pastorale, du plein été sur les montagnes si longtemps glacées par l'hiver. Sur ce plateau habiterait, me raconte le cocher, un Lapon avec un troupeau de rennes. Si le fait est exact, ce serait le représentant de cette race établie à la latitude la plus méridionale. Pendant longtemps les Lapons n'ont point dépassé, vers le sud, le plateau de Röraas, dans la haute vallée du Glommen, mais depuis quelques années ils ont commencé à s'étendre sur les hautes montagnes de la Norvège méridionale. Tandis que, dans le nord de la péninsule, ces nomades sont lentement repoussés par la colonisation scandinave, peu à peu ils essaiment en petits clans sporadiques vers les régions du sud.

Une blancheur apparaît au bord d'un lac; voici enfin Nystuen, le terme de notre étape (922 m.). Une gentille petite auberge avec des chambres très simples mais très propres. Depuis quelques années, d'importantes améliorations ont singulièrement facilité les voyages en Norvège. Sur toutes les routes fréquentées, comme celles du Valders, les misérables stations de poste qui, il y a dix ou douze ans, constituaient les seuls refuges ouverts aux touristes, ont été remplacées par des auberges spacieuses, parfois même par de grands hôtels. Seuls les cuisiniers indigènes me paraissent réfractaires au progrès. Les gens délicats feront donc bien de ne jamais entreprendre une excursion un peu longue sans se munir d'une petite provision de bonnes conserves.

15 juillet. — Passé le Filefjeld s'ouvre devant nous un large entonnoir au fond duquel s'ouvre la vallée de la Bægna, qui constitue le Valders, et la route descend en lacets rapides à travers des tourbières de saulaies grises.

A la station suivante, à Skogstad, à l'altitude de 574 mètres, nous rencontrons les plus hautes cultures de seigle et de pommes de terre de la vallée, à 100 mètres plus bas les premiers sapins. Maintenant s'ouvre devant nous une longue région lacustre. En dessous de Skogstad, voici une première nappe, puis une seconde plus étendue, le Vangsmjösen, longue de 30 kilomètres, terminée par une gorge rocheuse à la base de laquelle la route est établie en corniche, le Kvamsklev. Le passage est dangereux au printemps; à l'époque du dégel, des avalanches de pierres se détachent des parois surplombantes, et, dans une pensée de sage prudence, la route a été recouverte d'une solide charpente aux endroits les plus exposés.

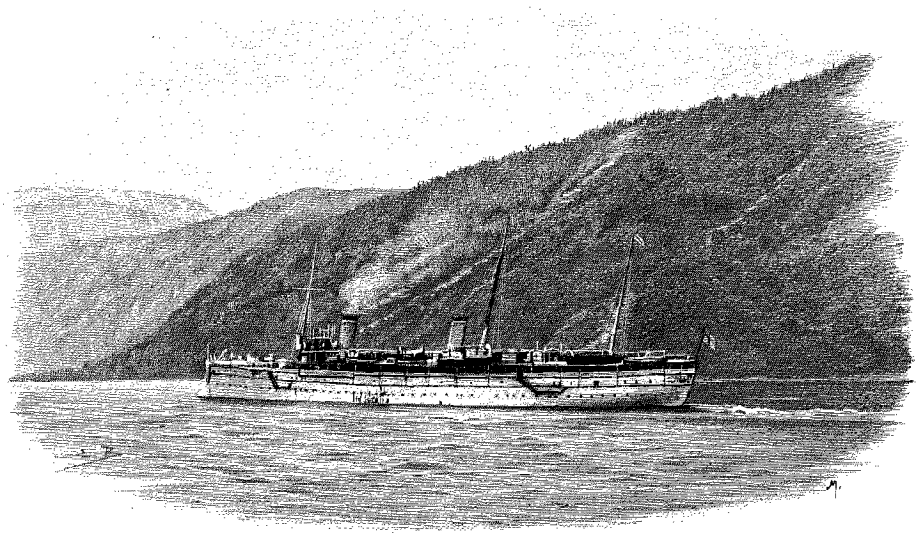
Passé ce défilé, nous arrivons à Oïlo, la station du dîner, au moment où trois cyclistes se mettent en selle en route pour le Filefjeld. Ils sont arrivés jusqu'ici très aisément, et ne comptent mettre pied à terre que pour la rude montée de Skogstad à Nystuen. D'année en année les excursions en cycle deviennent de plus en plus fréquentes en Norvège. Le terrain se prête du reste à ce genre de sport beaucoup mieux qu'en Suisse. S'élevant sur le versant oriental en terrasses étagées, c'est-à-dire en plaines plus ou moins longues séparées par des gradins abrupts, il permet d'atteindre sans grands efforts une très grande hauteur; une fois parvenu au faîte du relief, on n'a plus qu'à descendre. Mais de ce côté gare aux emballements de la machine!

Oïlo est un des séjours préférés par les peintres norvégiens dans cette région pittoresque. D'après les renseignements des *Guides*, en souvenir de leur passage les artistes auraient couvert de paysages et de scènes de genre les murs d'une chambre de l'auberge; il y aurait là un petit musée très intéressant d'œuvres scandinaves modernes. Lorsque nous demandons à l'hôtesse de nous faire voir cette fameuse pièce, la brave femme éclate de rire. « Venez voir ma galerie », et elle nous conduit dans une chambre absolument nue où tout d'abord nos yeux étonnés n'aperçoivent rien. Enfin, en regardant bien, nous découvrons deux ou trois esquisses grandes comme la main. C'est une des plus amusantes des nombreuses mystifications dont les *Guides* égaient les voyages aux dépens des touristes.

Après Oïlo, le Strandfjord, une nouvelle traînée de lacs qui ne forme pour ainsi dire qu'une seule et même nappe (28 kilomètres).

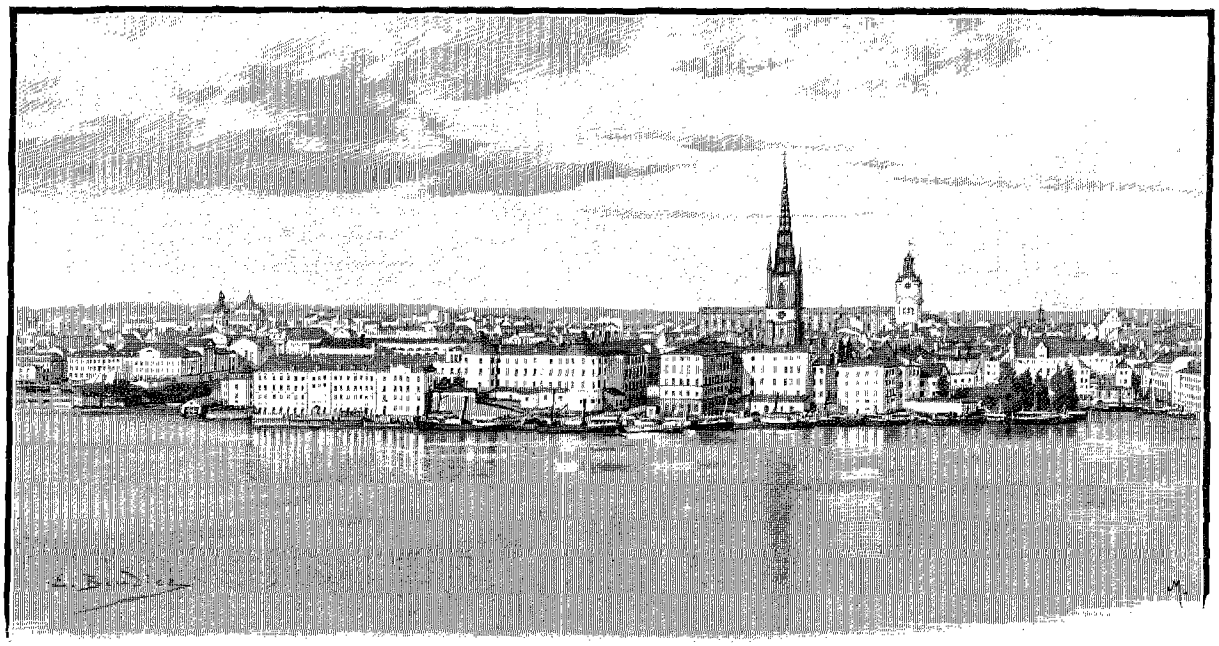
Jusqu'à Fagerlund, la station du souper, encore onze lieues. Elles passent vite. Nos infatigables petits chevaux filent bon train et le paysage est superbe. Sur les bords de l'eau blanchissent des maisonnettes claires, autour c'est une fraîche verdure de vigoureuses forêts et de magnifiques pelouses, et dans l'horizon bleu des montagnes lointaines, les cimes neigeuses du Jotunheim jettent des pâleurs livides annonçant la fin du jour.

(*A suivre.*) CHARLES RABOT.



LE YACHT IMPÉRIAL ALLEMAND LE « HOHENZOLLERN » DANS LE SOGNEFJORD (PAGE 285). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés



VUE DE STOCKHOLM. — DESSIN DE BOUDIER.

STOCKHOLM. — L'EXPOSITION DE 1897[1],

PAR M. CHARLES RABOT[2].



DALÉCARLIENNE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

I

La Norvège orientale. — Kristiania.

Le 16 juillet. — De Fagerlund à Odnæs. La dernière étape sur la route du Valders. Encore une montée; la route escalade une colline boisée pour descendre ensuite dans la vallée de l'Etna au sanatorium de Tönsaas, superbe station d'été dans une situation incomparable. De tous côtés, des forêts: les versants des montagnes ne sont qu'une nappe de verdure et nous descendons vers Odnæs à travers un parc naturel de pins majestueux.

17 juillet. — Maintenant plus d'horizons grandioses de montagnes, plus de panoramas variés changeant pour ainsi dire à chaque détour de la route. La large masse compacte de plateaux et de pics qui constitue la puissante ossature de la péninsule scandinave est passée. Nous voici maintenant au milieu d'un pays fertile, mollement ondulé en hautes plaines, couvert de forêts, coupé de grands lacs et de puissants fleuves culbutant en cataractes bruyantes.

Nous traversons la Randsfjord, le plus grand lac de la Norvège méridionale après le Mjösen, formé par un élargissement de l'Etna. Une impression de grand fleuve au milieu d'une campagne fertile. Partout des prairies d'un vert admirable, d'une intensité de ton exquise, comme on n'en voit que dans le nord, et partout à travers cette fraîcheur merveilleuse les ondulations blondes des céréales jettent un poudroiement d'or dans le ciel bleu. Après la Norvège âpre et rugueuse, une Norvège aimable et souriante.

Quatre heures de traversée, et le vapeur arrive en vue de Randsfjord, tête de ligne du chemin de fer de Kristiania. Devant le quai, la nappe d'eau est tout entière couverte d'un plancher mouvant de bois flotté. Au milieu de cet embâcle d'un nouveau genre la navigation est aussi difficile que dans une banquise. Le paquebot avance lentement, refoulant doucement les bois, puis, lorsque la barricade formée à son avant devient impénétrable, vire pour élargir le chenal qu'il s'est frayé. Sans cesse il faut surveiller à l'arrière les billes détachées pour tenir l'hélice dégagée : le moindre choc pourrait déterminer une grave avarie dans le propulseur. Enfin,

1. *Suite. Voyez p.* 277.
2. *Texte et dessins inédits. — Les dessins ont été exécutés d'après des photographies de MM. Lindahl, Orling, Larsson, Roeslev et Klemming, de Stockholm.*

après avoir manœuvré pendant une demi-heure, nous accostons devant un joli village. Le site est gracieux et pittoresque, mais, bon Dieu, quelle chaleur! Un soleil ardent brûle la peau et pas un souffle d'air! Après la fraîcheur exquise des hauts plateaux, l'air lourd et irrespirable des basses régions qui donne une impression de fatigue et endort l'être dans une torpeur maladive.

A partir de Randsfjord, rien que des forêts. Soudain une grande clarté traverse la pénombre des pins. Une large avenue s'ouvre au milieu des bois, remplie par le mugissement d'une cataracte. Un instant nous avons le spectacle rafraîchissant d'un fleuve culbutant en panaches d'écume par-dessus un barrage de rochers roses, puis nous rentrons en forêt. Plus loin, un nouveau lac, le Tyrifjord, le dernier épanchement des fleuves descendus des Langfjeldene, auquel succède un long goulet ombragé, tout bruyant de cascades et d'usines. Au bout du défilé, sous une buée chaude, apparaît la nappe bleuâtre de la mer, enclose de montagnes boisées. Nous arrivons à Drammen, un des principaux centres d'expédition des bois du nord, et jusqu'à Kristiania c'est une suite de panoramas gracieux sur la nappe miroitante du fjord, encadrée de verdure, un lac du bois de Boulogne de dimensions colossales.

Kristiania, la capitale de la Norvège, est une grande ville de 150 000 habitants, sans intérêt. Des rues droites, soigneusement tracées au cordeau, une maison basse à côté d'une haute bâtisse, une baraque en bois accolée à une maison en pierres.

Toute l'animation est concentrée dans une seule rue, la *Carl Johan's Gade*, la rue de Charles-Jean, une artère, longue de plus de 1 kilomètre, qui monte du port au Château Royal. Partout ailleurs l'aspect de la capitale de la Norvège est celui d'un village. Dans la *Carl Johan's Gade* se trouvent les magasins en renom et les principaux monuments, tous également lourds et disgracieux. Voici le *Storthings Bygning*, le Palais du Parlement, une terrine byzantine; un peu plus loin, l'Université, un temple grec maussade couronné par une statue sans art de Minerve protectrice des arts et des sciences, et au bout d'une longue perspective de squares et de jardins le Palais Royal dresse son énorme cube de maçonnerie de caserne.

Depuis onze ans, date de mon dernier voyage, cette partie de Kristiania a pris presque un aspect de capitale. De grandes maisons dans le goût moderne ont été construites, des cafés se sont ouverts; enfin, signe manifeste du progrès, le *Tivoli* de jadis, un *bouiboui* de barrière, est devenu un vaste établissement avec un spacieux théâtre en plein vent. Après cette innovation, le titre de grande ville ne peut plus être refusé à Kristiania. La métropole de la Norvège se trouve maintenant à la hauteur de la civilisation.



PLAN DE STOCKHOLM.

L'Université de Kristiania, la seule existant en Norvège, est une fondation de Frédéric VI (1811). Instituée sur le mode des établissements supérieurs de l'Allemagne, elle tient une place importante dans la vie publique et jouit d'une autorité morale considérable. Pour les Norvégiens, elle est le symbole de la patrie et l'espoir du pays. Aussi, de quelle considération tous ses membres sont-ils entourés! Dans la société, les professeurs occupent un des premiers rangs, et, dans la jeunesse, l'étudiant a le prestige du sémillant lieutenant dans d'autres pays.

Une promenade d'une heure dans la *Carl Johan's Gade* et nous avons vu tout Kristiania. Incontinent, nous partirions pour Stockholm, si nous pouvions mettre la main sur notre malle, dont nous n'avons pu nous charger pendant la traversée du Valders et que nous avons expédiée par mer de Bergen. De ce fait, notre départ se trouve retardé de vingt-quatre heures. Entre Kristiania et Stockholm un seul train circule par jour, et n'emploie pas moins de quinze heures pour parcourir la distance de 686 kilomètres qui sépare les deux métropoles de la Scandinavie. Cette absence de communications rapides et fréquentes entre les deux pays a exercé une certaine influence sur la politique. Comme on le sait, les relations entre la Suède et la Norvège ne sont pas précisément empreintes d'une très grande cordialité. Suédois et Norvégiens sont, pour ainsi dire, des

frères ennemis, et, à différentes reprises, le principe de l'Union qui réunit les deux royaumes sous un même sceptre, a été mis en péril. Le désaccord qui sépare les deux peuples a été aggravé par leur position géographique. La Suède a son activité tournée vers la Baltique, la Norvège vers l'Atlantique; les deux nations divergent vers deux directions différentes et, sauf dans le sud, sont séparées par une épaisse chaîne de montagnes. La Norvège a, avec l'Angleterre, des rapports beaucoup plus suivis et beaucoup plus fréquents qu'avec sa voisine continentale, et, tandis qu'elle est restée réfractaire à toute influence suédoise, elle a subi, au contraire, l'ascendant des mœurs britanniques. A coup sûr, ce résultat aurait pu être évité si dans la partie méridionale de la péninsule, où aucune barrière naturelle n'entrave les relations, des communications faciles avaient été établies entre la Suède et la Norvège. Les chemins de fer, qui ici appartiennent à l'État, auraient dû multiplier les trains et abaisser les tarifs pour amener la pénétration des deux peuples. La fréquence des rapports adoucit les haines des nations comme des individus, d'autant que les griefs des Norvégiens à l'égard des Suédois ne sont pas de nature à empêcher tout rapprochement.

La chaleur est étouffante. Nous n'avons plus rien à voir à Kristiania et nous n'avons même pas la ressource de pouvoir nous reposer à l'hôtel. Dans ces maisons construites en vue du froid, la température est absolument intolérable en été. Donc, nous partons dans la matinée pour aller attendre à Charlottenbourg, à la frontière suédoise, le passage du train de nuit pour Stockholm. A la campagne, trouverons-nous enfin la fraîcheur désirée?



STOCKHOLM : PASSAGE SOUTERRAIN DANS LE NORRMALM.
DESSIN DE BOUDIER.

En quittant Kristiania, le train gravit péniblement une longue pente, puis débouche sur le plateau du Romerike. Des champs de céréales, de magnifiques prairies égayées de grandes fleurs. Sur les collines, des bois de sapins, et, dans le lointain vaporeux, un horizon lointain de montagnes bleuâtres. Peu à peu, ces perspectives disparaissent, le terrain devient de plus en plus plat, et, par une pente insensible, nous arrivons en plaine.

II

En Suède. — Les traditions historiques. — Les plaines de la Suède. — Première vision de Stockholm.

Charlottenbourg! Nous entrons en Suède. — Visite des bagages. Les deux royaumes frères sont séparés par une ligne de douanes. Entre eux, les rapports économiques ne sont pas meilleurs que les relations politiques. Le traité de commerce qui réglait les conditions de leurs échanges, arrivé tout récemment à expiration, n'ayant pas été renouvelé, une guerre de tarifs a éclaté entre les deux pays. Les douaniers suédois ont le bon esprit de comprendre que les touristes restent indifférents à ces démêlés, et apportent, dans la visite de leurs bagages, les ménagements compatibles avec les règlements administratifs, suivant la formule diplomatique.

Charlottenbourg n'est qu'un hameau, mais l'existence de ce petit groupe de maisons suffit à montrer le contraste frappant qui existe entre les habitudes des deux peuples voisins.

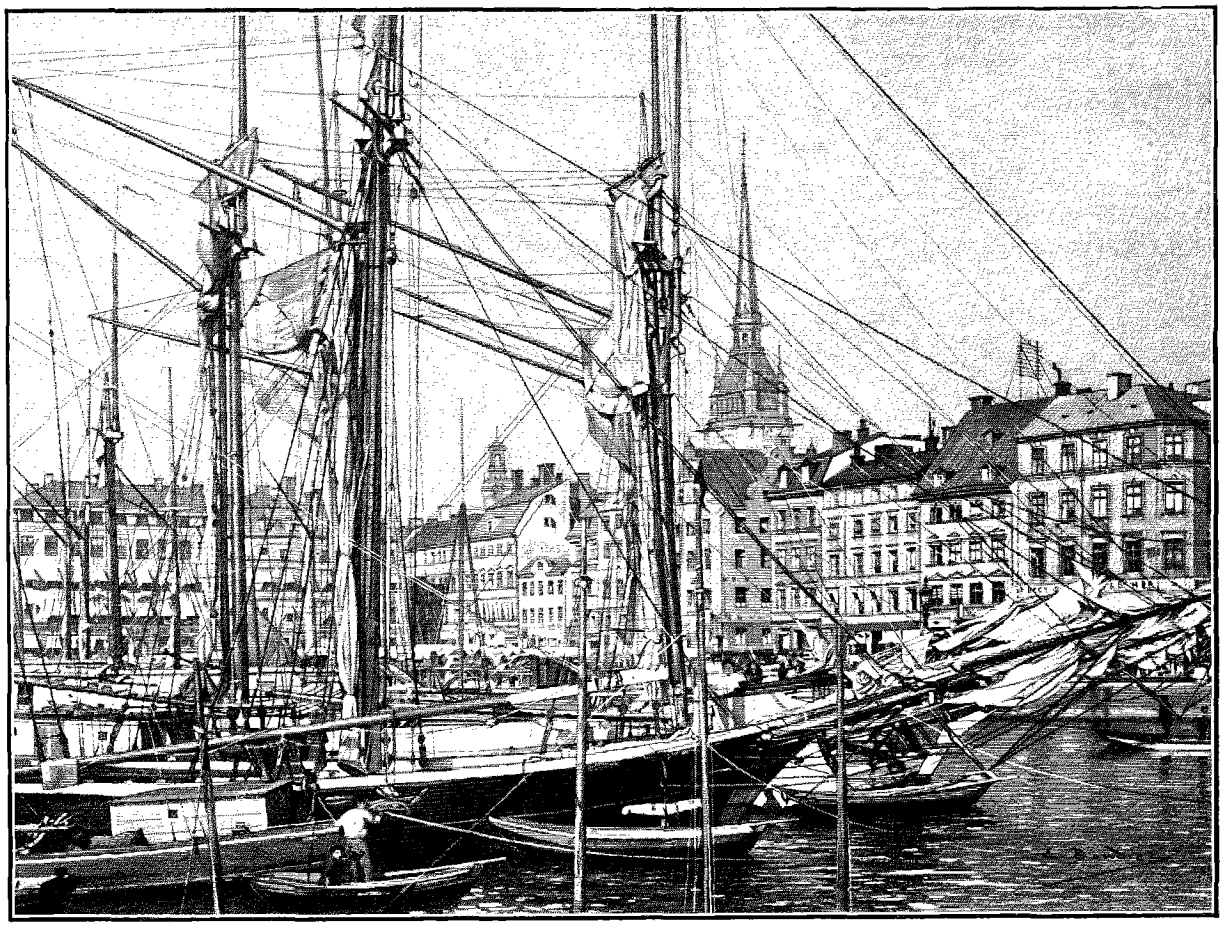
En Norvège, les agglomérations rurales sont extrêmement rares; presque partout les indigènes vivent dispersés dans des habitations isolées. Leurs voisins ont un sentiment de sociabilité plus développé, et se groupent volontiers en villages et en bourgs.

Si maintenant nous interrogeons les Suédois, aux premiers mots échangés se révèle entre les deux peuples une différence de caractères et d'idées absolument frappante, qui explique en partie leurs dissentiments politiques. Un petit employé, avec lequel nous lions conversation, nous parle de Gustave Vasa, de Gustave-Adolphe, de Charles XII, des grandes épopées de la Suède. Évidemment il est fier d'appartenir à une nation qui compte dans son histoire de tels personnages et qui s'est illustrée par de grands exploits militaires. Le cerveau de tout bon Suédois est hanté par ces souvenirs historiques. Interrogez un paysan, un marchand, comme le descendant d'une grande famille, après une conversation de cinq minutes vous pouvez être certain qu'il trouvera moyen de

vous citer les noms des héros de l'histoire de Suède. Tous les citoyens ont le culte des traditions glorieuses de leur pays, et tous donnent l'exemple du respect du passé, quelque cruelle qu'ait été la rançon de cette gloire guerrière pour le peuple. Dans cet heureux pays il ne s'est trouvé aucun historien pour apprendre à la nation à mépriser son patrimoine d'honneur et de grandeur au nom des principes modernes.

Après cette première impression, l'origine des dissentiments qui séparent la Suède et la Norvège devient très apparente. Comment veut-on que des démocrates comme les Norvégiens, des gens sans tradition historique, occupés uniquement de liberté et d'indépendance, puissent vivre en bonne intelligence avec un peuple resté fidèle au passé historique et aux idées monarchiques?

A neuf heures du soir arrive le train à destination de Stockholm, composé d'excellents wagons-lits, à boggies. Moyennant un supplément de 6 francs, vous avez droit à la jouissance exclusive d'une cabine spacieuse avec un véritable lit. C'est la même installation que celle du *sleeping-car* de nos express, avec cette diffé-



KORNHAMNSTORG (PAGE 296). — DESSIN DE BOUDIER.

rence capitale que les voyageurs n'y sont pas entassés dans une boîte comme des harengs en caque. Chaque wagon de première ne transporte par suite qu'une quinzaine de passagers. Pour chaque voyageur, le poids mort d'un train composé de pareilles voitures atteint donc un chiffre considérable. Une organisation aussi confortable n'est naturellement obtenue qu'aux dépens de la vitesse.

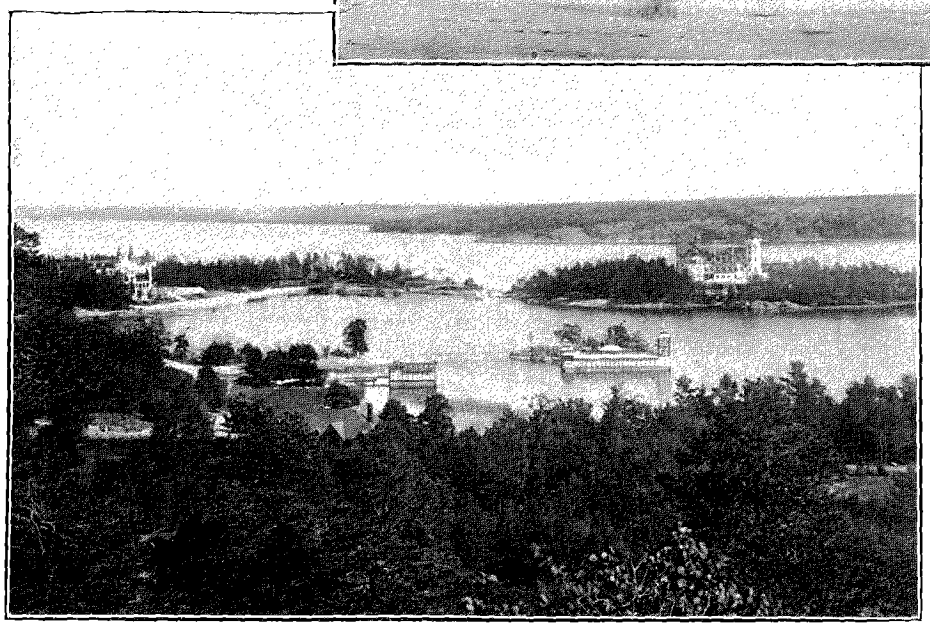
Toujours pas de nuit. Une lueur blanche prolonge le crépuscule jusqu'à l'aurore, et sous cette étrange pâleur nocturne nous recevons nos premières impressions de Suède. Une plaine monotone, bossuée de monticules, trouée de nappes d'eau, enveloppée de la verdure triste des forêts de pins. Un lac au milieu d'une futaie, dormant dans une vasque de rochers, voilà le paysage classique de cette partie de la Suède. Qui a vu un de ses bassins les a vus tous, et, après une simple vision du pays dans le tourbillon du train, le mieux est de s'endormir. Des heures et des heures nous roulons à travers une uniformité sans fin, triste et grave, terrible d'ennui après la merveilleuse variété de la Norvège. De Charlottenbourg à la Baltique et de Malmö au cercle polaire, partout c'est la même monotonie, une suite de landes d'arbres verts et de clairières cultivées, avec prédominance tantôt de l'une, tantôt de l'autre, suivant les régions. Vous parcourez des centaines de kilomètres sans rencontrer la moindre variété dans les lignes et dans les formes du paysage. Avec ses milliers de lacs inclus au milieu

de la forêt et ses mamelons rocailleux épars dans la verdure, la Suède centrale forme avec la Finlande la zone de transition entre les âpres montagnes norvégiennes et l'immense plaine boisée de la Russie septentrionale.

20 juillet. — Dès 8 heures du matin, une chaleur blanche, silencieuse comme à midi dans le sud. Pas la plus légère brise, pas la moindre exhalaison de fraîcheur. Le soleil, depuis si longtemps levé, a déjà surchauffé la terre. Les journaux que j'achète à une gare sont pleins du récit d'accidents déterminés par cette haute température. A Stockholm, plusieurs cas d'insolation ont été relevés. Dans ces pays du nord, quand le soleil se met de la partie, il devient terriblement cuisant. Pour ma part, toujours les chaleurs de l'été suédois m'ont paru plus pénibles que celles de notre Midi gascon ou provençal.



Le train s'engage sous un tunnel. A la sortie de cette obscurité, une grande clarté d'eau mate et de ville ensoleillée passe éblouissante. Une fois habitué à cette lumière, l'œil découvre un spectacle extraordinaire. De tous côtés, des lacs, des canaux, des jardins, et, au milieu de cette eau et de cette verdure, des îles chargées de palais, d'églises et de bâtisses monumentales, une ville émiettée dans un lac. De suite, vous avez l'impression de quelque Venise du Nord, et en même temps d'une grande et belle ville. Après tous les hameaux que nous venons de voir depuis un mois, la première sensation produite par la vue de Stockholm est celle d'une véritable capitale, et de suite nous comprenons sa réputation. Cette simple vision à vol d'oiseau suffit à justifier toutes les descriptions enthousiastes que nous avons lues ou écoutées. Dans toute l'Europe septentrionale, aucune capitale n'a aussi grand air et ne présente un aspect aussi pittoresque. Stockholm est le chef-d'œuvre de l'architecture moderne. Nulle part ailleurs les bâtisseurs du XVIIIe et du XIXe siècle n'ont réalisé un morceau aussi grandiose et en même temps aussi gracieux par l'adaptation de leurs constructions au cadre merveilleux créé par la nature.



L'ASCENSEUR MARIE À SÖDERMALM (PAGE 298). — SALTSJÖBAD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour comprendre la beauté de Stockholm, quelques détails topographiques sont nécessaires. La côte suédoise, comme celle de Norvège, est une dentelle de fjords, rongée et morcelée en un archipel innombrable; mais, tandis que, dans la Scandinavie occidentale, toutes ces baies s'ouvrent au milieu de hautes montagnes, comme de profondes crevasses remplies par la mer, ici elles s'étendent entre des terres basses, couvertes le plus souvent de forêts d'arbres verts. Au milieu des bois la mer serpente en replis sinueux, tantôt s'épanchant en étangs pittoresques, tantôt se rétrécissant en étroits canaux ombreux, cernée de massifs de rochers placés là comme des motifs de décoration destinés à faire valoir la verdure. Partout des bois, partout des eaux mortes, nulle part

*



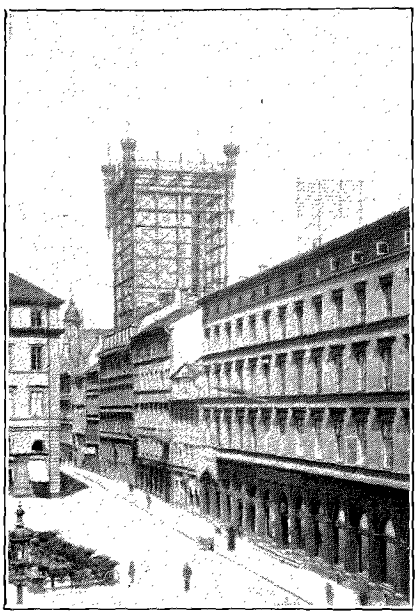
ÉGLISE DE RIDDARHOLM À STOCKHOLM.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

n'apparaît le grand horizon de la Baltique. Aucune impression du voisinage de la mer, il semble que l'on se trouve au milieu d'un immense parc dont les allées auraient été envahies par les eaux. Stockholm se trouve précisément dans ce cadre pittoresque sur les bords de l'étroit chenal unissant la Baltique au Mälar. Regardez la carte de la ville, et de suite vous entrevoyez l'aspect pittoresque de la capitale de la Suède. Voici d'abord deux îles : Kastelholm (l'île du Château) et Skeppsholm (l'île du Navire), toutes piquées de grands bâtiments rouges semés au milieu de la verdure, en arrière l'« île de la Ville » avec la large façade imposante du Palais Royal, les jardins d'Helgeandsholm, baignés par les flots rapides du Ström, dont la vue évoque le souvenir de l'île de Jean-Jacques à Genève ; en arrière, Riddarholm (l'île des Chevaliers), annoncée par la haute flèche de son église historique. Autour de ce décor, à gauche, un amphithéâtre de maisons étagé sur les flancs d'une colline escarpée ; à droite, une perspective de constructions somptueuses et de quais grandioses, le Norrmalm et le Blasieholm. De suite cette vue donne l'impression d'un peuple qui a le goût des choses grandes et nobles, d'une nation sensible à la gloire et qui la recherche. Et ce spectacle de Stockholm n'est pas seulement grandiose, il est encore amusant. Entre les îles passent et repassent des chaloupes à vapeur qui font le service d'omnibus de cette ville lacustre, et à chaque instant c'est un mouvement de paquebots qui arrivent et qui partent. De ma fenêtre du *Grand Hôtel*, située en face du Palais Royal, dominant toute l'animation du port, des heures je contemple ce panorama sans jamais me lasser. Je sors, et par derrière l'hôtel voici un nouveau golfe symétrique de celui que j'apercevais tout à l'heure. De nouveaux quartiers sillonnés de canaux apparaissent derrière une forêt de mâts et un rideau de voiles. Je reviens sur mes pas, je me dirige vers l'Helgeandsholm. De chaque côté c'est un panorama différent, à droite le Mälar, à gauche les palais du Grand Hôtel, du Musée National, et toujours de nouveaux ports, de nouveaux canaux et de nouvelles perspectives. A chaque détour le spectacle change et ravit d'admiration.

III

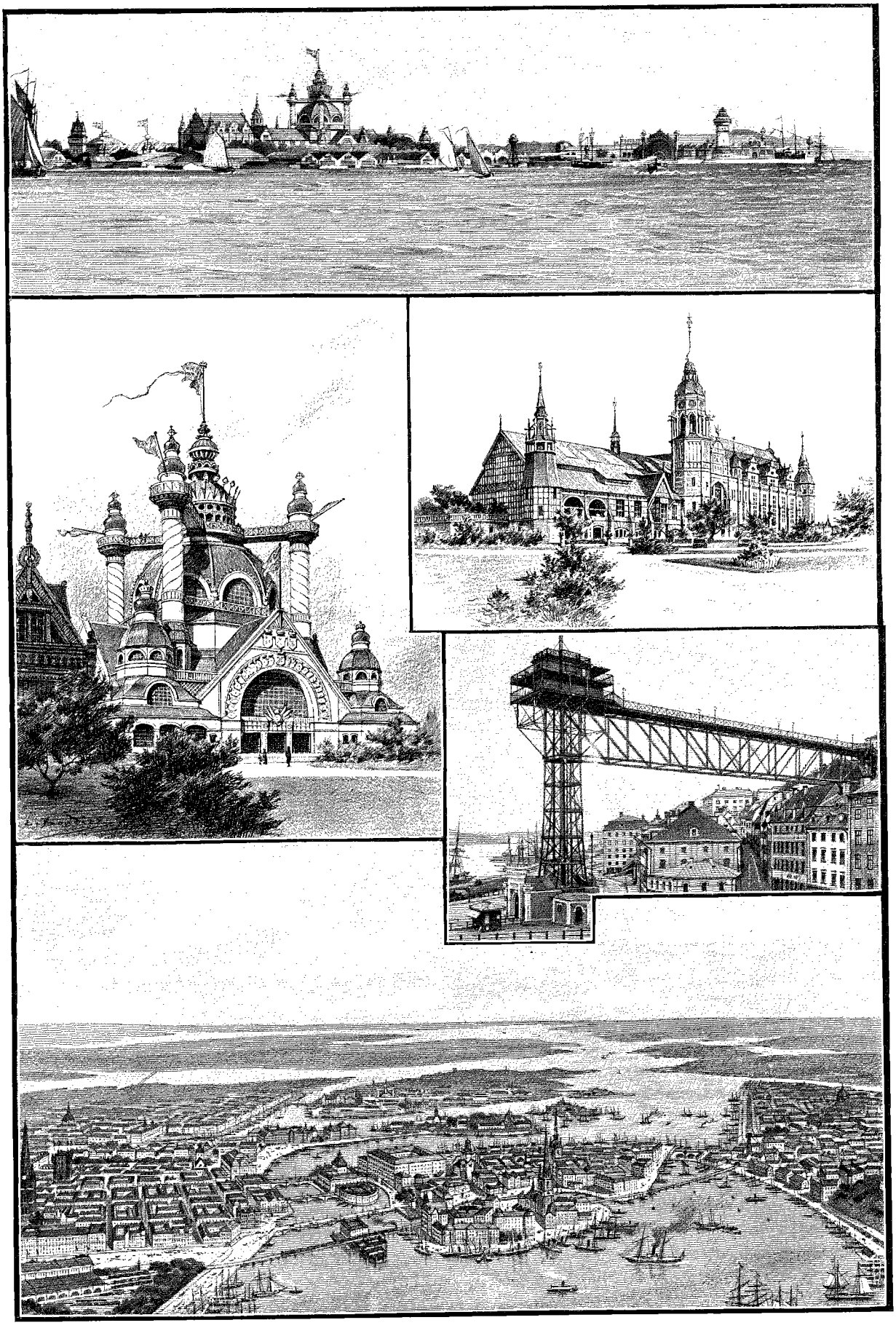
Coup d'œil historique. — La « ville ». — Le Palais Royal. — Les gloires suédoises. — Le *Riddarholm* et la *Riddarholmskyrka*.

Stockholm a été fondée en 1255 par le *Jarl* Birger. A cette époque, Upsal et Sigtuna étaient les métropoles de la Suède, toutes deux situées dans le bassin du Mälar comme la ville qui devait peu à peu leur succéder dans le mouvement des échanges. Par le développement de son réseau hydrographique, le Mälar occupe une situation privilégiée. Ses affluents conduisent dans le nord jusque dans le voisinage du bassin du Dalelf, et vers le sud rejoignent pour ainsi dire les tributaires du Venern et du Vettern. Quelques portages au milieu de plaines marécageuses, et les barques passent du bassin de la Baltique dans celui du Kattegat. A travers les forêts la nature a jalonné entre les deux mers une grande ligne d'eau intérieure que le fameux canal de Gothie a ouverte définitivement dans ce siècle. Le Mälar est le centre géographique de la Suède, et, dès les premiers temps historiques nous trouvons les anciens Scandinaves groupés sur les bords de ce lac. Par suite de leur position même au bord de cette nappe en communication directe avec la mer, leurs établissements se trouvaient exposés aux attaques des pirates. Pour assurer leur sécurité, il n'y avait qu'à fermer la porte ouverte entre la Baltique et le Mälar. Ce fut l'œuvre du *Jarl* Birg. Il fortifia les îles du goulet, les enveloppa de tours et de murailles, et désormais l'accès du lac se trouva barré aux envahisseurs et aux pillards. Grandissant peu à peu, la nouvelle ville devint finalement la capitale de la Suède, qu'embellirent successivement tous les rois que les soucis de la guerre n'absorbaient pas. Mais, ici comme dans toutes les villes du Nord, le principal agent de progrès a été le feu. Depuis la fin du XVIIIe siècle, Stockholm a été ravagée par six grands incendies. Ces catastrophes ont réduit en cendres toutes les maisons en bois qui constituaient de vastes quartiers, et à la place de ces baraques se sont élevés de superbes édifices en pierre. Le feu a rempli ici le rôle du baron Haussmann.



TOUR DES TÉLÉPHONES À STOCKHOLM.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Par suite de sa position sur les bords d'une immense pièce d'eau



VUES DE L'EXPOSITION. — DESSIN DE BOUDIER.



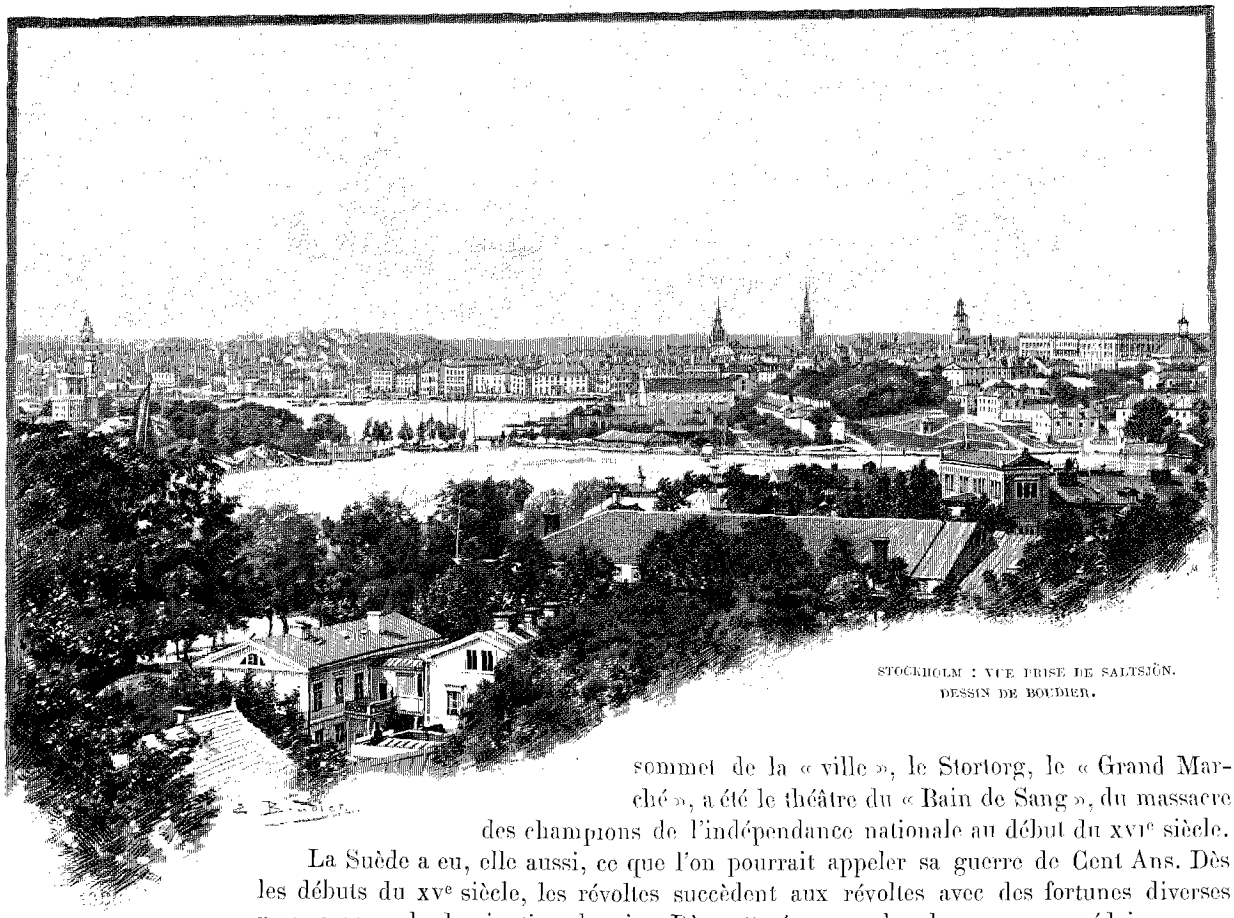
STOCKHOLM : LE QUAI DE LA CITÉ. — DESSIN DE BOUDIER.

ovale, Stockholm est la ville des distances magnifiques, comme Washington. Partout de grandes places, des squares spacieux, des lignes interminables de quais, et, pour traverser ces grands espaces vides, un soleil brûlant.

Voyons d'abord l'île de la « Ville », la « ville entre les ponts ». Nous y accédons sur le grandiose *Norrbro*, large et massif viaduc enjambant l'île de Helgeand et les deux bras du chenal réunissant le Mälar à la Baltique. La construction est colossale, tout en granit irisé de rose. Elle date de la fin du siècle dernier et, comme nos anciens ponts, porte une rangée de boutiques. A l'extrémité du Norrbro se dresse le Palais Royal, le principal décor de Stockholm sur la Baltique, un énorme rectangle de maçonnerie, dans le style de la Renaissance italienne. Sa façade mesure une longueur de 123 mètres, et sa profondeur n'est pas inférieure à 103 mètres. L'ordonnance du bâtiment est superbe, et ses lignes d'une noble et majestueuse simplicité laissent une impression très heureuse de force et d'élégance. Ce n'est qu'un pastiche, mais il est très réussi. Dans le plan de cette grande œuvre, l'architecte, Gustave Tessin, le grand bâtisseur suédois du XVIIIe siècle, s'est évidemment inspiré du Palais Pitti. Cette réminiscence d'Italie est complétée par la place voisine. Hérissée d'un obélisque et terminée par une façade d'église, elle donne l'illusion d'une *piazzetta* de Rome. Si maintenant on se tourne de l'autre côté, la vue embrasse le panorama enchanteur de la Baltique terminé par la ligne des constructions monumentales de Blasieholm, animé par le mouvement incessant d'un port très actif. Aucune résidence souveraine n'embrasse un panorama aussi magnifique. L'intérieur du Palais renferme, comme tous les châteaux impériaux ou royaux, plusieurs salles d'apparat de fort grand air, mais de peu d'intérêt.

Vous faites le tour de l'île; de l'autre côté, devant la pittoresque perspective d'eau formée dans cette direction par le Mälar, s'allongent des rangées de vieilles maisons, avec çà et là des pignons allemands qui donnent à cette partie de Stockholm l'aspect d'une vieille ville hanséatique. Sur le quai, des places couvertes de tentes et d'échoppes, le *Kornhamnstorg*, le marché du port au blé; un peu plus loin, le *Köttorg*, le marché à la viande. Autour, des flottilles chargées de provisions et un mouvement incessant de débarquement et de déballage. Partout les scènes gaies et pittoresques du commerce en plein air; c'est le coin le plus amusant de Stockholm.

Si maintenant nous pénétrons dans l'intérieur de la ville, c'est un dédale de ruelles étroites, escaladant le monticule rocheux qui donne à cette île l'aspect d'un œuf flottant à la surface des lacs. Ce coin couvert de vieilles masures originales, j'aime à y flâner, lorsque mes yeux, fatigués de l'éternel scintillement de l'eau, cherchent l'ombre et le repos. A chaque pas, c'est une silhouette amusante de maison allemande, une vieille porte, un petit bout de sculpture, un souvenir du passé, une sensation d'art après tant d'impressions de paysage. Et tout ce vieux Stockholm redit l'histoire de la Suède : ses gloires et ses phases sinistres, son épopée et sa décadence. Au



STOCKHOLM : VUE PRISE DE SALTSJÖN.
DESSIN DE BOUDIER.

sommet de la « ville », le Stortorg, le « Grand Marché », a été le théâtre du « Bain de Sang », du massacre des champions de l'indépendance nationale au début du XVIe siècle.

La Suède a eu, elle aussi, ce que l'on pourrait appeler sa guerre de Cent Ans. Dès les débuts du XVe siècle, les révoltes succèdent aux révoltes avec des fortunes diverses pour secouer la domination danoise. Dès cette époque, chez les paysans suédois se manifeste un sentiment national et se précise une idée de la patrie que les peuples du Midi ne devaient connaître que beaucoup plus tard. A la voix des nobles, ils se soulèvent, et au commencement du XVIe siècle la Suède est pour ainsi dire délivrée du joug étranger. C'est alors que Christian II monte sur le trône de Danemark, résolu à reconquérir les provinces perdues. Après plusieurs années de lutte, le 7 septembre 1520, il entre victorieux dans Stockholm, et, le 8 novembre, pour se venger de la résistance du peuple suédois, il livre au bourreau quatre-vingts nobles et prélats, qui, jusqu'au dernier moment, avaient vaillamment soutenu le combat, et cela en violation de la capitulation qu'il avait signée. De l'excès du mal allait sortir le bien. Le « Bain de Sang » fut l'épisode décisif qui fit lever Gustave Vasa et les Dalécarliens pour la délivrance du pays.

Plus bas, le Riddarhustorg rappelle le meurtre de l'infortuné Fersen par une populace en délire. Après la déposition de Gustave IV, Charles XIII avait été nommé roi, et le prince Christian-Auguste de Holstein-Sonderburg héritier de la couronne (1809). Dans ces deux princes, qui s'étaient signalés, l'un par une habile administration, l'autre par sa conduite dans la guerre contre le Danemark, le peuple avait mis toute sa confiance, comptant sur leur sagesse pour réparer les désastres causés par la démence de Gustave IV. Tout à coup une catastrophe vient abattre ces espérances. Un an après son élection, Christian est frappé d'une attaque d'apoplexie. A cette nouvelle, la douleur du peuple est immense; la Suède va retomber dans l'état d'anarchie tyrannique dont elle pensait être sortie. Une mort aussi prompte est sûrement le résultat du poison. La nouvelle mensongère est d'abord chuchotée; passant de bouche en bouche, elle prend de la consistance et, le jour des funérailles, devient la certitude de la foule. Le peuple est dans cet état de surexcitation et de tension cérébrale que le plus petit incident transforme en folie furieuse. A la suite du convoi funèbre, avance dans la file des carrosses la voiture du comte de Fersen. « Voilà l'empoisonneur! » clame à son passage une voix; aussitôt toute la populace, entrant en délire, se jette sur la voiture et la brise pour se saisir du comte. Le malheureux cherche un refuge dans une maison voisine, et essaie de se défendre. Toute résistance est inutile; Fersen est désarmé, piétiné, étranglé et en quelques minutes dépecé par une bande de cannibales. Ainsi périt, victime de l'imbécillité de la foule, le beau Fersen, l'ami de Marie-Antoinette, le préparateur et l'artisan de la fuite de Varennes.

Sur cette place, théâtre de cet acte de sauvagerie, s'élève le Riddarhus (la maison des Chevaliers), et sur la petite île voisine une flèche en fer annonce le Riddarholmskyrka (l'église de l'île des Chevaliers), deux monuments qui n'ont d'autre intérêt que les souvenirs qu'ils évoquent. Le *Riddarhus* (la maison des Chevaliers) est le palais de la noblesse. Jusqu'en 1866, le pouvoir législatif était exercé par une diète composée de quatre États

délibérant séparément, absolument comme nos anciens États généraux : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans. Le Riddarhus était le siège des assises de la noblesse; aujourd'hui elle s'y réunit encore tous les cinq ans pour délibérer sur les intérêts de la coopération. Si elle ne forme plus dans l'État une assemblée publique, ayant part à l'exercice du pouvoir législatif par droit de naissance, elle constitue toujours un corps puissant et soigneusement fermé. En Suède, ne sont et ne peuvent se dire nobles que les familles inscrites sur les listes de la chancellerie. Dans ce bon pays respectueux des lois, il ne vient à personne l'idée d'acheter un titre à quelque monarchie ou principauté besogneuse ou d'ajouter à son nom roturier le nom d'une pièce de terre ou de la rue où l'on est né. Le roi seul est maître, de par son pouvoir souverain, d'anoblir les citoyens qui ont rendu des services signalés au pays, et il n'abuse pas de ce privilège. Les murs de la grande salle du Riddarhus sont couverts des écussons colorés de toutes les familles nobles de Suède, disposés dans l'ordre chronologique, une décoration très drôle : on dirait une collection de plaques d'assurance contre l'incendie. Ces écussons sont au nombre de 2892. Les plus récents sont particulièrement intéressants pour les géographes : ils représentent les armes du grand voyageur Nordenskiöld, créé baron à la suite de son mémorable voyage de la *Vega*, et d'Oscar Dickson, dont la libéralité inépuisable a permis à la Suède d'ajouter une page glorieuse et féconde à l'histoire des sciences naturelles pendant ce siècle.

En sortant du Riddarhus, nous traversons un pont, et dans le *Riddarholmskyrka* (l'église de l'île du Chevalier), nous retrouvons les souvenirs les plus glorieux de l'histoire de Suède. Voici les tombeaux de Gustave-Adolphe et de Charles XII, des rois héros, et d'un autre côté celui de Bernadotte, le fondateur de la dynastie actuelle, le sage monarque qui, par son habileté, sut restaurer la Suède éprouvée par tant de discordes. Près des sarcophages royaux, d'autres plus simples rappellent les noms des grands hommes de guerre qui illustrèrent les armes suédoises : Loewenhaupt, Torstenson, Baner, et partout des faisceaux de drapeaux enlevés aux ennemis redisent les victoires de ces victimes de la guerre. Le Riddarholmskyrka est le temple de la gloire suédoise et le symbole de son passé guerrier.

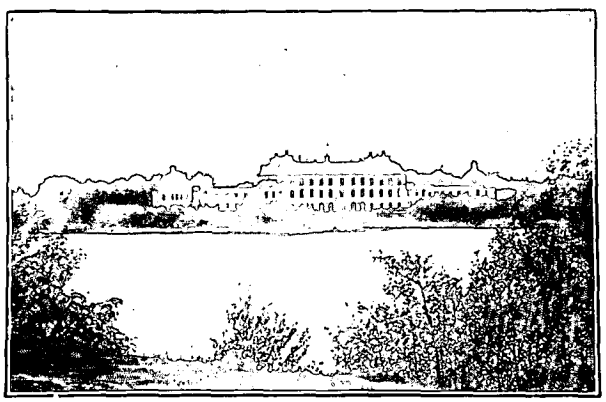
IV

Le Södermalm, le Norrmalm. — Les squares et les statues. — Les musées.

Au sud de la « ville », à pic au-dessus de la Baltique et du Mälar, se dresse la colline de Södermalm, dominée par la coupole de l'église Catherine. L'aspect en est très pittoresque. De tous les différents points de vue; cet amphithéâtre de maisons ferme très heureusement la perspective, mais ce n'est qu'un décor qui semble placé là pour le plaisir des yeux et pour fermer le cadre. Dans tout ce quartier, en vain on chercherait le moindre monument.

Des bords de l'eau le roc se dresse parfois en escarpements absolument abrupts, et pour gravir cette falaise les rues ont dû être profondément taillées dans les assises cristallines du sol. Pour faciliter les communications entre la ville et Södermalm, deux ascenseurs à vapeur ont été installés dans ces dernières années. — Prenons celui de Sainte-Catherine : de la plate-forme où il aboutit, le panorama sur la ville est incomparable. A vos pieds, Stockholm entière apparaît comme sur un plan en relief, découpée dans tous les sens de canaux et de lacs, égayée partout de squares et de parcs, dans un cadre d'eaux et de forêts. C'est une des vues les plus jolies et les plus gracieuses que l'on puisse contempler. Aucune capitale ne se présente sous un aspect aussi séduisant et aussi enchanteur. L'autre ascenseur, celui de Marie, offre une vue non point pittoresque sur le Mälar.

De l'autre côté du goulet qui unit le Mälar à la Baltique, s'étend le Norrmalm, le principal quartier, le centre de la vie élégante, traversé du nord au sud par la rue de la Reine (*Drottninggatan*), la principale rue de Stockholm. Sans intérêt et sans caractère, cette partie de la ville; de grands carrés de maisons quelconques; point de façades imposantes, point d'étalages luxueux, ici aucune impression de capitale. Du moment où l'on perd de vue le Mälar ou la Baltique, on rentre dans la banalité d'une ville de province sans art.



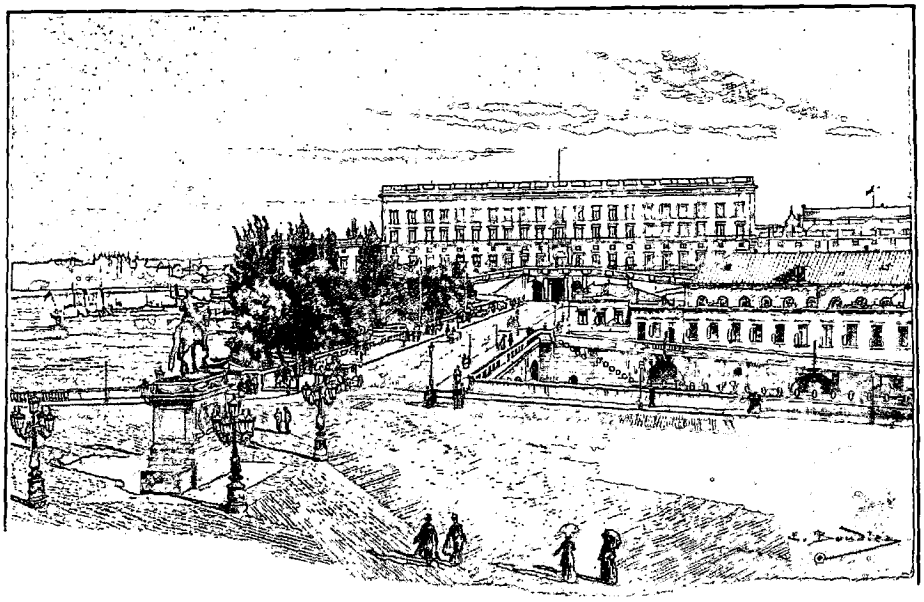
CHÂTEAU DE DROTTNINGHOLM. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous traversons vers l'est cet amas de cases ennuyeuses. Au passage, nous admirons le portail de l'église Jakob, puis, tout à coup le décor change par l'apparition du parc d'Humlegård. Au milieu de cette agréable fraîcheur reposante, dans la paix et le silence des jardins, favorables aux études et aux méditations, s'élève la Bibliothèque Royale, grand bâtiment mo-

derne dont la disposition paraît excellente.

De l'autre côté c'est le Ladugårdsland, quartier tout flambant neuf, de larges avenues, de vastes bâtisses d'aspect cossu, dans le style de la Renaissance allemande et française.

Au bout de ces longues rues droites, voici le Nybrovik, nouvelle baie de la Baltique, qui vient apporter son joyeux scintillement au milieu de la masse imposante des maisons monumentales.



LE PALAIS ROYAL (PAGE 296). — DESSIN DE BOUDIER.

Une ville de pièces d'eau et de squares, telle est l'opinion laissée par Stockholm. Aucune autre capitale ne compte autant de jardins publics relativement à son étendue. Au nord de la ville c'est le parc d'Humlegård, au centre c'est le jardin du Roi (Kungsträdgård); à côté le parc de Berzelius, plus loin le parterre du Ström, sans compter cinq ou six autres squares de moindre importance autour de différentes églises. Et partout des statues. Devant le Palais Royal celle de Gustave III, au pied de Södermalm celle de Charles-Jean (Bernadotte), devant le Riddarholm celle de Gustave Vasa, sur le Riddarholm celle de Birger Jarl, devant le Norrbro celle de Gustave-Adolphe, sur le Kungsträdgård celles de Charles XII et de Charles XIII. En un mot, une chronologie en bronze des rois de Suède. Ajoutez à cette liste les monuments de deux grands savants, Berzélius et Linné, enfin un fort beau morceau de sculpture ornant le square du Musée National et représentant la lutte au couteau des anciens Scandinaves. Les deux champions, attachés l'un à l'autre par la ceinture, essaient de se porter un coup mortel dans un élan plein de hardiesse et de galbe. C'est le chef-d'œuvre de la sculpture suédoise.

Stockholm n'est pas seulement intéressante par le cadre absolument incomparable que forme autour d'elle l'union de la Baltique et du Mälar, mais encore par ses collections artistiques.

Le Musée National renferme une galerie de tableaux connue de tous les amateurs par ses Rembrandt et ses Rubens de tout premier ordre et par sa série absolument hors ligne de Boucher, de Chardin, de Lancret et de nos maîtres du XVIIIe siècle. Le *Triomphe de Galatée*, un des plus grands tableaux de Boucher, sinon le plus important, fait partie de cette collection.

Rassemblée à prix d'argent par deux souverains de goût, par la reine Ulrique-Éléonore, la sœur de Charles XII, et par Gustave III, cette incomparable galerie constitue un ensemble artistique de premier ordre, mais absolument étranger au pays dans lequel elle est réunie.

Le véritable musée suédois est le Musée Hazelius.

Avec une patience de bénédictin le docteur Hazelius a réuni tous les anciens costumes, tous les ustensiles de ménage, tous les vieux meubles, tous les instruments de travail, tous les produits de l'industrie du peuple suédois depuis les temps les plus archaïques. C'est le conservatoire du passé artistique de la Suède et la leçon de choses la plus parfaite de l'histoire de l'art populaire d'une nation. Aucun autre pays ne possède une collection d'ethnographie nationale aussi complète, et cette œuvre, digne de toutes les admirations, émane de l'initiative privée. Elle a été menée à ce degré absolu de perfection par la seule persévérance d'un homme. Pas très réconfortante pour notre orgueil d'hommes du XIXe siècle l'impression laissée par la visite du Musée Hazelius. Devant les merveilles des anciens ouvriers et en présence de la recherche naïve d'art et du goût d'ornementation dont témoignent tous les produits de l'industrie domestique aux âges passés, l'influence anti-artistique de la civilisation dont nous sommes si fiers devient manifeste.

...L'énervante chaleur du plein jour est passée, la brise se lève, et avec cette fraîcheur exquise Stockholm nous apparaît sous un nouvel aspect. Les squares vides se peuplent de promeneurs et de flâneurs; la blancheur du crépuscule s'éclaire de cordons de gaz et partout des orchestres jettent des fanfares de gaîté. Le féerique décor de la Baltique s'anime des résonances vivantes d'une réjouissance publique, et chaque soir la fête recommence. Comme le Parisien, l'habitant de Stockholm aime la vie au dehors.

Regardez du reste tous les jardins publics, dans tous vous trouvez un café. L'incomparable panorama du port, le Musée Hazelius et les Cafés, voilà les trois caractéristiques de Stockholm.

Nous allons passer notre soirée au Djurgârden, le bois de Boulogne de la capitale de la Suède. Une magnifique futaie centenaire, enveloppée de perspectives d'étangs et de rivières formées par la Baltique.

A la lisière de ce bois on travaille à l'édification d'une Exposition scandinave qui vient d'être récemment ouverte (mai 1897).

Stockholm n'a pas voulu rester en arrière des autres capitales, et la « Reine de la Baltique » a tenu à organiser à son tour une grande foire régionale, réunissant les productions dans tous les genres des trois royaumes scandinaves. L'Exposition, organisée suivant les traditions classiques du genre, comprend : un coin du vieux Stockholm, un Palais des Arts libéraux, un Palais des Arts industriels, etc. En bois pour la plupart, ces constructions se distinguent des bâtiments similaires par une architecture toute spéciale, très gaie dans ce cadre merveilleux de nappes d'eau et de forêts.

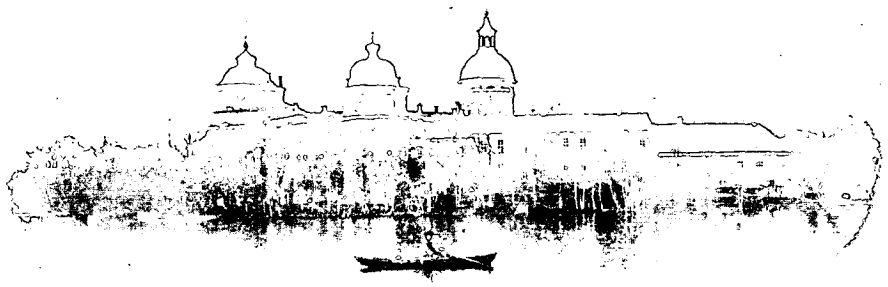
De loin, toutes ces constructions dressées sur le bord d'étangs laissent l'impression de quelque cité lacustre. Comme la ville qui l'entoure, l'Exposition semble avoir poussé au milieu de l'eau.

Du côté de la Baltique comme sur les rives du Mälar, ce décor de futaies et de lacs incomparable s'étend sur des centaines de kilomètres et fait des environs de Stockholm un immense parc anglais. Dans quelque direction que vous vous dirigiez, partout ce sont de superbes bois découpés de golfes, de baies, de canaux; une impression de forêt inondée, animée d'un va-et-vient continuel de vapeurs et de voiliers, peuplée de châteaux et de villages riants.

Aucune capitale ne se trouve dans un milieu aussi pittoresque et n'offre aux touristes autant d'excursions reposantes après les fatigantes visites de ses monuments. Un matin nous allons à Saltsjöbad, établissement de bains de mer construit au milieu d'un fjord boisé qui a tout l'air d'un lac, un après-midi à Drottningholm, la résidence d'été de la famille royale, une autre fois à Gripsholm, vieux château moyen âge perdu au milieu des îles du Mälar.

A notre retour de Gripsholm le soleil est depuis longtemps couché. Sous l'étrange pâleur du crépuscule les contours s'effacent en pénombre mauve; un miroitement de lueurs vagues flotte au-dessus de l'eau, le paysage entier prend un aspect d'inexistence, et tout à coup à un détour du lac la masse imposante de la grande ville se découvre comme une apparition du Palais de la Belle au Bois dormant. Enveloppée de blancheurs irréelles, elle monte au-dessus des étangs et des forêts comme une féerique vision. Nous approchons et l'illusion persiste. Stockholm est la capitale du rêve bâtie par l'imagination.

(*A suivre.*) CHARLES RABOT.



CHÂTEAU DE GRIPSHOLM. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



COSTUMES DE LEKSAND (PAGE 312). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

HUIT JOURS EN DALÉCARLIE[1],

PAR M. CHARLES RABOT.



FEMME DE LEKSAND. — DESSIN D'OULEVAY.

La Suède nous apparaît dans un lointain vaporeux, enveloppé des mythes de la légende, comme un de ces bons pays encore à l'âge d'or, resté fidèle aux anciens usages et aux vieilles traditions au milieu de la banalité du temps présent. De toutes les Expositions universelles qui se sont succédé depuis trente ans n'avons-nous pas gardé le souvenir de scènes représentant la vie du paysan suédois dans un cadre de costume singulier et de milieu archaïque! Devant ces tableaux pittoresques n'avons-nous pas eu la vision d'un passé vieux de plusieurs siècles qui se serait maintenu intact derrière l'abri protecteur des grandes forêts du Nord! Et depuis notre arrivée en Suède subitement cette impression s'est évanouie devant une décevante réalité. A part les Dalécarliennes du musée Hazelius et de quelques cafés de Stockholm qui nous ont tout l'air d'avoir endossé un travesti, plus un seul costume national. Tous les hommes semblent sortir de la *Belle-Jardinière* ou du *Pont-Neuf* et toutes les femmes de la *Samaritaine*. Partout la banalité écœurante de l'uniforme moderne, partout les traces d'un peuple actif qui a secoué les toiles d'araignée du vieux temps.

Nos amis de Stockholm auxquels nous faisons part de notre déconvenue sont unanimes dans leurs conseils. Allez en Dalécarlie, et surtout ne manquez pas d'assister au service le dimanche à l'église de Leksand. Dans cette région seulement, vous trouverez la vieille terre de Suède restée inébranlablement attachée aux anciennes coutumes. Une excursion de 300 kilomètres, à peine un déplacement, et d'un bond vous tomberez dans ce mystérieux passé que vous êtes venu chercher, vous trouverez le pays de la légende rêvé par votre imagination.

Donc, en route pour la Dalécarlie. Auparavant deux mots sur la position de ce pays.

La Dalécarlie — *Dalarne* en suédois, traduisez : les vallées, — située à 260 kilomètres au nord-ouest de Stockholm, comprend le bassin du Dalelf en amont du confluent du Vester — et de l'Œster-Dalelf dont la réunion

1. *Suite. Voyez p.* 277 *et* 289.

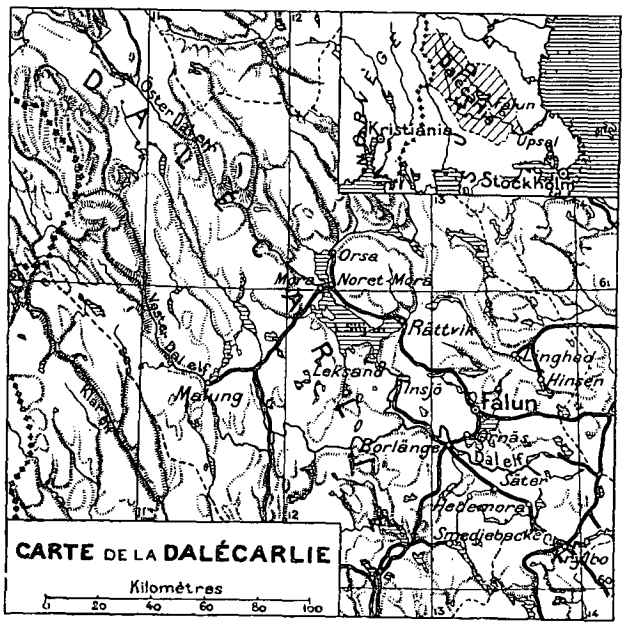
forme ce puissant affluent de la Baltique. D'un seul coup d'œil sur la carte, vous saisissez l'aspect général de la région. Vous voyez une série de fossés parallèles, orientés du nord-ouest au sud-est, séparés par de petites crêtes dont le relief s'accentue à mesure que vous avancez dans l'intérieur. Les fossés figurent les vallées des branches du Dalelf et de leurs affluents, les crêtes les bourrelets qui se détachent du *Kjöl*, le grand relief scandinave, pour venir mourir dans les plaines suédoises. En Dalécarlie, comme dans le reste de la Suède, le terrain s'élève, par étages, en larges et longues terrasses, formant un escalier entre la Baltique et les hautes cimes du Kjöl. C'est, d'abord, une région lacustre et forestière, avec des collines mollement accidentées ne dépassant pas 700 mètres; puis, au delà du lac Siljan qui marque la limite occidentale de la première plate-forme, les vallées deviennent plus étroites, les lacs plus rares et le relief plus accentué. Vers l'ouest, le niveau du terrain s'élève graduellement et dans les hautes vallées du Dalelf on se trouve au milieu de véritables montagnes. Le Städja, le sommet culminant de cette partie de la Suède, atteint 1 176 mètres.

Ces deux aspects différents du sol correspondent à deux horizons géologiques distincts. Dans la région montagneuse on rencontre une puissante formation gréseuse dans laquelle les géologues n'ont découvert jusqu'ici aucun fossile permettant de déterminer avec précision son âge, mais que néanmoins il est permis de rapporter au silurien. La zone des lacs est, au contraire, constituée par des roches cristallines, appartenant aux plus anciennes formations de notre globe, principalement par des gneiss, très riches en gites métallifères.

La superficie de la Dalécarlie est d'environ 30 000 kilomètres carrés, soit un peu moins de l'étendue de la Bretagne. Ce vaste territoire ne compte qu'une population de 200 000 habitants, soit quinze fois moins que notre vieille Armorique, et cette population est très inégalement répartie. Relativement dense sur les bords du lac Siljan, elle est très clairsemée dans la montagne. Sur les bords des branches supérieures du Dalelf, les villages s'espacent à des distances de 20 à 30 kilomètres. Ainsi la commune de Särna (la plus élevée de la vallée de l'Œster-Dalelf) ne compte guère plus de 900 habitants pour une étendue de 3 600 kilomètres, la moitié d'un de nos départements!

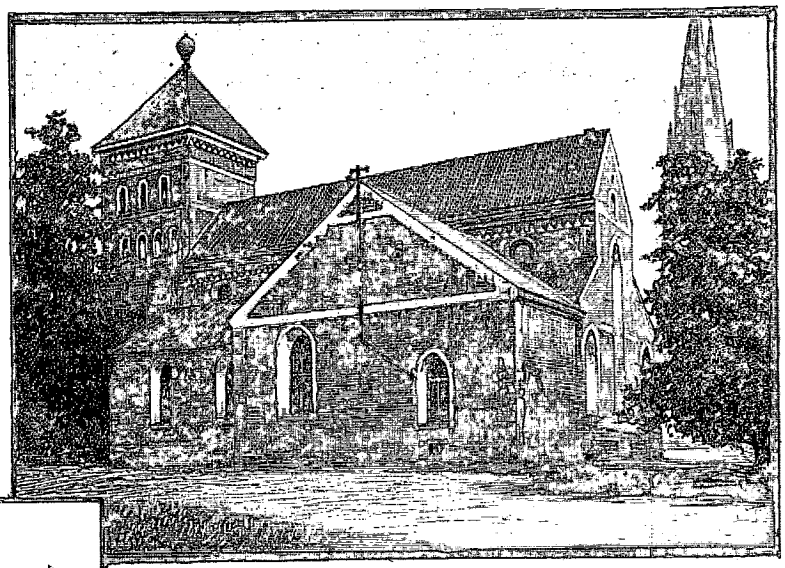
La très grande majorité des indigènes de la Dalécarlie est de race scandinave. Les anthropologistes les considèrent même comme les descendants les plus purs des *Svear*, les primitifs habitants de la Suède. Au milieu de cette population se trouvent, dans la région montagneuse, plusieurs autres petits groupes ethniques très intéressants. C'est, d'abord, dans les forêts les plus septentrionales de la vallée de l'Œster-Dalelf, quelques familles lapones, les plus méridionales que l'on rencontre en Suède, et, sur les limites nord-est et ouest du pays, de petites communautés finnoises.

Le service des chemins de fer suédois, qui, depuis plusieurs années, a pris une grande extension, permet de visiter très facilement la Dalécarlie. Deux voies ferrées conduisent au centre même du pays; l'une partant de Gothembourg (Göteborg en suédois, prononcez *Yeutebor*) aboutit à Mora, à l'extrémité nord du lac Siljan, l'autre relie Stockholm à ce même Mora et à la station d'Insjö, située à quelques kilomètres en aval du Siljan. Cette dernière route, la seule utile aux touristes étrangers, emprunte d'abord jusqu'à Krylbo et jusqu'à Storvik la grande ligne de la Suède septentrionale allant de Stockholm à Trondhjem (Norvège) et au district minier de Gellivara en Laponie. De cette artère se détachent à Krylbo l'embranchement d'Insjö et, à Storvik, celui vers Falun et Mora. Les nombreux voyageurs qui, chaque été, font l'excursion du cap Nord par Stockholm et Trondhjem, peuvent donc facilement pousser une pointe en Dalécarlie sans grande perte de temps. En trois jours il est possible de visiter la partie intéressante du pays[1]. Les touristes qui veulent revenir à Stockholm n'ont qu'à prendre, comme nous, un billet circulaire ou à itinéraire dressé par le voyageur. Son prix est de 40 francs, en secondes. Sur les lignes du Nord il n'existe que deux classes, l'une avec des sièges rembourrés, l'autre avec des bancs en bois. Mais ces secondes sont de beaucoup préférables à nos premières. Toutes sont à couloir, d'une propreté méticuleuse, même luxueuses sur quelques lignes.



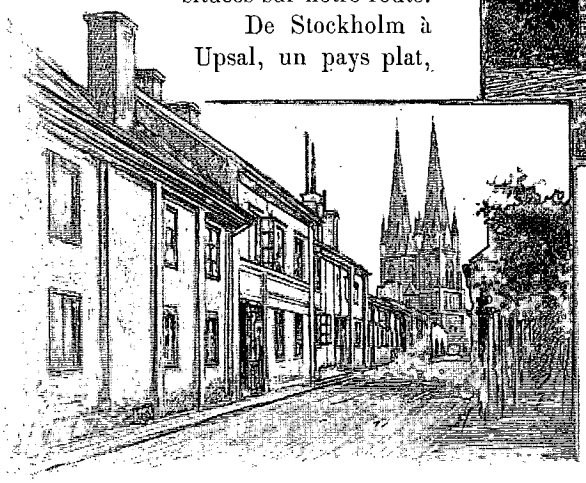
1. Partir de Stockholm le samedi à 9 heures du matin par l'express d'Œstersund. Arrivée à Leksand à 5 h. 15 du soir. Coucher. Dimanche, assister au service de Leksand. A midi, partir par le vapeur du Siljan pour Mora. Coucher. Lundi, en chemin fer de Mora à Storvik, où l'on rejoint l'express pour Œstersund.

Upsal. — Falun. — Le lac Siljan. — Rättvik et Mora. — Gustave Vasa. — A la recherche d'un dîner. — Le dimanche à Leksand.



ÉGLISE DE LA TRINITÉ ET CATHÉDRALE D'UPSAL.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. CHARLES RABOT.

Le « clou » d'une excursion en Dalécarlie est le service divin le dimanche, à Leksand, sur les bords du lac Siljan. Notre itinéraire réglé en conséquence, nous quittons Stockholm à destination d'Upsal, dans la soirée du mercredi 22 juillet. D'ici dimanche nous aurons tout le temps de visiter les villes et les localités intéressantes situées sur notre route.



De Stockholm à Upsal, un pays plat, une terre maigre et sablonneuse, une Beauce pauvre et boisée. Le train chemine à travers de grandes clairières de blé et d'avoine découpées dans une forêt d'arbres verts. Une plaine de céréales, un bois, puis une seconde plaine terminée par un nouveau bois, et cela continue ainsi pendant deux heures. Le jour, le voyage doit être terriblement ennuyeux. Le soir, à la lueur falote du long crépuscule boréal, le paysage prend un aspect mystérieux, plein de charme et de poésie. De la terre encore chaude monte, comme une fumée de sueur, une buée légère. Noyés dans cette brume, les contours deviennent imprécis et les lointains se perdent dans une pénombre incertaine; sous le jour incolore tout semble finir et se fondre en une blancheur lunaire. Pas un bruit, pas un frémissement, une sensation de grand repos dans un rêve d'inexistence. Ces plaines du Nord ne doivent être vues qu'à cette étrange lueur nocturne de l'été septentrional.

.... Le sol fuit sans ondulations vers un horizon mauve indistinct. Une impression de vue de mer. A gauche, le terrain monte en colline, la côte semble-t-il. Tout à coup, de la grande étendue vague surgissent deux clochers pointus, puis un gros dé de maçonnerie, perché sur un tertre, apparaît au-dessus d'une nappe de maisons basses. Nous arrivons à Upsal.

Il est 10 heures du soir, les boutiques sont fermées, les maisons closes, pas un passant dans les rues. Une impression de ville morte, endormie dans le sommeil des siècles.

23 juillet. — A 6 heures du matin, je suis debout. Sur les lignes du Nord encore peu fréquentées, les trains sont rares; celui qualifié d'express passe à 10 heures : il s'agit de ne pas le manquer. Si pareille déconvenue nous arrivait, Dieu sait quand nous arriverions à Falun, notre seconde étape!

Upsal, Upsala en suédois, compte environ 20000 habitants. C'est la septième ville du royaume par le chiffre de sa population; mais par l'importance considérable que lui donne son Université et comme siège de l'archevêché de Suède, elle prétend avec juste raison au deuxième rang. Du reste, tandis que les noms des autres villes demeurent ignorés sauf des géographes, celui d'Upsal est connu de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'esprit humain. Parmi les établissements d'instruction supérieure de la Suède, son Université occupe le premier rang par l'éclat de son enseignement comme par le chiffre de sa population scolaire. A Upsal, le nombre des étudiants atteint 1 700, tandis qu'à Lund, la seconde ville universitaire de Suède, il ne dépasse guère 400.

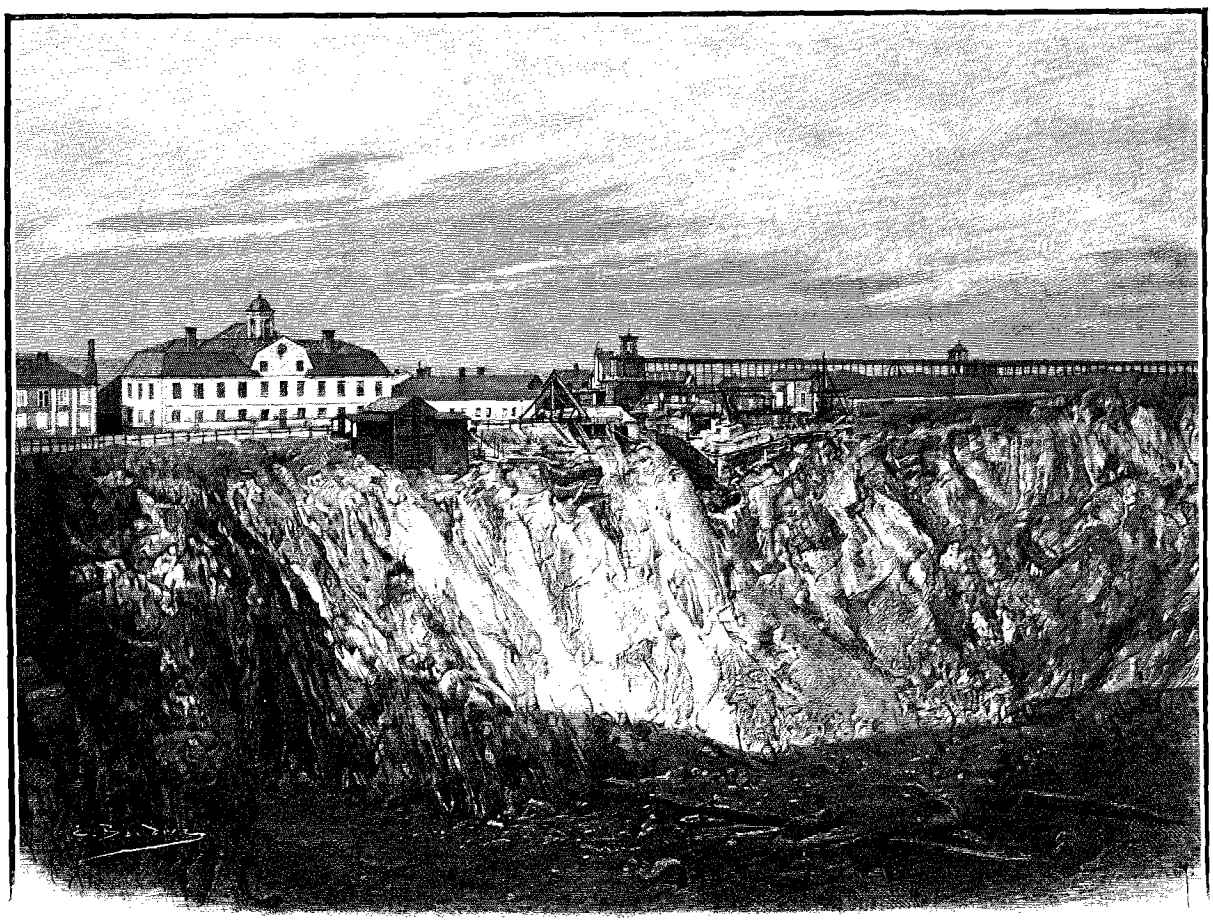
Un damier de maisonnettes au pied d'une colline verte, hérissée de monuments rouges, tel est l'aspect d'Upsal. La ville basse est sans intérêt. Des rectangles de baraques toutes pareilles les unes aux autres; nulle part une vieille façade pittoresque, nulle part une ruelle drôle ou curieuse. Upsal est pourtant une des plus anciennes métropoles de la Suède. Mais régulièrement, plusieurs fois par siècle, des incendies ravagent ces villes du Nord, détruisant en une immense flambée tous les vestiges du passé qui sont le patrimoine artistique d'un peuple. Inutile de nous attarder dans ces rues indifférentes. Nous jetons un coup d'œil sur le marché établi sur les quais de la rivière, une scène matinale toujours amusante et pittoresque, puis nous gravissons la colline, sur laquelle, comme dans un Kremlin russe, se trouvent rassemblés tous les édifices importants.

Voici d'abord la cathédrale, un superbe morceau gothique, œuvre du « tailleur de pierres » français Étienne Bonneuil. Au XIIIe siècle les relations intellectuelles entre la France et les pays du Nord étaient, pour l'époque, relativement plus développées qu'aujourd'hui. Des étudiants suédois venaient à Paris écouter les doctes leçons des maîtres de la Sorbonne naissante, en assez grand nombre pour constituer un groupe important dans la « nation britannique » de notre Université. Habitués à ne voir dans leur pays que des cases en bois, sans art, les élèves rapportaient de leur séjour en France une profonde admiration pour ces maçons qui paraissaient avoir le merveilleux secret de transformer la pierre brute en une admirable floraison. Aussi bien, lorsque le clergé d'Upsal résolut de construire une métropole, il songea tout naturellement à ces maîtres compagnons français dont tous les voyageurs lui avaient redit la prodigieuse habileté.

Dans l'azur matinal, l'œuvre d'Étienne Bonneuil dresse ses hautes flèches rouges comme un éternel alleluia vibrant, et, au-dessus des plaines monotones, sa fine et élégante silhouette annonce, comme un souvenir permanent de la gloire de la nation, le mausolée du fondateur de la puissance suédoise. Dans le chœur de la métropole repose le grand roi Gustave Vasa, le héros dalécarlien, et, autour de lui, tous ceux qui ont contribué à consolider et à agrandir son œuvre à des titres divers, les Sture, les Horn, les Oxenstjern. Devant ces monuments une immense tristesse vous saisit; morts les hommes, morte l'ère glorieuse qu'ils rappellent. Ces dalles funéraires semblent les tombes de ce vaillant peuple suédois, de ce passé de victoires qui n'est plus qu'un souvenir silencieux. Leçon muette de la grande loi de l'évolution à laquelle sont soumises les races comme les individus et qui tôt ou tard frappe toutes les sociétés humaines.

Derrière la cathédrale s'élève, flambant de clartés blanches et rouges, le moderne Palais de l'Université; à côté, une vieille petite église vermillon, autour un grand parc paisible. Plus loin, des parterres fleuris, entourés de bancs; un square, pensons-nous, avant d'apercevoir au milieu de la verdure de tristes pyramides mortuaires. Nous sommes dans le cimetière. Dans tout le Nord le champ des morts est le jardin public de la ville.

Au milieu de ces bois tranquilles, dans la sérénité d'une demi-campagne, voici la *Carolina Redivivia*, la bibliothèque, riche en trésors bibliographiques. Énumérer ses richesses n'apprendrait rien aux érudits et *le Tour du Monde* n'est point un catalogue de librairie. Regardons plutôt le panorama qu'embrasse le Château. Au



MINE DE FALUN (PAGE 308). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.



LE MARCHÉ À UPSAL. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

pied de la lourde et massive bâtisse, flanquée de deux tours rondes, s'étale la ville tranquille, assoupie dans le calme, une impression de silence et de paix propice aux études, et devant nous s'enfuit la plaine jaune, déjà tout ardente de soleil. De ce côté, le regard s'arrête sur une église et un hameau enveloppé de quelques tertres isolés. C'est le Vieil Upsal, la résidence des souverains des temps légendaires et le centre de l'ancien paganisme. L'église actuelle occuperait l'emplacement de l'antique sanctuaire, et, dans les trois principaux monticules de sable voisins, la tradition voit les tombeaux de Thor, d'Odin et de Freyr. Comme l'a montré le résultat des fouilles, ces mamelons sont des sépultures datant de l'âge du fer.

Après cette promenade matinale, nous prenons le train pour Falun.

Toujours le même paysage de plaines cultivées et de forêts. A Krylbo, nous abandonnons la grande ligne vers Trondhjem pour prendre l'embranchement de Falun par Borlänge.

Une demi-heure d'arrêt que nous mettons à profit pour dîner à l'hôtel de la gare. Chaque station importante possède un petit hôtel très propre. C'est seulement sur les grandes lignes de Stockholm à Malmö, à Kristiania et à Trondhjem, et encore pendant l'été pour les deux dernières, que les trains express circulent la nuit; les compagnies ont donc dû assurer un gîte à leurs voyageurs. Le buffet de Krylbo a fort bon air, comme du reste tous ceux des lignes suédoises. Des lierres encadrent les fenêtres, des fleurs éclatantes de fraîcheur et de couleur ornent les tables. La première impression est très favorable. Sur une table, au milieu de la pièce sont disposés les plats, un superbe saumon, une magnifique pièce de veau bien blanc; tout cela certes est très appétissant. Autour une vingtaine de soucoupes contenant du beurre, du jambon, des sardines, des anchois, des harengs marinés, des radis, des œufs durs, des fromages divers, dominées par des carafes d'eau-de-vie de grain, c'est le *smorgåsbröd*, la collation préliminaire destinée à préparer les voies au substantiel. Avant chacun de ses repas, tout Suédois qui se respecte commence par avaler trois ou quatre morceaux de ces divers ingrédients et, pour faire le trou, lampe par-dessus un petit verre. C'est l'apéritif. Afin d'activer la digestion de ce prélude au morceau principal, on absorbe le *smorgåsbröd* debout ou en marchant. Toutes ces soucoupes de dînette d'enfants ne nous disent rien qui vaille. Du premier coup nous voudrions nous attaquer au saumon, mais personne pour nous servir. La buffetière et ses filles trônent majestueuses à leur comptoir, sourdes aux appels des étrangers; aux voyageurs de se débrouiller. Donc chacun se munit d'une assiette, d'une fourchette, d'un

*



HÔTEL DU CHEMIN DE FER À RÄTTVIK (PAGE 308).
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

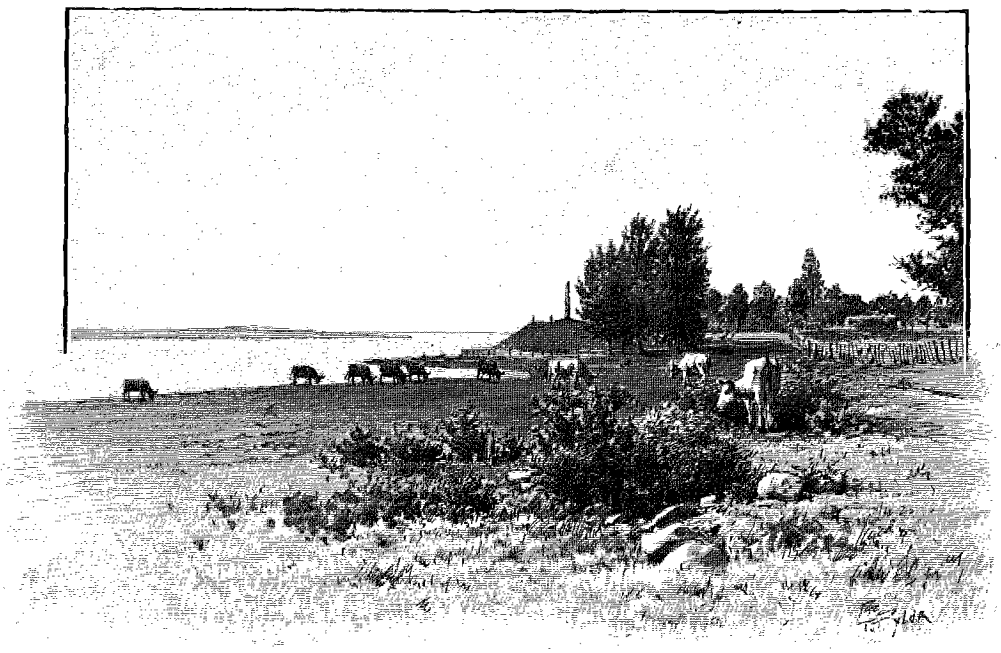
couteau, et, une fois armé, s'en va piquer un morceau et s'installer ensuite à une table. Vous pouvez manger de tout et autant qu'il vous plaira, il ne vous en coûtera pas un centime de plus. Pour notre compte, nous ne ferons pas grand tort à l'aubergiste. Le poisson, cuit avec un herbage de fenouil, a un goût insupportable, le veau est farci de pruneaux, et l'entremets à la crème est parfumé au benjoin. Quant au pain, néant; pas la moindre croûte de pain blanc, seulement du *knäckebröd*, la galette nationale, dont la mastication exige des dents de requin, et un pain bis pétri de raisins secs, une sorte de plumcake au seigle. Après ce dîner par cœur, nous montons en wagon pour poursuivre vers Falun. D'excellentes voitures à couloir, ornées de glaces, avec des crachoirs et des cendriers dans les compartiments de fumeurs. Ici, partout le souci de la propreté, et le public a le bon esprit de ne pas s'amuser à détériorer les ustensiles destinés à son usage.

Le pays devient plus accidenté. De longues lignes de collines bleuissent l'horizon, des mamelons rocheux boursouflent la forêt, les ravins s'emplissent de rivières et de lacs.... Au milieu de la verdure, toujours des groupes de maisonnettes en bois, peintes en rouge avec des lisérés blancs à l'aplomb des murs et autour des ouvertures. On dirait des maisons en sucre d'orge. Elles sont les points d'orgue de ces paysages ternes et incolores. Le pays est riche; il n'est pas rare, m'affirme mon compagnon de route, d'y trouver des paysans possédant des patrimoines d'une valeur de plus de deux cent mille francs.

A Domnarfvet, la ligne traverse le majestueux Dalelf qui culbute en une magnifique cascade au fond d'un ravin tout verdoyant. Cinq kilomètres plus loin, Ornäs, célèbre par le souvenir de Gustave Vasa. C'est là que le futur libérateur de la Suède, poursuivi par les Danois, se tint caché dans une pauvre maison de paysan jusqu'au jour où, échappant à ses ennemis, il put soulever les Dalécarliens pour la délivrance de la patrie. La baraque, aujourd'hui monument national, a été conservée dans son état primitif; à ce titre elle constitue un spécimen d'architecture en bois du plus haut intérêt.

Encore des bois troués de nappes d'eau et nous arrivons à Falun, la capitale de la Dalécarlie.

Entre deux lacs bleus, une petite ville toute rouge, égrenée au milieu d'avenues et de jardins. Devant ces maisons éparpillées dans les arbres, on a une impression de ville de province russe, avec d'autant plus de vraisemblance que les clochers sont ici couverts de tôle verte. A dix minutes de la gare, nous débouchons sur la grande place, le *Torg*. Dans un coin, l'église Kristine, œuvre de Nicomède Tessin, avec de curieuses portes en bronze de 1650. Autour, des rues de petites cases vermillon très drôles, et çà et là, au milieu de ce rouge, éclatent, comme des notes vibrantes dans cette fanfare chromatique, les façades crépies à la chaux de quelques bâtisses en pierre. Il y a soixante ans, au témoignage de l'excellent Xavier Marmier, Falun ressemblait à une ville de baraques de foire. Depuis, l'aspect du chef-lieu de la Dalécarlie n'a pas changé.

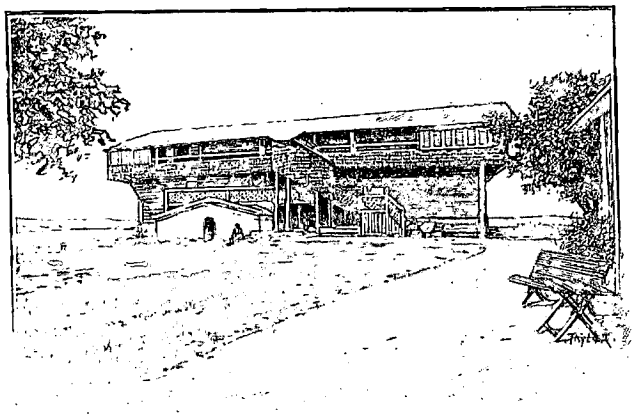


LA PIERRE DE GUSTAVE VASA À RÄTTVIK (PAGE 309).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

Dans les rues, pas



SORTIE DE L'ÉGLISE DE LEKSAND (PAGE 312). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.



MAISON DE GUSTAVE VASA À ORNÄS (PAGE 306). — DESSIN DE TAYLOR.

une voiture, pas le moindre mouvement, pas la moindre activité; pourtant nous sommes dans une grande ville pour le pays, la plus importante même dans l'intérieur des terres, au nord d'Upsal. Falun compte 8000 habitants et est le siège d'une préfecture.

Pour passer le temps, nous allons visiter le Musée, qui tient tout entier dans une petite salle. L'objet le plus curieux est un tambour magique lapon, espèce de tambourin qui servait jadis à ces nomades pour appeler les esprits. Ces engins de sorcellerie sont aujourd'hui rares; à ce titre, celui de Falun mérite d'être signalé aux spécialistes. Au milieu d'un tas de bric-à-brac, je note un panier en écorce de bouleau. Cette substance est utilisée encore aujourd'hui par les Finnois et par les peuplades boréales de l'ancien continent pour la fabrication de leurs ustensiles de ménage. A une époque peu reculée, elle était employée aux mêmes usages par toute la population de la région.

En dix minutes, nous avons vu le Musée, et en une demi-heure, Falun, dont la principale curiosité est de n'en offrir aucune. Pour les ingénieurs, cette ville présente, au contraire, un intérêt de premier ordre par ses usines aussi nombreuses que variées et par ses mines. Tous ces établissements sont situés sur la rive orientale de la rivière. Je traverse un faubourg de maisonnettes. De tous côtés s'élèvent des collines de laitier; partout une terre couverte de scories. Le paysage me rappelle les horizons volcaniques de l'Islande. Je continue à avancer et soudain me voici sur le bord de la mine, un gouffre énorme, pareil à un cratère.

Du fond de cette cavité rayonnent les galeries dont le développement atteint une trentaine de kilomètres et une profondeur de 400 mètres. Miné et sapé dans toutes les directions, le sol s'affaisse parfois et de redoutables éboulements bouleversent les puits en ensevelissant les malheureux ouvriers. Le dernier accident date de 1876.

Depuis plus de six siècles, les hommes grattent et percent la roche pour extraire les métaux qu'elle contient. Les mines de Falun sont mentionnées pour la première fois en 1288, dans un document authentique, mais bien auparavant elles étaient déjà exploitées. Elles fournissent principalement du cuivre, et c'est avec leur produit que Charles XII alimenta la Monnaie royale. Ruiné par ses luttes contre la Russie, le roi n'hésita pas, à la place des *daler* en argent, à mettre en circulation des plaques de cuivre, suppléant à leur valeur par leur poids et par leurs dimensions. Un de ces *daler* que je possède pèse 720 grammes, et mesure 15 centimètres sur 135 millimètres, une pièce peu commode à introduire dans une poche. Avec cent francs de cette monnaie, un homme avait sa charge.

Il y a quelques années, on a découvert à Falun de l'argent et tout récemment de l'or. Actuellement la production annuelle des mines est évaluée à 400 tonnes de cuivre, 300 kilogrammes d'argent et 90 à 100 d'or.

24 juillet. — De Falun à Rättvik, 50 kilomètres en deux heures et demie! Le train marche à raison de 20 kilomètres à l'heure. Toujours la forêt; de distance en distance, de larges coupes lugubres comme des cimetières avec leurs entassements de pierres informes d'une blancheur de squelette. Des lacs, puis des marais percés de petites nappes rondes, sans émissaire, avec la verdure jaune des joncs. Des plaques de lichen de renne blanchissent le sol comme une neige oubliée. La nature prend un aspect plus boréal; on sent l'approche du nord.

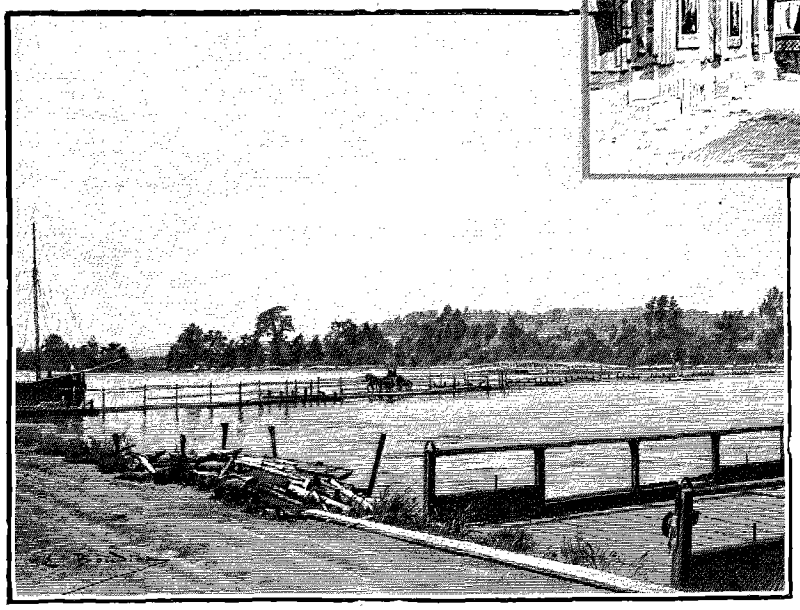
Brusquement une grande clarté passe : la nappe du Siljan se découvre étincelante de lumière et de gaieté. Toute bleue, dans son cadre de verdure, elle justifie son surnom d'Œil de la Dalécarlie. Quelques minutes après, le train s'arrête à la station de Rättvik. A côté de la gare, l'hôtel du chemin de fer. Au milieu de parterres, dans le décor d'un parc égayé par le voisinage du lac, un joli chalet vernissé, pimpant et coquet. Autour, des groupes d'indigènes, tous en costume. Les hommes portent une longue lévite bleue bordée de rouge, une culotte de peau blanche et des braies bleues; les femmes, une jupe également bleue garnie d'un tablier rouge, se détachant sur une chemisette blanche avec des ornements criards. Les unes sont coiffées d'une sorte de bonnet à poil noir conique, les autres d'un tout petit bonnet rouge. Chaque paroisse se distingue par une différence, soit dans les couleurs, soit dans la forme de la coiffure. Les enfants surtout sont très amusants, empêtrés dans de longues robes, et tous ont un air sérieux du plus haut comique. En présence de ces groupes bigarrés, à la démarche lente et calme, parlant un dialecte absolument incompréhensible, on a de suite une impression de pays très loin et très archaïque. La scène vaut à elle seule le voyage; nous sentons moins ensuite les tiraillements de notre estomac dont les souffrances sont loin d'être terminées.

La vue du chalet nous avait fort réjouis, et, dans la pensée de nous y réconforter, nous avions pris le parti d'y passer la nuit. C'était compter sans notre hôte ou plutôt sans ses hôtes. L'établissement est bondé de gens qui viennent en séjour durant le mois des chaleurs; pas le plus petit coin à offrir aux voyageurs de passage. Il ne

nous reste d'autre ressource que de prendre le train du soir et d'aller coucher à Mora, à 40 kilomètres plus loin, à l'extrémité nord du Siljan. Un coup de téléphone, pour retenir à l'avance une chambre. Dans toute la Suède comme en Norvège, le réseau téléphonique a une extension considérable et fonctionne parfaitement, à la grande satisfaction du touriste.

Pour passer la journée, nous allons nous promener à l'église, située à 2 kilomètres du village, sur le bord du lac. Élevée à une époque où il n'existait aucun chemin, elle a été érigée au centre même de la commune, à proximité du Siljan, la grande route naturelle du pays.





PONT ET RUE DE MORA. — DESSIN DE BOUDIER.

Autour du temple se presse un hameau de petites cases vides qui servent de magasins et de remises aux paroissiens lorsqu'ils viennent assister au service. A côté, sur une presqu'île, se dresse, au milieu de la nappe bleue du lac, la Pierre de Gustave Vasa, un menhir érigé par la piété des Dalécarliens à la mémoire du Grand Roi. L'église n'offre d'autre intérêt que celui du paysage environnant, et il est d'un charme pénétrant. Ici point de ces horizons grandioses, point de ces vues de montagnes sauvages qui remuent l'âme comme en Norvège, mais une nature très simple, emplie d'une vague tristesse qui peu à peu émeut et enveloppe. Jamais une émotion vive, jamais un mouvement violent d'admiration ; tout est calme et reposant. Sur l'esprit la vue constante de cette terre impassible agit comme un puissant sédatif; tout votre être éprouve comme une détente et ressent un repos infini dans l'oubli des vicissitudes de la vie.

L'après-midi, promenade en voiture sur les hauteurs dominant le Siljan. De petits villages rouges, blancs et jaunes bariolent les pentes des collines vertes, et partout des groupes d'indigènes mettent dans les champs des taches rouges et bleues, pareils à une floraison de coquelicots et de bleuets. Comme cadre, toujours la nappe souriante du lac dans un cercle de lointains violets.

A six heures du soir, nous reprenons le train pour aller chercher un gîte à Mora.... L'heure grave, le recueillement de la fin du jour. Le soleil effleure l'horizon dans un nimbe d'or; de l'autre côté, un ciel d'opale, une lumière très douce enveloppant l'espace d'une fine pâleur bleue. L'air est absolument immobile ; pas une risée sur le Siljan, pas un frémissement de feuille ; l'infini repos descend sur la terre silencieuse. Et, lorsque les derniers flamboiements du couchant se sont éteints derrière les montagnes, là-bas, très loin, c'est toujours cette lueur crépusculaire diaphane, ni jour ni nuit, d'une tristesse aiguë ; une impression pénétrante qui vous donne comme une sensation de deuil.

De loin en loin, au milieu des pins centenaires, une clairière s'ouvre avec une petite gare solitaire. Des rangs de jupes rouges se pressent autour du train ; évidemment ici la locomotive a encore l'attrait de la nouveauté. Tous restent imperturbablement calmes. Aucun cri, aucun rire, aucune exclamation même. Comment l'âme ne prendrait-elle pas une ineffaçable empreinte de tristesse dans un pareil milieu?

Le train ralentit sa marche.... La forêt s'écarte, le convoi débouche dans une large plaine très basse à l'extrémité nord du Siljan, pour s'arrêter à Mora Noret. De là à la maison de poste, au *gästgifvarfgård*, où nous devons prendre gîte, situé à Mora même, la distance n'est pas moindre de 3 kilomètres par un chemin absolument invraisemblable. On traverse d'abord le Dalelf, l'émissaire du lac d'Orsa dans le Siljan sur un pont flottant. En certains endroits le tablier est couvert d'eau, et la voiture se transforme pour ainsi dire en canot. Après cela,

c'est un effroyable pataugis; les roues enfoncent jusqu'aux moyeux dans une bourbe molle et gluante, absolument comme sur une route sibérienne.

Cette plaine détrempée est un exemple très intéressant de l'oblitération d'un bassin lacustre par le travail des eaux courantes. Primitivement les lacs de Siljan et d'Orsa ne formaient qu'une seule et même nappe, plus grande d'un tiers au moins que l'étendue des deux bassins actuels. Peu à peu, le Dalelf a colmaté la partie orientale de la baie supérieure, en y construisant un large delta qui isole presque complètement aujourd'hui les deux nappes. Au milieu de ces terres alluvionnaires le Dalelf a changé de lit à plusieurs reprises. Avant 1659, il se jetait dans le lac d'Orsa. Le 8 mai de cette année-là, grossi probablement par la crue printanière, il s'ouvrit un passage plus au sud et, renversant dans sa course furieuse un village, vint se déverser à une faible distance en aval de l'émissaire de la nappe supérieure. Le lac d'Orsa est un exemple parfait de lac « relégué ».

De loin, Mora a l'air d'une ville. On aperçoit une église pittoresque, hérissée d'un haut clocher et d'un campanile très drôle. Sur les bords du lac, une seconde gare, quelques vastes maisons, des scieries, de grands chantiers de bois. Par derrière, une rue avec des magasins, et toujours des groupes de paysans en costume. Tous les hommes portent la culotte et la longue lévite, et, de plus, ici, un tablier de forgeron, symbole, sans aucun doute, de l'ancienneté de l'industrie du fer dans cette région. Même les petits bourgeois et les gens aisés du pays ont eu le bon esprit de rester fidèles à l'ancien vêtement.

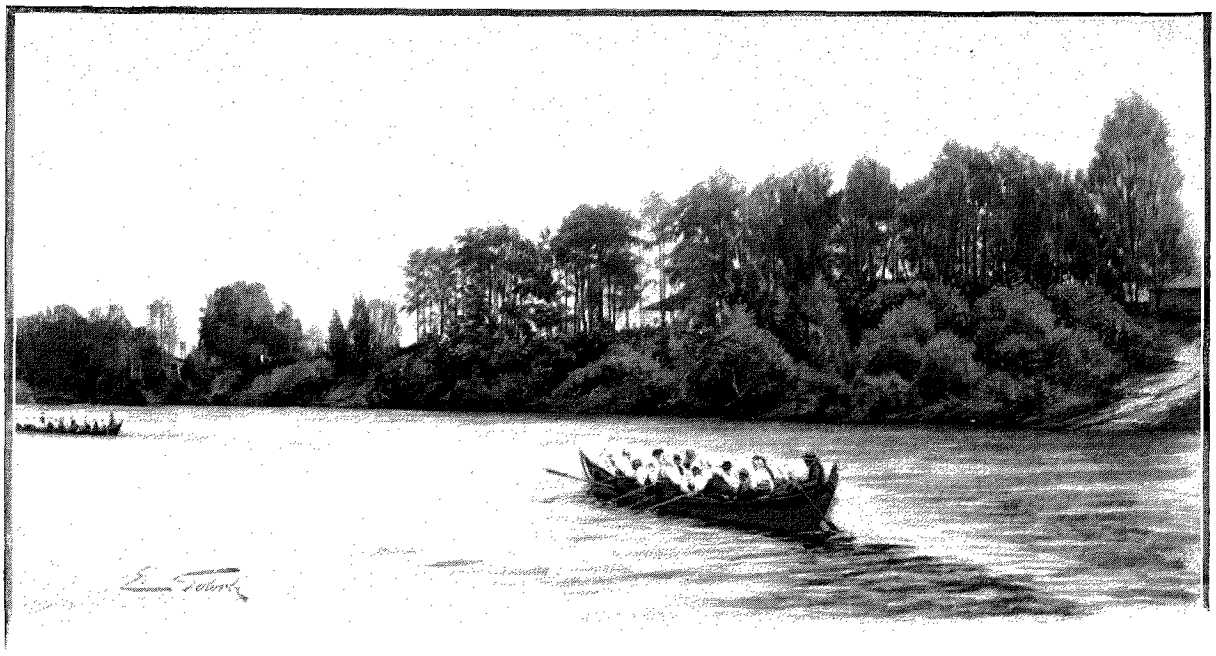
Mora n'est intéressant que par ses souvenirs historiques. Sur la place du Marché, on montre le petit monticule d'où, le 25 décembre 1520, Gustave Vasa harangua les Dalécarliens pour les entraîner à la délivrance de la patrie, et, à une demi-heure plus loin, se trouve la fameuse cave d'Utmeland. Poursuivi par les Danois, Gustave Vasa allait être atteint et capturé par ses ennemis, lorsqu'il fut là encore sauvé par le dévouement d'une simple paysanne. Cette brave femme, dont l'histoire a conservé le nom, Tom Mat Larsson, introduisit le fugitif dans le caveau de sa cuisine et roula par-dessus la trappe une grande cuve. Lorsque les Danois entrèrent dans sa maison, trouvant la paysanne occupée à brasser de la bière, ils ne poussèrent pas leurs investigations. Cette cave historique existe encore, et, pour assurer sa conservation en même temps que pour perpétuer le souvenir du courage de cette brave Dalécarlienne, on a élevé au-dessus une petite construction carrée, « monument national », inauguré en 1860, le trois-centième anniversaire de la mort du fondateur de la Suède.

Pour les Suédois, les bords du Siljan présentent le même intérêt que pour les Suisses les rives du lac des Quatre-Cantons. Toutes les localités racontent la vie du héros national et les événements qui ont amené l'indépendance de la patrie. Là-bas c'est Guillaume Tell, ici c'est Gustave Vasa; la seule différence entre les deux personnages, c'est que le premier n'existe, paraît-il, que dans la légende, tandis que le second a bel et bien vécu. Dans les forêts de la Dalécarlie a commencé cette épopée glorieuse qui ne devait se terminer que trois siècles plus tard dans les plaines de Pultawa après avoir fait la grandeur de la Suède.

A la fin du XVe siècle, la Suède, soumise au Danemark depuis le traité de Kalmar, supportait impatiemment son joug. Une première fois, en 1424, les Dalécarliens, à la voix d'Engelbrecht Engelbrechtson, avaient chassé les Danois; mais, après un siècle de luttes sauvages, favorisés par les dissensions et par les rivalités de la noblesse et du clergé, les étrangers parvenaient à rétablir leur domination en Suède. Leur victoire devait être éphémère. A la nouvelle des succès de l'ennemi héréditaire, Gustave Vasa, le fils d'un noble Dalécarlien, resté un des plus fidèles champions de la cause nationale, s'échappe de la prison où il était détenu dans le Jutland, passe à Lübeck, où il réussit à obtenir quelque secours, et de là gagne Kalmar, une des dernières villes suédoises qui tiennent encore contre les envahisseurs. Tous ses efforts demeurent inutiles; l'une après l'autre, les dernières places tombent aux mains des Danois; le 7 septembre 1520, Stockholm ouvre ses portes à Christian de Danemark. Pour affermir son pouvoir, le vainqueur livre au bourreau les chefs du parti de l'indépendance, notamment le père de Gustave, le brave Eric Johanson. Christian avait tout d'abord songé à épargner ce vieillard, mais à ce vaillant la grâce accordée par un ennemi semblait un opprobre : « Mes frères sont de nobles guerriers; j'ai combattu à côté d'eux, ils ont été condamnés, je veux mourir comme eux », et Eric Johanson monta sur l'échafaud, tandis que sa femme et ses filles étaient envoyées en captivité en Danemark.

Pendant ce temps, Gustave réussissait à gagner la Dalécarlie. « A tout instant, poursuivi par les soldats danois, exposé à la trahison de ceux auxquels il croit pouvoir confier sa destinée, sauvé de ces périls tantôt par l'héroïque dévouement d'une femme, tantôt par l'intelligence d'un valet, il erre de ferme en ferme, cherchant comme un coupable les retraites les plus mystérieuses et les sentiers les plus détournés[1]. » A Rättvik, lorsque des cavaliers parviennent enfin à le joindre, les habitants prennent aussitôt les armes, cernent la troupe ennemie et ne la laissent partir qu'après lui avoir imposé la promesse de ne pas attenter à la vie de leur prisonnier. A peine cette convention arrêtée, nobles et paysans se soulèvent aussitôt, placent à leur tête Gustave Vasa et marchent sur Falun. L'insurrection nationale se propage partout. Pour arrêter ses progrès, Christian a à sa disposition un moyen féroce, il tient entre ses mains la mère et les sœurs de son ennemi. Si Gustave ne suspend sa marche sur Stockholm, il le frappera dans ses plus chères affections. Vasa n'hésite pas entre le sacrifice des siens et le salut

1. Xavier Marmier, *Histoire de la Scandinavie.*



LES « KYRKOBATAR » EN ROUTE POUR L'ÉGLISE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

de la patrie. Sa mère meurt en prison, mais la Suède est délivrée à tout jamais. Semée d'incidents aussi émouvants, je m'étonne que la vie du héros suédois n'ait pas fourni matière à quelque gros drame de l'Ambigu ou tenté un librettiste d'opéra.

A Mora, au point de vue alimentaire, notre situation devient très grave. A Rättvik, en dominant la répulsion instinctive de notre estomac pour les sauces suédoises, nous avons pu avaler quelques bouchées; ici c'est la disette complète. Pour souper, le menu se compose purement et simplement de deux tranches de saumon cru, guère plus épaisses qu'une feuille de papier. Dans ces conditions, il devient absolument impossible d'attendre ici pendant un jour le départ du vapeur qui doit nous conduire dimanche matin à Leksand. Par téléphone nous nous assurons d'un gîte pour la nuit à Rättvik, et allons dîner à Orsa, le terminus de la voie ferrée de Falun. Une course à la recherche d'un repas, telle a été jusqu'ici notre excursion en Dalécarlie.

De Mora à Orsa, paysage indifférent; des bouts de rivières, un lac entouré de terres basses; à l'horizon, des lignes de montagnes noircies par d'épaisses futaies de pins. Tous ces bois très judicieusement aménagés donnent aux indigènes d'excellents revenus. Il y a quelques années, grâce à cette sage exploitation des communaux, Orsa était la commune rurale la plus riche de l'Europe, rapporte l'excellent Guide publié par la Société des Touristes de Suède[1].

Ici enfin notre persévérance trouve sa récompense sous la forme d'un jambon; je vous laisse à penser si nous y pratiquons une large brèche! Depuis deux jours, depuis notre départ de Stockholm, nous sommes littéralement à jeun. En gens prudents, nous prenons également un acompte en vue du souper, et nous n'avons pas tort. A Rättvik, une nouvelle famine nous attend dans un décor de salle à manger; en revanche, nos hôtes sont si aimables et si empressés, que nous n'osons formuler la moindre plainte.

Dimanche 29 juillet. — Voici enfin le grand jour. Nous allons assister à la cérémonie, qui est, de l'avis de tous ceux qui l'ont vue, un des spectacles les plus curieux de l'Europe Septentrionale et qui nous fera oublier les petits désagréments du voyage. Par une radieuse matinée, nous nous embarquons sur le Siljan. Le paysage est joli et gracieux, sans cependant, à notre avis, justifier sa réputation. Les Suédois regardent évidemment ce lac à travers le prisme des souvenirs historiques.

Le lac devient une rivière; la surface de l'eau moirée jaunit du reflet d'une haute berge de sable couronné de bois; entre les arbres apparaît un clocher bulbeux très drôle, plus loin des groupes pittoresques de maisonnettes. Voici Leksand! Le spectacle commence déjà. Sur les bords de la rivière c'est un va-et-vient d'hommes et de femmes, en costumes éclatants. Une file rouge gravit la berge; un peu plus loin, un groupe forme comme un drapeau tricolore. Puis, voici deux *kyrkobåtar* chargées de paroissiens, deux « bateaux d'église », des barques très longues, très étroites, pointues à l'arrière comme à l'avant, mises en mouvement par seize rameurs ou rameuses, de véritables pirogues de sauvages, survivance des temps préhistoriques. Les siècles

1. *Svenska Turistföreningens Resehandbok I. Kopparbergs, Gefleborgs, Jämtlands och Västernorrlands län utarbetad af.* F. Schenström, Stockholm.

ont marché sans amener un changement dans les habitudes de ces primitifs, mais le temps est proche où la population abandonnera toutes ces vieilles coutumes. Les chemins s'ouvrent peu à peu à travers les forêts, et peu à peu les indigènes abandonnent l'usage de ces antiques canots. Déjà aujourd'hui les *kyrkobâtar* deviennent rares : encore quelques années, et ils ne seront plus qu'un souvenir.

En lente procession, la foule multicolore s'achemine vers l'église, située comme d'habitude à l'écart du village, loin de tout bruit, dans le calme recueilli des bois. Autour, toujours le même cimetière fleuri et garni de bancs comme un square.... En approchant du temple, les chuchotements des conversations se taisent,... les fidèles avancent silencieux et graves. Évidemment un sentiment profond de religiosité anime cette foule, tout entière fidèle aux vieilles croyances.

L'église, très vaste et absolument pleine, présente un coup d'œil inoubliable. Inondée de soleil, la nef n'est qu'un papillotement de têtes écarlates, puis, lorsque les assistants se lèvent, les chemisettes jettent une grande blancheur crue. A chaque mouvement des fidèles les couleurs changent comme les aspects divers du kaléidoscope. On a l'impression de quelque chose d'étrange, de nouveau, d'une scène de pays extra-européen ou d'un passé très lointain. Il nous semble que soudain le temps, au lieu de poursuivre sa marche en avant, nous a ramenés en arrière. Tout au fond, derrière le bariolage de ces gens archaïques, l'officiant luthérien en robe noire, le cou enveloppé d'une grosse fraise blanche, semble un Bols ou un Rembrandt descendu de son cadre.

.... Les fidèles sortent du temple. Par une large avenue d'arbres centenaires défile la foule bariolée de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, du jaune, du rouge, du blanc, du vert; toutes les teintes mêlées, confondues, se choquent et se heurtent dans un amalgame extraordinaire. Et comme, pour dater cette foule singulière, des gamins très sérieux, traînant de longues robes jaunes ou rouges avec des tabliers verts, rappellent le fameux tableau de Van Dyck du musée de Turin, les enfants de Charles Ier d'Angleterre.

Nulle part en Europe, sauf dans quelques coins oubliés de la Cornouaille bretonne ou sur les rives du Volga, au milieu des primitifs Tchérémisses et Tchouvaches, le spectacle de la population n'est aussi pittoresque et ne donne une vision aussi nette des âges passés. A elle seule, cette scène inoubliable mérite d'être vue et récompense amplement de tous les petits ennuis du voyage. Pour une fois, la réalité répond à l'attente et même la dépasse.

Le lendemain nous embarquons sur le Dalelf. La rivière coule, large comme la Seine, entre des berges sablonneuses percées de trous dans lesquels nichent les hirondelles. Au-dessus c'est toujours la solennelle forêt, triste et morne, pareille à un voile de deuil étendu sur tout le pays. Le Dalelf s'élargit bientôt en un lac, et à Insjö, sur les bords de la nappe d'eau, nous rejoignons le chemin de fer. Quelques costumes tachent encore les prairies, plus loin ils deviennent rares et incomplets pour disparaître bientôt.

La vision s'est maintenant évanouie, nous retombons dans la banalité navrante de la réalité, œuvre du progrès niveleur, ennemi de toutes les traditions naïves qui font la poésie de la vie.

CHARLES RABOT.



ORSA (PAGE 311). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. CHARLES RABOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

A TRAVERS L'AFRIQUE

De l'Est à l'Ouest

PAR *M. LE COMTE DE GŒTZEN*

FORT DE PANGANI. (Dessin de Boudier) 1
UN SOMALI. (D'après une photographie). 1
TYPE DE SOUAHÉLI. (D'après une photographie) 2
ITINÉRAIRE 3
M. DE GŒTZEN. (D'après une photographie) 4
M. DE PRITTWITZ. (D'après une photographie). 4
M. LE DOCTEUR KERSTING. (D'après une photographie) . . 4
ASKARIS SOUS LES ARMES. (Dessin de W. Kuhnert) 5
RHINOCÉROS TUÉ À LA CHASSE. (Dessin de W. Kuhnert). . 6
PASSAGE DU NYAVARONGO. (Dessin de Taylor) 7
SUR LE NIL-KAGHÉRA. (Dessin de Th. Weber) 8
UN REPLI DU LAC MOHAZI. (Dessin de Th. Weber) 8
STEPPES DES MASSAÏ. (Dessin de Th. Weber). 9
APRÈS UNE CHASSE AU GIBIER À PLUME. (Dessin d'A. Paris) . 11
SENTINELLE DE GARDE DEVANT LES FUSILS. (Dessin de Mme Paul Crampel). 12
PASSAGE D'UNE RIVIÈRE. (Dessin d'A. Paris) 13
LE ROI LOUABOUGIRI. (Dessin de W. Kuhnert) 13
TYPES OUAHOUMA. (D'après une photographie). 15
NOTRE CAMPEMENT PRÈS DE LA RÉSIDENCE DE LOUABOUGIRI. (Dessin de W. Kuhnert) 16
CHIRANGAOUÉ, FILS DU KIGÉRI. (Dessin de W. Kuhnert). . 17
UN CHEF DU ROUANDA. (Dessin de W. Kuhnert) 17
RÉGION DU ROUANDA COUVERTE DE FERMES. (Dessin de Boudier). 18
UNE FORÊT DE BAMBOUS. (Dessin de Mme Paul Crampel) . 19
COUR DE FERME DANS LE ROUANDA. (Dessin de Boudier). . 20
LES CURIEUX SE RAPPROCHANT DU CAMP. (Dessin de Gotorbe) 21
COUTELAS DES OUANYAROUANDA 21
LA MAGICIENNE PHOTOGRAPHIÉE MALGRÉ ELLE. (Dessin de Mme Paul Crampel) 23
HUTTE AUX PROVISIONS. (Dessin de Boudier). 24
NOS PORTEURS DANS LA FORÊT VIERGE DU VOLCAN. (D'après une photographie) 25
LE CUISINIER DE LA CARAVANE. (D'après une photographie). 25
BOURSE À TABAC DU ROUANDA. 26
BOUCLIER D'UN INDIGÈNE DU LAC KIVOU. 26
LE CRATÈRE PRINCIPAL DU VOLCAN. (Dessin de W. Kuhnert). 27
TYPES DE OUAHOUMA. (Dessin d'A. Paris) 28
AU BORD DU TORRENT DE LAVE. (Dessin de Mme Paul Crampel) 29
AU BORD DU CRATÈRE PAR LE FROID. (Dessin d'A. Paris). . 30
LE VOLCAN KIROUNGA ET LE LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert). 31
EXTRÉMITÉ NORD DU LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert) . 33
ATTAQUE DE NUIT. (Dessin de W. Kuhnert) 35
LE VOLCAN VU DU SUD-EST. (Dessin de W. Kuhnert) . . . 36
DANS LE BOUTEMBO. (Dessin d'A. Paris) 37
TYPE OUAHOUTOU. (D'après une photographie). 37
LE LAC KIVOU ET LA RÉGION DU ROUANDA 38
TATOUAGES DES INDIGÈNES DU BOUTEMBO. 39
TATOUAGES DES INDIGÈNES DU VILLAGE DES OUAMIYANA. . . 39
TATOUAGES DE TOUPALO KIOUÉKÉ 39
OISEAUX DU LAC KIVOU. (Dessin de W. Kuhnert) 40
LA VIE DANS LA FORÊT. (Dessin de W. Kuhnert) 41
ARRIVÉE DES OUALEGGA. (Dessin de Mme Paul Crampel). . 41
TRAVERSÉE D'UN MARAIS. (Dessin d'A. Paris). 42
LA GRANDE FORÊT. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . . 43
FORTIFICATION D'UN VILLAGE OUATEMBO. (Dessin de W. Kuhnert). 45
VILLAGE OUATEMBO. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 47
UNE HUTTE DANS LA FORÊT. (Dessin de W. Kuhnert) . . . 48
NAVIGATION VERS LES CHUTES STANLEY. (Dessin de W. Kuhnert). 49
UN ARABE DU HAUT CONGO. (Dessin de W. Kuhnert) . . . 49
UN MULET DE SELLE. (Dessin de W. Kuhnert) 50
UN ASKARI ET SA FEMME. (Dessin de W. Kuhnert) 51
LE CHIEN TECK QUI A TRAVERSÉ L'AFRIQUE. (Dessin de W. Kuhnert). 52
LE PASSAGE DU LOUOHO. (Dessin de W. Kuhnert) 53
UNE RIVIÈRE DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE. (Dessin de Boudier). 54
LES ABORDS D'UN VILLAGE DANS LA GRANDE FORÊT. (Dessin d'A. Paris) 55
LE VILLAGE DE MATADI SUR LE CONGO. (Dessin de W. Kuhnert). 56
LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION. (D'après une photographie). 57
LES ADIEUX À BANANA. (Dessin d'A. Paris). 59
BATEAU À VAPEUR SUR LE CONGO 60

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(Journal de Campagne)

PAR *M. LE Dr ÉDOUARD HOCQUARD*

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE,
ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

MAJUNGA. DÉBARQUEMENT D'UN BATAILLON. (Dessin d'A. Paris) 61
COULI KABYLE. (Dessin de Ronjat) 61
UNE VOITURE LEFEBVRE. (Dessin de J. Lavée) 62
ANJOUAN : LE FORT DE MOUSSAMOUDOU. (Dessin de Boudier). 62
NOSSI-COMBA : PETITES JOUEUSES DE « KATCH ». (Dessin de J. Lavée). 63
UN LIT DE TROUPIER. (Dessin de J. Lavée). 63
RUE DE LA RÉSIDENCE À MAJUNGA. MAJUNGA : LE QUARTIER EUROPÉEN VU DE LA POINTE DE SABLE. UNE RUE DU QUARTIER INDIGÈNE. (Dessins de Boudier) 64
LE PORT DE MAJUNGA. DÉBARQUEMENT DU MATÉRIEL À MAJUNGA. (Dessins de Boudier) 65
LA REINE BINAO ET SA SŒUR KAVI. (D'après une photographie). 66
VISITE DE LA REINE BINAO À NOSSI-COMBA. (Dessin de Mme Paul Crampel) 67
VUES D'HELLVILLE, NOSSI-BÉ. SANATORIUM DE NOSSI-COMBA. (Dessins de Boudier) 69
LE ROI DES ANTANKARS TSIALANE ET SES MINISTRES. (Dessin de Gotorbe). 71

*

Un prisonnier hova. (D'après une photographie). 72
La visite médicale au bivouac. (Dessin de J. Lavée). . . 73
Interrogatoire d'un Sakalave rencontré en route. (Dessin d'Oulevay) 73
Tirailleurs sakalaves. (Dessin d'Oulevay) 74
Majunga : Direction du service de santé. Le cimetière français. (Dessin de Boudier) 75
Campement d'Androtra. Le pont d'Andranoulava. (Dessins de Gotorbe). 76
Habitants de Marolambo. (Dessin d'Oulevay) 76
Indigènes du Boéni. (Dessin de Slom) 77
En colonne dans les grands marais. Halte pour le repas du matin. (Dessin de Gotorbe) 77
Ruisseau de Mahorogo. (Dessin de Gotorbe). 78
Traversée de la rivière de Marovoay. (Dessin de Jouas). 79
Habitants regardant passer la colonne. (Dessin de Faucher-Gudin). 80
Descente du plateau d'Ankarafansika. (Dessin de G. Vuillier) 81
La sieste des convoyeurs. (D'après une photographie). . 84
Traversée du Kamouré à Ambato. (Dessin de Slom). . . 85
Auxiliaire sénégalais. (Dessin de J. Lavée) 85
Canonnière fluviale remorquant des chalands. (D'après une photographie). 86
En route pour Suberbieville. (D'après une photographie) 87
Traversée de la Betsiboka. Repos après la traversée de la Betsiboka. (Dessins de Gotorbe) 88
Le camp de Marololo. Batterie hova défendant l'Ikopa. Marololo : le lavoir des tirailleurs. (Dessin de Gotorbe) 89
Suberbieville et village de mineurs. (Dessin de Boudier). 90
Le Corps expéditionnaire à Suberbieville. (Dessin de Gotorbe) 91
Tirailleurs haoussas au campement de Marololo. (Dessin de Slom) 92
Une popote d'officier. Halte dans la brousse. (Dessin de Slom) 93
Construction de la route. (Dessin de J. Lavée) 95
Arrivée d'une pirogue sakalave chargée de matériel. (Dessin de Slom) 96
Funérailles du caporal Sapin et du lieutenant Augey-Dufresse. (Dessin de Gotorbe) 97
Un blessé kabyle se rendant à l'ambulance. (Dessin d'Oulevay) 97
Passeport hova. (D'après une photographie) 98
Vue de Mévatanana. (Dessin de Boudier) 99
Tsarasoatra. (Dessin de Th. Weber) 100
Prisonniers hovas. (Dessin d'Oulevay). 100
Le chef Lehabo et sa femme. (Dessin de Ronjat) 101
Place de Mévatanana : canons pris aux Hovas. (Dessin de Faucher-Gudin) 101
Scènes de l'ambulance à Suberbieville. (Dessin de Profit) 102
Départ d'un convoi de malades de Suberbieville. (Dessin de Mme Paul Crampel) 103
Pont construit par le génie sur la Betsiboka. (Dessin d'Oulevay) 104
Les monts Béritsoka. Un mauvais passage. (Dessin de Th. Weber). 105
Enterrement d'un Kabyle. (Dessin de Faucher-Gudin). . 106
Les troupes noires de la 2e brigade arrivant à Suberbieville. Femmes suivant la colonne. (Dessins de Gotorbe) 107
Gourbi d'un légionnaire. (Dessin de Slom) 108
Arrivée d'une batterie à Ankolatokana. (Dessin de Slom) 109
Le prince Saïdina. (Dessin d'Oulevay) 109
Troupeau de bœufs parqué dans un ravin. (Dessin de Faucher-Gudin) 110
En colonne : Fiévreux transporté à dos de mulet. (Dessin de J. Lavée) 111
Vue prise d'Antsiafabositra. (Dessin de Taylor). 112
Chute d'eau du camp de la Cascade. (Dessin de Boudier) 113
Bivouac de l'état-major au camp des Sources. Construction d'un gourbi par les tirailleurs. (Dessin de Profit). 113
Les mulets de bât de la colonne. Descente vers le camp de la Cascade. (Dessin de Boudier) 114
Scènes du combat d'Andriba. (Dessin de Boudier). . . . 115
La lépreuse d'Ambountona. (Dessin d'Oulevay) 116
Tirailleurs sakalaves partant pour travailler à la construction de la route. Les bouchers de la colonne. (Dessin de Boudier). 117
Tombeau d'un Hova aux environs d'Andriba. (Dessin de Boudier) 118
Troupier écrivant en France. (Dessin de J. Lavée). . . 119
Hutte de soldat hova. (Dessin de J. Lavée) 119
La popote du bataillon. (Dessin de J. Lavée) 120
Ambohidrarara. Le Général en chef interrogeant des paysans 121
Un des boys qui suivaient la colonne. (Dessin d'Oulevay) 121
Traversée des marais d'Ampotaka. Campement de l'artillerie à Ambohinoro. (Dessin de Gotorbe). 123
Les monts Ambohimènes. (Dessin de Boudier). 124
En colonne. Officier apportant des renseignements. (Dessin de Profit). 125
Interrogatoire des prisonniers. (Dessin de Gotorbe) . . 125
Ferme hova. Ruines d'Ankazobé. (Dessin de Gotorbe) . . 126
Halte de l'état-major au col de Kiangara. Traversée d'un arroyo. (Dessin de J. Lavée) 127
Habitants regardant passer la colonne entre Ambohidratrino et Ambohimanga. (Dessin de Slom) 128
Entrée en ligne du 200e. Marche sur Tananarive : le Général en chef observe les positions ennemies. (Dessin de Gotorbe). 129
Cadavre hova. (Dessin de Ronjat) 130
Écoles sur la route d'Ambohidratrino à Ambohimanga. Paysage sur la route d'Ambohimanga. (Dessin de Boudier). 131
Fumeur sakalave. (Dessin d'Oulevay). 132
Notre convoi attaqué fait halte. (Dessin de Slom) . . 133
Fuyard hova. (Dessin de Ronjat). 133
Le parlementaire prenant congé. (Dessin de J. Lavée) . 135
Batterie bombardant Tananarive. (Dessin de Faucher-Gudin). 136
Arrivée du parlementaire hova. (Dessin de Gotorbe) . . 137
La ligne des batteries ennemies. (Dessin de Boudier). . 138
Reddition de Tananarive, arrivée du parlementaire hova. (Dessin de J. Lavée). 139
Le général Duchesne. (Cliché Pierre Petit). 140
Le général de Torcy. (Dessin de Ronjat). 141
Cathédrale de Tananarive : la sortie du « Te Deum ». (Dessin de Boudier) 141
Les curieux sur le passage du Général en chef. (Dessin de Profit). 142
Le palais de la Reine. La Résidence de France. (Dessin de Boudier). 143
Officier en filanzane. (Dessin de Slom). 144
Place d'Analakély à Tananarive: (Dessin de Profit). . . 145
Femme donnant à boire à un passant. (Dessin de Ronjat). 145
Un coin de rue à Tananarive. (D'après une photographie). 146
Le Marché aux Chapeaux. (D'après une photographie). . 146
Chanteur ambulant. (Dessin d'Oulevay) 147
Une famille hova. (Dessin d'Oulevay). 148
Le kabar de la reine. (Dessin de Profit). 149
La tante de la reine. (Dessin de J. Lavée) 150
Cortège de la reine se rendant au kabar. (Dessin de Gotorbe). 151
Un puits gardé. (Dessin d'Oulevay) 152
Dispute pour la capture d'un bœuf. (Dessin d'Oulevay). 152
Poursuite des bœufs le jour du Fandroana. (Dessin d'Oulevay) 153
L'auteur. (Dessin de Ronjat) 154
L'arrivée de M. Laroche : Présentation des Pères Jésuites. Débarquement de M. Laroche : Présentation du gouverneur hova. (Dessin de Profit). 155

Tombeau de Rainilaiarivony à Tananarive. (Dessin de Barclay) 156

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Larnaka, Famagouste

PAR *M. ÉMILE DESCHAMPS*

Larnaka vu de la mer. (D'après une photographie) . . . 157
Une centenaire. (Dessin d'Oulevay) 157
Carte de Chypre 158
Ancienne tour au village de Pyla. (Dessin de Taylor) . 159
Paysan vendant une charge de broussailles. (Dessin d'Oulevay) 160
La Scala, à Larnaka. (Dessin d'Oulevay) 161
Ruines de l'église Saint-Georges à Famagouste. (Dessin de Boudier) 162
Famagouste. Cathédrale Saint-Nicolas. (Dessin de Boudier) 163
Ancienne église Saint-Nicolas à Famagouste. (D'après une photographie) 164
L'ancien palais royal à Famagouste. (Dessin de Berteault) 165
Écussons relevés à Famagouste. (Dessin de Faucher-Gudin) 166
Porte et murs de Famagouste. (D'après une photographie) 167
Poteries de Varocha. (Dessin de Faucher-Gudin) 168
Le Pandopolion à Nicosie. (Dessin d'Oulevay) 169
Un chaudronnier à Nicosie. (Dessin de Ronjat) 169
Porte de Famagouste à Nicosie. (Dessin de Taylor) . . . 170
Nicosie. Le repassage des fez. Tisserands. (Dessin d'Oulevay) 171
Mosquée du Baïraktar. (D'après une photographie) . . . 172
Le gibet. Cour du sérail à Nicosie. (Dessin de Boudier). 173
Église Saint-Nicolas. (D'après une photographie). . . . 174
Nicosie : Porche de Sainte-Sophie. Chevet de Sainte-Sophie. Entrée de la mosquée d'Haghia Catharina. (Dessin de Boudier) 175
Intérieur de l'église d'Haghia Phanéroméni. (Dessin de Boudier) 176
Haghia Catharina. (Dessin de Boudier) 177
L'archevêque de Chypre. (Dessin de Ronjat) 177
Le « Sphalangi ». (Dessin de Millot) 178
Écussons relevés à Nicosie. (Dessin de Faucher-Gudin) . 178
« Yéni Djami » à Nicosie et Stavros tou Missiricou. (Dessin de Berteault) 179
Les remparts de Nicosie. (Dessin de Boudier) 180
Le « Cataclysmos » à Larnaka. (Dessin de Boudier) . . 181
Paysanne chypriote (porteuse d'eau). (Dessin de Ronjat). 181
Un « Tchifflik » près de Larnaka. (Dessin de Boudier). 182
Haghia Marina et Haghia Catharina à Pyrga. (Dessin de Taylor) 183
L'ermite Dionysios et son servant. (Dessin de Mme Paul Crampel) 184
Au Cataclysmos à Larnaka. (Dessin de Slom) 185
Monastère de Stavro Vouni. (Dessin de Boudier) 186
La fête de Pâques à Larnaka. (Dessin d'A. Paris) . . . 187
Ancien costume des dames chypriotes. (Dessin de Ronjat) 188
Vue sur le Machera et le monastère incendié. (Dessin de Taylor) 189
Un serpent de Chypre (Typhlops vermicularis). (Dessin de Millot) 190
Emplacement de Golgos. (Dessin de Taylor) 191
Poteries chypriotes. (D'après une photographie) 192

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI

D'Hanoï à Calcutta par terre

PAR *M. E. ROUX*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

Groupe de Hounis. (Dessin de J. Lavée) 193
Jeune Cambodgien sur la chaussée d'Angkor-Wât. (Dessin de Ronjat) 193
Nam et Sao. (Dessin de Mme Paul Crampel) 194
Tourelle de surveillance près de Mongtsé. (Dessin de Boudier) 195
Environs de Nya-Trang. (Dessin de Th. Weber). 195
Marché de Man-Hao. (Dessin de Gotorbe). 196
Le lieutenant Roux (Photographie Van Bosch). . . . 197
Le haut fleuve Rouge. (Dessin de Taylor). 198
Pirogue chargée de coton. (Dessin de Taylor) 199
Enfant lolo. (Dessin de J. Lavée) 200
Chef lolo (face). (Dessin de J. Lavée) 201
Chef lolo (profil) 201
Vieille femme hounie. (Dessin de J. Lavée) 201
Groupe de Hounis. Femme et enfants hounis. (Dessin de J. Lavée). 203
Bonzerie près d'Angkor-Wât. (Dessin de Boudier). . . . 204
Chefs chui-païs (Long-Tang). (Dessin d'Oulevay) 205
Chantsé et le mulet porteur de mes instruments. (Dessin de Gotorbe). 205
Quartier païs de Mong-Pan. (Dessin de Boudier). 208
Une maison du village de Katchiento, près des monts Talo. (Dessin de Boudier). 208
Le Mékong, près de Tian-Pi. (Dessin de Th. Weber) . . 209
Pagode de Mong-Pan. (Dessin de Gotorbe) 210
Notre « makoteu » est percé de trois coups de couteau. (Dessin de Mme Paul Crampel). 210
Marché de Mong-Ka. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . 211
Plaine de Mong-Ka. (Dessin de Boudier) 212
Vallée du Latung-Ho, au nord de Kansai. (Dessin de Taylor). 212
Vallée du Latung-Ho, au nord de Touko. (Dessin de Taylor) 213
Un coin du lac de Ta-Li-Fou. (Dessin de Gotorbe) . . . 214
Le Père Le Guilcher. (Dessin de Ronjat). 215
Un bateau sur le lac de Ta-Li. (Dessin de Th. Weber). 216
Passage du Mékong à Halo. (Dessin de Mme Paul Crampel) 217
Notre interprète Joseph. (Dessin de Mme Paul Crampel) 217
Un mouké 218
Femme lissoue. (Dessin d'Oulevay) 218
Jeune lissou (face). (Dessin d'Oulevay). 219
Jeune lissou (profil). (Dessin d'Oulevay). 219
Jeune fille lissoue. (Dessin de Gotorbe) 220
Groupe de femmes lissoues. (Dessin de J. Lavée). . . . 221
Chute des mulets. (Dessin de Mme Paul Crampel) . . . 222
Lissous buvant. Un mouké. (Dessin de Mme Paul Crampel) 223
Torrent affluent du Mékong. (D'après une photographie) 224
Dans la vallée supérieure du Mékong. (Dessin de Taylor) 225
Ouïten et Fong-Chouen. (Dessin de Boudier) 227
Jeune femme lissoue et ses enfants. (Dessin d'Oulevay). 228
Ma petite troupe du voyage d'Atentsé. (Dessin de J. Lavée) 229
Femme thibétaine. (Dessin de Gotorbe). 229
Ignatio. Domestique thibétain du P. Dubernard. (Dessin de Gotorbe). 231
Bâtiments de la mission de Tsékou. (D'après une photographie) 232
Gonia, village thibétain près de la vallée du Mékong. (Dessin de Taylor). 233
Jeune fille du Tsarong. (Dessin de Gotorbe). 234
Maison thibétaine et petits « laders ». (D'après une photographie). 234
Pont de cordes au Thibet. (Dessin de Mme Paul Crampel) 235
Le Dokerla. (Dessin de Taylor) 236
Atentsé et sa lamaserie. (D'après une photographie) . . 237
Vieille thibétaine. (D'après une photographie) 238
Thibétain. (Dessin de Gotorbe). 239
« Dobongs ». (Dessin de Boudier) 240
Halte dans la forêt. (Dessin de J. Lavée) 241
Notre guide loutsé au départ de Tomalo. (Dessin de Ronjat). 241
Gorges de la rivière Lili près de son embouchure dans le Mékong. (Dessin de Taylor). 243

Vue de Londjré. (Dessin de Taylor) 244
Vallée de la rivière Doyon. (Dessin de Taylor). 245
La rivière Lili. (Dessin de Taylor) 246
Nos hommes campés au-dessus du Kiou-Kiang. (Dessin de J. Lavée) 247
Col et pic Francis Garnier. (Dessin de Taylor) 248
Village loutsé au bord de la Salouen. (Dessin de Taylor) 249
Deux de nos porteurs thibétains. (Dessin de Mme Paul Crampel). 250
Chef loutsé à Tomalo. (Dessin de Ronjat). 250
Les sources de l'Irraouaddi. (Carte). 251
Maison thibétaine à Londjré. (Dessin de Taylor). . . . 252
Les deux envoyés du roi de Kampti. (Dessin de Gotorbe) 253
Type kioutsé. (Dessin d'Oulevay) 253
Vallée du Kiou-Kiang. (Dessin de Boudier). 254
Nos bagages passant le pont de cordes sur le Tukin-Mu. (Dessin de Boudier). 255
Jeune femme kioutsé. (Dessin d'Oulevay) 256
Jeune Kioutsé (face). (Dessin de Gotorbe) 256
Jeune Kioutsé (profil). (Dessin de Gotorbe) 256
Groupe de Kioutsés à Deidoum. (Dessin d'Oulevay) . . . 257
La vallée du Télo. (Dessin de Th. Weber) 258
Les Kampti nous entourent. (Dessin de Mme Paul Crampel) 259
Col entre Mélékeu et la plaine de Kampti. (Dessin de Gotorbe) 260
Grande maison kioutsée, à Mélékeu. (Dessin de Gotorbe) 261
Notre demeure à Kampti. (Dessin d'Oulevay) 263
Autels kioutsé. (Dessin de Boudier). 264
Chute dans la Dihing. (Dessin de Mme Paul Crampel). . 265
Monuments religieux aux environs de Kampti. (Dessin de Boudier). 265
La plaine de Kampti. (Dessin de Th. Weber) 267
« Pessimus ». (Dessin de J. Lavée). 268
Grenier à riz. (D'après une photographie). 269
Maison à Kampti. (D'après une photographie) 269
Nos porteurs en prières. (Dessin de Mme Paul Crampel) 270
L'expédition à Calcutta. (D'après une photographie) . . 271
M. Briffaut. (Dessin de Gotorbe). 272
Départ du Prince. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . . 273
Indigène michemis. (Dessin de Gotorbe). 275
Petits monuments religieux à Kampti. (Dessin de Boudier). 276

EN NORVÈGE

De Bergen à Kristiania par le Valders

PAR *M. CHARLES RABOT*

Groupe d'enfants dans le Nærödal. (Dessin de Gotorbe) 277
Menhir du Lærdal. (Dessin de Gotorbe). 277
Charrette à foin dans le Valders. (Dessin de Boudier). 278
Itinéraire de Bergen à Kristiania par le Valders et la Norvège méridionale. 278
Bergen : Le Marché au Poisson. La Forteresse. Vue générale de la ville. (Dessin de Boudier) 279
Lærdalsören, l'Empereur d'Allemagne en karriole. (Dessin de Gotorbe) 280
Guillaume II devant le cimetière de Borgund. (Dessin de Gotorbe). 280
Le Nærödal. (Dessin de Taylor) 281
Sur la route du Valders : Le Kvamsklev. (Dessin de Th. Weber). 282
Le Vangsmjösen. (Dessin de Th. Weber) 282
L'église de Borgund et Gudvangen dans le Nærödfjord. (Dessin de Boudier) 283
La station de Skogstad. (Dessin de Gotorbe). 284
Gorge de Maristuen. (Dessin de Taylor) 285
Église d'Oie, sur les bords du Vangsmjösen. (Dessin de Th. Weber). 287
Le yacht impérial allemand le « Hohenzollern » dans le Sognefjord. (Dessin de Boudier). 288

EN SUÈDE

Stockholm

PAR *M. CHARLES RABOT*

Vue de Stockholm. (Dessin de Boudier). 289
Dalécarlienne. (D'après une photographie) 289
Plan de Stockholm. 290
Passage souterrain à Stockholm. (Dessin de Boudier). . 291
Un quai de Stockholm. (Dessin de Boudier). 292
Maria Hissen. Saljobaden. (D'après une photographie). . 293
Église de Riddarholm à Stockholm. (D'après une photographie) 294
Le Palais-Royal. (D'après une photographie) 294
Tour des téléphones. (D'après une photographie). . . . 294
Vues de l'Exposition. (Dessin de Boudier). 295
Stockholm. Le quai de la Cité. (Dessin de Boudier) . . 296
Stockholm. — Vue prise de Saltsjön. (Dessin de Boudier). 297
Château de Drottningholm. (D'après une photographie). 209
Château de Gripsholm. (D'après une photographie). . . 300
Costume de Leksand. (Dessin de Gotorbe). 301
Femme de Leksand. (Dessin d'Oulevay) 301
Carte de Dalécarlie 302
Église d'Upsal. (Dessin de Taylor). 303
Mine de Falun. (Dessin de Boudier). 304
Le marché à Upsal. (Dessin de Gotorbe) 305
Hôtel du Chemin de fer à Rattwick. (Dessin de Gotorbe) 306
Pyramide de Rattwick. (Dessin de Taylor) 306
Sortie de l'église de Leksand. (Dessin d'Oulevay). . . 307
Maison de Gustave Vasa. (Dessin d'Oulevay) 308
Pont et rue de Mora. (Dessin de Boudier). 309
En route pour l'église. (Dessin de Gotorbe) 311
Un village en Dalécarlie. (Dessin de Boudier). 312

TABLE DES MATIÈRES

A TRAVERS L'AFRIQUE

De l'Est à l'Ouest

PAR *M. LE COMTE DE GŒTZEN*

Départ de Pangani. — Marche vers le Rouanda. — Réception amicale des populations. — Un fils de roi sert de guide à la caravane 1

Arrivée à la résidence du Kigéri. — Entrevue solennelle. — Séjour. — Mœurs et coutumes du Rouanda. — En route vers le volcan. 13

Ascension du volcan. — Le cratère. — Le lac Kivou. . . 25

En route pour le Congo. — Marches pénibles. — Disette de vivres. — Kitalaoua. 37

Le retour par la Grande Forêt. — Un État à esclaves. — Le Congo. — Embarquement à Banana 49

L'EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(Journal de Campagne)

PAR *M. LE Dr ÉDOUARD HOCQUARD*

MÉDECIN PRINCIPAL DE L'ARMÉE
ATTACHÉ À L'ÉTAT-MAJOR DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

I. Brusque départ. — Diego-Suarez et la montagne d'Ambre. — Nossi-Comba. — Anjouan. — Le choix du *sanatorium* 61

II. Départ pour Majunga : le quartier européen et la ville indigène. — Installation chez un Indien. — Le restaurant des Frères Provençaux. — L'hôpital. — Les cantonnements; couchettes improvisées. — Le climat. — L'alimentation. — Les moustiques. 63

III. Débarquement des troupes et du matériel. — Encombrement de la plage et des rues. — Animation fébrile. — A la rencontre du Général en chef. — Les fêtes de Nossi-bé : le grand *kabar* solennel. — Un bal original. — Visite du Général au sanatorium. 68

IV. Arrivée du Général en chef à Majunga. — Difficulté croissante des opérations de débarquement. — Premiers effets du climat. — En route pour l'avant : *départ mouvementé*; nonchalance des conducteurs kabyles; la visite médicale au bivouac. — Descente d'Ambohitrombikély. — Le poste de Maévarane. — Camp hova de Miadane. — Marovoay. — Les grands marais. — Séjour à Androtra. . . . 73

V. Un fort hova; malheureux blessés. — Les rizières. — Ambato. — Traversée du Kamoro; les caïmans. — Les forêts de bananiers. — Maroakatra. — Le camp des Hauteurs dénudées. — La tombe d'un héros. 85

VI. Passage à gué de la Betsiboka, un bain forcé. — Séjour à Marololo. — Communications difficiles. — Cuisine originale. — Le camp de la Légion. — La région de l'or. — Saboa-Bé. — Installation à Suberbieville. — Le village des mineurs. — La navigation dans la haute rivière 88

VII. Les travaux de la route. — Le service des transports. — Organisation du pays déjà conquis. — Les mines d'or : une battée; les différentes phases de l'exploitation Suberbie. — L'usine 94

VIII. Mévatanana. — La colonie indienne. — La maison de Ramasombaza. — Passeports hovas. — Le combat de Tsarasoatra. — Morts au champ d'honneur. 97

IX. Les prisonniers de Tsarasoatra. — Constitution des approvisionnements en viande fraîche. — Les gourbis des soldats. — La presse à Suberbieville. — La revue du 14 Juillet. — L'hôpital de Ranoumangasiaka. — Antsaalina. — Le camp des Grands Arbres. — Les convois navettes. — Les monts Béritsoka. 101

X. Le camp des Sources : un convoi de malades. — Les *moukafouilles*. — Andjedjié. — Concentration des deux brigades. — Combat d'Andriba. — Les camps hovas. — Les travaux de la route 109

XI. Mission pénible des officiers convoyeurs. — Les Kabyles déserteurs et pillards. — Le prince Saïdina. — Le travail en musique. — L'hôpital d'Andriba. — L'état sanitaire. — Village fortifié. — Organisation de la colonne légère. 117

XII. Les débuts de la colonne légère. — Défilés d'Antafofotra. — Les marais d'Ampotaka. — Combat de Tsimaïnhundry. — Chemins impossibles. — Le col de Kiangara : fanfaronnade hova. — Vallée du Manankaso. — Interrogatoire des prisonniers. — Traversée des grands Ambohimènes. — La plaine de Maharidaza 121

XIII. A la poursuite de l'ennemi. — Le campement des tirailleurs indigènes. — Ankazobé; trainards malgaches. — La ferme d'Andranobé. — Le pays hova. — Ambohidrarara. — Concentration de la colonne. — Interrogatoire des paysans. — Babay. — Combat d'Ampantokana. — Les habitations hovas. — La route d'Ambohimanga; la ville sainte. 126

XIV. Perfidie des Hovas. — Marche prudente. — Les opérations contre Tananarive. — Bombardement de la ville. — Un parlementaire. — Les troupes occupent la capitale. — Entrée solennelle du général Duchesne. — Installation à la Résidence de France. 133

XV. Détails rétrospectifs : les causes de la reddition de Tananarive; effet d'un obus bien envoyé. — Le *zoma*. — Difficultés d'argent. — Le casernement des troupes. — Les hôpitaux. — Les livrées des bourjanes. — *Te Deum* à la cathédrale. — Réception au Palais. — Arrestation de Rainilaiarivony. — Le premier ministre Rainisimbazafy. 137

XVI. Kabar solennel. — Le discours de Ranavalo III. — Kabyles et Sénégalais. — Le palais de l'ex-premier ministre : une garde-robe bien montée. — Les archives des affaires étrangères. 145

XVII. Une audience privée au Palais. — Les fêtes du Bain. — Visites et cadeaux. — Sorcier et fanatiques. — Les débuts de la saison des pluies. — Arrivée des

troupes de relève. — Rappel du général Duchesne. — En route pour Tamatave. — Débarquement de M. Laroche 481

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Larnaka, Famagouste

PAR *M. ÉMILE DESCHAMPS*

I. Arrivée à Larnaka. — Aspect général. — La Marine ou la Scala. — Sur le quai. — Première promenade dans la ville. — La loterie. — Costumes. — Au bazar. — Pauvres douteux. — *De Mas-Latrie Street*. — Rencontre. — Oratoire de Haghia Phanéroméni. — Croyances. — L'église de Saint-Lazare. — Les quartiers de la ville 157

II. Ancienne administration du pays. — Dames turques « fin-de-siècle ». — Un contemporain de Bonaparte. — Dans la mosquée. — Le pays des centenaires. — Les salines de Saint-Ladre. — Le Tekké de la Sultane. — L'exploitation du sel. — Tchifflik-Pacha 160

III. Départ de Larnaka. — Le chameau fumeur. — A Pyla. — La Messaorée. — Aspect du pays. — Famagouste au XIVe siècle. — Famagouste aujourd'hui. — Ruines. — La cathédrale Saint-Nicolas. — Au palais royal. — L'église Saint-Georges. — Dans un restaurant. — Une ancienne église . . . 164

IV. Le port de Famagouste. — Les fortifications. — Grandeur et décadence. — Conserve d'ortolans. — Le lac Paralimni. — L'étang d'Haghios Loukas. — Une pêche miraculeuse. — Retour à Larnaka. 169

V. Réveillé en sursaut. — Visites chypriotes. — Départ. — Collines tumuliformes. — Arrivée à Nicosie. — Coup d'œil général. — Charmante méprise. — Ruines. — Bizarre décoration. — Anciennes constructions françaises et vénitiennes. — Les bazars. — Le « bazar des femmes ». — Le Pandopolion. — Mendiants et infirmes 170

VI. Les fortifications de Nicosie. — Les portes. — Pierres anciennes. — Massacres en 1821. — Le sérail. — La cathédrale de Sainte-Sophie. — Saint-Nicolas. — L'église des Arméniens. — Anciennes dalles françaises. — La croix de « Monsieur Henri ». — Haghia Phanéroméni. Visite à l'archevêque. — L'Église de Chypre. — Décorations religieuses. — Sainte-Catherine. — Yéni Djami. — Le *sphalangi*. — Un animal terrible. — Consultation médicale. — Dalle tumulaire d'Adam d'Antioche au village d'Omoloïtadès. — Les antiquités. — Promenade à l'ancienne Cythère 173

VII. Les fêtes de Pâques. — Exécution et supplice de Judas. — Départ pour Sainte-Croix. — En route. — Réception chez un Sinaïte. — A Pyrga. — Chapelles anciennes. — Légendes. — Diverses cérémonies mortuaires. — En route. — A Haghia Varvara. — Arrivée au monastère. — Un ermitage bourgeois. — Reliques. — Sainte Hélène à Chypre. — L'ermite Dionysios. — Dans les roches. — Funèbre découverte. — Histoire d'un voleur. — L'orgueil du renard chypriote. — Le brigand Yallouri. — Retour à Larnaka. — A Kiti 181

VIII. La fête de Vénus. — Légendes touchant la fête. — Le *Cataclysmos* à Larnaka. — Une Vénus en loques. — Costumes. — Essaims de femmes. — Promenades en mer. — Aspersions légendaires. — La femme de Chypre 186

IX. Départ. — A Athiénou. — Sur l'emplacement de Golgos. — A Dali. — L'emplacement d'Idalium. — En route pour le Machéra. — Arrivée au monastère. — Jeûne forcé. — Les serpents de Chypre. — Un serpent sourd et... aveugle. — Combat d'un crabe et d'un serpent. — Notes magico-médicales. 190

AUX SOURCES DE L'IRRAOUADDI

D'Hanoï à Calcutta par terre

PAR *M. E. ROUX*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

I. Du Tonkin à Ssumao. — Notre plan de voyage. — Les chasses royales au Cambodge. — Les ruines d'Angkor et de Battambang. — Mort de notre camarade Grandmaison. — Le fleuve Rouge. — Préparatifs à Mongtsé. — Les Hounis 193

II. De Ssumao à Ta-Li-Fou. — Ssumao. — Les Païs ou Thaïs. — Le Mékong en Chine. — Vol de mes valises. — Les Lolos. — Notre *makoteu* blessé. — Renvoi de notre interprète. — Ta-Li-Fou. — Détails historiques sur l'expédition Francis Garnier, la prise de Ta-Li-Fou. — Préparatifs de départ. 205

III. De Ta-Li-Fou à Tsékou. — Départ de Ta-Li. — Les puits de sel. — La Salouen en Chine. — Mœurs des Lissous. — La vallée supérieure du Mékong. — Misère de ses habitants. — Les Lamasjen et les Mossos. — Vol de mon théodolite. — Le Yetché-Mokoua. — Fête du Ho-Pa-Tsié 217

IV. De Tsékou à Atentsé. — Voyage à Atentsé. — Le pèlerinage du Dokerla. — Rôle des lamas au Thibet. — Intérêt de la Chine à dominer le Thibet et à en écarter les étrangers. — La société secrète des Kiang-Fou. — Ponts de corde. — La mission du Thibet 229

V. De Tsékou au Kiou-Kiang. — Traversée de la chaîne entre le Mékong et la Salouen. — Les Loutsés. — La question des sources de l'Irraouaddi. — Renvoi des mulets. — Difficultés pour trouver vivres et porteurs. — Arrivée près du Kiou-Kiang. . . . 241

VI. Du Kiou-Kiang à Kampti. — Les Kioutsés et la vallée du Kiou-Kiang. — L'inondation. — Les sources de l'Irraouaddi. — Mort de Diamé. — Arrivée dans la plaine de Kampti 253

VII. De Kampti aux Indes. — L'accueil des Kamptis. — Rançonnés. — Traversée du désert. — Mort d'un de nos hommes. — La fièvre me force à rester seul en arrière. — Arrivée aux Indes 265

EN NORVÈGE

De Bergen à Kristiania par le Valders

PAR *M. CHARLES RABOT*

I. Florö. — L'archipel côtier. — Les routes de la Norvège méridionale. — Bergen 277

II. Le chemin de fer de Vossvangen. — Stalheim. — Le Nærödal. — Le Sognefjord 282

III. La route du Valders. — L'empereur Guillaume II. — L'église de Borgund. — Le col du Filefjeld. — La descente 285

EN SUÈDE

Stockholm

PAR *M. CHARLES RABOT*

I. La Norvège orientale. — Kristiania 289

II. En Suède. — Les traditions historiques. — Les plaines de la Suède. — Première visite de Stockholm 292

III. Coup d'œil historique. — La « ville ». — Le Palais-Royal. — Les glowes suédoises. — Le *Riddarholm* et la *Riddarholm Kyrka* 296

IV. Le Södermalm, le Norrmalm. — Les squares et les statues. — Les musées 300

V. Upsal. — Falun. — Le lac Siljan. — Rattvik et Mora. — Gustave Wasa. — A la recherche d'un dîner. — Le dimanche à Leksand 303

LE

TOUR DU MONDE

NOUVELLE SÉRIE — 3e ANNÉE

2e SEMESTRE

LE

TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

COMMUNE DE COLOMBES (SEINE)
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
P141



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

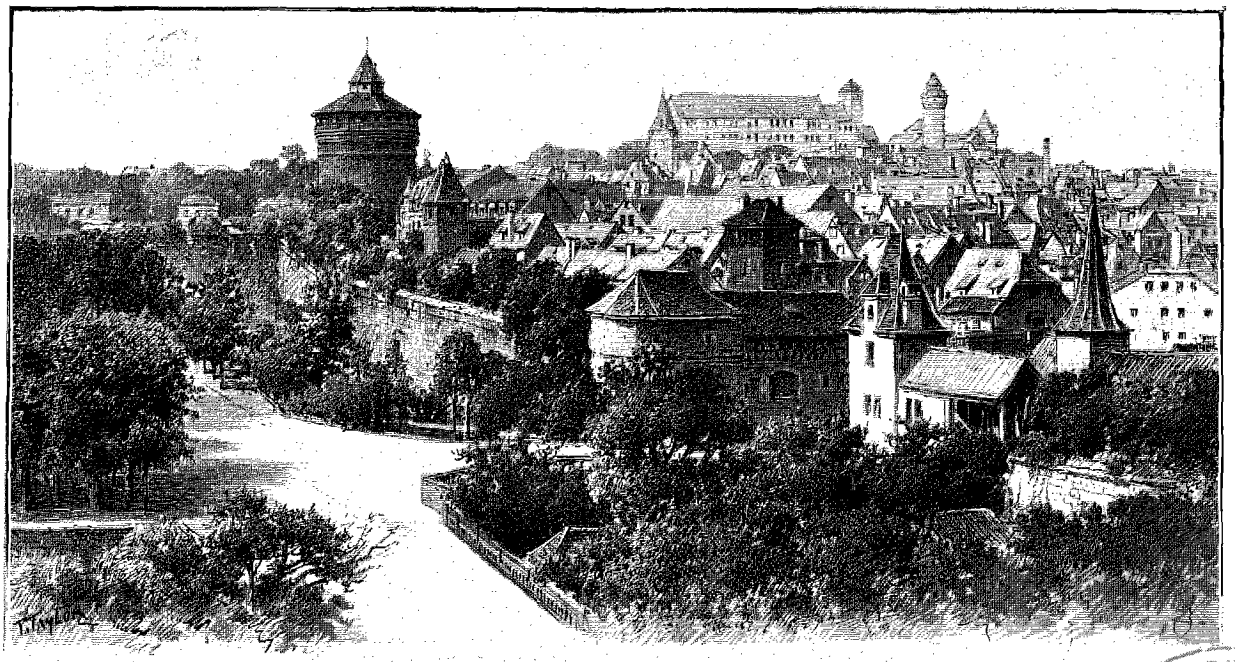
LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET*, *STRAND*

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHÈQUE PRÊT CENTRALE NATIONALE

Per 4° Lb 6



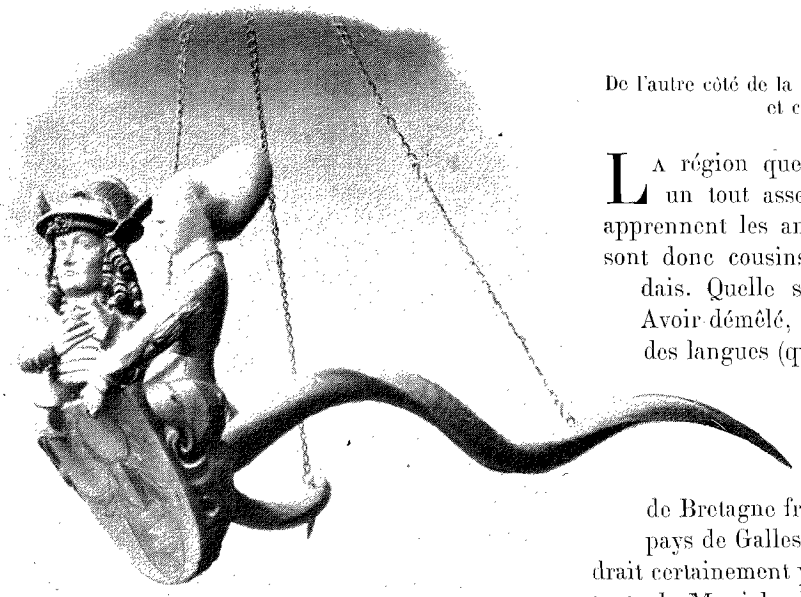
PANORAMA DE NUREMBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. — DESSIN DE TAYLOR.

COMMUNE DE COLOMBES
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XVe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

I

De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité.

La région que je me propose de faire connaître forme un tout assez homogène. Les Celtes, à ce que nous apprennent les anthropologistes, y dominent : les Bavarois sont donc cousins des Auvergnats, des Bretons, des Irlandais. Quelle science merveilleuse que l'anthropologie! Avoir démêlé, à travers la diversité des types, des mœurs, des langues (quel idiome ressemble moins à l'allemand des bords de l'Isaar que le bas-breton!), ce degré de parenté, n'est-ce pas de la divination, n'est-ce pas un don de double vue! J'ai bien entendu dire que nos Celtes de Bretagne fraternisaient à l'occasion avec les Celtes du pays de Galles et de l'Irlande, mais l'idée ne leur viendrait certainement pas d'invoquer leur parenté avec les habitants de Munich, d'Augsbourg ou de Nuremberg. Aussi bien ces questions de race n'ont-elles qu'un intérêt absolument rétrospectif : la question de nationalité, voilà le point capital, et, plus encore que la question de nationalité, la communauté d'éducation, de traditions, de goûts, de sympathies. C'est en analysant les œuvres de l'esprit, bien mieux qu'en palpant les crânes, que nous réussirons à pénétrer le caractère et les tendances des populations, à établir les points de contact et les dissemblances.

Dans ces pérégrinations, auxquelles le désir d'étudier les hommes a autant de part que le désir de faire con-

1. *Voyage exécuté en* 1895. — *Texte et dessins inédits.*

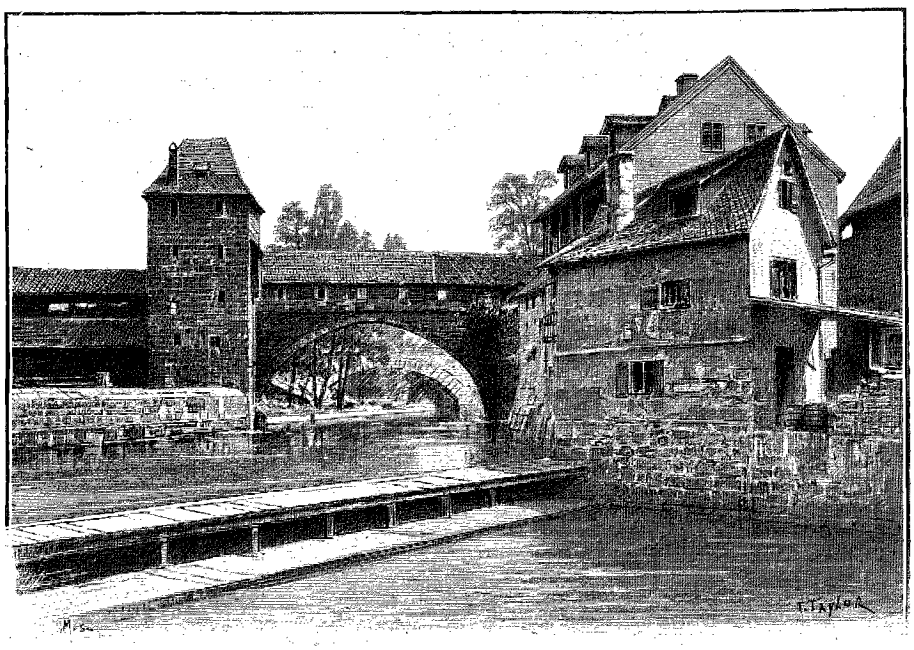
naissance avec les monuments de l'art, je prends le parti de me transporter tout d'abord au cœur de la Franconie, à Nuremberg.

Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le trajet compris entre Cologne et Nuremberg : c'est affaire à une relation de voyage distincte. La seule observation que je veuille retenir, c'est que, la frontière à peine passée, le sens de la vision change comme par enchantement; nos voisins cherchent d'autres associations de couleurs que nous, plus crues ou plus ternes. Prenez les uniformes militaires, qui sont aussi, à mon avis, une branche de l'esthétique : quelle cacophonie que ces collets jaune clair cousus sur des capotes bleu clair! Même différence dans le costume civil. Prussiens, Souabes, Bavarois, n'ont évidemment pas sur la toilette les mêmes idées que les races latines. Nulle part ailleurs le romantisme n'a conservé autant de sectateurs : j'en trouve la preuve dans ce besoin de s'affranchir du joug de la mode. Notre chapeau à haute forme est antipathique aux Allemands, et, en cela, je ne saurais les blâmer; ils n'en usent que dans les occasions où l'étiquette leur interdit de s'en passer. Ce qu'ils affectionnent, c'est le feutre mou (les femmes mêmes en raffolent), qu'ils agrémentent d'une plume à la tyrolienne; ce sont les vêtements amples et souples, tels que la vareuse, le veston à pattes; la blouse russe aussi fait fureur. A l'hôtel où je descends, les dames se montrent en négligé, et dans quel négligé! Elles ne se contentent pas seulement des vêtements les plus modestes, des étoffes les plus communes : elles adoptent les formes les plus lâches, les plus disgracieuses; certaines robes ressemblent à des sacs. Seules les nuances, moroses au possible, sont à la hauteur de la coupe! Pour le quart d'heure, toutes les variétés et jusqu'aux nuances les moins attrayantes du gris et du brun triomphent : l'horrible beige s'étale au grand jour.

Ne quittons pas le chapitre du costume sans jeter un coup d'œil sur les uniformes militaires. L'armée bavaroise, dont je rencontre des détachements chemin faisant, a obtenu la faveur de garder son accoutrement traditionnel, à l'exception du casque à chenille qui a été remplacé par le casque prussien, le casque dont Heine comparait irrévérencieusement la pointe à un paratonnerre. Cette armée, quoique composée d'hommes grands et gros, a quelque chose de plus mou que l'armée prussienne; les officiers surtout n'ont pas la tenue irréprochable de leurs collègues du Nord. Cependant j'ai vu défiler en colonne serrée un régiment d'infanterie, avec son uniforme bleu de ciel : il avait une excellente tournure. Les manœuvres de nos plus belles troupes n'approchent pas de cette précision mathématique, de ces conversions savantes : il semble que rien ne puisse tenir devant une masse pareille, aussi souple que compacte. Je n'en dirai pas autant de la musique militaire : elle est devenue affreuse : un tambour grêle, assourdi, et un fifre pleurard : est-il rien de moins propre à accentuer la marche, ni de moins martial!

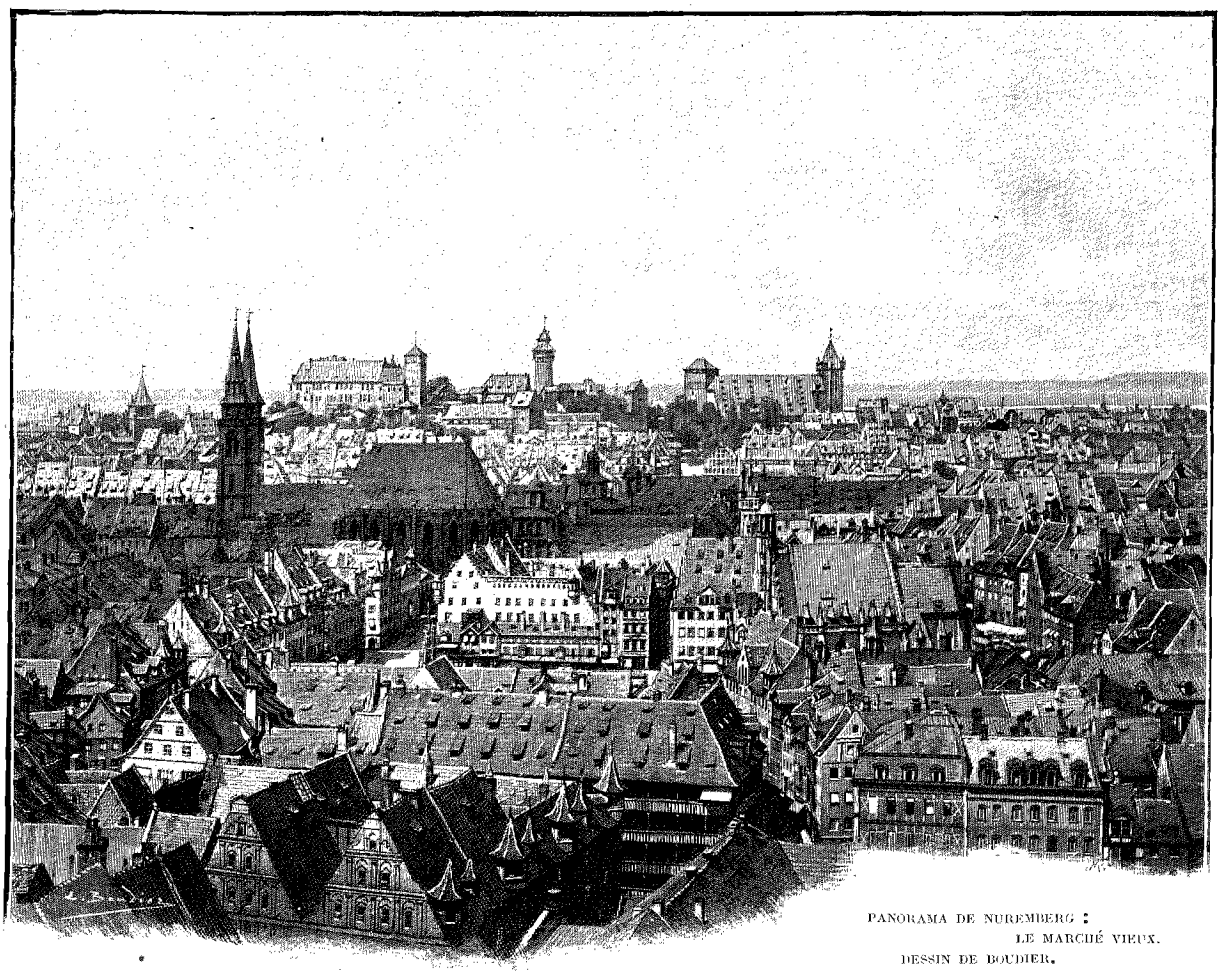
Le costume des employés de chemin de fer ne diffère que peu de l'uniforme : il en a la raideur, parfois aussi la richesse. Particulièrement coquet est celui des chefs de train : ils portent une tunique bleue à boutons d'argent et, par-dessus, une giberne et une bandoulière rouges, sur lesquelles se détache en relief le lion bavarois.

De nombreuses nuances séparent d'ailleurs les uns des autres les représentants de cette armée en miniature : ici un chef de gare, tout frais sorti du régiment, prononce d'un ton bref et sec le mot *abfahren* (partir; remarquez l'infinitif employé à la place de l'impératif); ailleurs, des représentants de l'ancienne génération se servent du terme *fertig* (prêt). Ce qui leur est commun à tous, c'est la tournure militaire; sanglés dans leur tunique à deux rangées de boutons, qui dessinent un triangle, graves, saluant tout d'une pièce, comme des automates, ils conservent jusque dans les carrières civiles le souvenir de l'obéissance passive.



LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS.
DESSIN DE TAYLOR (PHOTOGRAPHIE RÖMLER ET JONAS, À DRESDE).

Pour compléter nos observations sur la gamme des couleurs en faveur chez nos voisins, examinons le parti pris de coloration adopté pour la décoration



PANORAMA DE NUREMBERG : LE MARCHÉ VIEUX.
DESSIN DE BOUDIER.

des édifices : la polychromie domine sur les façades, tandis que, dans les intérieurs, — tentures, papiers peints, etc., — l'ensemble est d'une monotonie et d'une maussaderie désespérantes. La pierre employée le long du Rhin, le grès vosgien, donne, à elle seule déjà, une note essentiellement vive, un rouge superbe, qui semble animé par un sang généreux; malheureusement, cette pierre ne comporte pas de sculptures très fines, de moulurations savantes. J'aime moins la pierre verdâtre, au ton d'absinthe ou de limonade; rien de plus anémié, de plus lymphatique. La coloration naturelle fait-elle défaut, on recourt aux artifices les plus grossiers : le long de la Moselle, les maisons de paysans ont invariablement leurs embrasures barbouillées d'un affreux bleu d'outremer, que ces maisons soient en pierre ou en brique, écrues ou couvertes d'un crépi.

II

Nuremberg.

La campagne qui entoure la capitale de la Franconie ne brille ni par la variété, ni par la fertilité, mais quel dédommagement quand nous touchons à cette vénérable citadelle de l'art allemand! Confinant d'un côté à la plaine arrosée par la Pegnitz, et reliée de l'autre à un monticule que couronne le château fort, Nuremberg offre un site pittoresque par lui-même et qui l'est devenu bien plus encore grâce au génie de ses bâtisseurs : sur ce terrain relativement limité et enserré dans une enceinte de murailles, que flanquent aujourd'hui encore plus de cent tours gigantesques, ont surgi une longue suite de monuments grandioses et un dédale de maisons d'une conservation miraculeuse, ayant toutes la physionomie la plus originale, la plus animée. La cité est restée telle quelle, sans altération sensible; elle nous offre le spectacle éblouissant d'une ville, mi-moyen âge, mi-Renaissance, demeurée intacte au milieu de la dégénérescence moderne; quelque chose comme une Pompéi allemande[1].

1. Est-il nécessaire de rappeler l'étude consacrée à Nuremberg, ici-même, il y a une trentaine d'années, par le fondateur de ce recueil, le regretté Édouard Charton (1864, t. I, p. 17 et suiv.)? Le lecteur y trouvera les gravures d'un certain nombre de monuments, que je n'ai pas jugé à propos de faire reproduire à nouveau, quoiqu'il eût été piquant de montrer, par ce simple rapprochement, quels progrès les procédés de reproduction ont réalisés depuis lors.

Avant de pénétrer dans la si vénérable et si vivante capitale de la Franconie, avant de franchir les remparts, témoins de tant de sièges, jetons un coup d'œil sur le passé : nous gagnerons à cette étude rétrospective de mieux comprendre les besoins ou les aspirations de la cité moderne.

L'origine de Nuremberg est obscure, sinon ancienne : la première mention authentique du bourg de « Nourenberc » remonte à l'année 1050. Mais, dès le siècle suivant, la jeune cité joua son rôle dans les luttes entre les Hohenstaufen et leurs adversaires, qui l'assiégèrent à diverses reprises. Frédéric Barberousse y séjourna souvent et la pourvut d'une nouvelle citadelle; Frédéric II la déclara ville libre impériale. Sous les Habsbourg, malheureusement, les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg, firent peser sur la population un joug de plus en plus lourd : d'où des luttes qui se prolongèrent pendant des siècles. En 1349, l'empereur Charles IV se vit contraint d'assiéger la ville pour la faire rentrer dans l'obéissance. Au cours du XVe siècle, Nuremberg eut l'honneur d'être choisie pour recevoir, dans sa citadelle, le dépôt sacré des insignes impériaux : ils y restèrent jusqu'à la suppression de l'Empire germanique, en 1806.

Si ces annales ne sont pas marquées, comme dans d'autres cités, par d'éclatants traits d'héroïsme, en revanche, il y eut chez tous, petits et grands, un effort de tous les instants pour assurer la grandeur et la prospérité de la patrie. A l'époque de la Renaissance, Nuremberg avait trois cents canons sur ses remparts, pour deux années de blé dans ses greniers et 15 millions de florins dans son trésor. Puis, à peine les intérêts de la défense ou de l'expansion sauvegardés, c'était, parmi les familles patriciennes, dont aucune d'ailleurs n'a brillé au premier rang, — Holzschuher, Imhoff, Tucher, Paumgärtner, et tant d'autres, — à qui se signalerait par quelque riche fondation, relevant à la fois de la piété et de l'art.

De bonne heure, la population se distingua par ses aptitudes pour les arts mécaniques : l'invention du fil de fer, celle des montres (appelées d'abord œufs de Nuremberg), puis celles de la gravure à l'eau-forte, du fusil à vent, de la clarinette, répandirent au loin la réputation des mécaniciens nurembergeois. Et ce n'est pas un simple effet du hasard si, la première entre les villes allemandes, Nuremberg posséda un chemin de fer, construit — retenons ce point — par un ingénieur français du nom de Denis.

Tout entière aux affaires, la métropole de la Franconie avait longtemps négligé les œuvres de l'intelligence. Aux approches de la Renaissance, elle s'efforça de regagner le temps perdu. Mais ses fils étaient plus familiarisés avec le commerce et l'industrie, ou encore avec les applications pratiques des sciences, qu'avec les hautes spéculations théoriques; ils manquaient de la forte culture classique, et ne parvinrent que tardivement à s'assimiler l'esprit qui venait de transformer toute l'Europe centrale.



UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE
PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER PAR ALBERT DÜRER (MUSÉE DE BERLIN).

Les leçons du célèbre astronome Jean Müller de Kœnigsberg, surnommé Regiomontanus, donnèrent de l'impulsion aux sciences exactes (1471). Un médecin nurembergeois, le Dr Hartmann Schedel (1440-1514), se signala de son côté dans le domaine de l'érudition. Il avait voyagé en Italie, avait vu les Médicis, connaissait les écrits de Flavio Biondo, de Valla, de Guarino, de Vérone, de Platina et d'autres humanistes. Mais ses débuts montrent ce qui restait de lourdeur dans les esprits et de quel fatras la science allemande était forcée de se débarrasser avant de parvenir à travailler à la lumière du grand jour. Cette infériorité éclate surtout si nous plaçons le *Chronicon norimbergense* (1493) de Schedel en regard des publications similaires de l'Italie. Quelle différence rien que dans la distribution des matières, dans la mise en œuvre, dans l'aspect du volume! Rapprochons-le des Commentaires de Raphaël Maffei de Volterra : ici, dès l'abord, nous sommes frappés de la clarté avec laquelle, sont établies les tables rangées, les unes dans l'ordre topographique ou dans l'ordre des matières, les autres dans l'ordre alphabétique des hommes célèbres. Et que sera-ce si nous nous attaquons au fond du volume! Dans le livre XIII,

Maffei retrace, comme Schedel, l'histoire de la Création et celle des six âges du monde, mais il le fait brièvement, et en plaçant, à chaque instant, les personnages de l'histoire sainte à côté de ceux de l'histoire profane, de manière à établir une sorte de synchronisme : c'est ainsi qu'il range Abraham à côté de Ninus, Moïse à côté de Cécrops, Josué à côté de Janus, etc. Autant de notions inconnues au lourd et pédant compilateur nurembergeois.

Il serait injuste de rester sur cette impression : à peu d'années de là, un autre humaniste, belliqueux autant que voluptueux, esprit vigoureux et épicurien raffiné, Wilibald Pirkheimer, l'ami de Dürer, montra que l'art de vivifier et de féconder l'érudition n'était plus un secret pour ses compatriotes. L'intervalle qui s'étend entre Schedel et Pirkheimer est bien court. Et cependant un abîme sépare les deux savants.



PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME (PINACOTHÈQUE DE MUNICH).

Comment cette révolution put-elle se perpétrer en si peu de temps? C'est que le souffle de la Renaissance avait passé sur l'humanisme allemand et sur Nuremberg, et que, n'en déplaise au professeur Janssen, l'ardent champion du moyen âge, il avait tout balayé — scolastique, fatras, pédantisme, superstitions, — comme les premiers rayons du soleil dissipent les brumes.

Prenant exemple sur Schedel, Pirkheimer avait visité l'Italie (il avait passé sept ans, de 1490 à 1497, aux universités de Padoue et de Pavie), mais il en avait rapporté un esprit bien autrement subtil et généreux. Avec lui, nous n'avons plus seulement affaire à un laborieux compilateur : Pirkheimer brille à la fois comme capitaine et comme diplomate, comme membre du sénat de Nuremberg et comme conseiller de l'Empereur, comme organisateur et comme Mécène. Et quelle activité littéraire que la sienne! tantôt il retrace l'histoire de la guerre helvétique de 1497, tantôt il traduit ou commente les ouvrages de Plutarque, de Lucien, des Pères de l'Église, publie l'humoristique *Apologia Podagræ*; entre temps, il forme une riche bibliothèque et un cabinet de médailles, réorganise les écoles de sa ville adoptive, correspond avec tout ce que l'Europe compte d'écrivains ou de savants distingués. Si ses productions personnelles souffrent de la dispersion de ses études, il n'en a pas moins le mérite de faire de sa patrie un centre intellectuel, — ce qu'elle n'avait pas été jusque-là. Ces natures faciles et brillantes exercent souvent plus d'influence que les hommes de génie, par cela même qu'elles heurtent moins d'idées reçues.

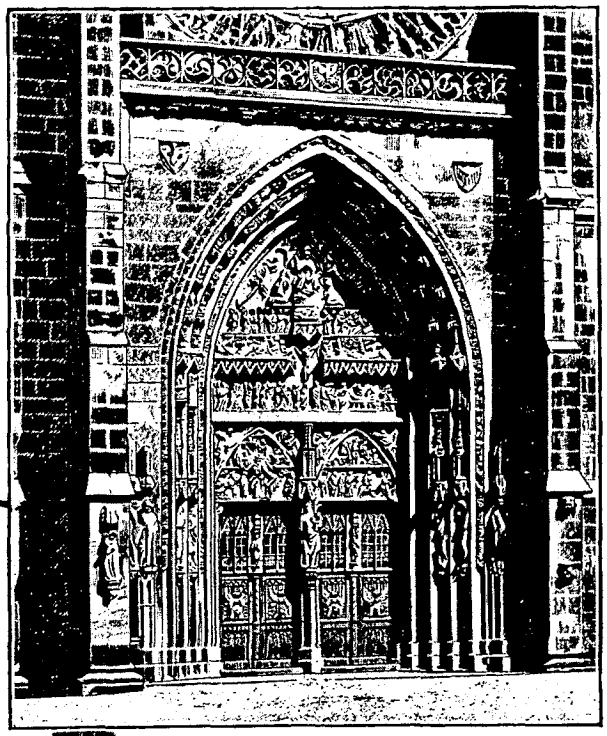
La littérature allemande, stérilisée et comme frappée de mort par la Renaissance (combien n'en fut-il pas

*

autrement en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre!), jeta quelque lueur à Nuremberg, grâce à Hans Sachs; mais gardons-nous bien de toute illusion sur la valeur des productions du vaillant maître cordonnier : elles sont le plus souvent d'une platitude rare.

Reste l'art nurembergeois. Ici, il y eut une fermentation prodigieuse et des artistes supérieurs, quoique incomplets. Hommes d'observation plutôt que d'imagination et de sentiment, s'entendant comme peu aux perfectionnements techniques, ils devaient surtout briller dans le réalisme. L'absence de principes, l'ambition de tenter des combinaisons nouvelles, auxquelles personne n'avait songé auparavant et que personne depuis n'a imitées, la passion du pittoresque, du caractère, de la vie, opposée à la simplification et à l'abstraction classiques, voilà où réside l'originalité de l'École nurembergeoise.

Nous reviendrons plus loin sur les qualités et les défauts de cette phalange, qui compte, pour la sculpture, des noms tels que Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer; pour la peinture et la gravure, ceux de Wolgemut, d'Albert Dürer, de Hans de Kulmbach, de Schœuffelein, d'Altdorfer, des Beham, de Pencz, de Brosamer; pour les arts décoratifs, ceux de l'orfèvre Jamnitzer, du peintre-verrier Hirschvogel et tant d'autres, d'une incomparable habileté. Qu'il nous suffise ici de constater que, pendant tout le XVIe siècle, Nuremberg ne cessa de défrayer l'Allemagne et les contrées voisines de tous les raffinements du luxe, défiant surtout la concurrence pour les objets de dimensions microscopiques.

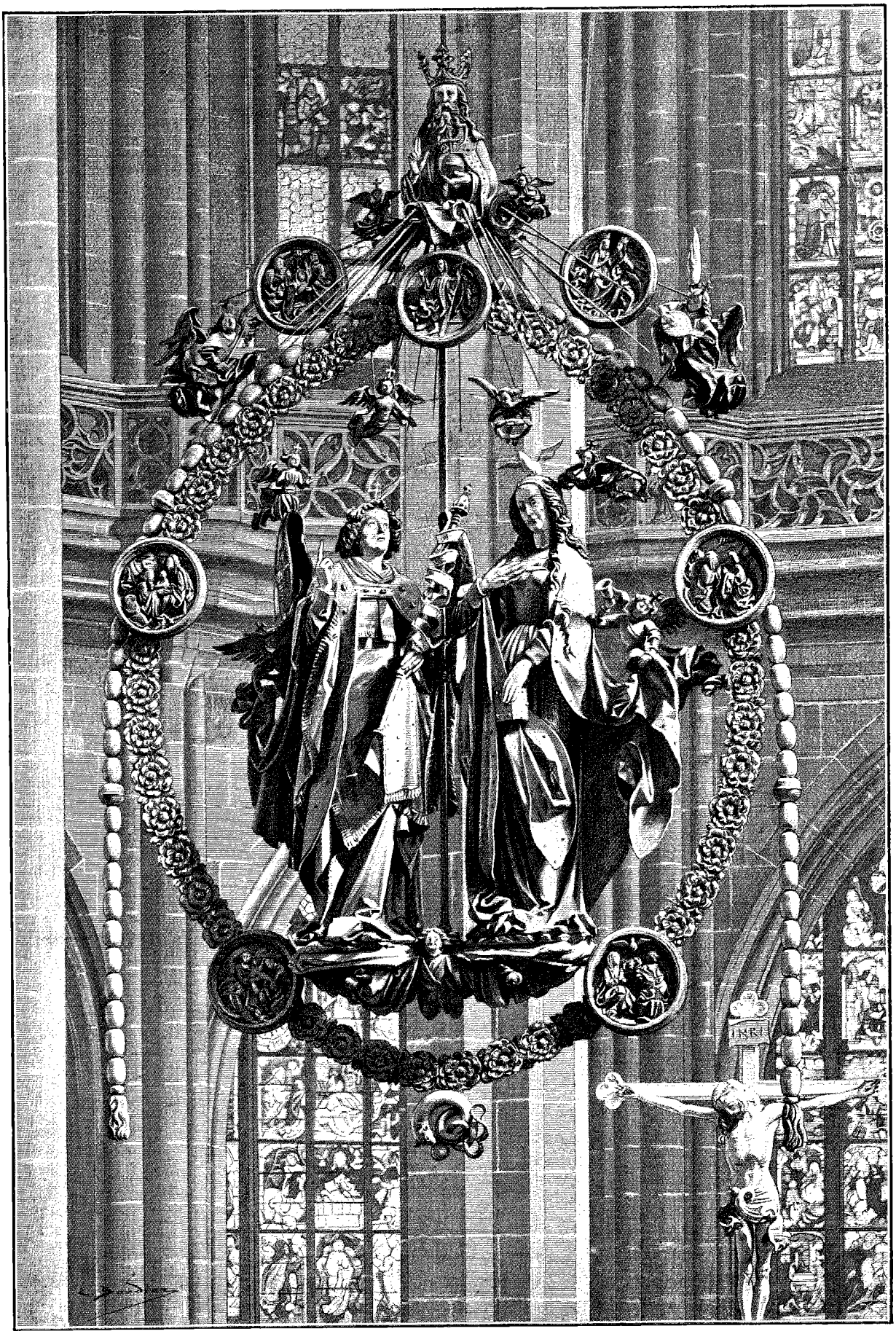


LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.

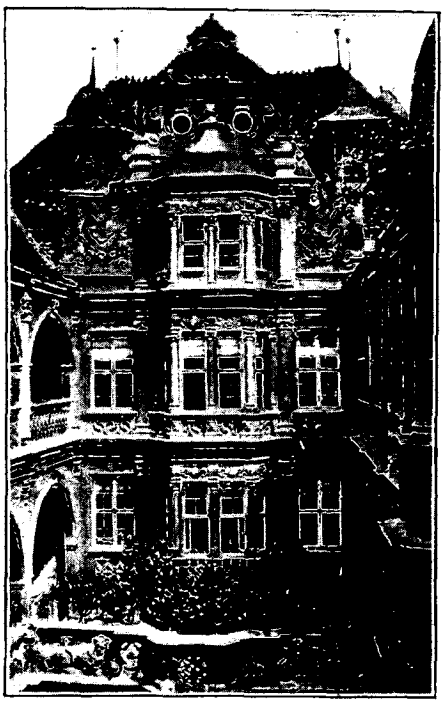


LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT (PAGE 320). — DESSIN DE BOUDIER.

De même que les Florentins et les Vénitiens, les Nurembergeois étaient profondément attachés à la religion; mais, vivant dans des conditions différentes, ils virent dans la Réformation un moyen de la consolider, non de l'ébranler; les novateurs firent fortune auprès d'eux en raison même de la sincérité et de la profondeur de leur foi. Aussi bien ce grand mouvement — on ne saurait trop le répéter — était-il l'œuvre des croyants, non des curieux ou des sceptiques. La vieille cité franconienne fut la première ville impériale qui se prononça ouvertement pour Luther; elle reçut à bras ouverts Philippe Mélanchthon, son disciple bien-aimé. Malgré l'horreur des Réformés pour le culte des images, une statue, élevée en 1826, rappelle la propagande exercée par ce doux et tenace sectaire.



LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN DE BOUDIER (PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG).



LA COUR DE LA MAISON PELLER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui, plus encore qu'à la Renaissance, Nuremberg doit à l'industrie et au commerce une prospérité qui augmente d'année en année (de 27 000 âmes, qu'elle comptait en 1818, la population s'est élevée, en 1894, à plus de 160 000!). Les arrière-petits-fils n'ont pas dégénéré : aucune ville dans l'Allemagne du Sud ne peut se mesurer avec eux. La métallurgie, la fabrication des machines, des instruments de précision, des jouets, pour ne point parler de celle de la bière ou du pain d'épice, leur ont assuré une clientèle bien au delà des frontières de l'Allemagne. C'est le même esprit que jadis, appliqué à d'autres objets : n'est-ce pas à l'ingéniosité des procédés, aux raffinements de la technique, que les artistes nurembergeois de la Renaissance ont dû le meilleur de leur réputation!

L'aristocratie nurembergeoise, une aristocratie exclusivement commerciale ou industrielle, a jugé prudent de se renouveler avec le temps. Les barons de Tucher — une des plus vieilles familles — ont fondé une brasserie célèbre. Chez nous, les ducs vendent du vin; en Allemagne, les barons fabriquent de la bière! La particule et l'écusson font bien en tout pays! En Angleterre, par un phénomène inverse, M. Alsopp, le grand fabricant de *pale ale*, a reçu de la reine Victoria le titre de baronet. On le voit, tantôt le pavillon couvre la marchandise, et tantôt la marchandise anoblit le marchand.

Il ne faut pas moins admirer l'esprit d'organisation propre à cette race si vaillante : nous en avons pour preuve ses huit cents sociétés de toute nature, scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles, commerciales, pour ne point parler des clubs d'hommes du monde, des associations politiques ou des loges de francs-maçons. La population ouvrière, si douce et si molle en apparence, renferme, — m'affirme-t-on, — de dangereux éléments socialistes. Mais passons : on ne visite pas Nuremberg pour s'occuper de politique.

III

La forme générale de Nuremberg se rapproche du pentagone : au nord, du côté du cimetière Saint-Jean, se trouve la citadelle; au sud, du côté opposé, le chemin de fer. Sur la rive gauche, qui est assez unie, l'église Saint-Laurent; sur la rive droite, qui est des plus accidentées, l'église Saint-Sébald. Une dizaine de ponts traversent la Pegnitz, qui partage la ville en deux parties à peu près égales et qui forme plusieurs îles, dont l'une, la Vorder Insel Schütt, est relativement spacieuse.

Une rue fort belle et fort animée, la *Kœnigsstrasse* (la rue Royale), conduit de la gare à l'église Saint-Laurent, le plus vénéré des sanctuaires nurembergeois. Vers cet endroit, la rue Caroline, plus belle encore et plus large, vient former avec la précédente un angle droit.

Nuremberg n'a pas concentré ses efforts sur une cathédrale unique, comme l'immense majorité des autres villes, soit de l'Allemagne, soit de l'Italie et de la France. Deux églises se sont partagé ses prédilections, celle de Saint-Laurent — avec laquelle nous allons faire connaissance — et celle de Saint-Sébald. Toutes deux abondent en œuvres d'art des plus délicates; toutes deux attirent en pèlerinage les fervents du beau; mais aucune n'offre ni l'ampleur ni ce caractère de conviction qui signalent les cathédrales d'Ulm, de Fribourg, de Bâle, de Cologne, pour ne citer que des édifices connus de tous. Fondues en une, les deux églises nurembergeoises pourraient tenir tête à n'importe lequel de ces sanctuaires; séparées, divisées, elles ne sont que la moitié de la manifestation de foi et de magnificence à laquelle une cité vivace et riche, comme l'était Nuremberg, ne pouvait manquer de sacrifier.

L'église Saint-Laurent date du XIIIe siècle, quant à ses parties principales; vers 1400 on termina la tour sud; enfin dans le même siècle on agrandit la nef et rebâtit le chœur.

L'édifice a ceci de particulier, qu'il n'a pas de contreforts apparents, ou du moins ceux-ci sont dissimulés dans les bas-côtés, qui forment à l'extérieur une ligne tout unie; seuls les arcs-boutants se détachent sur la nef principale : les saillies sont donc aussi rares que possible. L'appareil, fort régulier, se compose d'un grès tirant sur le rouge; il est toutefois d'une coloration moins chaude que celui des cathédrales de Strasbourg et de Bâle. Dans les deux clochers du sanctuaire, on chercherait en vain une idée architecturale : qu'importe que l'un d'eux ait été doré partiellement : rien n'y fait. L'invention est des plus pauvres : les cinq étages inférieurs ne contiennent chacun qu'une seule fenêtre, puis tout à coup, au sixième étage, se développe une baie à sextuple meneau; un couron-

nement octogonal surmonte le tout. Malgré ses incorrections, le campanile de Giotto est une merveille comparée à cette élucubration; par la richesse de sa décoration il reste du moins dans la donnée du style gothique. La conclusion qui s'impose, c'est que Nuremberg est avant tout la cité du détail pittoresque : par cela même, elle s'entend peu aux créations monumentales.

Les statues qui ornent la façade ne révèlent pas une direction de goût bien accusée; elles sont plutôt calmes que mouvementées. Dans celles d'Adam et d'Ève, les proportions sont relativement justes, mais manquent — est-il nécessaire de l'ajouter! — des notions anatomiques nécessaires : l'artiste a cherché à indiquer par quelques raies la cage thoracique d'Adam. Au-dessus de la rosace, à gauche, un médaillon avec une figure renfrognée représente la lune; un autre, à droite, — une tête entourée de rayons, — le soleil. Plus loin, à gauche, contre le transept, sous un édicule, on remarque les statues du Christ priant au jardin des Oliviers et des trois apôtres endormis, travail tout à fait rude et informe; seul, le Christ a une certaine allure.

L'intérieur, composé de trois nefs et de chapelles latérales, est clair et spacieux; il tient plus que l'extérieur ne promettait. La nef centrale n'y est pas écrasée et étouffée, comme dans l'église Saint-Sébald, avec laquelle nous ferons connaissance tout à l'heure; les piliers carrés de cette dernière sont remplacés par des faisceaux de colonnettes. La pierre, privée de badigeon (et il faut s'en féliciter), a un ton rougeâtre assez chaud.

A peine entré, le gardien distribue à chaque visiteur un feuillet contenant la description sommaire du sanctuaire. Mais mieux vaut se guider d'après ses propres lumières. Commençons par écarter la chaire, — elle est moderne, — et attachons-nous en premier lieu aux sculptures : elles sont nombreuses, importantes, et il faut remercier le clergé protestant de les avoir conservées avec tant de piété. Ici, on voit, debout contre les piliers, des statues du XIVe siècle, pleines d'allure; là, une *Adoration des Mages*, belle et expressive; plus loin, un lustre attribué à Vischer, ou de superbes retables rehaussés de couleurs; puis, à l'entrée du chœur, suspendue à la voûte par une chaîne, ce qui produit un effet bizarre, la *Salutation angélique* de Veit Stoss, une ronde bosse dorée, commandée en 1518 par un membre de la famille des Tucher.

Plus encore que l'église, le chœur se distingue par son ampleur, sa légèreté et l'abondance de l'éclairage, ainsi que par la richesse de sa voûte à réseaux. Sa gloire, c'est le fameux tabernacle sculpté par Adam Krafft, entre les années 1493 et 1500.

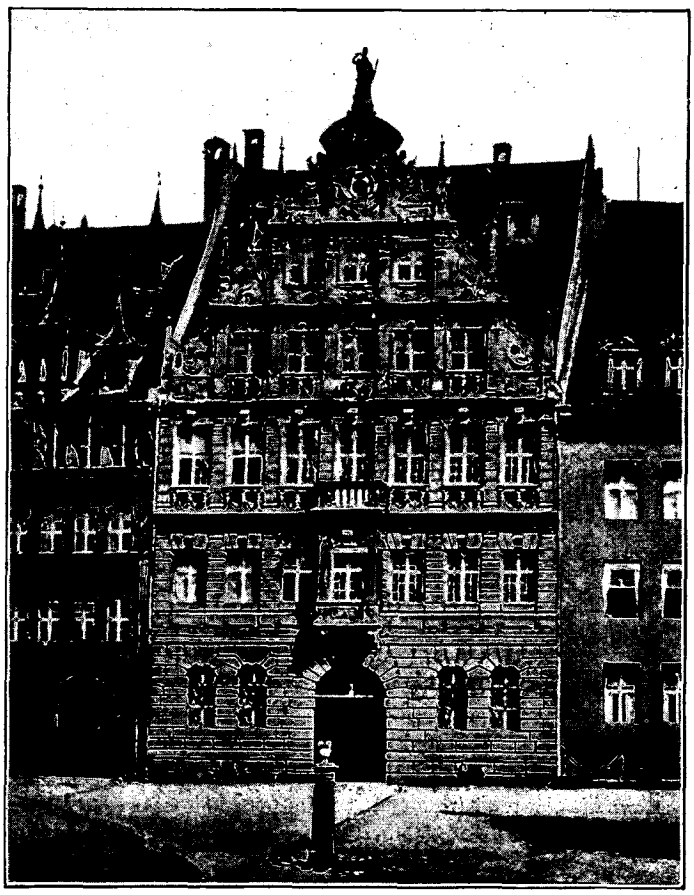
Le monument surgit du milieu d'une grille en bronze et s'élance à une hauteur de vingt mètres. Il forme le triomphe du style gothique, fouillé et vivant au possible, orné à profusion de hauts et de bas-reliefs : scènes de la Passion, etc.... Sur le devant, le maître s'est représenté, à genoux, en compagnie de ses deux aides; c'est une figure grave et recueillie; dans sa main un admirateur moderne a placé une couronne de laurier. Il l'a bien méritée, le vaillant tailleur de pierre!

La peinture, à son tour, compte ici quelques pages capitales. Voici d'abord, sur une tribune, le *Couronnement de la Vierge*, ou retable des Imhof, contemporain, ou peu s'en faut, des productions de maître Stephan de Cologne et suave comme elles.

Une autre peinture, une Madone, également commandée par la famille Imhof (1446), est plus impersonnelle et plus grave. Comme ses sœurs byzantines, Marie a la tête couverte de son manteau bleu; sa robe est également d'un bleu foncé.

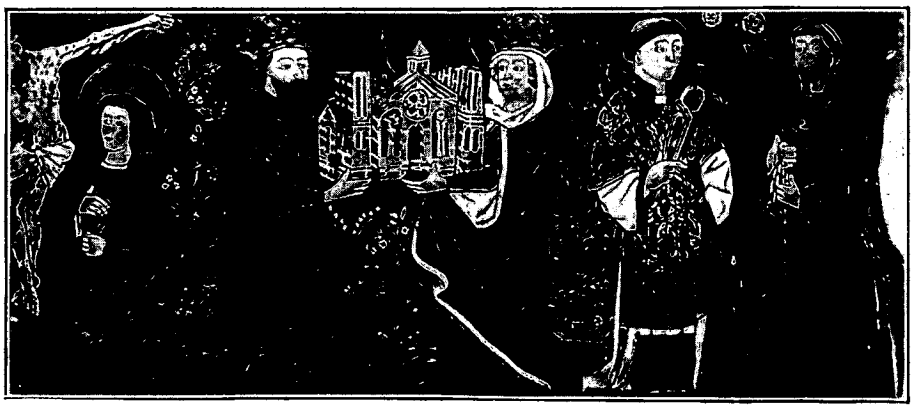
Un tableau d'Albert Dürer, la *Nativité*, placé contre un des piliers du chœur, manque de tout accent : c'est une œuvre terne et plate.

Avec les peintures sur panneau alternent des tapisseries du XIVe ou du XVe siècle, des *Prophètes* ou des *Apôtres*, tenant des phylactères, figures d'une extrême énergie, aux draperies mouvementées et hardiment découpées; puis d'autres du XVIe siècle, au coloris bien fondu, représentant la vie de saint Laurent et la vie de sainte Catherine.



LA MAISON PELLER (1605) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus encore la verrière mérite de nous arrêter; si dans la nef il en reste à peine quelques vestiges, dans le chœur elle éblouit par sa variété et sa richesse. Ce sont d'abord des vitraux passablement archaïques, dont plusieurs renferment les armoiries de Nuremberg, la fameuse Sirène couronnée, tenant de chaque main une de ses queues de poisson. Puis nous rencontrons, sur le troisième vitrail, la *Transfiguration* (1476), remarquable par ses tons argentins : presque tous les vêtements y sont blancs; néanmoins l'effet est des plus heureux; les types sont frais et souriants (anges à la chevelure blonde bouclée), sans trace de la laideur chère à Wolgemut; ils se rapprochent plutôt, surtout dans le vieillard de la seconde rangée inférieure (l'avant-dernière figure à gauche), de la manière du chef de l'École de Colmar, Martin Schongauer. Le quatrième vitrail, contenant le portrait de l'empereur Frédéric III, est plus panaché; il manque de tenue, de même que le cinquième. Le sixième, celui des Volkhamer, est traité dans une gamme jaune (toute la partie architecturale), mais d'une grande richesse, qui n'exclut pas la précision du modelé. Une production moderne, le vitrail impérial, exécuté en 1881 par le professeur Wanderer en l'honneur de l'empereur Guillaume, clôt cette suite importante.



TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XVe SIÈCLE (ÉGLISE SAINT-LAURENT). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A côté de l'église Saint-Laurent se dresse la Fontaine des Vertus, — avec la statue de la Justice dominant ses sœurs; elle appartient à une époque (1589) où le maniérisme avait détrôné la naïveté et où les artistes s'efforçaient de corriger la lourdeur native par l'excès de prétention.

Infiniment plus d'accent et de fierté a la maison qui fait face à Saint-Laurent : l'antique résidence des Nassau; ses quatre tourelles d'angles, ses bas-reliefs, son cadran solaire et une petite statue d'Adolphe de Nassau, couronnant le tout, lui donnent une rare tenue.

Derrière l'église, se trouve le marché aux légumes. Les vendeuses, — des paysannes, — mélancoliquement assises derrière leurs hottes, portent le costume le plus banal : corsage et jupe tirant sur le noir, tablier bleu, fichu noir sur la tête. Même dans ce dernier refuge de la couleur locale, les cotonnades de Manchester et de Birmingham ont eu raison de tous les souvenirs pieux, de tous les instincts de coquetterie.

Ici, comme partout, les petites inventions mécaniques, si ingénieuses, dans lesquelles Nuremberg a de tout temps excellé, s'imposent à l'attention du touriste. La fontaine qui se dresse contre la façade de Saint-Laurent est disposée de telle façon que l'eau coule dans un tube mobile sur un pivot; quand ce tube est incliné du côté de la fontaine, l'eau s'épanche dans le bassin; l'incline-t-on dans le sens contraire, elle s'écoule en dehors de la grille et fournit au passant le liquide dont il a besoin.

Cette tendance à raffiner toutes choses éclate jusque dans les moindres détails de la vie. Ailleurs, les consommateurs se contentent d'allumettes en bois blanc : à Nuremberg, ce bois est teint en vert ou en rouge!

Avant de reprendre l'exploration méthodique des richesses dont regorge Nuremberg, attachons-nous à l'aspect des rues, tel que l'a constitué la succession des âges qui y sont représentés : nulle part ailleurs on ne recueille une telle moisson d'informations rien qu'en faisant l'école buissonnière. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que le génie nurembergeois s'est développé avec le plus d'éclat, non pendant une période unie et homogène, mais au confluent de deux époques, au moment de la rencontre du moyen âge et de la Renaissance. Celle-ci s'est maintenue jusqu'au XVIIe siècle, comme le prouve la belle maison Peller, construite en 1605.

Les Nurembergeois excellent avant tout dans le détail : mais là ils sont d'une fantaisie inépuisable. Voici, dans ce dédale de rues, la *Hirschelgasse*; elle tire sa gloire du *Tucherhaus* (maison des Tucher), une des plus confortables habitations bourgeoises de la cité (1533-1544). C'est en même temps une des plus curieuses au point de vue de l'art. La bretèche surtout réclame l'attention par son bas-relief représentant Adam et Ève debout au pied de l'arbre fatal (il n'était pas superflu de rappeler cet exemple mémorable des dangers de la science dans une ville aussi active que Nuremberg) et par son cul-de-lampe, un éléphant debout sur un globe.

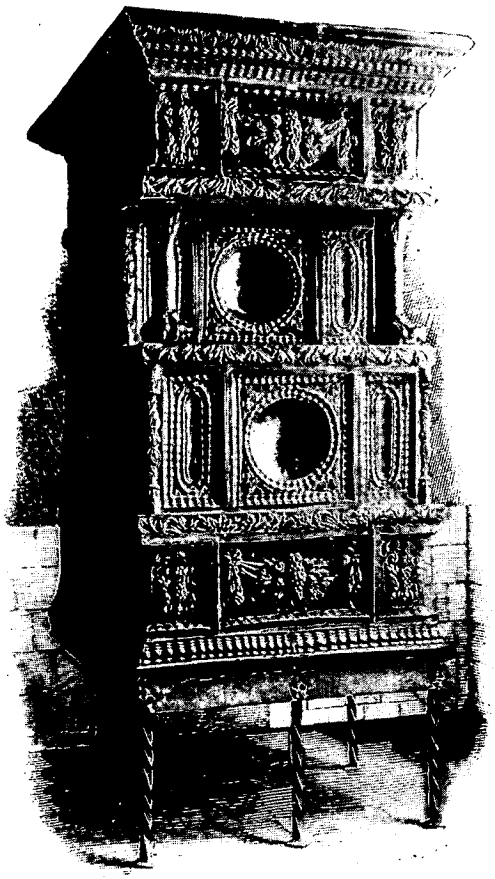
Ailleurs, dans le quartier dit des « Sept Lignes » ou des « Sept Rangées » (*Sieben Zeilen*), nous découvrons les prototypes des phalanstères : c'est une agglomération de sept rangées de maisons groupées trois par trois sous un toit unique. Là demeuraient autrefois les tisserands. La vigne vierge qui grimpe le long de ces demeures, à la

fois modestes et décentes, nous apprend que l'activité industrielle n'a pas fait oublier aux habitants de ce quartier l'amour de la nature, si rare chez leurs concitoyens.

Quoique en grande partie reconstruite, l'*Adlerstrasse* (rue de l'Aigle) a encore infiniment de caractère et de tournure. Outre l'inévitable *Kriegerdenkmal* (le monument commémoratif de la guerre de 1870), elle renferme une superbe maison en style rococo, — le tribunal d'arrondissement, — construite en pierres gris de fer ou rouges; pour décor, les grillages bombés, chers au siècle dernier, un balcon en fer forgé, une porte d'entrée en bois sculpté. Tout cela s'harmonise avec l'ensemble, parce que tout cela est pittoresque. Plus loin s'alignent des maisons du XVIe siècle, à la toiture compliquée, aux lucarnes surmontées d'un fronton triangulaire. Puis nous rencontrons d'imposantes rangées de maisons modernes, pourvues de la bretèche et des tourelles obligatoires. Dans l'une, réside une compagnie d'assurances sur la vie; ailleurs, un médecin spécialiste pour la gorge, le nez et les oreilles.

Toute proportion gardée, les hiatus sont rares : je citerai, dans la *Theresienstrasse*, une maison qui se fait remarquer par son portique en pur style dorique, avec des colonnes sans plinthes! Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour savoir quelle époque a pu commettre une telle hérésie en plein Nuremberg! Ailleurs, on voit des façades décorées de sgraffites à l'italienne ou des cafés ornés de fresques dans la manière pompéienne. L'éclectisme, dont les Nurembergeois ont réussi longtemps à se préserver, voilà l'ennemi dans une cité aussi homogène.

Dans ces longues rangées de maisons, toutes — est-il nécessaire de l'ajouter? — ne sauraient passer pour des chefs-d'œuvre. Combien en est-il qui n'offrent qu'une façade unie, percée d'ouvertures carrées (les fenêtres sont généralement dépourvues de volets), sans la moindre saillie et sans le moindre ornement! Heureusement ces ternes bâtisses utilitaires, en quelque sorte négatives, sont comme animées et réchauffées par le voisinage d'édifices plus attrayants, auxquels elles servent de repoussoir.



UN POÊLE NUREMBERGEOIS DU XVI-XVIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

IV

Le tableau que j'essaye de tracer serait par trop incomplet si je me bornais à considérer Nuremberg comme une ville morte, comme une autre Pompéi; si, après avoir décrit les œuvres de l'architecture, je ne m'efforçais de caractériser les mœurs des habitants, le va-et-vient de la cité, les mille et mille particularités de la vie locale. Il est temps, en un mot, d'associer l'élément humain aux constructions qui lui servent d'abri.

Dans les rues, sur les places, règne un mouvement extraordinaire : c'est un entrecroisement continu de tramways, de fiacres, de camions, de charrettes, — quelques-unes de celles-ci attelées de chiens, — pour ne point parler des vulgaires bicyclettes. Un véhicule doit-il faire une station prolongée, on suspend une mangeoire à l'extrémité du timon, et les chevaux y puisent tranquillement leur pitance. Voilà bien la pratique Nuremberg! Par contre, une autre habitude fort répandue en Allemagne, celle d'employer le timon alors qu'on n'attelle qu'un seul cheval, me paraît violer la règle la plus élémentaire de la logique. Avec le système de brancards, le cheval est dans l'axe de la voiture; avec le système d'un seul timon, le cheval se trouve de côté. Ce sont d'ailleurs de solides bêtes, à la puissante encolure, que ces chevaux nurembergeois : il en faut de pareils, on le comprend, pour gravir des pentes si escarpées. Pour le même motif, tous les fiacres sont attelés de deux chevaux.

Tel est le besoin d'activité qui possède les Nurembergeois que la notion du repos leur semble étrangère; pas un banc sur les voies publiques. La place est trop chère ici et le temps trop précieux pour que l'on développe ces asiles de l'oisiveté! D'autre part, quoique nous ne soyons qu'au mois d'août, nombre de femmes, ménagères prévoyantes (nous avons affaire aux fourmis, non aux cigales), s'occupent, dans les rues, à scier le bois nécessaire à la consommation de l'hiver. Elles manœuvrent habilement la scie, qui est fixée à une sorte de levier mobile assurant la direction des mouvements. Puis, les morceaux sciés, en moins de temps qu'il n'en faut pour conter ces exploits, la vaillante ouvrière, à l'aide d'une hachette, fend les bûches en des centaines de fragments.

Mais franchissons le seuil de quelques magasins : Nuremberg, comme chacun sait, est la ville par excellence des jouets et des *Galanteriewaaren* (articles de Paris). Dès le premier coup d'œil, une loi se dégage avec

une netteté pleine d'éloquence : si les reproductions de modèles anciens ont droit à toute notre sympathie (sauf lorsque les fabricants modernes essayent de convertir en passe-partout pour photographies quelque joli motif de retable en fer forgé ou repoussé), les tentatives nouvelles violent presque invariablement tout principe de goût. C'est que ces dernières dérivent de la fantaisie individuelle, et non plus, comme leurs aînées, d'une conviction, d'un besoin. Quoi de plus choquant que de voir reproduire indifféremment, à l'aide des matériaux ou des procédés les plus divers (caoutchouc, galvanoplastie, porcelaine de Saxe), des statues exécutées en vue d'une destination déterminée! Le malheureux Richard Wagner surtout a été littéralement mis à toutes les sauces : il apparaît en simili, en grès, en bois, drapé en triomphateur romain, etc., etc.

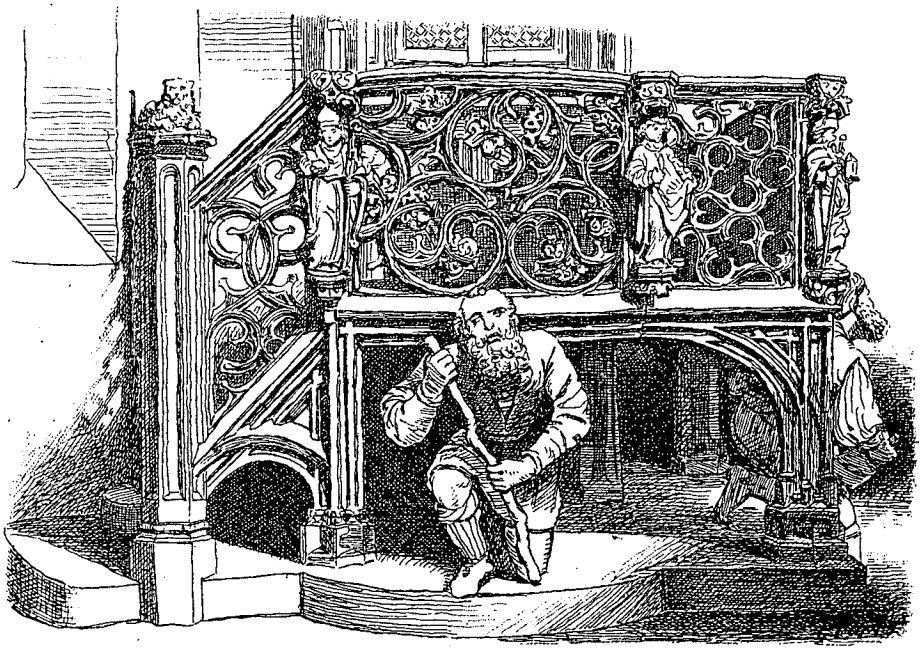
Ce culte du maëstro a du moins une raison d'être à Nuremberg et forme une note locale : ce n'est pas seulement le voisinage de Bayreuth qui le rend si populaire ici, c'est en même temps la gratitude et l'admiration de tous les Nurembergeois pour l'auteur des *Meistersinger*, cette poétique évocation de Hans Sachs et de son entourage.

Mais que dire du cosmopolitisme et de la banalité qui envahissent, sur tant d'autres points, cette arche sainte du pangermanisme! Il est peu de devantures auxquelles ne s'étalent des inscriptions en anglais (les belles pages consacrées à Nuremberg par John Ruskin y ont attiré en pèlerinage des nuées de ses compatriotes). Puis, en tous lieux, les simplifications modernes, ces simplifications qui suppriment l'apparence, l'expression d'une cause, pour y substituer un résultat en quelque sorte scientifique : tel le calorifère invisible qui tend à dominer d'un bout à l'autre de l'Allemagne. A Nuremberg, du moins, le majestueux poêle en fonte ou en faïence, haut de deux mètres, a conservé des fidèles. Il faut leur en savoir gré.

Un autre motif véritablement pittoresque, une des rares idées véritablement mûries que j'aie découvertes, ce sont les ciseaux en forme de cigognes (peut-être n'est-ce que la copie d'un motif ancien). L'oiseau est debout, les ailes pliées, chacune de ses pattes reposant sur l'anneau, qui termine chaque branche; la vis d'acier bleu dessine l'œil, le long bec forme les ciseaux proprement dits. Lorsque l'outil est étendu horizontalement, l'oiseau semble voler; dressez-le verticalement, il semble se promener gravement; si vous l'ouvrez à moitié, il ouvre le bec; si vous l'ouvrez entièrement, vous apercevez deux moitiés de cigogne. Il est si rare de nos jours de rencontrer une idée vraiment plastique, alliée à une destination pratique, que j'ai insisté, un peu plus peut-être que ne le comporte et la gravité de mon sujet et la modestie de l'outil, sur les *Storchscheeren* de Nuremberg. Mais, ô déception! depuis que ces lignes sont écrites, j'ai rencontré de l'autre côté des Pyrénées, à Tolède, exactement les mêmes ciseaux. Voilà bien l'internationalisme de l'art!

(*A suivre.*)

EUGÈNE MÜNTZ.



FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE (PAGE 334). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



UN ROI MAGE, SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS DU XVe SIÈCLE (PAGE 327). (COLLECTION E. MÜNTZ).

Partout où les exigences de la circulation l'ont permis, se sont installés des marchés en plein air; marchés de comestibles, marchés de vieux meubles ou de vieilles hardes. L'aménagement des magasins et des boutiques, comme on peut bien penser, est à l'avenant : toute la hiérarchie du commerce de détail s'y déroule, depuis les somptueuses devantures sollicitant l'attention des Anglais, jusqu'aux échopes où l'on vend le hareng grillé.

Comme spécimen de devanture et comme trait de mœurs locales, prenons le *Theaterfriseur* de la rue Royale. La façade de la maison, avec la date 1889, est peinte en bleu d'outremer et décorée de vases de fleurs, d'armoiries, d'ornements de toute sorte. Sur une porte, l'inscription (en anglais) *Hairdresser*; sur l'autre, celle de *Coiffeur*. Sur une manière de balcon vitré, qui s'avance en saillie sur le premier étage, et que recouvre une vaste glace formée d'un seul morceau, s'étalent des éventails japonais, des fleurs artificielles et diverses coiffures de femmes. Dans un excellent allemand, entremêlé de pas mal de mots français (*Separat-Damen-Frisir-Salon*; *Specialität*, *Toupets*, *Perrücken*, *Chignons*, etc.), ce champion de la couleur locale recommande toutes sortes d'inventions capillaires absolument modernes. L'inscription *Telephonruf*, n° 374, tracée à côté de la porte, nous apprend que le téléphone, ce dernier progrès de la science, a depuis longtemps pénétré dans l'antique capitale de la Franconie.

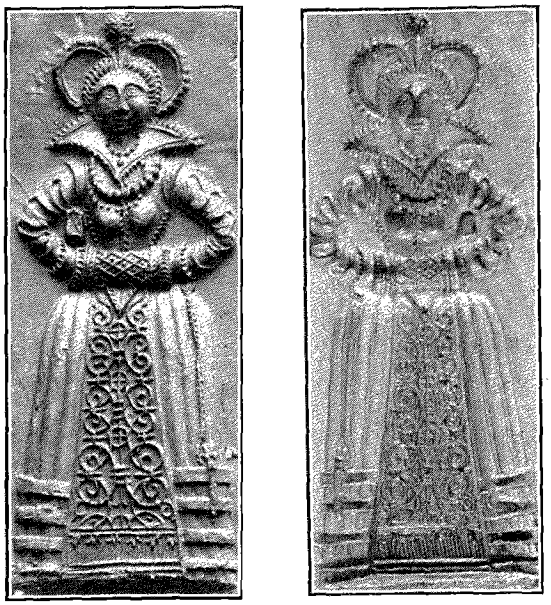
Les bazars pullulent; mais d'ordinaire chacun ne tient que des objets d'un prix uniforme : ici toute la boutique est à 3 marks, là à 50 pfennigs.

Les spécimens exposés à la devanture d'un imprimeur-lithographe (modèles de lettres de faire-part et de lettres de félicitations) nous apprennent qu'à l'occasion du nouvel an, au lieu d'envoyer de simples cartes de visite, comme chez nous, nos voisins se servent d'imprimés portant des compliments plus ou moins compliqués, dont voici d'ordinaire la teneur : « Félicitations cordiales pour la nouvelle année, la famille S.... », ou bien : « A l'occasion de la nouvelle année, la famille Z... offre ses sincères congratulations. » Les lettres de faire-part de mariage, ou plutôt de fiançailles, sont également beaucoup plus variées que chez nous.

1. *Suite. Voyez p.* 313.

Exemple : « J'ai l'honneur d'annoncer, en y joignant l'expression de mes sentiments les plus dévoués (quelle périphrase pour traduire le mot *ergebenst*!), les fiançailles de ma fille Marie avec M. *** ». — « J'ai l'honneur d'annoncer mes fiançailles avec Mlle Hélène G..., fille aînée de Monsieur le propriétaire de fabrique X... », ou encore, la formule plus laconique : « Henri F..., Juliette O..., fiancés. »

Au lieu de s'en tenir aux motifs traditionnels, à un décor aussi net que sobre, les potiers ou les verriers de Nuremberg recherchent des effets de photographie ou de chromolithographie. Prenons ces petits verres à liqueur, connus sous le nom de *Steh auf* (lève-toi), et ainsi appelés parce qu'en les renversant ils se redressent toujours d'eux-mêmes, grâce à je ne sais quel artifice d'équilibre. Dans les villes de l'Allemagne du Sud que j'ai parcourues, on se contente de les orner des armoiries municipales ou encore de fleurs accompagnées de l'inscription « Salut (nous dirions en français « Souvenir ») de Wurtzbourg », par exemple. A Nuremberg, on les affuble de vues ou de panoramas plus ou moins compliqués; jugez de l'effet! Autre exemple : j'ai vu — et j'en frémis encore d'horreur — des bocks en grès contenant dans leur partie inférieure une boîte à musique! L'affluence des Anglais et des Américains, attirés à Nuremberg par le voisinage de Bayreuth, n'a pas peu contribué, m'affirme-t-on, à une telle dégénérescence du goût. C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Le marchand auquel je m'adresse me raconte qu'il a établi à Bayreuth une succursale (en allemand on dit *Filiale*), qui fait d'excellentes affaires pendant la saison musicale.



MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE.
(APPARTIENT À M. E. SCHIFFER).



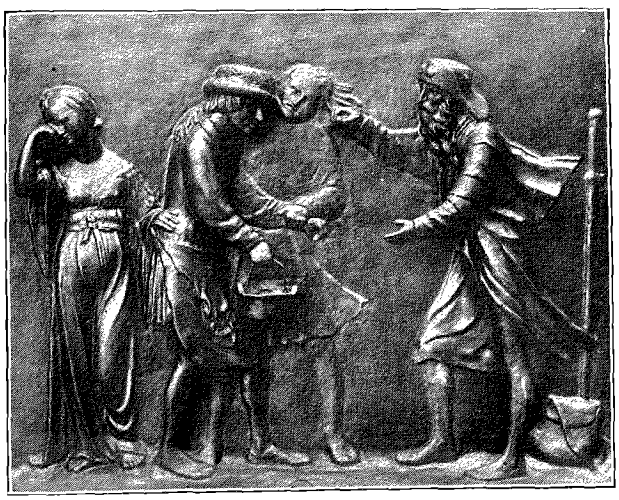
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les fameux casse-noisettes ont également perdu tout caractère : ils se composaient invariablement, lors de mon dernier voyage, de la tête du général Boulanger ou de celle du prince de Bismarck.

Aux produits modernes, opposons les vestiges du temps passé.

Naguère, des amateurs ou même des musées, plus attachés à la quantité qu'à la qualité, opéraient de véritables rafles à Nuremberg. Les sculptures en bois peintes et dorées s'y trouvaient pour rien. Excusez, ami lecteur, mes calculs égoïstes : pour orner un salon du siècle dernier, aux boiseries peintes en gris perle, je me suis vu forcé de retourner pour la dixième fois dans la capitale de la Franconie. Mais, à vrai parler, c'est là seulement que mon embarras commença. Le Guide de Nuremberg, publié par M...., à la librairie Schrag (16e édition; 30-32 000 ex.), ne signale qu'un seul marchand de curiosités, et chez lui précisément la moisson est des plus ingrates. Force m'est donc de me reposer sur ma bonne étoile, et peut-être aussi sur un semblant de flair, pour compléter mes investigations.

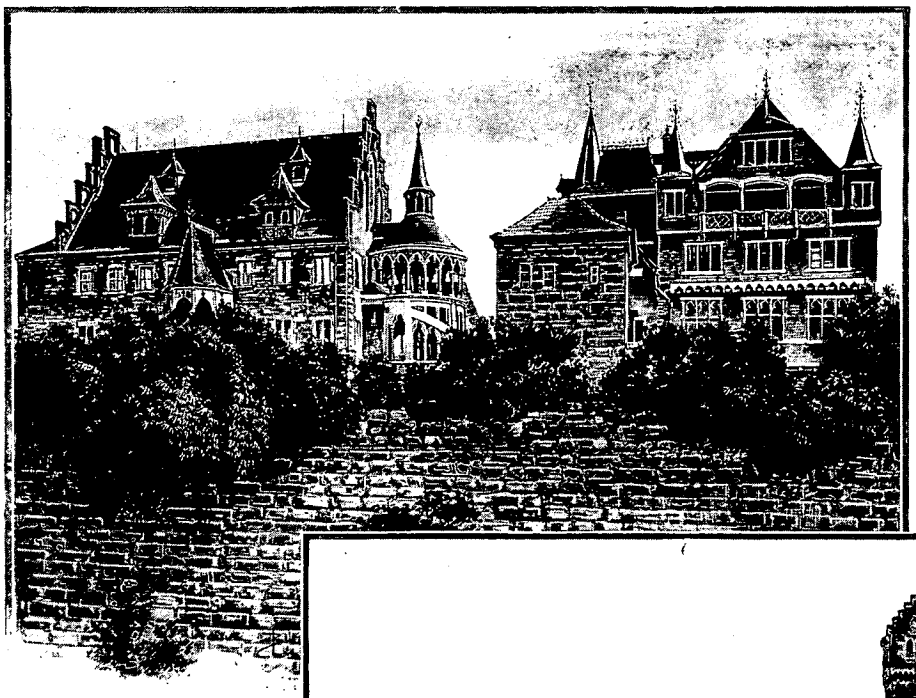
La mine est d'ailleurs éventée. Les familles qui avaient besoin d'argent ont vendu depuis longtemps jusqu'aux dernières reliques; un à un, Nuremberg a ainsi vu partir tous ses trésors, et le surtout de table de Jamnitzer, qui est allé enrichir la collection Rothschild à Francfort, et le portrait de Holzschuher (gravé p. 316), qui fait depuis quelques années la

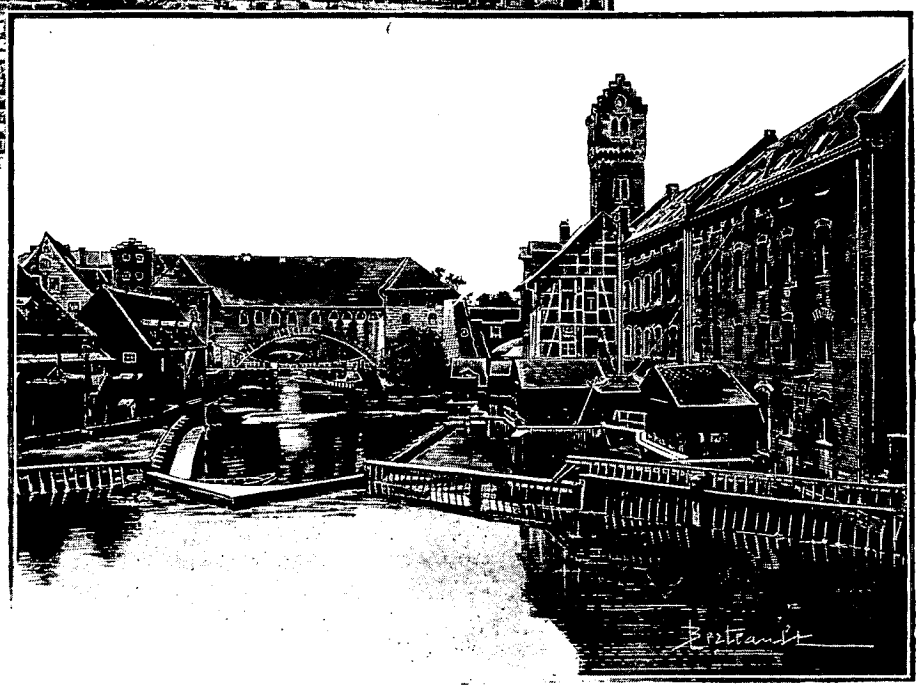


SAINT SEBALD GUÉRISSANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

gloire du musée de Berlin, et bien d'autres merveilles. Aujourd'hui elle se trouve réduite à la même pénurie que les villes italiennes : ce qui y manque, ce sont, non pas les acheteurs, mais les marchandises.

Pour ce qui est des marchands, l'entregent est leur moindre défaut : il faut leur arracher — à la lettre — l'énumération des objets qu'ils possèdent. Ils s'en tiennent d'ailleurs avec ténacité au prix demandé. Cette indolence ou cette naïveté a préservé le commerce des œuvres d'art du fléau de la falsification, qui sévit avec tant d'intensité sur Florence et Naples, par exemple. Où ces antiquaires nurembergeois se rapprochent de leurs confrères d'Italie, c'est quand, à mon objection : « Telle pièce est moderne », ils répondent imperturbablement : « Mais, monsieur, elle coûterait trop cher à fabriquer de nos jours. » Comme si une pièce moderne ne pouvait pas avoir été vendue d'occasion, il y a dix, quinze, vingt ans, quelquefois il y a trois ou six mois, et partant être tombée à vil prix.





MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES.
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

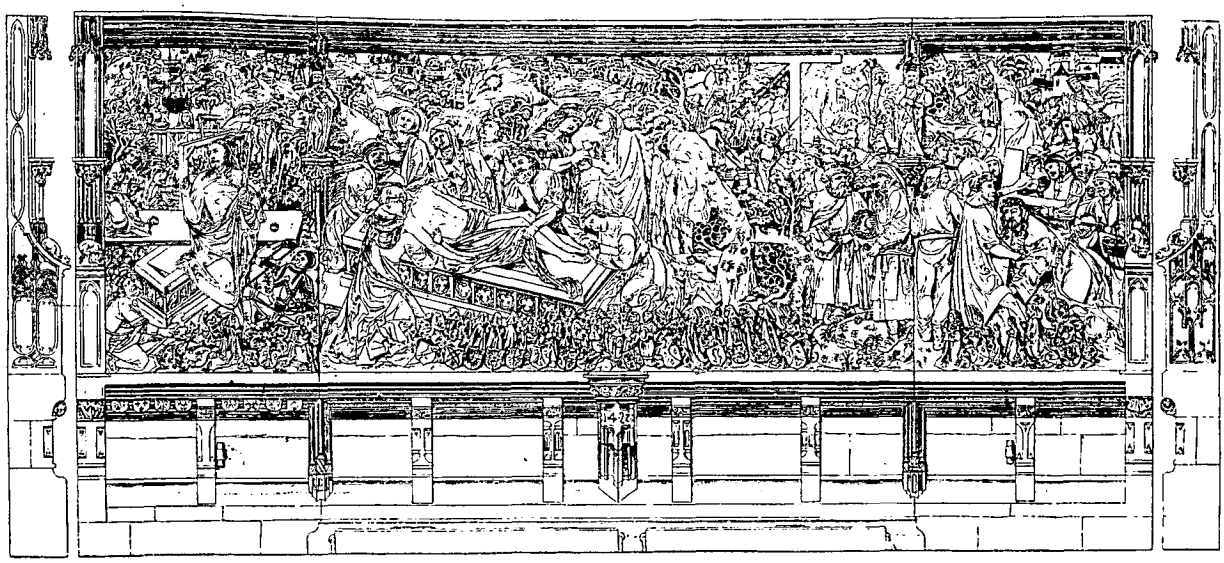
Le hasard — à qui chaque voyageur devrait toujours commencer par offrir un holocauste avant de se mettre en route — me conduit, par un des ponts jetés sur la Pegnitz, sur la place du Marché-aux-Guenilles. Quel amas de vieux meubles et de loques, de simili-bronzes et de chaussures, se trouve accumulé dans cet étroit espace, ma plume renonce à le décrire. Mais l'expérience m'a appris que les vieilles commodes et les vieux bahuts se relient, sur presque tous les points de l'Europe civilisée, à quelque dépôt d'œuvres d'art véritables. J'arrive, en suivant ces traces, chez une manière d'antiquaire, qui me montre deux statues de saintes sculptées au XVe siècle dans le style mouvementé que l'on sait, et couvertes d'amples couches de peinture et d'or. Malheusement, en dépit de toutes les protestations, les visages ont été repeints au XVIIe ou au XVIIIe siècle; les deux morceaux ont donc perdu le meilleur de leur intérêt. Je suis plus heureux dans une autre boutique et y découvre la statuette en bois d'un Roi mage, déchiquetée et disloquée, comme le sont toutes les sculptures allemandes de la fin du XVe siècle, mais pleine de sincérité et de saveur (gravée p. 325).

En thèse générale, chez ces marchands, — et je finis par en découvrir une kyrielle, — ce qui domine, ce sont toutes sortes de bibelots du siècle dernier, objets d'orfèvrerie, ustensiles, tabatières, porcelaines, miniatures, étoffes, etc., le tout sans grand intérêt, ni comme sujet, ni comme main-d'œuvre. On m'affirme que les Anglais

ou les Américains, qui reviennent des apothéoses wagnériennes de Bayreuth, font leurs choux gras de ces souvenirs. Tout morceau quelque peu intéressant est immédiatement coté un prix excessif. Les tapisseries, même de ces fragments rudimentaires tissés au XVe siècle dans les couvents de Nuremberg par des nonnes peu familiarisées avec les arcanes du dessin, sont introuvables. Conclusion : c'est à Paris, à l'hôtel Drouot, centre et entrepôt de la curiosité internationale, que l'on trouve et le plus grand choix et les prix les plus modérés.

Une particularité digne d'être relevée, chez la plupart des antiquaires, c'est l'affectation d'une pièce spéciale à une collection d'ustensiles de cuisine anciens. Vous y découvrez une batterie éblouissante, en étain, en cuivre, en grès, groupée en séries des plus riches. La propreté qui caractérise la ménagère allemande y célèbre ses triomphes. Admirons aussi les collections de jouets d'enfants anciens, ces réductions, en coupe, de maisons du XVIIe et du XVIIIe siècle, contenant pièce par pièce tous les meubles, ustensiles, objets de toilette en usage à ces époques. Quel dommage que je ne sois ni père de famille, ni oncle, surtout oncle d'Amérique; combien d'heureux je ferais avec ces ménages en miniature!

Après avoir frappé à bien des portes et rapporté le plus maigre butin, un renseignement charitablement donné me conduit sur la place Albert-Dürer, devant une maison d'une apparence assez modeste, mais qui renferme, m'assure-t-on, des trésors. C'est d'ailleurs le propre de ces habitations nurembergeoises de promettre peu et de tenir beaucoup. En pénétrant à l'intérieur, ce ne sont que surprises : escaliers en colimaçon, balcons



SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-SEBALD) (PAGE 334).

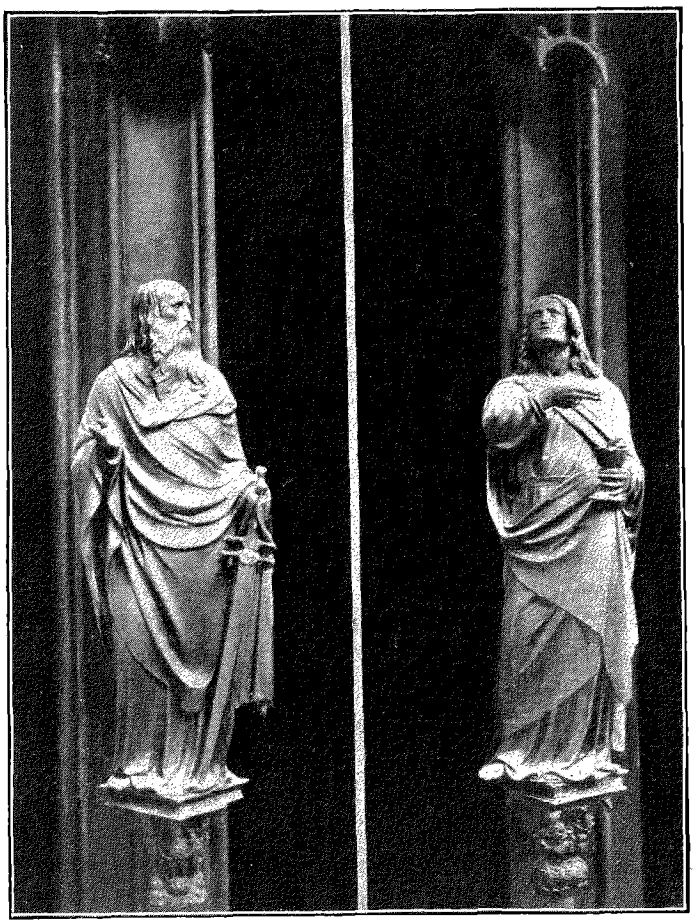
régnant sur des cours spacieuses, mille coins et recoins, qui à chaque pas ouvrent devant vous des perspectives nouvelles, aussi imprévues que délicieusement piquantes ; bref, de quoi jeter l'extase dans l'âme des artistes : et l'on me permettra de me ranger à leur suite, quoique je n'aie jamais manié ni ciseau, ni pinceau, ni même le vulgaire crayon Conté.

Telle est l'impression que j'éprouve dans la demeure de l'antiquaire X..., située en face de la maison qu'occupait autrefois le spirituel et sympathique baron de Bibra. Sur la façade, nulle enseigne; seul le bouton en laiton, que l'on tire pour solliciter l'accès, trahit, par ses dimensions insolites et par le son retentissant qui résulte de la traction, l'ancienneté de la construction. On entre dans un vestibule sombre, sous lequel on entrevoit vaguement des panoplies et, sur des chevaux de bois, des cavaliers bardés de fer. Un escalier, dont je renonce à décrire tous les caprices et toutes les surprises, conduit à une série d'étages, communiquant chacun, par une galerie en bois, avec la cour intérieure. Un dédale de corridors, de cabinets, de salles, s'étend devant le visiteur.

Au serviteur qui m'introduit, je demande à ne voir que des tableaux et des sculptures de la primitive École allemande; je m'explique, de celle qui a trouvé son point culminant en Wolgemut, l'actif, intelligent et mercantile initiateur d'Albert Dürer. Mais j'ai compté sans mon hôte. Le maître de céans, un homme de petite taille, courtois, fin comme l'ambre, les sourcils, la moustache, la barbe grisonnnants sous leur reflet fauve primitif, n'entend me faire grâce de rien. Le moyen de lui résister!

D'ailleurs, à l'entendre, il ressemble au père du bourgeois gentilhomme et ne fait nullement profession de commerçant. Depuis longtemps il a renoncé à tenir boutique ouverte, de crainte d'attirer chez lui le flot banal des visiteurs de toute nationalité qui se pressent à Nuremberg. Aussi est-ce uniquement pour obliger quelques connaisseurs — je m'incline et salue — qu'il consent à leur rouvrir ses séries. Notez d'ailleurs qu'il a beaucoup voyagé; il a fait des rafles jusqu'en Italie! Aussi sait-il par cœur le prix du moindre des bibelots qui garnissent sa

maison depuis la cave jusqu'au grenier; si par hasard il se trompe, ce ne sera jamais à son détriment. La collection, je me hâte de l'ajouter, est des plus intéressantes, je devrais dire des plus considérables : faïences et grès, broderies et dentelles, armes, bahuts, tableaux italiens et allemands, sculptures, médailles, pierres gravées, coffrets et étuis en cuir, vitraux, miniatures, bijoux, curiosités et souvenirs de tout âge et de toute espèce, aucun anneau ne manque à la chaîne. Ils s'entassent dans peut-être douze ou quinze salles, la plupart très mal éclairées (c'est là le côté faible de ces installations nurembergeoises).

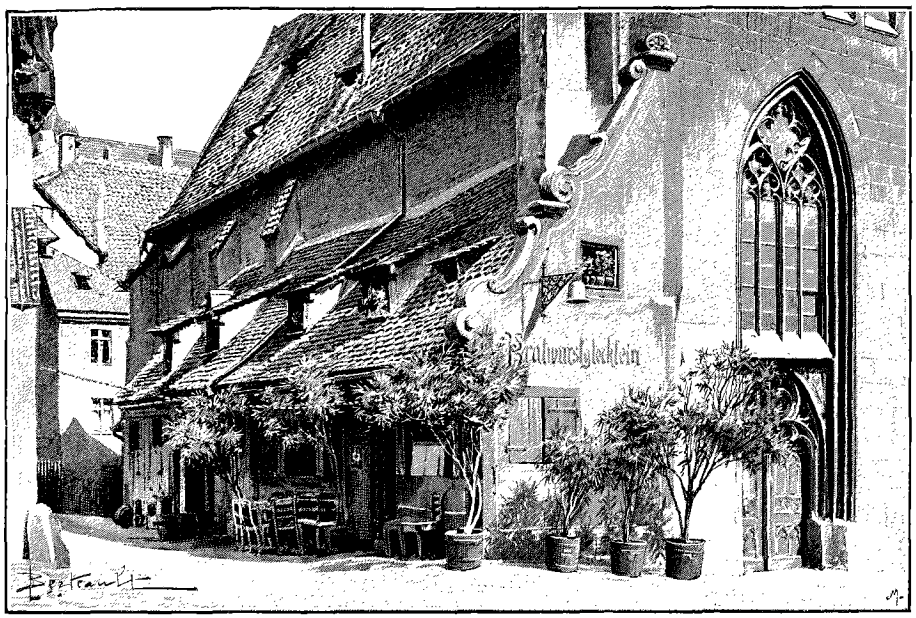


LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (ÉGLISE SAINT-SEBALD). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un coup d'œil encore, avant de reprendre notre exploration, sur les établissements innombrables qui offrent un refuge à l'étranger; hôtels et auberges ont épuisé pour leurs enseignes le catalogue de la gent carnassière ou volatile. Relevons les Coqs d'or, les Coqs rouges, blancs, noirs, les Aigles, les Autruches, les Cygnes; puis les Lions, les Ours, les Chats, les Bœufs. Quelques hôteliers, en désespoir de cause, ont eu recours à la flore : tel est le patron de l'hôtel de la Rose d'or. A signaler encore le restaurant de l'Entonnoir. Ces appellations sont plus imagées et plus familières que celle du gigantesque « Hôtel garni Monopole », qui est venu mêler une note américaine à tant de souvenirs naïfs ou attendrissants.

Les pharmacies elles-mêmes ne sont connues que par leurs enseignes et non par l'indication d'une rue et d'un numéro de maison : je note en passant celles de Saint-Jacques, du Paradis, du Nègre.

Après cette enquête sur la ville moderne, revenons à la ville ancienne et astreignons-nous à suivre un itinéraire rigoureux, pour peu que nous tenions à ne laisser de côté, sinon aucun chef-d'œuvre, du moins aucune des créations qui contribuent à donner à la vieille ville impériale sa physionomie à part.



LA CHAPELLE SAINT-MAURICE (PAGE 334). — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

De l'église Saint-Laurent, une pente, relativement raide, conduit à la Pegnitz, aux flots jaunes comme ceux du Tibre. Les poètes ont été durs pour cet affluent de la Regnitz, qui est elle-même un affluent du Mein : Schiller le qualifie quelque part d'ennuyeux et prétend qu'il ne coule qu'à regret « et puisque tel est l'usage ».

*

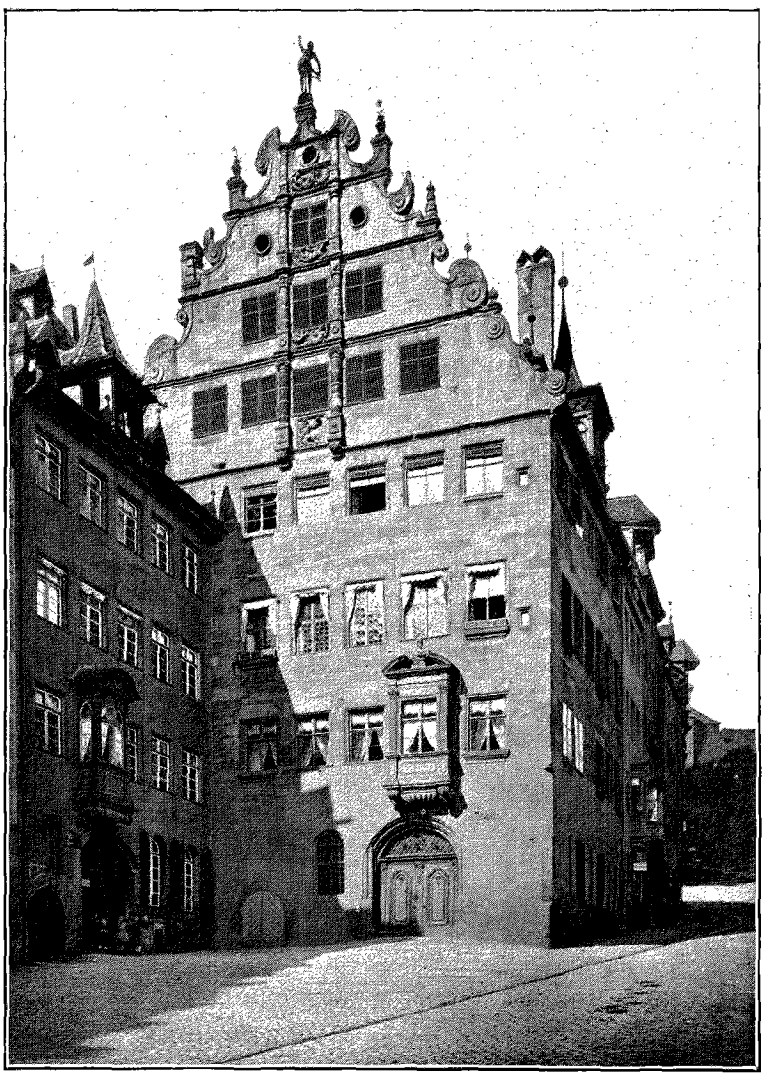
En réalité, le tableau qui s'offre à nous du haut du Vieux Pont, dont les balustrades de pierre ont pour principal ornement des boulets de canon, aux dimensions respectables, est véritablement féerique; on se croirait à Venise : à droite, un îlot, sur lequel s'élève une vieille maison, dont le bas, partagé en deux arceaux, laisse passer le courant. A côté, un bout d'île, planté de peupliers. A gauche, du côté opposé, un autre pont, à une seule arche, avec une saillie en forme de corniche richement ornementée. Le Vieux Pont lui-même contient, au centre, deux saillies semi-circulaires, fermées par une grille et dotées chacune d'une inscription.

Du côté de la *Carlsbrücke*, dont le parapet est orné du boulet de pierre obligatoire, et dont le centre est décoré de deux obélisques, la Pegnitz se divise en deux bras, qui se rejoignent presque aussitôt près d'un bout d'îlot couvert de roseaux. Elle fait mouvoir deux roues d'une construction assez primitive. Sur les berges, quelques saules et ormes qui se penchent sur le fleuve.

Un troisième pont, celui des Bouchers (*Fleischbrücke*), sert de refuge, quoiqu'il dessine un dos d'âne des plus prononcés (l'architecte s'est inspiré du pont du Rialto) et que la circulation n'y soit pas facile, à des marchands de chaussures, de poteries, et autres. Il aboutit à l'ancien abattoir, dont le portail est décoré de la statue d'un bœuf couché et d'une inscription latine. Que voilà bien la sentencieuse Allemagne!

Après avoir sillonné, animé et embelli la ville, la Pegnitz s'échappe du côté du *Max Platz*, et fait sa sortie triomphale sous deux arcades gigantesques.

De l'autre côté du Vieux Pont, sur la rive droite, le premier ensemble qui nous frappe est le Grand Marché. Pour le quart d'heure, la foule des ménagères, en quête des provisions quotidiennes, s'y empresse autour des marchandes; celles-ci, assises sous de gigantesques parapluies, — on pense à la *Piazza delle Erbe*, de Vérone, — attendent patiemment les ouvertures que leur font leurs clientes. Autour de la place, des toits vénérables, qui forment à eux seuls toute la moitié des maisons et auxquels leurs tuiles rouges ou noirâtres, leurs lucarnes plates ou surmontées d'un petit toit pyramidal, donnent l'apparence d'un décor d'opéra ou d'une évocation de Gustave Doré. Ces maisons, dont la façade se termine par une ligne horizontale, ont pour pendants des maisons aux pignons dentelés. Ce qu'il y aurait de motifs délicieux à cueillir dans ces parages, ce qu'il y a d'échappées de vue sur les rues avoisinantes, ma plume est impuissante à le décrire.

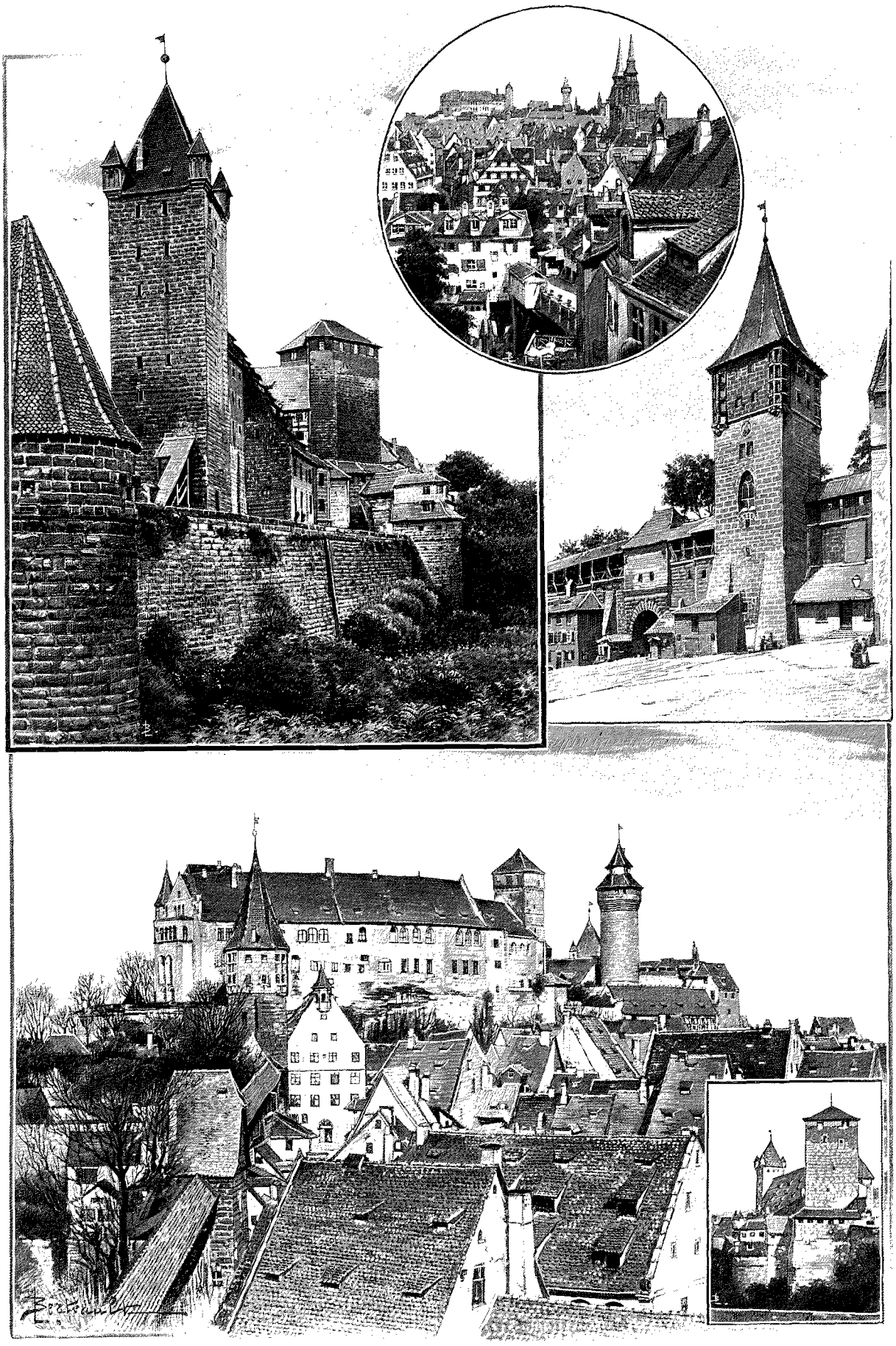


LA MAISON FEMBO (PAGE 335). — PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, A DRESDE.

Les provisions mêmes, accumulées dans les paniers, ne nous arrêteront guère : je constate seulement que les fruits sont plus chétifs que chez nous, et qu'ils ont je ne sais quel aspect de crudité. Les femmes, à leur tour, semblent refléter la couleur des fruits : leur teint est aussi éloigné des tons ambrés propres aux Italiennes que des carnations éblouissantes propres aux Flamandes. Une autre remarque encore, moins intéressante : ici on pèse les pommes de terre, au lieu de les mesurer, comme on le fait chez nous.

Le Marché aux Fleurs, s'il témoigne du culte des Nurembergeoises pour les productions de la nature, proclame aussi la simplicité de leurs goûts : les plantes de serre sont rares; l'assortiment comprend surtout des reines-marguerites, des hortensias anémiques, des fuchsias.

Le Grand Marché est malheureusement déparé par trois rangées d'arcades

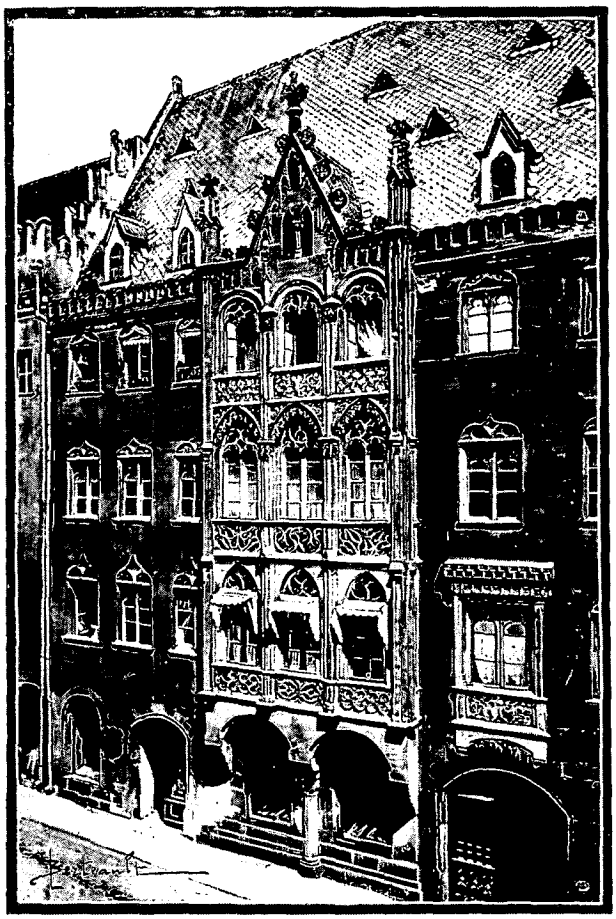


PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

en bois, cintrées et à piliers, imitation malencontreuse de je ne sais quel monument classique. Mais détachons nos regards de ce pastiche : que de compensations ! Ici, c'est l'église ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame, construction pleine de laisser-aller et d'élégance; ailleurs, la Belle Fontaine, un des bijoux du style gothique, amoncellement de statues et d'ornements, dans lequel je ne relèverai qu'une lacune : il manque quelques clochetons pour relier au sommet le dernier étage et pour ménager la transition. Puis c'est la maison de Pirkheimer, le célèbre humaniste, qui y mourut le 22 décembre 1530. La construction, toutefois, semble moderne et manque de tout caractère. Je suppose qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne habitation de Pirkheimer, qui devait être relativement luxueuse. Hommes et choses ont marché depuis ! Le vaillant humaniste se sentirait bien humilié, lui qui ne connaissait que sa langue maternelle et les langues classiques, en apprenant qu'un des locataires qui lui ont succédé sur la place du Marché enseigne tout ensemble (une pancarte en fait foi) le français, l'anglais, l'italien, le latin et le grec, pour ne point parler de la comptabilité et de diverses autres sciences, et tout cela pour 50 pfennigs (62 centimes et demi) seulement par heure. Cet encyclopédiste se qualifie modestement de maître de langue et de science commerciales, ce qu'il traduit par le terme mercantilisme : *Sprach-und Merkantil-Lehrer*.

L'église, ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame (en allemand *Liebfrauen kirche*, mot à mot « l'église de la Chère Dame »), a été construite de 1355 à 1361, d'après les ordres de l'empereur Charles IV, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue. Cédée aux catholiques en 1816, elle a été, dans ces dernières années, restaurée, avec trop d'ardeur, hélas ! par le docteur Essenwein, le savant et zélé directeur du Musée Germanique.

La place qui s'étend derrière l'église Notre-Dame, et qui sert d'asile au Marché aux Fruits, abrite le monument en miniature si célèbre sous le nom de Fontaine du Petit Homme aux Oies. Celles-ci ont de tout temps tenu une place considérable dans la vie nurembergeoise, quoiqu'elles n'y aient pas sauvé le Capitole, comme à Rome. Aussi, lorsque, vers la fin du XVIe siècle, le sculpteur Labenwolf éleva, en leur honneur, la délicieuse statuette de paysan tenant sous ses bras deux de ces volatiles, plus succulents que poétiques, était-il sûr de servir d'interprète aux sentiments de gratitude qui transportaient tous ses compatriotes. Vers la même époque prenait naissance, à Nuremberg, si je suis bien informé, la jolie chanson populaire : *Ach lieber Hans*, *Wach auf die Gans*.... J'ajouterai que les ménagères du XIXe siècle ont hérité de leurs ancêtres d'un grand fonds de tendresse pour ces bipèdes, qui abondent au marché : rien de plus touchant que de les voir les serrer avec effusion contre leur poitrine, en attendant qu'elles leur coupent le cou. *L'Oie d'or*, telle est aussi l'enseigne d'un hôtel nurembergeois.

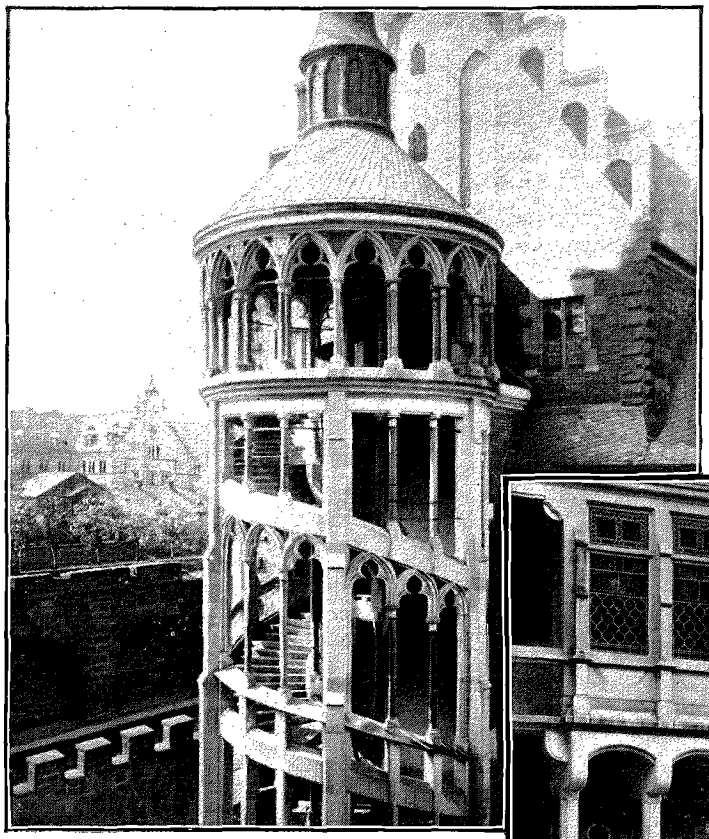


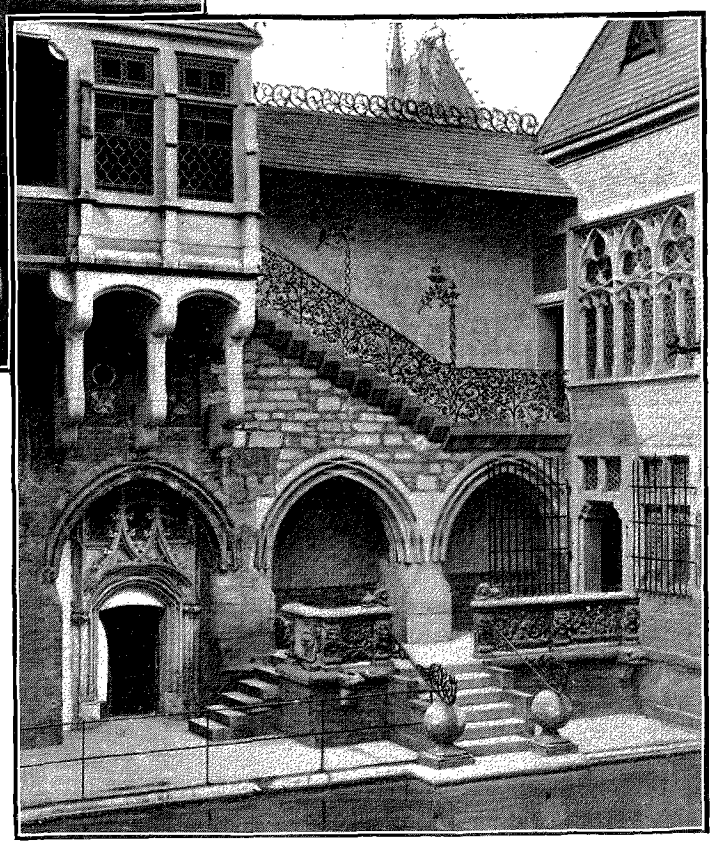
UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG (PAGE 335).
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE CHRISTIAN KŒNIG, À NUREMBERG.

V

L'Hôtel de ville, qui se dresse dans le voisinage du Grand Marché, est une construction en pur style de la Renaissance (1616-1622), mais quelque peu molle et lâche, sans la tenue que l'on constate, par exemple, à l'Hôtel de ville d'Augsbourg. Des frontons, alternativement triangulaires ou semi-circulaires, surmontent comme de raison les fenêtres. De même des frontons, cette fois-ci brisés, couronnent les trois portails de la façade. Sur ces frontons s'allongent des statues, selon le modèle créé par Michel-Ange à la chapelle des Médicis. Heureusement que ces figures sont de marbre, car leur position n'est pas commode, il s'en faut ! L'allégorie célèbre ici ses triomphes, de concert avec les souvenirs classiques : l'une des statues a pour coiffure un casque de pompier !

La façade de l'Hôtel de ville dessine une ligne assez imposante, relevée au centre et à chaque extrémité par un étage supplémentaire; chacun de ces appendices est à son tour couronné par une sorte de campanile. L'intention est bonne, mais le chapeau chinois qui surmonte les campaniles produit l'effet le plus malencontreux.





VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU.
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Dans les dernières années, on a ajouté à ce sanctuaire des libertés municipales une aile destinée au poste de police, au poste des pompiers et à l'*Aichamt* (bureau du jaugeage des tonneaux). Quoique continuant dans ses lignes générales les deux étages du corps de bâtiment principal, la construction nouvelle est inspirée des données du style gothique. Des quatre-feuilles ajourés surmontent les fenêtres à meneaux du premier étage. Quant à l'étage supérieur, qui manque à l'ancien Hôtel de ville, il contient une galerie ouverte se développant sur une sorte de mâchicoulis et flanquée à chaque extrémité d'une tourelle hexagonale à encorbellements.

Il n'y a ni plus d'unité, ni plus d'harmonie, dans la cour, malgré ses prétentions à former un ensemble monumental. Sur trois des côtés, les architectes, restés fidèles à la Renaissance, se sont plu à donner des pilastres pour cadre à leurs fenêtres cintrées. Le quatrième côté, qui fait face à l'entrée, contient, à côté d'une partie ancienne, de style indécis, avec une galerie ajourée, dans la manière gothique flamboyante, le revers de l'aile construite par le docteur Essenwein. C'est une construction intéressante, brillante, mais qui a le tort de jurer avec le reste de l'édifice, de même que la partie du Palais de justice de Paris, construite par Duc, jure avec le noyau primitif. Une moralité se dégage de ces contradictions : lorsqu'une cité s'enorgueillit d'un style architectural aussi accentué, aussi profondément national, c'est une erreur, un crime, que d'opposer subitement, de parti pris, aux silhouettes hardies et imprévues, la ligne horizontale, chère aux Grecs et aux Romains, les profils purs, la régularité et la monotonie mises en honneur par les épigones de la Renaissance italienne : la déroute du classicisme, en de telles conditions, ne saurait faire l'ombre d'un doute.

L'intérieur de l'Hôtel de ville n'est pas fait pour nous arrêter, malgré ses plafonds sculptés, ses vitraux peints par Hirschvogel, sa grande peinture murale, le *Triomphe de l'empereur Maximilien*, d'une tonalité noire désagréable, exécutée par les élèves d'Albert Dürer d'après les esquisses du maître. On sent que tous ces ouvrages ont pris naissance à une époque où la vitalité de Nuremberg commençait à s'épuiser et que la pensée des citoyens ne s'y est pas concentrée avec recueillement, avec amour.

L'église Saint-Sebald, située à quelques pas de l'Hôtel de ville et affectée au culte protestant, l'emporte en antiquité sur sa rivale, l'église Saint-Laurent. Le chœur appartient au style roman, la nef centrale au style de

transition, le chœur ouest au style gothique pur. En ce moment même, on soumet l'édifice à une restauration radicale, — on le voit bien à la forêt d'échafaudages qui l'entoure, — et qui nécessitera, affirment les journaux, une dépense d'un million de marcs. Les émules de Viollet-le-Duc refont complètement le couronnement extérieur, les clochetons, les pinacles et les galeries qui les relient. Voilà comme en Allemagne, aussi bien qu'ailleurs, certains architectes comprennent la conservation des monuments historiques !

La gloire de Saint-Sebald, c'est le tombeau en bronze renfermant les ossements du saint auquel elle est consacrée, le chef-d'œuvre du vaillant sculpteur et fondeur Pierre Vischer, qui le termina en 1519. Ce que cette page monumentale respire d'honnêteté et de tendresse, la noblesse des draperies, la justesse des mouvements, la noblesse ou la vivacité des motifs (tels, par exemple, les enfants qui jouent avec des chiens), on le sent mieux qu'on ne peut l'exprimer.

La trinité de la statuaire nurembergeoise — Vischer, Krafft et Stoss — a été associée presque simultanément à la décoration de la plus populaire des églises de leur patrie. D'un bout à l'autre du sanctuaire, ce ne sont que statues et bas-reliefs en pierre ou en bois peint : les scènes de la Passion, très mouvementées et très expressives, d'Adam Krafft (1492), la *Cène*, le *Jardin des Oliviers* et la *Trahison de Judas*, attribués à Veit Stoss (1501), etc., etc.

La peinture, à son tour, compte une série de morceaux intéressants ou précieux. Ici c'est une *Pieta*, attribuée à Dürer, mais qui paraît plus archaïque et qui est déparée par les heurts de la composition ; là c'est un retable peint en 1513 par Hans de Kulmbach d'après une esquisse de son maître. Cette page, très ample et très mouvementée, est déjà d'une liberté parfaite ; elle se signale en même temps par un coloris éclatant, des rouges superbes dans les vêtements de saint Pierre et saint Jérôme, etc. L'œuvre est éminemment décorative et cependant encore pleine de fraîcheur, surtout dans le délicieux groupe des anges musiciens.

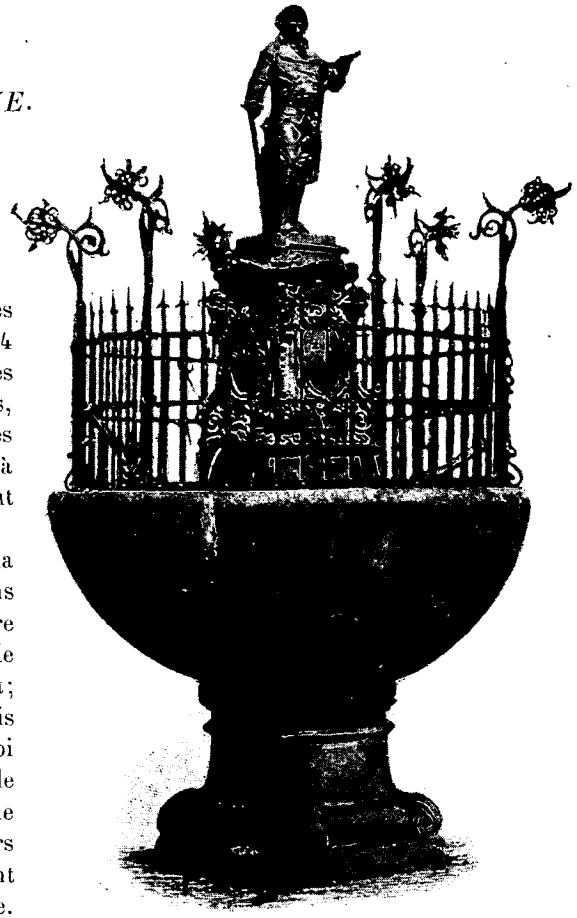
A quelques pas de Saint-Sebald s'élève la petite chapelle gothique de Saint-Maurice, qui se recommandait autrefois par sa riche collection de tableaux de Primitifs allemands ; mais depuis que ceux-ci ont été transportés au Musée Germanique, ce n'est plus le sanctuaire, mais bien le cabaret minuscule installé à côté qui attire les touristes : le *Bratwurst Glöcklein* (la Clochette de la Saucisse grillée). Entre quelques lauriers, qui poussent mélancoliquement dans des caisses en bois peintes en vert, sont dressées une couple de tables rustiques, couvertes de l'inévitable nappe rouge et bleue. Sur des bancs ou des escabeaux, non moins rudimentaires, s'attablent les touristes de tout rang et de toute nationalité. Les étrangers croiraient n'avoir pas accompli selon les rites ce pèlerinage historique et artistique s'ils n'avaient pas consommé le traditionnel plat de choucroute garnie de saucisses et le traditionnel verre de bière.

VI

L'histoire de la *Burg* (la citadelle, le château) se lie intimement aux annales de l'Empire germanique. Construite, affirme-t-on, par Conrad II (1024-1039), reconstruite par Frédéric Barberousse, qui affectionnait le séjour de Nuremberg (la chapelle impériale passe pour contemporaine de ce farouche pasteur de peuples), longtemps au pouvoir des Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et fondateurs de la maison royale de Prusse, enfin dépositaire pendant plusieurs siècles des insignes impériaux, elle incarne quelques-uns des souvenirs les plus éclatants et de l'ancienne et de la nouvelle Allemagne.

La Burg repose sur des fondations gigantesques ; le roc affleure partout ; et il faut gravir trois ou quatre rampes terriblement escarpées — partant chacune d'un point opposé — pour parvenir au sommet. Le donjon, isolé de toutes parts, est véritablement inexpugnable. Du côté qui conduit aux boulevards extérieurs, les murs surplombent d'une hauteur vertigineuse ; puis, sans transition, on découvre les fossés avec leur végétation luxuriante, — de véritables oasis. Quelque accidenté que soit le site, les voitures peuvent pénétrer jusque dans l'enceinte. Là, c'est un dédale de poternes, de petites cours intérieures et de petites places.

Malgré sa situation véritablement formidable, la Burg n'offre pas la fierté de profils que l'on serait en droit de demander à un monument auquel la nature a fourni un si merveilleux piédestal. Aucune unité et aucun effet dans la disposition des fenêtres ogivales ou rectangulaires, percées dans ses murs, que recouvre un badigeon gris. Sur la roche vive et les substructions gigantesques, entre les murs de soutènement et la base même de l'édifice, se développe un verger riant, garni de treilles et de poiriers chargés de fruits. L'enceinte ressemble d'ailleurs plutôt à un village qu'à une forteresse : des appentis servant d'ateliers, des maisons aux dimensions exiguës — je lis sur l'une la date 1563 — habitées par de paisibles bourgeois, alternent avec les ouvrages de défense (la citadelle paraît déclassée depuis longtemps). Dans une petite cour, ombragée par un noyer et recouverte d'un pauvre gazon, sèche du linge. L'entrée principale elle-même manque de tout prestige. De loin en loin seulement quelque construction plus monumentale ; tels sont le puits, profond de 90 mètres, qui assurait l'eau à la garnison, la tour carrée et l'immense tour circulaire portant les fils du télégraphe, qui dominent du côté de la Porte Neuve. Le plan témoigne de bien des compromissions, pour ne point parler de tous les tâtonnements inhérents aux changements de régime. Mais le touriste, avide d'impressions inattendues, n'y perdra rien : il y avait long-



LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

temps que j'avais quitté la Burg et que je me laissais aller à de nouveaux spectacles lorsque, en me retournant, je découvris, en suivant la ligne des remparts, près du *Hallerthor*, à travers les massifs de verdure, une aile qui m'avait échappé et une pittoresque *loggia* ouverte.

Je résiste à la tentation de visiter l'intérieur du château : ses enfilades de pièces décorées sous le roi Max de Bavière, de 1854 à 1856, sont d'un style aussi prétentieux que mesquin. En ces parages nous avons mieux à faire que d'admirer les élucubrations, en bois clairs, des ébénistes de Munich, stipendiés par la cour des Wittelsbach. Pour économiser le temps, je renonce également à décrire la chambre de torture : nous en trouverons le pendant, tout à l'heure, au Musée Germanique.

Le panorama dont on jouit en quittant la place qui précède la Tour ronde est incomparable : dans le bas, de modestes maisons d'artisans, aux fenêtres garnies de pots de fleurs. On pourrait écrire sur la porte d'entrée de chacune de ces demeures : « Fabrique de poupées vivantes », car les spécimens de notre espèce y pullulent; plus loin, devant nous, les deux clochers de Saint-Sebald; puis ceux de Saint-Laurent. A gauche, les clochers rococo de Saint-Éloi et un dôme verdâtre, la synagogue, je crois. A droite, la coupole de l'église Sainte-Élisabeth ou église de l'Ordre Teutonique; puis, de toutes parts, une profusion de clochetons, de pinacles, de tours circulaires ou rectangulaires, voire de cheminées à vapeur, dont quelques-unes ont poussé la témérité jusqu'à envahir l'enceinte. Au loin, enfin, une plaine verdoyante et une ceinture de collines.

Un coup d'œil encore, un dernier coup d'œil sur les remparts : aussi bien la matière est-elle inépuisable! De même que les barrières de Paris et les portes de Florence, plusieurs des portes de Nuremberg sont demeurées debout après la démolition du mur d'enceinte auquel elles se reliaient et occupent maintenant le centre de quelque place, oisives, délaissées, sans raison d'être, pareilles à des âmes en peine. Tout au plus si elles servent encore de points de repère pour retrouver le tracé des anciennes fortifications.

VII

Nous regagnons, pour clore notre exploration, la rive gauche de la Pegnitz, en admirant, chemin faisant, tout un monde de créations pittoresques, anciennes ou modernes, la maison Fembo, avec son élégante bretèche à fronton brisé et son pignon à échancrures, la fontaine de Jean-Conrad Grübel (1736-1809), célèbre par ses poésies en dialecte nurembourgeois, ou encore de curieux pastiches modernes, tels que la maison Wiesche (gravée p. 332).

La place de la Halle-au-Blé tire son nom d'un entrepôt gigantesque, aujourd'hui converti en halle au houblon. L'édifice se distingue par une ampleur et une solidité prodigieuses. Si ses lignes tranquilles et ses ouvertures clairsemées rappellent les palais florentins, combien ne l'emporte-t-il pas sur eux par ses dimensions! Nous avons affaire à une masse peut-être dix fois plus considérable. Le principe au reste est le même : diminuer les ouvertures, de manière à donner plus d'importance aux surfaces. L'appareil des murs est malheureusement fruste et comme usé. Mais quel éblouissement que la toiture : on dirait un océan de tuiles! L'œil se laisserait aller à une rêverie amollissante, si, sur chacune des quatre faces, au centre de ces gigantesques plans inclinés, ne surgissait un édicule vertical, percé de fenêtres, et destiné, dirait-on, à donner quelque fermeté aux impressions.

Nulle part ailleurs le mécanisme de la vie municipale, bien plus, de la vie politique, — Nuremberg, ne l'oublions pas, a été ville libre jusqu'en 1806, — ne s'affirme en autant de constructions monumentales, ni avec une netteté aussi plastique : laissant de côté ces fortifications formidables, et telles qu'aucune autre ville au monde n'en possède de pareilles, que d'édifices élevés en l'honneur de quelque grand service public : arsenal et douane, halles et hôpitaux! Seule, Venise a donné à ses fondations ce caractère d'ampleur et de précision qui caractérise une cité à la fois riche et sûre d'elle-même.

En face de l'immense entrepôt qui s'appelle la Halle, s'élève, comme pour la surveiller, la Douane, souvenir des privilèges de l'ancienne ville libre. Si les architectes de la Halle ont renoncé à tout artifice pour n'agir que par les masses, ceux de la Douane (construite en 1588) ont recouru aux formules les plus prétentieuses, sans réussir à éveiller, par cette porte étranglée entre deux bastions en appareil rustique, par ces toitures en forme d'oignon, d'autre impression que celle de la lourdeur et de la gêne.

Sur la place de la Halle-au-Houblon s'ouvre la ruelle qui conduit au Musée Germanique. A gauche, sur la maison d'angle, une statue de la Vierge datant du XIVe ou du XVe siècle; à droite, la statue d'un saint barbu, la tête couverte d'un bonnet, tenant de la gauche un bâton (saint Jacques?)

Le Musée même se développe dans une rue sans caractère (elles sont rares à Nuremberg!), faisant pendant à une maison d'école moderne, dont la banalité ne saurait être plus complète. L'extérieur ne paye pas de mine; rien n'annonce le voisinage de la grandiose et splendide collection. Un long bâtiment, sans style, composé d'un simple rez-de-chaussée, voilà toute la façade.... Mais dix heures sonnent : la porte en fonte, décorée de l'aigle impériale, s'ouvre, et nous pénétrons dans une petite cour, sur laquelle donne la chapelle, avec sa façade toute simple et tout unie. Là, il faut acquitter la taxe : un mark par personne.

Avant de franchir le seuil de cette collection sans rivale, rappelons que ses débuts remontent à 1852, et que l'édifice dans lequel elle a trouvé un asile est l'ancien couvent des Chartreux, fondé en 1380. Accordons également un souvenir à son créateur, le baron d'Aufsess, ainsi qu'à son organisateur, le Dr Essenwein († 1892). Le premier a sacrifié toute sa fortune à son œuvre favorite. On m'affirme qu'il a laissé sa famille réduite à la dernière misère et que son fils remplit aujourd'hui le modeste emploi de conducteur de tramways à Augsbourg. De tels hommes peuvent mériter les imprécations des leurs, mais ils s'assurent à jamais l'admiration et la reconnaissance de la postérité. Quant au Dr Essenwein, que je m'honore d'avoir eu pour ami, c'était l'âme la plus ardente et l'administrateur le plus infatigable. Architecte éminent, ayant attaché son nom à la restauration d'une foule de monuments historiques, archéologue érudit et sagace, comme le prouvent ses nombreuses publications, entre autres sur la ville de Cracovie, caractère aussi ferme que généreux, cet homme rare a su entretenir, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, le culte des souvenirs nationaux et faire dériver sur son musée un courant ininterrompu de largesses[1].

Ce tribut acquitté, attaquons-nous résolument aux richesses enfermées dans ce sanctuaire de l'histoire : elles sont sans nombre et de nature à lasser l'explorateur le plus ardent.

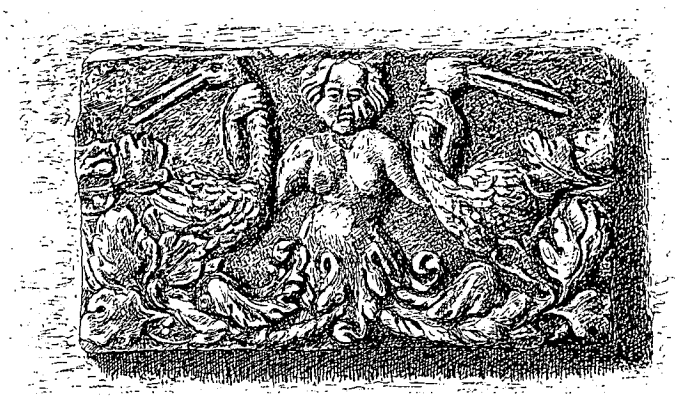
Dès les premiers pas, on se sent transporté dans un monde à part : de longs vestibules, sombres ou éclairés par des vitraux de couleur, conduisent à des salles où le moyen âge célèbre tous ses triomphes.

Une critique, dès le début, afin de pouvoir ensuite admirer sans réserve : on fait la part trop belle à la décoration architecturale. Les effets de clair-obscur ne sont pas de mise dans un musée. On s'aperçoit sans peine que le Dr Essenwein était architecte en même temps qu'archéologue. Il a prodigué les peinturlures sur les parois et sur les plafonds, atténuant parfois l'effet par l'excès même de la polychromie.

Au cloître, qui est immense et qui se prête merveilleusement à l'exposition de sculptures, se rattachent un cloître plus petit et une infinité de salles, où toutes les manifestations de l'art et de l'industrie germaniques se déroulent en séries d'une richesse incomparable, depuis les chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture jusqu'aux outils les plus humbles, jusqu'aux matériaux de construction (tuiles, briques, ardoises), jusqu'aux instruments aratoires.

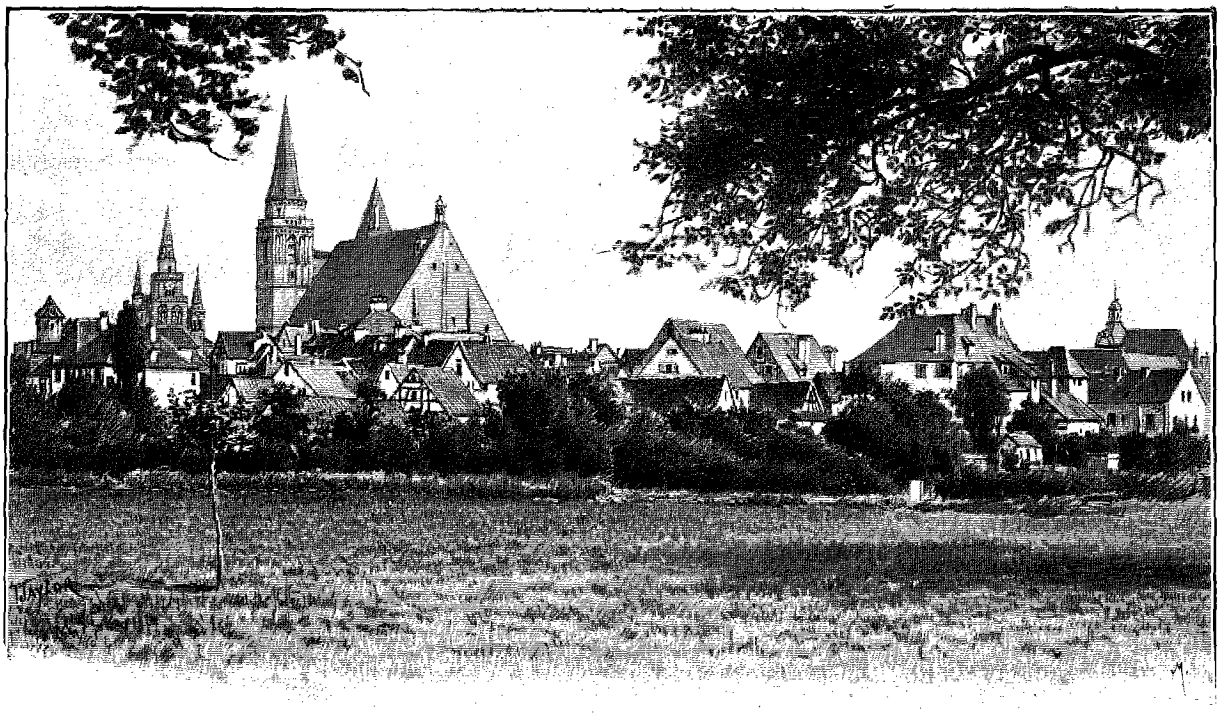
1. Pour l'histoire du Musée, je renvoie le lecteur à un article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1870 (t. I, p. 381 et suiv.).

(*A suivre.*) EUGÈNE MÜNTZ.



LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAIENCE DU XVIe SIÈCLE (COLLECTION E. MÜNTZ). — DESSIN DE PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

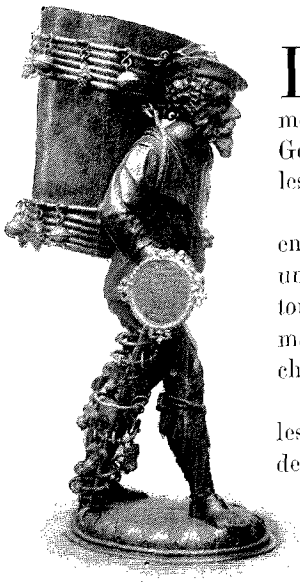


VUE DE LA VILLE D'ANSPACH (PAGE 342). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WURTZBOURG.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG ET ANSPACH[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



DRAGEOIR NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

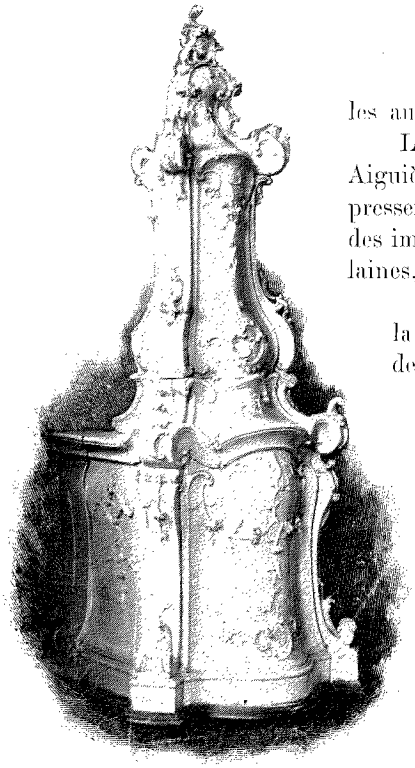
Le Musée Germanique s'ouvre, comme de droit, par la salle préhistorique. Les âges de la pierre et du bronze y sont représentés par une foule d'armes et d'ustensiles que le lecteur me dispensera d'énumérer, d'autant plus que nous possédons, dans notre musée de Saint-Germain, un ensemble incomparablement plus vaste. Ici, comme là, des moulages complètent les lacunes de la série des originaux.

Un couloir immense contient les reproductions d'une foule de statues sépulcrales; une enfilade de petites salles est consacrée aux vieux poêles de faïence, la plupart en vert, quelques-uns polychromes. Que de motifs pittoresques ou piquants à relever sur ces productions tour à tour savantes ou populaires, ou encore que d'inscriptions sentencieuses, de proverbes, de maximes! La vogue des poêles se maintint jusqu'en plein XVIIIe siècle. J'en ai vu un au château de Chambord, commandé par le maréchal de Saxe!

Ce que la ville d'Anvers a fait pour l'imprimerie Plantin, qu'elle a convertie en musée, les directeurs du Musée Germanique l'ont fait pour les boutiques ou les intérieurs des trois derniers siècles. La différence entre les deux villes, c'est qu'à Anvers nous ne trouvons qu'un atelier de typographie, en quelque sorte mis sous cloche, tandis qu'à Nuremberg nous assistons au développement de toutes les branches de l'activité humaine; d'un côté, une tentative ingénieuse, mais isolée; de l'autre, une organisation véritablement scientifique, telle qu'on devait l'attendre de l'Allemagne. Ici, c'est une chambre de bourgeois, avec ses escabeaux de bois, sa poterie d'étain, le rouet cher à la ménagère allemande; là, le laboratoire d'un alchimiste, ou une pharmacie, garnie de vases peinturlurés et de monstres empaillés, suspendus au plafond. Sur le comptoir, à côté des balances, a pris place jusqu'au registre dans lequel l'apothicaire transcrivait les ordonnances.

Nous parcourons successivement les salles consacrées aux productions de la calligraphie et de la miniature, aux premiers essais de typographie, à la fabrication des étoffes, aux instruments de musique : clavecins, mandolines, cithares, harpes, trompettes et hautbois, instruments à vent et instruments à cordes, alternent en de riches séries; puis vient le tour des instruments de précision : boussoles, télescopes, etc., auxquels succèdent

1. *Suite. Voyez p.* 313 *et* 325.



POÊLE EN FAÏENCE DU XVIIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER À NUREMBERG.

les auxiliaires de l'astronomie et de la cosmographie : cartes, mappemondes, etc.

Les salles affectées à la poterie et à la verrerie comptent parmi les plus riches. Aiguières et verres à boire, hanaps, flûtes, *Wiederkomm*, *Seidel*, *Römer*, s'y pressent en rangs serrés, pour ne point parler des imitations de verres de Venise, des imitations de cristaux de roche, et des cristaux de Bohême. Les faïences, les porcelaines, les grès, ne sont ni moins nombreux ni moins caractéristiques.

La poterie d'étain n'a rien à envier, pour la richesse des formes et du décor, à la vaisselle d'argent. Mais me trompé-je : n'est-ce pas le plat de Briot, avec la figure de la *Tempérance* au centre, que je vois rangé parmi ces productions de l'art germanique? Ou bien s'agit-il d'une contrefaçon du XVIe siècle? Heureuse époque que celle où aucune loi ne protégeait encore la propriété artistique!

Ailleurs — et cette fois-ci le doute n'est pas possible — quelques émaux (nos 1318-1320) nous reportent à la technique qui a fait si longtemps la gloire de Limoges.

Les instruments et les outils employés dans l'industrie allemande garnissent des vitrines sans nombre; ils proclament la fécondité de ressources de l'industrieuse Nuremberg. Puis c'est le mobilier sous toutes ses formes : bahuts, tables, chaises, lits à baldaquin, cabinets incrustés d'ivoire ou de bois de couleur, coffres-forts bardés de fer, cornes de bœuf ou ramures de cerf montées en lustres et suspendues au plafond (voyez la gravure de la page 313). L'histoire des moyens de locomotion n'est pas oubliée. Dans une cour est remisée une suite de traîneaux aux formes pittoresques. Le costume à son tour se présente à nous sous ses aspects les plus variés : costumes de paysans et costumes de courtisans, de financiers, de matrones.

L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre de ce dédale de cabinets, de salles, d'oratoires, de cloîtres; à tout instant un effort de pensée, une œuvre d'art, vient trancher sur le terre à terre de tant d'inventions répondant à quelque besoin matériel : ainsi, même à travers ces existences prosaïques de l'ancienne bourgeoisie allemande, la poésie revendique toujours ses droits. Ici, de petites tapisseries de haute lisse, exécutées à Nuremberg même, révèlent la préoccupation de l'ornement; ailleurs, des vitraux ont reçu pour mission de transmettre aux générations les plus reculées l'écusson d'une famille patricienne; la gloriole ne s'affirme pas moins dans l'interminable suite de portraits historiques, qui tapisse un non moins interminable couloir. Ce n'est pas là, si l'on veut, du grand art, mais c'est de l'art vécu, ce qui compte bien aussi pour quelque chose.



RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Les organisateurs du Musée Germanique ont tenu à ce que toutes les faces de la vie d'autrefois — les plus sombres comme les plus brillantes — fussent fixées dans ce vaste miroir. A tant de manifestations de la naïveté et de la bonhomie qui distinguaient le bon vieux temps, ils ont opposé le spectacle de la cruauté, de la férocité, inhérentes — aussi hélas! — aux mœurs d'autrefois : les chambres d'accouchées, pleines de doux souvenirs, les boutiques où l'on croit encore entendre les causeries animées, les rires bruyants, les chapelles miséricordieuses, servent de repoussoirs à cette institution, raffinée et inexorable en Allemagne — et en particulier à Nuremberg, — qui s'appelle la salle de torture. L'énumération seule des engins qui garnissent ce lieu d'horreur, aux murs de briques, sans peintures, donne la chair de poule. Les glaives de justice, les carcans, les cangues destinées à emprisonner les mains et le cou, les poires d'angoisse, ne sont rien auprès des tenailles que l'on faisait rougir au feu, du berceau garni de clous (peut-être une réminiscence du supplice infligé à Régulus), des chevalets et de bien d'autres inventions diaboliques de l'art du tortionnaire.



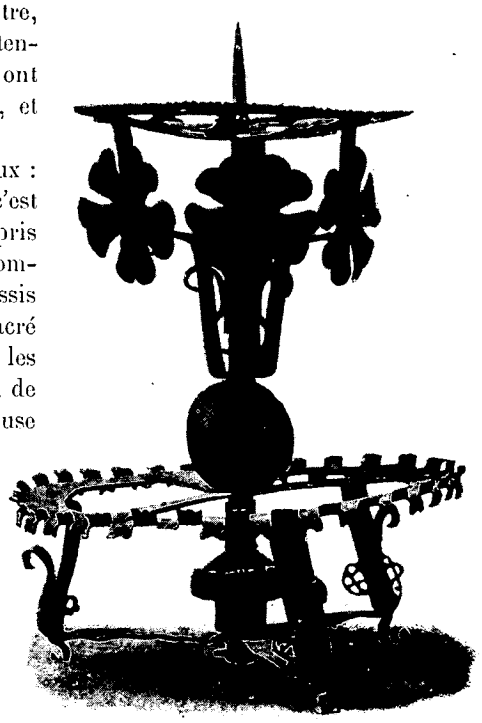
UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Détournons-nous vite de ces horreurs, qui font honte à l'humanité, et bornons-nous à constater que, si Nuremberg a donné son nom à la terrible Vierge, aux bras garnis de lames qui transperçaient la victime condamnée au rôle d'amant, elle a aussi inventé un instrument destiné à abréger les souffrances des condamnés à mort : le modèle de guillotine exposé au Musée Germanique est antérieur de plusieurs siècles à la machine à laquelle le docteur Guillotin a donné son nom.

De distance en distance, la série, la terrible série, si chère aux classificateurs de toute sorte (qu'ils s'appellent naturalistes, archéologues ou historiens d'art), s'interrompt pour permettre à l'esprit de se détendre, de reprendre de nouvelles forces. Ici, c'est une galerie à jour, donnant sur une petite cour intérieure, au milieu de laquelle jaillit une fontaine surmontée de la statue d'un joueur de cornemuse. (Qu'il fait bon respirer un instant le grand air, entre ces accumulations d'objets appartenant à tant de branches et d'époques diverses!) Ailleurs, c'est un petit oratoire, décoré avec un goût charmant, quelque chose comme la chapelle de l'hôtel de Cluny. La place n'y est d'ailleurs pas perdue pour l'étude : nous y trouvons, outre des sculptures et des peintures, des lustres à la flamande, des torchères, des landiers. Puis nous découvrons une cour intérieure, ornée de la statue colossale d'un paladin imberbe et nu-tête (Roland?), debout, l'épée dans la main droite, contre la poitrine l'écusson avec l'aigle impériale, un manteau jeté sur les épaules. Une nouvelle diversion à la série chronologique est faite par la salle aménagée en restaurant (la sobriété y est de mise : on n'y vend que du pain et de la bière); ici a pris place, entre autres, une suite de poêles en faïence, dont quelques-uns incarnent toutes les extravagances du style rococo, avec cette circonstance aggravante que, sur ces vastes surfaces monochromes, aucune association gaie ou harmonieuse de couleurs ne vient racheter la lourdeur des ornements.

Tout à coup, comme par enchantement, nous nous trouvons au milieu d'un château fort ou plutôt d'un château d'eau, donnant sur un vaste bassin, qui baigne le pied des bâtiments ; l'eau jaillit, fraîche, claire, vivante, formant une nappe splendide. L'escalier tournant, à jour, qui conduit au sommet du château, ajoute à l'imprévu du décor. Évidemment le Dr Essenwein, l'homme éminent qui a présidé, pendant un quart de siècle, à l'essor du Musée Germanique, était un poète autant qu'un artiste et un archéologue. Et, comme pendant à ce tableau aquatique, le panorama splendide que l'on découvre du haut de l'escalier à vis.

De cette cour on pénètre dans un jardin orné de statues et planté d'acacias, de lilas, de marronniers. Le ciel est pur, sans un nuage, éblouissant, et les vieux murs, d'un ton rougeâtre, acquièrent, par un tel éclairage et par le contraste avec la verdure, une intensité sans pareille. Admirons l'art avec lequel les organisateurs du Musée ont ainsi sans cesse rapproché l'œuvre de l'homme de l'œuvre de la nature, et opposé au passé vénérable un présent plein de vie.



UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Le plus imposant de ces intermèdes est l'ancienne église des Chartreux : un bel intérieur gothique, orné d'une tribune à une de ses extrémités; c'est comme qui dirait le salon carré du Musée Germanique. Sur une paroi a pris place la curieuse fresque de Kaulbach : l'empereur Othon III visitant le tombeau de Charlemagne et reculant épouvanté à la vue de son prédécesseur assis sur son trône et encore grandi par la mort. Le reste du sanctuaire est consacré aux statues en bois de tilleul monochromes ou aux riches retables dont les figures disparaissent sous l'or, aux émaux, aux spécimens de l'orfèvrerie, de l'émaillerie, de la sculpture en ivoire, de la broderie. Particulièrement curieuse est la suite des vases en laiton connus sous le nom d'*aquamanilia :* ils affectent les formes les plus variées, lions, oiseaux, monstres de toute nature; pour ne point parler de la belle Campaspe qui chevauche sur son vieil adorateur, le grand philosophe Aristote, marchant à quatre pattes. Les souvenirs nationaux alternent ici avec les chefs-d'œuvre de l'art : des drapeaux troués par les balles font pendant aux tableaux dans lesquels les vieux maîtres allemands ont déployé toute leur tendresse ou toute leur fierté.

J'ai gardé pour la fin de ma trop rapide esquisse la revue des peintures exposées au premier étage, collection formée de la réunion de plusieurs fonds distincts : celui de la *Moritz Kapelle*, celui de la

Burg et différents autres. L'éclairage de la galerie est malheureusement insuffisant. Jamais on n'a vu déployer tant de velums ni recourir à un tel luxe de précautions contre la lumière. C'était l'idée fixe du Dr Essenwein : assurer aux ouvrages d'art anciens l'éclairage dans lequel ils étaient primitivement exposés. Or, un tableau — c'est une vérité digne de M. de la Palisse — est, avant tout, fait pour être vu. Mais passons sur cette très grave erreur et attaquons-nous au contenu même de la Pinacothèque, comme on dit en Allemagne et en Italie : elle compte plus de 800 panneaux ou toiles. Les productions de la primitive École Allemande s'y déroulent par centaines : scènes de martyre avec des bourreaux dans lesquels se fait jour la verve comique de ces réalistes, Vierges en gloire, peintures légendaires, toutes d'un coloris vif, mais rarement cru.

Voici d'abord la primitive École de Cologne. Elle est représentée par l'artiste en qui l'on s'accorde à reconnaître le maître Wilhelm, qui florissait vers 1380 (hypothèse sujette à caution) : *la Vierge et l'Enfant*, avec leurs têtes rondes et estompées, si caractéristiques, se détachent sur un fond d'or, dans une gamme extraordinairement claire et fraîche. A un demi-siècle de là, maître Stephan Lochner († 1451), tout en conservant le même fond d'or et le même type un peu impersonnel, donne à ses créations un charme inexprimable : la *Crucifixion* du Musée Germanique en fait preuve.

Puis ce sont les saints peints par l'artiste que l'on est réduit à désigner sous le nom de maître du retable de Heisterbach (vers 1450) : leurs draperies gothiques font penser à celles de l'École de Sienne, tandis que le gazon émaillé de fleurs rappelle les fraîches et mystiques peintures de Gentile da Fabriano.

Toute une série de retables retrace, au Musée Germanique, les tendances propres à Wolgemut et à son atelier. Ici des saints ou des saintes, debout sur des socles peints en or et en noir, se distinguent par le grand jet des draperies, par la grosseur des pieds et par la petitesse des mains, par leurs têtes osseuses, tour à tour poétiques ou sans expression ; là ce sont de ces scènes de martyre si chères au maître et pour lesquelles il a dû plus d'une fois demander conseil à ses concitoyens, les tortionnaires si renommés, employés par le Grand Conseil : épisodes de la Passion, martyre de saint Guy, martyre des dix mille, martyre de saint Laurent, etc. Mais sait-on bien encore, au juste, qui était Wolgemut?

Dans les dernières années, un historien d'art distingué, M. Thode, a revendiqué une place éminente, à côté et aux dépens de Wolgemut, en faveur de deux de ses collaborateurs : Hans Pleydenwurff, qui fait son apparition en 1451 et qui meurt en 1472, et le fils de Hans, Guillaume Pleydenwurff, qui devint beau-fils de Wolgemut par le mariage de sa mère avec ce maître et qui mourut en 1492. Hans serait l'auteur de la belle *Crucifixion* de la Pinacothèque de Munich, du *Mariage mystique de sainte Catherine* (retable des Dessau), dans la même collection, et de différentes autres peintures, qui se distinguent par leur coloris nourri, d'une rare intensité. Guillaume, de son côté, aurait exécuté, entre autres, le grand retable des Peringsdorff, au Musée Germanique : saint Luc peignant la Vierge, le Martyre de saint Sébastien, saint Bernard devant le Christ en croix, saint Christophe, et, sur les volets, sainte Rosalie, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe, saint Jean-Baptiste, saint Nicolas, saint Georges et saint Sébald, enfin des scènes de la vie de saint Guy.



LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL (XVIIe SIÈCLE)
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Au point de vue de l'industrialisme, du moins, le plus illustre des élèves de Wolgemut ne l'imita pas : personne ne poussa plus loin que Dürer le scrupule, personne ne se plut à travailler aussi difficilement. C'était d'ailleurs un autre tempérament d'artiste : doué d'une imagination plus vive et en même temps de la faculté de voir ou de reproduire les objets jusque dans leurs moindres nuances, en un mot un observateur et un poète hors ligne.

Le chef-d'œuvre de Dürer, le portrait du vieux Hieronymus Holzschuher, avec sa face léonine, ses cheveux et sa barbe semblables à des flocons de neige, a depuis 1882 quitté le Musée Germanique, où il ne se trouvait qu'à titre de dépôt, pour entrer au Musée de Berlin,

qui l'a payé (et ce n'est pas trop cher pour une telle page) un demi-million de francs. Aujourd'hui, le prince des peintres nurembergeois n'est plus représenté au musée de sa ville natale que par ses effigies, passablement banales, de Charlemagne et de l'empereur Sigismond, par le portrait de l'empereur Maximilien, qui n'est qu'une variante de l'original conservé au Musée de Vienne, par *les Saintes Femmes et les Disciples pleurant le cadavre du Christ*, enfin par *Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphale*. Arrêtons-nous un instant devant ce dernier : la composition est extraordinairement plate et terne, et le coloris, tout enfumé, ne contribue pas à la relever. Le héros, qui se signale par son torse d'un ton de bronze, bande avec effort son arc peint en rouge; sa taille est hors de proportion avec le cadre : à supposer qu'il se tînt droit, il déborderait sur celui-ci. Néanmoins l'influence des modèles italiens éclate d'un bout à l'autre de cette œuvre manquée; elle se fait surtout sentir dans la recherche de la musculature et des effets d'anatomie. Une fois de plus, le grand artiste a vérifié la justesse du proverbe antique : *Ne sutor ultra crepidam.*



L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 339).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Quelque inféodée qu'elle fût à l'École flamande, l'École de Nuremberg ne s'interdisait pas de regarder, de temps en temps, en arrière, soit du côté des Byzantins, soit du côté de l'Italie, qui personnifiait le progrès et l'avenir. Ici, un des meilleurs élèves de Dürer, Hans de Kulmbach, conserve à une de ses peintures le fond d'or traditionnel (Saints et saintes de la Pinacothèque de Munich, nº 254-256); là, Pleydenwurff, le collaborateur de Wolgemut, introduit, dans les rinceaux qui servent de piédestal à sainte Rosalie et à sainte Marguerite, les génies nus, si chers aux maîtres d'outre-mont (gravé ci-après, p. 333). Quant à Dürer, il faut renoncer à compter les emprunts qu'il a faits à l'antiquité.

Parmi les disciples de Dürer, un des plus résolus, mais des plus inégaux, Baldung Grien (mort à Strasbourg en 1545), compte, au Musée Germanique, une *Création d'Ève*, une *Sainte Famille* et des figures nues allégoriques. Ce maître longtemps dédaigné, mais que plusieurs monographies importantes, dont l'une due à M. de Térey, viennent de remettre en lumière, a abordé les genres les plus divers, avec plus de brutalité parfois que de sincérité; il se distingue par son coloris d'une limpidité parfaite, sans trace d'empâtements (ses figures paraissent en bois), non moins que par la minutie du modelé. Si ses héros ou héroïnes manquent trop souvent d'âme, ils atteignent souvent aussi à une énergie farouche. Et puis, la mise en scène est si curieuse et si variée! Au Musée Germanique, la figure nue, assise sur le sol, trahit des réminiscences de l'École italienne, avec laquelle Baldung Grien, comme tous les peintres allemands de l'époque, s'était de longue date familiarisé.

Un des chefs de l'École d'Augsbourg, Hans Burgmair, est venu se fourvoyer parmi ces champions à outrance du dessin : on dirait un Vénitien égaré parmi les Florentins. Je ne saurais dissimuler ma sympathie pour cet

*

italianisant, qui, plus heureux que Dürer, a réussi à s'assimiler les plus incontestables des progrès réalisés par les Ecoles de la Péninsule : la chaleur du coloris et la netteté de l'ordonnance. Il compte à Nuremberg plusieurs peintures véritablement vibrantes. Voici d'abord la charmante petite Vierge (n° 159, avec la date 1509) : comme composition et comme coloris, — un coloris nourri et chaud, mais déparé par les embus, — il est absolument italien. Marie se distingue par son élégance; l'enfant Jésus a moins d'accent. La nationalité de l'auteur ne se reconnaît qu'à la minutie avec laquelle est traité le paysage et au manque d'air. Une autre Vierge (n° 160, avec la date 1510) fait la part la plus large à l'imitation des Vénitiens, entre autres de Lorenzo Lotto, mais sans que la fraîcheur des impressions en souffre : seules deux figures sont un peu vides. Un joli bout de paysage, agrémenté de rochers et d'un château fort, soutient la composition. Dans un troisième tableau, un *Saint Sébastien devant l'empereur Maximien* (n° 157, avec la date 1505), nous trouvons une gamme claire, comme celle d'un Cima da Conegliano. Le corps du saint y est modelé avec beaucoup de précision et de bravoure, mais les types sont allemands plutôt qu'italiens; ce dont il faut féliciter Burgmair. Il en est de même du *Saint Christophe* (n° 158). La conclusion à tirer de ces pages si attachantes, c'est que Burgmair a oscillé entre les traditions de son pays natal et l'imitation des modèles ultramontains; il a sacrifié tour à tour ou simultanément à des tendances opposées, mais en réussissant, et c'est là l'essentiel, à les fondre, tandis que Dürer s'est en vain évertué à les résoudre en une commune harmonie.



LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE).

Par contre Bernard Strilgel, de Memmingen (1461-1528), sacrifie au plus pur prosaïsme dans son *Éducation des enfants de Zébédée* (*saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques Majeur*) : il est impossible de pousser plus loin l'anachronisme des costumes; mais quelle sincérité et quelle solidité dans la facture!

Est-il nécessaire, après ce qui vient d'être dit, de réagir encore contre deux préjugés : l'un, que l'Allemagne n'a pas eu d'École d'art véritablement supérieure; l'autre, que l'essor de l'art s'y est produit sans aucune influence étrangère, je veux dire sans aucune influence ultramontaine! Cette double assertion ne résiste pas un instant devant l'évidence; d'une extrémité à l'autre de Nuremberg, les édifices, les sculptures, les peintures, les moindres productions de l'art décoratif lui donnent un éclatant démenti.

XIII

Anspach.

La voie ferrée relie Nuremberg à la petite ville d'Anspach ou Ansbach, jadis capitale de l'État du même nom, aujourd'hui chef-lieu d'un des cercles de la Bavière.

L'histoire d'Anspach n'offre, je commence par le déclarer, aucun intérêt transcendant. Acquise au XIVe siècle par les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et plus tard margraves et électeurs de Brandebourg, la cité ne servit que rarement de résidence à ces princes belliqueux et jouit par conséquent d'une assez grande liberté. La Réformation, introduite en 1528, donna lieu à des troubles qui ne compromirent toutefois pas la prospérité générale.

Fort éprouvée par la guerre de Trente Ans, Anspach retrouva sa prospérité sous le gouvernement de Guillaume-Frédéric († 1723), de la margrave Christine-Charlotte de Wurtemberg et de Charles-Guillaume-Frédéric († 1757), l'époux de Frédérique-Louise, la sœur de Frédéric le Grand. Ces princes construisirent le palais et favorisèrent l'établissement de nouveaux quartiers. Le trait saillant de cette période, c'est l'invasion, d'une part,



VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

de la civilisation italienne, de l'autre, de la civilisation française. L'Allemagne, en ce temps, était vraiment la terre promise du cosmopolitisme : philosophes, littérateurs, savants, peintres et sculpteurs français, y trônaient en compagnie d'architectes, de peintres, de chanteurs ou de danseurs italiens[1]. Les peintures exécutées par Tiepolo à Wurtzbourg, par Casanova et par Louis Sylvestre à Dresde, ont pour pendant les sculptures de Monnot à Cassel, celles des Adam à Potsdam; la faveur dont Métastase et da Ponte s'honorent à la cour de Vienne est contre-balancée par celle de Voltaire, de Maupertuis, du marquis d'Argens, du comte Algarotti, à la cour de Berlin; tandis que le Porpora, Vestris, Spontini, charmaient les spectateurs des théâtres ou les auditeurs des chapelles d'outre-Rhin. Autres temps, autres mœurs!



SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 341).

Dira-t-on que la présence de ces étrangers a nui à l'essor du génie national? N'a-t-elle pas plutôt contribué à le développer, en provoquant l'émulation et en initiant nos voisins aux secrets d'un art plus raffiné?

A Anspach, ce furent trois architectes, dont le nom suffit à révéler l'origine — Gabrielli, Retti et Zocha, — qui élevèrent le château, et ce fut une actrice française fameuse qui, dix-sept ans durant, captiva le dernier souverain de la petite principauté, le margrave Charles-Alexandre.

La cour d'Anspach était alliée à celle de Baireuth (à tout instant les deux petites principautés se trouvèrent réunies sous le même sceptre); ici, comme là, régnait une branche de la maison de Hohenzollern; ici comme là, le souverain avait épousé une sœur de Frédéric le Grand. Mais, tandis que la margrave de Baireuth organisait les curieuses représentations théâtrales, dont nous retrouvons un écho dans *la Comtesse de Rudolstadt* de George Sand, et qui ont servi de préface à la création du théâtre de Richard Wagner, le margrave d'Anspach fixait auprès de lui, en l'enlevant à notre pays, Mlle Clairon.

Les biographes affirment que la liaison du margrave et de l'actrice ne comportait que de l'amitié, et ils invoquent à l'appui de leur thèse la différence d'âge (Mlle Clairon, alors âgée de cinquante ans, comptait une douzaine d'années de plus que son protecteur). N'approfondissons pas le mystère et contentons-nous de retenir un point, à savoir que la charmante artiste ne trace pas précisément un tableau flatteur de sa nouvelle résidence : « L'Allemagne, dit-elle, ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités; on y connaissait à peine les douceurs de la société; les savants n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la naissance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talents, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitants[2] ». Il faut croire que le séjour d'Anspach ne fut pas aussi pénible que Mlle Clairon veut bien le dire; la preuve, c'est qu'elle y passa dix-sept ans. Elle rend au margrave ce témoignage, qu' « elle l'a cru longtemps un des plus vertueux êtres de la nature »; elle ajoute que le bonheur et la gloire de ce prince étaient l'unique but de ses travaux et de son ambition. Hélas! « le seul prix que reçut un attachement si pur fut le bouleversement de sa fortune et de toute son existence, l'outrage et l'oubli[3]. »

Il fallait, en revanche, que l'intolérance religieuse fût bien grande, en ce siècle de lumières, pour que l'on fît un mérite à Charles-Alexandre d'avoir autorisé, en 1774, l'exercice du culte catholique et l'érection d'une église!

En 1769, Charles-Alexandre réunit le petit État de Baireuth à celui d'Anspach; mais, à quelque vingt ans de là, son abdication fit tomber ses États entre les mains de son parent le roi de Prusse, qui les conserva jusqu'en 1805. A cette époque, Napoléon donna Anspach à la maison de Bavière, qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

Il y a quelque soixante ans, un événement aussi tragique que mystérieux fixa sur l'ancienne résidence des

1. On trouvera dans l'ouvrage de Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, la liste d'une série d'artistes français employés à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle par l'électeur de Bavière.

2. *Mémoires*, p. 59-60, 123-142; Paris 1822.

3. Les relations d'Anspach avec notre pays sont, au reste, plus fréquentes qu'on ne croit : le prince Christian mourut, en 1633, à Blois, où se trouve son tombeau; les margraves Guillaume-Frédéric et Charles-Guillaume-Frédéric firent des séjours prolongés en France; enfin c'est à Bordeaux que le margrave Charles-Alexandre signa, en 1791, son abdication. Nous savons, d'autre part, qu'en 1704 les troupes françaises levèrent une contribution sur Anspach et que Bernadotte occupa la ville de 1806 à 1808.

margraves l'attention des deux mondes : Les érudits — car ce crime célèbre est d'ores et déjà du domaine de l'histoire — ont tenté de nouveau, dans les dernières années, de faire la lumière sur la vie et la mort du fameux Gaspard Hauser, assassiné à Anspach en 1833; des flots d'encre ont coulé, mais l'énigme est restée aussi indéchiffrable qu'au premier jour.

Telle quelle, Anspach représente la résidence allemande du siècle dernier, calme, proprette, un peu endormie. Qu'il devait faire bon *végéter à l'ombre de ces cours minuscules* du Saint-Empire germanique!



SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (MUSÉE GERMANIQUE).

Il fait nuit close quand je mets pied à terre sur un vaste quai de débarquement, situé à 410 mètres au-dessus du niveau de la mer du Nord et sillonné par des rails innombrables. L'obscurité empêche de distinguer les collines, plus ou moins boisées, qui s'étendent du côté de la gare. Je me dédommage en entreprenant, avant d'aller me reposer, conformément à une habitude dont je me suis toujours bien trouvé, une petite promenade d'orientation à travers la ville, que je dois explorer méthodiquement le lendemain.

Les abords de la cité — fortifications, fossés nivelés — sentent le XVIIe siècle plutôt que le XVIe. Quelle n'est pas ma surprise en me trouvant subitement, *ex abrupto*, devant un temple grec, en style dorique! On pourrait au reste se croire transporté sous le ciel de l'Hellade, tant il y a de transparence dans l'atmosphère et d'éclat dans le firmament. En face de l'hôtel de *l'Étoile d'or*, Sirius (quelle coïncidence!) jette tous ses feux : de loin en loin, seulement, un bec de gaz vient mêler une note jaunâtre au scintillement céleste.

On entre en ville par un bout de rue tortueux et par la porte Neuve, autrefois munie, cela est de toute évidence, d'une poterne et d'un pont-levis. Le premier objet qui frappe le regard est l'inscription tracée sur une maison ancienne, à trois étages : elle nous apprend qu'ici naquit, en 1798, Georges Oberhauser, qui fonda à Paris (c'est donc pour nous un quasi compatriote!) un établissement d'optique célèbre et qui légua sa fortune à sa ville natale.

Au fond, se développe une petite place, sur laquelle deux maisons à toits pointus, l'une percée de deux fenêtres, l'autre de cinq, forment un contraste pittoresque, malgré la simplicité des moyens mis en œuvre.

Les rues qui s'ouvrent devant nous ont une physionomie calme, reposée, intime. Point de constructions neuves monumentales, dans le style caserne, comme à Bamberg et à Wurtzbourg. En échange, toutes les inventions modernes, bascules automatiques, dynamomètres, distributeurs de dragées ou de prédictions, se prélassent dans cette ville où tout semblait devoir parler du passé; seulement, connaître son poids ou consulter l'oracle coûte plus cher en Allemagne qu'en France : c'est 10 pfennigs, et non 10 centimes qu'il faut mettre dans le tronc, soit 25 pour 100 en plus. Les *Trinkhallen*, installées sous les arbres séculaires de l'esplanade, donnent un instant l'illusion de certains boulevards parisiens. C'est évidemment, si l'on en juge par leur nom, d'Allemagne qu'elles sont venues en France, et non de France qu'elles ont pénétré en Allemagne.

Le centre de la ville ne répond pas aux faubourgs; mais c'est tant mieux : il nous réserve une surprise, non une déception ; il n'y manque pas de rues pittoresques, animées, gaies, avec cet air avenant et souriant que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *freundlich*. Malgré la régularité du tracé, malgré les trottoirs qui bordent partout la chaussée, plusieurs quartiers abondent en coins véritablement faits pour tenter le pinceau. La plupart des maisons sont petites, — elles ne se composent d'ordinaire que d'un étage, — mais de bonnes proportions.

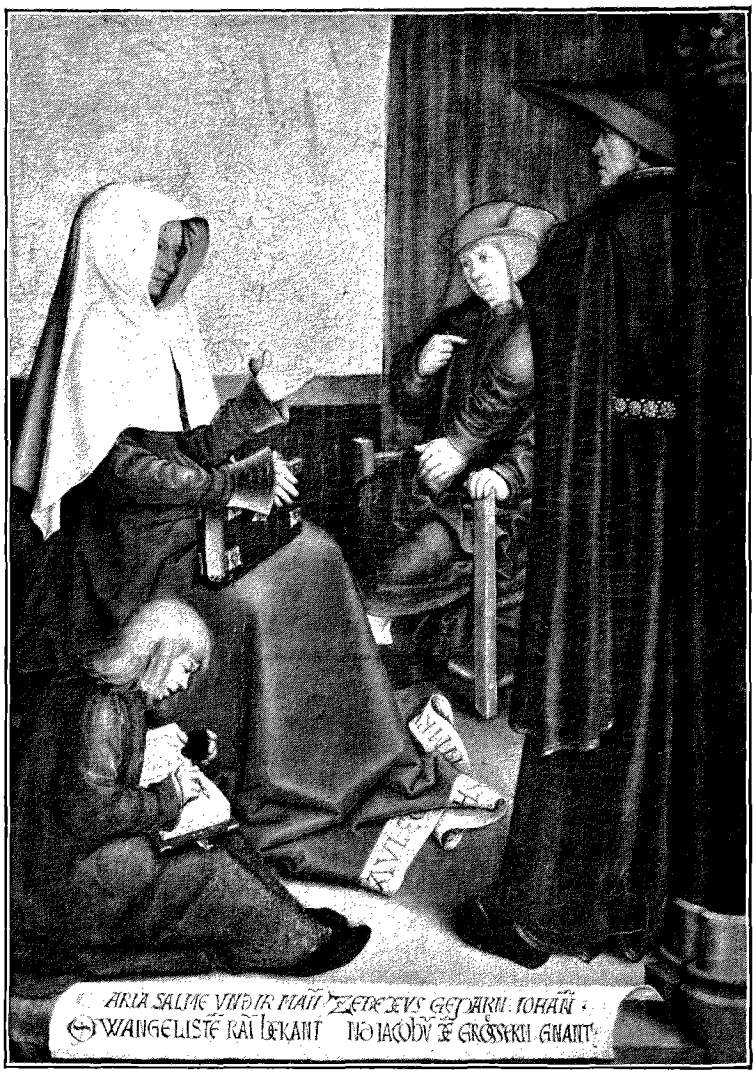
La polychromie s'y donne carrière; ce ne sont que tons violacés, verdâtres, olivâtres, safran ou saumon,

Par bonheur, la franchise de la coloration des volets — peints en vert — et des tuiles, d'un beau rouge, rachète ce manque de parti pris.

Dans la rue du Marché supérieur (*Oberer Markt*), la Renaissance et le Rococo se marient en contrastes incessants : de-ci de-là, un certain sentiment du rythme, un motif de décoration élégant ou ingénieux, révèlent la date de la construction. Sous le badigeon, fréquemment renouvelé, il ne serait pas facile de distinguer les maisons anciennes des maisons nouvelles; heureusement, nous possédons, dans les proportions des différents membres d'architecture, un diagnostic infaillible : c'est ainsi que, dans les constructions d'autrefois, l'écartement entre les fenêtres de l'étage supérieur et l'entablement est beaucoup moindre que dans celles d'aujourd'hui.

Si nous tenons à faire connaissance en peu de temps et d'une façon méthodique avec les curiosités de cette capitale en miniature, gardons-nous bien de recourir au guide publié en 1878. Ce qu'une monographie locale peut contenir de bévues, à quel point elle peut braver tout esprit de critique ou ignorer toute science de mise en œuvre, l'élucubration à laquelle je viens de faire allusion le proclame à chaque page. Le même prince y est appelé tantôt Frédéric-Guillaume, tantôt Guillaume-Frédéric; un margrave, mort en 1723, établit en 1739 (!) une foire aux chevaux! Les informations qui devraient se trouver réunies sont dispersées en vingt endroits. C'est ainsi que l'auteur ne parle qu'accidentellement, à propos des tombeaux de l'église Saint-Jean, d'un événement capital, le mariage de l'avant-dernier marquis avec une sœur de Frédéric le Grand. J'en passe et non des moindres.

Les édifices religieux d'Anspach — pour commencer par eux — offrent de l'intérêt plutôt qu'une réelle importance



L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG (PAGE 342.)

L'église Saint-Jean, en style gothique (1441), a pour ornement des statues d'apôtres, devenues très frustes, mais qui n'ont jamais été très fines.

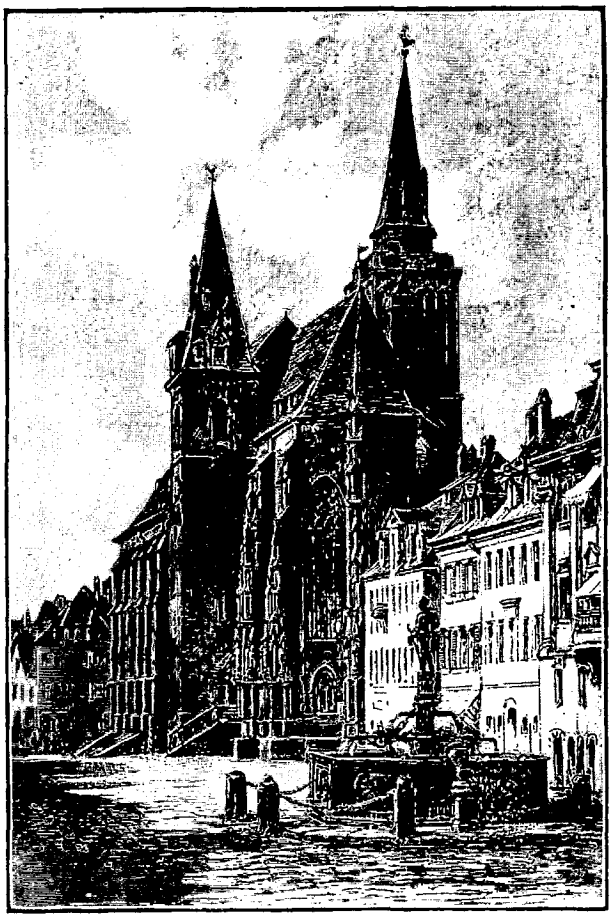
L'église Saint-Gumbertus est malheureusement défigurée par les remaniements et les restaurations : le portail est en style dorique! Seules, les trois tours — l'une porte la date 1493 — présentent une masse relativement imposante. L'intérieur, entièrement modernisé, ne nous arrêterait pas si le corps même de l'édifice n'aboutissait à un chœur ou plutôt à une chapelle, ample, merveilleusement conservée, vénérable par toutes sortes de souvenirs et toutes sortes d'œuvres d'art : je veux parler de la chapelle des « Chevaliers du cygne ». Quoique datant de 1523 seulement, ce sanctuaire a conservé les formes du style gothique. Une lumière abondante fait valoir et les écussons, et les sculptures, à motifs grotesques (un singe qui tire la langue), et les tableaux qui le décorent.

En fondant, en 1440, l'ordre du Cygne, l'électeur Frédéric II de Brandebourg se proposait avant tout de développer les sentiments de piété et de vertu. Il imposa comme obligation préliminaire la production des preuves de noblesse; mais, par une disposition libérale, digne d'être citée en exemple, il ouvrit les rangs de l'ordre aux dames aussi bien qu'aux seigneurs. Telle fut la popularité de cette institution que, de 1471 à 1554, elle compta rien qu'en Franconie trois cent trente-quatre mem-

bres. La Réformation y mit fin. Ses reliques, aujourd'hui conservées dans le chœur de l'église de Saint-Gumbertus, sont : l'autel, fondé en 1484 par l'électeur Albert-Achille, une série de dalles et d'inscriptions en pierre ou en métal se rapportant à des chevaliers de l'ordre, enfin quelques fragments de vitraux avec les portraits de la famille de Hohenzollern. L'autel contient deux curieux tableaux, peints par Martin Schwartz de Rothembourg, et une prédelle ornée des portraits de l'électeur Albert-Achille et de sa femme Anne, peinture intéressante, pleine de charme, mais un peu mince, dans le style flamand-allemand. Entre les deux tableaux se dresse une statue en bois doré de la Vierge, pleine de mouvement et d'allure.

La principale œuvre d'art de ce sanctuaire, c'est le retable, malheureusement très fortement restauré, de Hans de Culmbach, un des plus brillants élèves de Dürer : *le Christ au pressoir*. Les gouttes de sang qui s'échappent du pressoir se transforment en hosties, qu'un pape agenouillé (peut-être le portrait de Jules II, fait de chic) recueille dans un calice. La Vierge, la poitrine transpercée par cinq épées, des anges ou plutôt des génies nus, charmants d'attitude et d'expression, des banderoles portant des inscriptions, complètent cette page attachante.

D'après le *Guide* de 1877, le *Christ au pressoir* aurait été commandé par le doyen Mathias de Gülpen, mort en 1475. Mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'il date seulement du début du XVIe siècle. Les génies nus procèdent de Dürer, qui avait, à son tour, mis à contribution les modèles de l'École de Padoue.



L'ÉGLISE SANT-JEAN, À ANSPACH.
DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WÜRZBOURG.

Parmi les édifices civils, un des premiers en date est le Tribunal, qui s'élève sur la place du Marché supérieur. C'est une grande maison ancienne, ayant deux pignons sur une rue, trois sur l'autre, et portant encore des traces de sgraffites, qui dessinent des rinceaux, des pilastres, des pointes de diamants, des bandeaux très accentués; la cour, avec ses arcades vitrées et sa cage d'escalier monumentale, a de la tournure.

Ailleurs, à l'angle du Marché Inférieur (*Unterer Markt*) et de la place du château, une autre maison, non moins ancienne, se fait remarquer par son pignon à volutes et à obélisques.

Plus loin, à travers une porte cochère ouverte, se développent une cour et une cage d'escalier hexagonale, qui sentent encore leur XVIe siècle. On y admire de superbes armoiries flamboyantes, des arcades ouvertes, dont l'une porte la date de 1564, une galerie qui fait le tour de la cour. L'extérieur, malgré ses formes trapues et son peu d'élévation — il ne contient qu'un seul étage, — a sa saveur et sent la bonne époque.

Accordons aussi une mention à quelques allégories ou emblèmes modernes : telle est la satue de bouc noir qui surmonte la façade d'une brasserie.

Le palais des anciens margraves, construit, comme il a été dit, par des architectes italiens, entre les années 1713 et 1732, est une bâtisse lourde et maussade (un auteur contemporain, M. O. Lessing, lui a cependant fait, en 1892, l'honneur de lui consacrer une monographie in-folio, accompagnée de planches). Seuls, sur la façade, des pilastres en rompent la monotonie. Le badigeon, un gris sale relevé par quelques bandes jaunes, ne contribue pas à égayer cette masse énorme.

Voilà bien l'excès de discipline et, partant, de monotonie ou de froideur, qui s'est substitué à l'excès de mouvement cher au Bernin et au Borromini! Tant pis! Du moins, dans les édifices, si agités, de l'ère précédente, il restait un semblant de vie.

Par un portail, qui n'a rien de monumental, on pénètre dans de longs corridors, dans une cour à pans coupés où pousse l'herbe. Peu d'ornements. Sur les fenêtres, quelques mascarons, des guirlandes, des trophées. Sur la balustrade qui surmonte la façade, une dizaine de statues.

L'intérieur tient plus que ne promet l'extérieur : des peintures, des tapisseries, des meubles somptueux, une riche collection de porcelaines, remplissent, jusqu'à les faire déborder, une vingtaine de salles, de salons ou de cabinets : ici, ce sont des portraits, là une *Chasse au sanglier* et une *Chasse au loup* de J.-B. Oudry; puis, des

compositions allégoriques, des stucs, une galerie de tableaux, principalement hollandais; enfin partout, sur les murs, de superbes tentures.

Entre le château et le jardin de la cour (*Hofgarten*) — sur la place Louis — se dresse mélancoliquement, au milieu d'un massif de verdure, la statue d'un poète fameux, le comte de Platen.

Plus loin, dans le jardin même, peuplé par de vieux arbres, d'une venue superbe, un buste colossal perpétue le souvenir d'un autre poète, Uz (mort en 1796).

Puis, à quelques pas de là, à l'endroit même où il fut poignardé, s'élève le monument du mystérieux Gaspard Hauser. L'inscription — *Hic occultus occulto occisus*, 14 décembre 1833, — a, dans sa concision, une tournure véritablement lapidaire.

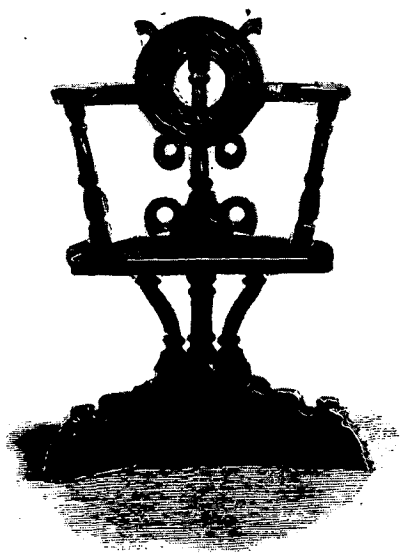
Quelques maisons particulières méritent un pèlerinage, plutôt eu égard aux souvenirs qu'elles évoquent qu'en raison de leur intérêt comme œuvres d'art.

Une maison assez simple, avec une petite bretèche au milieu et un portail monumental, se glorifie d'avoir donné le jour à Platen, l'auteur des sonnets. Une inscription, due au roi Louis Ier de Bavière, rappelle qu' « ici surgit la tulipe du jardin des poètes allemands ». Au-dessus de cette plaque est encastré le vieil emblème de la famille, un aigle montant vers le soleil, avec la devise : *Phœbo auspice surgit*. De son temps, Platen, qui était comte, était souvent traité d'amateur, de même que certains gentilshommes de nos jours. Heine ne lui ménagea pas ses sarcasmes. La postérité, plus équitable, reconnaît à ses poésies des qualités de facture transcendantes.

Une autre maison, celle du sculpteur Ernest de Bandel, mort en 1876, mérite de nous arrêter, non pour elle-même (elle est des plus rudimentaires, et ne compte que trois fenêtres de façade), mais pour le souvenir de cet artiste opiniâtre, rival de l'auteur du *Colosse de Rhodes* et de notre Bartholdi : ne s'était-il pas mis en tête d'élever, dans la forêt du Teutoburg, une statue colossale en l'honneur d'Arminius, le vainqueur des Romains! Ce géant, en cuivre repoussé, mesure, avec le piédestal, 57 m. 41 de haut. Commencé en 1838, il fut terminé en 1875, après trente-sept ans d'efforts.

Au lecteur de décider, après la lecture de cette rapide esquisse, si l'obscure petite ville d'Anspach ne mérite pas qu'il lui consacre une couple d'heures.

(*A suivre.*) EUGÈNE MÜNTZ.



CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE) XVIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Droits de traduction et de reproduction réservés



MUSICIENS SIAMOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (PAGE 360).

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



TYPE DE LAKHON (FEMME) (PAGE 360). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le royaume de Siam, comme toutes les nations du monde, a traversé des périodes agitées et souffert des crises violentes; ces faits, encore peu connus, à vrai dire, n'en ont pas moins laissé des traces indéniables.

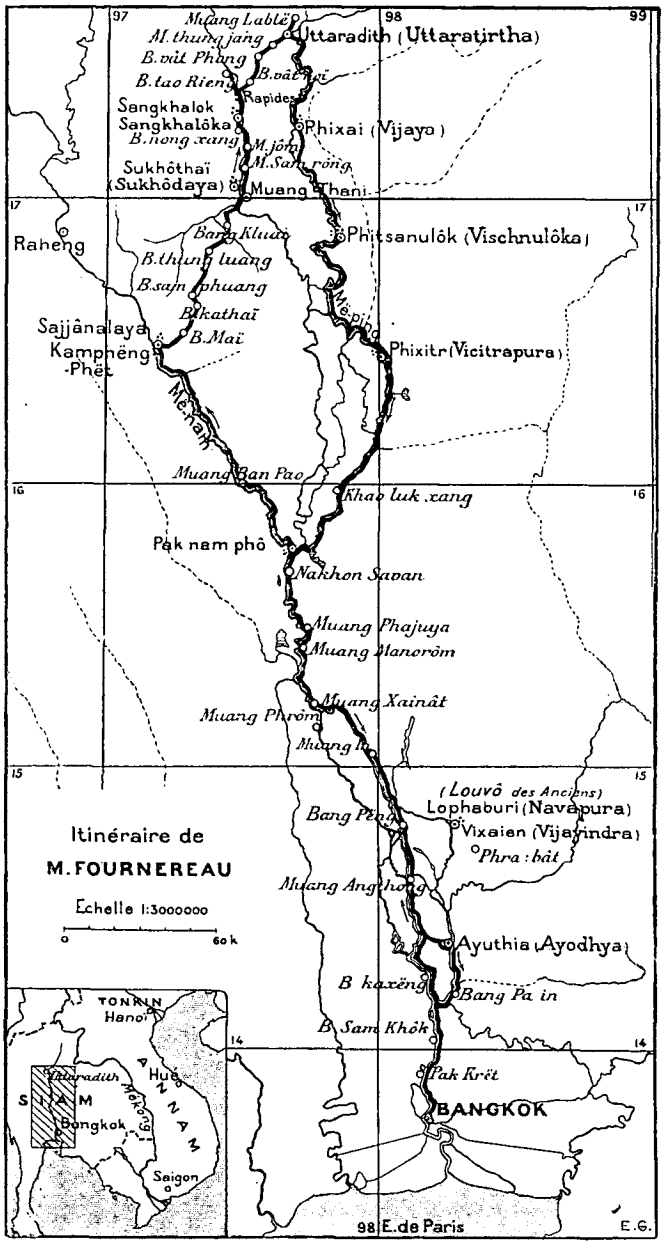
Le territoire, avant d'être ce qu'il est, s'est vu disputé par plusieurs peuplades, plusieurs races même, qui, après des luttes successives, ont fini par se cantonner sur certaines parties d'un sol qui n'était pas le leur, la péninsule Indo-Chinoise. Si l'on remonte à l'origine des populations laotiennes, pégouanes, cambodgiennes ou siamoises, qui occupent aujourd'hui l'Indo-Chine, on est surpris de n'y trouver plus l'élément autochtone : les anciens envahisseurs qui se sont entre-choqués sur ce sol florissant, objet de tant de convoitises, ont, par des rapprochements, des croisements successifs, engendré une race absolument composite, et les Siamois eux-mêmes ne sont que les descendants dégénérés d'un croisement indo-thibétain. De la race aborigène, il est difficile, sinon impossible, de retrouver l'essence après de si multiples mélanges, et les anthropologues les plus autorisés ont été bien souvent déroutés par la complète disparate que révèlent différents types d'une même province.

Toutefois, si l'on ne peut par déduction atavique étudier ce que furent les occupants successifs du territoire indo-chinois, on peut du moins essayer de connaître, d'après ce qu'ils nous ont laissé, quelles étaient leurs coutumes, leur vie, leurs religions.

Ces vestiges, malheureusement abandonnés aux intempéries destructives d'un climat excessif, offrent le plus haut intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique; ils furent pour nous l'objet d'une mission spéciale que le gouvernement nous confia en 1891 et qui avait pour but d'étudier sur place les nombreux monuments qui jonchent le sol de la péninsule.

Les Thaïs, envahisseurs venus du nord vers le xe siècle, suivirent dans leur marche victorieuse la vaste et riche vallée circonscrite par le Më-nam et son affluent le Më-ping, fondant sur leur passage des stations importantes lorsqu'un emplacement leur semblait favorable. Soumises à des roitelets ambitieux, ces villes étaient sans cesse en lutte, et les différends ne se terminaient que par la mort ou la fuite du vaincu et le sac de sa capitale; il n'y a pas, dans l'histoire de cette période, d'exemple d'une ville qui, forcée et saccagée, ait été relevée de ses ruines. C'est donc en fouillant ces grands cadavres de pierre, morts de mort violente, que l'on peut arracher au

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*



passé quelques-uns des secrets qu'il garde si jalousement et jeter quelque lumière sur des époques encore obscures sinon tout à fait ignorées.

Les « villes mortes du Siam » formant l'objet de notre étude, il nous sembla rationnel de nous placer à un point initial commun avec cet objet même : c'est ce qui nous détermina à nous rendre tout d'abord dans le nord de la péninsule, là où commencent à apparaître les traces des anciennes capitales, pour opérer ensuite vers le sud une marche descendante que les Thaïs avaient faite victorieusement, le sabre au poing, huit siècles avant nous.

De Bangkok à Pak-nam-phô.

Un semblable voyage exigeait quelques précautions, étant données la difficulté de se faire comprendre des indigènes et la sourde hostilité des gouverneurs de province et des maires de village pour tout ce qui vient de l'Occident; il fallait aussi compter avec la rareté, voire l'absence complète de toute voie tant navigable que carrossable[1].

Le *thong-tra* (passeport), que nous nous procurâmes tout d'abord, était le précieux talisman qui devait aplanir une partie de ces difficultés en nous conciliant de la part des autorités locales aide et protection, aussi bien pour la sécurité de la route que pour l'achat des vivres et la location des moyens de locomotion. Quant aux caisses nécessaires pour le transport de nos bagages et celui des documents que nous espérions bien trouver au cours de l'expédition, elles furent rapidement exécutées; nous y plaçâmes les vivres de conserve, viandes et légumes, qui devaient former la base fondamentale d'un ordinaire d'ailleurs peu varié. Restait la grosse difficulté, l'interprète; elle fut vite résolue, grâce à l'obligeance du R. P. Colombet, directeur du collège de l'Assomption, qui voulut bien mettre à notre disposition l'un de ses meilleurs élèves.

Tout étant « paré », pour employer le terme consacré, nous nous embarquons à Bangkok le 25 novembre 1891, à bord du *Chow-Phaya* (nom d'un des canaux d'Ayuthia), vapeur à fond plat et à aubes à l'arrière, remorquant à sa suite dix-huit grandes barques de commerce appartenant à des marchands ambulants, chinois pour la plupart. Nous emmenions avec nous un interprète, trois hommes de peine, quarante caisses, et... un cuisinier chinois. Notre dernier soin, avant le départ, fut donc le contrôle des impedimenta, y compris l'appel du personnel. Un homme manquait, le cuisinier! Que faire? La situation était grave et exigeait une prompte solution. Notre ami J. de Pina, alors chancelier au consulat, qui nous avait accompagné jusqu'au bateau, partit en toute hâte à la recherche du réfractaire; mais, hélas! ses investigations l'entraînèrent sans doute trop loin, car l'heure s'avançait, et nous dûmes quitter Bangkok, le cœur gros, sans avoir pu serrer, une dernière fois peut-être, la main de cet excellent ami.

C'est donc sous une vague impression de tristesse que nous avons commencé cette expédition, et le paysage qui tout d'abord se déroulait sous nos yeux n'était pas de nature à changer cette fâcheuse disposition d'esprit :

1. Une précaution que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui désireraient entreprendre un semblable voyage, c'est le choix de la saison : pour traverser un pays couvert de forêts marécageuses, coupé de rivières et de ruisseaux malsains, on doit craindre, avant tout, de se voir obligé de rebrousser chemin devant une inondation, ou couché sur le flanc par les fièvres paludéennes, dont le caractère pernicieux pardonne rarement. La saison sèche, qui commence avec la fin d'octobre, est le moment le plus favorable au départ.

les rives, basses et misérablement habitées jusqu'à Pak-krët, offraient la silhouette sans originalité de nombreux *vâts* (pagodes) émergeant d'une ligne de paillotes de couleur indécise qui se prolongeait à perte de vue.

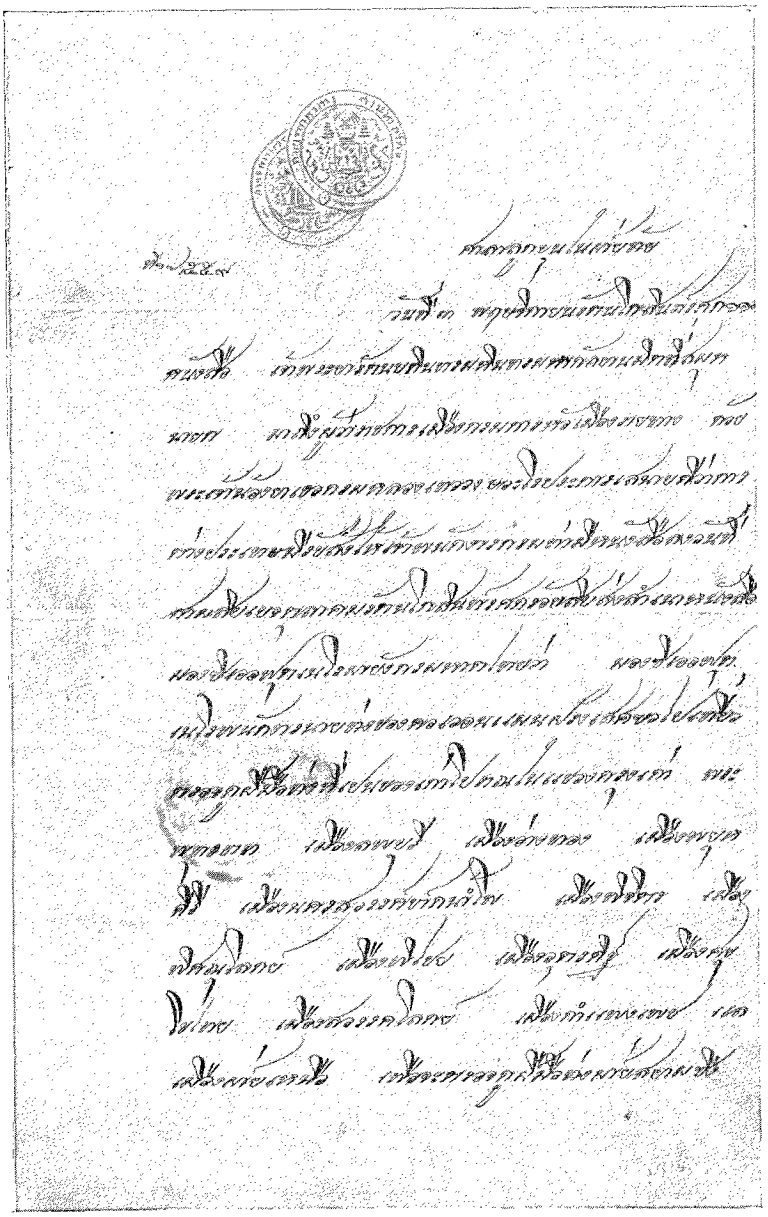
Le village de Pak-krët est un centre important au point de vue commercial; on y fabrique en grand les poteries en terre qui servent à la cuisson du riz; on y trouve un important marché de bois de tek.

Le Më-nam formant à cet endroit une boucle presque fermée, un canal a été creusé pour abréger la route; il est pourvu à chaque extrémité d'un phare et d'une pagode en forme de jonque dont trois *phra-chedi*[1] tiennent lieu de mâture.

C'est en vue de Pak-krët qu'en 1884 la reine Sunantala, première femme du roi actuel, se noya avec ses deux enfants. Elle revenait de Bang-pa-in (bocage d'Indra), résidence d'été, ainsi que son royal époux qui l'avait devancée dans son retour, laissant à son premier mandarin, le phaja Montri, la conduite de la barque; à un tournant brusque du fleuve, l'embarcation chavira accidentellement, et la reine tomba à l'eau avec ses deux enfants; nul ne pouvant, sous peine de mort, porter la main sur les personnes royales, la pauvre femme, sous les yeux de la foule, ne tarda pas à disparaître. En souvenir de ce pénible accident, le roi a fait construire à Bangkok un collège qui porte son nom. Les berges après Pak-krët commencent à s'élever, les habitations plus clair-semées disparaissent sous la verdure, d'immenses plaines couvertes de bambousières s'étendent jusqu'à l'horizon, dans un bleuté vague se confondant avec le ciel. Plus loin, un bras conduisant à Ayuthia, l'ancienne capitale.

Ce n'est qu'au bout de sept jours de navigation que nous parvînmes à Pak-nam-phô, après un trajet coupé d'incidents peu intéressants, parmi lesquels le plus marquant fut sans contredit le retour de notre fugace cuisinier : une plainte déposée entre les mains du consul de France à Bangkok avait mis en branle la police locale, et c'est *manu militari* que le fugitif en rupture de fourneau était de nouveau, à notre bord, contraint de ceindre le tablier dédaigné.

Au cours des rencontres, nous avons noté la multitude des radeaux de bois de tek ou de bambous qui serpentaient interminables, épousant tous les circuits de la rivière. Longs de plus de soixante-dix mètres, ces convois exigent pour les conduire des hommes robustes et expérimentés, car chaque tournant, chaque passage où le courant s'élance plus rapide, peut faire craindre une dislocation; aussi les indigènes ont-ils imaginé un mode de direction spécial à ce genre de transport : à l'avant, deux hommes rament ou pagaient avec un long aviron dont la palette est faite de bambou tressé; ils s'efforcent de maintenir à égale distance des deux rives ce qu'on pourrait appeler la proue du radeau. A l'arrière est assujetti un câble de rotin d'environ vingt mètres de longueur à l'extrémité duquel est attachée une perche; deux hommes, s'agrippant à cette sorte d'ancre volante, parviennent à ralentir la marche du convoi dans les rapides; il leur suffit pour cela de labourer profondément le lit de la rivière avec la perche maintenue verticalement; ils obtiennent aussi l'arrêt complet en l'enfonçant avant



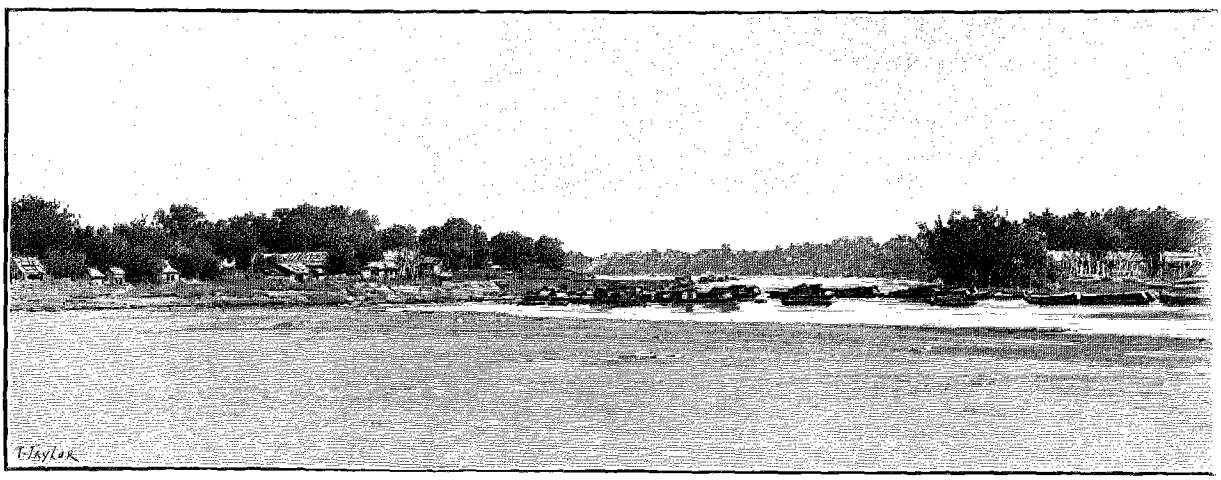
PASSEPORT SIAMOIS.

1. *Phra-chedi*, édifice en forme de flèche très élancée, élevé en l'honneur de Bouddha en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.

que le câble soit tendu. Sur chacun de ces radeaux se dresse une petite cabane où les conducteurs du transport vont à tour de rôle préparer leurs aliments et goûter un repos bien gagné.

Typiques ces rameurs avec leur éternelle fluxion produite par la chique qui leur distend grotesquement la joue : faite de feuilles de bétel macérées dans le sel, de coco cuit, d'échalote et de tabac, cette chique, qui porte le nom de *tôn-mùng*, se vend accompagnée d'une cigarette roulée dans une feuille de bananier; elle a la grosseur d'une mandarine, et sert à adoucir les brûlures de la soif en activant les fonctions des glandes salivaires. Devons-nous ajouter que nous n'avons pas eu le courage d'expérimenter personnellement les vertus bienfaisantes d'un rafraîchissement aussi peu appétissant?

Le procédé d'irrigation des rizières, lorsque les rives sont escarpées, mérite aussi d'être signalé : l'eau, puisée à seaux à l'aide d'un long balancier, est transvasée dans un récipient qui la renvoie, par de longs bambous creux juxtaposés bout à bout, jusqu'au milieu de la culture. Nombreux sont ces légers échafaudages dont la grêle et bizarre silhouette, toujours en mouvement, rompt heureusement la monotonie des rives. Celles-ci, tantôt



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

basses, tantôt abruptes, nous ont déjà donné un aperçu de la faune et de la flore; citons-en une fois pour toutes les principaux échantillons.

Plantes : riz, maïs, canne à sucre, patate, igname, safran, pistache, courge, pastèque, sagou, ananas, bétel, tabac, diverses espèces de légumes.

Arbres et arbustes : cocotier, divers palmiers, borasus, arec, oranger, citronnier, jujubier, carambolier, corossolier, litchi, tamarinier, goyavier, papayer, manguier, caféier, arbre à pain, bananier, durion (dont le fruit à l'odeur nauséabonde possède une saveur exquise), bambou, rotin, ébénier, cotonnier, *ton-rak* (arbre à vernis), *ton-jang* (arbre à résine), bois de tek, peuplier d'Inde, arbre pipal, etc.

Animaux : éléphant (domestique ou sauvage), tigre, ours, buffle, zébu, cerf, daim, chevreuil, gazelle, cheval, porc, écureuil, loutre, lièvre, singe, rat, etc.

Aigle, vautour, épervier, corbeau, chouette, engoulevent, pélican, grue, héron, cigogne, ibis blanc, flamant, canard (domestique ou sauvage), sarcelle, poule d'eau, toucan, pigeon, tourterelle, merle, colibri, chauve-souris, etc.

Caïman, lézard, *tukë* (au cri très fort, très bizarre : il chante *tukë*, *tukë* six ou dix fois, dans la journée et dans la nuit), caméléon, boa constrictor, couleuvre, vipère, et autres ophidiens d'espèces multiples et dangereuses.

Tortues de mer et de terre, crabe, crevette, moule, anguille, kakô (le plus gros poisson à écailles), krai (1 mètre de long sans écailles), *mëng-phù* (pesant 10 à 15 kilos, très vorace), lune ou tetraodon; diverses espèces de poissons fuyards qui traversent des marécages ou des prairies humides de plus d'une lieue, pla-xôn, pla-duk, pla-mó (ces trois espèces qui, par leur dimension, rappellent notre carpe, les indigènes en font des salaisons fort prisées); la « langue-de-chien » (rappelant notre sole), etc.

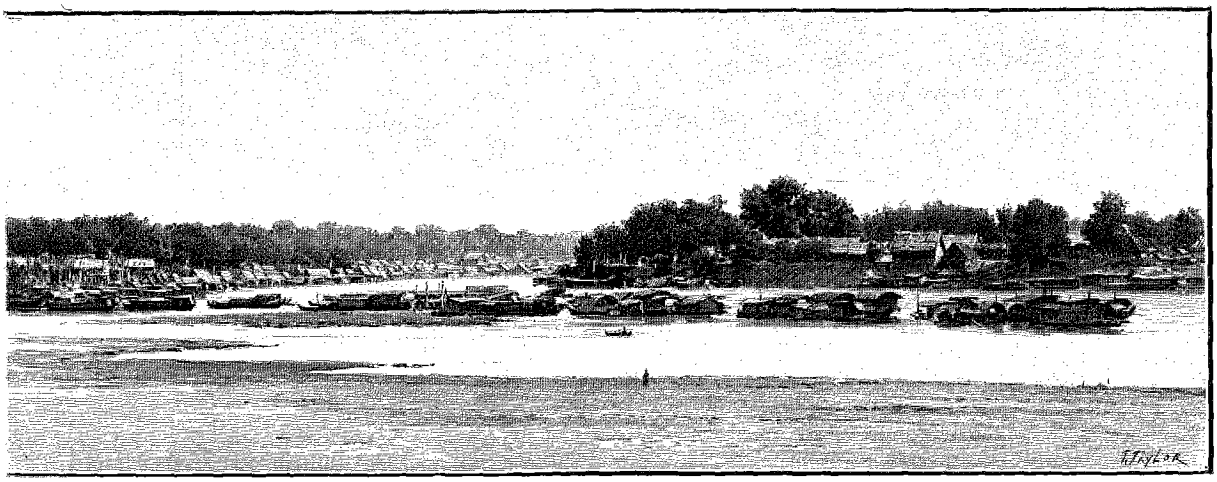
Scorpion, mille-pieds, fourmi, cancrelat, tique, moustique, lucioles et parasites aussi multiples que gênants ou même dangereux.

L'industrie, le commerce, l'agriculture, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se composent surtout de la culture et de la récolte du riz, du maïs, de la canne à sucre, du bétel et de l'arec, de l'exportation du riz, du bois de tek, de bambous, de rotins, etc.

Le trafic s'opère surtout par voie fluviale : tels villages ne sont que de véritables marchés flottants où les

transactions se font de gré à gré par-dessus le bord des embarcations ou le ponton des maisons flottantes. L'élément chinois domine chez les commerçants ambulants.

Quant à la monnaie employée, l'époque n'est pas encore lointaine où elle consistait simplement en un coquillage, le *Cypræa moneta* (nommé cauri), dont la valeur naturellement était infime : il n'en fallait pas moins de douze cents pour faire la modique somme de un *fûang* (0 fr. 37 environ). La monnaie de plomb remplaça les coquillages, sous forme de *ké* ou centime, puis le *bat* ou *tical*, barre d'argent dont on a rabattu à chaud les deux extrémités en forme de boule et marquée de deux poinçons ou sceaux du roi, très petits; sa valeur 3 fr. 25 (64 *atts* équivalent à 64 cents de la piastre) est soumise aux variations du même cours que la piastre. Le bat se divise en salûng (1/4) et fûang (1/8); deux autres subdivisions ont été faites, mais on les rencontre très rarement. Le roi Mongkut, grand partisan des usages européens, fit frapper des pièces d'argent et de cuivre portant d'un côté l'éléphant, emblème national, et de l'autre le sceau royal, ce sont : le *tical*, le *salûng* et le *fûang* (argent); le *sik* (0 fr. 20), le *païi* ou *si* (0 fr. 10), l'*att* (0 fr. 05) et le *solot* (1/2 att) (cuivre)[1]. On



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

rencontre aussi d'autres pièces de même métal et de même valeur qui portent l'effigie du roi actuel : ce sont les plus récentes.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monnaie d'or, car celle qui est frappée n'a qu'un but commémoratif : elle est réservée au roi, qui en fait des dons aux grands dignitaires de son royaume le jour de son avènement ou de toute autre cérémonie mémorable.

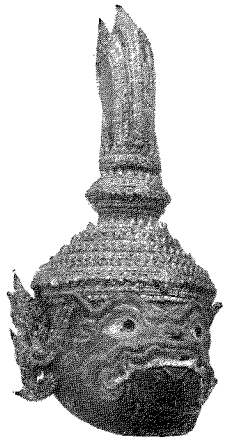
Des jetons en porcelaine aux dessins variés furent introduits par les Chinois dans les maisons de jeu On s'en sert encore dans les provinces du nord sur les divers marchés.

Quant aux villages ou hameaux dépassés après Pak-krët, nous en donnons la sèche nomenclature, aucun d'eux ne comportant de mention ou de description spéciale; ce sont : *Bang-ka-xëng* (village aimable), *Bang-vât-vàn* (village de la pagode inoccupée), *Muang*[2]*-angthong* (ville de la jarre d'or), *Bang-pëng* (village du fard), la plus extrême mission catholique vers le nord, résidence du R. P. Quintrie, *Bang-maï* (nouveau village), *Bang-pla-laï* (village de l'anguille), *Muang-in* (ville d'Indra), *Bang-oi* (village de la canne à sucre), *Bang-sâla-kaï* (village du sâla des poules), *Muang-xâï-nàt* (ville de la victoire et de la puissance), douane siamoise pour le bois de tek, *Muang-manôrom* (ville de la gaieté), *Muang-phajuha* (ville glorieuse), *Bang-khung-taphao* (village de l'anse et de la jonque), *Bang-phô-jang-matsi* (village du peuplier à la résine), *Múang-nakhon-savan* (ville du ciel), ville très ancienne et célèbre dans les annales du Siam, sans importance aujourd'hui.

Pak-nam-phô (l'embouchure de l'arbre de Phô) est une véritable ville lacustre établie au confluent du Më-nam et de son tributaire le Më-ping, qui descend du Laos. Flottantes ou bâties sur pilotis, les maisons sont perpétuellement environnées d'une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, montées par des négociants ambulants, chinois, laotiens ou birmans, venus là pour trafiquer des produits de leur pays. Le pittoresque de ce marché sur l'eau, avec son bariolage de couleurs intenses, violentes même, mais harmonisées par l'azur implacable du ciel enflammé, ne saurait s'imaginer. De rues, il y en a peu ou pas, le mouvement commercial n'existant que sur les rives.

1. Poids : le plus petit est le *hûn*, pesant 45 centigrammes; après, vient le *fûang*, du poids de 2 gr. 25; le *salûng*, ensuite, pèse le double; le *bat*, complète la série et pèse 18 grammes. Le *xàng* (livre) équivaut à 1 440 grammes. Le *cati*, ou livre chinoise, n'en pèse que la moitié. Le *hab*, ou quintal, pèse 72 kilogrammes.

2. *Muang* (ville), siège d'un gouverneur de province.

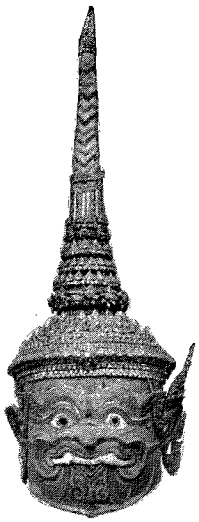


C'est le 2 décembre 1891 que nous quittons Pak-nam-phô, après une nuit passée dans la barque même que nous avons affrétée pour nous rendre à Kamphëng-phët. Cette station, nous ne l'atteignons que huit jours plus tard, après une lente navigation, en suivant, tantôt à la rame, tantôt à la perche, les innombrables circuits du Më-nam. Indépendamment de la rapidité du courant contre lequel nous avons eu à lutter, il nous a aussi fallu compter avec les bancs de sable, qui plus d'une fois ont entravé notre marche. Le lit du fleuve est sablonneux et mouvant : aussi, bien souvent, est-on forcé en de certains endroits de se creuser un chenal pour pouvoir poursuivre sa route. Pour cela, on fait usage d'un énorme râteau de bois que trois hommes suffisent à peine à manœuvrer. L'un d'entre eux enfonce l'engin, tandis que les deux autres tirent vigoureusement à eux l'énorme masse de sable que déplace le râteau. Le passage ainsi obtenu à grand'peine n'a généralement qu'une courte durée; néanmoins, dans l'intérêt de la navigation, ceux qui l'ont creusé en indiquent l'emplacement en signalant à l'aide de perches les bas-fonds qui le bordent de chaque côté.





Nous passons sous silence les villages ou hameaux qui bordent les deux rives du fleuve, leur peu de pittoresque ne nous ayant pas paru justifier une escale. De l'embarcation, la proximité des habitations nous était révélée par les troupeaux de buffles qui paissaient sur la rive ou s'ébattaient dans le fleuve, ne laissant apparaître au-dessus de la surface que leur mufle animé d'un souffle bruyant. Pêle-mêle avec les lourds ruminants, une multitude d'enfants, sautant, gambadant et criant, se livraient aux plaisirs de la pêche, les uns avec des paniers sans fond qu'ils posaient brusquement au milieu d'une bande de poissons, les autres à l'aide de nasses fabriquées sur place.





La seule ville que nous ayons à signaler pour son importance relative est *Muang-ban-pao* (la contrée de la ville bossuée), située par 16 degrés de latitude; notons aussi à l'horizon, à l'ouest, les montagnes de *Khao-no* (riz qui germe), puis de *Khao-làbnga* (montagne de Làbnga), et enfin sur la rive droite les *khlongs* (canaux) *Bang-këo* (le canal de la poissonnerie) et *Khàyëng* (le canal du poisson de ce nom).

Heureusement, quelques incidents, d'un caractère plutôt risible, sont venus égayer la monotonie de la route : c'est d'abord une expédition qui, commencée en chasse au canard, s'est terminée en une déplorable débandade de nos héroïques compagnons fuyant éperdus devant un troupeau de buffles avec lesquels, et très courageusement, ils nous laissent nous débrouiller; c'est là que, pour la première fois, nous voyons quel précieux concours nous apporteront ces rudes gars en cas d'attaque. Une autre

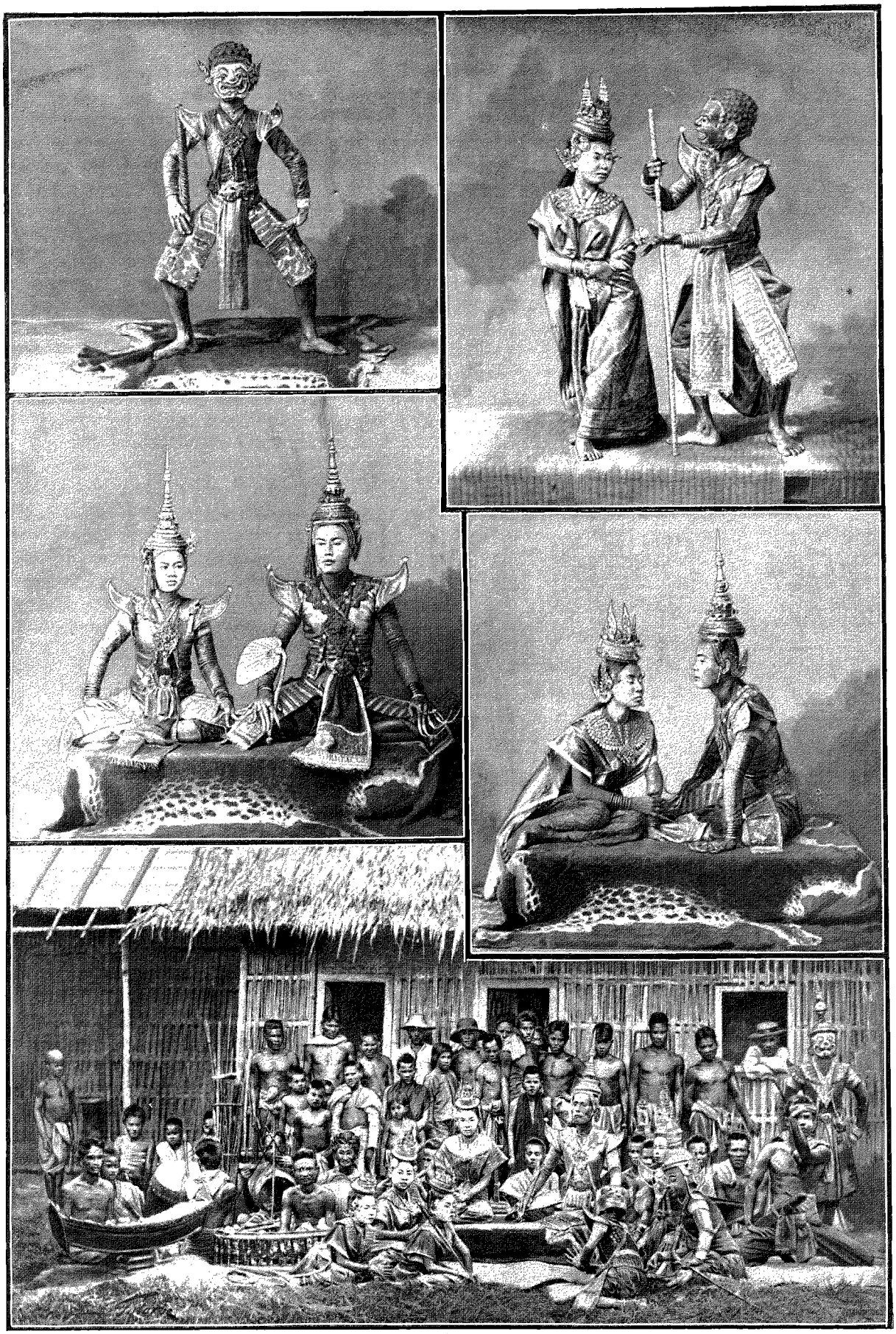








MASQUES DE THÉÂTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



ACTEURS SIAMOIS (PAGE 360). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fois, seul, car nous n'avons pu déterminer un seul homme de notre petite troupe à nous accompagner après une semblable venette, c'est une retraite quelque peu précipitée devant un éléphant errant à qui nos allures exotiques ont souverainement déplu et qui ne nous cache pas ses sentiments d'aversion. C'est ensuite la terreur qui s'empare, à notre approche, d'un petit groupe de pêcheurs à qui nous voulions acheter quelques poissons et que nous ne parvenons à joindre qu'après une course folle et non sans avoir témoigné, par gestes s'entend, de nos intentions toutes pacifiques. Rappelons enfin notre émerveillement en voyant confectionner par des éléphants domestiques les immenses radeaux de bois dont nous avons croisé un si grand nombre : ces intelligents animaux, d'une docilité parfaite sous l'œil de leurs contremaîtres humains, si l'on peut s'exprimer ainsi, traînent à bout de trompe jusqu'à la rive les énormes pièces de bois, qu'ils juxtaposent ensuite sur l'eau en s'aidant de leurs défenses et de leurs genoux; un homme lie enfin les pièces entre elles avec des câbles en rotin.

Kamphëng-phët est un petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche du Më-nam, par 16° 28′ 20″ de latitude N. et 99° 30′ 21″ de longitude, à 320 kilomètres au N.-N.-O. de Bangkok. Allongée sur la rive, une mince rangée de constructions en bambou ou en bois de tek, noyées dans l'épaisse et sombre frondaison qui descend jusqu'au fleuve, telle est la ville ou mieux le village; à peine si l'on distingue dans la verdure la résidence du Gouverneur.

Absolument cosmopolite, la population se compose de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites vivant misérablement au jour le jour, car le commerce est là pour ainsi dire nul; pourtant il s'y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le riz et le tabac, on y exploite le bambou et le bois de tek, dont les forêts commencent à apparaître. Et ces embryons d'industrie sont matière à philosophiques réflexions quand on songe que ce misérable hameau n'est que le rejeton dégénéré d'une fastueuse capitale.

L'unique rue de Kamphëng-phët, étroite, tortueuse et malpropre, longe la rivière; elle est bordée de boutiques rudimentaires et coupée de distance en distance par des ponts de bois enjambant les ravinements des berges, qui sont inondées pendant la saison des pluies. On trouve dans les boutiques des articles d'importation et des produits du pays : étoffes diverses, cotonnades, vêtements indigènes, porcelaines chinoises, glaces, peignes, couteaux, etc. Cire, sucre, miel, gâteaux, fruits, poissons et crabes salés, légumes frais et salés, avec fraîche ou séchée, chaux pour préparer le bétel, etc., etc. La plupart de ces marchandises proviennent ou de Bangkok ou du Laos.

Les indigènes sont d'une sobriété remarquable : la base de leur nourriture est le riz et le poisson; frais ou sous forme de conserves salées, ces deux plats fondamentaux ne vont presque jamais sans l'addition de l'un des deux condiments les plus en honneur : le *pla-ra* et le *kapi*. Le premier est une sauce noire que l'on obtient en amenant à la fermentation putride de petits poissons macérés dans l'eau salée; le second, qui offre l'aspect d'une pâte violacée, se fabrique par le même procédé, mais le poisson est remplacé par de minuscules crevettes et du frai capturé à l'aide de réseaux de soie; c'est un mets plus recherché et par conséquent plus cher que le précédent, dont se contentent les petites bourses. Le kapi se vend en petits barils, comme les anchois; le pla-ra, que les villages du nord consomment en grande quantité, est d'un goût plus fort et d'un parfum plus nauséabond encore. Ces condiments, croyons-nous, surprendraient désagréablement des palais européens.



MONNAIES SIAMOISES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. — DESSIN DE MALTESTE.

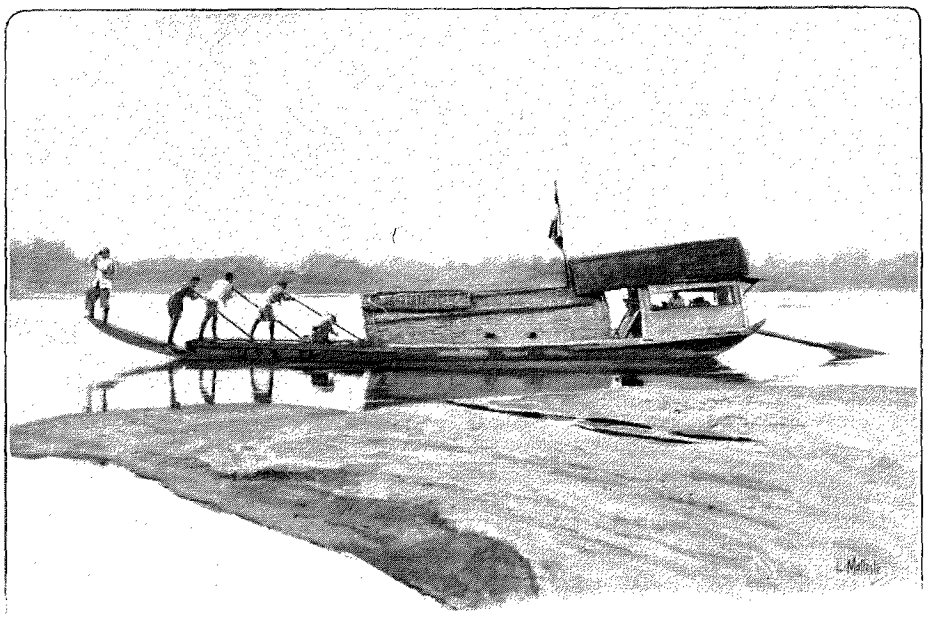
Les habitations, pour la plupart, sont primitives : quelques bambous recouverts de paillotes, quelquefois une charpente de bois de tek, une couverture de tuiles; seule, la résidence du Gouverneur se fait remarquer par ses dimensions plus vastes et ses colonnes en bois de fer. Non loin se dresse le tribunal, qui n'est autre chose qu'un vaste hangar dont le plancher est élevé de 0 m. 60 au-dessus du sol et qui se compose de deux pièces délimitées par une cloison de bambou; c'est là que siègent le Gouverneur et ses délégués les jours de jugement. Près du tribunal, un bureau de post-office. Devant leurs habitations, et c'est là un des détails intéressants de notre visite à Kamphëng-phët, les indigènes plantent en terre quatre piquets supportant un plateau de bois destiné à recevoir leurs offrandes pieuses; au centre se dresse la réduction plus ou moins réussie d'un phra-chedi qu'ils nomment *phra-saï* et qui doit, croient-ils, les protéger contre les mauvais génies. Ce minuscule monument est généralement fait de sable et surmonté d'une flèche de bois. Les habitants aisés remplacent ces naïves tentatives par de véritables pagodes en miniature (*san-chao*); pour les offrandes, ce sont des statuettes généralement grossières, représentant Bouddha assis ou debout, ou des jaks, des kruts, des thevâdas, et ce sont aussi des fruits ou de simples bâtonnets munis à leur extrémité d'un petit drapeau de papier et plantés dans un tronc de bananier façonné en forme de cône, enfin des loques suspendues à des ficelles.

Le principal caractère du génie siamois est, en effet, la superstition : c'est chez les habitants des campagnes et même des villes une conviction sincère que le monde terrestre est hanté d'une légion de *phi*, êtres malfaisants qui semblent n'avoir d'autre but que de martyriser les hommes; et, bien que la religion bouddhique repousse toute idée de superstition, les indigènes n'en persistent pas moins à honorer les *phi* en même temps qu'ils sacrifient dévotement à Bouddha; aussi les devins et les sorciers sont-ils craints et vénérés à l'égal des prêtres, les talapoins.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau, sont peuplés de génies qui se font un jeu d'abuser les pauvres humains, non par un sentiment de vengeance, mais poussés par le seul plaisir de nuire : les feux follets, le cri étrange de certains oiseaux, le bourdonnement de certains insectes, tous bruits qui dans des circonstances spéciales d'isolement ou de frayeur peuvent être pris pour les modulations de la voix humaine, tels sont les artifices employés par ces ennemis invisibles pour atteindre leur but perfide. Le plus dangereux de ces esprits serait, disent les légendes, le *phi-tai-hong*, qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible; posé sur

une branche d'arbre, il fait entendre des chants harmonieux qui semblent être l'appel d'une bouche amoureuse : malheur à l'imprudent voyageur qui se lance à la poursuite de l'invisible solitaire! sautant de branche en branche et continuant ses appels enivrants, le phi-tai-hong l'entraînera dans quelque fourré bien éloigné où le téméraire se laissera tomber épuisé de fatigue ayant perdu toute notion du chemin parcouru. Fort heureusement, il est facile d'échapper à semblable mésaventure, car l'âcre fumée qui s'exhale d'une gousse de piment grillée est infaillible pour mettre en déroute le dangereux farfadet. Sans parler du côté allégorique qui ressort manifestement d'une semblable croyance, n'y a-t-il pas un curieux rapprochement à faire avec nos légendes bretonnes ou avec les sirènes qui hantaient les récifs, si l'on en croit les récits des bords du Rhin?

Certains grands arbres, le *Ficus religiosa* par exemple, le tamarinier, le *Diptirocarpus*, et les diverses essences réputées sacrées qui font l'embellissement des pagodes, sont le domaine des *phi-nang-mai*, génies féminins. Ces sortes de fées sont l'objet d'un culte très suivi, et les offrandes qu'on leur consacre se composent de viande de porc, de poulet ou de canard; ces différents comestibles sont tout à fait de leur goût, paraît-il, et l'on croit même qu'elles ne sont pas indifférentes à quelques fioles d'eau-de-vie de riz; il est un fait certain, c'est que les présents en nature qui leur sont faits disparaissent comme par enchantement. Le mot de l'énigme, il faudrait le demander, peut-être, aux desservants des pagodes, qui doivent être renseignés à cet égard. Ajoutons, pour poétiser un peu ces esprits bien féminins, qu'ils raffolent des fleurs odorantes, qui leur sont d'ailleurs offertes par brassées les jours de cérémonie. On s'expliquera facilement l'empressement des indigènes à leur rendre les honneurs qui leur sont dus lorsqu'on saura que ces fées vindicatives ont pour les tièdes ou les impies mille tracasseries toutes prêtes; on ajoute même en tremblant qu'elles n'hésitent pas à envahir le corps des blasphémateurs pour les faire expirer dans les tortures de l'étouffement.



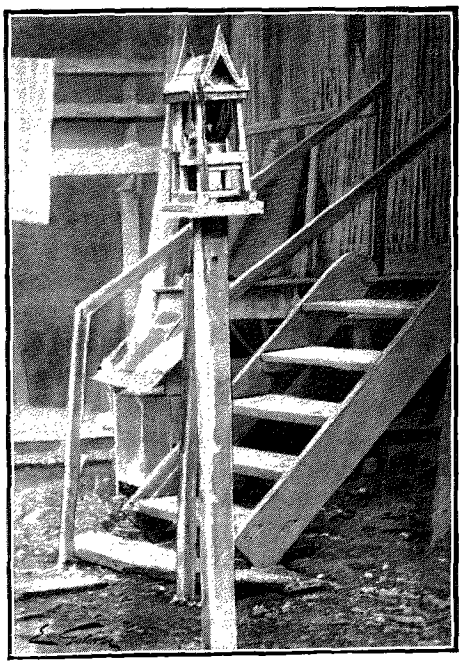
BARQUE DE VOYAGE. — DESSIN DE MALTESTE.

Les génies protecteurs du foyer familial, les dieux lares des anciens, existent aussi chez les Siamois, qui les nomment *chao-phum-thi*, littéralement « maîtres du foyer ». Le culte qu'on leur rend est général dans tout le royaume, petits et grands leur rendent hommage : dans les palais des princes et des mandarins comme à la porte des plus modestes cases, on aperçoit, non loin de l'entrée et fixé sur un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, affectant toujours la forme d'un portique de pagode et servant d'autel aux chao-phum-thi. On voit, pêle-mêle à l'intérieur, des statuettes de terre glaise grossièrement façonnées, des poupées de carton-pâte parsemées de paillettes d'or ou revêtues des couleurs les plus brillantes et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre; on y voit aussi des fruits, des fleurs, des troncs de bananiers façonnés en pyramide, etc. Ces offrandes sont faites dans l'espoir d'attirer les bienfaits des génies sur l'habitation, ou, plus particulièrement, d'obtenir la guérison d'un membre de la famille.

Les Chinois, dont l'intrusion dans le royaume de Siam remonte à plusieurs siècles, y ont importé le culte des *thao-hong*, qui se tiennent de préférence au sommet des montagnes. De petits autels, semblables à ceux que nous venons de décrire, fichés en terre ou fixés aux troncs d'arbres, reçoivent les marques de la vénération des passants; les offrandes sont celles que nous avons déjà énumérées, mais il est à remarquer qu'elles sont rarement faites dans un but désintéressé : l'indigène dévot songe bien à demander aux génies la guérison d'un mal, le succès dans une affaire, la révélation du numéro gagnant d'une loterie, mais, en cas de réussite dans ses projets, il oublie totalement de témoigner par un don de ses sentiments de gratitude.

Citons enfin, pour terminer cette trop longue digression, les génies voyageurs que les Siamois honorent du titre de *chao*, seigneurs, et dont l'humeur vagabonde s'accommode pour coursier d'un tigre, d'un crocodile ou

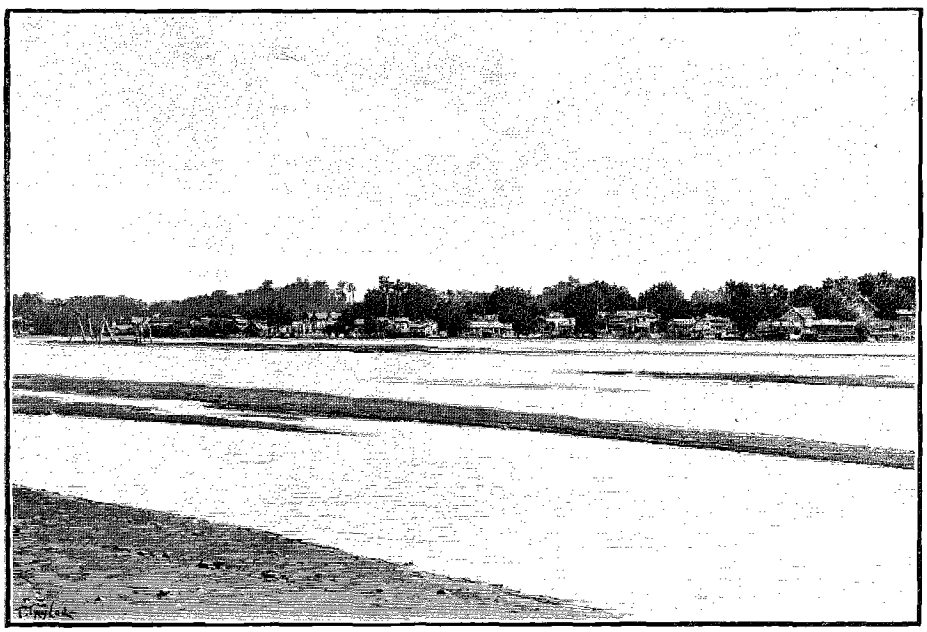
d'un serpent venimeux; quelqu'un de ces redoutables animaux a-t-il été entr'aperçu dans la brousse, vite un autel est dressé sur le lieu de son passage, car il est à supposer qu'il portait un esprit; aussi aperçoit-on fréquemment, accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers plantés sur le bord des canaux ou des fleuves, de petits sanctuaires en forme de portiques.



SAN-CHAO (PAGE 357.)
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tribunal dont nous avons déjà fait mention nous est désigné par le Gouverneur pour notre résidence à Kamphëng-Phët; une toile tendue sur les colonnes de soutènement de la toiture nous préserve des regards indiscrets et nous donne l'illusion d'un domicile dont un tapis, quelques nattes et des coussins forment tout l'ameublement. Cette hospitalité peu luxueuse nous semble bonne pourtant, et c'est avec une réelle satisfaction que nous dégustons, dans de petites tasses fréquemment remplies, le thé national que nous verse notre hôte; dans une causerie forcément décousue, puisque nous avons besoin, pour nous comprendre mutuellement, du secours de l'interprète, le Gouverneur nous offre avec prodigalité les cigarettes locales fortement opiacées, roulées dans des feuilles de bananier, et cherche, sans y parvenir, à comprendre le but de notre mission. « Que diable, semble-t-il penser, cet insensé espère-t-il trouver dans les ruines désolées pour lesquelles il demande un guide? » Force lui est cependant de se contenter de nos explications, sans doute dénaturées par l'interprète. Séance tenante, nous réglons les conditions de notre exploration des alentours : guides, moyens de transport, tout est pesé, discuté, convenu, non sans tiraillements en ce qui concerne la rémunération; enfin nous parvenons à nous entendre, et, pour sceller l'arrangement, notre aimable amphitryon nous propose une promenade dans le village, ce qui va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec les jeux en honneur dans le pays. Nous acceptons avec enthousiasme et, guidés par le Gouverneur, nous nous dirigeons vers une sorte de *sâla* ou hangar ouvert à tous les vents, où se font les combats de coqs. Au centre, une petite arène est formée par une clôture circulaire de bambous haute de 0 m. 60; des deux côtés, des bancs sont réservés aux parieurs et aux notabilités du lieu. Autour du hangar et rangés en cercle, les coqs de combat attendent dans des cages d'osier le moment d'entrer en scène; ils ont à portée de leur bec une provision d'eau et de riz non décortiqué placée dans des noix de coco transformées en sébiles. Les lutteurs sont choisis de façon qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion de taille, et, aussitôt placés dans l'arène, ils se jettent vaillamment l'un sur l'autre, frappant du bec et des ergots; les plumes voltigent, le sang gicle de tous côtés; c'est une lutte sans merci qui ne se terminera que par la mort du vaincu, à moins que, peu vaillant, il ne renonce à combattre et ne cherche son salut dans la fuite.

Un indigène est chargé d'annoncer le début de chaque tournoi en frappant trois coups sur un bambou creux et sonore; c'est aussi lui qui a mission de veiller sur le chronomètre indiquant l'ouverture et la clôture du pari; cet appareil, assez primitif, consiste en un large bocal de verre rempli d'eau aux trois quarts; à la surface est posée une sébile de cuivre que l'eau remplit peu à peu, pénétrant par un trou ménagé à cet effet; lors-



KAMPHËNG-PHËT (PAGE 356). — DESSIN DE TAYLOR.

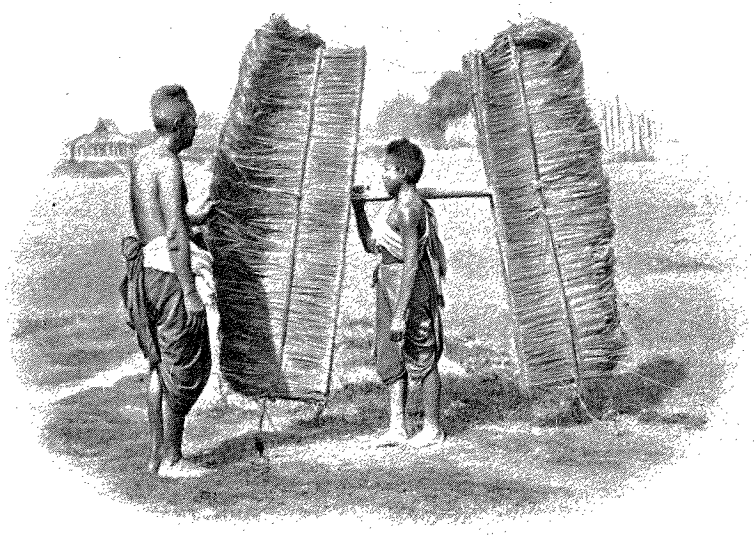
qu'elle touche le fond du vase, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, les paris sont fermés et l'on ne peut surenchérir.

Le hangar affecté aux combats de coqs sert aussi, le cas échéant, aux représentations des *lakhons* (comédiens siamois), divertissement qui, sans contredit, est le plus goûté de toutes les classes de la société indigène : de décors point, si ce n'est dans l'imagination des spectateurs, car ils connaissent de longue date le cadre dans lequel se déroulent les invariables drames qu'ils ont sous les yeux. Assis à la turque, agenouillés ou debout, les assistants laissent au milieu de la « salle de spectacle » un espace libre circulaire dans lequel évoluent les artistes. De la valeur littéraire des œuvres interprétées, nous nous abstiendrons de parler, et pour cause; contentons-nous de dire que les sujets en sont presque toujours puisés dans les livres et les légendes bouddhiques, dont les héros et les dieux ont les premiers rôles. Quelquefois même le drame se réduit à une pantomime assez sobre coupée de chants débités sur un rythme plus ou moins monotone et scandés de cris discordants d'un caractère sauvage. Les acteurs, généralement au nombre de sept ou huit au plus, deux hommes et cinq ou six femmes, sont nomades; pourvue de deux barques de voyage, la troupe va de ville en ville, ressassant son répertoire peu varié mais toujours admiré et chaleureusement applaudi. Le costume des artistes mérite d'ailleurs d'être décrit, et sa richesse, sa bizarrerie, suffisent à expliquer l'impression profonde que produisent ceux qui le portent sur une population simple, à l'esprit quasi enfantin : les actrices ont le corps entièrement peint en blanc, elles sont coiffées d'une sorte de tiare dorée de forme pyramidale, à l'ornementation compliquée et rutilante; d'énormes jugulaires, dorées elles aussi, tombent jusqu'aux épaules; la poitrine est chargée de colliers brillants; les bras, les poignets, les jambes sont cerclés de bracelets qui, sans être d'un métal précieux, en donnent au moins l'illusion. Quant à la figure, qui n'est jamais masquée, elle est toujours l'objet d'un maquillage minutieux qui fait de ces châsses animées d'adorables poupées idéalement artistiques; enfin, comme pour ajouter à leur charme quelque chose d'étrange, des ongles d'argent démesurément longs, recourbés et effilés, emboîtent l'extrémité de leur doigts fuselés. Quant aux hommes, leur travestissement est variable et approprié au rôle qu'ils remplissent; signalons le « singe vert » et le « singe noir », dont les apparitions sont fréquentes, et ajoutons que les artistes hommes tirent généralement leurs plus grands effets du plus ou moins de hideur du masque grimaçant dont il se couvrent le visage. Hommes et femmes, d'ailleurs, s'acquittent de leur tâche sans aucun souci de donner la moindre illusion à l'auditoire : les femmes se maquillent sur la scène, et chaque interprète, sa tirade récitée, va s'asseoir dans un coin, cédant la place au suivant.

A la troupe des acteurs se joint presque toujours un certain nombre de musiciens aux instruments aussi étranges que discordants : cymbales, cliquettes, tambourins, flûtes, accompagnent les chants ou les récitatifs, tandis que, armé d'un petit marteau de bronze, un des exécutants, assis au milieu d'un cercle de gongs en cuivre, tire de cette sorte d'harmonium des sons tantôt graves, tantôt doux ou aigus, qui scandent de leur martèlement la bizarre harmonie de l'ensemble.

Les représentations sont visibles de tous, la troupe étant généralement rémunérée directement, à titre d'attraction, par le propriétaire d'une maison de jeu et de la salle de spectacle; elles durent, y compris les entr'actes, un jour et une nuit. A Bangkok, l'art dramatique perpétue, avec les traditions nationales, la haute littérature, la théologie bouddhiste et le débit rythmé du pur langage rituel.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VILLAGE DE BANG-TANÔT (PAGE 361). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



STATUE DE VICHNOU TROUVÉE À SAJJNÂLAYA (PAGE 363). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Toujours accompagné par l'obligeant gouverneur de Kamphëng-phët, nous visitons ensuite la maison de jeu de la ville. C'est une immense salle en bambou et paillotes, simplement meublée de nattes étendues sur le sol et communiquant avec le logement du Chinois tenancier du tripot. A notre arrivée la salle est comble, les joueurs s'y pressent autour d'un tableau déposé sur le sol et divisé en plusieurs cases destinées à recevoir les enjeux; chaque case correspond à une face d'un dé qui est renfermé dans un cube de cuivre dont on lève le couvercle lorsque les jeux sont faits; le dé apparaît alors enchâssé dans un alvéole qu'il remplit entièrement et montre seulement une de ses faces; le chiffre inscrit sur celle-ci est supérieur ou inférieur à celui qui est marqué sur chacune des cases du tableau et, suivant une règle analogue à celle de notre baccarat, le banquier paye ou encaisse les mises. Tout cela, bien entendu, ne va pas sans un grand vacarme de cris et d'imprécations. Les enjeux donnent un échantillon de toutes les monnaies en cours, depuis le coquillage jusqu'aux pièces d'argent.

Les distractions que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui soient en honneur au Siam; les jeux de toute sorte y sont universellement goûtés et beaucoup d'entre eux sont les mêmes que ceux de nos enfants : le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la balle, le cerf-volant, sont très appréciés de la jeunesse siamoise; les grandes personnes préfèrent, sans pourtant dédaigner la balle ou le cerf-volant, contempler les combats d'animaux divers qui font toujours l'occasion de paris. Signalons entre autres les duels de petits poissons dits *bettapugnax*; doué d'instincts éminemment combattifs, le bettapugnax ne peut sans entrer en fureur supporter la vue d'un congénère de même sexe. Aussitôt en présence, les deux antagonistes passent du gris terne qui leur est naturel par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur corps s'irise tout à coup des teintes les plus brillantes, leur corps entier tressaille convulsivement, leurs yeux jettent des lueurs phosphorescentes. Puis, ils fondent l'un sur l'autre et se livrent un combat rapide mais acharné qui se termine par la fuite honteuse du vaincu.

Le foot-ball siamois ou birman se joue avec une sphère creuse de rotin tressé que les joueurs doivent s'envoyer mutuellement, sans le secours des mains et sans jamais lui laisser toucher le sol; nous avons eu à Paris l'exemple de deux jongleurs birmans, qui montraient dans ce genre de sport une adresse extraordinaire.

Les cerfs-volants, qui atteignent là-bas une réelle perfection, servent aussi à des combats spéciaux : placés de chaque côté de la rivière, les joueurs sont répartis en deux camps ennemis; les cerfs-volants affectent

1. *Suite. Voyez p.* 349.



STATUE DE ÇIVA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

généralement la forme d'oiseaux gigantesques aux ailes déployées, de chauves-souris, de dragons fantastiques ornés de couleurs voyantes; arrivés dans les régions élevées, ils sont manœuvrés de façon à se rencontrer, et la victoire reste à celui qui, par suite de l'embrouillement des fils, parvient à entraîner l'adversaire. Le résultat est quelquefois longtemps attendu, soit que le vent ne se prête pas à la chose, soit que les joueurs cherchent à exciter les parieurs : des cris se font entendre, furieux ou triomphants, et les spectateurs trépignent d'aise ou de colère lorsque le captif redescend entraîné dans la descente triomphale du vainqueur.

Ajoutons à ces divertissements les courses d'hommes à pied, les courses de chars montés à l'antique et attelés de zébus, les régates et enfin les réjouissances qui, à cause des grosses dépenses qu'elles occasionnent, restent un apanage de la royauté : tels sont les combats de buffles ou d'éléphants qui ont lieu dans l'enceinte du palais.

Précédé par le guide qui nous a été donné par le gouverneur de Kamphëng-phët, nous nous dirigeons vers l'antique *Sajjanâlaya* (la demeure des gens de biens), la capitale sacrée des Brahmes du nord, aux splendeurs déchues, dont les ruines sont aujourd'hui perdues en pleine forêt, quelque peu au nord du village que nous venons de quitter, et qui n'est que son descendant dégénéré. Chemin faisant, nous dépassons un convoi de condamnés qui, les chaînes aux pieds, rentrent à la prison sous la conduite de mégères armées de bâtons. Les malheureux ainsi traités ne sont pas tous de grands coupables; en effet, ceux qui, par péché de misère quelquefois, ont omis de payer les impôts, leurs dettes, subissent ce dur traitement, mêlés à la tourbe des voleurs, si nombreux dans ces parages. Les hommes enchaînés deux par deux sont des condamnés pour meurtre ou pour contrebande et vol. Aux chaînes un à un, sont des individus faisant une prison préventive; ils font les corvées publiques ou privées pour le juge qui instruit sur leur cas et qui les fait garder par un geôlier, remplacé souvent par sa femme ou par un esclave homme ou femme, à sa guise.

Après une demi-heure environ de marche vers le nord-est, nous rencontrons les remparts de Sajjanâlaya et nous n'éprouvons aucune peine à les franchir par l'une des nombreuses brèches qui les déshonorent; les murs, hauts de quatre mètres, sont en limonite hourdée en mortier; des barbacanes aident l'écoulement des eaux pluviales; du côté intérieur court un solide remblai couronné par une sorte de chemin de ronde. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées chacune d'une porte; à l'ouest, une cinquième issue était réservée aux morts et portait le nom de sa destination : *Patu-phi-ôk* (la porte par où sortent les cadavres).

Sajjanâlaya, nous avons pu nous en rendre compte par la suite, est certainement parmi ses sœurs celle qui a eu le plus à souffrir d'un vandalisme apparemment calculé : en effet, nulle autre part il ne nous a été donné de contempler un tel chaos de débris sans forme, moellons, briques, fragments de statues pêle-mêle avec les éclats de limonite ou les tuiles émiettées; les vestiges de la glorieuse cité — elle fut telle à en croire les inscriptions — ne sont plus aujourd'hui qu'un ensemble sans nom, le détestable triomphe de la brutalité humaine stupidement exercée sur les produits de l'art. La raison se refuse, en effet, à admettre que la seule influence du climat ou des intempéries ait réussi à mettre à bas des édifices faits pour défier le lent travail destructeur des siècles accumulés; les barbares dont la main sacrilège osait battre en brèche temples et palais ne se contentaient pas de ces déprédations sauvages : renversées de leurs piédestaux, les sacrées idoles étaient mises en pièces, les débris en étaient jetés n'importe où; pas une n'est restée intacte.

Jalouse, on le croirait, de cacher à leurs descendants l'atroce conduite de leurs aînés, la bienveillante et riche végétation de cette contrée est venue jeter son manteau sur toute cette morne désolation : au milieu des temples rasés elle a planté des arbres; sur les débris informes qui jonchent le sol elle a déroulé un tapis de verdure, et sur les murs croulants jeté des tentures de lianes entrelacées.

Grande fut pour nous la difficulté à rétablir, au milieu de tant de désordre, l'emplacement des monuments détruits, car l'épaisseur de la végétation nous forçait à nous frayer pas à pas un chemin à grand renfort de coups de sabre d'abatis. Le côté technique de notre mission n'intéressant qu'un petit nombre, nous nous contentons de citer les principaux édifices que nous sommes parvenus à reconstituer : ce sont les *Vâts-xang-phuck* (temple de l'éléphant blanc), *Kamphëng-ngam* (beau mur d'enceinte), *Thenkhi-kien* (la pagode du bonze assis sur un char), *Mondôb-si-nà* (la pagode du dôme à quatre faces), *Phra-non* (temple de Bouddha couché), *Sadet-sang* (construit par le prince), *Champa* (la fleur du nom), *Padamuk*. Pourtant, citons aussi les célèbres statues de bronze de Çiva et de Vichnou qui y ont été découvertes et qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang-nà, à Bangkok. Un savant orientaliste, consulté à leur sujet, nous apprend que de tout temps elles ont été connues des indigènes et que, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'ont échappé à la main des vandales que grâce à un séjour prolongé dans le lit du Më-nam. Ces deux statues, qui sont les plus anciens monuments de l'art thaï,

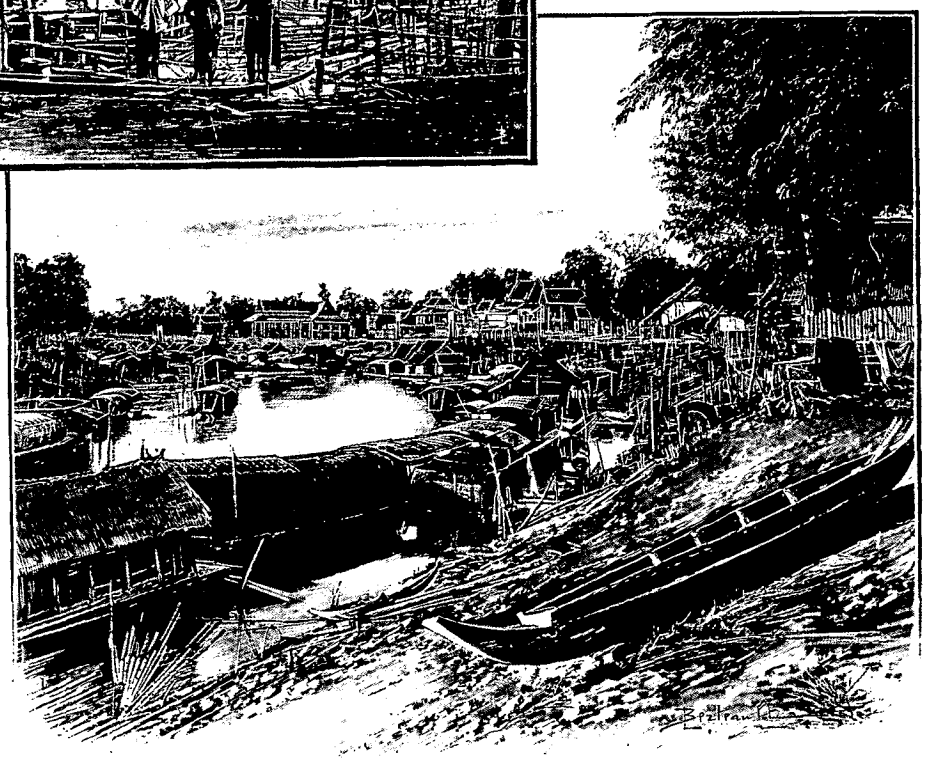
en sont aussi les plus beaux et les plus complets; par l'impeccabilité de leur facture, par leur galbe parfait, elles témoignent de la grande habileté des artistes fondeurs de l'époque, car, bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait une parfaite connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Bouddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair.

Deux buffles nonchalants, à une allure digne des anciens rois fainéants, vont maintenant nous cahoter durement, dans un char rudimentaire, sur l'interminable route que nous devons suivre pour atteindre Muang-thani, village moderne situé non loin de l'emplacement de l'antique Sukhôdaya. Coupée de pauses sous un soleil de feu, cette pénible étape s'accomplit tout d'abord avec des zigzags invraisemblables, à travers les immenses rizières qui entourent Kamphëng-phët : les débris, les vestiges de temples, de chédis, abondent, mais leur degré de dévastation nous empêche de nous attarder à les étudier. Puis vient la forêt où bientôt nous rencontrons le mur



BANG-TANÔT (PAGE 365), LES GRENIERS À RIZ.



MUANG-THANI (PAGE 366). — DESSIN DE BERTEAULT.

d'enceinte de ce qui fut le *Vât-khèn-si-khien*, aujourd'hui dévasté. De temps à autre, de vastes clairières se présentent, hérissées d'arbustes rabougris qui tordent leurs branches, au feuillage dur et sombre, sur un sol inclément de limonite ferrugineuse. Ces carrières à fleur de terre ont fourni les matériaux nécessaires à l'édification des monuments de Sajjanâlaya. De nombreux blocs abandonnés présentent des traces de travail humain; on y reconnaît des ébauches de colonnes, de piliers et de dalles, ce qui permet de conclure que les éléments de construction étaient dégrossis sur place, puis transportés à la ville, où chacun d'eux trouvait la place qui lui était destinée; un crépi et un enduit de mortier, généralement ornés de bas-reliefs moulés, étaient ensuite étendus sur cette pierre, qui n'est pas sans analogie avec notre meulière.

Avec un vif sentiment de joie nous avons rencontré sur cette route sauvage la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement des voyageurs, ont préparé à leur intention la jarre d'eau limpide qui étanchera leur soif et, sous la cendre, les tisons dont ils auront besoin pour préparer leurs aliments : c'est l'aimable surprise que nous ménageait l'hospitalier *Sâla-that-phom*[1] (sâla à couper les cheveux). Ce sâla est légendaire : c'est

1. *Sâla* (ermitage). Destiné au repos des talapoins, sert aux fidèles et aux pèlerins; on en rencontre même dans les temples.

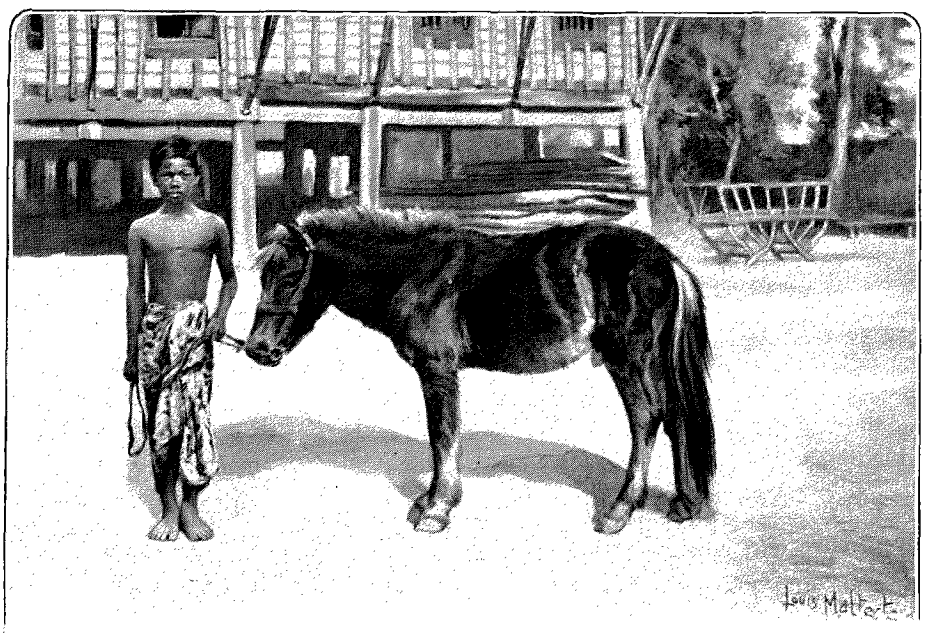
là que jadis on coupait les cheveux des hommes qui se dirigeaient vers Sajjanâlaya, cérémonie indispensable pour acquérir le droit de pénétrer dans la cité royale et sainte. Caché sous l'épaisse frondaison de la forêt, il s'élève non loin d'une citerne creusée dans le limonite, *nam-chong* (eau forte), à l'onde sombre et mystérieuse. Chose curieuse et digne d'être rapportée, cette eau, qui n'est renouvelée que par des infiltrations au fur et à mesure de l'évaporation, contient encore des poissons; selon toutes probabilités, ce sont les descendants de ceux qui, plusieurs siècles auparavant, avaient été placés dans cette citerne : on y trouve le *pla-duk* (poisson à chair jaune et sans écailles), et le *pla-mo*, nageant lentement à l'ombre du *ton-saï*, arbre aux rameaux toujours verts.

Poursuivant notre route vers le nord-est, nous traversons un marécage desséché qui montre son fond de sable rouillé, puis nous retrouvons la forêt, qui semble s'être faite plus inextricable encore. Pourtant les gisements de limonite à fleur de terre recommencent à apparaître, et bientôt, sur le bord du chemin, nous pouvons admirer le fameux rocher *Takhè-pun* (le crocodile de pierre), vénéré des indigènes. Nous n'y voyons, nous, qu'un simple banc de pierre dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, nous avons peine à reconnaître la forme du dangereux amphibie, bien que la nature semble avoir été corrigée par quelques coups de pic habilement frappés. Pourtant la légende veut que le célèbre roi Phra-ruang ait vu la plus chère de ses femmes dévorée sous ses yeux par un monstre affamé, qu'il égorgea incontinent de son sabre redoutable. Le dangereux animal, par l'effet de la colère divine, fut ensuite pétrifié là où il est encore pour longtemps.

Après avoir franchi un antique canal aujourd'hui à sec, nous parvenons à une forêt de tek, où, non loin de la clairière *Thung-krat* (plaine nettoyée), une vaste mare, *Mông-lieng*, va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné. Puis, brusquement, la brousse, les ronces, les hauts herbages aux feuilles pointues et coupantes remplacent le tek, opposant leur barrière hostile à notre incursion sacrilège parmi les ruines inviolées qu'ils recouvrent. Nous y trouvons cependant un *san-chao*, sorte de pagode en réduction abritant une menue statuette de Bouddha; l'usage veut, nous dit notre interprète, que le voyageur offre au génie tutélaire de ces lieux quelques feuilles dont il se nourrira; aussi un énorme amas de feuilles desséchées encombre-t-il le pied de ce temple en miniature. Non loin, le *Bô-lèk* (puits de fer) s'enfonce dans le sol; c'est une ancienne mine de fer où ce métal extrait était transformé sur place en couteaux et en sabres.

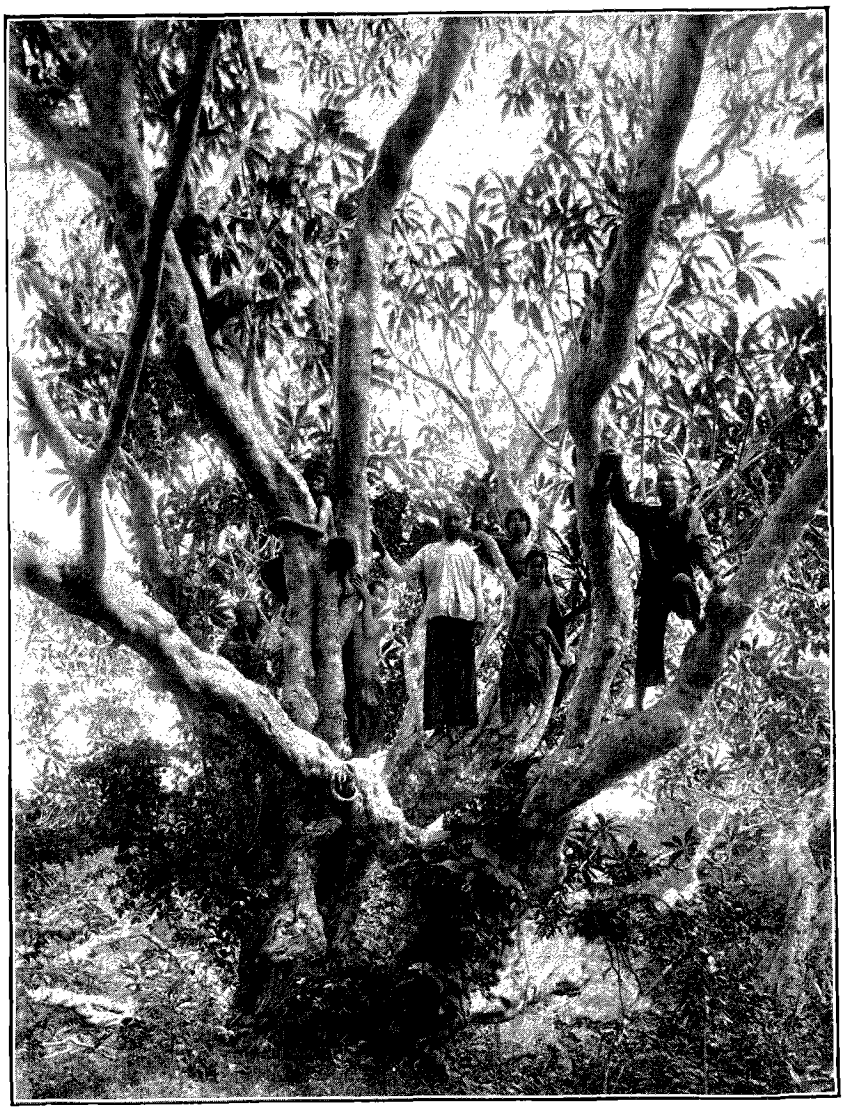
Un sable blanc et fin a remplacé pour un temps le dur sol de limonite, l'horizon aussi a changé et, en s'élargissant, il nous permet d'apercevoir, à l'ouest le mont *Khao-lèk* (petite montagne), au nord *Bang-maï* (village nouveau) et ses rizières, et, très loin, se perdant dans un bleuté vague, la montagne royale : *Khao-luang*.

Nous avons atteint et dépassé les jardins qui précèdent *Bang-phàng-kàtai* (le village qui cache les lièvres), pauvre village enfoui dans la rizière, dans lequel nous pénétrons, à la grande stupéfaction des indigènes, écarquillant les yeux à notre approche et restant bouche bée devant l'obturateur de notre appareil photographique braqué sur leurs cases. Notre arrivée est aussitôt signalée au maire du village, qui, chose que nous nous plaisons à noter pour la rareté du fait, accourt obligeamment à notre rencontre, le visage épanoui dans un large sourire, et ne cessera, durant notre court séjour, de nous témoigner la plus parfaite urbanité, l'empressement le plus aimable. Nous méprenant sur la qualité du survenant, qui certes ne payait pas de mine, nous commettons la bévue de lui demander les indications nécessaires pour joindre le maire! Nullement blessé, le digne petit homme nous tire rondement d'embarras en se mettant tout entier à notre disposition, et, après une courte absence, revient avec un chargement de coussins, de nattes, de bananes et de riz cuit, puis il envoie chercher une jarre d'eau fraîche et s'assoit près de nous. La conversation de ce magistrat laisse fort à désirer sous le rapport de l'érudition, et nous ne tardons pas à acquérir la conviction qu'il ne nous sera d'aucun secours pour nos recherches archéologiques. Touché cependant de ses bonnes dispositions à notre égard, nous nous hâtons de lui



CHEVAL SIAMOIS. — DESSIN DE MALTESTE.

offrir un excellent havane, dont la bague de papier doré semble l'intriguer au plus haut point; ne voulant pas être avec lui en reste d'obligeance, nous lui indiquons quelle est l'extrémité qu'il doit mettre entre ses lèvres. Nous le laissons à la béatitude que lui procure la fumée de ce tabac inconnu, pour jeter un coup d'œil sur le village qu'il administre : les habitants sont au nombre de 600 environ, ce sont des Siamois et des Chinois; leur industrie, qui nous paraît insignifiante, comprend la fabrication de torches résineuses faites de la sève de l'arbre *ton-jang*, quelques métiers pour le tissage des langoutis et des ateliers en plein vent où l'on construit des charrettes à buffles et des barques creusées dans les troncs d'arbres. La culture est plus importante et comprend le riz et le maïs; on exploite aussi le tek et les bambous. Les fruits sont rares et presque exclusivement représentés par la banane, le citron et la pamplemousse.

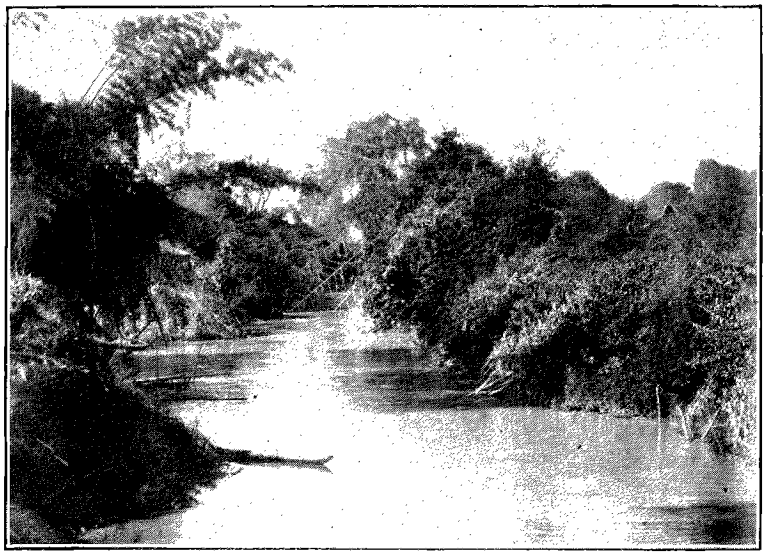


ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Brusquement, à la sortie du village, la végétation apparaît de nouveau; chétive d'abord, elle ne montre que quelques arbustes difformes dont le tronc convulsé se couvre d'excroissances bizarres; mais, bientôt luxuriante, elle ne tarde pas à cacher complètement le chemin, sur lequel nos buffles trébuchent en soufflant bruyamment; nous voici maintenant dans un véritable éden : un humus épais recouvre le sol et au-dessus de nos têtes pèse la tranquille et grandiose majesté de la forêt vierge; les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses; la gamme des verts sombres et brillants s'y marie heureusement au bleu de ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses, au réseau compliqué; l'orchidée parasite, accrochée au creux des écorces, épanouit dans l'air chaud ses fleurs invraisemblables, fantastiques, aux teintes intenses ou mourantes.

Hélas! la soif, prosaïque besoin, nous oblige, à notre grand regret, à nous arracher à l'enchantement de nos yeux, et nous nous enfonçons plus avant dans la forêt, qui tout à coup se change en une prairie immense dont le moindre brin d'herbe dépasse notre tête; rares d'abord, mais bientôt plus nombreux, les marais apparaissent : c'est le *Nong-sua-hôk* (le marais du tigre qui rugit), le *Thong-huai-ngon* (le ruisseau de l'or et de l'argent), le *Bô-nam-bib* (le puits à l'eau qui est resserré), le *Nong-chick-chai* (le marais qui inquiète le cœur). Et voici, au *Bang-sam-phuang* (le hameau des trois guirlandes), traversé par la rivière du même nom, coulant de l'est à l'ouest, que le pays reprend son morne et monotone aspect de désolation. Au milieu de rizières abandonnées, sur un sol grillé aux produits maladifs, *Bang-tanôt* (village du palmier éventail) montre ses réserves de riz, vastes récipients faits de lames de bambou entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile; bâtis sur pilotis, ces sortes de greniers sont abrités par un toit de paillotes. Là croissent aussi quelques arbres fruitiers; on y fabrique des torches et des langoutis, on y cultive avec succès la patate et, moins abondamment, la canne à sucre et les haricots; nous rencontrons un nouveau produit alimentaire, c'est le *kloï*, qui est présenté sous la forme d'une boule blanche de la grosseur d'une mandarine; c'est une sorte de fécule destinée à remplacer le riz lorsque la récolte en a été insuffisante. On l'extrait d'un volumineux tubercule qui pousse dans la forêt à l'état sauvage et qui

*



RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

donne naissance à une liane. Toutefois, la pulpe, finement râpée, contient des substances toxiques, dont on la débarrasse par des lavages réitérés dans le courant de la rivière qui traverse le village; elle est ensuite séchée sur des clayonnages de bambous et façonnée en boules pour être ensuite livrée à la consommation.

Là, pendant que nous attendons la préparation de notre repas, notre attention est attirée par un ornement qui pare le couvre-chef de nos conducteurs; c'est une sorte d'étui de calicot serré de distance en distance, de façon à présenter l'aspect d'un chapelet aux grains allongés; voyant la curiosité que nous inspire cet ornement, un des hommes se détache et nous exhibe le contenu de cette ganse d'un nouveau genre : chaque grain renferme une amulette, faite, tantôt d'un caillou, tantôt d'une bague de rotin enduite de résine, d'un peu de chaux enveloppée dans une feuille de bananier ou enfin de quelque menue figurine de terre cuite représentant Bouddha et provenant des ruines de la capitale voisine détruite. Cet ensemble de fétiches est suffisant, paraît-il, pour détourner de la tête qu'il entoure les accidents malheureux qui peuvent survenir en cours de route.

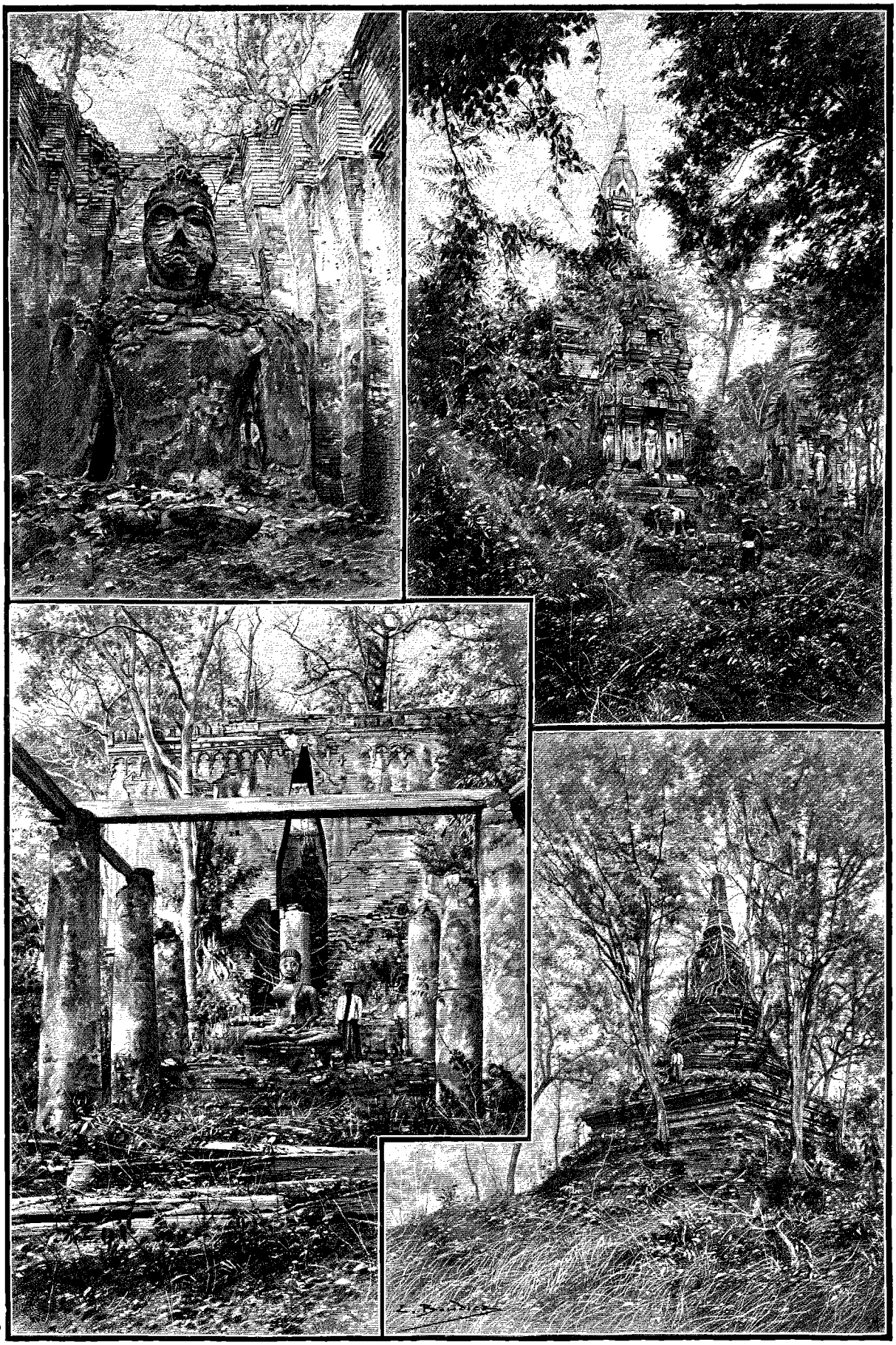
Citons ensuite sans nous y arrêter les villages de *Thung-luang* (la plaine royale), de *Bùng* (village du cresson), de *Kluai* (de la banane), tous assez misérables et pratiquant sans grand succès la culture du riz, qui croît difficilement sur ce sol inclément. Sur ces tristes étendues, florissantes à l'époque de la splendeur de Sajjanâlaya et de sa sœur Sukhôdaya, des vols de vautours et de corbeaux tournoient lourdement, tachant sinistrement l'azur de leur lugubre essaim. Aveuglé, rôti par un soleil de feu, rudement cahoté par le terrain rocailleux, nous sommes d'ailleurs peu enclin à la bienveillance pour le décor qui nous entoure.



IRRIGATION DES RIZIÈRES. — DESSIN D'OULEVAY.

Les khlongs *Huaĭ-hëng* (canal du ruisseau desséché), *Noi-gon-jang-din* (le canal de la terre résineuse), *Taphan-phô* (le pont du peuplier), et la rivière de Thani une fois traversés, nous voici enfin parvenu à *Muang-thani* (la capitale), chef-lieu de la province du même nom; ce n'est qu'un simple village, et l'on éprouve une certaine difficulté à se figurer que c'est là l'emplacement de l'antique et puissante Sukhôdaya.

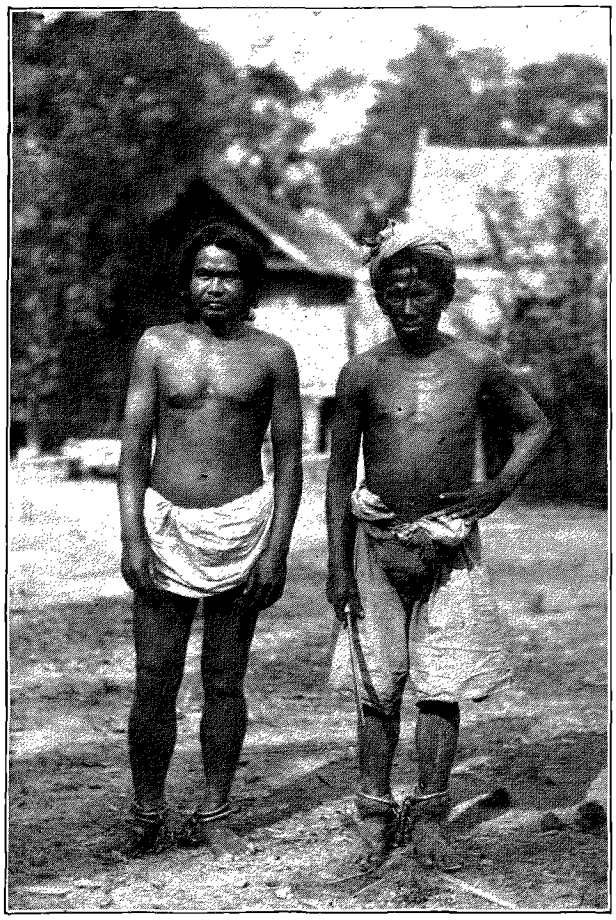
Notre premier soin à l'arrivée est de rendre visite au Sous-Gouverneur, qui, ne pouvant nous donner que le lendemain des moyens de transport, nous fait conduire au sâla du *Vât-raxathan* (le vât don du roi), non loin de sa propre demeure. Le temple est moderne et ne se signale guère que par son étrange décoration composée de chromolithographies allemandes apposées sur les murs et représentant des figures anatomiques : larynx, abdomen, squelette, écorché, etc. Les talapoins, d'ailleurs, en nous montrant ces ornements bizarres, ne peuvent retenir un franc éclat de rire. Bons enfants, ces prêtres indigènes et nullement ennemis d'une honnête gaîté; leur principal défaut (qui n'en a pas?) est un quémandage éhonté qui en fait de véritables mendiants, mais il paraît que cette façon d'agir leur est prescrite par les règlements de leur ordre; toujours est-il que nous avons toutes les peines du monde à



MONUMENTS DE SUKHÔTAÏ : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DUVÂT-SI-JUM. LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VÂT-JAÏ. — DESSIN DE BOUDIER.

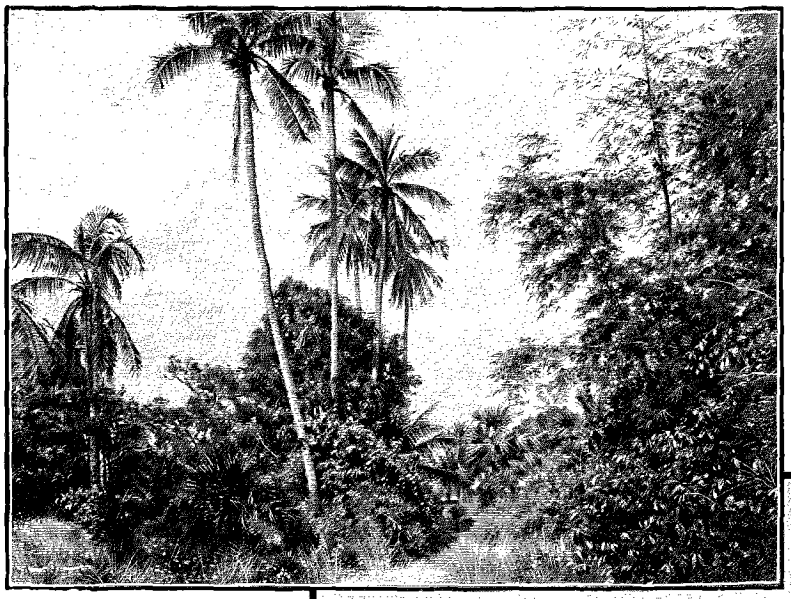
soustraire nos maigres provisions à leur indiscrète cupidité. Soucieux cependant de nous concilier les bonnes grâces de ces saints personnages, nous leur faisons une généreuse distribution de rasoirs, de couteaux, de savon, de glaces et de crayons, dans le machiavélique espoir qu'ils nous seront de puissants auxiliaires pour l'accomplissement de nos recherches. Erreur dont nous revenons bien vite, rien qu'à voir leur mine ahurie aux premiers mots qui leur sont adressés : non seulement ils ne sauront pas nous guider à travers les ruines, dont ils soupçonnent à peine l'existence, mais encore leur ignorance crasse les met hors d'état de comprendre ce que nous leur disons par la bouche de notre interprète.

Après une nuit d'un pesant sommeil, sur une natte dure, maigre repos péniblement gagné, nous sommes surpris par la visite du Gouverneur, qui, accompagné de ses fonctionnaires, vient nous demander de le photographier; sa requête est favorablement accueillie, et nous nous empressons de faire poser devant l'objectif le groupe du personnel administratif de Muang-thani, ce qui nous permet de remporter un spécimen de quelques types indigènes. Le Gouverneur, après nous avoir fait promettre de lui envoyer la première épreuve tirée, tombe en arrêt devant le théodolite dressé sur son pied; il nous regarde curieusement faire nos observations et, mettant à son tour l'œil à l'appareil, s'émerveille de la course rapide du disque solaire. Mais voici venir les barques qui nous permettent de traverser la rivière : nous nous hâtons d'opérer sur les charrettes le transbordement de nos bagages, et à 11 heures du matin nous nous acheminons vers la forêt, qui, nous l'espérons, va nous révéler le secret des antiques splendeurs de la cité abolie. Nous laissons sur notre gauche le village de Bang-kluée et nous ne tardons pas à atteindre *Bang-khuang* (le village qui fait obstacle), où, au bord du Khlong du même nom, nos buffles sont dételés; pendant que les conducteurs les baignent, nous goûtons quelque repos dans les ruines de Vat-khúang, regardant des indigènes dépecer et étaler au soleil la viande d'un buffle fraîchement abattu; convenablement séchée et salée, elle donne une précieuse conserve de longue durée. Puis nous repartons à travers la rizière et, après avoir dépassé Bang-khaufaï, Bang-nâ, nous atteignons les premières ruines extra-muros : ce sont, parmi la brousse, quelques colonnes brisées ou renversées et, plus loin, les restes du Vât-phaï-lim sur une même ligne, deux phra-chédi et le *Vât-kadi-sua* (le vât où il y a un tigre dans la cellule). Le *Vât-xang-lôb* (le vât où l'éléphant s'esquive), entre autres vestiges intéressants, nous montre un énorme chédi supporté par un cercle d'éléphants cariatides qui, le corps à moitié engagé dans le soubassement, s'arc-boutent sur les jambes de devant comme dans un effort colossal. Après être descendu dans le lit desséché de l'ancienne rivière de Sukhothaï formant jadis fossé d'enceinte et aujourd'hui dérivée de façon à traverser Muang-thani, nous mettons le pied dans la ville après en avoir franchi le rempart par une brèche.



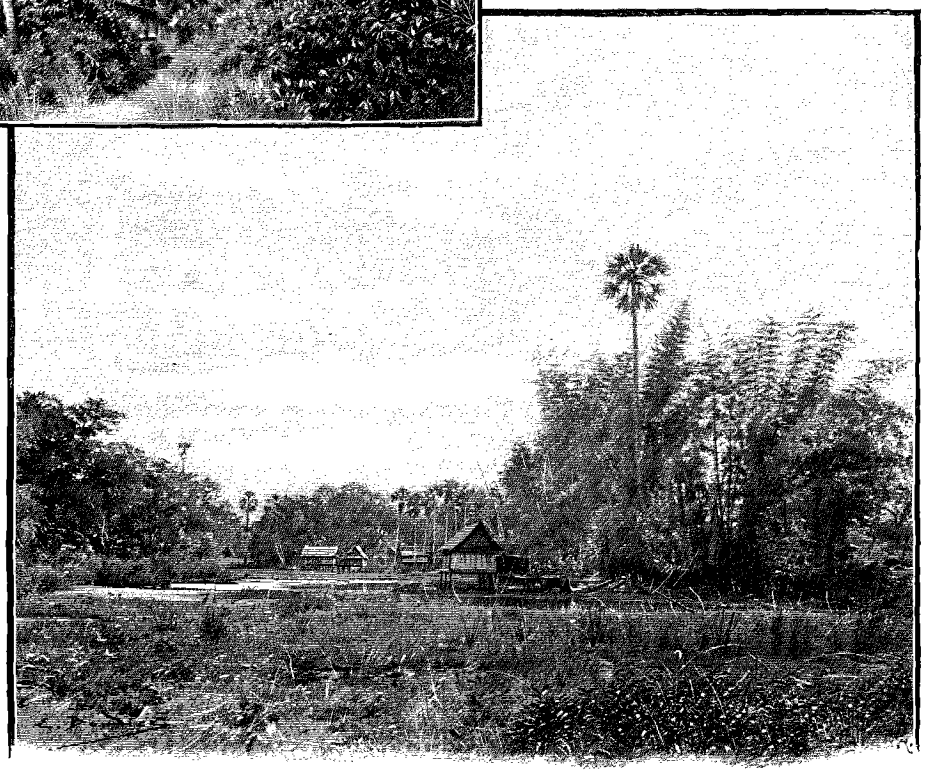
SIAMOIS EN PRÉVENTION (PAGE 362). — DESSIN DE MALTESTE.

Tout d'abord, nous rencontrons une petite agglomération de misérables cabanes abritant des familles siamoises, et nous faisons halte en face d'un hangar délabré décoré à notre intention du nom de sâla; ce sera notre quartier général. Non loin, une pauvre bonzerie équilibre ses parois branlantes; c'est l'école des villages environnants : la jeunesse locale, en effet, sous couleur de s'y orner l'esprit, se livre à d'interminables parties de balle sous l'œil paternel de ses professeurs, qui d'ailleurs seraient fort en peine d'apprendre à leurs élèves autre chose que les principes de la paresse et les bienfaits d'une ignorance universelle. Pendant que nous aménageons notre future résidence, trois Siamois viennent, envoyés par le Gouverneur, se mettre à notre disposition; heureux d'abord de l'arrivée de ces auxiliaires, nous ne tardons pas à en souffrir, car nous sommes obligé de faire dresser une tente improvisée sous laquelle nous nous abritons pour nous soustraire à leur envahissante curiosité. Des feux sont allumés, l'eau commence à chauffer pour le repas, et tandis que le riz cuit doucement, nos hommes vont s'ébattre dans les eaux toutes proches de l'ancien étang sacré. Quant à nous, nous goûtons paisiblement le charme de ce qui nous entoure, délicieusement pénétré par l'enveloppante poésie du site : à droite quelques cabanes élevées sur pilotis se perdent dans une robuste végétation; çà



et là, un palmier s'élance vers le ciel, balançant gracieusement en haut de son tronc flexible sa tête empanachée; au milieu, l'étang sacré étend le miroir de ses eaux mystérieuses parmi les roseaux légers qui croissent en abondance sur ses rives basses et fécondes. Mais la nuit arrive, rapide et froide, nous nous hâtons de rejoindre les foyers, autour desquels notre petite équipe se serre frileusement.

Le lendemain, dès l'aurore, accompagnés de nos hommes armés du sabre d'abatis, nous pénétrons dans la forêt, où presque aussitôt nous atteignons des ruines importantes, le *Vât-jaï* (le grand temple), qui, dans son enceinte, n'enfermait pas moins de cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Si le Vât-jaï est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous devions rencontrer dans toute notre exploration, c'est aussi celui qui va nous donner le plus de peine pour l'étude et la reconstitution; en raison même de ses dimensions et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait, en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche va être des plus pénibles. Tout est abandonné, et, bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on dégage à grand'peine de son linceul de feuillages et de lianes, l'œil est impuissant à découvrir l'édification primitive; il faut alors lever une à une les pierres qui jonchent le sol pour arriver à la construction subjacente révélatrice du monument détruit. Tout à notre pénible mais captivant travail, nous n'avions prêté tout d'abord que peu d'attention à l'insistance parfois agaçante que mettaient les hommes du Sous-Gouverneur à nous suivre pas à pas, lorsque nous sommes soudain stupéfait de voir l'un d'eux griffonner rapidement des notes serrées; aurions-nous là, par hasard, un confrère local? Nenni, un espion simplement. Mon interprète m'explique que, le but de notre expédition n'étant pas des plus clairs, cet homme est chargé de surveiller nos moindres actions et de les noter de façon à pouvoir faire au retour un rapport circonstancié sur nos faits et gestes; à Muang-thani, j'avais congédié l'un de mes hommes dont le caractère sournois et méchant m'avait inspiré des craintes au moment de m'aventurer dans la forêt; j'avais appris qu'il essayait de m'aliéner la confiance de ses camarades et de les décider à m'abandonner en leur faisant craindre de ne pas toucher le salaire promis et de contracter les fièvres de bois. Le mauvais drôle, par ses propos haineux et perfides, n'avait pas eu de peine à persuader au Gouverneur que je n'avais pas d'autre intention que de chercher à m'approprier les trésors qui, suivant la croyance locale, sont enfouis dans les ruines!



SUKHÔOTHAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.

Sans entrer dans les détails techniques de notre étude, disons que le Vât-jaï, qui à lui seul est une vaste cité, recouvre environ 42 hectares de terrain : c'est une sorte de carré circonscrit par un mur d'enceinte renforcé d'un fossé. Ce dernier porte le nom de *Kaphang-ngon*; il est aujourd'hui complètement à sec; le mur d'enceinte, qui mesure 1 mètre environ d'épaisseur, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré; deux portes à l'est et à l'ouest, une porte au nord et au sud percent ce mur; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé. Quant aux monuments compris dans cette enceinte, énumérons-les :

1° Un *phra-chédi* central et ses annexes.

2° Deux *bôt*, temples sacrés, où se font les ordinations des talapoins et où ont lieu les grandes assemblées.

3° Un *vihan*, temple simple, où le peuple est admis à entendre les prières et sermons du talapoin.

4° Un *mondôb*, édifice abritant un *bouddahpâda* (empreinte du pied de Bouddha).

5° Trois *kamburien*, édifices où se font les prédications.

6° Dix édicules diverses, nommées *kut*, abritant chacun une statue de Bouddha.

7° Cinq *phra-prang*, d'un style hiératique, en forme de pylônes, édifiés pour abriter des reliques ou dans le but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.

8° Cent soixante et un phra-chédi de diverses hauteurs et de diverses formes.

Le second jour de notre arrivée sur le lieu des recherches était le 24 décembre 1892, et, de retour au campement, nous ne pouvions empêcher nos souvenirs de nous reporter au joyeux réveillon qui nous avait réunis entre amis un an auparavant autour d'une table copieusement servie, à deux pas des boulevards et de leur joyeux fracas. Et, tristement, nous songions à notre actuel isolement; quelle différence, hélas! et avec quelle profonde mélancolie nous subissions la lourde impression d'isolement, d'éloignement, où nous nous trouvions; oh! se sentir seul, seul devant l'inconnu, parler et ne pas être compris, ressentir des choses et ne pouvoir les exprimer qu'à soi-même, souffrir parfois, ou parfois se réjouir, et n'avoir pas une main amie à serrer dans ces moments où l'expansion serait si réconfortante ou si douce!

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât-jaï et enjambant les ruines par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons à travers l'épaisse forêt, guidé par les vestiges d'une antique chaussée qui nous mène jusqu'au *Vât-sisavaï* (le temple illustre et élevé), remarquable par trois tours d'ordre brahmanique paraissant de beaucoup antérieures au reste de l'édifice.

Les recherches faites depuis le commencement de notre arrivée à Sukhôdaya avaient été fructueuses et de nature à nous encourager, malheureusement nous allions avoir à compter avec certaines difficultés: un de nos guides est pris des fièvres; l'autre, persuadé que les génies de la forêt sont contre nous, prend la fuite aussitôt; le troisième, l'homme au rapport de police, fait défection à son tour, car nous avons fini par lasser son courage, mis à une rude épreuve par nos courses à travers les éboulis, les monuments branlants.

Quelques doses de quinine ont bientôt remis le malade sur pied, mais les indigènes que nous avons recrutés sur place pour remplacer les camarades travaillent avec mollesse et nous sommes forcé d'écrire au Gouverneur en lui demandant de nouveaux hommes. Est-ce aux termes pressants de notre missive ou au cadeau qui l'accompagnait que nous dûmes la libéralité de ce fonctionnaire? Nous n'osons pas trancher la question. Toujours est-il que, deux jours après, notre équipe désemparée était renforcée de six gaillards alertes et dispos.

C'est avec ce renfort inattendu que nous reprenons vaillamment nos travaux : suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du *Vat-saï* (le vât du Pipal), nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du *Vât-si-jum* (le vât de l'illustre assemblée), temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Bouddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhôdaya, il formait à lui seul comme un faubourg de la ville. Ce temple offre un intérêt particulier, soit par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jâtakas*[1] (naissance) que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons rencontré l'équivalent, soit aussi par la céramique, qui y a joué un rôle important. Nous pénétrons par le côté est du Vât-si-jum, dont l'enceinte a presque entièrement disparu; nous nous trouvons en face du bôt et à 2 mètres en arrière du mondôb, qui lui aussi prend son entrée à l'est, mesurant 22 m. 60 de long sur 27 m. 50 de large. Une antichambre fait suite à la porte d'entrée et donne accès dans une salle où une énorme statue de Bouddha s'adosse contre la face ouest, reposant sur un autel qui occupe plus de la moitié de l'espace.

C'est d'une façon toute fortuite que nous avons découvert les *jâtakas*, qui, par l'emplacement qu'ils occupaient, paraissaient devoir rester à jamais ignorés : en franchissant la porte du mondôb à moitié détruit, nous faisons déplacer des décombres qui masquaient une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur du mur. Y avait-il autrefois là une porte, nous l'ignorons, et rien ne peut nous le faire supposer, car, tout informé, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les chédis et qui ne serait

1. Désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Bouddha, relaté par lui, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou acteur.

que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. Mgr Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thaï*, nous dit : « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : « Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak* (eau-de-vie de riz), et je te permettrai d'emporter le trésor. » D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, et lui dit : « Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ! » L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté.



JÂTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux avec le pressentiment que notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante, éclairé par des torches dont la fumée nous aveuglait.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'une atmosphère plusieurs fois séculaire, rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper. Le mur dans lequel court la galerie que nous parcourons mesure 3 m. 25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3 m. 40 du côté ouest ; après avoir rampé quelques mètres perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0 m. 44 de large sur 0 m. 80 de haut et de 6 m. 35 en longueur développée.

Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0 m. 49 de largeur sur 0 m. 40 de haut et, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons dès lors terminer debout cette pénible ascension.

Devant nous un escalier monte dans l'ombre; il compte vingt marches dont la hauteur moyenne est de 0 m. 44; au-dessus de nous, le plafond suit, en sens inverse, les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe.

Nous reprenons de plain-pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir à pic, à neuf mètres du sol, à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté ferme à son extrémité ce couloir, qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et éclairer la galerie.

Reprenant notre route dans la première galerie dont le plafond est aussi garni de sujets, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre; au plafond, une dalle scellée montre un Bouddhapâda gravé (empreinte du pied de Bouddha), dont les doigts encore visibles sont tournés vers le sud ; la pierre malheureusement s'est effritée, le reste de l'image est fruste. Une petite baie (0 m. 30 sur 0 m. 40) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest; à droite, une seconde baie s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Bouddha; une troisième, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée au haut d'un nouvel escalier de onze marches; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie, prolongée au nord, prend la direction ouest-est. Une petite chambre avec redans verticaux dans les angles précède un dernier escalier de dix marches qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche; là reposaient autrefois les sablières de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoyons la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet; cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour estamper les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour la plus grande joie du monde scientifique.

Les jâtakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès. Néanmoins nous en avons rapporté cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde déjà connus.

Au nord du mondôb s'élevait le vihan, un édicule, onze phra-chédi et un *sa* (bassin sacré).

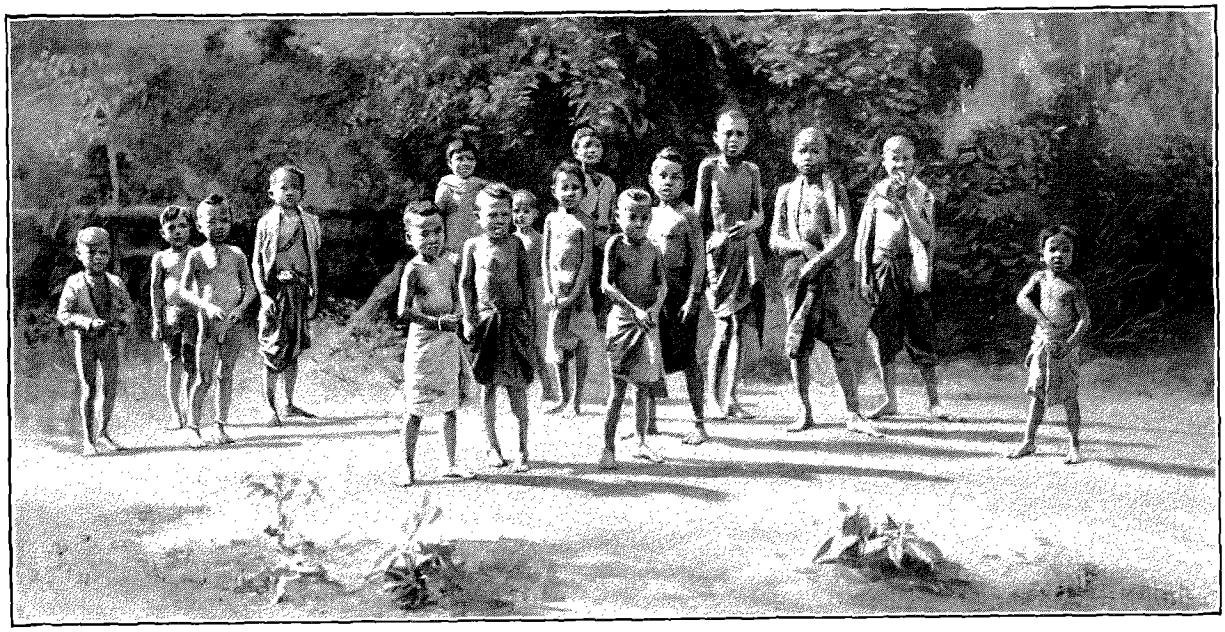
A l'est du Vât-si-jum, il faut noter les ruines informes du *Vât-phra-nakhon-sim* (temple de la ville divine et abondante) et celles du *Vât-sisa-phaï* (temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler, en raison de leur état de dévastation.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



HALTE A THUNG-KRAT (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.

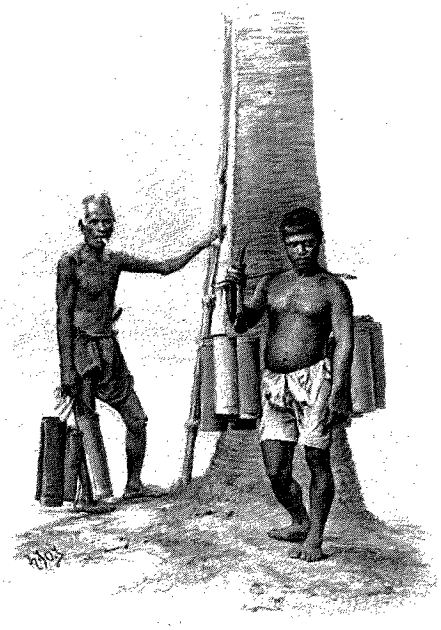
Droits de traduction et de reproduction réservés



ENFANTS À BANG-NONG-XANG. — DESSIN DE MALTESTE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. — DESSIN D'OULEVAY.

La visite de Sukhôdaya terminée, nous retournons à Muang-thani pour nous entendre avec le Gouverneur de la province au sujet des barques dont nous aurons besoin pour remonter, jusqu'à Sangkhalôka, la rivière de Sukhôdaya. Pourvus d'embarcations, il nous faut trois jours pour atteindre *Muang-vang-maï-khon* (ville du palais sans habitants), la ville qui remplace aujourd'hui l'ancienne capitale abolie. De fréquents transbordements et de nombreux échouages expliquent la lenteur de ce voyage. Il faut aussi tenir compte des stations forcées que nous devons faire à *Muang-sam-rông* (la province de l'arbre samrong) et à *Muang-jôm* (la contrée où il y a agglomération) pour changer de barques, ainsi que nous le prescrivent les autorités locales.

Toutefois, le pittoresque du paysage et les péripéties, qui sont nombreuses, ne contribuent pas peu à faire oublier la lenteur du trajet : les berges, tantôt basses, tantôt escarpées, sont généralement revêtues d'une végétation luxuriante où les essences les plus diverses se confondent jusqu'à l'eau; parfois un village, le plus souvent sordide, disperse au hasard ses masures branlantes parmi lesquelles erre une population misérable et loqueteuse dont nous voyons des représentants se figer, bouche bée, sur la rive, dans la contemplation de notre convoi. Nombre de longues barques laotiennes, de sampans, sillonnent la rivière; on y voit le pêcheur indigène sonder l'argile des rives à l'aide d'une foène à long manche, pour tirer de sa retraite l'anguille qui pullule dans ces eaux. On le voit aussi plonger pour ramasser, sur le lit de la rivière, le *hoï-kab*[2] (coquillage en forme de feuille) dont la chair est considérée comme un aliment succulent. Parfois, rôde au bord de l'eau un animal sinistre tenant du loup et du chacal : c'est le chien de ces contrées, répugnant quadrupède qui, presque à l'état sauvage, se nourrit d'immondices et de fruits. Enfin on voit encore creuser profondément les berges pour en extraire la glaise que des barques, chargées à sombrer, vont porter dans les villages, où, malaxée, mise en forme, séchée et cuite dans des fours rudimentaires, elle fournira la brique pour l'édification des édifices et la tuile qui les couvrira.

1. *Suite. Voyez p.* 349 *et* 361.
2. Sorte de grosse moule mesurant, à l'état adulte, 0 m. 12 sur 0 m. 07.



SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir, donc, du troisième jour nous débarquons à Muang-vang-maï-khon, dont le Gouverneur met à notre disposition, pour y passer la nuit, la salle du « tribunal ».

Le lendemain à midi nous repartons avec de nouvelles barques pour arriver à Sangkhalôka à 6 heures du soir, ou, pour être plus exact, à *Bang-nong-xang* (village du marais de l'éléphant); c'est dans la sâla de ce village que nous nous installons; notre campement, ouvert à tous les vents, manque de confortable; la température[1], qui s'est brusquement refroidie, nous fait grelotter sous nos vêtements légers : aussi les hommes de l'escorte se sont-ils empressés d'allumer de grands feux, autour desquels ils se serrent frileusement sous leurs loques, claquant des dents et regardant cuire le riz, leur habituelle nourriture.

C'est sous ce sâla que viennent se reposer durant le mois de février les pèlerins attirés par le Vât-phra-prang et ses ruines majestueuses que nous ne connaissons encore que par ouï dire.

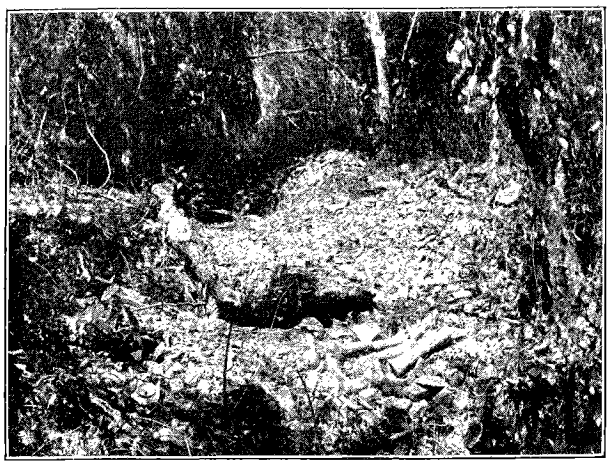
Parti le lendemain à la pointe du jour, nous suivons dans la direction nord un chemin battu qui côtoie la rivière, et, laissant sur notre droite un phra-chédi en ruines, nous parvenons au Vât-phra-prang, après 30 minutes de marche; un coup d'œil en passant et nous continuons notre route en appuyant à l'ouest pour atteindre enfin l'enceinte de la ville, dont le rempart borde la rivière. En ce point le rempart, en partie conservé, domine la berge de 3 m. 60; il mesure 1 m. 50 d'épaisseur à fleur de terre, 0 m. 80 au sommet et présente un certain fruit extérieur; il est fait de limonite hourdée en mortier et repose sur de solides fondations de même pierre.

Une levée de terre s'adosse à la paroi interne du mur du rempart; elle mesure 1 m. 20 de largeur au sommet et 2 mètres à la base; sa hauteur est telle qu'un homme puisse se placer en défenseur, protégé par le haut du mur percé de meurtrières. Au pied de ce remblai de défense court un chemin de ronde de 5 mètres de largeur et un fossé, peu profond, de 6 mètres de largeur.

Cette enceinte est rectangulaire et percée de quatre portes, régulièrement orientées, mesurant 3 mètres d'ouverture sur 3 mètres d'épaisseur; ces portes présentent, de chaque côté de leurs tableaux, trois redans verticaux qui se retraitent jusqu'aux remparts; elles sont masquées et protégées par un cavalier de terre levée. Une cinquième issue, *Patu-phi-ôk* (la porte des morts), est ménagée à l'angle nord-ouest.

Comme ses sœurs dont nous avons déjà décrit la dévastation, la grande capitale Sangkhalôka[2] n'est plus aujourd'hui qu'un squelette de ville, auquel manquent, hélas! bien des éléments essentiels : là comme partout ailleurs le temps a accompli son œuvre de vandalisme et plus encore la main de l'homme, ignare et sacrilège. De tous les monuments qui jadis devaient former là un groupe majestueux et une cité prospère, le Vât-phra-prang est certainement le moins mutilé.

Le Vât-phra-prang est enfermé dans une enceinte rectangulaire formée d'une succession de fûts de colonnes tangents, en limonite, supportant un chaperon de même pierre. Elle est percée de deux portes semblables à l'est et à l'ouest, d'une construction originale. Elle se compose d'une double ouverture formée par une disposition de trois fûts de colonnes supportant un massif linteau, sur lequel s'élève au centre un petit pylône dont la décoration rappelle celle de certains monuments d'Angkor-thôm.



BANG-TAO-RIENG : LES FOURS (PAGE 376). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A l'intérieur de l'enceinte, près du mur, se dresse une ligne de colonnes portant des ornements divers en mortier moulé; elles devaient servir de lampadaires les jours de grande fête.

1 A cette époque de l'année (nous sommes arrivés à Nong-xang le 15 janvier 1892), le thermomètre qui marque 11 degrés à 6 heures du matin, remonte à 15 degrés à 11 heures, à 29, 30 ou 33 degrés entre midi et 2 heures, pour retomber à 15, 14, 10 ou même 9 degrés de 9 heures du soir à minuit. Cette période dangereuse dure de soixante à quatre-vingts jours.

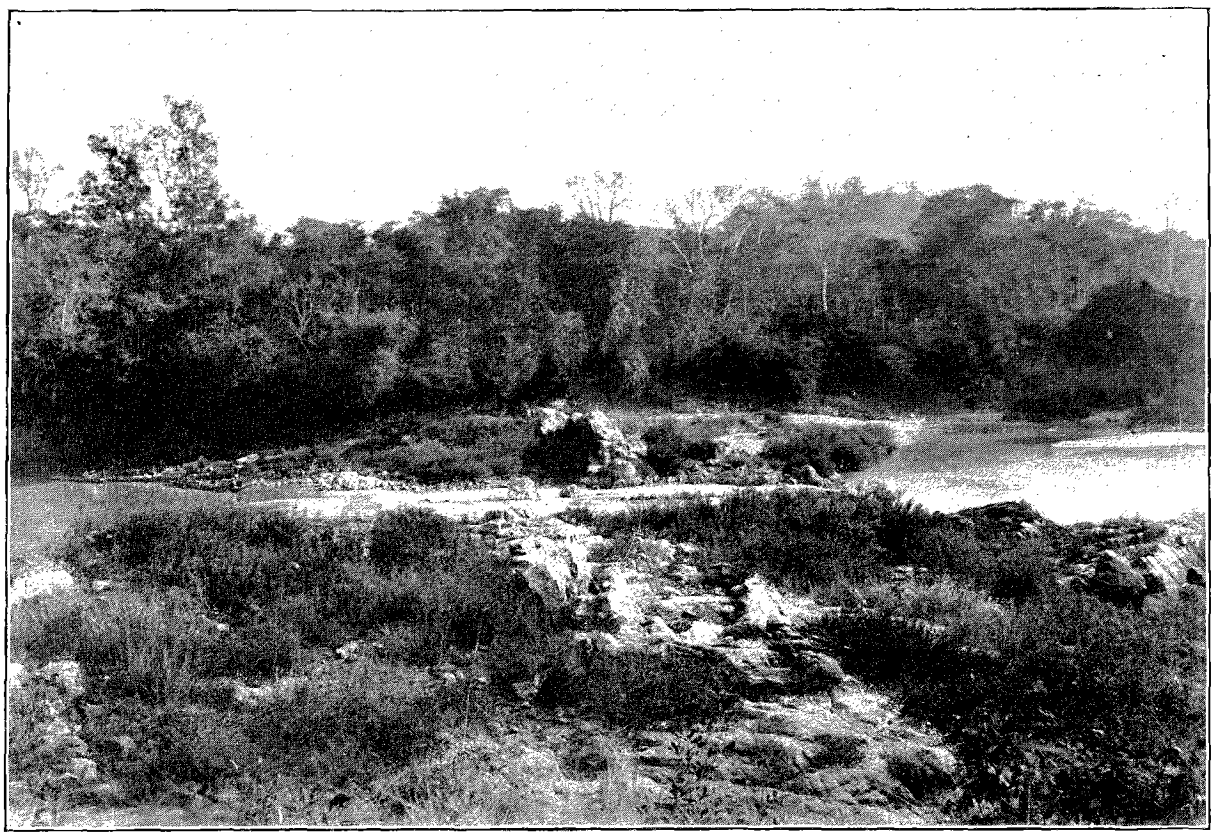
2. Située par 17° 18′ 51″ de latitude nord et par 99° 50′ 44″ de longitude.

En arrière de la porte est, le Vihan-luang, dont l'abside est engagée dans un double cloître carré, aux galeries abritant de nombreuses statues de Bouddha assis. Un double escalier longe le mur ouest du vihan et donne accès à une plate-forme sur laquelle se dresse le haut phra-prang[1], élevé sur huit gradins se retraitant les uns sur les autres, le dernier portant le massif du pylône.

Un escalier unique, à l'est, donne accès à une chambre obscure, qui abritait jadis une statue brahmanique. L'ensemble de ce phra-prang rappelle les préasat khmers du Cambodge.

En arrière, dans une deuxième enceinte de même largeur, mais faite de dalles en limonite, s'étale un immense tumulus rappelant ceux de Sanchi dans l'Inde; à l'est, un escalier très raide permet d'avoir accès à une chambre obscure et circulaire occupant le centre de cet édifice. A l'ouest et toujours dans le grand axe est-ouest, un long kamburien ayant à sa gauche un sâla et un phra-chédi, et à l'angle sud-ouest un édicule double abritant deux statues de Bouddha.

Les monuments religieux étaient nombreux dans l'enceinte royale. Entrant par la porte est, nous rencon-



LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trons successivement, dans l'axe principal : le *Vât-somdet-nang-phaya* (le temple de Sa Majesté la Reine), le *Vât-phra-chédi-chet-thèo* (le temple à sept rangées de chédis), le *Vât-xang-lom* (temple de l'éléphant qui tombe) et enfin, en haut d'un monticule de calcaire d'où il semble veiller sur la ville qu'il domine, le *Vât-khao-pha-nom-phong* (temple sur la montagne où la pièce d'étoffe s'abaisse). Le Palais des rois, aujourd'hui entièrement détruit, était situé au nord du Vât-phra-chedi-chet-thëo, non loin de deux autres temples dont le nom seul subsiste dans la mémoire des indigènes, le *Vât-sang-khalam* (temple des cénobites) et le *Vât-vang* (temple du Palais); d'autres monuments devaient s'élever dans la partie sud, mais on ne peut que le supposer.

Suivant l'axe sud-nord, qui traverse le Vât-xang-lom, nous franchissons la porte nord et le rempart et nous arrivons bientôt à la rivière qui nous a amené; elle forme en cet endroit un rapide fort dangereux pendant la saison des pluies. Ce site ravissant, *Këng-luang* (le rapide royal), tel que nous l'avons vu, c'est-à-dire pendant la saison sèche, offre des roches visibles qui constituent, au moment de la crue, des écueils redoutables pour les frêles embarcations du pays, mais forment aussi des chutes, des cascades admirables, parmi lesquelles on est surpris de voir les indigènes manœuvrer avec une précision, un sang-froid merveilleux.

1. Le Vât-phra-prang est encore l'objet de soins exceptionnels : c'est un lieu de pèlerinage.

Dans la même direction, mais au delà de la rivière, le *Vât-phra-bât* (temple du Bouddhapâda) s'élève sur une colline de médiocre hauteur; plus au nord et sur un point plus élevé encore, nous trouvons le *Vât-khao-in* (temple du mont Indra); c'est ensuite, au nord-ouest de l'enceinte, le *Vât-kadi-laï* (temples des cellules peintes), et plus loin, sur un monticule, le *Vât-khao-nang-kham* (le temple de la jolie dame); puis, au nord-est, le *Vât-phra-prang*; à l'est, sur deux tertres, le *Vât-xong-khao* (temple au pied de la montagne), et le *Vât-nang-ké* (temple de la vieille dame) placés non loin du *Vât-phô-thong* (temple du peuplier doré); au sud-est, enfin, nous rencontrons le *Vât-pâ-sak* (temple du parc de tek), le *Vât-sa-si-liem* (temple de l'étang quadrilatère) et le *Vât-jôt-khao-phusi* (temple à la montagne du tribut), ce dernier édifice sur une colline de calcaire d'où l'on découvre, vers le sud, le profil de la plus haute montagne de cette contrée, la montagne Khao-lúang.

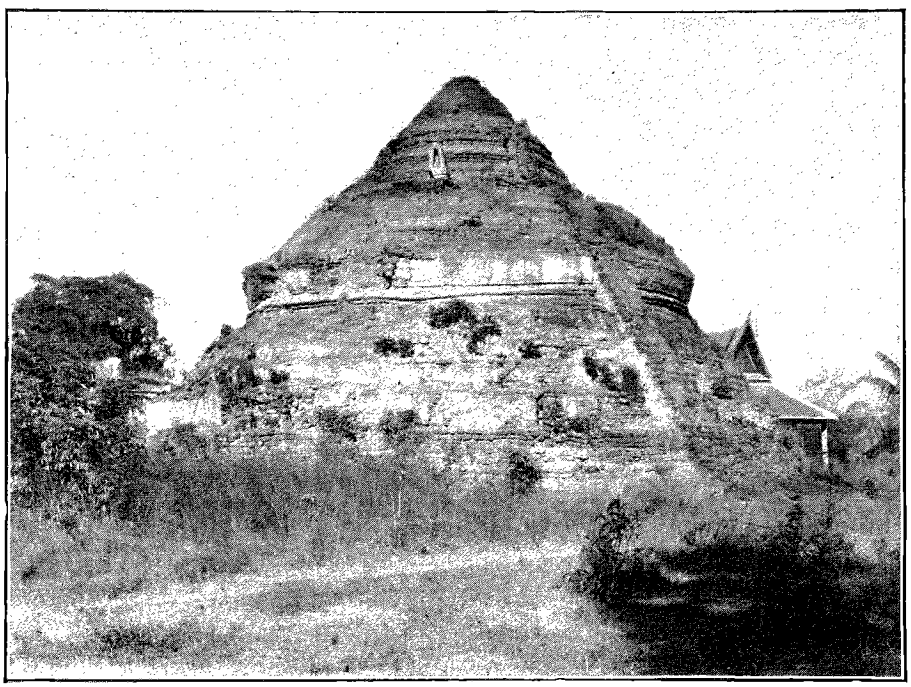
Sangkhalôk fut autrefois remarquable par ses productions céramiques; on fabriquait à Bang-tao-rieng des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres d'une pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des anciennes porcelaines chinoises ou coréennes. Bang-tao-rieng méritait une visite.

Remontant le cours de la rivière, nous ne tardons pas à atteindre les rapides *Këng-sak* (le rapide qui creuse) et *Këng-lúang* (le rapide royal, que nous franchissons assez aisément en nous aidant de la perche et du rotin) Le coup d'œil, d'ailleurs, est splendide, et bien fait pour nous dédommager : on aperçoit à droite les berges abruptes où se dressait jadis la capitale de Sangkhalôk, dont les murailles d'enceinte, noircies par le temps et couvertes de pariétaires, se devinent à travers les arbres.

De grands bancs de sable, des traînées de calcaires, traversent la rivière, et les nombreux débris de poteries, de tuiles, de tuyaux, qui sont venus s'y échouer, annoncent l'approche des anciennes fabriques. Nous nous arrêtons à l'endroit où les débris sont le plus abondants et nous commençons nos recherches à travers la forêt : après bien des allées et venues dans la brousse, nous découvrons des cavités remplies de débris de porcelaine, et quelques coups de sabre d'abatis nous permettent de constater que nous sommes bien sur les lieux mêmes de la fabrication. En effet, nous mettons à jour une trentaine de fours éventrés renfermant encore des poteries fixées à leurs supports, ce qui permet de supposer que la cuisson a été brusquement interrompue; plusieurs coulées de porcelaine, des pièces soudées ensemble, nous confirment dans cette opinion; la légende attribue à l'invasion des Thaïs du nord et aux déprédations qui l'ont suivie cette brutale interruption de la fabrication.

A notre grand regret, nous n'avons pu rapporter que des pièces incomplètes, débris de bols, de plats, de vases, de cuvettes, etc. C'est au musée de la manufacture nationale de Sèvres que sont conservés les échantillons qui nous ont paru dignes du transport.

Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-tao-rieng est souterrain; il nous a été impossible de reconstituer un four complet; le moins endommagé nous a montré que la construction était de briques et affectait une forme elliptique, le grand axe mesurant 2 m. 50 et le petit 2 m. 15. A l'une des extrémités une porte tenait lieu de foyer; lorsque l'enfournement était terminé, la flamme parcourait le four dans toute sa longueur, après avoir passé entre les pièces, et ressortait par une cheminée placée à l'autre extrémité.



LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PRANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

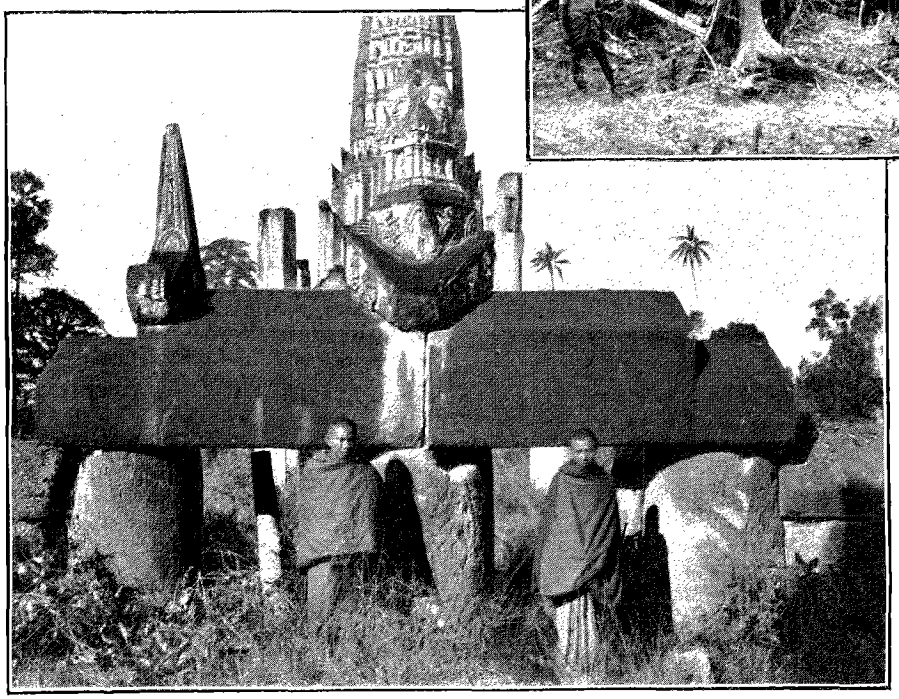
Le nom de *Bang-tao-rieng* (village des tortues placées en rang), que les indigènes ont donné au village qui s'élevait non loin de cet endroit, ne manque pas de raison d'être, car l'aspect des fours, dépouillés de la terre qui devait les recouvrir, présente une certaine analogie avec des alignements de monstrueuses carapaces.

Cette visite terminée, nous retournons au campement à l'effet d'y préparer notre départ pour *Muang-thung-jang* (la contrée de la plaine des arbres jang)

Cette fois nous devons effectuer le trajet à dos d'éléphant: mais, malgré les promesses du maire du village, il nous est impossible de réunir le nombre nécessaire de montures et de cornacs. Force nous est donc de n'emporter avec nous que le strict nécessaire, laissant la moitié de nos bagages sous la garde de l'interprète et d'un indigène.

Suivant le chemin qui doit nous conduire au Vât-phra-prang, nous arrivons à *Bang-Vât-noï* (le village de la petite pagode), puis





SANGKHALÔK : LA PORTE EST DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous traversons la rivière, laissant sur notre gauche *Khao-in* (montagne d'Indra) et nous continuons notre route sur un terrain tantôt sablonneux, tantôt argileux, parfois coupé de bandes de limonite ou recouvert de bambousières interminables. Nous signalons au passage la grande citerne de *Bô-thong* (la mine d'or) et les ruines presque informes de phra-chédi; nos éléphants s'avancent majestueusement dans ce milieu, balançant leur trompe de droite et de gauche pour saisir au passage les jeunes pousses ou les branches encore tendres des bambous, mets dont ils paraissent très friands. Puis viennent les hautes herbes que, juché sur nos bêtes, nous dépassons à peine, les forêts de tek, un khlong desséché, le *Bang-Vât-phong* (le vât du village dans la brousse), le *Khlong-vang-lak* (le canal du palais de l'arbre rak), et enfin, à midi, grillé par le soleil, rassasié de poussière, nous nous décidons à faire halte auprès d'une maigre touffe d'arbres.

Après un frugal repas suivi de quelques minutes de repos, nous reprenons vaillamment notre route vers le nord; chemin faisant nous abattons quelques oiseaux et animaux qu'une imprudente curiosité attirait trop près de nous, entre autres un gros singe noir qui, se croyant sûr de l'impunité, nous faisait force grimaces du haut d'un arbre. La journée se termina sans incident marquant, et c'est à la nuit que nous nous arrêtons au *Sâla-nong-kai-fak* (le sâla du marais où la poule couve), qui est un centre assez important d'exploitation de bois de tek.

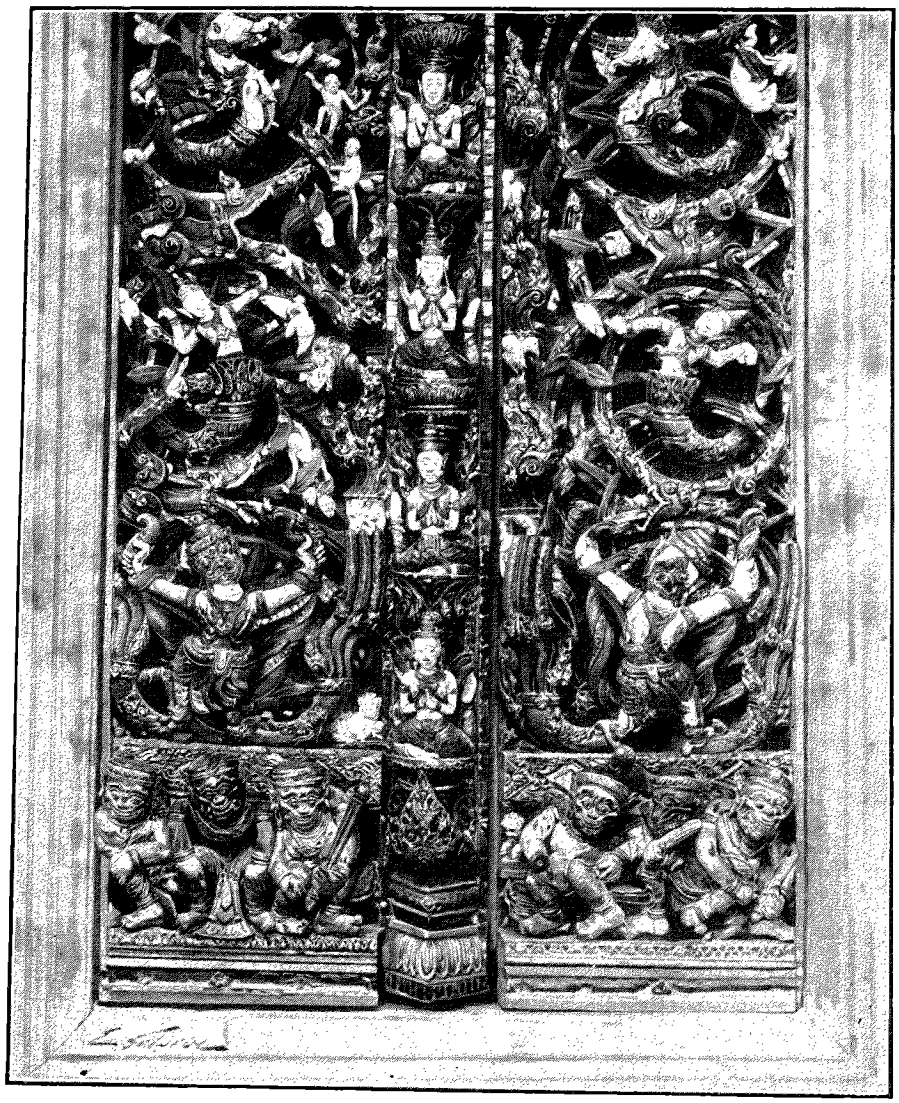
Le lendemain matin au petit jour, nous repartons par un vent du nord dont la violence fait tournoyer autour de nous tout un vol de feuilles; n'était le soleil qui nous aveugle, on pourrait se croire en automne si cette saison existait au Siam. La route manque d'intérêt : nous retrouvons au passage ce que nous avons déjà vu, canaux, marais desséchés, forêts de tek, bambousières et rizières. Longeant une culture de ce genre, nous remarquons la présence de plusieurs *hing-han*, qui sont de minuscules moulins juchés au bout d'une haute perche ou au sommet des arbres et destinés à indiquer la direction du vent. Ils se composent d'une tige verticale formant pivot à une autre tige horizontale; celle-ci est munie à une extrémité de deux ailettes en hélice, à l'autre d'une queue en paille de riz destinée à donner prise au vent.

Parvenu au *Sâla-kamma-rieng* (le sâla de l'ordre), tandis que nos hommes font halte, nous allons faire visite au maire de *Muang-thung-jang*, et dans l'après-midi nous nous rendons au *Vât-maha-that* (le vât de la

*

grande relique), dans lequel nous remarquons quelques vieilles boiseries sculptées représentant des scènes du *Ramayana*, et quelques antiques statues de Bouddha en bronze. Somme toute, rien de bien marquant. Signalons le retour de notre interprète nous amenant le complément de nos bagages que nous avions laissés à sa garde. Profitant de son arrivée, nous visitons les deux vâts fort connus de *Phra-jun* (le vât de phra debout) et de *Phra-then* (le vât du bonze), ainsi que trois monastères de talapoins. La route est ravissante; elle est bordée de borassus aux hauts panaches. La sève de cet arbre est fort goûtée des indigènes : fraîche, c'est une boisson agréable; elle devient vinaigre en fermentant et donne du sucre lorsqu'elle s'évapore au soleil.

Phra-jun a été élevé, paraît-il, sur le lieu où Bouddha prenait son repos, et Phra-then sur celui où il prenait ses repas. La légende veut que le *bouddhapâáa* (empreinte des pieds sacrés de Bouddha) conservé au centre du premier de ces temples soit la marque du pied de ce dieu, lorsqu'il s'élançait d'un bond dans le second pour y manger le riz préparé à son intention. La porte de Phra-then est à deux vantaux séparés par un fort meneau; elle est remarquable par les sculptures qui la recouvrent : six personnages grimaçants (*hua-laman*) supportent deux *kruts* derrière lesquels naissent des rinceaux et des *nagas* qui enroulent leurs volutes autour de singes et de *thévadas*. Le meneau représente une série de *thépanons* en prières. Le tout, peint de couleurs brillantes, vermillon, blanc, vert, or, est d'un effet merveilleux. On dit que l'artiste qui exécuta cette porte y consacra une partie de sa vie et n'hésita pas à jeter ses outils dans la rivière avec la conviction qu'il empêcherait ainsi la production d'un chef-d'œuvre semblable.

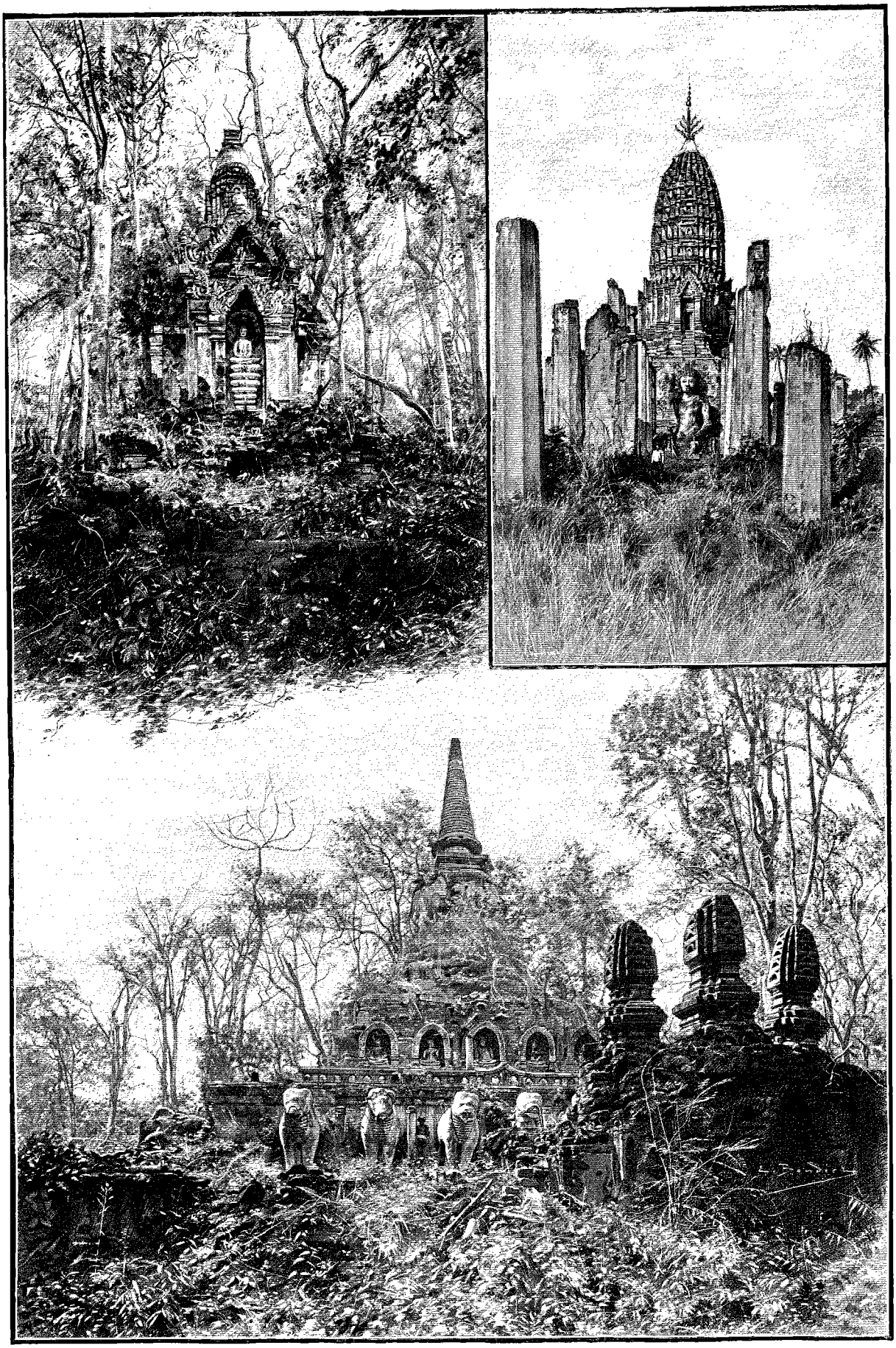


PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. — DESSIN DE GOTORBE.

Au passage, nous notons cette particularité ethnologique que les Laotiens et les Siamois montrent des tatouages intéressants sur les cuisses et quelquefois sur le bas-ventre; cette coutume leur vient de l'Inde. A l'origine ce tatouage était religieux, c'est-à-dire qu'on tatouait sur le corps des signes distinctifs empruntés aux croyances, et les différentes sectes avaient des tatouages divers. Dans l'Indo-Chine, où toutes les sectes se sont fondues dans le bouddhisme, le tatouage n'est plus qu'un ornement de fantaisie, surtout dans les classes inférieures. Cet usage tend à se perdre en Indo-Chine et à se réduire à quelques dessins dépourvus de toute signification symbolique.

Nous prenons nos dispositions pour le départ vers Uttaradith, et nous devons nous résigner à changer encore une fois de moyens de transport; ce sont des hommes cette fois qui feront l'office de porteurs. Ils sont cinquante-deux et marchent accouplés pour porter leurs fardeaux.

Nous franchissons les khlongs Huci-paï, Bang-phô et Noï, traversons une ancienne forêt de tek et, enveloppés d'un nuage de poussière qui nous empêche de nous voir les uns les autres, nous arrivons au *Vât-that-sanon* (le vât de la relique du chemin), qui est élevé sur la rive droite du Më-ping, branche orientale du



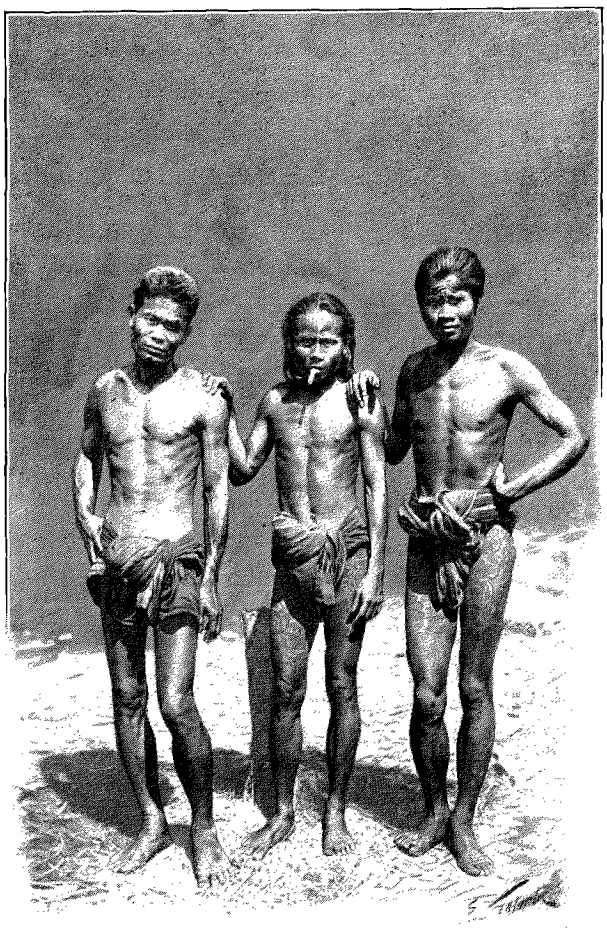
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÈO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LOM. — DESSIN DE BOUDIER.

Më-nam, qui descend de Muang-nan, puis à l'entrée de Muang-uttaradith. Ce temple est en réparation, et les talapoins qui le desservent s'empressent à l'entour : les uns repeignent les murs, d'autres font des estampages en terre dans des moules en bois pour remplacer les parties brisées, quelques-uns enfin dorent à la feuille les ornements des portes.

Nous voici enfin à *Uttaradith* (lieu de pèlerinage) par 17° 08′ 54″ de latitude nord et 100° 06′ 39″ de longitude et nous nous dirigeons aussitôt sur la demeure du Gouverneur. Cet honorable fonctionnaire est absent et l'on nous apprend qu'il est parti depuis deux ans pour Bangkok, où il attend patiemment une décision de justice qui doit mettre fin à un procès qui l'intéresse. Et nous osons nous plaindre des lenteurs administratives ou judiciaires en France !

Uttaradith est remarquable par sa situation assez pittoresque sur le fleuve encaissé entre deux hautes berges cultivées avec quelque succès. La population est composite : on y remarque des types siamois, chinois, laotiens et birmans. Le commerce est peu important. Quant aux vestiges architecturaux, ils se réduisent aux vâts *Klang* et *Phra-khôk* (vâts moyen et de la statue sur une éminence), où l'on retrouve, en même temps que l'influence chinoise, le mélange des styles siamois et laotien.

Le lendemain, toujours à dos d'éléphant, nous marchons sur *Mùang-lablë* (ville laotienne), où nous devons trouver, paraît-il, des ruines intéressantes. La route s'effectue à travers la forêt, où nos pesantes montures font preuve d'une remarquable agilité pour contourner les buissons et pour enjamber les arbres abattus. Chemin faisant, nous croisons quelques familles laotiennes qui se rendent à Uttaradith ; les hommes marchent en avant, à la file indienne, les femmes suivent. Le costume de ces dernières est original : il se compose d'une sorte de corsage noir très ajusté garni d'une multitude de boutons de porcelaine et d'une jupe courte ornée à sa partie inférieure d'une bande de broderies aux plus vives couleurs. Les cheveux, massés sur la nuque en un lourd chignon, sont enserrés dans une sorte de turban de couleur foncée. Quant aux hommes, ils sont vêtus du pagne et d'une veste et coiffés du turban ; ils portent le sabre birman sur une épaule, le *jâm* (sac aux provisions) sur l'autre, la couverture de coton ou de laine en sautoir ; ils laissent à leurs compagnes le soin de transporter sur l'épaule le *mai-khung*, bois flexible supportant à ses extrémités les *kabung* (plateaux) sur lesquels sont placées les marchandises qui serviront aux prochaines transactions.



LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

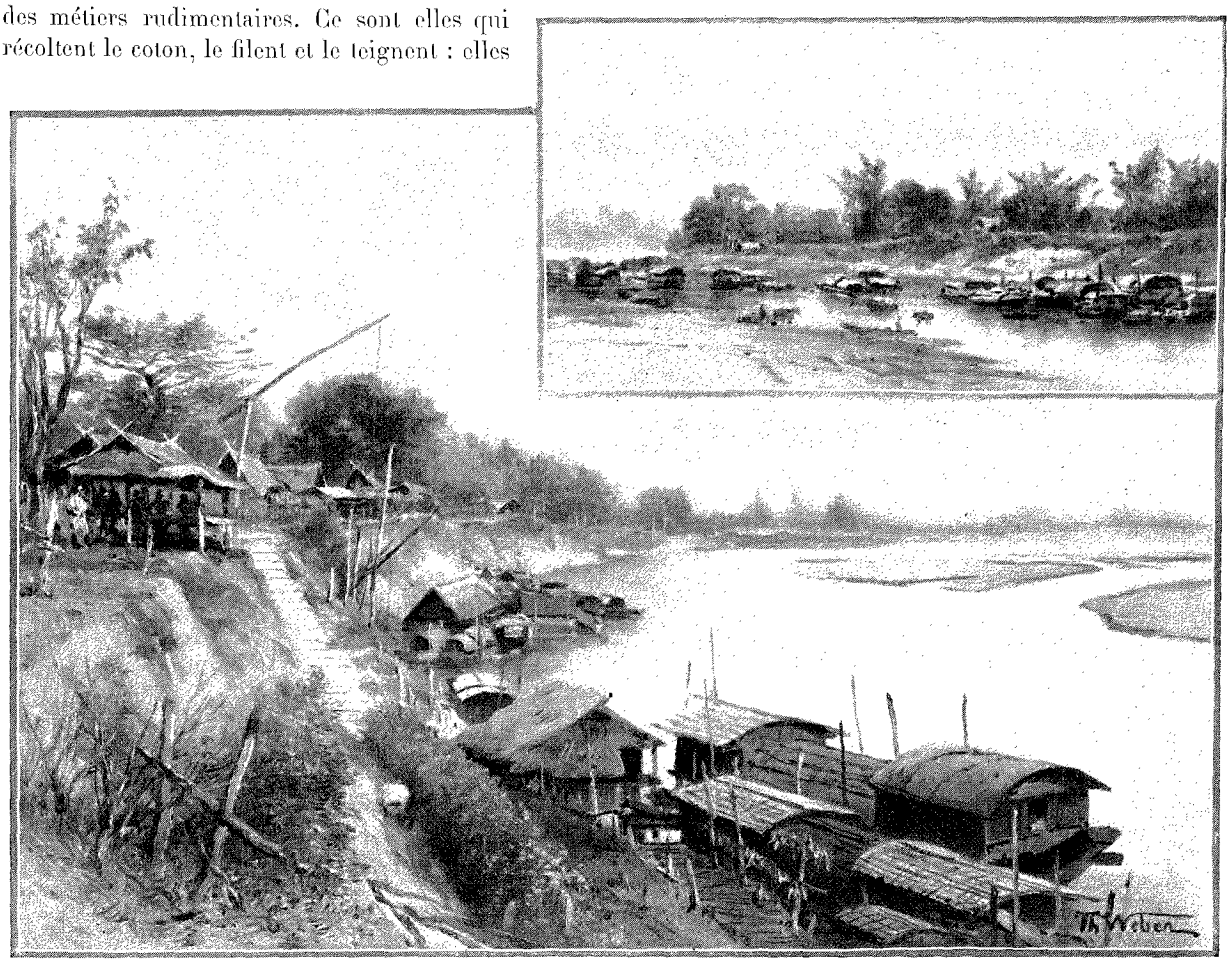
Nous apercevons sur la gauche la montagne de *Khao-phasi* et sur la droite celle de *Khao-thuk-luang* (la montagne de la grande douleur), puis c'est le *Khlong-më-pong* (le canal du scorpion), dont les rives sont dominées par d'immenses rizières qui vont se perdre à l'horizon ; çà et là quelques cahutes de charbonniers préparant le combustible nécessaire à la fonte du minerai de fer, dont les gisements sont nombreux autour de *Vât-pâ-jung* (vât dans la brousse), de construction relativement moderne.

Avec Muang-lablë, l'aspect de la contrée change, nous nous trouvons au milieu d'un cirque assez vaste formé par un cercle de collines et de montagnes peu élevées dont *Khao-pam-khing* (montagnes parsemées de gingembre) est la plus haute ; la ville elle-même, véritable petit éden, étale au fond de la vallée ses multiples jardins dominés de-ci de-là par l'élégant panache des sveltes aréquiers.

Les Laotiens sont nombreux, et l'on remarque aussi dans la population mercantile les éléments siamois et chinois ; nous ne sommes d'ailleurs qu'à quelques jours de marche de la frontière laotienne, dont Muang-phrë et Muang-lakhon sont les villes les plus proches.

L'industrie de Muang-lablë est assez importante ; elle comprend la fabrication des *sin* (pagnes), des *jam* (sacs de voyage), des *phâ-xët-nâ* (serviettes), des *mon* (oreiller de coton), des *phâ-hom* (matelas de coton), etc., chacun de ces produits revêtant un cachet assez artistique grâce aux broderies et aux applications de couleurs vives dont ils sont ornés, et qui sont le patient ouvrage des vieilles femmes accroupies tout le jour durant devant

des métiers rudimentaires. Ce sont elles qui récoltent le coton, le filent et le teignent : elles



UTTARADITH : LE MÊ-PING. — MUANG PHIXAI. — DESSIN DE TH. WEBER.

obtiennent le rouge avec la racine du *rak-jo*, le noir avec la feuille du *bai-khan*, le vert avec celle du *bai-hom* et l'indigo avec la plante du même nom.

A signaler lors de notre séjour dans cette charmante cité l'arrivée d'un troupeau de quatre-vingts zébus chargés de marchandises et venant de Lakkon; huit conducteurs suffisent à mener ce long défilé, dont chaque individu porte au cou une sonnette de bois dur tintinnabulant à chaque pas et produisant un carillon qui n'est pas sans charme. Puis notre visite aux ruines du *Vât-pa* (vât dans la brousse), et du *Vât-phra-thèp* (vât de l'ange), dénuées d'ailleurs de vestiges remarquables.

Après une dernière visite aux bazars laotiens installés le long des rives et sur les bancs de sable, visite au cours de laquelle nous faisons quelques emplettes chez les commerçants siamois et chinois, qui nous offrent les produits de leur région, serviettes, coussins, pagnes brodés, boîtes laquées, sabres, poignards à monture d'argent, etc., nous nous dirigeons vers notre sâla pour jeter le dernier coup d'œil et donner l'ordre du départ.

C'est au mois de février 1892, sous une pluie très fine qui transperce nos vêtements, que nous filons rapidement sur le Mê-ping, dont le courant va nous conduire à Phixai, sans que nous ayons d'autre effort à faire que de maintenir notre barque au milieu du fleuve.

Étendu sous la *pa-thun*, qui est la couverture de notre rua-pël, nous regardons défiler les rives, qui semblent se hâter, alors que doucement porté nous croyons rester stationnaire. Voici de nombreux radeaux de tek amarrés le long des berges en attendant la crue des eaux; les conducteurs occupent leurs loisirs en cultivant des jardinets qu'ils improvisent à proximité de leur convoi; ici, ce sont des barques de formes diverses que les eaux, en se retirant, ont laissées à sec et que leurs propriétaires se hâtent de radouber et de mettre en état. C'est d'ailleurs l'époque des réparations; les récoltes sont faites, les travaux des champs sont terminés, les eaux sont basses : on en profite pour tout remettre à neuf, maisons, meubles et véhicules divers. La pêche est aussi très en honneur, car il faut se hâter de faire des provisions de poisson, base fondamentale de la nourriture pendant la saison pluvieuse; aussi voyons-nous le fleuve fréquemment coupé par de véritables barrages, qui ne sont autre chose que de vastes engins de pêche; ces barrages affectent une forme convexe opposée au courant; ils sont faits d'une cloison de feuilles de palmier soutenues par une charpente de bambous, et percée, de six mètres en six mètres.

de longs couloirs terminés par des nasses. La quantité de poisson qui se prend à ses filets est prodigieuse; une barque fait la navette entre les deux extrémités du barrage, qui mesure quelquefois plus de cent mètres de long, et les réparations nécessaires, occasionnées par la violence du courant ou les efforts des poissons capturés, sont faites séance tenante. Il n'est pas rare de voir les pêcheurs apprêter sur place le produit de leur pêche et le mettre immédiatement sécher au soleil sur des claies de bambou ou macérer dans des barils de saumure.

Les villages, les hameaux, se succèdent rapidement; les hautes berges parfois s'abaissent en un brusque éboulis, pour se relever ensuite plus abruptes, et parfois, très basses, laissant apercevoir l'horizon. Quelques hauts bambous fichés en terre portent à leur sommet une oriflamme de calicot : ce sont des sortes d'ex-voto; et, se mêlant à la course qui se poursuit sous nos yeux animés, des vâts apparaissent qui se perdent au lointain avec leur mât orné de l'oiseau sacré *hangsô*. Puis c'est une crémation sur la berge, près d'une pagode; le bûcher encore fumant et rouge consume les restes d'un cadavre siamois; la famille, accroupie sur les talons, se livre à une conversation bruyante ou suit de l'œil le spectacle hideux en psalmodiant des litanies monotones. Et la barque poursuit sa marche régulière et vive, nous entraînant à travers les longs bancs de sable sur lesquels se vautrent les *takhé* (crocodiles), qui somnolent au soleil et nous voient passer sans témoigner la moindre frayeur. Nous ne pouvons résister au désir de loger quelques balles dans la gueule largement ouverte de ces insolents sauriens qui bâillent à notre approche, et c'est un plaisant spectacle que les sauts désordonnés auxquels ils se livrent en recevant ces projectiles inattendus et malencontreux. Heureusement, la rapidité de notre allure nous défend contre leurs représailles, car il leur serait aisé, d'un simple coup de queue. de faire chavirer notre légère embarcation; une fois à l'eau, il y a fort à parier qu'un de nos membres, sinon plusieurs, payeraient une aussi téméraire distraction.

Une pêche d'un nouveau genre (*loi-ka-bonbêt*) occupe ensuite quelque temps notre attention : c'est un engin rappelant le « trimeur », qui, chez nous, est employé pour la pêche au brochet; la moitié d'une pamplemousse, pourvue en son centre d'un fil avec hameçon, est jetée à l'eau avec un appât fait d'un morceau de banane. Le fruit surnage, un bâtonnet planté au sommet de sa partie sphérique sert à le suivre des yeux; lorsqu'on le voit s'enfoncer au-dessous du niveau de l'eau, c'est qu'un poisson, victime de sa gourmandise, s'est laissé prendre à ce grossier artifice. Le pêcheur n'a plus que la peine de le décrocher. Cette pêche est assez fructueuse, plus même qu'on ne pourrait le penser, étant donnée sa simplicité.

La pêche au grelot est aussi pratiquée assez communément : l'avertisseur consiste en une sorte de clochette de bois dur sur laquelle viennent frapper deux battants articulés également en bois; ces trois éléments sont traversés par un fil qui les supporte et qui sert de corde à un arc de bambou flexible. Cet appareil n'est pas exclusivement employé par les pêcheurs, il sert aussi de veilleur nocturne, car un malfaiteur imprudent qui le frôlerait en passant donnerait lui-même l'éveil et révélerait sa présence.

Après deux jours et deux nuits de navigation, nous apercevons sur la rive gauche quelques barques, quelques maisons flottantes, c'est *Muang-phixai*.

Phixai, qui a nom de ville, est, de ce fait, la résidence d'un gouverneur; mais ce n'est, à proprement parler, qu'un village habité par des Chinois, des Siamois, des Laotiens et des Birmans; il est situé par 17° 17′ 07″ de latitude nord et 100° 05′ 08″ de longitude. Le commerce, peu important, comporte la culture et le négoce du tek, du riz, du tabac, et la fabrication de la brique, de la tuile, le tissage du langoutis. Rencontré, en traversant le village, le Gouverneur, fort occupé à surveiller la construction de sa résidence, qui sera élevée d'un étage, construite en bois de tek et couverte en tuiles. Il nous donne quelques renseignements sur le pays et se montre peu encourageant lorsque nous lui exposons le but de notre mission; selon lui, nous ne trouverons rien d'intéressant dans les ruines, chose qui n'est pas sans nous surprendre, car nous fondions de belles espérances sur Phixaï, qui fut autrefois une grande cité ayant nom *Vijaya* (la ville de la victoire). Néanmoins, nous ne renonçons pas à l'exploration projetée et nous nous rendons dans la forêt, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'antique capitale. Hélas! force nous est de reconnaître qu'on ne nous a pas trompé, et les vestiges que nous avons sous les yeux ne laissent pas que de nous causer une certaine déception : ce sont les ruines presque informes des vâts *Kradi-thong* (le temple de la cellule dorée), et *Sai-jat* (le temple à placer ses parents); de ce dernier, il reste quelques pans de murs qui présentent encore des traces d'ornements en mortier.

La campagne est presque entièrement couverte de rizières, dans lesquelles nous remarquons deux instruments assez intéressants : une charrue (*thai*) dont le soc fait de bois dur et d'une seule pièce se rattache directement à l'unique timon, et une sorte de traîneau (*kaxong*) en bambous courbés au feu, qui sert à transporter à travers la culture le riz non encore décortiqué. Des buffles font la traction. C'est là tout le fruit de notre visite à Phixai, que nous quittons, sans nous y attarder, pour poursuivre notre descente vers le sud. Les rives, maintenant, sont cultivées, les champs de canne à sucre et de tabac se succèdent sans interruption.

Parfois des massifs d'arbres roses, lilas ou blancs se dressent non loin de la berge; c'est l'époque de la floraison, et le vent du nord a emporté toutes les feuilles en respectant les fleurs : de là un aspect étrange auquel nos yeux sont encore peu accoutumés. Le second jour nous amène à *Phitsanulôk*, ou mieux *Visnoulôka* (la terre de Vishnou), ancienne ville d'origine brâhmanique.

Les anciennes annales des Thaïs du Nord nous apprennent qu'une tribu brahmane, dite Dasakula, bâtit à cet endroit deux villes l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. A la ville placée sur la rive gauche, elle donna le nom d'Oghapura, celle de la rive droite fut appelée Cannapura, et fut une capitale importante alors qu'elle était sous la domination des rois Kambodjas (Cambodgiens). Au XIIIe siècle, le roi Phaya-ruang annexa Oghapura au royaume des Thaïs et changea son nom en Phitsanulôk[1].

C'est à 7 heures du soir et par une nuit profonde que nous atteignons cette ville d'une façon assez désagréable, c'est-à-dire en nous échouant sur l'un des nombreux bancs de sable occasionnés par la baisse des eaux. Les rives étant inaccessibles à cause des maisons flottantes qui les bordent, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire conduire auprès du Gouverneur. Ce fonctionnaire, pour comble de malchance, est malade et ne peut nous recevoir. Il nous fait accompagner auprès d'un vieillard qui remplit les fonctions de Sous-Gouverneur et réside dans une maison flottante. Celui-ci allègue que l'heure est trop tardive pour rien entreprendre, mais il nous promet pour le lendemain aide et assistance. Faisant contre fortune bon cœur, nous nous résignons à passer encore cette nuit dans notre embarcation. Le lendemain, dès l'aube, fidèle à sa parole, le Sous-Gouverneur vient nous chercher pour nous conduire au sâla qu'il nous a réservé et qu'il a fait rapidement aménager à notre intention; l'installation d'ailleurs n'est pas dispendieuse; elle se réduit à une natte appliquée contre les colonnes de tek de façon à nous abriter non seulement du vent du nord qui souffle avec rage, mais encore des regards des indigènes. Quelques coussins complètent l'aménagement, qui nous paraît des plus confortables, et ce n'est pas sans un réel sentiment de bien-être que nous faisons notre premier repas à l'abri des rafales.



LAOTIENNES DE MUANG-LABLÊ. — DESSIN D'OULEVAY.

Vu de la rivière, Phitsanulôk paraît avoir une certaine importance en raison des nombreuses maisons flottantes qui bordent les deux rives du fleuve; mais ce n'est en réalité qu'un double rideau, qui à lui seul forme à peu près toute la ville; derrière ce sont quelques cabanes, les ruines et les rizières.

Cannapura et Oghapura étaient fortifiées : un mur de briques haut et épais, aujourd'hui démantelé, renforcé d'un talus en terre-levée et précédé d'un fossé profond, formait l'enceinte. Cette muraille était percée de trois portes à l'est, *Patu-chek* (la porte des Chinois), *Patu-mon* (la porte des Pégouans), *Patu-thavai* (la porte des Thavaïs, peuplade); de deux autres à l'ouest, y compris celle par où sortent les morts, *Patu-phi-ôk*, et d'une seule au nord et au sud. Ces portes étaient assez élevées, à en juger par les vestiges de l'une d'entre elles qui mesure 5 mètres de haut sous le couronnement, 4 mètres d'ouverture et 6 mètres de profondeur. Au centre de la ville se remarque encore aujourd'hui l'ancienne chaussée royale, pavée de briques.

A Phitsanulôk, fait unique, les indigènes ont continué à résider au milieu des ruines, mais il ne semble pas qu'ils aient jamais fait le moindre effort pour les relever; un temple seul a fait l'objet de quelques travaux, sinon de restauration, du moins d'entretien, c'est le *Vât-maha-that* (le vât de la grande relique), dont la végétation, qui défie les efforts les plus soutenus, s'empare peu à peu. Un vihan et un phra-prang, en raison de la vénération dont ils font encore l'objet, sont défrichés tous les ans d'une façon assez complète; on officie dans le vihan qui fut restauré par le roi actuel; le phra-prang fait l'objet d'un pèlerinage annuel, fin octobre.

La population offre ici les mêmes éléments que dans les villes précédemment visitées; l'industrie est représentée par une distillerie de riz dirigée par des Chinois, et le commerce, assez important, comporte l'exportation

1. Située par 16° 48′ 53″ de latitude nord et 100° 12′ 10″ de longitude.

du tek, du rotin, des résines, du riz et de l'eau-de-vie que l'on en tire, l'arak. Tous les jours un marché en plein vent se tient de chaque côté d'une avenue plantée de tamarins; dès 8 heures du matin les marchands sont installés avec leurs provisions, fruits, légumes, poissons frais ou salés, épis de maïs grillés, beignets de bananes confectionnés sur place ainsi que les gâteaux de riz et le coco râpé; les Chinois, bien entendu, sont représentés et vendent les produits naturels ou industriels de leur pays, bibelots divers, porcelaines, étoffes, tous objets qui sortent de leurs barques transformées en véritables bazars flottants. Nous nous empressons de renouveler notre provision de fruits et de légumes frais, car il est rare de rencontrer un approvisionnement aussi complet. Citons aussi, parmi les curiosités de la ville, une importante maison de jeu tenue par des Chinois, qui émettent, pour remplacer le billon, une monnaie de porcelaine en forme de jetons et dont le cours n'est pas contesté chez les marchands du pays. Enfin, nombre de Laotiens se rendent à Phitsanulôk pour y vendre ou y échanger les étoffes, le bétel, les sabres de leur pays, et remporter dans leur embarcation les produits locaux qui font défaut chez eux.

Les édifices étaient nombreux dans l'ancienne capitale, et le plus important étant sans contredit celui que déjà nous avons cité, le vâtmaha-that. Ce temple, dont nous avons reconstitué le plan, était situé sur la rive gauche du fleuve et enfermé dans une double enceinte. La première affecte la forme d'un trapèze, parce que sa face ouest longe le fleuve, dont le cours est oblique par rapport à l'axe longitudinal de l'édifice; elle est percée de quatre portes principales et de deux plus petites du côté ouest et précédée d'un large fossé sur lequel sont jetés des ponts qui donnent accès aux portes. La seconde enceinte est rectangulaire et forme un cloître qui abrite sous ses galeries deux cent trente statues de Bouddha assis. A l'intersection des deux axes passant par les quatre portes qui percent cette enceinte aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, d'architecture brahmanique, dont le style et les dimensions rappellent celui que nous avons déjà admiré à Sangkhalôk. Il est élevé sur de nombreux gradins, coupés à l'est par un escalier qui aboutit à une chambre obscure où se dressait jadis la statue de Vichnou. Autour du soubassement se dresse un mur ayant entrée à l'est et affectant sur le plan la forme carrée; à ce mur s'appuie un toit incliné aux tuiles imbriquées qui s'appuie sur une colonnade formant aussi un second cloître peuplé comme le premier de statues de Bouddha; impassibles, elles semblent méditer sur les siècles révolus et gardent sur leur face sereine un sourire énigmatique dont l'ironie dédaigneuse est peut-être inspirée par le spectacle des humaines misères et la fragilité des mortels souverains; que de choses ils ont vues en effet, ces dieux immobiles figés dans leur manteau de pierre!

Le bôt à l'est, le vihan à l'ouest, les kamburien au nord et au sud, monuments purement bouddhiques et de date peut-être plus récente, viennent s'appuyer à cette galerie; enfin, vingt et un autres édicules abritant des statues de Bouddha debout ou assis, sept phra-prang et dix-sept phra-chédi sont disséminés dans le reste de l'enceinte. Quant à l'espace inscrit entre celle-ci et la muraille extérieure, il est partiellement couvert par d'autres édifices plus ou moins importants, un bôt, deux vihan, deux kamburien, trois phra-chédi et divers autres édicules; à l'ouest nous retrouvons l'emplacement d'une ancienne fonderie où l'on coulait les statues, les cloches et les ornements de bronze qui faisaient partie de la décoration du phra-prang et des escaliers.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



CARAVANE DE ZÉBUS. — DESSIN D'OULEVAY.

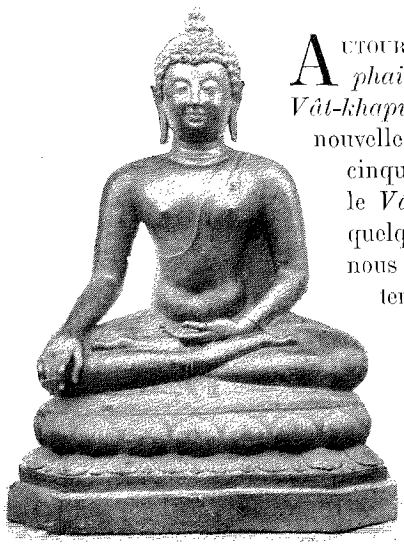
Droits de traduction et de reproduction réservés.



FONCTIONNAIRES SIAMOIS. — DESSIN DE GOTORBE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



BOUDDHA (PHITSANULÔK).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Autour du Vât-maha-that de Phitsanulôk, nous citerons le *Vât-rabuna*, le *Vât-nang-phai-ja* (le vât de la reine), le *Vât-noï*, au nord, non loin de l'ancienne enceinte, le *Vât-khapung-thong*, le *Vât-arayik* (le vât des ermites), le *Vât-pa-puk* et le *Vât-maï* (la nouvelle pagode), à l'est le *Vât-tha-matrang* et le *Vât-sai-këo*. Sur la rive droite et à cinquante mètres seulement du fleuve, s'élève un monastère de talapoins qui précède le *Vât-vihan-thong* (le temple doré). Du palais royal qui se dressait au nord-ouest quelques fondations, quelques sâ, aujourd'hui desséchés, sont les seuls vestiges qu'il nous est permis de retrouver, et, en raison aussi de leur dégradation, nous nous contenterons de citer le nom de deux temples qui se trouvaient au sud-ouest des murs de la ville, ce sont le *Vât-taring-pring* et *Thom-khong*. Bien des monuments, ignorés même des habitants actuels, devaient autrefois embellir les environs de la cité royale, car les vestiges, pour être informes, n'en sont pas moins nombreux.

Le long et patient travail auquel nous avions dû nous livrer pour restituer le plan primitif de l'antique Phitsanulôk n'avait pas été exempt de difficultés et même de souffrances, car il semble que la nature, en cet endroit, se soit montrée plus jalouse encore des mystères enfouis sous le manteau de sa végétation : les plantes étaient armées, les rotins dressaient contre nous leurs épines courbes traîtreusement dissimulées sous les feuilles, les herbes coupantes nous blessaient au passage, et les lianes elles-mêmes se faisaient plus résistantes, comme pour nous faire trébucher plus sûrement dans le lasso de leurs volutes. Enfin, que ceux qui voudront après nous entreprendre cette excursion soient mis en garde contre le *mang-min*, plante sauvage et grimpante dont la gousse est hérissée d'aiguilles imperceptibles qui pénètrent dans l'épiderme et y apportent des démangeaisons intolérables; nous venions d'en faire la pénible expérience, lorsqu'un de nos hommes, voyant notre souffrance, nous frotta énergiquement les mains dans ses cheveux et, chose singulière, nous débarrassa de la majeure partie de ces minuscules aiguillons; quelques frictions de jus de citron firent le reste.

1. *Suite. Voyez p.* 349, 361 *et* 373.

Ce n'est pas sans quelque regret que nous quittons cette intéressante station pour prendre place dans une nouvelle barque, où nous ne pouvons nous tenir qu'à genoux ou couché; mais il nous faut atteindre *Phixitr*, et nous nous abandonnons de nouveau au rapide courant du fleuve. Des vâts, des hameaux de peu d'importance passent devant nos yeux. Les berges, tantôt basses, tantôt élevées, sont généralement boisées, et notre principale distraction est de pourvoir à nos repas en tirant sur les perroquets et les perruches qui abondent dans ces parages. Les singes continuent à nous égayer par leurs gambades insensées et leurs exercices de voltige, et la route serait supportable si des nuées de moustiques sans cesse claironnant ne nous privaient de tout repos. Les plantations de canne à sucre sont nombreuses, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu même des cultures des sucreries rudimentaires, *hib-oi*, que nous visitons. Sous une sorte de hangar ouvert à tous les vents et sur une aire battue se dresse le pressoir, entièrement en bois : trois cylindres de bois dur, garnis de dentures à la partie supérieure, de façon à s'engrener les uns dans les autres, sont placés dans une sorte de bassin rectangulaire en bois évidé. Deux zébus attelés à un timon fixé au cylindre central tournent autour de l'appareil et le font fonctionner. La canne, broyée entre les cylindres qui tournent suivant leur axe vertical, exprime un jus jaunâtre qui, recueilli dans un large récipient, est ensuite déversé dans des cuves de fonte placées sur un foyer ardent. L'évaporation est assez rapide et donne un sucre qui, bien que brut, est d'un goût fort agréable. C'est pour nos hommes un véritable régal, et chacun d'eux s'empresse d'en acheter une forte poignée, qui, enveloppée dans une feuille de bananier, leur est abandonnée pour la modique somme de deux atts.

Le second jour de route nous amène à *Muang-phixitr* (*Vicitra*, la ville brillante), situé par 16° 26′ 58″ de latitude nord et par 100° 20′ 55″ de longitude, modeste et pauvre village dont l'unique rue, parallèle au fleuve, en borde la rive droite. De nombreuses barques amarrées à la berge, quelques maisons flottantes, c'est là ce qui nous apparaît tout d'abord. Pourtant cette cité possède un gouverneur, une maison de jeu et une arène pour les combats de coqs; quelques Chinois pratiquent le commerce de la bimbeloterie, de la porcelaine et des cotonnades. Quelques menus cadeaux nous ayant concilié les bonnes grâces du Gouverneur, il s'empresse de nous donner un refuge aussi hospitalier que peu confortable dans une de ses barques, *rua-pët*, et nous y fait apporter, car il est ici presque impossible, paraît-il, de se procurer des vivres, un copieux plat de riz cuit accompagné de bananes et de pamplemousses.

L'ancienne capitale, ou mieux les ruines qu'elle a laissées, sont à trois heures de route de la ville moderne. Ici encore la dévastation est grande et il est impossible de donner la description de ce que pouvait être la cité antique au temps de sa splendeur. Pourtant, les études que nous avons faites sur les lieux nous ont permis d'établir qu'une enceinte fortifiée défendait la capitale contre les assauts et que plusieurs temples s'élevaient à cet endroit qui n'ont laissé que les traces informes de leurs fondations; ce sont les vâts *Jaï* (grand vât), *Khuen* (le vât avec une chaussée), *Sâ-bab* (le vât de Sàbab, montagne qui a ce nom), *Tha-huang* (le vât du gué royal), etc.

Après cette visite intéressante mais peu fructueuse au point de vue des documents, nous nous préparons à partir pour Pak-nam-phô, et le Gouverneur nous apprend qu'il a délégué son maire pour nous accompagner jusqu'à cette station. Nous partons donc, bien que les éléments ligués et déchaînés en un épouvantable orage soient de nature à nous faire ajourner notre projet. Mais le temps presse, et vaille que vaille nous devons affronter les intempéries. Tout cependant est contre nous : vent et pluie s'acharnent contre notre frêle embarcation, dont la rapidité est de beaucoup diminuée, mais nous avons sous les yeux pour nous dédommager un spectacle inoubliable, celui de cette nature grandiose dans toute la magnificence de sa fureur, au milieu des éclairs dont l'écho répercute à l'infini les grondements tumultueux.

Le soir même, nous faisons halte sur un banc de sable émergeant faiblement en face de *Khao-luk-xang* (montagne du petit éléphant), et le lendemain matin, après une heure de route à travers un pays marécageux, nous atteignons la base d'une colline granitique dont le sommet, nivelé en plate-forme, supporte un vihan, quatre phra-chédi et trois petits édicules de peu d'importance. Gravissant au sud les degrés d'un escalier taillé dans le roc, nous parcourons un phra-bât, et bientôt, à l'ouest, un chédi et un édicule se dressent devant nous. Un second escalier, au nord cette fois, nous conduit à une terrasse circulaire dont un haut phra-chédi occupe le centre. Cette dernière partie de la colline est en surplomb sur la plaine, qu'elle domine, et affecte la forme d'un gigantesque éléphant, particularité qui a motivé le nom donné à l'ensemble.

Parvenus à cette hauteur, nous jouissons d'un panorama merveilleux, car la vue s'étend à l'infini, au nord, au sud et à l'ouest, sur les immensités marécageuses qui particularisent cette contrée, et se repose sur les croupes tantôt verdoyantes, tantôt arides, des nombreuses montagnes qui surgissent à l'horizon, *Khao-phanom-kao* (la montagne du vieux mont), *Khao-huang*, et les montagnes de *Nakhon-savan*. Avec quelque peu d'attention même, l'œil, d'abord surpris par ces vastes aspects, s'accoutume au spectacle et, percevant les détails, distingue les phra-bât que les anciens ont élevés sur chacun des sommets.

Reprenant le même jour notre marche fluviale, nous retrouvons les incidents déjà vécus : rencontre de nombreuses barques, des éternels radeaux de tek, et, chose plus grave, d'une forte bande de crocodiles dont les ébattements, dénués de toute hostilité cependant, ne laissent pas de jeter l'effroi parmi notre courageux équipage. Notons aussi quelques bancs de limonite qui, traversant le fleuve dans toute sa largeur, y occasionnent des récifs

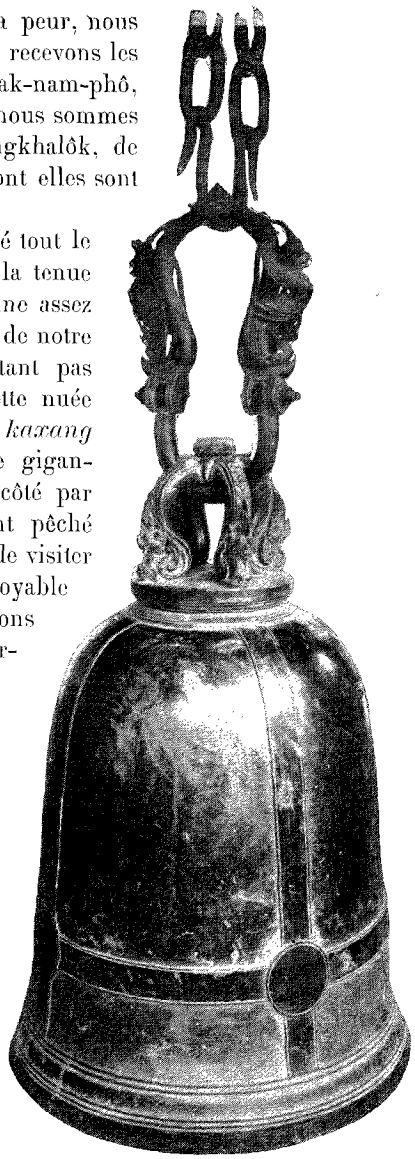
dangereux, des passes difficiles; nous pensons y chavirer, mais, quittes pour la peur, nous atteignons *Bang-khlong-khai-nao* (village du canal aux œufs pourris), où nous recevons les adieux du maire de Phixitr, qui charge un batelier de nous guider jusqu'à Pak-nam-phô, où nous arrivons le quatrième jour. Dès l'arrivée dans cette ville quasi lacustre, nous sommes en pleine foule mercantile : innombrables sont les barques descendues de Sangkhalôk, de Phixaï, de Phitsanulôk pour y faire l'échange ou la vente des produits locaux dont elles sont chargées à couler.

Ici, la race chinoise est l'élément dominant de la population et a accaparé tout le haut négoce : la vente de l'opium, de l'eau-de-vie de riz, du poisson, du porc, la tenue des maisons de jeu, sont monopolisées par des Chinois, qui perçoivent aussi une assez forte redevance de toutes les barques attirées par ce centre si commerçant. Lors de notre passage, celles-ci attendaient la crue des eaux, le niveau du fleuve ne permettant pas de remonter le courant pour tenter l'échange des produits du pays. Parmi cette nuée d'embarcations, quelques-unes ont particulièrement retenu notre attention, les *kaxang* ou radeaux de poisson; ces singuliers véhicules ne sont autre chose que de gigantesques paniers à claire-voie en bambous tressés qui sont soutenus de chaque côté par des flotteurs et qui ont pour but de permettre le transport du poisson vivant pêché dans les pays du Nord par les Chinois et les Annamites. Il nous a été donné de visiter l'un de ces chalands d'un nouveau genre et nous avons été surpris de l'incroyable vacarme que font, en se débattant dans leur prison flottante, ces milliers de poissons qui, chose singulière, se groupent d'eux-mêmes, par espèces, en couches superposées.

A Pak-nam-phô, nous visitons la montagne *Khao-vât-saï* (mont du vât du figuier), dont le sommet est occupé par un temple qui abritait jadis un Bouddhapâda; citons aussi le *Vât-phra-non*, au milieu duquel se voient encore les restes d'un Bouddha couché de 8 mètres de long.

Partis le matin et toujours en descendant le fleuve, le Më-nam cette fois, nous parvenons le soir même à *Nakhon-savan* (ville du ciel), après avoir fait une courte halte à la montagne *Khao-buet-natch* (montagne où l'on ordonne les bonzes), sur le flanc de laquelle se dresse le *Vât-suranna-khiri* (vât de la montagne d'or), temple auquel sont adjointes des constructions modernes.

La ville est de médiocre importance, mais, en y arrivant, nous apprenons, non sans joie, qu'elle comporte une station télégraphique, la dernière en partant de Bangkok. Nous nous hâtons de télégraphier à nos amis de là-bas et nous ne tardons pas à recevoir de notre compatriote M. de Pina quelques mots sympathiques qui nous apportent une exquise émotion après tant d'heures de solitude. Plus grande encore est notre impatience du retour en apprenant qu'un volumineux courrier nous attend à Bangkok, rempli de nouvelles de France.



CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

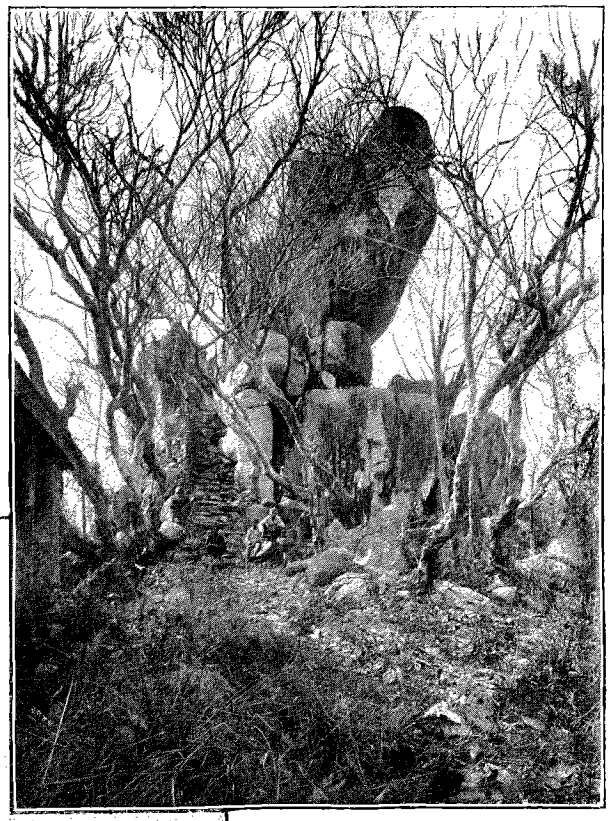
La ville occupe la rive gauche du Më-nam. Nous y trouvons la même population cosmopolite que dans les villages déjà visités. On y cultive le riz et l'on y fabrique des salaisons. Soucieux de ne pas nous attarder dans ce lieu qui n'offre pas d'intérêt au point de vue de nos études, nous signifions au Gouverneur nos intentions de départ et lui demandons de nous fournir les barques qui doivent remplacer celle que nous a donnée son collègue de Phixitr et que nous devons lui renvoyer; notre demande reste sans effet, et nous devons, bon gré mal gré, garder notre embarcation parce que ce fonctionnaire n'en a aucune autre à mettre à notre disposition. A *Muang-phajuha* (ville glorieuse), où nous arrivons le même jour, à *Muang-manôrom* (ville de la joie) le lendemain, même ennui; à *Muang-xainath* (ville du vainqueur), nouveau contretemps : les bateliers aussi nous sont refusés et nous devons nous résigner à ne compter que sur nous-mêmes : payant de notre personne, nous donnons l'exemple à notre petite équipe en manœuvrant vigoureusement l'aviron, et, au bout de sept jours de fatigue sans trêve, nous atteignons, par une chaleur torride, le village de *Bang-pëng* (ville du fard), où nous savons pouvoir serrer les mains d'un brave compatriote, le R. P. Quintric, qui a accepté la pénible mission de répandre la bonne parole dans un pays inhospitalier. Une douce émotion nous étreint et notre lassitude disparaît comme par enchantement dès que nous apercevons le clocher de l'église se détachant sur l'azur du ciel.

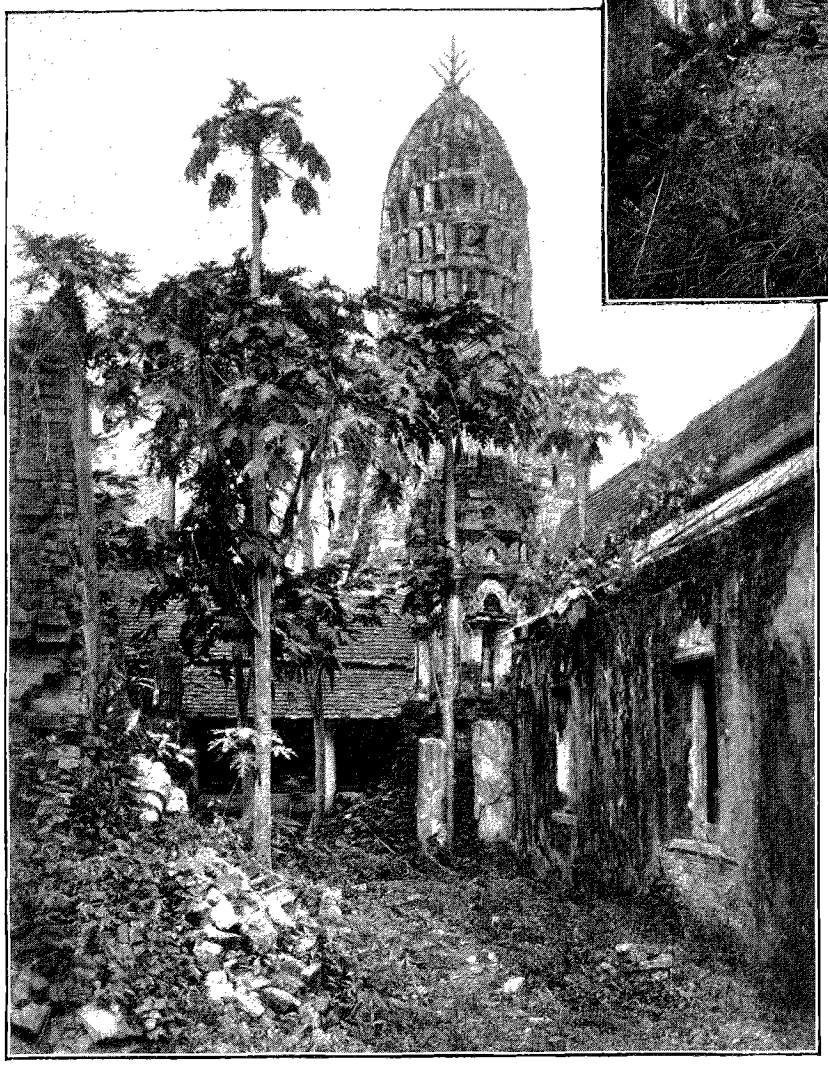
Frais et dispos le lendemain matin, nous visitons le village et préparons notre départ pour Lophaburi. Bang-pëng est un gros bourg assez riche qui s'étend sur les deux rives du fleuve. On y cultive le riz et le sésame. Nous nous arrêtons quelque temps à voir extraire l'huile de poisson *na-man-pla*, que les indigènes préparent sur place en faisant bouillir dans des marmites de fonte une sorte d'ablette récoltée à profusion et qu'ils nomment *pla-soï*. Cette industrie très primitive s'exerce sur le bord de l'eau à l'aide d'un foyer creusé dans le sol. L'huile

ainsi obtenue est utilisée pour l'éclairage. Nous remarquons aussi quelques étangs artificiels destinés à retenir le poisson prisonnier lorsque les eaux se retirent après l'époque des pluies.

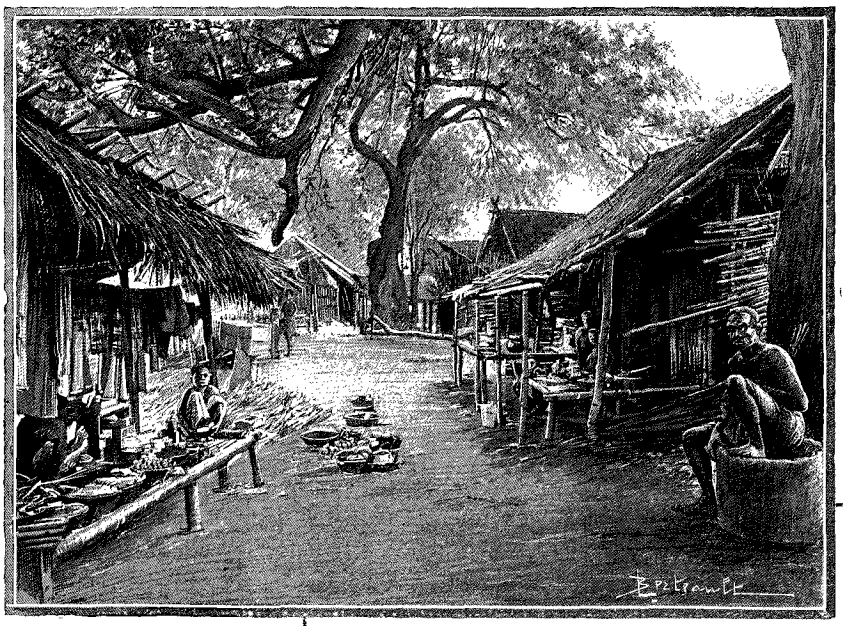
Le lendemain nous nous mettons en route pour Lophaburi, traversant le fleuve, après avoir serré la main du R. P. Quintrie, que nous reverrons avant de gagner Ayuthia, car c'est lui qui nous procurera les moyens de transport nécessaires pour nous y rendre. Assis dans d'étroites charrettes attelées de zébus, nous longeons la rizière sous un soleil ardent et traversons les khlongs, *Bang-phuen* (canal du village des Phuens, Laotiens), *Bang-ai* (canal du village qui fait honte), *Vang-khamông* (canal sans cervelle), le village de *Bang-samrông* (village de l'arbre samrông), entourés de bambous, le khlong *Bang-bât-sali* (village du pot de blé) et le khlong *Khamen* (canal des Cambodgiens), pour arriver devant la demeure du Gouverneur de Lophaburi, que nous ne pouvons atteindre, car nous en sommes séparé par une branche du Më-nam. Un de nos hommes traverse la rivière et revient accompagné d'un employé de la résidence qui nous désigne la *sâla-khok* comme logement durant notre séjour, après exhibition de notre *thong-tra*.

Le lendemain, au petit jour, un guide est mis à notre disposition par le Gouverneur et nous nous dirigeons vers les ruines de *Lophaburi* (la ville neuve), le Louvô des historiens, située par 14° 40′ 10″ de latitude nord et par 100° 36′ 35″ de longitude. Nous avions hâte de contempler les vestiges de cette cité célèbre qui, fondée vers l'an 600 de l'ère chrétienne, fut longtemps capitale d'un petit royaume. A en juger par ses hauts remparts, ses bastions d'angle, les vestiges de ses temples et de ses palais, ce fut là une ville populeuse, puissante et riche; d'ailleurs la tradition veut que, avant la ruine d'Ayuthia, Lophaburi ait servi de résidence estivale aux rois de Siam, pendant la saison des crues; ils s'y livraient à la chasse de l'éléphant. Située à la limite des hautes et des basses terres du Më-nam, elle domine les plaines si fertiles du sud et s'appuie au nord sur les pittoresques collines, revêtues d'une





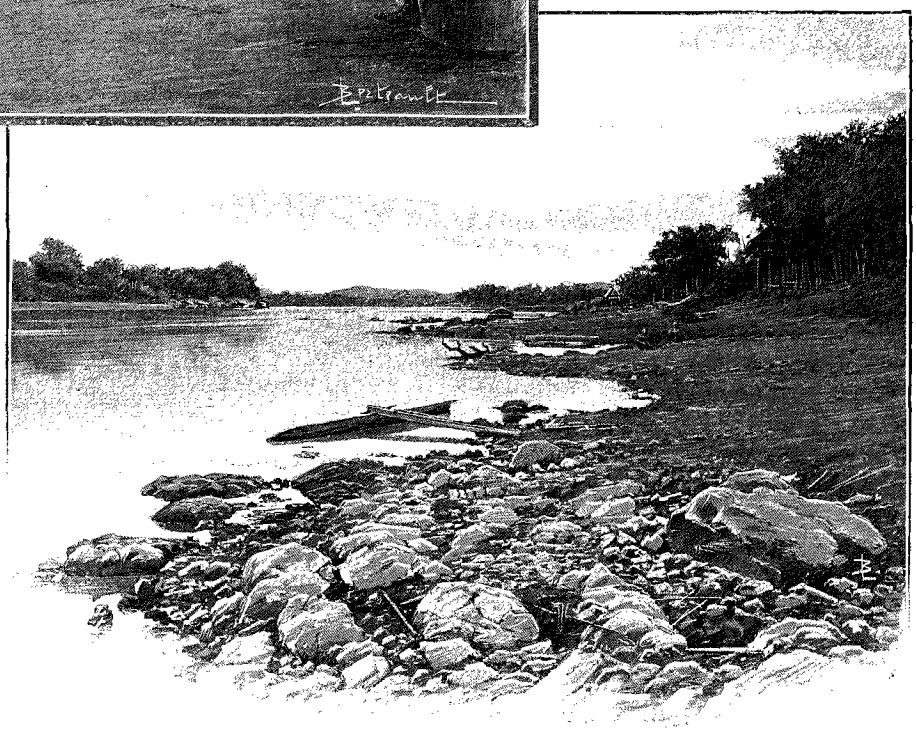
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN.

riche végétation et peuplées de gibier aussi abondant que varié; la rivière qui la traverse, les canaux qui l'entourent, fourmillent de poisson et attirent à la surface de leurs eaux une multitude de hérons, de pélicans et de canards sauvages; enfin le sol recèle des gisements de chaux qui sont pour elle une autre source de richesse.

Malgré une situation aussi avantageuse, Lophaburi a été remplacée par une ville de peu d'importance, moitié terrienne, moitié lacustre, dont la popula-



LE MÉ-NAM À NAKHON-SAVAN (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT.

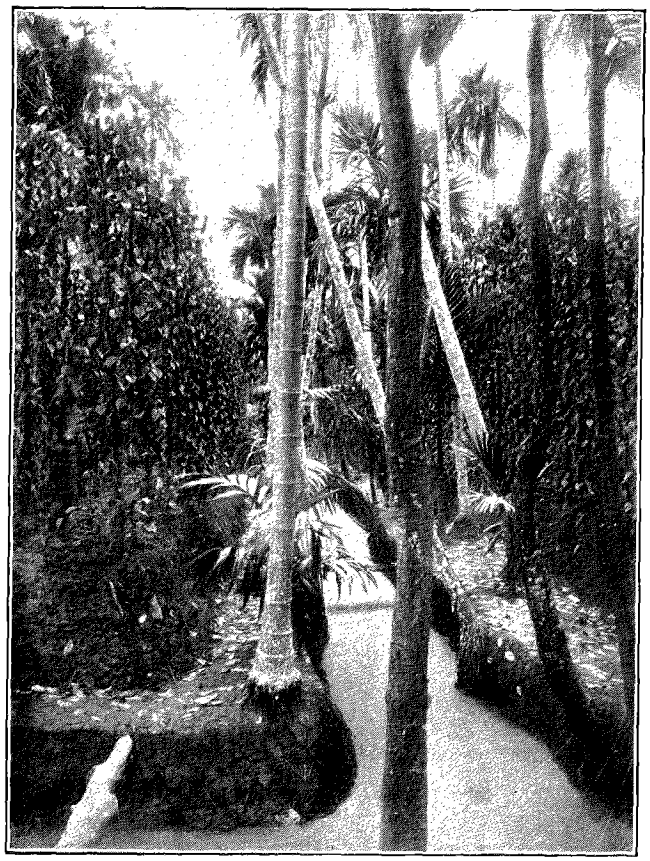
tion est un composé de Chinois, de Siamois et de Laotiens. Les premiers tiennent la majeure partie du commerce, les maisons de jeu et les bazars, où ils importent leur bimbeloterie et où l'on trouve à s'approvisionner largement en toute espèce de vivres. Sur le plateau sont les restes de *Vixaien* (Vijayindra, Indra de la victoire), entouré de hauts remparts bastionnés dominant la plaine.

Le premier édifice que nous rencontrons à l'est est le *Vât-pun* (le vât du canon). Ce temple précède les ruines d'un château qui fut la demeure princière de Constance Falcon, aventurier de génie qui le premier rêva le relèvement de l'Orient par l'Occident et obtint du roi Louis XIV l'envoi d'une mission spéciale destinée à jeter les premiers jalons de notre influence dans l'Indo-Chine. C'est lui qui fit concéder à la France les places de *Bangkok* et de *Mergui*, perdues aujourd'hui. Il mourut peu de temps après, victime de la haine intrigante du vieux parti conservateur siamois.

Le Vât-pun fut autrefois la chapelle du château de Constance, et rappelle par son architecture les belles conceptions du grand siècle. Elle abritait un autel à colonnes cannelées et dorées supportant un baldaquin sur lequel on lisait en lettres d'or l'inscription *Jesus hominum salvator* et recéla une statue de Bouddha lorsque les talapoins en prirent possession après la chute de Falcon; ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, chose étrange, nombre d'entre eux moururent coup sur coup, comme si le Dieu des chrétiens avait voulu punir ces audacieux profanateurs; ceux que la mort avait épargnés crurent prudent de déserter le temple. Du château les murs seuls sont restés presque intacts; leur belle allure et les nombreux fragments de marbres rares qui jonchent le sol témoignent du bon goût de leur fondateur. C'est une étrange et bien douce sensation que de retrouver, perdu dans un aussi lointain et sauvage pays, les traces de la grandeur nationale!

Poursuivant notre route vers le sud, nous rencontrons les ruines de *Vât-saï-pong-thong* et plus loin celles du *Vât-ruek* (le vât de petit bambou) qui n'est pas éloigné de la première enceinte du palais; nous la franchissons,

*



JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

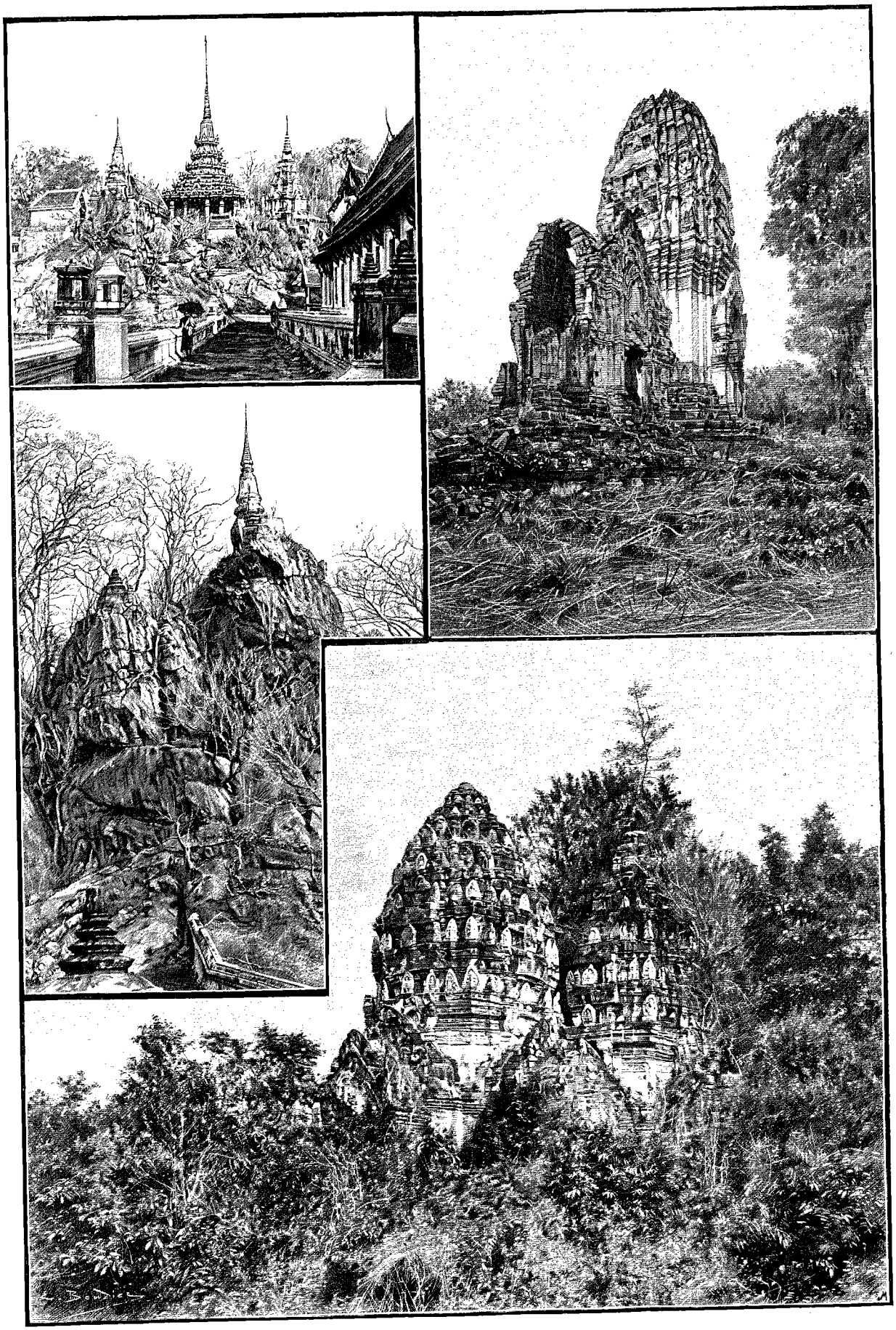
longeons les anciennes piscines royales et atteignons la deuxième enceinte. L'espace circonscrit par cette dernière est divisé en trois cours : l'une renferme le palais, l'autre le vât royal, et la dernière est occupée par des habitations. A l'ouest s'étendent les remparts de la ville, à travers lesquels une sortie vers la rivière avait été ménagée. Le palais royal actuel, qui a été élevé sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui presque abandonné; on se contente de le défendre contre l'envahissement de la végétation.

Appuyant vers l'est, notre route nous amène au pied des ruines importantes du *Vât-phra-prang-sam-jôt* (le vât du phra-prang aux trois flèches), et du *Vât-nâ-phra-that* (le vât en face de la relique), qui tous deux présentent des vestiges d'un haut intérêt au double point de vue archéologique et architectural. Par leur disposition, leurs proportions et leur riche décoration, ces deux temples en effet nous rappellent les superbes monuments de la province de Siem-réap dont les temples, si souvent décrits, sont les plus magnifiques documents qui nous soient restés de la grande période khmère. Le Vât-phra-prang-sam-jot se compose de trois pylônes de grès affectant, sur le plan, la forme d'une croix grecque et reliés entre eux par une étroite galerie; chacun de ces phra-prang abritait dans sa chambre obscure une statue brâhmanique, Çiva, Vichnou et Ganeça, dont il ne reste que les socles, mais tout au pourtour des murs intérieurs du temple il nous a été donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque.

Le Vât-nâ-phra-that est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette ceinture de murailles nous trouvons tout d'abord, à l'est, un sâla qui précède le porche à deux rangées de colonnes doubles dressé en avant du vihan, dont les parois latérales font une trouée dans le mur extérieur d'un cloître à double portique, abritant une rangée ininterrompue de statues de Bouddha assis, dans autant de niches. Les multiples images du dieu regardent à l'extérieur, et ce cloître, carré de plan, qui est percé de quatre portes correspondantes à celles de l'enceinte, en enserre un second décoré de la même façon, mais dont les statues sont tournées en sens inverse. Entre les deux cloîtres s'élèvent de nombreux



AYUTHIA : PHUKHAO-THONG (PAGE 395). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



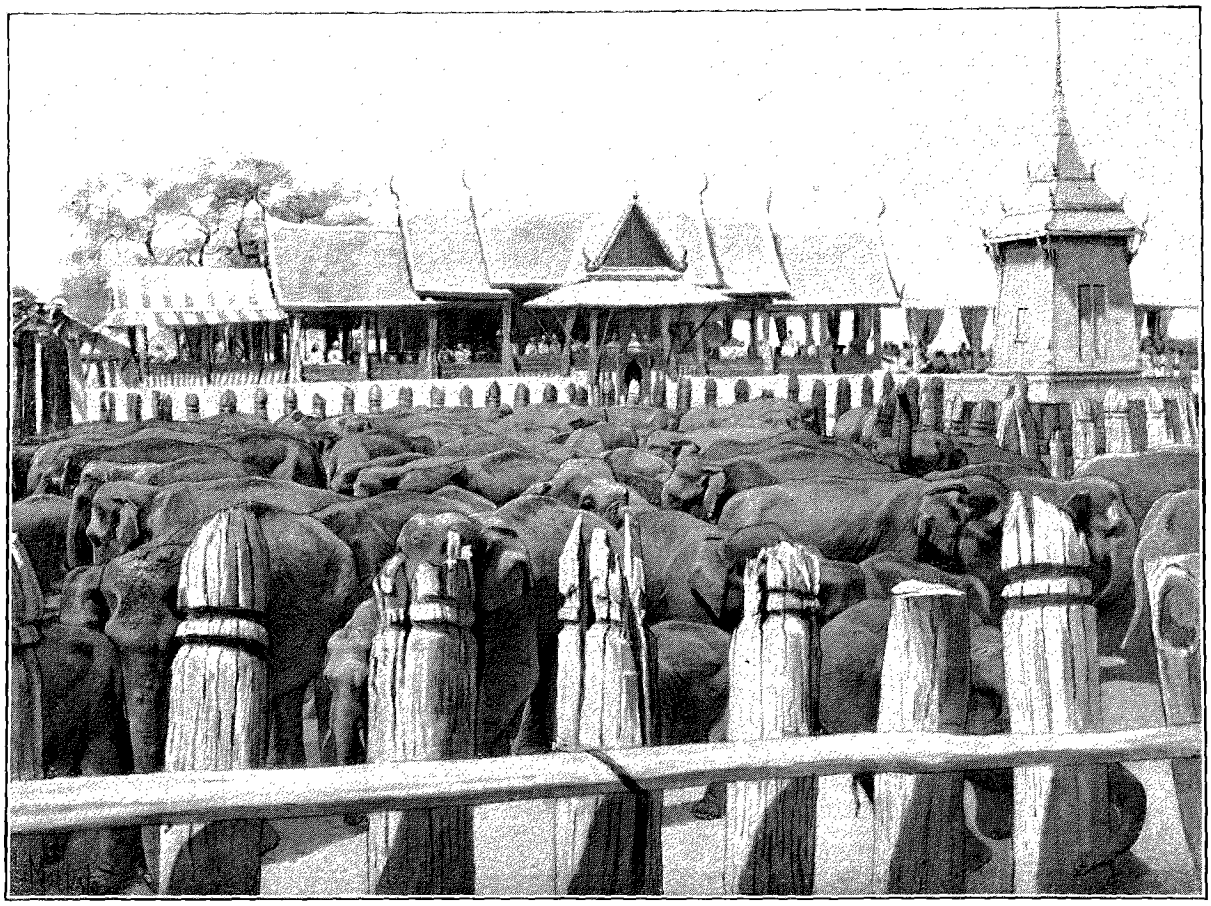
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÖT. — LE MONDÖB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. — DESSIN DE BOUDIER

monuments, parmi lesquels nous citerons trois vihan, quatre édicules, quatorze phra-prang, dix phra-chédi et un édifice composé de hautes colonnes supportant une toiture pyramidale abritant autrefois un motif composé de quatre hautes statues de Bouddha dos à dos et regardant les quatre points cardinaux. Enfin, dans le coin central, s'élève un phra-prang aux proportions gigantesques, précédé, à l'est, d'un porche allongé sur une terrasse et plusieurs soubassements retraités. Ce colosse de pierre renfermait dans ses deux chambres obscures des statues brâhmaniques, Çiva et Vichnou, dont les débris gisent au pied de leurs socles encore debout. Nous retrouvons dans cet ensemble et principalement dans le pylône central toutes les qualités caractérisant la période khmère qui a couvert le sol du Cambodge de monuments dont nous admirons les ruines grandioses; nous y voyons le même souci des proportions architecturales, le même goût riche et grand à la fois dans la décoration, toutes choses qui sont les indices d'un sentiment artistique parvenu à son apogée et témoignent de l'occupation des Kambodjas au temps de leur domination.

Une visite au mont Phra-bât, sis à proximité, s'imposait, car nous avions appris que c'était un important lieu de pèlerinage pour les dévots siamois, qui y vont adorer l'empreinte des pieds sacrés de leur dieu, le Somana-kodom, le Bouddha des Thaïs.

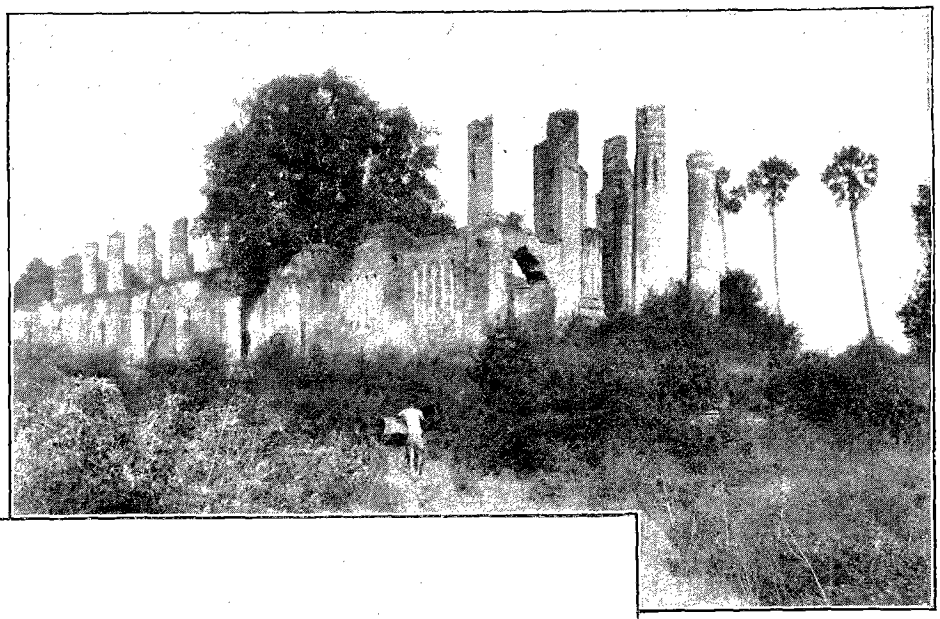
Toujours véhiculé dans une charrette attelée de zébus, nous nous acheminons vers le lieu sacro-saint, dont nous sommes séparé seulement par la belle forêt de Lophaburi; et c'est pour nous un vrai délassement que cette lente promenade à l'abri des ardeurs du soleil, sous un dôme de verdure aux profondeurs mystérieuses, peuplées de chansons et de trilles lancés à pleine gorge par les innombrables oiseaux sautant de branche en branche. Et, brusquement, c'est le chaos : au milieu d'un indescriptible bouleversement de roches qui semblent un océan pétrifié au milieu de la tempête, se dresse le phra-bât, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un amoncellement de crevasses et de précipices, et ce lieu qui semble l'image de la désolation était bien fait pour frapper l'imagination de ce peuple naïf et si enfantin. Sur nombre de blocs de calcaire qui paraissent avoir été soulevés par un épouvantable cataclysme, on relève les empreintes énormes laissées sans doute par des animaux antédiluviens, mais que les indigènes n'ont pas hésité à attribuer au cortège fantastique, apocalyptique même, dont ils ont coutume d'entourer leur dieu.

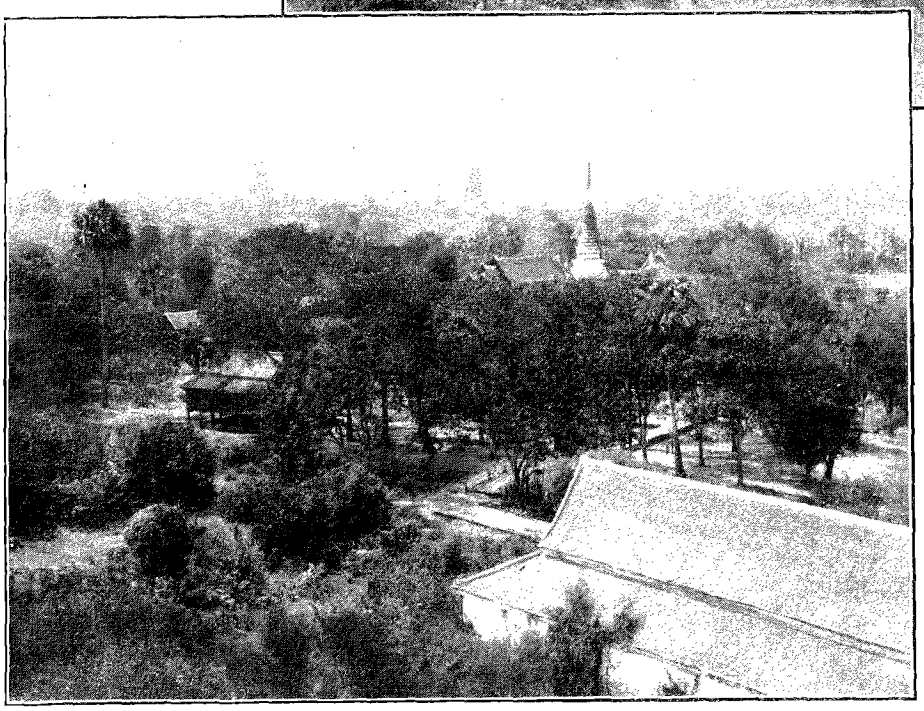
Après une longue avenue bordée de manguiers et de tamariniers à l'ombre desquels les marchands de feuilles d'or, de bâtonnets de bois odoriférants et de cierges ont dressé leurs innombrables baraques, nous parvenons au



LE KRAAL DE PHANIET. — DESSIN DE MALTESTE.

pied d'un escalier taillé dans le roc et serré entre deux murs d'appui ; lentement gravis, ses durs degrés, ses rampes douces, nous conduisent au versant occidental sur lequel est édifié le temple de l'empreinte sacrée au milieu d'édicules destinés à recevoir les offrandes des pèlerins et du phra-chédi dont les flèches annelées érigent sur le ciel bleu leur fine silhouette blanche.





AYUTHIA (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le temple, inachevé d'un côté, dégradé de l'autre, rappelle par sa structure toutes les pagodes siamoises, mais sa décoration en fait quelque chose d'absolument inoubliable. Les murs sont de brique, enduits de mortier, bien que la pierre de construction et le marbre abondent dans ce lieu ; une rangée de colonnes formant galerie et supportant le premier étage de la toiture court autour de l'édifice, qui est carré. Les parois extérieures sont dorées et ornées d'arabesques gracieuses formées par des incrustations de verroterie dont les mille couleurs étincellent au soleil ; les moulures, les corniches sont dorées. Les portes, d'un travail admirable, sont d'ébène massif incrusté de nacre finement gravée aux reflets changeants et profonds. Enfin, une flèche pyramidale, également dorée, s'élance vers les nues, où elle fait briller les verroteries multicolores dont sont aussi surchargés ses sept étages ornés d'antéfixes et surmontés d'un délicat fuseau qui supporte le parasol (*phra-xat*) aux multiples degrés, emblème de la souveraineté.

L'intérieur du sanctuaire est d'une ornementation plus sobre, bien que les murs, noircis par la fumée des cierges, présentent eux aussi des traces de dorure ; des nattes d'argent tressé recouvrent le sol ; au centre un baldaquin doré est élevé au-dessus de la précieuse relique ; celle-ci est invisible, car des feuilles d'or la recouvrent ainsi que l'amoncellement des offrandes ; on y voit un étrange assemblage de fleurs naturelles et artificielles, de vases, de bimbeloterie européenne ou chinoise, de petites statuettes, de thevâdas en papier découpé ; mais aussi des objets précieux, quelquefois d'or ou d'argent massif. C'est à regret que l'on quitte ce milieu réellement féerique, que l'on s'arrache aux chatoiements de cette débauche d'or dont les yeux ne se lassent pas d'admirer les splendeurs. Ajoutez à la stupéfiante richesse de ce décor l'étrange figure des talapoins au crâne rasé qui circulent indifférents, drapés dans leur péplum jaune.

Mais le temps fuit rapidement, et il nous faut rejoindre Lophaburi, d'où nous regagnerons la mission catholique pour nous rendre à Ayuthia, notre dernière étape. Pendant que nous réparons nos forces à l'aide d'un copieux repas arrosé de vin de France, on prépare nos barques de voyage, dans lesquelles nous montons le len-

demain matin pour arriver deux jours après à Ayuthia après une nuit passée à *Bung-phô-phum* (le village du peuplier rehaussé). Voici en effet que nous suivons maintenant le *Khlong-takhien* (le canal de l'arbre takhien) et que nous apercevons la belle silhouette de l'église catholique. Son desservant, le R. P. Perraud, nous reçoit à bras ouverts; à peine avons-nous eu le temps de faire décharger nos colis et de payer nos hommes, que cet excellent missionnaire nous entraîne à la mission, nous fait asseoir et se met à notre entière disposition, nous offrant le gîte et la table pendant toute la durée de notre séjour dans la ville. Ah! les braves cœurs que ces modestes et dévoués missionnaires, comme ils savent bien les paroles qui réconfortent, et avec quelle joie nous leur adressons ici, en un souvenir reconnaissant, les éloges qu'ils méritent à tant de titres!

Ayuthia (*Ayodhyâ*, la victorieuse), située par 14° 21′ 57″ de latitude nord et 100° 34′ 51″ de longitude, occupe une île de trois lieues de tour, entourée de canaux qui relient le Mê-nam à un autre cours d'eau, remontant vers *Pak-priau*. Elle fut fondée en l'an 1350 de notre ère par le roi U-tong et détruite par les Birmans, après deux ans de siège, en 1767, après avoir été la capitale du royaume de Siam, dont elle est encore la ville la plus importante après Bangkok. La nouvelle ville s'étend autour de l'ancienne cité et comporte une multitude de maisons flottantes qui sont quelquefois rangées sur une double ligne le long des rives. La population, trente mille âmes environ, comprend des Siamois, des Chinois, des Laotiens, des Annamites, des Malais, des Pégouans, quelques Cambodgiens et un petit nombre de Khas (aborigènes du Laos).

La campagne d'Ayuthia est excessivement fertile; le riz en est le principal produit; les fruits et les légumes y sont aussi cultivés avec succès. La rivière et les canaux regorgent de poissons succulents, l'argile s'extrait abondamment du sol, enfin tous les avantages naturels semblent s'être réunis autour de cette cité bénie. On y rencontre force tuileries et briqueteries, de nombreux fours à chaux et des chantiers où se travaille la pierre amenée de Lophaburi. L'industrie locale comporte aussi la fabrication des fourneaux et des marmites de terre pour les voyages en barque. Le marché ou *talat* est bien approvisionné en produits siamois, chinois et européens.

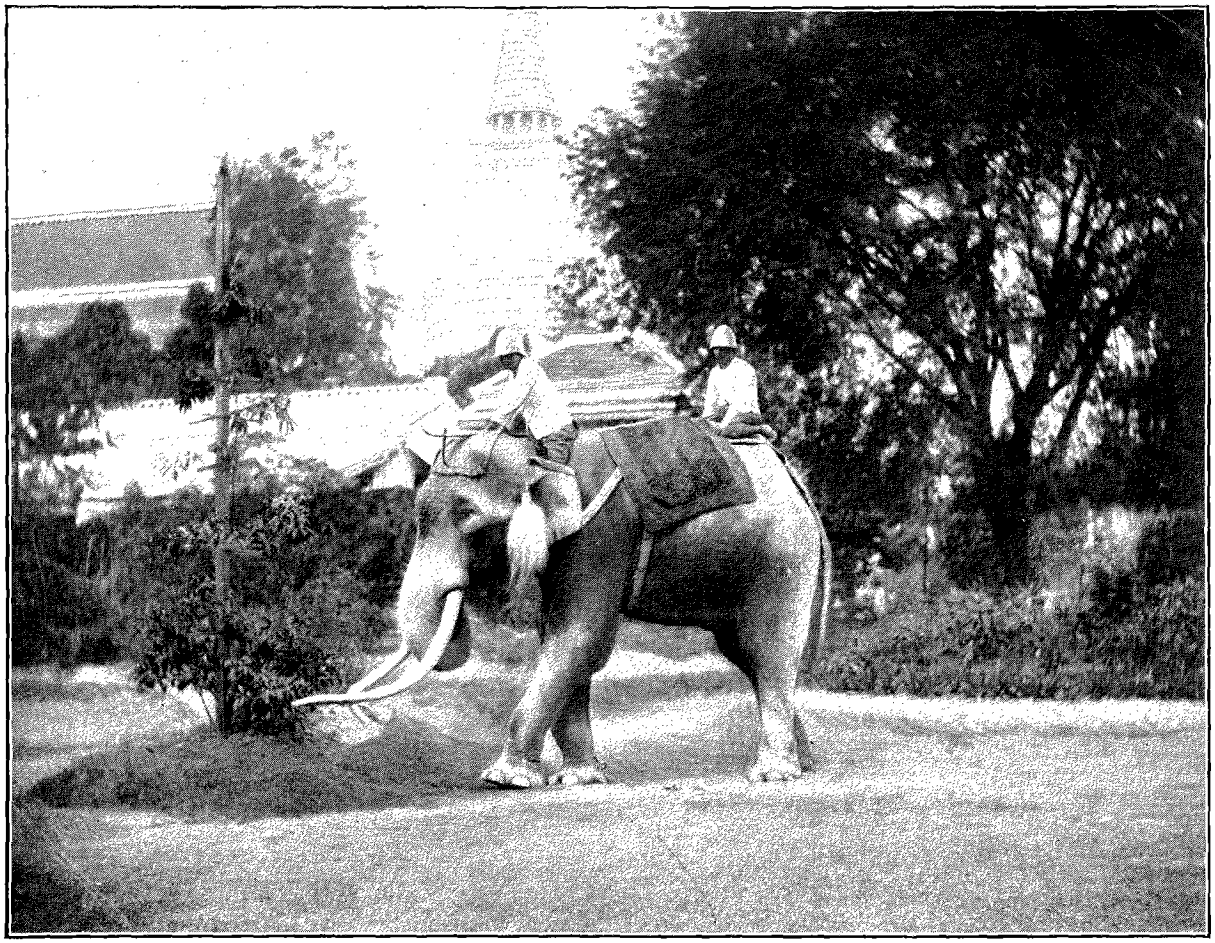
Ici encore, en effet, les Chinois sont nombreux; ils possèdent dans la ville trente et une pagodes pour l'exercice de leur culte, et l'une d'elles, *San-chao*, est particulièrement vénérée non seulement d'eux, mais aussi des Siamois, qui viennent y respirer le parfum des bois odoriférants lentement consumés et admirer les splendides offrandes qui ne cessent d'abonder sur les autels.

Un service de chaloupes et de bateaux à vapeur circulant sur le fleuve relie Bangkok à Ayuthia, et prochainement une voie ferrée complétera ces communications forcément imparfaites par suite des crues et des baisses des eaux. Ayuthia, d'ailleurs, est la seconde ville du royaume, bien qu'elle ne soit protégée par aucune enceinte fortifiée; elle est administrée par un Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs, et compte un bureau de poste et télégraphe, des distilleries d'arak, des maisons de jeu affermées par des Chinois, qui ont aussi la haute main sur le trafic de l'opium, de la viande de porc et du poisson pêché dans la circonscription de la ville.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, les rois, délaissant Lophaburi, avaient continué, chaque année, de venir passer quelques jours dans la capitale de leurs aïeux; mais, aujourd'hui que la résidence d'été est fixée à *Bang-pa-in*, la vieille capitale ne voit plus que rarement le souverain.

La barque de la mission nous faisant parcourir le canal Chao-phaya, nous conduit à *Phaniet* (enclos de murs pour renfermer les éléphants), le dépôt de remonte des éléphants royaux. Ces animaux abondent dans les forêts et les jungles avoisinant Ayuthia. Ils ne sont pas absolument à l'état sauvage, mais ils y jouissent d'une liberté comparable à celle qu'ont les chevaux et les taureaux de la Camargue. Chacun d'eux est propriété royale, et celui qui attenterait à leur vie serait puni de mort. Leur capture est relativement facile, étant donnés leur grand nombre et la longue habitude des chasseurs; pourtant ceux-ci payent quelquefois de leur vie l'honneur de traquer pour le roi. C'est par surprise en effet que l'on parvient à se rendre maître de ces colosses, et, pour ce faire, on emploie les femelles domestiquées, qu'ils suivent jusqu'au *kraal*, qui n'est autre chose qu'un gigantesque piège. Une double enceinte rectangulaire faite, la première de maçonnerie, la seconde de troncs massifs de tek profondément enfoncés dans le sol, une seule entrée par enceinte, tel est l'engin dans lequel d'innombrables rabatteurs, poussant des cris féroces, acculent ces mastodontes, qui se trouvent parqués dans le couloir formé par les deux enceintes et dont les ouvertures sont solidement obstruées par d'énormes barres de tek. Cette chasse, comme on le voit, est des plus simples et n'exige pas une bien grande sagacité. Mais, une fois les animaux capturés, le plus dur de la tâche n'est pas fait; il s'agit de se rendre maître de chaque individu, après avoir procédé à une élimination qui est faite par un jury de hauts dignitaires présidés par le roi en personne siégeant sous un haut pavillon. Pour cela, dès qu'un des pachydermes est déclaré « bon pour le service », des cornacs le font cerner par des congénères domestiqués qui l'entraînent avec eux dans l'enceinte intérieure.

Cette visite terminée, nous descendons à *Vang-chan-kasem* (le palais de la joyeuse lune), où, sur le bord de la rivière descendant de Lophaburi, s'élève le palais édifié par ordre du roi Mongkut, le père du roi actuel. Ce souverain ne dédaignait pas de s'occuper d'astronomie, aussi un observatoire occupe-t-il le centre du palais. Lors de l'éclipse de soleil en 1868, tandis que l'astronome Jansen allait noter les observations à *Bang-ta-phan*, le roi assista à ses travaux et observa de son côté; mal lui en prit, car il y contracta les fièvres paludéennes, dont il mourut dans l'année.



ÉLÉPHANT BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des quais de brique ont été construits, protégeant les abords du palais. A droite nous apercevons un bureau de poste et télégraphe, à gauche la résidence du Gouverneur, de chaque côté, sur le canal, s'étend le grand marché, *Sisa-ro*. Nous continuons notre visite en nous rendant au *Vât-phukhao-thong* (le vât de la montagne dorée) qui s'élève, dans la plaine, au nord et en dehors de l'ancienne cité. Ce monument n'est accessible qu'en bateau, en raison des marécages qui l'entourent; il fut construit en l'an 1387 de notre ère et n'a pas cessé depuis lors d'être un objet de vénération en même temps que d'admiration de la part des indigènes.

Pour nous, il ne présente que peu d'intérêt, et nous regretterions presque d'être venus jusque-là si nous n'avions pour nous dédommager le splendide panorama qui s'étend aux pieds du voyageur lorsqu'il est parvenu au faîte de l'édifice. Le Phukhao-thong est une pyramide à base carrée de 60 mètres de hauteur, avec des gradins donnant accès, par quatre escaliers, à trois plates-formes superposées formant terrasses. A la dernière, des corridors obscurs en forme de croix grecque se croisent sous le phra-chédi qui domine l'édifice. Une haute statue de Bouddha dorée se dresse à leur intersection, mais nous ne nous attardons pas à l'admirer à la lueur des torches, parce qu'une multitude de chauves-souris tourbillonnent autour de nous, nous soufflетant de leurs ailes froides, et qu'il nous faut respirer la fétide atmosphère empuantie par les excréments accumulés de ces animaux.

Revenant par le Khlong-chao-phaya, nous arrivons au *Vât-tha-sao* (le vât du gué des nymphes), situé, lui aussi, en dehors de la ville, mais au sud, et qui a échappé à la destruction complète. Ce temple rappelle, par son plan, sa structure et sa décoration, les monuments du Cambodge; précédé d'un immense vihan, il s'élève à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire percée de cinq portes dont une seule à l'ouest, les autres deux par deux sur chacun des côtés. Il se compose d'un cloître carré qui abrite sous ses galeries des statues de Bouddha assis; à chaque angle s'élève un phra-prang, et à l'intersection des deux axes, passant par les quatre portes qui percent le cloître aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, élevé sur de nombreux gradins, coupés par quatre escaliers : celui de l'est aboutissant à une chambre obscure où se dressait jadis une statue brâhmanique.

Le *Vât-phu-taï* (le vât des morts), qui se dresse à peu de distance, est entouré d'un mur bas et épais dont les quatre portes rappellent par leur disposition celles du vât Phra-prang de Sangkhalôk : il comprend un phra-prang central entouré d'un cloître carré dont les murs enserrent deux édicules élevés dans l'axe sud-nord, sur le

soubassement du pylône; à l'est deux vihan sont enclavés dans le cloître, dont ils font partie intégrante; à l'ouest vient s'appuyer le bôt, de forme rectangulaire. Enfin, au sud, parallèlement au mur d'enceinte, sont rangés sept phra-chédi en ligne. De cet ensemble nous trouvons le *Vât-phra-ong-xong* (le vât de la statue à socle), qui est principalement vénéré par les Chinois et qui a été édifié sur l'emplacement de l'antique *Vât-churng*; il se compose d'un bôt entouré de chédi et précédant un vihan allongé. Ce dernier édifice seul mérite pour sa décoration une courte description. Il renferme une gigantesque statue de Bouddha laquée et dorée, dont la tête touche aux fermes des combles; sur les murailles sont déposées par étage de petites niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles. A l'intérieur et sur la façade, des applications de bois sculpté nous montrent des figures mystérieuses de naks, de paks, de thépânons, émergeant d'un entrelacs de rinceaux élégants.

La cité royale portait jadis le nom pompeux de *Krung-thep-maha-nakhon-si-ayuthia* (la grande ville des anges, belle et inexpugnable), mais les Birmans ont dû faire mentir cette orgueilleuse appellation; la fière cité aujourd'hui disparaît sous le verdoyant linceul de la végétation; les arbres aux racines pénétrantes, les lianes enveloppantes et tenaces ont eu raison de ce que la main des hommes n'avait pu détruire : murailles et bastions jonchent le sol de leurs pierres disjointes. Du palais royal (*Maha-phra-sât*), situé jadis au nord-ouest de la ville, il ne reste rien; des temples qui l'entouraient, quelques pans de mur sont encore là, vacillants et portant la marque des flammes qui les ont léchés lors du sac de la ville. Pourtant le souvenir de ces édifices s'est perpétué dans la mémoire des hommes et l'on cite les noms des vâts *Jai-xaijanuxit* (le grand vât qui porte la victoire), *Sisa-bophit* (le vât de la tête du souverain), *Mongkol-bôpit* (le vât de la gloire suprême), *Nariphot* (le vât du bonheur des hommes), *Suralok* (le vât séjour des génies), *Yang-xai* (le vât du palais de la victoire), etc.; pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération de ces noms barbares, contentons-nous de dire que nous avons compté 63 temples à l'est de l'ancien palais, 15 au sud et 66 à l'ouest.

Tous ces monuments sont dans un état de dégradation qui les rend indescriptibles; dans ce chaos on reconnaît facilement la main de l'homme : c'est elle qui a renversé les phra-chédi, éventré les phra-prang et brisé les statues; ce vandalisme se poursuit encore de nos jours, car le bruit est accrédité que des trésors incommensurables avaient été enfouis pendant le siège de l'ancienne capitale; aussi les chercheurs, jamais lassés, poursuivent-ils nuit et jour leurs infructueuses investigations. Les vautours et les corbeaux sont maintenant les maîtres de la cité inexpugnable, ils en partagent les splendeurs déchues avec les serpents et les singes.

Ayuthia termine notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Rien ne nous retient plus et, fatigué, épuisé même par cette pénible expédition, ce n'est pas sans satisfaction que nous retournons à Bangkok.

Parvenu dans la ville royale, notre première visite est pour le Consulat, où nous retrouvons l'accueil aussi aimable que réconfortant de MM. Lorgeou et J. de Pina, ces excellents amis et compatriotes, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer l'esquisse urbanité. La parfaite hospitalité qui nous attendait dans ce coin de patrie nous est un doux acheminement vers le retour définitif dont nous sommes encore séparé par une si longue traversée.

Enfin, le 29 mars 1892, après avoir mis en ordre nos nombreux clichés, estampages, relevés et objets d'art recueillis en cours de route, et avoir serré la main du R. P. Colombet qui nous avait fourni un interprète, nous nous embarquons, et en route pour Paris!

L. Fournereau.



LA MISSION DU R. P. QUINTRIE (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT

Droits de traduction et de reproduction réservés



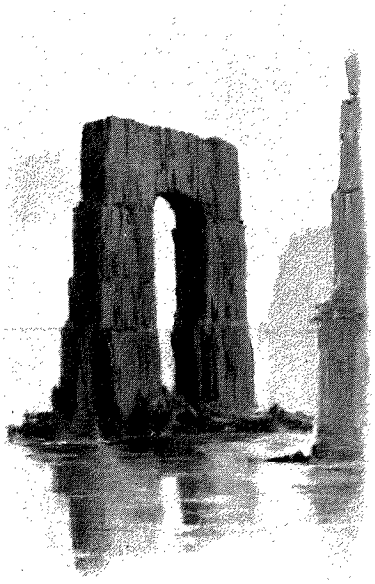
RONDE DES MATELOTS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

AUX TERRES DE KERGUELEN[1],

ILES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM,

PAR M. E. MERCIÉ,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS). DESSIN DE TAYLOR.

Le 12 décembre 1892, étant à bord de l'*Eure*, nous quittions la rade de Diego-Suarez avec ordre de prendre possession des îles, déjà françaises, Kerguelen, Saint-Paul, Amsterdam, et d'y établir des dépôts de vivres pour naufragés.

Au 1er de l'an 1893, les Kerguelen furent signalées, et nous aperçûmes assez vaguement le rocher de Bligh's Cap sur lequel la mer déferlait à une grande hauteur. Par un phénomène fréquent en ces parages, la brume flottait dans l'air malgré toutes les apparences d'un ciel clair et dégagé. Peu après, le puissant massif du mont Richard et ses contreforts se montraient à nos yeux dans toute leur grandiose et sauvage beauté. Puis la fameuse Pointe de l'Arche, magnifique arc de triomphe dont les colonnes de basalte s'élèvent à plus de 40 mètres de hauteur, laissa entrevoir le jour à travers son ouverture, nous indiquant ainsi l'extrémité de Port-Christmas; enfin successivement les caps Pringle, Cumberland, apparurent. Notre navire inclina sa route sur tribord pour donner dans la baie, et au détour du Cap Français nous entrâmes dans Port-Christmas. Mais l'étonnement fut grand de trouver au mouillage la *Francis Allyn*, goélette du capitaine américain John Fuller, le hardi pêcheur de phoques de l'océan Indien.

Il était trop tard pour songer à débarquer, et très vite le temps avait pris mauvaise apparence. De gros nuages noirs couraient bas, rapidement chassés par le vent à l'autre extrémité de cette étroite crevasse. *L'Eure* et la *Francis Allyn* semblaient être des pygmées en face de ces deux imposantes murailles basaltiques dressées de chaque bord.

A peine arrivés, nous avions à craindre d'être rejetés au large par la tourmente qui nous assaillait. Dans l'obscurité croissante, le sifflement du vent, le fracas des cascades et des rochers qui roulaient à la mer, produi-

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits, d'après les croquis de M. Mercié.*

saient un effet saisissant. Telles furent nos premières impressions sur cette terre lointaine et stérile que Cook avait nommée « Terre de la Désolation » et où nous devions arborer les trois couleurs nationales.

Au point du jour, le vent tomba. La chaloupe bondée de monde gagna péniblement la terre, gênée dans sa marche par les amas de goémons qui encombrent les bords de la baie. On échoua l'embarcation sur une belle plage de sable noir, et chacun suivit son penchant de chasseur, de naturaliste ou d'explorateur.

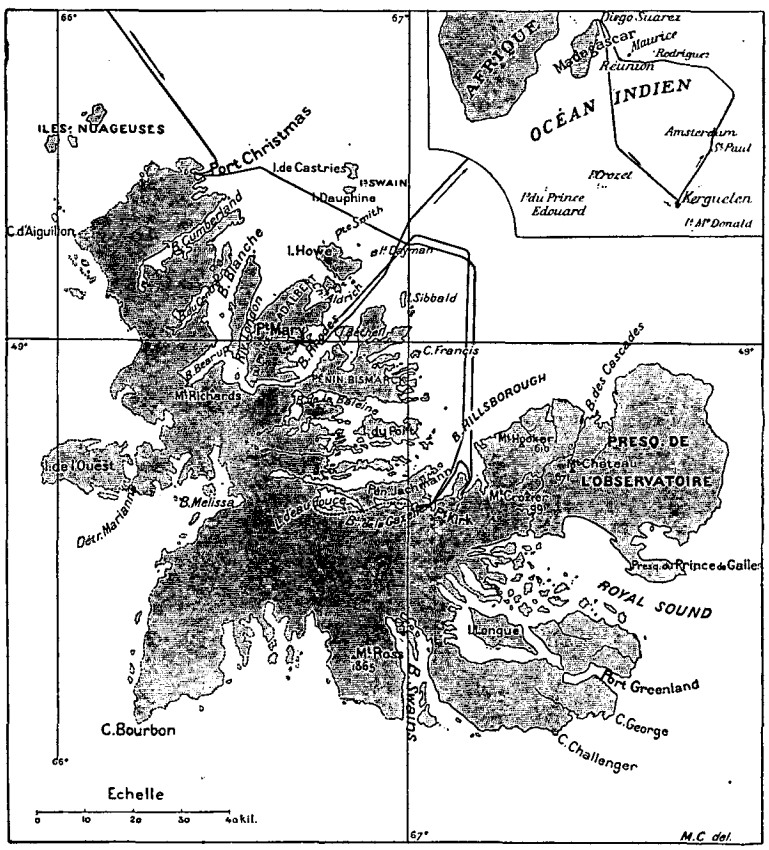
De nombreux ruisseaux serpentant traîtreusement sous une épaisse couche de mousse rendent les excursions fort pénibles ; ailleurs les eaux, ne pouvant s'écouler, forment des tourbières où l'on enfonce jusqu'aux genoux. La meilleure façon de remonter le long des collines accessibles est de suivre le lit d'un torrent. Mais, une fois parvenu sur le plateau, il faut lutter contre le vent, et souvent se coucher à terre pour n'être pas renversé par la bourrasque.

A cette époque de l'année tous les oiseaux de l'hémisphère sud se donnent rendez-vous dans ces îles pour y déposer leurs œufs et présider à l'éclosion des jeunes rejetons. Mouettes, pétrels, prians, damiers, albatros, cormorans, tourbillonnent en vols nombreux au-dessus de nos têtes, nullement effrayés, ou même étonnés de la présence de l'homme, qu'ils n'ont pas encore appris à craindre.

A coups de pierres, les matelots tuèrent sans peine autant de sarcelles et de canards qu'ils en eurent besoin pour varier leur ordinaire. Il arrivait même que le gibier non atteint revenait becqueter la mousse et le lichen à portée du chasseur maladroit. Certains oiseaux se laissaient approcher et toucher, et c'était une joie d'enfant pour les matelots que de prendre d'énormes pingouins par les ailerons et de les emmener, en riant de grand cœur aux petits soubresauts comiques de l'animal.

Nous trouvâmes dans différents abris de cette baie de véritables colonies de pingouins de l'espèce royale (dite *Aptenodytes longirostris*), d'une taille remarquable, atteignant 95 centimètres de haut. Leur corps est très gros, recouvert de plumes noires par derrière et de duvet blanc par devant. La tête est noire avec un bec rouge, long et pointu. Enfin la gorge est ornée d'un collier de plumes jaunes et noires, dont les pêcheurs américains font de la fourrure qu'ils vendent au Cap.

L'émigration de ces animaux aux Kerguelen a lieu régulièrement en novembre. Les femelles y pondent un œuf dont l'incubation dure sept semaines. Nares prétend qu'elles portent l'œuf dans une membrane spéciale à la manière des kangourous. Après l'élevage de leurs petits, les pingouins repartent en mars, traversant sous la mer d'énormes distances, à la recherche d'une terre plus tempérée. Tout à fait inoffensifs, ils sont capables de s'apprivoiser. L'un d'eux, d'une petite espèce (*Aptenodytes tæniatus*), actuellement au Zoological Garden de Londres, comprend parfaitement son gardien et lui obéit.



CARTE DES ÎLES KERGUELEN.

Il est aisé de prévoir l'extinction prochaine de la race des pingouins, qui, ne pouvant se reproduire qu'à terre, sont incapables de fuir et de se défendre. Pour compléter leur provision d'huile, les pêcheurs américains, armés de bâtons, parcourent les pingouinières en abattant tout ce qu'ils rencontrent. La graisse bouillie d'un gros pingouin leur donne en moyenne douze à quinze litres d'huile.

En revanche, la race des lapins menace d'accaparer les Kerguelen. Toute la couche de mousse qui recouvre la terre de près d'un mètre d'épaisseur est complètement minée par leurs innombrables terriers. D'où sont-ils venus ? Aucun navigateur n'avait jusqu'à présent signalé leur existence, et nous avons par suite supposé qu'ils devaient provenir de quelque couple échappé de la *Gazelle*, le dernier navire qui séjourna dans les îles, en 1875.

En poursuivant notre excursion au fond du havre, un peu au delà du lac d'eau douce, nous nous trouvâmes en présence d'une vaste échancrure, garnie



PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. — DESSIN DE BOUDIER.

de quartiers de roches sur lesquels la mer faisait rage, là où la carte nous indiquait encore la terre ferme. L'œuvre de désagrégation se poursuit rapidement. Plus tard, le mont Table formera à son tour une île et Port-Christmas n'existera plus que de nom.

Les bords de la baie du côté du mont Avergat sont très intéressants à examiner à cause des gisements de bois pétrifié, d'ambre gris et des nombreux affleurements de charbon que l'on y rencontre.

En face, se dresse à mi-hauteur de colline la modeste pyramide en pierres sèches élevée par le commandant Nares, où il laissa quelques notes sur ses travaux et son séjour dans l'île.

Tandis que nous parcourions les alentours de la baie, les marins travaillaient à planter en terre un mât bien goudronné, solidement maintenu par des haubans de fil de fer portant sur une tringle un pavillon métallique qui pouvait tourner ainsi au gré des vents comme une girouette. Tout à côté fut enfoncée une bille de chêne ornée d'une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *Eure*. — 1893.

Le travail terminé, la compagnie de débarquement se rangea au pied du mât de pavillon, présentant les armes, baïonnette au canon. Le clairon sonna *Au Drapeau*, et le lieutenant de vaisseau Delzons, entouré des autres officiers, prit solennellement possession des îles Kerguelen au nom de la France, tandis que l'*Eure* appuyait le pavillon de vingt et un coups de canon. Quelques hommes de la goélette américaine descendus à terre étaient aussi présents.

Dans le paysage pittoresque et imposant qui en formait le cadre extérieur, cette cérémonie d'apparence si simple avait un caractère d'une grandeur saisissante.

Les grondements du canon, que les échos se renvoyaient d'un rocher à l'autre, semblaient réveiller cette nature endormie depuis des siècles, la pénétrer du souffle de la civilisation et l'animer.

Nos cœurs, tout entiers à la joie d'agrandir le domaine de notre chère patrie, — fût-ce même d'une terre lointaine, désolée et perdue au milieu des flots, — étaient profondément remués par ce majestueux et inoubliable spectacle.

Près d'un siècle et quart auparavant, en 1772, le chevalier de Kerguelen, après une traversée des plus dures, découvrait les îlots du nord-ouest de l'archipel. Il avait accompli cette audacieuse exploration avec deux petits bâtiments, la *Fortune* et le *Gros-Ventre*. Une première tempête l'empêcha d'atterrir. Le *Gros-Ventre* disparut. Kerguelen le crut perdu, et les graves avaries de son navire le forcèrent à faire route vers Maurice. Il revint en France, y organisa une nouvelle expédition pour aller à la recherche de ses compagnons et reconnaître l'archipel entrevu.

Fort heureusement le *Gros-Ventre* n'avait pas fait naufrage, et, le 13 février 1772, M. de Boishennec, second de ce bâtiment, prenait possession des îles au nom du Roi.

Kerguelen y revint en 1773, visita différentes parties de la côte et dressa le plan de quelques baies. Avant que ces derniers travaux de découverte fussent connus en Europe, l'Amirauté anglaise donna l'ordre à Cook de rechercher les îles et de les visiter.

Le célèbre navigateur mouilla en décembre 1776 avec la *Résolution* et la *Découverte* dans ce même Port-

Christmas, où ses matelots trouvèrent une bouteille attachée à un fil d'archal sur un rocher qui s'avançait en saillie et la rapportèrent à Cook. Elle contenait un parchemin sur lequel était écrit :

Ludovico XV. Galliarum
Rege et. D (a). de Boynes
Regi. A. Secretis A D res
Maritimas. annis 1772
at 1773.

Et Cook écrivit à l'envers du parchemin, qu'il remit dans la bouteille :

Naves Resolution
et Discovery
De Rege Magnæ Britanniæ
Decembris 1776.

Puis il arbora le pavillon britannique avant de quitter la baie.

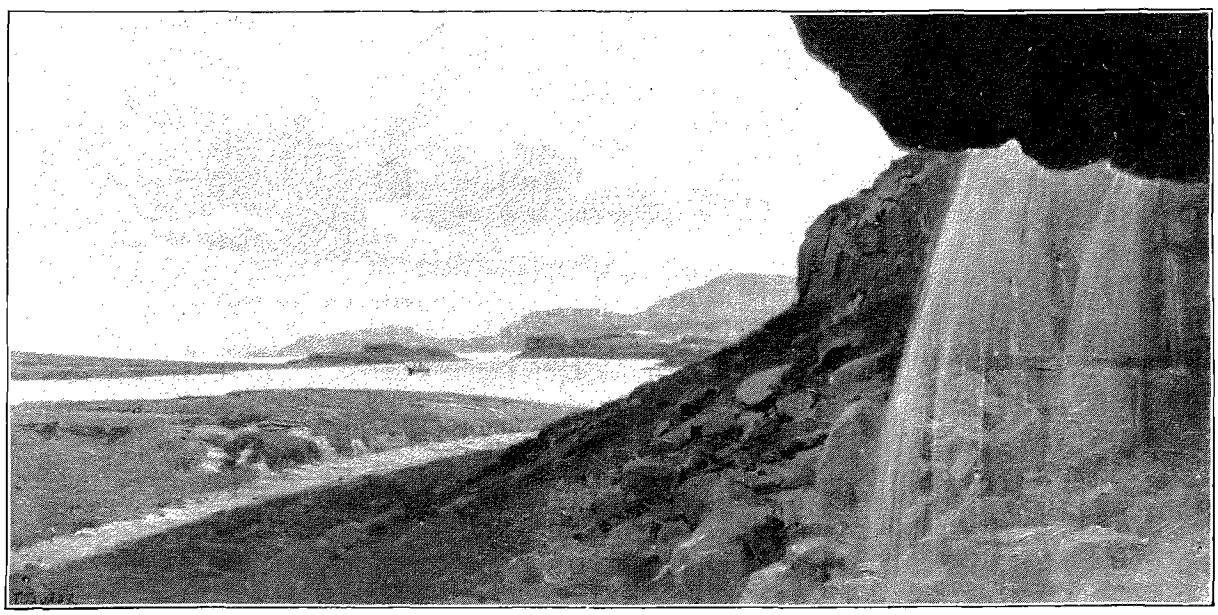
En mars 1799, Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, visita les îles et y trouva une telle quantité de baleines, de phoques et d'éléphants de mer qu'il y séjourna jusqu'en octobre.

Frappé des avantages économiques que ces îles pouvaient offrir au commerce britannique, il rassembla sur les différents ports et les ressources des Kerguelen des croquis et des documents qui n'ont pas été publiés. Dès lors, l'archipel devint le rendez-vous annuel d'un grand nombre de baleiniers. Nous devons au naufrage de l'un d'eux, la *Favorite*, vers 1820, une relation très intéressante sur la vie des pêcheurs et leurs chasses très fructueuses. Mais, au passage de Sir James Clark Ross, dans son voyage de découvertes avec l'*Erebus* et la *Terror*, en mai-juin 1840, ces animaux, pourchassés à outrance, avaient abandonné Kerguelen pour se réfugier dans les inaccessibles parages de la banquise.

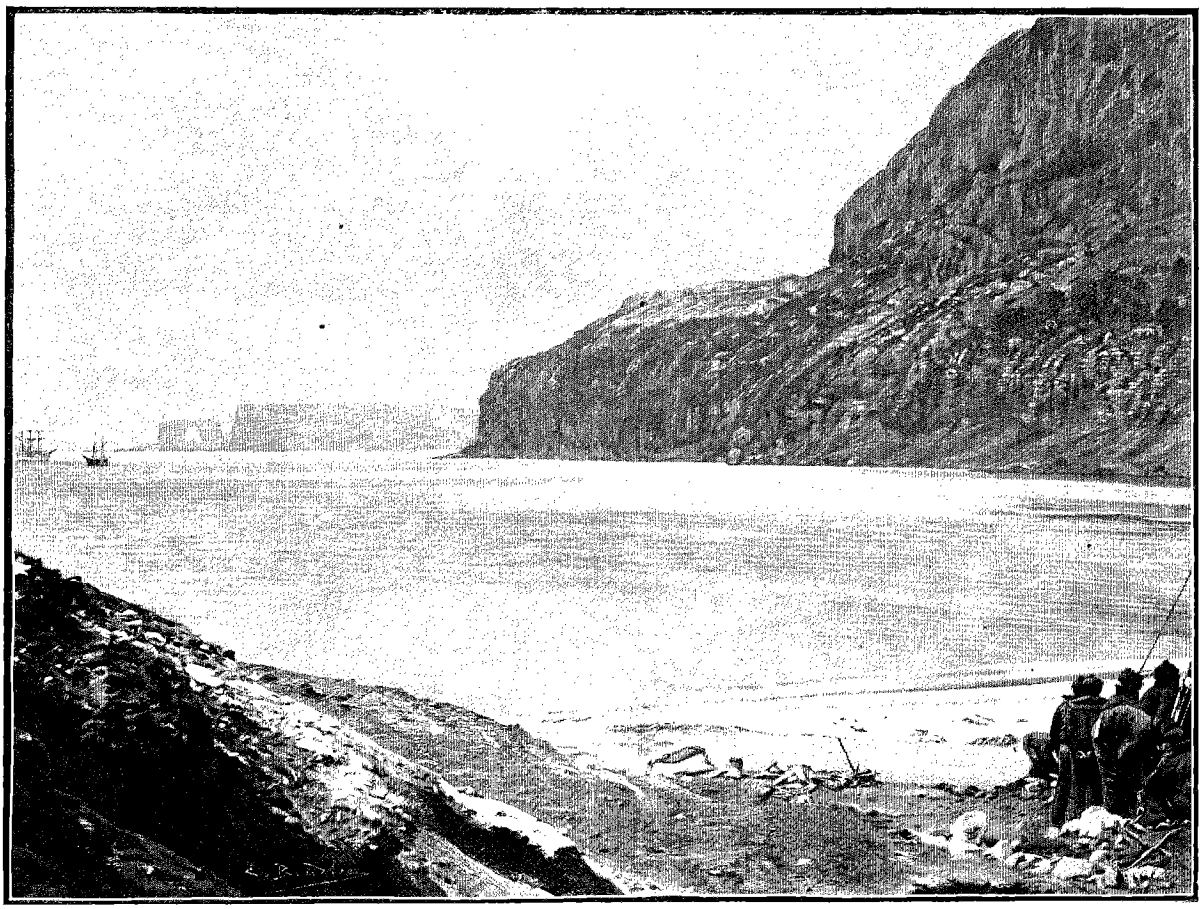
Depuis, deux autres campagnes scientifiques se succédèrent à bref intervalle sur ces terres. La première en 1873, avec Sir Nares, commandant du *Challenger*, et la deuxième en 1874-1875 avec F. von Sleinitz, commandant du bâtiment allemand la *Gazelle*, qui rapportèrent une ample moisson de documents, de croquis et de plans, dont on se sert actuellement pour parcourir les Kerguelen. Les Allemands établirent leur station à Port-Betsy.

Dans l'après-midi du 2 janvier, Master John Fuller vint à bord rendre visite au commandant et à l'état-major. Ce vieux loup de mer à la physionomie douce et intelligente parcourt les îles depuis plus de trente ans. Déjà, en 1873, le commandant du *Challenger* rendait hommage autant à son intrépidité qu'à sa profonde connaissance des mers australes. Avec une grâce parfaite, il répond aux questions que nous lui posons, et sa vie si pleine de dangers et de souffrances lui paraît la plus naturelle du monde. Il commandait autrefois le *Rosswell King*, qui se perdit sur les roches au large du cap Désespoir. Échappé seul au naufrage, il vécut onze mois sur ces îles, Dieu sait comme, se couvrant de peaux de phoques, jusqu'au jour où son armateur vint le secourir.

L'unique raison de cette pénible existence est le bénéfice de la pêche. Tous les deux mois environ, quand la



PANORAMA DE PORT-GAZELLE. — DESSIN DE TAYLOR.



PORT-CHRISTMAS (PAGE 397). — DESSIN DE BOUDIER.

Francis Allyn a son plein chargement d'huile, son capitaine se rend au Cap et y vend sa cargaison à des navires de passage, à raison de 700 à 800 francs la tonne, soit pour une somme totale de 30 000 à 35 000 francs.

Lorsque l'Américain voulut rejoindre son bord à une centaine de mètres sur notre avant, la brise s'était levée et était devenue si forte que sa baleinière ne put remonter dans le vent. Il dut laisser porter et s'abriter derrière les rochers pour y passer la nuit.

La tempête se déchaîna avec une fureur inouïe, et la description suivante du commandant de l'*Eure* peut seule donner une idée de sa violence et du faible abri que l'on trouve à Port-Christmas :

« A 6 heures du soir, il ventait ouragan. Les rafales descendaient en hurlant de la tranchée et tombaient à bord comme des coups de canon, nous couchant comme une baleinière à la voile sous une risée; la surface de la baie n'était plus qu'une nappe d'écume, et, jusqu'à mi-hauteur des hunes, les rafales furieuses soulevaient des nuages de poussière d'eau....

« Enfin, à 2 heures du matin, le baromètre remontait, les rafales diminuaient d'intensité, et les nuages, qui jusque-là avaient fui échevelés et rapides comme des flèches le long des sombres et grandioses remparts qui enserrent la baie, se mettaient à chasser franchement de l'ouest. Une heure après, il faisait calme. »

Quittant sans tarder ce mouillage, l'*Eure* pénétra dans l'immense baie de Hillsborough, dont les contours sont découpés par une infinité de péninsules, d'îles et de récifs.

Tout au sud, nous explorâmes le havre « Kirk », où s'ébattait un troupeau d'éléphants de mer. Les uns étaient au repos sur le rivage, et leurs masses grisâtres, de 6 à 7 mètres de long, se confondaient avec la teinte du roc; les autres faisaient jaillir l'eau dans leurs ébats folâtres. Mais le mouillage était très mauvais, et lorsque la baleinière eut terminé ses sondages, on leva l'ancre pour contourner le cap Ashfeld et pénétrer dans le fameux Port-Gazelle, où le navigateur put enfin se reposer en sûreté de toutes ses fatigues et de ses émotions.

L'entrée de Port-Gazelle est si étroite qu'on ne la reconnaît qu'au moment d'y pénétrer. Une fois dans la passe, on est émerveillé du beau port naturel que la nature a créé sur cette terre de la désolation. Ce golfe, allongé de 12 à 13 kilomètres, présente deux bassins différents d'aspect et de commodité : un groupe d'îlots les sépare.

Le port occidental, long de 9 kilomètres et très encaissé entre deux hautes montagnes, doit être intenable

*

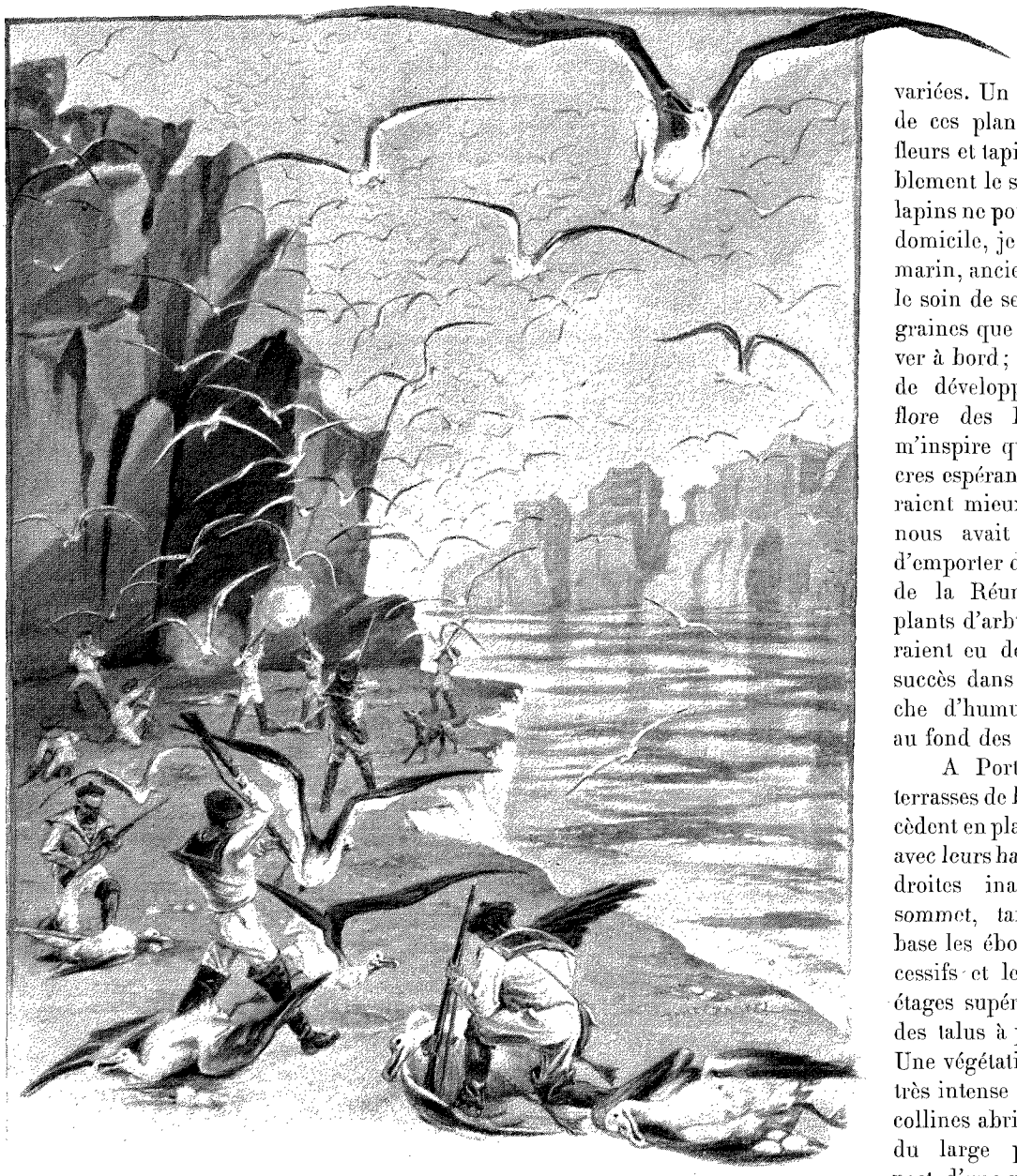
avec les brises régnantes de sud-ouest. L'autre, au contraire, est bordé de terrasses de faible hauteur, entre lesquelles l'air se dilate plus aisément.

Des différentes sections de ce dernier bassin la partie nord, très rocheuse, est la plus accessible, et nous pûmes de là visiter assez facilement les diverses plages de la péninsule Jackmann. Dans tous les abris logeaient, comme à Port-Christmas, de nombreuses colonies de pingouins de la race plus petite des *Aptenodytes Chrysocomes*. Mais nulle part les lapins ne se montrèrent en aussi grande abondance. Les hommes cernaient les trous des terriers, les défonçaient; plus d'un millier des fugitifs furent pris à la main.

Nous trouvâmes une vingtaine d'espèces d'oiseaux de mer dont le fameux *Chionis Minor*, de la grosseur d'un pigeon, avec un plumage blanc et les pattes non palmées, exception unique parmi tous les autres volatiles de l'île. Ces animaux étaient si peu sauvages que quelques-uns cherchèrent à dérober des lapins dans notre carnassière. D'autres même, d'énormes albatros, de plus de deux mètres d'envergure, fondirent sur nous, comme nous prenions leurs œufs, et nous fûmes obligés de les tirer à bout portant pour nous en débarrasser.

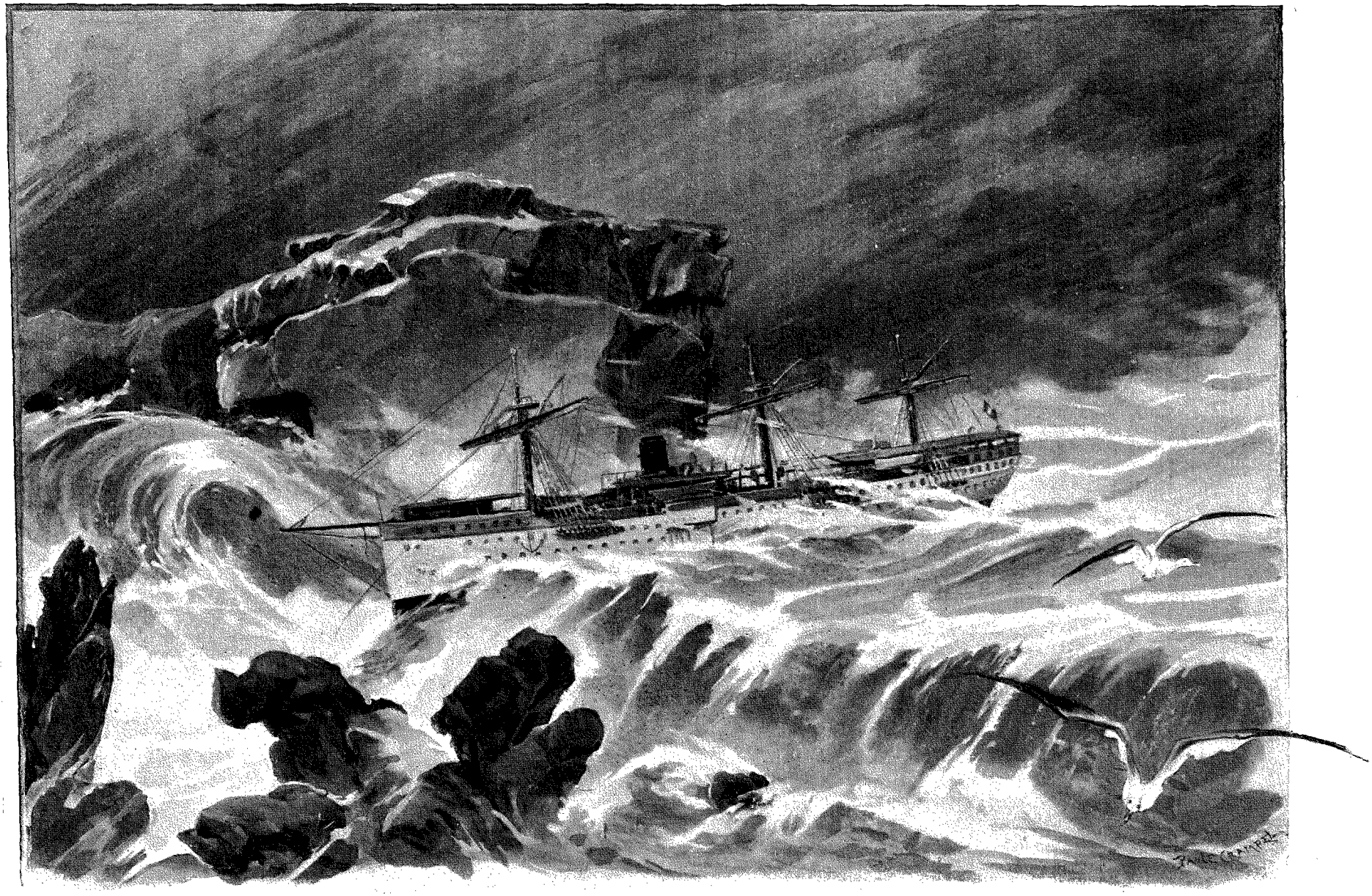
Près de la pointe Duck tombe une superbe cascade; au retour d'une excursion en ces parages, des officiers rencontrèrent sur la plage un jeune phoque à belle fourrure, qui fut abattu facilement d'un coup de canne. Quelques jours après, le commandant en tirait un autre de très belle taille.

Les petits îlots à l'entrée du second bassin sont très fertiles et recouverts des plus beaux spécimens de la végétation de l'île : choux de Kerguelen et mousses variées. Un grand nombre de ces plantes étaient en fleurs et tapissaient agréablement le sol. Comme les lapins ne pouvaient y élire domicile, je confiai à un marin, ancien cultivateur, le soin de semer toutes les graines que l'on pût trouver à bord; mais cet essai de développement de la flore des Kerguelen ne m'inspire que de médiocres espérances. Elles seraient mieux fondées s'il nous avait été possible d'emporter des montagnes de la Réunion quelques plants d'arbustes, qui auraient eu des chances de succès dans la riche couche d'humus accumulée au fond des vallées.



LUTTE CONTRE LES ALBATROS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

A Port-Gazelle, les terrasses de basalte se succèdent en plans superposés avec leurs hautes murailles droites inaccessibles au sommet, tandis qu'à la base les éboulements successifs et les débris des étages supérieurs forment des talus à pentes raides. Une végétation de mousse très intense au pied de ces collines abritées des vents du large présente l'aspect d'une riante ceinture

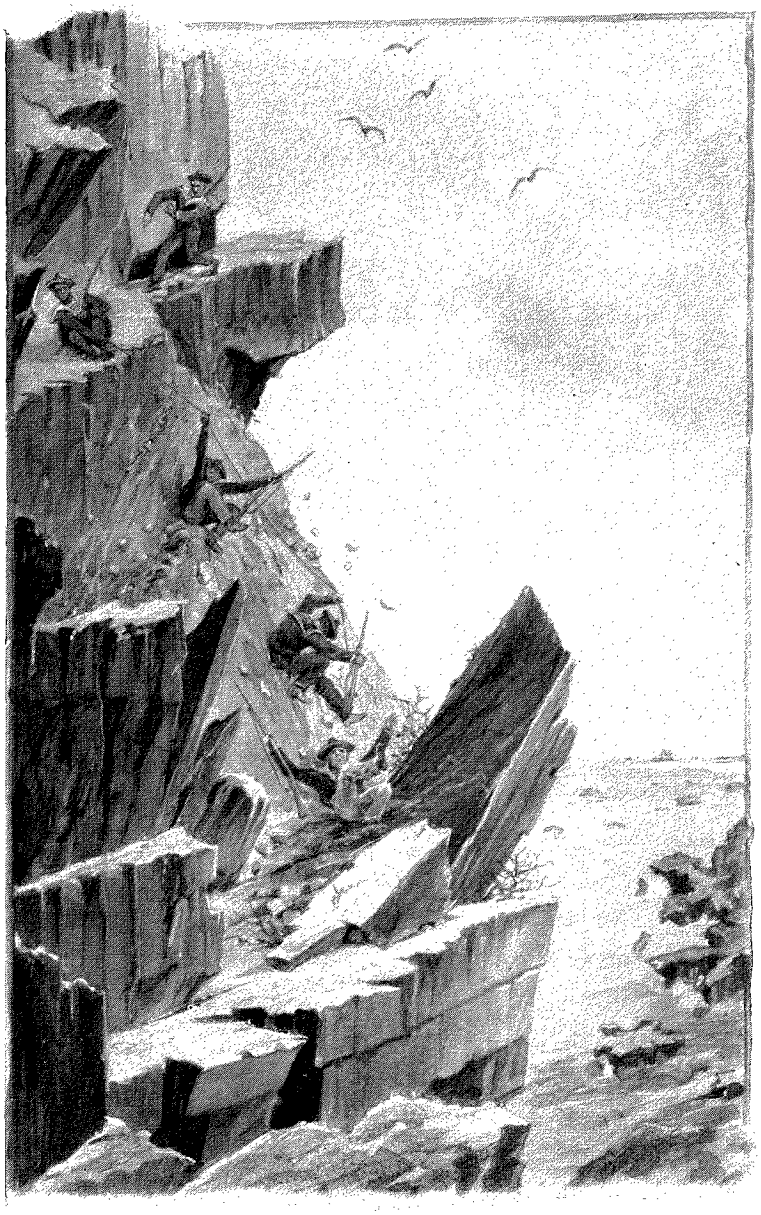


LA TEMPÊTE SE DÉCHAÎNA AVEC UNE FUREUR INOUÏE (PAGE 405). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

verdoyante. A 100 mètres de hauteur, aux fougères, aux mousses et au *Pringlea antiscorbutica*, succède le lichen incrusté sur le roc, puis, à partir de 300 mètres d'altitude, toute trace de végétation disparaît entièrement et la neige couvre par plaques les rochers pour s'étaler bientôt en champs immenses et former les magnifiques glaciers d'où s'écoulent de toutes parts ces torrents qui inondent les étages inférieurs. Même au mois de juillet, saison la plus froide de l'année, la neige ne dure pas plus de quelques heures au bord de la mer, où la température, très faible, varie de 9 à 4 degrés environ.

Le 7 janvier, nous fîmes une excursion à une trentaine de kilomètres du mouillage, sur les bords d'un grand lac d'eau douce, dans l'ouest du bassin de Port-Gazelle. Deux lagons précèdent ce grand lac, dont les bords sont encaissés entre deux hautes montagnes. Nous suivîmes la rive sud, recueillant çà et là des échantillons de roches, goûtant l'eau, délicieuse et fraîche. Mais tous les animaux semblent avoir fui ses bords, et rien ne vint détourner notre attention de ce sauvage paysage. Nous fûmes étonnés de ne pas rencontrer un seul moustique dans ces terrains marécageux ou au bord du lac, comme on les rencontre en essaims si nombreux à Terre-Neuve.

Nous parvînmes à la dernière terrasse dominant d'environ 500 mètres toute la contrée environnante. Devant nous, la vue s'étendait jusqu'à la presqu'île de l'Observatoire, sur les monts Crozier, Chemine et Hooker, dont la constitution géologique diffère des autres montagnes, qui sont de formation basaltique. A nos pieds, la péninsule Bismarck et la baie Irlandaise s'émaillaient de nombreux îlots verdoyants. Plus à gauche, l'immense glacier du mont Richard, tout resplendissant sous un rayon de soleil, nous cachait les terrasses de Port-Christmas. A l'ouest nous retrouvions la mer, et au sud les montagnes du centre de l'île, avec leurs vastes champs de neige inexplorés.



DESCENTE PÉNIBLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

La descente fut pénible, et plus d'une fois s'effectua contre notre désir : nous roulions sur la pente avec des débris de roches, qui rebondissaient ensuite de terrasse en terrasse pour retomber dans le lac.

Pensant avec raison que Port-Gazelle serait le lieu visité de préférence par les autres navires, le commandant de l'*Eure* y fit placer près de la pointe Duck un mât de pavillon semblable à celui arboré à Port-Christmas. Trois bouteilles contenant chacune un duplicata de la prise de possession furent enterrées à un mètre de profondeur auprès du mât.

Notre mission comportait aussi l'établissement de dépôts de vivres. A un mille dans le nord-est du mât de pavillon, sur la rive nord, par conséquent, du bassin de la Gazelle, au bord d'un joli petit lac à l'eau fraîche et limpide, les mineurs élargirent une excavation naturelle du rocher, et nous y laissâmes 1 000 kilogrammes de *corned-beef* en boîtes de 4 kilogrammes, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 20 chemises et des allumettes, 20 couvertures de laine, 20 caleçons de laine; le tout enfermé dans de fortes barriques, préservé du mieux que l'on put, et recouvert d'une grosse toile imperméable et goudronnée sur laquelle fut écrit :

Vivres et vêtements.
Eure. — Janvier 1893.

Une pyramide de pierres sèches, élevée de 2 mètres, était destinée à faciliter la reconnaissance du dépôt exclusivement réservé à l'usage des naufragés, pour

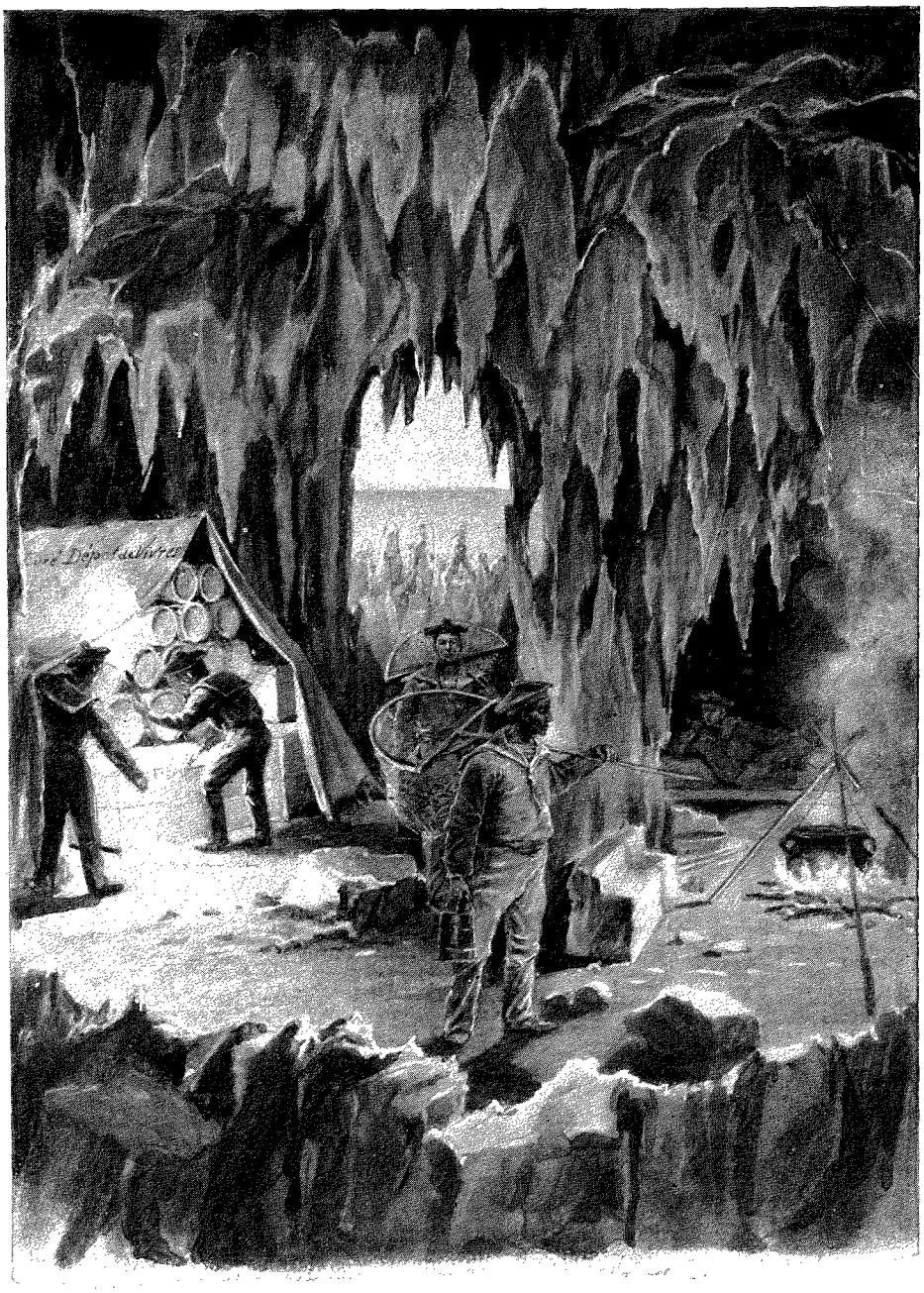
pourvoir à leurs premiers besoins.

Nos marins ravitaillèrent si bien leurs tables en gibier, poisson, coquillages et légumes, qu'ils délaissèrent les boîtes de conserves pendant tout notre séjour à Port-Gazelle. Notre chef lui-même se piqua un soir de nous servir un souper uniquement composé des produits de notre chasse. En voici le menu :

Potage au pingouin. — Salmis de poule d'eau. — Pâté froid de lapin. — Poisson sauce tartare. — Rôtis de sarcelles et de chionis. — Salade cœurs de choux de Kerguelen. — Bombe glacée du mont Richard. — Desserts d'Europe.

Les autres volatiles que nous rapportâmes avaient, en général, un goût prononcé d'huile de foie de morue.

Le 11 janvier, malgré tout l'attrait et la sécurité que pouvait offrir Port-Gazelle, le but de la mission étant rempli, le commandant appareilla de bonne heure, désireux de visiter encore une autre baie, réputée la meilleure de toutes.



DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM (PAGE 407). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Un temps froid, dégagé, favorisa notre sortie, et, au large de la baie de Hillsborough, nous jouîmes du rare spectacle d'une vue d'ensemble de tout l'archipel, curieux panorama d'innombrables îlots déchiquetés et de montagnes désolées, que domine au centre la masse neigeuse du mont Ross.

Vers une heure de l'après-midi, nous arrivions à Port-Mary, dans l'île Adalbert. Descendus à terre, nous y trouvâmes de belles pierres vertes de basalte phonolithe, du spath, et divers cristaux. Oiseaux et plantes étaient moins nombreux qu'à Port-Gazelle, et nous ne vîmes nulle trace de lapins sur l'île. Nous devions, le lendemain, faire de l'eau et graver sur les rochers une inscription relative à la prise de possession des îles par la France. A peine étions-nous de retour à bord, qu'une bourrasque de grêle et de vent éclata. Pendant trois journées consécutives, la tempête se déchaîna aussi furieuse qu'à Port-Christmas, nous poussant de plus en plus près des récifs qui bordent l'entrée de Port-Mary. A la première accalmie, l'*Eure* se hâta de quitter ce dangereux mouillage et de regagner la pleine mer.

Nous ne partageons pas sur ces îles l'opinion sévère de nos devanciers.

Les conditions toutes défavorables dans lesquelles Kerguelen et Cook abordèrent, les insuffisantes ressources dont ils disposaient à cette époque, les ont amenés à exagérer la situation. Le premier n'a-t-il pas écrit dans ses Mémoires :

« Je préférerais vivre en Islande, qui est par 65 degrés de latitude nord, plutôt que dans le pays que j'ai découvert par 50 degrés de latitude sud, celui-ci fût-il même habité, ce qui n'est pas probable. »

Et cependant, fort peu de temps après, en 1799, l'opinion de Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, est toute différente. Une chasse très fructueuse l'ayant décidé à passer six mois dans l'île, à son retour il engagea avec enthousiasme ses compatriotes à se rendre aux Kerguelen, et jusqu'en 1830 le nombre des bâtiments occupés à la pêche fut considérable; on en compta près de quarante par année. Les animaux marins détruits en grand nombre se réfugièrent vers l'île Heard, et ensuite plus au sud, où les baleiniers les pourchassèrent jusqu'à la banquise, dans des climats bien plus rudes, dangereux et sans abri que ceux des Kerguelen.

La réglementation de la pêche à Terre-Neuve, aux Malouines, et, plus récemment, au détroit de Bering, a permis à d'autres nations de se réserver pour l'avenir une source de richesses, tandis que la nôtre était gaspillée par les étrangers. Mais il faut avouer que la surveillance aurait été très pénible et fort coûteuse, la France ne pouvant engager hommes et argent pour un pays dont nos nationaux semblaient complètement se désintéresser.

Enfin, l'un d'eux, M. Boissière, a demandé et obtenu en 1894 la concession de la pêche aux Kerguelen pour cinquante ans. C'est, à notre connaissance, le premier essai qui va être tenté par nos compatriotes dans ces îles; et, à ce sujet, il est bon de rappeler que si l'archipel est dénudé dans toutes les parties exposées aux âpres vents d'ouest, il n'est pas stérile. Bien des vallons sont remplis d'une épaisse et fertile couche d'humus.

Le sol se modifiera complètement lorsque le sapin de Norvège et d'autres arbres des régions froides y auront été importés. Bien des cultures maraîchères et de céréales y sont possibles. Enfin, certaines races d'animaux auraient grande chance de s'y propager avec succès. Les chèvres, porcs et moutons qui y furent parqués par les navires anglais s'y engraissèrent vite et donnèrent une viande excellente. C'est grand dommage que quelques-uns de ces couples n'aient pas été laissés en liberté. Pour nous-mêmes, nous regrettons d'avoir été dans l'impossibilité d'en lâcher quelques-uns. Il serait cependant mauvais d'y laisser les porcs se propager à l'état sauvage, ces animaux dévorant tous les oiseaux de mer qui viennent couver leurs œufs sur le rivage.

Les Kerguelen ne sont assurément pas plus déshéritées de la nature que les Malouines, où habitent actuellement plus de 1 100 colons anglais vivant de l'élevage de 500 000 moutons, qui rapportent, bon an mal an, 1700 tonnes de laine à l'exportation.

Une raison majeure fera qu'un jour l'archipel sera certainement habité : c'est la seule terre de tout l'océan Indien sud qui possède des ports.

L'existence du charbon y a été reconnue depuis fort longtemps. Les affleurements sont nombreux, et plusieurs ont été repérés sur les cartes. Voilà une source de richesse et d'avenir, s'il était réellement exploitable. En 1877, des Anglais en tentèrent l'entreprise, qui resta infructueuse. Les frais en étaient-ils trop considérables, ou le charbon de mauvaise qualité ? Nous n'avons pu éclaircir le fait. La nature du charbon dans les couches inférieures est jusqu'à ce jour totalement inconnue, et ce serait mal juger de sa valeur que de se baser sur les échantillons recueillis dans les affleurements, échantillons qui perdent de leur qualité au contact prolongé de l'air et de l'humidité.

Fuller nous affirma avoir trouvé dans la baie Cumberland un gisement de 2 kilomètres de long sur 12 mètres de large et 2 d'épaisseur. Le charbon brûlait fort bien et il en tirait le meilleur parti pour sa forge.

A priori les difficultés d'extraction des couches inférieures paraissent nombreuses. La nature des roches entre lesquelles sont intercalées les diverses veines est extraordinairement dure. Les pluies continuelles qui se déversent sur les îles doivent produire de nombreuses nappes d'eau souterraines.

Qui cependant aurait pu prédire, il y a vingt ans, lors de la découverte des premiers affleurements d'Hone-Gay et de Kébao, l'extension énorme prise par nos charbonnages du Tonkin?

Si les résultats commerciaux de toute entreprise sont encore incertains, l'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien est d'une importance capitale, et dès 1840 le commandant anglais Ross l'avait fort judicieusement remarqué; plus récemment le contre-amiral Reveillère préconisait les Kerguelen comme un redoutable repaire de pirates en temps de guerre. Leur importance deviendrait extrême avec la neutralisation ou la fermeture du canal de Suez. De ces îles on est maître de couper toutes les communications entre l'Europe, l'Australie et l'Asie. De hardis croiseurs, partant de là, y remisant leurs prises, pourraient causer un mal incalculable au commerce ennemi, sans qu'il fût possible de les en empêcher, à moins de déployer de grandes forces.

Les terres de Kerguelen, dont la France vient de prendre possession officielle, doivent être habitées effectivement, pour que l'occupation soit valable aux yeux des puissances étrangères. A ce point de vue, nous estimons que nos compatriotes de la métropole ne viendront guère y chercher fortune. Pour y créer un centre de population, il conviendrait peut-être d'y faire l'essai d'une colonie pénitentiaire.

La Nouvelle-Calédonie, par la douceur de son climat, la facilité de la vie, offre à tous nos vagabonds une agréable perspective d'avenir. En visitant les prisons de l'île Nou, les exploitations agricoles de l'île des Pins et les pénitenciers de la Grande Terre, nous avons été frappés du peu de travail produit par ces déportés, qui, à

l'encontre des espérances du début, deviennent paresseux, ne colonisent point et empêchent les Français de la métropole de prendre leur part des richesses naturelles de l'île.

Aux Kerguelen, on peut être certain de l'impossibilité absolue de toute escapade et de tout trouble chez les voisins. La vie y sera rude, mais très saine et très supportable.

Les mines de charbon et de fer ont besoin de bras pour être exploitées, et les compagnons anarchistes y trouveraient une ample besogne en rapport avec leurs aptitudes. Tout d'ailleurs a besoin d'y être créé, et un labeur incessant y sera nécessaire pour vivre.

Notre mission aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, à 1 100 kilomètres dans le nord-nord-est des Kerguelen, favorisée par un temps exceptionnel, fut très courte et se borna à l'établissement de dépôts de vivres. On se rappelle que le pavillon français avait été arboré dans ces deux îles du 24 au 27 octobre 1892, par le croiseur *La Bourdonnais*, qui se perdit malheureusement dans le cyclone de Sainte-Marie de Madagascar, le 25 février 1893.

Nous arrivâmes à Saint-Paul le 22 janvier, vers 9 heures du matin, par un temps calme.

Cet îlot de Saint-Paul, véritable curiosité géographique, est le cratère d'un volcan émergeant de 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un côté de la paroi orientale, effondré dans l'océan, se termine en forme de deux jetées naturelles, laissant entre elles un espace libre de 60 à 70 mètres, par lequel la mer communique en dedans. Le cirque intérieur forme un entonnoir régulier de 1 100 mètres de diamètre au niveau de la mer, surmonté de tous côtés par des pentes abruptes, avec une profondeur de 50 mètres au centre du bassin.

Les petits bâtiments qui peuvent franchir le seuil de 2 m. 90 de la barre viennent par très beau temps s'amarrer sur ses bords, comme à un quai naturel. Nous y trouvâmes une goélette de la Réunion, l'*Angèle-Élisa*, capitaine Bertin, s'y rendant chaque été pour la pêche.

Un matelot créole nous montra toutes les curiosités de l'îlot, nous menant à diverses sources d'eaux chaudes; l'une d'elles s'écoule entre des roches éboulées, et forme un petit bassin naturel, à la température de 50 à 60 degrés.

L'autre versant de l'îlot n'est guère accessible qu'à un endroit dit sentier des Pingouins, probablement à cause d'une colonie de ces animaux qui y ont élu domicile. Nous avons gravi cette falaise de 257 mètres de hauteur. Mais, une fois arrivé sur le plateau, il faut se défier de dangereuses fondrières bouillantes. Un créole de Bourbon qui y tomba par imprudence eut les deux jambes brûlées.

Notre guide nous conduisit jusqu'à une grotte tapissée de lierre et blanchie de salpêtre où se trouve la seule eau potable de l'île.

La description de Saint-Paul a été entièrement faite par la mission de l'amiral Mouchez, qui y vint en 1874 observer le passage de Vénus.

Actuellement, les anciennes habitations de la mission servent aux pêcheurs comme magasins de salaison pour la morue. Dans l'une d'elles, où la température est toujours très douce, par suite d'une veine volcanique d'eau chaude qui passe en dessous, nous effectuâmes le dépôt de vivres pour naufragés, soit 600 kilogrammes de *corned beef*, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 10 chemises de molleton, 10 caleçons de laine, 10 couvertures et des boîtes d'allumettes.

La principale valeur de Saint-Paul et d'Amsterdam réside dans l'immense banc de poissons, morues, maquereaux, sardines, langoustes, etc., que l'on trouve sur ses côtes. Une embarcation partie au large dans la matinée avec quatre à cinq hommes revint à midi, chargée à couler bas. Le seul débouché actuel en est La Réunion, dont les côtes, à l'inverse de Maurice, ne sont pas poissonneuses. Plusieurs goélettes venaient autrefois pêcher sur ce banc, mais de terribles cyclones qui règnent en permanence sur ces parages les ont peu à peu détruites; et les créoles, trop éprouvés déjà par la crise agricole et industrielle qui sévit si durement sur la Réunion, n'ont pu armer de nouveaux bâtiments.

On a parlé à diverses reprises de faire un port de Saint-Paul et d'y constituer non seulement un dépôt de charbon, mais encore un port de refuge en cas de guerre. Il serait en effet bien tentant, d'après la carte, de creuser à la dynamite l'étroit dos d'âne entre le cratère et l'océan pour permettre ainsi aux navires du plus fort tonnage d'y entrer. Mais il ne faudrait point fonder sur ce port des espérances exagérées, et l'extrait suivant du rapport du commandant de l'*Eure* donnera une idée exacte de la valeur d'un mouillage dans le cratère :

« Reste à savoir si un grand bâtiment trouverait dans ce lac toutes les conditions de sécurité que semble promettre le formidable cercle de montagnes qui l'entoure. Or, voici à ce sujet ce que m'ont dit les pêcheurs. Par coup de vent de sud-ouest de violentes rafales descendent des crêtes, vont se réfléchir sur le versant nord-est et sont renvoyées dans le lac, où leur rencontre avec les rafales directes produit des tourbillons d'eau et de vent capables de soulever une embarcation ; dans ces occasions, les goélettes, qui sont amarrées par l'arrière dans l'angle de la jetée nord, n'ont pas trop de toutes leurs amarres et n'étalent qu'à grand'peine. C'est ainsi qu'il y a quelques années, une goélette française, la *Décidée*, arracha tous ses points fixes et alla se briser sur le bord ouest du cratère, où elle sombra. C'est ainsi de même que, il y a quelque temps, l'*Angèle-Élisa* ne dut son salut

qu'au dévouement de son second, qui se jeta à la mer pour aller porter à terre des faux bras au moment où la violence de l'ouragan ébranlait tous les points fixes et brisait successivement toutes ses amarres. »

Un dépôt de charbon y serait cependant utile. Les bâtiments de passage pourraient s'y ravitailler par temps maniable et trouver tous les vivres nécessaires, car l'îlot a un climat très doux où plantes et animaux croissent à merveille.

Un phare lui-même rendrait de grands services.

En quittant Saint-Paul, l'*Eure* se dirigea vers Amsterdam, seconde île de ce groupe, à un degré plus au nord, presque entièrement bordée de hautes falaises inaccessibles. Les embarcations accostèrent à une petite anse de sable noir vis-à-vis d'une vieille hutte en pierre. Par un calme absolu, le transbordement du matériel du dépôt de vivres s'effectua aisément. Sous une grotte fréquentée des pêcheurs fut constitué un nouveau dépôt de la même importance qu'à Saint-Paul.

Comme sa voisine, Amsterdam est d'origine volcanique. De nombreux cratères émergent de toute part sur les flancs d'une montagne à pente douce élevée d'environ 1 000 mètres. Sa grande dimension, la douceur du climat et la fertilité de son sol décidèrent un créole de la Réunion à s'y transporter avec sa famille en 1873. Mais, après un an de séjour, la nostalgie le prit et il réintégra l'île natale. Grâce à son passage, un grand nombre de plantes alimentaires qu'il y importa croissent dans l'île, et ses anciens animaux forment de grandes bandes sauvages, source d'un précieux aliment pour les naufragés.

Du bord, nos hommes se livrèrent avec ardeur à la pêche à la morue, et en moins d'une heure tout le pont du bâtiment était couvert de poisson, du poids de 16 à 20 kilogrammes environ.

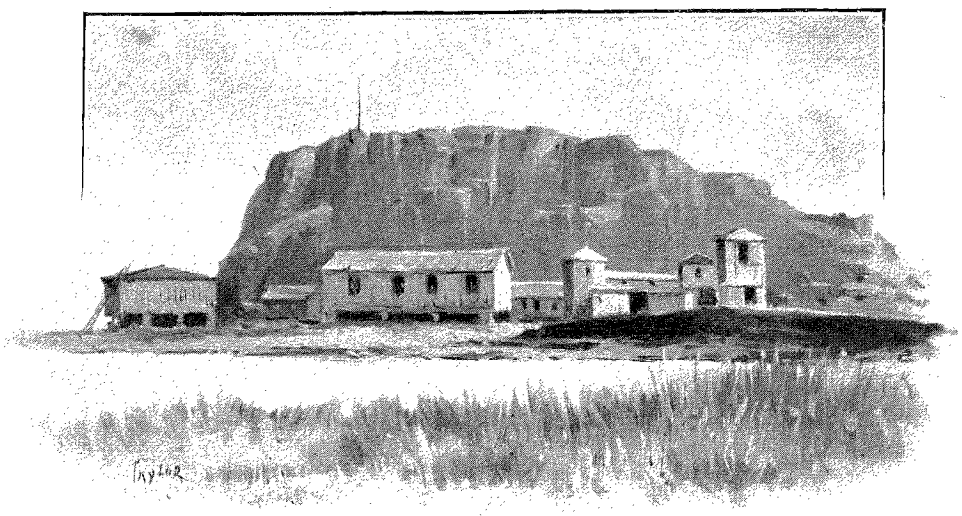
Avec de simples cercles de barriques disposés en casiers et garnis à l'intérieur de quelques débris de viande, nous prîmes de grandes quantités de langoustes. La première levée en donna quarante-six; la seconde, un quart d'heure après, soixante-dix. Mes camarades, qui avaient fait la campagne de Terre-Neuve, assuraient que les meilleurs bancs n'étaient pas plus productifs.

Un nouveau pavillon métallique fut planté sur l'île et, notre mission terminée, nous retournâmes à Bourbon, puis à Madagascar, pour y reprendre nos travaux d'hydrographie et notre croisière d'observations, attendant impatiemment l'heure où la grande île africaine tomberait à son tour au pouvoir des Français.

Ainsi, dans l'océan Indien sud, nous possédons toutes les îles. D'abord les Marion et Crozet (découvertes le 23 janvier 1772 par Marion du Fresne, qui en prit possession au nom du roi de France), puis l'archipel des Kerguelen et enfin le groupe de Saint-Paul et d'Amsterdam.

Les plus avantageuses pour le climat et les pêcheries sont ces dernières. Mais elles n'ont malheureusement point de port. Les Marion et Crozet, toutes dénudées, n'offrent qu'un abri insuffisant. Kerguelen seule, par son étendue, ses nombreux ports et sa position, reste le point principal de toute cette chaîne d'îlots qui sont actuellement entre nos mains.

E. Mercié.



ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY DANS L'ÎLE KERGUELEN, EN 1874. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés



RUE PRINCIPALE DE LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXIV

Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.



NETTOYAGE DU POISSON.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dans tout le Royaume-Uni, le samedi soir est férié et consacré au plaisir, afin que le dimanche demeure tout au Seigneur; en m'amenant aux Shetland ce jour-là, le hasard m'a fait voir au débotté la population entière de la capitale flânant par les rues. Je devrais parler au singulier : Lerwick en possède bien deux, qui sont parallèles et superposées, mais celle d'en haut est le quartier noble et désert, quelque chose comme le faubourg Saint-Germain, tandis que celle d'en bas représente les boulevards, Commercial Street, son nom l'indique : articles tricotés indigènes, drapiers, bottiers, épiciers-fruitiers où s'étalent des fraises venues d'Écosse et des poires de Normandie, un libraire, une bibliothèque publique, le bureau de poste, avec au-dessus un petit musée d'histoire naturelle et une salle « pour concerts et soirées ». Étroite, tortueuse, dallée et sans trottoirs, comme dans les villes de Toscane, les maisons basses, en pierre grise, la toiture de pierre aussi, ce qui leur donne un caractère massif, elle est toute grouillante de populaire, les femmes faisant leurs provisions pour le lendemain, les filles se promenant en compagnie de leur amoureux, les hommes flânant et fumant leur pipe, calmes, graves, silencieux comme les marins de tous pays, avec le voile de rêve des races du nord. Presque tous pêcheurs ou matelots, et de type bien franchement scandinave : grands, lourds, larges, solides, des allures d'ours apprivoisés, de bonnes grosses têtes carrées et honnêtes, le fond du teint rose sous le hâle et le sel qui leur tannent la peau en lui donnant une couleur de brique recuite,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301.

des cheveux ardents, d'amples barbes jaunes ou rouges, de gros yeux bleu de lin à fleur de front. Ils ont conservé leur costume de travail, toujours pittoresque chez les gens de mer, et quelques vieux mathurins sont d'un galbe amusant, avec l'ample culotte de toile à voile rousse, bouffant dans les hautes bottes du cuir cru, chemise de flanelle violette, débraillée, au cou un énorme cache-nez tricoté vert et jaune, et coiffés d'un chapeau de femme, en paille cannelle, le tout fort taché de goudron et fleurant ferme le poisson et le varech. Quant aux femmes, *ici comme partout, hélas! elles ont pensé se civiliser en renonçant à leur costume traditionnel*, ces cotillons de gros molleton écarlate, qui naguère, comme les oies du Capitole, ont sauvé les Shetland d'une descente du corsaire Paul Jones. En apercevant du large un groupe réuni au sommet d'une falaise, le forban crut voir des habits rouges de soldats et il vira lof sur lof sans demander son reste.

Ces deux artères principales constituant la ville haute et la ville basse sont réunies par un dédale de grimpettes fort raides, serpentant entre les maisons, plantées avec un absolu dédain de la symétrie. Plus bas encore est le port, où il s'en trouve qui baignent dans la mer, un canot amarré à une fenêtre. Avant les récents travaux qui ont doté Lerwick d'un beau quai de pierre et d'un môle imposant, il y en avait bien davantage, et, comme toujours, le pittoresque a perdu ce qu'a gagné le commerce. Ce n'est pas sans raison que les Shetlandais bâtissaient ainsi. La contrebande naguère se pratiquait largement dans ces îles, si morcelées que leur immense étendue de côtes rendait la surveillance difficile. C'était tôt fait d'introduire chez soi, à la faveur des longues nuits d'hiver, une balle de tabac, une barrique de vin de France ou d'Espagne, d'eau-de-vie de Cognac ou de rhum des Antilles.

Soit dit en passant, c'est avec les Pays-Bas et les ports d'Allemagne que Lerwick a le plus de relations commerciales. J'y ai vu sur le quai des matelots frisons en leur bizarre costume : énormes culottes-jupons de toile bleue, bas de laine, tricot magenta et sabots pointus comme les souliers à la poulaine du moyen âge. Et parmi les verrières du bel hôtel de ville néo-gothique, dont en 1882 le duc d'Édimbourg a posé la première pierre, il en est deux offerts par les cités de Hambourg et d'Amsterdam en témoignage de confraternité maritime. Les Lerwickiens ne sont pas peu fiers de leur fastueux édifice municipal, qui domine majestueusement la ville de son beffroi, dont le carillon de dix cloches provient de la célèbre fonderie de Louvain. Il est digne des fières armoiries de la capitale des Shetland : d'or à la nef équipée et voguant de sinople, le chef de gueules à la hache de bataille d'argent, comme cimier le corbeau de sable éployé — qui est de Danemark — et la devise empruntée à la *Vie d'Agricola* de Tacite : « *Dispecta est Thule.* »

Le peu d'intérêt qu'offre un édifice aux plâtres encore frais ne m'eût pas engagée à pénétrer dans celui-là, si, au cours de mes vagues déambulations dominicales, je n'y avais été attirée par des glapissements et des vociférations partant des fenêtres ouvertes du premier étage. C'était dans le vaste hall baronial aux hautes cheminées de pierre sculptée, où une copie du portrait de la reine Victoria par Winterhalter fraternise avec les effigies en vitrail des jarls, des rois et des saints norvégiens, une Assemblée de l'armée du Salut. Sur l'estrade qui sert aux réunions du conseil, une douzaine d'officiers des deux sexes, revêtus de l'uniforme connu, les hommes à longue barbe de patriarche, hâves ou bouffis, les femmes plates, anguleuses. Une osseuse et robuste « majoresse », dont la bouche faisait le tour de la tête, parlait au moment où j'entrai, bonne enfant, hilare, voulant absolument faire rire une centaine de braves gens très placides et solennels qui étaient là entre deux sermons de leur propre culte, pour changer.

« Avant d'être salutiste, j'étais quelquefois triste, de mauvaise humeur, clamait-elle d'une voix tonitruante.... Depuis que j'ai connu Jésus, je suis toujours gaie et je voudrais que tout le monde le soit.... Allons, soyez gais, riez. »

On ne riait pas, et j'étais la seule qui en eusse envie. Mais la majoresse ne se découragea point et lança de triviales bouffonneries si énormes, qu'un accès d'hilarité finit par secouer l'auditoire.

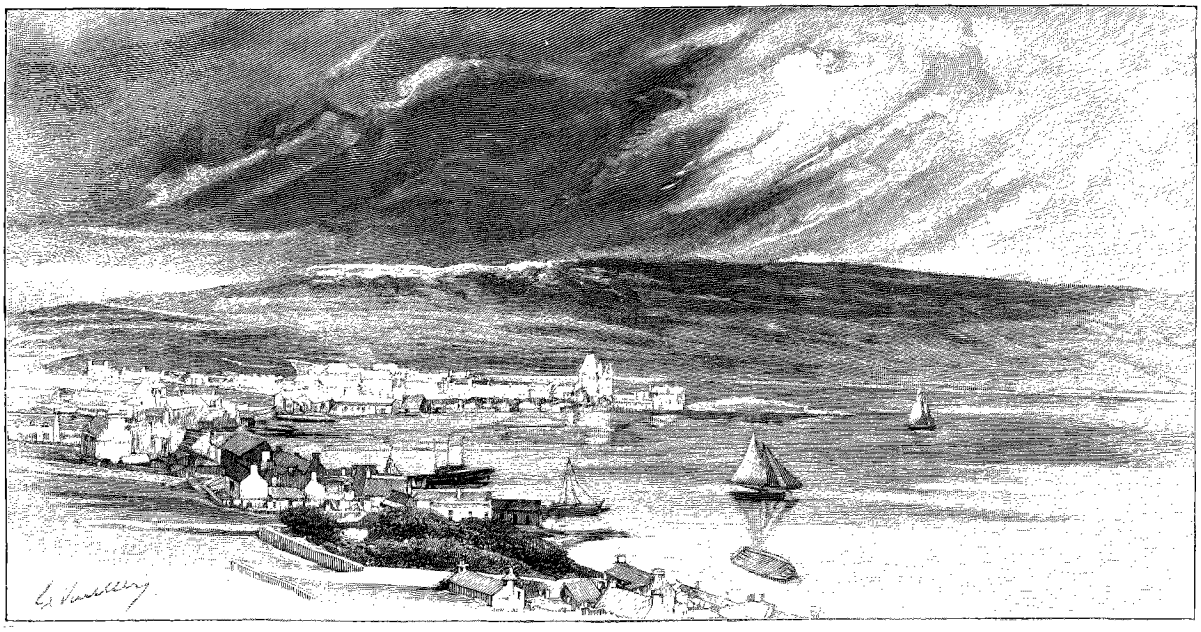
« Voilà qui est bien, je suis contente, s'écria-t-elle.... Je sais que c'est de moi que vous riez : mais vous riez, c'est l'essentiel. La paix et la joie du Seigneur Jésus sont entrées dans votre cœur. Maintenant nous allons chanter. »

Et, très fine, me guignant du coin de l'œil, elle ajoute, évidemment à mon adresse :

« Il y en a parmi vous qui ne sont pas des nôtres : des presbytériens, des épiscopaux, peut-être des romains. Mais ça ne fait rien. Nous sommes tous frères. Tous sont les bienvenus dans l'amour de Jésus. Et tous peuvent bien chanter : ça ne leur fera pas de mal et ça fera plaisir au Seigneur. »

Ah non! par exemple, ça ne doit pas lui faire plaisir....

Au fond, il n'y a pas là dedans de quoi rire, sinon pour les commis voyageurs qui blaguent bêtement ce qu'ils ne comprennent pas. Quand on songe aux trésors d'abnégation et de charité dépensés dans les bouges des quartiers infâmes de Londres par de petites salutistes de vingt ans, pures, fraîches et souvent jolies comme des lis mystiques, les inepties, les puérilités, les aberrations de ce grossier exotérisme s'effacent et il reste un réel sentiment de respect pour l'étincelle de spiritualité qui allume ces étranges flammes. Névrose assurément, mais névrose de l'âme. Tel quel, le salutisme a beaucoup d'action en ces pays d'austère et sombre calvinisme, où les masses sont entièrement, profondément, passionnément religieuses, et où toutes les manifestations d'adoration



SCALLOWAY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

trouvent ample carrière. Les modernistes, les progressistes, les positivistes, ne croient pas qu'il reste assez de foi dans l'humanité pour que les guerres de religion soient encore possibles. Qu'ils viennent essayer ici de rétablir le papisme ou le prélatisme, ou simplement de restreindre la liberté d'expansion des sectes dissidentes, et ils verront.

Pour 4 000 âmes, Lerwick possède sept églises : presbytériens établis (Église d'Écosse), presbytériens unis — ainsi nommés parce qu'ils se sont désunis des autres, — presbytériens libres, épiscopaux (Église d'Angleterre), méthodistes wesleyens, congrégationalistes et baptistes. Les catholiques sont en si petit nombre dans les îles, qu'un prêtre vient seulement d'Écosse les visiter tous les trois mois pour procéder aux baptêmes, aux mariages, entendre les confessions, donner la communion. De l'extrême-onction ils sont obligés de se passer, et pour cause. Par une radieuse et chaude journée de sabbat comme celle que les Shetland ont eu la politesse de m'offrir, c'est un spectacle curieux que tout ce peuple en habits de fête se rendant à ses offices respectifs. Trop de redingotes noires malheureusement, dans lesquelles sont gauchement engoncés les torses robustes de ces braves marins, avec une grosse cravate roulée indéfiniment autour de leur cou halé qui s'en gonfle d'apoplexie, des anneaux d'or aux oreilles, et sur leur bonne tête hirsute un énorme tube en poil de lapin. Trop de femmes attifées « à l'instar » — robes à volants et à retroussis, confections garnies de jais et d'effilés, chapeaux enrubannés, empanachés, enguirlandés selon l'abracadabrante fantaisie des modistes locales. Et les pauvres gamins en complet genre Montagnes Russes, — oh! de très loin! — leurs pieds habituellement nus, gênés dans des souliers, la chevelure embroussaillée, qui en semaine leur sert uniquement de couvre-chef, coiffée d'une sorte de bonnet de prêtre en velours cramoisi à gland, qui paraît être le grand chic des enfants de la capitale shetlandaise.

Et quand ils sortent de l'église, remplissant de nouveau les rues désertes d'un torrent humain, paisible et silencieux, la mine souriante et épanouie de gens qui viennent d'écouter consciencieusement un sermon d'une couple d'heures, et qui retourneront après leur dîner en écouter un autre, on se dit que chacun met son bonheur où il lui plaît et qu'heureux ceux à qui la religion en procure. Superstition comme une autre, ce respect du sabbat rigoureux jusqu'à l'enfantillage. Mais il n'en est pas moins touchant de voir les plus pauvres gens s'abstenir de toute besogne mercenaire. Le temps le plus propice à la pêche ne les décidera pas à lancer leur barque, et la seule menace imminente d'un orage leur mettra la faucille à la main pour moissonner leur orge et leur avoine. Ils ne boivent pas, ne jouent pas, ne font pas de bruit, se promènent tranquillement en famille, et au profond bien-être que le repos absolu donne à ces rudes travailleurs de toute la semaine, se joint le sentiment qu'ils honorent Dieu.

Il faut avoir assisté à ce spectacle de paix naïve pour jauger la valeur morale d'une bande de yachtsmen et de yachtswomen français qui, peu avant mon passage, ayant fait escale ici un dimanche, ont pris plaisir à scandaliser ces gens simples par les éclats d'une tapageuse gaîté. Craignant d'avoir blessé mon patriotisme en me le racontant, on ajouta que « certainement ce n'étaient pas des ladies et des gentlemen comme il faut ». Je l'affirmai, bien que leurs noms, qui avaient paru dans le *Shetland Times* hebdomadaire, m'eussent dit tout le contraire. Je ne les dénoncerai pas. Mais vraiment les Parisiens quelquefois ont bien de l'esprit...,



FEMME DE LERWICK.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Pas davantage, bien entendu, un indigène ne consentira-t-il, hors le cas de force majeure, à vous conduire en bateau ou en voiture. Béni sois-tu une fois de plus, rigide sabbat calviniste qui oblige le touriste vanné à reposer ses os. Pour haïr ce jour de détente forcée, où l'on a loisir de lire et d'écrire, de regarder couler l'eau, verdoyer la verdure et poudroyer le soleil, voler les oiseaux et les abeilles butiner, de se laisser vivre enfin en un nonchaloir sans remords, il faut avoir le caractère bien mal fait, ou une étrange avidité de ce mouvement vain d'un hanneton dans un tambour.

Si l'on éprouve d'ailleurs le besoin de bouger, rien qu'à rôder dans un rayon de deux milles on a de quoi passer une délicieuse journée dominicale. En grimpant sur le Knob, aiguille de roc qui domine la ville, on embrasse de l'œil ébloui par le scintillement des vagues, qui au soleil semblent une fonte d'argent en ébullition, cette singulière côte rompue, déchirée, tailladée, du « continent » des Shetland, qui s'allonge vers le sud, fendant la mer comme un éperon. Quand on en a assez de la vue plongeante, on peut essayer de la vue rasante en allant s'asseoir à fleur d'eau sur les larges dalles noires, polies comme du marbre, qui, découvertes à marée basse, font les degrés d'un escalier de Titans descendant dans la profonde baie de Brei Weik, du côté opposé à la rade, car Lerwick est situé sur un lambeau de terre qu'entoure la mer de trois côtés. Par ce bel après-midi lumineux, tout est bleu, de nuances infiniment variées se dégradant de l'indigo intense à l'évanescent azur, en passant par un ton rare où traînent du vert et de l'or, qu'on pourrait appeler gorge de paon. Dans cette petite Norvège on a déjà le sentiment des colorations boréales, étrangement chaudes et violentes, avec lesquelles nous étonnent les paysagistes scandinaves.

Une perspective fuyante d'îles et de fjords, et, sur la ligne claire de l'horizon, la vague fumée de quelque lointain steamer; plus près, la rive verdoyante de Bressay où gambadent de gros moutons très blancs, qui semblent échappés d'une ménagerie de Nuremberg. Puis des arrangements bizarres : un sémaphore étendant ses bras décharnés au-dessus d'un champ de seigle, des vaches broutant les varechs au pied du fort Charlotte, dont se rouillent les pacifiques canons, ses remparts blanchis à la chaux fraîche en contraste violent avec le noir du massif de roc qui lui sert de base. Aucun bruit que le cri aigu, et pourtant très doux, des bandes de pétrels et de mouettes qui s'ébattent en folles farandoles, et, fusant par les fenêtres ouvertes des sept églises, de vagues harmonies d'orgue sur lesquelles s'égrènent les chants pieux des fidèles, enfin le murmure de la mer apaisée, dont la surface vibrante frissonne à peine de risées légères. Il fait bon s'engourdir ici. La voilà, la paix du Seigneur, et les salutistes ont bien tort de tant s'échauffer là-bas à beugler ses louanges.

Les géographes affirment que l'archipel des Shetland ou Zetland — corruption de *Hjalt-land* — se compose de cent îles et îlots. Le chiffre est bien rond pour être exact — ils ont dû s'y perdre en les comptant. Trente-quatre seulement sont habitées, la population totale approchant de 30 000 âmes. Jusqu'au commencement du siècle, les communications postales étaient nulles d'octobre à mai. Les Shetlandais savent apprécier les bienfaits du progrès, car une statistique récente dit qu'en une année il est arrivé à Lerwick : 1 596 000 lettres, 154 000 journaux et 72 000 câblegrammes.

Cependant ils vivent dans un isolement relatif. Les touristes n'y viennent guère, les sportsmen davantage, mais encore en petit nombre, à cause de la pénurie de logements. Pays de cocagne pour les pêcheurs à la ligne, qui y peuvent ferrer des truites saumonées de quinze livres. Quant aux chasseurs, ils ont peu de grouses, car il y a peu de bruyères. Ils chercheraient en vain la perdrix, et deux cailles égarées qui y ont été tirées en 1833 et 1854 sont cataloguées au musée comme bêtes rares. Mais les oiseaux de mer et de marais abondent : bécasse, héron, vanneau, pluvier doré, courlis, poule d'eau, sarcelle, oie barnacle et outarde, cygne sauvage, beaucoup de variétés de canards, y compris l'édredon, martinet, pigeon bleu de roc, grèbe, pingouin, buse et butor, bécasseau de toutes espèces : violet, rousset, cul-blanc, canut, maubèche, arlequin, chevalier, échasse,



CHÂTEAU DE SINCLAIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

quignette et cocorli, — puis tout ce que le vulgaire englobe sous le nom générique de mouettes, cormorans et goélands, c'est-à-dire le puffin, le pétrel, le fou blanc, le plongeur, le guillemot, la pie huîtrière, le ptarmigan, l'alouette, l'hirondelle et le perroquet de mer. Mais il faut respecter ceux du port de Lerwick, oiseaux sacrés et propices à l'égal des pigeons de Venise et des cigognes de Strasbourg, qui se posent sur les bateaux à l'ancre, sur les toits, sur les cheminées, et promènent gravement sur le quai leur panse rebondie gris cendré, bleu d'ardoise ou blanc de neige, en dévisageant les passants de leurs gros yeux ronds et rouges, flanquant l'énorme bec noir en cisaille. Un coup de fusil tiré sur ces oiseaux exposerait la ville à toutes les calamités.

La martre et la loutre ne sont pas très communes aux Shetland, mais non introuvables, et l'on s'y peut livrer aussi au sport rare de la chasse au phoque. Les baleines naguère y descendaient par troupes considérables, et d'après les lois locales, le tiers de la prise appartenait au propriétaire de la grève sur laquelle on les échouait, et à la couronne celles trop grosses pour que six bœufs — les très petits bœufs indigènes — les pussent tirer de l'eau. Le 22 septembre 1845, date demeurée célèbre dans les fastes locaux, 1540 de ces cétacés ont été massacrés au pied de Sumburgh Head. Aujourd'hui les baleines prennent une autre route, et celles qu'on voit dans les eaux shetlandaises sont de petite taille. Quelques jours avant mon arrivée dans les îles, on en avait harponné une quarantaine non loin de Lerwick, où je les vis exposées dans un hangar en attendant leur mise aux enchères. L'impression qui m'en est restée est que ce sont de fort vilaines bêtes, et sentant affreusement mauvais.

C'est de la pêche que vivent les Shetlandais. Naguère, à ces produits naturels de la mer ils ajoutaient des profits indirects moins avouables. Lorsque Walter Scott les a visités voici quatre-vingts ans, la commission des phares dont il faisait partie y fut assez mal reçue, les indigènes étant pilleurs d'épaves et n'en rougissant point. Certain jour, un ministre ajouta aux prières de l'office divin : « Et si c'est ta volonté que d'infortunés marins soient jetés à la côte, oh! Seigneur, n'oublie pas ta pauvre île de Sanday. » Une superstition féroce interdisait de porter secours à un étranger qui se noyait, pour la raison qu'il était fatalement destiné à nuire plus tard à son sauveur. Il est facile de comprendre quel intérêt avaient les riverains à ce que périt tout l'équipage d'un bâtiment naufragé. Les Shetlandais, d'autre part, se targuaient d'ignorer l'usage des serrures et des verrous, le vol étant chose inconnue parmi eux. Au demeurant, vous le voyez, les meilleures gens du monde. Soyons-leur indulgents en songeant que si le bois, le fer, les vivres, les étoffes, les outils venaient à leur manquer, ils n'avaient aucun moyen de s'en procurer pendant de longs mois, et que quand des navires marchands arrivaient dans leurs eaux, l'argent ou les marchandises d'échange leur faisaient souvent défaut.

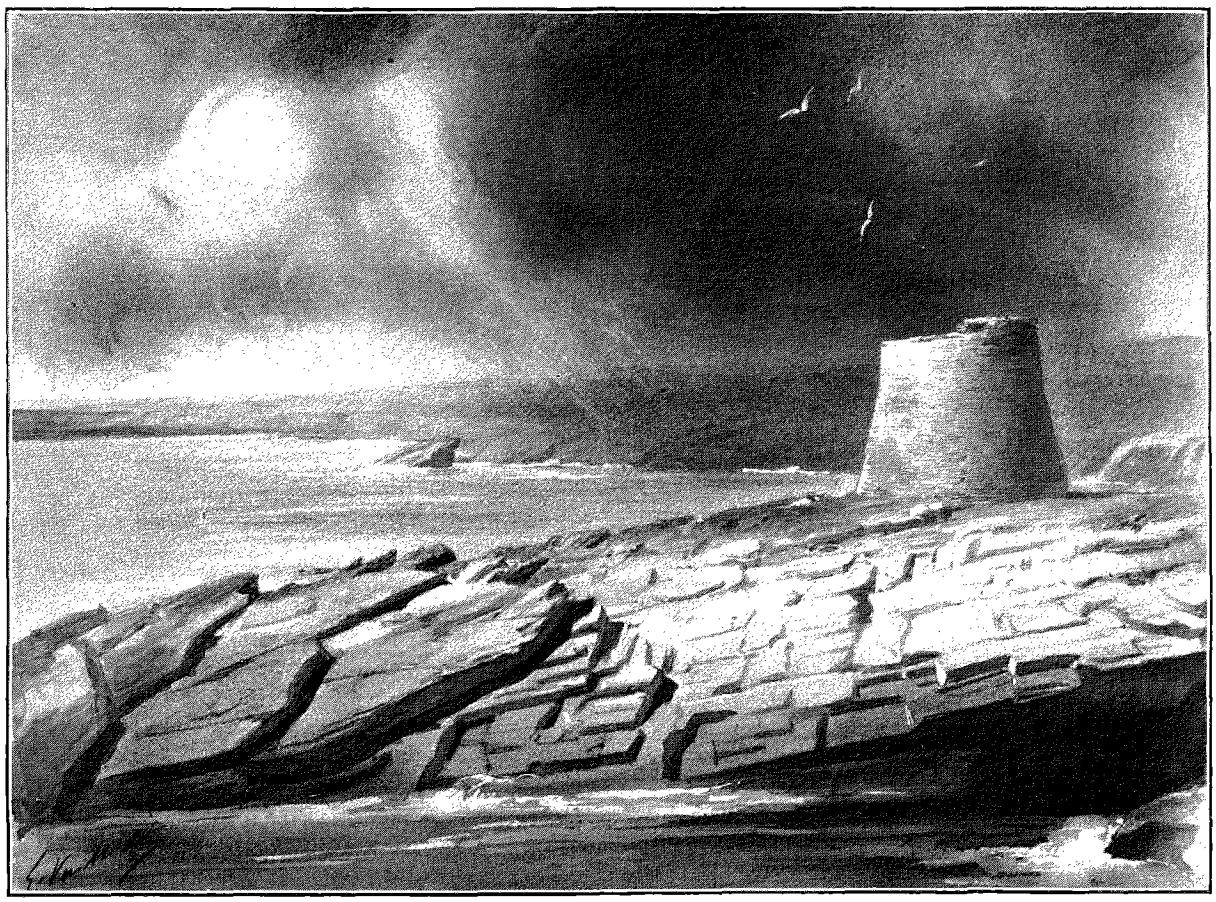
Aujourd'hui les mœurs se sont humanisées, quoiqu'on dise tout bas qu'il n'y faudrait pas regarder de trop près, et que s'ils ne pillent plus, ou guère, c'est qu'il n'y a presque plus d'épaves, grâce aux phares, à la vapeur

et autres perfectionnements de la navigation. Mais la baraterie est encore pratiquée dans les îles, les compagnies d'assurances maritimes le savent. Au moment où je m'y trouvais, on parlait assez haut d'un capitaine orcadien qui s'arrachait les cheveux de chagrin d'avoir, par une fausse manœuvre, échoué son bâtiment sur des sables d'où le jusant l'a renfloué tout seul, au lieu de le jeter sur les brisants voisins.

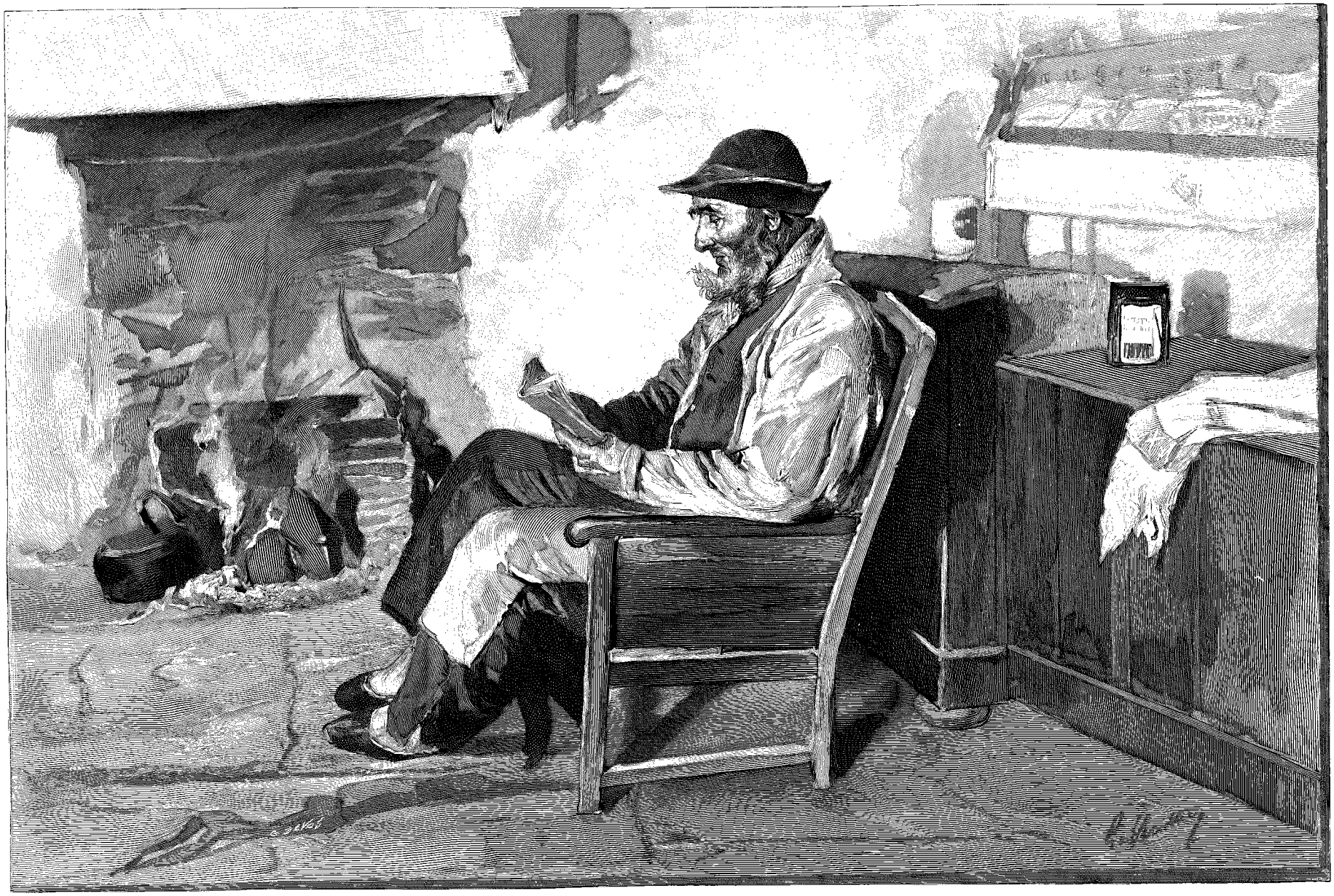
C'est aux Hollandais que Lerwick doit son existence, ce port ayant été créé à la fin du XVIe siècle pour leurs goélettes de pêche au hareng, qui se réunissaient dans la rade de Bressay au nombre de jusqu'à deux mille. Il y a quinze ans seulement que trois barques pontées ont été frétées par des indigènes pour pêcher en haute mer — elles sont aujourd'hui plus de trois cents, représentant un capital supérieur à trois millions de francs. En 1885, il a été pris par eux et salé dans les îles 232 920 *crans* de harengs, — le *cran* ou baril contenant 600 à 700 poissons et pesant 235 livres anglaises — exportés principalement à Dantzig, Hambourg, Stettin, Riga, Memel et Kœnigsberg. Faute de sel et de main-d'œuvre, plusieurs milliers de barils ont été vendus à vil prix comme engrais. Mais après les vaches grasses, les vaches maigres. Une invasion de squales — *vulgo* chiens de mer — a éloigné les bancs de harengs, et cette année les deux premiers mois de la saison, qui sont les plus fructueux, n'avaient encore donné que 56 000 *crans*. Mais les Shetlandais sont de vaillants marins et ils vont au Groenland harponner le phoque et la baleine. Leurs eaux, enfin, sont riches en raies, en merlans et en morues, dont, bon an mal an, ils salent 25 000 quintaux.

Quant à l'agriculture, elle est à peu près exclusivement aux mains de colons écossais établis dans les îles depuis plus ou moins longtemps. Dans *le Pirate*, Walter Scott a dépeint l'animosité que nourrissaient les indigènes pour ces étrangers, personnifiés par le pédantesque Triptolème Yellowley et sa revêche sœur Barbara. Quoique atténué, l'antagonisme subsiste encore. C'est surtout l'élevage du mouton qui occupe les fermiers, une espèce analogue aux argalis sauvages de Sibérie. En ces îles où l'on ne se trouve jamais à une distance de la mer de plus de deux à trois milles, l'excellente viande de ces bonnes grosses bêtes toutes rondes, d'une laine épaisse et moelleuse, est du pré-salé par excellence. Plus « salé » même que « pré », car les pâturages proprement dits sont rares et ils se nourrissent moins de l'herbe des landes même que du varech des grèves. Seulement, au moment où elles vont mettre bas, les brebis sont parquées et reçoivent une autre alimentation.

La végétation marine est aussi utilisée par les riverains pour la fabrication de la soude. Ils ramassent à marée basse une variété particulière de goémon, font sécher leur récolte et la brûlent. Cela ne se vend pas cher



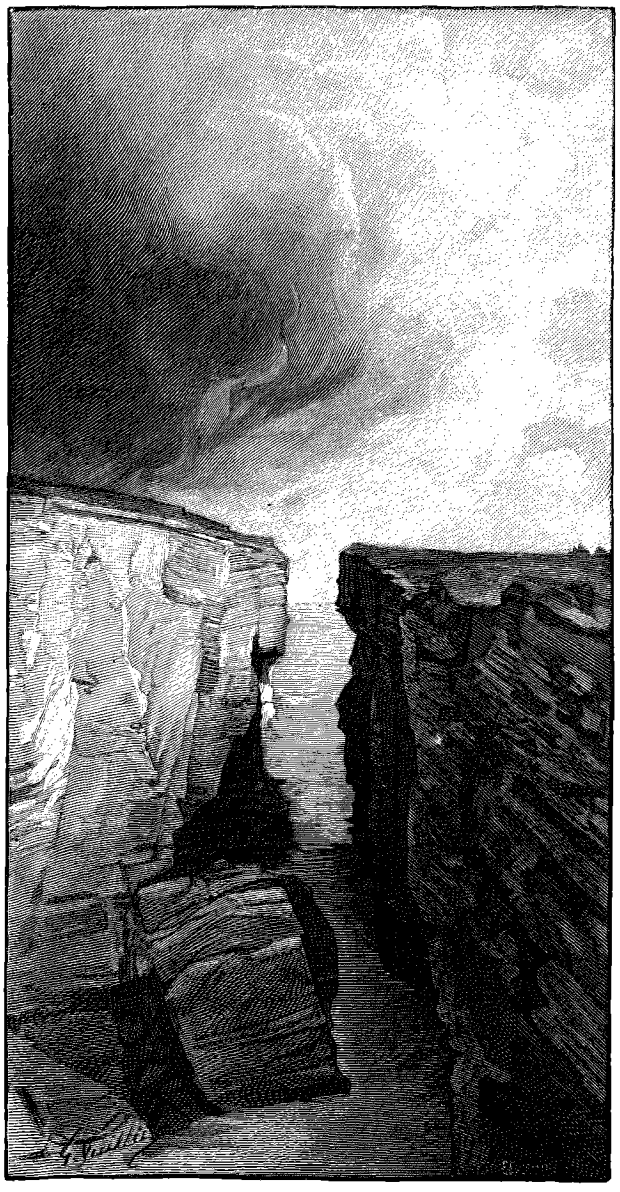
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.



CROFTER SHETLANDAIS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

la tonne, mais un peu d'argent va loin aux Shetland. Quand la pêche côtière est bonne, ainsi que les maigres récoltes de seigle, d'orge et de pommes de terre que leur donne la pièce de terre défrichée autour de ce qu'on ne saurait appeler leur chaumière, puisqu'elle est couverte en dalles, les plus humbles Shetlandais ne se trouvent pas pauvres. Quelques moutons constituent leur grande fortune, et toutes les femmes excellent à en filer la laine au fuseau, par les longues nuits d'hiver, pour ensuite la tisser au métier, ou pour la tricoter en châles, bas, capuchons, gilets, mitaines, d'un travail souple et léger, après l'avoir teinte par des procédés naturels transmis traditionnellement. Ainsi le jaune est extrait du souci des champs et de la racine de fougère ; le violet, des mûres et du cresson sauvage ; le bleu, du sureau, des myrtilles et des airelles ; le vert, du chardon, du genêt, du réséda des champs ; le gris, de l'iris des marais ; l'indigo, de la racine de nénufar ; le brun, le rouge, l'orangé, de diverses variétés de lichens ; le noir, de la racine d'arbousier bouillie dans l'eau de tourbe.

Les promenades par terre à travers le continent sont de peu d'intérêt et surtout de variété. Cependant on va à Scalloway, la seconde ville de l'archipel, pittoresque petit port aux maisons blanchies à la chaux, qui sent fort la morue salée dont il fait avec l'Espagne un trafic assez considérable. Sur un éperon de roc, avançant au milieu des récifs, un donjon carré flanqué de tourelles : ce sont les ruines du château du comte Patrick Stuart. Là il fut appréhendé par les officiers de la couronne, la fumée de sa pipe ayant fait découvrir le retrait où il se cachait. Bien qu'on y voie encore l'anneau de fer où il pendait sans autre forme de procès ceux de ses vassaux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, ce seigneur laissa des regrets, car, disait-on, « il était l'ami du pauvre et avait fait de sages édits contre ceux qui contrariaient les desseins de la Providence en portant secours aux navires jetés à la côte ».



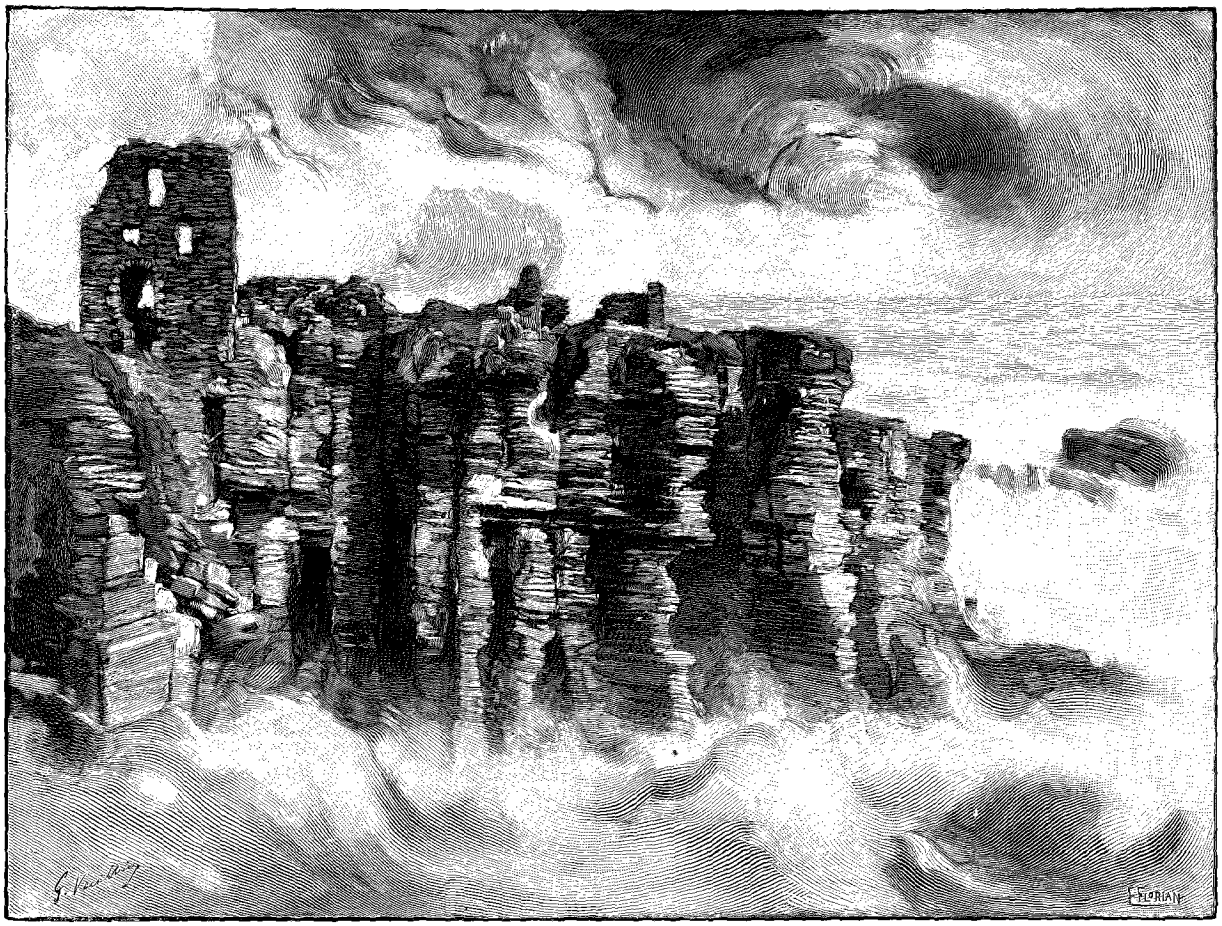
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

Parmi les îles et îlots sans nombre qui de ce côté ourlent le continent, celle de Burra passe pour avoir été le domaine du vieil *odaller* Magnus Trail, père de Minna et de Brenda. Ne dites point que ces personnages sont éclos dans l'imagination d'un romancier très poète, car les indigènes ne vous croiraient pas.

Un conseil aux piétons qu'importune la compagnie d'un guide : qu'ils aient sur eux une boussole, car on se perd à chaque pas en ce pays à la fois chaotique et monotone. Il y a bien des poteaux indicateurs, mais, au lieu qu'ils soient en pierre, comme par toute l'Écosse, on s'est donné le luxe de les faire en bois, objet rare dans l'archipel, et, bientôt moisis et pourris par les embruns salpêtrés, ils deviennent illisibles.

Au surplus, la navigation à travers les îles est plus agréable que la marche. Pour celles rapprochées de Lerwick on loue un bateau et, soit à la voile, soit à la rame, on est en parfaite sécurité. Les Shetlandais naissent marins, même les femmes, qui courent fort brillamment des régates spéciales. Chaque île est entourée de satellites — *halms*, îlots, ou *skerries*, récifs — qui souvent portent des noms d'animaux : cheval, veau, agneau, cochon.

Dans l'île de Noss, à côté de celle de Bressay, le marquis de Londonderry possède un haras de poneys qui semble une ménagerie pour rire, tant sont petites ces jolies bêtes tout en queue et en crinière, à l'aspect sauvage et effarouché, que dément la sociabilité de leurs mœurs. Au rebours des autres chevaux, leur valeur croît en proportion inverse de leur taille. La moyenne du prix des produits de lord Londonderry est de vingt-cinq guinées ; mais on m'en a montré un, de robe pie, absolument parfait, dix palmes au garrot — 1 mètre — qui venait d'être vendu le double (1312 fr.). Pour une monture d'enfant, c'est un bon prix. Pleins de feu et d'action,



LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

avec beaucoup de douceur et seulement une pointe d'espièglerie, d'une énergie et d'une endurance rares, gracieux, pétulants, extrêmement intelligents et affectueux, ils font aussi d'excellentes bêtes de trait pour un poids léger, et un attelage de *shelties* à deux ou à quatre est un joli luxe.

Plusieurs fois par semaine, pendant les mois d'été, le petit steamer *Earl of Zetland* fait le service postal des îles de l'ouest et du nord. Si l'on ne craint pas de passer la nuit à bord, roulé dans sa couverture sur le divan de la cabine, on peut y prendre passage. C'est le seul abri qu'offrent les petits ports où il mouille le soir, pour revenir le lendemain à Lerwick. Ne cherchez pas à vous retrouver dans cet archipel incohérent : vous n'y parviendriez point. D'être ainsi taillades en lambeaux, on se demande comment ces terres amphibies peuvent encore tenir ensemble et l'on s'attend à les voir se désagréger sous ses yeux. C'est bien ce qu'elles font d'ailleurs, de siècle en siècle, affouillées, rongées, grignotées par la mer. A voir certain chaos de récifs à travers lesquels il faut être un fin timonier pour trouver sa route, on est tenté d'ajouter foi à la légende de ce géant norse qui, bâtissant un pont à travers ce détroit, y a laissé tomber son panier de pierres. Il était de taille à en porter une bonne charge, si l'on en juge par sa tombe, montrée non loin de là, deux énormes monolithes de granit noir.

Comme nous doublons la pointe d'un îlot, le capitaine me conte qu'il y a quelques années un bâtiment chargé d'oranges s'y brisa. Les habitants ayant ramassé tout ce qu'ils purent de ce qu'ils croyaient être une variété inconnue de pommes de terre, les mirent à bouillir pour leur souper. Ils en ont encore au palais la saveur amère, et depuis lors il est traditionnel dans l'archipel d'accoster ces naïfs insulaires en modifiant légèrement la phrase stéréotypée : « Les oranges vont-elles bien dans votre paroisse? »

A Whalsay, une ample et massive maison carrée en granit attire le regard : Symbister House, à M. Bruce. Au siècle dernier, une frégate russe se perdit ici corps et biens. Cinq hommes de l'équipage seulement furent sauvés par le propriétaire d'alors, à qui, en témoignage de reconnaissance, l'impératrice Catherine envoya un service de Saxe à ses armes. La construction actuelle a coûté, me dit-on, 30 000 livres sterling, trois quarts de million jetés dans cette île perdue. Les anciennes familles écossaises demeurent fidèles à la terre patrimoniale. On s'imagine malaisément à l'intérieur de ces demeures lointaines le confort et le raffinement modernes. On y voudrait voir le luxe barbare et la rude magnificence de ces *odallers* de race scandinave qui, il y a cent ans encore, tenaient grand état dans leur manoir héréditaire, y donnant des fêtes qui duraient plusieurs nuits et

autant de jours, où l'on venait de tous les coins de l'archipel, les écuries et les granges transformées en dortoirs et les tables s'effondrant sous le poids de plats gargantuesques de bœuf salé aux choux, oie fumée, jambon de mouton, porc rôti, pâtés de saumon, harengs marinés, fromages forts. Ce menu est historique.... On pense s'il fallait l'arroser de bière brune, de punch au rhum et de grog au genièvre de Hollande, sans préjudice du vin de Bordeaux et des Canaries, dont ces honnêtes gentilshommes étaient largement approvisionnés par la contrebande!

Entre le continent et la grande île de Yell, vaste tourbière stérile et désolée, le terrible Yell Sound, véritable détroit des Trépassés, sans cesse agité par des convulsions sous-marines, balayé par des tourmentes de vent qui s'y engouffrent comme en un couloir. Le 20 juillet 1881 est une date noire dans ces parages. Comme la flottille de grande pêche y entrait par le nord, fuyant devant une tempête furieuse, elle y fut prise entre des courants contraires et brisée comme verre sur les récifs. Soixante-trois hommes périrent dans ce désastre, qui fit veuves et orphelins la presque totalité des femmes et des enfants de Yell. Une souscription nationale donna si largement de quoi réparer les pertes matérielles, qu'il y eut un reliquat consacré à l'établissement d'une caisse permanente de secours pour les familles de pêcheurs des Shetland. Déjà, à Lerwick, un asile pour vingt et une veuves avait été fondé par feu M. Anderson, natif de l'archipel, qu'il a longtemps représenté au Parlement, fondateur de la grande Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale.

Toujours d'âpres rochers noirs, escarpés, rugueux, aux formes saugrenues, qu'adoucissent des pâturages d'un vert léger, doucement ondulés. Dans un labyrinthe de détroits, Fetlar, renommée pour sa race de poneys, Uyen, station de pêcherie et de salaison, Haaf Grünie, dont les falaises sont de belle serpentine verte. Enfin on jette l'ancre à Baltasound, « ville » principale et d'ailleurs unique d'Unst, la plus septentrionale des îles Britanniques. Il y a là une petite auberge qu'en été remplit la frénésie du sport.

Cette île lointaine, où une inscription marque le site de la station astronomique qu'a occupée en 1817 notre compatriote Biot, est tellement bien défendue par les récifs qui en hérissent les approches, que lors des grandes presses maritimes du temps des guerres napoléoniennes, pas un de ses hommes ne fut pris, alors que trois mille Shetlandais servaient dans la marine royale. C'est dire que, malgré des phares puissants, l'accès n'en est pas sans péril. A cet isolement sans doute elle doit d'avoir été l'île sainte de l'archipel. Au milieu de nombreux débris de la période picte, abondent les ruines de l'aurore du christianisme. On y a relevé les emplacements de vingt-trois chapelles, dont la plus importante est celle de sainte Sunniva, vierge et martyre.

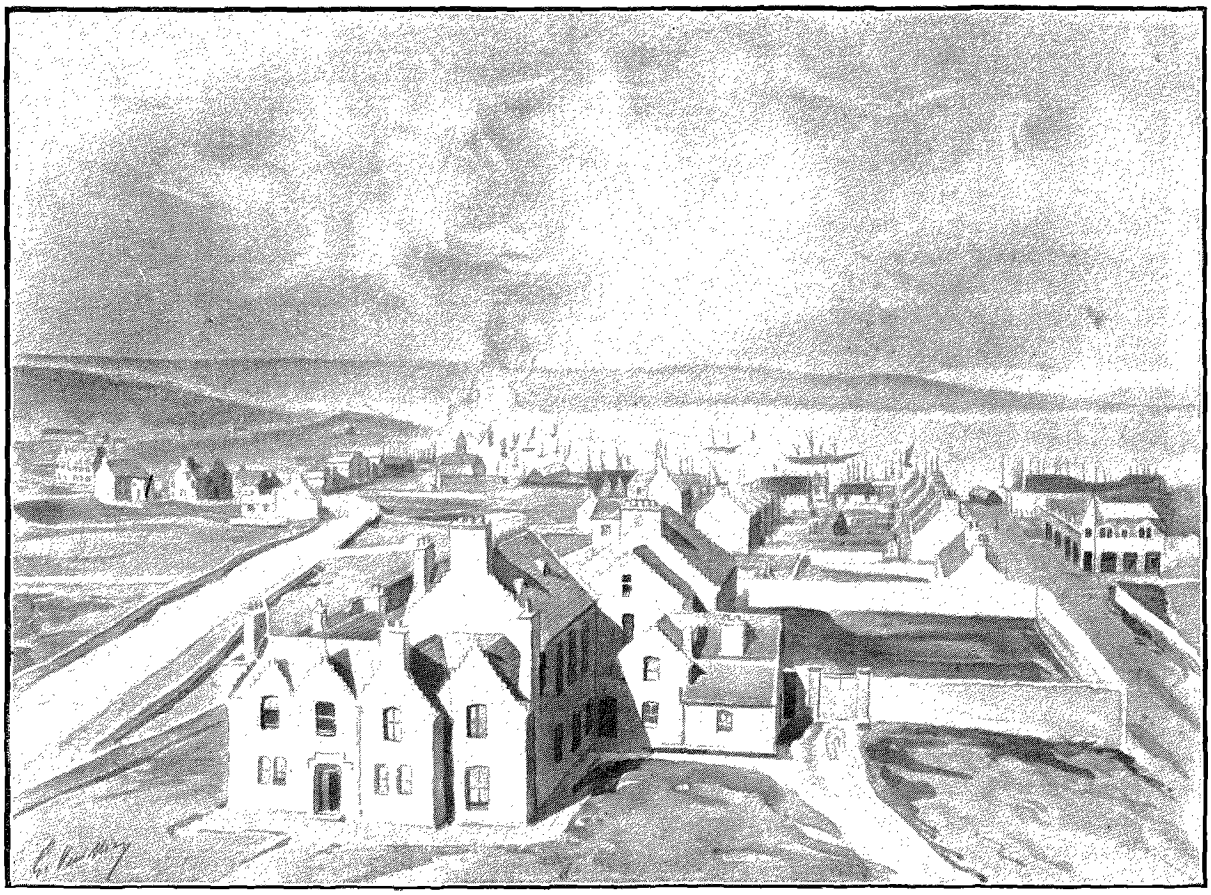
On vit fort vieux dans ces îles, hors, bien entendu, les risques de mer. On m'a cité un ministre, mort en 1879, qui avait reçu les ordres cinq ans avant Trafalgar. Son père était mort à cent ans, son aïeul à cent cinq. De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze est considéré comme un âge très normal pour rendre l'âme. C'est évidemment le sel, dont tout est saturé ici, qui conserve. Et puis les poitrinaires y sont fauchés en herbe, ce qui opère une sélection naturelle. Non que le climat soit froid. Tiédi au contraire par le Gulf-Stream, qui entoure les deux archipels, il est plutôt mou, lourd, et l'été serait déprimant sans les vents d'ouest et du nord qui le tonifient. Ils balayent aussi les miasmes marécageux et assainissent l'humidité. Des léproseries abandonnées marquent que cette horrible maladie y a sévi. Presque totalement disparue aujourd'hui, elle n'existe plus que sous la forme rare d'une sorte d'éléphantiasis où l'alcoolisme a sa part, avec la mauvaise alimentation.

Toutefois les Zetlandais sont relativement sobres, n'ayant guère d'argent pour boire et nul motif de s'étourdir. Calmes, peu communicatifs, parlant un patois teinté de scandinave, dans lequel ils se tutoient avec le *du* et le *dy* des idiomes du nord, laborieux, profondément religieux et absolument honnêtes, simples et sans désirs, ils vivent contents dans la paix et la frugalité, ignorant l'abondance mais également la misère. Vivant assez isolés les uns des autres, ils ont, pour se réunir, les foires et marchés, qu'ils appellent *merkis*, le départ et le retour des flottilles baleinières, leurs fêtes locales célébrées par des danses. Ces humbles plaisirs suffisent à alléger leurs rudes labeurs. Ils sont passionnément attachés à leur pays, et cela seul fait l'éloge de ces honnêtes insulaires.

XXV

Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. Les hauts plateaux de Caithness. — La « Montagne d'Épouvante ». — Le loch Carron.

Délicieuse traversée nocturne au retour. Une mer mouvementée, mais non convulsée, donnant aux passagers qui ont le pied marin la satisfaction d'humilier ceux qu'anéantit tout balancement des vagues. Combien étrangement variable ce climat! Nous démarrons à 8 heures du soir par une pluie fine et impalpable, sorte de vapeur d'eau pulvérisée, enveloppant d'une grise, douce et tiède buée de lessive le port et les îles, qui laissent l'impression d'un archipel fantôme. Puis, au large, les nuées se dissipent et les clartés blafardes d'un long crépuscule traînent dans un ciel opalin, où paresseusement s'allument les étoiles pâles. Sous cette lumière mystérieuse qui semble venir de l'au-delà, la mer a d'étranges transparences glauques, des tons subtils et fuyants, d'un énigmatique gris verdâtre. C'est un décor pour les ébats des sirènes de la fable, et en s'hypnotisant soi-même par la fixité du regard, on cherche à distinguer leurs corps blancs se tordant à la crê-



LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

des vagues. Justement voilà une forme indécise qui surgit de l'eau et s'y abîme aussitôt en un éclair. Mais on dirait que c'est noir. Encore, encore, plus loin, partout, à perte de vue.... Oui, c'est bien décidément noir et très peu serpentin. Déchantez, poètes : nous traversons un banc de marsouins.

Peu à peu les ténèbres s'épaississent, sans pourtant devenir impénétrables. La trépidation de la machine me berçant, je finis par m'endormir sur l'étroit divan d'une cabine largement ouverte sur le pont, où passe comme une caresse le souffle tiède d'une bonne brise du sud. Une clameur discordante me réveille. La voilà, la sirène — la sirène à vapeur, qui siffle désespérément, car nous sommes enveloppés d'une brume intense. Rien de ces noirs et puants brouillards des villes, mais une épaisse vapeur ouatée, dans laquelle le *Saint-Clair* glisse comme le fantastique *Hollandais volant*. Toutes les cinq minutes, la sirène jette son appel lugubre. Il y a quelques jours, par une nuit pareille, le *Saint-Nicolas*, de la même compagnie, s'est échoué sur les sables d'un îlot bas.

En espérant que même aventure ne nous arrivera pas, je me rendors jusqu'au moment où une sensation de froid aigu annonce l'aube : deux heures du matin. Je sors sur le pont. Un ciel clair, gris de perle, la mer, à la houle adoucie, roulant des blancheurs de nacre. A l'occident, des feux pâlissant dans la lumière renaissante : les phares des Orcades, que nous laissons loin par tribord. A l'orient, où l'horizon s'éclaire d'une iridescence vaguement rosée, l'infini désert et solennel des eaux. Très beau. Mais en vérité, le soleil dans ces parages est trop matinal, et mes yeux appesantis se refusent au poétique spectacle de Phébus sortant des bras d'Amphitrite. Je retourne à ma dure couche, où, chaudement enfouie sous ma couverture, je tombe dans un anéantissement auquel m'arrache le commissaire du bord, réclamant mon ticket. Le soleil rougeoie, une terre est en vue, hérissée de rochers noirs : c'est le continent écossais. Bientôt nous abordons à Wick, où je débarque.

Le chef-lieu du comté de Caithness est d'origine norvégienne : *viig*, baie. Fort sale, fleurant le goudron et la marée, ce pittoresque petit port fait le désespoir des ingénieurs, qui depuis un demi-siècle y ont enfoui des sommes considérables en vains efforts pour en rendre le mouillage sûr. De la mi-juillet à la mi-septembre, le hareng y règne en maître. C'est à voir, ces cinq à six cents barques sous voiles rentrant avec le jusant, pareilles à un immense vol de mouettes. Moins gracieux, le spectacle qui suit immédiatement leur retour. Le poisson est porté dans de grandes mannes à de vastes auges en bois, autour desquelles se tiennent par centaines des femmes encaquées en un sac informe de grosse toile, tout maculé de sang. D'un coup de pouce elles éventrent et vident une moyenne de vingt-cinq harengs à la minute, qu'elles jettent dans l'auge disposée en gouttières où

passe un courant d'eau douce qui les lave. De là, on les transporte à l'usine, d'où, traités par la saumure et la fumée, ils sortent à l'état de « gendarmes ».

La baie de Sinclair, qui infléchit la côte au nord de Wick, est jalonnée de bastilles en ruines, nids de pirates agrafés au roc vif, et dont à quelque distance on ne distingue pas si ce sont des murailles naturelles ou de la main de l'homme.

En allant en voiture par la route de Wick à Helmsdale rattraper le chemin de fer, on traverse les hauts plateaux stériles du Caithness s'élevant jusqu'à 1 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quarante milles durant de solitude, hors quatre ou cinq hameaux au débouché de petites vallées, et quelques châteaux encore : un pavillon de chasse du duc de Portland, avec un parc à daims de 80 000 acres, Berriedale, vieille forteresse ruinée des comtes de Caithness, qui donne son titre à l'héritier présomptif de la pairie. C'est près de John o'Groat's qu'est leur château habité, Barrogill, construction crénelée et hérissée de tours, autour de laquelle les vents n'ont jamais permis le moindre simulacre de jardin ou de parc.

Après ces caravanes par terre et par mer, c'est un repos de se trouver confortablement installé dans un wagon, roulant à l'abri des intempéries et se reposant l'esprit et les yeux à suivre une route déjà parcourue jusqu'à Dingwall, où s'embranche la ligne qui conduit à l'île de Skye. Comme il faut bien s'arrêter parfois, crainte d'être atteint de la danse de Saint-Guy, on ne saurait mieux faire que de relâcher un peu au delà de cette ville sans intérêt, au « spa » de Strathpeffer, charmante petite station thermale au fond d'un exquis vallon boisé et mamelonné, endormi dans l'ombre du majestueux Ben Wywis. « Montagne d'épouvante, » — le nom est plus terrible que ne le mérite cette énorme masse en forme de melon, d'accès facile, toute bleue de schiste sous le manteau de bruyère pourpre que le roc troue de larges accrocs. Il y a là de blanches villas entourées de frais jardins, et de vastes caravansérails à faux airs de château groupés autour de sources sulfureuses.

Cahin-caha, un train à allures de tramway nous emporte vers l'ouest à travers un pays accidenté, landes sèches ou tourbeuses coupées d'éboulis, d'ardoise et de gneiss, avec de petits lacs solitaires et mélancoliques voilés de légers rideaux de bouleaux et de mélèzes. Les ressources de la plume sont trop limitées pour peindre les aspects toujours semblables et pourtant toujours divers de cette nature à la fois douce et sauvage.

Quand on arrive au loch Carron, cela devient de toute beauté. C'est un fiord profond et tortueux qui s'infiltre dans un massif de montagnes drues, bien arrangées, bien découpées, aux plans bien enveloppés, hardies de lignes et de pentes, tombant quasi perpendiculaires dans le miroir bleu sombre de cette mer intérieure, avec au pied juste la place pour une route d'un côté, pour la voie de l'autre, sans tunnels, les vagues à peine frissonnantes venant mourir sur le remblai en détritus de schiste. A Strome Ferry, un steamer chauffe. Nous embarquons, et nous voilà voguant sur les eaux unies et irisées du loch, qui en s'élargissant brusquement montre qu'on est en mer. Deux heures et demie de navigation à travers les îles satellites et les terres déchiquetées de Skye, assez rapprochées en un point pour qu'on y accède du continent par un ferry-boat. Dans le crépuscule bleuissant, c'est un rêve de féerie, d'où l'on sort en accostant à Portree — « le havre du roi », ainsi nommé à la suite d'une visite de Jacques V, blotti au fond d'une petite rade profonde.

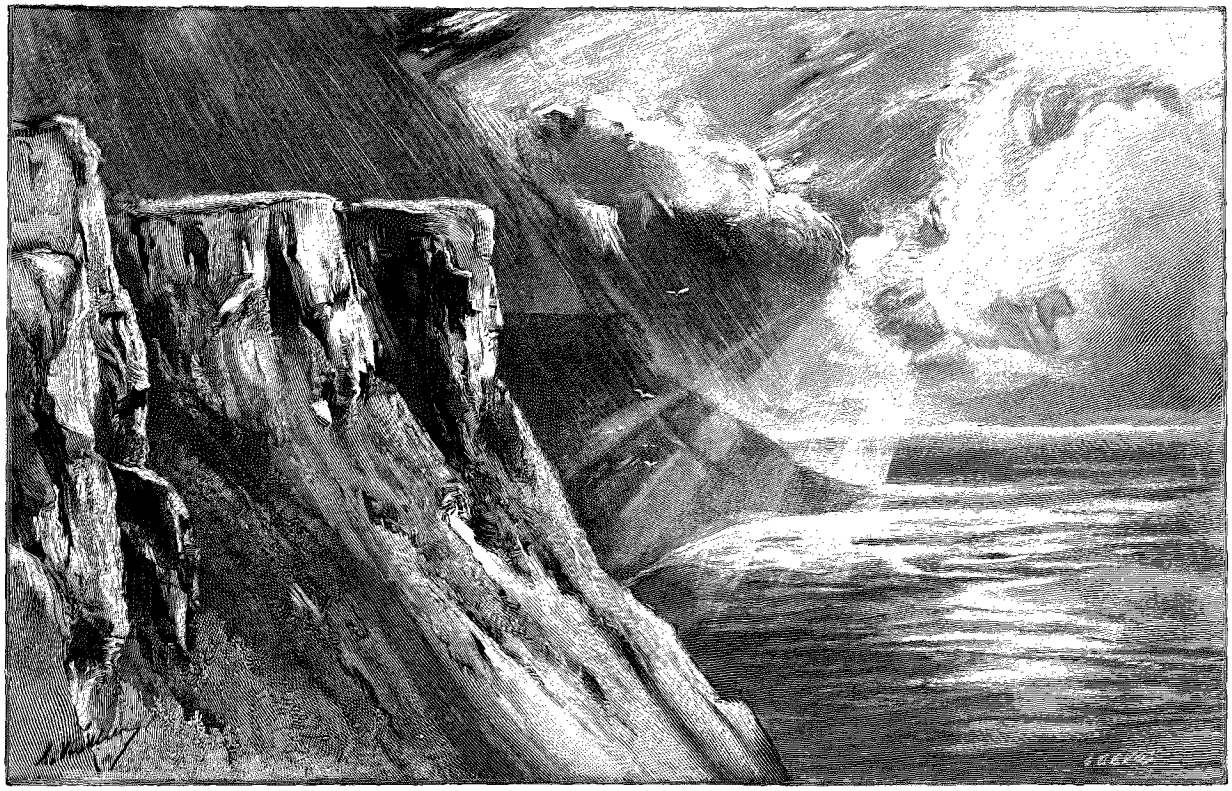
(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.



PONEYS DES SHETLAND. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVI

Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.



MOUETTES.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

De l'heureux temps où un voyage dans les Hautes-Terres d'Écosse était du domaine de l'exploration, il nous est resté une relation curieuse : celle du grand écrivain anglais Samuel Johnson, en compagnie de son admirateur et biographe l'avocat édimbourgeois James Boswell, fils du juge lord Auchinleck — prononcez *Affleck* et ne me demandez pas pourquoi. Soit dit en passant, ce magistrat était assez dédaigneux de la littérature pour dire de son fils : — « Décidément Jamie est fou à lier. Le voilà maintenant qui s'est acquiné avec un maître d'école. » Peu auparavant, Boswell en visite à Ferney avait annoncé son dessein d'entreprendre cette expédition. — « Insistez-vous pour que je vous accompagne? demanda Voltaire en le regardant comme s'il eût parlé d'aller au Pôle Nord. — Nullement, monsieur. — Alors je n'y fais point d'empêchement. » Et quand les voyageurs furent revenus à Édimbourg, on leur adressa de telles congratulations que Johnson lui-même proteste : « Il semble que nous arrivions de la Nouvelle-Zemble et que nous ayons souffert cinq persécutions au Japon. »

Cette relation est singulièrement caractéristique d'une époque qui ne possédait pas la connaissance des beautés naturelles. L'incapacité des esprits les plus distingués à les sentir, par suite leur impuissance à les décrire, étonnent notre génération amoureuse de l'ampleur des horizons, de l'harmonie des lignes, du charme du ton, de la magie de la lumière. Seuls les arrangements de la main de l'homme parlaient à leurs yeux. Sans culture, sans

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301 ; *tome III, p.* 409.

ombrages, il n'était point pour eux de belle campagne. La poésie de la sauvagerie, la grâce de la mélancolie, leur étaient lettre close. Gens d'infiniment d'esprit, l'imagination leur faisait totalement défaut. Aussi ont-ils bien souffert dans ces farouches Hébrides. « Qui pourrait aimer un pareil pays? » demande Johnson. « Mais je n'en veux point parler défavorablement, à cause des habitants qui m'ont si bien reçu. » Ne rions pas. Son contemporain Gray, un poète cependant, déclarait bien « trouver les Apennins moins horribles que les Alpes, parce que les montagnes y sont cultivées plus haut », et le comte de Carlisle brûlait toutes les étapes de Vérone à Mannheim, à travers le Tyrol, « pas un endroit ne valant la peine de s'y arrêter ».

Et malgré tout, on devine nos deux touristes récalcitrants confusément remués par une vague émotion qui les hérissait, les indignait presque, les terrifiait aussi, mais les prenait quoi qu'ils en eussent. Boswell l'a écrit avec une amusante naïveté d'âme honnête : « J'espère me contraindre à admirer la nature ». Il y travaillait en effet de son mieux, car, non content de chercher à s'assimiler l'abrupte rudesse de ces Highlands, qui pour les gens des Basses-Terres étaient pays étranger et ennemi, il avait auparavant visité la Corse. Ce sont les efforts de nos pères sans doute qui ont fait notre éducation en cette matière.

L'absence d'arbres surtout était une idée fixe chez « le gros Saxon », *Sassenach mòhr*, comme on le désigne encore dans les îles de l'Ouest, où ont laissé un très mauvais souvenir les sarcasmes dont il a d'une main un peu lourde accablé les susceptibles Celtes. Sur l'île de Skye en particulier s'est exercée sa verve. Il y avait perdu sa canne. « Jamais je ne la retrouverai, écrit-il ; un morceau de bois est ici un objet de trop grande valeur. » Boutade qui lui attira cette réponse d'un Macdonald : « Si vous revenez chez nous, nous vous ferons sentir que nous avons assez d'arbres pour couper de quoi vous bâtonner. »

La monomanie sylvicole admise, s'il avait tort de s'en indigner, Johnson avait raison de constater qu'un arbre est dans ces Hébrides une curiosité comme un cheval à Venise. Ainsi qu'il sied à une capitale, Portree en possède quelques-uns. En bas la marine ; en haut, sur une terrasse de roc, la ville — 900 âmes s'il vous plaît — derrière laquelle se déroule un plateau nu. Dominant le tout, un massif de granit noir veiné de rouge, dont le sommet herbu est planté de quelques robustes ormeaux et d'assez beaux frênes, entourant une tour moderne. C'est la promenade de l'endroit, et l'on y a des vues exquises sur la petite rade aux eaux irisées, où presque chaque jour mouille quelque yacht de plaisance, avec une perspective infinie de rochers aux pentes vertes et pourpres, et de lointaines montagnes s'estompant en lilas sur le ciel d'un azur pâle.

C'est vers elles qu'au matin m'emporte un léger *trap* de sapin verni, roulant à travers ces landes stériles, ces monotones bruyères dont la description lasse, mais non la vue, caressée par l'harmonie très douce du ton et de la ligne. Une grande heure de route à un trot vif, sans rencontrer une maison. Les gros moutons nous regardent passer : combien peu semblables aux créatures effarées, abruties et stupides que sont les nôtres. Gais, joueurs, espiègles, l'œil intelligent, gracieux, malgré leur rotondité, et très propres, parce que, au lieu d'être parqués au milieu de leurs excréments dans d'ignobles bergeries, ils errent en liberté, se couchant sur la bruyère, soit sèche, soit humide, évitant les mares tourbeuses et les flaques stagnantes, et lavés tous les jours par la rosée ou la pluie du bon Dieu. Point sauvages cependant. Les étrangers ne réussissent pas à les approcher, mais ils connaissent leurs bergers et en sont tous connus. A la tombée de la nuit ceux-ci montent sur une hauteur, d'où avec un sifflement modulé ils appellent leurs ouailles, qui accourent se ranger autour d'eux. Ils les comptent, et s'il en est d'égarées ou de rebelles, leurs chiens, de beaux griffons au poil rude, ont tôt fait de les découvrir et de les ramener. Les malades sont soignés, les blessés pansés, les brebis pleines surveillées. Si leur terme est proche, elles sont emmenées à la ferme, où on les assiste, leur donnant une nourriture substantielle et les gardant jusqu'à ce que les agneaux soient de force à vaguer dans la lande à la suite de leur mère.

A Sligachan, qui n'est qu'une auberge à la tête d'un fjord long et étroit, halte et déjeuner : quelques tranches de mouton rôti froid accompagnées de pommes de terre bouillies chaudes et de pickles au cayenne, qu'arrose une pinte de bière, puis en selle sur un petit poney hirsute, le poil long et ébouriffé, la crinière en désordre, l'œil vif et doux d'un jeune chien. Si Betsy se trouve là, je vous engage à lui donner la préférence. Cette jument alezane est une personne sage et vaillante, qui sait parfaitement son affaire. Tenez-la, car il y a assez de trous pour qu'elle soit excusable de buter, mais ne la dirigez point. En marchant derrière, le guide vous donne l'exemple de la confiance. Ce vieux Celte roux, barbu jusqu'aux yeux, le cuir tanné d'un forban, ne parle que tout juste ce qu'il faut d'anglais, durci par le guttural accent gaélique aux consonnances germaniques. Cela garantit contre le bavardage vide et niais des cicérones de tous pays. Et lentement nous montons la vallée morne qui s'évide entre les monts Cuchullin — prononcez *Coulin*, — dont le nom est celui d'un héros d'Ossian.

Pas apparence de chemin, rien que les traces vagues de ceux qui nous ont précédés. Nous suivons des coulées de pierrailles, où Betsy choisit soigneusement les plus gros cailloux pour y poser le pied, non sans glisser quelquefois, mais inébranlablement solide sur ses jarrets d'acier. De l'une nous passons dans l'autre en décrivant des zig-zags connus de l'intelligent animal. A chaque instant elle traverse de petits torrents, qui en cette saison relativement sèche ne la mouillent guère que jusqu'aux boulets, quelques-uns seulement jusqu'à mi-jambe. J'en ai compté trente-sept et puis j'ai renoncé. Par endroits de petites plaques tourbeuses, où mon léger poids ne fait pas enfoncer bien profondément ma monture. Elle paraît m'en savoir gré et renifle avec satisfac-



LES MONTS CUCHULLIN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

tion. Rien, qu'à droite et à gauche, les crêtes déchirées, les pics sourcilleux, chaîne nue et escarpée comme l'indique le vocable générique de toutes ses parties : Sgurr Alaisdair, Sgurr na Ghreadaidh, Sgurr na Banachdich, Sgurr na H'Namha, Sgurr Bidein Dminn nan Ramh, — pardon, ce n'est pas ma faute, — Sgurr na Gillean, une élégante aiguille, qui domine tout le massif, à moins que ce ne soit le Sgurr Dubh, un gros trapu très noir. Je n'affirme point l'exactitude parfaite des noms; mais ce n'est pas vous qui me contredirez, n'est-il pas vrai?

Samuel Johnson, styliste impeccable et puriste implacable, dont le dictionnaire est le Littré de l'Angleterre, avait en haine l'exagération de langage. Un jour, un enthousiaste fils de Gaël lui montre « une énorme montagne » : — « Monsieur, répond-il sévèrement, ce n'est qu'une protubérance considérable. » Appliqué à la plupart de celles d'Écosse, le mot est fort juste. La chaîne de Cuchullin toutefois le mériterait moins que toute autre, à cause de ses lignes élancées et dégagées. Bien que les plus élevés de ces sommets ne dépassent point 3 200 pieds (975 mètres), ils ont des allures alpestres, et leur forme conique repose de celle en dôme plus ou moins bossué ou aplati, qui est générale sur le continent calédonien.

La solitude est absolue. Vers le milieu du trajet seulement nous traversons un pâturage marécageux, rongé de joncs et de flèches d'eau. Les bœufs et les vaches qui y broutent sont la pure race des Highlands : petits, allongés, l'encolure puissante, les flancs évidés, la jambe sèche et nerveuse, le poil long et laineux, de couleur noire, fauve ou gris cendré, quelques-uns à la robe tigrée, les cornes acérées, presque horizontales, atteignant parfois une longueur de 50 centimètres, pacifiques et sociables en dépit de leur aspect farouche. Une demi-douzaine de gamins des deux sexes, indistinctement vêtus d'un kilt en loques qui les laisse demi-nus, coiffés de jaunes tignasses embroussaillées, aussi velus, aussi sauvages que leurs bêtes, nous regardent passer curieusement, mais — particularité caractéristique du caractère écossais — sans mendier. Cette plaie de l'Irlande est inconnue ici, même dans les districts les plus misérables.

« Aurais-je jamais pensé qu'un jour je me trouverais en ces régions perdues? » écrivait de l'île de Skye « le gros Saxon » à une amie de Londres. « Et vous fussiez-vous attendue à recevoir une communication de cette extrême limite de l'Europe? » Cela fit croire à la dame, peu ferrée sur la géographie, qu'il était allé jusqu'en Islande. Et il ajoute, non sans fierté : « Je jouis en ce moment du plaisir d'être où personne ne vient et de voir ce que personne ne voit ». On ne saurait espérer aujourd'hui se donner en aucun coin des Hébrides cette joie égoïste. Toutefois ce sont des parages relativement peu visités, et généralement omis de l'itinéraire du touriste banal, ce qui leur prête un attrait considérable. Une double détonation bruyamment répercutée par les échos de la montagne, et qui fait faire à Betsy un brusque écart, révèle la présence pas très lointaine d'autres humains. C'est aujourd'hui le 12 août, date fatale pour les grouses, qui, dans la pénurie où ils sont d'almanachs, ne se

doutaient pas en partant tout à l'heure par compagnies entières sous les pieds du cheval que leur Saint-Barthélemy annuelle a sonné. Et ici il ne s'agit pas comme chez nous de rapporter triomphalement le soir *quelques méchants perdreaux* dans son carnier. De dix à vingt couples d'oiseaux par fusil constituent une honorable moyenne journalière pour le tir au grouse. Dans tout le Royaume-Uni d'ailleurs on ne compte que par *brace*, c'est-à-dire par paire, le gibier à plumes. Cela seul montre combien les chasses y sont peuplées.

A force de monter dans cette vallée aussi ardue et désolée que celle de Josaphat, où le soleil tape dur, — ce matin, bien entendu, c'est par une pluie fine et qui semblait ne jamais devoir finir que je m'étais mise en route, — on parvient à un point où renoncent les braves petits poneys eux-mêmes. Le guide attache la bride de Betsy à un bout de corde assujetti entre deux pierres, et lui devant, cette fois, nous grimpons à l'escalade d'un contre-fort abrupt de la montagne qui se dresse, droite et massive, comme un rempart formidable. Moins encore de chemin qu'avant, si c'est possible. Il fait vraiment chaud se hisser là-haut. Au bout d'une très laborieuse demi-heure, on se trouve sur un plateau de roc creusé en son centre d'un petit lac violet, et où brusquement le grand vent de mer vient vous frapper au visage en menaçant votre équilibre. Il se faut arcbouter solidement, car si l'on se laissait balayer, on ne reviendrait pas pour dire ce qu'on a vu.

Ce serait dommage. A 750 mètres au-dessous de soi, au fond d'un farouche chaos de rochers dégringolés des cimes et de précipices béants, formant un cirque de murailles quasi perpendiculaires, crevassées, déchirées, terribles, le noir abîme du lac Coruisk (en gaélique, « le chaudron d'eau »). Tout est si sombre qu'on dirait un puits de fer rempli d'encre, et le ciel lui-même, tout à l'heure d'un bleu éclatant, a pris un aspect métallique. C'est vraiment ici une entrée de l'enfer. Un lieu aussi romantique devait inspirer Walter Scott, qui en a fait une magistrale description dans *The Lord of the Isles*, à l'occasion de la rencontre du traître Cormac Doil avec le grand Bruce qu'accompagne lord Ronald, seigneur des Iles (dans l'histoire Angus Og, nom trouvé par le poète trop peu euphonique pour être conservé).

Cette grande cuvette ovale que forme le loch Coruisk est un lac d'eau douce. Une étroite langue de pierre seulement le sépare du loch Scavaig, vaste fjord marin enserré dans un amphithéâtre de rudes montagnes, qui est vu plus à son avantage du large, lorsque le temps permet d'en approcher aux yachts ou au steamer d'Oban à Portree. De l'observatoire où nous sommes on n'en aperçoit qu'un morceau, à demi noyé dans les embruns s'élevant des flots en convulsion perpétuelle dont parviennent jusqu'ici les rugissements. Au delà c'est la haute mer d'un bleu verdissant, avec une perspective d'îles violettes, dont chacune a sa particularité et son histoire.



CROFTER À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

Eig, l'île de porphyre, qui contient une forêt de pins pétrifiée, un massif de colonnes basaltiques comme celles de la Chaussée des Géants, des sables sonores comme ceux des montagnes de Djebel-Nekous dans l'isthme de Suez, et une grotte où, il n'y a pas plus de deux cents ans, pour venger une injure, les Macleod de Skye enfermèrent tout vifs comme renards au terrier deux cents Macdonald. Rum ou Rona, transformée par le propriétaire en un immense parc à moutons, est chère aux géologues pour son étrange formation, analogue à un gigantesque panier de bouteilles, et dont les montagnes de grès rouge contiennent en abondance, non pas la plante, mais le gemme nommé héliotrope ou sanguine. Canna, l'île aimantée, tellement saturée de fer qu'elle affole au passage les boussoles des navires. Les ruines d'une petite tour isolée au sommet d'un roc racontent la tragique histoire d'une belle et mystérieuse étrangère qu'y tint en captivité la jalousie de son époux, un lord des Iles. Muke, l'île des marsouins, une autre fréquentée par les phoques, une troisième abandonnée aux rats qui l'infestent, d'autres encore, à peine distinguables dans la chaude vapeur qui embrume l'horizon étincelant.

Et toujours la solitude solennelle. Pas même un

corbeau. Mais voilà que le guide me montre un aigle qui plane juste au-dessus de nos têtes. A le voir si gros à une telle hauteur, car il domine les cimes les plus élevées, avec ce vol puissant, cette ample et majestueuse envergure, on devine bien en effet l'oiseau royal. Nombreux ici naguère, on les a presque entièrement détruits, non en les tuant en des chasses loyales où l'animal a ses défenses, car ce n'est pas un coup de fusil facile, mais en dénichant bêtement et lâchement les petits. Les sportsmen s'en affligent, car des aigles, cela ne se sème pas comme des lapins.

Et toujours un silence oppressif, hormis la sourde rumeur lointaine du flux qui se brise avec fracas sur les récifs du fjord, ainsi que celle de « la Folle Cataracte », dégringolant d'une hauteur de 900 mètres, et qui, à cette distance, semble un serpent d'argent se tordant sur les flancs décharnés du Ghairsbheinn.

L'insupportable vent me chasse, et aussi la nécessité de songer au retour. Le guide me dit avoir récemment conduit des dames à l'ascension du Sgurr na Gillean, qui menace le ciel de sa pointe aiguë coiffée d'un petit nuage blanc. Inutile, mon ami : je suis résolue à ne pas les imiter. Il regrette aussi que je ne sois pas partie de meilleure heure, avec des provisions, parce que nous aurions pu, en contournant la montagne, descendre sur les bords du lac et revenir par un chemin différent. Très bien, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, allons retrouver Betsy. En revenant sur mes pas je me suis aperçue de l'utilité d'un guide. L'ayant laissé prendre de l'avance, je l'avais perdu de vue, et malgré toute mon attention j'ai senti que je m'égarais dans ce chaos. Il m'a fallu le héler et que, montant sur un morceau de rocher, il m'indiquât du bout de son bâton la direction à suivre, sans quoi j'aurais tourné sur moi-même jusqu'au jour du jugement dernier.



PROPRIÉTAIRE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

En descendant de cheval j'avais dans les reins ces seize milles, — car Betsy et ses pareils ont les réactions fort dures. Murdo Mackinnon, lui, les avait dans les jambes. Ses cinq shillings étaient bien gagnés, — autant pour la bête, qui n'est pas à lui. Je ne crois pas que ce brave homme ait de haine contre les oisifs et les curieux, et il a bien raison, car on peut vivre heureux sans avoir gravi le Strona Stru, d'où je descends, tandis que ces quelques pièces blanches représentent dans Skye une quantité d'objets de première nécessité. Le vivre ici n'est cher que pour les étrangers.

Mais par exemple il l'est. Quand vous réglerez votre bill à l'auberge de Sligachan, vous vous en apercevrez. Tant pour votre modeste réfection, hum!... Enfin, on ne fait pas d'observations. Un shilling six pence pour celle du cheval qui vous a amené. Ceci est fort. Ne pouvait-on apporter son avoine? Et puis enfin, est-ce que cela me regarde, la nourriture d'une bête que j'ai louée, et qui mangerait aussi, apparemment, si elle était demeurée à l'écurie, improductive pour son maître? Et quoi encore?... Deux shillings pour le déjeuner du cocher. Voilà qui dépasse les bornes de la plaisanterie. Je paie un homme afin qu'il se nourrisse avec l'argent que je lui donne, — car, au prix de la voiture, j'ai comme toujours à ajouter la rémunération de celui qui la conduit. Pourquoi donc, pendant qu'on y est, ne pas me faire payer l'usure des harnais et l'amortissement du cheval? Vous connaissez le compte légendaire de l'aubergiste suisse : « Une tasse de thé : 2 fr. 50 ; thé : 0 fr. 50; sucre : 0 fr. 25; lait : 0 fr. 25; service: 0 fr. 50; la vue : 1 franc. Total : 5 francs. » Ceux d'ici ne le cèdent en rien à leurs confrères alpestres. Je m'en suis vengée en le disant au propriétaire de l'Hôtel Royal, à Portree : « Pour vous, presbytériens, c'est-à-dire deux fois protestants, nourris dans la sainte horreur des jésuites, voilà qui fleure fortement l'escobarderie. » Il a paru fort offensé, moins du reproche d'indélicatesse que du rapprochement avec l'impur et babylonien papisme. Je livre ce sujet aux ministres indigènes, pour varier le texte de leurs éternels sermons.

*

XXVII

Sacrament Sunday. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Somerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.

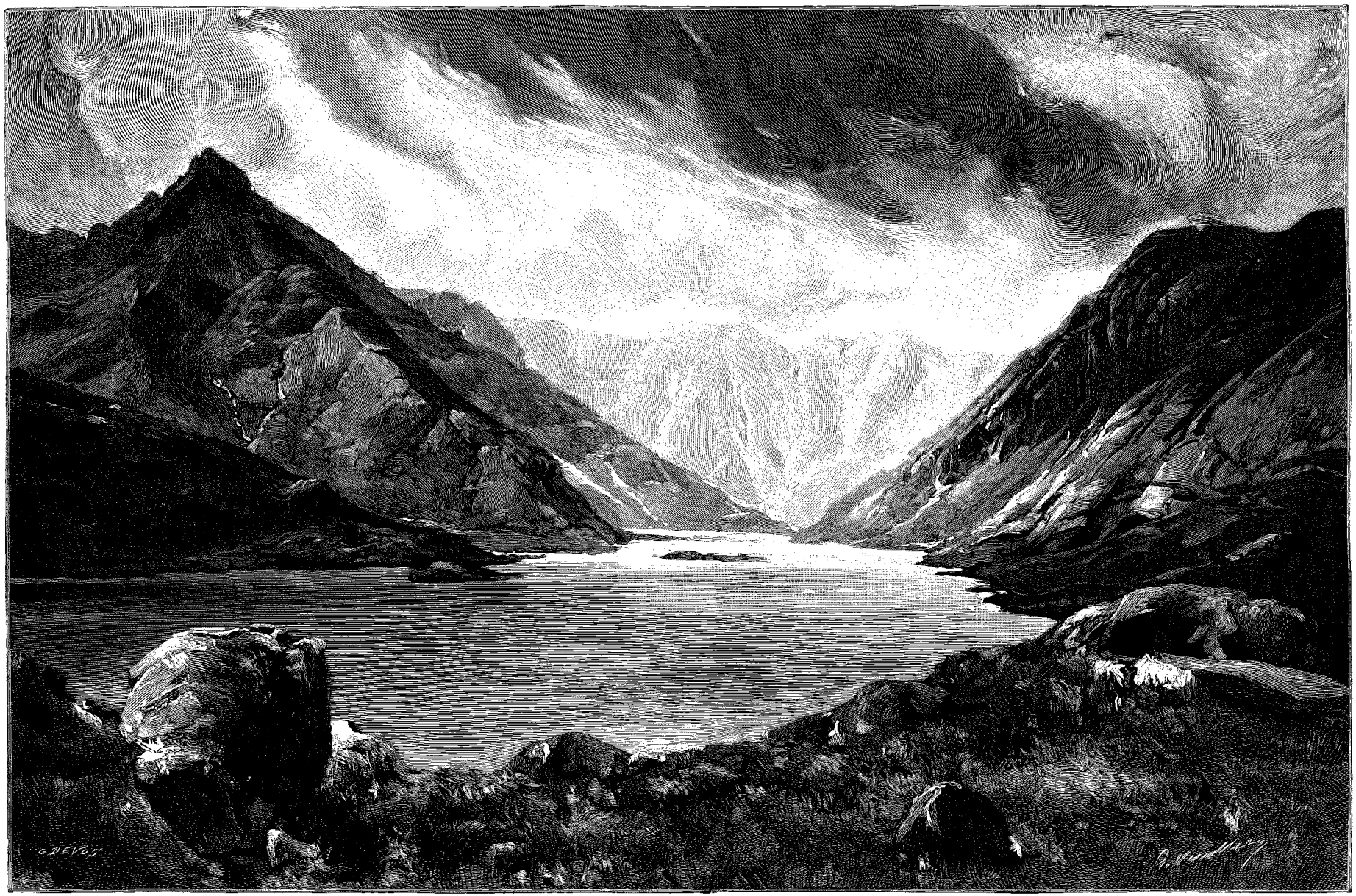
Le dimanche : flânerie, repos, correspondance, mise à jour de ses notes, inspection de ses hardes. En un aussi petit endroit, ces cinq ou six églises sonnant en même temps leurs offices trois fois par jour font l'effet d'une concurrence, hymnes orthodoxes et dissidents s'échappant par les fenêtres ouvertes et se mêlant en un discordant ensemble. Par surcroît, des salutistes vocifèrent les louanges du Seigneur sur la terrasse surplombant le port, qui est la « Parade » de la ville. Pourquoi, parlant au nom d'un Dieu d'amour, ces gens-là ont-ils l'air furieux? Convertissez-nous, mais ne vous fâchez pas.

Flânant à l'entour de Portree, d'autres chants, passablement sauvages aussi, m'attirent, et j'ai la bonne fortune de tomber sur une scène très caractéristique, qui n'a lieu que deux fois l'an. *Sacrament Sunday*, c'est le dimanche de la communion pour les presbytériens libres, accourus de tous les coins de l'île et des îlots avoisinants. Leur église, qui ne serait pas assez vaste pour tout ce monde, est réservée au « gratin », c'est-à-dire aux fidèles de langue anglaise; la plèbe, qui ne parle guère que le gaélique, se réunit en plein air, dans une grasse prairie en contre-bas de la route, d'où les curieux regardent comme d'un balcon.

Le spectacle est étrange : dans un petit guignol en bois, le ministre officiant, de temps à autre relevé de son service par un confrère; devant, deux longues tables disposées en forme de croix et recouvertes de nappes blanches, sur lesquelles sont disposés le pain et le vin. Une quarantaine de personnes s'y agenouillent à tour de rôle et reçoivent le sacrement, après avoir déposé leur offrande dans de grands plats de cuivre, où bien peu de pièces d'argent brillent au milieu du billion. Assis sur l'herbe alentour, par centaines, de braves gens très recueillis, les hommes couvrant d'un mouchoir blanc leur tête nue et les femmes ouvrant leur parapluie contre les ardeurs du soleil d'août. A quelque distance, des chariots dételés, les chevaux entravés paissant tranquillement, les vaches ruminant et regardant dans le vague de leur grand œil pensif et doux. Comme cadre au



PAYSAGE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC CORUISK (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

tableau, des collines vertes et pourpres, des crêtes de rochers noirs et rouillés, avec au fond le miroir bleu de la rade et à l'arrière-plan les Cuchullin violettes, noyées dans une vapeur ambrée. Sans cesse et sans trêve ils chantent, le ministre disant successivement chaque verset du psaume dans le rude idiome national, guttural et martelé, et la congrégation le reprenant en chœur, avec des voix désespérément fausses. On se croirait aux âges primitifs de la chrétienté ou bien à une assemblée de covenantaires.

Si seulement ils avaient conservé leur costume national, les malheureux! Les hommes déjà, paysans ou marins, ne sont pas beaux en redingote noire ou complet à carreaux brouillés. Mais les femmes, avec des chapeaux « à l'instar » et des jupes à retroussis!... De pauvres vieilles seules portent le plaid en tartan de leur clan, un pan ramené sur la tête, et les élégantes de Skye ne se doutent guère à quel point cela est plus pittoresque que leurs affreux falbalas. L'esprit moderne et sa rage de plate uniformité exercent partout les mêmes ravages. Mais ici le gouvernement a eu sa part de responsabilité en proscrivant après 45' le kilt et le tartan, tenus pour séditieux. Ce n'est pas sans révolte que les Highlanders se sont résignés à l'humiliation de porter des culottes en témoignage de loyalisme, et les juges de paix de l'époque eurent à juger des cas burlesques d'infraction à cet édit aussi ridicule que tyrannique. Mais quand on se décida à l'abroger, l'antique habitude était perdue. C'est en vain qu'aujourd'hui la *gentry* s'efforce de la faire revivre. La suprême élégance d'un landlord écossais est de porter le costume de ses pères, légèrement modernisé, avec une affectation de simplicité, voire de négligence : kilt de son clan, le *sporran* à la ceinture et le *skene dhu* à la jarretière, veston court et gilet en tweed jaunâtre, chemise de flanelle, le bonnet bleu orné d'un brin de bruyère blanche ou d'une plume d'aigle assujettie par la broche d'argent à ses armes, gourdin au poing, pipe aux dents, sur les talons un chien d'arrêt, setter ou pointer de pur sang, ou bien un collie bien racé, aux formes patriciennes de lévrier. Il voyage volontiers en troisième classe — assez singulièrement dans les Highlands, les chemins de fer n'ont pas de secondes — et met sa coquetterie à des allures de fermier revenant de vendre un cochon ou d'acheter une vache. Mais il a derrière lui cinq à six siècles d'aïeux, et cela se voit assez à l'affinement du corps, à l'aisance de la tournure, à l'assurance du maintien, aux mains blanches et soignées, à ce tout et à ce rien absolument indéfinissables qui au temps de la Révolution trahissaient infailliblement les aristocrates déguisés en sans-culottes.... Pardon, c'est sans le vouloir que j'ai fait ce méchant jeu de mots.

Certain clubman correct et chic comme les Anglais savent l'être, se trouvant en visite chez un *laird* des Highlands au sang très bleu, s'étonne de le voir si peu soigné dans sa mise. — « A quoi bon? répond celui-ci. Tout le monde ici sait qui je suis. » Quelques mois après, c'est l'Écossais qui vient à Londres, où il retrouve son ami. Il a laissé au logis son costume national, mais le complet qu'il porte n'est guère moins râpé. Nouvel étonnement qui provoque cette réponse : « Pourquoi me gêner? Personne ici ne me connaît. »

Le soir, d'ailleurs, à dîner, ces messieurs descendent avec la veste de velours noir taillade à double créneaux et ornée de soutache de soie et de boutons carrés d'or ou d'argent, le gilet de velours largement ouvert sur le plastron irréprochable et cravatés de blanc. Avec le kilt, les jambes demi-nues, et tous les accessoires du costume national, cela est fort pittoresque parmi des femmes en toilette décolletée, et donne aux réunions dans un château d'Écosse un caractère particulier. Mais nous oublions la cérémonie du sacrement. Les voix sont rauques, les souffles épuisés, et ils chantent toujours. Il est 7 heures, et cela dure depuis le matin. L'écho affaibli en arrive jusqu'au petit bois du haut duquel je regarde le soleil se coucher dans une grande lumière orange, qui en glaçant les eaux bleues leur donne une étrange nuance gorge de pigeon. Malgré la beauté du spectacle, il faut rentrer, tant sont intolérablement cruelles les piqûres des *midges*, petits moustiques quasi invisibles, le fléau des îles de l'Ouest. C'est par nuées qu'ils vous enveloppent, vous entrant dans le nez, dans les oreilles, pénétrant sous vos vêtements et, plus venimeux à la tombée du jour, vous criblant la peau de points rouges, enflammés comme du feu. Pendant les mois angoissants qu'il demeura



MOUTON DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

caché et traqué dans les Hébrides, le prince Charles-Edouard fut tellement martyrisé par ces sanguinaires insectes, que plusieurs fois il fut sur le point de se livrer.



BŒUFS DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

Ici plus qu'en aucun autre coin des Highlands est demeuré vivace et attendri le souvenir du « joli prince Charlie », allié à celui de la brave Flora Macdonald. En me faisant rencontrer dans Skye une descendante de l'héroïne des Hébrides, le hasard m'a servie à souhait. Un type de Walter Scott, cette personne éprise du passé, fidèle aux traditions de sa race, qui porte sous toutes les formes son tartan bleu et vert quadrillé de rouge, son *crest* — un bras en armure tenant une croix au pied fiché, de gueules, avec le mot *Air muir 's air tir*, « *per mare per terras* », — ainsi que la primevère des tories, faute de pouvoir être encore jacobite, et demeurée catholique au fond, bien que depuis deux générations sa famille appartienne à l'Église épiscopale, ferrée à glace sur la généalogie de toutes les familles d'Écosse et l'histoire de tous les clans, collectionnant des objets ayant appartenu aux Stuarts, passionnément attachée à son pays et en particulier à ces Hébrides, berceau de ses pères, parlant un peu de gaélique, véritable recueil traditionnel à feuilleter, et se vantant d'être une attardée d'un autre âge. Il était impossible de mieux tomber pour revivre un siècle et demi en arrière.

La souche de tous les Macdonald est Somerled Mhôr Mac-Ghillibred, c'est-à-dire le grand Samuel, fils de Ghillibred, nom picte qui signifie « disciple de saint Bride ». Descendant du héros légendaire Conn des Cent Batailles, il était thane d'Argyll, ce qui faisait de lui un très puissant seigneur, devint lord des Iles par son mariage avec Effrica, fille et héritière d'Olaf le Basané, et délivra ce littoral de la domination scandinave.

Assassiné en 1164, il laissa quatre fils de qui sont issus tous les Macdonald. La branche aînée est celle de Slate, dont le chef fut élevé à la pairie en 1776, et le lord Macdonald actuel est encore appelé par les gens du pays *Mac Dhonaill na'n Eilon*, « le Macdonald des Iles ». Il est propriétaire de la moitié de Skye, où son château d'Armadale, un élégant édifice néo-gothique, est entouré d'un bois de pins et autres arbres de belle venue qui auraient réjoui les yeux de Johnson, sans compter des taillis de fuchsias arborescents.

Flora appartenait à la branche de Clanranald, qui brise d'une barre de bâtardise les armes des fils de Somerled, et n'en porte pas moins une fière devise : « Envers et contre tous ». Ceux de ce clan furent en effet parmi les plus entêtés partisans des causes perdues. John, fils de Donald, servit sous Montrose. Son petit-fils Allan, marié à Pénélope, fille d'un colonel Mackenzie au service de l'Espagne et gouverneur de Tanger, fut tué à Sheriffmuir dans les rangs jacobites. Son neveu et successeur Ranald se rallia pourtant à la maison de Hanovre, mais d'assez mauvaise grâce, et le fils aîné de celui-ci fut le premier à accueillir le prétendant à Borodale, sur les terres paternelles, à la tête de sept cents claymores du clan. Réfugié en France, il devint aide de camp du maréchal de Saxe, et, après que quinze années eurent apaisé les haines intestines, succéda en paix à son père, tué à soixante-six ans aux côtés de Wolfe, à Québec, dans les rangs de l'armée royale. Le chef actuel est l'amiral Sir Reginald Macdonald.

Le père de Flora était un membre médiocrement fortuné de cette famille, Ronald Macdonald de Miltoun, dans l'île de Uist-sud. Il la laissa orpheline fort jeune. A l'époque de Culloden, elle avait vingt-quatre ans. C'est le 16 avril que cette bataille avait ruiné les espérances du prétendant. Galopant à franc étrier vers l'ouest, escorté de quelques fidèles, il débarquait quelques jours après dans l'île de Benbecula, une des Hébrides, où les fuyards, s'abritant en une hutte de pêcheurs abandonnée, allumaient un feu d'épaves pour y rôtir les morceaux d'une vache qu'ils avaient tuée à coups de pistolet.

Il serait interminable de narrer ses pérégrinations d'île en île pendant quatre mois, traqué par la milice, les ports gardés, des vaisseaux de guerre croisant dans l'archipel. Tantôt réfugié dans des grottes, avec pour lit de la bruyère sèche et pour nourriture des crabes ramassés au creux des rochers, tantôt naviguant des jours et des nuits par la tempête, en barque non pontée, afin de déjouer les poursuites et d'essayer de gagner le vaisseau marchand français qui était son espoir de salut, quelquefois recevant une hospitalité passagère sous le toit de braves gens que ne trompait pas son nom emprunté de Sinclair, mais qui feignaient de ne pas le connaître,

ayant seulement soin de ne point le garder longtemps, crainte des représailles du gouvernement, et lui faisant passer du linge et des vivres.

Tous même n'étaient pas ses partisans; c'était de leur part humanité et chevalerie. Des centaines de personnes de toutes conditions connurent le secret de ses retraites, et pas une ne songea à le trahir, alors qu'il s'agissait de 30 000 livres sterling à gagner, pour le temps et pour le pays une énorme fortune. Un Donald Macleod, l'ayant recueilli à Scalpa où il avait fait naufrage, et de là favorisé sa fuite, fut arrêté et retenu un an prisonnier à Londres. Quand il en sortit, il fallut que des familles jacobites se cotisassent pour lui fournir de quoi regagner sa pauvre île. Au général Campbell qui l'interrogeait, il avait répondu simplement : « Oui, monsieur, j'ai prêté assistance à ce jeune gentleman dans l'embarras ». Et comme on lui parlait de la récompense qu'il eût pu gagner en le livrant : « A quoi m'aurait servi cet argent, puisque je n'aurais pas pu en jouir avec une bonne conscience? » Son dévouement lui valut plus tard d'un gentilhomme jacobite une tabatière d'argent ciselé le représentant à la barre d'un canot contenant le royal fugitif. Ayant juré de ne l'ouvrir que quand il pourrait offrir une prise au prince Charlie à Londres, il ne s'en servit jamais.

Transporté à South Uist par les soins du laird de Clanranald d'Ormaclade, qui ouvertement s'était déclaré contre lui, le prétendant y reçut en secret la visite de lady Marguerite Macdonald, dont le mari, sir Alexandre, tenait pour le gouvernement, et qui lui apporta vingt guinées d'or et des vêtements. Il en avait besoin. Mais sale, en guenilles, noirci par le hâle et les embruns, les yeux rougis et boursouflés de manque de sommeil, il était toujours d'allure royale, fier, courageux, de belle humeur.

C'est alors que Flora le connut. Elle se trouvait en visite chez son frère Angus qui, jacobite de cœur, n'avait pas pris les armes, crainte de compromettre leur beau-père, lequel commandait la milice locale par déférence pour son parent et patron sir Alexandre, mais si peu hanovrien qu'il se désolait à la pensée de capturer peut-être le prince sans le vouloir. La jeune fille souhaitait ardemment faire quelque chose pour le proscrit. Lady Macdonald d'Ormaclade, la femme du chef des Clanranald, — ah! ce n'est pas facile de s'y reconnaître, — la conduisit le voir. Elles le trouvèrent faisant cuire sur un feu de tourbe le cœur, le foie et les rognons d'un mouton, pour son souper, auquel il les convia. Un plan fut arrêté et mis à exécution avec une intelligence, un sang-froid, une énergie qui méritent à Flora le respect et la tendresse dont est entourée sa mémoire.

Ayant obtenu un passeport pour retourner dans Skye avec une femme de chambre irlandaise, Betty Burke, — non sans avoir préalablement passé une nuit en prison à cause de ses allures suspectes, — elle apporta au prince une jupe de piqué clair à fleurs rouges, un tablier blanc, un manteau de camelot marron à capuchon, des mitaines. Blond, mince, élégant, avec sa jolie figure fine et aiguë, type d'oiseau, pas très intelligent, mais charmant, il pouvait porter le travestissement féminin. Toutefois, l'expérience lui manquait. Flora lui ayant fait remarquer que le peu de soin avec lequel il laissait traîner sa jupe dans la boue le trahirait, il la retroussa brusquement si haut qu'elle se prit à rire et lui dit que c'était pire encore. Il y allait pour tous deux de leur tête peut-être, pour elle à coup sûr de sa liberté, ainsi que pour son parent Neil Eochan Macdonald, qui les accompagnait, pour les bateliers aussi, qui n'ignoraient pas l'identité de leur passager. Cependant ils chantèrent pendant tout le passage pour se tenir en joie — quarante milles de mer par le mauvais temps. C'est chez un autre cousin que Flora conduisait le prince : Alexandre Macdonald de Kinsburgh — encore un! Il les reçut au débarqué sur une grève déserte non loin de sa demeure, et comme Charles-Édouard le remerciait de s'être dérangé par la pluie : — « Trop heureux de servir Votre Altesse Royale », répondit le laird, tous aussi calmes et posés que s'il s'agissait d'une visite de politesse.

Cependant Kinsburgh se trouvant précisément occupé par les troupes hanovriennes qui perquisitionnaient, Flora s'y rendit seule. De complicité avec la maîtresse du logis, elle enjôla si bien le lieutenant Macleod, — on se réjouit de n'avoir enfin plus affaire à un Macdonald, — qu'elle endormit ses soupçons et qu'il laissa le champ libre. Ce soir-là, pour la première fois depuis des mois, le prince dormit dans un lit. Les draps de bonne toile filée sur le domaine en furent conservés, et les deux cousines se les partagèrent, pour plus tard en faire leur linceul. Si exaltés étaient les sentiments jacobites, que l'étoffe de la jupe de la fausse Kitty Burke fut copiée par un fabricant, qui gagna une fortune à en fournir les femmes demeurées fidèles au « roi de l'autre côté de l'eau », selon l'euphémisme en cours. Le soir du 29 juin 1746, on avait fait du punch pour réchauffer le royal fugitif. Trouvant qu'il a assez bu, le laird l'engage à aller dormir, et paternellement lui retire le bol des mains. Charles-Édouard insiste, veut le retenir, et dans cette lutte amicale le brise. Raccommodé avec des agrafes d'argent, il fut religieusement conservé dans la famille, et a figuré en bonne place à l'exposition de la période des Stuarts organisée à Londres en 1889 sous le patronage de la reine, qui peut se donner le luxe d'être jacobite, car tout cela est de la belle légende.

Le lendemain, ce nouveau Juif errant changeait de refuge, ayant troqué ses habits de femme contre un kilt et une veste appartenant au fils de la maison, Allan. Il demanda que celui-ci lui fût présenté. Mais le jeune homme s'y refusa, en disant à son père : — « Vous avez joué et peut-être perdu votre tête. C'est assez pour la famille. Qu'il y en ait un au moins qui puisse jurer n'avoir pas vu le prince. » C'était sage, sinon chevaleresque. Peu de jours après, en effet, la troupe arrivait à Kinsburgh, et le passage du proscrit était découvert par l'invo-



LE LAC SCAVAIG (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

lontaire indiscrétion d'un valet disant que « la femme de chambre de miss Flora » avait couché dans la chambre d'honneur. Le laird fut arrêté, et demeura prisonnier à la Tour de Londres jusqu'à l'amnistie, sa participation à la fuite n'ayant pu être prouvée.

Cependant Flora s'occupait de faire passer secrètement son prince sur le continent écossais. Elle l'embarqua elle-même, avec pour viatique quatre chemises, un poulet froid, une livre de sucre et une bouteille d'eau-de-vie. En échange, il lui donna une boucle de ses cheveux. Ils s'embrassèrent et ne se revirent jamais. Deux mois encore il erra dans les terres de Clanranald, avant de pouvoir enfin prendre passage sur une frégate française. Alors seulement le courage lui faillit, et c'est en fondant en larmes qu'il quitta le royaume de ses pères, où l'avaient entouré tant d'héroïsme, de dévouement, de générosité. Une centaine de gentilshommes l'accompagnaient en exil, notamment Neil Macdonald, qui reçut un brevet de lieutenant dans la brigade écossaise au service de la France, et dont le fils Étienne devint le maréchal duc de Tarente. Un des fidèles de Charles-Édouard a décrit le costume que portait l'avant-dernier des Stuarts le jour où il se réfugia sous le pavillon fleurdelisé : une chemise couleur de safran, un bonnet bleu crasseux, des brogues éculés, assujettis avec des ficelles, et d'où sortaient les doigts de pied, des bas percés, un kilt usé et sans couleur, un morceau de plaid déchiré roulé autour du corps, un mouchoir sale noué au cou. Peu après il allait rendre visite au roi Louis XV en habit de velours rose brodé d'argent, veste de brocart d'or, culotte de soie rose, boucles et boutons de diamants, avec la Jarretière et la croix de Saint-André. Les mauvais jours étaient finis. Mais la tension de ses nerfs pendant ces mois de misère et d'angoisse avait été si douloureuse, que jamais il ne s'en remit et qu'il ne pouvait entendre seulement prononcer le nom d'Écosse sans pâlir et même perdre connaissance. On sait qu'après quelques faibles tentatives à Paris et à Madrid pour reprendre la partie perdue, Charles-Édouard se fixa auprès de son père à Rome, où son frère Henry, duc d'York, qui allait lui amener des renforts au moment de Culloden, était entré dans les ordres après la défaite. Il y traîna une existence vide et obscure, déshonorée par des habitudes d'intempérance. Sur le tard il épousa la princesse de Stolberg, de trente-deux ans plus jeune que lui, dont bientôt il se sépara et qui, après une longue liaison avec le poète Alfieri, devint la femme du peintre François-Xavier Fabre.

On regrette d'avoir à dire que jamais un souvenir de celui qu'elle avait si bien servi ne parvint à Flora Macdonald. Cependant, elle avait été arrêtée et emmenée à Londres, où elle entra à la tour par la sinistre porte

des Traîtres. Il est à l'honneur du gouvernement d'ajouter qu'elle fut traitée avec les égards dus à sa généreuse vaillance. Remise en liberté après quelques mois, elle demeura un certain temps chez une dame jacobite, lady Primrose, et il va de soi qu'elle fut la lionne de la saison. Le prince de Galles Frédéric, qui devait mourir sans avoir régné, l'y vint visiter. — « N'avez-vous pas crainte de vous trouver parmi nous, petite rebelle? lui dit-il. — Aucune, Monseigneur, répondit sans se troubler cette fille de petit gentilhomme campagnard des sauvages Hébrides, car si Votre Altesse Royale s'était trouvée dans la même situation que le prince son cousin, j'en aurais agi de même pour elle. » L'héritier présomptif lui baisa la main et prit congé d'elle le plus courtoisement du monde. Bientôt elle retourna à Skye, où elle épousa son cousin Allan de Kinsburgh.

Johnson, qui l'y visita trente ans plus tard, en parle comme d'une petite femme extrêmement distinguée, aux façons nobles, élégantes et simples. Un portrait d'elle qui se trouve à la Galerie nationale d'Édimbourg la représente jeune, plus fraîche que jolie, la physionomie ouverte, loyale, sympathique. Détail caractéristique de l'attachement aux choses locales du laird de Kinsburgh, les rideaux mêmes des lits étaient en tartan aux couleurs du clan. Demeurés fidèles à leurs princes, quand « le roi » Jacques III était mort en 1766, ils avaient acclamé dans leur cœur le roi Charles III. A la mort de celui-ci, le cardinal d'York — pour les entêtés jacobites Henri IX — ayant appris que les Macdonald de Kinsburgh partaient pour l'Amérique afin d'y rétablir leur modeste fortune compromise, fit offrir une pension à Flora sous la condition qu'elle embrasserait la foi catholique. Elle ne voulut pas changer de religion pour de l'argent, ni paraître se faire payer son dévouement. Revenue du Nouveau Monde, elle mourut sur sa terre natale en 1790. Charles, l'aîné de ses sept enfants, fut le bisaïeul d'une autre Flora Macdonald, qui est devenue la maréchale Canrobert, et une de ses descendantes de même nom a été longtemps fille d'honneur de la reine Victoria.

La personne de sa famille de qui je tiens beaucoup de ces détails m'a conduite chez une vieille femme dont l'aïeule, une Macdonald, — toujours! — avait beaucoup connu l'héroïne de Skye, et dont la tante, morte centenaire, qui, enfant, l'avait vue âgée, lui a transmis, avec les traditions orales, des reliques qu'elle conserve jalousement. C'est un châle de soie des Indes rouge, ayant appartenu à Flora, une boîte en vieux laque donnée par elle remplie de thé, denrée précieuse à cette époque, et un plat en assez belle faïence bleue, dans lequel « le joli prince Charlie » aurait mangé un rôti de mouton qu'elle lui avait porté dans sa cachette. La vieille Nicolson nous raconte tout cela en un anglais hésitant et incorrect, très fière de ces trésors de son humble logis, dont elle ne veut pas se défaire. — « Nous avons eu des revers et nous sommes tombés dans ce monde, dit-elle avec une dignité résignée, mais ma grand'mère était très respectable. » Cela pour nous expliquer les relations de cette aïeule avec la dame de Kinsburgh. Et, cette pauvre femme dont le fils est ouvrier du port, et qui, tout émue de voir une *french lady*, s'étonne que je vienne « d'aussi loin », se trouve alliée à plusieurs famille de la *gentry* locale. *Clanship* plutôt que parenté, sans doute, mais ces liens-là naguère, en comportant une sorte de vasselage patriarcal, étaient plus étroits et plus solides qu'aujourd'hui en d'autres pays ceux du sang très proche. Ils se sont relâchés et finalement dénoués avec ce qu'on appelle le progrès. Elle est devenue l'égale du lord Macdonald des Iles, certes, mais elle a cessé d'être sa cousine. Elle est assez arriérée pour ne pas voir ce qu'elle y gagne.

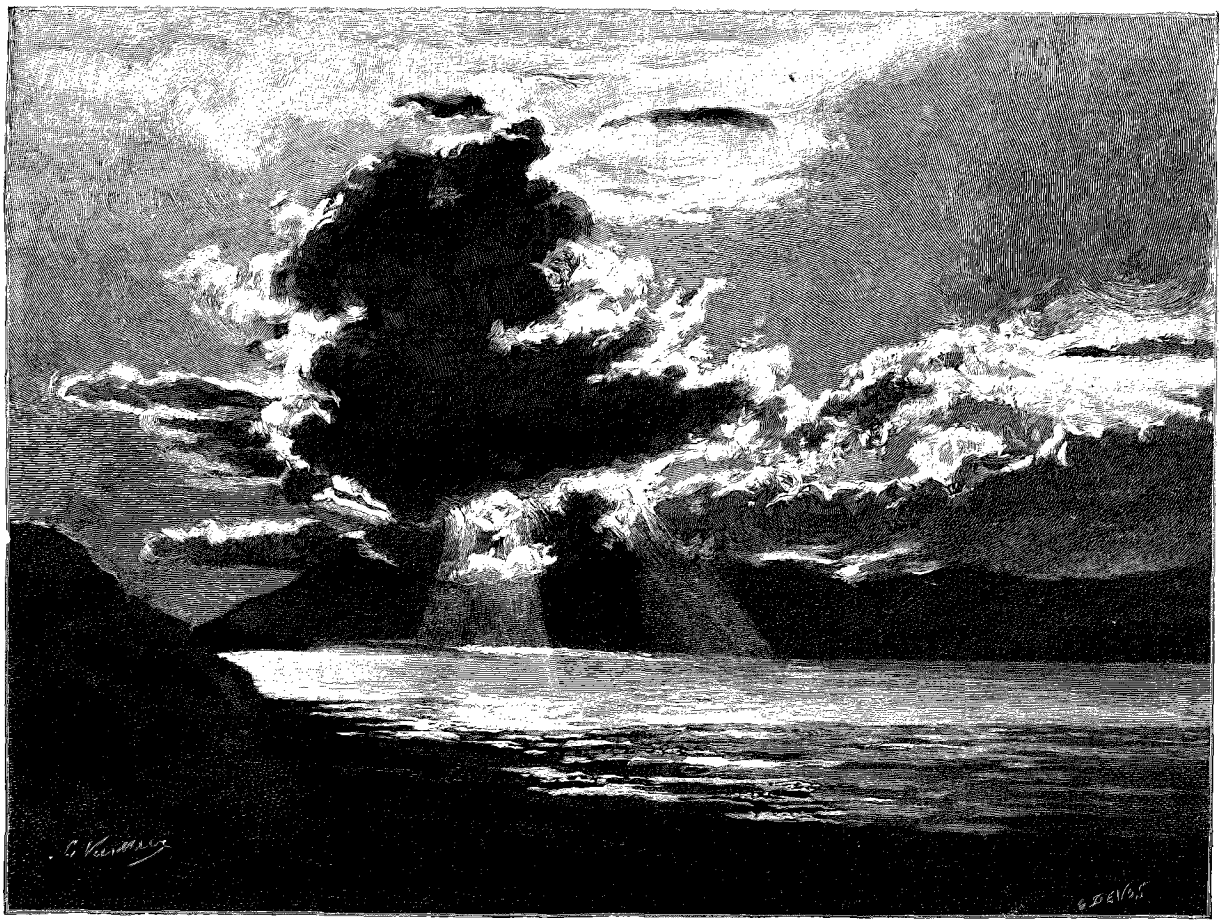
(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.



UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CIEL D'ORAGE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.



MUSICIENS AMBULANTS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

XXVIII

Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. Par monts et par vaux. — Le loch Marce.

Nous traversons vingt milles par d'éternelles landes ondulées où la bruyère rose et violette fleurit sur un sol tourbeux. De loin en loin quelques pièces défrichées autour de ces massives et solides collines basses en pierres brutes, couvertes de chaume ou de jonc tressé, qu'on appelle des *crofts* et leurs habitants des *crofters*. Nous sommes ici près du château de Dunvegan. Le temps m'a manqué pour accomplir cette visite, que rendait d'ailleurs moins intéressante l'absence de la famille.

Après Uig, nous montons à l'escalade d'une muraille de granit noir, le Quiraing, énorme masse cylindrique quasi perpendiculaire, coiffée d'une plate-forme herbue. Ce n'est pas sans peine qu'on y parvient en trois bons quarts d'heure de grimpette à la suite d'un guide, au travers de ce chaos de rochers, avec d'inquiétantes vues plongeantes sur le gouffre qui écume 450 mètres au-dessous. Le destin a voulu que j'accomplisse cette rude ascension par un formidable orage. Très romantique certes, en ce lieu sauvage et sinistre, le fracas de la foudre que répercutaient cent échos contraires, sous un ciel infernal aux noires et lourdes nuées rayées de zigzags de feu. Mais l'enthousiasme le plus

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361, 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301; *t. III, p.* 409 *et* 421.

intrépide faiblit à se sentir mouillé jusqu'aux os, pataugeant dans une terre détrempée, à moins qu'on ne glisse sur des pierres polies comme du marbre. Tout cela pour, parvenu au sommet, ne voir qu'un abîme de vapeur d'eau, où les splendeurs promises se noient dans des crêpes gris qui, se déchirant un instant, dévoilent une perspective infinie effacée aussitôt qu'entrevue. Par le beau temps ce doit être magique.

Je pars de l'île de Skye comme j'y étais arrivée, à la chute du jour, par le vapeur qui touche à Portree en allant d'Oban, conté d'Argyll, à Gairloch, comté de Ross, à vol de goéland quatre-vingt-dix milles marins, c'est-à-dire un degré et demi de côte, la plus irrégulière, la plus rompue, la plus tortueuse, la plus déchirée de tout ce littoral ouest de l'Écosse si profondément rongé par l'Atlantique. C'est exquis, ces navigations aux douces heures vespérales, sur une mer d'huile où la lumière mystérieusement bleue de la nuit tombante met des reflets nacrés, et qui, endormie dans la paix du soir entre toutes ces terres, semble presque une lagune. Cet instant de la journée y est d'une molle tiédeur, le vent, à peu près chronique en ces parages, brusquement tombé, laissant s'épancher dans l'atmosphère les effluves du Gulf-Stream, réchauffés par cette influence crépusculaire qui donne plus d'intensité au parfum des fleurs.

Faisant route au nord-est, nous laissons à bonne distance le Quiraing, qui même d'ici paraît très formidable. L'îlot de Saint-Rona, que nous rangeons par tribord, long récif nu en rocaille rouge, avec quelques coulées de terre où des moutons paissent une herbe saturée de sel, a son histoire, qui est touchante. Une famille de pêcheurs y habitait. Un soir leur barque se perdit sur les brisants dont il est hérissé. Afin d'épargner à d'autres ce sort funeste, la pauvre veuve dès lors tint toutes les nuits à sa fenêtre une lampe allumée. Le gouvernement finit par y élever un phare, dont elle fut instituée la gardienne.

Le large s'ouvre devant nous, d'un bleu profond dans le clair-obscur qui va toujours s'épaississant, avec à l'horizon les lignes évanescentes de l'île Lewis, la plus septentrionale des Hébrides. Bientôt le steamer se rapproche de la côte d'Écosse, solitaire et hautaine, que le loch Torridon, fait de trois baies inextricablement enchevêtrées, éventre d'une ample brèche ceinturée de rocs farouches. Le lambeau de terre, de pierre surtout, qui le sépare du loch Carron, plus au sud, par où j'avais gagné Skye, est un des plus retirés qu'il y ait, d'accès malaisé, habité seulement sur la côte par quelques pêcheurs, et où de riches propriétaires entretiennent à grands frais deux ou trois châteaux de chasse, dans lesquels doit être laborieux l'emploi d'officier de bouche. Sur le domaine d'Applecross se trouve une croix celtique du VIIe siècle, reste de l'église Saint-Malrube fondée par les Frères d'Iona, évangélisateurs du pays. Le nom du lieu dérive d'une légende qui voulait que chaque pomme du verger des moines fût marquée d'une croix. Si chétives fussent-elles, que jamais pomme ait pu mûrir en ces parages désolés, cela seul tient du miracle.

La nuit est tout à fait tombée quand nous accostons à un petit appontement, unique vestige de civilisation sur une grève déserte. Trois ou quatre breaks attendent pour nous conduire à l'hôtel, situé un mille plus loin. Pourquoi cet arrangement bizarre? Pour nous faire payer quelque chose de plus, me dit philosophiquement un compagnon de voyage, Écossais très au fait des ingénieux procédés de ce syndicat pour l'exploitation des touristes qu'est sa patrie. Comme il y avait soixante et dix passagers à transporter, les voitures ont dû faire la navette. N'ayant pas été de la première fournée, plutôt que d'attendre mélancoliquement assise sur une malle dans les ténèbres et la froidure, j'ai fait la route à pied. Cela n'a pas empêché que le lendemain mon bill ne portât un shilling pour la voiture. Sur ma réclamation, cet article a été biffé, mais il est des gens distraits, et puis on a grand soin de ne les laisser régler qu'à la dernière minute.... N'insistons pas.

De très fastueuse apparence, cet hôtel de Gairloch, isolé sur une jolie plage sablonneuse au milieu de bouquets de pins, et il peut être agréable d'y faire un séjour balnéaire. Mais aux infortunés vagabonds qui y passent une nuit au débarqué, il ne laisse pas un bon souvenir. Malgré qu'on ait eu la précaution d'y retenir son gîte d'avance, il faut prendre la file pour interviewer le *manager*, lequel, avec la mine de vous faire l'aumône, vous donne le numéro d'une chambre où, après une longue attente et une impatience proportionnée, vous obtenez qu'on monte votre valise. C'est tout ce qui peut entrer dans cette cellule encombrée d'un lit, d'une table de toilette et de deux chaises. Encore se doit-on réjouir de l'avoir pour soi seul. Parmi les derniers servis, il est deux dames qui ont couché dans un salon, deux hommes dans une salle de bains, trois dans la salle de billard — pas sur le billard, toutefois. Une jeune femme à qui l'on offrait de partager la chambre d'une autre voyageuse s'étant refusée à cette promiscuité — je comprends cela — a dormi dans un fauteuil du salon de lecture, et quelques hommes ont passé la nuit au fumoir. A quoi bon se plaindre, quand il n'y a pas d'autre ressource que la belle étoile, lambris un peu frais par le *haar*, cette humide brise d'est qui amène à l'aurore un brouillard glacial et souvent de la gelée blanche en plein août? Battu par le grand air pur et vif, on dort quand même au rythme berceur des vagues en basse continue, avec comme dessus les sons clairs et aigus d'un lointain pibroch.

De Gairloch à Achnasheen six heures sur un mail-coach à travers les interminables landes pourpres de bruyères, par de longues et rudes grimpettes aboutissant à un col, d'où l'on dégringole quasi à pic sur un petit lac ourlé d'irris violets et d'ajoncs à fleurs d'or, pour se hisser de nouveau au flanc d'une montagne, et dégringoler derechef dans un fond tourbeux, tapissé d'airelles et de myrtes nains au feuillage aromatique. La route, qui date d'avant l'invasion des touristes, est étroite, faite pour les petites charrettes plates indigènes, peintes en

bleu et rouge. Quand on croise un autre véhicule, il faut, pour s'en tirer, des prodiges d'adresse. A un moment on nous prie de descendre pour faciliter l'opération, qui se pratique au fil d'un talus fort escarpé, dont s'affaissent les terres amollies par la pluie. Les cochers sont d'une extrême prudence, avertis par la catastrophe survenue il y a peu de jours non loin d'ici : tout un coche roulant dans un précipice, non sans de sérieux dommages pour bêtes et gens.



TOURISTE ÉCOSSAIS.
DESSIN DE G. VUILLIER,
GRAVURE DE DEVOS.

Notre automédon est un gars jovial et déluré. Il nous donne une leçon de gaélique et nous apprend que c'est la plus ancienne des langues, à telles enseignes que les premières paroles adressées à Ève par Adam ont été celles-ci : « *Ciamhar tha shee Inibh*? (comment ça va-t-il aujourd'hui?) » Je ne garantis pas l'orthographe, qui est phonétique. Connaissant le cœur humain, en bas d'une longue côte il dit : — « Les jeunes gentlemen voudraient-ils marcher un moment? » Tous nos hommes s'empressent de mettre pied à terre, les barbons les premiers. Et pour leur permettre ensuite de nous rattraper, il fait halte à un endroit où se déroule un panorama magique. De grises montagnes nues, qui dans la grande lumière de midi se silhouettent aiguës sur ce ciel clair, avec des vallées remplies d'ombre mauve où dorment de sombres lacs couleur d'ardoise.

Puis par des défilés au fond desquels des torrents cascadent sur des rocailles blanches et noires, entre des rideaux d'aunes pleureurs et de fougères arborescentes, nous descendons sur le grand loch Maree, semé d'îles vertes, immense miroir de saphir enchâssé dans de hautes montagnes quasi perpendiculaires. C'était ici naguère un des sites les plus boisés d'Écosse; mais au siècle dernier des forges catalanes l'ont dénudé. Des plantations relativement récentes de pins, de bouleaux et de mélèzes commencent à réparer le mal. Tout ce district — une bagatelle de 165 000 acres (environ 67 000 hectares) — appartient à Sir Kenneth Mackenzie, un des sept baronnets du clan, dont auprès de Gairloch nous avons aperçu le manoir, retiré dans un vallon ombreux qui porte le nom aimable de *Flowerdale*, « le ravin des fleurs ».

Nous roulons encore, nous roulons toujours. A la joyeuse excitation locomotrice succède la torpeur très douce causée par une demi-journée de cahotage, qu'aggrave cette intensité d'attention accordée à de beaux lieux qu'on ne reverra sans doute jamais. La faim a sa part dans cet abattement. Il est 3 heures, et elle est loin, ma tasse de thé matinale appuyée de quelques tartines grillées. Plus vaillants, ceux qui au saut du lit se sont lestés d'un déjeuner solide. Je suis vraiment confuse de cet abus du *leitmotive* de la faim qui revient si souvent dans ces notes. C'est que, de toutes les habitudes, celles de l'estomac sont les plus difficiles à changer.

Et si encore peut-on se passer de manger à son heure — c'est ce que je fais aujourd'hui et pour cause — n'est-il pas de volonté qui puisse faire manger avant son heure. Enfin voici la gare d'Achnasheen. Nous nous jetons à bas du coche, nous nous ruons comme une horde de barbares faméliques dans le petit hôtel-buffet où nous attend un dîner substantiel. Une heure plus tard un train peu pressé nous emporte vers Inverness par une voie déjà parcourue, le ciel en soit loué, car la fatigue et la digestion combinées nous engourdissent en une voluptueuse somnolence.

XXIX

Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre! — Coucher de soleil impressionniste.

Si, abandonnant le littoral occidental, j'ai regagné celui de l'est d'où je venais, tournant le dos à ma destination réelle, cette apparente incohérence avait un motif : le désir d'y revenir par une singulière voie quasi naturelle qui n'est pas une des moindres curiosités du pays.

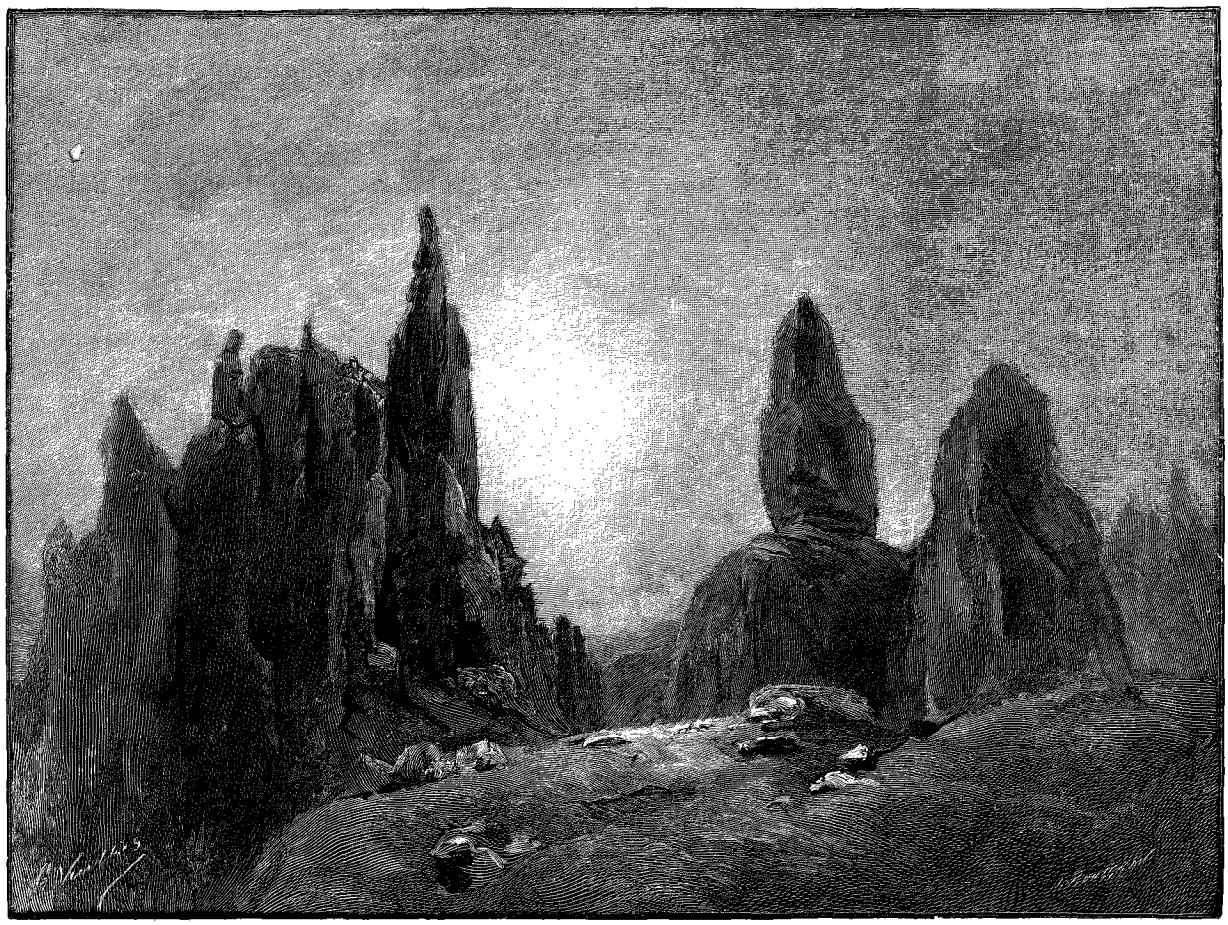
Au-dessus d'environ son deuxième tiers en la considérant à partir du sud, l'Écosse est sabrée de part en part par une faille géologique se dirigeant du nord-est au sud-ouest, appelée *Gleann môhr n'Alba*, « la grande vallée d'Alba » (nom gaélique du continent calédonien). Cette déchirure se trouve remplie d'eau sur presque toute sa longueur de près de cent kilomètres par les longs et étroits lacs d'eau douce Ness, Oich, Lochy, puis par les fjords salés Eil et Lynnhe. A la fin du siècle dernier les ingénieurs songèrent à les utiliser en une voie

navigable ininterrompue qui unirait la mer du Nord à l'océan Atlantique. L'avantage en était, à cette époque des bâtiments à voiles, de leur éviter le grand tour par le redoutable Pentland Firth, dont, pendant des semaines quelquefois, les vents contraires leur fermaient l'accès. En 1803, le projet, déjà étudié par le grand Watt, fut repris par Telford, à qui l'Écosse doit de remarquables travaux d'art, et vingt ans plus tard le canal Calédonien était ouvert, ayant coûté quelque chose comme trente-deux millions. Autant de jeté à l'eau — c'est bien le cas de le dire — car l'adoption de la vapeur pour la marine marchande l'a rendu sans objet aujourd'hui, sinon pour l'agrément des touristes. J'y ai navigué toute une journée sans rencontrer même un yacht de plaisance, rien que le steamer faisant la route en sens inverse du nôtre. Mais, comme me l'a dit non sans orgueil le capitaine Carmichael, commandant le *Gondolier*, sur lequel j'ai pris passage à Inverness, le gouvernement est assez riche pour se payer ce luxe et en faire la politesse aux étrangers.

C'est dur de sortir de son lit à 5 heures et demie du matin, le bateau démarrant à 7 heures précises, et l'embarcadère, dans un bassin à l'embouchure de la Ness, étant quelque peu éloigné de la ville. Les lits écossais, à vrai dire, sont plus durs encore, ce qui rend le sacrifice moins douloureux. Et puis on se console de tout à la pensée de douze bonnes heures de la plus agréable des locomotions : être transporté tout en pouvant se mouvoir, sans l'effort de la marche, sans les réactions du cheval, sans l'ankylose de la voiture, ni cahots, ni poussière, ni même enfin, le long de ce paisible ruban fluvial, aucun risque des nausées marines. Ce steamer, comme tous ceux qui font le service des voyageurs sur la côte ouest, appartient à la flottille de David Mac-Brayne de Glasgow, qui par son intelligente industrie n'y a rendu le tourisme que trop facile.

Le grand ennemi de ces navigations, c'est le vent. Tout resserré qu'on soit ici entre les terres, il s'enfile le long de cet immense couloir et empoisonne la joie du trajet. Au départ on prétend garder sur sa tête le chapeau canotier de rigueur, le plus élégant mais le moins pratique des couvre-chef à bord. Exaspéré, on ne tarde pas à l'ôter pour coiffer soit le *cap*, cette casquette d'écurie en drap qui chez les Anglais n'a pas de sexe, soit le *tam o'shanter*, béret de laine tricotée, à ne pas confondre avec le classique bonnet bleu de forme connue. D'abord on le porte avec des intentions de coquetterie. Puis, bravement, on l'enfonce jusqu'aux yeux et le tire sur la nuque. C'est à faire peur, mais confortable : le but est atteint.

Bientôt nous tombons dans le loch Ness, le plus considérable de ceux que nous allons traverser à la file :



ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



CHÂTEAU DE DUNVEGAN (PAGE 433). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

vingt-quatre milles de long sur une largeur moyenne d'un mille. Il est profondément encaissé entre de hautes collines escarpées et richement boisées, qui vont s'étageant en amphithéâtre par plans successifs, leur reflet colorant en vert presque noir ses eaux souvent tumultueuses, très limpides, dont la profondeur atteint au centre cent trente brasses, et qui ne se congèlent jamais, à cause de certaines influences volcaniques auxquelles ce district doit la particularité inattendue en pareil climat d'être parfois secoué par des tremblements de terre. Ce sont ces montagnes aux lignes harmonieuses qu'un volontaire de l'armée hanovrienne qualifiait de « hideuses productions de la nature ». Sur l'étroit ruban de rivage que laissent les pentes abruptes tombant presque à pic dans le lac, de beaux castels blancs sont enfouis dans la verdure, notamment celui de Dochfour, dont le propriétaire, M. Baillie, est un de ces gentlemen non titrés qui comptent derrière eux vingt à vingt-cinq générations de simples « écuyers » vivant noblement sur leurs terres. Aussi quand récemment il a épousé la fille d'un pair du royaume, est-ce celle-ci qui, en dépit des apparences, contractait la belle alliance, car son aïeul, Michel Bass, le créateur du pale-ale universellement connu, avait débuté dans la vie comme simple garçon brasseur. Les jardins de cette magnifique demeure sont réputés pour leur collection d'azalées, de rhododendrons et de pivoines.

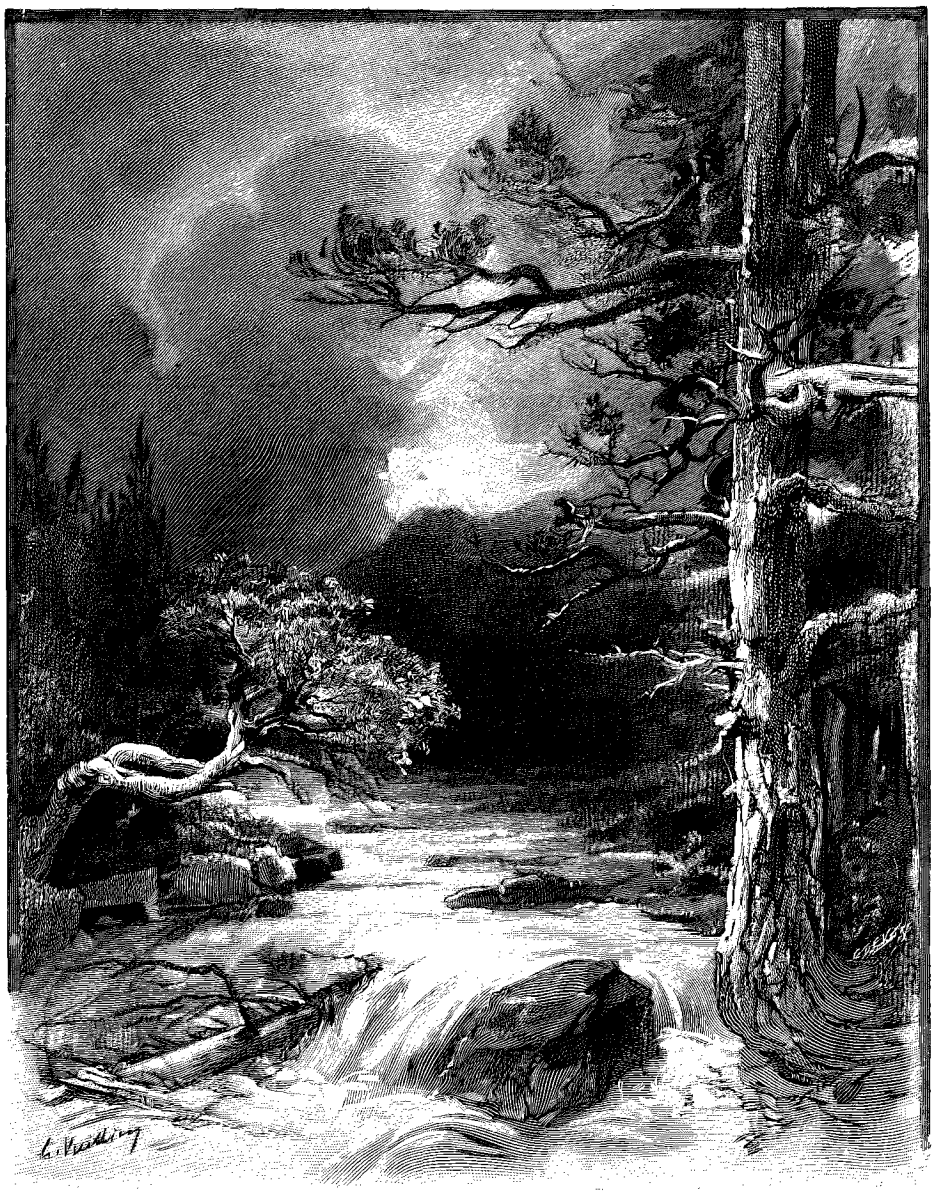
C'est ici le pays des Fraser sur la rive droite, sur la rive gauche des Grant. Le premier de ces clans passe pour être issu d'un aventurier normand, Pierre Frasier, venu en Écosse au VIIIe siècle. A ne pas remonter si loin, on trouve des Fraser fort considérables sous Malcolm III, Alexandre Ier, David Ier, Guillaume le Lion. Le chef reçut une pairie de Jacques Ier, et c'est le onzième lord Lovat, Simon, qui sous Guillaume d'Orange remplit l'Écosse du scandale de ses mœurs turbulentes, violentes, désordonnées, renouvelées des nobles bandits féodaux, tellement que « des lettres de feu et de sang » furent promulguées contre son clan, et qu'il dut se réfugier en France. Il rentra en grâce en prenant parti pour le roi George à l'accession de la maison de Brunswick-Hanovre. Mais, sur ses vieux jours revenant à la fidélité par une trahison, il prit les armes pour le prétendant en 1745, et fut décapité à la Tour de Londres. Comme cet octogénaire marchait au supplice, voyant la foule assemblée sur son passage, il s'écria ironiquement : — « Voilà bien vraiment de quoi se déranger, que de voir tomber une vieille tête grise et branlante ! » Son portrait à la Galerie Nationale d'Édimbourg, représentant un gros et gras bonhomme à large face luisante, rubiconde et bonasse, de Géronte, ne répondrait guère à son caractère de pandour et de héros, n'était dans l'œil d'un bleu froid quelque chose de férocement cynique. Sa baronnie frappée de

*

forfaiture fut rétablie en 1837 en faveur d'un autre Fraser. On aura une idée de ce qu'a été la puissance de ce clan en apprenant que les funérailles du lord Lovat de 1632 réunirent mille claymores du nom, plus autant de Munro étroitement unis à eux depuis une bataille contre les Macintosch où ils leur avaient dû la victoire, le même nombre de Ross, neuf cents Mackenzie et huit cents Grant, tous confédérés.

Très ancienne aussi la généalogie de ces derniers, dont le chef est comte de Seafield. A l'entrée du val Urquhardt où touche le vapeur, se trouve la résidence de ce pair, Balmacaan. Sur une terrasse de roc surplombant le lac, les ruines considérables de Castle Urquhardt, qui a dû être une formidable bastille, raconte la déchéance du clan de ce nom, dépossédé par les Grant, et dont plusieurs chefs n'ont pas dédaigné d'unir la plume à l'épée. Le petit-neveu d'un sir Thomas, qui eut ses sept fils tués à la bataille de Pinkie, fut un humoriste et un humaniste. Un colonel Urquhardt, qui servait sous Gustave-Adolphe, était aussi réputé pour ses lettres que pour sa valeur. Un autre, sir Thomas, qui batailla fort avec les Cavaliers contre les Têtes-Rondes, a laissé une curieuse traduction de Rabelais. Cette particularité était assez rare chez les rudes soudards des Highlands pour mériter d'être signalée.

Plus loin l'entrée de Glenmoriston, autre défilé profond qui entaille jusqu'à la mer un massif de roc rouge, rappelle une crâne réponse du laird de ce nom, un Grant, à Charles-Édouard. Dans son empressement à joindre l'étendard des Stuarts à la tête de ses gens, il se présenta peu cérémonieusement au palais d'Holyrood, ayant négligé des soins préalables de toilette. Le prince, qui était fort muscadin, lui ayant insinué en manière de plaisanterie qu'une entrevue préalable avec le barbier n'eût pas été superflue : — « Ce ne sont pas des jouvenceaux sans barbe au menton qu'il faut pour donner un coup de main à Votre Altesse Royale », riposta l'autre. Il est à la louange du prince de dire que la leçon fut acceptée par lui de parfaite bonne grâce. Moins honorable pour le gouvernement la conduite tenue vis-à-vis de ce clan, dont, en violation des termes de leur soumission, quatre-vingt-quatre combattants furent déportés aux Barbades et vendus comme esclaves.



PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Au petit môle où nous faisons escale pour les chutes de Fiers ou Foyers, le propriétaire fait percevoir un péage de quatre pence par passager qui débarque. Cela n'est que juste et même fort modique, puisqu'il entretient pour notre unique agrément le chemin, qui semble une allée de parc, bien sablée et ratissée. Après une grimpette de dix minutes dans un clair bois de bouleaux, sous la conduite d'un des mariniers, utile seulement aux sourds, car la rumeur de la cascade indique assez la direction à suivre, on parvient à un bastion de roc qui est « le point de vue »



LE QUIRAING (PAGE 434). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

naturel. D'une hauteur de cent pieds, le torrent se précipite avec un terrible fracas de canonnade dans une cuvette d'où, apaisé, il continue plus sagement sa descente sur le lac. L'eau a cette couleur caramel que lui donne son passage dans les terrains tourbeux des plateaux, et les nuages d'écume qui enveloppent la chute semblent de la mousse de bière brune. *Eas na Smirid* est son nom gaélique : « la cataracte fumante », le ravin terriblement noir se trouvant en effet tout embrumé de vapeur d'eau. Non loin de ce lieu romantique se trouve un hôtel élevé sur l'emplacement de la « Hutte du général », ancienne demeure dans ce district du général Wade, qui surveilla l'ouverture de tout un réseau de routes stratégiques à travers les Hautes-Terres, permettant de forcer les Highlanders rebelles au fond de leurs retraites quasi inaccessibles. Ces travaux étaient exécutés par les troupes mêmes, à l'instar des légions romaines. Pendant longtemps ils ne servirent à personne, car un voyageur dans les Highlands au temps de George III, qui explorait le pays à cheval, dit qu'aucune roue encore n'y avait roulé.

A l'extrémité du loch, Ness rétréci en rivière, commence un second tronçon de canal. Pour en gagner le point culminant, qui est de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il faut passer par huit écluses successives échelonnées sur une distance de deux milles. La première est au village de Fort-Augustus, qui doit son nom à l'ouvrage considérable élevé ici après l'insurrection de 1715, et dont les rebelles de 1745 firent un feu de joie pour célébrer ironiquement le jour de naissance du « boucher Cumberland » la veille de Culloden. Reconstruit et fortifié encore après la victoire hanovrienne, il fut déclassé depuis, les terrains aliénés par la couronne, et dans l'ancienne enceinte, dont on reconnaît la configuration, lord Lovat, un pair catholique, a installé une abbaye bénédictine avec hospice et collège. La dernière écluse franchie, on est à Cullochy, où commence un autre lac.

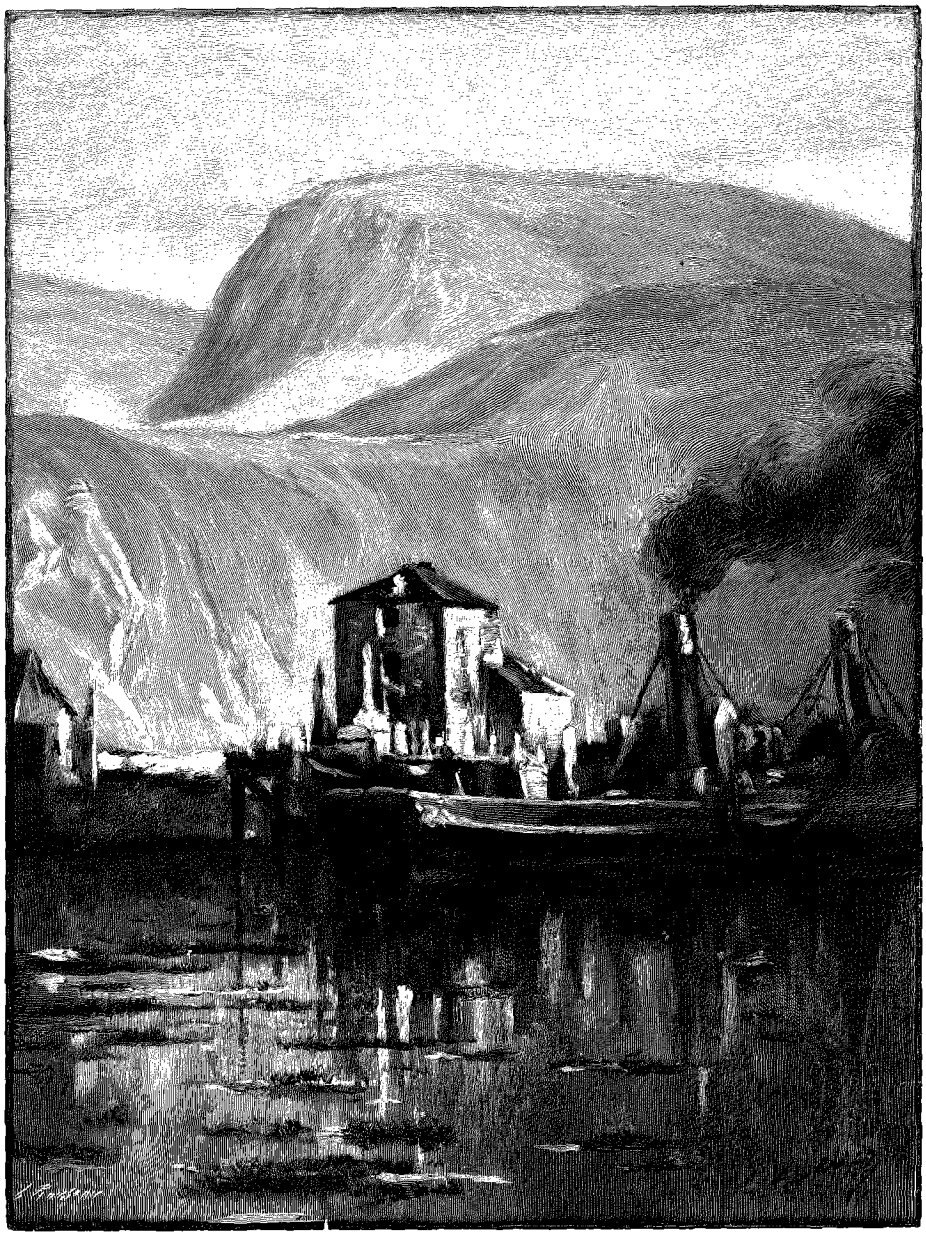
Le passage de l'écluse, qui ne laisse pas d'être fastidieux, dure une bonne heure et demie. Il serait logique d'en profiter pour offrir aux passagers le déjeuner dînatoire dont on commence à caresser l'espoir. Mais non. Et comme, par une étrange tyrannie que les stewarts des bateaux Mac-Brayne, dont c'est l'irritant défaut, prétendent exercer sur les estomacs de leurs voyageurs, il est impossible de se faire servir quoi que ce soit de sérieux avant le coup de cloche, on a la ressource mélancolique de s'ennuyer en ayant faim. Les uns débarquent au commencement de la série et font la route à pied par le chemin de halage. D'autres sautent à terre à chaque bief au moment où le bateau est de niveau et, pendant qu'il descend d'abord pour remonter ensuite, boivent des verres de lait ou bien achètent des peaux de daims et des cannes aux indigènes embusqués sur le passage du steamer. Pourquoi vendre des cannes? Pourquoi surtout en acheter? Mais par désœuvrement on éprouve le besoin de dépenser son argent à quelque chose, fût-ce à cet objet des plus superflus en la circonstance, dont bientôt le pont se trouve encombré. Une des écluses offre un spectacle gratis. Un brave chien-loup, les pattes de devant posées sur un des bras du cabestan qui fait mouvoir les portes, pousse gravement avec les mariniers, puis finit par sauter sur le pivot et s'y asseoir sur son derrière, tournant avec l'appareil et regardant les spectateurs de l'air de satisfaction béate que donne la conscience du devoir accompli.

Enfin nous voguons de nouveau sur les eaux bleu sombre du joli loch Oich, semé de mignons îlots. Mais c'était trop beau pour durer. L'azur du ciel ensoleillé s'est obscurci peu à peu; de grosses nuées noires s'amoncellent sinistrement sur les hauteurs. Ce matin au départ nous n'avions pas seulement de jaquette; tout à l'heure en descendant de Foyers nous étions en nage. A présent une bise humide nous pénètre; il faut se couvrir. Autant pendant qu'on y est endosser le manteau de caoutchouc, car cela ne va pas tarder. Avant qu'on ait fini de le boutonner seulement, les nuages crèvent et des cataractes s'abattent sur nos têtes innocentes. Par entêtement héroïque, par esprit de réaction contre ce singulier passager qui depuis le départ est demeuré en bas dans le salon à écrire des lettres, quelques intrépides, dont je suis, demeurent sur le pont à se laisser imbiber. Si la pluie croit nous faire peur, elle en sera pour ses frais. Le repas impatiemment attendu nous donne enfin un prétexte pour nous mettre au sec pendant une demi-heure. Ah! on conçoit qu'ici ils ne dressent pas la table sur le pont, avec une tente, comme sur les lacs italiens.

Mais la chaleur étouffée d'en bas et la combinaison nauséabonde de relents de cuisine et d'huile de machine nous renvoient en haut aussitôt la bête satisfaite. Nous nous obstinons, la pluie n'en démord pas non plus, avec des détentes et des reprises. C'est noyés d'eau que nous apercevons le pays des Macdonnell de Glengarry et des Macdonald de Keppoch, deux *septs* du grand clan des Iles. La vallée de Garry était auparavant le repaire des Kennedy, tellement sauvages, pillards et sanguinaires, que leurs voisins s'étaient alliés pour les exterminer. Non loin du Roc du Corbeau, qui a donné aux Macdonnell leur cri de guerre, *Craig an Fhithich*, se voit sur le rivage un bizarre monument fait de sept têtes humaines en pierre, avec une triple inscription anglaise, gaélique et latine. Il commémore une tragédie domestique. Le Mac-mhie-Alastair, titre du chef de Glengarry, étant mort pendant que ses deux fils faisaient leur éducation en France, ses sept frères s'emparèrent du gouvernement du clan, et quand leurs neveux revinrent, ils les mirent à mort. Mais le vieux barde de la famille poursuivait la vengeance et finit par trouver l'heure propice pour faire périr à leur tour les usurpateurs assassins.

Deux écluses encore, cette fois pour descendre, et nous passons dans le loch Lochy, long de dix milles. A Kinloch, au pied du Ben Tigh, lourd massif de 900 mètres de haut, les Macdonald de Clanranald et les Fraser s'entre-tuèrent au XVIe siècle, et le chef des premiers, blessé, fut fait prisonnier et achevé par le chirurgien de ses ennemis, qui lui enfonça une épingle dans le cerveau. Plus loin nous gagnons les terres des Cameron de Lochiel,

un des clans les plus valeureux, inébranlablement fidèle aux Stuarts. Sir Ewen le Noir, mort octogénaire, a pu combattre tout jeune pour Charles Ier contre Cromwell, très vieux pour Jacques III contre George Ier. Il n'était pas de mœurs pacifiques, et les fastes de la famille comptent à son actif trente-cinq expéditions contre les clans ennemis. Il laissait onze filles, toutes mariées dans les Highlands, et quatre fils. L'aîné de ses petits-fils, Donald, dit « le doux Lochiel », fut le premier avec Clanranald à accueillir Charles-Édouard. C'est non loin d'ici, dans une des vallées latérales, qu'en présence de ces deux chefs, à la tête celui-ci de trois cents, celui-là de sept cents claymores, fut déployé sur la terre d'Écosse l'étendard de la dernière rébellion, et que le prince porta solennellement en gaélique la santé du roi son père, non sans avoir de la peine à prononcer ces rudes paroles : « *Deochs lauit an Reogh!* » Après la défaite, Cameron de Lochiel se réfugia en France, où il mourut. Trente ans plus tard ses biens furent restitués à son neveu. Mais de son ancien manoir d'Achnacarry, incendié par les troupes hanovriennes, il ne reste que quelques fragments informes auprès de la résidence moderne, entrevue au passage sous la feuillée.



STATION DE CORPACH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

La branche cadette d'Erracht ne s'est pas moins distinguée par sa valeur. Après Culloden, le chef Donald erra pendant trois ans par la montagne. Son fils aîné devint le célèbre général Sir Alan Cameron. Tout jeune encore, ayant tué en duel un de ses parents, il s'en fut prendre du service dans un corps écossais qui se battait en Amérique. Puis il revint au pays, où il fut commissionné pour lever à ses frais un régiment de son nom, qui est le 79e d'infanterie. Les Cameron Highlanders ont fourni une glorieuse carrière. Waterloo leur fut si meurtrier, que pendant les dernières heures de la bataille il ne resta pour les commander qu'un lieutenant, neveu de Sir Alan, dont deux fils et un petit-fils moururent au feu dans les rangs du régiment. Un autre Cameron, colonel du 92e, fut tué aux Quatre-Bras.

Ce district est le Lochaber — le confluent des lacs. Au sortir du loch Lochy, le canal serpente par courbes douces, semblable à une rivière, dans la vallée élargie et verdoyante, que barre au fond l'énorme masse bleue du Ben Nevis. Pour une fois les ingénieurs ont fait joli. Bien « travail d'art » pourtant, cette route d'eau exhaussée au-dessus de la Lochy sur un lit de terres rapportées faisant remblai, que protège un double talus de pierres. On ne s'en douterait pas à filer entre les plantations de mélèzes qui lui donnent un air nature. La pluie fait trêve, mais de lourds nuages noirs masquent le sommet du Ben. Faisant bon visage à mauvaise fortune, nous déclarons

qu'il est beaucoup mieux vu ainsi, par échappées, à travers les déchirures de la nue mouvante. C'est d'ailleurs à peu près invariablement embrumé qu'il se montre, nous dit-on.

Nous avons tout loisir de le contempler. Il y a ici vingt-cinq mètres de différence de niveau avec la mer, rachetés par huit biefs en succession, que les Écossais, volontiers pompeux, nomment l'Escalier de Neptune. Afin d'en éviter l'ennui aux voyageurs, on les transborde de Banavie, où ils quittent le *Gondolier*, à Corpach, où ils embarquent sur un autre steamer, précisément au pied de la montagne. Il en est qui s'arrêtent pour faire l'ascension — sept heures aller et retour sans grandes difficultés, dont le tiers environ à poney. Le Ben Nevis est la plus haute montagne du Royaume-Uni (1 343 mètres), raviné de crevasses où le soleil, ne pénétrant jamais, laisse en plein été des fonds de neige. Si l'on réfléchit que cette masse se dresse tout d'un jet presque du niveau même de la mer, son élévation devrait paraître considérable. Mais ses formes trapues la diminuent en alourdissant l'ensemble. Le Ben Nevis, que ne couronne ni cône ni aiguille, ressemble à un gigantesque plum-pudding irrégulièrement démoulé. Du sommet, affirment les livres, la vue embrasse l'Écosse dans toute sa largeur, d'une mer à l'autre. Je n'en doute pas. Mais pour être bien sûr de ne pas manquer le spectacle, il faudrait avoir des intelligences avec le ciel, en ces montagnes moins qu'en toutes autres complaisantes à l'ascensionniste.

Tout à fait désagréable, le transbordement. Une effroyable averse éclate juste en cet instant, et l'omnibus, qui a peine à rouler sur une route détrempée, est transformé en piscine par le ruissellement des macintoshs. Encore dois-je me féliciter d'appartenir à un sexe auquel la sérieuse et solide galanterie anglo-saxonne réserve officiellement les places d'intérieur. Et puis à Corpach, le *Fusilier*, qui vient de Fort-William, sur la rive opposée du fjord, n'étant pas arrivé, nous avons pour unique abri à l'embarcadère un magasin encombré de balles de laine, de barils de pétrole et de caques de harengs. La mélancolie nous envahit. Ce doit être si beau par le beau temps, ce pays vert et ouvert, qui ondule, riant dans l'ombre du Ben sourcilleux et altier, drapé de voiles de brume bleuâtre, avec un vaste horizon s'abaissant du côté de l'Océan, et déjà la mer filtrant au milieu des prairies coupées de collines, en un long bras coudé qui est le loch Eil. Tout s'arrange si bien en ce pays, que le modernisme d'un pont suspendu à l'embouchure de la Lochy est corrigé par les sombres ruines d'une bastille féodale s'effondrant à ses pieds, image des vieux temps écrasés par les nouveaux, dirait Joseph Prudhomme. Sur la base habillée de bruyère de la montagne, éclate la blancheur d'un vaste édifice vaguement gothique. C'est une distillerie de whisky fameux sous le nom de « rosée du Ben Nevis ». L'industrie même ici est décorative.

Enfin nous embarquons, et nous voilà voguant derechef, sur l'onde amère cette fois, entre les rives qui vont s'écartant. Un imperceptible coin bleu apparaît, fait la tache d'huile. Des nuages donnant toute la gamme subtile des gris courent chassés par le vent du large, se tordant, se disloquant, s'agglomérant, se désagrégeant, faisant, indéfiniment variés, des ciels de peintre, tumultueux, dramatiques, avec les brusques lumières qu'y jette capricieusement le soleil semblable à un phare à éclipse, derrière son rideau de pourpre festonné d'or, qui par instants se déchire.

Le loch Lynnhe s'ouvre de plus en plus large. Sur la rive droite les montagnes nues et décharnées de la péninsule du Morven surgissent, enveloppées de nuées et de mystère. A gauche, dans un recul noir, un massif chaotique que dominent les sinistres Paps de Glencoe. Fuyant dans le sillage, le Ben Nevis va toujours diminuant et s'assombrissant à l'occident qu'envahit l'ombre. On est tout étourdi de regarder depuis le matin, les yeux las, le cerveau vide.

Comme nous rangeons l'île basse et sablonneuse de Lismore, qui s'allonge à la sortie du fjord en façon de corps de garde, la grande île de Mull apparaît, barrant la vue du large. Derrière ses montagnes d'un indigo qui va se violaçant, le soleil s'abîme, gros ballon orangé dans un pan de ciel citron, au milieu de nuées de tulle gris et mauve, la mer, à peine frissonnante, glacée d'une teinte irisée d'eau de savon. Arrangement de tons à faire pâmer un impressionniste. Il aurait raison de se pâmer, mais absolument tort d'essayer de peindre cela.

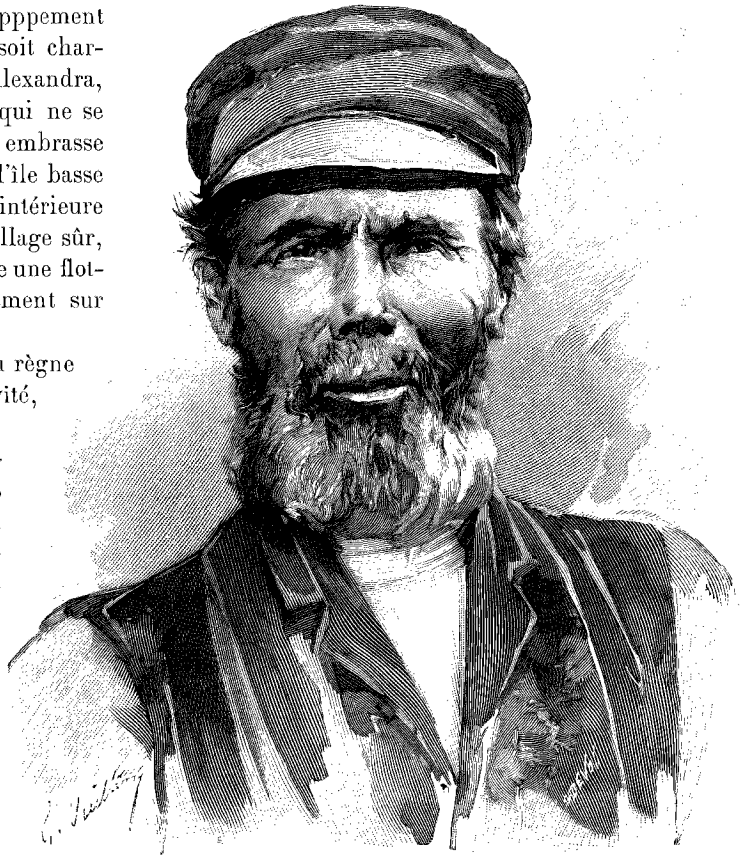
Secoués un moment par ce décor de féerie, on retombe dans la torpeur crépusculaire jusqu'à l'heure horrible du débarquement, avec la bousculade des portefaix, les piétinements dans la boue charbonneuse du quai, la recherche affolée de son bagage. Comment il parvient à destination, et intact, dans ces écroulements de colis gros et petits, — ceux-ci invariablement placés sous ceux-là, — cela tient du miracle. Au début du voyage on s'inquiète, on s'affaire. Puis, lassé, on s'en remet à la Providence, et l'on s'en trouve aussi bien. Mais ayez des malles solides et surtout imperméables.

XXX

Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.

La malédiction qui pesait sur Ahasvérus est aussi le lot du touriste. En se mettant au lit après une journée comme celle d'hier, on se dit : « C'est fini..., j'en ai assez. Je prends racine ici et n'en bouge que pour retourner chez moi. » Autant en emporte le sommeil. A peine éveillé, on se met à feuilleter fiévreusement guides et horaires pour établir l'excursion du jour.

Oban est particulièrement favorable au développpement de ce microbe locomoteur. Non que l'endroit ne soit charmant et n'invite au repos. Du jardin de l'hôtel Alexandra, par une gaie matinée ensoleillée et lumineuse qui ne se souvient plus du déluge de la veille, l'œil charmé embrasse une jolie baie bleue dont, en la fermant à l'ouest, l'île basse et rocailleuse de Kerrera fait une sorte de mer intérieure avec deux issues au nord et au sud. Dans ce mouillage sûr, une douzaine de yachts à vapeur et à voiles et toute une flottille de canots de promenade se balancent doucement sur leurs ancres.



HABITANT DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Plusieurs steamers sont amarrés au quai, où règne le va-et-vient, indolent sous des apparences d'activité, d'une ville de plaisir, toute blanche, très propre, bâtie en amphithéâtre au flanc d'une falaise rugueuse et verdoyante. Trop de caravansérails plus ou moins élégants alignés en rang d'oignons, au bord de la mer, et, sur le plateau, le lugubre squelette d'un immense sanatorium demeuré inachevé faute de fonds, le ciel en soit loué. A l'une des extrémités du demi-cercle, une gare de chemin de fer qui gâte bien un peu aussi le paysage. Mais comme consolation, du côté opposé, sur un gros rocher dominant la plage, le massif donjon décapité de Dunolly, tout noir sous son manteau de lierre au milieu d'une fraîche pelouse. Le château moderne est au-dessous, dans un parc fort ombreux. Cette bastille du XIIe siècle n'est jamais sortie de la famille : les Macdougall, naguère lords de Lorn, issus d'un fils cadet de Somerled des Iles. On conserve à Dunolly la célèbre broche arrachée avec son plaid de l'épaule de Robert Bruce, dans un corps-à-corps à la bataille de Dalrec en 1306, par le rebelle John Macdougall, gendre du Rouge Comyn.

Il fait bon rester là, à regarder la mer moutonner, le ciel floconner, le soleil rougeoyer. Des rochers de granit gris et de porphyre rouge, des vagues aigue-marine et prune de monsieur, des cascades d'écume blonde, des varechs de velours jaune et vert, des bruyères roses et violettes, des tourbières indigo et brun-pourpre, des pins noirs et des boulcaux argentés, des mouettes blanches, des pétrels bleus, une claire lumière douce enveloppant des tons d'une finesse extrêmes et des lignes qui s'arrangent à ravir, un air léger et pur, une grande paix silencieuse, une aimable et saine sauvagerie mitigée de confort, n'en voilà-t-il pas assez pour se tenir tranquille?

Oui... mais d'autre part Oban est un centre unique d'excursions circulaires qui sont parmi les plus belles de cette belle Ecosse. Et voilà pourquoi, s'arrachant à une coupable mollesse, à peine installé dans le très confortable hôtel — où, si le bill est lourd, du moins en a-t-on pour son argent — qui sera pour une semaine le quartier général, on confère avec *boots*, l'homme précieux qui sait tout, et en route pour Glencoe!

Des diverses manières d'arranger cette expédition, la plus complète consiste à remonter par terre, d'Oban à Ballahulish, le chemin parcouru par mer en sens inverse à l'arrivée, vingt-huit milles d'une route de côte en traversant en bac deux fjords. Le premier est le loch Etive, un des plus longs et des plus étroits de ses pareils. A Connel Ferry, où on le passe, l'entrée en est étranglée entre les rives brusquement rapprochées, et de plus obstruée par un long banc de récifs élevés de cinq à six pieds au-dessus du niveau des basses eaux, à l'assaut desquels, aux grandes marées, le flux vient se ruer furieux, formant une cataracte marine qu'on croit être la chute de Lora mentionnée par Ossian.

La vue d'ici est fort belle. A l'est le ruban de mer s'en va rampant comme un grand serpent bleu vers le lourd massif du Ben Cruachan. A l'ouest s'ouvre la large baie d'Ardmucknish, défendue par des bancs de sable, parmi lesquels un fort vitrifié est considéré par les archéologues comme un vestige de l'antique cité picte de Beregonium. En face, les Scots avaient une citadelle, que plus tard les seigneurs de Lorn remplacèrent par le château fort de Dunstaffnage, dont il reste des ruines considérables. Dans les falaises rugueuses qui bordent la rive nord du loch Etive, se trouvent les restes du prieuré d'Ardchattan, fondé au XIIe siècle par les Macdougall pour des bénédictins réformés de Cîteaux, et où le roi Bruce présida le dernier parlement tenu en gaélique. Il fut détruit au XVIIe siècle par le redoutable condottière Colkitto — le gaucher — en son nom Alister Macdonald, d'une branche irlandaise de ce clan, qui sous prétexte de défendre la cause royale avec Montrose ravagea fort tout le littoral.

Autre ferry-boat à l'entrée du loch Creran, et en roulant toujours sur les rives plates du pays d'Appin, domaine d'une branche des Stewart, on finit par atteindre le loch Leven à son confluent avec le loch Lynnhe.

De grandes ardoisières ont donné naissance au village de Ballachulish, fort pittoresquement situé au pied de la montagne éventrée d'une brèche noire, agglomération irrégulière de maisons basses crûment blanchies à la chaux, les toits pointus en ardoises brutes, de petits potagers enclos également de dalles de schiste plantées de champ, des buttes de détritus, de ponts passant par-dessus les carrières, de contreforts les soutenant. Un hôtel — toujours! — où nous changeons de voiture, et fouette cocher!

Tout différent le hameau rustique de Glencoe, à l'entrée du défilé : des cottages habillés de rosiers grimpants et de capucines, aux toits de chaume fleuris de sédums et de joubarbes, s'en allant à la débandade parmi des vergers et des prairies coupés de bouquets de pins, d'aunes et de frênes, qu'égayent des buissons de fuchsias. Ce joli coin retiré et paisible, qui se mire dans le miroir uni de son petit lac salé où la marée pénètre à peine, a été le théâtre d'une féroce tragédie.

La vallée de Glencoe était le domaine d'un petit *sept* des Macdonald, désignés sous le nom de Mac-Jan (fils de Jean). Ils furent les derniers des Highlands à reconnaître Guillaume d'Orange. Cependant le chef s'y décida et se rendit à cinq jours de là auprès du sheriff du comté, un Campbell d'Argyll, pour prêter le serment. Malentendu, disent les uns, selon les autres perfidie du comte de Breadalbane qui avait une vengeance à exercer contre ceux de Glencoe pour quelque vol de troupeaux, — toujours est-il que le roi ne reçut jamais la soumission des Mac-Jan Macdonald et qu'il ordonna leur extermination.

La façon dont fut exécutée sa volonté en aggrave encore la barbarie. Un parti d'habits rouges commandés par un Campbell parent du chef — « il n'y a jamais eu un bon Campbell », dit un vieux proverbe écossais — vint occuper la vallée. Logés chez l'habitant et reçus en hôtes plutôt qu'en garnisaires, ils y demeurèrent quinze jours. A dix heures du soir les officiers faisaient une partie de cartes chez le Mac-Jan. A cinq heures du matin celui-ci était réveillé par un de ses convives de la veille, et comme il ouvrait sa porte en chemise, fusillé à bout portant ainsi que ses serviteurs accourus au bruit, sous les yeux de sa femme, qui en mourut de saisissement. Le signal ainsi donné, le massacre n'épargna personne. Pendant plusieurs jours les fuyards furent pourchassés sans merci, les maisons incendiées, le bétail abattu. La faim et le froid achevèrent l'œuvre du fer et du feu en faisant périr les survivants, si endurants que fussent ces rudes montagnards, au fond des ravins et des cavernes où ils avaient cherché un refuge.

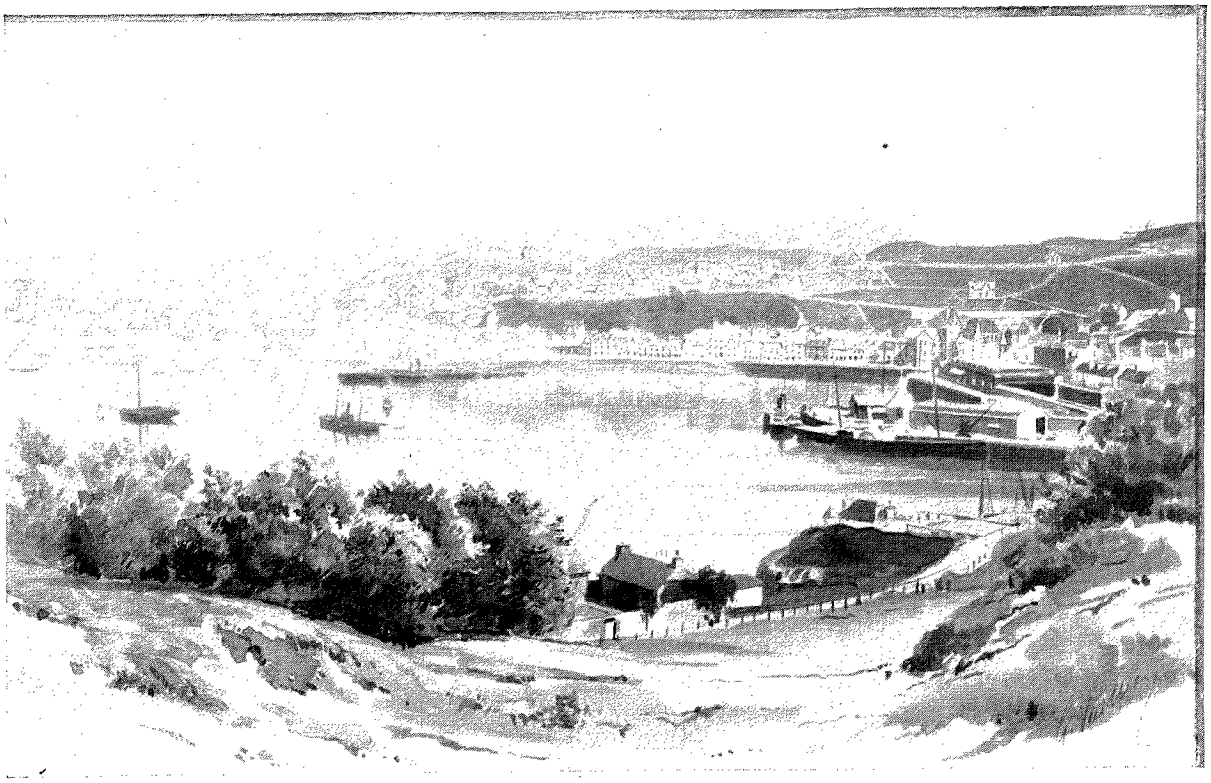
Tout ce qu'ont pu dire les historiens orangistes, Macaulay en tête, ne lavera pas la tache de sang, aussi indélébile que celle de lady Macbeth, laissée par cette action infâme sur la mémoire de leur prince « victorieux, juste et magnanime ». Qu'on aille donc parler de la duplicité des Stuarts!

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



LE CANAL CALÉDONIEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXX (*suite*).



VOYAGEUSE.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dès le sortir de Glencoe, où se voient encore les ruines de la maison du chef, commence la gorge étroite et profonde dont, assez curieusement, le nom signifie en gaélique « vallée des larmes ». Ce n'est pas seulement le souvenir du massacre des Macdonald qui la rend sinistre. Elle offre un caractère particulier de désolation. Les montagnes déchirées et décharnées sont absolument nues. Pas de bruyère pour adoucir l'âpreté farouche de toute cette pierre, où des filons de porphyre semblent suer le sang versé. A peine si le soleil effleure d'un rayon pâle et fugitif le fond où coule une petite rivière torrentueuse, grouillante de truites, qu'il convient de considérer avec révérence, car c'est la Conar, chantée par Ossian, dont l'obscure légende dit qu'il vit le jour sur ses bords, auprès du lac minuscule qu'elle forme, endormi dans une ceinture de joncs et de roseaux, où chantent lugubrement les grenouilles. Naguère deux cents feux brillaient dans cette vallée. Depuis l'extermination, à peine s'il y demeure dix familles, qui vivent en de misérables chaumières bâties sur de petites buttes pierreuses, autour desquelles végètent péniblement de maigres pommes de terre et des seigles chétifs, encore verts comme pré en août. Pas un buisson. De rares moutons et quelques toutes petites vaches broutent le peu d'herbe humide qui croît auprès de l'eau.

Cette gorge est un chaudron infernal où crèvent tous les nuages qui passent, accrochés par les crêtes aiguës entre lesquelles on n'aperçoit presque toujours qu'un ciel brouillé. Nous en savons quelque chose. Ce matin le temps était clair et net. Une fois entrés dans le défilé maudit, à vingt-sept reprises en trois heures les cataractes célestes se sont ouvertes et refermées. C'est à peine si nous songeons à nous en plaindre, tant cette pluie sans cesse traversée de soleil donnait de ces fantas-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 277, 289 *et* 301; *tome III, p.* 409, 421 *et* 433.

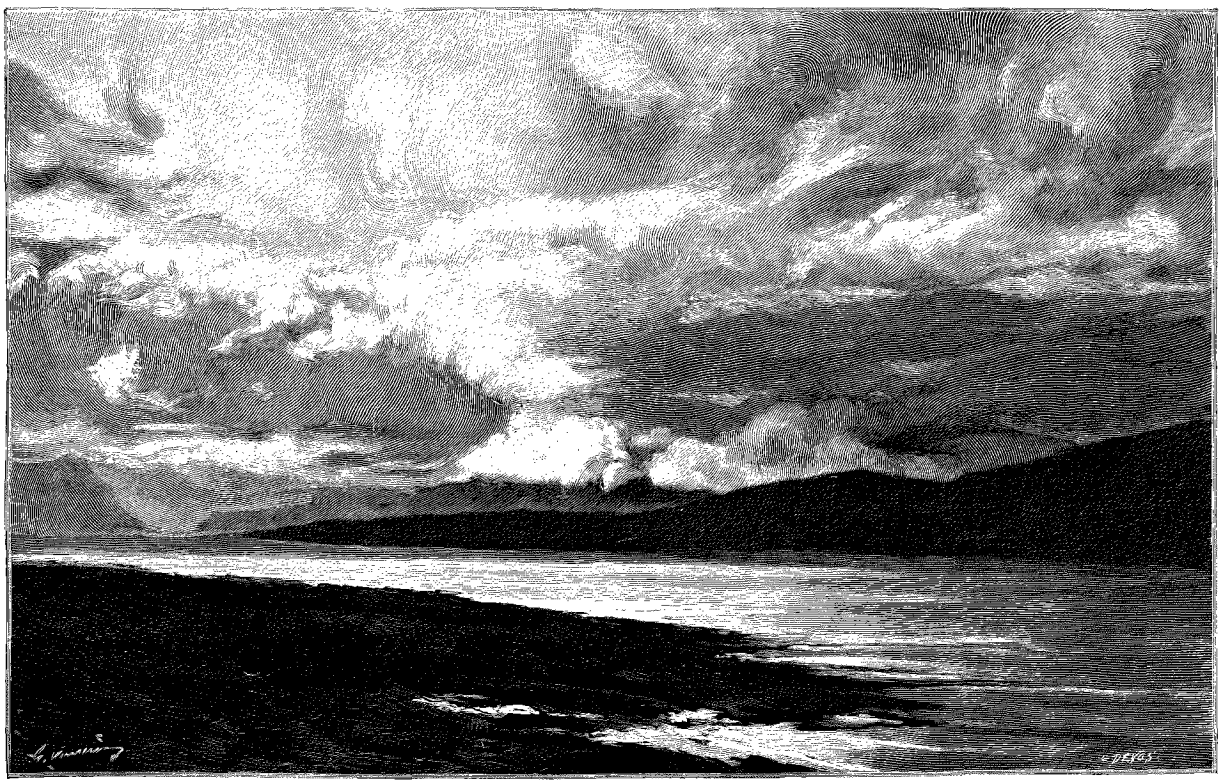
tiques effets de lumière irisée à enchanter l'œil d'un peintre et à désespérer sa palette. Elle nous a donné aussi un arc-en-ciel double absolument parfait, d'une durée peu commune et d'un incomparable éclat, formant circonférence par sa réflection dans les eaux bleues du fjord.

Quoi, encore un? Mon Dieu oui, mais déjà vu, — du moins est-ce à son extrémité enfoncée comme un coin dans les terres que nous avons retrouvé le loch Etive, dont au départ nous avions traversé l'embouchure. Sorti du défilé de Glencoe par un étroit passage entre des massifs chaotiques qu'escalade du côté du nord un chemin dit l'Escalier du Diable, le coche s'est trouvé sur un plateau découvert et marécageux, d'où, faisant un brusque coude vers l'ouest, la route descend à travers landes et fondrières, à l'orée de la forêt à daims de Blackmount, propriété du marquis de Breadalbane, une des plus vastes et des plus giboyeuses d'Écosse, s'étendant sur une superficie de vingt milles.

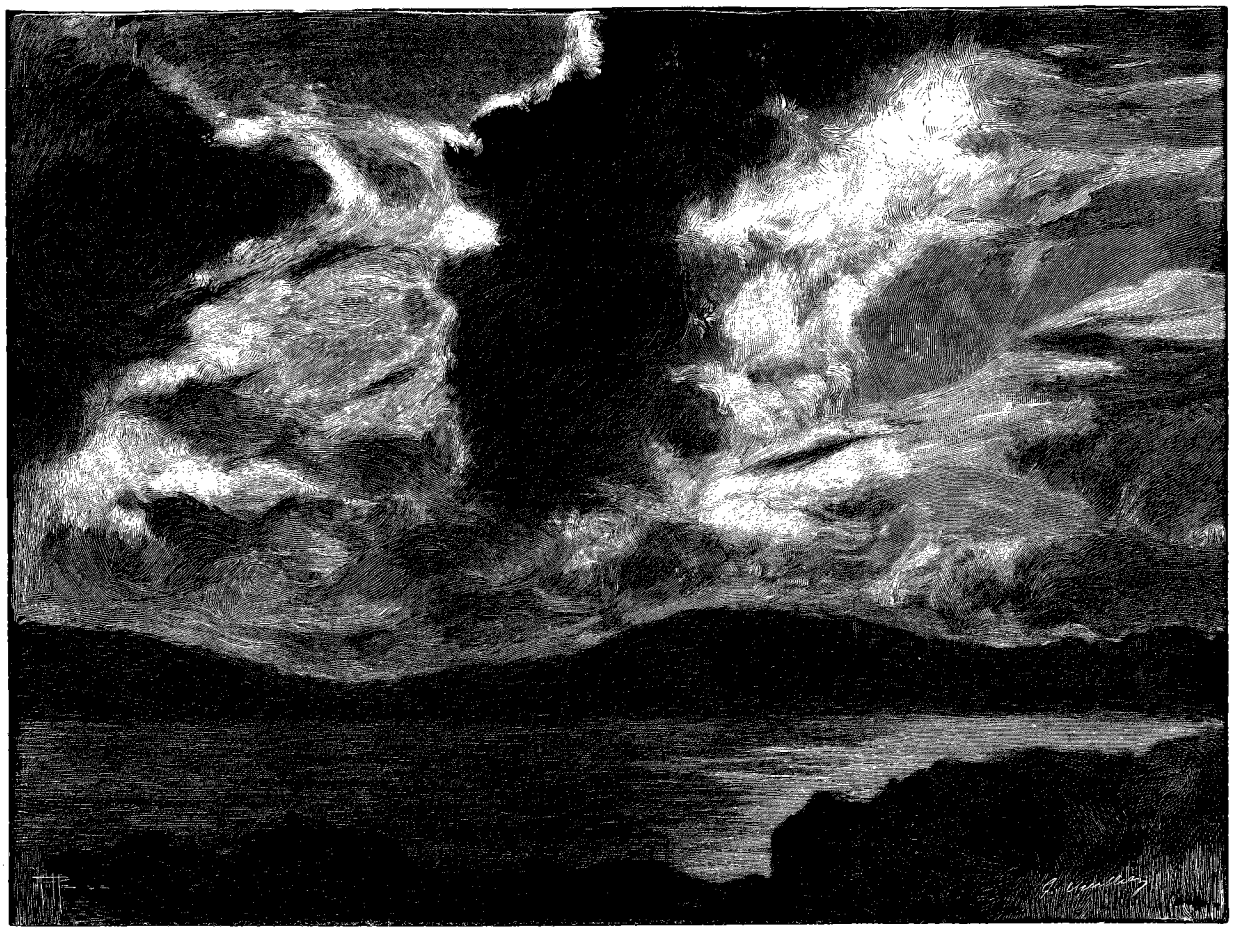
J'ai dit ailleurs combien impropre est cette désignation appliquée à des espaces parfaitement nus et stériles. « On me montra un bois », écrit Johnson déjà cité. « Je l'avais sottement pris pour une bruyère. Quand on me fera voir des ajoncs, je serai tout disposé à y reconnaître une forêt. » Enfin nous nous arrêtons à ce qui s'appelle « la tête » du loch et serait plus justement dénommé « la queue », où nous attend un petit vapeur qui, entre des rives profondément encaissées, nous conduit à Ach-na-Cloich, où nous rattrapons un tronçon de chemin de fer, lequel nous ramène à Oban. Le barrage de récifs dont j'ai parlé plus haut rend impossible de sortir autrement de ce fjord.

Affligeante prédilection de saint Swithin — le saint Médard saxon — pour ce littoral de l'ouest. J'avais la ferme propos de prendre ce matin passage à destination des îles d'Iona et de Staffa. Malgré que, depuis la fine pointe du jour, des torrents ne cessent de cascader sur les vitres, je suis prête à l'heure, soutenue par un faible espoir que me donne l'expérience de ce climat plus mobile que l'onde. Dans le vestibule de l'hôtel, ce sont des conciliabules et des consultations sans fin. On tape sur le baromètre, on scrute le vent, on interroge tout le monde. La pression baisse, la brise est à l'ouest, le portier dit : « Que sais-je? » et le *manager* : « Peut-être ». *Boots*, toujours arrangeant, insinue que « ça pourrait bien s'éclaircir ». Un gentleman en kilt, qui doit connaître son pays, assure que c'est pris irremédiablement.

Trois fois je me dirige vers le bateau, en présence d'une apparence d'accalmie, trois fois je rebrousse chemin, épouvantée par un redoublement de hallebardes. Oh! ces tergiversations!... tous les cheveux blancs que j'aurai un jour seront venus de là. Enfin la cloche sonne, la sirène siffle, et huit heures tapant, comme de règle, le *Grenadier* dérape, ce qui tranche la question, nous laissant vaguement humiliés d'avoir pour la première fois été intimidés par le temps. Ce soir nous ne nous en repentirons pas, quand nous apprendrons que les rares passagers ont été affreusement malades, que la mer démontée n'a pas permis de les débarquer aux îles,



LE LOCH ETIVE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL NOCTURNE À OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

qu'une embardée à démoli un panneau du rouf, qu'on a même été en péril. Pour ce qui est du dernier point, il faut faire la part de l'exagération.

Mais quant à présent nous ne savons pas tout cela, et notre vague remords se change en véritable colère lorsqu'une heure plus tard un éblouissant arc-en-ciel — ah! qu'ils sont beaux ici! — fulgure dans un azur presque nettoyé. Vite, un déjeuner quelconque, et l'on saute sur le premier coche qui part, sans faire attention à un fond tragique au sud-ouest. A peine si l'on s'informe d'où l'on va, tant on est heureux et fier de rattraper le temps perdu. Joie éphémère. Nous n'avons pas roulé cinq milles que le ciel s'est remis en deuil; — au sixième, le robinet de la douche se rouvre. Pour comble, le vent se lève, furibond, et ce ne sont même plus des averses : ce sont des grains, se succédant sans interruption. On veut encore espérer. On cherche une petite fenêtre bleue. Ah! bien, oui, pas la moindre lucarne. Où ce n'est pas noir d'encre, c'est gris de fer, de cendre vers le côté où les gens bien informés assurent que se trouve le soleil.

On parle au cocher, bien gentiment, pour l'amadouer, comme si c'était de lui que ça dépend. Il hoche la tête avec une mine d'ordonnateur des pompes funèbres, et d'un magistral coup de fouet allonge le trot des quatre carcans efflanqués dont les fers font un clapotis sur le sol détrempé, qui s'imbibe et s'inonde. Le dos courbé sous l'avalanche, maintenant de la main son bonnet sur ses sourcils, on regarde ruisseler les couvertures goudronnées sous lesquelles on serre les genoux, crainte en remuant d'ouvrir à l'eau un passage. De temps à autre un regard furtif et désespéré par les hiatus du toit mouvant de parapluies.

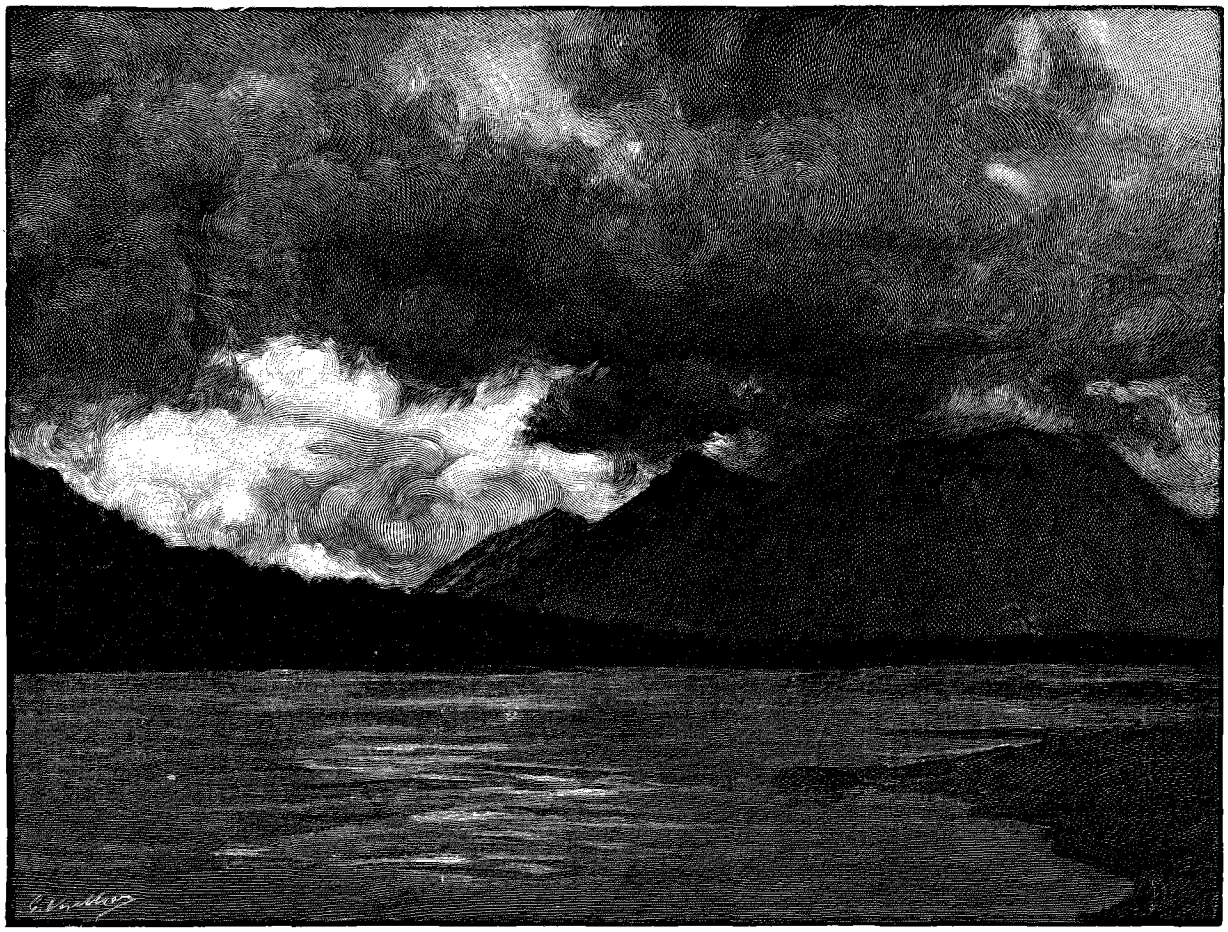
Oh! la tyrannie de la routine!... Quand on est caoutchouté du menton à la cheville, la tête enfouie dans un béret de laine, à quoi, au nom de toutes les cataractes célestes, peut être bon cet objet incommode, sinon à goutter dans le cou des voisins et à risquer de leur crever les yeux? Grâce à Dieu, les rafales se chargent de ramener à la raison ces personnes irréfléchies. Un à un leurs parapluies sont retournés, au milieu de fous rires convulsifs — le seul qui ne rit pas étant le propriétaire de celui qui subit ce sort fâcheux; mais, comme de juste, il s'était tordu la minute d'avant quand c'était celui du prochain. Des Français de belle humeur voyageuse — une exception : il est vrai que ce sont des Françaises rencontrées à Oban par rare fortune, — lâchent les leurs, fracassés, qui s'en vont planant sur la lande ainsi que des parachutes. Prudemment on ferme ceux demeurés intacts. Dieu en soit béni!

Et maintenant, voyant mieux ce que laissent deviner du pays les nuages encapuchonnant les montagnes et la buée montant de la vallée, on soupire de tristes : — « Que ce doit être beau ! » Au fait, où sommes-nous? C'est la célèbre passe de Melfort. Allons, tant mieux. La pluie mollissant un peu, l'atmosphère légèrement dégagée, nous voyons un torrent exaspéré, tout empanaché d'écume, débouliner de roc en roc et s'engouffrer avec un fracas de tonnerre sous la route, qui est ici un viaduc, en rejaillissant jusque sous les pieds des chevaux. Ah! ce n'est pas l'eau qui manque aujourd'hui! Tout aise d'avoir enfin vu quelque chose, un de nos compagnons d'infortune s'écrie : « Belle promenade, quand même », à quoi un autre répond gravement : — « Il pourrait faire plus mauvais », réflexions qui font renaître l'hilarité générale.

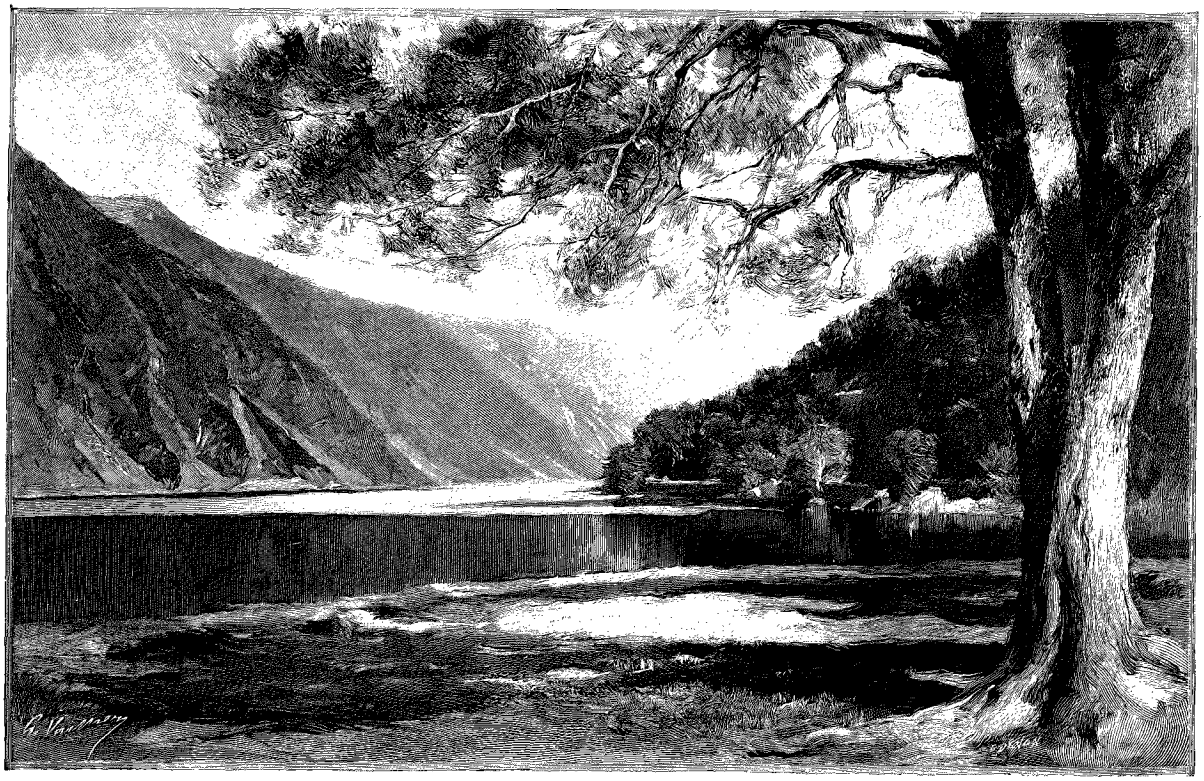
Au relais, pas de thé : rien que des beurrées et du whisky. Un peu détendus par vingt minutes sous un toit, nous repartons, ayant assujetti nos couvre-chef avec des ficelles. Cependant on devient morose. C'est vraiment trop. De penser qu'il y a des gens au sec, une rage vous prend. On suppute le temps qu'il faut encore pour être rentré *at home*.... Oui, dans cet accès de détresse, on en est réduit à appeler l'hôtel un *home* !

Après cinq heures d'horloge de cette douche, nous gagnons le loch Awe, où nous attend un petit steamer. A fond de cale aussitôt pour nous réconforter de roastbeef froid et de jambon avec des pickles, un morceau de chester et un verre de sherry. Puis, tassés dans la cabine vitrée du pont, où nous fumons comme des bœufs de labour, répandant dans l'air épais des odeurs de laine mouillée et de caoutchouc échauffé, nous regardons le paysage à travers les glaces ruisselantes. On en voit si peu, que le mieux est de lire son Murray. Ce lac, dit-il, qui est d'eau douce, est un des plus grands et des plus beaux d'Écosse. Nous sommes bien aises de l'apprendre. Vingt-quatre milles de long, les rives boisées, et de nombreuses îles renfermant de vénérables ruines ecclésiastiques et des cimetières depuis longtemps abandonnés. Dans l'une d'elles, lord Campbell de Blythswood possède une résidence, honorée depuis hier, nous apprend une feuille locale, de la visite de la duchesse d'Albany. Bien de l'agrément à Son Altesse Royale, de tout notre cœur.

Ce district malaisément accessible était l'inexpugnable citadelle du clan redoutable, et à quiconque se plaignait d'un tort fait par un Campbell, il était passé en proverbe de dire : « Il y a loin d'ici au loch Awe ». Une averse formidable s'étant apaisée en une pluie fine et droite, quelques passagers consciencieux sortent sur le pont trempé, pour regarder la ruine romantique du château de Kilchurm, sur un éperon de roc, l'ancienne



BALLATWLISSCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LE LOCH AWE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

demeure du premier lord de Lorn, et, chassés par un nouveau grain, ils rentrent raconter ce qu'ils ont vu à leurs compagnons d'infortune.

Cette lamentable navigation prend fin à l'extrémité du lac, qui vient buter au pied du Ben Cruachan, énorme bloc de schiste de 1 100 mètres de haut, séparant ce bassin de celui du loch Etive. Sa base boisée tombe presque à pic dans l'eau, laissant juste la place de la voie ferrée, que domine un hôtel de style féodal accroché au flanc de la montagne. Naturellement le train qui doit nous ramener à Oban est en retard de trois quarts d'heure. Quand il arrive, ruisselant, on se précipite dans le premier wagon qui se trouve. Sauvés, mon Dieu ! Enervé de cette journée maussade, épuisé par la lutte contre le vent, on s'endort à demi, affalé sur des banquettes sèches, enfin ! Par habitude on ouvre un œil. Mais c'est superbe.... La ligne suit la passe de Brander, profonde coupure où le lac s'épanche, noir comme la nuit, en grondant sur un lit de roc, entre deux remparts de pierre grise rougeoyants de bruyère, là où ils ne sont pas lézardés d'éboulis. Des centaines de cascatelles écumantes dégringolent des deux sommets, inondant la voie par-dessus les ponceaux sous lesquels elles s'abîment dans le gouffre. C'est à la pluie que nous devons ce spectacle, et nous n'aurons pas perdu notre journée.

XXXI

L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes.

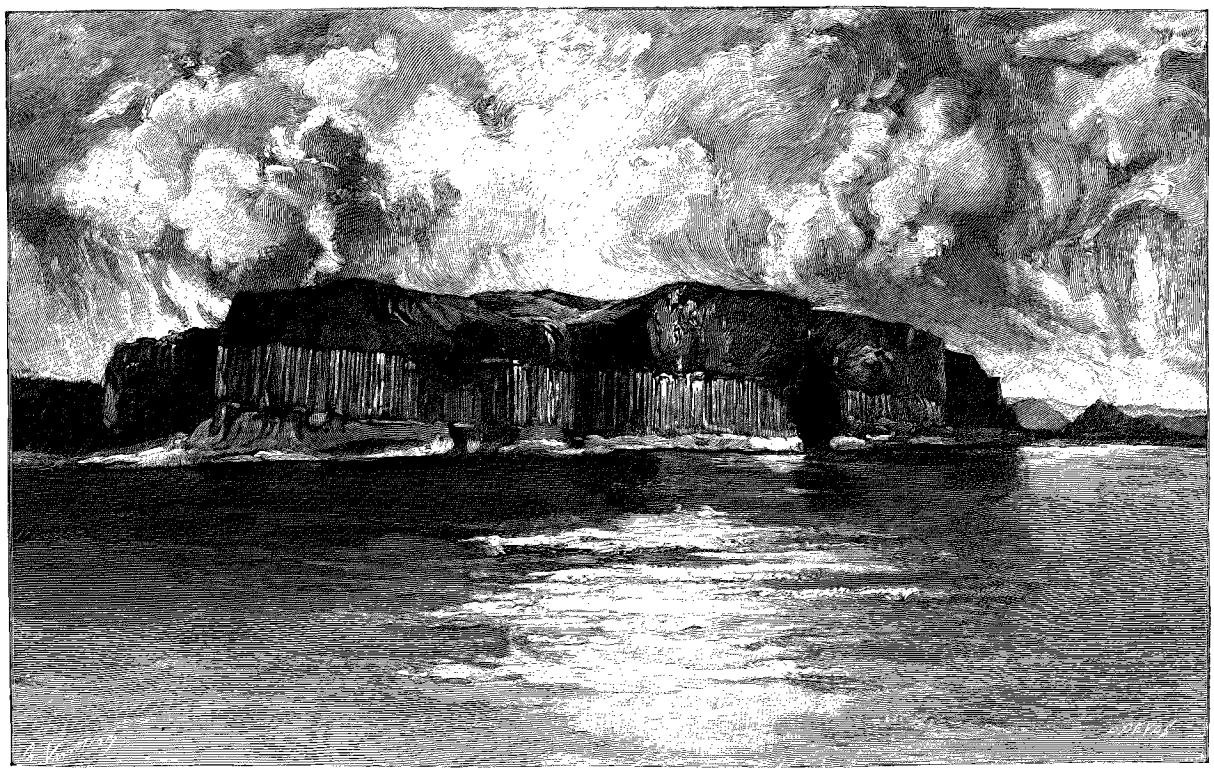
Dès 7 heures du matin on se trouve sur le seuil de l'hôtel, équipé pour la journée. Euh ! euh !... eh ! eh !... moins mauvais temps qu'hier, c'est tout ce qu'on peut dire. Des averses lourdes, tombant drues d'un ciel de plomb noirci, mais des accalmies brusques et de blanches éclaircies vaguement jaunies par le soleil qu'on ne voit pas, mais qui doit être quelque part. Voilà même un arc-en-ciel. Oui, nous le connaissons, le coup de l'arc-en-ciel, et ne nous y laissons plus prendre. Cependant, par acquit de conscience, allons interviewer le capitaine du *Grenadier*, qui chauffe à destination de Staffa et Iona. Eh ! eh !... euh ! euh !... Enfin, nous finissons par lui arracher ceci : que si nous avons un jour de reste, mieux vaut attendre à demain. L'aspect du pont détrempé, où les escarbilles mettent une boue noire, n'est pas engageant, et une avalanche de hallebardes qui à ce moment nous croule sur la tête nous décide à rentrer.

Le temps finit par tourner à peu près bien. Mais cette fois nous demeurons sourds aux invites des crieurs annonçant à son de cloche des excursions en bateau ou en coche, d'un bon marché mirifique, grâce à la concur-

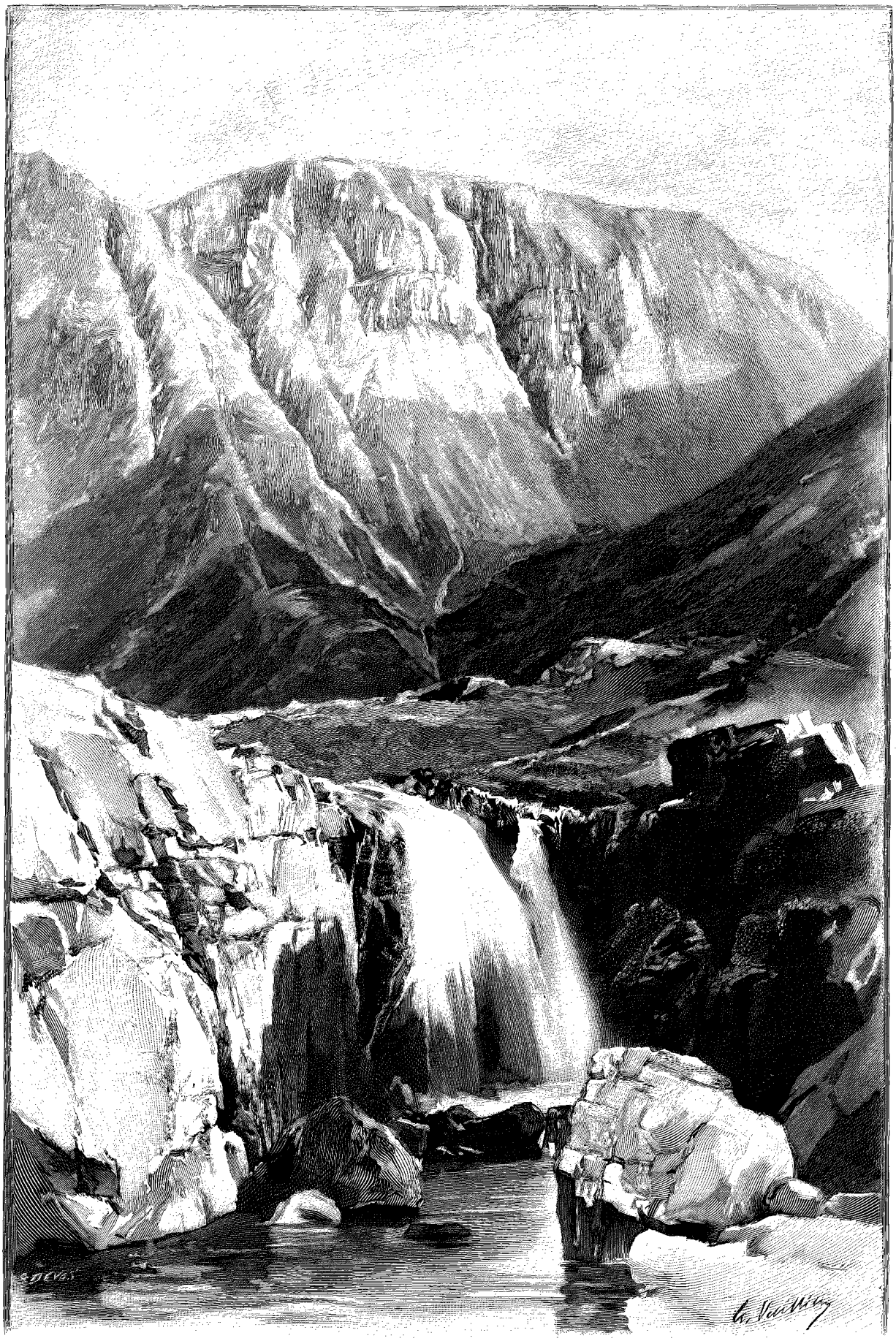
rence. Il aurait mieux valu prendre hier cette sage résolution. Bien d'autres ont pensé comme nous, car le steamer pour les îles éteint ses feux, faute de passagers. D'ailleurs, le lendemain, bien que l'aspect des nues ne soit guère moins menaçant, le *Grenadier* en embarque une cinquantaine, qui comme nous sans doute se voient acculés à la limite qu'ils ont fixée à leur séjour. Et après tout personne n'a à s'en repentir, car, hormis quelques grains carabinés, on s'en tire sans grand dommage.

La navigation est lente entre ces terres hérissées de récifs. Le Lady's Rock, dont à marée haute le sommet affleure traîtreusement la crête des vagues, planté comme une sentinelle perdue au milieu d'un carrefour marin, a son histoire tragique. Un Mac-Lean de Duart, répondant aux euphoniques prénoms de Lachlan Cattanach, avait épousé lady Elisabeth, fille d'Archibald, comte d'Argyll, qui fut tué à Flodden à la tête de l'avant-garde. Pour des raisons que l'histoire nous tait, il l'abandonna, comme par hasard, à marée basse sur ce rocher. Attirée par ses cris, une barque de pêche la recueillit avant le flux. Inutile de dire qu'elle se fit conduire chez son père. Peu de jours après, son époux y arrivait en grand deuil pour annoncer sa disparition. Les Campbell firent semblant de croire à la feinte joie sous laquelle il dissimula sa désagréable surprise à la trouver vivante, et, sa méfiance ainsi endormie, il fut poignardé dans son lit par son beau-père. Le château ruiné de Duart dresse son massif donjon carré, aux murailles de douze pieds d'épaisseur, sur un promontoire escarpé à l'entrée du sombre détroit de Mull où s'engage le steamer.

Ce long chenal sinueux, dont la largeur varie de un à trois milles, sépare la grande île de Mull de la péninsule de Morven, — Morven la terre fabuleuse d'Ossian. Là régnait son père Fingal, fils de Comhal et de Morna, le blond héros, de qui, lors d'une visite qu'il fit à Sarno le Soucieux, roi des Orcades, la fille de celui-ci, Comala, s'éprit au point de le suivre sous des habits masculins. Il connut qui elle était et l'aima. Mais, comme il allait l'épouser, il dut partir pour combattre Caracul, — que nous appelons Caracalla, — fils du « roi des Mondes », c'est-à-dire de l'empereur de Rome Septime Sévère. Vainqueur sur les rives du loch Carron, — que nous avons longées en allant à l'île de Skye, — Fingal envoie en avant Hidallan, fils de Lamor, l'avertir de son retour, qu'elle attend au sommet d'une colline, en compagnie de ses deux chiens gris et de Melilcolma et Dersagrena, les sœurs de Gaul, l'Ajax de cette *Iliade* celtique. Par vengeance d'amant éconduit, le félon lui annonce faussement la mort du « fils des batailles, du briseur de boucliers ». — « Pourquoi, ô messager de douleur! me dire que mon héros est tombé? s'écrie-t-elle. J'aurais pu encore un peu de temps espérer sa venue. J'aurais pu croire l'apercevoir sur un rocher lointain, prendre pour lui l'apparence d'un arbre, entendre le son de son cor dans le vent de la montagne. Oh! pouvoir seulement réchauffer de mes larmes sa joue glacée!... » Quand le roi arrive, triomphant et amoureux, le prenant pour son spectre, la vierge chasseresse au sein blanc tombe morte, « et les rayons de la lune emportent son âme dans les légères vapeurs d'en haut ».



STAFFA (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



GLENCOE (PAGE 455). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Parmi tous ces guerriers aussi généreux qu'intrépides, qui pleuraient sur les cadavres de leurs ennemis : Clessamor et Trommor, Reuthamir, Shilrick, Fergus, Cuchullin, Morlo et Breuno, Duchomar, Calmar, fils de Matha, Conloch et Erragon, Diarmid, Landerg la Main Sanglante, « dans le combat semblables à des ouragans furieux, en paix doux comme le soleil du soir, » nombreuses et charmantes sont les figures de femmes : Darthula, Slissamo, Alclétha, Utah et Brassalis, Malvina enfin, la fiancée d'Oscar, fils d'Ossian. — « Fingal, roi des héros ! Ossian, qui vient après lui dans la gloire ! dit ce jeune prince à son aïeul et à son père, vous avez combattu, vos noms sont célébrés dans les chants. Mais Oscar est comme le brouillard de Cona » (aujourd'hui Glencoe), « il paraît, passe et s'évanouit. Le barde ne connaîtra pas mon nom. Le chasseur ne cherchera pas ma tombe dans la bruyère. Laissez-moi, ô héros ! me battre à Inisthona » (une île scandinave). « Lointaine est cette terre, vous ne saurez pas qu'Oscar y est tombé. Mais la fille de l'étranger pleurera sur le jeune guerrier venu de loin. Quelque barde un jour me trouvera et à la table du banquet il dira : « Écoutez le chant d'Oscar, « tombé en terre lointaine ». — A dater de ce moment, il accomplit cent exploits, orgueilleusement relatés par son père, qui n'omet pas le récit des siens propres. Et quand le jeune héros a trouvé un glorieux trépas, la vierge qu'il aimait se consacre à la vieillesse du barde royal, demeuré le dernier de sa race, aveugle comme Homère, et qui lui dédie en termes d'infinie tendresse la plupart de ses pièces dramatiques et lyriques.

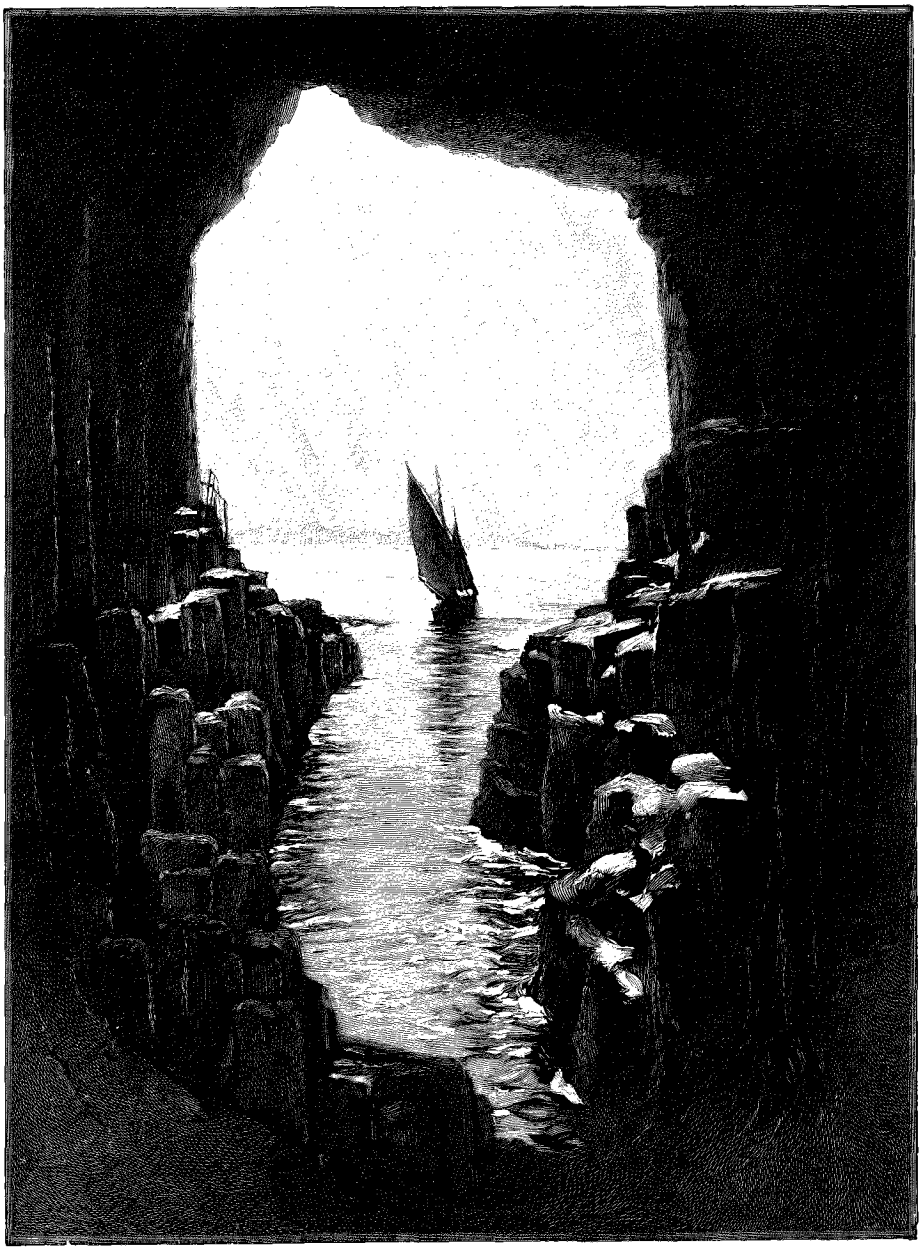
Ne dites pas que ce sont des fables. Pourquoi s'obstiner à vouloir qu'en ces temps évanouis, où il s'est assurément passé quelque chose, ce ne soit pas les choses transmises par la légende? Je n'ignore point quelles véhémentes controverses ont fait rage pendant un demi-siècle sur l'authenticité de ce texte gaélique, recueilli d'après les traditions orales des bergers des Highlands par le « maître d'école » James Macpherson — aujourd'hui on dirait « professeur » — qui en 1762 en publia la traduction anglaise. Il est des esprits pointus qui n'ont de joie qu'à démontrer que personne n'a existé. Comme d'ailleurs Fingal est mentionné dans les chroniques de Barbour, l'historiographe de Robert Bruce au XIVe siècle, ce n'est pas Macpherson qui l'a inventé, et il n'y a pas de raison pour nier Ossian. Je sais aussi que l'Irlande revendique l'honneur d'avoir donné le jour à ce héros, dont il me souvient qu'on m'y a montré la tombe quelque part, du côté de la Chaussée des Géants. Mais l'antique Albin ne doit-elle pas son nom moderne aux Scots venus d'Erin qui l'ont colonisée? Les poèmes d'Ossian d'ailleurs font de fréquentes allusions à l'île verte.

Que nous fait tout cela? Les mornes montagnes de Morven, « la terre rugueuse », dressent vers le ciel tumultueux leurs crêtes noyées dans des nuées basses qui rampent et se tordent, échevelées. Empoigné par cette sauvagerie pourtant douce, on envoie au diable les plates querelles de rats de bibliothèque. L'imagination, qui veut être dupée, si duperie il y a, cherche dans les ravins remplis d'ombre violette, sur les grèves rocailleuses qui ourlent de longues criques où vient mourir le flot, les traces évanouies de Selma, la royale cité. Là se tenaient les assises de cette sorte de Table-Ronde dont Fingal était le roi Arthur, et les guerriers au repos y écoutaient les chants rythmés des bardes s'accompagnant sur la harpe : Ullin à la tête blanche, le mélodieux Alpin, Ryno « dont l'âme était un rayon de feu ». Ils invoquaient l'étoile du soir, la lune pâle, le soleil montant, le murmure des vagues, et ils célébraient la mémoire des héros expirés. Les épaisses forêts qui alors couvraient d'ombre le brumeux royaume de Morven se sont abîmées dans les entrailles de la terre, transformées en landes de tourbe qu'habille la bruyère. Mais les esprits des morts de cet âge héroïque l'habitent encore, et les vieux bergers vous diront que, quand le daim bondit et détale comme une flèche, effarouché sans cause apparente, c'est que son œil, qui voit l'invisible, a aperçu un de leurs fantômes.

Très mélancolique, ce détroit où les flots d'un gris verdissant sont assombris par l'ombre que projettent les montagnes entre lesquelles il est étranglé. Sur les deux rives, on voit au passage de vieux châteaux fort romantiques. L'un d'eux commémore l'intelligente administration domestique d'une Mac-Innes, alors à la tête du clan, qui en paya la construction par la vente d'un volume égal de beurre. On ne trouverait plus aujourd'hui assez de vaches dans Morven pour en défrayer la restauration.

L'île de Mull, qui déroule à notre gauche sa côte prodigieusement déchiquetée, est un énorme massif basaltique couleur de rouille, dans lequel les amateurs de fossiles et d'ammonites trouvent des trésors. Les montagnes y atteignent une élévation de deux à trois mille pieds, ce qui, surgissant directement de la mer, paraît considérable. Hors Tobermory, — le puits de la Vierge, — gentil petit port de pêche, et le chétif hameau marin de Salen, on ne trouve dans Mull que des fermes isolées, pour l'élevage du mouton, quelques manoirs patrimoniaux et des pavillons de chasse. L'abondance du gibier et l'excellence de ses remises élève singulièrement au-dessus de sa valeur agricole le prix de cette maigre terre. Pendant que, victime de mon destin de Juif errant, j'en faisais le tour en steamer, cinq fusils de ma connaissance y massacraient, dans l'espace de quatre jours, 483 couples de grouses. Les phoques s'ébattent par grandes bandes dans le loch Na-Keal, long fjord qui coupe presque l'île en deux. Il faut la passion du sport et de la sauvagerie pour habiter ici, ne fût-ce que quelques semaines. Cependant on y bâtit de modernes et très magnifiques châteaux en style féodal, comme celui du grand éditeur Black, d'Édimbourg, perché sur le sommet d'une falaise nue, où la tempête doit mener un terrifiant tapage. Mull est avec cela le district le plus pluvieux d'Écosse.

Une vingtaine de propriétaires se partagent ces 1160 kilomètres carrés de pierre, de tourbières et de bruyères.



LA GROTTE DE FINGAL (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Au temps des clans, c'était le domaine des Mac-Lean de Duart et des Mac-Laine de Lochbuy, deux rameaux de la même souche.

Sur cette côte déchirée par le ressac, tout ce qui n'est pas île est presqu'île. A la pointe d'Ardmore, où le détroit de Mull débouche sur le large, on voit l'entrée du loch Sunart, long fjord qui, sur une profondeur de vingt milles, sépare le pays de Morven de celui d'Ardnamurchan. Laissant en poupe un chaos de terres mauves et bleues, qui s'estompent dans une vapeur ambrée, le steamer met le cap sur la haute mer, semée d'archipels nouveaux. Il faut avoir le malheur d'être géographe de son état pour persister à se coller le nez sur sa carte. Puisque le capitaine sait où il va, à quoi bon essayer de s'y retrouver?

Dans les entrailles de l'Océan grondent encore sourdement les colères mal apaisées de ces jours derniers, aussi le *Grenadier* est-il rudement secoué ici, où de longues et lourdes lames de fond le prennent par le travers. Beaucoup de passagers deviennent mélancoliques, et restent sourds à l'appel de la cloche du dîner. Quand on remonte sur le pont, le steamer navigue au milieu d'îles de formes bizarres. Bénissons la vapeur : voilà vers l'ouest, à côté de sa jumelle Tiree, qui donne un joli marbre rose strié de vert, Coll, où Johnson relate qu'il fut retenu par les vents contraires onze jours, pendant lesquels il plut onze fois vingt-quatre heures. Il y reçut d'ailleurs une hospitalité cordiale, et c'est, si je ne me trompe, sur ce banc de sable à demi noyé par la mer en furie, qu'il rencontra une Mac-Leane qui savait parler français, traduire couramment le gaélique, dessiner, jouer du clavecin, coudre, traire une vache, exécuter des ouvrages en coquillages, — horreur! — « bref, ajoute-t-il, une personne accomplie ».

Nous rangeons de près les Treshnishs, groupe de blocs de basalte noir, dont l'un dénommé le Bonnet du Hollandais, uniquement peuplées de moutons. Naguère repaire de vikings, sur l'une d'elles on aperçoit les débris d'un fort primitif qui est mentionné dans les sagas norvégiennes. Voilà Gometra et Ulva, séparées par un étroit chenal, que met à sec la marée basse. Ces deux îles sont des faisceaux de colonnes basaltiques irrégulières, auxquelles leur couleur de scories de houille donne un aspect sinistre. Pendant neuf cents ans, Ulva, « l'île du loup », a appartenu au petit clan Macquarrie. Le dernier chef fut contraint par la misère à prendre du service dans un régiment de Highlanders à l'âge de soixante-deux ans. Avec lui s'éteignit sa race au commencement du siècle.

Le *Grenadier* stoppe et mouille. Nous sommes donc arrivés quelque part? Quoi, c'est Staffa, ce gros plum-cake d'aspect bonasse, couronné d'un plateau herbu? On s'explique que ses merveilles n'aient été découvertes qu'il y a une centaine d'années, par un voyageur à destination d'Islande, que la tempête avait jeté en ces parages. Alors on n'y allait pas assez; aujourd'hui on y va trop, ou du moins en trop nombreuse compagnie. Il faut s'y résigner, car il serait malaisé d'y aller autrement, à moins de naviguer sur son yacht, ce qui en ces parages n'est pas sans périls. C'est ce qui console de n'en point avoir un.

Les canots du bord et deux grandes barques peintes en rouge sang de bœuf, venues d'Ulva, se rangent à la coupée de tribord pour nous transporter à terre. Deux voyages sont nécessaires, et ceux qui ne se trouvent pas de la première bordée se demandent, en voyant les embarcations lourdement chargées plonger dans le sillon des vagues et y disparaître, pourquoi ils ne sont pas restés sur le plancher des vaches. Et quand on regarde les premiers arrivés s'accrocher au flanc d'un roc qui paraît fort abrupt, on se trouve aussi fous qu'eux d'aller se fourrer dans de pareils casse-cou. Une fois qu'on y est, l'impression est toute différente. L'atterrissement sans doute n'est pas des plus aisés, dans une étroite crevasse où l'embarcation a juste la place de pénétrer, et il est bon de regarder où l'on pose le pied sur ce roc humide et glissant. Mais ensuite on se trouve sur une sorte de colossal escalier dont les larges degrés faits de tronçons de colonnes inégalement brisées sont faciles et sûrs.

Je ne voudrais pas imiter ces personnes taquinantes qui en voyage ne cessent de comparer défavorablement ce qu'elles voient avec ce qu'elles ont vu ailleurs. Néanmoins, je puis me permettre un rapprochement entre la grotte de Fingal et la Chaussée des Géants, ces deux extrémités d'un isthme de roc unissant aux temps préhistoriques Erin et Albin. On n'en est pas bien sûr, mais pourquoi ne pas le supposer, puisque cela pourrait avoir été? A l'envisager ainsi, l'amorce du côté de l'Irlande est incontestablement supérieure à celle-ci. Le principal tort de Staffa est que, inabordable par le gros temps, on ne saurait y jouir de ce spectacle d'une mer démontée, si effroyablement beau à la Chaussée, qui tient au continent. Et puis, si l'Irlande n'a pas de grotte comparable, l'Écosse n'a pas cette prodigieuse grande route pavée de colonnes, qui pénètre majestueusement dans les flots, ni ces merveilleuses falaises en buffet d'orgue qui la dominent; — ici du moins n'y en a-t-il qu'un petit bout, et infiniment moins élevées. Au point de vue aride du géologue, les formations prismatiques du basalte sont analogues, hexagonales ou pentagonales, donnant des colonnes de dimensions très variées, depuis deux jusqu'à douze pieds de circonférence.

La petite déception éprouvée au débarquement s'évanouit dans l'intérieur de la grotte de Fingal. On y pénètre en longeant un de ses flancs, qui semblent taillés à gigantesques facettes, assez haut au-dessus du gouffre dont sépare seul un mince garde-fou. Des échelles sont disposées de distance en distance afin de faciliter la grimpette, mais avec assez de discrétion pour disparaître dans l'ensemble. Ce doit être une sensation rare d'y entrer en canot, mais pour cela il faut une mer d'huile, peu fréquente dans ces tumultueux parages. L'Océan a



KERRARA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

fait cette galanterie à la reine quand elle y est venue avec le prince-consort. Les matelots de la yole royale tenaient dans leurs avirons une grosse responsabilité, car il eût suffi d'une bien légère distraction pour mettre sur le trône un petit Edouard VII.

Aujourd'hui on n'y saurait songer. Le ressac déferle avec violence à l'entrée de la grotte, s'y engouffrant à grand fracas de mousquetade et y jetant des nuages d'écume. Par une mer modérée, c'est déjà terrifiant. On s'imagine ce que ce doit être les jours de tempête, et l'on comprend que Staffa ne soit habitée que par de placides moutons qu'on y vient visiter d'Ulva. Autrefois un berger leur tenait compagnie. Mais on a fini par n'en plus trouver qui consentissent à y demeurer, tant les glaçaient de terreur pendant la nuit les rafales hurlantes et le rugissement des vagues, qui en pénétrant dans les cavernes dont elle est affouillée semblaient ébranler l'île jusqu'en ses fondements.



JOUEUR DE PIBROCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Au fond de la grotte, c'est solennellement beau. On dirait une cathédrale fantastique. Les murailles et la voûte, d'une hauteur colossale, faites de pilastres conglomérés, d'un noir brillant de salpêtre, ciselés à arêtes vives par la cristallisation, qui entend bien le métier de tailleur de pierre, et polis comme du marbre par la rude caresse du flot. Dans la partie basse, des incrustations de coquillages font une étrange mosaïque, et des festons d'algues et de varechs y mettent une note de colorations subtiles, du vert glauque au jaune brun. A ses pieds on a un miroir d'émeraude intense, si limpide qu'on y voit les méduses allonger leurs tentacules sinistres sur le roc où elles s'agrippent. Et puis, dans la baie largement ouverte sur l'infini, s'encadre un grand pan bleu de ciel, dont la ligne fuyante s'abaisse sur la mer, qu'un ardent soleil fait étinceler comme de l'argent en fusion. Les poètes parlent des voix éoliennes qui chantent dans la grotte, soupirs d'âmes en peine ou mélodies descendues de l'inconnaissable. Pour les entendre il faut sans doute être hypnotisé par sa rêverie. Je n'en vois guère le moyen qu'en postulant pour l'emploi vacant de berger résident de Staffa.

Cette grande terre abrupte et sauvage en vue de laquelle bientôt arrive le steamer, est-ce Iona, l'île Bénie, la Jérusalem du Nord? Bien que son aspect majestueux convienne à la grandeur des souvenirs qu'évoque ce nom, c'est tout simplement le Ross de Mull, longue péninsule rocheuse détachée comme un lambeau de la masse de la grande île. Un petit détroit en sépare l'extrémité d'un banc de sable, d'alluvions et de rocailles rouges, bas, plat et nu, défendu par des récifs, où le long d'une grève blanche s'allonge un hameau de pierres grises, derrière lequel ondulent de verts pacages. C'est Iona.

Le petit appontement où nous débarquent les canots ne marque pas le point, situé du côté du large, où le jour de la Pentecôte de l'an 563 atterrirent l'apôtre des Pictes et ses douze compagnons. Fils d'un roi irlandais, ayant reçu le nom de Crimthan, « le loup », et baptisé ensuite sous celui de Colum, « la colombe », qui fut latinisé, il participait de ces deux caractères : pitoyable et tendre en même temps qu'irritable et vindicatif, humble vis-à-vis de Dieu, autoritaire avec les hommes.

C'est à la suite de démêlés avec le roi Diarmid qu'il s'expatriait à l'âge de quarante-deux ans, après avoir fondé en Irlande plus de trente monastères. Columba n'a pas connu le martyre, ni même la persécution. C'est son parent Connal, roi des Scots établis dans l'ouest, qui l'avait appelé en Albin. De ce prince et de son successeur Aidan il fut le conseiller et l'ami. Il arrivait au moment de la décadence de la puissance des druides et il emporta d'assaut la conversion des Pictes, à commencer par leur roi Bruidh, qu'il s'en fut trouver

à Inverness. Sa stature athlétique, son port majestueux, ses yeux de flamme, son verbe impérieux, son organe tonitruant, firent autant pour la cause du Christ que son grand savoir et son ardente éloquence. Élevé en prince, quoique prêtre, il avait appris le maniement des armes comme de la plume, et ses allures étaient autant d'un soldat que d'un moine.

Son ordre étant avant tout une pépinière de prédicateurs et de missionnaires, il demandait aux siens l'énergie, l'intrépidité, la vigueur du corps et de l'esprit. Aussi ne leur imposa-t-il point d'autre mortification qu'une rigoureuse chasteté. La règle ne prescrivait que des jeûnes modérés, mais faisait une loi d'un travail incessant, tant manuel qu'intellectuel. A la fois laboureurs, pâtres et pêcheurs, tanneurs et tisserands, maçons, charpentiers et constructeurs de bateaux, forgerons et fondeurs de cloches, ils travaillaient l'or, l'argent et le cuivre, copiaient et enluminaient des manuscrits. Adamnan, abbé d'Iona soixante-dix ans après Columba, dont il a écrit la vie, dit que le saint lui-même, au milieu de ses occupations multiples, trouva le temps d'exécuter trois cents copies des livres saints. Un psautier de sa main se trouve à l'Université de Dublin. Le latin, le grec et l'hébreu, la poésie, la musique et la rhétorique étaient en honneur au monastère d'Iona, dont la bibliothèque, détruite par le feu en 1059, était réputée dans la chrétienté entière. Les columbites portaient les armes au besoin et, navigateurs intrépides, ils allaient prêcher l'Évangile dans les pays scandinaves et jusqu'en Islande. Plus tard les Culdees, « gens retirés », comme on les appela, se vouèrent à la vie ascétique, et leurs communautés ne furent pas sans analogie avec celles des anachorètes de la Thébaïde. Nombreuses sont dans les plus sauvages des îles du nord de l'Europe leurs rudes cellules de pierre, parfois agglomérées comme les rayons d'une ruche.

L'année où mourut Columba est celle où le moine Augustin, venant de Rome, débarquait à Canterbury pour évangéliser les Saxons de l'Heptarchie. Déjà l'Église était établie en Irlande et en Écosse, sur une base purement nationale. Ne serait-ce pas de là qu'a dérivé la passion d'indépendance religieuse des Écossais? Catholiques, ils n'ont été soumis à l autorité pontificale que juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber dans le schisme. Protestants, ils ont versé des torrents de sang pour s'affranchir de la suprématie de l'Église d'Angleterre. Les « papistes » irlandais mêmes sont assez enclins à se montrer des fils rebelles, quand l'intervention du Saint-Siège dans leurs affaires politiques se trouve n'être pas de leur goût.

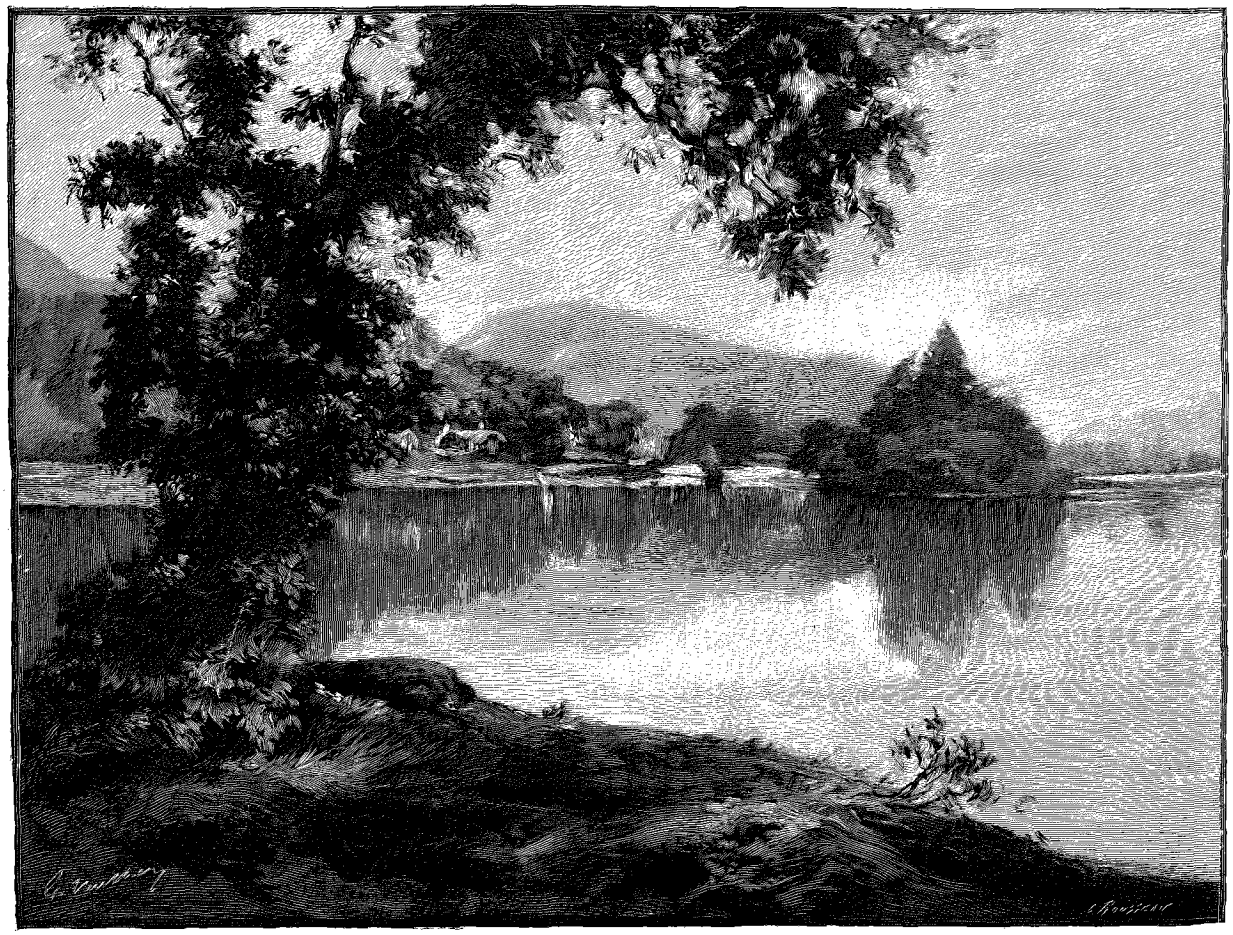
Les Culdees avaient leurs propres évêques, dans le but unique de leur conférer l'ordination sans recourir aux prélats diocésains. Quand la domination norvégienne rattacha Iona à l'archevêché de Trondhjem, ils transférèrent à Kells, en Irlande, leur maison mère. Lorsque le premier monastère de l'obédience de Rome fut établi à Iona en 1203, il se retirèrent absolument de l'île, et la fin du XIVe siècle vit disparaître l'ordre.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



LE STEAMER. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE LAC LOMOND (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.



LE TIMONNIER.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

XXXI (*suite*).

De ces moines qui l'ont immortalisée, Iona n'a conservé aucun vestige. Les pirates norses qui ont mis tout ce littoral à feu et à sang ont balayé les édifices primitifs. Les ruines actuelles sont celles des établissements postérieurs aux Culdees. Le duc d'Argyll, propriétaire de l'île, les entretient fort soigneusement. Mais ce respect est venu trop tard, car c'est avec des pierres arrachées aux monuments qu'a été bâti le village. Bien propres dans leur vaste enclos gazonné, fermé de grilles, et situé sur une rive plate, derrière les maisons, avec lesquelles ils se confondent presque, si bien qu'il faut être dessus pour les voir, ces vénérables débris ne se présentent pas bien.

Quarante-huit rois d'Écosse passent pour avoir été ensevelis en ce lieu, que Shakespeare, racontant qu'on y transporte la dépouille « du gracieux Duncan », appelle « le dépôt sacré des os de ses prédécesseurs ». Le meurtrier y suivit de près sa victime. Macbeth clôt la funèbre série inaugurée par Fergus II. Le fait que ce prince picte était mort cent cinquante ans avant l'introduction du christianisme en ces parages n'est pas pour détruire la tradition, car tout porte à croire que Iona a été un lieu saint au temps des druides.

Des neuf tranchées où au XVIe siècle le doyen Munro a vu les tombes de ces rois d'Écosse, plus huit rois de Norvège et quatre rois d'Irlande, des abbés d'Iona et des chefs de clans voisins,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 363; *tome II, p.* 253, 277, 289 *et* 301; *tome III, p.* 409, 421, 433 *et* 445.

il ne reste que de vagues traces. Une quarantaine de dalles funéraires ont été retirées de dessous les orties et les chardons, où elles moisissaient, et alignées en rang d'oignons derrière une grille. Pas une de celles des rois ne s'y trouve. Les inscriptions encore lisibles marquent la sépulture de plusieurs Mac-Lean, parmi lesquels celui qui revient encore visiter la famille, monté sur un cheval noir, d'un Macdonald de Glengarry, de quatre prieurs appartenant au même clan et ensevelis de compagnie, de plusieurs évêques, d'un médecin et d'un barde. Ces effigies sont d'un travail archaïque fort grossier et, hormis quelques bordures en rinceaux, sans aucun intérêt d'art.

Dans la chapelle Saint-Oran, petit édifice massif du XIIe siècle en très rude style roman, se trouvent quelques monuments qui ne paraissent pas avoir été profanés : ceux notamment d'Angus Og, lord des Iles et compagnon de Robert Bruce, et de Paul-na-Sporran, premier chevalier de Lochawe, très lointain ancêtre du duc d'Argyll.

Seules les ruines de la cathédrale ont conservé un caractère imposant. C'est de ce gothique primitif à timide ogive, dit anglo-normand, d'un style très pur et très noble. Le temps a mis une belle patine bronzée au granit rouge dont elle est faite, et sa tour carrée et trapue, couronnée de mâchicoulis, est d'un beau caractère. Les chapiteaux et les bas-reliefs qui ont survécu aux mutilations de l'âge et du fanatisme sont intéressants, ainsi que trois beaux monuments funèbres.

L'église des chanoinesses augustines est de la même époque, et l'on y voit, entre autres dalles tumulaires, celle, fort belle, de l'abbesse Anna, morte en 1543. Il est à noter que cette communauté fut tolérée pendant assez longtemps après la Réforme. Cependant le zèle du « synode antipapiste d'Argyll » s'est cruellement exercé sur l'île Sainte. Des trois cent cinquante croix celtiques qui y ont existé, soixante furent jetées à la mer par ses ordres. D'autres furent emportées et se trouvent dans divers cimetières des îles et du littoral ouest.

Décrirai-je le retour à Oban, par une exquise fin de journée, douce, claire, berceuse, au milieu d'îles et d'îlots encore, de caps, de promontoires, de terres incohérentes, qu'enveloppe une légère buée blonde sous les rayons du soleil couchant, et lentement bleuissante dans le crépuscule qui tombe? C'est éternellement beau, mais éternellement pareil à soi-même.

Douze heures de mer hier, douze heures aujourd'hui : d'Oban à Glasgow, toujours et encore à travers des lambeaux de terre arrachés au continent, auquel ceux qui n'en sont pas complètement détachés ne tiennent que par un fil. Autre aspect de la même campagne — je veux dire du même océan. Et je dirais aussi même aspect, si ces vues marines, semblables en apparence, n'offraient en réalité une variété intarissable, mais indéfinissable. La lumière, ici prodigieusement capricieuse, modifie à l'infini les arrangements subtils et fugitifs de la ligne et de la couleur.



CHAPELLE SAINT-ORAN.

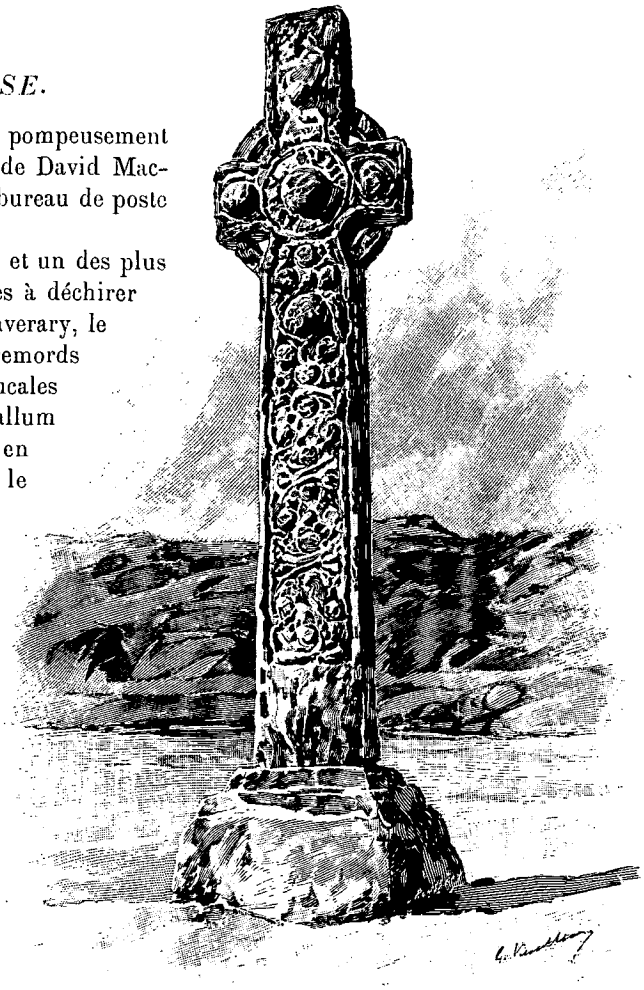
S'il faisait nuit, nous apercevrions au large les feux puissants du Skerryvore et de Dhu Heartach, visibles à dix-huit milles à la ronde, qui marquent l'entrée de ce vaste archipel. On se doute des difficultés qu'a présentées la construction de ces phares en pleine mer, quand on sait que les écueils sur lesquels ils s'agrafent ne sont abordables qu'une cinquantaine de jours par an, en moyenne, et l'été seulement. C'est dans ces conditions précaires qu'il a fallu y transporter, des carrières de granit de Mull, les pierres toutes taillées, qu'y ajustaient des ouvriers logés dans une cage.

Une fois entrés dans le détroit de Jura, qui sépare la grande île aride de ce nom du continent, — si l'on peut appeler ainsi le long lambeau de terre qu'est le Mull de Cantyre, — on en a fini avec la mer : ce n'est plus que de l'eau salée. Afin d'éviter l'interminable tour de cette péninsule, qui mesure en longueur une cinquantaine de milles marins, le *Chevalier* nous débarque à Crinan, où, transbordés sur une sorte de bateau-mouche répondant au nom gracieux de *la Linotte*, nous la coupons par une large rigole creusée dans une faille de schiste aux rives escarpées, verdoyantes de fougères, d'églantiers et de taillis de chênes. Deux heures durant on y glisse au fil de l'eau,

puis à Ardrishaig nouveau transbordement sur le *Columba*, pompeusement qualifié de *palace-steamer*, le vaisseau-amiral de la flotte de David Mac-brayne. Il est vraiment fort beau, et l'on y trouve même un bureau de poste et des salles de bain.

Maintenant nous sommes sur le loch Fyne, le plus large et un des plus longs de ces bras de mer qui sont comme des griffes acharnées à déchirer le littoral ouest. En le remontant vers le nord j'arriverais à Inverary, le très modeste chef-lieu du vaste comté d'Argyll. Inverary est le remords de mon tour d'Écosse. J'étais dûment munie des créances ducales pour visiter le château, résidence patrimoniale « du Mac-Callum Mhôr ». Oui, j'aurais dû aller voir Inverary. Mais la situation en est si retirée, au fond de son fjord, qu'il est impossible de le mettre sur son chemin, vu que le chemin qui y mène ne mène à rien. Toujours j'ai espéré pouvoir en faire le but d'une excursion spéciale, et jamais je n'y suis parvenue.

A défaut d'Inverary, pendant des heures j'ai contemplé le plus beau peut-être des panoramas marins d'Écosse, singulièrement doux et reposant à des yeux rassasiés de sauvagerie. Avec le *Columba* moins encombré, la joie eût été complète. Avis à ceux qui sont maîtres de choisir leur temps : ne voyagez pas plus tard que la fin de juillet dans les parages fréquentés, dont est par excellence celui où je suis parvenue. L'automne serait exquis, n'était la brièveté des jours, le printemps charmant, mais il n'a pas la bruyère fleurie qui donne au pays sa couleur.



LA CROIX D'IONA.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Ici, à l'afflux des touristes s'ajoute la circulation normale des habitants, pour qui le steamer est le véhicule desservant un littoral très peuplé. La vaste mer intérieure formée par le Mull de Cantyre barrant le large et où débouchent le loch Fyne et l'estuaire de la Clyde renferme les deux grandes îles d'Arran et de Bute. Celle-ci n'est disjointe du continent que par un étroit chenal tortueux où s'engage le steamer, et où il faut les bandes de varech découvertes par le reflux sur de petites grèves basses pour qu'on y voie un bras de mer. Au sortir de cette passe, c'est un second bassin inséré dans le premier. Le panorama est magique. La nature s'humanise en restant belle, la civilisation reparaît dans un cadre d'une telle splendeur qu'on n'a point à s'en affliger.

Partout de jolies villas blanches, de gentils cottages roses enfouis dans les verdures, au bord d'un grand miroir de saphir où passent des lueurs d'émeraude, avec, à l'horizon, des coulées d'or et d'argent fondus. Rothesay est un Trouville, mais combien grandiose! Capitale de l'île de Bute, berceau des Stuart, qui appartient encore en majeure partie au marquis de ce nom, descendu d'un cadet de Robert II, elle a donné naguère au prince royal d'Écosse un titre ducal aujourd'hui porté par le prince de Galles. Un pittoresque vieux quartier, tassé autour des ruines habillées de lierre d'une antique bastille, domine la ville balnéaire. La vue embrasse le large firth de la Clyde, qui pénètre les terres entre la riche côte unie du comté d'Ayr et, rappel de la sauvagerie toute proche, des fragments déchirés du rude pays d'Argyll, avec dans un recul embrumé l'âpre chaos de ses montagnes. Au sud, baignées dans la grande lumière, surgissent les hautes cimes coniques d'Arran.

Dans cette immense rade, une active circulation maritime jette gaiement vers le ciel bleu de lin des panaches de fumée blanche. Il y a de tout : bâtiments de commerce ou paquebots à destination lointaine descendant de Glasgow ou y montant, steamers desservant les nombreuses stations de villégiature qui disent l'opulence de la grande cité, — Wemyss Bay, Dunoon, Inelian, Helensburgh et bien d'autres, — chaloupes, canots, yachts de plaisance et de course.

A Greenock, qui marque l'entrée du fleuve, beaucoup de passagers débarquent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Glasgow. C'est un tort. Si peu industriel qu'on soit, cette montée de la Clyde est d'un vif intérêt. On y sent battre le pouls de l'autre Écosse, celle des Basses-Terres, manufacturière et trafiquante, et surtout de la Grande-Bretagne reine des mers. Les bord de la Clyde sont, on le sait, le grand chantier européen de constructions navales. Le tonnage additionné des bâtiments qu'on y lance s'élève bon an mal an à une moyenne de 380 à 400 000 tonnes, depuis les énormes paquebots en fer des lignes transatlantiques, du Pacifique, de l'océan Indien, des mers de Chine et australes, jusqu'aux légers yawls et cutters de plaisance en bois. Bien entendu cette industrie est atteinte par la crise, l'éternelle crise qui paraît sévir toujours partout, en sorte que la prospérité semble n'être jamais nulle part.

Constructions de navires ou de machines, forges et fonderies, hauts fourneaux et laminoirs, filatures de laine et de coton, raffineries de sucre, teintureries, blanchisseries, verreries, poteries, fabriques d'engrais artificiels et de produits chimiques, il y a encore bien assez de fracas de marteaux, de sifflements de vapeur, de grincements de ferraille, d'exhalaisons de soufre et de goudron, de noirs torrents de fumée vomis vers le ciel en deuil par des cheminées quasi aussi hautes que la tour Eiffel et dont l'utile laideur rivalise avantageusement avec celle sans excuse de ce monument. Saupoudrez tout cela de la suie en suspension dans l'atmosphère, vous avez un colossal enfer industriel s'étendant sur une longueur de trente milles.

La nature avait faite jolie cette contrée torturée et défigurée par les hommes. Riantes et fertiles étaient les vastes plaines ondulées du bassin de la Clyde qui, éventrées par d'immenses houillères, calcinées par des feux ne s'éteignant jamais, méritent bien leur nom actuel de « Pays noir ». Si l'on pouvait faire abstraction de la cité enfumée et bruyante de Greenock, — un satellite de Glasgow qui compte 60 000 âmes, — le site en serait charmant. Dumbarton a encore de la grandeur pittoresque, avec son énorme excroissance de basalte, géminée en forme de seins de femme, entre lesquels niche une forteresse. Saluons en passant : c'est la *Theodosia* des Romains, et Ossian parle de Balcluthay, « le roc sur la Clyde ». En remontant lentement le chenal balisé, autour duquel la marée basse laisse une marge de boue, tout ce qu'on voit de verdure est celle des jardins d'habitations de grands industriels, qui alternent avec les usines et les chantiers où se crée leur fortune. Puis les pelouses font place aux docks, les ombrages aux forêts de mâts. Enfin, avec la nuit qui tombe, combien triste et ténébreuse, sur ces ténébreuses et tristes agglomérations humaines! le *Saint Columba* arrive au port, dont le nom de Broomilaw rappelle qu'au temps où Glasgow souriait, blanche et coquette, au milieu des vergers de pommiers, cette rive était une lande de genêts.

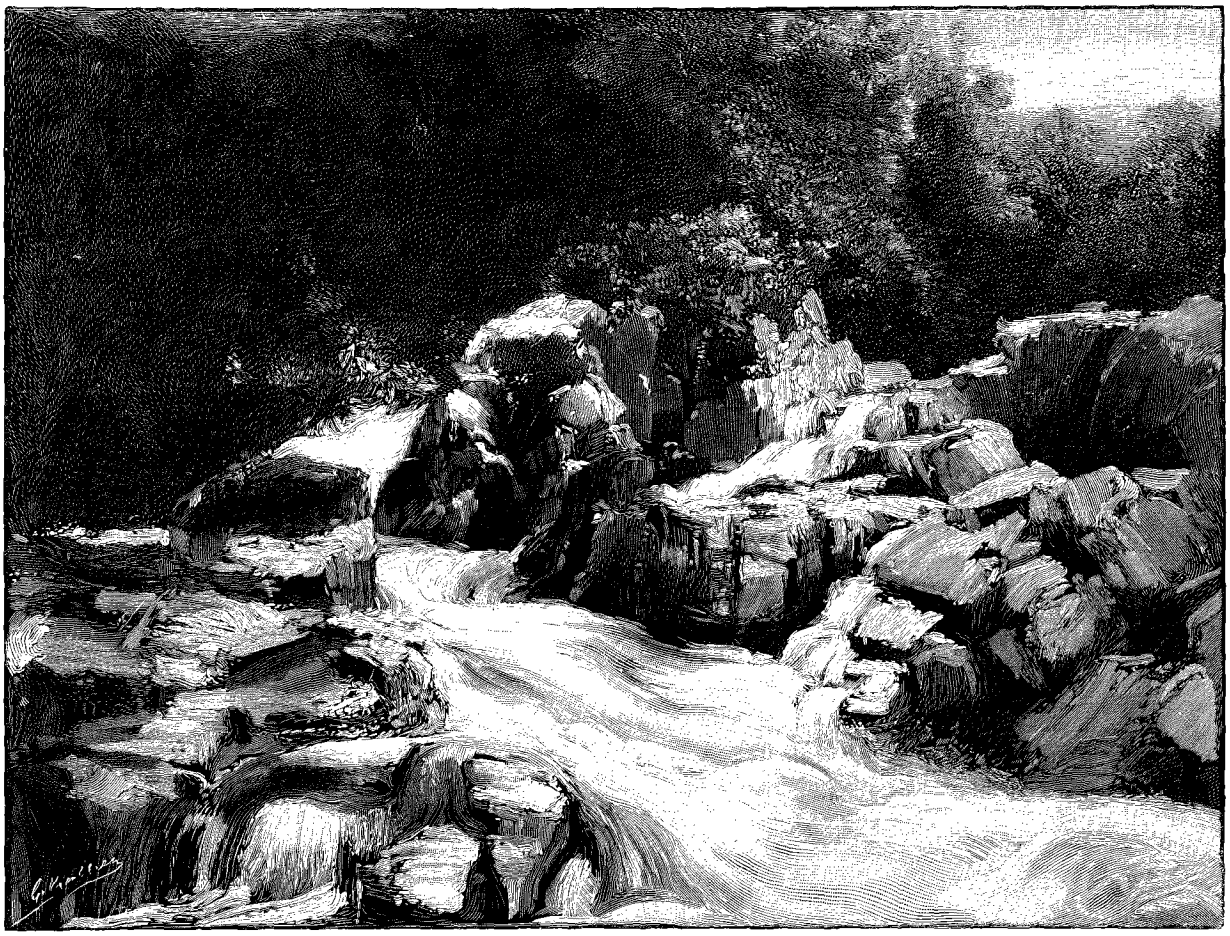
XXXII

Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.

Croire que Glasgow, parce qu'elle est purement industrielle et marchande, est une ville moderne, serait erroné. Ses habitants vous diront avec orgueil qu'elle a eu pour noyau et pour origine la cathédrale édifiée



SÉPULCRE DES MAC-LEAN (PAGE 458). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



PAYSAGE À INVERARY (PAGE 459). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

en 580 par saint Kentigern, dit saint Mungo, du surnom Mongah, en gaélique « doux ami », que lui donnait son maître Servanus, devenu saint Serf.

Mais il y a si peu de ressemblance entre le bourg royal qui en 1708 comptait seulement 12 000 âmes, et l'immense cité où aujourd'hui grouillent 785 000 habitants, que c'est vraiment une autre ville, la première d'Écosse, la seconde du Royaume-Uni. Patrie de James Watt, l'inventeur définitif de la machine à vapeur, c'est la vapeur qui l'a transformée, qui l'a créée, peut-on même dire. Mais en dépit de son modernisme, fidèle aux traditions comme toute terre calédonienne, le maire y est un « lord-prévôt », les adjoints des « baillis », d'autres fonctionnaires municipaux des « chambellans » et des « doyens de guilde ». Les conservateurs y ont nom « curateurs » et les portiers *janitors*.

Particularité des Glaswégiens : ils sont la population la plus religieuse d'Écosse. Ce n'est pas peu dire. Savez-vous combien il y a ici d'églises, non pas de ces églises traditionnelles de Rome, monuments d'art plus que lieux de dévotion, mais des églises pratiques, des églises d'usage, toutes d'ailleurs, hormis la cathédrale, plus laides les unes que les autres, comme le veut le morose génie puritain ? 346 appartenant à vingt cultes divers. Les presbytériens de l'Église nationale établie en possèdent 98, les presbytériens libres 94, les presbytériens unis 56. L'Église épiscopale d'Angleterre en a 17 et un évêque, le papisme 31 et un archevêque. Si l'on s'étonne de ce nombre, qu'on sache que Glasgow compte un fort contingent d'Irlandais. Les congrégationalistes, les baptistes, les évangéliques en ont respectivement 12, et 8 les méthodistes wesleyens, etc. J'en passe, et je remarque seulement que Glasgow ne contient pas de synagogue.

Pendant que nous avons le nez dans la statistique, notons qu'il y a ici une université pour les hommes, une pour les femmes et 29 collèges, — y compris l'Institut de sténographie et l'Académie de cuisine, — 3 bibliothèques publiques et 79 journaux, dont un, *la Clyde*, rédigé en français. Les hôpitaux et hospices sont au nombre de 23, les clubs de 21. 20 corporations commerciales y prospèrent, une desquelles comprend 14 métiers.

D'ailleurs cette cité, aussi considérable à elle seule que Lyon et Marseille réunis, dédaigne les honneurs administratifs. Le chef-lieu du comté est le bourg royal de Renfrew, sur la Clyde, qui donne au prince de Galles un titre de baron.

Glasgow présente ce caractère curieux, appartenant aux Basses-Terres, d'être en grande partie peuplée

*

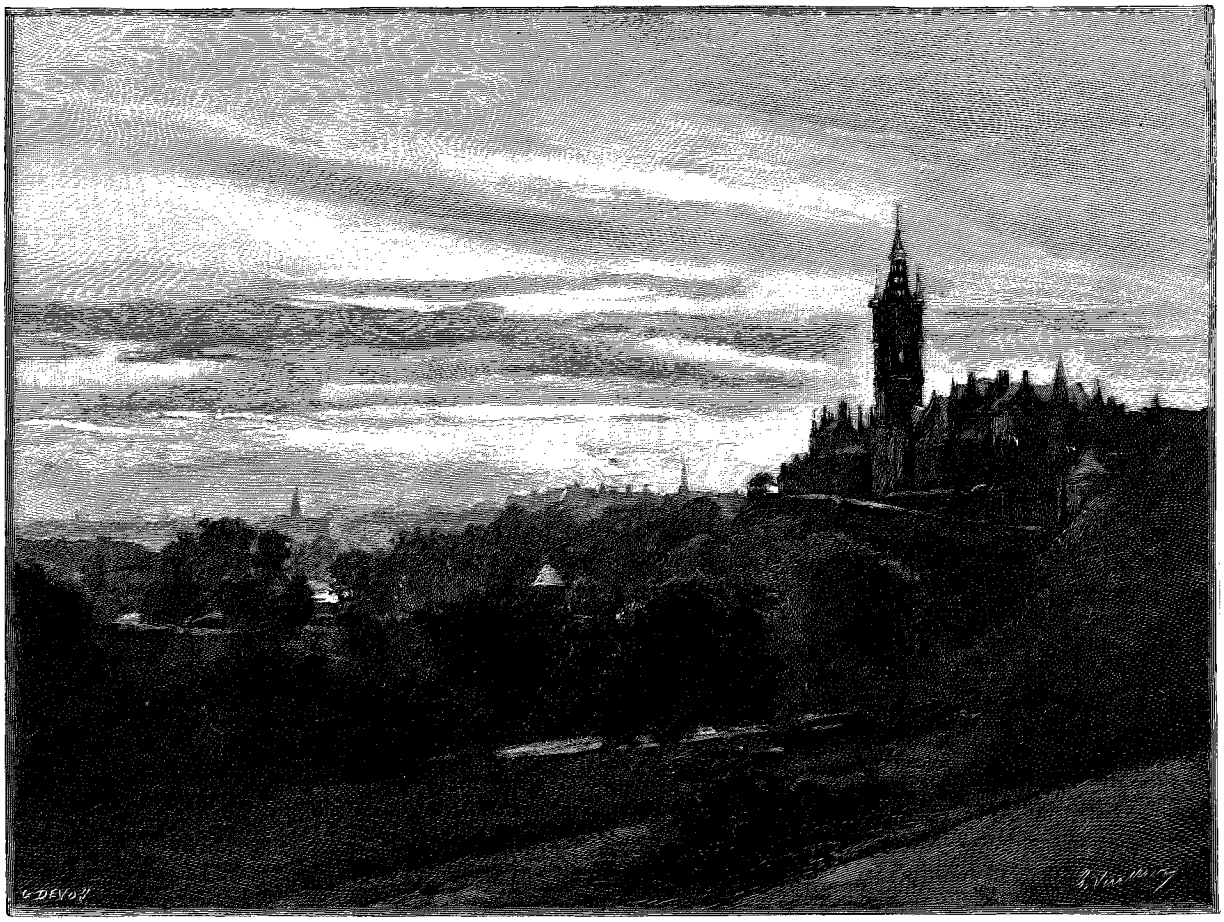
d'émigrés des Hautes-Terres. En 1605 on n'y comptait pas plus de six *Mac*; ils représentent aujourd'hui le dixième de la population.

L'unique monument artistique de Glasgow est la cathédrale, qui a eu la rare bonne fortune d'être épargnée par la frénésie destructive de la Réforme. Non que les bourgeois glaswégiens fussent suspects de papisme, mais ils étaient sagement conservateurs et ils aimaient leur vieux saint Mungo. Cromwell la respecta. Il y eut d'autant plus de mérite, qu'il s'y entendit publiquement traiter de sectaire impie et de blasphémateur par le prédicateur Zacharie Boyd.

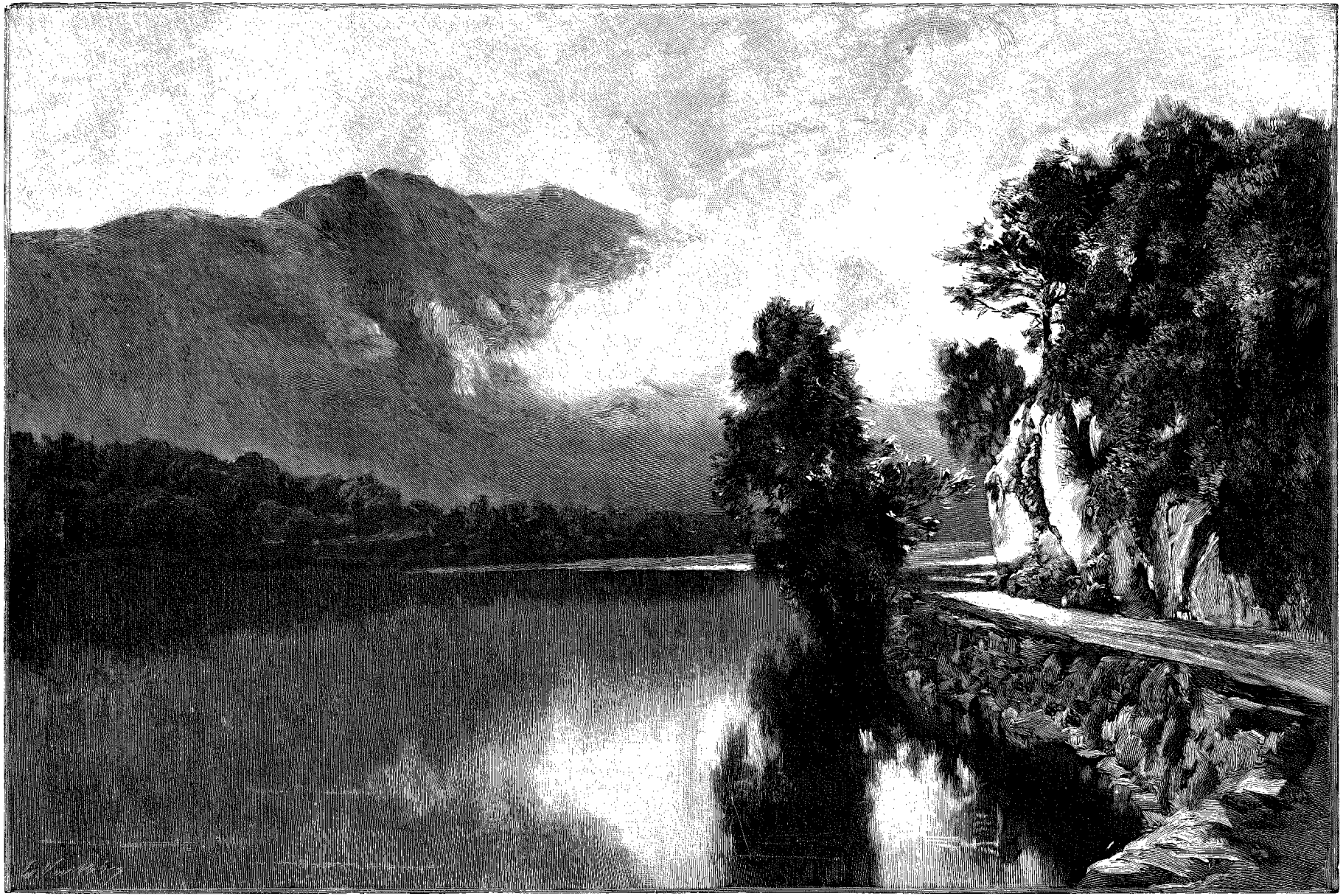
Il ne reste pas trace de la cathédrale primitive, ni de celle édifiée sur le même emplacement par l'évêque Jean, chapelain du roi saint David, et incendiée quarante ans après sa consécration. La première pierre de l'édifice actuel fut posée en 1181 par l'évêque Jocelyn, un bénédictin de Clairvaux. Il fut complété et embelli successivement par les évêques Hugues de Roxburgh, Guillaume de Malvoisin, Florent, fils du comte de Hollande, héros de Damiette, et de la princesse Ada d'Écosse, surtout John Cameron dit le Magnifique, enfin par le roi Jacques IV, chanoine temporel du chapitre.

La situation en est avantageuse, sur une butte qui domine l'immense cité, et largement dégagée par une vaste esplanade et un grand cimetière littéralement pavé d'antiques sépultures. Remarquable par son homogénéité de style — un gothique très pur de la bonne époque — ainsi que par l'équilibre de ses proportions imposantes, elle présente cette particularité d'être sans arc-boutants, et cela corrige ce que lui donnerait de massif le peu de longueur des transepts. L'intérieur, assombri par de riches verrières modernes de fabrication allemande, est en parfaite harmonie avec l'extérieur. Un jubé aux sculptures naïvement profanes sépare la grande nef du chœur, qui a une longueur presque égale, et est utilisé comme église paroissiale. La chapelle de la Vierge est la partie la plus riche de l'édifice, avec ses bossages de voûte et ses chapiteaux richement fleuris.

Mais le joyau de Saint-Mungo c'est sa crypte du XIIIe siècle. Le terrain se trouvant descendre en pente assez escarpée sur un torrent aujourd'hui comblé et bâti, la nécessité de soutenir le chœur a inspiré à l'architecte la construction de cette église basse, qui commence en sous-sol pour finir en rez-de-chaussée. N'était que les colonnes sont de pierre, non de marbre, leur variété, leur irrégularité, la richesse et la fantaisie de leur ornementation appellent involontairement la comparaison avec San-Zeno de Vérone, et ce n'est pas un mince éloge. La source



GLASGOW LE SOIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC KATRINE (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



FEMME D'IONA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

de Saint-Mungo y est enfermée, mais bouchée, bien entendu, en signe de mépris pour la « superstition babylonienne » qui lui attribuait des propriétés miraculeuses. Un des tombeaux qui s'y trouvent — beaucoup ont été détruits — serait, d'après une tradition évidemment apocryphe, celui du saint cumbrien, conservé par la piété des fidèles et cinq cents ans après sa mort englobé dans la nouvelle cathédrale. Il est plus probable que c'est l'évêque Jocelyn dont les cendres reposent sous cette effigie à demi effacée et décapitée.

Sortis de Saint-Mungo, ne cherchez plus rien en fait de vieilles pierres. Une assez chétive maison de prébendaire à quatre pignons en dents de scie; du côté de l'hôpital royal, qui occupe l'emplacement de la citadelle, dans des cours sombres et humides ou bien le long de ruelles en escalier escaladant la hauteur, des cassines lépreuses avec des escaliers extérieurs à vis, à rampe de bois vermoulu, coiffés d'une tourelle de briques en cône tronqué; dans une rue bien nommée l'Allée Pourrie, sordide cloaque où il y a cent ans on louait des résidences d'été au milieu de jardins, quelques façades délabrées portant encore de vagues traces d'armoiries sculptées sur la façade, — cela ne vaut pas la fatigue de les chercher. Ces quartiers nobles et opulents devenus, par une loi universelle de l'évolution des villes, un dépotoir de pouilleux et de loqueteux, ramènent à l'esprit cette bizarrerie économique par laquelle, en faisant la richesse d'une nation, l'industrie et le négoce créent tant de misère, misère lugubre, immonde, nauséabonde, misère brutale, hébétée, crapuleuse, rongée de vermine et de vices, empuantie de crasse et d'alcool. Sur ces figures bouffies et rances, hâves de faim et congestionnées de saoulerie, se lit une lamentable dégradation, toutes les immondices physiques et toutes les ignominies morales.

Si les quartiers ouvriers de Glasgow sont lamentables, les quartiers bourgeois sont d'un immense ennui. Quant au beau quartier, comme on dit, celui des édifices publics, des administrations, des théâtres, des magasins de luxe, c'est l'éternelle banalité qu'on sait. George Square, dont les côtés sont occupés par l'Hôtel de Ville, qui a coûté un demi million sterling, l'Hôtel des Postes en style de la Renaissance italienne, la Banque d'Écosse, la Chambre de commerce et une gare de chemin de fer, toutes bâtisses dont l'aînée n'a pas trente ans, possède en son centre un Walter Scott colossal, ridiculement juché sur une colonne de quatre-vingts pieds de haut. Autour sont disposés symétriquement une douzaine d'effigies de bronze, parmi lesquelles celle de la reine, à cheval, en robe décolletée, couronne en tête et sceptre à la main — oui, parfaitement. Je regrette d'avoir à dire que l'auteur de cette abomination est un Italien, à qui je ferai la charité de ne point le nommer. Pas plus artistique, mais moins grotesque, celle, également équestre, du prince-consort en feld-maréchal. Quant aux autres, en outre de deux généraux illustres, sir John Moore et lord Clyde, ils ne sont pas décoratifs, l'inventeur Watts, l'homme d'État Robert Peel, l'explorateur Livingstone, les poètes Campbell et Burns, un respectable monsieur dont j'ignore les titres à cet honneur, son chapeau tube et sa canne à la main.

Glasgow possède une assez bonne galerie de peinture, constituée en majeure partie par le legs d'un amateur enrichi dans la carrosserie et qui, sauf certaines attributions passablement téméraires, n'avait pas mauvais goût. Des parcs de la ville, dont un occupe le site du champ de bataille de Langside, où Marie Stuart joua sur un dernier coup de dé et perdit définitivement sa couronne et sa liberté, je ne connais que celui de Kelvin, où l'on arrive par d'interminables et maussades rues. Il n'est pas gai, avec ses maigres ombrages adolescents et ses solitaires allées poudreuses, traversé d'une rivière saumâtre et orné d'un étang fangeux.

On y va pour contempler l'Université neuve, en style baronial flamboyant, qui en 1870 a remplacé l'ancien local, lourd bâtiment enfumé flanqué de poivrières, converti en gare de chemin de fer. Les fonds pour la construction de ce très magnifique et décoratif édifice, dont Glasgow peut à bon droit être fière au point de vue de l'art autant que du faste, ont été faits par une souscription publique, à laquelle le marquis de Bute a participé pour 45 000 livres sterling, plus une subvention de 120 000 livres accordée par le Parlement, au total treize à quatorze millions de francs. Cette université, qui date du xve siècle, est curieusement divisée en « nations » comme naguère celle de Paris : *natio Glottiana* les étudiants natifs du comté de Lanark, *Rothsiana* ceux des comtés d'Ayr, Bute et Renfrew, *Transforthana* ceux des pays au nord du Forth, *Londoniana* tous les autres Une université de femmes, dite collège de la reine Marguerite, en souvenir de la pieuse souveraine qui

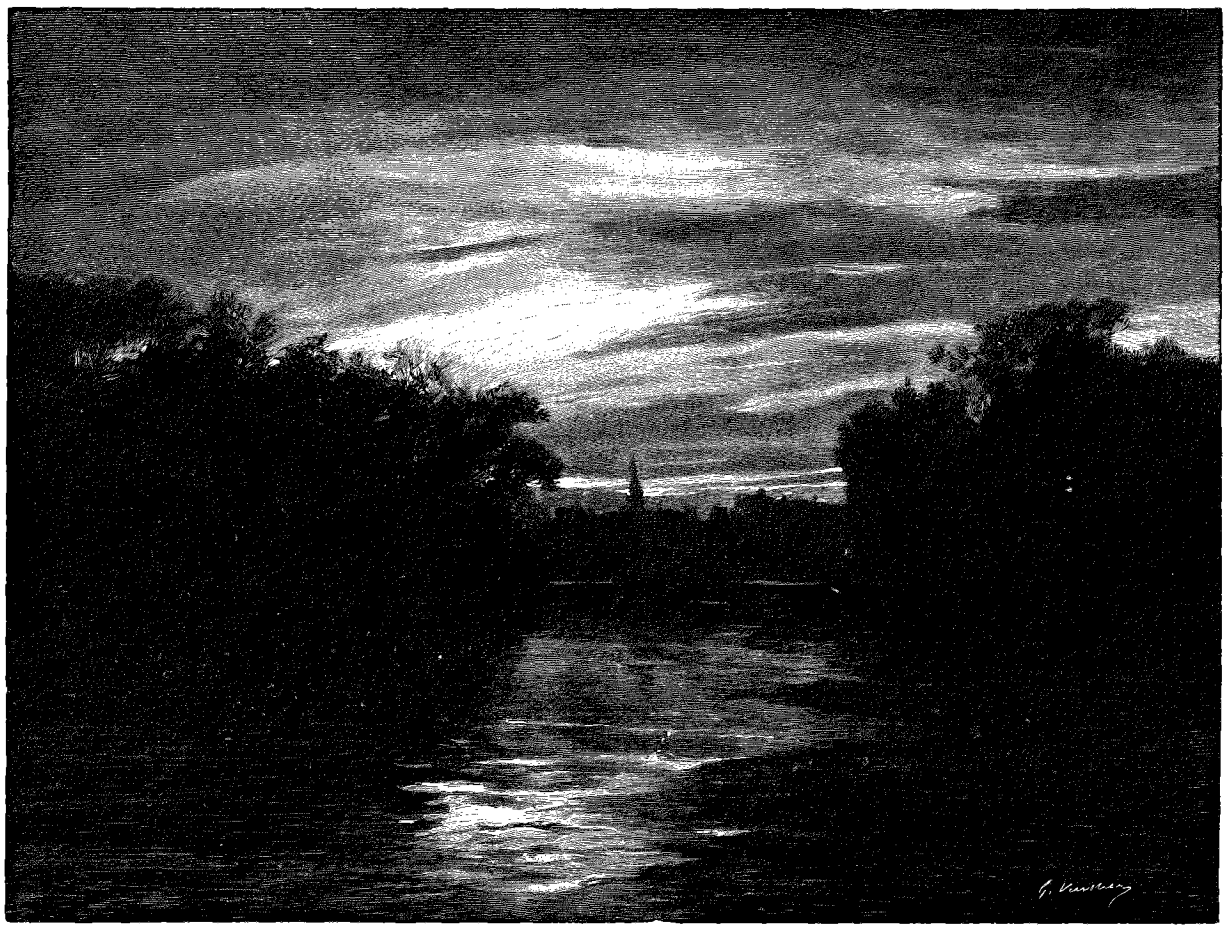
saxonisa le royaume celte de Malcolm Canmore, a été tout récemment ouverte sur l'initiative et aux frais des particuliers.

XXXIII

Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.

Une petite heure de chemin de fer conduit des rives noires, bruyantes et grouillantes de la Clyde, à celles, fraîches, agrestes et solitaires, du loch Lomond. Les eaux de la Leven, dont on remonte le cours, doivent leur couleur de sang à la pacifique industrie de la teinturerie d'andrinople, qui avec l'impression du calicot constitue la spécialité de cette vallée. Alexandria, qui en est le centre, doit son nom de forme inattendue au grand manufacturier qui la créa, Alexandre Telfer Smollett, parent de l'auteur de *Roderick Random*.

Ma bonne étoile a voulu que je fisse un séjour en ces parages charmants. Le château de Tullichewan, très grandiosement gothique quoique moderne, est délicieusement situé au revers d'une colline boisée, d'où l'on a des échappées exquises sur le lac, avec le Ben Lomond barrant l'horizon de sa massive silhouette de géant débonnaire. La famille de mes hôtes offre un exemple de la transformation des Highlanders guerriers et pasteurs en Lowlanders citadins et trafiquants. Les Campbell de Melfort vivaient noblement dans les montagnes avoisinant la passe de ce nom. L'année de la restauration de Charles II, un des jeunes gens « eut des désagréments chez lui », disent discrètement les annales familiales, quelque duel sans doute où il avait omis de convoquer des témoins. Il dut s'exiler et prit du service chez le comte de Menteith sous le nom de Mac-Oran, « le fils de l'honnête homme », son père jouissant de ce beau sobriquet. Les descendants demeurèrent *gentlemen farmers* sur les terres de ce seigneur jusqu'au commencement du siècle, époque à laquelle ils vinrent s'établir à Glasgow et reprirent leur nom véritable. Des fils de ce James Mac-Oran Campbell, l'un émigra en Amérique. Un autre, James, fit du commerce avec succès, devint lord prévôt et fut créé chevalier à l'occasion de la naissance du prince de Galles. Il a laissé deux fils, membres du Parlement, l'un desquels était ministre de la guerre dans



SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

la dernière administration. Son frère William ne réussit pas moins bien dans les affaires et créa le domaine de Tullichewan, dont le châtelain actuel est son fils.

« Des vagues sans vent, des poissons sans ouïes et une île flottante », voilà, au dire des indigènes, les particularités du loch Lomond. L'île est un ancien radeau sur lequel Robert Bruce l'avait traversé au cours d'une de ses aventureuses campagnes à la conquête de son royaume, et qui, par un travail de la nature tenant du surnaturel, y a pris racine, si l'on peut ainsi dire. Croyez-en ce que vous voudrez. Pour ce qui est des poissons, si je les ai vus, c'est dans mon assiette, et je n'en ai pas fait la remarque. Quant au reste, il est positif que, même les jours les plus calmes, ses eaux profondes sont agitées par d'étranges remous. Il jouit aussi du privilège de détenir le record des dimensions pour la Grande-Bretagne : 35 milles de bout en bout, sur 8 (56 kilomètres sur 13) dans sa plus grande largeur. Il passe enfin pour en être le plus beau lac, et non pas seulement parce qu'étant le plus accessible il est le plus visité. Si enclin qu'on soit à la contradiction, je ne crois pas qu'on puisse sincèrement s'inscrire en faux contre sa réputation. Tout ce que peut donner de beauté la combinaison d'une vaste étendue d'eau, de rives aux courbes infinies, de plans étagés de montagnes, il le possède, avec ce caractère indéfinissable fait de grandeur et de charme, de majesté et de douceur, de grâce fière, de mélancolique poésie, qui ne se peut exprimer que par le mot littéraire de « romantique ». La couleur seule lui manque. Mais nous ne sommes pas ici sur un lac italien, et, faute d'éclat, que de finesse dans cette tonalité d'un gris lumineux, que réchauffent des lueurs ambrées, avec le bleu délicat du ciel, le sombre vert des sapins égayé des taches claires des bouleaux et des frênes, le pourpre violacé de la bruyère, l'indigo puissant des lointains de montagnes, la froide améthyste des eaux ! De nombreuses îles mettent dans la plaine liquide des anses de verdure, retirées et mystérieuses.

« Le Ben », comme on l'appelle familièrement dans le pays, se reflète, superbe, dans le lac, qu'il paraît vouloir écraser, tant y tombent perpendiculairement ses flancs rugueux, habillés d'herbe et de bruyère presque jusqu'au sommet. Mais il est bon enfant avec sa mine farouche et se laisse gravir en deux heures de marche un peu rude, sans autre danger que celui de s'égarer si l'on est surpris par le brouillard, ce qui arrive souvent. Sur la rive opposée, se dresse, très abrupt et très nu, le fantastique Ben Arthur, dit le Savetier, les gens imaginatifs y distinguant nettement une silhouette d'homme penché sur un soulier. Déjà rétréci à cet endroit, le lac est tout assombri par les ombres qui se joignent de ces deux montagnes en vis-à-vis, et le soleil n'en dore pas longtemps les eaux presque noires. Un peu plus haut, les passagers qui ne veulent pas pousser jusqu'à Ardlui, l'extrême pointe nord du lac, prennent terre à Inversnaid, où un coche à quatre chevaux attend au débarcadère.

Le lac Lomond n'étant élevé que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'altitude du lac Katrine, où nous allons, atteint 110 mètres, fort raide est la côte qui, dès le rivage quitté, nous enfonce dans la montagne. Ce pays nu et désolé est demeuré légendaire par le souvenir de Rob-Roy, dont c'était le domaine et l'inexpugnable refuge.

Le joli petit steamer sur lequel on embarque à Stronachlachlar s'appelle le *Rob-Roy*. Il est même décoré sous le rouf d'une rutilante effigie du héros.

Walter Scott décrit le lac Katrine, « un miroir frissonnant d'or bruni ». Je l'ai vu noir comme de l'encre, sous un ciel tumultueux, roulant des nuées qui pour une fois n'ont pas crevé, bénies soient-elles ! D'ailleurs ces eaux sont toujours extrêmement sombres, à cause sans doute de leur profondeur considérable, par places plus de quatre-vingts brasses (146 mètres). Plus romantique encore que le lac Lomond, celui-ci est bien digne de servir de monture au joyau qu'est le poème auquel Walter Scott l'a donné pour théâtre. C'est lui qui l'a inventé. Avant qu'il eût conté la chasse du roi Jacques V, ses aventures héroïques dans la montagne où il s'est égaré, sa rencontre avec le chef des Mac-Alpine, Roderick Dhu « le Noir », l'histoire d'Ellen, fille de Douglas, ce lac était aussi inconnu que le Tanganyika. Telle est la puissance de la fiction, que l'adorable Ellen's Isle a pris le nom de la Dame du Lac dont elle était la retraite, oubliant celui de Eilean Varnach sous lequel elle servait moins poétiquement de magasin et de garde-manger aux Mac-Gregor.

Profondément encaissées entre des montagnes abruptes aux flancs sillonnés de cascades, dont le sommet principal est le Benvenue, les rives escarpées du lac Katrine sont couvertes d'épais taillis de chênes et d'ifs, dans lesquels éclate la note rouge des baies de nombreux sorbiers. Elles sont absolument désertes, hormis l'hôtel de Stronachlachlar, en style ancien comme d'usage, dont les pignons gris se confondent assez avec le fond de granit pour ne pas nuire à cette grande impression de sauvagerie solennelle, presque sinistre ce jour chargé d'orage, enveloppé dans une puissante tonalité violette tout à fait fantastique. Un coche nous cueille au débarqué à l'extrémité orientale du lac, sur un petit appontement de bois rustique et moussu.

Dire du défilé des Trossachs qu'il est inférieur à sa réputation serait peut-être injuste. Une ravine profonde et tortueuse, semée de rochers chaotiques, de bouquets de rhododendrons et de jets de fougères arborescentes, tapissée de mousses fraîches et ombragée d'une futaie de bouleaux, de hêtres, de pins, de mélèzes, toute vibrante de sifflements de merles et de piverts, est toujours chose exquise, surtout quand le soleil, qui nous a fait la politesse d'y paraître, jette sous la feuillée de joyeuses fusées d'or. Mais cela se voit partout, et précisément à cause que le caractère de ce paysage n'est pas national, j'en ai été moins frappée, quoique charmée, que d'autres



BROUILLARD À GLASGOW. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

sites de moindre réputation. Cependant l'endroit est délicieux pour y faire séjour, et l'inévitable hôtel s'y trouve, un superbe castel qui pourrait aussi bien être Balmoral.

De l'hôtel des Trossachs, le thé pris, nouveau coche, et en route le long d'un nouveau lac! Vennachar, « la jolie vallée ». Par une de ces molles et bleues fins de journée d'été, presque toujours sereines, c'est une promenade exquise jusqu'à Callander, sur la limite des Hautes et des Basses-Terres, d'où le chemin de fer ramène à Glasgow en une heure. Mais il faut s'arrêter à Stirling, la vieille citadelle, boulevard des Basses-Terres contre le brigandage des Highlands et des rois contre la turbulence de leurs sujets.

Montons au château. Le long des rues escarpées qui escaladent la hauteur, bien des vieilles pierres retiennent le flâneur. Le beffroi de l'ancienne maison de ville, la croix du marché surmontée d'une licorne, qui sous le régent Murray servait de pilori pour les prêtres obstinés à célébrer la messe abolie, et où en 1820 furent décapités deux meneurs d'un mouvement insurrectionnel par lequel fut fort avancée la grande réforme électorale de 1832. Argyll's House, transformée en hôpital militaire, a conservé ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons, ses moulures et ses décorations d'un curieux style bâtard, ni féodal ni renaissance. De même l'hôtel de Mar, qui n'est pas une ruine mais n'a jamais été terminé. Plusieurs maisons à pignon dentelé portent sur leur façade des inscriptions pieuses, et l'une cette fière maxime : *Arbor vitæ sapientia. Murus aheneus bona conscientia.* Intact au milieu de son jardin du temps, avec bosquets, labyrinthe, mail et jeu de boules, est le petit hospice fondé au XVIIe siècle par le marchand Cowane, pour servir d'asile à douze membres ruinés des guildes de la ville. Cette institution, riche de plus de cent mille francs de rente en bonnes terres au soleil, compte aujourd'hui une centaine de pensionnaires à domicile. L'église des Frères Gris, partagée entre deux paroisses différentes, est un bel édifice du XVe siècle, dont l'imagination anime la maussaderie puritaine du souvenir des scènes brillantes qui s'y sont passées. Là, premier épisode de sa vie tourmentée et tragique, Marie Stuart fut solennellement couronnée à l'âge de neuf mois, au milieu de grandes réjouissances. Vingt-cinq ans plus tard, son fils au maillot y recevait avec non moins de pompe la couronne arrachée de son front.

Bien d'autres souvenirs de la tumultueuse histoire d'Écosse assaillent le visiteur dès son entrée au château. Hormis les vilains casernements modernes badigeonnés de jaune où tient garnison un régiment de Highlanders, tout dans la forteresse, encore que fort mutilée par le bombardement du général Monk, réveille les temps

évanouis. Le palais édifié par le roi Jacques V a conservé une noble apparence, avec ses façades sculptées et décorées de niches et de statues. Il était fort magnifique et possédait même la ménagerie de mode alors, s'il en faut croire le nom de Fosse aux Lions qu'a conservé une de ses cours. L'intérieur en a été déshonoré par de ces utilisations qui ont été la ruine de tant de monuments aux époques où l'on n'était pas curieux des choses du passé. Non moins négligé a été le vieux palais du Parlement, où en 1645, chassé d'Édimbourg par la peste, il revint tenir ses séances. Quant à la chapelle royale, consacrée à saint Michel par le roi Alexandre Ier, et reconstruite au XVe siècle, elle est transformée en magasin d'habillement et d'armement. Le mess des officiers est installé dans l'ancien boudoir de la reine Marie. Soigneusement entretenus au contraire, et fort bien restaurés après un incendie, de vieux bâtiments sans grand caractère, mais pittoresquement enchevêtrés, où se trouve, remplie d'objets historiques, la chambre dans laquelle Jacques II poignarda de sa main le rebelle comte de Douglas. Le corps fut jeté par la fenêtre et enterré séance tenante dans le jardin, dit la chronique. Au cours de travaux exécutés à cette place, on a en effet exhumé un squelette en armure.

L'histoire des six Jacques est intimement liée à ces vieux remparts. Le dernier acte de la tragédie des Stuarts joué par le prince Charles-Édouard a eu son retentissement à Stirling. Le prétendant assiégea le château avec 4 000 Highlanders, mais sans pouvoir le réduire. Non qu'il fût inexpugnable : Anglais et Écossais se le sont souvent disputé. Allons jusqu'à l'extrémité de l'éperon du roc, de ce côté à pic sur lequel est assise la citadelle. Accoudons-nous au rempart et regardons dans la plaine éblouissante de soleil qui se déroule très bas à nos pieds. Au sommet d'une hauteur boisée, nous apercevons une tour de forme singulière, en façon de ruine, surmontée de clochetons gothiques. Tout moderne, et érigé à la gloire de William Wallace, de qui la statue colossale décore la façade, et dont l'épée à deux mains, longue de cinq pieds six pouces, y est conservée, ce monument commémore la victoire qu'il a remportée ici en 1297, à la suite de laquelle il reprit le château dont Édouard Ier s'était emparé l'anné précédente. Huit ans plus tard, le grand patriote vaincu à son tour et peu généreusement mis à mort, ce prince reprenait Stirling après un siège de trois mois.

Regardons plus loin, vers le sud. A travers les vibrations de la grande lumière incandescente nous finirons par distinguer un mât surmonté d'un drapeau. Il indique la place où, le 24 juin 1314, Robert Bruce planta son étendard pour diriger la bataille de Bannockburn, où 100 000 Anglais furent battus par 40 000 Écossais.

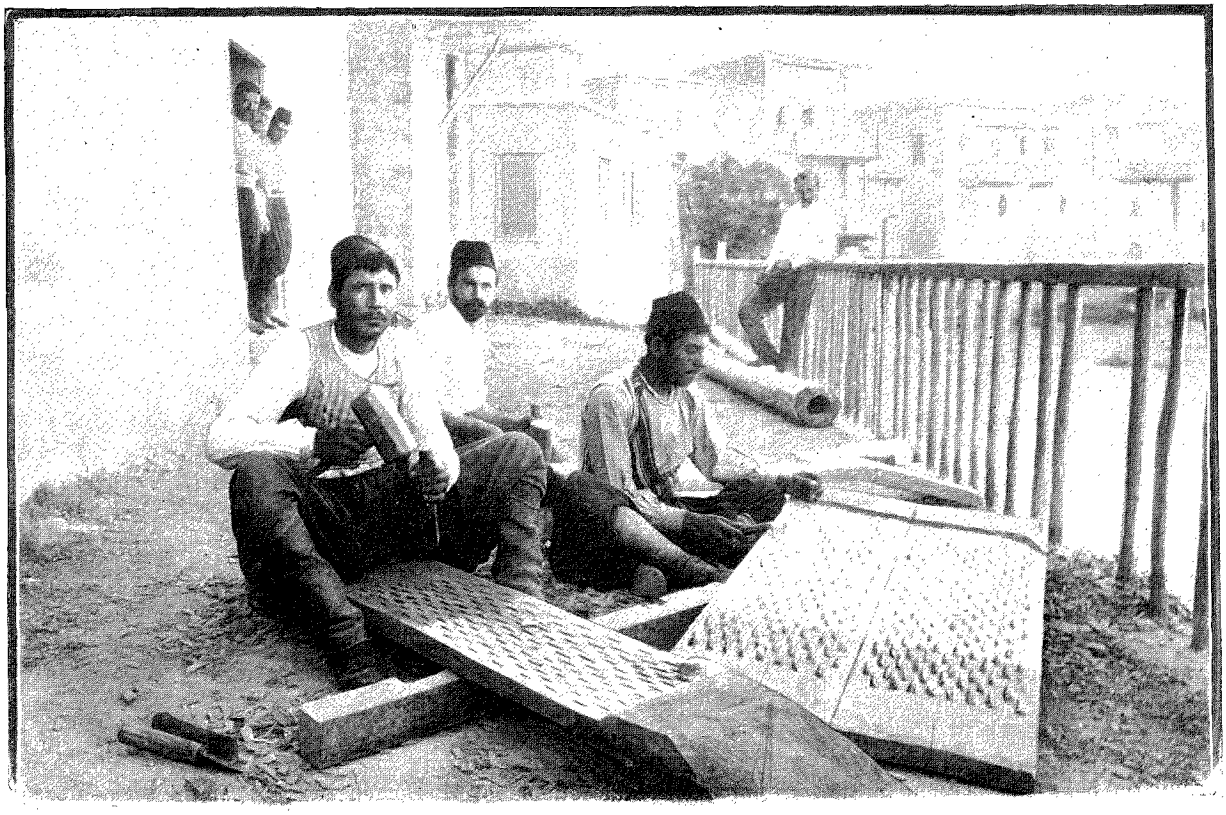
Merveilleuse est cette vue du château de Stirling sur la riche plaine verte de prairies et dorée de chaumes, que bornent à l'horizon noyé de lumière les montagnes bleues des Highlands, et où serpente en courbes, en boucles, en replis infiniment tortueux, le ruban d'argent du Forth, le plus capricieux des fleuves. Par un ciel radieusement pur, un soleil généreusement chaud, une atmosphère exquisement limpide, mais enveloppée comme d'une caresse d'une blonde vapeur lumineuse, par cette glorieuse journée c'était un adieu inoubliable à la belle, à la noble, à la romantique terre d'Écosse. En la quittant, je me reprocherais d'en avoir trop dit, si je n'avais à regretter l'oubli de beaucoup de ce qu'il y avait à dire. Qu'on me pardonne et l'abus et les omissions.

MARIE ANNE DE BOVET.



TOURISTES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



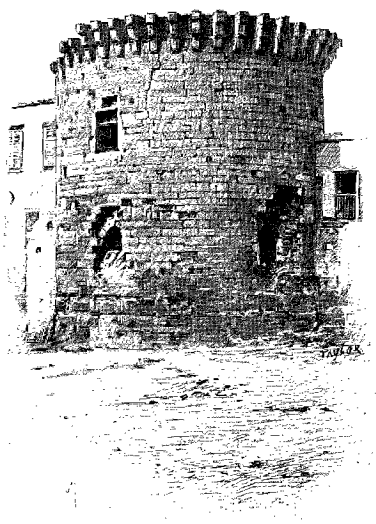
CHARPENTIERS À KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

KYRINIA,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

X



TOUR ANCIENNE
À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA.
DESSIN DE TAYLOR.

De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de saint Evlavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinaï. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Labaropétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.

De Nicosie à Kyrinia il y a 26 kilomètres seulement. Le 19 août, le matin à 6 heures, nous nous mettons en route sur nos mules.

En sortant de la capitale, c'est l'étendue plane que nous connaissons, avec, au loin, de petits villages éparpillés et la barrière des montagnes du nord. Nous courons sur la route carrossable, assez bien entretenue jusqu'à Kyrinia, assez fréquentée aussi.

Il y a, à Chypre, très peu de bonnes routes; sauf celle de Larnaka à Nicosie, que les Turcs ont construite, et celle toute militaire de Limassol à *Platrœs* et au Trôodos, conduisant à la résidence d'été du Haut-Commissaire, les autres sont plus ou moins impraticables en hiver, et les accidents n'y sont pas rares. On compte, en ce moment, seulement sur la ligne des routes principales, huit grandes rivières et vingt-cinq petites qui demandent des ponts.

Un bonhomme qui nous croise sur son âne nous salue très bas et d'un air bon et honnête. Sauf aux environs immédiats des villes, sauf lorsqu'il s'agit de musulmans, on se rencontre rarement sur un chemin sans se saluer. C'est la mode arabe. Il est peu de per-

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169 *et* 181.

sonnes qui ne vous adressent, en passant, un souhait de bonne arrivée, un bonjour à la mode locale et ancienne, en portant une main à la tête, l'autre, ou la même, à la hauteur du cœur, s'étalant sur la poitrine. Sous ce rapport, le paysan chypriote, réputé si arriéré par les *civilisés* des villes, se montre meilleur et beaucoup plus avancé qu'eux.

A un tournant du chemin, nous rencontrons des terrassiers occupés à sa réfection : tandis que d'un côté les hommes travaillent à le niveler, de l'autre les femmes transportent des pierres dans de vieilles caisses à pétrole.

Katô et *Panô Dikomo* forment un village assez important, avec de beaux jardins que deux sources abondantes arrosent. Le maître d'école, au passage, ne m'étonne pas peu en me demandant si je suis zoologiste et botaniste. Cela me remémore le moukhtar qui, à Dali, à notre précédente tournée, me tint éveillé jusqu'à deux heures du matin en consultation astronomique.

Ici nous devons faire un détour pour aller prendre la queue d'un chaînon de l'arête montagneuse et passer dans un long défilé, comme une large et verte tranchée taillée dans le massif. Du point culminant de la route qui serpente, nous apercevons très bien la côte asiatique. Au sud, la vue s'étend sur toute la plaine, perdue dans une teinte vague, jusqu'à l'Olympe. L'aspect du pays a entièrement changé : tout le versant intérieur de la chaîne se présente triste, aride, variant de teintes suivant la composition de son sol, et maintenant nous avons, descendant doucement vers la mer, des vallées couvertes de verdure, des plantations de caroubiers et d'oliviers, au fond desquelles des sources roulent en torrents minuscules. Nous sommes dans la passe de Kyrinia, gorge assez large, où de ravissants paysages se découvrent parfois dans un horizon très borné.

Sur notre chemin passent quelques trains de chameaux retournant, déchargés, à la ville. Enfin Kyrinia, l'ancienne *Cerynia*, se découvre, bâtie sur un petit promontoire, au milieu des jardins que dominent les têtes de nombreux palmiers. On y voit de jolies constructions européennes, des fleurs et des fruits, enfin tout un horizon nouveau qui contraste singulièrement avec la monotonie de la région antérieurement traversée.

Nous descendons provisoirement chez un marchand d'orge, en même temps cafetier, où nous sommes l'objet d'une énervante curiosité. Mais il est midi et nous sommes heureux de recevoir, sans plus tarder, une franche hospitalité chez le correspondant de la Banque Impériale ottomane, M. Démétriadès. Sa famille est nombreuse; à tout instant de jeunes figures de fillettes brunes, de grandes demoiselles en blanc apparaissent, mais elles s'enfuient à notre vue et se cachent, comme épouvantées. On se croirait dans une maison musulmane.

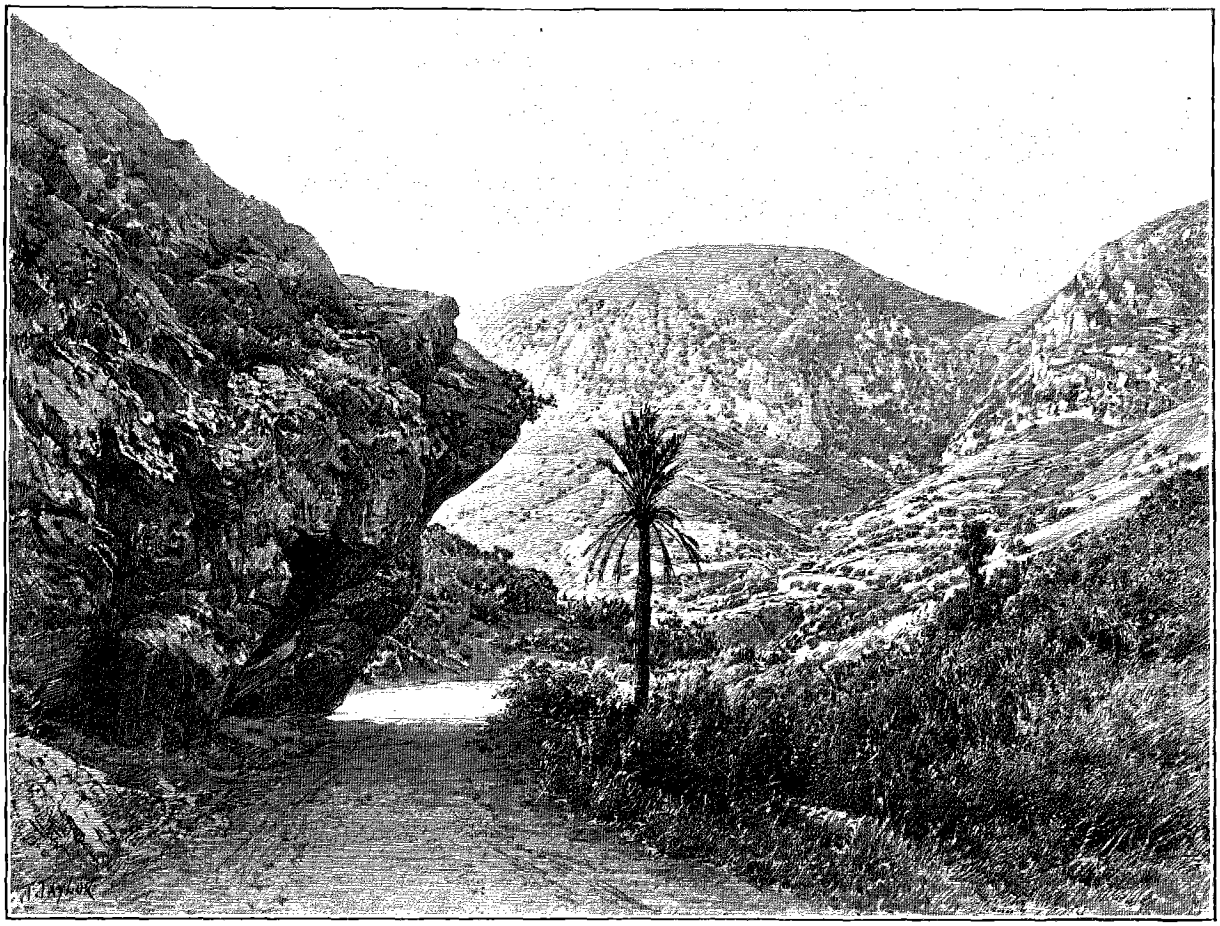
Abritant une population de 1 300 habitants[1], Kyrinia n'est point une ville triste : elle est seulement calme. Sa situation au bord de la mer, son petit port nouvellement terminé, de beaux restes d'une ancienne forteresse et ses jardins la font bien supérieure aux autres villes de l'île, y compris ses aînées moins élégantes, moins propres, d'aspect moins riant. Je tombe, à ma visite à l'ancienne forteresse où sont aujourd'hui le poste de police et les prisons, sur un jour d'inspection. Tout le monde est sous les armes, en allées et venues rapides, inquiètes, et, sans l'obligeance du commandant anglais qui m'introduit lui-même, j'aurais dû renvoyer ma visite à une heure plus opportune. Nous entrons par un pont jeté sur les fossés que la mer ne remplit plus, qui ont été transformés en pépinières, à travers lesquelles des avenues et des routes ont été créées, et par un portail voûté. Nous sommes à l'intérieur, où nous allons partout, entre des pierres jaunies, des voûtes lourdes transformées pour les besoins actuels, par des chambres inoccupées, vides, silencieuses, ou de sombres boyaux qui ont jadis résonné sous les pas lourds des Français et des Vénitiens. Une petite salle circulaire a été, et est encore, une chapelle. J'y vois un sarcophage en terre cuite muni d'un rebord large et percé, au fond, de trois trous à égales distances, tombeau qui vient d'une des loges de la nécropole phénicienne, près de là. Dedans, les ossements en miettes de son propriétaire.

Les cellules des prisonniers sont disposées en deux étages, ouverts l'un sur l'autre, donnant dans une cour intérieure qu'elles entourent. Elles sont vastes, aérées, munies extérieurement d'une solide porte de bois; et ce qui frappe dans celles-ci comme dans toutes celles que j'ai visitées ailleurs, c'est l'excessive propreté avec laquelle tout est tenu. A la porte, un tableau à coulisse avec une plaquette porte le nom du prisonnier, le motif de son incarcération, l'âge, le temps à faire et les dates. Dans un costume bleu clair, tous, à quatre ou cinq par cellule, dorment sur leur couche. Quelques-uns se soulèvent et nous jettent de mauvais regards d'ennui.

Nous redescendons dans la cour, visiter les cuisines; des prisonniers y travaillent à bluter de la farine; d'autres, en rang, sous l'escorte d'un gardien armé seulement du casse-tête des *policemen* anglais qui pend au côté, reviennent d'un travail quelconque, tandis qu'une escouade retourne du marché, apportant la viande dont la qualité n'a pas l'approbation d'un sergent, qui tempête après son subalterne.

Nous montons sur le faîte et nous faisons le tour des murailles, qui sont d'une extraordinaire épaisseur du côté de la mer et en face de la montagne. Il y reste un canon enfoncé en terre. Les murs sont presque intacts, hauts et droits, très simples aussi. C'est dimanche aujourd'hui et le pavillon bleu flotte au sommet d'un poste de surveillance récemment construit sur un bastion. De là, je jette un coup d'œil sur la chaîne : en face, isolée, la pointe déchiquetée qui porte le château de Saint-Hilarion ; plus loin, les restes de l'abbaye célèbre de Bellapaïs, la tête du *Kakôscala*, à 904 mètres de hauteur, puis le pic plus élevé où s'effritent, sous la bise, d'autres ruines, celles du château de Buffavento; enfin la dentelure du *Pentedactylon*, visible de toute la Messaorée, d'où la

1. 1 322 exactement, suivant le dernier recensement, de 1891.



PASSE DE KYRINIA. — DESSIN DE TAYLOR.

chaîne diminue à l'œil et s'enfonce dans la presqu'île du Karpas. Tout est vert sur les pentes, malgré la saison, et, l'hiver, ce doit être certainement la région la plus agréable de l'île. A gauche et à droite de la ville, de hautes couches d'un calcaire tendre ont été une nécropole importante, à en juger d'après le nombre de loges funéraires qui s'y voient encore. En bas, au pied des murs, la mer, d'un vert émeraude, bat doucement une ligne de roches qui, s'infléchissant en dehors, à l'est, semble avoir été la défense naturelle d'un port intérieur.

Le château de Kyrinia fut construit par les Lusignans et modifié sous les Vénitiens. De forme quadrilatérale, avec de larges et fortes tours aux angles, il représentait pour l'époque une sérieuse défense. C'est ce fort qui abrita la famille royale pendant une invasion des mamelouks à Chypre, au xve siècle, et qui résista un an à Jacques le Bâtard, fils naturel de Jean II de Lusignan.

Quand nous sortons, le corps entier de défense de la ville et des prisons est sous les armes contre un des murs de la vieille citadelle ; et, ma foi, ces Grecs et Turcs mêlés, sous l'uniforme bleu foncé et le turban d'un blanc éclatant, ne font point mauvaise figure.

Notre visite terminée, nous nous rendons dans la partie de la nécropole qui s'étend à l'est de la ville, commençant immédiatement après les dernières maisons. Les ouvertures carrées des chambres, à fleur de sol ou entièrement ouvertes par le toit, — soit travail du temps, soit travail de l'homme, — et les escaliers qui y conduisaient, se voient de tous côtés, dans toutes les directions. Une de ces loges, souterraine, qui sert aujourd'hui d'étable, est restée en parfait état. Taillée dans un calcaire granulé tendre, elle a 5 m. 60 de large, 5 m. 25 de long et 1 m. 65 de hauteur moyenne. Trois plates-formes en occupent les côtés à 0 m. 47 du sol. Nous y trouvons les débris d'un sarcophage en terre cuite, récemment découvert et cassé, dont nous pouvons rapprocher les morceaux de la première moitié. En fouillant les poussières des angles, nous sortons un morceau de maxillaire inférieur qui porte encore trois dents : triste reste de ce qui a été une intelligence humaine !

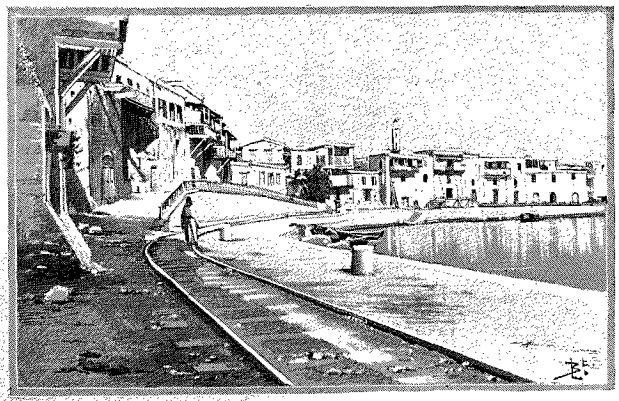
Contournant, à droite, une pointe rocheuse au-dessus de laquelle on voit une église élevée sur l'emplacement d'un ancien fort, nous arrivons au port, bordé de quais, qui peut bien renfermer, à l'aise, une quarantaine de voiliers. A l'ouest, il est défendu par une jetée assez haute munie d'un parapet ; à l'est, par une autre jetée de biais faite avec des blocs naturels superposés. Au milieu, s'élève une ruine circulaire qui paraît avoir été le pied d'une tour de vigie et qui repose sur un sol de blocs apportés. Autour du quai, des maisons de bonne apparence,

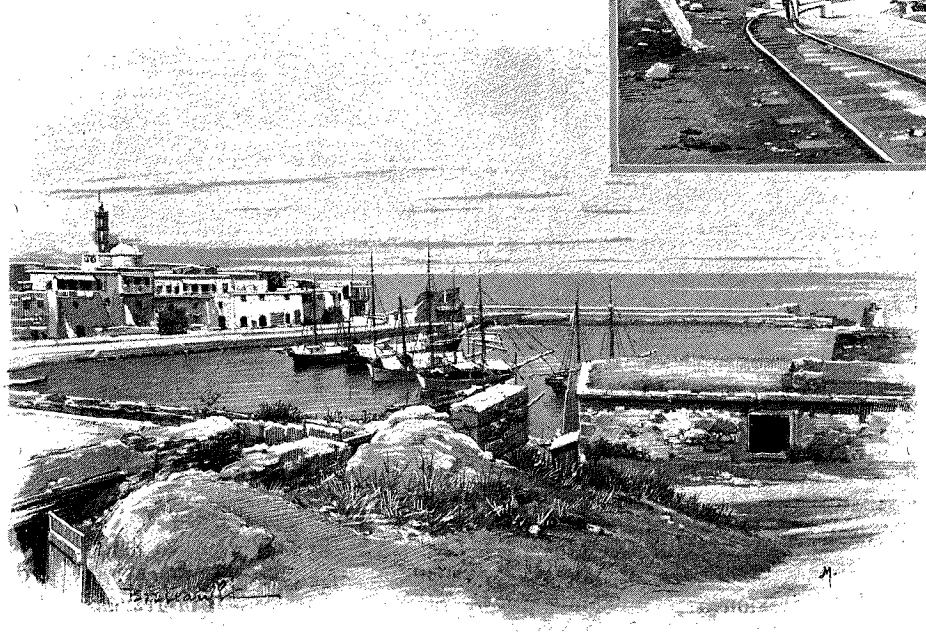
des cafés, et, au milieu de quelques pierres antiques, un petit requin desséché qui a été abandonné là, après sa capture. A droite, les hautes murailles jaunes de la forteresse. Comme note moderne, un pêcheur à la ligne, attentif aux moindres mouvements de son hameçon.

A l'intérieur de la ville, deux tours, à peu de distance l'une de l'autre, en bon état de conservation, appartenaient à l'ancien système de fortifications et sont englobées dans des constructions récentes. Tout autour sont des pépinières, jardins publics non entretenus, envahis par les ronces, et des avenues de mûriers et de mélias qui font des promenades très agréables le soir.

Kyrinia fait un commerce important avec la côte d'Asie, en face. Elle en reçoit des bois de construction et lui envoie du coton, du vin, des produits manufacturés, soit d'importation anglaise, soit de fabrication locale.

En somme, cette ville, chef-lieu de district, n'est qu'un grand village. Dans ses rues étroites, tranquilles, je rencontrai un colporteur de chaussures, sa marchandise enfilée sur un bâton. Il doit être arabe. Les Maronites, venant de la côte syrienne, ont jadis été en grand nombre à Chypre. Mais, traqués par l'Église grecque qui craignait peut-être, s'ils eussent vécu en tranquillité, un appel de leurs frères syriens et une immigration inquiétante pour la tranquillité de l'Église orthodoxe, ils ont été dispersés et réduits à se grouper, à se cantonner à une des extrémités les moins peuplées de l'île. Ils forment aujourd'hui cinq villages, confinés à l'intérieur d'un triangle équilatéral formé par le cap Kormakiti au nord-ouest de l'île. A tort ou à raison, les Maronites ont, à Chypre, une réputation équivoque qui fait dire « un maronite » pour un « homme de rien ». Ce n'est probablement que le résultat des agissements des prêtres grecs.

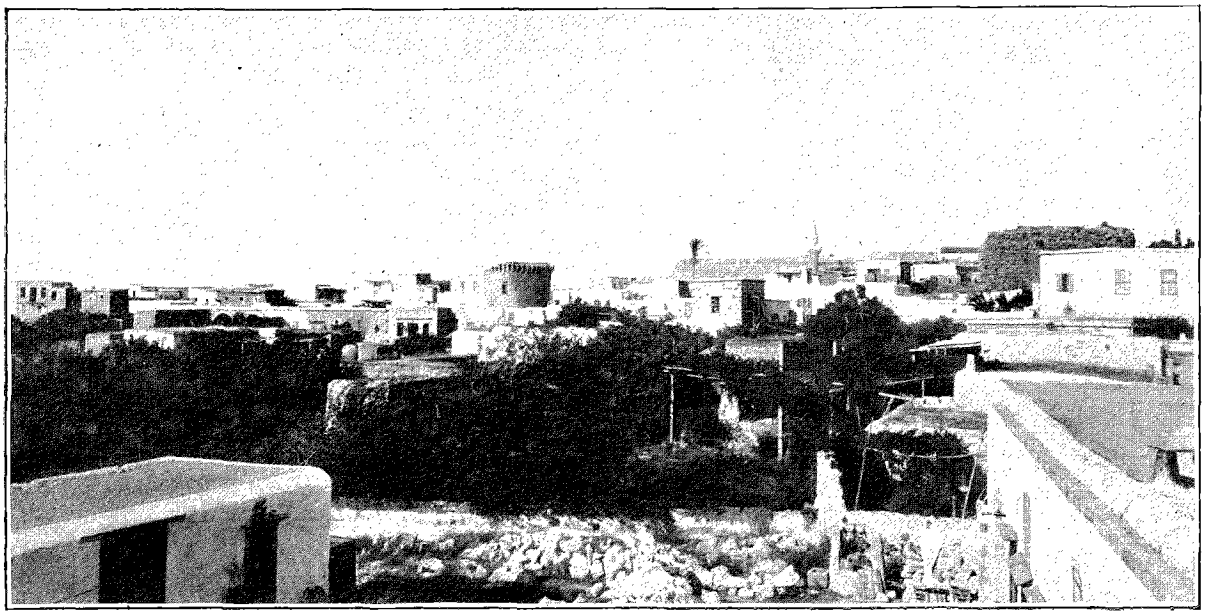




LE PORT DE KYRINIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le 23 au soir, à 6 heures, nous nous remettons en route à pied, dans la direction de Lapithos. Nous allons aller coucher au monastère d'Acheropiitou, à 15 kilomètres, au bout d'une route qui court entre les oliviers et les caroubiers, non loin de la mer. Nous arrivons, deux heures et demie après, à destination.

Le monastère d'Acheropiitou, grand bâtiment rectangulaire construit au bord de la mer sur la roche même, est un lieu de villégiature pour les Nicosiotes. Aussi y trouvons-nous deux familles de la capitale qui sont venues y jouir du bleu de l'eau, de la pureté de l'air, de la fraîcheur des sources et surtout du bon marché de la station. Au milieu d'une grande cour centrale se trouve l'église, surmontée de trois coupoles, flanquée de bas-côtés et de contreforts dans le style byzantin. A gauche, deux longues files d'arceaux formant vérandas, sous lesquelles, en haut et en bas, sont de nombreuses chambres : celles du haut, seulement, sont habitables pour un Européen ; les autres offrent le plus parfait exemple d'abandon et de saleté monacales que l'on puisse imaginer. Il en est de même dans la cour et l'église, où il semble que la propreté doive être, par principe, sévèrement bannie. Dans les niches, de vieux tableaux tombant de vieillesse, des toiles déchirées, pantelantes ; aux murs, de vieux habits ; dans les coins, de vieux bois, des morceaux de dorures anciennes, quelques-unes véritables et précieux travaux d'art. Tout cela semble une arrière-boutique de fripier. Les tableaux de la Vierge d'Acheropiitou sont nombreux, ainsi que la tête du Christ décapité, posée comme sur un plat de barbier. Oh ! certains de ces tableaux des églises chypriotes ! Je ne sais plus où j'ai vu un Christ nu sous une peau de bête, les membres cagneux, la tête immense,



VUE DE KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

travail de fou en délire! Parmi les dalles du sol se trouve une ancienne pierre tombale, celle probablement dont parle M. de Mas-Latrie, la dalle du tombeau d'Alex. Flatri[1].

Le monastère sert surtout de magasin d'entrepôt pour les récoltes de caroubes, qui sont prises, ici, chaque année, par les bateaux de diverses compagnies anglaises, et de caravansérail pour les bêtes et gens de passage. Il y a trois moines, toujours occupés des intérêts matériels de la maison, régissant les foires, au cours desquelles ils louent les emplacements, vendent l'orge, la paille, les produits de leurs terrains.

A une cinquantaine de mètres du monastère, à l'est, du côté de la mer, se trouve une vieille petite église qui porte le nom de *Haghios Evlavios*, premier évêque d'*Ambousa*, ville byzantine qui succéda à l'ancienne *Lapithus*, dont le village actuel de Lapithos a conservé le nom.

Tout près, dans la même direction, on rencontre un immense bloc de roche de 7 m. 50 de large, sur 11 mètres de long et 7 de hauteur, soit près de 600 mètres cubes, reste probable d'une nécropole phénicienne qui s'étendait de ce côté. Ce bloc passe pour avoir servi de tombeau à saint Evlavios. A l'intérieur, il est creusé de deux chambres, d'une loge à ras terre et d'une autre loge très haute, large, en face de l'ouverture d'entrée. La chambre principale a été éventrée sur la paroi de gauche. Sur les flancs, on voit un escalier et une quantité de petites niches où les fidèles venaient, jadis, faire brûler de petites veilleuses.

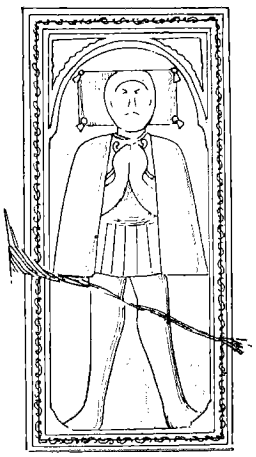
De ce point jusqu'à deux ou trois cents mètres de distance le long de la côte, un amas de pierres forme une élévation artificielle et marque la place d'une ville importante qui a été là.

D'Acheropiitou au monastère du Sinaï, où nous pensons retrouver notre ami de Psevda, nous montons lentement, entre les caroubiers et les oliviers séparés par de longs intervalles incultes. Le monastère, qui date de 1700, domine le village de *Vasilia* et est do-



ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. Les Flatri étaient une famille grecque admise dans la noblesse française de l'île et qui s'allia avec une des branches de la famille des Lusignan (L. de Mas Latrie).



DALLE TOMBALE D'ALEXANDRE FLATRI DANS L'ÉGLISE GRECQUE D'ACHEROPHITOU (PAGE 473). DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

miné lui-même par les ruines de celui qui l'a précédé, Krinia. On y accède par un étroit sentier qui monte, très raide, en serpentant jusqu'au sommet du Konnos Vouno, à 947 mètres. Petit, sans caractère, il n'a rien de remarquable : une simple construction du pays, en pierre. Le propriétaire n'est pas là, et son domestique est sur le point de nous mettre à la porte sans autre forme de procès. Après la grimpée que nous venions de faire, ce procédé par trop cavalier ne pouvait nous laisser sans protestations. Nos bagages à terre, je fis connaître à ce cerbère l'invitation que nous avions reçue de son maître, et nous obtînmes le café. Il est vrai que je parais faire partie d'une classe sociale très inférieure, à Chypre, aussi bien pour les bourgeois que pour les paysans, le fait de marcher, pour me rendre d'une ville à l'autre, me mettant au plus bas dans leur estime.

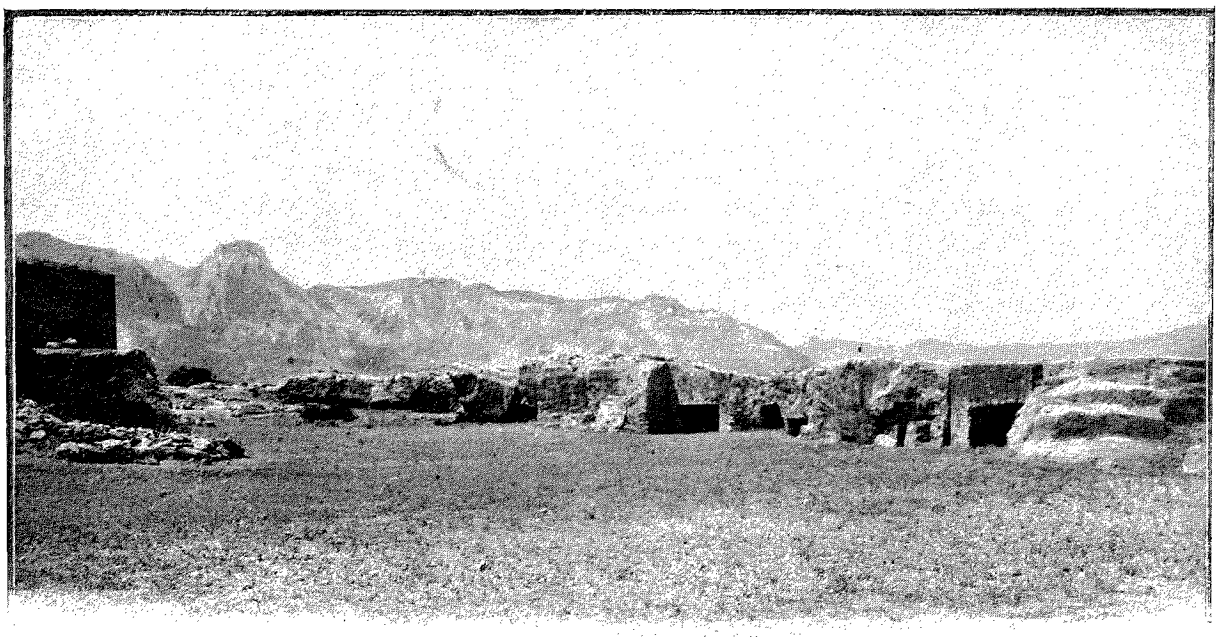
Après le café et des pourparlers où j'usai de toute ma politique, on nous donna à manger : il était temps.

Ne pouvant donc demeurer au monastère, le *despote* étant absent, — car ces moines-chefs se font appeler « évêques », — nous descendons la montagne et allons nous réfugier au village de Vasilia. Enfin, à la nuit, le sinaïte arriva de son excursion et nous dûmes refaire l'ascension de la montagne au clair de lune, non sans nous perdre plusieurs fois et risquer nos mollets, les chiens chypriotes ne faisant pas mentir leur origine arabe. Cette fois nous reçûmes une hospitalité non moins aimable qu'à Psevda.

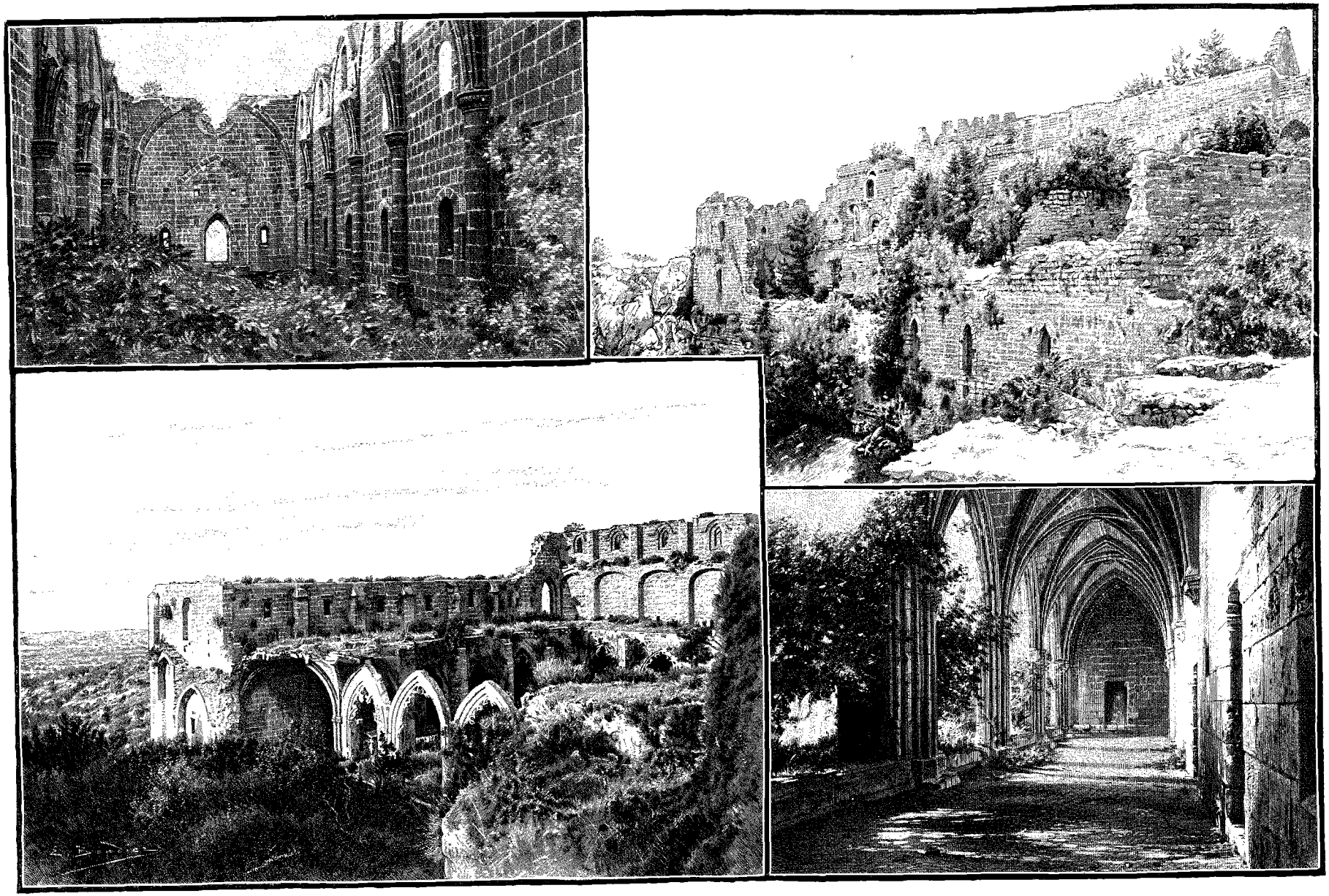
Le lendemain, de bonne heure, nous montons sur des bêtes arrêtées la veille. Jusqu'à *Larnaka-tis-Lapithou*, — on appelle ainsi ce village pour le distinguer de la ville que nous connaissons, — il n'y a guère, à vol d'oiseau, qu'un peu plus de 3 kilomètres ; mais nous mîmes environ quatre heures à les franchir par le sentier montant et descendant qui traverse entièrement la chaîne, le village se trouvant en deçà de l'arête.

Il est donc 11 heures et demie quand nous arrivons au monastère-ferme de Kathari, près de Larnaka, où nous sommes reçus par son locataire, un agriculteur. Mais nous tombons mal, car demain, 15 août, a lieu ici une fête, un *panaïri* important, et, les paysans commençant à arriver sur leurs ânes, notre amphitryon n'a pas le temps de s'occuper de nous.

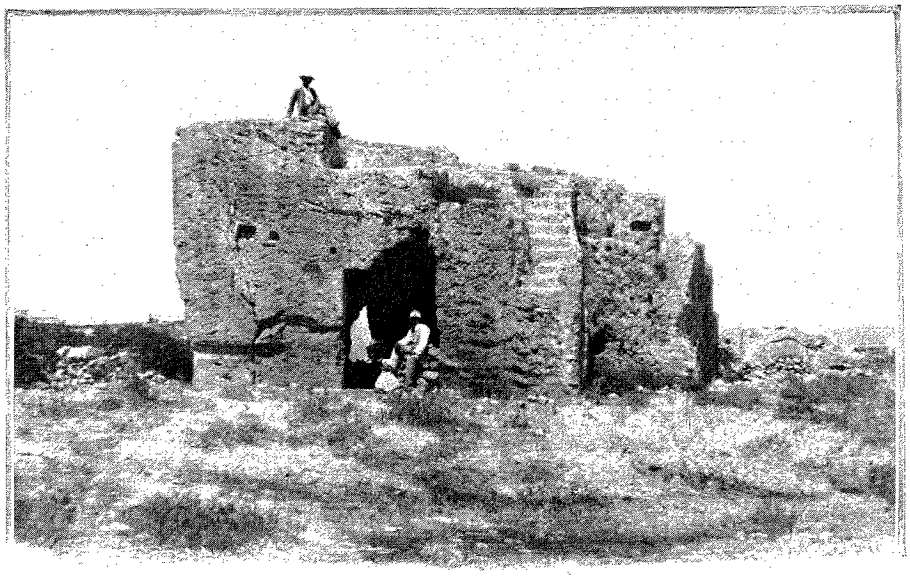
Le soir, j'ai la bonne fortune d'assister à un baptême. Il y a déjà une trentaine de personnes dans la cour du monastère, surtout des femmes, très laides, très masculines de formes, le mouchoir bleu ou noir sur la tête, attaché sous le menton ou derrière, couvrant le bas du visage, à la mode bédouine. La cloche a été longuement agitée et la cérémonie commence. Le père, un gros paquet de fines chandelles jaunes à la main, en fait la distribution à tous les assistants et nouveaux arrivants, puis rejoint sa place, aux premiers rangs, près de la mère. Et la cérémonie va son train, peu différente de la nôtre, surtout plus longue. Au milieu de l'église, sur une table de bois qui gît habituellement dans la cour les pieds en l'air, on a disposé un pétrin de bois. Tous les assistants ont allumé leur chandelle, qui s'éteint à tour de rôle, les portes ouvertes faisant un fort courant d'air. La mère a déposé l'enfant à terre dans un amalgame méconnaissable de linges sales ; un grand diable bronzé qui semble pris de



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. — DESSIN DE BARCLAY.



VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAIS (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.



TOMBEAU DE SAINT EVLAVIOS (PAGE 473). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

boisson, le crâne rasé, sauf un long toupet de cheveux, comme certains sauvages d'Océanie, interpelle tout haut, de sa voix rauque, un ami de l'autre côté, tandis que le prêtre, en face du pétrin, s'embrouille dans la marche de la cérémonie et va oublier un point principal qu'un autre vieux prêtre lui rappelle, faisant office de « souffleur ». Les deux sont vêtus d'une veste noire, de grands pantalons bleus, à la turque, et chaussés de bottes plus grandes encore. De l'eau froide, puis de l'eau chaude, de l'huile ensuite versée en croix, sont jetées dans le pétrin, pendant que la mère, l'enfant au bras, fait le tour de la baignoire improvisée en s'arrêtant à ses quatre points cardinaux et termine en se faisant encenser par le prêtre en face, — détail qui allait, aussi, être omis. Ensuite un coup d'encens pour les assistants, et le bain au pauvre bébé maigre, jaune, couvert de crasse, qui s'agite douloureusement dans les mains du prêtre. On le plonge à plusieurs reprises, de l'eau est jetée sur sa tête, puis on le couvre de croix à l'huile sainte, sur le front, dans les oreilles, dans la bouche, dans les mains, sur la poitrine, au ventre et sous les pieds, et l'on recommence. Il est reçu enfin par le *coumparo*, dans des linges propres apportés à cet effet, et, sur le sol, trois femmes ensemble n'arrivent pas à couvrir ce petit corps grêle qui grelotte au courant d'air. Le prêtre reçoit la chemisette et les autres vêtements, bénit la première, la lui met lui-même et bénit le reste, dont s'emparent les femmes. L'enfant est de nouveau déposé sur le sol : on le tourne, on le retourne, on tire un linge sale, puis un propre, enfin on empaquette autour de lui les uns et les autres et il est ainsi enroulé. Mais ce n'est pas fini : on lui jette encore de l'eau froide à la figure avec un mouchoir bleu, à dix reprises différentes, malgré ses protestations indignées et ses plaintes ; on coupe, sur sa tête aux quatre points opposés, quatre petites mèches de cheveux, qui sont jetées dans le pétrin ; enfin la *coumpara* sort d'un chiffon un gros morceau de savon blanc apporté à cet effet et le passe au prêtre officiant qui se lave placidement les mains dans l'eau du baptême, s'essuie à une serviette remise comme le savon, y enveloppe ce dernier et met le tout dans sa chemise : c'est son bénéfice. Je passe bien des détails, mais il faut savoir se borner. D'ailleurs mon cierge allumé touche à sa fin, et la chandelle qui dégoutte de mes doigts m'empêche de profaner les lieux par un reportage succinct au crayon. Enfin l'on sort de l'église ; la marraine, — la *coumpara*, — tenant l'enfant d'une main, une lanterne de l'autre, vient remettre le bébé au prêtre, puis à sa mère, qui promet d'en être seule responsable jusqu'à sept ans. Le père, alors, fait une distribution de pain et de vin à tous les assistants, et tout le monde est content, sauf, certainement, le petit Chypriote mal emmailloté qui sera heureux d'en être quitte avec un rhume, mais qui pourra y gagner une bronchite. La fête se poursuit ensuite jusqu'au lendemain dans la forme ordinaire.

Le soir, tout le monde s'est répandu un peu partout, sous les oliviers, sous les grandes roches qui dominent la ferme, sur les toits des cases, sur les aires, dans les cours. La vue est gaie de tout ce monde joyeux qui boit, assis à terre. Le lendemain le pays retombe dans son silence de mort ; la nuit, choses, bêtes et gens ont disparu : on n'entend plus que les poules glousser et le chœur discordant des corbeaux dans les caroubiers. Dans les champs, on reprend les travaux.

A environ 1500 mètres de là, sur le flanc d'une élévation qui part d'une profonde entaille au fond de laquelle roule un torrent, l'hiver, s'étage le petit village de Larnaka. Nous nous y rendons de bonne heure, nous dirigeant tout droit vers la maison de notre amphitryon. Nous allons voir une pierre fameuse qu'il a achetée il n'y a pas longtemps et avec laquelle il aurait bien voulu nous rançonner. C'est un cippe mi-circulaire, orné de moulures supérieures et inférieures, de 0 m. 44 de hauteur sur 0 m. 69 de diamètre, en marbre gris et blanc, bien taillé du côté d'une longue inscription phénicienne en seize lignes et paraissant, derrière, avoir été grossièrement travaillé. Ce document a été trouvé, il n'y a pas longtemps, non loin de là, sur un véritable champ de pierres antiques qui, extraites de la terre, ont été amoncelées, réunies en murailles, en tas, en attendant qu'on les prenne pour servir à des constructions nouvelles. Sur l'une d'elles, en bordure, je trouve en très grands caractères : [ΝΟΥ] ΜΗΝΙΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. Ce lieu porte le nom de *Haghia-Marina* comme beaucoup d'autres endroits de Chypre. Au bas de

la pierre nous trouvons des bouts de chandelles que des fidèles sont venus brûler là, en invocation de la sainte.

L'inscription du cippe phénicien, qui était inédite, a été publiée par M. Philippe Berger, l'éminent archéologue, et présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres[1].

A l'un des angles d'une petite école grecque construite récemment, je trouve encore la longue inscription grecque dite de *Poseidôn Narnakios*. J'eus assez de bonheur pour en prendre d'excellents estampages, qui permirent à M. Philippe Berger de rectifier, sur un point, la lecture qui en avait été faite jusqu'alors.

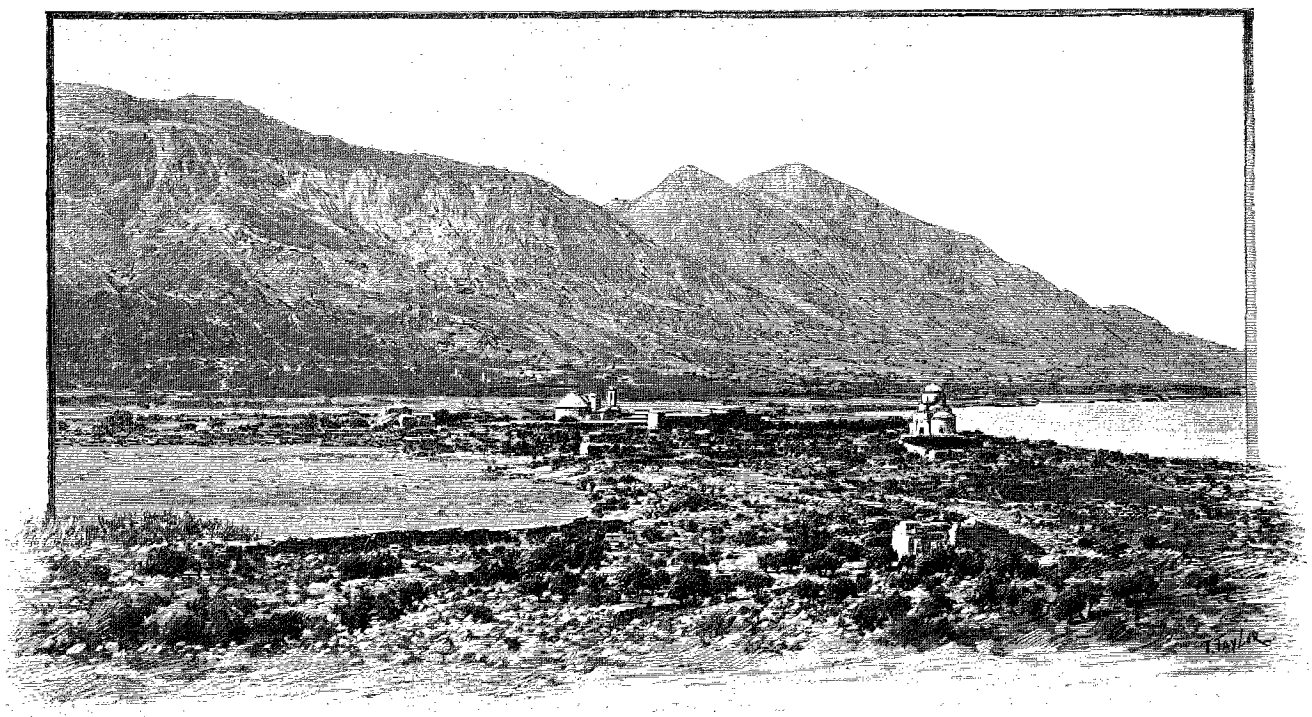
Mais un des restes les plus intéressants peut-être du passé de Chypre se trouve non loin de là, au sommet d'une élévation qui touche à la montagne. C'est un pain de sucre qui a 130 pas de circonférence à la base, superposition irrégulière de roches de toutes grandeurs, dont quelques-unes ont plus de 1 m. 50 de long, amalgamées ensemble par une gangue noire à surface boursoufflée, à aspect métallique, sombre, telle qu'en forment les laves ou les scories de fonderie. A la base et à l'ouest de cette élévation conique, ou mieux de ce monument, ancien autel dédié à Anat-Athéné, — déesse cyprio-phénicienne de la guerre et de la paix, — et à 1 m. 90 du pied, se trouve une large pierre plate, en marbre de même composition que celui du cippe phénicien, sur laquelle se lit, encore assez distinctement dans certaines parties, une inscription bilingue, grec et phénicien, depuis longtemps déchiffrée, commémorative d'une victoire de Ptolémée Soter, en 312. En bas, la pierre s'appuie sur une assise rocheuse qui pourrait former la base entière de ce singulier tumulus, nommé dans le pays *Laharo pétra*.

Le lendemain, pour le retour, il nous est impossible de trouver des bêtes. Nous en profitons pour nous reposer et faire causer le fermier. Son monastère est loué pour cinq ans à l'archevêché de Nicosie, moyennant 1 750 francs par an. Mais, sur 2 000 échelles de terre qu'il comporte, 300 seulement sont cultivables, avec des oliviers, des caroubiers et des vignes. Toutes les recettes appartiennent au locataire, à la condition de payer, pour y venir dire la messe le dimanche, un prêtre, qui reçoit de ce chef une allocation de 6 piastres, soit 43 fr. 68 par an, et de pratiquer l'hospitalité.

XI

Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion Croyances et superstitions. — Le maos. — A l'abbaye de Bellapaïs.

Le 28, par un splendide clair de lune, nous nous mettons en route à 3 heures du matin. Au lever du soleil, nous étions à Vassilia; le cafetier y allumait son feu, en face d'un zaptié qui semblait fort impatient. Il me remet en mémoire une jolie histoire très authentique qui nous servira à caractériser cet estimable corps chypriote de carabiniers d'opéra. Je ne sais quel chef ou sous-chef de police se rendit un jour dans un village qui



VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHITOU (PAGE 472). — DESSIN DE TAYLOR.

1. *Mémoire sur une Inscription Phénicienne de Narnaka*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 17 novembre et 16 décembre 1893.

avait été signalé à son attention, et, s'adressant au moukhtar, lui demanda dans la phraséologie en usage :

« Quels sont les mauvais sujets que vous avez ici ?

— Oh ! répondit l'autre, nous en avions deux, mais ils sont partis ; ils ont été enrôlés dans la police. »

L'histoire ne dit pas si l'on sut gré de son esprit à ce moukhtar audacieux.

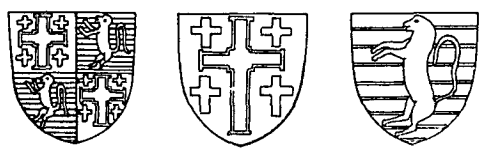
A 11 heures et demie nous étions à Fungi, presque au pied du Saint-Hilarion, au sommet duquel se profilent les ruines de la fameuse résidence de la belle reine Catherine Cornaro. Fungi est le nom d'une source qui sort très pittoresquement du pied du massif où a été construit le château, avec des fougères, des *Adantium*, des mousses qui donnent à ce coin, avec un cadre sylvestre et sauvage, une poésie que l'on rencontre rarement à Chypre. En bas, le tchifflik du riche avocat que nous avons déjà rencontré et où nous allons frapper en vertu d'une invitation faite avec insistance, mais réalisée à la chypriote. Le propriétaire absent, on voulut nous mettre à la porte et l'on refusa absolument de préparer notre repas, de nous fournir même de quoi le préparer de nos mains.

Le soir, nous étions rentrés à Kyrinia.

Maintenant nous avons deux excursions des plus intéressantes à faire, non loin d'ici, aux ruines du château de Saint-Hilarion ou de Dieu-d'Amour, dont la silhouette découpée tente depuis longtemps notre curiosité, et à celles de l'abbaye de Bellapaïs. Nous trouvons, dans la ville, un mouvement de bêtes pesamment chargées : c'est la récolte des caroubes qui bat son plein. Sous les arbres, aux environs, on entasse : femmes, filles et garçons frappent les branches avec de longues gaules pour en détacher les gousses. On mange, on couche sur place, et les bêtes font la navette entre la ville et le campement provisoire ; aussi nous est-il très difficile d'en trouver. Cependant, moyennant un prix double, nous pouvons engager un grand cheval maigre et un petit âne gris.

Le pic de Saint-Hilarion, dont M. de Mas Latrie a reconnu la hauteur à 709 mètres, est situé exactement à 4 kilomètres et demi de Kyrinia en ligne droite.

La première partie de la chaîne que l'on traverse est contournée vers le sud, et l'on en reprend les flancs septentrionaux jusqu'au fond plat d'une cuvette qui est un champ à céréales. De là, le pic rocheux sur lequel était construit le château qui fut la résidence favorite des Lusignan, se détache nettement sur l'azur du ciel, se présentant par le côté, avec un sommet bifide. On aperçoit une ligne de murs crénelés descendant rapidement, avec 45° de pente, jusqu'aux deux tiers de la montagne, tournant à angle droit vers l'est, où ils devaient rejoindre une série d'ouvrages élevés jusqu'aux roches à pic, du côté nord. Le tout formait une défense naturelle inexpugnable [1]. De loin en loin, des bastions crénelés reliant trois enceintes de murs ; au sommet, une tour de vigie, et, immédiatement au-dessous, un fort. A droite, construite à pic sur la roche, devait être la partie principale du château. Les murs extérieurs ont 1 m. 50 d'épaisseur et sont formés de pierres irrégulières, non taillées, réunies par un fort ciment. Il est difficile, dans une visite rapide, de se représenter exactement quel a été le plan de ce curieux travail de défense et de refuge. Nous pénétrons dans la première enceinte par une porte basse, ouverte dans une muraille de 2 mètres d'épaisseur. Dans l'enceinte intérieure, l'entrée se faisait par un long tunnel courbe qui continuait à gauche, laissant à droite les parties principales du château s'appuyer sur les roches de l'est. Là était l'église, petite, ornée de colonnes de briques noires où l'on voit encore, sur les murs, des restes infimes de peinture à fresque. Puis des chambres sans direction générale, les unes au-dessus des autres et de conservation différente. Ici et là, des tas de matériaux, des amas de ruines gisant de tous côtés et se rattachant à l'on ne sait quel système de construction. Les citernes sont nombreuses, profondes, et pouvaient renfermer de l'eau pour un siège indéfini. Par des pentes très raides, rendues glissantes par les fines graminées qui s'y sont desséchées, escaladant les amas de décombres croulants, les roches par leurs interstices, traversant des murs troués ou des escaliers éboulés, des arêtes rocheuses qui laissent voir, en bas, des profondeurs de gouffre, sur les mains et sur les genoux, nous parvenons enfin, après une ascension de deux heures, jusqu'à la dernière tour de vigie carrée qui couronne tout le travail. Là aboutit l'extrémité du mur crénelé d'enceinte, couvert d'une espèce de *Clausitia* blanche, coquille passionnée des vieilles ruines.



ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAÏS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

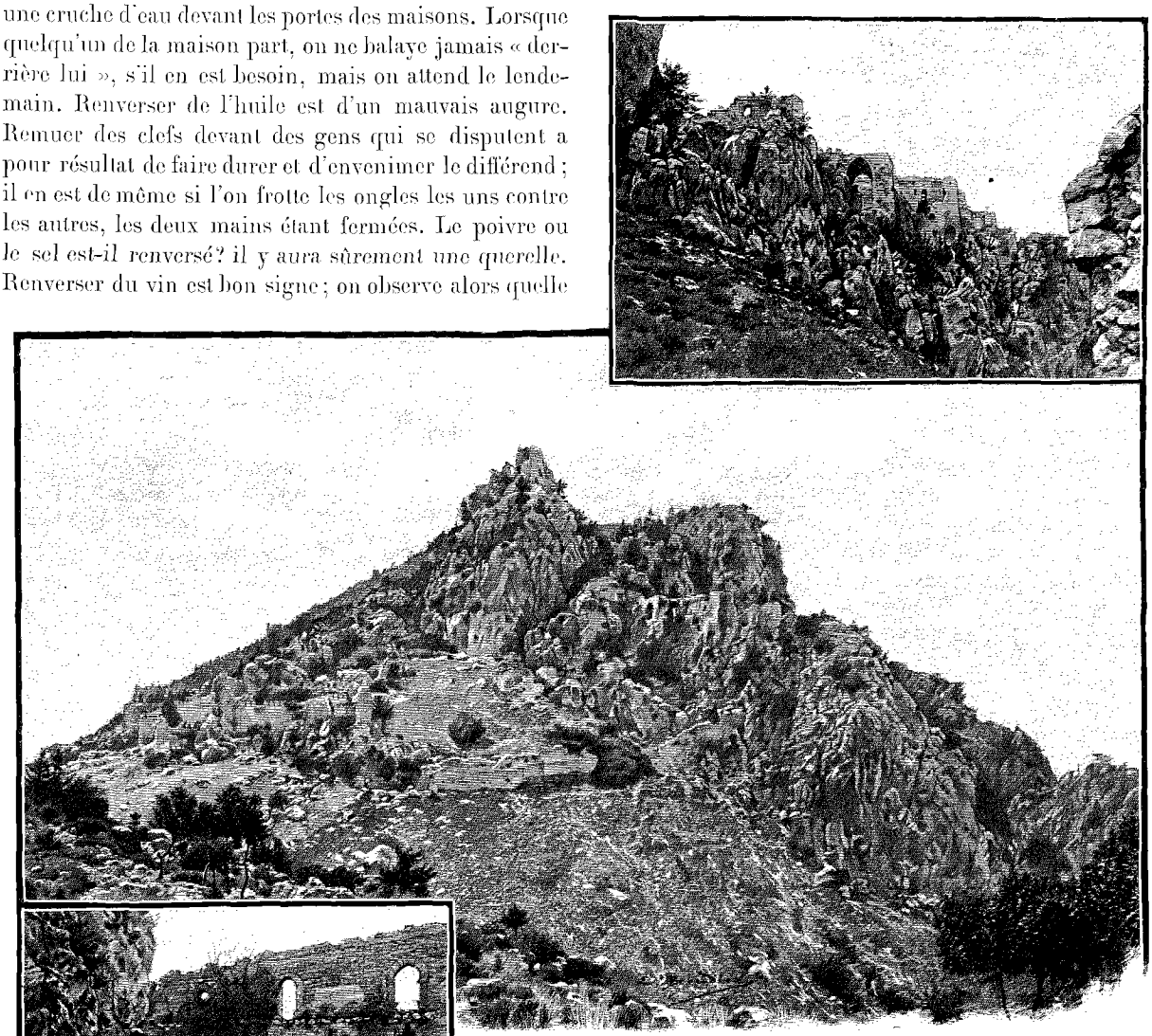
La descente se fit un peu au hasard, comme s'était faite la montée, mais néanmoins beaucoup plus rapidement, parfois bien contre notre gré.

Il était nuit et nous étions encore en route ; ce n'est qu'à 9 heures et demie que nous rentrions à Kyrinia, où nous dûmes nous coucher sans manger, faute de pouvoir trouver même un morceau de pain.

Le lendemain matin, j'eus personnellement maille à partir avec ma logeuse, un incident qui m'arriva plusieurs fois à Chypre : je donnai des reliefs de mon déjeuner matinal à un chien, qui nettoya l'assiette « de langue d'esclave ». La bonne femme, qui se calma difficilement, chercha à me persuader que je venais de commettre « un gros péché ». Chypre est le pays par excellence des superstitions. Quelques-unes sont bizarres. Ainsi, lorsqu'un enterrement a passé dans une rue, — on sait que, suivant le rite grec, le cercueil, découvert, est porté par des parents et des amis du décédé, — toutes les servantes sortent jeter

1. Le château de Saint-Hilarion fut pris par Guy de Lusignan en 1191, pour le compte de Richard Cœur-de-Lion, retenu malade à Nicosie, mais ensuite il ne fut plus jamais enlevé de vive force.

une cruche d'eau devant les portes des maisons. Lorsque quelqu'un de la maison part, on ne balaye jamais « derrière lui », s'il en est besoin, mais on attend le lendemain. Renverser de l'huile est d'un mauvais augure. Remuer des clefs devant des gens qui se disputent a pour résultat de faire durer et d'envenimer le différend ; il en est de même si l'on frotte les ongles les uns contre les autres, les deux mains étant fermées. Le poivre ou le sel est-il renversé? il y aura sûrement une querelle. Renverser du vin est bon signe ; on observe alors quelle



CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. — DESSIN DE BOUDIER.

direction il prend. Mettre la main sur la tête d'un homme marié, c'est le traiter de mari malheureux, lui faire pressentir une infidélité. On ne doit jamais passer par-dessus quelqu'un qui dort. A quelqu'un en colère, on dit : « Prenez un peu de vinaigre » ; à un autre qui a honte : « Mettez-lui un bât », le traitant ainsi d'âne. Remuer les pieds quand on est assis est considéré comme très mauvais. On dit alors aux enfants que les « esprits » vont venir. Quelqu'un est-il malade, dans les villages, on dit aussitôt qu'il doit avoir marché sur la table des *kalés guinaikés* (les bonnes femmes), — les diables d'ici, — pendant qu'elles mangeaient. Dans ce cas, c'est le *maos*, un personnage important dont nous allons dire quelques mots, qui est chargé de la cure.

Il est des mots que l'on ne prononce jamais ; tel est, par exemple, le mot « bile ». On le remplace par un autre qui sert pour tous ceux qui entrent dans cette catégorie : *omoloïtos*, qui pourrait se traduire par « qui ne doit pas être révélé ». Pour la bile, on prétend que si le mot était dit par quelqu'un, celui-ci, à l'occasion de vomissements, au cours d'une maladie ou d'une indigestion, ne pourrait pas évacuer. La « grêle » est dans le même cas.

Le *maos* est le magicien. Il y en a dans toutes les villes et tous les villages ; et, évidemment, résultat de la concurrence qu'ils doivent se faire, l'un deux, celui du petit village d'*Akaki*, près de *Péristerona*, sur la route de *Lefka*, est le plus renommé. Tout Chypriote a foi et crainte en ses charmes. J'ai appris un de ses remèdes favoris : quelqu'un est-il malade, on envoie un ami près de lui, et celui-ci lui remet de petits morceaux de papier coupés en triangle et enveloppés dans une petite gaine de toile cirée (*amaïli*). Ces papiers sont destinés à être portés par le patient, lequel ne peut manquer de guérir.

« Que le maos vous lie, et nous verrons si vous ferez quelque chose avec votre fusil, » a-t-on coutume de dire.

On croit absolument que le fusil ne partira pas, à l'occasion, si le maos le veut bien. Un nouveau marié aussi qui a été lié par un ennemi, ce qui est fort possible à Chypre, peut être délié par le maos, qui a, dans ce cas, de merveilleux remèdes. Mais ce qui se délie le plus, dans tous ces cas, c'est la bourse de ces pauvres ignorants.

Revenons à Kyrinia pour nous préparer à aller visiter l'abbaye de Bellapaïs, l'ancien couvent où Richard Cœur-de-Lion, le conquérant de l'île en 1191, passa deux ans. Ses ruines sont situées à quelques milles d'ici, sur le flanc de la chaîne de Kyrinia, au-dessus du village de Kazaphani, dans une ravissante situation.

Dès notre arrivée, la corde du clocher nouveau, élevé par-dessus l'ancienne construction, a été violemment agitée pour demander les clefs à une vieille femme, la *gira*, — ainsi que l'on dit dans les villages, — qui a la garde des ruines, des jardins et de l'église grecque. Après avoir traversé une grande cour, on pénètre par une petite porte, à droite, dans ce qui est aujourd'hui un jardin d'orangers cultivé, entre les arceaux intérieurs de l'abbaye. De là, tout le couvent des anciens moines blancs apparaît, encore superbe dans ses restes branlants ou tombés, gisant, à demi enterrés, dans l'herbe haute. Toute l'architecture est ogivale. A gauche, un sarcophage de marbre blanc, beau travail de l'art grec, de 2 m. 35 de longueur sur 1 mètre de largeur, est posé à terre sur un socle en maçonnerie et a servi de fontaine aux moines.

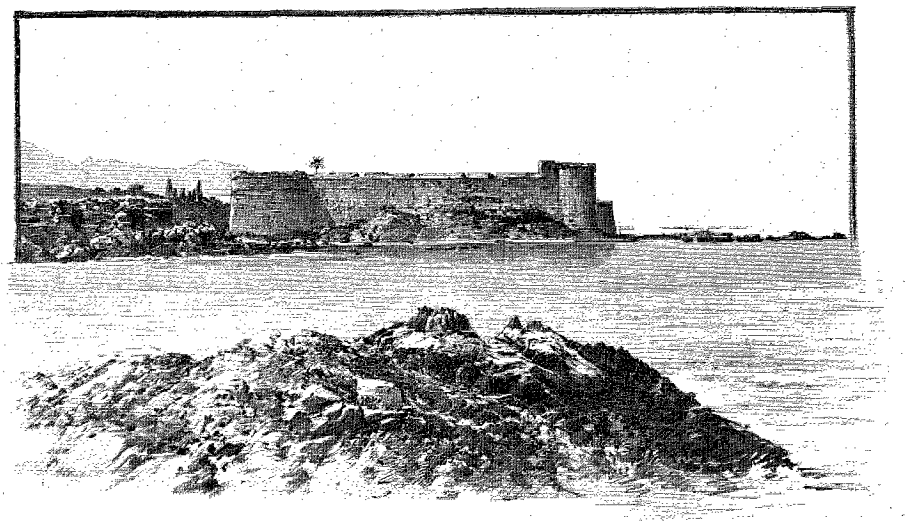
Les arceaux, qui faisaient le tour de l'abbaye, sont soutenus par des colonnes en calcaire jaune et tendre, continuant les gracieux arcs ogivaux des plafonds. En face de la fontaine s'ouvre la porte de ce qu'on me dit avoir été le réfectoire de l'ancien couvent, une grande chambre rectangulaire de 40 pas de long sur 14 de large, dont le plafond est formé d'arcs ogivaux s'appuyant sur six colonnes murales avec chapiteaux. Vers l'extrémité d'un des côtés, une chaire de pierre à laquelle on accédait par un escalier ouvert dans le mur, servait aux lectures religieuses qu'un des moines faisait pendant chaque repas. Aujourd'hui la grande salle ne résonne plus que sous les objurgations du *didaskalos*, du maître, car elle est transformée en école, avec des bancs noirs, une petite table, une chaire et un tableau qui porte les restes barbouillés d'une récente leçon.

Sur le fronton de la porte d'entrée se voient trois écus aux armes de Lusignan et Jérusalem réunis. Par le fond de la cour on pénétrait dans une autre grande salle dont le plafond est écroulé, qui paraît avoir été très belle avec ses douze colonnes de côté supportant les arcs supérieurs. A l'étage qui était au-dessus, les moines venaient chaque jour, à minuit, s'agenouiller pour prier. L'église grecque actuelle, encore dédiée à la « Vierge aux vêtements blancs », est à côté.

L'abbaye de Bellapaïs fut fondée, dit M. de Mas Latrie, « vers le milieu du XIVe siècle, par le roi Hugues IV de Lusignan, pour des religieux piémontais, au milieu desquels le prince voulut être inhumé ». Sous les princes français, elle ne portait que le nom de *Lapaïs* transformé par les Vénitiens peut-être en *Bello Paese* (beau pays), et ensuite *Bellapaïs*, — à moins qu'il ne vienne du français même.

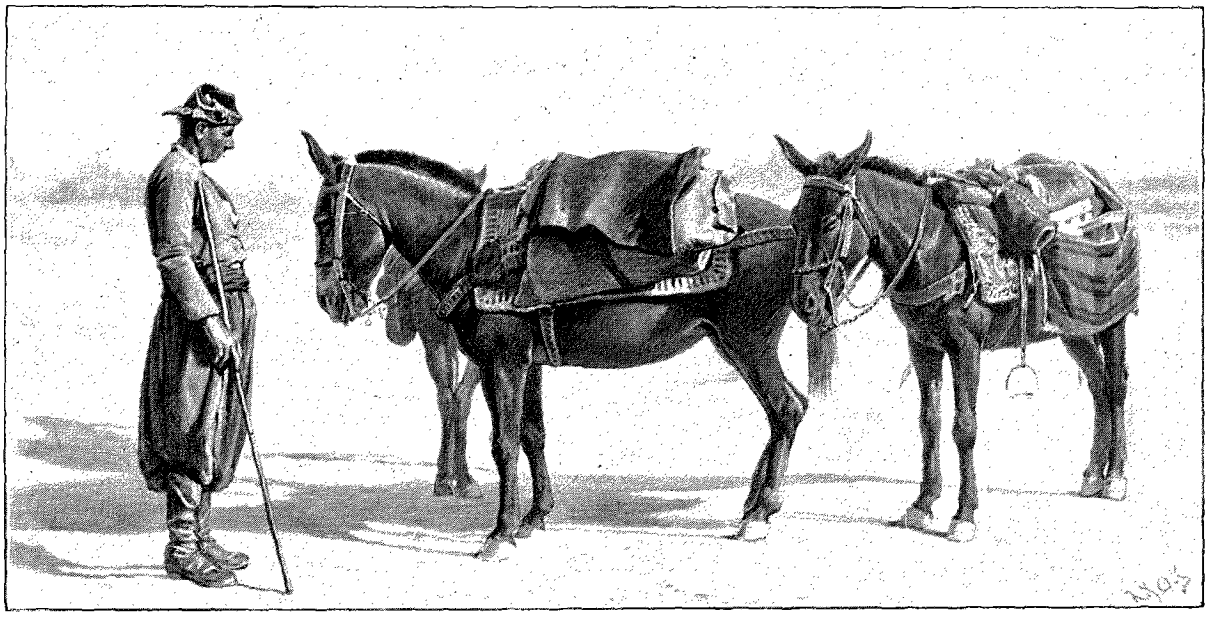
Notre visite est faite; nous indemnisons la vieille gira, qui ne se montre pas satisfaite, et nous rentrons à Kyrinia à travers les jardins dans lesquels l'eau chante, les roues des norias grincent, par de petits chemins où il n'y a pas place pour deux, tous enchevêtrés les uns dans les autres, mais délicieux à parcourir à cette heure.

(*A suivre.*) ÉMILE DESCHAMPS.



CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA (PAGE 471). — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



KERAMJI ET SES BÊTES. — DESSIN D'OULEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

PAPHOS, NICOSIE, LIMASSOL

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XIII

Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Une succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le tadamoun. — Arrivée à Pomos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine Amoureuse » et la « Source des Amours ».



TURCS DE LEVKA. — DESSIN DE RONJAT.

Cette fois nous partons de Nicosie pour traverser quatre des six districts de l'île. Il est 9 heures du matin et, malgré que nous soyons au 2 octobre, un beau soleil d'août inonde la campagne. La route que nous prenons, à l'ouest, qui va à Morfou et au delà, n'est pas carrossable. Toute cette partie de la plaine qui fait suite à la Messaorée, arrosée par le Syrianokhorio potamos et ses nombreux affluents, est très triste et relativement déserte. Hormis quelques villages lointains, ce ne sont que petites élévations crayeuses ou marneuses avec quelques oliviers très dispersés, des collines tronquées, de larges plateaux peu élevés, et, pour distraire de ce paysage monotone, des alouettes à pompon qui nous regardent passer sans peur, près de nous, et de petits lézards gris qui fuient sous les pas de nos bêtes.

Au-dessous du village de Phylia, la rivière a près d'un kilomètre de large. Nous la longeons jusqu'à Morfou, où nous sommes à 4 heures et demie, ayant franchi 40 kilomètres, sauf les stations, en cinq heures et quart, ce qui est un bon pas de mule chypriote.

Morfou, le *Morph* du temps des Lusignan, fief d'abord qui fut ensuite réuni aux biens de la couronne. C'est un village très étendu, aux maisons en pisé quelquefois ornées avec des cailloux roulés.

Si nous nous conformions à la définition, nous devrions appeler « fleuves » toutes les rivières ou torrents de Chypre, à sec pendant l'été et réduits, l'hiver même, à la proportion de simples ruisseaux, sauf le cas des pluies abondantes qui les transforment en torrents impétueux. Excepté le Pédias, de 105 kilomètres de longueur, le Yalias, à peu de chose près aussi long, qui arrosent la plaine de la Messaorée, et la rivière de

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169, 181 *et* 469.

Morfou, toutes n'ont guère qu'un développement de 25 à 30 kilomètres et ne portent de l'eau, l'hiver, qu'autant qu'il pleut dans la région. La plaine de Morfou est d'une grande richesse et produit des légumes, des céréales, du lin, de l'anis, des pommes de terre et de la soie. Il y a peu de familles qui ne possèdent au moins un métier à tisser.

Entre Morfou et un endroit, Santéni, où se trouvent quelques ruines anciennes, sont les jardins du village, *ta périvolia*, très beaux jardins fruitiers, dont les orangers sont pleins de sève et les figues renommées. On fait subir, à ce propos, un curieux traitement au figuier de Chypre : l'*huilage* des fruits. Au moment de leur maturité, pour la hâter surtout, on humecte, avec un tampon huilé adapté à une canne, l'ombilic de chacun. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de rester de mauvaise qualité. Ces jardins reçoivent de l'eau, comme dans toutes les plaines, d'une série de petits puits, tous reliés les uns aux autres par une cuvette, système ancien généralement adopté à Chypre, commun en Asie, mais que les indigènes ne savent pas entretenir.

Avec ses 950 000 hectares, l'île de Chypre a seulement 200 000 à 250 000 hectares en culture, et encore, sur ce chiffre, la moitié reste en jachère deux ou trois ans. Cependant, depuis les temps les plus reculés, Chypre a toujours été célèbre pour la richesse de son sol, dont la fertilité, dans certaines parties, est même supérieure aux meilleures terres d'Égypte et pourrait donner des rendements extraordinaires. Mais le dépeuplement de l'île d'un côté, le régime ottoman auquel le pays s'est trouvé soumis pendant trois siècles, la paresse, l'ignorance, l'indifférence, l'inertie du paysan devant un système nouveau, de l'autre, l'ont laissée bien loin derrière le mouvement ascendant qu'a subi l'agriculture dans les pays d'Occident. Il faut bien dire aussi que l'occupation anglaise, depuis 1878, n'a pas donné les résultats que la population en attendait au début : peu a été fait pour l'agriculture, jusqu'ici, par le gouvernement nouveau, qui a surtout eu en vue de gérer le pays sans bourse délier.

Avec la tradition des superbes forêts qui recouvraient jadis l'île du nord au sud et de l'est à l'ouest, il semblait indiqué que le reboisement dût être la première question à résoudre ; on s'est contenté d'entourer de soins les quelques bois qui couronnent les plus hauts sommets et tapissent les vallées privilégiées.

Le battage du grain se fait par la batteuse arabe, — pièces de bois simples ou jointes ensemble, légèrement relevées aux deux extrémités, à la surface inférieure desquelles sont encastrés, dans une matrice angulaire, des éclats de roches dures, — attelée d'un ou deux bœufs et sur laquelle le conducteur monte, l'accompagnant circulairement. Le grain séparé de la glume et du chaume, celui-ci se trouve comme haché, bon pour la nourriture des bêtes et la préparation du mortier indigène. On vanne au vent. La petite et ancienne charrue romaine, tirée généralement par deux bœufs, mais à laquelle j'ai quelquefois vu atteler un bœuf et un âne et même une femme, est toujours employée.

Revenons au village. Dans une porte grande ouverte, une femme prépare le lin en faisant passer les bouquets de plantes courtes par une sorte de hachoir de bois tombant dans une matrice angulaire. La plupart des femmes portent des vêtements en étoffe jaune ou mordorée faite avec des fils rouges et verts importés d'Angleterre, — la culture des plantes tinctoriales ayant été interdite par le gouvernement.

Morfou possède une église ancienne, restaurée, dont on est très fier. On y voit le tombeau de saint Mammas, sarcophage byzantin avec un trou dans le couvercle, où affleure l'eau dont il est plein. Une petite cuiller d'étain est là pour la prendre avec précaution, car elle possède d'innombrables vertus. Au-dessus, un grand panneau circulaire peint à fresque, représentant le saint fièrement monté sur un lion chocolat du plus éclatant effet.

De Morfou à Levka il y a 12 milles anglais (19 kilomètres) ou 4 milles chypriotes, ou encore 4 heures de route. On compte, à Chypre, surtout par mille chypriote, correspondant à une heure de chemin. C'est, à peu près, le pas du chameau. Après Prastio, où nous nous arrêtons un instant au café, nous passons près du village de Pendaya. « C'est là vraisemblablement, dit M. de Mas-Latrie, ce petit port de galées qui s'appelle Pandée, où les officiers du roi Janus et le grand-maître de Rhodes vinrent attendre le maréchal de Boucicaut pour ratifier avec lui le traité du 7 juillet 1403. » Situé à moins d'un mille de la mer, Pendaya donna le nom de « Contrée de Pandée » que la région portait sous les Lusignan.

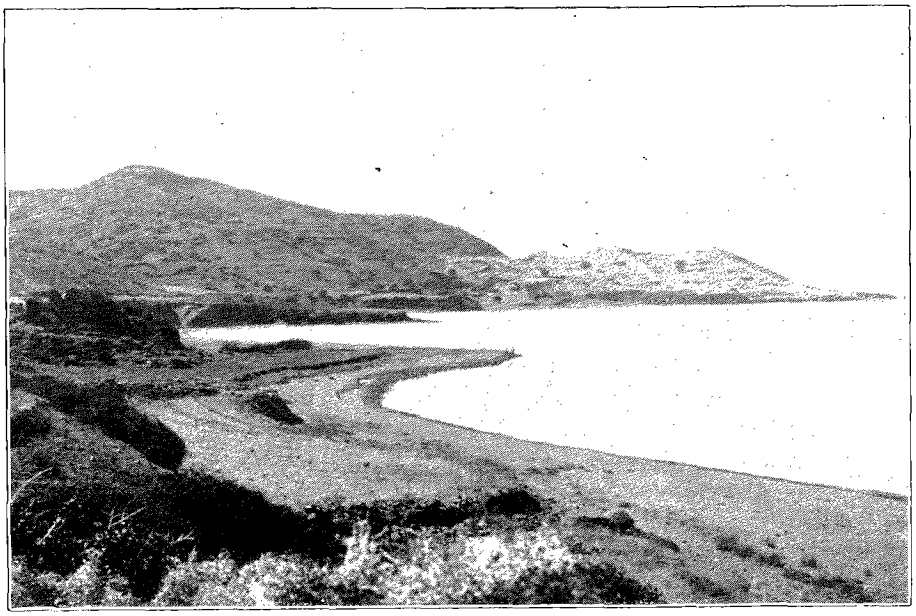
Comme il y a, entre le village et la mer, une propriété du monastère de Kykkos qui porte le nom de Xéropotamos, « monastère de la rivière sèche », nous allons nous y reposer un instant. Nous sommes bien reçus par un supérieur bronzé par le soleil, couvert de transpiration et de poussière, qui, aidé par trois moines, dirige et surveille les intérêts de cette annexe de l'institution olympienne et la culture des 3 000 échelles de terre qui lui appartiennent dans les environs. Nous y recevons une hospitalité aimable, et ce n'est qu'une heure après que nous nous remettons en route. Au-dessous de Pendaya nous prenons le bord de la mer, par un sentier caillouteux, fatigant. Nous traversons de larges torrents dans le lit desquels les galets s'entassent parfois, formant, avec le limon, des tas épais de conglomérats tels qu'on les retrouve dans les couches géologiques anciennes. De petites sources, près de Karavostasi, donnent un peu de verdure en se perdant à la mer.

Ce dernier village est le port de Levka. Dans trois petits pâtés de maisons en pisé réparties le long de la côte, au fond du golfe de Morfou, habitent deux familles. Hors leurs logements, ceux d'un douanier et du magasinier, le reste des bâtiments est constitué par des entrepôts destinés aux récoltes et aux marchandises qui passent par un petit débarcadère que le gouvernement y a fait construire. Il arrive ici des bois venant de Caramanie et il en sort des céréales que les barques chypriotes viennent chercher. Le climat y est fiévreux.

Mais ce qui donne à Karavostasi quelque importance, c'est l'emplacement, à quelque cent mètres à l'ouest, près de la mer, de l'ancienne Soli, un champ de pierres interrompu par un marais, montant par gradins jusqu'au sommet de la colline. Ici et là des morceaux de colonne. Au moment où nous passons, des milliers de libellules voltigent dans la bordure de joncs qui limite la cuvette où croupissent les eaux de pluie de l'hiver.

Il y avait, sur cet emplacement, un ancien royaume chypriote, qui se serait appelé, d'après Plutarque, Aipeia, et qui, suivant Strabon, aurait été fondé par deux Athéniens, Acamas et Phalère, en 1265 avant Jésus-Christ. Ce serait Solon le législateur qui, venant d'Egypte, aurait lié amitié avec le roi d'Aipeia, lui aurait conseillé d'établir sa capitale en ce lieu et aurait donné son nom à la ville grecque. Nous nous trouvons donc, ici, sur un sol historique, qui se distingue surtout aujourd'hui du reste du pays par l'abondance des *sphalangis* qui s'y cachent. Mais, ici également, les indigènes prétendent que, la région étant très humide, sa piqûre est inoffensive.

Nous couchons à Karavostasi, station bien précaire pour un voyageur, et le lendemain nous repartons pour Polis, du district de Paphos. A l'embouchure du Kamboupotamos, nous passons sous un véritable tunnel de verdure, des lauriers-roses, des mûriers sauvages et des tamaris. Sans transition nous prenons les montagnes, très escarpées de ce côté, et, jusqu'au *han* de Pyrgos, nous montons et descendons dans des sentiers à peine taillés, n'apercevant que quelques chèvres et la silhouette de rares bergers qui nous regardent passer de loin. Elles sont couvertes de broussailles, de jujubiers sauvages, de térébinthes, de thym; ici et là, on en voit des tas coupés et abandonnés sur place pour sécher. Les traces du feu sont restées partout, incendies partiels allumés pour chercher les terres, ou préparer des bois à brûler pour l'hiver. Nous sommes dans la région du Tylliria, la plus pauvre de l'île, limitée à la partie montagneuse de la proéminence qui se termine au cap Pomos, et dont les habitants sont dits, dans l'île, « vivre comme des animaux ». Elle ne produit guère que le *ladanum*, dont nous allons parler, des fromages et de la viande de chèvre ou de mouton fumée ou simplement séchée au soleil, durcie comme de la corne, qui, sous le nom de *bastourma*, constitue la principale nourriture, l'hiver, dans cette région. Le ladanum est une résine extraite de deux plantes, deux *cistus* très abondants sur presque toutes les montagnes de Chypre. Ce sont les chèvres qui sont chargées de la récolte. Le suc qui humecte les sommités s'attache à leur poil, à leur barbe; le poil est coupé, puis passé à l'eau chaude, et la résine s'en détache. Reprise puis malaxée avec de l'huile, mise en une boule noirâtre qui a la consistance de la cire, elle est vendue aux épiciers, pharmaciens du pays. D'une odeur pharmaceutique, ni bonne ni mauvaise, on l'emploie comme résolutif et soporifique. Mélangée en petite quantité dans l'huile dont on se frotte le corps, elle passe pour préserver du froid.



SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Notre Kéradji, pour nous distraire, nous raconte l'histoire d'un Kyllirien qui a assassiné un homme et une femme sur la route. C'est, bien entendu, un Paphiote, qui, depuis, vit caché dans ces montagnes.

Un petit *han* où nous nous arrêtons, et la plage basse représentent le port de Pyrgos, village de la montagne que l'on ne voit pas d'ici. Il est très mal approvisionné, et, sans une poule que nous faisons mettre à mort, nous devions nous résoudre à continuer notre route sans manger ou à nous contenter de l'infecte bastourma.

Nous longeons toujours le versant des montagnes qui tombent, très abruptes, à la mer, sur une côte très découpée, où les caps rocheux succèdent aux plages minuscules. Nous ne rencontrons personne. Toute cette région est très peu peuplée; les villages sont peu accessibles, encore logés où la crainte des pirates les faisait jadis s'établir. Les bergers passent des années entières dehors, faisant des grottes nombreuses leur habitation ordinaire. A côté de types très foncés en couleur, on en voit d'entièrement blonds, des femmes et des enfants que l'on dirait venus du nord de l'Europe.

Il est nuit quand nous nous trouvons en face de la pointe de Pomos, qui s'avance dans la mer comme une tête

d'espadon, et à l'extrémité de laquelle il y avait dans l'antiquité un temple dédié à Aphrodite. En haut, contre la montagne, grimpant péniblement jusqu'à un hameau du sommet, des paysans nous apparaissent comme de petits corps blancs, en longue file indienne sur un sentier à pic, telle une procession. Aux environs, quelques troupeaux et des *mandrès* ou parcs à bestiaux établis dans la montagne au moyen de broussailles disposées en cercle.

A Pomos, nous demandons l'hospitalité dans la première hutte venue. On est assis autour d'un de ces grands plateaux de paille qui servent souvent de table à manger, les hommes dehors, les femmes dedans. On se salue; les hommes se lèvent, on nous fait asseoir, et ce n'est qu'une heure après, employée à dénicher une mauvaise lampe à pétrole, que nous pouvons y voir quelque chose, le dîner que, dans l'ombre, on nous a « préparé » : du pain très noir et du fromage très dur. Dans la chambre où nous devons dormir, tout est noir, comme enfumé depuis des siècles. Je demande du café, mais la boisson de l'Orient ne pénètre pas dans ces recoins retirés.

Le village est constitué par un éparpillement de maisons basses, en pierres non travaillées, où une terre rouge a remplacé la chaux, se distinguant à peine du sol. La plupart sont collées à la montagne.

Le porc est une richesse pour cette région; une demi-douzaine de ces animaux reniflent autour de nous, mêlés aux poules et aux mules. L'hiver venu, on vend le troupeau, on en sale un pour la famille et tous se nourrissent six mois avec 25 ou 30 francs de chair crue, séchée, durcie.

Quelques milles de montagne, le lendemain de bonne heure, nous amènent devant une plage basse, de 13 kilomètres de longueur. Nous sommes, depuis hier, dans le district le plus mal famé de l'île, celui de Paphos. Le Paphiote, pour être le moins mélangé des peuples de l'île, est le montagnard, avec ses qualités et ses défauts. Il est très orgueilleux, fier, vindicatif, rude, méfiant, et sa réputation de férocité ne lui déplaît point. Les crimes, dans le district, sont très nombreux, et les cours d'assises de Paphos, chaque année, envoient un respectable nombre d'assassins à la potence, ce qui est loin de faire diminuer les attentats. La dernière session en a fait pendre cinq à la fois. Cependant, le brigandage tel qu'il existe en Europe n'est pas pratiqué, et les crimes pour vol sont très rares. On tue pour se venger d'offenses, de vols de bestiaux, de délations, d'attaques en justice. En réalité, le Paphiote passe pour plus mauvais qu'il n'est réellement; il est hospitalier, peu exploiteur, et, pour peu que l'on flatte son goût pour les paroles aimables, on est certain d'être bien traité chez lui.

Il faut remarquer que l'occupation anglaise a produit un effet très inattendu sur la criminalité, qui augmente toujours dans des proportions inquiétantes. En 1879, M. de Mas-Latrie écrivait, d'après des notes recueillies avant l'occupation anglaise : « Un meurtre est chose extrêmement rare parmi eux ». De 1885 à 1892, — d'après le rapport officiel, — c'est-à-dire pendant une période de 7 années, 207 assassinats ne donnèrent lieu qu'à 41 procès, et, sur un ensemble de 868 crimes que la justice informa, 23 pour 100 seulement aboutirent à un procès. L'impunité, par la mauvaise organisation de la police, est une des raisons principales de cet état de choses. Une autre raison réside dans le port d'armes, qui n'est pas surveillé. Ainsi, au cours d'une perquisition, en 1890, à la suite de l'assassinat du courrier de Nicosie à Larnaka, on trouva dans un village soixante-dix fusils. L'alcoolisme, qui entre fatalement, en même temps que le progrès, ou même sans le progrès, dans toute colonie anglaise, n'est pas non plus étranger à ces résultats. Que de rapports ont été adressés en Angleterre sur cette question, sans autre profit que des lois nouvelles inappliquées, quelques mouvements d'unités dans la police locale, et voilà! Le Haut-Commissaire chante à la fin de l'année les louanges de sa propre administration, les condense en une formule de caisse, et les Chypriotes continuent à s'entretuer.



INDIGÈNES DU TYLLIRIA. — DESSIN D'OCLEVAY.

Vers 10 heures, nous dépassions le cercle de jardins de Polis et nous entrions en ville. Polis, le village le plus important du sous-district de Khrysokhou, est l'ancienne Marium-Arsinoé; c'est là que fut élevée, après la destruction de Marium par Ptolémée Ier, la ville d'Arsinoé, une des quatre qui portèrent ce nom à Chypre. Le village actuel est situé à un



VUE DE POLIS. — DESSIN DE BERTEAULT.

800 mètres de la mer, près des bords d'une rivière, sur un petit plateau qui tombe, dans la plaine, presque à angle droit du côté nord. Des maisons de pisé, un petit bureau que l'on décore pompeusement du nom de « municipalité », un poste de police et un restaurant à l'usage des kéradjis, que le nom d'hôtel n'effraye pas, des mûriers, des oliviers, un pays tranquille : voilà Polis. Un mille et demi plus loin, sur le bord de la mer, Latzi, avec quelques magasins, est le port du Khrysokhou.

Le village qui a donné son nom au district est un pauvre hameau turc. l'ancien domaine français de Grusocque, à moins de trois milles de Polis. Partout, les faisceaux de sésame, alignés sur les aires, montrent qu'on le cultive abondamment. La poste ne vient pas jusqu'ici : tout le district en est réduit à attendre une occasion, un muletier ou une barque, pour envoyer une lettre à Nicosie ou à Larnaka.

En rentrant au village, le lendemain, venant de Khrysokhou, nous passons près d'un moulin à huile établi dans un coin de rue. Une grande meule de pierre tournant dans une auge, mue au moyen d'une manivelle par deux hommes d'un côté et deux femmes de l'autre, triture les olives. A côté est la presse, une grande vis de bois poussant un plateau qui vient comprimer de petits sacs ronds en jonc. Ces sacs, remplis, sont passés à l'eau bouillante, à côté, dans un grand chaudron, puis pressés. L'huile, reçue dans un cuveau de bois carré, est reprise à la surface de l'eau au moyen de panicules de joncs que l'on exprime entre les doigts. La presse et le moulin appartiennent à l'église et sont loués à deux familles réunies en société, en même temps qu'une centaine d'oliviers, également propriété monacale, moyennant un peu plus de 500 kilos d'huile par an. L'olivier est indigène à Chypre et vient partout spontanément; il est donc curieux de voir combien peu sa culture a pris d'extension. Son rendement est sujet à de grandes variations, et, tandis que dans certaines années on peut exporter quelques tonnes d'huile, pendant d'autres on est obligé d'en importer.

Il faut citer, avant de quitter cette région, la presqu'île Akamas qui forme la pointe extrême occidentale de l'île, avec des ruines de cent chapelles réparties sur une surface d'à peine 50 kilomètres carrés. Il ne faut pas oublier que c'est Kinyras, le héros-monarque légendaire chypriote, qui nous a donné l'enclume, le marteau et les tenailles; que ce sont les ouvriers de Kypros qui fabriquèrent l'épée invincible d'Alexandre et le glaive victorieux d'Agamemnon. N'oublions pas, non plus, la *Fountana Amourousa*, ainsi qu'on l'appelle toujours dans le pays, petite source sur la côte, baignoire de Vénus, source des amours, où la tradition locale place le mariage d'Aphrodite avec Akamas.

XIV

A Levka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *L'agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka.

De Polis au monastère de Kykkos, dans l'Olympe, il n'y a pas de route, de sentier plutôt, direct, et le chemin par l'intérieur du district de Paphos présentant trop de difficultés inutiles, nous devons revenir sur nos pas.

*

Le 7 au soir, après avoir fait faire en une seule trottée les 63 kilomètres qui séparent Polis de Levka, nous arrivons dans ce dernier village, certainement un des plus beaux et des plus grands de Chypre. Sa population est musulmane, avec quelques chrétiens, dont les habitations sont groupées sur les confins.

D'une des hauteurs de l'autre côté d'une rivière qui passe par là, nous voyons une longue coulée de jardins, au milieu desquels se cachent les habitations, avec quelques groupes de toits dans les quartiers élevés, des têtes de palmiers et le minaret d'une mosquée. Toute cette verdure exubérante forme un contraste frappant avec l'horizon sec, dénudé, comme atteint de jaunisse, des environs. A l'intérieur même du village, les jardins d'orangers, touffus et serrés, rappellent les superbes orangeraies de Jaffa et de Saïda. L'eau coule partout, dans les ruisseaux bordés d'herbe, se rendant aux moulins.

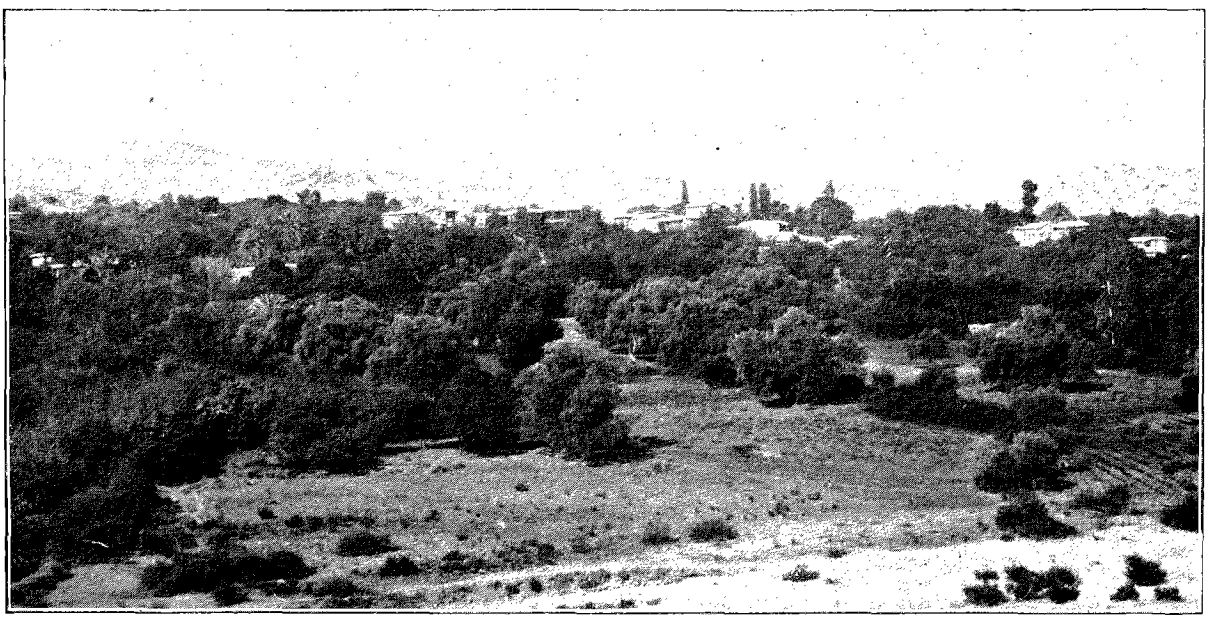
Arrivés de nuit, nous sommes happés au passage par des gens que nous ne connaissons pas; les mules sont prises, les bagages enlevés, et, peu après, nous étions installés au siège du *mudiriet*, ou bureau du gouvernement, transformé pour la circonstance par le garçon et l'employé du *mudir*. Celui-ci est une sorte de sous-préfet que les Anglais ont conservé de l'ancienne administration.

Nous pensons trouver des lettres, mais le service postal ne dessert pas cette région. C'est à peine croyable.

Bien que j'aie toujours été traité, à Chypre, beaucoup mieux dans les villages turcs que dans les grecs, je ne m'attendais pas, certes, à ce que mon casque blanc nous valût une aussi chaleureuse réception, car, il n'y a pas à dire, nous sommes pris pour des Anglais, — ce que, pour cette fois, je ne regrettai pas. A table, nous sommes servis par un superbe Soudanais à qui je parle arabe, ce qui me fait de suite son ami.

Nous passons un jour entier à Levka, et le surlendemain nous partons pour le monastère de Kykkos. On peut s'y rendre, d'ici, soit par la belle vallée du Marathas, soit par celle du Kambou, dont la route a été réparée depuis peu, en faisant un long détour par Karavostasi. C'est cette dernière que nous choisissons. Trois quarts d'heure après notre départ, nous rencontrons une escouade de zaptiés, armés en campagne, qui cherchent dans les montagnes, sans succès depuis sept jours, le meurtrier dont notre kéradji nous a conté l'histoire.

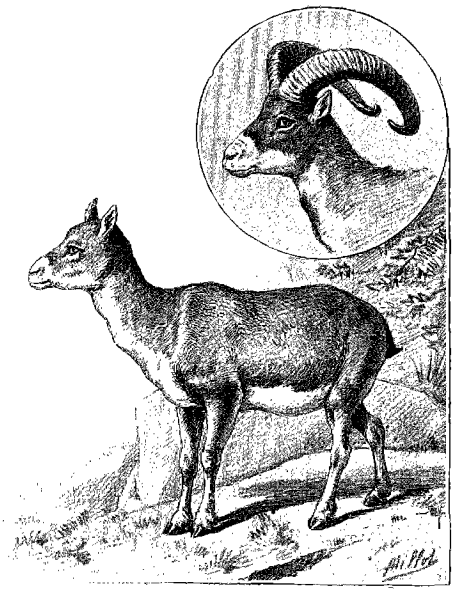
Pendant plus d'une heure nous battons le lit de la rivière, dans lequel le sentier disparaît complètement. Ici et là, on aperçoit quelques pins. Nous voilà dans une gorge étroite, en une région complètement inhabitée. Les vallées ressemblent à de gigantesques entailles boisées, au fond tapissé de fougères. La nature est des plus pittoresques. Nous nous arrêtons un instant à un moulin, station habituelle des pèlerins qui vont au monastère. Jusqu'ici la montée s'est faite insensiblement; mais elle devient rapide, le sentier se rétrécit, longeant de près de grandes profondeurs dans les vallées. Kambos est un gentil petit village bien situé, avec une église couverte de tuiles du pays, larges moellons plats et noirs. Au bord d'un torrent, au pied du village, toutes les femmes du pays lavent le linge, que l'on voit accroché aux branches des arbustes d'alentour. De là jusqu'à Chakistra, tous les sommets sont couverts de vignobles; plus de forêts, plus de broussailles : des carrés clairs où le raisin noir pend en abondance. Puis le sentier commence l'ascension, tourne, retourne, monte à l'assaut des sommets au-dessus d'un magnifique horizon de montagnes arrondies. Enfin trois silhouettes noires apparaissent : des moines qui font leur promenade du soir et qui, sans mot dire, nous suivent jusqu'à un grand pâté de constructions sombres, visibles à travers une claie de magnifiques pins de 20 mètres de hauteur. Nous sommes arrivés au monastère.



VUE DE LEVKA — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FABRIQUE DE POTERIES. — DESSIN D'OULEVAY.



AGRINA — DESSIN DE MILLOT.

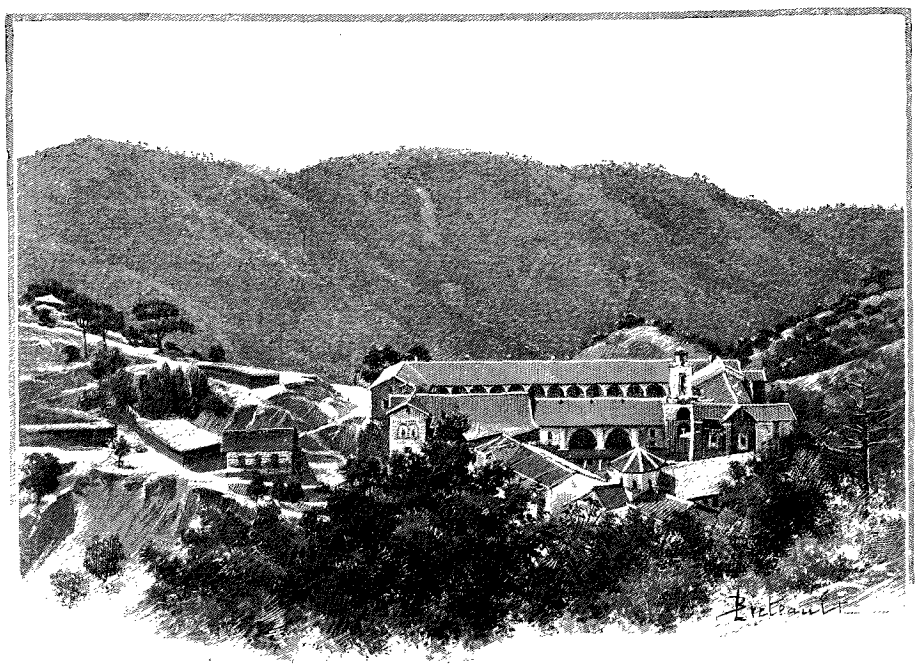
Reçus par les moines, qui donnent, en même temps, des ordres aux servants pour nos mules, nos bagages et nous-mêmes, nous sommes conduits dans une chambre simple et propre où bientôt un supérieur nous rejoint.

L'indépendance du monastère de Kykkos date du temps d'Alexis Comnène, sous le règne duquel il fut bâti. C'est un grand corps de bâtiment, à peu près triangulaire, établi sur un petit plateau à la base de la montagne qui porte son nom, et qui s'élève à 1327 mètres. En bas sont les chambres des étrangers, sous de longs couloirs à arcades dont le principal a 195 pas de long. Le sommet de l'angle est formé par une petite église qui renferme une précieuse relique, la madone de Kykkos. Les intervalles, autour d'une vaste cour intérieure, sont remplis par un inextricable réseau de chambres de moines où l'on ne peut pénétrer, de cuisines, d'entrepôts. Près du petit clocher bas, tout nouvellement bâti, il y a cinq chambres qui doivent avoir appartenu à l'ancien monument, et dont les plus vieilles ont conservé le nom de *finikota*, les « phéniciennes ».

Comme tous les monastères de Chypre, Kykkos a été incendié un certain nombre de fois, quatre, me dit-on, la dernière en 1813, et tous les anciens documents y ont été brûlés. Une plaque de marbre, encastrée dans le mur de l'un des couloirs, relate ce dernier événement. Mais c'est surtout en 1821, au moment du massacre du clergé grec, que le couvent a souffert. Tout ce qu'il renfermait d'argent et d'objets précieux, tous les lampadaires en argent massif, les objets du culte, les trésors entassés dans les caves, furent enlevés par trente-deux chameaux et un nombre considérable de mules. Seule la lampe qui brûlait devant la madone vénérée fut respectée. Le supérieur, malgré la promesse formelle de la vie, fut amené à Nicosie et décapité.

Autour du monastère sont les maisons en pisé de toute une population de serviteurs, kéradjis, menuisiers, forgerons, maçons, paysans et bergers. La plus haute est le cellier où se fait le vin. Tous ces serviteurs, — *dokimi*. — serviteurs eux-mêmes d'autres domestiques (*hierodiaconi*) des prêtres, portent l'habit du monastère, le large pantalon, la veste noire et les cheveux longs sous la calotte noire. Ils sont engagés comme on engage des domestiques ordinaires et renvoyés de même. Au-dessus des hiérodiaconi sont les moines, *hieromonakhi*, ordonnés, en la forme habituelle, par l'archevêque de Nicosie ou par un évêque, suivant le désir du supérieur. Au-dessus encore, quatre *archimandrites* et le supérieur nommé par tous les moines réunis en concile. Voilà le personnel au complet. Kykkos est l'institution la plus riche de Chypre.

Les distractions se présentent du dehors sous la forme de pèlerins indigènes et d'étrangers; le Haut-Commissaire ne dédaigne pas d'y venir passer plusieurs jours par an avec ses officiers, leurs femmes et un nombreux domestique, — le garde-manger et les caves étant toujours des mieux garnis. Le supérieur, lui, trouve la vie de la capitale préférable; il monte à son monastère comme on va en villégiature, à la campagne, et préfère passer l'hiver à Nicosie; on en cite même un qui ne mit pas les pieds au monastère pendant dix-huit ans!



LE MONASTÈRE DE KYKKOS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il y a, en totalité, 250 personnes à Kykkos, dont 50 moines. Dans l'immense morceau de montagne qui leur appartient, plus de 20 000 chèvres errent en liberté, avantage que leur a laissé l'administration anglaise. A l'intérieur, 250 personnes peuvent trouver l'hospitalité dans 70 chambres meublées sévèrement, mais très proprement, par extraordinaire. Au réfectoire, suivant une mode ancienne, l'un des moines lit l'histoire des saints pendant que les autres mangent en silence, car les règles sont très sévères et personne ne peut parler.

Tandis que nous visi-

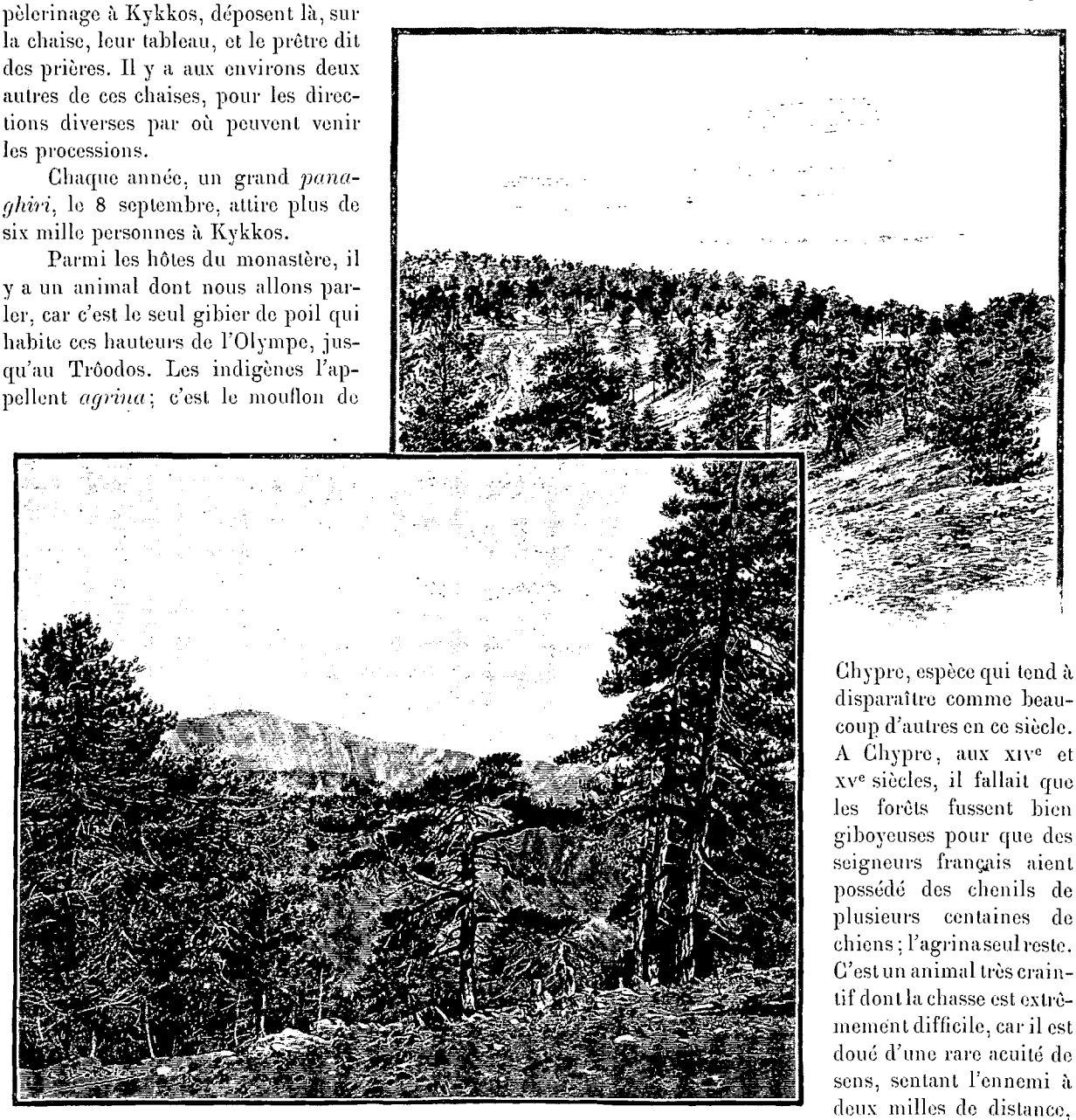
tons, un vieux serviteur est très occupé, dans la cour, à fabriquer, pour les foires, des cuillers de bois sur un billot, au moyen d'une petite serpette; on ne néglige aucun des petits bénéfices.

Dans l'église, qui n'a rien de remarquable, j'ai le plaisir d'inscrire, au livre des étrangers, le premier nom français au milieu d'un fouillis de noms anglais et allemands. Le tableau devant lequel on vient prier de bien loin, d'Asie Mineure, d'Alexandrie, de Russie, fut trouvé par l'anachorète *Issaïa*, envoyé à Constantinople, puis retourné ici, à l'endroit où s'élevait la cabane du saint. C'est toujours la même histoire de tableau trouvé qui devient monotone par son uniformité. Bien entendu, comme tous les autres, celui de Kykkos a produit un nombre respectable de miracles. La relique est placée, *paraît-il*, derrière un autre tableau en métal repoussé, suivant la mode grecque. Comme je demandais à voir ce dernier, le moine bondit d'indignation à ma question et s'écria : « Mais personne ne l'a jamais vu et ne peut même le voir; en sommes-nous seulement dignes! »

Le lendemain, tandis que nous parcourions les flancs rapides et difficiles de la montagne, accompagnés par un serviteur à chignon, à figure pâle et émaciée, nous tombâmes sur une grande chaise de bois peint dont le dossier était surmonté d'une croix. Je crus à un lieu favori où le président venait, chaque matin, adresser ses prières au ciel, au sein même de la splendide nature à son réveil : je me trompais. Lorsque, dans la plaine, la pluie se fait rare; lorsque le grain, en terre, demande de l'eau, les paysans du ou des villages menacés se réunissent et, munis du tableau de la madone de leur église, précédés de leur prêtre, ils viennent faire un pieux pèlerinage à Kykkos, déposent là, sur la chaise, leur tableau, et le prêtre dit des prières. Il y a aux environs deux autres de ces chaises, pour les directions diverses par où peuvent venir les processions.

Chaque année, un grand *panaghiri*, le 8 septembre, attire plus de six mille personnes à Kykkos.

Parmi les hôtes du monastère, il y a un animal dont nous allons parler, car c'est le seul gibier de poil qui habite ces hauteurs de l'Olympe, jusqu'au Trôodos. Les indigènes l'appellent *agrina*; c'est le mouflon de Chypre, espèce qui tend à disparaître comme beaucoup d'autres en ce siècle. A Chypre, aux XIVe et XVe siècles, il fallait que les forêts fussent bien giboyeuses pour que des seigneurs français aient possédé des chenils de plusieurs centaines de chiens; l'agrina seul reste. C'est un animal très craintif dont la chasse est extrêmement difficile, car il est doué d'une rare acuité de sens, sentant l'ennemi à deux milles de distance, et d'une rapidité, d'une



VUE DANS LE TRÔODOS ET CAMPEMENT MILITAIRE. — DESSIN DE BOUDIER.

audace à défier les meilleurs chiens. Les indigènes, pour définir ses qualités, disent qu'il faut le prendre le jour même qu'il naît : le lendemain il est déjà trop tard. Ce qui est vrai, c'est que, comme tous les mouflons, les petits viennent au monde les yeux ouverts et marchent dès leur naissance. Celui du monastère est une femelle, placée sous la direction d'un jeune berger grec qui la mène, tous les jours de grand matin, en compagnie de deux ou trois chèvres favorites, courir la montagne et brouter. Pendant la saison des amours, vers la mi-octobre, il se livre, entre les troupeaux de mâles qui se rencontrent, des combats acharnés. C'est le moment le plus propice pour le chasser. A l'issue de la lutte, les femelles passent dans le camp des vainqueurs. Comme pour l'éléphant à Ceylan, il faut un permis spécial du gouverneur pour le tirer, une autorisation coûtant 8 fr. 75 et valable pour une seule tête. La statistique officielle de l'île, poussée un peu loin, en accuse 200 ou 300.

L'hospitalité de Kykkos est gratuite : récompenser les domestiques-moines, ne pas oublier le tronc de l'église proportionnellement au temps qu'on y a passé, sont des obligations qui sont, au besoin, rappelées au voyageur si celui-ci fait mine de les oublier, ou lui sont apprises s'il les ignore. Nous y restâmes un jour, et le surlendemain nous nous remîmes en route, nous dirigeant vers *Trôoditissa*, un autre monastère, et le Trôodos.

Nous prenons un sentier qui descend rapidement, et bientôt le monastère est hors de vue. Pendant une heure de marche on ne peut pas dire que la montagne soit boisée : quelques pins, parfois en groupes, et des bouquets de chênes-liège, de lentisques, de térébinthes, de ladanum, puis des pentes toutes nues, unies, caillouteuses. Dans le fond des vallées, des fougères. Cependant, au fur et à mesure que nous avançons, la brousse devient plus haute et les pins prennent plus d'ampleur. Nous passons devant le village olympien de Prodromos, sombre comme tous ceux de cette région. Sans transition, nous entrons dans une région de pins et de cyprès horizontaux qui boisent toutes les hauteurs du Trôodos. Nous sommes à 1 900 mètres. A ce moment, j'apprends qu'un moine de Kykkos nous a prédit la pluie pour midi, heure dont nous approchons, et voilà que, tout à coup, sans éclair, un violent fracas de tonnerre éclate sur nos têtes. Nous nous hâtons. Enfin deux grands toits à angles rapides, couverts de tuiles noires, se montrent au fond d'une vallée très boisée : c'est le monastère de Trôoditissa.

Dans la cour, on se croirait dans une vieille bergerie alpestre. Tout y est vermoulu, noir, sale, avec des planchers qui cèdent et des poutres qui dévient, avec des entassements innommables dans les coins sombres. Dans la salle à manger, où l'on accède par un escalier extérieur branlant, nous sommes saisis par une odieuse odeur, peut-être des provisions de bastourma mal séché. La pluie commence à tomber à torrents avec un bruit d'enfer.

Ah! le pauvre vieux moine qui vint nous voir, après un instant, avec sa barbe sans couleur, sa tête roulée dans un chiffon bleu, vêtu d'une nippe verte, jadis noire, trouée, rapiécée, sale, avec son nez en bec d'aigle, son air miséreux et ses petits yeux fixes sans vie! Il me demande l'aumône, pour acheter un vêtement, car il a froid, et on ne lui en donne pas au monastère. Le supérieur, propre, gras, replet, le renvoie brutalement en entrant, comme on chasserait, du pied, un chien galeux. C'est écœurant! Je l'interroge sur son monastère, mais il ne sait rien, absolument rien, et veut me parler politique, ce que je dois subir, ne pouvant le flanquer à la porte.

Comme les autres, Trôoditissa fait des miracles et a son histoire de tableau, que le vieux moine me raconte avec force détails, comme pour me payer la pièce que je lui donne volontiers. Il y a d'ailleurs cinquante ans qu'il est enterré vivant, là, entre ces murs gangrenés et ces poutres noires, et il les connaît. La spécialité du monastère est de donner des enfants aux femmes mariées qui n'en ont pas; et, paraît-il, les exemples abondent. La madone de Trôoditissa est aussi la sauvegarde des enfants nouveau-nés comme elle en est l'*inspiratrice*.

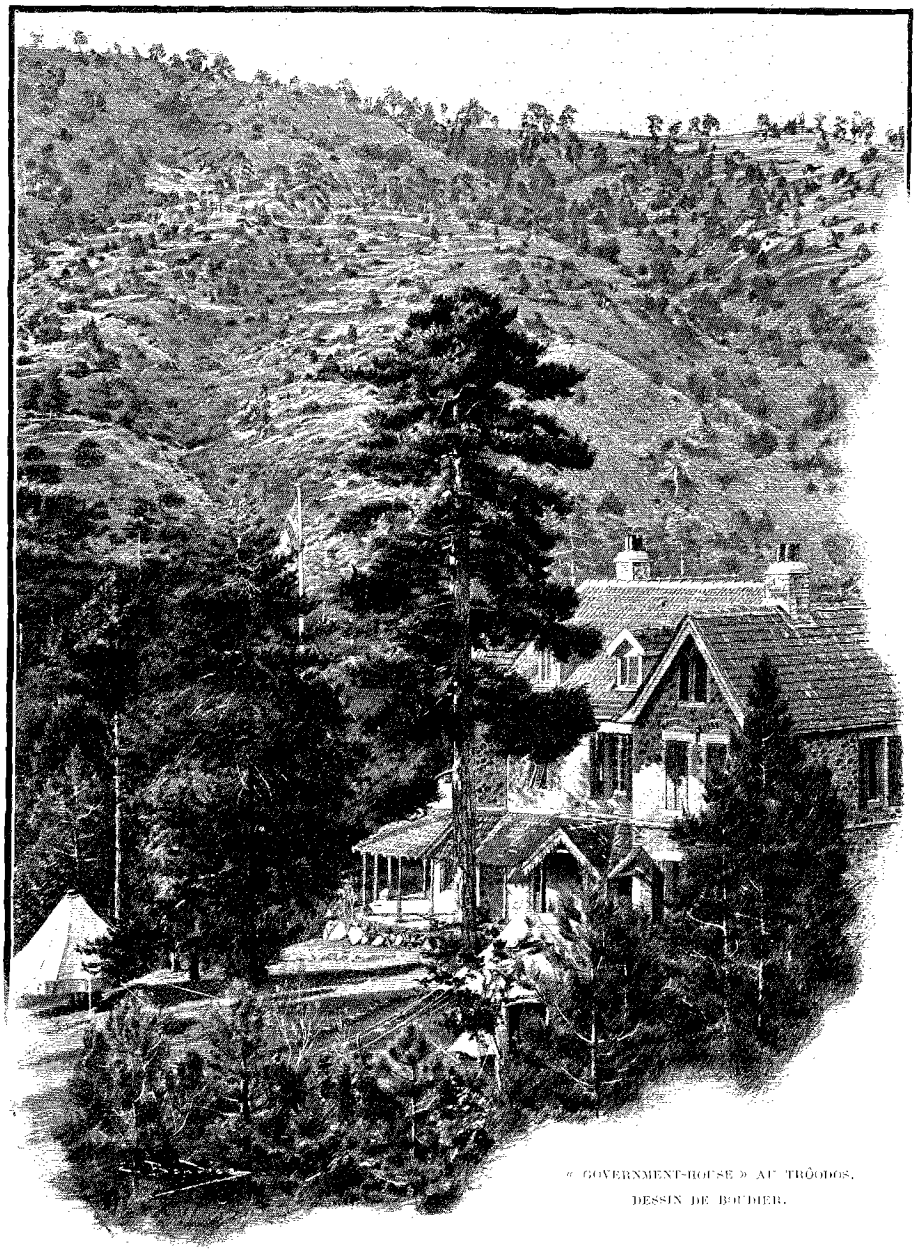


VILLAGE OLYMPIEN DE PRODROMOS.
DESSIN DE BERTEAULT.

Le lendemain, nous quittons volontiers ce lieu. Nous allons monter jusqu'au Trôodos. Entre les arbres et les broussailles, le sentier est quelquefois difficile, sur les roches mica-

cées, brillantes, de moins en moins visible, se confondant avec les sillons tracés par l'eau ou les sentes de bergers. Aussi le perdons-nous, et, une heure et demie après, nous étions parfaitement égarés en une région où pas un être n'apparaît. Ce n'est qu'après bien des recherches que nous pouvons apercevoir, au sommet de la hauteur, les premières tentes du campement anglais, que nous atteignons avec mille difficultés et non sans risques pour les jambes de nos bêtes.

Il y a là, sous les pins, sur un sol de fougères desséchées, une douzaine de tentes blanches, avec des annexes où brillent les ustensiles de cuisine. Une femme de chambre et une dame très correctement mise se promènent. Ces tentes sont celles du service officiel télégraphique et des officiers de la suite du Haut-Commissaire.



« GOVERNMENT-HOUSE » AU TRÔODOS.
DESSIN DE BOUDIER.

Nous voilà sur une grande et belle route carrossable qui mène à la résidence du gouverneur, non loin de là, et descend jusqu'à Limassol : c'est la meilleure de l'île. Un peu plus haut, à travers les arbres, un grand chalet, assez simple, mais dans une admirable position, représente le séjour d'été du Haut-Commissaire. Des soldats anglais, les vestes rutilantes abandonnées ici et là, travaillent du pic et de la pioche. Enfin nous arrivons à un café grec, avec des kéradjis, des bêtes, des bœufs, de la boue, des étables et un petit magasin d'épicerie, — un coin vraiment chypriote. Plus loin, des tentes alignées, des entrepôts, le bureau de la poste où un employé de Larnaka est détaché pendant la saison. Des gens passent à cheval, des officiers en civil. Tout cela, au milieu des pins, fait un effet des plus pittoresques. C'est le camp « de l'est ». Un peu plus haut est le camp « de l'ouest ». Le sommet principal, le *Khionistra*, de peu au-dessus de l'emplacement des camps du Trôodos, a exactement 1 954 mètres. De là, la vue se porte à peu près sur l'île entière, dans un majestueux panorama.

Le temps est douteux encore ; tout autour de nous, il pleut, et les risques d'une longue claustration nous font désirer arriver le soir même à Platrœs. Nous descendons donc rapidement, zigzaguant le long de la montagne en pente douce que gravit, en sens contraire, un interminable train de chameaux. Au-dessus de Platrœs se trouvent une partie de l'administration militaire, l'intendance, les ambulances, les ateliers, etc., et, un peu plus bas, des villas, villégiatures de Chypriotes aisés, d'Anglais en congé, qui se contentent de la seule vue du géant. Nous sommes à la limite de la saison estivale, à l'époque de la « descente du Trôodos ». Dans quinze jours il n'y aura plus personne, et les solitudes de l'Olympe ne seront plus troublées, de loin en loin, que par les luttes des mouflons et les pas de quelque garde des forêts consciencieux.

A Platrœs nous recevons l'hospitalité dans une maison, mais on refuse de nous donner à manger. D'ici à

Limassol la borne milliaire indique 30 milles et demi, soit 49 kilomètres, toujours en descente, à travers une région de vignobles, celle où se récolte le fameux vin *commanderie*, héritage des Templiers.

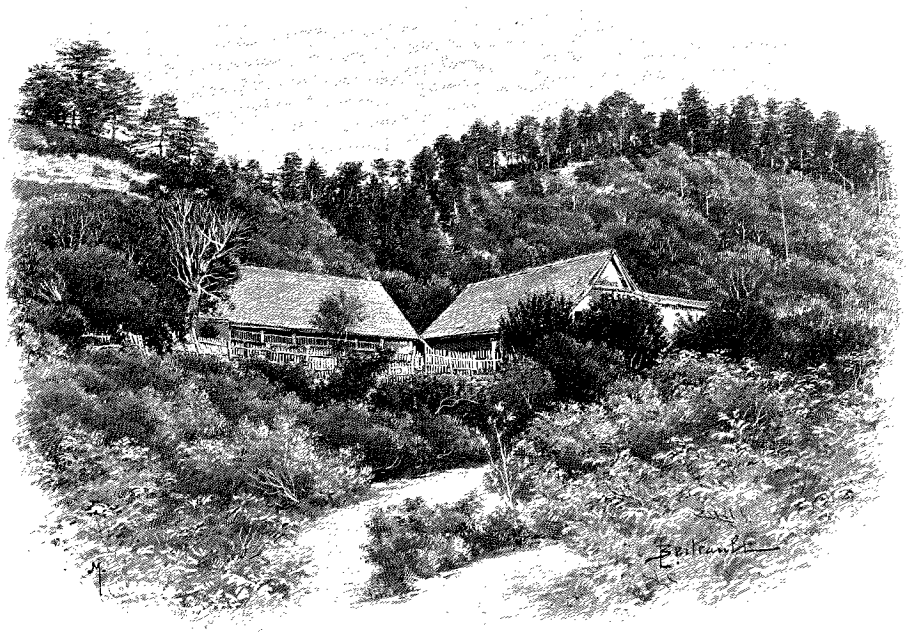
Si l'on en croit la légende, ce serait par l'excellence de son vin que Chypre aurait tenté le sultan Sélim II, dit « l'ivrogne », conquérant de l'île. Les Templiers furent les importateurs des premiers ceps d'où sont sortis les vignobles actuels de commanderie. La vigne est actuellement cultivée, à Chypre, dans deux régions différentes de hauteurs : les montagnes de Kyrinia pour les vins rouges que donnent aussi les plaines, et l'Olympe où se récolte le raisin qui donne le commanderie, le seul vin de Chypre qui soit connu en Europe. Nous ne parlerons pas des divers cépages connus, dont le plus curieux, l'*eptakilia*, « les sept ventres », — simple curiosité de jardin, — donne jusqu'à sept récoltes annuellement. Dans la fabrication, les grappes de commanderie sont exposées au plein soleil, sur les toits des maisons, pendant une dizaine de jours, avant d'être pressées. Les moyens employés sont encore primitifs. Le vin est mis dans de grandes jarres goudronnées, non vernies, — dont *Phini*, au sud du Trôodos, a la spécialité de fabrication *sur place*, — qui contiennent de 600 à 650 litres. C'est à ces jarres, et aux récipients qui servent au transport du vin, qu'est dû le goût particulier du vin de Chypre que les Anglais cherchent à faire disparaître. Ajoutons que c'est des ceps chypriotes qu'est sorti le vin célèbre de Madère.

Depuis 1878, les chiffres minimum et maximum atteints par l'exportation du vin ont été de 44 000 et 77 000 hectolitres, représentant, à peu près, 70 pour 100 de la récolte totale. Les nouveaux tarifs en vigueur en France, où les vins de Chypre se sont exportés en notables quantités, et la concurrence des vins à bon marché italiens et grecs, ont porté une sérieuse atteinte à cette exportation. En 1895, on ne pouvait plus vendre.

Reprenons notre route à travers les vignobles que nous quittons pour entrer dans une région triste de caroubiers sauvages. Au fur et à mesure que nous approchons de Limassol, nos bêtes se démènent, et l'on dirait que ces 49 kilomètres leur ont donné des jambes nouvelles. Limassol paraît bien, de loin, une ville orientale avec ses dattiers, ses pointes de cyprès et ses quelques minarets. Nous y arrivons après neuf heures de route et y trouvons une chambre dans un petit hôtel grec. Voilà un mois à peu près que nous quittions de Larnaka, et il me tarde de rentrer prendre du repos et trouver mon courrier. Aussi, pour ne pas me laisser tenter, je décide que nous partirons dès demain, renvoyant notre visite détaillée de la ville à notre prochain passage par ici. Je ne parlerai en passant que de deux choses qui m'ont, en quelques heures, frappé : le change de l'argent et l'empoisonnement de la ville par la prostitution. Le shilling anglais qui vaut, dans toute l'île, 9 piastres, n'en vaut ici que 6 un quart et 6 à Paphos. Quant à la seconde, il me suffit de l'avoir nommée.

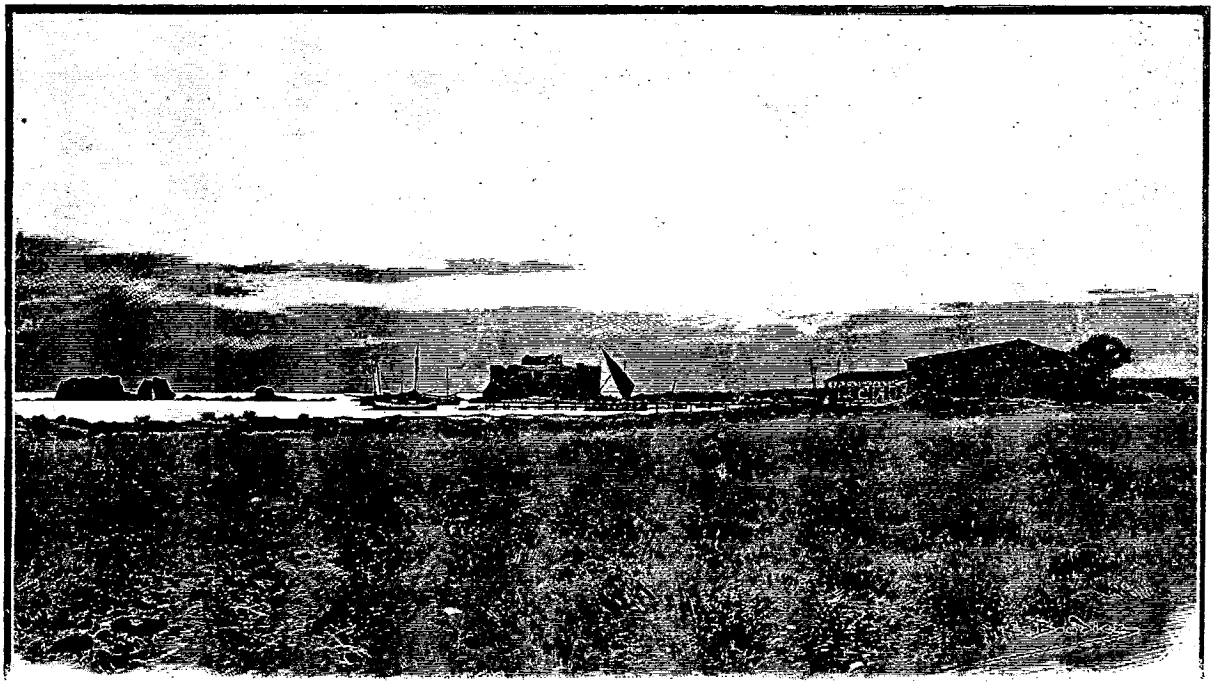
Le lendemain, nous sommes debout bien avant le jour, et au lever du soleil nous partons. Je ne m'étendrai pas sur cette route que nous parcourrons bientôt. Je signalerai seulement l'emplacement d'une des plus vieilles villes chypriotes, *Amathus*, aujourd'hui une nappe de pierres : le cap Caroubier, bien dénommé, car toute la région est couverte de ces arbres mêlés à quelques pins et aux oliviers; Zyyi, point d'embarquement des caroubes; Chirokitia, où nous mangeons d'excellents *ampelopoulia*; enfin la pluie qui nous prit peu après ce dernier village pour ne plus nous quitter jusqu'à Kophinou, où nous arrivons trempés jusqu'aux os. Nous y dûmes passer la nuit. Le lendemain matin, en trois heures et demie de marche forcée, nous arrivions à Larnaka.

(*A suivre.*) EMILE DESCHAMPS.



MONASTÈRE DU TRÔODITISSA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

LIMASSOL, PAPHOS, LE KARPAS,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XV

De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Palæo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka.



JOUEUR DE FLÛTE. — DESSIN D'OULEVAY.

Un mot seulement d'Amathus, sur l'emplacement duquel, nous l'avons vu, on ne trouve plus guère qu'un vaste champ de pierres. La « très vieille Amathus » de Tacite, une des nombreuses villes qui furent dédiées à Vénus, tirerait son nom, suivant les uns, d'Amathus fils d'Hercule, suivant d'autres d'Amathus fils d'Ærias, roi de Chypre de 1350 à 1330 avant Jésus-Christ. C'est donc une des plus anciennes villes d'Orient.

Partis à 2 heures de l'après-midi, le 15 novembre, nous n'arrivons, grâce à une impudente combinaison du loueur de voitures de Limassol, que le lendemain à 6 heures du soir dans cette dernière ville, après une station de dix-sept heures à Chirokitia.

Vue à l'intérieur, Limassol, près du Garyllis, a plutôt l'air d'une ville nouvelle, avec des maisons couvertes de tuiles et des jardins; vue en détail, c'est la ville chypriote. Le long de la mer, une bande de maisons, sans quais, avec des bouts de plage. Curieusement, toutes s'ouvrent du côté de la rue intérieure et n'ont que de très petites ouvertures du côté de la mer. Il y reste peu de monuments anciens: une des portes de la ville, datant probablement du temps des Lusignan, s'appuie sur des magasins et mène, sous une série d'arcs libres, à une petite place modernisée; et un fort, aujourd'hui la prison, reste des fortifications élevées au XVe siècle par le roi Janus.

Tandis que je m'étais rendu, pour en prendre la photographie, sur les bords de la rivière, dans un fouillis de cases en pisé, à un bain turc sur les toits duquel je devais monter, un petit garçon m'arrêta par le bras au moment où je m'apprêtais à atteindre les som-

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169, 181, 469 *et* 481.

mités du monument et se mit à crier pendant cinq minutes, de toute la force de ses poumons : « Fuyez, *hanoums*, fuyez, un chrétien va venir ». Et, répondant à une vieille dont j'entendis la voix éraillée : « Il va faire une figure par là, avec une machine. » Les prudes hanoums turques rentrèrent, mais tous les interstices devinrent comme autant de meurtrières : elles ne perdirent pas un de mes mouvements.

Il y a quelques églises à Limassol ; je ne citerai que celle nommée *Catholiki*, dont le nom révèle une ancienne chapelle catholique. On ne voit plus, de l'ancien monument, que les gargouilles, dont les plus intéressantes représentent des têtes d'hommes et d'oiseaux tenant une grappe de raisin. Les dalles françaises, signalées par M. de Mas-Latrie, ont disparu. Il y a de nombreux cafés, des clubs, un petit théâtre dont j'ai vu seulement l'affiche, et une société qui jouit de la même intolérance que celle des autres villes. Par le commerce des vins qui y est centralisé, elle est devenue la ville la plus importante de l'île. L'aisance s'y reconnaît vite aux maisons et aux habits. De 1600 habitants que lui donne, en 1878, M. de Mas-Latrie, elle en a aujourd'hui 7400. Elle détrônera certainement Larnaka, dont le règne aura été court. Limassol est l'ancienne *Limocium*, ou *Neapolis*, par opposition à Amathus, la ville vieille, dont on appelle aujourd'hui encore l'emplacement le « Vieux Limassol ».

La route de Limassol à Paphos, sur laquelle nous nous trouvons le matin du 20, un grand nègre comme kéradji et moi, est, sous tous les rapports, la plus intéressante de Chypre par ses points de vue pittoresques et par les ruines de toutes les époques, semées ici et là sur presque tout son parcours. Nous passons près de la grande saline, aujourd'hui inexploitée, qui occupe toute la partie centrale de la petite presqu'île d'Akrotiri. A quelques milles avant d'arriver au cap Gata, qui la termine, se trouve un petit monastère, Haghios Nikolaos, qui passe pour le plus ancien de l'île. Il est à moitié en ruines et l'on n'y nourrit plus les chats que les auteurs disent qu'on entretenait pour faire la chasse aux serpents. Cependant les vipères y abondent toujours comme en un séjour tranquille, et les accidents ne sont pas rares parmi les chasseurs qui s'y aventurent. Un peu plus loin, quelque verdure indique un tchifflik, Tcherkes-tchifflik, l'ancien village des Circassiens. A quelle époque ces Asiatiques sont-ils venus s'installer là? Je n'ai pu le savoir. Il n'en reste plus, me dit-on, que cinq ou six représentants très défigurés.

Nous approchons de Kolossi. A droite, une ruine ; près d'elle s'élève, sortant de terre, une pierre rectangulaire de 2 m. 10 de hauteur sur 0 m. 70 de large, percée au milieu, — en apparence à la base, le sol ayant été exhaussé, — d'une longue ouverture irrégulière. Cela semble un *menhir* percé ; mais un auteur anglais qui a étudié ces monuments répandus sur plusieurs points du territoire chypriote prétend que ce ne sont, ni plus ni moins, que des pierres d'anciens moulins à huile. Nous examinerons la question de plus près à Paphos.

Kolossi, où Richard Cœur-de-Lion battit Isaac Comnène, est l'ancien centre administratif de la grande commanderie des Chevaliers de Rhodes qui a donné son nom au vin doré de Chypre. Là était le principal entrepôt des Templiers et des Hospitaliers. C'est un grand donjon carré, de 30 mètres de hauteur, encore très bien conservé, dont la silhouette domine la plaine. Il fait aujourd'hui partie d'un grand tchifflik de plus de 5000 échelles arrosé par un ancien aqueduc qui, jadis, donnait de l'eau à d'importantes plantations de canne à sucre. Entre ses murs de 2 m. 40 d'épaisseur on n'entrepose plus que des caroubes. A côté, sont les ruines, solidement soutenues par de hauts contreforts, d'une ancienne église ou vieux couvent.

Episkopi, qui vient après, est un des villages musulmans les plus importants de l'île, avec de l'eau, des jardins, des moulins, des oliviers, des mûriers partout. C'était là, nous dit M. de Mas-Latrie, que se trouvait le beau domaine des Cornaro de Chypre, qui avaient de grandes plantations de canne à sucre.

Depuis Episkopi jusqu'aux petites collines qui s'élèvent immédiatement après le village, sur la route d'Evdhimou, était l'ancienne ville de Curium, siège d'un des neuf royaumes chypriotes indépendants et ensuite l'une des quinze éparchies en lesquelles Constantin divisa l'île. Les environs sont fouillés profondément.

Peu après nous arrivons au milieu de broussailles qui couvrent un petit plateau dominant la mer, à un espace oblong limité comme par deux longs replis du sol qui semblent être les ruines recouvertes de verdure de deux murs de plus de cent mètres terminées en cintre. La carte porte Apollon. Est-ce là un stade antique ou l'emplacement d'un temple dédié à l'un des principaux dieux chypriotes, Apollon Hylate ou même les deux? Un peu plus loin, les roches tombent rapidement à la mer, celles, peut-être, d'où, d'après Strabon, on précipitait les audacieux qui touchaient à l'autel du dieu.

Après avoir dépassé un emplacement peu étendu, presque entièrement couvert de débris antiques de toute sorte, nous arrivons, vers le soir, à Evdhimou par des sentiers pittoresques, difficiles, traversant les sommets et les vallées embroussaillées, les terres disloquées, dans une région presque absolument déserte. Evdhimou est un village turc de quatre-vingts à quatre-vingt-dix maisons, siège d'un mudir et d'un *onbachi* (chef de dix hommes). Nous y passâmes la nuit à la station de police devant laquelle mon kéradji, transformé en cuisinier, me prépara à manger entre deux pierres.

Nous passons, le lendemain de bonne heure, au pied de Pissouri, village qui jouit dans la région de la plus détestable réputation : « village de brigands », me dit-on à Limassol. Le pays y est des plus accidentés.

Au *Lago-tou-Frankou*, au « puits du Français », qui a conservé son nom depuis le XVe siècle, — simple *han* aujourd'hui, — nous faisons une station de quelques minutes. Après une descente presque à pic à la mer,

par un sentier en zigzag, nous sommes sur la plage, en face de la vieille Paphos (*Palæo-Paphos*), précédée d'une grande construction en assez mauvais état, et en partie écroulée, qui date de la période française; c'est aujourd'hui un tchifflik.



PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. — DESSIN DE TAYLOR.

La vieille Paphos phénicienne s'étendait là où est aujourd'hui le village de Kouklia. Débouchant par la colline pierreuse, on se trouve en face d'un véritable amalgame de pierres équarries et superposées formant deux rectangles longs, en angle droit, autant qu'il m'a semblé. Les murs du temple grec ont été appuyés sur les pierres taillées d'une construction mégalithique de formidable aspect, dont l'une a 4 m. 72 de long, 2 m. 16 de large et 0 m. 58 d'épaisseur. La suivante est de grosseur un peu moindre et porte une grande cavité circulaire, assez profonde. La dimension des pierres diminue ensuite et parle d'une autre époque. Quel était ce peuple de géants qui, avec de grossiers outils, au moyen de simples leviers, taillaient, soulevaient, transportaient, manipulaient au gré de leur génie ces immenses blocs que nos machines si puissantes d'aujourd'hui auraient peine à soulever? Le mur se continue quelque temps, puis se mêle aux blocs tombés pêle-mêle à terre. Ici et là, des colonnes cannelées, des entassements de pierres arrangées en murs, enfin un ensemble de restes tels qu'on peut aisément se représenter la grandeur du temple fameux. Le second quadrilatère a un aspect plus grandiose encore par l'abondance des matériaux accumulés et les nombreuses inscriptions votives qui reproduisent toutes le nom de la déesse, Aphrodite paphiote. A l'angle oriental sont d'autres grandes pierres de la plus ancienne époque, mais de dimensions moindres que les premières.

C'est sur la plage, en bas, à moins de deux milles, que la légende fait aborder Vénus. Aussi Paphos était le siège du culte d'Aphrodite. La ville aurait été construite par Kinyras, père d'Adonis, ou par les Amazones. La tradition dit encore qu'Agapenor, fils d'Anceus et petit-fils de Lycurgue, fut, à la suite d'un ouragan, jeté sur cette côte et fonda Néo-Paphos, au sud du village actuel de Ktima, où il mena une colonie d'Arcadiens. Du temps des Romains déjà, l'ancienne Paphos était devenue sans importance. Détruite par un tremblement de terre sous le règne d'Auguste, Néo-Paphos fut reconstruite par lui et porta le nom d'*Augusta*. Paphos la vieille fut aussi renversée plusieurs fois par des secousses sismiques, ainsi que le relatent Sénèque le Philosophe, Sénèque le Rhéteur et saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. Kouklia était le *Covocle* des Français, centre d'un fertile domaine des Lusignan. On y voit plusieurs constructions de ce temps.

Près de la mer, nous trouvons les deux plus beaux menhirs percés de Chypre, et, à côté, de nombreux restes anciens en partie recouverts. Je mesure les dimensions de la plus haute des pierres : 3 m. 68 de hauteur, 1 m. 23 de largeur et 0 m. 65 d'épaisseur. Qu'étaient donc ces représentants bizarres de l'antiquité? On a beaucoup discuté autour d'eux, mais l'opinion d'Hogarth[1] qu'elles ont été des pierres de presse paraît très peu soutenable. Cet auteur en a cité cinquante inégalement répandues à la surface du pays. Si l'on étudie leur position relative, on remarque que, établies à des distances de la mer variant de 1/2 à 14 milles, trente-quatre sur cinquante rayonnent autour du temple de Palæo-Paphos et le reste est disséminé à la base de la presqu'île du Karpas. Pas une seule n'a été vue dans l'île hors de ces régions. D'un autre côté, on a trouvé, au cours de fouilles célèbres, des dons votifs qui représentent, sur une petite échelle, ces mêmes monolithes percés, traversés par un trou rectangulaire en tout semblable à celui de nos menhirs. De ces derniers, presque tous ont, plus ou moins, la forme conique, première représentation symbolique sous laquelle Aphrodite a été adorée, emblème de la fertilité, combinant dans sa forme la dualité des sexes. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce sujet[2].

Jusqu'à Ktima, chef-lieu du district, nous traversons une plaine basse au milieu de laquelle les villages semblent des oasis. Ktima n'a point mauvais aspect, avec ses 2800 habitants, y compris la ville basse, ses maisons neuves, ses jardins, étendue sur un large plateau surélevé du côté de la mer. Bien entendu, c'est au couvent que je me rends, car il n'y a pas d'hôtel à la métropole grecque, où sont reçus tous les étrangers de passage. Il est

1. *Devia Cypria*, Londres, 1889.

2. Voir, pour plus de détails : *Les Menhirs percés de l'île de Chypre*, par Émile Deschamps dans *l'Anthropologie*, Paris 1896, tome VII, n° 1.

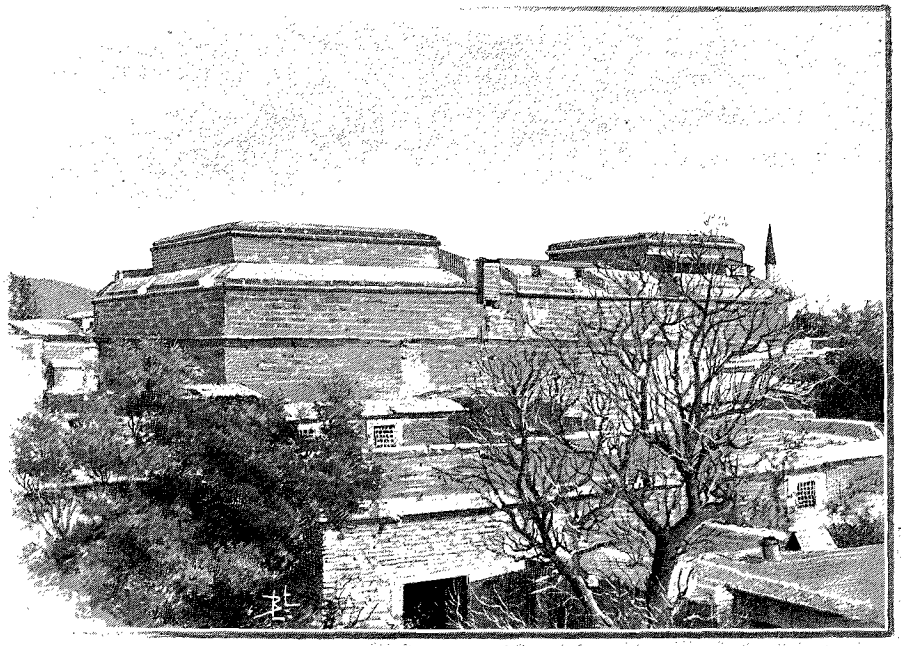
nuit, je n'ai qu'à attendre le frugal repas qui m'est servi une heure après par un moine et... le lendemain.

De bonne heure, je suis sur la route qui descend à la mer; un indigène passe, un bouquet de basilic à la main, et il nous en offre, à mon nègre et à moi, une branche. Le Chypriote aime les parfums et les fleurs, et le basilic est, entre toutes, une plante favorite. Cette aimable et délicate attention de paysan, dans un district où tous passent pour des buveurs de sang, des sauvages, a quelque chose de frappant. Quelles antithèses dans le cerveau humain! Voilà un homme qui ne me connaît pas, qui me salue au passage, me renseigne, m'offre un bout de plante, — gage de civilisation, — et qui, le soir, tuera son frère froidement pour un mot!

Nous prenons la plage, allant vers le phare de Paphos, et nous sommes bientôt au milieu de roches, affleurant le sable, qui ont été une vaste nécropole. Beaucoup de chambres sont encore intactes; d'autres ont disparu, laissant la trace de leurs divisions intérieures, d'escaliers et de loges. Sur la pointe, s'élève un phare, près de nombreuses ruines. Mais la fièvre, que je sentais venir depuis le matin, m'oblige à rentrer me mettre au lit.

L'évêque se montra empressé et plein de sollicitude. Grâce à lui, je ne fus pas abandonné par ses domestiques. L'évêque de Paphos est le second dignitaire de l'Église chypriote. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, aux yeux et aux traits doux, simple comme la plupart des membres du haut clergé grec.

Reprenant mes promenades, deux jours après, je me dirigeai vers Paphos, le port de Ktima, l'ancienne ville abandonnée depuis longtemps à cause de son insalubrité, où s'élevait la Néo-Paphos gréco-romaine. Le port était protégé par deux jetées, dont l'une se terminait par un bastion aujourd'hui écroulé, relié à un fort assez solide, encore debout, et qui a aussi servi aux Turcs. Dans le petit port, on travaille activement au débarquement de navires à voiles venus de Trieste et d'Alexandrie. Il y a bien un demi-kilomètre jusqu'à la ville basse de Paphos. Celle-ci, avec quelques maisons grecques et turques disséminées, est un véritable chaos de ruines variées, colonnes monolithes, chapiteaux encore fort beaux dont quelques-uns jonchent la route même, pans de murs, entassements de pierres de toute sorte, en murailles des deux côtés du chemin, avec des sentiers, des ruelles, des jardins.



C'est ici que le gouverneur romain Paulus Sergius fut converti par saint Paul et que ce dernier fut flagellé par les habitants, attaché à une colonne de marbre que l'on montre encore et que l'on voit dans notre figure.

Le long de la mer, des terrains bas retiennent les pluies, qui se transforment en flaques croupissantes.

En venant de Kouklia, nous avons passé près d'un village où je remarquai une vieille



VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT À LIMASSOL (PAGE 493). — DESSIN DE BERTEAULT.

église avec quatre dômes disposés en croix grecque, et qui est liée étroitement à la mythologique existence de Vénus. C'est *Hieroskipos*, ou le « jardin sacré », de la déesse. Il est bâti sur une arête rocheuse qui tombe abrupte, sur la plaine, la même arête qui se continue jusqu'à Ktima, formant le plateau sur lequel s'élève cette ville. Des flancs, à peu près, de l'arête, sort une source abondante qui va arroser les jardins, au pied, et se perdre dans la plaine basse unie comme un terrain de manœuvres, terminée par la plage. C'est dans cette plaine à céréales, de 2 milles environ de large, que la tradition place le jardin sacré de Vénus. Pas un arbre n'en rompt la monotonie.

Le district de Paphos est un des plus arriérés de l'île, l'avant-dernier au point de vue de la densité de la population, Famagouste étant le dernier. C'est aussi le moins déboisé et le plus pauvre. Ses soies, cependant, sont très estimées; ses céréales, des meilleures; ses fromages (le *halloumi* chypriote) les plus recherchés. J'y passai huit jours; malheureusement, la fièvre, qui me reprenait sans cesse, m'obligea à retourner. Un matin j'allai remercier l'évêque, je distribuai mes pourboires, et je reçus, sur le seuil de la métropole, le *kalon katevodion*, souhait de « bon voyage » qui m'a été si souvent fait dans les villages.



PAYSANS CHYPRIOTES. — DESSIN DE BONJAT.

A Evdhimou, je suis, le soir, régalé d'un concert à la flûte turque, — deux morceaux de canne accolés l'un à l'autre et percés au feu, — instrument que j'ai vu en Syrie et dans l'Inde. C'est l'*onbachi* qui, tenté par le charme d'une belle nuit claire, essaye ses arpèges les plus langoureux, les plus monotones, ses roulades les plus larmoyantes, et le divertissement de l'officier turc me coûta une heure d'insomnie.

A Limassol, en arrivant, nous voyons passer rapidement une foule au milieu de laquelle se détache, comme une lueur, le grand fez rouge et l'habit foncé des gens de police. C'est un prisonnier qu'on emmène. — « Qu'a-t-il fait? » demandai-je au premier passant venu. — Il a assassiné son frère, hier soir! Il était ivre; d'ailleurs ils ne s'aimaient pas. » Cela paraît tout simple à l'homme qui répond à ma question. Le soir même on amenait encore, d'un village voisin, un pauvre diable tué à bout portant, d'un coup de fusil: charmant pays! J'y passai seulement la nuit, et le lendemain, malgré l'opposition de mon noir qui n'entendait pas rétrograder jusqu'à Larnaka, je remontai sur mes mules. Près de Zyyi, le ciel était très noir à notre gauche, mais au-dessus de nous, jusqu'à l'horizon de la mer, il se montrait d'un bleu pur. Et, cependant, voilà que tout d'un coup un épouvantable coup de tonnerre éclate sur nos têtes, tombant du ciel bleu et affolant d'effroi ma mule, que j'eus bien de la peine à calmer.

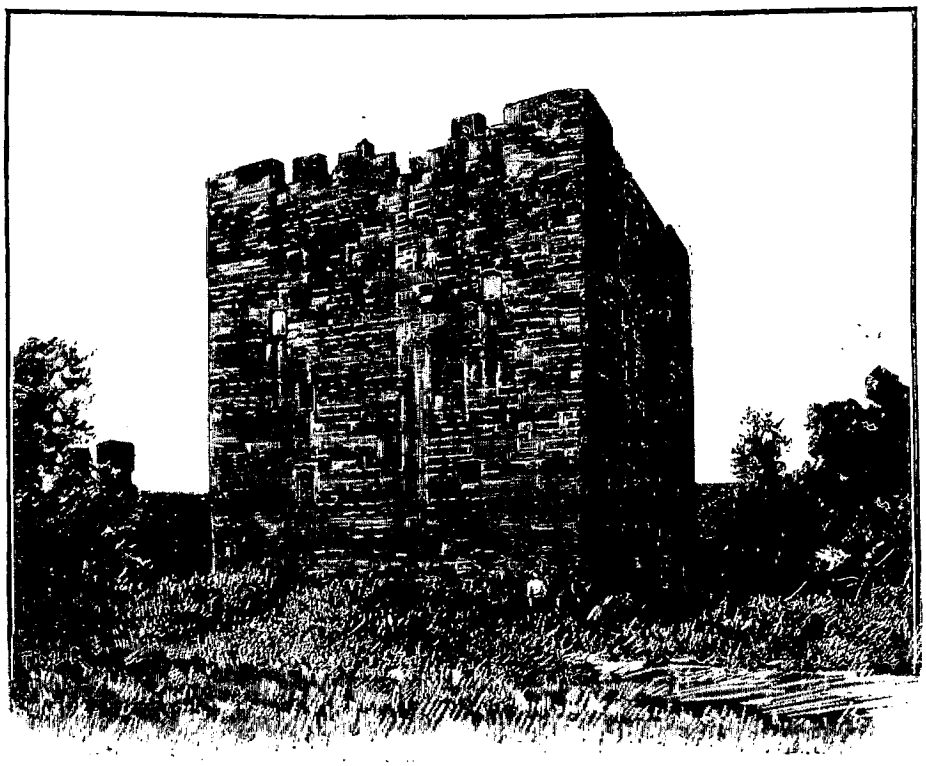
Il était 11 heures du soir quand nous entrions à Larnaka, treize heures et demie après avoir quitté Limassol.

XVI

En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Théodoros. — Yalousa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléousa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques en liberté. — Toujours la pluie.

Il nous reste à visiter une des régions les plus intéressantes de Chypre, celle qui termine l'île en un long promontoire, — la « queue de bœuf », — et par laquelle nous terminerons notre relation.

*



TOUR DES TEMPLIERS À KOLOSSI (PAGE 494). — DESSIN DE TAYLOR.

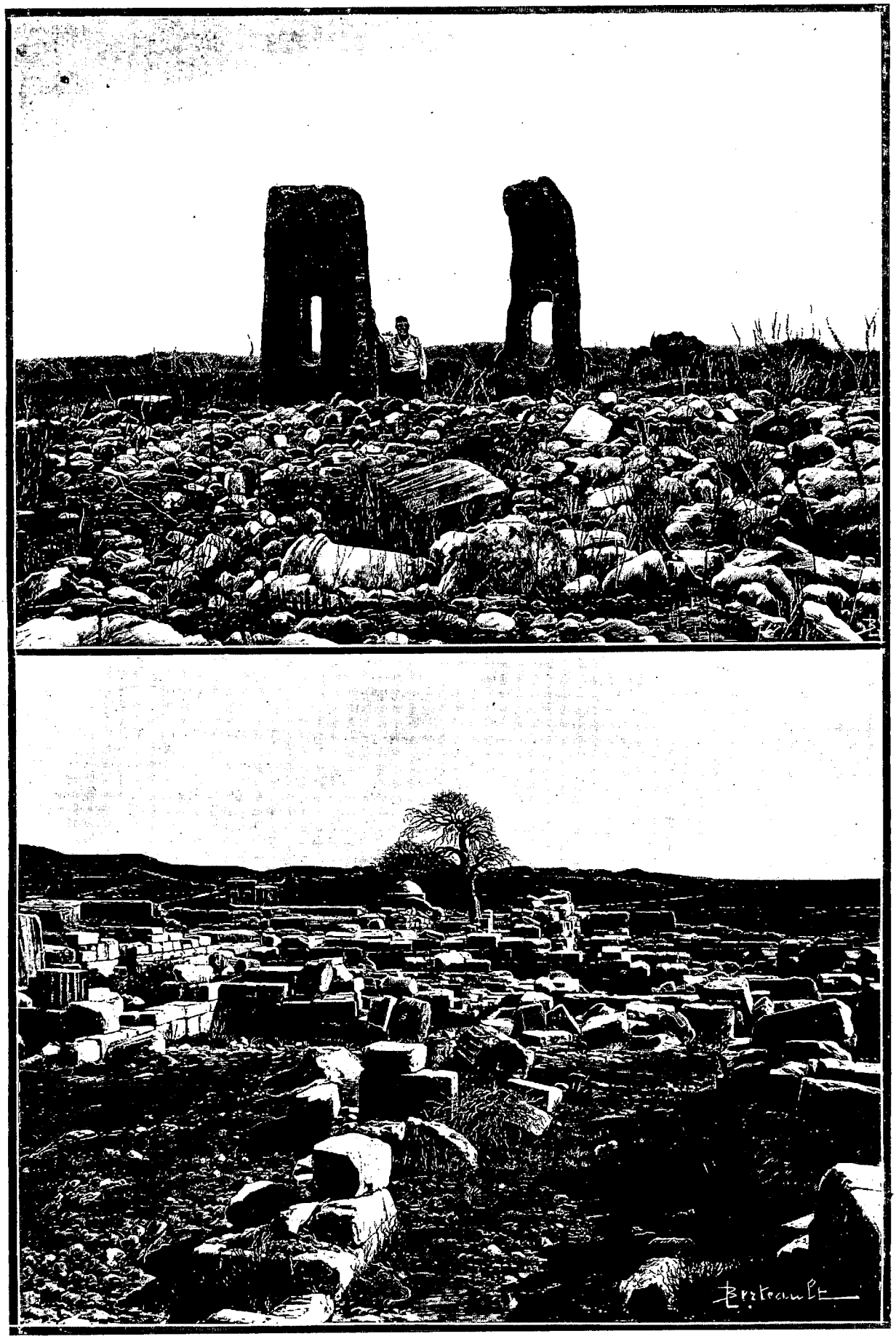
Nous partons de Famagouste, le 30 décembre, par un temps splendide succédant à une série d'inondations. Longeant la dune près de la mer, nous arrivons aux embouchures rapprochées du Yalias et du Pédias. Nous sommes sur une série de chaussées et de petits ponts bas qui traversent une région inondée. Les deux fleuves se reconnaissent difficilement en ce moment. Ce sont, aux environs, des terres fangeuses, broussailleuses, où il serait impossible de poser le pied, coupées de flaques et de ruisseaux qui se font jour de tous côtés. Nous passons à 1 mille du fameux monastère de saint Barnabé, Haghios-Varnavas, le saint le plus considéré de l'île. C'est en effet dans son tombeau, suivant la tradition, que fut trouvé l'évangile manuscrit qui valut à l'Eglise de Chypre les avantages de l'indépendance. Le monument domine la plaine de ses grands et petits dômes byzantins. A droite, s'étend une série d'élévations irrégulières, sur une longueur de plus de 3 kilomètres, qui sont comme le tombeau de la plus grande, de la plus importante des villes anciennes indépendantes, capitale d'un royaume, *Salamis* dont le temple fameux de *Zeus Salaminius* était prôné, dans l'antiquité, à l'égal de celui de Paphos.

Ici et là on voit des trouées, des excavations restées ouvertes, informes, profondes; des fondements de constructions; une longue muraille parallèle à la mer; des colonnes dégagées et de nouveau abandonnées dans leur linceul de terre; des pierres équarries, isolées, des socles de colonne, des chapiteaux répandus un peu partout. Tout ce mélange, ce chaos, au milieu des grandes traces laissées par des hommes de science, et les petites du lent travail des indigènes risquant l'amende pour mettre la main sur quelque précieux reste, car, malgré la loi, les sites anciens sont tous lentement, patiemment fouillés par les pauvres hères que la solitude encourage.



VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT

Salamis a été la ville la plus opulente



MENHIRS PERCÉS À KOUKLIA — TEMPLE D'APHRODITE À KOUKLIA (PALÆO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT.

de l'île dans l'antiquité. Selon la tradition grecque, elle aurait été élevée vers 1270 avant Jésus-Christ, par Teucer, fils de Télamon. Il est question d'un de ses rois sur un monument assyrien datant de 800 avant Jésus-Christ, ce qui reporte d'une façon certaine plus avant encore sa fondation. On connaît les noms d'une dizaine de rois de Salamis, mais beaucoup sont, à ce jour, inconnus.

Du côté de la mer, des dunes de sable et des roseaux. Nous arrivons à une grande citerne, que les gens du pays appellent *Loutron*, « le bain »; il est entièrement déblayé. A côté, les ruines d'un acqueduc.

Sur le point culminant, on a construit une maison de garde champêtre. Au-dessous, le terrain descend rapidement dans une large anfractuosité que les excavations ont encore agrandie, et là c'est une vraie débauche de pierres, de restes majestueux, de piédestaux, de colonnes monolithes, — dont l'une, quoique brisée des deux côtés, a encore 6 m. 90 de longueur sur 0 m. 76 de diamètre, — des chapitaux proportionnés en marbre blanc ou zébré, des pierres brisées qui portent la marque d'un travail architectural admirable. Là était certainement un temple magnifique. De quel luxe devaient être ornés ces temples faits du plus beau marbre apporté de si loin, précédés de péristyles supportés par des colonnades monolithes de 10 mètres de hauteur!

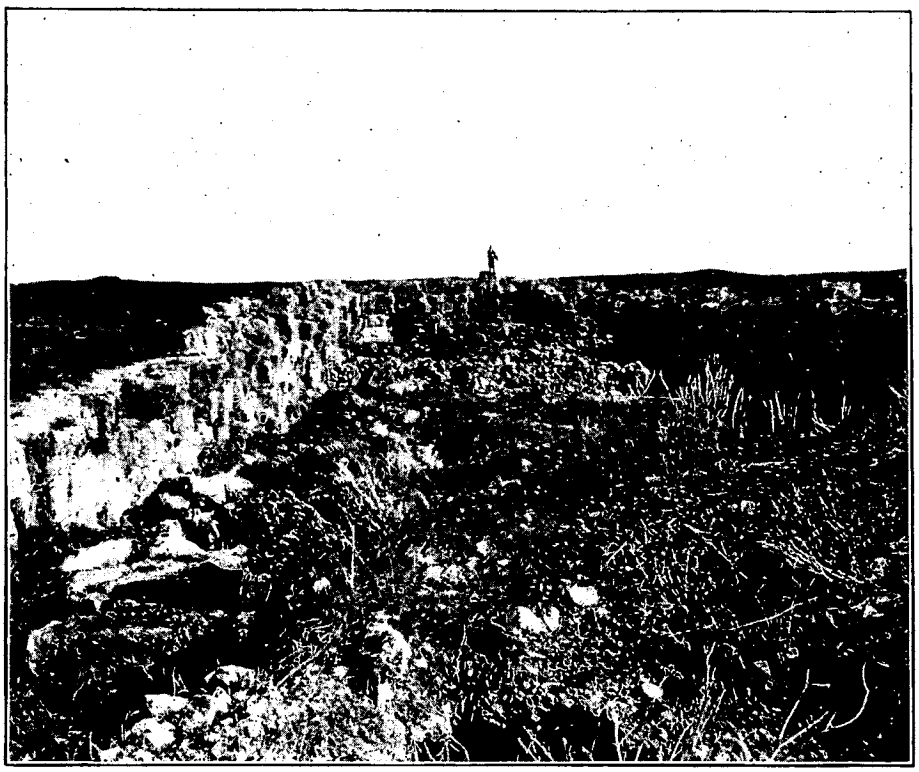
Nous redescendons dans la plaine, sur le long ruban rouge boueux de la route. Des milliers de vanneaux (*ianitsari*) se lèvent autour de nous dans un horizon silencieux et triste. Le soir, nous arrivions à Trikomo.

Ancien fief de la veuve d'Amaury de Lusignan, c'est un grand village où j'eus la bonne fortune d'être reçu par un colon qui, en sa double qualité d'Européen et d'Écossais, offre l'hospitalité à tous les voyageurs. M. Mac Laughlan est marié à une dame française, qui m'ouvrit sa maison avec la plus franche cordialité.

Au-dessous du village, près de la mer, sont les jardins où se récoltent des cédrats qui pèsent jusqu'à 5 kilogrammes et demi et de petites bergamotes délicieusement parfumées.

Le lendemain le ciel menace; nous partons après déjeuner, marchant rapidement le long de la mer pendant une heure pour entrer dans une ampoule de la côte qui porte le nom de Vallia. Nous sommes dans le Karpas. Il y a là, à Akrotiri, une enceinte phénicienne (*temenos*) en grandes pierres, monument mégalithique oblong, portant, à l'un de ses pôles, un menhir creusé d'une cavité assez irrégulière sur la surface intérieure. L'emplacement n'est pas loin de la mer, à l'est du cap Elæa, et serait celui de l'ancienne Cnidus (Hogarth), patrie de l'historien Ctésias, où s'élevait un temple d'Aphrodite qu'Ovide place à côté des plus grands de Chypre.

Nous avons passé près de Gastria, un village jaune sur une colline jaune, site d'un ancien château, la Castrie, occupé par les Templiers, puis par les Hospitaliers, et Kamarœs, qui était, sous les Turcs, un repaire d'assassins. Le village fut si maltraité par les autorités turques que tous ses habitants l'abandonnèrent. L'ancien chef de la bande, très connu, existe encore; il coule des jours heureux dans une situation *élevée*,... car il est conducteur de chameaux. Mais Kamarœs avait aussi, jadis, une curieuse réputation. « Les femmes qui l'habitent, dit M. de Mas-Latrie, forment, dit-on, une sorte d'association d'amazones polyandres. Elles contractent annuellement des unions passagères avec les marins de l'Archipel, particulièrement avec ceux d'Hydra, qui viennent pêcher les éponges sur les côtes de Caramanie et de l'île de Chypre. »

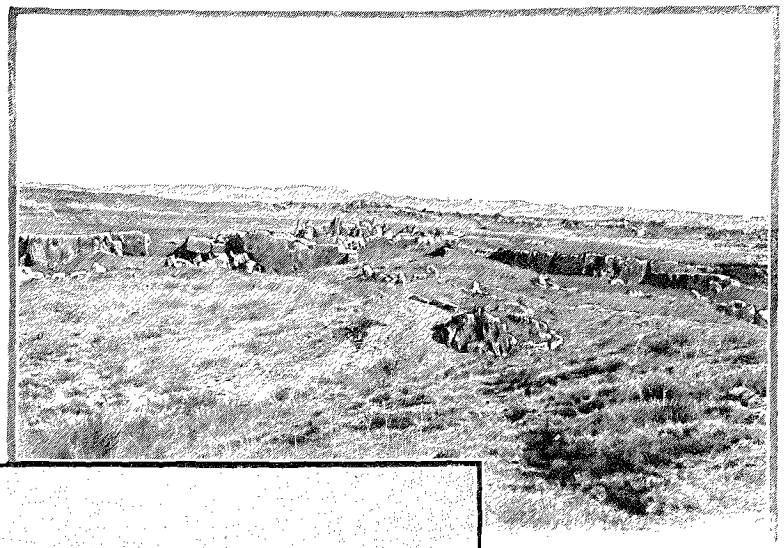


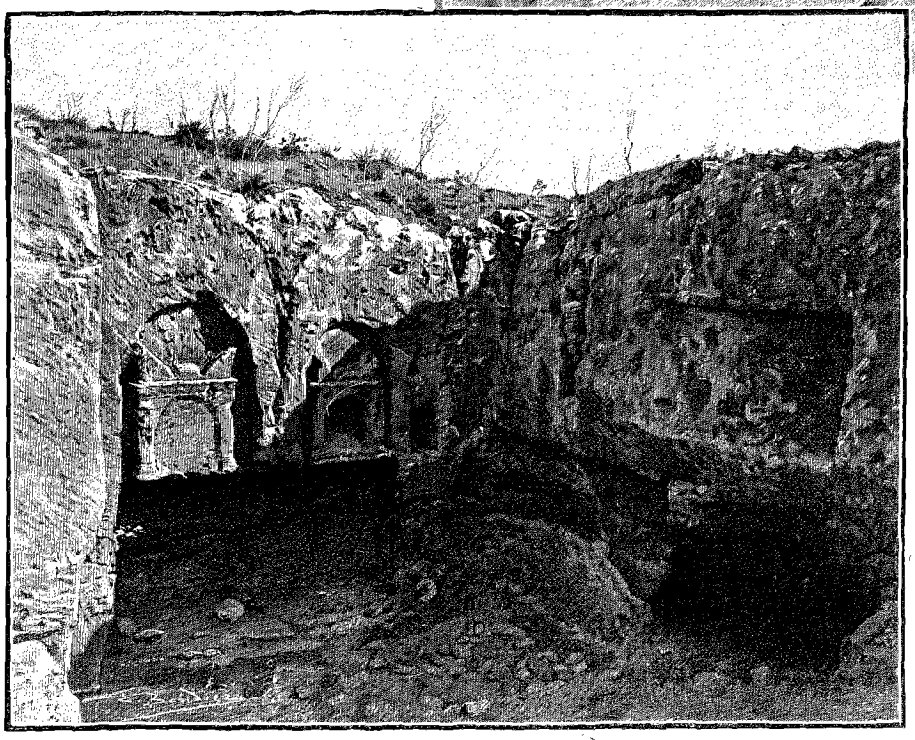
LE « LOUTRON » À SALAMIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cela nous amène à dire quelques mots de cette récolte. L'éponge se trouve, à peu près, le long de toutes les côtes de l'île. Vers le mois de mai et jusqu'à juillet, les barques, en nombre variable suivant les années, arrivent à Larnaka et commencent la pêche. Il n'y a pas un seul pêcheur d'éponges à Chypre même. Ces étrangers sont soumis à un droit et ils doivent déclarer le ré-

sultat de leur récolte; mais craignant, à juste titre, que le gouvernement local, qui cherche à affermer ce revenu, ne soit alléché par des chiffres trop considérables, leurs déclarations sont minorées et beaucoup même disparaissent purement et simplement. En 1889, on en pêcha environ 19 000 kilogrammes, valant 310 000 francs.

A notre gauche, le mont Kantara marque le point culminant de l'arête qui court jusqu'au cap Andréas, avec 725 mètres de hauteur. Notons encore que sur cette chaîne se trouve, au sud





NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE KTIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHOS (NÉO PAPHOS) (PAGE 495).
DESSIN DE BOUDIER.

du grand village d'Akanthou, le seul pic qui ait gardé le nom très ancien d'Olympe, celui d'Olymbos, et que Strabon appelle aussi « Olympe » la partie extrême de cette chaîne du Karpas.

Au sommet du Kantara, planté comme un nid d'aigle, était un autre château, comme Saint-Hilarion et Buffavento, dont il reste des ruines imposantes. Fortifié par les maîtres de l'île, du XIIe au XVIe siècle, Kantara, le *Candaire* des Français, fut « pris par les partisans de Frédéric II durant la minorité d'Henri Ier de Lusignan, puis repris par Philippe de Navarre, vainement assiégé par les Génois, maîtres de Famagouste au XVIe siècle, et enfin démantelé par les Vénitiens, lorsqu'ils concentrèrent la défense du pays à Nicosie et à Famagouste[1] ».

Le soir, nous étions à Haghios-Théodoros, centre administratif du sous-district du Karpas, et j'obtenais l'hospitalité dans un moulin. Mon hôte est un grand vieillard chenu, silencieux, avec un chat et de l'alcool camphré, qui, le soir, au repas, me détaille pièce par pièce dans mon assiette, de ses doigts noueux et secs comme des articulations de squelette, la chair blanche et compacte d'un francolin tué dans la journée. Le moulin peut être représenté par une meule tournant à plat sur une autre meule, entraînée par une grande roue de bois massif, horizontale, qu'une mule met en mouvement. Ce système peut moudre de 200 à 250 kilogrammes de blé par jour.

Le lendemain, nous repartons. Jusqu'au village de Koma-tou-Yalou, rien à signaler : des jujubiers sauvages et des cyprès; à terre, dans la brousse, des cyclamens et une petite fleurette jaune qui pique d'or les jeunes tapis de verdure. De là à Yalousa nous traversons la presqu'île en biais; mais, bien que la côte opposée ne soit pas à plus de 5 milles en ligne droite, elle nous est masquée par une série irrégulière de hauteurs.

Près du village, nous recevons une ondée tropicale, accompagnée de gros grêlons dont nous sommes couverts quand nous arrivons à trouver la porte d'une chaumière devant laquelle nous mettons pied à terre. Dans la seule chambre où nous entrons il y a déjà trois mules, un âne, deux femmes, quatre enfants et deux hommes. Avec

1. De Mas-Latrie.

nous, la population s'élève à six bêtes et dix personnes. Jamais je n'aurais imaginé que tout cela y pût entrer. Trois des enfants ont les cheveux d'un blond roux, couleur commune dans la presqu'île, souvenir de nos ancêtres. La pluie finie, nous sommes reçus chez le moukhtar.

Le village, comme tous ceux de cette région, est très étendu; les maisons, jadis étroitement groupées, ont été établies près des jardins mêmes, de telle façon qu'il faudrait trois heures et demie pour faire le tour de ces 300 chaumières renfermant 1450 habitants. Comme dans toutes les habitations trop pauvres pour avoir une étable, les bêtes, bœufs, mules et ânes, ont leur place au foyer. Les femmes ont disparu; cependant elles ont la réputation d'être, dans le Karpas, peu farouches. Il est vrai que dans certains villages musulmans, où la population ignore la langue turque, elles n'ont aucun scrupule de parler aux hommes dans la rue, même aux étrangers. Sauf que le pantalon est plus long, je ne me suis pas aperçu d'un changement très notable dans leur costume. Les jeunes filles paraissent se faner bien vite, vieillir avant le temps; mais, parmi elles, on en rencontre de vraiment blanches, les cheveux tirant un peu sur le roux et dotées de visages où le type occidental apparaît franchement, parfois avec une grande régularité. Mais ici, aussi bien qu'à Rizokarpasso dont les femmes sont réputées très belles, et dans tous le Karpas, la variation est bien moins remarquable que dans les quartiers élevés de Kythræa, où il faut voir, à mon avis, les plus purs descendants des Français et des Vénitiens. Je verrais plutôt un type dans le Karpasiote, grand, maigre, les traits prononcés et point durs comme chez le Paphiote, quoique sévères. Le caractère des habitants est doux: ils sont aussi plus hospitaliers, quoique plus pauvres, et nulle part à Chypre je n'ai entendu autant de bons souhaits de voyage, ni eu à répondre à autant de saluts.

Nous partons de bonne heure, le lendemain, avec un temps pluvieux, et, à peine sommes-nous à Makhæriona, à 3 milles, que la pluie nous surprend. Nous nous réfugions dans une des misérables étables à la réunion desquelles on a donné ce nom et qui servent aux cultivateurs de Yalousa pour s'y réfugier et passer quelques jours parfois, en hiver, à l'époque des labours et des semailles. Jusque près du monastère sinaïte d'Eléousa, vers lequel nous nous dirigeons, c'est une bande — *bande* en karpasiote, mot resté du français, — de champs bien cultivés. Le monastère sinaïte est sur la montagne. C'est une vieille église que le père me dit dater de 739, appuyée sur une antique muraille de pierre et de pisé rongée par les pluies. Une ou deux familles y habitent, y compris celle du papas, plantureux moine à l'air sérieux, qui me reçoit froidement.



FEMME DE RIZOKARPASSO. — DESSIN D'OUDEVAY

Nous ne pouvons songer à poursuivre notre route, le ciel s'assombrissant d'une façon menaçante. Nous restons donc à Éléousa, où l'on paraît préparer quelque chose : le grand four de terre rouge, bourré de broussailles, ronfle à crever. C'est, en effet, demain Noël à la grecque. Il y a huit jours que l'on fait carême. Tandis que je me chauffe, le soir venu, sous l'âtre d'une chambre enfumée où deux chaudrons de métal préparent mon dîner, un paysan qui arrive de l'église me remet deux petites chandelles jaunes en marmottant des mots que je ne comprends pas. Un autre le suit et m'en remet autant. Je les remercie, mais je suis fort embarrassé de leurs cadeaux, dont j'ignore la signification, et je sors de mon incertitude en allant les planter toutes sur le bord de fer-blanc d'un des chandeliers de l'église, à la satisfaction de tous les assistants.

Le lendemain, le vent souffle avec violence. Jusqu'à Rizokarpasso, la route traverse d'épais fourrés, parmi lesquels quelques beaux arbres ont échappé à la dernière période de destruction des forêts. Partis à 10 heures du matin de ce dernier point, nous n'arrivons qu'à 4 heures du soir au monastère Apostolos-Andréas, à 4 milles seulement de la pointe extrême de l'île, l'ancien Dynaraton. Nous avons pris la route du sud, petit sentier qui en coupe cent autres, boueux, vraie tourbière quelquefois, à travers une succession de montagnes et de vallées entre lesquelles nous perdons et retrouvons la mer bleue, des deux côtés. Point de villages; aux endroits marqués sur la carte anglaise Platia, Notas, Makrou, nous trouvons quelques misérables abris, déserts comme celui qui nous a reçus à Makhæriona

J'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je vis apparaître le clocher blanc du monastère, au bord de mer. Mais l'*ougouménos*, président, est absent; il habite le village que nous venons de quitter. Mon lit est dressé rapidement sur trois tréteaux, et, comme il n'y a pas de café, j'obtiens, une demi-heure après notre arrivée, du « thé de montagne », simple décoction de thym, meilleure à sentir qu'à boire. Mais le vent froid de Caramanie, dont les sommets neigeux se voient très distinctement d'ici, m'avait transi



STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIEROSKYPOS. — DESSIN DE TAYLOR.

pendant six heures et demie, et je trouvai, en somme, ce breuvage réconfortant. Saint-André, isolé comme il l'est, n'a pas de grandes ressources, et, au surplus, ses moines sont bien les êtres les plus stupides que j'aie encore rencontrés dans ce pays d'ignorance. Voici un bout de conversation avec le principal d'entre eux :

« Y a-t-il, lui dis-je, quelque chose d'intéressant dans les environs? — Non. — N'y a-t-il pas des restes d'anciennes constructions, des ruines? — Non, il n'y en a pas. — Mais on m'a dit, cependant, que pas loin d'ici on voit de vieux murs. — Oui, il y a, pas loin d'ici, de vieux murs. — De quel côté? — Je ne sais pas. — Et au cap, qu'y a-t-il? — Des pierres. — Mais n'y a-t-il pas des ruines? — Non. — J'ai cependant entendu dire qu'il y en avait. — Oui, il y en a. » Et sur ce, l'homme me tourna le dos.

Venons au monastère, monument nouveau. Au-dessous d'une aile encore en construction se trouve le puits creusé par les marins du bateau qui portait saint André l'apôtre, l'eau miraculeuse qui attire des milliers de pèlerins en ce lieu éloigné. Saint André, dit la tradition, se rendait je ne sais où, quand, à la hauteur du cap Dynaraton, l'équipage se trouva épuisé par la soif. Il y avait aussi, à bord, un hérétique qui gémissait plus fort que les autres. L'apôtre dépêcha la barque du bateau avec quelques hommes de l'équipage, en désignant un point de la côte où l'on trouverait de l'eau; mais l'expédition rentra les mains vides. Alors André descendit lui-même, débarqua à l'endroit où nous sommes et, dans un trou creusé à peu de profondeur, montra une eau claire et abondante dont on fit ample provision. L'hérétique fut converti et une petite chapelle élevée sur le lieu. Avant d'entrer, à gauche, se trouve, sous une vieille plaque de zinc rongé, l'ouverture d'un puits où l'eau, claire et transparente comme du cristal, se voit, à 1 mètre de profondeur, comme emmagasinée dans un petit bassin.

Vu du monastère, le cap Andréas se détache nettement, et, à la pointe, sont les quatre îlots, les îles Klidès de l'antiquité, dont un seul, broussailleux, a les dimensions d'une petite île; les autres sont de simples récifs presque à fleur d'eau. Le cap, un peu avant la pointe, forme un plateau en élevation : c'est le Kastros. Au pied se voient des traces de constructions anciennes, un chapiteau et une statue de femme décapitée et sans pieds, de grandeur naturelle. Derrière, des grottes profondes, des tombes creusées dans le roc et une ouverture qui passe pour pénétrer très loin sous la terre et avoir conduit, jadis, à un château dont les ruines même ont disparu, —

légende qui se rattache peut-être à l'existence du temple fameux d'Aphrodite Akraia qui s'élevait là, et qu'Euripide décrit comme un séjour de bonheur où les hommes ne pouvaient entrer. La chaîne du Karpas finit à 2 milles et demi du cap en de petites élévations. Des sentiers de berger y mènent, du monastère, en deux heures.

Nous prenons pour retourner, le surlendemain de bon matin, la route qui suit la côte nord. Après une heure et demie de marche dans d'épais et hauts fourrés de ladanum, de pins, de cyprès, de genévriers, de jujubiers sauvages, nous tombons sur un véritable amoncellement de grêlons qui barre le chemin. D'un paysan qui passe nous apprenons que cette chute date de cinq ou six jours. Nous arrivons à Aphendrika, près de la mer, sur un terrain de ruines qu'Hogarth rapporte à l'ancienne ville d'Urania dont parle seulement Diodore. Mais cette assertion est plus que douteuse : Richter montre, en effet, qu'elle devait se trouver un peu au-dessous de Rizokarpasso, au haut d'une colline qui porte aujourd'hui le nom de To-Rani et sur laquelle on voit encore les ruines d'un vieux château, des grottes profondes, des citernes étendues, etc.

A Rizokarpasso nous trouvons le président de Saint-André, désolé de n'avoir pas été à son monastère pour nous recevoir. Nous y sommes retenus deux jours par la pluie, et je puis assister à une discussion entre le moine, chez qui nous sommes, et mon kéradji, au sujet de la vente d'une mule. Le papas a une mule sauvage, sortant des fourrés du cap Saint-André, où il l'a laissée trois ans, en pleine liberté, ayant à peine une année, et il veut la vendre. Mais il demande 300 francs et mon kéradji n'en offre que 250. Le papas ne cède pas : s'il ne vend pas la bête le prix qu'il en veut, il la renverra dans la brousse ; et ainsi fut fait.

Le troisième jour, nous allons coucher à Koma-tou-Yalou, chez le maître d'école. Le soir, au repas, je suis surpris d'entendre appeler *pezonnia* les pigeons que l'on nous sert. Cette région a conservé, outre de nombreux mots français, comme *verga* « verge », *zamba* « la jambe », *tsaéra* « la chaise », etc., beaucoup de mots grecs, des meilleurs de l'ancienne langue, absolument inconnus dans les autres districts.

Nous perdons encore deux jours là. La pluie, le vent, la grêle, font rage, et, après une tentative faite pour traverser le torrent qui est tout près, nous devons retourner nous enfermer. Au cours d'une éclaircie, je parcours le village, où l'on nettoie le coton dans de grands cylindres d'un treillis de canne, et où je rencontre des femmes vêtues du *doumbléti*, pèlerine de cérémonie blanche, large, à plis nombreux, que l'on ne porte que dans le pays.

Enfin nous repartons, poussant nos montures, ne perdant pas de temps, car en cette saison les nuages, sur nos têtes, sont toujours prêts à crever, à lâcher des torrents d'eau. Nous ne faisons que passer par Trikomo, où, chez nos amis, un mariage occupe tout le monde, et enfin, après onze heures de marche forcée, nous arrivons en face de Famagouste pour recevoir, tout entière, la dernière averse. Ce fut le couronnement d'un voyage *humide*.

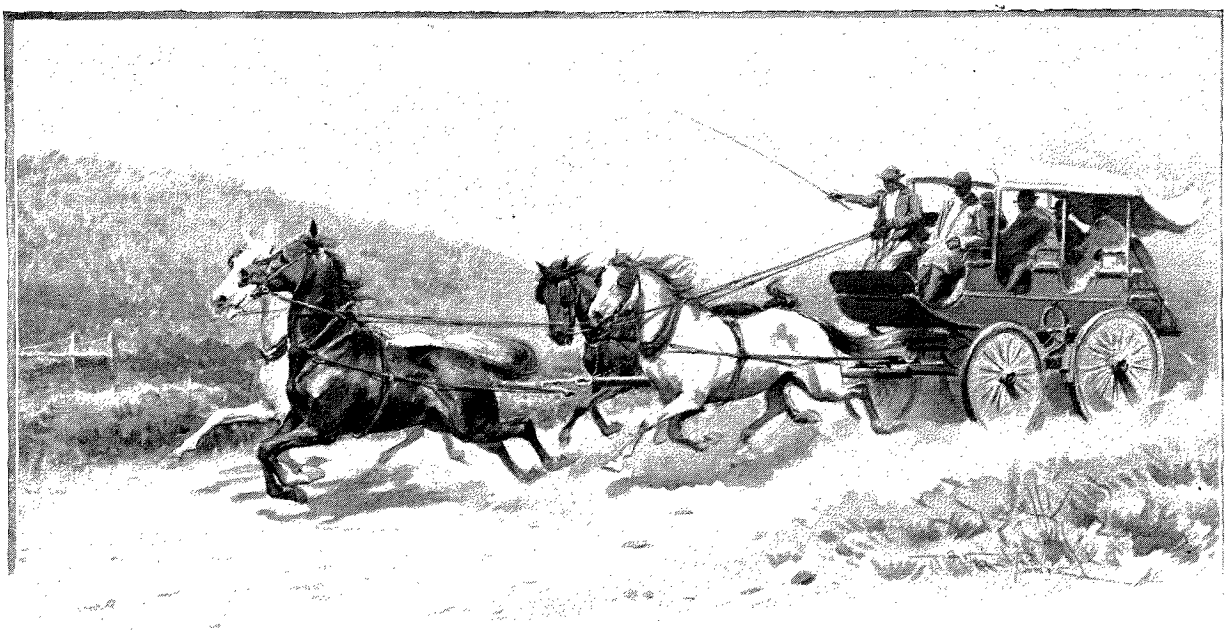
Ce n'est que le 4 mars 1894 que je repris la route de France par un des magnifiques courriers des Messageries maritimes, après quinze mois environ passés à parcourir l'île. J'ai éprouvé presque toujours des regrets à quitter les lieux où j'avais laissé un peu de ma vie ; je n'en eus point lorsque disparut, à l'horizon, la tache sombre de l'île de Chypre, malgré la hantise de sa légende de Vénus, malgré le souvenir de nos ancêtres dont les cendres se mêlent, là, à la poussière du sol.

ÉMILE DESCHAMPS.



ENCEINTE PHÉNICIENNE A AKROTIRI (PAGE 500). — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. — DESSIN D'A. PARIS.

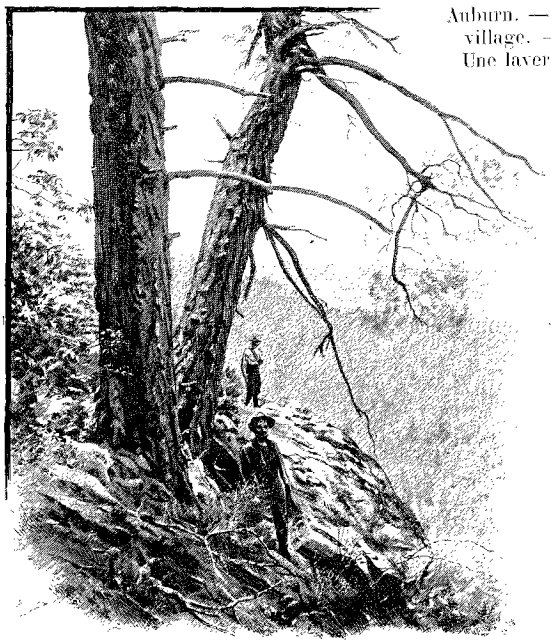
EN CALIFORNIE,

QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I

Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechton Divide. — La prospection. Une laverie d'or. — Le ridge du Divide.



DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. — DESSIN DE BOUDIER.

La grande ligne de New-York à San-Francisco, après avoir franchi à Summit Valley le col de la Sierra Nevada, longe divers chaînons de ces montagnes, et, si vite que passe le train, la vue des hautes forêts, des profondes vallées, donne envie de parcourir ces intéressantes et pittoresques contrées.

Pour prendre là tout le plaisir que comporte la montagne, il faut s'y engager à la mode américaine, c'est-à-dire en pionnier, chercheur d'or, chasseur et pêcheur; et c'est dans ces charmantes conditions que nous y avons passé quelques mois.

Débarquant à Auburn, vers le 1er juin, et après un coup d'œil rapide jeté sur cette jolie petite préfecture en bois, nous n'avons pas perdu de temps pour prendre nos places dans le mail-coach de Georgetown.

Cette voiture, bizarre d'aspect, méritait bien une photographie. Les roues sont très minces de jantes et de rais comme dans tous les véhicules américains; la voie est très large, environ 5 pieds ou 1 m. 50 comme celle des chemins de fer, et les roues grandes toutes les quatre. Grâce à ce dispositif, on risque peu de verser et l'on peut passer dans de profondes ornières. La caisse en forme de gondole et surmontée d'une légère toiture, avec ou sans rideaux, est suspendue sur deux larges bandes de cuir, comme les anciens carrosses : cela est assez doux au départ et inspire un certain espoir de ne pas trop souffrir des 23 milles ou 35 kilomètres que nous avons à parcourir avant souper.

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

Cette espérance est déçue, et, descendant au grand trot de nos quatre chevaux la côte qui doit nous conduire au pont de l'American River, nous subissons de telles secousses que parfois nos têtes vont heurter la toiture ou frapper ses supports. Cette malheureuse route, assez fréquentée, est entretenue par les soins irréguliers des communes qu'elle dessert et surtout par l'entrepreneur du pont. Passant là à nombre de reprises, nous avons pu constater qu'elle s'adoucit au cours de l'été, grâce aux épais amas de poussière qui s'accumulent dans les ornières et dans les parties creuses; car en cette saison il ne pleut jamais, et nous avons eu en tout deux heures de pluie, une averse accidentelle, depuis le commencement de mai jusqu'à fin octobre.

L'hiver, c'est tout différent, et il tombe ici des quantités considérables d'eau et de neige : le pluviomètre marque environ 1 m. 50 dans les six mois; les chemins sont alors ravinés, et restent fort cahoteux quand commence la saison sèche.

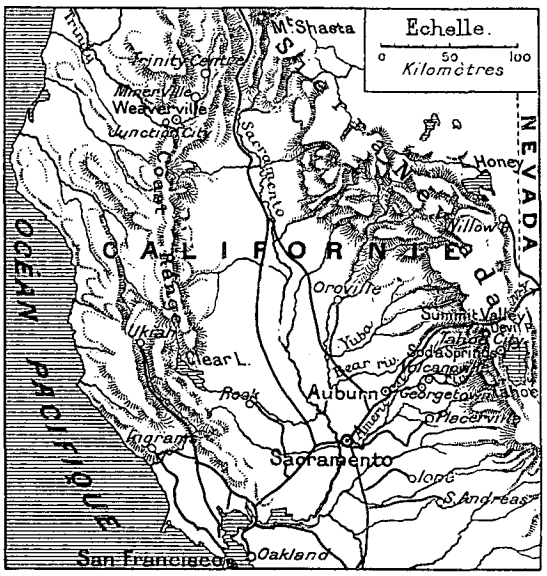
Mais si les chemins sont durs et fatigants, le voyageur est payé de sa peine par la beauté du paysage. On part de la station en passant sous la voie, et l'on domine aussitôt la belle vallée de l'American River, profonde de 300 mètres au-dessous de la route, encaissée dans ces hautes montagnes à pentes raides, mais couvertes d'assez belles forêts malgré l'enlèvement récent de tous leurs grands arbres. Au pied seulement, sur une dizaine de mètres de hauteur, la roche schisteuse est à nu, formant falaise sur les eaux larges et bouillonnantes de la rivière, écumant entre les énormes blocs qu'elle ne peut pas complètement couvrir, même dans cette saison où les eaux sont encore très hautes.

Le paysage est surtout magnifique au pont suspendu, près duquel la voiture s'arrête un instant pour le service de la poste. Au nord la vallée se bifurque et s'élargit un peu, tandis qu'à l'aval les flots sont resserrés entre deux murailles distantes d'une soixantaine de mètres. A chacune de nos courses, nous nous sommes arrêtés en admiration devant cette vue pittoresque, dont bien des souvenirs se sont accumulés dans nos *cameras*, c'est-à-dire dans nos appareils photographiques de voyage.

Le pont suspendu est ici solidement construit, car il doit livrer passage aux lourds camions, aux « trains » de Wells-Fargo qui font le service de toutes les marchandises. La route est taillée, sur l'autre rive de l'American River, dans la paroi rocheuse, et la rencontre de deux voitures y semble fort scabreuse : nous ne tardons pas à faire cette expérience, qui nous démontre à la fois l'audace et l'adresse des conducteurs.

En face de nous, sur cette côte raide, descend une machine énorme : c'est une haute caisse en bois rouge, traînée par six chevaux disposés en trois couples, et traînant après elle une seconde caisse semblable, un peu moins haute, réunie par son timon au premier véhicule. C'est là le « train », le système adopté partout en Californie pour les lourds transports. En montagne, on ne rencontre pas plus de deux véhicules ainsi réunis ensemble; en plaine, on n'hésite pas à en atteler une demi-douzaine, sinon plus, quitte à mettre en tête vingt couples de chevaux, de bœufs ou de mules. Cela fait l'ensemble le plus étrange que l'on puisse imaginer, et l'on ne comprend pas comment un pareil « train » peut passer dans les courbes un peu raides. Il passe tout de même. La raison d'être de ce système paraît être de pouvoir découpler les voitures dans les passages trop difficiles, par la boue ou par la neige, et les faire passer l'une après l'autre, s'il le faut, en leur attelant tous les animaux de trait. De plus on diminue ainsi le personnel indispensable, dont le prix élevé est la principale charge des transports

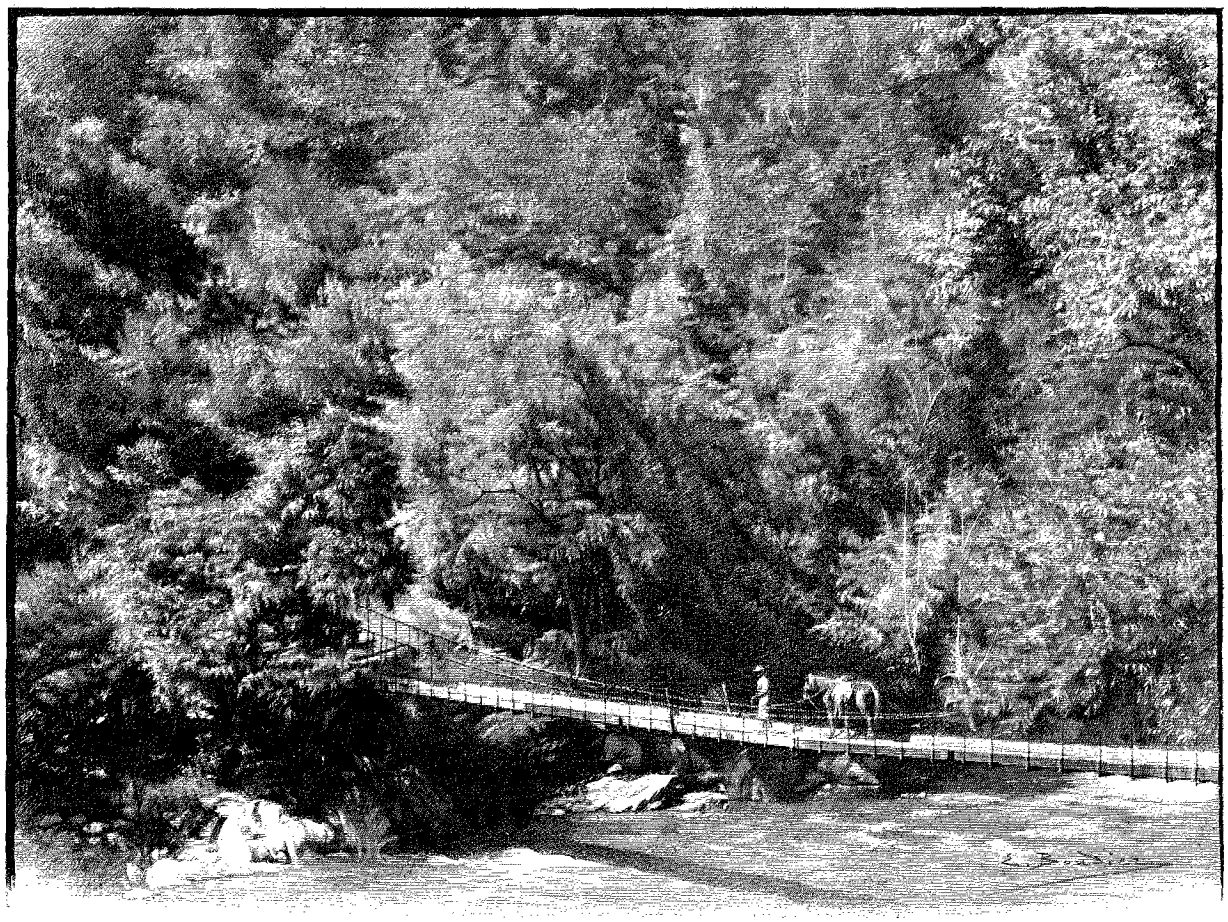
Disons en passant que tous ces transports sont organisés par la maison Wells-Fargo de San Francisco, l'une des plus remarquables agences de ce genre qui existent au monde; elle a rendu d'inappréciables services, surtout aux débuts de la Californie, en se chargeant de faire parvenir n'importe quoi et n'importe où, dans les contrées les plus inabordables, et en garantissant toutes ses expéditions, même le retour ou l'arrivée de l'or et des valeurs.



CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA.

Si admirable que soit l'administration Wells-Fargo, la rencontre de son train sur la route étroite n'est pas faite pour nous rassurer beaucoup. Et cependant les conducteurs se sont réciproquement aperçus à une centaine de mètres de distance : l'un d'eux avise un point de croisement possible, quoique invraisemblable; il y arrive le premier et fait sortir son équipage de la route, surtout de l'une des ornières; les roues de l'autre côté sont en dehors de la route même, sur le talus raide; la voiture se penche, mais la largeur de la voie la sauve d'un désastre; elle s'arrête, et nous arrivons, une roue dans l'ornière vacante, l'autre frôlant le rocher : on penche, on accroche, on crie, mais on passe!

Plus loin la route continue dans les vallons d'un plateau très accidenté, sans intérêt particulier.



LE PONT RALSTON SUR LE LONG CAÑON (PAGE 510). — DESSIN DE BOUDIER.

Enfin, au bout de quatre heures environ depuis notre départ d'Auburn, nous remontons encore sur le plateau, et nous arrivons à notre premier but, le village de Georgetown. Il se compose de deux très larges routes, sans chaussées ni entretien, réunies entre elles par trois traverses, et plantées d'assez beaux arbres. Le massif central entre les deux routes comprend deux hôtels, dont l'un est assez grand et bien tenu tout en restant plutôt auberge qu'hôtel : à côté des hôtels, cinq grands magasins, ou *stores*, largement approvisionnés des objets nécessaires aux campagnards et aux mineurs; en outre, quatre bars, dont deux avec billard, un coiffeur et le bureau de poste.

Le long de ces constructions règne un large trottoir en bois couvert par un auvent sur poteaux et prolongé dans les traverses par quelques planches formant chemin pour les temps de boue. De l'autre côté des rues sont placés les écuries, le maréchal-ferrant, le charron, la chapelle, et d'assez nombreuses habitations entourées de jardins bien entretenus, potagers et vergers. Le grand *ditch*, que nous avons déjà vu, passe au long de la route la plus élevée dans toute la longueur du village, et chaque habitant y a pris un abonnement, en vue surtout de l'arrosage des planches de légumes et des fleurs.

Georgetown est le centre d'un groupe d'habitations, mines et fermes, comprenant environ 2000 habitants. On voit qu'il règne ici une certaine aisance tant par le bon entretien des petites demeures particulières que par quelques installations accessoires telles que de longs tuyaux en caoutchouc ajustés sur des prises d'eau en pression, et servant à arroser largement les trottoirs et les rues devant chaque maison et chaque magasin.

L'ensemble du village n'est pas désagréable, avec ses légères constructions à deux étages, le rez-de-chaussée enfoncé sous la toiture couvrant les trottoirs, le premier étage ouvert au-dessus de cet auvent, et de grands arbres feuillus, acacias, chênes et pins dépassant le niveau des maisons. De la ville, du reste, on domine le plateau, dont les légères ondulations sont émaillées de cottages et de jardins, non loin de belles forêts.

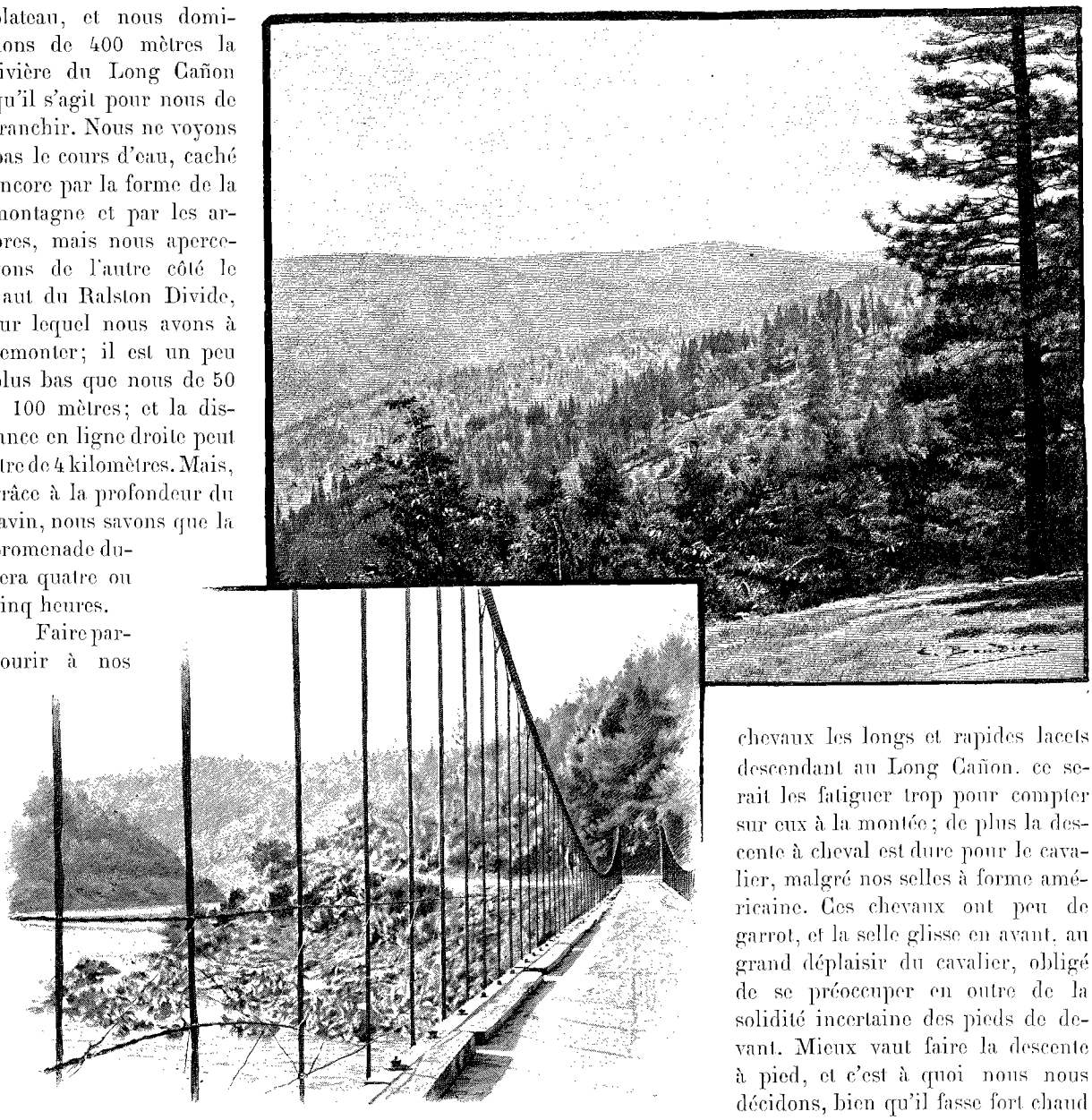
Le lendemain, nous prenons une nouvelle voiture, beaucoup plus légère que celle de la veille. Elle est attelée de deux chevaux efflanqués, et nous y installons le mieux possible nos menus bagages, y compris nos selles. La route, au delà de Georgetown, est encore praticable sur une quinzaine de kilomètres, allant au nord vers Volcanoville; aussi les chevaux trottent-ils assez bien malgré les inégalités et les ornières. Bientôt nous entrons dans la vraie forêt, avec ses magnifiques pins et, le long des ravins, de nombreux arbrisseaux fleuris,

surtout le *dog-tree* aux feuilles lisses et lancéolées portant au bout de chaque rameau une large fleur blanche à quatre grands pétales, puis des seringas à grandes fleurs parfumées, des marronniers à fleurs blanches aussi, et sur le sol des végétaux herbacés formant pelouse, framboisiers sauvages et fraisiers en arbustes.

Deux heures de voiture nous amènent à Kentucky Flat, où nous avons à déjeuner sommairement au bord d'une jolie source, puis à monter à cheval. Nous trouvons au rendez-vous le mineur qui est venu nous chercher avec cinq chevaux et un vieux mulet blanc. Je vous présente de suite ce brave serviteur qui nous a été si utile partout comme porteur de bagages. Peter a dû être un fort beau mulet jadis : il a maintenant trente ans, et, malgré cet âge avancé, il porte encore gaillardement ses 80 kilogrammes de colis amarrés sur un porte-bât en bois ; il monte et descend les côtes les plus raides, sans se laisser jamais devancer par le reste de la cavalerie, prenant le galop au besoin et sautant les fossés pour rattraper les camarades.

Nos bêtes de selle sont moins brillantes : ce sont de vieux chevaux absolument sans valeur, ramassés dans les résidus des *ranchos* ; cela fait bien l'affaire de mon chef de mission qui, deux fois plus âgé que moi, est peu amateur de caracole et réclame la plus vieille et la plus sage de ces bêtes ; mes vingt-cinq ans s'accommodent mieux d'un autre cheval plus jeune, et même peu dressé, que j'ai pu me faire donner ou prêter au moins pour quelque temps.

Nous voici donc à cheval dans la forêt, suivant le sentier au long du *ditch* ; mais au bout de 3 kilomètres nous arrivons au bord du plateau, et nous dominons de 400 mètres la rivière du Long Cañon qu'il s'agit pour nous de franchir. Nous ne voyons pas le cours d'eau, caché encore par la forme de la montagne et par les arbres, mais nous apercevons de l'autre côté le haut du Ralston Divide, sur lequel nous avons à remonter ; il est un peu plus bas que nous de 50 à 100 mètres ; et la distance en ligne droite peut être de 4 kilomètres. Mais, grâce à la profondeur du ravin, nous savons que la promenade durera quatre ou cinq heures.

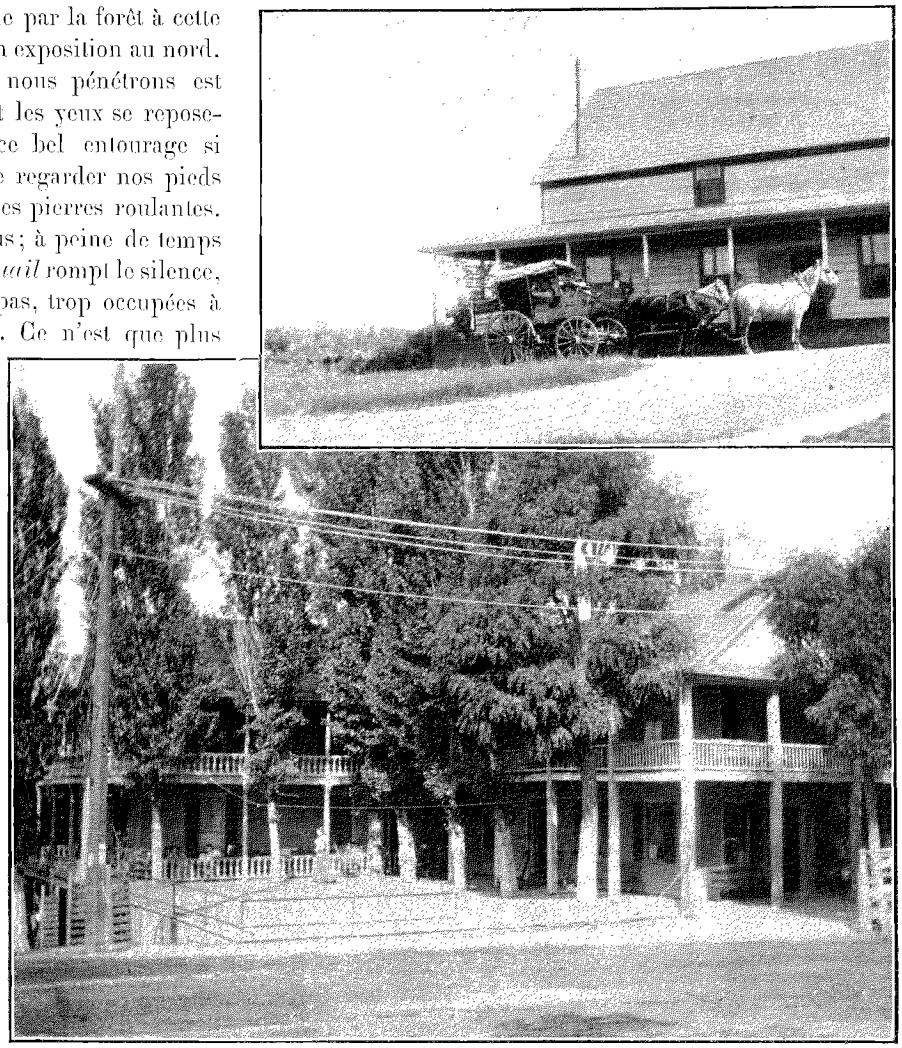


PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. — DESSIN DE BOUDIER.

Faire parcourir à nos chevaux les longs et rapides lacets descendant au Long Cañon, ce serait les fatiguer trop pour compter sur eux à la montée ; de plus la descente à cheval est dure pour le cavalier, malgré nos selles à forme américaine. Ces chevaux ont peu de garrot, et la selle glisse en avant, au grand déplaisir du cavalier, obligé de se préoccuper en outre de la solidité incertaine des pieds de devant. Mieux vaut faire la descente à pied, et c'est à quoi nous nous décidons, bien qu'il fasse fort chaud au soleil de midi. Le sentier, heu-

reusement, est abrité en partie par la forêt à cette heure de la journée, grâce à son exposition au nord.

La vallée dans laquelle nous pénétrons est une gorge très pittoresque, et les yeux se reposeraient avec satisfaction sur ce bel entourage si nous n'étions trop obligés de regarder nos pieds pour éviter les entorses sur les pierres roulantes. Tout est calme autour de nous; à peine de temps en temps le sifflement de la *quail* rompt le silence, et les quails ne se montrent pas, trop occupées à leurs couvées en cette saison. Ce n'est que plus tard que nous en avons rencontré et tiré de nombreuses; mais il faut que je dise de suite que ce joli oiseau est une petite perdrix, connue chez nous sous le nom de *colin*. Elle a l'attitude et les habitudes de la perdrix rouge, mais elle est plus petite que la perdrix grise, à peu près de la taille de la perdrix rocailleuse. Son plumage est surtout gris, avec de jolies marbrures brun rougeâtre; sur la tête le mâle porte deux longues plumes minces, et la femelle une plume un peu plus courte. La famille quail est très unie, et j'ai vu plusieurs fois le père ou la mère jouer devant moi la comédie de l'oiseau blessé pour me détourner de la direction de son nid. Je dois dire que j'avais entendu raconter souvent ce dévouement, en France, pour nos perdrix grises, mais je n'avais jamais assisté à la petite scène, par la bonne raison que je ne chasse pas au temps des couvées. Ici, en revanche, et bien qu'il y ait des règlements de chasse ridiculement prohibitifs, tout le monde a son fusil sur l'épaule; la surveillance est pratiquement impossible dans la montagne, et j'avoue avoir fait comme les autres, laissant de côté la loi gênante. Cependant je n'ai guère à m'accuser d'avoir tué des quails avant que les petits fussent assez forts pour quêter eux-mêmes leur nourriture en picorant les graines des buissons, et j'ai suivi avec sympathie et curiosité les ruses de ces parents dévoués; ruse bien imprudente vis-à-vis du chasseur, et qui n'a d'utilité réelle que pour entraîner les chiens et les chacals; c'est évidemment pour les carnassiers et non pour l'homme qu'elle a été inventée : il est plus facile d'échapper à la griffe du chat qu'au plomb du fusil.



AUBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En plus du sifflet des quails, on entend de tous côtés le choc du bec du pic sur le tronc des arbres : les petits pics noirs, avec plumes blanches aux ailes et à la queue, sont extrêmement nombreux ici, et la forêt leur appartient presque exclusivement en cette saison. Au mois de juillet, les jeunes sortis des nids augmentent beaucoup le bruit du martelage, puis, au mois de septembre, apparaissent d'autres pics, plus gros et sans plumes blanches, d'une teinte mordorée foncée et dont le ventre est garni de plumes rosées d'une extrême délicatesse de ton. Au milieu de ces pics, on rencontre assez souvent un gros torcol au plumage rose, de toute beauté; il est beaucoup plus fort que le torcol d'Europe, mais maigre et coriace; c'est un petit gibier très inférieur à son congénère dans nos vignes; enfin un grand pic noir à tête rouge, que l'on appelle ici *wood-cock*, bien que ce soit le nom de la bécasse, se montre de temps en temps grimpant au tronc des pins, et parfois le petit grimpereau, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, vient compléter la série des *wood-peckers*.

Nous avons mangé un peu de tous ces oiseaux; nous y avons même ajouté des geais bleus au plumage éclatant, les uns à ventre bleu, les autres à ventre blanchâtre; ce sont médiocres rôtis, et si nous en avons jeté par terre un certain nombre, c'est surtout pour en conserver les plumes, destinées à l'empaillage.

*

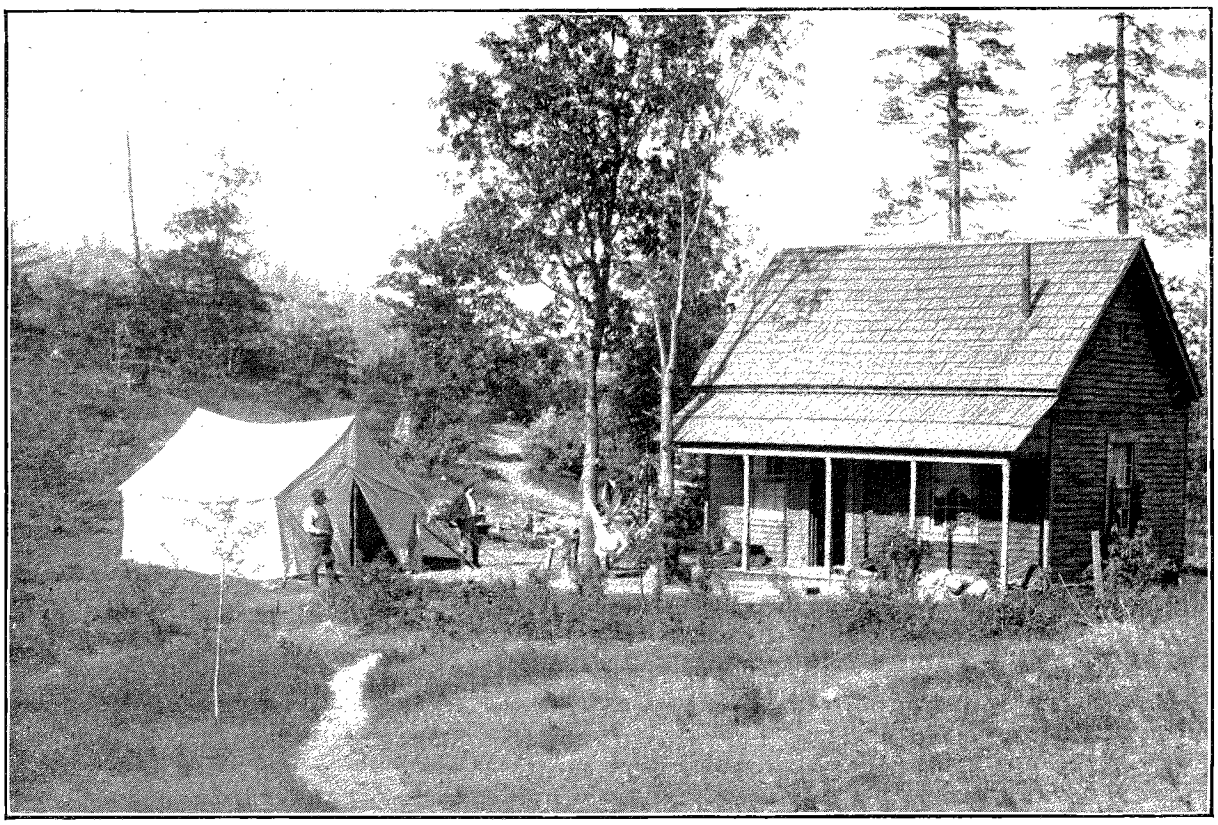
Au cours de notre longue descente le paysage devient de plus en plus beau et le grondement des eaux augmente peu à peu. Nous passons au long d'une petite falaise et nous arrivons au pont suspendu du Long Cañon, établi à 7 ou 8 mètres au-dessus du fond. Les eaux sont assez hautes encore à cette saison, et il serait presque impossible de traverser à cheval les flots rapides tourbillonnant entre les gros *boulders* qui encombrent le lit. Le pont, très légèrement établi et en mauvais état, inspire peu de confiance et oscille largement; chacun de nous le traverse successivement, tenant son cheval par la longe, et nous arrivons sans accident à l'autre rive, après ce parcours de 80 mètres qui paraît long à franchir. On sent qu'une réparation devient urgente pour assurer la sécurité du passage.

Le site est de toute beauté : au-dessous du pont, le Long Cañon roule bruyamment ses flots, d'un beau vert sombre. La tranchée ouverte par le cours d'eau a une largeur de 60 mètres et ses parois semblent verticales sur 20 mètres de haut. A l'aval, la rivière tourne et montre toute la hauteur de 400 mètres de la montagne magnifiquement boisée. A l'amont, à 2 kilomètres de nous, le Long Cañon reçoit le Rubicon Creek, et ces deux vallons escarpés sont garnis d'une végétation luxuriante jusqu'au plateau élevé de 300 mètres au-dessus du confluent.

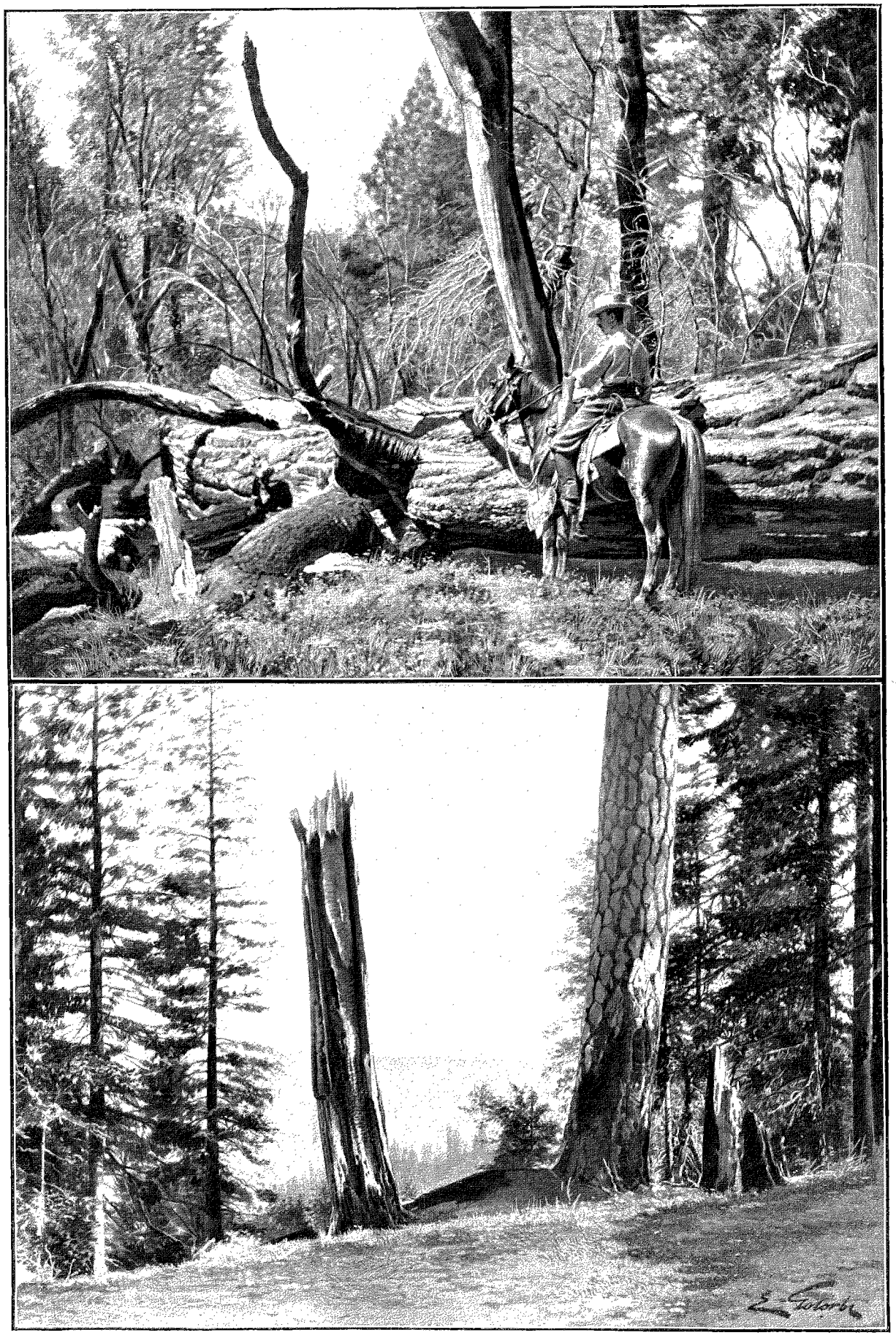
Ici, chacun se prépare à monter à cheval. Mais maître Peter nous joue un tour de sa façon, en se jetant dans les longes, si bien que deux d'entre nous lâchent leurs chevaux et voilà les bêtes parties à grimper le sentier sans nous attendre. Elles ne vont guère vite, mais le sentier entaillé dans la falaise est si étroit qu'il rend fort difficile l'opération de passer en avant d'un cheval, qui hâte l'allure aussitôt qu'on approche de lui. Enfin, à une cinquantaine de pas du pont, je puis profiter d'un coude et de ma légèreté pour couper la voie à la caravane. Maître Peter s'arrête et mes compagnons reprennent possession de leurs *mustangs*. La pente que nous gravissons à flanc de coteau est fort jolie encore, quoique moins boisée que la descente opposée; elle est de plus longue et fastidieuse; le soleil frappe directement sur nous, bien que la journée s'avance, et nos chevaux s'essoufflent vite; il nous faut deux heures pour gravir ces 300 mètres, occupant à peine 1 kilomètre sur le plan, entre le point de départ et la projection de l'arrivée. Heureusement pour les chevaux, on rencontre là une belle source jaillissante au point où l'on quitte les schistes pour entrer sur les terrains volcaniques.

Nous voici enfin sur l'arête montagneuse qui porte le nom de Divide, c'est-à-dire qui sépare la vallée du Long Cañon de celle du Middle Fork.

Au point où nous arrivons le sol est aride et nourrit seulement de gros buissons de *manzanita*, dont la ramure dure et serrée est difficilement franchissable pour les hommes et pour les chevaux; au bord de l'arête



CAMPEMENT DE MINEURS DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



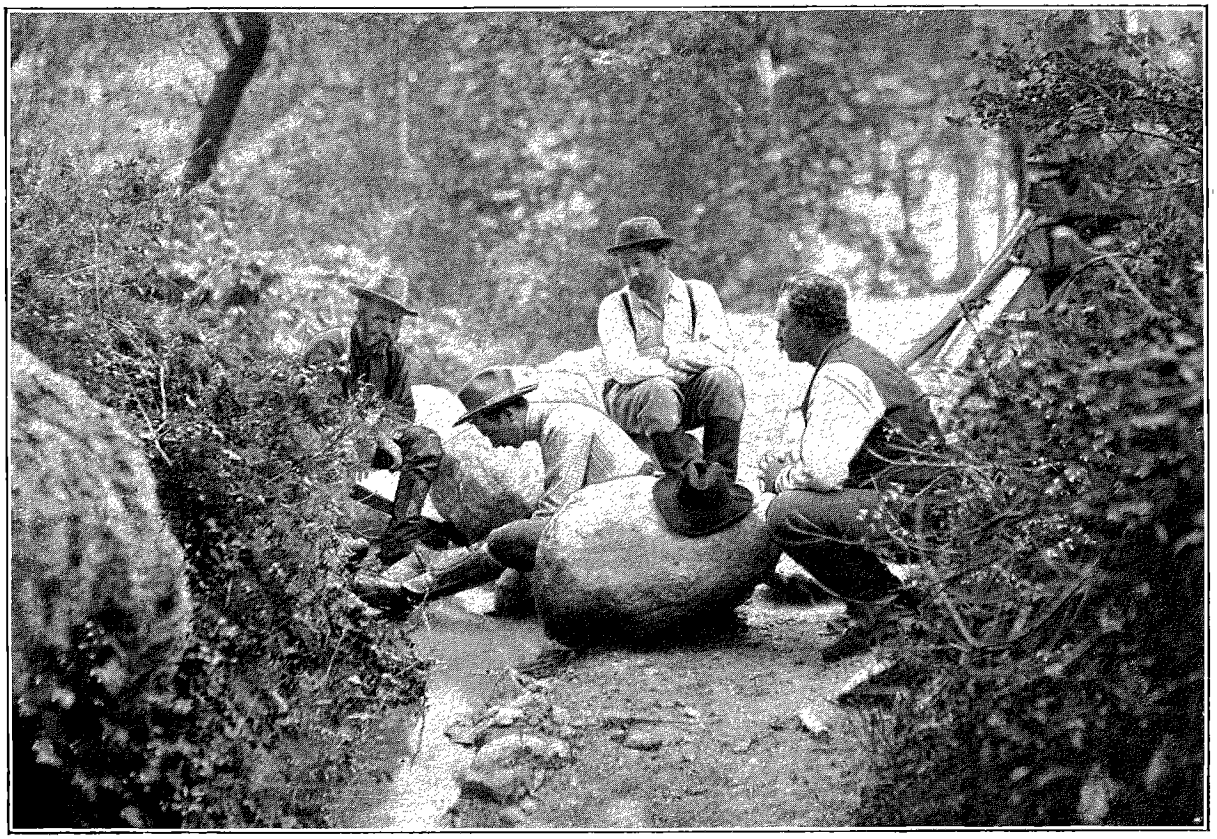
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». — DESSIN DE GOTORBE.

poussent quelques pins petits et laids, au feuillage grisâtre, que l'on nomme ici *pignon pine*. Cette appellation est fausse, car les petits cônes ne contiennent que des graines minuscules, entièrement différentes des vrais pignons que nous avons rencontrés auparavant. Ces pins ont un caractère très spécial : c'est que leurs cônes, au lieu d'être au bout des branches comme dans les autres pins, sont insérés dans le tronc, à toute hauteur, et pris dans l'écorce de telle façon qu'il est fort difficile de les en arracher, sauf sur les bois jeunes. Ils ne poussent que dans les endroits les plus arides, sur les veines de quartz et sur les bords des tufs volcaniques.

Sauf ces points exceptionnels, la végétation est de toute beauté, même à l'extrême sommet. Elle se compose de chênes ayant à peu près le port des chênes de nos forêts, ou plutôt du chêne lombard, dominés par des pins, des sapins et des tuyas gigantesques. Les arbres de 2 m. 50 de diamètre à la base et de 70 mètres de hauteur ne sont pas rares, et nous en avons mesuré plusieurs par curiosité, tant debout au moyen du tachéomètre que par terre; car partout gisent d'énormes cadavres dans un désordre des plus pittoresques. Auprès de l'un d'eux, j'ai fait prendre ma photographie à cheval : mais plus tard, en tirant l'épreuve, je me suis aperçu que je n'avais pu m'approcher assez du tronc pour donner une exacte idée de sa hauteur. Malgré cela, la photographie est réussie, et c'est l'un de mes plus intéressants souvenirs de voyage. Nous en avons récolté bien d'autres, plus belles les unes que les autres, dans les clairières de ce long Divide, qui n'a pas moins de 60 kilomètres de long depuis le confluent du Long Cañon et du Middle Fork jusqu'au col de Soda Springs.

Au point où le sentier montant touche à l'arête du sommet, un gros arbre est tombé, et ses branches, barrant le sentier marqué, obligent à faire un petit crochet. Comme j'y dirigeais ma monture, elle fait un brusque écart, et j'aperçois à deux pas devant elle un gros serpent lové. Je n'ose pas le tirer sans descendre de cheval, ne sachant pas encore comment ma bête accepte le bruit de la poudre. Je saute donc hors de selle, mais pas assez vite pour que le reptile n'ait le temps de disparaître sous le tronc pourri, en faisant un bruit de crécelle aiguë. Seth Wilton, le mineur, qui a vu le mouvement, me dit aussitôt que c'est un *rattlesnake*, autrement dit un serpent à sonnettes.

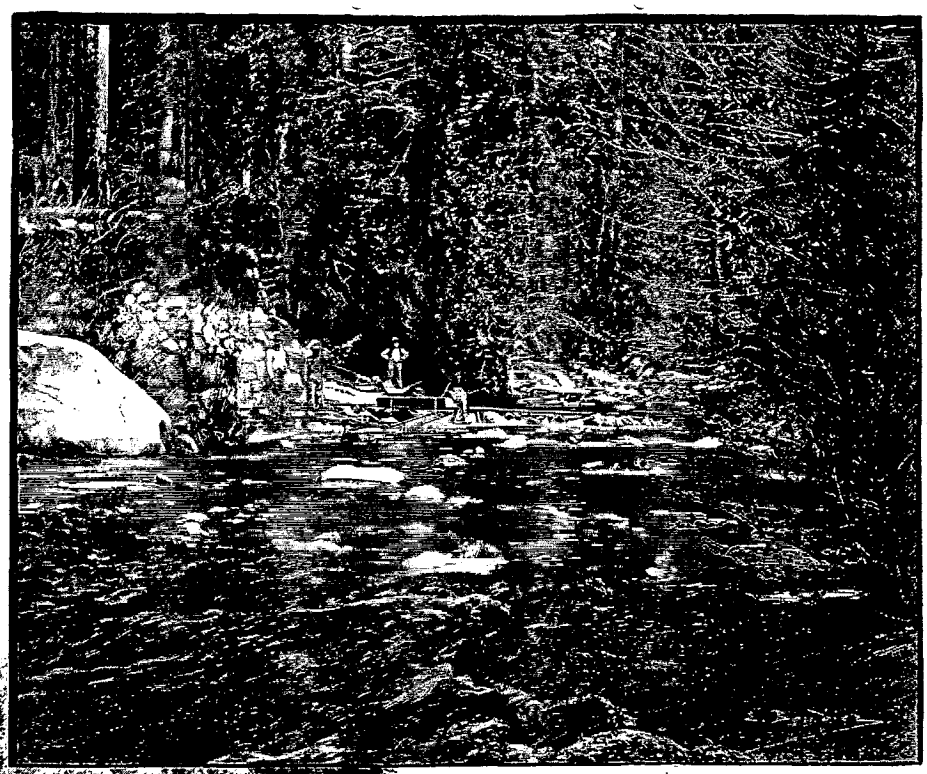
Je ne savais pas qu'il y en eût à cette latitude de 40°, et dans la montagne surtout, mais ils y sont nombreux, car nous en avons bien tué une douzaine autour de notre campement, le mois suivant, et j'en ai précieusement gardé les anneaux de la queue, le *rattle* bruyant auquel l'animal doit son nom. Ce vilain reptile, très venimeux, est beaucoup moins gros ici que dans la plaine, et surtout plus au sud : il ne dépasse guère 1 m. 25 de longueur et 7 centimètres de diamètre, mais il a des crocs de plus d'un centimètre, et sa morsure est, dit-on, toujours mortelle. Ici, du moins, il n'est pas agressif, et bien que les prospecteurs en rencontrent des masses

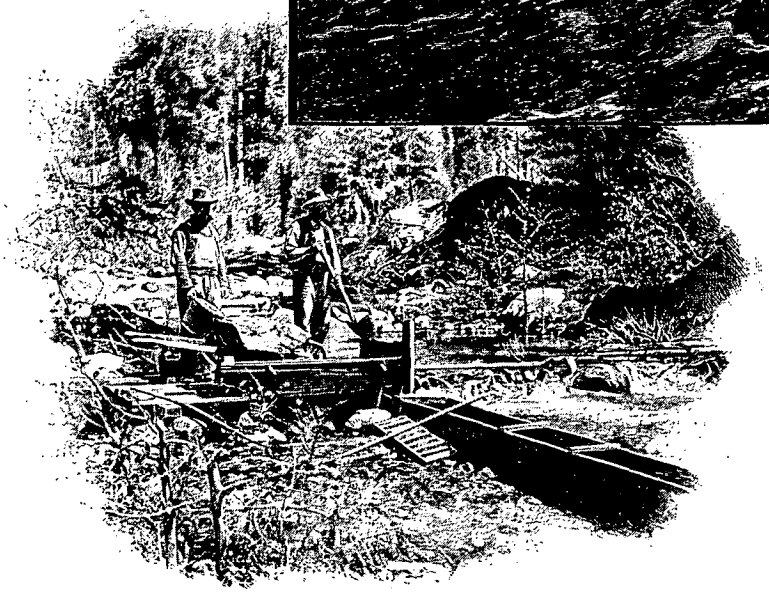


RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN (PAGE 515). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le long des ruisseaux, je n'ai pas entendu parler dans notre canton d'un seul accident, même pour les chiens, pendant tout notre séjour au nord de la Californie; au contraire, dans le sud, et surtout au bord de la mer, les accidents sont fréquents.

Le bout postérieur du rattlesnake est garni d'anneaux légers et transparents, de matière cornée, dont le nombre représente l'âge de l'animal; j'en ai compté jusqu'à dix-neuf, mais fréquemment huit ou dix. Ces anneaux sont réunis par un axe articulé, prolongement extrême de la colonne vertébrale, et gardent, même après la mort, leur mobilité et leur son de grelot, quand on les agite ou quand on les fait glisser sur une planche. La peau est bien marbrée, et j'aurais désiré en rapporter quelque bel échantillon; mais nous avons toujours été trop pressés de tirer ou d'écraser le reptile, avant sa disparition dans un trou, pour en ménager convenablement l'épiderme.





LA LAVERIE DE WILLARD (PAGE 516). — DESSIN DE BOUDIER.

Le rattlesnake se cache dans les bois morts, et sans doute attend là patiemment les rats et les écureuils imprudents pour les happer au passage; il circule peu, et ce n'est que par rare exception que nous en avons entendu quelques-uns glisser dans les herbes aux abords des ruisseaux. On dit que les porcs les détruisent, mais nous ne savons pas si le fait est bien exact : dans tous les cas nous essaierons l'an prochain d'avoir une famille de pourceaux, et, s'ils veulent bien nous débarrasser de ces voisins toujours gênants et scabreux, cela ne nous empêchera pas de les transformer en jambons au moment opportun.

La rencontre du rattlesnake a été le seul incident de la fin de la journée; une heure de promenade presque à plat au bord du Divide, puis un grand quart d'heure de descente raide dans une ravine, et nous arrivons au campement préparé d'avance à mi-côte. Là nous trouvons une gentille maisonnette en bois occupée par quatre mineurs et dont un appentis renferme la cuisine; un vieux prospecteur assez peu ragoûtant, Marshall, y prépare le souper; en face de la maison, on nous a dressé une belle tente de 3 mètres sur 4 avec trois lits de camp et une table. C'est là notre centre d'opérations pour cette première période.

Au souper dominent les haricots rouges; c'est le principal élément de la nourriture en montagne, et non pas le plus désagréable, quand le lard n'est pas trop rance. Avec un peu de viande grillée, des pommes de terre, du beurre et du café, il y a de quoi satisfaire aux exigences consécutives d'une bonne journée de marche, et c'est pur sybaritisme si nous y ajoutons d'assez bon vin californien, envoyé à notre intention. Le *foreman* ou maître mineur San Tomas, qui soupe avec nous, ne touche pas à ce liquide, par principe.

A 8 heures, la nuit tombe brusquement, et nous organisons nos couchettes, en y mettant beaucoups de *blankets*, c'est-à-dire d'épaisses couvertures, suivant la recommandation de l'ingénieur américain qui nous accompagne. Malgré cette précaution, la nuit est si fraîche sous la tente, que nous ajoutons nos pardessus à nos couvertures, et c'est encore bien juste si nous avons ainsi assez chaud pour dormir. Cependant le sol de la tente a été soigneusement préparé et garni d'une couche de paille sous la toile qui forme notre plancher. Mais la différence est extrême entre l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit et nécessite quelques précautions pour éviter les refroidissements. Mes deux compagnons de tente ne tardent pas à entonner une musique violente; on leur fait largement écho dans la maisonnette voisine; au dehors un chacal fait entendre son aboiement plaintif; les chevaux attachés à l'air piaffent et piétinent; le mulet Peter, laissé en liberté, galope un peu partout, mais, malgré tout, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de moi.

Et ce fut là le premier jour!

Nous avons employé les journées suivantes à examiner les travaux récents et anciens, faisant le métier de prospecteurs, bon prétexte à photographies dans les combes pittoresques où se trouvent les tunnels et les lavages de ruisseaux. Entre temps, nous avons tué quelques geais bleus et de petits écureuils rouges, maigres additions à nos menus, surtout avec la méthode primitive de notre cuisinier. Ce n'est que quelques jours plus tard que nous avons rencontré des écureuils gris, petit gibier des plus fins en même temps que fort joli.

Les rongeurs sont très nombreux sur cette montagne. Le plus gros, mais aussi le plus rare, c'est l'écureuil gris ou petit-gris; il est d'une certaine élégance, a le corps allongé, plus gros qu'un lapin de garenne, traînant derrière lui une queue plus longue encore, très garnie de longs poils, le tout d'une belle teinte gris clair. Comme tous les autres rongeurs du pays, il habite de longs terriers creusés dans la terre sableuse des sommets, sous les racines des chênes et des pins. Mais il monte sur les arbres avec une étonnante vitesse et suit les plus minces rameaux pour aller couper à coups de dents le bout de la branche où sont attachés les cônes. C'est surtout au *sugar pine* que s'attaque l'écureuil gris; les énormes cônes de ce bel arbre (*Pinus macrocarpa*) atteignent souvent 50 centimètres de longueur et sont remplis de grains presque aussi gros que ceux du pignon, quoique un peu moins longs. Une fois le cône tombé, le rongeur en arrache les bractées et récolte les graines, soit pour les manger sur place, soit surtout pour les porter à ses magasins.

Heureusement pour la reproduction de ces beaux arbres, la chute prématurée des fruits donne naissance à une seconde fructification, car l'écureuil ne laisse pas en place un seul des premiers cônes.

Les fruits tardifs mûrissent en hiver quand leur ennemi dort dans son terrier, et la neige recouvre à temps les graines qui en tombent souvent sous le coup de bec des pics. Le petit-gris ne dédaigne pas non plus les cônes du *pitch-pine* ou *yellow pine*, non plus que ceux du sapin, du pin *sapo*, ou même du tuya, que l'on nomme ici *cedar*; mais on voit que ces petits grains ne sont récoltés par lui qu'à défaut d'autres plus charnus.

Cet élégant animal saute à bas des arbres, en s'aidant si bien de sa queue, qu'il a l'air parfois de planer un instant; ce n'est pourtant pas l'écureuil volant, beaucoup plus petit et dont nous trouvons ici de rares échantillons. La queue de ces derniers est plate et ils ont un développement anormal de la peau, formant comme une palmure entre les pattes de devant et celles de derrière; leur poil est entremêlé de gris et de roussâtre. Il est beaucoup moins fort et les chiens le happent facilement, tandis qu'ils se méfient de la denture aiguë du petit gris et le laissent presque toujours échapper quand il est blessé.

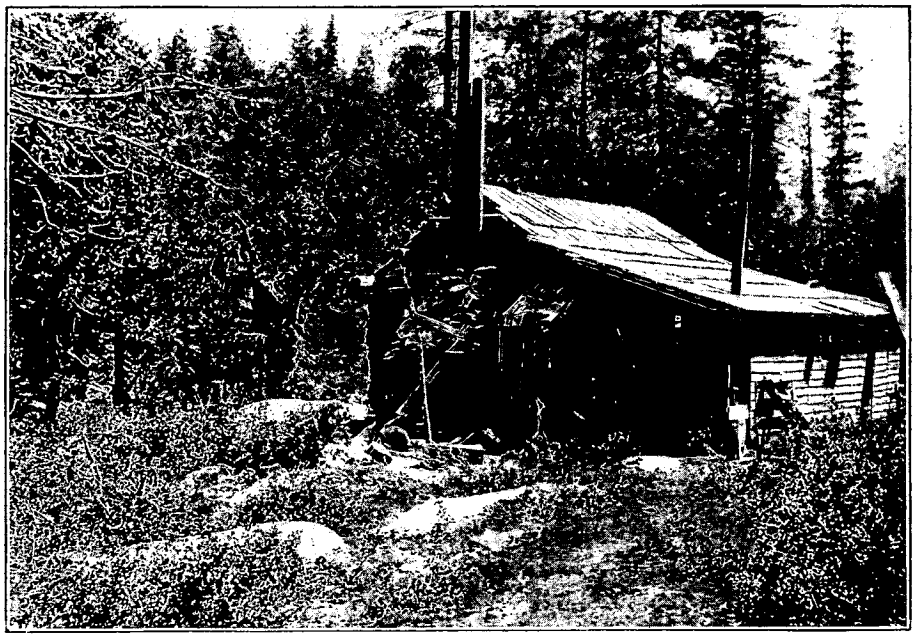
Après ces deux espèces, vient, par ordre de taille, l'écureuil rouge, ou écureuil-rat, qui est excessivement nombreux partout dans les forêts, grand mangeur de menues graines et rongeur d'écorce des racines de chêne; très vif dans ses mouvements, ce petit animal disparaît rapidement dans les longues galeries creusées sous la souche des chênes, et le chasseur ne peut guère s'en emparer que quand il l'a tiré sur le sommet d'un arbre. C'est du reste un très médiocre coup de fusil : les poils sont rares et la peau ne mérite pas d'être conservée; quant à la chair, elle est sèche et filandreuse, sans mauvais goût d'ailleurs.

Ensuite nous avons à signaler deux espèces de loirs ou *cheapmonk*, remarquables par leurs raies jaunes qui s'étendent de la tête au bout de la queue; les plus gros sont de taille supérieure aux loirs de nos contrées. Après eux viennent des rats de petites dimensions et des mulots comme partout.

Ces bestioles nous ont souvent amusés par leurs ébats gracieux et comme but de tir; nous les chassions avec ces petites carabines à répétition, de calibre 22, c'est-à-dire moins de 6 millimètres de diamètre, que les Américains fabriquent à très bon marché, au prix de 10 dollars ou 50 francs. Elles sont d'une grande précision, mais à la condition d'en nettoyer le canon très fréquemment, sans quoi l'arme baisse à courte distance. La portée est de 200 mètres, mais la précision est extrême à 40 mètres au moins.

Il n'est pas trop difficile de tirer les écureuils rouges, qui grimpent sur les chênes hauts seulement d'une vingtaine de mètres; mais l'écureuil gris, sitôt qu'il est poursuivi, choisit un pin très élevé et s'élance en quelques instants jusqu'au sommet, à 60 et 70 mètres au-dessus du sol. Là il devient complètement invisible, couché sur une enfourchure de branche, et on ne l'aperçoit que quand il suit un rameau pour aller couper un cône; c'est un joli tir que de l'atteindre d'une balle, et rarement on y parvient du premier coup. Souvent, effrayé de l'explosion, il fuit de branche en branche, s'élançant d'un arbre à l'autre avec une légèreté telle qu'il a l'air de voler

jusqu'à ce qu'il se décide à se dissimuler dans une cime feuillue ou qu'une balle le fasse tomber sur le sol; mais, malgré cette effrayante chute de plus de 50 mètres, il trouve le moyen de s'accrocher au passage à quelque buisson, et fuit encore en serpentant dans les fougères et les framboisiers, où nous le poursuivons au grand dommage de nos mains et de nos vêtements.



LA CABINE DE WILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Si peu importantes que soient ces menues chasses, elles nous ont fait passer agréablement le temps pendant nos séjours au Divide, comme récréation au cours de nos excursions vers les *creeks* ou ruisseaux aurifères dont l'étude était notre vrai but. C'est là que j'ai fait connaissance avec le *pan* américain, c'est-à-dire avec la grande écuelle en fer mince qui sert à laver l'or, et je m'étonne moi-même d'avoir trouvé si attachant le dur métier du prospecteur. Chaque matin, nous partions à la première heure avec un ouvrier portant une pelle, une pioche et le pan; nous emportions avec nous quelques-unes de ces boîtes de conserves si généralement répandues ici et dont les amoncellements signalent tous les points de campements. Descendant dans un des profonds ravins qui découpent les flancs du Divide, nous nous arrêtons à l'endroit à étudier, et nous commençons le travail.

L'ouvrier détourne quelques-unes des grosses pierres roulées ou *boulders* qui garnissent le fond des ruisseaux, puis il enlève quelques pelletées de graviers sableux qu'il jette dans le pan jusqu'à le remplir entièrement, ce qui correspond à une quinzaine de kilos. On organise un petit bassin en retenant les eaux du ruisseau ou de la source voisine par une petite digue en terre et gazon; puis, assis au bord de ce trou, on prend le pan à deux mains, on le plonge dans l'eau, et on le soumet à des mouvements assez brusques de rotation et d'oscillation. Les matières terreuses sont délavées par l'eau et tombent au fond du bassin; on remue le résidu restant dans le pan à la main, pour le bien débourber, on enlève les gros graviers, et l'on recommence à tourner et balancer dans l'eau. Après une dizaine de minutes de travail, ces mouvements ont fait sortir du pan presque tout son contenu; il y reste seulement un peu de sable. On sort le pan de l'eau et avec très peu de liquide on secoue ce sable par de petits mouvements, on le promène dans l'angle compris entre le fond et le bord, et l'on finit par en voir sortir les grains d'or en forme de petits haricots très aplatis. Quand ces grains sont assez gros, ce qui est le cas au Divide, on les saisit avec une petite pince et on les pèse. L'or des alluvions valant 3 fr. 10 le gramme, il est facile ainsi de se rendre compte de la valeur en or contenue dans chaque battée de 15 kilos et de la rapporter à une tonne de graviers.

Cette petite opération, toujours la même, paraît assez fastidieuse, et de plus elle est très fatigante pour les reins, surtout quand on n'y est pas entraîné plus que moi : et cependant je m'y suis si bien intéressé que je ne laissais guère à d'autres le maniement du pan aussitôt que je l'eus compris et jusqu'au moment où je n'en pouvais plus de fatigue. Avec quelle attention on suit le mouvement de l'eau, des cailloux, du sable, jusqu'au moment où l'or se montre enfin, et, si enfantin que cela paraisse, on est tout fier quand on récolte une pépite un peu plus forte que celle des voisins.

Bien que tous les ruisseaux descendant du Divide aient été exploités jadis, nous avons trouvé encore au bord du Long Cañon la dernière laverie d'or en activité suivant les anciens errements.

Dans un site ravissant, trois hommes ont installé un court *sluice*, c'est-à-dire un petit chenal en bois, large et profond de 40 centimètres et long d'une douzaine de mètres. Un barrage sommaire y fait passer un fort courant emprunté au torrent, et les ouvriers y jettent le gravier sableux pris à la pelle et à la pioche dans les alluvions du bord et dans une petite galerie ouverte un peu plus loin dans la masse aurifère. L'eau délaie ces sables, jette à l'aval les parties stériles, tandis que les grains d'or sont retenus par des languettes de bois ou *riffles* ajustées au fond du sluice. Trois ou quatre fois par jour on relève les *riffles*, pour ramasser la faible quantité de sables retenue dans leurs rainures et l'on achève au pan la séparation de l'or.

Au moment où nous arrivons au chantier, les travailleurs achèvent ce lavage; la récolte est bonne ce matin : environ 6 dollars, et dans ce petit amas d'or une pépite assez grosse ayant la forme d'un fer de lance; nous la pesons par curiosité: elle pèse 2 gr. 90 et vaut par conséquent 8 fr. 95 ou 1 dollar 70 cents.

Les hommes se remettent à l'ouvrage et j'en profite pour prendre deux ou trois photographies de cet ensemble si pittoresque. Il commence à faire une franche chaleur en dehors de l'ombre des grands arbres, et l'on se reposerait volontiers en regardant couler l'eau; même je prendrais bien un bain dans les remous des grosses roches si l'eau n'était encore trop fraîche. Le mineur Willard, auteur de cette exploitation, me dit qu'il faudra revenir dans quelques semaines pêcher la truite en ce point, très poissonneux à partir du mois de juillet; les salmonés du Sacramento fuient en été les eaux du fleuve, trop chaudes et chargées de boues, pour venir se réfugier, sous bois, dans ces clairs torrents; nous nous promettons de profiter alors de leur passage.

Cent pas plus loin, nous rencontrons la baraque du père Willard; ce vieux garçon est un des plus anciens mineurs de la contrée: depuis 1850 il a travaillé dans tous les ruisseaux, gagné quelque argent par son travail personnel, et perdu à peu près autant dans de petites associations et dans des installations trop rudimentaires comme celle que nous venons de voir. Il s'est construit dans une clairière placée à cinquante pas du Long Cañon une maisonnette en bois composée d'une petite cuisine prolongée par un assez grand appentis où sont bâtis quatre lits en bois suivant le modèle du pays, superposés deux par deux. Un fourneau de fonte petit modèle, deux tables et une demi-douzaine de sièges bizarres, sorte d'escabeaux avec ou sans dossiers, sur lesquels sont posés des morceaux de peaux de cerf, voilà pour le mobilier. Au dehors, une petite cabane sert de bûcher, et contre la maison principale quelques auvents protègent un baquet, des outils et des lignes de pêche. Au devant de l'habitation, deux troncs sont creusés en forme d'auge. Là s'arrêtent au passage les troupeaux allant et venant de la plaine à la montagne, et inversement en juillet et octobre; mais ces auges sont destinées surtout aux chevaux des *cow-boys* et des prospecteurs; nous en profitons pour donner aux nôtres quelques poignées de grains mélangés orge et avoine. Le vieux Willard nous offre l'hospitalité, et nous acceptons, partageant avec lui nos conserves pendant qu'il fait le café; il y ajoute quelques tranches coupées sur un cuissot de cerf pendu dans la cuisine, et dont il tire de très bons *beefsteaks*. Mieux vaudrait les appeler *deersteaks* puisque la victime est un *deer*. Ce nom, qu'on applique en Angleterre au daim, est ici usité pour le cerf de Californie, élégant animal plus petit que le cerf d'Europe, mais beaucoup plus gros que le chevreuil. Les cornes n'ont jamais plus de quatre andouillers.

Entre chasseurs, et tout le monde l'est ici, la conversation s'anime vite et Willard nous renseigne sur les plus beaux animaux de la montagne : le *deer* d'abord, paraît être encore fort abondant dans ces forêts, mais dans cette saison il quitte le Divide pour monter haut dans la Sierra; l'autre cerf, que l'on nomme ici *elk* avec toute l'inexactitude des désignations californiennes, n'est pas un élan, mais bien un grand cerf, *wapiti*, aux énormes ramures; on ne le rencontre plus du tout en Californie, non plus que l'élan proprement dit ou *moose*; ils ont émigré dans les forêts inhabitées du Far West canadien.

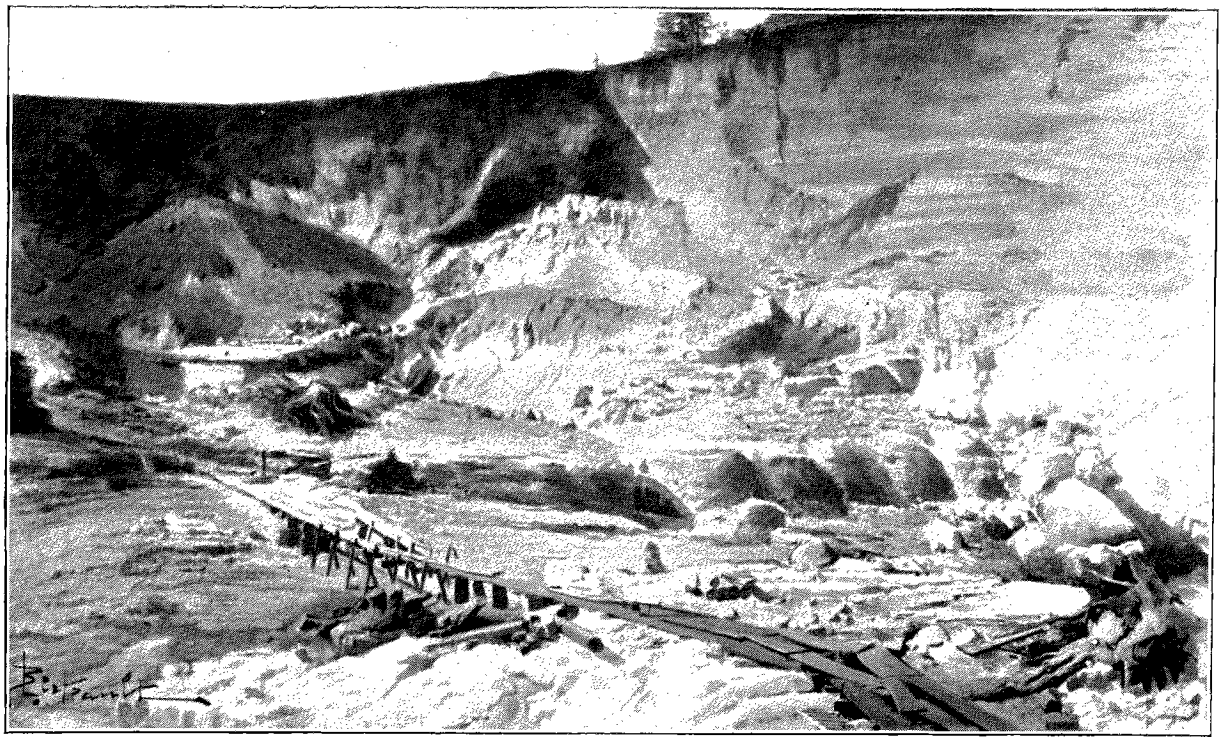
(*A suivre.*)

F. DE LONGE.



NOS MONTURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



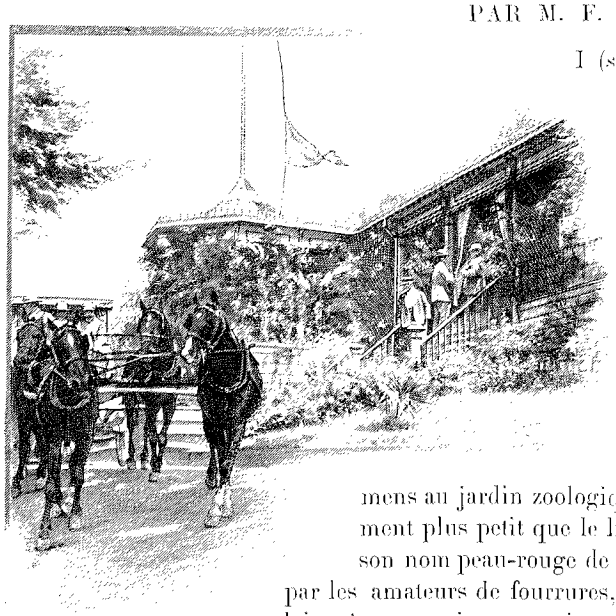
LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT) (PAGE 528). — DESSIN DE BERTEAULT.

EN CALIFORNIE,

QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I (*suite*).



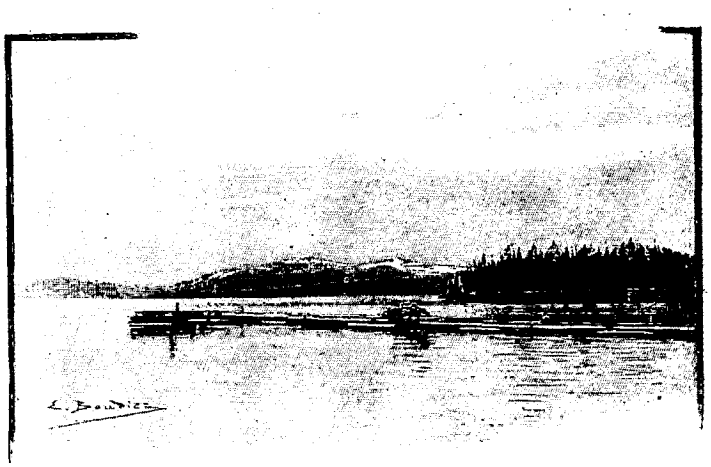
LE PAVILLON DU CLUB.
DESSIN DE BOUDIER.

Parmi les gros animaux du Divide, on rencontre fréquemment des ours bruns, ou *cinnamons* (cannelle), mais on a beaucoup de peine à les rencontrer dans les fourrés et c'est surtout au piège qu'on les prend en hiver. Leur principale valeur, outre leur chair succulente, est la grande quantité d'excellente graisse qu'ils fournissent. Les deersteaks que nous venions de manger avaient été accommodés avec la graisse de la dernière victime, non pas de Willard, mais de Ramsay, autre vieux garçon qui demeure à 4 kilomètres de l'endroit où nous sommes. Enfin, il faut citer le lion de Californie, dont nous avons vu de très beaux spécimens au jardin zoologique de New-York. Il n'a pas de crinière, et est sensiblement plus petit que le lion d'Afrique; de plus il est fort poltron, d'où lui vient son nom peau-rouge de *puma*; mais il a en hiver un très beau pelage, recherché par les amateurs de fourrures, et de plus on le mange, quand on n'a pas mieux. Je laisse à penser si ces renseignements sont faits pour mettre l'eau à la bouche à l'amateur de chasse que je suis, et si je me promets, *in petto*, de faire tout le possible pour rapporter en France des échantillons de chacune de ces espèces.

Nous quittons les vieux travailleurs qui nous ont donné l'hospitalité et, passant rapidement sur de vieux travaux hydrauliques, nous remontons à travers bois à l'arête du Divide, que nous avons à parcourir en sens inverse, c'est-à-dire vers l'ouest.

Cette seconde partie de notre excursion est peut-être plus belle que la première. Sur cette longue arête, où la

1. *Suite. Voyez p.* 505.



TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER.

fatale hache du bûcheron n'a jamais travaillé, on rencontre de temps en temps des clairières : alors on aperçoit entre les hauts fûts des pins les cimes neigeuses de la grande chaîne de la Sierra, à l'est, bien éclairées par le soleil, qui commence à baisser vers l'horizon. A l'ouest, on ne voit que la forêt avec ses sombres massifs résineux variés mais tous élancés, droits, majestueux. Au sud et au nord nous dominons de nos 500 pieds les gorges du Long Cañon et du Middle Fork, plus basses de 600 mètres, et nous voyons de l'autre côté les plateaux boisés s'étendant au pied du Duncan Peak et du Devil Peak. Partout à nos pieds un tapis de verdure, fougères, framboisiers, fraisiers, et le ciel pur sur notre tête. Le soleil vif nous cuit bien un peu, mais l'air est frais et reposant. Nous rentrons au camp à la nuit, à temps pour préparer notre souper; car nous trouvons notre cuisinier le vieux Marshall parfaitement ivre, ainsi qu'un jeune homme qu'il s'était adjoint pour aider à la besogne. Ces gens, qui ne boivent jamais de vin, ont, paraît-il, senti l'odeur du whisky en entrant dans notre tente, où nous avions fait quelque maladresse le matin au remplissage des gourdes. Il ne leur en a pas fallu davantage pour les inciter à déboucher le flacon entamé et laissé au pied du lit, et une fois la bouteille débouchée, ils n'ont pas pu se retenir de la vider. Maintenant ils dorment, et heureusement Wilton est là pour nous aider.

Un type intéressant ce Wilton ! C'est un peu l'homme de confiance de M. Chapman, le propriétaire de la mine, et cette confiance n'est pas mal placée, car il est très honnête ; il est marié à Georgetown à une *lady* très comme il faut ; son père est un vieillard encore vert, arrivé des premiers ici en 1850, et qui aurait dû faire fortune, sans un peu de désordre et de décousu dans les idées.

Wilton a un fils, Cyrus, maintenant cow-boy dans la Sierra, où il garde une troupe de chevaux appartenant à la famille. Mais avec tout cela cet homme, qui a bientôt cinquante ans, est resté pionnier dans l'âme : la chasse, la pêche, le cheval, les courses interminables, les campements sommaires, la cuisine en forêt, la mine, le pic, le pan, tout cela lui est également désirable ; il est, en outre, bavard comme un Californien, bon, actif, entreprenant et quasi infatigable, sans être très fort; largement pourvu d'une bonne humeur tout à fait comparable à ce que l'on regardait jadis comme la caractéristique du troupier français : c'est bien là le même type débrouillard, finassier, hardi, bon garçon, prêt à tout, s'accommodant de tout, sans inquiétude du lendemain.

Comme j'aime beaucoup à causer avec les ouvriers que je rencontre, je n'ai pas tardé à entrer dans une certaine intimité avec Wilton, puis avec son fils Cyrus, qui revenait de la montagne, ramenant un groupe de chevaux égarés et retrouvés. Ces conversations sont d'ailleurs plus faciles à entretenir ici que chez nous, pour deux motifs : d'une part ces gens sont, comme moi, grands amateurs de tous les sports, et par conséquent le bavardage s'alimente aisément ; ensuite il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans le pays de la parfaite égalité, et le salaire payé aux ouvriers n'enlève rien au niveau des rapports, pas plus que l'âge ou la situation sociale. J'ai bientôt fait connaissance avec Cyrus, plus jeune que moi de cinq ou six ans et dont les descriptions me font vivement désirer d'aller chasser dans la Sierra. Le moment favorable n'est pas encore venu, mais Cyrus me promet de me prendre ici au mois d'août, de me présenter à quelques-uns de ses compagnons et de m'emmener avec eux à leur campement et à leurs troupeaux.

II

Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide.

Pour revenir au Ralston Divide, et grâce à la saison plus avancée, nous avons pris le chemin des écoliers en remontant à Summit Valley le jour de la fête nationale américaine du 4 juillet.

Nous revoyons avec beaucoup de plaisir le beau paysage du Danver Lake, déjà entrevu lors de notre première traversée du continent. La voie ferrée fait un énorme lacet autour de ce profond gouffre, dont le fond est occupé par la nappe noire immobile et silencieuse, entourée de levis de pins, malheureusement privés de leurs plus beaux arbres, transformés en traverses de chemin de fer et en planches pour le grand tunnel de 40 kilomètres établi au col contre les avalanches de l'hiver

Du lac sort un magnifique torrent, roulant vers le Tahoe, premier but de notre excursion. De Summit un mail-coach nous mène en trois heures au hameau de Tahoe, en suivant le beau torrent qui sort du lac. Le coach est bondé et suivi d'une autre diligence amenant une partie qui va prendre le petit bateau à vapeur et déjeuner à l'autre bord. Quant à mon compagnon et moi, nous restons à Tahoe même, où nous avons à préparer, si possible, notre course à travers la Sierra. Nous admirons longtemps le beau lac aux eaux tranquilles, derrière lequel se profilent les hautes cimes neigeuses qui le dominent au sud; nous nous amusons à tirer quelques loirs et des geais bleus, et même nous profitons du soleil et de l'isolement pour faire la lessive au bord du torrent, trop froid pour songer à s'y baigner.

Mais s'il est facile d'arriver au Tahoe, il est moins commode d'en sortir, car, ne voulant pas retourner sur nos pas par les chemins battus, nous avons à nous procurer un guide et des chevaux. Nous comptions sur les ressources du village, mais en fait ce hameau ne comprend qu'un hôtel et quelques huttes de pêcheurs. Tout près de là, heureusement, se trouve un établissement de pisciculture entretenu aux frais de l'État et dont l'aimable directeur me trouve un homme sûr, bien habitué à ces montagnes.

Ce n'est pas sans peine que ce brave bûcheron se décide à nous accompagner; il craint que les passages ne soient encore impraticables, car, au 1er juillet, la neige est abondante sur les hauteurs, et nous avons à passer à près de 3 000 mètres d'altitude. De plus il n'a qu'un cheval et doit aller le chercher assez loin dans un vallon où il l'a laissé au pâturage. Enfin nous nous entendons avec lui, le rassurant sur l'éventualité d'un retour forcé en cas d'impossibilité du passage, et sur notre qualité de bons marcheurs : il ira chercher son cheval pendant la nuit, et nous retrouvera à l'hôtel à la première heure.

Nous confions à cette monture unique nos sacs et quelques provisions, et nous partons à 6 heures du matin par le Bear Creek, entre deux hautes falaises de rochers volcaniques : là nous rencontrons un campement de cow-boys, arrivés de la veille avec leur troupeau, les premiers de l'année, pour s'installer dans un grand *meadow* où l'herbe commence à pousser. Suivant leurs renseignements ils pensent que le col de la Sierra est praticable, sans en être bien sûrs, personne n'y étant encore passé dans cette saison, et nous partons avec confiance, trop tentés par la beauté du site pour reculer. En face de nous, nous apercevons les hautes cimes formant un cirque qui semble infranchissable et nous montons assez péniblement à flanc de coteau entre



SODA SPRINGS (PAGE 520) — DESSIN DE BOUDIER.

les grands pins espacés, portant des marques faites à la hache, qui seules indiquent la direction à suivre.

Cette course, par un temps merveilleux, aurait été tout à fait charmante sans les innombrables moustiques qui nous poursuivent : petits moustiques, mais bien désagréable cependant, et dont la piqûre perpétuelle augmente singulièrement la fatigue de l'ascension. Nous montons lentement et notre attention est distraite par le bêlement d'une biche; machinalement les carabines sont en mains, et nous apercevons sur la crête aride qui nous domine un beau cerf, puis une biche et un faon : tout cela est hors de portée, heureusement, car la tentation du coup de feu eût été grande; nous n'y aurions peut-être pas résisté avant de réfléchir que nous ne pourrions rien faire d'une victime trop lourde à transporter.

Enfin nous voici dans la neige : une double entaille de hache sur le tronc d'un pin indique à notre guide que l'ancien sentier a été détruit; nous montons un peu plus haut sur la pente, et nous trouvons les amas glacés de plus en plus épais; le chemin est difficile et notre guide a peur de s'égarer; il nous laisse au pied d'un arbre émergeant du névé, et se met en recherches pendant que nous préparons la collation.

Tout d'un coup, un mugissement sourd et puissant se fait entendre à peu de distance de nous : nous pensons avoir affaire à un ours attiré par nos victuailles, et nous le cherchons de tous côtés, comptant le bien recevoir. Impossible de l'apercevoir. Nous sommes encore à l'affût quand arrive le guide; il reconnaît ce bruit étrange pour le chant peu mélodieux d'une grouse cachée au sommet de quelque arbre, et que nous ne voyons d'ailleurs pas plus que l'ours désiré.

Tout en déjeunant, il nous dit que le passage n'est pas possible par la gauche, mais qu'en passant à droite il croit que nous pourrons descendre dans la vallée de Soda Springs, et bientôt après nous prenons cette direction, traînant non sans peine le *pack-horse*, c'est-à-dire le cheval de bât, au travers des ravines encombrées de neige : heureusement celle-ci est encore assez solide pour enfoncer peu sous le sabot, et nous parvenons sans accident à dépasser le col. Devant nous s'ouvre une profonde vallée, descendant rapidement à l'ouest entre deux hautes crêtes élégamment découpées, dont les flancs couverts de gros blocs de lave éboulés révèlent nettement l'origine volcanique. Le fond du vallon, où passe le sentier ordinaire, nous est rendu inaccessible par l'épaisseur de la neige et surtout par la trop grande masse d'eau qui coule dans les torrents; la rive droite, où nous arrivons, est couverte jusqu'à un côté par d'impénétrables buissons; nous n'avons donc d'autre ressource que de suivre dans les pierrailles la limite de ces fouillis et des éboulements détachés du sommet. Avec un peu d'attention nous nous tirons de ces difficultés, et, sauf la chute d'un de nos sacs au passage d'une ravine, nous arrivons en bon état près du fond de la vallée. Là nous entendons de nouveau une grouse sur la cime d'un haut *yellow pine*, et, comme nous désirons fort voir de plus près cet oiseau intéressant, nous essayons par tous les moyens de lui faire quitter sa retraite, mais sans succès : dans cette saison la grouse tient imperturbablement, et c'est en vain que nous envoyons dans le bouquet de branches terminal une douzaine de balles et de charges de plomb. Semblable aventure nous est arrivée bien souvent plus tard, et nous avons perdu des heures autour d'un pin sans pouvoir en faire sortir cet oiseau, qui possède à cet égard une force d'inertie tout à fait extraordinaire et n'interrompt même pas son mugissement au milieu des coups de feu tant qu'il n'est pas touché!



À LA CHASSE AU CERF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous abandonnons la partie, et nous voici enfin arrivés à la cascade de Soda Springs, une des plus belles chutes d'eau que j'aie vues dans les montagnes. Il est vrai que la saison est favorable, car le volume des flots est à son maximum et ils forment de blanches et puissantes volutes entre les masses arrondies des rochers granitiques, au-dessous de quelques pins majestueux dont les pieds se détachent sur d'épais amas de neige.

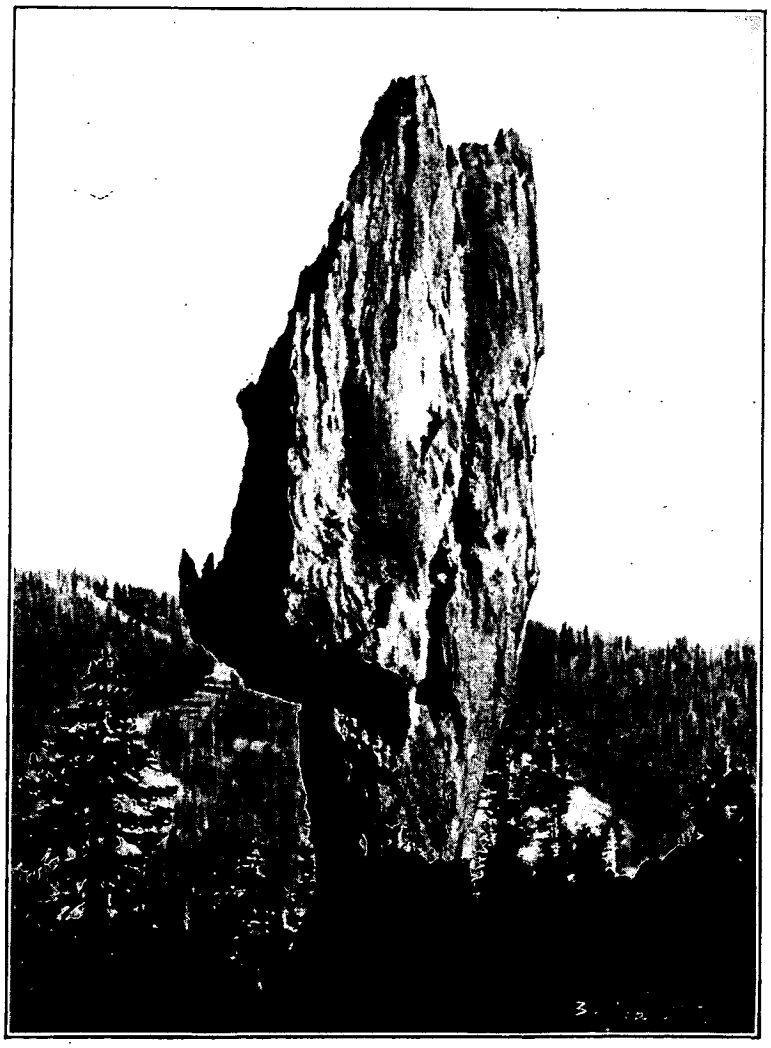
Soda Springs n'est presque pas un hameau : c'est un hôtel de villégiature et de bon air, installé là par un entrepreneur de Summit Valley, sous le prétexte d'une source ferrugineuse assez insigni-

fiante, qui sort évidemment de la faille dessinant la cascade voisine. Ici d'ailleurs toutes les sources minérales portent le nom de Soda, même quand l'eau n'y est pas gazeuse. En été, il paraît qu'il vient beaucoup de monde pour profiter de la fraîcheur de la montagne, et dès maintenant trois ladies se sont installées dans une annexe à l'hôtel.

Notre guide, une fois payé de ses peines, refuse le souper que nous lui offrons, pour repartir immédiatement et reprendre de nuit le chemin que nous avons mis toute la journée à parcourir. Il est vrai qu'il aura bon clair de lune, et qu'il compte sur son cheval pour le porter maintenant une bonne partie du trajet. Mais nous ne serions pas disposés à le suivre.

Ici nous trouvons deux mineurs et cinq chevaux qui sont venus nous attendre depuis la veille en venant du Ralston Divide. Leur arrivée sans encombre nous apprend déjà que la route est praticable : c'est un grand point, d'autant que mon compagnon, peu habitué au cheval, a besoin d'être ménagé, surtout après l'expédition d'hier.

C'est au départ d'ailleurs que nous avons les passages les plus difficiles : d'abord le torrent à traverser, et nos chevaux ont grand'peine à franchir l'obstacle sans rouler, ce qui eût été fort désagréable et nous eût fait perdre un jour; puis la pénible montée jusqu'au nouveau col à franchir, encore à près de 3000 mètres, et tout aussi encombré de neige que le précédent, mais heureusement sur une moindre étendue; puis encore les arbres morts, tombés pendant l'hiver, et qui nous obligent à des lacets nombreux.



RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITHE DE 100 PIEDS (PAGE 525). — DESSIN DE BERTEAULT.

Le col qui sépare la vallée de Soda Springs de celle du Middle Fork est une arête si étroite que nos chevaux ont peine à la suivre pendant les cent pas qui nous conduisent au sentier, carrossable en été, par lequel nous descendons ensuite facilement, sinon rapidement. A French Meadow, il faut traverser le Middle Fork par un gué placé un peu au-dessus du grand barrage de prise d'eau et nos chevaux y réussissent sans accident, après s'être quelque peu défendus de descendre le talus trop raide donnant sur le torrent, dont les remous cachent le fond.

Ici nous trouvons déjà un premier campement, un peu prématuré dans cette saison, établi par des amateurs de pêche à la ligne et à la dynamite : ce sont les seuls visages humains sur ces 60 kilomètres de parcours. Puis nous reprenons notre route au travers des grandes forêts, et nous nous décidons à camper à notre tour le soir en profitant d'une vieille baraque située auprès de High Flume. Nos mineurs organisent un foyer, font chauffer le café et partagent notre souper, puis ils descendent à la baraque de Willard, afin de trouver une prairie pour le pâturage des chevaux, et nous nous installons de notre mieux dans la cabane abandonnée. A peine y sommes-nous entrés qu'un mugissement nous attire de nouveau au dehors, et nous entendons le bruit des branches mortes écrasées par quelque fauve, mais sans que la lune éclaire assez pour nous permettre de voir l'animal et de le tirer.

Enfin le lendemain nous rentrons par ces hauteurs du Divide, qui nous semblent plus belles à chaque fois. Après quelques jours de travail assidu je suis rejoint par un ami de Cyrus Wilton, venant me demander si je suis toujours disposé à camper dans la haute montagne. Pareille invitation venait d'autant mieux à point que je disposais alors d'un très bon cheval, jeune et vif, mais doux et obéissant; j'avais passé quelques jours à l'habituer aux coups de fusil, tirés à son intention à peu de distance, et j'avais même obtenu de ce brave animal de m'attendre presque sans bouger, quand je descendais pour tirer, tout en broutant quelques herbes ou quelques feuilles.

*

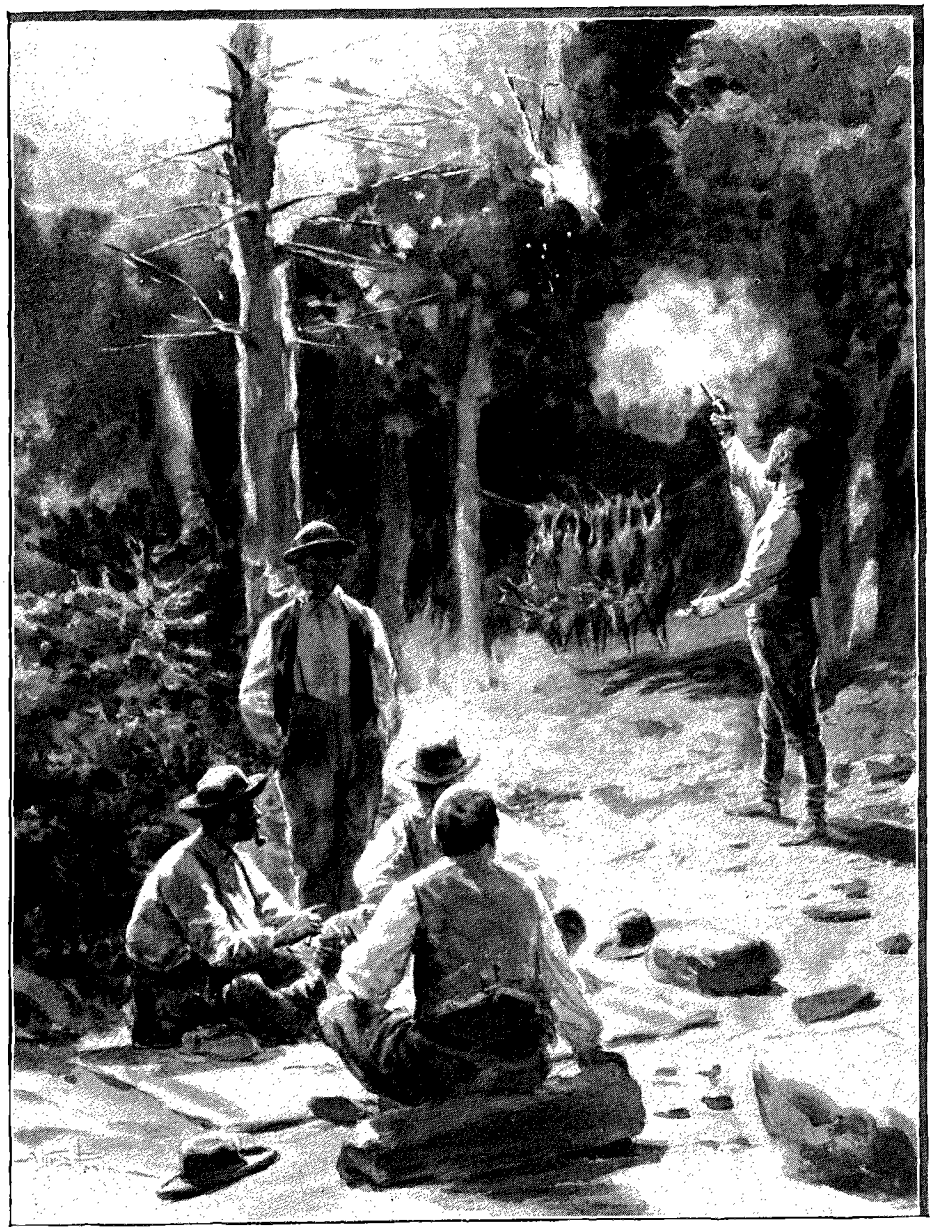
III

Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le *revolver*. — *Chasses en Sierra*. — *Le mouton noir*. — *La pierre plantée*. — La butte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir.

Nous voilà donc partis pour les vallons les plus retirés où les cow-boys avaient récemment amené leurs troupeaux : le soir, pour la première fois, nous arrivons au vrai campement.

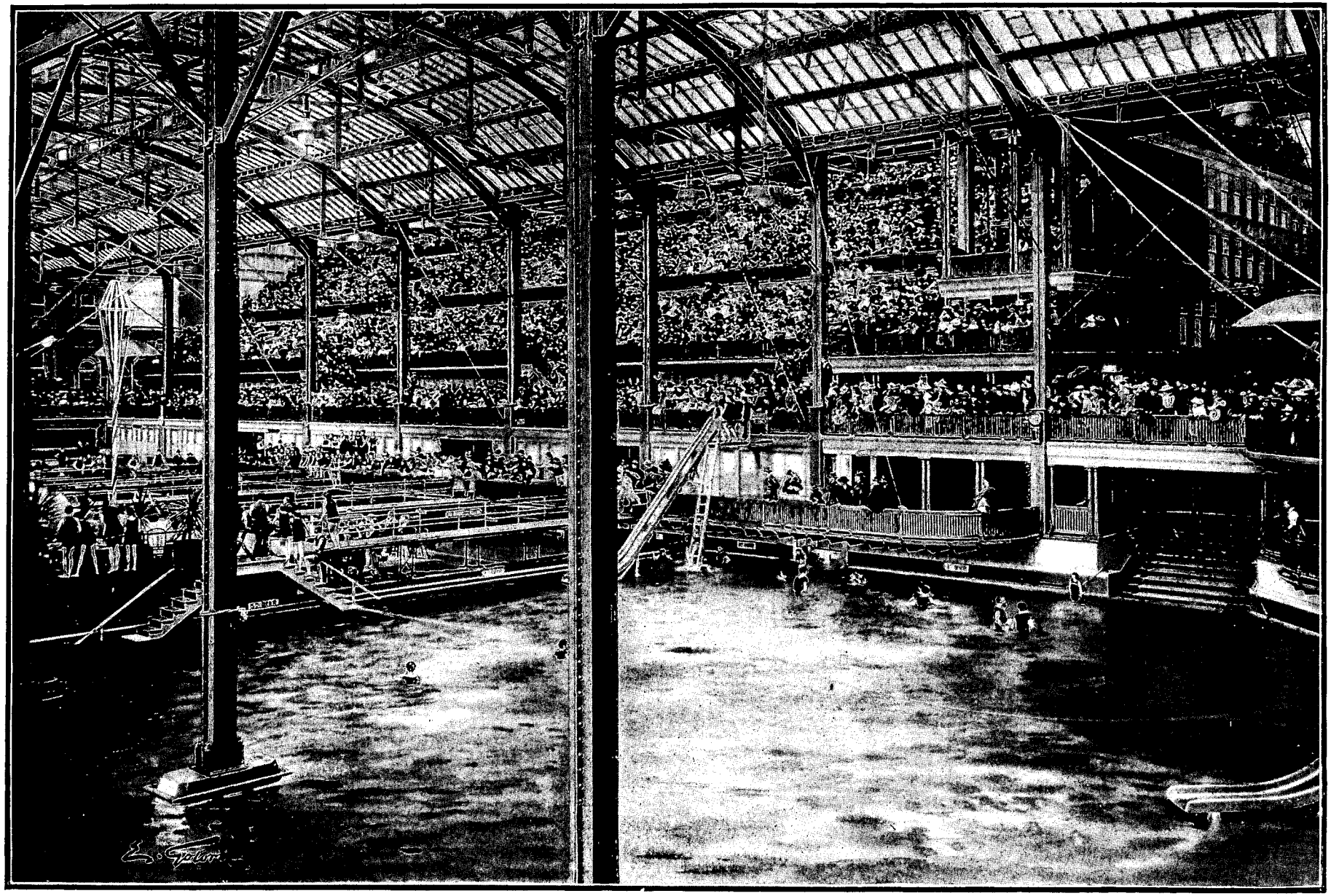
Aucune trace de tente ; auprès d'un buisson un paquet de couvertures, et des caisses contenant les provisions. A quelques pas, un âtre en pierre portant une plaque de tôle, et alentour traînent une cafetière, une poêle à frire, un chaudron, une feuille de tôle carrée à bords relevés, un seau et quelques assiettes de fer-blanc. Un peu plus loin, entre deux arbres, une corde tendue porte sept cerfs plus ou moins éventrés.

Quand nous arrivons ici, les camarades ne sont pas encore rentrés. Aussi nous mettons-nous à faire la cuisine du souper, et pour la première fois de ma vie j'apprends à fabriquer le pain à l'américaine. Le procédé est simple, comme on va le voir. Prenant quatre livres de farine, je commence à la pétrir dans un seau avec la quantité d'eau indispensable, puis j'y incorpore deux grandes cuillerées d'une poussière jaunâtre, dite *baking powder* et qui est un des éléments essentiels du campement. C'est sans doute quelque levain desséché. Le mélange étant bien fait et homogène, je le divise en quatre rouleaux que je range sur la feuille à rebords ; je pose celle-ci sur la plaque du foyer en la recouvrant d'une autre tôle. Au bout d'une demi-heure, le pain est cuit à point, et mon premier essai est à peu près satisfaisant.



LE CAMPEMENT DES COW-BOYS. — DESSIN D'A. PARIS.

Les autres procédés culinaires sont à l'avenant. Le café se prépare en le jetant dans la bouilloire remplie d'eau qui bout déjà ; on donne un bouillon qui chasse l'air, on ajoute deux ou trois gouttes d'eau froide qui précipitent le marc ; si bien que l'on verse une liqueur à peu près claire. Le lait est servi par un trou percé dans une boîte de lait *concentré* et sucré d'avance ; enfin on coupe quelques lanières dans la cuisse d'un des cerfs, et on les jette dans la poêle, où frissonne un peu de lard. Comme légumes, nous mettons des haricots à mijoter dans la marmite, toujours avec du lard comme condiment principal, force sel, poivre et



LES BAINS SUTRO, À SAN-FRANCISCO. — DESSIN DE GOTORBE.

piment pulvérisé. Voilà nos recettes, avec recommandation de ne déguster nos produits qu'après une douzaine d'heures de courses en montagne.

Une volée de coups de feu nous annonce l'arrivée des trois cow-boys, Cyrus en tête, ramenant l'un des troupeaux qui avait changé de meadow la nuit précédente sans autorisation. Les coups de revolver servent à guider les bestiaux dans le droit chemin!

Poignées de mains, souhaits de bienvenue, et moqueries des jeunes gens en apercevant la petite carabine calibre 38 qui constitue mon principal armement. Puis on soupe en riant et l'on propose une partie de whist! Mais comme la nuit tombe, on allume le candélabre ordinaire du cow-boy : un peu de paille est enflammée au pied d'un grand pin mort; la flamme, en quelques instants propagée par les lichens verdâtres attachés à l'écorce, gagne le sommet et allume les branches rabougries par la vieillesse : c'est une torche de 40 mètres de haut, ornée de mille flammèches. Une couverture étendue par terre forme le tapis vert.

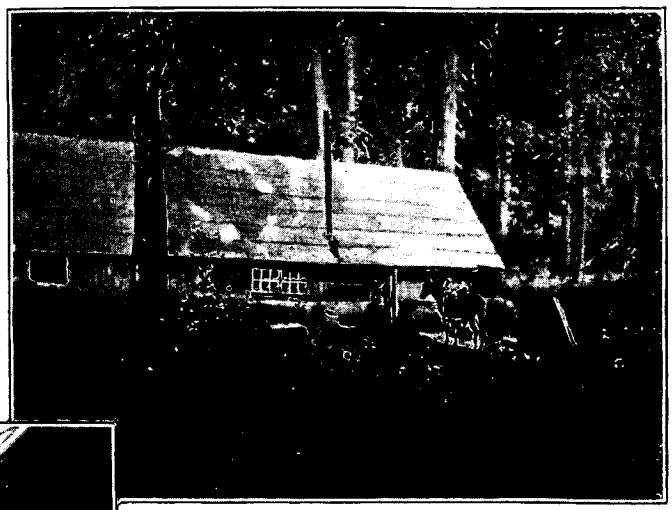
Pendant que l'on donne les cartes, Ben a bourré sa pipe, il se lève, tire son revolver de sa ceinture et envoie une balle dans le pin enflammé. Une branche tombe, Ben la ramasse, allume sa pipe et passe le tison au voisin. De temps en temps, au milieu de la partie, on recommence le même exercice, assez amusant et source intarissable de quolibets à l'encontre de qui manque sa branche; on n'en manque guère, car ces garçons manient les armes à feu avec plus de précision que moi, qui cependant passe pour assez bon fusil.

Puis, encore, la partie est finie, la lune se couche, les couvertures s'étendent en deux ou trois épaisseurs sur un lit de fougères, et nous nous étalons tous les cinq, assez serrés les uns contre les autres pour lutter contre le froid vif de la nuit.

Le soleil se lève maintenant, nous nous réveillons, et nous ne voyons plus que nos chevaux; le troupeau a de nouveau disparu pendant la nuit. Deux des camarades sautent à cheval et se dévouent pour aller le chercher en suivant les pistes avec l'adresse des anciens habitants de la prairie. Nous autres nous partons en chasse, à cheval, gagnant les hauteurs où les cerfs se tiennent de préférence dans les grands buissons de manzanita. Là nous pouvons admirer l'adresse de nos chevaux et reconnaître toute l'utilité des chapeaux de cuir recouvrant nos étriers. Il faut passer au travers de ces épaisses broussailles qui atteignent presque le garrot de nos montures. Malgré ces obstacles, le cheval ne doit pas broncher sur les pierres roulantes, et le revêtement de cuir de nos étriers l'empêche de s'accrocher.

Voici un de nos limiers qui aboie dans la direction de Cyrus; le jeune homme lance son cheval vers une éclaircie, saute à terre, et un instant après un coup de feu apprend qu'il a vu quelque chose, mais les chiens aboient plus loin et la ramure d'un cerf bondissant apparaît à l'autre versant; il paraît que le gros rifle de Cyrus a manqué son coup.

Les chiens reviennent et, cette fois-ci, c'est sur moi que se dirigent leurs aboiements : je juge qu'ils vont lancer un cerf au travers du vallon, assez découvert, à 150 mètres de moi; je



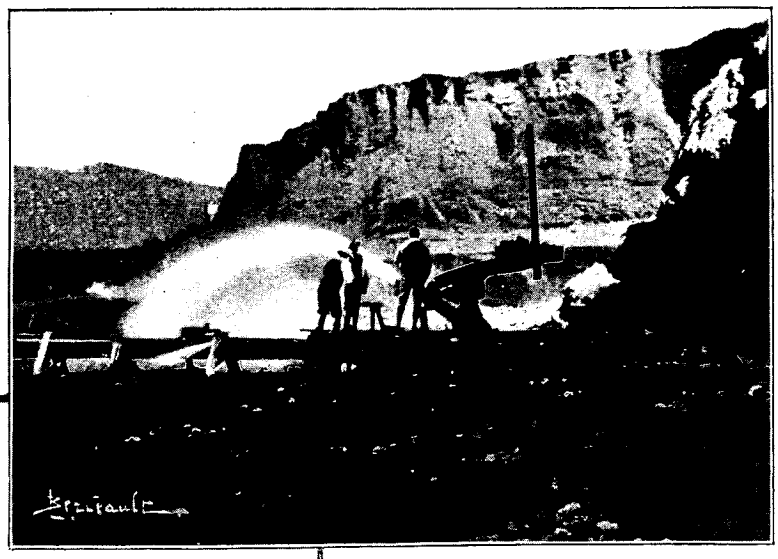


LA HUTTE DE MARSHALL (PAGE 527). — DESSIN DE THIRIAT.

quitte mon cheval et je saute sur une roche proéminente, il était temps : un cerf se montre auprès d'un arbre mort; je lui envoie une balle, qui me paraît bien dirigée; il semble rouler, mais au moment où je vais courir sur le lieu de la chute je l'aperçois de nouveau au bout du même tronc d'arbre et je tire rapidement une seconde fois : il tombe dans le buisson voisin, j'y cours et je le tiens; je le saigne, quand j'entends du bruit derrière moi, avec un gémissement; je prends mon fusil, mais c'est inutile, un autre cerf est là gisant et mourant. J'ai fait deux victimes sans le savoir : un magnifique *deer* en pleine force, aux larges ramures

encore couvertes de leur velours, et un beau faon de quinze à dix-huit mois qui a reçu la seconde balle tandis que je croyais redoubler sur le même animal. Tous deux ont l'épine dorsale brisée : j'ai tiré un peu plus haut et plus en arrière que je ne croyais.

Mais c'est un beau résultat, et les camarades en me rejoignant m'adressent toutes leurs félicitations et s'excusent des moqueries qu'ils s'étaient permises la veille au sujet de ma carabine joujou.





EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le plus difficile reste à faire : vider les cerfs, puis les porter au haut de la côte au travers des manzanita. J'ai laissé là des traces indiscutables de mon passage, vêtements déchirés et larges écorchures ; mais aussi quel plaisir de traîner de si beaux deers !

Mon brave Black m'a heureusement attendu à la place où je l'ai laissé, même il s'est un peu rapproché : décidément il commence à aimer le bruit du fusil. Ce qu'il aime moins, c'est la charge qu'on veut lui imposer, et, comme nous ne réussissons pas à la lui faire accepter, Cyrus se décide à aller chercher une mule. Pendant son absence, Ben, toujours l'œil au guet, s'écrie sourdement : « Un ours! » et je vois à la fois le fusil qui s'abaisse et un dos noir qui paraît sur un rocher à deux cents pas de nous ; le coup part, la bête roule, et nous courons, mais auprès du rocher nous éclatons de rire de bon cœur : c'est un gros mouton égaré que nous avons pris pour un ours ! Inutile de le ramasser : ici on ne se donne pas cette peine, il servira à nourrir un vrai ours quelqu'une des nuits prochaines ou plutôt quelques chacals, heureux de la bonne rencontre.

Cyrus revient avec sa mule et un sac ; il trempe le sac dans le sang et l'enfonce sur la tête de la mule. Il paraît que c'est le seul moyen de lui faire supporter la charge des cadavres qu'on lui attache sur le dos. Puis nous partons, et comme la mule ne veut pas marcher, on lui tire quelques coups de revolver aux oreilles : nos chevaux se cabrent bien un peu, mais pas trop, et ce procédé réussit à décider le porteur à se diriger vers le camp, non sans jeter de temps en temps un coup de dents aux cornes du cerf qui lui battent les jambes. Ce soir nous travaillons à enlever les cornes et à dépouiller mes victimes, dont je tiens à garder la peau, si médiocre que soit la fourrure en été.

Le lendemain, nous nous remettons en chasse, et nous montons jusqu'au col le plus élevé de la Sierra, où j'ai recueilli quelques belles photographies des sites neigeux, et celle d'une roche extraordinaire. C'est un bloc de tuf volcanique haut de plus de 100 pieds (plus de 30 mètres), large d'une quarantaine de pieds (12 mètres), à son milieu, et qui repose sur le granit par une base circulaire de moins de 2 mètres de diamètre. Il est invraisemblable qu'une pareille masse puisse subsister et résister à l'effet des tempêtes. Elle est célèbre d'ailleurs parmi les montagnards sous le nom de « pierre plantée » de Scott Springs.

Comme nous n'avons rien tiré de bon ce jour-là, nous poursuivons notre course jusqu'au hameau de Scott Springs, où nous achetons quelques provisions, et nous ne revenons que le lendemain, par un haut col dominant le lac Tahoe.

En descendant ce col, Cyrus tue un cerf et nous tombons dans une série de vallons ravissants, où s'étalent de grands meadows, dans lesquels en quelques jours, depuis la fonte de la neige, ont poussé des herbes d'un

mètre de haut ornées des fleurs les plus variées. La contrée n'a plus cet aspect sauvage du mois dernier : trente jours de soleil y ont ranimé une vie active. Nos chiens font partir des herbes de nombreuses grouses, auxquelles nous adressons sans succès pas mal de coups de fusil. Tirer à balle au vol n'est pas facile; cependant j'ai eu le plaisir d'abattre un de ces beaux oiseaux, aux applaudissements des camarades. La grouse de ces montagnes, au plumage roussâtre bordé de légères plumes blanches, est un peu plus forte que celle d'Écosse ; c'est un fort agréable gibier, en même temps qu'un beau plumage et un brillant coup de fusil.

Nous voici rentrés au camp, bien accueillis, moins pour le beau deer que nous rapportons que pour nos provisions fraîches, et surtout pour la soirée un peu moins isolée que d'ordinaire. Quoique nous ayons les neiges à cinq cents pas de nous, par ce beau temps de fin d'août c'est grand plaisir que de rester le soir, assis en plein air à causer et raconter des incidents de chasse en face d'un beau feu et d'une bouillotte pleine de café. Aussi demeurons-nous un peu plus tard que d'habitude avant d'étendre nos couvertures sur le sol ; le sommeil de plomb qui nous envahit bientôt nous empêche d'entendre les bruits de la montagne et de nous apercevoir du départ de tous nos quadrupèdes.

Au réveil, silence complet : tout a disparu, et nous nous partageons en deux bandes pour nous mettre en recherches, laissant au camp le vieux berger pour préparer le déjeuner tout en mettant un peu d'ordre dans nos bagages et dans les caisses de conserves entamées un peu au hasard. Heureusement le vieux Black, épagneul abâtardi mais fidèle, s'est attaché à moi ces jours-ci assez pour être resté couché à mes pieds.

Sans lui, malgré toute l'habileté de nos compagnons, je ne sais trop à quelle heure nous aurions retrouvé le troupeau et nos chevaux. Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour du camp, le sol est tellement piétiné que toute piste est impossible à suivre et nous ne pouvons deviner si les bêtes ont été chercher un meilleur pâturage, soit en amont, soit en aval, car des deux côtés le fourrage a été bien abîmé les jours passés.

Black a dû s'apercevoir de nos hésitations, car au bout de peu d'instants il prend résolument sa direction, mais tout autrement que nous ne nous y attendions en marchant vers l'arête de séparation du Rubicon et du Wallace Cañon, par un sentier suivi une fois seulement par le troupeau il y a un mois environ. Nous n'aurions probablement pas songé à aller chercher là nos montures, mais l'attitude de Black nous ayant paru très significative, nous le suivons, et bien nous en prend, car au bout d'une heure nous apercevons toutes les bêtes paisiblement arrêtées dans une clairière au bord du Wallace Creek. Nous prenons d'abord nos chevaux, puis nous faisons le tour des moutons, et, aidés par les chiens et par les coups de revolver, nous ramenons toute la masse vers le camp abandonné.

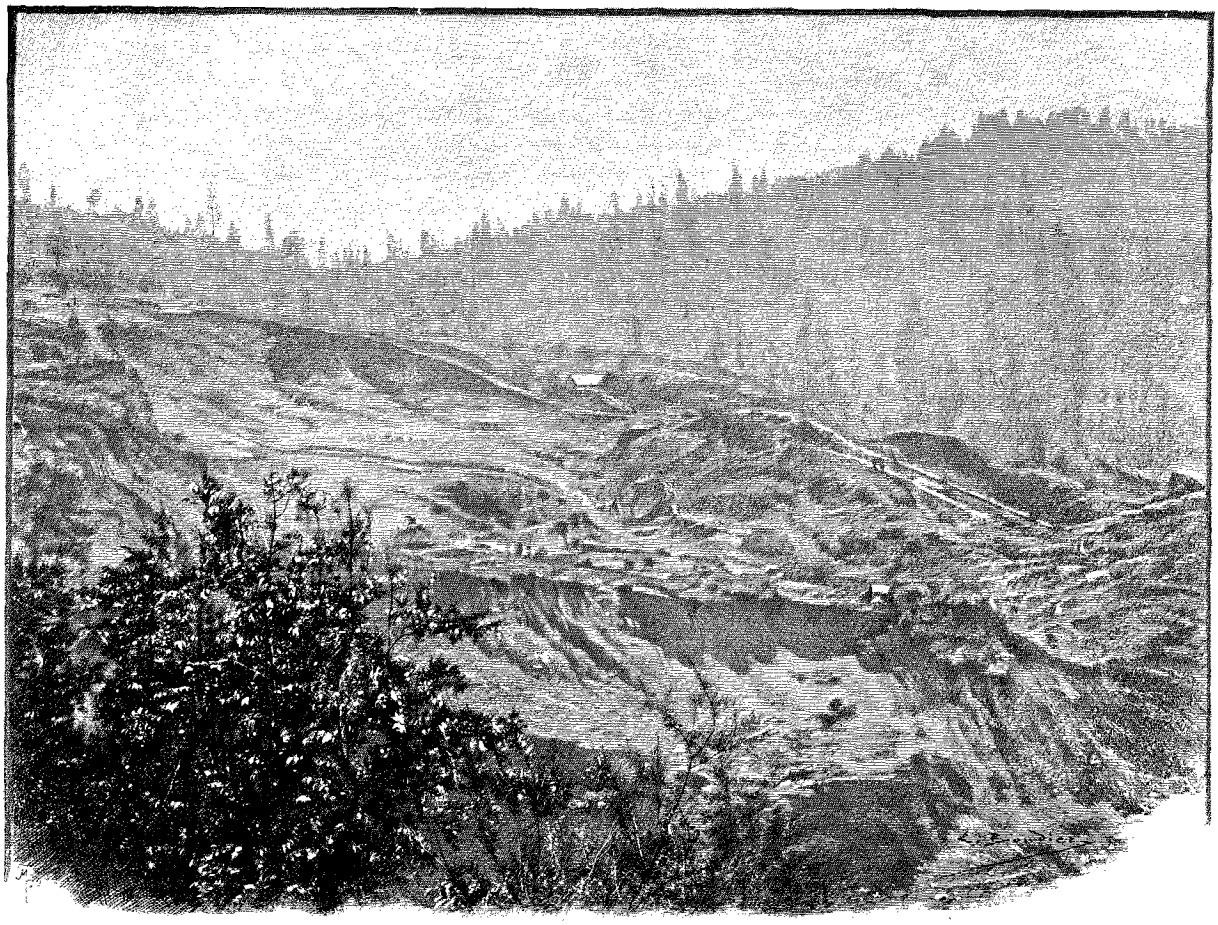
Je continuerais bien quelques jours encore ces amusantes expéditions, cette vie libre et active, abondante en péripéties variées, plus gaies que tragiques, avec ces jeunes compagnons, s'il ne fallait retourner aux levés de plans et aux occupations plus sérieuses. Un autre motif encore me décide à hâter mon départ : ce sont les accès de fièvre de Cyrus, dont la jeunesse paraît s'accommoder assez mal de ce régime trop frugal, des nuits à la belle étoile et de la fatigue des courses forcées à pied et à cheval : car ces stations en montagne ne sont pas impunément supportées par les tout jeunes gens. C'est charmant pour quelques jours, mais fort anémiant à la longue, à la haute altitude de 2000 à 2500 mètres, épuisante quand on y fait un long séjour.

Nous partons donc aussitôt après le lunch, pensant arriver le soir au Ralston Divide ; mais un chasseur sait-il jamais comment tournera la journée! Un cerf part devant moi, je lance mon cheval et je le tue au passage du ruisseau voisin. Mais je ne veux pas que ma chasse soit perdue, et il s'agit de le faire porter par le mulet, déjà chargé de nos couvertures. Cyrus vient m'aider : nous mettons les paquets en croupe de nos chevaux et nous amenons le mulet près du cerf; mais combien de temps nous perdons à essayer de faire accepter cette charge ! nous y réussissons enfin, après avoir enveloppé la tête de la bête de somme dans une couverture. Puis nous traînons la mule derrière nos chevaux, malgré sa défense et les coups de dents qu'elle lance contre le cadavre pour l'arracher de son bât.

Un peu plus loin nous déjeunons, quand Cyrus voit un autre cerf : il saisit l'arme qu'il rencontre à portée de sa main et s'élance dans la direction où les cornes ont disparu ; au bout de dix minutes un coup de feu m'indique la direction de la rencontre, et quelques instants après les appels de Cyrus m'annoncent son nouveau succès. Je lui amène le mulet, déchargé, et je trouve mon compagnon essayant sans succès de tirer un magnifique broquart d'un trou où il s'était élancé pour mourir. A nous deux, nous sortons l'animal, mais impossible de le faire supporter à notre mulet, dont la furieuse défense nous empêche de nous rendre maîtres, faute d'avoir un sac pour lui envelopper la tête. Comme d'ailleurs le poids des deux cerfs serait trop lourd, nous nous décidons à nous servir de la longe pour suspendre le cerf à un petit chêne, assez haut pour mettre le gibier à l'abri des chacals jusqu'au lendemain.

Nous repartons donc assez tard. Nous revenons à nos chevaux, et, suivant le même système, nous enveloppons d'un sac la tête du mulet, ce qui nous permet d'emporter avec nous la victime du matin. Mais comme la nuit doit bientôt tomber nous ne pouvons songer à rentrer au camp Ralston ce soir, et nous nous décidons à chercher refuge à la hutte de Marshall, où nous pouvons trouver bon pâturage pour nos montures.

Cette hutte, l'une des plus anciennes de la contrée, mérite une brève description. Elle a été établie par les



EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. — DESSIN DE BOUDIER.

premiers prospecteurs du Brustry Cañon, tout près de ce torrent et dans une clairière très pittoresque et très fraîche entourée des plus beaux arbres que l'on puisse voir. Pour la construire, les ingénieurs ont fait preuve d'une ingéniosité très originale : ils ont choisi deux beaux pins, éloignés de 6 mètres l'un de l'autre, et ils les ont fait tomber parallèlement ; en coupant ces troncs à 15 mètres de la première attaque, ils ont eu, en place, deux énormes pièces de bois qui ont fait les soubassements de l'édifice ; les restes de ces géants taillés en tronçons de 6 mètres ont été roulés aux deux extrémités pour achever le soubassement. Sur ce lourd cadre, une seconde ligne de troncs, simplement posée, a complété les quatre murs, en état de résister à l'artillerie, et dans lesquels la porte et les fenêtres ont été taillées à coups de hache. Par-dessus le tout un toit en bois fendu et à l'intérieur deux cloisons et une cheminée.

Telle est la maison, qui dure depuis quarante ans, et que le vieux Marshall occupe depuis quelques années, par droit de conquête, l'ayant trouvée inhabitée ; il est d'ailleurs convaincu qu'il en est de ce fait devenu le légitime propriétaire.

Contre le mur de la hutte est clouée une peau d'ours toute fraîche, et nous trouvons le sieur Marshall fort occupé à faire fondre un chaudron de graisse, qu'il destine aux besoins de sa cuisine pour tout l'hiver. Dire que l'odeur est agréable auprès du fourneau, ce serait évidemment exagéré, mais nous n'en acceptons pas moins, comme curiosité, le bifteak d'ours que nous offre le vieux isolé ; et ce mets, bien grillé dans un peu de la graisse provenant de la victime même, nous a paru très digne de la réputation générale de cette viande sauvage.

L'ours a fait les frais, non seulement du repas, mais aussi de toute la conversation, et c'est là que j'ai appris comment se fait cette chasse à la trappe : Marshall nous montre sa trappe, la lourde chaîne servant à la fixer à une souche, et nous explique comment il procède. Pendant trois ou quatre jours, il promène un quartier de viande gâtée sur le chemin où il a reconnu le passage d'un ours, en prolongeant cette traînée dans la direction où il a l'intention d'installer son piège. Quand il parvient ainsi à un gros arbre un peu isolé, il cloue le quartier de viande à 3 mètres au-dessus du sol contre le tronc de l'arbre, et, au pied, au-dessous de l'appât, il cache sous les feuilles mortes un piège à ressorts tendus. L'ours, attiré par les émanations, arrive à son tour au pied de l'arbre, il se dresse pour atteindre la proie offerte à sa gloutonnerie, et piétine auprès de l'arbre : si bien qu'il se fait prendre par une patte de derrière. Pour le maintenir, il faut un appareil puissant, dont le prix est

d'une quinzaine de dollars : encore est-il dangereux de laisser trop longtemps le piège tendu sans le visiter, car souvent après quelques heures l'animal finit par dégager sa patte en la déchirant, ou bien il est dévoré par les lions et les chacals.

Le vieux Marshall est encore plus en dehors de toute relation avec les hommes que les deux vieux garçons de Long Cañon. Cependant ces trois solitaires ont établi entre eux une sorte de confraternité, et se partagent les ours et les cerfs qu'ils tuent de temps en temps : c'est une habitude fort intelligente pour renouveler leurs garde-manger. Jusqu'à cette année, il y avait sur le Ralston Divide deux autres isolés : l'un d'eux vient de mourir de vieillesse et de maladie. L'autre, un Chinois, dernier reste des anciennes exploitations, a travaillé seul pendant vingt ans à laver les résidus contenus dans le chenal d'écoulement des déblais du Vieux Pit; cet été, il a achevé ce grattage, fort rémunérateur, dit-on, et il est parti un beau matin avec ses économies, laissant à qui veut s'en emparer sa baraque et son petit matériel. Les trois survivants sont probablement destinés à mourir dans leurs huttes.

La chasse est pour ces hommes une ressource sérieuse : le gros gibier est assez abondant ici, quand on sait le trouver, et même quand on ne le cherche pas. En quittant Marshall, laissant Cyrus aller prendre le cerf abandonné la veille, je me dirige sur le camp Ralston, ne pensant guère à chasser pendant cette course : et cependant, au moment où je vais passer un des *ditch*, à sec maintenant, créés jadis pour les mines, un beau lion se dresse tranquillement dans le canal. Je saisis ma carabine, mais mon cheval se retourne, et avant que j'aie pu le ramener ou sauter à terre, le lion a disparu dans les buissons, et je le cherche des yeux sans succès.

Vers le milieu d'août, nous avons fait une rapide tournée dans le comté de Trinity, dans le but de voir les mines hydrauliques installées dans ces régions par nos compatriotes : M. de Lagrange auprès de Weawersville, un peu plus loin Junction-City avec M. Saladin; puis au nord Minerwille avec MM. de Kergolay et de Boutrey.

Il y a dans cette région un immense amas morainique aurifère descendant du mont Thasta parallèlement à la grande cassure géologique qui définit la limite du comté de Trinity et de la vallée du Sacramento; sur la cassure même on rencontre une série de gisements d'or, de mercure et de cuivre. Ces mines se partagent entre toutes les nationalités du globe : il y a des groupes anglo-saxons, hollandais, chinois; mais les Français, qui ont été les premiers explorateurs du pays, y ont conservé une importance considérable, et c'est dans leurs mines que nous avons rencontré les types les mieux étudiés d'explorations hydrauliques avec l'énorme jet d'eau géant.

La contrée est assez agréable à parcourir, mais bien moins attrayante que la Sierra Nevada proprement dite, et je me suis hâté d'aller passer là le dernier mois de mon séjour en Californie, tant pour surveiller quelques travaux de prospection que pour chasser à l'aise. Et l'approche de la saison des neiges, faisant redescendre le gros gibier vers les profondes vallées, m'a valu en effet quelques beaux échantillons de cerfs et d'ours.

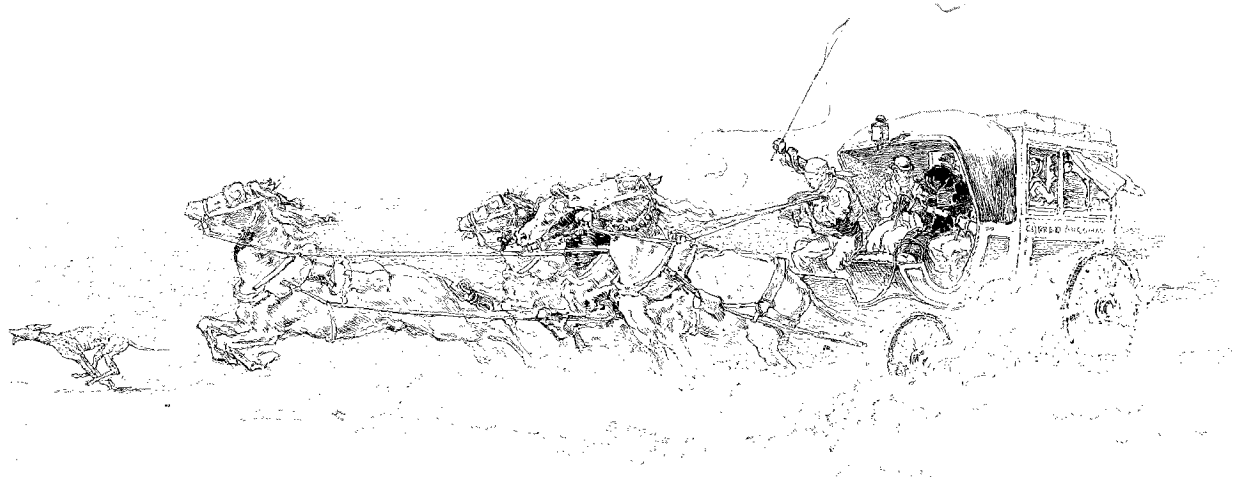
J'ai été moins heureux avec les lions : j'en ai vu cependant fréquemment, et même je dus courir un jour sur un beau couple pour lui arracher un cerf que je venais de blesser; le cerf était abattu quand je l'ai atteint, mais abandonné par les lions, et je ne pus tirer ceux-ci, cachés par les broussailles, trop peu hardis pour m'attendre et pour tenter de défendre leur proie contre moi. Quant aux ours, tant à la trappe qu'auprès de mes pièges, j'ai pu en abattre presque chaque jour au milieu d'octobre, et, tout en remportant leurs épaisses fourrures, je me suis bien promis de revenir quelque autre année, et de m'occuper davantage des lions fuyards.

F. DE LONGE.



LE PACIFIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA (PAGE 530).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



GREGORIO (PAGE 531). L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.

I

En route pour Argamasilla : Madrid ; Ciudad Real. Manzanares. — Une Bodega. La voiture de poste.

C'ÉTAIT en juillet, la nuit. Je roulais vers ces mêmes plaines tristes de la Manche où j'avais déjà vagabondé dans ma jeunesse. Des amis m'avaient très sérieusement conseillé de ne pas m'aventurer parmi ces populations incultes, à demi sauvages, à moins toutefois d'avoir une escorte de police, et encore sans la perdre jamais de vue. « C'est qu'on joue du couteau là-bas ! » ajoutaient-ils, et sur un ton pas mal tragique. Mais c'étaient des Espagnols qui parlaient ainsi, et ils se plaçaient à cette sorte de « point de vue national » qui consiste à dénigrer, au profit de la sienne propre, les autres provinces, et particulièrement cette peu engageante contrée de la Manche, la plus retardataire de toute l'Espagne....

J'étais étendu sur les coussins d'un compartiment vide. De temps en temps, tout en somnolant, je pensais aux aventures prochaines et je me rappelais les adieux des gens de Madrid, adieux d'autant plus cordiaux que j'avais promis quelque argent pour la garde de mes bagages. Je pensais à ma course à travers les rues étroites jusqu'à la station, regardant tout le long du chemin les Madrilènes qui prenaient le frais le soir. Ils ne se doutaient guère combien j'étais heureux de me retrouver parmi eux, quel spectacle charmant c'était pour moi que celui de leurs rues animées. Je me souvenais distinctement d'une petite *plaza*, sur les pauvres pavés de laquelle mon fiacre faisait des cahots désespérés et où je m'arrêtai un instant pour acheter des oranges, de délicieuses oranges, que vendait, sur son fragile éventaire de bois et de papier, pour un prix dérisoire, presque pour un sourire, une femme basanée, en haillons, les cheveux défaits, mais d'une dignité de princesse.

A la gare, un commissionnaire raide et grave, chargé du très petit paquet contenant seulement mon linge de rechange, m'avait précédé à pas comptés, et avait ouvert la portière d'un compartiment de première avec fracas, semblant dire ainsi aux curieux : « C'est un personnage d'importance, qui n'a pas beaucoup de bagages, mais qui pourrait en avoir bien plus s'il voulait. » Il y a toujours des curieux au départ des trains en Espagne. Voyager est une affaire si inaccoutumée et si pleine de risques, que les parents et les amis sentent que c'est un devoir de témoigner par leur présence quelle part ils prennent au danger de l'entreprise. Sans doute on fait des prières quelques semaines auparavant ; on envoie des lettres de faire part du fatidique événement. Et même, quand le grand jour est passé, la famille, ou le petit cercle d'amis, au café, doit avoir quelque peine à reprendre ses habitudes sans exprimer fréquemment son souci et ses vœux pour que tout se passe bien pour l'aventureux voyageur !

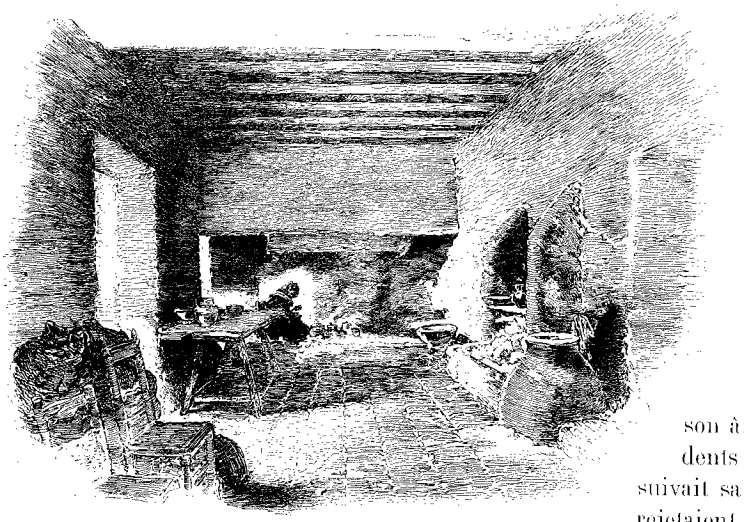
Mais quel contraste faisait Ciudad Real, capitale de la Manche, « l'Impériale et le Séjour du Dieu des Sou-

1. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte et dessins inédits. Voir page* 540 *la note relative aux illustrations de ce voyage par Daniel Vierge.*

rires, » comme le qualifie Cervantes, avec ce New-York si bruyant que j'avais quitté depuis seulement une douzaine de jours! Dans la fraîcheur et la pureté de l'heure matinale, la transparente magnificence du ciel vert pâle faisait fortement ressortir l'insignifiance de la petite ville et de ses maisons basses, toutes disséminées.

Les murailles blanchies à la chaux paraissaient encore plus nues lorsque l'œil rencontrait çà et là quelque balcon de fer forgé, quelque porte garnie de clous ou de serrures et de gonds historiés. Tout était étrangement calme dans la longue et étroite rue, non pavée, et l'on sentait la même oppression qui tombe de façon si saisissante sur le voyageur dans les cités arabes. De fait, la Manche est moresque, pays et gens. Les Mores y ont imprimé leur cachet, la trace de leur domination, partout, dans les aspects de la ville, la physionomie de la race, le caractère, le tempérament des habitants, les rapports sociaux et domestiques.

Ce fut une hospitalité arabe, et de la meilleure espèce, qui m'accueillit, tout étranger que j'étais et à cette heure matinale, lorsque je frappai à la porte du père de Carlos, l'ami que je venais de quitter à Paris. L'ami de Carlos fut reçu à bras ouverts, et mes nouvelles connaissances me furent beaucoup plus utiles que nos représentants à Madrid. En effet, dès dix heures, j'étais à même de continuer ma route, ayant en ma possession un ordre du gouverneur de la province pour être accompagné d'une escorte de police à cheval partout où je pourrais le désirer pendant mon voyage.



LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN.

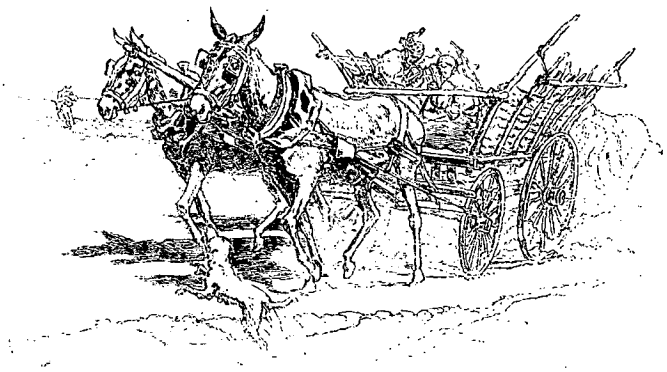
Le train, cette fois, rampait à travers un paysage tout à fait africain. La plaine, avec la végétation de la même couleur que le sol, s'étendait, dans une désolation suprême, sous le ciel bleu avec son intense et cruel soleil de midi. Pas de maisons, pas le moindre signe de vie pour animer ce torride désert. A un moment pourtant, sur la route qui courait le long de la voie, se montra cahin-caha un groupe caractéristique. En tête, l'homme sur son âne, les jambes ballantes, la tête en arrière, les dents étincelant entre les lèvres ouvertes; à pied suivait sa femme, à longues enjambées cadencées qui rejetaient ses lourdes jupes en plis rythmiques. Enfin, un ânon fermait la marche en flânant, l'allure capricieuse, et tout prêt à décamper en cas de poursuite.

La femme ne se rendait point compte de ce mélancolique contraste entre les sexes qui me frappait; et non moins mélancolique était le contraste entre l'homme et la bête qu'il montait et qui paraissait si épuisée qu'on eût dit que chacun de ses pas allait être le dernier. En Espagne, ceux qui possèdent des bêtes de somme connaissent le dernier degré de fatigue et de faim que ces pauvres esclaves peuvent supporter, et ils les maintiennent à ce degré, gagnant ainsi le maximum d'effort pour le minimum de dépense. Mais ils ont l'astuce de laisser les jeunes grandir en liberté et en relative abondance, pour se préparer aux épreuves à venir.

Nous avions presque dépassé ces voyageurs, l'homme chantant à tue-tête et regardant droit devant lui, lorsque la femme tourna un peu son profil aquilin et nous jeta un rapide regard. Selon toute probabilité, elle n'avait jamais pris un train, et n'en prendrait jamais, et la pauvre créature devait s'étonner, à sa façon muette, de voir des gens vaguer si loin au lieu de rester là où ils étaient nés. Les réflexions du petit âne étaient aussi lisiblement écrites dans toute son attitude que s'il s'était écrié en pur castillan, lorsqu'il s'arrêta un moment, nous regardant tout effaré : « *Demonios* ! qu'est-ce que c'est que cette machine infernale? » Puis il tourna sur lui-même et décampa, lançant ses quatre pattes dans toutes les directions.

Il y eut un changement de trains à Manzanares, un endroit qui, en dépit de son nom poétique et de son antiquité, semble tout juste une poignée de maisons jetées au hasard, comme des billes dans un coin de nursery. La vie n'y manque pas cependant, et il y a là une des plus grandes distilleries (*bodegas*) de l'Espagne. J'y jetai un coup-d'œil sur les ouvriers déjeunant sous un clair et neuf hangar, près d'une formidable rangée de jarres en terre, dont chacune, dit-on, contient douze cents gallons de vin. En revanche, les nombreux moulins à plâtre que l'on voit ici sont tout ce qu'il y a de plus primitif : on y travaillait, à ciel ouvert, sur les aires pavées, comme au temps des Romains, des Ibères et des Mores. Des chevaux, des mules, des ânes, étaient simplement attelés à des planches, sur lesquelles se tenait le conducteur, faisant décrire à son attelage des cercles de plus en plus étroits, jusqu'à ce que le tas de calcaire fût aplati.

Puis voici la station d'Argamasilla, toute solitaire. La seule chose un peu vivante qui se trouve près d'elle est la voiture de la poste, une machine à quatre roues, sans ressorts, avec des bancs de bois pas rassurants, sous un toit de paille tressée, recouvert de toile. C'était l'heure la plus chaude de la journée, et la journée la plus



UNE GALÈNA.

chaude de l'année, à ce que dit le conducteur. Mais il n'eut cure pour cela d'épargner son attelage. Au claquement incessant de son fouet, les quatre chevaux couraient la galopade, soulevant d'épais nuages d'une poussière piquante qui estompait complètement route et paysage, et donnaient la sensation d'un voyage à travers une fournaise chauffée à blanc. Le chien du coche aboyait, les planches s'entrechoquaient, le véhicule craquait et plongeait. C'était comme un voyage de vengeance du bon vieux temps.

La partie de mon individu qui est monopolisée par l'artiste, je dirais presque ce qu'il y a en moi de Don Quichotte, trouvait cela charmant et raffolait de cet excès de couleur locale. Mais mon côté Sancho Pança, couvert de poussière, meurtri par les chocs et les soubresauts, était dans un état déplorable. Il se résigna toutefois à son martyre pour une bonne heure, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât pour faire boire les chevaux. Alors le train ralentit, et l'on put voir, de droite et de gauche de la route, des champs d'un blé grillé, dont chaque tige se dressait brillante et rigide comme un épieu. Devant nous était le village d'Argamasilla, « lieu de naissance de *Don Quixote*, » nous dit audacieusement le Guide; on voyait de plus en plus distinctement ses maisons blanches nichées parmi les arbres. Les rouges sierras, rêveuses sentinelles de la plaine, se dressaient tout à l'extrémité de l'horizon. Au-dessus du tout, des nuages d'une admirable forme faisaient sur le fond d'azur comme une exquise mosaïque de tons translucides.

II

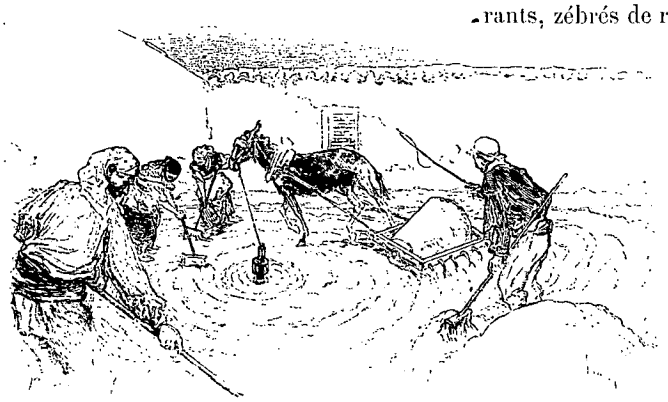
Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — Le Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes.

Nous entrâmes dans le village aux clics-clacs du fouet. Mais pas une âme n'apparut, jusqu'à ce que, traînant et solitaire personnage, l'aubergiste émergeât de dessous la natte qui recouvrait la porte de la posada : « *Al Parador del Carmen*, maison Gregorio ».

Gregorio eut peine à réprimer son étonnement : spectacle inusité! un voyageur! Il regarda les chevaux et ne dit rien. Le conducteur, lui, eut l'obligeance d'esquisser une introduction : « C'est pour vous, Gregorio. — Oui, ajoutai-je, et pour quelque temps, j'espère, don Gregorio, si je puis avoir un lit chez vous. » Un « don » placé à propos, en Espagne, ne manque jamais son effet, même s'il est adressé à cet être le plus indépendant et despotique de tous : un aubergiste de dernier ordre. « Mais certainement, señor, et pourquoi pas? » Et après ce court cérémonial, je suivis Gregorio sous son rideau de paille.

Le premier coup d'œil jeté sur le *Parador del Carmen* fit plaisir à ma partie Don Quichotte, car c'était l'endroit le plus pittoresque qu'elle pût imaginer. Là, enfin, je venais de faire un plongeon du monde civilisé et du XIXe siècle, en pleins temps anciens, et j'avais apparemment atteint le fond de la vie d'autrefois. « Apparemment » était sagement dit, car je devais par la suite voir des scènes encore bien plus primitives. Toutefois, ce fut une intense sensation tout d'abord que le passage de la pleine lumière à cet intérieur rouge, aux âpres relents, dépourvu de confortable, mais non de saleté.

Comme son ancêtre moresque le caravansérail, la posada était une suite de constructions irrégulières bâties autour d'une cour. C'est dans la chambre où je me trouvais qu'était concentrée la vie de l'endroit. Des murs et des piliers se dressaient dans un désordre, des arches ouvraient des vues inattendues sur des retraits sales, odorants, zébrés de rayons de soleil. Des rangées de troncs d'arbres tout noirs, très rapprochés, formaient le toit, entièrement enguirlandé de toiles d'araignées. Des centaines de mouches faisaient entendre un incessant et puissant murmure, semblable à celui des instruments à cordes d'une symphonie, sur lequel brochaient des ronflements s'échappant de corps étendus çà et là dans les coins sur la dure, et aussi le bruit sec et continu des mâchoires de mules, broyant le fourrage dans les mangeoires.



MOULIN A PLÂTRE.

Je suivis Gregorio à l'étage au-dessus et conclus un rapide arrangement pour l'usage exclusif d'une petite chambre blanchie à la

chaux, garnie de trois lits et de gros matelas roulés sur la planche, moyennant le prix exorbitant de dix sous par jour. Je voulais, politiquement, me concilier cet homme, ce Gregorio, l'*amo*, l'âme même de cet établissement. Puis je redescendis bien vite pour jouir de l'enchantement du spectacle.

Seulement, mon Sancho Pança fit alors valoir ses droits, et exigea quelque chose de plus nourrissant que des sensations difficiles, suivant lui, à concilier avec un estomac vide. J'eus donc à déranger l'amo, qui, assis sur un banc de pierre la tête entre ses mains et ses coudes sur les genoux, était évidemment en train de se demander quelle sorte d'homme pouvait être cet étranger, habillé comme un compatriote, mais ayant un cachet spécial qu'il ne pouvait déterminer. Pança se sentit réjoui lorsqu'il fut répondu qu'il était possible de manger un morceau. « Et que pourrai-je avoir, amo? demandai-je. — De tout, señor. » C'est là-bas une fallacieuse abréviation, et il faut sous-entendre : « De tout — ce que vous avez apporté ». Or, je n'avais rien apporté du tout.

La destinée ne me fut cependant pas par trop cruelle, car, avec l'aide de trois femmes, d'un gamin et d'un de ces vieux personnages en ruines qu'on rencontre, fonctionnaires obligés dans toutes les posadas, et qui font les courses, amusent la maison et servent de têtes de Turc, on finit par me fabriquer, bien lentement, la plus compliquée des omelettes. Dans une petite chambre obscure, dont la clef pendait à sa ceinture, l'amo s'en fut chercher les ingrédients qui composaient ce mets : des œufs, des patates, des oignons, des herbes, du jambon, des choses inconnues. Lorsque cela fut servi sur un banc et que Pança put s'asseoir face à face avec ce plat, ce fut le signal pour chacun d'arriver en traînassant. Était-ce l'odeur d'huile d'olive trop séduisante pour qu'on y pût résister? Était-ce le spectacle étrange d'un homme mangeant avec un couteau et une fourchette, spectacle trop rare pour qu'on le manquât? Quoi qu'il en soit, les assistants, semblables à un parti de petits chiens qui observent un autre chien rongeant un os, étaient assis ou debout autour de moi, et observaient chaque morceau qui disparaissait, me fixaient avec des yeux si brillants, épiaient tous mes mouvements si attentivement, que j'en ressentis une sorte d'oppression et compris que le moment était venu pour moi de prendre une détermination. Je n'avais pas manqué, suivant le code de la politesse espagnole, d'offrir à chacun de partager mon omelette avant de l'entamer, et maintenant c'était l'instant psychologique où il fallait transformer en amis mes observateurs, sinon mes journées suivantes étaient manquées. Le plus cordialement que je pus, j'offris à la ronde un coup de mon vin. On refusa, comme de coutume on le fait religieusement dans toutes sociétés, même quand on refuse à contre-cœur. Une offre réitérée et sur un ton plus familier : « *Vamos, vamos, hombres*, » mit chacun au point. L'outre passa de mains en mains et l'animation commença de régner. Les cigarettes furent allumées; on hasarda des remarques, on posa des questions et l'on fit des réponses, et le bourdonnement des mouches ne fut plus qu'un sourd accompagnement aux voix des hommes, tandis que le monde d'Argamasilla commençait à se révéler à moi. Oh! très semblable à notre monde, ce monde d'Argamasilla, mais caractéristique par certains grands ou petits côtés. Les manières de ces demi-Moresques étaient bien amusantes à observer. Tels que les indigènes de l'Italie méridionale, ils semblent nés pour finasser, et n'arrivent à leurs fins que par de lents et compliqués détours. Après avoir appris ce qu'ils connaissaient déjà, que j'étais un étranger (un terme qui s'applique à tous ceux qui ne sont pas de la Manche), ils commencèrent à me dresser une foule de petits pièges pour savoir quelle sorte d'homme j'étais, ce



UN DES RARES BONS MOMENTS DES FEMMES.



MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.

que j'étais venu faire. J'imagine que si les chats pouvaient parler, ils s'y prendraient à la façon de ces gens-là, lentement, avec la même imperturbable lueur de leurs yeux fixes et brillants. Ces muletiers et ces gens de l'auberge, pour ainsi dire, avançaient doucement une patte, la retiraient, la ravançaient, jusqu'à ce qu'ils eussent recueilli l'indication, et que ce petit jeu prît fin : ils avaient appris ce que je voulais faire, et chacun se mit à me faire profiter de son idée et de son expérience. Les plus intéressants renseignements furent ceux du principal satellite de l'amo, un drôle nonchalant, porteur d'une vieille cape graisseuse, ornée des lettres fatidiques P. D. T. (*plaza de toros*), qui indiquaient un amateur et un maître en fait de courses de taureaux.

« Oui, señor, Don Quichotte était un curieux gaillard. On a fait un gros livre sur lui, connu de tout le monde entier, même des Anglais, des païens et des autres. Je l'ai lu et je l'ai trouvé farce, mais je n'ai pas compris le meilleur. Il n'y a que les gents instruits qui en comprennent le fin mot. On dit que toute la science du monde y est renfermée et que si vous le saisissez vous pouvez devenir aussi riche que vous voulez. Mais moi, je suis un ignorant, ça n'a fait que m'amuser. Don Quichotte était un type assez comique pour sûr ! Aller prendre des maritornes à l'auberge pour de nobles demoiselles! En voilà, un âne!

« Et Sancho, vous dites? Ben dame, il est comme vous et moi. Il a besoin de manger, de dormir, de s'accommoder au mieux avec tout un chacun. Mais je ne connais pas le livre. Il y a dedans je ne sais quoi qui le fait lire et relire par les prêtres et les gens de cette espèce. Don Federigo, un homme de loi, qui vit maintenant à Madrid, dit que ce bouquin n'a pas son pareil, et qu'il est rempli de politique et de toute espèce d'histoires.

« Oui, señor, Argamasilla est encore remplie de souvenirs de Don Quichotte. Il y a son portrait dans l'église et il n'y a pas longtemps qu'on a démoli sa maison. Voici le gentilhomme qui a installé une belle bodega à la place, une bodega aussi belle que n'importe laquelle à Madrid. — Ici toute l'assemblée salua un jeune homme mis en citadin, qui venait de faire son entrée. — Et nous vous montrerons aussi la prison où Cervantes a écrit son livre. »

Une petite distribution de vin amena encore des dizaines de flâneurs et de notables, qui entretinrent la discussion sur Don Quichotte. C'était si amusant que la journée se passa de la sorte. Le soir, je m'assis avec l'amo

à la porte, dans l'ombre, sous le ciel de sombre lapis-lazuli tout étoilé. Un murmure semblable à celui de la mer calme faisait paraître plus retentissants les bruits accidentels, l'aboiement d'un chien, le tintement des mules qui se rendaient à leur abri pour la nuit. Un paysan rentrant des champs passa d'un pas rapide, ou plutôt qu'on devinait tel, bien que le rythme énergique de sa marche fût assourdi par la poussière de la route. Il chantait à pleine voix, une voix riche, inculte, un chant andalou, une de ces *malagueñas* qui tendent à remplacer dans toute la Péninsule les chansons locales. Chaque vers formait un sens musical complet, jeté comme un trille et finissant sur une longue et vibrante note mineure, et une longue pause avait lieu entre chaque vers.

Avec toi ou sans toi
Mes maux ne peuvent avoir de remède.
Avec toi parce que tu me tues,
Sans toi parce que j'en meurs....

La voix, tantôt pleurante, tantôt soupirante, conservait son timbre mâle; les mots les plus pathétiques étaient jetés à travers l'espace avec l'expression la plus passionnée. C'était comme un chant de rossignol, aussi instinctif, et s'harmonisant aussi bien avec le moment et l'endroit.

En rentrant, vers dix heures, je vois le fils de l'amo, un garçon de dix-huit ans, étendu sur le sol, avec son manteau pour tout lit et le harnais de sa mule pour oreiller.

– Eh! pourquoi ne couche-t-il pas dans un lit? demandai-je.

– A quoi bon? répond l'amo. A minuit il va falloir qu'il aille travailler aux champs. Nous sommes dans la saison des moissons et il faut que nous travaillions jour et nuit.

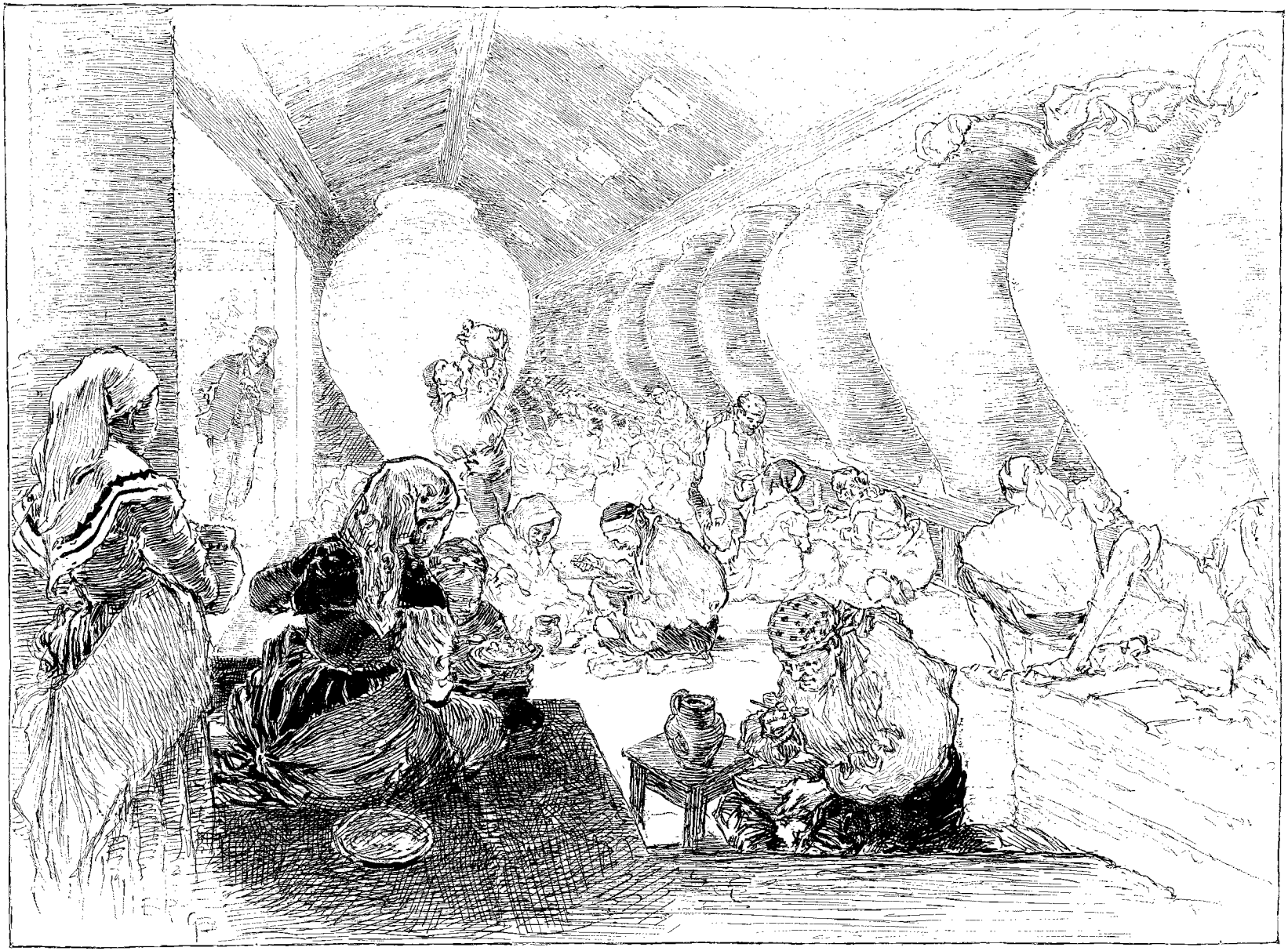
Je ne tardai pas à constater que *nous* signifiait tout le monde dans la maison, à la vérité, excepté l'hôte lui-même.

Les jours suivants me fournirent une bonne occasion d'étudier la vie d'une posada dans ce qu'elle a de typique. L'amo, un des rares personnages à leur aise d'Argamasilla, possédant des blés et des vignes, passait ses heures matinales et les fins d'après-midi à surveiller ses ouvriers. Il rentrait ordinairement à neuf heures du matin, avec son fils et quelques-uns de ses hommes, qui avaient été travailler dès trois heures de la nuit. Tous prenaient alors leur premier repas en commun. Les longs couteaux sortaient de leurs gaines; chaque homme taillait une mince tranche de pain, la fichait au bout du couteau, et s'en servait ainsi comme de cuiller pour plonger dans l'écuelle placée sur un banc au milieu du groupe et remplie de pois durs et de concombres nageant dans l'huile et l'eau.

Chaque cuillerée nécessitait la confection d'une nouvelle cuillère, et il fallait pas mal de dextérité pour

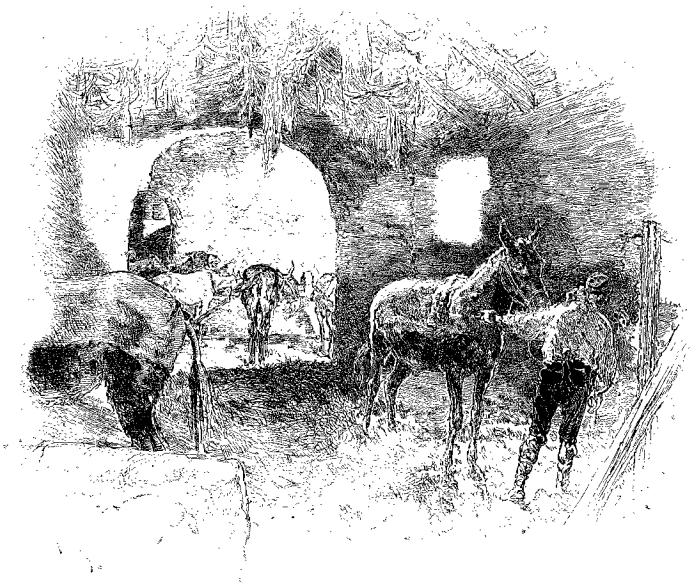


LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.



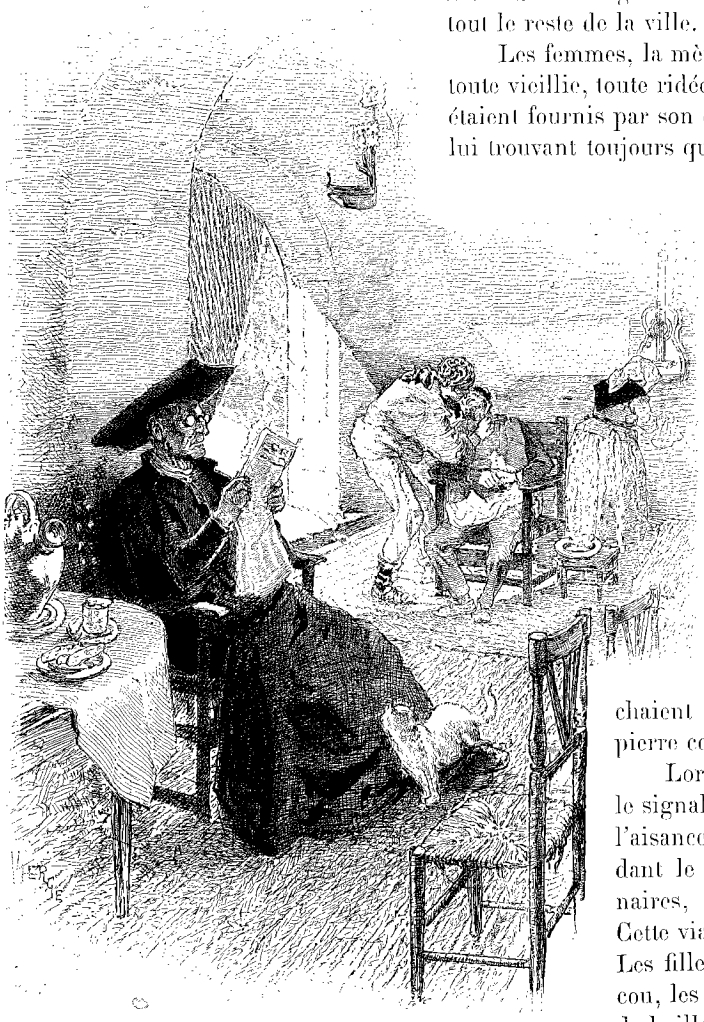
LA BODEGA A MANZANARES.

attraper, même en s'aidant du pouce, assez de pois pour couvrir la bouchée de pain. L'amo passait l'outre de vin une fois seulement et chacun en prenait très modérément. Quand un homme avait fini, il passait le revers de sa main sur ses lèvres, se levait et allait à la cruche d'eau. Il l'élevait à bout de bras, et prenait une longue lampée; puis, la cigarette allumée, repartait au travail. Quel frugal régime! Il n'est pas étonnant que ces paysans soient des êtres aussi sains, aussi solides, aussi découplés. Ils marchent d'un pas léger, souple: même en plein repos, ils semblent prêts à se mouvoir, sans effort, comme par un ressort. Nos préjugés sur l'indolence espagnole ont quelque raison d'être quant à la « société », mais les paysans sont aussi laborieux que n'importe en quel pays, et ils travaillent à des conditions qui sembleraient insuffisantes même au dernier manœuvre italien.



L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA.

Pendant les heures torrides, l'amo demeurait à la maison. Une couple de parasites lui tenait compagnie, riant de ses plaisanteries et se confondant en admiration à ses sages sentences. Lors de mon séjour, Gregorio se confectionna une paire de chaussures, et ses amis, profitant de cette rare occasion, demeuraient assis près de lui, s'émerveillant des progrès du travail. Gregorio faisait quelque chose! La nouvelle fut bientôt répandue dans le voisinage, et de nouveaux flâneurs vinrent assister les autres, et admirer un homme qui travaillait si bien. Sans ces grands événements, la posada aurait été aussi calme que tout le reste de la ville.



LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA.

Les femmes, la mère et les deux filles, vivaient très à part. L'*ama*, toute vieillie, toute ridée, était chargée de la cuisine. Les ingrédients lui étaient fournis par son époux après une bonne et bruyante discussion, lui trouvant toujours qu'elle en demandait trop, elle qu'il n'en donnait jamais assez. Les filles, modestes et gentilles fillettes, travaillaient sans cesse, aidant à la cuisine, rangeant les chambres des hôtes, tirant de l'eau au puits, arrosant les pièces, cousant. Toujours travaillant, ne jouant jamais, sauf par-ci par-là, quand on ne les voyait pas, s'amusant une minute avec les chiens et les chats.

Sur ce fond monotone, train-train de la vie de posada, défilaient jour et nuit toutes sortes de types de muletiers, gaillards fantastiques, à l'aspect de vraies bêtes sauvages, qui entraient et sortaient sans dire un mot, sans regarder personne. Après avoir soigné leurs mules, ils s'asseyaient dans un coin, mangeaient la croûte de pain et le morceau de fromage qu'ils avaient apportés, ou bien se couchaient sur le sol nu, sans couverture, avec une belle pierre comme oreiller.

Lorsque l'amo rentrait au coucher du soleil, c'était le signal du souper. La famille de Gregorio vivait dans l'aisance : elle avait de la viande une fois par jour pendant le temps de la moisson; mais dans les temps ordinaires, bien entendu, seulement une fois par semaine. Cette viande était toujours servie dans une sorte de soupe. Les fillettes avec leurs fichus d'indienne autour de leur cou, les hommes en manches de chemise avec un turban de haillons rouges autour de la tête, tous pieds nus, plon-



DON RODRIGO DE PACHECO (PAGE 529).

geaient à tour de rôle, démocratiquement, leurs cuillers de bois dans la même écuelle. Pas de tentatives de conversation, seulement de temps en temps la voix perçante de l'ama, avertissant un des ouvriers qu'il allait trop vite et mangeait plus que sa part. Le pauvre diable dont j'ai parlé plus haut, le souffre-douleurs, demeurait assis contre un pilier, sa vieille carcasse appuyée sur son bâton ; il regardait, de ses yeux perçants, d'un tout autre côté que celui de la table, et se donnait des airs de parfaite indifférence à l'égard de ce qui s'y passait. Certes, les chiens de la maison semblaient avoir plus de droits que lui. Vers le milieu du dîner, toutefois, Gregorio l'appelait, et l'invitait à s'asseoir au plat; là dessus l'ama soulageait sa mauvaise humeur en déclarant, par exemple, que « la porte de la posada était aussi grande ouverte que les portes de la ville », ou encore telle autre remarque plutôt froide ; à quoi le vieux paria répondait aussitôt sur un ton à la fois doux et pas mal noble : « Oui, señora, et je souhaite que beaucoup de bonnes choses puissent entrer par cette porte, sans compter la poussière. »



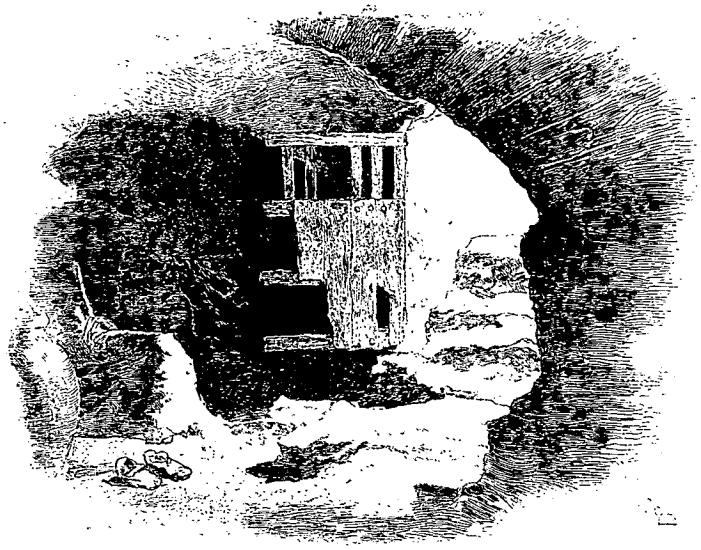
L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES (PAGE 537).

Ainsi se passaient, monotones, les journées, à la posada. Il paraît que le jour du marché, une fois par mois, l'animation devenait grande, et qu'il y avait alors des danses; mais les dimanches étaient semblables aux autres jours, sauf que les hommes profitaient de l'occasion pour faire quelques rudes plaisanteries sur les femmes qui se rendaient à l'église. Il y a fort peu de religion, mais énormément de superstition chez ces gens d'Argamasilla. Se rendre à l'église est une diversion dans la vie terriblement unie et dure des femmes, mais les hommes préfèrent demeurer sur la place, assis, ou debout sur quelque seuil ami et tout à la fois se livrer à des moqueries sur les prêtres et l'église et à des professions de dévotion à Notre-Dame.

Il est assez difficile de pénétrer les sentiments réels de ce peuple à l'égard de la religion. Le contraste entre la pauvreté des gens, leur pénible labeur et l'aisance et l'abondance relatives dans lesquelles vit le clergé, leur est sensible et ils se refusent à donner un sou à l'église, à moins qu'ils ne soient malades ou avancés en âge : dans ce cas, c'est une espèce de prêt dont ils attendent l'intérêt dans l'autre monde. Ils ont une manière à eux d'éprouver des sentiments de respect sinon d'idéal, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer la différence entre les actes de leurs prêtres et les paroles désintéressées de la religion : « Voyez-vous, señor, me disaient-ils, ces braves gens sont dans l'église pour en tirer largement leur vie et non pour être ses humbles et dévoués auxiliaires. Ils ne prient pour nous que si nous les payons.

Les Procuradores, vrais représentants du sentiment populaire castillan, ont formulé des sentences analogues, il y a des siècles : *Que no quieren los villanos ni el vino del sacramento si viene de vuestras manos.*

Comme les Argamasillans n'ont dans leur village d'industrie d'aucune sorte, ils vivent uniquement de la campagne avoisinante. Chaque villageois loue quelque champ d'orge ou quelque vigne appartenant à un des peu nombreux propriétaires du sol, caste aristocratique possédant la plus grande partie du district. Le meilleur de la récolte (non pas un tant pour cent, mais une somme fixe) s'en va à ces propriétaires, et le fermier par dessus le marché paye les impôts, qui sont élevés. Ainsi, d'un côté, aucun risque; de l'autre, les déficits dans les revenus sont comblés seulement par les années prospères.



LA PRISON.

Le fermier est tenu dans un perpétuel état d'endettement vis-à-vis du propriétaire, et sa dette court à des intérêts usuraires, seule condition sous laquelle on lui continue son fermage. Propriétaire foncier, ici, comme dans l'Italie du nord il y a cinquante ans, et dans beaucoup de districts de l'Italie méridionale d'à présent, signifie usurier.

Ce système inique prouve encore, si c'était nécessaire, la décadence de l'Espagne. N'était-ce pas le pays où, plus tôt peut-être que chez toutes les autres nations d'Europe, les communes conquirent leurs droits contre la féodalité? N'est-ce pas en Espagne que l'on vit les exploits des *Vaqueros* d'Asturie, des *Hermandinos* de Galicie, des *Communeros* de Castille, des *Argermanados* de Valence, des *Fueritas* de Catalogne, d'Aragon, de Navarre, de Biscaye, qui comptent parmi les plus glorieux combats pour le droit et la liberté dans toute l'histoire du progrès humain!

Le pauvre habitant de la Manche d'à présent ne diffère pas tant du vilain des temps féodaux, obligé de payer tribut au roi et au seigneur, de moudre son blé et de cuire son pain dans le moulin et dans le four seigneuriaux, de vivre dans l'ombre du château sans permission de travailler ailleurs. Il est vrai qu'aujourd'hui il peut prendre femme ou marier sa fille sans demander le consentement d'un maître et qu'il peut faire son testament à son gré, — mais pour ce qu'il a à léguer, c'est un assez illusoire privilège.

La gloire d'Argamasilla était la Casa de Medrano, une solide maison de pierre, qui était probablement dans le même état, à part les quelques atteintes de la vieillesse, que lorsque Cervantes y fut gardé prisonnier dans les caves[1]. Il est presque hors de doute que c'est l'endroit même où fut arrêté le projet du livre, « engendré dans une prison » (voyez le prologue de la première partie de *Don Quichotte*). Haute d'environ sept pieds, et d'une surface de vingt-sept pieds sur huit, cette cave malsaine, éclairée par un simple trou, est si obscure, que la porte fermée (c'est encore la porte d'autrefois qui survit en partie avec ses gonds et ses clous), on est certain que Cervantes ne put y écrire une ligne. Mais hasarder cette assertion serait faire aux habitants d'Argamasilla une insulte personnelle.

Comme Cervantes dit que « ce livre, enfant de son esprit, fut conçu dans une prison », vous ne ferez pas démordre les Argamasillans que l'ouvrage tout entier (même la seconde partie qui fut écrite dix ans plus tard que la première) fut composé jusqu'à la dernière ligne dans cette prison.

Les villages de la Nouvelle-Castille se disputent avec acharnement l'honneur d'avoir donné naissance à Cervantes ou à son héros. Des traditions locales sont conservées — ou inventées — pour prouver, par des dissertations très longues et assez folâtres (il y en a qui forment de gros livres), que Cervantes et Don Quichotte accomplirent dans chacun de ces villages toutes sortes d'actions. Au bas mot, si l'on prend en considération les prétendants les plus notoires, Cervantes est né au moins dans six endroits différents. Cela ne l'a pas empêché de vivre incompris et misérable. Son chef-d'œuvre, qui est devenu un des trésors de l'humanité et dont il a été publié plus de trois cents éditions, plus de la moitié traductions, est depuis plus d'un siècle et demi un des livres de chevet de l'immense foule. En Espagne, on le considéra comme à peine digne de l'attention des lettrés. C'est en Angleterre que l'on s'avisa tout d'abord de sa valeur. « L'Espagne, dit H. W. Watts, peut avoir donné naissance à l'enfant, mais c'est l'Angleterre qui fut sa mère nourricière. » Depuis lors les Espagnols ont énergiquement lutté pour rendre une tardive justice au « Prince des génies de l'Espagne ». Un tribut lui a été payé dans cet endroit même; dans cette Casa de Medrano, il y a trente ans, Rivadeneyra installa une imprimerie rien que pour publier deux éditions magnifiques de *Don Quichotte*, et une Infante tira de la presse les premières feuilles de la grande édition.



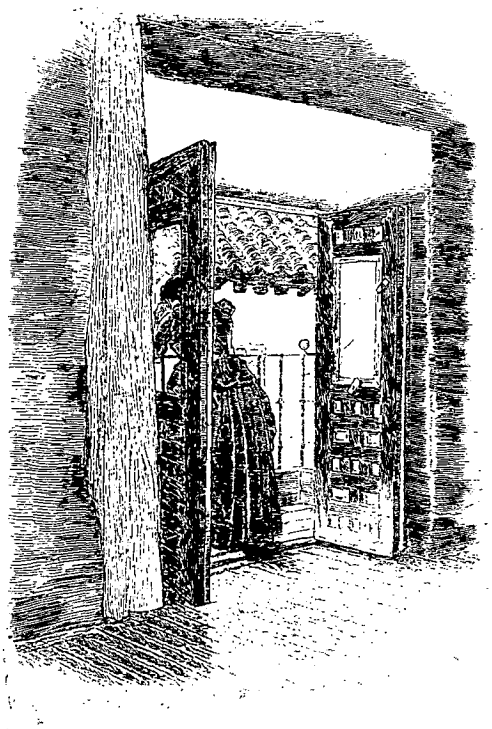
CURIOSITÉ.

Cette maison, avec le précieux souvenir historique qui s'y rattache, est maintenant la demeure d'un personnage qui cumule les fonctions de chef de la poste et le métier de cordonnier. Je lui fournissais de temps en temps la satisfaction d'amour-propre de lui faire quitter un instant son escabeau de savetier pour revêtir sa dignité gouvernementale, et cette métamorphose l'amusait autant que moi. Il recevait avec beaucoup de respect ces missives pour des pays lointains et il demeurait pendant quelques moments dans l'étonnement qu'il leur fallût tant de jours pour arriver à destination, et qu'un de ces jours elles dussent passer de ses mains entre les mains de facteurs américains. Il les accompagnait par la pensée; à chacune de nos rencontres il se livrait à des hypothèses sur la distance qu'elles pouvaient déjà avoir parcourue. Et, lorsque, sur mon départ de la Manche, je lui annonçai que tout était bien arrivé, il fut extrêmement heureux : « Dieu

1. La partie en ruines de la maison, communiquant par une simple et étroite porte avec la partie en bon état, montre visiblement l'influence des Maures sur la vie sociale de l'époque; c'était le harem, ou plutôt la prison, où les femmes de la maison étaient tenues à l'écart de toute indiscrétion possible.

merci, señor, me dit-il, notre service postal est remarquable. »

Maintenant, manifester son zèle pour Cervantes, c'est un honneur national, un monopole que chaque village tâche d'accaparer. Dans ce pays de contrastes où les différences de climats et d'aspects ont fait de la Péninsule un pays de provinces très distinctes de mœurs et de costumes, le patriotisme est comme organisé par sections. « Je ne suis pas un Espagnol, je suis un Catalan », proverbe qui indique bien cet état d'esprit général. Mais ici, dans la Manche, les villages en sont presque à couteaux tirés les uns contre les autres simplement à propos de Cervantes. Il est prouvé d'ailleurs que Miguel de Cervantes naquit à Alcala de Henares, une ville de Nouvelle-Castille, à l'est de Madrid, et que c'est à Argamasilla que fut engendré « ce maigre, bizarre et falot enfant de son génie ». Il y a aussi de fortes probabilités en faveur de la prétention locale selon laquelle l'original de Don Quichotte aurait été Don Pacheco, collecteur royal des impôts, et le seul hidalgo d'Argamasilla au moment où Cervantes se trouvait dans la ville. C'est sur l'ordre de Pacheco que Cervantes avait été emprisonné dans la cave de la Casa de Medrano, et la maison de Pacheco, récemment démolie, répond par plus d'un point à la description qui en est faite dans le livre. Une vieille peinture, conservée dans l'église paroissiale, le représente, avec sa nièce, agenouillé devant la Vierge, qu'il remercie de son assistance; la jolie inscription suivante, au bas de la peinture, en fait ainsi foi :



LA NIÈCE DU PRÊTRE.

« Notre Dame apparut à Don Rodrigo de Pacheco, la veille de la saint-Mathieu, en l'an 1601, et elle le guérit. Il avait fait vœu de lui consacrer une lampe d'argent, et elle veilla sur lui nuit et jour pendant la grande affliction à lui causée par de grandes douleurs dans la tête, par suite d'un froid qu'il avait pris. »

Le bon prêtre de la paroisse, cervantiste par naissance et par goût, m'avait accompagné dans son église; il avait été heureux de l'intérêt que je prenais à la peinture. Déguisant, à la castillane, sous des fleurs de rhétorique l'objet principal de son argumentation, il faisait tous ses efforts pour me faire adopter sa thèse favorite, celle de tous les Argamasillans. Il ne me semblait pas pourtant que je fusse indocile à l'idée que c'était bien là Don Quichotte en chair et en os. Les fortes pommettes et les yeux hagards étaient bien ceux de Don Quichotte, quoique la lèvre inférieure très sensuelle lui ressemblât moins. Mais plus tard je me rendis compte que je n'avais pas montré assez d'enthousiasme pour rassurer ma nouvelle connaissance, car durant mon séjour à Argamasilla il ne me lâcha pas. Il allait jusqu'à abandonner fréquemment sa chaise favorite dans la boutique du barbier, pour venir me prouver et me reprouver que Don Quichotte et don Pacheco ne faisaient qu'un. Il espérait que, de retour en Amérique, je jetterais à tout venant le défi de me démontrer le contraire, et qu'ainsi j'exalterais la gloire et le renom de sa ville.

Car l'Amérique, en dépit de toutes les expériences passées pour les Espagnols, demeure dans l'esprit populaire un mystérieux *El Dorado*, merveilleux de végétation et regorgeant d'or. Les Américains, malgré leur bizarre genre de vie, semblent étrangement curieux à ces bons paysans, qui les considèrent tous (car ils ne font guère de différence entre le nord et le midi, entre l'Amérique qui parle espagnol et celle qui parle anglais) comme des descendants des grands Conquistadores et des Indiens, comme des sortes de bâtards de l'Espagne qui se sont enrichis aux dépens de la mère patrie, mais qui, après tout, par leur puissance, font honneur à la grande famille espagnole.

Ce brave prêtre installa même sa nièce en observation à une fenêtre de sa confortable demeure, pour me signaler à lui chaque fois que je passerais dans la rue solitaire, et afin qu'il pût bien savoir où j'allais, et me rencontrer, et me bien tenir par le bouton de ma jaquette. Du reste cette mission n'était pas autrement pénible pour la demoiselle; c'était bien d'accord avec les coutumes de l'endroit; une approche de pas dans les rues désertes faisait toujours apparaître derrière les persiennes quelque figure de curieux. Cette curiosité n'était point malveillante, et l'on ne saurait se plaindre d'être un sujet d'innocente distraction pour ces pauvres gens, prisonniers à jamais dans le cercle étroit de leur petite vie. Toutes les fois que je sortais, c'étaient des stratagèmes pour pouvoir m'observer sans impertinence. On avait quelque commission à faire, à arroser la rue, par exemple; ou bien c'était une femme engagée avec sa voisine dans une grande conversation sur le pas de la porte, avec des gestes à propos de quelque chose qu'on ne disait pas, des yeux fixés, des oreilles dressées, sur le chemin de cet être tout à fait exceptionnel : un Américain à Argamasilla.

Le dernier soir, je fis avec Gregorio une promenade à travers le village; nous secouions la poussière épaisse,

frappant des pieds sur les grossiers pavés des petites rues irrégulières et sans trottoirs. Çà et là un chariot était remisé; des groupes étaient assis en silence devant les portes ouvertes, où les lumières, dans cette harmonie grise et pourpre, piquaient une note chaude, comme une fleur éclatante dans la chevelure d'ébène d'une Andalouse. On échangeait tout le long du chemin les salutations d'usage à voix basse et grave : « Allez avec Dieu! » Nous nous assîmes sur le petit pont jeté sur la curieuse rivière du Guadiana. Dans le feuillage épais, les rossignols chantaient et les petites chutes d'eau jouaient l'accompagnement. Gregorio me raconta maintes histoires, qui avaient un parfum de bon vieux temps, sur le compte de cet étonnant Guadiana, prenant naissance dans les marais, puis ayant un cours de plusieurs lieues, puis se perdant soudain pour reparaître sept lieues plus loin. « Un vrai mystère, hein? dit mon compagnon. Un jour le roi d'Espagne causait de son pays avec le roi de France. Ça le chagrinait d'apprendre que tout ce que l'Espagne possédait, la France en avait aussi. Des olives, du blé, du raisin, la France avait de tout ça. Mais voilà que le roi d'Espagne se met à penser au Guadiana, et qu'il dit : « Moi, j'ai un pont qui a sept lieues de long. » Pour le coup, le pauvre roi de France n'eut rien à répliquer ».

Devisant ainsi, dans la brume du soir, violette et étouffante, Gregorio et moi nous nous en allions, suivis respectueusement à distance par quelques courtisans traînant la savate. Nous nous rendions en flânant par la ruelle silencieuse où les maisons en bordure prenaient des attitudes de choses affaissées, de vieux corps infirmes exténués, vers la Bodega, qui au dire des Argamasillans remplace depuis fort peu de temps la maison même du chevalier Rodrigo de Pacheco, l'original du portrait de l'église, et sinon l'original du moins un des types d'après lesquels Cervantes a conçu son personnage de Don Quichotte.

La tristesse de cette agglomération de bicoques a quelque chose qui vous serre le cœur et force votre sympathie et votre pitié. Cette impression est rendue plus poignante encore par des échappées sur la campagne plate, immense, vide, où dans les lointains les montagnes roses sourient comme des visions de paradis futur.

La Bodega, au milieu de cette pauvreté et dans ce cadre de rêve, est hideuse de brutale modernité. Heureusement elle n'est visible que de près, cachée comme l'était la demeure de Pacheco qu'elle remplace, par le même enclos de murs très anciens, où une porte basse, rapiécée, verrouillée, s'ouvre sur la plaine.

Sans doute c'est par cette porte même que le vaillant chevalier partit en quête d'aventures. Nous revoyons dans ce sordide présent flamboyer le passé glorieux. Et Don Quichotte est là, baissant la tête pour franchir cette porte basse. Sur sa fidèle Rossinante, après avoir embrassé son écu et empoigné sa lance, il se jette le cœur ferme dans cette grande bataille contre toutes les iniquités. C'est à quelques centaines de mètres, là, devant nous, que le terrible scrupule faillit le faire revenir sur ses pas : « Il n'était pas armé chevalier. »

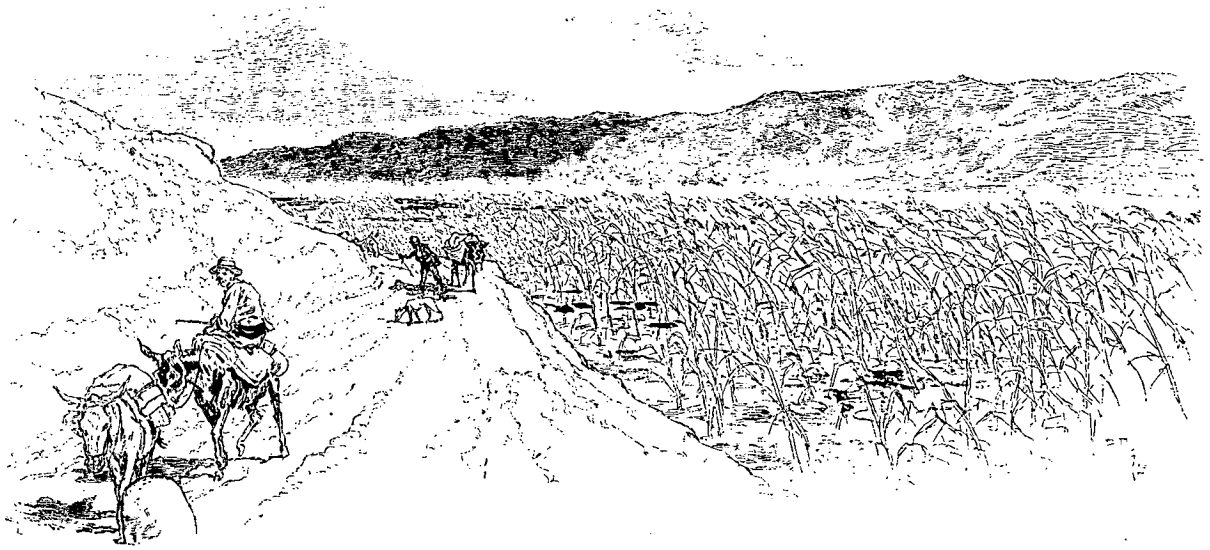
(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



DANSE DANS LA POSADA.

Le voyage que fit M. A.-F. Jaccaci dans la Manche lui sembla ne pouvoir être illustré que par le plus pittoresque et le plus verveux des peintres espagnols contemporains, Vierge, le metteur en scène si étonnant de *Don Pablo de Ségovie*. Le célèbre illustrateur ne put, comme il l'avait projeté, faire le voyage sur les traces de Don Quichotte la même année que l'écrivain. Mais il le fit dès l'année suivante, repassa par les mêmes pays, retrouva les mêmes types, dont lui avait été donné le minutieux signalement. De sorte que c'est une collaboration quand même des plus étroites. A. A.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LES LAGUNES DE RUIDERA.

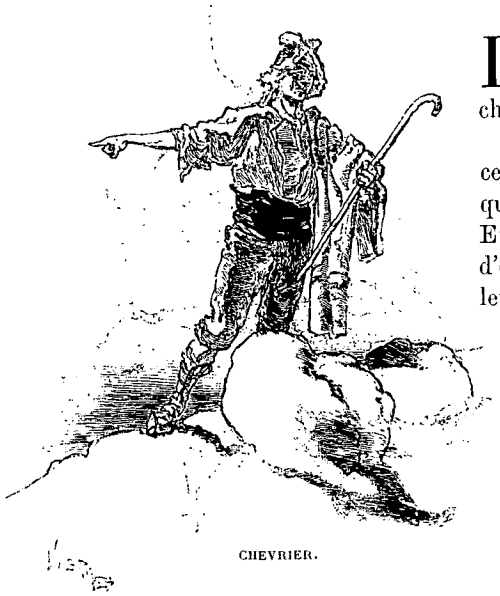
AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

III

La caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ezéchiel. — Les *guardias civiles*. — Ruidera. — Osa de Montiel. La caverne. — Les lagunes de Ruidera.



CHEVRIER.

La première semaine de mon séjour à Montesinos, j'eus la bonne fortune de m'assurer les services d'Ézéchiel, un vieux brave homme, propriétaire d'un char à mule, et connaissant bien les pays environnants.

C'est avec Ézéchiel que j'ai alors parcouru pendant de longues journées cette pauvre contrée de la Manche. Si j'eus à payer mes belles explorations de quelques fatigues et privations physiques, c'était compris dans le programme. Et quelles compensations dans cette fréquentation constante d'êtres simples, d'êtres d'un autre âge, dans cette contemplation des décors magnifiques, avec leurs châteaux et leurs caravansérails en ruines; enfin les vieilles coutumes, les légendes qui s'attachent à chaque morceau de cette terre historique et romantique, comme le lierre à un vieux chêne noueux!

Il est un peu moins de 2 heures du matin. Je trouve, pour notre entrée en campagne, Ézéchiel devant la porte de la posada, chargeant son char à deux roues de toutes sortes de provisions, œufs durs, miches, outres de vin et d'eau, sans compter l'inséparable compagnon de tout habitant de la Manche, l'indispensable fusil. Nous faisons quelques pas et, semblables à Don Quichotte et à Sancho, « nous sortons du village sans que personne nous voie ». Nous voilà en pleins champs.

Malgré l'obscurité, il règne une sorte de vague lueur qui imprègne la terre et le ciel et donne au paysage comme l'aspect fantastique d'une région des songes. Les silhouettes incertaines, et comme estompées, des deux *guardias civiles* qui nous escortent, dansent en avant de nous comme des fantômes. Notre mule semble s'évanouir dans les ténèbres; les seules choses qui paraissent vraiment vivantes sont, au-dessus de l'horizon, deux étoiles, comme deux yeux qui nous guetteraient.

Étendu sur un des bancs qui garnissent le char, je sommeille paisiblement, bercé par le souffle apaisé de notre vieille mère la Terre, — une grandiose berceuse. — formée de tous les bruits infinitésimaux de la nature, sur laquelle broche en un rythme argenté le charmant tintement des clochettes de l'attelage.

Tranquillement, le char monte et descend des collines invisibles; il avance, dans sa course monotone, à travers la solitude, avec des craquements qui sont comme les ahans d'une créature vivante. De temps en temps, tel un guerrier qui se prépare à un assaut, notre mule s'arrête un instant pour rassembler ses forces et mieux

1. *Suite. Voyez p.* 529.

surmonter quelque invisible obstacle. Alors suit un cahot, et parfois, du banc mal équarri, on descend un peu brusquement dans le filet de cordes qui forme le fond du véhicule.

Mais le jour approche. Le pays se révèle peu à peu, lentement, en une série de panoramas, de progressifs changements à vue. La plaine désolée est maintenant derrière nous; le décor pittoresque, sauvage, de la montagne, nous environne....

Comme les deux figures de Don Quichotte et de Sancho apparaissent naturellement, se dessinent pathétiques sur cet admirable fond! Comme elles s'harmonisent avec les sévères, les grandioses lignes des rocheux escarpements couronnés de ruines! Nous passons près de quantité de moulins à foulon auxquels Cervantes peut avoir songé lorsqu'il écrivit son vingtième chapitre, car sa description s'accorde bien avec cet ensemble de rocs et d'arbres élevés. Les paysans qui vivaient là au temps de Cervantes n'ont point dû différer quant à l'aspect, au type, au costume, des gaillards que nous rencontrons, bronzés, façon d'Arabes, de qui les idées et la vie doivent aussi fort ressembler à celles de leurs ancêtres.

Les moulins eux-mêmes, accusant par leur apparence leur extrême vieillesse, sont fort à peindre avec la mousse qui les envahit et les fils de la Vierge qui les revêtent. On aime à supposer que ce sont les même *batañes* qui procurèrent au vaillant chevalier de si terribles sensations et tant d'effroi à son fidèle écuyer. Pourtant, on a établi la concordance des chimériques aventures du héros du roman avec les données positives de la géographie; et nous savons, ce que Cervantes ignora probablement lui-même, que les batañes qu'il décrivit étaient situés dans un endroit déterminé à l'est de Ciudad Real.

Le grand chemin commence à border les lagunes de Ruidera. Une chaîne de miroirs de lapis, une couronne d'éblouissantes chutes, formées par le Guadiana, l'imposante rivière par excellence du pays de Don Quichotte. Vers 9 heures, au moment où nous regardions une chute d'eau, nous tombons sur Ruidera, une poignée de bicoques disséminées, rendues encore plus écrasées par les énormes ruines d'un palais. Ce fut une des seigneuriales résidences du puissant ordre de Saint-Jean, au service duquel fut Cervantes en qualité de collecteur de taxes.

Comme nous nous engageons dans l'unique rue, — je dis rue par courtoisie, et aussi faute d'un mot plus approprié, — je comprends bientôt les raisons que les gens d'Argamasilla ont de se montrer fiers de leur village. Argamasilla est une cité moderne très civilisée auprès de ces masures branlantes, aux portes disjointes ou rattachées avec des cordes, maintenues avec des pierres, ou encore des embrasures sans portes, enfin un effroyable étalage, partout, de saleté ou de décrépitude.

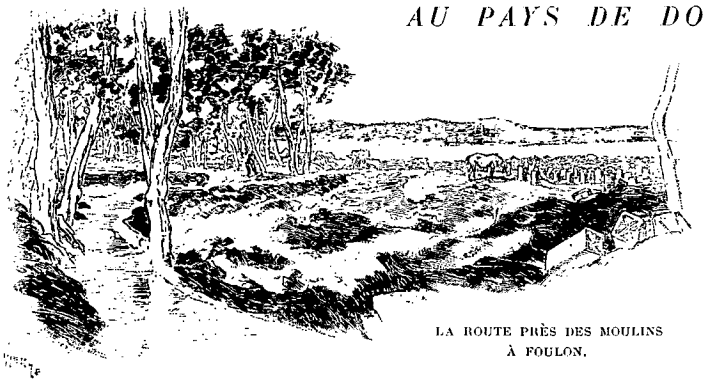
On laisse le char au dehors, en plein soleil. Nos *guardias civiles* sont entourés d'une cour de villageois expansifs. Pour moi, je vais chercher refuge contre la chaleur dans la maison qui offre gîte aux voyageurs. Une servante, jeune, mais fanée, ridée, les jupes ficelées autour des hanches, les cheveux épars, se met à balayer la couche de poussière, épaisse d'un pouce, qui recouvre le sol de terre battue. Elle s'affaire, avec les bizarres, les nerveux mouvements d'une chèvre de montagnes; lorsque je lui commande de cesser cet exercice inutile, elle fait un soubresaut, comme si on l'avait battue, et elle jette autour d'elle un regard sauvage, effrayé. Ézéchiel a quelque peine à la pousser vers la cour et à la déterminer à faire la cuisine en plein air.

Les murailles blanchies à la chaux de la chambre d'apparat, la seule chambre d'ailleurs de cette auberge de dernier ordre, le plafond aux poutres enfumées, les jarres, les outres desséchées dans les coins, les harnais accrochés, tout cela rivalise à qui cachera le mieux son identité sous la plus épaisse couche de crasse ou de poussière.

Il y a deux sophas, deux impossibles sophas, qui sont là plutôt pour l'ornement que pour l'utilité, avec leurs coussins aplatis, remplis de vieux chiffons et gardant fidèlement l'empreinte du dernier coucheur. Pas de fenêtre; une fraîche lumière bleue descend par la cheminée, et des filets de soleil percent par les trous et les fentes de la porte, faisant vibrer et briller les millions d'atomes.

Pendant qu'au dehors on nous prépare le déjeuner, les guardias se hasardent à entrer et me régalent d'une des plus jolies scènes qu'on puisse souhaiter dans un roman picaresque. Sans doute, ils ne sont pas corruptibles aux pourboires, et leur consigne est rigoureusement de se contenter de leur seule paye, qu'ils portent avec eux dans les voyages. Seulement, c'est tout de même quelqu'un de tombé du ciel qu'un voyageur capable de commander de la viande pour son repas et probablement aussi du vin à profusion. Et comment s'empêcher, quand par hasard on ne se trouve pas loin du voyageur au moment de ce repas, de se rendre agréable, de dire toutes sortes de jolies choses avec un sourire qui découvre inconsciemment la rangée de dents blanches, brillantes, petites et tranchantes, toutes prêtes pour la proie? L'honnête Ézéchiel m'avait mis en garde contre les pièges que l'on cherche à tendre en ces occasions, mais je ne pus renoncer au plaisir d'y tomber à l'instant, ce qui fut une vraie boulette. Je leur dis que, « naturellement, j'espérais bien qu'ils me feraient l'honneur de partager mon repas ». La proie se montrant si facile, aussitôt le plan de campagne de mes nouveaux amis et parasites se développa avec ampleur. Pourquoi ne pas remanier l'ordre de mon voyage, de façon à se donner aussi peu de chemin et autant de réjouissance que possible?

Alors ce sont les arguments les plus séduisants, les fleurs de rhétorique castillane les plus brillantes, les



LA ROUTE PRÈS DES MOULINS À FOULON.

expressions recherchées et fleuries, qui coulent des lèvres de mes guardias comme eau de source. Cela m'amuse pendant une demi-heure. Puis il commence à devenir visible que l'étranger, qui peu à peu tombe de la dignité d'*excellence* à celle de *caballero*, puis de *señor* tout court, a des raisons et de bonnes raisons, quoique inintelligibles pour mes amis, de s'en tenir à son plan primitif. Cependant ils ont la bonté de m'assister pendant mon repas et de faire brillamment la guerre aux mouches qui menacent chaque bouchée. Je pensais bien que ma grande outre de vin serait quelque peu aplatie à la fin du déjeuner, mais j'étais peu préparé à voir mes guardias disparaître hâtivement et revenir avec un énorme saladier de punch au vin que des villageois avaient préparé pour eux, enfin renouveler plusieurs fois ce petit exercice. La guardia civil, fleur spéciale de culture espagnole, demi-militaire, demi-policière, et qui d'ailleurs, par son esprit de corps, a apporté beaucoup de changement dans les provinces infestées de brigands, la guardia, qui a justement mérité le titre de terreur des malfaiteurs, a parfois quelque propension, dans les contrées écartées où les communications sont rares et où l'ignorance et la peur des paysans assurent quelque immunité, à se relâcher un peu et à se livrer à des hauts faits de ce genre. Mais les faiblesses de quelques-uns ne diminuent en rien la haute valeur d'un corps qui, dans son ensemble (28 000 hommes), est admirablement discipliné et rend d'excellents services.

Quand je fus prêt à repartir, vers midi, mes dignes défenseurs étaient vautrés, dans tout leur uniforme, sur les sophas ci-dessus décrits, et ronflaient comme de jeunes taureaux en fureur. Je fus assez content de partir sans eux.

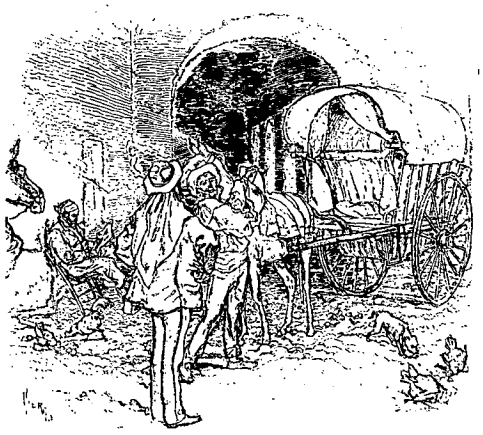
A mesure que nous nous éloignons de la rivière, le pays devient désolé et sauvage. De rouges buttes de terre nous entourent pendant des heures; elles sont pourvues de bizarres bouquets de bas et rampants arbres, qui prennent des aspects de troupeaux moutonniers. Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre, et cependant cette atmosphère de fournaise est sèche, pleine d'ozone, richement embaumée de l'arôme des sauvages végétations montagneuses. Les heures passent dans la délicieuse monotonie des sites; et seule la chanson des sauterelles grésillantes, grouillantes, sautillantes, les égaye. Combien vraie est l'expression espagnole correspondante à notre « canicule » : *les jours où chante la sauterelle*! la sauterelle qui se réjouit dans l'extrême chaleur, mais de qui le chant ne sert qu'à mieux scander le silence des solitudes.

Dans les bons endroits, le char sans ressorts, avec son solide moyeu de fer, est agité d'un continuel tremblement, rehaussé de quelques cahots. Dans les mauvais endroits, c'est l'inverse, et les petits bercements trépidants forment une rare diversion à la continue série de cahots, à la danse de soubresauts. Notre brave petite mule, bête à ressort, elle, marche d'un pas égal pourtant; elle choisit délicatement son chemin parmi les pierres, elle traîne son fardeau à travers la dure route, comme si c'était pour elle un jeu. Elle représente dignement sa race, et son patron est aussi un bel exemple de fraternité muletière. Il ne se sert même pas d'un fouet; la mule comprend toutes ses paroles. On monte une colline abrupte, il l'encourage d'une série ininterrompue d'interjections flatteuses : « *Hija! Morena!* Ma fille! Ma brunette! Un de plus, ma fille! Bon! En avant! Beauté! *Aya! Arrarha!* Nous y voilà! » La bonne bête fait un visible effort à chaque parole. Quand on est au haut, Ézéchiel la récompense d'un « *Guapa!* Beauté! Vas-y doucement maintenant, ma belle! » et, de sa voix paisible, il se met à faire l'éloge de sa mule, qui est sa fortune.

Il pourrait vraiment parler tout comme Sancho à son âne : « O enfant de mes entrailles, né chez moi, délices de ma femme, envie de mes voisins, compagnon de mes misères, et, par-dessus tout, appui de la moitié de ma personne! car tu me gagnes 26 maravédis par jour, la moitié de ce qu'il me faut pour vivre! »

Ézéchiel a une femme. Il ne parle pas d'elle, ce serait contraire à l'usage, mais on sent qu'elle occupe toute son arrière-pensée. J'apprends, toutefois, qu'ils ont du souci en ce moment : le cochon qu'ils engraissent ne vient pas très bien. Comme tous les gens de la Manche, il afferme un petit champ à un riche propriétaire; cela lui fournit les pommes de terre et l'orge pour payer ce seigneur, et assez, en outre, quand tout va bien, pour empêcher le loup d'entrer.

Pour vous donner une idée de la modicité de son revenu, il vous suffit de savoir que le seul argent qui tombe dans la mai-



LE CHAR D'ÉZÉCHIEL.



PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA.

son provient de ses courses, des commissions et des transports qu'il peut faire avec son char. Or, il a bien la valeur d'un mois dans l'année à faire ce travail, et il gagne à peu près 4 pesetas (un peu moins de 4 francs) par jour; et là-dessus il faut payer sa nourriture et son logement et ceux de sa mule pendant ses expéditions. Le peu d'argent qu'il se fait ainsi sert à payer le loyer et à se procurer les quelques ustensiles de ménage et de labourage, le coton et la laine dont sa femme fait leurs habits.

L'après-midi est très avancé; nous n'avons rencontré personne depuis notre départ de Ruidera; nous traversons Osa de Montiel, dont les maisons nous sont cachées à demi par des nuages de poussière soulevée par le battage du grain dans tout le village. Une heure après, Ézéchiel, qui n'avait pas encore fait ce chemin, se désoriente, et nous voilà à errer très péniblement à travers les broussailles jusqu'à ce que nous retrouvions, béante devant nous, la vallée du Guadiana.

Ce n'est pas chose très facile que de déterminer l'endroit exact qui fait le but de notre voyage, la fameuse caverne de Montesinos, « dont on dit encore tant de merveilles dans le pays ». Un peu plus nous abandonnerions la recherche, lorsque la rencontre d'un chevrier nous vient en aide. Ma foi, rien n'était plus à souhait que de trouver pour guide au mystérieux endroit un aussi pittoresque personnage que ce chevrier, vêtu du costume primitif, qui n'a pas changé depuis des siècles, et portant bâton courbé à la main, corne à la ceinture.

Mon examen me rendit évident que Cervantes a connu personnellement l'endroit : sa description, malicieusement exagérée pour le ton du roman, est l'exacte nature, et pleine de couleur locale. L'auteur des *Vagabondages en Espagne*, lui, s'est trompé en plaçant à gauche, en descendant la caverne le recoin ou la chambre dont parle Don Quichotte. C'est bien à droite, et le fait n'est pas sans importance, puisque le « Vagabond » affirme que Cervantes n'avait pas vu la caverne, mais en avait seulement entendu parler. Nous n'avions pas fait provision de lumières, aussi ne pus-je pas sonder les mystérieux recoins de la grotte. Cela ne surprit d'ailleurs point Ézéchiel ni le chevrier, qui étaient sûrs que jamais homme n'avait pu y pénétrer : des obstacles insurmontables tout le long du chemin, un chemin traître, un lac sans fond, un torrent furieux, et Dieu sait quoi encore!

« Mais pour sûr il doit se trouver là des monceaux d'or et de diamants! » disaient-ils. Ainsi affirmaient-ils la persistance des traditions, car il est infiniment probable que la caverne de Montesinos n'est qu'une vieille mine de cuivre du temps des Romains. Quant à la sauvagerie fantastique du lieu, elle est inimaginable.

Un mélange de sévérité et de charme, voilà ce qui fait de cette vallée du haut Guadiana un des recueils de paysages les plus variés, les plus séduisants et les plus impressionnants que j'aie rencontrés. Quand arrive le soir, la délicate rougeur du ciel après le coucher du soleil est toute bigarrée de voiles lumineux : la terre reprend toute la solidité d'aspect, toute la sobriété, la force de couleur, que lui ravissait le soleil.

IV

Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafrida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Mores.



UNE RUE DE MONTIEL (PAGE 548).

C'est la nuit noire lorsque nous arrivons, après avoir quitté la caverne de Montesinos, à Cortijo de San Pedro, c'est-à-dire aux trois ou quatre bicoques qui portent ce nom sonore.

Nous avons soupé en chemin, et je suis trop fatigué pour m'occuper des nouvelles façons de faire de mes amis les guardias civiles, que je retrouve ici, je dois le dire à leur louange, un peu honteux d'eux-mêmes. En pénétrant dans la tanière (environ 10 pieds sur 15) où je dois loger cette nuit, je trouve le luxe de draps propres recouvrant un matelas de paille placé sur un des deux bancs de pierre de chaque côté de la cheminée. Sur l'autre banc, un jeune

homme est étendu tout de son long et dort péniblement. Les guardias, pour dormir, s'étendent sur le sol, tout habillés, sauf leurs bottes, et, grâce à l'habitude et aussi aux glorieuses fumées du déjeuner, réussissent à trouver le sommeil. Outre la porte d'entrée, il y a encore deux passages, sans portes, conduisant l'une au cabinet monopolisé par l'amo et sa femme, l'autre à l'étable.

Dormir, il n'y faut pas songer. La pierre même qui supporte mon matelas grouille de vie animale. J'aime mieux cependant demeurer couché tout éveillé que de sortir, car dehors règne une froide brume toute saturée de la malaria qui provient des marécages environnants. Vers une heure du matin, un muletier frappe violemment à la porte. L'amo se lève, allume la lampe, pareille à celle des Romains de l'ancien temps et des Mores d'à présent, et voici qu'entre en galopant une troupe de mules qui passe à l'étable. Il n'y a pas de place pour toutes les bêtes dans cette étable, aussi le nouvel arrivant s'étend sur le sol de notre chambre, entre deux de ses mules, dont les clochettes, tintinnabulant nerveusement, disent le supplice, supplice qui est aussi celui des autres dormeurs, et que l'on devine à les entendre se plaindre, grogner, remuer brusquement.

O! dura tellus Iberiæ!

Enfin, n'y pouvant plus tenir, je quitte la chambre et je supplie Ézéchiel de préparer le départ, pendant que je vais faire une excursion à l'ermitage de Saelices, le même peut-être, *quien sabe?* où Don Quichotte, Sancho et l'étudiant s'arrêtèrent en revenant de la caverne enchantée de Montesinos, et où, n'ayant pas eu la bonne fortune de rencontrer l'ermite, mais seulement sa femme (rencontre qui n'avait rien de trop extraordinaire dans les ermitages de ce temps-là), ils devaient renoncer à ce que Sancho désirait si vivement trouver : un coup de bon vin.

« Si j'avais eu une soif d'eau, il y avait assez de puits et de sources sur la route pour l'apaiser », répondit-il assez brusquement à la femme qui lui offrait cet insuffisant équivalent.

Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour restaurer la chapelle dans son état originel, car elle est bien bâtie. Mais de nos jours ce n'est plus la mode des ermites, et la nombreuse armée des prêtres et des moines s'est tellement restreinte peu à peu dans tout le pays, de plus en plus pauvre chaque année, que beaucoup d'églises et de chapelles tombent en ruine.



L'ERMITAGE DE SAELICES.

Un homme que nous trouvons flânant près de la maison propose de nous donner un coup de main pour harnacher la mule. En partant, Ézéchiel me dit : « Vous avez vu cet homme-là? Il va bientôt aller en prison. Pauvre diable, il a eu le malheur de tuer son frère ».

Son cas est assez typique et montre le caractère de ces gens. Ce Carlos avait un frère, Miguel, qui un matin s'amusa à jeter des pierres à son chien. Carlos, entendant son chien aboyer, sort, voit Miguel, lui dit de cesser. Miguel refuse, et il ajoute que si Carlos ne rentre pas tout de suite chez lui et ne se tait pas, c'est à lui qu'il jettera des pierres. Là-dessus Carlos rentre chez lui, prend son fusil, revient sur sa porte, ajuste son frère, le tue.

Je demande à Ézéchiel : « Pourquoi Miguel tourmentait-il le chien? Avait-il été mordu?

*

— Non, dit Ézéchiel; je ne crois pas. Mais, voyez-vous, Miguel avait plusieurs filles. Et vous savez le proverbe : trois filles et une femme, quatre démons pour un père de famille. *Tres hijas y una madre, quatro diablos para un padre.*

— Et pourquoi Carlos est-il en liberté?

— Eh! son jugement n'aura lieu que dans un mois environ, alors on l'emmènera en prison.

— On n'a donc pas peur qu'il s'en aille pendant ce temps-là?

— Mais non. Où diable voulez-vous qu'il aille, señor? Il ne peut pas se cacher dans les sierras; les guardias le trouveraient facilement. Il ne peut pas prendre un train pour aller n'importe où. Il n'a jamais pris le chemin de fer une seule fois dans sa vie, pas plus que moi d'ailleurs, et il ne saurait pas où aller. »

Je demandai quelle peine il avait chance d'encourir pour son crime.

Le vieux me répondit : « Je ne sais pas. Peut-être dix ans. Probablement moins. Il avait été provoqué, voyez-vous. »

Nous côtoyons les bords des lagunes, et c'est toute une succession de délicieux petits Corot, qui apparaissent à chaque détour de route. Une gaze d'argent enveloppe ces paysages, estompant les détails et laissant seulement l'impression de larges masses dans des tons rompus, se dégradant jusqu'au bleu opalin le plus léger.



LE CHÂTEAU DE MONTIEL (PAGE 548).

On passe près du château de Rochafrida; ses vieux murs zigzaguant, épais de 4 mètres et demi, percés seulement de quelques petits jours, ses puissantes tours crénelées qui dominent encore les rochers, sorte de bras qui s'élève solitaire parmi une mer de roseaux au milieu d'un lac, tout cela paraît si terriblement robuste et massif que l'imagination se reporte brusquement au temps du moyen âge. Le site a un caractère grandiose. Les collines, des deux côtés du lac, montrent leurs flancs dénudés, zébrés d'étranges tons métalliques, des jaunes, des rouges, des pourpres, en bandes et en masses, alternant dans une barbare splendeur, augmentée encore par le contraste des arbres recroquevillés, gnomes végétaux qui s'accrochent aux crevasses. Rien de beau comme le contraste entre cette nudité sauvage et le magnifique lac, avec les châtaigniers centenaires, aux nobles masses de feuillage, qui en bordent les rives.

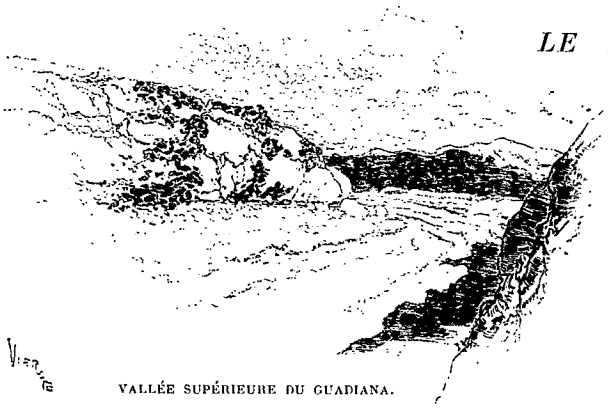
Mais, par-dessus tout, combien attire l'attention le vieux château « juché comme un faucon qui rêve chasse! » Quel étrange spectacle pour des yeux d'homme du XIXe siècle! Avec quelle force il symbolise la période du développement de notre race sous le régime féodal! Les légendes carlovingiennes, pleines de simplicité humaine, qui demeurent enlacées à ces vieilles pierres, reviennent à la mémoire, pas si loin de nous, après tout. Les amours de la damoiselle Rosaflorida et les déclarations du brave Montesinos ne sont pas si différentes des romans de l'ère nouvelle.

Nous traversons les marécages à l'extrémité de la lagune de Rochafrida; nous grimpons lentement la colline, et nous nous trouvons sur l'ourlet d'une plaine déserte, rompue çà et là de basses ondulations, une mer immense d'argile rougeâtre, où ne poussent que quelques genévriers rabougris et de rares bruyères. Notre route est semblable à ces routes de caravanes, en Afrique, larges de plusieurs centaines de mètres et faites d'une multitude de sentiers, qui se croisent, s'entremêlent, et parmi lesquels la mule choisit le plus commode avec un infaillible instinct. Cette route est pendant des heures l'unique témoignage, dans toute cette immensité, que des hommes ont pu passer par là, jusqu'à ce qu'enfin, dans une brusque et abrupte dépression, lit d'un torrent d'hiver, nous apercevions au loin quelques bergers avec leurs troupeaux de moutons. Nous nous écartons de notre chemin pour les héler; nous avons besoin de leur parler. Mais ils font signe de la tête et ils s'éloignent maussadement. Il me sembla alors que c'était de leur part, étant donné ce qu'ils sont, l'acte le plus naturel du monde. On ne passe pas sa vie dans de tels lieux sans subir l'influence de leur abandon et de leur désolation. C'est la Manche aride, sauvage, qui fait ses paysans renfermés, taciturnes et sombres. Ces traits, plus ou moins caractéristiques chez tout Espagnol, ne sont-ils pas dus en grande partie à la même cause : la solitude et la sauvagerie du pays?

Vers 10 heures, à la fin d'une ascension fatigante, tortueuse, nous atteignons quelques maisons groupées autour d'une grande et vilaine église. Si jamais ville a possédé un nom qui mente à son aspect, c'est ce sordide village, baptisé *Villahermosa*! Inutile de décrire la maison qui sert d'auberge, le misérable repas que nous y trouvâmes. Qu'il suffise de dire que, dès que notre mule fut en état, nous repartîmes pour une reconnaissance à quelques milles au sud, à la recherche de Montiel et de quelques romantiques diversions aux durs traitements que subissait alors la partie Sancho de mon individu.



SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA (PAGE 542).



VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA.

Ces diversions, je les trouvai sur-le-champ en descendant le raidillon de la vallée : la mule broncha, notre char fit le saut périlleux. Nous eûmes un moment d'amusement à réparer les dommages, et nous étions prêts à repartir quand une accorte jeune femme s'arrêta pour échanger avec Ézéchiel des vues sur l'aventure. Elle était montée sur un âne; elle portait dans ses bras un enfant, quelques paquets, et elle trouvait le moyen, tout en tenant en licou deux mules chargées, de gesticuler assez librement.

Après quelques instants de cordial bavardage, la petite caravane se mit à descendre la pente à un trot pas mal vif, et nous suivîmes d'une allure plus circonspecte.

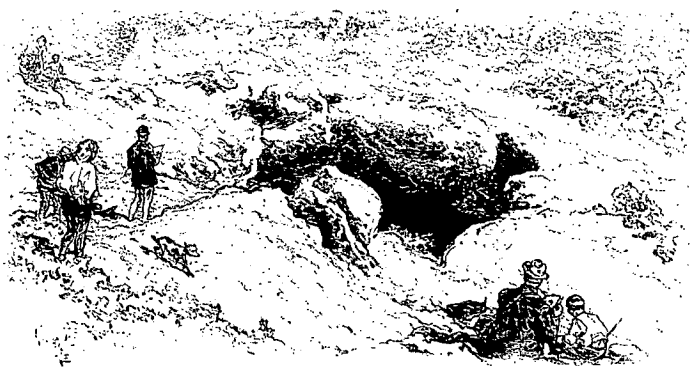
A deux lieues de rayon, à travers la plaine étaient jetées, comme d'énormes monstres endormis, des buttes de formes étranges. Sur la plus haute, s'élevait ce qui reste du fameux château de Montiel. Quelle révélation des jours d'autrefois, que ces ruines, et comme elles complètent l'image évoquée par le château de Rochafrida! Chaque nouvelle impression recueillie dans mes vagabondages à travers la Manche confirmait ou complétait les précédentes, et me permettait de mieux en mieux de replacer les aventures du Chevalier de la Triste Figure dans leur cadre originel.

Au centre d'un grand plateau montagneux, huit ou dix collines rocailleuses de moindre importance sont couchées comme des vassaux au pied du vieux château rébarbatif. Voilà une vue symbolisant la chevalerie et l'idée féodale qui a dû réjouir le cœur de Don Quichotte. Cette inexpugnable forteresse, dont les murs peuvent défier les injures du temps aussi robustement que le roc sur lequel elle est bâtie, est semblable à une aire d'aigle. C'est bien le séjour d'où le maître, avec ses hommes liges dans les masures des villages situés à ses pieds, dominait toute la contrée tributaire. De là, il pouvait fondre sur ses vassaux et ses voisins, et en faire sa proie. Les temps sont devenus meilleurs — même en Espagne.

La petite localité, vrai type de village montagnard, prend des airs alpestres; chaque pierre des maisons et des pavages est blanchie, décolorée, mâchonnée par la dent des durs éléments. Les rues tortueuses sont habitées par de beaux types d'humanité pittoresque, sains, les yeux clairs, la mine altière, les costumes semblables à celui des ancêtres d'il y a trois siècles.

A la porte de la posada, où nous prenons un coup du sec et capiteux vin de Montiel, la conversation s'engage tout naturellement sur les événements demi-historiques, demi-légendaires, qui sont aussi réels pour ces braves gens, et même plus, que ce qui se passe en ce moment à Madrid ou à Cuba. On me presse de visiter les champs voisins où eut lieu la dernière bataille entre Don Pedro le Cruel et Henri de Transtamare, en mars 1369. Henri massacra le roi et son frère, que maintenaient à terre traîtreusement quelques chevaliers français, répugnant à frapper eux-mêmes Don Pedro, mais aidant à l'accomplissement du meurtre. Le petit cercle se monte violemment contre ces chevaliers français de 1369 : « Ces misérables étrangers! s'écrie le plus excité; ce que nous leur ferions leur affaire! Mais ils n'ont pas osé revenir par ici! »

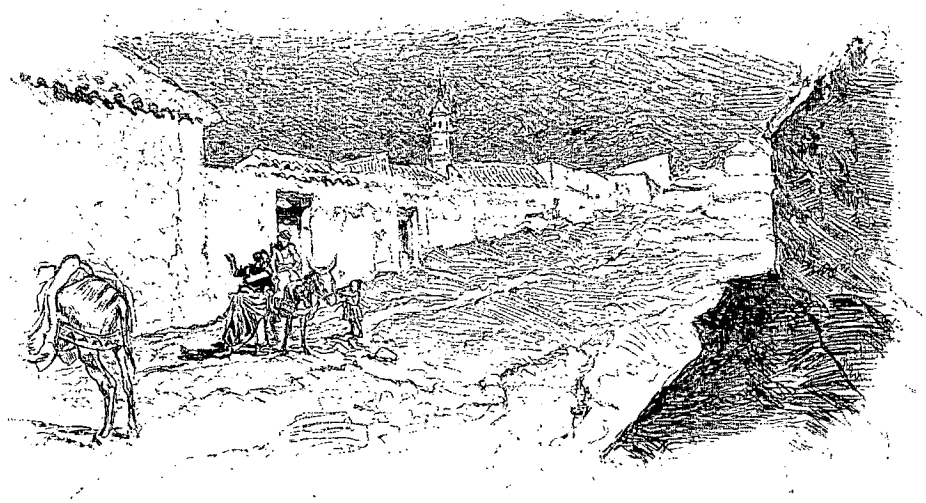
Mon Dieu, nous pouvons trouver surprenant que ces pages d'une vieille histoire demeurent aussi vivantes dans l'esprit de ces humbles et de ces ignorants en plein XIXe siècle, et jouent encore un tel rôle dans leur vie, car nous nous occupons surtout du présent et rejetons rarement un regard en arrière. Mais quand on pense combien ces paysans sont familiarisés avec les vieux romanceros, on croirait que le développement moral et humain de la civilisation a eu, par places, des arrêts. En effet, ces Espagnols d'à présent ressemblent beaucoup aux Anglais de l'époque d'Élisabeth, dont les esprits étaient remplis des légendaires aventures des héros, précisément, des mêmes romans. Jusserand, dans son *Roman anglais du temps de Shakespeare*, montre que les traductions et adaptations des anciens livres de chevalerie portugais et espagnols, dont Amadis est le type, étaient alors aussi populaires en Angleterre qu'elles le sont devenues en France et en Allemagne. Plus tard, même, Johnson, visitant l'évêque Perry, trouva *Don Beliaris*, et, s'asseyant dans le jardin, le dévora d'un bout à l'autre; un de ces interminables romans de chevalerie était la lecture favorite de Burke.



ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS (PAGE 544).

Daniel de Foë, l'immortel auteur de *Robinson Crusoé*, de qui les romans accusèrent

une si franche réaction contre la tradition romantique, fut fort influencé par les romans picaresques espagnols, particulièrement par *Lazarille*, qui fut aussi un des livres préférés de Cervantes. Et ce *Lazarille* avait joué en Espagne le rôle d'une grande protestation satirique contre les romans romanesques, et avait affirmé l'intérêt de l'étude des humbles et de la vie courante.



UN COIN DE MONTIEL.

Réalisme et romantisme ne sont pas, il s'en faut, des termes nouveaux ni des choses nouvelles. La bataille contemporaine entre les romans naturalistes et les histoires d'aventures, fut livrée il y a bien longtemps dans la vieille Espagne. Mais tandis que dans les autres pays de l'ouest de l'Europe la balance a penché tour à tour pour et contre, l'Espagne, qui vit dans son passé, a conservé la même littérature populaire que l'Angleterre lui avait empruntée au temps d'Élisabeth.

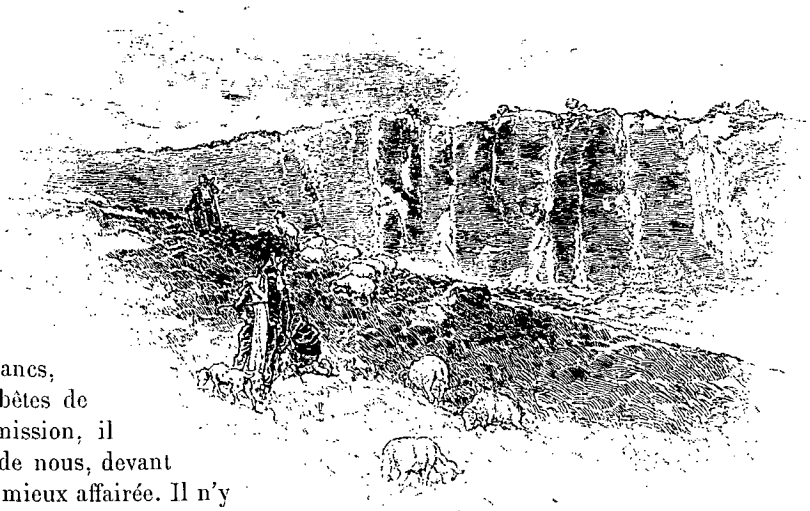
Les petits livres grossièrement imprimés, les placards ornés de bois rudimentaires que les colporteurs vendent ou donnent en prime à leurs clients dans les foires de la Manche, disent tous les mêmes aventures bien anciennes de Chevaliers chrétien, de Damoiselles châtelaines, et de Mores. Galdos, Valdès, n'ont pas pris, si légèrement que ce soit, sur l'imagination populaire. C'est dans les villes qu'ils ont trouvé leur public, et les campagnes sont encore bercées par les aventures enchantées de ces chevaliers errants à qui Cervantes avait fait la guerre.

Nous traversâmes en silence le lieu de ce massacre fratricide.... Le château de Montiel se dessinait solitaire derrière nous, tandis que, devant, Villahermosa s'étendait, silhouette empourprée comme une batterie ramassée, dominée par la haute tour de son église, sous un ciel tragique, chevauchée par un escadron ensanglanté de masses fantastiques, une armée en furieuse déroute!

Le vent du nord soufflait en brise glacée. Juillet est le mois le plus chaud de l'année dans cette région; mais si la température atteint souvent 38 degrés à l'ombre pendant le plein jour, le matin et le soir il faut porter de lourds vêtements. Nous fûmes heureux, à la misérable auberge, de prendre place dans le cercle d'hôtes silencieux assis autour d'un maigre feu de broussailles. Sur notre dos soufflait le vent, à travers les cours et les embrasures sans portes.

Il ne nous a pas fallu moins de seize heures pour retourner à Argamasilla par un chemin rarement suivi, mais qui coupe droit à travers le pays.

Le paysage, tout de plateaux sauvagement dénudés, tannés et rocailleux, alternant avec d'ombreuses et odoriférantes petites vallées, me rappela les montagnes corses. C'est peut-être parce que mon compagnon m'avait averti d'avoir à me tenir sur mes gardes et de garder mon fusil prêt. Le chien d'Ézéchiel, un mâtin que nous n'avions pas encore vu, car il nous avait tout le temps suivis dans notre ombre et dans celle de notre char-à-bancs, sera ajouté ici à la liste des intelligentes bêtes de mon voyage. Comme conscient de sa mission, il faisait maintenant des patrouilles autour de nous, devant nous, de la façon la plus complète et la mieux affairée. Il n'y a pas de brigands dans la Manche, mais parfois tel *arriero* que l'on rencontre pourrait éprouver la tentation de vous tirer un coup



SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA.



MONTIEL.

de fusil, et de courir la chance de gagner quelques sous, ou même rien du tout pour sa peine.

Un arrêt pour déjeuner, près d'un puits, rendez-vous préféré de myriades de pigeons sauvages qui décrivent des cercles au-dessus de nos têtes et montrent, en nous chargeant littéralement, combien les irrite notre intrusion. Comment résister à la tentation de faire une petite chasse, quand, pour ramasser un bon souper, on n'avait qu'à rôder un peu sur la lisière du bois tandis que le muletier rabattait, en criant, quantité de lapins !

En approchant d'Argamasilla, nous suivîmes le petit canal qui, avec le Guadiana, fertilise le territoire avoisinant le village. Chaque petit champ emprunte au canal, à heure fixe et pour un temps déterminé, la quantité d'eau nécessaire, qui est rigoureusement mesurée et payée. D'après les explications d'Ézéchiel, je constatai que ce compliqué système d'irrigation, d'ailleurs parfait non moins que primitif, est exactement le même que celui que j'ai vu pratiquer dans les oasis de l'Afrique septentrionale. Et voilà encore un de ces héritages des Mores auxquels on se heurte à chaque instant en voyageant dans la Manche.

V

Le Toboso : la plaine de la Manche. — La venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Critijano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une quinteria.

Nous étions partis d'Argamasilla avant le jour. Notre petite mule avait cheminé pendant huit heures durant le long des arides et inhospitalières plaines de la Manche. En hiver, les vents glacés de la sierra s'y déchaînent âprement, sans contrainte. Maintenant la Manche pantelait sous les caresses d'un soleil exaspéré. Le sol desséché crépitait de temps en temps avec de sourdes plaintes d'être souffrant. Ce qui nous signala le chemin que nous cherchions, ce fut des ruines.

Les ruines sont l'inévitable accompagnement de cette terre des morts : les morts, on ne peut s'empêcher de sentir leur présence, devant ces ruines silencieuses, mélancoliques, désertées par les vivants. On dirait que les siècles passés sont en marche aux côtés du voyageur, lui tiennent compagnie, et il n'y a qu'un bien petit effort d'imagination à faire pour repeupler cette vaste artère jetée par les Romains à travers l'intacte campagne. Apparaissent les Ibères, les Goths, les Mores, les Espagnols du temps où l'Espagne était le plus puissant pays civilisé du monde. Revivent Isabelle, Charles-Quint, le sombre Philippe, marchant dans le magnifique attirail de la royauté, avec leur suite de hautains Castillans. Comme on perçoit le développement de l'histoire dans de tels endroits, et combien éphémère et de peu de conséquence apparaît la vie humaine devant l'éternité de la nature !

Mon valet Ézéchiel évoque sans le savoir quelque écho de ce passé qu'il ignore en appelant cette route *arrecife*, le nom arabe demeuré dans le dialecte de la Manche, un des mille souvenirs palpables des cinq siècles de domination moresque.

Ces ruines étaient celles d'une importante *venta*, d'un de ces caravansérails que l'on rencontrait à peu de lieues de distance lorsque tout le mouvement et le trafic entre Madrid et Séville passait par cette grand'route royale. Si les ingénieuses suppositions des savants et laborieux commentateurs du roman de Cervantes sont vraies, c'est cette *venta* qui aurait eu la bonne fortune de recevoir la visite de Don Quichotte au début de ses expéditions. C'est là, dans la cour à peu près déserte, que le Chevalier de la Triste Figure tint sa nocturne veillée d'armes en attendant le matin où l'astucieux drôle d'aubergiste le fit chevalier.



MONTIEL.



À L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).

Pour moi, cet endroit sera simplement ce qu'il est, et c'est bien assez : une de ces rares pages des vieux temps, de ces témoins muets des tragédies et des comédies, des peines et des plaisirs de quelques-uns de ceux qui nous précédèrent dans l'humaine procession. L'arrivée de grands personnages mettant en désarroi aubergiste et serviteurs, qui en parleront longtemps; les réunions gaies ou tristes, les mauvais tours, les incidents picaresques, bref toute une vie que notre monde ne connaît plus. Il ne reste que ces murs branlants, auxquels en passant l'imagination accroche, en l'évoquant, la défroque des disparus. Et bientôt ces derniers vestiges de la venta disparaîtront à leur tour, submergés par la marée montante, inéluctable, de l'oubli! Pauvre humanité qui ne grattes le sein de ta mère, la Terre, que pour mieux creuser ton tombeau!

Le puits est vide. Nous devons reprendre notre route vers la maison du garde, deux milles plus loin. Elle est fermée.

Allons, encore vers le nord, et sur la route chauffée à blanc dans cette chaleur de fournaise. Sous la bâche de notre chariot, les brûlants rayons du soleil liquéfient le cerveau; tout le pays vacille dans la tremblante atmosphère, semblable à celle du Sahara. De çà, de là, quelques oliviers, avec leur tronc fantastique, leurs branches nouées et crochues, semblent être une image vivante des tortures de la chaleur. Un mendiant, qui se gratte, assis dans la poussière, est le premier être humain que nous rencontrons sur la route royale. Un peu plus loin, deux hommes nous croisent : « Aussi des pauvres », dit Ézéchiel. Étranges mendiants, avec le fusil sur l'épaule! Mais dans la Manche c'est la coutume. Ces deux gaillards semblent des figurants d'opéra; seulement leurs visages bronzés sont finement fouillés et pleins de caractère; leurs costumes sont déguenillés au delà de ce qu'on peut rêver.

Nous essayons un rapide déjeuner à l'ombre du chariot, où notre pauvre mule aussi, étendue à terre, passe sa tête pour chercher un peu de soulagement. C'est égal, c'est dur de manger sans boire. Mais après tout, c'est une expérience qui a sa valeur, ne fût-ce que pour mieux faire apprécier plus tard l'inestimable volupté de cette opération si banale dans la vie habituelle : boire un verre d'eau.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous trouvons enfin une autre maison de garde, et de l'eau pure et fraîche en abondance. Quel plaisir n'est-ce pas de voir la tristesse s'effacer des yeux de notre mule, pendant qu'elle boit à longs traits, que ses jambes, son échine, reprennent de l'assurance, que toute son allure change, et que la voici maintenant alerte, toute prête pour un nouvel effort. Bonne bête, va!

A travers champs de nouveau, à travers une *vega*, un pré où parmi les grands osiers dont on fait les paniers passent soudain, comme des fleurs bizarres, les têtes de poulains et de mules, paisibles, en troupeaux, les pieds baignant dans l'eau de notre vieille connaissance le Guadiana.

La route monte de colline en colline; il faut descendre et pousser à la roue. Le pays change d'aspect. Nous grimpons les premiers éperons des montagnes qui forment la limite nord des plaines de la Manche, et nous pénétrons dans une des régions les plus fertiles de l'Espagne agricole. Cependant, à cette époque de l'année, pas trace de végétation. La terre toute nue, les collines désolées, toutes sillonnées des ravins que tracèrent les chutes d'eau printanières, voilà tout ce que rencontre le regard.

Il fait nuit; il est 10 heures lorsque nous arrivons à Herencia, ayant fait cinquante milles dans notre journée et pour la plupart sur des routes atroces.

L'auberge avec son enseigne, une croix de bois qui pendille au-dessus de la porte, nous paraît un endroit magnifique, après une aussi dure étape. Telle la venta de Quesada, que nous vîmes le matin, se dessinait aux yeux de Don Quichotte, comme « un château à quatre tours, avec des clochers d'argent à souhait, des ponts-levis et des fossés, et tout ce qui constitue ces sortes d'endroits, dans les descriptions » : telle apparut à mon esprit la petite auberge et ses chances de ravitaillement.

Seulement, c'était un troupeau de bœufs qui accueillit Don Quichotte, tandis que nous trouvâmes des gens en bombance.



VILLAHERMOSA.

Nous tombions le jour de la fête, et en cet honneur une trentaine de compagnons étaient réunis autour d'une vaste table dans la petite cour, bizarrement et fumeusement éclairée par la flamme vacillante de lampes semblables, quoique modernes, à celles des âges reculés, les vieilles lampes de la fin de Rome trouvées à Pompéi.

Les gaillards travaillaient des mâchoires avec énergie; il leur fallait venir à bout, comme on me le dit après, de cinquante livres de bœuf, trente livres de pain, et quelques douzaines de poulets servis à la mode d'autrefois, et arrosées de vin à discrétion. Ce qui rendait le spectacle amusant, c'est que ces convives étaient graves, silencieux, comme s'ils avaient été en affaires. C'était le dîner offert une fois par an, suivant une vieille tradition, par un riche propriétaire à ses fermiers, aux *arrieros* de ses terres. Ézéchiel m'apprit que ces solides gaillards s'étaient préparés à la solennité par un jeûne rigoureux, et, ma foi, cela se voyait bien à les regarder fonctionner comme des machines bien graissées.

Notre repas, à nous, se composa de ce mets par excellence de la péninsule, le lapin; le lapin, dont on trouve l'effigie sur les antiques monnaies du pays, attestant la reconnaissance d'un peuple dont l'estomac ne fut jamais trop gâté. Après notre dîner, j'aurais bien accordé le même honneur au lapin, si j'avais eu le pouvoir de faire frapper monnaie.

Il y eut des danses, très dignes, d'un caractère assez complexe, où l'on trouvait de l'esprit local et un brin de civilisation, un mélange amusant et gauche des danses provinciales et des manières du monde. Ou plutôt c'était comme si, essayant d'imiter les manières mondaines, ces bonnes gens, demi-paysans, demi-Mores, n'avaient pu se dépouiller de leur vraie nature. C'est ainsi que la polka devenait une sorte de cachucha panachée de boléro, que la valse, avec les curieuses contorsions du torse et le frappement rythmique des talons et des pointes, prenait des airs de zapatera.

Mais, hélas! Herencia était la localité la plus importante que j'eusse encore rencontrée dans mes courses à travers la Manche, et un des signes, pour moi les plus désagréables, de sa prospérité, c'était ces hommes en costumes de citadins que je rencontrais de tous les côtés. Une foule se pressait vers le sanctuaire où l'on célébrait la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. « Don saint Jacques, le tueur de Mores, un des plus vaillants saints et chevaliers de l'armée du Christ que posséda jamais la terre et que le ciel possède à présent. » (*Don Quichotte*, II, ch. LVIII.)

Près de l'entrée de l'église, sur une petite table couverte d'une serviette, était un grand plat rempli de monnaie, gardé par une vieille dame, la duègne traditionnelle. Écroulée sur une chaise basse, perdue dans les plis de sa mantille, elle jouait vigoureusement de l'éventail et interrompait de temps en temps son marmotage de patenôtres pour dire à la personne à ce moment près d'elle : « Jésus ! quelle chaleur ! » C'est le gracieux accueil que reçut ma modeste offrande.

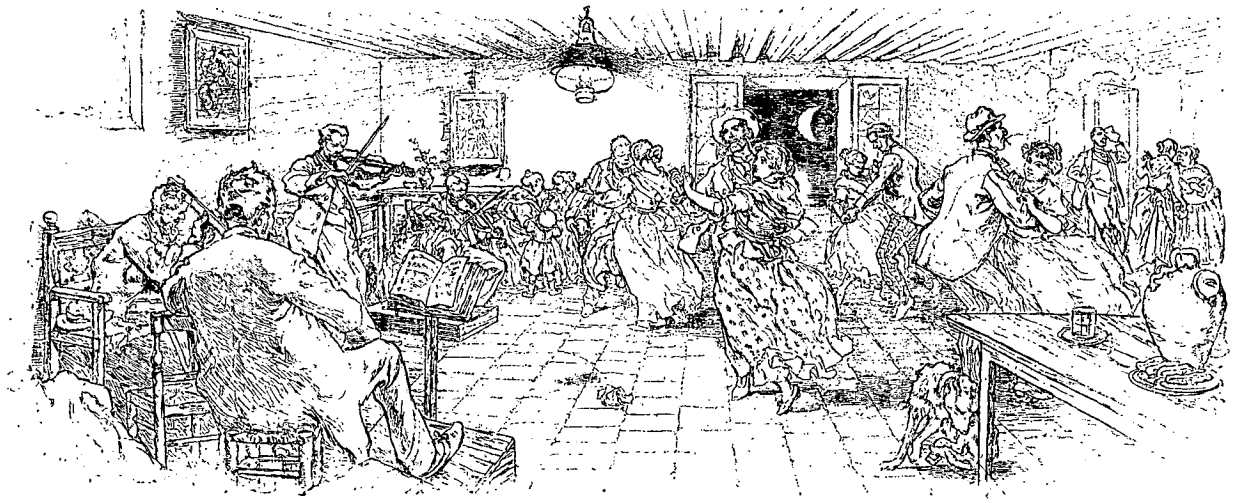
Des soldats faisaient la haie depuis l'entrée jusqu'à l'autel, tout resplendissant de centaines de chandelles qui faisaient scintiller les colonnes de marbre, les peintures, les candélabres, illuminaient les fleurs en papier, prodiguées dans les grands vases.

(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



HUTTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

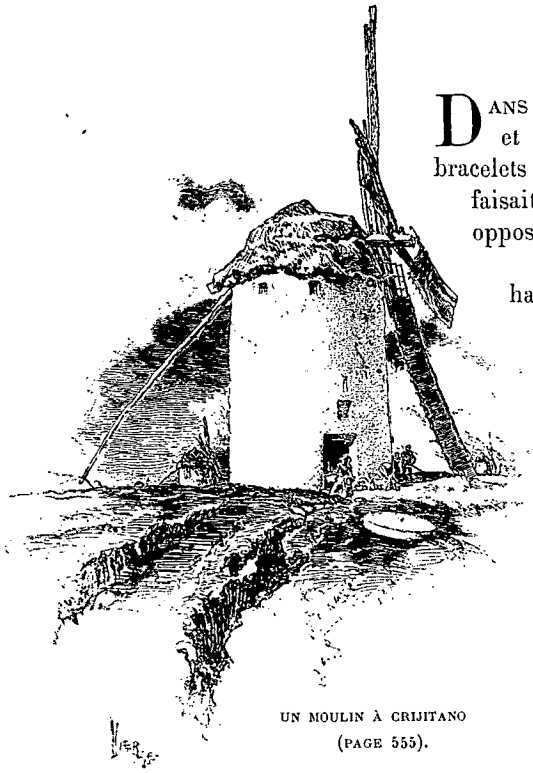


LA DANSE À HERENCIA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



UN MOULIN À CRIJITANO (PAGE 555).

V (*suite*).

Dans une chapelle latérale, devant une vieille image toute noircie par le temps et toute ruisselante de bijoux, d'ornements d'argent, d'un diadème et de bracelets incrustés dans la peinture même, un groupe de femmes agenouillées faisait une peinture à la Ribera, avec les plus belles et les plus vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre.

Toutes les têtes étaient dévotement courbées, sauf celle, au profil droit, hautain, d'une jeune fille du pur type arabe; ses grands yeux noirs étaient pleins d'ombre et de flamme; ses lèvres, d'un dessin ferme et délicat, étaient abaissées aux coins. Étrange et sensuel visage, avec son expression hautaine, consciente, peut-être, de sa superbe animalité, et qui paraissait se demander le rapport que pouvait avoir avec la vie réelle la scène qui se passait devant ses yeux. Pourquoi cette seule figure, si différente en apparence de ce qui l'entourait, me semblait-elle la plus typique de toutes? Peut-être à cause des sympathies de mon Don Quichotte intérieur et, je pense aussi, parce que c'était l'expression la plus sincère, la plus spontanée, de ces natures méridionales, qui, n'ayant pas de sentiments religieux vraiment profonds, prennent la vie d'une façon essentiellement pratique. Elle jetait un regard froid et sans respect sur l'attirail religieux de la chapelle.

Cela me rappelait le ton dégagé dont, au temps de l'Inquisition, Cervantes parle de ces choses : « Ces tombes, dit Sancho Pança, dans lesquelles reposent ces puissants seigneurs, sont-elles éclairées par des lampes d'argent, ou bien les murs de leurs chapelles sont-ils ornés de béquilles, de linceuls, de perruques, de jambes et d'yeux de cire? » (*Don Quichotte*, IIe partie, ch. VIII.) Il y a belle distance entre l'insouciance d'un paysan et la libérale indifférence d'un grand prélat; cependant j'imagine que sous son capuchon le spirituel visage du puissant ami de Cervantes, l'archevêque Sandoval, grand inquisiteur, dut esquisser un malicieux sourire devant l'audace de ce livre et de l'auteur qu'il protégeait. Sans cela le livre aurait pu finir dans un autodafé et l'auteur dans une prison.

Voici le ciel tout brillanté d'étoiles. Les rues sont obscures; seules quelques lumières signalent des éventaires où l'on vend des fruits, du pain, des gâteaux, et les inévitables pois chiches, les *garbanzos*. Le peuple va et vient avec tant de tranquillité que l'on regrette presque l'exubérance des Italiens, leurs éclats de joie dans les

1. *Suite. Voyez p.* 529 *et* 541.

jours de fête comme celui-ci. Pas un mouvement qui dérange les nobles plis des capes et des mantilles. Peu de paroles échangées, quoique l'on saisisse parfois au vol quelqu'une de ces sentences castillanes, pleines de suc et d'expérience, proverbes trop inspirés des choses sérieuses de la vie pour faire même sourire.

Deux jeunes hommes, qui flânaient de groupe en groupe, s'arrêtent. Quelques accords de leur guitare, et une foule silencieuse se presse autour d'eux. Ils jouent se faisant face. L'un fait l'accompagnement, l'autre joue l'air, avec une virtuosité native qui voisine d'assez près avec le talent acquis pour y tromper un musicien expérimenté. Les attitudes ont du caractère : le virtuose se tient droit, la tête rejetée; l'accompagnateur, penché en avant et hanchant sur un pied, tient les yeux fixés sur la guitare du camarade. La chanson finie, quelques applaudissements et compliments, puis la foule se disperse sans bruit.

Mais plus loin on entend une voix forte, passionnée, qui chante une malagueña et que des accords sauvagement expressifs de guitare accompagnent. Cette furie dans le chant et dans l'accompagnement révèlent soudain un autre côté de la nature chez ce peuple, le feu qui couve sous la cendre.

Quand nous quittons le bourg de bon matin, un marchand ambulant est déjà à la besogne près du marché, offrant sa marchandise aux enchères aux paysans, aux pèlerins, qui déjà s'apprêtent à repartir. C'est l'unique occasion pour beaucoup de ces gens qui ne viennent qu'une fois par an ; le jour de la fête ils s'approvisionnent pour le reste du temps. Aussi cela attire-t-il toute une classe de commis-voyageurs, dont la vie se passe à courir le pays de *fiesta* en *fiesta*.



LA ROUTE ROYALE.

Sur le grand chemin nous sommes précédés par une troupe de pèlerins, de vigoureuses petites paysannes emmitouflées de fichus éclatants, perchées sur le haut des bagages que portent leurs petits ânes. Les nuages de poussière, richement colorés par le soleil levant, forment comme un halo autour de ce joli et mouvementé tableau. Nous les dépassons, et voilà le charme évanoui! Le cortège est aussi banal que possible. C'est le soleil qui en faisait la magie.

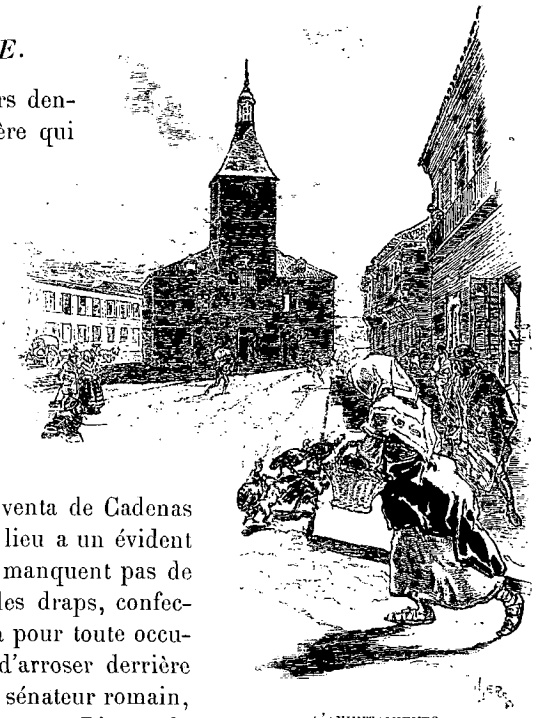
Lorsque nous nous retournons pour jeter un regard sur la ville qui va s'éloignant, sa silhouette, qui se détache en clair sur le fond tanné de la sierra, semble une fraîche et délicieuse vision toute voilée de blanc, tout adoucie et embellie par la tendre lumière matinale.

En Espagne, la beauté suit de curieusement démocratiques lois. Des bâtiments en ruine, des villages misérables, des mendiants en loques, ont, dans toute journée, leur moment de splendeur sans rivale. Des objets déclassés, des scènes banales, lorsque les touche un rayon de soleil du midi, deviennent, sous le coup de baguette de ce magicien, des visions adorables. Au cours de la journée, chaque détail du paysage jouit à son tour de ces bienfaits de la lumière, puis la lumière le quitte, et il redevient un corps sans vie.

Notre voyage se poursuit, par ce matin paisible, entre deux ruisseaux de feu d'artifice, des fossés tapissés de fleurs bleues, qui par le contraste avec le gazon roussi et par les jeux obliques du soleil deviennent une éclatante joaillerie.

Alcazar de San Juan : nous arrivons presque trop vite. C'est une ville de quelque importance commerciale depuis que la ligne de Valence rejoint ici celle de Madrid à Séville. Naturellement Alcazar est fier de son *buffet* de la station ; mais ce n'est pas moi qui m'en irai m'asseoir à une table qui porte les traces du service, ni qui savourerai les imitations espagnoles du bifteck anglais ; et pour moi le soi-disant bordeaux bu dans les verres de la table d'hôte, au bruit du jargon franco-anglo-espagnol du garçon, aurait moins de charme que le noir et âpre Valdepeñas bu à même l'outre ou le vase de terre.

Il reste d'ailleurs assez de couleur locale aux alentours de ce buffet. Ce symbole de la civilisation au XIXe siècle, comme un champignon poussé dans les herbes champêtres, est environné d'une bonne vieille vie provinciale. Du beffroi nous jetons un regard sur le pays, puis allons déjeuner à la *fonda*, dont la façade monumentale se dresse sur la grande place du marché. C'est amusant de voir évoluer, sous l'œil d'un sergent de ville, le balayeur patenté. Il cause, échange des saluts avec les passants; il condescend parfois à jouer au balayeur, avec le mouvement d'un grand d'Espagne, qui, Dieu nous garde, devrait se donner cet humble passe-temps. Le marché est fini ; il ne reste que quelques paysans qui s'attardent dans l'espoir d'écouler leur marchan-

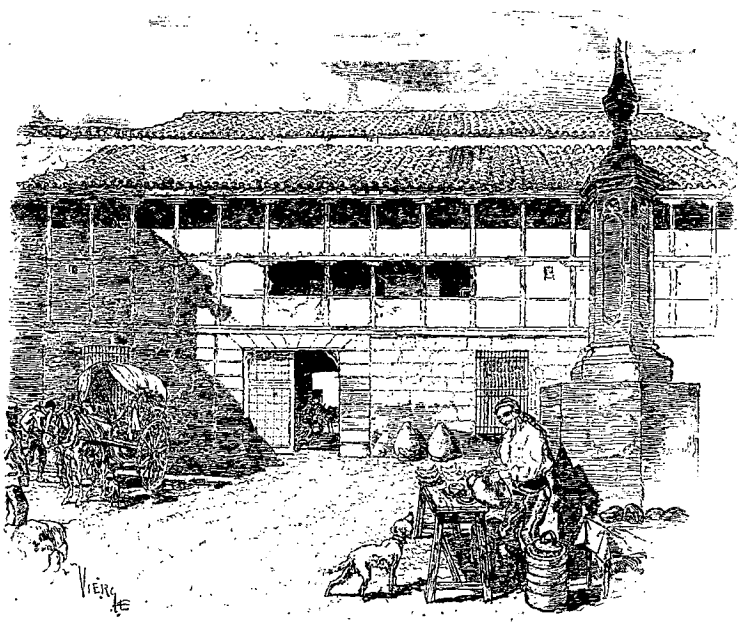


L'AYUNTAMIENTO,
ALCAZAR DE SAN JUAN.

disc étalée sur le pavé. Ils crient, ils chantent les vertus de leurs denrées, adressant des compliments ampoulés à chaque ménagère qui passe ; ils s'envoient réciproquement des brocards, narguent la providence, tout cela jovialement, avec des voix rudes, des visages ravinés de rires. Quelques femmes parmi eux, belles, aux costumes multicolores. Nous achetons des fruits à l'une d'elles. « *Vaya usted con Dios.* Allez avec Dieu », dit-elle ; puis me rappelant : « Caballero, quand vous retournerez chez vous, dites à votre compagne que ce sont de belles femmes, les femmes d'Alcazar. Braves en affaires, braves en amour, et vous savez, señor, n'aimant qu'une fois! »

Je m'assieds sur un banc sous la porte de l'auberge, la plus grande que j'aie encore vue, et je reconstitue par la pensée ce qu'a pu être, au vieux temps, un endroit comme la venta de Cadenas ou celle de Quesada. En dépit de l'inévitable malpropreté, le lieu a un évident cachet de prospérité ; la plantureuse aubergiste et ses aides ne manquent pas de besogne. Devant nous des servantes causent, raccommodent des draps, confectionnent des vêtements pour le patron. Une sorte de bouffon a pour toute occupation de balayer le sol, avec un acolyte dont la fonction est d'arroser derrière lui. La grasse et grande ama, avec un visage comme celui d'un sénateur romain, va partout, surveille tout, donne des ordres d'une voix claironnante. L'amo, le trousseau à la ceinture, préside au remplissage des bouteilles, à l'égorgement de la volaille, au dépeçage de la viande. Les cuisinières, qui travaillent sous nos yeux, sont deux vieilles sorcières, qui tour à tour apparaissent et disparaissent dans la fumée de leur feu de bois. L'ama, malgré son embonpoint, est partout à la fois ; elle apparaît brusquement, empoigne une casserole, goûte les plats, assaisonne, morigène les servantes avec sa voix tonitruante. De vrai, le plus puissant personnage de la maison est un enfant gâté, un petit drôle de trois ans, précoce, rusé, le Benjamin de la famille. Une criada est attachée à sa personne et elle a assez à faire. C'est une jeune femme en jupe orangée, en bas rouges, en souliers noirs, recherche peu commune ; elle rougit, jette des regards d'effroi du côté de l'ama et semble une parfaite image de la Faiblesse, à chaque nouvelle frasque du petit scélérat.

Alcazar de San Juan et son auberge n'étaient déjà plus qu'un souvenir ajouté aux autres, un cliché gravé dans ma mémoire, lorsque nous découvrîmes les moulins à vent de Crijitano. Un d'entre eux, dit-on, est celui que Don Quichotte combattit dans sa célèbre aventure. Après tout, le pauvre Don Quichotte ne paraît pas si fou à celui qui aperçoit pour la première fois cette rangée de moulins jetés irrégulièrement sur la crête d'une colline. Ils ne ressemblent à rien qu'on connaisse, plutôt à une collection de jouets fantasques et primitifs, plantés là par le caprice d'un lunatique. Plus on approche et plus on les regarde une par une, plus ces lourdes machines, étayées comme de très vieilles gens, paraissent fantastiques. Rien d'étonnant que le digne chevalier les prît pour des géants.



FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN.

C'est ainsi que, dans son pays natal, le livre de Cervantes prend une recrudescence de piquant. On ne se figure pas combien il est nécessaire de vivre là pour constater la criante variété des caractères, des descriptions, du langage même. Il y a vraiment un grand charme à rencontrer à chaque instant les choses mêmes que le livre nous avait rendues familières. Par exemple, non seulement les habitants de certains villages de la Manche s'habillent comme Sancho Pança, mais encore tous abondent en ces vieux dictons où se condense le sagesse des nations. Ces proverbes leur servent, comme à Sancho, à résumer finement toute une situation.

Près des moulins, nous nous arrêtons un instant pour demander au conducteur d'un chariot d'eau le chemin le plus court



TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN.

pour le prochain village. Ézéchiel obtient le renseignement, puis demande : « Eh! frère, c'est de l'eau que vous portez là?

— Oui, de la belle eau à boire. Vous en voulez?

— Merci, non. Notre gourde est encore à moitié pleine.

— *Cascara!* Mais alors elle doit être chaude. Prenez donc de la mienne, » dit l'homme.

Notre gourde remplie de délicieuse eau fraîche, Ézéchiel appelle l'homme qui retournait à son chariot.

« Eh! voilà une *pataquilla* (un sou) pour vous; et grand merci encore.

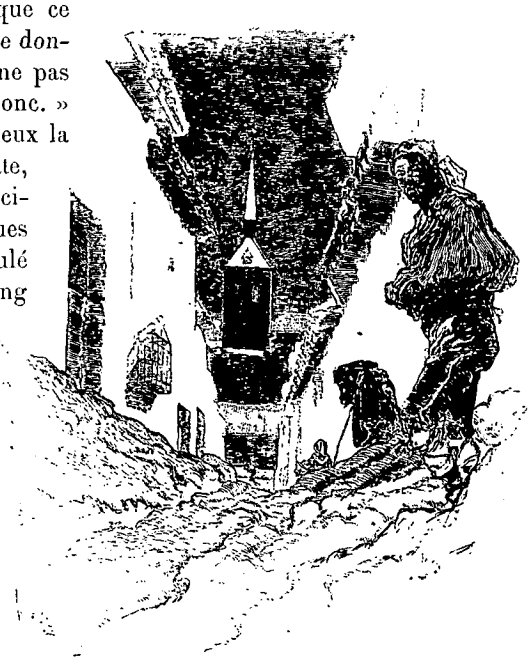
— Non, frère, je n'ai pas besoin d'argent: je suis content de vous donner de mon eau; voilà tout.

— Mais il faut que chacun vive de sa peine, et vous avez du chemin à faire pour aller chercher cette eau-là.

— *Bueno*, mais il vaut mieux gagner un ami que dix écus. » Pourtant, après avoir jeté un coup d'œil sur moi : « Allons! ça va, dit-il à Ézéchiel; je vois que ce cavalier a plus les moyens de donner son argent que moi de ne pas le prendre; je le prendrai donc. »

Je fis passer encore mieux la pataquilla avec une cigarette, et j'ajoutai la courtoisie très appréciée d'offrir du feu de mon propre cigare. Le charretier caressait notre mule en nous donnant encore quelques indications pour notre route. A peine couverte d'un léger mouchoir roulé en turban autour du front, sa belle tête bronzée brillait au soleil, et le sang donnait une teinte flamboyante à ses joues rouges et fermes comme des pommes. Ses yeux noirs étincelaient, les veines saillaient de son front, de son cou; c'était un type de force, de santé, d'insouciance, de bonheur.

Ézéchiel me dit sentencieusement, quand il fut loin : « Cette pataquilla ne lui profitera pas, señor, car *para dar y tener, seso es menester* » (pour donner ou pour garder, il faut de la cervelle. Le gaillard boira ou fumera son argent dès qu'il sera rentré dans le village).



A CRIJITANO.



PRÈS DE CRIJITANO.

Campo de Crijitano, entouré d'une riche et fertile campagne (*campo*), est un des trois ou quatre spécimens, vraies raretés, des meilleurs bourgs de la Manche. Malgré son air de prospérité, ses grandes maisons, quelques-unes à fenêtres vitrées, ses sculptures de pierre et ses ornements de fer forgé, il conserve une couleur locale aussi prononcée que les plus humbles localités. A l'écart du chemin de fer, il demeure heureux, mais à la vieille mode. Le pittoresque y est varié, les édifices sont pleins de noblesse, c'est la Manche dans ce qu'elle a de plus pur, et il n'y a pas de différence avec les plus pauvres villages de ce pays d'enchantement, où les vieux costumes, vieux us et vieilles demeures n'ont pas changé depuis des siècles.

Le Campo fait la sieste lorsque nous nous rendons vers l'auberge à travers les zigzags des rues escarpées. Seul, Quevedo, le maître par excellence des descriptions picaresques, pourrait dépeindre dignement les types que nous rencontrons ici : le drôle debout près d'une porte, avec un bandage autour de sa tête qu'il enduit de quelque remède de bonne femme contenu dans une outre graisseuse; les difformes aubergistes, l'amo et l'ama, certainement plus larges que hauts; toute la collection des flâneurs demi-nus, échappés des pages de *Don Pablo de Ségovie*, *le grand Ruffian*.



PLACE DE HERENCIA.

Le sombre intérieur! Salon? dortoir? salle à manger? qu'était-ce, ou plutôt que n'était-ce pas? Incroyable saleté, mouches, endroit indescriptible. Nous allions dormir là, sous le toit en pente, aux poutres grossièrement équarries, toutes tapissées de toiles d'araignées. Pour choisir notre place, il nous faut enjamber des muletiers, des colporteurs, des gardeurs de cochons, étendus sur la dure. Aux murs sont accrochés à des clous les chapeaux, les harnais; dans les coins sont des sacs de grains, des baluchons, des outres, appartenant aux dormeurs, et gardés par des roquets qui montrent silencieusement les dents lorsqu'on approche et mordraient ferme à la moindre velléité de toucher au bien de leur maître.

Un vrai tableau, que celui de cet intérieur dans cette étrange demi-lumière. Les étables sont à côté, une pour les mules, une autre pour les porcs. Ceux-ci grognent, celles-là ruent; de maigres chats, qui rôdent à la recherche de proie, miaulent; une mule, chassée de son étable, passe agilement entre les dormeurs; pas un ne bouge de ces ronfleurs; le maître de la mule, qui démêle les harnais, l'appelle avec un cri bizarre finissant en sifflement. Mais il n'y a pas de tapage qui puisse interrompre ces sommeils lourds de gens qui n'ont cette aubaine de dormir qu'un des quatre cinquièmes des vingt-quatre heures, et le reste besognent. Ils reposent jusqu'à la dernière minute, puis les voilà sur pied en un clin d'œil; pas d'étirement, pas d'ablutions, pas d'habillement. Un coup d'eau avalé et ils sont déjà chassant leurs mules dans le soleil brûlant, leur bâton à la main, éveillés et chantant.

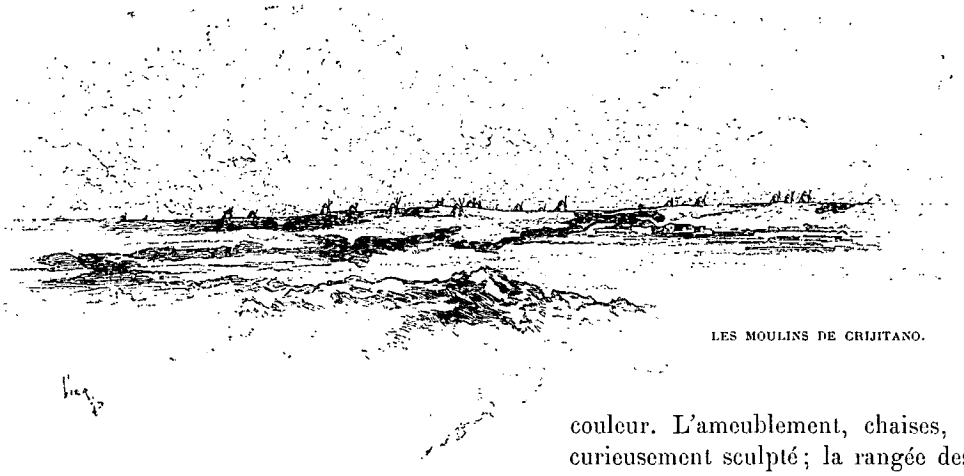
Nous partons à trois heures de l'après-midi, harnachant notre mule au milieu d'une centaine de cochons, tout le troupeau du village que l'on rassemble pour aller aux champs sous la conduite d'un gamin. Nous suivons une très belle route pendant plus d'une heure et nous passons près du sanctuaire, perché sur une colline, où est exposée l'image miraculeuse de la patronne du Campo, Notre-Dame de Crijitano. Puis, marche à travers champs d'avoines, et, au bout de deux heures, arrivée dans la région dénudée, semée de rares bouquets d'arbres, où Don Quichotte eut sa plus lamentable aventure, sa première rencontre avec sa Dulcinée, changée par un maudit enchanteur en effroyable maritorne.

Ah! elles sont mélancoliques, les approches de Toboso, avec les rares maisons bâties à la grosse des débris sculptés d'anciens édifices. On lit ouvertement la décadence de la prospère et célèbre cité qui, suivant les documents authentiques, possédait sous Philippe II plus de neuf cents maisons. Et pourtant il demeure je ne sais quel charme, quelle dignité, dans cet endroit, quelque chose comme l'allure d'un gentilhomme injustement déchu.

Les maisons ruinées, jetées çà et là autour des deux églises tristes, rébarbatives, ont cependant, en dépit de leurs cicatrices, un air de propreté et de soin. Les rues, ravinées, n'exposent point à de ces rencontres déplaisantes, qui m'étaient devenues si familières dans les autres rues des villages de la Manche, et comme inséparables de la vie. Comment! j'ai trouvé à Toboso la chose la plus extraordinaire, la plus exotique pour ainsi dire: une auberge parfaitement propre!

Il était certes tard quand j'y entrai, et je n'osais pas trop me fier à ma première impression, mais le lendemain matin, il n'y eut pas à dire, l'examen en pleine lumière ne me donna point de démenti. Imaginez une

*



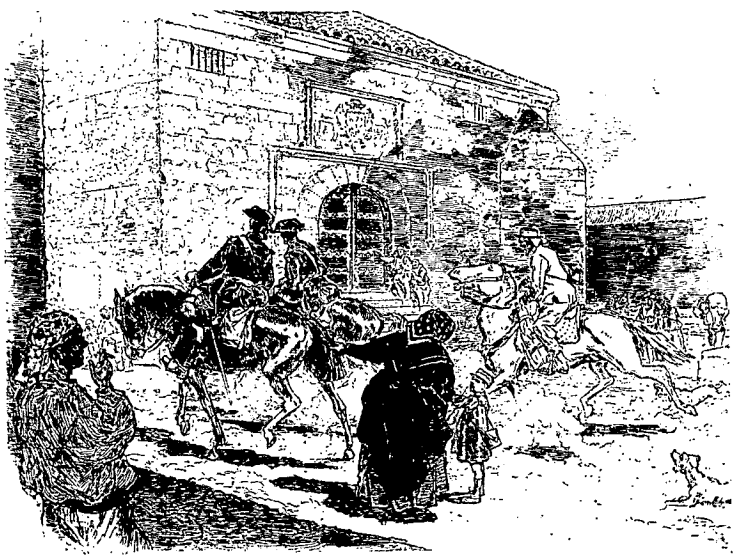
LES MOULINS DE CRIJITANO.

propreté hollandaise, oui, en pleine Manche! Le carrelage des cours et des chambres, reluisant; des rideaux aux petites fenêtres, des nattes aux portes, et aux bons endroits, sur les murailles blanches, de touchants efforts de décoration, sous la forme d'images de piété dans des cadres en papier de couleur. L'ameublement, chaises, coffres, tables, tout cela curieusement sculpté; la rangée des écuelles de cuivre, des cuillers, des pochons, de belles et primitives formes, admirablement récurée. Mais il n'y avait pas de domestiques dans cette pauvre auberge : c'était la famille, le père, la mère, les deux filles qui faisaient le ménage. Les femmes étaient bonnes et sérieuses; elle vaquaient à leur travail dans une sorte d'atmosphère de bonne grâce. Leurs allures simples, non sans abandon et élégance, faisaient plaisir à voir. Enfin, on se sentait plus chez soi, parmi cette propreté.

Le père, un homme de six pieds, frisant la cinquantaine, fortement charpenté, large d'épaules, de visage net, mais avec un front très bas, partageait son temps entre le commandement et la prière. En arrivant, nous trouvâmes la famille sur la fin de son souper. Avant toute réponse à nos questions, les quatre personnes, debout, le front incliné presque jusque sur la table, chantèrent d'interminables litanies, et nous laissèrent attendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Puis, dès que nous eûmes pu nous faire entendre, les femmes, très animées par l'arrivée d'hôtes, s'encoururent préparer le repas; et déjà l'aubergiste enfourcha son dada favori : les questions religieuses.

C'était un vrai fanatique, et pourvu de cette sauvage intolérance que les étrangers se représentent comme un des traits les plus caractéristiques de l'Espagnol. Mais pour moi, je dois dire que je n'avais pas encore rencontré un seul fanatique parmi les gens de la Manche; celui-ci, il est vrai, comptait pour plusieurs. Don Quichotte mettait moins de chaleur à discuter les points de chevalerie que mon géant d'aubergiste à charger les blâmables pratiques des générations d'aujourd'hui, leur négligence à fréquenter les saints lieux, à accomplir leurs devoirs religieux, en un mot leur abandon de ce qui était autrefois la vraie piété espagnole.

Et c'étaient, à l'appui de ses idées, des citations des ouvrages de théologie, des signes de croix en prononçant le nom des saints ou de Dieu, et aussi des interruptions de ses propres raisonnements pour nous demander notre opinion sur certaines prières à prononcer contre le mal et la tentation, tout un recueil qu'il avait extrait des vieux manuels de piété. Son refrain, c'était que ce monde suit les voies du Tentateur : « Voyez! au siècle dernier il y avait à Toboso une église toutes les deux maisons, ou tout au moins quelque chapelle ou couvent. Mais le gouvernement a dépouillé de leurs terres les moines et les religieuses, et l'on n'en trouve plus un ici, ni plus une, et il ne nous reste que deux églises. Comme c'était beau, je me rappelle, les services divins dans mon enfance! Il y en avait de belles tapisseries, et des vases d'orfèvrerie, et des décorations qui transformaient les autels en vision du Paradis.... Toutes ces richesses ont été vendues les unes après les autres, et c'est comme ça que l'Église n'a plus pu faire le bien!... »



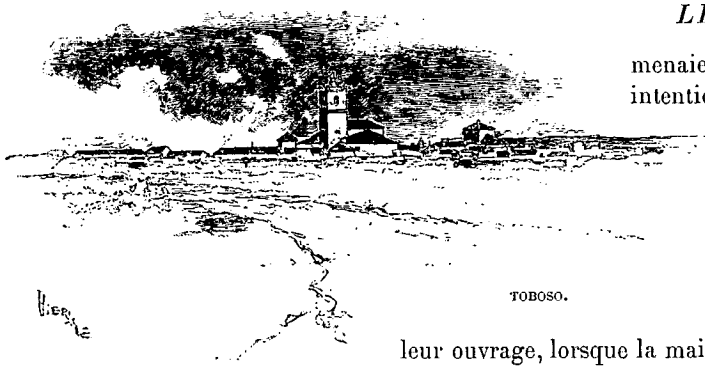
ENTRÉE À CRIJITANO.

L'opinion d'Ézéchiel sur notre hôte fut exprimée à la Sancho Pança, avec accompagnement d'un assez dédaigneux haussement d'épaules : « Ma foi, señor, voilà un homme qui cause comme une linotte, tout du haut de sa très petite cervelle. »

Les femmes, avec un pareil maître, ne



REPAS DES LABOUREURS.



TOBOSO.

menaient pas une vie très gaie. Sans doute il avait bonne intention, mais il avait une volonté de fer, et tout un chacun devait épouser de ses doctrines l'esprit comme la lettre. Maria et Juana, ses filles, devaient saluer, s'arrêter et prononcer tout haut une prière chaque fois qu'elles passaient devant une des nombreuses images, encadrées de papier doré ou de paille, qui décoraient les murs du haut en bas de la maison. Au beau milieu de leur ouvrage, lorsque la main du géant leur faisait signe, il fallait, toute affaire cessante, dire quelque prière spéciale pour la délivrance des esclaves du péché ou la conversion des incroyants. Les hôtes eux-mêmes étaient moins heureux que le chat et le chien, les seuls habitants qui pussent jouir d'une pleine liberté. Il n'y avait pas moyen d'échapper aux agissements tyranniques de cet étrange amo, qui, prenant peu de soin des choses de ce monde, laissait volontiers ses clients mourir de faim ou s'en aller sans payer, du moment qu'il trouvait le joint pour les convertir à sa façon de comprendre la piété.

C'était la raison qui éloignait la clientèle d'une auberge qui eût été admirable. Lorsque le soir, assis devant la porte et entendant des chansons joyeuses dans le voisinage, nous lui demandâmes ce qui se passait : « C'est dans l'autre posada, nous dit l'amo. Puisse Dieu la réduire en cendres, car elle n'est courue que par les possédés et fréquentée que par les idolâtres! »

Au temps de Cervantès, les habitants de Toboso, réfugiés mores de Grenade, avaient une réputation proverbiale de rudesse et de brutalité, n'ayant pas eu le temps de se débarrasser des violences et des fiertés, héritées de leurs ancêtres arabes. Mais de cela je ne pus constater trace.

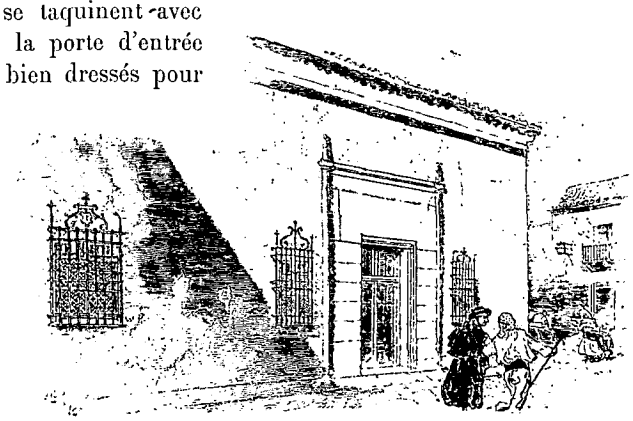
La seule industrie de la ville, à présent, est la fabrication de grandes jarres, les *tinajas*, en terre crayeuse qui abonde dans la région; les tinajas de Toboso, très gracieuses de lignes et de galbe, sont encore renommées dans les Castilles. La principale église est celle même que décrivait Cervantes. L'impasse existe encore où le scélérat d'écuyer persuadait au bon Don Quichotte que se trouvait le château princier renfermant la belle damoiselle.

Je ne pouvais manquer l'occasion de me promener tout éveillé dans les fictions du romancier, « tandis que le village était enseveli dans le silence, et que les habitants dormaient tout étalés ». Il me fallait bien, avec Don Quichotte et Sancho, passer dans l'ombre projetée par le « grand édifice », et remarquer avec Sancho, en levant la tête vers le beffroi, que le grand édifice était une église et non pas un château.

Le paysage se présentait juste comme dans le livre : « Pas un son ne frappait l'oreille, sinon l'aboiement des chiens » qui assourdissait Don Quichotte et mettait Sancho en émoi. « De temps en temps braillait un âne, grognait un cochon, miaulait un chat, et ces voix s'amplifiaient par le silence de la nuit. »

Nous partons à minuit pour retourner à Argamasilla; nous passons le Campo de Crijitano avant l'aube, et nous redescendons les pentes vers la prairies du Guadiana; nous repassons le fleuve sur un pont dont la longeur indique quelles imposantes proportions doit prendre le courant lors de la saison des pluies. Vers midi, nous arrivions à une *quinteria* (ferme importante) où entre Ézéchiel pour demander la permission de faire halte. C'est une faveur qu'on ne refuse jamais, mais qu'il faut, pour l'obtenir, comme toute chose dans ce pays, demander avec les formes traditionnelles de la plus raffinée politesse.

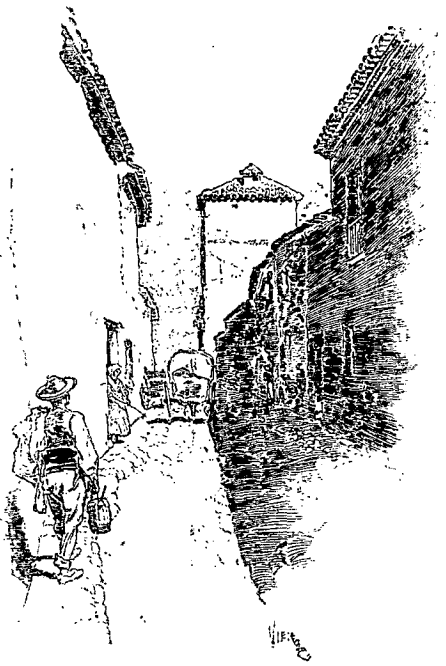
Notre chariot pénètre dans la vaste cour rectangulaire fermée de deux côtés par des bâtiments bas et des deux autres par des murs. On nous fait cordial accueil dans la cuisine, où huit laboureurs, l'inévitable couteau à longue lame en main, sont assis sur des chaises basses, et font rage sur la vaste soupière contenant le *puchero* national. La cuisinière, une timide jeune femme, qui rougit gentiment à la moindre provocation, fait un joli contraste avec ces gaillards basanés et musclés, qui se taquinent avec bonne humeur, et semblent fameusement s'amuser. A la porte d'entrée une bande de chats et de chiens affamés, mais trop bien dressés pour approcher, regardent avec des yeux ardents, et réprimment à demi des appels plaintifs. Chacun nous traite avec une courtoisie et une cordialité parfaites. Je ne crois pas que dans aucun autre pays un étranger puisse trouver d'aussi bonnes façons et autant de tact chez une poignée de pauvres paysans comme ceux-ci. Après le déjeuner, on me fait entrer dans une petite chambre blanchie à la chaux, bien close et bien fraîche, ou sur un banc de pierre est disposée une couche de nattes; on me laisse seul pour faire une sieste, dont j'avais bien besoin.



LA POSADA DE TOBOSO.

Comme c'est le moment des moissons, l'endroit

est fort animé; mais pendant la plus grande partie de l'année le *casero* (le fermier, ou plus exactement le garde de ferme) demeure là seul avec ses chiens et son winchester : la grand'porte est close, la *quinteria* devient forteresse. Alors le casero fait des rondes pour empêcher qu'on ne s'en prenne aux champs, ou qu'on ne pille les provisions de grains, de denrées, de vins. Dans les endroits solitaires comme celui-ci, ces caseros ont une vie mouvementée, et il n'y en a guère qui atteignent un âge très avancé. Mais celui-ci estime que le jeu en vaut la chandelle. « Eh! c'est une belle vie, señor, me dit-il tout en caressant son winchester; on a de quoi boire et manger, un peu d'argent par-dessus le marché, sans compter les occasions de se servir de son fusil. »



RUE DE TOBOSO.

La sieste finie, nous reprenons notre voyage à travers la plaine familière, où, bien loin devant nous, notre but apparaît comme un mirage affaibli. Argamasilla vous impressionne de façon différente, selon que vous l'approchez de telle ou telle direction. En ce moment, c'est comme une cité d'Orient, avec ses murailles blanches et brillantes, disposées à l'extrémité d'une avenue, une longue oasis de grands peupliers, sous lesquels poussent les figuiers et les citronniers. Tout le tableau a la couleur de l'Orient : même ciel, même brume chaude et empourprée au-dessus de l'horizon, même plaines plates et tannées comme le désert. Seuls les peupliers jurent un peu, et il manque quelques palmiers pour rendre l'illusion absolue.



COUR DE LA POSADA.

En approchant du pueblo, des bouquets d'oliviers tordant leurs vieux membres noueux escortent le voyageur de chaque côté du chemin. Sans nul doute, c'est parmi ces vestiges de bois antiques que notre héros, le chevalier redresseur de torts, n'a pu s'empêcher de s'embarquer dans l'aventure célèbre, à la fois triste et comique, si pleine de profonds et limpides enseignements. Pourquoi ne serait-ce pas à cet olivier caduc, tout blanchi par l'âge, au milieu d'une clairière, que le pauvre Andrès était attaché par des liens aussi grossiers que solides, cependant que son brutal patron lui caressait vigoureusement les épaules de son gourdin frais cueilli?



PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE.

L'itinéraire de l'Académie, dans la préface à l'édition de 1819, place le siège de cette aventure un peu plus au sud-ouest de ces parages; mais là rien ne reste des forêts d'antan. Puis, pourquoi ne pas lâcher la bride à l'imagination? Quel autre arbre, aux environs d'Argamasilla, offre ce tronc crevassé, cette écorce boursouflée, ces vénérables rides de l'âge? Hélas! ces témoins des choses disparues sont muets pour nous, mais ils se racontent sans doute avec de doux bruissements dans le vent tiède et mouvant. Et ces chuchotements mélancoliques, dans l'atmosphère étouffante et silencieuse, sont comme la voix des aventures passées, innombrables pages de vie à jamais englouties dans l'abîme des temps.

VI

La Sierra Morena. — Les adieux d'Ezéchiel. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos.

L'excursion que je fis à la Sierra Morena fut mon unique infidélité à Ézéchiel. La veille de mon départ d'Argamasilla, nous eûmes un entretien que je n'oublierai pas aisément. C'était mon dernier dîner à la posada del Carmen, où Ézéchiel, qui était l'hôte d'honneur, se comporta avec sa dignité et son tact habituels, sa bonne voix rendant ses propos encore plus sympathiques. Le repas terminé, nous traversâmes la route pour nous rendre à l'unique boutique de l'endroit, boutique ou plutôt chambre basse, de six pieds sur douze, où tenait tout le maigre stock de cotonnades. J'avais besoin d'y changer un billet de banque pour régler mes comptes. Je prélevai le nombre de douros correspondant au nombre des jours de service d'Ézéchiel et de son équipage et je les lui donnai en y ajoutant quelque supplément.

Le brave homme compta soigneusement les pièces, les recompta, parut embarrassé, et finalement me fit remarquer l'erreur que j'avais commise en lui donnant plus que son dû. Sur quoi je lui expliquai que je l'avais bien fait exprès, et que, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner plus, je le priais d'accepter ce petit présent en faible remercîment de ses loyaux services. Il continuait d'avoir l'air très gêné, mais finalement il me remercia de la gentillesse, et partit.

Une heure après, il revenait avec ce terrible supplément, disant :

« Non, señor, je ne peux pas accepter ça. Nous avons fait notre prix. C'était plus que je ne gagne de coutume ; je n'ai pas eu de peine ; c'est moi qui y gagne. Nous sommes quittes, et j'aurais mauvaise opinion de moi-même, et vous ne penseriez pas aussi autant de bien de moi, si j'acceptais votre cadeau.

— Mais, mon ami, je considère que vous avez bien gagné cela par les économies que vous m'avez fait faire dans vos achats aux posadas.

— C'était dans le marché, señor. Non, il faut reprendre ça. Donnez-moi une poignée de main comme à un ami, et Dieu soit avec vous et les vôtres. »

Je fus bien fâché d'être forcé de me priver de son fidèle concours, mais sa petite mule n'aurait pas pu faire le long et dur voyage aller et retour dans la Sierra Morena sans prendre plus de temps que je n'en pouvais consacrer. Il y a de ces incidents au cours des plus heureux moments ; cette perte d'Ézéchiel m'était très pénible ; il me semblait y voir comme un avant-goût des ennuis, de la banalité, de la routine, de la civilisation, qui devaient m'attendre dans mon dernier voyage à travers la Manche. Bien entendu, cette idée était fort déraisonnable, car des voyages comme ceux-ci empruntent leur intérêt aux contrastes qu'ils présentent avec la vie ordinaire.



MARIA (PAGE 560)

Je n'avais pas d'autre moyen à ma disposition que d'aller par chemin de fer jusqu'au cœur de la montagne, acceptant ainsi ce que je supposais le plus prosaïque et le moins agréable commencement. Eh bien, pour commencer, le train marchait si lentement et faisait de si longs arrêts à la moindre station, que je pris au contraire beaucoup de plaisir à être ainsi mis à même d'étudier tous les détails du paysage. Cela ne ressemblait en rien aux voyages en express que nous sommes habitués à faire ; c'était plutôt l'allure d'une mule ou d'un cheval trottant bon pas.

Au début, le pays plat montrait cet aspect triste et desséché que j'ai déjà décrit. Puis, à mesure que nous avancions, les vignes envahissaient, et bientôt remplissaient la plaine à perte de vue.

Nous traversions le district le plus productif de vins de toute l'Espagne. La ville prospère qui lui donne son nom, Valdepeñas (la vallée des pierres), avait, malgré son importance, les mêmes maisons aux toits de tuiles, groupées autour de l'église, qui caractérisent les villages de la Manche. Un contraste frappant, par exemple, que celui de ces bodegas toutes neuves, terriblement modernes, avec les raisons sociales peintes en lettres noires de trois pieds sur les murailles blanc cru. Cela me fit mal de voir ici cette criarde signature de notre civilisation au beau milieu d'un endroit aussi primitif, et je trouvai particulièrement désagréable d'être rappelé aussi brutalement dans mon pays.



JUANA (PAGE 560).

De tous les côtés des plaines de la Manche, la ligne dentelée de l'horizon sert comme d'observatoire. C'est la Morena. Nous nous en rapprochions peu à peu, et toujours elle semblait hors d'atteinte. La région de Valdepeñas quittée, le caractère du pays changeait, devenant de plus en plus dénudé et rocheux, et la silhouette dentelée de la Sierra Morena, à laquelle je m'étais accoutumé, disparaissait soudain.

L'immensité jaune et pourpre de la plaine laissée derrière nous et s'effaçant comme un océan brumeux, nous nous trouvions, ayant gravi le premier éperon, complètement entourés de montagnes. La voie devenait plus raide, les talus rocheux s'empilant les uns sur les autres, jusqu'à ce que, après une succession de courbes et de pentes, le train s'arrêtait, pour respirer, à la station d'Almuradiel.

Étant descendu avec mon petit bagage noué à un bâton courbé, j'eus la bonne fortune de rencontrer le vieux José avec sa mule et son char antédiluviens, attachés l'un à l'autre par un harnais brisé et des bouts de cordes, tout cela vermoulu par un long usage. Sans perdre de paroles nous faisons marché et nous voilà partis pour le village de Viso del Marques, le point de ralliement le plus commode pour une exploration de la montagne où nos bons amis, Don Quichotte et Sancho, rencontrèrent quelques-unes de leurs plus merveilleuses aventures.

Quel plaisir que de vagabonder ainsi dans ce décor sauvage et sinistre du grand roman, avec le soleil brillant superbement, en même temps que soufflait une bise froide, et tout en feuilletant pour ainsi dire l'intéressant livre de la sagesse du vieux José ! Sous couleur de lui adresser des questions sur lui, sur les gens, sur le pays, on pouvait tirer de ce vieux livre des bribes de notre chère histoire, tant soit peu bizarrement déguisées, mais pourtant reconnaissables. Le vieux José au visage malin, qui avait vu quatre-vingt-sept hivers, et qui avait profité de son expérience, n'aurait pu s'empêcher de mettre beaucoup de science et de malicieux savoir dans sa conversation.

Nous marchions d'un pas d'escargot sur une terrible route qui écorchait à peine le sol rocheux d'un livide plateau. Une barrière de montagnes aiguës, dentelées, en forme de nageoire, s'élevait devant nous et à côté de nous vers le sud. Entre les pics les plus proches et les dominant, en apparaissaient d'autres, et au loin, deux sommets plus élevés encore, et qui semblaient s'évanouir, dressaient leurs chefs seigneuriaux. Dans ce solitaire et imposant ensemble, il y avait çà et là, parmi les faîtes du plateau, quelques champs de vigne et d'orge, qui accentuaient encore la générale nudité. Quelques végétations vigoureuses, mais rendues trapues par la continuelle lutte avec les éléments, s'accrochaient au roc vif par des racines qui semblaient de durs tentacules, et trouvaient moyen de s'agripper aux crevasses et de résister victorieusement aux rafales des vents du nord.

Contre ce même ennemi, Viso del Marques groupait ses maisons basses et solides en une masse compacte. A distance, cela se distinguait à peine des alentours, et c'est seulement en approchant du porte-drapeau, la tour du beffroi, carrée et ramassée, sortant entre les petits cubes irréguliers de maçonnerie, que je reconnus ces cubes, non pour des accidents de paysage, mais pour des demeures d'humains. J'imagine que c'est cette moyenâgeuse tour qui signala Viso del Marques à Don Quichotte et à Sancho lors de leur fuite vers les sécurités de la montagne, après avoir délivré les galériens, s'être battus avec eux et leur avoir échappé, ces galériens si plaisamment définis « des infortunés qui, contre leur gré, étaient transportés dans des pays où ils n'avaient aucune envie de se rendre ».

Des cris, des roulements de tambours, tout un tapage confus frappe nos oreilles dans les intervalles des hurlements du vent, et témoigne qu'il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans le village. Notre bonne fortune voulait que ce fût la foire annuelle. Ce n'était pas chose aisée que d'avancer dans la rue principale, débordante de gens. Notre vieux coursier se mit à ruer devant un colporteur asturien tout bronzé, un marchand de *braseros* de cuivre, qui, pour faire l'article, frappait à grands coups de bâton sur sa marchandise.

Baraques et tables étaient entourées de paysans aux manières honnêtes, sérieuses, et qui paraissaient hypnotisés par le bagout des tambourineurs et des bonimenteurs. Les indigènes mâles, assis sur le pas de leurs portes, prenaient grand plaisir à contempler toute cette animation, et aux fenêtres s'épanouissaient les figures brunes de leurs femmes, excitées par le spectacle. Les enfants et les chiens couraient à travers tout cela, les ânes braillaient, et dans les coins, contre les murailles, de patientes mules regardaient l'ensemble de leurs yeux mi-clos, d'un air malin et critique.

A la Casa Teresa, la sexagénaire hôtesse doña Teresa avait un air affable tout à fait engageant, mais qui ne cachait pas complètement son sens très aiguisé des affaires. Elle consentit, au bout de quelques minutes, à me

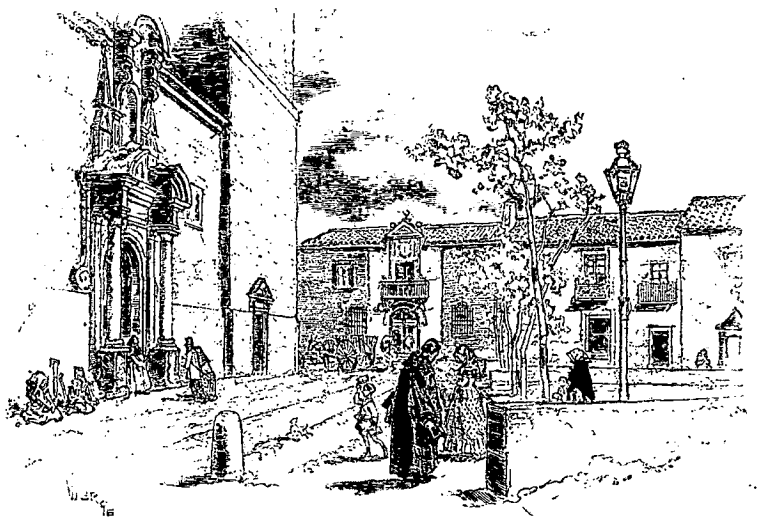
faire la faveur de m'accepter pour hôte. Elle présenta d'ailleurs les choses sous le jour le plus honorable, en remplaçant par ce mot d'hôte le terme trop vulgaire de locataire, mais il était visible, d'après l'énormité de sa demande, une peseta par jour pour la meilleure chambre, que ce terme si cordial n'était que le sucre pour déguiser une pilule un peu amère. Comme on dit en Espagne : « *Poderoso caballero es don Dinero. Dios es omnipotente y el Dinero es su teniente.* (Monseigneur l'Argent est un puissant personnage. Dieu est tout-puissant, et l'Argent est son lieutenant.) »

El Viso étant jeté aux confins du monde civilisé, avec, de l'autre côté, la sierra et le désert, on conçoit que l'on n'y soit pas très préparé à recevoir des voyageurs. Ni fondas, ni posadas. Cette maison est bien la seule où, à de rares intervalles, quelque fonctionnaire de la province ou du gouvernement, en tournée d'inspection, trouve un abri. Aussi cela faisait de la petite vieille, en relations avec ces importants personnages, elle-même un personnage d'importance. Pourtant, bien que je n'eusse aucun prestige officiel, elle eut la bonté de se montrer cordiale envers le nabab qui pouvait ainsi dépenser dix-huit sous pour son logement quand il est si facile de coucher sous quelque porche ou à quelque coin de rue, et de faire ainsi des économies.

Quoi qu'il en soit, c'était une excellente cuisinière, et sa maison était tenue avec une si scrupuleuse propreté que je considérai en effet comme un honneur de pouvoir l'habiter. C'était un spectacle vraiment plaisant que de voir la façon dont elle dirigeait les choses, avec l'aide d'une petite servante d'une douzaine d'années, qu'elle aimait bien et qui lui était attachée ; et aussi la façon dont elle traitait son décoratif époux, un caballero qui ne s'abaissait pas à travailler, mais pour qui on avait les plus grands égards. Je m'amusais autant de la malice, de la gentillesse et de la naïveté de ces scènes à trois que si j'avais lu un des plus divertissants chapitres de *Don Quichotte*. C'était attrayant pour le plus mélancolique des hommes. La petite maison était unique en son genre. La personnalité de doña Teresa se reconnaissait là dans tout. Cela était si tranché, si spécial, que l'on ressentait une impression aussi vive que celle qu'on peut éprouver en entrant pour la première fois dans une maison japonaise.

Comme les habitants sont tenus prisonniers chez eux par la neige en hiver et le soleil en été, l'intérieur avait été rendu aussi attachant que possible ; c'était un petit monde tout à fait intime. Il y avait des chats, des oiseaux, des plantes en pots, qui diable s'attendrait à trouver des plantes en pots dans la Manche ? — des plantes plus surprenantes certes que celles qui ornent la maison d'un petit rentier parisien, des pieds de vigne, et jusqu'à un poirier favori, dans la petite cour qui règne entre l'avant et l'arrière de la maison.

(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



ÉGLISE À CRIJITANO (PAGE 556)

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART D'EL VISO (PAGE 567).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



MALAGUEÑA.

VI (*suite*).

Dans la chambre de devant étaient rassemblés des vieux meubles aux formes bizarres, communiquant entre eux par des bandes de nattes disposées sur le sol de terre battue d'une irréprochable propreté. J'appris bientôt que l'on devait toujours marcher rien que sur ces nattes; sans cela la patronne donnait des signes d'une détresse aussi cruelle à voir que ses efforts pour la dissimuler. Il y avait aussi quantité de bric-à-brac, de bibelots de cuivre et autres, qui étaient là pour regarder, pour fournir des sujets de conversation, mais pas pour toucher, et certaines chaises sur lesquelles on ne devait s'asseoir sous aucun prétexte. En fait, les sièges favoris étaient certaines pierres dans la cour et sur le seuil. Dans ma chambre, la magnifique commode subissait une inspection toutes les fois que je sortais, pour s'assurer que mes mains inexpérimentées ne l'avaient pas détraquée; mon lit était frotté et poli jusqu'à ce qu'il brillât comme quelque vieux bronze précieux.

Je ne pouvais comprendre comment la bonne vieille dame trouvait le temps de si bien entretenir tout son mobilier; d'aller au marché et de marchander si longuement, sou par sou (soit dit en passant, jamais les paysans n'avaient la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée, toutes les transactions se faisant sur le pas de la porte); de cuisiner des plats compliqués et recherchés; de faire constamment attention à son époux et à sa petite servante, caressant l'une, badinant avec l'autre; et enfin d'être toujours prête à tailler une bavette avec l'hôte ou le voisin. Mais positivement elle trouvait le temps de faire tout cela, et de le faire gaîment, gracieusement, omni-présente, alerte, prête à toute affaire.

Nous passâmes deux jours à nous promener, l'époux de Teresa et moi, à travers la foire, flânant dans les rues, fumant des cigarettes, rencontrant les gens du village, engageant de brèves conversations dont le principal sujet était la beauté de cette foire, telle qu'on n'en avait vu depuis de longues années. Mes nouveaux amis étaient de bons spécimens de montagnards, des êtres laconiques, parlant sainement des choses essentielles, préférant au reste du monde la relative liberté de leur reclusion.

Tout en goûtant la fête, ils regardaient avec assez de dédain l'élément étranger, comme ils appelaient les

1. *Suite* *Voyez p.* 529, 541 *et* 553.

marchands, envahissant leur village pour vendre les quelques objets de nécessité bien simples, harnais, poterie, ustensiles de cuisine, étoffes de coton et de laine, mouchoirs, colifichets divers. Il n'y avait entre eux ni sympathies ni affinités, un peu comme l'attitude de la société envers les acteurs; réserve ici tout à fait justifiée, car ces étrangers, racaille venant de toutes les parties de l'Espagne, formaient une clique tenace, rusée, essayant de chipoter partout où possible, mais sachant aussi plier son impudence dès que l'acheteur montrait que la moutarde commençait à lui monter au nez.

La course de taureaux avait été une des attractions, la veille de mon arrivée. Pas une de ces courses comme on en voit dans les villes, mais une affaire purement locale, et qui ne se décide que lorsque la viande de la pauvre bête — le plus féroce animal des troupeaux du village, — est vendue d'avance. Les plus pauvres s'intéressent à cet événement, chacun y prend sa part. La course a lieu dans la vaste cour d'un château moyenâgeux du voisinage. Le résultat de ce petit égorgement démocratique est que l'homme qui réussit à donner le coup mortel au taureau est regardé par le village comme un héros, et admiré le reste de l'année tout le long de son chemin. J'eus l'honneur de rencontrer le garçon boucher qui venait de se couvrir de cette gloire, et il me parut très pénétré de son importance.

Heureusement, le théâtre ambulant, installé sur la place publique, était encore là. Des représentations avaient lieu toutes les fois qu'on pouvait rassembler un public attiré par les boniments que vociférait d'une voix rauque un gaillard remplissant les multiples fonctions de directeur, d'acteur, et sinon d'auteur dramatique, du moins d'adaptateur des comédies. Suivant la tradition, chaque pièce commençait par un prologue et finissait par un chapelet de facéties et de compliments à l'auditoire; chaque personnage arrivait ou s'en allait sans le moindre égard au développement de l'histoire, aux situations, aux limites de temps.



LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL.

Théâtre et représentations correspondent encore fort bien aux descriptions de Cervantes parlant du dramaturge Lope de Rueda :

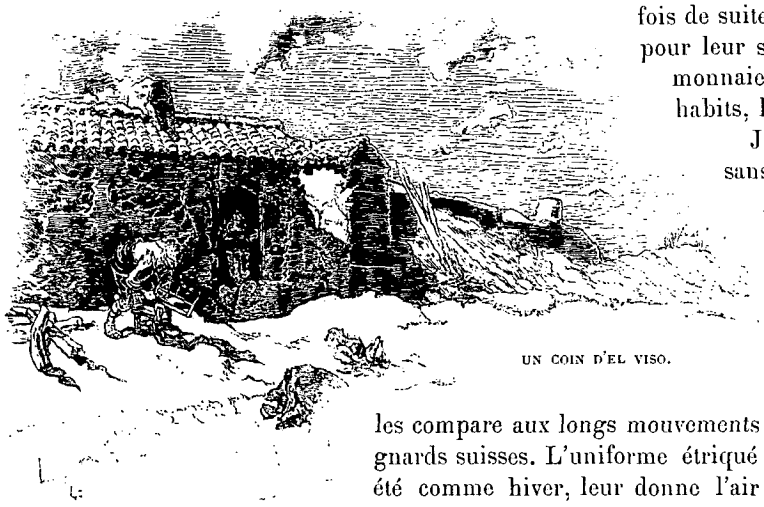
« Au temps de ce célèbre Espagnol, dit Cervantes, tout l'attirail nécessaire à un directeur était contenu dans un grand sac et consistait en quatre vestes blanches de bergers, à revers de cuir dorés et estampés, quatre barbes et perruques bouclées, quatre houlettes. Les pièces étaient des colloques, des sortes d'églogues, entre deux ou trois bergers et une bergère, arrangés et complétés de deux ou trois intermèdes dont les personnages étaient tantôt une négresse, tantôt un matamore, tantôt un fou, tantôt un Biscayen, car ces quatre sortes de personnages, — et beaucoup d'autres aussi, — Lope les jouait lui-même avec un talent inimaginable.

« Le théâtre était composé de quatre bancs disposés à angles droits et cinq ou six planches posées dessus, ce qui faisait une scène élevée au-dessus du sol de trois ou quatre palmes.

« Le mobilier théâtral était une vieille couverture, tendue sur deux cordes et qui faisait ce qu'on appelait la chambre réservée; derrière se tenaient les musiciens, qui chantaient de vieilles ballades sans même un accompagnement de guitare. »

Les représentations, alors comme à présent, avaient lieu quand on avait un public, le matin, l'après-midi, le soir : à la fin d'une de ses comédies, Lope invite l'auditoire à « aller dîner et à revenir, car il y a autre chose à voir jouer ». Le plus utile personnage me parut être le fou, qui apparaissait aux moments les plus inattendus, et surtout quand l'attention des spectateurs faiblissait, et qui recevait cent coups de pied, nasardes et injures pour le récompenser de sa bêtise. Les spectateurs, eux, demeuraient toujours silencieux, riaient rarement, et regardaient les farces du bouffon avec une gravité extrême.

El Viso possède un poste de guardia civile. Le district étant en grande partie impraticable aux chevaux, ces hommes rayonnent d'ici, comme centre, sur une étendue d'une quinzaine de milles à vol d'oiseau. Leur profession, dans la Morena, n'est pas une sinécure. Les guardias, qui se relaient nuit et jour à la tâche, sont en patrouille seize heures sur les vingt-quatre; le reste du temps est pour leur famille (car tous sont réglementairement mariés) et pour le nécessaire repos. Ils sont ingénieusement contrôlés dans toutes leurs allées et venues, même lorsqu'ils vont dans les endroits écartés et déserts; allant toujours par deux, on ne les envoie jamais deux



UN COIN D'EL VISO.

fois de suite sur la même route. Tout ce qu'ils reçoivent pour leur service ne dépasse pas trente sous de notre monnaie par jour; là-dessus ils ont à payer leurs habits, leur nourriture, logement, etc.

J'avais fait ma requête pour obtenir l'escorte sans laquelle il ne serait pas prudent de faire l'excursion que j'avais en vue, et le matin qui suivit les fêtes je partis bon pas entre deux jeunes guardias, le winchester sur l'épaule. Ils allaient de ces courtes enjambées du soldat espagnol qui font bon effet mais ne servent pas à grand chose et sont même assez comiques si on les compare aux longs mouvements balancés, le genou bas tendu, des montagnards suisses. L'uniforme étriqué des guardias, fait d'épais et sombre drap, été comme hiver, leur donne l'air gauche et raide des soldats des boîtes de jouets. Leurs yeux noirs aux cils épais, leur longue moustache tortillée ajoute un air de férocité toute faite comme on en attendrait seulement au théâtre.

Nous gravissons d'abord un talus qui, finissant net à peu de distance au-dessus, semblait surmonté par une masse pourpre sombre, la chaîne de faîtes formant l'épine dorsale des sierras.

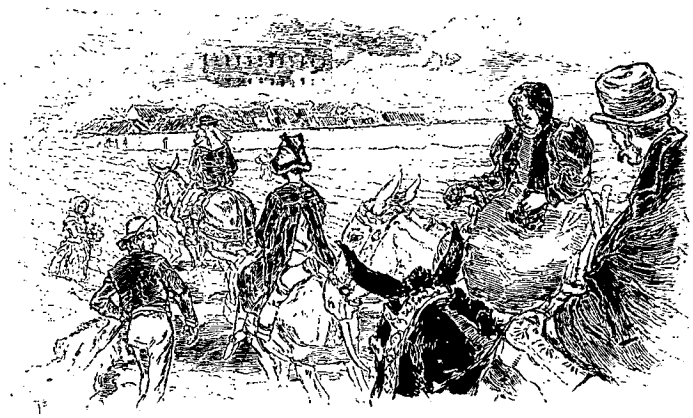
Après cette première impression, nous nous trouvions redescendant et traversant des sommets déserts, des éperons dont la surface tannée, d'un ton monotone, fait le plus étonnant repoussoir aux grandes montagnes dentelées qui maintenant se dévoilaient à nos yeux, leurs masses et leurs crevasses se mélangeant dans une bigarrure harmonieuse de brillantes couleurs, et s'étageant comme un piédestal pour l'inexprimable et rayonnante pureté du profond azur, tout là-haut.

Notre sentier descendait en serpentant sur le roc vif, qui coupait les chaussures, et à mesure que nous avancions les alentours rudes et raboteux faisaient paraître un mirage, l'aérien et transparent rideau des sierras, qui sans cesse grandissait devant nous. C'était l'occasion ou jamais de se rappeler le passage où Cervantes décrit les sensations de Don Quichotte dans un endroit de cette nature :

« Et, comme ils pénétraient plus avant parmi ces montagnes, nous ne pouvons dire la joie de notre chevalier, à qui les lieux semblaient le plus proprement choisis pour accomplir les aventures qu'il cherchait. Ils rappelaient à sa mémoire les merveilleuses histoires dont les chevaliers errants avaient été les héros dans de semblables solitudes et déserts. Et il chevauchait si envahi et si transporté par de telles pensées, qu'il ne pouvait songer à autre chose que ce fût. Sancho, de son côté, n'avait point d'autre souci (une fois délivré de la crainte d'être pris) que de savoir comment il remplirait son ventre de ces friandises qui provenaient des dépouilles religieuses. Aussi suivait-il son maître, prenant de temps en temps dans le panier que portait Rossinante, faute de l'âne, quelque viande pour garnir sa panse. Et pendant qu'il marchait en s'occupant ainsi, il n'aurait pas donné un fétu pour rencontrer une aventure, fût-elle la plus glorieuse du monde. » (IIe partie, chap. XXIII).

Semblables à Sancho, nos compagnons et hôtes, doña Teresa, son époux, sa petite servante, qui nous suivaient dans le char du vieux José, tuaient le temps en mangeant des *banuelos*, cette pâtisserie favorite des Espagnols du sud et des Africains du nord, et en buvant le riche vin de Valdepeñas, ce qui leur faisait magnifiquement oublier les cahots et la chaleur. De temps en temps même, un enthousiasme irrésistible éclatait chez eux sous forme de litanies improvisées et récitées à la hâte, finissant sur des notes prolongées, perçantes, célébrant Celui qui leur donnait les fêtes, la beauté du jour, et la joie de leurs cœurs.

On perd tout sens de l'orientation dans ces chaotiques déserts, peuplés seulement de troupeaux, de mamelons serrés, bornant l'horizon de trois côtés avec leurs étranges variétés de silhouettes. La chaleur est étouffante dans ces gorges fermées, et l'on ne commence à respirer qu'après avoir fini de descendre, et quand on recommence à monter. Des feuillages se montrèrent en haut de la dernière colline, et nous atteignîmes bientôt notre but, un luxuriant jardin, ombragé de chênes-



EN VUE D'ALMURADIEL.



UN ARRIERO.

liège, de châtaigniers, de chênes, tout cela entretenu en fraîcheur et en vie par un bruyant petit courant d'une eau idéalement pure.

Nous présentâmes nos hommages à deux vieilles dames, sœurs d'un défunt chanoine, et nous bûmes un long trait d'eau à la source située devant leur petite maison de pierre, tandis que leurs serviteurs venaient et demeuraient là, nous contemplant silencieusement, jusqu'au moment où nous nous remettions en chemin.

Suivant le cours d'eau à travers le jardin, le traversant, puis le retraversant, sautant par-dessus des murs de terre sèche, nous baissant sous les branches de poiriers et de pommiers, nous arrivions enfin... jusqu'à une bande de bambins se baignant sous l'œil vigilant de leur mère. Un tout petit garçon entièrement nu, effrayé de nous voir, se mettait à pleurer et criait : « Maman! » tandis que ses petites camarades riaient à belles dents, de lui, — et de nous.

Le contenu du char fut débarqué dans un bon petit coin, sur la lisière de l'oasis. Les gens de notre compagnie s'activèrent à chercher du bois, de l'eau, à mettre rafraîchir vin et légumes dans un étang profond. Le feu allumé, si quelqu'un s'écarta, ce ne fut pas pour longtemps, car on revenait vite monter la faction devant la lèchefrite, dont doña Teresa avait la surintendance. Spectacle pathétique, que celui de la fascination exercée sur ces gens par la nourriture : cela veut dire, en effet, qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de satisfaire complètement leur appétit. Ils ressemblent aux Arabes, qui, vivant de la façon la plus frugale et la plus chiche, prennent leur revanche quand une chance se présente, et se gorgent jusqu'à atteindre un état de stupeur.

Amusante fut la conversation pendant ce fin repas, les saillies intarissables et inattendues de Teresa faisant comiquement sortir les yeux de la tête à nos guardias, et détournant l'attention qu'ils apportaient à la tâche de se consciencieusement remplir.

« Gare, mon trésor, le vin fait pousser la barbe et fuir les galants, » disait-elle à la petite servante au moment où elle allait boire.

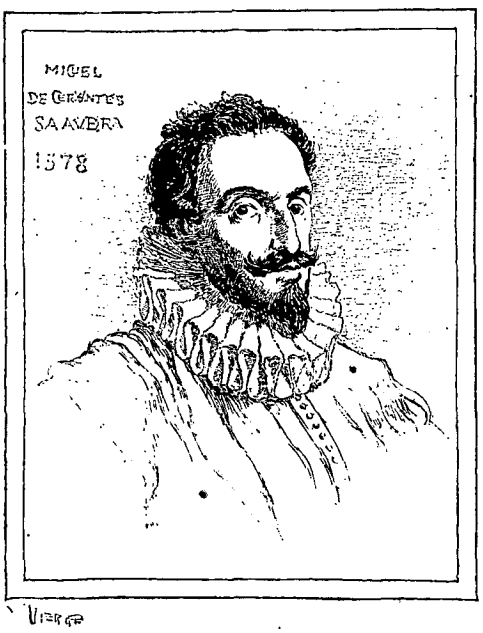
Et la pauvrette protestant qu'elle se souciait pas mal des galants, Teresa ripostait par ce vieux proverbe que Quevedo a pris pour titre d'une de ses pièces :

« Qui ment beaucoup péchera beaucoup (*Quien mas miente, medra mas*). »

Puis elle clignait de l'œil vers son mari, disait : « Des galants! elle en aurait des douzaines! Je la surveillerais. Mais à quoi bon? Ma mère me bat et je fouette la toupie (*Castigame mi madre yo trompo gelas*). » Encore un proverbe de Quevedo qui, appliqué ici, signifiait : Je la morigène, mais elle continue son jeu.

A quoi la gamine répondait, à voix basse : « Après tout, ce n'est pas ma faute. *No con quien naces sino con quien paces* (Pas avec qui tu nais, mais avec qui tu broutes) ».

Les victuailles dépêchées, les outres vidées, et savourée autant que bue la salade, — bue est le mot, car la salade est ici une pinte d'eau et une pinte de vinaigre dans le mariage desquelles nagent des tomates, concombres et oignons, — le seul épilogue possible à cette débauche gastronomique était, en un tel endroit, de faire une bonne sieste, et chacun s'y livra sans tarder.



CERVANTES.

En me réveillant, je vis mes compagnons étendus çà et là, profondément endormis au frais, le bras replié sous leur visage allumé. Près du chariot, la vieille mule étique mâchonnait son fourrage, et les cerceaux de sa carcasse se dessinaient en ombre et lumière. Au bas de la prairie, la petite servante se chantonnait à elle-même quelque chanson. Mais, coquette en herbe, elle faisait une répétition générale de ses petites ruses et mines féminines, faisant des airs de tête, essayant des révérences, combinant quelque figure de danse particulièrement conquérante.

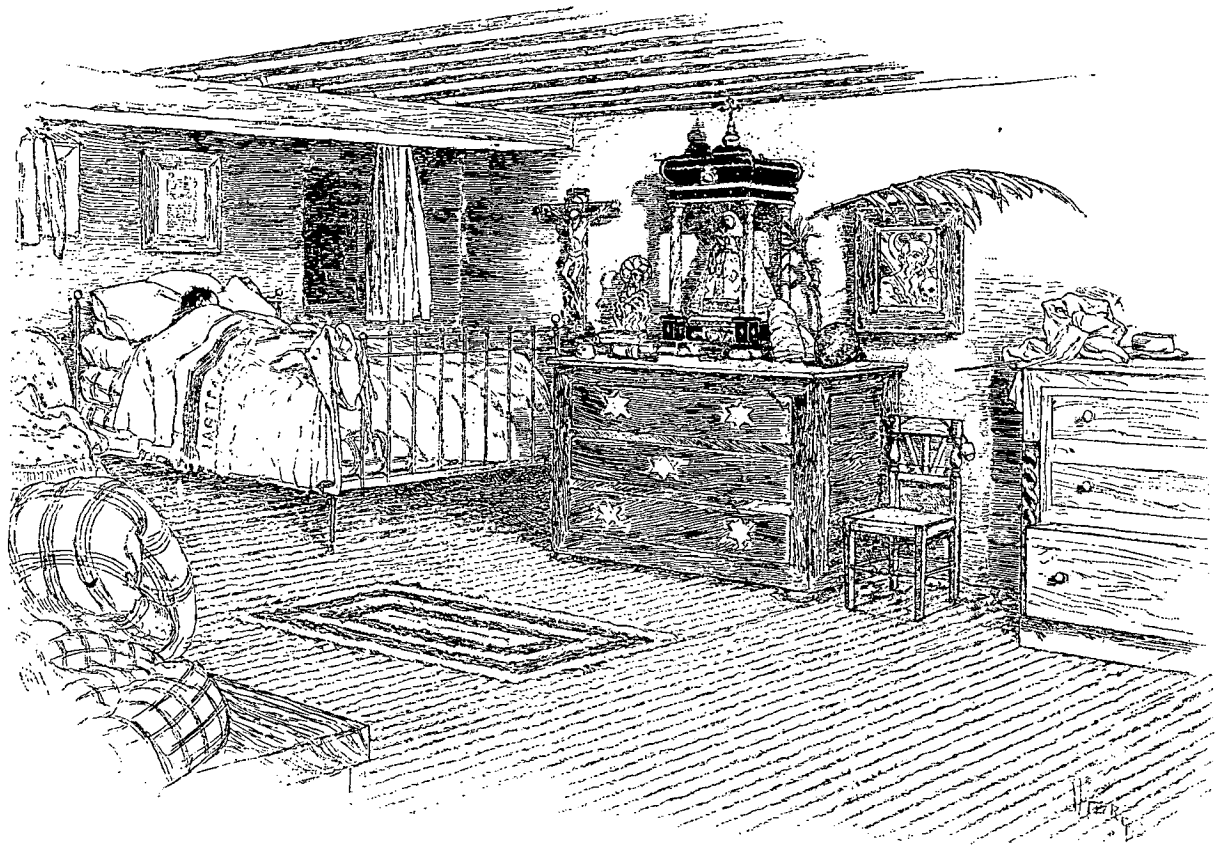
Une poussée de hauts châtaigniers et de pins sur le bord de la prairie enserrait le bassin de pierre où jaillissait la source, bienfaitrice de ces jardins. Du fond de sable et de cailloux s'élevaient, à travers le clair cristal, d'ininterrompus chapelets de bulles d'air. Des poissons apparaissaient et redisparaissaient dans les herbes garnissant la pierre, venaient nager à la surface de l'eau; des libellules et des hirondelles, piquant en zigzags, venaient boire une becquée.

Le profond silence n'était interrompu que par le rythme de l'harmonieux clochetis de la mule, et par les trilles lointains

d'un oiseau, solitaire chanteur. Le vent, ramassant ses forces en approchant, comme les vagues qui galopent vers la rive, affluait en bouffées qui agitaient les faîtes des arbres et les rendaient frémissants. Entre leurs troncs on voyait, en apparence assez près pour qu'on les pût toucher, nos gigantesques voisines, les énormes croupes de montagnes, flamboyantes d'une lumière qui faisait valoir les veines colorées courant le long de leurs rapides déboulements, toute la richesse incomparable de leur rude beauté.

Elle était tout à fait pareille à celle-là, la place où le Chevalier de la Triste Figure accomplit la pénitence qu'il s'était imposée : c'était bien « au pied d'une altière montagne », que bordait « un charmant ruisseau », qui entourait « une verte et luxuriante prairie ». Pourquoi ne serait-ce pas l'authentique endroit que Cervantes avait en vue, et bien que l'opinion des érudits l'ait placé plus loin, à quelques lieues à l'est? L'impression produite par cet heureux et paisible petit monde, avec son eau courante, son abondante végétation, au milieu du paysage le plus rébarbatif, était tout à fait celle d'une oasis parmi les sables du Sahara, se perdant à l'infini.

Nous repartîmes assez tard pour El Viso. Le soleil était brûlant, mais longtemps avant d'arriver à notre gîte,



NOTRE CHAMBRE A EL VISO.

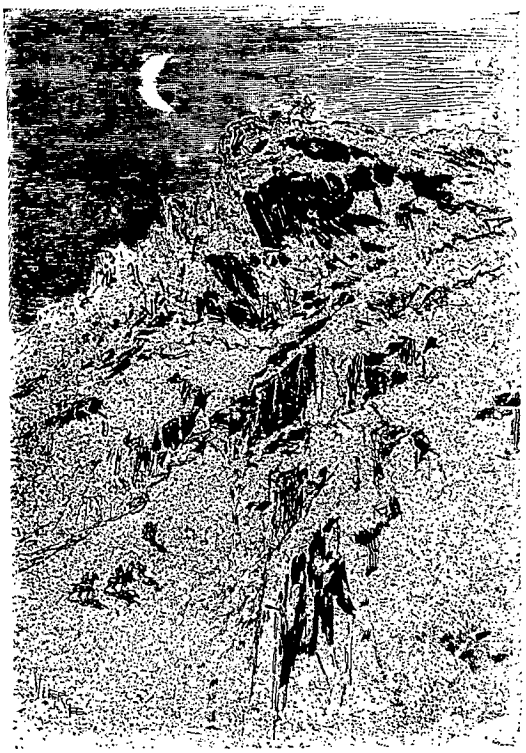
la Casa Teresa, nous dûmes nous envelopper de couvertures et de manteaux, la transition, au coucher du soleil, étant des plus brusques entre le chaud et le froid.

Los Molinos fut le but d'une autre excursion, mais j'y allais seul avec mes guardias, car c'était beaucoup trop loin pour la señora et son époux. C'était se transporter « jusque dans les entrailles de la montagne » au milieu même du farouche paysage que Cervantes a décrit dans les chapitres où il raconte les aventures du Chevalier avec le déguenillé Cardenio.

Ce désert enchevêtrement, sans chemins, de sauvages pics et vallées, inaccessible à tout homme qui ne connaît pas le pays à fond, était jadis le refuge de ceux qui cherchaient à se garer de la justice et de l'Inquisition. Jusqu'à la dernière génération, ce fut le repaire de bandes de brigands, dont les sanglants exploits sont restés gravés dans l'imagination populaire et figurent encore dans les entretiens des hommes, des femmes et des enfants de la région.

Il nous fallut quatorze heures de la plus pénible marche pour arriver au moulin, qui, malgré les dangers que présente le sentier qui fait sa seule communication avec le reste du monde, n'est pas complètement abandonné. La force hydraulique n'est pas très grande, le chauffage est très coûteux, de sorte que, si l'on ajoute les risques sérieux de perdre en chemin des mules et des sacs de farine, ce moulin à eau, qui peut faire de la farine à bon marché, n'est guère achalandé que par les pauvres, et ne marche que peu de mois par an.

*



LA PIA DE PIANERO.

Et le chemin n'est pas seulement dangereux pour les bêtes ; il l'est pas mal pour les gens. Le roc brillant et poli, les pierres roulantes ou brisées sur la rapide descente rendent la marche incertaine et peuvent conduire facilement le voyageur au fin fond du précipice. Le sentier est tout garni de tas de pierres, commémorant de semblables accidents. A chacun de ces tas, suivant la coutume, nous ajoutâmes religieusement notre pierre en passant. Cet usage est encore en vigueur en Sicile et dans tout le nord de l'Afrique.

En revanche, le spectacle était grandiose au possible. Des cimes escarpées alternaient avec des bouquets de robustes myrtes et de lentisques, et avec des talus où le rampant arbousier et le laurier poussaient à profusion sur des tapis de pâquerettes et de trèfles, dont l'arôme pénétrant embaumait la vallée. Nous pûmes, dans la dernière partie du voyage, constater la vérité du proverbe : « *No hay atajo sin trabajo*, pas de court chemin sans peine », car il nous fallut faire ce chemin en sautant de bloc en bloc, à la façon de Cardenio, le fou par amour. C'était la seule façon d'arriver promptement à destination et aussi sûrement que par le chemin des mules.

Au fond d'un étroit fossé, entouré de tous côtés par de gigantesques murailles de montagnes presque perpendiculaires, qui semblaient prêtes à l'écraser, était le moulin, et c'était l'endroit le plus abandonné, le plus misérable que j'aie jamais vu de ma vie. Sans occupant en ce moment, il nous regardait de ses fenêtres sans croisées, comme un cadavre avec des orbites sans yeux. Derrière la porte vermoulue, nous trouvâmes, habitée par les chauves-souris et les rats, une chambre sordide dont le vide moisi, les murs branlants, produisaient une impression tragique et déprimante. On ne pouvait trouver là ni aide ni courage. Tout était abject, déchu, désespéré. L'eau était glaciale et glaciale était la nuit. Nous fîmes tant bien que mal du feu par terre, et nous dormîmes auprès, chacun faisant la garde à son tour.

Lorsque je rentrai à El Viso la nuit suivante, épuisé, il me sembla que je revenais d'un des cercles de l'Enfer.

VII

La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros.

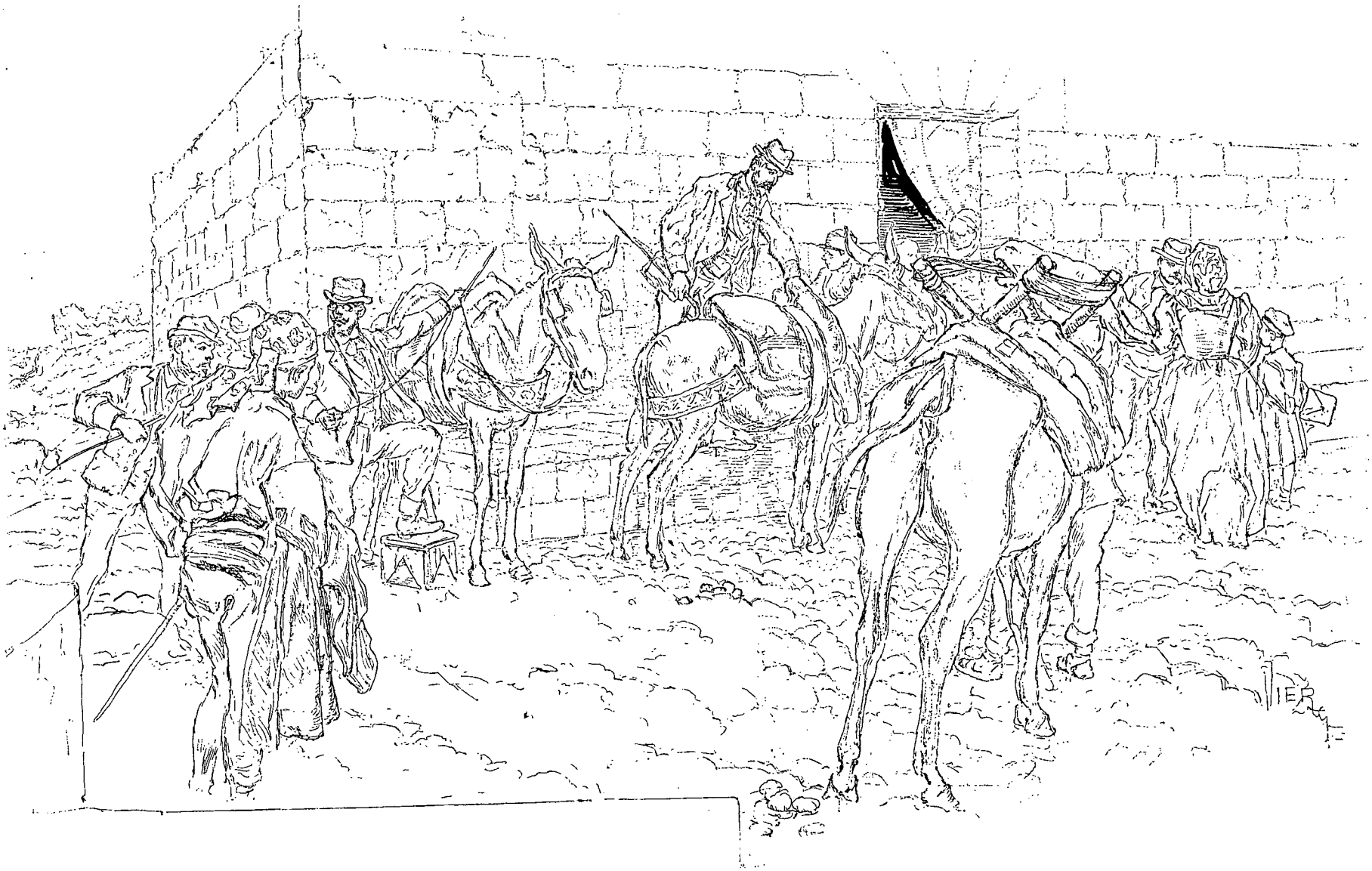
J'ai quitté El Viso en compagnie de José, de son char et des deux guardias, au milieu d'une de ces nuits étoilées qui, par leur atmosphère diaphane, les souffles de vent tiède, velouté, caressant, font du voyage un exquis plaisir, même quand il est probable que le jour suivant sera à l'orage.



DANS LA SIERRA.

Après une lieue environ, je me retrouvai sur la grand'route royale réunissant Madrid à Séville, que j'avais déjà prise pour me rendre au Toboso. Nous la suivîmes dans la direction du sud. Là, les divers groupes des sommets de la Sierra se distribuent à la ronde en une architecturale confusion du plus frappant caractère, et tout change sans cesse avec la direction, la montée, la descente de la route.

Quelques ruines demeurent pour raconter l'antique prospérité, l'activité de cette grande artère, qui, elle, par sa solidité, brave le temps et les éléments. Nous nous arrê-



UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA.



LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT.

tâmes, pour prendre une tasse de café, dans une venta en ruines qui, dans ses deux seules chambres intactes, abritait un jeune couple, le mari revêche et la femme avec des airs de chien battu, tous deux d'une attitude gênée qui nous rendit silencieux et nous mit mal à l'aise. Les guardias m'expliquèrent, quand nous nous remîmes en chemin, que c'était un mari jaloux, et que c'était la raison pour laquelle ils vivaient ainsi dans cette sauvage solitude, loin de tout être humain.

Tout au bas d'une longue descente, la route tournait brusquement à droite et traversait un pont jeté sur un impétueux torrent. Vis-à-vis du pont et en contre-bas de la colline, était comme une avalanche de blocs gigantesques. La route les évitait, redescendait tout droit, passait sur l'autre rive du torrent et traversait de nouveau un pont cent mètres plus bas. Ces blocs commandant la route dont on apercevait en bas et en haut de longues parties du ruban font ici un endroit idéalement propice aux embuscades. Aussi, à cette place, les brigands ont-ils commis plus de meurtres et de rapines que dans tout le reste de l'Espagne réuni, à ce que me dirent mes guardias.

Jusqu'à l'adoption des Remington et des carabines Martini-Henry, les mules et leurs charges étaient volées, les coches dévalisés, et quand les voyageurs refusaient de se rendre ou faisaient mine de résister, ils étaient massacrés, et leurs têtes coupées placées sur les parapets du pont pour servir d'avertissement aux voyageurs à venir.

Sur un des sommets à droite de la route, on voit la caverne des Paolos, qui fut le repaire d'une bande fameuse. Les Paolos étaient frères dans le sang et le crime; leurs exploits figurèrent parmi les histoires choisies dont José, qui avait connu un des Paolos, me régala; c'étaient des récits fastidieux et révoltants.

Grâce principalement aux efficaces efforts de la guardia civile, la route est maintenant et depuis longtemps exempte de brigands. Pourtant, lorsque je demandais à mes hommes quels dangers j'aurais risqués en cheminant seul dans ces parages, ils me répondaient qu'un pauvre n'aurait rien à craindre, mais que quelque grossier et ignorant arriero, qui m'aurait par hasard rencontré sur son chemin, aurait très bien pu avoir l'idée de me planter son couteau dans la poitrine pour voir s'il n'y avait pas sur moi une peseta ou un peu plus. Or, ce qu'il y avait de plaisant en ceci, c'est qu'avec mon misérable costume de naturel de la Manche, je m'étais imaginé que je représentais le plus idéal vagabond, le plus parfait sans-le-sou!

La route se poursuivait en bordure du cours d'eau qui peu à peu perdait son caractère sauvage et devenait une jolie rivière bouillonnante. Le chemin de fer la rattrapait et la traversait, et nous continuions notre route en pente le long de la voie ferrée et de la rivière sans rencontrer âme qui vive. Il ne passait pas de train, et seule la chanson de l'eau troublait l'accablant silence.

Les montagnes graduellement paraissaient se rassembler sur nous, et s'élever bien haut, toutes tapissées de forêts que déchiraient par endroits des prismes de rochers. Notre sentier était tout semé de débris, provenant des roches désagrégées sous l'effort des éléments. Des fragments de riche quartz métallique indiquaient la richesse gisant, inutilisée, dans ces montagnes de la Sierra Morena, célèbres au temps de l'occupation romaine pour leurs mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'argent, abandonnées maintenant, et oubliées depuis des siècles.

Avant la solitaire station de Venta de Cardenas, nous trouvons une des plus misérables localités que j'aie rencontrées dans mon voyage. Une demi-douzaine de masures basses, sans fenêtres, bâties de boue et de crachat, vautrées dans des mares d'ordure, où vaguaient des poules et trifouillaient des cochons. De



ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA.

répulsifs spécimens d'humanité, en haillons abominables, sales au-dessus de ce qu'on peut rêver, traînassaient sur les seuils, nous regardant d'un air idiot. On eût dit qu'ils allaient, à un moment donné, marcher à quatre pattes et ramper avec les animaux, dont ils n'étaient guère éloignés en apparence.

Comment ces êtres peuvent-ils demeurer si en bas de l'échelle humaine dans un pays où le sol devrait, avec un peu de peine, rapporter de convenables revenus, c'est un problème. Peut-être pourrait-on demander la réponse aux riches propriétaires des montagnes, qui se gardent jalousement le sol comme de simples réserves de gibier.

Ces paysans n'ont d'autre ressource que le braconnage. Trop ignorants pour savoir expédier en ville par chemin de fer le gibier qu'ils tuent, incapables d'en faire usage dans les misérables villages de la région, ils ne tuent que pour soutenir leur vie; leur existence se passe à manger, à dormir et à dépister les gardes-chasse; elle est aussi primitive et dégradée que celle de leurs ancêtres de l'âge de pierre.

Au-dessus de la station, la route gravit les flancs d'une vallée qui va sans cesse se rétrécissant; cette route a pour toute protection du côté du précipice un chapelet de *moriones*, ces bornes érigées à un petit nombre de mètres tout le long de la route, et qui étaient un des signes les plus caractéristiques et pittoresques des vieilles voies espagnoles. Ces moriones indiquent le chemin de Venta de Cardenas, située près de l'entrée du célèbre cañon de Despeñaperros. C'est là que la luxuriante végétation du cactus commence à signaler l'Andalousie, musicale jusque dans son nom, le pays des castagnettes et des fleurs, des ensorcelantes danseuses et cigarières, des gitanos et des toréadors, et de toutes sortes de gens, très séduisants dans les romans, très vulgaires dans la réalité.

Jadis la vie de la Morena se concentrait dans les parages de ce défilé de Despeñaperros (littéralement « chiens jetés dehors », probablement parce que c'est là qu'on vit le dernier de ces infidèles, de ces chiens, les Mores, lorsque, abandonnant Tolède et leurs provinces du Nord, ils se replièrent sur l'Andalousie). Despeñaperros demeura la ligne de démarcation entre les Chrétiens et les Mores pendant que ceux-ci occupèrent Grenade. Ce fut alors la vraie Porte du Sud, à travers laquelle passa tout le trafic entre la capitale, Séville et le reste de l'Andalousie.



LOS ORGANOS (PAGE 576).

Mais, maintenant, au lieu de l'animation de naguère, des défilés de coches et des troupes de mules chargées, il n'y a plus, et encore de rares fois chaque jour, que le strident sifflet et le grondement des trains. C'est encore la porte de l'Andalousie, mais la vie s'en est retirée, et l'endroit est probablement plus solitaire à présent qu'il ne fut jamais depuis que les Romains conquirent l'Ibérie.



LOS ORGANOS.

La Venta de Cardenas, précieuse relique des temps où l'on voyageait en diligence ou à pied, domine justement l'intruse du paysage, son ennemie, la voie ferrée. Il en a vu, le vieux caravansérail! Une vie brillante, active, affairée! Que de figures historiques, rois et reines, prélats et ambassadeurs, capitaines et marchands des Indes, se sont arrêtées sous son toit, coude à coude avec les gens du commun, muletiers et soldats! Dans ses grandes lignes il demeure tel qu'il fut bâti il y a plus de trois siècles, solide, bien que négligé, et racontant toute sa pathétique histoire par ses vieilles pierres, ses immenses étables, ses portes assez grandes pour laisser passer de front deux carrosses royaux.

Nous eûmes dans la vieille auberge une réjouissance en plein midi. L'ama, un beau type de Maritorne, daigna faire elle-même la cuisine (il est vrai qu'il n'y avait pas de domestiques).

L'endroit avait bel air; les pigeons, les poulets, les chats et les hirondelles animaient de quelque apparence de vie ces

salles hautes et vides. Dans l'immense chambre où nous faisions les cent pas et où nous devions nous reposer, combinaison de hall, de salle à manger et de remise, une centaine de nos chariots aurait facilement pu évoluer.

Notre petit groupe s'assit devant le banc peu élevé, servant de table, sur lequel on servit une couple de perdrix et un lapin; une délicieuse salade de concombres et de tomates nageant dans un ample bol de vinaigre et d'eau, jouait bravement son rôle auprès de ces victuailles. Nous trempions tous, démocratiquement, nos cuillers dans le plat commun, et les chats, ainsi que les poulets, formant le cercle, quémandaient chacun à sa façon, dérobant au besoin, quand on ne leur donnait pas.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.

Deux pauvres drôles, maigrement vêtus d'une chemise et d'une culotte, qui n'étaient pas très complètes ni l'une ni l'autre, et coiffés de mouchoirs rouges, entrèrent dans la chambre avec l'air hardi et alerte des vrais bohémiens. Même devant les guardias, ils dissimulaient mal leur apparence mi-voyou, mi-gitano. Après avoir salué à la ronde, ils s'assirent, sans dire un mot, près de la muraille opposée, déposant avec de grands soins un paquet de haillons, d'où sortait une lame droite, soigneusement enveloppée.

— Toreros, dit le vieux José.

L'un des deux n'était vraisemblablement qu'un acolyte, un apprenti banderillero sans doute. L'autre, l'espada, avait un visage d'une saisissante beauté, mais avec une expression sinistre et diabolique. Souple et musculeux, il se tenait contre la muraille avec l'élégance d'une statue grecque. Il nous posa quelques questions, auxquelles répondirent laconiquement les guardias, qui avaient pris leur air officiel de défiance. Ces voyageurs étaient des Andalous se rendant en la province de Ciudad Real (la Manche) pour s'enquérir des moments et des endroits où aurait lieu quelque petite course locale.

Du diable d'ailleurs s'ils savaient qu'ils se trouvaient précisément dans cette province de Ciudad Real. Il était évident que leur seule préoccupation était de repasser les stratagèmes de torero, et d'y atteindre assez de perfection pour devenir célèbres, porter de beaux et bons habits, voyager en grande pompe, et profiter des choses. Avec leurs mines d'affamés ou de félins en quête de proie, leurs gestes silencieux et agiles, leurs coups d'œil de renards, on voyait qu'ils ne renonceraient à l'espoir d'être invités à prendre place parmi nous qu'une fois la dernière chance évanouie.

L'amo, l'ama et leurs enfants nous suivirent à table et ils nettoyèrent proprement les plats. Aussi donnai-je aux toreros une menue pièce d'argent. Autant que j'en pus juger par leur expression de surprise, c'était certainement la première qu'ils eussent reçue de cette façon. Leur sourire disait assez clairement qu'ils n'étaient pas très sûrs que l'esprit du donateur ne fût un peu dérangé. Toutefois, ils acceptèrent, et enveloppèrent leur pièce dans plusieurs replis d'un chiffon. Je pensai qu'elle ne les abandonnerait qu'à bon escient, et qu'on pourrait compter sur eux pour en tirer tout ce qu'on en pouvait tirer.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.

Un autre groupe de va-nu-pieds voyageurs se présenta pendant que nous nous tenions sur le seuil. La femme assise tout au haut de la charge d'un âne, le mari conduisant, et deux enfants suivant. Ils appartenaient à la famille des sortes de fakirs ambulants qui vont de village en village, de foire en foire, vendant des objets de camelote, la femme disant la bonne aventure, et le gamin, un des plus roués petits chenapans qu'on pût voir, faisant sa spécialité de danser la *zapatera*. Nos guardias avaient l'œil sur le père, un drôle malgracieux



SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS (PAGE 569).

et de fort mauvaise mine. Le vieux José lui-même, qui avait tout vu dans sa vie, le regardait soupçonneusement et disait : « C'est un de ces hommes qui vous couperaient la gorge rien que pour la blague. » Le gamin, d'un air de bravache, chanta ce fragment d'une *petenera* blasphématoire :

Je vous aime plus que ma vie,
Je vous aime plus que ma mère,
Et si c'est un péché,
Eh bien ! je vous aime plus que la Vierge du Carmel.

« Fi donc! dit un de nos guardias. N'insultez pas Notre Dame! » Là-dessus, toute la famille se retourna et nous regarda en feignant une grande surprise.

Ils payèrent deux sous le privilège de se servir du feu pour cuire quelque chose qu'ils avaient apporté avec eux et de s'abriter quelques heures, eux et leur bête. Ils étaient de méchante humeur, n'ayant pas fait d'affaires à la foire d'El Viso. Tout en repaquetant leur charge d'âne, ils lâchèrent la bonde à leur mépris pour les gens de la Morena, des imbéciles, une race de brutes et d'ignorants, qui ne voulaient payer pour être amusés ni acheter des objets qui ne servent à rien. Mais tout irait mieux bientôt, car ils étaient en route pour Séville, « le Paradis », comme ils l'appelaient. Ces gens, de la lie sévillane, étaient de ceux qui croient que leur ville seule vaut la peine d'y vivre et regardent le reste du monde comme barbare.

Ils se reformèrent pour le départ dans l'après-midi et les voilà en route pour leur chère destination, la gamine faisant des sauts périlleux et bondissant de joie, le gamin imitant la guitare accompagnant cette chanson de femme :

Séville de mon âme,
Séville de ma joie,
Qui n'aimerait pas être à Séville,
Même pour y dormir sur les cailloux?

Et à distance on entendait encore la voix rauque du père jetant d'abominables malédictions sur El Viso et les gens de la Morena.

De la Venta jusqu'à la fin de la grande brèche de Despeñaperros, la route royale, étroite et mal tenue, est taillée en pleine montagne.

Nous suivions à loisir ses molles courbes et ses brusques détours, dont chacun nous révélait une vue nouvelle et saisissante. A notre droite, la montagne, muraille à pic, s'élevait dénudée, jusqu'au ciel bleu, parmi des flocons de nuages. A gauche régnait le précipice. A mi-hauteur de ce précipice, la voie ferrée, semblable à un ruban, traversait des ponts, disparaissait dans des tunnels. Tout au fond, deux mille pieds plus bas, l'eau verte se précipitait en bouillonnant vers le Guadalquivir et l'Andalousie. Tout contribuait à faire un tableau magnifique et émouvant : les bouquets serrés d'oliviers sauvages et de chênes rabougris poussant sur les pentes; la luxuriante végétation de fougères, de plantes traînantes et de vert gazon tout étoilé de fleurettes, au fond des gouffres; la rigidité et la nudité sévères des



DANSE A SÉVILLE.



LES TOREROS (PAGE 574).

énormes masses de pierre. Il y avait des vues plus pittoresques que les autres dans cette variété que nous révélait chaque tournant de route. Une des plus belles était sans doute *los Organos*, une pièce de roc pur, de quatre mille pieds de haut, ayant une vague ressemblance avec la rangée de tuyaux d'un orgue géant.

Le soleil disparut à nos yeux, et pendant le reste de notre excursion le long du défilé l'obscurité et l'humidité régnèrent, effaçant absolument toutes les sauvages beautés du site.

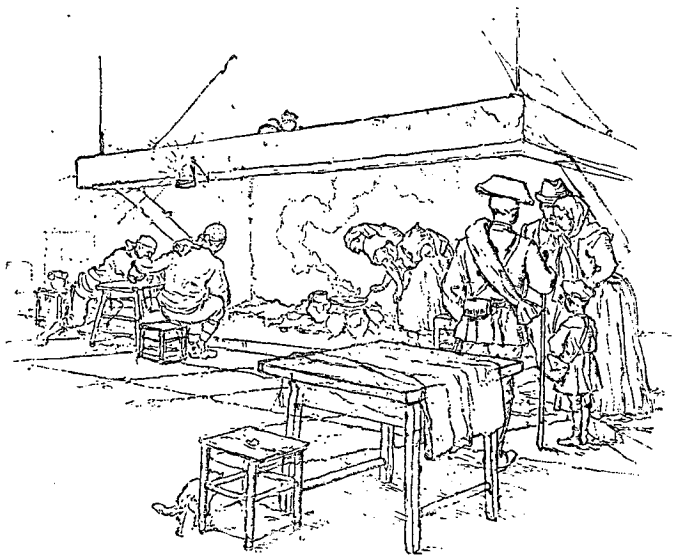
Quand nous eûmes émergé à la fin de ces ténèbres, apparut, encadrée entre les deux murailles de Despeñaperros comme deux sentinelles imposantes, noires et sourcilleuses, une splendide vision de l'Andalousie. Ses collines dénudées étaient métamorphosées en un kaléidoscope de tons brillants et incandescents; on eût dit le cœur d'un volcan; là-dessus s'étendait un radieux ciel d'or en fusion, qui graduellement s'adoucissait jusqu'à des tons d'opale. Plus loin le mirage devenait quelque chose de mystérieux, d'indéfinissable, un vaste bercement, pour la nuit approchante, sous des voiles aussi doux que transparents.

Au retour, la lune commençait à répandre sa fantastique clarté sur les gorges, évoquant tout un monde étrange de formes et d'éclairage. Un arriero passa, assis de côté sur son âne et vociférant une sauvage malagueña qu'il accompagnait avec sa guitare.

— Où vas-tu comme ça, vieux frère? demande un des guardias.

— Chez nous, mon cher, répondit-il tout du haut de sa voix. Je vais chez nous! *Viva la Gracia! que bella! que guapa! Andalusia!* »

AUG.-F. JACCACI.



SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN RELAIS DANS LA STEPPE (PAGE 581). — DESSIN D'OLLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

I

Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte.



LE SAINT NICOLAS BOURIATE (PAGE 587)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le fleuve Amour est formé de deux grandes rivières, la Chilka, qui naît sur le versant occidental des monts Yablonovyi, et l'Argoun, sorti du lac Dalaï-Nor. L'Amour a 2 000 mètres de cours; son bassin est immense, et l'on peut suivre ses affluents jusqu'aux 42e et 38e degrés de latitude.

Les plus importants sont au nord la Zeïa, la Bureïa et l'Amgoun, qui le rejoint à peu de distance de son embouchure, à Nikolaïevsk; au sud le Soungari et l'Oussouri.

La partie russe du bassin de l'Amour a été acquise en deux fois. Par le traité de Nertchinsk, en 1689, la Chine céda les territoires du haut Amour, c'est-à-dire les terres de la Chilka et de l'Argoun ou Transbaïkalie. Par le traité d'Aïgoun en 1858, elle céda le pays au nord de l'Amour et le long du fleuve Oussouri.

Les villes situées dans cet immense bassin sont Tchita, dans la région des sources, résidence du gouverneur de la Transbaïkalie, Nertchinsk près de la Chilka, Akcha sur l'Onon, Stretensk, où la Chilka devient navigable, Blagovechtchensk, Khabarovsk et Nikolaïevsk sur le parcours de l'Amour. Blagovechtchensk est la résidence du gouverneur de la province Amourienne, Khabarovsk celle du gouverneur général du pays, et Nikolaïevsk le port maritime. Enfin, Vladivostok, situé sur le bord de l'Océan non loin de la Corée, est le poste militaire avancé de la Russie en Extrême-Orient, et le siège du gouverneur de la province du Littoral, qui s'étend jusqu'au Kamtchatka et à la mer de Bering.

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit. Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

Le bassin de l'Amour fut plusieurs fois sur le point d'être colonisé et civilisé par les Russes. L'absence de voies de communications, les immenses forêts et le climat très rude ont mis à ces projets de tels obstacles qu'on a dû chaque fois les abandonner. Ce n'est que dans la seconde moitié de ce siècle, après que la Transbaïkalie, devenue une véritable province russe, eut pu servir de base à l'expédition du comte Mouravieff, que le fleuve Amour fut cédé pacifiquement par la Chine et que le gouvernement russe put envoyer des Cosaques de la Transbaïkalie pour servir de cadre à la colonisation.

A ces territoires s'ajouta bientôt l'île de Sakhalin, cédée par le Japon. Cette île était réputée impropre à toute colonisation. Cependant, outre sa position favorable en face de l'embouchure du fleuve Amour, son climat, ses richesses en houille, naphte, bois et poissons, ont assez prouvé qu'elle pouvait être colonisée avec profit.

Comme on le sait, le gouvernement russe relègue dans cette île les condamnés aux travaux forcés, et à l'expiration de leur peine ils y restent comme colons.

Avant l'arrivée des Russes, le pays du haut Amour était habité depuis longtemps par les Mongols Bouriates, du peuple Horinski, successeurs du prince mongol Horidoi. Les Bouriates habitaient les steppes des deux côtés des montagnes. Même dans la Mongolie et les steppes de Gobi, ils menaient la vie pastorale. Aujourd'hui tout ce pays présente un autre aspect qu'à l'époque où, couvert de forêts vierges, sans voies de communications, presque sans habitations, il était parcouru par des indigènes nomades vivant de leur chasse et de leur pêche, et ne connaissant d'autres peuples civilisés que les Chinois et les Japonais, qui venaient échanger contre des fourrures quelques armes de chasse et quelques ustensiles de ménage.

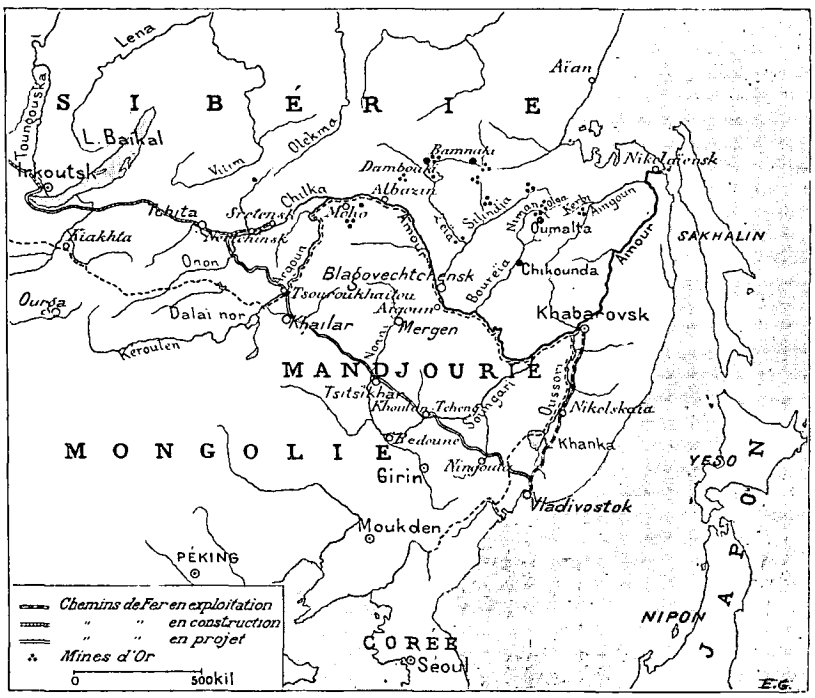
Comme les peuples de cette partie de l'Asie n'ont aucune influence civilisatrice et ne cherchent pas à en avoir, et comme ce contact des indigènes avec les Chinois et Japonais était simplement commercial, les mœurs des indigènes n'ont subi de ce fait que des transformations insignifiantes et ils sont restés sauvages jusqu'à nos jours.

Les premières relations de ces indigènes avec les Russes datent du XVIe siècle. Elles n'ont pas cessé depuis.

Vers le milieu du XVIIe siècle les Cosaques russes descendirent le fleuve Amour jusqu'à l'Océan et visitèrent les bords de la mer d'Okhotsk. Ils construisirent de nombreuses maisons pour passer l'hiver, de petites forteresses et même une ville, la fameuse Albazin, sur le haut Amour. Mais ces incursions furent courtes et exclusivement hostiles; aussi n'eurent-elles aucune influence sur les indigènes, qui regardaient et traitaient les Cosaques en ennemis.

En 1689, le traité de Nertchinsk voulut mettre fin à ces expéditions; il édicta des peines sévères contre leurs auteurs. Mais ces mesures n'eurent pas d'effet, et les incursions continuèrent de plus belle.

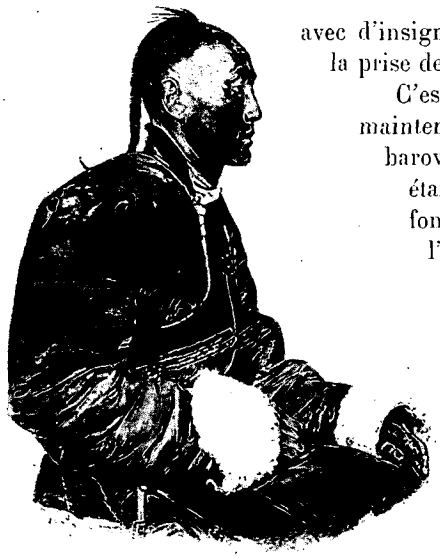
Chasseurs russes, marchands, Cosaques, aventuriers, voleurs, déserteurs, tout un monde sans aveu, sachant les bruits qui couraient au sujet des richesses fantastiques du pays, pénétraient jusqu'aux endroits les plus éloignés, au fond des forêts, et certains même y restaient toujours. La frontière nord russo-chinoise, passant par les forêts et connue seulement des administrations des deux pays, ne pouvait servir de ligne de démarcation véritable, par suite de l'ignorance de tous et des coutumes nomades des indigènes. Ceux-ci, changeant tous les jours leurs habitations pour suivre le gibier, montant ou descendant les rivières, leur véritable frontière était le fleuve Amour, où s'arrêtait leur chasse.



ITINÉRAIRE DE M. CHIMKIÉVITCH DANS LE BASSIN DE L'AMOUR.

Le climat défavorable du nord du bassin de l'Amour et surtout des bords de la mer d'Okhotsk, la lenteur et la difficulté des communications, obligeaient les Russes à descendre au sud et à se rapprocher de plus en plus du fleuve, qui leur paraissait évidemment le meilleur et même le seul chemin reliant la Sibérie à l'Océan.

Ce point de vue devait inévitablement conduire à la conquête de l'Amour, et c'est au printemps de 1855 que le gouverneur général de la Sibérie occidentale, le célèbre général Mouravieff, descendit le fleuve



UN BOURIATE — DESSIN D'OULEVAY.

avec d'insignifiantes forces militaires et les premiers colons russes. Il accomplit ainsi la prise de possession du pays, sanctionnée plus tard par le traité d'Aïgoun.

C'est de 1858 que date cette énergique colonisation, qui se poursuit encore maintenant, et qui, outre qu'elle a créé trois grandes villes, Vladivostok, Khabarovsk et Blagovechtchensk, et des milliers de villages, partout où le terrain était capable de recevoir des colons, a été le point de départ et demeure le fondement de cette grande influence civilisatrice que la Russie exerce dans l'Extrême-Orient, et qui s'accroîtra encore indéfiniment quand le chemin de fer transsibérien aura ouvert le centre de la Chine au commerce européen.

Mais, bien que la civilisation ait commencé à pénétrer dans le pays du fleuve Amour, et malgré les progrès réalisés dans ces derniers temps, la plus grande partie du sol est encore à l'état vierge, car les colons se sont répandus sur les bords des rivières et surtout dans les endroits déjà anciennement cultivés par les Chinois.

La rive gauche ou septentrionale du grand fleuve n'est encore peuplée que d'indigènes. Les mines d'or découvertes dans les forêts ont créé de petits centres éphémères de civilisation. Mais les résultats de ces établissements ont été déplorables : dévastation du pays, incendie des forêts, habitudes de débauche et d'ivrognerie données aux indigènes.

Les forêts et les bords des rivières sont habités par les indigènes du pays de l'Amour, qui appartiennent aux races toungouse et ghilake. Une troisième race, celle des Aïnos, peuple l'île Sakhalin.

Presque tous ces peuples sauvages ont embrassé la religion orthodoxe, mais seulement d'une façon extérieure, car les missionnaires, ne connaissant ni leurs langues ni leurs mœurs, n'ont pu influer sur eux que par l'argent et les fonctionnaires de l'administration. Aussi ce peuple soi-disant orthodoxe a-t-il encore pour religion le chamanisme pur.

Après avoir acquis le pays, le gouvernement russe y a envoyé pour l'étudier une série d'expéditions scientifiques dirigées par des savants tels que Middendorf, Maak, Schrenk, Prjevalsky, etc. La première date de 1844, soit quatorze ans avant le traité d'Aïgoun. Ces expéditions ont fait connaître à peu près complètement le pays.

Elles ont révélé un hiver long et froid, très neigeux, un été tropical avec une chaleur étouffante et des pluies. Les forêts sont remplies de la plus grande variété d'arbres de différentes zones. En été l'herbe pousse à une hauteur telle qu'un cavalier et son cheval y disparaissent. La vigne sauvage donne des raisins et monte dans les forêts aux branches des vieux sapins.

Dans les forêts habitent le renne et le tigre. Comme bêtes de trait et de somme, on a les chameaux, les chevaux, les rennes et les chiens.

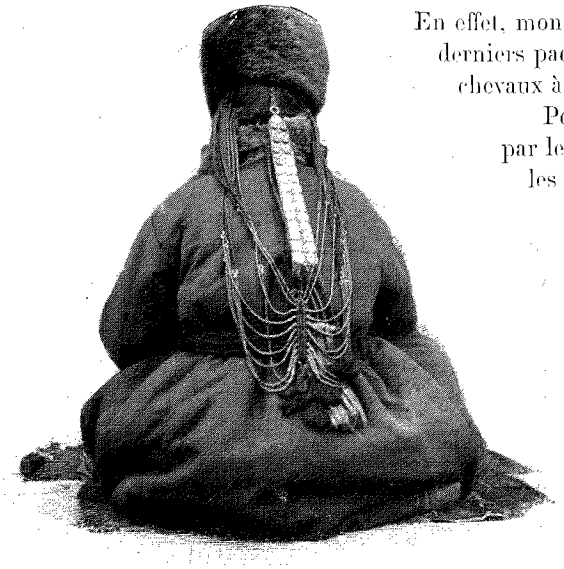
Tout cela donne au pays un cachet d'originalité, que rend bien cette légende racontée là-bas : « Quand le bon Dieu créait la terre, l'archange Michel vint lui annoncer un jour qu'il avait fini sa mission et qu'il lui restait un sac de diverses semences non employées dont il demandait ce qu'il fallait faire. Le bon Dieu, se rappelant alors qu'il avait complètement oublié un pays perdu dans le nord, ordonna à l'archange de se transporter au pays de l'Amour et d'y répandre le restant des graines de la création du monde. C'est pourquoi, dit la légende, le pays renferme non seulement des animaux et des plantes disparates, mais compte aussi jusqu'à différentes races indigènes. »

Ce sont ces indigènes que nous allons voir maintenant et qui sont restés tels qu'ils étaient il y a quelques siècles, grâce à la coutume traditionnelle de la Russie de ne toucher en rien aux usages des pays annexés. Dans la description de leur vie, si intéressante, que je vais essayer de donner, nous commencerons par le haut Amour et ses grandes steppes. Après un petit voyage chez les peuples pasteurs, nous passerons dans les forêts sibériennes, vers les sources des rivières du nord, et nous descendrons le long de ces rivières jusque chez les peuples pêcheurs.

Nous noterons ainsi l'état de ces peuples, au moment où le chemin de fer commence à pénétrer chez eux pour leur apporter la civilisation d'Occident.

J'étais en 1893 dans la ville de Tchita, résidence du gouverneur de Transbaïkalie, dont le territoire, appartenant à l'administration du pays amourien, est situé entre le lac Baïkal et l'origine du fleuve Amour, formé par le confluent de la Chilka et de l'Argoun. Ce pays a une population d'un demi-million d'habitants, dont la moitié seulement est russe, l'autre moitié étant composée de peuples pasteurs appartenant aux Mongols Bouriates et aux Tougouses Solones. Je devais faire un voyage dans les steppes du haut Amour pour visiter les Mongols pasteurs.

Le 2 mai, vers sept heures du matin, j'entendis devant mes fenêtres les roues d'une tarantasse et les clochettes des chevaux. Comme cette distinction n'est permise qu'aux hauts fonctionnaires, ce bruit me signalait, sans doute, l'arrivée du chef de l'arrondissement, le colonel Koukol-Jasnopolsky, qui devait venir me chercher pour faire le voyage avec moi.



COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE (PAGE 585). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En effet, mon compagnon était chez moi un instant après. Je mis en ordre mes derniers paquets, et bientôt nous filions en tarantasse, emportés par des petits chevaux à demi-sauvages.

Pour arriver dans les steppes, il fallait faire plus de cent kilomètres par les territoires des Cosaques, en traversant leurs villages et en suivant les rives pittoresques de la rivière Ingoda, affluent de la Chilka.

La nuit arriva très vite; nous pûmes encore coucher dans une maison de Cosaques. Le lendemain, de bonne heure, notre tarantasse roulait déjà dans la « steppe fraternelle », comme l'appellent les Russes, à cause des qualités hospitalières des Bouriates, appelés « le peuple fraternel ».

C'est dans cette steppe, déserte maintenant, que les hordes des Mongols, sous le commandement de Djenghiz-Khan, s'étaient préparées autrefois à envahir l'Europe. Elle est maintenant habitée par les Mongols Bouriates qui au XIIIe siècle, après la perturbation produite dans les populations de l'Amour par la dynastie Kin et par Djenghiz-Khan, se précipitèrent de la Mongolie septentrionale jusqu'au lac Baïkal, envahirent le pays et repoussèrent au nord les Iakoutes, qui habitaient en ce temps les rives du lac. D'après les dernières recherches faites sur place, Djenghiz-Khan serait né dans une localité de la vallée du fleuve Onon, connue sous le nom de Deljun-Boldok.

Ici on a trouvé et l'on trouve encore des milliers de pièces de néphrite, prouvant qu'à l'âge de la pierre existaient d'immenses usines taillant des flèches, des marteaux et d'autres objets en cette matière. Les musées de Nertchinsk et de Tchita comptent quelques dizaines de numéros de ce genre, et la collection dirigée par M. Kouznetzoff augmente tous les jours.

Ce sont les Mongols Bouriates, successeurs d'un prince Horidoi, qui ont envahi le pays appelé la Transbaïkalie, et à qui appartient maintenant le terrain des steppes situées sur les deux versants des montagnes de Yablonovyi. Les Mongols nommés Aginski et Horinski, qui jusqu'à présent n'ont rien changé à leurs mœurs premières, doivent être considérés comme les aborigènes du pays. Les autres peuples de même race habitant le pays y sont venus après la conquête russe et sous la protection du gouvernement, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. De guerriers qu'ils étaient à l'époque de Djenghiz-Khan, ces peuples sont devenus paisibles et pasteurs. Bien qu'ils soient tous, dès leur plus jeune âge, de magnifiques cavaliers, ces Mongols sont si peu belliqueux qu'il a été très difficile à la Russie d'organiser quelques régiments mongols-cosaques lors du règlement de frontière avec la Chine.



FEMME BOURIATE EN RICHE COSTUME DE FÊTE (PAGE 585). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'empereur Nicolas a cependant, en 1837, donné un drapeau à chaque famille des Mongols Bouriates, et a considéré tout le peuple comme armée irrégulière. Ce drapeau était petit pour celles qui ne formaient pas de régiments cosaques et grand pour celles qui en formaient, avec des inscriptions ainsi libellées :

« A la première famille de Bretanai du peuple des Tabangoutes », etc.

Avec leurs troupeaux de chameaux, chevaux, vaches, brebis, ces peuples cherchent chaque jour de nouveaux pâturages, et c'est seulement dans le voisinage des forêts, où la fertilité du sol leur permet de stationner, qu'ils construisent des maisons en bois, et mènent une vie pastorale en cultivant la terre. Nous avions l'intention, M. Jasnopolsky et moi, de passer une vingtaine de jours dans ces steppes.

Notre arrivée apporta une perturbation dans la vie si tranquille de ces peuples, qui sont très intéressés par l'arrivée d'étrangers.

Des gens nous suivaient partout à cheval, en petits groupes de dix à dix-huit cavaliers, se renouvelant constamment, et nous procuraient ainsi une escorte agréable et utile. Ils nous aidaient, en effet, à changer les chevaux, qui, à cause de l'absence complète de stations et de villages dans les steppes, avaient dû être

amenés la veille de notre départ, et nous attendaient le long de notre première route.

Sur plus de deux cents kilomètres, nous n'avons rencontré comme station d'arrêt qu'une maison en bois.

Il vaut d'ailleurs mieux camper que pénétrer dans ces maisons où la fumée et la saleté rendent le séjour impossible.

Lorsque nous arrivâmes à cette première station, une foule de Bouriates nous y attend, avec, en tête, un chef de famille, nommé Namdak-Dilikoff, fort intelligent, parlant bien le russe et qui devait être notre guide.

Suivant la coutume de ce peuple, le chef s'avança vers nous, offrit un petit chiffon en soie, le *kate*, et nous présenta les hommages de son peuple, en s'informant si notre route était bonne.

Après cette cérémonie, et pendant que nous prenions notre thé, les Bouriates graissèrent les roues de la tarantasse et changèrent les chevaux. Ils attellent d'une façon curieuse les chevaux rétifs et méchants : ils les mettent devant l'équipage, leur nouent trois des jambes avec une corde, qu'ils attachent à un poteau. Cette opération fut faite sur chacun des trois chevaux attelés en équipage.

D'après l'explication des Bouriates, c'est une précaution absolument nécessaire, parce qu'autrement, l'équipage serait emporté par le cheval.

Quand notre troïka fut prête, on nous pria de monter. Mon compagnon, qui avait l'habitude de la steppe et qui, quelques jours auparavant, soignait encore une blessure qu'il avait reçue dans un semblable voyage, invita le cocher à faire auparavant tout seul un tour dans la steppe, afin de fatiguer les chevaux. Le cocher se mit donc sur son siège, quatre Bouriates délivrèrent les chevaux et on lâcha la corde du poteau. Les chevaux se dressèrent sur leurs jambes de derrière, comme au cirque, puis partirent à une allure vertigineuse. J'aurais pensé ne jamais revoir ni l'équipage ni le cocher, mais au bout de cinq minutes je vis la troïka revenir, toujours à la même allure, et le cocher enfin maître de son attelage.



FILLETTE BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous installâmes, et bientôt nous étions emportés à travers la steppe par ces petits chevaux sauvages. Nous étions constamment en danger, car la rupture d'un ressort ou d'une roue, ou la malveillance du cocher, aurait certainement entraîné une grave catastrophe.

La distance de 18 kilomètres fut franchie en une heure. Les chevaux des steppes, quoi qu'ils soient très petits et qu'ils vivent l'année entière sur la pâture de la steppe, sont très forts et très tenaces, et, comme exemple de leur ténacité, je pourrais citer le singulier procédé qu'emploient les Mongols pour les préserver du froid. Quand, après un parcours semblable et par un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, le cheval arrive échauffé, comme ils n'ont point d'étables et qu'ils ignorent absolument l'usage des couvertures, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace, conservant la chaleur.

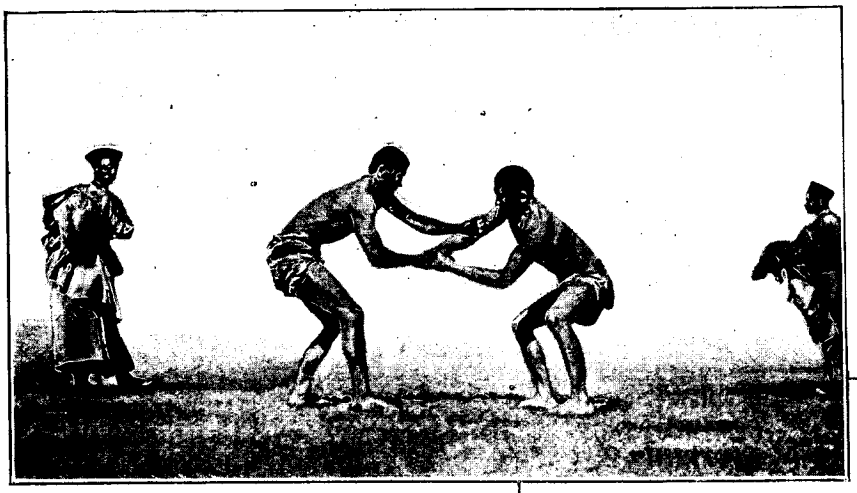
Le soir, après une course folle, nous arrivions dans un village de Bouriates de la vallée de l'Aga, où, sous une tente propre, en feutre, nous trouvâmes un excellent souper de mouton grillé.

Comme le village était à quelque distance de la route, une fillette, habillée en garçon, avec un mouchoir sur la tête, nous attendait, montée sur un cheval sans selle, et elle nous y conduisit. Le village était très animé pour nous recevoir, et les femmes avaient mis leurs vêtements



M. SOTIEFF ET SA FAMILLE (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

*



UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE.

de fêtes et leurs ornements.

Un peu fatigués par le voyage, nous étions heureux de nous étendre sur le feutre qui servait de lit et qui avait été mis par terre, à l'intérieur de la tente. Cette tente, nettoyée à notre intention, appartenait à de riches Mongols, qui s'étaient installés dans leur maison en bois, située à côté. Comme il faisait déjà nuit, nous remîmes au lendemain notre visite aux habitants du village. Mais pendant le souper notre tente fut le rendez-vous de tous les curieux.



DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE (PAGE 588). — DESSIN DE THIRIAT.

Les nécessités de la vie pastorale ont obligé les Mongols à avoir, comme maison, quelque chose de léger et de transportable. C'est la tente en feutre, qu'on trouve d'ailleurs chez tous les peuples pasteurs; elle est chaude en hiver et facile à transporter à dos de chameau ou de cheval. Elle est composée d'un léger grillage en bois, qui se met dans un cercle, sur les bords supérieurs duquel on pose des bâtons. Ces bâtons se réunissent dans un second cercle, qui forme en même temps le plafond et la cheminée. La tente est couverte d'un feutre très épais, ayant sur le côté sud une ouverture comme porte. Au milieu est le foyer sur lequel, supportée par de grandes pierres, une immense marmite en fonte sert à la cuisson des repas. Autour, le long de la grille, sont installés les meubles. Le côté gauche est réservé aux hommes, le droit aux femmes, et, en face de l'entrée, du côté nord, se trouve un autel, consistant en une table avec ce qu'il faut pour le service religieux : idoles, livres saints, instruments de musique et bougies parfumées.



FILLETTE À CHEVAL (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

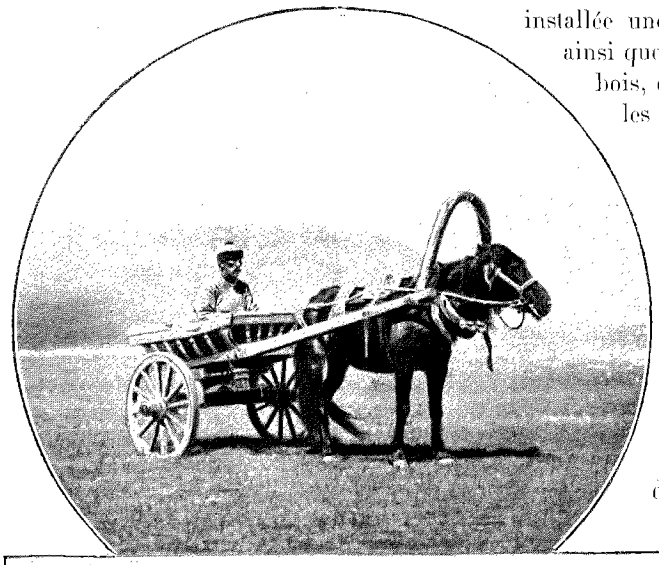
Toute la vie intime des Mongols se passe dans ce petit réduit. Ce bon peuple y vit heureux, ne demandant au Bouddha que la nourriture pour ses troupeaux.

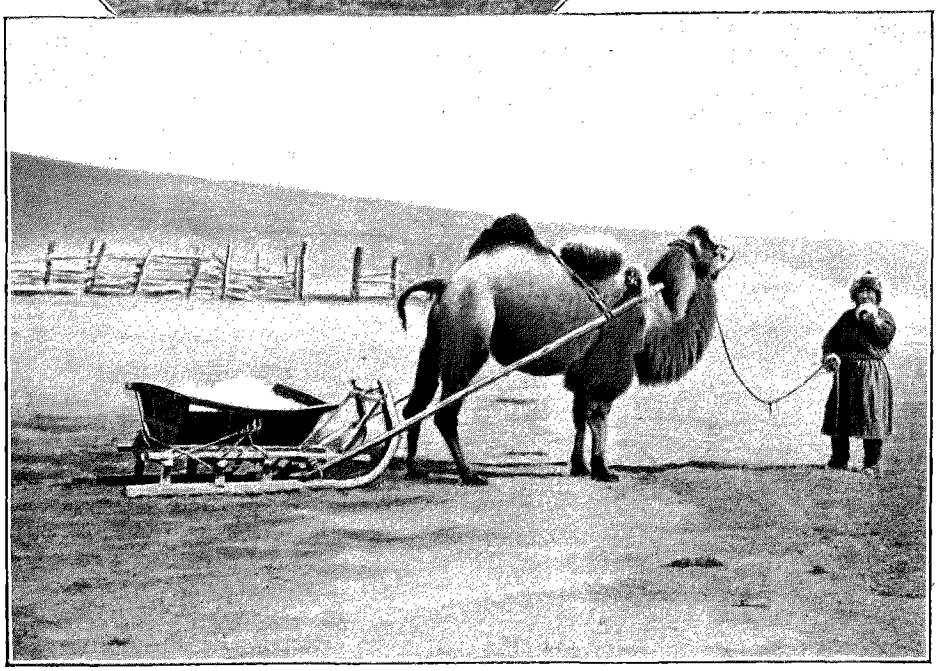
L'odeur de la fumée est assez désagréable, le combustible employé étant le fumier de vache ramassé dans les steppes : aussi, malgré le froid de la nuit, laissâmes-nous le feu s'éteindre.

A côté et comme succursale de la tente, était



HOMMES ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.





VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE (PAGE 587). — DESSIN DE THIRIAT.

installée une baraque servant pour les effets et les provisions, ainsi que pour remiser l'équipage à deux roues, à ressorts en bois, dont les Mongols se servent pour leurs voyages dans les steppes.

Les femmes et les filles nous apportèrent le souper dans des assiettes en bois. On nous servit le thé, préparé, comme la soupe, avec du lait et du beurre, et salé. Ce breuvage est d'un aspect répugnant. Je ne suis arrivé à le boire qu'après deux mois de séjour chez les Mongols. Puis venait une soupe faite de viande de mouton coupée en tout petits morceaux, avec le *mungir*, feuilles de l'oignon sauvage, et enfin le fameux *kirsen*, mouton grillé. Au dessert, du lait caillé séché en morceaux, une espèce de fromage, et un verre d'eau-de-vie de lait, l'*araka* des Mongols. Cette eau-de-vie, si elle est bien distillée, est assez forte et agréable, mais il faut s'habituer au goût de lait aigre qu'on y trouve toujours. Les Bouriates en boivent beaucoup, et se grisent facilement.

Les jours suivants, j'eus le temps d'étudier la vie de ces pasteurs.

Le matin, une petite fillette vint nous apporter de l'eau. Timide, très polie, elle salua, et sortit de la tente, nous regardant toujours. La politesse des Mongols ne permet pas, en effet, qu'en s'en allant de la maison on tourne le dos à l'hôte. Cette fillette avait une robe chinoise longue, serrée à la taille par une ceinture, et des chapelets de corail suspendus sur la poitrine indiquaient que c'était un jour de fête. Les cheveux étaient coupés courts; une toute petite natte montrait déjà quelques tendances à la coquetterie.

Pendant que mon compagnon recevait la visite de chefs mongols arrivés la nuit dans le village, je sortis de la tente. La matinée était fraîche, le soleil se levait à l'horizon, et, le voyant s'élever au-dessus de la steppe couverte d'une couche de brouillard, je me crus un instant au bord de la mer.

Le village était composé de cinq tentes en feutre et de deux maisons en bois. Les maisons étaient de simples baraques sans cheminée et sans fenêtre, avec une porte du côté sud et un trou dans le plafond, seules ouvertures qui permissent l'entrée du jour et la sortie de la fumée du foyer, lequel était placé au milieu de la maison, sur le sol. L'obscurité et la fumée avaient chassé les propriétaires, qui étaient dans la rue : un des frères, tenant en main un chapelet, faisait sa prière matinale au Bouddha, l'autre l'écoutait.

La maîtresse de la maison, en vêtements de travail, et sa fille, aux vêtements doublés de peaux à fourrure, étaient près de la porte, près de laquelle on apercevait une vieille femme horriblement laide, la grand'mère, presque aveugle, occupée à nettoyer des peaux de moutons. Un autre Bouriate, un ouvrier, en costume russe, était en train de fendre du bois. Le troupeau était déjà dans la steppe et la fillette m'avait invité à aller voir les moutons.

L'intérieur de la maison, aménagé comme la tente, était horriblement sale, et je ne m'expliquais pas comment ces gens pouvaient y vivre. Les tentes en feutre me paraissaient de beaucoup préférables, à cause de la

nécessité de les changer de place, ce qui les rend beaucoup plus saines que ces maisons où la saleté s'accumule pendant des années et engendre ainsi des maladies.

Cette maison était très légère comme construction, mais il m'est arrivé de rencontrer dans les villages de véritables maisons en bois, solidement bâties, avec des trous comme ceux dont j'ai parlé, pour remplacer les fenêtres ; dans ce cas, il est vrai, la saleté est encore plus grande.

Au premier abord, j'étais étonné du respect des Bouriates envers les femmes, les chefs de famille et les vieillards. Un silence complet régnait partout, le travail se faisait doucement et, s'il y avait des conversations, c'était à demi voix. Les ordres donnés par les maîtres de la maison étaient presque toujours devinés par les Bouriates.

La femme est très aimée et respectée. La polygamie n'est pas obligatoire, mais elle existe et est autorisée. C'est toujours la première femme qui est considérée comme la maîtresse de la maison.

La garde des troupeaux est confiée aux enfants. Garçons et filles passent leur temps dans les steppes. Vers dix-sept ans, les parents pensent déjà au mariage, et les filles commencent à s'occuper du costume et de la coiffure.

Hommes et femmes portent des robes chinoises tombant jusqu'à terre, boutonnées en haut et sur la taille. Les hommes ont une ceinture en étoffe avec le couteau mongol et un chapeau plat, conique, à hauts bords. Le sommet du chapeau est orné d'un petit faisceau conique de fils de soie rouge. En outre, les chefs bouriates portent une boule en corail ou en lapis-lazuli, indiquant leur grade. Les Bouriates de l'Aga et du Horin se distinguent par une bande en deux couleurs formant un angle, qui suit le bord du vêtement de l'épaule jusqu'à la poitrine. C'est pour ainsi dire leur costume national, et on le voit rarement chez les autres peuples mongols.

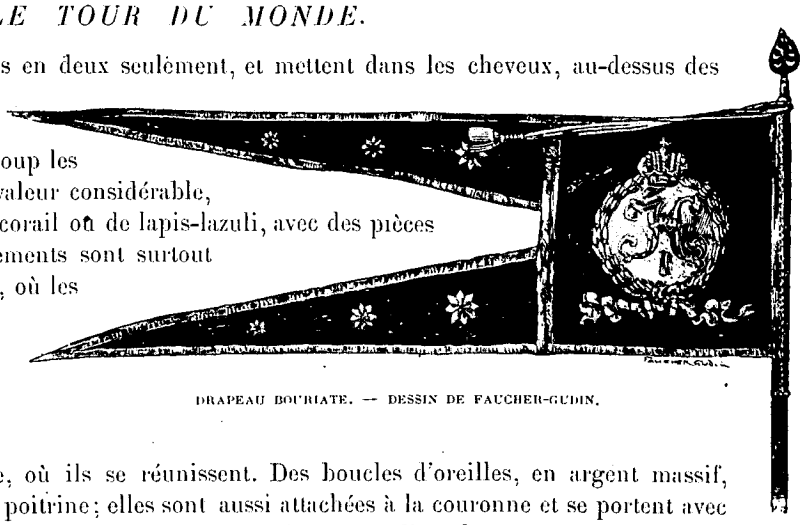
Le vêtement des femmes consiste, comme celui des hommes, en un pantalon et une blouse ; elles portent de plus la robe chinoise sans ceinture et un peu plus large que chez les hommes. Elles se distinguent des jeunes filles par la coiffure et par un gilet sans manches, qu'elles portent au-dessus de leur robe.

Souvent les jeunes filles, comme emblème de leur vertu, portent sur le front des plaques d'argent de formes diverses. La forme de cœur domine. La coiffure, très compliquée, demande beaucoup de soins. Dans la jeunesse, on leur rase la tête; ce n'est qu'à partir de sept ans qu'on leur laisse pousser les cheveux, en les arrangeant en tresses. Ensuite, quand la fille commence à porter les ornements, sa coiffure change, et le nombre de tresses, qui est ordinairement de sept, peut se trouver augmenté jusqu'à vingt-deux, comme il m'est arrivé de le voir chez les Kondara. C'était une coiffure de fiancée; toutes les tresses étaient réunies par paires au moyen de fils de corail et de rubans ornés de boutons représentant une natte de cheveux. Dans la cérémonie du mariage,



MAISON BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les filles changent ces nombreuses tresses en deux seulement, et mettent dans les cheveux, au-dessus des oreilles, des bâtonnets en bois ressemblant à des épaulettes militaires.



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Les femmes bouriates aiment beaucoup les ornements et en portent souvent d'une valeur considérable, consistant en grosses pièces d'ambre, de corail ou de lapis-lazuli, avec des pièces de monnaie en argent et en or. Les ornements sont surtout placés sur la tête, la poitrine et le dos, où les jeunes filles portent ordinairement une bande ornée de filets de corail représentant la natte.

Sur la tête, elles ont une couronne ornée de corail, d'où se détachent des filets de corail tombant sur la poitrine, où ils se réunissent. Des boucles d'oreilles, en argent massif, pendent également de chaque côté sur la poitrine; elles sont aussi attachées à la couronne et se portent avec elle. La poitrine est aussi ornée de petites boîtes en argent qui servent d'amulettes, et qui contiennent des prières, des herbes, etc. Les femmes portent en outre des épaulettes en corail. Le costume complet est très beau, et son prix dépasse souvent dix mille francs.

On rencontre aussi quelquefois des femmes avec un ruban rouge sur l'épaule gauche. C'est la marque d'un vœu quelconque, par exemple de ne pas se marier, de ne pas manger de viande, etc. Ce ruban se garde pendant tout le temps que le vœu est observé. Les hommes se rasent la tête et portent une tresse, généralement petite; ils sont laids mais bien taillés, et naissent, pour ainsi dire, bons cavaliers.

Les Bouriates ne sont pas accoutumés à des travaux difficiles. La vie pastorale les a habitués à passer la plus grande partie de leur temps à ne rien faire, à manger de la viande et à fumer. L'équitation est leur amusement favori, avec le dressage des chevaux sauvages. Ils y sont fort habiles, et il m'est arrivé de voir dresser en une huitaine de jours un cheval né dans les steppes. Le dressage se fait généralement au printemps, quand le cheval a maigri et perdu de ses forces à cause de la mauvaise nourriture de l'hiver. Alors il est capturé au moyen d'une bride habilement jetée à son cou, puis attaché à un poteau et privé de nourriture pendant deux jours. Ensuite, pour l'habituer à la selle, on en place une sur son dos pendant quelques jours de suite, et enfin le Bouriate le monte pour la première fois et le lâche dans la steppe.

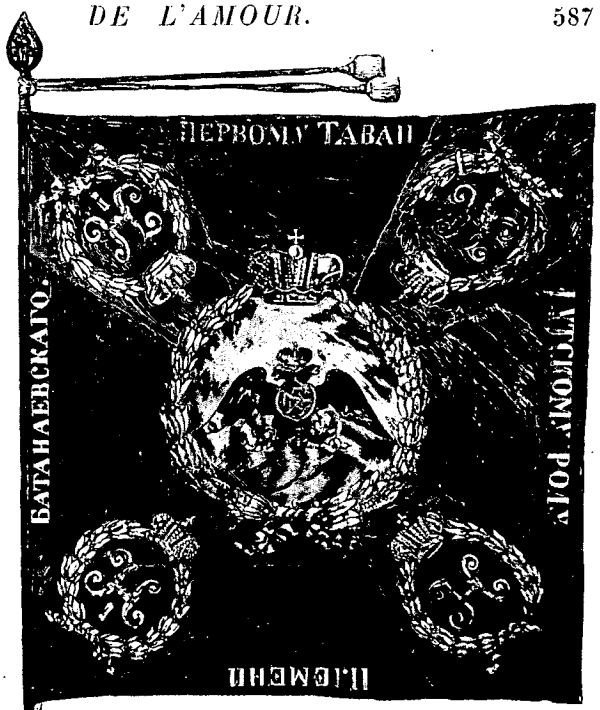
Les Mongols sont très intelligents : ils savent tous l'écriture mongole. Il suffit à un Bouriate d'apprendre le russe et de passer par une école pour être à la hauteur de tout homme civilisé. Un grand nombre de Bouriates sont ainsi arrivés à des grades importants dans l'administration et dans l'armée russes, à laquelle ils ont même fourni des colonels. Je puis citer, parmi les Bouriates connus, MM. Badmaeff, le célèbre médecin sibérien, Wonsbouzirenoff, Dilwoff, Ajuchieff et Sotieff. Ce dernier est allé deux fois en Russie pour assister au Congrès des orientalistes. Il est le chef des peuples bouriates qui habitent les steppes du Bargousine, près du lac Baïkal. J'ai même vu chez lui une gouvernante russe chargée de donner à ses deux filles une éducation européenne.

La Russie, suivant sa politique traditionnelle envers les peuples asiatiques, a laissé aux Bouriates leur forme gouvernementale, sous le contrôle de son administration. Ils sont régis par des lois, dites « lois des steppes ». Le peuple est jugé par ses chefs. Le pouvoir est confié au *goloua* (tête ou chef d'une famille) et à la *douma* (conseil des chefs sous la présidence d'un chef du peuple entier, le *taïcha* ou prince, qui est élu à vie).

Les séances de la douma sont souvent très solennelles. Dans celle à laquelle nous assistons, M. Jasnopolsky et moi, les Bouriates, pour donner plus de solennité à l'assemblée, avaient exposé les ukazes impériaux sur les steppes et leurs drapeaux. Les procès-verbaux de la séance sont écrits en mongol et traduits en russe; ils sont soumis à la sanction du gouverneur.

En ce moment, on exécute dans le pays Transbaïkalien les travaux de construction du chemin de fer transsibérien qui servira de base à la construction de la ligne de Mandchourie. Les Mongols y trouveront un grand avantage, car, de nature commerçante, ils pourront, par cette ligne, écouler sur les marchés de la viande et des peaux. Mais leurs races de bestiaux, qui n'ont pas changé depuis Djenghiz-Khan, sont devenues petites et de qualité inférieure. Il leur a fallu songer, un peu tard il est vrai, à améliorer leurs bestiaux et à développer leur agriculture. Grâce à M. Badmaeff, qui avait fondé à Tchita une grande maison pour le commerce avec la Mongolie, une dizaine de jeunes gens bouriates apprennent l'élève des bestiaux et les opérations de la laiterie.

Les Bouriates de la steppe d'Aga, suivant l'exemple de ceux des vallées de l'Ouda et de la Selenga, commencent à s'occuper d'agriculture, arrosant leur terrain avec de l'eau qu'ils font venir souvent dans des canaux d'une dizaine de kilomètres ou même plus. Je me réjouissais de les voir ramasser le foin pour leurs troupeaux. Comme moyen de transport, les Mongols emploient le bœuf, en même temps que le cheval. Dans les steppes du haut Amour, on se sert aussi du chameau. La facilité avec laquelle le chameau supporte l'hiver sibérien est remarquable. Aussi presque toutes les grandes caravanes de viande qui vont le long de l'Amour



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

et jusqu'aux Mines d'Or, sur un parcours de plus de mille kilomètres, sont-elles formées de chameaux, de même que la poste dans la Mongolie. On les charge sur le dos ou on les attelle aux traîneaux, si la neige le permet, comme on peut le voir dans une de nos gravures, représentant un chameau qui porte de la glace pour la boisson des troupeaux. En effet, les steppes sont gelées en hiver; il n'y a pas d'eau, et, s'il n'y a pas de neige qu'on puisse fondre, les pasteurs sont obligés d'aller chercher de la glace à 15 ou 20 kilomètres pour abreuver le bétail.

Les Mongols Bouriates ont, depuis la moitié du XVIIe siècle, embrassé la religion bouddhique, qui, venue du Thibet, est connue de ses prêtres, les *lamas*, sous le nom de *lamaïsme*. Les volumes de l'encyclopédie lamaïtique du Joum font la base de l'étude de cette religion. L'invasion du lamaïsme date de 1635, quand fut fondé le grand monastère d'Ourga dans la Mongolie du nord, et depuis cette époque les Bouriates, qui adoraient les dieux et les esprits, se sont peu à peu convertis au nouveau culte. Le bouddhisme a fait de tels progrès chez les Mongols russes qu'au commencement de ce siècle on comptait déjà trente-quatre monastères dans le pays du Baïkal. Le gouvernement russe, qui avait l'intention de convertir les Bouriates par l'intermédiaire des missionnaires dont le siège se trouvait à Irkoutsk, fut obligé de régler administrativement la question lamaïste en limitant par un règlement de 1853 le nombre des monastères ou *dazan* (34 avec 285 lamas), et en mettant en tête de tous les bouddhistes un lama en chef, le *hambo-lama*.

Mais c'était un peu tard, car les racines poussées par le lamaïsme étaient devenues si fortes et l'influence des lamas sur le peuple si grande, que la mission orthodoxe ne pouvait guère continuer la lutte. Bien que le nombre des lamas, pour les 140 000 lamaïstes, soit fixé à 285, on en trouve en réalité plus de 8 000, et presque chaque famille tient à honneur d'en avoir un parmi ses membres. Les lamas étant des moines, ils ne se marient pas, et habitent les monastères ou dazan, où ils font leurs études et où ils se livrent à la prière. Une femme ne peut, d'après les lois monastiques, s'approcher du dazan plus que la portée de la voix humaine. Mais en réalité on trouve des familles entières près des monastères, et les Bouriates y ont des maisons, qui donnent au couvent l'aspect d'un grand village. Le monastère a dans ses murs une école où l'on apprend l'écriture mongole, le thibétain et le sanscrit, la médecine, l'astrologie, la musique, la sculpture et la peinture nécessaires pour la confection des dieux et des images, et souvent même la danse, en vue des ballets mystérieux qui se donnent dans quelques temples. On trouve presque dans chaque temple des architectes, des graveurs et des sculpteurs. Ces arts sont bien enseignés, et les Mongols ont de véritables artistes. On peut dire qu'ils doivent aux monastères une forte éducation spirituelle. Les monastères sont fort beaux comme architecture et possèdent de merveilleuses collections de dieux sculptés, de livres saints, d'instruments de musique.

Les lamas sont aussi de bons médecins. Ils parcourent les steppes, faisant leur service dans les villages de Bouriates au jour de la fête patronale, ou en d'autres circonstances. Les services villageois se font généralement sur une élévation de terrain ou sur un obo de branches de bouleau, disposé en triangle, qui sert de chapelle aux bouddhistes.

Il y a un curieux rapport entre le lamaïsme et la religion orthodoxe. Souvent un Bouriate entre dans une église russe pour apporter une bougie en cire. Il est attiré par notre saint Nicolas, qui, comme on le sait, est représenté dans les églises russes comme un vieillard à longue barbe blanche. Les lamaïstes ont dans leur culte le *Gambo Garbo*, et le *Zagem Fobougon* (vieillard blanc) de la montagne sacrée, le *Chindoh Mirigen* de l'Inde, qui fit à Bouddha le serment de ne faire que du bien aux vivants et qui donne longue et heureuse vie, éloigne les maladies, les épidémies et les malentendus. Gambo, qui envoie la pluie donne la richesse et est regardé comme le créateur du plaisir et de la joie. Or, ce vieillard, les lamaïstes l'ont reconnu dans l'image de saint Nicolas, ce qui fait que souvent, surtout à sa fête patronale, une bande de lamaïstes entre dans l'église et s'agenouille, déposant aux pieds de l'image du saint des offrandes ou une bougie de cire.

Nous avions pu assister à une pareille fête religieuse dans la steppe de l'Aga, non loin du temple du même nom. C'était la fête patronale : l'office était commencé la veille, avant notre arrivée. Plus de quatre mille personnes, venues de tous côtés en pèlerinage, y assistaient. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, on entendit le

son grêle du cornet en coquille à l'aide duquel un prêtre appelait, du haut du temple, les bouddhistes au service divin. Toutes les maisons étaient pleines de monde, et l'on voyait dans les rues de cette ville extraordinaire des troupeaux de chameaux et de chevaux. Le service divin commença bientôt, exécuté par tout le clergé du temple, et pendant que les lamas chantaient leurs hymnes, le peuple, nu-tête et chapelet en mains, se promenait autour, en répétant sans cesse les mots traditionnels : *Om — mané — padmé — hom* : « Renaîtrai-je dans la fleur du lotus? » seule prière connue du peuple, et qu'il a constamment sur les lèvres.

De temps en temps, des gens entraient dans le temple pour voir le service, ressortaient et recommençaient leur promenade circulaire. A l'intérieur, les chants majestueux mêlés au son des tambours et des trompettes, le murmure perpétuel des lamas en robe jaune et rouge, à la tête rasée et aux pieds nus, interrompu seulement par leurs gestes désordonnés et leurs agenouillements subits, ne laissaient pas de former un ensemble émouvant. Après plusieurs heures, les lamas sortirent du temple pour accomplir le sacrifice qui consiste à brûler sur un tas de paille, à l'est du temple, une petite figure d'homme, *Erethbie*, qu'on coupe en douze morceaux en prononçant les conjurations. Le service religieux étant terminé vers dix heures du matin, nous suivîmes à cheval une troupe de cavaliers avec deux lamas en tête, qui se rendaient à trois kilomètres du temple pour faire le service patronal sur un obo, près d'un petit village bouriate.

Quand nous arrivâmes près de l'obo, dans ma petite voiture à deux roues, une trentaine de personnes attendaient déjà; quelques tables étaient disposées autour, avec du lait frais, du lait aigri, du fromage, de la viande de mouton et de l'eau-de-vie. On chanta, puis les aliments furent bénits et jetés sur l'obo, et l'on redescendit, le service étant terminé, pour commencer la fête dans un campement improvisé. Les lamas s'assirent à la place d'honneur, nous en face et les invités des deux côtés. On goûta de tout ce qui avait servi au sacrifice, puis une fillette vint offrir à chacun de l'eau-de-vie ou du lait dans une petite tasse. Enfin les garçons des villages voisins se préparèrent à une course à cheval. Le trajet devait être de 500 mètres, et le retour devait se faire près de nous. Bientôt le vainqueur fut salué par les cris de la foule, et les quatre premiers arrivants furent félicités.

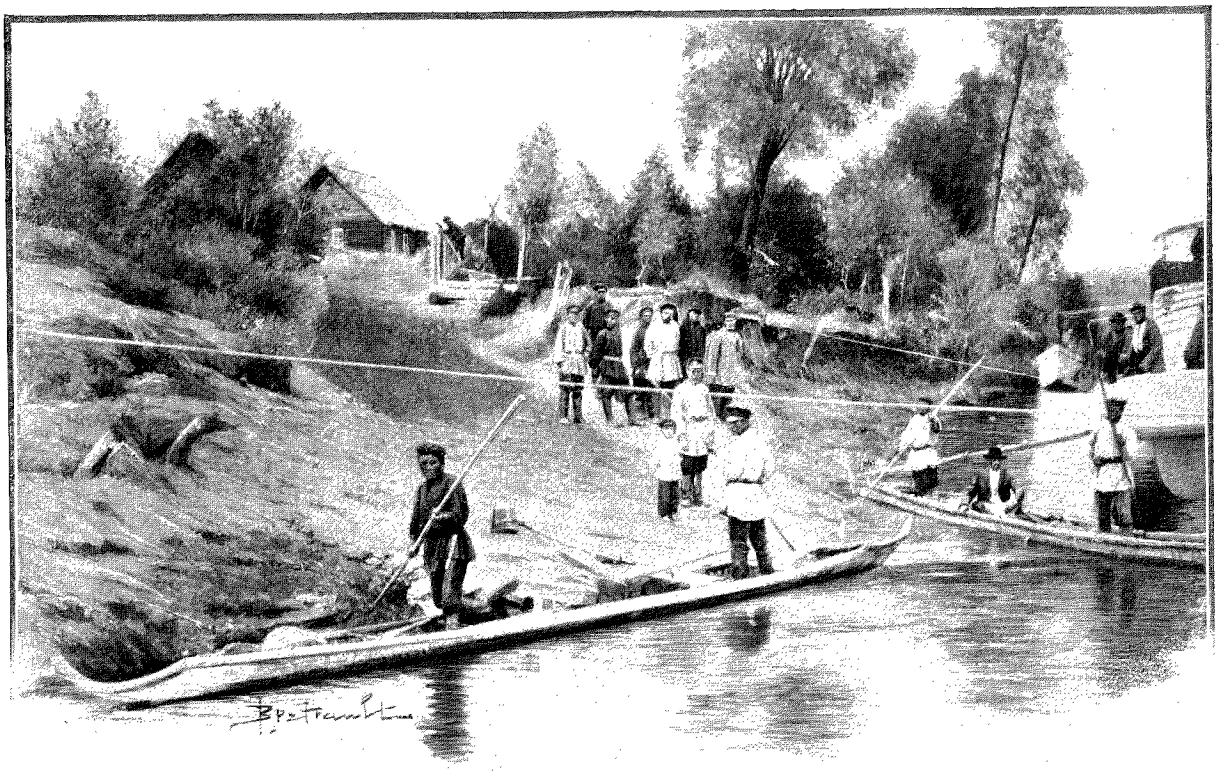
La course terminée, le vainqueur s'approcha du lama vaincu et lui déclama quelque chose; il reçut une bénédiction. Il se dirigea ensuite vers moi et me déclama également quelque chose que je ne compris pas, parce que c'était en mongol. Mais, d'après la traduction faite par un guide, je saisis qu'il me racontait l'histoire de son cheval. Il manifesta une joie sans borne, lorsque, au lieu d'une bénédiction, je lui eus donné la grosse somme de dix francs. Pendant qu'on distribuait des pièces de cinq, trois et deux francs aux autres vainqueurs, les Mongols se préparèrent les uns à la lutte, les autres à une complète soûlerie; deux d'entre eux déjà buvaient l'eau-de-vie dans de grands verres. La lutte et le tir à l'arc qui devaient suivre sont des exercices cultivés chez les Mongols; ils finissent souvent au grand dam du vaincu. Le soir, les Bouriates nous reconduisirent; en chemin, nous fûmes amusés par un cavalier tellement ivre qu'à pied il n'aurait pu tenir un instant debout, et cependant, à cheval, il exécutait les exercices les plus périlleux.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



LABOURAGE DANS LA STEPPE. DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA RÉSIDENCE DE CHIKOUNDA. — BATEAUX EN ÉCORCE (PAGE 591). — DESSIN DE BERTEAULT.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÈVITCH.



TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'HIVER. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

II

Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés de voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence d'Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les Iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire.

Je passai quatre belles journées dans les steppes du haut Amour. Le voyage fut si agréable que je pourrais le comparer à une série de pique-niques.

Je me mis ensuite en route vers les têtes des affluents septentrionaux du fleuve pour visiter les indigènes nomades, Toungouses chasseurs, afin de me rendre compte de la distribution de ces peuples à partir de 1854, c'est-à-dire depuis la dernière exploration de ce pays par l'académicien Schrenk.

Mon point de départ devait être Blagovechtchensk; puis je me proposais de remonter la Bouréïa jusqu'à son origine, aux mines d'or de la Compagnie du Niman, où je devais rencontrer les indigènes. Je devais partir le 2 juin 1894, sur un des petits bateaux à vapeur de cette compagnie, le *Niman*.

Les préparatifs de l'expédition durèrent cinq jours. Ils étaient assez compliqués; il fallait en particulier

1. *Suite. Voyez p.* 577.



FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

confectionner des sacs en cuir pour porter les effets et les provisions, et je dus en outre m'occuper d'une foule de petites affaires, ce qui me prit beaucoup de temps.

J'avais comme compagnons deux Cosaques armés et un Cosaque libre, homme très dévoué, qui connaissait fort bien le pays, et qui, comme il me l'avoua, était le chef d'une de ces bandes de chercheurs d'or dont les forêts sont encombrées. C'est d'ailleurs à cause de ces bandes que j'emmenai deux Cosaques armés dans mon expédition. On gardait encore la mémoire, dans la région, d'une attaque à main armée des brigands contre une caravane d'or en automne 1892.

Le *Niman* était amarré au quai de Blagovechtchensk et semblait une coquille de noix, à côté des grands bateaux de poste. Il ne pouvait guère porter que dix tonnes de bagages et une quinzaine de voyageurs. Une petite cabine était réservée pour moi et M. Stritter, un employé de la compagnie. La cabine était placée à l'avant du bateau et nous permettait d'être à l'abri des cousins et moustiques, et d'admirer en paix les beaux paysages de la route.

M. Langgamer, un des directeurs en chef de la compagnie, qui avait bien voulu me permettre de prendre passage sur le bateau, vint me souhaiter bon voyage, puis le bateau partit avec la lenteur d'une tortue, et le soir, en descendant l'Amour, nous arrivions au confluent de la Boureïa, dont nous partîmes le lendemain au lever du soleil.

Les premiers jours, le parcours fut peu intéressant. La rivière large, aux bords plats, traversait des villages russes assez nombreux. Le quatrième jour, nous entrions dans une partie encaissée de la vallée. La rivière coulait déjà assez forte et avait crû à la suite des pluies qui tombaient depuis quelques jours. D'énormes troncs d'arbres entraînés par le courant menaçaient de nous heurter, et nous pensions chavirer à chaque instant. Le bateau n'avait plus assez de force pour remonter la rivière, et l'on était obligé de descendre sur la rive pour le haler avec des cordes ou le pousser avec des perches.

Pour avoir une idée de la rapidité du courant, il faut connaître les rivières de montagnes dans ces régions.

Leurs sources sont formées par d'immenses marécages qui s'étendent sur les hautes montagnes, et dont les eaux s'unissent quelquefois en petits lacs semblables à celui qui est représenté sur notre gravure : je l'ai trouvé dans les montagnes à l'ouest du lac Baïkal. Ce lac, situé à une altitude de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entouré de hautes montagnes et ses eaux sont claires comme du cristal; la vue en est des plus pittoresques. Les marécages se trouvent sur une couche de tourbe couvrant le sol et qui ne dégèle jamais à cause de sa perméabilité.

Dans toute cette région l'on rencontre des terrains éternellement gelés. Ils s'étendent en Transbaïkalie et même jusqu'à Ourga. Mais l'épaisseur de cette couche glacée varie tellement qu'au sud et en été dans les endroits découverts elle fond et permet ainsi la culture du sol : tandis qu'au nord, où les forêts et la tourbe préservent le sol de la chaleur du soleil, cette épaisseur augmente. Ainsi, sur le bord d'une petite rivière, l'Olga, affluent du Niman, tout près des mines d'or de cette compagnie, on trouve maintenant encore de véritables montagnes de glace cachées sous la tourbe, qui peuvent s'élever à 20 mètres de hauteur et s'étendre sur une longueur de 100 kilomètres. Elles sont formées de glace pure et transparente. La Compagnie des mines de Niman, ayant trouvé des traces d'or sur le sol, fait fondre artificiellement ces masses de glace au moyen de l'eau amenée par un canal et avec le concours du soleil et des pluies. Par suite, le climat s'améliore beaucoup.

Cette immense quantité d'eau contenue dans les marécages de montagnes donne, après chaque pluie et dans un temps très court, un excédent énorme, qui se précipite dans le lit des rivières : celles-ci, ainsi accrues, démolissent leurs rives, font glisser d'immenses montagnes, enlèvent les arbres dans les plaines, forment des îles, déplacent les forêts, et se construisent de nouveaux bords. La baisse et la crue sont très rapides. Généralement, après une grande pluie, la rivière peut monter de plus de 6 mètres en une seule journée. La baisse arrive aussi rapidement. Comme type des fleuves montagneux de la Sibérie, je puis citer la Boureïa même, rivière très sauvage, tumultueuse et pittoresque. Fort pittoresque pendant qu'on la regarde, mais Dieu préserve le voyageur d'entrer en lutte avec elle! Les esprits de la montagne, disent les indigènes, y prennent toujours une victime.

La crue de la Boureïa persistait, et notre voyage devint à ce point difficile que le capitaine n'osa nous emmener au delà d'une petite résidence de la Compagnie de l'Amour appelée Chikounda. Le bateau eût pu encore, il est vrai, avancer encore de 75 verstes, mais la chaîne du gouvernail était cassée. Il n'y avait rien à faire, et le chef de la résidence se préoccupa de nous expédier de son poste. Mon compagnon, M. Stritter, étant



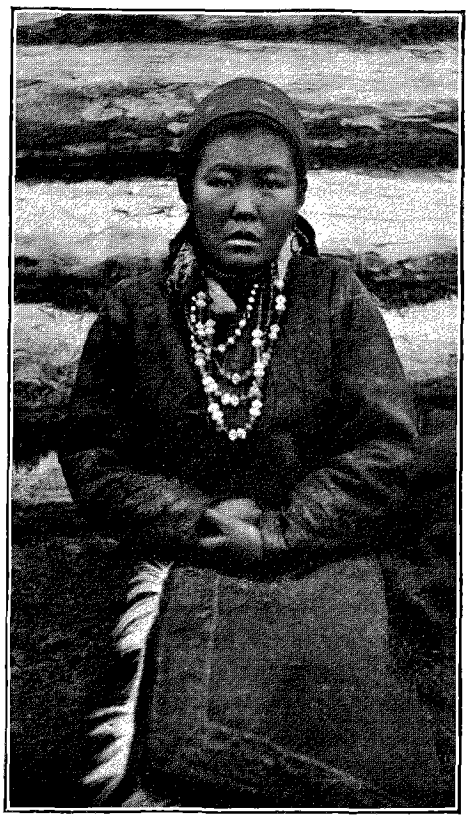
TYPES TOUNGOUSES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pressé, devait partir sur le bateau en écorce de bouleau des indigènes, et moi avec mes bagages je devais suivre les bords de la rivière, traînant avec des cordes les deux bateaux chargés de nos provisions.

L'eau étant très haute, je retardai mon départ de quelques jours. M. Stritter partit en avant, son bateau glissant sur l'eau, poussé par les gaffes des deux Toungouses debout à l'avant et à l'arrière du bateau.

Les Toungouses sont fort habiles à conduire ces embarcations, dont les plus grandes ne portent que quatre personnes et une trentaine de kilos, et luttent vaillamment contre le courant, qui dépasse la vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Ils cherchent en guidant le bateau les places peu profondes, près des rives, et c'est pourquoi, si le bateau est percé par un rocher aigu ou par une branche d'arbre, le voyageur ne risque qu'un bain froid. Pendant qu'il se réchauffe au feu, les Toungouses réparent le trou en cousant l'écorce et en la couvrant avec du goudron.

La résidence de Chikounda était construite pour fournir les provisions nécessaires aux ouvriers qui allaient et revenaient des mines d'or et pour donner en hiver aux caravanes du foin et du seigle. Les caravanes qui suivent la rivière en hiver ont ainsi établi, à chaque étape de 20 kilomètres, de petites stations d'arrêt où se reposent cochers et chevaux. Longtemps ces stations ne consistèrent qu'en une petite maison et une baraque pour le seigle. Mais quand la compagnie y eut mis des gardiens pour les provisions d'été, on vit l'agriculture naître sur le sol vierge des rives boisées de la Boureïa, et sans doute ces stations deviendront bientôt de nouvelles colonies russes le long de la rivière. On en trouve actuellement trois et une dizaine de petites maisons. Malheureusement, en été, quand le voyageur ne peut calculer son trajet, il lui arrive rarement de profiter de ces stations pour la nuit.



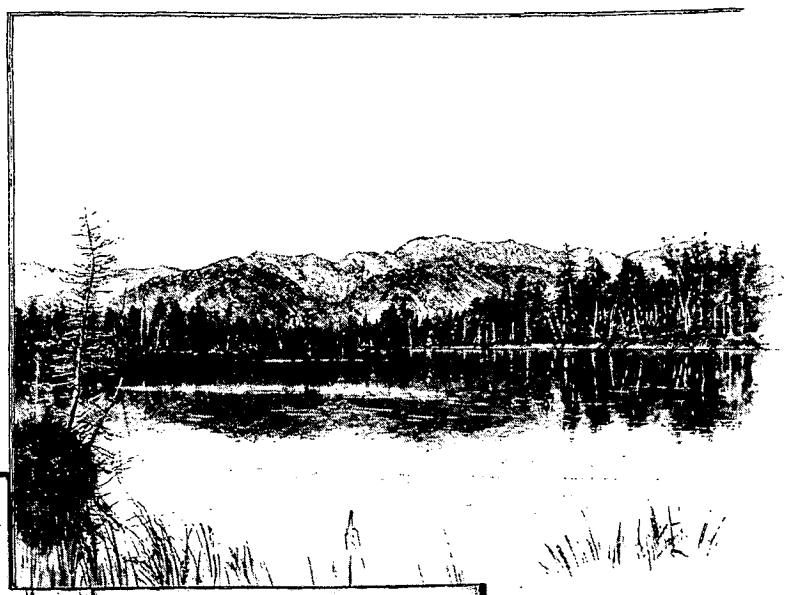
FEMME TOUNGOUSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les magasins de la Compagnie contiennent tout ce qui est nécessaire pour les employés, même des objets de luxe, comme des bonbons, des confitures et du lait condensé Nestlé, très estimé, malgré le prix de six francs la boîte, par les indigènes, qui le mangent avec le thé et en nourrissent leurs enfants. On trouve aussi, dans leurs huttes en écorce de bouleau, des machines à coudre, de très bon papier à cigarettes et même du curaçao, qu'ils appellent *kerous-sin, ce qui veut dire en russe « pétrole ». Ce sont là les fleurs de* la civilisation.

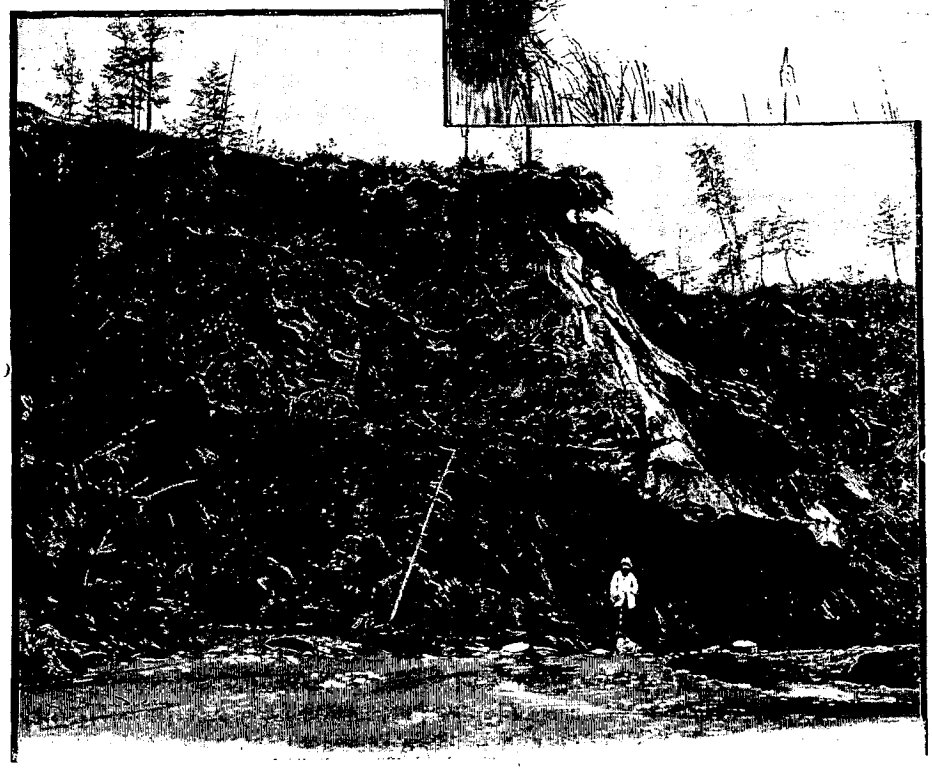
Les bateaux furent enfin prêts pour notre départ. Deux bateaux de Toungouses devaient accompagner nos deux embarcations. Ils

étaient venus d'un des affluents de la Boureïa pour chercher des approvisionnements.

Les premiers cinq kilomètres, le chemin fut facile : les rives étaient découvertes, et les bateaux tirés à la corde marchèrent vite. Nous arrivâmes ainsi près d'une hutte de Toungouses chez un certain Maxime Porotoff qui avait été autrefois guide en cet endroit et avait obtenu une grande médaille d'argent en récompense de ses services. La hutte était près du bord de la rivière et consistait en pieux disposés coniquement, et recouverts de drap et d'écorce de bouleau. L'intérieur était sale et négligé comme celui de toutes les huttes de ses congénères. Un feu placé au milieu de la tente préserve de l'humidité et sert à la cuisine. Quelques tasses et couteaux, une théière, sont les seuls ustensiles. Quelques fusils, des plus primitifs, montrent que l'on a affaire à des chasseurs. Tout ce monde, à cause de la fumée, est affligé de maladies des yeux.



UN LAC DANS LES MONTAGNES.



LES GLACES ÉTERNELLES (PAGE 590). — DESSIN DE BOUDIER.

Les trois jours suivants, nous passâmes entre les bords élevés de la rivière, obligés de haler nos embarcations en nous frayant une route à la hache sur les rives. Le quatrième jour, alors que nous devions arriver à une maison située sur les bords de la Boureïa, il tomba de l'eau du matin au soir. Nous étions sur une langue de terre à sec, lorsqu'un arbre immense, dont le sommet dominait cette langue de terre, bascula sur l'eau, en nous barrant la route. La nuit tomba, et il fallut choisir une place pour camper. Nous étions en ce moment sur un point très bas et loin de la rive ordinaire. Comme il me semblait impossible de trouver un endroit assez élevé pour nous préserver du courant, qui, d'après moi, devait bientôt grossir et couvrir tout notre campement, je proposai à mes guides toungouses de descendre la rivière pendant quelques kilomètres afin de chercher un abri pour la nuit. Le guide parla à ses camarades, regarda le ciel, les rives, l'eau, puis, après un examen approfondi, il me déclara qu'il n'y avait aucun danger à dormir où nous étions. Et comme lui et ses camarades se mettaient à allumer les feux et à faire les préparatifs du campement, je ne voulus pas les contrarier; nos tentes furent bientôt dressées.

Pendant le souper, je demandai au guide sur quels indices il avait pris sa décision.

« *Kou-outji, kou-outji*, me répondit le Toungouse; l'eau ira à la baisse. » Et il me raconta que lorsque la colombe sauvage finit son chant par *kou-outji*, elle prophétise la baisse de l'eau. Au contraire, lorsqu'elle le coupe par *kout*, elle prédit la crue. C'était donc à cette superstition que nous étions réduits à nous en remettre pour la sauvegarde de notre vie.

« Écoutez, me dit le Tougouse, voici la grenouille qui se met à crier. Vous verrez, demain matin, nous serons sur une île sèche. » Et la colombe et la grenouille furent bons prophètes, car le lendemain matin nous nous trouvions à deux cent cinquante mètres au moins de l'eau, et ce fut un grand travail de pousser nos bateaux à la rivière pour continuer notre chemin.

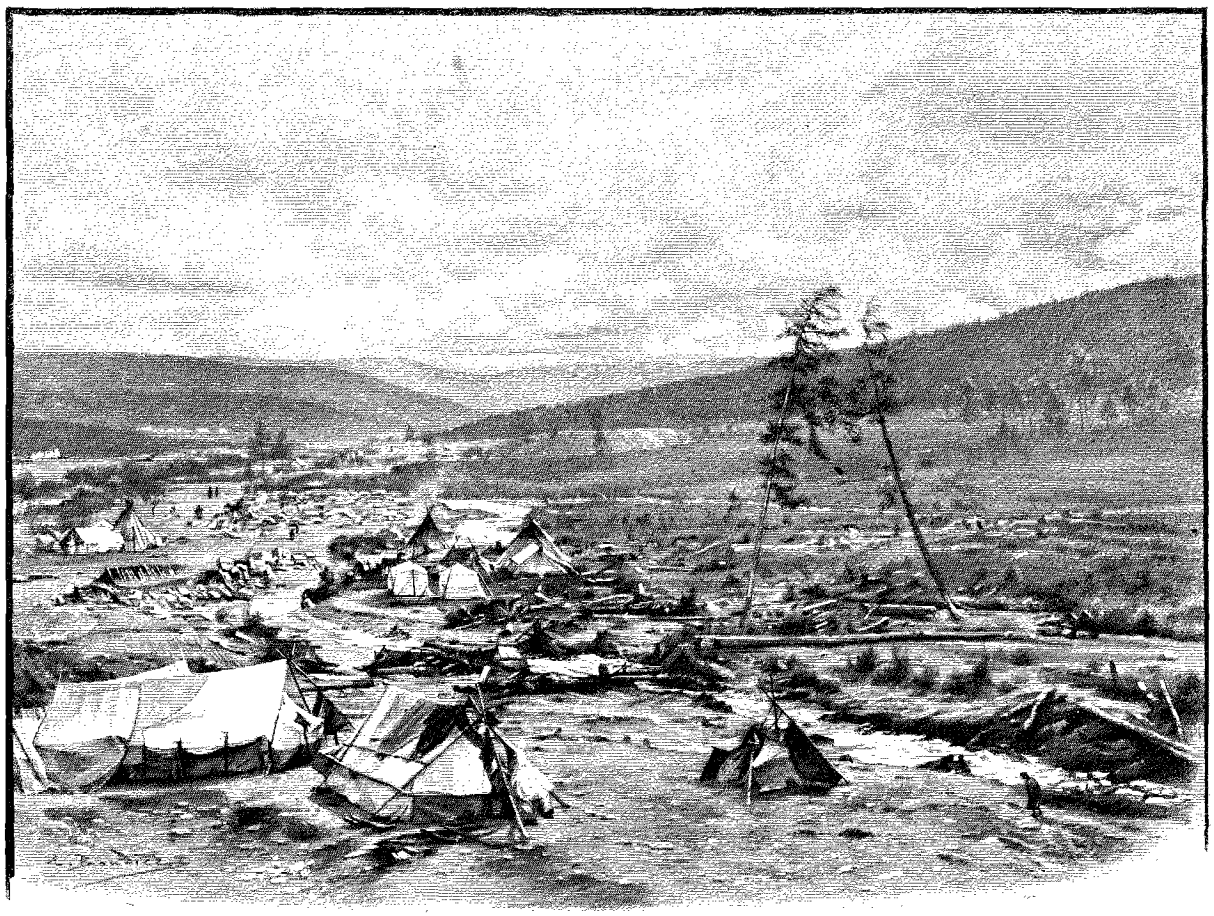
Les accidents se suivirent, la pluie tomba de nouveau, la rivière redevint tumultueuse. Il fallut suspendre notre marche et nous arrêter au premier endroit élevé où nous vîmes de la fumée indiquant la présence de voyageurs. C'était une tente de Tougouses venus pour chasser l'élan. Les indigènes se montrèrent contents de nous voir; ils savaient bien que nous possédions de l'esprit-de-vin et de la poudre.

Nos tentes furent vite dressées, et notre campement eut bientôt pris l'aspect d'un petit village d'indigènes. Les rennes étaient tout près des tentes. Les Tougouses me dirent qu'on attendait seulement le retour des chasseurs pour lever le bivouac et monter plus haut dans la montagne. Là ils seraient près de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs animaux. La place où ils étaient devenait intenable, à cause des moustiques attirés par les hautes herbes.

Les moustiques, toute la journée, du lever au coucher du soleil, et les cousins toute la nuit, poursuivent non seulement les hommes, mais aussi les animaux, qui, enragés de démangeaisons et de picotements, se sauvent de tous côtés sans pouvoir se mettre à l'abri. Ils pénètrent partout et finissent par provoquer des maladies de la peau. Ils sont si nombreux que l'on entend le bruit de leurs nuages dans l'air. Les indigènes n'ont trouvé aucun moyen de se débarrasser de cette peste. Le fouet et un filet en soie qu'ils portent sur la tête ne leur servent vraiment à rien. La fumée est encore le meilleur moyen de se préserver, mais elle présente pour les poumons et pour les yeux de graves désagréments. Cependant tout le monde, même les bêtes, préfère encore cette fumée aux moustiques et s'asphyxie ainsi pendant tout le jour.

Quant aux cousins, qui, eux, n'attaquent l'homme qu'après le coucher du soleil, on s'en préserve, outre la fumée, par une tente absolument close, dans laquelle on s'enveloppe; cette tente est de forme carrée, sert pour une seule personne et se transporte aisément. Bien que la fumée y reste assez longtemps, le voyageur y trouve son repos et reste inattaquable, à l'abri de son ennemi ailé.

Une très intéressante légende tougouse sur la naissance des moustiques, des cousins et des mouches, m'a

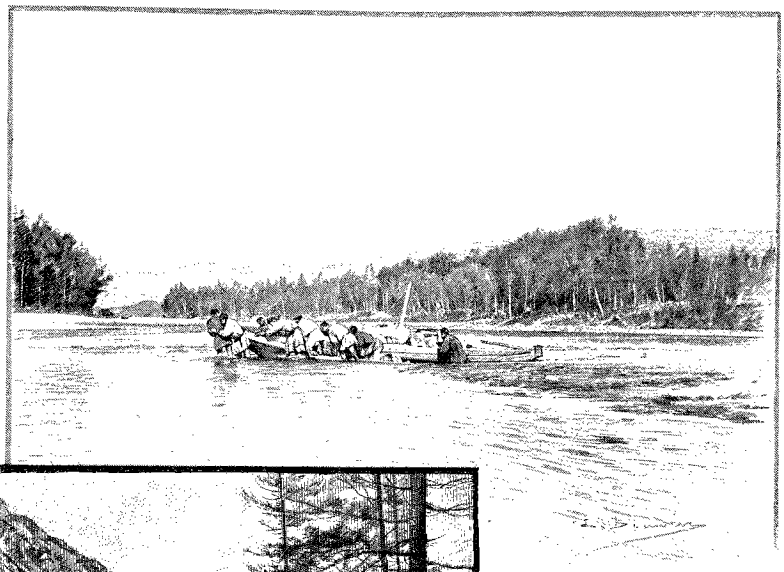


LES MINES D'OR DE NIMAN (PAGE 598). — DESSIN DE BOUDIER.

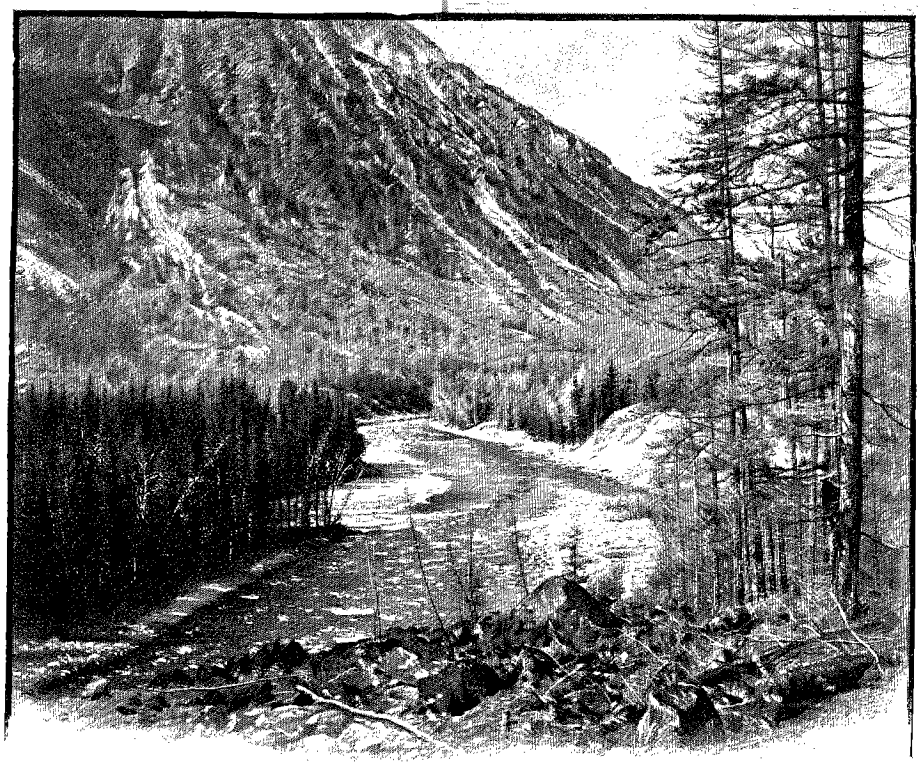
*

été racontée par les indigènes et je pense bien faire en la rapportant à mes lecteurs.

Autrefois, dit la légende, habitaient dans une hutte deux sœurs orphelines; elles travaillaient alternativement, et quand l'une cherchait le bois et l'eau, l'autre se reposait. Un jour la sœur aînée alla dans la forêt chercher du bois, tandis que la sœur cadette restait à la maison avec son chien. A midi le chien aboya nerveusement et il parla ensuite à la fille avec une voix humaine : « Cache-toi



TRAVERSÉE DES RAPIDES.

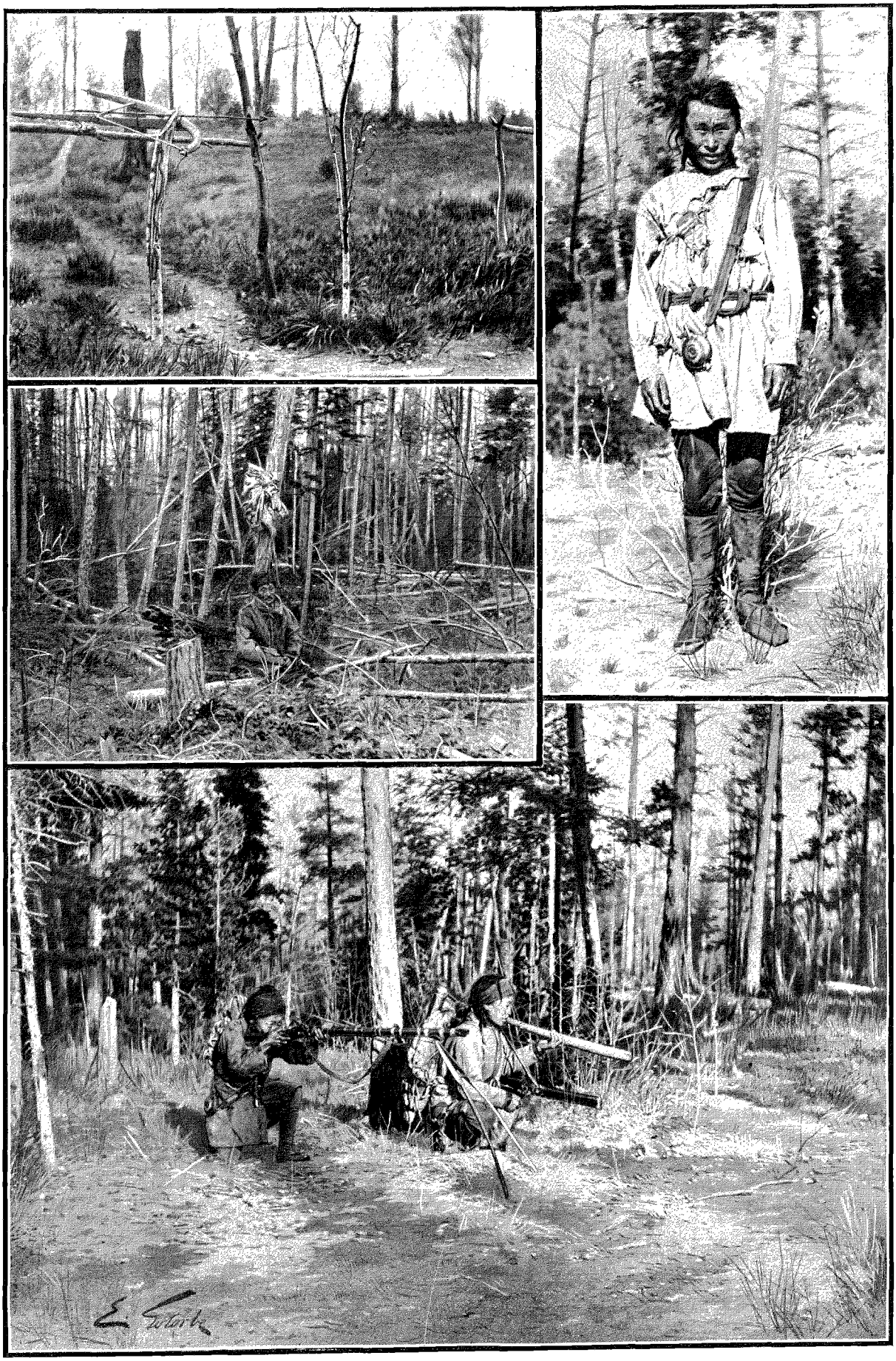


LA BOUREÏA. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque part, le *Bousseou* (le diable anthropophage) vient ici ». La fille se cacha sous des morceaux d'écorce de bouleau et entendit bientôt le Bousseou entrer dans la hutte; il regarda partout et, étonné de ne voir personne, s'en alla.

Le soir, la sœur aînée étant rentrée de son travail, la cadette lui raconta la visite du Bousseou et lui dit que, si le lendemain, pendant son absence, le diable revenait, elle devait se cacher tout de suite sans prononcer une seule parole et surtout prendre garde de ne pas rire, car le diable rit avec tant d'entrain qu'il est difficile de garder son sérieux en l'entendant. Le jour suivant, à midi, quand la sœur cadette fut seule à la maison, le chien annonça l'arrivée du diable, et la fille se cacha. Elle entendit bien les pas de quelqu'un dans la hutte, des paroles et enfin un rire entraînant auquel elle ne put résister; son rire éclatant la désigna au Bousseou. Elle dut sortir de sa cachette et vit devant elle un homme comme tout le monde, très aimable avec elle. Il causa et lui demanda pourquoi sa tête était si sale qu'il y voyait des poux en quantité. Il engagea la fille à mettre sa tête sur ses genoux pour qu'il lui prît ses poux. Cela dit, il prit doucement la tête de la jeune fille, la mit sur ses genoux et la lui gratta en disant de temps à autre : « Voilà un pou! Où est-ce qu'il faut le mettre? » — « Tue le pou, disait la fille! » — « Il est trop gros; ouvre la bouche, je le mettrai sur ta langue, dit le diable »; et au moment où la fille ouvrit la bouche et tira sa langue, le Bousseou la lui arracha et l'emporta, laissant la fille assise au fond de la hutte

Bientôt revint la sœur, qui amenait un traîneau plein de bois; elle appela l'aînée pour l'aider. Entrant dans la hutte, elle vit alors ce qui s'était passé; elle mit sa sœur sur une fourrure, la couvrit de vêtements chauds et quitta la hutte pour trouver le diable et venger sa sœur. Plusieurs jours elle marcha dans les forêts sur les pas du Bousseou, quand enfin elle trouva une baraque en mousse, qui était remplie de bras humains; plus loin, suivant les pas, elle rencontra une autre baraque remplie de pieds, une troisième renfermait des têtes



LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — UN CHASSEUR. — PIÈGE POUR LA CHASSE À L'ELAN. — OSSEMENTS SUSPENDUS À UN ARBRE.
DESSIN DE GOTORBE.

humaines et dans une quatrième baraque elle ne trouva que des langues. C'étaient les provisions du diable anthropophage qui avait arraché à chacune de ses victimes ce qui lui plaisait davantage en elle.

Ayant reconnu la langue de sa sœur encore toute chaude, elle la prit et continua sa poursuite. Bientôt la fille vit une hutte dans la forêt et y trouva une jeune fille, la sœur du Bousseou. Elle lui raconta son aventure. « Ne me crains pas, dit la sœur du diable; bien que je sois sa sœur, je ne me nourris pas de viande humaine; cache-toi ici, ce soir nous allons tuer mon frère. Je dois faire ce sacrifice pour le monde, mais tu me prendras après chez toi. »

Le soir, le Bousseou rentra dans la hutte; il avait sur son dos une biche et un homme qu'il avait tué; il jeta la biche à sa sœur et, mettant le cadavre devant lui, il le mangea; mais cette fois-ci, il était très inquiet, et à plusieurs reprises il demanda à sa sœur s'il n'y avait pas eu pendant la journée du monde à la maison, car il sentait bien un homme. La sœur l'assura que c'était lui-même qui avait apporté ce parfum.

Après son repas, il alla se coucher, avec précaution, non à sa place ordinaire, mais près d'un grand seau d'eau, et il s'endormit. Alors à minuit les deux jeunes femmes le tuèrent et coupèrent son corps en tout petits morceaux; puis, après avoir fait un très grand feu, elles jetèrent les morceaux du corps de Bousseou en disant : « Toi, tu étais devenu Bousseou; tu te nourrissais de la viande et du sang des hommes; ta viande et tes os se transformeront à présent en insectes, pour lesquels aussi, comme pour toi, le sang humain sera la plus grande délicatesse. » Quand le corps du Bousseou brûla, on vit paraître des nuages de mouches, cousins et moustiques qui, devenus de petits diables anthropophages, se dispersèrent dans le monde, toujours cherchant le sang, poursuivant l'homme et l'attaquant.

Les filles retournèrent ensuite dans la hutte des sœurs et, remettant sa langue à la sœur, elles la ressuscitèrent.



JAKOUTE NOMADE. — DESSIN D'OULEVAY

A l'occasion de mon séjour chez les Toungouses chasseurs de la Boureïa, je ferai quelques remarques générales sur les indigènes de cette région.

Les peuples chasseurs ayant pour moyen de transport le renne sont les Orotchones et les Toungouses. Ils sont proches parents les uns des autres; leurs mœurs et leurs coutumes les différencient fort peu.

Sous le nom de Toungouses, on est habitué à désigner les tribus qui sont descendues des montagnes, venant de l'Aldan, de l'Ouda et du Tougour; on appelle Orotchones celles qui sont venues des bassins du Vitim et de la Léna. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent aussi tous les peuples du bas Amour dont le nom a la même racine, *Oro*, comme les *Orotchi Oroki* et *Ortchi* (*Olchi*). L'étymologie de tous ces noms est claire : ils viennent de la même racine *oro*, qui veut dire « renne » en toungouse. D'après l'étymologie, ce nom signifie donc les nomades ayant le renne pour animal domestique.

Les nomades orotchones habitent les affluents du haut Amour, les Toungouses le bassin de la Boureïa, où ils sont mêlés de Iakoutes nomades, venus du nord pour faire le commerce avec eux et profiter de ces magnifiques forêts où se trouve la zibeline recherchée du bassin de l'Amour. Ce sont ces parasites de l'indigène que Middendorf a appelés du nom caractéristique de Juifs de l'Extrême-Orient.

Suivant le Toungouse nomade, ils ont créé dans les forêts des marchés qui se tiennent deux fois par an, vers Noël et vers Pâques. Le chasseur y trouve tout ce dont il a besoin : rennes, poudre, fusils, vêtements,

farine, beurre. De cette façon il est bientôt devenu le débiteur du Iakoute, et il ne peut plus sortir de ses dettes. Dès lors le Iakoute le suit partout et lui vend des marchandises à un prix énorme. Du temps de Middendorf, en 1844, 26 marchands iakoutes voyageaient. Maintenant il y en a plus de 60.



UN RENNE BLANC SACRÉ (PAGE 600). — DESSIN DE THIRIAT.

Dans une des dernières foires qui ont eu lieu près des mines d'or du Niman, sur le fleuve Niman, près de l'église orthodoxe construite par un Iakoute, Choudinoff, à 30 kilomètres des mines d'or, sur 100 familles indigènes, on comptait 20 marchands qui achetèrent aux chasseurs pour 130 000 francs de fourrures et leur vendirent pour 100 000 francs de marchandises. Y compris les années précédentes, les indigènes restaient endettés de plus de 200 000 francs. Les marchandises de la foire consistaient en 3 000 zibelines au prix moyen de 45 francs la pièce, 1300 muses, des écureuils, renards, ours, etc., 1086 rennes, dont seulement 684 furent vendus au prix moyen de 100 à 150 francs le renne de marchandises et 250 à 300 le renne à monter, 24 000 livres de beurre de vache, apporté sur les rennes des Iakoutes, vendu à 1 fr. 25 la livre, 400 livres de graisse à 75 centimes et diverses marchandises pour 5 000 francs. Dans cette foire ne figuraient pas les peaux ni les cornes printanières des élans, ni une quantité de fourrures qui passèrent directement dans les mains des marchands sans arriver à la foire.

Le type général des Toungouses sibériens, malgré l'assimilation avec les peuples turcs, tatares, mongols, russes, peut toujours être décrit par des traits extérieurs caractéristiques. Ils sont de taille moyenne, avec une grosse tête, de larges épaules, les extrémités un peu courtes, et des mains et des pieds petits. Ils sont maigres, secs, musculeux; leur peau est d'un gris jaunâtre; ils ont les sourcils saillants, la tête un peu allongée, large aux joues et rétrécie au front, le nez large et plat, moyen, les lèvres minces, la supérieure plus grande. Le menton est arrondi; le regard est aimable, paresseux et indifférent. Le vêtement d'hiver du chasseur est très sommaire : une veste en peau de biche, le poil en dehors, un chapeau et des gants de fourrure, des bottes en peau mince tenant au pantalon et recouvertes de fourrure jusqu'aux genoux, prise aux pattes d'un élan. Sur le dos il porte une planchette en bois avec les flèches, les filets et ce qu'il faut pour dresser les pièges. Une ceinture avec le sac à balles, de la poudre et du tabac, le fusil à pierre, les patins et une canne complètent ce costume.

Après le dîner les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée des chasseurs et deux ou trois coups de feu signalèrent une bonne chasse. En effet, ils avaient tué trois élans et quelques muses; ils apportaient avec eux de la viande et d'immenses cornes encore couvertes de peau : c'est leur fortune. Deux Toungouses, avec quatre rennes partirent tout de suite pour chercher les animaux tués. Les chasseurs, après avoir respectueusement salué les membres de leur famille, se mirent à fumer leur pipe près du feu.

Après avoir fumé sa pipe et pris quelques tasses de thé, l'un des Toungouses se leva et commença à découper la viande avec une habileté de chirurgien consommé. C'était curieux de voir l'adresse avec laquelle il opérait, mettant les côtes à part pour en faire des conserves et en donnant aux femmes, qui les faisaient griller. Mes Cosaques eurent la tête et le foie de l'élan. Alors commença la fête, car c'était une fête pour les indigènes. Tout le monde, assis autour du feu, mangea cette viande grillée, sans sel et sans pain. Ils mangèrent tant qu'ils purent, certainement au moins cinq kilogrammes chacun. C'était un vrai repas d'animaux dans un jardin zoologique. Les os étaient ramassés par des enfants et mis de côté. Les hommes les réunissaient en petits faisceaux et les suspendaient aux branches d'un arbre, dans la crainte qu'un os, laissé par terre et touché par un chien ou un renard, ne portât malheur à leurs chasses.

La chasse à l'élan se fait au printemps, sur les lacs montagneux, où il vient la nuit pour se nourrir d'herbes aquatiques. Une balle, tirée d'une main adroite, qui ne manque jamais son coup, le met à bas. C'est une chose vraiment intéressante que la chasse d'un sauvage, avec son fusil délabré raccommodé avec des clous et des

bandes de cuir, qui assujettissent l'une à l'autre les diverses pièces, et avec lequel il n'hésite pas à tirer sur des ours et des tigres.

En été, on se préoccupe de la chasse simplement pour avoir de la viande et des cornes d'élan. C'est l'automne et surtout l'hiver qui sont les saisons favorables. Alors chaque famille se rend dans l'endroit où elle chasse d'ordinaire et hiverne dans une tente couverte de peaux d'animaux, plus ou moins chaude. Les chasseurs rayonnent jusqu'à cinquante et cent kilomètres des tentes, poursuivent l'élan, prennent les ours au piège, mettent des filets pour la zibeline, l'écureuil et les autres petits animaux, dont les fourrures sont de vraies fortunes, et attrapent aussi l'élan avec des pièges spéciaux.

En automne, quand les animaux cherchent leurs femelles, on les appelle au moyen d'un cornet en écorce de bouleau. Un chasseur imite le cri de la femelle, un autre chasseur se tient prêt à faire feu sur l'élan, qui, excité par le cri, se précipite droit dans sa direction.

Le soir, comme les Toungouses se mettaient à jouer aux cartes, je leur donnai du vin, pour les arracher à leur jeu, et je les priai de me montrer leurs luttes et danses et de me raconter en même temps quelques anecdotes de chasse.

Ils luttèrent d'abord entre eux, puis avec mes Cosaques, et les Toungouses furent vainqueurs. Ensuite, un de mes guides toungouses nommé Lorion, que nous surnommions Lorion « la patte d'élan » à cause de l'insensibilité de sa semelle, — il marchait pendant des journées entières, en halant le bateau, pieds nus, sur les pierres aiguës, — proposa des courses au saut, en pariant contre mes Cosaques une paire de gants. Il jeta sur la terre six gants à un mètre l'un de l'autre, et sauta sur une jambe de gant en gant jusqu'au dernier. La distance fut ensuite augmentée peu à peu, si bien qu'il était arrivé à faire sur une jambe des sauts de deux mètres et demi, et à s'arrêter sur le dernier des gants. Il fut très heureux d'avoir gagné ses trois paires.

Le lendemain matin, les Toungouses, qui étaient partis pour aller chercher les bêtes tuées, revinrent avec tout ce que les quatre rennes et eux-mêmes pouvaient porter sur leur dos. Les indigènes en avaient encore pour deux jours à préparer la viande et nettoyer les peaux, qui furent séchées à l'ombre et tendues sur des morceaux de bois pour conserver ensuite la forme nécessaire. Enfin tout fut fini, et nous levâmes notre bivouac en même temps qu'eux le leur. Les Toungouses se dirigeaient vers les montagnes et nous continuions à suivre la Boureïa. Je ne voyais plus de route, et nous marchions, marchions toujours, sans arriver. Le seizième jour après notre départ de Chikounda, nous arrivions à la résidence de la rivière Oumalta d'où part le chemin qui conduit aux mines d'or. Il nous avait fallu ainsi seize jours de marche du matin au soir pour faire cette route, dont la longueur, par la voie de la rivière, est de 130 kilomètres.

La résidence d'Oumalta se compose de deux petites maisons au bord de la rivière du même nom, situées dans la forêt et entourées de jardins potagers. C'est ici que les ouvriers prennent le bateau pour descendre en automne la rivière, car il est impossible de remonter la Boureïa plus haut, à cause des rapides que l'on rencontre à chaque instant.

Les mines d'or de Niman existent depuis vingt-cinq ans. Ce sont les plus riches mines du pays amourien, et jusqu'à aujourd'hui elles n'ont pas eu de bonnes communications avec la Boureïa, laquelle leur était reliée par un chemin tracé dans la forêt pour le passage du cheval ou du renne avec ses bagages.

Depuis vingt-cinq ans, on transporte ainsi l'or à dos de cheval jusqu'à la rivière, et ensuite en bateau jusqu'au vapeur, qui le porte à Blagovechtchensk. C'est dans la forêt où passe la route qu'eut lieu l'attaque de la caravane d'or. Une bande entoura pendant la nuit le bivouac et s'empara de l'or, qui fut transporté au bord de la rivière sur un bateau déjà préparé, puis mené on ne sait où.

La région des mines d'or est remplie, comme je l'ai dit, de gens sans aveu, qui passent leur temps en liberté à s'occuper de dérober l'or, en échange duquel des bandes bien organisées leur apportent des provisions et de l'esprit-de-vin. Ces bandes se forment généralement dans les mines mêmes, qui contiennent les plus mauvais ouvriers, et c'est ainsi qu'une caravane de vingt personnes bien armées fut attaquée par une bande de quatre hommes ayant à sa tête un cocher des mines d'or.

Maintenant que les mines d'or de la contrée s'épuisent, le chemin est fait, mais, au moment où je passai, il était encore en construction à différents endroits. On y trouve rarement des maisons-stations comme celle d'Oumalta.

La route fut vite parcourue, et le 1er juillet je me trouvais avec M. Ballod, le directeur en chef des mines, un homme déjà âgé, fort intelligent et aimable. Tomber dans des mines d'or après un pénible parcours dans les forêts sibériennes, c'est se trouver en paradis, car rien n'est plus agréable en ce cas que d'avoir un bon lit et une charmante société.

Les mines, dites de Niman, sont situées sur un affluent de la rivière Niman. Elles changent continuellement de place, en même temps que s'épuisent les couches aurifères. Les maisonnettes, fort coquettes, des employés supérieurs constituent un petit village. Pour la distraction, il y a un cercle, avec une bonne bibliothèque, un billard, une lanterne magique et même des appareils photographiques. Un grand hôpital, dirigé par un médecin, peut recevoir au moins cent malades. Une station météorologique bien installée donne les moyens

d'étudier le climat de la contrée. Elle est tenue par le docteur Kouchnikoff.

D'après les observations qui y ont été faites, les mines d'or sont situées à une altitude de 915 mètres, tandis que Blagovechtchensk est à 160 mètres et Khabarovsk à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme je viens de le dire, les mines d'or sont très riches. En faisant 2 400 livres de frais, on en gagne facilement 4 000. La livre est payée par le gouvernement 1 200 francs, et le bénéfice sur chaque livre, dans les limites du budget proposé de 2 400 livres, est de 400 francs. Le surplus est bénéfice net.

Le travail des mines d'or n'est pas difficile. Il s'agit d'ouvrir la couche de tourbe recouvrant la terre aurifère qui est portée dans la machine à laver, et passe à travers un immense cylindre tournant, percé de trous pour que l'or puisse tomber sur une planche inclinée. Les pierres sont rejetées de côté et emportées par des ouvriers. Tout ce travail est très sale, et l'on ne voit l'or qu'au dernier moment, sur la dernière laveuse. Il en est enlevé deux fois par jour en présence des chefs de l'administration et de la police, il est séché, pesé, emporté au comptoir et mis dans des sacs en cuir qui sont expédiés par poste à la fonderie d'Irkoutsk, laquelle ordonne alors le paiement d'après la qualité du métal.



MARCHANDS IAKOUTES

J'ai parlé plus haut des deux grandes foires importantes créées par les Iakoutes, qui poursuivent partout l'indigène. Ces foires sont aussi fréquentées par des prêtres missionnaires orthodoxes, qui, en outre, parcourent les forêts d'année en année pour visiter les indigènes.

La foire de Niman, qui a fait disparaître toutes les autres foires existant auparavant, est comme le centre d'une toile d'araignée dont les rayons se dirigent de tous côtés, à Iakoutsk, à la mer d'Okhotsk, et vers différents endroits du fleuve Amour. C'est de cette foire que j'étais parti pour me rendre à l'Amgoun et sur la Zeïa. Une quinzaine de maisons, autour de l'église russe, servent d'habitation pendant la foire. Les marchands et les indigènes les quittent, les premiers pour aller à Iakoutsk chercher des marchandises, les seconds pour chasser.

On trouvera les portraits de quelques-uns des principaux représentants des marchands iakoutes, entre autres Grégoire Choudinoff, de la ville de Iakoutsk, qui, depuis vingt ans habite la Boureïa, et envoie à Iakoutsk ses employés pour chercher la marchandise. Choudinoff est marié à une Russe qui, grâce à un séjour de vingt ans au milieu des indigènes iakoutes et toungouses, a complètement oublié sa langue maternelle, et c'est chose curieuse de voir dans une hutte une femme habillée en russe, prononçant très bien les mots russes, mais ne pouvant parler la langue.

Les Iakoutes, outre leur habileté mercantile, sont aussi de bons chasseurs, et avec les Toungouses ils visitent les hautes montagnes pour y chercher des fourrures.

Le costume d'hiver d'un chasseur iakoute est à peu près le même que celui d'un Toungouse. En été et en automne, il porte une veste longue, des pantalons et des bottes en cuir d'élan. Les touffes sur les manches de la veste qui caractérisent les costumes iakoutes se voient déjà sur leurs anciens costumes du commencement du siècle.

L'habillement de travail des femmes consiste en une blouse tombant à terre et en une longue veste avec poches et ornements en argent; un mouchoir et un simple chapeau en feutre venant de Russie leur servent à se couvrir la tête. Les bottes sont les mêmes que pour les hommes, mais les jours de fête elles sortent leur robe-capote ornée de broderies de couleur claire. Une ceinture en argent, avec de grands ciseaux; de longs rubans en argent d'un travail minutieux descendent de leurs épaules, et une grande croix accompagne toujours le costume. Leur coiffure consiste en un chapeau en loutre de forme conique, avec des pièces d'argent et des rubans.

Les Iakoutes, grâce à leurs fréquentes rencontres avec les Russes, sont beaucoup plus civilisés que les Toungouses; ils ont même compris l'utilité de l'écriture et enseignent le russe à leurs enfants. J'ai pu trouver dans un des endroits les plus reculés des forêts sibériennes une école iakoute tenue par la femme d'un marchand, nommée Pawlona. Un maître, employé de ce marchand, apprenait le russe à cinq ou six enfants des deux sexes, et un missionnaire venait de temps à autre pour l'enseignement religieux.

La vue de cette école en miniature, abritée sous une tente, au milieu de marécages et à côté des troupeaux de rennes, me fit une grande impression. En l'honneur de mon arrivée, les enfants étaient bien débarbouillés et habillés proprement. C'était un petit rayon lumineux dans la vie obscure des indigènes.

La foire indigène, avec cette jolie et proprette église en bois et cette école ambulante, me montra bien que

la civilisation, comme les semences jetées au hasard sur une route de caravanes, n'a besoin pour réussir que d'un sol propice.

J'ai visité presque toutes les maisons des marchands et les tentes des indigènes qui avec l'arrivée de l'hiver s'en allaient dans leurs forêts et s'arrêtaient momentanément ici près des magasins des marchands pour prendre de la poudre et du plomb. Plusieurs de ces familles, ayant gagné de l'argent par le travail dans les mines d'or, emportaient avec elles du beurre et de la farine. On reprenait déjà les élèves de l'école et j'ai assisté aux examens.

L'examinateur était un prêtre missionnaire, le Père Jean, qui a été récemment appelé ici du bassin de la Zeïa et qui avait déjà l'habitude des indigènes; les enfants, timides et peureux, l'aiment beaucoup, et ils répondirent très bien à toutes ses questions. A la fin de l'examen, ils furent très contents de recevoir de moi des sucreries que j'avais prises aux magasins des mines. Pour ne pas les contrarier, je dus assister à un repas avec quelques autres invités, parents des élèves.

Le dîner était servi pour les invités dans la maison de Pawloff et pour les enfants dans la rue, sous une tente où les enfants étaient assis sur des tapis en fourrure d'élan, autour d'une petite table. Le repas fut simple et bon, composé uniquement de la viande d'un renne tué le matin même et à la mort duquel j'avais assisté : pour tuer la pauvre bête, on lui lie les quatre pattes avec des cordes, et l'on attache la tête par les cornes à un arbre; alors un Iakoute coupe avec son petit couteau la peau jusqu'à la viande; il avance la main entre la peau et la chair et a soin de tuer la bête sans verser son sang. L'animal mort, on le nettoie et on le cuit tout de suite dans l'eau bouillante : c'est un mets exquis.

Malgré l'excellence du dîner servi, je pus à peine manger, me rappelant la scène horrible du matin, lorsque la bête avait été tuée sous mes yeux. Après la soupe de viande de renne, on servit de la viande cuite et grillée, et comme dessert on mit devant nous une caisse contenant au moins quinze kilogrammes de confiseries, avec un litre de curaçao.

La vie des missionnaires est très dure, et il faut vraiment s'étonner du dévouement avec lequel ils accomplissent leur mission, qui en ce moment ne poursuit plus la conversion des sauvages à la religion orthodoxe, mais tâche simplement de propager cette religion parmi eux. Le Père Jean a sous sa surveillance plus de 5000 indigènes du bassin de la Boureïa, et son district est immense; il est en même temps prêtre de l'église des mines d'or de Niman, où il possède un joli logement et où il a des chevaux et tout ce qui lui est nécessaire. En été, il emploie son temps près des mines d'or, là où se réunissent les indigènes. En hiver, il se rend dans les forêts, monté à renne, et parcourt tous les endroits où hivernent les chasseurs, qui le reçoivent très bien. Un renne blanc — le renne sacré — est toujours dans la caravane du missionnaire, et c'est sur ce renne qu'on transporte les accessoires du service religieux. On trouve un renne sacré dans chaque famille plus ou moins riche. Soumis à une surveillance particulière, il ne fait d'autre travail que de porter les sacrements.

Malgré les froids de 30 degrés centigrades qui persistent dans cette région, chaque hiver le Père Jean fait plusieurs milliers de kilomètres.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



HUTTES TOUNGOUSES. — DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART DES MINES D'OR. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

III

Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjagi*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les ouvriers en grève. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les Iakoutes. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite.



IAKOUTE À RENNE. — DESSIN DE THIRIAT.

On m'avait dit aux mines d'or que le mois de juillet était le meilleur moment pour traverser les montagnes du Khingan, dans le bassin de l'Amgoun. Je me mis donc en route avec ma petite caravane de cinq chevaux. M. Ballod avait eu la gracieuse obligeance d'organiser mon départ. Je n'avais pris qu'un seul guide. La route était entretenue par le passage de grandes caravanes de bœufs qu'on envoyait aux mines d'or, et il s'agissait de savoir seulement à peu près l'endroit où l'on franchit les rivières.

Donc, après de chaleureux souhaits, nous partîmes, je dis *nous*, parce qu'un employé de la compagnie, M. Sinegoub, devait se rendre à 75 verstes des mines, pour visiter un ruisseau où la compagnie venait de découvrir récemment de l'or. Tout le monde marchait à pied. Les chevaux portaient nos provisions et nos effets; un seul était sellé pour nous éviter de trop nous mouiller au passage des rivières.

L'eau tombait toujours; c'était un été exceptionnel, et pendant trois jours de la semaine il y avait de la pluie qui grossissait les ruisseaux et rendait le passage de plus en plus difficile. Les lits des rivières s'étaient déplacés, et notre guide, qui était passé au même endroit dix-huit jours auparavant, ne parvenait plus à s'y reconnaître.

Les marécages étaient changés en lacs, et le passage sur la route était impossible. Les chevaux tombaient dans la boue à chaque instant, et pour les desseller et les relever il fallait perdre beaucoup de temps. Nous passâmes deux jours et demi à grimper le long du talus d'un torrent, coulant dans un ravin qui, sur tout notre parcours, n'avait pas plus d'un quart de mètre de profondeur.

1. *Suite. Voy. p.* 577 *et* 589.

Nous arrivâmes enfin à la source de ce torrent; suivant le conseil des personnes qui avaient déjà fait le chemin, nous fîmes bien reposer les chevaux, pour leur donner la force de traverser les hautes montagnes du Khingan, qui divisent les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun. Nous nous étions éloignés d'une vingtaine de verstes des mines; nous arrivâmes vers midi au lieu de notre campement.

Un petit incident sans importance nous fit perdre encore un jour, car le guide, qui avait le soin des chevaux, avait oublié de mettre les cordes aux pieds de l'un d'eux, et celui-ci, se sentant libre, reprit le chemin des mines d'or.

Le guide l'avait remarqué déjà le soir et, comme il pensait que le cheval ne s'éloignerait pas, il comptait aller le chercher facilement. Nous nous couchâmes donc sans nous occuper de lui, et le lendemain, avec le lever du soleil, quand sonna l'heure du départ, les Cosaques m'annoncèrent que le guide et un cheval avaient disparu.

Il nous fallut attendre. Un Cosaque à cheval se rendit le long de notre route à la rencontre du guide, qui ne fut de retour que vers quatre heures du soir, après avoir trouvé son cheval à dix kilomètres, se reposant tranquillement sur l'herbe. Il était trop tard ce jour-là pour continuer la route.

Le lendemain matin, une heure avant le lever du soleil, tout était prêt, et nous marchâmes pendant le premier kilomètre dans l'obscurité. La forêt s'éclaircissait de plus en plus, et nous vîmes enfin devant nous le flanc de la montagne absolument dénué de toute végétation. Nous étions devant une des cimes les plus hautes de la chaîne Khingan, où prennent naissance, sous forme de torrents, les immenses affluents de l'Amour.

Il faisait un très beau temps, sans vent, et le soleil nous promettait un bon passage. Un repos d'une demi-heure et une bonne tasse de thé réparèrent nos forces, et bientôt nous étions en route. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de la difficulté du passage; la montagne n'était pas disposée en terrasse, mais avait une pente continue, et, pendant trois heures, les pauvres chevaux furent obligés de grimper.

Mais nous étions encore plus fatigués qu'eux, à cause des gelinottes et des bécasses de montagne. En effet, c'est un crime pour le chasseur qui voit du gibier se lever sous ses pas de le faire partir sans le tuer. Il y en avait une masse, et les gelinottes, n'ayant probablement jamais vu d'homme, n'étaient pas craintives; nous pouvions arriver si près d'elles que nous en tuâmes avec des pierres. Je m'amusai même à les tuer avec les petites balles d'un fusil Montecrioto.

Le temps s'écoula, et quand nous eûmes rejoint la caravane au premier sommet nous étions tellement fatigués qu'un peu de repos et une tasse de thé nous auraient été d'un grand secours. Mais, hélas! il n'y avait dans cette steppe montagneuse que des cèdres et des bouleaux de petite taille, dont les branches ne pouvaient brûler. Enfin, après de grandes difficultés, le feu fut prêt, mais l'eau que l'on cherchait partout n'avait pu être découverte. Le Cosaque trouva enfin dans un ravin de la glace et de la neige, qui, fondues, nous procurèrent du thé.

Malgré le brillant feu, la belle journée, et le soleil de juillet, un courant d'air froid fit tomber le thermomètre à 3 degrés centigrades.

Nous étions sur la plus haute cime, et l'anéroïde marquait 620 millimètres, ce qui, d'après les mesures barométriques faites pendant ma traversée à la station météorologique du Niman, donna une hauteur de 1890 mètres au-dessus de la mer.

Après avoir encore passé un col, la descente commença, et il fallut se presser pour arriver au niveau de la rivière, parce que sur toute la pente, parsemée de rocs immenses, il n'y avait ni place pour un campement ni herbe pour les chevaux. Le commencement de la descente nous réservait un tableau effrayant. Des cadavres et des squelettes de bœufs, par dizaines, attestaient les difficultés de la traversée. Les Toungouses m'expliquèrent que c'était le sacrifice exigé par les génies de cette montagne pour le dérangement que leur avait causé la civilisation.

Je ne saurais dire ce qui, de la descente ou de la montée, fut le plus difficile. Je crois cependant que la descente fut moins désagréable. Pendant trois heures nous glissâmes et nous tombâmes, mais les forêts nous cachaient la route et ne nous permettaient pas de juger de la distance qu'il fallait encore parcourir.

Les chevaux glissaient eux-mêmes; après plusieurs chutes, l'un d'eux se cassa la jambe, et nous fûmes obligés de le tuer, en sacrifice aux génies de la montagne. Les bagages qu'il portait furent mis sur mon cheval. A la nuit, heureusement, nous avions gagné un endroit assez commode pour y établir notre bivouac.

C'était dans la vallée d'un tributaire de l'Amgoun, dans un lieu où, jadis, un incendie des forêts ayant découvert le sol, exposé ainsi aux rayons du soleil, la végétation s'était développée merveilleusement. Les cerises sauvages et les framboises étaient déjà mûres; le décor s'était transformé. En un instant nous eûmes oublié les tristes et mornes forêts de la Boureïa, où aucun oiseau même ne venait réjouir le passage du voyageur.

Ici, les perdrix se levaient à chaque instant sous nos pieds; les petits oiseaux venaient pour nous dire bonjour. Tout près de nous, nous trouvâmes un campement de Toungouses, dont les rennes étaient, loin de là, à la pâture. Les Toungouses chassaient les ours qui descendaient les montagnes pour se nourrir de canneberges et pour pêcher les saumons dans la Kerbi, où ces poissons montent pour frayer.

Ils avaient des traîneaux près de leur hutte. Ils faisaient en hiver la poste entre les mines d'or de l'Amgoun et de la Silindja, un affluent de la Zeïa, dont la source se trouve au nord des mines d'or du Niman.

Nous étions tout près du ruisseau où mon compagnon devait rester. Quand nous levâmes notre bivouac,

deux Toungouses nous demandèrent la permission de nous conduire jusqu'à Kerbi pour chasser l'ours, ou plutôt pour manger avec nous et recevoir de l'eau-de-vie.

J'étais toujours très content de la fréquentation des indigènes, car souvent un élan ou un ours passait devant nous, et, sans leur expérience, toutes nos recherches eussent été sans succès.

Un chien de chasse, un « oursier », nous suivit. Il était heureux de conquérir sa liberté, car, près de la hutte, une entrave formée d'un grand morceau de bois l'empêchait de courir après les rennes. Il lia connaissance avec nos deux chiens, mais ils ne devinrent bons amis qu'au bout d'une lutte sanglante, après laquelle les adversaires pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes.

Bientôt nous descendîmes au bord de la Kerbi en traversant un pittoresque rapide. Puis nous traversâmes une seconde fois la rivière, dans une vaste vallée, couverte de grands arbres desséchés, morts après un incendie qui avait éclaté là, d'après les Toungouses, il y a une vingtaine d'années. Un bizarre système employé par les chercheurs d'or en avait été la cause. Ceux-ci, étant empêchés dans leurs recherches par la gelée éternelle, brûlèrent la forêt sur des centaines de kilomètres et revinrent plus tard se remettre au travail. Dans cette région on trouve ainsi d'immenses étendues de forêts brûlées, et les indigènes obligés de s'en aller au nord par suite de



LE PLUS HAUT POINT DES MONTS KHINGAN. — DESSIN D'OULEVAY.

la disparition de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs rennes, ne prononcent qu'avec haine le nom du minerai d'or qui a détruit leur chasse et fait périr les lichens.

De la fumée montait au-dessous d'un chalet qui bordait la rivière. Un homme en sortit : c'était le gardien d'une dizaine de kilomètres de terrain, non exploités encore, où l'on avait reconnu la présence de l'or. Il était d'apparence bestiale, avec ses cheveux et sa barbe incultes depuis au moins une année. Cet homme vivait seul, n'ayant souvent à cent kilomètres à la ronde aucun être humain à rencontrer. De temps à autre, on lui apportait des provisions, du thé, du tabac et du pain. Il vivait ainsi sans crainte, sans fréquenter personne, et il ne nous demanda rien. C'était un héros de la guerre de Crimée que la destinée amènera à finir ses jours entre les pattes d'un ours ou à mourir de faim. Je le questionnai sur sa vie. Il me dit ne pas connaître le propriétaire non plus que la limite de la terre qu'il surveillait. Il gardait l'espace, et cela suffisait pour que tous les chercheurs d'or passant par cet endroit ne le touchassent pas. Il trouvait cependant sa solitude assez désagréable, surtout à la saison où les nuits sont longues. Les ours, attirés par les provisions, entourent alors le chalet, et, grattant à son chevet, lui causent quelque frayeur. Mais il réussit à les terrifier en frappant sur une casserole. Il ajoutait : « L'ours n'est d'ailleurs pas très méchant ». Cet homme isolé ne voit des hommes que pendant le mois de juillet, quand les grandes caravanes de bœufs venant de l'Amgoun aux mines d'or de Niman traversent la contrée. On lui donne alors de la viande.

Le temps changea et la pluie recommença à nouveau. « Pas loin de nous, disait le solitaire, il y a une montagne maudite, toujours dans les nuages, qui toujours distribue la pluie. Le génie qui l'habite est très méchant, les Toungouses en ont très peur. »

C'était justement dans cette montagne, dans un ruisseau appelé Lutchi, c'est-à-dire « rayons », que la Compagnie du Niman avait découvert l'or. D'après mes renseignements, une caravane de bœufs y devait passer



LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ (PAGE 603). — DESSIN DE BOUDIER.

le lendemain. Le grand désir de la rencontrer m'avait fait dépêcher pour franchir, avant la nuit, les dix kilomètres qui nous en séparaient.

La route était difficile, à cause des traversées des rivières, qui devenaient tumultueuses: mais enfin, fatigués, nous arrivâmes au bivouac.

Le *lendemain matin*, à midi, pas de caravane : il était probable que la crue des ruisseaux en avait arrêté une partie. Enfin, vers trois heures, apparut la première escouade. L'eau tombait toujours, et le ruisseau se mit à couler de plus en plus fort. La caravane passait toujours. Bientôt les animaux furent obligés de passer à la nage. Le courant les transportait à quelques dizaines de mètres plus bas, où les gardiens les attrapaient avec des nœuds de corde jetés aux cornes. Après quelques instants, un violent courant arrêta tout passage, et une partie de la caravane fut obligée de rester trois jours de l'autre côté du ruisseau, qui n'avait guère plus de 20 mètres de large. Les pauvres gens passèrent ces trois jours sans nourriture, car les provisions étaient toutes de notre côté, sur les premiers bœufs de la caravane. Nous étions obligés de leur jeter de la viande et du pain, que nous attachions à de petites pierres.

Quelqu'un proposa de faire un pont en abattant un grand peuplier. Bientôt dix haches se mirent à l'ouvrage. Après quelques instants, l'immense tronc tomba, brisant dans sa chute les branches des arbres voisins, et sa cime toucha enfin l'autre bord du ruisseau. Mais à ce moment se produisit un accident aussi effrayant qu'imprévu et qui eût pu nous coûter la vie.

Nous n'avions pas calculé la hauteur de l'autre bord. Aussi, dans sa chute, au lieu de faire un pont, l'arbre constitua un véritable barrage. Bientôt la violence de la poussée fut telle que l'arbre fut renvoyé vers la rive et que l'eau chercha à se frayer un passsage en renversant comme des allumettes les arbres du bord. Ce fut à nos côtés un véritable désastre; heureusement que tout le monde était du côté gauche du pont projeté et arriva, en fuyant, à se mettre en sûreté sur un rocher assez élevé.



LES CHASSEURS À L'OURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

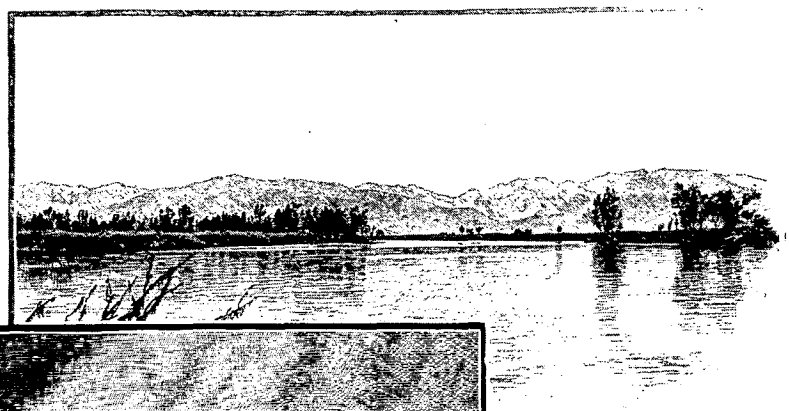
Nous pûmes ainsi admirer l'incroyable spectacle offert par ce petit ruisseau : en quelques instants la couronne du peuplier fut déchiquetée, puis, ayant écarté l'arbre, l'eau reprit son cours normal.

Trois jours s'écoulèrent ainsi à attendre que fût passée la colère du génie de la montagne, qui, outre cet admirable spectale, nous envoya un grand ours.

C'était le deuxième jour de notre séjour dans cet endroit. Mon compagnon, *moi*, le Toungouse et un Cosaque, nous par-

times en avant. A moins d'un kilomètre du campement, le Toungouse, mettant son doigt sur ses lèvres, nous fit signe de ne pas parler. Il ajouta, nous montrant sur la route l'empreinte du pied d'un ours de forte taille : « Le camarade n'est pas loin d'ici ». Nous prîmes conseil, puis mon Cosaque alla chercher mon winchester, et nous suivîmes pendant ce temps la piste de l'ours. Les pas se dirigeaient vers la Kerbi, où nous vîmes bientôt le camarade *Michka*, assis près du bord, se tenant avec une patte à un arbre suspendu au-dessus de l'eau, et pêchant le saumon qui montait la rivière.

Le saumon, pour jeter son frai, remonte les rivières tant qu'il en a la force, comme dans le fleuve Amour, où il fait 2000 kilomètres pour périr et ne jamais revenir dans la mer. Il perd sa force, modifie même sa structure, puisque des dents fort grandes lui poussent sur le devant de la bouche, et que son corps se couvre de bosses remplies de vers, mais il tourne toujours la tête contre le courant, et il est rejeté vers les rives, où le pêchent les ours et les chiens des villages indigènes. L'ours se fait même des provisions, mettant le poisson pêché dans une fosse préparée au bord de la rivière. La multitude des poissons jetés, surtout après la baisse de l'eau, aux confluents des petits ruisseaux, est telle, que leur décomposition infecte l'air.



L'AMGOUN (PAGE 608).



RAPIDE DE LA KERBI. — DESSIN DE BOUDIER.

Nos chasseurs ne tardèrent pas à arriver, apportant avec eux sur leur dos le nécessaire pour notre prochain campement et le grand couteau assujetti sur un bateau. Le campement fut installé dans un endroit découvert, et, ayant laissé un Cosaque à la garde de nos effets, nous nous mîmes en route pour cerner le Michka. Un des Toungouses et moi nous traversâmes la rivière. Les places étaient bien fixées, de sorte que l'on pouvait tirer sans crainte d'accident pour les chasseurs. L'autre Toungouse, qui devait attaquer l'ours avec son chien et le jeter dans la rivière, se dirigea droit sur la bête. Celle-ci sentit la présence d'inconnus. Elle voulut prendre la fuite. Mais le chien lui sauta dessus, mordant ses cuisses et son dos sans jamais être blessé. Un, deux, trois coups de fusil partirent, et la bête tomba à terre. Aussitôt, près du feu, elle fut découpée d'une main adroite, et bientôt les bons morceaux nous firent un excellent déjeuner.

Après ce repas, les Toungouses disposèrent solennellement le crâne de l'ours sur les branches, à la place où il avait été tué. C'était le sacrifice aux esprits. Ils vénèrent en effet un esprit qui a la forme d'un ours, et qu'ils appellent généralement *mafa*, c'est-à-dire vieillard.

*

Le ruisseau étant rentré dans son lit, la caravane de bœufs passa et je pris congé de mon compagnon, qui se rendait aux mines avec la caravane. Nous levâmes le bivouac pour faire la seconde moitié de notre route, bien plus facile que la première, car elle suivait les bords de la vallée de la Kerbi, sortie des montagnes et traversant une région boisée, mais ouverte, dont le sol sec et le chemin bien entretenu nous permettaient de marcher vite.

Mon attention était attirée par des *karjagi*, oiseaux de la famille des perdrix. Un peu plus gros que celle-ci, ils sont parmi les plus curieux oiseaux qui existent. On en doit la connaissance à l'académicien Middendorf, qui les découvrit en 1844, en passant par la même région.

Marchant un jour en avant de ma caravane, je vis devant moi tout à coup, à une quinzaine de pieds, un bouleau sur lequel étaient perchées six perdrix, qui me regardaient curieusement, ne pensant pas même à s'enfuir. Je fus tout étonné et, n'ayant pas mon fusil, je pris dans ma poche mon revolver et je le déchargeai sur



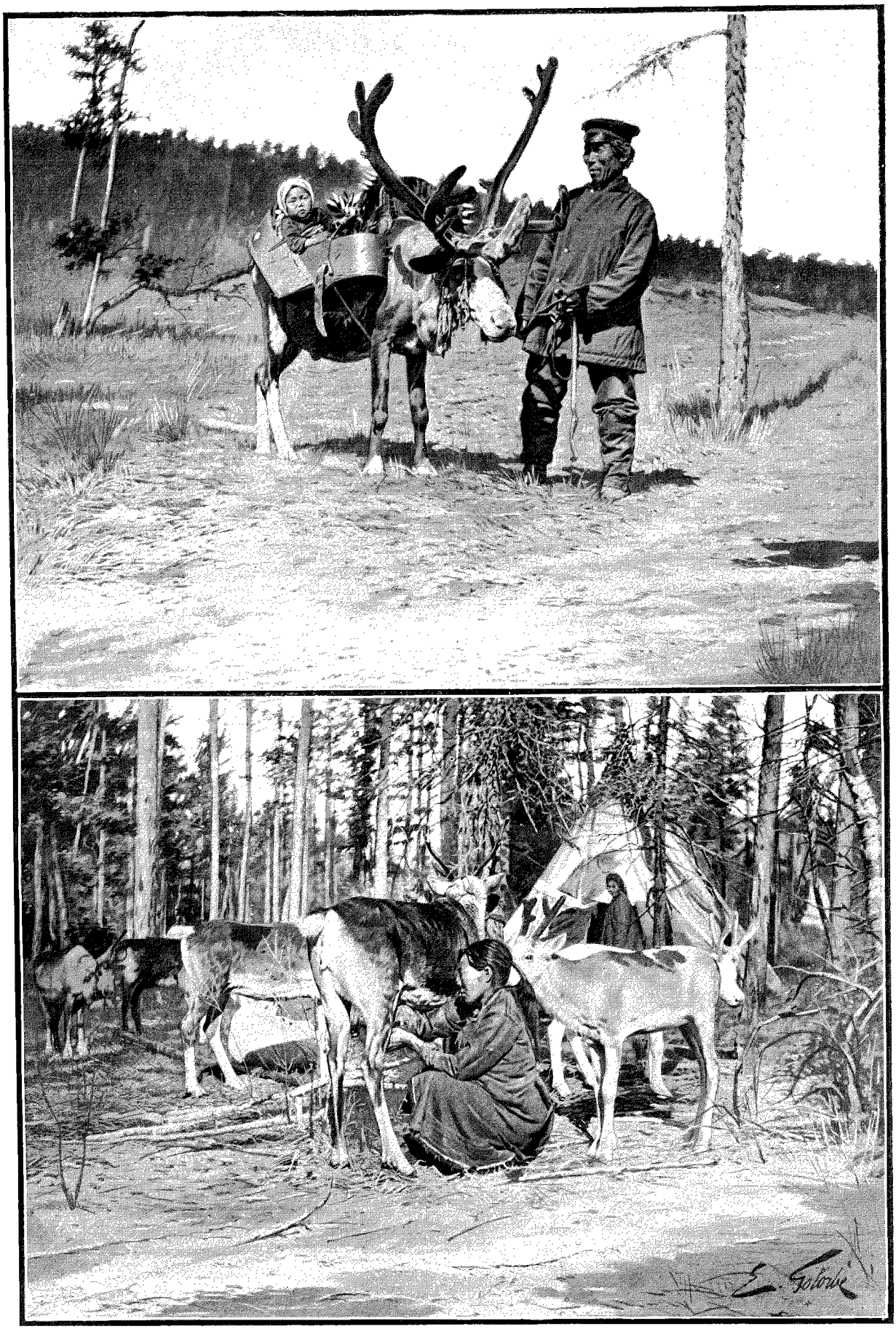
LA FORÊT SIBÉRIENNE. — DESSIN DE BERTEAULT.

un de ces oiseaux, qui tomba à mes pieds, tandis que les autres ne bougeaient pas et me regardaient avec curiosité.

Alors mon guide toungouse s'avança et me raconta que ces perdrix n'étaient autres que des karjagi, oiseaux si curieux et si bêtes, paraît-il, qu'on peut les tuer tous et les prendre dans un nœud de cheveu qu'on leur passe au cou; ce disant, mon Toungouse fit vite un nœud, l'attacha à une mince baguette et le jeta vers l'oiseau, qui, admirant ce drôle d'instrument, se le passa lui-même au cou. Le Toungouse n'eut qu'à tirer, et l'oiseau tomba à nos pieds.

J'ai déjà dit que j'avais été étonné de la différence du climat entre les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun au moment où nous descendîmes du côté ouest du Khingan; cette différence est de plus en plus sensible lorsqu'on s'approche de l'Amgoun, dont les affluents ont dans leurs bassins de riches mines d'or découvertes récemment. Ces mines, grâce à leur situation favorable (elles sont éloignées de moins de cent kilomètres d'une rivière navigable aux bateaux à vapeur) et aux facilités que l'on y a d'exploiter le terrain aurifère d'une manière plus sérieuse que dans les mines de la Boureïa, n'ont pas tardé à prendre un grand développement. Le voyageur qui traverse les rudes contrées de la Boureïa est étonné de les trouver éclairées à la lumière électrique, reliées à la rivière par de bonnes routes et au monde civilisé par le téléphone.

J'arrivai aux mines pendant le séjour des propriétaires, des ingénieurs et des autres personnes qui ont des



LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. — DESSIN DE GOTORBE.

intérêts importants dans l'installation ; tout ce monde formait une société aimable et gaie. Les dames et les demoiselles voulaient même oublier qu'elles se trouvaient dans les forêts, et portaient scrupuleusement les dernières modes de Paris, malgré les dix mille kilomètres qui les séparaient de ce berceau du goût.

Les fêtes se suivirent, accompagnées de feux d'artifice et de musique d'*aristône*. Mais, pendant qu'on festoyait ainsi, survint un accident qui fit perdre quelques centaines de milliers de francs aux propriétaires. L'administration des mines se plaignait de voir chaque jour des ouvriers complètement ivres, qui, vu leur état, ne pouvaient apporter que le trouble parmi les travailleurs. Cependant, la vente des alcools était interdite dans les mines ; on rechercha les vendeurs, et un beau jour on vit un ouvrier étranger pénétrer pendant le dîner dans la baraque des ouvriers.

La police arrêta immédiatement cet homme, et l'on trouva qu'il était porteur de plusieurs bouteilles d'esprit-de-vin et noté par la police comme un très dangereux brigand. Son arrestation fut le signal de troubles : les ouvriers se mirent en grève, réclamant sa mise en liberté, devinrent tapageurs et promirent de faire son affaire à la police. Comme toujours en pareil cas, des plaintes et des pétitions furent adressées, réclamant un salaire plus élevé et une meilleure nourriture, et prétendant que l'on ne payait pas le prix convenu pour l'or ramassé. Cette dernière plainte surtout rencontra beaucoup d'adhérents, et les douze cents ouvriers suspendirent leur travail. Pendant ce temps, le brigand, ainsi que trois compagnons trouvés cachés dans les cabanes des ouvriers, furent expédiés, sous l'escorte de Cosaques bien armés, vers l'Amgoun pour être dirigés sur Nikolaïevsk. Le chef de la police des mines, qui heureusement était présent, et en général tout le monde, même les hôtes, allèrent parler aux ouvriers. Néanmoins, le tapage continua, et, après quelques jours de grève, on dut en congédier près d'un tiers. Les travaux recommencèrent, et les ouvriers coupables, embarqués dans un vapeur, furent envoyés à Nikolaïevsk.

Cette affaire permit de découvrir le colportage assez bien organisé des vendeurs d'alcool qui, pour éviter les piquets militaires de garde sur le fleuve, avaient avec leurs rennes établi un service régulier entre l'Amour et les mines, cachant l'alcool dans des réservoirs de métal, sous la mousse des forêts. Les Cosaques, en récompense de leurs recherches couronnées de succès, reçurent le prix de deux cents litres d'alcool vendus par la police.

Cette affaire avait refroidi les fêtes, et tout le monde attendit avec impatience le départ du bateau pour Nikolaïevsk, qui dans quatre jours devait avoir ramené chacun chez soi. Quant à moi, je me préparai à descendre dans un petit bateau les cent kilomètres de l'Amgoun, sans guide, et seul avec mes trois Cosaques.

L'Amgoun offre l'aspect d'une grande et belle rivière, et les vastes plaines qui le bordent verront bientôt s'élever de grands villages agricoles. Pour attirer la population, il est actuellement trop éloigné des grands centres civilisés, et les rives du fleuve ne sont plus habitées que par les indigènes pêcheurs et chasseurs de la race toungouse, du peuple negda, et les Orochtones et Iakoutes, répartis dans une dizaine de villages au nombre d'environ quinze cents.

Je descendis le fleuve sans aucun incident, en faisant mes trente kilomètres par jour. L'eau était haute à cause des pluies dans les montagnes, et le courant vif. Le saumon remontait le courant, et des foules de cigognes, de grues et de grands aigles pêchaient sur les bords. La chasse était tellement bonne que je fus obligé de refréner tout le temps du voyage l'ardeur de mes compagnons. Pour la première fois, dans le bassin de l'Amour, je vis le sapin ; il formait une jolie forêt près des rives. Le sapin ne se rencontre que dans le haut Amour ; aussi cette petite forêt avait-elle attiré des Russes, qui en exploitaient la résine, dont la qualité était d'ailleurs médiocre.



LES NEGDAS CHASSEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir du deuxième jour, nous passâmes près d'un village récemment abandonné par les indigènes. L'herbe sauvage le couvrait déjà à une hauteur de trois mètres, et même les toits supportaient une luxuriante verdure. Sur le bord de la rivière gisaient plus de quarante crânes d'ours, ce qui donnait à l'endroit un aspect particulièrement sauvage. Nous cherchâmes des idoles, et je me mis en quête d'un tombeau pour en emporter des crânes de Negdas, dont aucun musée ne possède d'échantillon ; mais mes recherches furent vaines. Au nombre de dix environ, les huttes en écorce de bouleau, d'une forme entièrement différente de celle des maisons toungouses, s'élevaient à une vingtaine de mètres de la rive. Bientôt, je dus m'éloigner, sentant un étourdissement m'envahir ; l'odeur forte et le pollen des fleurs empoisonnaient l'air. Le

mur formé par les herbes était difficile à franchir, et il nous fallut déployer de grands efforts pour arriver jusqu'aux huttes. Celles-ci étaient complètement vides. Les indigènes visitaient toujours cet endroit, car de petits morceaux d'écorce de bouleau, attachés aux portes des maisons, étaient les signaux convenus pour indiquer la présence des chasseurs dans le voisinage.



HUTTE DE NEGDAS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Nous étions dans l'endroit maudit nommé *Gaksounga*, d'où le malheur et la maladie ont chassé les indigènes. D'après les récits des Negdas, le diable, sous la forme d'un gros serpent, habite dans les marais, et à chaque printemps il fait entendre son cliquetis toute la nuit. Les Toungouses prétendent même avoir vu ce serpent saisir un petit élan et l'engloutir vivant. De même dans ces marais s'étend un immense lac où vit un diable qui avale les bateaux d'écorce de bouleau avec les voyageurs. Il a suffi de ces superstitions pour empêcher les sauvages de profiter de la chasse et de la pêche, excellentes dans cet endroit. Quelques kilomètres plus loin nous étions réunis dans le village de Gouga : je laissai deux Cosaques pour chercher encore de vieux tombeaux. Malheureusement, notre arrivée avait été annoncée la veille par le bateau; les indigènes savaient que nous étions quatre, et, me voyant arriver avec un seul homme, ils comprirent ma ruse. Nous n'étions pas encore descendus de bateau qu'ils me crièrent qu'ils voyaient mes hommes de l'autre côté, et qu'il ne fallait pas toucher aux tombeaux, car dans le cimetière un grand chameau était enterré. Il n'y avait rien à faire, et j'envoyai à mes deux Cosaques l'ordre de revenir.

Le village de Gouga est disposé très pittoresquement au bord de l'Amgoun, au pied de montagnes couvertes de belles forêts de pins et de bouleaux. Il est formé d'une vingtaine de huttes d'indigènes et d'une maison russe appartenant à la fille d'un prêtre russe de Nikolaïevsk. Le Iakoute marié à la fille du prêtre russe avait une bonne installation, une vache, un cheval, des poules et un jardin potager. Les indigènes groupés à côté de lui n'apprenaient malheureusement rien. Une vingtaine de soldats russes, faisant l'office de piquets militaires à cause de la présence des brigands, complétaient les éléments de civilisation dans cet endroit, où je voulais passer trois jours, car je m'étais promis de ne pas en partir sans crâne de Negda. J'espérais qu'après avoir fait la connaissance des indigènes, l'argent et la familiarité m'aideraient beaucoup, et je ne m'étais pas trompé. Le village était divisé en deux parties par un petit ruisseau, et de mon côté étaient les Negdas et les Iakoutes, de l'autre les Toungouses nomades, dont les rennes étaient à la pâture dans les montagnes.

La vie que mènent ces indigènes est semblable à celle des Toungouses Goldes du fleuve Amour. Le deuxième jour de ma halte dans le village, j'étais allé visiter le cimetière avec une dizaine d'indigènes. Ceux-ci ouvrirent les tombeaux, ce qui était très facile, car le cercueil n'a comme couvercle qu'une mince écorce de bouleau généralement pourrie et fréquemment levée par les indigènes, qui viennent voir comment se porte le cadavre, en renouvelant sa provision de nourriture et d'eau. Ils mettent l'eau dans de petites tasses à côté de la tête : c'est pourquoi les crânes sont déjà nettoyés alors que le corps est encore en assez bon état. J'offris d'acheter des crânes, et les Toungouses, après avoir refusé, acceptèrent enfin de m'en vendre deux pour soixante francs. Encore fut-ce parce que les vieillards sont persuadés que les crânes reviendront auprès du corps; ils racontent même qu'ils ont souvent vu des crânes se promenant la nuit pour aller boire à la rivière.

Parti de la Gouga, je descendis l'Amgoun jusqu'à Nikolaïevsk, où je devais m'approvisionner pour mon passage des montagnes du Niman à la Zeïa. Comme l'hiver devait arriver vers la mi-septembre, il était bien temps de songer aux chaussures chaudes. Mon voyage sur l'Amgoun n'offrant rien d'extraordinaire, je transporte d'emblée mes lecteurs à la foire d'indigènes de Niman, où une caravane de rennes m'attend déjà depuis longtemps.

Les Toungouses, ou Iakoutes des prairies, se servent du cheval comme moyen de transport. Dans les forêts, et

aux endroits où se trouve le lichen, c'est le renne qui est employé. La fortune d'une famille est en rapport direct avec le nombre des bestiaux qu'elle possède. Ceux qui, par un malheur quelconque, perdent leurs bestiaux, quittent leur vie nomade et deviennent pêcheurs sur les bords de l'Amour. Leurs moyens de transport sont les bateaux et les chiens. On a plusieurs exemples de tribus, primitivement nomades, possédant des rennes et qui, les ayant perdus, ont quitté les montagnes pour les prairies, où elles se servirent des chevaux. Ces chevaux ayant aussi été perdus, ces nomades changèrent de vie et devinrent sédentaires, pêcheurs et chasseurs.

Dans la région de la Boureïa, le renne est resté le moyen de transport des nomades. Ils ne se résolvent à le manger que lorsqu'ils sont extrêmement tourmentés par la faim. Ils emploient plutôt le renne comme bête de selle ou d'attelage au traîneau. Pour les premiers, on met des deux côtés de la selle jusqu'à trente kilogrammes de bagage. Les rennes plus forts peuvent même porter un cavalier. Les enfants sont transportés dans un berceau attaché d'un côté de la selle, avec un contrepoids y faisant équilibre.

La caravane qui m'attendait à la foire de Niman se composait de Toungouses, de vieilles femmes et d'enfants des mines d'or qui, leur travail étant fini, retournaient dans leurs territoires de chasse ; ils amenaient douze rennes, dont deux pour moi et dix pour mes bagages. En outre, une dizaine d'élans devaient faire le chemin avec nous.

Je me mis en route le 10 septembre pour les sources de la Silindja. L'hiver était déjà proche et nous devions arriver au fleuve après un parcours de deux cents kilomètres en huit jours pour nous dépêcher de descendre cette rivière et la Zeïa avant la gelée du fleuve.

Monter à renne est un exercice agréable et pas fatigant. Dans les endroits sans chemin tracé, je pouvais faire par jour jusqu'à vingt kilomètres. Deux rennes me suivaient : j'en changeais toutes les deux heures pour me reposer. La selle est une planchette en forme de cœur, fixée sur le dos de l'animal. On y est assis comme sur une chaise, les pieds en avant. Un bâton dans la main sert à la fois pour diriger et pour conserver l'équilibre. Le renne est une haquenée, et l'on ne sent aucune vibration, même pendant sa marche la plus rapide. Pour les petites courses, sa vitesse est supérieure à celle d'un cheval ordinaire.

Au premier abord, il paraît difficile de chevaucher sur le renne, à cause de l'équilibre qu'il faut conserver et des immenses cornes que l'on doit s'accoutumer à voir devant soi, sans crainte, il est vrai, d'être touché par elles, car le renne en marche baisse la tête. Le premier jour, cette équitation me fut désagréable, je tombai et payai cette première leçon d'un bain froid.

Le deuxième jour, nous passâmes par un endroit où il y avait très peu de mousse d'Islande. Les guides furent même obligés de couper de vieux pins dont les branches n'avaient de verdure qu'au sommet. Le reste était couvert d'une longue mousse noire, appréciée aussi par les rennes, qui s'en régalèrent.

Monté sur mon renne, j'avais aperçu le premier le village. Dès qu'il eut senti la mousse, il se jeta de côté pour chercher sa pâture et, malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à le faire avancer. Il me fallut donc descendre, et, bien qu'il ne fût pas tard, nous fûmes obligés de camper sur place, non loin des huttes des indigènes, autour desquelles il y avait au moins cent rennes revenant de leurs pâturages. Pendant qu'on préparait notre dîner, je me rendis aux huttes, qui présentaient un aspect vraiment pittoresque avec leur entourage de rennes. Les femelles attendaient que les femmes toungouses vinssent les traire. Les Toungouses traient leurs vaches le matin et le soir. Le lait des rennes est épais comme la meilleure crème. Il a un goût très aigre, mais est agréable et excellent avec le thé. Un peu plus loin, un Toungouse tenait un renne et s'apprêtait à lui scier les cornes. Ce renne m'était destiné, et comme il était fort méchant, il aurait pu, ainsi que me l'avaient dit les Toungouses, me jeter par terre et me molester avec ses cornes et ses pattes. L'opération du sciage se fait généralement en automne, quand les cornes n'ont plus de sang et ont perdu la sensibilité. On les scie peu à peu afin qu'elles ne gênent



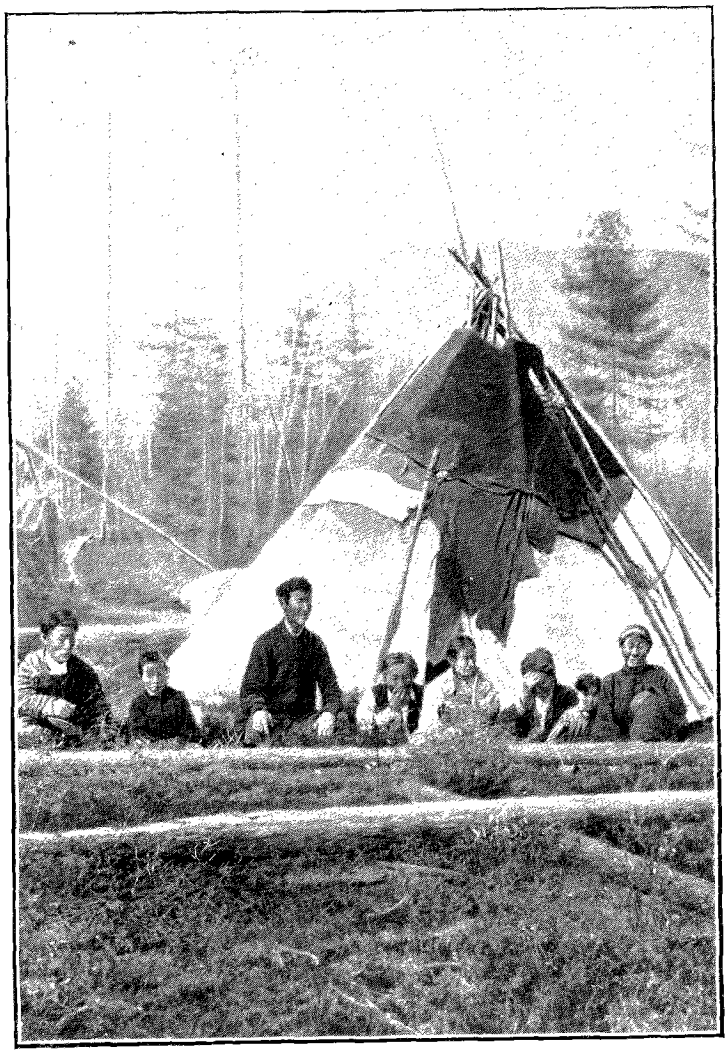
TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. — DESSIN DE THIRIAT.

pas l'animal au passage dans les forêts. Elles servent aux Toungouses à faire de petits bibelots de ménage.

Le soir, il commença à pleuvoir, et bientôt la pluie se transforma en neige. La température tomba à 4 degrés au-dessous de zéro. L'hiver s'approchait rapidement, et les Toungouses craignaient que nous ne pussions arriver même à la Silindja, car les rivières, qui commencent, à cause de la rapidité de leur courant, à geler par le fond, rendent tout passage impossible, en couvrant les pierres d'une couche de glace.

Mais, quand on entreprend un pareil voyage, il ne faut rien craindre, et je me couchai tranquillement.

Le lendemain matin, me réveillant, je me trouvai emprisonné sous ma tente. La neige tombée en abondance pendant la nuit avait entièrement recouvert ma tente. Mais mes Cosaques me firent une sortie jusqu'au grand feu qui maintenait le sol dégelé à une assez grande distance autour de lui.



HUTTE TOUNGOUSE. — DESSIN DE THIRIAT.

Une question se posait : fallait-il continuer ou revenir aux mines d'or? Je tenais pour la continuation de notre voyage, et, malgré la neige épaisse qui couvrait la route, j'ordonnai de lever le camp. J'avais une bonne carte de la région, que m'avait donnée M. Ballod avant mon départ des mines, et j'étais sûr, avec cette carte et la boussole, d'arriver à la Silindja, peut-être pas exactement à l'endroit désiré, mais dans tous les cas à un endroit rapproché. Je pensais aussi qu'en redescendant les montagnes nous retrouverions l'automne, puis un second hiver. Un Toungouse du village proposa de nous conduire, et, monté sur son renne, il marcha en tête de la caravane. Le renne savait son chemin. Bientôt après le passage des quinze rennes, la neige s'affaissa et les Cosaques purent nous suivre.

Le froid continua et le thermomètre marquait déjà — 18°. La neige sur les montagnes, coupée par les voies tracées par l'élan, nous révéla la présence du gibier, mais il fallait quand même continuer le chemin. Il y avait au moins une quinzaine de passages de rivières dangereux. Nous avions oublié à la foire les patins pour marcher dans la neige, ce qui nous rendait la chasse impossible. Le fond du lit de la rivière était couvert d'une couche de glace; cette couche, augmentant d'épaisseur, surtout près des grands rochers qui forment les chutes d'eau et les rapides, cause des inondations d'eau glacée autour des rapides, loin de la rive naturelle.

Malgré tous les obstacles rencontrés, nous arrivâmes à traverser les rivières et à voir enfin devant nous les bords de la Silindja, l'affluent de la Zeïa, aussi tumultueux et désagréable que la Boureïa. Nous avions un retard de cinq jours et les provisions étaient consommées. J'étais déjà en train de marchander au guide un des rennes pour faire les provisions de viande nécessaire pendant une quinzaine, lorsque j'aperçus deux maisons, des tentes et quelques personnes au bord de la rivière.

L'hiver était fini et nous avions de belles journées. L'endroit où nous nous trouvions était en quelque sorte la clef des chemins conduisant aux mines d'or appartenant à la société du Niman et qui se trouvaient sur les affluents gauches de la Silindja, non loin du fameux ruisseau appelé Bom, où les brigands voleurs d'or ont créé une véritable république forestière. L'administration du pays Amourien a été obligée, pour les disperser, d'envoyer une escorte de Cosaques avec des officiers; mais ces brigands, dont le nombre monte à quelques milles, ont changé de place et se sont répandus dans les forêts.

L'absence de surveillance dans les forêts à cause de la difficulté des communications, et le droit, pour les propriétaires de terrains déclarés miniers, de commencer les travaux d'exploitation quand ils le veulent, ont

créé ce brigandage de gens sans aveu qui se rendent dans ces endroits pour exploiter les mines non encore attaquées.

Dans leurs opérations, purement manuelles, ils se servent comme lavoir de cette assiette en bois dont j'ai parlé plus haut à propos des travailleurs indigènes. Ils ont leurs lois, leurs chefs, leurs juges; des marchands leur apportent, sur les rennes des indigènes et sur les bateaux, des vivres et de l'alcool. On voit même des propriétaires fictifs de mines d'or qui travaillent réellement à échanger l'or des brigands contre des provisions et de l'alcool. Tout cela est si bien organisé que l'administration est presque incapable de s'y opposer.

Les vivres atteignent des prix fous. L'unité est le *zolotnik* (1/96 de livre russe) qui coûte exactement 8 fr. 84. Pour une livre de pain noir en biscuit ou de viande séchée, on paie un zolotnik; cinq ou six zolotniks pour une bouteille d'esprit-de-vin, et toutes les provisions dans cette proportion. Cet or volé n'est pas remis au gouvernement, mais passe sur le marché chinois, dans un petit village vis-à-vis de la ville de Blagovechtchensk, où les marchands le paient bien. Il paraît qu'il passe jusqu'à dix mille livres d'or volé par notre frontière de Chine.

Le village des Iakoutes n'était donc qu'un refuge de caravane pour le transport de l'esprit-de-vin. Un employé du gouvernement demeurait près de là. Les brigands, assez accommodants, ne voulaient pas assassiner le pauvre homme, qui mourait de peur, ainsi que les deux gardiens. Ils préféraient venir de temps à autre lui demander, sous menaces de mort, du biscuit, de la farine, de l'esprit-de-vin, et même sa société pour faire une partie de cartes.

L'employé était tout heureux de nous voir; il nous raconta sa position, en nous disant que ces brigands étaient fort honnêtes. Après de telles déclarations, je fis appeler ces gens chez moi et les engageai à quitter l'endroit. Ils le voulaient bien, mais ils me dirent qu'ils n'avaient pas de provisions. L'employé leur donna alors du biscuit et ils construisirent avec du bois une espèce de radeau, prirent une rame comme gouvernail, puis, au bout de quelques kilomètres, abandonnèrent ce moyen de transport pour retourner par terre chez leurs camarades.

L'endroit où nous étions a son histoire. C'est l'ancien emplacement de la foire d'Inkan, citée par Middendorf. Il y avait eu là une petite chapelle orthodoxe qui fut brûlée par les nomades à chevaux pendant leurs disputes avec les nomades à rennes. Je ne pus trouver qu'un cimetière d'un village dont les habitants étaient tous morts de la petite vérole noire. Près d'un village je trouvai une sépulture aérienne et un berceau d'enfant, en écorce de bouleau, suspendu à un arbre et servant de cercueil.

Comme, d'après les superstitions et les doctrines de la religion chamanique, l'âme humaine était avant sa naissance un petit oiseau vivant au ciel dans les branches d'un arbre divin, lorsqu'un enfant mourait avant qu'il eût sa connaissance, l'enterrement devait se faire selon des cérémonies spéciales, et le corps était placé dans un cercueil suspendu entre les arbres. Si l'enfant était mort tout de suite après sa naissance, on laissait le berceau attaché au premier arbre, mais en recouvrant le corps de chiffons et de peaux. Un petit nid en mousse était posé sur le berceau, afin que l'âme fatiguée de l'enfant pût se reposer avant de rentrer au ciel.

Le deuxième jour de notre descente, nous rencontrâmes les brigands sur leur radeau. C'était véritablement si pénible de les voir sur leurs morceaux de bois mal assemblés, que je leur criai de venir dans mon bateau pour ramer. Mais ils refusèrent et, débarquant précipitamment, se cachèrent dans la forêt.

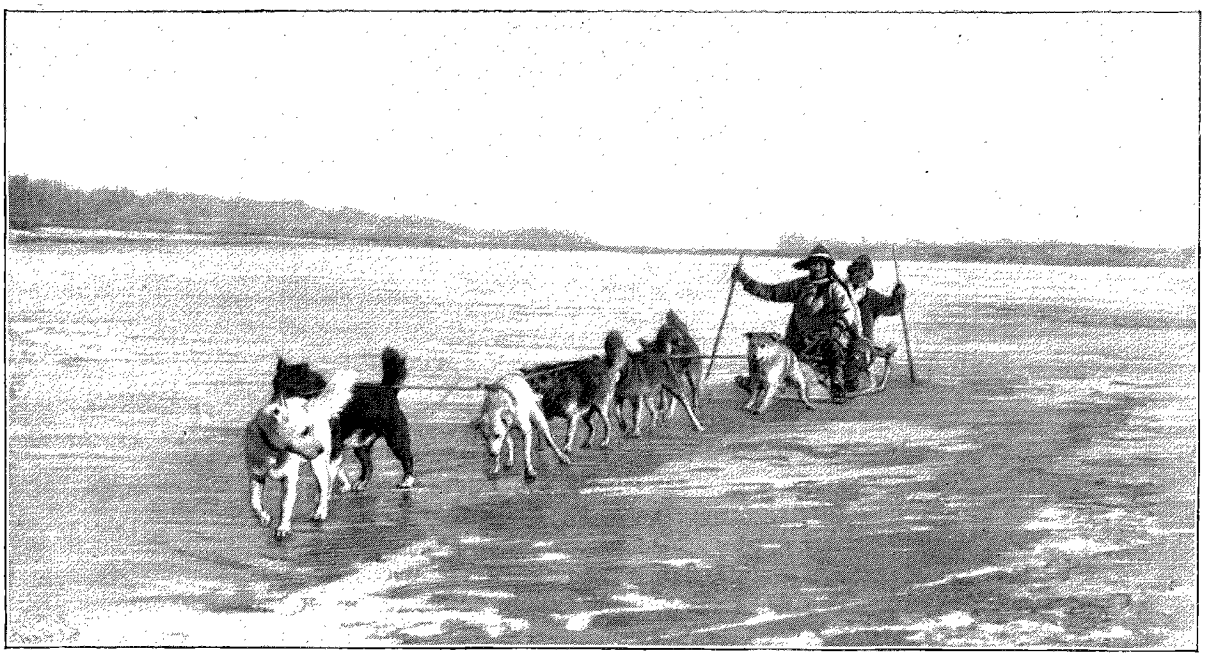
Nous arrivâmes le 30 octobre à Blagovechtchensk.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. — DESSIN D'OLLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÈVITCH.

IV

Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture des chiens. — Incident. — Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes.



FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La raréfaction du gibier dans les forêts sibériennes, la famine et les difficultés de la vie ont peu à peu amené les indigènes à se rapprocher des rivières, où le produit de la pêche vient s'ajouter à celui de la chasse pour leur procurer la nourriture. Les peuplades ont abandonné leur vie nomade, pour former des villages fixés au bord des cours d'eau poissonneux; cependant, elles entreprennent parfois des excursions cynégétiques dans les montagnes, surtout en hiver. La vie et les mœurs se sont ainsi complètement modifiées, et il sera d'un vif intérêt d'étudier les usages adoptés par ces nouveaux peuples dans leurs excursions. Les pêcheurs du bas Amour se partagent en deux races : les Giliaques, comme nous l'avons déjà dit, habitent à l'embouchure de l'Amour, sur les bords de la mer et de l'île de Sakhalin; la race toungouse habite les bords du Soungari, de l'Amour et de l'Amgoun et se divise en plusieurs peuplades congénères. L'excursion que je vais raconter a lieu chez les Toungouses Goldes, qui habitent le Soungari, l'Oussouri et l'Amour, car ce peuple est le plus intéressant et le plus civilisé parmi les peuples pêcheurs. Le type des Goldes est semblable à celui décrit plus haut. J'en montre un représentant très typique, Soakta-Odchal, mon guide; il parle le russe et le chinois, et a été médaillé par le gouvernement russe pour les services rendus par lui à des savants dans leurs études sur la rage. Il est orthodoxe et son nom russe est Léontiy.

Nous sommes dans un petit village d'une des branches du fleuve Amour, où les Goldes mènent une vie heu-

1. *Suite. Voyez p.* 577, 589 *et* 601.



TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

reuse, loin du passage des bateaux à vapeur. Leurs maisons sont construites à la manière mandchoue, en minces murs de boue, percés de grandes fenêtres couvertes de papier chinois assez transparent pour donner du jour à l'intérieur. L'emploi du verre est inconnu, malgré le voisinage des Russes. Les maisons des riches sont divisées en trois parties, celles des pauvres en deux. La pièce du milieu est à la fois antichambre et cuisine. Dans un coin de l'antichambre sont placés les foyers servant au chauffage de la maison et à la cuisson. Les cheminées s'étendent le long du mur, et contre elles s'appuie une sorte d'assise qui sert à la fois de lit, de chaises et de table, et qui supporte les armoires et les objets de ménage. Ces lits, chauffés par la cheminée, sont des plus désagréables aux étrangers : il faut être né dans une maison chinoise pour les supporter tout un hiver. Quoique j'aie passé de nombreuses nuits dans ces maisons, j'en étais si incommodé que plus d'une fois il m'est arrivé de sortir en pleine nuit, par un froid de 40 degrés centigrades, pour aller coucher dans mon traîneau. Imaginez-vous que vous êtes couché sur un lit de pierre, avec une pièce de feutre mince, servant de drap; vous êtes couvert le plus chaudement possible, car, grâce aux fenêtres en papier, la température de la chambre est toujours inférieure à 0°; par contre, le lit de pierre est chauffé à 30 ou 40 degrés. Ce bain de chaleur cause une énorme sudation, et la crainte du froid empêche de se découvrir. Cependant, les indigènes, ôtant seulement leur tunique, la tête vers le milieu de la chambre, les pieds vers la cheminée, dorment commodément. Ils prétendent ce régime très hygiénique : exemple étonnant de la faculté d'adaptation des hommes au genre de vie et au milieu qu'ils ont connu dès leur jeunesse; au Golde et au Mandchou une maison européenne n'est pas plus nécessaire que ne l'est au Toungouse nomade la maison mandchoue.

Pour les objets dont ils n'ont pas besoin tous les jours, leurs provisions de poisson, etc., ils construisent des baraques exhaussées qui, grâce à leur mode de construction, préservent de l'inondation et de la curiosité des chiens. Les maisons ainsi que les baraques sont recouvertes d'herbes sèches qui croissent dans les marais. Un génie, sous forme d'idole humaine placée sur le toit, protège la maison; en outre, selon les superstitions des Goldes, un autre génie, invisible gardien de la maison, demeure dans le poteau vertical qui soutient le sommet du toit; il porte le nom de *Goussi Tora* et joue un grand rôle dans la vie de l'indigène. C'est à lui qu'il donne en sacrifice de l'eau-de-vie chinoise, le *hauchin*, en le saluant jusqu'à terre et en lui demandant protection, chaque fois qu'une chasse ou une pêche est terminée ou va être entreprise, ou chaque fois qu'un mariage ou qu'une naissance va avoir lieu dans la famille.

Pour sécher au soleil les filets de pêche, les attaches des chiens et les poissons destinés à être conservés, chaque famille possède quelques rangées de bâtons disposés aussi près que possible de la rivière. Le village où j'habitais se compose d'une vingtaine de maisons formant une rue, dont le sol est creusé de centaines de trous pour loger les chiens. Chaque famille, si pauvre soit-elle, possède comme moyen de transport, outre son bateau, une dizaine de chiens. En hiver, ils sont attelés en traîneau, par attelages de sept à treize; en été, ils servent à haler les bateaux à contre-courant. Leur travail d'hiver est le plus rude. Sur une route établie, un traîneau de treize chiens conduisant deux voyageurs peut faire quatre kilomètres par heure. Comme nourriture, les chiens ont le matin et le soir des squelettes de poissons, cuits et servis chauds. On leur donne rarement des poissons crus. Ils n'aiment guère la viande et souvent n'y touchent pas. Les chiens de chasse mangent la viande, mais pas celle de tous les animaux. Ainsi le Golde mange la zibeline, mais le chien n'y touche pas.

Les plus riches ont jusqu'à une centaine de chiens. Vous pouvez maintenant vous représenter ce qu'est un village de Goldes d'une cinquantaine de maisons, avec des milliers de chiens.

Les chiens sont de naturel méchant et peureux. Ils sont très fidèles à leurs maîtres. Cela provient sans doute du bâton, auquel ils sont habitués dès leur jeune âge. Ces chiens se livrent des combats sanglants auxquels les Goldes assistent comme à un spectacle, n'y mettant fin qu'au cas d'un vrai danger pour un beau chien.

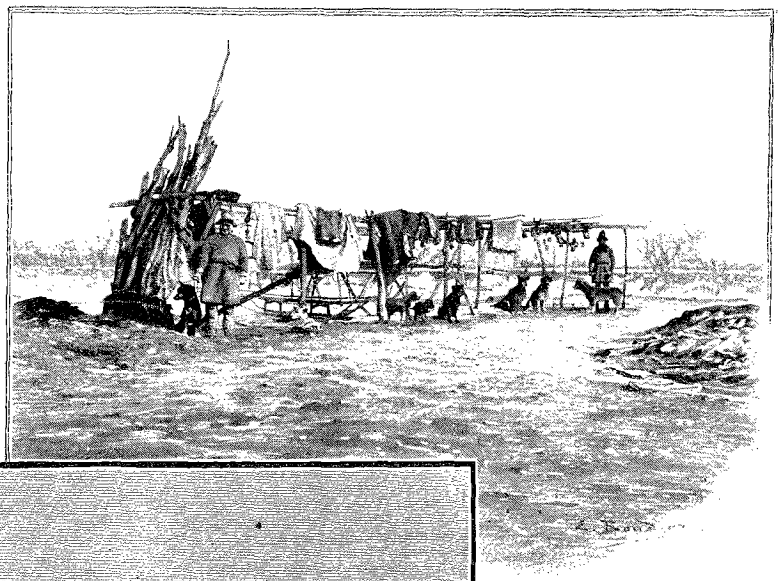
En été, pour se préserver de la chaleur et des moustiques, les chiens font dans le sol, près des maisons auxquelles ils appartiennent, des trous dans lesquels ils se tapissent. Dans des milliers de trous pareils on ne voit en passant que des têtes de chiens qui se lèvent comme des automates et aboient sans avoir l'intention de vous

mordre. Ce concert de chiens est vraiment original et serait digne du phonographe. La première sérénade qu'ils m'ont donnée me restera toujours dans la mémoire.

C'était un soir, en descendant l'Amour. J'arrivais pour la première fois dans un grand village de Goldes. Nos guides étaient restés dans le bateau. Ma tente était établie tout près des bords. Les guides se couchaient. Pour empêcher les chiens de pénétrer dans le bateau, on l'avait un peu éloigné de la rive, et fixé par des bâtons. J'avais peur pour une grande casserole de caviar frais de saumon préparé pour notre déjeuner. Je dormis bien jusqu'à minuit, au milieu du silence complet du village. J'étais entouré de milliers de chiens. Vers minuit, je fus réveillé par l'un d'eux, qui voulait pénétrer dans ma tente. Je dus sortir pour le chasser. Il faisait une belle nuit blanche. La lune éclairait le superbe panorama du village. Je chassai le chien, qui, mécontent, aboya. Involontairement, je l'imitai et je lançai un aboiement prolongé et plaintif à travers le silence du village. Le chien me répondit, et quelques instants après on entendait les aboiements de tous ses congénères. Au premier moment, je crus que j'allais être dévoré, et je fus bien étonné de voir qu'aucun d'eux ne se levait pour m'attaquer. Ils aboyaient simplement en levant une tête mécontente.

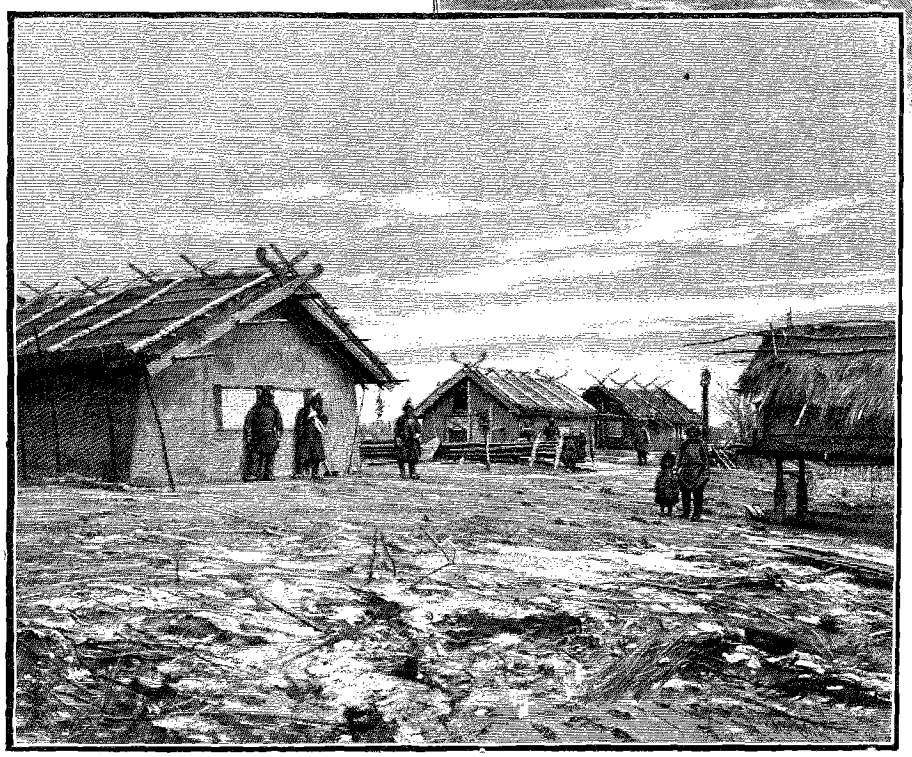
La sérénade dura peut-être trois minutes et le silence se rétablit bientôt dans le village. De temps en temps, dans mon voyage chez les Goldes, pour étudier les mœurs de ces bêtes, j'ai ainsi donné le signal de leur concert. C'est à la fin très énervant et désagréable.

Le lendemain, les guides furent très surpris de voir la casserole au caviar vide, le couvercle disparu ainsi que ma casquette en liège. Les recherches démontrèrent bientôt que les chiens étaient les voleurs. Ils avaient pénétré dans le bateau, mangé le caviar, emporté le couvercle et mon chapeau dans leurs trous. Mon chapeau était également dévoré : il n'en restait que des lambeaux. Sans doute ils s'étaient ainsi payés de leur concert.



SÉCHOIR À VÊTEMENTS.

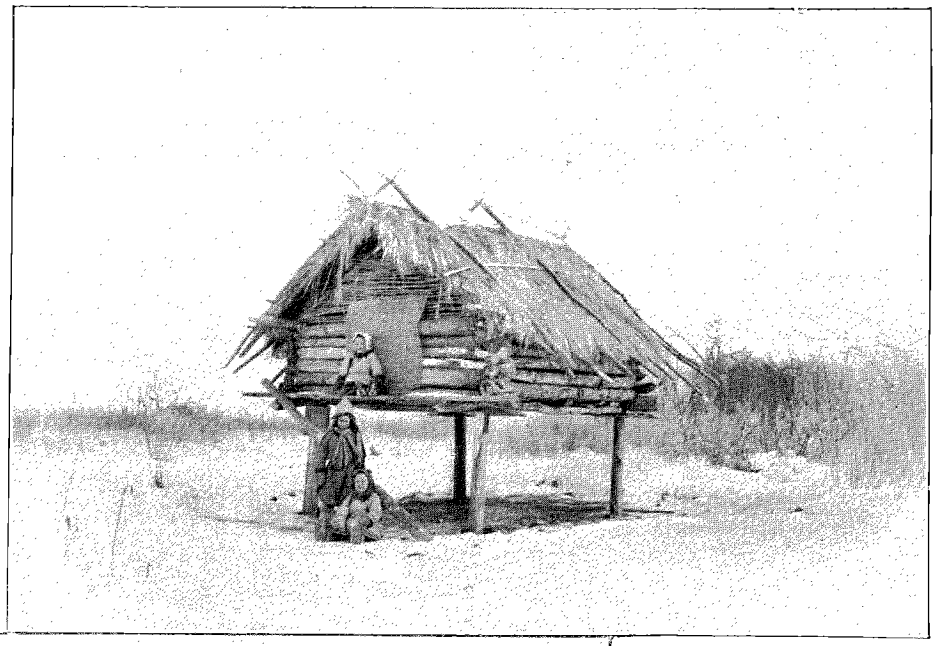
C'est au commencement de l'hiver que j'ai fait l'excursion de chasse dont j'ai parlé plus haut. J'avais juste le temps d'arriver au bon moment par le bateau, mais nos bagages n'étaient pas encore là. Heureusement l'hiver tomba tout à coup et nous pûmes traverser le fleuve en traîneau et arriver dans un village de la rive opposée. En nous voyant venir, une partie des Goldes se cachèrent dans leurs maisons, quelques autres se montrèrent moins timides. Le Golde chez lequel je devais m'arrêter vint avec sa famille, en costume de fête, et un orchestrion russe, me recevoir au bord de la rivière, et m'ayant respec-

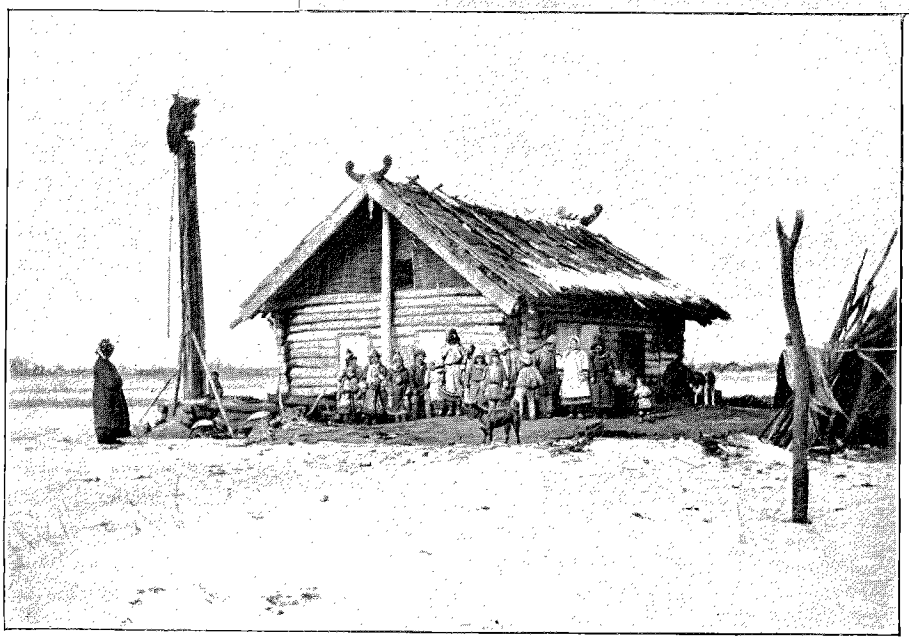


UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — DESSIN DE BOUDIER.

tueusement salué, il m'invita dans sa maison qui était nettoyée et dont il avait déménagé avec sa famille, pour le temps de mon séjour dans le village.

La maison consistait en une chambre de 2 mètres carrés et une toute petite antichambre-cuisine. J'arrivai au moment où l'on commençait un service funèbre, qui devait durer trois jours; comme d'ailleurs il était dangereux de retourner chez moi à ce moment, à cause de la trop mince couche de glace de l'Amour, je demandai qu'on fermât les deux ou trois fenêtres avec des peaux d'élan. J'avais des provisions à moi et j'évitai ainsi la nécessité de manger les saletés dont ce peuple se nourrit; il suffit de les voir ou de les sentir pour tomber malade : du poisson séché, cuit avec un peu d'eau, de la bouillie de gruau de seigle, de l'huile de poisson et du caviar de saumon séché, le tout d'aspect dégoûtant, sont pour eux des plats de choix. La faim et l'absence de provisions m'avaient forcé chez les Negdas de l'Amgoun à manger de leurs plats; mais désormais il me suffisait de les sentir.





MAISON ET GRENIER GOLDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En arrivant dans les villages, je visite toujours toutes les maisons ou huttes pour avoir un tableau aussi détaillé que possible de la vie et des mœurs des indigènes; je fis de même ici, et, sans montrer mes intentions, je me mis en route. Une foule d'indigènes entouraient déjà ma maison; une femme, tête nue malgré le froid, avec son bébé sur le dos, était dans la foule; malgré les protestations bruyantes qu'elle fit entendre, je l'eus vite photographiée; mon appareil inspirait une vive frayeur aux indigènes, et tout le monde disparut en un instant.

La berge de la rivière est assez élevée pour préserver le village de l'inondation, mais pendant la grande crue les habitants sont obligés de quitter les premières maisons du village. Je trouvai au bord du fleuve une hutte dans laquelle une pauvre famille était obligée de passer l'hiver, parce que sa maison avait été emportée. Depuis j'ai retrouvé dans beaucoup de villages de pareilles huttes, où les indigènes vivaient comme des animaux. La maison que je visitai ensuite appartenait à la famille du chamane, prêtre des indigènes, qui était arrivé pour le service de deuil. C'était un vieillard, qui avec d'autres Goldes, ses aides, buvait du *hanchin*; il était déjà assez ivre pour commencer son service. Les Goldes le saluèrent respectueusement, lui offrant de l'eau-de-vie chaude dans de petites tasses de porcelaine. La maison n'avait ni antichambre ni plafond; près du foyer, un pauvre

chat était attaché par une corde, le cou tout sanglant. Je ne puis pas comprendre cette coutume des sauvages de garder chez eux sans nécessité apparente des chats et des poules, qu'ils doivent attacher à une corde, et condamnent ainsi à périr dans la saleté, pour éviter qu'ils ne soient mangés par les chiens.

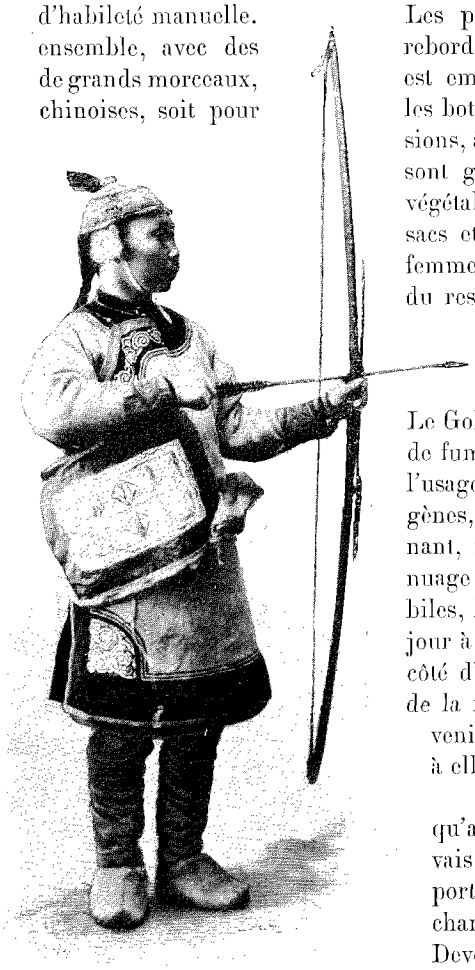
Le costume et les objets nécessaires au service religieux étaient tout près du chamane et il attendait l'invitation qu'on doit lui faire d'après un cérémonial bien fixé, et qui pour cette fois dépendait de moi, car mon guide Soakta m'avait promis de ne pas commencer le service avant que je ne lui en aie donné l'ordre, c'est-à-dire quand j'aurais eu le temps de voir un peu les indigènes dans leur vie ordinaire. Souhaitant bonne santé au chamane, je quittai sa maison pour me rendre dans la suivante. En chemin, j'aperçus une femme indigène, horriblement laide, qui apportait des branches d'arbre pour le chauffage. Les femmes indigènes sont généralement très laides; il est rare d'en rencontrer une qui puisse passer pour jolie.

Comme tous les peuples sauvages, qui emploient à leur nourriture et à leur parure les animaux vivant autour d'eux, de même les pêcheurs et chasseurs, préférant vendre la peau d'élan et les fourrures, sont parvenus à se servir comme couvertures de peaux de poissons, et ces peaux sont travaillées de façon vraiment merveilleuse; ils se servent aussi de peaux de poissons peintes pour orner leur vêtement.

Les poissons, brochets, saumons et autres, étant pêchés, la peau est séchée, et, suivant l'emploi qu'on en veut faire, on la travaille plus ou moins bien, à l'aide d'un marteau de bois dont on la frappe, sur un morceau de bois découpé triangulairement qui sert d'enclume. Lorsque la peau est devenue tendre, on la travaille avec le couteau, et les femmes arrivent à un haut degré d'habileté manuelle. Les peaux ainsi préparées sont cousues ensemble, avec des rebords ou ourlets; alors la peau, formant de grands morceaux, est employée, soit pour les longues robes chinoises, soit pour les bottes, soit pour de petits sacs à provisions, à tabac ou à poudre. Toutes ces pièces sont garnies d'ornements et peintes de couleurs fabriquées avec des racines végétales. Les hommes n'emploient la peau de poisson que pour les bottes, les sacs et le court pantalon, qui va jusqu'aux genoux. C'est le privilège des femmes de porter des robes en peau de poisson. Ce genre de robe ne se porte du reste qu'en hiver, à cause des pluies d'été; c'est plutôt un vêtement de parade, qu'elles mettent au-dessus de leur robe de coton ou de peau d'élan.



FEMME GOLDE ET SON ENFANT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UN FIANCÉ GOLDE ATTENDANT LE CORTÈGE NUPTIAL (PAGE 620), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les femmes comme les hommes ont toujours la pipe à la bouche; elles portent comme eux des chapeaux de fourrure avec oreillères. Le Golde dit pouvoir se passer de manger pendant plusieurs jours, mais non de fumer. Maintenant, grâce aux Chinois qui ont inondé le pays de l'Amour, l'usage de l'opium tend à se répandre; dès longtemps il était connu des indigènes, mais, à cause de son prix élevé, on ne le fumait que rarement; maintenant, il arrive souvent qu'entrant dans une maison, on se trouve dans un nuage de fumée désagréable, en face de plusieurs indigènes abrutis et immobiles, la pipe d'opium à la bouche. Dans une maison mandchoue, j'assistai un jour à une scène révoltante : une jeune femme fumait l'opium, et son bébé à côté d'elle réclamait avec instance de la nourriture. Elle le prit et lui souffla de la fumée d'opium dans la figure jusqu'à ce qu'il se tût. Je voulus intervenir, mais le père de cette jeune femme me fit remarquer que l'enfant était à elle.

Les Goldes me disaient qu'il était très mal de fumer l'opium, mais qu'ayant une fois commencé, on ne peut plus s'arrêter. Une légende que je vais raconter sur la naissance du premier pavot montre la consolation qu'apporte l'opium : Un garçon golde d'une pauvre famille fut donné à un marchand mandchou qui habitait une grande ville. L'enfant vécut chez lui. Devenu jeune homme, il passa un jour devant la maison du gouverneur du pays, et vit à la fenêtre d'une tour du palais une jeune femme merveilleusement belle. Rentré chez le marchand, et tombé malade d'amour, il lui avoua la cause de sa douleur. Le marchand fit venir une vieille femme qui gar-

*

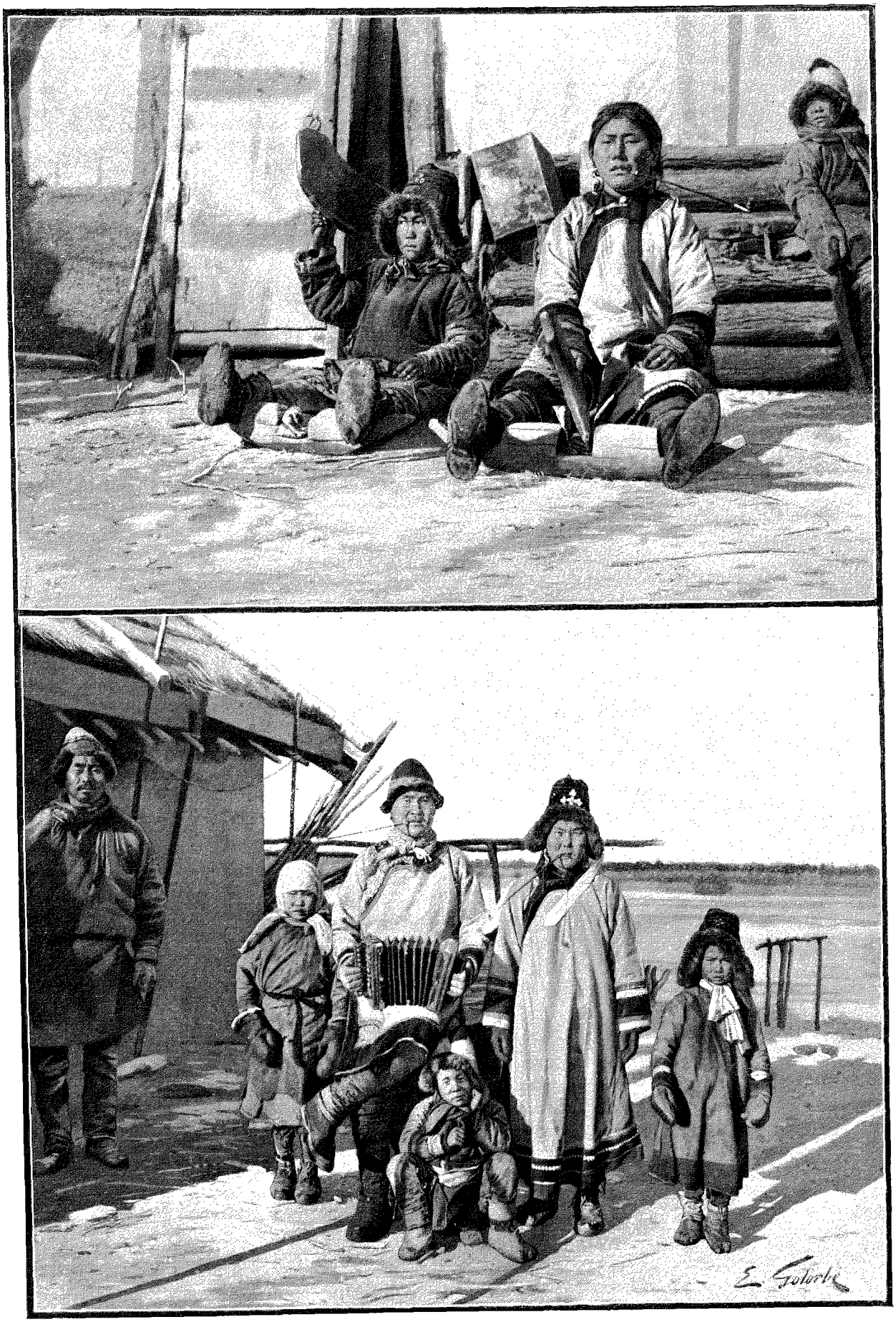
dait la princesse dans sa tour, et, lui ayant donné beaucoup d'or, lui ordonna de faire entrer le jeune homme chez la princesse. La princesse l'aima, et pendant longtemps il vécut avec elle, caché dans sa chambre. Enfin, le marchand réclama le jeune homme, et lui dit de retourner chez son père. Le jeune homme retourna donc chez son père, et là épousa une riche marchande. Mais il resta amoureux de la princesse, et le désir de la revoir lui fit reprendre un jour le chemin du pays où il l'avait connue. En route, il eut un rêve, qui se répéta les deux nuits suivantes. Il vit que, la princesse étant devenue mère, son père le gouverneur, indigné, l'avait brûlée avec sa maison. Au milieu des cendres était un petit cœur, le cœur de la princesse. Et il entendit celle-ci lui dire de prendre ce cœur, et qu'alors elle ressusciterait pour venir le voir. Il alla donc jusqu'au château brûlé, et au milieu des cendres trouva une petite pierre triangulaire et transparente, qui était le cœur pétrifié. Il le rapporta dans son pays, la mit dans sa chambre, et toutes les nuits la princesse ressuscitait, soupait et couchait avec lui. Le jeune homme se faisait apporter chaque soir de quoi souper pour deux personnes. Les femmes de la maison remarquèrent cela, et la femme du jeune homme vint avec sa sœur visiter la chambre. Mais elles n'y trouvèrent qu'une petite pierre triangulaire insignifiante, qu'elles jetèrent dans la cour et qui se cassa en morceaux. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant les débris de cette pierre donner naissance à de superbes plantes avec de grandes fleurs de toutes couleurs qu'elles n'avaient jamais vues auparavant! La cour instantanément était transformée en un merveilleux parterre. Le Golde rentre chez lui, s'aperçoit de la disparition du cœur, tombe malade et s'endort. Plusieurs jours s'écoulèrent et les femmes étaient inquiètes de sa santé. Mais lui, il rêvait que sa première femme était devant lui, comme une ombre, et lui disait à voix basse : « Ta sœur et ta femme m'ont tuée et je ne puis plus renaître; de mon cœur sont nées les plantes dont les fleurs portent des couronnes contenant un lait; prends ce lait, fais-le cuire jusqu'à ce qu'il devienne noir, et fume ce lait durci; tu te trouveras dans l'oubli, et si tu te réveilles de ton rêve, fume encore, et console-toi ainsi toute ta vie. » Le lendemain, le Golde se lève, ordonne à sa sœur de faire cuire le lait trouvé dans les couronnes des fleurs et commence à fumer. Il trouva ainsi sa consolation, et les femmes furent obligées, en punition, de recueillir le lait du pavot et d'en faire l'opium.



LA MARIÉE ET SES PARENTS (PAGE 620). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vie des Goldes est remplie de superstitions; pour chaque action, ils consultent le prêtre, le chamane.

Quand la femme doit devenir mère, elle tient à deviner par l'intermédiaire du chamane le destin de son enfant, et pour que l'enfant reçoive une bonne vue, elle engloutit l'iris de l'œil d'un ours, en disant qu'elle l'a caché, car ce serait un péché de dire qu'elle l'a englouti. Pour accoucher, elle doit s'en aller hors du village, soit dans l'herbe, soit, en hiver, dans une hutte préparée par elle, où une sage-femme l'assiste. Si la famille n'a pas d'enfant du sexe masculin, on tue un porc en sacrifice au dieu du soleil. L'enfant change trois fois de berceau, et c'est un grand péché que de balancer le berceau vide; c'est le devin seul qui en a le droit, pendant la cérémonie de l'enterrement d'un enfant. Le choix d'un nom pour l'enfant s'accompagne aussi de superstitions. Si un garçon meurt, on cache le sexe de l'enfant aux voisins; on change de nom de suite si l'on apprend qu'un malheur est arrivé à une personne portant le même nom; enfin, si les enfants meurent, on donne au nouveau-né le nom d'un mauvais sujet ou d'un reptile. Lorsque l'enfant grandit, les parents



FAMILLE GOLDE. — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS (PAGE 617.) — DESSIN DE GOTORBE.



UN CHAMANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

laissent son éducation à la nature; il travaille, apprend à faire le ménage, à chasser; les filles, jusqu'au mariage, ne sont tenues à aucun travail.

La promesse de mariage se fait entre les parents de deux familles dès le jeune âge des enfants. Dans une de mes excursions, il m'est arrivé de passer quelques jours dans un village golde où l'on attendait le cortège de noces d'une femme qui devait arriver dans la maison de son mari. Le mariage chez les Goldes est très compliqué, et de grandes cérémonies se succèdent à plusieurs reprises avant que le mari reçoive enfin sa femme. Plus le mari est riche, plus le mariage se fait rapidement, car, d'après la coutume, il achète sa femme aux parents. Le mari, qui attendait impatiemment sa femme, avait payé aux parents 300 francs d'argent et 500 francs en vêtements, fourrures, robes chinoises, couvertures de lit, etc. Comme il n'était pas riche, il avait mis six ans à payer tout cela, et sa fiancée l'attendait en travaillant chez ses parents. Enfin, la noce avait eu lieu dans le village de la fiancée, et le mari, après plusieurs jours de repos, revint chez lui arranger sa maison pour la réception de sa femme; il lui fallut encore attendre plus d'un mois, car, d'après les mœurs des Goldes, plusieurs cérémonies sont nécessaires pour inviter la femme chez le mari et obtenir sa promesse. Le pauvre mari se plaignait de sa mauvaise fortune, disant qu'il aimait beaucoup sa femme et que depuis six semaines il avait oublié sa chasse et sa pêche en attendant sa femme qui ne venait pas.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut cinq points noirs sur le niveau brillant du fleuve Amour, et les Goldes, avec leurs yeux de faucon, distinguèrent bientôt les cinq bateaux qui formaient le cortège de la mariée. Tout le monde se précipita sur le bord du fleuve pour préparer le bateau de bois dans lequel le mari doit rencontrer sa femme. Quatre rameurs étaient déjà à leur place, et le mari, appuyé sur sa rame-gouvernail, regardait dans le vide, dans la pose de chasse, vêtu en riche costume de chasse, en chapeau de musc, avec queue de zibeline et arc et flèche dans les mains, prêt à tirer droit sur l'élan. Le cortège s'approchait et l'on pouvait déjà distinguer le premier bateau à six rames, décoré de tapis et rempli de caisses, avec une femme au milieu : c'était l'épouse.

Le mari, tranquille jusqu'à présent, se jeta brusquement dans son bateau, qui se dirigea comme une flèche vers le bateau de sa femme, dont les autres embarcations du cortège s'éloignèrent un peu. Tout le monde attendait la grande lutte, car, d'après les usages, le mari ne peut avoir sa femme que prise de force, c'est-à-dire qu'il doit aborder le bateau de sa femme et la voler ainsi à ses parents.

Le bateau du mari était bien dirigé, mais l'homme qui tenait le gouvernail de l'autre bateau était fort habile, et en un instant il se mit de côté. Une véritable lutte, applaudie par les cris de la foule massée sur les bords, s'engagea entre les deux bateaux, et, grâce à l'habileté du conducteur, celui de la femme, elle dura plus d'une demi-heure, au bout de laquelle, le pacifique abordage ayant eu lieu, les deux esquifs s'avancèrent lentement vers la rive, accompagnés du cortège. Une grande foule de Goldes les attendait.

La jeune mariée, très timide, habillée de riches robes de peaux de poissons, resta près du bateau, entourée de sa mère et de ses parentes les plus rapprochées, tandis que le mari se dirigeait vers la maison avec son beau-père. Bientôt la mère et les sœurs du mari, sortant de la maison, s'approchèrent du bateau et invitèrent la mariée.



TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux jeunes Goldes étendirent un tapis du bateau jusqu'à la maison. Après de longues invitations, la jeune mariée, richement parée et munie d'un couteau, se rend à la maison, accompagnée des femmes portant la dot chez le mari. Celle-ci se compose d'une dizaine de vêtements différents, d'une vingtaine de boîtes d'écorce de bouleau très richement ornées, d'une cinquantaine de cuillers en bois, d'une grande bouilloire, d'une hache, de bracelets, boucles d'oreilles, etc.

Arrivée à la porte de la maison, la mariée s'arrête un instant et entre sans avoir rencontré son mari ni les parents de celui-ci. Elle se dirige vers la place d'honneur qui lui est réservée, sans être saluée par personne. A ce moment, plusieurs personnes sont déjà ivres, car on a depuis longtemps commencé à boire de l'eau-de-vie, et les conversations vont grand train.

Après quelques instants de repos, le père du marié s'adresse à lui pour lui proposer d'accomplir la fameuse cérémonie de la réception de la jeune mariée dans sa maison; c'est seulement après cette cérémonie qu'elle en devient maîtresse, étant reçue par le bon génie — le gardien de la maison — *Goussi-Rora*.

Le père dispose au milieu de la chambre un nouveau tapis, et les jeunes mariés se mettent à genoux, la femme près de la porte, le mari vis-à-vis d'elle. Le père verse de l'eau-de-vie dans un verre qu'il donne à son fils, lequel, saluant sa femme, le lui offre à son tour. Après avoir fait passer le verre à tous les invités, la mariée se met sur le tapis et salue respectueusement le génie de la maison, en le priant de lui accorder une vie heureuse dans son nouveau ménage. Les parents et tous les invités sortent de leur poche des cadeaux en monnaie ou en foulards et morceaux de soie, et les présentent à la mariée. Celle-ci se lève, et, après avoir salué les invités, elle leur offre du tabac.

Après cette cérémonie, respectueusement observée même par les hommes déjà ivres, on recommence le dîner de noce, où l'eau-de-vie coule en abondance. La mariée change sa riche toilette contre des habits de travail et va chercher de l'eau. Le lendemain, les invités, après un nouveau bon dîner préparé par la mariée, rentrent chez eux, et le soir le village est redevenu tranquille et tout le monde se remet à la pêche.

La vie de ces peuplades est donc remplie de superstitions; les peuplades agricoles ont adopté le bouddhisme, tandis que les chasseurs du bas Amour, moins civilisés, sont officiellement orthodoxes, mais pratiquent la religion de leurs ancêtres, le chamanisme, dont le nom vient de celui des prêtres, les chamanes, intercesseurs entre les hommes et les esprits bons ou mauvais.

Ils ont senti en effet, dès qu'ils furent un peu civilisés, la nécessité de certaines personnes qui débarrasseraient leurs imaginations des craintes accablantes qu'y font naître les phénomènes terrestres. Ces personnes eurent parmi ces peuples une autorité particulière. Elles créèrent un système entier de doctrines et de pratiques secrètes que l'on appelle chamanisme.

De même qu'il n'existe aucun peuple qui ne sache se servir du feu, de même, dans la riche littérature

ethnographique, on n'en trouve aucun qui n'ait quelque idée de l'âme et de son immortalité. La vue d'un enterrement avec des cérémonies d'obsèques montre ici la croyance à l'immortalité de l'âme.

L'idée de la vie de l'âme est bien comprise chez les Goldes. L'âme humaine, avant la naissance, se trouve au ciel, sous forme d'un petit oiseau vivant dans les branches de l'immense arbre-divin. Cette âme, descendant sur la terre, se transforme dans le sein de la femme. L'homme, pendant une année après sa naissance, n'est considéré que comme quelque chose d'idéal. Si l'enfant meurt pendant ce temps, son âme retourne au ciel et ne perd pas la possibilité de se transformer une seconde fois en homme.

Le cercueil avec le corps de l'enfant, après des cérémonies d'obsèques particulières, est suspendu aux arbres pour être préservé des animaux, et un petit nid de mousse est à côté du cercueil, pour que l'âme fatiguée de la maladie du corps puisse s'y reposer avant de rentrer au ciel.

La vie des chamanistes est remplie de superstitions. Le premier rôle y est joué par le chamane, qui seul est capable de communiquer avec le ciel et les mauvais esprits et de remporter une âme fatiguée ou même de choisir sur l'arbre divin une âme vigoureuse.

Après la mort, le chamane transporte l'âme au pays des âmes, le fameux *Bouni*, dont il connaît si bien le chemin qu'il donne non seulement les noms des endroits par où passe l'âme, mais aussi leur description complète.

Le chamane est en outre le médecin et le devin. Dans tous les cas de maladies, il est appelé, et la curieuse mise en scène de son office produit un grand effet non seulement sur les sauvages, mais encore sur les étrangers.

C'est le chamane seul qui peut ordonner de faire telle ou telle autre idole, ou de faire la médecine de telle façon. Pour assurer l'impression qu'il doit produire pendant son service, il porte un costume original, plein d'emblèmes de son pouvoir et de ceux des esprits, ses aides et ses ennemis.

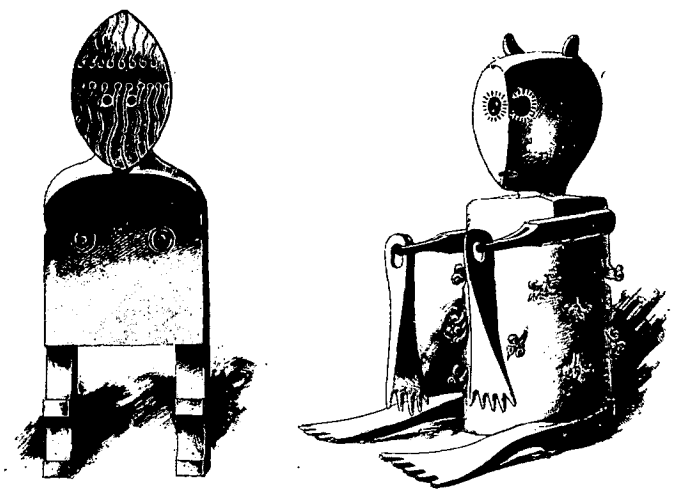
Ce costume est fait suivant les indications d'une fantastique légende sur le premier chamane. Il consiste en un chapeau en peau ou en feutre avec des cornes, de petites clochettes, etc. Un veston et un jupon sont recouverts d'amulettes, dessinées ou découpées dans du métal, en forme d'animaux, d'oiseaux, de serpents, etc. Une ceinture de pièces coniques en métal, qui se met sur le dos, forme un instrument de musique qui produit des bruits insensés pendant la danse.

Mais le principal instrument de musique du chamane est un grand tambour, avec lequel il donne le pas à la danse et accompagne ses chansons.

La danse est pleine de grâce. Les pas rappellent ceux du patineur. De temps en temps, dans les moments d'extase du prêtre, elle devient brusque; c'est alors une véritable danse macabre.

Il m'est arrivé de passer un soir en bateau près d'un village de Goldes d'où m'arrivaient les sons du tambour annonçant le service du chamane. La nuit était noire : aussi, m'arrêtant près du village, j'ai passé sans être vu près de la foule des Goldes rassemblés autour d'un grand feu en plein air, et le service a commencé. Il s'agissait de guérir un Golde dont l'âme était volée par un mauvais esprit. Le chamane invité devait reconnaître cet esprit, lui reprendre l'âme, et la remettre dans le corps du malade. Le chamane, dans son costume fantastique, était près du malade, assis sur des traîneaux.

Il chanta une chanson, en priant un esprit, qu'il appelait *Ajami*, de lui dire quel mauvais esprit avait volé l'âme; il prononça les noms de divers esprits, de temps en temps entrant dans des transes, criant, sautant autour du malade. Après plusieurs reprises de sa chanson, il se leva, cessa son chant et le recommença en s'accompagnant du tambour. Les pas allaient crescendo; le chamane s'énerva, s'enragea de plus en plus, et, criant le nom d'un mauvais esprit, tomba en convulsions dans les bras de son aide. C'était le moment solennel où le chamane avait trouvé le nom du voleur de l'âme. La première partie du service était accomplie.



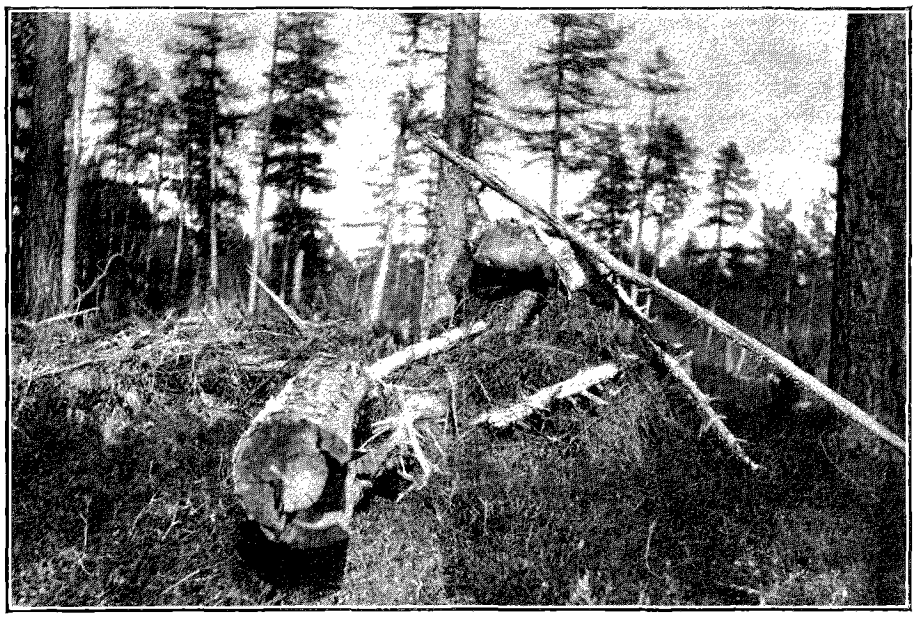
IDOLES GOLDES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le chamane ordonna de faire une idole du mauvais esprit en forme d'un ours, assis, les pattes de devant cassées, et de lui donner en sacrifice de la bouillie de gruau. Tout le monde se dirigea dans la maison où devait s'accomplir la deuxième partie du service : chasser le mauvais esprit déjà connu du corps du malade, reprendre l'âme volée, et la remettre à sa place.

Quand l'idole fut posée près du malade, le chamane reprit sa danse en se jetant de tous les côtés de la chambre. Il chantait, criait, frappait sur le tambour au-dessus de la tête du patient, et dans ses émotions on voyait bien qu'il était en lutte avec quelqu'un.

Le chamane, après plusieurs reprises de danse, tomba en convulsions, arracha son chapeau et se trouva pendant quelques instants inconscient.

La lutte était terminée. Le chamane était vainqueur; il n'a pas pu reprendre l'âme du malade et celui-ci mourra la même nuit.



SÉPULTURE AÉRIENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le cadavre du défunt fut de suite placé sur une sorte de table, à gauche de la porte d'entrée. Les femmes firent sa toilette, et sa coiffure, avec ses vieux vêtements et les objets les plus nécessaires à sa vie passée, furent placés à côté de lui. La femme du défunt pleurait à chaudes larmes et couvrit le visage de son mari avec des foulards et des peaux de bêtes et de poissons; sur la tête, elle mit un chapeau de fourrure bien attaché au cou par un fort nœud.

Les Goldes m'expliquèrent que c'était absolument nécessaire pour empêcher que le vent ne refroidît la tête Une lampe à huile de poisson était allumée et brûla tout le temps, tandis que le cadavre restait étendu dans la chambre. Pendant que les femmes étaient occupées près du mort, les hommes construisaient un cercueil en bois de cèdre, qu'ils déposèrent dans la rue auprès de la maison. La journée s'écoula ainsi rapidement pour moi, car les détails de la cérémonie, minutieusement observés, fournissaient une matière abondante à la curiosité d'un étranger assez heureux pour assister à une aussi rare cérémonie.

Le soir venu, la femme du mort, selon l'usage, se coucha près du cadavre en se couvrant de la même couverture. L'âme n'est pas morte, me répondit un des Goldes auxquels je demandais de m'expliquer cette étrange coutume : elle vole autour de la maison jusqu'à ce que le chamane la conduise au pays des âmes, et c'est pourquoi, après les funérailles, la femme se rend de temps à autre au tombeau de son mari pour coucher à côté.

Le lendemain était le jour des funérailles. Le cercueil était dans la rue, près de la fenêtre, et le cadavre du défunt, emporté par la fenêtre avec les planches de la table sur laquelle il avait été couché, fut déposé dans le cercueil. Sous sa tête les femmes mirent des images d'animaux découpées dans du papier et sous les pieds un caillou; sans ce caillou, me dirent les Goldes, le chamane ne pourrait diriger le voyage de l'âme dans le pays des âmes. Le corps étant bien couvert, le cercueil fut cloué et porté lentement hors du village, où une fosse était préparée. Malgré la courte distance qui le séparait du tombeau, le cortège s'arrêta, selon la coutume, trois fois, et à chaque halte on versa de l'eau-de-vie sur le cercueil en disant au défunt : « Bois! Bon voyage dans le pays des âmes! Ne reviens plus et ne prends pas avec toi tes enfants! »

Arrivé au tombeau, le cercueil fut déposé dans la fosse, et une baraque fut érigée au-dessus du tombeau, dans laquelle on mit les armes de chasse et les objets favoris du défunt. Pendant qu'on arrangeait la baraque, les femmes firent un grand feu près du tombeau, et en se tournant de ce côté elles dirent au mort : « Nous avons construit une belle maison; vis bien; ne prends pas avec toi ta femme et tes enfants s'ils viennent te voir. »

Après cette cérémonie, on tua un chien près du tombeau, et on le pendit à un arbre en le recouvrant de peau d'élan.

Toutes ces cérémonies avaient pris la moitié de la journée. Après avoir mis sur le tombeau un petit drapeau blanc en signe de deuil, tout le monde se rendit dans la maison du défunt, où la veuve offrit de l'eau pour se laver les mains et la figure. Enfin on alluma des herbes parfumées, et les parents reçurent l'ordre d'ouvrir la chambre aux provisions, qui devait être fermée pendant que le défunt était à la maison. La cérémonie se termina par un dîner auquel prirent part tous les assistants.

Le chamane n'y figura que comme un simple mortel. Son rôle ne devait commencer que quand il s'agirait de conduire l'âme du défunt dans le fameux Bouni.

Quand cette grande fête ne doit avoir lieu que quelques mois, les Goldes font un petit coussin carré qu'ils appellent *Fanja*, qui représente le corps du défunt, et dans lequel se place l'âme, qui vole autour du village. Ce coussin est habillé de temps en temps des nouveaux vêtements du mort, et l'on parle avec Fanja, on lui donne à manger, comme si c'était un vivant. Mais dès que l'âme a été transportée par le chamane dans le Bouni, le coussin est déchiré et mis au feu, toutes les relations entre le défunt et ses parents cessent, et la veuve peut se remarier.

« Le nom de *chamanisme*, dit M. Feer, paraît venir du chinois *cha-men*, qui est la transcription de l'indien *sramana*, nom des ascètes bouddhistes. Du reste, chamane est le mot générique; chaque peuple a sa désignation particulière.

« Les Mongols, qui emploient couramment le mot *chamane*, donnent proprement à ces devins le nom de *bugué*. Le mot *sama*, nom des prêtres mandchous, paraît être une corruption de *chaman*, mais cela a été contesté.

« Le chamanisme est déjà, depuis assez longtemps, en décadence chez les Mongols. Il est mal vu, et même proscrit. En 1819 et 1820, en particulier, il a subi une persécution sérieuse. Le charlatanisme et l'audace de ces magiciens étaient arrivés à un tel point qu'un lama très considéré, s'étant mis à discourir contre leurs pratiques et à dévoiler leurs supercheries, réussit à les faire expulser du territoire de plusieurs tribus mongoles. »

Chaque visite nouvelle chez ces Goldes produisait sur moi une forte et profonde impression, et je n'oublierai jamais le matin de mai où, au lever du soleil, je quittai le village golde après un séjour de quelques jours consacré à l'étude des grandes fêtes religieuses.

Le soleil se leva; les bords du fleuve Amour, éclairés par les premiers rayons du soleil, étaient couverts de neige, malgré le mois de mai. J'étais habitué dans mes voyages à admirer la *taïga* sibérienne dans toute sa grandiose beauté; mais cette fois ce ne fut pas la beauté du paysage qui attira mon attention : ce fut le son du tambour et celui de la voix du chamane chantant dans le village. En les entendant, je pensai, voyant de loin s'approcher un bateau à vapeur : apportera-t-il le bonheur au sauvage toungouse, — qui remercie en ce moment ses idoles de l'arrivée de l'âme d'un Golde dans le Bouni, où règne l'abondance du poisson et du gibier, et où le sauvage sera à l'abri du froid et de la faim, qui le poursuivent sur cette terre ?

CHIMKIÉVITCH.



FEMME TRAÎNANT DU BOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG ET ANSPACH.

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

PANORAMA DE NUREMBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. (Dessin de Taylor) 313
LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XVe SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 313
LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS. (Dessin de Taylor, photographie Römler et Jonas, à Dresde) 314
PANORAMA DE NUREMBERG : LE MARCHÉ VIEUX. (Dessin de Boudier) 315
UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE. PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER, PAR ALBERT DÜRER. (Musée de Berlin) 316
PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME. (Pinacothèque de Munich) 317
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT 318
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT. (Dessin de Boudier). 318
LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS. (Église Saint-Laurent). (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 319
LA COUR DE LA MAISON PELLER. (D'après une photographie). 320
LA MAISON PELLER. (D'après une photographie) 321
TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XVe SIÈCLE. (Église Saint-Laurent). (D'après une photographie). 322
UN POÊLE NUREMBERGEOIS DU XVI–XVIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 323
FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT. (Église Saint-Laurent): (Dessin d'A. Paris). 324
LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE. (Dessin de Taylor, photographie de Rommler et Jonas, à Dresde) 325
UN ROI MAGE, SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (Collection E. Müntz). 325
MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE. (Appartient à M. E. Schiffer). 326
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) 326
SAINT SEBALD GUÉRISSANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER. (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) . . . 326
MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES. (Dessin de Berteault, photographie Rommler et Jonas, à Dresde) 327
SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (Église Saint-Sebald) 328
LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) . . . 329
LA CHAPELLE SAINT-MAURICE. (Dessin de Berteault, photographie Rommler et Jonas, à Dresde). 329
LA MAISON FEMBO. (Photographie de Rommler et Jonas, à Dresde). 330
PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. (Dessin de Berteault, photographie de Rommler et Jonas, à Dresde) . 331
UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG. (Dessin de Berteault, photographie Christian Kœnig, à Nuremberg). 332
VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU. (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 333
LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. (D'après une photographie). 335
LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAÏENCE DU XVIe SIÈCLE (Collection E. Müntz). (Dessin de Paris) 336
VUE DE LA VILLE D'ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg). 337
DRAGEOIR NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 337
POÊLE EN FAÏENCE DU XVIIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). . . . 338
RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 338
UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 339
UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 339
LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL, XVIIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 340
L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). . . . 341
LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (Musée Germanique). 342
VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 343
SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (Musée Germanique) 344
SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (Musée Germanique) . . 345
L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 346
L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Würtzbourg). 347
CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE), XVIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 348

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR *M. L. FOURNEREAU*

MUSICIENS SIAMOIS. (D'après une photographie) 349
TYPE DE LAKHON (FEMME). (D'après une photographie) . . 349
ITINÉRAIRE DE M. FOURNEREAU (CARTE). 350
PASSEPORT SIAMOIS 351
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor) 352
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor). 353
MASQUES DE THÉÂTRE. (D'après une photographie). . . . 354
ACTEURS SIAMOIS. (D'après une photographie) 355
MONNAIES SIAMOISES. (Dessin de Faucher-Gudin) 356
CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. (Dessin de Malteste). 357
BARQUE DE VOYAGE. (Dessin de Malteste). 358
SAN-CHAO. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie). 359

*

KAMPHÈNG-PHËT. (Dessin de Taylor) 359
PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. (D'après une photographie) 360
VILLAGE DE BANG-THANÔT. (D'après une photographie). . 361
STATUE DE VISHNOU TROUVÉE À SAJJNÂLAYA. (D'après une photographie). 361
STATUE DE ÇIVA. (D'après une photographie). 362
BANG-THANÔT, LES GRENIERS À RIZ 363
MUANG-THANI. (Dessin de Berteault). 363
CHEVAL SIAMOIS. (Dessin de Malteste) 364
ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. (D'après une photographie) 365
RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. (D'après une photographie). 366
IRRIGATION DES RIZIÈRES. (Dessin d'Oulevay). 366
MONUMENTS DE SUKHÔTAÏ : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DU VÂT-SI-JUM. — LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VÂT-JAÏ. (Dessin de Boudier). 367
SIAMOIS EN PRÉVENTION. (Dessin de Malteste). 368
SUKHÔOTAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ. . . 369
JÀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. (D'après une photographie). 371
HALTE À TUNG-KRAT. (Dessin d'Oulevay). 372
ENFANTS À BANG-NONG-XANG. (Dessin de Malteste). 373
RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. (Dessin d'Oulevay) 373
SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. (D'après une photographie). 374
BANG-TAO-RIENG : LES FOURS. (D'après une photographie) . 374
LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. (D'après une photographie) 375
LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PRANG. (D'après une photographie). 376
SANGKHALÔK : LA PORTE ORIENTALE DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. (D'après une photographie). . . 377
PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. (Dessin de Gotorbe). 378
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÈO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LOM. (Dessin de Boudier). 379
LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. (Dessin de Gotorbe) . . . 380
UTTARADITH : LE MË-PING. — MUANG-PHIXAÏ. (Dessin de Th. Weber). 381
LAOTIENNES DE MUANG-LABLË. (Dessin d'Oulevay). 383
CARAVANE DE ZÉBUS. (Dessin d'Oulevay). 384
FONCTIONNAIRES SIAMOIS. (Dessin de Gotorbe) 385
BOUDDHA (PHITSANULÔK). (D'après une photographie). . . 385
CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK. (D'après une photographie) 387
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE KHAO-LUK-XANG. (D'après une photographie). . 388
MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN 389
LE MË-NAM À NAKHON-SAVAN. (Dessin de Berteault) 389
JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. (D'après une photographie). 390
AYUTHIA : PHUKHAO-THONG. (D'après une photographie). . 390
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÖT. — LE MONDÖB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. (Dessin de Boudier) 391
LE KRAAL DE PHANIET. (Dessin de Malteste). 392
AYUTHIA. (D'après une photographie). 393
ÉLÉPHANT BLANC. (D'après une photographie) 395
LA MISSION DU R. P. QUINTRIE. (Dessin de Berteault). . . 396

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR *M. E. MERCIÉ*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

RONDE DES MATELOTS. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . 397
POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS). (Dessin de Taylor). 397
CARTE DES ÎLES KERGUELEN 398
PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. (Dessin de Boudier). 399
PANORAMA DE PORT-GAZELLE. (Dessin de Taylor) 400
PORT-CHRISTMAS. (Dessin de Boudier). 401
LUTTE CONTRE LES ALBATROS. (Dessin de Mme Paul Crampel) 402
LA TEMPÊTE. (Dessin de Mme Paul Crampel). 403
DESCENTE PÉNIBLE. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . . 404
DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM. (Dessin de Mme Paul Crampel). 405
ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY EN 1874. (Dessin de Taylor) 408

EN ÉCOSSE

PAR *MARIE ANNE DE BOVET*

RUE PRINCIPALE DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier). . . 409
NETTOYAGE DU POISSON. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 409
SCALLOWAY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol). 411
FEMME DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 412
CHÂTEAU DE SINCLAIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 413
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. (Dessin de G. Vuillier). 414
CROFTER SHETLANDAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 415
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian) 416
LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 417
LERWICK. (Dessin de G. Vuillier) 419
PONEYS DES SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 420
LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 421
MOUETTES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . 421
LES MONTS CUCHULLIN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol) 423
CROFTER À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 424
PROPRIÉTAIRE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 425
PAYSAGE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 426
LE LAC CORUISH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 427
MOUTON DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 428
BŒUFS DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 429
LE LAC SCAVAIG. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 431
UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, Gravure de Devos) 432
CIEL D'ORAGE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 433
MUSICIENS AMBULANTS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 433
TOURISTE ÉCOSSAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 435
ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 436
CHÂTEAU DE DUNVEGAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 437
PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 438
LE QUIRAING. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . 439
STATION DE CORPACK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 441
HABITANT DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 443
LE CANAL CALÉDONIEN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 444
OBAN. (Dessin de G. Vuillier). 445
VOYAGEUSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . 445
LE LAC ETIVE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 446
CIEL NOCTURNE À OBAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 447
BALLATWLISSCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 448

Le lac Awe. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . 449
Staffa. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . . 450
Glencoe. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 451
La grotte de Fingal. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 453
Kerrara. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 454
Joueur de pibroch. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 455
Le steamer. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . 456
Le lac Lomond. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 457
Le timonier. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 457
Chapelle Saint-Oran 458
La croix d'Iona. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 459
Sépulcre des Mac-Lean. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 460
Paysage à Inverary. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 461
Glasgow le soir. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 462
Le lac Katrine. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 463
Femme d'Iona. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 464
Soir à Kelian — West-end Park (Glasgow). (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 465
Brouillard à Glasgow. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 467
Touristes. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . 468

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

par *M. ÉMILE DESCHAMPS.*

Charpentiers, à Kyrinia. (D'après une photographie) . . 469
Tour ancienne à l'intérieur de la ville de Kyrinia. (Dessin de Taylor). 469
Passe de Kyrinia. (Dessin de Taylor). 471
Le port de Kyrinia. (Dessin de Berteault) 472
Vue de Kyrinia. (D'après une photographie). 473
Arabe marchand de chaussures. (D'après une photographie). 473
Dalle tombale d'Alexandre Flatri dans l'église grecque d'Acheropiitou. (Dessin de Faucher-Gudin) 474
Nécropole phénicienne à Kyrinia. (Dessin de Barclay). . 474
Vue de l'abbaye de Bellapaïs. (Dessin de Boudier) . . . 476
Tombeau de Saint-Elavios. (D'après une photographie). . 476
Vue sur le monastère d'Acheropiitou. (Dessin de Taylor) . 477
Armes des Lusignan relevées à Bellapaïs. (Dessin de Faucher-Gudin) 478
Château de Saint-Hilarion. (Dessin de Boudier) 479
Château des Lusignan, à Kyrinia. (Dessin de Taylor) . . 480
Keradji et ses bêtes. (Dessin d'Oulevay) 481
Turcs de Levka. (Dessin de Ronjat). 481
Sur la route de Pyrgos à Pomos. (D'après une photographie). 483
Indigènes du Tylliria. (Dessin d'Oulevay). 484
Vue de Polis. (Dessin de Berteault). 485
Vue de Levka. (D'après une photographie) 486
Fabrique de poterie. (Dessin d'Oulevay) 487
Agrina. (Dessin de Millot) 488
Le monastère de Kykkos. (Dessin de Berteault) 488
Vue dans le Troodos et campement militaire. (Dessin de Boudier) 489
Village olympien de Prodromos. (Dessin de Berteault). . 490
Government House au Troodos. (Dessin de Boudier). . . 491
Monastère du Trooditissa. (Dessin de Berteault). 492
Vue générale de Paphos. (Dessin de Boudier). 493
Joueur de flûte. (Dessin d'Oulevay). 493
Porte de l'ancienne ville, à Limassol. (Dessin de Taylor). 495
Vue générale de Limassol. — Le fort, à Limassol. (Dessin de Berteault) 496
Paysans chypriotes. (Dessin de Ronjat). 497
Tour des Templiers, à Kolossi. (Dessin de Taylor) . . . 498
Vue sur Paphos (Néo-Paphos). (Dessin de Berteault) . . . 498
Menhirs percés à Kouklia. — Temple d'Aphrodite, à Kouklia (Palæo-Paphos). (Dessin de Berteault) 499
Le « Loutron » à Salamis. (D'après une photographie) . 500
Nécropole phénicienne de Ktima et chambre funéraire près de Paphos. (Dessin de Boudier) 501
Femme de Rhizokarpasso. (Dessin d'Oulevay) 502
Stade d'Apollon et vue sur Hieros-Kypos. (Dessin de Taylor) 503
Enceinte phénicienne à Akrotiri. (Dessin de Taylor). . . 504

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

par *M. F. DE LONGE*

La diligence de Georgetown. (Dessin d'A. Paris) 505
Dans la Sierra, au-dessus de Redent. (Dessin de Boudier). 505
Califopnie et Sierra Nevada 506
Le pont Ralston, sur le Long Cañon. (Dessin de Boudier). 507
Pont sur l'American River — Ralston Divide, vue prise de Kentucky Flat. (Dessin de Boudier) 508
Auberge-poste de Greenwood, entre Auburn et Georgetown. (D'après une photographie) 509
Campement de mineurs dans la Montagne. (D'après une photographie). 510
Un « yellow pine » tombé. — Le « ridge de Ralston Divide ». (Dessin de Gotorbe). 511
Recherche de l'or à l'aide du pan. (D'après une photographie) 512
La laverie de Willard. (Dessin de Boudier) 513
La cabine de Willard. (D'après une photographie) . . . 515
Nos montures. (D'après une photographie) 516
Le sluice de Diana (le Vieux Pit). (Dessin de Berteault). 517
Le Pavillon du Club. (Dessin de Boudier). 517
Tahoe, vue prise au bord du lac. (Dessin de Boudier). . 518
Soda Springs. (Dessin de Boudier) 519
A la chasse au cerf. (D'après une photographie) 520
Rubicon Springs. — Le monolithe de 100 pieds. (Dessin de Berteault). 521
Le campement des cow-boys. (Dessin d'A. Paris). 522
Les bains Sutmo, à San-Francisco. (Dessin de Gotorbe). 523
La hutte de Marshall. (Dessin de Thiriat). 524
Exploitation minière de Junction-City. (Dessin de Berteault) 525
Exploitation hydraulique Lagrange. (Dessin de Boudier). 527
Le Pacifique. (Dessin de Boudier) 528

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

par *M. AUG.-F. JACCACI*

traduit par M. arsène alexandre

La diligence d'Argamasilla 529
Gregorio, l'amo du Parador del Carmen. 529
La cuisine du Parador del Carmen 530
Une Galéna 531
Moulin à plâtre 531
Un des rares bons moments des femmes 532
Muletiers dans la posada d'Argamasilla. 533
La place d'Argamasilla le jour du marché. 534
La Bodega à Manzanarès 535
L'écurie de la Posada à Argamasilla 536
La boutique du barbier d'Argamasilla 536
Don Rodrigo de Pacheco. 537
L'entrée de la prison de Cervantes 537
La prison 537
Curiosité. 538
La nièce du prêtre 539
Danse dans la posada. 540
Les lagunes de Ruidera. 541
Chevrier 541
La route près des moulins à foulon. 543

Le char d'Ézéchiel . . . 543
Paysage typique sur le chemin de Ruidera . . . 544
Une rue de Montiel . . . 544
L'ermitage de Saelices . . . 545
Le château de Montiel . . . 546
Scènes de la rue à Ruidera . . . 547
Vallée supérieure du Guadiana . . . 548
Entrée de la cave de Montesinos . . . 548
Un coin de Montiel . . . 549
Sur la route de Villahermosa . . . 549
Montiel . . . 550
Montiel . . . 550
A l'approche de Villahermosa . . . 551
Villahermosa . . . 551
Huttes de bergers sur la route de Villahermosa . . . 552
La danse à Herencia . . . 553
Un moulin à Crijitano . . . 553
La route royale . . . 554
L'Ayuntamiento, Alcazar de San Juan . . . 555
Façade de la fonda, Alcazar de San Juan . . . 555
Tour, Alcazar de San Juan . . . 556
A Crijitano . . . 556
Près de Crijitano . . . 556
Place de Herencia . . . 557
Les moulins de Crijitano . . . 558
Entrée à Crijitano . . . 558
Repas des laboureurs . . . 559
Toboso . . . 560
La posada du Toboso . . . 560
Rue de Toboso . . . 561
Cour de la posada . . . 561
Place de Toboso, l'église . . . 561
Maria . . . 562
Juana . . . 563
Église à Crijitano . . . 564
Départ d'El Viso . . . 565
Malagueña . . . 565
La Sierra Morena, vue de la station d'Almuradiel . . . 566
Un coin d'El Viso . . . 567
En vue d'Almuradiel . . . 567
Un arriero . . . 568
Cervantes . . . 568
Notre chambre à El Viso . . . 569
La pia de Pianero . . . 570
Dans la Sierra . . . 570
Un départ dans la Sierra Morena . . . 571
Les toreros regardant l'étranger mangeant . . . 572
Arrivée des gitanos à la venta . . . 572
Los Organos . . . 573
Los Organos . . . 573
Scène à la venta de Cardenas . . . 574
Scène à la venta de Cardenas . . . 574
Sur la route de los Molinos . . . 575
Danse à Séville . . . 575
Les toreros . . . 576
Scène nocturne, venta de Cardenas . . . 576

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR

PAR *M. CHIMKIÈVITCH*

Un relais dans la steppe. (Dessin d'Oulevay) . . . 577
Le saint Nicolas bouriate. (D'après une photographie) . 577
Carte-itinéraire de l'auteur . . . 578
Un Bouriate. (Dessin d'Oulevay) . . . 579
Coiffure d'une fiancée kirghize. (D'après une photographie). 580
Femmes bouriates en riche costume de fête . . . 580
Fillette bouriate. (D'après une photographie) . . . 581
Le prince Sotieff et sa famille. (D'après une photographie). 581
Une fête chez les Bouriates. — La lutte. — Distribution de l'eau-de-vie. (Dessin de Thiriat) . . . 582
Fillette à cheval. (D'après une photographie) . . . 582
Cavaliers et femmes bouriates à cheval. (Dessin de Gotorbe) . . . 583
Voiture bouriate. — Chameau transportant de la glace. (Dessin de Thiriat) . . . 584
Maisons bouriates. (D'après une photographie) . . . 585
Drapeau bouriate . . . 586
Drapeau bouriate . . . 587
Labourage dans la steppe . . . 588
La résidence Chikourida. — Bateaux en écorce. (Dessin de Berteault) . . . 589
Toungouse en costume de chasse d'hiver. (D'après une photographie) . . . 589
Femme iakoute en costume de fête. (D'après une photographie) . . . 590
Types toungouses. (D'après une photographie) . . . 591
Femme toungouse. (D'après une photographie) . . . 591
Un lac dans les montagnes. Les glaces éternelles. (Dessin de Boudier) . . . 592
La rivière Boureïa. — Traversée des rapides. (Dessin de Boudier) . . . 593
Vue générale des mines d'or de Niman. (Dessin de Boudier) . . . 594
La chasse à l'élan chez les Toungouses. — Le chasseur. — Piège. (Dessin de Gotorbe) . . . 595
Iakoute nomade. (Dessin d'Oulevay) . . . 596
Un renne sacré. (Dessin de Thiriat) . . . 597
Marchands iakoutes . . . 599
Huttes toungouses. (Dessin de Berteault) . . . 600
Départ des mines d'or. (Dessin d'Oulevay) . . . 601
Iakoute à renne. (Dessin de Thiriat) . . . 601
Le plus haut point des Kinghan. (Dessin d'Oulevay) . . 603
La hutte de l'homme isolé. (Dessin de Boudier) . . . 604
Les chasseurs à l'ours. (D'après une photographie) . . . 604
Le fleuve Amgoun. — Rapide de la Kerbi. (Dessin de Boudier) . . . 605
La forêt sibérienne. (Dessin de Berteault) . . . 606
La traite des rennes. — Transport des enfants. (Dessin de Gotorbe) . . . 607
Les Negdas chasseurs. (D'après une photographie) . . . 608
Hutte de Negdas. (Dessin de Berteault) . . . 609
Toungouse s'apprêtant à scier les cornes d'un renne. (Dessin de Thiriat) . . . 610
Huttes Toungouses. (Dessin de Thiriat) . . . 611
Chien de chasse des Toungouses. (Dessin de Gotorbe) . . 612
Traîneau attelé de chiens. (Dessin d'Oulevay) . . . 613
Femme golde en robe de peau de poisson. (D'après une photographie) . . . 613
Type golde (Soakta-Odchal). (D'après une photographie). 614
Femme golde et son enfant. (D'après une photographie). 615
Maison et grenier goldes. (D'après une photographie) . . 616
Une rue dans un village golde. — Séchoir à vêtements. (Dessin de Boudier) . . . 617
Un fiancé golde attendant le cortège nuptial. (D'après une photographie) . . . 618
La mariée et ses parents. (D'après une photographie) . . 618
Famille golde. — Préparation des peaux de poissons. (Dessin de Gotorbe) . . . 619
Un chamane. (D'après une photographie) . . . 620
Traversée du fleuve Amour pendant la gelée. (D'après une photographie) . . . 621
Idoles goldes. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 622
Sépulture aérienne. (D'après une photographie) . . . 623
Femme traînant du bois. (D'après une photographie) . . 624

TABLE DES MATIÈRES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

I. De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité. 313

II, III, IV, V, VI, VII. Nuremberg 315

VIII. Anspach. 342

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR *M. L. FOURNEREAU*

De Bangkok à Pak-nam-phô. 349

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR *M. E. MERCIÉ*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

Voyage exécuté en 1893. 397

EN ÉCOSSE

PAR *MARIE ANNE DE BOVET*

XXIV. Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais 409

XXV. Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. — Les hauts plateaux de Caithness. — La « montagne d'épouvante ». — Le loch Carron 418

XXVI. Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes. 421

XXVII. *Sacrament Sunday*. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Sommerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite. . . . 426

XXVIII. Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. — Par monts et par vaux. — Le loch Maree 433

XXIX. Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre. — Coucher de soleil impressionniste . 435

XXX. Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. — Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander. 442

XXXI. L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. — Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes 449

XXXII. Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers 460

XXXIII. Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse. 465

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR *M. ÉMILE DESCHAMPS.*

XI. De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de Saint-Evlavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinaï. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Laharopétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre. 469

XII. Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion. — Croyances et superstitions. — Le maos. — État de l'agriculture à Chypre. — A l'abbaye de Bellapaïs . . . 477

XIII. Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le *ladanum*. — Arrivée à Pomos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine amoureuse » et la « Source des Amours » 480

XIV. A Lefka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La

madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — L'*agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka 485

XV. De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Palæo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka 493

XVI. En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Theodoros. — Yalousa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléousa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques dans le Karpas. — Toujours la pluie. 497

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR *M. F. DE LONGE*

I. Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechton Divide. — La prospection. — Une laverie d'or. — Le ridge du Divide 505

II. Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. — La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide 518

III. Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir. . . . 522

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR *M. AUG.-F. JACCACI*

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

I. En route pour Argamasilla : Madrid; Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega. — La voiture de poste 529

II. Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — La Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes 531

III. La Caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ézéchiel. — Les guardias civiles. — Ruidera. — Osa de Montiel. — La Caverne. — Les lagunes de Ruidera 541

IV. Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'Ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafrida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Maures 544

V. Toboso : La plaine de la Manche. — La Venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'Église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Crijitano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une Quinteria. 550

VI. La Sierra Morena. — Les adieux d'Ézéchiel. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos. 565

VII. La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. — Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros. . 574

AU PAYS DES BOURIATES

PAR *M. CHIMKIÉVITCH*

I. Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — *Les hommes, leur vie, leur vêtement.* — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte 577

II. Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés du voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — *Légende toungouse sur le moustique.* — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les Iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire. . . 589

III. Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjaga*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les Iakoutes d'un village indigène de ce fleuve. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite 601

IV. Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture de chiens. — Incident.

— Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes. . . . 613

TABLE DES GRAVURES. I

Paris. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVELLE SÉRIE — 3e ANNÉE

2e SEMESTRE

LE

TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

COMMUNE DE COLOMBES (SEINE)
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
P141



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

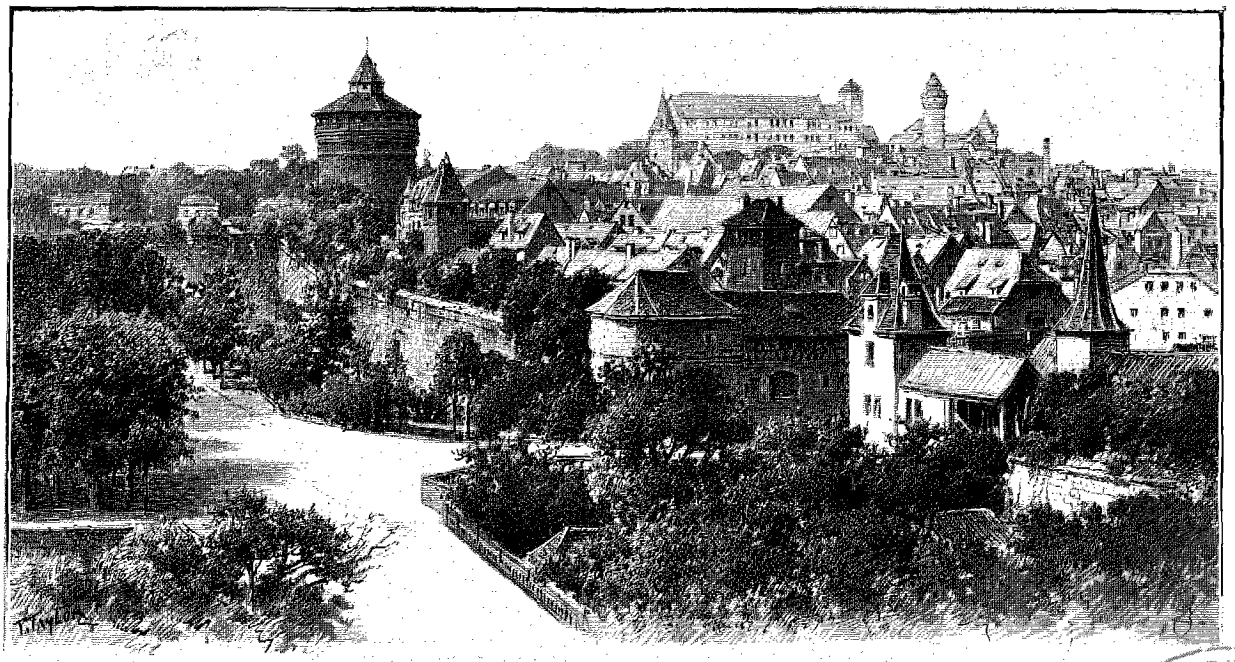
LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET*, *STRAND*

1897

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHÈQUE PRÊT CENTRALE NATIONALE

Per 4° Lb 6



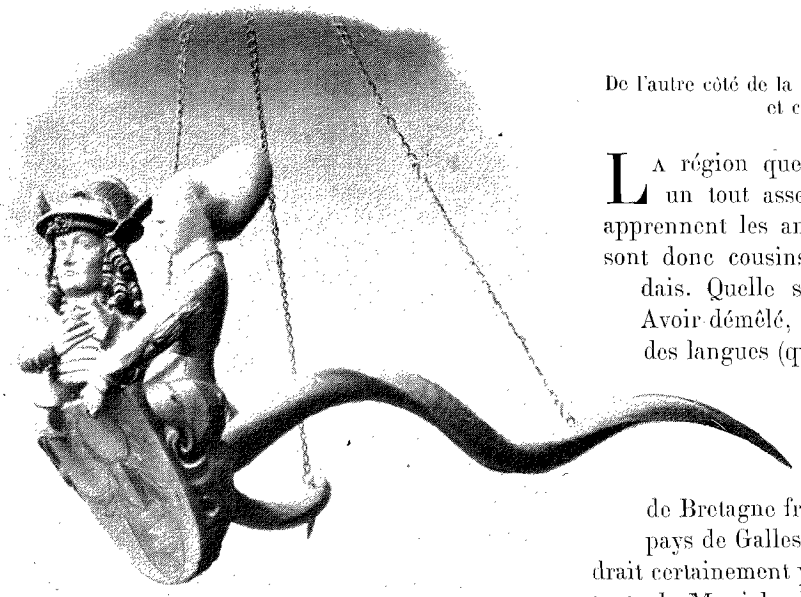
PANORAMA DE NUREMBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. — DESSIN DE TAYLOR.

COMMUNE DE COLOMBES
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XVe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

I

De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité.

La région que je me propose de faire connaître forme un tout assez homogène. Les Celtes, à ce que nous apprennent les anthropologistes, y dominent : les Bavarois sont donc cousins des Auvergnats, des Bretons, des Irlandais. Quelle science merveilleuse que l'anthropologie! Avoir démêlé, à travers la diversité des types, des mœurs, des langues (quel idiome ressemble moins à l'allemand des bords de l'Isaar que le bas-breton!), ce degré de parenté, n'est-ce pas de la divination, n'est-ce pas un don de double vue! J'ai bien entendu dire que nos Celtes de Bretagne fraternisaient à l'occasion avec les Celtes du pays de Galles et de l'Irlande, mais l'idée ne leur viendrait certainement pas d'invoquer leur parenté avec les habitants de Munich, d'Augsbourg ou de Nuremberg. Aussi bien ces questions de race n'ont-elles qu'un intérêt absolument rétrospectif : la question de nationalité, voilà le point capital, et, plus encore que la question de nationalité, la communauté d'éducation, de traditions, de goûts, de sympathies. C'est en analysant les œuvres de l'esprit, bien mieux qu'en palpant les crânes, que nous réussirons à pénétrer le caractère et les tendances des populations, à établir les points de contact et les dissemblances.

Dans ces pérégrinations, auxquelles le désir d'étudier les hommes a autant de part que le désir de faire con-

1. *Voyage exécuté en* 1895. — *Texte et dessins inédits.*

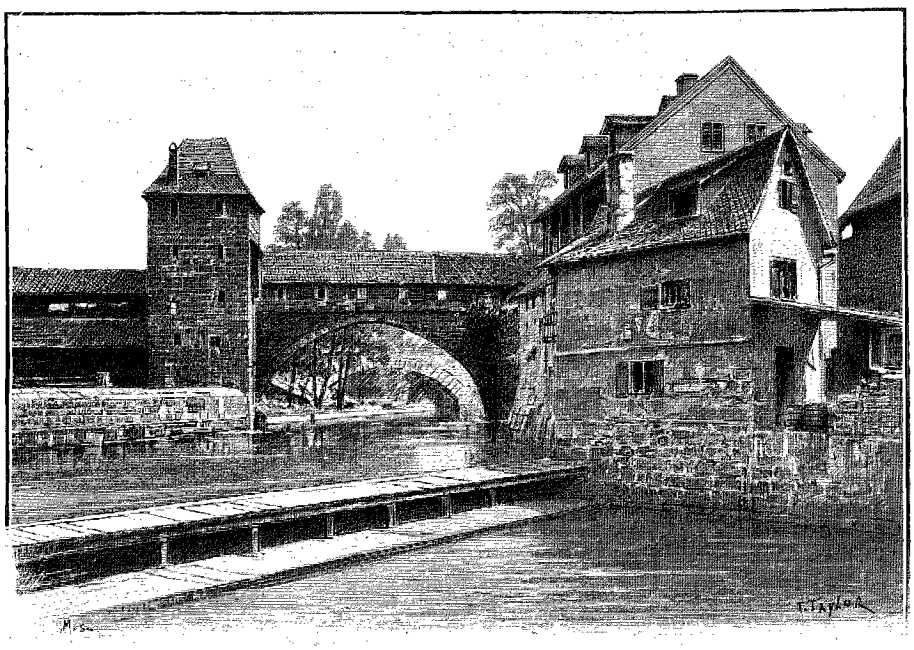
naissance avec les monuments de l'art, je prends le parti de me transporter tout d'abord au cœur de la Franconie, à Nuremberg.

Je ne m'arrêterai pas ici à décrire le trajet compris entre Cologne et Nuremberg : c'est affaire à une relation de voyage distincte. La seule observation que je veuille retenir, c'est que, la frontière à peine passée, le sens de la vision change comme par enchantement; nos voisins cherchent d'autres associations de couleurs que nous, plus crues ou plus ternes. Prenez les uniformes militaires, qui sont aussi, à mon avis, une branche de l'esthétique : quelle cacophonie que ces collets jaune clair cousus sur des capotes bleu clair! Même différence dans le costume civil. Prussiens, Souabes, Bavarois, n'ont évidemment pas sur la toilette les mêmes idées que les races latines. Nulle part ailleurs le romantisme n'a conservé autant de sectateurs : j'en trouve la preuve dans ce besoin de s'affranchir du joug de la mode. Notre chapeau à haute forme est antipathique aux Allemands, et, en cela, je ne saurais les blâmer; ils n'en usent que dans les occasions où l'étiquette leur interdit de s'en passer. Ce qu'ils affectionnent, c'est le feutre mou (les femmes mêmes en raffolent), qu'ils agrémentent d'une plume à la tyrolienne; ce sont les vêtements amples et souples, tels que la vareuse, le veston à pattes; la blouse russe aussi fait fureur. A l'hôtel où je descends, les dames se montrent en négligé, et dans quel négligé! Elles ne se contentent pas seulement des vêtements les plus modestes, des étoffes les plus communes : elles adoptent les formes les plus lâches, les plus disgracieuses; certaines robes ressemblent à des sacs. Seules les nuances, moroses au possible, sont à la hauteur de la coupe! Pour le quart d'heure, toutes les variétés et jusqu'aux nuances les moins attrayantes du gris et du brun triomphent : l'horrible beige s'étale au grand jour.

Ne quittons pas le chapitre du costume sans jeter un coup d'œil sur les uniformes militaires. L'armée bavaroise, dont je rencontre des détachements chemin faisant, a obtenu la faveur de garder son accoutrement traditionnel, à l'exception du casque à chenille qui a été remplacé par le casque prussien, le casque dont Heine comparait irrévérencieusement la pointe à un paratonnerre. Cette armée, quoique composée d'hommes grands et gros, a quelque chose de plus mou que l'armée prussienne; les officiers surtout n'ont pas la tenue irréprochable de leurs collègues du Nord. Cependant j'ai vu défiler en colonne serrée un régiment d'infanterie, avec son uniforme bleu de ciel : il avait une excellente tournure. Les manœuvres de nos plus belles troupes n'approchent pas de cette précision mathématique, de ces conversions savantes : il semble que rien ne puisse tenir devant une masse pareille, aussi souple que compacte. Je n'en dirai pas autant de la musique militaire : elle est devenue affreuse : un tambour grêle, assourdi, et un fifre pleurard : est-il rien de moins propre à accentuer la marche, ni de moins martial!

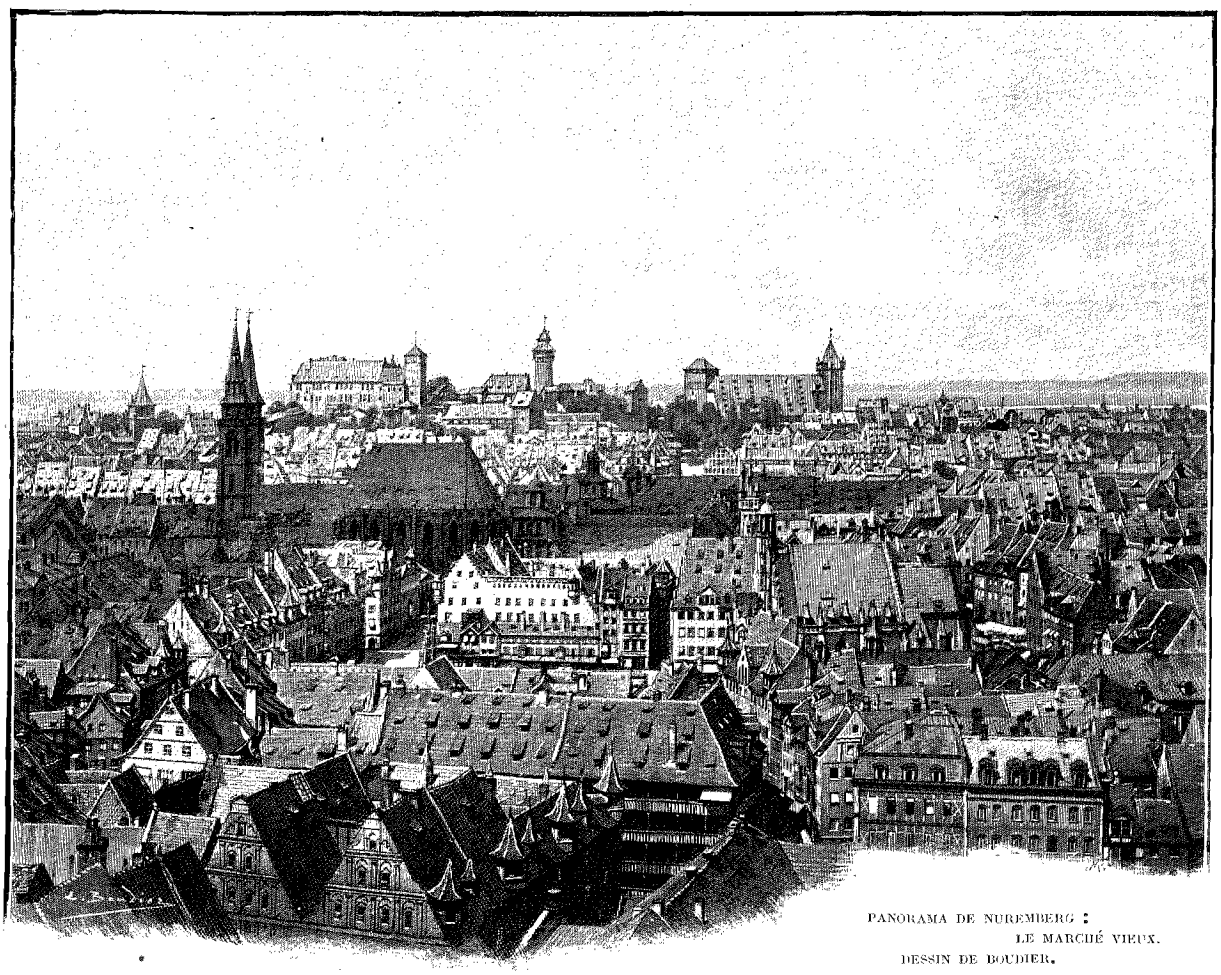
Le costume des employés de chemin de fer ne diffère que peu de l'uniforme : il en a la raideur, parfois aussi la richesse. Particulièrement coquet est celui des chefs de train : ils portent une tunique bleue à boutons d'argent et, par-dessus, une giberne et une bandoulière rouges, sur lesquelles se détache en relief le lion bavarois.

De nombreuses nuances séparent d'ailleurs les uns des autres les représentants de cette armée en miniature : ici un chef de gare, tout frais sorti du régiment, prononce d'un ton bref et sec le mot *abfahren* (partir; remarquez l'infinitif employé à la place de l'impératif); ailleurs, des représentants de l'ancienne génération se servent du terme *fertig* (prêt). Ce qui leur est commun à tous, c'est la tournure militaire; sanglés dans leur tunique à deux rangées de boutons, qui dessinent un triangle, graves, saluant tout d'une pièce, comme des automates, ils conservent jusque dans les carrières civiles le souvenir de l'obéissance passive.



LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS.
DESSIN DE TAYLOR (PHOTOGRAPHIE RÖMLER ET JONAS, À DRESDE).

Pour compléter nos observations sur la gamme des couleurs en faveur chez nos voisins, examinons le parti pris de coloration adopté pour la décoration



PANORAMA DE NUREMBERG : LE MARCHÉ VIEUX.
DESSIN DE BOUDIER.

des édifices : la polychromie domine sur les façades, tandis que, dans les intérieurs, — tentures, papiers peints, etc., — l'ensemble est d'une monotonie et d'une maussaderie désespérantes. La pierre employée le long du Rhin, le grès vosgien, donne, à elle seule déjà, une note essentiellement vive, un rouge superbe, qui semble animé par un sang généreux; malheureusement, cette pierre ne comporte pas de sculptures très fines, de moulurations savantes. J'aime moins la pierre verdâtre, au ton d'absinthe ou de limonade; rien de plus anémié, de plus lymphatique. La coloration naturelle fait-elle défaut, on recourt aux artifices les plus grossiers : le long de la Moselle, les maisons de paysans ont invariablement leurs embrasures barbouillées d'un affreux bleu d'outremer, que ces maisons soient en pierre ou en brique, écrues ou couvertes d'un crépi.

II

Nuremberg.

La campagne qui entoure la capitale de la Franconie ne brille ni par la variété, ni par la fertilité, mais quel dédommagement quand nous touchons à cette vénérable citadelle de l'art allemand! Confinant d'un côté à la plaine arrosée par la Pegnitz, et reliée de l'autre à un monticule que couronne le château fort, Nuremberg offre un site pittoresque par lui-même et qui l'est devenu bien plus encore grâce au génie de ses bâtisseurs : sur ce terrain relativement limité et enserré dans une enceinte de murailles, que flanquent aujourd'hui encore plus de cent tours gigantesques, ont surgi une longue suite de monuments grandioses et un dédale de maisons d'une conservation miraculeuse, ayant toutes la physionomie la plus originale, la plus animée. La cité est restée telle quelle, sans altération sensible; elle nous offre le spectacle éblouissant d'une ville, mi-moyen âge, mi-Renaissance, demeurée intacte au milieu de la dégénérescence moderne; quelque chose comme une Pompéi allemande[1].

1. Est-il nécessaire de rappeler l'étude consacrée à Nuremberg, ici-même, il y a une trentaine d'années, par le fondateur de ce recueil, le regretté Édouard Charton (1864, t. I, p. 17 et suiv.)? Le lecteur y trouvera les gravures d'un certain nombre de monuments, que je n'ai pas jugé à propos de faire reproduire à nouveau, quoiqu'il eût été piquant de montrer, par ce simple rapprochement, quels progrès les procédés de reproduction ont réalisés depuis lors.

Avant de pénétrer dans la si vénérable et si vivante capitale de la Franconie, avant de franchir les remparts, témoins de tant de sièges, jetons un coup d'œil sur le passé : nous gagnerons à cette étude rétrospective de mieux comprendre les besoins ou les aspirations de la cité moderne.

L'origine de Nuremberg est obscure, sinon ancienne : la première mention authentique du bourg de « Nourenberc » remonte à l'année 1050. Mais, dès le siècle suivant, la jeune cité joua son rôle dans les luttes entre les Hohenstaufen et leurs adversaires, qui l'assiégèrent à diverses reprises. Frédéric Barberousse y séjourna souvent et la pourvut d'une nouvelle citadelle; Frédéric II la déclara ville libre impériale. Sous les Habsbourg, malheureusement, les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg, firent peser sur la population un joug de plus en plus lourd : d'où des luttes qui se prolongèrent pendant des siècles. En 1349, l'empereur Charles IV se vit contraint d'assiéger la ville pour la faire rentrer dans l'obéissance. Au cours du XVe siècle, Nuremberg eut l'honneur d'être choisie pour recevoir, dans sa citadelle, le dépôt sacré des insignes impériaux : ils y restèrent jusqu'à la suppression de l'Empire germanique, en 1806.

Si ces annales ne sont pas marquées, comme dans d'autres cités, par d'éclatants traits d'héroïsme, en revanche, il y eut chez tous, petits et grands, un effort de tous les instants pour assurer la grandeur et la prospérité de la patrie. A l'époque de la Renaissance, Nuremberg avait trois cents canons sur ses remparts, pour deux années de blé dans ses greniers et 15 millions de florins dans son trésor. Puis, à peine les intérêts de la défense ou de l'expansion sauvegardés, c'était, parmi les familles patriciennes, dont aucune d'ailleurs n'a brillé au premier rang, — Holzschuher, Imhoff, Tucher, Paumgärtner, et tant d'autres, — à qui se signalerait par quelque riche fondation, relevant à la fois de la piété et de l'art.

De bonne heure, la population se distingua par ses aptitudes pour les arts mécaniques : l'invention du fil de fer, celle des montres (appelées d'abord œufs de Nuremberg), puis celles de la gravure à l'eau-forte, du fusil à vent, de la clarinette, répandirent au loin la réputation des mécaniciens nurembergeois. Et ce n'est pas un simple effet du hasard si, la première entre les villes allemandes, Nuremberg posséda un chemin de fer, construit — retenons ce point — par un ingénieur français du nom de Denis.

Tout entière aux affaires, la métropole de la Franconie avait longtemps négligé les œuvres de l'intelligence. Aux approches de la Renaissance, elle s'efforça de regagner le temps perdu. Mais ses fils étaient plus familiarisés avec le commerce et l'industrie, ou encore avec les applications pratiques des sciences, qu'avec les hautes spéculations théoriques; ils manquaient de la forte culture classique, et ne parvinrent que tardivement à s'assimiler l'esprit qui venait de transformer toute l'Europe centrale.



UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE
PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER PAR ALBERT DÜRER (MUSÉE DE BERLIN).

Les leçons du célèbre astronome Jean Müller de Kœnigsberg, surnommé Regiomontanus, donnèrent de l'impulsion aux sciences exactes (1471). Un médecin nurembergeois, le Dr Hartmann Schedel (1440-1514), se signala de son côté dans le domaine de l'érudition. Il avait voyagé en Italie, avait vu les Médicis, connaissait les écrits de Flavio Biondo, de Valla, de Guarino, de Vérone, de Platina et d'autres humanistes. Mais ses débuts montrent ce qui restait de lourdeur dans les esprits et de quel fatras la science allemande était forcée de se débarrasser avant de parvenir à travailler à la lumière du grand jour. Cette infériorité éclate surtout si nous plaçons le *Chronicon norimbergense* (1493) de Schedel en regard des publications similaires de l'Italie. Quelle différence rien que dans la distribution des matières, dans la mise en œuvre, dans l'aspect du volume! Rapprochons-le des Commentaires de Raphaël Maffei de Volterra : ici, dès l'abord, nous sommes frappés de la clarté avec laquelle, sont établies les tables rangées, les unes dans l'ordre topographique ou dans l'ordre des matières, les autres dans l'ordre alphabétique des hommes célèbres. Et que sera-ce si nous nous attaquons au fond du volume! Dans le livre XIII,

Maffei retrace, comme Schedel, l'histoire de la Création et celle des six âges du monde, mais il le fait brièvement, et en plaçant, à chaque instant, les personnages de l'histoire sainte à côté de ceux de l'histoire profane, de manière à établir une sorte de synchronisme : c'est ainsi qu'il range Abraham à côté de Ninus, Moïse à côté de Cécrops, Josué à côté de Janus, etc. Autant de notions inconnues au lourd et pédant compilateur nurembergeois.

Il serait injuste de rester sur cette impression : à peu d'années de là, un autre humaniste, belliqueux autant que voluptueux, esprit vigoureux et épicurien raffiné, Wilibald Pirkheimer, l'ami de Dürer, montra que l'art de vivifier et de féconder l'érudition n'était plus un secret pour ses compatriotes. L'intervalle qui s'étend entre Schedel et Pirkheimer est bien court. Et cependant un abîme sépare les deux savants.



PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME (PINACOTHÈQUE DE MUNICH).

Comment cette révolution put-elle se perpétrer en si peu de temps? C'est que le souffle de la Renaissance avait passé sur l'humanisme allemand et sur Nuremberg, et que, n'en déplaise au professeur Janssen, l'ardent champion du moyen âge, il avait tout balayé — scolastique, fatras, pédantisme, superstitions, — comme les premiers rayons du soleil dissipent les brumes.

Prenant exemple sur Schedel, Pirkheimer avait visité l'Italie (il avait passé sept ans, de 1490 à 1497, aux universités de Padoue et de Pavie), mais il en avait rapporté un esprit bien autrement subtil et généreux. Avec lui, nous n'avons plus seulement affaire à un laborieux compilateur : Pirkheimer brille à la fois comme capitaine et comme diplomate, comme membre du sénat de Nuremberg et comme conseiller de l'Empereur, comme organisateur et comme Mécène. Et quelle activité littéraire que la sienne! tantôt il retrace l'histoire de la guerre helvétique de 1497, tantôt il traduit ou commente les ouvrages de Plutarque, de Lucien, des Pères de l'Église, publie l'humoristique *Apologia Podagræ*; entre temps, il forme une riche bibliothèque et un cabinet de médailles, réorganise les écoles de sa ville adoptive, correspond avec tout ce que l'Europe compte d'écrivains ou de savants distingués. Si ses productions personnelles souffrent de la dispersion de ses études, il n'en a pas moins le mérite de faire de sa patrie un centre intellectuel, — ce qu'elle n'avait pas été jusque-là. Ces natures faciles et brillantes exercent souvent plus d'influence que les hommes de génie, par cela même qu'elles heurtent moins d'idées reçues.

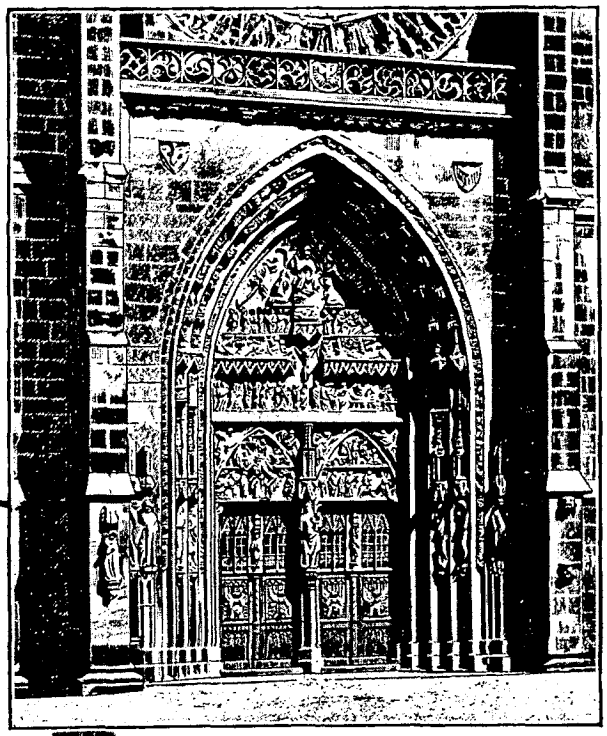
La littérature allemande, stérilisée et comme frappée de mort par la Renaissance (combien n'en fut-il pas

*

autrement en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre!), jeta quelque lueur à Nuremberg, grâce à Hans Sachs; mais gardons-nous bien de toute illusion sur la valeur des productions du vaillant maître cordonnier : elles sont le plus souvent d'une platitude rare.

Reste l'art nurembergeois. Ici, il y eut une fermentation prodigieuse et des artistes supérieurs, quoique incomplets. Hommes d'observation plutôt que d'imagination et de sentiment, s'entendant comme peu aux perfectionnements techniques, ils devaient surtout briller dans le réalisme. L'absence de principes, l'ambition de tenter des combinaisons nouvelles, auxquelles personne n'avait songé auparavant et que personne depuis n'a imitées, la passion du pittoresque, du caractère, de la vie, opposée à la simplification et à l'abstraction classiques, voilà où réside l'originalité de l'École nurembergeoise.

Nous reviendrons plus loin sur les qualités et les défauts de cette phalange, qui compte, pour la sculpture, des noms tels que Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Vischer; pour la peinture et la gravure, ceux de Wolgemut, d'Albert Dürer, de Hans de Kulmbach, de Schœuffelein, d'Altdorfer, des Beham, de Pencz, de Brosamer; pour les arts décoratifs, ceux de l'orfèvre Jamnitzer, du peintre-verrier Hirschvogel et tant d'autres, d'une incomparable habileté. Qu'il nous suffise ici de constater que, pendant tout le XVIe siècle, Nuremberg ne cessa de défrayer l'Allemagne et les contrées voisines de tous les raffinements du luxe, défiant surtout la concurrence pour les objets de dimensions microscopiques.

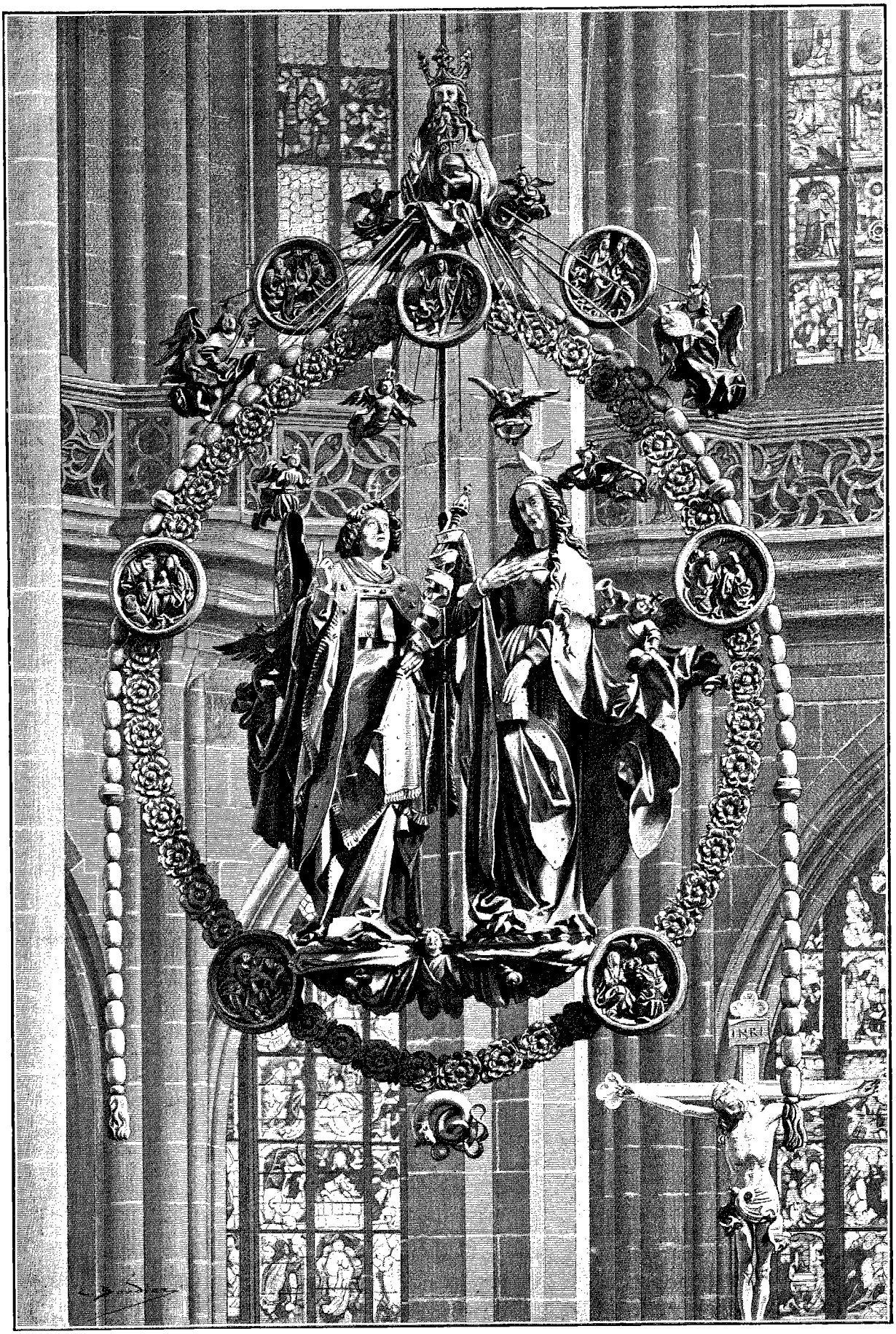


LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.

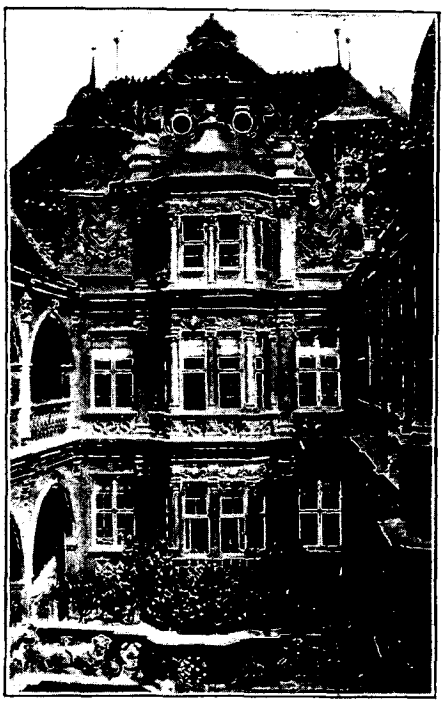


LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT (PAGE 320). — DESSIN DE BOUDIER.

De même que les Florentins et les Vénitiens, les Nurembergeois étaient profondément attachés à la religion; mais, vivant dans des conditions différentes, ils virent dans la Réformation un moyen de la consolider, non de l'ébranler; les novateurs firent fortune auprès d'eux en raison même de la sincérité et de la profondeur de leur foi. Aussi bien ce grand mouvement — on ne saurait trop le répéter — était-il l'œuvre des croyants, non des curieux ou des sceptiques. La vieille cité franconienne fut la première ville impériale qui se prononça ouvertement pour Luther; elle reçut à bras ouverts Philippe Mélanchthon, son disciple bien-aimé. Malgré l'horreur des Réformés pour le culte des images, une statue, élevée en 1826, rappelle la propagande exercée par ce doux et tenace sectaire.



LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN DE BOUDIER (PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG).



LA COUR DE LA MAISON PELLER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui, plus encore qu'à la Renaissance, Nuremberg doit à l'industrie et au commerce une prospérité qui augmente d'année en année (de 27 000 âmes, qu'elle comptait en 1818, la population s'est élevée, en 1894, à plus de 160 000!). Les arrière-petits-fils n'ont pas dégénéré : aucune ville dans l'Allemagne du Sud ne peut se mesurer avec eux. La métallurgie, la fabrication des machines, des instruments de précision, des jouets, pour ne point parler de celle de la bière ou du pain d'épice, leur ont assuré une clientèle bien au delà des frontières de l'Allemagne. C'est le même esprit que jadis, appliqué à d'autres objets : n'est-ce pas à l'ingéniosité des procédés, aux raffinements de la technique, que les artistes nurembergeois de la Renaissance ont dû le meilleur de leur réputation!

L'aristocratie nurembergeoise, une aristocratie exclusivement commerciale ou industrielle, a jugé prudent de se renouveler avec le temps. Les barons de Tucher — une des plus vieilles familles — ont fondé une brasserie célèbre. Chez nous, les ducs vendent du vin; en Allemagne, les barons fabriquent de la bière! La particule et l'écusson font bien en tout pays! En Angleterre, par un phénomène inverse, M. Alsopp, le grand fabricant de *pale ale*, a reçu de la reine Victoria le titre de baronet. On le voit, tantôt le pavillon couvre la marchandise, et tantôt la marchandise anoblit le marchand.

Il ne faut pas moins admirer l'esprit d'organisation propre à cette race si vaillante : nous en avons pour preuve ses huit cents sociétés de toute nature, scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles, commerciales, pour ne point parler des clubs d'hommes du monde, des associations politiques ou des loges de francs-maçons. La population ouvrière, si douce et si molle en apparence, renferme, — m'affirme-t-on, — de dangereux éléments socialistes. Mais passons : on ne visite pas Nuremberg pour s'occuper de politique.

III

La forme générale de Nuremberg se rapproche du pentagone : au nord, du côté du cimetière Saint-Jean, se trouve la citadelle; au sud, du côté opposé, le chemin de fer. Sur la rive gauche, qui est assez unie, l'église Saint-Laurent; sur la rive droite, qui est des plus accidentées, l'église Saint-Sébald. Une dizaine de ponts traversent la Pegnitz, qui partage la ville en deux parties à peu près égales et qui forme plusieurs îles, dont l'une, la Vorder Insel Schütt, est relativement spacieuse.

Une rue fort belle et fort animée, la *Kœnigsstrasse* (la rue Royale), conduit de la gare à l'église Saint-Laurent, le plus vénéré des sanctuaires nurembergeois. Vers cet endroit, la rue Caroline, plus belle encore et plus large, vient former avec la précédente un angle droit.

Nuremberg n'a pas concentré ses efforts sur une cathédrale unique, comme l'immense majorité des autres villes, soit de l'Allemagne, soit de l'Italie et de la France. Deux églises se sont partagé ses prédilections, celle de Saint-Laurent — avec laquelle nous allons faire connaissance — et celle de Saint-Sébald. Toutes deux abondent en œuvres d'art des plus délicates; toutes deux attirent en pèlerinage les fervents du beau; mais aucune n'offre ni l'ampleur ni ce caractère de conviction qui signalent les cathédrales d'Ulm, de Fribourg, de Bâle, de Cologne, pour ne citer que des édifices connus de tous. Fondues en une, les deux églises nurembergeoises pourraient tenir tête à n'importe lequel de ces sanctuaires; séparées, divisées, elles ne sont que la moitié de la manifestation de foi et de magnificence à laquelle une cité vivace et riche, comme l'était Nuremberg, ne pouvait manquer de sacrifier.

L'église Saint-Laurent date du XIIIe siècle, quant à ses parties principales; vers 1400 on termina la tour sud; enfin dans le même siècle on agrandit la nef et rebâtit le chœur.

L'édifice a ceci de particulier, qu'il n'a pas de contreforts apparents, ou du moins ceux-ci sont dissimulés dans les bas-côtés, qui forment à l'extérieur une ligne tout unie; seuls les arcs-boutants se détachent sur la nef principale : les saillies sont donc aussi rares que possible. L'appareil, fort régulier, se compose d'un grès tirant sur le rouge; il est toutefois d'une coloration moins chaude que celui des cathédrales de Strasbourg et de Bâle. Dans les deux clochers du sanctuaire, on chercherait en vain une idée architecturale : qu'importe que l'un d'eux ait été doré partiellement : rien n'y fait. L'invention est des plus pauvres : les cinq étages inférieurs ne contiennent chacun qu'une seule fenêtre, puis tout à coup, au sixième étage, se développe une baie à sextuple meneau; un couron-

nement octogonal surmonte le tout. Malgré ses incorrections, le campanile de Giotto est une merveille comparée à cette élucubration; par la richesse de sa décoration il reste du moins dans la donnée du style gothique. La conclusion qui s'impose, c'est que Nuremberg est avant tout la cité du détail pittoresque : par cela même, elle s'entend peu aux créations monumentales.

Les statues qui ornent la façade ne révèlent pas une direction de goût bien accusée; elles sont plutôt calmes que mouvementées. Dans celles d'Adam et d'Ève, les proportions sont relativement justes, mais manquent — est-il nécessaire de l'ajouter! — des notions anatomiques nécessaires : l'artiste a cherché à indiquer par quelques raies la cage thoracique d'Adam. Au-dessus de la rosace, à gauche, un médaillon avec une figure renfrognée représente la lune; un autre, à droite, — une tête entourée de rayons, — le soleil. Plus loin, à gauche, contre le transept, sous un édicule, on remarque les statues du Christ priant au jardin des Oliviers et des trois apôtres endormis, travail tout à fait rude et informe; seul, le Christ a une certaine allure.

L'intérieur, composé de trois nefs et de chapelles latérales, est clair et spacieux; il tient plus que l'extérieur ne promettait. La nef centrale n'y est pas écrasée et étouffée, comme dans l'église Saint-Sébald, avec laquelle nous ferons connaissance tout à l'heure; les piliers carrés de cette dernière sont remplacés par des faisceaux de colonnettes. La pierre, privée de badigeon (et il faut s'en féliciter), a un ton rougeâtre assez chaud.

A peine entré, le gardien distribue à chaque visiteur un feuillet contenant la description sommaire du sanctuaire. Mais mieux vaut se guider d'après ses propres lumières. Commençons par écarter la chaire, — elle est moderne, — et attachons-nous en premier lieu aux sculptures : elles sont nombreuses, importantes, et il faut remercier le clergé protestant de les avoir conservées avec tant de piété. Ici, on voit, debout contre les piliers, des statues du XIVe siècle, pleines d'allure; là, une *Adoration des Mages*, belle et expressive; plus loin, un lustre attribué à Vischer, ou de superbes retables rehaussés de couleurs; puis, à l'entrée du chœur, suspendue à la voûte par une chaîne, ce qui produit un effet bizarre, la *Salutation angélique* de Veit Stoss, une ronde bosse dorée, commandée en 1518 par un membre de la famille des Tucher.

Plus encore que l'église, le chœur se distingue par son ampleur, sa légèreté et l'abondance de l'éclairage, ainsi que par la richesse de sa voûte à réseaux. Sa gloire, c'est le fameux tabernacle sculpté par Adam Krafft, entre les années 1493 et 1500.

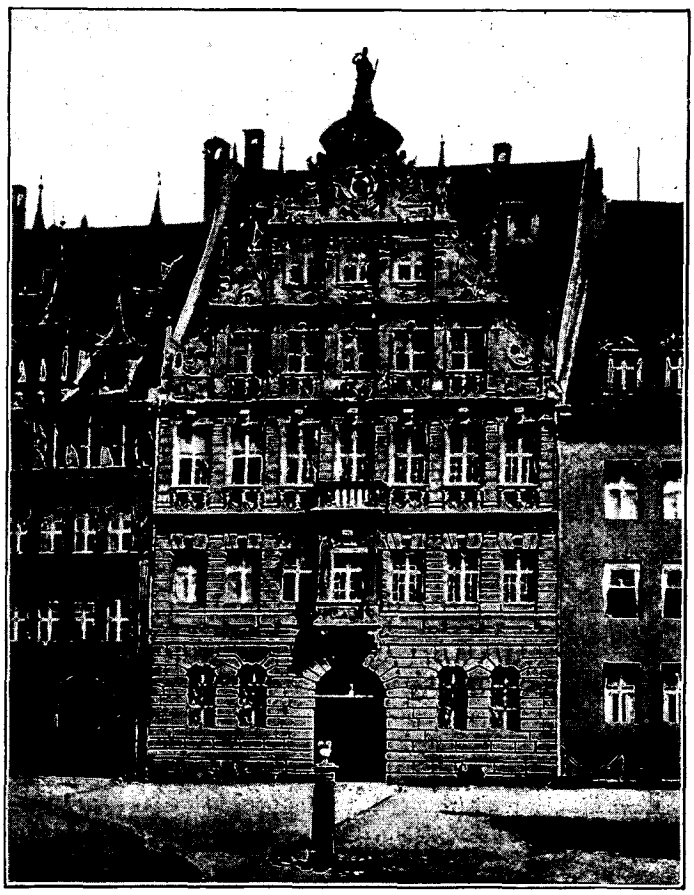
Le monument surgit du milieu d'une grille en bronze et s'élance à une hauteur de vingt mètres. Il forme le triomphe du style gothique, fouillé et vivant au possible, orné à profusion de hauts et de bas-reliefs : scènes de la Passion, etc.... Sur le devant, le maître s'est représenté, à genoux, en compagnie de ses deux aides; c'est une figure grave et recueillie; dans sa main un admirateur moderne a placé une couronne de laurier. Il l'a bien méritée, le vaillant tailleur de pierre!

La peinture, à son tour, compte ici quelques pages capitales. Voici d'abord, sur une tribune, le *Couronnement de la Vierge*, ou retable des Imhof, contemporain, ou peu s'en faut, des productions de maître Stephan de Cologne et suave comme elles.

Une autre peinture, une Madone, également commandée par la famille Imhof (1446), est plus impersonnelle et plus grave. Comme ses sœurs byzantines, Marie a la tête couverte de son manteau bleu; sa robe est également d'un bleu foncé.

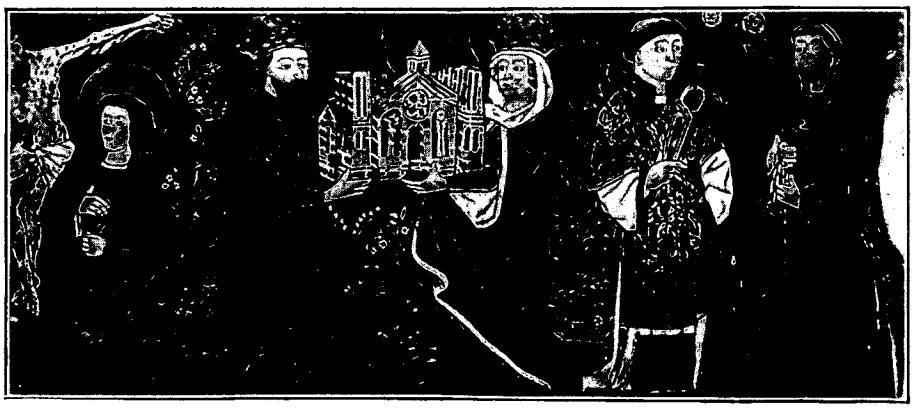
Un tableau d'Albert Dürer, la *Nativité*, placé contre un des piliers du chœur, manque de tout accent : c'est une œuvre terne et plate.

Avec les peintures sur panneau alternent des tapisseries du XIVe ou du XVe siècle, des *Prophètes* ou des *Apôtres*, tenant des phylactères, figures d'une extrême énergie, aux draperies mouvementées et hardiment découpées; puis d'autres du XVIe siècle, au coloris bien fondu, représentant la vie de saint Laurent et la vie de sainte Catherine.



LA MAISON PELLER (1605) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus encore la verrière mérite de nous arrêter; si dans la nef il en reste à peine quelques vestiges, dans le chœur elle éblouit par sa variété et sa richesse. Ce sont d'abord des vitraux passablement archaïques, dont plusieurs renferment les armoiries de Nuremberg, la fameuse Sirène couronnée, tenant de chaque main une de ses queues de poisson. Puis nous rencontrons, sur le troisième vitrail, la *Transfiguration* (1476), remarquable par ses tons argentins : presque tous les vêtements y sont blancs; néanmoins l'effet est des plus heureux; les types sont frais et souriants (anges à la chevelure blonde bouclée), sans trace de la laideur chère à Wolgemut; ils se rapprochent plutôt, surtout dans le vieillard de la seconde rangée inférieure (l'avant-dernière figure à gauche), de la manière du chef de l'École de Colmar, Martin Schongauer. Le quatrième vitrail, contenant le portrait de l'empereur Frédéric III, est plus panaché; il manque de tenue, de même que le cinquième. Le sixième, celui des Volkhamer, est traité dans une gamme jaune (toute la partie architecturale), mais d'une grande richesse, qui n'exclut pas la précision du modelé. Une production moderne, le vitrail impérial, exécuté en 1881 par le professeur Wanderer en l'honneur de l'empereur Guillaume, clôt cette suite importante.



TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XVe SIÈCLE (ÉGLISE SAINT-LAURENT). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A côté de l'église Saint-Laurent se dresse la Fontaine des Vertus, — avec la statue de la Justice dominant ses sœurs; elle appartient à une époque (1589) où le maniérisme avait détrôné la naïveté et où les artistes s'efforçaient de corriger la lourdeur native par l'excès de prétention.

Infiniment plus d'accent et de fierté a la maison qui fait face à Saint-Laurent : l'antique résidence des Nassau; ses quatre tourelles d'angles, ses bas-reliefs, son cadran solaire et une petite statue d'Adolphe de Nassau, couronnant le tout, lui donnent une rare tenue.

Derrière l'église, se trouve le marché aux légumes. Les vendeuses, — des paysannes, — mélancoliquement assises derrière leurs hottes, portent le costume le plus banal : corsage et jupe tirant sur le noir, tablier bleu, fichu noir sur la tête. Même dans ce dernier refuge de la couleur locale, les cotonnades de Manchester et de Birmingham ont eu raison de tous les souvenirs pieux, de tous les instincts de coquetterie.

Ici, comme partout, les petites inventions mécaniques, si ingénieuses, dans lesquelles Nuremberg a de tout temps excellé, s'imposent à l'attention du touriste. La fontaine qui se dresse contre la façade de Saint-Laurent est disposée de telle façon que l'eau coule dans un tube mobile sur un pivot; quand ce tube est incliné du côté de la fontaine, l'eau s'épanche dans le bassin; l'incline-t-on dans le sens contraire, elle s'écoule en dehors de la grille et fournit au passant le liquide dont il a besoin.

Cette tendance à raffiner toutes choses éclate jusque dans les moindres détails de la vie. Ailleurs, les consommateurs se contentent d'allumettes en bois blanc : à Nuremberg, ce bois est teint en vert ou en rouge!

Avant de reprendre l'exploration méthodique des richesses dont regorge Nuremberg, attachons-nous à l'aspect des rues, tel que l'a constitué la succession des âges qui y sont représentés : nulle part ailleurs on ne recueille une telle moisson d'informations rien qu'en faisant l'école buissonnière. Ce qui frappe tout d'abord, c'est que le génie nurembergeois s'est développé avec le plus d'éclat, non pendant une période unie et homogène, mais au confluent de deux époques, au moment de la rencontre du moyen âge et de la Renaissance. Celle-ci s'est maintenue jusqu'au XVIIe siècle, comme le prouve la belle maison Peller, construite en 1605.

Les Nurembergeois excellent avant tout dans le détail : mais là ils sont d'une fantaisie inépuisable. Voici, dans ce dédale de rues, la *Hirschelgasse*; elle tire sa gloire du *Tucherhaus* (maison des Tucher), une des plus confortables habitations bourgeoises de la cité (1533-1544). C'est en même temps une des plus curieuses au point de vue de l'art. La bretèche surtout réclame l'attention par son bas-relief représentant Adam et Ève debout au pied de l'arbre fatal (il n'était pas superflu de rappeler cet exemple mémorable des dangers de la science dans une ville aussi active que Nuremberg) et par son cul-de-lampe, un éléphant debout sur un globe.

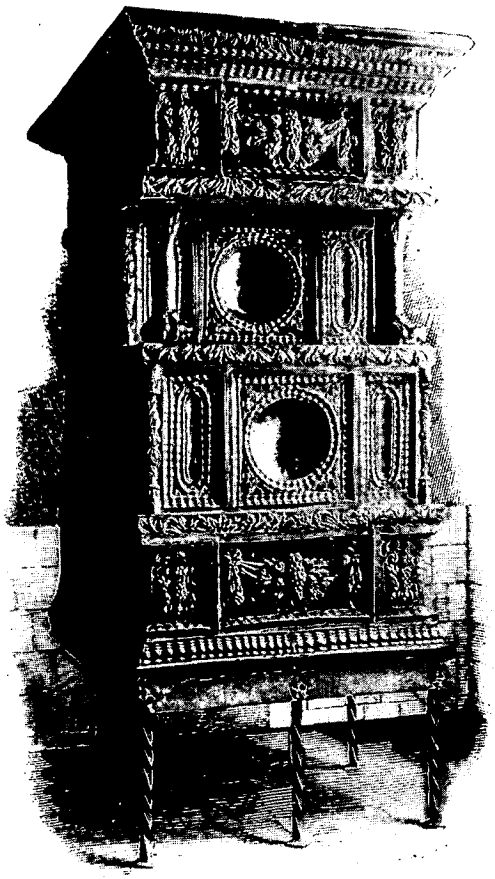
Ailleurs, dans le quartier dit des « Sept Lignes » ou des « Sept Rangées » (*Sieben Zeilen*), nous découvrons les prototypes des phalanstères : c'est une agglomération de sept rangées de maisons groupées trois par trois sous un toit unique. Là demeuraient autrefois les tisserands. La vigne vierge qui grimpe le long de ces demeures, à la

fois modestes et décentes, nous apprend que l'activité industrielle n'a pas fait oublier aux habitants de ce quartier l'amour de la nature, si rare chez leurs concitoyens.

Quoique en grande partie reconstruite, l'*Adlerstrasse* (rue de l'Aigle) a encore infiniment de caractère et de tournure. Outre l'inévitable *Kriegerdenkmal* (le monument commémoratif de la guerre de 1870), elle renferme une superbe maison en style rococo, — le tribunal d'arrondissement, — construite en pierres gris de fer ou rouges; pour décor, les grillages bombés, chers au siècle dernier, un balcon en fer forgé, une porte d'entrée en bois sculpté. Tout cela s'harmonise avec l'ensemble, parce que tout cela est pittoresque. Plus loin s'alignent des maisons du XVIe siècle, à la toiture compliquée, aux lucarnes surmontées d'un fronton triangulaire. Puis nous rencontrons d'imposantes rangées de maisons modernes, pourvues de la bretèche et des tourelles obligatoires. Dans l'une, réside une compagnie d'assurances sur la vie; ailleurs, un médecin spécialiste pour la gorge, le nez et les oreilles.

Toute proportion gardée, les hiatus sont rares : je citerai, dans la *Theresienstrasse*, une maison qui se fait remarquer par son portique en pur style dorique, avec des colonnes sans plinthes! Il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour savoir quelle époque a pu commettre une telle hérésie en plein Nuremberg! Ailleurs, on voit des façades décorées de sgraffites à l'italienne ou des cafés ornés de fresques dans la manière pompéienne. L'éclectisme, dont les Nurembergeois ont réussi longtemps à se préserver, voilà l'ennemi dans une cité aussi homogène.

Dans ces longues rangées de maisons, toutes — est-il nécessaire de l'ajouter? — ne sauraient passer pour des chefs-d'œuvre. Combien en est-il qui n'offrent qu'une façade unie, percée d'ouvertures carrées (les fenêtres sont généralement dépourvues de volets), sans la moindre saillie et sans le moindre ornement! Heureusement ces ternes bâtisses utilitaires, en quelque sorte négatives, sont comme animées et réchauffées par le voisinage d'édifices plus attrayants, auxquels elles servent de repoussoir.



UN POÊLE NUREMBERGEOIS DU XVI-XVIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

IV

Le tableau que j'essaye de tracer serait par trop incomplet si je me bornais à considérer Nuremberg comme une ville morte, comme une autre Pompéi; si, après avoir décrit les œuvres de l'architecture, je ne m'efforçais de caractériser les mœurs des habitants, le va-et-vient de la cité, les mille et mille particularités de la vie locale. Il est temps, en un mot, d'associer l'élément humain aux constructions qui lui servent d'abri.

Dans les rues, sur les places, règne un mouvement extraordinaire : c'est un entrecroisement continu de tramways, de fiacres, de camions, de charrettes, — quelques-unes de celles-ci attelées de chiens, — pour ne point parler des vulgaires bicyclettes. Un véhicule doit-il faire une station prolongée, on suspend une mangeoire à l'extrémité du timon, et les chevaux y puisent tranquillement leur pitance. Voilà bien la pratique Nuremberg! Par contre, une autre habitude fort répandue en Allemagne, celle d'employer le timon alors qu'on n'attelle qu'un seul cheval, me paraît violer la règle la plus élémentaire de la logique. Avec le système de brancards, le cheval est dans l'axe de la voiture; avec le système d'un seul timon, le cheval se trouve de côté. Ce sont d'ailleurs de solides bêtes, à la puissante encolure, que ces chevaux nurembergeois : il en faut de pareils, on le comprend, pour gravir des pentes si escarpées. Pour le même motif, tous les fiacres sont attelés de deux chevaux.

Tel est le besoin d'activité qui possède les Nurembergeois que la notion du repos leur semble étrangère; pas un banc sur les voies publiques. La place est trop chère ici et le temps trop précieux pour que l'on développe ces asiles de l'oisiveté! D'autre part, quoique nous ne soyons qu'au mois d'août, nombre de femmes, ménagères prévoyantes (nous avons affaire aux fourmis, non aux cigales), s'occupent, dans les rues, à scier le bois nécessaire à la consommation de l'hiver. Elles manœuvrent habilement la scie, qui est fixée à une sorte de levier mobile assurant la direction des mouvements. Puis, les morceaux sciés, en moins de temps qu'il n'en faut pour conter ces exploits, la vaillante ouvrière, à l'aide d'une hachette, fend les bûches en des centaines de fragments.

Mais franchissons le seuil de quelques magasins : Nuremberg, comme chacun sait, est la ville par excellence des jouets et des *Galanteriewaaren* (articles de Paris). Dès le premier coup d'œil, une loi se dégage avec

une netteté pleine d'éloquence : si les reproductions de modèles anciens ont droit à toute notre sympathie (sauf lorsque les fabricants modernes essayent de convertir en passe-partout pour photographies quelque joli motif de retable en fer forgé ou repoussé), les tentatives nouvelles violent presque invariablement tout principe de goût. C'est que ces dernières dérivent de la fantaisie individuelle, et non plus, comme leurs aînées, d'une conviction, d'un besoin. Quoi de plus choquant que de voir reproduire indifféremment, à l'aide des matériaux ou des procédés les plus divers (caoutchouc, galvanoplastie, porcelaine de Saxe), des statues exécutées en vue d'une destination déterminée! Le malheureux Richard Wagner surtout a été littéralement mis à toutes les sauces : il apparaît en simili, en grès, en bois, drapé en triomphateur romain, etc., etc.

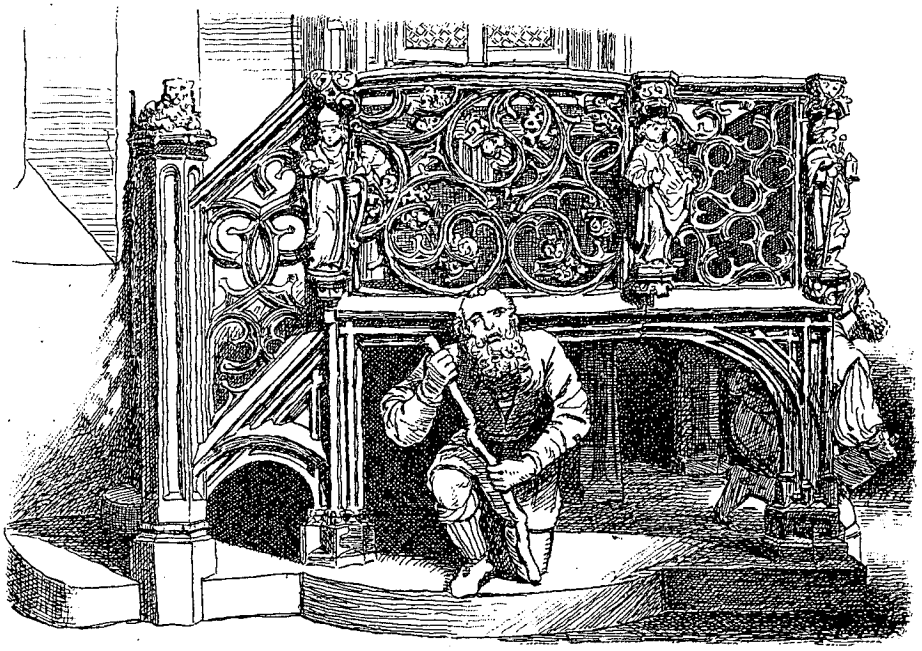
Ce culte du maëstro a du moins une raison d'être à Nuremberg et forme une note locale : ce n'est pas seulement le voisinage de Bayreuth qui le rend si populaire ici, c'est en même temps la gratitude et l'admiration de tous les Nurembergeois pour l'auteur des *Meistersinger*, cette poétique évocation de Hans Sachs et de son entourage.

Mais que dire du cosmopolitisme et de la banalité qui envahissent, sur tant d'autres points, cette arche sainte du pangermanisme! Il est peu de devantures auxquelles ne s'étalent des inscriptions en anglais (les belles pages consacrées à Nuremberg par John Ruskin y ont attiré en pèlerinage des nuées de ses compatriotes). Puis, en tous lieux, les simplifications modernes, ces simplifications qui suppriment l'apparence, l'expression d'une cause, pour y substituer un résultat en quelque sorte scientifique : tel le calorifère invisible qui tend à dominer d'un bout à l'autre de l'Allemagne. A Nuremberg, du moins, le majestueux poêle en fonte ou en faïence, haut de deux mètres, a conservé des fidèles. Il faut leur en savoir gré.

Un autre motif véritablement pittoresque, une des rares idées véritablement mûries que j'aie découvertes, ce sont les ciseaux en forme de cigognes (peut-être n'est-ce que la copie d'un motif ancien). L'oiseau est debout, les ailes pliées, chacune de ses pattes reposant sur l'anneau, qui termine chaque branche; la vis d'acier bleu dessine l'œil, le long bec forme les ciseaux proprement dits. Lorsque l'outil est étendu horizontalement, l'oiseau semble voler; dressez-le verticalement, il semble se promener gravement; si vous l'ouvrez à moitié, il ouvre le bec; si vous l'ouvrez entièrement, vous apercevez deux moitiés de cigogne. Il est si rare de nos jours de rencontrer une idée vraiment plastique, alliée à une destination pratique, que j'ai insisté, un peu plus peut-être que ne le comporte et la gravité de mon sujet et la modestie de l'outil, sur les *Storchscheeren* de Nuremberg. Mais, ô déception! depuis que ces lignes sont écrites, j'ai rencontré de l'autre côté des Pyrénées, à Tolède, exactement les mêmes ciseaux. Voilà bien l'internationalisme de l'art!

(*A suivre.*)

EUGÈNE MÜNTZ.



FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-LAURENT) (PAGE 321). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE (PAGE 334). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



UN ROI MAGE, SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS DU XVe SIÈCLE (PAGE 327). (COLLECTION E. MÜNTZ).

Partout où les exigences de la circulation l'ont permis, se sont installés des marchés en plein air; marchés de comestibles, marchés de vieux meubles ou de vieilles hardes. L'aménagement des magasins et des boutiques, comme on peut bien penser, est à l'avenant : toute la hiérarchie du commerce de détail s'y déroule, depuis les somptueuses devantures sollicitant l'attention des Anglais, jusqu'aux échopes où l'on vend le hareng grillé.

Comme spécimen de devanture et comme trait de mœurs locales, prenons le *Theaterfriseur* de la rue Royale. La façade de la maison, avec la date 1889, est peinte en bleu d'outremer et décorée de vases de fleurs, d'armoiries, d'ornements de toute sorte. Sur une porte, l'inscription (en anglais) *Hairdresser*; sur l'autre, celle de *Coiffeur*. Sur une manière de balcon vitré, qui s'avance en saillie sur le premier étage, et que recouvre une vaste glace formée d'un seul morceau, s'étalent des éventails japonais, des fleurs artificielles et diverses coiffures de femmes. Dans un excellent allemand, entremêlé de pas mal de mots français (*Separat-Damen-Frisir-Salon*; *Specialität*, *Toupets*, *Perrücken*, *Chignons*, etc.), ce champion de la couleur locale recommande toutes sortes d'inventions capillaires absolument modernes. L'inscription *Telephonruf*, n° 374, tracée à côté de la porte, nous apprend que le téléphone, ce dernier progrès de la science, a depuis longtemps pénétré dans l'antique capitale de la Franconie.

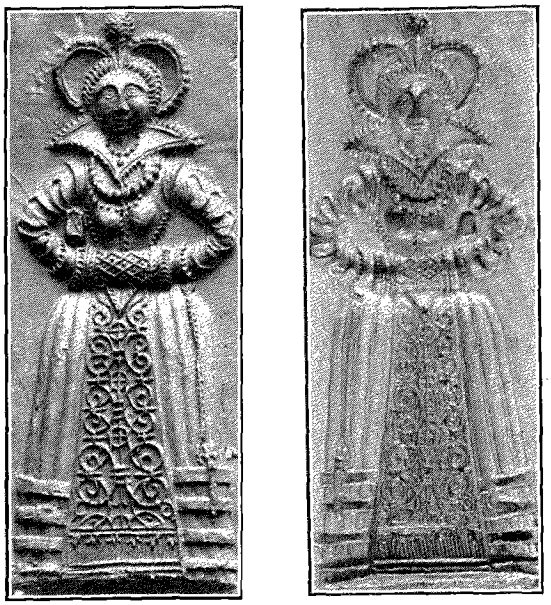
Les bazars pullulent; mais d'ordinaire chacun ne tient que des objets d'un prix uniforme : ici toute la boutique est à 3 marks, là à 50 pfennigs.

Les spécimens exposés à la devanture d'un imprimeur-lithographe (modèles de lettres de faire-part et de lettres de félicitations) nous apprennent qu'à l'occasion du nouvel an, au lieu d'envoyer de simples cartes de visite, comme chez nous, nos voisins se servent d'imprimés portant des compliments plus ou moins compliqués, dont voici d'ordinaire la teneur : « Félicitations cordiales pour la nouvelle année, la famille S.... », ou bien : « A l'occasion de la nouvelle année, la famille Z... offre ses sincères congratulations. » Les lettres de faire-part de mariage, ou plutôt de fiançailles, sont également beaucoup plus variées que chez nous.

1. *Suite. Voyez p.* 313.

Exemple : « J'ai l'honneur d'annoncer, en y joignant l'expression de mes sentiments les plus dévoués (quelle périphrase pour traduire le mot *ergebenst*!), les fiançailles de ma fille Marie avec M. *** ». — « J'ai l'honneur d'annoncer mes fiançailles avec Mlle Hélène G..., fille aînée de Monsieur le propriétaire de fabrique X... », ou encore, la formule plus laconique : « Henri F..., Juliette O..., fiancés. »

Au lieu de s'en tenir aux motifs traditionnels, à un décor aussi net que sobre, les potiers ou les verriers de Nuremberg recherchent des effets de photographie ou de chromolithographie. Prenons ces petits verres à liqueur, connus sous le nom de *Steh auf* (lève-toi), et ainsi appelés parce qu'en les renversant ils se redressent toujours d'eux-mêmes, grâce à je ne sais quel artifice d'équilibre. Dans les villes de l'Allemagne du Sud que j'ai parcourues, on se contente de les orner des armoiries municipales ou encore de fleurs accompagnées de l'inscription « Salut (nous dirions en français « Souvenir ») de Wurtzbourg », par exemple. A Nuremberg, on les affuble de vues ou de panoramas plus ou moins compliqués; jugez de l'effet! Autre exemple : j'ai vu — et j'en frémis encore d'horreur — des bocks en grès contenant dans leur partie inférieure une boîte à musique! L'affluence des Anglais et des Américains, attirés à Nuremberg par le voisinage de Bayreuth, n'a pas peu contribué, m'affirme-t-on, à une telle dégénérescence du goût. C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Le marchand auquel je m'adresse me raconte qu'il a établi à Bayreuth une succursale (en allemand on dit *Filiale*), qui fait d'excellentes affaires pendant la saison musicale.



MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE.
(APPARTIENT À M. E. SCHIFFER).



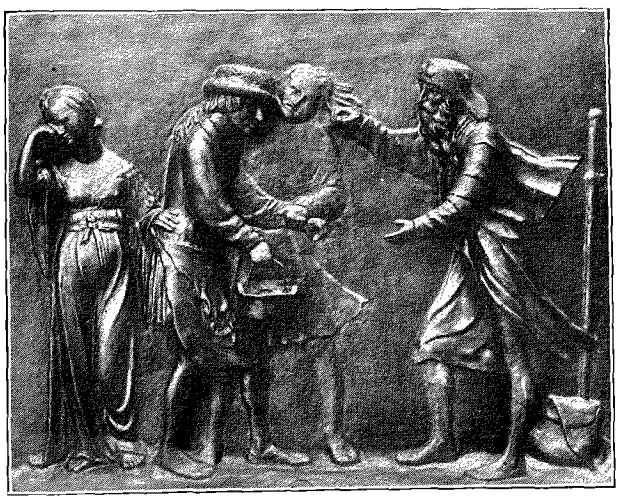
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les fameux casse-noisettes ont également perdu tout caractère : ils se composaient invariablement, lors de mon dernier voyage, de la tête du général Boulanger ou de celle du prince de Bismarck.

Aux produits modernes, opposons les vestiges du temps passé.

Naguère, des amateurs ou même des musées, plus attachés à la quantité qu'à la qualité, opéraient de véritables rafles à Nuremberg. Les sculptures en bois peintes et dorées s'y trouvaient pour rien. Excusez, ami lecteur, mes calculs égoïstes : pour orner un salon du siècle dernier, aux boiseries peintes en gris perle, je me suis vu forcé de retourner pour la dixième fois dans la capitale de la Franconie. Mais, à vrai parler, c'est là seulement que mon embarras commença. Le Guide de Nuremberg, publié par M...., à la librairie Schrag (16e édition; 30-32 000 ex.), ne signale qu'un seul marchand de curiosités, et chez lui précisément la moisson est des plus ingrates. Force m'est donc de me reposer sur ma bonne étoile, et peut-être aussi sur un semblant de flair, pour compléter mes investigations.

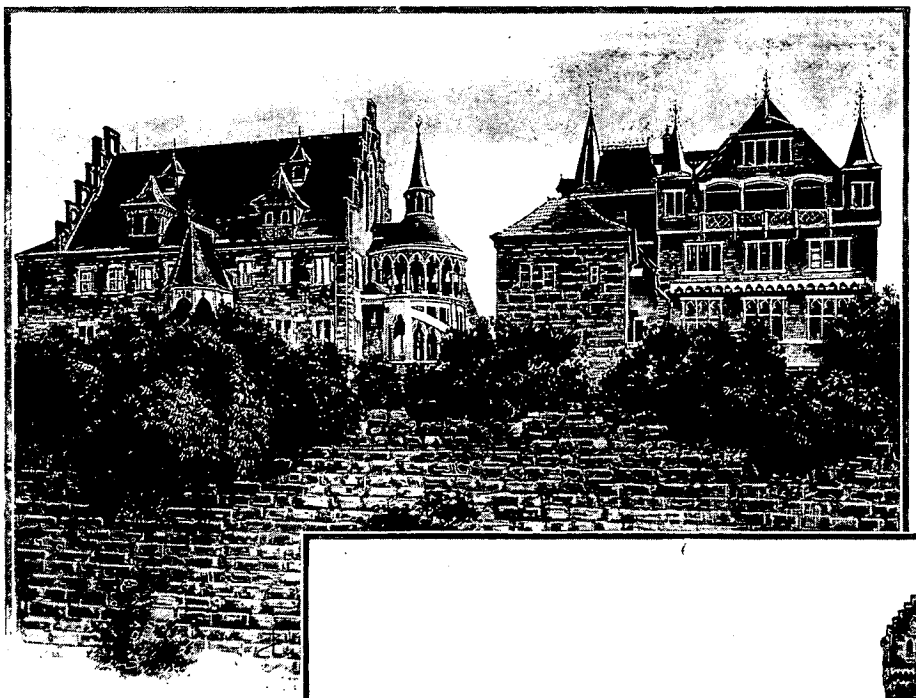
La mine est d'ailleurs éventée. Les familles qui avaient besoin d'argent ont vendu depuis longtemps jusqu'aux dernières reliques; un à un, Nuremberg a ainsi vu partir tous ses trésors, et le surtout de table de Jamnitzer, qui est allé enrichir la collection Rothschild à Francfort, et le portrait de Holzschuher (gravé p. 316), qui fait depuis quelques années la

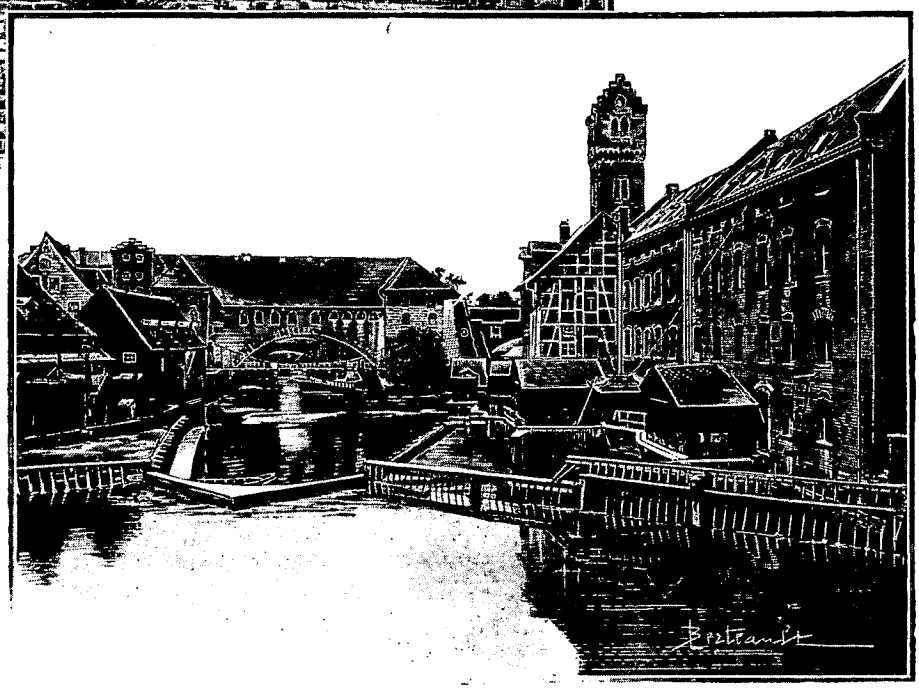


SAINT SEBALD GUÉRISSANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER
(ÉGLISE SAINT-SEBALD).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

gloire du musée de Berlin, et bien d'autres merveilles. Aujourd'hui elle se trouve réduite à la même pénurie que les villes italiennes : ce qui y manque, ce sont, non pas les acheteurs, mais les marchandises.

Pour ce qui est des marchands, l'entregent est leur moindre défaut : il faut leur arracher — à la lettre — l'énumération des objets qu'ils possèdent. Ils s'en tiennent d'ailleurs avec ténacité au prix demandé. Cette indolence ou cette naïveté a préservé le commerce des œuvres d'art du fléau de la falsification, qui sévit avec tant d'intensité sur Florence et Naples, par exemple. Où ces antiquaires nurembergeois se rapprochent de leurs confrères d'Italie, c'est quand, à mon objection : « Telle pièce est moderne », ils répondent imperturbablement : « Mais, monsieur, elle coûterait trop cher à fabriquer de nos jours. » Comme si une pièce moderne ne pouvait pas avoir été vendue d'occasion, il y a dix, quinze, vingt ans, quelquefois il y a trois ou six mois, et partant être tombée à vil prix.





MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES.
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

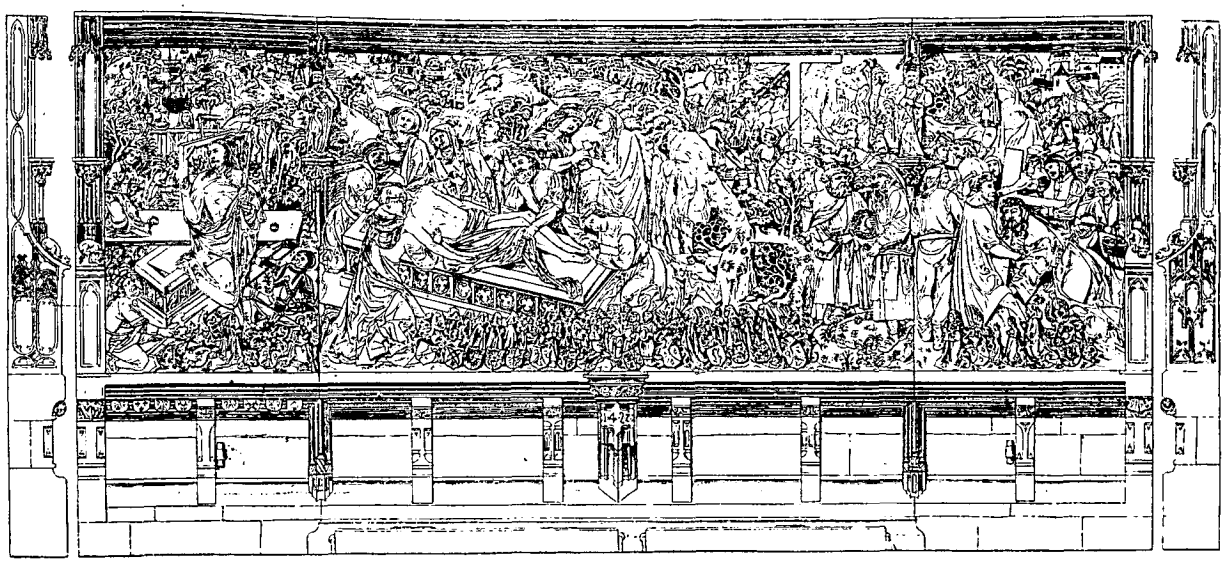
Le hasard — à qui chaque voyageur devrait toujours commencer par offrir un holocauste avant de se mettre en route — me conduit, par un des ponts jetés sur la Pegnitz, sur la place du Marché-aux-Guenilles. Quel amas de vieux meubles et de loques, de simili-bronzes et de chaussures, se trouve accumulé dans cet étroit espace, ma plume renonce à le décrire. Mais l'expérience m'a appris que les vieilles commodes et les vieux bahuts se relient, sur presque tous les points de l'Europe civilisée, à quelque dépôt d'œuvres d'art véritables. J'arrive, en suivant ces traces, chez une manière d'antiquaire, qui me montre deux statues de saintes sculptées au XVe siècle dans le style mouvementé que l'on sait, et couvertes d'amples couches de peinture et d'or. Malheusement, en dépit de toutes les protestations, les visages ont été repeints au XVIIe ou au XVIIIe siècle; les deux morceaux ont donc perdu le meilleur de leur intérêt. Je suis plus heureux dans une autre boutique et y découvre la statuette en bois d'un Roi mage, déchiquetée et disloquée, comme le sont toutes les sculptures allemandes de la fin du XVe siècle, mais pleine de sincérité et de saveur (gravée p. 325).

En thèse générale, chez ces marchands, — et je finis par en découvrir une kyrielle, — ce qui domine, ce sont toutes sortes de bibelots du siècle dernier, objets d'orfèvrerie, ustensiles, tabatières, porcelaines, miniatures, étoffes, etc., le tout sans grand intérêt, ni comme sujet, ni comme main-d'œuvre. On m'affirme que les Anglais

ou les Américains, qui reviennent des apothéoses wagnériennes de Bayreuth, font leurs choux gras de ces souvenirs. Tout morceau quelque peu intéressant est immédiatement coté un prix excessif. Les tapisseries, même de ces fragments rudimentaires tissés au XVe siècle dans les couvents de Nuremberg par des nonnes peu familiarisées avec les arcanes du dessin, sont introuvables. Conclusion : c'est à Paris, à l'hôtel Drouot, centre et entrepôt de la curiosité internationale, que l'on trouve et le plus grand choix et les prix les plus modérés.

Une particularité digne d'être relevée, chez la plupart des antiquaires, c'est l'affectation d'une pièce spéciale à une collection d'ustensiles de cuisine anciens. Vous y découvrez une batterie éblouissante, en étain, en cuivre, en grès, groupée en séries des plus riches. La propreté qui caractérise la ménagère allemande y célèbre ses triomphes. Admirons aussi les collections de jouets d'enfants anciens, ces réductions, en coupe, de maisons du XVIIe et du XVIIIe siècle, contenant pièce par pièce tous les meubles, ustensiles, objets de toilette en usage à ces époques. Quel dommage que je ne sois ni père de famille, ni oncle, surtout oncle d'Amérique; combien d'heureux je ferais avec ces ménages en miniature!

Après avoir frappé à bien des portes et rapporté le plus maigre butin, un renseignement charitablement donné me conduit sur la place Albert-Dürer, devant une maison d'une apparence assez modeste, mais qui renferme, m'assure-t-on, des trésors. C'est d'ailleurs le propre de ces habitations nurembergeoises de promettre peu et de tenir beaucoup. En pénétrant à l'intérieur, ce ne sont que surprises : escaliers en colimaçon, balcons



SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (ÉGLISE SAINT-SEBALD) (PAGE 334).

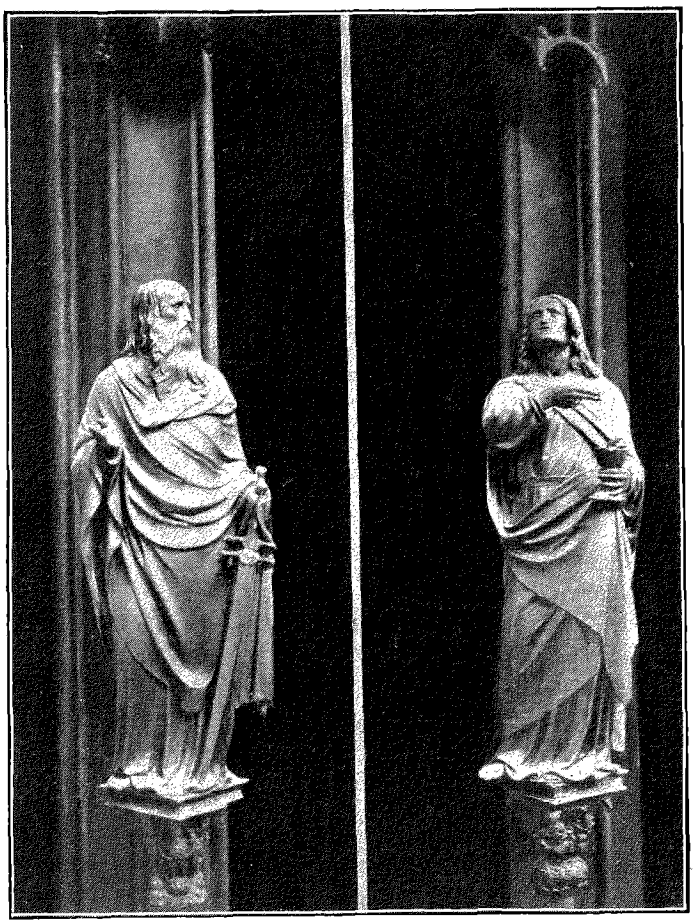
régnant sur des cours spacieuses, mille coins et recoins, qui à chaque pas ouvrent devant vous des perspectives nouvelles, aussi imprévues que délicieusement piquantes ; bref, de quoi jeter l'extase dans l'âme des artistes : et l'on me permettra de me ranger à leur suite, quoique je n'aie jamais manié ni ciseau, ni pinceau, ni même le vulgaire crayon Conté.

Telle est l'impression que j'éprouve dans la demeure de l'antiquaire X..., située en face de la maison qu'occupait autrefois le spirituel et sympathique baron de Bibra. Sur la façade, nulle enseigne; seul le bouton en laiton, que l'on tire pour solliciter l'accès, trahit, par ses dimensions insolites et par le son retentissant qui résulte de la traction, l'ancienneté de la construction. On entre dans un vestibule sombre, sous lequel on entrevoit vaguement des panoplies et, sur des chevaux de bois, des cavaliers bardés de fer. Un escalier, dont je renonce à décrire tous les caprices et toutes les surprises, conduit à une série d'étages, communiquant chacun, par une galerie en bois, avec la cour intérieure. Un dédale de corridors, de cabinets, de salles, s'étend devant le visiteur.

Au serviteur qui m'introduit, je demande à ne voir que des tableaux et des sculptures de la primitive École allemande; je m'explique, de celle qui a trouvé son point culminant en Wolgemut, l'actif, intelligent et mercantile initiateur d'Albert Dürer. Mais j'ai compté sans mon hôte. Le maître de céans, un homme de petite taille, courtois, fin comme l'ambre, les sourcils, la moustache, la barbe grisonnnants sous leur reflet fauve primitif, n'entend me faire grâce de rien. Le moyen de lui résister!

D'ailleurs, à l'entendre, il ressemble au père du bourgeois gentilhomme et ne fait nullement profession de commerçant. Depuis longtemps il a renoncé à tenir boutique ouverte, de crainte d'attirer chez lui le flot banal des visiteurs de toute nationalité qui se pressent à Nuremberg. Aussi est-ce uniquement pour obliger quelques connaisseurs — je m'incline et salue — qu'il consent à leur rouvrir ses séries. Notez d'ailleurs qu'il a beaucoup voyagé; il a fait des rafles jusqu'en Italie! Aussi sait-il par cœur le prix du moindre des bibelots qui garnissent sa

maison depuis la cave jusqu'au grenier; si par hasard il se trompe, ce ne sera jamais à son détriment. La collection, je me hâte de l'ajouter, est des plus intéressantes, je devrais dire des plus considérables : faïences et grès, broderies et dentelles, armes, bahuts, tableaux italiens et allemands, sculptures, médailles, pierres gravées, coffrets et étuis en cuir, vitraux, miniatures, bijoux, curiosités et souvenirs de tout âge et de toute espèce, aucun anneau ne manque à la chaîne. Ils s'entassent dans peut-être douze ou quinze salles, la plupart très mal éclairées (c'est là le côté faible de ces installations nurembergeoises).

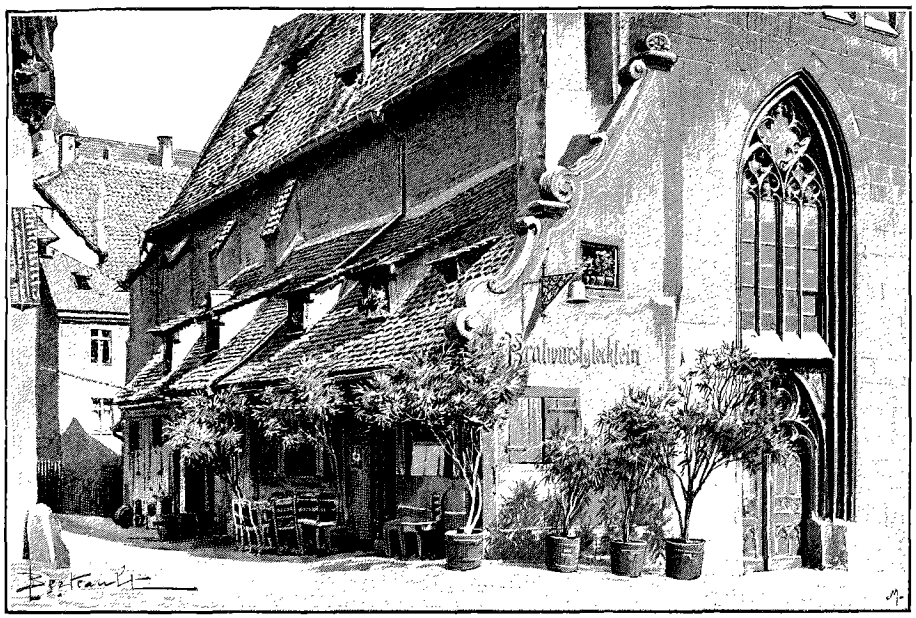


LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (ÉGLISE SAINT-SEBALD). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un coup d'œil encore, avant de reprendre notre exploration, sur les établissements innombrables qui offrent un refuge à l'étranger; hôtels et auberges ont épuisé pour leurs enseignes le catalogue de la gent carnassière ou volatile. Relevons les Coqs d'or, les Coqs rouges, blancs, noirs, les Aigles, les Autruches, les Cygnes; puis les Lions, les Ours, les Chats, les Bœufs. Quelques hôteliers, en désespoir de cause, ont eu recours à la flore : tel est le patron de l'hôtel de la Rose d'or. A signaler encore le restaurant de l'Entonnoir. Ces appellations sont plus imagées et plus familières que celle du gigantesque « Hôtel garni Monopole », qui est venu mêler une note américaine à tant de souvenirs naïfs ou attendrissants.

Les pharmacies elles-mêmes ne sont connues que par leurs enseignes et non par l'indication d'une rue et d'un numéro de maison : je note en passant celles de Saint-Jacques, du Paradis, du Nègre.

Après cette enquête sur la ville moderne, revenons à la ville ancienne et astreignons-nous à suivre un itinéraire rigoureux, pour peu que nous tenions à ne laisser de côté, sinon aucun chef-d'œuvre, du moins aucune des créations qui contribuent à donner à la vieille ville impériale sa physionomie à part.



LA CHAPELLE SAINT-MAURICE (PAGE 334). — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

De l'église Saint-Laurent, une pente, relativement raide, conduit à la Pegnitz, aux flots jaunes comme ceux du Tibre. Les poètes ont été durs pour cet affluent de la Regnitz, qui est elle-même un affluent du Mein : Schiller le qualifie quelque part d'ennuyeux et prétend qu'il ne coule qu'à regret « et puisque tel est l'usage ».

*

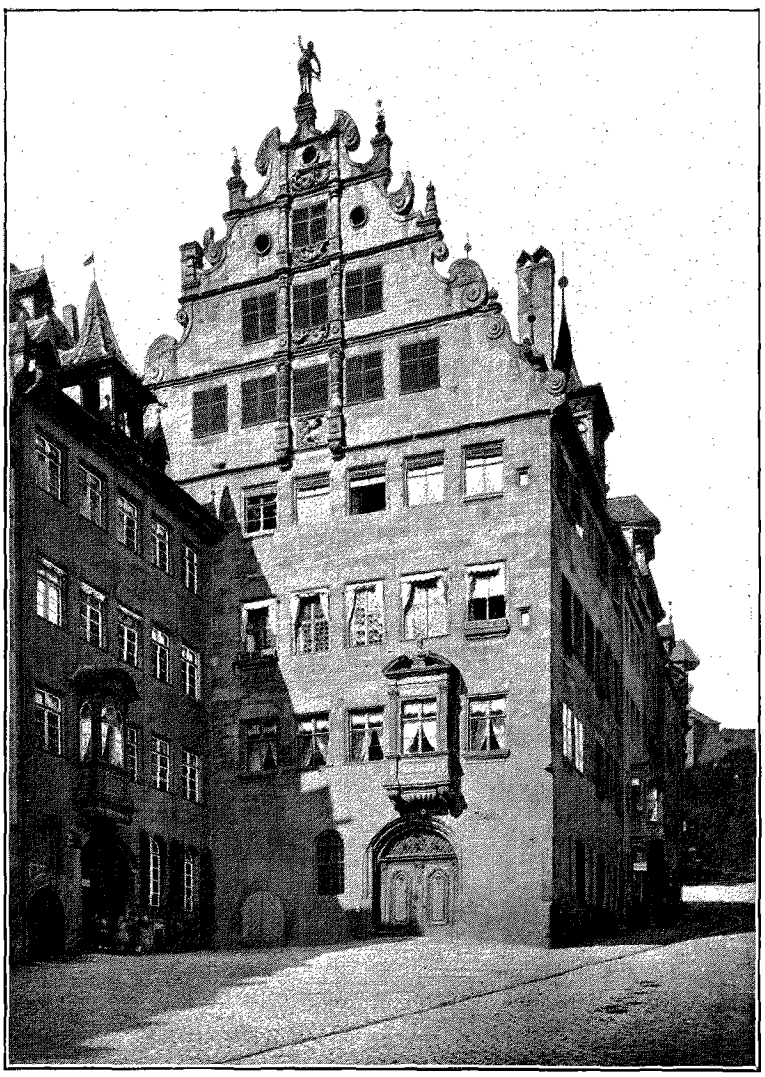
En réalité, le tableau qui s'offre à nous du haut du Vieux Pont, dont les balustrades de pierre ont pour principal ornement des boulets de canon, aux dimensions respectables, est véritablement féerique; on se croirait à Venise : à droite, un îlot, sur lequel s'élève une vieille maison, dont le bas, partagé en deux arceaux, laisse passer le courant. A côté, un bout d'île, planté de peupliers. A gauche, du côté opposé, un autre pont, à une seule arche, avec une saillie en forme de corniche richement ornementée. Le Vieux Pont lui-même contient, au centre, deux saillies semi-circulaires, fermées par une grille et dotées chacune d'une inscription.

Du côté de la *Carlsbrücke*, dont le parapet est orné du boulet de pierre obligatoire, et dont le centre est décoré de deux obélisques, la Pegnitz se divise en deux bras, qui se rejoignent presque aussitôt près d'un bout d'îlot couvert de roseaux. Elle fait mouvoir deux roues d'une construction assez primitive. Sur les berges, quelques saules et ormes qui se penchent sur le fleuve.

Un troisième pont, celui des Bouchers (*Fleischbrücke*), sert de refuge, quoiqu'il dessine un dos d'âne des plus prononcés (l'architecte s'est inspiré du pont du Rialto) et que la circulation n'y soit pas facile, à des marchands de chaussures, de poteries, et autres. Il aboutit à l'ancien abattoir, dont le portail est décoré de la statue d'un bœuf couché et d'une inscription latine. Que voilà bien la sentencieuse Allemagne!

Après avoir sillonné, animé et embelli la ville, la Pegnitz s'échappe du côté du *Max Platz*, et fait sa sortie triomphale sous deux arcades gigantesques.

De l'autre côté du Vieux Pont, sur la rive droite, le premier ensemble qui nous frappe est le Grand Marché. Pour le quart d'heure, la foule des ménagères, en quête des provisions quotidiennes, s'y empresse autour des marchandes; celles-ci, assises sous de gigantesques parapluies, — on pense à la *Piazza delle Erbe*, de Vérone, — attendent patiemment les ouvertures que leur font leurs clientes. Autour de la place, des toits vénérables, qui forment à eux seuls toute la moitié des maisons et auxquels leurs tuiles rouges ou noirâtres, leurs lucarnes plates ou surmontées d'un petit toit pyramidal, donnent l'apparence d'un décor d'opéra ou d'une évocation de Gustave Doré. Ces maisons, dont la façade se termine par une ligne horizontale, ont pour pendants des maisons aux pignons dentelés. Ce qu'il y aurait de motifs délicieux à cueillir dans ces parages, ce qu'il y a d'échappées de vue sur les rues avoisinantes, ma plume est impuissante à le décrire.

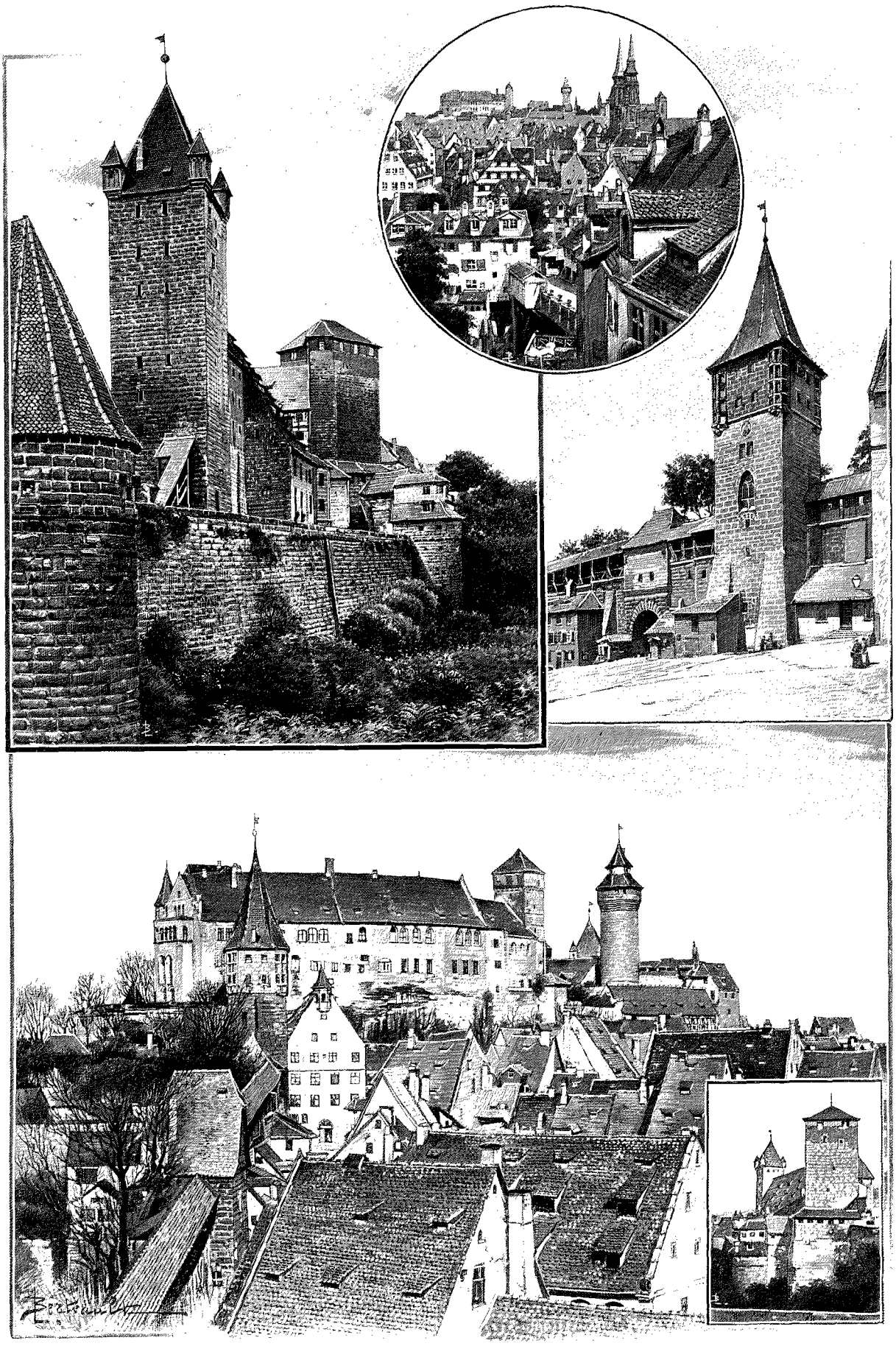


LA MAISON FEMBO (PAGE 335). — PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, A DRESDE.

Les provisions mêmes, accumulées dans les paniers, ne nous arrêteront guère : je constate seulement que les fruits sont plus chétifs que chez nous, et qu'ils ont je ne sais quel aspect de crudité. Les femmes, à leur tour, semblent refléter la couleur des fruits : leur teint est aussi éloigné des tons ambrés propres aux Italiennes que des carnations éblouissantes propres aux Flamandes. Une autre remarque encore, moins intéressante : ici on pèse les pommes de terre, au lieu de les mesurer, comme on le fait chez nous.

Le Marché aux Fleurs, s'il témoigne du culte des Nurembergeoises pour les productions de la nature, proclame aussi la simplicité de leurs goûts : les plantes de serre sont rares; l'assortiment comprend surtout des reines-marguerites, des hortensias anémiques, des fuchsias.

Le Grand Marché est malheureusement déparé par trois rangées d'arcades

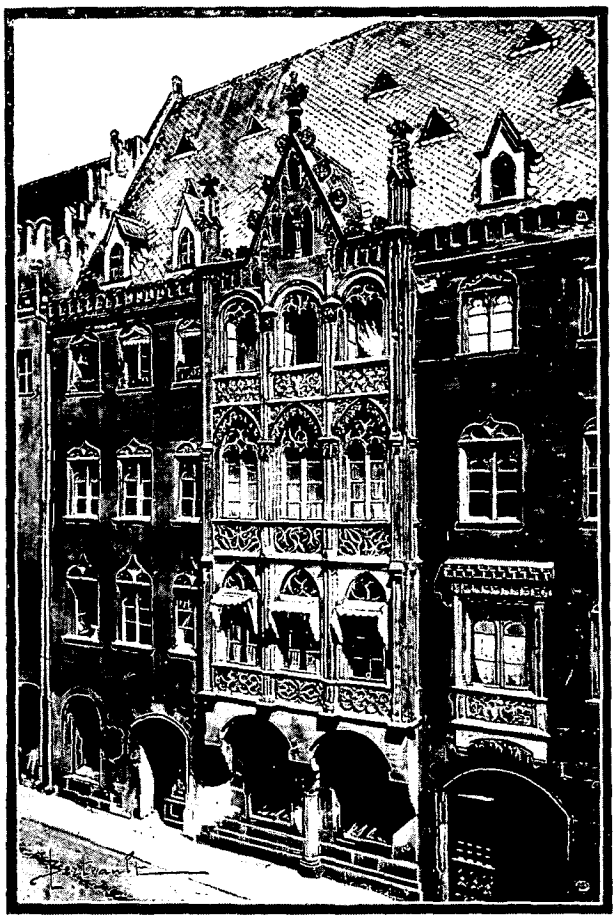


PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. — DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE DE ROMMLER ET JONAS, À DRESDE.

en bois, cintrées et à piliers, imitation malencontreuse de je ne sais quel monument classique. Mais détachons nos regards de ce pastiche : que de compensations ! Ici, c'est l'église ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame, construction pleine de laisser-aller et d'élégance; ailleurs, la Belle Fontaine, un des bijoux du style gothique, amoncellement de statues et d'ornements, dans lequel je ne relèverai qu'une lacune : il manque quelques clochetons pour relier au sommet le dernier étage et pour ménager la transition. Puis c'est la maison de Pirkheimer, le célèbre humaniste, qui y mourut le 22 décembre 1530. La construction, toutefois, semble moderne et manque de tout caractère. Je suppose qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne habitation de Pirkheimer, qui devait être relativement luxueuse. Hommes et choses ont marché depuis ! Le vaillant humaniste se sentirait bien humilié, lui qui ne connaissait que sa langue maternelle et les langues classiques, en apprenant qu'un des locataires qui lui ont succédé sur la place du Marché enseigne tout ensemble (une pancarte en fait foi) le français, l'anglais, l'italien, le latin et le grec, pour ne point parler de la comptabilité et de diverses autres sciences, et tout cela pour 50 pfennigs (62 centimes et demi) seulement par heure. Cet encyclopédiste se qualifie modestement de maître de langue et de science commerciales, ce qu'il traduit par le terme mercantilisme : *Sprach-und Merkantil-Lehrer*.

L'église, ou plutôt l'oratoire de Notre-Dame (en allemand *Liebfrauen kirche*, mot à mot « l'église de la Chère Dame »), a été construite de 1355 à 1361, d'après les ordres de l'empereur Charles IV, sur l'emplacement de l'ancienne synagogue. Cédée aux catholiques en 1816, elle a été, dans ces dernières années, restaurée, avec trop d'ardeur, hélas ! par le docteur Essenwein, le savant et zélé directeur du Musée Germanique.

La place qui s'étend derrière l'église Notre-Dame, et qui sert d'asile au Marché aux Fruits, abrite le monument en miniature si célèbre sous le nom de Fontaine du Petit Homme aux Oies. Celles-ci ont de tout temps tenu une place considérable dans la vie nurembergeoise, quoiqu'elles n'y aient pas sauvé le Capitole, comme à Rome. Aussi, lorsque, vers la fin du XVIe siècle, le sculpteur Labenwolf éleva, en leur honneur, la délicieuse statuette de paysan tenant sous ses bras deux de ces volatiles, plus succulents que poétiques, était-il sûr de servir d'interprète aux sentiments de gratitude qui transportaient tous ses compatriotes. Vers la même époque prenait naissance, à Nuremberg, si je suis bien informé, la jolie chanson populaire : *Ach lieber Hans*, *Wach auf die Gans*.... J'ajouterai que les ménagères du XIXe siècle ont hérité de leurs ancêtres d'un grand fonds de tendresse pour ces bipèdes, qui abondent au marché : rien de plus touchant que de les voir les serrer avec effusion contre leur poitrine, en attendant qu'elles leur coupent le cou. *L'Oie d'or*, telle est aussi l'enseigne d'un hôtel nurembergeois.

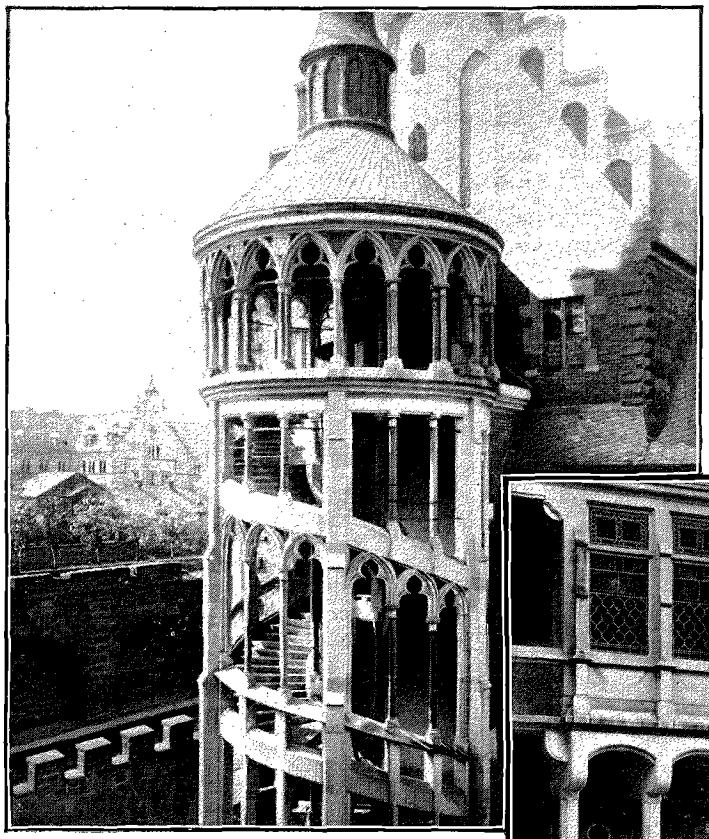


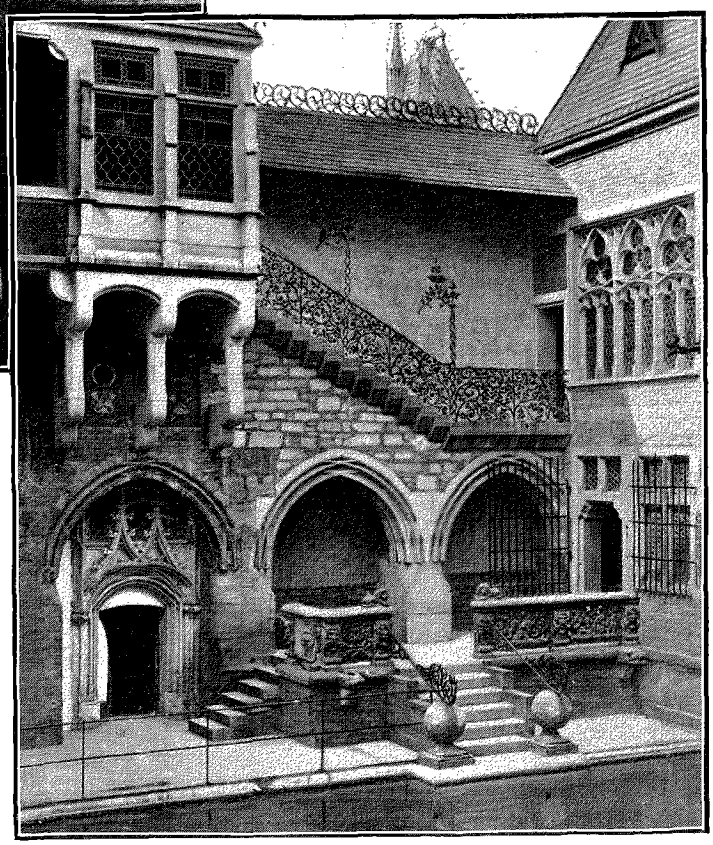
UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG (PAGE 335).
DESSIN DE BERTEAULT, PHOTOGRAPHIE CHRISTIAN KŒNIG, À NUREMBERG.

V

L'Hôtel de ville, qui se dresse dans le voisinage du Grand Marché, est une construction en pur style de la Renaissance (1616-1622), mais quelque peu molle et lâche, sans la tenue que l'on constate, par exemple, à l'Hôtel de ville d'Augsbourg. Des frontons, alternativement triangulaires ou semi-circulaires, surmontent comme de raison les fenêtres. De même des frontons, cette fois-ci brisés, couronnent les trois portails de la façade. Sur ces frontons s'allongent des statues, selon le modèle créé par Michel-Ange à la chapelle des Médicis. Heureusement que ces figures sont de marbre, car leur position n'est pas commode, il s'en faut ! L'allégorie célèbre ici ses triomphes, de concert avec les souvenirs classiques : l'une des statues a pour coiffure un casque de pompier !

La façade de l'Hôtel de ville dessine une ligne assez imposante, relevée au centre et à chaque extrémité par un étage supplémentaire; chacun de ces appendices est à son tour couronné par une sorte de campanile. L'intention est bonne, mais le chapeau chinois qui surmonte les campaniles produit l'effet le plus malencontreux.





VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU.
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Dans les dernières années, on a ajouté à ce sanctuaire des libertés municipales une aile destinée au poste de police, au poste des pompiers et à l'*Aichamt* (bureau du jaugeage des tonneaux). Quoique continuant dans ses lignes générales les deux étages du corps de bâtiment principal, la construction nouvelle est inspirée des données du style gothique. Des quatre-feuilles ajourés surmontent les fenêtres à meneaux du premier étage. Quant à l'étage supérieur, qui manque à l'ancien Hôtel de ville, il contient une galerie ouverte se développant sur une sorte de mâchicoulis et flanquée à chaque extrémité d'une tourelle hexagonale à encorbellements.

Il n'y a ni plus d'unité, ni plus d'harmonie, dans la cour, malgré ses prétentions à former un ensemble monumental. Sur trois des côtés, les architectes, restés fidèles à la Renaissance, se sont plu à donner des pilastres pour cadre à leurs fenêtres cintrées. Le quatrième côté, qui fait face à l'entrée, contient, à côté d'une partie ancienne, de style indécis, avec une galerie ajourée, dans la manière gothique flamboyante, le revers de l'aile construite par le docteur Essenwein. C'est une construction intéressante, brillante, mais qui a le tort de jurer avec le reste de l'édifice, de même que la partie du Palais de justice de Paris, construite par Duc, jure avec le noyau primitif. Une moralité se dégage de ces contradictions : lorsqu'une cité s'enorgueillit d'un style architectural aussi accentué, aussi profondément national, c'est une erreur, un crime, que d'opposer subitement, de parti pris, aux silhouettes hardies et imprévues, la ligne horizontale, chère aux Grecs et aux Romains, les profils purs, la régularité et la monotonie mises en honneur par les épigones de la Renaissance italienne : la déroute du classicisme, en de telles conditions, ne saurait faire l'ombre d'un doute.

L'intérieur de l'Hôtel de ville n'est pas fait pour nous arrêter, malgré ses plafonds sculptés, ses vitraux peints par Hirschvogel, sa grande peinture murale, le *Triomphe de l'empereur Maximilien*, d'une tonalité noire désagréable, exécutée par les élèves d'Albert Dürer d'après les esquisses du maître. On sent que tous ces ouvrages ont pris naissance à une époque où la vitalité de Nuremberg commençait à s'épuiser et que la pensée des citoyens ne s'y est pas concentrée avec recueillement, avec amour.

L'église Saint-Sebald, située à quelques pas de l'Hôtel de ville et affectée au culte protestant, l'emporte en antiquité sur sa rivale, l'église Saint-Laurent. Le chœur appartient au style roman, la nef centrale au style de

transition, le chœur ouest au style gothique pur. En ce moment même, on soumet l'édifice à une restauration radicale, — on le voit bien à la forêt d'échafaudages qui l'entoure, — et qui nécessitera, affirment les journaux, une dépense d'un million de marcs. Les émules de Viollet-le-Duc refont complètement le couronnement extérieur, les clochetons, les pinacles et les galeries qui les relient. Voilà comme en Allemagne, aussi bien qu'ailleurs, certains architectes comprennent la conservation des monuments historiques !

La gloire de Saint-Sebald, c'est le tombeau en bronze renfermant les ossements du saint auquel elle est consacrée, le chef-d'œuvre du vaillant sculpteur et fondeur Pierre Vischer, qui le termina en 1519. Ce que cette page monumentale respire d'honnêteté et de tendresse, la noblesse des draperies, la justesse des mouvements, la noblesse ou la vivacité des motifs (tels, par exemple, les enfants qui jouent avec des chiens), on le sent mieux qu'on ne peut l'exprimer.

La trinité de la statuaire nurembergeoise — Vischer, Krafft et Stoss — a été associée presque simultanément à la décoration de la plus populaire des églises de leur patrie. D'un bout à l'autre du sanctuaire, ce ne sont que statues et bas-reliefs en pierre ou en bois peint : les scènes de la Passion, très mouvementées et très expressives, d'Adam Krafft (1492), la *Cène*, le *Jardin des Oliviers* et la *Trahison de Judas*, attribués à Veit Stoss (1501), etc., etc.

La peinture, à son tour, compte une série de morceaux intéressants ou précieux. Ici c'est une *Pieta*, attribuée à Dürer, mais qui paraît plus archaïque et qui est déparée par les heurts de la composition ; là c'est un retable peint en 1513 par Hans de Kulmbach d'après une esquisse de son maître. Cette page, très ample et très mouvementée, est déjà d'une liberté parfaite ; elle se signale en même temps par un coloris éclatant, des rouges superbes dans les vêtements de saint Pierre et saint Jérôme, etc. L'œuvre est éminemment décorative et cependant encore pleine de fraîcheur, surtout dans le délicieux groupe des anges musiciens.

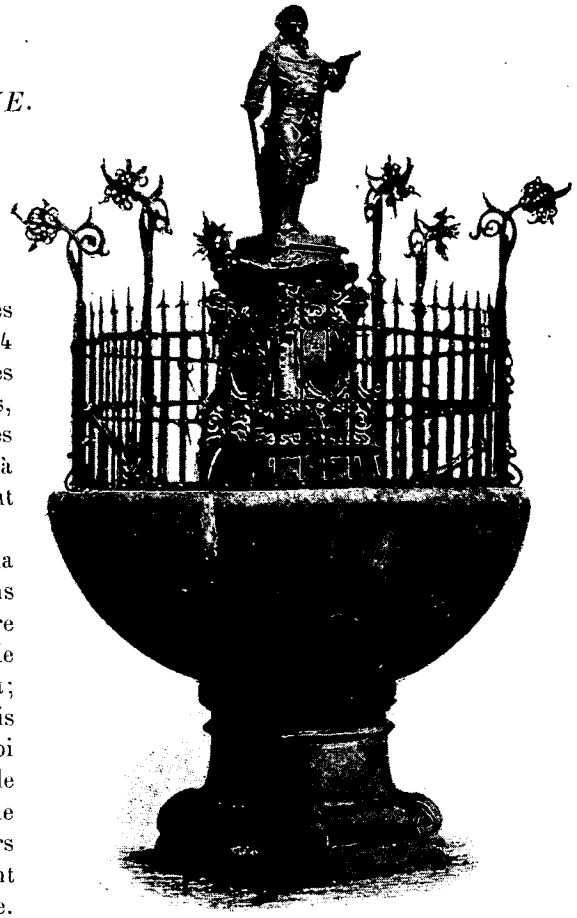
A quelques pas de Saint-Sebald s'élève la petite chapelle gothique de Saint-Maurice, qui se recommandait autrefois par sa riche collection de tableaux de Primitifs allemands ; mais depuis que ceux-ci ont été transportés au Musée Germanique, ce n'est plus le sanctuaire, mais bien le cabaret minuscule installé à côté qui attire les touristes : le *Bratwurst Glöcklein* (la Clochette de la Saucisse grillée). Entre quelques lauriers, qui poussent mélancoliquement dans des caisses en bois peintes en vert, sont dressées une couple de tables rustiques, couvertes de l'inévitable nappe rouge et bleue. Sur des bancs ou des escabeaux, non moins rudimentaires, s'attablent les touristes de tout rang et de toute nationalité. Les étrangers croiraient n'avoir pas accompli selon les rites ce pèlerinage historique et artistique s'ils n'avaient pas consommé le traditionnel plat de choucroute garnie de saucisses et le traditionnel verre de bière.

VI

L'histoire de la *Burg* (la citadelle, le château) se lie intimement aux annales de l'Empire germanique. Construite, affirme-t-on, par Conrad II (1024-1039), reconstruite par Frédéric Barberousse, qui affectionnait le séjour de Nuremberg (la chapelle impériale passe pour contemporaine de ce farouche pasteur de peuples), longtemps au pouvoir des Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et fondateurs de la maison royale de Prusse, enfin dépositaire pendant plusieurs siècles des insignes impériaux, elle incarne quelques-uns des souvenirs les plus éclatants et de l'ancienne et de la nouvelle Allemagne.

La Burg repose sur des fondations gigantesques ; le roc affleure partout ; et il faut gravir trois ou quatre rampes terriblement escarpées — partant chacune d'un point opposé — pour parvenir au sommet. Le donjon, isolé de toutes parts, est véritablement inexpugnable. Du côté qui conduit aux boulevards extérieurs, les murs surplombent d'une hauteur vertigineuse ; puis, sans transition, on découvre les fossés avec leur végétation luxuriante, — de véritables oasis. Quelque accidenté que soit le site, les voitures peuvent pénétrer jusque dans l'enceinte. Là, c'est un dédale de poternes, de petites cours intérieures et de petites places.

Malgré sa situation véritablement formidable, la Burg n'offre pas la fierté de profils que l'on serait en droit de demander à un monument auquel la nature a fourni un si merveilleux piédestal. Aucune unité et aucun effet dans la disposition des fenêtres ogivales ou rectangulaires, percées dans ses murs, que recouvre un badigeon gris. Sur la roche vive et les substructions gigantesques, entre les murs de soutènement et la base même de l'édifice, se développe un verger riant, garni de treilles et de poiriers chargés de fruits. L'enceinte ressemble d'ailleurs plutôt à un village qu'à une forteresse : des appentis servant d'ateliers, des maisons aux dimensions exiguës — je lis sur l'une la date 1563 — habitées par de paisibles bourgeois, alternent avec les ouvrages de défense (la citadelle paraît déclassée depuis longtemps). Dans une petite cour, ombragée par un noyer et recouverte d'un pauvre gazon, sèche du linge. L'entrée principale elle-même manque de tout prestige. De loin en loin seulement quelque construction plus monumentale ; tels sont le puits, profond de 90 mètres, qui assurait l'eau à la garnison, la tour carrée et l'immense tour circulaire portant les fils du télégraphe, qui dominent du côté de la Porte Neuve. Le plan témoigne de bien des compromissions, pour ne point parler de tous les tâtonnements inhérents aux changements de régime. Mais le touriste, avide d'impressions inattendues, n'y perdra rien : il y avait long-



LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

temps que j'avais quitté la Burg et que je me laissais aller à de nouveaux spectacles lorsque, en me retournant, je découvris, en suivant la ligne des remparts, près du *Hallerthor*, à travers les massifs de verdure, une aile qui m'avait échappé et une pittoresque *loggia* ouverte.

Je résiste à la tentation de visiter l'intérieur du château : ses enfilades de pièces décorées sous le roi Max de Bavière, de 1854 à 1856, sont d'un style aussi prétentieux que mesquin. En ces parages nous avons mieux à faire que d'admirer les élucubrations, en bois clairs, des ébénistes de Munich, stipendiés par la cour des Wittelsbach. Pour économiser le temps, je renonce également à décrire la chambre de torture : nous en trouverons le pendant, tout à l'heure, au Musée Germanique.

Le panorama dont on jouit en quittant la place qui précède la Tour ronde est incomparable : dans le bas, de modestes maisons d'artisans, aux fenêtres garnies de pots de fleurs. On pourrait écrire sur la porte d'entrée de chacune de ces demeures : « Fabrique de poupées vivantes », car les spécimens de notre espèce y pullulent; plus loin, devant nous, les deux clochers de Saint-Sebald; puis ceux de Saint-Laurent. A gauche, les clochers rococo de Saint-Éloi et un dôme verdâtre, la synagogue, je crois. A droite, la coupole de l'église Sainte-Élisabeth ou église de l'Ordre Teutonique; puis, de toutes parts, une profusion de clochetons, de pinacles, de tours circulaires ou rectangulaires, voire de cheminées à vapeur, dont quelques-unes ont poussé la témérité jusqu'à envahir l'enceinte. Au loin, enfin, une plaine verdoyante et une ceinture de collines.

Un coup d'œil encore, un dernier coup d'œil sur les remparts : aussi bien la matière est-elle inépuisable! De même que les barrières de Paris et les portes de Florence, plusieurs des portes de Nuremberg sont demeurées debout après la démolition du mur d'enceinte auquel elles se reliaient et occupent maintenant le centre de quelque place, oisives, délaissées, sans raison d'être, pareilles à des âmes en peine. Tout au plus si elles servent encore de points de repère pour retrouver le tracé des anciennes fortifications.

VII

Nous regagnons, pour clore notre exploration, la rive gauche de la Pegnitz, en admirant, chemin faisant, tout un monde de créations pittoresques, anciennes ou modernes, la maison Fembo, avec son élégante bretèche à fronton brisé et son pignon à échancrures, la fontaine de Jean-Conrad Grübel (1736-1809), célèbre par ses poésies en dialecte nurembourgeois, ou encore de curieux pastiches modernes, tels que la maison Wiesche (gravée p. 332).

La place de la Halle-au-Blé tire son nom d'un entrepôt gigantesque, aujourd'hui converti en halle au houblon. L'édifice se distingue par une ampleur et une solidité prodigieuses. Si ses lignes tranquilles et ses ouvertures clairsemées rappellent les palais florentins, combien ne l'emporte-t-il pas sur eux par ses dimensions! Nous avons affaire à une masse peut-être dix fois plus considérable. Le principe au reste est le même : diminuer les ouvertures, de manière à donner plus d'importance aux surfaces. L'appareil des murs est malheureusement fruste et comme usé. Mais quel éblouissement que la toiture : on dirait un océan de tuiles! L'œil se laisserait aller à une rêverie amollissante, si, sur chacune des quatre faces, au centre de ces gigantesques plans inclinés, ne surgissait un édicule vertical, percé de fenêtres, et destiné, dirait-on, à donner quelque fermeté aux impressions.

Nulle part ailleurs le mécanisme de la vie municipale, bien plus, de la vie politique, — Nuremberg, ne l'oublions pas, a été ville libre jusqu'en 1806, — ne s'affirme en autant de constructions monumentales, ni avec une netteté aussi plastique : laissant de côté ces fortifications formidables, et telles qu'aucune autre ville au monde n'en possède de pareilles, que d'édifices élevés en l'honneur de quelque grand service public : arsenal et douane, halles et hôpitaux! Seule, Venise a donné à ses fondations ce caractère d'ampleur et de précision qui caractérise une cité à la fois riche et sûre d'elle-même.

En face de l'immense entrepôt qui s'appelle la Halle, s'élève, comme pour la surveiller, la Douane, souvenir des privilèges de l'ancienne ville libre. Si les architectes de la Halle ont renoncé à tout artifice pour n'agir que par les masses, ceux de la Douane (construite en 1588) ont recouru aux formules les plus prétentieuses, sans réussir à éveiller, par cette porte étranglée entre deux bastions en appareil rustique, par ces toitures en forme d'oignon, d'autre impression que celle de la lourdeur et de la gêne.

Sur la place de la Halle-au-Houblon s'ouvre la ruelle qui conduit au Musée Germanique. A gauche, sur la maison d'angle, une statue de la Vierge datant du XIVe ou du XVe siècle; à droite, la statue d'un saint barbu, la tête couverte d'un bonnet, tenant de la gauche un bâton (saint Jacques?)

Le Musée même se développe dans une rue sans caractère (elles sont rares à Nuremberg!), faisant pendant à une maison d'école moderne, dont la banalité ne saurait être plus complète. L'extérieur ne paye pas de mine; rien n'annonce le voisinage de la grandiose et splendide collection. Un long bâtiment, sans style, composé d'un simple rez-de-chaussée, voilà toute la façade.... Mais dix heures sonnent : la porte en fonte, décorée de l'aigle impériale, s'ouvre, et nous pénétrons dans une petite cour, sur laquelle donne la chapelle, avec sa façade toute simple et tout unie. Là, il faut acquitter la taxe : un mark par personne.

Avant de franchir le seuil de cette collection sans rivale, rappelons que ses débuts remontent à 1852, et que l'édifice dans lequel elle a trouvé un asile est l'ancien couvent des Chartreux, fondé en 1380. Accordons également un souvenir à son créateur, le baron d'Aufsess, ainsi qu'à son organisateur, le Dr Essenwein († 1892). Le premier a sacrifié toute sa fortune à son œuvre favorite. On m'affirme qu'il a laissé sa famille réduite à la dernière misère et que son fils remplit aujourd'hui le modeste emploi de conducteur de tramways à Augsbourg. De tels hommes peuvent mériter les imprécations des leurs, mais ils s'assurent à jamais l'admiration et la reconnaissance de la postérité. Quant au Dr Essenwein, que je m'honore d'avoir eu pour ami, c'était l'âme la plus ardente et l'administrateur le plus infatigable. Architecte éminent, ayant attaché son nom à la restauration d'une foule de monuments historiques, archéologue érudit et sagace, comme le prouvent ses nombreuses publications, entre autres sur la ville de Cracovie, caractère aussi ferme que généreux, cet homme rare a su entretenir, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, le culte des souvenirs nationaux et faire dériver sur son musée un courant ininterrompu de largesses[1].

Ce tribut acquitté, attaquons-nous résolument aux richesses enfermées dans ce sanctuaire de l'histoire : elles sont sans nombre et de nature à lasser l'explorateur le plus ardent.

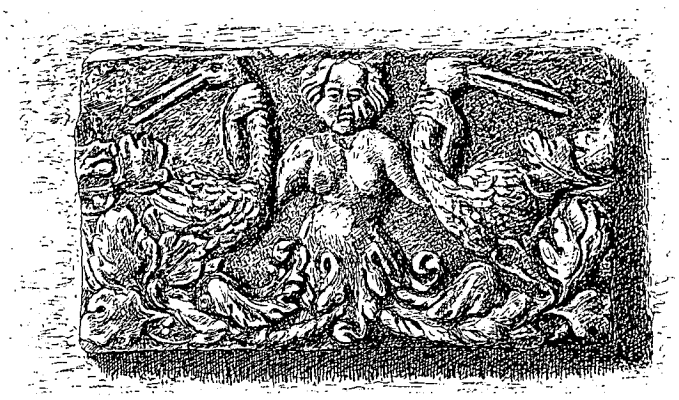
Dès les premiers pas, on se sent transporté dans un monde à part : de longs vestibules, sombres ou éclairés par des vitraux de couleur, conduisent à des salles où le moyen âge célèbre tous ses triomphes.

Une critique, dès le début, afin de pouvoir ensuite admirer sans réserve : on fait la part trop belle à la décoration architecturale. Les effets de clair-obscur ne sont pas de mise dans un musée. On s'aperçoit sans peine que le Dr Essenwein était architecte en même temps qu'archéologue. Il a prodigué les peinturlures sur les parois et sur les plafonds, atténuant parfois l'effet par l'excès même de la polychromie.

Au cloître, qui est immense et qui se prête merveilleusement à l'exposition de sculptures, se rattachent un cloître plus petit et une infinité de salles, où toutes les manifestations de l'art et de l'industrie germaniques se déroulent en séries d'une richesse incomparable, depuis les chefs-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture jusqu'aux outils les plus humbles, jusqu'aux matériaux de construction (tuiles, briques, ardoises), jusqu'aux instruments aratoires.

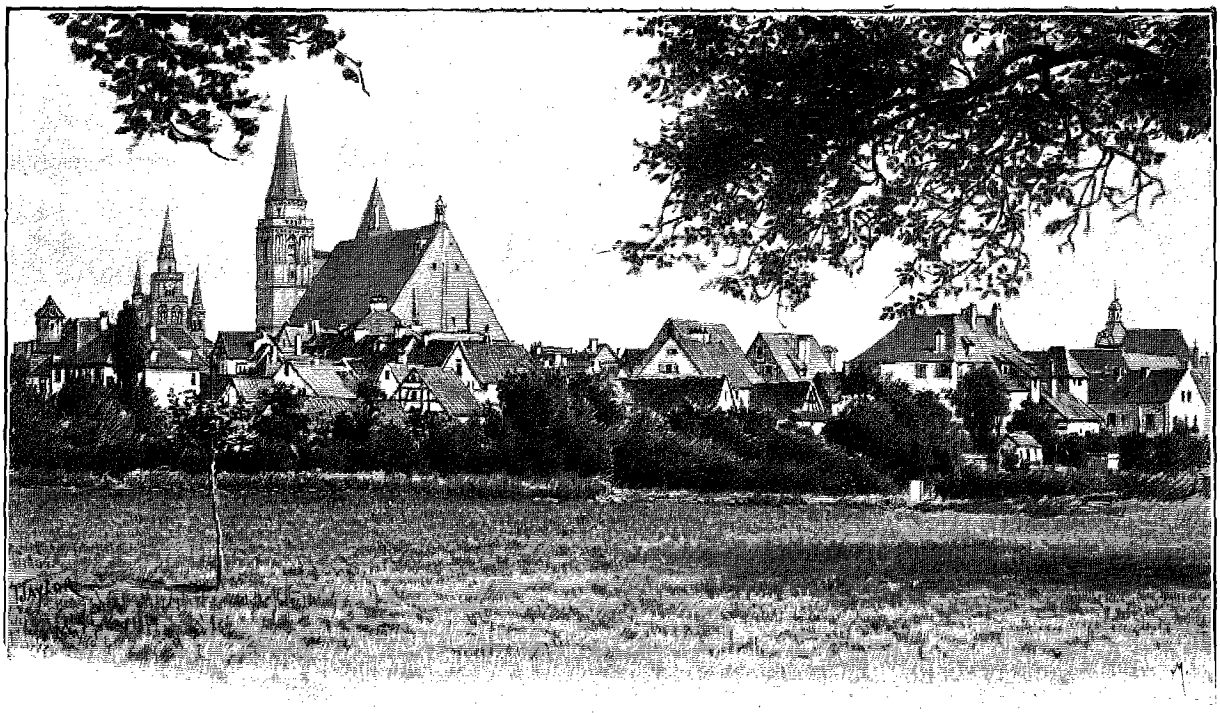
1. Pour l'histoire du Musée, je renvoie le lecteur à un article publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de 1870 (t. I, p. 381 et suiv.).

(*A suivre.*) EUGÈNE MÜNTZ.



LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAIENCE DU XVIe SIÈCLE (COLLECTION E. MÜNTZ). — DESSIN DE PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

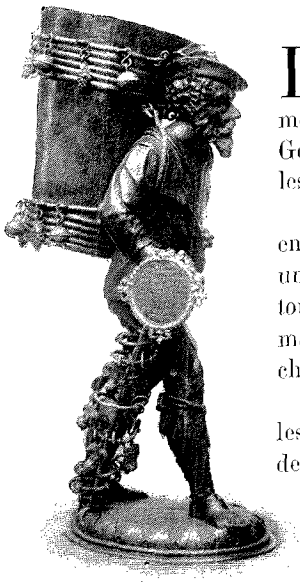


VUE DE LA VILLE D'ANSPACH (PAGE 342). — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WURTZBOURG.

EN ALLEMAGNE : NUREMBERG ET ANSPACH[1],

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



DRAGEOIR NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

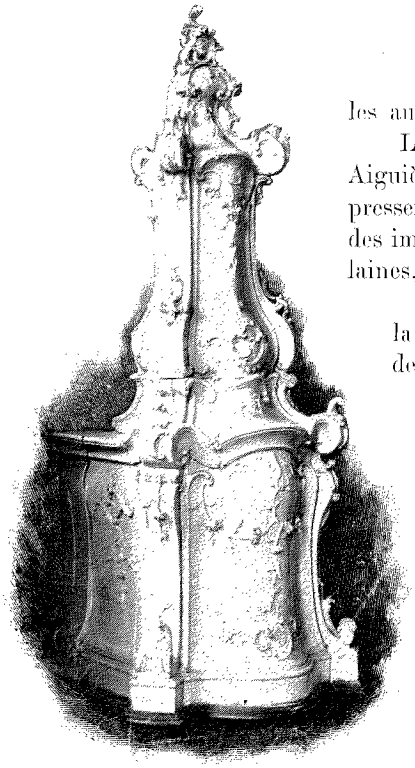
Le Musée Germanique s'ouvre, comme de droit, par la salle préhistorique. Les âges de la pierre et du bronze y sont représentés par une foule d'armes et d'ustensiles que le lecteur me dispensera d'énumérer, d'autant plus que nous possédons, dans notre musée de Saint-Germain, un ensemble incomparablement plus vaste. Ici, comme là, des moulages complètent les lacunes de la série des originaux.

Un couloir immense contient les reproductions d'une foule de statues sépulcrales; une enfilade de petites salles est consacrée aux vieux poêles de faïence, la plupart en vert, quelques-uns polychromes. Que de motifs pittoresques ou piquants à relever sur ces productions tour à tour savantes ou populaires, ou encore que d'inscriptions sentencieuses, de proverbes, de maximes! La vogue des poêles se maintint jusqu'en plein XVIIIe siècle. J'en ai vu un au château de Chambord, commandé par le maréchal de Saxe!

Ce que la ville d'Anvers a fait pour l'imprimerie Plantin, qu'elle a convertie en musée, les directeurs du Musée Germanique l'ont fait pour les boutiques ou les intérieurs des trois derniers siècles. La différence entre les deux villes, c'est qu'à Anvers nous ne trouvons qu'un atelier de typographie, en quelque sorte mis sous cloche, tandis qu'à Nuremberg nous assistons au développement de toutes les branches de l'activité humaine; d'un côté, une tentative ingénieuse, mais isolée; de l'autre, une organisation véritablement scientifique, telle qu'on devait l'attendre de l'Allemagne. Ici, c'est une chambre de bourgeois, avec ses escabeaux de bois, sa poterie d'étain, le rouet cher à la ménagère allemande; là, le laboratoire d'un alchimiste, ou une pharmacie, garnie de vases peinturlurés et de monstres empaillés, suspendus au plafond. Sur le comptoir, à côté des balances, a pris place jusqu'au registre dans lequel l'apothicaire transcrivait les ordonnances.

Nous parcourons successivement les salles consacrées aux productions de la calligraphie et de la miniature, aux premiers essais de typographie, à la fabrication des étoffes, aux instruments de musique : clavecins, mandolines, cithares, harpes, trompettes et hautbois, instruments à vent et instruments à cordes, alternent en de riches séries; puis vient le tour des instruments de précision : boussoles, télescopes, etc., auxquels succèdent

1. *Suite. Voyez p.* 313 *et* 325.



POÊLE EN FAÏENCE DU XVIIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER À NUREMBERG.

les auxiliaires de l'astronomie et de la cosmographie : cartes, mappemondes, etc.

Les salles affectées à la poterie et à la verrerie comptent parmi les plus riches. Aiguières et verres à boire, hanaps, flûtes, *Wiederkomm*, *Seidel*, *Römer*, s'y pressent en rangs serrés, pour ne point parler des imitations de verres de Venise, des imitations de cristaux de roche, et des cristaux de Bohême. Les faïences, les porcelaines, les grès, ne sont ni moins nombreux ni moins caractéristiques.

La poterie d'étain n'a rien à envier, pour la richesse des formes et du décor, à la vaisselle d'argent. Mais me trompé-je : n'est-ce pas le plat de Briot, avec la figure de la *Tempérance* au centre, que je vois rangé parmi ces productions de l'art germanique? Ou bien s'agit-il d'une contrefaçon du XVIe siècle? Heureuse époque que celle où aucune loi ne protégeait encore la propriété artistique!

Ailleurs — et cette fois-ci le doute n'est pas possible — quelques émaux (nos 1318-1320) nous reportent à la technique qui a fait si longtemps la gloire de Limoges.

Les instruments et les outils employés dans l'industrie allemande garnissent des vitrines sans nombre; ils proclament la fécondité de ressources de l'industrieuse Nuremberg. Puis c'est le mobilier sous toutes ses formes : bahuts, tables, chaises, lits à baldaquin, cabinets incrustés d'ivoire ou de bois de couleur, coffres-forts bardés de fer, cornes de bœuf ou ramures de cerf montées en lustres et suspendues au plafond (voyez la gravure de la page 313). L'histoire des moyens de locomotion n'est pas oubliée. Dans une cour est remisée une suite de traîneaux aux formes pittoresques. Le costume à son tour se présente à nous sous ses aspects les plus variés : costumes de paysans et costumes de courtisans, de financiers, de matrones.

L'intérêt se soutient d'un bout à l'autre de ce dédale de cabinets, de salles, d'oratoires, de cloîtres; à tout instant un effort de pensée, une œuvre d'art, vient trancher sur le terre à terre de tant d'inventions répondant à quelque besoin matériel : ainsi, même à travers ces existences prosaïques de l'ancienne bourgeoisie allemande, la poésie revendique toujours ses droits. Ici, de petites tapisseries de haute lisse, exécutées à Nuremberg même, révèlent la préoccupation de l'ornement; ailleurs, des vitraux ont reçu pour mission de transmettre aux générations les plus reculées l'écusson d'une famille patricienne; la gloriole ne s'affirme pas moins dans l'interminable suite de portraits historiques, qui tapisse un non moins interminable couloir. Ce n'est pas là, si l'on veut, du grand art, mais c'est de l'art vécu, ce qui compte bien aussi pour quelque chose.



RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVIIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE). PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Les organisateurs du Musée Germanique ont tenu à ce que toutes les faces de la vie d'autrefois — les plus sombres comme les plus brillantes — fussent fixées dans ce vaste miroir. A tant de manifestations de la naïveté et de la bonhomie qui distinguaient le bon vieux temps, ils ont opposé le spectacle de la cruauté, de la férocité, inhérentes — aussi hélas! — aux mœurs d'autrefois : les chambres d'accouchées, pleines de doux souvenirs, les boutiques où l'on croit encore entendre les causeries animées, les rires bruyants, les chapelles miséricordieuses, servent de repoussoirs à cette institution, raffinée et inexorable en Allemagne — et en particulier à Nuremberg, — qui s'appelle la salle de torture. L'énumération seule des engins qui garnissent ce lieu d'horreur, aux murs de briques, sans peintures, donne la chair de poule. Les glaives de justice, les carcans, les cangues destinées à emprisonner les mains et le cou, les poires d'angoisse, ne sont rien auprès des tenailles que l'on faisait rougir au feu, du berceau garni de clous (peut-être une réminiscence du supplice infligé à Régulus), des chevalets et de bien d'autres inventions diaboliques de l'art du tortionnaire.



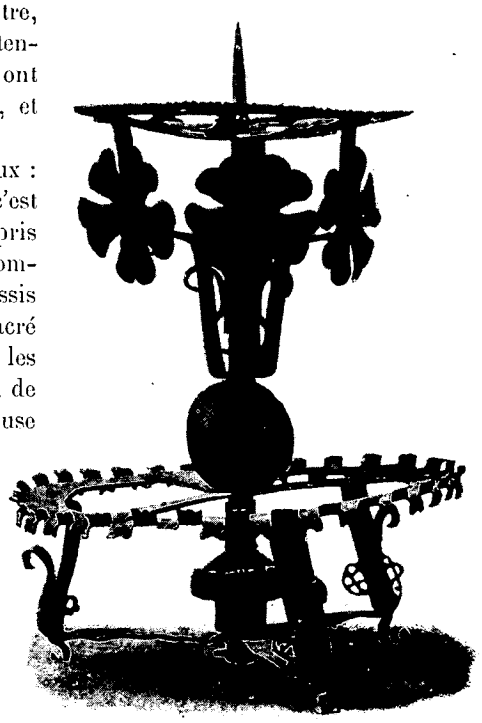
UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Détournons-nous vite de ces horreurs, qui font honte à l'humanité, et bornons-nous à constater que, si Nuremberg a donné son nom à la terrible Vierge, aux bras garnis de lames qui transperçaient la victime condamnée au rôle d'amant, elle a aussi inventé un instrument destiné à abréger les souffrances des condamnés à mort : le modèle de guillotine exposé au Musée Germanique est antérieur de plusieurs siècles à la machine à laquelle le docteur Guillotin a donné son nom.

De distance en distance, la série, la terrible série, si chère aux classificateurs de toute sorte (qu'ils s'appellent naturalistes, archéologues ou historiens d'art), s'interrompt pour permettre à l'esprit de se détendre, de reprendre de nouvelles forces. Ici, c'est une galerie à jour, donnant sur une petite cour intérieure, au milieu de laquelle jaillit une fontaine surmontée de la statue d'un joueur de cornemuse. (Qu'il fait bon respirer un instant le grand air, entre ces accumulations d'objets appartenant à tant de branches et d'époques diverses!) Ailleurs, c'est un petit oratoire, décoré avec un goût charmant, quelque chose comme la chapelle de l'hôtel de Cluny. La place n'y est d'ailleurs pas perdue pour l'étude : nous y trouvons, outre des sculptures et des peintures, des lustres à la flamande, des torchères, des landiers. Puis nous découvrons une cour intérieure, ornée de la statue colossale d'un paladin imberbe et nu-tête (Roland?), debout, l'épée dans la main droite, contre la poitrine l'écusson avec l'aigle impériale, un manteau jeté sur les épaules. Une nouvelle diversion à la série chronologique est faite par la salle aménagée en restaurant (la sobriété y est de mise : on n'y vend que du pain et de la bière); ici a pris place, entre autres, une suite de poêles en faïence, dont quelques-uns incarnent toutes les extravagances du style rococo, avec cette circonstance aggravante que, sur ces vastes surfaces monochromes, aucune association gaie ou harmonieuse de couleurs ne vient racheter la lourdeur des ornements.

Tout à coup, comme par enchantement, nous nous trouvons au milieu d'un château fort ou plutôt d'un château d'eau, donnant sur un vaste bassin, qui baigne le pied des bâtiments ; l'eau jaillit, fraîche, claire, vivante, formant une nappe splendide. L'escalier tournant, à jour, qui conduit au sommet du château, ajoute à l'imprévu du décor. Évidemment le Dr Essenwein, l'homme éminent qui a présidé, pendant un quart de siècle, à l'essor du Musée Germanique, était un poète autant qu'un artiste et un archéologue. Et, comme pendant à ce tableau aquatique, le panorama splendide que l'on découvre du haut de l'escalier à vis.

De cette cour on pénètre dans un jardin orné de statues et planté d'acacias, de lilas, de marronniers. Le ciel est pur, sans un nuage, éblouissant, et les vieux murs, d'un ton rougeâtre, acquièrent, par un tel éclairage et par le contraste avec la verdure, une intensité sans pareille. Admirons l'art avec lequel les organisateurs du Musée ont ainsi sans cesse rapproché l'œuvre de l'homme de l'œuvre de la nature, et opposé au passé vénérable un présent plein de vie.



UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Le plus imposant de ces intermèdes est l'ancienne église des Chartreux : un bel intérieur gothique, orné d'une tribune à une de ses extrémités; c'est comme qui dirait le salon carré du Musée Germanique. Sur une paroi a pris place la curieuse fresque de Kaulbach : l'empereur Othon III visitant le tombeau de Charlemagne et reculant épouvanté à la vue de son prédécesseur assis sur son trône et encore grandi par la mort. Le reste du sanctuaire est consacré aux statues en bois de tilleul monochromes ou aux riches retables dont les figures disparaissent sous l'or, aux émaux, aux spécimens de l'orfèvrerie, de l'émaillerie, de la sculpture en ivoire, de la broderie. Particulièrement curieuse est la suite des vases en laiton connus sous le nom d'*aquamanilia :* ils affectent les formes les plus variées, lions, oiseaux, monstres de toute nature; pour ne point parler de la belle Campaspe qui chevauche sur son vieil adorateur, le grand philosophe Aristote, marchant à quatre pattes. Les souvenirs nationaux alternent ici avec les chefs-d'œuvre de l'art : des drapeaux troués par les balles font pendant aux tableaux dans lesquels les vieux maîtres allemands ont déployé toute leur tendresse ou toute leur fierté.

J'ai gardé pour la fin de ma trop rapide esquisse la revue des peintures exposées au premier étage, collection formée de la réunion de plusieurs fonds distincts : celui de la *Moritz Kapelle*, celui de la

Burg et différents autres. L'éclairage de la galerie est malheureusement insuffisant. Jamais on n'a vu déployer tant de velums ni recourir à un tel luxe de précautions contre la lumière. C'était l'idée fixe du Dr Essenwein : assurer aux ouvrages d'art anciens l'éclairage dans lequel ils étaient primitivement exposés. Or, un tableau — c'est une vérité digne de M. de la Palisse — est, avant tout, fait pour être vu. Mais passons sur cette très grave erreur et attaquons-nous au contenu même de la Pinacothèque, comme on dit en Allemagne et en Italie : elle compte plus de 800 panneaux ou toiles. Les productions de la primitive École Allemande s'y déroulent par centaines : scènes de martyre avec des bourreaux dans lesquels se fait jour la verve comique de ces réalistes, Vierges en gloire, peintures légendaires, toutes d'un coloris vif, mais rarement cru.

Voici d'abord la primitive École de Cologne. Elle est représentée par l'artiste en qui l'on s'accorde à reconnaître le maître Wilhelm, qui florissait vers 1380 (hypothèse sujette à caution) : *la Vierge et l'Enfant*, avec leurs têtes rondes et estompées, si caractéristiques, se détachent sur un fond d'or, dans une gamme extraordinairement claire et fraîche. A un demi-siècle de là, maître Stephan Lochner († 1451), tout en conservant le même fond d'or et le même type un peu impersonnel, donne à ses créations un charme inexprimable : la *Crucifixion* du Musée Germanique en fait preuve.

Puis ce sont les saints peints par l'artiste que l'on est réduit à désigner sous le nom de maître du retable de Heisterbach (vers 1450) : leurs draperies gothiques font penser à celles de l'École de Sienne, tandis que le gazon émaillé de fleurs rappelle les fraîches et mystiques peintures de Gentile da Fabriano.

Toute une série de retables retrace, au Musée Germanique, les tendances propres à Wolgemut et à son atelier. Ici des saints ou des saintes, debout sur des socles peints en or et en noir, se distinguent par le grand jet des draperies, par la grosseur des pieds et par la petitesse des mains, par leurs têtes osseuses, tour à tour poétiques ou sans expression ; là ce sont de ces scènes de martyre si chères au maître et pour lesquelles il a dû plus d'une fois demander conseil à ses concitoyens, les tortionnaires si renommés, employés par le Grand Conseil : épisodes de la Passion, martyre de saint Guy, martyre des dix mille, martyre de saint Laurent, etc. Mais sait-on bien encore, au juste, qui était Wolgemut?

Dans les dernières années, un historien d'art distingué, M. Thode, a revendiqué une place éminente, à côté et aux dépens de Wolgemut, en faveur de deux de ses collaborateurs : Hans Pleydenwurff, qui fait son apparition en 1451 et qui meurt en 1472, et le fils de Hans, Guillaume Pleydenwurff, qui devint beau-fils de Wolgemut par le mariage de sa mère avec ce maître et qui mourut en 1492. Hans serait l'auteur de la belle *Crucifixion* de la Pinacothèque de Munich, du *Mariage mystique de sainte Catherine* (retable des Dessau), dans la même collection, et de différentes autres peintures, qui se distinguent par leur coloris nourri, d'une rare intensité. Guillaume, de son côté, aurait exécuté, entre autres, le grand retable des Peringsdorff, au Musée Germanique : saint Luc peignant la Vierge, le Martyre de saint Sébastien, saint Bernard devant le Christ en croix, saint Christophe, et, sur les volets, sainte Rosalie, sainte Marguerite, sainte Catherine, sainte Barbe, saint Jean-Baptiste, saint Nicolas, saint Georges et saint Sébald, enfin des scènes de la vie de saint Guy.



LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL (XVIIe SIÈCLE)
(MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Au point de vue de l'industrialisme, du moins, le plus illustre des élèves de Wolgemut ne l'imita pas : personne ne poussa plus loin que Dürer le scrupule, personne ne se plut à travailler aussi difficilement. C'était d'ailleurs un autre tempérament d'artiste : doué d'une imagination plus vive et en même temps de la faculté de voir ou de reproduire les objets jusque dans leurs moindres nuances, en un mot un observateur et un poète hors ligne.

Le chef-d'œuvre de Dürer, le portrait du vieux Hieronymus Holzschuher, avec sa face léonine, ses cheveux et sa barbe semblables à des flocons de neige, a depuis 1882 quitté le Musée Germanique, où il ne se trouvait qu'à titre de dépôt, pour entrer au Musée de Berlin,

qui l'a payé (et ce n'est pas trop cher pour une telle page) un demi-million de francs. Aujourd'hui, le prince des peintres nurembergeois n'est plus représenté au musée de sa ville natale que par ses effigies, passablement banales, de Charlemagne et de l'empereur Sigismond, par le portrait de l'empereur Maximilien, qui n'est qu'une variante de l'original conservé au Musée de Vienne, par *les Saintes Femmes et les Disciples pleurant le cadavre du Christ*, enfin par *Hercule tuant les oiseaux du lac Stymphale*. Arrêtons-nous un instant devant ce dernier : la composition est extraordinairement plate et terne, et le coloris, tout enfumé, ne contribue pas à la relever. Le héros, qui se signale par son torse d'un ton de bronze, bande avec effort son arc peint en rouge; sa taille est hors de proportion avec le cadre : à supposer qu'il se tînt droit, il déborderait sur celui-ci. Néanmoins l'influence des modèles italiens éclate d'un bout à l'autre de cette œuvre manquée; elle se fait surtout sentir dans la recherche de la musculature et des effets d'anatomie. Une fois de plus, le grand artiste a vérifié la justesse du proverbe antique : *Ne sutor ultra crepidam.*



L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 339).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Quelque inféodée qu'elle fût à l'École flamande, l'École de Nuremberg ne s'interdisait pas de regarder, de temps en temps, en arrière, soit du côté des Byzantins, soit du côté de l'Italie, qui personnifiait le progrès et l'avenir. Ici, un des meilleurs élèves de Dürer, Hans de Kulmbach, conserve à une de ses peintures le fond d'or traditionnel (Saints et saintes de la Pinacothèque de Munich, nº 254-256); là, Pleydenwurff, le collaborateur de Wolgemut, introduit, dans les rinceaux qui servent de piédestal à sainte Rosalie et à sainte Marguerite, les génies nus, si chers aux maîtres d'outre-mont (gravé ci-après, p. 333). Quant à Dürer, il faut renoncer à compter les emprunts qu'il a faits à l'antiquité.

Parmi les disciples de Dürer, un des plus résolus, mais des plus inégaux, Baldung Grien (mort à Strasbourg en 1545), compte, au Musée Germanique, une *Création d'Ève*, une *Sainte Famille* et des figures nues allégoriques. Ce maître longtemps dédaigné, mais que plusieurs monographies importantes, dont l'une due à M. de Térey, viennent de remettre en lumière, a abordé les genres les plus divers, avec plus de brutalité parfois que de sincérité; il se distingue par son coloris d'une limpidité parfaite, sans trace d'empâtements (ses figures paraissent en bois), non moins que par la minutie du modelé. Si ses héros ou héroïnes manquent trop souvent d'âme, ils atteignent souvent aussi à une énergie farouche. Et puis, la mise en scène est si curieuse et si variée! Au Musée Germanique, la figure nue, assise sur le sol, trahit des réminiscences de l'École italienne, avec laquelle Baldung Grien, comme tous les peintres allemands de l'époque, s'était de longue date familiarisé.

Un des chefs de l'École d'Augsbourg, Hans Burgmair, est venu se fourvoyer parmi ces champions à outrance du dessin : on dirait un Vénitien égaré parmi les Florentins. Je ne saurais dissimuler ma sympathie pour cet

*

italianisant, qui, plus heureux que Dürer, a réussi à s'assimiler les plus incontestables des progrès réalisés par les Ecoles de la Péninsule : la chaleur du coloris et la netteté de l'ordonnance. Il compte à Nuremberg plusieurs peintures véritablement vibrantes. Voici d'abord la charmante petite Vierge (n° 159, avec la date 1509) : comme composition et comme coloris, — un coloris nourri et chaud, mais déparé par les embus, — il est absolument italien. Marie se distingue par son élégance; l'enfant Jésus a moins d'accent. La nationalité de l'auteur ne se reconnaît qu'à la minutie avec laquelle est traité le paysage et au manque d'air. Une autre Vierge (n° 160, avec la date 1510) fait la part la plus large à l'imitation des Vénitiens, entre autres de Lorenzo Lotto, mais sans que la fraîcheur des impressions en souffre : seules deux figures sont un peu vides. Un joli bout de paysage, agrémenté de rochers et d'un château fort, soutient la composition. Dans un troisième tableau, un *Saint Sébastien devant l'empereur Maximien* (n° 157, avec la date 1505), nous trouvons une gamme claire, comme celle d'un Cima da Conegliano. Le corps du saint y est modelé avec beaucoup de précision et de bravoure, mais les types sont allemands plutôt qu'italiens; ce dont il faut féliciter Burgmair. Il en est de même du *Saint Christophe* (n° 158). La conclusion à tirer de ces pages si attachantes, c'est que Burgmair a oscillé entre les traditions de son pays natal et l'imitation des modèles ultramontains; il a sacrifié tour à tour ou simultanément à des tendances opposées, mais en réussissant, et c'est là l'essentiel, à les fondre, tandis que Dürer s'est en vain évertué à les résoudre en une commune harmonie.



LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE).

Par contre Bernard Strilgel, de Memmingen (1461-1528), sacrifie au plus pur prosaïsme dans son *Éducation des enfants de Zébédée* (*saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques Majeur*) : il est impossible de pousser plus loin l'anachronisme des costumes; mais quelle sincérité et quelle solidité dans la facture!

Est-il nécessaire, après ce qui vient d'être dit, de réagir encore contre deux préjugés : l'un, que l'Allemagne n'a pas eu d'École d'art véritablement supérieure; l'autre, que l'essor de l'art s'y est produit sans aucune influence étrangère, je veux dire sans aucune influence ultramontaine! Cette double assertion ne résiste pas un instant devant l'évidence; d'une extrémité à l'autre de Nuremberg, les édifices, les sculptures, les peintures, les moindres productions de l'art décoratif lui donnent un éclatant démenti.

XIII

Anspach.

La voie ferrée relie Nuremberg à la petite ville d'Anspach ou Ansbach, jadis capitale de l'État du même nom, aujourd'hui chef-lieu d'un des cercles de la Bavière.

L'histoire d'Anspach n'offre, je commence par le déclarer, aucun intérêt transcendant. Acquise au XIVe siècle par les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg et plus tard margraves et électeurs de Brandebourg, la cité ne servit que rarement de résidence à ces princes belliqueux et jouit par conséquent d'une assez grande liberté. La Réformation, introduite en 1528, donna lieu à des troubles qui ne compromirent toutefois pas la prospérité générale.

Fort éprouvée par la guerre de Trente Ans, Anspach retrouva sa prospérité sous le gouvernement de Guillaume-Frédéric († 1723), de la margrave Christine-Charlotte de Wurtemberg et de Charles-Guillaume-Frédéric († 1757), l'époux de Frédérique-Louise, la sœur de Frédéric le Grand. Ces princes construisirent le palais et favorisèrent l'établissement de nouveaux quartiers. Le trait saillant de cette période, c'est l'invasion, d'une part,



VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

de la civilisation italienne, de l'autre, de la civilisation française. L'Allemagne, en ce temps, était vraiment la terre promise du cosmopolitisme : philosophes, littérateurs, savants, peintres et sculpteurs français, y trônaient en compagnie d'architectes, de peintres, de chanteurs ou de danseurs italiens[1]. Les peintures exécutées par Tiepolo à Wurtzbourg, par Casanova et par Louis Sylvestre à Dresde, ont pour pendant les sculptures de Monnot à Cassel, celles des Adam à Potsdam; la faveur dont Métastase et da Ponte s'honorent à la cour de Vienne est contre-balancée par celle de Voltaire, de Maupertuis, du marquis d'Argens, du comte Algarotti, à la cour de Berlin; tandis que le Porpora, Vestris, Spontini, charmaient les spectateurs des théâtres ou les auditeurs des chapelles d'outre-Rhin. Autres temps, autres mœurs!



SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (MUSÉE GERMANIQUE) (PAGE 341).

Dira-t-on que la présence de ces étrangers a nui à l'essor du génie national? N'a-t-elle pas plutôt contribué à le développer, en provoquant l'émulation et en initiant nos voisins aux secrets d'un art plus raffiné?

A Anspach, ce furent trois architectes, dont le nom suffit à révéler l'origine — Gabrielli, Retti et Zocha, — qui élevèrent le château, et ce fut une actrice française fameuse qui, dix-sept ans durant, captiva le dernier souverain de la petite principauté, le margrave Charles-Alexandre.

La cour d'Anspach était alliée à celle de Baireuth (à tout instant les deux petites principautés se trouvèrent réunies sous le même sceptre); ici, comme là, régnait une branche de la maison de Hohenzollern; ici comme là, le souverain avait épousé une sœur de Frédéric le Grand. Mais, tandis que la margrave de Baireuth organisait les curieuses représentations théâtrales, dont nous retrouvons un écho dans *la Comtesse de Rudolstadt* de George Sand, et qui ont servi de préface à la création du théâtre de Richard Wagner, le margrave d'Anspach fixait auprès de lui, en l'enlevant à notre pays, Mlle Clairon.

Les biographes affirment que la liaison du margrave et de l'actrice ne comportait que de l'amitié, et ils invoquent à l'appui de leur thèse la différence d'âge (Mlle Clairon, alors âgée de cinquante ans, comptait une douzaine d'années de plus que son protecteur). N'approfondissons pas le mystère et contentons-nous de retenir un point, à savoir que la charmante artiste ne trace pas précisément un tableau flatteur de sa nouvelle résidence : « L'Allemagne, dit-elle, ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités; on y connaissait à peine les douceurs de la société; les savants n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la naissance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talents, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitants[2] ». Il faut croire que le séjour d'Anspach ne fut pas aussi pénible que Mlle Clairon veut bien le dire; la preuve, c'est qu'elle y passa dix-sept ans. Elle rend au margrave ce témoignage, qu' « elle l'a cru longtemps un des plus vertueux êtres de la nature »; elle ajoute que le bonheur et la gloire de ce prince étaient l'unique but de ses travaux et de son ambition. Hélas! « le seul prix que reçut un attachement si pur fut le bouleversement de sa fortune et de toute son existence, l'outrage et l'oubli[3]. »

Il fallait, en revanche, que l'intolérance religieuse fût bien grande, en ce siècle de lumières, pour que l'on fît un mérite à Charles-Alexandre d'avoir autorisé, en 1774, l'exercice du culte catholique et l'érection d'une église!

En 1769, Charles-Alexandre réunit le petit État de Baireuth à celui d'Anspach; mais, à quelque vingt ans de là, son abdication fit tomber ses États entre les mains de son parent le roi de Prusse, qui les conserva jusqu'en 1805. A cette époque, Napoléon donna Anspach à la maison de Bavière, qui l'a conservé jusqu'à nos jours.

Il y a quelque soixante ans, un événement aussi tragique que mystérieux fixa sur l'ancienne résidence des

1. On trouvera dans l'ouvrage de Dussieux, *les Artistes français à l'étranger*, la liste d'une série d'artistes français employés à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle par l'électeur de Bavière.

2. *Mémoires*, p. 59-60, 123-142; Paris 1822.

3. Les relations d'Anspach avec notre pays sont, au reste, plus fréquentes qu'on ne croit : le prince Christian mourut, en 1633, à Blois, où se trouve son tombeau; les margraves Guillaume-Frédéric et Charles-Guillaume-Frédéric firent des séjours prolongés en France; enfin c'est à Bordeaux que le margrave Charles-Alexandre signa, en 1791, son abdication. Nous savons, d'autre part, qu'en 1704 les troupes françaises levèrent une contribution sur Anspach et que Bernadotte occupa la ville de 1806 à 1808.

margraves l'attention des deux mondes : Les érudits — car ce crime célèbre est d'ores et déjà du domaine de l'histoire — ont tenté de nouveau, dans les dernières années, de faire la lumière sur la vie et la mort du fameux Gaspard Hauser, assassiné à Anspach en 1833; des flots d'encre ont coulé, mais l'énigme est restée aussi indéchiffrable qu'au premier jour.

Telle quelle, Anspach représente la résidence allemande du siècle dernier, calme, proprette, un peu endormie. Qu'il devait faire bon *végéter à l'ombre de ces cours minuscules* du Saint-Empire germanique!



SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (MUSÉE GERMANIQUE).

Il fait nuit close quand je mets pied à terre sur un vaste quai de débarquement, situé à 410 mètres au-dessus du niveau de la mer du Nord et sillonné par des rails innombrables. L'obscurité empêche de distinguer les collines, plus ou moins boisées, qui s'étendent du côté de la gare. Je me dédommage en entreprenant, avant d'aller me reposer, conformément à une habitude dont je me suis toujours bien trouvé, une petite promenade d'orientation à travers la ville, que je dois explorer méthodiquement le lendemain.

Les abords de la cité — fortifications, fossés nivelés — sentent le XVIIe siècle plutôt que le XVIe. Quelle n'est pas ma surprise en me trouvant subitement, *ex abrupto*, devant un temple grec, en style dorique! On pourrait au reste se croire transporté sous le ciel de l'Hellade, tant il y a de transparence dans l'atmosphère et d'éclat dans le firmament. En face de l'hôtel de *l'Étoile d'or*, Sirius (quelle coïncidence!) jette tous ses feux : de loin en loin, seulement, un bec de gaz vient mêler une note jaunâtre au scintillement céleste.

On entre en ville par un bout de rue tortueux et par la porte Neuve, autrefois munie, cela est de toute évidence, d'une poterne et d'un pont-levis. Le premier objet qui frappe le regard est l'inscription tracée sur une maison ancienne, à trois étages : elle nous apprend qu'ici naquit, en 1798, Georges Oberhauser, qui fonda à Paris (c'est donc pour nous un quasi compatriote!) un établissement d'optique célèbre et qui légua sa fortune à sa ville natale.

Au fond, se développe une petite place, sur laquelle deux maisons à toits pointus, l'une percée de deux fenêtres, l'autre de cinq, forment un contraste pittoresque, malgré la simplicité des moyens mis en œuvre.

Les rues qui s'ouvrent devant nous ont une physionomie calme, reposée, intime. Point de constructions neuves monumentales, dans le style caserne, comme à Bamberg et à Wurtzbourg. En échange, toutes les inventions modernes, bascules automatiques, dynamomètres, distributeurs de dragées ou de prédictions, se prélassent dans cette ville où tout semblait devoir parler du passé; seulement, connaître son poids ou consulter l'oracle coûte plus cher en Allemagne qu'en France : c'est 10 pfennigs, et non 10 centimes qu'il faut mettre dans le tronc, soit 25 pour 100 en plus. Les *Trinkhallen*, installées sous les arbres séculaires de l'esplanade, donnent un instant l'illusion de certains boulevards parisiens. C'est évidemment, si l'on en juge par leur nom, d'Allemagne qu'elles sont venues en France, et non de France qu'elles ont pénétré en Allemagne.

Le centre de la ville ne répond pas aux faubourgs; mais c'est tant mieux : il nous réserve une surprise, non une déception ; il n'y manque pas de rues pittoresques, animées, gaies, avec cet air avenant et souriant que les Allemands expriment par le mot intraduisible de *freundlich*. Malgré la régularité du tracé, malgré les trottoirs qui bordent partout la chaussée, plusieurs quartiers abondent en coins véritablement faits pour tenter le pinceau. La plupart des maisons sont petites, — elles ne se composent d'ordinaire que d'un étage, — mais de bonnes proportions.

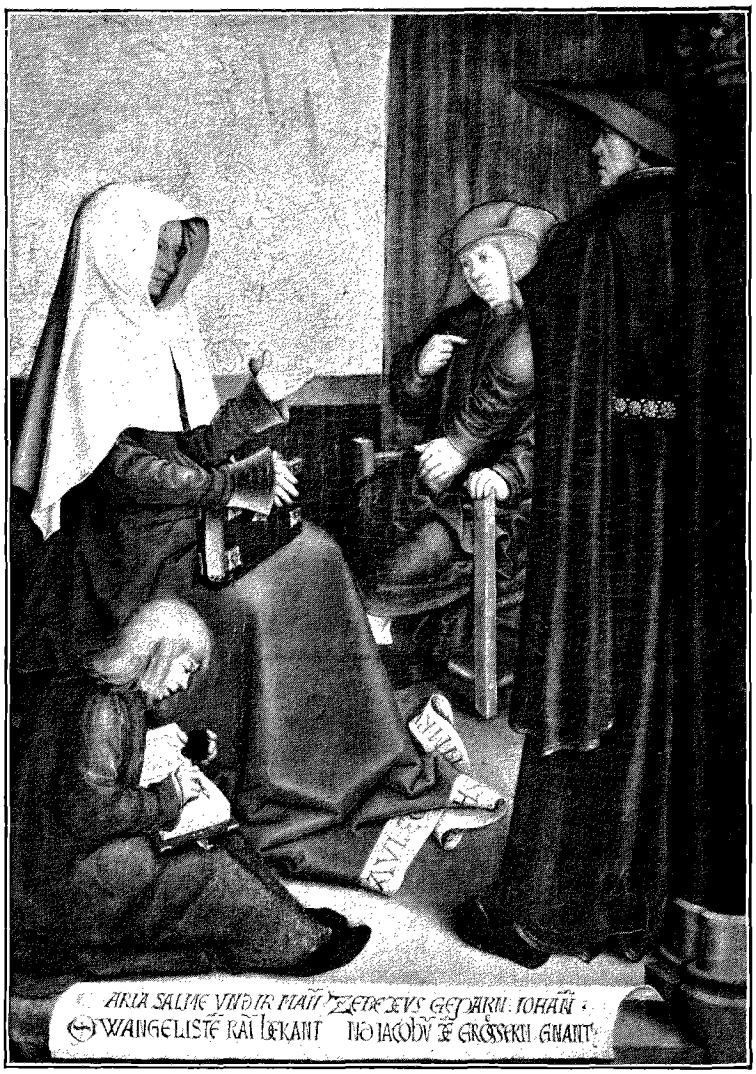
La polychromie s'y donne carrière; ce ne sont que tons violacés, verdâtres, olivâtres, safran ou saumon,

Par bonheur, la franchise de la coloration des volets — peints en vert — et des tuiles, d'un beau rouge, rachète ce manque de parti pris.

Dans la rue du Marché supérieur (*Oberer Markt*), la Renaissance et le Rococo se marient en contrastes incessants : de-ci de-là, un certain sentiment du rythme, un motif de décoration élégant ou ingénieux, révèlent la date de la construction. Sous le badigeon, fréquemment renouvelé, il ne serait pas facile de distinguer les maisons anciennes des maisons nouvelles; heureusement, nous possédons, dans les proportions des différents membres d'architecture, un diagnostic infaillible : c'est ainsi que, dans les constructions d'autrefois, l'écartement entre les fenêtres de l'étage supérieur et l'entablement est beaucoup moindre que dans celles d'aujourd'hui.

Si nous tenons à faire connaissance en peu de temps et d'une façon méthodique avec les curiosités de cette capitale en miniature, gardons-nous bien de recourir au guide publié en 1878. Ce qu'une monographie locale peut contenir de bévues, à quel point elle peut braver tout esprit de critique ou ignorer toute science de mise en œuvre, l'élucubration à laquelle je viens de faire allusion le proclame à chaque page. Le même prince y est appelé tantôt Frédéric-Guillaume, tantôt Guillaume-Frédéric; un margrave, mort en 1723, établit en 1739 (!) une foire aux chevaux! Les informations qui devraient se trouver réunies sont dispersées en vingt endroits. C'est ainsi que l'auteur ne parle qu'accidentellement, à propos des tombeaux de l'église Saint-Jean, d'un événement capital, le mariage de l'avant-dernier marquis avec une sœur de Frédéric le Grand. J'en passe et non des moindres.

Les édifices religieux d'Anspach — pour commencer par eux — offrent de l'intérêt plutôt qu'une réelle importance



L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG (PAGE 342.)

L'église Saint-Jean, en style gothique (1441), a pour ornement des statues d'apôtres, devenues très frustes, mais qui n'ont jamais été très fines.

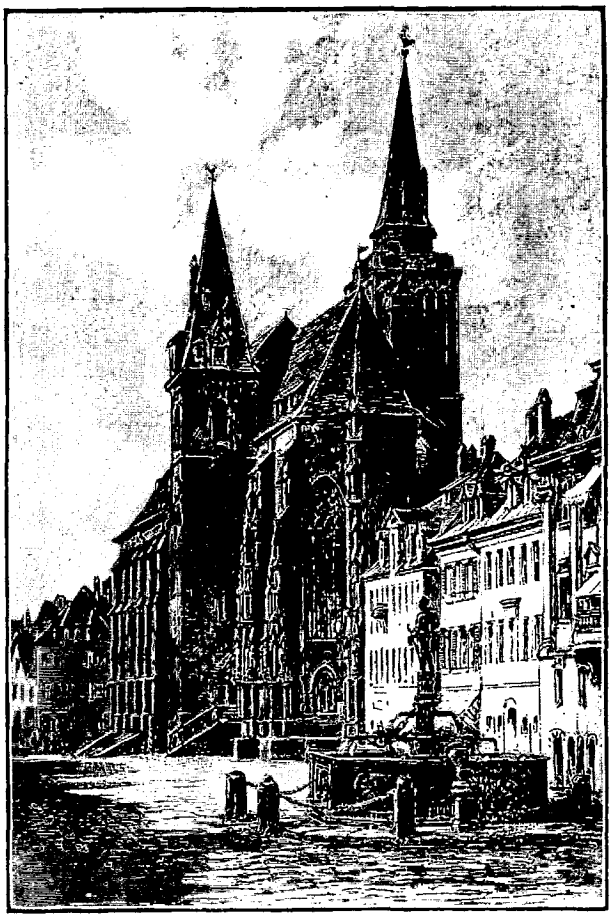
L'église Saint-Gumbertus est malheureusement défigurée par les remaniements et les restaurations : le portail est en style dorique! Seules, les trois tours — l'une porte la date 1493 — présentent une masse relativement imposante. L'intérieur, entièrement modernisé, ne nous arrêterait pas si le corps même de l'édifice n'aboutissait à un chœur ou plutôt à une chapelle, ample, merveilleusement conservée, vénérable par toutes sortes de souvenirs et toutes sortes d'œuvres d'art : je veux parler de la chapelle des « Chevaliers du cygne ». Quoique datant de 1523 seulement, ce sanctuaire a conservé les formes du style gothique. Une lumière abondante fait valoir et les écussons, et les sculptures, à motifs grotesques (un singe qui tire la langue), et les tableaux qui le décorent.

En fondant, en 1440, l'ordre du Cygne, l'électeur Frédéric II de Brandebourg se proposait avant tout de développer les sentiments de piété et de vertu. Il imposa comme obligation préliminaire la production des preuves de noblesse; mais, par une disposition libérale, digne d'être citée en exemple, il ouvrit les rangs de l'ordre aux dames aussi bien qu'aux seigneurs. Telle fut la popularité de cette institution que, de 1471 à 1554, elle compta rien qu'en Franconie trois cent trente-quatre mem-

bres. La Réformation y mit fin. Ses reliques, aujourd'hui conservées dans le chœur de l'église de Saint-Gumbertus, sont : l'autel, fondé en 1484 par l'électeur Albert-Achille, une série de dalles et d'inscriptions en pierre ou en métal se rapportant à des chevaliers de l'ordre, enfin quelques fragments de vitraux avec les portraits de la famille de Hohenzollern. L'autel contient deux curieux tableaux, peints par Martin Schwartz de Rothembourg, et une prédelle ornée des portraits de l'électeur Albert-Achille et de sa femme Anne, peinture intéressante, pleine de charme, mais un peu mince, dans le style flamand-allemand. Entre les deux tableaux se dresse une statue en bois doré de la Vierge, pleine de mouvement et d'allure.

La principale œuvre d'art de ce sanctuaire, c'est le retable, malheureusement très fortement restauré, de Hans de Culmbach, un des plus brillants élèves de Dürer : *le Christ au pressoir*. Les gouttes de sang qui s'échappent du pressoir se transforment en hosties, qu'un pape agenouillé (peut-être le portrait de Jules II, fait de chic) recueille dans un calice. La Vierge, la poitrine transpercée par cinq épées, des anges ou plutôt des génies nus, charmants d'attitude et d'expression, des banderoles portant des inscriptions, complètent cette page attachante.

D'après le *Guide* de 1877, le *Christ au pressoir* aurait été commandé par le doyen Mathias de Gülpen, mort en 1475. Mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir qu'il date seulement du début du XVIe siècle. Les génies nus procèdent de Dürer, qui avait, à son tour, mis à contribution les modèles de l'École de Padoue.



L'ÉGLISE SANT-JEAN, À ANSPACH.
DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE F. ALBERT, À WÜRZBOURG.

Parmi les édifices civils, un des premiers en date est le Tribunal, qui s'élève sur la place du Marché supérieur. C'est une grande maison ancienne, ayant deux pignons sur une rue, trois sur l'autre, et portant encore des traces de sgraffites, qui dessinent des rinceaux, des pilastres, des pointes de diamants, des bandeaux très accentués; la cour, avec ses arcades vitrées et sa cage d'escalier monumentale, a de la tournure.

Ailleurs, à l'angle du Marché Inférieur (*Unterer Markt*) et de la place du château, une autre maison, non moins ancienne, se fait remarquer par son pignon à volutes et à obélisques.

Plus loin, à travers une porte cochère ouverte, se développent une cour et une cage d'escalier hexagonale, qui sentent encore leur XVIe siècle. On y admire de superbes armoiries flamboyantes, des arcades ouvertes, dont l'une porte la date de 1564, une galerie qui fait le tour de la cour. L'extérieur, malgré ses formes trapues et son peu d'élévation — il ne contient qu'un seul étage, — a sa saveur et sent la bonne époque.

Accordons aussi une mention à quelques allégories ou emblèmes modernes : telle est la satue de bouc noir qui surmonte la façade d'une brasserie.

Le palais des anciens margraves, construit, comme il a été dit, par des architectes italiens, entre les années 1713 et 1732, est une bâtisse lourde et maussade (un auteur contemporain, M. O. Lessing, lui a cependant fait, en 1892, l'honneur de lui consacrer une monographie in-folio, accompagnée de planches). Seuls, sur la façade, des pilastres en rompent la monotonie. Le badigeon, un gris sale relevé par quelques bandes jaunes, ne contribue pas à égayer cette masse énorme.

Voilà bien l'excès de discipline et, partant, de monotonie ou de froideur, qui s'est substitué à l'excès de mouvement cher au Bernin et au Borromini! Tant pis! Du moins, dans les édifices, si agités, de l'ère précédente, il restait un semblant de vie.

Par un portail, qui n'a rien de monumental, on pénètre dans de longs corridors, dans une cour à pans coupés où pousse l'herbe. Peu d'ornements. Sur les fenêtres, quelques mascarons, des guirlandes, des trophées. Sur la balustrade qui surmonte la façade, une dizaine de statues.

L'intérieur tient plus que ne promet l'extérieur : des peintures, des tapisseries, des meubles somptueux, une riche collection de porcelaines, remplissent, jusqu'à les faire déborder, une vingtaine de salles, de salons ou de cabinets : ici, ce sont des portraits, là une *Chasse au sanglier* et une *Chasse au loup* de J.-B. Oudry; puis, des

compositions allégoriques, des stucs, une galerie de tableaux, principalement hollandais; enfin partout, sur les murs, de superbes tentures.

Entre le château et le jardin de la cour (*Hofgarten*) — sur la place Louis — se dresse mélancoliquement, au milieu d'un massif de verdure, la statue d'un poète fameux, le comte de Platen.

Plus loin, dans le jardin même, peuplé par de vieux arbres, d'une venue superbe, un buste colossal perpétue le souvenir d'un autre poète, Uz (mort en 1796).

Puis, à quelques pas de là, à l'endroit même où il fut poignardé, s'élève le monument du mystérieux Gaspard Hauser. L'inscription — *Hic occultus occulto occisus*, 14 décembre 1833, — a, dans sa concision, une tournure véritablement lapidaire.

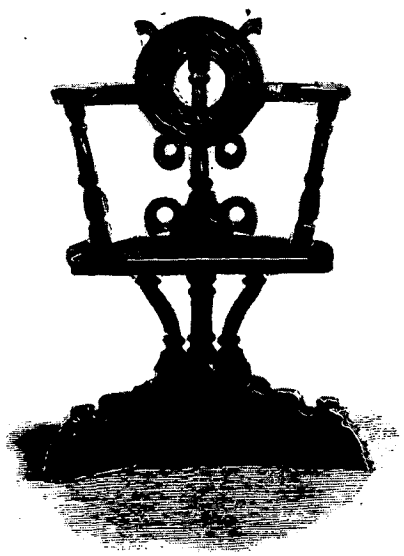
Quelques maisons particulières méritent un pèlerinage, plutôt eu égard aux souvenirs qu'elles évoquent qu'en raison de leur intérêt comme œuvres d'art.

Une maison assez simple, avec une petite bretèche au milieu et un portail monumental, se glorifie d'avoir donné le jour à Platen, l'auteur des sonnets. Une inscription, due au roi Louis Ier de Bavière, rappelle qu' « ici surgit la tulipe du jardin des poètes allemands ». Au-dessus de cette plaque est encastré le vieil emblème de la famille, un aigle montant vers le soleil, avec la devise : *Phœbo auspice surgit*. De son temps, Platen, qui était comte, était souvent traité d'amateur, de même que certains gentilshommes de nos jours. Heine ne lui ménagea pas ses sarcasmes. La postérité, plus équitable, reconnaît à ses poésies des qualités de facture transcendantes.

Une autre maison, celle du sculpteur Ernest de Bandel, mort en 1876, mérite de nous arrêter, non pour elle-même (elle est des plus rudimentaires, et ne compte que trois fenêtres de façade), mais pour le souvenir de cet artiste opiniâtre, rival de l'auteur du *Colosse de Rhodes* et de notre Bartholdi : ne s'était-il pas mis en tête d'élever, dans la forêt du Teutoburg, une statue colossale en l'honneur d'Arminius, le vainqueur des Romains! Ce géant, en cuivre repoussé, mesure, avec le piédestal, 57 m. 41 de haut. Commencé en 1838, il fut terminé en 1875, après trente-sept ans d'efforts.

Au lecteur de décider, après la lecture de cette rapide esquisse, si l'obscure petite ville d'Anspach ne mérite pas qu'il lui consacre une couple d'heures.

(*A suivre.*) EUGÈNE MÜNTZ.



CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE) XVIe SIÈCLE (MUSÉE GERMANIQUE).
PHOTOGRAPHIE CHRISTOPHE MÜLLER, À NUREMBERG.

Droits de traduction et de reproduction réservés



MUSICIENS SIAMOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (PAGE 360).

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



TYPE DE LAKHON (FEMME) (PAGE 360). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le royaume de Siam, comme toutes les nations du monde, a traversé des périodes agitées et souffert des crises violentes; ces faits, encore peu connus, à vrai dire, n'en ont pas moins laissé des traces indéniables.

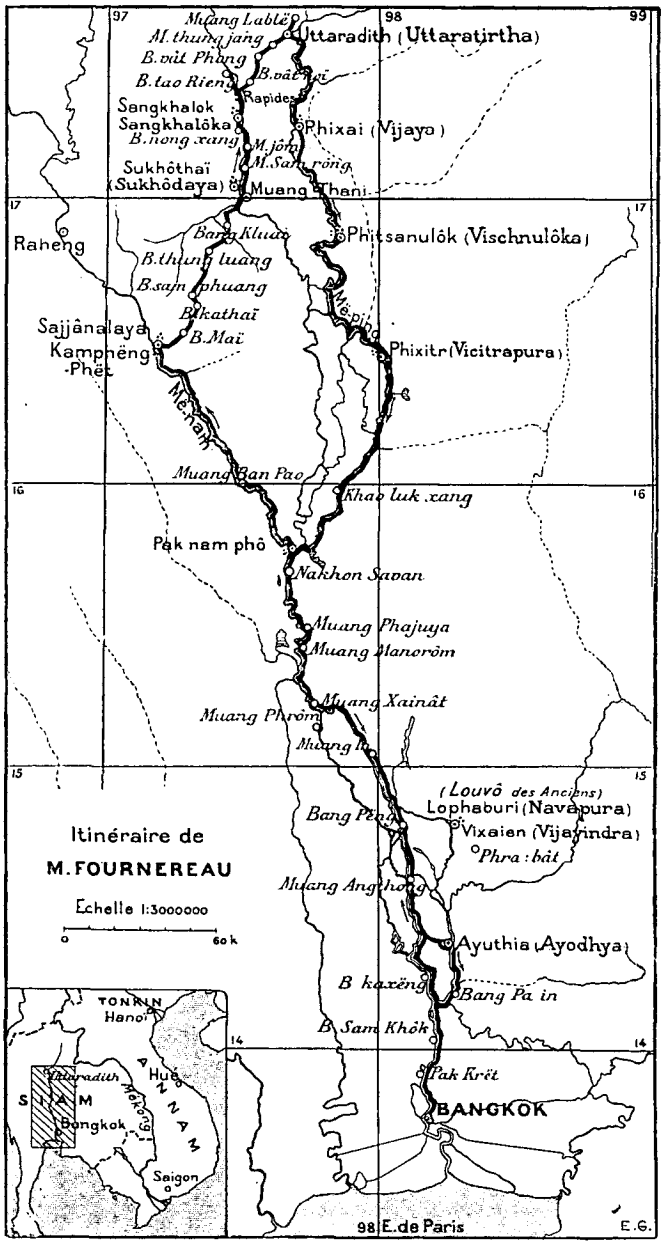
Le territoire, avant d'être ce qu'il est, s'est vu disputé par plusieurs peuplades, plusieurs races même, qui, après des luttes successives, ont fini par se cantonner sur certaines parties d'un sol qui n'était pas le leur, la péninsule Indo-Chinoise. Si l'on remonte à l'origine des populations laotiennes, pégouanes, cambodgiennes ou siamoises, qui occupent aujourd'hui l'Indo-Chine, on est surpris de n'y trouver plus l'élément autochtone : les anciens envahisseurs qui se sont entre-choqués sur ce sol florissant, objet de tant de convoitises, ont, par des rapprochements, des croisements successifs, engendré une race absolument composite, et les Siamois eux-mêmes ne sont que les descendants dégénérés d'un croisement indo-thibétain. De la race aborigène, il est difficile, sinon impossible, de retrouver l'essence après de si multiples mélanges, et les anthropologues les plus autorisés ont été bien souvent déroutés par la complète disparate que révèlent différents types d'une même province.

Toutefois, si l'on ne peut par déduction atavique étudier ce que furent les occupants successifs du territoire indo-chinois, on peut du moins essayer de connaître, d'après ce qu'ils nous ont laissé, quelles étaient leurs coutumes, leur vie, leurs religions.

Ces vestiges, malheureusement abandonnés aux intempéries destructives d'un climat excessif, offrent le plus haut intérêt tant au point de vue historique qu'au point de vue artistique; ils furent pour nous l'objet d'une mission spéciale que le gouvernement nous confia en 1891 et qui avait pour but d'étudier sur place les nombreux monuments qui jonchent le sol de la péninsule.

Les Thaïs, envahisseurs venus du nord vers le xe siècle, suivirent dans leur marche victorieuse la vaste et riche vallée circonscrite par le Më-nam et son affluent le Më-ping, fondant sur leur passage des stations importantes lorsqu'un emplacement leur semblait favorable. Soumises à des roitelets ambitieux, ces villes étaient sans cesse en lutte, et les différends ne se terminaient que par la mort ou la fuite du vaincu et le sac de sa capitale; il n'y a pas, dans l'histoire de cette période, d'exemple d'une ville qui, forcée et saccagée, ait été relevée de ses ruines. C'est donc en fouillant ces grands cadavres de pierre, morts de mort violente, que l'on peut arracher au

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*



passé quelques-uns des secrets qu'il garde si jalousement et jeter quelque lumière sur des époques encore obscures sinon tout à fait ignorées.

Les « villes mortes du Siam » formant l'objet de notre étude, il nous sembla rationnel de nous placer à un point initial commun avec cet objet même : c'est ce qui nous détermina à nous rendre tout d'abord dans le nord de la péninsule, là où commencent à apparaître les traces des anciennes capitales, pour opérer ensuite vers le sud une marche descendante que les Thaïs avaient faite victorieusement, le sabre au poing, huit siècles avant nous.

De Bangkok à Pak-nam-phô.

Un semblable voyage exigeait quelques précautions, étant données la difficulté de se faire comprendre des indigènes et la sourde hostilité des gouverneurs de province et des maires de village pour tout ce qui vient de l'Occident; il fallait aussi compter avec la rareté, voire l'absence complète de toute voie tant navigable que carrossable[1].

Le *thong-tra* (passeport), que nous nous procurâmes tout d'abord, était le précieux talisman qui devait aplanir une partie de ces difficultés en nous conciliant de la part des autorités locales aide et protection, aussi bien pour la sécurité de la route que pour l'achat des vivres et la location des moyens de locomotion. Quant aux caisses nécessaires pour le transport de nos bagages et celui des documents que nous espérions bien trouver au cours de l'expédition, elles furent rapidement exécutées; nous y plaçâmes les vivres de conserve, viandes et légumes, qui devaient former la base fondamentale d'un ordinaire d'ailleurs peu varié. Restait la grosse difficulté, l'interprète; elle fut vite résolue, grâce à l'obligeance du R. P. Colombet, directeur du collège de l'Assomption, qui voulut bien mettre à notre disposition l'un de ses meilleurs élèves.

Tout étant « paré », pour employer le terme consacré, nous nous embarquons à Bangkok le 25 novembre 1891, à bord du *Chow-Phaya* (nom d'un des canaux d'Ayuthia), vapeur à fond plat et à aubes à l'arrière, remorquant à sa suite dix-huit grandes barques de commerce appartenant à des marchands ambulants, chinois pour la plupart. Nous emmenions avec nous un interprète, trois hommes de peine, quarante caisses, et... un cuisinier chinois. Notre dernier soin, avant le départ, fut donc le contrôle des impedimenta, y compris l'appel du personnel. Un homme manquait, le cuisinier! Que faire? La situation était grave et exigeait une prompte solution. Notre ami J. de Pina, alors chancelier au consulat, qui nous avait accompagné jusqu'au bateau, partit en toute hâte à la recherche du réfractaire; mais, hélas! ses investigations l'entraînèrent sans doute trop loin, car l'heure s'avançait, et nous dûmes quitter Bangkok, le cœur gros, sans avoir pu serrer, une dernière fois peut-être, la main de cet excellent ami.

C'est donc sous une vague impression de tristesse que nous avons commencé cette expédition, et le paysage qui tout d'abord se déroulait sous nos yeux n'était pas de nature à changer cette fâcheuse disposition d'esprit :

1. Une précaution que nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui désireraient entreprendre un semblable voyage, c'est le choix de la saison : pour traverser un pays couvert de forêts marécageuses, coupé de rivières et de ruisseaux malsains, on doit craindre, avant tout, de se voir obligé de rebrousser chemin devant une inondation, ou couché sur le flanc par les fièvres paludéennes, dont le caractère pernicieux pardonne rarement. La saison sèche, qui commence avec la fin d'octobre, est le moment le plus favorable au départ.

les rives, basses et misérablement habitées jusqu'à Pak-krët, offraient la silhouette sans originalité de nombreux *vâts* (pagodes) émergeant d'une ligne de paillotes de couleur indécise qui se prolongeait à perte de vue.

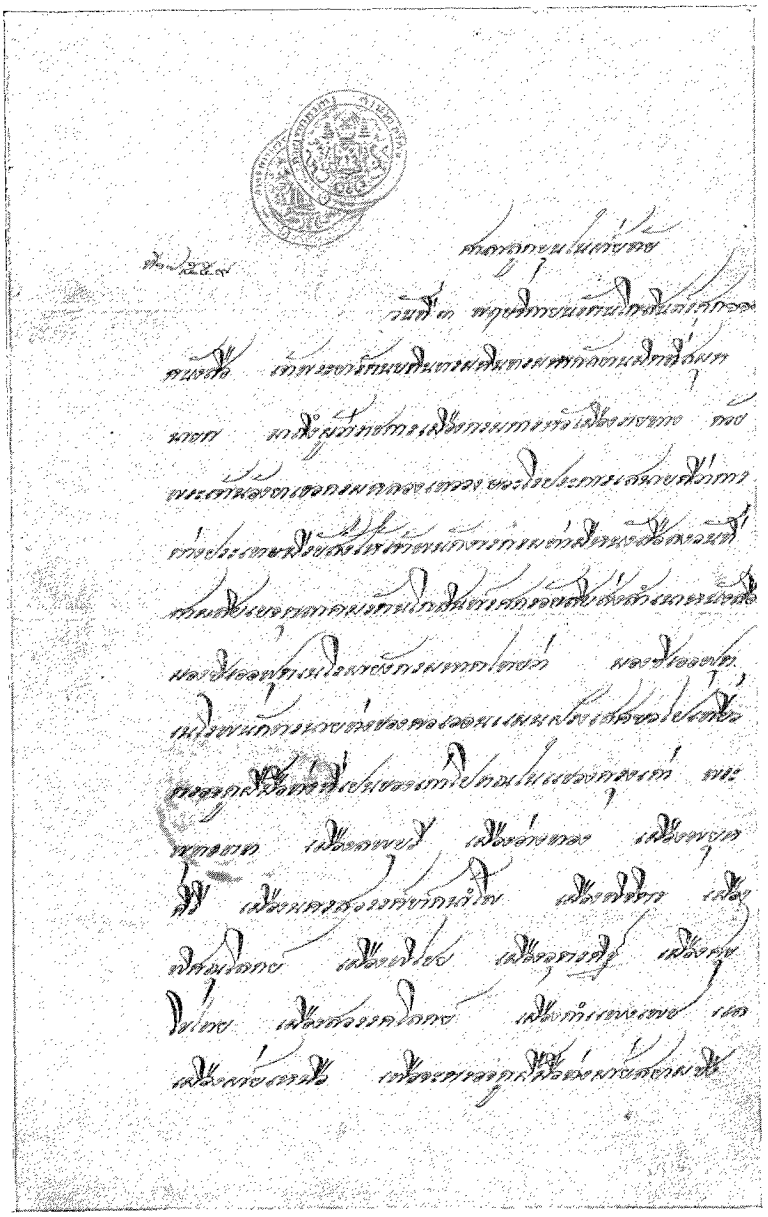
Le village de Pak-krët est un centre important au point de vue commercial; on y fabrique en grand les poteries en terre qui servent à la cuisson du riz; on y trouve un important marché de bois de tek.

Le Më-nam formant à cet endroit une boucle presque fermée, un canal a été creusé pour abréger la route; il est pourvu à chaque extrémité d'un phare et d'une pagode en forme de jonque dont trois *phra-chedi*[1] tiennent lieu de mâture.

C'est en vue de Pak-krët qu'en 1884 la reine Sunantala, première femme du roi actuel, se noya avec ses deux enfants. Elle revenait de Bang-pa-in (bocage d'Indra), résidence d'été, ainsi que son royal époux qui l'avait devancée dans son retour, laissant à son premier mandarin, le phaja Montri, la conduite de la barque; à un tournant brusque du fleuve, l'embarcation chavira accidentellement, et la reine tomba à l'eau avec ses deux enfants; nul ne pouvant, sous peine de mort, porter la main sur les personnes royales, la pauvre femme, sous les yeux de la foule, ne tarda pas à disparaître. En souvenir de ce pénible accident, le roi a fait construire à Bangkok un collège qui porte son nom. Les berges après Pak-krët commencent à s'élever, les habitations plus clair-semées disparaissent sous la verdure, d'immenses plaines couvertes de bambousières s'étendent jusqu'à l'horizon, dans un bleuté vague se confondant avec le ciel. Plus loin, un bras conduisant à Ayuthia, l'ancienne capitale.

Ce n'est qu'au bout de sept jours de navigation que nous parvînmes à Pak-nam-phô, après un trajet coupé d'incidents peu intéressants, parmi lesquels le plus marquant fut sans contredit le retour de notre fugace cuisinier : une plainte déposée entre les mains du consul de France à Bangkok avait mis en branle la police locale, et c'est *manu militari* que le fugitif en rupture de fourneau était de nouveau, à notre bord, contraint de ceindre le tablier dédaigné.

Au cours des rencontres, nous avons noté la multitude des radeaux de bois de tek ou de bambous qui serpentaient interminables, épousant tous les circuits de la rivière. Longs de plus de soixante-dix mètres, ces convois exigent pour les conduire des hommes robustes et expérimentés, car chaque tournant, chaque passage où le courant s'élance plus rapide, peut faire craindre une dislocation; aussi les indigènes ont-ils imaginé un mode de direction spécial à ce genre de transport : à l'avant, deux hommes rament ou pagaient avec un long aviron dont la palette est faite de bambou tressé; ils s'efforcent de maintenir à égale distance des deux rives ce qu'on pourrait appeler la proue du radeau. A l'arrière est assujetti un câble de rotin d'environ vingt mètres de longueur à l'extrémité duquel est attachée une perche; deux hommes, s'agrippant à cette sorte d'ancre volante, parviennent à ralentir la marche du convoi dans les rapides; il leur suffit pour cela de labourer profondément le lit de la rivière avec la perche maintenue verticalement; ils obtiennent aussi l'arrêt complet en l'enfonçant avant



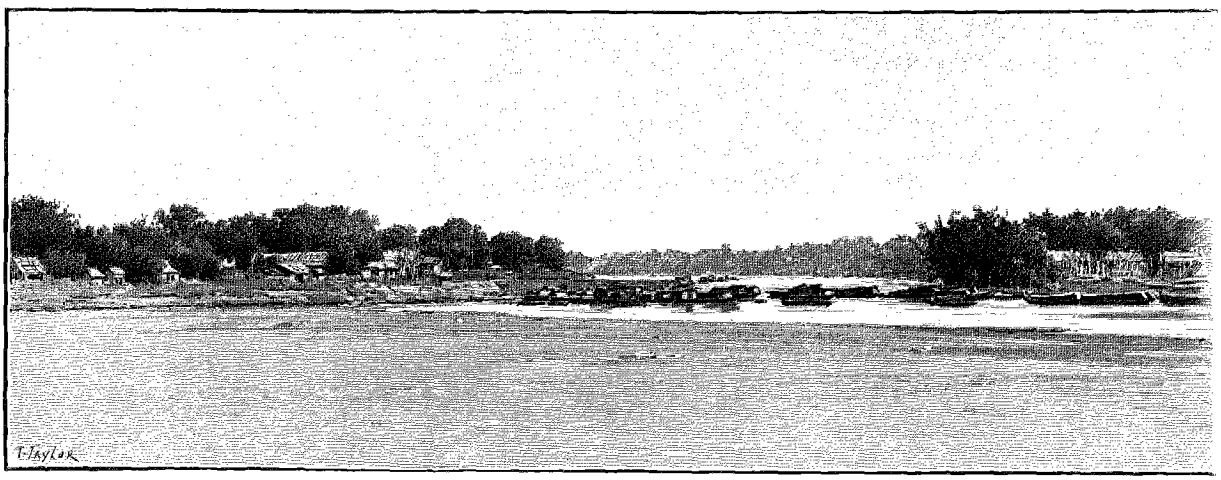
PASSEPORT SIAMOIS.

1. *Phra-chedi*, édifice en forme de flèche très élancée, élevé en l'honneur de Bouddha en vue de se concilier ses faveurs et son indulgence.

que le câble soit tendu. Sur chacun de ces radeaux se dresse une petite cabane où les conducteurs du transport vont à tour de rôle préparer leurs aliments et goûter un repos bien gagné.

Typiques ces rameurs avec leur éternelle fluxion produite par la chique qui leur distend grotesquement la joue : faite de feuilles de bétel macérées dans le sel, de coco cuit, d'échalote et de tabac, cette chique, qui porte le nom de *tôn-mùng*, se vend accompagnée d'une cigarette roulée dans une feuille de bananier; elle a la grosseur d'une mandarine, et sert à adoucir les brûlures de la soif en activant les fonctions des glandes salivaires. Devons-nous ajouter que nous n'avons pas eu le courage d'expérimenter personnellement les vertus bienfaisantes d'un rafraîchissement aussi peu appétissant?

Le procédé d'irrigation des rizières, lorsque les rives sont escarpées, mérite aussi d'être signalé : l'eau, puisée à seaux à l'aide d'un long balancier, est transvasée dans un récipient qui la renvoie, par de longs bambous creux juxtaposés bout à bout, jusqu'au milieu de la culture. Nombreux sont ces légers échafaudages dont la grêle et bizarre silhouette, toujours en mouvement, rompt heureusement la monotonie des rives. Celles-ci, tantôt



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

basses, tantôt abruptes, nous ont déjà donné un aperçu de la faune et de la flore; citons-en une fois pour toutes les principaux échantillons.

Plantes : riz, maïs, canne à sucre, patate, igname, safran, pistache, courge, pastèque, sagou, ananas, bétel, tabac, diverses espèces de légumes.

Arbres et arbustes : cocotier, divers palmiers, borasus, arec, oranger, citronnier, jujubier, carambolier, corossolier, litchi, tamarinier, goyavier, papayer, manguier, caféier, arbre à pain, bananier, durion (dont le fruit à l'odeur nauséabonde possède une saveur exquise), bambou, rotin, ébénier, cotonnier, *ton-rak* (arbre à vernis), *ton-jang* (arbre à résine), bois de tek, peuplier d'Inde, arbre pipal, etc.

Animaux : éléphant (domestique ou sauvage), tigre, ours, buffle, zébu, cerf, daim, chevreuil, gazelle, cheval, porc, écureuil, loutre, lièvre, singe, rat, etc.

Aigle, vautour, épervier, corbeau, chouette, engoulevent, pélican, grue, héron, cigogne, ibis blanc, flamant, canard (domestique ou sauvage), sarcelle, poule d'eau, toucan, pigeon, tourterelle, merle, colibri, chauve-souris, etc.

Caïman, lézard, *tukë* (au cri très fort, très bizarre : il chante *tukë*, *tukë* six ou dix fois, dans la journée et dans la nuit), caméléon, boa constrictor, couleuvre, vipère, et autres ophidiens d'espèces multiples et dangereuses.

Tortues de mer et de terre, crabe, crevette, moule, anguille, kakô (le plus gros poisson à écailles), krai (1 mètre de long sans écailles), *mëng-phù* (pesant 10 à 15 kilos, très vorace), lune ou tetraodon; diverses espèces de poissons fuyards qui traversent des marécages ou des prairies humides de plus d'une lieue, pla-xôn, pla-duk, pla-mó (ces trois espèces qui, par leur dimension, rappellent notre carpe, les indigènes en font des salaisons fort prisées); la « langue-de-chien » (rappelant notre sole), etc.

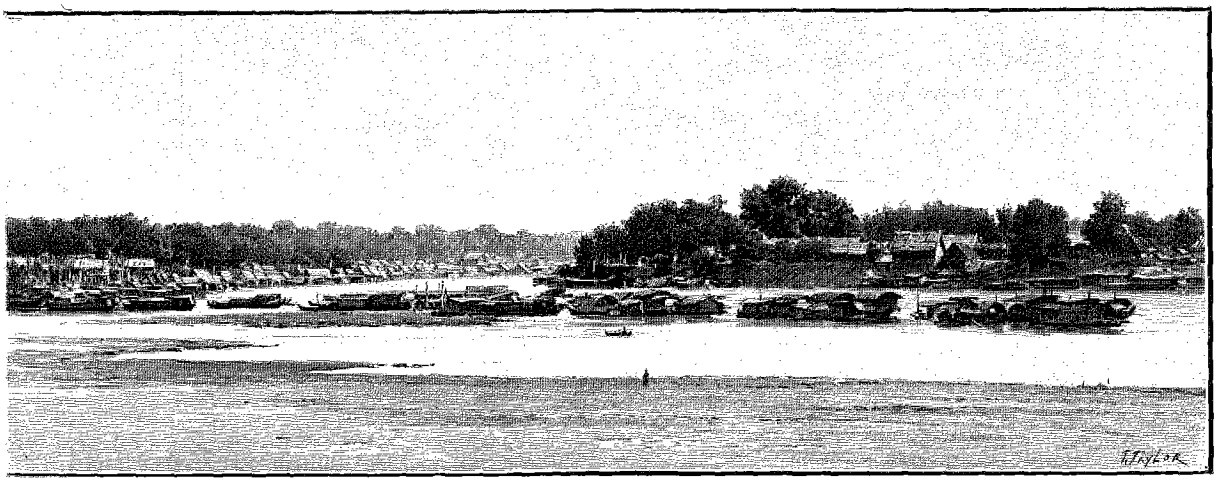
Scorpion, mille-pieds, fourmi, cancrelat, tique, moustique, lucioles et parasites aussi multiples que gênants ou même dangereux.

L'industrie, le commerce, l'agriculture, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, se composent surtout de la culture et de la récolte du riz, du maïs, de la canne à sucre, du bétel et de l'arec, de l'exportation du riz, du bois de tek, de bambous, de rotins, etc.

Le trafic s'opère surtout par voie fluviale : tels villages ne sont que de véritables marchés flottants où les

transactions se font de gré à gré par-dessus le bord des embarcations ou le ponton des maisons flottantes. L'élément chinois domine chez les commerçants ambulants.

Quant à la monnaie employée, l'époque n'est pas encore lointaine où elle consistait simplement en un coquillage, le *Cypræa moneta* (nommé cauri), dont la valeur naturellement était infime : il n'en fallait pas moins de douze cents pour faire la modique somme de un *fûang* (0 fr. 37 environ). La monnaie de plomb remplaça les coquillages, sous forme de *ké* ou centime, puis le *bat* ou *tical*, barre d'argent dont on a rabattu à chaud les deux extrémités en forme de boule et marquée de deux poinçons ou sceaux du roi, très petits; sa valeur 3 fr. 25 (64 *atts* équivalent à 64 cents de la piastre) est soumise aux variations du même cours que la piastre. Le bat se divise en salûng (1/4) et fûang (1/8); deux autres subdivisions ont été faites, mais on les rencontre très rarement. Le roi Mongkut, grand partisan des usages européens, fit frapper des pièces d'argent et de cuivre portant d'un côté l'éléphant, emblème national, et de l'autre le sceau royal, ce sont : le *tical*, le *salûng* et le *fûang* (argent); le *sik* (0 fr. 20), le *païi* ou *si* (0 fr. 10), l'*att* (0 fr. 05) et le *solot* (1/2 att) (cuivre)[1]. On



PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. — DESSIN DE TAYLOR.

rencontre aussi d'autres pièces de même métal et de même valeur qui portent l'effigie du roi actuel : ce sont les plus récentes.

Il n'y a pas, à proprement parler, de monnaie d'or, car celle qui est frappée n'a qu'un but commémoratif : elle est réservée au roi, qui en fait des dons aux grands dignitaires de son royaume le jour de son avènement ou de toute autre cérémonie mémorable.

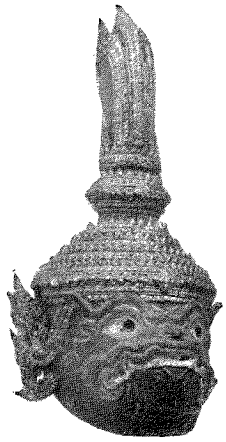
Des jetons en porcelaine aux dessins variés furent introduits par les Chinois dans les maisons de jeu On s'en sert encore dans les provinces du nord sur les divers marchés.

Quant aux villages ou hameaux dépassés après Pak-krët, nous en donnons la sèche nomenclature, aucun d'eux ne comportant de mention ou de description spéciale; ce sont : *Bang-ka-xëng* (village aimable), *Bang-vât-vàn* (village de la pagode inoccupée), *Muang*[2]*-angthong* (ville de la jarre d'or), *Bang-pëng* (village du fard), la plus extrême mission catholique vers le nord, résidence du R. P. Quintrie, *Bang-maï* (nouveau village), *Bang-pla-laï* (village de l'anguille), *Muang-in* (ville d'Indra), *Bang-oi* (village de la canne à sucre), *Bang-sâla-kaï* (village du sâla des poules), *Muang-xâï-nàt* (ville de la victoire et de la puissance), douane siamoise pour le bois de tek, *Muang-manôrom* (ville de la gaieté), *Muang-phajuha* (ville glorieuse), *Bang-khung-taphao* (village de l'anse et de la jonque), *Bang-phô-jang-matsi* (village du peuplier à la résine), *Múang-nakhon-savan* (ville du ciel), ville très ancienne et célèbre dans les annales du Siam, sans importance aujourd'hui.

Pak-nam-phô (l'embouchure de l'arbre de Phô) est une véritable ville lacustre établie au confluent du Më-nam et de son tributaire le Më-ping, qui descend du Laos. Flottantes ou bâties sur pilotis, les maisons sont perpétuellement environnées d'une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs, montées par des négociants ambulants, chinois, laotiens ou birmans, venus là pour trafiquer des produits de leur pays. Le pittoresque de ce marché sur l'eau, avec son bariolage de couleurs intenses, violentes même, mais harmonisées par l'azur implacable du ciel enflammé, ne saurait s'imaginer. De rues, il y en a peu ou pas, le mouvement commercial n'existant que sur les rives.

1. Poids : le plus petit est le *hûn*, pesant 45 centigrammes; après, vient le *fûang*, du poids de 2 gr. 25; le *salûng*, ensuite, pèse le double; le *bat*, complète la série et pèse 18 grammes. Le *xàng* (livre) équivaut à 1 440 grammes. Le *cati*, ou livre chinoise, n'en pèse que la moitié. Le *hab*, ou quintal, pèse 72 kilogrammes.

2. *Muang* (ville), siège d'un gouverneur de province.

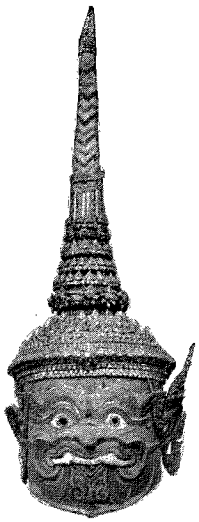


C'est le 2 décembre 1891 que nous quittons Pak-nam-phô, après une nuit passée dans la barque même que nous avons affrétée pour nous rendre à Kamphëng-phët. Cette station, nous ne l'atteignons que huit jours plus tard, après une lente navigation, en suivant, tantôt à la rame, tantôt à la perche, les innombrables circuits du Më-nam. Indépendamment de la rapidité du courant contre lequel nous avons eu à lutter, il nous a aussi fallu compter avec les bancs de sable, qui plus d'une fois ont entravé notre marche. Le lit du fleuve est sablonneux et mouvant : aussi, bien souvent, est-on forcé en de certains endroits de se creuser un chenal pour pouvoir poursuivre sa route. Pour cela, on fait usage d'un énorme râteau de bois que trois hommes suffisent à peine à manœuvrer. L'un d'entre eux enfonce l'engin, tandis que les deux autres tirent vigoureusement à eux l'énorme masse de sable que déplace le râteau. Le passage ainsi obtenu à grand'peine n'a généralement qu'une courte durée; néanmoins, dans l'intérêt de la navigation, ceux qui l'ont creusé en indiquent l'emplacement en signalant à l'aide de perches les bas-fonds qui le bordent de chaque côté.





Nous passons sous silence les villages ou hameaux qui bordent les deux rives du fleuve, leur peu de pittoresque ne nous ayant pas paru justifier une escale. De l'embarcation, la proximité des habitations nous était révélée par les troupeaux de buffles qui paissaient sur la rive ou s'ébattaient dans le fleuve, ne laissant apparaître au-dessus de la surface que leur mufle animé d'un souffle bruyant. Pêle-mêle avec les lourds ruminants, une multitude d'enfants, sautant, gambadant et criant, se livraient aux plaisirs de la pêche, les uns avec des paniers sans fond qu'ils posaient brusquement au milieu d'une bande de poissons, les autres à l'aide de nasses fabriquées sur place.





La seule ville que nous ayons à signaler pour son importance relative est *Muang-ban-pao* (la contrée de la ville bossuée), située par 16 degrés de latitude; notons aussi à l'horizon, à l'ouest, les montagnes de *Khao-no* (riz qui germe), puis de *Khao-làbnga* (montagne de Làbnga), et enfin sur la rive droite les *khlongs* (canaux) *Bang-këo* (le canal de la poissonnerie) et *Khàyëng* (le canal du poisson de ce nom).

Heureusement, quelques incidents, d'un caractère plutôt risible, sont venus égayer la monotonie de la route : c'est d'abord une expédition qui, commencée en chasse au canard, s'est terminée en une déplorable débandade de nos héroïques compagnons fuyant éperdus devant un troupeau de buffles avec lesquels, et très courageusement, ils nous laissent nous débrouiller; c'est là que, pour la première fois, nous voyons quel précieux concours nous apporteront ces rudes gars en cas d'attaque. Une autre

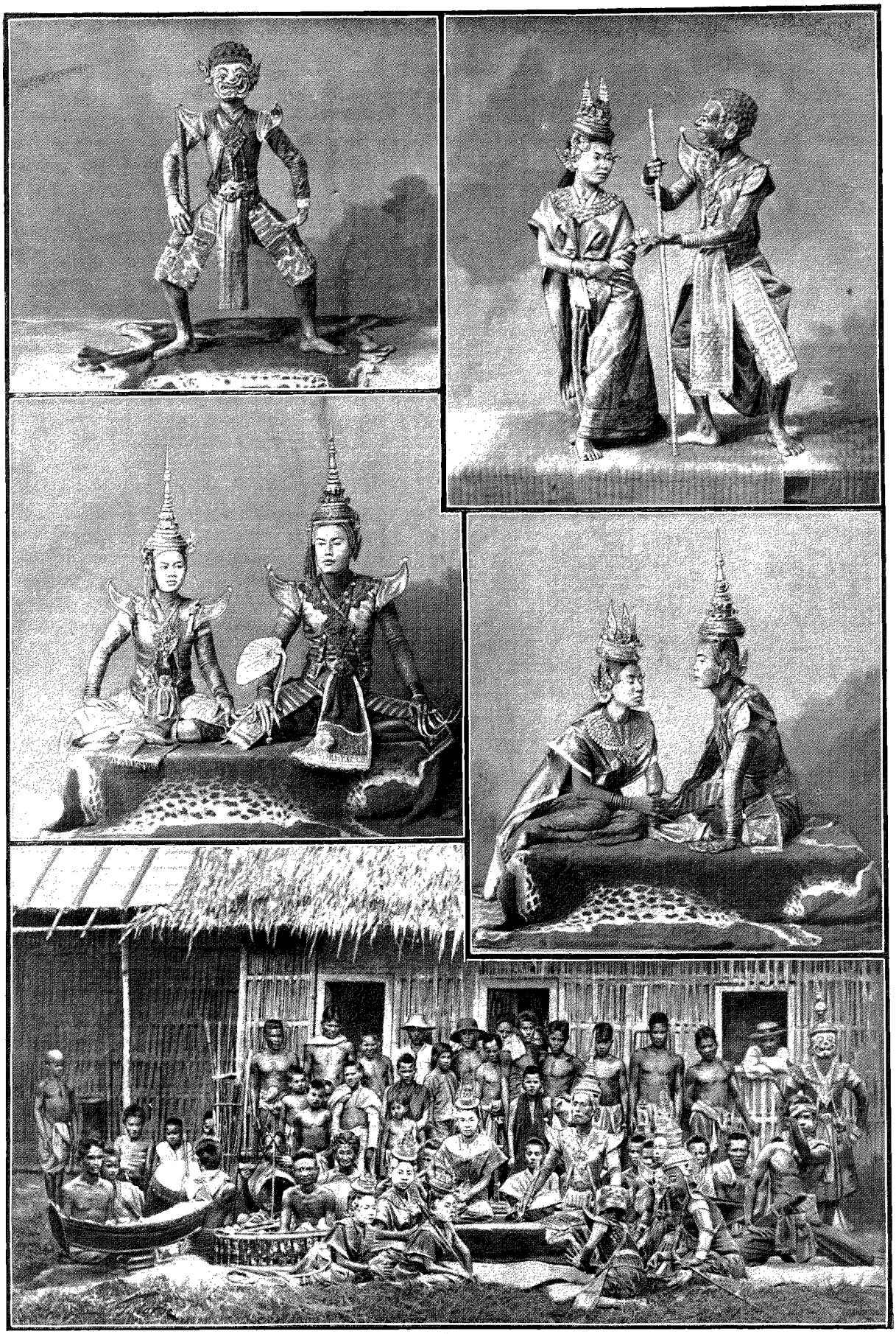








MASQUES DE THÉÂTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



ACTEURS SIAMOIS (PAGE 360). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fois, seul, car nous n'avons pu déterminer un seul homme de notre petite troupe à nous accompagner après une semblable venette, c'est une retraite quelque peu précipitée devant un éléphant errant à qui nos allures exotiques ont souverainement déplu et qui ne nous cache pas ses sentiments d'aversion. C'est ensuite la terreur qui s'empare, à notre approche, d'un petit groupe de pêcheurs à qui nous voulions acheter quelques poissons et que nous ne parvenons à joindre qu'après une course folle et non sans avoir témoigné, par gestes s'entend, de nos intentions toutes pacifiques. Rappelons enfin notre émerveillement en voyant confectionner par des éléphants domestiques les immenses radeaux de bois dont nous avons croisé un si grand nombre : ces intelligents animaux, d'une docilité parfaite sous l'œil de leurs contremaîtres humains, si l'on peut s'exprimer ainsi, traînent à bout de trompe jusqu'à la rive les énormes pièces de bois, qu'ils juxtaposent ensuite sur l'eau en s'aidant de leurs défenses et de leurs genoux; un homme lie enfin les pièces entre elles avec des câbles en rotin.

Kamphëng-phët est un petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche du Më-nam, par 16° 28′ 20″ de latitude N. et 99° 30′ 21″ de longitude, à 320 kilomètres au N.-N.-O. de Bangkok. Allongée sur la rive, une mince rangée de constructions en bambou ou en bois de tek, noyées dans l'épaisse et sombre frondaison qui descend jusqu'au fleuve, telle est la ville ou mieux le village; à peine si l'on distingue dans la verdure la résidence du Gouverneur.

Absolument cosmopolite, la population se compose de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites vivant misérablement au jour le jour, car le commerce est là pour ainsi dire nul; pourtant il s'y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le riz et le tabac, on y exploite le bambou et le bois de tek, dont les forêts commencent à apparaître. Et ces embryons d'industrie sont matière à philosophiques réflexions quand on songe que ce misérable hameau n'est que le rejeton dégénéré d'une fastueuse capitale.

L'unique rue de Kamphëng-phët, étroite, tortueuse et malpropre, longe la rivière; elle est bordée de boutiques rudimentaires et coupée de distance en distance par des ponts de bois enjambant les ravinements des berges, qui sont inondées pendant la saison des pluies. On trouve dans les boutiques des articles d'importation et des produits du pays : étoffes diverses, cotonnades, vêtements indigènes, porcelaines chinoises, glaces, peignes, couteaux, etc. Cire, sucre, miel, gâteaux, fruits, poissons et crabes salés, légumes frais et salés, avec fraîche ou séchée, chaux pour préparer le bétel, etc., etc. La plupart de ces marchandises proviennent ou de Bangkok ou du Laos.

Les indigènes sont d'une sobriété remarquable : la base de leur nourriture est le riz et le poisson; frais ou sous forme de conserves salées, ces deux plats fondamentaux ne vont presque jamais sans l'addition de l'un des deux condiments les plus en honneur : le *pla-ra* et le *kapi*. Le premier est une sauce noire que l'on obtient en amenant à la fermentation putride de petits poissons macérés dans l'eau salée; le second, qui offre l'aspect d'une pâte violacée, se fabrique par le même procédé, mais le poisson est remplacé par de minuscules crevettes et du frai capturé à l'aide de réseaux de soie; c'est un mets plus recherché et par conséquent plus cher que le précédent, dont se contentent les petites bourses. Le kapi se vend en petits barils, comme les anchois; le pla-ra, que les villages du nord consomment en grande quantité, est d'un goût plus fort et d'un parfum plus nauséabond encore. Ces condiments, croyons-nous, surprendraient désagréablement des palais européens.



MONNAIES SIAMOISES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.



CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. — DESSIN DE MALTESTE.

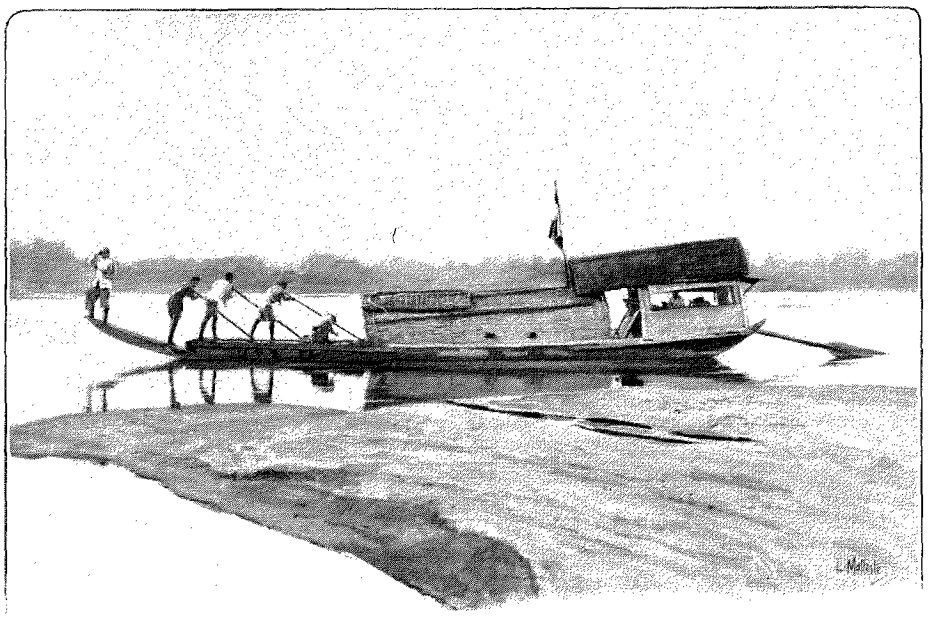
Les habitations, pour la plupart, sont primitives : quelques bambous recouverts de paillotes, quelquefois une charpente de bois de tek, une couverture de tuiles; seule, la résidence du Gouverneur se fait remarquer par ses dimensions plus vastes et ses colonnes en bois de fer. Non loin se dresse le tribunal, qui n'est autre chose qu'un vaste hangar dont le plancher est élevé de 0 m. 60 au-dessus du sol et qui se compose de deux pièces délimitées par une cloison de bambou; c'est là que siègent le Gouverneur et ses délégués les jours de jugement. Près du tribunal, un bureau de post-office. Devant leurs habitations, et c'est là un des détails intéressants de notre visite à Kamphëng-phët, les indigènes plantent en terre quatre piquets supportant un plateau de bois destiné à recevoir leurs offrandes pieuses; au centre se dresse la réduction plus ou moins réussie d'un phra-chedi qu'ils nomment *phra-saï* et qui doit, croient-ils, les protéger contre les mauvais génies. Ce minuscule monument est généralement fait de sable et surmonté d'une flèche de bois. Les habitants aisés remplacent ces naïves tentatives par de véritables pagodes en miniature (*san-chao*); pour les offrandes, ce sont des statuettes généralement grossières, représentant Bouddha assis ou debout, ou des jaks, des kruts, des thevâdas, et ce sont aussi des fruits ou de simples bâtonnets munis à leur extrémité d'un petit drapeau de papier et plantés dans un tronc de bananier façonné en forme de cône, enfin des loques suspendues à des ficelles.

Le principal caractère du génie siamois est, en effet, la superstition : c'est chez les habitants des campagnes et même des villes une conviction sincère que le monde terrestre est hanté d'une légion de *phi*, êtres malfaisants qui semblent n'avoir d'autre but que de martyriser les hommes; et, bien que la religion bouddhique repousse toute idée de superstition, les indigènes n'en persistent pas moins à honorer les *phi* en même temps qu'ils sacrifient dévotement à Bouddha; aussi les devins et les sorciers sont-ils craints et vénérés à l'égal des prêtres, les talapoins.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau, sont peuplés de génies qui se font un jeu d'abuser les pauvres humains, non par un sentiment de vengeance, mais poussés par le seul plaisir de nuire : les feux follets, le cri étrange de certains oiseaux, le bourdonnement de certains insectes, tous bruits qui dans des circonstances spéciales d'isolement ou de frayeur peuvent être pris pour les modulations de la voix humaine, tels sont les artifices employés par ces ennemis invisibles pour atteindre leur but perfide. Le plus dangereux de ces esprits serait, disent les légendes, le *phi-tai-hong*, qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible; posé sur

une branche d'arbre, il fait entendre des chants harmonieux qui semblent être l'appel d'une bouche amoureuse : malheur à l'imprudent voyageur qui se lance à la poursuite de l'invisible solitaire! sautant de branche en branche et continuant ses appels enivrants, le phi-tai-hong l'entraînera dans quelque fourré bien éloigné où le téméraire se laissera tomber épuisé de fatigue ayant perdu toute notion du chemin parcouru. Fort heureusement, il est facile d'échapper à semblable mésaventure, car l'âcre fumée qui s'exhale d'une gousse de piment grillée est infaillible pour mettre en déroute le dangereux farfadet. Sans parler du côté allégorique qui ressort manifestement d'une semblable croyance, n'y a-t-il pas un curieux rapprochement à faire avec nos légendes bretonnes ou avec les sirènes qui hantaient les récifs, si l'on en croit les récits des bords du Rhin?

Certains grands arbres, le *Ficus religiosa* par exemple, le tamarinier, le *Diptirocarpus*, et les diverses essences réputées sacrées qui font l'embellissement des pagodes, sont le domaine des *phi-nang-mai*, génies féminins. Ces sortes de fées sont l'objet d'un culte très suivi, et les offrandes qu'on leur consacre se composent de viande de porc, de poulet ou de canard; ces différents comestibles sont tout à fait de leur goût, paraît-il, et l'on croit même qu'elles ne sont pas indifférentes à quelques fioles d'eau-de-vie de riz; il est un fait certain, c'est que les présents en nature qui leur sont faits disparaissent comme par enchantement. Le mot de l'énigme, il faudrait le demander, peut-être, aux desservants des pagodes, qui doivent être renseignés à cet égard. Ajoutons, pour poétiser un peu ces esprits bien féminins, qu'ils raffolent des fleurs odorantes, qui leur sont d'ailleurs offertes par brassées les jours de cérémonie. On s'expliquera facilement l'empressement des indigènes à leur rendre les honneurs qui leur sont dus lorsqu'on saura que ces fées vindicatives ont pour les tièdes ou les impies mille tracasseries toutes prêtes; on ajoute même en tremblant qu'elles n'hésitent pas à envahir le corps des blasphémateurs pour les faire expirer dans les tortures de l'étouffement.



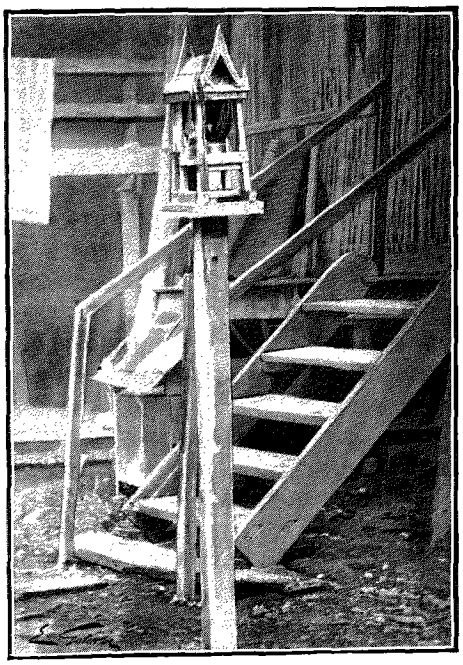
BARQUE DE VOYAGE. — DESSIN DE MALTESTE.

Les génies protecteurs du foyer familial, les dieux lares des anciens, existent aussi chez les Siamois, qui les nomment *chao-phum-thi*, littéralement « maîtres du foyer ». Le culte qu'on leur rend est général dans tout le royaume, petits et grands leur rendent hommage : dans les palais des princes et des mandarins comme à la porte des plus modestes cases, on aperçoit, non loin de l'entrée et fixé sur un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, affectant toujours la forme d'un portique de pagode et servant d'autel aux chao-phum-thi. On voit, pêle-mêle à l'intérieur, des statuettes de terre glaise grossièrement façonnées, des poupées de carton-pâte parsemées de paillettes d'or ou revêtues des couleurs les plus brillantes et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre; on y voit aussi des fruits, des fleurs, des troncs de bananiers façonnés en pyramide, etc. Ces offrandes sont faites dans l'espoir d'attirer les bienfaits des génies sur l'habitation, ou, plus particulièrement, d'obtenir la guérison d'un membre de la famille.

Les Chinois, dont l'intrusion dans le royaume de Siam remonte à plusieurs siècles, y ont importé le culte des *thao-hong*, qui se tiennent de préférence au sommet des montagnes. De petits autels, semblables à ceux que nous venons de décrire, fichés en terre ou fixés aux troncs d'arbres, reçoivent les marques de la vénération des passants; les offrandes sont celles que nous avons déjà énumérées, mais il est à remarquer qu'elles sont rarement faites dans un but désintéressé : l'indigène dévot songe bien à demander aux génies la guérison d'un mal, le succès dans une affaire, la révélation du numéro gagnant d'une loterie, mais, en cas de réussite dans ses projets, il oublie totalement de témoigner par un don de ses sentiments de gratitude.

Citons enfin, pour terminer cette trop longue digression, les génies voyageurs que les Siamois honorent du titre de *chao*, seigneurs, et dont l'humeur vagabonde s'accommode pour coursier d'un tigre, d'un crocodile ou

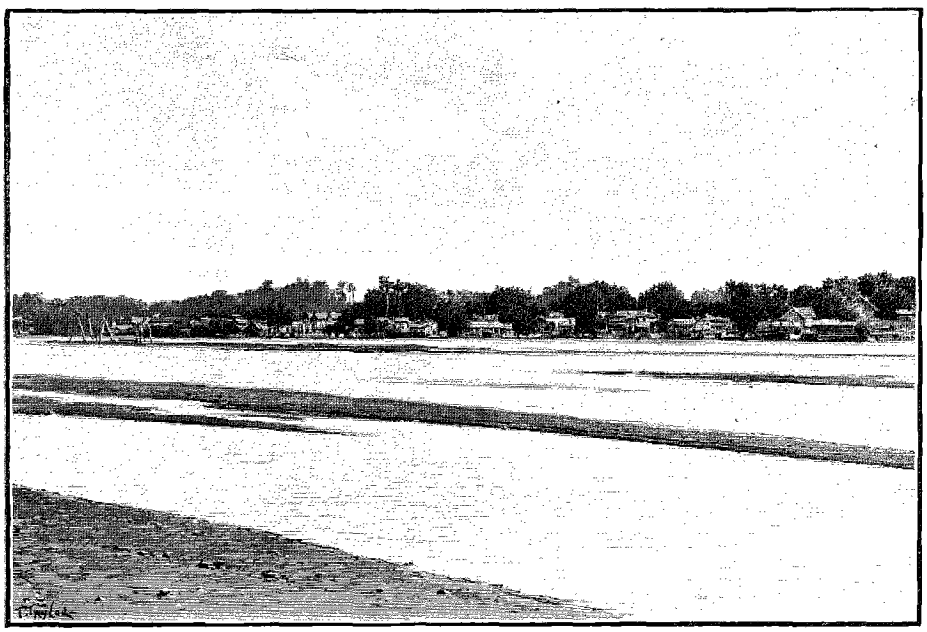
d'un serpent venimeux; quelqu'un de ces redoutables animaux a-t-il été entr'aperçu dans la brousse, vite un autel est dressé sur le lieu de son passage, car il est à supposer qu'il portait un esprit; aussi aperçoit-on fréquemment, accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers plantés sur le bord des canaux ou des fleuves, de petits sanctuaires en forme de portiques.



SAN-CHAO (PAGE 357.)
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tribunal dont nous avons déjà fait mention nous est désigné par le Gouverneur pour notre résidence à Kamphëng-Phët; une toile tendue sur les colonnes de soutènement de la toiture nous préserve des regards indiscrets et nous donne l'illusion d'un domicile dont un tapis, quelques nattes et des coussins forment tout l'ameublement. Cette hospitalité peu luxueuse nous semble bonne pourtant, et c'est avec une réelle satisfaction que nous dégustons, dans de petites tasses fréquemment remplies, le thé national que nous verse notre hôte; dans une causerie forcément décousue, puisque nous avons besoin, pour nous comprendre mutuellement, du secours de l'interprète, le Gouverneur nous offre avec prodigalité les cigarettes locales fortement opiacées, roulées dans des feuilles de bananier, et cherche, sans y parvenir, à comprendre le but de notre mission. « Que diable, semble-t-il penser, cet insensé espère-t-il trouver dans les ruines désolées pour lesquelles il demande un guide? » Force lui est cependant de se contenter de nos explications, sans doute dénaturées par l'interprète. Séance tenante, nous réglons les conditions de notre exploration des alentours : guides, moyens de transport, tout est pesé, discuté, convenu, non sans tiraillements en ce qui concerne la rémunération; enfin nous parvenons à nous entendre, et, pour sceller l'arrangement, notre aimable amphitryon nous propose une promenade dans le village, ce qui va nous fournir l'occasion de faire connaissance avec les jeux en honneur dans le pays. Nous acceptons avec enthousiasme et, guidés par le Gouverneur, nous nous dirigeons vers une sorte de *sâla* ou hangar ouvert à tous les vents, où se font les combats de coqs. Au centre, une petite arène est formée par une clôture circulaire de bambous haute de 0 m. 60; des deux côtés, des bancs sont réservés aux parieurs et aux notabilités du lieu. Autour du hangar et rangés en cercle, les coqs de combat attendent dans des cages d'osier le moment d'entrer en scène; ils ont à portée de leur bec une provision d'eau et de riz non décortiqué placée dans des noix de coco transformées en sébiles. Les lutteurs sont choisis de façon qu'il n'y ait pas entre eux de disproportion de taille, et, aussitôt placés dans l'arène, ils se jettent vaillamment l'un sur l'autre, frappant du bec et des ergots; les plumes voltigent, le sang gicle de tous côtés; c'est une lutte sans merci qui ne se terminera que par la mort du vaincu, à moins que, peu vaillant, il ne renonce à combattre et ne cherche son salut dans la fuite.

Un indigène est chargé d'annoncer le début de chaque tournoi en frappant trois coups sur un bambou creux et sonore; c'est aussi lui qui a mission de veiller sur le chronomètre indiquant l'ouverture et la clôture du pari; cet appareil, assez primitif, consiste en un large bocal de verre rempli d'eau aux trois quarts; à la surface est posée une sébile de cuivre que l'eau remplit peu à peu, pénétrant par un trou ménagé à cet effet; lors-



KAMPHËNG-PHËT (PAGE 356). — DESSIN DE TAYLOR.

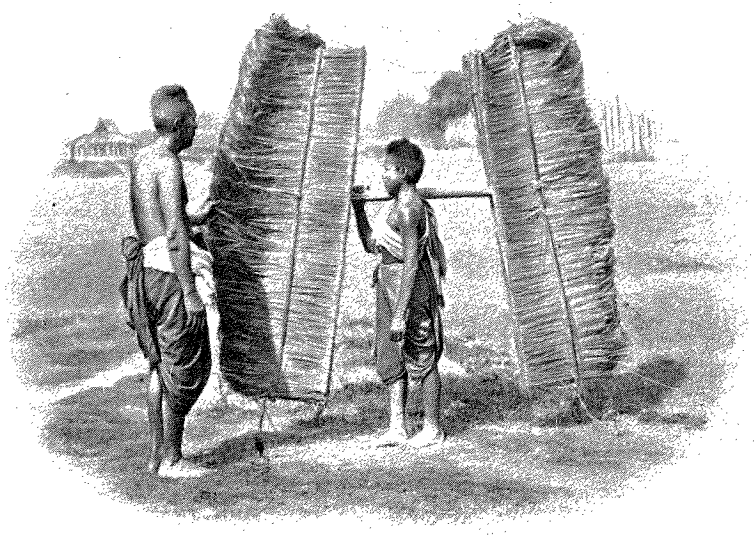
qu'elle touche le fond du vase, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, les paris sont fermés et l'on ne peut surenchérir.

Le hangar affecté aux combats de coqs sert aussi, le cas échéant, aux représentations des *lakhons* (comédiens siamois), divertissement qui, sans contredit, est le plus goûté de toutes les classes de la société indigène : de décors point, si ce n'est dans l'imagination des spectateurs, car ils connaissent de longue date le cadre dans lequel se déroulent les invariables drames qu'ils ont sous les yeux. Assis à la turque, agenouillés ou debout, les assistants laissent au milieu de la « salle de spectacle » un espace libre circulaire dans lequel évoluent les artistes. De la valeur littéraire des œuvres interprétées, nous nous abstiendrons de parler, et pour cause; contentons-nous de dire que les sujets en sont presque toujours puisés dans les livres et les légendes bouddhiques, dont les héros et les dieux ont les premiers rôles. Quelquefois même le drame se réduit à une pantomime assez sobre coupée de chants débités sur un rythme plus ou moins monotone et scandés de cris discordants d'un caractère sauvage. Les acteurs, généralement au nombre de sept ou huit au plus, deux hommes et cinq ou six femmes, sont nomades; pourvue de deux barques de voyage, la troupe va de ville en ville, ressassant son répertoire peu varié mais toujours admiré et chaleureusement applaudi. Le costume des artistes mérite d'ailleurs d'être décrit, et sa richesse, sa bizarrerie, suffisent à expliquer l'impression profonde que produisent ceux qui le portent sur une population simple, à l'esprit quasi enfantin : les actrices ont le corps entièrement peint en blanc, elles sont coiffées d'une sorte de tiare dorée de forme pyramidale, à l'ornementation compliquée et rutilante; d'énormes jugulaires, dorées elles aussi, tombent jusqu'aux épaules; la poitrine est chargée de colliers brillants; les bras, les poignets, les jambes sont cerclés de bracelets qui, sans être d'un métal précieux, en donnent au moins l'illusion. Quant à la figure, qui n'est jamais masquée, elle est toujours l'objet d'un maquillage minutieux qui fait de ces châsses animées d'adorables poupées idéalement artistiques; enfin, comme pour ajouter à leur charme quelque chose d'étrange, des ongles d'argent démesurément longs, recourbés et effilés, emboîtent l'extrémité de leur doigts fuselés. Quant aux hommes, leur travestissement est variable et approprié au rôle qu'ils remplissent; signalons le « singe vert » et le « singe noir », dont les apparitions sont fréquentes, et ajoutons que les artistes hommes tirent généralement leurs plus grands effets du plus ou moins de hideur du masque grimaçant dont il se couvrent le visage. Hommes et femmes, d'ailleurs, s'acquittent de leur tâche sans aucun souci de donner la moindre illusion à l'auditoire : les femmes se maquillent sur la scène, et chaque interprète, sa tirade récitée, va s'asseoir dans un coin, cédant la place au suivant.

A la troupe des acteurs se joint presque toujours un certain nombre de musiciens aux instruments aussi étranges que discordants : cymbales, cliquettes, tambourins, flûtes, accompagnent les chants ou les récitatifs, tandis que, armé d'un petit marteau de bronze, un des exécutants, assis au milieu d'un cercle de gongs en cuivre, tire de cette sorte d'harmonium des sons tantôt graves, tantôt doux ou aigus, qui scandent de leur martèlement la bizarre harmonie de l'ensemble.

Les représentations sont visibles de tous, la troupe étant généralement rémunérée directement, à titre d'attraction, par le propriétaire d'une maison de jeu et de la salle de spectacle; elles durent, y compris les entr'actes, un jour et une nuit. A Bangkok, l'art dramatique perpétue, avec les traditions nationales, la haute littérature, la théologie bouddhiste et le débit rythmé du pur langage rituel.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VILLAGE DE BANG-TANÔT (PAGE 361). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



STATUE DE VICHNOU TROUVÉE À SAJJNÂLAYA (PAGE 363). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Toujours accompagné par l'obligeant gouverneur de Kamphëng-phët, nous visitons ensuite la maison de jeu de la ville. C'est une immense salle en bambou et paillotes, simplement meublée de nattes étendues sur le sol et communiquant avec le logement du Chinois tenancier du tripot. A notre arrivée la salle est comble, les joueurs s'y pressent autour d'un tableau déposé sur le sol et divisé en plusieurs cases destinées à recevoir les enjeux; chaque case correspond à une face d'un dé qui est renfermé dans un cube de cuivre dont on lève le couvercle lorsque les jeux sont faits; le dé apparaît alors enchâssé dans un alvéole qu'il remplit entièrement et montre seulement une de ses faces; le chiffre inscrit sur celle-ci est supérieur ou inférieur à celui qui est marqué sur chacune des cases du tableau et, suivant une règle analogue à celle de notre baccarat, le banquier paye ou encaisse les mises. Tout cela, bien entendu, ne va pas sans un grand vacarme de cris et d'imprécations. Les enjeux donnent un échantillon de toutes les monnaies en cours, depuis le coquillage jusqu'aux pièces d'argent.

Les distractions que nous venons d'indiquer ne sont pas les seules qui soient en honneur au Siam; les jeux de toute sorte y sont universellement goûtés et beaucoup d'entre eux sont les mêmes que ceux de nos enfants : le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la balle, le cerf-volant, sont très appréciés de la jeunesse siamoise; les grandes personnes préfèrent, sans pourtant dédaigner la balle ou le cerf-volant, contempler les combats d'animaux divers qui font toujours l'occasion de paris. Signalons entre autres les duels de petits poissons dits *bettapugnax*; doué d'instincts éminemment combattifs, le bettapugnax ne peut sans entrer en fureur supporter la vue d'un congénère de même sexe. Aussitôt en présence, les deux antagonistes passent du gris terne qui leur est naturel par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, leur corps s'irise tout à coup des teintes les plus brillantes, leur corps entier tressaille convulsivement, leurs yeux jettent des lueurs phosphorescentes. Puis, ils fondent l'un sur l'autre et se livrent un combat rapide mais acharné qui se termine par la fuite honteuse du vaincu.

Le foot-ball siamois ou birman se joue avec une sphère creuse de rotin tressé que les joueurs doivent s'envoyer mutuellement, sans le secours des mains et sans jamais lui laisser toucher le sol; nous avons eu à Paris l'exemple de deux jongleurs birmans, qui montraient dans ce genre de sport une adresse extraordinaire.

Les cerfs-volants, qui atteignent là-bas une réelle perfection, servent aussi à des combats spéciaux : placés de chaque côté de la rivière, les joueurs sont répartis en deux camps ennemis; les cerfs-volants affectent

1. *Suite. Voyez p.* 349.



STATUE DE ÇIVA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

généralement la forme d'oiseaux gigantesques aux ailes déployées, de chauves-souris, de dragons fantastiques ornés de couleurs voyantes; arrivés dans les régions élevées, ils sont manœuvrés de façon à se rencontrer, et la victoire reste à celui qui, par suite de l'embrouillement des fils, parvient à entraîner l'adversaire. Le résultat est quelquefois longtemps attendu, soit que le vent ne se prête pas à la chose, soit que les joueurs cherchent à exciter les parieurs : des cris se font entendre, furieux ou triomphants, et les spectateurs trépignent d'aise ou de colère lorsque le captif redescend entraîné dans la descente triomphale du vainqueur.

Ajoutons à ces divertissements les courses d'hommes à pied, les courses de chars montés à l'antique et attelés de zébus, les régates et enfin les réjouissances qui, à cause des grosses dépenses qu'elles occasionnent, restent un apanage de la royauté : tels sont les combats de buffles ou d'éléphants qui ont lieu dans l'enceinte du palais.

Précédé par le guide qui nous a été donné par le gouverneur de Kamphëng-phët, nous nous dirigeons vers l'antique *Sajjanâlaya* (la demeure des gens de biens), la capitale sacrée des Brahmes du nord, aux splendeurs déchues, dont les ruines sont aujourd'hui perdues en pleine forêt, quelque peu au nord du village que nous venons de quitter, et qui n'est que son descendant dégénéré. Chemin faisant, nous dépassons un convoi de condamnés qui, les chaînes aux pieds, rentrent à la prison sous la conduite de mégères armées de bâtons. Les malheureux ainsi traités ne sont pas tous de grands coupables; en effet, ceux qui, par péché de misère quelquefois, ont omis de payer les impôts, leurs dettes, subissent ce dur traitement, mêlés à la tourbe des voleurs, si nombreux dans ces parages. Les hommes enchaînés deux par deux sont des condamnés pour meurtre ou pour contrebande et vol. Aux chaînes un à un, sont des individus faisant une prison préventive; ils font les corvées publiques ou privées pour le juge qui instruit sur leur cas et qui les fait garder par un geôlier, remplacé souvent par sa femme ou par un esclave homme ou femme, à sa guise.

Après une demi-heure environ de marche vers le nord-est, nous rencontrons les remparts de Sajjanâlaya et nous n'éprouvons aucune peine à les franchir par l'une des nombreuses brèches qui les déshonorent; les murs, hauts de quatre mètres, sont en limonite hourdée en mortier; des barbacanes aident l'écoulement des eaux pluviales; du côté intérieur court un solide remblai couronné par une sorte de chemin de ronde. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées chacune d'une porte; à l'ouest, une cinquième issue était réservée aux morts et portait le nom de sa destination : *Patu-phi-ôk* (la porte par où sortent les cadavres).

Sajjanâlaya, nous avons pu nous en rendre compte par la suite, est certainement parmi ses sœurs celle qui a eu le plus à souffrir d'un vandalisme apparemment calculé : en effet, nulle autre part il ne nous a été donné de contempler un tel chaos de débris sans forme, moellons, briques, fragments de statues pêle-mêle avec les éclats de limonite ou les tuiles émiettées; les vestiges de la glorieuse cité — elle fut telle à en croire les inscriptions — ne sont plus aujourd'hui qu'un ensemble sans nom, le détestable triomphe de la brutalité humaine stupidement exercée sur les produits de l'art. La raison se refuse, en effet, à admettre que la seule influence du climat ou des intempéries ait réussi à mettre à bas des édifices faits pour défier le lent travail destructeur des siècles accumulés; les barbares dont la main sacrilège osait battre en brèche temples et palais ne se contentaient pas de ces déprédations sauvages : renversées de leurs piédestaux, les sacrées idoles étaient mises en pièces, les débris en étaient jetés n'importe où; pas une n'est restée intacte.

Jalouse, on le croirait, de cacher à leurs descendants l'atroce conduite de leurs aînés, la bienveillante et riche végétation de cette contrée est venue jeter son manteau sur toute cette morne désolation : au milieu des temples rasés elle a planté des arbres; sur les débris informes qui jonchent le sol elle a déroulé un tapis de verdure, et sur les murs croulants jeté des tentures de lianes entrelacées.

Grande fut pour nous la difficulté à rétablir, au milieu de tant de désordre, l'emplacement des monuments détruits, car l'épaisseur de la végétation nous forçait à nous frayer pas à pas un chemin à grand renfort de coups de sabre d'abatis. Le côté technique de notre mission n'intéressant qu'un petit nombre, nous nous contentons de citer les principaux édifices que nous sommes parvenus à reconstituer : ce sont les *Vâts-xang-phuck* (temple de l'éléphant blanc), *Kamphëng-ngam* (beau mur d'enceinte), *Thenkhi-kien* (la pagode du bonze assis sur un char), *Mondôb-si-nà* (la pagode du dôme à quatre faces), *Phra-non* (temple de Bouddha couché), *Sadet-sang* (construit par le prince), *Champa* (la fleur du nom), *Padamuk*. Pourtant, citons aussi les célèbres statues de bronze de Çiva et de Vichnou qui y ont été découvertes et qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang-nà, à Bangkok. Un savant orientaliste, consulté à leur sujet, nous apprend que de tout temps elles ont été connues des indigènes et que, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'ont échappé à la main des vandales que grâce à un séjour prolongé dans le lit du Më-nam. Ces deux statues, qui sont les plus anciens monuments de l'art thaï,

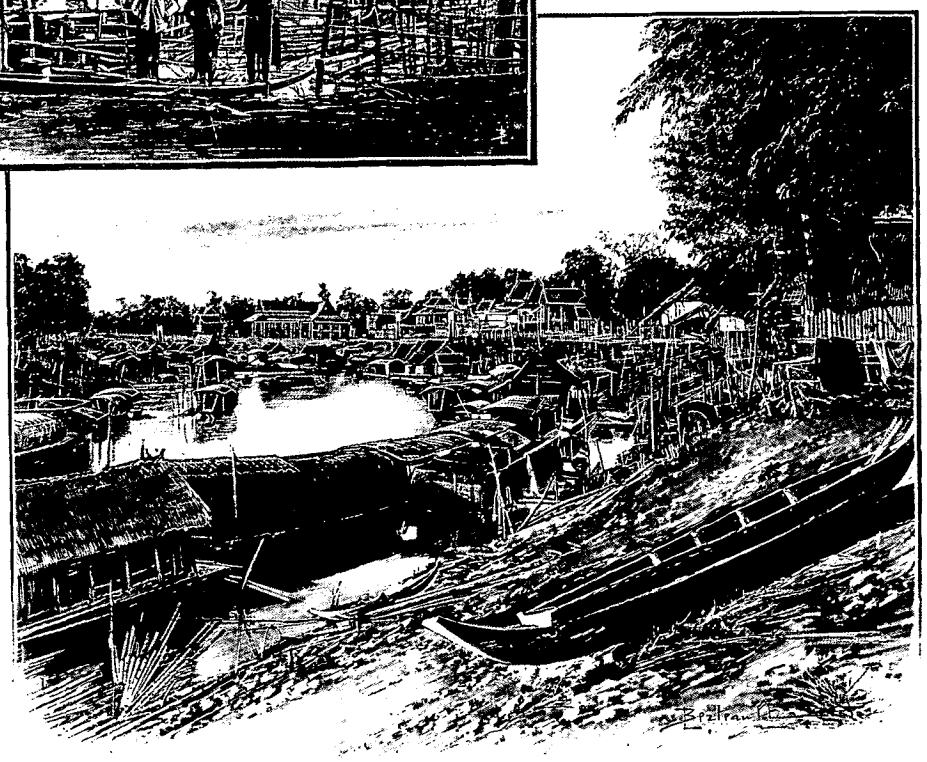
en sont aussi les plus beaux et les plus complets; par l'impeccabilité de leur facture, par leur galbe parfait, elles témoignent de la grande habileté des artistes fondeurs de l'époque, car, bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait une parfaite connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Bouddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair.

Deux buffles nonchalants, à une allure digne des anciens rois fainéants, vont maintenant nous cahoter durement, dans un char rudimentaire, sur l'interminable route que nous devons suivre pour atteindre Muang-thani, village moderne situé non loin de l'emplacement de l'antique Sukhôdaya. Coupée de pauses sous un soleil de feu, cette pénible étape s'accomplit tout d'abord avec des zigzags invraisemblables, à travers les immenses rizières qui entourent Kamphëng-phët : les débris, les vestiges de temples, de chédis, abondent, mais leur degré de dévastation nous empêche de nous attarder à les étudier. Puis vient la forêt où bientôt nous rencontrons le mur



BANG-TANÔT (PAGE 365), LES GRENIERS À RIZ.



MUANG-THANI (PAGE 366). — DESSIN DE BERTEAULT.

d'enceinte de ce qui fut le *Vât-khèn-si-khien*, aujourd'hui dévasté. De temps à autre, de vastes clairières se présentent, hérissées d'arbustes rabougris qui tordent leurs branches, au feuillage dur et sombre, sur un sol inclément de limonite ferrugineuse. Ces carrières à fleur de terre ont fourni les matériaux nécessaires à l'édification des monuments de Sajjanâlaya. De nombreux blocs abandonnés présentent des traces de travail humain; on y reconnaît des ébauches de colonnes, de piliers et de dalles, ce qui permet de conclure que les éléments de construction étaient dégrossis sur place, puis transportés à la ville, où chacun d'eux trouvait la place qui lui était destinée; un crépi et un enduit de mortier, généralement ornés de bas-reliefs moulés, étaient ensuite étendus sur cette pierre, qui n'est pas sans analogie avec notre meulière.

Avec un vif sentiment de joie nous avons rencontré sur cette route sauvage la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement des voyageurs, ont préparé à leur intention la jarre d'eau limpide qui étanchera leur soif et, sous la cendre, les tisons dont ils auront besoin pour préparer leurs aliments : c'est l'aimable surprise que nous ménageait l'hospitalier *Sâla-that-phom*[1] (sâla à couper les cheveux). Ce sâla est légendaire : c'est

1. *Sâla* (ermitage). Destiné au repos des talapoins, sert aux fidèles et aux pèlerins; on en rencontre même dans les temples.

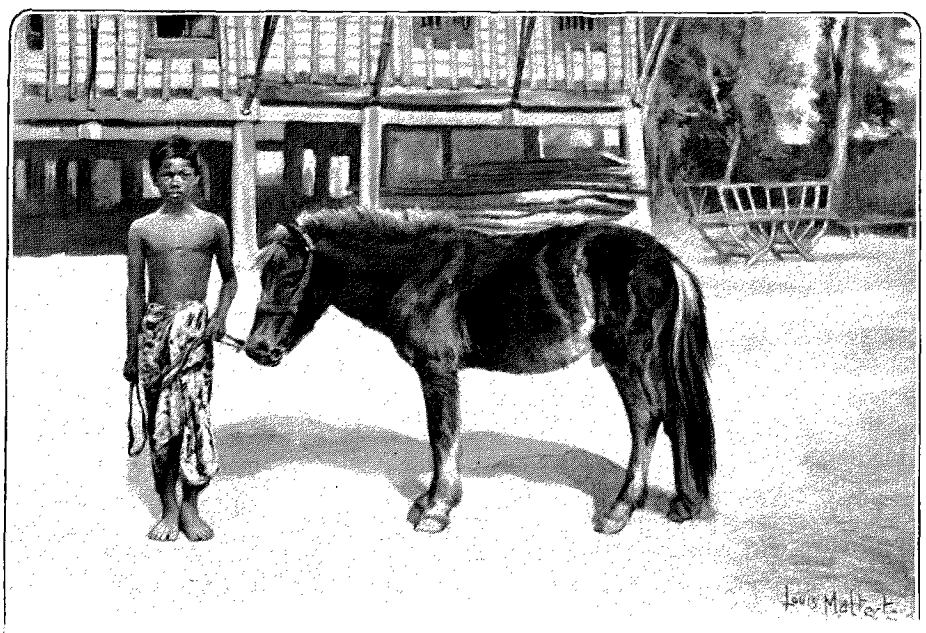
là que jadis on coupait les cheveux des hommes qui se dirigeaient vers Sajjanâlaya, cérémonie indispensable pour acquérir le droit de pénétrer dans la cité royale et sainte. Caché sous l'épaisse frondaison de la forêt, il s'élève non loin d'une citerne creusée dans le limonite, *nam-chong* (eau forte), à l'onde sombre et mystérieuse. Chose curieuse et digne d'être rapportée, cette eau, qui n'est renouvelée que par des infiltrations au fur et à mesure de l'évaporation, contient encore des poissons; selon toutes probabilités, ce sont les descendants de ceux qui, plusieurs siècles auparavant, avaient été placés dans cette citerne : on y trouve le *pla-duk* (poisson à chair jaune et sans écailles), et le *pla-mo*, nageant lentement à l'ombre du *ton-saï*, arbre aux rameaux toujours verts.

Poursuivant notre route vers le nord-est, nous traversons un marécage desséché qui montre son fond de sable rouillé, puis nous retrouvons la forêt, qui semble s'être faite plus inextricable encore. Pourtant les gisements de limonite à fleur de terre recommencent à apparaître, et bientôt, sur le bord du chemin, nous pouvons admirer le fameux rocher *Takhè-pun* (le crocodile de pierre), vénéré des indigènes. Nous n'y voyons, nous, qu'un simple banc de pierre dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, nous avons peine à reconnaître la forme du dangereux amphibie, bien que la nature semble avoir été corrigée par quelques coups de pic habilement frappés. Pourtant la légende veut que le célèbre roi Phra-ruang ait vu la plus chère de ses femmes dévorée sous ses yeux par un monstre affamé, qu'il égorgea incontinent de son sabre redoutable. Le dangereux animal, par l'effet de la colère divine, fut ensuite pétrifié là où il est encore pour longtemps.

Après avoir franchi un antique canal aujourd'hui à sec, nous parvenons à une forêt de tek, où, non loin de la clairière *Thung-krat* (plaine nettoyée), une vaste mare, *Mông-lieng*, va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné. Puis, brusquement, la brousse, les ronces, les hauts herbages aux feuilles pointues et coupantes remplacent le tek, opposant leur barrière hostile à notre incursion sacrilège parmi les ruines inviolées qu'ils recouvrent. Nous y trouvons cependant un *san-chao*, sorte de pagode en réduction abritant une menue statuette de Bouddha; l'usage veut, nous dit notre interprète, que le voyageur offre au génie tutélaire de ces lieux quelques feuilles dont il se nourrira; aussi un énorme amas de feuilles desséchées encombre-t-il le pied de ce temple en miniature. Non loin, le *Bô-lèk* (puits de fer) s'enfonce dans le sol; c'est une ancienne mine de fer où ce métal extrait était transformé sur place en couteaux et en sabres.

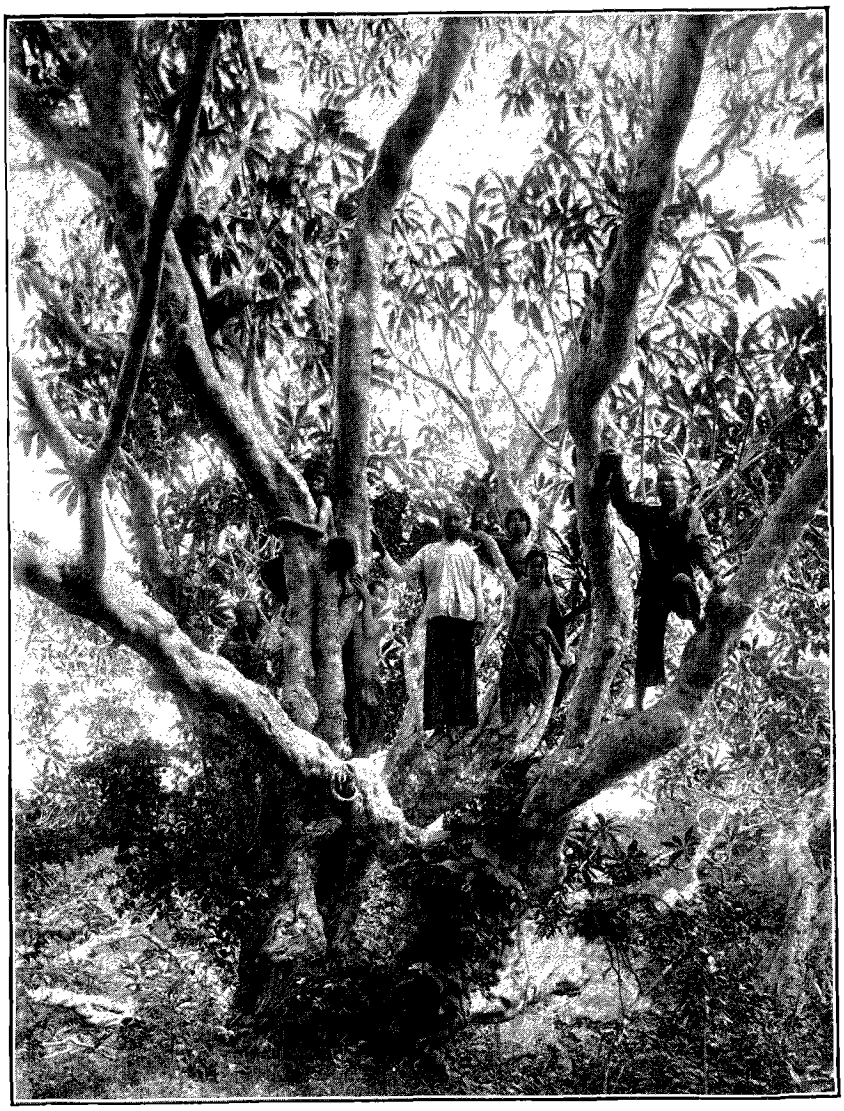
Un sable blanc et fin a remplacé pour un temps le dur sol de limonite, l'horizon aussi a changé et, en s'élargissant, il nous permet d'apercevoir, à l'ouest le mont *Khao-lèk* (petite montagne), au nord *Bang-maï* (village nouveau) et ses rizières, et, très loin, se perdant dans un bleuté vague, la montagne royale : *Khao-luang*.

Nous avons atteint et dépassé les jardins qui précèdent *Bang-phàng-kàtai* (le village qui cache les lièvres), pauvre village enfoui dans la rizière, dans lequel nous pénétrons, à la grande stupéfaction des indigènes, écarquillant les yeux à notre approche et restant bouche bée devant l'obturateur de notre appareil photographique braqué sur leurs cases. Notre arrivée est aussitôt signalée au maire du village, qui, chose que nous nous plaisons à noter pour la rareté du fait, accourt obligeamment à notre rencontre, le visage épanoui dans un large sourire, et ne cessera, durant notre court séjour, de nous témoigner la plus parfaite urbanité, l'empressement le plus aimable. Nous méprenant sur la qualité du survenant, qui certes ne payait pas de mine, nous commettons la bévue de lui demander les indications nécessaires pour joindre le maire! Nullement blessé, le digne petit homme nous tire rondement d'embarras en se mettant tout entier à notre disposition, et, après une courte absence, revient avec un chargement de coussins, de nattes, de bananes et de riz cuit, puis il envoie chercher une jarre d'eau fraîche et s'assoit près de nous. La conversation de ce magistrat laisse fort à désirer sous le rapport de l'érudition, et nous ne tardons pas à acquérir la conviction qu'il ne nous sera d'aucun secours pour nos recherches archéologiques. Touché cependant de ses bonnes dispositions à notre égard, nous nous hâtons de lui



CHEVAL SIAMOIS. — DESSIN DE MALTESTE.

offrir un excellent havane, dont la bague de papier doré semble l'intriguer au plus haut point; ne voulant pas être avec lui en reste d'obligeance, nous lui indiquons quelle est l'extrémité qu'il doit mettre entre ses lèvres. Nous le laissons à la béatitude que lui procure la fumée de ce tabac inconnu, pour jeter un coup d'œil sur le village qu'il administre : les habitants sont au nombre de 600 environ, ce sont des Siamois et des Chinois; leur industrie, qui nous paraît insignifiante, comprend la fabrication de torches résineuses faites de la sève de l'arbre *ton-jang*, quelques métiers pour le tissage des langoutis et des ateliers en plein vent où l'on construit des charrettes à buffles et des barques creusées dans les troncs d'arbres. La culture est plus importante et comprend le riz et le maïs; on exploite aussi le tek et les bambous. Les fruits sont rares et presque exclusivement représentés par la banane, le citron et la pamplemousse.

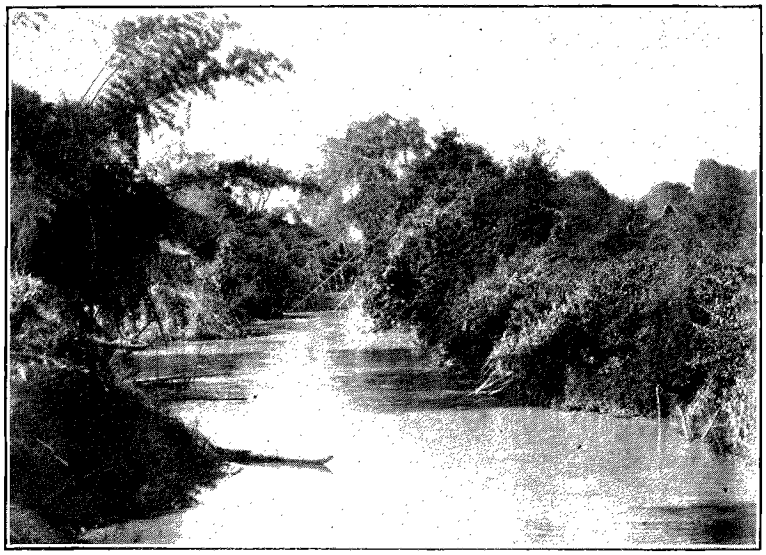


ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Brusquement, à la sortie du village, la végétation apparaît de nouveau; chétive d'abord, elle ne montre que quelques arbustes difformes dont le tronc convulsé se couvre d'excroissances bizarres; mais, bientôt luxuriante, elle ne tarde pas à cacher complètement le chemin, sur lequel nos buffles trébuchent en soufflant bruyamment; nous voici maintenant dans un véritable éden : un humus épais recouvre le sol et au-dessus de nos têtes pèse la tranquille et grandiose majesté de la forêt vierge; les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses; la gamme des verts sombres et brillants s'y marie heureusement au bleu de ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses, au réseau compliqué; l'orchidée parasite, accrochée au creux des écorces, épanouit dans l'air chaud ses fleurs invraisemblables, fantastiques, aux teintes intenses ou mourantes.

Hélas! la soif, prosaïque besoin, nous oblige, à notre grand regret, à nous arracher à l'enchantement de nos yeux, et nous nous enfonçons plus avant dans la forêt, qui tout à coup se change en une prairie immense dont le moindre brin d'herbe dépasse notre tête; rares d'abord, mais bientôt plus nombreux, les marais apparaissent : c'est le *Nong-sua-hôk* (le marais du tigre qui rugit), le *Thong-huai-ngon* (le ruisseau de l'or et de l'argent), le *Bô-nam-bib* (le puits à l'eau qui est resserré), le *Nong-chick-chai* (le marais qui inquiète le cœur). Et voici, au *Bang-sam-phuang* (le hameau des trois guirlandes), traversé par la rivière du même nom, coulant de l'est à l'ouest, que le pays reprend son morne et monotone aspect de désolation. Au milieu de rizières abandonnées, sur un sol grillé aux produits maladifs, *Bang-tanôt* (village du palmier éventail) montre ses réserves de riz, vastes récipients faits de lames de bambou entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile; bâtis sur pilotis, ces sortes de greniers sont abrités par un toit de paillotes. Là croissent aussi quelques arbres fruitiers; on y fabrique des torches et des langoutis, on y cultive avec succès la patate et, moins abondamment, la canne à sucre et les haricots; nous rencontrons un nouveau produit alimentaire, c'est le *kloï*, qui est présenté sous la forme d'une boule blanche de la grosseur d'une mandarine; c'est une sorte de fécule destinée à remplacer le riz lorsque la récolte en a été insuffisante. On l'extrait d'un volumineux tubercule qui pousse dans la forêt à l'état sauvage et qui

*



RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

donne naissance à une liane. Toutefois, la pulpe, finement râpée, contient des substances toxiques, dont on la débarrasse par des lavages réitérés dans le courant de la rivière qui traverse le village; elle est ensuite séchée sur des clayonnages de bambous et façonnée en boules pour être ensuite livrée à la consommation.

Là, pendant que nous attendons la préparation de notre repas, notre attention est attirée par un ornement qui pare le couvre-chef de nos conducteurs; c'est une sorte d'étui de calicot serré de distance en distance, de façon à présenter l'aspect d'un chapelet aux grains allongés; voyant la curiosité que nous inspire cet ornement, un des hommes se détache et nous exhibe le contenu de cette ganse d'un nouveau genre : chaque grain renferme une amulette, faite, tantôt d'un caillou, tantôt d'une bague de rotin enduite de résine, d'un peu de chaux enveloppée dans une feuille de bananier ou enfin de quelque menue figurine de terre cuite représentant Bouddha et provenant des ruines de la capitale voisine détruite. Cet ensemble de fétiches est suffisant, paraît-il, pour détourner de la tête qu'il entoure les accidents malheureux qui peuvent survenir en cours de route.

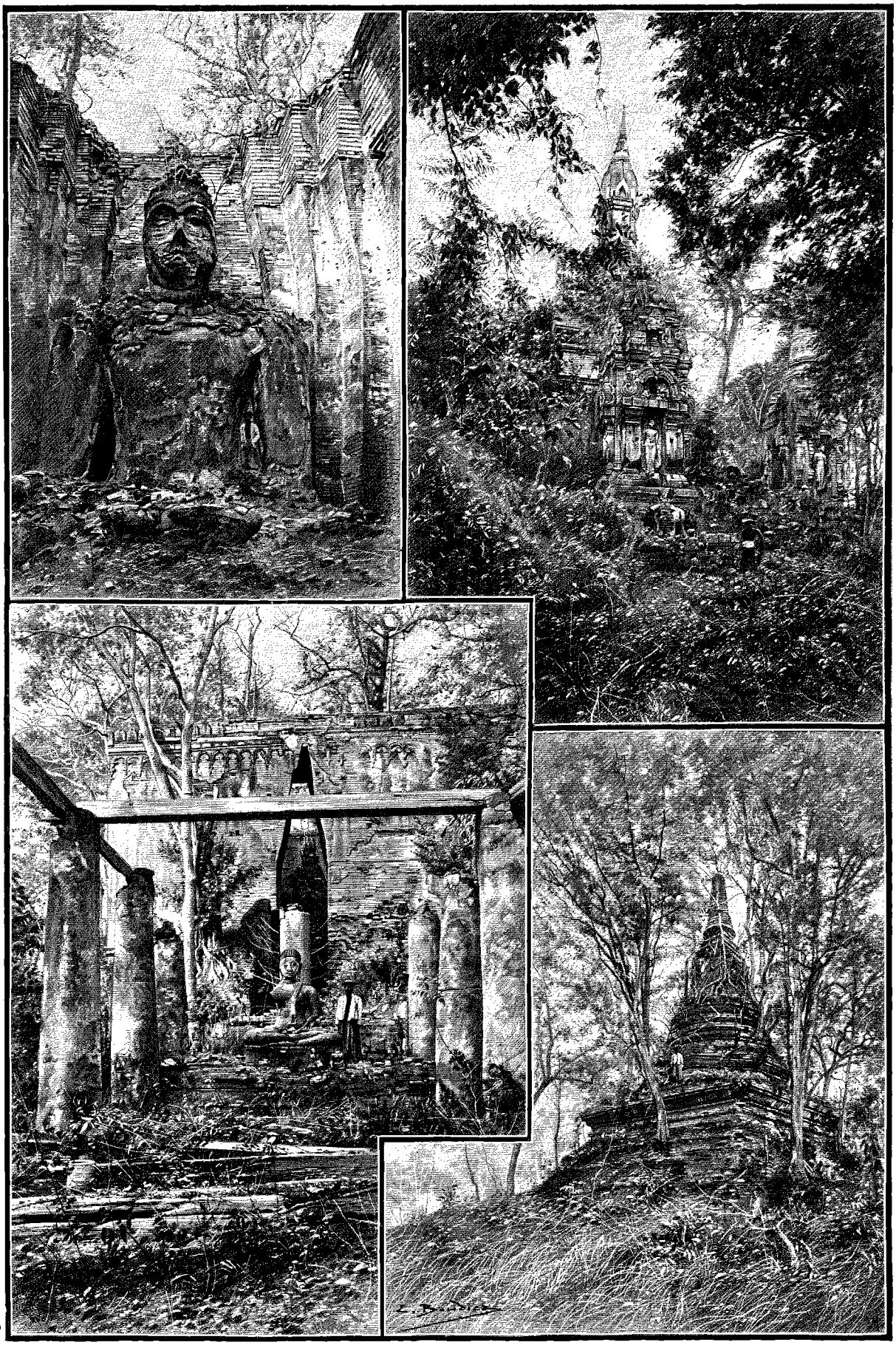
Citons ensuite sans nous y arrêter les villages de *Thung-luang* (la plaine royale), de *Bùng* (village du cresson), de *Kluai* (de la banane), tous assez misérables et pratiquant sans grand succès la culture du riz, qui croît difficilement sur ce sol inclément. Sur ces tristes étendues, florissantes à l'époque de la splendeur de Sajjanâlaya et de sa sœur Sukhôdaya, des vols de vautours et de corbeaux tournoient lourdement, tachant sinistrement l'azur de leur lugubre essaim. Aveuglé, rôti par un soleil de feu, rudement cahoté par le terrain rocailleux, nous sommes d'ailleurs peu enclin à la bienveillance pour le décor qui nous entoure.



IRRIGATION DES RIZIÈRES. — DESSIN D'OULEVAY.

Les khlongs *Huaĭ-hëng* (canal du ruisseau desséché), *Noi-gon-jang-din* (le canal de la terre résineuse), *Taphan-phô* (le pont du peuplier), et la rivière de Thani une fois traversés, nous voici enfin parvenu à *Muang-thani* (la capitale), chef-lieu de la province du même nom; ce n'est qu'un simple village, et l'on éprouve une certaine difficulté à se figurer que c'est là l'emplacement de l'antique et puissante Sukhôdaya.

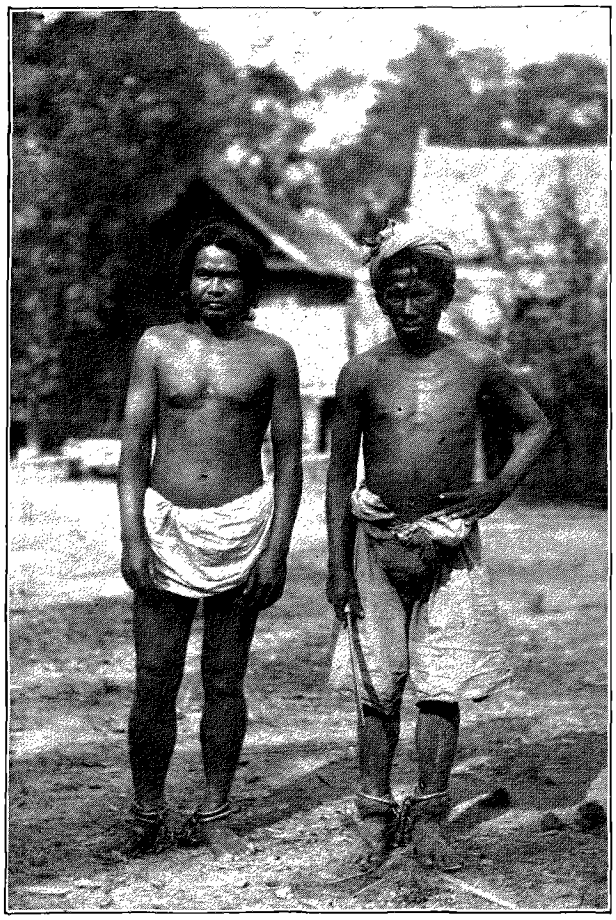
Notre premier soin à l'arrivée est de rendre visite au Sous-Gouverneur, qui, ne pouvant nous donner que le lendemain des moyens de transport, nous fait conduire au sâla du *Vât-raxathan* (le vât don du roi), non loin de sa propre demeure. Le temple est moderne et ne se signale guère que par son étrange décoration composée de chromolithographies allemandes apposées sur les murs et représentant des figures anatomiques : larynx, abdomen, squelette, écorché, etc. Les talapoins, d'ailleurs, en nous montrant ces ornements bizarres, ne peuvent retenir un franc éclat de rire. Bons enfants, ces prêtres indigènes et nullement ennemis d'une honnête gaîté; leur principal défaut (qui n'en a pas?) est un quémandage éhonté qui en fait de véritables mendiants, mais il paraît que cette façon d'agir leur est prescrite par les règlements de leur ordre; toujours est-il que nous avons toutes les peines du monde à



MONUMENTS DE SUKHÔTAÏ : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DUVÂT-SI-JUM. LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VÂT-JAÏ. — DESSIN DE BOUDIER.

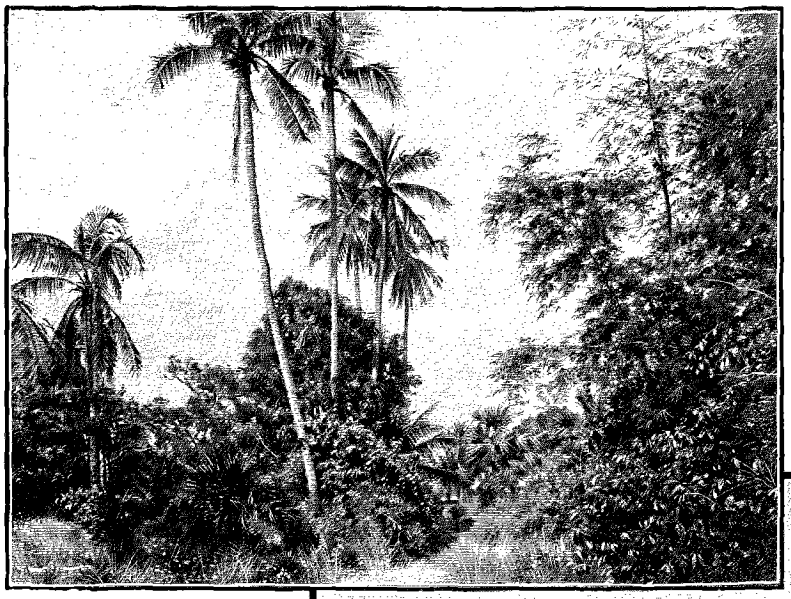
soustraire nos maigres provisions à leur indiscrète cupidité. Soucieux cependant de nous concilier les bonnes grâces de ces saints personnages, nous leur faisons une généreuse distribution de rasoirs, de couteaux, de savon, de glaces et de crayons, dans le machiavélique espoir qu'ils nous seront de puissants auxiliaires pour l'accomplissement de nos recherches. Erreur dont nous revenons bien vite, rien qu'à voir leur mine ahurie aux premiers mots qui leur sont adressés : non seulement ils ne sauront pas nous guider à travers les ruines, dont ils soupçonnent à peine l'existence, mais encore leur ignorance crasse les met hors d'état de comprendre ce que nous leur disons par la bouche de notre interprète.

Après une nuit d'un pesant sommeil, sur une natte dure, maigre repos péniblement gagné, nous sommes surpris par la visite du Gouverneur, qui, accompagné de ses fonctionnaires, vient nous demander de le photographier; sa requête est favorablement accueillie, et nous nous empressons de faire poser devant l'objectif le groupe du personnel administratif de Muang-thani, ce qui nous permet de remporter un spécimen de quelques types indigènes. Le Gouverneur, après nous avoir fait promettre de lui envoyer la première épreuve tirée, tombe en arrêt devant le théodolite dressé sur son pied; il nous regarde curieusement faire nos observations et, mettant à son tour l'œil à l'appareil, s'émerveille de la course rapide du disque solaire. Mais voici venir les barques qui nous permettent de traverser la rivière : nous nous hâtons d'opérer sur les charrettes le transbordement de nos bagages, et à 11 heures du matin nous nous acheminons vers la forêt, qui, nous l'espérons, va nous révéler le secret des antiques splendeurs de la cité abolie. Nous laissons sur notre gauche le village de Bang-kluée et nous ne tardons pas à atteindre *Bang-khuang* (le village qui fait obstacle), où, au bord du Khlong du même nom, nos buffles sont dételés; pendant que les conducteurs les baignent, nous goûtons quelque repos dans les ruines de Vat-khúang, regardant des indigènes dépecer et étaler au soleil la viande d'un buffle fraîchement abattu; convenablement séchée et salée, elle donne une précieuse conserve de longue durée. Puis nous repartons à travers la rizière et, après avoir dépassé Bang-khaufaï, Bang-nâ, nous atteignons les premières ruines extra-muros : ce sont, parmi la brousse, quelques colonnes brisées ou renversées et, plus loin, les restes du Vât-phaï-lim sur une même ligne, deux phra-chédi et le *Vât-kadi-sua* (le vât où il y a un tigre dans la cellule). Le *Vât-xang-lôb* (le vât où l'éléphant s'esquive), entre autres vestiges intéressants, nous montre un énorme chédi supporté par un cercle d'éléphants cariatides qui, le corps à moitié engagé dans le soubassement, s'arc-boutent sur les jambes de devant comme dans un effort colossal. Après être descendu dans le lit desséché de l'ancienne rivière de Sukhothaï formant jadis fossé d'enceinte et aujourd'hui dérivée de façon à traverser Muang-thani, nous mettons le pied dans la ville après en avoir franchi le rempart par une brèche.



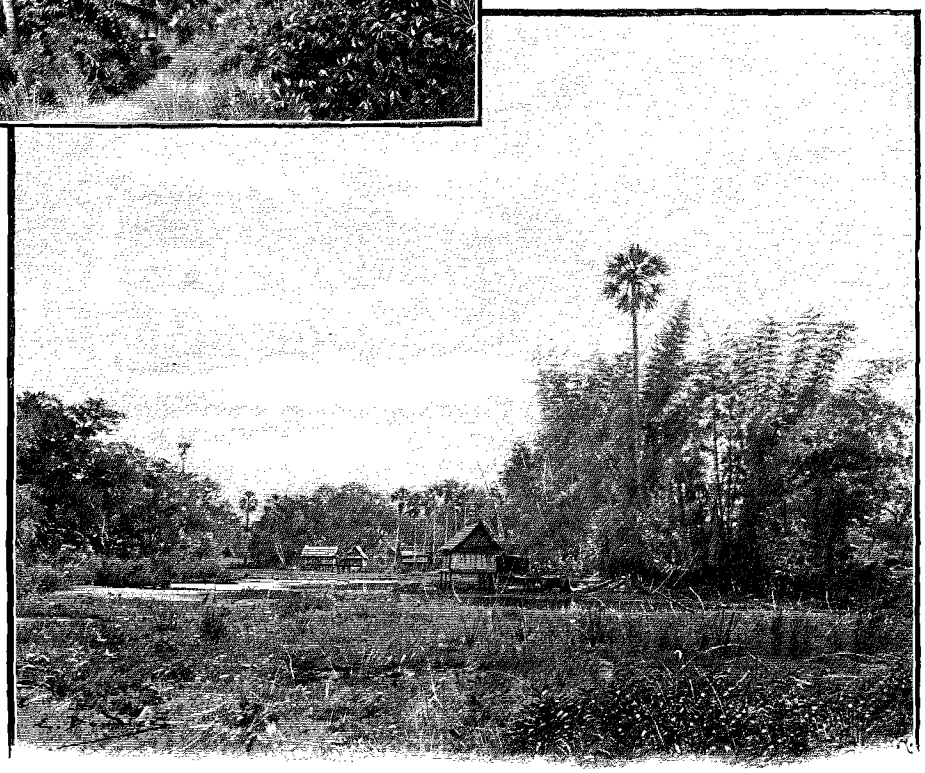
SIAMOIS EN PRÉVENTION (PAGE 362). — DESSIN DE MALTESTE.

Tout d'abord, nous rencontrons une petite agglomération de misérables cabanes abritant des familles siamoises, et nous faisons halte en face d'un hangar délabré décoré à notre intention du nom de sâla; ce sera notre quartier général. Non loin, une pauvre bonzerie équilibre ses parois branlantes; c'est l'école des villages environnants : la jeunesse locale, en effet, sous couleur de s'y orner l'esprit, se livre à d'interminables parties de balle sous l'œil paternel de ses professeurs, qui d'ailleurs seraient fort en peine d'apprendre à leurs élèves autre chose que les principes de la paresse et les bienfaits d'une ignorance universelle. Pendant que nous aménageons notre future résidence, trois Siamois viennent, envoyés par le Gouverneur, se mettre à notre disposition; heureux d'abord de l'arrivée de ces auxiliaires, nous ne tardons pas à en souffrir, car nous sommes obligé de faire dresser une tente improvisée sous laquelle nous nous abritons pour nous soustraire à leur envahissante curiosité. Des feux sont allumés, l'eau commence à chauffer pour le repas, et tandis que le riz cuit doucement, nos hommes vont s'ébattre dans les eaux toutes proches de l'ancien étang sacré. Quant à nous, nous goûtons paisiblement le charme de ce qui nous entoure, délicieusement pénétré par l'enveloppante poésie du site : à droite quelques cabanes élevées sur pilotis se perdent dans une robuste végétation; çà



et là, un palmier s'élance vers le ciel, balançant gracieusement en haut de son tronc flexible sa tête empanachée; au milieu, l'étang sacré étend le miroir de ses eaux mystérieuses parmi les roseaux légers qui croissent en abondance sur ses rives basses et fécondes. Mais la nuit arrive, rapide et froide, nous nous hâtons de rejoindre les foyers, autour desquels notre petite équipe se serre frileusement.

Le lendemain, dès l'aurore, accompagnés de nos hommes armés du sabre d'abatis, nous pénétrons dans la forêt, où presque aussitôt nous atteignons des ruines importantes, le *Vât-jaï* (le grand temple), qui, dans son enceinte, n'enfermait pas moins de cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Si le Vât-jaï est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous devions rencontrer dans toute notre exploration, c'est aussi celui qui va nous donner le plus de peine pour l'étude et la reconstitution; en raison même de ses dimensions et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait, en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche va être des plus pénibles. Tout est abandonné, et, bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on dégage à grand'peine de son linceul de feuillages et de lianes, l'œil est impuissant à découvrir l'édification primitive; il faut alors lever une à une les pierres qui jonchent le sol pour arriver à la construction subjacente révélatrice du monument détruit. Tout à notre pénible mais captivant travail, nous n'avions prêté tout d'abord que peu d'attention à l'insistance parfois agaçante que mettaient les hommes du Sous-Gouverneur à nous suivre pas à pas, lorsque nous sommes soudain stupéfait de voir l'un d'eux griffonner rapidement des notes serrées; aurions-nous là, par hasard, un confrère local? Nenni, un espion simplement. Mon interprète m'explique que, le but de notre expédition n'étant pas des plus clairs, cet homme est chargé de surveiller nos moindres actions et de les noter de façon à pouvoir faire au retour un rapport circonstancié sur nos faits et gestes; à Muang-thani, j'avais congédié l'un de mes hommes dont le caractère sournois et méchant m'avait inspiré des craintes au moment de m'aventurer dans la forêt; j'avais appris qu'il essayait de m'aliéner la confiance de ses camarades et de les décider à m'abandonner en leur faisant craindre de ne pas toucher le salaire promis et de contracter les fièvres de bois. Le mauvais drôle, par ses propos haineux et perfides, n'avait pas eu de peine à persuader au Gouverneur que je n'avais pas d'autre intention que de chercher à m'approprier les trésors qui, suivant la croyance locale, sont enfouis dans les ruines!



SUKHÔOTHAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ.

Sans entrer dans les détails techniques de notre étude, disons que le Vât-jaï, qui à lui seul est une vaste cité, recouvre environ 42 hectares de terrain : c'est une sorte de carré circonscrit par un mur d'enceinte renforcé d'un fossé. Ce dernier porte le nom de *Kaphang-ngon*; il est aujourd'hui complètement à sec; le mur d'enceinte, qui mesure 1 mètre environ d'épaisseur, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré; deux portes à l'est et à l'ouest, une porte au nord et au sud percent ce mur; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé. Quant aux monuments compris dans cette enceinte, énumérons-les :

1° Un *phra-chédi* central et ses annexes.

2° Deux *bôt*, temples sacrés, où se font les ordinations des talapoins et où ont lieu les grandes assemblées.

3° Un *vihan*, temple simple, où le peuple est admis à entendre les prières et sermons du talapoin.

4° Un *mondôb*, édifice abritant un *bouddahpâda* (empreinte du pied de Bouddha).

5° Trois *kamburien*, édifices où se font les prédications.

6° Dix édicules diverses, nommées *kut*, abritant chacun une statue de Bouddha.

7° Cinq *phra-prang*, d'un style hiératique, en forme de pylônes, édifiés pour abriter des reliques ou dans le but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.

8° Cent soixante et un phra-chédi de diverses hauteurs et de diverses formes.

Le second jour de notre arrivée sur le lieu des recherches était le 24 décembre 1892, et, de retour au campement, nous ne pouvions empêcher nos souvenirs de nous reporter au joyeux réveillon qui nous avait réunis entre amis un an auparavant autour d'une table copieusement servie, à deux pas des boulevards et de leur joyeux fracas. Et, tristement, nous songions à notre actuel isolement; quelle différence, hélas! et avec quelle profonde mélancolie nous subissions la lourde impression d'isolement, d'éloignement, où nous nous trouvions; oh! se sentir seul, seul devant l'inconnu, parler et ne pas être compris, ressentir des choses et ne pouvoir les exprimer qu'à soi-même, souffrir parfois, ou parfois se réjouir, et n'avoir pas une main amie à serrer dans ces moments où l'expansion serait si réconfortante ou si douce!

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât-jaï et enjambant les ruines par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons à travers l'épaisse forêt, guidé par les vestiges d'une antique chaussée qui nous mène jusqu'au *Vât-sisavaï* (le temple illustre et élevé), remarquable par trois tours d'ordre brahmanique paraissant de beaucoup antérieures au reste de l'édifice.

Les recherches faites depuis le commencement de notre arrivée à Sukhôdaya avaient été fructueuses et de nature à nous encourager, malheureusement nous allions avoir à compter avec certaines difficultés: un de nos guides est pris des fièvres; l'autre, persuadé que les génies de la forêt sont contre nous, prend la fuite aussitôt; le troisième, l'homme au rapport de police, fait défection à son tour, car nous avons fini par lasser son courage, mis à une rude épreuve par nos courses à travers les éboulis, les monuments branlants.

Quelques doses de quinine ont bientôt remis le malade sur pied, mais les indigènes que nous avons recrutés sur place pour remplacer les camarades travaillent avec mollesse et nous sommes forcé d'écrire au Gouverneur en lui demandant de nouveaux hommes. Est-ce aux termes pressants de notre missive ou au cadeau qui l'accompagnait que nous dûmes la libéralité de ce fonctionnaire? Nous n'osons pas trancher la question. Toujours est-il que, deux jours après, notre équipe désemparée était renforcée de six gaillards alertes et dispos.

C'est avec ce renfort inattendu que nous reprenons vaillamment nos travaux : suivant la direction ouest, en longeant le côté nord du *Vat-saï* (le vât du Pipal), nous traversons l'enceinte de terre levée qui entoure la ville et nous parvenons devant la face sud du *Vât-si-jum* (le vât de l'illustre assemblée), temple fameux par ses pèlerinages, au temps où les rois thaïs sacrifiaient dévotement à Bouddha.

Situé à une médiocre distance de Sukhôdaya, il formait à lui seul comme un faubourg de la ville. Ce temple offre un intérêt particulier, soit par les nombreuses inscriptions qu'il renferme et surtout par les *jâtakas*[1] (naissance) que nous y avons trouvés et dont nulle part, tant au Siam qu'au Cambodge, nous n'avons rencontré l'équivalent, soit aussi par la céramique, qui y a joué un rôle important. Nous pénétrons par le côté est du Vât-si-jum, dont l'enceinte a presque entièrement disparu; nous nous trouvons en face du bôt et à 2 mètres en arrière du mondôb, qui lui aussi prend son entrée à l'est, mesurant 22 m. 60 de long sur 27 m. 50 de large. Une antichambre fait suite à la porte d'entrée et donne accès dans une salle où une énorme statue de Bouddha s'adosse contre la face ouest, reposant sur un autel qui occupe plus de la moitié de l'espace.

C'est d'une façon toute fortuite que nous avons découvert les *jâtakas*, qui, par l'emplacement qu'ils occupaient, paraissaient devoir rester à jamais ignorés : en franchissant la porte du mondôb à moitié détruit, nous faisons déplacer des décombres qui masquaient une étroite ouverture pratiquée dans l'épaisseur du mur. Y avait-il autrefois là une porte, nous l'ignorons, et rien ne peut nous le faire supposer, car, tout informé, cette ouverture a plutôt l'air d'un trou percé au hasard, sans le moindre souci architectural, que d'une ouverture régulière dégradée par le temps; peut-être est-ce là une de ces mutilations comme on en remarque tant sur les chédis et qui ne serait

1. Désigne le récit d'un épisode d'une des existences antérieures de Bouddha, relaté par lui, à l'occasion d'un fait dont il a été témoin ou acteur.

que la trace des recherches de spoliateurs inquiets d'une riche trouvaille. Mgr Pallegoix, dans sa *Description du royaume Thaï*, nous dit : « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : « Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak* (eau-de-vie de riz), et je te permettrai d'emporter le trésor. » D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, et lui dit : « Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ! » L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté.



JÂTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A plat ventre et non sans quelque appréhension, nous nous glissons dans ce boyau mystérieux avec le pressentiment que notre audace ne nous aura pas poussé en vain à entreprendre cette exploration dans une posture aussi bizarre que gênante, éclairé par des torches dont la fumée nous aveuglait.

Que de trésors archéologiques resteraient inconnus si l'explorateur n'avait, pour le soutenir, la soif de l'inconnu ! Sans cet aiguillon dominateur, il est plus que probable que nous nous serions laissé rebuter, en cette circonstance, par la pesanteur d'une atmosphère plusieurs fois séculaire, rendue plus fétide encore par l'épaisse couche d'excréments de chauves-souris sur laquelle nous étions obligé de ramper. Le mur dans lequel court la galerie que nous parcourons mesure 3 m. 25 d'épaisseur des côtés sud et nord et 3 m. 40 du côté ouest ; après avoir rampé quelques mètres perpendiculairement au mur sud, nous rencontrons un premier coude à angle droit qui nous fait tourner à gauche, puis un second qui nous remet dans une direction parallèle à celle que nous suivions d'abord ; quelques mètres encore et un nouveau coude, toujours à angle droit, nous fait avancer parallèlement au mur sud ; le trajet que nous venons de parcourir s'est effectué dans un boyau de 0 m. 44 de large sur 0 m. 80 de haut et de 6 m. 35 en longueur développée.

Nous nous trouvons bientôt en présence d'une petite porte ; nous la franchissons, non sans peine, car la hauteur n'est plus que de 0 m. 49 de largeur sur 0 m. 40 de haut et, à notre grande satisfaction, nous pouvons relever la tête, puis nous mettre sur nos genoux et enfin nous redresser totalement ; nous pouvons dès lors terminer debout cette pénible ascension.

Devant nous un escalier monte dans l'ombre; il compte vingt marches dont la hauteur moyenne est de 0 m. 44; au-dessus de nous, le plafond suit, en sens inverse, les ressauts des marches, formant une série de linteaux de grès sur lesquels, avec une joie profonde, nous découvrons des sujets finement gravés et accompagnés d'inscriptions en langue thaïe.

Nous reprenons de plain-pied notre marche, attiré en avant et à droite par un filet de lumière dont la provenance nous intrigue : nous nous trouvons devant une sorte de couloir qui, perpendiculairement à la galerie que nous suivons, traverse le mur dans toute son épaisseur pour aboutir à pic, à neuf mètres du sol, à l'intérieur du monument. Une porte de bois sculpté ferme à son extrémité ce couloir, qui n'avait, sans doute, d'autre but que d'aérer et éclairer la galerie.

Reprenant notre route dans la première galerie dont le plafond est aussi garni de sujets, nous arrivons bientôt à un nouveau coude sur notre droite, où la galerie, s'élargissant, forme chambre; au plafond, une dalle scellée montre un Bouddhapâda gravé (empreinte du pied de Bouddha), dont les doigts encore visibles sont tournés vers le sud ; la pierre malheureusement s'est effritée, le reste de l'image est fruste. Une petite baie (0 m. 30 sur 0 m. 40) éclaire cette partie de la galerie qui court maintenant dans la paroi ouest; à droite, une seconde baie s'ouvre sur l'intérieur du monument, derrière la nuque du gigantesque Bouddha; une troisième, faisant pendant, en plan horizontal, à la première, est percée au haut d'un nouvel escalier de onze marches; par un retour d'équerre sur la droite, la galerie, prolongée au nord, prend la direction ouest-est. Une petite chambre avec redans verticaux dans les angles précède un dernier escalier de dix marches qui nous conduit, non sans peine, car les décombres roulent sous le pied, à la partie supérieure de la corniche; là reposaient autrefois les sablières de la toiture.

Ce n'est pas sans un soupir de soulagement, le lecteur le comprendra sans peine, que nous revoyons la lumière et que nous respirons à pleins poumons, après un aussi pénible trajet; cinq jours durant, il nous faut de nouveau affronter l'atmosphère épaisse de ce sépulcre, en absorber la poussière séculaire, pour estamper les trésors archéologiques que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, pour la plus grande joie du monde scientifique.

Les jâtakas, au nombre de cent, n'ont pu être tous estampés en raison de la dégradation du grès. Néanmoins nous en avons rapporté cinquante et un qui ont pu être identifiés avec ceux de l'Inde déjà connus.

Au nord du mondôb s'élevait le vihan, un édicule, onze phra-chédi et un *sa* (bassin sacré).

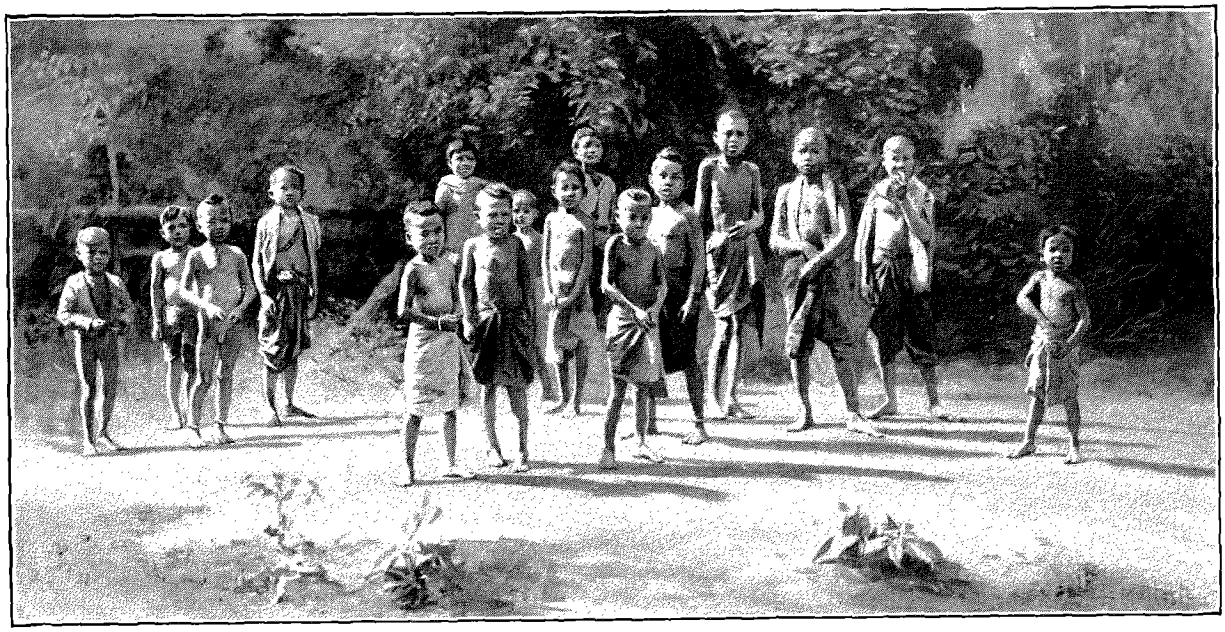
A l'est du Vât-si-jum, il faut noter les ruines informes du *Vât-phra-nakhon-sim* (temple de la ville divine et abondante) et celles du *Vât-sisa-phaï* (temple des bambous), dont il ne nous est pas permis de parler, en raison de leur état de dévastation.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



HALTE A THUNG-KRAT (PAGE 364). — DESSIN D'OULEVAY.

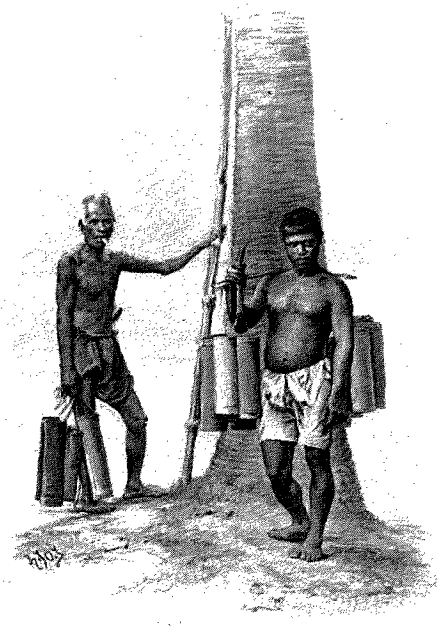
Droits de traduction et de reproduction réservés



ENFANTS À BANG-NONG-XANG. — DESSIN DE MALTESTE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. — DESSIN D'OULEVAY.

La visite de Sukhôdaya terminée, nous retournons à Muang-thani pour nous entendre avec le Gouverneur de la province au sujet des barques dont nous aurons besoin pour remonter, jusqu'à Sangkhalôka, la rivière de Sukhôdaya. Pourvus d'embarcations, il nous faut trois jours pour atteindre *Muang-vang-maï-khon* (ville du palais sans habitants), la ville qui remplace aujourd'hui l'ancienne capitale abolie. De fréquents transbordements et de nombreux échouages expliquent la lenteur de ce voyage. Il faut aussi tenir compte des stations forcées que nous devons faire à *Muang-sam-rông* (la province de l'arbre samrong) et à *Muang-jôm* (la contrée où il y a agglomération) pour changer de barques, ainsi que nous le prescrivent les autorités locales.

Toutefois, le pittoresque du paysage et les péripéties, qui sont nombreuses, ne contribuent pas peu à faire oublier la lenteur du trajet : les berges, tantôt basses, tantôt escarpées, sont généralement revêtues d'une végétation luxuriante où les essences les plus diverses se confondent jusqu'à l'eau; parfois un village, le plus souvent sordide, disperse au hasard ses masures branlantes parmi lesquelles erre une population misérable et loqueteuse dont nous voyons des représentants se figer, bouche bée, sur la rive, dans la contemplation de notre convoi. Nombre de longues barques laotiennes, de sampans, sillonnent la rivière; on y voit le pêcheur indigène sonder l'argile des rives à l'aide d'une foène à long manche, pour tirer de sa retraite l'anguille qui pullule dans ces eaux. On le voit aussi plonger pour ramasser, sur le lit de la rivière, le *hoï-kab*[2] (coquillage en forme de feuille) dont la chair est considérée comme un aliment succulent. Parfois, rôde au bord de l'eau un animal sinistre tenant du loup et du chacal : c'est le chien de ces contrées, répugnant quadrupède qui, presque à l'état sauvage, se nourrit d'immondices et de fruits. Enfin on voit encore creuser profondément les berges pour en extraire la glaise que des barques, chargées à sombrer, vont porter dans les villages, où, malaxée, mise en forme, séchée et cuite dans des fours rudimentaires, elle fournira la brique pour l'édification des édifices et la tuile qui les couvrira.

1. *Suite. Voyez p.* 349 *et* 361.
2. Sorte de grosse moule mesurant, à l'état adulte, 0 m. 12 sur 0 m. 07.



SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir, donc, du troisième jour nous débarquons à Muang-vang-maï-khon, dont le Gouverneur met à notre disposition, pour y passer la nuit, la salle du « tribunal ».

Le lendemain à midi nous repartons avec de nouvelles barques pour arriver à Sangkhalôka à 6 heures du soir, ou, pour être plus exact, à *Bang-nong-xang* (village du marais de l'éléphant); c'est dans la sâla de ce village que nous nous installons; notre campement, ouvert à tous les vents, manque de confortable; la température[1], qui s'est brusquement refroidie, nous fait grelotter sous nos vêtements légers : aussi les hommes de l'escorte se sont-ils empressés d'allumer de grands feux, autour desquels ils se serrent frileusement sous leurs loques, claquant des dents et regardant cuire le riz, leur habituelle nourriture.

C'est sous ce sâla que viennent se reposer durant le mois de février les pèlerins attirés par le Vât-phra-prang et ses ruines majestueuses que nous ne connaissons encore que par ouï dire.

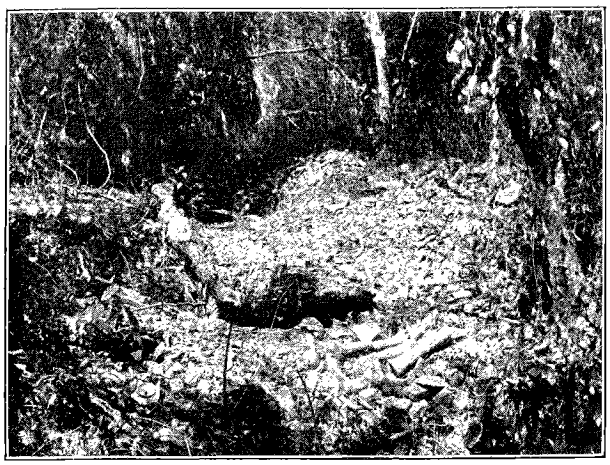
Parti le lendemain à la pointe du jour, nous suivons dans la direction nord un chemin battu qui côtoie la rivière, et, laissant sur notre droite un phra-chédi en ruines, nous parvenons au Vât-phra-prang, après 30 minutes de marche; un coup d'œil en passant et nous continuons notre route en appuyant à l'ouest pour atteindre enfin l'enceinte de la ville, dont le rempart borde la rivière. En ce point le rempart, en partie conservé, domine la berge de 3 m. 60; il mesure 1 m. 50 d'épaisseur à fleur de terre, 0 m. 80 au sommet et présente un certain fruit extérieur; il est fait de limonite hourdée en mortier et repose sur de solides fondations de même pierre.

Une levée de terre s'adosse à la paroi interne du mur du rempart; elle mesure 1 m. 20 de largeur au sommet et 2 mètres à la base; sa hauteur est telle qu'un homme puisse se placer en défenseur, protégé par le haut du mur percé de meurtrières. Au pied de ce remblai de défense court un chemin de ronde de 5 mètres de largeur et un fossé, peu profond, de 6 mètres de largeur.

Cette enceinte est rectangulaire et percée de quatre portes, régulièrement orientées, mesurant 3 mètres d'ouverture sur 3 mètres d'épaisseur; ces portes présentent, de chaque côté de leurs tableaux, trois redans verticaux qui se retraitent jusqu'aux remparts; elles sont masquées et protégées par un cavalier de terre levée. Une cinquième issue, *Patu-phi-ôk* (la porte des morts), est ménagée à l'angle nord-ouest.

Comme ses sœurs dont nous avons déjà décrit la dévastation, la grande capitale Sangkhalôka[2] n'est plus aujourd'hui qu'un squelette de ville, auquel manquent, hélas! bien des éléments essentiels : là comme partout ailleurs le temps a accompli son œuvre de vandalisme et plus encore la main de l'homme, ignare et sacrilège. De tous les monuments qui jadis devaient former là un groupe majestueux et une cité prospère, le Vât-phra-prang est certainement le moins mutilé.

Le Vât-phra-prang est enfermé dans une enceinte rectangulaire formée d'une succession de fûts de colonnes tangents, en limonite, supportant un chaperon de même pierre. Elle est percée de deux portes semblables à l'est et à l'ouest, d'une construction originale. Elle se compose d'une double ouverture formée par une disposition de trois fûts de colonnes supportant un massif linteau, sur lequel s'élève au centre un petit pylône dont la décoration rappelle celle de certains monuments d'Angkor-thôm.



BANG-TAO-RIENG : LES FOURS (PAGE 376). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A l'intérieur de l'enceinte, près du mur, se dresse une ligne de colonnes portant des ornements divers en mortier moulé; elles devaient servir de lampadaires les jours de grande fête.

1 A cette époque de l'année (nous sommes arrivés à Nong-xang le 15 janvier 1892), le thermomètre qui marque 11 degrés à 6 heures du matin, remonte à 15 degrés à 11 heures, à 29, 30 ou 33 degrés entre midi et 2 heures, pour retomber à 15, 14, 10 ou même 9 degrés de 9 heures du soir à minuit. Cette période dangereuse dure de soixante à quatre-vingts jours.

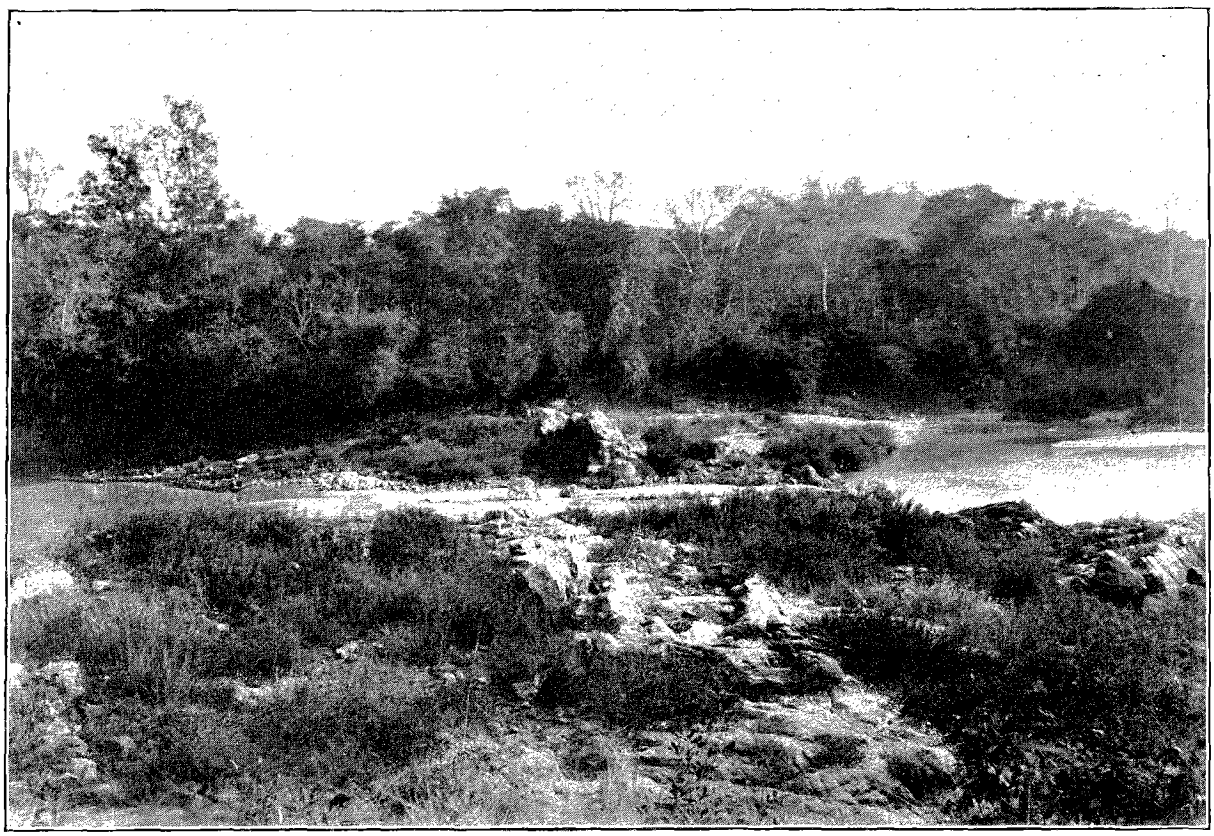
2. Située par 17° 18′ 51″ de latitude nord et par 99° 50′ 44″ de longitude.

En arrière de la porte est, le Vihan-luang, dont l'abside est engagée dans un double cloître carré, aux galeries abritant de nombreuses statues de Bouddha assis. Un double escalier longe le mur ouest du vihan et donne accès à une plate-forme sur laquelle se dresse le haut phra-prang[1], élevé sur huit gradins se retraitant les uns sur les autres, le dernier portant le massif du pylône.

Un escalier unique, à l'est, donne accès à une chambre obscure, qui abritait jadis une statue brahmanique. L'ensemble de ce phra-prang rappelle les préasat khmers du Cambodge.

En arrière, dans une deuxième enceinte de même largeur, mais faite de dalles en limonite, s'étale un immense tumulus rappelant ceux de Sanchi dans l'Inde; à l'est, un escalier très raide permet d'avoir accès à une chambre obscure et circulaire occupant le centre de cet édifice. A l'ouest et toujours dans le grand axe est-ouest, un long kamburien ayant à sa gauche un sâla et un phra-chédi, et à l'angle sud-ouest un édicule double abritant deux statues de Bouddha.

Les monuments religieux étaient nombreux dans l'enceinte royale. Entrant par la porte est, nous rencon-



LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

trons successivement, dans l'axe principal : le *Vât-somdet-nang-phaya* (le temple de Sa Majesté la Reine), le *Vât-phra-chédi-chet-thèo* (le temple à sept rangées de chédis), le *Vât-xang-lom* (temple de l'éléphant qui tombe) et enfin, en haut d'un monticule de calcaire d'où il semble veiller sur la ville qu'il domine, le *Vât-khao-pha-nom-phong* (temple sur la montagne où la pièce d'étoffe s'abaisse). Le Palais des rois, aujourd'hui entièrement détruit, était situé au nord du Vât-phra-chedi-chet-thëo, non loin de deux autres temples dont le nom seul subsiste dans la mémoire des indigènes, le *Vât-sang-khalam* (temple des cénobites) et le *Vât-vang* (temple du Palais); d'autres monuments devaient s'élever dans la partie sud, mais on ne peut que le supposer.

Suivant l'axe sud-nord, qui traverse le Vât-xang-lom, nous franchissons la porte nord et le rempart et nous arrivons bientôt à la rivière qui nous a amené; elle forme en cet endroit un rapide fort dangereux pendant la saison des pluies. Ce site ravissant, *Këng-luang* (le rapide royal), tel que nous l'avons vu, c'est-à-dire pendant la saison sèche, offre des roches visibles qui constituent, au moment de la crue, des écueils redoutables pour les frêles embarcations du pays, mais forment aussi des chutes, des cascades admirables, parmi lesquelles on est surpris de voir les indigènes manœuvrer avec une précision, un sang-froid merveilleux.

1. Le Vât-phra-prang est encore l'objet de soins exceptionnels : c'est un lieu de pèlerinage.

Dans la même direction, mais au delà de la rivière, le *Vât-phra-bât* (temple du Bouddhapâda) s'élève sur une colline de médiocre hauteur; plus au nord et sur un point plus élevé encore, nous trouvons le *Vât-khao-in* (temple du mont Indra); c'est ensuite, au nord-ouest de l'enceinte, le *Vât-kadi-laï* (temples des cellules peintes), et plus loin, sur un monticule, le *Vât-khao-nang-kham* (le temple de la jolie dame); puis, au nord-est, le *Vât-phra-prang*; à l'est, sur deux tertres, le *Vât-xong-khao* (temple au pied de la montagne), et le *Vât-nang-ké* (temple de la vieille dame) placés non loin du *Vât-phô-thong* (temple du peuplier doré); au sud-est, enfin, nous rencontrons le *Vât-pâ-sak* (temple du parc de tek), le *Vât-sa-si-liem* (temple de l'étang quadrilatère) et le *Vât-jôt-khao-phusi* (temple à la montagne du tribut), ce dernier édifice sur une colline de calcaire d'où l'on découvre, vers le sud, le profil de la plus haute montagne de cette contrée, la montagne Khao-lúang.

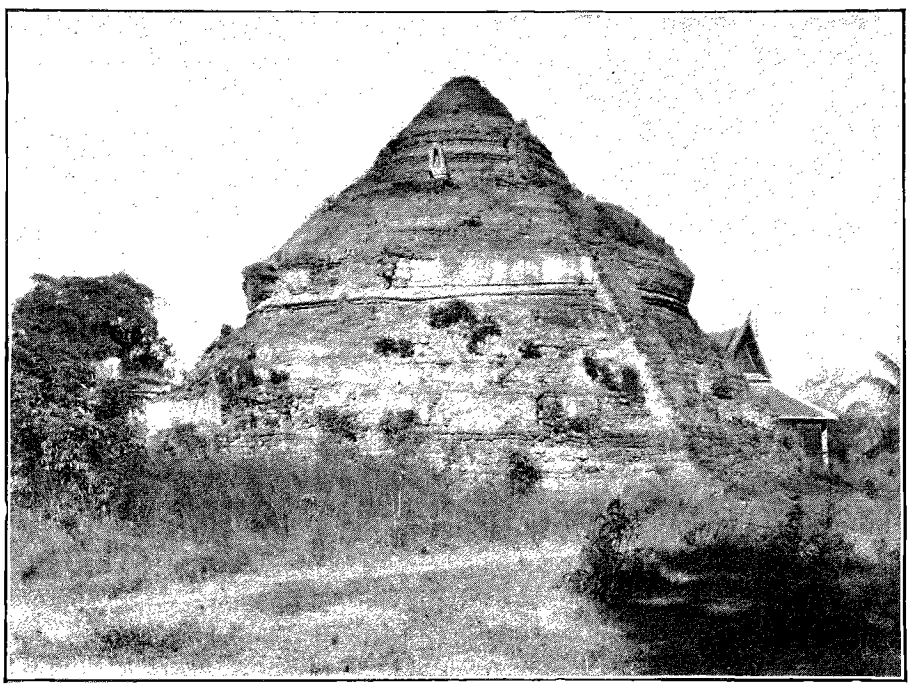
Sangkhalôk fut autrefois remarquable par ses productions céramiques; on fabriquait à Bang-tao-rieng des pièces en poterie vernissée d'une fabrication relativement soignée et des grès émaillés au grand feu, les uns de pâte brune, les autres d'une pâte d'un gris assez clair pour permettre de les rapprocher des anciennes porcelaines chinoises ou coréennes. Bang-tao-rieng méritait une visite.

Remontant le cours de la rivière, nous ne tardons pas à atteindre les rapides *Këng-sak* (le rapide qui creuse) et *Këng-lúang* (le rapide royal, que nous franchissons assez aisément en nous aidant de la perche et du rotin) Le coup d'œil, d'ailleurs, est splendide, et bien fait pour nous dédommager : on aperçoit à droite les berges abruptes où se dressait jadis la capitale de Sangkhalôk, dont les murailles d'enceinte, noircies par le temps et couvertes de pariétaires, se devinent à travers les arbres.

De grands bancs de sable, des traînées de calcaires, traversent la rivière, et les nombreux débris de poteries, de tuiles, de tuyaux, qui sont venus s'y échouer, annoncent l'approche des anciennes fabriques. Nous nous arrêtons à l'endroit où les débris sont le plus abondants et nous commençons nos recherches à travers la forêt : après bien des allées et venues dans la brousse, nous découvrons des cavités remplies de débris de porcelaine, et quelques coups de sabre d'abatis nous permettent de constater que nous sommes bien sur les lieux mêmes de la fabrication. En effet, nous mettons à jour une trentaine de fours éventrés renfermant encore des poteries fixées à leurs supports, ce qui permet de supposer que la cuisson a été brusquement interrompue; plusieurs coulées de porcelaine, des pièces soudées ensemble, nous confirment dans cette opinion; la légende attribue à l'invasion des Thaïs du nord et aux déprédations qui l'ont suivie cette brutale interruption de la fabrication.

A notre grand regret, nous n'avons pu rapporter que des pièces incomplètes, débris de bols, de plats, de vases, de cuvettes, etc. C'est au musée de la manufacture nationale de Sèvres que sont conservés les échantillons qui nous ont paru dignes du transport.

Comme dans les fours chinois et les fours à grès, le laboratoire des fours de Bang-tao-rieng est souterrain; il nous a été impossible de reconstituer un four complet; le moins endommagé nous a montré que la construction était de briques et affectait une forme elliptique, le grand axe mesurant 2 m. 50 et le petit 2 m. 15. A l'une des extrémités une porte tenait lieu de foyer; lorsque l'enfournement était terminé, la flamme parcourait le four dans toute sa longueur, après avoir passé entre les pièces, et ressortait par une cheminée placée à l'autre extrémité.



LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PRANG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

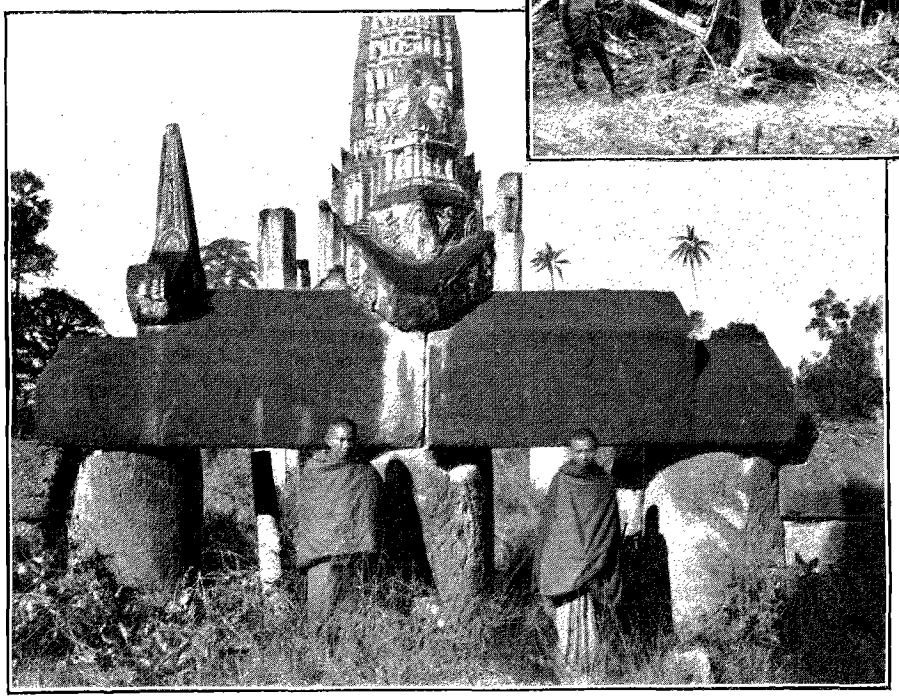
Le nom de *Bang-tao-rieng* (village des tortues placées en rang), que les indigènes ont donné au village qui s'élevait non loin de cet endroit, ne manque pas de raison d'être, car l'aspect des fours, dépouillés de la terre qui devait les recouvrir, présente une certaine analogie avec des alignements de monstrueuses carapaces.

Cette visite terminée, nous retournons au campement à l'effet d'y préparer notre départ pour *Muang-thung-jang* (la contrée de la plaine des arbres jang)

Cette fois nous devons effectuer le trajet à dos d'éléphant: mais, malgré les promesses du maire du village, il nous est impossible de réunir le nombre nécessaire de montures et de cornacs. Force nous est donc de n'emporter avec nous que le strict nécessaire, laissant la moitié de nos bagages sous la garde de l'interprète et d'un indigène.

Suivant le chemin qui doit nous conduire au Vât-phra-prang, nous arrivons à *Bang-Vât-noï* (le village de la petite pagode), puis





SANGKHALÔK : LA PORTE EST DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

nous traversons la rivière, laissant sur notre gauche *Khao-in* (montagne d'Indra) et nous continuons notre route sur un terrain tantôt sablonneux, tantôt argileux, parfois coupé de bandes de limonite ou recouvert de bambousières interminables. Nous signalons au passage la grande citerne de *Bô-thong* (la mine d'or) et les ruines presque informes de phra-chédi; nos éléphants s'avancent majestueusement dans ce milieu, balançant leur trompe de droite et de gauche pour saisir au passage les jeunes pousses ou les branches encore tendres des bambous, mets dont ils paraissent très friands. Puis viennent les hautes herbes que, juché sur nos bêtes, nous dépassons à peine, les forêts de tek, un khlong desséché, le *Bang-Vât-phong* (le vât du village dans la brousse), le *Khlong-vang-lak* (le canal du palais de l'arbre rak), et enfin, à midi, grillé par le soleil, rassasié de poussière, nous nous décidons à faire halte auprès d'une maigre touffe d'arbres.

Après un frugal repas suivi de quelques minutes de repos, nous reprenons vaillamment notre route vers le nord; chemin faisant nous abattons quelques oiseaux et animaux qu'une imprudente curiosité attirait trop près de nous, entre autres un gros singe noir qui, se croyant sûr de l'impunité, nous faisait force grimaces du haut d'un arbre. La journée se termina sans incident marquant, et c'est à la nuit que nous nous arrêtons au *Sâla-nong-kai-fak* (le sâla du marais où la poule couve), qui est un centre assez important d'exploitation de bois de tek.

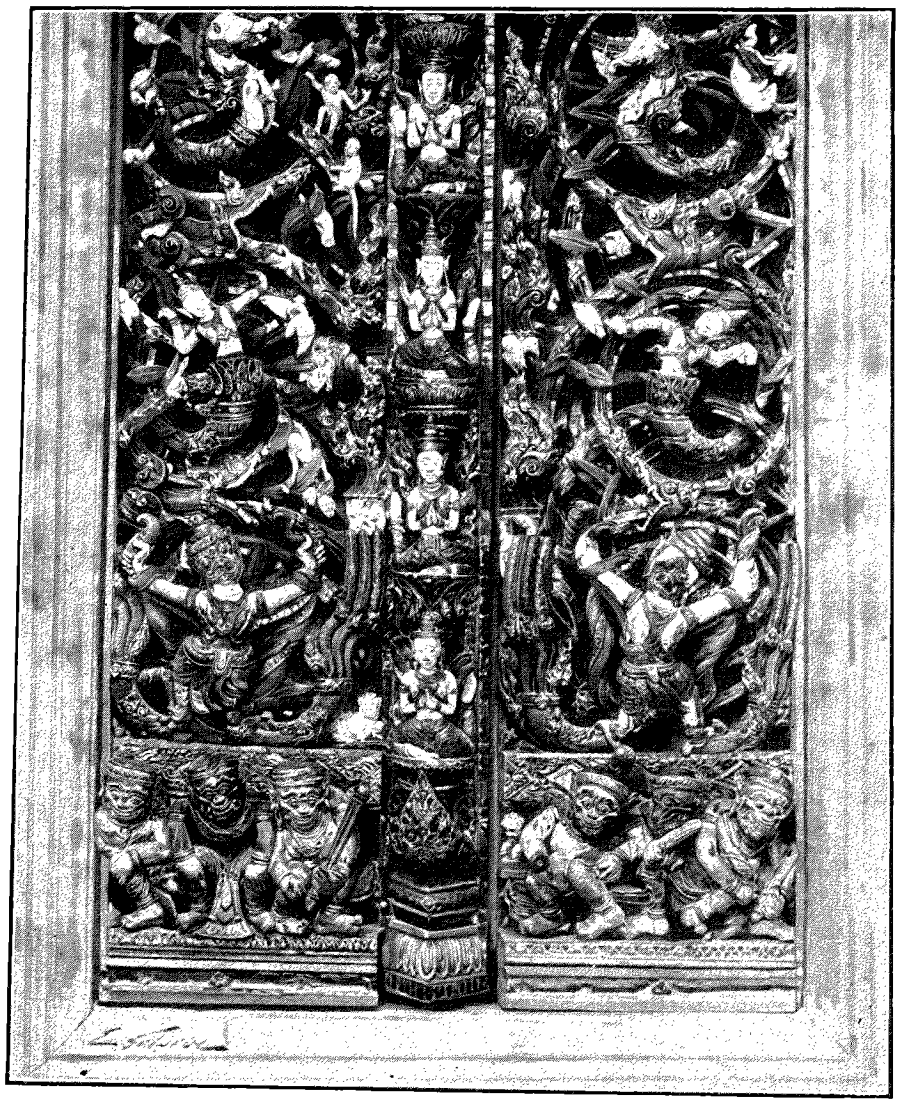
Le lendemain matin au petit jour, nous repartons par un vent du nord dont la violence fait tournoyer autour de nous tout un vol de feuilles; n'était le soleil qui nous aveugle, on pourrait se croire en automne si cette saison existait au Siam. La route manque d'intérêt : nous retrouvons au passage ce que nous avons déjà vu, canaux, marais desséchés, forêts de tek, bambousières et rizières. Longeant une culture de ce genre, nous remarquons la présence de plusieurs *hing-han*, qui sont de minuscules moulins juchés au bout d'une haute perche ou au sommet des arbres et destinés à indiquer la direction du vent. Ils se composent d'une tige verticale formant pivot à une autre tige horizontale; celle-ci est munie à une extrémité de deux ailettes en hélice, à l'autre d'une queue en paille de riz destinée à donner prise au vent.

Parvenu au *Sâla-kamma-rieng* (le sâla de l'ordre), tandis que nos hommes font halte, nous allons faire visite au maire de *Muang-thung-jang*, et dans l'après-midi nous nous rendons au *Vât-maha-that* (le vât de la

*

grande relique), dans lequel nous remarquons quelques vieilles boiseries sculptées représentant des scènes du *Ramayana*, et quelques antiques statues de Bouddha en bronze. Somme toute, rien de bien marquant. Signalons le retour de notre interprète nous amenant le complément de nos bagages que nous avions laissés à sa garde. Profitant de son arrivée, nous visitons les deux vâts fort connus de *Phra-jun* (le vât de phra debout) et de *Phra-then* (le vât du bonze), ainsi que trois monastères de talapoins. La route est ravissante; elle est bordée de borassus aux hauts panaches. La sève de cet arbre est fort goûtée des indigènes : fraîche, c'est une boisson agréable; elle devient vinaigre en fermentant et donne du sucre lorsqu'elle s'évapore au soleil.

Phra-jun a été élevé, paraît-il, sur le lieu où Bouddha prenait son repos, et Phra-then sur celui où il prenait ses repas. La légende veut que le *bouddhapâáa* (empreinte des pieds sacrés de Bouddha) conservé au centre du premier de ces temples soit la marque du pied de ce dieu, lorsqu'il s'élançait d'un bond dans le second pour y manger le riz préparé à son intention. La porte de Phra-then est à deux vantaux séparés par un fort meneau; elle est remarquable par les sculptures qui la recouvrent : six personnages grimaçants (*hua-laman*) supportent deux *kruts* derrière lesquels naissent des rinceaux et des *nagas* qui enroulent leurs volutes autour de singes et de *thévadas*. Le meneau représente une série de *thépanons* en prières. Le tout, peint de couleurs brillantes, vermillon, blanc, vert, or, est d'un effet merveilleux. On dit que l'artiste qui exécuta cette porte y consacra une partie de sa vie et n'hésita pas à jeter ses outils dans la rivière avec la conviction qu'il empêcherait ainsi la production d'un chef-d'œuvre semblable.

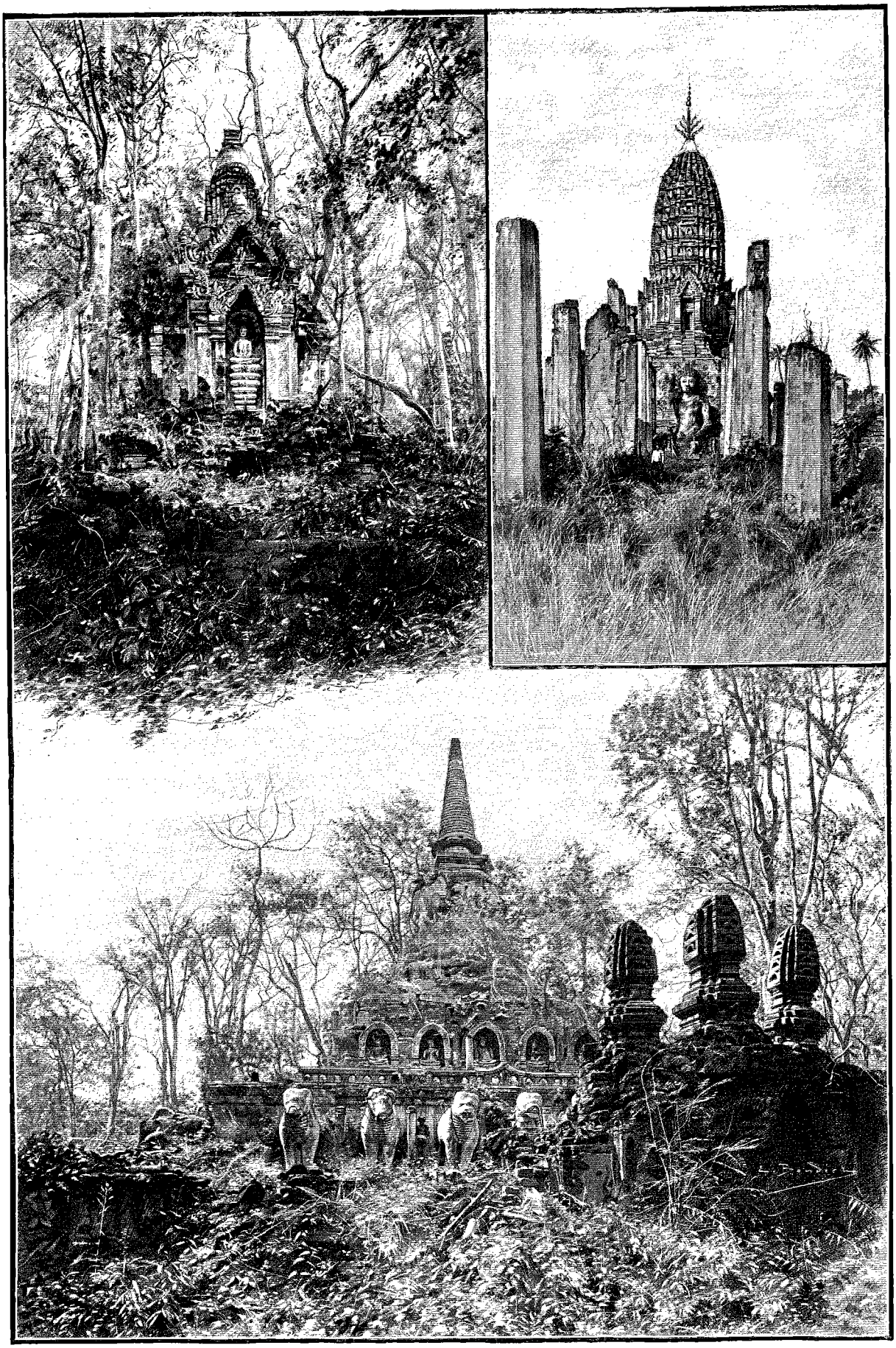


PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. — DESSIN DE GOTORBE.

Au passage, nous notons cette particularité ethnologique que les Laotiens et les Siamois montrent des tatouages intéressants sur les cuisses et quelquefois sur le bas-ventre; cette coutume leur vient de l'Inde. A l'origine ce tatouage était religieux, c'est-à-dire qu'on tatouait sur le corps des signes distinctifs empruntés aux croyances, et les différentes sectes avaient des tatouages divers. Dans l'Indo-Chine, où toutes les sectes se sont fondues dans le bouddhisme, le tatouage n'est plus qu'un ornement de fantaisie, surtout dans les classes inférieures. Cet usage tend à se perdre en Indo-Chine et à se réduire à quelques dessins dépourvus de toute signification symbolique.

Nous prenons nos dispositions pour le départ vers Uttaradith, et nous devons nous résigner à changer encore une fois de moyens de transport; ce sont des hommes cette fois qui feront l'office de porteurs. Ils sont cinquante-deux et marchent accouplés pour porter leurs fardeaux.

Nous franchissons les khlongs Huci-paï, Bang-phô et Noï, traversons une ancienne forêt de tek et, enveloppés d'un nuage de poussière qui nous empêche de nous voir les uns les autres, nous arrivons au *Vât-that-sanon* (le vât de la relique du chemin), qui est élevé sur la rive droite du Më-ping, branche orientale du



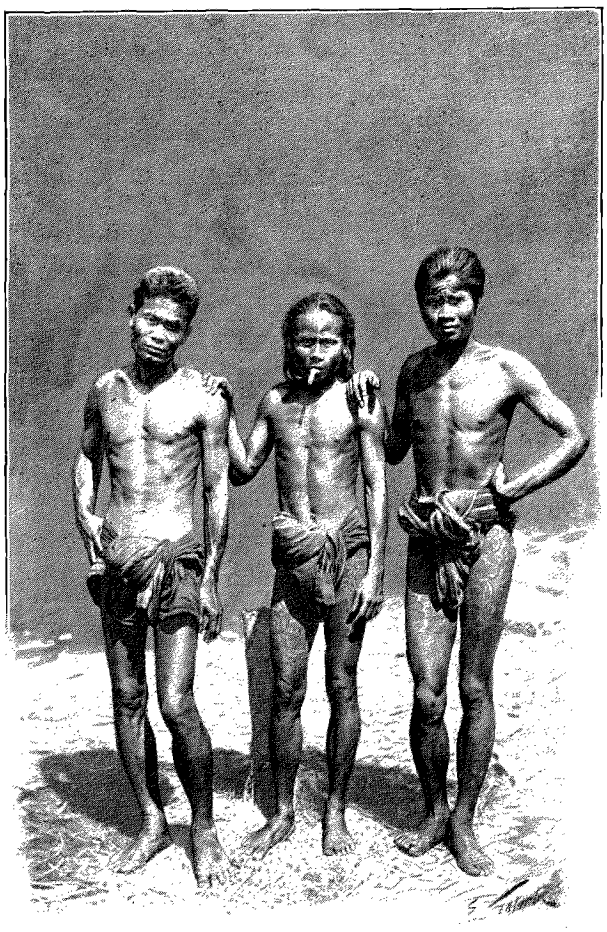
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÈO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LOM. — DESSIN DE BOUDIER.

Më-nam, qui descend de Muang-nan, puis à l'entrée de Muang-uttaradith. Ce temple est en réparation, et les talapoins qui le desservent s'empressent à l'entour : les uns repeignent les murs, d'autres font des estampages en terre dans des moules en bois pour remplacer les parties brisées, quelques-uns enfin dorent à la feuille les ornements des portes.

Nous voici enfin à *Uttaradith* (lieu de pèlerinage) par 17° 08′ 54″ de latitude nord et 100° 06′ 39″ de longitude et nous nous dirigeons aussitôt sur la demeure du Gouverneur. Cet honorable fonctionnaire est absent et l'on nous apprend qu'il est parti depuis deux ans pour Bangkok, où il attend patiemment une décision de justice qui doit mettre fin à un procès qui l'intéresse. Et nous osons nous plaindre des lenteurs administratives ou judiciaires en France !

Uttaradith est remarquable par sa situation assez pittoresque sur le fleuve encaissé entre deux hautes berges cultivées avec quelque succès. La population est composite : on y remarque des types siamois, chinois, laotiens et birmans. Le commerce est peu important. Quant aux vestiges architecturaux, ils se réduisent aux vâts *Klang* et *Phra-khôk* (vâts moyen et de la statue sur une éminence), où l'on retrouve, en même temps que l'influence chinoise, le mélange des styles siamois et laotien.

Le lendemain, toujours à dos d'éléphant, nous marchons sur *Mùang-lablë* (ville laotienne), où nous devons trouver, paraît-il, des ruines intéressantes. La route s'effectue à travers la forêt, où nos pesantes montures font preuve d'une remarquable agilité pour contourner les buissons et pour enjamber les arbres abattus. Chemin faisant, nous croisons quelques familles laotiennes qui se rendent à Uttaradith ; les hommes marchent en avant, à la file indienne, les femmes suivent. Le costume de ces dernières est original : il se compose d'une sorte de corsage noir très ajusté garni d'une multitude de boutons de porcelaine et d'une jupe courte ornée à sa partie inférieure d'une bande de broderies aux plus vives couleurs. Les cheveux, massés sur la nuque en un lourd chignon, sont enserrés dans une sorte de turban de couleur foncée. Quant aux hommes, ils sont vêtus du pagne et d'une veste et coiffés du turban ; ils portent le sabre birman sur une épaule, le *jâm* (sac aux provisions) sur l'autre, la couverture de coton ou de laine en sautoir ; ils laissent à leurs compagnes le soin de transporter sur l'épaule le *mai-khung*, bois flexible supportant à ses extrémités les *kabung* (plateaux) sur lesquels sont placées les marchandises qui serviront aux prochaines transactions.



LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. — DESSIN DE GOTORBE.

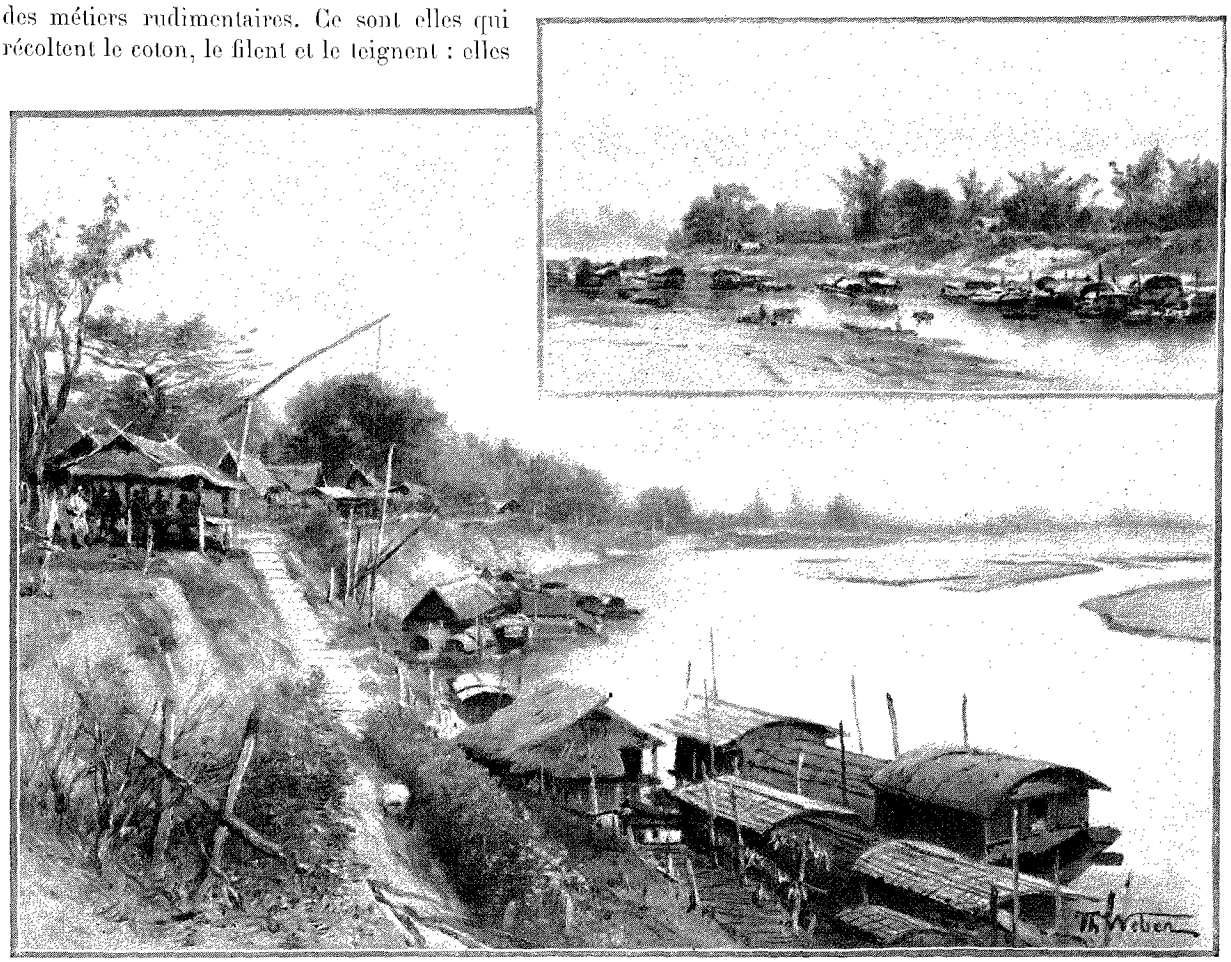
Nous apercevons sur la gauche la montagne de *Khao-phasi* et sur la droite celle de *Khao-thuk-luang* (la montagne de la grande douleur), puis c'est le *Khlong-më-pong* (le canal du scorpion), dont les rives sont dominées par d'immenses rizières qui vont se perdre à l'horizon ; çà et là quelques cahutes de charbonniers préparant le combustible nécessaire à la fonte du minerai de fer, dont les gisements sont nombreux autour de *Vât-pâ-jung* (vât dans la brousse), de construction relativement moderne.

Avec Muang-lablë, l'aspect de la contrée change, nous nous trouvons au milieu d'un cirque assez vaste formé par un cercle de collines et de montagnes peu élevées dont *Khao-pam-khing* (montagnes parsemées de gingembre) est la plus haute ; la ville elle-même, véritable petit éden, étale au fond de la vallée ses multiples jardins dominés de-ci de-là par l'élégant panache des sveltes aréquiers.

Les Laotiens sont nombreux, et l'on remarque aussi dans la population mercantile les éléments siamois et chinois ; nous ne sommes d'ailleurs qu'à quelques jours de marche de la frontière laotienne, dont Muang-phrë et Muang-lakhon sont les villes les plus proches.

L'industrie de Muang-lablë est assez importante ; elle comprend la fabrication des *sin* (pagnes), des *jam* (sacs de voyage), des *phâ-xët-nâ* (serviettes), des *mon* (oreiller de coton), des *phâ-hom* (matelas de coton), etc., chacun de ces produits revêtant un cachet assez artistique grâce aux broderies et aux applications de couleurs vives dont ils sont ornés, et qui sont le patient ouvrage des vieilles femmes accroupies tout le jour durant devant

des métiers rudimentaires. Ce sont elles qui récoltent le coton, le filent et le teignent : elles



UTTARADITH : LE MÊ-PING. — MUANG PHIXAI. — DESSIN DE TH. WEBER.

obtiennent le rouge avec la racine du *rak-jo*, le noir avec la feuille du *bai-khan*, le vert avec celle du *bai-hom* et l'indigo avec la plante du même nom.

A signaler lors de notre séjour dans cette charmante cité l'arrivée d'un troupeau de quatre-vingts zébus chargés de marchandises et venant de Lakkon; huit conducteurs suffisent à mener ce long défilé, dont chaque individu porte au cou une sonnette de bois dur tintinnabulant à chaque pas et produisant un carillon qui n'est pas sans charme. Puis notre visite aux ruines du *Vât-pa* (vât dans la brousse), et du *Vât-phra-thèp* (vât de l'ange), dénuées d'ailleurs de vestiges remarquables.

Après une dernière visite aux bazars laotiens installés le long des rives et sur les bancs de sable, visite au cours de laquelle nous faisons quelques emplettes chez les commerçants siamois et chinois, qui nous offrent les produits de leur région, serviettes, coussins, pagnes brodés, boîtes laquées, sabres, poignards à monture d'argent, etc., nous nous dirigeons vers notre sâla pour jeter le dernier coup d'œil et donner l'ordre du départ.

C'est au mois de février 1892, sous une pluie très fine qui transperce nos vêtements, que nous filons rapidement sur le Mê-ping, dont le courant va nous conduire à Phixai, sans que nous ayons d'autre effort à faire que de maintenir notre barque au milieu du fleuve.

Étendu sous la *pa-thun*, qui est la couverture de notre rua-pël, nous regardons défiler les rives, qui semblent se hâter, alors que doucement porté nous croyons rester stationnaire. Voici de nombreux radeaux de tek amarrés le long des berges en attendant la crue des eaux; les conducteurs occupent leurs loisirs en cultivant des jardinets qu'ils improvisent à proximité de leur convoi; ici, ce sont des barques de formes diverses que les eaux, en se retirant, ont laissées à sec et que leurs propriétaires se hâtent de radouber et de mettre en état. C'est d'ailleurs l'époque des réparations; les récoltes sont faites, les travaux des champs sont terminés, les eaux sont basses : on en profite pour tout remettre à neuf, maisons, meubles et véhicules divers. La pêche est aussi très en honneur, car il faut se hâter de faire des provisions de poisson, base fondamentale de la nourriture pendant la saison pluvieuse; aussi voyons-nous le fleuve fréquemment coupé par de véritables barrages, qui ne sont autre chose que de vastes engins de pêche; ces barrages affectent une forme convexe opposée au courant; ils sont faits d'une cloison de feuilles de palmier soutenues par une charpente de bambous, et percée, de six mètres en six mètres.

de longs couloirs terminés par des nasses. La quantité de poisson qui se prend à ses filets est prodigieuse; une barque fait la navette entre les deux extrémités du barrage, qui mesure quelquefois plus de cent mètres de long, et les réparations nécessaires, occasionnées par la violence du courant ou les efforts des poissons capturés, sont faites séance tenante. Il n'est pas rare de voir les pêcheurs apprêter sur place le produit de leur pêche et le mettre immédiatement sécher au soleil sur des claies de bambou ou macérer dans des barils de saumure.

Les villages, les hameaux, se succèdent rapidement; les hautes berges parfois s'abaissent en un brusque éboulis, pour se relever ensuite plus abruptes, et parfois, très basses, laissant apercevoir l'horizon. Quelques hauts bambous fichés en terre portent à leur sommet une oriflamme de calicot : ce sont des sortes d'ex-voto; et, se mêlant à la course qui se poursuit sous nos yeux animés, des vâts apparaissent qui se perdent au lointain avec leur mât orné de l'oiseau sacré *hangsô*. Puis c'est une crémation sur la berge, près d'une pagode; le bûcher encore fumant et rouge consume les restes d'un cadavre siamois; la famille, accroupie sur les talons, se livre à une conversation bruyante ou suit de l'œil le spectacle hideux en psalmodiant des litanies monotones. Et la barque poursuit sa marche régulière et vive, nous entraînant à travers les longs bancs de sable sur lesquels se vautrent les *takhé* (crocodiles), qui somnolent au soleil et nous voient passer sans témoigner la moindre frayeur. Nous ne pouvons résister au désir de loger quelques balles dans la gueule largement ouverte de ces insolents sauriens qui bâillent à notre approche, et c'est un plaisant spectacle que les sauts désordonnés auxquels ils se livrent en recevant ces projectiles inattendus et malencontreux. Heureusement, la rapidité de notre allure nous défend contre leurs représailles, car il leur serait aisé, d'un simple coup de queue. de faire chavirer notre légère embarcation; une fois à l'eau, il y a fort à parier qu'un de nos membres, sinon plusieurs, payeraient une aussi téméraire distraction.

Une pêche d'un nouveau genre (*loi-ka-bonbêt*) occupe ensuite quelque temps notre attention : c'est un engin rappelant le « trimeur », qui, chez nous, est employé pour la pêche au brochet; la moitié d'une pamplemousse, pourvue en son centre d'un fil avec hameçon, est jetée à l'eau avec un appât fait d'un morceau de banane. Le fruit surnage, un bâtonnet planté au sommet de sa partie sphérique sert à le suivre des yeux; lorsqu'on le voit s'enfoncer au-dessous du niveau de l'eau, c'est qu'un poisson, victime de sa gourmandise, s'est laissé prendre à ce grossier artifice. Le pêcheur n'a plus que la peine de le décrocher. Cette pêche est assez fructueuse, plus même qu'on ne pourrait le penser, étant donnée sa simplicité.

La pêche au grelot est aussi pratiquée assez communément : l'avertisseur consiste en une sorte de clochette de bois dur sur laquelle viennent frapper deux battants articulés également en bois; ces trois éléments sont traversés par un fil qui les supporte et qui sert de corde à un arc de bambou flexible. Cet appareil n'est pas exclusivement employé par les pêcheurs, il sert aussi de veilleur nocturne, car un malfaiteur imprudent qui le frôlerait en passant donnerait lui-même l'éveil et révélerait sa présence.

Après deux jours et deux nuits de navigation, nous apercevons sur la rive gauche quelques barques, quelques maisons flottantes, c'est *Muang-phixai*.

Phixai, qui a nom de ville, est, de ce fait, la résidence d'un gouverneur; mais ce n'est, à proprement parler, qu'un village habité par des Chinois, des Siamois, des Laotiens et des Birmans; il est situé par 17° 17′ 07″ de latitude nord et 100° 05′ 08″ de longitude. Le commerce, peu important, comporte la culture et le négoce du tek, du riz, du tabac, et la fabrication de la brique, de la tuile, le tissage du langoutis. Rencontré, en traversant le village, le Gouverneur, fort occupé à surveiller la construction de sa résidence, qui sera élevée d'un étage, construite en bois de tek et couverte en tuiles. Il nous donne quelques renseignements sur le pays et se montre peu encourageant lorsque nous lui exposons le but de notre mission; selon lui, nous ne trouverons rien d'intéressant dans les ruines, chose qui n'est pas sans nous surprendre, car nous fondions de belles espérances sur Phixaï, qui fut autrefois une grande cité ayant nom *Vijaya* (la ville de la victoire). Néanmoins, nous ne renonçons pas à l'exploration projetée et nous nous rendons dans la forêt, sur l'emplacement qu'occupait jadis l'antique capitale. Hélas! force nous est de reconnaître qu'on ne nous a pas trompé, et les vestiges que nous avons sous les yeux ne laissent pas que de nous causer une certaine déception : ce sont les ruines presque informes des vâts *Kradi-thong* (le temple de la cellule dorée), et *Sai-jat* (le temple à placer ses parents); de ce dernier, il reste quelques pans de murs qui présentent encore des traces d'ornements en mortier.

La campagne est presque entièrement couverte de rizières, dans lesquelles nous remarquons deux instruments assez intéressants : une charrue (*thai*) dont le soc fait de bois dur et d'une seule pièce se rattache directement à l'unique timon, et une sorte de traîneau (*kaxong*) en bambous courbés au feu, qui sert à transporter à travers la culture le riz non encore décortiqué. Des buffles font la traction. C'est là tout le fruit de notre visite à Phixai, que nous quittons, sans nous y attarder, pour poursuivre notre descente vers le sud. Les rives, maintenant, sont cultivées, les champs de canne à sucre et de tabac se succèdent sans interruption.

Parfois des massifs d'arbres roses, lilas ou blancs se dressent non loin de la berge; c'est l'époque de la floraison, et le vent du nord a emporté toutes les feuilles en respectant les fleurs : de là un aspect étrange auquel nos yeux sont encore peu accoutumés. Le second jour nous amène à *Phitsanulôk*, ou mieux *Visnoulôka* (la terre de Vishnou), ancienne ville d'origine brâhmanique.

Les anciennes annales des Thaïs du Nord nous apprennent qu'une tribu brahmane, dite Dasakula, bâtit à cet endroit deux villes l'une en face de l'autre sur les deux rives du fleuve. A la ville placée sur la rive gauche, elle donna le nom d'Oghapura, celle de la rive droite fut appelée Cannapura, et fut une capitale importante alors qu'elle était sous la domination des rois Kambodjas (Cambodgiens). Au XIIIe siècle, le roi Phaya-ruang annexa Oghapura au royaume des Thaïs et changea son nom en Phitsanulôk[1].

C'est à 7 heures du soir et par une nuit profonde que nous atteignons cette ville d'une façon assez désagréable, c'est-à-dire en nous échouant sur l'un des nombreux bancs de sable occasionnés par la baisse des eaux. Les rives étant inaccessibles à cause des maisons flottantes qui les bordent, ce n'est pas sans peine que nous parvenons à nous faire conduire auprès du Gouverneur. Ce fonctionnaire, pour comble de malchance, est malade et ne peut nous recevoir. Il nous fait accompagner auprès d'un vieillard qui remplit les fonctions de Sous-Gouverneur et réside dans une maison flottante. Celui-ci allègue que l'heure est trop tardive pour rien entreprendre, mais il nous promet pour le lendemain aide et assistance. Faisant contre fortune bon cœur, nous nous résignons à passer encore cette nuit dans notre embarcation. Le lendemain, dès l'aube, fidèle à sa parole, le Sous-Gouverneur vient nous chercher pour nous conduire au sâla qu'il nous a réservé et qu'il a fait rapidement aménager à notre intention; l'installation d'ailleurs n'est pas dispendieuse; elle se réduit à une natte appliquée contre les colonnes de tek de façon à nous abriter non seulement du vent du nord qui souffle avec rage, mais encore des regards des indigènes. Quelques coussins complètent l'aménagement, qui nous paraît des plus confortables, et ce n'est pas sans un réel sentiment de bien-être que nous faisons notre premier repas à l'abri des rafales.



LAOTIENNES DE MUANG-LABLÊ. — DESSIN D'OULEVAY.

Vu de la rivière, Phitsanulôk paraît avoir une certaine importance en raison des nombreuses maisons flottantes qui bordent les deux rives du fleuve; mais ce n'est en réalité qu'un double rideau, qui à lui seul forme à peu près toute la ville; derrière ce sont quelques cabanes, les ruines et les rizières.

Cannapura et Oghapura étaient fortifiées : un mur de briques haut et épais, aujourd'hui démantelé, renforcé d'un talus en terre-levée et précédé d'un fossé profond, formait l'enceinte. Cette muraille était percée de trois portes à l'est, *Patu-chek* (la porte des Chinois), *Patu-mon* (la porte des Pégouans), *Patu-thavai* (la porte des Thavaïs, peuplade); de deux autres à l'ouest, y compris celle par où sortent les morts, *Patu-phi-ôk*, et d'une seule au nord et au sud. Ces portes étaient assez élevées, à en juger par les vestiges de l'une d'entre elles qui mesure 5 mètres de haut sous le couronnement, 4 mètres d'ouverture et 6 mètres de profondeur. Au centre de la ville se remarque encore aujourd'hui l'ancienne chaussée royale, pavée de briques.

A Phitsanulôk, fait unique, les indigènes ont continué à résider au milieu des ruines, mais il ne semble pas qu'ils aient jamais fait le moindre effort pour les relever; un temple seul a fait l'objet de quelques travaux, sinon de restauration, du moins d'entretien, c'est le *Vât-maha-that* (le vât de la grande relique), dont la végétation, qui défie les efforts les plus soutenus, s'empare peu à peu. Un vihan et un phra-prang, en raison de la vénération dont ils font encore l'objet, sont défrichés tous les ans d'une façon assez complète; on officie dans le vihan qui fut restauré par le roi actuel; le phra-prang fait l'objet d'un pèlerinage annuel, fin octobre.

La population offre ici les mêmes éléments que dans les villes précédemment visitées; l'industrie est représentée par une distillerie de riz dirigée par des Chinois, et le commerce, assez important, comporte l'exportation

1. Située par 16° 48′ 53″ de latitude nord et 100° 12′ 10″ de longitude.

du tek, du rotin, des résines, du riz et de l'eau-de-vie que l'on en tire, l'arak. Tous les jours un marché en plein vent se tient de chaque côté d'une avenue plantée de tamarins; dès 8 heures du matin les marchands sont installés avec leurs provisions, fruits, légumes, poissons frais ou salés, épis de maïs grillés, beignets de bananes confectionnés sur place ainsi que les gâteaux de riz et le coco râpé; les Chinois, bien entendu, sont représentés et vendent les produits naturels ou industriels de leur pays, bibelots divers, porcelaines, étoffes, tous objets qui sortent de leurs barques transformées en véritables bazars flottants. Nous nous empressons de renouveler notre provision de fruits et de légumes frais, car il est rare de rencontrer un approvisionnement aussi complet. Citons aussi, parmi les curiosités de la ville, une importante maison de jeu tenue par des Chinois, qui émettent, pour remplacer le billon, une monnaie de porcelaine en forme de jetons et dont le cours n'est pas contesté chez les marchands du pays. Enfin, nombre de Laotiens se rendent à Phitsanulôk pour y vendre ou y échanger les étoffes, le bétel, les sabres de leur pays, et remporter dans leur embarcation les produits locaux qui font défaut chez eux.

Les édifices étaient nombreux dans l'ancienne capitale, et le plus important étant sans contredit celui que déjà nous avons cité, le vâtmaha-that. Ce temple, dont nous avons reconstitué le plan, était situé sur la rive gauche du fleuve et enfermé dans une double enceinte. La première affecte la forme d'un trapèze, parce que sa face ouest longe le fleuve, dont le cours est oblique par rapport à l'axe longitudinal de l'édifice; elle est percée de quatre portes principales et de deux plus petites du côté ouest et précédée d'un large fossé sur lequel sont jetés des ponts qui donnent accès aux portes. La seconde enceinte est rectangulaire et forme un cloître qui abrite sous ses galeries deux cent trente statues de Bouddha assis. A l'intersection des deux axes passant par les quatre portes qui percent cette enceinte aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, d'architecture brahmanique, dont le style et les dimensions rappellent celui que nous avons déjà admiré à Sangkhalôk. Il est élevé sur de nombreux gradins, coupés à l'est par un escalier qui aboutit à une chambre obscure où se dressait jadis la statue de Vichnou. Autour du soubassement se dresse un mur ayant entrée à l'est et affectant sur le plan la forme carrée; à ce mur s'appuie un toit incliné aux tuiles imbriquées qui s'appuie sur une colonnade formant aussi un second cloître peuplé comme le premier de statues de Bouddha; impassibles, elles semblent méditer sur les siècles révolus et gardent sur leur face sereine un sourire énigmatique dont l'ironie dédaigneuse est peut-être inspirée par le spectacle des humaines misères et la fragilité des mortels souverains; que de choses ils ont vues en effet, ces dieux immobiles figés dans leur manteau de pierre!

Le bôt à l'est, le vihan à l'ouest, les kamburien au nord et au sud, monuments purement bouddhiques et de date peut-être plus récente, viennent s'appuyer à cette galerie; enfin, vingt et un autres édicules abritant des statues de Bouddha debout ou assis, sept phra-prang et dix-sept phra-chédi sont disséminés dans le reste de l'enceinte. Quant à l'espace inscrit entre celle-ci et la muraille extérieure, il est partiellement couvert par d'autres édifices plus ou moins importants, un bôt, deux vihan, deux kamburien, trois phra-chédi et divers autres édicules; à l'ouest nous retrouvons l'emplacement d'une ancienne fonderie où l'on coulait les statues, les cloches et les ornements de bronze qui faisaient partie de la décoration du phra-prang et des escaliers.

(*A suivre.*) L. FOURNEREAU.



CARAVANE DE ZÉBUS. — DESSIN D'OULEVAY.

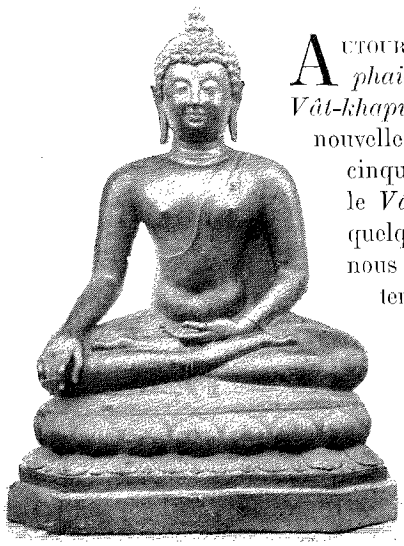
Droits de traduction et de reproduction réservés.



FONCTIONNAIRES SIAMOIS. — DESSIN DE GOTORBE.

LES VILLES MORTES DU SIAM[1],

PAR M. L. FOURNEREAU.



BOUDDHA (PHITSANULÔK).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Autour du Vât-maha-that de Phitsanulôk, nous citerons le *Vât-rabuna*, le *Vât-nang-phai-ja* (le vât de la reine), le *Vât-noï*, au nord, non loin de l'ancienne enceinte, le *Vât-khapung-thong*, le *Vât-arayik* (le vât des ermites), le *Vât-pa-puk* et le *Vât-maï* (la nouvelle pagode), à l'est le *Vât-tha-matrang* et le *Vât-sai-këo*. Sur la rive droite et à cinquante mètres seulement du fleuve, s'élève un monastère de talapoins qui précède le *Vât-vihan-thong* (le temple doré). Du palais royal qui se dressait au nord-ouest quelques fondations, quelques sâ, aujourd'hui desséchés, sont les seuls vestiges qu'il nous est permis de retrouver, et, en raison aussi de leur dégradation, nous nous contenterons de citer le nom de deux temples qui se trouvaient au sud-ouest des murs de la ville, ce sont le *Vât-taring-pring* et *Thom-khong*. Bien des monuments, ignorés même des habitants actuels, devaient autrefois embellir les environs de la cité royale, car les vestiges, pour être informes, n'en sont pas moins nombreux.

Le long et patient travail auquel nous avions dû nous livrer pour restituer le plan primitif de l'antique Phitsanulôk n'avait pas été exempt de difficultés et même de souffrances, car il semble que la nature, en cet endroit, se soit montrée plus jalouse encore des mystères enfouis sous le manteau de sa végétation : les plantes étaient armées, les rotins dressaient contre nous leurs épines courbes traîtreusement dissimulées sous les feuilles, les herbes coupantes nous blessaient au passage, et les lianes elles-mêmes se faisaient plus résistantes, comme pour nous faire trébucher plus sûrement dans le lasso de leurs volutes. Enfin, que ceux qui voudront après nous entreprendre cette excursion soient mis en garde contre le *mang-min*, plante sauvage et grimpante dont la gousse est hérissée d'aiguilles imperceptibles qui pénètrent dans l'épiderme et y apportent des démangeaisons intolérables; nous venions d'en faire la pénible expérience, lorsqu'un de nos hommes, voyant notre souffrance, nous frotta énergiquement les mains dans ses cheveux et, chose singulière, nous débarrassa de la majeure partie de ces minuscules aiguillons; quelques frictions de jus de citron firent le reste.

1. *Suite. Voyez p.* 349, 361 *et* 373.

Ce n'est pas sans quelque regret que nous quittons cette intéressante station pour prendre place dans une nouvelle barque, où nous ne pouvons nous tenir qu'à genoux ou couché; mais il nous faut atteindre *Phixitr*, et nous nous abandonnons de nouveau au rapide courant du fleuve. Des vâts, des hameaux de peu d'importance passent devant nos yeux. Les berges, tantôt basses, tantôt élevées, sont généralement boisées, et notre principale distraction est de pourvoir à nos repas en tirant sur les perroquets et les perruches qui abondent dans ces parages. Les singes continuent à nous égayer par leurs gambades insensées et leurs exercices de voltige, et la route serait supportable si des nuées de moustiques sans cesse claironnant ne nous privaient de tout repos. Les plantations de canne à sucre sont nombreuses, et il n'est pas rare de rencontrer au milieu même des cultures des sucreries rudimentaires, *hib-oi*, que nous visitons. Sous une sorte de hangar ouvert à tous les vents et sur une aire battue se dresse le pressoir, entièrement en bois : trois cylindres de bois dur, garnis de dentures à la partie supérieure, de façon à s'engrener les uns dans les autres, sont placés dans une sorte de bassin rectangulaire en bois évidé. Deux zébus attelés à un timon fixé au cylindre central tournent autour de l'appareil et le font fonctionner. La canne, broyée entre les cylindres qui tournent suivant leur axe vertical, exprime un jus jaunâtre qui, recueilli dans un large récipient, est ensuite déversé dans des cuves de fonte placées sur un foyer ardent. L'évaporation est assez rapide et donne un sucre qui, bien que brut, est d'un goût fort agréable. C'est pour nos hommes un véritable régal, et chacun d'eux s'empresse d'en acheter une forte poignée, qui, enveloppée dans une feuille de bananier, leur est abandonnée pour la modique somme de deux atts.

Le second jour de route nous amène à *Muang-phixitr* (*Vicitra*, la ville brillante), situé par 16° 26′ 58″ de latitude nord et par 100° 20′ 55″ de longitude, modeste et pauvre village dont l'unique rue, parallèle au fleuve, en borde la rive droite. De nombreuses barques amarrées à la berge, quelques maisons flottantes, c'est là ce qui nous apparaît tout d'abord. Pourtant cette cité possède un gouverneur, une maison de jeu et une arène pour les combats de coqs; quelques Chinois pratiquent le commerce de la bimbeloterie, de la porcelaine et des cotonnades. Quelques menus cadeaux nous ayant concilié les bonnes grâces du Gouverneur, il s'empresse de nous donner un refuge aussi hospitalier que peu confortable dans une de ses barques, *rua-pët*, et nous y fait apporter, car il est ici presque impossible, paraît-il, de se procurer des vivres, un copieux plat de riz cuit accompagné de bananes et de pamplemousses.

L'ancienne capitale, ou mieux les ruines qu'elle a laissées, sont à trois heures de route de la ville moderne. Ici encore la dévastation est grande et il est impossible de donner la description de ce que pouvait être la cité antique au temps de sa splendeur. Pourtant, les études que nous avons faites sur les lieux nous ont permis d'établir qu'une enceinte fortifiée défendait la capitale contre les assauts et que plusieurs temples s'élevaient à cet endroit qui n'ont laissé que les traces informes de leurs fondations; ce sont les vâts *Jaï* (grand vât), *Khuen* (le vât avec une chaussée), *Sâ-bab* (le vât de Sàbab, montagne qui a ce nom), *Tha-huang* (le vât du gué royal), etc.

Après cette visite intéressante mais peu fructueuse au point de vue des documents, nous nous préparons à partir pour Pak-nam-phô, et le Gouverneur nous apprend qu'il a délégué son maire pour nous accompagner jusqu'à cette station. Nous partons donc, bien que les éléments ligués et déchaînés en un épouvantable orage soient de nature à nous faire ajourner notre projet. Mais le temps presse, et vaille que vaille nous devons affronter les intempéries. Tout cependant est contre nous : vent et pluie s'acharnent contre notre frêle embarcation, dont la rapidité est de beaucoup diminuée, mais nous avons sous les yeux pour nous dédommager un spectacle inoubliable, celui de cette nature grandiose dans toute la magnificence de sa fureur, au milieu des éclairs dont l'écho répercute à l'infini les grondements tumultueux.

Le soir même, nous faisons halte sur un banc de sable émergeant faiblement en face de *Khao-luk-xang* (montagne du petit éléphant), et le lendemain matin, après une heure de route à travers un pays marécageux, nous atteignons la base d'une colline granitique dont le sommet, nivelé en plate-forme, supporte un vihan, quatre phra-chédi et trois petits édicules de peu d'importance. Gravissant au sud les degrés d'un escalier taillé dans le roc, nous parcourons un phra-bât, et bientôt, à l'ouest, un chédi et un édicule se dressent devant nous. Un second escalier, au nord cette fois, nous conduit à une terrasse circulaire dont un haut phra-chédi occupe le centre. Cette dernière partie de la colline est en surplomb sur la plaine, qu'elle domine, et affecte la forme d'un gigantesque éléphant, particularité qui a motivé le nom donné à l'ensemble.

Parvenus à cette hauteur, nous jouissons d'un panorama merveilleux, car la vue s'étend à l'infini, au nord, au sud et à l'ouest, sur les immensités marécageuses qui particularisent cette contrée, et se repose sur les croupes tantôt verdoyantes, tantôt arides, des nombreuses montagnes qui surgissent à l'horizon, *Khao-phanom-kao* (la montagne du vieux mont), *Khao-huang*, et les montagnes de *Nakhon-savan*. Avec quelque peu d'attention même, l'œil, d'abord surpris par ces vastes aspects, s'accoutume au spectacle et, percevant les détails, distingue les phra-bât que les anciens ont élevés sur chacun des sommets.

Reprenant le même jour notre marche fluviale, nous retrouvons les incidents déjà vécus : rencontre de nombreuses barques, des éternels radeaux de tek, et, chose plus grave, d'une forte bande de crocodiles dont les ébattements, dénués de toute hostilité cependant, ne laissent pas de jeter l'effroi parmi notre courageux équipage. Notons aussi quelques bancs de limonite qui, traversant le fleuve dans toute sa largeur, y occasionnent des récifs

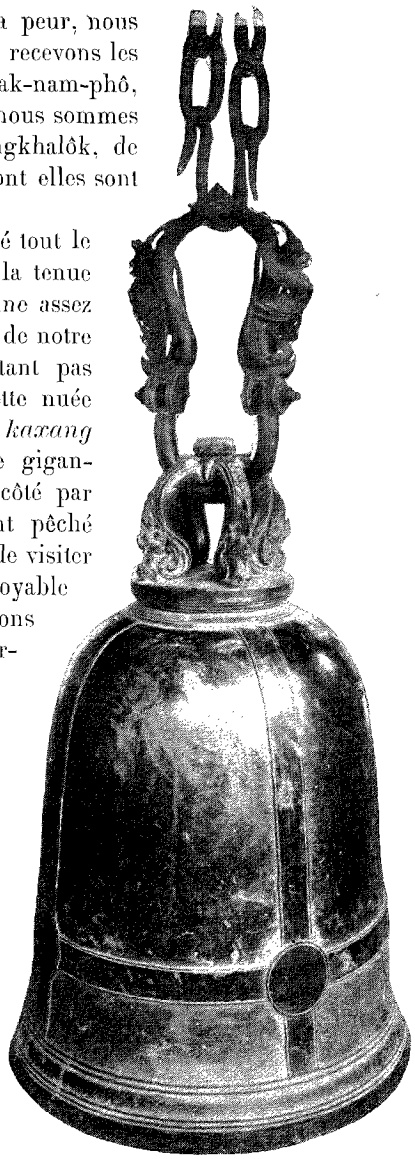
dangereux, des passes difficiles; nous pensons y chavirer, mais, quittes pour la peur, nous atteignons *Bang-khlong-khai-nao* (village du canal aux œufs pourris), où nous recevons les adieux du maire de Phixitr, qui charge un batelier de nous guider jusqu'à Pak-nam-phô, où nous arrivons le quatrième jour. Dès l'arrivée dans cette ville quasi lacustre, nous sommes en pleine foule mercantile : innombrables sont les barques descendues de Sangkhalôk, de Phixaï, de Phitsanulôk pour y faire l'échange ou la vente des produits locaux dont elles sont chargées à couler.

Ici, la race chinoise est l'élément dominant de la population et a accaparé tout le haut négoce : la vente de l'opium, de l'eau-de-vie de riz, du poisson, du porc, la tenue des maisons de jeu, sont monopolisées par des Chinois, qui perçoivent aussi une assez forte redevance de toutes les barques attirées par ce centre si commerçant. Lors de notre passage, celles-ci attendaient la crue des eaux, le niveau du fleuve ne permettant pas de remonter le courant pour tenter l'échange des produits du pays. Parmi cette nuée d'embarcations, quelques-unes ont particulièrement retenu notre attention, les *kaxang* ou radeaux de poisson; ces singuliers véhicules ne sont autre chose que de gigantesques paniers à claire-voie en bambous tressés qui sont soutenus de chaque côté par des flotteurs et qui ont pour but de permettre le transport du poisson vivant pêché dans les pays du Nord par les Chinois et les Annamites. Il nous a été donné de visiter l'un de ces chalands d'un nouveau genre et nous avons été surpris de l'incroyable vacarme que font, en se débattant dans leur prison flottante, ces milliers de poissons qui, chose singulière, se groupent d'eux-mêmes, par espèces, en couches superposées.

A Pak-nam-phô, nous visitons la montagne *Khao-vât-saï* (mont du vât du figuier), dont le sommet est occupé par un temple qui abritait jadis un Bouddhapâda; citons aussi le *Vât-phra-non*, au milieu duquel se voient encore les restes d'un Bouddha couché de 8 mètres de long.

Partis le matin et toujours en descendant le fleuve, le Më-nam cette fois, nous parvenons le soir même à *Nakhon-savan* (ville du ciel), après avoir fait une courte halte à la montagne *Khao-buet-natch* (montagne où l'on ordonne les bonzes), sur le flanc de laquelle se dresse le *Vât-suranna-khiri* (vât de la montagne d'or), temple auquel sont adjointes des constructions modernes.

La ville est de médiocre importance, mais, en y arrivant, nous apprenons, non sans joie, qu'elle comporte une station télégraphique, la dernière en partant de Bangkok. Nous nous hâtons de télégraphier à nos amis de là-bas et nous ne tardons pas à recevoir de notre compatriote M. de Pina quelques mots sympathiques qui nous apportent une exquise émotion après tant d'heures de solitude. Plus grande encore est notre impatience du retour en apprenant qu'un volumineux courrier nous attend à Bangkok, rempli de nouvelles de France.



CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

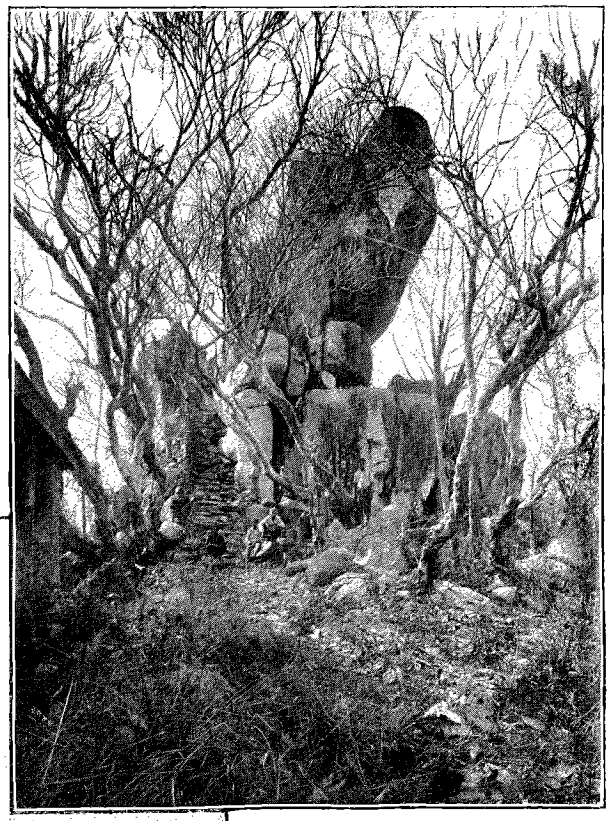
La ville occupe la rive gauche du Më-nam. Nous y trouvons la même population cosmopolite que dans les villages déjà visités. On y cultive le riz et l'on y fabrique des salaisons. Soucieux de ne pas nous attarder dans ce lieu qui n'offre pas d'intérêt au point de vue de nos études, nous signifions au Gouverneur nos intentions de départ et lui demandons de nous fournir les barques qui doivent remplacer celle que nous a donnée son collègue de Phixitr et que nous devons lui renvoyer; notre demande reste sans effet, et nous devons, bon gré mal gré, garder notre embarcation parce que ce fonctionnaire n'en a aucune autre à mettre à notre disposition. A *Muang-phajuha* (ville glorieuse), où nous arrivons le même jour, à *Muang-manôrom* (ville de la joie) le lendemain, même ennui; à *Muang-xainath* (ville du vainqueur), nouveau contretemps : les bateliers aussi nous sont refusés et nous devons nous résigner à ne compter que sur nous-mêmes : payant de notre personne, nous donnons l'exemple à notre petite équipe en manœuvrant vigoureusement l'aviron, et, au bout de sept jours de fatigue sans trêve, nous atteignons, par une chaleur torride, le village de *Bang-pëng* (ville du fard), où nous savons pouvoir serrer les mains d'un brave compatriote, le R. P. Quintric, qui a accepté la pénible mission de répandre la bonne parole dans un pays inhospitalier. Une douce émotion nous étreint et notre lassitude disparaît comme par enchantement dès que nous apercevons le clocher de l'église se détachant sur l'azur du ciel.

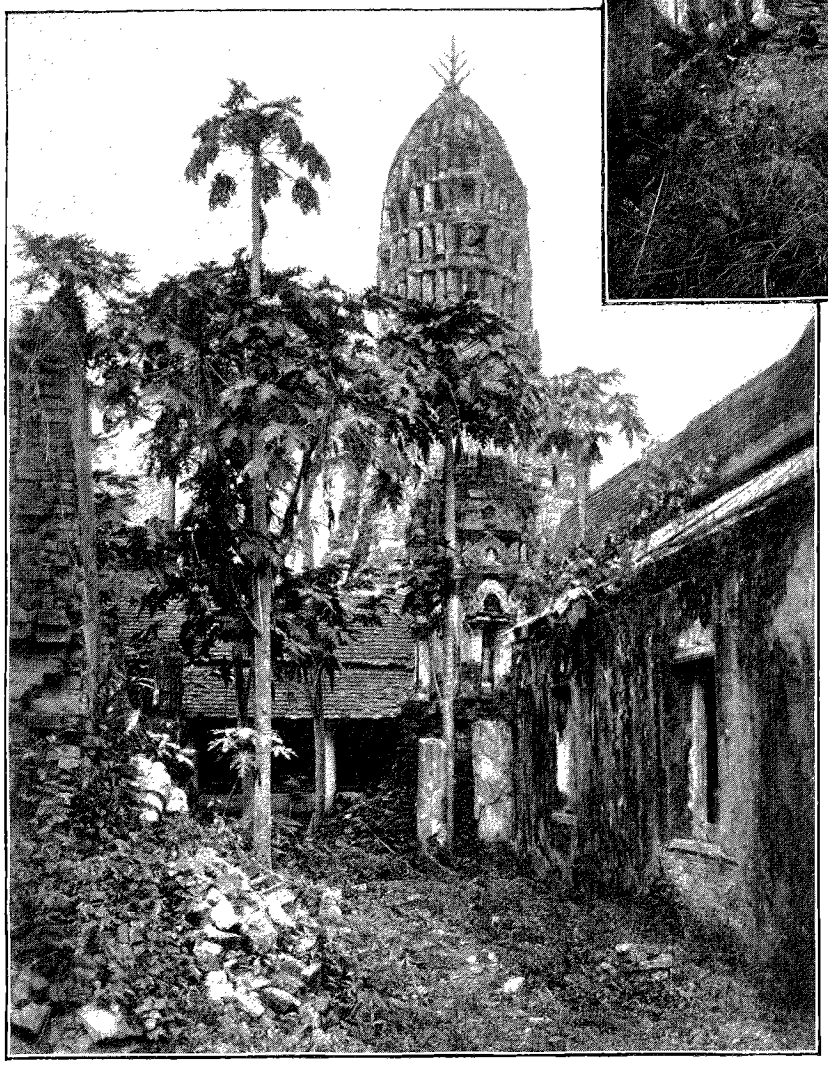
Frais et dispos le lendemain matin, nous visitons le village et préparons notre départ pour Lophaburi. Bang-pëng est un gros bourg assez riche qui s'étend sur les deux rives du fleuve. On y cultive le riz et le sésame. Nous nous arrêtons quelque temps à voir extraire l'huile de poisson *na-man-pla*, que les indigènes préparent sur place en faisant bouillir dans des marmites de fonte une sorte d'ablette récoltée à profusion et qu'ils nomment *pla-soï*. Cette industrie très primitive s'exerce sur le bord de l'eau à l'aide d'un foyer creusé dans le sol. L'huile

ainsi obtenue est utilisée pour l'éclairage. Nous remarquons aussi quelques étangs artificiels destinés à retenir le poisson prisonnier lorsque les eaux se retirent après l'époque des pluies.

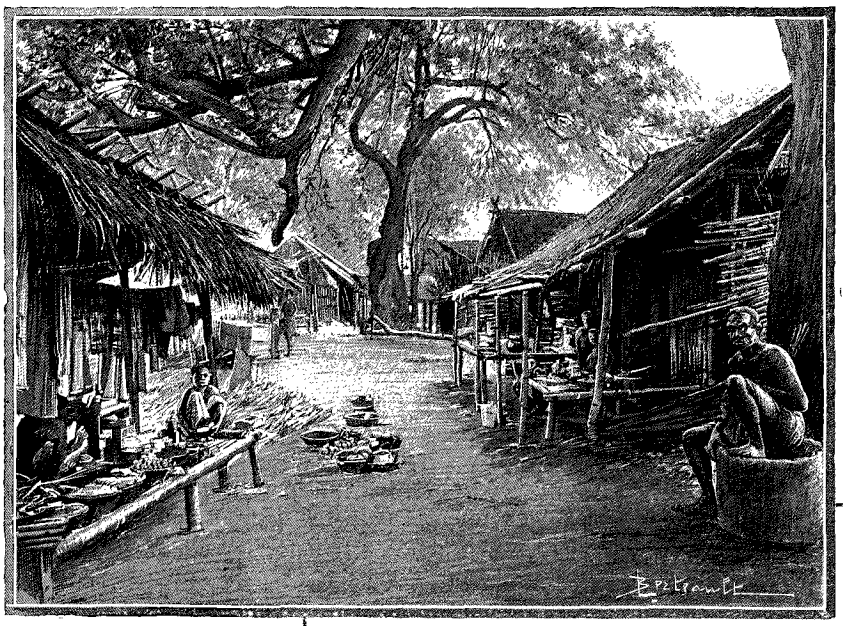
Le lendemain nous nous mettons en route pour Lophaburi, traversant le fleuve, après avoir serré la main du R. P. Quintrie, que nous reverrons avant de gagner Ayuthia, car c'est lui qui nous procurera les moyens de transport nécessaires pour nous y rendre. Assis dans d'étroites charrettes attelées de zébus, nous longeons la rizière sous un soleil ardent et traversons les khlongs, *Bang-phuen* (canal du village des Phuens, Laotiens), *Bang-ai* (canal du village qui fait honte), *Vang-khamông* (canal sans cervelle), le village de *Bang-samrông* (village de l'arbre samrông), entourés de bambous, le khlong *Bang-bât-sali* (village du pot de blé) et le khlong *Khamen* (canal des Cambodgiens), pour arriver devant la demeure du Gouverneur de Lophaburi, que nous ne pouvons atteindre, car nous en sommes séparé par une branche du Më-nam. Un de nos hommes traverse la rivière et revient accompagné d'un employé de la résidence qui nous désigne la *sâla-khok* comme logement durant notre séjour, après exhibition de notre *thong-tra*.

Le lendemain, au petit jour, un guide est mis à notre disposition par le Gouverneur et nous nous dirigeons vers les ruines de *Lophaburi* (la ville neuve), le Louvô des historiens, située par 14° 40′ 10″ de latitude nord et par 100° 36′ 35″ de longitude. Nous avions hâte de contempler les vestiges de cette cité célèbre qui, fondée vers l'an 600 de l'ère chrétienne, fut longtemps capitale d'un petit royaume. A en juger par ses hauts remparts, ses bastions d'angle, les vestiges de ses temples et de ses palais, ce fut là une ville populeuse, puissante et riche; d'ailleurs la tradition veut que, avant la ruine d'Ayuthia, Lophaburi ait servi de résidence estivale aux rois de Siam, pendant la saison des crues; ils s'y livraient à la chasse de l'éléphant. Située à la limite des hautes et des basses terres du Më-nam, elle domine les plaines si fertiles du sud et s'appuie au nord sur les pittoresques collines, revêtues d'une





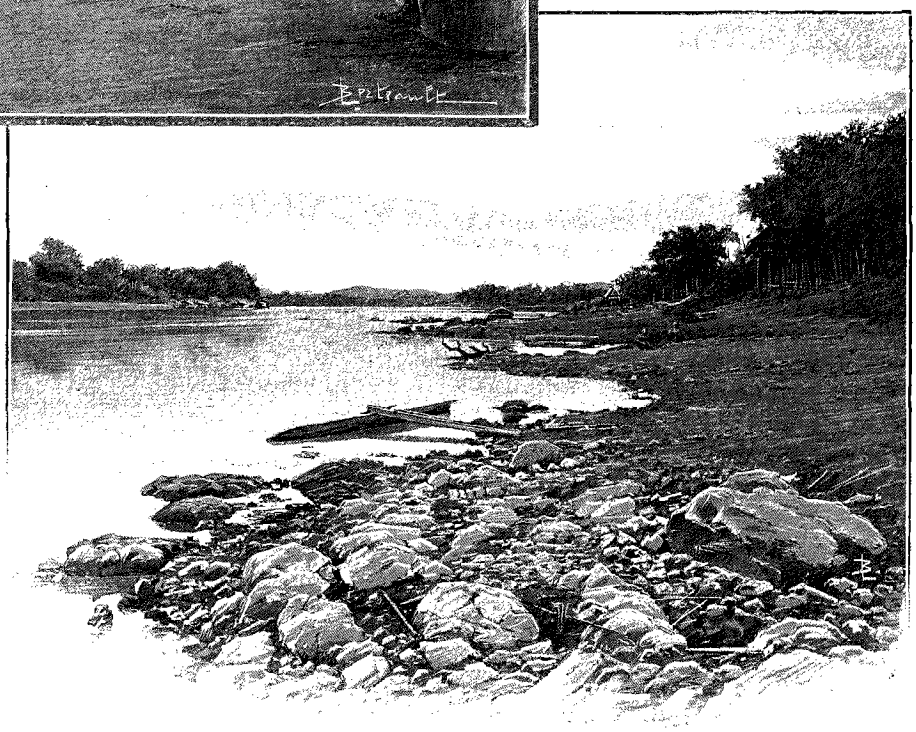
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN.

riche végétation et peuplées de gibier aussi abondant que varié; la rivière qui la traverse, les canaux qui l'entourent, fourmillent de poisson et attirent à la surface de leurs eaux une multitude de hérons, de pélicans et de canards sauvages; enfin le sol recèle des gisements de chaux qui sont pour elle une autre source de richesse.

Malgré une situation aussi avantageuse, Lophaburi a été remplacée par une ville de peu d'importance, moitié terrienne, moitié lacustre, dont la popula-



LE MÉ-NAM À NAKHON-SAVAN (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT.

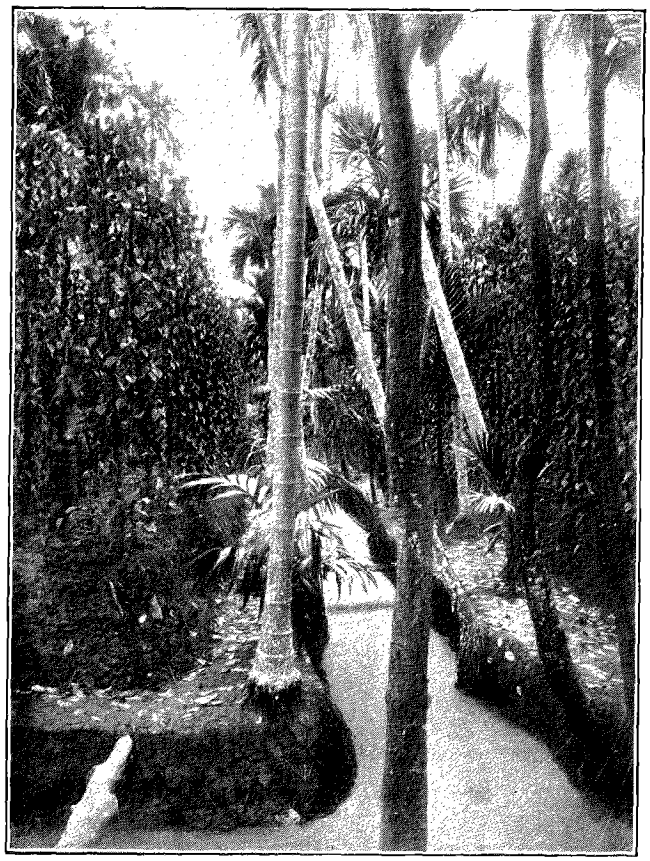
tion est un composé de Chinois, de Siamois et de Laotiens. Les premiers tiennent la majeure partie du commerce, les maisons de jeu et les bazars, où ils importent leur bimbeloterie et où l'on trouve à s'approvisionner largement en toute espèce de vivres. Sur le plateau sont les restes de *Vixaien* (Vijayindra, Indra de la victoire), entouré de hauts remparts bastionnés dominant la plaine.

Le premier édifice que nous rencontrons à l'est est le *Vât-pun* (le vât du canon). Ce temple précède les ruines d'un château qui fut la demeure princière de Constance Falcon, aventurier de génie qui le premier rêva le relèvement de l'Orient par l'Occident et obtint du roi Louis XIV l'envoi d'une mission spéciale destinée à jeter les premiers jalons de notre influence dans l'Indo-Chine. C'est lui qui fit concéder à la France les places de *Bangkok* et de *Mergui*, perdues aujourd'hui. Il mourut peu de temps après, victime de la haine intrigante du vieux parti conservateur siamois.

Le Vât-pun fut autrefois la chapelle du château de Constance, et rappelle par son architecture les belles conceptions du grand siècle. Elle abritait un autel à colonnes cannelées et dorées supportant un baldaquin sur lequel on lisait en lettres d'or l'inscription *Jesus hominum salvator* et recéla une statue de Bouddha lorsque les talapoins en prirent possession après la chute de Falcon; ils n'y demeurèrent pas longtemps, car, chose étrange, nombre d'entre eux moururent coup sur coup, comme si le Dieu des chrétiens avait voulu punir ces audacieux profanateurs; ceux que la mort avait épargnés crurent prudent de déserter le temple. Du château les murs seuls sont restés presque intacts; leur belle allure et les nombreux fragments de marbres rares qui jonchent le sol témoignent du bon goût de leur fondateur. C'est une étrange et bien douce sensation que de retrouver, perdu dans un aussi lointain et sauvage pays, les traces de la grandeur nationale!

Poursuivant notre route vers le sud, nous rencontrons les ruines de *Vât-saï-pong-thong* et plus loin celles du *Vât-ruek* (le vât de petit bambou) qui n'est pas éloigné de la première enceinte du palais; nous la franchissons,

*



JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

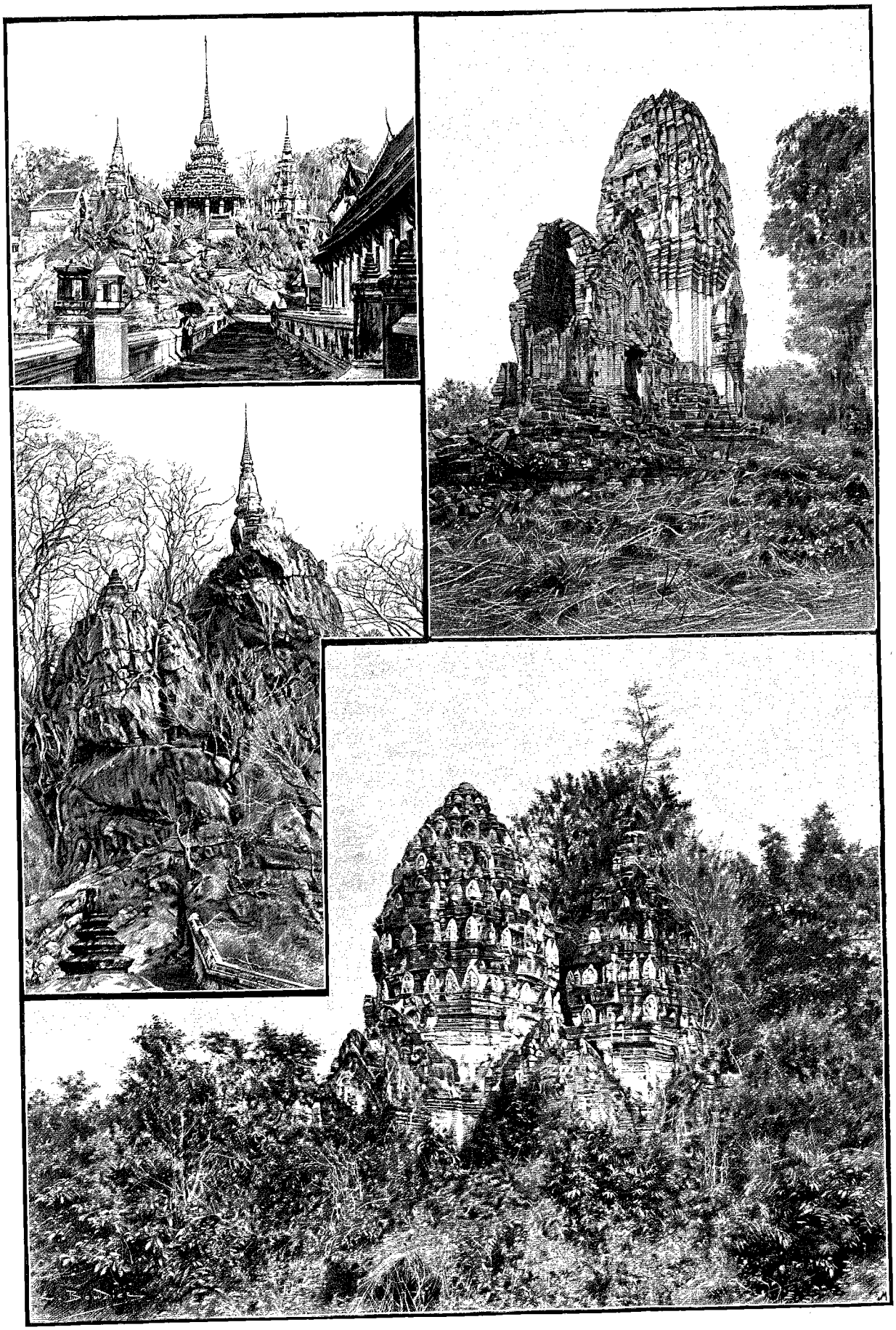
longeons les anciennes piscines royales et atteignons la deuxième enceinte. L'espace circonscrit par cette dernière est divisé en trois cours : l'une renferme le palais, l'autre le vât royal, et la dernière est occupée par des habitations. A l'ouest s'étendent les remparts de la ville, à travers lesquels une sortie vers la rivière avait été ménagée. Le palais royal actuel, qui a été élevé sur l'emplacement de l'ancien, est aujourd'hui presque abandonné; on se contente de le défendre contre l'envahissement de la végétation.

Appuyant vers l'est, notre route nous amène au pied des ruines importantes du *Vât-phra-prang-sam-jôt* (le vât du phra-prang aux trois flèches), et du *Vât-nâ-phra-that* (le vât en face de la relique), qui tous deux présentent des vestiges d'un haut intérêt au double point de vue archéologique et architectural. Par leur disposition, leurs proportions et leur riche décoration, ces deux temples en effet nous rappellent les superbes monuments de la province de Siem-réap dont les temples, si souvent décrits, sont les plus magnifiques documents qui nous soient restés de la grande période khmère. Le Vât-phra-prang-sam-jot se compose de trois pylônes de grès affectant, sur le plan, la forme d'une croix grecque et reliés entre eux par une étroite galerie; chacun de ces phra-prang abritait dans sa chambre obscure une statue brâhmanique, Çiva, Vichnou et Ganeça, dont il ne reste que les socles, mais tout au pourtour des murs intérieurs du temple il nous a été donné d'admirer une succession de statues de Bouddha assis, merveilleusement sculptées dans un grès dur et fin; nous trouvons en elles un spécimen du remarquable talent des artistes cambodgiens de la grande époque.

Le Vât-nâ-phra-that est beaucoup plus important et comprend, lui aussi, une double enceinte rectangulaire percée de quatre portes régulièrement orientées et dans le prolongement des deux grands axes. Au milieu de cette ceinture de murailles nous trouvons tout d'abord, à l'est, un sâla qui précède le porche à deux rangées de colonnes doubles dressé en avant du vihan, dont les parois latérales font une trouée dans le mur extérieur d'un cloître à double portique, abritant une rangée ininterrompue de statues de Bouddha assis, dans autant de niches. Les multiples images du dieu regardent à l'extérieur, et ce cloître, carré de plan, qui est percé de quatre portes correspondantes à celles de l'enceinte, en enserre un second décoré de la même façon, mais dont les statues sont tournées en sens inverse. Entre les deux cloîtres s'élèvent de nombreux



AYUTHIA : PHUKHAO-THONG (PAGE 395). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



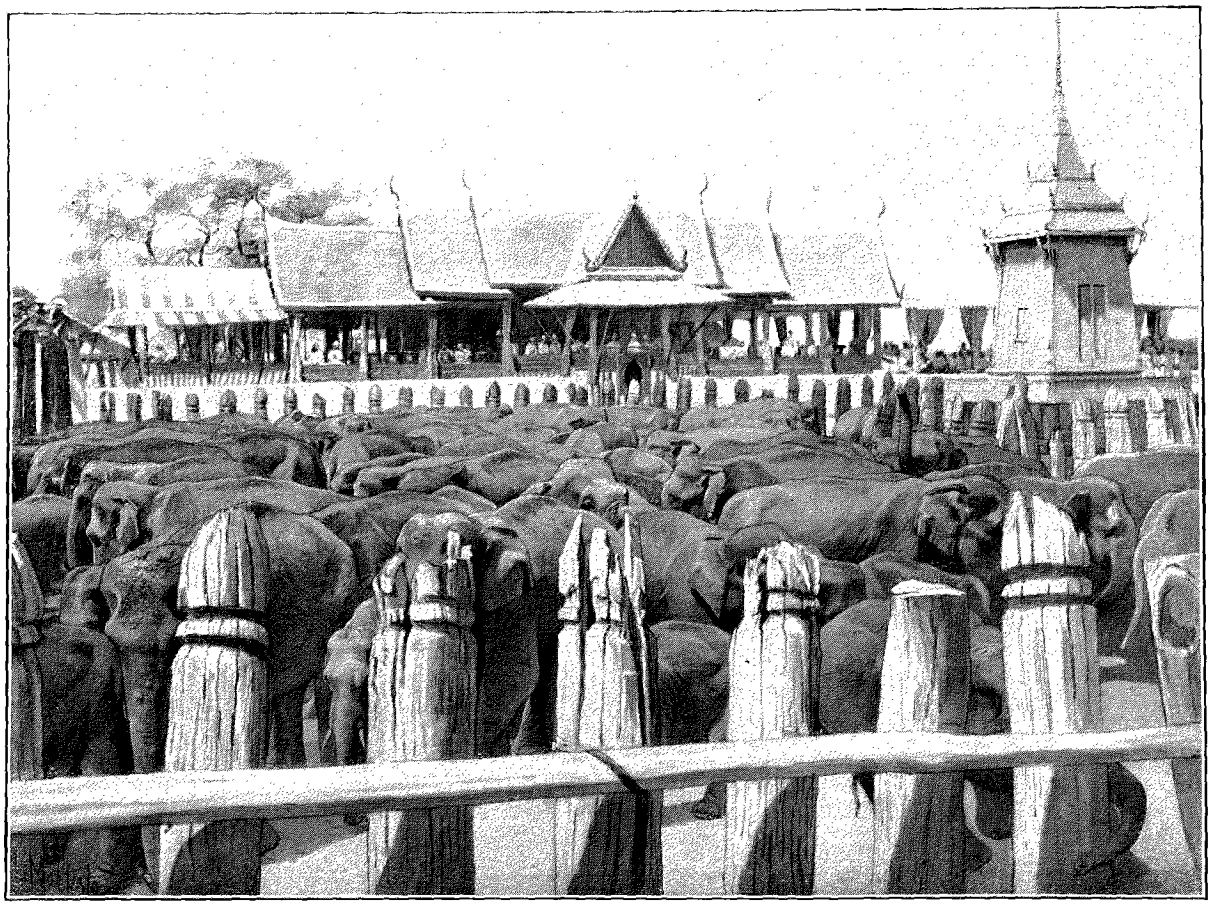
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÖT. — LE MONDÖB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. — DESSIN DE BOUDIER

monuments, parmi lesquels nous citerons trois vihan, quatre édicules, quatorze phra-prang, dix phra-chédi et un édifice composé de hautes colonnes supportant une toiture pyramidale abritant autrefois un motif composé de quatre hautes statues de Bouddha dos à dos et regardant les quatre points cardinaux. Enfin, dans le coin central, s'élève un phra-prang aux proportions gigantesques, précédé, à l'est, d'un porche allongé sur une terrasse et plusieurs soubassements retraités. Ce colosse de pierre renfermait dans ses deux chambres obscures des statues brâhmaniques, Çiva et Vichnou, dont les débris gisent au pied de leurs socles encore debout. Nous retrouvons dans cet ensemble et principalement dans le pylône central toutes les qualités caractérisant la période khmère qui a couvert le sol du Cambodge de monuments dont nous admirons les ruines grandioses; nous y voyons le même souci des proportions architecturales, le même goût riche et grand à la fois dans la décoration, toutes choses qui sont les indices d'un sentiment artistique parvenu à son apogée et témoignent de l'occupation des Kambodjas au temps de leur domination.

Une visite au mont Phra-bât, sis à proximité, s'imposait, car nous avions appris que c'était un important lieu de pèlerinage pour les dévots siamois, qui y vont adorer l'empreinte des pieds sacrés de leur dieu, le Somana-kodom, le Bouddha des Thaïs.

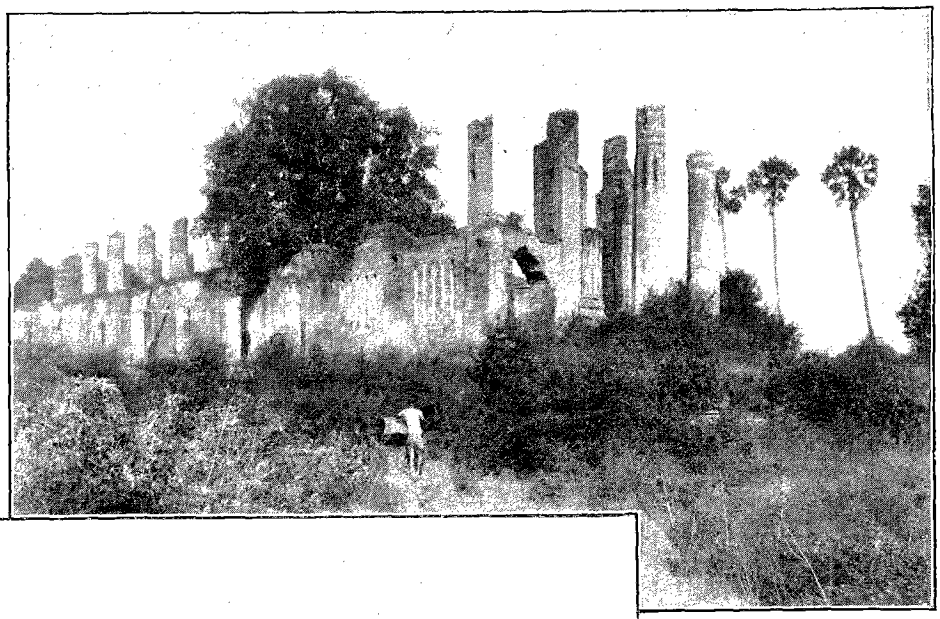
Toujours véhiculé dans une charrette attelée de zébus, nous nous acheminons vers le lieu sacro-saint, dont nous sommes séparé seulement par la belle forêt de Lophaburi; et c'est pour nous un vrai délassement que cette lente promenade à l'abri des ardeurs du soleil, sous un dôme de verdure aux profondeurs mystérieuses, peuplées de chansons et de trilles lancés à pleine gorge par les innombrables oiseaux sautant de branche en branche. Et, brusquement, c'est le chaos : au milieu d'un indescriptible bouleversement de roches qui semblent un océan pétrifié au milieu de la tempête, se dresse le phra-bât, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un amoncellement de crevasses et de précipices, et ce lieu qui semble l'image de la désolation était bien fait pour frapper l'imagination de ce peuple naïf et si enfantin. Sur nombre de blocs de calcaire qui paraissent avoir été soulevés par un épouvantable cataclysme, on relève les empreintes énormes laissées sans doute par des animaux antédiluviens, mais que les indigènes n'ont pas hésité à attribuer au cortège fantastique, apocalyptique même, dont ils ont coutume d'entourer leur dieu.

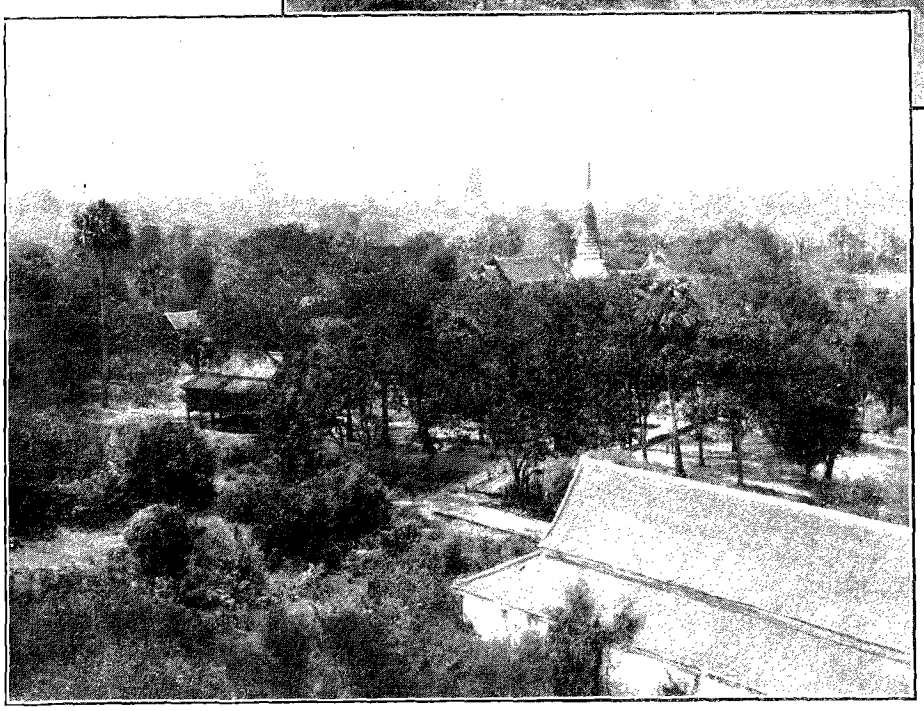
Après une longue avenue bordée de manguiers et de tamariniers à l'ombre desquels les marchands de feuilles d'or, de bâtonnets de bois odoriférants et de cierges ont dressé leurs innombrables baraques, nous parvenons au



LE KRAAL DE PHANIET. — DESSIN DE MALTESTE.

pied d'un escalier taillé dans le roc et serré entre deux murs d'appui ; lentement gravis, ses durs degrés, ses rampes douces, nous conduisent au versant occidental sur lequel est édifié le temple de l'empreinte sacrée au milieu d'édicules destinés à recevoir les offrandes des pèlerins et du phra-chédi dont les flèches annelées érigent sur le ciel bleu leur fine silhouette blanche.





AYUTHIA (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le temple, inachevé d'un côté, dégradé de l'autre, rappelle par sa structure toutes les pagodes siamoises, mais sa décoration en fait quelque chose d'absolument inoubliable. Les murs sont de brique, enduits de mortier, bien que la pierre de construction et le marbre abondent dans ce lieu ; une rangée de colonnes formant galerie et supportant le premier étage de la toiture court autour de l'édifice, qui est carré. Les parois extérieures sont dorées et ornées d'arabesques gracieuses formées par des incrustations de verroterie dont les mille couleurs étincellent au soleil ; les moulures, les corniches sont dorées. Les portes, d'un travail admirable, sont d'ébène massif incrusté de nacre finement gravée aux reflets changeants et profonds. Enfin, une flèche pyramidale, également dorée, s'élance vers les nues, où elle fait briller les verroteries multicolores dont sont aussi surchargés ses sept étages ornés d'antéfixes et surmontés d'un délicat fuseau qui supporte le parasol (*phra-xat*) aux multiples degrés, emblème de la souveraineté.

L'intérieur du sanctuaire est d'une ornementation plus sobre, bien que les murs, noircis par la fumée des cierges, présentent eux aussi des traces de dorure ; des nattes d'argent tressé recouvrent le sol ; au centre un baldaquin doré est élevé au-dessus de la précieuse relique ; celle-ci est invisible, car des feuilles d'or la recouvrent ainsi que l'amoncellement des offrandes ; on y voit un étrange assemblage de fleurs naturelles et artificielles, de vases, de bimbeloterie européenne ou chinoise, de petites statuettes, de thevâdas en papier découpé ; mais aussi des objets précieux, quelquefois d'or ou d'argent massif. C'est à regret que l'on quitte ce milieu réellement féerique, que l'on s'arrache aux chatoiements de cette débauche d'or dont les yeux ne se lassent pas d'admirer les splendeurs. Ajoutez à la stupéfiante richesse de ce décor l'étrange figure des talapoins au crâne rasé qui circulent indifférents, drapés dans leur péplum jaune.

Mais le temps fuit rapidement, et il nous faut rejoindre Lophaburi, d'où nous regagnerons la mission catholique pour nous rendre à Ayuthia, notre dernière étape. Pendant que nous réparons nos forces à l'aide d'un copieux repas arrosé de vin de France, on prépare nos barques de voyage, dans lesquelles nous montons le len-

demain matin pour arriver deux jours après à Ayuthia après une nuit passée à *Bung-phô-phum* (le village du peuplier rehaussé). Voici en effet que nous suivons maintenant le *Khlong-takhien* (le canal de l'arbre takhien) et que nous apercevons la belle silhouette de l'église catholique. Son desservant, le R. P. Perraud, nous reçoit à bras ouverts; à peine avons-nous eu le temps de faire décharger nos colis et de payer nos hommes, que cet excellent missionnaire nous entraîne à la mission, nous fait asseoir et se met à notre entière disposition, nous offrant le gîte et la table pendant toute la durée de notre séjour dans la ville. Ah! les braves cœurs que ces modestes et dévoués missionnaires, comme ils savent bien les paroles qui réconfortent, et avec quelle joie nous leur adressons ici, en un souvenir reconnaissant, les éloges qu'ils méritent à tant de titres!

Ayuthia (*Ayodhyâ*, la victorieuse), située par 14° 21′ 57″ de latitude nord et 100° 34′ 51″ de longitude, occupe une île de trois lieues de tour, entourée de canaux qui relient le Mê-nam à un autre cours d'eau, remontant vers *Pak-priau*. Elle fut fondée en l'an 1350 de notre ère par le roi U-tong et détruite par les Birmans, après deux ans de siège, en 1767, après avoir été la capitale du royaume de Siam, dont elle est encore la ville la plus importante après Bangkok. La nouvelle ville s'étend autour de l'ancienne cité et comporte une multitude de maisons flottantes qui sont quelquefois rangées sur une double ligne le long des rives. La population, trente mille âmes environ, comprend des Siamois, des Chinois, des Laotiens, des Annamites, des Malais, des Pégouans, quelques Cambodgiens et un petit nombre de Khas (aborigènes du Laos).

La campagne d'Ayuthia est excessivement fertile; le riz en est le principal produit; les fruits et les légumes y sont aussi cultivés avec succès. La rivière et les canaux regorgent de poissons succulents, l'argile s'extrait abondamment du sol, enfin tous les avantages naturels semblent s'être réunis autour de cette cité bénie. On y rencontre force tuileries et briqueteries, de nombreux fours à chaux et des chantiers où se travaille la pierre amenée de Lophaburi. L'industrie locale comporte aussi la fabrication des fourneaux et des marmites de terre pour les voyages en barque. Le marché ou *talat* est bien approvisionné en produits siamois, chinois et européens.

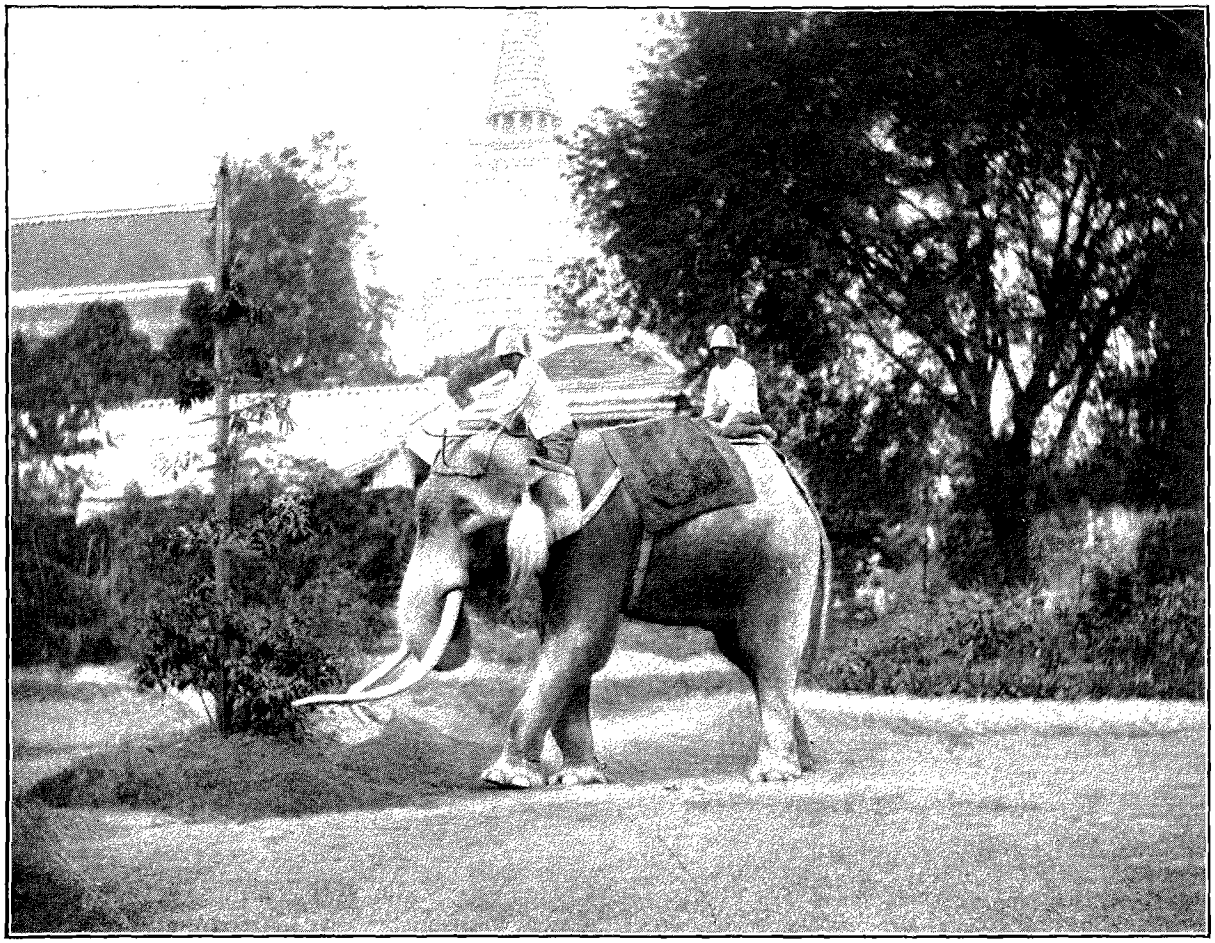
Ici encore, en effet, les Chinois sont nombreux; ils possèdent dans la ville trente et une pagodes pour l'exercice de leur culte, et l'une d'elles, *San-chao*, est particulièrement vénérée non seulement d'eux, mais aussi des Siamois, qui viennent y respirer le parfum des bois odoriférants lentement consumés et admirer les splendides offrandes qui ne cessent d'abonder sur les autels.

Un service de chaloupes et de bateaux à vapeur circulant sur le fleuve relie Bangkok à Ayuthia, et prochainement une voie ferrée complétera ces communications forcément imparfaites par suite des crues et des baisses des eaux. Ayuthia, d'ailleurs, est la seconde ville du royaume, bien qu'elle ne soit protégée par aucune enceinte fortifiée; elle est administrée par un Gouverneur assisté de deux Sous-Gouverneurs, et compte un bureau de poste et télégraphe, des distilleries d'arak, des maisons de jeu affermées par des Chinois, qui ont aussi la haute main sur le trafic de l'opium, de la viande de porc et du poisson pêché dans la circonscription de la ville.

Depuis l'avènement de la dynastie actuelle, les rois, délaissant Lophaburi, avaient continué, chaque année, de venir passer quelques jours dans la capitale de leurs aïeux; mais, aujourd'hui que la résidence d'été est fixée à *Bang-pa-in*, la vieille capitale ne voit plus que rarement le souverain.

La barque de la mission nous faisant parcourir le canal Chao-phaya, nous conduit à *Phaniet* (enclos de murs pour renfermer les éléphants), le dépôt de remonte des éléphants royaux. Ces animaux abondent dans les forêts et les jungles avoisinant Ayuthia. Ils ne sont pas absolument à l'état sauvage, mais ils y jouissent d'une liberté comparable à celle qu'ont les chevaux et les taureaux de la Camargue. Chacun d'eux est propriété royale, et celui qui attenterait à leur vie serait puni de mort. Leur capture est relativement facile, étant donnés leur grand nombre et la longue habitude des chasseurs; pourtant ceux-ci payent quelquefois de leur vie l'honneur de traquer pour le roi. C'est par surprise en effet que l'on parvient à se rendre maître de ces colosses, et, pour ce faire, on emploie les femelles domestiquées, qu'ils suivent jusqu'au *kraal*, qui n'est autre chose qu'un gigantesque piège. Une double enceinte rectangulaire faite, la première de maçonnerie, la seconde de troncs massifs de tek profondément enfoncés dans le sol, une seule entrée par enceinte, tel est l'engin dans lequel d'innombrables rabatteurs, poussant des cris féroces, acculent ces mastodontes, qui se trouvent parqués dans le couloir formé par les deux enceintes et dont les ouvertures sont solidement obstruées par d'énormes barres de tek. Cette chasse, comme on le voit, est des plus simples et n'exige pas une bien grande sagacité. Mais, une fois les animaux capturés, le plus dur de la tâche n'est pas fait; il s'agit de se rendre maître de chaque individu, après avoir procédé à une élimination qui est faite par un jury de hauts dignitaires présidés par le roi en personne siégeant sous un haut pavillon. Pour cela, dès qu'un des pachydermes est déclaré « bon pour le service », des cornacs le font cerner par des congénères domestiqués qui l'entraînent avec eux dans l'enceinte intérieure.

Cette visite terminée, nous descendons à *Vang-chan-kasem* (le palais de la joyeuse lune), où, sur le bord de la rivière descendant de Lophaburi, s'élève le palais édifié par ordre du roi Mongkut, le père du roi actuel. Ce souverain ne dédaignait pas de s'occuper d'astronomie, aussi un observatoire occupe-t-il le centre du palais. Lors de l'éclipse de soleil en 1868, tandis que l'astronome Jansen allait noter les observations à *Bang-ta-phan*, le roi assista à ses travaux et observa de son côté; mal lui en prit, car il y contracta les fièvres paludéennes, dont il mourut dans l'année.



ÉLÉPHANT BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des quais de brique ont été construits, protégeant les abords du palais. A droite nous apercevons un bureau de poste et télégraphe, à gauche la résidence du Gouverneur, de chaque côté, sur le canal, s'étend le grand marché, *Sisa-ro*. Nous continuons notre visite en nous rendant au *Vât-phukhao-thong* (le vât de la montagne dorée) qui s'élève, dans la plaine, au nord et en dehors de l'ancienne cité. Ce monument n'est accessible qu'en bateau, en raison des marécages qui l'entourent; il fut construit en l'an 1387 de notre ère et n'a pas cessé depuis lors d'être un objet de vénération en même temps que d'admiration de la part des indigènes.

Pour nous, il ne présente que peu d'intérêt, et nous regretterions presque d'être venus jusque-là si nous n'avions pour nous dédommager le splendide panorama qui s'étend aux pieds du voyageur lorsqu'il est parvenu au faîte de l'édifice. Le Phukhao-thong est une pyramide à base carrée de 60 mètres de hauteur, avec des gradins donnant accès, par quatre escaliers, à trois plates-formes superposées formant terrasses. A la dernière, des corridors obscurs en forme de croix grecque se croisent sous le phra-chédi qui domine l'édifice. Une haute statue de Bouddha dorée se dresse à leur intersection, mais nous ne nous attardons pas à l'admirer à la lueur des torches, parce qu'une multitude de chauves-souris tourbillonnent autour de nous, nous soufflетant de leurs ailes froides, et qu'il nous faut respirer la fétide atmosphère empuantie par les excréments accumulés de ces animaux.

Revenant par le Khlong-chao-phaya, nous arrivons au *Vât-tha-sao* (le vât du gué des nymphes), situé, lui aussi, en dehors de la ville, mais au sud, et qui a échappé à la destruction complète. Ce temple rappelle, par son plan, sa structure et sa décoration, les monuments du Cambodge; précédé d'un immense vihan, il s'élève à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire percée de cinq portes dont une seule à l'ouest, les autres deux par deux sur chacun des côtés. Il se compose d'un cloître carré qui abrite sous ses galeries des statues de Bouddha assis; à chaque angle s'élève un phra-prang, et à l'intersection des deux axes, passant par les quatre portes qui percent le cloître aux quatre points cardinaux, se dresse un haut phra-prang, élevé sur de nombreux gradins, coupés par quatre escaliers : celui de l'est aboutissant à une chambre obscure où se dressait jadis une statue brâhmanique.

Le *Vât-phu-taï* (le vât des morts), qui se dresse à peu de distance, est entouré d'un mur bas et épais dont les quatre portes rappellent par leur disposition celles du vât Phra-prang de Sangkhalôk : il comprend un phra-prang central entouré d'un cloître carré dont les murs enserrent deux édicules élevés dans l'axe sud-nord, sur le

soubassement du pylône; à l'est deux vihan sont enclavés dans le cloître, dont ils font partie intégrante; à l'ouest vient s'appuyer le bôt, de forme rectangulaire. Enfin, au sud, parallèlement au mur d'enceinte, sont rangés sept phra-chédi en ligne. De cet ensemble nous trouvons le *Vât-phra-ong-xong* (le vât de la statue à socle), qui est principalement vénéré par les Chinois et qui a été édifié sur l'emplacement de l'antique *Vât-churng*; il se compose d'un bôt entouré de chédi et précédant un vihan allongé. Ce dernier édifice seul mérite pour sa décoration une courte description. Il renferme une gigantesque statue de Bouddha laquée et dorée, dont la tête touche aux fermes des combles; sur les murailles sont déposées par étage de petites niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles. A l'intérieur et sur la façade, des applications de bois sculpté nous montrent des figures mystérieuses de naks, de paks, de thépânons, émergeant d'un entrelacs de rinceaux élégants.

La cité royale portait jadis le nom pompeux de *Krung-thep-maha-nakhon-si-ayuthia* (la grande ville des anges, belle et inexpugnable), mais les Birmans ont dû faire mentir cette orgueilleuse appellation; la fière cité aujourd'hui disparaît sous le verdoyant linceul de la végétation; les arbres aux racines pénétrantes, les lianes enveloppantes et tenaces ont eu raison de ce que la main des hommes n'avait pu détruire : murailles et bastions jonchent le sol de leurs pierres disjointes. Du palais royal (*Maha-phra-sât*), situé jadis au nord-ouest de la ville, il ne reste rien; des temples qui l'entouraient, quelques pans de mur sont encore là, vacillants et portant la marque des flammes qui les ont léchés lors du sac de la ville. Pourtant le souvenir de ces édifices s'est perpétué dans la mémoire des hommes et l'on cite les noms des vâts *Jai-xaijanuxit* (le grand vât qui porte la victoire), *Sisa-bophit* (le vât de la tête du souverain), *Mongkol-bôpit* (le vât de la gloire suprême), *Nariphot* (le vât du bonheur des hommes), *Suralok* (le vât séjour des génies), *Yang-xai* (le vât du palais de la victoire), etc.; pour ne pas fatiguer le lecteur par l'énumération de ces noms barbares, contentons-nous de dire que nous avons compté 63 temples à l'est de l'ancien palais, 15 au sud et 66 à l'ouest.

Tous ces monuments sont dans un état de dégradation qui les rend indescriptibles; dans ce chaos on reconnaît facilement la main de l'homme : c'est elle qui a renversé les phra-chédi, éventré les phra-prang et brisé les statues; ce vandalisme se poursuit encore de nos jours, car le bruit est accrédité que des trésors incommensurables avaient été enfouis pendant le siège de l'ancienne capitale; aussi les chercheurs, jamais lassés, poursuivent-ils nuit et jour leurs infructueuses investigations. Les vautours et les corbeaux sont maintenant les maîtres de la cité inexpugnable, ils en partagent les splendeurs déchues avec les serpents et les singes.

Ayuthia termine notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Rien ne nous retient plus et, fatigué, épuisé même par cette pénible expédition, ce n'est pas sans satisfaction que nous retournons à Bangkok.

Parvenu dans la ville royale, notre première visite est pour le Consulat, où nous retrouvons l'accueil aussi aimable que réconfortant de MM. Lorgeou et J. de Pina, ces excellents amis et compatriotes, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer l'esquisse urbanité. La parfaite hospitalité qui nous attendait dans ce coin de patrie nous est un doux acheminement vers le retour définitif dont nous sommes encore séparé par une si longue traversée.

Enfin, le 29 mars 1892, après avoir mis en ordre nos nombreux clichés, estampages, relevés et objets d'art recueillis en cours de route, et avoir serré la main du R. P. Colombet qui nous avait fourni un interprète, nous nous embarquons, et en route pour Paris!

L. Fournereau.



LA MISSION DU R. P. QUINTRIE (PAGE 387). — DESSIN DE BERTEAULT

Droits de traduction et de reproduction réservés



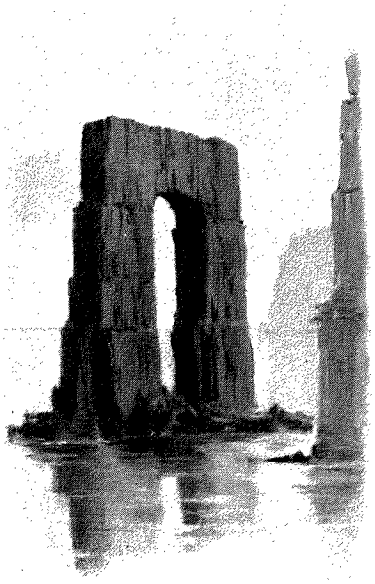
RONDE DES MATELOTS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

AUX TERRES DE KERGUELEN[1],

ILES DE SAINT-PAUL ET D'AMSTERDAM,

PAR M. E. MERCIÉ,

ENSEIGNE DE VAISSEAU.



POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS). DESSIN DE TAYLOR.

Le 12 décembre 1892, étant à bord de l'*Eure*, nous quittions la rade de Diego-Suarez avec ordre de prendre possession des îles, déjà françaises, Kerguelen, Saint-Paul, Amsterdam, et d'y établir des dépôts de vivres pour naufragés.

Au 1er de l'an 1893, les Kerguelen furent signalées, et nous aperçûmes assez vaguement le rocher de Bligh's Cap sur lequel la mer déferlait à une grande hauteur. Par un phénomène fréquent en ces parages, la brume flottait dans l'air malgré toutes les apparences d'un ciel clair et dégagé. Peu après, le puissant massif du mont Richard et ses contreforts se montraient à nos yeux dans toute leur grandiose et sauvage beauté. Puis la fameuse Pointe de l'Arche, magnifique arc de triomphe dont les colonnes de basalte s'élèvent à plus de 40 mètres de hauteur, laissa entrevoir le jour à travers son ouverture, nous indiquant ainsi l'extrémité de Port-Christmas; enfin successivement les caps Pringle, Cumberland, apparurent. Notre navire inclina sa route sur tribord pour donner dans la baie, et au détour du Cap Français nous entrâmes dans Port-Christmas. Mais l'étonnement fut grand de trouver au mouillage la *Francis Allyn*, goélette du capitaine américain John Fuller, le hardi pêcheur de phoques de l'océan Indien.

Il était trop tard pour songer à débarquer, et très vite le temps avait pris mauvaise apparence. De gros nuages noirs couraient bas, rapidement chassés par le vent à l'autre extrémité de cette étroite crevasse. *L'Eure* et la *Francis Allyn* semblaient être des pygmées en face de ces deux imposantes murailles basaltiques dressées de chaque bord.

A peine arrivés, nous avions à craindre d'être rejetés au large par la tourmente qui nous assaillait. Dans l'obscurité croissante, le sifflement du vent, le fracas des cascades et des rochers qui roulaient à la mer, produi-

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte et dessins inédits, d'après les croquis de M. Mercié.*

saient un effet saisissant. Telles furent nos premières impressions sur cette terre lointaine et stérile que Cook avait nommée « Terre de la Désolation » et où nous devions arborer les trois couleurs nationales.

Au point du jour, le vent tomba. La chaloupe bondée de monde gagna péniblement la terre, gênée dans sa marche par les amas de goémons qui encombrent les bords de la baie. On échoua l'embarcation sur une belle plage de sable noir, et chacun suivit son penchant de chasseur, de naturaliste ou d'explorateur.

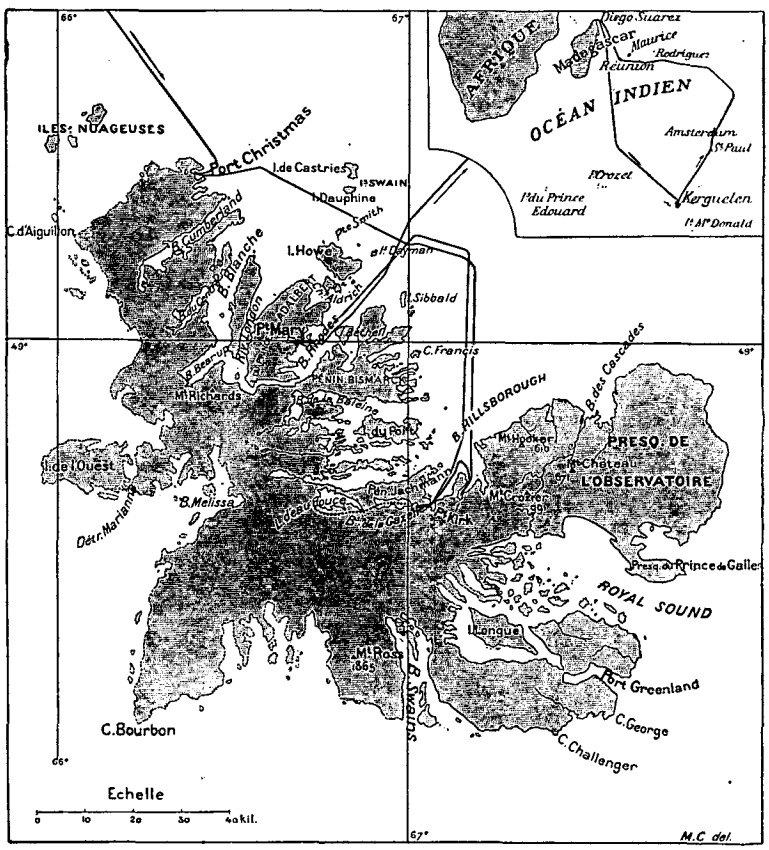
De nombreux ruisseaux serpentant traîtreusement sous une épaisse couche de mousse rendent les excursions fort pénibles ; ailleurs les eaux, ne pouvant s'écouler, forment des tourbières où l'on enfonce jusqu'aux genoux. La meilleure façon de remonter le long des collines accessibles est de suivre le lit d'un torrent. Mais, une fois parvenu sur le plateau, il faut lutter contre le vent, et souvent se coucher à terre pour n'être pas renversé par la bourrasque.

A cette époque de l'année tous les oiseaux de l'hémisphère sud se donnent rendez-vous dans ces îles pour y déposer leurs œufs et présider à l'éclosion des jeunes rejetons. Mouettes, pétrels, prians, damiers, albatros, cormorans, tourbillonnent en vols nombreux au-dessus de nos têtes, nullement effrayés, ou même étonnés de la présence de l'homme, qu'ils n'ont pas encore appris à craindre.

A coups de pierres, les matelots tuèrent sans peine autant de sarcelles et de canards qu'ils en eurent besoin pour varier leur ordinaire. Il arrivait même que le gibier non atteint revenait becqueter la mousse et le lichen à portée du chasseur maladroit. Certains oiseaux se laissaient approcher et toucher, et c'était une joie d'enfant pour les matelots que de prendre d'énormes pingouins par les ailerons et de les emmener, en riant de grand cœur aux petits soubresauts comiques de l'animal.

Nous trouvâmes dans différents abris de cette baie de véritables colonies de pingouins de l'espèce royale (dite *Aptenodytes longirostris*), d'une taille remarquable, atteignant 95 centimètres de haut. Leur corps est très gros, recouvert de plumes noires par derrière et de duvet blanc par devant. La tête est noire avec un bec rouge, long et pointu. Enfin la gorge est ornée d'un collier de plumes jaunes et noires, dont les pêcheurs américains font de la fourrure qu'ils vendent au Cap.

L'émigration de ces animaux aux Kerguelen a lieu régulièrement en novembre. Les femelles y pondent un œuf dont l'incubation dure sept semaines. Nares prétend qu'elles portent l'œuf dans une membrane spéciale à la manière des kangourous. Après l'élevage de leurs petits, les pingouins repartent en mars, traversant sous la mer d'énormes distances, à la recherche d'une terre plus tempérée. Tout à fait inoffensifs, ils sont capables de s'apprivoiser. L'un d'eux, d'une petite espèce (*Aptenodytes tæniatus*), actuellement au Zoological Garden de Londres, comprend parfaitement son gardien et lui obéit.



CARTE DES ÎLES KERGUELEN.

Il est aisé de prévoir l'extinction prochaine de la race des pingouins, qui, ne pouvant se reproduire qu'à terre, sont incapables de fuir et de se défendre. Pour compléter leur provision d'huile, les pêcheurs américains, armés de bâtons, parcourent les pingouinières en abattant tout ce qu'ils rencontrent. La graisse bouillie d'un gros pingouin leur donne en moyenne douze à quinze litres d'huile.

En revanche, la race des lapins menace d'accaparer les Kerguelen. Toute la couche de mousse qui recouvre la terre de près d'un mètre d'épaisseur est complètement minée par leurs innombrables terriers. D'où sont-ils venus ? Aucun navigateur n'avait jusqu'à présent signalé leur existence, et nous avons par suite supposé qu'ils devaient provenir de quelque couple échappé de la *Gazelle*, le dernier navire qui séjourna dans les îles, en 1875.

En poursuivant notre excursion au fond du havre, un peu au delà du lac d'eau douce, nous nous trouvâmes en présence d'une vaste échancrure, garnie



PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. — DESSIN DE BOUDIER.

de quartiers de roches sur lesquels la mer faisait rage, là où la carte nous indiquait encore la terre ferme. L'œuvre de désagrégation se poursuit rapidement. Plus tard, le mont Table formera à son tour une île et Port-Christmas n'existera plus que de nom.

Les bords de la baie du côté du mont Avergat sont très intéressants à examiner à cause des gisements de bois pétrifié, d'ambre gris et des nombreux affleurements de charbon que l'on y rencontre.

En face, se dresse à mi-hauteur de colline la modeste pyramide en pierres sèches élevée par le commandant Nares, où il laissa quelques notes sur ses travaux et son séjour dans l'île.

Tandis que nous parcourions les alentours de la baie, les marins travaillaient à planter en terre un mât bien goudronné, solidement maintenu par des haubans de fil de fer portant sur une tringle un pavillon métallique qui pouvait tourner ainsi au gré des vents comme une girouette. Tout à côté fut enfoncée une bille de chêne ornée d'une plaque de cuivre où sont gravés ces mots : *Eure*. — 1893.

Le travail terminé, la compagnie de débarquement se rangea au pied du mât de pavillon, présentant les armes, baïonnette au canon. Le clairon sonna *Au Drapeau*, et le lieutenant de vaisseau Delzons, entouré des autres officiers, prit solennellement possession des îles Kerguelen au nom de la France, tandis que l'*Eure* appuyait le pavillon de vingt et un coups de canon. Quelques hommes de la goélette américaine descendus à terre étaient aussi présents.

Dans le paysage pittoresque et imposant qui en formait le cadre extérieur, cette cérémonie d'apparence si simple avait un caractère d'une grandeur saisissante.

Les grondements du canon, que les échos se renvoyaient d'un rocher à l'autre, semblaient réveiller cette nature endormie depuis des siècles, la pénétrer du souffle de la civilisation et l'animer.

Nos cœurs, tout entiers à la joie d'agrandir le domaine de notre chère patrie, — fût-ce même d'une terre lointaine, désolée et perdue au milieu des flots, — étaient profondément remués par ce majestueux et inoubliable spectacle.

Près d'un siècle et quart auparavant, en 1772, le chevalier de Kerguelen, après une traversée des plus dures, découvrait les îlots du nord-ouest de l'archipel. Il avait accompli cette audacieuse exploration avec deux petits bâtiments, la *Fortune* et le *Gros-Ventre*. Une première tempête l'empêcha d'atterrir. Le *Gros-Ventre* disparut. Kerguelen le crut perdu, et les graves avaries de son navire le forcèrent à faire route vers Maurice. Il revint en France, y organisa une nouvelle expédition pour aller à la recherche de ses compagnons et reconnaître l'archipel entrevu.

Fort heureusement le *Gros-Ventre* n'avait pas fait naufrage, et, le 13 février 1772, M. de Boishennec, second de ce bâtiment, prenait possession des îles au nom du Roi.

Kerguelen y revint en 1773, visita différentes parties de la côte et dressa le plan de quelques baies. Avant que ces derniers travaux de découverte fussent connus en Europe, l'Amirauté anglaise donna l'ordre à Cook de rechercher les îles et de les visiter.

Le célèbre navigateur mouilla en décembre 1776 avec la *Résolution* et la *Découverte* dans ce même Port-

Christmas, où ses matelots trouvèrent une bouteille attachée à un fil d'archal sur un rocher qui s'avançait en saillie et la rapportèrent à Cook. Elle contenait un parchemin sur lequel était écrit :

Ludovico XV. Galliarum
Rege et. D (a). de Boynes
Regi. A. Secretis A D res
Maritimas. annis 1772
at 1773.

Et Cook écrivit à l'envers du parchemin, qu'il remit dans la bouteille :

Naves Resolution
et Discovery
De Rege Magnæ Britanniæ
Decembris 1776.

Puis il arbora le pavillon britannique avant de quitter la baie.

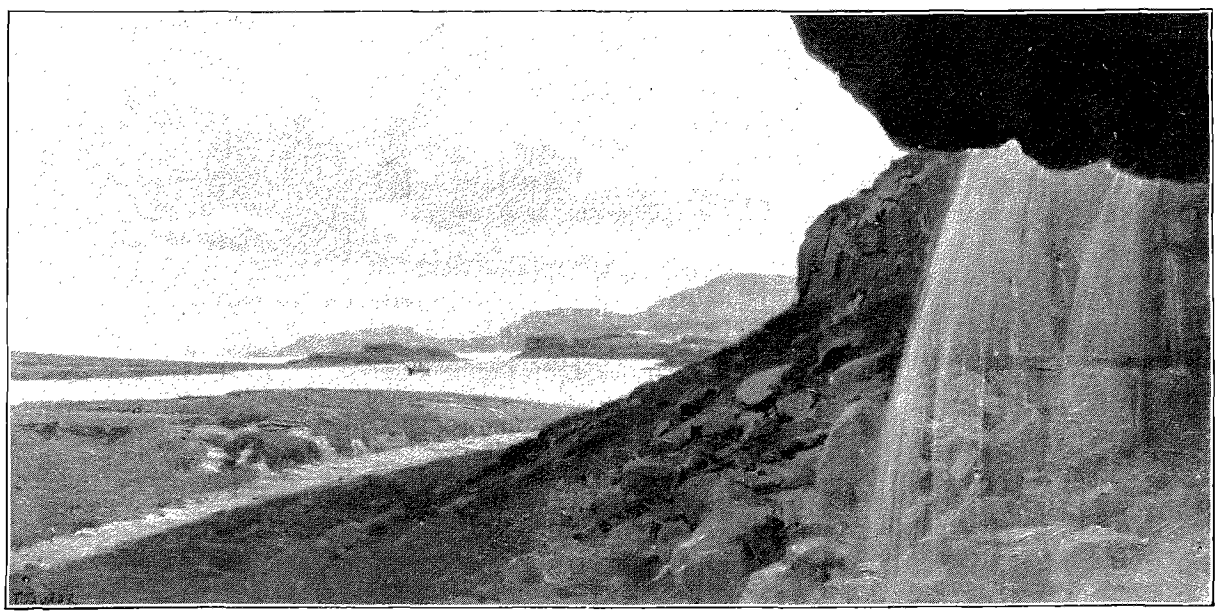
En mars 1799, Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, visita les îles et y trouva une telle quantité de baleines, de phoques et d'éléphants de mer qu'il y séjourna jusqu'en octobre.

Frappé des avantages économiques que ces îles pouvaient offrir au commerce britannique, il rassembla sur les différents ports et les ressources des Kerguelen des croquis et des documents qui n'ont pas été publiés. Dès lors, l'archipel devint le rendez-vous annuel d'un grand nombre de baleiniers. Nous devons au naufrage de l'un d'eux, la *Favorite*, vers 1820, une relation très intéressante sur la vie des pêcheurs et leurs chasses très fructueuses. Mais, au passage de Sir James Clark Ross, dans son voyage de découvertes avec l'*Erebus* et la *Terror*, en mai-juin 1840, ces animaux, pourchassés à outrance, avaient abandonné Kerguelen pour se réfugier dans les inaccessibles parages de la banquise.

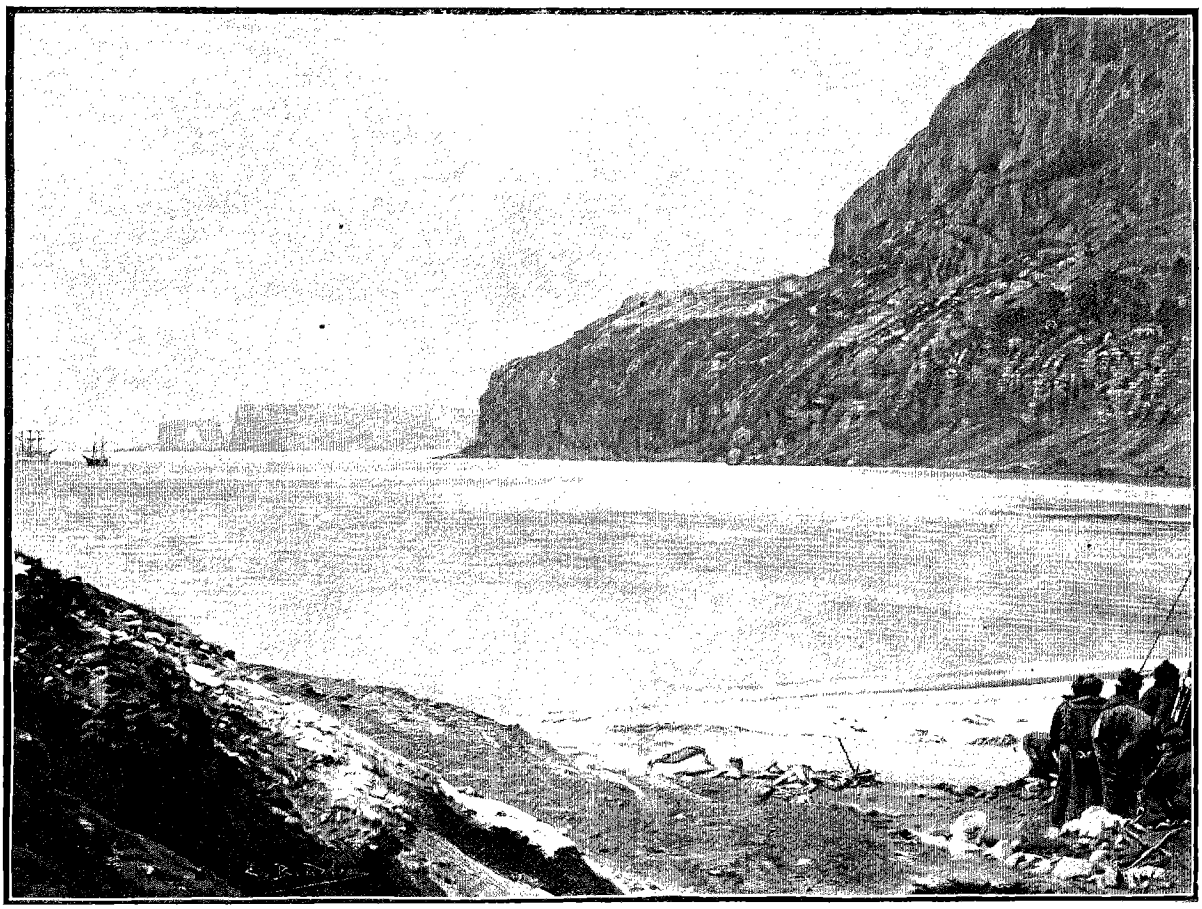
Depuis, deux autres campagnes scientifiques se succédèrent à bref intervalle sur ces terres. La première en 1873, avec Sir Nares, commandant du *Challenger*, et la deuxième en 1874-1875 avec F. von Sleinitz, commandant du bâtiment allemand la *Gazelle*, qui rapportèrent une ample moisson de documents, de croquis et de plans, dont on se sert actuellement pour parcourir les Kerguelen. Les Allemands établirent leur station à Port-Betsy.

Dans l'après-midi du 2 janvier, Master John Fuller vint à bord rendre visite au commandant et à l'état-major. Ce vieux loup de mer à la physionomie douce et intelligente parcourt les îles depuis plus de trente ans. Déjà, en 1873, le commandant du *Challenger* rendait hommage autant à son intrépidité qu'à sa profonde connaissance des mers australes. Avec une grâce parfaite, il répond aux questions que nous lui posons, et sa vie si pleine de dangers et de souffrances lui paraît la plus naturelle du monde. Il commandait autrefois le *Rosswell King*, qui se perdit sur les roches au large du cap Désespoir. Échappé seul au naufrage, il vécut onze mois sur ces îles, Dieu sait comme, se couvrant de peaux de phoques, jusqu'au jour où son armateur vint le secourir.

L'unique raison de cette pénible existence est le bénéfice de la pêche. Tous les deux mois environ, quand la



PANORAMA DE PORT-GAZELLE. — DESSIN DE TAYLOR.



PORT-CHRISTMAS (PAGE 397). — DESSIN DE BOUDIER.

Francis Allyn a son plein chargement d'huile, son capitaine se rend au Cap et y vend sa cargaison à des navires de passage, à raison de 700 à 800 francs la tonne, soit pour une somme totale de 30 000 à 35 000 francs.

Lorsque l'Américain voulut rejoindre son bord à une centaine de mètres sur notre avant, la brise s'était levée et était devenue si forte que sa baleinière ne put remonter dans le vent. Il dut laisser porter et s'abriter derrière les rochers pour y passer la nuit.

La tempête se déchaîna avec une fureur inouïe, et la description suivante du commandant de l'*Eure* peut seule donner une idée de sa violence et du faible abri que l'on trouve à Port-Christmas :

« A 6 heures du soir, il ventait ouragan. Les rafales descendaient en hurlant de la tranchée et tombaient à bord comme des coups de canon, nous couchant comme une baleinière à la voile sous une risée; la surface de la baie n'était plus qu'une nappe d'écume, et, jusqu'à mi-hauteur des hunes, les rafales furieuses soulevaient des nuages de poussière d'eau....

« Enfin, à 2 heures du matin, le baromètre remontait, les rafales diminuaient d'intensité, et les nuages, qui jusque-là avaient fui échevelés et rapides comme des flèches le long des sombres et grandioses remparts qui enserrent la baie, se mettaient à chasser franchement de l'ouest. Une heure après, il faisait calme. »

Quittant sans tarder ce mouillage, l'*Eure* pénétra dans l'immense baie de Hillsborough, dont les contours sont découpés par une infinité de péninsules, d'îles et de récifs.

Tout au sud, nous explorâmes le havre « Kirk », où s'ébattait un troupeau d'éléphants de mer. Les uns étaient au repos sur le rivage, et leurs masses grisâtres, de 6 à 7 mètres de long, se confondaient avec la teinte du roc; les autres faisaient jaillir l'eau dans leurs ébats folâtres. Mais le mouillage était très mauvais, et lorsque la baleinière eut terminé ses sondages, on leva l'ancre pour contourner le cap Ashfeld et pénétrer dans le fameux Port-Gazelle, où le navigateur put enfin se reposer en sûreté de toutes ses fatigues et de ses émotions.

L'entrée de Port-Gazelle est si étroite qu'on ne la reconnaît qu'au moment d'y pénétrer. Une fois dans la passe, on est émerveillé du beau port naturel que la nature a créé sur cette terre de la désolation. Ce golfe, allongé de 12 à 13 kilomètres, présente deux bassins différents d'aspect et de commodité : un groupe d'îlots les sépare.

Le port occidental, long de 9 kilomètres et très encaissé entre deux hautes montagnes, doit être intenable

*

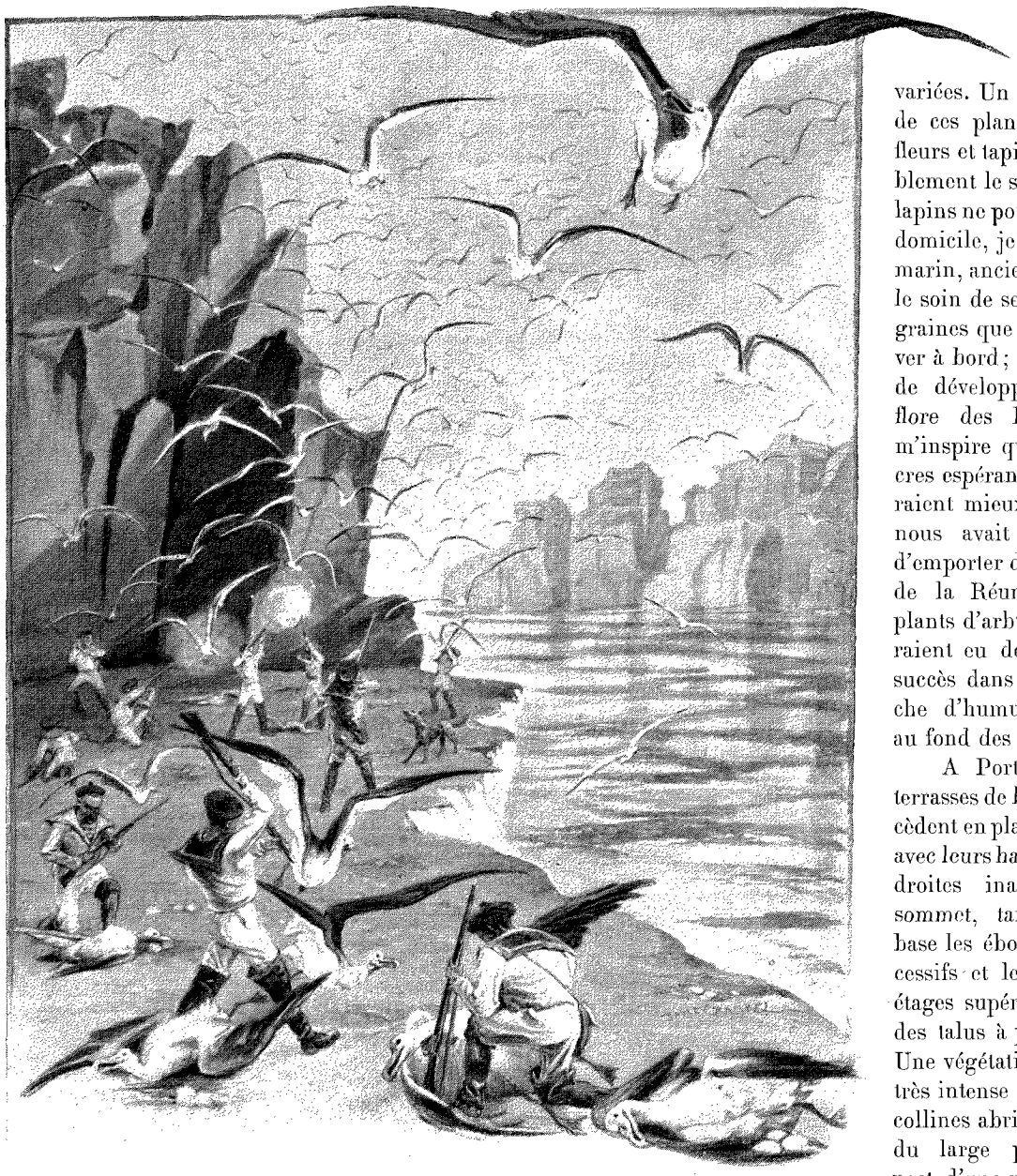
avec les brises régnantes de sud-ouest. L'autre, au contraire, est bordé de terrasses de faible hauteur, entre lesquelles l'air se dilate plus aisément.

Des différentes sections de ce dernier bassin la partie nord, très rocheuse, est la plus accessible, et nous pûmes de là visiter assez facilement les diverses plages de la péninsule Jackmann. Dans tous les abris logeaient, comme à Port-Christmas, de nombreuses colonies de pingouins de la race plus petite des *Aptenodytes Chrysocomes*. Mais nulle part les lapins ne se montrèrent en aussi grande abondance. Les hommes cernaient les trous des terriers, les défonçaient; plus d'un millier des fugitifs furent pris à la main.

Nous trouvâmes une vingtaine d'espèces d'oiseaux de mer dont le fameux *Chionis Minor*, de la grosseur d'un pigeon, avec un plumage blanc et les pattes non palmées, exception unique parmi tous les autres volatiles de l'île. Ces animaux étaient si peu sauvages que quelques-uns cherchèrent à dérober des lapins dans notre carnassière. D'autres même, d'énormes albatros, de plus de deux mètres d'envergure, fondirent sur nous, comme nous prenions leurs œufs, et nous fûmes obligés de les tirer à bout portant pour nous en débarrasser.

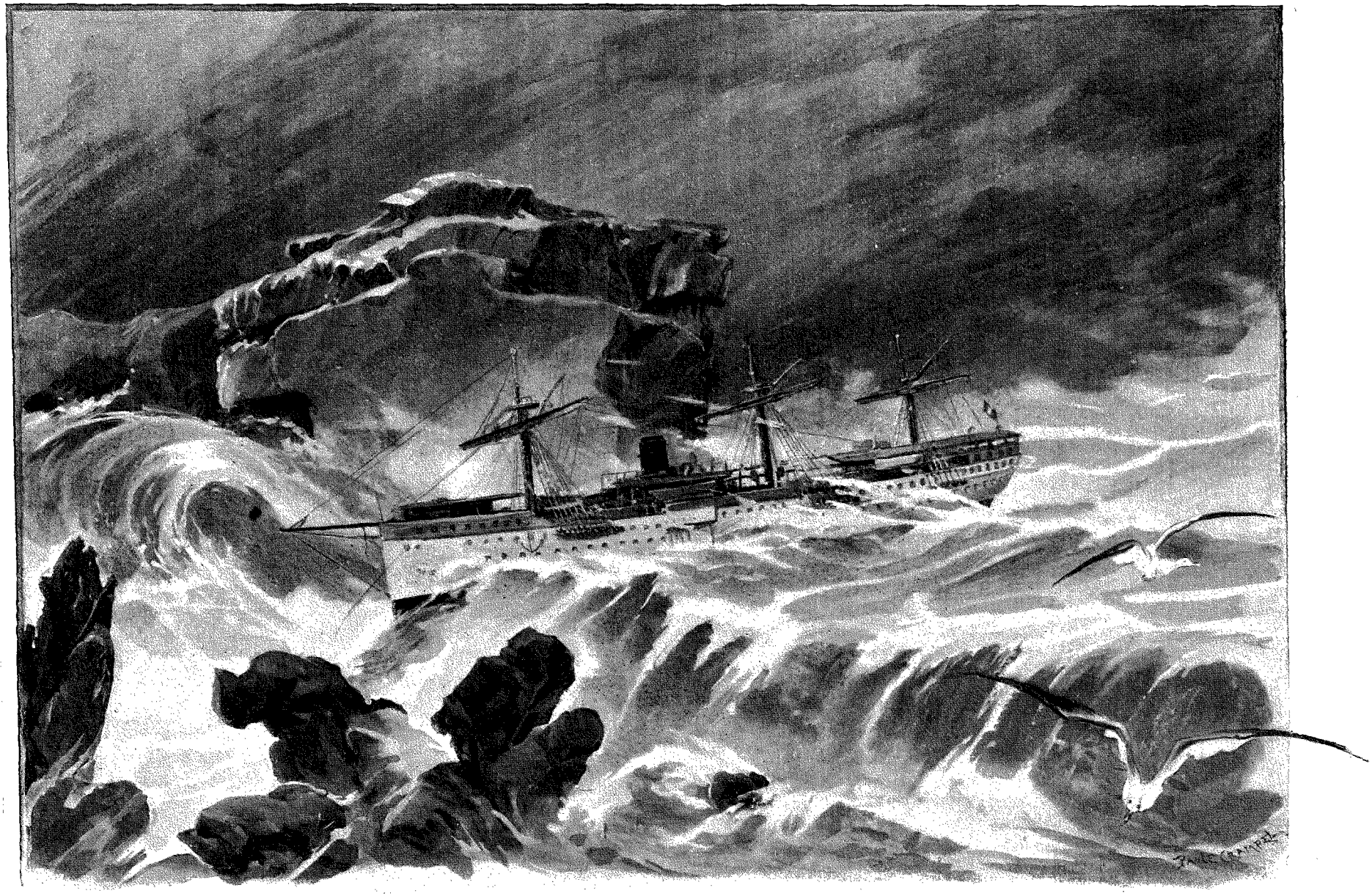
Près de la pointe Duck tombe une superbe cascade; au retour d'une excursion en ces parages, des officiers rencontrèrent sur la plage un jeune phoque à belle fourrure, qui fut abattu facilement d'un coup de canne. Quelques jours après, le commandant en tirait un autre de très belle taille.

Les petits îlots à l'entrée du second bassin sont très fertiles et recouverts des plus beaux spécimens de la végétation de l'île : choux de Kerguelen et mousses variées. Un grand nombre de ces plantes étaient en fleurs et tapissaient agréablement le sol. Comme les lapins ne pouvaient y élire domicile, je confiai à un marin, ancien cultivateur, le soin de semer toutes les graines que l'on pût trouver à bord; mais cet essai de développement de la flore des Kerguelen ne m'inspire que de médiocres espérances. Elles seraient mieux fondées s'il nous avait été possible d'emporter des montagnes de la Réunion quelques plants d'arbustes, qui auraient eu des chances de succès dans la riche couche d'humus accumulée au fond des vallées.



LUTTE CONTRE LES ALBATROS. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

A Port-Gazelle, les terrasses de basalte se succèdent en plans superposés avec leurs hautes murailles droites inaccessibles au sommet, tandis qu'à la base les éboulements successifs et les débris des étages supérieurs forment des talus à pentes raides. Une végétation de mousse très intense au pied de ces collines abritées des vents du large présente l'aspect d'une riante ceinture

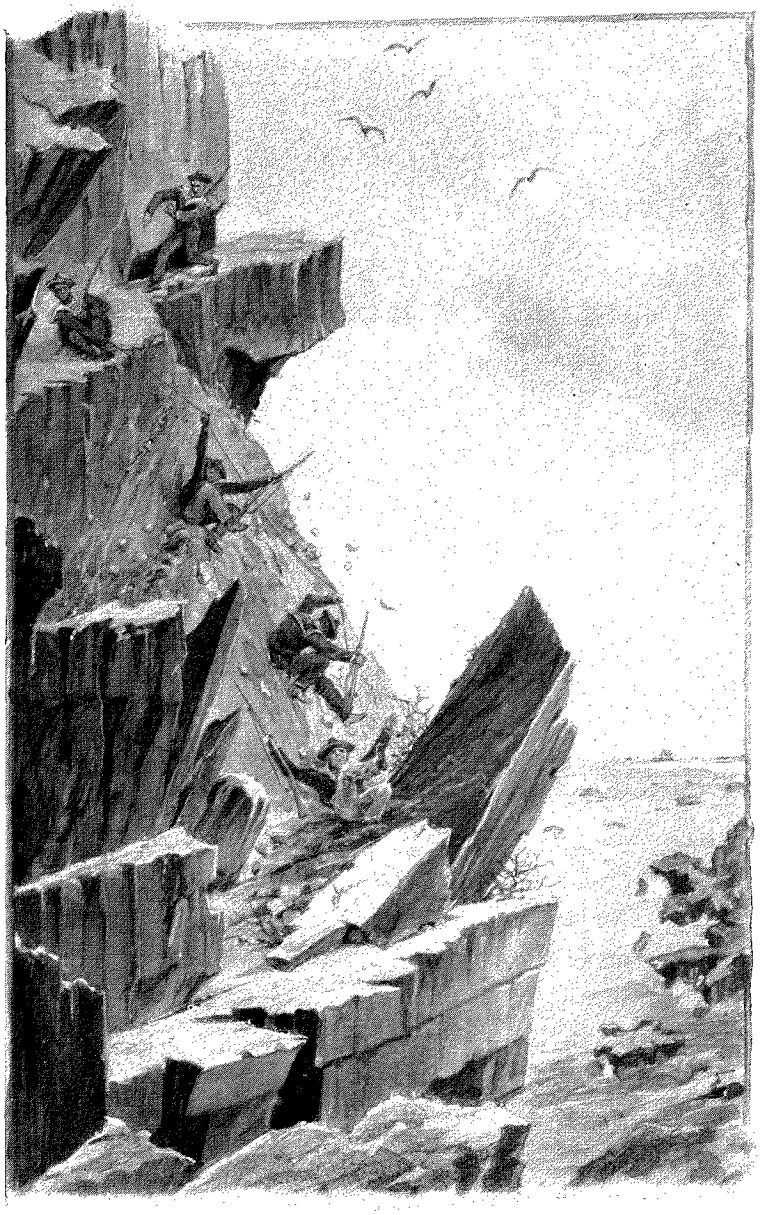


LA TEMPÊTE SE DÉCHAÎNA AVEC UNE FUREUR INOUÏE (PAGE 405). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

verdoyante. A 100 mètres de hauteur, aux fougères, aux mousses et au *Pringlea antiscorbutica*, succède le lichen incrusté sur le roc, puis, à partir de 300 mètres d'altitude, toute trace de végétation disparaît entièrement et la neige couvre par plaques les rochers pour s'étaler bientôt en champs immenses et former les magnifiques glaciers d'où s'écoulent de toutes parts ces torrents qui inondent les étages inférieurs. Même au mois de juillet, saison la plus froide de l'année, la neige ne dure pas plus de quelques heures au bord de la mer, où la température, très faible, varie de 9 à 4 degrés environ.

Le 7 janvier, nous fîmes une excursion à une trentaine de kilomètres du mouillage, sur les bords d'un grand lac d'eau douce, dans l'ouest du bassin de Port-Gazelle. Deux lagons précèdent ce grand lac, dont les bords sont encaissés entre deux hautes montagnes. Nous suivîmes la rive sud, recueillant çà et là des échantillons de roches, goûtant l'eau, délicieuse et fraîche. Mais tous les animaux semblent avoir fui ses bords, et rien ne vint détourner notre attention de ce sauvage paysage. Nous fûmes étonnés de ne pas rencontrer un seul moustique dans ces terrains marécageux ou au bord du lac, comme on les rencontre en essaims si nombreux à Terre-Neuve.

Nous parvînmes à la dernière terrasse dominant d'environ 500 mètres toute la contrée environnante. Devant nous, la vue s'étendait jusqu'à la presqu'île de l'Observatoire, sur les monts Crozier, Chemine et Hooker, dont la constitution géologique diffère des autres montagnes, qui sont de formation basaltique. A nos pieds, la péninsule Bismarck et la baie Irlandaise s'émaillaient de nombreux îlots verdoyants. Plus à gauche, l'immense glacier du mont Richard, tout resplendissant sous un rayon de soleil, nous cachait les terrasses de Port-Christmas. A l'ouest nous retrouvions la mer, et au sud les montagnes du centre de l'île, avec leurs vastes champs de neige inexplorés.



DESCENTE PÉNIBLE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

La descente fut pénible, et plus d'une fois s'effectua contre notre désir : nous roulions sur la pente avec des débris de roches, qui rebondissaient ensuite de terrasse en terrasse pour retomber dans le lac.

Pensant avec raison que Port-Gazelle serait le lieu visité de préférence par les autres navires, le commandant de l'*Eure* y fit placer près de la pointe Duck un mât de pavillon semblable à celui arboré à Port-Christmas. Trois bouteilles contenant chacune un duplicata de la prise de possession furent enterrées à un mètre de profondeur auprès du mât.

Notre mission comportait aussi l'établissement de dépôts de vivres. A un mille dans le nord-est du mât de pavillon, sur la rive nord, par conséquent, du bassin de la Gazelle, au bord d'un joli petit lac à l'eau fraîche et limpide, les mineurs élargirent une excavation naturelle du rocher, et nous y laissâmes 1 000 kilogrammes de *corned-beef* en boîtes de 4 kilogrammes, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 20 chemises et des allumettes, 20 couvertures de laine, 20 caleçons de laine; le tout enfermé dans de fortes barriques, préservé du mieux que l'on put, et recouvert d'une grosse toile imperméable et goudronnée sur laquelle fut écrit :

Vivres et vêtements.
Eure. — Janvier 1893.

Une pyramide de pierres sèches, élevée de 2 mètres, était destinée à faciliter la reconnaissance du dépôt exclusivement réservé à l'usage des naufragés, pour

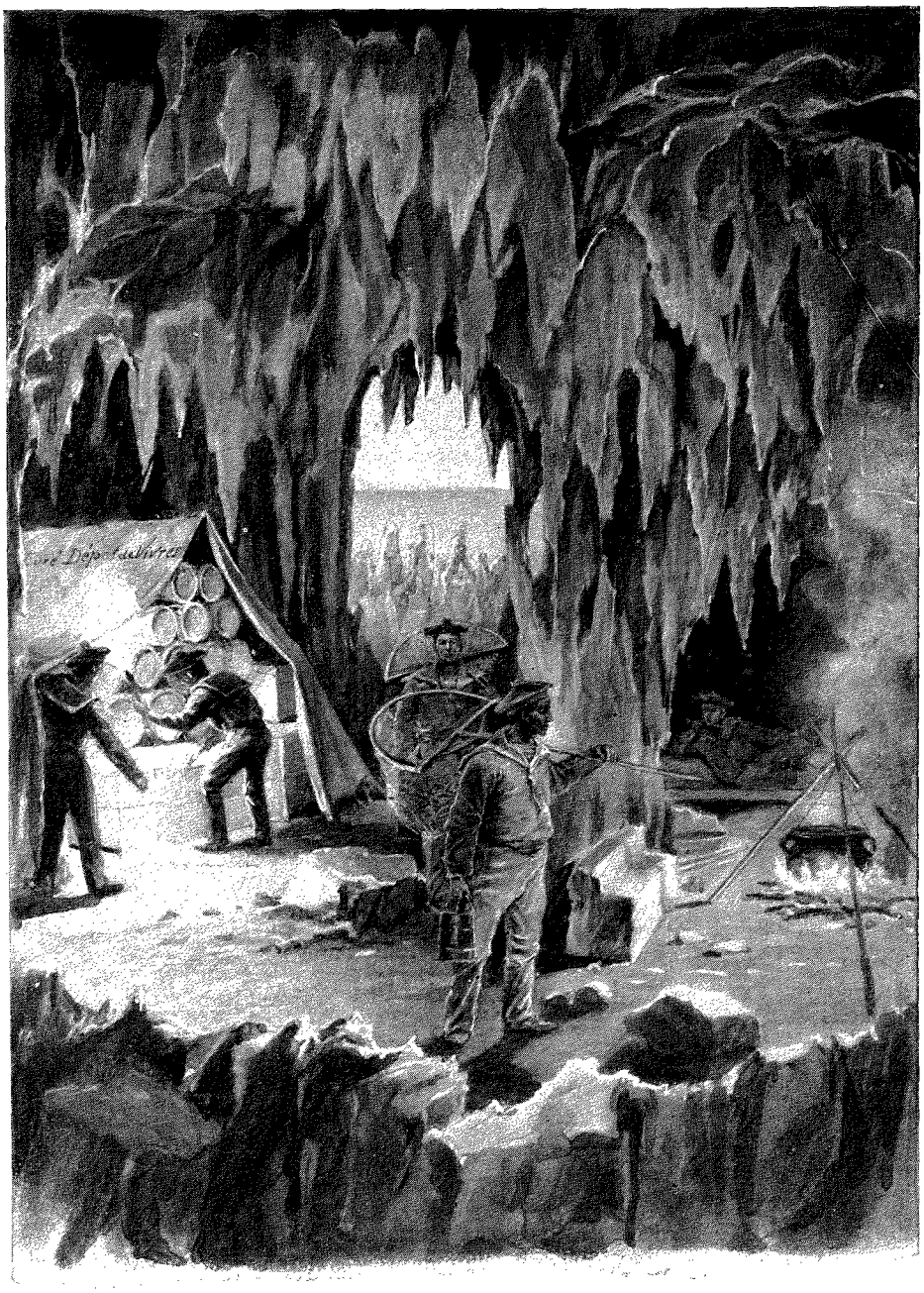
pourvoir à leurs premiers besoins.

Nos marins ravitaillèrent si bien leurs tables en gibier, poisson, coquillages et légumes, qu'ils délaissèrent les boîtes de conserves pendant tout notre séjour à Port-Gazelle. Notre chef lui-même se piqua un soir de nous servir un souper uniquement composé des produits de notre chasse. En voici le menu :

Potage au pingouin. — Salmis de poule d'eau. — Pâté froid de lapin. — Poisson sauce tartare. — Rôtis de sarcelles et de chionis. — Salade cœurs de choux de Kerguelen. — Bombe glacée du mont Richard. — Desserts d'Europe.

Les autres volatiles que nous rapportâmes avaient, en général, un goût prononcé d'huile de foie de morue.

Le 11 janvier, malgré tout l'attrait et la sécurité que pouvait offrir Port-Gazelle, le but de la mission étant rempli, le commandant appareilla de bonne heure, désireux de visiter encore une autre baie, réputée la meilleure de toutes.



DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM (PAGE 407). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

Un temps froid, dégagé, favorisa notre sortie, et, au large de la baie de Hillsborough, nous jouîmes du rare spectacle d'une vue d'ensemble de tout l'archipel, curieux panorama d'innombrables îlots déchiquetés et de montagnes désolées, que domine au centre la masse neigeuse du mont Ross.

Vers une heure de l'après-midi, nous arrivions à Port-Mary, dans l'île Adalbert. Descendus à terre, nous y trouvâmes de belles pierres vertes de basalte phonolithe, du spath, et divers cristaux. Oiseaux et plantes étaient moins nombreux qu'à Port-Gazelle, et nous ne vîmes nulle trace de lapins sur l'île. Nous devions, le lendemain, faire de l'eau et graver sur les rochers une inscription relative à la prise de possession des îles par la France. A peine étions-nous de retour à bord, qu'une bourrasque de grêle et de vent éclata. Pendant trois journées consécutives, la tempête se déchaîna aussi furieuse qu'à Port-Christmas, nous poussant de plus en plus près des récifs qui bordent l'entrée de Port-Mary. A la première accalmie, l'*Eure* se hâta de quitter ce dangereux mouillage et de regagner la pleine mer.

Nous ne partageons pas sur ces îles l'opinion sévère de nos devanciers.

Les conditions toutes défavorables dans lesquelles Kerguelen et Cook abordèrent, les insuffisantes ressources dont ils disposaient à cette époque, les ont amenés à exagérer la situation. Le premier n'a-t-il pas écrit dans ses Mémoires :

« Je préférerais vivre en Islande, qui est par 65 degrés de latitude nord, plutôt que dans le pays que j'ai découvert par 50 degrés de latitude sud, celui-ci fût-il même habité, ce qui n'est pas probable. »

Et cependant, fort peu de temps après, en 1799, l'opinion de Robert Rhodes, commandant du *Hillsborough*, est toute différente. Une chasse très fructueuse l'ayant décidé à passer six mois dans l'île, à son retour il engagea avec enthousiasme ses compatriotes à se rendre aux Kerguelen, et jusqu'en 1830 le nombre des bâtiments occupés à la pêche fut considérable; on en compta près de quarante par année. Les animaux marins détruits en grand nombre se réfugièrent vers l'île Heard, et ensuite plus au sud, où les baleiniers les pourchassèrent jusqu'à la banquise, dans des climats bien plus rudes, dangereux et sans abri que ceux des Kerguelen.

La réglementation de la pêche à Terre-Neuve, aux Malouines, et, plus récemment, au détroit de Bering, a permis à d'autres nations de se réserver pour l'avenir une source de richesses, tandis que la nôtre était gaspillée par les étrangers. Mais il faut avouer que la surveillance aurait été très pénible et fort coûteuse, la France ne pouvant engager hommes et argent pour un pays dont nos nationaux semblaient complètement se désintéresser.

Enfin, l'un d'eux, M. Boissière, a demandé et obtenu en 1894 la concession de la pêche aux Kerguelen pour cinquante ans. C'est, à notre connaissance, le premier essai qui va être tenté par nos compatriotes dans ces îles; et, à ce sujet, il est bon de rappeler que si l'archipel est dénudé dans toutes les parties exposées aux âpres vents d'ouest, il n'est pas stérile. Bien des vallons sont remplis d'une épaisse et fertile couche d'humus.

Le sol se modifiera complètement lorsque le sapin de Norvège et d'autres arbres des régions froides y auront été importés. Bien des cultures maraîchères et de céréales y sont possibles. Enfin, certaines races d'animaux auraient grande chance de s'y propager avec succès. Les chèvres, porcs et moutons qui y furent parqués par les navires anglais s'y engraissèrent vite et donnèrent une viande excellente. C'est grand dommage que quelques-uns de ces couples n'aient pas été laissés en liberté. Pour nous-mêmes, nous regrettons d'avoir été dans l'impossibilité d'en lâcher quelques-uns. Il serait cependant mauvais d'y laisser les porcs se propager à l'état sauvage, ces animaux dévorant tous les oiseaux de mer qui viennent couver leurs œufs sur le rivage.

Les Kerguelen ne sont assurément pas plus déshéritées de la nature que les Malouines, où habitent actuellement plus de 1 100 colons anglais vivant de l'élevage de 500 000 moutons, qui rapportent, bon an mal an, 1700 tonnes de laine à l'exportation.

Une raison majeure fera qu'un jour l'archipel sera certainement habité : c'est la seule terre de tout l'océan Indien sud qui possède des ports.

L'existence du charbon y a été reconnue depuis fort longtemps. Les affleurements sont nombreux, et plusieurs ont été repérés sur les cartes. Voilà une source de richesse et d'avenir, s'il était réellement exploitable. En 1877, des Anglais en tentèrent l'entreprise, qui resta infructueuse. Les frais en étaient-ils trop considérables, ou le charbon de mauvaise qualité ? Nous n'avons pu éclaircir le fait. La nature du charbon dans les couches inférieures est jusqu'à ce jour totalement inconnue, et ce serait mal juger de sa valeur que de se baser sur les échantillons recueillis dans les affleurements, échantillons qui perdent de leur qualité au contact prolongé de l'air et de l'humidité.

Fuller nous affirma avoir trouvé dans la baie Cumberland un gisement de 2 kilomètres de long sur 12 mètres de large et 2 d'épaisseur. Le charbon brûlait fort bien et il en tirait le meilleur parti pour sa forge.

A priori les difficultés d'extraction des couches inférieures paraissent nombreuses. La nature des roches entre lesquelles sont intercalées les diverses veines est extraordinairement dure. Les pluies continuelles qui se déversent sur les îles doivent produire de nombreuses nappes d'eau souterraines.

Qui cependant aurait pu prédire, il y a vingt ans, lors de la découverte des premiers affleurements d'Hone-Gay et de Kébao, l'extension énorme prise par nos charbonnages du Tonkin?

Si les résultats commerciaux de toute entreprise sont encore incertains, l'avantage militaire qu'une nation maritime peut retirer d'une station de charbon unique dans cette partie de l'océan Indien est d'une importance capitale, et dès 1840 le commandant anglais Ross l'avait fort judicieusement remarqué; plus récemment le contre-amiral Reveillère préconisait les Kerguelen comme un redoutable repaire de pirates en temps de guerre. Leur importance deviendrait extrême avec la neutralisation ou la fermeture du canal de Suez. De ces îles on est maître de couper toutes les communications entre l'Europe, l'Australie et l'Asie. De hardis croiseurs, partant de là, y remisant leurs prises, pourraient causer un mal incalculable au commerce ennemi, sans qu'il fût possible de les en empêcher, à moins de déployer de grandes forces.

Les terres de Kerguelen, dont la France vient de prendre possession officielle, doivent être habitées effectivement, pour que l'occupation soit valable aux yeux des puissances étrangères. A ce point de vue, nous estimons que nos compatriotes de la métropole ne viendront guère y chercher fortune. Pour y créer un centre de population, il conviendrait peut-être d'y faire l'essai d'une colonie pénitentiaire.

La Nouvelle-Calédonie, par la douceur de son climat, la facilité de la vie, offre à tous nos vagabonds une agréable perspective d'avenir. En visitant les prisons de l'île Nou, les exploitations agricoles de l'île des Pins et les pénitenciers de la Grande Terre, nous avons été frappés du peu de travail produit par ces déportés, qui, à

l'encontre des espérances du début, deviennent paresseux, ne colonisent point et empêchent les Français de la métropole de prendre leur part des richesses naturelles de l'île.

Aux Kerguelen, on peut être certain de l'impossibilité absolue de toute escapade et de tout trouble chez les voisins. La vie y sera rude, mais très saine et très supportable.

Les mines de charbon et de fer ont besoin de bras pour être exploitées, et les compagnons anarchistes y trouveraient une ample besogne en rapport avec leurs aptitudes. Tout d'ailleurs a besoin d'y être créé, et un labeur incessant y sera nécessaire pour vivre.

Notre mission aux îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, à 1 100 kilomètres dans le nord-nord-est des Kerguelen, favorisée par un temps exceptionnel, fut très courte et se borna à l'établissement de dépôts de vivres. On se rappelle que le pavillon français avait été arboré dans ces deux îles du 24 au 27 octobre 1892, par le croiseur *La Bourdonnais*, qui se perdit malheureusement dans le cyclone de Sainte-Marie de Madagascar, le 25 février 1893.

Nous arrivâmes à Saint-Paul le 22 janvier, vers 9 heures du matin, par un temps calme.

Cet îlot de Saint-Paul, véritable curiosité géographique, est le cratère d'un volcan émergeant de 260 mètres au-dessus du niveau de la mer. Un côté de la paroi orientale, effondré dans l'océan, se termine en forme de deux jetées naturelles, laissant entre elles un espace libre de 60 à 70 mètres, par lequel la mer communique en dedans. Le cirque intérieur forme un entonnoir régulier de 1 100 mètres de diamètre au niveau de la mer, surmonté de tous côtés par des pentes abruptes, avec une profondeur de 50 mètres au centre du bassin.

Les petits bâtiments qui peuvent franchir le seuil de 2 m. 90 de la barre viennent par très beau temps s'amarrer sur ses bords, comme à un quai naturel. Nous y trouvâmes une goélette de la Réunion, l'*Angèle-Élisa*, capitaine Bertin, s'y rendant chaque été pour la pêche.

Un matelot créole nous montra toutes les curiosités de l'îlot, nous menant à diverses sources d'eaux chaudes; l'une d'elles s'écoule entre des roches éboulées, et forme un petit bassin naturel, à la température de 50 à 60 degrés.

L'autre versant de l'îlot n'est guère accessible qu'à un endroit dit sentier des Pingouins, probablement à cause d'une colonie de ces animaux qui y ont élu domicile. Nous avons gravi cette falaise de 257 mètres de hauteur. Mais, une fois arrivé sur le plateau, il faut se défier de dangereuses fondrières bouillantes. Un créole de Bourbon qui y tomba par imprudence eut les deux jambes brûlées.

Notre guide nous conduisit jusqu'à une grotte tapissée de lierre et blanchie de salpêtre où se trouve la seule eau potable de l'île.

La description de Saint-Paul a été entièrement faite par la mission de l'amiral Mouchez, qui y vint en 1874 observer le passage de Vénus.

Actuellement, les anciennes habitations de la mission servent aux pêcheurs comme magasins de salaison pour la morue. Dans l'une d'elles, où la température est toujours très douce, par suite d'une veine volcanique d'eau chaude qui passe en dessous, nous effectuâmes le dépôt de vivres pour naufragés, soit 600 kilogrammes de *corned beef*, 500 kilogrammes de biscuit de mer, 10 chemises de molleton, 10 caleçons de laine, 10 couvertures et des boîtes d'allumettes.

La principale valeur de Saint-Paul et d'Amsterdam réside dans l'immense banc de poissons, morues, maquereaux, sardines, langoustes, etc., que l'on trouve sur ses côtes. Une embarcation partie au large dans la matinée avec quatre à cinq hommes revint à midi, chargée à couler bas. Le seul débouché actuel en est La Réunion, dont les côtes, à l'inverse de Maurice, ne sont pas poissonneuses. Plusieurs goélettes venaient autrefois pêcher sur ce banc, mais de terribles cyclones qui règnent en permanence sur ces parages les ont peu à peu détruites; et les créoles, trop éprouvés déjà par la crise agricole et industrielle qui sévit si durement sur la Réunion, n'ont pu armer de nouveaux bâtiments.

On a parlé à diverses reprises de faire un port de Saint-Paul et d'y constituer non seulement un dépôt de charbon, mais encore un port de refuge en cas de guerre. Il serait en effet bien tentant, d'après la carte, de creuser à la dynamite l'étroit dos d'âne entre le cratère et l'océan pour permettre ainsi aux navires du plus fort tonnage d'y entrer. Mais il ne faudrait point fonder sur ce port des espérances exagérées, et l'extrait suivant du rapport du commandant de l'*Eure* donnera une idée exacte de la valeur d'un mouillage dans le cratère :

« Reste à savoir si un grand bâtiment trouverait dans ce lac toutes les conditions de sécurité que semble promettre le formidable cercle de montagnes qui l'entoure. Or, voici à ce sujet ce que m'ont dit les pêcheurs. Par coup de vent de sud-ouest de violentes rafales descendent des crêtes, vont se réfléchir sur le versant nord-est et sont renvoyées dans le lac, où leur rencontre avec les rafales directes produit des tourbillons d'eau et de vent capables de soulever une embarcation ; dans ces occasions, les goélettes, qui sont amarrées par l'arrière dans l'angle de la jetée nord, n'ont pas trop de toutes leurs amarres et n'étalent qu'à grand'peine. C'est ainsi qu'il y a quelques années, une goélette française, la *Décidée*, arracha tous ses points fixes et alla se briser sur le bord ouest du cratère, où elle sombra. C'est ainsi de même que, il y a quelque temps, l'*Angèle-Élisa* ne dut son salut

qu'au dévouement de son second, qui se jeta à la mer pour aller porter à terre des faux bras au moment où la violence de l'ouragan ébranlait tous les points fixes et brisait successivement toutes ses amarres. »

Un dépôt de charbon y serait cependant utile. Les bâtiments de passage pourraient s'y ravitailler par temps maniable et trouver tous les vivres nécessaires, car l'îlot a un climat très doux où plantes et animaux croissent à merveille.

Un phare lui-même rendrait de grands services.

En quittant Saint-Paul, l'*Eure* se dirigea vers Amsterdam, seconde île de ce groupe, à un degré plus au nord, presque entièrement bordée de hautes falaises inaccessibles. Les embarcations accostèrent à une petite anse de sable noir vis-à-vis d'une vieille hutte en pierre. Par un calme absolu, le transbordement du matériel du dépôt de vivres s'effectua aisément. Sous une grotte fréquentée des pêcheurs fut constitué un nouveau dépôt de la même importance qu'à Saint-Paul.

Comme sa voisine, Amsterdam est d'origine volcanique. De nombreux cratères émergent de toute part sur les flancs d'une montagne à pente douce élevée d'environ 1 000 mètres. Sa grande dimension, la douceur du climat et la fertilité de son sol décidèrent un créole de la Réunion à s'y transporter avec sa famille en 1873. Mais, après un an de séjour, la nostalgie le prit et il réintégra l'île natale. Grâce à son passage, un grand nombre de plantes alimentaires qu'il y importa croissent dans l'île, et ses anciens animaux forment de grandes bandes sauvages, source d'un précieux aliment pour les naufragés.

Du bord, nos hommes se livrèrent avec ardeur à la pêche à la morue, et en moins d'une heure tout le pont du bâtiment était couvert de poisson, du poids de 16 à 20 kilogrammes environ.

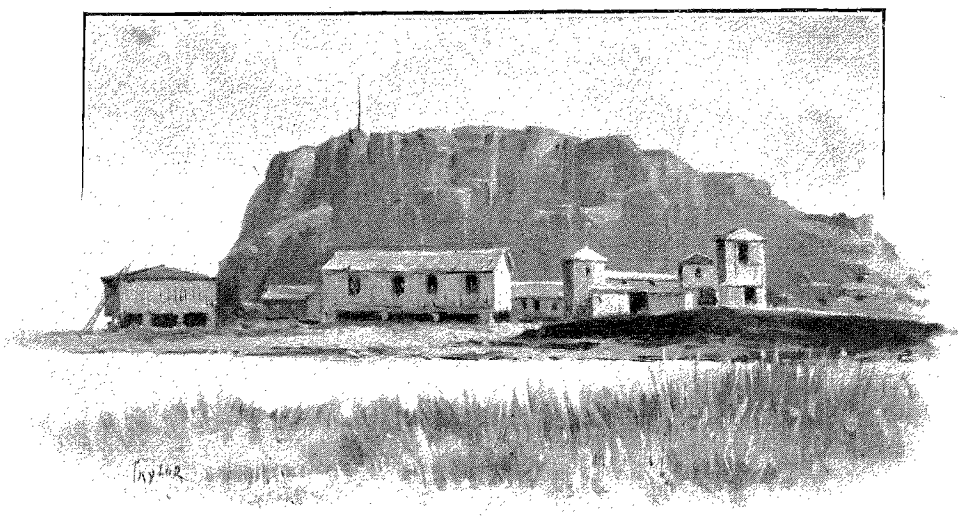
Avec de simples cercles de barriques disposés en casiers et garnis à l'intérieur de quelques débris de viande, nous prîmes de grandes quantités de langoustes. La première levée en donna quarante-six; la seconde, un quart d'heure après, soixante-dix. Mes camarades, qui avaient fait la campagne de Terre-Neuve, assuraient que les meilleurs bancs n'étaient pas plus productifs.

Un nouveau pavillon métallique fut planté sur l'île et, notre mission terminée, nous retournâmes à Bourbon, puis à Madagascar, pour y reprendre nos travaux d'hydrographie et notre croisière d'observations, attendant impatiemment l'heure où la grande île africaine tomberait à son tour au pouvoir des Français.

Ainsi, dans l'océan Indien sud, nous possédons toutes les îles. D'abord les Marion et Crozet (découvertes le 23 janvier 1772 par Marion du Fresne, qui en prit possession au nom du roi de France), puis l'archipel des Kerguelen et enfin le groupe de Saint-Paul et d'Amsterdam.

Les plus avantageuses pour le climat et les pêcheries sont ces dernières. Mais elles n'ont malheureusement point de port. Les Marion et Crozet, toutes dénudées, n'offrent qu'un abri insuffisant. Kerguelen seule, par son étendue, ses nombreux ports et sa position, reste le point principal de toute cette chaîne d'îlots qui sont actuellement entre nos mains.

E. Mercié.



ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY DANS L'ÎLE KERGUELEN, EN 1874. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés



RUE PRINCIPALE DE LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXIV

Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais.



NETTOYAGE DU POISSON.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dans tout le Royaume-Uni, le samedi soir est férié et consacré au plaisir, afin que le dimanche demeure tout au Seigneur; en m'amenant aux Shetland ce jour-là, le hasard m'a fait voir au débotté la population entière de la capitale flânant par les rues. Je devrais parler au singulier : Lerwick en possède bien deux, qui sont parallèles et superposées, mais celle d'en haut est le quartier noble et désert, quelque chose comme le faubourg Saint-Germain, tandis que celle d'en bas représente les boulevards, Commercial Street, son nom l'indique : articles tricotés indigènes, drapiers, bottiers, épiciers-fruitiers où s'étalent des fraises venues d'Écosse et des poires de Normandie, un libraire, une bibliothèque publique, le bureau de poste, avec au-dessus un petit musée d'histoire naturelle et une salle « pour concerts et soirées ». Étroite, tortueuse, dallée et sans trottoirs, comme dans les villes de Toscane, les maisons basses, en pierre grise, la toiture de pierre aussi, ce qui leur donne un caractère massif, elle est toute grouillante de populaire, les femmes faisant leurs provisions pour le lendemain, les filles se promenant en compagnie de leur amoureux, les hommes flânant et fumant leur pipe, calmes, graves, silencieux comme les marins de tous pays, avec le voile de rêve des races du nord. Presque tous pêcheurs ou matelots, et de type bien franchement scandinave : grands, lourds, larges, solides, des allures d'ours apprivoisés, de bonnes grosses têtes carrées et honnêtes, le fond du teint rose sous le hâle et le sel qui leur tannent la peau en lui donnant une couleur de brique recuite,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301.

des cheveux ardents, d'amples barbes jaunes ou rouges, de gros yeux bleu de lin à fleur de front. Ils ont conservé leur costume de travail, toujours pittoresque chez les gens de mer, et quelques vieux mathurins sont d'un galbe amusant, avec l'ample culotte de toile à voile rousse, bouffant dans les hautes bottes du cuir cru, chemise de flanelle violette, débraillée, au cou un énorme cache-nez tricoté vert et jaune, et coiffés d'un chapeau de femme, en paille cannelle, le tout fort taché de goudron et fleurant ferme le poisson et le varech. Quant aux femmes, *ici comme partout, hélas! elles ont pensé se civiliser en renonçant à leur costume traditionnel*, ces cotillons de gros molleton écarlate, qui naguère, comme les oies du Capitole, ont sauvé les Shetland d'une descente du corsaire Paul Jones. En apercevant du large un groupe réuni au sommet d'une falaise, le forban crut voir des habits rouges de soldats et il vira lof sur lof sans demander son reste.

Ces deux artères principales constituant la ville haute et la ville basse sont réunies par un dédale de grimpettes fort raides, serpentant entre les maisons, plantées avec un absolu dédain de la symétrie. Plus bas encore est le port, où il s'en trouve qui baignent dans la mer, un canot amarré à une fenêtre. Avant les récents travaux qui ont doté Lerwick d'un beau quai de pierre et d'un môle imposant, il y en avait bien davantage, et, comme toujours, le pittoresque a perdu ce qu'a gagné le commerce. Ce n'est pas sans raison que les Shetlandais bâtissaient ainsi. La contrebande naguère se pratiquait largement dans ces îles, si morcelées que leur immense étendue de côtes rendait la surveillance difficile. C'était tôt fait d'introduire chez soi, à la faveur des longues nuits d'hiver, une balle de tabac, une barrique de vin de France ou d'Espagne, d'eau-de-vie de Cognac ou de rhum des Antilles.

Soit dit en passant, c'est avec les Pays-Bas et les ports d'Allemagne que Lerwick a le plus de relations commerciales. J'y ai vu sur le quai des matelots frisons en leur bizarre costume : énormes culottes-jupons de toile bleue, bas de laine, tricot magenta et sabots pointus comme les souliers à la poulaine du moyen âge. Et parmi les verrières du bel hôtel de ville néo-gothique, dont en 1882 le duc d'Édimbourg a posé la première pierre, il en est deux offerts par les cités de Hambourg et d'Amsterdam en témoignage de confraternité maritime. Les Lerwickiens ne sont pas peu fiers de leur fastueux édifice municipal, qui domine majestueusement la ville de son beffroi, dont le carillon de dix cloches provient de la célèbre fonderie de Louvain. Il est digne des fières armoiries de la capitale des Shetland : d'or à la nef équipée et voguant de sinople, le chef de gueules à la hache de bataille d'argent, comme cimier le corbeau de sable éployé — qui est de Danemark — et la devise empruntée à la *Vie d'Agricola* de Tacite : « *Dispecta est Thule.* »

Le peu d'intérêt qu'offre un édifice aux plâtres encore frais ne m'eût pas engagée à pénétrer dans celui-là, si, au cours de mes vagues déambulations dominicales, je n'y avais été attirée par des glapissements et des vociférations partant des fenêtres ouvertes du premier étage. C'était dans le vaste hall baronial aux hautes cheminées de pierre sculptée, où une copie du portrait de la reine Victoria par Winterhalter fraternise avec les effigies en vitrail des jarls, des rois et des saints norvégiens, une Assemblée de l'armée du Salut. Sur l'estrade qui sert aux réunions du conseil, une douzaine d'officiers des deux sexes, revêtus de l'uniforme connu, les hommes à longue barbe de patriarche, hâves ou bouffis, les femmes plates, anguleuses. Une osseuse et robuste « majoresse », dont la bouche faisait le tour de la tête, parlait au moment où j'entrai, bonne enfant, hilare, voulant absolument faire rire une centaine de braves gens très placides et solennels qui étaient là entre deux sermons de leur propre culte, pour changer.

« Avant d'être salutiste, j'étais quelquefois triste, de mauvaise humeur, clamait-elle d'une voix tonitruante.... Depuis que j'ai connu Jésus, je suis toujours gaie et je voudrais que tout le monde le soit.... Allons, soyez gais, riez. »

On ne riait pas, et j'étais la seule qui en eusse envie. Mais la majoresse ne se découragea point et lança de triviales bouffonneries si énormes, qu'un accès d'hilarité finit par secouer l'auditoire.

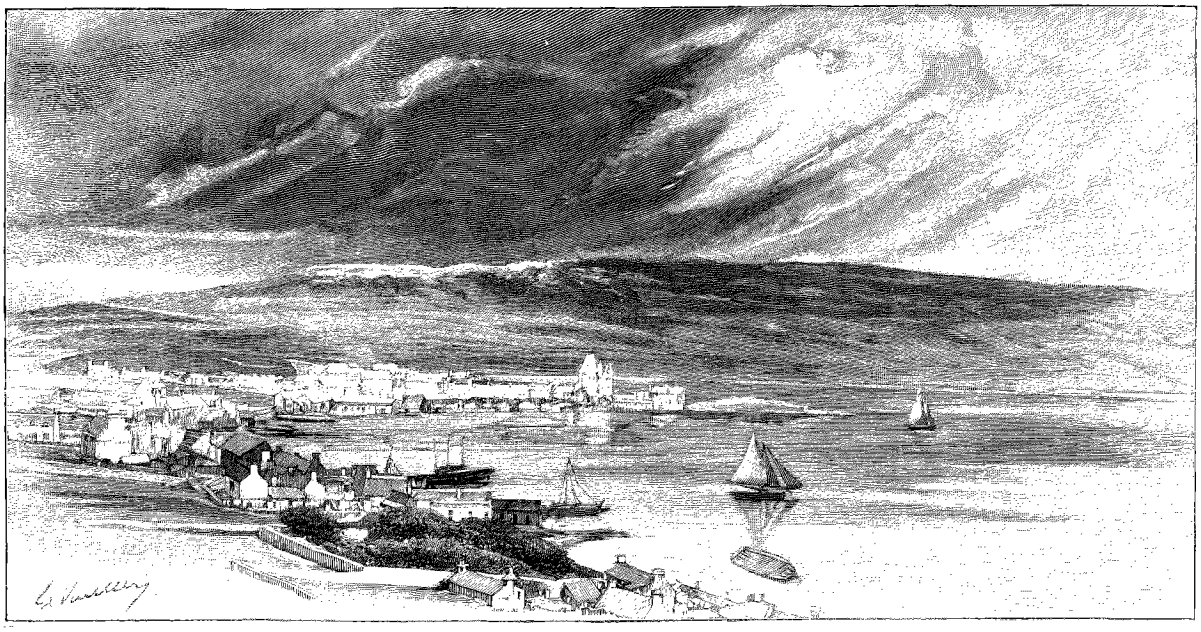
« Voilà qui est bien, je suis contente, s'écria-t-elle.... Je sais que c'est de moi que vous riez : mais vous riez, c'est l'essentiel. La paix et la joie du Seigneur Jésus sont entrées dans votre cœur. Maintenant nous allons chanter. »

Et, très fine, me guignant du coin de l'œil, elle ajoute, évidemment à mon adresse :

« Il y en a parmi vous qui ne sont pas des nôtres : des presbytériens, des épiscopaux, peut-être des romains. Mais ça ne fait rien. Nous sommes tous frères. Tous sont les bienvenus dans l'amour de Jésus. Et tous peuvent bien chanter : ça ne leur fera pas de mal et ça fera plaisir au Seigneur. »

Ah non! par exemple, ça ne doit pas lui faire plaisir....

Au fond, il n'y a pas là dedans de quoi rire, sinon pour les commis voyageurs qui blaguent bêtement ce qu'ils ne comprennent pas. Quand on songe aux trésors d'abnégation et de charité dépensés dans les bouges des quartiers infâmes de Londres par de petites salutistes de vingt ans, pures, fraîches et souvent jolies comme des lis mystiques, les inepties, les puérilités, les aberrations de ce grossier exotérisme s'effacent et il reste un réel sentiment de respect pour l'étincelle de spiritualité qui allume ces étranges flammes. Névrose assurément, mais névrose de l'âme. Tel quel, le salutisme a beaucoup d'action en ces pays d'austère et sombre calvinisme, où les masses sont entièrement, profondément, passionnément religieuses, et où toutes les manifestations d'adoration



SCALLOWAY. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

trouvent ample carrière. Les modernistes, les progressistes, les positivistes, ne croient pas qu'il reste assez de foi dans l'humanité pour que les guerres de religion soient encore possibles. Qu'ils viennent essayer ici de rétablir le papisme ou le prélatisme, ou simplement de restreindre la liberté d'expansion des sectes dissidentes, et ils verront.

Pour 4 000 âmes, Lerwick possède sept églises : presbytériens établis (Église d'Écosse), presbytériens unis — ainsi nommés parce qu'ils se sont désunis des autres, — presbytériens libres, épiscopaux (Église d'Angleterre), méthodistes wesleyens, congrégationalistes et baptistes. Les catholiques sont en si petit nombre dans les îles, qu'un prêtre vient seulement d'Écosse les visiter tous les trois mois pour procéder aux baptêmes, aux mariages, entendre les confessions, donner la communion. De l'extrême-onction ils sont obligés de se passer, et pour cause. Par une radieuse et chaude journée de sabbat comme celle que les Shetland ont eu la politesse de m'offrir, c'est un spectacle curieux que tout ce peuple en habits de fête se rendant à ses offices respectifs. Trop de redingotes noires malheureusement, dans lesquelles sont gauchement engoncés les torses robustes de ces braves marins, avec une grosse cravate roulée indéfiniment autour de leur cou halé qui s'en gonfle d'apoplexie, des anneaux d'or aux oreilles, et sur leur bonne tête hirsute un énorme tube en poil de lapin. Trop de femmes attifées « à l'instar » — robes à volants et à retroussis, confections garnies de jais et d'effilés, chapeaux enrubannés, empanachés, enguirlandés selon l'abracadabrante fantaisie des modistes locales. Et les pauvres gamins en complet genre Montagnes Russes, — oh! de très loin! — leurs pieds habituellement nus, gênés dans des souliers, la chevelure embroussaillée, qui en semaine leur sert uniquement de couvre-chef, coiffée d'une sorte de bonnet de prêtre en velours cramoisi à gland, qui paraît être le grand chic des enfants de la capitale shetlandaise.

Et quand ils sortent de l'église, remplissant de nouveau les rues désertes d'un torrent humain, paisible et silencieux, la mine souriante et épanouie de gens qui viennent d'écouter consciencieusement un sermon d'une couple d'heures, et qui retourneront après leur dîner en écouter un autre, on se dit que chacun met son bonheur où il lui plaît et qu'heureux ceux à qui la religion en procure. Superstition comme une autre, ce respect du sabbat rigoureux jusqu'à l'enfantillage. Mais il n'en est pas moins touchant de voir les plus pauvres gens s'abstenir de toute besogne mercenaire. Le temps le plus propice à la pêche ne les décidera pas à lancer leur barque, et la seule menace imminente d'un orage leur mettra la faucille à la main pour moissonner leur orge et leur avoine. Ils ne boivent pas, ne jouent pas, ne font pas de bruit, se promènent tranquillement en famille, et au profond bien-être que le repos absolu donne à ces rudes travailleurs de toute la semaine, se joint le sentiment qu'ils honorent Dieu.

Il faut avoir assisté à ce spectacle de paix naïve pour jauger la valeur morale d'une bande de yachtsmen et de yachtswomen français qui, peu avant mon passage, ayant fait escale ici un dimanche, ont pris plaisir à scandaliser ces gens simples par les éclats d'une tapageuse gaîté. Craignant d'avoir blessé mon patriotisme en me le racontant, on ajouta que « certainement ce n'étaient pas des ladies et des gentlemen comme il faut ». Je l'affirmai, bien que leurs noms, qui avaient paru dans le *Shetland Times* hebdomadaire, m'eussent dit tout le contraire. Je ne les dénoncerai pas. Mais vraiment les Parisiens quelquefois ont bien de l'esprit...,



FEMME DE LERWICK.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Pas davantage, bien entendu, un indigène ne consentira-t-il, hors le cas de force majeure, à vous conduire en bateau ou en voiture. Béni sois-tu une fois de plus, rigide sabbat calviniste qui oblige le touriste vanné à reposer ses os. Pour haïr ce jour de détente forcée, où l'on a loisir de lire et d'écrire, de regarder couler l'eau, verdoyer la verdure et poudroyer le soleil, voler les oiseaux et les abeilles butiner, de se laisser vivre enfin en un nonchaloir sans remords, il faut avoir le caractère bien mal fait, ou une étrange avidité de ce mouvement vain d'un hanneton dans un tambour.

Si l'on éprouve d'ailleurs le besoin de bouger, rien qu'à rôder dans un rayon de deux milles on a de quoi passer une délicieuse journée dominicale. En grimpant sur le Knob, aiguille de roc qui domine la ville, on embrasse de l'œil ébloui par le scintillement des vagues, qui au soleil semblent une fonte d'argent en ébullition, cette singulière côte rompue, déchirée, tailladée, du « continent » des Shetland, qui s'allonge vers le sud, fendant la mer comme un éperon. Quand on en a assez de la vue plongeante, on peut essayer de la vue rasante en allant s'asseoir à fleur d'eau sur les larges dalles noires, polies comme du marbre, qui, découvertes à marée basse, font les degrés d'un escalier de Titans descendant dans la profonde baie de Brei Weik, du côté opposé à la rade, car Lerwick est situé sur un lambeau de terre qu'entoure la mer de trois côtés. Par ce bel après-midi lumineux, tout est bleu, de nuances infiniment variées se dégradant de l'indigo intense à l'évanescent azur, en passant par un ton rare où traînent du vert et de l'or, qu'on pourrait appeler gorge de paon. Dans cette petite Norvège on a déjà le sentiment des colorations boréales, étrangement chaudes et violentes, avec lesquelles nous étonnent les paysagistes scandinaves.

Une perspective fuyante d'îles et de fjords, et, sur la ligne claire de l'horizon, la vague fumée de quelque lointain steamer; plus près, la rive verdoyante de Bressay où gambadent de gros moutons très blancs, qui semblent échappés d'une ménagerie de Nuremberg. Puis des arrangements bizarres : un sémaphore étendant ses bras décharnés au-dessus d'un champ de seigle, des vaches broutant les varechs au pied du fort Charlotte, dont se rouillent les pacifiques canons, ses remparts blanchis à la chaux fraîche en contraste violent avec le noir du massif de roc qui lui sert de base. Aucun bruit que le cri aigu, et pourtant très doux, des bandes de pétrels et de mouettes qui s'ébattent en folles farandoles, et, fusant par les fenêtres ouvertes des sept églises, de vagues harmonies d'orgue sur lesquelles s'égrènent les chants pieux des fidèles, enfin le murmure de la mer apaisée, dont la surface vibrante frissonne à peine de risées légères. Il fait bon s'engourdir ici. La voilà, la paix du Seigneur, et les salutistes ont bien tort de tant s'échauffer là-bas à beugler ses louanges.

Les géographes affirment que l'archipel des Shetland ou Zetland — corruption de *Hjalt-land* — se compose de cent îles et îlots. Le chiffre est bien rond pour être exact — ils ont dû s'y perdre en les comptant. Trente-quatre seulement sont habitées, la population totale approchant de 30 000 âmes. Jusqu'au commencement du siècle, les communications postales étaient nulles d'octobre à mai. Les Shetlandais savent apprécier les bienfaits du progrès, car une statistique récente dit qu'en une année il est arrivé à Lerwick : 1 596 000 lettres, 154 000 journaux et 72 000 câblegrammes.

Cependant ils vivent dans un isolement relatif. Les touristes n'y viennent guère, les sportsmen davantage, mais encore en petit nombre, à cause de la pénurie de logements. Pays de cocagne pour les pêcheurs à la ligne, qui y peuvent ferrer des truites saumonées de quinze livres. Quant aux chasseurs, ils ont peu de grouses, car il y a peu de bruyères. Ils chercheraient en vain la perdrix, et deux cailles égarées qui y ont été tirées en 1833 et 1854 sont cataloguées au musée comme bêtes rares. Mais les oiseaux de mer et de marais abondent : bécasse, héron, vanneau, pluvier doré, courlis, poule d'eau, sarcelle, oie barnacle et outarde, cygne sauvage, beaucoup de variétés de canards, y compris l'édredon, martinet, pigeon bleu de roc, grèbe, pingouin, buse et butor, bécasseau de toutes espèces : violet, rousset, cul-blanc, canut, maubèche, arlequin, chevalier, échasse,



CHÂTEAU DE SINCLAIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

quignette et cocorli, — puis tout ce que le vulgaire englobe sous le nom générique de mouettes, cormorans et goélands, c'est-à-dire le puffin, le pétrel, le fou blanc, le plongeur, le guillemot, la pie huîtrière, le ptarmigan, l'alouette, l'hirondelle et le perroquet de mer. Mais il faut respecter ceux du port de Lerwick, oiseaux sacrés et propices à l'égal des pigeons de Venise et des cigognes de Strasbourg, qui se posent sur les bateaux à l'ancre, sur les toits, sur les cheminées, et promènent gravement sur le quai leur panse rebondie gris cendré, bleu d'ardoise ou blanc de neige, en dévisageant les passants de leurs gros yeux ronds et rouges, flanquant l'énorme bec noir en cisaille. Un coup de fusil tiré sur ces oiseaux exposerait la ville à toutes les calamités.

La martre et la loutre ne sont pas très communes aux Shetland, mais non introuvables, et l'on s'y peut livrer aussi au sport rare de la chasse au phoque. Les baleines naguère y descendaient par troupes considérables, et d'après les lois locales, le tiers de la prise appartenait au propriétaire de la grève sur laquelle on les échouait, et à la couronne celles trop grosses pour que six bœufs — les très petits bœufs indigènes — les pussent tirer de l'eau. Le 22 septembre 1845, date demeurée célèbre dans les fastes locaux, 1540 de ces cétacés ont été massacrés au pied de Sumburgh Head. Aujourd'hui les baleines prennent une autre route, et celles qu'on voit dans les eaux shetlandaises sont de petite taille. Quelques jours avant mon arrivée dans les îles, on en avait harponné une quarantaine non loin de Lerwick, où je les vis exposées dans un hangar en attendant leur mise aux enchères. L'impression qui m'en est restée est que ce sont de fort vilaines bêtes, et sentant affreusement mauvais.

C'est de la pêche que vivent les Shetlandais. Naguère, à ces produits naturels de la mer ils ajoutaient des profits indirects moins avouables. Lorsque Walter Scott les a visités voici quatre-vingts ans, la commission des phares dont il faisait partie y fut assez mal reçue, les indigènes étant pilleurs d'épaves et n'en rougissant point. Certain jour, un ministre ajouta aux prières de l'office divin : « Et si c'est ta volonté que d'infortunés marins soient jetés à la côte, oh! Seigneur, n'oublie pas ta pauvre île de Sanday. » Une superstition féroce interdisait de porter secours à un étranger qui se noyait, pour la raison qu'il était fatalement destiné à nuire plus tard à son sauveur. Il est facile de comprendre quel intérêt avaient les riverains à ce que périt tout l'équipage d'un bâtiment naufragé. Les Shetlandais, d'autre part, se targuaient d'ignorer l'usage des serrures et des verrous, le vol étant chose inconnue parmi eux. Au demeurant, vous le voyez, les meilleures gens du monde. Soyons-leur indulgents en songeant que si le bois, le fer, les vivres, les étoffes, les outils venaient à leur manquer, ils n'avaient aucun moyen de s'en procurer pendant de longs mois, et que quand des navires marchands arrivaient dans leurs eaux, l'argent ou les marchandises d'échange leur faisaient souvent défaut.

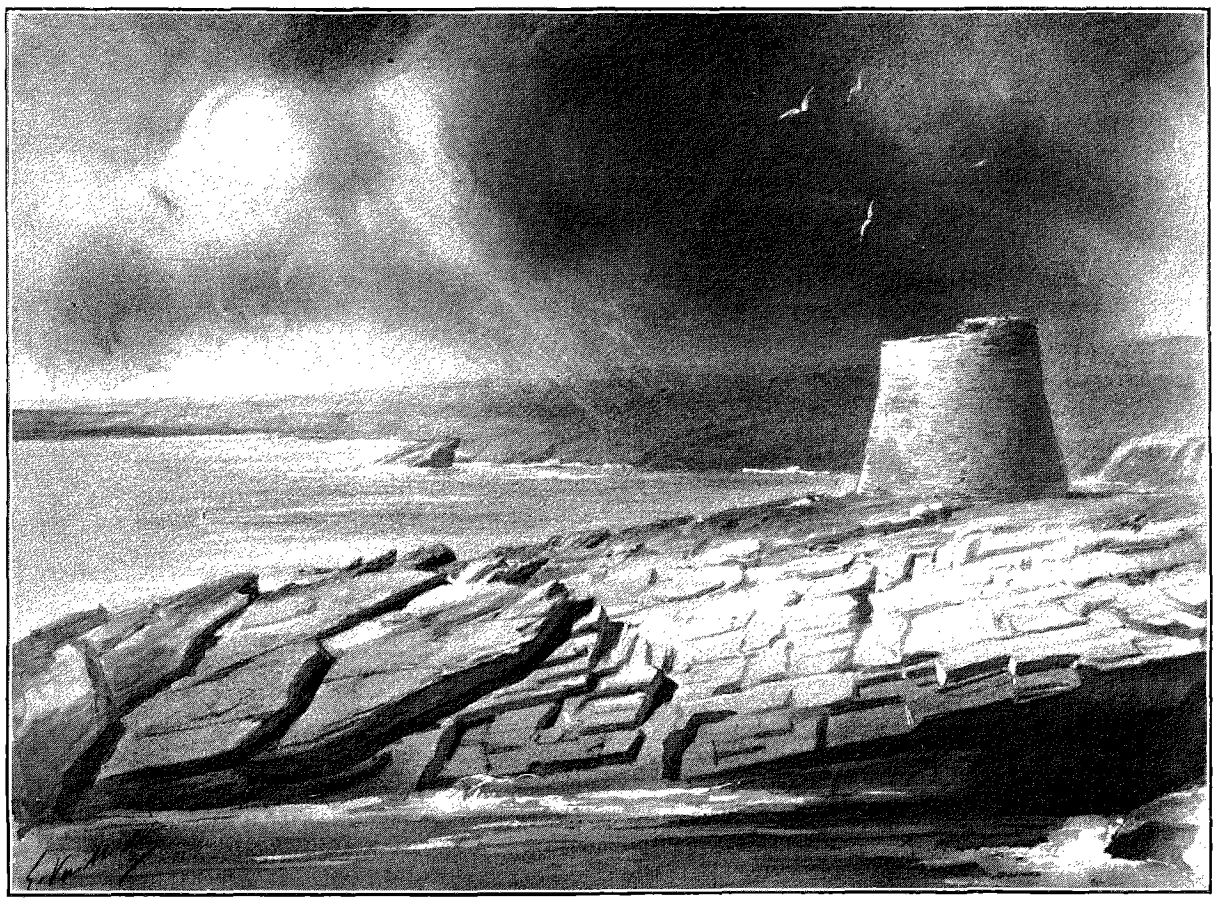
Aujourd'hui les mœurs se sont humanisées, quoiqu'on dise tout bas qu'il n'y faudrait pas regarder de trop près, et que s'ils ne pillent plus, ou guère, c'est qu'il n'y a presque plus d'épaves, grâce aux phares, à la vapeur

et autres perfectionnements de la navigation. Mais la baraterie est encore pratiquée dans les îles, les compagnies d'assurances maritimes le savent. Au moment où je m'y trouvais, on parlait assez haut d'un capitaine orcadien qui s'arrachait les cheveux de chagrin d'avoir, par une fausse manœuvre, échoué son bâtiment sur des sables d'où le jusant l'a renfloué tout seul, au lieu de le jeter sur les brisants voisins.

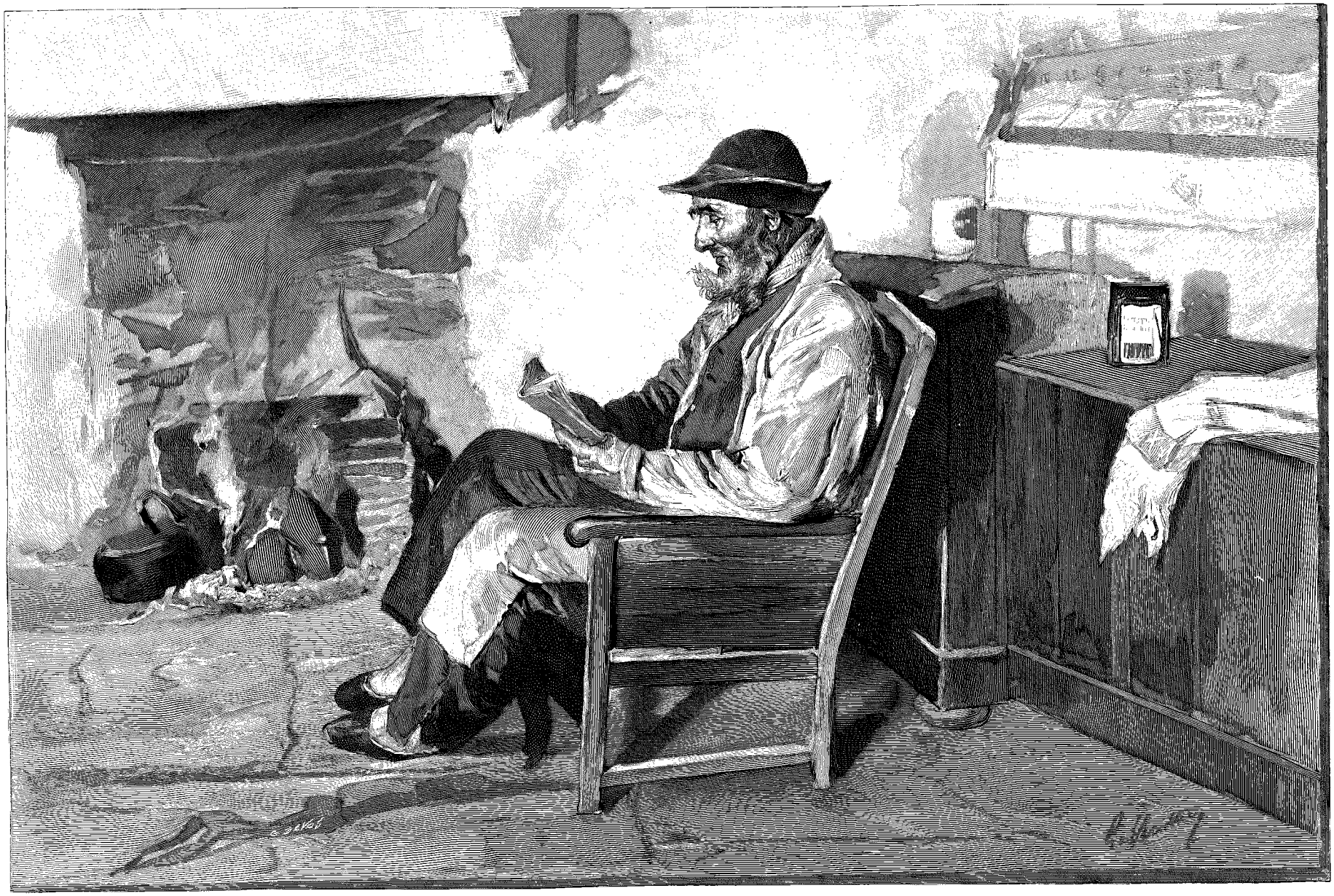
C'est aux Hollandais que Lerwick doit son existence, ce port ayant été créé à la fin du XVIe siècle pour leurs goélettes de pêche au hareng, qui se réunissaient dans la rade de Bressay au nombre de jusqu'à deux mille. Il y a quinze ans seulement que trois barques pontées ont été frétées par des indigènes pour pêcher en haute mer — elles sont aujourd'hui plus de trois cents, représentant un capital supérieur à trois millions de francs. En 1885, il a été pris par eux et salé dans les îles 232 920 *crans* de harengs, — le *cran* ou baril contenant 600 à 700 poissons et pesant 235 livres anglaises — exportés principalement à Dantzig, Hambourg, Stettin, Riga, Memel et Kœnigsberg. Faute de sel et de main-d'œuvre, plusieurs milliers de barils ont été vendus à vil prix comme engrais. Mais après les vaches grasses, les vaches maigres. Une invasion de squales — *vulgo* chiens de mer — a éloigné les bancs de harengs, et cette année les deux premiers mois de la saison, qui sont les plus fructueux, n'avaient encore donné que 56 000 *crans*. Mais les Shetlandais sont de vaillants marins et ils vont au Groenland harponner le phoque et la baleine. Leurs eaux, enfin, sont riches en raies, en merlans et en morues, dont, bon an mal an, ils salent 25 000 quintaux.

Quant à l'agriculture, elle est à peu près exclusivement aux mains de colons écossais établis dans les îles depuis plus ou moins longtemps. Dans *le Pirate*, Walter Scott a dépeint l'animosité que nourrissaient les indigènes pour ces étrangers, personnifiés par le pédantesque Triptolème Yellowley et sa revêche sœur Barbara. Quoique atténué, l'antagonisme subsiste encore. C'est surtout l'élevage du mouton qui occupe les fermiers, une espèce analogue aux argalis sauvages de Sibérie. En ces îles où l'on ne se trouve jamais à une distance de la mer de plus de deux à trois milles, l'excellente viande de ces bonnes grosses bêtes toutes rondes, d'une laine épaisse et moelleuse, est du pré-salé par excellence. Plus « salé » même que « pré », car les pâturages proprement dits sont rares et ils se nourrissent moins de l'herbe des landes même que du varech des grèves. Seulement, au moment où elles vont mettre bas, les brebis sont parquées et reçoivent une autre alimentation.

La végétation marine est aussi utilisée par les riverains pour la fabrication de la soude. Ils ramassent à marée basse une variété particulière de goémon, font sécher leur récolte et la brûlent. Cela ne se vend pas cher



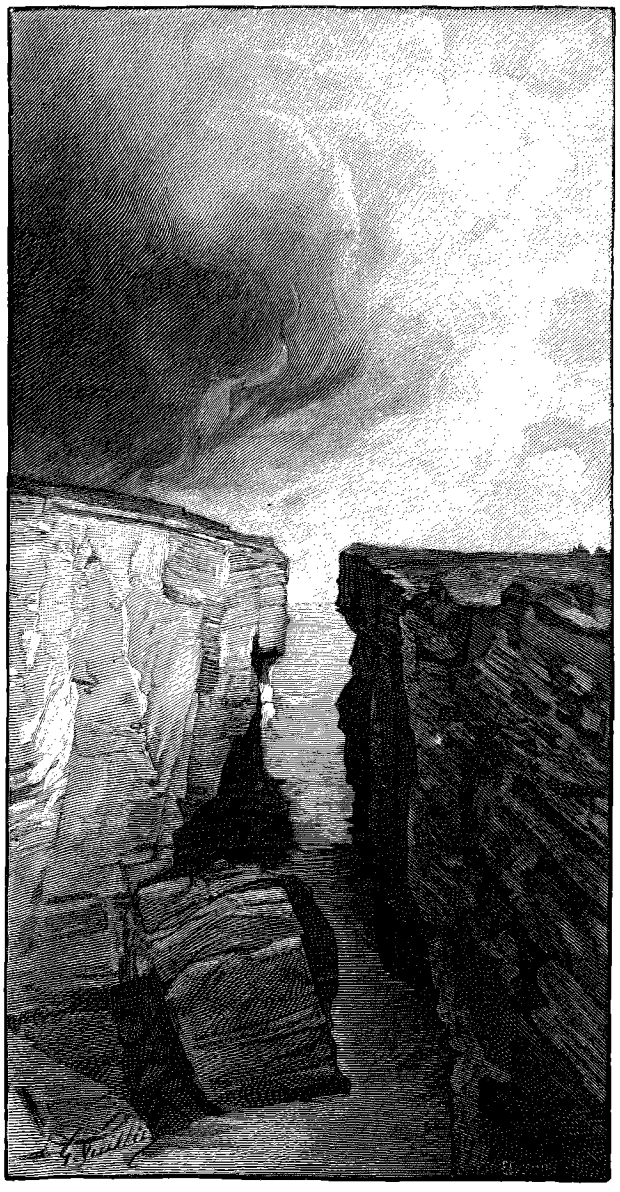
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.



CROFTER SHETLANDAIS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

la tonne, mais un peu d'argent va loin aux Shetland. Quand la pêche côtière est bonne, ainsi que les maigres récoltes de seigle, d'orge et de pommes de terre que leur donne la pièce de terre défrichée autour de ce qu'on ne saurait appeler leur chaumière, puisqu'elle est couverte en dalles, les plus humbles Shetlandais ne se trouvent pas pauvres. Quelques moutons constituent leur grande fortune, et toutes les femmes excellent à en filer la laine au fuseau, par les longues nuits d'hiver, pour ensuite la tisser au métier, ou pour la tricoter en châles, bas, capuchons, gilets, mitaines, d'un travail souple et léger, après l'avoir teinte par des procédés naturels transmis traditionnellement. Ainsi le jaune est extrait du souci des champs et de la racine de fougère ; le violet, des mûres et du cresson sauvage ; le bleu, du sureau, des myrtilles et des airelles ; le vert, du chardon, du genêt, du réséda des champs ; le gris, de l'iris des marais ; l'indigo, de la racine de nénufar ; le brun, le rouge, l'orangé, de diverses variétés de lichens ; le noir, de la racine d'arbousier bouillie dans l'eau de tourbe.

Les promenades par terre à travers le continent sont de peu d'intérêt et surtout de variété. Cependant on va à Scalloway, la seconde ville de l'archipel, pittoresque petit port aux maisons blanchies à la chaux, qui sent fort la morue salée dont il fait avec l'Espagne un trafic assez considérable. Sur un éperon de roc, avançant au milieu des récifs, un donjon carré flanqué de tourelles : ce sont les ruines du château du comte Patrick Stuart. Là il fut appréhendé par les officiers de la couronne, la fumée de sa pipe ayant fait découvrir le retrait où il se cachait. Bien qu'on y voie encore l'anneau de fer où il pendait sans autre forme de procès ceux de ses vassaux qui avaient eu le malheur de lui déplaire, ce seigneur laissa des regrets, car, disait-on, « il était l'ami du pauvre et avait fait de sages édits contre ceux qui contrariaient les desseins de la Providence en portant secours aux navires jetés à la côte ».



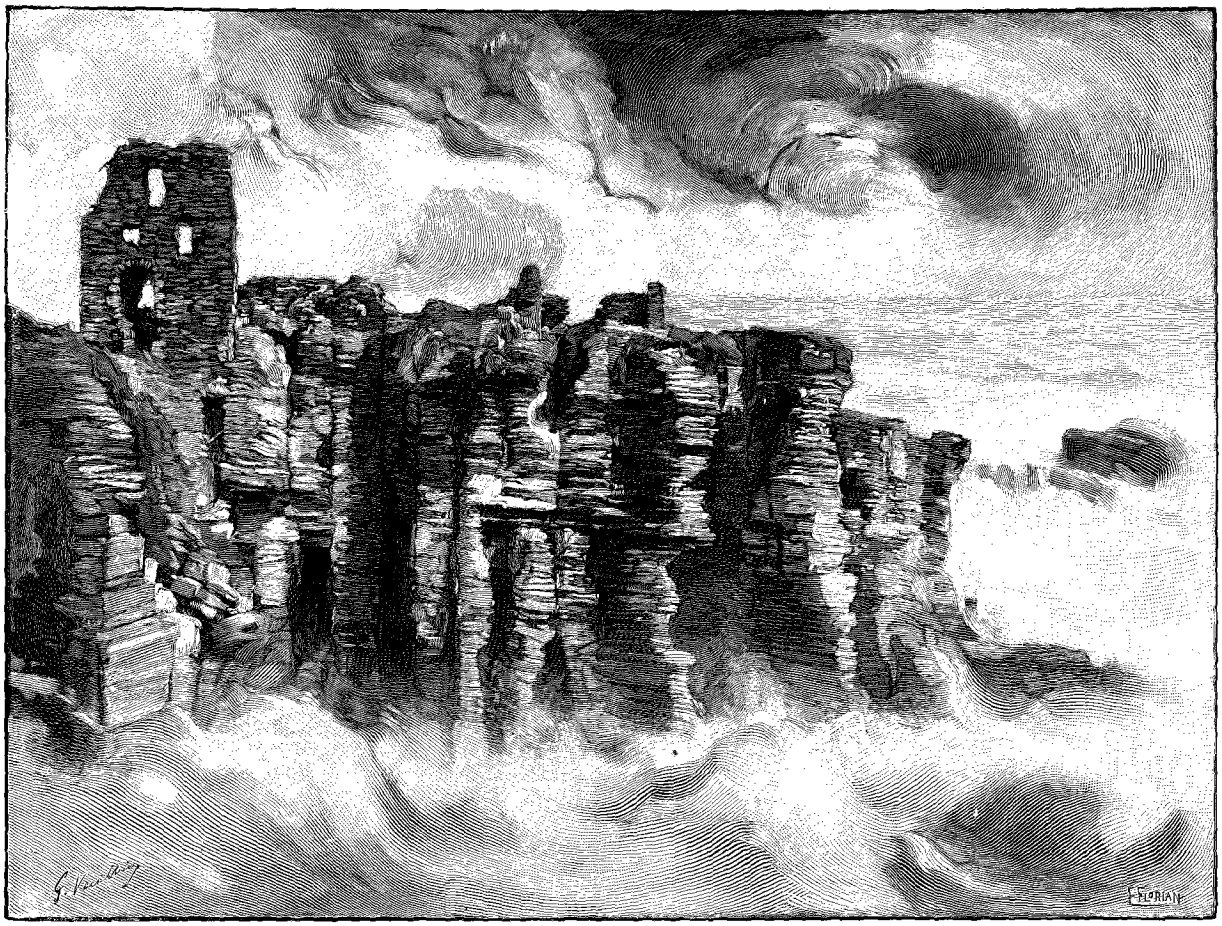
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

Parmi les îles et îlots sans nombre qui de ce côté ourlent le continent, celle de Burra passe pour avoir été le domaine du vieil *odaller* Magnus Trail, père de Minna et de Brenda. Ne dites point que ces personnages sont éclos dans l'imagination d'un romancier très poète, car les indigènes ne vous croiraient pas.

Un conseil aux piétons qu'importune la compagnie d'un guide : qu'ils aient sur eux une boussole, car on se perd à chaque pas en ce pays à la fois chaotique et monotone. Il y a bien des poteaux indicateurs, mais, au lieu qu'ils soient en pierre, comme par toute l'Écosse, on s'est donné le luxe de les faire en bois, objet rare dans l'archipel, et, bientôt moisis et pourris par les embruns salpêtrés, ils deviennent illisibles.

Au surplus, la navigation à travers les îles est plus agréable que la marche. Pour celles rapprochées de Lerwick on loue un bateau et, soit à la voile, soit à la rame, on est en parfaite sécurité. Les Shetlandais naissent marins, même les femmes, qui courent fort brillamment des régates spéciales. Chaque île est entourée de satellites — *halms*, îlots, ou *skerries*, récifs — qui souvent portent des noms d'animaux : cheval, veau, agneau, cochon.

Dans l'île de Noss, à côté de celle de Bressay, le marquis de Londonderry possède un haras de poneys qui semble une ménagerie pour rire, tant sont petites ces jolies bêtes tout en queue et en crinière, à l'aspect sauvage et effarouché, que dément la sociabilité de leurs mœurs. Au rebours des autres chevaux, leur valeur croît en proportion inverse de leur taille. La moyenne du prix des produits de lord Londonderry est de vingt-cinq guinées ; mais on m'en a montré un, de robe pie, absolument parfait, dix palmes au garrot — 1 mètre — qui venait d'être vendu le double (1312 fr.). Pour une monture d'enfant, c'est un bon prix. Pleins de feu et d'action,



LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

avec beaucoup de douceur et seulement une pointe d'espièglerie, d'une énergie et d'une endurance rares, gracieux, pétulants, extrêmement intelligents et affectueux, ils font aussi d'excellentes bêtes de trait pour un poids léger, et un attelage de *shelties* à deux ou à quatre est un joli luxe.

Plusieurs fois par semaine, pendant les mois d'été, le petit steamer *Earl of Zetland* fait le service postal des îles de l'ouest et du nord. Si l'on ne craint pas de passer la nuit à bord, roulé dans sa couverture sur le divan de la cabine, on peut y prendre passage. C'est le seul abri qu'offrent les petits ports où il mouille le soir, pour revenir le lendemain à Lerwick. Ne cherchez pas à vous retrouver dans cet archipel incohérent : vous n'y parviendriez point. D'être ainsi taillades en lambeaux, on se demande comment ces terres amphibies peuvent encore tenir ensemble et l'on s'attend à les voir se désagréger sous ses yeux. C'est bien ce qu'elles font d'ailleurs, de siècle en siècle, affouillées, rongées, grignotées par la mer. A voir certain chaos de récifs à travers lesquels il faut être un fin timonier pour trouver sa route, on est tenté d'ajouter foi à la légende de ce géant norse qui, bâtissant un pont à travers ce détroit, y a laissé tomber son panier de pierres. Il était de taille à en porter une bonne charge, si l'on en juge par sa tombe, montrée non loin de là, deux énormes monolithes de granit noir.

Comme nous doublons la pointe d'un îlot, le capitaine me conte qu'il y a quelques années un bâtiment chargé d'oranges s'y brisa. Les habitants ayant ramassé tout ce qu'ils purent de ce qu'ils croyaient être une variété inconnue de pommes de terre, les mirent à bouillir pour leur souper. Ils en ont encore au palais la saveur amère, et depuis lors il est traditionnel dans l'archipel d'accoster ces naïfs insulaires en modifiant légèrement la phrase stéréotypée : « Les oranges vont-elles bien dans votre paroisse? »

A Whalsay, une ample et massive maison carrée en granit attire le regard : Symbister House, à M. Bruce. Au siècle dernier, une frégate russe se perdit ici corps et biens. Cinq hommes de l'équipage seulement furent sauvés par le propriétaire d'alors, à qui, en témoignage de reconnaissance, l'impératrice Catherine envoya un service de Saxe à ses armes. La construction actuelle a coûté, me dit-on, 30 000 livres sterling, trois quarts de million jetés dans cette île perdue. Les anciennes familles écossaises demeurent fidèles à la terre patrimoniale. On s'imagine malaisément à l'intérieur de ces demeures lointaines le confort et le raffinement modernes. On y voudrait voir le luxe barbare et la rude magnificence de ces *odallers* de race scandinave qui, il y a cent ans encore, tenaient grand état dans leur manoir héréditaire, y donnant des fêtes qui duraient plusieurs nuits et

autant de jours, où l'on venait de tous les coins de l'archipel, les écuries et les granges transformées en dortoirs et les tables s'effondrant sous le poids de plats gargantuesques de bœuf salé aux choux, oie fumée, jambon de mouton, porc rôti, pâtés de saumon, harengs marinés, fromages forts. Ce menu est historique.... On pense s'il fallait l'arroser de bière brune, de punch au rhum et de grog au genièvre de Hollande, sans préjudice du vin de Bordeaux et des Canaries, dont ces honnêtes gentilshommes étaient largement approvisionnés par la contrebande!

Entre le continent et la grande île de Yell, vaste tourbière stérile et désolée, le terrible Yell Sound, véritable détroit des Trépassés, sans cesse agité par des convulsions sous-marines, balayé par des tourmentes de vent qui s'y engouffrent comme en un couloir. Le 20 juillet 1881 est une date noire dans ces parages. Comme la flottille de grande pêche y entrait par le nord, fuyant devant une tempête furieuse, elle y fut prise entre des courants contraires et brisée comme verre sur les récifs. Soixante-trois hommes périrent dans ce désastre, qui fit veuves et orphelins la presque totalité des femmes et des enfants de Yell. Une souscription nationale donna si largement de quoi réparer les pertes matérielles, qu'il y eut un reliquat consacré à l'établissement d'une caisse permanente de secours pour les familles de pêcheurs des Shetland. Déjà, à Lerwick, un asile pour vingt et une veuves avait été fondé par feu M. Anderson, natif de l'archipel, qu'il a longtemps représenté au Parlement, fondateur de la grande Compagnie de Navigation Péninsulaire et Orientale.

Toujours d'âpres rochers noirs, escarpés, rugueux, aux formes saugrenues, qu'adoucissent des pâturages d'un vert léger, doucement ondulés. Dans un labyrinthe de détroits, Fetlar, renommée pour sa race de poneys, Uyen, station de pêcherie et de salaison, Haaf Grünie, dont les falaises sont de belle serpentine verte. Enfin on jette l'ancre à Baltasound, « ville » principale et d'ailleurs unique d'Unst, la plus septentrionale des îles Britanniques. Il y a là une petite auberge qu'en été remplit la frénésie du sport.

Cette île lointaine, où une inscription marque le site de la station astronomique qu'a occupée en 1817 notre compatriote Biot, est tellement bien défendue par les récifs qui en hérissent les approches, que lors des grandes presses maritimes du temps des guerres napoléoniennes, pas un de ses hommes ne fut pris, alors que trois mille Shetlandais servaient dans la marine royale. C'est dire que, malgré des phares puissants, l'accès n'en est pas sans péril. A cet isolement sans doute elle doit d'avoir été l'île sainte de l'archipel. Au milieu de nombreux débris de la période picte, abondent les ruines de l'aurore du christianisme. On y a relevé les emplacements de vingt-trois chapelles, dont la plus importante est celle de sainte Sunniva, vierge et martyre.

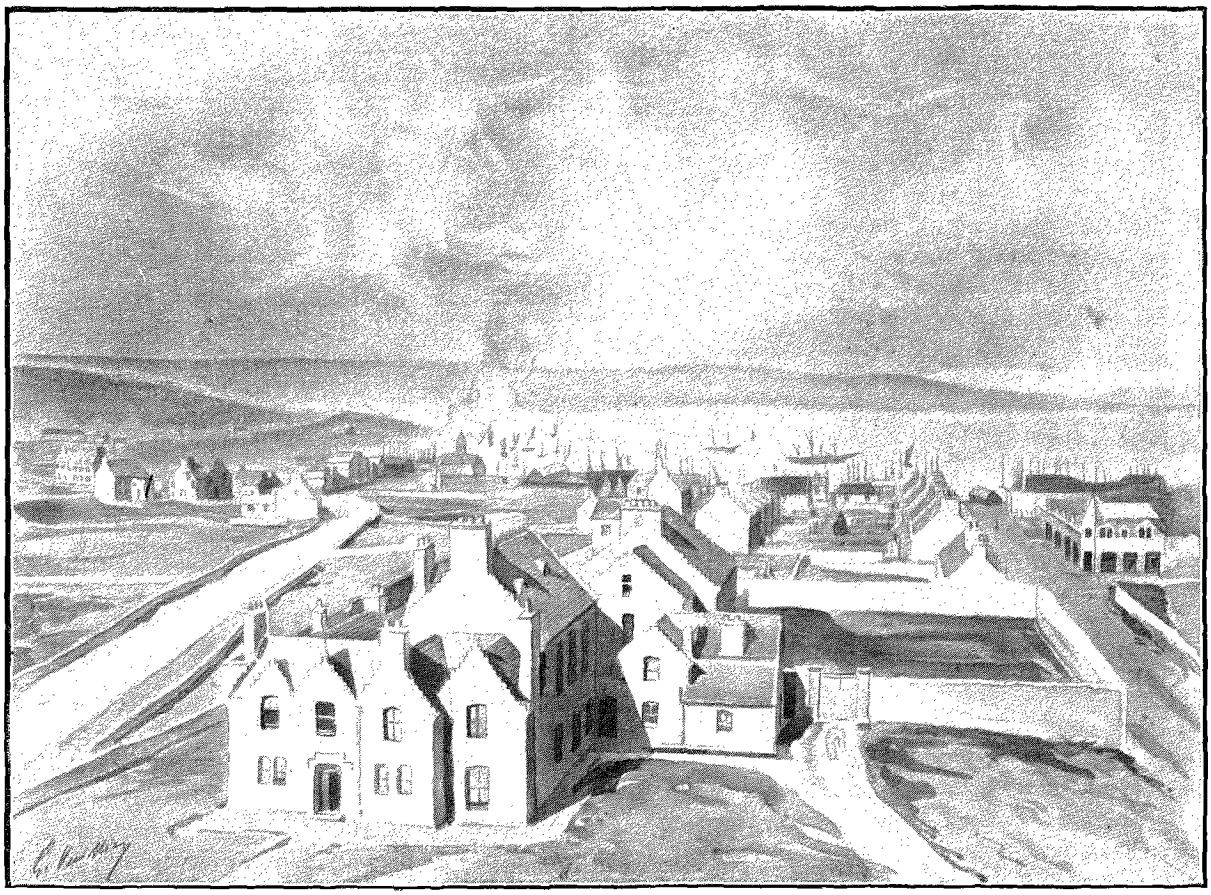
On vit fort vieux dans ces îles, hors, bien entendu, les risques de mer. On m'a cité un ministre, mort en 1879, qui avait reçu les ordres cinq ans avant Trafalgar. Son père était mort à cent ans, son aïeul à cent cinq. De quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze est considéré comme un âge très normal pour rendre l'âme. C'est évidemment le sel, dont tout est saturé ici, qui conserve. Et puis les poitrinaires y sont fauchés en herbe, ce qui opère une sélection naturelle. Non que le climat soit froid. Tiédi au contraire par le Gulf-Stream, qui entoure les deux archipels, il est plutôt mou, lourd, et l'été serait déprimant sans les vents d'ouest et du nord qui le tonifient. Ils balayent aussi les miasmes marécageux et assainissent l'humidité. Des léproseries abandonnées marquent que cette horrible maladie y a sévi. Presque totalement disparue aujourd'hui, elle n'existe plus que sous la forme rare d'une sorte d'éléphantiasis où l'alcoolisme a sa part, avec la mauvaise alimentation.

Toutefois les Zetlandais sont relativement sobres, n'ayant guère d'argent pour boire et nul motif de s'étourdir. Calmes, peu communicatifs, parlant un patois teinté de scandinave, dans lequel ils se tutoient avec le *du* et le *dy* des idiomes du nord, laborieux, profondément religieux et absolument honnêtes, simples et sans désirs, ils vivent contents dans la paix et la frugalité, ignorant l'abondance mais également la misère. Vivant assez isolés les uns des autres, ils ont, pour se réunir, les foires et marchés, qu'ils appellent *merkis*, le départ et le retour des flottilles baleinières, leurs fêtes locales célébrées par des danses. Ces humbles plaisirs suffisent à alléger leurs rudes labeurs. Ils sont passionnément attachés à leur pays, et cela seul fait l'éloge de ces honnêtes insulaires.

XXV

Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. Les hauts plateaux de Caithness. — La « Montagne d'Épouvante ». — Le loch Carron.

Délicieuse traversée nocturne au retour. Une mer mouvementée, mais non convulsée, donnant aux passagers qui ont le pied marin la satisfaction d'humilier ceux qu'anéantit tout balancement des vagues. Combien étrangement variable ce climat! Nous démarrons à 8 heures du soir par une pluie fine et impalpable, sorte de vapeur d'eau pulvérisée, enveloppant d'une grise, douce et tiède buée de lessive le port et les îles, qui laissent l'impression d'un archipel fantôme. Puis, au large, les nuées se dissipent et les clartés blafardes d'un long crépuscule traînent dans un ciel opalin, où paresseusement s'allument les étoiles pâles. Sous cette lumière mystérieuse qui semble venir de l'au-delà, la mer a d'étranges transparences glauques, des tons subtils et fuyants, d'un énigmatique gris verdâtre. C'est un décor pour les ébats des sirènes de la fable, et en s'hypnotisant soi-même par la fixité du regard, on cherche à distinguer leurs corps blancs se tordant à la crê-



LERWICK. — DESSIN DE G. VUILLIER.

des vagues. Justement voilà une forme indécise qui surgit de l'eau et s'y abîme aussitôt en un éclair. Mais on dirait que c'est noir. Encore, encore, plus loin, partout, à perte de vue.... Oui, c'est bien décidément noir et très peu serpentin. Déchantez, poètes : nous traversons un banc de marsouins.

Peu à peu les ténèbres s'épaississent, sans pourtant devenir impénétrables. La trépidation de la machine me berçant, je finis par m'endormir sur l'étroit divan d'une cabine largement ouverte sur le pont, où passe comme une caresse le souffle tiède d'une bonne brise du sud. Une clameur discordante me réveille. La voilà, la sirène — la sirène à vapeur, qui siffle désespérément, car nous sommes enveloppés d'une brume intense. Rien de ces noirs et puants brouillards des villes, mais une épaisse vapeur ouatée, dans laquelle le *Saint-Clair* glisse comme le fantastique *Hollandais volant*. Toutes les cinq minutes, la sirène jette son appel lugubre. Il y a quelques jours, par une nuit pareille, le *Saint-Nicolas*, de la même compagnie, s'est échoué sur les sables d'un îlot bas.

En espérant que même aventure ne nous arrivera pas, je me rendors jusqu'au moment où une sensation de froid aigu annonce l'aube : deux heures du matin. Je sors sur le pont. Un ciel clair, gris de perle, la mer, à la houle adoucie, roulant des blancheurs de nacre. A l'occident, des feux pâlissant dans la lumière renaissante : les phares des Orcades, que nous laissons loin par tribord. A l'orient, où l'horizon s'éclaire d'une iridescence vaguement rosée, l'infini désert et solennel des eaux. Très beau. Mais en vérité, le soleil dans ces parages est trop matinal, et mes yeux appesantis se refusent au poétique spectacle de Phébus sortant des bras d'Amphitrite. Je retourne à ma dure couche, où, chaudement enfouie sous ma couverture, je tombe dans un anéantissement auquel m'arrache le commissaire du bord, réclamant mon ticket. Le soleil rougeoie, une terre est en vue, hérissée de rochers noirs : c'est le continent écossais. Bientôt nous abordons à Wick, où je débarque.

Le chef-lieu du comté de Caithness est d'origine norvégienne : *viig*, baie. Fort sale, fleurant le goudron et la marée, ce pittoresque petit port fait le désespoir des ingénieurs, qui depuis un demi-siècle y ont enfoui des sommes considérables en vains efforts pour en rendre le mouillage sûr. De la mi-juillet à la mi-septembre, le hareng y règne en maître. C'est à voir, ces cinq à six cents barques sous voiles rentrant avec le jusant, pareilles à un immense vol de mouettes. Moins gracieux, le spectacle qui suit immédiatement leur retour. Le poisson est porté dans de grandes mannes à de vastes auges en bois, autour desquelles se tiennent par centaines des femmes encaquées en un sac informe de grosse toile, tout maculé de sang. D'un coup de pouce elles éventrent et vident une moyenne de vingt-cinq harengs à la minute, qu'elles jettent dans l'auge disposée en gouttières où

passe un courant d'eau douce qui les lave. De là, on les transporte à l'usine, d'où, traités par la saumure et la fumée, ils sortent à l'état de « gendarmes ».

La baie de Sinclair, qui infléchit la côte au nord de Wick, est jalonnée de bastilles en ruines, nids de pirates agrafés au roc vif, et dont à quelque distance on ne distingue pas si ce sont des murailles naturelles ou de la main de l'homme.

En allant en voiture par la route de Wick à Helmsdale rattraper le chemin de fer, on traverse les hauts plateaux stériles du Caithness s'élevant jusqu'à 1 200 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quarante milles durant de solitude, hors quatre ou cinq hameaux au débouché de petites vallées, et quelques châteaux encore : un pavillon de chasse du duc de Portland, avec un parc à daims de 80 000 acres, Berriedale, vieille forteresse ruinée des comtes de Caithness, qui donne son titre à l'héritier présomptif de la pairie. C'est près de John o'Groat's qu'est leur château habité, Barrogill, construction crénelée et hérissée de tours, autour de laquelle les vents n'ont jamais permis le moindre simulacre de jardin ou de parc.

Après ces caravanes par terre et par mer, c'est un repos de se trouver confortablement installé dans un wagon, roulant à l'abri des intempéries et se reposant l'esprit et les yeux à suivre une route déjà parcourue jusqu'à Dingwall, où s'embranche la ligne qui conduit à l'île de Skye. Comme il faut bien s'arrêter parfois, crainte d'être atteint de la danse de Saint-Guy, on ne saurait mieux faire que de relâcher un peu au delà de cette ville sans intérêt, au « spa » de Strathpeffer, charmante petite station thermale au fond d'un exquis vallon boisé et mamelonné, endormi dans l'ombre du majestueux Ben Wywis. « Montagne d'épouvante, » — le nom est plus terrible que ne le mérite cette énorme masse en forme de melon, d'accès facile, toute bleue de schiste sous le manteau de bruyère pourpre que le roc troue de larges accrocs. Il y a là de blanches villas entourées de frais jardins, et de vastes caravansérails à faux airs de château groupés autour de sources sulfureuses.

Cahin-caha, un train à allures de tramway nous emporte vers l'ouest à travers un pays accidenté, landes sèches ou tourbeuses coupées d'éboulis, d'ardoise et de gneiss, avec de petits lacs solitaires et mélancoliques voilés de légers rideaux de bouleaux et de mélèzes. Les ressources de la plume sont trop limitées pour peindre les aspects toujours semblables et pourtant toujours divers de cette nature à la fois douce et sauvage.

Quand on arrive au loch Carron, cela devient de toute beauté. C'est un fiord profond et tortueux qui s'infiltre dans un massif de montagnes drues, bien arrangées, bien découpées, aux plans bien enveloppés, hardies de lignes et de pentes, tombant quasi perpendiculaires dans le miroir bleu sombre de cette mer intérieure, avec au pied juste la place pour une route d'un côté, pour la voie de l'autre, sans tunnels, les vagues à peine frissonnantes venant mourir sur le remblai en détritus de schiste. A Strome Ferry, un steamer chauffe. Nous embarquons, et nous voilà voguant sur les eaux unies et irisées du loch, qui en s'élargissant brusquement montre qu'on est en mer. Deux heures et demie de navigation à travers les îles satellites et les terres déchiquetées de Skye, assez rapprochées en un point pour qu'on y accède du continent par un ferry-boat. Dans le crépuscule bleuissant, c'est un rêve de féerie, d'où l'on sort en accostant à Portree — « le havre du roi », ainsi nommé à la suite d'une visite de Jacques V, blotti au fond d'une petite rade profonde.

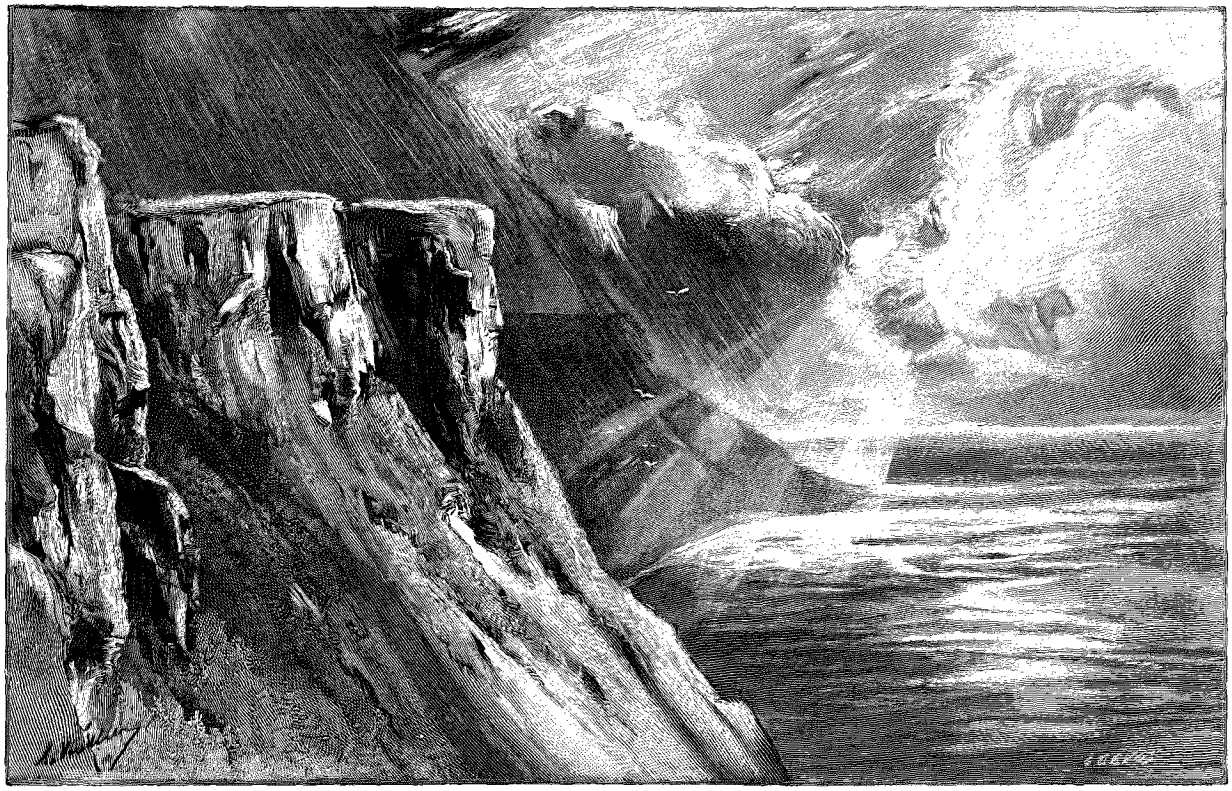
(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.



PONEYS DES SHETLAND. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXVI

Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes.



MOUETTES.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

De l'heureux temps où un voyage dans les Hautes-Terres d'Écosse était du domaine de l'exploration, il nous est resté une relation curieuse : celle du grand écrivain anglais Samuel Johnson, en compagnie de son admirateur et biographe l'avocat édimbourgeois James Boswell, fils du juge lord Auchinleck — prononcez *Affleck* et ne me demandez pas pourquoi. Soit dit en passant, ce magistrat était assez dédaigneux de la littérature pour dire de son fils : — « Décidément Jamie est fou à lier. Le voilà maintenant qui s'est acquiné avec un maître d'école. » Peu auparavant, Boswell en visite à Ferney avait annoncé son dessein d'entreprendre cette expédition. — « Insistez-vous pour que je vous accompagne? demanda Voltaire en le regardant comme s'il eût parlé d'aller au Pôle Nord. — Nullement, monsieur. — Alors je n'y fais point d'empêchement. » Et quand les voyageurs furent revenus à Édimbourg, on leur adressa de telles congratulations que Johnson lui-même proteste : « Il semble que nous arrivions de la Nouvelle-Zemble et que nous ayons souffert cinq persécutions au Japon. »

Cette relation est singulièrement caractéristique d'une époque qui ne possédait pas la connaissance des beautés naturelles. L'incapacité des esprits les plus distingués à les sentir, par suite leur impuissance à les décrire, étonnent notre génération amoureuse de l'ampleur des horizons, de l'harmonie des lignes, du charme du ton, de la magie de la lumière. Seuls les arrangements de la main de l'homme parlaient à leurs yeux. Sans culture, sans

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301 ; *tome III, p.* 409.

ombrages, il n'était point pour eux de belle campagne. La poésie de la sauvagerie, la grâce de la mélancolie, leur étaient lettre close. Gens d'infiniment d'esprit, l'imagination leur faisait totalement défaut. Aussi ont-ils bien souffert dans ces farouches Hébrides. « Qui pourrait aimer un pareil pays? » demande Johnson. « Mais je n'en veux point parler défavorablement, à cause des habitants qui m'ont si bien reçu. » Ne rions pas. Son contemporain Gray, un poète cependant, déclarait bien « trouver les Apennins moins horribles que les Alpes, parce que les montagnes y sont cultivées plus haut », et le comte de Carlisle brûlait toutes les étapes de Vérone à Mannheim, à travers le Tyrol, « pas un endroit ne valant la peine de s'y arrêter ».

Et malgré tout, on devine nos deux touristes récalcitrants confusément remués par une vague émotion qui les hérissait, les indignait presque, les terrifiait aussi, mais les prenait quoi qu'ils en eussent. Boswell l'a écrit avec une amusante naïveté d'âme honnête : « J'espère me contraindre à admirer la nature ». Il y travaillait en effet de son mieux, car, non content de chercher à s'assimiler l'abrupte rudesse de ces Highlands, qui pour les gens des Basses-Terres étaient pays étranger et ennemi, il avait auparavant visité la Corse. Ce sont les efforts de nos pères sans doute qui ont fait notre éducation en cette matière.

L'absence d'arbres surtout était une idée fixe chez « le gros Saxon », *Sassenach mòhr*, comme on le désigne encore dans les îles de l'Ouest, où ont laissé un très mauvais souvenir les sarcasmes dont il a d'une main un peu lourde accablé les susceptibles Celtes. Sur l'île de Skye en particulier s'est exercée sa verve. Il y avait perdu sa canne. « Jamais je ne la retrouverai, écrit-il ; un morceau de bois est ici un objet de trop grande valeur. » Boutade qui lui attira cette réponse d'un Macdonald : « Si vous revenez chez nous, nous vous ferons sentir que nous avons assez d'arbres pour couper de quoi vous bâtonner. »

La monomanie sylvicole admise, s'il avait tort de s'en indigner, Johnson avait raison de constater qu'un arbre est dans ces Hébrides une curiosité comme un cheval à Venise. Ainsi qu'il sied à une capitale, Portree en possède quelques-uns. En bas la marine ; en haut, sur une terrasse de roc, la ville — 900 âmes s'il vous plaît — derrière laquelle se déroule un plateau nu. Dominant le tout, un massif de granit noir veiné de rouge, dont le sommet herbu est planté de quelques robustes ormeaux et d'assez beaux frênes, entourant une tour moderne. C'est la promenade de l'endroit, et l'on y a des vues exquises sur la petite rade aux eaux irisées, où presque chaque jour mouille quelque yacht de plaisance, avec une perspective infinie de rochers aux pentes vertes et pourpres, et de lointaines montagnes s'estompant en lilas sur le ciel d'un azur pâle.

C'est vers elles qu'au matin m'emporte un léger *trap* de sapin verni, roulant à travers ces landes stériles, ces monotones bruyères dont la description lasse, mais non la vue, caressée par l'harmonie très douce du ton et de la ligne. Une grande heure de route à un trot vif, sans rencontrer une maison. Les gros moutons nous regardent passer : combien peu semblables aux créatures effarées, abruties et stupides que sont les nôtres. Gais, joueurs, espiègles, l'œil intelligent, gracieux, malgré leur rotondité, et très propres, parce que, au lieu d'être parqués au milieu de leurs excréments dans d'ignobles bergeries, ils errent en liberté, se couchant sur la bruyère, soit sèche, soit humide, évitant les mares tourbeuses et les flaques stagnantes, et lavés tous les jours par la rosée ou la pluie du bon Dieu. Point sauvages cependant. Les étrangers ne réussissent pas à les approcher, mais ils connaissent leurs bergers et en sont tous connus. A la tombée de la nuit ceux-ci montent sur une hauteur, d'où avec un sifflement modulé ils appellent leurs ouailles, qui accourent se ranger autour d'eux. Ils les comptent, et s'il en est d'égarées ou de rebelles, leurs chiens, de beaux griffons au poil rude, ont tôt fait de les découvrir et de les ramener. Les malades sont soignés, les blessés pansés, les brebis pleines surveillées. Si leur terme est proche, elles sont emmenées à la ferme, où on les assiste, leur donnant une nourriture substantielle et les gardant jusqu'à ce que les agneaux soient de force à vaguer dans la lande à la suite de leur mère.

A Sligachan, qui n'est qu'une auberge à la tête d'un fjord long et étroit, halte et déjeuner : quelques tranches de mouton rôti froid accompagnées de pommes de terre bouillies chaudes et de pickles au cayenne, qu'arrose une pinte de bière, puis en selle sur un petit poney hirsute, le poil long et ébouriffé, la crinière en désordre, l'œil vif et doux d'un jeune chien. Si Betsy se trouve là, je vous engage à lui donner la préférence. Cette jument alezane est une personne sage et vaillante, qui sait parfaitement son affaire. Tenez-la, car il y a assez de trous pour qu'elle soit excusable de buter, mais ne la dirigez point. En marchant derrière, le guide vous donne l'exemple de la confiance. Ce vieux Celte roux, barbu jusqu'aux yeux, le cuir tanné d'un forban, ne parle que tout juste ce qu'il faut d'anglais, durci par le guttural accent gaélique aux consonnances germaniques. Cela garantit contre le bavardage vide et niais des cicérones de tous pays. Et lentement nous montons la vallée morne qui s'évide entre les monts Cuchullin — prononcez *Coulin*, — dont le nom est celui d'un héros d'Ossian.

Pas apparence de chemin, rien que les traces vagues de ceux qui nous ont précédés. Nous suivons des coulées de pierrailles, où Betsy choisit soigneusement les plus gros cailloux pour y poser le pied, non sans glisser quelquefois, mais inébranlablement solide sur ses jarrets d'acier. De l'une nous passons dans l'autre en décrivant des zig-zags connus de l'intelligent animal. A chaque instant elle traverse de petits torrents, qui en cette saison relativement sèche ne la mouillent guère que jusqu'aux boulets, quelques-uns seulement jusqu'à mi-jambe. J'en ai compté trente-sept et puis j'ai renoncé. Par endroits de petites plaques tourbeuses, où mon léger poids ne fait pas enfoncer bien profondément ma monture. Elle paraît m'en savoir gré et renifle avec satisfac-



LES MONTS CUCHULLIN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROMAGNOL.

tion. Rien, qu'à droite et à gauche, les crêtes déchirées, les pics sourcilleux, chaîne nue et escarpée comme l'indique le vocable générique de toutes ses parties : Sgurr Alaisdair, Sgurr na Ghreadaidh, Sgurr na Banachdich, Sgurr na H'Namha, Sgurr Bidein Dminn nan Ramh, — pardon, ce n'est pas ma faute, — Sgurr na Gillean, une élégante aiguille, qui domine tout le massif, à moins que ce ne soit le Sgurr Dubh, un gros trapu très noir. Je n'affirme point l'exactitude parfaite des noms; mais ce n'est pas vous qui me contredirez, n'est-il pas vrai?

Samuel Johnson, styliste impeccable et puriste implacable, dont le dictionnaire est le Littré de l'Angleterre, avait en haine l'exagération de langage. Un jour, un enthousiaste fils de Gaël lui montre « une énorme montagne » : — « Monsieur, répond-il sévèrement, ce n'est qu'une protubérance considérable. » Appliqué à la plupart de celles d'Écosse, le mot est fort juste. La chaîne de Cuchullin toutefois le mériterait moins que toute autre, à cause de ses lignes élancées et dégagées. Bien que les plus élevés de ces sommets ne dépassent point 3 200 pieds (975 mètres), ils ont des allures alpestres, et leur forme conique repose de celle en dôme plus ou moins bossué ou aplati, qui est générale sur le continent calédonien.

La solitude est absolue. Vers le milieu du trajet seulement nous traversons un pâturage marécageux, rongé de joncs et de flèches d'eau. Les bœufs et les vaches qui y broutent sont la pure race des Highlands : petits, allongés, l'encolure puissante, les flancs évidés, la jambe sèche et nerveuse, le poil long et laineux, de couleur noire, fauve ou gris cendré, quelques-uns à la robe tigrée, les cornes acérées, presque horizontales, atteignant parfois une longueur de 50 centimètres, pacifiques et sociables en dépit de leur aspect farouche. Une demi-douzaine de gamins des deux sexes, indistinctement vêtus d'un kilt en loques qui les laisse demi-nus, coiffés de jaunes tignasses embroussaillées, aussi velus, aussi sauvages que leurs bêtes, nous regardent passer curieusement, mais — particularité caractéristique du caractère écossais — sans mendier. Cette plaie de l'Irlande est inconnue ici, même dans les districts les plus misérables.

« Aurais-je jamais pensé qu'un jour je me trouverais en ces régions perdues? » écrivait de l'île de Skye « le gros Saxon » à une amie de Londres. « Et vous fussiez-vous attendue à recevoir une communication de cette extrême limite de l'Europe? » Cela fit croire à la dame, peu ferrée sur la géographie, qu'il était allé jusqu'en Islande. Et il ajoute, non sans fierté : « Je jouis en ce moment du plaisir d'être où personne ne vient et de voir ce que personne ne voit ». On ne saurait espérer aujourd'hui se donner en aucun coin des Hébrides cette joie égoïste. Toutefois ce sont des parages relativement peu visités, et généralement omis de l'itinéraire du touriste banal, ce qui leur prête un attrait considérable. Une double détonation bruyamment répercutée par les échos de la montagne, et qui fait faire à Betsy un brusque écart, révèle la présence pas très lointaine d'autres humains. C'est aujourd'hui le 12 août, date fatale pour les grouses, qui, dans la pénurie où ils sont d'almanachs, ne se

doutaient pas en partant tout à l'heure par compagnies entières sous les pieds du cheval que leur Saint-Barthélemy annuelle a sonné. Et ici il ne s'agit pas comme chez nous de rapporter triomphalement le soir *quelques méchants perdreaux* dans son carnier. De dix à vingt couples d'oiseaux par fusil constituent une honorable moyenne journalière pour le tir au grouse. Dans tout le Royaume-Uni d'ailleurs on ne compte que par *brace*, c'est-à-dire par paire, le gibier à plumes. Cela seul montre combien les chasses y sont peuplées.

A force de monter dans cette vallée aussi ardue et désolée que celle de Josaphat, où le soleil tape dur, — ce matin, bien entendu, c'est par une pluie fine et qui semblait ne jamais devoir finir que je m'étais mise en route, — on parvient à un point où renoncent les braves petits poneys eux-mêmes. Le guide attache la bride de Betsy à un bout de corde assujetti entre deux pierres, et lui devant, cette fois, nous grimpons à l'escalade d'un contre-fort abrupt de la montagne qui se dresse, droite et massive, comme un rempart formidable. Moins encore de chemin qu'avant, si c'est possible. Il fait vraiment chaud se hisser là-haut. Au bout d'une très laborieuse demi-heure, on se trouve sur un plateau de roc creusé en son centre d'un petit lac violet, et où brusquement le grand vent de mer vient vous frapper au visage en menaçant votre équilibre. Il se faut arcbouter solidement, car si l'on se laissait balayer, on ne reviendrait pas pour dire ce qu'on a vu.

Ce serait dommage. A 750 mètres au-dessous de soi, au fond d'un farouche chaos de rochers dégringolés des cimes et de précipices béants, formant un cirque de murailles quasi perpendiculaires, crevassées, déchirées, terribles, le noir abîme du lac Coruisk (en gaélique, « le chaudron d'eau »). Tout est si sombre qu'on dirait un puits de fer rempli d'encre, et le ciel lui-même, tout à l'heure d'un bleu éclatant, a pris un aspect métallique. C'est vraiment ici une entrée de l'enfer. Un lieu aussi romantique devait inspirer Walter Scott, qui en a fait une magistrale description dans *The Lord of the Isles*, à l'occasion de la rencontre du traître Cormac Doil avec le grand Bruce qu'accompagne lord Ronald, seigneur des Iles (dans l'histoire Angus Og, nom trouvé par le poète trop peu euphonique pour être conservé).

Cette grande cuvette ovale que forme le loch Coruisk est un lac d'eau douce. Une étroite langue de pierre seulement le sépare du loch Scavaig, vaste fjord marin enserré dans un amphithéâtre de rudes montagnes, qui est vu plus à son avantage du large, lorsque le temps permet d'en approcher aux yachts ou au steamer d'Oban à Portree. De l'observatoire où nous sommes on n'en aperçoit qu'un morceau, à demi noyé dans les embruns s'élevant des flots en convulsion perpétuelle dont parviennent jusqu'ici les rugissements. Au delà c'est la haute mer d'un bleu verdissant, avec une perspective d'îles violettes, dont chacune a sa particularité et son histoire.



CROFTER À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

Eig, l'île de porphyre, qui contient une forêt de pins pétrifiée, un massif de colonnes basaltiques comme celles de la Chaussée des Géants, des sables sonores comme ceux des montagnes de Djebel-Nekous dans l'isthme de Suez, et une grotte où, il n'y a pas plus de deux cents ans, pour venger une injure, les Macleod de Skye enfermèrent tout vifs comme renards au terrier deux cents Macdonald. Rum ou Rona, transformée par le propriétaire en un immense parc à moutons, est chère aux géologues pour son étrange formation, analogue à un gigantesque panier de bouteilles, et dont les montagnes de grès rouge contiennent en abondance, non pas la plante, mais le gemme nommé héliotrope ou sanguine. Canna, l'île aimantée, tellement saturée de fer qu'elle affole au passage les boussoles des navires. Les ruines d'une petite tour isolée au sommet d'un roc racontent la tragique histoire d'une belle et mystérieuse étrangère qu'y tint en captivité la jalousie de son époux, un lord des Iles. Muke, l'île des marsouins, une autre fréquentée par les phoques, une troisième abandonnée aux rats qui l'infestent, d'autres encore, à peine distinguables dans la chaude vapeur qui embrume l'horizon étincelant.

Et toujours la solitude solennelle. Pas même un

corbeau. Mais voilà que le guide me montre un aigle qui plane juste au-dessus de nos têtes. A le voir si gros à une telle hauteur, car il domine les cimes les plus élevées, avec ce vol puissant, cette ample et majestueuse envergure, on devine bien en effet l'oiseau royal. Nombreux ici naguère, on les a presque entièrement détruits, non en les tuant en des chasses loyales où l'animal a ses défenses, car ce n'est pas un coup de fusil facile, mais en dénichant bêtement et lâchement les petits. Les sportsmen s'en affligent, car des aigles, cela ne se sème pas comme des lapins.

Et toujours un silence oppressif, hormis la sourde rumeur lointaine du flux qui se brise avec fracas sur les récifs du fjord, ainsi que celle de « la Folle Cataracte », dégringolant d'une hauteur de 900 mètres, et qui, à cette distance, semble un serpent d'argent se tordant sur les flancs décharnés du Ghairsbheinn.

L'insupportable vent me chasse, et aussi la nécessité de songer au retour. Le guide me dit avoir récemment conduit des dames à l'ascension du Sgurr na Gillean, qui menace le ciel de sa pointe aiguë coiffée d'un petit nuage blanc. Inutile, mon ami : je suis résolue à ne pas les imiter. Il regrette aussi que je ne sois pas partie de meilleure heure, avec des provisions, parce que nous aurions pu, en contournant la montagne, descendre sur les bords du lac et revenir par un chemin différent. Très bien, ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, allons retrouver Betsy. En revenant sur mes pas je me suis aperçue de l'utilité d'un guide. L'ayant laissé prendre de l'avance, je l'avais perdu de vue, et malgré toute mon attention j'ai senti que je m'égarais dans ce chaos. Il m'a fallu le héler et que, montant sur un morceau de rocher, il m'indiquât du bout de son bâton la direction à suivre, sans quoi j'aurais tourné sur moi-même jusqu'au jour du jugement dernier.



PROPRIÉTAIRE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

En descendant de cheval j'avais dans les reins ces seize milles, — car Betsy et ses pareils ont les réactions fort dures. Murdo Mackinnon, lui, les avait dans les jambes. Ses cinq shillings étaient bien gagnés, — autant pour la bête, qui n'est pas à lui. Je ne crois pas que ce brave homme ait de haine contre les oisifs et les curieux, et il a bien raison, car on peut vivre heureux sans avoir gravi le Strona Stru, d'où je descends, tandis que ces quelques pièces blanches représentent dans Skye une quantité d'objets de première nécessité. Le vivre ici n'est cher que pour les étrangers.

Mais par exemple il l'est. Quand vous réglerez votre bill à l'auberge de Sligachan, vous vous en apercevrez. Tant pour votre modeste réfection, hum!... Enfin, on ne fait pas d'observations. Un shilling six pence pour celle du cheval qui vous a amené. Ceci est fort. Ne pouvait-on apporter son avoine? Et puis enfin, est-ce que cela me regarde, la nourriture d'une bête que j'ai louée, et qui mangerait aussi, apparemment, si elle était demeurée à l'écurie, improductive pour son maître? Et quoi encore?... Deux shillings pour le déjeuner du cocher. Voilà qui dépasse les bornes de la plaisanterie. Je paie un homme afin qu'il se nourrisse avec l'argent que je lui donne, — car, au prix de la voiture, j'ai comme toujours à ajouter la rémunération de celui qui la conduit. Pourquoi donc, pendant qu'on y est, ne pas me faire payer l'usure des harnais et l'amortissement du cheval? Vous connaissez le compte légendaire de l'aubergiste suisse : « Une tasse de thé : 2 fr. 50 ; thé : 0 fr. 50; sucre : 0 fr. 25; lait : 0 fr. 25; service: 0 fr. 50; la vue : 1 franc. Total : 5 francs. » Ceux d'ici ne le cèdent en rien à leurs confrères alpestres. Je m'en suis vengée en le disant au propriétaire de l'Hôtel Royal, à Portree : « Pour vous, presbytériens, c'est-à-dire deux fois protestants, nourris dans la sainte horreur des jésuites, voilà qui fleure fortement l'escobarderie. » Il a paru fort offensé, moins du reproche d'indélicatesse que du rapprochement avec l'impur et babylonien papisme. Je livre ce sujet aux ministres indigènes, pour varier le texte de leurs éternels sermons.

*

XXVII

Sacrament Sunday. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Somerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite.

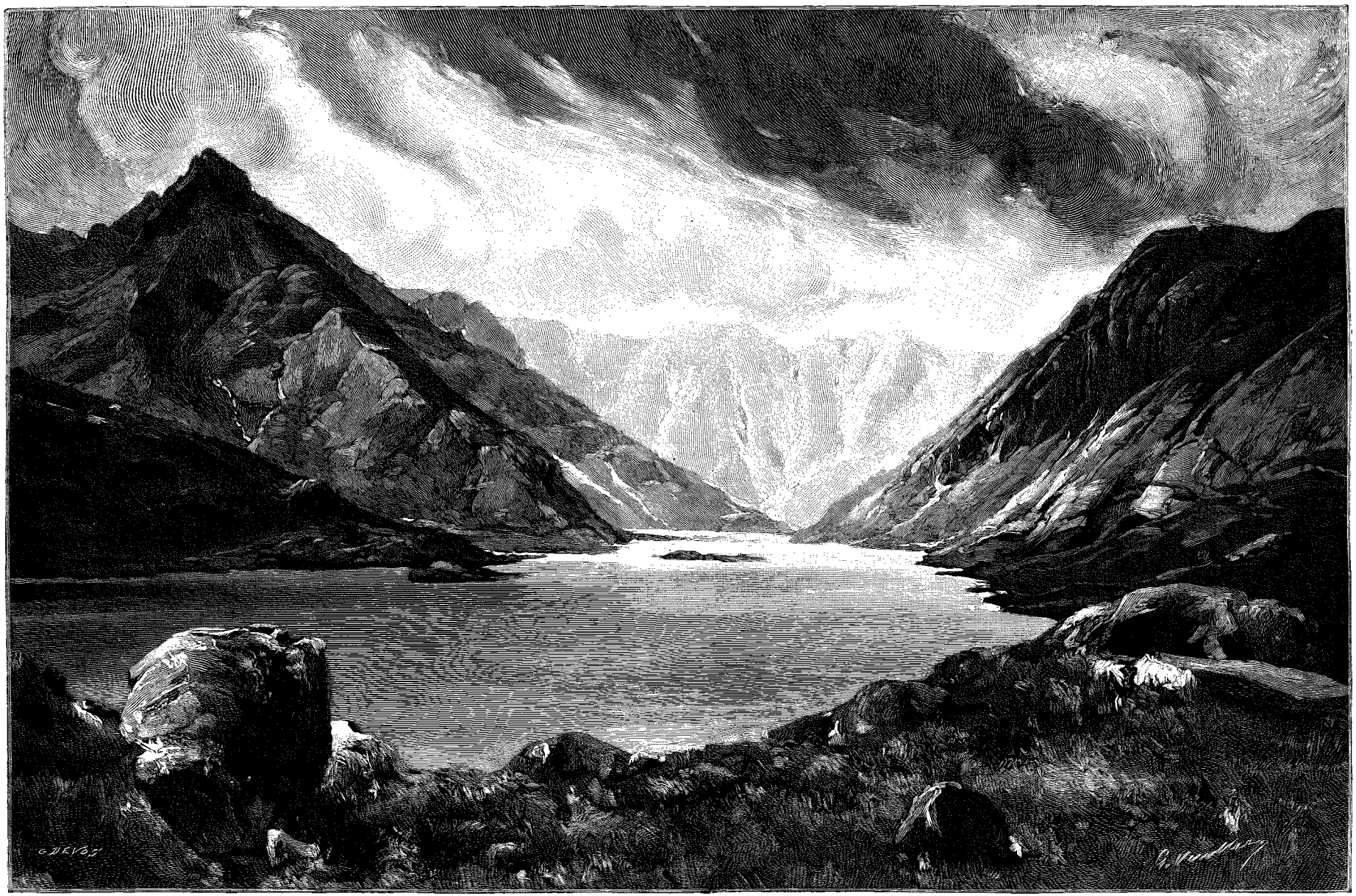
Le dimanche : flânerie, repos, correspondance, mise à jour de ses notes, inspection de ses hardes. En un aussi petit endroit, ces cinq ou six églises sonnant en même temps leurs offices trois fois par jour font l'effet d'une concurrence, hymnes orthodoxes et dissidents s'échappant par les fenêtres ouvertes et se mêlant en un discordant ensemble. Par surcroît, des salutistes vocifèrent les louanges du Seigneur sur la terrasse surplombant le port, qui est la « Parade » de la ville. Pourquoi, parlant au nom d'un Dieu d'amour, ces gens-là ont-ils l'air furieux? Convertissez-nous, mais ne vous fâchez pas.

Flânant à l'entour de Portree, d'autres chants, passablement sauvages aussi, m'attirent, et j'ai la bonne fortune de tomber sur une scène très caractéristique, qui n'a lieu que deux fois l'an. *Sacrament Sunday*, c'est le dimanche de la communion pour les presbytériens libres, accourus de tous les coins de l'île et des îlots avoisinants. Leur église, qui ne serait pas assez vaste pour tout ce monde, est réservée au « gratin », c'est-à-dire aux fidèles de langue anglaise; la plèbe, qui ne parle guère que le gaélique, se réunit en plein air, dans une grasse prairie en contre-bas de la route, d'où les curieux regardent comme d'un balcon.

Le spectacle est étrange : dans un petit guignol en bois, le ministre officiant, de temps à autre relevé de son service par un confrère; devant, deux longues tables disposées en forme de croix et recouvertes de nappes blanches, sur lesquelles sont disposés le pain et le vin. Une quarantaine de personnes s'y agenouillent à tour de rôle et reçoivent le sacrement, après avoir déposé leur offrande dans de grands plats de cuivre, où bien peu de pièces d'argent brillent au milieu du billion. Assis sur l'herbe alentour, par centaines, de braves gens très recueillis, les hommes couvrant d'un mouchoir blanc leur tête nue et les femmes ouvrant leur parapluie contre les ardeurs du soleil d'août. A quelque distance, des chariots dételés, les chevaux entravés paissant tranquillement, les vaches ruminant et regardant dans le vague de leur grand œil pensif et doux. Comme cadre au



PAYSAGE DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC CORUISK (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

tableau, des collines vertes et pourpres, des crêtes de rochers noirs et rouillés, avec au fond le miroir bleu de la rade et à l'arrière-plan les Cuchullin violettes, noyées dans une vapeur ambrée. Sans cesse et sans trêve ils chantent, le ministre disant successivement chaque verset du psaume dans le rude idiome national, guttural et martelé, et la congrégation le reprenant en chœur, avec des voix désespérément fausses. On se croirait aux âges primitifs de la chrétienté ou bien à une assemblée de covenantaires.

Si seulement ils avaient conservé leur costume national, les malheureux! Les hommes déjà, paysans ou marins, ne sont pas beaux en redingote noire ou complet à carreaux brouillés. Mais les femmes, avec des chapeaux « à l'instar » et des jupes à retroussis!... De pauvres vieilles seules portent le plaid en tartan de leur clan, un pan ramené sur la tête, et les élégantes de Skye ne se doutent guère à quel point cela est plus pittoresque que leurs affreux falbalas. L'esprit moderne et sa rage de plate uniformité exercent partout les mêmes ravages. Mais ici le gouvernement a eu sa part de responsabilité en proscrivant après 45' le kilt et le tartan, tenus pour séditieux. Ce n'est pas sans révolte que les Highlanders se sont résignés à l'humiliation de porter des culottes en témoignage de loyalisme, et les juges de paix de l'époque eurent à juger des cas burlesques d'infraction à cet édit aussi ridicule que tyrannique. Mais quand on se décida à l'abroger, l'antique habitude était perdue. C'est en vain qu'aujourd'hui la *gentry* s'efforce de la faire revivre. La suprême élégance d'un landlord écossais est de porter le costume de ses pères, légèrement modernisé, avec une affectation de simplicité, voire de négligence : kilt de son clan, le *sporran* à la ceinture et le *skene dhu* à la jarretière, veston court et gilet en tweed jaunâtre, chemise de flanelle, le bonnet bleu orné d'un brin de bruyère blanche ou d'une plume d'aigle assujettie par la broche d'argent à ses armes, gourdin au poing, pipe aux dents, sur les talons un chien d'arrêt, setter ou pointer de pur sang, ou bien un collie bien racé, aux formes patriciennes de lévrier. Il voyage volontiers en troisième classe — assez singulièrement dans les Highlands, les chemins de fer n'ont pas de secondes — et met sa coquetterie à des allures de fermier revenant de vendre un cochon ou d'acheter une vache. Mais il a derrière lui cinq à six siècles d'aïeux, et cela se voit assez à l'affinement du corps, à l'aisance de la tournure, à l'assurance du maintien, aux mains blanches et soignées, à ce tout et à ce rien absolument indéfinissables qui au temps de la Révolution trahissaient infailliblement les aristocrates déguisés en sans-culottes.... Pardon, c'est sans le vouloir que j'ai fait ce méchant jeu de mots.

Certain clubman correct et chic comme les Anglais savent l'être, se trouvant en visite chez un *laird* des Highlands au sang très bleu, s'étonne de le voir si peu soigné dans sa mise. — « A quoi bon? répond celui-ci. Tout le monde ici sait qui je suis. » Quelques mois après, c'est l'Écossais qui vient à Londres, où il retrouve son ami. Il a laissé au logis son costume national, mais le complet qu'il porte n'est guère moins râpé. Nouvel étonnement qui provoque cette réponse : « Pourquoi me gêner? Personne ici ne me connaît. »

Le soir, d'ailleurs, à dîner, ces messieurs descendent avec la veste de velours noir taillade à double créneaux et ornée de soutache de soie et de boutons carrés d'or ou d'argent, le gilet de velours largement ouvert sur le plastron irréprochable et cravatés de blanc. Avec le kilt, les jambes demi-nues, et tous les accessoires du costume national, cela est fort pittoresque parmi des femmes en toilette décolletée, et donne aux réunions dans un château d'Écosse un caractère particulier. Mais nous oublions la cérémonie du sacrement. Les voix sont rauques, les souffles épuisés, et ils chantent toujours. Il est 7 heures, et cela dure depuis le matin. L'écho affaibli en arrive jusqu'au petit bois du haut duquel je regarde le soleil se coucher dans une grande lumière orange, qui en glaçant les eaux bleues leur donne une étrange nuance gorge de pigeon. Malgré la beauté du spectacle, il faut rentrer, tant sont intolérablement cruelles les piqûres des *midges*, petits moustiques quasi invisibles, le fléau des îles de l'Ouest. C'est par nuées qu'ils vous enveloppent, vous entrant dans le nez, dans les oreilles, pénétrant sous vos vêtements et, plus venimeux à la tombée du jour, vous criblant la peau de points rouges, enflammés comme du feu. Pendant les mois angoissants qu'il demeura



MOUTON DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

caché et traqué dans les Hébrides, le prince Charles-Edouard fut tellement martyrisé par ces sanguinaires insectes, que plusieurs fois il fut sur le point de se livrer.



BŒUFS DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER. GRAVURE DE DEVOS.

Ici plus qu'en aucun autre coin des Highlands est demeuré vivace et attendri le souvenir du « joli prince Charlie », allié à celui de la brave Flora Macdonald. En me faisant rencontrer dans Skye une descendante de l'héroïne des Hébrides, le hasard m'a servie à souhait. Un type de Walter Scott, cette personne éprise du passé, fidèle aux traditions de sa race, qui porte sous toutes les formes son tartan bleu et vert quadrillé de rouge, son *crest* — un bras en armure tenant une croix au pied fiché, de gueules, avec le mot *Air muir 's air tir*, « *per mare per terras* », — ainsi que la primevère des tories, faute de pouvoir être encore jacobite, et demeurée catholique au fond, bien que depuis deux générations sa famille appartienne à l'Église épiscopale, ferrée à glace sur la généalogie de toutes les familles d'Écosse et l'histoire de tous les clans, collectionnant des objets ayant appartenu aux Stuarts, passionnément attachée à son pays et en particulier à ces Hébrides, berceau de ses pères, parlant un peu de gaélique, véritable recueil traditionnel à feuilleter, et se vantant d'être une attardée d'un autre âge. Il était impossible de mieux tomber pour revivre un siècle et demi en arrière.

La souche de tous les Macdonald est Somerled Mhôr Mac-Ghillibred, c'est-à-dire le grand Samuel, fils de Ghillibred, nom picte qui signifie « disciple de saint Bride ». Descendant du héros légendaire Conn des Cent Batailles, il était thane d'Argyll, ce qui faisait de lui un très puissant seigneur, devint lord des Iles par son mariage avec Effrica, fille et héritière d'Olaf le Basané, et délivra ce littoral de la domination scandinave.

Assassiné en 1164, il laissa quatre fils de qui sont issus tous les Macdonald. La branche aînée est celle de Slate, dont le chef fut élevé à la pairie en 1776, et le lord Macdonald actuel est encore appelé par les gens du pays *Mac Dhonaill na'n Eilon*, « le Macdonald des Iles ». Il est propriétaire de la moitié de Skye, où son château d'Armadale, un élégant édifice néo-gothique, est entouré d'un bois de pins et autres arbres de belle venue qui auraient réjoui les yeux de Johnson, sans compter des taillis de fuchsias arborescents.

Flora appartenait à la branche de Clanranald, qui brise d'une barre de bâtardise les armes des fils de Somerled, et n'en porte pas moins une fière devise : « Envers et contre tous ». Ceux de ce clan furent en effet parmi les plus entêtés partisans des causes perdues. John, fils de Donald, servit sous Montrose. Son petit-fils Allan, marié à Pénélope, fille d'un colonel Mackenzie au service de l'Espagne et gouverneur de Tanger, fut tué à Sheriffmuir dans les rangs jacobites. Son neveu et successeur Ranald se rallia pourtant à la maison de Hanovre, mais d'assez mauvaise grâce, et le fils aîné de celui-ci fut le premier à accueillir le prétendant à Borodale, sur les terres paternelles, à la tête de sept cents claymores du clan. Réfugié en France, il devint aide de camp du maréchal de Saxe, et, après que quinze années eurent apaisé les haines intestines, succéda en paix à son père, tué à soixante-six ans aux côtés de Wolfe, à Québec, dans les rangs de l'armée royale. Le chef actuel est l'amiral Sir Reginald Macdonald.

Le père de Flora était un membre médiocrement fortuné de cette famille, Ronald Macdonald de Miltoun, dans l'île de Uist-sud. Il la laissa orpheline fort jeune. A l'époque de Culloden, elle avait vingt-quatre ans. C'est le 16 avril que cette bataille avait ruiné les espérances du prétendant. Galopant à franc étrier vers l'ouest, escorté de quelques fidèles, il débarquait quelques jours après dans l'île de Benbecula, une des Hébrides, où les fuyards, s'abritant en une hutte de pêcheurs abandonnée, allumaient un feu d'épaves pour y rôtir les morceaux d'une vache qu'ils avaient tuée à coups de pistolet.

Il serait interminable de narrer ses pérégrinations d'île en île pendant quatre mois, traqué par la milice, les ports gardés, des vaisseaux de guerre croisant dans l'archipel. Tantôt réfugié dans des grottes, avec pour lit de la bruyère sèche et pour nourriture des crabes ramassés au creux des rochers, tantôt naviguant des jours et des nuits par la tempête, en barque non pontée, afin de déjouer les poursuites et d'essayer de gagner le vaisseau marchand français qui était son espoir de salut, quelquefois recevant une hospitalité passagère sous le toit de braves gens que ne trompait pas son nom emprunté de Sinclair, mais qui feignaient de ne pas le connaître,

ayant seulement soin de ne point le garder longtemps, crainte des représailles du gouvernement, et lui faisant passer du linge et des vivres.

Tous même n'étaient pas ses partisans; c'était de leur part humanité et chevalerie. Des centaines de personnes de toutes conditions connurent le secret de ses retraites, et pas une ne songea à le trahir, alors qu'il s'agissait de 30 000 livres sterling à gagner, pour le temps et pour le pays une énorme fortune. Un Donald Macleod, l'ayant recueilli à Scalpa où il avait fait naufrage, et de là favorisé sa fuite, fut arrêté et retenu un an prisonnier à Londres. Quand il en sortit, il fallut que des familles jacobites se cotisassent pour lui fournir de quoi regagner sa pauvre île. Au général Campbell qui l'interrogeait, il avait répondu simplement : « Oui, monsieur, j'ai prêté assistance à ce jeune gentleman dans l'embarras ». Et comme on lui parlait de la récompense qu'il eût pu gagner en le livrant : « A quoi m'aurait servi cet argent, puisque je n'aurais pas pu en jouir avec une bonne conscience? » Son dévouement lui valut plus tard d'un gentilhomme jacobite une tabatière d'argent ciselé le représentant à la barre d'un canot contenant le royal fugitif. Ayant juré de ne l'ouvrir que quand il pourrait offrir une prise au prince Charlie à Londres, il ne s'en servit jamais.

Transporté à South Uist par les soins du laird de Clanranald d'Ormaclade, qui ouvertement s'était déclaré contre lui, le prétendant y reçut en secret la visite de lady Marguerite Macdonald, dont le mari, sir Alexandre, tenait pour le gouvernement, et qui lui apporta vingt guinées d'or et des vêtements. Il en avait besoin. Mais sale, en guenilles, noirci par le hâle et les embruns, les yeux rougis et boursouflés de manque de sommeil, il était toujours d'allure royale, fier, courageux, de belle humeur.

C'est alors que Flora le connut. Elle se trouvait en visite chez son frère Angus qui, jacobite de cœur, n'avait pas pris les armes, crainte de compromettre leur beau-père, lequel commandait la milice locale par déférence pour son parent et patron sir Alexandre, mais si peu hanovrien qu'il se désolait à la pensée de capturer peut-être le prince sans le vouloir. La jeune fille souhaitait ardemment faire quelque chose pour le proscrit. Lady Macdonald d'Ormaclade, la femme du chef des Clanranald, — ah! ce n'est pas facile de s'y reconnaître, — la conduisit le voir. Elles le trouvèrent faisant cuire sur un feu de tourbe le cœur, le foie et les rognons d'un mouton, pour son souper, auquel il les convia. Un plan fut arrêté et mis à exécution avec une intelligence, un sang-froid, une énergie qui méritent à Flora le respect et la tendresse dont est entourée sa mémoire.

Ayant obtenu un passeport pour retourner dans Skye avec une femme de chambre irlandaise, Betty Burke, — non sans avoir préalablement passé une nuit en prison à cause de ses allures suspectes, — elle apporta au prince une jupe de piqué clair à fleurs rouges, un tablier blanc, un manteau de camelot marron à capuchon, des mitaines. Blond, mince, élégant, avec sa jolie figure fine et aiguë, type d'oiseau, pas très intelligent, mais charmant, il pouvait porter le travestissement féminin. Toutefois, l'expérience lui manquait. Flora lui ayant fait remarquer que le peu de soin avec lequel il laissait traîner sa jupe dans la boue le trahirait, il la retroussa brusquement si haut qu'elle se prit à rire et lui dit que c'était pire encore. Il y allait pour tous deux de leur tête peut-être, pour elle à coup sûr de sa liberté, ainsi que pour son parent Neil Eochan Macdonald, qui les accompagnait, pour les bateliers aussi, qui n'ignoraient pas l'identité de leur passager. Cependant ils chantèrent pendant tout le passage pour se tenir en joie — quarante milles de mer par le mauvais temps. C'est chez un autre cousin que Flora conduisait le prince : Alexandre Macdonald de Kinsburgh — encore un! Il les reçut au débarqué sur une grève déserte non loin de sa demeure, et comme Charles-Édouard le remerciait de s'être dérangé par la pluie : — « Trop heureux de servir Votre Altesse Royale », répondit le laird, tous aussi calmes et posés que s'il s'agissait d'une visite de politesse.

Cependant Kinsburgh se trouvant précisément occupé par les troupes hanovriennes qui perquisitionnaient, Flora s'y rendit seule. De complicité avec la maîtresse du logis, elle enjôla si bien le lieutenant Macleod, — on se réjouit de n'avoir enfin plus affaire à un Macdonald, — qu'elle endormit ses soupçons et qu'il laissa le champ libre. Ce soir-là, pour la première fois depuis des mois, le prince dormit dans un lit. Les draps de bonne toile filée sur le domaine en furent conservés, et les deux cousines se les partagèrent, pour plus tard en faire leur linceul. Si exaltés étaient les sentiments jacobites, que l'étoffe de la jupe de la fausse Kitty Burke fut copiée par un fabricant, qui gagna une fortune à en fournir les femmes demeurées fidèles au « roi de l'autre côté de l'eau », selon l'euphémisme en cours. Le soir du 29 juin 1746, on avait fait du punch pour réchauffer le royal fugitif. Trouvant qu'il a assez bu, le laird l'engage à aller dormir, et paternellement lui retire le bol des mains. Charles-Édouard insiste, veut le retenir, et dans cette lutte amicale le brise. Raccommodé avec des agrafes d'argent, il fut religieusement conservé dans la famille, et a figuré en bonne place à l'exposition de la période des Stuarts organisée à Londres en 1889 sous le patronage de la reine, qui peut se donner le luxe d'être jacobite, car tout cela est de la belle légende.

Le lendemain, ce nouveau Juif errant changeait de refuge, ayant troqué ses habits de femme contre un kilt et une veste appartenant au fils de la maison, Allan. Il demanda que celui-ci lui fût présenté. Mais le jeune homme s'y refusa, en disant à son père : — « Vous avez joué et peut-être perdu votre tête. C'est assez pour la famille. Qu'il y en ait un au moins qui puisse jurer n'avoir pas vu le prince. » C'était sage, sinon chevaleresque. Peu de jours après, en effet, la troupe arrivait à Kinsburgh, et le passage du proscrit était découvert par l'invo-



LE LAC SCAVAIG (PAGE 424). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

lontaire indiscrétion d'un valet disant que « la femme de chambre de miss Flora » avait couché dans la chambre d'honneur. Le laird fut arrêté, et demeura prisonnier à la Tour de Londres jusqu'à l'amnistie, sa participation à la fuite n'ayant pu être prouvée.

Cependant Flora s'occupait de faire passer secrètement son prince sur le continent écossais. Elle l'embarqua elle-même, avec pour viatique quatre chemises, un poulet froid, une livre de sucre et une bouteille d'eau-de-vie. En échange, il lui donna une boucle de ses cheveux. Ils s'embrassèrent et ne se revirent jamais. Deux mois encore il erra dans les terres de Clanranald, avant de pouvoir enfin prendre passage sur une frégate française. Alors seulement le courage lui faillit, et c'est en fondant en larmes qu'il quitta le royaume de ses pères, où l'avaient entouré tant d'héroïsme, de dévouement, de générosité. Une centaine de gentilshommes l'accompagnaient en exil, notamment Neil Macdonald, qui reçut un brevet de lieutenant dans la brigade écossaise au service de la France, et dont le fils Étienne devint le maréchal duc de Tarente. Un des fidèles de Charles-Édouard a décrit le costume que portait l'avant-dernier des Stuarts le jour où il se réfugia sous le pavillon fleurdelisé : une chemise couleur de safran, un bonnet bleu crasseux, des brogues éculés, assujettis avec des ficelles, et d'où sortaient les doigts de pied, des bas percés, un kilt usé et sans couleur, un morceau de plaid déchiré roulé autour du corps, un mouchoir sale noué au cou. Peu après il allait rendre visite au roi Louis XV en habit de velours rose brodé d'argent, veste de brocart d'or, culotte de soie rose, boucles et boutons de diamants, avec la Jarretière et la croix de Saint-André. Les mauvais jours étaient finis. Mais la tension de ses nerfs pendant ces mois de misère et d'angoisse avait été si douloureuse, que jamais il ne s'en remit et qu'il ne pouvait entendre seulement prononcer le nom d'Écosse sans pâlir et même perdre connaissance. On sait qu'après quelques faibles tentatives à Paris et à Madrid pour reprendre la partie perdue, Charles-Édouard se fixa auprès de son père à Rome, où son frère Henry, duc d'York, qui allait lui amener des renforts au moment de Culloden, était entré dans les ordres après la défaite. Il y traîna une existence vide et obscure, déshonorée par des habitudes d'intempérance. Sur le tard il épousa la princesse de Stolberg, de trente-deux ans plus jeune que lui, dont bientôt il se sépara et qui, après une longue liaison avec le poète Alfieri, devint la femme du peintre François-Xavier Fabre.

On regrette d'avoir à dire que jamais un souvenir de celui qu'elle avait si bien servi ne parvint à Flora Macdonald. Cependant, elle avait été arrêtée et emmenée à Londres, où elle entra à la tour par la sinistre porte

des Traîtres. Il est à l'honneur du gouvernement d'ajouter qu'elle fut traitée avec les égards dus à sa généreuse vaillance. Remise en liberté après quelques mois, elle demeura un certain temps chez une dame jacobite, lady Primrose, et il va de soi qu'elle fut la lionne de la saison. Le prince de Galles Frédéric, qui devait mourir sans avoir régné, l'y vint visiter. — « N'avez-vous pas crainte de vous trouver parmi nous, petite rebelle? lui dit-il. — Aucune, Monseigneur, répondit sans se troubler cette fille de petit gentilhomme campagnard des sauvages Hébrides, car si Votre Altesse Royale s'était trouvée dans la même situation que le prince son cousin, j'en aurais agi de même pour elle. » L'héritier présomptif lui baisa la main et prit congé d'elle le plus courtoisement du monde. Bientôt elle retourna à Skye, où elle épousa son cousin Allan de Kinsburgh.

Johnson, qui l'y visita trente ans plus tard, en parle comme d'une petite femme extrêmement distinguée, aux façons nobles, élégantes et simples. Un portrait d'elle qui se trouve à la Galerie nationale d'Édimbourg la représente jeune, plus fraîche que jolie, la physionomie ouverte, loyale, sympathique. Détail caractéristique de l'attachement aux choses locales du laird de Kinsburgh, les rideaux mêmes des lits étaient en tartan aux couleurs du clan. Demeurés fidèles à leurs princes, quand « le roi » Jacques III était mort en 1766, ils avaient acclamé dans leur cœur le roi Charles III. A la mort de celui-ci, le cardinal d'York — pour les entêtés jacobites Henri IX — ayant appris que les Macdonald de Kinsburgh partaient pour l'Amérique afin d'y rétablir leur modeste fortune compromise, fit offrir une pension à Flora sous la condition qu'elle embrasserait la foi catholique. Elle ne voulut pas changer de religion pour de l'argent, ni paraître se faire payer son dévouement. Revenue du Nouveau Monde, elle mourut sur sa terre natale en 1790. Charles, l'aîné de ses sept enfants, fut le bisaïeul d'une autre Flora Macdonald, qui est devenue la maréchale Canrobert, et une de ses descendantes de même nom a été longtemps fille d'honneur de la reine Victoria.

La personne de sa famille de qui je tiens beaucoup de ces détails m'a conduite chez une vieille femme dont l'aïeule, une Macdonald, — toujours! — avait beaucoup connu l'héroïne de Skye, et dont la tante, morte centenaire, qui, enfant, l'avait vue âgée, lui a transmis, avec les traditions orales, des reliques qu'elle conserve jalousement. C'est un châle de soie des Indes rouge, ayant appartenu à Flora, une boîte en vieux laque donnée par elle remplie de thé, denrée précieuse à cette époque, et un plat en assez belle faïence bleue, dans lequel « le joli prince Charlie » aurait mangé un rôti de mouton qu'elle lui avait porté dans sa cachette. La vieille Nicolson nous raconte tout cela en un anglais hésitant et incorrect, très fière de ces trésors de son humble logis, dont elle ne veut pas se défaire. — « Nous avons eu des revers et nous sommes tombés dans ce monde, dit-elle avec une dignité résignée, mais ma grand'mère était très respectable. » Cela pour nous expliquer les relations de cette aïeule avec la dame de Kinsburgh. Et, cette pauvre femme dont le fils est ouvrier du port, et qui, tout émue de voir une *french lady*, s'étonne que je vienne « d'aussi loin », se trouve alliée à plusieurs famille de la *gentry* locale. *Clanship* plutôt que parenté, sans doute, mais ces liens-là naguère, en comportant une sorte de vasselage patriarcal, étaient plus étroits et plus solides qu'aujourd'hui en d'autres pays ceux du sang très proche. Ils se sont relâchés et finalement dénoués avec ce qu'on appelle le progrès. Elle est devenue l'égale du lord Macdonald des Iles, certes, mais elle a cessé d'être sa cousine. Elle est assez arriérée pour ne pas voir ce qu'elle y gagne.

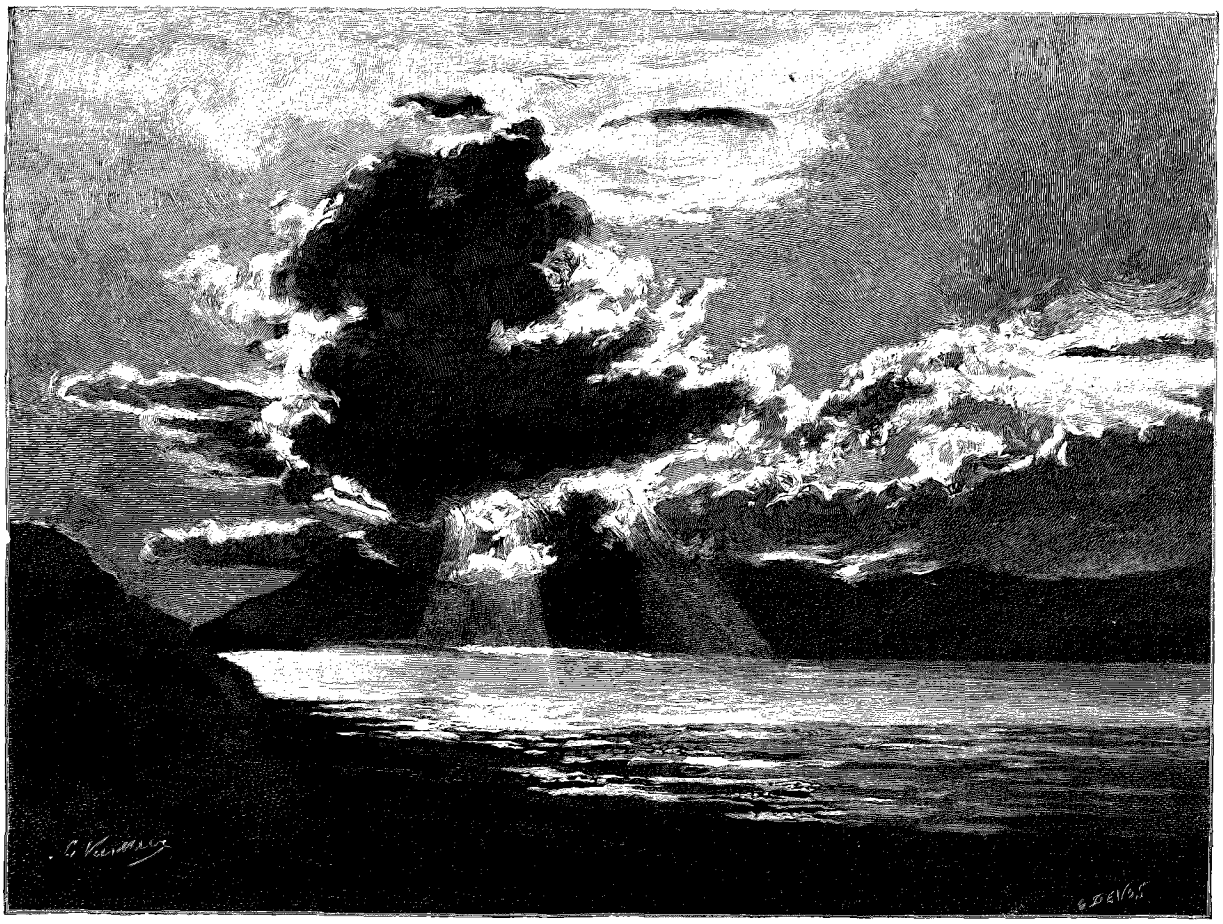
(*A suivre.*)

MARIE ANNE DE BOVET.



UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CIEL D'ORAGE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.



MUSICIENS AMBULANTS.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

XXVIII

Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. Par monts et par vaux. — Le loch Marce.

Nous traversons vingt milles par d'éternelles landes ondulées où la bruyère rose et violette fleurit sur un sol tourbeux. De loin en loin quelques pièces défrichées autour de ces massives et solides collines basses en pierres brutes, couvertes de chaume ou de jonc tressé, qu'on appelle des *crofts* et leurs habitants des *crofters*. Nous sommes ici près du château de Dunvegan. Le temps m'a manqué pour accomplir cette visite, que rendait d'ailleurs moins intéressante l'absence de la famille.

Après Uig, nous montons à l'escalade d'une muraille de granit noir, le Quiraing, énorme masse cylindrique quasi perpendiculaire, coiffée d'une plate-forme herbue. Ce n'est pas sans peine qu'on y parvient en trois bons quarts d'heure de grimpette à la suite d'un guide, au travers de ce chaos de rochers, avec d'inquiétantes vues plongeantes sur le gouffre qui écume 450 mètres au-dessous. Le destin a voulu que j'accomplisse cette rude ascension par un formidable orage. Très romantique certes, en ce lieu sauvage et sinistre, le fracas de la foudre que répercutaient cent échos contraires, sous un ciel infernal aux noires et lourdes nuées rayées de zigzags de feu. Mais l'enthousiasme le plus

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361, 373; *tome II, p.* 253, 265, 277, 289 *et* 301; *t. III, p.* 409 *et* 421.

intrépide faiblit à se sentir mouillé jusqu'aux os, pataugeant dans une terre détrempée, à moins qu'on ne glisse sur des pierres polies comme du marbre. Tout cela pour, parvenu au sommet, ne voir qu'un abîme de vapeur d'eau, où les splendeurs promises se noient dans des crêpes gris qui, se déchirant un instant, dévoilent une perspective infinie effacée aussitôt qu'entrevue. Par le beau temps ce doit être magique.

Je pars de l'île de Skye comme j'y étais arrivée, à la chute du jour, par le vapeur qui touche à Portree en allant d'Oban, conté d'Argyll, à Gairloch, comté de Ross, à vol de goéland quatre-vingt-dix milles marins, c'est-à-dire un degré et demi de côte, la plus irrégulière, la plus rompue, la plus tortueuse, la plus déchirée de tout ce littoral ouest de l'Écosse si profondément rongé par l'Atlantique. C'est exquis, ces navigations aux douces heures vespérales, sur une mer d'huile où la lumière mystérieusement bleue de la nuit tombante met des reflets nacrés, et qui, endormie dans la paix du soir entre toutes ces terres, semble presque une lagune. Cet instant de la journée y est d'une molle tiédeur, le vent, à peu près chronique en ces parages, brusquement tombé, laissant s'épancher dans l'atmosphère les effluves du Gulf-Stream, réchauffés par cette influence crépusculaire qui donne plus d'intensité au parfum des fleurs.

Faisant route au nord-est, nous laissons à bonne distance le Quiraing, qui même d'ici paraît très formidable. L'îlot de Saint-Rona, que nous rangeons par tribord, long récif nu en rocaille rouge, avec quelques coulées de terre où des moutons paissent une herbe saturée de sel, a son histoire, qui est touchante. Une famille de pêcheurs y habitait. Un soir leur barque se perdit sur les brisants dont il est hérissé. Afin d'épargner à d'autres ce sort funeste, la pauvre veuve dès lors tint toutes les nuits à sa fenêtre une lampe allumée. Le gouvernement finit par y élever un phare, dont elle fut instituée la gardienne.

Le large s'ouvre devant nous, d'un bleu profond dans le clair-obscur qui va toujours s'épaississant, avec à l'horizon les lignes évanescentes de l'île Lewis, la plus septentrionale des Hébrides. Bientôt le steamer se rapproche de la côte d'Écosse, solitaire et hautaine, que le loch Torridon, fait de trois baies inextricablement enchevêtrées, éventre d'une ample brèche ceinturée de rocs farouches. Le lambeau de terre, de pierre surtout, qui le sépare du loch Carron, plus au sud, par où j'avais gagné Skye, est un des plus retirés qu'il y ait, d'accès malaisé, habité seulement sur la côte par quelques pêcheurs, et où de riches propriétaires entretiennent à grands frais deux ou trois châteaux de chasse, dans lesquels doit être laborieux l'emploi d'officier de bouche. Sur le domaine d'Applecross se trouve une croix celtique du VIIe siècle, reste de l'église Saint-Malrube fondée par les Frères d'Iona, évangélisateurs du pays. Le nom du lieu dérive d'une légende qui voulait que chaque pomme du verger des moines fût marquée d'une croix. Si chétives fussent-elles, que jamais pomme ait pu mûrir en ces parages désolés, cela seul tient du miracle.

La nuit est tout à fait tombée quand nous accostons à un petit appontement, unique vestige de civilisation sur une grève déserte. Trois ou quatre breaks attendent pour nous conduire à l'hôtel, situé un mille plus loin. Pourquoi cet arrangement bizarre? Pour nous faire payer quelque chose de plus, me dit philosophiquement un compagnon de voyage, Écossais très au fait des ingénieux procédés de ce syndicat pour l'exploitation des touristes qu'est sa patrie. Comme il y avait soixante et dix passagers à transporter, les voitures ont dû faire la navette. N'ayant pas été de la première fournée, plutôt que d'attendre mélancoliquement assise sur une malle dans les ténèbres et la froidure, j'ai fait la route à pied. Cela n'a pas empêché que le lendemain mon bill ne portât un shilling pour la voiture. Sur ma réclamation, cet article a été biffé, mais il est des gens distraits, et puis on a grand soin de ne les laisser régler qu'à la dernière minute.... N'insistons pas.

De très fastueuse apparence, cet hôtel de Gairloch, isolé sur une jolie plage sablonneuse au milieu de bouquets de pins, et il peut être agréable d'y faire un séjour balnéaire. Mais aux infortunés vagabonds qui y passent une nuit au débarqué, il ne laisse pas un bon souvenir. Malgré qu'on ait eu la précaution d'y retenir son gîte d'avance, il faut prendre la file pour interviewer le *manager*, lequel, avec la mine de vous faire l'aumône, vous donne le numéro d'une chambre où, après une longue attente et une impatience proportionnée, vous obtenez qu'on monte votre valise. C'est tout ce qui peut entrer dans cette cellule encombrée d'un lit, d'une table de toilette et de deux chaises. Encore se doit-on réjouir de l'avoir pour soi seul. Parmi les derniers servis, il est deux dames qui ont couché dans un salon, deux hommes dans une salle de bains, trois dans la salle de billard — pas sur le billard, toutefois. Une jeune femme à qui l'on offrait de partager la chambre d'une autre voyageuse s'étant refusée à cette promiscuité — je comprends cela — a dormi dans un fauteuil du salon de lecture, et quelques hommes ont passé la nuit au fumoir. A quoi bon se plaindre, quand il n'y a pas d'autre ressource que la belle étoile, lambris un peu frais par le *haar*, cette humide brise d'est qui amène à l'aurore un brouillard glacial et souvent de la gelée blanche en plein août? Battu par le grand air pur et vif, on dort quand même au rythme berceur des vagues en basse continue, avec comme dessus les sons clairs et aigus d'un lointain pibroch.

De Gairloch à Achnasheen six heures sur un mail-coach à travers les interminables landes pourpres de bruyères, par de longues et rudes grimpettes aboutissant à un col, d'où l'on dégringole quasi à pic sur un petit lac ourlé d'irris violets et d'ajoncs à fleurs d'or, pour se hisser de nouveau au flanc d'une montagne, et dégringoler derechef dans un fond tourbeux, tapissé d'airelles et de myrtes nains au feuillage aromatique. La route, qui date d'avant l'invasion des touristes, est étroite, faite pour les petites charrettes plates indigènes, peintes en

bleu et rouge. Quand on croise un autre véhicule, il faut, pour s'en tirer, des prodiges d'adresse. A un moment on nous prie de descendre pour faciliter l'opération, qui se pratique au fil d'un talus fort escarpé, dont s'affaissent les terres amollies par la pluie. Les cochers sont d'une extrême prudence, avertis par la catastrophe survenue il y a peu de jours non loin d'ici : tout un coche roulant dans un précipice, non sans de sérieux dommages pour bêtes et gens.



TOURISTE ÉCOSSAIS.
DESSIN DE G. VUILLIER,
GRAVURE DE DEVOS.

Notre automédon est un gars jovial et déluré. Il nous donne une leçon de gaélique et nous apprend que c'est la plus ancienne des langues, à telles enseignes que les premières paroles adressées à Ève par Adam ont été celles-ci : « *Ciamhar tha shee Inibh*? (comment ça va-t-il aujourd'hui?) » Je ne garantis pas l'orthographe, qui est phonétique. Connaissant le cœur humain, en bas d'une longue côte il dit : — « Les jeunes gentlemen voudraient-ils marcher un moment? » Tous nos hommes s'empressent de mettre pied à terre, les barbons les premiers. Et pour leur permettre ensuite de nous rattraper, il fait halte à un endroit où se déroule un panorama magique. De grises montagnes nues, qui dans la grande lumière de midi se silhouettent aiguës sur ce ciel clair, avec des vallées remplies d'ombre mauve où dorment de sombres lacs couleur d'ardoise.

Puis par des défilés au fond desquels des torrents cascadent sur des rocailles blanches et noires, entre des rideaux d'aunes pleureurs et de fougères arborescentes, nous descendons sur le grand loch Maree, semé d'îles vertes, immense miroir de saphir enchâssé dans de hautes montagnes quasi perpendiculaires. C'était ici naguère un des sites les plus boisés d'Écosse; mais au siècle dernier des forges catalanes l'ont dénudé. Des plantations relativement récentes de pins, de bouleaux et de mélèzes commencent à réparer le mal. Tout ce district — une bagatelle de 165 000 acres (environ 67 000 hectares) — appartient à Sir Kenneth Mackenzie, un des sept baronnets du clan, dont auprès de Gairloch nous avons aperçu le manoir, retiré dans un vallon ombreux qui porte le nom aimable de *Flowerdale*, « le ravin des fleurs ».

Nous roulons encore, nous roulons toujours. A la joyeuse excitation locomotrice succède la torpeur très douce causée par une demi-journée de cahotage, qu'aggrave cette intensité d'attention accordée à de beaux lieux qu'on ne reverra sans doute jamais. La faim a sa part dans cet abattement. Il est 3 heures, et elle est loin, ma tasse de thé matinale appuyée de quelques tartines grillées. Plus vaillants, ceux qui au saut du lit se sont lestés d'un déjeuner solide. Je suis vraiment confuse de cet abus du *leitmotive* de la faim qui revient si souvent dans ces notes. C'est que, de toutes les habitudes, celles de l'estomac sont les plus difficiles à changer.

Et si encore peut-on se passer de manger à son heure — c'est ce que je fais aujourd'hui et pour cause — n'est-il pas de volonté qui puisse faire manger avant son heure. Enfin voici la gare d'Achnasheen. Nous nous jetons à bas du coche, nous nous ruons comme une horde de barbares faméliques dans le petit hôtel-buffet où nous attend un dîner substantiel. Une heure plus tard un train peu pressé nous emporte vers Inverness par une voie déjà parcourue, le ciel en soit loué, car la fatigue et la digestion combinées nous engourdissent en une voluptueuse somnolence.

XXIX

Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre! — Coucher de soleil impressionniste.

Si, abandonnant le littoral occidental, j'ai regagné celui de l'est d'où je venais, tournant le dos à ma destination réelle, cette apparente incohérence avait un motif : le désir d'y revenir par une singulière voie quasi naturelle qui n'est pas une des moindres curiosités du pays.

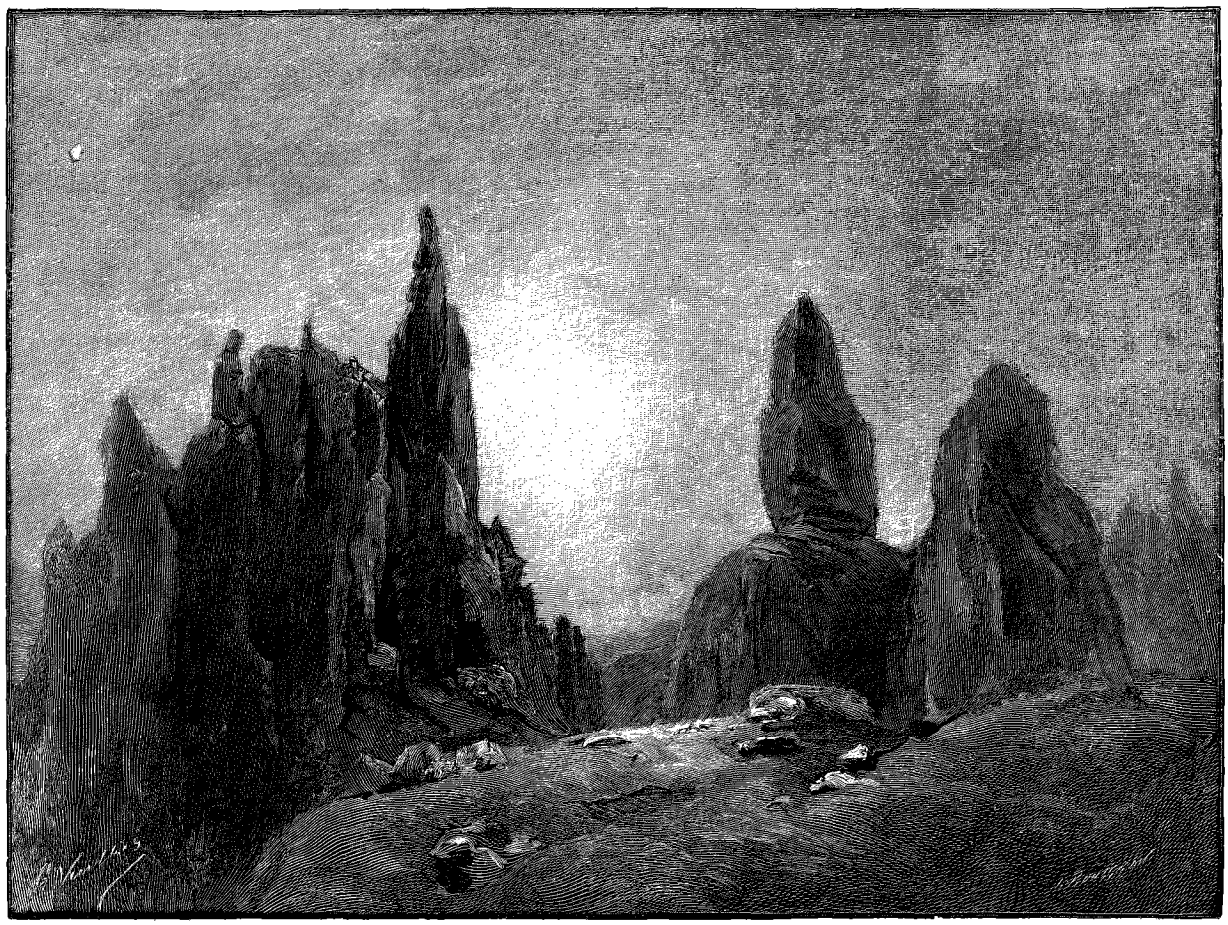
Au-dessus d'environ son deuxième tiers en la considérant à partir du sud, l'Écosse est sabrée de part en part par une faille géologique se dirigeant du nord-est au sud-ouest, appelée *Gleann môhr n'Alba*, « la grande vallée d'Alba » (nom gaélique du continent calédonien). Cette déchirure se trouve remplie d'eau sur presque toute sa longueur de près de cent kilomètres par les longs et étroits lacs d'eau douce Ness, Oich, Lochy, puis par les fjords salés Eil et Lynnhe. A la fin du siècle dernier les ingénieurs songèrent à les utiliser en une voie

navigable ininterrompue qui unirait la mer du Nord à l'océan Atlantique. L'avantage en était, à cette époque des bâtiments à voiles, de leur éviter le grand tour par le redoutable Pentland Firth, dont, pendant des semaines quelquefois, les vents contraires leur fermaient l'accès. En 1803, le projet, déjà étudié par le grand Watt, fut repris par Telford, à qui l'Écosse doit de remarquables travaux d'art, et vingt ans plus tard le canal Calédonien était ouvert, ayant coûté quelque chose comme trente-deux millions. Autant de jeté à l'eau — c'est bien le cas de le dire — car l'adoption de la vapeur pour la marine marchande l'a rendu sans objet aujourd'hui, sinon pour l'agrément des touristes. J'y ai navigué toute une journée sans rencontrer même un yacht de plaisance, rien que le steamer faisant la route en sens inverse du nôtre. Mais, comme me l'a dit non sans orgueil le capitaine Carmichael, commandant le *Gondolier*, sur lequel j'ai pris passage à Inverness, le gouvernement est assez riche pour se payer ce luxe et en faire la politesse aux étrangers.

C'est dur de sortir de son lit à 5 heures et demie du matin, le bateau démarrant à 7 heures précises, et l'embarcadère, dans un bassin à l'embouchure de la Ness, étant quelque peu éloigné de la ville. Les lits écossais, à vrai dire, sont plus durs encore, ce qui rend le sacrifice moins douloureux. Et puis on se console de tout à la pensée de douze bonnes heures de la plus agréable des locomotions : être transporté tout en pouvant se mouvoir, sans l'effort de la marche, sans les réactions du cheval, sans l'ankylose de la voiture, ni cahots, ni poussière, ni même enfin, le long de ce paisible ruban fluvial, aucun risque des nausées marines. Ce steamer, comme tous ceux qui font le service des voyageurs sur la côte ouest, appartient à la flottille de David Mac-Brayne de Glasgow, qui par son intelligente industrie n'y a rendu le tourisme que trop facile.

Le grand ennemi de ces navigations, c'est le vent. Tout resserré qu'on soit ici entre les terres, il s'enfile le long de cet immense couloir et empoisonne la joie du trajet. Au départ on prétend garder sur sa tête le chapeau canotier de rigueur, le plus élégant mais le moins pratique des couvre-chef à bord. Exaspéré, on ne tarde pas à l'ôter pour coiffer soit le *cap*, cette casquette d'écurie en drap qui chez les Anglais n'a pas de sexe, soit le *tam o'shanter*, béret de laine tricotée, à ne pas confondre avec le classique bonnet bleu de forme connue. D'abord on le porte avec des intentions de coquetterie. Puis, bravement, on l'enfonce jusqu'aux yeux et le tire sur la nuque. C'est à faire peur, mais confortable : le but est atteint.

Bientôt nous tombons dans le loch Ness, le plus considérable de ceux que nous allons traverser à la file :



ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



CHÂTEAU DE DUNVEGAN (PAGE 433). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

vingt-quatre milles de long sur une largeur moyenne d'un mille. Il est profondément encaissé entre de hautes collines escarpées et richement boisées, qui vont s'étageant en amphithéâtre par plans successifs, leur reflet colorant en vert presque noir ses eaux souvent tumultueuses, très limpides, dont la profondeur atteint au centre cent trente brasses, et qui ne se congèlent jamais, à cause de certaines influences volcaniques auxquelles ce district doit la particularité inattendue en pareil climat d'être parfois secoué par des tremblements de terre. Ce sont ces montagnes aux lignes harmonieuses qu'un volontaire de l'armée hanovrienne qualifiait de « hideuses productions de la nature ». Sur l'étroit ruban de rivage que laissent les pentes abruptes tombant presque à pic dans le lac, de beaux castels blancs sont enfouis dans la verdure, notamment celui de Dochfour, dont le propriétaire, M. Baillie, est un de ces gentlemen non titrés qui comptent derrière eux vingt à vingt-cinq générations de simples « écuyers » vivant noblement sur leurs terres. Aussi quand récemment il a épousé la fille d'un pair du royaume, est-ce celle-ci qui, en dépit des apparences, contractait la belle alliance, car son aïeul, Michel Bass, le créateur du pale-ale universellement connu, avait débuté dans la vie comme simple garçon brasseur. Les jardins de cette magnifique demeure sont réputés pour leur collection d'azalées, de rhododendrons et de pivoines.

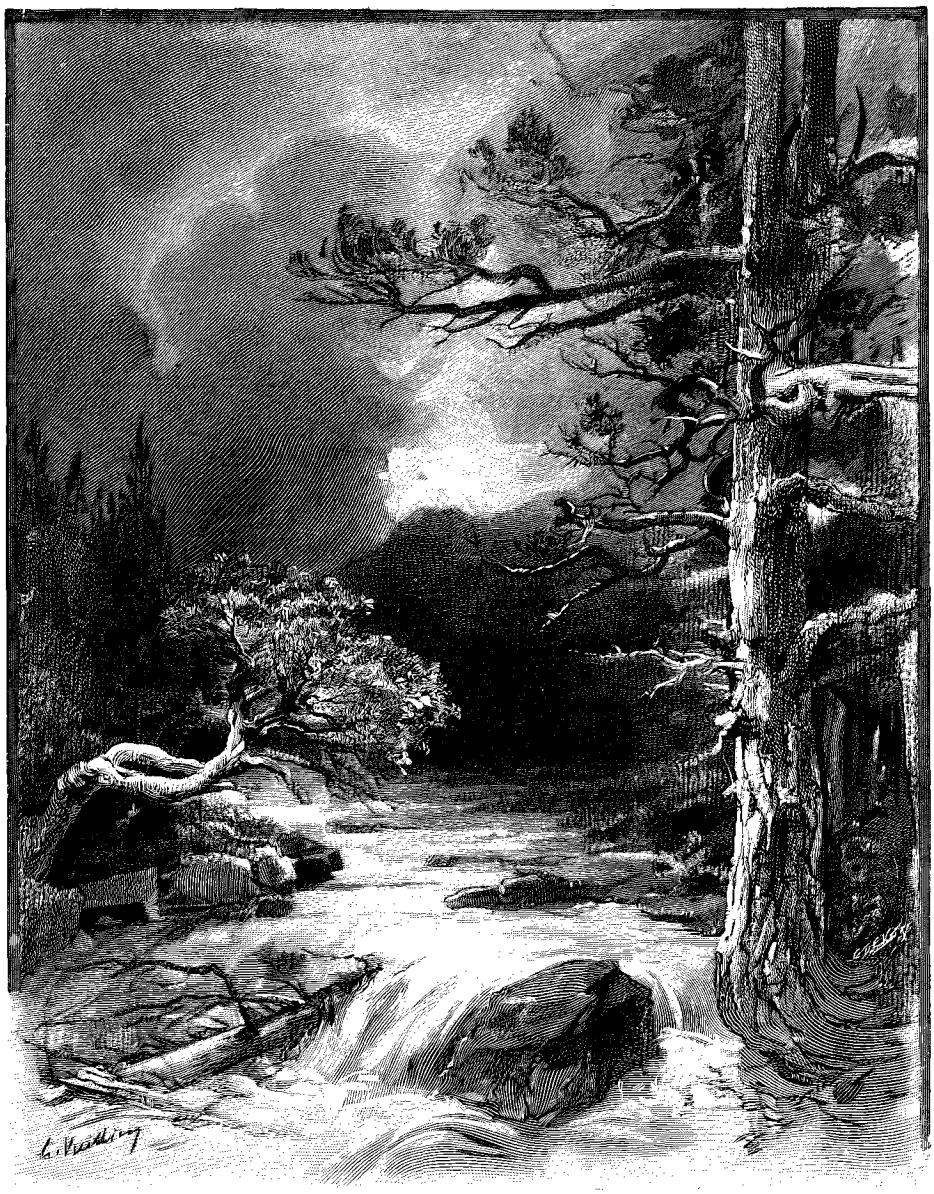
C'est ici le pays des Fraser sur la rive droite, sur la rive gauche des Grant. Le premier de ces clans passe pour être issu d'un aventurier normand, Pierre Frasier, venu en Écosse au VIIIe siècle. A ne pas remonter si loin, on trouve des Fraser fort considérables sous Malcolm III, Alexandre Ier, David Ier, Guillaume le Lion. Le chef reçut une pairie de Jacques Ier, et c'est le onzième lord Lovat, Simon, qui sous Guillaume d'Orange remplit l'Écosse du scandale de ses mœurs turbulentes, violentes, désordonnées, renouvelées des nobles bandits féodaux, tellement que « des lettres de feu et de sang » furent promulguées contre son clan, et qu'il dut se réfugier en France. Il rentra en grâce en prenant parti pour le roi George à l'accession de la maison de Brunswick-Hanovre. Mais, sur ses vieux jours revenant à la fidélité par une trahison, il prit les armes pour le prétendant en 1745, et fut décapité à la Tour de Londres. Comme cet octogénaire marchait au supplice, voyant la foule assemblée sur son passage, il s'écria ironiquement : — « Voilà bien vraiment de quoi se déranger, que de voir tomber une vieille tête grise et branlante ! » Son portrait à la Galerie Nationale d'Édimbourg, représentant un gros et gras bonhomme à large face luisante, rubiconde et bonasse, de Géronte, ne répondrait guère à son caractère de pandour et de héros, n'était dans l'œil d'un bleu froid quelque chose de férocement cynique. Sa baronnie frappée de

*

forfaiture fut rétablie en 1837 en faveur d'un autre Fraser. On aura une idée de ce qu'a été la puissance de ce clan en apprenant que les funérailles du lord Lovat de 1632 réunirent mille claymores du nom, plus autant de Munro étroitement unis à eux depuis une bataille contre les Macintosch où ils leur avaient dû la victoire, le même nombre de Ross, neuf cents Mackenzie et huit cents Grant, tous confédérés.

Très ancienne aussi la généalogie de ces derniers, dont le chef est comte de Seafield. A l'entrée du val Urquhardt où touche le vapeur, se trouve la résidence de ce pair, Balmacaan. Sur une terrasse de roc surplombant le lac, les ruines considérables de Castle Urquhardt, qui a dû être une formidable bastille, raconte la déchéance du clan de ce nom, dépossédé par les Grant, et dont plusieurs chefs n'ont pas dédaigné d'unir la plume à l'épée. Le petit-neveu d'un sir Thomas, qui eut ses sept fils tués à la bataille de Pinkie, fut un humoriste et un humaniste. Un colonel Urquhardt, qui servait sous Gustave-Adolphe, était aussi réputé pour ses lettres que pour sa valeur. Un autre, sir Thomas, qui batailla fort avec les Cavaliers contre les Têtes-Rondes, a laissé une curieuse traduction de Rabelais. Cette particularité était assez rare chez les rudes soudards des Highlands pour mériter d'être signalée.

Plus loin l'entrée de Glenmoriston, autre défilé profond qui entaille jusqu'à la mer un massif de roc rouge, rappelle une crâne réponse du laird de ce nom, un Grant, à Charles-Édouard. Dans son empressement à joindre l'étendard des Stuarts à la tête de ses gens, il se présenta peu cérémonieusement au palais d'Holyrood, ayant négligé des soins préalables de toilette. Le prince, qui était fort muscadin, lui ayant insinué en manière de plaisanterie qu'une entrevue préalable avec le barbier n'eût pas été superflue : — « Ce ne sont pas des jouvenceaux sans barbe au menton qu'il faut pour donner un coup de main à Votre Altesse Royale », riposta l'autre. Il est à la louange du prince de dire que la leçon fut acceptée par lui de parfaite bonne grâce. Moins honorable pour le gouvernement la conduite tenue vis-à-vis de ce clan, dont, en violation des termes de leur soumission, quatre-vingt-quatre combattants furent déportés aux Barbades et vendus comme esclaves.



PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Au petit môle où nous faisons escale pour les chutes de Fiers ou Foyers, le propriétaire fait percevoir un péage de quatre pence par passager qui débarque. Cela n'est que juste et même fort modique, puisqu'il entretient pour notre unique agrément le chemin, qui semble une allée de parc, bien sablée et ratissée. Après une grimpette de dix minutes dans un clair bois de bouleaux, sous la conduite d'un des mariniers, utile seulement aux sourds, car la rumeur de la cascade indique assez la direction à suivre, on parvient à un bastion de roc qui est « le point de vue »



LE QUIRAING (PAGE 434). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

naturel. D'une hauteur de cent pieds, le torrent se précipite avec un terrible fracas de canonnade dans une cuvette d'où, apaisé, il continue plus sagement sa descente sur le lac. L'eau a cette couleur caramel que lui donne son passage dans les terrains tourbeux des plateaux, et les nuages d'écume qui enveloppent la chute semblent de la mousse de bière brune. *Eas na Smirid* est son nom gaélique : « la cataracte fumante », le ravin terriblement noir se trouvant en effet tout embrumé de vapeur d'eau. Non loin de ce lieu romantique se trouve un hôtel élevé sur l'emplacement de la « Hutte du général », ancienne demeure dans ce district du général Wade, qui surveilla l'ouverture de tout un réseau de routes stratégiques à travers les Hautes-Terres, permettant de forcer les Highlanders rebelles au fond de leurs retraites quasi inaccessibles. Ces travaux étaient exécutés par les troupes mêmes, à l'instar des légions romaines. Pendant longtemps ils ne servirent à personne, car un voyageur dans les Highlands au temps de George III, qui explorait le pays à cheval, dit qu'aucune roue encore n'y avait roulé.

A l'extrémité du loch, Ness rétréci en rivière, commence un second tronçon de canal. Pour en gagner le point culminant, qui est de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il faut passer par huit écluses successives échelonnées sur une distance de deux milles. La première est au village de Fort-Augustus, qui doit son nom à l'ouvrage considérable élevé ici après l'insurrection de 1715, et dont les rebelles de 1745 firent un feu de joie pour célébrer ironiquement le jour de naissance du « boucher Cumberland » la veille de Culloden. Reconstruit et fortifié encore après la victoire hanovrienne, il fut déclassé depuis, les terrains aliénés par la couronne, et dans l'ancienne enceinte, dont on reconnaît la configuration, lord Lovat, un pair catholique, a installé une abbaye bénédictine avec hospice et collège. La dernière écluse franchie, on est à Cullochy, où commence un autre lac.

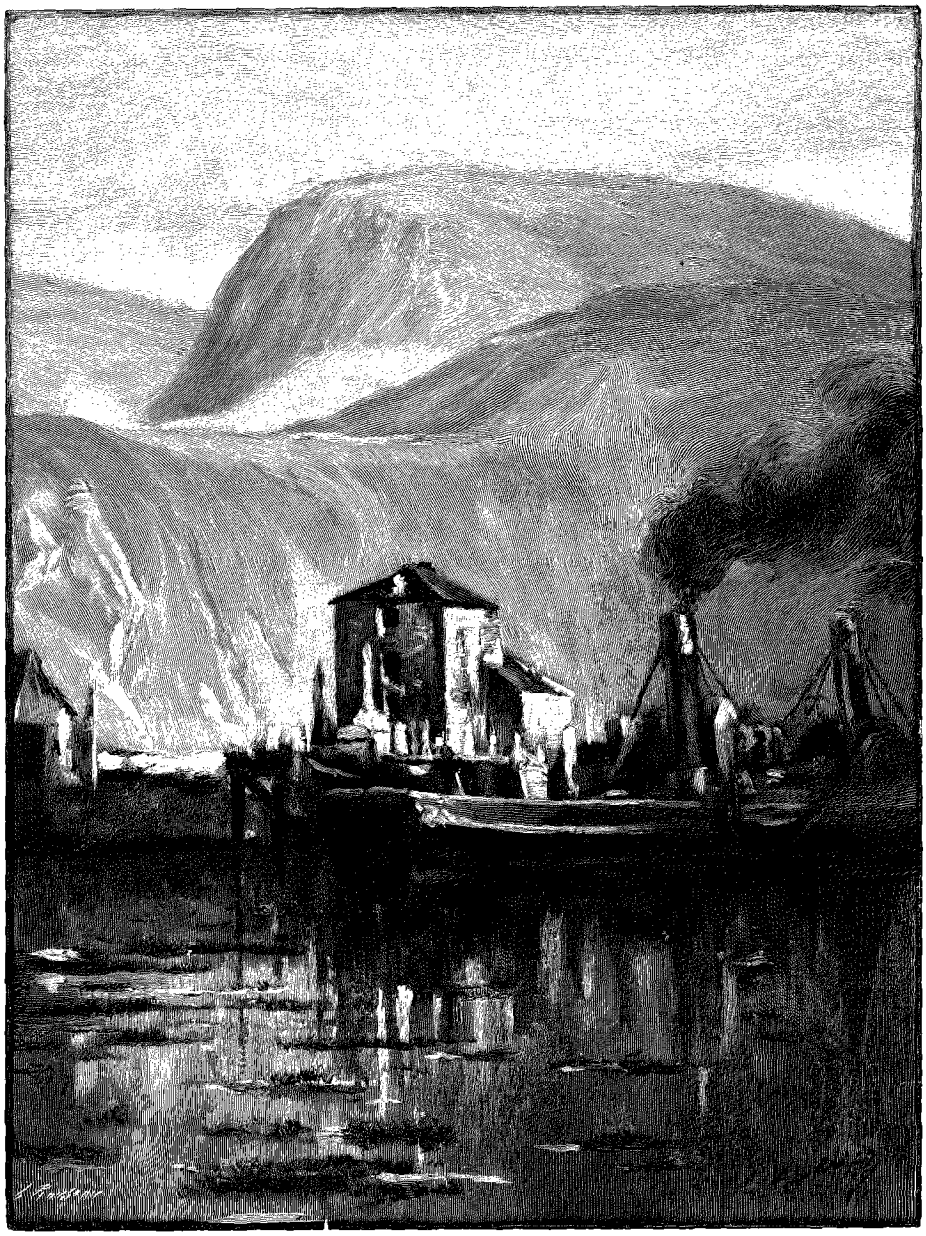
Le passage de l'écluse, qui ne laisse pas d'être fastidieux, dure une bonne heure et demie. Il serait logique d'en profiter pour offrir aux passagers le déjeuner dînatoire dont on commence à caresser l'espoir. Mais non. Et comme, par une étrange tyrannie que les stewarts des bateaux Mac-Brayne, dont c'est l'irritant défaut, prétendent exercer sur les estomacs de leurs voyageurs, il est impossible de se faire servir quoi que ce soit de sérieux avant le coup de cloche, on a la ressource mélancolique de s'ennuyer en ayant faim. Les uns débarquent au commencement de la série et font la route à pied par le chemin de halage. D'autres sautent à terre à chaque bief au moment où le bateau est de niveau et, pendant qu'il descend d'abord pour remonter ensuite, boivent des verres de lait ou bien achètent des peaux de daims et des cannes aux indigènes embusqués sur le passage du steamer. Pourquoi vendre des cannes? Pourquoi surtout en acheter? Mais par désœuvrement on éprouve le besoin de dépenser son argent à quelque chose, fût-ce à cet objet des plus superflus en la circonstance, dont bientôt le pont se trouve encombré. Une des écluses offre un spectacle gratis. Un brave chien-loup, les pattes de devant posées sur un des bras du cabestan qui fait mouvoir les portes, pousse gravement avec les mariniers, puis finit par sauter sur le pivot et s'y asseoir sur son derrière, tournant avec l'appareil et regardant les spectateurs de l'air de satisfaction béate que donne la conscience du devoir accompli.

Enfin nous voguons de nouveau sur les eaux bleu sombre du joli loch Oich, semé de mignons îlots. Mais c'était trop beau pour durer. L'azur du ciel ensoleillé s'est obscurci peu à peu; de grosses nuées noires s'amoncellent sinistrement sur les hauteurs. Ce matin au départ nous n'avions pas seulement de jaquette; tout à l'heure en descendant de Foyers nous étions en nage. A présent une bise humide nous pénètre; il faut se couvrir. Autant pendant qu'on y est endosser le manteau de caoutchouc, car cela ne va pas tarder. Avant qu'on ait fini de le boutonner seulement, les nuages crèvent et des cataractes s'abattent sur nos têtes innocentes. Par entêtement héroïque, par esprit de réaction contre ce singulier passager qui depuis le départ est demeuré en bas dans le salon à écrire des lettres, quelques intrépides, dont je suis, demeurent sur le pont à se laisser imbiber. Si la pluie croit nous faire peur, elle en sera pour ses frais. Le repas impatiemment attendu nous donne enfin un prétexte pour nous mettre au sec pendant une demi-heure. Ah! on conçoit qu'ici ils ne dressent pas la table sur le pont, avec une tente, comme sur les lacs italiens.

Mais la chaleur étouffée d'en bas et la combinaison nauséabonde de relents de cuisine et d'huile de machine nous renvoient en haut aussitôt la bête satisfaite. Nous nous obstinons, la pluie n'en démord pas non plus, avec des détentes et des reprises. C'est noyés d'eau que nous apercevons le pays des Macdonnell de Glengarry et des Macdonald de Keppoch, deux *septs* du grand clan des Iles. La vallée de Garry était auparavant le repaire des Kennedy, tellement sauvages, pillards et sanguinaires, que leurs voisins s'étaient alliés pour les exterminer. Non loin du Roc du Corbeau, qui a donné aux Macdonnell leur cri de guerre, *Craig an Fhithich*, se voit sur le rivage un bizarre monument fait de sept têtes humaines en pierre, avec une triple inscription anglaise, gaélique et latine. Il commémore une tragédie domestique. Le Mac-mhie-Alastair, titre du chef de Glengarry, étant mort pendant que ses deux fils faisaient leur éducation en France, ses sept frères s'emparèrent du gouvernement du clan, et quand leurs neveux revinrent, ils les mirent à mort. Mais le vieux barde de la famille poursuivait la vengeance et finit par trouver l'heure propice pour faire périr à leur tour les usurpateurs assassins.

Deux écluses encore, cette fois pour descendre, et nous passons dans le loch Lochy, long de dix milles. A Kinloch, au pied du Ben Tigh, lourd massif de 900 mètres de haut, les Macdonald de Clanranald et les Fraser s'entre-tuèrent au XVIe siècle, et le chef des premiers, blessé, fut fait prisonnier et achevé par le chirurgien de ses ennemis, qui lui enfonça une épingle dans le cerveau. Plus loin nous gagnons les terres des Cameron de Lochiel,

un des clans les plus valeureux, inébranlablement fidèle aux Stuarts. Sir Ewen le Noir, mort octogénaire, a pu combattre tout jeune pour Charles Ier contre Cromwell, très vieux pour Jacques III contre George Ier. Il n'était pas de mœurs pacifiques, et les fastes de la famille comptent à son actif trente-cinq expéditions contre les clans ennemis. Il laissait onze filles, toutes mariées dans les Highlands, et quatre fils. L'aîné de ses petits-fils, Donald, dit « le doux Lochiel », fut le premier avec Clanranald à accueillir Charles-Édouard. C'est non loin d'ici, dans une des vallées latérales, qu'en présence de ces deux chefs, à la tête celui-ci de trois cents, celui-là de sept cents claymores, fut déployé sur la terre d'Écosse l'étendard de la dernière rébellion, et que le prince porta solennellement en gaélique la santé du roi son père, non sans avoir de la peine à prononcer ces rudes paroles : « *Deochs lauit an Reogh!* » Après la défaite, Cameron de Lochiel se réfugia en France, où il mourut. Trente ans plus tard ses biens furent restitués à son neveu. Mais de son ancien manoir d'Achnacarry, incendié par les troupes hanovriennes, il ne reste que quelques fragments informes auprès de la résidence moderne, entrevue au passage sous la feuillée.



STATION DE CORPACH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

La branche cadette d'Erracht ne s'est pas moins distinguée par sa valeur. Après Culloden, le chef Donald erra pendant trois ans par la montagne. Son fils aîné devint le célèbre général Sir Alan Cameron. Tout jeune encore, ayant tué en duel un de ses parents, il s'en fut prendre du service dans un corps écossais qui se battait en Amérique. Puis il revint au pays, où il fut commissionné pour lever à ses frais un régiment de son nom, qui est le 79e d'infanterie. Les Cameron Highlanders ont fourni une glorieuse carrière. Waterloo leur fut si meurtrier, que pendant les dernières heures de la bataille il ne resta pour les commander qu'un lieutenant, neveu de Sir Alan, dont deux fils et un petit-fils moururent au feu dans les rangs du régiment. Un autre Cameron, colonel du 92e, fut tué aux Quatre-Bras.

Ce district est le Lochaber — le confluent des lacs. Au sortir du loch Lochy, le canal serpente par courbes douces, semblable à une rivière, dans la vallée élargie et verdoyante, que barre au fond l'énorme masse bleue du Ben Nevis. Pour une fois les ingénieurs ont fait joli. Bien « travail d'art » pourtant, cette route d'eau exhaussée au-dessus de la Lochy sur un lit de terres rapportées faisant remblai, que protège un double talus de pierres. On ne s'en douterait pas à filer entre les plantations de mélèzes qui lui donnent un air nature. La pluie fait trêve, mais de lourds nuages noirs masquent le sommet du Ben. Faisant bon visage à mauvaise fortune, nous déclarons

qu'il est beaucoup mieux vu ainsi, par échappées, à travers les déchirures de la nue mouvante. C'est d'ailleurs à peu près invariablement embrumé qu'il se montre, nous dit-on.

Nous avons tout loisir de le contempler. Il y a ici vingt-cinq mètres de différence de niveau avec la mer, rachetés par huit biefs en succession, que les Écossais, volontiers pompeux, nomment l'Escalier de Neptune. Afin d'en éviter l'ennui aux voyageurs, on les transborde de Banavie, où ils quittent le *Gondolier*, à Corpach, où ils embarquent sur un autre steamer, précisément au pied de la montagne. Il en est qui s'arrêtent pour faire l'ascension — sept heures aller et retour sans grandes difficultés, dont le tiers environ à poney. Le Ben Nevis est la plus haute montagne du Royaume-Uni (1 343 mètres), raviné de crevasses où le soleil, ne pénétrant jamais, laisse en plein été des fonds de neige. Si l'on réfléchit que cette masse se dresse tout d'un jet presque du niveau même de la mer, son élévation devrait paraître considérable. Mais ses formes trapues la diminuent en alourdissant l'ensemble. Le Ben Nevis, que ne couronne ni cône ni aiguille, ressemble à un gigantesque plum-pudding irrégulièrement démoulé. Du sommet, affirment les livres, la vue embrasse l'Écosse dans toute sa largeur, d'une mer à l'autre. Je n'en doute pas. Mais pour être bien sûr de ne pas manquer le spectacle, il faudrait avoir des intelligences avec le ciel, en ces montagnes moins qu'en toutes autres complaisantes à l'ascensionniste.

Tout à fait désagréable, le transbordement. Une effroyable averse éclate juste en cet instant, et l'omnibus, qui a peine à rouler sur une route détrempée, est transformé en piscine par le ruissellement des macintoshs. Encore dois-je me féliciter d'appartenir à un sexe auquel la sérieuse et solide galanterie anglo-saxonne réserve officiellement les places d'intérieur. Et puis à Corpach, le *Fusilier*, qui vient de Fort-William, sur la rive opposée du fjord, n'étant pas arrivé, nous avons pour unique abri à l'embarcadère un magasin encombré de balles de laine, de barils de pétrole et de caques de harengs. La mélancolie nous envahit. Ce doit être si beau par le beau temps, ce pays vert et ouvert, qui ondule, riant dans l'ombre du Ben sourcilleux et altier, drapé de voiles de brume bleuâtre, avec un vaste horizon s'abaissant du côté de l'Océan, et déjà la mer filtrant au milieu des prairies coupées de collines, en un long bras coudé qui est le loch Eil. Tout s'arrange si bien en ce pays, que le modernisme d'un pont suspendu à l'embouchure de la Lochy est corrigé par les sombres ruines d'une bastille féodale s'effondrant à ses pieds, image des vieux temps écrasés par les nouveaux, dirait Joseph Prudhomme. Sur la base habillée de bruyère de la montagne, éclate la blancheur d'un vaste édifice vaguement gothique. C'est une distillerie de whisky fameux sous le nom de « rosée du Ben Nevis ». L'industrie même ici est décorative.

Enfin nous embarquons, et nous voilà voguant derechef, sur l'onde amère cette fois, entre les rives qui vont s'écartant. Un imperceptible coin bleu apparaît, fait la tache d'huile. Des nuages donnant toute la gamme subtile des gris courent chassés par le vent du large, se tordant, se disloquant, s'agglomérant, se désagrégeant, faisant, indéfiniment variés, des ciels de peintre, tumultueux, dramatiques, avec les brusques lumières qu'y jette capricieusement le soleil semblable à un phare à éclipse, derrière son rideau de pourpre festonné d'or, qui par instants se déchire.

Le loch Lynnhe s'ouvre de plus en plus large. Sur la rive droite les montagnes nues et décharnées de la péninsule du Morven surgissent, enveloppées de nuées et de mystère. A gauche, dans un recul noir, un massif chaotique que dominent les sinistres Paps de Glencoe. Fuyant dans le sillage, le Ben Nevis va toujours diminuant et s'assombrissant à l'occident qu'envahit l'ombre. On est tout étourdi de regarder depuis le matin, les yeux las, le cerveau vide.

Comme nous rangeons l'île basse et sablonneuse de Lismore, qui s'allonge à la sortie du fjord en façon de corps de garde, la grande île de Mull apparaît, barrant la vue du large. Derrière ses montagnes d'un indigo qui va se violaçant, le soleil s'abîme, gros ballon orangé dans un pan de ciel citron, au milieu de nuées de tulle gris et mauve, la mer, à peine frissonnante, glacée d'une teinte irisée d'eau de savon. Arrangement de tons à faire pâmer un impressionniste. Il aurait raison de se pâmer, mais absolument tort d'essayer de peindre cela.

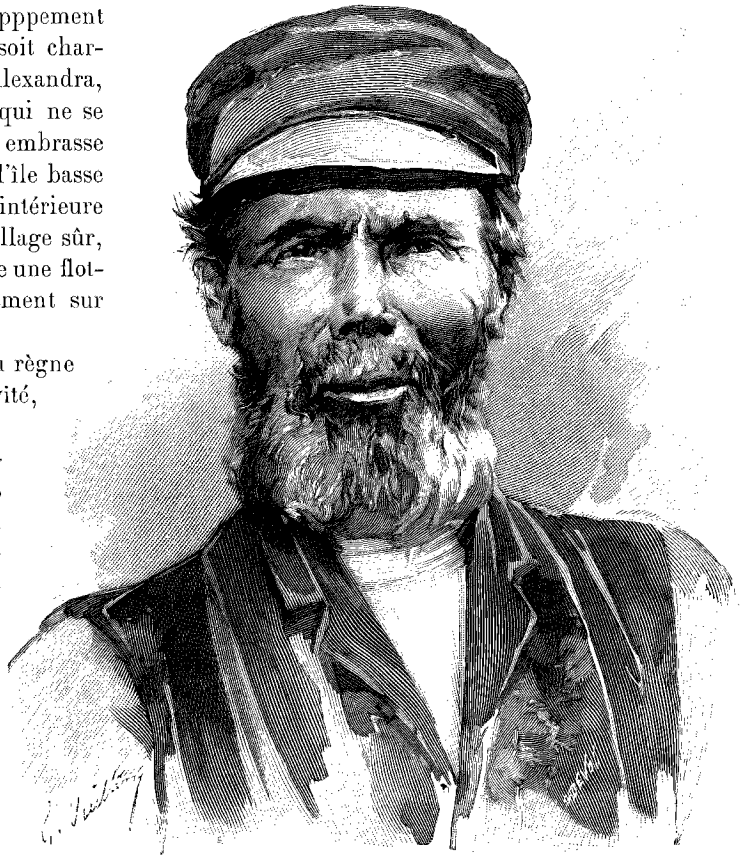
Secoués un moment par ce décor de féerie, on retombe dans la torpeur crépusculaire jusqu'à l'heure horrible du débarquement, avec la bousculade des portefaix, les piétinements dans la boue charbonneuse du quai, la recherche affolée de son bagage. Comment il parvient à destination, et intact, dans ces écroulements de colis gros et petits, — ceux-ci invariablement placés sous ceux-là, — cela tient du miracle. Au début du voyage on s'inquiète, on s'affaire. Puis, lassé, on s'en remet à la Providence, et l'on s'en trouve aussi bien. Mais ayez des malles solides et surtout imperméables.

XXX

Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander.

La malédiction qui pesait sur Ahasvérus est aussi le lot du touriste. En se mettant au lit après une journée comme celle d'hier, on se dit : « C'est fini..., j'en ai assez. Je prends racine ici et n'en bouge que pour retourner chez moi. » Autant en emporte le sommeil. A peine éveillé, on se met à feuilleter fiévreusement guides et horaires pour établir l'excursion du jour.

Oban est particulièrement favorable au développpement de ce microbe locomoteur. Non que l'endroit ne soit charmant et n'invite au repos. Du jardin de l'hôtel Alexandra, par une gaie matinée ensoleillée et lumineuse qui ne se souvient plus du déluge de la veille, l'œil charmé embrasse une jolie baie bleue dont, en la fermant à l'ouest, l'île basse et rocailleuse de Kerrera fait une sorte de mer intérieure avec deux issues au nord et au sud. Dans ce mouillage sûr, une douzaine de yachts à vapeur et à voiles et toute une flottille de canots de promenade se balancent doucement sur leurs ancres.



HABITANT DE SKYE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Plusieurs steamers sont amarrés au quai, où règne le va-et-vient, indolent sous des apparences d'activité, d'une ville de plaisir, toute blanche, très propre, bâtie en amphithéâtre au flanc d'une falaise rugueuse et verdoyante. Trop de caravansérails plus ou moins élégants alignés en rang d'oignons, au bord de la mer, et, sur le plateau, le lugubre squelette d'un immense sanatorium demeuré inachevé faute de fonds, le ciel en soit loué. A l'une des extrémités du demi-cercle, une gare de chemin de fer qui gâte bien un peu aussi le paysage. Mais comme consolation, du côté opposé, sur un gros rocher dominant la plage, le massif donjon décapité de Dunolly, tout noir sous son manteau de lierre au milieu d'une fraîche pelouse. Le château moderne est au-dessous, dans un parc fort ombreux. Cette bastille du XIIe siècle n'est jamais sortie de la famille : les Macdougall, naguère lords de Lorn, issus d'un fils cadet de Somerled des Iles. On conserve à Dunolly la célèbre broche arrachée avec son plaid de l'épaule de Robert Bruce, dans un corps-à-corps à la bataille de Dalrec en 1306, par le rebelle John Macdougall, gendre du Rouge Comyn.

Il fait bon rester là, à regarder la mer moutonner, le ciel floconner, le soleil rougeoyer. Des rochers de granit gris et de porphyre rouge, des vagues aigue-marine et prune de monsieur, des cascades d'écume blonde, des varechs de velours jaune et vert, des bruyères roses et violettes, des tourbières indigo et brun-pourpre, des pins noirs et des boulcaux argentés, des mouettes blanches, des pétrels bleus, une claire lumière douce enveloppant des tons d'une finesse extrêmes et des lignes qui s'arrangent à ravir, un air léger et pur, une grande paix silencieuse, une aimable et saine sauvagerie mitigée de confort, n'en voilà-t-il pas assez pour se tenir tranquille?

Oui... mais d'autre part Oban est un centre unique d'excursions circulaires qui sont parmi les plus belles de cette belle Ecosse. Et voilà pourquoi, s'arrachant à une coupable mollesse, à peine installé dans le très confortable hôtel — où, si le bill est lourd, du moins en a-t-on pour son argent — qui sera pour une semaine le quartier général, on confère avec *boots*, l'homme précieux qui sait tout, et en route pour Glencoe!

Des diverses manières d'arranger cette expédition, la plus complète consiste à remonter par terre, d'Oban à Ballahulish, le chemin parcouru par mer en sens inverse à l'arrivée, vingt-huit milles d'une route de côte en traversant en bac deux fjords. Le premier est le loch Etive, un des plus longs et des plus étroits de ses pareils. A Connel Ferry, où on le passe, l'entrée en est étranglée entre les rives brusquement rapprochées, et de plus obstruée par un long banc de récifs élevés de cinq à six pieds au-dessus du niveau des basses eaux, à l'assaut desquels, aux grandes marées, le flux vient se ruer furieux, formant une cataracte marine qu'on croit être la chute de Lora mentionnée par Ossian.

La vue d'ici est fort belle. A l'est le ruban de mer s'en va rampant comme un grand serpent bleu vers le lourd massif du Ben Cruachan. A l'ouest s'ouvre la large baie d'Ardmucknish, défendue par des bancs de sable, parmi lesquels un fort vitrifié est considéré par les archéologues comme un vestige de l'antique cité picte de Beregonium. En face, les Scots avaient une citadelle, que plus tard les seigneurs de Lorn remplacèrent par le château fort de Dunstaffnage, dont il reste des ruines considérables. Dans les falaises rugueuses qui bordent la rive nord du loch Etive, se trouvent les restes du prieuré d'Ardchattan, fondé au XIIe siècle par les Macdougall pour des bénédictins réformés de Cîteaux, et où le roi Bruce présida le dernier parlement tenu en gaélique. Il fut détruit au XVIIe siècle par le redoutable condottière Colkitto — le gaucher — en son nom Alister Macdonald, d'une branche irlandaise de ce clan, qui sous prétexte de défendre la cause royale avec Montrose ravagea fort tout le littoral.

Autre ferry-boat à l'entrée du loch Creran, et en roulant toujours sur les rives plates du pays d'Appin, domaine d'une branche des Stewart, on finit par atteindre le loch Leven à son confluent avec le loch Lynnhe.

De grandes ardoisières ont donné naissance au village de Ballachulish, fort pittoresquement situé au pied de la montagne éventrée d'une brèche noire, agglomération irrégulière de maisons basses crûment blanchies à la chaux, les toits pointus en ardoises brutes, de petits potagers enclos également de dalles de schiste plantées de champ, des buttes de détritus, de ponts passant par-dessus les carrières, de contreforts les soutenant. Un hôtel — toujours! — où nous changeons de voiture, et fouette cocher!

Tout différent le hameau rustique de Glencoe, à l'entrée du défilé : des cottages habillés de rosiers grimpants et de capucines, aux toits de chaume fleuris de sédums et de joubarbes, s'en allant à la débandade parmi des vergers et des prairies coupés de bouquets de pins, d'aunes et de frênes, qu'égayent des buissons de fuchsias. Ce joli coin retiré et paisible, qui se mire dans le miroir uni de son petit lac salé où la marée pénètre à peine, a été le théâtre d'une féroce tragédie.

La vallée de Glencoe était le domaine d'un petit *sept* des Macdonald, désignés sous le nom de Mac-Jan (fils de Jean). Ils furent les derniers des Highlands à reconnaître Guillaume d'Orange. Cependant le chef s'y décida et se rendit à cinq jours de là auprès du sheriff du comté, un Campbell d'Argyll, pour prêter le serment. Malentendu, disent les uns, selon les autres perfidie du comte de Breadalbane qui avait une vengeance à exercer contre ceux de Glencoe pour quelque vol de troupeaux, — toujours est-il que le roi ne reçut jamais la soumission des Mac-Jan Macdonald et qu'il ordonna leur extermination.

La façon dont fut exécutée sa volonté en aggrave encore la barbarie. Un parti d'habits rouges commandés par un Campbell parent du chef — « il n'y a jamais eu un bon Campbell », dit un vieux proverbe écossais — vint occuper la vallée. Logés chez l'habitant et reçus en hôtes plutôt qu'en garnisaires, ils y demeurèrent quinze jours. A dix heures du soir les officiers faisaient une partie de cartes chez le Mac-Jan. A cinq heures du matin celui-ci était réveillé par un de ses convives de la veille, et comme il ouvrait sa porte en chemise, fusillé à bout portant ainsi que ses serviteurs accourus au bruit, sous les yeux de sa femme, qui en mourut de saisissement. Le signal ainsi donné, le massacre n'épargna personne. Pendant plusieurs jours les fuyards furent pourchassés sans merci, les maisons incendiées, le bétail abattu. La faim et le froid achevèrent l'œuvre du fer et du feu en faisant périr les survivants, si endurants que fussent ces rudes montagnards, au fond des ravins et des cavernes où ils avaient cherché un refuge.

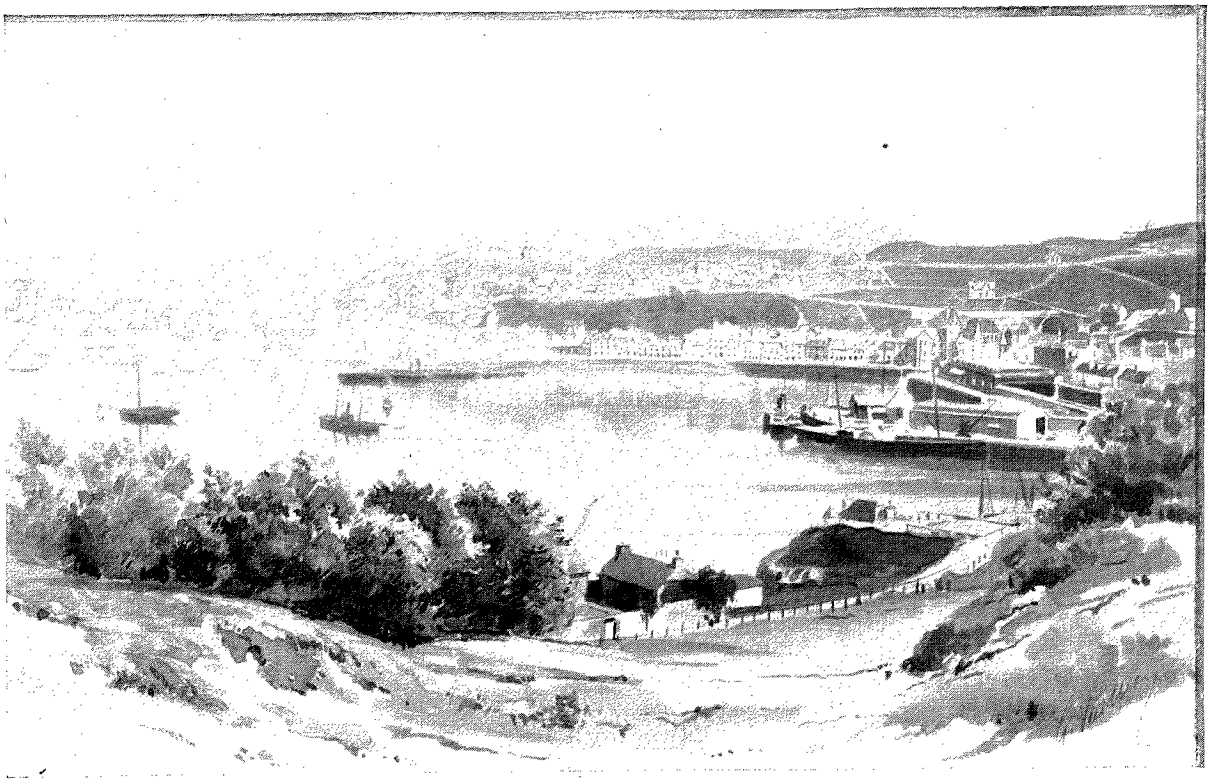
Tout ce qu'ont pu dire les historiens orangistes, Macaulay en tête, ne lavera pas la tache de sang, aussi indélébile que celle de lady Macbeth, laissée par cette action infâme sur la mémoire de leur prince « victorieux, juste et magnanime ». Qu'on aille donc parler de la duplicité des Stuarts!

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



LE CANAL CALÉDONIEN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.

XXX (*suite*).



VOYAGEUSE.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Dès le sortir de Glencoe, où se voient encore les ruines de la maison du chef, commence la gorge étroite et profonde dont, assez curieusement, le nom signifie en gaélique « vallée des larmes ». Ce n'est pas seulement le souvenir du massacre des Macdonald qui la rend sinistre. Elle offre un caractère particulier de désolation. Les montagnes déchirées et décharnées sont absolument nues. Pas de bruyère pour adoucir l'âpreté farouche de toute cette pierre, où des filons de porphyre semblent suer le sang versé. A peine si le soleil effleure d'un rayon pâle et fugitif le fond où coule une petite rivière torrentueuse, grouillante de truites, qu'il convient de considérer avec révérence, car c'est la Conar, chantée par Ossian, dont l'obscure légende dit qu'il vit le jour sur ses bords, auprès du lac minuscule qu'elle forme, endormi dans une ceinture de joncs et de roseaux, où chantent lugubrement les grenouilles. Naguère deux cents feux brillaient dans cette vallée. Depuis l'extermination, à peine s'il y demeure dix familles, qui vivent en de misérables chaumières bâties sur de petites buttes pierreuses, autour desquelles végètent péniblement de maigres pommes de terre et des seigles chétifs, encore verts comme pré en août. Pas un buisson. De rares moutons et quelques toutes petites vaches broutent le peu d'herbe humide qui croît auprès de l'eau.

Cette gorge est un chaudron infernal où crèvent tous les nuages qui passent, accrochés par les crêtes aiguës entre lesquelles on n'aperçoit presque toujours qu'un ciel brouillé. Nous en savons quelque chose. Ce matin le temps était clair et net. Une fois entrés dans le défilé maudit, à vingt-sept reprises en trois heures les cataractes célestes se sont ouvertes et refermées. C'est à peine si nous songeons à nous en plaindre, tant cette pluie sans cesse traversée de soleil donnait de ces fantas-

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 373; *tome II, p.* 253, 277, 289 *et* 301; *tome III, p.* 409, 421 *et* 433.

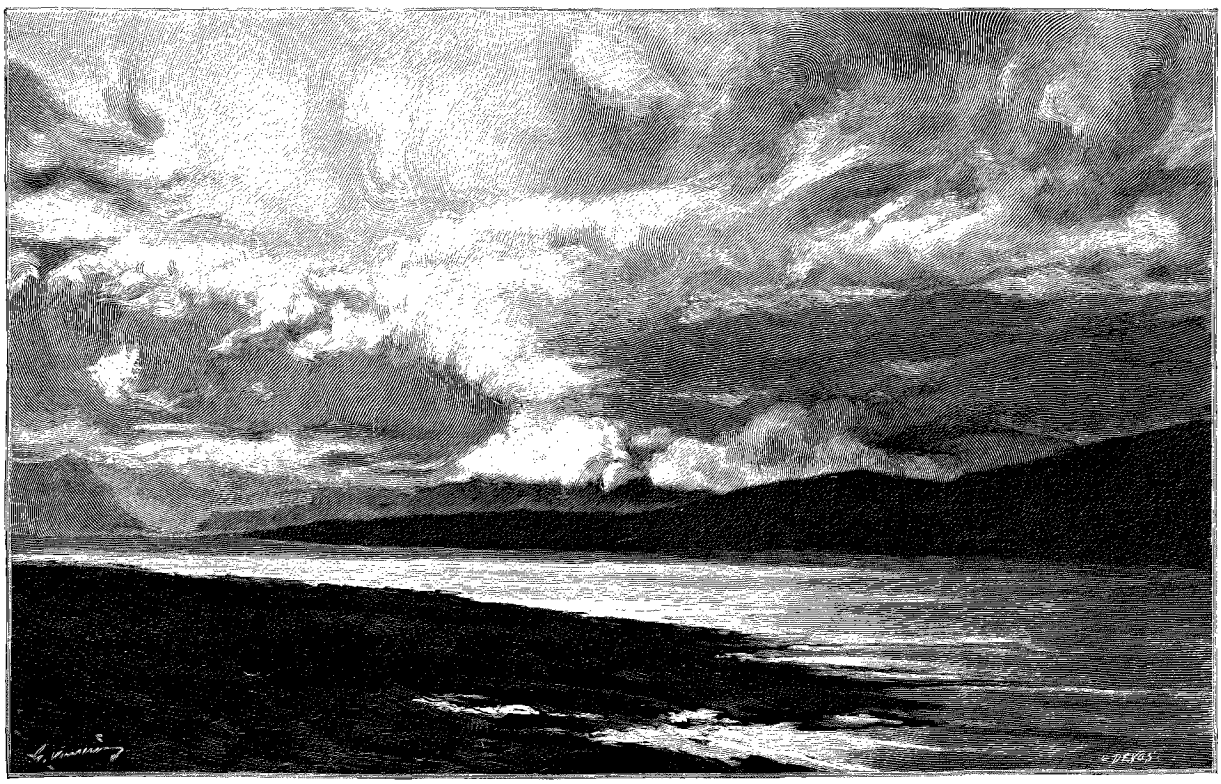
tiques effets de lumière irisée à enchanter l'œil d'un peintre et à désespérer sa palette. Elle nous a donné aussi un arc-en-ciel double absolument parfait, d'une durée peu commune et d'un incomparable éclat, formant circonférence par sa réflection dans les eaux bleues du fjord.

Quoi, encore un? Mon Dieu oui, mais déjà vu, — du moins est-ce à son extrémité enfoncée comme un coin dans les terres que nous avons retrouvé le loch Etive, dont au départ nous avions traversé l'embouchure. Sorti du défilé de Glencoe par un étroit passage entre des massifs chaotiques qu'escalade du côté du nord un chemin dit l'Escalier du Diable, le coche s'est trouvé sur un plateau découvert et marécageux, d'où, faisant un brusque coude vers l'ouest, la route descend à travers landes et fondrières, à l'orée de la forêt à daims de Blackmount, propriété du marquis de Breadalbane, une des plus vastes et des plus giboyeuses d'Écosse, s'étendant sur une superficie de vingt milles.

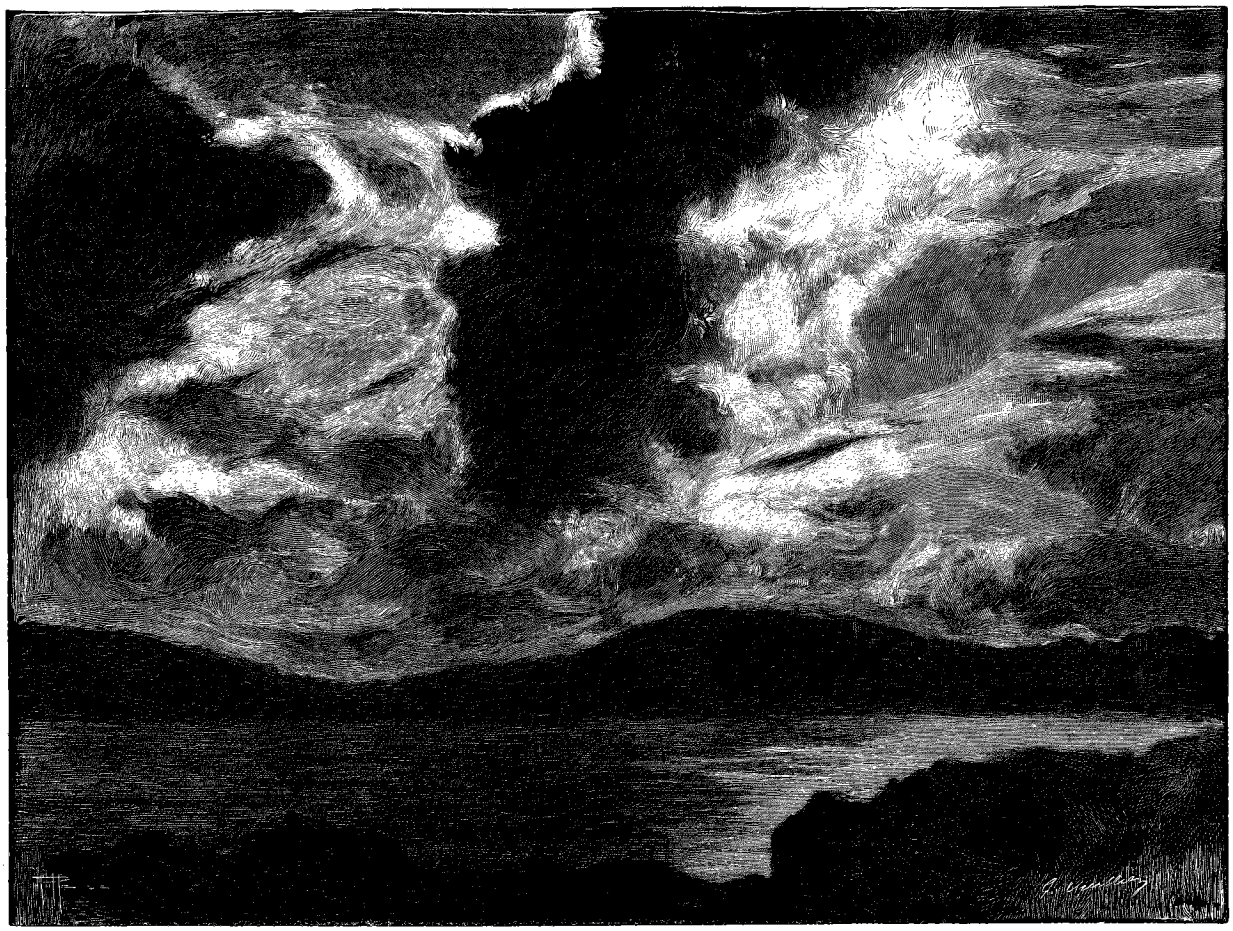
J'ai dit ailleurs combien impropre est cette désignation appliquée à des espaces parfaitement nus et stériles. « On me montra un bois », écrit Johnson déjà cité. « Je l'avais sottement pris pour une bruyère. Quand on me fera voir des ajoncs, je serai tout disposé à y reconnaître une forêt. » Enfin nous nous arrêtons à ce qui s'appelle « la tête » du loch et serait plus justement dénommé « la queue », où nous attend un petit vapeur qui, entre des rives profondément encaissées, nous conduit à Ach-na-Cloich, où nous rattrapons un tronçon de chemin de fer, lequel nous ramène à Oban. Le barrage de récifs dont j'ai parlé plus haut rend impossible de sortir autrement de ce fjord.

Affligeante prédilection de saint Swithin — le saint Médard saxon — pour ce littoral de l'ouest. J'avais la ferme propos de prendre ce matin passage à destination des îles d'Iona et de Staffa. Malgré que, depuis la fine pointe du jour, des torrents ne cessent de cascader sur les vitres, je suis prête à l'heure, soutenue par un faible espoir que me donne l'expérience de ce climat plus mobile que l'onde. Dans le vestibule de l'hôtel, ce sont des conciliabules et des consultations sans fin. On tape sur le baromètre, on scrute le vent, on interroge tout le monde. La pression baisse, la brise est à l'ouest, le portier dit : « Que sais-je? » et le *manager* : « Peut-être ». *Boots*, toujours arrangeant, insinue que « ça pourrait bien s'éclaircir ». Un gentleman en kilt, qui doit connaître son pays, assure que c'est pris irremédiablement.

Trois fois je me dirige vers le bateau, en présence d'une apparence d'accalmie, trois fois je rebrousse chemin, épouvantée par un redoublement de hallebardes. Oh! ces tergiversations!... tous les cheveux blancs que j'aurai un jour seront venus de là. Enfin la cloche sonne, la sirène siffle, et huit heures tapant, comme de règle, le *Grenadier* dérape, ce qui tranche la question, nous laissant vaguement humiliés d'avoir pour la première fois été intimidés par le temps. Ce soir nous ne nous en repentirons pas, quand nous apprendrons que les rares passagers ont été affreusement malades, que la mer démontée n'a pas permis de les débarquer aux îles,



LE LOCH ETIVE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



CIEL NOCTURNE À OBAN. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

qu'une embardée à démoli un panneau du rouf, qu'on a même été en péril. Pour ce qui est du dernier point, il faut faire la part de l'exagération.

Mais quant à présent nous ne savons pas tout cela, et notre vague remords se change en véritable colère lorsqu'une heure plus tard un éblouissant arc-en-ciel — ah! qu'ils sont beaux ici! — fulgure dans un azur presque nettoyé. Vite, un déjeuner quelconque, et l'on saute sur le premier coche qui part, sans faire attention à un fond tragique au sud-ouest. A peine si l'on s'informe d'où l'on va, tant on est heureux et fier de rattraper le temps perdu. Joie éphémère. Nous n'avons pas roulé cinq milles que le ciel s'est remis en deuil; — au sixième, le robinet de la douche se rouvre. Pour comble, le vent se lève, furibond, et ce ne sont même plus des averses : ce sont des grains, se succédant sans interruption. On veut encore espérer. On cherche une petite fenêtre bleue. Ah! bien, oui, pas la moindre lucarne. Où ce n'est pas noir d'encre, c'est gris de fer, de cendre vers le côté où les gens bien informés assurent que se trouve le soleil.

On parle au cocher, bien gentiment, pour l'amadouer, comme si c'était de lui que ça dépend. Il hoche la tête avec une mine d'ordonnateur des pompes funèbres, et d'un magistral coup de fouet allonge le trot des quatre carcans efflanqués dont les fers font un clapotis sur le sol détrempé, qui s'imbibe et s'inonde. Le dos courbé sous l'avalanche, maintenant de la main son bonnet sur ses sourcils, on regarde ruisseler les couvertures goudronnées sous lesquelles on serre les genoux, crainte en remuant d'ouvrir à l'eau un passage. De temps à autre un regard furtif et désespéré par les hiatus du toit mouvant de parapluies.

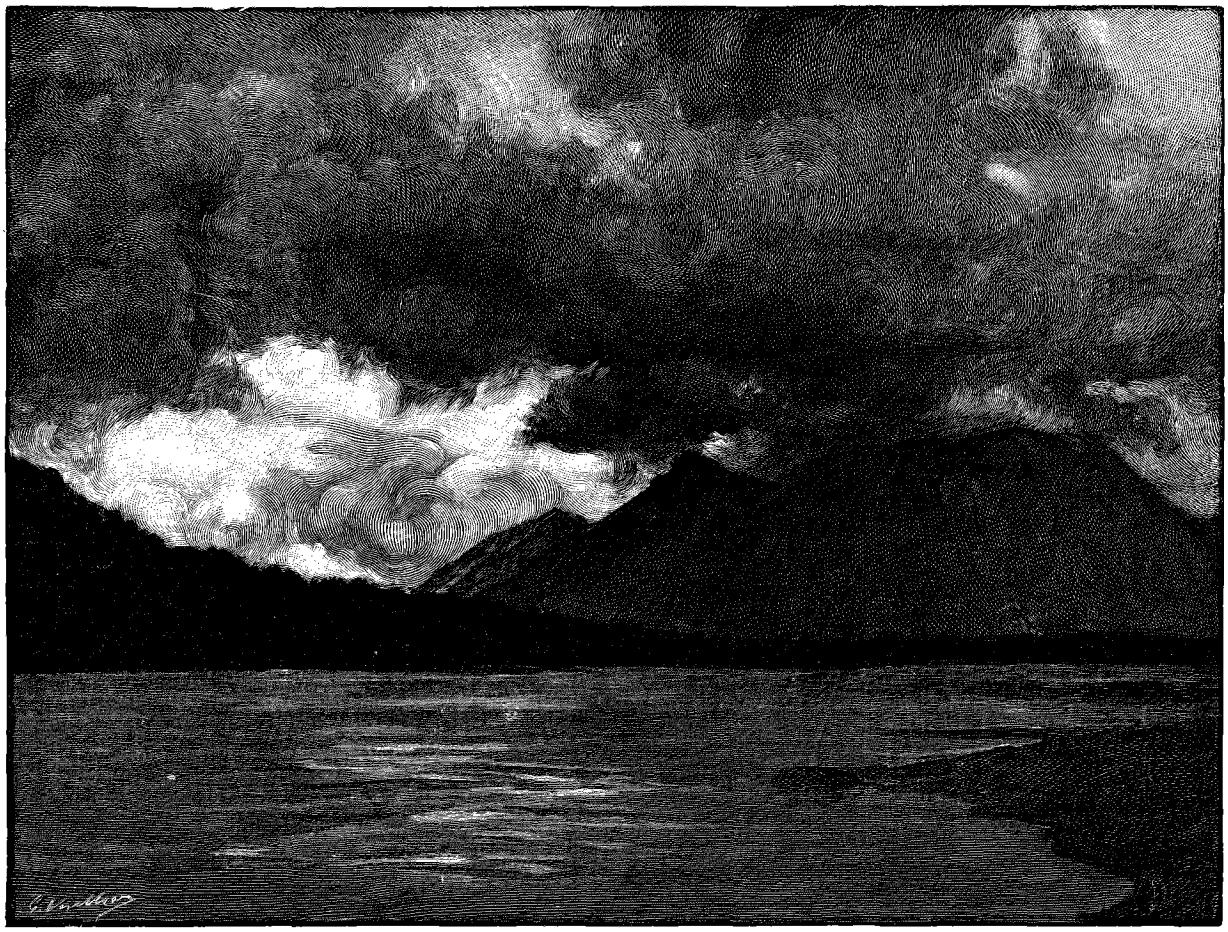
Oh! la tyrannie de la routine!... Quand on est caoutchouté du menton à la cheville, la tête enfouie dans un béret de laine, à quoi, au nom de toutes les cataractes célestes, peut être bon cet objet incommode, sinon à goutter dans le cou des voisins et à risquer de leur crever les yeux? Grâce à Dieu, les rafales se chargent de ramener à la raison ces personnes irréfléchies. Un à un leurs parapluies sont retournés, au milieu de fous rires convulsifs — le seul qui ne rit pas étant le propriétaire de celui qui subit ce sort fâcheux; mais, comme de juste, il s'était tordu la minute d'avant quand c'était celui du prochain. Des Français de belle humeur voyageuse — une exception : il est vrai que ce sont des Françaises rencontrées à Oban par rare fortune, — lâchent les leurs, fracassés, qui s'en vont planant sur la lande ainsi que des parachutes. Prudemment on ferme ceux demeurés intacts. Dieu en soit béni!

Et maintenant, voyant mieux ce que laissent deviner du pays les nuages encapuchonnant les montagnes et la buée montant de la vallée, on soupire de tristes : — « Que ce doit être beau ! » Au fait, où sommes-nous? C'est la célèbre passe de Melfort. Allons, tant mieux. La pluie mollissant un peu, l'atmosphère légèrement dégagée, nous voyons un torrent exaspéré, tout empanaché d'écume, débouliner de roc en roc et s'engouffrer avec un fracas de tonnerre sous la route, qui est ici un viaduc, en rejaillissant jusque sous les pieds des chevaux. Ah! ce n'est pas l'eau qui manque aujourd'hui! Tout aise d'avoir enfin vu quelque chose, un de nos compagnons d'infortune s'écrie : « Belle promenade, quand même », à quoi un autre répond gravement : — « Il pourrait faire plus mauvais », réflexions qui font renaître l'hilarité générale.

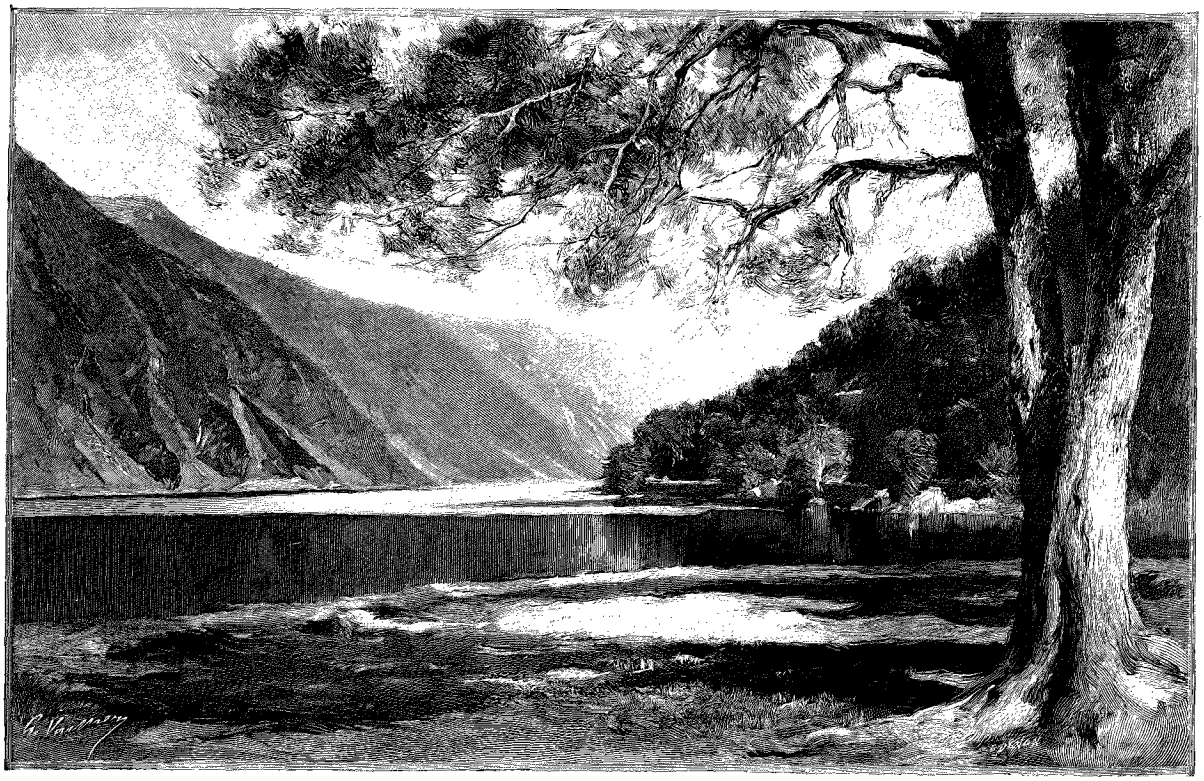
Au relais, pas de thé : rien que des beurrées et du whisky. Un peu détendus par vingt minutes sous un toit, nous repartons, ayant assujetti nos couvre-chef avec des ficelles. Cependant on devient morose. C'est vraiment trop. De penser qu'il y a des gens au sec, une rage vous prend. On suppute le temps qu'il faut encore pour être rentré *at home*.... Oui, dans cet accès de détresse, on en est réduit à appeler l'hôtel un *home* !

Après cinq heures d'horloge de cette douche, nous gagnons le loch Awe, où nous attend un petit steamer. A fond de cale aussitôt pour nous réconforter de roastbeef froid et de jambon avec des pickles, un morceau de chester et un verre de sherry. Puis, tassés dans la cabine vitrée du pont, où nous fumons comme des bœufs de labour, répandant dans l'air épais des odeurs de laine mouillée et de caoutchouc échauffé, nous regardons le paysage à travers les glaces ruisselantes. On en voit si peu, que le mieux est de lire son Murray. Ce lac, dit-il, qui est d'eau douce, est un des plus grands et des plus beaux d'Écosse. Nous sommes bien aises de l'apprendre. Vingt-quatre milles de long, les rives boisées, et de nombreuses îles renfermant de vénérables ruines ecclésiastiques et des cimetières depuis longtemps abandonnés. Dans l'une d'elles, lord Campbell de Blythswood possède une résidence, honorée depuis hier, nous apprend une feuille locale, de la visite de la duchesse d'Albany. Bien de l'agrément à Son Altesse Royale, de tout notre cœur.

Ce district malaisément accessible était l'inexpugnable citadelle du clan redoutable, et à quiconque se plaignait d'un tort fait par un Campbell, il était passé en proverbe de dire : « Il y a loin d'ici au loch Awe ». Une averse formidable s'étant apaisée en une pluie fine et droite, quelques passagers consciencieux sortent sur le pont trempé, pour regarder la ruine romantique du château de Kilchurm, sur un éperon de roc, l'ancienne



BALLATWLISSCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE FLORIAN.



LE LOCH AWE. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

demeure du premier lord de Lorn, et, chassés par un nouveau grain, ils rentrent raconter ce qu'ils ont vu à leurs compagnons d'infortune.

Cette lamentable navigation prend fin à l'extrémité du lac, qui vient buter au pied du Ben Cruachan, énorme bloc de schiste de 1 100 mètres de haut, séparant ce bassin de celui du loch Etive. Sa base boisée tombe presque à pic dans l'eau, laissant juste la place de la voie ferrée, que domine un hôtel de style féodal accroché au flanc de la montagne. Naturellement le train qui doit nous ramener à Oban est en retard de trois quarts d'heure. Quand il arrive, ruisselant, on se précipite dans le premier wagon qui se trouve. Sauvés, mon Dieu ! Enervé de cette journée maussade, épuisé par la lutte contre le vent, on s'endort à demi, affalé sur des banquettes sèches, enfin ! Par habitude on ouvre un œil. Mais c'est superbe.... La ligne suit la passe de Brander, profonde coupure où le lac s'épanche, noir comme la nuit, en grondant sur un lit de roc, entre deux remparts de pierre grise rougeoyants de bruyère, là où ils ne sont pas lézardés d'éboulis. Des centaines de cascatelles écumantes dégringolent des deux sommets, inondant la voie par-dessus les ponceaux sous lesquels elles s'abîment dans le gouffre. C'est à la pluie que nous devons ce spectacle, et nous n'aurons pas perdu notre journée.

XXXI

L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes.

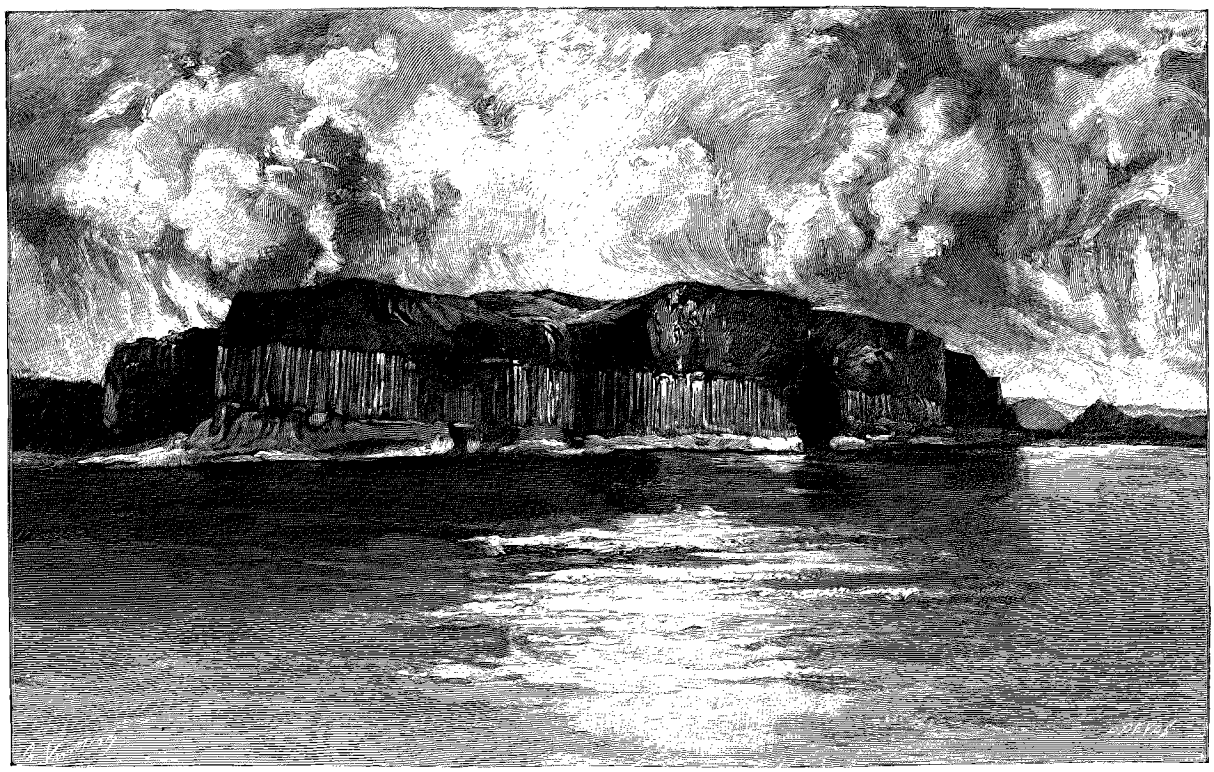
Dès 7 heures du matin on se trouve sur le seuil de l'hôtel, équipé pour la journée. Euh ! euh !... eh ! eh !... moins mauvais temps qu'hier, c'est tout ce qu'on peut dire. Des averses lourdes, tombant drues d'un ciel de plomb noirci, mais des accalmies brusques et de blanches éclaircies vaguement jaunies par le soleil qu'on ne voit pas, mais qui doit être quelque part. Voilà même un arc-en-ciel. Oui, nous le connaissons, le coup de l'arc-en-ciel, et ne nous y laissons plus prendre. Cependant, par acquit de conscience, allons interviewer le capitaine du *Grenadier*, qui chauffe à destination de Staffa et Iona. Eh ! eh !... euh ! euh !... Enfin, nous finissons par lui arracher ceci : que si nous avons un jour de reste, mieux vaut attendre à demain. L'aspect du pont détrempé, où les escarbilles mettent une boue noire, n'est pas engageant, et une avalanche de hallebardes qui à ce moment nous croule sur la tête nous décide à rentrer.

Le temps finit par tourner à peu près bien. Mais cette fois nous demeurons sourds aux invites des crieurs annonçant à son de cloche des excursions en bateau ou en coche, d'un bon marché mirifique, grâce à la concur-

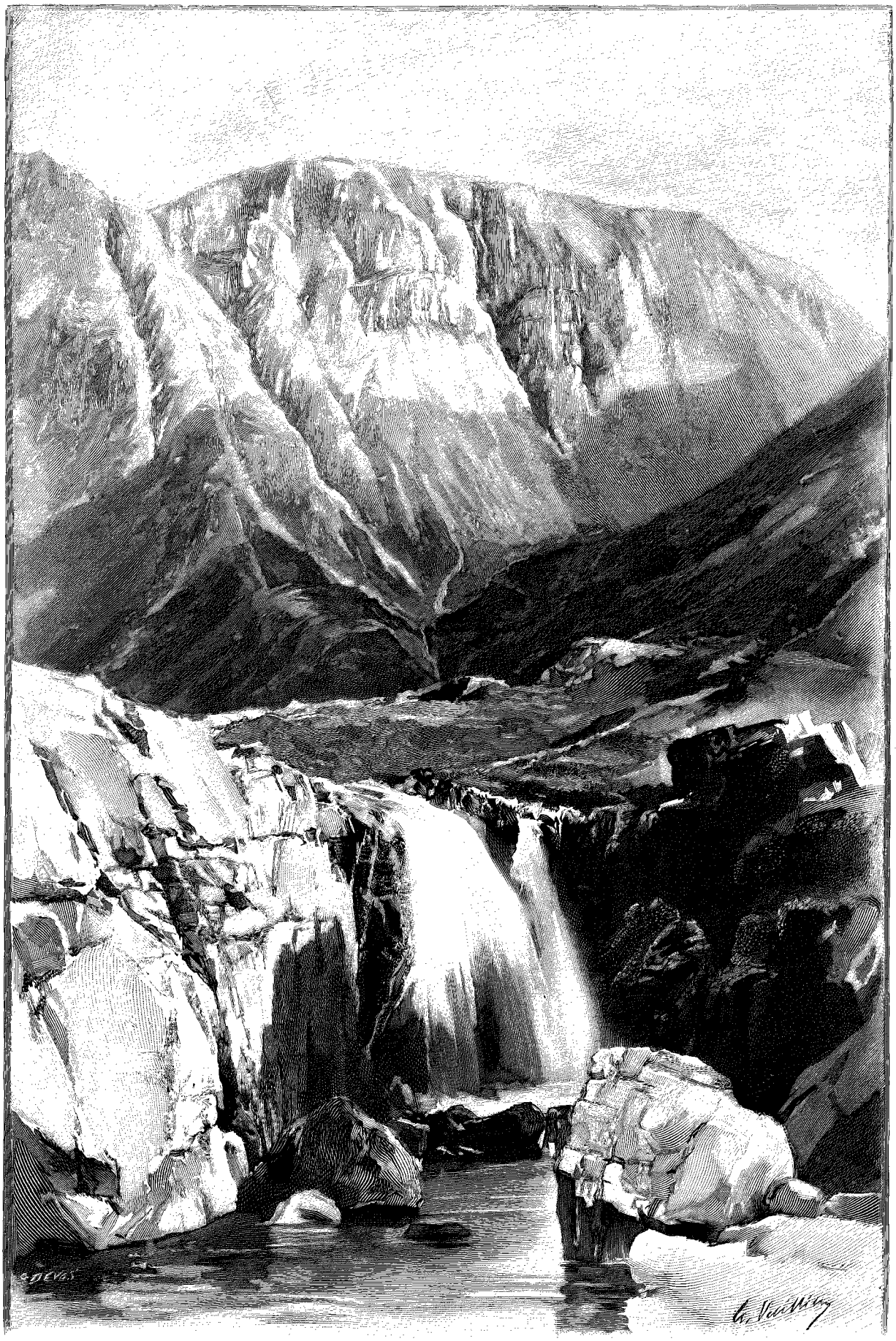
rence. Il aurait mieux valu prendre hier cette sage résolution. Bien d'autres ont pensé comme nous, car le steamer pour les îles éteint ses feux, faute de passagers. D'ailleurs, le lendemain, bien que l'aspect des nues ne soit guère moins menaçant, le *Grenadier* en embarque une cinquantaine, qui comme nous sans doute se voient acculés à la limite qu'ils ont fixée à leur séjour. Et après tout personne n'a à s'en repentir, car, hormis quelques grains carabinés, on s'en tire sans grand dommage.

La navigation est lente entre ces terres hérissées de récifs. Le Lady's Rock, dont à marée haute le sommet affleure traîtreusement la crête des vagues, planté comme une sentinelle perdue au milieu d'un carrefour marin, a son histoire tragique. Un Mac-Lean de Duart, répondant aux euphoniques prénoms de Lachlan Cattanach, avait épousé lady Elisabeth, fille d'Archibald, comte d'Argyll, qui fut tué à Flodden à la tête de l'avant-garde. Pour des raisons que l'histoire nous tait, il l'abandonna, comme par hasard, à marée basse sur ce rocher. Attirée par ses cris, une barque de pêche la recueillit avant le flux. Inutile de dire qu'elle se fit conduire chez son père. Peu de jours après, son époux y arrivait en grand deuil pour annoncer sa disparition. Les Campbell firent semblant de croire à la feinte joie sous laquelle il dissimula sa désagréable surprise à la trouver vivante, et, sa méfiance ainsi endormie, il fut poignardé dans son lit par son beau-père. Le château ruiné de Duart dresse son massif donjon carré, aux murailles de douze pieds d'épaisseur, sur un promontoire escarpé à l'entrée du sombre détroit de Mull où s'engage le steamer.

Ce long chenal sinueux, dont la largeur varie de un à trois milles, sépare la grande île de Mull de la péninsule de Morven, — Morven la terre fabuleuse d'Ossian. Là régnait son père Fingal, fils de Comhal et de Morna, le blond héros, de qui, lors d'une visite qu'il fit à Sarno le Soucieux, roi des Orcades, la fille de celui-ci, Comala, s'éprit au point de le suivre sous des habits masculins. Il connut qui elle était et l'aima. Mais, comme il allait l'épouser, il dut partir pour combattre Caracul, — que nous appelons Caracalla, — fils du « roi des Mondes », c'est-à-dire de l'empereur de Rome Septime Sévère. Vainqueur sur les rives du loch Carron, — que nous avons longées en allant à l'île de Skye, — Fingal envoie en avant Hidallan, fils de Lamor, l'avertir de son retour, qu'elle attend au sommet d'une colline, en compagnie de ses deux chiens gris et de Melilcolma et Dersagrena, les sœurs de Gaul, l'Ajax de cette *Iliade* celtique. Par vengeance d'amant éconduit, le félon lui annonce faussement la mort du « fils des batailles, du briseur de boucliers ». — « Pourquoi, ô messager de douleur! me dire que mon héros est tombé? s'écrie-t-elle. J'aurais pu encore un peu de temps espérer sa venue. J'aurais pu croire l'apercevoir sur un rocher lointain, prendre pour lui l'apparence d'un arbre, entendre le son de son cor dans le vent de la montagne. Oh! pouvoir seulement réchauffer de mes larmes sa joue glacée!... » Quand le roi arrive, triomphant et amoureux, le prenant pour son spectre, la vierge chasseresse au sein blanc tombe morte, « et les rayons de la lune emportent son âme dans les légères vapeurs d'en haut ».



STAFFA (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



GLENCOE (PAGE 455). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Parmi tous ces guerriers aussi généreux qu'intrépides, qui pleuraient sur les cadavres de leurs ennemis : Clessamor et Trommor, Reuthamir, Shilrick, Fergus, Cuchullin, Morlo et Breuno, Duchomar, Calmar, fils de Matha, Conloch et Erragon, Diarmid, Landerg la Main Sanglante, « dans le combat semblables à des ouragans furieux, en paix doux comme le soleil du soir, » nombreuses et charmantes sont les figures de femmes : Darthula, Slissamo, Alclétha, Utah et Brassalis, Malvina enfin, la fiancée d'Oscar, fils d'Ossian. — « Fingal, roi des héros ! Ossian, qui vient après lui dans la gloire ! dit ce jeune prince à son aïeul et à son père, vous avez combattu, vos noms sont célébrés dans les chants. Mais Oscar est comme le brouillard de Cona » (aujourd'hui Glencoe), « il paraît, passe et s'évanouit. Le barde ne connaîtra pas mon nom. Le chasseur ne cherchera pas ma tombe dans la bruyère. Laissez-moi, ô héros ! me battre à Inisthona » (une île scandinave). « Lointaine est cette terre, vous ne saurez pas qu'Oscar y est tombé. Mais la fille de l'étranger pleurera sur le jeune guerrier venu de loin. Quelque barde un jour me trouvera et à la table du banquet il dira : « Écoutez le chant d'Oscar, « tombé en terre lointaine ». — A dater de ce moment, il accomplit cent exploits, orgueilleusement relatés par son père, qui n'omet pas le récit des siens propres. Et quand le jeune héros a trouvé un glorieux trépas, la vierge qu'il aimait se consacre à la vieillesse du barde royal, demeuré le dernier de sa race, aveugle comme Homère, et qui lui dédie en termes d'infinie tendresse la plupart de ses pièces dramatiques et lyriques.

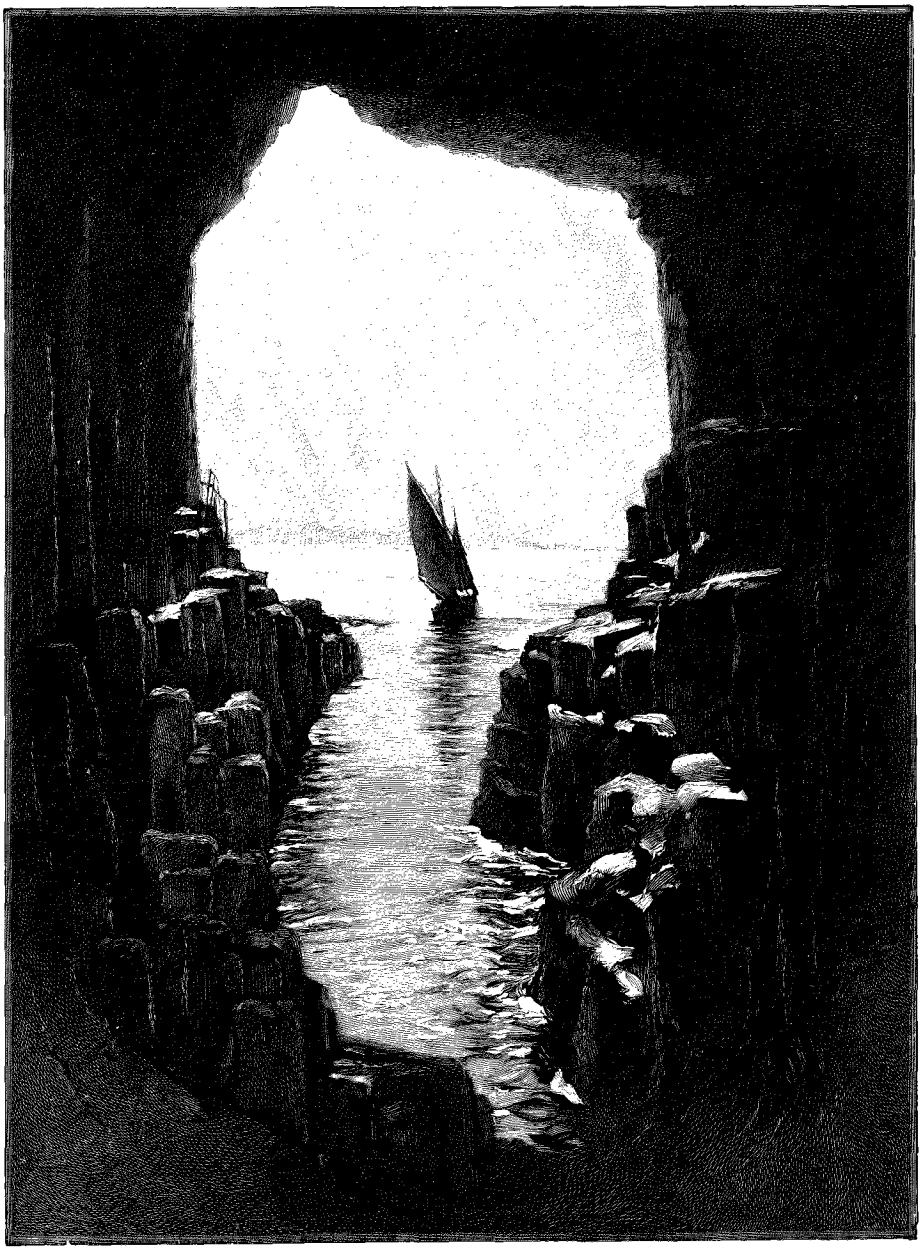
Ne dites pas que ce sont des fables. Pourquoi s'obstiner à vouloir qu'en ces temps évanouis, où il s'est assurément passé quelque chose, ce ne soit pas les choses transmises par la légende? Je n'ignore point quelles véhémentes controverses ont fait rage pendant un demi-siècle sur l'authenticité de ce texte gaélique, recueilli d'après les traditions orales des bergers des Highlands par le « maître d'école » James Macpherson — aujourd'hui on dirait « professeur » — qui en 1762 en publia la traduction anglaise. Il est des esprits pointus qui n'ont de joie qu'à démontrer que personne n'a existé. Comme d'ailleurs Fingal est mentionné dans les chroniques de Barbour, l'historiographe de Robert Bruce au XIVe siècle, ce n'est pas Macpherson qui l'a inventé, et il n'y a pas de raison pour nier Ossian. Je sais aussi que l'Irlande revendique l'honneur d'avoir donné le jour à ce héros, dont il me souvient qu'on m'y a montré la tombe quelque part, du côté de la Chaussée des Géants. Mais l'antique Albin ne doit-elle pas son nom moderne aux Scots venus d'Erin qui l'ont colonisée? Les poèmes d'Ossian d'ailleurs font de fréquentes allusions à l'île verte.

Que nous fait tout cela? Les mornes montagnes de Morven, « la terre rugueuse », dressent vers le ciel tumultueux leurs crêtes noyées dans des nuées basses qui rampent et se tordent, échevelées. Empoigné par cette sauvagerie pourtant douce, on envoie au diable les plates querelles de rats de bibliothèque. L'imagination, qui veut être dupée, si duperie il y a, cherche dans les ravins remplis d'ombre violette, sur les grèves rocailleuses qui ourlent de longues criques où vient mourir le flot, les traces évanouies de Selma, la royale cité. Là se tenaient les assises de cette sorte de Table-Ronde dont Fingal était le roi Arthur, et les guerriers au repos y écoutaient les chants rythmés des bardes s'accompagnant sur la harpe : Ullin à la tête blanche, le mélodieux Alpin, Ryno « dont l'âme était un rayon de feu ». Ils invoquaient l'étoile du soir, la lune pâle, le soleil montant, le murmure des vagues, et ils célébraient la mémoire des héros expirés. Les épaisses forêts qui alors couvraient d'ombre le brumeux royaume de Morven se sont abîmées dans les entrailles de la terre, transformées en landes de tourbe qu'habille la bruyère. Mais les esprits des morts de cet âge héroïque l'habitent encore, et les vieux bergers vous diront que, quand le daim bondit et détale comme une flèche, effarouché sans cause apparente, c'est que son œil, qui voit l'invisible, a aperçu un de leurs fantômes.

Très mélancolique, ce détroit où les flots d'un gris verdissant sont assombris par l'ombre que projettent les montagnes entre lesquelles il est étranglé. Sur les deux rives, on voit au passage de vieux châteaux fort romantiques. L'un d'eux commémore l'intelligente administration domestique d'une Mac-Innes, alors à la tête du clan, qui en paya la construction par la vente d'un volume égal de beurre. On ne trouverait plus aujourd'hui assez de vaches dans Morven pour en défrayer la restauration.

L'île de Mull, qui déroule à notre gauche sa côte prodigieusement déchiquetée, est un énorme massif basaltique couleur de rouille, dans lequel les amateurs de fossiles et d'ammonites trouvent des trésors. Les montagnes y atteignent une élévation de deux à trois mille pieds, ce qui, surgissant directement de la mer, paraît considérable. Hors Tobermory, — le puits de la Vierge, — gentil petit port de pêche, et le chétif hameau marin de Salen, on ne trouve dans Mull que des fermes isolées, pour l'élevage du mouton, quelques manoirs patrimoniaux et des pavillons de chasse. L'abondance du gibier et l'excellence de ses remises élève singulièrement au-dessus de sa valeur agricole le prix de cette maigre terre. Pendant que, victime de mon destin de Juif errant, j'en faisais le tour en steamer, cinq fusils de ma connaissance y massacraient, dans l'espace de quatre jours, 483 couples de grouses. Les phoques s'ébattent par grandes bandes dans le loch Na-Keal, long fjord qui coupe presque l'île en deux. Il faut la passion du sport et de la sauvagerie pour habiter ici, ne fût-ce que quelques semaines. Cependant on y bâtit de modernes et très magnifiques châteaux en style féodal, comme celui du grand éditeur Black, d'Édimbourg, perché sur le sommet d'une falaise nue, où la tempête doit mener un terrifiant tapage. Mull est avec cela le district le plus pluvieux d'Écosse.

Une vingtaine de propriétaires se partagent ces 1160 kilomètres carrés de pierre, de tourbières et de bruyères.



LA GROTTE DE FINGAL (PAGE 454). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Au temps des clans, c'était le domaine des Mac-Lean de Duart et des Mac-Laine de Lochbuy, deux rameaux de la même souche.

Sur cette côte déchirée par le ressac, tout ce qui n'est pas île est presqu'île. A la pointe d'Ardmore, où le détroit de Mull débouche sur le large, on voit l'entrée du loch Sunart, long fjord qui, sur une profondeur de vingt milles, sépare le pays de Morven de celui d'Ardnamurchan. Laissant en poupe un chaos de terres mauves et bleues, qui s'estompent dans une vapeur ambrée, le steamer met le cap sur la haute mer, semée d'archipels nouveaux. Il faut avoir le malheur d'être géographe de son état pour persister à se coller le nez sur sa carte. Puisque le capitaine sait où il va, à quoi bon essayer de s'y retrouver?

Dans les entrailles de l'Océan grondent encore sourdement les colères mal apaisées de ces jours derniers, aussi le *Grenadier* est-il rudement secoué ici, où de longues et lourdes lames de fond le prennent par le travers. Beaucoup de passagers deviennent mélancoliques, et restent sourds à l'appel de la cloche du dîner. Quand on remonte sur le pont, le steamer navigue au milieu d'îles de formes bizarres. Bénissons la vapeur : voilà vers l'ouest, à côté de sa jumelle Tiree, qui donne un joli marbre rose strié de vert, Coll, où Johnson relate qu'il fut retenu par les vents contraires onze jours, pendant lesquels il plut onze fois vingt-quatre heures. Il y reçut d'ailleurs une hospitalité cordiale, et c'est, si je ne me trompe, sur ce banc de sable à demi noyé par la mer en furie, qu'il rencontra une Mac-Leane qui savait parler français, traduire couramment le gaélique, dessiner, jouer du clavecin, coudre, traire une vache, exécuter des ouvrages en coquillages, — horreur! — « bref, ajoute-t-il, une personne accomplie ».

Nous rangeons de près les Treshnishs, groupe de blocs de basalte noir, dont l'un dénommé le Bonnet du Hollandais, uniquement peuplées de moutons. Naguère repaire de vikings, sur l'une d'elles on aperçoit les débris d'un fort primitif qui est mentionné dans les sagas norvégiennes. Voilà Gometra et Ulva, séparées par un étroit chenal, que met à sec la marée basse. Ces deux îles sont des faisceaux de colonnes basaltiques irrégulières, auxquelles leur couleur de scories de houille donne un aspect sinistre. Pendant neuf cents ans, Ulva, « l'île du loup », a appartenu au petit clan Macquarrie. Le dernier chef fut contraint par la misère à prendre du service dans un régiment de Highlanders à l'âge de soixante-deux ans. Avec lui s'éteignit sa race au commencement du siècle.

Le *Grenadier* stoppe et mouille. Nous sommes donc arrivés quelque part? Quoi, c'est Staffa, ce gros plum-cake d'aspect bonasse, couronné d'un plateau herbu? On s'explique que ses merveilles n'aient été découvertes qu'il y a une centaine d'années, par un voyageur à destination d'Islande, que la tempête avait jeté en ces parages. Alors on n'y allait pas assez; aujourd'hui on y va trop, ou du moins en trop nombreuse compagnie. Il faut s'y résigner, car il serait malaisé d'y aller autrement, à moins de naviguer sur son yacht, ce qui en ces parages n'est pas sans périls. C'est ce qui console de n'en point avoir un.

Les canots du bord et deux grandes barques peintes en rouge sang de bœuf, venues d'Ulva, se rangent à la coupée de tribord pour nous transporter à terre. Deux voyages sont nécessaires, et ceux qui ne se trouvent pas de la première bordée se demandent, en voyant les embarcations lourdement chargées plonger dans le sillon des vagues et y disparaître, pourquoi ils ne sont pas restés sur le plancher des vaches. Et quand on regarde les premiers arrivés s'accrocher au flanc d'un roc qui paraît fort abrupt, on se trouve aussi fous qu'eux d'aller se fourrer dans de pareils casse-cou. Une fois qu'on y est, l'impression est toute différente. L'atterrissement sans doute n'est pas des plus aisés, dans une étroite crevasse où l'embarcation a juste la place de pénétrer, et il est bon de regarder où l'on pose le pied sur ce roc humide et glissant. Mais ensuite on se trouve sur une sorte de colossal escalier dont les larges degrés faits de tronçons de colonnes inégalement brisées sont faciles et sûrs.

Je ne voudrais pas imiter ces personnes taquinantes qui en voyage ne cessent de comparer défavorablement ce qu'elles voient avec ce qu'elles ont vu ailleurs. Néanmoins, je puis me permettre un rapprochement entre la grotte de Fingal et la Chaussée des Géants, ces deux extrémités d'un isthme de roc unissant aux temps préhistoriques Erin et Albin. On n'en est pas bien sûr, mais pourquoi ne pas le supposer, puisque cela pourrait avoir été? A l'envisager ainsi, l'amorce du côté de l'Irlande est incontestablement supérieure à celle-ci. Le principal tort de Staffa est que, inabordable par le gros temps, on ne saurait y jouir de ce spectacle d'une mer démontée, si effroyablement beau à la Chaussée, qui tient au continent. Et puis, si l'Irlande n'a pas de grotte comparable, l'Écosse n'a pas cette prodigieuse grande route pavée de colonnes, qui pénètre majestueusement dans les flots, ni ces merveilleuses falaises en buffet d'orgue qui la dominent; — ici du moins n'y en a-t-il qu'un petit bout, et infiniment moins élevées. Au point de vue aride du géologue, les formations prismatiques du basalte sont analogues, hexagonales ou pentagonales, donnant des colonnes de dimensions très variées, depuis deux jusqu'à douze pieds de circonférence.

La petite déception éprouvée au débarquement s'évanouit dans l'intérieur de la grotte de Fingal. On y pénètre en longeant un de ses flancs, qui semblent taillés à gigantesques facettes, assez haut au-dessus du gouffre dont sépare seul un mince garde-fou. Des échelles sont disposées de distance en distance afin de faciliter la grimpette, mais avec assez de discrétion pour disparaître dans l'ensemble. Ce doit être une sensation rare d'y entrer en canot, mais pour cela il faut une mer d'huile, peu fréquente dans ces tumultueux parages. L'Océan a



KERRARA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

fait cette galanterie à la reine quand elle y est venue avec le prince-consort. Les matelots de la yole royale tenaient dans leurs avirons une grosse responsabilité, car il eût suffi d'une bien légère distraction pour mettre sur le trône un petit Edouard VII.

Aujourd'hui on n'y saurait songer. Le ressac déferle avec violence à l'entrée de la grotte, s'y engouffrant à grand fracas de mousquetade et y jetant des nuages d'écume. Par une mer modérée, c'est déjà terrifiant. On s'imagine ce que ce doit être les jours de tempête, et l'on comprend que Staffa ne soit habitée que par de placides moutons qu'on y vient visiter d'Ulva. Autrefois un berger leur tenait compagnie. Mais on a fini par n'en plus trouver qui consentissent à y demeurer, tant les glaçaient de terreur pendant la nuit les rafales hurlantes et le rugissement des vagues, qui en pénétrant dans les cavernes dont elle est affouillée semblaient ébranler l'île jusqu'en ses fondements.



JOUEUR DE PIBROCH. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Au fond de la grotte, c'est solennellement beau. On dirait une cathédrale fantastique. Les murailles et la voûte, d'une hauteur colossale, faites de pilastres conglomérés, d'un noir brillant de salpêtre, ciselés à arêtes vives par la cristallisation, qui entend bien le métier de tailleur de pierre, et polis comme du marbre par la rude caresse du flot. Dans la partie basse, des incrustations de coquillages font une étrange mosaïque, et des festons d'algues et de varechs y mettent une note de colorations subtiles, du vert glauque au jaune brun. A ses pieds on a un miroir d'émeraude intense, si limpide qu'on y voit les méduses allonger leurs tentacules sinistres sur le roc où elles s'agrippent. Et puis, dans la baie largement ouverte sur l'infini, s'encadre un grand pan bleu de ciel, dont la ligne fuyante s'abaisse sur la mer, qu'un ardent soleil fait étinceler comme de l'argent en fusion. Les poètes parlent des voix éoliennes qui chantent dans la grotte, soupirs d'âmes en peine ou mélodies descendues de l'inconnaissable. Pour les entendre il faut sans doute être hypnotisé par sa rêverie. Je n'en vois guère le moyen qu'en postulant pour l'emploi vacant de berger résident de Staffa.

Cette grande terre abrupte et sauvage en vue de laquelle bientôt arrive le steamer, est-ce Iona, l'île Bénie, la Jérusalem du Nord? Bien que son aspect majestueux convienne à la grandeur des souvenirs qu'évoque ce nom, c'est tout simplement le Ross de Mull, longue péninsule rocheuse détachée comme un lambeau de la masse de la grande île. Un petit détroit en sépare l'extrémité d'un banc de sable, d'alluvions et de rocailles rouges, bas, plat et nu, défendu par des récifs, où le long d'une grève blanche s'allonge un hameau de pierres grises, derrière lequel ondulent de verts pacages. C'est Iona.

Le petit appontement où nous débarquent les canots ne marque pas le point, situé du côté du large, où le jour de la Pentecôte de l'an 563 atterrirent l'apôtre des Pictes et ses douze compagnons. Fils d'un roi irlandais, ayant reçu le nom de Crimthan, « le loup », et baptisé ensuite sous celui de Colum, « la colombe », qui fut latinisé, il participait de ces deux caractères : pitoyable et tendre en même temps qu'irritable et vindicatif, humble vis-à-vis de Dieu, autoritaire avec les hommes.

C'est à la suite de démêlés avec le roi Diarmid qu'il s'expatriait à l'âge de quarante-deux ans, après avoir fondé en Irlande plus de trente monastères. Columba n'a pas connu le martyre, ni même la persécution. C'est son parent Connal, roi des Scots établis dans l'ouest, qui l'avait appelé en Albin. De ce prince et de son successeur Aidan il fut le conseiller et l'ami. Il arrivait au moment de la décadence de la puissance des druides et il emporta d'assaut la conversion des Pictes, à commencer par leur roi Bruidh, qu'il s'en fut trouver

à Inverness. Sa stature athlétique, son port majestueux, ses yeux de flamme, son verbe impérieux, son organe tonitruant, firent autant pour la cause du Christ que son grand savoir et son ardente éloquence. Élevé en prince, quoique prêtre, il avait appris le maniement des armes comme de la plume, et ses allures étaient autant d'un soldat que d'un moine.

Son ordre étant avant tout une pépinière de prédicateurs et de missionnaires, il demandait aux siens l'énergie, l'intrépidité, la vigueur du corps et de l'esprit. Aussi ne leur imposa-t-il point d'autre mortification qu'une rigoureuse chasteté. La règle ne prescrivait que des jeûnes modérés, mais faisait une loi d'un travail incessant, tant manuel qu'intellectuel. A la fois laboureurs, pâtres et pêcheurs, tanneurs et tisserands, maçons, charpentiers et constructeurs de bateaux, forgerons et fondeurs de cloches, ils travaillaient l'or, l'argent et le cuivre, copiaient et enluminaient des manuscrits. Adamnan, abbé d'Iona soixante-dix ans après Columba, dont il a écrit la vie, dit que le saint lui-même, au milieu de ses occupations multiples, trouva le temps d'exécuter trois cents copies des livres saints. Un psautier de sa main se trouve à l'Université de Dublin. Le latin, le grec et l'hébreu, la poésie, la musique et la rhétorique étaient en honneur au monastère d'Iona, dont la bibliothèque, détruite par le feu en 1059, était réputée dans la chrétienté entière. Les columbites portaient les armes au besoin et, navigateurs intrépides, ils allaient prêcher l'Évangile dans les pays scandinaves et jusqu'en Islande. Plus tard les Culdees, « gens retirés », comme on les appela, se vouèrent à la vie ascétique, et leurs communautés ne furent pas sans analogie avec celles des anachorètes de la Thébaïde. Nombreuses sont dans les plus sauvages des îles du nord de l'Europe leurs rudes cellules de pierre, parfois agglomérées comme les rayons d'une ruche.

L'année où mourut Columba est celle où le moine Augustin, venant de Rome, débarquait à Canterbury pour évangéliser les Saxons de l'Heptarchie. Déjà l'Église était établie en Irlande et en Écosse, sur une base purement nationale. Ne serait-ce pas de là qu'a dérivé la passion d'indépendance religieuse des Écossais? Catholiques, ils n'ont été soumis à l autorité pontificale que juste ce qu'il fallait pour ne pas tomber dans le schisme. Protestants, ils ont versé des torrents de sang pour s'affranchir de la suprématie de l'Église d'Angleterre. Les « papistes » irlandais mêmes sont assez enclins à se montrer des fils rebelles, quand l'intervention du Saint-Siège dans leurs affaires politiques se trouve n'être pas de leur goût.

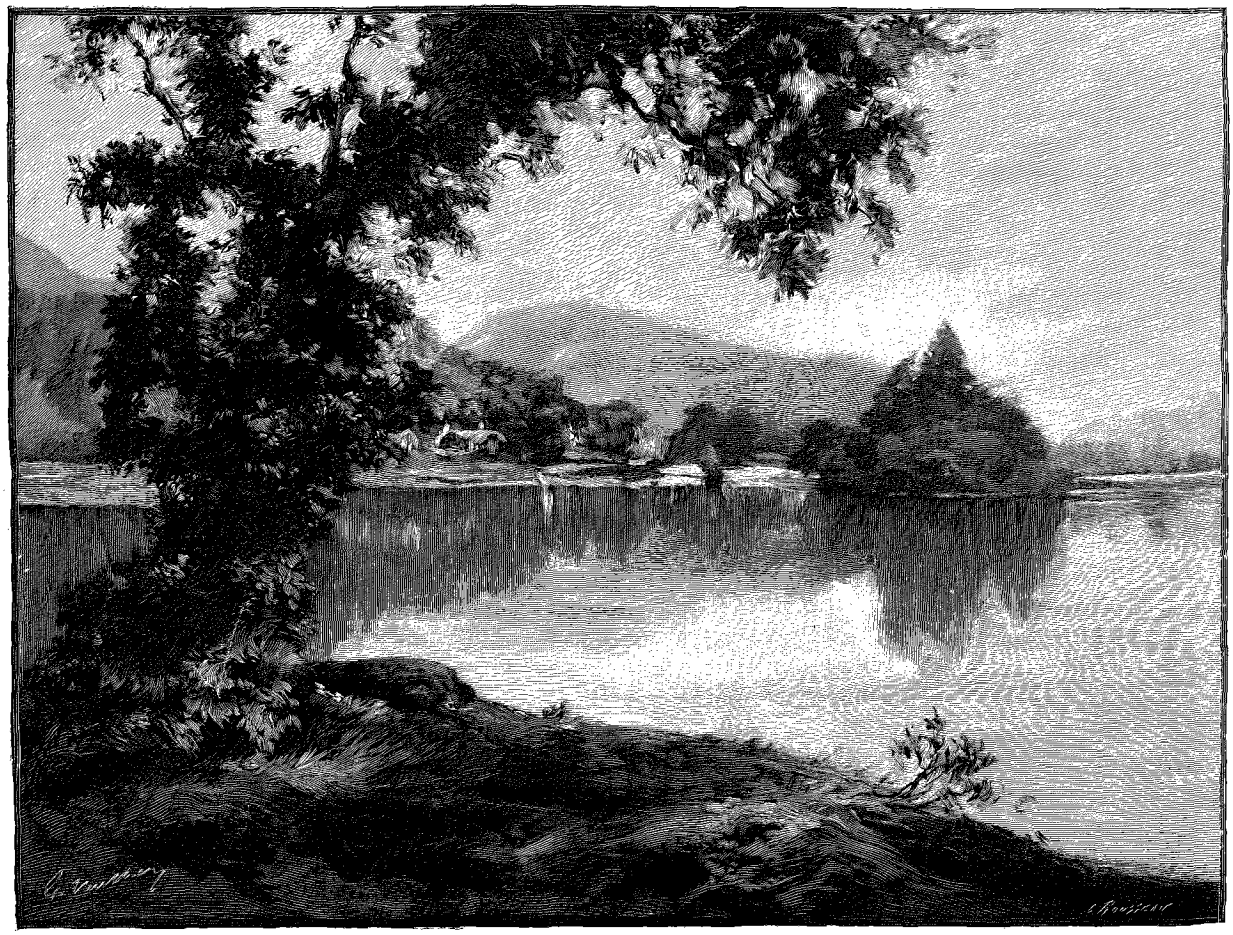
Les Culdees avaient leurs propres évêques, dans le but unique de leur conférer l'ordination sans recourir aux prélats diocésains. Quand la domination norvégienne rattacha Iona à l'archevêché de Trondhjem, ils transférèrent à Kells, en Irlande, leur maison mère. Lorsque le premier monastère de l'obédience de Rome fut établi à Iona en 1203, il se retirèrent absolument de l'île, et la fin du XIVe siècle vit disparaître l'ordre.

(*A suivre.*) MARIE ANNE DE BOVET.



LE STEAMER. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE LAC LOMOND (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

EN ÉCOSSE[1],

PAR MARIE ANNE DE BOVET.



LE TIMONNIER.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

XXXI (*suite*).

De ces moines qui l'ont immortalisée, Iona n'a conservé aucun vestige. Les pirates norses qui ont mis tout ce littoral à feu et à sang ont balayé les édifices primitifs. Les ruines actuelles sont celles des établissements postérieurs aux Culdees. Le duc d'Argyll, propriétaire de l'île, les entretient fort soigneusement. Mais ce respect est venu trop tard, car c'est avec des pierres arrachées aux monuments qu'a été bâti le village. Bien propres dans leur vaste enclos gazonné, fermé de grilles, et situé sur une rive plate, derrière les maisons, avec lesquelles ils se confondent presque, si bien qu'il faut être dessus pour les voir, ces vénérables débris ne se présentent pas bien.

Quarante-huit rois d'Écosse passent pour avoir été ensevelis en ce lieu, que Shakespeare, racontant qu'on y transporte la dépouille « du gracieux Duncan », appelle « le dépôt sacré des os de ses prédécesseurs ». Le meurtrier y suivit de près sa victime. Macbeth clôt la funèbre série inaugurée par Fergus II. Le fait que ce prince picte était mort cent cinquante ans avant l'introduction du christianisme en ces parages n'est pas pour détruire la tradition, car tout porte à croire que Iona a été un lieu saint au temps des druides.

Des neuf tranchées où au XVIe siècle le doyen Munro a vu les tombes de ces rois d'Écosse, plus huit rois de Norvège et quatre rois d'Irlande, des abbés d'Iona et des chefs de clans voisins,

1. *Suite. Voyez tome Ier, p.* 313, 325, 337, 349, 361 *et* 363; *tome II, p.* 253, 277, 289 *et* 301; *tome III, p.* 409, 421, 433 *et* 445.

il ne reste que de vagues traces. Une quarantaine de dalles funéraires ont été retirées de dessous les orties et les chardons, où elles moisissaient, et alignées en rang d'oignons derrière une grille. Pas une de celles des rois ne s'y trouve. Les inscriptions encore lisibles marquent la sépulture de plusieurs Mac-Lean, parmi lesquels celui qui revient encore visiter la famille, monté sur un cheval noir, d'un Macdonald de Glengarry, de quatre prieurs appartenant au même clan et ensevelis de compagnie, de plusieurs évêques, d'un médecin et d'un barde. Ces effigies sont d'un travail archaïque fort grossier et, hormis quelques bordures en rinceaux, sans aucun intérêt d'art.

Dans la chapelle Saint-Oran, petit édifice massif du XIIe siècle en très rude style roman, se trouvent quelques monuments qui ne paraissent pas avoir été profanés : ceux notamment d'Angus Og, lord des Iles et compagnon de Robert Bruce, et de Paul-na-Sporran, premier chevalier de Lochawe, très lointain ancêtre du duc d'Argyll.

Seules les ruines de la cathédrale ont conservé un caractère imposant. C'est de ce gothique primitif à timide ogive, dit anglo-normand, d'un style très pur et très noble. Le temps a mis une belle patine bronzée au granit rouge dont elle est faite, et sa tour carrée et trapue, couronnée de mâchicoulis, est d'un beau caractère. Les chapiteaux et les bas-reliefs qui ont survécu aux mutilations de l'âge et du fanatisme sont intéressants, ainsi que trois beaux monuments funèbres.

L'église des chanoinesses augustines est de la même époque, et l'on y voit, entre autres dalles tumulaires, celle, fort belle, de l'abbesse Anna, morte en 1543. Il est à noter que cette communauté fut tolérée pendant assez longtemps après la Réforme. Cependant le zèle du « synode antipapiste d'Argyll » s'est cruellement exercé sur l'île Sainte. Des trois cent cinquante croix celtiques qui y ont existé, soixante furent jetées à la mer par ses ordres. D'autres furent emportées et se trouvent dans divers cimetières des îles et du littoral ouest.

Décrirai-je le retour à Oban, par une exquise fin de journée, douce, claire, berceuse, au milieu d'îles et d'îlots encore, de caps, de promontoires, de terres incohérentes, qu'enveloppe une légère buée blonde sous les rayons du soleil couchant, et lentement bleuissante dans le crépuscule qui tombe? C'est éternellement beau, mais éternellement pareil à soi-même.

Douze heures de mer hier, douze heures aujourd'hui : d'Oban à Glasgow, toujours et encore à travers des lambeaux de terre arrachés au continent, auquel ceux qui n'en sont pas complètement détachés ne tiennent que par un fil. Autre aspect de la même campagne — je veux dire du même océan. Et je dirais aussi même aspect, si ces vues marines, semblables en apparence, n'offraient en réalité une variété intarissable, mais indéfinissable. La lumière, ici prodigieusement capricieuse, modifie à l'infini les arrangements subtils et fugitifs de la ligne et de la couleur.



CHAPELLE SAINT-ORAN.

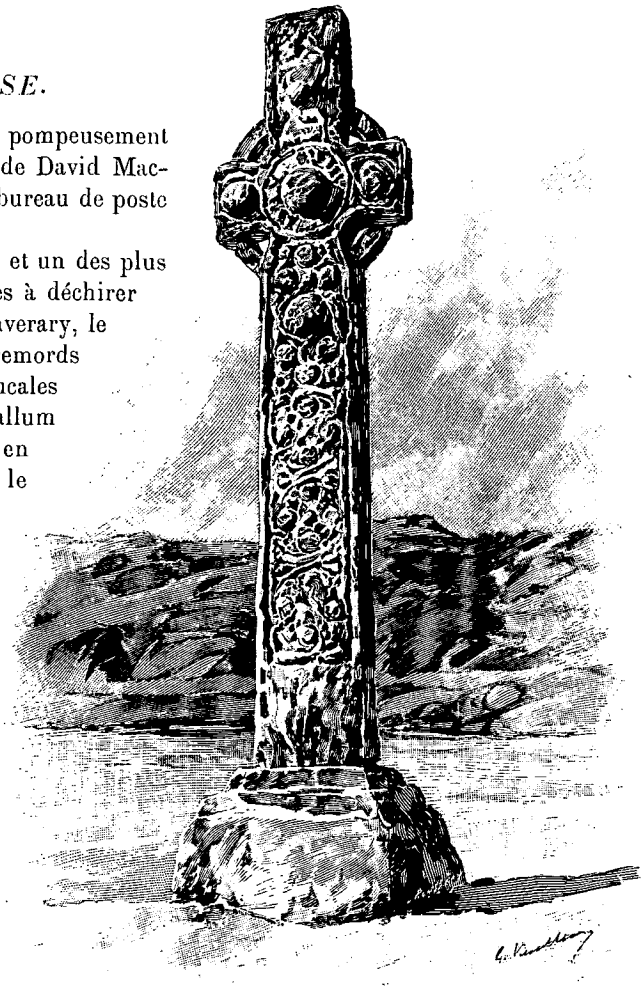
S'il faisait nuit, nous apercevrions au large les feux puissants du Skerryvore et de Dhu Heartach, visibles à dix-huit milles à la ronde, qui marquent l'entrée de ce vaste archipel. On se doute des difficultés qu'a présentées la construction de ces phares en pleine mer, quand on sait que les écueils sur lesquels ils s'agrafent ne sont abordables qu'une cinquantaine de jours par an, en moyenne, et l'été seulement. C'est dans ces conditions précaires qu'il a fallu y transporter, des carrières de granit de Mull, les pierres toutes taillées, qu'y ajustaient des ouvriers logés dans une cage.

Une fois entrés dans le détroit de Jura, qui sépare la grande île aride de ce nom du continent, — si l'on peut appeler ainsi le long lambeau de terre qu'est le Mull de Cantyre, — on en a fini avec la mer : ce n'est plus que de l'eau salée. Afin d'éviter l'interminable tour de cette péninsule, qui mesure en longueur une cinquantaine de milles marins, le *Chevalier* nous débarque à Crinan, où, transbordés sur une sorte de bateau-mouche répondant au nom gracieux de *la Linotte*, nous la coupons par une large rigole creusée dans une faille de schiste aux rives escarpées, verdoyantes de fougères, d'églantiers et de taillis de chênes. Deux heures durant on y glisse au fil de l'eau,

puis à Ardrishaig nouveau transbordement sur le *Columba*, pompeusement qualifié de *palace-steamer*, le vaisseau-amiral de la flotte de David Mac-brayne. Il est vraiment fort beau, et l'on y trouve même un bureau de poste et des salles de bain.

Maintenant nous sommes sur le loch Fyne, le plus large et un des plus longs de ces bras de mer qui sont comme des griffes acharnées à déchirer le littoral ouest. En le remontant vers le nord j'arriverais à Inverary, le très modeste chef-lieu du vaste comté d'Argyll. Inverary est le remords de mon tour d'Écosse. J'étais dûment munie des créances ducales pour visiter le château, résidence patrimoniale « du Mac-Callum Mhôr ». Oui, j'aurais dû aller voir Inverary. Mais la situation en est si retirée, au fond de son fjord, qu'il est impossible de le mettre sur son chemin, vu que le chemin qui y mène ne mène à rien. Toujours j'ai espéré pouvoir en faire le but d'une excursion spéciale, et jamais je n'y suis parvenue.

A défaut d'Inverary, pendant des heures j'ai contemplé le plus beau peut-être des panoramas marins d'Écosse, singulièrement doux et reposant à des yeux rassasiés de sauvagerie. Avec le *Columba* moins encombré, la joie eût été complète. Avis à ceux qui sont maîtres de choisir leur temps : ne voyagez pas plus tard que la fin de juillet dans les parages fréquentés, dont est par excellence celui où je suis parvenue. L'automne serait exquis, n'était la brièveté des jours, le printemps charmant, mais il n'a pas la bruyère fleurie qui donne au pays sa couleur.



LA CROIX D'IONA.
DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.

Ici, à l'afflux des touristes s'ajoute la circulation normale des habitants, pour qui le steamer est le véhicule desservant un littoral très peuplé. La vaste mer intérieure formée par le Mull de Cantyre barrant le large et où débouchent le loch Fyne et l'estuaire de la Clyde renferme les deux grandes îles d'Arran et de Bute. Celle-ci n'est disjointe du continent que par un étroit chenal tortueux où s'engage le steamer, et où il faut les bandes de varech découvertes par le reflux sur de petites grèves basses pour qu'on y voie un bras de mer. Au sortir de cette passe, c'est un second bassin inséré dans le premier. Le panorama est magique. La nature s'humanise en restant belle, la civilisation reparaît dans un cadre d'une telle splendeur qu'on n'a point à s'en affliger.

Partout de jolies villas blanches, de gentils cottages roses enfouis dans les verdures, au bord d'un grand miroir de saphir où passent des lueurs d'émeraude, avec, à l'horizon, des coulées d'or et d'argent fondus. Rothesay est un Trouville, mais combien grandiose! Capitale de l'île de Bute, berceau des Stuart, qui appartient encore en majeure partie au marquis de ce nom, descendu d'un cadet de Robert II, elle a donné naguère au prince royal d'Écosse un titre ducal aujourd'hui porté par le prince de Galles. Un pittoresque vieux quartier, tassé autour des ruines habillées de lierre d'une antique bastille, domine la ville balnéaire. La vue embrasse le large firth de la Clyde, qui pénètre les terres entre la riche côte unie du comté d'Ayr et, rappel de la sauvagerie toute proche, des fragments déchirés du rude pays d'Argyll, avec dans un recul embrumé l'âpre chaos de ses montagnes. Au sud, baignées dans la grande lumière, surgissent les hautes cimes coniques d'Arran.

Dans cette immense rade, une active circulation maritime jette gaiement vers le ciel bleu de lin des panaches de fumée blanche. Il y a de tout : bâtiments de commerce ou paquebots à destination lointaine descendant de Glasgow ou y montant, steamers desservant les nombreuses stations de villégiature qui disent l'opulence de la grande cité, — Wemyss Bay, Dunoon, Inelian, Helensburgh et bien d'autres, — chaloupes, canots, yachts de plaisance et de course.

A Greenock, qui marque l'entrée du fleuve, beaucoup de passagers débarquent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Glasgow. C'est un tort. Si peu industriel qu'on soit, cette montée de la Clyde est d'un vif intérêt. On y sent battre le pouls de l'autre Écosse, celle des Basses-Terres, manufacturière et trafiquante, et surtout de la Grande-Bretagne reine des mers. Les bord de la Clyde sont, on le sait, le grand chantier européen de constructions navales. Le tonnage additionné des bâtiments qu'on y lance s'élève bon an mal an à une moyenne de 380 à 400 000 tonnes, depuis les énormes paquebots en fer des lignes transatlantiques, du Pacifique, de l'océan Indien, des mers de Chine et australes, jusqu'aux légers yawls et cutters de plaisance en bois. Bien entendu cette industrie est atteinte par la crise, l'éternelle crise qui paraît sévir toujours partout, en sorte que la prospérité semble n'être jamais nulle part.

Constructions de navires ou de machines, forges et fonderies, hauts fourneaux et laminoirs, filatures de laine et de coton, raffineries de sucre, teintureries, blanchisseries, verreries, poteries, fabriques d'engrais artificiels et de produits chimiques, il y a encore bien assez de fracas de marteaux, de sifflements de vapeur, de grincements de ferraille, d'exhalaisons de soufre et de goudron, de noirs torrents de fumée vomis vers le ciel en deuil par des cheminées quasi aussi hautes que la tour Eiffel et dont l'utile laideur rivalise avantageusement avec celle sans excuse de ce monument. Saupoudrez tout cela de la suie en suspension dans l'atmosphère, vous avez un colossal enfer industriel s'étendant sur une longueur de trente milles.

La nature avait faite jolie cette contrée torturée et défigurée par les hommes. Riantes et fertiles étaient les vastes plaines ondulées du bassin de la Clyde qui, éventrées par d'immenses houillères, calcinées par des feux ne s'éteignant jamais, méritent bien leur nom actuel de « Pays noir ». Si l'on pouvait faire abstraction de la cité enfumée et bruyante de Greenock, — un satellite de Glasgow qui compte 60 000 âmes, — le site en serait charmant. Dumbarton a encore de la grandeur pittoresque, avec son énorme excroissance de basalte, géminée en forme de seins de femme, entre lesquels niche une forteresse. Saluons en passant : c'est la *Theodosia* des Romains, et Ossian parle de Balcluthay, « le roc sur la Clyde ». En remontant lentement le chenal balisé, autour duquel la marée basse laisse une marge de boue, tout ce qu'on voit de verdure est celle des jardins d'habitations de grands industriels, qui alternent avec les usines et les chantiers où se crée leur fortune. Puis les pelouses font place aux docks, les ombrages aux forêts de mâts. Enfin, avec la nuit qui tombe, combien triste et ténébreuse, sur ces ténébreuses et tristes agglomérations humaines! le *Saint Columba* arrive au port, dont le nom de Broomilaw rappelle qu'au temps où Glasgow souriait, blanche et coquette, au milieu des vergers de pommiers, cette rive était une lande de genêts.

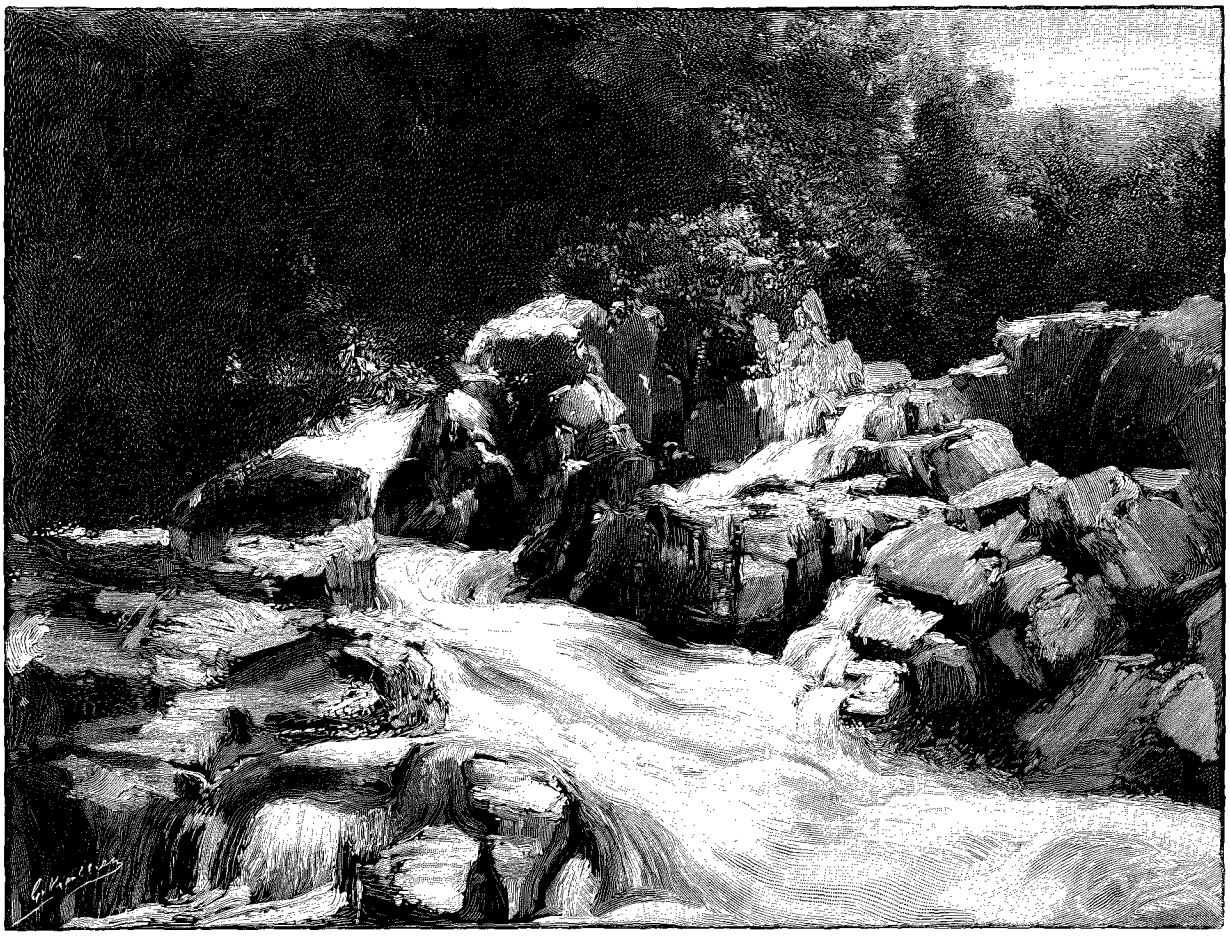
XXXII

Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers.

Croire que Glasgow, parce qu'elle est purement industrielle et marchande, est une ville moderne, serait erroné. Ses habitants vous diront avec orgueil qu'elle a eu pour noyau et pour origine la cathédrale édifiée



SÉPULCRE DES MAC-LEAN (PAGE 458). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



PAYSAGE À INVERARY (PAGE 459). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

en 580 par saint Kentigern, dit saint Mungo, du surnom Mongah, en gaélique « doux ami », que lui donnait son maître Servanus, devenu saint Serf.

Mais il y a si peu de ressemblance entre le bourg royal qui en 1708 comptait seulement 12 000 âmes, et l'immense cité où aujourd'hui grouillent 785 000 habitants, que c'est vraiment une autre ville, la première d'Écosse, la seconde du Royaume-Uni. Patrie de James Watt, l'inventeur définitif de la machine à vapeur, c'est la vapeur qui l'a transformée, qui l'a créée, peut-on même dire. Mais en dépit de son modernisme, fidèle aux traditions comme toute terre calédonienne, le maire y est un « lord-prévôt », les adjoints des « baillis », d'autres fonctionnaires municipaux des « chambellans » et des « doyens de guilde ». Les conservateurs y ont nom « curateurs » et les portiers *janitors*.

Particularité des Glaswégiens : ils sont la population la plus religieuse d'Écosse. Ce n'est pas peu dire. Savez-vous combien il y a ici d'églises, non pas de ces églises traditionnelles de Rome, monuments d'art plus que lieux de dévotion, mais des églises pratiques, des églises d'usage, toutes d'ailleurs, hormis la cathédrale, plus laides les unes que les autres, comme le veut le morose génie puritain ? 346 appartenant à vingt cultes divers. Les presbytériens de l'Église nationale établie en possèdent 98, les presbytériens libres 94, les presbytériens unis 56. L'Église épiscopale d'Angleterre en a 17 et un évêque, le papisme 31 et un archevêque. Si l'on s'étonne de ce nombre, qu'on sache que Glasgow compte un fort contingent d'Irlandais. Les congrégationalistes, les baptistes, les évangéliques en ont respectivement 12, et 8 les méthodistes wesleyens, etc. J'en passe, et je remarque seulement que Glasgow ne contient pas de synagogue.

Pendant que nous avons le nez dans la statistique, notons qu'il y a ici une université pour les hommes, une pour les femmes et 29 collèges, — y compris l'Institut de sténographie et l'Académie de cuisine, — 3 bibliothèques publiques et 79 journaux, dont un, *la Clyde*, rédigé en français. Les hôpitaux et hospices sont au nombre de 23, les clubs de 21. 20 corporations commerciales y prospèrent, une desquelles comprend 14 métiers.

D'ailleurs cette cité, aussi considérable à elle seule que Lyon et Marseille réunis, dédaigne les honneurs administratifs. Le chef-lieu du comté est le bourg royal de Renfrew, sur la Clyde, qui donne au prince de Galles un titre de baron.

Glasgow présente ce caractère curieux, appartenant aux Basses-Terres, d'être en grande partie peuplée

*

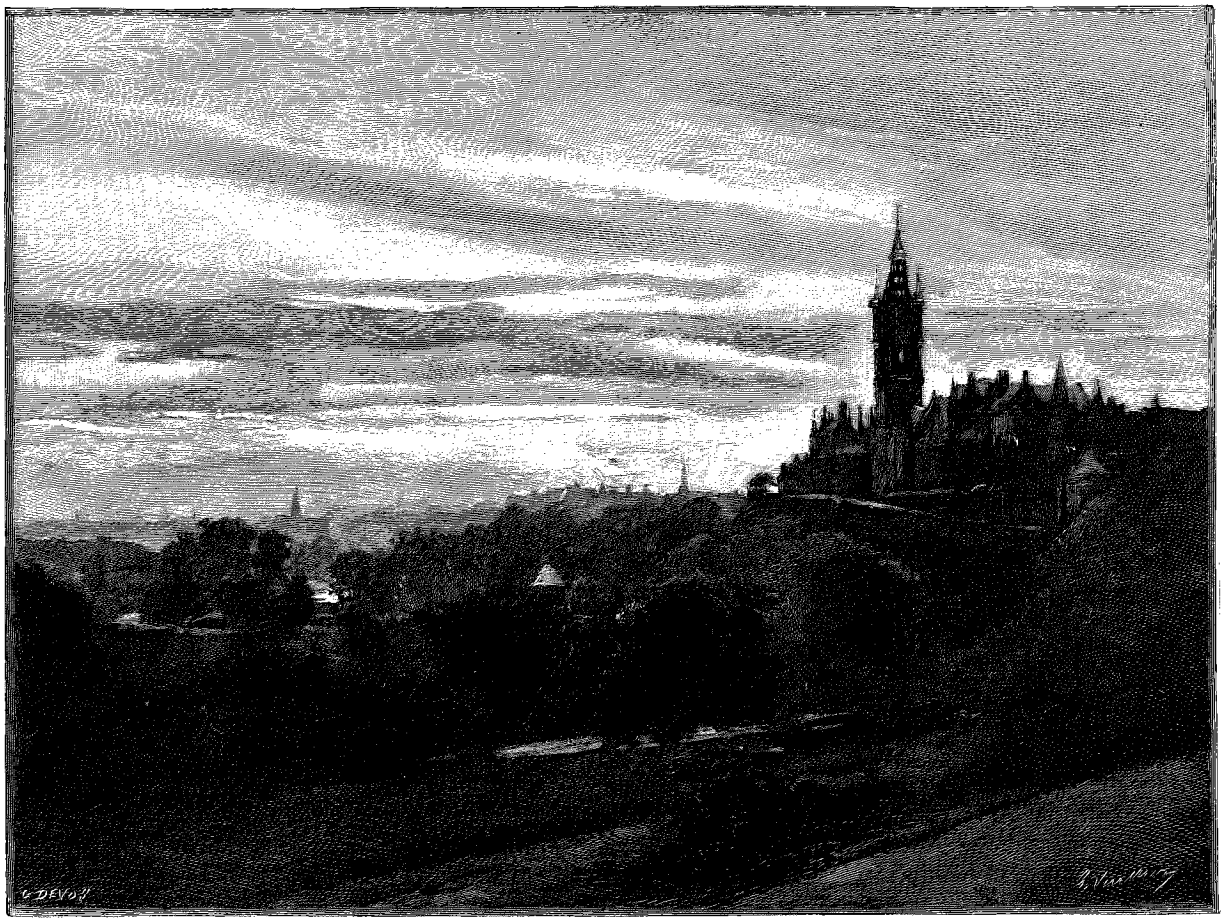
d'émigrés des Hautes-Terres. En 1605 on n'y comptait pas plus de six *Mac*; ils représentent aujourd'hui le dixième de la population.

L'unique monument artistique de Glasgow est la cathédrale, qui a eu la rare bonne fortune d'être épargnée par la frénésie destructive de la Réforme. Non que les bourgeois glaswégiens fussent suspects de papisme, mais ils étaient sagement conservateurs et ils aimaient leur vieux saint Mungo. Cromwell la respecta. Il y eut d'autant plus de mérite, qu'il s'y entendit publiquement traiter de sectaire impie et de blasphémateur par le prédicateur Zacharie Boyd.

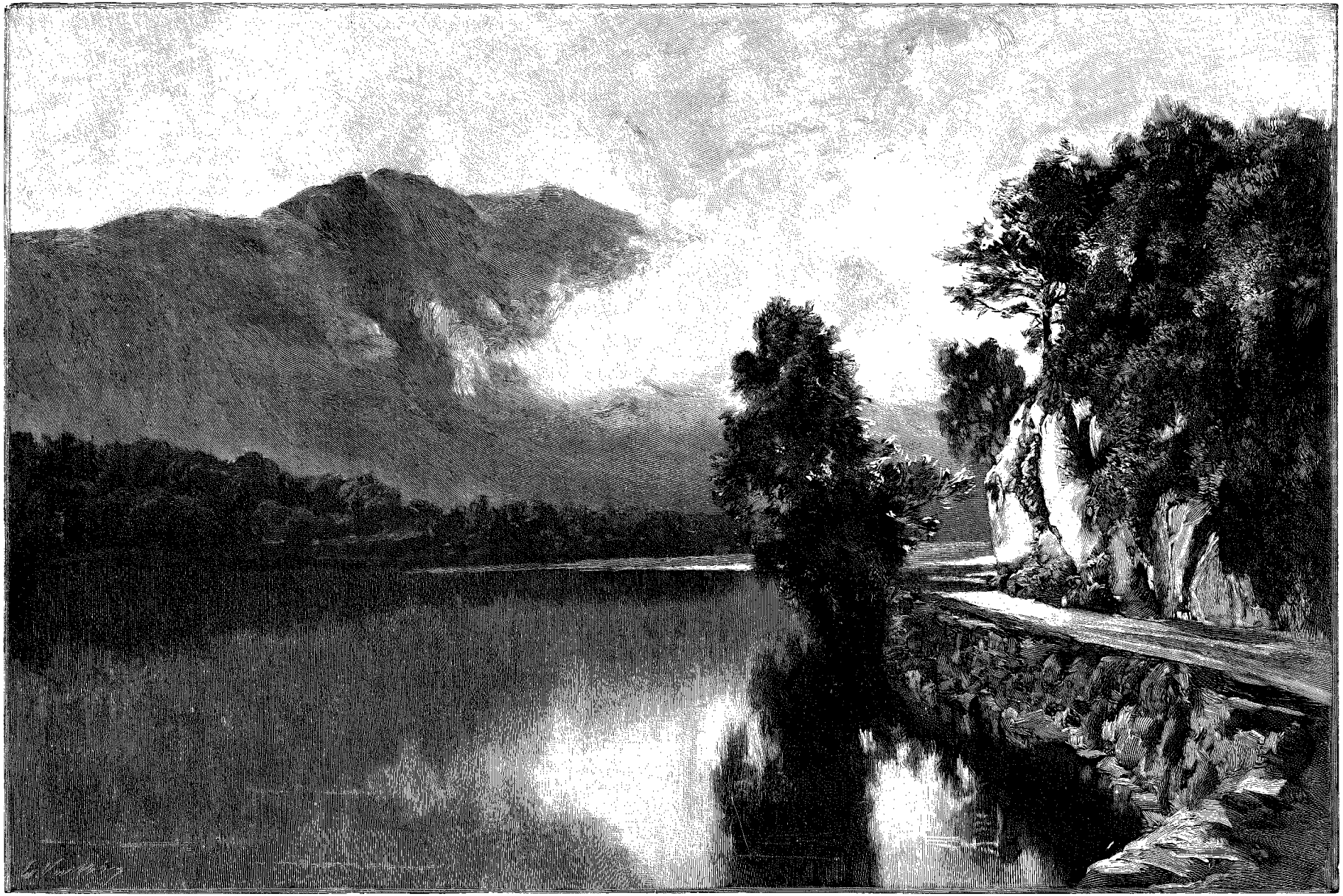
Il ne reste pas trace de la cathédrale primitive, ni de celle édifiée sur le même emplacement par l'évêque Jean, chapelain du roi saint David, et incendiée quarante ans après sa consécration. La première pierre de l'édifice actuel fut posée en 1181 par l'évêque Jocelyn, un bénédictin de Clairvaux. Il fut complété et embelli successivement par les évêques Hugues de Roxburgh, Guillaume de Malvoisin, Florent, fils du comte de Hollande, héros de Damiette, et de la princesse Ada d'Écosse, surtout John Cameron dit le Magnifique, enfin par le roi Jacques IV, chanoine temporel du chapitre.

La situation en est avantageuse, sur une butte qui domine l'immense cité, et largement dégagée par une vaste esplanade et un grand cimetière littéralement pavé d'antiques sépultures. Remarquable par son homogénéité de style — un gothique très pur de la bonne époque — ainsi que par l'équilibre de ses proportions imposantes, elle présente cette particularité d'être sans arc-boutants, et cela corrige ce que lui donnerait de massif le peu de longueur des transepts. L'intérieur, assombri par de riches verrières modernes de fabrication allemande, est en parfaite harmonie avec l'extérieur. Un jubé aux sculptures naïvement profanes sépare la grande nef du chœur, qui a une longueur presque égale, et est utilisé comme église paroissiale. La chapelle de la Vierge est la partie la plus riche de l'édifice, avec ses bossages de voûte et ses chapiteaux richement fleuris.

Mais le joyau de Saint-Mungo c'est sa crypte du XIIIe siècle. Le terrain se trouvant descendre en pente assez escarpée sur un torrent aujourd'hui comblé et bâti, la nécessité de soutenir le chœur a inspiré à l'architecte la construction de cette église basse, qui commence en sous-sol pour finir en rez-de-chaussée. N'était que les colonnes sont de pierre, non de marbre, leur variété, leur irrégularité, la richesse et la fantaisie de leur ornementation appellent involontairement la comparaison avec San-Zeno de Vérone, et ce n'est pas un mince éloge. La source



GLASGOW LE SOIR. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE ROUSSEAU.



LE LAC KATRINE (PAGE 466). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.



FEMME D'IONA. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

de Saint-Mungo y est enfermée, mais bouchée, bien entendu, en signe de mépris pour la « superstition babylonienne » qui lui attribuait des propriétés miraculeuses. Un des tombeaux qui s'y trouvent — beaucoup ont été détruits — serait, d'après une tradition évidemment apocryphe, celui du saint cumbrien, conservé par la piété des fidèles et cinq cents ans après sa mort englobé dans la nouvelle cathédrale. Il est plus probable que c'est l'évêque Jocelyn dont les cendres reposent sous cette effigie à demi effacée et décapitée.

Sortis de Saint-Mungo, ne cherchez plus rien en fait de vieilles pierres. Une assez chétive maison de prébendaire à quatre pignons en dents de scie; du côté de l'hôpital royal, qui occupe l'emplacement de la citadelle, dans des cours sombres et humides ou bien le long de ruelles en escalier escaladant la hauteur, des cassines lépreuses avec des escaliers extérieurs à vis, à rampe de bois vermoulu, coiffés d'une tourelle de briques en cône tronqué; dans une rue bien nommée l'Allée Pourrie, sordide cloaque où il y a cent ans on louait des résidences d'été au milieu de jardins, quelques façades délabrées portant encore de vagues traces d'armoiries sculptées sur la façade, — cela ne vaut pas la fatigue de les chercher. Ces quartiers nobles et opulents devenus, par une loi universelle de l'évolution des villes, un dépotoir de pouilleux et de loqueteux, ramènent à l'esprit cette bizarrerie économique par laquelle, en faisant la richesse d'une nation, l'industrie et le négoce créent tant de misère, misère lugubre, immonde, nauséabonde, misère brutale, hébétée, crapuleuse, rongée de vermine et de vices, empuantie de crasse et d'alcool. Sur ces figures bouffies et rances, hâves de faim et congestionnées de saoulerie, se lit une lamentable dégradation, toutes les immondices physiques et toutes les ignominies morales.

Si les quartiers ouvriers de Glasgow sont lamentables, les quartiers bourgeois sont d'un immense ennui. Quant au beau quartier, comme on dit, celui des édifices publics, des administrations, des théâtres, des magasins de luxe, c'est l'éternelle banalité qu'on sait. George Square, dont les côtés sont occupés par l'Hôtel de Ville, qui a coûté un demi million sterling, l'Hôtel des Postes en style de la Renaissance italienne, la Banque d'Écosse, la Chambre de commerce et une gare de chemin de fer, toutes bâtisses dont l'aînée n'a pas trente ans, possède en son centre un Walter Scott colossal, ridiculement juché sur une colonne de quatre-vingts pieds de haut. Autour sont disposés symétriquement une douzaine d'effigies de bronze, parmi lesquelles celle de la reine, à cheval, en robe décolletée, couronne en tête et sceptre à la main — oui, parfaitement. Je regrette d'avoir à dire que l'auteur de cette abomination est un Italien, à qui je ferai la charité de ne point le nommer. Pas plus artistique, mais moins grotesque, celle, également équestre, du prince-consort en feld-maréchal. Quant aux autres, en outre de deux généraux illustres, sir John Moore et lord Clyde, ils ne sont pas décoratifs, l'inventeur Watts, l'homme d'État Robert Peel, l'explorateur Livingstone, les poètes Campbell et Burns, un respectable monsieur dont j'ignore les titres à cet honneur, son chapeau tube et sa canne à la main.

Glasgow possède une assez bonne galerie de peinture, constituée en majeure partie par le legs d'un amateur enrichi dans la carrosserie et qui, sauf certaines attributions passablement téméraires, n'avait pas mauvais goût. Des parcs de la ville, dont un occupe le site du champ de bataille de Langside, où Marie Stuart joua sur un dernier coup de dé et perdit définitivement sa couronne et sa liberté, je ne connais que celui de Kelvin, où l'on arrive par d'interminables et maussades rues. Il n'est pas gai, avec ses maigres ombrages adolescents et ses solitaires allées poudreuses, traversé d'une rivière saumâtre et orné d'un étang fangeux.

On y va pour contempler l'Université neuve, en style baronial flamboyant, qui en 1870 a remplacé l'ancien local, lourd bâtiment enfumé flanqué de poivrières, converti en gare de chemin de fer. Les fonds pour la construction de ce très magnifique et décoratif édifice, dont Glasgow peut à bon droit être fière au point de vue de l'art autant que du faste, ont été faits par une souscription publique, à laquelle le marquis de Bute a participé pour 45 000 livres sterling, plus une subvention de 120 000 livres accordée par le Parlement, au total treize à quatorze millions de francs. Cette université, qui date du xve siècle, est curieusement divisée en « nations » comme naguère celle de Paris : *natio Glottiana* les étudiants natifs du comté de Lanark, *Rothsiana* ceux des comtés d'Ayr, Bute et Renfrew, *Transforthana* ceux des pays au nord du Forth, *Londoniana* tous les autres Une université de femmes, dite collège de la reine Marguerite, en souvenir de la pieuse souveraine qui

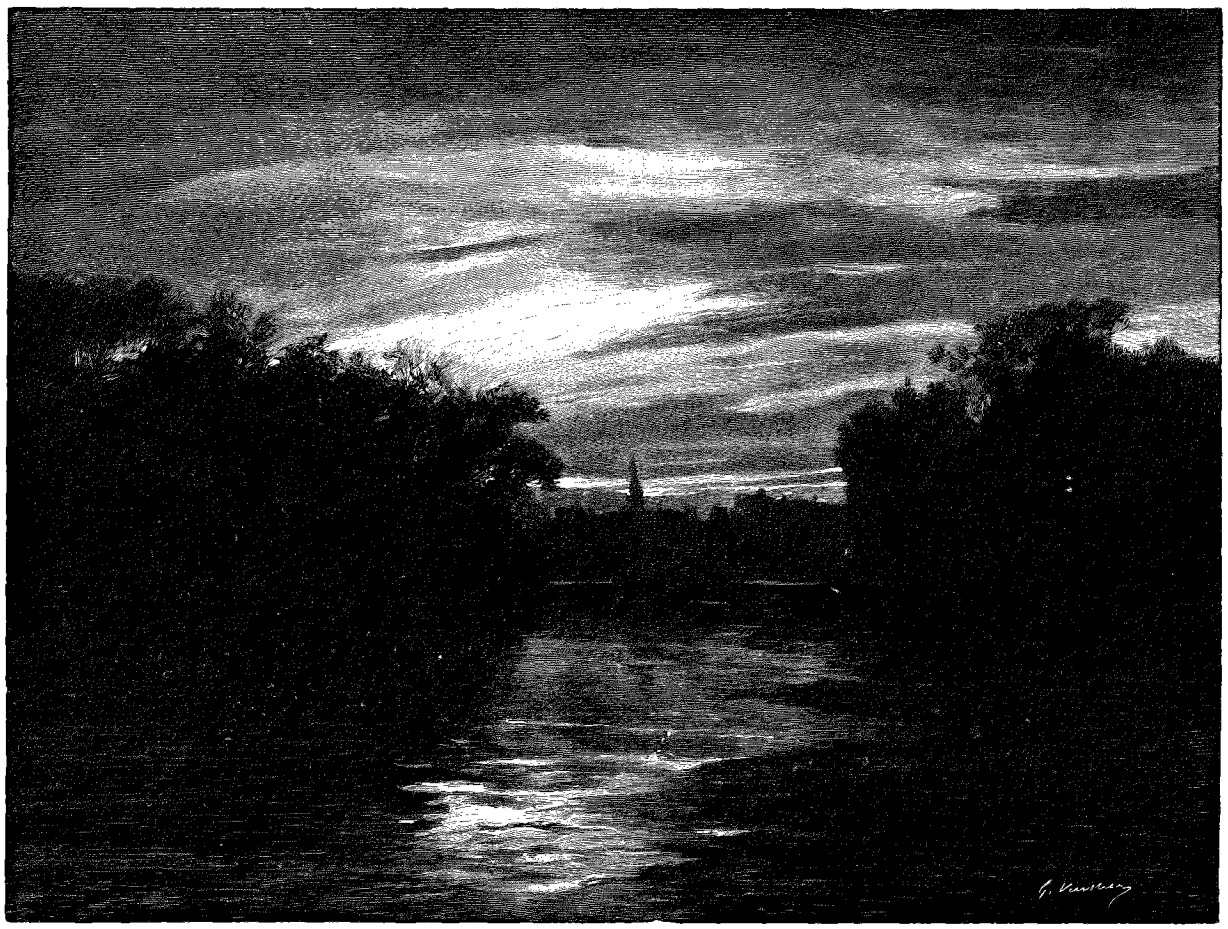
saxonisa le royaume celte de Malcolm Canmore, a été tout récemment ouverte sur l'initiative et aux frais des particuliers.

XXXIII

Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse.

Une petite heure de chemin de fer conduit des rives noires, bruyantes et grouillantes de la Clyde, à celles, fraîches, agrestes et solitaires, du loch Lomond. Les eaux de la Leven, dont on remonte le cours, doivent leur couleur de sang à la pacifique industrie de la teinturerie d'andrinople, qui avec l'impression du calicot constitue la spécialité de cette vallée. Alexandria, qui en est le centre, doit son nom de forme inattendue au grand manufacturier qui la créa, Alexandre Telfer Smollett, parent de l'auteur de *Roderick Random*.

Ma bonne étoile a voulu que je fisse un séjour en ces parages charmants. Le château de Tullichewan, très grandiosement gothique quoique moderne, est délicieusement situé au revers d'une colline boisée, d'où l'on a des échappées exquises sur le lac, avec le Ben Lomond barrant l'horizon de sa massive silhouette de géant débonnaire. La famille de mes hôtes offre un exemple de la transformation des Highlanders guerriers et pasteurs en Lowlanders citadins et trafiquants. Les Campbell de Melfort vivaient noblement dans les montagnes avoisinant la passe de ce nom. L'année de la restauration de Charles II, un des jeunes gens « eut des désagréments chez lui », disent discrètement les annales familiales, quelque duel sans doute où il avait omis de convoquer des témoins. Il dut s'exiler et prit du service chez le comte de Menteith sous le nom de Mac-Oran, « le fils de l'honnête homme », son père jouissant de ce beau sobriquet. Les descendants demeurèrent *gentlemen farmers* sur les terres de ce seigneur jusqu'au commencement du siècle, époque à laquelle ils vinrent s'établir à Glasgow et reprirent leur nom véritable. Des fils de ce James Mac-Oran Campbell, l'un émigra en Amérique. Un autre, James, fit du commerce avec succès, devint lord prévôt et fut créé chevalier à l'occasion de la naissance du prince de Galles. Il a laissé deux fils, membres du Parlement, l'un desquels était ministre de la guerre dans



SOIR À KELIAN — WEST-END PARK (GLASGOW). — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

la dernière administration. Son frère William ne réussit pas moins bien dans les affaires et créa le domaine de Tullichewan, dont le châtelain actuel est son fils.

« Des vagues sans vent, des poissons sans ouïes et une île flottante », voilà, au dire des indigènes, les particularités du loch Lomond. L'île est un ancien radeau sur lequel Robert Bruce l'avait traversé au cours d'une de ses aventureuses campagnes à la conquête de son royaume, et qui, par un travail de la nature tenant du surnaturel, y a pris racine, si l'on peut ainsi dire. Croyez-en ce que vous voudrez. Pour ce qui est des poissons, si je les ai vus, c'est dans mon assiette, et je n'en ai pas fait la remarque. Quant au reste, il est positif que, même les jours les plus calmes, ses eaux profondes sont agitées par d'étranges remous. Il jouit aussi du privilège de détenir le record des dimensions pour la Grande-Bretagne : 35 milles de bout en bout, sur 8 (56 kilomètres sur 13) dans sa plus grande largeur. Il passe enfin pour en être le plus beau lac, et non pas seulement parce qu'étant le plus accessible il est le plus visité. Si enclin qu'on soit à la contradiction, je ne crois pas qu'on puisse sincèrement s'inscrire en faux contre sa réputation. Tout ce que peut donner de beauté la combinaison d'une vaste étendue d'eau, de rives aux courbes infinies, de plans étagés de montagnes, il le possède, avec ce caractère indéfinissable fait de grandeur et de charme, de majesté et de douceur, de grâce fière, de mélancolique poésie, qui ne se peut exprimer que par le mot littéraire de « romantique ». La couleur seule lui manque. Mais nous ne sommes pas ici sur un lac italien, et, faute d'éclat, que de finesse dans cette tonalité d'un gris lumineux, que réchauffent des lueurs ambrées, avec le bleu délicat du ciel, le sombre vert des sapins égayé des taches claires des bouleaux et des frênes, le pourpre violacé de la bruyère, l'indigo puissant des lointains de montagnes, la froide améthyste des eaux ! De nombreuses îles mettent dans la plaine liquide des anses de verdure, retirées et mystérieuses.

« Le Ben », comme on l'appelle familièrement dans le pays, se reflète, superbe, dans le lac, qu'il paraît vouloir écraser, tant y tombent perpendiculairement ses flancs rugueux, habillés d'herbe et de bruyère presque jusqu'au sommet. Mais il est bon enfant avec sa mine farouche et se laisse gravir en deux heures de marche un peu rude, sans autre danger que celui de s'égarer si l'on est surpris par le brouillard, ce qui arrive souvent. Sur la rive opposée, se dresse, très abrupt et très nu, le fantastique Ben Arthur, dit le Savetier, les gens imaginatifs y distinguant nettement une silhouette d'homme penché sur un soulier. Déjà rétréci à cet endroit, le lac est tout assombri par les ombres qui se joignent de ces deux montagnes en vis-à-vis, et le soleil n'en dore pas longtemps les eaux presque noires. Un peu plus haut, les passagers qui ne veulent pas pousser jusqu'à Ardlui, l'extrême pointe nord du lac, prennent terre à Inversnaid, où un coche à quatre chevaux attend au débarcadère.

Le lac Lomond n'étant élevé que de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'altitude du lac Katrine, où nous allons, atteint 110 mètres, fort raide est la côte qui, dès le rivage quitté, nous enfonce dans la montagne. Ce pays nu et désolé est demeuré légendaire par le souvenir de Rob-Roy, dont c'était le domaine et l'inexpugnable refuge.

Le joli petit steamer sur lequel on embarque à Stronachlachlar s'appelle le *Rob-Roy*. Il est même décoré sous le rouf d'une rutilante effigie du héros.

Walter Scott décrit le lac Katrine, « un miroir frissonnant d'or bruni ». Je l'ai vu noir comme de l'encre, sous un ciel tumultueux, roulant des nuées qui pour une fois n'ont pas crevé, bénies soient-elles ! D'ailleurs ces eaux sont toujours extrêmement sombres, à cause sans doute de leur profondeur considérable, par places plus de quatre-vingts brasses (146 mètres). Plus romantique encore que le lac Lomond, celui-ci est bien digne de servir de monture au joyau qu'est le poème auquel Walter Scott l'a donné pour théâtre. C'est lui qui l'a inventé. Avant qu'il eût conté la chasse du roi Jacques V, ses aventures héroïques dans la montagne où il s'est égaré, sa rencontre avec le chef des Mac-Alpine, Roderick Dhu « le Noir », l'histoire d'Ellen, fille de Douglas, ce lac était aussi inconnu que le Tanganyika. Telle est la puissance de la fiction, que l'adorable Ellen's Isle a pris le nom de la Dame du Lac dont elle était la retraite, oubliant celui de Eilean Varnach sous lequel elle servait moins poétiquement de magasin et de garde-manger aux Mac-Gregor.

Profondément encaissées entre des montagnes abruptes aux flancs sillonnés de cascades, dont le sommet principal est le Benvenue, les rives escarpées du lac Katrine sont couvertes d'épais taillis de chênes et d'ifs, dans lesquels éclate la note rouge des baies de nombreux sorbiers. Elles sont absolument désertes, hormis l'hôtel de Stronachlachlar, en style ancien comme d'usage, dont les pignons gris se confondent assez avec le fond de granit pour ne pas nuire à cette grande impression de sauvagerie solennelle, presque sinistre ce jour chargé d'orage, enveloppé dans une puissante tonalité violette tout à fait fantastique. Un coche nous cueille au débarqué à l'extrémité orientale du lac, sur un petit appontement de bois rustique et moussu.

Dire du défilé des Trossachs qu'il est inférieur à sa réputation serait peut-être injuste. Une ravine profonde et tortueuse, semée de rochers chaotiques, de bouquets de rhododendrons et de jets de fougères arborescentes, tapissée de mousses fraîches et ombragée d'une futaie de bouleaux, de hêtres, de pins, de mélèzes, toute vibrante de sifflements de merles et de piverts, est toujours chose exquise, surtout quand le soleil, qui nous a fait la politesse d'y paraître, jette sous la feuillée de joyeuses fusées d'or. Mais cela se voit partout, et précisément à cause que le caractère de ce paysage n'est pas national, j'en ai été moins frappée, quoique charmée, que d'autres



BROUILLARD À GLASGOW. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE RUFFE.

sites de moindre réputation. Cependant l'endroit est délicieux pour y faire séjour, et l'inévitable hôtel s'y trouve, un superbe castel qui pourrait aussi bien être Balmoral.

De l'hôtel des Trossachs, le thé pris, nouveau coche, et en route le long d'un nouveau lac! Vennachar, « la jolie vallée ». Par une de ces molles et bleues fins de journée d'été, presque toujours sereines, c'est une promenade exquise jusqu'à Callander, sur la limite des Hautes et des Basses-Terres, d'où le chemin de fer ramène à Glasgow en une heure. Mais il faut s'arrêter à Stirling, la vieille citadelle, boulevard des Basses-Terres contre le brigandage des Highlands et des rois contre la turbulence de leurs sujets.

Montons au château. Le long des rues escarpées qui escaladent la hauteur, bien des vieilles pierres retiennent le flâneur. Le beffroi de l'ancienne maison de ville, la croix du marché surmontée d'une licorne, qui sous le régent Murray servait de pilori pour les prêtres obstinés à célébrer la messe abolie, et où en 1820 furent décapités deux meneurs d'un mouvement insurrectionnel par lequel fut fort avancée la grande réforme électorale de 1832. Argyll's House, transformée en hôpital militaire, a conservé ses tourelles en poivrière, ses fenêtres à croisillons, ses moulures et ses décorations d'un curieux style bâtard, ni féodal ni renaissance. De même l'hôtel de Mar, qui n'est pas une ruine mais n'a jamais été terminé. Plusieurs maisons à pignon dentelé portent sur leur façade des inscriptions pieuses, et l'une cette fière maxime : *Arbor vitæ sapientia. Murus aheneus bona conscientia.* Intact au milieu de son jardin du temps, avec bosquets, labyrinthe, mail et jeu de boules, est le petit hospice fondé au XVIIe siècle par le marchand Cowane, pour servir d'asile à douze membres ruinés des guildes de la ville. Cette institution, riche de plus de cent mille francs de rente en bonnes terres au soleil, compte aujourd'hui une centaine de pensionnaires à domicile. L'église des Frères Gris, partagée entre deux paroisses différentes, est un bel édifice du XVe siècle, dont l'imagination anime la maussaderie puritaine du souvenir des scènes brillantes qui s'y sont passées. Là, premier épisode de sa vie tourmentée et tragique, Marie Stuart fut solennellement couronnée à l'âge de neuf mois, au milieu de grandes réjouissances. Vingt-cinq ans plus tard, son fils au maillot y recevait avec non moins de pompe la couronne arrachée de son front.

Bien d'autres souvenirs de la tumultueuse histoire d'Écosse assaillent le visiteur dès son entrée au château. Hormis les vilains casernements modernes badigeonnés de jaune où tient garnison un régiment de Highlanders, tout dans la forteresse, encore que fort mutilée par le bombardement du général Monk, réveille les temps

évanouis. Le palais édifié par le roi Jacques V a conservé une noble apparence, avec ses façades sculptées et décorées de niches et de statues. Il était fort magnifique et possédait même la ménagerie de mode alors, s'il en faut croire le nom de Fosse aux Lions qu'a conservé une de ses cours. L'intérieur en a été déshonoré par de ces utilisations qui ont été la ruine de tant de monuments aux époques où l'on n'était pas curieux des choses du passé. Non moins négligé a été le vieux palais du Parlement, où en 1645, chassé d'Édimbourg par la peste, il revint tenir ses séances. Quant à la chapelle royale, consacrée à saint Michel par le roi Alexandre Ier, et reconstruite au XVe siècle, elle est transformée en magasin d'habillement et d'armement. Le mess des officiers est installé dans l'ancien boudoir de la reine Marie. Soigneusement entretenus au contraire, et fort bien restaurés après un incendie, de vieux bâtiments sans grand caractère, mais pittoresquement enchevêtrés, où se trouve, remplie d'objets historiques, la chambre dans laquelle Jacques II poignarda de sa main le rebelle comte de Douglas. Le corps fut jeté par la fenêtre et enterré séance tenante dans le jardin, dit la chronique. Au cours de travaux exécutés à cette place, on a en effet exhumé un squelette en armure.

L'histoire des six Jacques est intimement liée à ces vieux remparts. Le dernier acte de la tragédie des Stuarts joué par le prince Charles-Édouard a eu son retentissement à Stirling. Le prétendant assiégea le château avec 4 000 Highlanders, mais sans pouvoir le réduire. Non qu'il fût inexpugnable : Anglais et Écossais se le sont souvent disputé. Allons jusqu'à l'extrémité de l'éperon du roc, de ce côté à pic sur lequel est assise la citadelle. Accoudons-nous au rempart et regardons dans la plaine éblouissante de soleil qui se déroule très bas à nos pieds. Au sommet d'une hauteur boisée, nous apercevons une tour de forme singulière, en façon de ruine, surmontée de clochetons gothiques. Tout moderne, et érigé à la gloire de William Wallace, de qui la statue colossale décore la façade, et dont l'épée à deux mains, longue de cinq pieds six pouces, y est conservée, ce monument commémore la victoire qu'il a remportée ici en 1297, à la suite de laquelle il reprit le château dont Édouard Ier s'était emparé l'anné précédente. Huit ans plus tard, le grand patriote vaincu à son tour et peu généreusement mis à mort, ce prince reprenait Stirling après un siège de trois mois.

Regardons plus loin, vers le sud. A travers les vibrations de la grande lumière incandescente nous finirons par distinguer un mât surmonté d'un drapeau. Il indique la place où, le 24 juin 1314, Robert Bruce planta son étendard pour diriger la bataille de Bannockburn, où 100 000 Anglais furent battus par 40 000 Écossais.

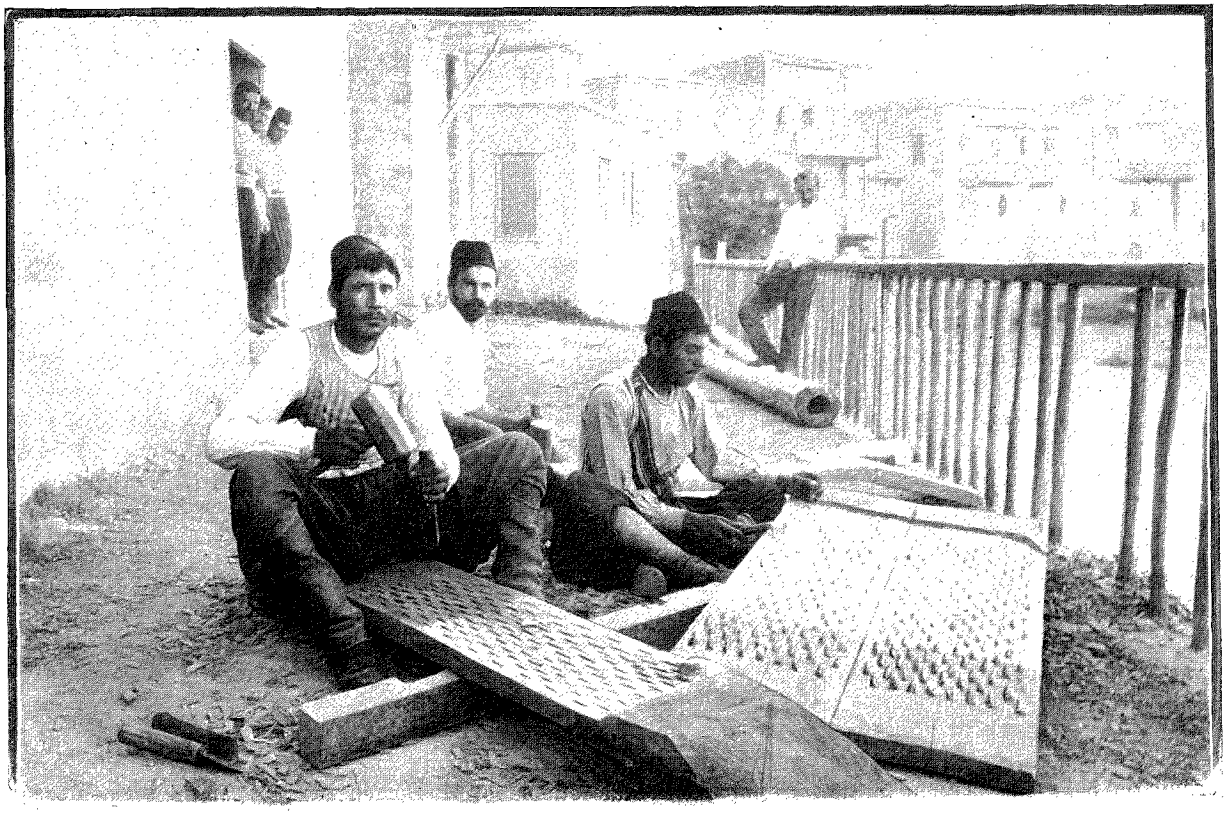
Merveilleuse est cette vue du château de Stirling sur la riche plaine verte de prairies et dorée de chaumes, que bornent à l'horizon noyé de lumière les montagnes bleues des Highlands, et où serpente en courbes, en boucles, en replis infiniment tortueux, le ruban d'argent du Forth, le plus capricieux des fleuves. Par un ciel radieusement pur, un soleil généreusement chaud, une atmosphère exquisement limpide, mais enveloppée comme d'une caresse d'une blonde vapeur lumineuse, par cette glorieuse journée c'était un adieu inoubliable à la belle, à la noble, à la romantique terre d'Écosse. En la quittant, je me reprocherais d'en avoir trop dit, si je n'avais à regretter l'oubli de beaucoup de ce qu'il y avait à dire. Qu'on me pardonne et l'abus et les omissions.

MARIE ANNE DE BOVET.



TOURISTES. — DESSIN DE G. VUILLIER, GRAVURE DE DEVOS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



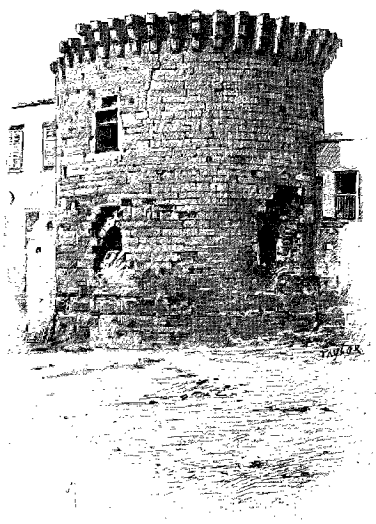
CHARPENTIERS À KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

KYRINIA,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

X



TOUR ANCIENNE
À L'INTÉRIEUR DE LA VILLE DE KYRINIA.
DESSIN DE TAYLOR.

De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de saint Evlavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinaï. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Labaropétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre.

De Nicosie à Kyrinia il y a 26 kilomètres seulement. Le 19 août, le matin à 6 heures, nous nous mettons en route sur nos mules.

En sortant de la capitale, c'est l'étendue plane que nous connaissons, avec, au loin, de petits villages éparpillés et la barrière des montagnes du nord. Nous courons sur la route carrossable, assez bien entretenue jusqu'à Kyrinia, assez fréquentée aussi.

Il y a, à Chypre, très peu de bonnes routes; sauf celle de Larnaka à Nicosie, que les Turcs ont construite, et celle toute militaire de Limassol à *Platrœs* et au Trôodos, conduisant à la résidence d'été du Haut-Commissaire, les autres sont plus ou moins impraticables en hiver, et les accidents n'y sont pas rares. On compte, en ce moment, seulement sur la ligne des routes principales, huit grandes rivières et vingt-cinq petites qui demandent des ponts.

Un bonhomme qui nous croise sur son âne nous salue très bas et d'un air bon et honnête. Sauf aux environs immédiats des villes, sauf lorsqu'il s'agit de musulmans, on se rencontre rarement sur un chemin sans se saluer. C'est la mode arabe. Il est peu de per-

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169 *et* 181.

sonnes qui ne vous adressent, en passant, un souhait de bonne arrivée, un bonjour à la mode locale et ancienne, en portant une main à la tête, l'autre, ou la même, à la hauteur du cœur, s'étalant sur la poitrine. Sous ce rapport, le paysan chypriote, réputé si arriéré par les *civilisés* des villes, se montre meilleur et beaucoup plus avancé qu'eux.

A un tournant du chemin, nous rencontrons des terrassiers occupés à sa réfection : tandis que d'un côté les hommes travaillent à le niveler, de l'autre les femmes transportent des pierres dans de vieilles caisses à pétrole.

Katô et *Panô Dikomo* forment un village assez important, avec de beaux jardins que deux sources abondantes arrosent. Le maître d'école, au passage, ne m'étonne pas peu en me demandant si je suis zoologiste et botaniste. Cela me remémore le moukhtar qui, à Dali, à notre précédente tournée, me tint éveillé jusqu'à deux heures du matin en consultation astronomique.

Ici nous devons faire un détour pour aller prendre la queue d'un chaînon de l'arête montagneuse et passer dans un long défilé, comme une large et verte tranchée taillée dans le massif. Du point culminant de la route qui serpente, nous apercevons très bien la côte asiatique. Au sud, la vue s'étend sur toute la plaine, perdue dans une teinte vague, jusqu'à l'Olympe. L'aspect du pays a entièrement changé : tout le versant intérieur de la chaîne se présente triste, aride, variant de teintes suivant la composition de son sol, et maintenant nous avons, descendant doucement vers la mer, des vallées couvertes de verdure, des plantations de caroubiers et d'oliviers, au fond desquelles des sources roulent en torrents minuscules. Nous sommes dans la passe de Kyrinia, gorge assez large, où de ravissants paysages se découvrent parfois dans un horizon très borné.

Sur notre chemin passent quelques trains de chameaux retournant, déchargés, à la ville. Enfin Kyrinia, l'ancienne *Cerynia*, se découvre, bâtie sur un petit promontoire, au milieu des jardins que dominent les têtes de nombreux palmiers. On y voit de jolies constructions européennes, des fleurs et des fruits, enfin tout un horizon nouveau qui contraste singulièrement avec la monotonie de la région antérieurement traversée.

Nous descendons provisoirement chez un marchand d'orge, en même temps cafetier, où nous sommes l'objet d'une énervante curiosité. Mais il est midi et nous sommes heureux de recevoir, sans plus tarder, une franche hospitalité chez le correspondant de la Banque Impériale ottomane, M. Démétriadès. Sa famille est nombreuse; à tout instant de jeunes figures de fillettes brunes, de grandes demoiselles en blanc apparaissent, mais elles s'enfuient à notre vue et se cachent, comme épouvantées. On se croirait dans une maison musulmane.

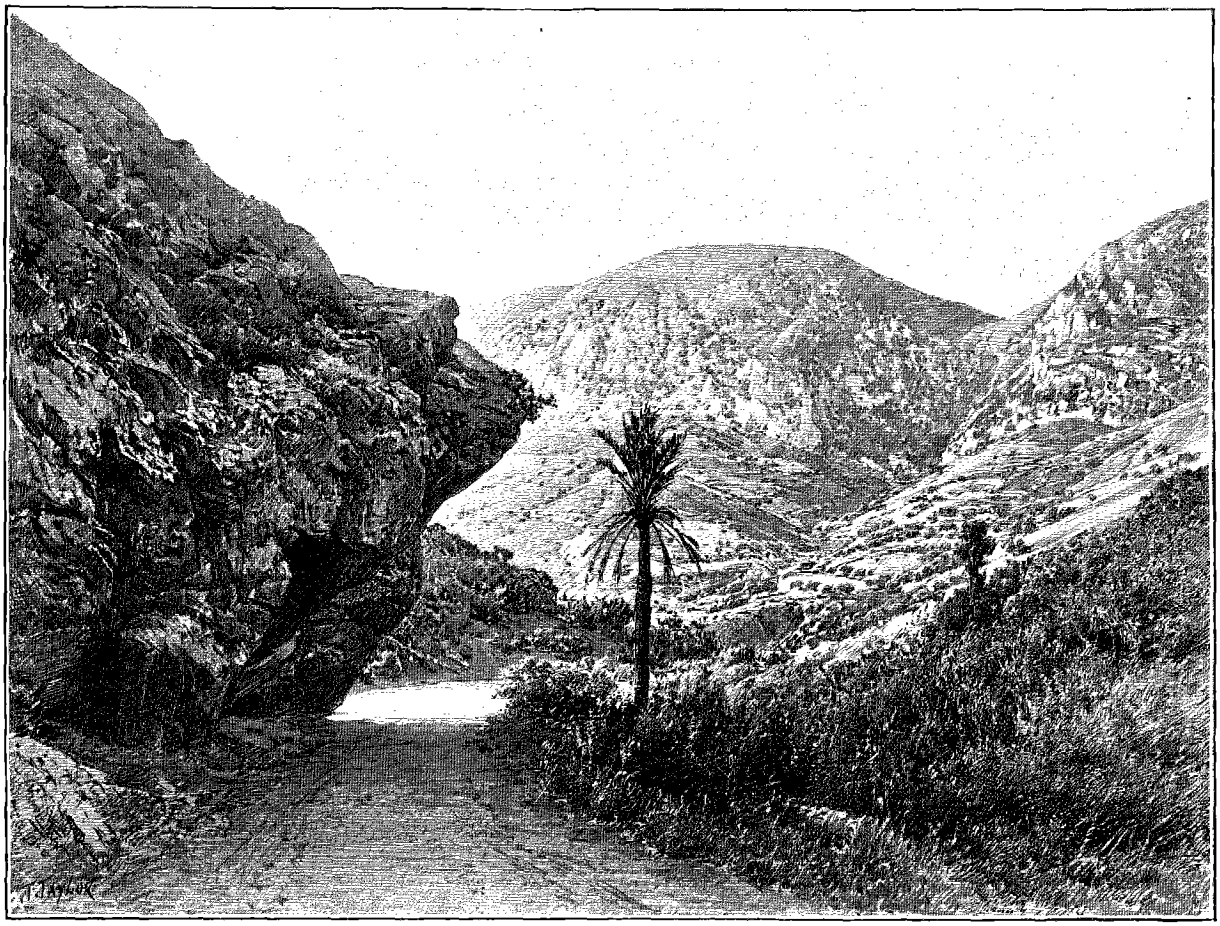
Abritant une population de 1 300 habitants[1], Kyrinia n'est point une ville triste : elle est seulement calme. Sa situation au bord de la mer, son petit port nouvellement terminé, de beaux restes d'une ancienne forteresse et ses jardins la font bien supérieure aux autres villes de l'île, y compris ses aînées moins élégantes, moins propres, d'aspect moins riant. Je tombe, à ma visite à l'ancienne forteresse où sont aujourd'hui le poste de police et les prisons, sur un jour d'inspection. Tout le monde est sous les armes, en allées et venues rapides, inquiètes, et, sans l'obligeance du commandant anglais qui m'introduit lui-même, j'aurais dû renvoyer ma visite à une heure plus opportune. Nous entrons par un pont jeté sur les fossés que la mer ne remplit plus, qui ont été transformés en pépinières, à travers lesquelles des avenues et des routes ont été créées, et par un portail voûté. Nous sommes à l'intérieur, où nous allons partout, entre des pierres jaunies, des voûtes lourdes transformées pour les besoins actuels, par des chambres inoccupées, vides, silencieuses, ou de sombres boyaux qui ont jadis résonné sous les pas lourds des Français et des Vénitiens. Une petite salle circulaire a été, et est encore, une chapelle. J'y vois un sarcophage en terre cuite muni d'un rebord large et percé, au fond, de trois trous à égales distances, tombeau qui vient d'une des loges de la nécropole phénicienne, près de là. Dedans, les ossements en miettes de son propriétaire.

Les cellules des prisonniers sont disposées en deux étages, ouverts l'un sur l'autre, donnant dans une cour intérieure qu'elles entourent. Elles sont vastes, aérées, munies extérieurement d'une solide porte de bois; et ce qui frappe dans celles-ci comme dans toutes celles que j'ai visitées ailleurs, c'est l'excessive propreté avec laquelle tout est tenu. A la porte, un tableau à coulisse avec une plaquette porte le nom du prisonnier, le motif de son incarcération, l'âge, le temps à faire et les dates. Dans un costume bleu clair, tous, à quatre ou cinq par cellule, dorment sur leur couche. Quelques-uns se soulèvent et nous jettent de mauvais regards d'ennui.

Nous redescendons dans la cour, visiter les cuisines; des prisonniers y travaillent à bluter de la farine; d'autres, en rang, sous l'escorte d'un gardien armé seulement du casse-tête des *policemen* anglais qui pend au côté, reviennent d'un travail quelconque, tandis qu'une escouade retourne du marché, apportant la viande dont la qualité n'a pas l'approbation d'un sergent, qui tempête après son subalterne.

Nous montons sur le faîte et nous faisons le tour des murailles, qui sont d'une extraordinaire épaisseur du côté de la mer et en face de la montagne. Il y reste un canon enfoncé en terre. Les murs sont presque intacts, hauts et droits, très simples aussi. C'est dimanche aujourd'hui et le pavillon bleu flotte au sommet d'un poste de surveillance récemment construit sur un bastion. De là, je jette un coup d'œil sur la chaîne : en face, isolée, la pointe déchiquetée qui porte le château de Saint-Hilarion ; plus loin, les restes de l'abbaye célèbre de Bellapaïs, la tête du *Kakôscala*, à 904 mètres de hauteur, puis le pic plus élevé où s'effritent, sous la bise, d'autres ruines, celles du château de Buffavento; enfin la dentelure du *Pentedactylon*, visible de toute la Messaorée, d'où la

1. 1 322 exactement, suivant le dernier recensement, de 1891.



PASSE DE KYRINIA. — DESSIN DE TAYLOR.

chaîne diminue à l'œil et s'enfonce dans la presqu'île du Karpas. Tout est vert sur les pentes, malgré la saison, et, l'hiver, ce doit être certainement la région la plus agréable de l'île. A gauche et à droite de la ville, de hautes couches d'un calcaire tendre ont été une nécropole importante, à en juger d'après le nombre de loges funéraires qui s'y voient encore. En bas, au pied des murs, la mer, d'un vert émeraude, bat doucement une ligne de roches qui, s'infléchissant en dehors, à l'est, semble avoir été la défense naturelle d'un port intérieur.

Le château de Kyrinia fut construit par les Lusignans et modifié sous les Vénitiens. De forme quadrilatérale, avec de larges et fortes tours aux angles, il représentait pour l'époque une sérieuse défense. C'est ce fort qui abrita la famille royale pendant une invasion des mamelouks à Chypre, au xve siècle, et qui résista un an à Jacques le Bâtard, fils naturel de Jean II de Lusignan.

Quand nous sortons, le corps entier de défense de la ville et des prisons est sous les armes contre un des murs de la vieille citadelle ; et, ma foi, ces Grecs et Turcs mêlés, sous l'uniforme bleu foncé et le turban d'un blanc éclatant, ne font point mauvaise figure.

Notre visite terminée, nous nous rendons dans la partie de la nécropole qui s'étend à l'est de la ville, commençant immédiatement après les dernières maisons. Les ouvertures carrées des chambres, à fleur de sol ou entièrement ouvertes par le toit, — soit travail du temps, soit travail de l'homme, — et les escaliers qui y conduisaient, se voient de tous côtés, dans toutes les directions. Une de ces loges, souterraine, qui sert aujourd'hui d'étable, est restée en parfait état. Taillée dans un calcaire granulé tendre, elle a 5 m. 60 de large, 5 m. 25 de long et 1 m. 65 de hauteur moyenne. Trois plates-formes en occupent les côtés à 0 m. 47 du sol. Nous y trouvons les débris d'un sarcophage en terre cuite, récemment découvert et cassé, dont nous pouvons rapprocher les morceaux de la première moitié. En fouillant les poussières des angles, nous sortons un morceau de maxillaire inférieur qui porte encore trois dents : triste reste de ce qui a été une intelligence humaine !

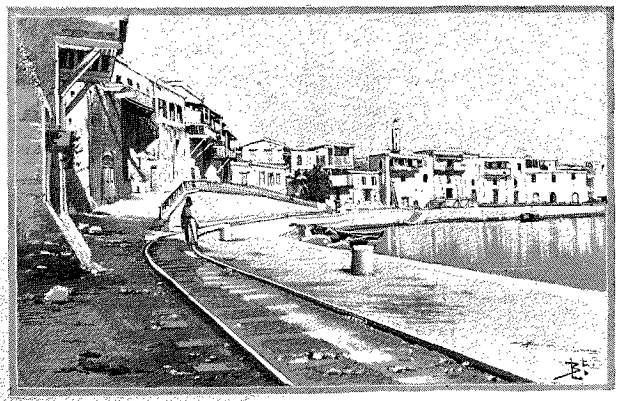
Contournant, à droite, une pointe rocheuse au-dessus de laquelle on voit une église élevée sur l'emplacement d'un ancien fort, nous arrivons au port, bordé de quais, qui peut bien renfermer, à l'aise, une quarantaine de voiliers. A l'ouest, il est défendu par une jetée assez haute munie d'un parapet ; à l'est, par une autre jetée de biais faite avec des blocs naturels superposés. Au milieu, s'élève une ruine circulaire qui paraît avoir été le pied d'une tour de vigie et qui repose sur un sol de blocs apportés. Autour du quai, des maisons de bonne apparence,

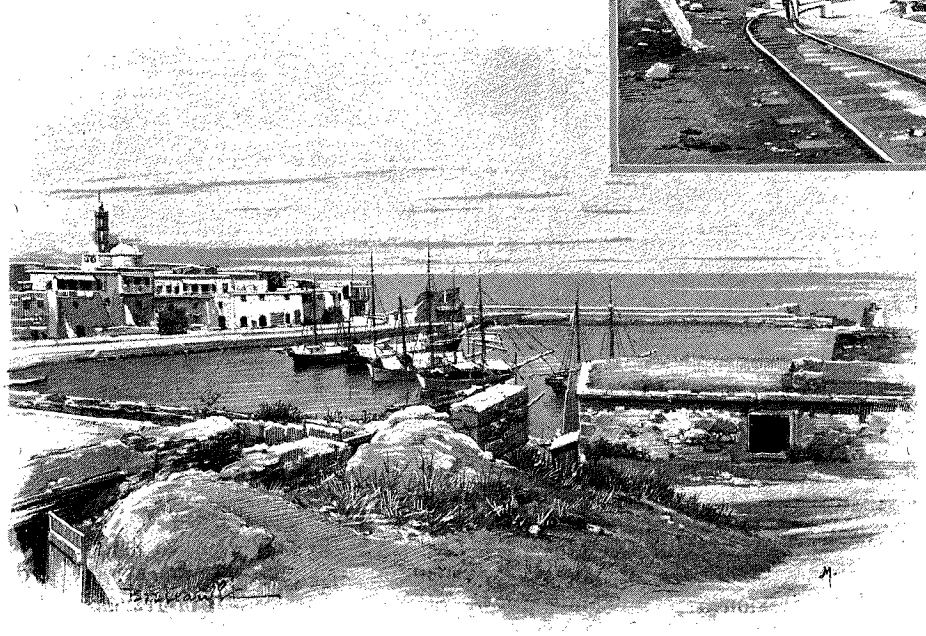
des cafés, et, au milieu de quelques pierres antiques, un petit requin desséché qui a été abandonné là, après sa capture. A droite, les hautes murailles jaunes de la forteresse. Comme note moderne, un pêcheur à la ligne, attentif aux moindres mouvements de son hameçon.

A l'intérieur de la ville, deux tours, à peu de distance l'une de l'autre, en bon état de conservation, appartenaient à l'ancien système de fortifications et sont englobées dans des constructions récentes. Tout autour sont des pépinières, jardins publics non entretenus, envahis par les ronces, et des avenues de mûriers et de mélias qui font des promenades très agréables le soir.

Kyrinia fait un commerce important avec la côte d'Asie, en face. Elle en reçoit des bois de construction et lui envoie du coton, du vin, des produits manufacturés, soit d'importation anglaise, soit de fabrication locale.

En somme, cette ville, chef-lieu de district, n'est qu'un grand village. Dans ses rues étroites, tranquilles, je rencontrai un colporteur de chaussures, sa marchandise enfilée sur un bâton. Il doit être arabe. Les Maronites, venant de la côte syrienne, ont jadis été en grand nombre à Chypre. Mais, traqués par l'Église grecque qui craignait peut-être, s'ils eussent vécu en tranquillité, un appel de leurs frères syriens et une immigration inquiétante pour la tranquillité de l'Église orthodoxe, ils ont été dispersés et réduits à se grouper, à se cantonner à une des extrémités les moins peuplées de l'île. Ils forment aujourd'hui cinq villages, confinés à l'intérieur d'un triangle équilatéral formé par le cap Kormakiti au nord-ouest de l'île. A tort ou à raison, les Maronites ont, à Chypre, une réputation équivoque qui fait dire « un maronite » pour un « homme de rien ». Ce n'est probablement que le résultat des agissements des prêtres grecs.

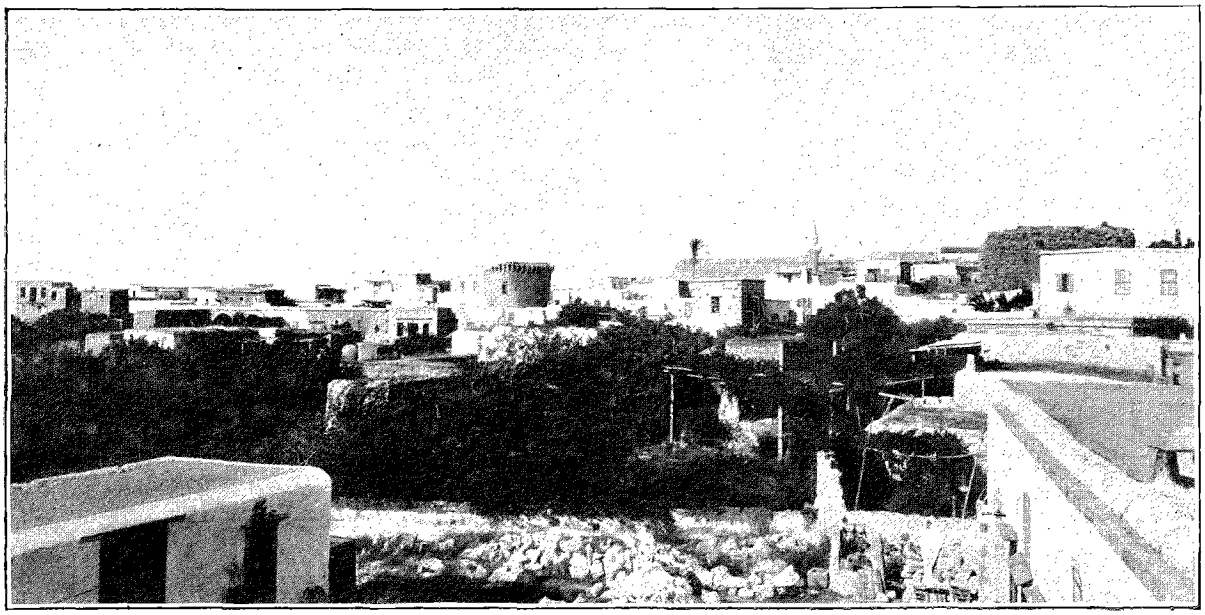




LE PORT DE KYRINIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le 23 au soir, à 6 heures, nous nous remettons en route à pied, dans la direction de Lapithos. Nous allons aller coucher au monastère d'Acheropiitou, à 15 kilomètres, au bout d'une route qui court entre les oliviers et les caroubiers, non loin de la mer. Nous arrivons, deux heures et demie après, à destination.

Le monastère d'Acheropiitou, grand bâtiment rectangulaire construit au bord de la mer sur la roche même, est un lieu de villégiature pour les Nicosiotes. Aussi y trouvons-nous deux familles de la capitale qui sont venues y jouir du bleu de l'eau, de la pureté de l'air, de la fraîcheur des sources et surtout du bon marché de la station. Au milieu d'une grande cour centrale se trouve l'église, surmontée de trois coupoles, flanquée de bas-côtés et de contreforts dans le style byzantin. A gauche, deux longues files d'arceaux formant vérandas, sous lesquelles, en haut et en bas, sont de nombreuses chambres : celles du haut, seulement, sont habitables pour un Européen ; les autres offrent le plus parfait exemple d'abandon et de saleté monacales que l'on puisse imaginer. Il en est de même dans la cour et l'église, où il semble que la propreté doive être, par principe, sévèrement bannie. Dans les niches, de vieux tableaux tombant de vieillesse, des toiles déchirées, pantelantes ; aux murs, de vieux habits ; dans les coins, de vieux bois, des morceaux de dorures anciennes, quelques-unes véritables et précieux travaux d'art. Tout cela semble une arrière-boutique de fripier. Les tableaux de la Vierge d'Acheropiitou sont nombreux, ainsi que la tête du Christ décapité, posée comme sur un plat de barbier. Oh ! certains de ces tableaux des églises chypriotes ! Je ne sais plus où j'ai vu un Christ nu sous une peau de bête, les membres cagneux, la tête immense,



VUE DE KYRINIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

travail de fou en délire! Parmi les dalles du sol se trouve une ancienne pierre tombale, celle probablement dont parle M. de Mas-Latrie, la dalle du tombeau d'Alex. Flatri[1].

Le monastère sert surtout de magasin d'entrepôt pour les récoltes de caroubes, qui sont prises, ici, chaque année, par les bateaux de diverses compagnies anglaises, et de caravansérail pour les bêtes et gens de passage. Il y a trois moines, toujours occupés des intérêts matériels de la maison, régissant les foires, au cours desquelles ils louent les emplacements, vendent l'orge, la paille, les produits de leurs terrains.

A une cinquantaine de mètres du monastère, à l'est, du côté de la mer, se trouve une vieille petite église qui porte le nom de *Haghios Evlavios*, premier évêque d'*Ambousa*, ville byzantine qui succéda à l'ancienne *Lapithus*, dont le village actuel de Lapithos a conservé le nom.

Tout près, dans la même direction, on rencontre un immense bloc de roche de 7 m. 50 de large, sur 11 mètres de long et 7 de hauteur, soit près de 600 mètres cubes, reste probable d'une nécropole phénicienne qui s'étendait de ce côté. Ce bloc passe pour avoir servi de tombeau à saint Evlavios. A l'intérieur, il est creusé de deux chambres, d'une loge à ras terre et d'une autre loge très haute, large, en face de l'ouverture d'entrée. La chambre principale a été éventrée sur la paroi de gauche. Sur les flancs, on voit un escalier et une quantité de petites niches où les fidèles venaient, jadis, faire brûler de petites veilleuses.

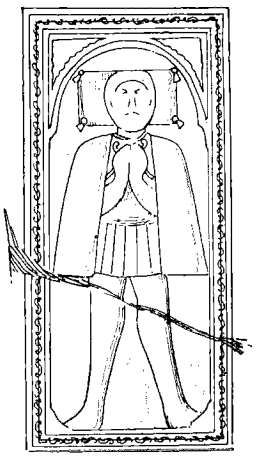
De ce point jusqu'à deux ou trois cents mètres de distance le long de la côte, un amas de pierres forme une élévation artificielle et marque la place d'une ville importante qui a été là.

D'Acheropiitou au monastère du Sinaï, où nous pensons retrouver notre ami de Psevda, nous montons lentement, entre les caroubiers et les oliviers séparés par de longs intervalles incultes. Le monastère, qui date de 1700, domine le village de *Vasilia* et est do-



ARABE MARCHAND DE CHAUSSURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. Les Flatri étaient une famille grecque admise dans la noblesse française de l'île et qui s'allia avec une des branches de la famille des Lusignan (L. de Mas Latrie).



DALLE TOMBALE D'ALEXANDRE FLATRI DANS L'ÉGLISE GRECQUE D'ACHEROPHITOU (PAGE 473). DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

miné lui-même par les ruines de celui qui l'a précédé, Krinia. On y accède par un étroit sentier qui monte, très raide, en serpentant jusqu'au sommet du Konnos Vouno, à 947 mètres. Petit, sans caractère, il n'a rien de remarquable : une simple construction du pays, en pierre. Le propriétaire n'est pas là, et son domestique est sur le point de nous mettre à la porte sans autre forme de procès. Après la grimpée que nous venions de faire, ce procédé par trop cavalier ne pouvait nous laisser sans protestations. Nos bagages à terre, je fis connaître à ce cerbère l'invitation que nous avions reçue de son maître, et nous obtînmes le café. Il est vrai que je parais faire partie d'une classe sociale très inférieure, à Chypre, aussi bien pour les bourgeois que pour les paysans, le fait de marcher, pour me rendre d'une ville à l'autre, me mettant au plus bas dans leur estime.

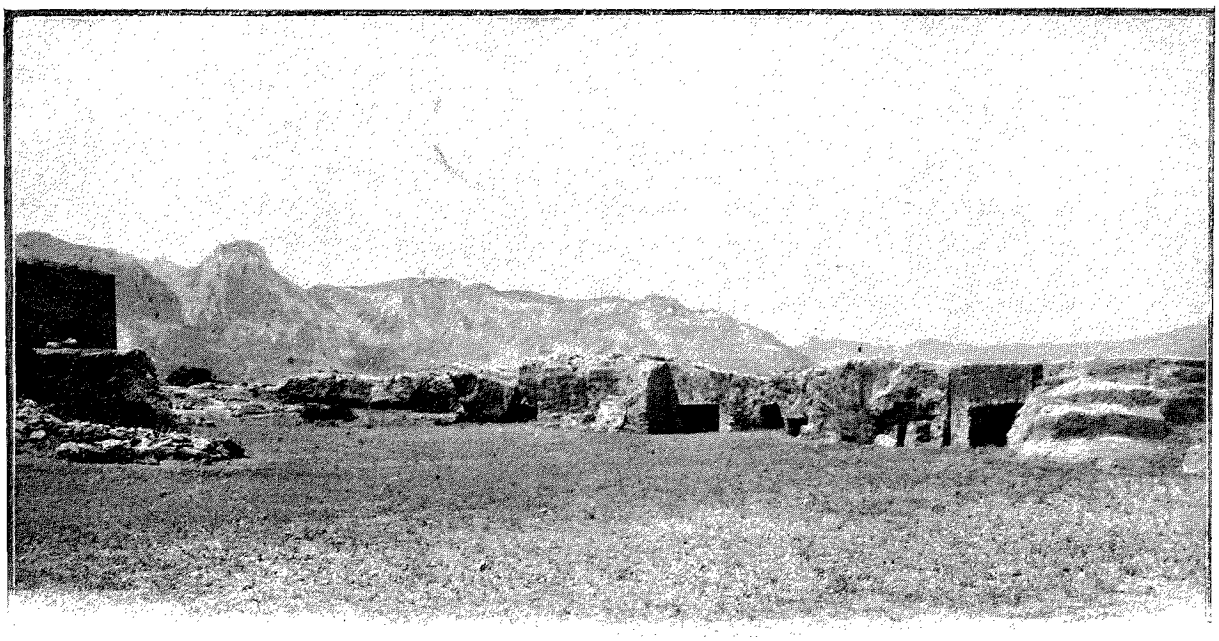
Après le café et des pourparlers où j'usai de toute ma politique, on nous donna à manger : il était temps.

Ne pouvant donc demeurer au monastère, le *despote* étant absent, — car ces moines-chefs se font appeler « évêques », — nous descendons la montagne et allons nous réfugier au village de Vasilia. Enfin, à la nuit, le sinaïte arriva de son excursion et nous dûmes refaire l'ascension de la montagne au clair de lune, non sans nous perdre plusieurs fois et risquer nos mollets, les chiens chypriotes ne faisant pas mentir leur origine arabe. Cette fois nous reçûmes une hospitalité non moins aimable qu'à Psevda.

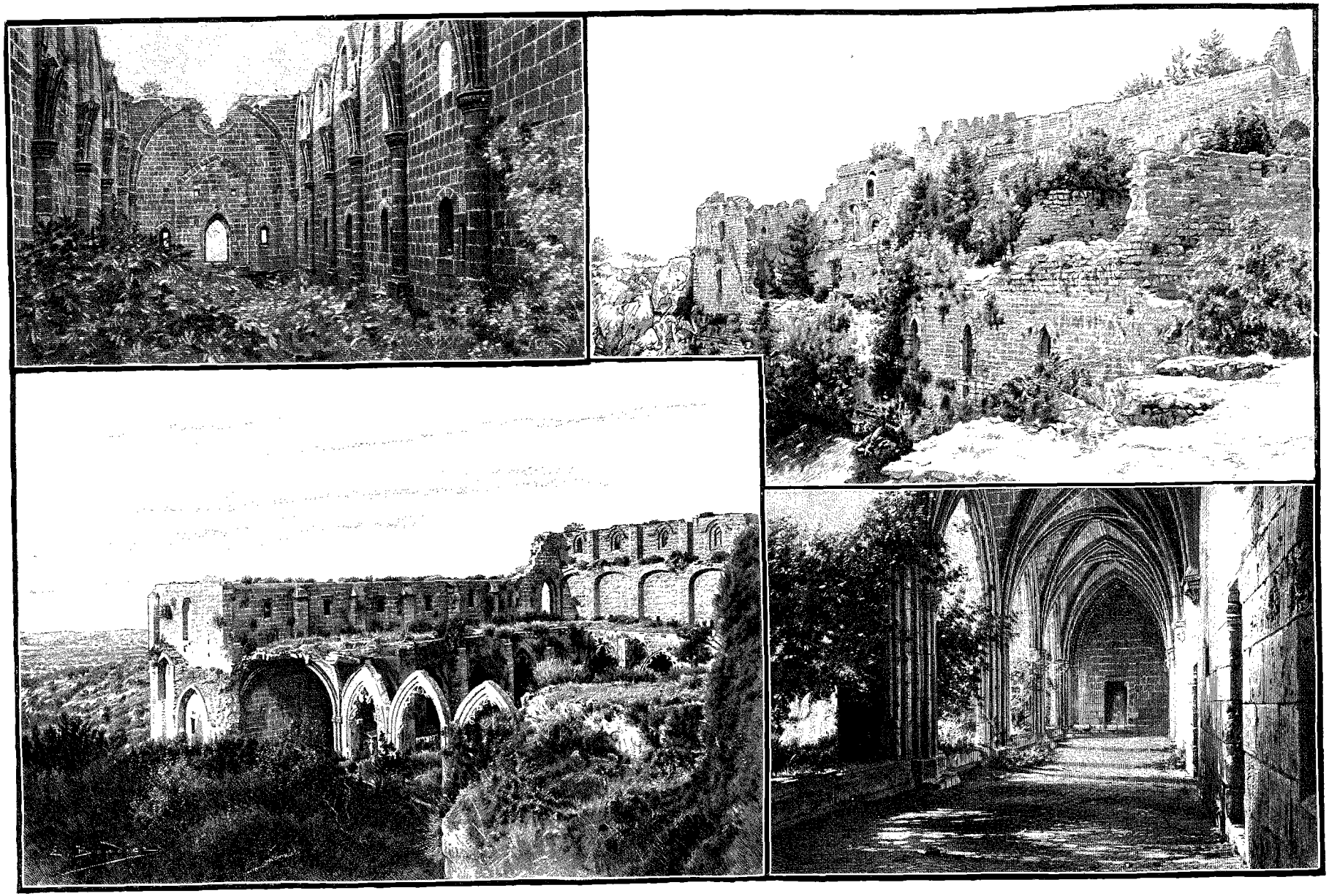
Le lendemain, de bonne heure, nous montons sur des bêtes arrêtées la veille. Jusqu'à *Larnaka-tis-Lapithou*, — on appelle ainsi ce village pour le distinguer de la ville que nous connaissons, — il n'y a guère, à vol d'oiseau, qu'un peu plus de 3 kilomètres ; mais nous mîmes environ quatre heures à les franchir par le sentier montant et descendant qui traverse entièrement la chaîne, le village se trouvant en deçà de l'arête.

Il est donc 11 heures et demie quand nous arrivons au monastère-ferme de Kathari, près de Larnaka, où nous sommes reçus par son locataire, un agriculteur. Mais nous tombons mal, car demain, 15 août, a lieu ici une fête, un *panaïri* important, et, les paysans commençant à arriver sur leurs ânes, notre amphitryon n'a pas le temps de s'occuper de nous.

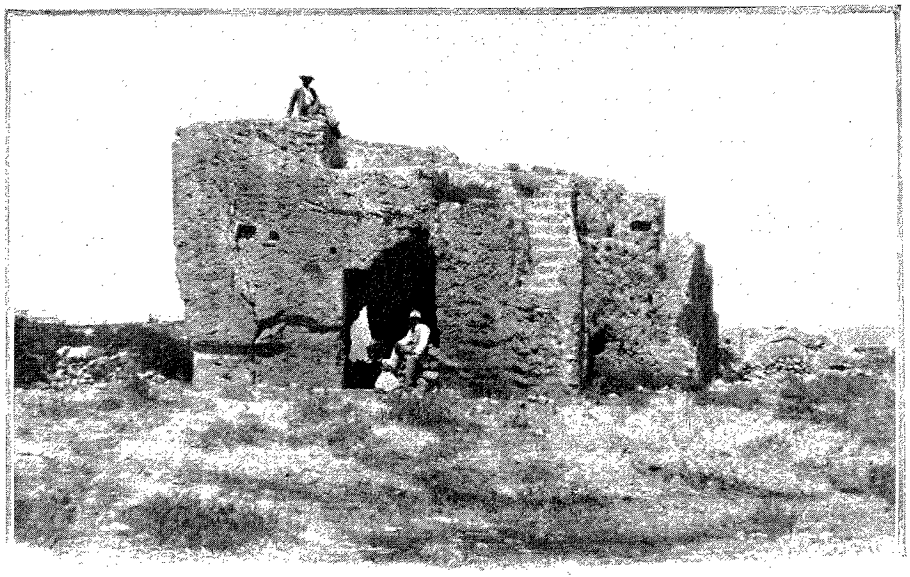
Le soir, j'ai la bonne fortune d'assister à un baptême. Il y a déjà une trentaine de personnes dans la cour du monastère, surtout des femmes, très laides, très masculines de formes, le mouchoir bleu ou noir sur la tête, attaché sous le menton ou derrière, couvrant le bas du visage, à la mode bédouine. La cloche a été longuement agitée et la cérémonie commence. Le père, un gros paquet de fines chandelles jaunes à la main, en fait la distribution à tous les assistants et nouveaux arrivants, puis rejoint sa place, aux premiers rangs, près de la mère. Et la cérémonie va son train, peu différente de la nôtre, surtout plus longue. Au milieu de l'église, sur une table de bois qui gît habituellement dans la cour les pieds en l'air, on a disposé un pétrin de bois. Tous les assistants ont allumé leur chandelle, qui s'éteint à tour de rôle, les portes ouvertes faisant un fort courant d'air. La mère a déposé l'enfant à terre dans un amalgame méconnaissable de linges sales ; un grand diable bronzé qui semble pris de



NÉCROPOLE PHÉNICIENNE À KYRINIA. — DESSIN DE BARCLAY.



VUE DE L'ABBAYE DE BELLAPAIS (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.



TOMBEAU DE SAINT EVLAVIOS (PAGE 473). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

boisson, le crâne rasé, sauf un long toupet de cheveux, comme certains sauvages d'Océanie, interpelle tout haut, de sa voix rauque, un ami de l'autre côté, tandis que le prêtre, en face du pétrin, s'embrouille dans la marche de la cérémonie et va oublier un point principal qu'un autre vieux prêtre lui rappelle, faisant office de « souffleur ». Les deux sont vêtus d'une veste noire, de grands pantalons bleus, à la turque, et chaussés de bottes plus grandes encore. De l'eau froide, puis de l'eau chaude, de l'huile ensuite versée en croix, sont jetées dans le pétrin, pendant que la mère, l'enfant au bras, fait le tour de la baignoire improvisée en s'arrêtant à ses quatre points cardinaux et termine en se faisant encenser par le prêtre en face, — détail qui allait, aussi, être omis. Ensuite un coup d'encens pour les assistants, et le bain au pauvre bébé maigre, jaune, couvert de crasse, qui s'agite douloureusement dans les mains du prêtre. On le plonge à plusieurs reprises, de l'eau est jetée sur sa tête, puis on le couvre de croix à l'huile sainte, sur le front, dans les oreilles, dans la bouche, dans les mains, sur la poitrine, au ventre et sous les pieds, et l'on recommence. Il est reçu enfin par le *coumparo*, dans des linges propres apportés à cet effet, et, sur le sol, trois femmes ensemble n'arrivent pas à couvrir ce petit corps grêle qui grelotte au courant d'air. Le prêtre reçoit la chemisette et les autres vêtements, bénit la première, la lui met lui-même et bénit le reste, dont s'emparent les femmes. L'enfant est de nouveau déposé sur le sol : on le tourne, on le retourne, on tire un linge sale, puis un propre, enfin on empaquette autour de lui les uns et les autres et il est ainsi enroulé. Mais ce n'est pas fini : on lui jette encore de l'eau froide à la figure avec un mouchoir bleu, à dix reprises différentes, malgré ses protestations indignées et ses plaintes ; on coupe, sur sa tête aux quatre points opposés, quatre petites mèches de cheveux, qui sont jetées dans le pétrin ; enfin la *coumpara* sort d'un chiffon un gros morceau de savon blanc apporté à cet effet et le passe au prêtre officiant qui se lave placidement les mains dans l'eau du baptême, s'essuie à une serviette remise comme le savon, y enveloppe ce dernier et met le tout dans sa chemise : c'est son bénéfice. Je passe bien des détails, mais il faut savoir se borner. D'ailleurs mon cierge allumé touche à sa fin, et la chandelle qui dégoutte de mes doigts m'empêche de profaner les lieux par un reportage succinct au crayon. Enfin l'on sort de l'église ; la marraine, — la *coumpara*, — tenant l'enfant d'une main, une lanterne de l'autre, vient remettre le bébé au prêtre, puis à sa mère, qui promet d'en être seule responsable jusqu'à sept ans. Le père, alors, fait une distribution de pain et de vin à tous les assistants, et tout le monde est content, sauf, certainement, le petit Chypriote mal emmailloté qui sera heureux d'en être quitte avec un rhume, mais qui pourra y gagner une bronchite. La fête se poursuit ensuite jusqu'au lendemain dans la forme ordinaire.

Le soir, tout le monde s'est répandu un peu partout, sous les oliviers, sous les grandes roches qui dominent la ferme, sur les toits des cases, sur les aires, dans les cours. La vue est gaie de tout ce monde joyeux qui boit, assis à terre. Le lendemain le pays retombe dans son silence de mort ; la nuit, choses, bêtes et gens ont disparu : on n'entend plus que les poules glousser et le chœur discordant des corbeaux dans les caroubiers. Dans les champs, on reprend les travaux.

A environ 1500 mètres de là, sur le flanc d'une élévation qui part d'une profonde entaille au fond de laquelle roule un torrent, l'hiver, s'étage le petit village de Larnaka. Nous nous y rendons de bonne heure, nous dirigeant tout droit vers la maison de notre amphitryon. Nous allons voir une pierre fameuse qu'il a achetée il n'y a pas longtemps et avec laquelle il aurait bien voulu nous rançonner. C'est un cippe mi-circulaire, orné de moulures supérieures et inférieures, de 0 m. 44 de hauteur sur 0 m. 69 de diamètre, en marbre gris et blanc, bien taillé du côté d'une longue inscription phénicienne en seize lignes et paraissant, derrière, avoir été grossièrement travaillé. Ce document a été trouvé, il n'y a pas longtemps, non loin de là, sur un véritable champ de pierres antiques qui, extraites de la terre, ont été amoncelées, réunies en murailles, en tas, en attendant qu'on les prenne pour servir à des constructions nouvelles. Sur l'une d'elles, en bordure, je trouve en très grands caractères : [ΝΟΥ] ΜΗΝΙΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ. Ce lieu porte le nom de *Haghia-Marina* comme beaucoup d'autres endroits de Chypre. Au bas de

la pierre nous trouvons des bouts de chandelles que des fidèles sont venus brûler là, en invocation de la sainte.

L'inscription du cippe phénicien, qui était inédite, a été publiée par M. Philippe Berger, l'éminent archéologue, et présentée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres[1].

A l'un des angles d'une petite école grecque construite récemment, je trouve encore la longue inscription grecque dite de *Poseidôn Narnakios*. J'eus assez de bonheur pour en prendre d'excellents estampages, qui permirent à M. Philippe Berger de rectifier, sur un point, la lecture qui en avait été faite jusqu'alors.

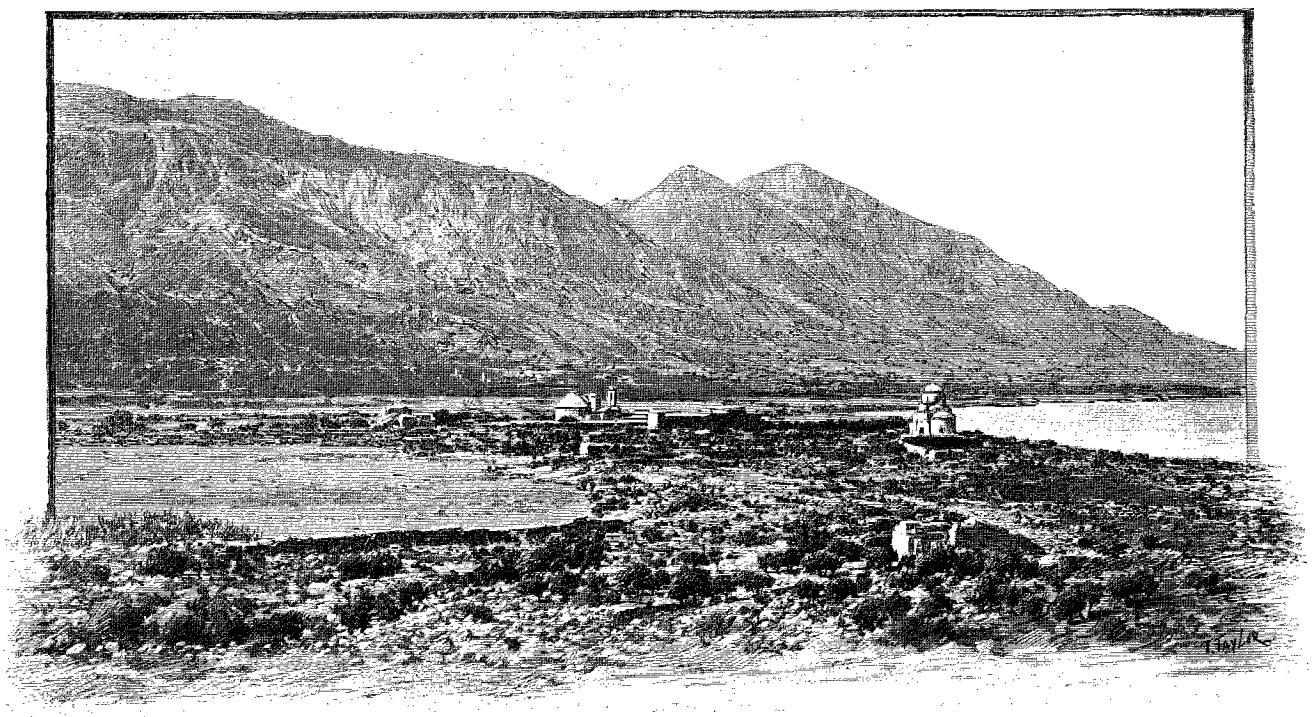
Mais un des restes les plus intéressants peut-être du passé de Chypre se trouve non loin de là, au sommet d'une élévation qui touche à la montagne. C'est un pain de sucre qui a 130 pas de circonférence à la base, superposition irrégulière de roches de toutes grandeurs, dont quelques-unes ont plus de 1 m. 50 de long, amalgamées ensemble par une gangue noire à surface boursoufflée, à aspect métallique, sombre, telle qu'en forment les laves ou les scories de fonderie. A la base et à l'ouest de cette élévation conique, ou mieux de ce monument, ancien autel dédié à Anat-Athéné, — déesse cyprio-phénicienne de la guerre et de la paix, — et à 1 m. 90 du pied, se trouve une large pierre plate, en marbre de même composition que celui du cippe phénicien, sur laquelle se lit, encore assez distinctement dans certaines parties, une inscription bilingue, grec et phénicien, depuis longtemps déchiffrée, commémorative d'une victoire de Ptolémée Soter, en 312. En bas, la pierre s'appuie sur une assise rocheuse qui pourrait former la base entière de ce singulier tumulus, nommé dans le pays *Laharo pétra*.

Le lendemain, pour le retour, il nous est impossible de trouver des bêtes. Nous en profitons pour nous reposer et faire causer le fermier. Son monastère est loué pour cinq ans à l'archevêché de Nicosie, moyennant 1 750 francs par an. Mais, sur 2 000 échelles de terre qu'il comporte, 300 seulement sont cultivables, avec des oliviers, des caroubiers et des vignes. Toutes les recettes appartiennent au locataire, à la condition de payer, pour y venir dire la messe le dimanche, un prêtre, qui reçoit de ce chef une allocation de 6 piastres, soit 43 fr. 68 par an, et de pratiquer l'hospitalité.

XI

Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion Croyances et superstitions. — Le maos. — A l'abbaye de Bellapaïs.

Le 28, par un splendide clair de lune, nous nous mettons en route à 3 heures du matin. Au lever du soleil, nous étions à Vassilia; le cafetier y allumait son feu, en face d'un zaptié qui semblait fort impatient. Il me remet en mémoire une jolie histoire très authentique qui nous servira à caractériser cet estimable corps chypriote de carabiniers d'opéra. Je ne sais quel chef ou sous-chef de police se rendit un jour dans un village qui



VUE SUR LE MONASTÈRE D'ACHEROPHITOU (PAGE 472). — DESSIN DE TAYLOR.

1. *Mémoire sur une Inscription Phénicienne de Narnaka*, lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 17 novembre et 16 décembre 1893.

avait été signalé à son attention, et, s'adressant au moukhtar, lui demanda dans la phraséologie en usage :

« Quels sont les mauvais sujets que vous avez ici ?

— Oh ! répondit l'autre, nous en avions deux, mais ils sont partis ; ils ont été enrôlés dans la police. »

L'histoire ne dit pas si l'on sut gré de son esprit à ce moukhtar audacieux.

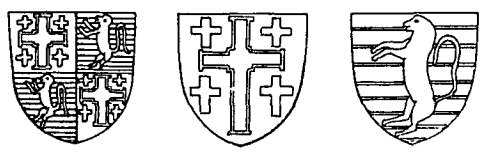
A 11 heures et demie nous étions à Fungi, presque au pied du Saint-Hilarion, au sommet duquel se profilent les ruines de la fameuse résidence de la belle reine Catherine Cornaro. Fungi est le nom d'une source qui sort très pittoresquement du pied du massif où a été construit le château, avec des fougères, des *Adantium*, des mousses qui donnent à ce coin, avec un cadre sylvestre et sauvage, une poésie que l'on rencontre rarement à Chypre. En bas, le tchifflik du riche avocat que nous avons déjà rencontré et où nous allons frapper en vertu d'une invitation faite avec insistance, mais réalisée à la chypriote. Le propriétaire absent, on voulut nous mettre à la porte et l'on refusa absolument de préparer notre repas, de nous fournir même de quoi le préparer de nos mains.

Le soir, nous étions rentrés à Kyrinia.

Maintenant nous avons deux excursions des plus intéressantes à faire, non loin d'ici, aux ruines du château de Saint-Hilarion ou de Dieu-d'Amour, dont la silhouette découpée tente depuis longtemps notre curiosité, et à celles de l'abbaye de Bellapaïs. Nous trouvons, dans la ville, un mouvement de bêtes pesamment chargées : c'est la récolte des caroubes qui bat son plein. Sous les arbres, aux environs, on entasse : femmes, filles et garçons frappent les branches avec de longues gaules pour en détacher les gousses. On mange, on couche sur place, et les bêtes font la navette entre la ville et le campement provisoire ; aussi nous est-il très difficile d'en trouver. Cependant, moyennant un prix double, nous pouvons engager un grand cheval maigre et un petit âne gris.

Le pic de Saint-Hilarion, dont M. de Mas Latrie a reconnu la hauteur à 709 mètres, est situé exactement à 4 kilomètres et demi de Kyrinia en ligne droite.

La première partie de la chaîne que l'on traverse est contournée vers le sud, et l'on en reprend les flancs septentrionaux jusqu'au fond plat d'une cuvette qui est un champ à céréales. De là, le pic rocheux sur lequel était construit le château qui fut la résidence favorite des Lusignan, se détache nettement sur l'azur du ciel, se présentant par le côté, avec un sommet bifide. On aperçoit une ligne de murs crénelés descendant rapidement, avec 45° de pente, jusqu'aux deux tiers de la montagne, tournant à angle droit vers l'est, où ils devaient rejoindre une série d'ouvrages élevés jusqu'aux roches à pic, du côté nord. Le tout formait une défense naturelle inexpugnable [1]. De loin en loin, des bastions crénelés reliant trois enceintes de murs ; au sommet, une tour de vigie, et, immédiatement au-dessous, un fort. A droite, construite à pic sur la roche, devait être la partie principale du château. Les murs extérieurs ont 1 m. 50 d'épaisseur et sont formés de pierres irrégulières, non taillées, réunies par un fort ciment. Il est difficile, dans une visite rapide, de se représenter exactement quel a été le plan de ce curieux travail de défense et de refuge. Nous pénétrons dans la première enceinte par une porte basse, ouverte dans une muraille de 2 mètres d'épaisseur. Dans l'enceinte intérieure, l'entrée se faisait par un long tunnel courbe qui continuait à gauche, laissant à droite les parties principales du château s'appuyer sur les roches de l'est. Là était l'église, petite, ornée de colonnes de briques noires où l'on voit encore, sur les murs, des restes infimes de peinture à fresque. Puis des chambres sans direction générale, les unes au-dessus des autres et de conservation différente. Ici et là, des tas de matériaux, des amas de ruines gisant de tous côtés et se rattachant à l'on ne sait quel système de construction. Les citernes sont nombreuses, profondes, et pouvaient renfermer de l'eau pour un siège indéfini. Par des pentes très raides, rendues glissantes par les fines graminées qui s'y sont desséchées, escaladant les amas de décombres croulants, les roches par leurs interstices, traversant des murs troués ou des escaliers éboulés, des arêtes rocheuses qui laissent voir, en bas, des profondeurs de gouffre, sur les mains et sur les genoux, nous parvenons enfin, après une ascension de deux heures, jusqu'à la dernière tour de vigie carrée qui couronne tout le travail. Là aboutit l'extrémité du mur crénelé d'enceinte, couvert d'une espèce de *Clausitia* blanche, coquille passionnée des vieilles ruines.



ARMES DES LUSIGNAN RELEVÉES À BELLAPAÏS.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

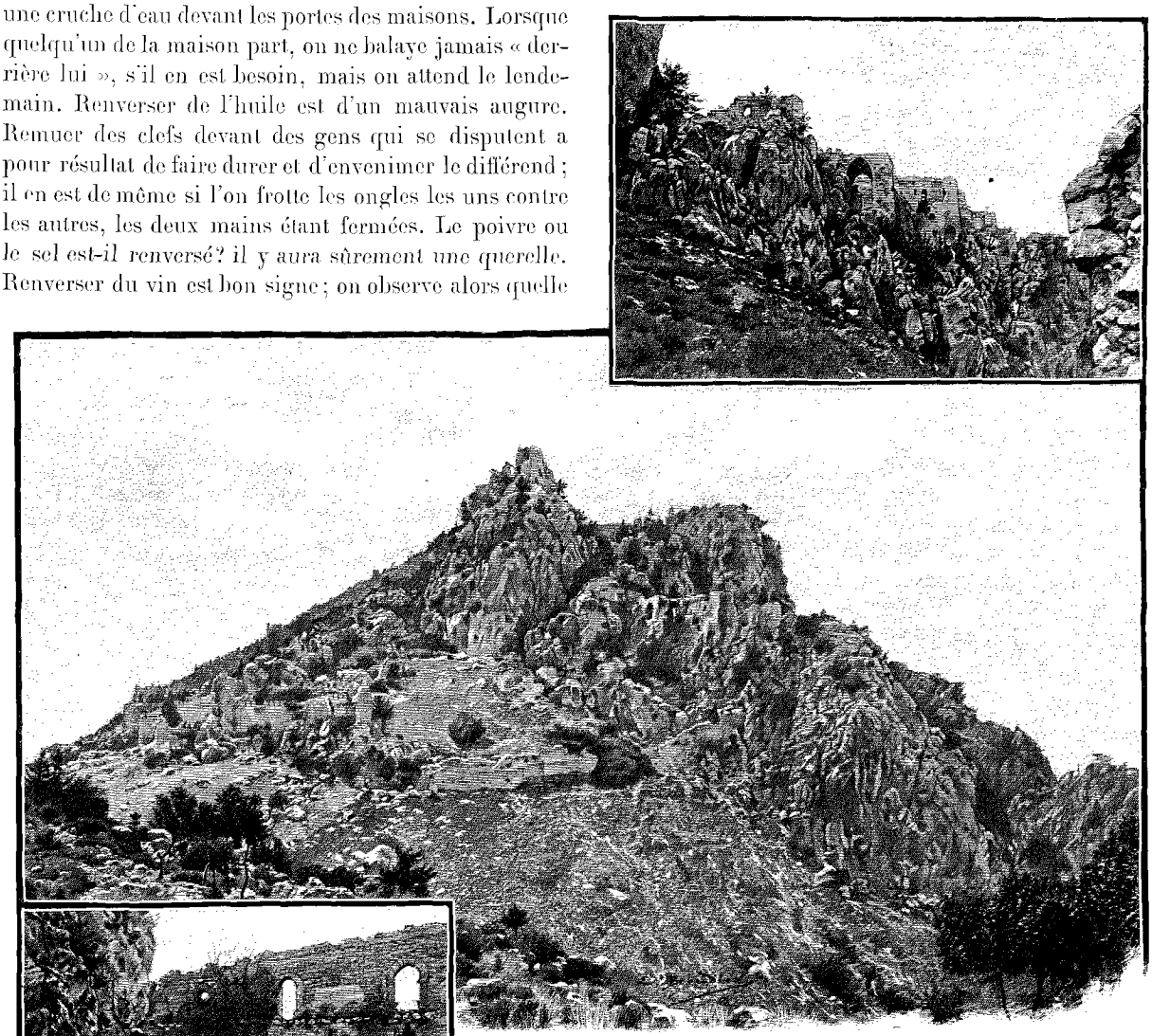
La descente se fit un peu au hasard, comme s'était faite la montée, mais néanmoins beaucoup plus rapidement, parfois bien contre notre gré.

Il était nuit et nous étions encore en route ; ce n'est qu'à 9 heures et demie que nous rentrions à Kyrinia, où nous dûmes nous coucher sans manger, faute de pouvoir trouver même un morceau de pain.

Le lendemain matin, j'eus personnellement maille à partir avec ma logeuse, un incident qui m'arriva plusieurs fois à Chypre : je donnai des reliefs de mon déjeuner matinal à un chien, qui nettoya l'assiette « de langue d'esclave ». La bonne femme, qui se calma difficilement, chercha à me persuader que je venais de commettre « un gros péché ». Chypre est le pays par excellence des superstitions. Quelques-unes sont bizarres. Ainsi, lorsqu'un enterrement a passé dans une rue, — on sait que, suivant le rite grec, le cercueil, découvert, est porté par des parents et des amis du décédé, — toutes les servantes sortent jeter

1. Le château de Saint-Hilarion fut pris par Guy de Lusignan en 1191, pour le compte de Richard Cœur-de-Lion, retenu malade à Nicosie, mais ensuite il ne fut plus jamais enlevé de vive force.

une cruche d'eau devant les portes des maisons. Lorsque quelqu'un de la maison part, on ne balaye jamais « derrière lui », s'il en est besoin, mais on attend le lendemain. Renverser de l'huile est d'un mauvais augure. Remuer des clefs devant des gens qui se disputent a pour résultat de faire durer et d'envenimer le différend ; il en est de même si l'on frotte les ongles les uns contre les autres, les deux mains étant fermées. Le poivre ou le sel est-il renversé? il y aura sûrement une querelle. Renverser du vin est bon signe ; on observe alors quelle



CHÂTEAU DE SAINT-HILARION. — DESSIN DE BOUDIER.

direction il prend. Mettre la main sur la tête d'un homme marié, c'est le traiter de mari malheureux, lui faire pressentir une infidélité. On ne doit jamais passer par-dessus quelqu'un qui dort. A quelqu'un en colère, on dit : « Prenez un peu de vinaigre » ; à un autre qui a honte : « Mettez-lui un bât », le traitant ainsi d'âne. Remuer les pieds quand on est assis est considéré comme très mauvais. On dit alors aux enfants que les « esprits » vont venir. Quelqu'un est-il malade, dans les villages, on dit aussitôt qu'il doit avoir marché sur la table des *kalés guinaikés* (les bonnes femmes), — les diables d'ici, — pendant qu'elles mangeaient. Dans ce cas, c'est le *maos*, un personnage important dont nous allons dire quelques mots, qui est chargé de la cure.

Il est des mots que l'on ne prononce jamais ; tel est, par exemple, le mot « bile ». On le remplace par un autre qui sert pour tous ceux qui entrent dans cette catégorie : *omoloïtos*, qui pourrait se traduire par « qui ne doit pas être révélé ». Pour la bile, on prétend que si le mot était dit par quelqu'un, celui-ci, à l'occasion de vomissements, au cours d'une maladie ou d'une indigestion, ne pourrait pas évacuer. La « grêle » est dans le même cas.

Le *maos* est le magicien. Il y en a dans toutes les villes et tous les villages ; et, évidemment, résultat de la concurrence qu'ils doivent se faire, l'un deux, celui du petit village d'*Akaki*, près de *Péristerona*, sur la route de *Lefka*, est le plus renommé. Tout Chypriote a foi et crainte en ses charmes. J'ai appris un de ses remèdes favoris : quelqu'un est-il malade, on envoie un ami près de lui, et celui-ci lui remet de petits morceaux de papier coupés en triangle et enveloppés dans une petite gaine de toile cirée (*amaïli*). Ces papiers sont destinés à être portés par le patient, lequel ne peut manquer de guérir.

« Que le maos vous lie, et nous verrons si vous ferez quelque chose avec votre fusil, » a-t-on coutume de dire.

On croit absolument que le fusil ne partira pas, à l'occasion, si le maos le veut bien. Un nouveau marié aussi qui a été lié par un ennemi, ce qui est fort possible à Chypre, peut être délié par le maos, qui a, dans ce cas, de merveilleux remèdes. Mais ce qui se délie le plus, dans tous ces cas, c'est la bourse de ces pauvres ignorants.

Revenons à Kyrinia pour nous préparer à aller visiter l'abbaye de Bellapaïs, l'ancien couvent où Richard Cœur-de-Lion, le conquérant de l'île en 1191, passa deux ans. Ses ruines sont situées à quelques milles d'ici, sur le flanc de la chaîne de Kyrinia, au-dessus du village de Kazaphani, dans une ravissante situation.

Dès notre arrivée, la corde du clocher nouveau, élevé par-dessus l'ancienne construction, a été violemment agitée pour demander les clefs à une vieille femme, la *gira*, — ainsi que l'on dit dans les villages, — qui a la garde des ruines, des jardins et de l'église grecque. Après avoir traversé une grande cour, on pénètre par une petite porte, à droite, dans ce qui est aujourd'hui un jardin d'orangers cultivé, entre les arceaux intérieurs de l'abbaye. De là, tout le couvent des anciens moines blancs apparaît, encore superbe dans ses restes branlants ou tombés, gisant, à demi enterrés, dans l'herbe haute. Toute l'architecture est ogivale. A gauche, un sarcophage de marbre blanc, beau travail de l'art grec, de 2 m. 35 de longueur sur 1 mètre de largeur, est posé à terre sur un socle en maçonnerie et a servi de fontaine aux moines.

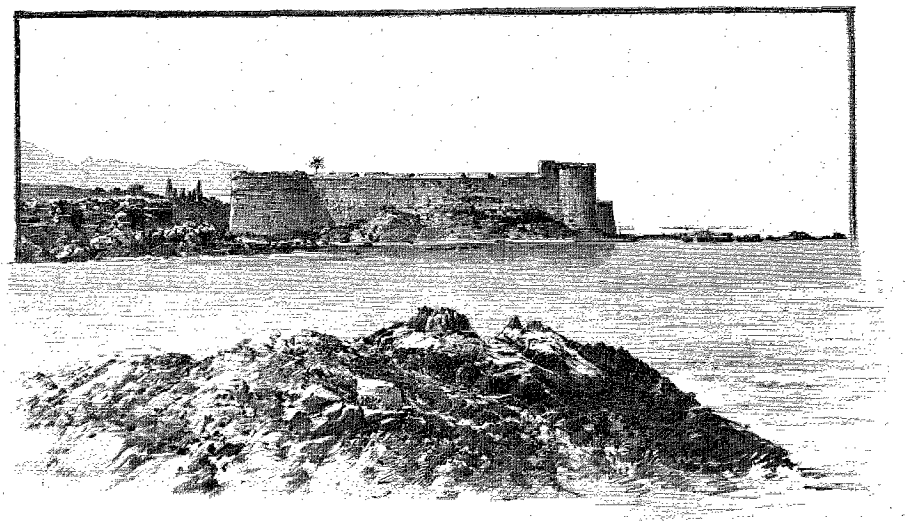
Les arceaux, qui faisaient le tour de l'abbaye, sont soutenus par des colonnes en calcaire jaune et tendre, continuant les gracieux arcs ogivaux des plafonds. En face de la fontaine s'ouvre la porte de ce qu'on me dit avoir été le réfectoire de l'ancien couvent, une grande chambre rectangulaire de 40 pas de long sur 14 de large, dont le plafond est formé d'arcs ogivaux s'appuyant sur six colonnes murales avec chapiteaux. Vers l'extrémité d'un des côtés, une chaire de pierre à laquelle on accédait par un escalier ouvert dans le mur, servait aux lectures religieuses qu'un des moines faisait pendant chaque repas. Aujourd'hui la grande salle ne résonne plus que sous les objurgations du *didaskalos*, du maître, car elle est transformée en école, avec des bancs noirs, une petite table, une chaire et un tableau qui porte les restes barbouillés d'une récente leçon.

Sur le fronton de la porte d'entrée se voient trois écus aux armes de Lusignan et Jérusalem réunis. Par le fond de la cour on pénétrait dans une autre grande salle dont le plafond est écroulé, qui paraît avoir été très belle avec ses douze colonnes de côté supportant les arcs supérieurs. A l'étage qui était au-dessus, les moines venaient chaque jour, à minuit, s'agenouiller pour prier. L'église grecque actuelle, encore dédiée à la « Vierge aux vêtements blancs », est à côté.

L'abbaye de Bellapaïs fut fondée, dit M. de Mas Latrie, « vers le milieu du XIVe siècle, par le roi Hugues IV de Lusignan, pour des religieux piémontais, au milieu desquels le prince voulut être inhumé ». Sous les princes français, elle ne portait que le nom de *Lapaïs* transformé par les Vénitiens peut-être en *Bello Paese* (beau pays), et ensuite *Bellapaïs*, — à moins qu'il ne vienne du français même.

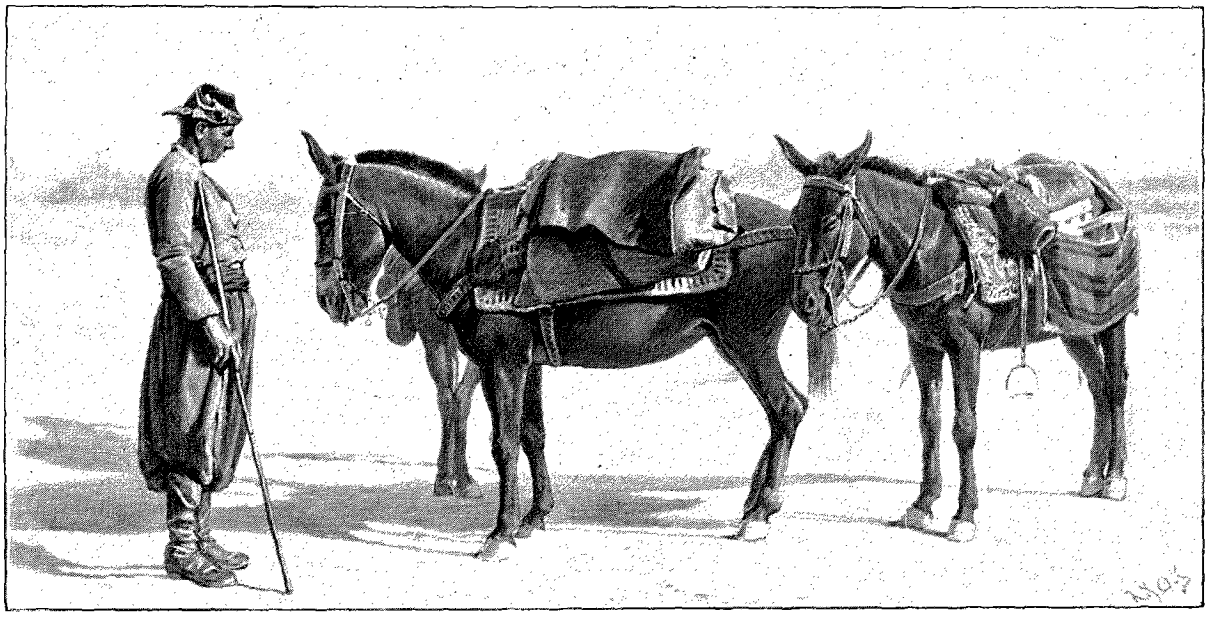
Notre visite est faite; nous indemnisons la vieille gira, qui ne se montre pas satisfaite, et nous rentrons à Kyrinia à travers les jardins dans lesquels l'eau chante, les roues des norias grincent, par de petits chemins où il n'y a pas place pour deux, tous enchevêtrés les uns dans les autres, mais délicieux à parcourir à cette heure.

(*A suivre.*) ÉMILE DESCHAMPS.



CHÂTEAU DES LUSIGNAN, À KYRINIA (PAGE 471). — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



KERAMJI ET SES BÊTES. — DESSIN D'OULEVAY.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

PAPHOS, NICOSIE, LIMASSOL

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XIII

Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Une succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le tadamoun. — Arrivée à Pomos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine Amoureuse » et la « Source des Amours ».



TURCS DE LEVKA. — DESSIN DE RONJAT.

Cette fois nous partons de Nicosie pour traverser quatre des six districts de l'île. Il est 9 heures du matin et, malgré que nous soyons au 2 octobre, un beau soleil d'août inonde la campagne. La route que nous prenons, à l'ouest, qui va à Morfou et au delà, n'est pas carrossable. Toute cette partie de la plaine qui fait suite à la Messaorée, arrosée par le Syrianokhorio potamos et ses nombreux affluents, est très triste et relativement déserte. Hormis quelques villages lointains, ce ne sont que petites élévations crayeuses ou marneuses avec quelques oliviers très dispersés, des collines tronquées, de larges plateaux peu élevés, et, pour distraire de ce paysage monotone, des alouettes à pompon qui nous regardent passer sans peur, près de nous, et de petits lézards gris qui fuient sous les pas de nos bêtes.

Au-dessous du village de Phylia, la rivière a près d'un kilomètre de large. Nous la longeons jusqu'à Morfou, où nous sommes à 4 heures et demie, ayant franchi 40 kilomètres, sauf les stations, en cinq heures et quart, ce qui est un bon pas de mule chypriote.

Morfou, le *Morph* du temps des Lusignan, fief d'abord qui fut ensuite réuni aux biens de la couronne. C'est un village très étendu, aux maisons en pisé quelquefois ornées avec des cailloux roulés.

Si nous nous conformions à la définition, nous devrions appeler « fleuves » toutes les rivières ou torrents de Chypre, à sec pendant l'été et réduits, l'hiver même, à la proportion de simples ruisseaux, sauf le cas des pluies abondantes qui les transforment en torrents impétueux. Excepté le Pédias, de 105 kilomètres de longueur, le Yalias, à peu de chose près aussi long, qui arrosent la plaine de la Messaorée, et la rivière de

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169, 181 *et* 469.

Morfou, toutes n'ont guère qu'un développement de 25 à 30 kilomètres et ne portent de l'eau, l'hiver, qu'autant qu'il pleut dans la région. La plaine de Morfou est d'une grande richesse et produit des légumes, des céréales, du lin, de l'anis, des pommes de terre et de la soie. Il y a peu de familles qui ne possèdent au moins un métier à tisser.

Entre Morfou et un endroit, Santéni, où se trouvent quelques ruines anciennes, sont les jardins du village, *ta périvolia*, très beaux jardins fruitiers, dont les orangers sont pleins de sève et les figues renommées. On fait subir, à ce propos, un curieux traitement au figuier de Chypre : l'*huilage* des fruits. Au moment de leur maturité, pour la hâter surtout, on humecte, avec un tampon huilé adapté à une canne, l'ombilic de chacun. Ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de rester de mauvaise qualité. Ces jardins reçoivent de l'eau, comme dans toutes les plaines, d'une série de petits puits, tous reliés les uns aux autres par une cuvette, système ancien généralement adopté à Chypre, commun en Asie, mais que les indigènes ne savent pas entretenir.

Avec ses 950 000 hectares, l'île de Chypre a seulement 200 000 à 250 000 hectares en culture, et encore, sur ce chiffre, la moitié reste en jachère deux ou trois ans. Cependant, depuis les temps les plus reculés, Chypre a toujours été célèbre pour la richesse de son sol, dont la fertilité, dans certaines parties, est même supérieure aux meilleures terres d'Égypte et pourrait donner des rendements extraordinaires. Mais le dépeuplement de l'île d'un côté, le régime ottoman auquel le pays s'est trouvé soumis pendant trois siècles, la paresse, l'ignorance, l'indifférence, l'inertie du paysan devant un système nouveau, de l'autre, l'ont laissée bien loin derrière le mouvement ascendant qu'a subi l'agriculture dans les pays d'Occident. Il faut bien dire aussi que l'occupation anglaise, depuis 1878, n'a pas donné les résultats que la population en attendait au début : peu a été fait pour l'agriculture, jusqu'ici, par le gouvernement nouveau, qui a surtout eu en vue de gérer le pays sans bourse délier.

Avec la tradition des superbes forêts qui recouvraient jadis l'île du nord au sud et de l'est à l'ouest, il semblait indiqué que le reboisement dût être la première question à résoudre ; on s'est contenté d'entourer de soins les quelques bois qui couronnent les plus hauts sommets et tapissent les vallées privilégiées.

Le battage du grain se fait par la batteuse arabe, — pièces de bois simples ou jointes ensemble, légèrement relevées aux deux extrémités, à la surface inférieure desquelles sont encastrés, dans une matrice angulaire, des éclats de roches dures, — attelée d'un ou deux bœufs et sur laquelle le conducteur monte, l'accompagnant circulairement. Le grain séparé de la glume et du chaume, celui-ci se trouve comme haché, bon pour la nourriture des bêtes et la préparation du mortier indigène. On vanne au vent. La petite et ancienne charrue romaine, tirée généralement par deux bœufs, mais à laquelle j'ai quelquefois vu atteler un bœuf et un âne et même une femme, est toujours employée.

Revenons au village. Dans une porte grande ouverte, une femme prépare le lin en faisant passer les bouquets de plantes courtes par une sorte de hachoir de bois tombant dans une matrice angulaire. La plupart des femmes portent des vêtements en étoffe jaune ou mordorée faite avec des fils rouges et verts importés d'Angleterre, — la culture des plantes tinctoriales ayant été interdite par le gouvernement.

Morfou possède une église ancienne, restaurée, dont on est très fier. On y voit le tombeau de saint Mammas, sarcophage byzantin avec un trou dans le couvercle, où affleure l'eau dont il est plein. Une petite cuiller d'étain est là pour la prendre avec précaution, car elle possède d'innombrables vertus. Au-dessus, un grand panneau circulaire peint à fresque, représentant le saint fièrement monté sur un lion chocolat du plus éclatant effet.

De Morfou à Levka il y a 12 milles anglais (19 kilomètres) ou 4 milles chypriotes, ou encore 4 heures de route. On compte, à Chypre, surtout par mille chypriote, correspondant à une heure de chemin. C'est, à peu près, le pas du chameau. Après Prastio, où nous nous arrêtons un instant au café, nous passons près du village de Pendaya. « C'est là vraisemblablement, dit M. de Mas-Latrie, ce petit port de galées qui s'appelle Pandée, où les officiers du roi Janus et le grand-maître de Rhodes vinrent attendre le maréchal de Boucicaut pour ratifier avec lui le traité du 7 juillet 1403. » Situé à moins d'un mille de la mer, Pendaya donna le nom de « Contrée de Pandée » que la région portait sous les Lusignan.

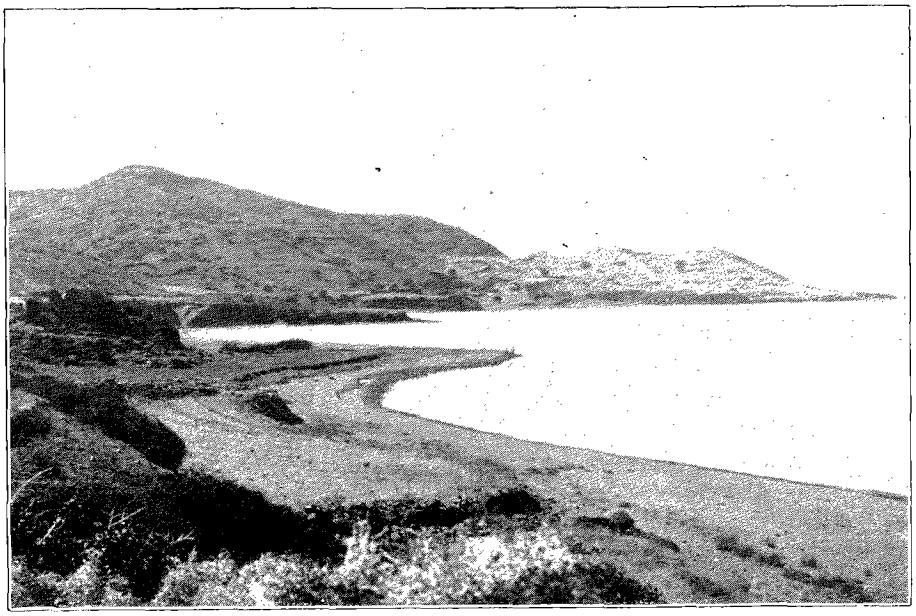
Comme il y a, entre le village et la mer, une propriété du monastère de Kykkos qui porte le nom de Xéropotamos, « monastère de la rivière sèche », nous allons nous y reposer un instant. Nous sommes bien reçus par un supérieur bronzé par le soleil, couvert de transpiration et de poussière, qui, aidé par trois moines, dirige et surveille les intérêts de cette annexe de l'institution olympienne et la culture des 3 000 échelles de terre qui lui appartiennent dans les environs. Nous y recevons une hospitalité aimable, et ce n'est qu'une heure après que nous nous remettons en route. Au-dessous de Pendaya nous prenons le bord de la mer, par un sentier caillouteux, fatigant. Nous traversons de larges torrents dans le lit desquels les galets s'entassent parfois, formant, avec le limon, des tas épais de conglomérats tels qu'on les retrouve dans les couches géologiques anciennes. De petites sources, près de Karavostasi, donnent un peu de verdure en se perdant à la mer.

Ce dernier village est le port de Levka. Dans trois petits pâtés de maisons en pisé réparties le long de la côte, au fond du golfe de Morfou, habitent deux familles. Hors leurs logements, ceux d'un douanier et du magasinier, le reste des bâtiments est constitué par des entrepôts destinés aux récoltes et aux marchandises qui passent par un petit débarcadère que le gouvernement y a fait construire. Il arrive ici des bois venant de Caramanie et il en sort des céréales que les barques chypriotes viennent chercher. Le climat y est fiévreux.

Mais ce qui donne à Karavostasi quelque importance, c'est l'emplacement, à quelque cent mètres à l'ouest, près de la mer, de l'ancienne Soli, un champ de pierres interrompu par un marais, montant par gradins jusqu'au sommet de la colline. Ici et là des morceaux de colonne. Au moment où nous passons, des milliers de libellules voltigent dans la bordure de joncs qui limite la cuvette où croupissent les eaux de pluie de l'hiver.

Il y avait, sur cet emplacement, un ancien royaume chypriote, qui se serait appelé, d'après Plutarque, Aipeia, et qui, suivant Strabon, aurait été fondé par deux Athéniens, Acamas et Phalère, en 1265 avant Jésus-Christ. Ce serait Solon le législateur qui, venant d'Egypte, aurait lié amitié avec le roi d'Aipeia, lui aurait conseillé d'établir sa capitale en ce lieu et aurait donné son nom à la ville grecque. Nous nous trouvons donc, ici, sur un sol historique, qui se distingue surtout aujourd'hui du reste du pays par l'abondance des *sphalangis* qui s'y cachent. Mais, ici également, les indigènes prétendent que, la région étant très humide, sa piqûre est inoffensive.

Nous couchons à Karavostasi, station bien précaire pour un voyageur, et le lendemain nous repartons pour Polis, du district de Paphos. A l'embouchure du Kamboupotamos, nous passons sous un véritable tunnel de verdure, des lauriers-roses, des mûriers sauvages et des tamaris. Sans transition nous prenons les montagnes, très escarpées de ce côté, et, jusqu'au *han* de Pyrgos, nous montons et descendons dans des sentiers à peine taillés, n'apercevant que quelques chèvres et la silhouette de rares bergers qui nous regardent passer de loin. Elles sont couvertes de broussailles, de jujubiers sauvages, de térébinthes, de thym; ici et là, on en voit des tas coupés et abandonnés sur place pour sécher. Les traces du feu sont restées partout, incendies partiels allumés pour chercher les terres, ou préparer des bois à brûler pour l'hiver. Nous sommes dans la région du Tylliria, la plus pauvre de l'île, limitée à la partie montagneuse de la proéminence qui se termine au cap Pomos, et dont les habitants sont dits, dans l'île, « vivre comme des animaux ». Elle ne produit guère que le *ladanum*, dont nous allons parler, des fromages et de la viande de chèvre ou de mouton fumée ou simplement séchée au soleil, durcie comme de la corne, qui, sous le nom de *bastourma*, constitue la principale nourriture, l'hiver, dans cette région. Le ladanum est une résine extraite de deux plantes, deux *cistus* très abondants sur presque toutes les montagnes de Chypre. Ce sont les chèvres qui sont chargées de la récolte. Le suc qui humecte les sommités s'attache à leur poil, à leur barbe; le poil est coupé, puis passé à l'eau chaude, et la résine s'en détache. Reprise puis malaxée avec de l'huile, mise en une boule noirâtre qui a la consistance de la cire, elle est vendue aux épiciers, pharmaciens du pays. D'une odeur pharmaceutique, ni bonne ni mauvaise, on l'emploie comme résolutif et soporifique. Mélangée en petite quantité dans l'huile dont on se frotte le corps, elle passe pour préserver du froid.



SUR LA ROUTE DE PYRGOS À POMOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Notre Kéradji, pour nous distraire, nous raconte l'histoire d'un Kyllirien qui a assassiné un homme et une femme sur la route. C'est, bien entendu, un Paphiote, qui, depuis, vit caché dans ces montagnes.

Un petit *han* où nous nous arrêtons, et la plage basse représentent le port de Pyrgos, village de la montagne que l'on ne voit pas d'ici. Il est très mal approvisionné, et, sans une poule que nous faisons mettre à mort, nous devions nous résoudre à continuer notre route sans manger ou à nous contenter de l'infecte bastourma.

Nous longeons toujours le versant des montagnes qui tombent, très abruptes, à la mer, sur une côte très découpée, où les caps rocheux succèdent aux plages minuscules. Nous ne rencontrons personne. Toute cette région est très peu peuplée; les villages sont peu accessibles, encore logés où la crainte des pirates les faisait jadis s'établir. Les bergers passent des années entières dehors, faisant des grottes nombreuses leur habitation ordinaire. A côté de types très foncés en couleur, on en voit d'entièrement blonds, des femmes et des enfants que l'on dirait venus du nord de l'Europe.

Il est nuit quand nous nous trouvons en face de la pointe de Pomos, qui s'avance dans la mer comme une tête

d'espadon, et à l'extrémité de laquelle il y avait dans l'antiquité un temple dédié à Aphrodite. En haut, contre la montagne, grimpant péniblement jusqu'à un hameau du sommet, des paysans nous apparaissent comme de petits corps blancs, en longue file indienne sur un sentier à pic, telle une procession. Aux environs, quelques troupeaux et des *mandrès* ou parcs à bestiaux établis dans la montagne au moyen de broussailles disposées en cercle.

A Pomos, nous demandons l'hospitalité dans la première hutte venue. On est assis autour d'un de ces grands plateaux de paille qui servent souvent de table à manger, les hommes dehors, les femmes dedans. On se salue; les hommes se lèvent, on nous fait asseoir, et ce n'est qu'une heure après, employée à dénicher une mauvaise lampe à pétrole, que nous pouvons y voir quelque chose, le dîner que, dans l'ombre, on nous a « préparé » : du pain très noir et du fromage très dur. Dans la chambre où nous devons dormir, tout est noir, comme enfumé depuis des siècles. Je demande du café, mais la boisson de l'Orient ne pénètre pas dans ces recoins retirés.

Le village est constitué par un éparpillement de maisons basses, en pierres non travaillées, où une terre rouge a remplacé la chaux, se distinguant à peine du sol. La plupart sont collées à la montagne.

Le porc est une richesse pour cette région; une demi-douzaine de ces animaux reniflent autour de nous, mêlés aux poules et aux mules. L'hiver venu, on vend le troupeau, on en sale un pour la famille et tous se nourrissent six mois avec 25 ou 30 francs de chair crue, séchée, durcie.

Quelques milles de montagne, le lendemain de bonne heure, nous amènent devant une plage basse, de 13 kilomètres de longueur. Nous sommes, depuis hier, dans le district le plus mal famé de l'île, celui de Paphos. Le Paphiote, pour être le moins mélangé des peuples de l'île, est le montagnard, avec ses qualités et ses défauts. Il est très orgueilleux, fier, vindicatif, rude, méfiant, et sa réputation de férocité ne lui déplaît point. Les crimes, dans le district, sont très nombreux, et les cours d'assises de Paphos, chaque année, envoient un respectable nombre d'assassins à la potence, ce qui est loin de faire diminuer les attentats. La dernière session en a fait pendre cinq à la fois. Cependant, le brigandage tel qu'il existe en Europe n'est pas pratiqué, et les crimes pour vol sont très rares. On tue pour se venger d'offenses, de vols de bestiaux, de délations, d'attaques en justice. En réalité, le Paphiote passe pour plus mauvais qu'il n'est réellement; il est hospitalier, peu exploiteur, et, pour peu que l'on flatte son goût pour les paroles aimables, on est certain d'être bien traité chez lui.

Il faut remarquer que l'occupation anglaise a produit un effet très inattendu sur la criminalité, qui augmente toujours dans des proportions inquiétantes. En 1879, M. de Mas-Latrie écrivait, d'après des notes recueillies avant l'occupation anglaise : « Un meurtre est chose extrêmement rare parmi eux ». De 1885 à 1892, — d'après le rapport officiel, — c'est-à-dire pendant une période de 7 années, 207 assassinats ne donnèrent lieu qu'à 41 procès, et, sur un ensemble de 868 crimes que la justice informa, 23 pour 100 seulement aboutirent à un procès. L'impunité, par la mauvaise organisation de la police, est une des raisons principales de cet état de choses. Une autre raison réside dans le port d'armes, qui n'est pas surveillé. Ainsi, au cours d'une perquisition, en 1890, à la suite de l'assassinat du courrier de Nicosie à Larnaka, on trouva dans un village soixante-dix fusils. L'alcoolisme, qui entre fatalement, en même temps que le progrès, ou même sans le progrès, dans toute colonie anglaise, n'est pas non plus étranger à ces résultats. Que de rapports ont été adressés en Angleterre sur cette question, sans autre profit que des lois nouvelles inappliquées, quelques mouvements d'unités dans la police locale, et voilà! Le Haut-Commissaire chante à la fin de l'année les louanges de sa propre administration, les condense en une formule de caisse, et les Chypriotes continuent à s'entretuer.



INDIGÈNES DU TYLLIRIA. — DESSIN D'OCLEVAY.

Vers 10 heures, nous dépassions le cercle de jardins de Polis et nous entrions en ville. Polis, le village le plus important du sous-district de Khrysokhou, est l'ancienne Marium-Arsinoé; c'est là que fut élevée, après la destruction de Marium par Ptolémée Ier, la ville d'Arsinoé, une des quatre qui portèrent ce nom à Chypre. Le village actuel est situé à un



VUE DE POLIS. — DESSIN DE BERTEAULT.

800 mètres de la mer, près des bords d'une rivière, sur un petit plateau qui tombe, dans la plaine, presque à angle droit du côté nord. Des maisons de pisé, un petit bureau que l'on décore pompeusement du nom de « municipalité », un poste de police et un restaurant à l'usage des kéradjis, que le nom d'hôtel n'effraye pas, des mûriers, des oliviers, un pays tranquille : voilà Polis. Un mille et demi plus loin, sur le bord de la mer, Latzi, avec quelques magasins, est le port du Khrysokhou.

Le village qui a donné son nom au district est un pauvre hameau turc. l'ancien domaine français de Grusocque, à moins de trois milles de Polis. Partout, les faisceaux de sésame, alignés sur les aires, montrent qu'on le cultive abondamment. La poste ne vient pas jusqu'ici : tout le district en est réduit à attendre une occasion, un muletier ou une barque, pour envoyer une lettre à Nicosie ou à Larnaka.

En rentrant au village, le lendemain, venant de Khrysokhou, nous passons près d'un moulin à huile établi dans un coin de rue. Une grande meule de pierre tournant dans une auge, mue au moyen d'une manivelle par deux hommes d'un côté et deux femmes de l'autre, triture les olives. A côté est la presse, une grande vis de bois poussant un plateau qui vient comprimer de petits sacs ronds en jonc. Ces sacs, remplis, sont passés à l'eau bouillante, à côté, dans un grand chaudron, puis pressés. L'huile, reçue dans un cuveau de bois carré, est reprise à la surface de l'eau au moyen de panicules de joncs que l'on exprime entre les doigts. La presse et le moulin appartiennent à l'église et sont loués à deux familles réunies en société, en même temps qu'une centaine d'oliviers, également propriété monacale, moyennant un peu plus de 500 kilos d'huile par an. L'olivier est indigène à Chypre et vient partout spontanément; il est donc curieux de voir combien peu sa culture a pris d'extension. Son rendement est sujet à de grandes variations, et, tandis que dans certaines années on peut exporter quelques tonnes d'huile, pendant d'autres on est obligé d'en importer.

Il faut citer, avant de quitter cette région, la presqu'île Akamas qui forme la pointe extrême occidentale de l'île, avec des ruines de cent chapelles réparties sur une surface d'à peine 50 kilomètres carrés. Il ne faut pas oublier que c'est Kinyras, le héros-monarque légendaire chypriote, qui nous a donné l'enclume, le marteau et les tenailles; que ce sont les ouvriers de Kypros qui fabriquèrent l'épée invincible d'Alexandre et le glaive victorieux d'Agamemnon. N'oublions pas, non plus, la *Fountana Amourousa*, ainsi qu'on l'appelle toujours dans le pays, petite source sur la côte, baignoire de Vénus, source des amours, où la tradition locale place le mariage d'Aphrodite avec Akamas.

XIV

A Levka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — *L'agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka.

De Polis au monastère de Kykkos, dans l'Olympe, il n'y a pas de route, de sentier plutôt, direct, et le chemin par l'intérieur du district de Paphos présentant trop de difficultés inutiles, nous devons revenir sur nos pas.

*

Le 7 au soir, après avoir fait faire en une seule trottée les 63 kilomètres qui séparent Polis de Levka, nous arrivons dans ce dernier village, certainement un des plus beaux et des plus grands de Chypre. Sa population est musulmane, avec quelques chrétiens, dont les habitations sont groupées sur les confins.

D'une des hauteurs de l'autre côté d'une rivière qui passe par là, nous voyons une longue coulée de jardins, au milieu desquels se cachent les habitations, avec quelques groupes de toits dans les quartiers élevés, des têtes de palmiers et le minaret d'une mosquée. Toute cette verdure exubérante forme un contraste frappant avec l'horizon sec, dénudé, comme atteint de jaunisse, des environs. A l'intérieur même du village, les jardins d'orangers, touffus et serrés, rappellent les superbes orangeraies de Jaffa et de Saïda. L'eau coule partout, dans les ruisseaux bordés d'herbe, se rendant aux moulins.

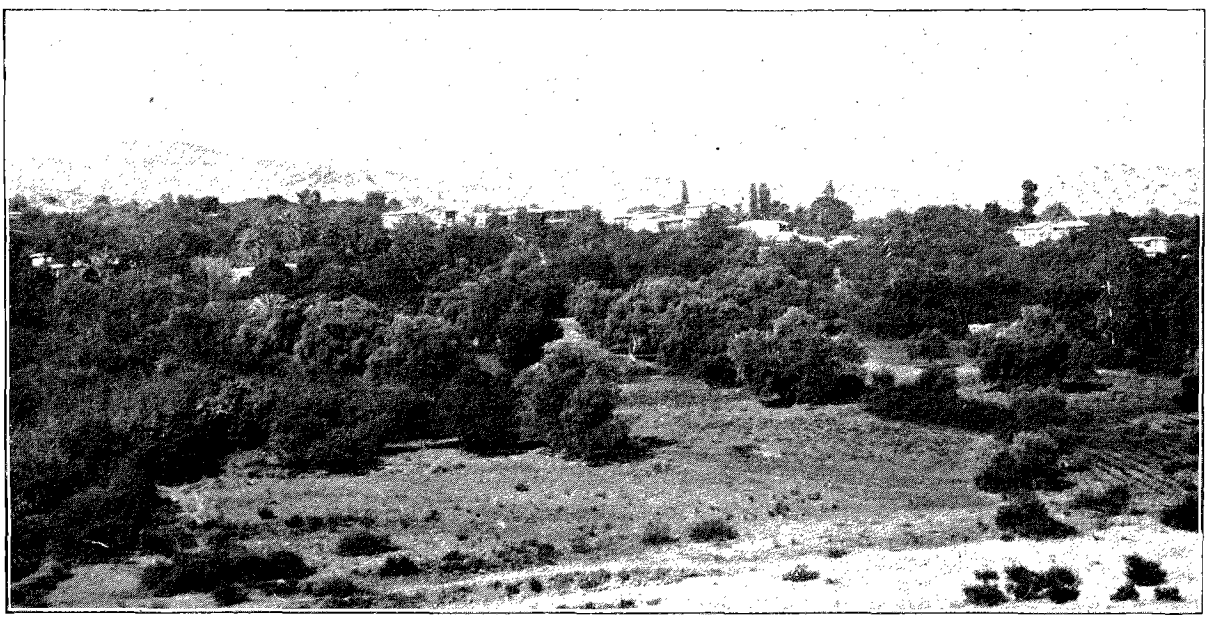
Arrivés de nuit, nous sommes happés au passage par des gens que nous ne connaissons pas; les mules sont prises, les bagages enlevés, et, peu après, nous étions installés au siège du *mudiriet*, ou bureau du gouvernement, transformé pour la circonstance par le garçon et l'employé du *mudir*. Celui-ci est une sorte de sous-préfet que les Anglais ont conservé de l'ancienne administration.

Nous pensons trouver des lettres, mais le service postal ne dessert pas cette région. C'est à peine croyable.

Bien que j'aie toujours été traité, à Chypre, beaucoup mieux dans les villages turcs que dans les grecs, je ne m'attendais pas, certes, à ce que mon casque blanc nous valût une aussi chaleureuse réception, car, il n'y a pas à dire, nous sommes pris pour des Anglais, — ce que, pour cette fois, je ne regrettai pas. A table, nous sommes servis par un superbe Soudanais à qui je parle arabe, ce qui me fait de suite son ami.

Nous passons un jour entier à Levka, et le surlendemain nous partons pour le monastère de Kykkos. On peut s'y rendre, d'ici, soit par la belle vallée du Marathas, soit par celle du Kambou, dont la route a été réparée depuis peu, en faisant un long détour par Karavostasi. C'est cette dernière que nous choisissons. Trois quarts d'heure après notre départ, nous rencontrons une escouade de zaptiés, armés en campagne, qui cherchent dans les montagnes, sans succès depuis sept jours, le meurtrier dont notre kéradji nous a conté l'histoire.

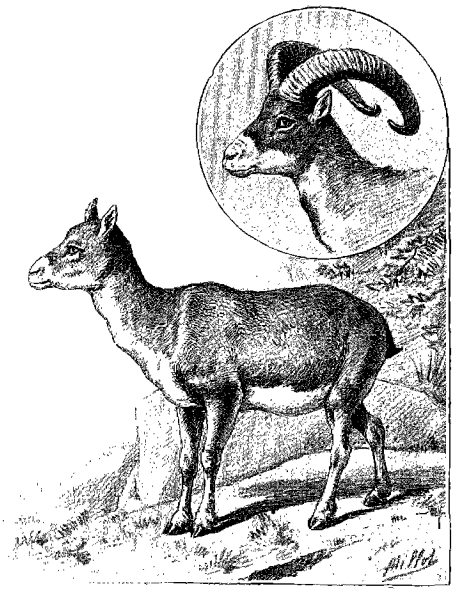
Pendant plus d'une heure nous battons le lit de la rivière, dans lequel le sentier disparaît complètement. Ici et là, on aperçoit quelques pins. Nous voilà dans une gorge étroite, en une région complètement inhabitée. Les vallées ressemblent à de gigantesques entailles boisées, au fond tapissé de fougères. La nature est des plus pittoresques. Nous nous arrêtons un instant à un moulin, station habituelle des pèlerins qui vont au monastère. Jusqu'ici la montée s'est faite insensiblement; mais elle devient rapide, le sentier se rétrécit, longeant de près de grandes profondeurs dans les vallées. Kambos est un gentil petit village bien situé, avec une église couverte de tuiles du pays, larges moellons plats et noirs. Au bord d'un torrent, au pied du village, toutes les femmes du pays lavent le linge, que l'on voit accroché aux branches des arbustes d'alentour. De là jusqu'à Chakistra, tous les sommets sont couverts de vignobles; plus de forêts, plus de broussailles : des carrés clairs où le raisin noir pend en abondance. Puis le sentier commence l'ascension, tourne, retourne, monte à l'assaut des sommets au-dessus d'un magnifique horizon de montagnes arrondies. Enfin trois silhouettes noires apparaissent : des moines qui font leur promenade du soir et qui, sans mot dire, nous suivent jusqu'à un grand pâté de constructions sombres, visibles à travers une claie de magnifiques pins de 20 mètres de hauteur. Nous sommes arrivés au monastère.



VUE DE LEVKA — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FABRIQUE DE POTERIES. — DESSIN D'OULEVAY.



AGRINA — DESSIN DE MILLOT.

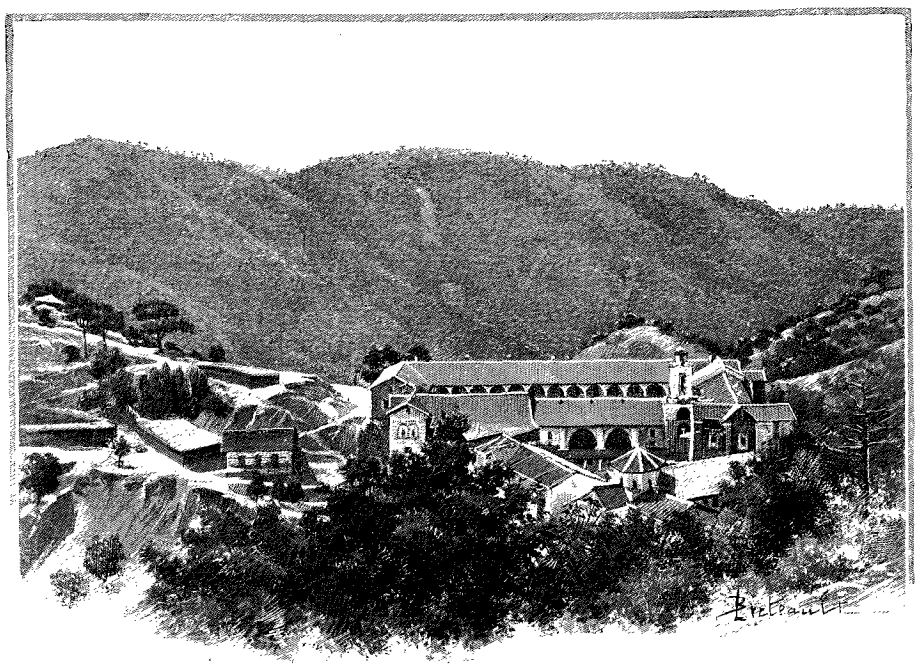
Reçus par les moines, qui donnent, en même temps, des ordres aux servants pour nos mules, nos bagages et nous-mêmes, nous sommes conduits dans une chambre simple et propre où bientôt un supérieur nous rejoint.

L'indépendance du monastère de Kykkos date du temps d'Alexis Comnène, sous le règne duquel il fut bâti. C'est un grand corps de bâtiment, à peu près triangulaire, établi sur un petit plateau à la base de la montagne qui porte son nom, et qui s'élève à 1327 mètres. En bas sont les chambres des étrangers, sous de longs couloirs à arcades dont le principal a 195 pas de long. Le sommet de l'angle est formé par une petite église qui renferme une précieuse relique, la madone de Kykkos. Les intervalles, autour d'une vaste cour intérieure, sont remplis par un inextricable réseau de chambres de moines où l'on ne peut pénétrer, de cuisines, d'entrepôts. Près du petit clocher bas, tout nouvellement bâti, il y a cinq chambres qui doivent avoir appartenu à l'ancien monument, et dont les plus vieilles ont conservé le nom de *finikota*, les « phéniciennes ».

Comme tous les monastères de Chypre, Kykkos a été incendié un certain nombre de fois, quatre, me dit-on, la dernière en 1813, et tous les anciens documents y ont été brûlés. Une plaque de marbre, encastrée dans le mur de l'un des couloirs, relate ce dernier événement. Mais c'est surtout en 1821, au moment du massacre du clergé grec, que le couvent a souffert. Tout ce qu'il renfermait d'argent et d'objets précieux, tous les lampadaires en argent massif, les objets du culte, les trésors entassés dans les caves, furent enlevés par trente-deux chameaux et un nombre considérable de mules. Seule la lampe qui brûlait devant la madone vénérée fut respectée. Le supérieur, malgré la promesse formelle de la vie, fut amené à Nicosie et décapité.

Autour du monastère sont les maisons en pisé de toute une population de serviteurs, kéradjis, menuisiers, forgerons, maçons, paysans et bergers. La plus haute est le cellier où se fait le vin. Tous ces serviteurs, — *dokimi*. — serviteurs eux-mêmes d'autres domestiques (*hierodiaconi*) des prêtres, portent l'habit du monastère, le large pantalon, la veste noire et les cheveux longs sous la calotte noire. Ils sont engagés comme on engage des domestiques ordinaires et renvoyés de même. Au-dessus des hiérodiaconi sont les moines, *hieromonakhi*, ordonnés, en la forme habituelle, par l'archevêque de Nicosie ou par un évêque, suivant le désir du supérieur. Au-dessus encore, quatre *archimandrites* et le supérieur nommé par tous les moines réunis en concile. Voilà le personnel au complet. Kykkos est l'institution la plus riche de Chypre.

Les distractions se présentent du dehors sous la forme de pèlerins indigènes et d'étrangers; le Haut-Commissaire ne dédaigne pas d'y venir passer plusieurs jours par an avec ses officiers, leurs femmes et un nombreux domestique, — le garde-manger et les caves étant toujours des mieux garnis. Le supérieur, lui, trouve la vie de la capitale préférable; il monte à son monastère comme on va en villégiature, à la campagne, et préfère passer l'hiver à Nicosie; on en cite même un qui ne mit pas les pieds au monastère pendant dix-huit ans!



LE MONASTÈRE DE KYKKOS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il y a, en totalité, 250 personnes à Kykkos, dont 50 moines. Dans l'immense morceau de montagne qui leur appartient, plus de 20 000 chèvres errent en liberté, avantage que leur a laissé l'administration anglaise. A l'intérieur, 250 personnes peuvent trouver l'hospitalité dans 70 chambres meublées sévèrement, mais très proprement, par extraordinaire. Au réfectoire, suivant une mode ancienne, l'un des moines lit l'histoire des saints pendant que les autres mangent en silence, car les règles sont très sévères et personne ne peut parler.

Tandis que nous visi-

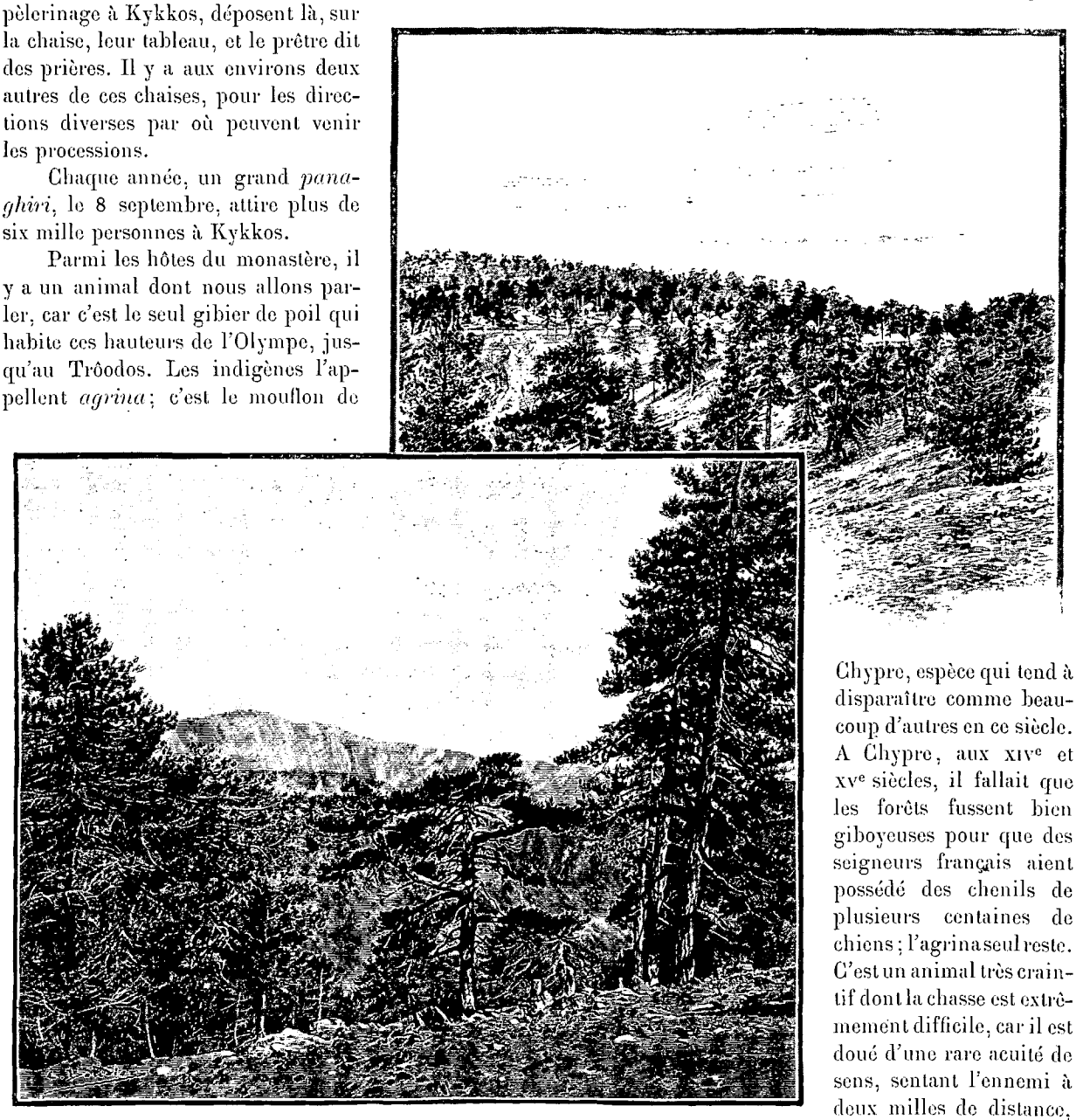
tons, un vieux serviteur est très occupé, dans la cour, à fabriquer, pour les foires, des cuillers de bois sur un billot, au moyen d'une petite serpette; on ne néglige aucun des petits bénéfices.

Dans l'église, qui n'a rien de remarquable, j'ai le plaisir d'inscrire, au livre des étrangers, le premier nom français au milieu d'un fouillis de noms anglais et allemands. Le tableau devant lequel on vient prier de bien loin, d'Asie Mineure, d'Alexandrie, de Russie, fut trouvé par l'anachorète *Issaïa*, envoyé à Constantinople, puis retourné ici, à l'endroit où s'élevait la cabane du saint. C'est toujours la même histoire de tableau trouvé qui devient monotone par son uniformité. Bien entendu, comme tous les autres, celui de Kykkos a produit un nombre respectable de miracles. La relique est placée, *paraît-il*, derrière un autre tableau en métal repoussé, suivant la mode grecque. Comme je demandais à voir ce dernier, le moine bondit d'indignation à ma question et s'écria : « Mais personne ne l'a jamais vu et ne peut même le voir; en sommes-nous seulement dignes! »

Le lendemain, tandis que nous parcourions les flancs rapides et difficiles de la montagne, accompagnés par un serviteur à chignon, à figure pâle et émaciée, nous tombâmes sur une grande chaise de bois peint dont le dossier était surmonté d'une croix. Je crus à un lieu favori où le président venait, chaque matin, adresser ses prières au ciel, au sein même de la splendide nature à son réveil : je me trompais. Lorsque, dans la plaine, la pluie se fait rare; lorsque le grain, en terre, demande de l'eau, les paysans du ou des villages menacés se réunissent et, munis du tableau de la madone de leur église, précédés de leur prêtre, ils viennent faire un pieux pèlerinage à Kykkos, déposent là, sur la chaise, leur tableau, et le prêtre dit des prières. Il y a aux environs deux autres de ces chaises, pour les directions diverses par où peuvent venir les processions.

Chaque année, un grand *panaghiri*, le 8 septembre, attire plus de six mille personnes à Kykkos.

Parmi les hôtes du monastère, il y a un animal dont nous allons parler, car c'est le seul gibier de poil qui habite ces hauteurs de l'Olympe, jusqu'au Trôodos. Les indigènes l'appellent *agrina*; c'est le mouflon de Chypre, espèce qui tend à disparaître comme beaucoup d'autres en ce siècle. A Chypre, aux XIVe et XVe siècles, il fallait que les forêts fussent bien giboyeuses pour que des seigneurs français aient possédé des chenils de plusieurs centaines de chiens; l'agrina seul reste. C'est un animal très craintif dont la chasse est extrêmement difficile, car il est doué d'une rare acuité de sens, sentant l'ennemi à deux milles de distance, et d'une rapidité, d'une



VUE DANS LE TRÔODOS ET CAMPEMENT MILITAIRE. — DESSIN DE BOUDIER.

audace à défier les meilleurs chiens. Les indigènes, pour définir ses qualités, disent qu'il faut le prendre le jour même qu'il naît : le lendemain il est déjà trop tard. Ce qui est vrai, c'est que, comme tous les mouflons, les petits viennent au monde les yeux ouverts et marchent dès leur naissance. Celui du monastère est une femelle, placée sous la direction d'un jeune berger grec qui la mène, tous les jours de grand matin, en compagnie de deux ou trois chèvres favorites, courir la montagne et brouter. Pendant la saison des amours, vers la mi-octobre, il se livre, entre les troupeaux de mâles qui se rencontrent, des combats acharnés. C'est le moment le plus propice pour le chasser. A l'issue de la lutte, les femelles passent dans le camp des vainqueurs. Comme pour l'éléphant à Ceylan, il faut un permis spécial du gouverneur pour le tirer, une autorisation coûtant 8 fr. 75 et valable pour une seule tête. La statistique officielle de l'île, poussée un peu loin, en accuse 200 ou 300.

L'hospitalité de Kykkos est gratuite : récompenser les domestiques-moines, ne pas oublier le tronc de l'église proportionnellement au temps qu'on y a passé, sont des obligations qui sont, au besoin, rappelées au voyageur si celui-ci fait mine de les oublier, ou lui sont apprises s'il les ignore. Nous y restâmes un jour, et le surlendemain nous nous remîmes en route, nous dirigeant vers *Trôoditissa*, un autre monastère, et le Trôodos.

Nous prenons un sentier qui descend rapidement, et bientôt le monastère est hors de vue. Pendant une heure de marche on ne peut pas dire que la montagne soit boisée : quelques pins, parfois en groupes, et des bouquets de chênes-liège, de lentisques, de térébinthes, de ladanum, puis des pentes toutes nues, unies, caillouteuses. Dans le fond des vallées, des fougères. Cependant, au fur et à mesure que nous avançons, la brousse devient plus haute et les pins prennent plus d'ampleur. Nous passons devant le village olympien de Prodromos, sombre comme tous ceux de cette région. Sans transition, nous entrons dans une région de pins et de cyprès horizontaux qui boisent toutes les hauteurs du Trôodos. Nous sommes à 1 900 mètres. A ce moment, j'apprends qu'un moine de Kykkos nous a prédit la pluie pour midi, heure dont nous approchons, et voilà que, tout à coup, sans éclair, un violent fracas de tonnerre éclate sur nos têtes. Nous nous hâtons. Enfin deux grands toits à angles rapides, couverts de tuiles noires, se montrent au fond d'une vallée très boisée : c'est le monastère de Trôoditissa.

Dans la cour, on se croirait dans une vieille bergerie alpestre. Tout y est vermoulu, noir, sale, avec des planchers qui cèdent et des poutres qui dévient, avec des entassements innommables dans les coins sombres. Dans la salle à manger, où l'on accède par un escalier extérieur branlant, nous sommes saisis par une odieuse odeur, peut-être des provisions de bastourma mal séché. La pluie commence à tomber à torrents avec un bruit d'enfer.

Ah! le pauvre vieux moine qui vint nous voir, après un instant, avec sa barbe sans couleur, sa tête roulée dans un chiffon bleu, vêtu d'une nippe verte, jadis noire, trouée, rapiécée, sale, avec son nez en bec d'aigle, son air miséreux et ses petits yeux fixes sans vie! Il me demande l'aumône, pour acheter un vêtement, car il a froid, et on ne lui en donne pas au monastère. Le supérieur, propre, gras, replet, le renvoie brutalement en entrant, comme on chasserait, du pied, un chien galeux. C'est écœurant! Je l'interroge sur son monastère, mais il ne sait rien, absolument rien, et veut me parler politique, ce que je dois subir, ne pouvant le flanquer à la porte.

Comme les autres, Trôoditissa fait des miracles et a son histoire de tableau, que le vieux moine me raconte avec force détails, comme pour me payer la pièce que je lui donne volontiers. Il y a d'ailleurs cinquante ans qu'il est enterré vivant, là, entre ces murs gangrenés et ces poutres noires, et il les connaît. La spécialité du monastère est de donner des enfants aux femmes mariées qui n'en ont pas; et, paraît-il, les exemples abondent. La madone de Trôoditissa est aussi la sauvegarde des enfants nouveau-nés comme elle en est l'*inspiratrice*.

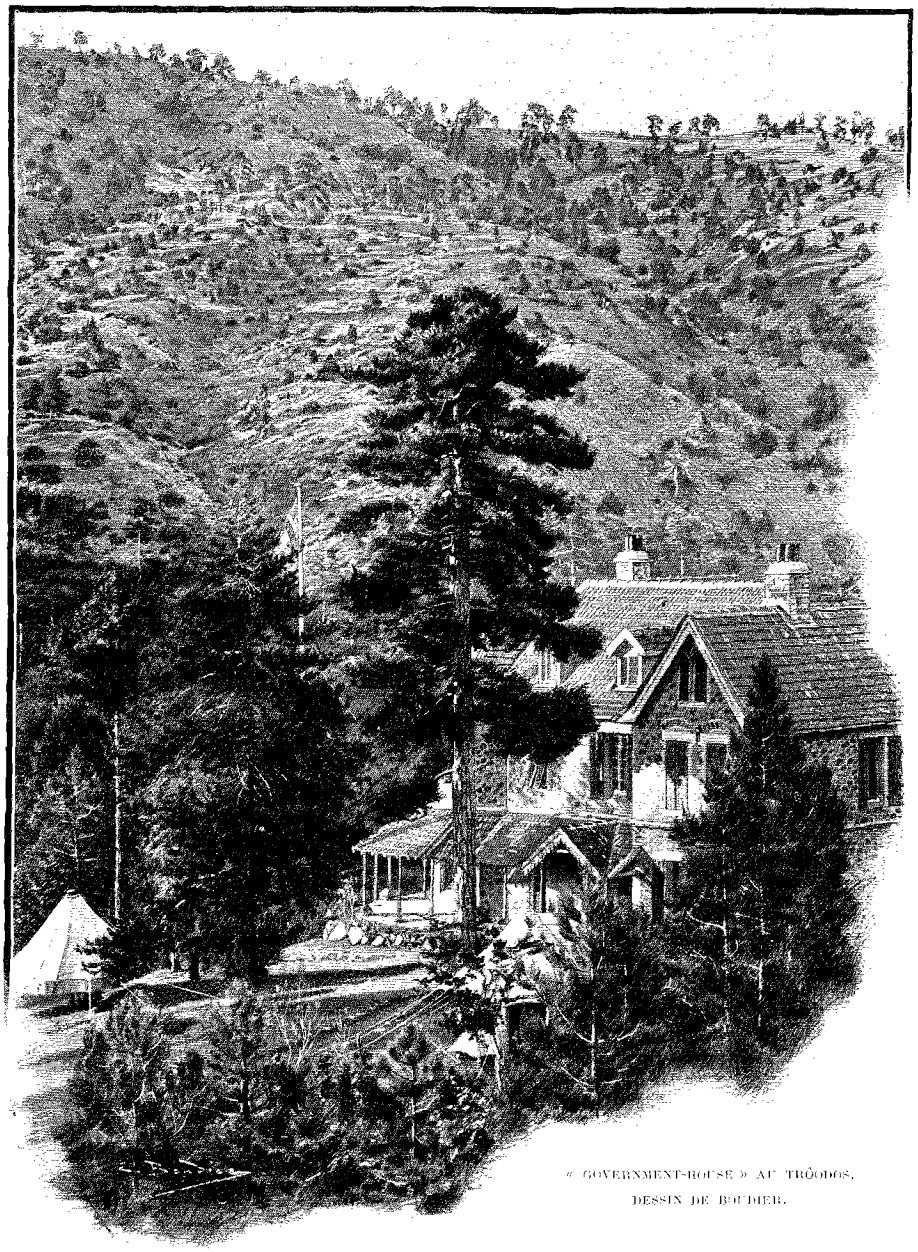


VILLAGE OLYMPIEN DE PRODROMOS.
DESSIN DE BERTEAULT.

Le lendemain, nous quittons volontiers ce lieu. Nous allons monter jusqu'au Trôodos. Entre les arbres et les broussailles, le sentier est quelquefois difficile, sur les roches mica-

cées, brillantes, de moins en moins visible, se confondant avec les sillons tracés par l'eau ou les sentes de bergers. Aussi le perdons-nous, et, une heure et demie après, nous étions parfaitement égarés en une région où pas un être n'apparaît. Ce n'est qu'après bien des recherches que nous pouvons apercevoir, au sommet de la hauteur, les premières tentes du campement anglais, que nous atteignons avec mille difficultés et non sans risques pour les jambes de nos bêtes.

Il y a là, sous les pins, sur un sol de fougères desséchées, une douzaine de tentes blanches, avec des annexes où brillent les ustensiles de cuisine. Une femme de chambre et une dame très correctement mise se promènent. Ces tentes sont celles du service officiel télégraphique et des officiers de la suite du Haut-Commissaire.



« GOVERNMENT-HOUSE » AU TRÔODOS.
DESSIN DE BOUDIER.

Nous voilà sur une grande et belle route carrossable qui mène à la résidence du gouverneur, non loin de là, et descend jusqu'à Limassol : c'est la meilleure de l'île. Un peu plus haut, à travers les arbres, un grand chalet, assez simple, mais dans une admirable position, représente le séjour d'été du Haut-Commissaire. Des soldats anglais, les vestes rutilantes abandonnées ici et là, travaillent du pic et de la pioche. Enfin nous arrivons à un café grec, avec des kéradjis, des bêtes, des bœufs, de la boue, des étables et un petit magasin d'épicerie, — un coin vraiment chypriote. Plus loin, des tentes alignées, des entrepôts, le bureau de la poste où un employé de Larnaka est détaché pendant la saison. Des gens passent à cheval, des officiers en civil. Tout cela, au milieu des pins, fait un effet des plus pittoresques. C'est le camp « de l'est ». Un peu plus haut est le camp « de l'ouest ». Le sommet principal, le *Khionistra*, de peu au-dessus de l'emplacement des camps du Trôodos, a exactement 1 954 mètres. De là, la vue se porte à peu près sur l'île entière, dans un majestueux panorama.

Le temps est douteux encore ; tout autour de nous, il pleut, et les risques d'une longue claustration nous font désirer arriver le soir même à Platrœs. Nous descendons donc rapidement, zigzaguant le long de la montagne en pente douce que gravit, en sens contraire, un interminable train de chameaux. Au-dessus de Platrœs se trouvent une partie de l'administration militaire, l'intendance, les ambulances, les ateliers, etc., et, un peu plus bas, des villas, villégiatures de Chypriotes aisés, d'Anglais en congé, qui se contentent de la seule vue du géant. Nous sommes à la limite de la saison estivale, à l'époque de la « descente du Trôodos ». Dans quinze jours il n'y aura plus personne, et les solitudes de l'Olympe ne seront plus troublées, de loin en loin, que par les luttes des mouflons et les pas de quelque garde des forêts consciencieux.

A Platrœs nous recevons l'hospitalité dans une maison, mais on refuse de nous donner à manger. D'ici à

Limassol la borne milliaire indique 30 milles et demi, soit 49 kilomètres, toujours en descente, à travers une région de vignobles, celle où se récolte le fameux vin *commanderie*, héritage des Templiers.

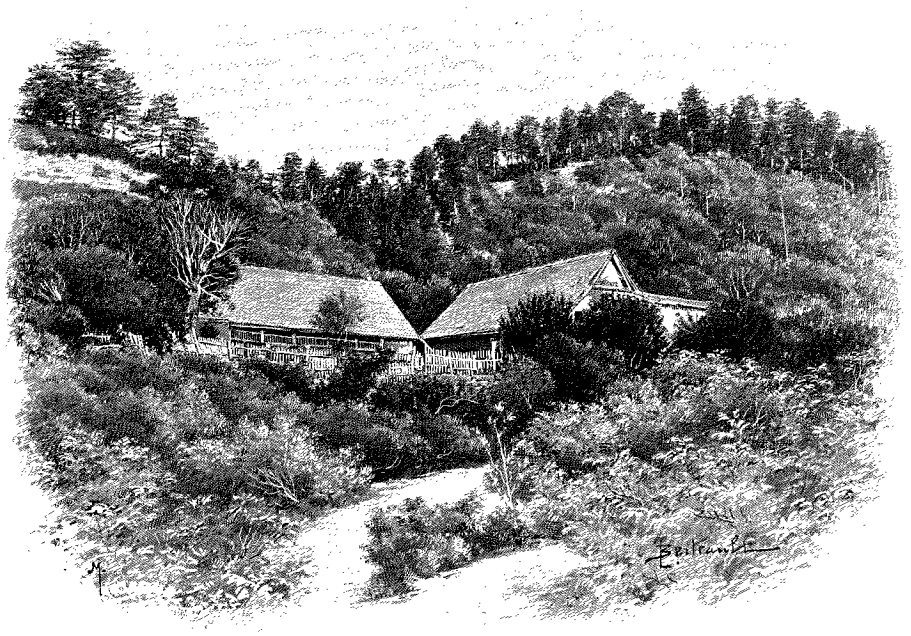
Si l'on en croit la légende, ce serait par l'excellence de son vin que Chypre aurait tenté le sultan Sélim II, dit « l'ivrogne », conquérant de l'île. Les Templiers furent les importateurs des premiers ceps d'où sont sortis les vignobles actuels de commanderie. La vigne est actuellement cultivée, à Chypre, dans deux régions différentes de hauteurs : les montagnes de Kyrinia pour les vins rouges que donnent aussi les plaines, et l'Olympe où se récolte le raisin qui donne le commanderie, le seul vin de Chypre qui soit connu en Europe. Nous ne parlerons pas des divers cépages connus, dont le plus curieux, l'*eptakilia*, « les sept ventres », — simple curiosité de jardin, — donne jusqu'à sept récoltes annuellement. Dans la fabrication, les grappes de commanderie sont exposées au plein soleil, sur les toits des maisons, pendant une dizaine de jours, avant d'être pressées. Les moyens employés sont encore primitifs. Le vin est mis dans de grandes jarres goudronnées, non vernies, — dont *Phini*, au sud du Trôodos, a la spécialité de fabrication *sur place*, — qui contiennent de 600 à 650 litres. C'est à ces jarres, et aux récipients qui servent au transport du vin, qu'est dû le goût particulier du vin de Chypre que les Anglais cherchent à faire disparaître. Ajoutons que c'est des ceps chypriotes qu'est sorti le vin célèbre de Madère.

Depuis 1878, les chiffres minimum et maximum atteints par l'exportation du vin ont été de 44 000 et 77 000 hectolitres, représentant, à peu près, 70 pour 100 de la récolte totale. Les nouveaux tarifs en vigueur en France, où les vins de Chypre se sont exportés en notables quantités, et la concurrence des vins à bon marché italiens et grecs, ont porté une sérieuse atteinte à cette exportation. En 1895, on ne pouvait plus vendre.

Reprenons notre route à travers les vignobles que nous quittons pour entrer dans une région triste de caroubiers sauvages. Au fur et à mesure que nous approchons de Limassol, nos bêtes se démènent, et l'on dirait que ces 49 kilomètres leur ont donné des jambes nouvelles. Limassol paraît bien, de loin, une ville orientale avec ses dattiers, ses pointes de cyprès et ses quelques minarets. Nous y arrivons après neuf heures de route et y trouvons une chambre dans un petit hôtel grec. Voilà un mois à peu près que nous quittions de Larnaka, et il me tarde de rentrer prendre du repos et trouver mon courrier. Aussi, pour ne pas me laisser tenter, je décide que nous partirons dès demain, renvoyant notre visite détaillée de la ville à notre prochain passage par ici. Je ne parlerai en passant que de deux choses qui m'ont, en quelques heures, frappé : le change de l'argent et l'empoisonnement de la ville par la prostitution. Le shilling anglais qui vaut, dans toute l'île, 9 piastres, n'en vaut ici que 6 un quart et 6 à Paphos. Quant à la seconde, il me suffit de l'avoir nommée.

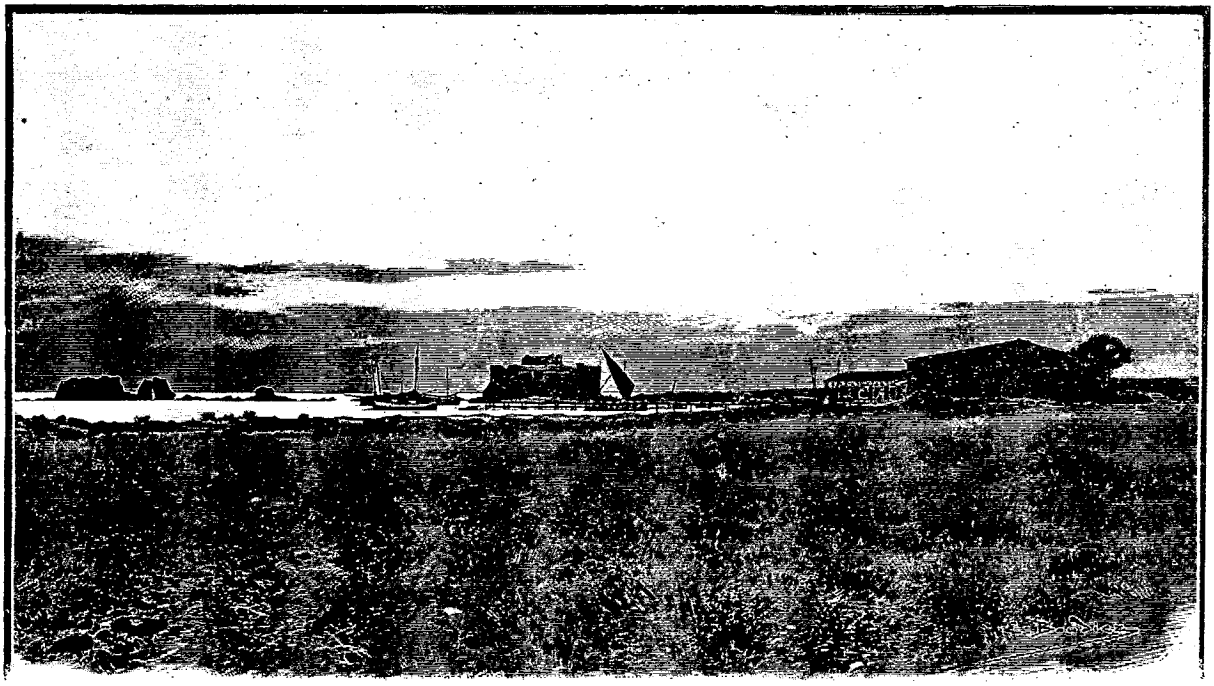
Le lendemain, nous sommes debout bien avant le jour, et au lever du soleil nous partons. Je ne m'étendrai pas sur cette route que nous parcourrons bientôt. Je signalerai seulement l'emplacement d'une des plus vieilles villes chypriotes, *Amathus*, aujourd'hui une nappe de pierres : le cap Caroubier, bien dénommé, car toute la région est couverte de ces arbres mêlés à quelques pins et aux oliviers; Zyyi, point d'embarquement des caroubes; Chirokitia, où nous mangeons d'excellents *ampelopoulia*; enfin la pluie qui nous prit peu après ce dernier village pour ne plus nous quitter jusqu'à Kophinou, où nous arrivons trempés jusqu'aux os. Nous y dûmes passer la nuit. Le lendemain matin, en trois heures et demie de marche forcée, nous arrivions à Larnaka.

(*A suivre.*) EMILE DESCHAMPS.



MONASTÈRE DU TRÔODITISSA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE GÉNÉRALE DE PAPHOS. — DESSIN DE BOUDIER.

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE[1],

LIMASSOL, PAPHOS, LE KARPAS,

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.

XV

De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Palæo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka.



JOUEUR DE FLÛTE. — DESSIN D'OULEVAY.

Un mot seulement d'Amathus, sur l'emplacement duquel, nous l'avons vu, on ne trouve plus guère qu'un vaste champ de pierres. La « très vieille Amathus » de Tacite, une des nombreuses villes qui furent dédiées à Vénus, tirerait son nom, suivant les uns, d'Amathus fils d'Hercule, suivant d'autres d'Amathus fils d'Ærias, roi de Chypre de 1350 à 1330 avant Jésus-Christ. C'est donc une des plus anciennes villes d'Orient.

Partis à 2 heures de l'après-midi, le 15 novembre, nous n'arrivons, grâce à une impudente combinaison du loueur de voitures de Limassol, que le lendemain à 6 heures du soir dans cette dernière ville, après une station de dix-sept heures à Chirokitia.

Vue à l'intérieur, Limassol, près du Garyllis, a plutôt l'air d'une ville nouvelle, avec des maisons couvertes de tuiles et des jardins; vue en détail, c'est la ville chypriote. Le long de la mer, une bande de maisons, sans quais, avec des bouts de plage. Curieusement, toutes s'ouvrent du côté de la rue intérieure et n'ont que de très petites ouvertures du côté de la mer. Il y reste peu de monuments anciens: une des portes de la ville, datant probablement du temps des Lusignan, s'appuie sur des magasins et mène, sous une série d'arcs libres, à une petite place modernisée; et un fort, aujourd'hui la prison, reste des fortifications élevées au XVe siècle par le roi Janus.

Tandis que je m'étais rendu, pour en prendre la photographie, sur les bords de la rivière, dans un fouillis de cases en pisé, à un bain turc sur les toits duquel je devais monter, un petit garçon m'arrêta par le bras au moment où je m'apprêtais à atteindre les som-

1. *Suite. Voyez p.* 157, 169, 181, 469 *et* 481.

mités du monument et se mit à crier pendant cinq minutes, de toute la force de ses poumons : « Fuyez, *hanoums*, fuyez, un chrétien va venir ». Et, répondant à une vieille dont j'entendis la voix éraillée : « Il va faire une figure par là, avec une machine. » Les prudes hanoums turques rentrèrent, mais tous les interstices devinrent comme autant de meurtrières : elles ne perdirent pas un de mes mouvements.

Il y a quelques églises à Limassol ; je ne citerai que celle nommée *Catholiki*, dont le nom révèle une ancienne chapelle catholique. On ne voit plus, de l'ancien monument, que les gargouilles, dont les plus intéressantes représentent des têtes d'hommes et d'oiseaux tenant une grappe de raisin. Les dalles françaises, signalées par M. de Mas-Latrie, ont disparu. Il y a de nombreux cafés, des clubs, un petit théâtre dont j'ai vu seulement l'affiche, et une société qui jouit de la même intolérance que celle des autres villes. Par le commerce des vins qui y est centralisé, elle est devenue la ville la plus importante de l'île. L'aisance s'y reconnaît vite aux maisons et aux habits. De 1600 habitants que lui donne, en 1878, M. de Mas-Latrie, elle en a aujourd'hui 7400. Elle détrônera certainement Larnaka, dont le règne aura été court. Limassol est l'ancienne *Limocium*, ou *Neapolis*, par opposition à Amathus, la ville vieille, dont on appelle aujourd'hui encore l'emplacement le « Vieux Limassol ».

La route de Limassol à Paphos, sur laquelle nous nous trouvons le matin du 20, un grand nègre comme kéradji et moi, est, sous tous les rapports, la plus intéressante de Chypre par ses points de vue pittoresques et par les ruines de toutes les époques, semées ici et là sur presque tout son parcours. Nous passons près de la grande saline, aujourd'hui inexploitée, qui occupe toute la partie centrale de la petite presqu'île d'Akrotiri. A quelques milles avant d'arriver au cap Gata, qui la termine, se trouve un petit monastère, Haghios Nikolaos, qui passe pour le plus ancien de l'île. Il est à moitié en ruines et l'on n'y nourrit plus les chats que les auteurs disent qu'on entretenait pour faire la chasse aux serpents. Cependant les vipères y abondent toujours comme en un séjour tranquille, et les accidents ne sont pas rares parmi les chasseurs qui s'y aventurent. Un peu plus loin, quelque verdure indique un tchifflik, Tcherkes-tchifflik, l'ancien village des Circassiens. A quelle époque ces Asiatiques sont-ils venus s'installer là? Je n'ai pu le savoir. Il n'en reste plus, me dit-on, que cinq ou six représentants très défigurés.

Nous approchons de Kolossi. A droite, une ruine ; près d'elle s'élève, sortant de terre, une pierre rectangulaire de 2 m. 10 de hauteur sur 0 m. 70 de large, percée au milieu, — en apparence à la base, le sol ayant été exhaussé, — d'une longue ouverture irrégulière. Cela semble un *menhir* percé ; mais un auteur anglais qui a étudié ces monuments répandus sur plusieurs points du territoire chypriote prétend que ce ne sont, ni plus ni moins, que des pierres d'anciens moulins à huile. Nous examinerons la question de plus près à Paphos.

Kolossi, où Richard Cœur-de-Lion battit Isaac Comnène, est l'ancien centre administratif de la grande commanderie des Chevaliers de Rhodes qui a donné son nom au vin doré de Chypre. Là était le principal entrepôt des Templiers et des Hospitaliers. C'est un grand donjon carré, de 30 mètres de hauteur, encore très bien conservé, dont la silhouette domine la plaine. Il fait aujourd'hui partie d'un grand tchifflik de plus de 5000 échelles arrosé par un ancien aqueduc qui, jadis, donnait de l'eau à d'importantes plantations de canne à sucre. Entre ses murs de 2 m. 40 d'épaisseur on n'entrepose plus que des caroubes. A côté, sont les ruines, solidement soutenues par de hauts contreforts, d'une ancienne église ou vieux couvent.

Episkopi, qui vient après, est un des villages musulmans les plus importants de l'île, avec de l'eau, des jardins, des moulins, des oliviers, des mûriers partout. C'était là, nous dit M. de Mas-Latrie, que se trouvait le beau domaine des Cornaro de Chypre, qui avaient de grandes plantations de canne à sucre.

Depuis Episkopi jusqu'aux petites collines qui s'élèvent immédiatement après le village, sur la route d'Evdhimou, était l'ancienne ville de Curium, siège d'un des neuf royaumes chypriotes indépendants et ensuite l'une des quinze éparchies en lesquelles Constantin divisa l'île. Les environs sont fouillés profondément.

Peu après nous arrivons au milieu de broussailles qui couvrent un petit plateau dominant la mer, à un espace oblong limité comme par deux longs replis du sol qui semblent être les ruines recouvertes de verdure de deux murs de plus de cent mètres terminées en cintre. La carte porte Apollon. Est-ce là un stade antique ou l'emplacement d'un temple dédié à l'un des principaux dieux chypriotes, Apollon Hylate ou même les deux? Un peu plus loin, les roches tombent rapidement à la mer, celles, peut-être, d'où, d'après Strabon, on précipitait les audacieux qui touchaient à l'autel du dieu.

Après avoir dépassé un emplacement peu étendu, presque entièrement couvert de débris antiques de toute sorte, nous arrivons, vers le soir, à Evdhimou par des sentiers pittoresques, difficiles, traversant les sommets et les vallées embroussaillées, les terres disloquées, dans une région presque absolument déserte. Evdhimou est un village turc de quatre-vingts à quatre-vingt-dix maisons, siège d'un mudir et d'un *onbachi* (chef de dix hommes). Nous y passâmes la nuit à la station de police devant laquelle mon kéradji, transformé en cuisinier, me prépara à manger entre deux pierres.

Nous passons, le lendemain de bonne heure, au pied de Pissouri, village qui jouit dans la région de la plus détestable réputation : « village de brigands », me dit-on à Limassol. Le pays y est des plus accidentés.

Au *Lago-tou-Frankou*, au « puits du Français », qui a conservé son nom depuis le XVe siècle, — simple *han* aujourd'hui, — nous faisons une station de quelques minutes. Après une descente presque à pic à la mer,

par un sentier en zigzag, nous sommes sur la plage, en face de la vieille Paphos (*Palæo-Paphos*), précédée d'une grande construction en assez mauvais état, et en partie écroulée, qui date de la période française; c'est aujourd'hui un tchifflik.



PORTE DE L'ANCIENNE VILLE, À LIMASSOL. — DESSIN DE TAYLOR.

La vieille Paphos phénicienne s'étendait là où est aujourd'hui le village de Kouklia. Débouchant par la colline pierreuse, on se trouve en face d'un véritable amalgame de pierres équarries et superposées formant deux rectangles longs, en angle droit, autant qu'il m'a semblé. Les murs du temple grec ont été appuyés sur les pierres taillées d'une construction mégalithique de formidable aspect, dont l'une a 4 m. 72 de long, 2 m. 16 de large et 0 m. 58 d'épaisseur. La suivante est de grosseur un peu moindre et porte une grande cavité circulaire, assez profonde. La dimension des pierres diminue ensuite et parle d'une autre époque. Quel était ce peuple de géants qui, avec de grossiers outils, au moyen de simples leviers, taillaient, soulevaient, transportaient, manipulaient au gré de leur génie ces immenses blocs que nos machines si puissantes d'aujourd'hui auraient peine à soulever? Le mur se continue quelque temps, puis se mêle aux blocs tombés pêle-mêle à terre. Ici et là, des colonnes cannelées, des entassements de pierres arrangées en murs, enfin un ensemble de restes tels qu'on peut aisément se représenter la grandeur du temple fameux. Le second quadrilatère a un aspect plus grandiose encore par l'abondance des matériaux accumulés et les nombreuses inscriptions votives qui reproduisent toutes le nom de la déesse, Aphrodite paphiote. A l'angle oriental sont d'autres grandes pierres de la plus ancienne époque, mais de dimensions moindres que les premières.

C'est sur la plage, en bas, à moins de deux milles, que la légende fait aborder Vénus. Aussi Paphos était le siège du culte d'Aphrodite. La ville aurait été construite par Kinyras, père d'Adonis, ou par les Amazones. La tradition dit encore qu'Agapenor, fils d'Anceus et petit-fils de Lycurgue, fut, à la suite d'un ouragan, jeté sur cette côte et fonda Néo-Paphos, au sud du village actuel de Ktima, où il mena une colonie d'Arcadiens. Du temps des Romains déjà, l'ancienne Paphos était devenue sans importance. Détruite par un tremblement de terre sous le règne d'Auguste, Néo-Paphos fut reconstruite par lui et porta le nom d'*Augusta*. Paphos la vieille fut aussi renversée plusieurs fois par des secousses sismiques, ainsi que le relatent Sénèque le Philosophe, Sénèque le Rhéteur et saint Jérôme dans la vie de saint Hilarion. Kouklia était le *Covocle* des Français, centre d'un fertile domaine des Lusignan. On y voit plusieurs constructions de ce temps.

Près de la mer, nous trouvons les deux plus beaux menhirs percés de Chypre, et, à côté, de nombreux restes anciens en partie recouverts. Je mesure les dimensions de la plus haute des pierres : 3 m. 68 de hauteur, 1 m. 23 de largeur et 0 m. 65 d'épaisseur. Qu'étaient donc ces représentants bizarres de l'antiquité? On a beaucoup discuté autour d'eux, mais l'opinion d'Hogarth[1] qu'elles ont été des pierres de presse paraît très peu soutenable. Cet auteur en a cité cinquante inégalement répandues à la surface du pays. Si l'on étudie leur position relative, on remarque que, établies à des distances de la mer variant de 1/2 à 14 milles, trente-quatre sur cinquante rayonnent autour du temple de Palæo-Paphos et le reste est disséminé à la base de la presqu'île du Karpas. Pas une seule n'a été vue dans l'île hors de ces régions. D'un autre côté, on a trouvé, au cours de fouilles célèbres, des dons votifs qui représentent, sur une petite échelle, ces mêmes monolithes percés, traversés par un trou rectangulaire en tout semblable à celui de nos menhirs. De ces derniers, presque tous ont, plus ou moins, la forme conique, première représentation symbolique sous laquelle Aphrodite a été adorée, emblème de la fertilité, combinant dans sa forme la dualité des sexes. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce sujet[2].

Jusqu'à Ktima, chef-lieu du district, nous traversons une plaine basse au milieu de laquelle les villages semblent des oasis. Ktima n'a point mauvais aspect, avec ses 2800 habitants, y compris la ville basse, ses maisons neuves, ses jardins, étendue sur un large plateau surélevé du côté de la mer. Bien entendu, c'est au couvent que je me rends, car il n'y a pas d'hôtel à la métropole grecque, où sont reçus tous les étrangers de passage. Il est

1. *Devia Cypria*, Londres, 1889.

2. Voir, pour plus de détails : *Les Menhirs percés de l'île de Chypre*, par Émile Deschamps dans *l'Anthropologie*, Paris 1896, tome VII, n° 1.

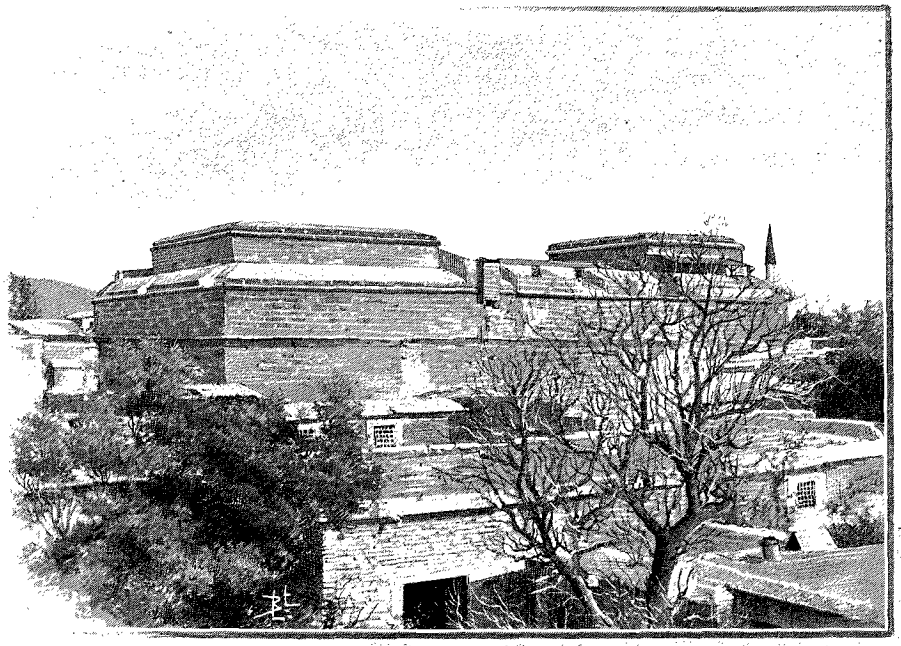
nuit, je n'ai qu'à attendre le frugal repas qui m'est servi une heure après par un moine et... le lendemain.

De bonne heure, je suis sur la route qui descend à la mer; un indigène passe, un bouquet de basilic à la main, et il nous en offre, à mon nègre et à moi, une branche. Le Chypriote aime les parfums et les fleurs, et le basilic est, entre toutes, une plante favorite. Cette aimable et délicate attention de paysan, dans un district où tous passent pour des buveurs de sang, des sauvages, a quelque chose de frappant. Quelles antithèses dans le cerveau humain! Voilà un homme qui ne me connaît pas, qui me salue au passage, me renseigne, m'offre un bout de plante, — gage de civilisation, — et qui, le soir, tuera son frère froidement pour un mot!

Nous prenons la plage, allant vers le phare de Paphos, et nous sommes bientôt au milieu de roches, affleurant le sable, qui ont été une vaste nécropole. Beaucoup de chambres sont encore intactes; d'autres ont disparu, laissant la trace de leurs divisions intérieures, d'escaliers et de loges. Sur la pointe, s'élève un phare, près de nombreuses ruines. Mais la fièvre, que je sentais venir depuis le matin, m'oblige à rentrer me mettre au lit.

L'évêque se montra empressé et plein de sollicitude. Grâce à lui, je ne fus pas abandonné par ses domestiques. L'évêque de Paphos est le second dignitaire de l'Église chypriote. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, aux yeux et aux traits doux, simple comme la plupart des membres du haut clergé grec.

Reprenant mes promenades, deux jours après, je me dirigeai vers Paphos, le port de Ktima, l'ancienne ville abandonnée depuis longtemps à cause de son insalubrité, où s'élevait la Néo-Paphos gréco-romaine. Le port était protégé par deux jetées, dont l'une se terminait par un bastion aujourd'hui écroulé, relié à un fort assez solide, encore debout, et qui a aussi servi aux Turcs. Dans le petit port, on travaille activement au débarquement de navires à voiles venus de Trieste et d'Alexandrie. Il y a bien un demi-kilomètre jusqu'à la ville basse de Paphos. Celle-ci, avec quelques maisons grecques et turques disséminées, est un véritable chaos de ruines variées, colonnes monolithes, chapiteaux encore fort beaux dont quelques-uns jonchent la route même, pans de murs, entassements de pierres de toute sorte, en murailles des deux côtés du chemin, avec des sentiers, des ruelles, des jardins.



C'est ici que le gouverneur romain Paulus Sergius fut converti par saint Paul et que ce dernier fut flagellé par les habitants, attaché à une colonne de marbre que l'on montre encore et que l'on voit dans notre figure.

Le long de la mer, des terrains bas retiennent les pluies, qui se transforment en flaques croupissantes.

En venant de Kouklia, nous avons passé près d'un village où je remarquai une vieille



VUE GÉNÉRALE DE LIMASSOL. — LE FORT À LIMASSOL (PAGE 493). — DESSIN DE BERTEAULT.

église avec quatre dômes disposés en croix grecque, et qui est liée étroitement à la mythologique existence de Vénus. C'est *Hieroskipos*, ou le « jardin sacré », de la déesse. Il est bâti sur une arête rocheuse qui tombe abrupte, sur la plaine, la même arête qui se continue jusqu'à Ktima, formant le plateau sur lequel s'élève cette ville. Des flancs, à peu près, de l'arête, sort une source abondante qui va arroser les jardins, au pied, et se perdre dans la plaine basse unie comme un terrain de manœuvres, terminée par la plage. C'est dans cette plaine à céréales, de 2 milles environ de large, que la tradition place le jardin sacré de Vénus. Pas un arbre n'en rompt la monotonie.

Le district de Paphos est un des plus arriérés de l'île, l'avant-dernier au point de vue de la densité de la population, Famagouste étant le dernier. C'est aussi le moins déboisé et le plus pauvre. Ses soies, cependant, sont très estimées; ses céréales, des meilleures; ses fromages (le *halloumi* chypriote) les plus recherchés. J'y passai huit jours; malheureusement, la fièvre, qui me reprenait sans cesse, m'obligea à retourner. Un matin j'allai remercier l'évêque, je distribuai mes pourboires, et je reçus, sur le seuil de la métropole, le *kalon katevodion*, souhait de « bon voyage » qui m'a été si souvent fait dans les villages.



PAYSANS CHYPRIOTES. — DESSIN DE BONJAT.

A Evdhimou, je suis, le soir, régalé d'un concert à la flûte turque, — deux morceaux de canne accolés l'un à l'autre et percés au feu, — instrument que j'ai vu en Syrie et dans l'Inde. C'est l'*onbachi* qui, tenté par le charme d'une belle nuit claire, essaye ses arpèges les plus langoureux, les plus monotones, ses roulades les plus larmoyantes, et le divertissement de l'officier turc me coûta une heure d'insomnie.

A Limassol, en arrivant, nous voyons passer rapidement une foule au milieu de laquelle se détache, comme une lueur, le grand fez rouge et l'habit foncé des gens de police. C'est un prisonnier qu'on emmène. — « Qu'a-t-il fait? » demandai-je au premier passant venu. — Il a assassiné son frère, hier soir! Il était ivre; d'ailleurs ils ne s'aimaient pas. » Cela paraît tout simple à l'homme qui répond à ma question. Le soir même on amenait encore, d'un village voisin, un pauvre diable tué à bout portant, d'un coup de fusil: charmant pays! J'y passai seulement la nuit, et le lendemain, malgré l'opposition de mon noir qui n'entendait pas rétrograder jusqu'à Larnaka, je remontai sur mes mules. Près de Zyyi, le ciel était très noir à notre gauche, mais au-dessus de nous, jusqu'à l'horizon de la mer, il se montrait d'un bleu pur. Et, cependant, voilà que tout d'un coup un épouvantable coup de tonnerre éclate sur nos têtes, tombant du ciel bleu et affolant d'effroi ma mule, que j'eus bien de la peine à calmer.

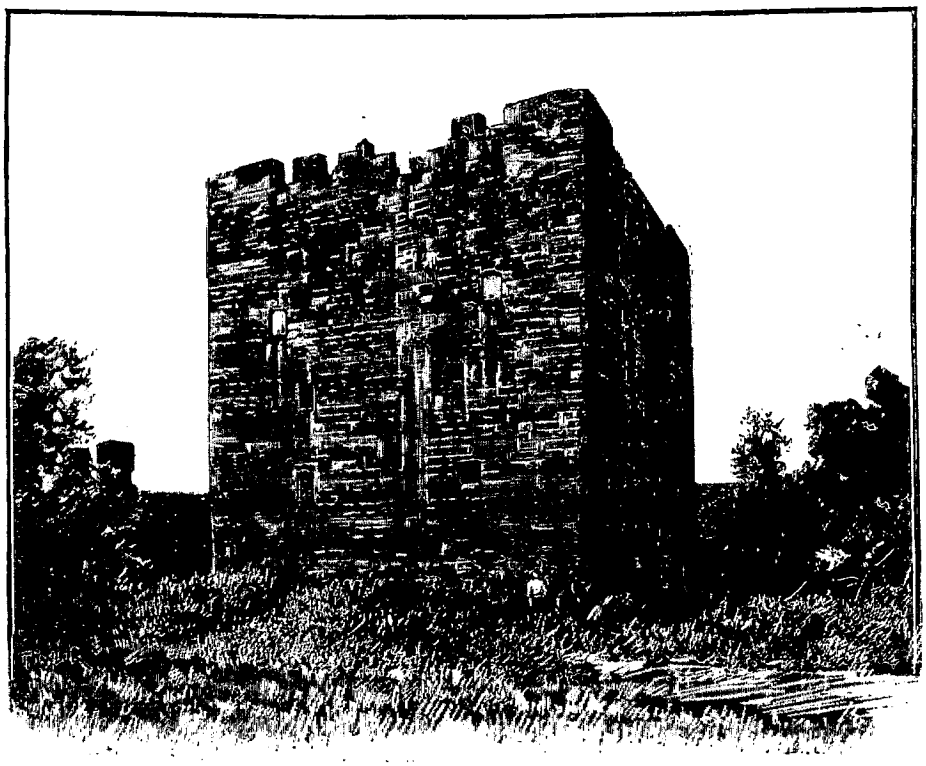
Il était 11 heures du soir quand nous entrions à Larnaka, treize heures et demie après avoir quitté Limassol.

XVI

En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Théodoros. — Yalousa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléousa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques en liberté. — Toujours la pluie.

Il nous reste à visiter une des régions les plus intéressantes de Chypre, celle qui termine l'île en un long promontoire, — la « queue de bœuf », — et par laquelle nous terminerons notre relation.

*



TOUR DES TEMPLIERS À KOLOSSI (PAGE 494). — DESSIN DE TAYLOR.

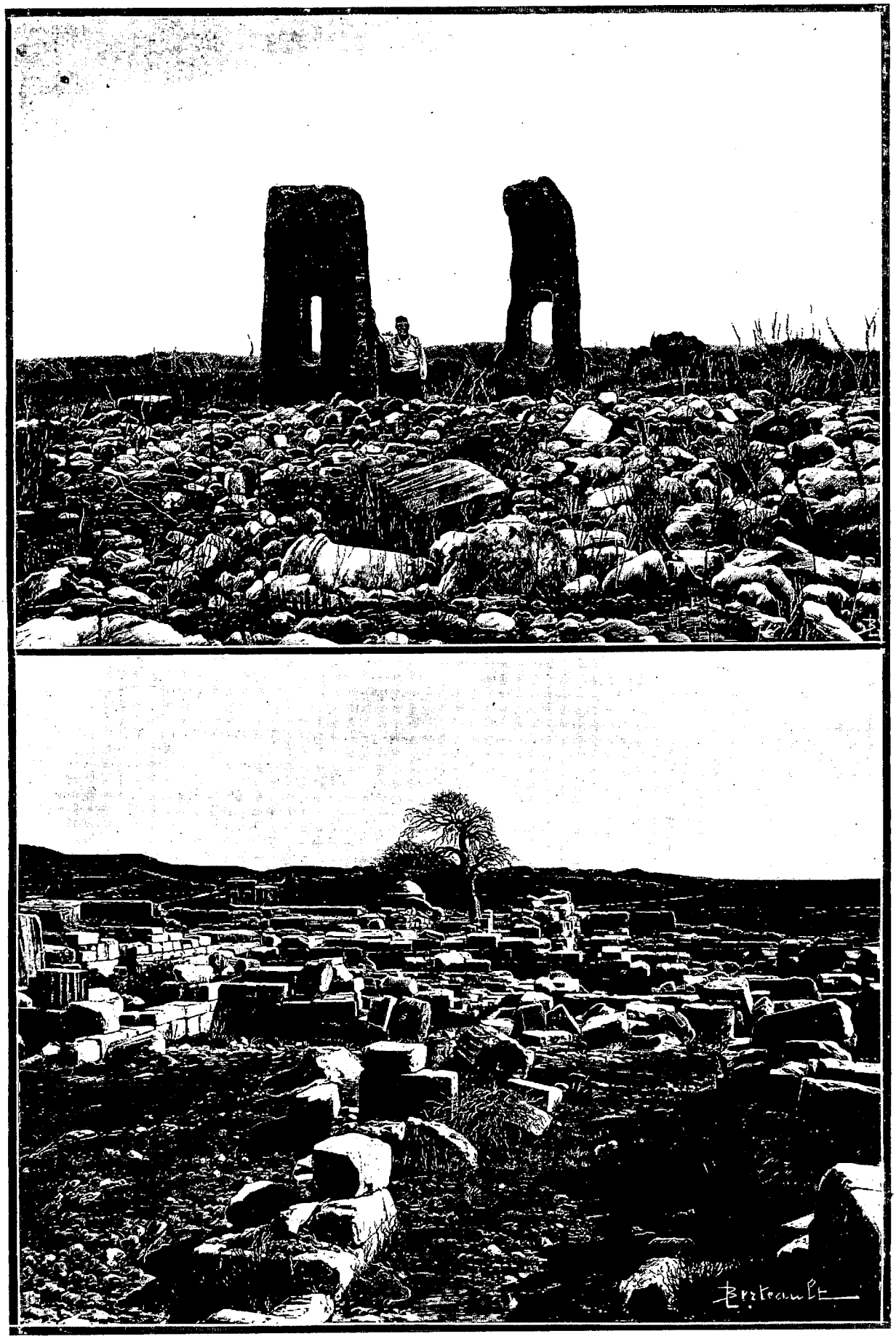
Nous partons de Famagouste, le 30 décembre, par un temps splendide succédant à une série d'inondations. Longeant la dune près de la mer, nous arrivons aux embouchures rapprochées du Yalias et du Pédias. Nous sommes sur une série de chaussées et de petits ponts bas qui traversent une région inondée. Les deux fleuves se reconnaissent difficilement en ce moment. Ce sont, aux environs, des terres fangeuses, broussailleuses, où il serait impossible de poser le pied, coupées de flaques et de ruisseaux qui se font jour de tous côtés. Nous passons à 1 mille du fameux monastère de saint Barnabé, Haghios-Varnavas, le saint le plus considéré de l'île. C'est en effet dans son tombeau, suivant la tradition, que fut trouvé l'évangile manuscrit qui valut à l'Eglise de Chypre les avantages de l'indépendance. Le monument domine la plaine de ses grands et petits dômes byzantins. A droite, s'étend une série d'élévations irrégulières, sur une longueur de plus de 3 kilomètres, qui sont comme le tombeau de la plus grande, de la plus importante des villes anciennes indépendantes, capitale d'un royaume, *Salamis* dont le temple fameux de *Zeus Salaminius* était prôné, dans l'antiquité, à l'égal de celui de Paphos.

Ici et là on voit des trouées, des excavations restées ouvertes, informes, profondes; des fondements de constructions; une longue muraille parallèle à la mer; des colonnes dégagées et de nouveau abandonnées dans leur linceul de terre; des pierres équarries, isolées, des socles de colonne, des chapiteaux répandus un peu partout. Tout ce mélange, ce chaos, au milieu des grandes traces laissées par des hommes de science, et les petites du lent travail des indigènes risquant l'amende pour mettre la main sur quelque précieux reste, car, malgré la loi, les sites anciens sont tous lentement, patiemment fouillés par les pauvres hères que la solitude encourage.



VUE SUR PAPHOS (NÉO-PAPHOS (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT

Salamis a été la ville la plus opulente



MENHIRS PERCÉS À KOUKLIA — TEMPLE D'APHRODITE À KOUKLIA (PALÆO-PAPHOS) (PAGE 495). — DESSIN DE BERTEAULT.

de l'île dans l'antiquité. Selon la tradition grecque, elle aurait été élevée vers 1270 avant Jésus-Christ, par Teucer, fils de Télamon. Il est question d'un de ses rois sur un monument assyrien datant de 800 avant Jésus-Christ, ce qui reporte d'une façon certaine plus avant encore sa fondation. On connaît les noms d'une dizaine de rois de Salamis, mais beaucoup sont, à ce jour, inconnus.

Du côté de la mer, des dunes de sable et des roseaux. Nous arrivons à une grande citerne, que les gens du pays appellent *Loutron*, « le bain »; il est entièrement déblayé. A côté, les ruines d'un acqueduc.

Sur le point culminant, on a construit une maison de garde champêtre. Au-dessous, le terrain descend rapidement dans une large anfractuosité que les excavations ont encore agrandie, et là c'est une vraie débauche de pierres, de restes majestueux, de piédestaux, de colonnes monolithes, — dont l'une, quoique brisée des deux côtés, a encore 6 m. 90 de longueur sur 0 m. 76 de diamètre, — des chapitaux proportionnés en marbre blanc ou zébré, des pierres brisées qui portent la marque d'un travail architectural admirable. Là était certainement un temple magnifique. De quel luxe devaient être ornés ces temples faits du plus beau marbre apporté de si loin, précédés de péristyles supportés par des colonnades monolithes de 10 mètres de hauteur!

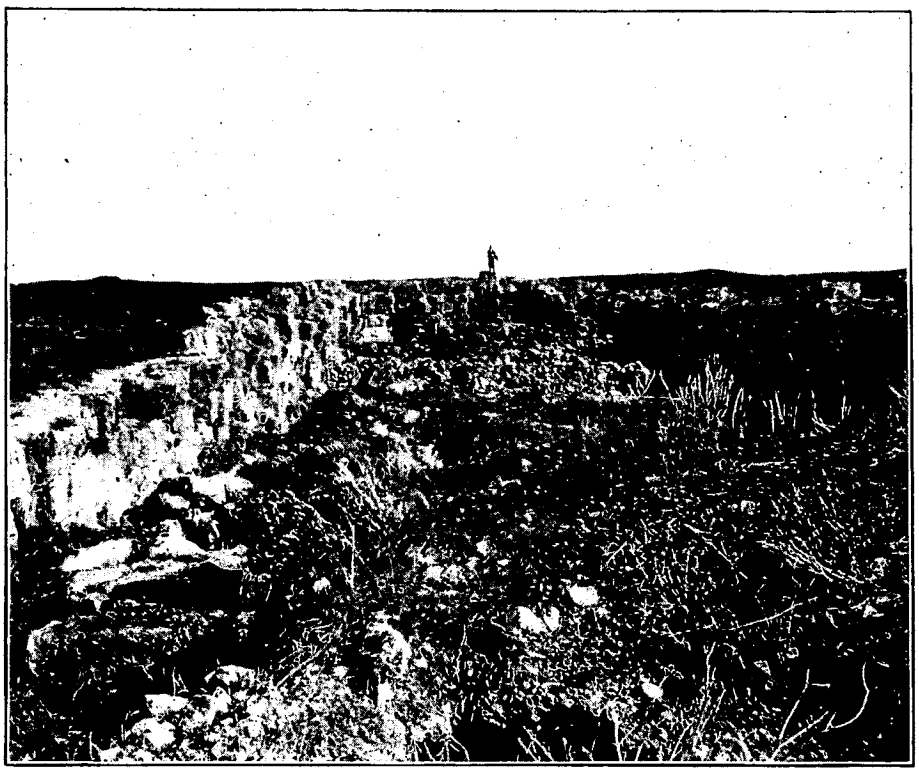
Nous redescendons dans la plaine, sur le long ruban rouge boueux de la route. Des milliers de vanneaux (*ianitsari*) se lèvent autour de nous dans un horizon silencieux et triste. Le soir, nous arrivions à Trikomo.

Ancien fief de la veuve d'Amaury de Lusignan, c'est un grand village où j'eus la bonne fortune d'être reçu par un colon qui, en sa double qualité d'Européen et d'Écossais, offre l'hospitalité à tous les voyageurs. M. Mac Laughlan est marié à une dame française, qui m'ouvrit sa maison avec la plus franche cordialité.

Au-dessous du village, près de la mer, sont les jardins où se récoltent des cédrats qui pèsent jusqu'à 5 kilogrammes et demi et de petites bergamotes délicieusement parfumées.

Le lendemain le ciel menace; nous partons après déjeuner, marchant rapidement le long de la mer pendant une heure pour entrer dans une ampoule de la côte qui porte le nom de Vallia. Nous sommes dans le Karpas. Il y a là, à Akrotiri, une enceinte phénicienne (*temenos*) en grandes pierres, monument mégalithique oblong, portant, à l'un de ses pôles, un menhir creusé d'une cavité assez irrégulière sur la surface intérieure. L'emplacement n'est pas loin de la mer, à l'est du cap Elæa, et serait celui de l'ancienne Cnidus (Hogarth), patrie de l'historien Ctésias, où s'élevait un temple d'Aphrodite qu'Ovide place à côté des plus grands de Chypre.

Nous avons passé près de Gastria, un village jaune sur une colline jaune, site d'un ancien château, la Castrie, occupé par les Templiers, puis par les Hospitaliers, et Kamarœs, qui était, sous les Turcs, un repaire d'assassins. Le village fut si maltraité par les autorités turques que tous ses habitants l'abandonnèrent. L'ancien chef de la bande, très connu, existe encore; il coule des jours heureux dans une situation *élevée*,... car il est conducteur de chameaux. Mais Kamarœs avait aussi, jadis, une curieuse réputation. « Les femmes qui l'habitent, dit M. de Mas-Latrie, forment, dit-on, une sorte d'association d'amazones polyandres. Elles contractent annuellement des unions passagères avec les marins de l'Archipel, particulièrement avec ceux d'Hydra, qui viennent pêcher les éponges sur les côtes de Caramanie et de l'île de Chypre. »

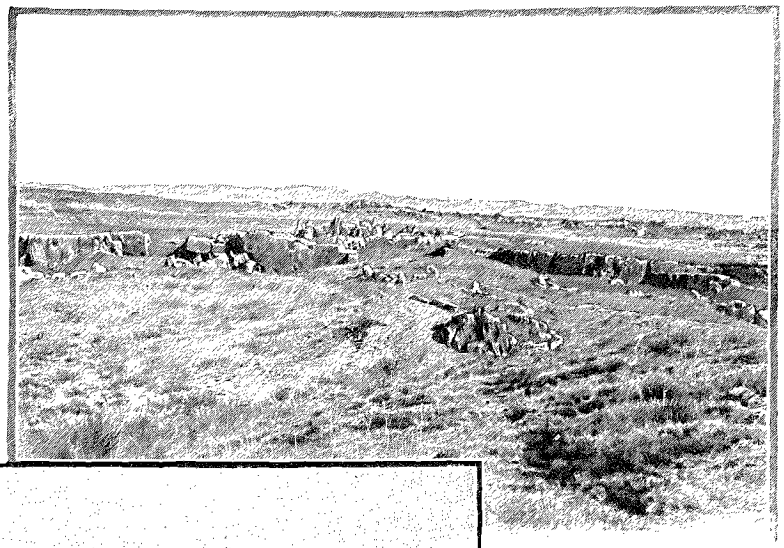


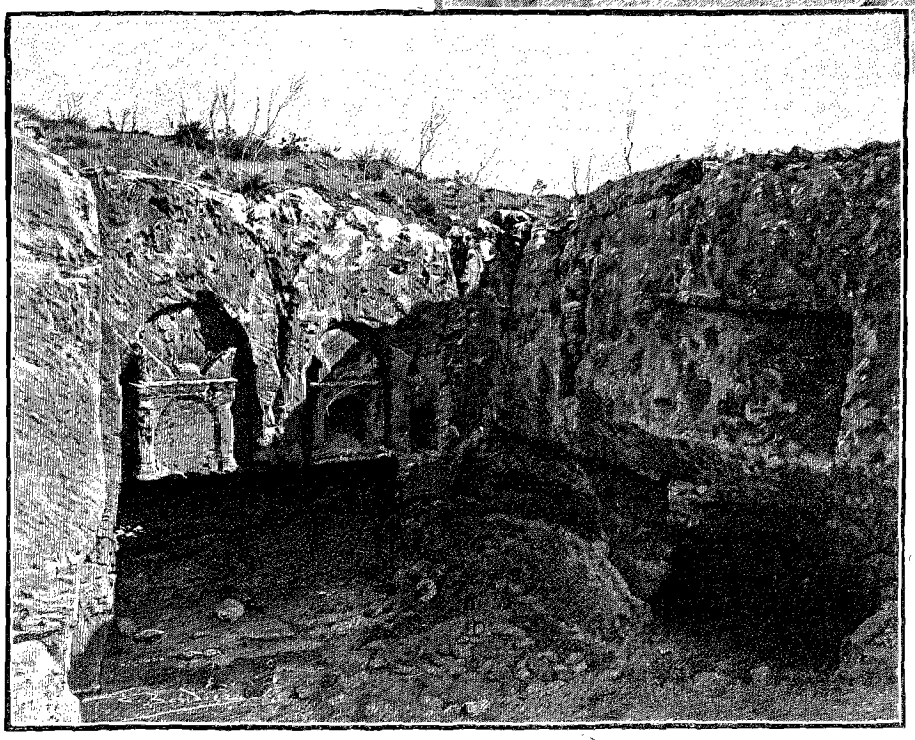
LE « LOUTRON » À SALAMIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cela nous amène à dire quelques mots de cette récolte. L'éponge se trouve, à peu près, le long de toutes les côtes de l'île. Vers le mois de mai et jusqu'à juillet, les barques, en nombre variable suivant les années, arrivent à Larnaka et commencent la pêche. Il n'y a pas un seul pêcheur d'éponges à Chypre même. Ces étrangers sont soumis à un droit et ils doivent déclarer le ré-

sultat de leur récolte; mais craignant, à juste titre, que le gouvernement local, qui cherche à affermer ce revenu, ne soit alléché par des chiffres trop considérables, leurs déclarations sont minorées et beaucoup même disparaissent purement et simplement. En 1889, on en pêcha environ 19 000 kilogrammes, valant 310 000 francs.

A notre gauche, le mont Kantara marque le point culminant de l'arête qui court jusqu'au cap Andréas, avec 725 mètres de hauteur. Notons encore que sur cette chaîne se trouve, au sud





NÉCROPOLE PHÉNICIENNE DE KTIMA ET CHAMBRE FUNÉRAIRE PRÈS DE PAPHOS (NÉO PAPHOS) (PAGE 495).
DESSIN DE BOUDIER.

du grand village d'Akanthou, le seul pic qui ait gardé le nom très ancien d'Olympe, celui d'Olymbos, et que Strabon appelle aussi « Olympe » la partie extrême de cette chaîne du Karpas.

Au sommet du Kantara, planté comme un nid d'aigle, était un autre château, comme Saint-Hilarion et Buffavento, dont il reste des ruines imposantes. Fortifié par les maîtres de l'île, du XIIe au XVIe siècle, Kantara, le *Candaire* des Français, fut « pris par les partisans de Frédéric II durant la minorité d'Henri Ier de Lusignan, puis repris par Philippe de Navarre, vainement assiégé par les Génois, maîtres de Famagouste au XVIe siècle, et enfin démantelé par les Vénitiens, lorsqu'ils concentrèrent la défense du pays à Nicosie et à Famagouste[1] ».

Le soir, nous étions à Haghios-Théodoros, centre administratif du sous-district du Karpas, et j'obtenais l'hospitalité dans un moulin. Mon hôte est un grand vieillard chenu, silencieux, avec un chat et de l'alcool camphré, qui, le soir, au repas, me détaille pièce par pièce dans mon assiette, de ses doigts noueux et secs comme des articulations de squelette, la chair blanche et compacte d'un francolin tué dans la journée. Le moulin peut être représenté par une meule tournant à plat sur une autre meule, entraînée par une grande roue de bois massif, horizontale, qu'une mule met en mouvement. Ce système peut moudre de 200 à 250 kilogrammes de blé par jour.

Le lendemain, nous repartons. Jusqu'au village de Koma-tou-Yalou, rien à signaler : des jujubiers sauvages et des cyprès; à terre, dans la brousse, des cyclamens et une petite fleurette jaune qui pique d'or les jeunes tapis de verdure. De là à Yalousa nous traversons la presqu'île en biais; mais, bien que la côte opposée ne soit pas à plus de 5 milles en ligne droite, elle nous est masquée par une série irrégulière de hauteurs.

Près du village, nous recevons une ondée tropicale, accompagnée de gros grêlons dont nous sommes couverts quand nous arrivons à trouver la porte d'une chaumière devant laquelle nous mettons pied à terre. Dans la seule chambre où nous entrons il y a déjà trois mules, un âne, deux femmes, quatre enfants et deux hommes. Avec

1. De Mas-Latrie.

nous, la population s'élève à six bêtes et dix personnes. Jamais je n'aurais imaginé que tout cela y pût entrer. Trois des enfants ont les cheveux d'un blond roux, couleur commune dans la presqu'île, souvenir de nos ancêtres. La pluie finie, nous sommes reçus chez le moukhtar.

Le village, comme tous ceux de cette région, est très étendu; les maisons, jadis étroitement groupées, ont été établies près des jardins mêmes, de telle façon qu'il faudrait trois heures et demie pour faire le tour de ces 300 chaumières renfermant 1450 habitants. Comme dans toutes les habitations trop pauvres pour avoir une étable, les bêtes, bœufs, mules et ânes, ont leur place au foyer. Les femmes ont disparu; cependant elles ont la réputation d'être, dans le Karpas, peu farouches. Il est vrai que dans certains villages musulmans, où la population ignore la langue turque, elles n'ont aucun scrupule de parler aux hommes dans la rue, même aux étrangers. Sauf que le pantalon est plus long, je ne me suis pas aperçu d'un changement très notable dans leur costume. Les jeunes filles paraissent se faner bien vite, vieillir avant le temps; mais, parmi elles, on en rencontre de vraiment blanches, les cheveux tirant un peu sur le roux et dotées de visages où le type occidental apparaît franchement, parfois avec une grande régularité. Mais ici, aussi bien qu'à Rizokarpasso dont les femmes sont réputées très belles, et dans tous le Karpas, la variation est bien moins remarquable que dans les quartiers élevés de Kythræa, où il faut voir, à mon avis, les plus purs descendants des Français et des Vénitiens. Je verrais plutôt un type dans le Karpasiote, grand, maigre, les traits prononcés et point durs comme chez le Paphiote, quoique sévères. Le caractère des habitants est doux: ils sont aussi plus hospitaliers, quoique plus pauvres, et nulle part à Chypre je n'ai entendu autant de bons souhaits de voyage, ni eu à répondre à autant de saluts.

Nous partons de bonne heure, le lendemain, avec un temps pluvieux, et, à peine sommes-nous à Makhæriona, à 3 milles, que la pluie nous surprend. Nous nous réfugions dans une des misérables étables à la réunion desquelles on a donné ce nom et qui servent aux cultivateurs de Yalousa pour s'y réfugier et passer quelques jours parfois, en hiver, à l'époque des labours et des semailles. Jusque près du monastère sinaïte d'Eléousa, vers lequel nous nous dirigeons, c'est une bande — *bande* en karpasiote, mot resté du français, — de champs bien cultivés. Le monastère sinaïte est sur la montagne. C'est une vieille église que le père me dit dater de 739, appuyée sur une antique muraille de pierre et de pisé rongée par les pluies. Une ou deux familles y habitent, y compris celle du papas, plantureux moine à l'air sérieux, qui me reçoit froidement.



FEMME DE RIZOKARPASSO. — DESSIN D'OUDEVAY

Nous ne pouvons songer à poursuivre notre route, le ciel s'assombrissant d'une façon menaçante. Nous restons donc à Éléousa, où l'on paraît préparer quelque chose : le grand four de terre rouge, bourré de broussailles, ronfle à crever. C'est, en effet, demain Noël à la grecque. Il y a huit jours que l'on fait carême. Tandis que je me chauffe, le soir venu, sous l'âtre d'une chambre enfumée où deux chaudrons de métal préparent mon dîner, un paysan qui arrive de l'église me remet deux petites chandelles jaunes en marmottant des mots que je ne comprends pas. Un autre le suit et m'en remet autant. Je les remercie, mais je suis fort embarrassé de leurs cadeaux, dont j'ignore la signification, et je sors de mon incertitude en allant les planter toutes sur le bord de fer-blanc d'un des chandeliers de l'église, à la satisfaction de tous les assistants.

Le lendemain, le vent souffle avec violence. Jusqu'à Rizokarpasso, la route traverse d'épais fourrés, parmi lesquels quelques beaux arbres ont échappé à la dernière période de destruction des forêts. Partis à 10 heures du matin de ce dernier point, nous n'arrivons qu'à 4 heures du soir au monastère Apostolos-Andréas, à 4 milles seulement de la pointe extrême de l'île, l'ancien Dynaraton. Nous avons pris la route du sud, petit sentier qui en coupe cent autres, boueux, vraie tourbière quelquefois, à travers une succession de montagnes et de vallées entre lesquelles nous perdons et retrouvons la mer bleue, des deux côtés. Point de villages; aux endroits marqués sur la carte anglaise Platia, Notas, Makrou, nous trouvons quelques misérables abris, déserts comme celui qui nous a reçus à Makhæriona

J'avoue que ce n'est pas sans plaisir que je vis apparaître le clocher blanc du monastère, au bord de mer. Mais l'*ougouménos*, président, est absent; il habite le village que nous venons de quitter. Mon lit est dressé rapidement sur trois tréteaux, et, comme il n'y a pas de café, j'obtiens, une demi-heure après notre arrivée, du « thé de montagne », simple décoction de thym, meilleure à sentir qu'à boire. Mais le vent froid de Caramanie, dont les sommets neigeux se voient très distinctement d'ici, m'avait transi



STADE D'APOLLON ET VUE SUR HIEROSKYPOS. — DESSIN DE TAYLOR.

pendant six heures et demie, et je trouvai, en somme, ce breuvage réconfortant. Saint-André, isolé comme il l'est, n'a pas de grandes ressources, et, au surplus, ses moines sont bien les êtres les plus stupides que j'aie encore rencontrés dans ce pays d'ignorance. Voici un bout de conversation avec le principal d'entre eux :

« Y a-t-il, lui dis-je, quelque chose d'intéressant dans les environs? — Non. — N'y a-t-il pas des restes d'anciennes constructions, des ruines? — Non, il n'y en a pas. — Mais on m'a dit, cependant, que pas loin d'ici on voit de vieux murs. — Oui, il y a, pas loin d'ici, de vieux murs. — De quel côté? — Je ne sais pas. — Et au cap, qu'y a-t-il? — Des pierres. — Mais n'y a-t-il pas des ruines? — Non. — J'ai cependant entendu dire qu'il y en avait. — Oui, il y en a. » Et sur ce, l'homme me tourna le dos.

Venons au monastère, monument nouveau. Au-dessous d'une aile encore en construction se trouve le puits creusé par les marins du bateau qui portait saint André l'apôtre, l'eau miraculeuse qui attire des milliers de pèlerins en ce lieu éloigné. Saint André, dit la tradition, se rendait je ne sais où, quand, à la hauteur du cap Dynaraton, l'équipage se trouva épuisé par la soif. Il y avait aussi, à bord, un hérétique qui gémissait plus fort que les autres. L'apôtre dépêcha la barque du bateau avec quelques hommes de l'équipage, en désignant un point de la côte où l'on trouverait de l'eau; mais l'expédition rentra les mains vides. Alors André descendit lui-même, débarqua à l'endroit où nous sommes et, dans un trou creusé à peu de profondeur, montra une eau claire et abondante dont on fit ample provision. L'hérétique fut converti et une petite chapelle élevée sur le lieu. Avant d'entrer, à gauche, se trouve, sous une vieille plaque de zinc rongé, l'ouverture d'un puits où l'eau, claire et transparente comme du cristal, se voit, à 1 mètre de profondeur, comme emmagasinée dans un petit bassin.

Vu du monastère, le cap Andréas se détache nettement, et, à la pointe, sont les quatre îlots, les îles Klidès de l'antiquité, dont un seul, broussailleux, a les dimensions d'une petite île; les autres sont de simples récifs presque à fleur d'eau. Le cap, un peu avant la pointe, forme un plateau en élevation : c'est le Kastros. Au pied se voient des traces de constructions anciennes, un chapiteau et une statue de femme décapitée et sans pieds, de grandeur naturelle. Derrière, des grottes profondes, des tombes creusées dans le roc et une ouverture qui passe pour pénétrer très loin sous la terre et avoir conduit, jadis, à un château dont les ruines même ont disparu, —

légende qui se rattache peut-être à l'existence du temple fameux d'Aphrodite Akraia qui s'élevait là, et qu'Euripide décrit comme un séjour de bonheur où les hommes ne pouvaient entrer. La chaîne du Karpas finit à 2 milles et demi du cap en de petites élévations. Des sentiers de berger y mènent, du monastère, en deux heures.

Nous prenons pour retourner, le surlendemain de bon matin, la route qui suit la côte nord. Après une heure et demie de marche dans d'épais et hauts fourrés de ladanum, de pins, de cyprès, de genévriers, de jujubiers sauvages, nous tombons sur un véritable amoncellement de grêlons qui barre le chemin. D'un paysan qui passe nous apprenons que cette chute date de cinq ou six jours. Nous arrivons à Aphendrika, près de la mer, sur un terrain de ruines qu'Hogarth rapporte à l'ancienne ville d'Urania dont parle seulement Diodore. Mais cette assertion est plus que douteuse : Richter montre, en effet, qu'elle devait se trouver un peu au-dessous de Rizokarpasso, au haut d'une colline qui porte aujourd'hui le nom de To-Rani et sur laquelle on voit encore les ruines d'un vieux château, des grottes profondes, des citernes étendues, etc.

A Rizokarpasso nous trouvons le président de Saint-André, désolé de n'avoir pas été à son monastère pour nous recevoir. Nous y sommes retenus deux jours par la pluie, et je puis assister à une discussion entre le moine, chez qui nous sommes, et mon kéradji, au sujet de la vente d'une mule. Le papas a une mule sauvage, sortant des fourrés du cap Saint-André, où il l'a laissée trois ans, en pleine liberté, ayant à peine une année, et il veut la vendre. Mais il demande 300 francs et mon kéradji n'en offre que 250. Le papas ne cède pas : s'il ne vend pas la bête le prix qu'il en veut, il la renverra dans la brousse ; et ainsi fut fait.

Le troisième jour, nous allons coucher à Koma-tou-Yalou, chez le maître d'école. Le soir, au repas, je suis surpris d'entendre appeler *pezonnia* les pigeons que l'on nous sert. Cette région a conservé, outre de nombreux mots français, comme *verga* « verge », *zamba* « la jambe », *tsaéra* « la chaise », etc., beaucoup de mots grecs, des meilleurs de l'ancienne langue, absolument inconnus dans les autres districts.

Nous perdons encore deux jours là. La pluie, le vent, la grêle, font rage, et, après une tentative faite pour traverser le torrent qui est tout près, nous devons retourner nous enfermer. Au cours d'une éclaircie, je parcours le village, où l'on nettoie le coton dans de grands cylindres d'un treillis de canne, et où je rencontre des femmes vêtues du *doumbléti*, pèlerine de cérémonie blanche, large, à plis nombreux, que l'on ne porte que dans le pays.

Enfin nous repartons, poussant nos montures, ne perdant pas de temps, car en cette saison les nuages, sur nos têtes, sont toujours prêts à crever, à lâcher des torrents d'eau. Nous ne faisons que passer par Trikomo, où, chez nos amis, un mariage occupe tout le monde, et enfin, après onze heures de marche forcée, nous arrivons en face de Famagouste pour recevoir, tout entière, la dernière averse. Ce fut le couronnement d'un voyage *humide*.

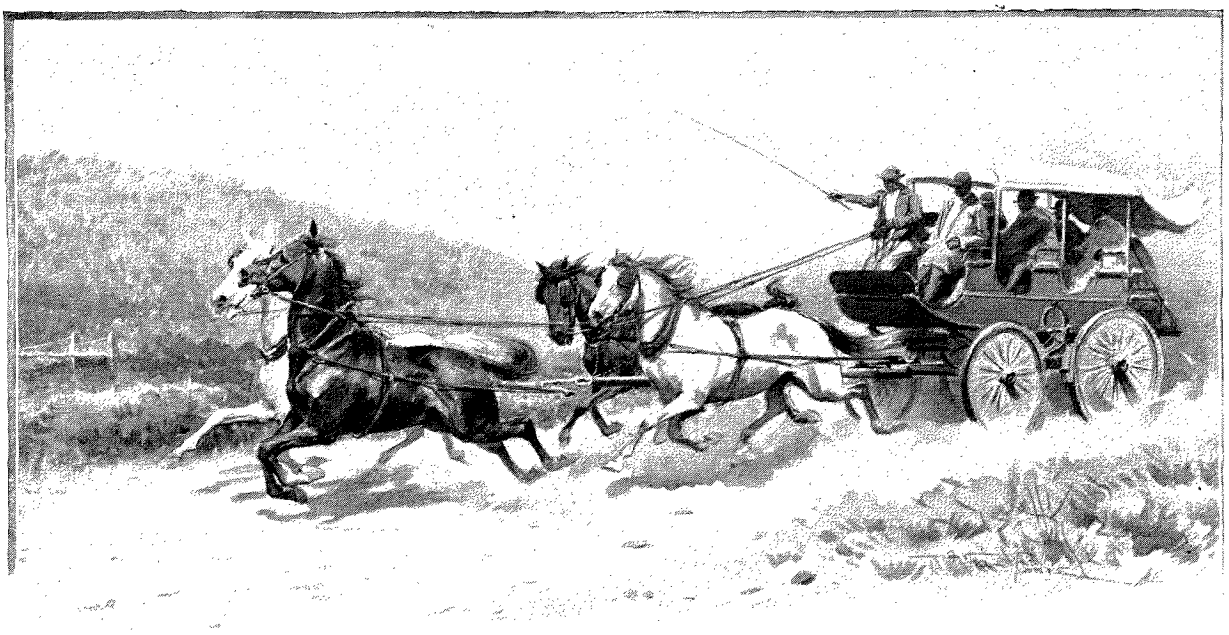
Ce n'est que le 4 mars 1894 que je repris la route de France par un des magnifiques courriers des Messageries maritimes, après quinze mois environ passés à parcourir l'île. J'ai éprouvé presque toujours des regrets à quitter les lieux où j'avais laissé un peu de ma vie ; je n'en eus point lorsque disparut, à l'horizon, la tache sombre de l'île de Chypre, malgré la hantise de sa légende de Vénus, malgré le souvenir de nos ancêtres dont les cendres se mêlent, là, à la poussière du sol.

ÉMILE DESCHAMPS.



ENCEINTE PHÉNICIENNE A AKROTIRI (PAGE 500). — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA DILIGENCE DE GEORGETOWN. — DESSIN D'A. PARIS.

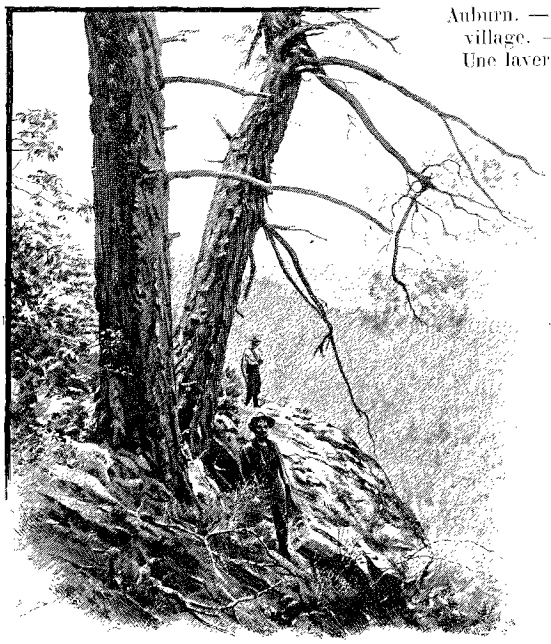
EN CALIFORNIE,

QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I

Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechton Divide. — La prospection. Une laverie d'or. — Le ridge du Divide.



DANS LA SIERRA, AU-DESSUS DE REDENT. — DESSIN DE BOUDIER.

La grande ligne de New-York à San-Francisco, après avoir franchi à Summit Valley le col de la Sierra Nevada, longe divers chaînons de ces montagnes, et, si vite que passe le train, la vue des hautes forêts, des profondes vallées, donne envie de parcourir ces intéressantes et pittoresques contrées.

Pour prendre là tout le plaisir que comporte la montagne, il faut s'y engager à la mode américaine, c'est-à-dire en pionnier, chercheur d'or, chasseur et pêcheur; et c'est dans ces charmantes conditions que nous y avons passé quelques mois.

Débarquant à Auburn, vers le 1er juin, et après un coup d'œil rapide jeté sur cette jolie petite préfecture en bois, nous n'avons pas perdu de temps pour prendre nos places dans le mail-coach de Georgetown.

Cette voiture, bizarre d'aspect, méritait bien une photographie. Les roues sont très minces de jantes et de rais comme dans tous les véhicules américains; la voie est très large, environ 5 pieds ou 1 m. 50 comme celle des chemins de fer, et les roues grandes toutes les quatre. Grâce à ce dispositif, on risque peu de verser et l'on peut passer dans de profondes ornières. La caisse en forme de gondole et surmontée d'une légère toiture, avec ou sans rideaux, est suspendue sur deux larges bandes de cuir, comme les anciens carrosses : cela est assez doux au départ et inspire un certain espoir de ne pas trop souffrir des 23 milles ou 35 kilomètres que nous avons à parcourir avant souper.

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

Cette espérance est déçue, et, descendant au grand trot de nos quatre chevaux la côte qui doit nous conduire au pont de l'American River, nous subissons de telles secousses que parfois nos têtes vont heurter la toiture ou frapper ses supports. Cette malheureuse route, assez fréquentée, est entretenue par les soins irréguliers des communes qu'elle dessert et surtout par l'entrepreneur du pont. Passant là à nombre de reprises, nous avons pu constater qu'elle s'adoucit au cours de l'été, grâce aux épais amas de poussière qui s'accumulent dans les ornières et dans les parties creuses; car en cette saison il ne pleut jamais, et nous avons eu en tout deux heures de pluie, une averse accidentelle, depuis le commencement de mai jusqu'à fin octobre.

L'hiver, c'est tout différent, et il tombe ici des quantités considérables d'eau et de neige : le pluviomètre marque environ 1 m. 50 dans les six mois; les chemins sont alors ravinés, et restent fort cahoteux quand commence la saison sèche.

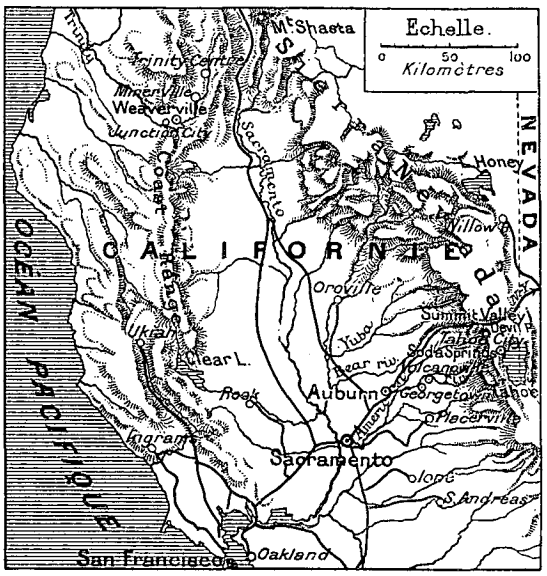
Mais si les chemins sont durs et fatigants, le voyageur est payé de sa peine par la beauté du paysage. On part de la station en passant sous la voie, et l'on domine aussitôt la belle vallée de l'American River, profonde de 300 mètres au-dessous de la route, encaissée dans ces hautes montagnes à pentes raides, mais couvertes d'assez belles forêts malgré l'enlèvement récent de tous leurs grands arbres. Au pied seulement, sur une dizaine de mètres de hauteur, la roche schisteuse est à nu, formant falaise sur les eaux larges et bouillonnantes de la rivière, écumant entre les énormes blocs qu'elle ne peut pas complètement couvrir, même dans cette saison où les eaux sont encore très hautes.

Le paysage est surtout magnifique au pont suspendu, près duquel la voiture s'arrête un instant pour le service de la poste. Au nord la vallée se bifurque et s'élargit un peu, tandis qu'à l'aval les flots sont resserrés entre deux murailles distantes d'une soixantaine de mètres. A chacune de nos courses, nous nous sommes arrêtés en admiration devant cette vue pittoresque, dont bien des souvenirs se sont accumulés dans nos *cameras*, c'est-à-dire dans nos appareils photographiques de voyage.

Le pont suspendu est ici solidement construit, car il doit livrer passage aux lourds camions, aux « trains » de Wells-Fargo qui font le service de toutes les marchandises. La route est taillée, sur l'autre rive de l'American River, dans la paroi rocheuse, et la rencontre de deux voitures y semble fort scabreuse : nous ne tardons pas à faire cette expérience, qui nous démontre à la fois l'audace et l'adresse des conducteurs.

En face de nous, sur cette côte raide, descend une machine énorme : c'est une haute caisse en bois rouge, traînée par six chevaux disposés en trois couples, et traînant après elle une seconde caisse semblable, un peu moins haute, réunie par son timon au premier véhicule. C'est là le « train », le système adopté partout en Californie pour les lourds transports. En montagne, on ne rencontre pas plus de deux véhicules ainsi réunis ensemble; en plaine, on n'hésite pas à en atteler une demi-douzaine, sinon plus, quitte à mettre en tête vingt couples de chevaux, de bœufs ou de mules. Cela fait l'ensemble le plus étrange que l'on puisse imaginer, et l'on ne comprend pas comment un pareil « train » peut passer dans les courbes un peu raides. Il passe tout de même. La raison d'être de ce système paraît être de pouvoir découpler les voitures dans les passages trop difficiles, par la boue ou par la neige, et les faire passer l'une après l'autre, s'il le faut, en leur attelant tous les animaux de trait. De plus on diminue ainsi le personnel indispensable, dont le prix élevé est la principale charge des transports

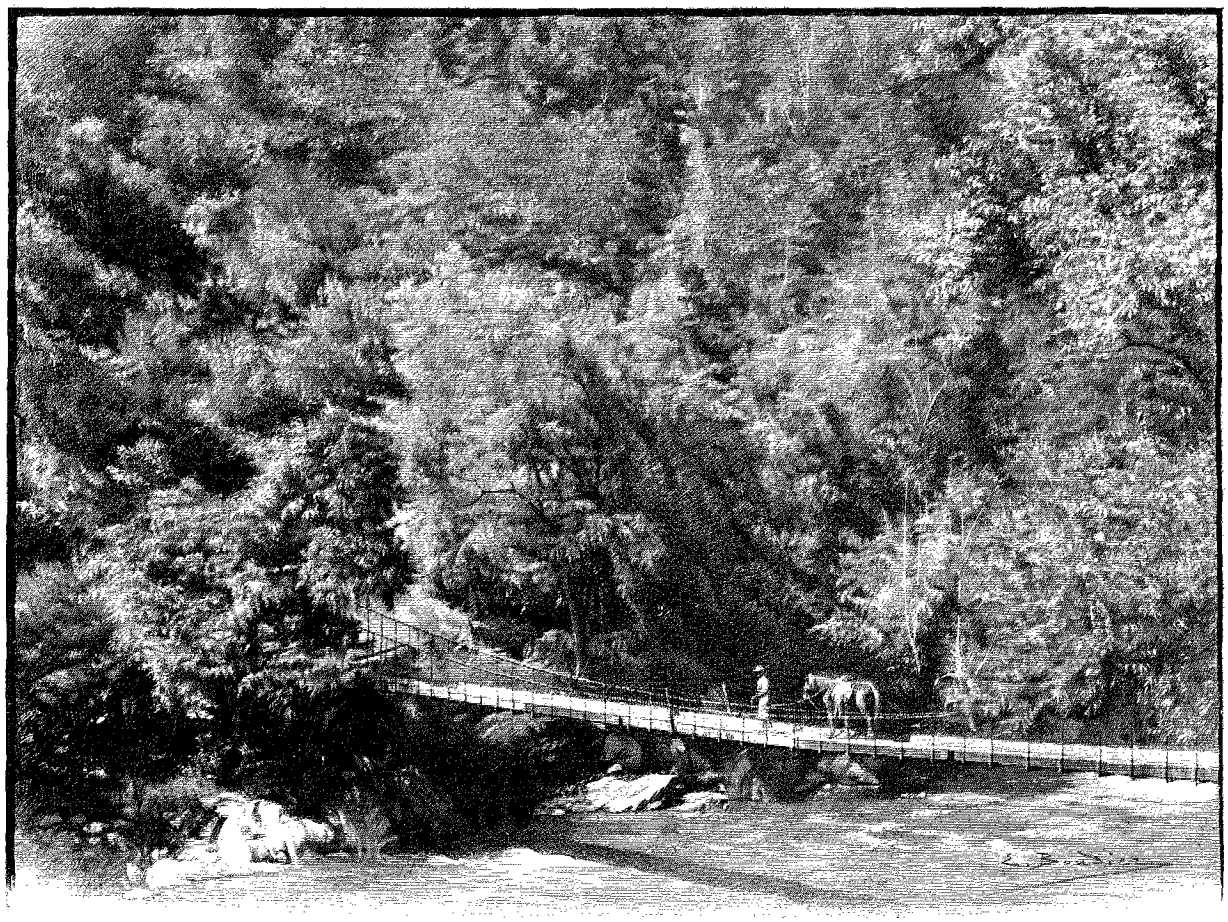
Disons en passant que tous ces transports sont organisés par la maison Wells-Fargo de San Francisco, l'une des plus remarquables agences de ce genre qui existent au monde; elle a rendu d'inappréciables services, surtout aux débuts de la Californie, en se chargeant de faire parvenir n'importe quoi et n'importe où, dans les contrées les plus inabordables, et en garantissant toutes ses expéditions, même le retour ou l'arrivée de l'or et des valeurs.



CALIFORNIE ET SIERRA NEVADA.

Si admirable que soit l'administration Wells-Fargo, la rencontre de son train sur la route étroite n'est pas faite pour nous rassurer beaucoup. Et cependant les conducteurs se sont réciproquement aperçus à une centaine de mètres de distance : l'un d'eux avise un point de croisement possible, quoique invraisemblable; il y arrive le premier et fait sortir son équipage de la route, surtout de l'une des ornières; les roues de l'autre côté sont en dehors de la route même, sur le talus raide; la voiture se penche, mais la largeur de la voie la sauve d'un désastre; elle s'arrête, et nous arrivons, une roue dans l'ornière vacante, l'autre frôlant le rocher : on penche, on accroche, on crie, mais on passe!

Plus loin la route continue dans les vallons d'un plateau très accidenté, sans intérêt particulier.



LE PONT RALSTON SUR LE LONG CAÑON (PAGE 510). — DESSIN DE BOUDIER.

Enfin, au bout de quatre heures environ depuis notre départ d'Auburn, nous remontons encore sur le plateau, et nous arrivons à notre premier but, le village de Georgetown. Il se compose de deux très larges routes, sans chaussées ni entretien, réunies entre elles par trois traverses, et plantées d'assez beaux arbres. Le massif central entre les deux routes comprend deux hôtels, dont l'un est assez grand et bien tenu tout en restant plutôt auberge qu'hôtel : à côté des hôtels, cinq grands magasins, ou *stores*, largement approvisionnés des objets nécessaires aux campagnards et aux mineurs; en outre, quatre bars, dont deux avec billard, un coiffeur et le bureau de poste.

Le long de ces constructions règne un large trottoir en bois couvert par un auvent sur poteaux et prolongé dans les traverses par quelques planches formant chemin pour les temps de boue. De l'autre côté des rues sont placés les écuries, le maréchal-ferrant, le charron, la chapelle, et d'assez nombreuses habitations entourées de jardins bien entretenus, potagers et vergers. Le grand *ditch*, que nous avons déjà vu, passe au long de la route la plus élevée dans toute la longueur du village, et chaque habitant y a pris un abonnement, en vue surtout de l'arrosage des planches de légumes et des fleurs.

Georgetown est le centre d'un groupe d'habitations, mines et fermes, comprenant environ 2000 habitants. On voit qu'il règne ici une certaine aisance tant par le bon entretien des petites demeures particulières que par quelques installations accessoires telles que de longs tuyaux en caoutchouc ajustés sur des prises d'eau en pression, et servant à arroser largement les trottoirs et les rues devant chaque maison et chaque magasin.

L'ensemble du village n'est pas désagréable, avec ses légères constructions à deux étages, le rez-de-chaussée enfoncé sous la toiture couvrant les trottoirs, le premier étage ouvert au-dessus de cet auvent, et de grands arbres feuillus, acacias, chênes et pins dépassant le niveau des maisons. De la ville, du reste, on domine le plateau, dont les légères ondulations sont émaillées de cottages et de jardins, non loin de belles forêts.

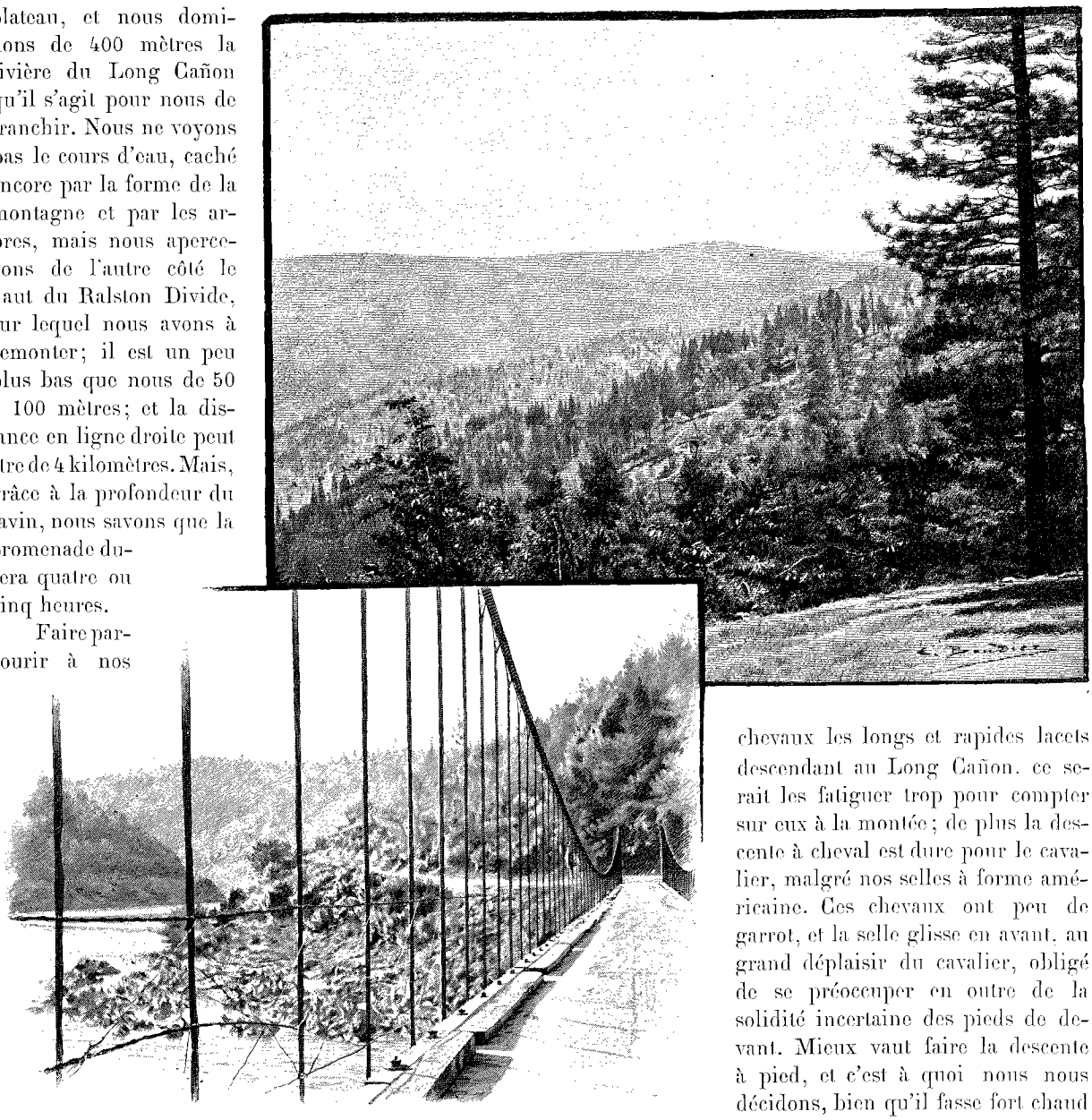
Le lendemain, nous prenons une nouvelle voiture, beaucoup plus légère que celle de la veille. Elle est attelée de deux chevaux efflanqués, et nous y installons le mieux possible nos menus bagages, y compris nos selles. La route, au delà de Georgetown, est encore praticable sur une quinzaine de kilomètres, allant au nord vers Volcanoville; aussi les chevaux trottent-ils assez bien malgré les inégalités et les ornières. Bientôt nous entrons dans la vraie forêt, avec ses magnifiques pins et, le long des ravins, de nombreux arbrisseaux fleuris,

surtout le *dog-tree* aux feuilles lisses et lancéolées portant au bout de chaque rameau une large fleur blanche à quatre grands pétales, puis des seringas à grandes fleurs parfumées, des marronniers à fleurs blanches aussi, et sur le sol des végétaux herbacés formant pelouse, framboisiers sauvages et fraisiers en arbustes.

Deux heures de voiture nous amènent à Kentucky Flat, où nous avons à déjeuner sommairement au bord d'une jolie source, puis à monter à cheval. Nous trouvons au rendez-vous le mineur qui est venu nous chercher avec cinq chevaux et un vieux mulet blanc. Je vous présente de suite ce brave serviteur qui nous a été si utile partout comme porteur de bagages. Peter a dû être un fort beau mulet jadis : il a maintenant trente ans, et, malgré cet âge avancé, il porte encore gaillardement ses 80 kilogrammes de colis amarrés sur un porte-bât en bois ; il monte et descend les côtes les plus raides, sans se laisser jamais devancer par le reste de la cavalerie, prenant le galop au besoin et sautant les fossés pour rattraper les camarades.

Nos bêtes de selle sont moins brillantes : ce sont de vieux chevaux absolument sans valeur, ramassés dans les résidus des *ranchos* ; cela fait bien l'affaire de mon chef de mission qui, deux fois plus âgé que moi, est peu amateur de caracole et réclame la plus vieille et la plus sage de ces bêtes ; mes vingt-cinq ans s'accommodent mieux d'un autre cheval plus jeune, et même peu dressé, que j'ai pu me faire donner ou prêter au moins pour quelque temps.

Nous voici donc à cheval dans la forêt, suivant le sentier au long du *ditch* ; mais au bout de 3 kilomètres nous arrivons au bord du plateau, et nous dominons de 400 mètres la rivière du Long Cañon qu'il s'agit pour nous de franchir. Nous ne voyons pas le cours d'eau, caché encore par la forme de la montagne et par les arbres, mais nous apercevons de l'autre côté le haut du Ralston Divide, sur lequel nous avons à remonter ; il est un peu plus bas que nous de 50 à 100 mètres ; et la distance en ligne droite peut être de 4 kilomètres. Mais, grâce à la profondeur du ravin, nous savons que la promenade durera quatre ou cinq heures.

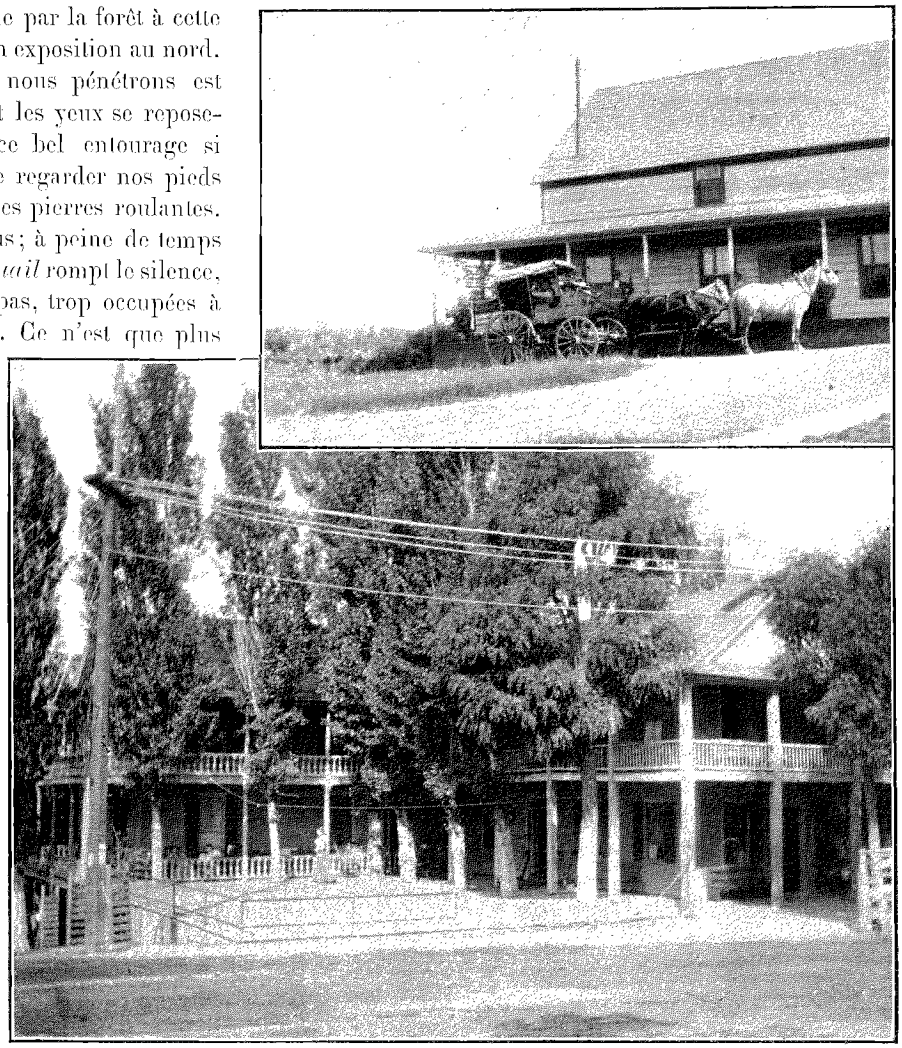


PONT SUR L'AMERICAN RIVER — RALSTON DIVIDE, VUE PRISE DE KENTUCKY FLAT. — DESSIN DE BOUDIER.

Faire parcourir à nos chevaux les longs et rapides lacets descendant au Long Cañon, ce serait les fatiguer trop pour compter sur eux à la montée ; de plus la descente à cheval est dure pour le cavalier, malgré nos selles à forme américaine. Ces chevaux ont peu de garrot, et la selle glisse en avant, au grand déplaisir du cavalier, obligé de se préoccuper en outre de la solidité incertaine des pieds de devant. Mieux vaut faire la descente à pied, et c'est à quoi nous nous décidons, bien qu'il fasse fort chaud au soleil de midi. Le sentier, heu-

reusement, est abrité en partie par la forêt à cette heure de la journée, grâce à son exposition au nord.

La vallée dans laquelle nous pénétrons est une gorge très pittoresque, et les yeux se reposeraient avec satisfaction sur ce bel entourage si nous n'étions trop obligés de regarder nos pieds pour éviter les entorses sur les pierres roulantes. Tout est calme autour de nous; à peine de temps en temps le sifflement de la *quail* rompt le silence, et les quails ne se montrent pas, trop occupées à leurs couvées en cette saison. Ce n'est que plus tard que nous en avons rencontré et tiré de nombreuses; mais il faut que je dise de suite que ce joli oiseau est une petite perdrix, connue chez nous sous le nom de *colin*. Elle a l'attitude et les habitudes de la perdrix rouge, mais elle est plus petite que la perdrix grise, à peu près de la taille de la perdrix rocailleuse. Son plumage est surtout gris, avec de jolies marbrures brun rougeâtre; sur la tête le mâle porte deux longues plumes minces, et la femelle une plume un peu plus courte. La famille quail est très unie, et j'ai vu plusieurs fois le père ou la mère jouer devant moi la comédie de l'oiseau blessé pour me détourner de la direction de son nid. Je dois dire que j'avais entendu raconter souvent ce dévouement, en France, pour nos perdrix grises, mais je n'avais jamais assisté à la petite scène, par la bonne raison que je ne chasse pas au temps des couvées. Ici, en revanche, et bien qu'il y ait des règlements de chasse ridiculement prohibitifs, tout le monde a son fusil sur l'épaule; la surveillance est pratiquement impossible dans la montagne, et j'avoue avoir fait comme les autres, laissant de côté la loi gênante. Cependant je n'ai guère à m'accuser d'avoir tué des quails avant que les petits fussent assez forts pour quêter eux-mêmes leur nourriture en picorant les graines des buissons, et j'ai suivi avec sympathie et curiosité les ruses de ces parents dévoués; ruse bien imprudente vis-à-vis du chasseur, et qui n'a d'utilité réelle que pour entraîner les chiens et les chacals; c'est évidemment pour les carnassiers et non pour l'homme qu'elle a été inventée : il est plus facile d'échapper à la griffe du chat qu'au plomb du fusil.



AUBERGE-POSTE DE GREENWOOD, ENTRE AUBURN ET GEORGETOWN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En plus du sifflet des quails, on entend de tous côtés le choc du bec du pic sur le tronc des arbres : les petits pics noirs, avec plumes blanches aux ailes et à la queue, sont extrêmement nombreux ici, et la forêt leur appartient presque exclusivement en cette saison. Au mois de juillet, les jeunes sortis des nids augmentent beaucoup le bruit du martelage, puis, au mois de septembre, apparaissent d'autres pics, plus gros et sans plumes blanches, d'une teinte mordorée foncée et dont le ventre est garni de plumes rosées d'une extrême délicatesse de ton. Au milieu de ces pics, on rencontre assez souvent un gros torcol au plumage rose, de toute beauté; il est beaucoup plus fort que le torcol d'Europe, mais maigre et coriace; c'est un petit gibier très inférieur à son congénère dans nos vignes; enfin un grand pic noir à tête rouge, que l'on appelle ici *wood-cock*, bien que ce soit le nom de la bécasse, se montre de temps en temps grimpant au tronc des pins, et parfois le petit grimpereau, à peine plus gros qu'un oiseau-mouche, vient compléter la série des *wood-peckers*.

Nous avons mangé un peu de tous ces oiseaux; nous y avons même ajouté des geais bleus au plumage éclatant, les uns à ventre bleu, les autres à ventre blanchâtre; ce sont médiocres rôtis, et si nous en avons jeté par terre un certain nombre, c'est surtout pour en conserver les plumes, destinées à l'empaillage.

*

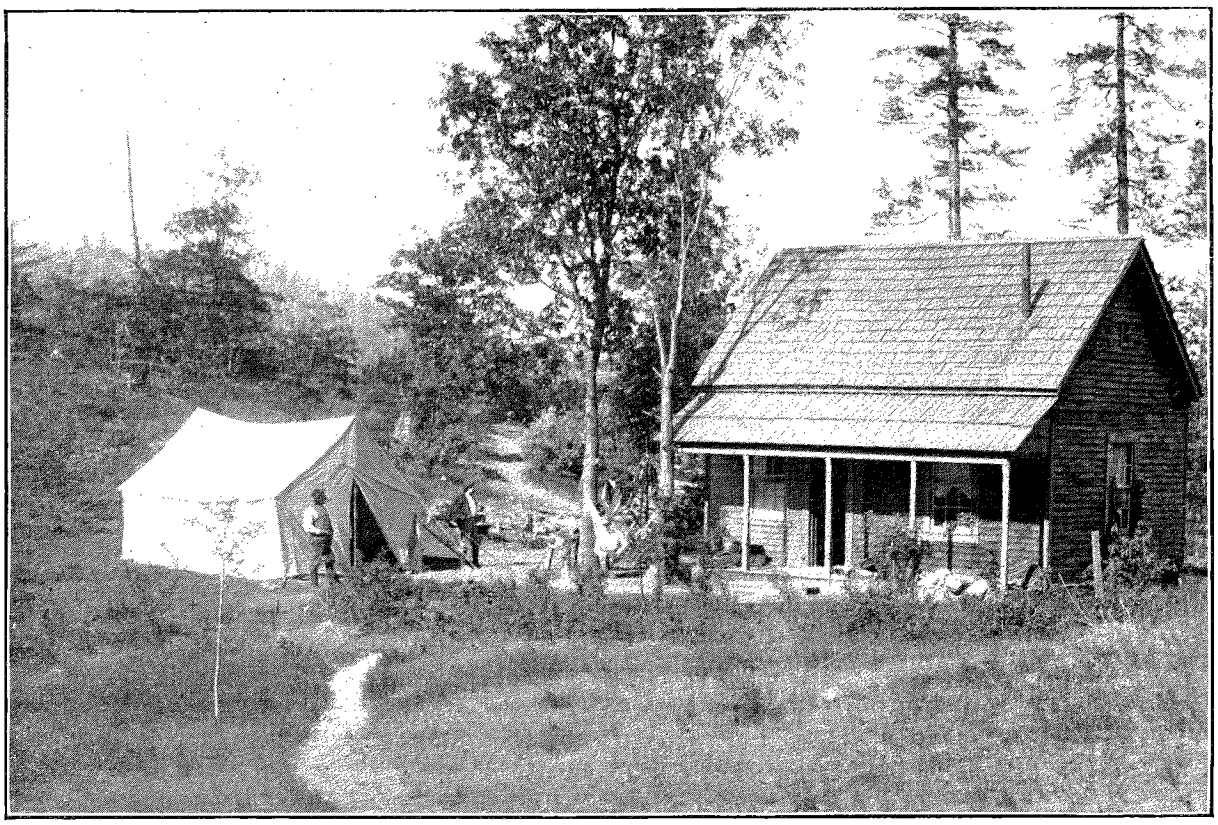
Au cours de notre longue descente le paysage devient de plus en plus beau et le grondement des eaux augmente peu à peu. Nous passons au long d'une petite falaise et nous arrivons au pont suspendu du Long Cañon, établi à 7 ou 8 mètres au-dessus du fond. Les eaux sont assez hautes encore à cette saison, et il serait presque impossible de traverser à cheval les flots rapides tourbillonnant entre les gros *boulders* qui encombrent le lit. Le pont, très légèrement établi et en mauvais état, inspire peu de confiance et oscille largement; chacun de nous le traverse successivement, tenant son cheval par la longe, et nous arrivons sans accident à l'autre rive, après ce parcours de 80 mètres qui paraît long à franchir. On sent qu'une réparation devient urgente pour assurer la sécurité du passage.

Le site est de toute beauté : au-dessous du pont, le Long Cañon roule bruyamment ses flots, d'un beau vert sombre. La tranchée ouverte par le cours d'eau a une largeur de 60 mètres et ses parois semblent verticales sur 20 mètres de haut. A l'aval, la rivière tourne et montre toute la hauteur de 400 mètres de la montagne magnifiquement boisée. A l'amont, à 2 kilomètres de nous, le Long Cañon reçoit le Rubicon Creek, et ces deux vallons escarpés sont garnis d'une végétation luxuriante jusqu'au plateau élevé de 300 mètres au-dessus du confluent.

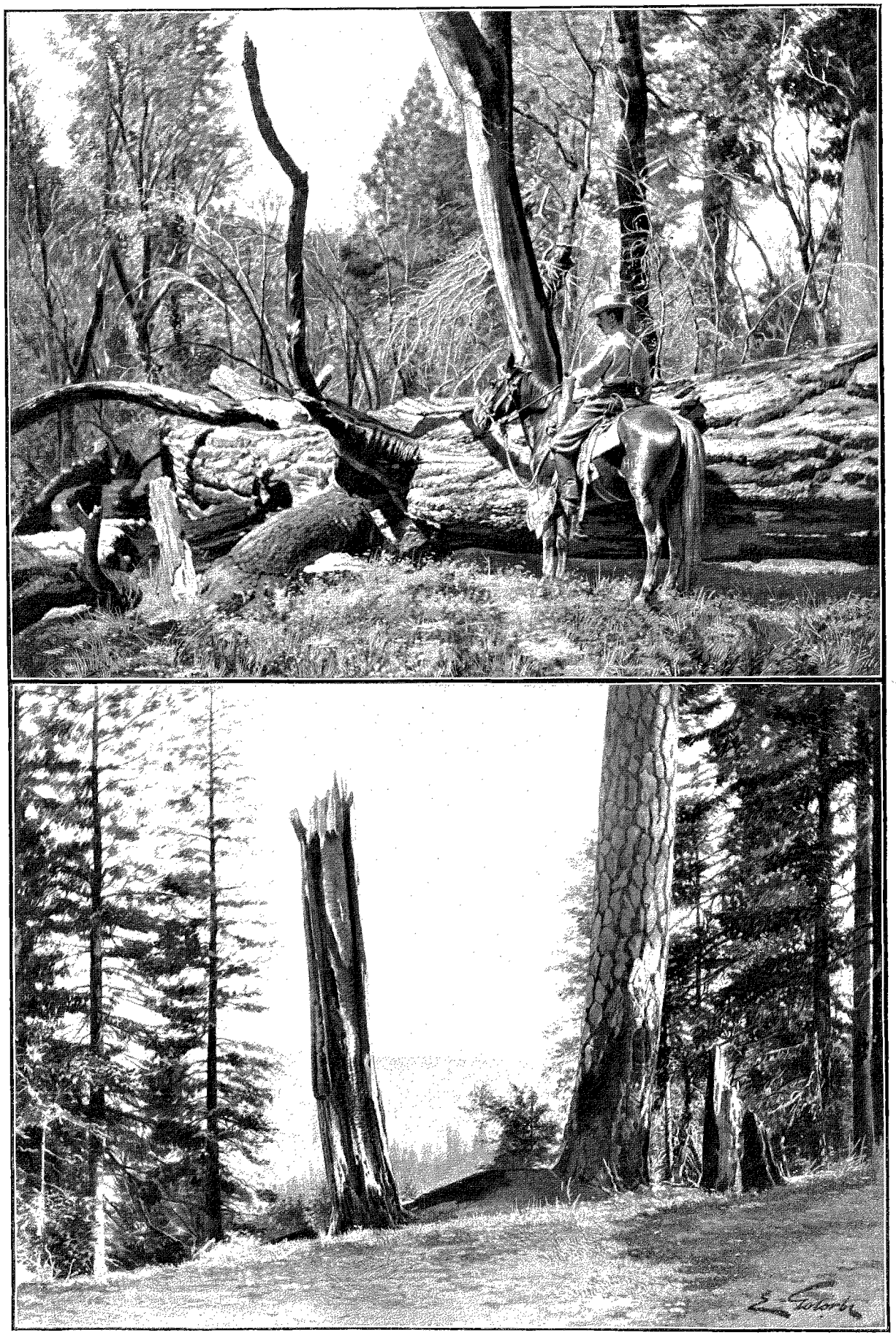
Ici, chacun se prépare à monter à cheval. Mais maître Peter nous joue un tour de sa façon, en se jetant dans les longes, si bien que deux d'entre nous lâchent leurs chevaux et voilà les bêtes parties à grimper le sentier sans nous attendre. Elles ne vont guère vite, mais le sentier entaillé dans la falaise est si étroit qu'il rend fort difficile l'opération de passer en avant d'un cheval, qui hâte l'allure aussitôt qu'on approche de lui. Enfin, à une cinquantaine de pas du pont, je puis profiter d'un coude et de ma légèreté pour couper la voie à la caravane. Maître Peter s'arrête et mes compagnons reprennent possession de leurs *mustangs*. La pente que nous gravissons à flanc de coteau est fort jolie encore, quoique moins boisée que la descente opposée; elle est de plus longue et fastidieuse; le soleil frappe directement sur nous, bien que la journée s'avance, et nos chevaux s'essoufflent vite; il nous faut deux heures pour gravir ces 300 mètres, occupant à peine 1 kilomètre sur le plan, entre le point de départ et la projection de l'arrivée. Heureusement pour les chevaux, on rencontre là une belle source jaillissante au point où l'on quitte les schistes pour entrer sur les terrains volcaniques.

Nous voici enfin sur l'arête montagneuse qui porte le nom de Divide, c'est-à-dire qui sépare la vallée du Long Cañon de celle du Middle Fork.

Au point où nous arrivons le sol est aride et nourrit seulement de gros buissons de *manzanita*, dont la ramure dure et serrée est difficilement franchissable pour les hommes et pour les chevaux; au bord de l'arête



CAMPEMENT DE MINEURS DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



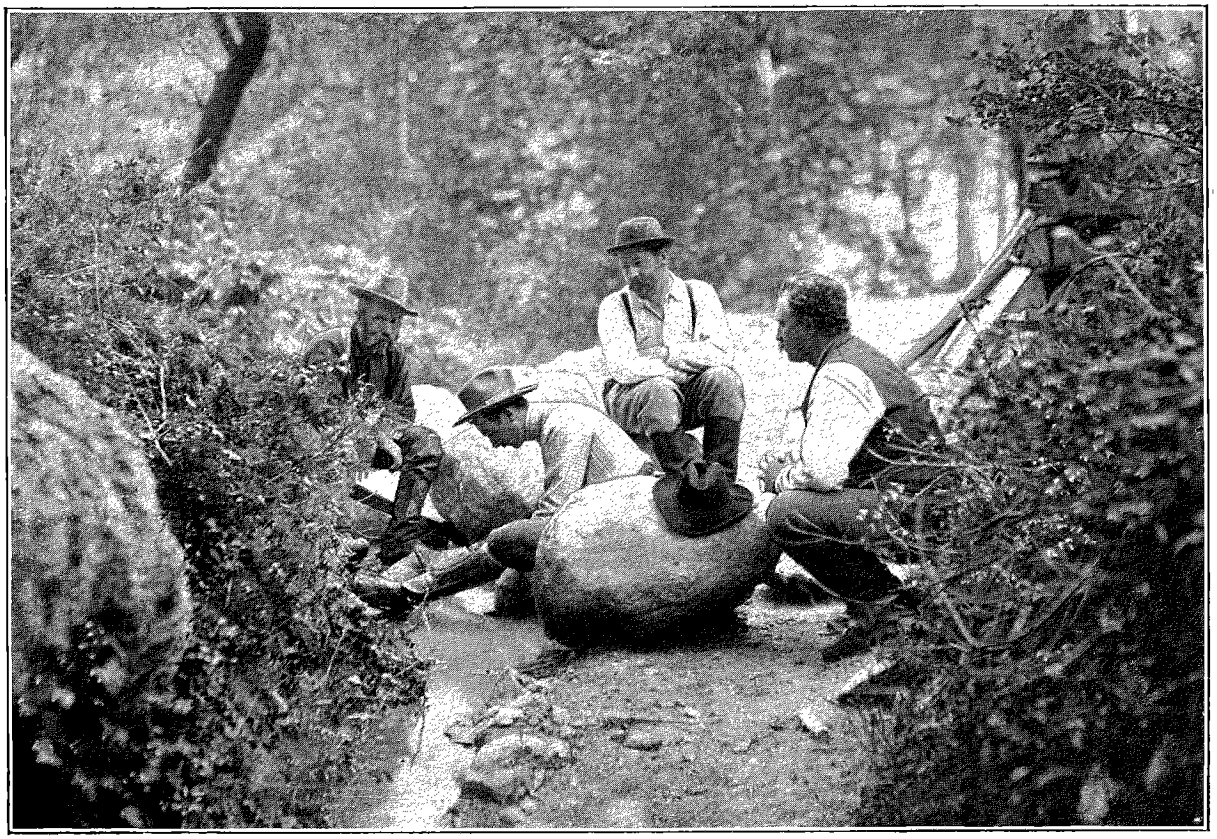
UN « YELLOW PINE » TOMBÉ. — LE « RIDGE DE RALSTON DIVIDE ». — DESSIN DE GOTORBE.

poussent quelques pins petits et laids, au feuillage grisâtre, que l'on nomme ici *pignon pine*. Cette appellation est fausse, car les petits cônes ne contiennent que des graines minuscules, entièrement différentes des vrais pignons que nous avons rencontrés auparavant. Ces pins ont un caractère très spécial : c'est que leurs cônes, au lieu d'être au bout des branches comme dans les autres pins, sont insérés dans le tronc, à toute hauteur, et pris dans l'écorce de telle façon qu'il est fort difficile de les en arracher, sauf sur les bois jeunes. Ils ne poussent que dans les endroits les plus arides, sur les veines de quartz et sur les bords des tufs volcaniques.

Sauf ces points exceptionnels, la végétation est de toute beauté, même à l'extrême sommet. Elle se compose de chênes ayant à peu près le port des chênes de nos forêts, ou plutôt du chêne lombard, dominés par des pins, des sapins et des tuyas gigantesques. Les arbres de 2 m. 50 de diamètre à la base et de 70 mètres de hauteur ne sont pas rares, et nous en avons mesuré plusieurs par curiosité, tant debout au moyen du tachéomètre que par terre; car partout gisent d'énormes cadavres dans un désordre des plus pittoresques. Auprès de l'un d'eux, j'ai fait prendre ma photographie à cheval : mais plus tard, en tirant l'épreuve, je me suis aperçu que je n'avais pu m'approcher assez du tronc pour donner une exacte idée de sa hauteur. Malgré cela, la photographie est réussie, et c'est l'un de mes plus intéressants souvenirs de voyage. Nous en avons récolté bien d'autres, plus belles les unes que les autres, dans les clairières de ce long Divide, qui n'a pas moins de 60 kilomètres de long depuis le confluent du Long Cañon et du Middle Fork jusqu'au col de Soda Springs.

Au point où le sentier montant touche à l'arête du sommet, un gros arbre est tombé, et ses branches, barrant le sentier marqué, obligent à faire un petit crochet. Comme j'y dirigeais ma monture, elle fait un brusque écart, et j'aperçois à deux pas devant elle un gros serpent lové. Je n'ose pas le tirer sans descendre de cheval, ne sachant pas encore comment ma bête accepte le bruit de la poudre. Je saute donc hors de selle, mais pas assez vite pour que le reptile n'ait le temps de disparaître sous le tronc pourri, en faisant un bruit de crécelle aiguë. Seth Wilton, le mineur, qui a vu le mouvement, me dit aussitôt que c'est un *rattlesnake*, autrement dit un serpent à sonnettes.

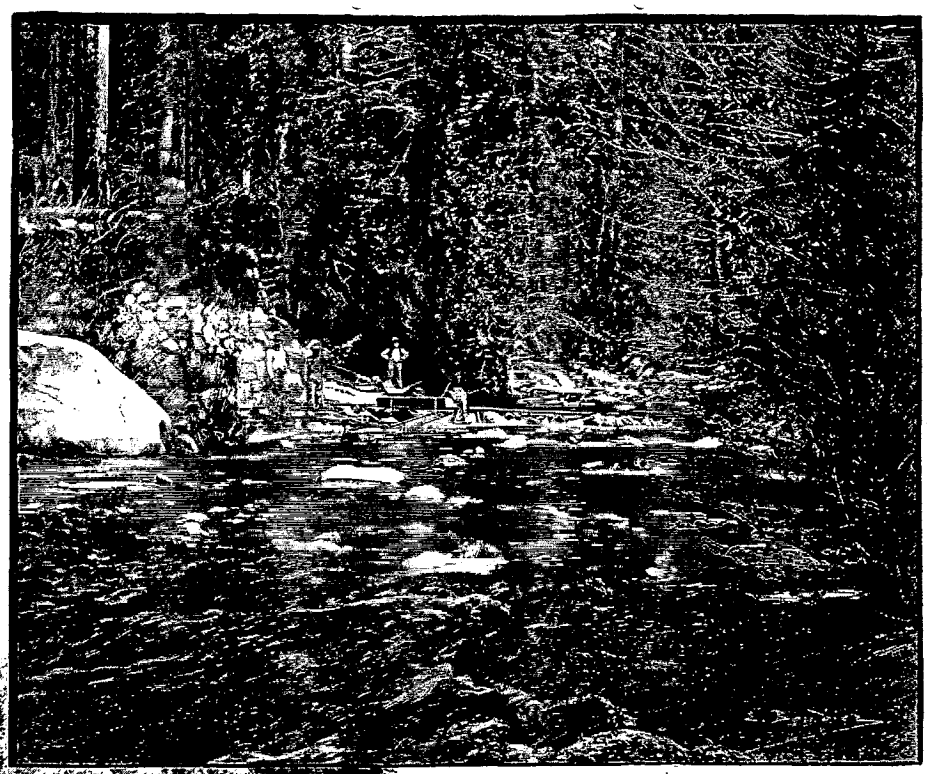
Je ne savais pas qu'il y en eût à cette latitude de 40°, et dans la montagne surtout, mais ils y sont nombreux, car nous en avons bien tué une douzaine autour de notre campement, le mois suivant, et j'en ai précieusement gardé les anneaux de la queue, le *rattle* bruyant auquel l'animal doit son nom. Ce vilain reptile, très venimeux, est beaucoup moins gros ici que dans la plaine, et surtout plus au sud : il ne dépasse guère 1 m. 25 de longueur et 7 centimètres de diamètre, mais il a des crocs de plus d'un centimètre, et sa morsure est, dit-on, toujours mortelle. Ici, du moins, il n'est pas agressif, et bien que les prospecteurs en rencontrent des masses

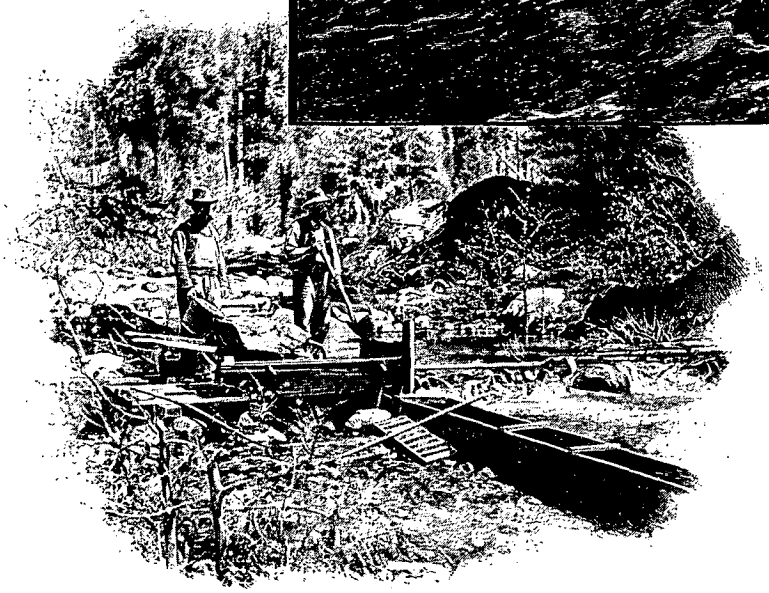


RECHERCHE DE L'OR À L'AIDE DU PAN (PAGE 515). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le long des ruisseaux, je n'ai pas entendu parler dans notre canton d'un seul accident, même pour les chiens, pendant tout notre séjour au nord de la Californie; au contraire, dans le sud, et surtout au bord de la mer, les accidents sont fréquents.

Le bout postérieur du rattlesnake est garni d'anneaux légers et transparents, de matière cornée, dont le nombre représente l'âge de l'animal; j'en ai compté jusqu'à dix-neuf, mais fréquemment huit ou dix. Ces anneaux sont réunis par un axe articulé, prolongement extrême de la colonne vertébrale, et gardent, même après la mort, leur mobilité et leur son de grelot, quand on les agite ou quand on les fait glisser sur une planche. La peau est bien marbrée, et j'aurais désiré en rapporter quelque bel échantillon; mais nous avons toujours été trop pressés de tirer ou d'écraser le reptile, avant sa disparition dans un trou, pour en ménager convenablement l'épiderme.





LA LAVERIE DE WILLARD (PAGE 516). — DESSIN DE BOUDIER.

Le rattlesnake se cache dans les bois morts, et sans doute attend là patiemment les rats et les écureuils imprudents pour les happer au passage; il circule peu, et ce n'est que par rare exception que nous en avons entendu quelques-uns glisser dans les herbes aux abords des ruisseaux. On dit que les porcs les détruisent, mais nous ne savons pas si le fait est bien exact : dans tous les cas nous essaierons l'an prochain d'avoir une famille de pourceaux, et, s'ils veulent bien nous débarrasser de ces voisins toujours gênants et scabreux, cela ne nous empêchera pas de les transformer en jambons au moment opportun.

La rencontre du rattlesnake a été le seul incident de la fin de la journée; une heure de promenade presque à plat au bord du Divide, puis un grand quart d'heure de descente raide dans une ravine, et nous arrivons au campement préparé d'avance à mi-côte. Là nous trouvons une gentille maisonnette en bois occupée par quatre mineurs et dont un appentis renferme la cuisine; un vieux prospecteur assez peu ragoûtant, Marshall, y prépare le souper; en face de la maison, on nous a dressé une belle tente de 3 mètres sur 4 avec trois lits de camp et une table. C'est là notre centre d'opérations pour cette première période.

Au souper dominent les haricots rouges; c'est le principal élément de la nourriture en montagne, et non pas le plus désagréable, quand le lard n'est pas trop rance. Avec un peu de viande grillée, des pommes de terre, du beurre et du café, il y a de quoi satisfaire aux exigences consécutives d'une bonne journée de marche, et c'est pur sybaritisme si nous y ajoutons d'assez bon vin californien, envoyé à notre intention. Le *foreman* ou maître mineur San Tomas, qui soupe avec nous, ne touche pas à ce liquide, par principe.

A 8 heures, la nuit tombe brusquement, et nous organisons nos couchettes, en y mettant beaucoups de *blankets*, c'est-à-dire d'épaisses couvertures, suivant la recommandation de l'ingénieur américain qui nous accompagne. Malgré cette précaution, la nuit est si fraîche sous la tente, que nous ajoutons nos pardessus à nos couvertures, et c'est encore bien juste si nous avons ainsi assez chaud pour dormir. Cependant le sol de la tente a été soigneusement préparé et garni d'une couche de paille sous la toile qui forme notre plancher. Mais la différence est extrême entre l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit et nécessite quelques précautions pour éviter les refroidissements. Mes deux compagnons de tente ne tardent pas à entonner une musique violente; on leur fait largement écho dans la maisonnette voisine; au dehors un chacal fait entendre son aboiement plaintif; les chevaux attachés à l'air piaffent et piétinent; le mulet Peter, laissé en liberté, galope un peu partout, mais, malgré tout, le sommeil ne tarde pas à s'emparer de moi.

Et ce fut là le premier jour!

Nous avons employé les journées suivantes à examiner les travaux récents et anciens, faisant le métier de prospecteurs, bon prétexte à photographies dans les combes pittoresques où se trouvent les tunnels et les lavages de ruisseaux. Entre temps, nous avons tué quelques geais bleus et de petits écureuils rouges, maigres additions à nos menus, surtout avec la méthode primitive de notre cuisinier. Ce n'est que quelques jours plus tard que nous avons rencontré des écureuils gris, petit gibier des plus fins en même temps que fort joli.

Les rongeurs sont très nombreux sur cette montagne. Le plus gros, mais aussi le plus rare, c'est l'écureuil gris ou petit-gris; il est d'une certaine élégance, a le corps allongé, plus gros qu'un lapin de garenne, traînant derrière lui une queue plus longue encore, très garnie de longs poils, le tout d'une belle teinte gris clair. Comme tous les autres rongeurs du pays, il habite de longs terriers creusés dans la terre sableuse des sommets, sous les racines des chênes et des pins. Mais il monte sur les arbres avec une étonnante vitesse et suit les plus minces rameaux pour aller couper à coups de dents le bout de la branche où sont attachés les cônes. C'est surtout au *sugar pine* que s'attaque l'écureuil gris; les énormes cônes de ce bel arbre (*Pinus macrocarpa*) atteignent souvent 50 centimètres de longueur et sont remplis de grains presque aussi gros que ceux du pignon, quoique un peu moins longs. Une fois le cône tombé, le rongeur en arrache les bractées et récolte les graines, soit pour les manger sur place, soit surtout pour les porter à ses magasins.

Heureusement pour la reproduction de ces beaux arbres, la chute prématurée des fruits donne naissance à une seconde fructification, car l'écureuil ne laisse pas en place un seul des premiers cônes.

Les fruits tardifs mûrissent en hiver quand leur ennemi dort dans son terrier, et la neige recouvre à temps les graines qui en tombent souvent sous le coup de bec des pics. Le petit-gris ne dédaigne pas non plus les cônes du *pitch-pine* ou *yellow pine*, non plus que ceux du sapin, du pin *sapo*, ou même du tuya, que l'on nomme ici *cedar*; mais on voit que ces petits grains ne sont récoltés par lui qu'à défaut d'autres plus charnus.

Cet élégant animal saute à bas des arbres, en s'aidant si bien de sa queue, qu'il a l'air parfois de planer un instant; ce n'est pourtant pas l'écureuil volant, beaucoup plus petit et dont nous trouvons ici de rares échantillons. La queue de ces derniers est plate et ils ont un développement anormal de la peau, formant comme une palmure entre les pattes de devant et celles de derrière; leur poil est entremêlé de gris et de roussâtre. Il est beaucoup moins fort et les chiens le happent facilement, tandis qu'ils se méfient de la denture aiguë du petit gris et le laissent presque toujours échapper quand il est blessé.

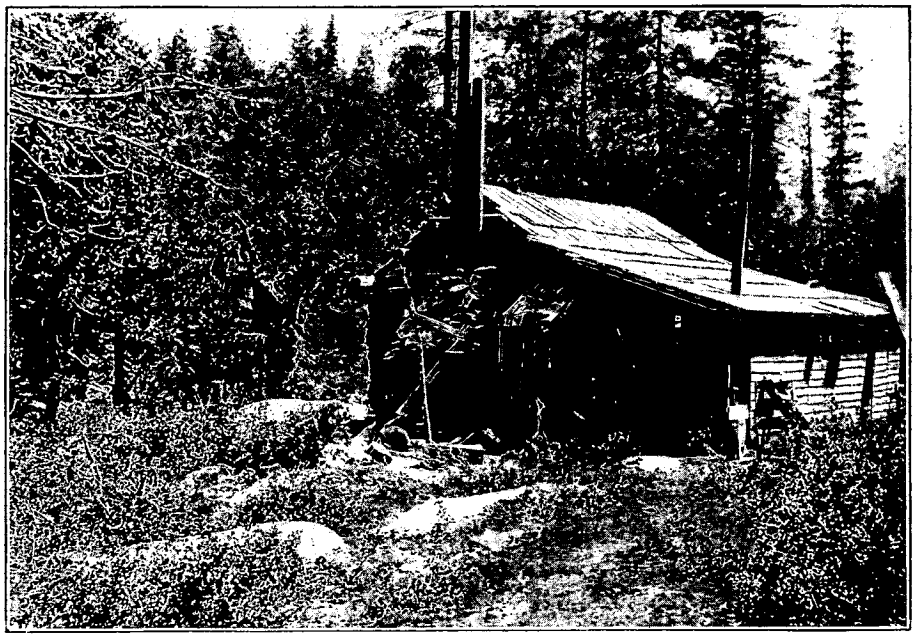
Après ces deux espèces, vient, par ordre de taille, l'écureuil rouge, ou écureuil-rat, qui est excessivement nombreux partout dans les forêts, grand mangeur de menues graines et rongeur d'écorce des racines de chêne; très vif dans ses mouvements, ce petit animal disparaît rapidement dans les longues galeries creusées sous la souche des chênes, et le chasseur ne peut guère s'en emparer que quand il l'a tiré sur le sommet d'un arbre. C'est du reste un très médiocre coup de fusil : les poils sont rares et la peau ne mérite pas d'être conservée; quant à la chair, elle est sèche et filandreuse, sans mauvais goût d'ailleurs.

Ensuite nous avons à signaler deux espèces de loirs ou *cheapmonk*, remarquables par leurs raies jaunes qui s'étendent de la tête au bout de la queue; les plus gros sont de taille supérieure aux loirs de nos contrées. Après eux viennent des rats de petites dimensions et des mulots comme partout.

Ces bestioles nous ont souvent amusés par leurs ébats gracieux et comme but de tir; nous les chassions avec ces petites carabines à répétition, de calibre 22, c'est-à-dire moins de 6 millimètres de diamètre, que les Américains fabriquent à très bon marché, au prix de 10 dollars ou 50 francs. Elles sont d'une grande précision, mais à la condition d'en nettoyer le canon très fréquemment, sans quoi l'arme baisse à courte distance. La portée est de 200 mètres, mais la précision est extrême à 40 mètres au moins.

Il n'est pas trop difficile de tirer les écureuils rouges, qui grimpent sur les chênes hauts seulement d'une vingtaine de mètres; mais l'écureuil gris, sitôt qu'il est poursuivi, choisit un pin très élevé et s'élance en quelques instants jusqu'au sommet, à 60 et 70 mètres au-dessus du sol. Là il devient complètement invisible, couché sur une enfourchure de branche, et on ne l'aperçoit que quand il suit un rameau pour aller couper un cône; c'est un joli tir que de l'atteindre d'une balle, et rarement on y parvient du premier coup. Souvent, effrayé de l'explosion, il fuit de branche en branche, s'élançant d'un arbre à l'autre avec une légèreté telle qu'il a l'air de voler

jusqu'à ce qu'il se décide à se dissimuler dans une cime feuillue ou qu'une balle le fasse tomber sur le sol; mais, malgré cette effrayante chute de plus de 50 mètres, il trouve le moyen de s'accrocher au passage à quelque buisson, et fuit encore en serpentant dans les fougères et les framboisiers, où nous le poursuivons au grand dommage de nos mains et de nos vêtements.



LA CABINE DE WILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Si peu importantes que soient ces menues chasses, elles nous ont fait passer agréablement le temps pendant nos séjours au Divide, comme récréation au cours de nos excursions vers les *creeks* ou ruisseaux aurifères dont l'étude était notre vrai but. C'est là que j'ai fait connaissance avec le *pan* américain, c'est-à-dire avec la grande écuelle en fer mince qui sert à laver l'or, et je m'étonne moi-même d'avoir trouvé si attachant le dur métier du prospecteur. Chaque matin, nous partions à la première heure avec un ouvrier portant une pelle, une pioche et le pan; nous emportions avec nous quelques-unes de ces boîtes de conserves si généralement répandues ici et dont les amoncellements signalent tous les points de campements. Descendant dans un des profonds ravins qui découpent les flancs du Divide, nous nous arrêtons à l'endroit à étudier, et nous commençons le travail.

L'ouvrier détourne quelques-unes des grosses pierres roulées ou *boulders* qui garnissent le fond des ruisseaux, puis il enlève quelques pelletées de graviers sableux qu'il jette dans le pan jusqu'à le remplir entièrement, ce qui correspond à une quinzaine de kilos. On organise un petit bassin en retenant les eaux du ruisseau ou de la source voisine par une petite digue en terre et gazon; puis, assis au bord de ce trou, on prend le pan à deux mains, on le plonge dans l'eau, et on le soumet à des mouvements assez brusques de rotation et d'oscillation. Les matières terreuses sont délavées par l'eau et tombent au fond du bassin; on remue le résidu restant dans le pan à la main, pour le bien débourber, on enlève les gros graviers, et l'on recommence à tourner et balancer dans l'eau. Après une dizaine de minutes de travail, ces mouvements ont fait sortir du pan presque tout son contenu; il y reste seulement un peu de sable. On sort le pan de l'eau et avec très peu de liquide on secoue ce sable par de petits mouvements, on le promène dans l'angle compris entre le fond et le bord, et l'on finit par en voir sortir les grains d'or en forme de petits haricots très aplatis. Quand ces grains sont assez gros, ce qui est le cas au Divide, on les saisit avec une petite pince et on les pèse. L'or des alluvions valant 3 fr. 10 le gramme, il est facile ainsi de se rendre compte de la valeur en or contenue dans chaque battée de 15 kilos et de la rapporter à une tonne de graviers.

Cette petite opération, toujours la même, paraît assez fastidieuse, et de plus elle est très fatigante pour les reins, surtout quand on n'y est pas entraîné plus que moi : et cependant je m'y suis si bien intéressé que je ne laissais guère à d'autres le maniement du pan aussitôt que je l'eus compris et jusqu'au moment où je n'en pouvais plus de fatigue. Avec quelle attention on suit le mouvement de l'eau, des cailloux, du sable, jusqu'au moment où l'or se montre enfin, et, si enfantin que cela paraisse, on est tout fier quand on récolte une pépite un peu plus forte que celle des voisins.

Bien que tous les ruisseaux descendant du Divide aient été exploités jadis, nous avons trouvé encore au bord du Long Cañon la dernière laverie d'or en activité suivant les anciens errements.

Dans un site ravissant, trois hommes ont installé un court *sluice*, c'est-à-dire un petit chenal en bois, large et profond de 40 centimètres et long d'une douzaine de mètres. Un barrage sommaire y fait passer un fort courant emprunté au torrent, et les ouvriers y jettent le gravier sableux pris à la pelle et à la pioche dans les alluvions du bord et dans une petite galerie ouverte un peu plus loin dans la masse aurifère. L'eau délaie ces sables, jette à l'aval les parties stériles, tandis que les grains d'or sont retenus par des languettes de bois ou *riffles* ajustées au fond du sluice. Trois ou quatre fois par jour on relève les *riffles*, pour ramasser la faible quantité de sables retenue dans leurs rainures et l'on achève au pan la séparation de l'or.

Au moment où nous arrivons au chantier, les travailleurs achèvent ce lavage; la récolte est bonne ce matin : environ 6 dollars, et dans ce petit amas d'or une pépite assez grosse ayant la forme d'un fer de lance; nous la pesons par curiosité: elle pèse 2 gr. 90 et vaut par conséquent 8 fr. 95 ou 1 dollar 70 cents.

Les hommes se remettent à l'ouvrage et j'en profite pour prendre deux ou trois photographies de cet ensemble si pittoresque. Il commence à faire une franche chaleur en dehors de l'ombre des grands arbres, et l'on se reposerait volontiers en regardant couler l'eau; même je prendrais bien un bain dans les remous des grosses roches si l'eau n'était encore trop fraîche. Le mineur Willard, auteur de cette exploitation, me dit qu'il faudra revenir dans quelques semaines pêcher la truite en ce point, très poissonneux à partir du mois de juillet; les salmonés du Sacramento fuient en été les eaux du fleuve, trop chaudes et chargées de boues, pour venir se réfugier, sous bois, dans ces clairs torrents; nous nous promettons de profiter alors de leur passage.

Cent pas plus loin, nous rencontrons la baraque du père Willard; ce vieux garçon est un des plus anciens mineurs de la contrée: depuis 1850 il a travaillé dans tous les ruisseaux, gagné quelque argent par son travail personnel, et perdu à peu près autant dans de petites associations et dans des installations trop rudimentaires comme celle que nous venons de voir. Il s'est construit dans une clairière placée à cinquante pas du Long Cañon une maisonnette en bois composée d'une petite cuisine prolongée par un assez grand appentis où sont bâtis quatre lits en bois suivant le modèle du pays, superposés deux par deux. Un fourneau de fonte petit modèle, deux tables et une demi-douzaine de sièges bizarres, sorte d'escabeaux avec ou sans dossiers, sur lesquels sont posés des morceaux de peaux de cerf, voilà pour le mobilier. Au dehors, une petite cabane sert de bûcher, et contre la maison principale quelques auvents protègent un baquet, des outils et des lignes de pêche. Au devant de l'habitation, deux troncs sont creusés en forme d'auge. Là s'arrêtent au passage les troupeaux allant et venant de la plaine à la montagne, et inversement en juillet et octobre; mais ces auges sont destinées surtout aux chevaux des *cow-boys* et des prospecteurs; nous en profitons pour donner aux nôtres quelques poignées de grains mélangés orge et avoine. Le vieux Willard nous offre l'hospitalité, et nous acceptons, partageant avec lui nos conserves pendant qu'il fait le café; il y ajoute quelques tranches coupées sur un cuissot de cerf pendu dans la cuisine, et dont il tire de très bons *beefsteaks*. Mieux vaudrait les appeler *deersteaks* puisque la victime est un *deer*. Ce nom, qu'on applique en Angleterre au daim, est ici usité pour le cerf de Californie, élégant animal plus petit que le cerf d'Europe, mais beaucoup plus gros que le chevreuil. Les cornes n'ont jamais plus de quatre andouillers.

Entre chasseurs, et tout le monde l'est ici, la conversation s'anime vite et Willard nous renseigne sur les plus beaux animaux de la montagne : le *deer* d'abord, paraît être encore fort abondant dans ces forêts, mais dans cette saison il quitte le Divide pour monter haut dans la Sierra; l'autre cerf, que l'on nomme ici *elk* avec toute l'inexactitude des désignations californiennes, n'est pas un élan, mais bien un grand cerf, *wapiti*, aux énormes ramures; on ne le rencontre plus du tout en Californie, non plus que l'élan proprement dit ou *moose*; ils ont émigré dans les forêts inhabitées du Far West canadien.

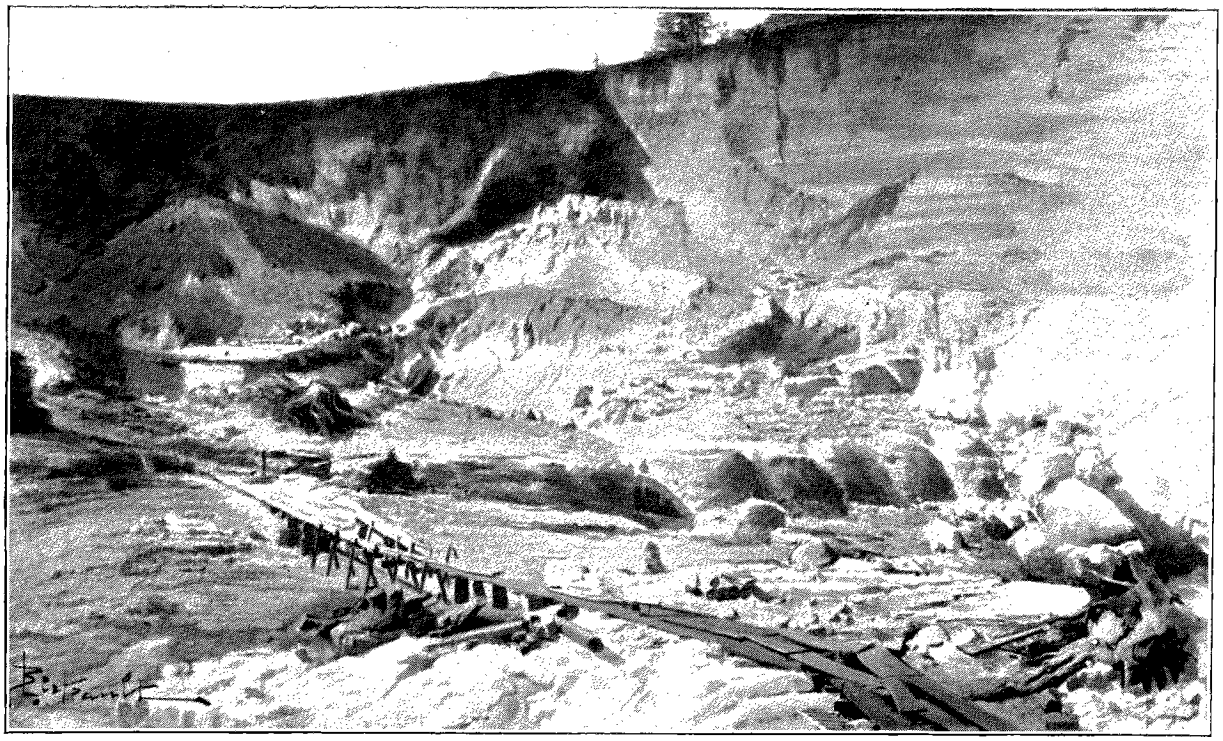
(*A suivre.*)

F. DE LONGE.



NOS MONTURES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



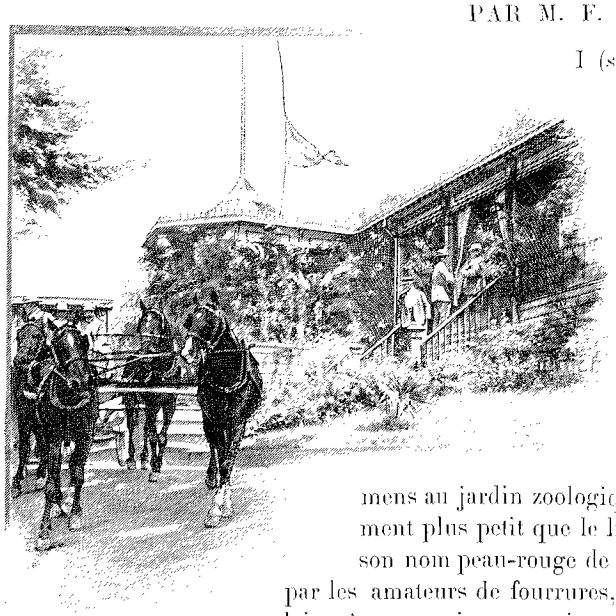
LE SLUICE DE DIANA (LE VIEUX PIT) (PAGE 528). — DESSIN DE BERTEAULT.

EN CALIFORNIE,

QUELQUES COURSES EN SIERRA NEVADA.

PAR M. F. DE LONGE.

I (*suite*).



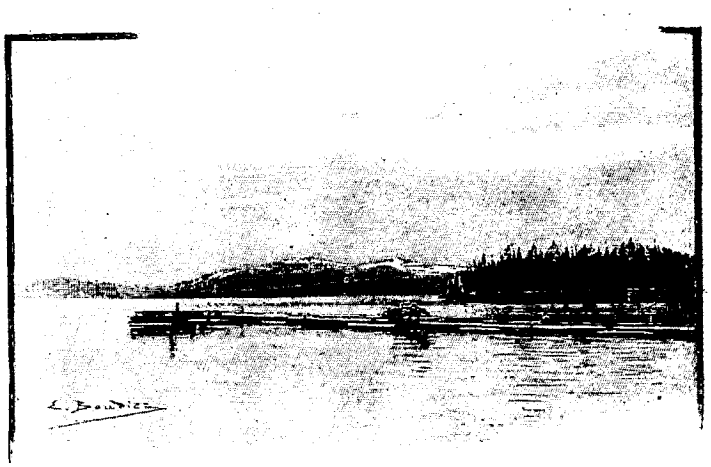
LE PAVILLON DU CLUB.
DESSIN DE BOUDIER.

Parmi les gros animaux du Divide, on rencontre fréquemment des ours bruns, ou *cinnamons* (cannelle), mais on a beaucoup de peine à les rencontrer dans les fourrés et c'est surtout au piège qu'on les prend en hiver. Leur principale valeur, outre leur chair succulente, est la grande quantité d'excellente graisse qu'ils fournissent. Les deersteaks que nous venions de manger avaient été accommodés avec la graisse de la dernière victime, non pas de Willard, mais de Ramsay, autre vieux garçon qui demeure à 4 kilomètres de l'endroit où nous sommes. Enfin, il faut citer le lion de Californie, dont nous avons vu de très beaux spécimens au jardin zoologique de New-York. Il n'a pas de crinière, et est sensiblement plus petit que le lion d'Afrique; de plus il est fort poltron, d'où lui vient son nom peau-rouge de *puma*; mais il a en hiver un très beau pelage, recherché par les amateurs de fourrures, et de plus on le mange, quand on n'a pas mieux. Je laisse à penser si ces renseignements sont faits pour mettre l'eau à la bouche à l'amateur de chasse que je suis, et si je me promets, *in petto*, de faire tout le possible pour rapporter en France des échantillons de chacune de ces espèces.

Nous quittons les vieux travailleurs qui nous ont donné l'hospitalité et, passant rapidement sur de vieux travaux hydrauliques, nous remontons à travers bois à l'arête du Divide, que nous avons à parcourir en sens inverse, c'est-à-dire vers l'ouest.

Cette seconde partie de notre excursion est peut-être plus belle que la première. Sur cette longue arête, où la

1. *Suite. Voyez p.* 505.



TAHOE, VUE PRISE AU BORD DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER.

fatale hache du bûcheron n'a jamais travaillé, on rencontre de temps en temps des clairières : alors on aperçoit entre les hauts fûts des pins les cimes neigeuses de la grande chaîne de la Sierra, à l'est, bien éclairées par le soleil, qui commence à baisser vers l'horizon. A l'ouest, on ne voit que la forêt avec ses sombres massifs résineux variés mais tous élancés, droits, majestueux. Au sud et au nord nous dominons de nos 500 pieds les gorges du Long Cañon et du Middle Fork, plus basses de 600 mètres, et nous voyons de l'autre côté les plateaux boisés s'étendant au pied du Duncan Peak et du Devil Peak. Partout à nos pieds un tapis de verdure, fougères, framboisiers, fraisiers, et le ciel pur sur notre tête. Le soleil vif nous cuit bien un peu, mais l'air est frais et reposant. Nous rentrons au camp à la nuit, à temps pour préparer notre souper; car nous trouvons notre cuisinier le vieux Marshall parfaitement ivre, ainsi qu'un jeune homme qu'il s'était adjoint pour aider à la besogne. Ces gens, qui ne boivent jamais de vin, ont, paraît-il, senti l'odeur du whisky en entrant dans notre tente, où nous avions fait quelque maladresse le matin au remplissage des gourdes. Il ne leur en a pas fallu davantage pour les inciter à déboucher le flacon entamé et laissé au pied du lit, et une fois la bouteille débouchée, ils n'ont pas pu se retenir de la vider. Maintenant ils dorment, et heureusement Wilton est là pour nous aider.

Un type intéressant ce Wilton ! C'est un peu l'homme de confiance de M. Chapman, le propriétaire de la mine, et cette confiance n'est pas mal placée, car il est très honnête ; il est marié à Georgetown à une *lady* très comme il faut ; son père est un vieillard encore vert, arrivé des premiers ici en 1850, et qui aurait dû faire fortune, sans un peu de désordre et de décousu dans les idées.

Wilton a un fils, Cyrus, maintenant cow-boy dans la Sierra, où il garde une troupe de chevaux appartenant à la famille. Mais avec tout cela cet homme, qui a bientôt cinquante ans, est resté pionnier dans l'âme : la chasse, la pêche, le cheval, les courses interminables, les campements sommaires, la cuisine en forêt, la mine, le pic, le pan, tout cela lui est également désirable ; il est, en outre, bavard comme un Californien, bon, actif, entreprenant et quasi infatigable, sans être très fort; largement pourvu d'une bonne humeur tout à fait comparable à ce que l'on regardait jadis comme la caractéristique du troupier français : c'est bien là le même type débrouillard, finassier, hardi, bon garçon, prêt à tout, s'accommodant de tout, sans inquiétude du lendemain.

Comme j'aime beaucoup à causer avec les ouvriers que je rencontre, je n'ai pas tardé à entrer dans une certaine intimité avec Wilton, puis avec son fils Cyrus, qui revenait de la montagne, ramenant un groupe de chevaux égarés et retrouvés. Ces conversations sont d'ailleurs plus faciles à entretenir ici que chez nous, pour deux motifs : d'une part ces gens sont, comme moi, grands amateurs de tous les sports, et par conséquent le bavardage s'alimente aisément ; ensuite il ne faut pas oublier que nous sommes ici dans le pays de la parfaite égalité, et le salaire payé aux ouvriers n'enlève rien au niveau des rapports, pas plus que l'âge ou la situation sociale. J'ai bientôt fait connaissance avec Cyrus, plus jeune que moi de cinq ou six ans et dont les descriptions me font vivement désirer d'aller chasser dans la Sierra. Le moment favorable n'est pas encore venu, mais Cyrus me promet de me prendre ici au mois d'août, de me présenter à quelques-uns de ses compagnons et de m'emmener avec eux à leur campement et à leurs troupeaux.

II

Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide.

Pour revenir au Ralston Divide, et grâce à la saison plus avancée, nous avons pris le chemin des écoliers en remontant à Summit Valley le jour de la fête nationale américaine du 4 juillet.

Nous revoyons avec beaucoup de plaisir le beau paysage du Danver Lake, déjà entrevu lors de notre première traversée du continent. La voie ferrée fait un énorme lacet autour de ce profond gouffre, dont le fond est occupé par la nappe noire immobile et silencieuse, entourée de levis de pins, malheureusement privés de leurs plus beaux arbres, transformés en traverses de chemin de fer et en planches pour le grand tunnel de 40 kilomètres établi au col contre les avalanches de l'hiver

Du lac sort un magnifique torrent, roulant vers le Tahoe, premier but de notre excursion. De Summit un mail-coach nous mène en trois heures au hameau de Tahoe, en suivant le beau torrent qui sort du lac. Le coach est bondé et suivi d'une autre diligence amenant une partie qui va prendre le petit bateau à vapeur et déjeuner à l'autre bord. Quant à mon compagnon et moi, nous restons à Tahoe même, où nous avons à préparer, si possible, notre course à travers la Sierra. Nous admirons longtemps le beau lac aux eaux tranquilles, derrière lequel se profilent les hautes cimes neigeuses qui le dominent au sud; nous nous amusons à tirer quelques loirs et des geais bleus, et même nous profitons du soleil et de l'isolement pour faire la lessive au bord du torrent, trop froid pour songer à s'y baigner.

Mais s'il est facile d'arriver au Tahoe, il est moins commode d'en sortir, car, ne voulant pas retourner sur nos pas par les chemins battus, nous avons à nous procurer un guide et des chevaux. Nous comptions sur les ressources du village, mais en fait ce hameau ne comprend qu'un hôtel et quelques huttes de pêcheurs. Tout près de là, heureusement, se trouve un établissement de pisciculture entretenu aux frais de l'État et dont l'aimable directeur me trouve un homme sûr, bien habitué à ces montagnes.

Ce n'est pas sans peine que ce brave bûcheron se décide à nous accompagner; il craint que les passages ne soient encore impraticables, car, au 1er juillet, la neige est abondante sur les hauteurs, et nous avons à passer à près de 3 000 mètres d'altitude. De plus il n'a qu'un cheval et doit aller le chercher assez loin dans un vallon où il l'a laissé au pâturage. Enfin nous nous entendons avec lui, le rassurant sur l'éventualité d'un retour forcé en cas d'impossibilité du passage, et sur notre qualité de bons marcheurs : il ira chercher son cheval pendant la nuit, et nous retrouvera à l'hôtel à la première heure.

Nous confions à cette monture unique nos sacs et quelques provisions, et nous partons à 6 heures du matin par le Bear Creek, entre deux hautes falaises de rochers volcaniques : là nous rencontrons un campement de cow-boys, arrivés de la veille avec leur troupeau, les premiers de l'année, pour s'installer dans un grand *meadow* où l'herbe commence à pousser. Suivant leurs renseignements ils pensent que le col de la Sierra est praticable, sans en être bien sûrs, personne n'y étant encore passé dans cette saison, et nous partons avec confiance, trop tentés par la beauté du site pour reculer. En face de nous, nous apercevons les hautes cimes formant un cirque qui semble infranchissable et nous montons assez péniblement à flanc de coteau entre



SODA SPRINGS (PAGE 520) — DESSIN DE BOUDIER.

les grands pins espacés, portant des marques faites à la hache, qui seules indiquent la direction à suivre.

Cette course, par un temps merveilleux, aurait été tout à fait charmante sans les innombrables moustiques qui nous poursuivent : petits moustiques, mais bien désagréable cependant, et dont la piqûre perpétuelle augmente singulièrement la fatigue de l'ascension. Nous montons lentement et notre attention est distraite par le bêlement d'une biche; machinalement les carabines sont en mains, et nous apercevons sur la crête aride qui nous domine un beau cerf, puis une biche et un faon : tout cela est hors de portée, heureusement, car la tentation du coup de feu eût été grande; nous n'y aurions peut-être pas résisté avant de réfléchir que nous ne pourrions rien faire d'une victime trop lourde à transporter.

Enfin nous voici dans la neige : une double entaille de hache sur le tronc d'un pin indique à notre guide que l'ancien sentier a été détruit; nous montons un peu plus haut sur la pente, et nous trouvons les amas glacés de plus en plus épais; le chemin est difficile et notre guide a peur de s'égarer; il nous laisse au pied d'un arbre émergeant du névé, et se met en recherches pendant que nous préparons la collation.

Tout d'un coup, un mugissement sourd et puissant se fait entendre à peu de distance de nous : nous pensons avoir affaire à un ours attiré par nos victuailles, et nous le cherchons de tous côtés, comptant le bien recevoir. Impossible de l'apercevoir. Nous sommes encore à l'affût quand arrive le guide; il reconnaît ce bruit étrange pour le chant peu mélodieux d'une grouse cachée au sommet de quelque arbre, et que nous ne voyons d'ailleurs pas plus que l'ours désiré.

Tout en déjeunant, il nous dit que le passage n'est pas possible par la gauche, mais qu'en passant à droite il croit que nous pourrons descendre dans la vallée de Soda Springs, et bientôt après nous prenons cette direction, traînant non sans peine le *pack-horse*, c'est-à-dire le cheval de bât, au travers des ravines encombrées de neige : heureusement celle-ci est encore assez solide pour enfoncer peu sous le sabot, et nous parvenons sans accident à dépasser le col. Devant nous s'ouvre une profonde vallée, descendant rapidement à l'ouest entre deux hautes crêtes élégamment découpées, dont les flancs couverts de gros blocs de lave éboulés révèlent nettement l'origine volcanique. Le fond du vallon, où passe le sentier ordinaire, nous est rendu inaccessible par l'épaisseur de la neige et surtout par la trop grande masse d'eau qui coule dans les torrents; la rive droite, où nous arrivons, est couverte jusqu'à un côté par d'impénétrables buissons; nous n'avons donc d'autre ressource que de suivre dans les pierrailles la limite de ces fouillis et des éboulements détachés du sommet. Avec un peu d'attention nous nous tirons de ces difficultés, et, sauf la chute d'un de nos sacs au passage d'une ravine, nous arrivons en bon état près du fond de la vallée. Là nous entendons de nouveau une grouse sur la cime d'un haut *yellow pine*, et, comme nous désirons fort voir de plus près cet oiseau intéressant, nous essayons par tous les moyens de lui faire quitter sa retraite, mais sans succès : dans cette saison la grouse tient imperturbablement, et c'est en vain que nous envoyons dans le bouquet de branches terminal une douzaine de balles et de charges de plomb. Semblable aventure nous est arrivée bien souvent plus tard, et nous avons perdu des heures autour d'un pin sans pouvoir en faire sortir cet oiseau, qui possède à cet égard une force d'inertie tout à fait extraordinaire et n'interrompt même pas son mugissement au milieu des coups de feu tant qu'il n'est pas touché!



À LA CHASSE AU CERF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous abandonnons la partie, et nous voici enfin arrivés à la cascade de Soda Springs, une des plus belles chutes d'eau que j'aie vues dans les montagnes. Il est vrai que la saison est favorable, car le volume des flots est à son maximum et ils forment de blanches et puissantes volutes entre les masses arrondies des rochers granitiques, au-dessous de quelques pins majestueux dont les pieds se détachent sur d'épais amas de neige.

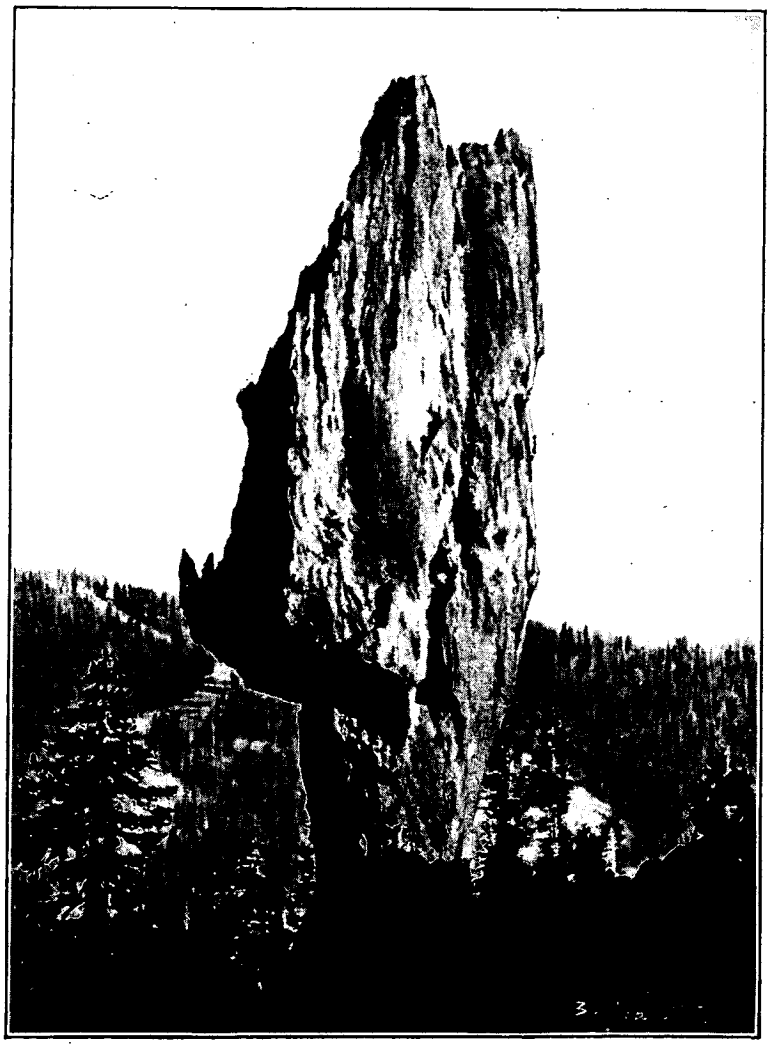
Soda Springs n'est presque pas un hameau : c'est un hôtel de villégiature et de bon air, installé là par un entrepreneur de Summit Valley, sous le prétexte d'une source ferrugineuse assez insigni-

fiante, qui sort évidemment de la faille dessinant la cascade voisine. Ici d'ailleurs toutes les sources minérales portent le nom de Soda, même quand l'eau n'y est pas gazeuse. En été, il paraît qu'il vient beaucoup de monde pour profiter de la fraîcheur de la montagne, et dès maintenant trois ladies se sont installées dans une annexe à l'hôtel.

Notre guide, une fois payé de ses peines, refuse le souper que nous lui offrons, pour repartir immédiatement et reprendre de nuit le chemin que nous avons mis toute la journée à parcourir. Il est vrai qu'il aura bon clair de lune, et qu'il compte sur son cheval pour le porter maintenant une bonne partie du trajet. Mais nous ne serions pas disposés à le suivre.

Ici nous trouvons deux mineurs et cinq chevaux qui sont venus nous attendre depuis la veille en venant du Ralston Divide. Leur arrivée sans encombre nous apprend déjà que la route est praticable : c'est un grand point, d'autant que mon compagnon, peu habitué au cheval, a besoin d'être ménagé, surtout après l'expédition d'hier.

C'est au départ d'ailleurs que nous avons les passages les plus difficiles : d'abord le torrent à traverser, et nos chevaux ont grand'peine à franchir l'obstacle sans rouler, ce qui eût été fort désagréable et nous eût fait perdre un jour; puis la pénible montée jusqu'au nouveau col à franchir, encore à près de 3000 mètres, et tout aussi encombré de neige que le précédent, mais heureusement sur une moindre étendue; puis encore les arbres morts, tombés pendant l'hiver, et qui nous obligent à des lacets nombreux.



RUBICON SPRINGS. — LE MONOLITHE DE 100 PIEDS (PAGE 525). — DESSIN DE BERTEAULT.

Le col qui sépare la vallée de Soda Springs de celle du Middle Fork est une arête si étroite que nos chevaux ont peine à la suivre pendant les cent pas qui nous conduisent au sentier, carrossable en été, par lequel nous descendons ensuite facilement, sinon rapidement. A French Meadow, il faut traverser le Middle Fork par un gué placé un peu au-dessus du grand barrage de prise d'eau et nos chevaux y réussissent sans accident, après s'être quelque peu défendus de descendre le talus trop raide donnant sur le torrent, dont les remous cachent le fond.

Ici nous trouvons déjà un premier campement, un peu prématuré dans cette saison, établi par des amateurs de pêche à la ligne et à la dynamite : ce sont les seuls visages humains sur ces 60 kilomètres de parcours. Puis nous reprenons notre route au travers des grandes forêts, et nous nous décidons à camper à notre tour le soir en profitant d'une vieille baraque située auprès de High Flume. Nos mineurs organisent un foyer, font chauffer le café et partagent notre souper, puis ils descendent à la baraque de Willard, afin de trouver une prairie pour le pâturage des chevaux, et nous nous installons de notre mieux dans la cabane abandonnée. A peine y sommes-nous entrés qu'un mugissement nous attire de nouveau au dehors, et nous entendons le bruit des branches mortes écrasées par quelque fauve, mais sans que la lune éclaire assez pour nous permettre de voir l'animal et de le tirer.

Enfin le lendemain nous rentrons par ces hauteurs du Divide, qui nous semblent plus belles à chaque fois. Après quelques jours de travail assidu je suis rejoint par un ami de Cyrus Wilton, venant me demander si je suis toujours disposé à camper dans la haute montagne. Pareille invitation venait d'autant mieux à point que je disposais alors d'un très bon cheval, jeune et vif, mais doux et obéissant; j'avais passé quelques jours à l'habituer aux coups de fusil, tirés à son intention à peu de distance, et j'avais même obtenu de ce brave animal de m'attendre presque sans bouger, quand je descendais pour tirer, tout en broutant quelques herbes ou quelques feuilles.

*

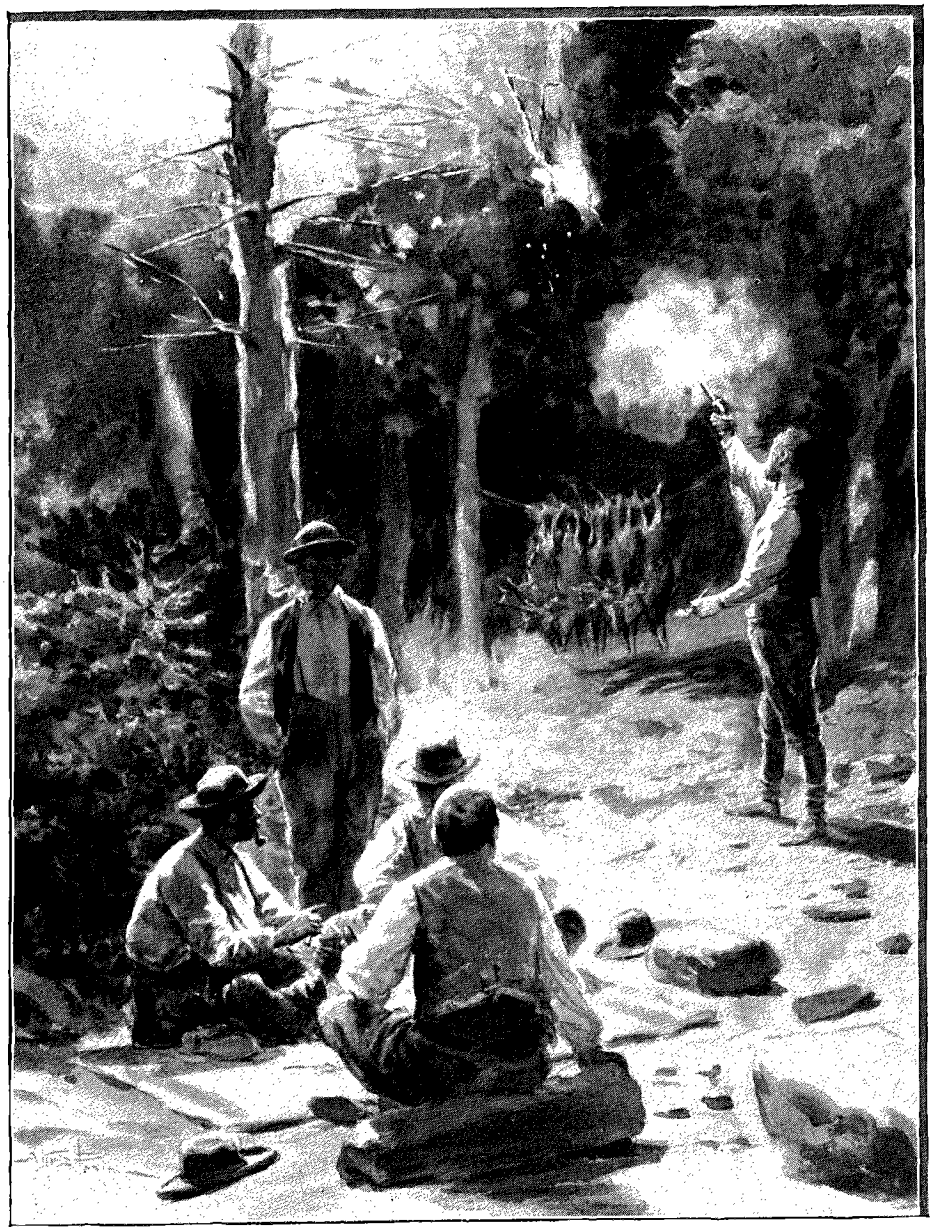
III

Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le *revolver*. — *Chasses en Sierra*. — *Le mouton noir*. — *La pierre plantée*. — La butte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir.

Nous voilà donc partis pour les vallons les plus retirés où les cow-boys avaient récemment amené leurs troupeaux : le soir, pour la première fois, nous arrivons au vrai campement.

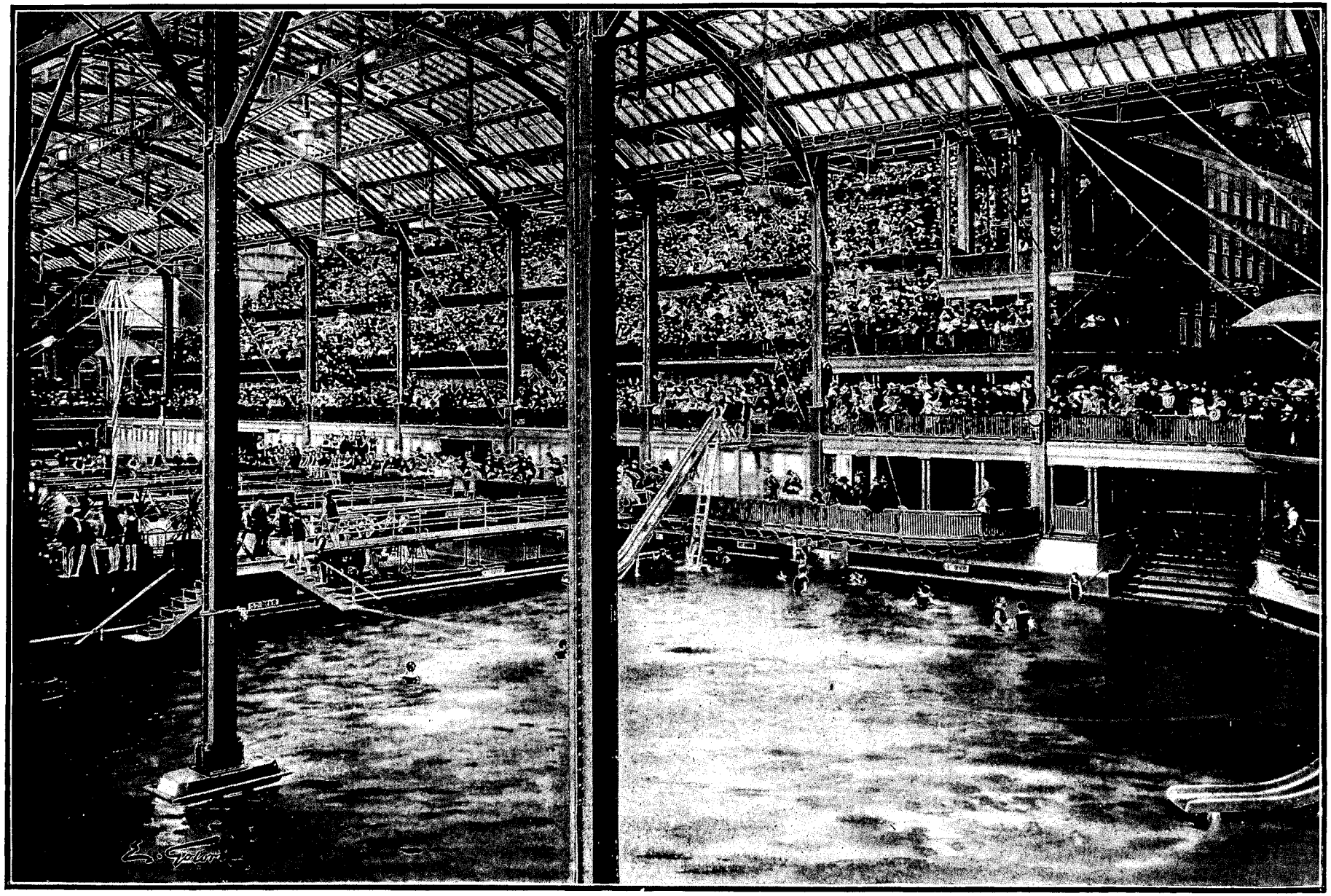
Aucune trace de tente ; auprès d'un buisson un paquet de couvertures, et des caisses contenant les provisions. A quelques pas, un âtre en pierre portant une plaque de tôle, et alentour traînent une cafetière, une poêle à frire, un chaudron, une feuille de tôle carrée à bords relevés, un seau et quelques assiettes de fer-blanc. Un peu plus loin, entre deux arbres, une corde tendue porte sept cerfs plus ou moins éventrés.

Quand nous arrivons ici, les camarades ne sont pas encore rentrés. Aussi nous mettons-nous à faire la cuisine du souper, et pour la première fois de ma vie j'apprends à fabriquer le pain à l'américaine. Le procédé est simple, comme on va le voir. Prenant quatre livres de farine, je commence à la pétrir dans un seau avec la quantité d'eau indispensable, puis j'y incorpore deux grandes cuillerées d'une poussière jaunâtre, dite *baking powder* et qui est un des éléments essentiels du campement. C'est sans doute quelque levain desséché. Le mélange étant bien fait et homogène, je le divise en quatre rouleaux que je range sur la feuille à rebords ; je pose celle-ci sur la plaque du foyer en la recouvrant d'une autre tôle. Au bout d'une demi-heure, le pain est cuit à point, et mon premier essai est à peu près satisfaisant.



LE CAMPEMENT DES COW-BOYS. — DESSIN D'A. PARIS.

Les autres procédés culinaires sont à l'avenant. Le café se prépare en le jetant dans la bouilloire remplie d'eau qui bout déjà ; on donne un bouillon qui chasse l'air, on ajoute deux ou trois gouttes d'eau froide qui précipitent le marc ; si bien que l'on verse une liqueur à peu près claire. Le lait est servi par un trou percé dans une boîte de lait *concentré* et sucré d'avance ; enfin on coupe quelques lanières dans la cuisse d'un des cerfs, et on les jette dans la poêle, où frissonne un peu de lard. Comme légumes, nous mettons des haricots à mijoter dans la marmite, toujours avec du lard comme condiment principal, force sel, poivre et



LES BAINS SUTRO, À SAN-FRANCISCO. — DESSIN DE GOTORBE.

piment pulvérisé. Voilà nos recettes, avec recommandation de ne déguster nos produits qu'après une douzaine d'heures de courses en montagne.

Une volée de coups de feu nous annonce l'arrivée des trois cow-boys, Cyrus en tête, ramenant l'un des troupeaux qui avait changé de meadow la nuit précédente sans autorisation. Les coups de revolver servent à guider les bestiaux dans le droit chemin!

Poignées de mains, souhaits de bienvenue, et moqueries des jeunes gens en apercevant la petite carabine calibre 38 qui constitue mon principal armement. Puis on soupe en riant et l'on propose une partie de whist! Mais comme la nuit tombe, on allume le candélabre ordinaire du cow-boy : un peu de paille est enflammée au pied d'un grand pin mort; la flamme, en quelques instants propagée par les lichens verdâtres attachés à l'écorce, gagne le sommet et allume les branches rabougries par la vieillesse : c'est une torche de 40 mètres de haut, ornée de mille flammèches. Une couverture étendue par terre forme le tapis vert.

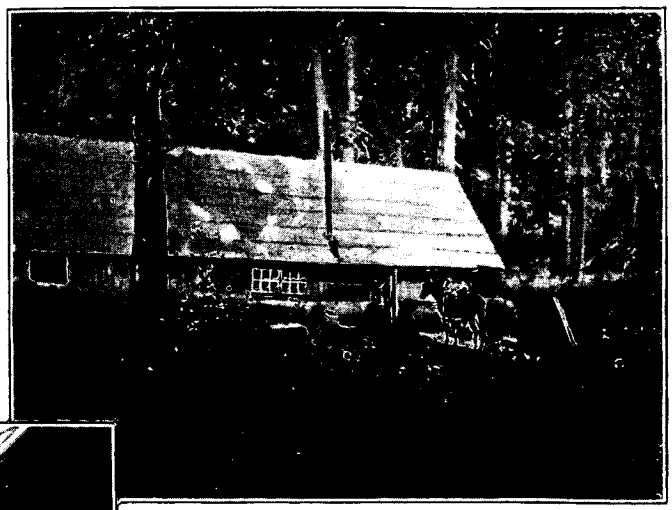
Pendant que l'on donne les cartes, Ben a bourré sa pipe, il se lève, tire son revolver de sa ceinture et envoie une balle dans le pin enflammé. Une branche tombe, Ben la ramasse, allume sa pipe et passe le tison au voisin. De temps en temps, au milieu de la partie, on recommence le même exercice, assez amusant et source intarissable de quolibets à l'encontre de qui manque sa branche; on n'en manque guère, car ces garçons manient les armes à feu avec plus de précision que moi, qui cependant passe pour assez bon fusil.

Puis, encore, la partie est finie, la lune se couche, les couvertures s'étendent en deux ou trois épaisseurs sur un lit de fougères, et nous nous étalons tous les cinq, assez serrés les uns contre les autres pour lutter contre le froid vif de la nuit.

Le soleil se lève maintenant, nous nous réveillons, et nous ne voyons plus que nos chevaux; le troupeau a de nouveau disparu pendant la nuit. Deux des camarades sautent à cheval et se dévouent pour aller le chercher en suivant les pistes avec l'adresse des anciens habitants de la prairie. Nous autres nous partons en chasse, à cheval, gagnant les hauteurs où les cerfs se tiennent de préférence dans les grands buissons de manzanita. Là nous pouvons admirer l'adresse de nos chevaux et reconnaître toute l'utilité des chapeaux de cuir recouvrant nos étriers. Il faut passer au travers de ces épaisses broussailles qui atteignent presque le garrot de nos montures. Malgré ces obstacles, le cheval ne doit pas broncher sur les pierres roulantes, et le revêtement de cuir de nos étriers l'empêche de s'accrocher.

Voici un de nos limiers qui aboie dans la direction de Cyrus; le jeune homme lance son cheval vers une éclaircie, saute à terre, et un instant après un coup de feu apprend qu'il a vu quelque chose, mais les chiens aboient plus loin et la ramure d'un cerf bondissant apparaît à l'autre versant; il paraît que le gros rifle de Cyrus a manqué son coup.

Les chiens reviennent et, cette fois-ci, c'est sur moi que se dirigent leurs aboiements : je juge qu'ils vont lancer un cerf au travers du vallon, assez découvert, à 150 mètres de moi; je



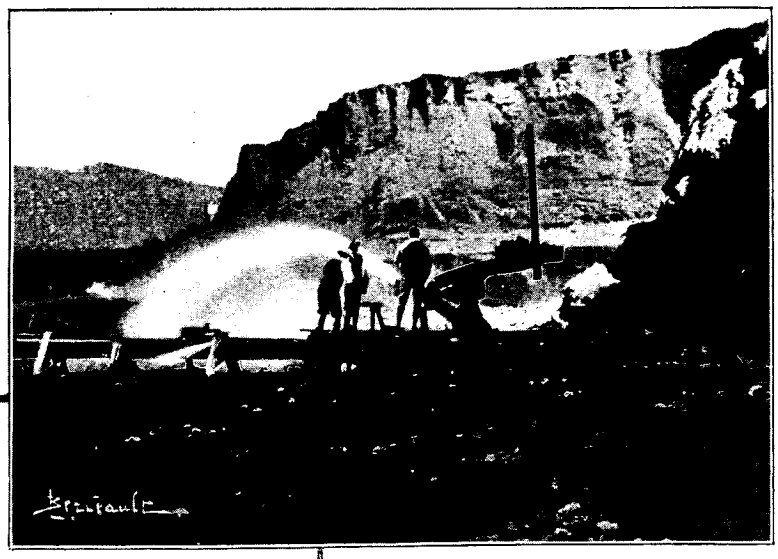


LA HUTTE DE MARSHALL (PAGE 527). — DESSIN DE THIRIAT.

quitte mon cheval et je saute sur une roche proéminente, il était temps : un cerf se montre auprès d'un arbre mort; je lui envoie une balle, qui me paraît bien dirigée; il semble rouler, mais au moment où je vais courir sur le lieu de la chute je l'aperçois de nouveau au bout du même tronc d'arbre et je tire rapidement une seconde fois : il tombe dans le buisson voisin, j'y cours et je le tiens; je le saigne, quand j'entends du bruit derrière moi, avec un gémissement; je prends mon fusil, mais c'est inutile, un autre cerf est là gisant et mourant. J'ai fait deux victimes sans le savoir : un magnifique *deer* en pleine force, aux larges ramures

encore couvertes de leur velours, et un beau faon de quinze à dix-huit mois qui a reçu la seconde balle tandis que je croyais redoubler sur le même animal. Tous deux ont l'épine dorsale brisée : j'ai tiré un peu plus haut et plus en arrière que je ne croyais.

Mais c'est un beau résultat, et les camarades en me rejoignant m'adressent toutes leurs félicitations et s'excusent des moqueries qu'ils s'étaient permises la veille au sujet de ma carabine joujou.





EXPLOITATION MINIÈRE DE JUNCTION-CITY. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le plus difficile reste à faire : vider les cerfs, puis les porter au haut de la côte au travers des manzanita. J'ai laissé là des traces indiscutables de mon passage, vêtements déchirés et larges écorchures ; mais aussi quel plaisir de traîner de si beaux deers !

Mon brave Black m'a heureusement attendu à la place où je l'ai laissé, même il s'est un peu rapproché : décidément il commence à aimer le bruit du fusil. Ce qu'il aime moins, c'est la charge qu'on veut lui imposer, et, comme nous ne réussissons pas à la lui faire accepter, Cyrus se décide à aller chercher une mule. Pendant son absence, Ben, toujours l'œil au guet, s'écrie sourdement : « Un ours! » et je vois à la fois le fusil qui s'abaisse et un dos noir qui paraît sur un rocher à deux cents pas de nous ; le coup part, la bête roule, et nous courons, mais auprès du rocher nous éclatons de rire de bon cœur : c'est un gros mouton égaré que nous avons pris pour un ours ! Inutile de le ramasser : ici on ne se donne pas cette peine, il servira à nourrir un vrai ours quelqu'une des nuits prochaines ou plutôt quelques chacals, heureux de la bonne rencontre.

Cyrus revient avec sa mule et un sac ; il trempe le sac dans le sang et l'enfonce sur la tête de la mule. Il paraît que c'est le seul moyen de lui faire supporter la charge des cadavres qu'on lui attache sur le dos. Puis nous partons, et comme la mule ne veut pas marcher, on lui tire quelques coups de revolver aux oreilles : nos chevaux se cabrent bien un peu, mais pas trop, et ce procédé réussit à décider le porteur à se diriger vers le camp, non sans jeter de temps en temps un coup de dents aux cornes du cerf qui lui battent les jambes. Ce soir nous travaillons à enlever les cornes et à dépouiller mes victimes, dont je tiens à garder la peau, si médiocre que soit la fourrure en été.

Le lendemain, nous nous remettons en chasse, et nous montons jusqu'au col le plus élevé de la Sierra, où j'ai recueilli quelques belles photographies des sites neigeux, et celle d'une roche extraordinaire. C'est un bloc de tuf volcanique haut de plus de 100 pieds (plus de 30 mètres), large d'une quarantaine de pieds (12 mètres), à son milieu, et qui repose sur le granit par une base circulaire de moins de 2 mètres de diamètre. Il est invraisemblable qu'une pareille masse puisse subsister et résister à l'effet des tempêtes. Elle est célèbre d'ailleurs parmi les montagnards sous le nom de « pierre plantée » de Scott Springs.

Comme nous n'avons rien tiré de bon ce jour-là, nous poursuivons notre course jusqu'au hameau de Scott Springs, où nous achetons quelques provisions, et nous ne revenons que le lendemain, par un haut col dominant le lac Tahoe.

En descendant ce col, Cyrus tue un cerf et nous tombons dans une série de vallons ravissants, où s'étalent de grands meadows, dans lesquels en quelques jours, depuis la fonte de la neige, ont poussé des herbes d'un

mètre de haut ornées des fleurs les plus variées. La contrée n'a plus cet aspect sauvage du mois dernier : trente jours de soleil y ont ranimé une vie active. Nos chiens font partir des herbes de nombreuses grouses, auxquelles nous adressons sans succès pas mal de coups de fusil. Tirer à balle au vol n'est pas facile; cependant j'ai eu le plaisir d'abattre un de ces beaux oiseaux, aux applaudissements des camarades. La grouse de ces montagnes, au plumage roussâtre bordé de légères plumes blanches, est un peu plus forte que celle d'Écosse ; c'est un fort agréable gibier, en même temps qu'un beau plumage et un brillant coup de fusil.

Nous voici rentrés au camp, bien accueillis, moins pour le beau deer que nous rapportons que pour nos provisions fraîches, et surtout pour la soirée un peu moins isolée que d'ordinaire. Quoique nous ayons les neiges à cinq cents pas de nous, par ce beau temps de fin d'août c'est grand plaisir que de rester le soir, assis en plein air à causer et raconter des incidents de chasse en face d'un beau feu et d'une bouillotte pleine de café. Aussi demeurons-nous un peu plus tard que d'habitude avant d'étendre nos couvertures sur le sol ; le sommeil de plomb qui nous envahit bientôt nous empêche d'entendre les bruits de la montagne et de nous apercevoir du départ de tous nos quadrupèdes.

Au réveil, silence complet : tout a disparu, et nous nous partageons en deux bandes pour nous mettre en recherches, laissant au camp le vieux berger pour préparer le déjeuner tout en mettant un peu d'ordre dans nos bagages et dans les caisses de conserves entamées un peu au hasard. Heureusement le vieux Black, épagneul abâtardi mais fidèle, s'est attaché à moi ces jours-ci assez pour être resté couché à mes pieds.

Sans lui, malgré toute l'habileté de nos compagnons, je ne sais trop à quelle heure nous aurions retrouvé le troupeau et nos chevaux. Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour du camp, le sol est tellement piétiné que toute piste est impossible à suivre et nous ne pouvons deviner si les bêtes ont été chercher un meilleur pâturage, soit en amont, soit en aval, car des deux côtés le fourrage a été bien abîmé les jours passés.

Black a dû s'apercevoir de nos hésitations, car au bout de peu d'instants il prend résolument sa direction, mais tout autrement que nous ne nous y attendions en marchant vers l'arête de séparation du Rubicon et du Wallace Cañon, par un sentier suivi une fois seulement par le troupeau il y a un mois environ. Nous n'aurions probablement pas songé à aller chercher là nos montures, mais l'attitude de Black nous ayant paru très significative, nous le suivons, et bien nous en prend, car au bout d'une heure nous apercevons toutes les bêtes paisiblement arrêtées dans une clairière au bord du Wallace Creek. Nous prenons d'abord nos chevaux, puis nous faisons le tour des moutons, et, aidés par les chiens et par les coups de revolver, nous ramenons toute la masse vers le camp abandonné.

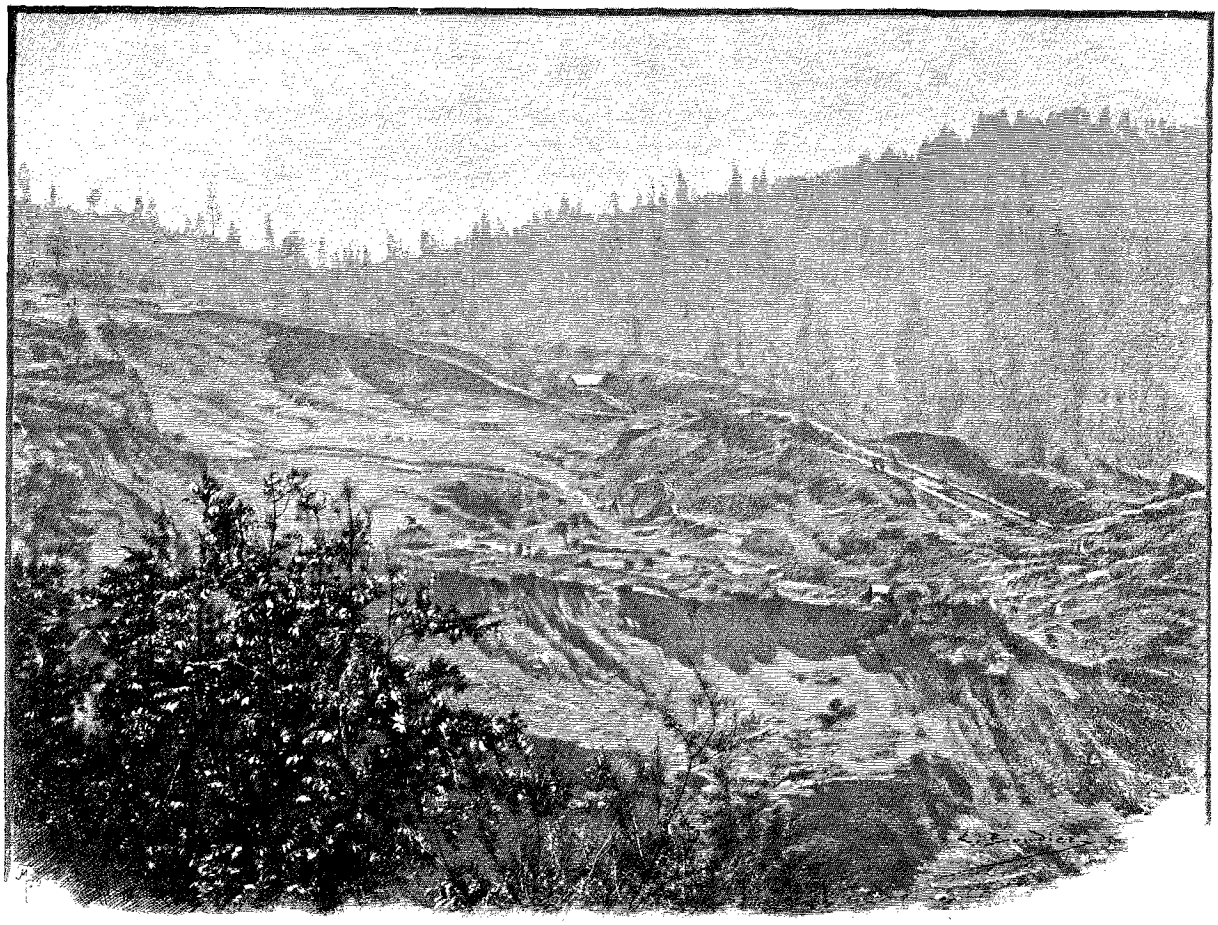
Je continuerais bien quelques jours encore ces amusantes expéditions, cette vie libre et active, abondante en péripéties variées, plus gaies que tragiques, avec ces jeunes compagnons, s'il ne fallait retourner aux levés de plans et aux occupations plus sérieuses. Un autre motif encore me décide à hâter mon départ : ce sont les accès de fièvre de Cyrus, dont la jeunesse paraît s'accommoder assez mal de ce régime trop frugal, des nuits à la belle étoile et de la fatigue des courses forcées à pied et à cheval : car ces stations en montagne ne sont pas impunément supportées par les tout jeunes gens. C'est charmant pour quelques jours, mais fort anémiant à la longue, à la haute altitude de 2000 à 2500 mètres, épuisante quand on y fait un long séjour.

Nous partons donc aussitôt après le lunch, pensant arriver le soir au Ralston Divide ; mais un chasseur sait-il jamais comment tournera la journée! Un cerf part devant moi, je lance mon cheval et je le tue au passage du ruisseau voisin. Mais je ne veux pas que ma chasse soit perdue, et il s'agit de le faire porter par le mulet, déjà chargé de nos couvertures. Cyrus vient m'aider : nous mettons les paquets en croupe de nos chevaux et nous amenons le mulet près du cerf; mais combien de temps nous perdons à essayer de faire accepter cette charge ! nous y réussissons enfin, après avoir enveloppé la tête de la bête de somme dans une couverture. Puis nous traînons la mule derrière nos chevaux, malgré sa défense et les coups de dents qu'elle lance contre le cadavre pour l'arracher de son bât.

Un peu plus loin nous déjeunons, quand Cyrus voit un autre cerf : il saisit l'arme qu'il rencontre à portée de sa main et s'élance dans la direction où les cornes ont disparu ; au bout de dix minutes un coup de feu m'indique la direction de la rencontre, et quelques instants après les appels de Cyrus m'annoncent son nouveau succès. Je lui amène le mulet, déchargé, et je trouve mon compagnon essayant sans succès de tirer un magnifique broquart d'un trou où il s'était élancé pour mourir. A nous deux, nous sortons l'animal, mais impossible de le faire supporter à notre mulet, dont la furieuse défense nous empêche de nous rendre maîtres, faute d'avoir un sac pour lui envelopper la tête. Comme d'ailleurs le poids des deux cerfs serait trop lourd, nous nous décidons à nous servir de la longe pour suspendre le cerf à un petit chêne, assez haut pour mettre le gibier à l'abri des chacals jusqu'au lendemain.

Nous repartons donc assez tard. Nous revenons à nos chevaux, et, suivant le même système, nous enveloppons d'un sac la tête du mulet, ce qui nous permet d'emporter avec nous la victime du matin. Mais comme la nuit doit bientôt tomber nous ne pouvons songer à rentrer au camp Ralston ce soir, et nous nous décidons à chercher refuge à la hutte de Marshall, où nous pouvons trouver bon pâturage pour nos montures.

Cette hutte, l'une des plus anciennes de la contrée, mérite une brève description. Elle a été établie par les



EXPLOITATION HYDRAULIQUE LAGRANGE. — DESSIN DE BOUDIER.

premiers prospecteurs du Brustry Cañon, tout près de ce torrent et dans une clairière très pittoresque et très fraîche entourée des plus beaux arbres que l'on puisse voir. Pour la construire, les ingénieurs ont fait preuve d'une ingéniosité très originale : ils ont choisi deux beaux pins, éloignés de 6 mètres l'un de l'autre, et ils les ont fait tomber parallèlement ; en coupant ces troncs à 15 mètres de la première attaque, ils ont eu, en place, deux énormes pièces de bois qui ont fait les soubassements de l'édifice ; les restes de ces géants taillés en tronçons de 6 mètres ont été roulés aux deux extrémités pour achever le soubassement. Sur ce lourd cadre, une seconde ligne de troncs, simplement posée, a complété les quatre murs, en état de résister à l'artillerie, et dans lesquels la porte et les fenêtres ont été taillées à coups de hache. Par-dessus le tout un toit en bois fendu et à l'intérieur deux cloisons et une cheminée.

Telle est la maison, qui dure depuis quarante ans, et que le vieux Marshall occupe depuis quelques années, par droit de conquête, l'ayant trouvée inhabitée ; il est d'ailleurs convaincu qu'il en est de ce fait devenu le légitime propriétaire.

Contre le mur de la hutte est clouée une peau d'ours toute fraîche, et nous trouvons le sieur Marshall fort occupé à faire fondre un chaudron de graisse, qu'il destine aux besoins de sa cuisine pour tout l'hiver. Dire que l'odeur est agréable auprès du fourneau, ce serait évidemment exagéré, mais nous n'en acceptons pas moins, comme curiosité, le bifteak d'ours que nous offre le vieux isolé ; et ce mets, bien grillé dans un peu de la graisse provenant de la victime même, nous a paru très digne de la réputation générale de cette viande sauvage.

L'ours a fait les frais, non seulement du repas, mais aussi de toute la conversation, et c'est là que j'ai appris comment se fait cette chasse à la trappe : Marshall nous montre sa trappe, la lourde chaîne servant à la fixer à une souche, et nous explique comment il procède. Pendant trois ou quatre jours, il promène un quartier de viande gâtée sur le chemin où il a reconnu le passage d'un ours, en prolongeant cette traînée dans la direction où il a l'intention d'installer son piège. Quand il parvient ainsi à un gros arbre un peu isolé, il cloue le quartier de viande à 3 mètres au-dessus du sol contre le tronc de l'arbre, et, au pied, au-dessous de l'appât, il cache sous les feuilles mortes un piège à ressorts tendus. L'ours, attiré par les émanations, arrive à son tour au pied de l'arbre, il se dresse pour atteindre la proie offerte à sa gloutonnerie, et piétine auprès de l'arbre : si bien qu'il se fait prendre par une patte de derrière. Pour le maintenir, il faut un appareil puissant, dont le prix est

d'une quinzaine de dollars : encore est-il dangereux de laisser trop longtemps le piège tendu sans le visiter, car souvent après quelques heures l'animal finit par dégager sa patte en la déchirant, ou bien il est dévoré par les lions et les chacals.

Le vieux Marshall est encore plus en dehors de toute relation avec les hommes que les deux vieux garçons de Long Cañon. Cependant ces trois solitaires ont établi entre eux une sorte de confraternité, et se partagent les ours et les cerfs qu'ils tuent de temps en temps : c'est une habitude fort intelligente pour renouveler leurs garde-manger. Jusqu'à cette année, il y avait sur le Ralston Divide deux autres isolés : l'un d'eux vient de mourir de vieillesse et de maladie. L'autre, un Chinois, dernier reste des anciennes exploitations, a travaillé seul pendant vingt ans à laver les résidus contenus dans le chenal d'écoulement des déblais du Vieux Pit; cet été, il a achevé ce grattage, fort rémunérateur, dit-on, et il est parti un beau matin avec ses économies, laissant à qui veut s'en emparer sa baraque et son petit matériel. Les trois survivants sont probablement destinés à mourir dans leurs huttes.

La chasse est pour ces hommes une ressource sérieuse : le gros gibier est assez abondant ici, quand on sait le trouver, et même quand on ne le cherche pas. En quittant Marshall, laissant Cyrus aller prendre le cerf abandonné la veille, je me dirige sur le camp Ralston, ne pensant guère à chasser pendant cette course : et cependant, au moment où je vais passer un des *ditch*, à sec maintenant, créés jadis pour les mines, un beau lion se dresse tranquillement dans le canal. Je saisis ma carabine, mais mon cheval se retourne, et avant que j'aie pu le ramener ou sauter à terre, le lion a disparu dans les buissons, et je le cherche des yeux sans succès.

Vers le milieu d'août, nous avons fait une rapide tournée dans le comté de Trinity, dans le but de voir les mines hydrauliques installées dans ces régions par nos compatriotes : M. de Lagrange auprès de Weawersville, un peu plus loin Junction-City avec M. Saladin; puis au nord Minerwille avec MM. de Kergolay et de Boutrey.

Il y a dans cette région un immense amas morainique aurifère descendant du mont Thasta parallèlement à la grande cassure géologique qui définit la limite du comté de Trinity et de la vallée du Sacramento; sur la cassure même on rencontre une série de gisements d'or, de mercure et de cuivre. Ces mines se partagent entre toutes les nationalités du globe : il y a des groupes anglo-saxons, hollandais, chinois; mais les Français, qui ont été les premiers explorateurs du pays, y ont conservé une importance considérable, et c'est dans leurs mines que nous avons rencontré les types les mieux étudiés d'explorations hydrauliques avec l'énorme jet d'eau géant.

La contrée est assez agréable à parcourir, mais bien moins attrayante que la Sierra Nevada proprement dite, et je me suis hâté d'aller passer là le dernier mois de mon séjour en Californie, tant pour surveiller quelques travaux de prospection que pour chasser à l'aise. Et l'approche de la saison des neiges, faisant redescendre le gros gibier vers les profondes vallées, m'a valu en effet quelques beaux échantillons de cerfs et d'ours.

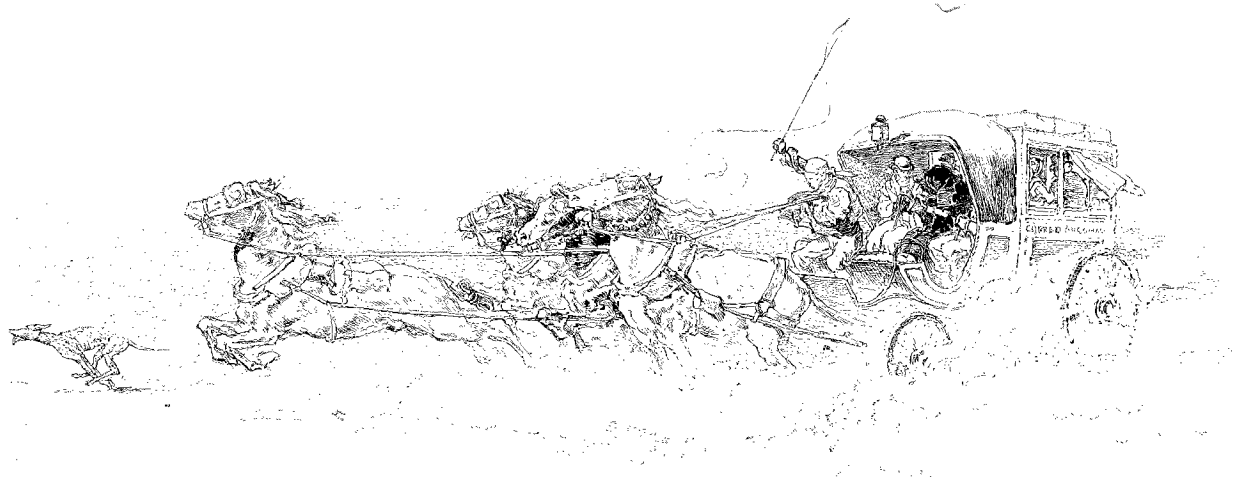
J'ai été moins heureux avec les lions : j'en ai vu cependant fréquemment, et même je dus courir un jour sur un beau couple pour lui arracher un cerf que je venais de blesser; le cerf était abattu quand je l'ai atteint, mais abandonné par les lions, et je ne pus tirer ceux-ci, cachés par les broussailles, trop peu hardis pour m'attendre et pour tenter de défendre leur proie contre moi. Quant aux ours, tant à la trappe qu'auprès de mes pièges, j'ai pu en abattre presque chaque jour au milieu d'octobre, et, tout en remportant leurs épaisses fourrures, je me suis bien promis de revenir quelque autre année, et de m'occuper davantage des lions fuyards.

F. DE LONGE.



LE PACIFIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA DILIGENCE D'ARGAMASILLA (PAGE 530).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



GREGORIO (PAGE 531). L'AMO DU PARADOR DEL CARMEN.

I

En route pour Argamasilla : Madrid ; Ciudad Real. Manzanares. — Une Bodega. La voiture de poste.

C'ÉTAIT en juillet, la nuit. Je roulais vers ces mêmes plaines tristes de la Manche où j'avais déjà vagabondé dans ma jeunesse. Des amis m'avaient très sérieusement conseillé de ne pas m'aventurer parmi ces populations incultes, à demi sauvages, à moins toutefois d'avoir une escorte de police, et encore sans la perdre jamais de vue. « C'est qu'on joue du couteau là-bas ! » ajoutaient-ils, et sur un ton pas mal tragique. Mais c'étaient des Espagnols qui parlaient ainsi, et ils se plaçaient à cette sorte de « point de vue national » qui consiste à dénigrer, au profit de la sienne propre, les autres provinces, et particulièrement cette peu engageante contrée de la Manche, la plus retardataire de toute l'Espagne....

J'étais étendu sur les coussins d'un compartiment vide. De temps en temps, tout en somnolant, je pensais aux aventures prochaines et je me rappelais les adieux des gens de Madrid, adieux d'autant plus cordiaux que j'avais promis quelque argent pour la garde de mes bagages. Je pensais à ma course à travers les rues étroites jusqu'à la station, regardant tout le long du chemin les Madrilènes qui prenaient le frais le soir. Ils ne se doutaient guère combien j'étais heureux de me retrouver parmi eux, quel spectacle charmant c'était pour moi que celui de leurs rues animées. Je me souvenais distinctement d'une petite *plaza*, sur les pauvres pavés de laquelle mon fiacre faisait des cahots désespérés et où je m'arrêtai un instant pour acheter des oranges, de délicieuses oranges, que vendait, sur son fragile éventaire de bois et de papier, pour un prix dérisoire, presque pour un sourire, une femme basanée, en haillons, les cheveux défaits, mais d'une dignité de princesse.

A la gare, un commissionnaire raide et grave, chargé du très petit paquet contenant seulement mon linge de rechange, m'avait précédé à pas comptés, et avait ouvert la portière d'un compartiment de première avec fracas, semblant dire ainsi aux curieux : « C'est un personnage d'importance, qui n'a pas beaucoup de bagages, mais qui pourrait en avoir bien plus s'il voulait. » Il y a toujours des curieux au départ des trains en Espagne. Voyager est une affaire si inaccoutumée et si pleine de risques, que les parents et les amis sentent que c'est un devoir de témoigner par leur présence quelle part ils prennent au danger de l'entreprise. Sans doute on fait des prières quelques semaines auparavant ; on envoie des lettres de faire part du fatidique événement. Et même, quand le grand jour est passé, la famille, ou le petit cercle d'amis, au café, doit avoir quelque peine à reprendre ses habitudes sans exprimer fréquemment son souci et ses vœux pour que tout se passe bien pour l'aventureux voyageur !

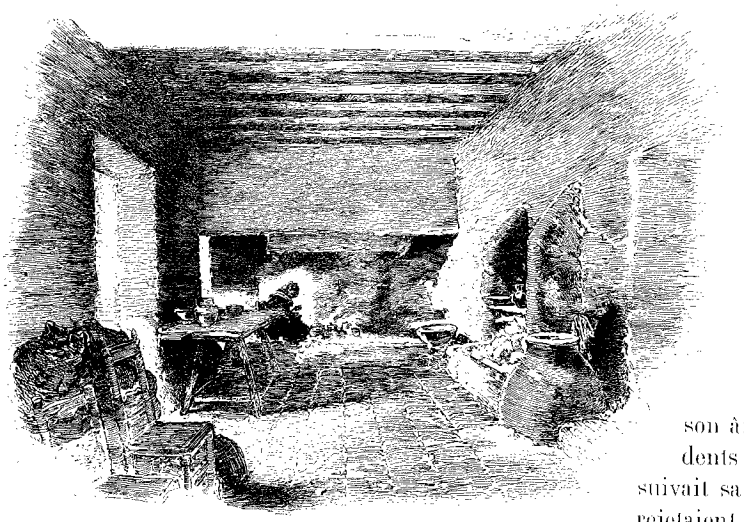
Mais quel contraste faisait Ciudad Real, capitale de la Manche, « l'Impériale et le Séjour du Dieu des Sou-

1. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte et dessins inédits. Voir page* 540 *la note relative aux illustrations de ce voyage par Daniel Vierge.*

rires, » comme le qualifie Cervantes, avec ce New-York si bruyant que j'avais quitté depuis seulement une douzaine de jours! Dans la fraîcheur et la pureté de l'heure matinale, la transparente magnificence du ciel vert pâle faisait fortement ressortir l'insignifiance de la petite ville et de ses maisons basses, toutes disséminées.

Les murailles blanchies à la chaux paraissaient encore plus nues lorsque l'œil rencontrait çà et là quelque balcon de fer forgé, quelque porte garnie de clous ou de serrures et de gonds historiés. Tout était étrangement calme dans la longue et étroite rue, non pavée, et l'on sentait la même oppression qui tombe de façon si saisissante sur le voyageur dans les cités arabes. De fait, la Manche est moresque, pays et gens. Les Mores y ont imprimé leur cachet, la trace de leur domination, partout, dans les aspects de la ville, la physionomie de la race, le caractère, le tempérament des habitants, les rapports sociaux et domestiques.

Ce fut une hospitalité arabe, et de la meilleure espèce, qui m'accueillit, tout étranger que j'étais et à cette heure matinale, lorsque je frappai à la porte du père de Carlos, l'ami que je venais de quitter à Paris. L'ami de Carlos fut reçu à bras ouverts, et mes nouvelles connaissances me furent beaucoup plus utiles que nos représentants à Madrid. En effet, dès dix heures, j'étais à même de continuer ma route, ayant en ma possession un ordre du gouverneur de la province pour être accompagné d'une escorte de police à cheval partout où je pourrais le désirer pendant mon voyage.



LA CUISINE DU PARADOR DEL CARMEN.

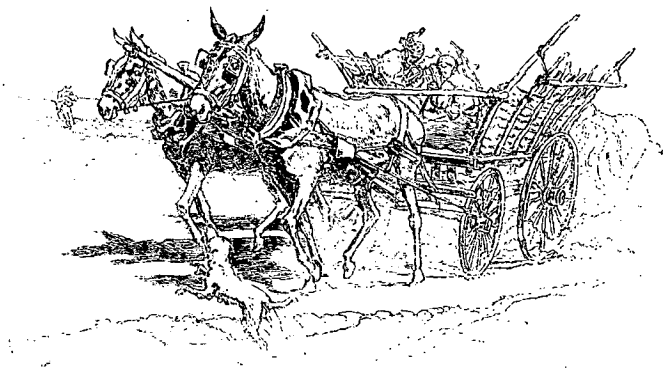
Le train, cette fois, rampait à travers un paysage tout à fait africain. La plaine, avec la végétation de la même couleur que le sol, s'étendait, dans une désolation suprême, sous le ciel bleu avec son intense et cruel soleil de midi. Pas de maisons, pas le moindre signe de vie pour animer ce torride désert. A un moment pourtant, sur la route qui courait le long de la voie, se montra cahin-caha un groupe caractéristique. En tête, l'homme sur son âne, les jambes ballantes, la tête en arrière, les dents étincelant entre les lèvres ouvertes; à pied suivait sa femme, à longues enjambées cadencées qui rejetaient ses lourdes jupes en plis rythmiques. Enfin, un ânon fermait la marche en flânant, l'allure capricieuse, et tout prêt à décamper en cas de poursuite.

La femme ne se rendait point compte de ce mélancolique contraste entre les sexes qui me frappait; et non moins mélancolique était le contraste entre l'homme et la bête qu'il montait et qui paraissait si épuisée qu'on eût dit que chacun de ses pas allait être le dernier. En Espagne, ceux qui possèdent des bêtes de somme connaissent le dernier degré de fatigue et de faim que ces pauvres esclaves peuvent supporter, et ils les maintiennent à ce degré, gagnant ainsi le maximum d'effort pour le minimum de dépense. Mais ils ont l'astuce de laisser les jeunes grandir en liberté et en relative abondance, pour se préparer aux épreuves à venir.

Nous avions presque dépassé ces voyageurs, l'homme chantant à tue-tête et regardant droit devant lui, lorsque la femme tourna un peu son profil aquilin et nous jeta un rapide regard. Selon toute probabilité, elle n'avait jamais pris un train, et n'en prendrait jamais, et la pauvre créature devait s'étonner, à sa façon muette, de voir des gens vaguer si loin au lieu de rester là où ils étaient nés. Les réflexions du petit âne étaient aussi lisiblement écrites dans toute son attitude que s'il s'était écrié en pur castillan, lorsqu'il s'arrêta un moment, nous regardant tout effaré : « *Demonios* ! qu'est-ce que c'est que cette machine infernale? » Puis il tourna sur lui-même et décampa, lançant ses quatre pattes dans toutes les directions.

Il y eut un changement de trains à Manzanares, un endroit qui, en dépit de son nom poétique et de son antiquité, semble tout juste une poignée de maisons jetées au hasard, comme des billes dans un coin de nursery. La vie n'y manque pas cependant, et il y a là une des plus grandes distilleries (*bodegas*) de l'Espagne. J'y jetai un coup-d'œil sur les ouvriers déjeunant sous un clair et neuf hangar, près d'une formidable rangée de jarres en terre, dont chacune, dit-on, contient douze cents gallons de vin. En revanche, les nombreux moulins à plâtre que l'on voit ici sont tout ce qu'il y a de plus primitif : on y travaillait, à ciel ouvert, sur les aires pavées, comme au temps des Romains, des Ibères et des Mores. Des chevaux, des mules, des ânes, étaient simplement attelés à des planches, sur lesquelles se tenait le conducteur, faisant décrire à son attelage des cercles de plus en plus étroits, jusqu'à ce que le tas de calcaire fût aplati.

Puis voici la station d'Argamasilla, toute solitaire. La seule chose un peu vivante qui se trouve près d'elle est la voiture de la poste, une machine à quatre roues, sans ressorts, avec des bancs de bois pas rassurants, sous un toit de paille tressée, recouvert de toile. C'était l'heure la plus chaude de la journée, et la journée la plus



UNE GALÈNA.

chaude de l'année, à ce que dit le conducteur. Mais il n'eut cure pour cela d'épargner son attelage. Au claquement incessant de son fouet, les quatre chevaux couraient la galopade, soulevant d'épais nuages d'une poussière piquante qui estompait complètement route et paysage, et donnaient la sensation d'un voyage à travers une fournaise chauffée à blanc. Le chien du coche aboyait, les planches s'entrechoquaient, le véhicule craquait et plongeait. C'était comme un voyage de vengeance du bon vieux temps.

La partie de mon individu qui est monopolisée par l'artiste, je dirais presque ce qu'il y a en moi de Don Quichotte, trouvait cela charmant et raffolait de cet excès de couleur locale. Mais mon côté Sancho Pança, couvert de poussière, meurtri par les chocs et les soubresauts, était dans un état déplorable. Il se résigna toutefois à son martyre pour une bonne heure, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât pour faire boire les chevaux. Alors le train ralentit, et l'on put voir, de droite et de gauche de la route, des champs d'un blé grillé, dont chaque tige se dressait brillante et rigide comme un épieu. Devant nous était le village d'Argamasilla, « lieu de naissance de *Don Quixote*, » nous dit audacieusement le Guide; on voyait de plus en plus distinctement ses maisons blanches nichées parmi les arbres. Les rouges sierras, rêveuses sentinelles de la plaine, se dressaient tout à l'extrémité de l'horizon. Au-dessus du tout, des nuages d'une admirable forme faisaient sur le fond d'azur comme une exquise mosaïque de tons translucides.

II

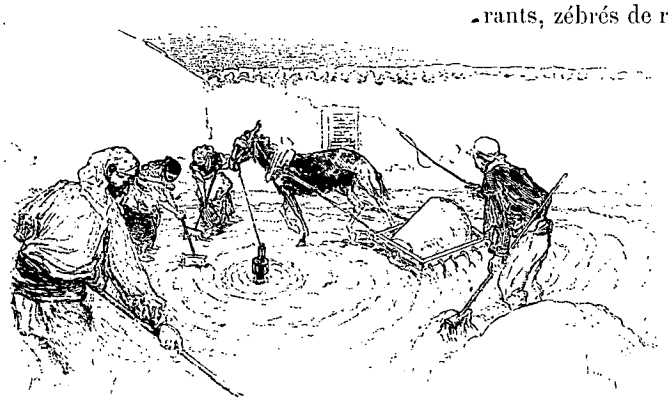
Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — Le Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes.

Nous entrâmes dans le village aux clics-clacs du fouet. Mais pas une âme n'apparut, jusqu'à ce que, traînant et solitaire personnage, l'aubergiste émergeât de dessous la natte qui recouvrait la porte de la posada : « *Al Parador del Carmen*, maison Gregorio ».

Gregorio eut peine à réprimer son étonnement : spectacle inusité! un voyageur! Il regarda les chevaux et ne dit rien. Le conducteur, lui, eut l'obligeance d'esquisser une introduction : « C'est pour vous, Gregorio. — Oui, ajoutai-je, et pour quelque temps, j'espère, don Gregorio, si je puis avoir un lit chez vous. » Un « don » placé à propos, en Espagne, ne manque jamais son effet, même s'il est adressé à cet être le plus indépendant et despotique de tous : un aubergiste de dernier ordre. « Mais certainement, señor, et pourquoi pas? » Et après ce court cérémonial, je suivis Gregorio sous son rideau de paille.

Le premier coup d'œil jeté sur le *Parador del Carmen* fit plaisir à ma partie Don Quichotte, car c'était l'endroit le plus pittoresque qu'elle pût imaginer. Là, enfin, je venais de faire un plongeon du monde civilisé et du XIXe siècle, en pleins temps anciens, et j'avais apparemment atteint le fond de la vie d'autrefois. « Apparemment » était sagement dit, car je devais par la suite voir des scènes encore bien plus primitives. Toutefois, ce fut une intense sensation tout d'abord que le passage de la pleine lumière à cet intérieur rouge, aux âpres relents, dépourvu de confortable, mais non de saleté.

Comme son ancêtre moresque le caravansérail, la posada était une suite de constructions irrégulières bâties autour d'une cour. C'est dans la chambre où je me trouvais qu'était concentrée la vie de l'endroit. Des murs et des piliers se dressaient dans un désordre, des arches ouvraient des vues inattendues sur des retraits sales, odorants, zébrés de rayons de soleil. Des rangées de troncs d'arbres tout noirs, très rapprochés, formaient le toit, entièrement enguirlandé de toiles d'araignées. Des centaines de mouches faisaient entendre un incessant et puissant murmure, semblable à celui des instruments à cordes d'une symphonie, sur lequel brochaient des ronflements s'échappant de corps étendus çà et là dans les coins sur la dure, et aussi le bruit sec et continu des mâchoires de mules, broyant le fourrage dans les mangeoires.



MOULIN A PLÂTRE.

Je suivis Gregorio à l'étage au-dessus et conclus un rapide arrangement pour l'usage exclusif d'une petite chambre blanchie à la

chaux, garnie de trois lits et de gros matelas roulés sur la planche, moyennant le prix exorbitant de dix sous par jour. Je voulais, politiquement, me concilier cet homme, ce Gregorio, l'*amo*, l'âme même de cet établissement. Puis je redescendis bien vite pour jouir de l'enchantement du spectacle.

Seulement, mon Sancho Pança fit alors valoir ses droits, et exigea quelque chose de plus nourrissant que des sensations difficiles, suivant lui, à concilier avec un estomac vide. J'eus donc à déranger l'amo, qui, assis sur un banc de pierre la tête entre ses mains et ses coudes sur les genoux, était évidemment en train de se demander quelle sorte d'homme pouvait être cet étranger, habillé comme un compatriote, mais ayant un cachet spécial qu'il ne pouvait déterminer. Pança se sentit réjoui lorsqu'il fut répondu qu'il était possible de manger un morceau. « Et que pourrai-je avoir, amo? demandai-je. — De tout, señor. » C'est là-bas une fallacieuse abréviation, et il faut sous-entendre : « De tout — ce que vous avez apporté ». Or, je n'avais rien apporté du tout.

La destinée ne me fut cependant pas par trop cruelle, car, avec l'aide de trois femmes, d'un gamin et d'un de ces vieux personnages en ruines qu'on rencontre, fonctionnaires obligés dans toutes les posadas, et qui font les courses, amusent la maison et servent de têtes de Turc, on finit par me fabriquer, bien lentement, la plus compliquée des omelettes. Dans une petite chambre obscure, dont la clef pendait à sa ceinture, l'amo s'en fut chercher les ingrédients qui composaient ce mets : des œufs, des patates, des oignons, des herbes, du jambon, des choses inconnues. Lorsque cela fut servi sur un banc et que Pança put s'asseoir face à face avec ce plat, ce fut le signal pour chacun d'arriver en traînassant. Était-ce l'odeur d'huile d'olive trop séduisante pour qu'on y pût résister? Était-ce le spectacle étrange d'un homme mangeant avec un couteau et une fourchette, spectacle trop rare pour qu'on le manquât? Quoi qu'il en soit, les assistants, semblables à un parti de petits chiens qui observent un autre chien rongeant un os, étaient assis ou debout autour de moi, et observaient chaque morceau qui disparaissait, me fixaient avec des yeux si brillants, épiaient tous mes mouvements si attentivement, que j'en ressentis une sorte d'oppression et compris que le moment était venu pour moi de prendre une détermination. Je n'avais pas manqué, suivant le code de la politesse espagnole, d'offrir à chacun de partager mon omelette avant de l'entamer, et maintenant c'était l'instant psychologique où il fallait transformer en amis mes observateurs, sinon mes journées suivantes étaient manquées. Le plus cordialement que je pus, j'offris à la ronde un coup de mon vin. On refusa, comme de coutume on le fait religieusement dans toutes sociétés, même quand on refuse à contre-cœur. Une offre réitérée et sur un ton plus familier : « *Vamos, vamos, hombres*, » mit chacun au point. L'outre passa de mains en mains et l'animation commença de régner. Les cigarettes furent allumées; on hasarda des remarques, on posa des questions et l'on fit des réponses, et le bourdonnement des mouches ne fut plus qu'un sourd accompagnement aux voix des hommes, tandis que le monde d'Argamasilla commençait à se révéler à moi. Oh! très semblable à notre monde, ce monde d'Argamasilla, mais caractéristique par certains grands ou petits côtés. Les manières de ces demi-Moresques étaient bien amusantes à observer. Tels que les indigènes de l'Italie méridionale, ils semblent nés pour finasser, et n'arrivent à leurs fins que par de lents et compliqués détours. Après avoir appris ce qu'ils connaissaient déjà, que j'étais un étranger (un terme qui s'applique à tous ceux qui ne sont pas de la Manche), ils commencèrent à me dresser une foule de petits pièges pour savoir quelle sorte d'homme j'étais, ce



UN DES RARES BONS MOMENTS DES FEMMES.



MULETIERS DANS LA POSADA D'ARGAMASILLA.

que j'étais venu faire. J'imagine que si les chats pouvaient parler, ils s'y prendraient à la façon de ces gens-là, lentement, avec la même imperturbable lueur de leurs yeux fixes et brillants. Ces muletiers et ces gens de l'auberge, pour ainsi dire, avançaient doucement une patte, la retiraient, la ravançaient, jusqu'à ce qu'ils eussent recueilli l'indication, et que ce petit jeu prît fin : ils avaient appris ce que je voulais faire, et chacun se mit à me faire profiter de son idée et de son expérience. Les plus intéressants renseignements furent ceux du principal satellite de l'amo, un drôle nonchalant, porteur d'une vieille cape graisseuse, ornée des lettres fatidiques P. D. T. (*plaza de toros*), qui indiquaient un amateur et un maître en fait de courses de taureaux.

« Oui, señor, Don Quichotte était un curieux gaillard. On a fait un gros livre sur lui, connu de tout le monde entier, même des Anglais, des païens et des autres. Je l'ai lu et je l'ai trouvé farce, mais je n'ai pas compris le meilleur. Il n'y a que les gents instruits qui en comprennent le fin mot. On dit que toute la science du monde y est renfermée et que si vous le saisissez vous pouvez devenir aussi riche que vous voulez. Mais moi, je suis un ignorant, ça n'a fait que m'amuser. Don Quichotte était un type assez comique pour sûr ! Aller prendre des maritornes à l'auberge pour de nobles demoiselles! En voilà, un âne!

« Et Sancho, vous dites? Ben dame, il est comme vous et moi. Il a besoin de manger, de dormir, de s'accommoder au mieux avec tout un chacun. Mais je ne connais pas le livre. Il y a dedans je ne sais quoi qui le fait lire et relire par les prêtres et les gens de cette espèce. Don Federigo, un homme de loi, qui vit maintenant à Madrid, dit que ce bouquin n'a pas son pareil, et qu'il est rempli de politique et de toute espèce d'histoires.

« Oui, señor, Argamasilla est encore remplie de souvenirs de Don Quichotte. Il y a son portrait dans l'église et il n'y a pas longtemps qu'on a démoli sa maison. Voici le gentilhomme qui a installé une belle bodega à la place, une bodega aussi belle que n'importe laquelle à Madrid. — Ici toute l'assemblée salua un jeune homme mis en citadin, qui venait de faire son entrée. — Et nous vous montrerons aussi la prison où Cervantes a écrit son livre. »

Une petite distribution de vin amena encore des dizaines de flâneurs et de notables, qui entretinrent la discussion sur Don Quichotte. C'était si amusant que la journée se passa de la sorte. Le soir, je m'assis avec l'amo

à la porte, dans l'ombre, sous le ciel de sombre lapis-lazuli tout étoilé. Un murmure semblable à celui de la mer calme faisait paraître plus retentissants les bruits accidentels, l'aboiement d'un chien, le tintement des mules qui se rendaient à leur abri pour la nuit. Un paysan rentrant des champs passa d'un pas rapide, ou plutôt qu'on devinait tel, bien que le rythme énergique de sa marche fût assourdi par la poussière de la route. Il chantait à pleine voix, une voix riche, inculte, un chant andalou, une de ces *malagueñas* qui tendent à remplacer dans toute la Péninsule les chansons locales. Chaque vers formait un sens musical complet, jeté comme un trille et finissant sur une longue et vibrante note mineure, et une longue pause avait lieu entre chaque vers.

Avec toi ou sans toi
Mes maux ne peuvent avoir de remède.
Avec toi parce que tu me tues,
Sans toi parce que j'en meurs....

La voix, tantôt pleurante, tantôt soupirante, conservait son timbre mâle; les mots les plus pathétiques étaient jetés à travers l'espace avec l'expression la plus passionnée. C'était comme un chant de rossignol, aussi instinctif, et s'harmonisant aussi bien avec le moment et l'endroit.

En rentrant, vers dix heures, je vois le fils de l'amo, un garçon de dix-huit ans, étendu sur le sol, avec son manteau pour tout lit et le harnais de sa mule pour oreiller.

– Eh! pourquoi ne couche-t-il pas dans un lit? demandai-je.

– A quoi bon? répond l'amo. A minuit il va falloir qu'il aille travailler aux champs. Nous sommes dans la saison des moissons et il faut que nous travaillions jour et nuit.

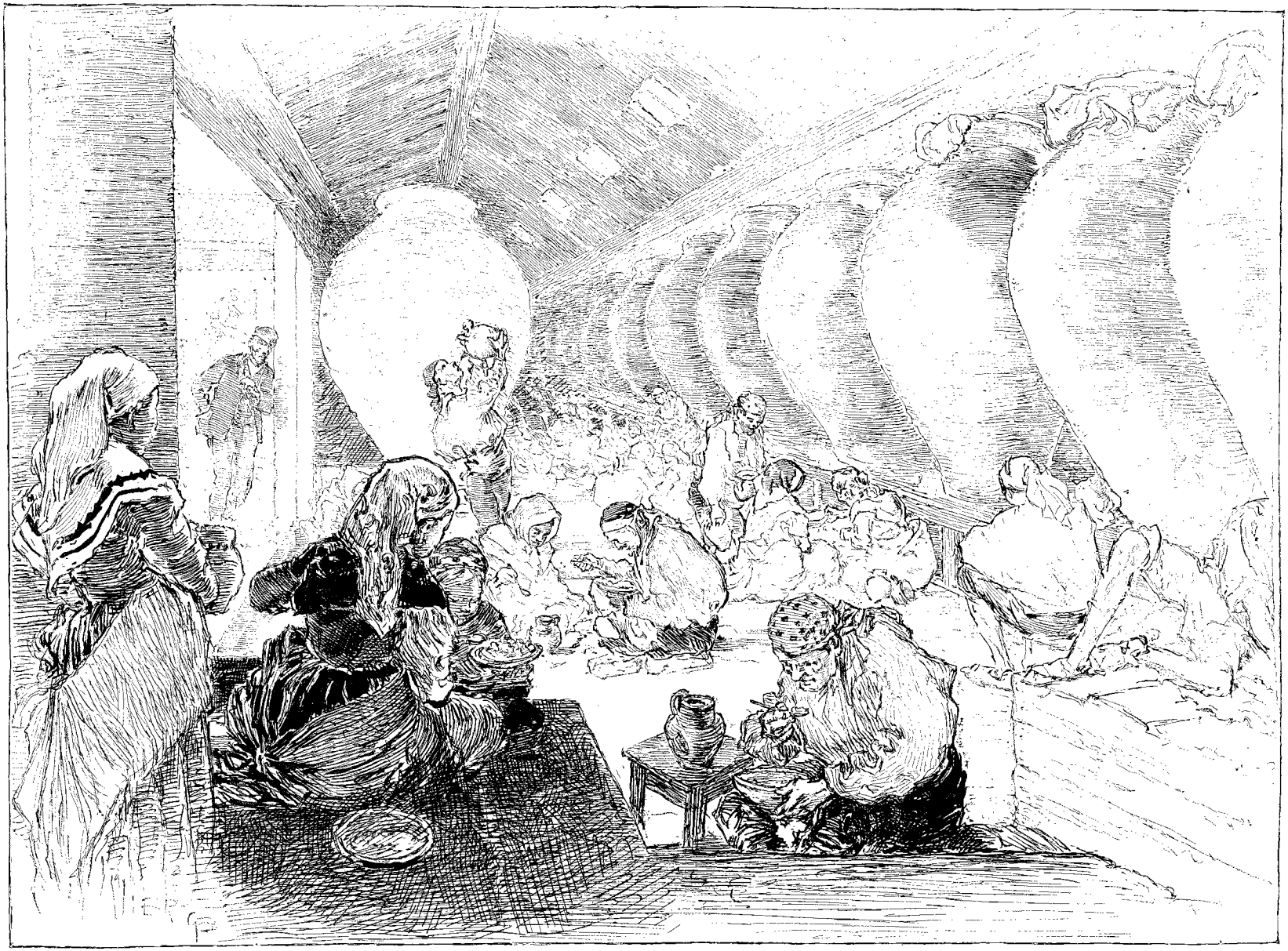
Je ne tardai pas à constater que *nous* signifiait tout le monde dans la maison, à la vérité, excepté l'hôte lui-même.

Les jours suivants me fournirent une bonne occasion d'étudier la vie d'une posada dans ce qu'elle a de typique. L'amo, un des rares personnages à leur aise d'Argamasilla, possédant des blés et des vignes, passait ses heures matinales et les fins d'après-midi à surveiller ses ouvriers. Il rentrait ordinairement à neuf heures du matin, avec son fils et quelques-uns de ses hommes, qui avaient été travailler dès trois heures de la nuit. Tous prenaient alors leur premier repas en commun. Les longs couteaux sortaient de leurs gaines; chaque homme taillait une mince tranche de pain, la fichait au bout du couteau, et s'en servait ainsi comme de cuiller pour plonger dans l'écuelle placée sur un banc au milieu du groupe et remplie de pois durs et de concombres nageant dans l'huile et l'eau.

Chaque cuillerée nécessitait la confection d'une nouvelle cuillère, et il fallait pas mal de dextérité pour

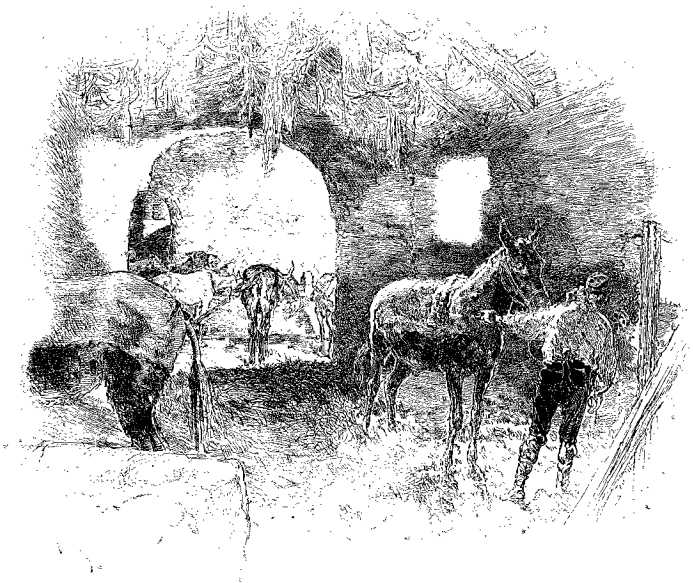


LA PLACE D'ARGAMASILLA LE JOUR DU MARCHÉ.



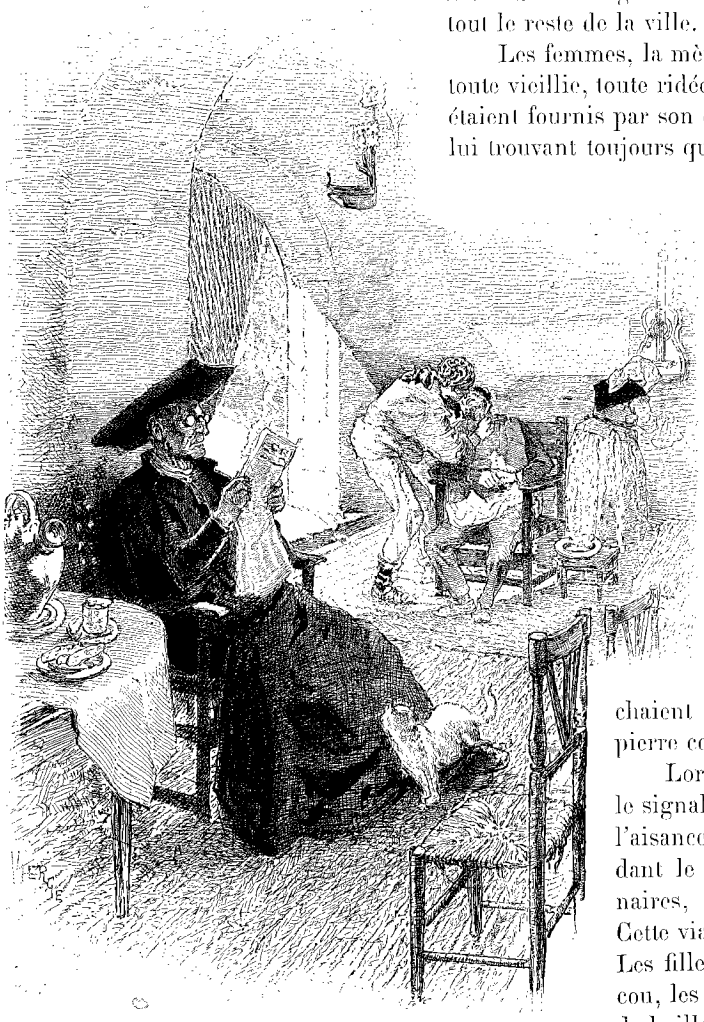
LA BODEGA A MANZANARES.

attraper, même en s'aidant du pouce, assez de pois pour couvrir la bouchée de pain. L'amo passait l'outre de vin une fois seulement et chacun en prenait très modérément. Quand un homme avait fini, il passait le revers de sa main sur ses lèvres, se levait et allait à la cruche d'eau. Il l'élevait à bout de bras, et prenait une longue lampée; puis, la cigarette allumée, repartait au travail. Quel frugal régime! Il n'est pas étonnant que ces paysans soient des êtres aussi sains, aussi solides, aussi découplés. Ils marchent d'un pas léger, souple: même en plein repos, ils semblent prêts à se mouvoir, sans effort, comme par un ressort. Nos préjugés sur l'indolence espagnole ont quelque raison d'être quant à la « société », mais les paysans sont aussi laborieux que n'importe en quel pays, et ils travaillent à des conditions qui sembleraient insuffisantes même au dernier manœuvre italien.



L'ÉCURIE DE LA POSADA À ARGAMASILLA.

Pendant les heures torrides, l'amo demeurait à la maison. Une couple de parasites lui tenait compagnie, riant de ses plaisanteries et se confondant en admiration à ses sages sentences. Lors de mon séjour, Gregorio se confectionna une paire de chaussures, et ses amis, profitant de cette rare occasion, demeuraient assis près de lui, s'émerveillant des progrès du travail. Gregorio faisait quelque chose! La nouvelle fut bientôt répandue dans le voisinage, et de nouveaux flâneurs vinrent assister les autres, et admirer un homme qui travaillait si bien. Sans ces grands événements, la posada aurait été aussi calme que tout le reste de la ville.



LA BOUTIQUE DU BARBIER D'ARGAMASILLA.

Les femmes, la mère et les deux filles, vivaient très à part. L'*ama*, toute vieillie, toute ridée, était chargée de la cuisine. Les ingrédients lui étaient fournis par son époux après une bonne et bruyante discussion, lui trouvant toujours qu'elle en demandait trop, elle qu'il n'en donnait jamais assez. Les filles, modestes et gentilles fillettes, travaillaient sans cesse, aidant à la cuisine, rangeant les chambres des hôtes, tirant de l'eau au puits, arrosant les pièces, cousant. Toujours travaillant, ne jouant jamais, sauf par-ci par-là, quand on ne les voyait pas, s'amusant une minute avec les chiens et les chats.

Sur ce fond monotone, train-train de la vie de posada, défilaient jour et nuit toutes sortes de types de muletiers, gaillards fantastiques, à l'aspect de vraies bêtes sauvages, qui entraient et sortaient sans dire un mot, sans regarder personne. Après avoir soigné leurs mules, ils s'asseyaient dans un coin, mangeaient la croûte de pain et le morceau de fromage qu'ils avaient apportés, ou bien se couchaient sur le sol nu, sans couverture, avec une belle pierre comme oreiller.

Lorsque l'amo rentrait au coucher du soleil, c'était le signal du souper. La famille de Gregorio vivait dans l'aisance : elle avait de la viande une fois par jour pendant le temps de la moisson; mais dans les temps ordinaires, bien entendu, seulement une fois par semaine. Cette viande était toujours servie dans une sorte de soupe. Les fillettes avec leurs fichus d'indienne autour de leur cou, les hommes en manches de chemise avec un turban de haillons rouges autour de la tête, tous pieds nus, plon-



DON RODRIGO DE PACHECO (PAGE 529).

geaient à tour de rôle, démocratiquement, leurs cuillers de bois dans la même écuelle. Pas de tentatives de conversation, seulement de temps en temps la voix perçante de l'ama, avertissant un des ouvriers qu'il allait trop vite et mangeait plus que sa part. Le pauvre diable dont j'ai parlé plus haut, le souffre-douleurs, demeurait assis contre un pilier, sa vieille carcasse appuyée sur son bâton ; il regardait, de ses yeux perçants, d'un tout autre côté que celui de la table, et se donnait des airs de parfaite indifférence à l'égard de ce qui s'y passait. Certes, les chiens de la maison semblaient avoir plus de droits que lui. Vers le milieu du dîner, toutefois, Gregorio l'appelait, et l'invitait à s'asseoir au plat; là dessus l'ama soulageait sa mauvaise humeur en déclarant, par exemple, que « la porte de la posada était aussi grande ouverte que les portes de la ville », ou encore telle autre remarque plutôt froide ; à quoi le vieux paria répondait aussitôt sur un ton à la fois doux et pas mal noble : « Oui, señora, et je souhaite que beaucoup de bonnes choses puissent entrer par cette porte, sans compter la poussière. »



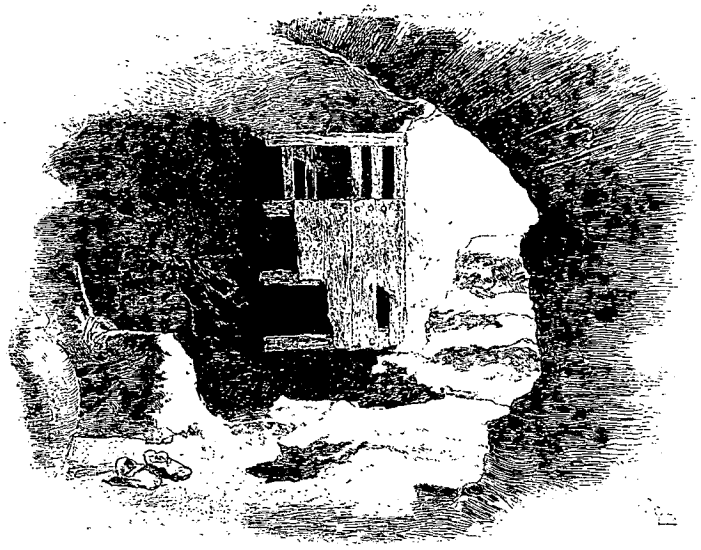
L'ENTRÉE DE LA PRISON DE CERVANTES (PAGE 537).

Ainsi se passaient, monotones, les journées, à la posada. Il paraît que le jour du marché, une fois par mois, l'animation devenait grande, et qu'il y avait alors des danses; mais les dimanches étaient semblables aux autres jours, sauf que les hommes profitaient de l'occasion pour faire quelques rudes plaisanteries sur les femmes qui se rendaient à l'église. Il y a fort peu de religion, mais énormément de superstition chez ces gens d'Argamasilla. Se rendre à l'église est une diversion dans la vie terriblement unie et dure des femmes, mais les hommes préfèrent demeurer sur la place, assis, ou debout sur quelque seuil ami et tout à la fois se livrer à des moqueries sur les prêtres et l'église et à des professions de dévotion à Notre-Dame.

Il est assez difficile de pénétrer les sentiments réels de ce peuple à l'égard de la religion. Le contraste entre la pauvreté des gens, leur pénible labeur et l'aisance et l'abondance relatives dans lesquelles vit le clergé, leur est sensible et ils se refusent à donner un sou à l'église, à moins qu'ils ne soient malades ou avancés en âge : dans ce cas, c'est une espèce de prêt dont ils attendent l'intérêt dans l'autre monde. Ils ont une manière à eux d'éprouver des sentiments de respect sinon d'idéal, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer la différence entre les actes de leurs prêtres et les paroles désintéressées de la religion : « Voyez-vous, señor, me disaient-ils, ces braves gens sont dans l'église pour en tirer largement leur vie et non pour être ses humbles et dévoués auxiliaires. Ils ne prient pour nous que si nous les payons.

Les Procuradores, vrais représentants du sentiment populaire castillan, ont formulé des sentences analogues, il y a des siècles : *Que no quieren los villanos ni el vino del sacramento si viene de vuestras manos.*

Comme les Argamasillans n'ont dans leur village d'industrie d'aucune sorte, ils vivent uniquement de la campagne avoisinante. Chaque villageois loue quelque champ d'orge ou quelque vigne appartenant à un des peu nombreux propriétaires du sol, caste aristocratique possédant la plus grande partie du district. Le meilleur de la récolte (non pas un tant pour cent, mais une somme fixe) s'en va à ces propriétaires, et le fermier par dessus le marché paye les impôts, qui sont élevés. Ainsi, d'un côté, aucun risque; de l'autre, les déficits dans les revenus sont comblés seulement par les années prospères.



LA PRISON.

Le fermier est tenu dans un perpétuel état d'endettement vis-à-vis du propriétaire, et sa dette court à des intérêts usuraires, seule condition sous laquelle on lui continue son fermage. Propriétaire foncier, ici, comme dans l'Italie du nord il y a cinquante ans, et dans beaucoup de districts de l'Italie méridionale d'à présent, signifie usurier.

Ce système inique prouve encore, si c'était nécessaire, la décadence de l'Espagne. N'était-ce pas le pays où, plus tôt peut-être que chez toutes les autres nations d'Europe, les communes conquirent leurs droits contre la féodalité? N'est-ce pas en Espagne que l'on vit les exploits des *Vaqueros* d'Asturie, des *Hermandinos* de Galicie, des *Communeros* de Castille, des *Argermanados* de Valence, des *Fueritas* de Catalogne, d'Aragon, de Navarre, de Biscaye, qui comptent parmi les plus glorieux combats pour le droit et la liberté dans toute l'histoire du progrès humain!

Le pauvre habitant de la Manche d'à présent ne diffère pas tant du vilain des temps féodaux, obligé de payer tribut au roi et au seigneur, de moudre son blé et de cuire son pain dans le moulin et dans le four seigneuriaux, de vivre dans l'ombre du château sans permission de travailler ailleurs. Il est vrai qu'aujourd'hui il peut prendre femme ou marier sa fille sans demander le consentement d'un maître et qu'il peut faire son testament à son gré, — mais pour ce qu'il a à léguer, c'est un assez illusoire privilège.

La gloire d'Argamasilla était la Casa de Medrano, une solide maison de pierre, qui était probablement dans le même état, à part les quelques atteintes de la vieillesse, que lorsque Cervantes y fut gardé prisonnier dans les caves[1]. Il est presque hors de doute que c'est l'endroit même où fut arrêté le projet du livre, « engendré dans une prison » (voyez le prologue de la première partie de *Don Quichotte*). Haute d'environ sept pieds, et d'une surface de vingt-sept pieds sur huit, cette cave malsaine, éclairée par un simple trou, est si obscure, que la porte fermée (c'est encore la porte d'autrefois qui survit en partie avec ses gonds et ses clous), on est certain que Cervantes ne put y écrire une ligne. Mais hasarder cette assertion serait faire aux habitants d'Argamasilla une insulte personnelle.

Comme Cervantes dit que « ce livre, enfant de son esprit, fut conçu dans une prison », vous ne ferez pas démordre les Argamasillans que l'ouvrage tout entier (même la seconde partie qui fut écrite dix ans plus tard que la première) fut composé jusqu'à la dernière ligne dans cette prison.

Les villages de la Nouvelle-Castille se disputent avec acharnement l'honneur d'avoir donné naissance à Cervantes ou à son héros. Des traditions locales sont conservées — ou inventées — pour prouver, par des dissertations très longues et assez folâtres (il y en a qui forment de gros livres), que Cervantes et Don Quichotte accomplirent dans chacun de ces villages toutes sortes d'actions. Au bas mot, si l'on prend en considération les prétendants les plus notoires, Cervantes est né au moins dans six endroits différents. Cela ne l'a pas empêché de vivre incompris et misérable. Son chef-d'œuvre, qui est devenu un des trésors de l'humanité et dont il a été publié plus de trois cents éditions, plus de la moitié traductions, est depuis plus d'un siècle et demi un des livres de chevet de l'immense foule. En Espagne, on le considéra comme à peine digne de l'attention des lettrés. C'est en Angleterre que l'on s'avisa tout d'abord de sa valeur. « L'Espagne, dit H. W. Watts, peut avoir donné naissance à l'enfant, mais c'est l'Angleterre qui fut sa mère nourricière. » Depuis lors les Espagnols ont énergiquement lutté pour rendre une tardive justice au « Prince des génies de l'Espagne ». Un tribut lui a été payé dans cet endroit même; dans cette Casa de Medrano, il y a trente ans, Rivadeneyra installa une imprimerie rien que pour publier deux éditions magnifiques de *Don Quichotte*, et une Infante tira de la presse les premières feuilles de la grande édition.



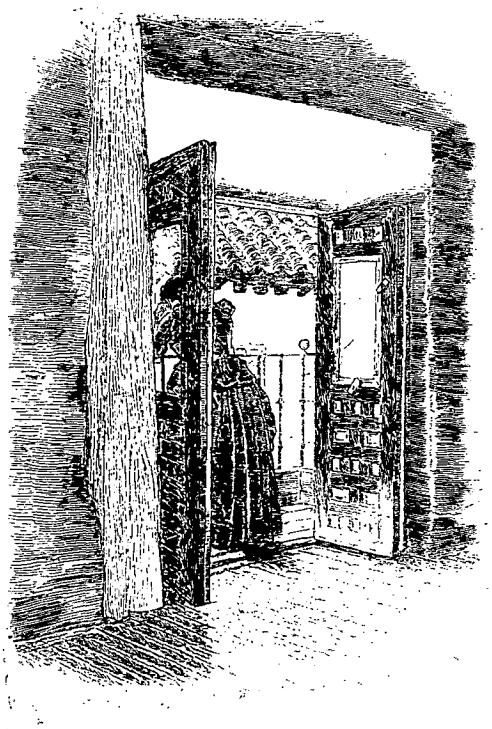
CURIOSITÉ.

Cette maison, avec le précieux souvenir historique qui s'y rattache, est maintenant la demeure d'un personnage qui cumule les fonctions de chef de la poste et le métier de cordonnier. Je lui fournissais de temps en temps la satisfaction d'amour-propre de lui faire quitter un instant son escabeau de savetier pour revêtir sa dignité gouvernementale, et cette métamorphose l'amusait autant que moi. Il recevait avec beaucoup de respect ces missives pour des pays lointains et il demeurait pendant quelques moments dans l'étonnement qu'il leur fallût tant de jours pour arriver à destination, et qu'un de ces jours elles dussent passer de ses mains entre les mains de facteurs américains. Il les accompagnait par la pensée; à chacune de nos rencontres il se livrait à des hypothèses sur la distance qu'elles pouvaient déjà avoir parcourue. Et, lorsque, sur mon départ de la Manche, je lui annonçai que tout était bien arrivé, il fut extrêmement heureux : « Dieu

1. La partie en ruines de la maison, communiquant par une simple et étroite porte avec la partie en bon état, montre visiblement l'influence des Maures sur la vie sociale de l'époque; c'était le harem, ou plutôt la prison, où les femmes de la maison étaient tenues à l'écart de toute indiscrétion possible.

merci, señor, me dit-il, notre service postal est remarquable. »

Maintenant, manifester son zèle pour Cervantes, c'est un honneur national, un monopole que chaque village tâche d'accaparer. Dans ce pays de contrastes où les différences de climats et d'aspects ont fait de la Péninsule un pays de provinces très distinctes de mœurs et de costumes, le patriotisme est comme organisé par sections. « Je ne suis pas un Espagnol, je suis un Catalan », proverbe qui indique bien cet état d'esprit général. Mais ici, dans la Manche, les villages en sont presque à couteaux tirés les uns contre les autres simplement à propos de Cervantes. Il est prouvé d'ailleurs que Miguel de Cervantes naquit à Alcala de Henares, une ville de Nouvelle-Castille, à l'est de Madrid, et que c'est à Argamasilla que fut engendré « ce maigre, bizarre et falot enfant de son génie ». Il y a aussi de fortes probabilités en faveur de la prétention locale selon laquelle l'original de Don Quichotte aurait été Don Pacheco, collecteur royal des impôts, et le seul hidalgo d'Argamasilla au moment où Cervantes se trouvait dans la ville. C'est sur l'ordre de Pacheco que Cervantes avait été emprisonné dans la cave de la Casa de Medrano, et la maison de Pacheco, récemment démolie, répond par plus d'un point à la description qui en est faite dans le livre. Une vieille peinture, conservée dans l'église paroissiale, le représente, avec sa nièce, agenouillé devant la Vierge, qu'il remercie de son assistance; la jolie inscription suivante, au bas de la peinture, en fait ainsi foi :



LA NIÈCE DU PRÊTRE.

« Notre Dame apparut à Don Rodrigo de Pacheco, la veille de la saint-Mathieu, en l'an 1601, et elle le guérit. Il avait fait vœu de lui consacrer une lampe d'argent, et elle veilla sur lui nuit et jour pendant la grande affliction à lui causée par de grandes douleurs dans la tête, par suite d'un froid qu'il avait pris. »

Le bon prêtre de la paroisse, cervantiste par naissance et par goût, m'avait accompagné dans son église; il avait été heureux de l'intérêt que je prenais à la peinture. Déguisant, à la castillane, sous des fleurs de rhétorique l'objet principal de son argumentation, il faisait tous ses efforts pour me faire adopter sa thèse favorite, celle de tous les Argamasillans. Il ne me semblait pas pourtant que je fusse indocile à l'idée que c'était bien là Don Quichotte en chair et en os. Les fortes pommettes et les yeux hagards étaient bien ceux de Don Quichotte, quoique la lèvre inférieure très sensuelle lui ressemblât moins. Mais plus tard je me rendis compte que je n'avais pas montré assez d'enthousiasme pour rassurer ma nouvelle connaissance, car durant mon séjour à Argamasilla il ne me lâcha pas. Il allait jusqu'à abandonner fréquemment sa chaise favorite dans la boutique du barbier, pour venir me prouver et me reprouver que Don Quichotte et don Pacheco ne faisaient qu'un. Il espérait que, de retour en Amérique, je jetterais à tout venant le défi de me démontrer le contraire, et qu'ainsi j'exalterais la gloire et le renom de sa ville.

Car l'Amérique, en dépit de toutes les expériences passées pour les Espagnols, demeure dans l'esprit populaire un mystérieux *El Dorado*, merveilleux de végétation et regorgeant d'or. Les Américains, malgré leur bizarre genre de vie, semblent étrangement curieux à ces bons paysans, qui les considèrent tous (car ils ne font guère de différence entre le nord et le midi, entre l'Amérique qui parle espagnol et celle qui parle anglais) comme des descendants des grands Conquistadores et des Indiens, comme des sortes de bâtards de l'Espagne qui se sont enrichis aux dépens de la mère patrie, mais qui, après tout, par leur puissance, font honneur à la grande famille espagnole.

Ce brave prêtre installa même sa nièce en observation à une fenêtre de sa confortable demeure, pour me signaler à lui chaque fois que je passerais dans la rue solitaire, et afin qu'il pût bien savoir où j'allais, et me rencontrer, et me bien tenir par le bouton de ma jaquette. Du reste cette mission n'était pas autrement pénible pour la demoiselle; c'était bien d'accord avec les coutumes de l'endroit; une approche de pas dans les rues désertes faisait toujours apparaître derrière les persiennes quelque figure de curieux. Cette curiosité n'était point malveillante, et l'on ne saurait se plaindre d'être un sujet d'innocente distraction pour ces pauvres gens, prisonniers à jamais dans le cercle étroit de leur petite vie. Toutes les fois que je sortais, c'étaient des stratagèmes pour pouvoir m'observer sans impertinence. On avait quelque commission à faire, à arroser la rue, par exemple; ou bien c'était une femme engagée avec sa voisine dans une grande conversation sur le pas de la porte, avec des gestes à propos de quelque chose qu'on ne disait pas, des yeux fixés, des oreilles dressées, sur le chemin de cet être tout à fait exceptionnel : un Américain à Argamasilla.

Le dernier soir, je fis avec Gregorio une promenade à travers le village; nous secouions la poussière épaisse,

frappant des pieds sur les grossiers pavés des petites rues irrégulières et sans trottoirs. Çà et là un chariot était remisé; des groupes étaient assis en silence devant les portes ouvertes, où les lumières, dans cette harmonie grise et pourpre, piquaient une note chaude, comme une fleur éclatante dans la chevelure d'ébène d'une Andalouse. On échangeait tout le long du chemin les salutations d'usage à voix basse et grave : « Allez avec Dieu! » Nous nous assîmes sur le petit pont jeté sur la curieuse rivière du Guadiana. Dans le feuillage épais, les rossignols chantaient et les petites chutes d'eau jouaient l'accompagnement. Gregorio me raconta maintes histoires, qui avaient un parfum de bon vieux temps, sur le compte de cet étonnant Guadiana, prenant naissance dans les marais, puis ayant un cours de plusieurs lieues, puis se perdant soudain pour reparaître sept lieues plus loin. « Un vrai mystère, hein? dit mon compagnon. Un jour le roi d'Espagne causait de son pays avec le roi de France. Ça le chagrinait d'apprendre que tout ce que l'Espagne possédait, la France en avait aussi. Des olives, du blé, du raisin, la France avait de tout ça. Mais voilà que le roi d'Espagne se met à penser au Guadiana, et qu'il dit : « Moi, j'ai un pont qui a sept lieues de long. » Pour le coup, le pauvre roi de France n'eut rien à répliquer ».

Devisant ainsi, dans la brume du soir, violette et étouffante, Gregorio et moi nous nous en allions, suivis respectueusement à distance par quelques courtisans traînant la savate. Nous nous rendions en flânant par la ruelle silencieuse où les maisons en bordure prenaient des attitudes de choses affaissées, de vieux corps infirmes exténués, vers la Bodega, qui au dire des Argamasillans remplace depuis fort peu de temps la maison même du chevalier Rodrigo de Pacheco, l'original du portrait de l'église, et sinon l'original du moins un des types d'après lesquels Cervantes a conçu son personnage de Don Quichotte.

La tristesse de cette agglomération de bicoques a quelque chose qui vous serre le cœur et force votre sympathie et votre pitié. Cette impression est rendue plus poignante encore par des échappées sur la campagne plate, immense, vide, où dans les lointains les montagnes roses sourient comme des visions de paradis futur.

La Bodega, au milieu de cette pauvreté et dans ce cadre de rêve, est hideuse de brutale modernité. Heureusement elle n'est visible que de près, cachée comme l'était la demeure de Pacheco qu'elle remplace, par le même enclos de murs très anciens, où une porte basse, rapiécée, verrouillée, s'ouvre sur la plaine.

Sans doute c'est par cette porte même que le vaillant chevalier partit en quête d'aventures. Nous revoyons dans ce sordide présent flamboyer le passé glorieux. Et Don Quichotte est là, baissant la tête pour franchir cette porte basse. Sur sa fidèle Rossinante, après avoir embrassé son écu et empoigné sa lance, il se jette le cœur ferme dans cette grande bataille contre toutes les iniquités. C'est à quelques centaines de mètres, là, devant nous, que le terrible scrupule faillit le faire revenir sur ses pas : « Il n'était pas armé chevalier. »

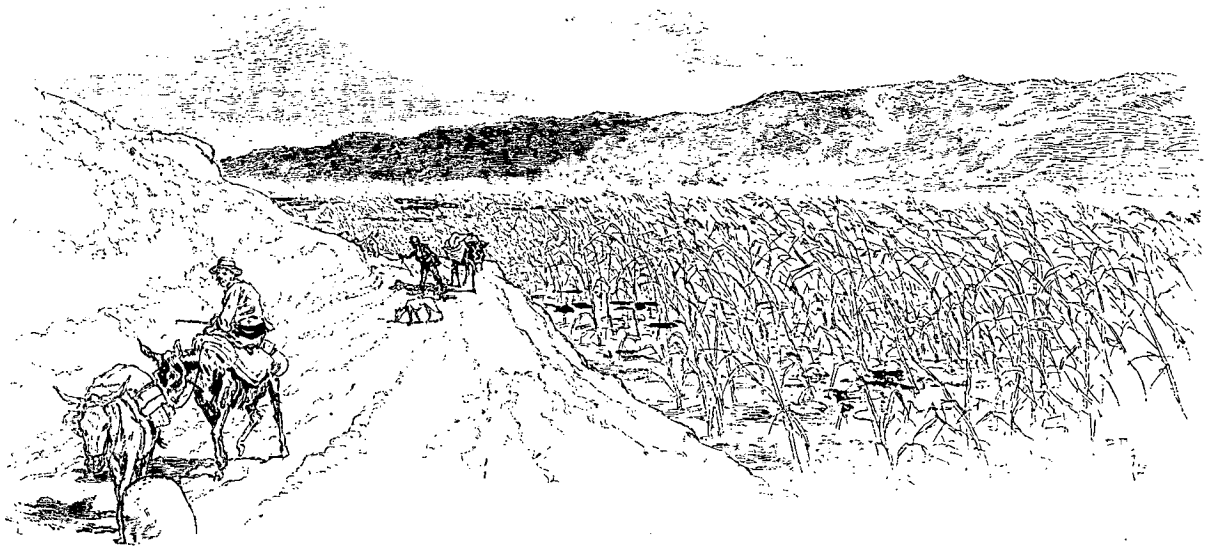
(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



DANSE DANS LA POSADA.

Le voyage que fit M. A.-F. Jaccaci dans la Manche lui sembla ne pouvoir être illustré que par le plus pittoresque et le plus verveux des peintres espagnols contemporains, Vierge, le metteur en scène si étonnant de *Don Pablo de Ségovie*. Le célèbre illustrateur ne put, comme il l'avait projeté, faire le voyage sur les traces de Don Quichotte la même année que l'écrivain. Mais il le fit dès l'année suivante, repassa par les mêmes pays, retrouva les mêmes types, dont lui avait été donné le minutieux signalement. De sorte que c'est une collaboration quand même des plus étroites. A. A.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LES LAGUNES DE RUIDERA.

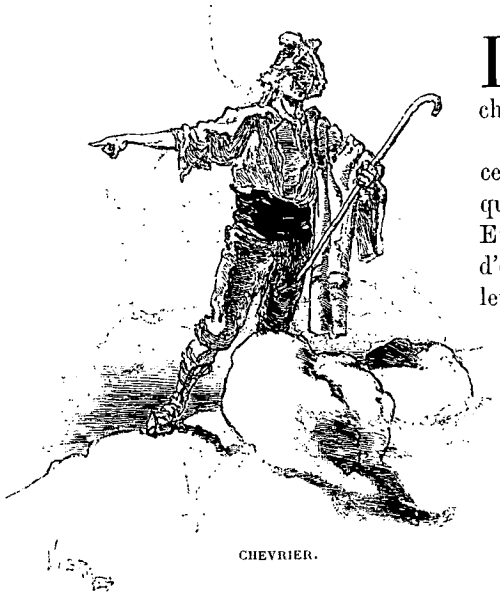
AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.

III

La caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ezéchiel. — Les *guardias civiles*. — Ruidera. — Osa de Montiel. La caverne. — Les lagunes de Ruidera.



CHEVRIER.

La première semaine de mon séjour à Montesinos, j'eus la bonne fortune de m'assurer les services d'Ézéchiel, un vieux brave homme, propriétaire d'un char à mule, et connaissant bien les pays environnants.

C'est avec Ézéchiel que j'ai alors parcouru pendant de longues journées cette pauvre contrée de la Manche. Si j'eus à payer mes belles explorations de quelques fatigues et privations physiques, c'était compris dans le programme. Et quelles compensations dans cette fréquentation constante d'êtres simples, d'êtres d'un autre âge, dans cette contemplation des décors magnifiques, avec leurs châteaux et leurs caravansérails en ruines; enfin les vieilles coutumes, les légendes qui s'attachent à chaque morceau de cette terre historique et romantique, comme le lierre à un vieux chêne noueux!

Il est un peu moins de 2 heures du matin. Je trouve, pour notre entrée en campagne, Ézéchiel devant la porte de la posada, chargeant son char à deux roues de toutes sortes de provisions, œufs durs, miches, outres de vin et d'eau, sans compter l'inséparable compagnon de tout habitant de la Manche, l'indispensable fusil. Nous faisons quelques pas et, semblables à Don Quichotte et à Sancho, « nous sortons du village sans que personne nous voie ». Nous voilà en pleins champs.

Malgré l'obscurité, il règne une sorte de vague lueur qui imprègne la terre et le ciel et donne au paysage comme l'aspect fantastique d'une région des songes. Les silhouettes incertaines, et comme estompées, des deux *guardias civiles* qui nous escortent, dansent en avant de nous comme des fantômes. Notre mule semble s'évanouir dans les ténèbres; les seules choses qui paraissent vraiment vivantes sont, au-dessus de l'horizon, deux étoiles, comme deux yeux qui nous guetteraient.

Étendu sur un des bancs qui garnissent le char, je sommeille paisiblement, bercé par le souffle apaisé de notre vieille mère la Terre, — une grandiose berceuse. — formée de tous les bruits infinitésimaux de la nature, sur laquelle broche en un rythme argenté le charmant tintement des clochettes de l'attelage.

Tranquillement, le char monte et descend des collines invisibles; il avance, dans sa course monotone, à travers la solitude, avec des craquements qui sont comme les ahans d'une créature vivante. De temps en temps, tel un guerrier qui se prépare à un assaut, notre mule s'arrête un instant pour rassembler ses forces et mieux

1. *Suite. Voyez p.* 529.

surmonter quelque invisible obstacle. Alors suit un cahot, et parfois, du banc mal équarri, on descend un peu brusquement dans le filet de cordes qui forme le fond du véhicule.

Mais le jour approche. Le pays se révèle peu à peu, lentement, en une série de panoramas, de progressifs changements à vue. La plaine désolée est maintenant derrière nous; le décor pittoresque, sauvage, de la montagne, nous environne....

Comme les deux figures de Don Quichotte et de Sancho apparaissent naturellement, se dessinent pathétiques sur cet admirable fond! Comme elles s'harmonisent avec les sévères, les grandioses lignes des rocheux escarpements couronnés de ruines! Nous passons près de quantité de moulins à foulon auxquels Cervantes peut avoir songé lorsqu'il écrivit son vingtième chapitre, car sa description s'accorde bien avec cet ensemble de rocs et d'arbres élevés. Les paysans qui vivaient là au temps de Cervantes n'ont point dû différer quant à l'aspect, au type, au costume, des gaillards que nous rencontrons, bronzés, façon d'Arabes, de qui les idées et la vie doivent aussi fort ressembler à celles de leurs ancêtres.

Les moulins eux-mêmes, accusant par leur apparence leur extrême vieillesse, sont fort à peindre avec la mousse qui les envahit et les fils de la Vierge qui les revêtent. On aime à supposer que ce sont les même *batañes* qui procurèrent au vaillant chevalier de si terribles sensations et tant d'effroi à son fidèle écuyer. Pourtant, on a établi la concordance des chimériques aventures du héros du roman avec les données positives de la géographie; et nous savons, ce que Cervantes ignora probablement lui-même, que les batañes qu'il décrivit étaient situés dans un endroit déterminé à l'est de Ciudad Real.

Le grand chemin commence à border les lagunes de Ruidera. Une chaîne de miroirs de lapis, une couronne d'éblouissantes chutes, formées par le Guadiana, l'imposante rivière par excellence du pays de Don Quichotte. Vers 9 heures, au moment où nous regardions une chute d'eau, nous tombons sur Ruidera, une poignée de bicoques disséminées, rendues encore plus écrasées par les énormes ruines d'un palais. Ce fut une des seigneuriales résidences du puissant ordre de Saint-Jean, au service duquel fut Cervantes en qualité de collecteur de taxes.

Comme nous nous engageons dans l'unique rue, — je dis rue par courtoisie, et aussi faute d'un mot plus approprié, — je comprends bientôt les raisons que les gens d'Argamasilla ont de se montrer fiers de leur village. Argamasilla est une cité moderne très civilisée auprès de ces masures branlantes, aux portes disjointes ou rattachées avec des cordes, maintenues avec des pierres, ou encore des embrasures sans portes, enfin un effroyable étalage, partout, de saleté ou de décrépitude.

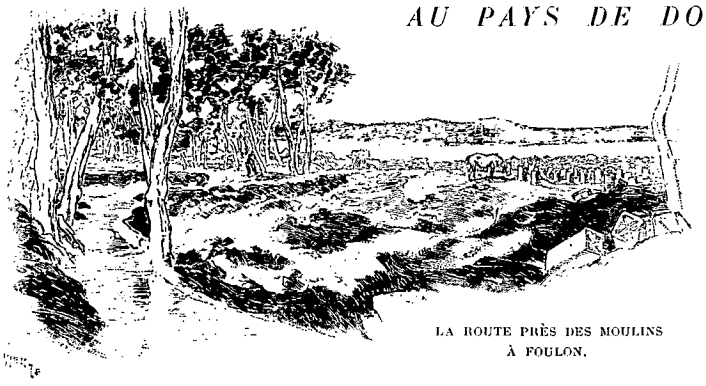
On laisse le char au dehors, en plein soleil. Nos *guardias civiles* sont entourés d'une cour de villageois expansifs. Pour moi, je vais chercher refuge contre la chaleur dans la maison qui offre gîte aux voyageurs. Une servante, jeune, mais fanée, ridée, les jupes ficelées autour des hanches, les cheveux épars, se met à balayer la couche de poussière, épaisse d'un pouce, qui recouvre le sol de terre battue. Elle s'affaire, avec les bizarres, les nerveux mouvements d'une chèvre de montagnes; lorsque je lui commande de cesser cet exercice inutile, elle fait un soubresaut, comme si on l'avait battue, et elle jette autour d'elle un regard sauvage, effrayé. Ézéchiel a quelque peine à la pousser vers la cour et à la déterminer à faire la cuisine en plein air.

Les murailles blanchies à la chaux de la chambre d'apparat, la seule chambre d'ailleurs de cette auberge de dernier ordre, le plafond aux poutres enfumées, les jarres, les outres desséchées dans les coins, les harnais accrochés, tout cela rivalise à qui cachera le mieux son identité sous la plus épaisse couche de crasse ou de poussière.

Il y a deux sophas, deux impossibles sophas, qui sont là plutôt pour l'ornement que pour l'utilité, avec leurs coussins aplatis, remplis de vieux chiffons et gardant fidèlement l'empreinte du dernier coucheur. Pas de fenêtre; une fraîche lumière bleue descend par la cheminée, et des filets de soleil percent par les trous et les fentes de la porte, faisant vibrer et briller les millions d'atomes.

Pendant qu'au dehors on nous prépare le déjeuner, les guardias se hasardent à entrer et me régalent d'une des plus jolies scènes qu'on puisse souhaiter dans un roman picaresque. Sans doute, ils ne sont pas corruptibles aux pourboires, et leur consigne est rigoureusement de se contenter de leur seule paye, qu'ils portent avec eux dans les voyages. Seulement, c'est tout de même quelqu'un de tombé du ciel qu'un voyageur capable de commander de la viande pour son repas et probablement aussi du vin à profusion. Et comment s'empêcher, quand par hasard on ne se trouve pas loin du voyageur au moment de ce repas, de se rendre agréable, de dire toutes sortes de jolies choses avec un sourire qui découvre inconsciemment la rangée de dents blanches, brillantes, petites et tranchantes, toutes prêtes pour la proie? L'honnête Ézéchiel m'avait mis en garde contre les pièges que l'on cherche à tendre en ces occasions, mais je ne pus renoncer au plaisir d'y tomber à l'instant, ce qui fut une vraie boulette. Je leur dis que, « naturellement, j'espérais bien qu'ils me feraient l'honneur de partager mon repas ». La proie se montrant si facile, aussitôt le plan de campagne de mes nouveaux amis et parasites se développa avec ampleur. Pourquoi ne pas remanier l'ordre de mon voyage, de façon à se donner aussi peu de chemin et autant de réjouissance que possible?

Alors ce sont les arguments les plus séduisants, les fleurs de rhétorique castillane les plus brillantes, les



LA ROUTE PRÈS DES MOULINS À FOULON.

expressions recherchées et fleuries, qui coulent des lèvres de mes guardias comme eau de source. Cela m'amuse pendant une demi-heure. Puis il commence à devenir visible que l'étranger, qui peu à peu tombe de la dignité d'*excellence* à celle de *caballero*, puis de *señor* tout court, a des raisons et de bonnes raisons, quoique inintelligibles pour mes amis, de s'en tenir à son plan primitif. Cependant ils ont la bonté de m'assister pendant mon repas et de faire brillamment la guerre aux mouches qui menacent chaque bouchée. Je pensais bien que ma grande outre de vin serait quelque peu aplatie à la fin du déjeuner, mais j'étais peu préparé à voir mes guardias disparaître hâtivement et revenir avec un énorme saladier de punch au vin que des villageois avaient préparé pour eux, enfin renouveler plusieurs fois ce petit exercice. La guardia civil, fleur spéciale de culture espagnole, demi-militaire, demi-policière, et qui d'ailleurs, par son esprit de corps, a apporté beaucoup de changement dans les provinces infestées de brigands, la guardia, qui a justement mérité le titre de terreur des malfaiteurs, a parfois quelque propension, dans les contrées écartées où les communications sont rares et où l'ignorance et la peur des paysans assurent quelque immunité, à se relâcher un peu et à se livrer à des hauts faits de ce genre. Mais les faiblesses de quelques-uns ne diminuent en rien la haute valeur d'un corps qui, dans son ensemble (28 000 hommes), est admirablement discipliné et rend d'excellents services.

Quand je fus prêt à repartir, vers midi, mes dignes défenseurs étaient vautrés, dans tout leur uniforme, sur les sophas ci-dessus décrits, et ronflaient comme de jeunes taureaux en fureur. Je fus assez content de partir sans eux.

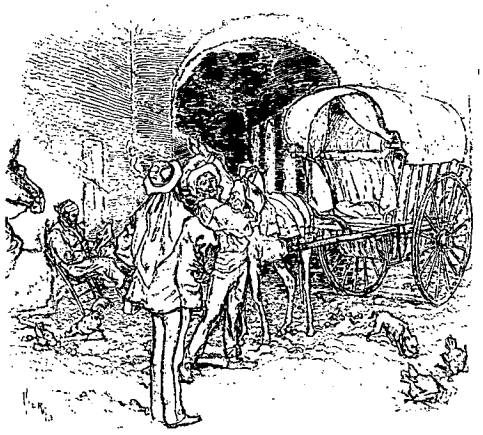
A mesure que nous nous éloignons de la rivière, le pays devient désolé et sauvage. De rouges buttes de terre nous entourent pendant des heures; elles sont pourvues de bizarres bouquets de bas et rampants arbres, qui prennent des aspects de troupeaux moutonniers. Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre, et cependant cette atmosphère de fournaise est sèche, pleine d'ozone, richement embaumée de l'arôme des sauvages végétations montagneuses. Les heures passent dans la délicieuse monotonie des sites; et seule la chanson des sauterelles grésillantes, grouillantes, sautillantes, les égaye. Combien vraie est l'expression espagnole correspondante à notre « canicule » : *les jours où chante la sauterelle*! la sauterelle qui se réjouit dans l'extrême chaleur, mais de qui le chant ne sert qu'à mieux scander le silence des solitudes.

Dans les bons endroits, le char sans ressorts, avec son solide moyeu de fer, est agité d'un continuel tremblement, rehaussé de quelques cahots. Dans les mauvais endroits, c'est l'inverse, et les petits bercements trépidants forment une rare diversion à la continue série de cahots, à la danse de soubresauts. Notre brave petite mule, bête à ressort, elle, marche d'un pas égal pourtant; elle choisit délicatement son chemin parmi les pierres, elle traîne son fardeau à travers la dure route, comme si c'était pour elle un jeu. Elle représente dignement sa race, et son patron est aussi un bel exemple de fraternité muletière. Il ne se sert même pas d'un fouet; la mule comprend toutes ses paroles. On monte une colline abrupte, il l'encourage d'une série ininterrompue d'interjections flatteuses : « *Hija! Morena!* Ma fille! Ma brunette! Un de plus, ma fille! Bon! En avant! Beauté! *Aya! Arrarha!* Nous y voilà! » La bonne bête fait un visible effort à chaque parole. Quand on est au haut, Ézéchiel la récompense d'un « *Guapa!* Beauté! Vas-y doucement maintenant, ma belle! » et, de sa voix paisible, il se met à faire l'éloge de sa mule, qui est sa fortune.

Il pourrait vraiment parler tout comme Sancho à son âne : « O enfant de mes entrailles, né chez moi, délices de ma femme, envie de mes voisins, compagnon de mes misères, et, par-dessus tout, appui de la moitié de ma personne! car tu me gagnes 26 maravédis par jour, la moitié de ce qu'il me faut pour vivre! »

Ézéchiel a une femme. Il ne parle pas d'elle, ce serait contraire à l'usage, mais on sent qu'elle occupe toute son arrière-pensée. J'apprends, toutefois, qu'ils ont du souci en ce moment : le cochon qu'ils engraissent ne vient pas très bien. Comme tous les gens de la Manche, il afferme un petit champ à un riche propriétaire; cela lui fournit les pommes de terre et l'orge pour payer ce seigneur, et assez, en outre, quand tout va bien, pour empêcher le loup d'entrer.

Pour vous donner une idée de la modicité de son revenu, il vous suffit de savoir que le seul argent qui tombe dans la mai-



LE CHAR D'ÉZÉCHIEL.



PAYSAGE TYPIQUE SUR LE CHEMIN DE RUIDERA.

son provient de ses courses, des commissions et des transports qu'il peut faire avec son char. Or, il a bien la valeur d'un mois dans l'année à faire ce travail, et il gagne à peu près 4 pesetas (un peu moins de 4 francs) par jour; et là-dessus il faut payer sa nourriture et son logement et ceux de sa mule pendant ses expéditions. Le peu d'argent qu'il se fait ainsi sert à payer le loyer et à se procurer les quelques ustensiles de ménage et de labourage, le coton et la laine dont sa femme fait leurs habits.

L'après-midi est très avancé; nous n'avons rencontré personne depuis notre départ de Ruidera; nous traversons Osa de Montiel, dont les maisons nous sont cachées à demi par des nuages de poussière soulevée par le battage du grain dans tout le village. Une heure après, Ézéchiel, qui n'avait pas encore fait ce chemin, se désoriente, et nous voilà à errer très péniblement à travers les broussailles jusqu'à ce que nous retrouvions, béante devant nous, la vallée du Guadiana.

Ce n'est pas chose très facile que de déterminer l'endroit exact qui fait le but de notre voyage, la fameuse caverne de Montesinos, « dont on dit encore tant de merveilles dans le pays ». Un peu plus nous abandonnerions la recherche, lorsque la rencontre d'un chevrier nous vient en aide. Ma foi, rien n'était plus à souhait que de trouver pour guide au mystérieux endroit un aussi pittoresque personnage que ce chevrier, vêtu du costume primitif, qui n'a pas changé depuis des siècles, et portant bâton courbé à la main, corne à la ceinture.

Mon examen me rendit évident que Cervantes a connu personnellement l'endroit : sa description, malicieusement exagérée pour le ton du roman, est l'exacte nature, et pleine de couleur locale. L'auteur des *Vagabondages en Espagne*, lui, s'est trompé en plaçant à gauche, en descendant la caverne le recoin ou la chambre dont parle Don Quichotte. C'est bien à droite, et le fait n'est pas sans importance, puisque le « Vagabond » affirme que Cervantes n'avait pas vu la caverne, mais en avait seulement entendu parler. Nous n'avions pas fait provision de lumières, aussi ne pus-je pas sonder les mystérieux recoins de la grotte. Cela ne surprit d'ailleurs point Ézéchiel ni le chevrier, qui étaient sûrs que jamais homme n'avait pu y pénétrer : des obstacles insurmontables tout le long du chemin, un chemin traître, un lac sans fond, un torrent furieux, et Dieu sait quoi encore!

« Mais pour sûr il doit se trouver là des monceaux d'or et de diamants! » disaient-ils. Ainsi affirmaient-ils la persistance des traditions, car il est infiniment probable que la caverne de Montesinos n'est qu'une vieille mine de cuivre du temps des Romains. Quant à la sauvagerie fantastique du lieu, elle est inimaginable.

Un mélange de sévérité et de charme, voilà ce qui fait de cette vallée du haut Guadiana un des recueils de paysages les plus variés, les plus séduisants et les plus impressionnants que j'aie rencontrés. Quand arrive le soir, la délicate rougeur du ciel après le coucher du soleil est toute bigarrée de voiles lumineux : la terre reprend toute la solidité d'aspect, toute la sobriété, la force de couleur, que lui ravissait le soleil.

IV

Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafrida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Mores.



UNE RUE DE MONTIEL (PAGE 548).

C'est la nuit noire lorsque nous arrivons, après avoir quitté la caverne de Montesinos, à Cortijo de San Pedro, c'est-à-dire aux trois ou quatre bicoques qui portent ce nom sonore.

Nous avons soupé en chemin, et je suis trop fatigué pour m'occuper des nouvelles façons de faire de mes amis les guardias civiles, que je retrouve ici, je dois le dire à leur louange, un peu honteux d'eux-mêmes. En pénétrant dans la tanière (environ 10 pieds sur 15) où je dois loger cette nuit, je trouve le luxe de draps propres recouvrant un matelas de paille placé sur un des deux bancs de pierre de chaque côté de la cheminée. Sur l'autre banc, un jeune

homme est étendu tout de son long et dort péniblement. Les guardias, pour dormir, s'étendent sur le sol, tout habillés, sauf leurs bottes, et, grâce à l'habitude et aussi aux glorieuses fumées du déjeuner, réussissent à trouver le sommeil. Outre la porte d'entrée, il y a encore deux passages, sans portes, conduisant l'une au cabinet monopolisé par l'amo et sa femme, l'autre à l'étable.

Dormir, il n'y faut pas songer. La pierre même qui supporte mon matelas grouille de vie animale. J'aime mieux cependant demeurer couché tout éveillé que de sortir, car dehors règne une froide brume toute saturée de la malaria qui provient des marécages environnants. Vers une heure du matin, un muletier frappe violemment à la porte. L'amo se lève, allume la lampe, pareille à celle des Romains de l'ancien temps et des Mores d'à présent, et voici qu'entre en galopant une troupe de mules qui passe à l'étable. Il n'y a pas de place pour toutes les bêtes dans cette étable, aussi le nouvel arrivant s'étend sur le sol de notre chambre, entre deux de ses mules, dont les clochettes, tintinnabulant nerveusement, disent le supplice, supplice qui est aussi celui des autres dormeurs, et que l'on devine à les entendre se plaindre, grogner, remuer brusquement.

O! dura tellus Iberiæ!

Enfin, n'y pouvant plus tenir, je quitte la chambre et je supplie Ézéchiel de préparer le départ, pendant que je vais faire une excursion à l'ermitage de Saelices, le même peut-être, *quien sabe?* où Don Quichotte, Sancho et l'étudiant s'arrêtèrent en revenant de la caverne enchantée de Montesinos, et où, n'ayant pas eu la bonne fortune de rencontrer l'ermite, mais seulement sa femme (rencontre qui n'avait rien de trop extraordinaire dans les ermitages de ce temps-là), ils devaient renoncer à ce que Sancho désirait si vivement trouver : un coup de bon vin.

« Si j'avais eu une soif d'eau, il y avait assez de puits et de sources sur la route pour l'apaiser », répondit-il assez brusquement à la femme qui lui offrait cet insuffisant équivalent.

Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour restaurer la chapelle dans son état originel, car elle est bien bâtie. Mais de nos jours ce n'est plus la mode des ermites, et la nombreuse armée des prêtres et des moines s'est tellement restreinte peu à peu dans tout le pays, de plus en plus pauvre chaque année, que beaucoup d'églises et de chapelles tombent en ruine.



L'ERMITAGE DE SAELICES.

Un homme que nous trouvons flânant près de la maison propose de nous donner un coup de main pour harnacher la mule. En partant, Ézéchiel me dit : « Vous avez vu cet homme-là? Il va bientôt aller en prison. Pauvre diable, il a eu le malheur de tuer son frère ».

Son cas est assez typique et montre le caractère de ces gens. Ce Carlos avait un frère, Miguel, qui un matin s'amusa à jeter des pierres à son chien. Carlos, entendant son chien aboyer, sort, voit Miguel, lui dit de cesser. Miguel refuse, et il ajoute que si Carlos ne rentre pas tout de suite chez lui et ne se tait pas, c'est à lui qu'il jettera des pierres. Là-dessus Carlos rentre chez lui, prend son fusil, revient sur sa porte, ajuste son frère, le tue.

Je demande à Ézéchiel : « Pourquoi Miguel tourmentait-il le chien? Avait-il été mordu?

*

— Non, dit Ézéchiel; je ne crois pas. Mais, voyez-vous, Miguel avait plusieurs filles. Et vous savez le proverbe : trois filles et une femme, quatre démons pour un père de famille. *Tres hijas y una madre, quatro diablos para un padre.*

— Et pourquoi Carlos est-il en liberté?

— Eh! son jugement n'aura lieu que dans un mois environ, alors on l'emmènera en prison.

— On n'a donc pas peur qu'il s'en aille pendant ce temps-là?

— Mais non. Où diable voulez-vous qu'il aille, señor? Il ne peut pas se cacher dans les sierras; les guardias le trouveraient facilement. Il ne peut pas prendre un train pour aller n'importe où. Il n'a jamais pris le chemin de fer une seule fois dans sa vie, pas plus que moi d'ailleurs, et il ne saurait pas où aller. »

Je demandai quelle peine il avait chance d'encourir pour son crime.

Le vieux me répondit : « Je ne sais pas. Peut-être dix ans. Probablement moins. Il avait été provoqué, voyez-vous. »

Nous côtoyons les bords des lagunes, et c'est toute une succession de délicieux petits Corot, qui apparaissent à chaque détour de route. Une gaze d'argent enveloppe ces paysages, estompant les détails et laissant seulement l'impression de larges masses dans des tons rompus, se dégradant jusqu'au bleu opalin le plus léger.



LE CHÂTEAU DE MONTIEL (PAGE 548).

On passe près du château de Rochafrida; ses vieux murs zigzaguant, épais de 4 mètres et demi, percés seulement de quelques petits jours, ses puissantes tours crénelées qui dominent encore les rochers, sorte de bras qui s'élève solitaire parmi une mer de roseaux au milieu d'un lac, tout cela paraît si terriblement robuste et massif que l'imagination se reporte brusquement au temps du moyen âge. Le site a un caractère grandiose. Les collines, des deux côtés du lac, montrent leurs flancs dénudés, zébrés d'étranges tons métalliques, des jaunes, des rouges, des pourpres, en bandes et en masses, alternant dans une barbare splendeur, augmentée encore par le contraste des arbres recroquevillés, gnomes végétaux qui s'accrochent aux crevasses. Rien de beau comme le contraste entre cette nudité sauvage et le magnifique lac, avec les châtaigniers centenaires, aux nobles masses de feuillage, qui en bordent les rives.

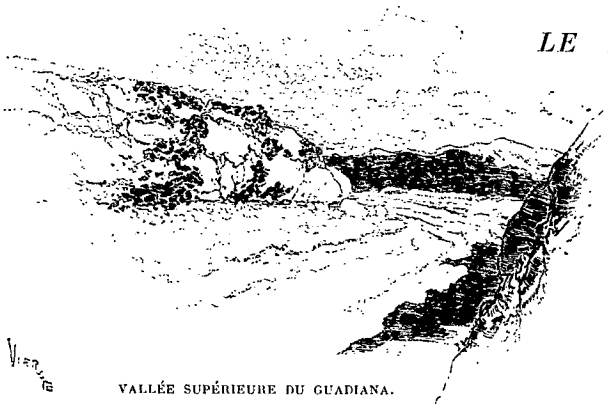
Mais, par-dessus tout, combien attire l'attention le vieux château « juché comme un faucon qui rêve chasse! » Quel étrange spectacle pour des yeux d'homme du XIXe siècle! Avec quelle force il symbolise la période du développement de notre race sous le régime féodal! Les légendes carlovingiennes, pleines de simplicité humaine, qui demeurent enlacées à ces vieilles pierres, reviennent à la mémoire, pas si loin de nous, après tout. Les amours de la damoiselle Rosaflorida et les déclarations du brave Montesinos ne sont pas si différentes des romans de l'ère nouvelle.

Nous traversons les marécages à l'extrémité de la lagune de Rochafrida; nous grimpons lentement la colline, et nous nous trouvons sur l'ourlet d'une plaine déserte, rompue çà et là de basses ondulations, une mer immense d'argile rougeâtre, où ne poussent que quelques genévriers rabougris et de rares bruyères. Notre route est semblable à ces routes de caravanes, en Afrique, larges de plusieurs centaines de mètres et faites d'une multitude de sentiers, qui se croisent, s'entremêlent, et parmi lesquels la mule choisit le plus commode avec un infaillible instinct. Cette route est pendant des heures l'unique témoignage, dans toute cette immensité, que des hommes ont pu passer par là, jusqu'à ce qu'enfin, dans une brusque et abrupte dépression, lit d'un torrent d'hiver, nous apercevions au loin quelques bergers avec leurs troupeaux de moutons. Nous nous écartons de notre chemin pour les héler; nous avons besoin de leur parler. Mais ils font signe de la tête et ils s'éloignent maussadement. Il me sembla alors que c'était de leur part, étant donné ce qu'ils sont, l'acte le plus naturel du monde. On ne passe pas sa vie dans de tels lieux sans subir l'influence de leur abandon et de leur désolation. C'est la Manche aride, sauvage, qui fait ses paysans renfermés, taciturnes et sombres. Ces traits, plus ou moins caractéristiques chez tout Espagnol, ne sont-ils pas dus en grande partie à la même cause : la solitude et la sauvagerie du pays?

Vers 10 heures, à la fin d'une ascension fatigante, tortueuse, nous atteignons quelques maisons groupées autour d'une grande et vilaine église. Si jamais ville a possédé un nom qui mente à son aspect, c'est ce sordide village, baptisé *Villahermosa*! Inutile de décrire la maison qui sert d'auberge, le misérable repas que nous y trouvâmes. Qu'il suffise de dire que, dès que notre mule fut en état, nous repartîmes pour une reconnaissance à quelques milles au sud, à la recherche de Montiel et de quelques romantiques diversions aux durs traitements que subissait alors la partie Sancho de mon individu.



SCÈNES DE LA RUE À RUIDERA (PAGE 542).



VALLÉE SUPÉRIEURE DU GUADIANA.

Ces diversions, je les trouvai sur-le-champ en descendant le raidillon de la vallée : la mule broncha, notre char fit le saut périlleux. Nous eûmes un moment d'amusement à réparer les dommages, et nous étions prêts à repartir quand une accorte jeune femme s'arrêta pour échanger avec Ézéchiel des vues sur l'aventure. Elle était montée sur un âne; elle portait dans ses bras un enfant, quelques paquets, et elle trouvait le moyen, tout en tenant en licou deux mules chargées, de gesticuler assez librement.

Après quelques instants de cordial bavardage, la petite caravane se mit à descendre la pente à un trot pas mal vif, et nous suivîmes d'une allure plus circonspecte.

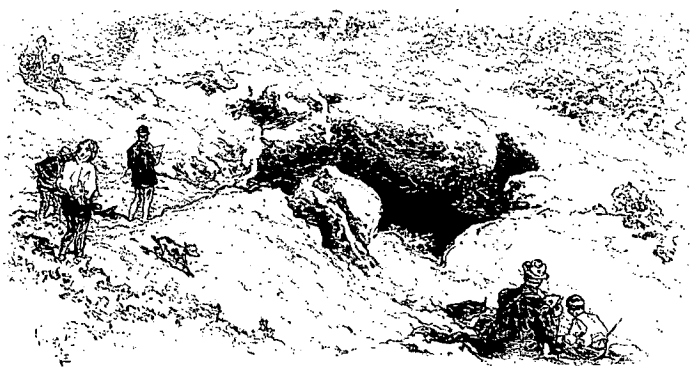
A deux lieues de rayon, à travers la plaine étaient jetées, comme d'énormes monstres endormis, des buttes de formes étranges. Sur la plus haute, s'élevait ce qui reste du fameux château de Montiel. Quelle révélation des jours d'autrefois, que ces ruines, et comme elles complètent l'image évoquée par le château de Rochafrida! Chaque nouvelle impression recueillie dans mes vagabondages à travers la Manche confirmait ou complétait les précédentes, et me permettait de mieux en mieux de replacer les aventures du Chevalier de la Triste Figure dans leur cadre originel.

Au centre d'un grand plateau montagneux, huit ou dix collines rocailleuses de moindre importance sont couchées comme des vassaux au pied du vieux château rébarbatif. Voilà une vue symbolisant la chevalerie et l'idée féodale qui a dû réjouir le cœur de Don Quichotte. Cette inexpugnable forteresse, dont les murs peuvent défier les injures du temps aussi robustement que le roc sur lequel elle est bâtie, est semblable à une aire d'aigle. C'est bien le séjour d'où le maître, avec ses hommes liges dans les masures des villages situés à ses pieds, dominait toute la contrée tributaire. De là, il pouvait fondre sur ses vassaux et ses voisins, et en faire sa proie. Les temps sont devenus meilleurs — même en Espagne.

La petite localité, vrai type de village montagnard, prend des airs alpestres; chaque pierre des maisons et des pavages est blanchie, décolorée, mâchonnée par la dent des durs éléments. Les rues tortueuses sont habitées par de beaux types d'humanité pittoresque, sains, les yeux clairs, la mine altière, les costumes semblables à celui des ancêtres d'il y a trois siècles.

A la porte de la posada, où nous prenons un coup du sec et capiteux vin de Montiel, la conversation s'engage tout naturellement sur les événements demi-historiques, demi-légendaires, qui sont aussi réels pour ces braves gens, et même plus, que ce qui se passe en ce moment à Madrid ou à Cuba. On me presse de visiter les champs voisins où eut lieu la dernière bataille entre Don Pedro le Cruel et Henri de Transtamare, en mars 1369. Henri massacra le roi et son frère, que maintenaient à terre traîtreusement quelques chevaliers français, répugnant à frapper eux-mêmes Don Pedro, mais aidant à l'accomplissement du meurtre. Le petit cercle se monte violemment contre ces chevaliers français de 1369 : « Ces misérables étrangers! s'écrie le plus excité; ce que nous leur ferions leur affaire! Mais ils n'ont pas osé revenir par ici! »

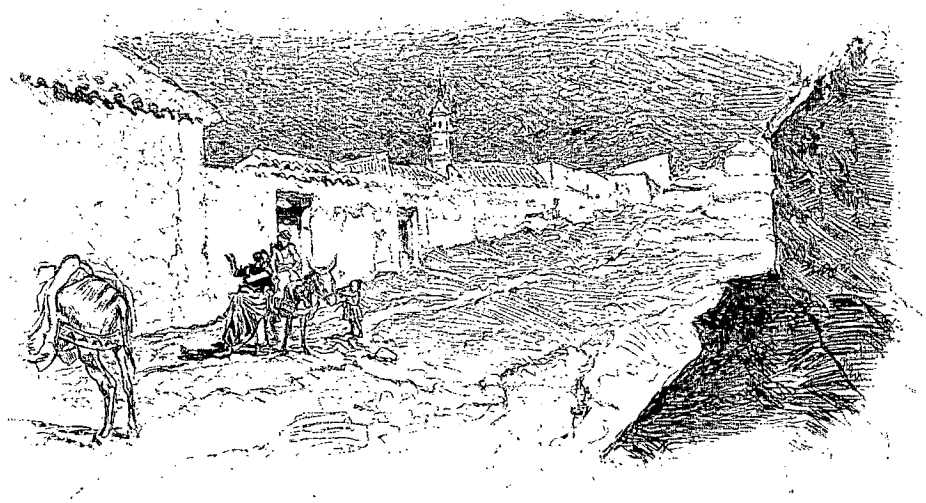
Mon Dieu, nous pouvons trouver surprenant que ces pages d'une vieille histoire demeurent aussi vivantes dans l'esprit de ces humbles et de ces ignorants en plein XIXe siècle, et jouent encore un tel rôle dans leur vie, car nous nous occupons surtout du présent et rejetons rarement un regard en arrière. Mais quand on pense combien ces paysans sont familiarisés avec les vieux romanceros, on croirait que le développement moral et humain de la civilisation a eu, par places, des arrêts. En effet, ces Espagnols d'à présent ressemblent beaucoup aux Anglais de l'époque d'Élisabeth, dont les esprits étaient remplis des légendaires aventures des héros, précisément, des mêmes romans. Jusserand, dans son *Roman anglais du temps de Shakespeare*, montre que les traductions et adaptations des anciens livres de chevalerie portugais et espagnols, dont Amadis est le type, étaient alors aussi populaires en Angleterre qu'elles le sont devenues en France et en Allemagne. Plus tard, même, Johnson, visitant l'évêque Perry, trouva *Don Beliaris*, et, s'asseyant dans le jardin, le dévora d'un bout à l'autre; un de ces interminables romans de chevalerie était la lecture favorite de Burke.



ENTRÉE DE LA CAVE DE MONTESINOS (PAGE 544).

Daniel de Foë, l'immortel auteur de *Robinson Crusoé*, de qui les romans accusèrent

une si franche réaction contre la tradition romantique, fut fort influencé par les romans picaresques espagnols, particulièrement par *Lazarille*, qui fut aussi un des livres préférés de Cervantes. Et ce *Lazarille* avait joué en Espagne le rôle d'une grande protestation satirique contre les romans romanesques, et avait affirmé l'intérêt de l'étude des humbles et de la vie courante.



UN COIN DE MONTIEL.

Réalisme et romantisme ne sont pas, il s'en faut, des termes nouveaux ni des choses nouvelles. La bataille contemporaine entre les romans naturalistes et les histoires d'aventures, fut livrée il y a bien longtemps dans la vieille Espagne. Mais tandis que dans les autres pays de l'ouest de l'Europe la balance a penché tour à tour pour et contre, l'Espagne, qui vit dans son passé, a conservé la même littérature populaire que l'Angleterre lui avait empruntée au temps d'Élisabeth.

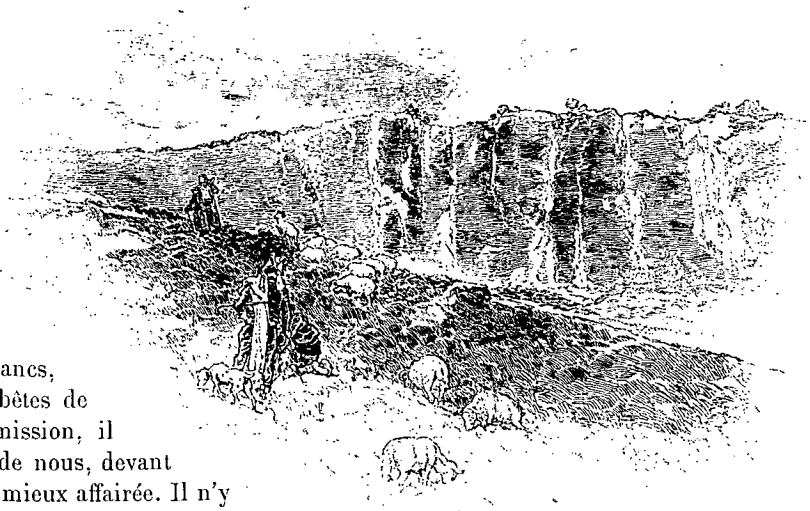
Les petits livres grossièrement imprimés, les placards ornés de bois rudimentaires que les colporteurs vendent ou donnent en prime à leurs clients dans les foires de la Manche, disent tous les mêmes aventures bien anciennes de Chevaliers chrétien, de Damoiselles châtelaines, et de Mores. Galdos, Valdès, n'ont pas pris, si légèrement que ce soit, sur l'imagination populaire. C'est dans les villes qu'ils ont trouvé leur public, et les campagnes sont encore bercées par les aventures enchantées de ces chevaliers errants à qui Cervantes avait fait la guerre.

Nous traversâmes en silence le lieu de ce massacre fratricide.... Le château de Montiel se dessinait solitaire derrière nous, tandis que, devant, Villahermosa s'étendait, silhouette empourprée comme une batterie ramassée, dominée par la haute tour de son église, sous un ciel tragique, chevauchée par un escadron ensanglanté de masses fantastiques, une armée en furieuse déroute!

Le vent du nord soufflait en brise glacée. Juillet est le mois le plus chaud de l'année dans cette région; mais si la température atteint souvent 38 degrés à l'ombre pendant le plein jour, le matin et le soir il faut porter de lourds vêtements. Nous fûmes heureux, à la misérable auberge, de prendre place dans le cercle d'hôtes silencieux assis autour d'un maigre feu de broussailles. Sur notre dos soufflait le vent, à travers les cours et les embrasures sans portes.

Il ne nous a pas fallu moins de seize heures pour retourner à Argamasilla par un chemin rarement suivi, mais qui coupe droit à travers le pays.

Le paysage, tout de plateaux sauvagement dénudés, tannés et rocailleux, alternant avec d'ombreuses et odoriférantes petites vallées, me rappela les montagnes corses. C'est peut-être parce que mon compagnon m'avait averti d'avoir à me tenir sur mes gardes et de garder mon fusil prêt. Le chien d'Ézéchiel, un mâtin que nous n'avions pas encore vu, car il nous avait tout le temps suivis dans notre ombre et dans celle de notre char-à-bancs, sera ajouté ici à la liste des intelligentes bêtes de mon voyage. Comme conscient de sa mission, il faisait maintenant des patrouilles autour de nous, devant nous, de la façon la plus complète et la mieux affairée. Il n'y a pas de brigands dans la Manche, mais parfois tel *arriero* que l'on rencontre pourrait éprouver la tentation de vous tirer un coup



SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA.



MONTIEL.

de fusil, et de courir la chance de gagner quelques sous, ou même rien du tout pour sa peine.

Un arrêt pour déjeuner, près d'un puits, rendez-vous préféré de myriades de pigeons sauvages qui décrivent des cercles au-dessus de nos têtes et montrent, en nous chargeant littéralement, combien les irrite notre intrusion. Comment résister à la tentation de faire une petite chasse, quand, pour ramasser un bon souper, on n'avait qu'à rôder un peu sur la lisière du bois tandis que le muletier rabattait, en criant, quantité de lapins !

En approchant d'Argamasilla, nous suivîmes le petit canal qui, avec le Guadiana, fertilise le territoire avoisinant le village. Chaque petit champ emprunte au canal, à heure fixe et pour un temps déterminé, la quantité d'eau nécessaire, qui est rigoureusement mesurée et payée. D'après les explications d'Ézéchiel, je constatai que ce compliqué système d'irrigation, d'ailleurs parfait non moins que primitif, est exactement le même que celui que j'ai vu pratiquer dans les oasis de l'Afrique septentrionale. Et voilà encore un de ces héritages des Mores auxquels on se heurte à chaque instant en voyageant dans la Manche.

V

Le Toboso : la plaine de la Manche. — La venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Critijano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une quinteria.

Nous étions partis d'Argamasilla avant le jour. Notre petite mule avait cheminé pendant huit heures durant le long des arides et inhospitalières plaines de la Manche. En hiver, les vents glacés de la sierra s'y déchaînent âprement, sans contrainte. Maintenant la Manche pantelait sous les caresses d'un soleil exaspéré. Le sol desséché crépitait de temps en temps avec de sourdes plaintes d'être souffrant. Ce qui nous signala le chemin que nous cherchions, ce fut des ruines.

Les ruines sont l'inévitable accompagnement de cette terre des morts : les morts, on ne peut s'empêcher de sentir leur présence, devant ces ruines silencieuses, mélancoliques, désertées par les vivants. On dirait que les siècles passés sont en marche aux côtés du voyageur, lui tiennent compagnie, et il n'y a qu'un bien petit effort d'imagination à faire pour repeupler cette vaste artère jetée par les Romains à travers l'intacte campagne. Apparaissent les Ibères, les Goths, les Mores, les Espagnols du temps où l'Espagne était le plus puissant pays civilisé du monde. Revivent Isabelle, Charles-Quint, le sombre Philippe, marchant dans le magnifique attirail de la royauté, avec leur suite de hautains Castillans. Comme on perçoit le développement de l'histoire dans de tels endroits, et combien éphémère et de peu de conséquence apparaît la vie humaine devant l'éternité de la nature !

Mon valet Ézéchiel évoque sans le savoir quelque écho de ce passé qu'il ignore en appelant cette route *arrecife*, le nom arabe demeuré dans le dialecte de la Manche, un des mille souvenirs palpables des cinq siècles de domination moresque.

Ces ruines étaient celles d'une importante *venta*, d'un de ces caravansérails que l'on rencontrait à peu de lieues de distance lorsque tout le mouvement et le trafic entre Madrid et Séville passait par cette grand'route royale. Si les ingénieuses suppositions des savants et laborieux commentateurs du roman de Cervantes sont vraies, c'est cette *venta* qui aurait eu la bonne fortune de recevoir la visite de Don Quichotte au début de ses expéditions. C'est là, dans la cour à peu près déserte, que le Chevalier de la Triste Figure tint sa nocturne veillée d'armes en attendant le matin où l'astucieux drôle d'aubergiste le fit chevalier.



MONTIEL.



À L'APPROCHE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).

Pour moi, cet endroit sera simplement ce qu'il est, et c'est bien assez : une de ces rares pages des vieux temps, de ces témoins muets des tragédies et des comédies, des peines et des plaisirs de quelques-uns de ceux qui nous précédèrent dans l'humaine procession. L'arrivée de grands personnages mettant en désarroi aubergiste et serviteurs, qui en parleront longtemps; les réunions gaies ou tristes, les mauvais tours, les incidents picaresques, bref toute une vie que notre monde ne connaît plus. Il ne reste que ces murs branlants, auxquels en passant l'imagination accroche, en l'évoquant, la défroque des disparus. Et bientôt ces derniers vestiges de la venta disparaîtront à leur tour, submergés par la marée montante, inéluctable, de l'oubli! Pauvre humanité qui ne grattes le sein de ta mère, la Terre, que pour mieux creuser ton tombeau!

Le puits est vide. Nous devons reprendre notre route vers la maison du garde, deux milles plus loin. Elle est fermée.

Allons, encore vers le nord, et sur la route chauffée à blanc dans cette chaleur de fournaise. Sous la bâche de notre chariot, les brûlants rayons du soleil liquéfient le cerveau; tout le pays vacille dans la tremblante atmosphère, semblable à celle du Sahara. De çà, de là, quelques oliviers, avec leur tronc fantastique, leurs branches nouées et crochues, semblent être une image vivante des tortures de la chaleur. Un mendiant, qui se gratte, assis dans la poussière, est le premier être humain que nous rencontrons sur la route royale. Un peu plus loin, deux hommes nous croisent : « Aussi des pauvres », dit Ézéchiel. Étranges mendiants, avec le fusil sur l'épaule! Mais dans la Manche c'est la coutume. Ces deux gaillards semblent des figurants d'opéra; seulement leurs visages bronzés sont finement fouillés et pleins de caractère; leurs costumes sont déguenillés au delà de ce qu'on peut rêver.

Nous essayons un rapide déjeuner à l'ombre du chariot, où notre pauvre mule aussi, étendue à terre, passe sa tête pour chercher un peu de soulagement. C'est égal, c'est dur de manger sans boire. Mais après tout, c'est une expérience qui a sa valeur, ne fût-ce que pour mieux faire apprécier plus tard l'inestimable volupté de cette opération si banale dans la vie habituelle : boire un verre d'eau.

Vers 4 heures de l'après-midi, nous trouvons enfin une autre maison de garde, et de l'eau pure et fraîche en abondance. Quel plaisir n'est-ce pas de voir la tristesse s'effacer des yeux de notre mule, pendant qu'elle boit à longs traits, que ses jambes, son échine, reprennent de l'assurance, que toute son allure change, et que la voici maintenant alerte, toute prête pour un nouvel effort. Bonne bête, va!

A travers champs de nouveau, à travers une *vega*, un pré où parmi les grands osiers dont on fait les paniers passent soudain, comme des fleurs bizarres, les têtes de poulains et de mules, paisibles, en troupeaux, les pieds baignant dans l'eau de notre vieille connaissance le Guadiana.

La route monte de colline en colline; il faut descendre et pousser à la roue. Le pays change d'aspect. Nous grimpons les premiers éperons des montagnes qui forment la limite nord des plaines de la Manche, et nous pénétrons dans une des régions les plus fertiles de l'Espagne agricole. Cependant, à cette époque de l'année, pas trace de végétation. La terre toute nue, les collines désolées, toutes sillonnées des ravins que tracèrent les chutes d'eau printanières, voilà tout ce que rencontre le regard.

Il fait nuit; il est 10 heures lorsque nous arrivons à Herencia, ayant fait cinquante milles dans notre journée et pour la plupart sur des routes atroces.

L'auberge avec son enseigne, une croix de bois qui pendille au-dessus de la porte, nous paraît un endroit magnifique, après une aussi dure étape. Telle la venta de Quesada, que nous vîmes le matin, se dessinait aux yeux de Don Quichotte, comme « un château à quatre tours, avec des clochers d'argent à souhait, des ponts-levis et des fossés, et tout ce qui constitue ces sortes d'endroits, dans les descriptions » : telle apparut à mon esprit la petite auberge et ses chances de ravitaillement.

Seulement, c'était un troupeau de bœufs qui accueillit Don Quichotte, tandis que nous trouvâmes des gens en bombance.



VILLAHERMOSA.

Nous tombions le jour de la fête, et en cet honneur une trentaine de compagnons étaient réunis autour d'une vaste table dans la petite cour, bizarrement et fumeusement éclairée par la flamme vacillante de lampes semblables, quoique modernes, à celles des âges reculés, les vieilles lampes de la fin de Rome trouvées à Pompéi.

Les gaillards travaillaient des mâchoires avec énergie; il leur fallait venir à bout, comme on me le dit après, de cinquante livres de bœuf, trente livres de pain, et quelques douzaines de poulets servis à la mode d'autrefois, et arrosées de vin à discrétion. Ce qui rendait le spectacle amusant, c'est que ces convives étaient graves, silencieux, comme s'ils avaient été en affaires. C'était le dîner offert une fois par an, suivant une vieille tradition, par un riche propriétaire à ses fermiers, aux *arrieros* de ses terres. Ézéchiel m'apprit que ces solides gaillards s'étaient préparés à la solennité par un jeûne rigoureux, et, ma foi, cela se voyait bien à les regarder fonctionner comme des machines bien graissées.

Notre repas, à nous, se composa de ce mets par excellence de la péninsule, le lapin; le lapin, dont on trouve l'effigie sur les antiques monnaies du pays, attestant la reconnaissance d'un peuple dont l'estomac ne fut jamais trop gâté. Après notre dîner, j'aurais bien accordé le même honneur au lapin, si j'avais eu le pouvoir de faire frapper monnaie.

Il y eut des danses, très dignes, d'un caractère assez complexe, où l'on trouvait de l'esprit local et un brin de civilisation, un mélange amusant et gauche des danses provinciales et des manières du monde. Ou plutôt c'était comme si, essayant d'imiter les manières mondaines, ces bonnes gens, demi-paysans, demi-Mores, n'avaient pu se dépouiller de leur vraie nature. C'est ainsi que la polka devenait une sorte de cachucha panachée de boléro, que la valse, avec les curieuses contorsions du torse et le frappement rythmique des talons et des pointes, prenait des airs de zapatera.

Mais, hélas! Herencia était la localité la plus importante que j'eusse encore rencontrée dans mes courses à travers la Manche, et un des signes, pour moi les plus désagréables, de sa prospérité, c'était ces hommes en costumes de citadins que je rencontrais de tous les côtés. Une foule se pressait vers le sanctuaire où l'on célébrait la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. « Don saint Jacques, le tueur de Mores, un des plus vaillants saints et chevaliers de l'armée du Christ que posséda jamais la terre et que le ciel possède à présent. » (*Don Quichotte*, II, ch. LVIII.)

Près de l'entrée de l'église, sur une petite table couverte d'une serviette, était un grand plat rempli de monnaie, gardé par une vieille dame, la duègne traditionnelle. Écroulée sur une chaise basse, perdue dans les plis de sa mantille, elle jouait vigoureusement de l'éventail et interrompait de temps en temps son marmotage de patenôtres pour dire à la personne à ce moment près d'elle : « Jésus ! quelle chaleur ! » C'est le gracieux accueil que reçut ma modeste offrande.

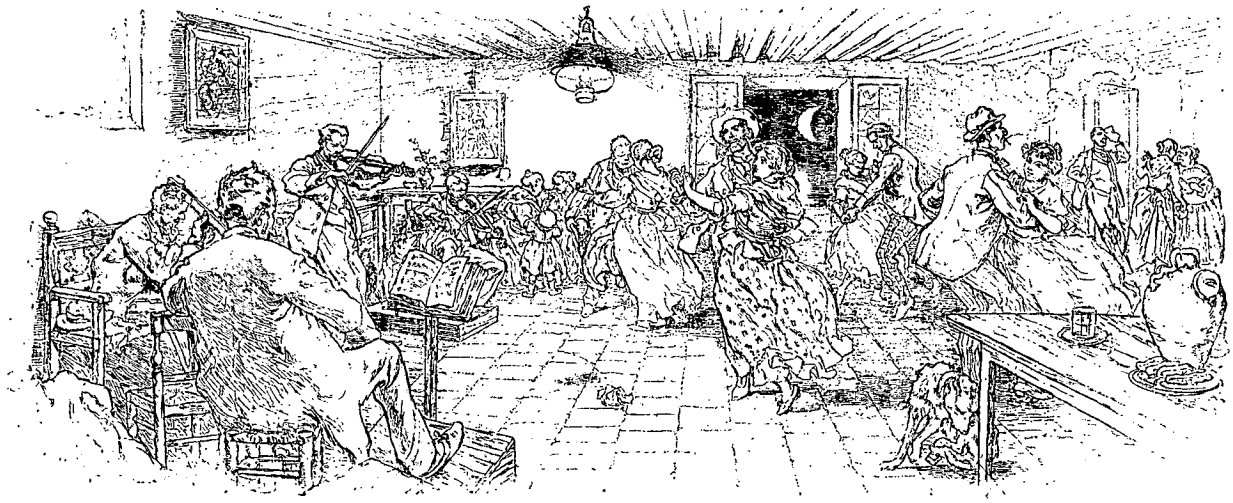
Des soldats faisaient la haie depuis l'entrée jusqu'à l'autel, tout resplendissant de centaines de chandelles qui faisaient scintiller les colonnes de marbre, les peintures, les candélabres, illuminaient les fleurs en papier, prodiguées dans les grands vases.

(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



HUTTES DE BERGERS SUR LA ROUTE DE VILLAHERMOSA (PAGE 546).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

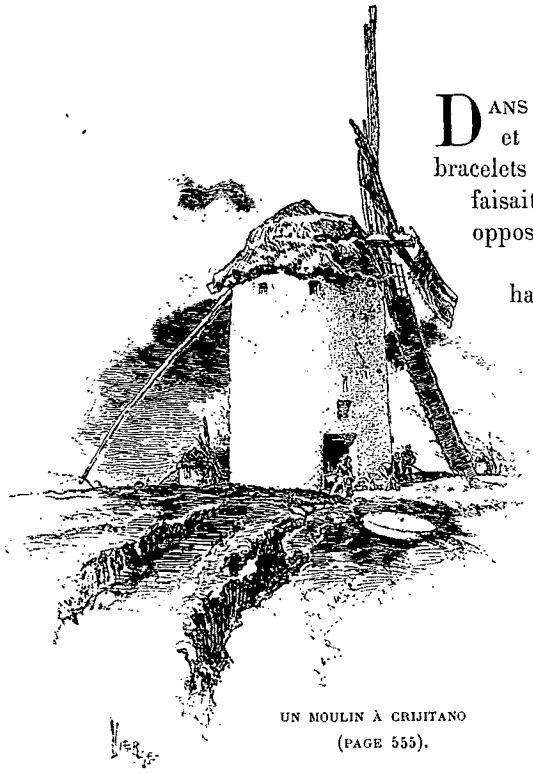


LA DANSE À HERENCIA.

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



UN MOULIN À CRIJITANO (PAGE 555).

V (*suite*).

Dans une chapelle latérale, devant une vieille image toute noircie par le temps et toute ruisselante de bijoux, d'ornements d'argent, d'un diadème et de bracelets incrustés dans la peinture même, un groupe de femmes agenouillées faisait une peinture à la Ribera, avec les plus belles et les plus vigoureuses oppositions de lumière et d'ombre.

Toutes les têtes étaient dévotement courbées, sauf celle, au profil droit, hautain, d'une jeune fille du pur type arabe; ses grands yeux noirs étaient pleins d'ombre et de flamme; ses lèvres, d'un dessin ferme et délicat, étaient abaissées aux coins. Étrange et sensuel visage, avec son expression hautaine, consciente, peut-être, de sa superbe animalité, et qui paraissait se demander le rapport que pouvait avoir avec la vie réelle la scène qui se passait devant ses yeux. Pourquoi cette seule figure, si différente en apparence de ce qui l'entourait, me semblait-elle la plus typique de toutes? Peut-être à cause des sympathies de mon Don Quichotte intérieur et, je pense aussi, parce que c'était l'expression la plus sincère, la plus spontanée, de ces natures méridionales, qui, n'ayant pas de sentiments religieux vraiment profonds, prennent la vie d'une façon essentiellement pratique. Elle jetait un regard froid et sans respect sur l'attirail religieux de la chapelle.

Cela me rappelait le ton dégagé dont, au temps de l'Inquisition, Cervantes parle de ces choses : « Ces tombes, dit Sancho Pança, dans lesquelles reposent ces puissants seigneurs, sont-elles éclairées par des lampes d'argent, ou bien les murs de leurs chapelles sont-ils ornés de béquilles, de linceuls, de perruques, de jambes et d'yeux de cire? » (*Don Quichotte*, IIe partie, ch. VIII.) Il y a belle distance entre l'insouciance d'un paysan et la libérale indifférence d'un grand prélat; cependant j'imagine que sous son capuchon le spirituel visage du puissant ami de Cervantes, l'archevêque Sandoval, grand inquisiteur, dut esquisser un malicieux sourire devant l'audace de ce livre et de l'auteur qu'il protégeait. Sans cela le livre aurait pu finir dans un autodafé et l'auteur dans une prison.

Voici le ciel tout brillanté d'étoiles. Les rues sont obscures; seules quelques lumières signalent des éventaires où l'on vend des fruits, du pain, des gâteaux, et les inévitables pois chiches, les *garbanzos*. Le peuple va et vient avec tant de tranquillité que l'on regrette presque l'exubérance des Italiens, leurs éclats de joie dans les

1. *Suite. Voyez p.* 529 *et* 541.

jours de fête comme celui-ci. Pas un mouvement qui dérange les nobles plis des capes et des mantilles. Peu de paroles échangées, quoique l'on saisisse parfois au vol quelqu'une de ces sentences castillanes, pleines de suc et d'expérience, proverbes trop inspirés des choses sérieuses de la vie pour faire même sourire.

Deux jeunes hommes, qui flânaient de groupe en groupe, s'arrêtent. Quelques accords de leur guitare, et une foule silencieuse se presse autour d'eux. Ils jouent se faisant face. L'un fait l'accompagnement, l'autre joue l'air, avec une virtuosité native qui voisine d'assez près avec le talent acquis pour y tromper un musicien expérimenté. Les attitudes ont du caractère : le virtuose se tient droit, la tête rejetée; l'accompagnateur, penché en avant et hanchant sur un pied, tient les yeux fixés sur la guitare du camarade. La chanson finie, quelques applaudissements et compliments, puis la foule se disperse sans bruit.

Mais plus loin on entend une voix forte, passionnée, qui chante une malagueña et que des accords sauvagement expressifs de guitare accompagnent. Cette furie dans le chant et dans l'accompagnement révèlent soudain un autre côté de la nature chez ce peuple, le feu qui couve sous la cendre.

Quand nous quittons le bourg de bon matin, un marchand ambulant est déjà à la besogne près du marché, offrant sa marchandise aux enchères aux paysans, aux pèlerins, qui déjà s'apprêtent à repartir. C'est l'unique occasion pour beaucoup de ces gens qui ne viennent qu'une fois par an ; le jour de la fête ils s'approvisionnent pour le reste du temps. Aussi cela attire-t-il toute une classe de commis-voyageurs, dont la vie se passe à courir le pays de *fiesta* en *fiesta*.



LA ROUTE ROYALE.

Sur le grand chemin nous sommes précédés par une troupe de pèlerins, de vigoureuses petites paysannes emmitouflées de fichus éclatants, perchées sur le haut des bagages que portent leurs petits ânes. Les nuages de poussière, richement colorés par le soleil levant, forment comme un halo autour de ce joli et mouvementé tableau. Nous les dépassons, et voilà le charme évanoui! Le cortège est aussi banal que possible. C'est le soleil qui en faisait la magie.

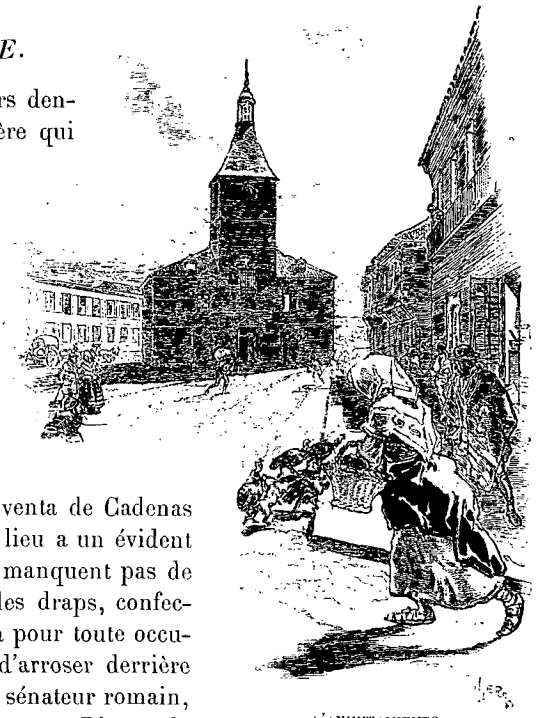
Lorsque nous nous retournons pour jeter un regard sur la ville qui va s'éloignant, sa silhouette, qui se détache en clair sur le fond tanné de la sierra, semble une fraîche et délicieuse vision toute voilée de blanc, tout adoucie et embellie par la tendre lumière matinale.

En Espagne, la beauté suit de curieusement démocratiques lois. Des bâtiments en ruine, des villages misérables, des mendiants en loques, ont, dans toute journée, leur moment de splendeur sans rivale. Des objets déclassés, des scènes banales, lorsque les touche un rayon de soleil du midi, deviennent, sous le coup de baguette de ce magicien, des visions adorables. Au cours de la journée, chaque détail du paysage jouit à son tour de ces bienfaits de la lumière, puis la lumière le quitte, et il redevient un corps sans vie.

Notre voyage se poursuit, par ce matin paisible, entre deux ruisseaux de feu d'artifice, des fossés tapissés de fleurs bleues, qui par le contraste avec le gazon roussi et par les jeux obliques du soleil deviennent une éclatante joaillerie.

Alcazar de San Juan : nous arrivons presque trop vite. C'est une ville de quelque importance commerciale depuis que la ligne de Valence rejoint ici celle de Madrid à Séville. Naturellement Alcazar est fier de son *buffet* de la station ; mais ce n'est pas moi qui m'en irai m'asseoir à une table qui porte les traces du service, ni qui savourerai les imitations espagnoles du bifteck anglais ; et pour moi le soi-disant bordeaux bu dans les verres de la table d'hôte, au bruit du jargon franco-anglo-espagnol du garçon, aurait moins de charme que le noir et âpre Valdepeñas bu à même l'outre ou le vase de terre.

Il reste d'ailleurs assez de couleur locale aux alentours de ce buffet. Ce symbole de la civilisation au XIXe siècle, comme un champignon poussé dans les herbes champêtres, est environné d'une bonne vieille vie provinciale. Du beffroi nous jetons un regard sur le pays, puis allons déjeuner à la *fonda*, dont la façade monumentale se dresse sur la grande place du marché. C'est amusant de voir évoluer, sous l'œil d'un sergent de ville, le balayeur patenté. Il cause, échange des saluts avec les passants; il condescend parfois à jouer au balayeur, avec le mouvement d'un grand d'Espagne, qui, Dieu nous garde, devrait se donner cet humble passe-temps. Le marché est fini ; il ne reste que quelques paysans qui s'attardent dans l'espoir d'écouler leur marchan-

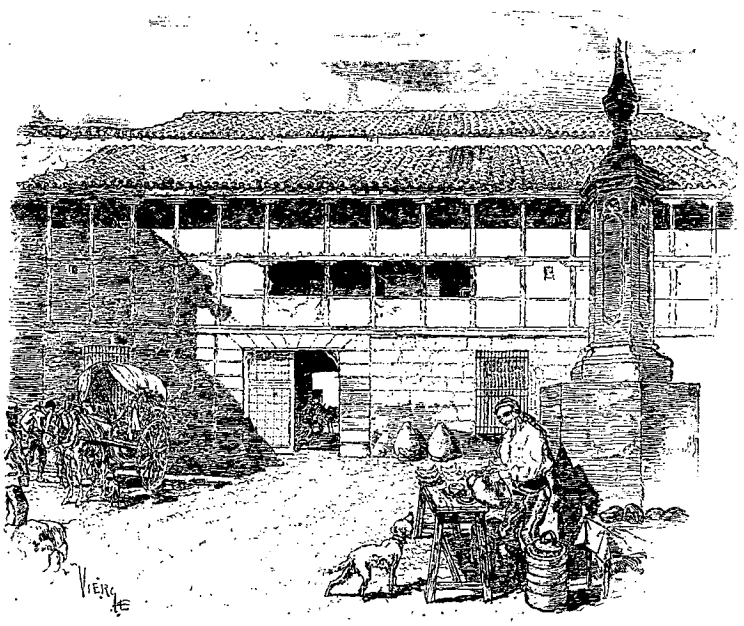


L'AYUNTAMIENTO,
ALCAZAR DE SAN JUAN.

disc étalée sur le pavé. Ils crient, ils chantent les vertus de leurs denrées, adressant des compliments ampoulés à chaque ménagère qui passe ; ils s'envoient réciproquement des brocards, narguent la providence, tout cela jovialement, avec des voix rudes, des visages ravinés de rires. Quelques femmes parmi eux, belles, aux costumes multicolores. Nous achetons des fruits à l'une d'elles. « *Vaya usted con Dios.* Allez avec Dieu », dit-elle ; puis me rappelant : « Caballero, quand vous retournerez chez vous, dites à votre compagne que ce sont de belles femmes, les femmes d'Alcazar. Braves en affaires, braves en amour, et vous savez, señor, n'aimant qu'une fois! »

Je m'assieds sur un banc sous la porte de l'auberge, la plus grande que j'aie encore vue, et je reconstitue par la pensée ce qu'a pu être, au vieux temps, un endroit comme la venta de Cadenas ou celle de Quesada. En dépit de l'inévitable malpropreté, le lieu a un évident cachet de prospérité ; la plantureuse aubergiste et ses aides ne manquent pas de besogne. Devant nous des servantes causent, raccommodent des draps, confectionnent des vêtements pour le patron. Une sorte de bouffon a pour toute occupation de balayer le sol, avec un acolyte dont la fonction est d'arroser derrière lui. La grasse et grande ama, avec un visage comme celui d'un sénateur romain, va partout, surveille tout, donne des ordres d'une voix claironnante. L'amo, le trousseau à la ceinture, préside au remplissage des bouteilles, à l'égorgement de la volaille, au dépeçage de la viande. Les cuisinières, qui travaillent sous nos yeux, sont deux vieilles sorcières, qui tour à tour apparaissent et disparaissent dans la fumée de leur feu de bois. L'ama, malgré son embonpoint, est partout à la fois ; elle apparaît brusquement, empoigne une casserole, goûte les plats, assaisonne, morigène les servantes avec sa voix tonitruante. De vrai, le plus puissant personnage de la maison est un enfant gâté, un petit drôle de trois ans, précoce, rusé, le Benjamin de la famille. Une criada est attachée à sa personne et elle a assez à faire. C'est une jeune femme en jupe orangée, en bas rouges, en souliers noirs, recherche peu commune ; elle rougit, jette des regards d'effroi du côté de l'ama et semble une parfaite image de la Faiblesse, à chaque nouvelle frasque du petit scélérat.

Alcazar de San Juan et son auberge n'étaient déjà plus qu'un souvenir ajouté aux autres, un cliché gravé dans ma mémoire, lorsque nous découvrîmes les moulins à vent de Crijitano. Un d'entre eux, dit-on, est celui que Don Quichotte combattit dans sa célèbre aventure. Après tout, le pauvre Don Quichotte ne paraît pas si fou à celui qui aperçoit pour la première fois cette rangée de moulins jetés irrégulièrement sur la crête d'une colline. Ils ne ressemblent à rien qu'on connaisse, plutôt à une collection de jouets fantasques et primitifs, plantés là par le caprice d'un lunatique. Plus on approche et plus on les regarde une par une, plus ces lourdes machines, étayées comme de très vieilles gens, paraissent fantastiques. Rien d'étonnant que le digne chevalier les prît pour des géants.



FAÇADE DE LA FONDA, ALCAZAR DE SAN JUAN.

C'est ainsi que, dans son pays natal, le livre de Cervantes prend une recrudescence de piquant. On ne se figure pas combien il est nécessaire de vivre là pour constater la criante variété des caractères, des descriptions, du langage même. Il y a vraiment un grand charme à rencontrer à chaque instant les choses mêmes que le livre nous avait rendues familières. Par exemple, non seulement les habitants de certains villages de la Manche s'habillent comme Sancho Pança, mais encore tous abondent en ces vieux dictons où se condense le sagesse des nations. Ces proverbes leur servent, comme à Sancho, à résumer finement toute une situation.

Près des moulins, nous nous arrêtons un instant pour demander au conducteur d'un chariot d'eau le chemin le plus court



TOUR, ALCAZAR DE SAN JUAN.

pour le prochain village. Ézéchiel obtient le renseignement, puis demande : « Eh! frère, c'est de l'eau que vous portez là?

— Oui, de la belle eau à boire. Vous en voulez?

— Merci, non. Notre gourde est encore à moitié pleine.

— *Cascara!* Mais alors elle doit être chaude. Prenez donc de la mienne, » dit l'homme.

Notre gourde remplie de délicieuse eau fraîche, Ézéchiel appelle l'homme qui retournait à son chariot.

« Eh! voilà une *pataquilla* (un sou) pour vous; et grand merci encore.

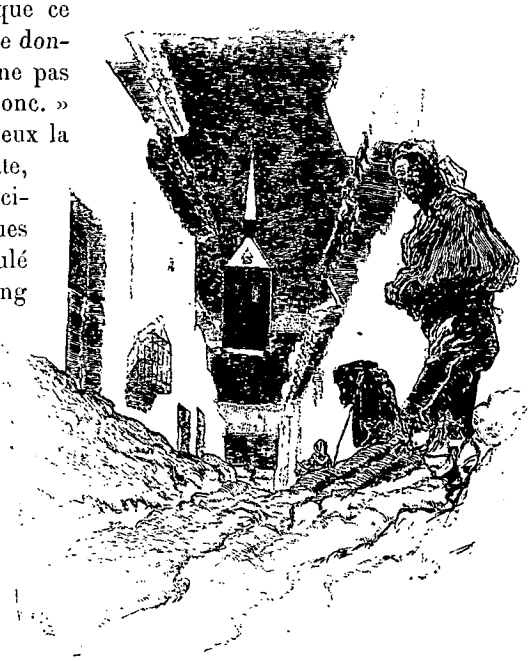
— Non, frère, je n'ai pas besoin d'argent: je suis content de vous donner de mon eau; voilà tout.

— Mais il faut que chacun vive de sa peine, et vous avez du chemin à faire pour aller chercher cette eau-là.

— *Bueno*, mais il vaut mieux gagner un ami que dix écus. » Pourtant, après avoir jeté un coup d'œil sur moi : « Allons! ça va, dit-il à Ézéchiel; je vois que ce cavalier a plus les moyens de donner son argent que moi de ne pas le prendre; je le prendrai donc. »

Je fis passer encore mieux la pataquilla avec une cigarette, et j'ajoutai la courtoisie très appréciée d'offrir du feu de mon propre cigare. Le charretier caressait notre mule en nous donnant encore quelques indications pour notre route. A peine couverte d'un léger mouchoir roulé en turban autour du front, sa belle tête bronzée brillait au soleil, et le sang donnait une teinte flamboyante à ses joues rouges et fermes comme des pommes. Ses yeux noirs étincelaient, les veines saillaient de son front, de son cou; c'était un type de force, de santé, d'insouciance, de bonheur.

Ézéchiel me dit sentencieusement, quand il fut loin : « Cette pataquilla ne lui profitera pas, señor, car *para dar y tener, seso es menester* » (pour donner ou pour garder, il faut de la cervelle. Le gaillard boira ou fumera son argent dès qu'il sera rentré dans le village).



A CRIJITANO.



PRÈS DE CRIJITANO.

Campo de Crijitano, entouré d'une riche et fertile campagne (*campo*), est un des trois ou quatre spécimens, vraies raretés, des meilleurs bourgs de la Manche. Malgré son air de prospérité, ses grandes maisons, quelques-unes à fenêtres vitrées, ses sculptures de pierre et ses ornements de fer forgé, il conserve une couleur locale aussi prononcée que les plus humbles localités. A l'écart du chemin de fer, il demeure heureux, mais à la vieille mode. Le pittoresque y est varié, les édifices sont pleins de noblesse, c'est la Manche dans ce qu'elle a de plus pur, et il n'y a pas de différence avec les plus pauvres villages de ce pays d'enchantement, où les vieux costumes, vieux us et vieilles demeures n'ont pas changé depuis des siècles.

Le Campo fait la sieste lorsque nous nous rendons vers l'auberge à travers les zigzags des rues escarpées. Seul, Quevedo, le maître par excellence des descriptions picaresques, pourrait dépeindre dignement les types que nous rencontrons ici : le drôle debout près d'une porte, avec un bandage autour de sa tête qu'il enduit de quelque remède de bonne femme contenu dans une outre graisseuse; les difformes aubergistes, l'amo et l'ama, certainement plus larges que hauts; toute la collection des flâneurs demi-nus, échappés des pages de *Don Pablo de Ségovie*, *le grand Ruffian*.



PLACE DE HERENCIA.

Le sombre intérieur! Salon? dortoir? salle à manger? qu'était-ce, ou plutôt que n'était-ce pas? Incroyable saleté, mouches, endroit indescriptible. Nous allions dormir là, sous le toit en pente, aux poutres grossièrement équarries, toutes tapissées de toiles d'araignées. Pour choisir notre place, il nous faut enjamber des muletiers, des colporteurs, des gardeurs de cochons, étendus sur la dure. Aux murs sont accrochés à des clous les chapeaux, les harnais; dans les coins sont des sacs de grains, des baluchons, des outres, appartenant aux dormeurs, et gardés par des roquets qui montrent silencieusement les dents lorsqu'on approche et mordraient ferme à la moindre velléité de toucher au bien de leur maître.

Un vrai tableau, que celui de cet intérieur dans cette étrange demi-lumière. Les étables sont à côté, une pour les mules, une autre pour les porcs. Ceux-ci grognent, celles-là ruent; de maigres chats, qui rôdent à la recherche de proie, miaulent; une mule, chassée de son étable, passe agilement entre les dormeurs; pas un ne bouge de ces ronfleurs; le maître de la mule, qui démêle les harnais, l'appelle avec un cri bizarre finissant en sifflement. Mais il n'y a pas de tapage qui puisse interrompre ces sommeils lourds de gens qui n'ont cette aubaine de dormir qu'un des quatre cinquièmes des vingt-quatre heures, et le reste besognent. Ils reposent jusqu'à la dernière minute, puis les voilà sur pied en un clin d'œil; pas d'étirement, pas d'ablutions, pas d'habillement. Un coup d'eau avalé et ils sont déjà chassant leurs mules dans le soleil brûlant, leur bâton à la main, éveillés et chantant.

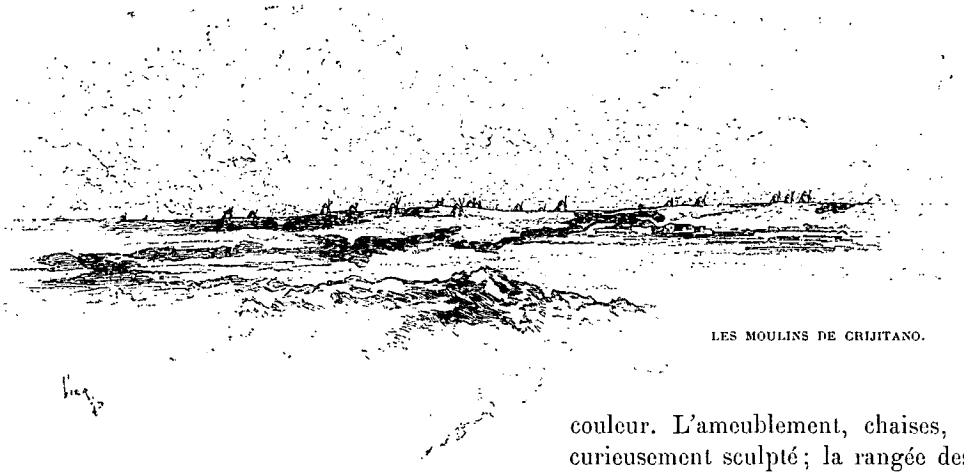
Nous partons à trois heures de l'après-midi, harnachant notre mule au milieu d'une centaine de cochons, tout le troupeau du village que l'on rassemble pour aller aux champs sous la conduite d'un gamin. Nous suivons une très belle route pendant plus d'une heure et nous passons près du sanctuaire, perché sur une colline, où est exposée l'image miraculeuse de la patronne du Campo, Notre-Dame de Crijitano. Puis, marche à travers champs d'avoines, et, au bout de deux heures, arrivée dans la région dénudée, semée de rares bouquets d'arbres, où Don Quichotte eut sa plus lamentable aventure, sa première rencontre avec sa Dulcinée, changée par un maudit enchanteur en effroyable maritorne.

Ah! elles sont mélancoliques, les approches de Toboso, avec les rares maisons bâties à la grosse des débris sculptés d'anciens édifices. On lit ouvertement la décadence de la prospère et célèbre cité qui, suivant les documents authentiques, possédait sous Philippe II plus de neuf cents maisons. Et pourtant il demeure je ne sais quel charme, quelle dignité, dans cet endroit, quelque chose comme l'allure d'un gentilhomme injustement déchu.

Les maisons ruinées, jetées çà et là autour des deux églises tristes, rébarbatives, ont cependant, en dépit de leurs cicatrices, un air de propreté et de soin. Les rues, ravinées, n'exposent point à de ces rencontres déplaisantes, qui m'étaient devenues si familières dans les autres rues des villages de la Manche, et comme inséparables de la vie. Comment! j'ai trouvé à Toboso la chose la plus extraordinaire, la plus exotique pour ainsi dire: une auberge parfaitement propre!

Il était certes tard quand j'y entrai, et je n'osais pas trop me fier à ma première impression, mais le lendemain matin, il n'y eut pas à dire, l'examen en pleine lumière ne me donna point de démenti. Imaginez une

*



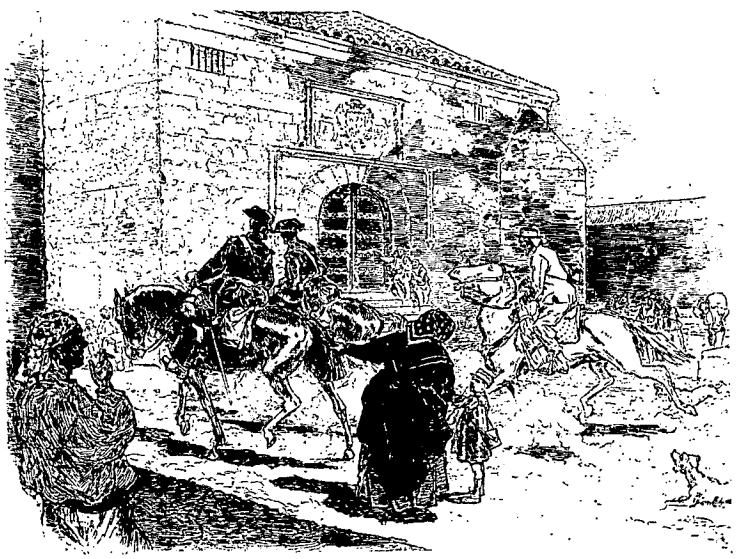
LES MOULINS DE CRIJITANO.

propreté hollandaise, oui, en pleine Manche! Le carrelage des cours et des chambres, reluisant; des rideaux aux petites fenêtres, des nattes aux portes, et aux bons endroits, sur les murailles blanches, de touchants efforts de décoration, sous la forme d'images de piété dans des cadres en papier de couleur. L'ameublement, chaises, coffres, tables, tout cela curieusement sculpté; la rangée des écuelles de cuivre, des cuillers, des pochons, de belles et primitives formes, admirablement récurée. Mais il n'y avait pas de domestiques dans cette pauvre auberge : c'était la famille, le père, la mère, les deux filles qui faisaient le ménage. Les femmes étaient bonnes et sérieuses; elle vaquaient à leur travail dans une sorte d'atmosphère de bonne grâce. Leurs allures simples, non sans abandon et élégance, faisaient plaisir à voir. Enfin, on se sentait plus chez soi, parmi cette propreté.

Le père, un homme de six pieds, frisant la cinquantaine, fortement charpenté, large d'épaules, de visage net, mais avec un front très bas, partageait son temps entre le commandement et la prière. En arrivant, nous trouvâmes la famille sur la fin de son souper. Avant toute réponse à nos questions, les quatre personnes, debout, le front incliné presque jusque sur la table, chantèrent d'interminables litanies, et nous laissèrent attendre jusqu'à la fin de la cérémonie. Puis, dès que nous eûmes pu nous faire entendre, les femmes, très animées par l'arrivée d'hôtes, s'encoururent préparer le repas; et déjà l'aubergiste enfourcha son dada favori : les questions religieuses.

C'était un vrai fanatique, et pourvu de cette sauvage intolérance que les étrangers se représentent comme un des traits les plus caractéristiques de l'Espagnol. Mais pour moi, je dois dire que je n'avais pas encore rencontré un seul fanatique parmi les gens de la Manche; celui-ci, il est vrai, comptait pour plusieurs. Don Quichotte mettait moins de chaleur à discuter les points de chevalerie que mon géant d'aubergiste à charger les blâmables pratiques des générations d'aujourd'hui, leur négligence à fréquenter les saints lieux, à accomplir leurs devoirs religieux, en un mot leur abandon de ce qui était autrefois la vraie piété espagnole.

Et c'étaient, à l'appui de ses idées, des citations des ouvrages de théologie, des signes de croix en prononçant le nom des saints ou de Dieu, et aussi des interruptions de ses propres raisonnements pour nous demander notre opinion sur certaines prières à prononcer contre le mal et la tentation, tout un recueil qu'il avait extrait des vieux manuels de piété. Son refrain, c'était que ce monde suit les voies du Tentateur : « Voyez! au siècle dernier il y avait à Toboso une église toutes les deux maisons, ou tout au moins quelque chapelle ou couvent. Mais le gouvernement a dépouillé de leurs terres les moines et les religieuses, et l'on n'en trouve plus un ici, ni plus une, et il ne nous reste que deux églises. Comme c'était beau, je me rappelle, les services divins dans mon enfance! Il y en avait de belles tapisseries, et des vases d'orfèvrerie, et des décorations qui transformaient les autels en vision du Paradis.... Toutes ces richesses ont été vendues les unes après les autres, et c'est comme ça que l'Église n'a plus pu faire le bien!... »



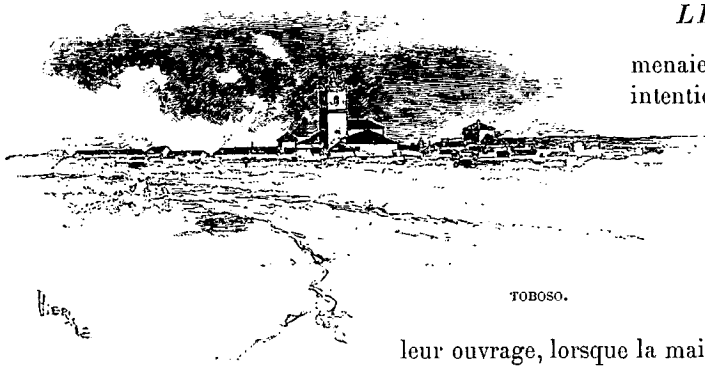
ENTRÉE À CRIJITANO.

L'opinion d'Ézéchiel sur notre hôte fut exprimée à la Sancho Pança, avec accompagnement d'un assez dédaigneux haussement d'épaules : « Ma foi, señor, voilà un homme qui cause comme une linotte, tout du haut de sa très petite cervelle. »

Les femmes, avec un pareil maître, ne



REPAS DES LABOUREURS.



TOBOSO.

menaient pas une vie très gaie. Sans doute il avait bonne intention, mais il avait une volonté de fer, et tout un chacun devait épouser de ses doctrines l'esprit comme la lettre. Maria et Juana, ses filles, devaient saluer, s'arrêter et prononcer tout haut une prière chaque fois qu'elles passaient devant une des nombreuses images, encadrées de papier doré ou de paille, qui décoraient les murs du haut en bas de la maison. Au beau milieu de leur ouvrage, lorsque la main du géant leur faisait signe, il fallait, toute affaire cessante, dire quelque prière spéciale pour la délivrance des esclaves du péché ou la conversion des incroyants. Les hôtes eux-mêmes étaient moins heureux que le chat et le chien, les seuls habitants qui pussent jouir d'une pleine liberté. Il n'y avait pas moyen d'échapper aux agissements tyranniques de cet étrange amo, qui, prenant peu de soin des choses de ce monde, laissait volontiers ses clients mourir de faim ou s'en aller sans payer, du moment qu'il trouvait le joint pour les convertir à sa façon de comprendre la piété.

C'était la raison qui éloignait la clientèle d'une auberge qui eût été admirable. Lorsque le soir, assis devant la porte et entendant des chansons joyeuses dans le voisinage, nous lui demandâmes ce qui se passait : « C'est dans l'autre posada, nous dit l'amo. Puisse Dieu la réduire en cendres, car elle n'est courue que par les possédés et fréquentée que par les idolâtres! »

Au temps de Cervantès, les habitants de Toboso, réfugiés mores de Grenade, avaient une réputation proverbiale de rudesse et de brutalité, n'ayant pas eu le temps de se débarrasser des violences et des fiertés, héritées de leurs ancêtres arabes. Mais de cela je ne pus constater trace.

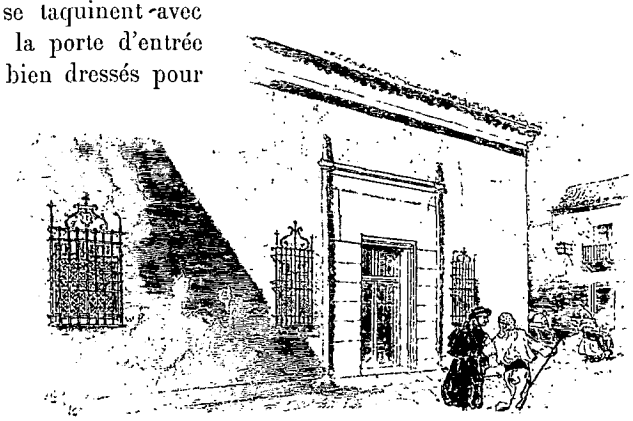
La seule industrie de la ville, à présent, est la fabrication de grandes jarres, les *tinajas*, en terre crayeuse qui abonde dans la région; les tinajas de Toboso, très gracieuses de lignes et de galbe, sont encore renommées dans les Castilles. La principale église est celle même que décrivait Cervantes. L'impasse existe encore où le scélérat d'écuyer persuadait au bon Don Quichotte que se trouvait le château princier renfermant la belle damoiselle.

Je ne pouvais manquer l'occasion de me promener tout éveillé dans les fictions du romancier, « tandis que le village était enseveli dans le silence, et que les habitants dormaient tout étalés ». Il me fallait bien, avec Don Quichotte et Sancho, passer dans l'ombre projetée par le « grand édifice », et remarquer avec Sancho, en levant la tête vers le beffroi, que le grand édifice était une église et non pas un château.

Le paysage se présentait juste comme dans le livre : « Pas un son ne frappait l'oreille, sinon l'aboiement des chiens » qui assourdissait Don Quichotte et mettait Sancho en émoi. « De temps en temps braillait un âne, grognait un cochon, miaulait un chat, et ces voix s'amplifiaient par le silence de la nuit. »

Nous partons à minuit pour retourner à Argamasilla; nous passons le Campo de Crijitano avant l'aube, et nous redescendons les pentes vers la prairies du Guadiana; nous repassons le fleuve sur un pont dont la longeur indique quelles imposantes proportions doit prendre le courant lors de la saison des pluies. Vers midi, nous arrivions à une *quinteria* (ferme importante) où entre Ézéchiel pour demander la permission de faire halte. C'est une faveur qu'on ne refuse jamais, mais qu'il faut, pour l'obtenir, comme toute chose dans ce pays, demander avec les formes traditionnelles de la plus raffinée politesse.

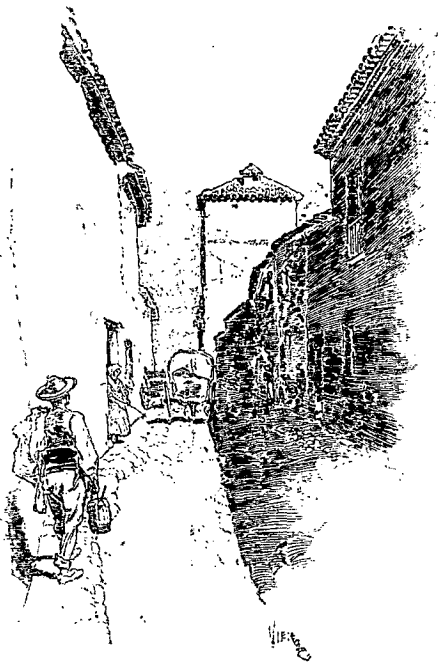
Notre chariot pénètre dans la vaste cour rectangulaire fermée de deux côtés par des bâtiments bas et des deux autres par des murs. On nous fait cordial accueil dans la cuisine, où huit laboureurs, l'inévitable couteau à longue lame en main, sont assis sur des chaises basses, et font rage sur la vaste soupière contenant le *puchero* national. La cuisinière, une timide jeune femme, qui rougit gentiment à la moindre provocation, fait un joli contraste avec ces gaillards basanés et musclés, qui se taquinent avec bonne humeur, et semblent fameusement s'amuser. A la porte d'entrée une bande de chats et de chiens affamés, mais trop bien dressés pour approcher, regardent avec des yeux ardents, et réprimment à demi des appels plaintifs. Chacun nous traite avec une courtoisie et une cordialité parfaites. Je ne crois pas que dans aucun autre pays un étranger puisse trouver d'aussi bonnes façons et autant de tact chez une poignée de pauvres paysans comme ceux-ci. Après le déjeuner, on me fait entrer dans une petite chambre blanchie à la chaux, bien close et bien fraîche, ou sur un banc de pierre est disposée une couche de nattes; on me laisse seul pour faire une sieste, dont j'avais bien besoin.



LA POSADA DE TOBOSO.

Comme c'est le moment des moissons, l'endroit

est fort animé; mais pendant la plus grande partie de l'année le *casero* (le fermier, ou plus exactement le garde de ferme) demeure là seul avec ses chiens et son winchester : la grand'porte est close, la *quinteria* devient forteresse. Alors le casero fait des rondes pour empêcher qu'on ne s'en prenne aux champs, ou qu'on ne pille les provisions de grains, de denrées, de vins. Dans les endroits solitaires comme celui-ci, ces caseros ont une vie mouvementée, et il n'y en a guère qui atteignent un âge très avancé. Mais celui-ci estime que le jeu en vaut la chandelle. « Eh! c'est une belle vie, señor, me dit-il tout en caressant son winchester; on a de quoi boire et manger, un peu d'argent par-dessus le marché, sans compter les occasions de se servir de son fusil. »



RUE DE TOBOSO.

La sieste finie, nous reprenons notre voyage à travers la plaine familière, où, bien loin devant nous, notre but apparaît comme un mirage affaibli. Argamasilla vous impressionne de façon différente, selon que vous l'approchez de telle ou telle direction. En ce moment, c'est comme une cité d'Orient, avec ses murailles blanches et brillantes, disposées à l'extrémité d'une avenue, une longue oasis de grands peupliers, sous lesquels poussent les figuiers et les citronniers. Tout le tableau a la couleur de l'Orient : même ciel, même brume chaude et empourprée au-dessus de l'horizon, même plaines plates et tannées comme le désert. Seuls les peupliers jurent un peu, et il manque quelques palmiers pour rendre l'illusion absolue.



COUR DE LA POSADA.

En approchant du pueblo, des bouquets d'oliviers tordant leurs vieux membres noueux escortent le voyageur de chaque côté du chemin. Sans nul doute, c'est parmi ces vestiges de bois antiques que notre héros, le chevalier redresseur de torts, n'a pu s'empêcher de s'embarquer dans l'aventure célèbre, à la fois triste et comique, si pleine de profonds et limpides enseignements. Pourquoi ne serait-ce pas à cet olivier caduc, tout blanchi par l'âge, au milieu d'une clairière, que le pauvre Andrès était attaché par des liens aussi grossiers que solides, cependant que son brutal patron lui caressait vigoureusement les épaules de son gourdin frais cueilli?



PLACE DE TOBOSO, L'ÉGLISE.

L'itinéraire de l'Académie, dans la préface à l'édition de 1819, place le siège de cette aventure un peu plus au sud-ouest de ces parages; mais là rien ne reste des forêts d'antan. Puis, pourquoi ne pas lâcher la bride à l'imagination? Quel autre arbre, aux environs d'Argamasilla, offre ce tronc crevassé, cette écorce boursouflée, ces vénérables rides de l'âge? Hélas! ces témoins des choses disparues sont muets pour nous, mais ils se racontent sans doute avec de doux bruissements dans le vent tiède et mouvant. Et ces chuchotements mélancoliques, dans l'atmosphère étouffante et silencieuse, sont comme la voix des aventures passées, innombrables pages de vie à jamais englouties dans l'abîme des temps.

VI

La Sierra Morena. — Les adieux d'Ezéchiel. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos.

L'excursion que je fis à la Sierra Morena fut mon unique infidélité à Ézéchiel. La veille de mon départ d'Argamasilla, nous eûmes un entretien que je n'oublierai pas aisément. C'était mon dernier dîner à la posada del Carmen, où Ézéchiel, qui était l'hôte d'honneur, se comporta avec sa dignité et son tact habituels, sa bonne voix rendant ses propos encore plus sympathiques. Le repas terminé, nous traversâmes la route pour nous rendre à l'unique boutique de l'endroit, boutique ou plutôt chambre basse, de six pieds sur douze, où tenait tout le maigre stock de cotonnades. J'avais besoin d'y changer un billet de banque pour régler mes comptes. Je prélevai le nombre de douros correspondant au nombre des jours de service d'Ézéchiel et de son équipage et je les lui donnai en y ajoutant quelque supplément.

Le brave homme compta soigneusement les pièces, les recompta, parut embarrassé, et finalement me fit remarquer l'erreur que j'avais commise en lui donnant plus que son dû. Sur quoi je lui expliquai que je l'avais bien fait exprès, et que, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner plus, je le priais d'accepter ce petit présent en faible remercîment de ses loyaux services. Il continuait d'avoir l'air très gêné, mais finalement il me remercia de la gentillesse, et partit.

Une heure après, il revenait avec ce terrible supplément, disant :

« Non, señor, je ne peux pas accepter ça. Nous avons fait notre prix. C'était plus que je ne gagne de coutume ; je n'ai pas eu de peine ; c'est moi qui y gagne. Nous sommes quittes, et j'aurais mauvaise opinion de moi-même, et vous ne penseriez pas aussi autant de bien de moi, si j'acceptais votre cadeau.

— Mais, mon ami, je considère que vous avez bien gagné cela par les économies que vous m'avez fait faire dans vos achats aux posadas.

— C'était dans le marché, señor. Non, il faut reprendre ça. Donnez-moi une poignée de main comme à un ami, et Dieu soit avec vous et les vôtres. »

Je fus bien fâché d'être forcé de me priver de son fidèle concours, mais sa petite mule n'aurait pas pu faire le long et dur voyage aller et retour dans la Sierra Morena sans prendre plus de temps que je n'en pouvais consacrer. Il y a de ces incidents au cours des plus heureux moments ; cette perte d'Ézéchiel m'était très pénible ; il me semblait y voir comme un avant-goût des ennuis, de la banalité, de la routine, de la civilisation, qui devaient m'attendre dans mon dernier voyage à travers la Manche. Bien entendu, cette idée était fort déraisonnable, car des voyages comme ceux-ci empruntent leur intérêt aux contrastes qu'ils présentent avec la vie ordinaire.



MARIA (PAGE 560)

Je n'avais pas d'autre moyen à ma disposition que d'aller par chemin de fer jusqu'au cœur de la montagne, acceptant ainsi ce que je supposais le plus prosaïque et le moins agréable commencement. Eh bien, pour commencer, le train marchait si lentement et faisait de si longs arrêts à la moindre station, que je pris au contraire beaucoup de plaisir à être ainsi mis à même d'étudier tous les détails du paysage. Cela ne ressemblait en rien aux voyages en express que nous sommes habitués à faire ; c'était plutôt l'allure d'une mule ou d'un cheval trottant bon pas.

Au début, le pays plat montrait cet aspect triste et desséché que j'ai déjà décrit. Puis, à mesure que nous avancions, les vignes envahissaient, et bientôt remplissaient la plaine à perte de vue.

Nous traversions le district le plus productif de vins de toute l'Espagne. La ville prospère qui lui donne son nom, Valdepeñas (la vallée des pierres), avait, malgré son importance, les mêmes maisons aux toits de tuiles, groupées autour de l'église, qui caractérisent les villages de la Manche. Un contraste frappant, par exemple, que celui de ces bodegas toutes neuves, terriblement modernes, avec les raisons sociales peintes en lettres noires de trois pieds sur les murailles blanc cru. Cela me fit mal de voir ici cette criarde signature de notre civilisation au beau milieu d'un endroit aussi primitif, et je trouvai particulièrement désagréable d'être rappelé aussi brutalement dans mon pays.



JUANA (PAGE 560).

De tous les côtés des plaines de la Manche, la ligne dentelée de l'horizon sert comme d'observatoire. C'est la Morena. Nous nous en rapprochions peu à peu, et toujours elle semblait hors d'atteinte. La région de Valdepeñas quittée, le caractère du pays changeait, devenant de plus en plus dénudé et rocheux, et la silhouette dentelée de la Sierra Morena, à laquelle je m'étais accoutumé, disparaissait soudain.

L'immensité jaune et pourpre de la plaine laissée derrière nous et s'effaçant comme un océan brumeux, nous nous trouvions, ayant gravi le premier éperon, complètement entourés de montagnes. La voie devenait plus raide, les talus rocheux s'empilant les uns sur les autres, jusqu'à ce que, après une succession de courbes et de pentes, le train s'arrêtait, pour respirer, à la station d'Almuradiel.

Étant descendu avec mon petit bagage noué à un bâton courbé, j'eus la bonne fortune de rencontrer le vieux José avec sa mule et son char antédiluviens, attachés l'un à l'autre par un harnais brisé et des bouts de cordes, tout cela vermoulu par un long usage. Sans perdre de paroles nous faisons marché et nous voilà partis pour le village de Viso del Marques, le point de ralliement le plus commode pour une exploration de la montagne où nos bons amis, Don Quichotte et Sancho, rencontrèrent quelques-unes de leurs plus merveilleuses aventures.

Quel plaisir que de vagabonder ainsi dans ce décor sauvage et sinistre du grand roman, avec le soleil brillant superbement, en même temps que soufflait une bise froide, et tout en feuilletant pour ainsi dire l'intéressant livre de la sagesse du vieux José ! Sous couleur de lui adresser des questions sur lui, sur les gens, sur le pays, on pouvait tirer de ce vieux livre des bribes de notre chère histoire, tant soit peu bizarrement déguisées, mais pourtant reconnaissables. Le vieux José au visage malin, qui avait vu quatre-vingt-sept hivers, et qui avait profité de son expérience, n'aurait pu s'empêcher de mettre beaucoup de science et de malicieux savoir dans sa conversation.

Nous marchions d'un pas d'escargot sur une terrible route qui écorchait à peine le sol rocheux d'un livide plateau. Une barrière de montagnes aiguës, dentelées, en forme de nageoire, s'élevait devant nous et à côté de nous vers le sud. Entre les pics les plus proches et les dominant, en apparaissaient d'autres, et au loin, deux sommets plus élevés encore, et qui semblaient s'évanouir, dressaient leurs chefs seigneuriaux. Dans ce solitaire et imposant ensemble, il y avait çà et là, parmi les faîtes du plateau, quelques champs de vigne et d'orge, qui accentuaient encore la générale nudité. Quelques végétations vigoureuses, mais rendues trapues par la continuelle lutte avec les éléments, s'accrochaient au roc vif par des racines qui semblaient de durs tentacules, et trouvaient moyen de s'agripper aux crevasses et de résister victorieusement aux rafales des vents du nord.

Contre ce même ennemi, Viso del Marques groupait ses maisons basses et solides en une masse compacte. A distance, cela se distinguait à peine des alentours, et c'est seulement en approchant du porte-drapeau, la tour du beffroi, carrée et ramassée, sortant entre les petits cubes irréguliers de maçonnerie, que je reconnus ces cubes, non pour des accidents de paysage, mais pour des demeures d'humains. J'imagine que c'est cette moyenâgeuse tour qui signala Viso del Marques à Don Quichotte et à Sancho lors de leur fuite vers les sécurités de la montagne, après avoir délivré les galériens, s'être battus avec eux et leur avoir échappé, ces galériens si plaisamment définis « des infortunés qui, contre leur gré, étaient transportés dans des pays où ils n'avaient aucune envie de se rendre ».

Des cris, des roulements de tambours, tout un tapage confus frappe nos oreilles dans les intervalles des hurlements du vent, et témoigne qu'il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans le village. Notre bonne fortune voulait que ce fût la foire annuelle. Ce n'était pas chose aisée que d'avancer dans la rue principale, débordante de gens. Notre vieux coursier se mit à ruer devant un colporteur asturien tout bronzé, un marchand de *braseros* de cuivre, qui, pour faire l'article, frappait à grands coups de bâton sur sa marchandise.

Baraques et tables étaient entourées de paysans aux manières honnêtes, sérieuses, et qui paraissaient hypnotisés par le bagout des tambourineurs et des bonimenteurs. Les indigènes mâles, assis sur le pas de leurs portes, prenaient grand plaisir à contempler toute cette animation, et aux fenêtres s'épanouissaient les figures brunes de leurs femmes, excitées par le spectacle. Les enfants et les chiens couraient à travers tout cela, les ânes braillaient, et dans les coins, contre les murailles, de patientes mules regardaient l'ensemble de leurs yeux mi-clos, d'un air malin et critique.

A la Casa Teresa, la sexagénaire hôtesse doña Teresa avait un air affable tout à fait engageant, mais qui ne cachait pas complètement son sens très aiguisé des affaires. Elle consentit, au bout de quelques minutes, à me

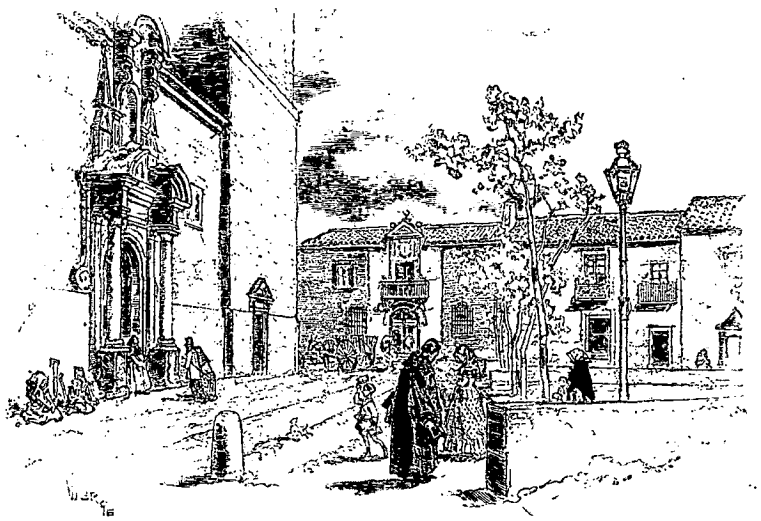
faire la faveur de m'accepter pour hôte. Elle présenta d'ailleurs les choses sous le jour le plus honorable, en remplaçant par ce mot d'hôte le terme trop vulgaire de locataire, mais il était visible, d'après l'énormité de sa demande, une peseta par jour pour la meilleure chambre, que ce terme si cordial n'était que le sucre pour déguiser une pilule un peu amère. Comme on dit en Espagne : « *Poderoso caballero es don Dinero. Dios es omnipotente y el Dinero es su teniente.* (Monseigneur l'Argent est un puissant personnage. Dieu est tout-puissant, et l'Argent est son lieutenant.) »

El Viso étant jeté aux confins du monde civilisé, avec, de l'autre côté, la sierra et le désert, on conçoit que l'on n'y soit pas très préparé à recevoir des voyageurs. Ni fondas, ni posadas. Cette maison est bien la seule où, à de rares intervalles, quelque fonctionnaire de la province ou du gouvernement, en tournée d'inspection, trouve un abri. Aussi cela faisait de la petite vieille, en relations avec ces importants personnages, elle-même un personnage d'importance. Pourtant, bien que je n'eusse aucun prestige officiel, elle eut la bonté de se montrer cordiale envers le nabab qui pouvait ainsi dépenser dix-huit sous pour son logement quand il est si facile de coucher sous quelque porche ou à quelque coin de rue, et de faire ainsi des économies.

Quoi qu'il en soit, c'était une excellente cuisinière, et sa maison était tenue avec une si scrupuleuse propreté que je considérai en effet comme un honneur de pouvoir l'habiter. C'était un spectacle vraiment plaisant que de voir la façon dont elle dirigeait les choses, avec l'aide d'une petite servante d'une douzaine d'années, qu'elle aimait bien et qui lui était attachée ; et aussi la façon dont elle traitait son décoratif époux, un caballero qui ne s'abaissait pas à travailler, mais pour qui on avait les plus grands égards. Je m'amusais autant de la malice, de la gentillesse et de la naïveté de ces scènes à trois que si j'avais lu un des plus divertissants chapitres de *Don Quichotte*. C'était attrayant pour le plus mélancolique des hommes. La petite maison était unique en son genre. La personnalité de doña Teresa se reconnaissait là dans tout. Cela était si tranché, si spécial, que l'on ressentait une impression aussi vive que celle qu'on peut éprouver en entrant pour la première fois dans une maison japonaise.

Comme les habitants sont tenus prisonniers chez eux par la neige en hiver et le soleil en été, l'intérieur avait été rendu aussi attachant que possible ; c'était un petit monde tout à fait intime. Il y avait des chats, des oiseaux, des plantes en pots, qui diable s'attendrait à trouver des plantes en pots dans la Manche ? — des plantes plus surprenantes certes que celles qui ornent la maison d'un petit rentier parisien, des pieds de vigne, et jusqu'à un poirier favori, dans la petite cour qui règne entre l'avant et l'arrière de la maison.

(*A suivre.*) AUG.-F. JACCACI.



ÉGLISE À CRIJITANO (PAGE 556)

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART D'EL VISO (PAGE 567).

AU PAYS DE DON QUICHOTTE[1],

PAR M. AUG.-F. JACCACI.

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE.



MALAGUEÑA.

VI (*suite*).

Dans la chambre de devant étaient rassemblés des vieux meubles aux formes bizarres, communiquant entre eux par des bandes de nattes disposées sur le sol de terre battue d'une irréprochable propreté. J'appris bientôt que l'on devait toujours marcher rien que sur ces nattes; sans cela la patronne donnait des signes d'une détresse aussi cruelle à voir que ses efforts pour la dissimuler. Il y avait aussi quantité de bric-à-brac, de bibelots de cuivre et autres, qui étaient là pour regarder, pour fournir des sujets de conversation, mais pas pour toucher, et certaines chaises sur lesquelles on ne devait s'asseoir sous aucun prétexte. En fait, les sièges favoris étaient certaines pierres dans la cour et sur le seuil. Dans ma chambre, la magnifique commode subissait une inspection toutes les fois que je sortais, pour s'assurer que mes mains inexpérimentées ne l'avaient pas détraquée; mon lit était frotté et poli jusqu'à ce qu'il brillât comme quelque vieux bronze précieux.

Je ne pouvais comprendre comment la bonne vieille dame trouvait le temps de si bien entretenir tout son mobilier; d'aller au marché et de marchander si longuement, sou par sou (soit dit en passant, jamais les paysans n'avaient la permission de pénétrer dans l'enceinte sacrée, toutes les transactions se faisant sur le pas de la porte); de cuisiner des plats compliqués et recherchés; de faire constamment attention à son époux et à sa petite servante, caressant l'une, badinant avec l'autre; et enfin d'être toujours prête à tailler une bavette avec l'hôte ou le voisin. Mais positivement elle trouvait le temps de faire tout cela, et de le faire gaîment, gracieusement, omni-présente, alerte, prête à toute affaire.

Nous passâmes deux jours à nous promener, l'époux de Teresa et moi, à travers la foire, flânant dans les rues, fumant des cigarettes, rencontrant les gens du village, engageant de brèves conversations dont le principal sujet était la beauté de cette foire, telle qu'on n'en avait vu depuis de longues années. Mes nouveaux amis étaient de bons spécimens de montagnards, des êtres laconiques, parlant sainement des choses essentielles, préférant au reste du monde la relative liberté de leur reclusion.

Tout en goûtant la fête, ils regardaient avec assez de dédain l'élément étranger, comme ils appelaient les

1. *Suite* *Voyez p.* 529, 541 *et* 553.

marchands, envahissant leur village pour vendre les quelques objets de nécessité bien simples, harnais, poterie, ustensiles de cuisine, étoffes de coton et de laine, mouchoirs, colifichets divers. Il n'y avait entre eux ni sympathies ni affinités, un peu comme l'attitude de la société envers les acteurs; réserve ici tout à fait justifiée, car ces étrangers, racaille venant de toutes les parties de l'Espagne, formaient une clique tenace, rusée, essayant de chipoter partout où possible, mais sachant aussi plier son impudence dès que l'acheteur montrait que la moutarde commençait à lui monter au nez.

La course de taureaux avait été une des attractions, la veille de mon arrivée. Pas une de ces courses comme on en voit dans les villes, mais une affaire purement locale, et qui ne se décide que lorsque la viande de la pauvre bête — le plus féroce animal des troupeaux du village, — est vendue d'avance. Les plus pauvres s'intéressent à cet événement, chacun y prend sa part. La course a lieu dans la vaste cour d'un château moyenâgeux du voisinage. Le résultat de ce petit égorgement démocratique est que l'homme qui réussit à donner le coup mortel au taureau est regardé par le village comme un héros, et admiré le reste de l'année tout le long de son chemin. J'eus l'honneur de rencontrer le garçon boucher qui venait de se couvrir de cette gloire, et il me parut très pénétré de son importance.

Heureusement, le théâtre ambulant, installé sur la place publique, était encore là. Des représentations avaient lieu toutes les fois qu'on pouvait rassembler un public attiré par les boniments que vociférait d'une voix rauque un gaillard remplissant les multiples fonctions de directeur, d'acteur, et sinon d'auteur dramatique, du moins d'adaptateur des comédies. Suivant la tradition, chaque pièce commençait par un prologue et finissait par un chapelet de facéties et de compliments à l'auditoire; chaque personnage arrivait ou s'en allait sans le moindre égard au développement de l'histoire, aux situations, aux limites de temps.



LA SIERRA MORENA, VUE DE LA STATION D'ALMURADIEL.

Théâtre et représentations correspondent encore fort bien aux descriptions de Cervantes parlant du dramaturge Lope de Rueda :

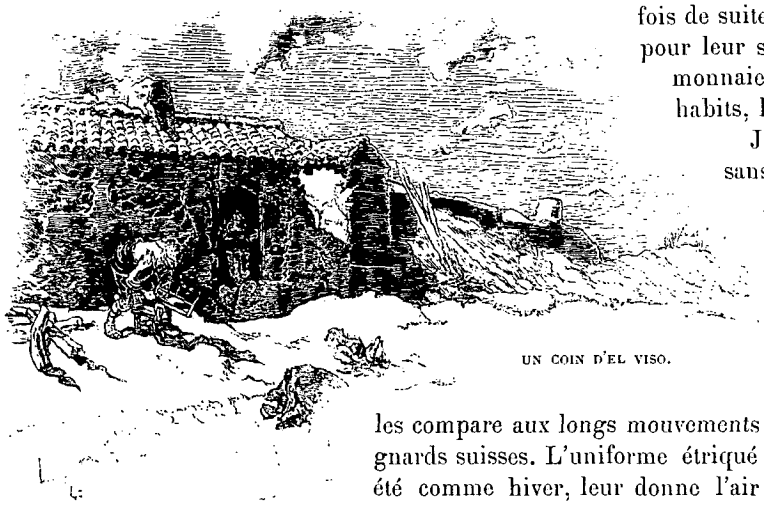
« Au temps de ce célèbre Espagnol, dit Cervantes, tout l'attirail nécessaire à un directeur était contenu dans un grand sac et consistait en quatre vestes blanches de bergers, à revers de cuir dorés et estampés, quatre barbes et perruques bouclées, quatre houlettes. Les pièces étaient des colloques, des sortes d'églogues, entre deux ou trois bergers et une bergère, arrangés et complétés de deux ou trois intermèdes dont les personnages étaient tantôt une négresse, tantôt un matamore, tantôt un fou, tantôt un Biscayen, car ces quatre sortes de personnages, — et beaucoup d'autres aussi, — Lope les jouait lui-même avec un talent inimaginable.

« Le théâtre était composé de quatre bancs disposés à angles droits et cinq ou six planches posées dessus, ce qui faisait une scène élevée au-dessus du sol de trois ou quatre palmes.

« Le mobilier théâtral était une vieille couverture, tendue sur deux cordes et qui faisait ce qu'on appelait la chambre réservée; derrière se tenaient les musiciens, qui chantaient de vieilles ballades sans même un accompagnement de guitare. »

Les représentations, alors comme à présent, avaient lieu quand on avait un public, le matin, l'après-midi, le soir : à la fin d'une de ses comédies, Lope invite l'auditoire à « aller dîner et à revenir, car il y a autre chose à voir jouer ». Le plus utile personnage me parut être le fou, qui apparaissait aux moments les plus inattendus, et surtout quand l'attention des spectateurs faiblissait, et qui recevait cent coups de pied, nasardes et injures pour le récompenser de sa bêtise. Les spectateurs, eux, demeuraient toujours silencieux, riaient rarement, et regardaient les farces du bouffon avec une gravité extrême.

El Viso possède un poste de guardia civile. Le district étant en grande partie impraticable aux chevaux, ces hommes rayonnent d'ici, comme centre, sur une étendue d'une quinzaine de milles à vol d'oiseau. Leur profession, dans la Morena, n'est pas une sinécure. Les guardias, qui se relaient nuit et jour à la tâche, sont en patrouille seize heures sur les vingt-quatre; le reste du temps est pour leur famille (car tous sont réglementairement mariés) et pour le nécessaire repos. Ils sont ingénieusement contrôlés dans toutes leurs allées et venues, même lorsqu'ils vont dans les endroits écartés et déserts; allant toujours par deux, on ne les envoie jamais deux



UN COIN D'EL VISO.

fois de suite sur la même route. Tout ce qu'ils reçoivent pour leur service ne dépasse pas trente sous de notre monnaie par jour; là-dessus ils ont à payer leurs habits, leur nourriture, logement, etc.

J'avais fait ma requête pour obtenir l'escorte sans laquelle il ne serait pas prudent de faire l'excursion que j'avais en vue, et le matin qui suivit les fêtes je partis bon pas entre deux jeunes guardias, le winchester sur l'épaule. Ils allaient de ces courtes enjambées du soldat espagnol qui font bon effet mais ne servent pas à grand chose et sont même assez comiques si on les compare aux longs mouvements balancés, le genou bas tendu, des montagnards suisses. L'uniforme étriqué des guardias, fait d'épais et sombre drap, été comme hiver, leur donne l'air gauche et raide des soldats des boîtes de jouets. Leurs yeux noirs aux cils épais, leur longue moustache tortillée ajoute un air de férocité toute faite comme on en attendrait seulement au théâtre.

Nous gravissons d'abord un talus qui, finissant net à peu de distance au-dessus, semblait surmonté par une masse pourpre sombre, la chaîne de faîtes formant l'épine dorsale des sierras.

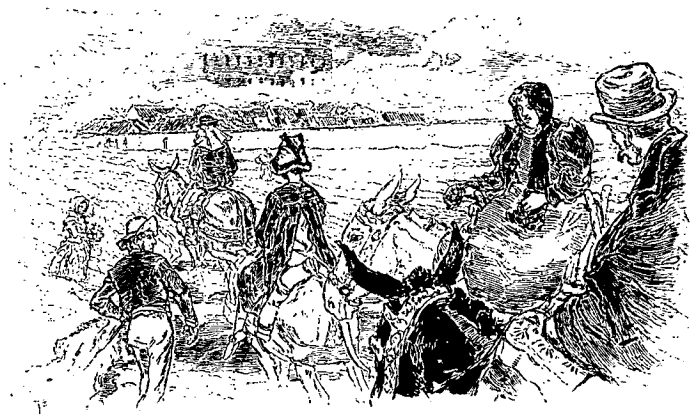
Après cette première impression, nous nous trouvions redescendant et traversant des sommets déserts, des éperons dont la surface tannée, d'un ton monotone, fait le plus étonnant repoussoir aux grandes montagnes dentelées qui maintenant se dévoilaient à nos yeux, leurs masses et leurs crevasses se mélangeant dans une bigarrure harmonieuse de brillantes couleurs, et s'étageant comme un piédestal pour l'inexprimable et rayonnante pureté du profond azur, tout là-haut.

Notre sentier descendait en serpentant sur le roc vif, qui coupait les chaussures, et à mesure que nous avancions les alentours rudes et raboteux faisaient paraître un mirage, l'aérien et transparent rideau des sierras, qui sans cesse grandissait devant nous. C'était l'occasion ou jamais de se rappeler le passage où Cervantes décrit les sensations de Don Quichotte dans un endroit de cette nature :

« Et, comme ils pénétraient plus avant parmi ces montagnes, nous ne pouvons dire la joie de notre chevalier, à qui les lieux semblaient le plus proprement choisis pour accomplir les aventures qu'il cherchait. Ils rappelaient à sa mémoire les merveilleuses histoires dont les chevaliers errants avaient été les héros dans de semblables solitudes et déserts. Et il chevauchait si envahi et si transporté par de telles pensées, qu'il ne pouvait songer à autre chose que ce fût. Sancho, de son côté, n'avait point d'autre souci (une fois délivré de la crainte d'être pris) que de savoir comment il remplirait son ventre de ces friandises qui provenaient des dépouilles religieuses. Aussi suivait-il son maître, prenant de temps en temps dans le panier que portait Rossinante, faute de l'âne, quelque viande pour garnir sa panse. Et pendant qu'il marchait en s'occupant ainsi, il n'aurait pas donné un fétu pour rencontrer une aventure, fût-elle la plus glorieuse du monde. » (IIe partie, chap. XXIII).

Semblables à Sancho, nos compagnons et hôtes, doña Teresa, son époux, sa petite servante, qui nous suivaient dans le char du vieux José, tuaient le temps en mangeant des *banuelos*, cette pâtisserie favorite des Espagnols du sud et des Africains du nord, et en buvant le riche vin de Valdepeñas, ce qui leur faisait magnifiquement oublier les cahots et la chaleur. De temps en temps même, un enthousiasme irrésistible éclatait chez eux sous forme de litanies improvisées et récitées à la hâte, finissant sur des notes prolongées, perçantes, célébrant Celui qui leur donnait les fêtes, la beauté du jour, et la joie de leurs cœurs.

On perd tout sens de l'orientation dans ces chaotiques déserts, peuplés seulement de troupeaux, de mamelons serrés, bornant l'horizon de trois côtés avec leurs étranges variétés de silhouettes. La chaleur est étouffante dans ces gorges fermées, et l'on ne commence à respirer qu'après avoir fini de descendre, et quand on recommence à monter. Des feuillages se montrèrent en haut de la dernière colline, et nous atteignîmes bientôt notre but, un luxuriant jardin, ombragé de chênes-



EN VUE D'ALMURADIEL.



UN ARRIERO.

liège, de châtaigniers, de chênes, tout cela entretenu en fraîcheur et en vie par un bruyant petit courant d'une eau idéalement pure.

Nous présentâmes nos hommages à deux vieilles dames, sœurs d'un défunt chanoine, et nous bûmes un long trait d'eau à la source située devant leur petite maison de pierre, tandis que leurs serviteurs venaient et demeuraient là, nous contemplant silencieusement, jusqu'au moment où nous nous remettions en chemin.

Suivant le cours d'eau à travers le jardin, le traversant, puis le retraversant, sautant par-dessus des murs de terre sèche, nous baissant sous les branches de poiriers et de pommiers, nous arrivions enfin... jusqu'à une bande de bambins se baignant sous l'œil vigilant de leur mère. Un tout petit garçon entièrement nu, effrayé de nous voir, se mettait à pleurer et criait : « Maman! » tandis que ses petites camarades riaient à belles dents, de lui, — et de nous.

Le contenu du char fut débarqué dans un bon petit coin, sur la lisière de l'oasis. Les gens de notre compagnie s'activèrent à chercher du bois, de l'eau, à mettre rafraîchir vin et légumes dans un étang profond. Le feu allumé, si quelqu'un s'écarta, ce ne fut pas pour longtemps, car on revenait vite monter la faction devant la lèchefrite, dont doña Teresa avait la surintendance. Spectacle pathétique, que celui de la fascination exercée sur ces gens par la nourriture : cela veut dire, en effet, qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de satisfaire complètement leur appétit. Ils ressemblent aux Arabes, qui, vivant de la façon la plus frugale et la plus chiche, prennent leur revanche quand une chance se présente, et se gorgent jusqu'à atteindre un état de stupeur.

Amusante fut la conversation pendant ce fin repas, les saillies intarissables et inattendues de Teresa faisant comiquement sortir les yeux de la tête à nos guardias, et détournant l'attention qu'ils apportaient à la tâche de se consciencieusement remplir.

« Gare, mon trésor, le vin fait pousser la barbe et fuir les galants, » disait-elle à la petite servante au moment où elle allait boire.

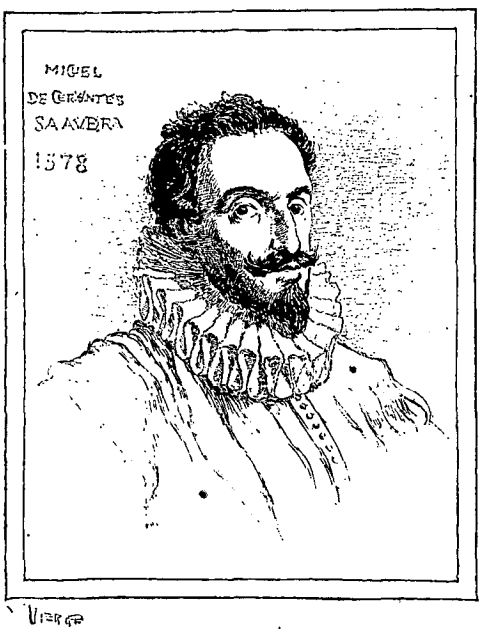
Et la pauvrette protestant qu'elle se souciait pas mal des galants, Teresa ripostait par ce vieux proverbe que Quevedo a pris pour titre d'une de ses pièces :

« Qui ment beaucoup péchera beaucoup (*Quien mas miente, medra mas*). »

Puis elle clignait de l'œil vers son mari, disait : « Des galants! elle en aurait des douzaines! Je la surveillerais. Mais à quoi bon? Ma mère me bat et je fouette la toupie (*Castigame mi madre yo trompo gelas*). » Encore un proverbe de Quevedo qui, appliqué ici, signifiait : Je la morigène, mais elle continue son jeu.

A quoi la gamine répondait, à voix basse : « Après tout, ce n'est pas ma faute. *No con quien naces sino con quien paces* (Pas avec qui tu nais, mais avec qui tu broutes) ».

Les victuailles dépêchées, les outres vidées, et savourée autant que bue la salade, — bue est le mot, car la salade est ici une pinte d'eau et une pinte de vinaigre dans le mariage desquelles nagent des tomates, concombres et oignons, — le seul épilogue possible à cette débauche gastronomique était, en un tel endroit, de faire une bonne sieste, et chacun s'y livra sans tarder.



CERVANTES.

En me réveillant, je vis mes compagnons étendus çà et là, profondément endormis au frais, le bras replié sous leur visage allumé. Près du chariot, la vieille mule étique mâchonnait son fourrage, et les cerceaux de sa carcasse se dessinaient en ombre et lumière. Au bas de la prairie, la petite servante se chantonnait à elle-même quelque chanson. Mais, coquette en herbe, elle faisait une répétition générale de ses petites ruses et mines féminines, faisant des airs de tête, essayant des révérences, combinant quelque figure de danse particulièrement conquérante.

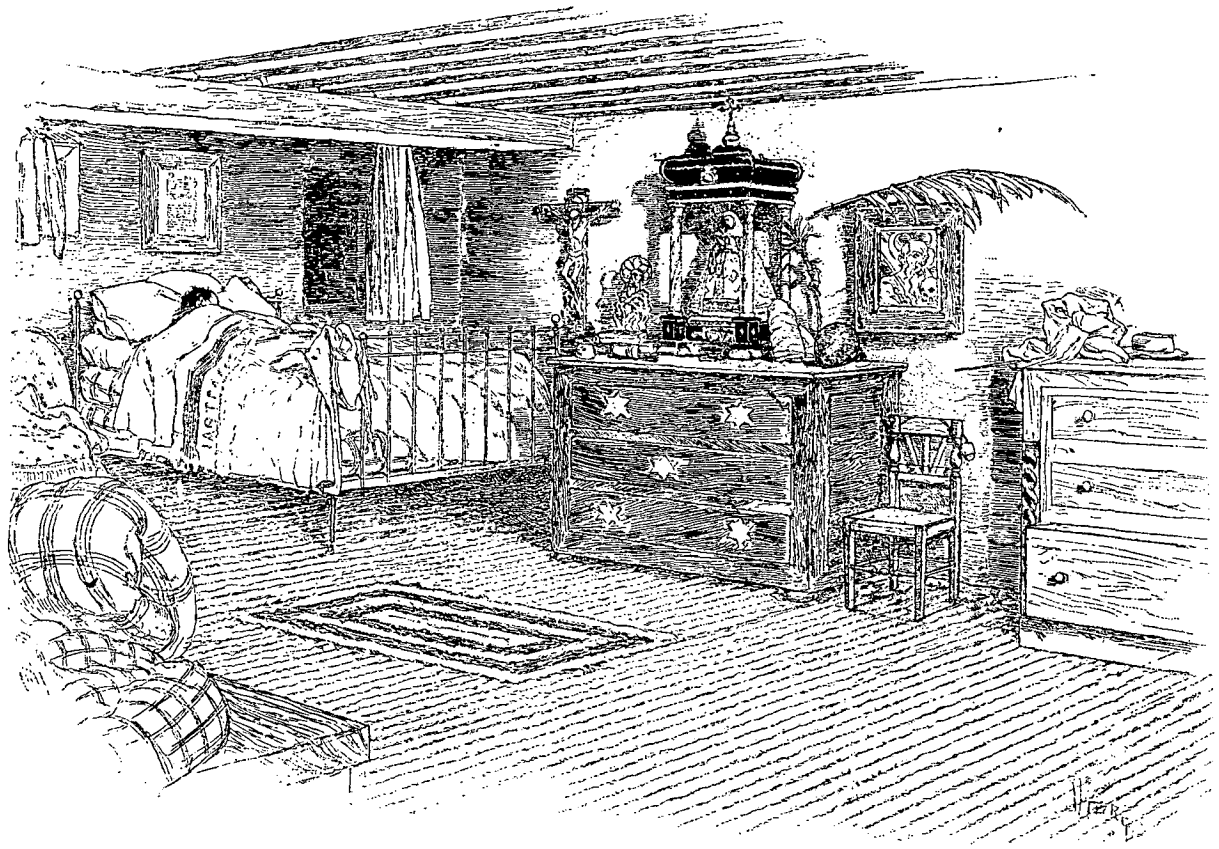
Une poussée de hauts châtaigniers et de pins sur le bord de la prairie enserrait le bassin de pierre où jaillissait la source, bienfaitrice de ces jardins. Du fond de sable et de cailloux s'élevaient, à travers le clair cristal, d'ininterrompus chapelets de bulles d'air. Des poissons apparaissaient et redisparaissaient dans les herbes garnissant la pierre, venaient nager à la surface de l'eau; des libellules et des hirondelles, piquant en zigzags, venaient boire une becquée.

Le profond silence n'était interrompu que par le rythme de l'harmonieux clochetis de la mule, et par les trilles lointains

d'un oiseau, solitaire chanteur. Le vent, ramassant ses forces en approchant, comme les vagues qui galopent vers la rive, affluait en bouffées qui agitaient les faîtes des arbres et les rendaient frémissants. Entre leurs troncs on voyait, en apparence assez près pour qu'on les pût toucher, nos gigantesques voisines, les énormes croupes de montagnes, flamboyantes d'une lumière qui faisait valoir les veines colorées courant le long de leurs rapides déboulements, toute la richesse incomparable de leur rude beauté.

Elle était tout à fait pareille à celle-là, la place où le Chevalier de la Triste Figure accomplit la pénitence qu'il s'était imposée : c'était bien « au pied d'une altière montagne », que bordait « un charmant ruisseau », qui entourait « une verte et luxuriante prairie ». Pourquoi ne serait-ce pas l'authentique endroit que Cervantes avait en vue, et bien que l'opinion des érudits l'ait placé plus loin, à quelques lieues à l'est? L'impression produite par cet heureux et paisible petit monde, avec son eau courante, son abondante végétation, au milieu du paysage le plus rébarbatif, était tout à fait celle d'une oasis parmi les sables du Sahara, se perdant à l'infini.

Nous repartîmes assez tard pour El Viso. Le soleil était brûlant, mais longtemps avant d'arriver à notre gîte,



NOTRE CHAMBRE A EL VISO.

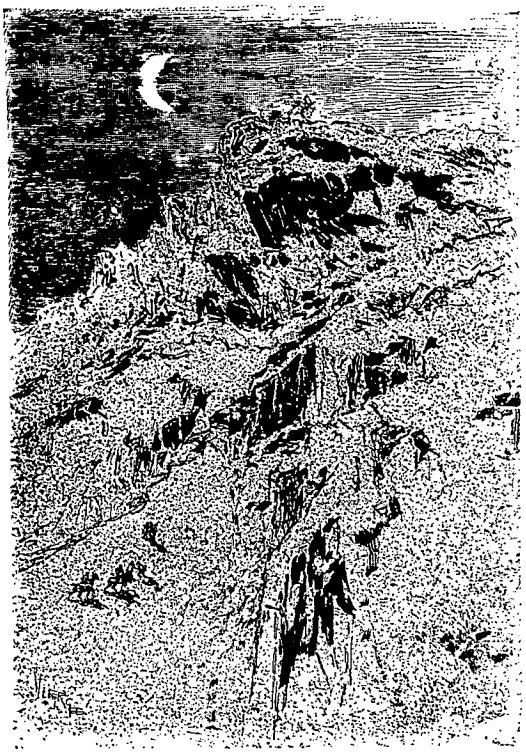
la Casa Teresa, nous dûmes nous envelopper de couvertures et de manteaux, la transition, au coucher du soleil, étant des plus brusques entre le chaud et le froid.

Los Molinos fut le but d'une autre excursion, mais j'y allais seul avec mes guardias, car c'était beaucoup trop loin pour la señora et son époux. C'était se transporter « jusque dans les entrailles de la montagne » au milieu même du farouche paysage que Cervantes a décrit dans les chapitres où il raconte les aventures du Chevalier avec le déguenillé Cardenio.

Ce désert enchevêtrement, sans chemins, de sauvages pics et vallées, inaccessible à tout homme qui ne connaît pas le pays à fond, était jadis le refuge de ceux qui cherchaient à se garer de la justice et de l'Inquisition. Jusqu'à la dernière génération, ce fut le repaire de bandes de brigands, dont les sanglants exploits sont restés gravés dans l'imagination populaire et figurent encore dans les entretiens des hommes, des femmes et des enfants de la région.

Il nous fallut quatorze heures de la plus pénible marche pour arriver au moulin, qui, malgré les dangers que présente le sentier qui fait sa seule communication avec le reste du monde, n'est pas complètement abandonné. La force hydraulique n'est pas très grande, le chauffage est très coûteux, de sorte que, si l'on ajoute les risques sérieux de perdre en chemin des mules et des sacs de farine, ce moulin à eau, qui peut faire de la farine à bon marché, n'est guère achalandé que par les pauvres, et ne marche que peu de mois par an.

*



LA PIA DE PIANERO.

Et le chemin n'est pas seulement dangereux pour les bêtes ; il l'est pas mal pour les gens. Le roc brillant et poli, les pierres roulantes ou brisées sur la rapide descente rendent la marche incertaine et peuvent conduire facilement le voyageur au fin fond du précipice. Le sentier est tout garni de tas de pierres, commémorant de semblables accidents. A chacun de ces tas, suivant la coutume, nous ajoutâmes religieusement notre pierre en passant. Cet usage est encore en vigueur en Sicile et dans tout le nord de l'Afrique.

En revanche, le spectacle était grandiose au possible. Des cimes escarpées alternaient avec des bouquets de robustes myrtes et de lentisques, et avec des talus où le rampant arbousier et le laurier poussaient à profusion sur des tapis de pâquerettes et de trèfles, dont l'arôme pénétrant embaumait la vallée. Nous pûmes, dans la dernière partie du voyage, constater la vérité du proverbe : « *No hay atajo sin trabajo*, pas de court chemin sans peine », car il nous fallut faire ce chemin en sautant de bloc en bloc, à la façon de Cardenio, le fou par amour. C'était la seule façon d'arriver promptement à destination et aussi sûrement que par le chemin des mules.

Au fond d'un étroit fossé, entouré de tous côtés par de gigantesques murailles de montagnes presque perpendiculaires, qui semblaient prêtes à l'écraser, était le moulin, et c'était l'endroit le plus abandonné, le plus misérable que j'aie jamais vu de ma vie. Sans occupant en ce moment, il nous regardait de ses fenêtres sans croisées, comme un cadavre avec des orbites sans yeux. Derrière la porte vermoulue, nous trouvâmes, habitée par les chauves-souris et les rats, une chambre sordide dont le vide moisi, les murs branlants, produisaient une impression tragique et déprimante. On ne pouvait trouver là ni aide ni courage. Tout était abject, déchu, désespéré. L'eau était glaciale et glaciale était la nuit. Nous fîmes tant bien que mal du feu par terre, et nous dormîmes auprès, chacun faisant la garde à son tour.

Lorsque je rentrai à El Viso la nuit suivante, épuisé, il me sembla que je revenais d'un des cercles de l'Enfer.

VII

La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros.

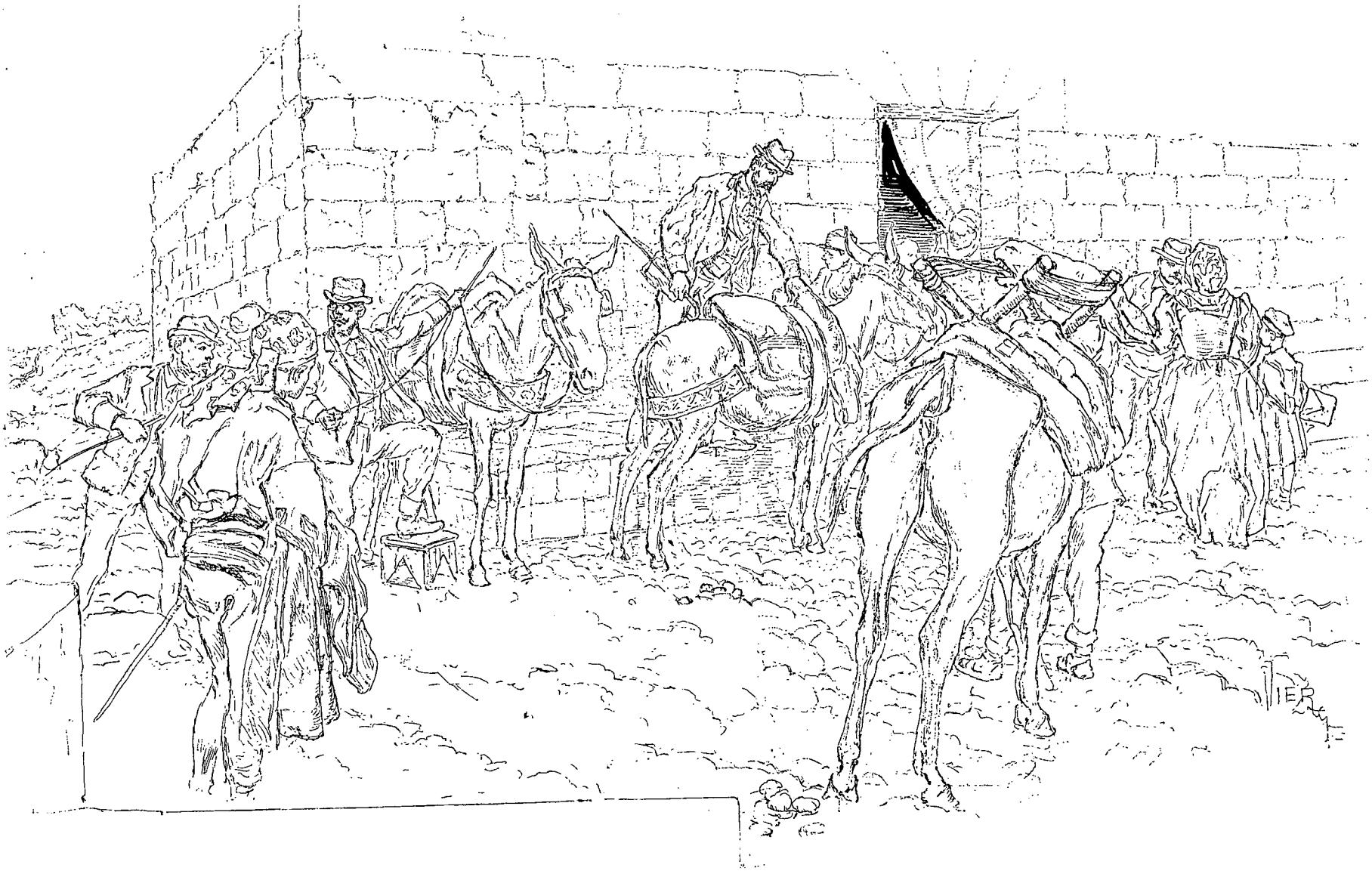
J'ai quitté El Viso en compagnie de José, de son char et des deux guardias, au milieu d'une de ces nuits étoilées qui, par leur atmosphère diaphane, les souffles de vent tiède, velouté, caressant, font du voyage un exquis plaisir, même quand il est probable que le jour suivant sera à l'orage.



DANS LA SIERRA.

Après une lieue environ, je me retrouvai sur la grand'route royale réunissant Madrid à Séville, que j'avais déjà prise pour me rendre au Toboso. Nous la suivîmes dans la direction du sud. Là, les divers groupes des sommets de la Sierra se distribuent à la ronde en une architecturale confusion du plus frappant caractère, et tout change sans cesse avec la direction, la montée, la descente de la route.

Quelques ruines demeurent pour raconter l'antique prospérité, l'activité de cette grande artère, qui, elle, par sa solidité, brave le temps et les éléments. Nous nous arrê-



UN DÉPART DANS LA SIERRA MORENA.



LES TOREROS REGARDANT L'ÉTRANGER MANGEANT.

tâmes, pour prendre une tasse de café, dans une venta en ruines qui, dans ses deux seules chambres intactes, abritait un jeune couple, le mari revêche et la femme avec des airs de chien battu, tous deux d'une attitude gênée qui nous rendit silencieux et nous mit mal à l'aise. Les guardias m'expliquèrent, quand nous nous remîmes en chemin, que c'était un mari jaloux, et que c'était la raison pour laquelle ils vivaient ainsi dans cette sauvage solitude, loin de tout être humain.

Tout au bas d'une longue descente, la route tournait brusquement à droite et traversait un pont jeté sur un impétueux torrent. Vis-à-vis du pont et en contre-bas de la colline, était comme une avalanche de blocs gigantesques. La route les évitait, redescendait tout droit, passait sur l'autre rive du torrent et traversait de nouveau un pont cent mètres plus bas. Ces blocs commandant la route dont on apercevait en bas et en haut de longues parties du ruban font ici un endroit idéalement propice aux embuscades. Aussi, à cette place, les brigands ont-ils commis plus de meurtres et de rapines que dans tout le reste de l'Espagne réuni, à ce que me dirent mes guardias.

Jusqu'à l'adoption des Remington et des carabines Martini-Henry, les mules et leurs charges étaient volées, les coches dévalisés, et quand les voyageurs refusaient de se rendre ou faisaient mine de résister, ils étaient massacrés, et leurs têtes coupées placées sur les parapets du pont pour servir d'avertissement aux voyageurs à venir.

Sur un des sommets à droite de la route, on voit la caverne des Paolos, qui fut le repaire d'une bande fameuse. Les Paolos étaient frères dans le sang et le crime; leurs exploits figurèrent parmi les histoires choisies dont José, qui avait connu un des Paolos, me régala; c'étaient des récits fastidieux et révoltants.

Grâce principalement aux efficaces efforts de la guardia civile, la route est maintenant et depuis longtemps exempte de brigands. Pourtant, lorsque je demandais à mes hommes quels dangers j'aurais risqués en cheminant seul dans ces parages, ils me répondaient qu'un pauvre n'aurait rien à craindre, mais que quelque grossier et ignorant arriero, qui m'aurait par hasard rencontré sur son chemin, aurait très bien pu avoir l'idée de me planter son couteau dans la poitrine pour voir s'il n'y avait pas sur moi une peseta ou un peu plus. Or, ce qu'il y avait de plaisant en ceci, c'est qu'avec mon misérable costume de naturel de la Manche, je m'étais imaginé que je représentais le plus idéal vagabond, le plus parfait sans-le-sou!

La route se poursuivait en bordure du cours d'eau qui peu à peu perdait son caractère sauvage et devenait une jolie rivière bouillonnante. Le chemin de fer la rattrapait et la traversait, et nous continuions notre route en pente le long de la voie ferrée et de la rivière sans rencontrer âme qui vive. Il ne passait pas de train, et seule la chanson de l'eau troublait l'accablant silence.

Les montagnes graduellement paraissaient se rassembler sur nous, et s'élever bien haut, toutes tapissées de forêts que déchiraient par endroits des prismes de rochers. Notre sentier était tout semé de débris, provenant des roches désagrégées sous l'effort des éléments. Des fragments de riche quartz métallique indiquaient la richesse gisant, inutilisée, dans ces montagnes de la Sierra Morena, célèbres au temps de l'occupation romaine pour leurs mines de cuivre, de plomb, d'antimoine, d'argent, abandonnées maintenant, et oubliées depuis des siècles.

Avant la solitaire station de Venta de Cardenas, nous trouvons une des plus misérables localités que j'aie rencontrées dans mon voyage. Une demi-douzaine de masures basses, sans fenêtres, bâties de boue et de crachat, vautrées dans des mares d'ordure, où vaguaient des poules et trifouillaient des cochons. De



ARRIVÉE DES GITANOS À LA VENTA.

répulsifs spécimens d'humanité, en haillons abominables, sales au-dessus de ce qu'on peut rêver, traînassaient sur les seuils, nous regardant d'un air idiot. On eût dit qu'ils allaient, à un moment donné, marcher à quatre pattes et ramper avec les animaux, dont ils n'étaient guère éloignés en apparence.

Comment ces êtres peuvent-ils demeurer si en bas de l'échelle humaine dans un pays où le sol devrait, avec un peu de peine, rapporter de convenables revenus, c'est un problème. Peut-être pourrait-on demander la réponse aux riches propriétaires des montagnes, qui se gardent jalousement le sol comme de simples réserves de gibier.

Ces paysans n'ont d'autre ressource que le braconnage. Trop ignorants pour savoir expédier en ville par chemin de fer le gibier qu'ils tuent, incapables d'en faire usage dans les misérables villages de la région, ils ne tuent que pour soutenir leur vie; leur existence se passe à manger, à dormir et à dépister les gardes-chasse; elle est aussi primitive et dégradée que celle de leurs ancêtres de l'âge de pierre.

Au-dessus de la station, la route gravit les flancs d'une vallée qui va sans cesse se rétrécissant; cette route a pour toute protection du côté du précipice un chapelet de *moriones*, ces bornes érigées à un petit nombre de mètres tout le long de la route, et qui étaient un des signes les plus caractéristiques et pittoresques des vieilles voies espagnoles. Ces moriones indiquent le chemin de Venta de Cardenas, située près de l'entrée du célèbre cañon de Despeñaperros. C'est là que la luxuriante végétation du cactus commence à signaler l'Andalousie, musicale jusque dans son nom, le pays des castagnettes et des fleurs, des ensorcelantes danseuses et cigarières, des gitanos et des toréadors, et de toutes sortes de gens, très séduisants dans les romans, très vulgaires dans la réalité.

Jadis la vie de la Morena se concentrait dans les parages de ce défilé de Despeñaperros (littéralement « chiens jetés dehors », probablement parce que c'est là qu'on vit le dernier de ces infidèles, de ces chiens, les Mores, lorsque, abandonnant Tolède et leurs provinces du Nord, ils se replièrent sur l'Andalousie). Despeñaperros demeura la ligne de démarcation entre les Chrétiens et les Mores pendant que ceux-ci occupèrent Grenade. Ce fut alors la vraie Porte du Sud, à travers laquelle passa tout le trafic entre la capitale, Séville et le reste de l'Andalousie.



LOS ORGANOS (PAGE 576).

Mais, maintenant, au lieu de l'animation de naguère, des défilés de coches et des troupes de mules chargées, il n'y a plus, et encore de rares fois chaque jour, que le strident sifflet et le grondement des trains. C'est encore la porte de l'Andalousie, mais la vie s'en est retirée, et l'endroit est probablement plus solitaire à présent qu'il ne fut jamais depuis que les Romains conquirent l'Ibérie.



LOS ORGANOS.

La Venta de Cardenas, précieuse relique des temps où l'on voyageait en diligence ou à pied, domine justement l'intruse du paysage, son ennemie, la voie ferrée. Il en a vu, le vieux caravansérail! Une vie brillante, active, affairée! Que de figures historiques, rois et reines, prélats et ambassadeurs, capitaines et marchands des Indes, se sont arrêtées sous son toit, coude à coude avec les gens du commun, muletiers et soldats! Dans ses grandes lignes il demeure tel qu'il fut bâti il y a plus de trois siècles, solide, bien que négligé, et racontant toute sa pathétique histoire par ses vieilles pierres, ses immenses étables, ses portes assez grandes pour laisser passer de front deux carrosses royaux.

Nous eûmes dans la vieille auberge une réjouissance en plein midi. L'ama, un beau type de Maritorne, daigna faire elle-même la cuisine (il est vrai qu'il n'y avait pas de domestiques).

L'endroit avait bel air; les pigeons, les poulets, les chats et les hirondelles animaient de quelque apparence de vie ces

salles hautes et vides. Dans l'immense chambre où nous faisions les cent pas et où nous devions nous reposer, combinaison de hall, de salle à manger et de remise, une centaine de nos chariots aurait facilement pu évoluer.

Notre petit groupe s'assit devant le banc peu élevé, servant de table, sur lequel on servit une couple de perdrix et un lapin; une délicieuse salade de concombres et de tomates nageant dans un ample bol de vinaigre et d'eau, jouait bravement son rôle auprès de ces victuailles. Nous trempions tous, démocratiquement, nos cuillers dans le plat commun, et les chats, ainsi que les poulets, formant le cercle, quémandaient chacun à sa façon, dérobant au besoin, quand on ne leur donnait pas.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.

Deux pauvres drôles, maigrement vêtus d'une chemise et d'une culotte, qui n'étaient pas très complètes ni l'une ni l'autre, et coiffés de mouchoirs rouges, entrèrent dans la chambre avec l'air hardi et alerte des vrais bohémiens. Même devant les guardias, ils dissimulaient mal leur apparence mi-voyou, mi-gitano. Après avoir salué à la ronde, ils s'assirent, sans dire un mot, près de la muraille opposée, déposant avec de grands soins un paquet de haillons, d'où sortait une lame droite, soigneusement enveloppée.

— Toreros, dit le vieux José.

L'un des deux n'était vraisemblablement qu'un acolyte, un apprenti banderillero sans doute. L'autre, l'espada, avait un visage d'une saisissante beauté, mais avec une expression sinistre et diabolique. Souple et musculeux, il se tenait contre la muraille avec l'élégance d'une statue grecque. Il nous posa quelques questions, auxquelles répondirent laconiquement les guardias, qui avaient pris leur air officiel de défiance. Ces voyageurs étaient des Andalous se rendant en la province de Ciudad Real (la Manche) pour s'enquérir des moments et des endroits où aurait lieu quelque petite course locale.

Du diable d'ailleurs s'ils savaient qu'ils se trouvaient précisément dans cette province de Ciudad Real. Il était évident que leur seule préoccupation était de repasser les stratagèmes de torero, et d'y atteindre assez de perfection pour devenir célèbres, porter de beaux et bons habits, voyager en grande pompe, et profiter des choses. Avec leurs mines d'affamés ou de félins en quête de proie, leurs gestes silencieux et agiles, leurs coups d'œil de renards, on voyait qu'ils ne renonceraient à l'espoir d'être invités à prendre place parmi nous qu'une fois la dernière chance évanouie.

L'amo, l'ama et leurs enfants nous suivirent à table et ils nettoyèrent proprement les plats. Aussi donnai-je aux toreros une menue pièce d'argent. Autant que j'en pus juger par leur expression de surprise, c'était certainement la première qu'ils eussent reçue de cette façon. Leur sourire disait assez clairement qu'ils n'étaient pas très sûrs que l'esprit du donateur ne fût un peu dérangé. Toutefois, ils acceptèrent, et enveloppèrent leur pièce dans plusieurs replis d'un chiffon. Je pensai qu'elle ne les abandonnerait qu'à bon escient, et qu'on pourrait compter sur eux pour en tirer tout ce qu'on en pouvait tirer.



SCÈNE A LA VENTA DE CARDENAS.

Un autre groupe de va-nu-pieds voyageurs se présenta pendant que nous nous tenions sur le seuil. La femme assise tout au haut de la charge d'un âne, le mari conduisant, et deux enfants suivant. Ils appartenaient à la famille des sortes de fakirs ambulants qui vont de village en village, de foire en foire, vendant des objets de camelote, la femme disant la bonne aventure, et le gamin, un des plus roués petits chenapans qu'on pût voir, faisant sa spécialité de danser la *zapatera*. Nos guardias avaient l'œil sur le père, un drôle malgracieux



SUR LA ROUTE DE LOS MOLINOS (PAGE 569).

et de fort mauvaise mine. Le vieux José lui-même, qui avait tout vu dans sa vie, le regardait soupçonneusement et disait : « C'est un de ces hommes qui vous couperaient la gorge rien que pour la blague. » Le gamin, d'un air de bravache, chanta ce fragment d'une *petenera* blasphématoire :

Je vous aime plus que ma vie,
Je vous aime plus que ma mère,
Et si c'est un péché,
Eh bien ! je vous aime plus que la Vierge du Carmel.

« Fi donc! dit un de nos guardias. N'insultez pas Notre Dame! » Là-dessus, toute la famille se retourna et nous regarda en feignant une grande surprise.

Ils payèrent deux sous le privilège de se servir du feu pour cuire quelque chose qu'ils avaient apporté avec eux et de s'abriter quelques heures, eux et leur bête. Ils étaient de méchante humeur, n'ayant pas fait d'affaires à la foire d'El Viso. Tout en repaquetant leur charge d'âne, ils lâchèrent la bonde à leur mépris pour les gens de la Morena, des imbéciles, une race de brutes et d'ignorants, qui ne voulaient payer pour être amusés ni acheter des objets qui ne servent à rien. Mais tout irait mieux bientôt, car ils étaient en route pour Séville, « le Paradis », comme ils l'appelaient. Ces gens, de la lie sévillane, étaient de ceux qui croient que leur ville seule vaut la peine d'y vivre et regardent le reste du monde comme barbare.

Ils se reformèrent pour le départ dans l'après-midi et les voilà en route pour leur chère destination, la gamine faisant des sauts périlleux et bondissant de joie, le gamin imitant la guitare accompagnant cette chanson de femme :

Séville de mon âme,
Séville de ma joie,
Qui n'aimerait pas être à Séville,
Même pour y dormir sur les cailloux?

Et à distance on entendait encore la voix rauque du père jetant d'abominables malédictions sur El Viso et les gens de la Morena.

De la Venta jusqu'à la fin de la grande brèche de Despeñaperros, la route royale, étroite et mal tenue, est taillée en pleine montagne.

Nous suivions à loisir ses molles courbes et ses brusques détours, dont chacun nous révélait une vue nouvelle et saisissante. A notre droite, la montagne, muraille à pic, s'élevait dénudée, jusqu'au ciel bleu, parmi des flocons de nuages. A gauche régnait le précipice. A mi-hauteur de ce précipice, la voie ferrée, semblable à un ruban, traversait des ponts, disparaissait dans des tunnels. Tout au fond, deux mille pieds plus bas, l'eau verte se précipitait en bouillonnant vers le Guadalquivir et l'Andalousie. Tout contribuait à faire un tableau magnifique et émouvant : les bouquets serrés d'oliviers sauvages et de chênes rabougris poussant sur les pentes; la luxuriante végétation de fougères, de plantes traînantes et de vert gazon tout étoilé de fleurettes, au fond des gouffres; la rigidité et la nudité sévères des



DANSE A SÉVILLE.



LES TOREROS (PAGE 574).

énormes masses de pierre. Il y avait des vues plus pittoresques que les autres dans cette variété que nous révélait chaque tournant de route. Une des plus belles était sans doute *los Organos*, une pièce de roc pur, de quatre mille pieds de haut, ayant une vague ressemblance avec la rangée de tuyaux d'un orgue géant.

Le soleil disparut à nos yeux, et pendant le reste de notre excursion le long du défilé l'obscurité et l'humidité régnèrent, effaçant absolument toutes les sauvages beautés du site.

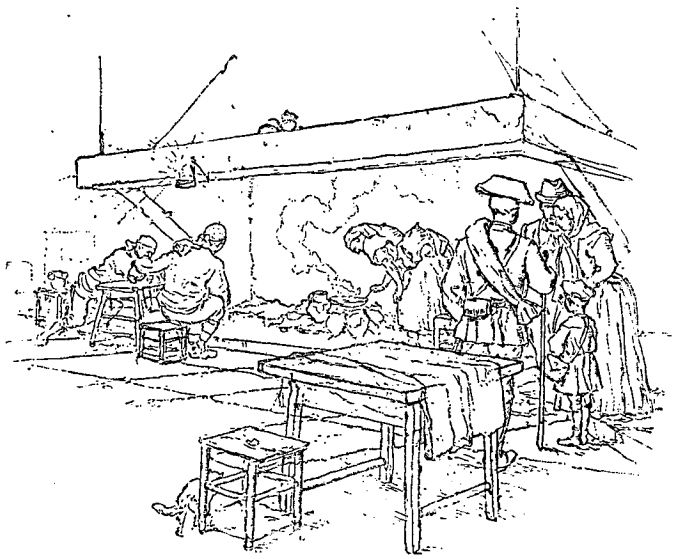
Quand nous eûmes émergé à la fin de ces ténèbres, apparut, encadrée entre les deux murailles de Despeñaperros comme deux sentinelles imposantes, noires et sourcilleuses, une splendide vision de l'Andalousie. Ses collines dénudées étaient métamorphosées en un kaléidoscope de tons brillants et incandescents; on eût dit le cœur d'un volcan; là-dessus s'étendait un radieux ciel d'or en fusion, qui graduellement s'adoucissait jusqu'à des tons d'opale. Plus loin le mirage devenait quelque chose de mystérieux, d'indéfinissable, un vaste bercement, pour la nuit approchante, sous des voiles aussi doux que transparents.

Au retour, la lune commençait à répandre sa fantastique clarté sur les gorges, évoquant tout un monde étrange de formes et d'éclairage. Un arriero passa, assis de côté sur son âne et vociférant une sauvage malagueña qu'il accompagnait avec sa guitare.

— Où vas-tu comme ça, vieux frère? demande un des guardias.

— Chez nous, mon cher, répondit-il tout du haut de sa voix. Je vais chez nous! *Viva la Gracia! que bella! que guapa! Andalusia!* »

AUG.-F. JACCACI.



SCÈNE NOCTURNE, VENTA DE CARDENAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN RELAIS DANS LA STEPPE (PAGE 581). — DESSIN D'OLLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

I

Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — Les hommes, leur vie, leur vêtement. — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte.



LE SAINT NICOLAS BOURIATE (PAGE 587)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le fleuve Amour est formé de deux grandes rivières, la Chilka, qui naît sur le versant occidental des monts Yablonovyi, et l'Argoun, sorti du lac Dalaï-Nor. L'Amour a 2 000 mètres de cours; son bassin est immense, et l'on peut suivre ses affluents jusqu'aux 42e et 38e degrés de latitude.

Les plus importants sont au nord la Zeïa, la Bureïa et l'Amgoun, qui le rejoint à peu de distance de son embouchure, à Nikolaïevsk; au sud le Soungari et l'Oussouri.

La partie russe du bassin de l'Amour a été acquise en deux fois. Par le traité de Nertchinsk, en 1689, la Chine céda les territoires du haut Amour, c'est-à-dire les terres de la Chilka et de l'Argoun ou Transbaïkalie. Par le traité d'Aïgoun en 1858, elle céda le pays au nord de l'Amour et le long du fleuve Oussouri.

Les villes situées dans cet immense bassin sont Tchita, dans la région des sources, résidence du gouverneur de la Transbaïkalie, Nertchinsk près de la Chilka, Akcha sur l'Onon, Stretensk, où la Chilka devient navigable, Blagovechtchensk, Khabarovsk et Nikolaïevsk sur le parcours de l'Amour. Blagovechtchensk est la résidence du gouverneur de la province Amourienne, Khabarovsk celle du gouverneur général du pays, et Nikolaïevsk le port maritime. Enfin, Vladivostok, situé sur le bord de l'Océan non loin de la Corée, est le poste militaire avancé de la Russie en Extrême-Orient, et le siège du gouverneur de la province du Littoral, qui s'étend jusqu'au Kamtchatka et à la mer de Bering.

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit. Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

Le bassin de l'Amour fut plusieurs fois sur le point d'être colonisé et civilisé par les Russes. L'absence de voies de communications, les immenses forêts et le climat très rude ont mis à ces projets de tels obstacles qu'on a dû chaque fois les abandonner. Ce n'est que dans la seconde moitié de ce siècle, après que la Transbaïkalie, devenue une véritable province russe, eut pu servir de base à l'expédition du comte Mouravieff, que le fleuve Amour fut cédé pacifiquement par la Chine et que le gouvernement russe put envoyer des Cosaques de la Transbaïkalie pour servir de cadre à la colonisation.

A ces territoires s'ajouta bientôt l'île de Sakhalin, cédée par le Japon. Cette île était réputée impropre à toute colonisation. Cependant, outre sa position favorable en face de l'embouchure du fleuve Amour, son climat, ses richesses en houille, naphte, bois et poissons, ont assez prouvé qu'elle pouvait être colonisée avec profit.

Comme on le sait, le gouvernement russe relègue dans cette île les condamnés aux travaux forcés, et à l'expiration de leur peine ils y restent comme colons.

Avant l'arrivée des Russes, le pays du haut Amour était habité depuis longtemps par les Mongols Bouriates, du peuple Horinski, successeurs du prince mongol Horidoi. Les Bouriates habitaient les steppes des deux côtés des montagnes. Même dans la Mongolie et les steppes de Gobi, ils menaient la vie pastorale. Aujourd'hui tout ce pays présente un autre aspect qu'à l'époque où, couvert de forêts vierges, sans voies de communications, presque sans habitations, il était parcouru par des indigènes nomades vivant de leur chasse et de leur pêche, et ne connaissant d'autres peuples civilisés que les Chinois et les Japonais, qui venaient échanger contre des fourrures quelques armes de chasse et quelques ustensiles de ménage.

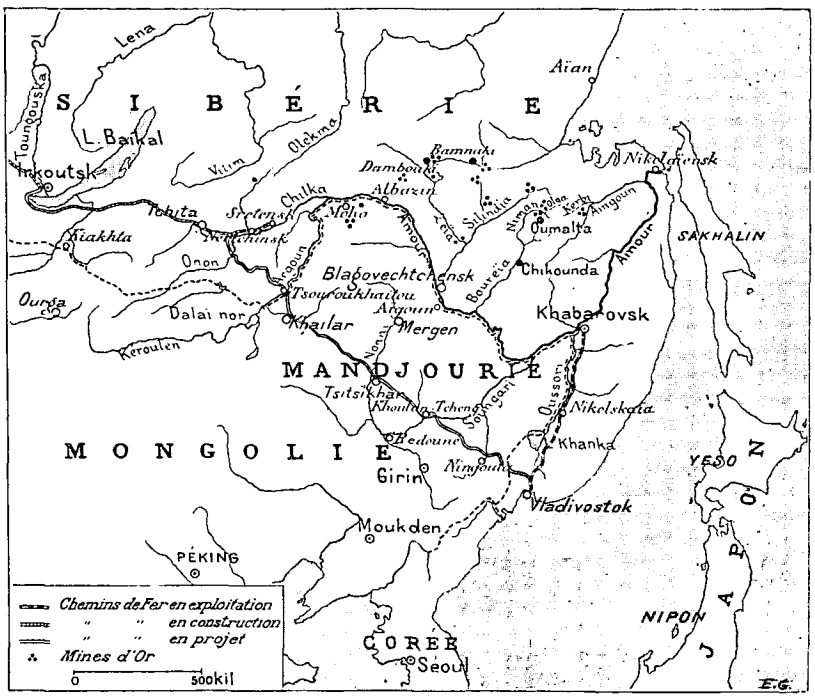
Comme les peuples de cette partie de l'Asie n'ont aucune influence civilisatrice et ne cherchent pas à en avoir, et comme ce contact des indigènes avec les Chinois et Japonais était simplement commercial, les mœurs des indigènes n'ont subi de ce fait que des transformations insignifiantes et ils sont restés sauvages jusqu'à nos jours.

Les premières relations de ces indigènes avec les Russes datent du XVIe siècle. Elles n'ont pas cessé depuis.

Vers le milieu du XVIIe siècle les Cosaques russes descendirent le fleuve Amour jusqu'à l'Océan et visitèrent les bords de la mer d'Okhotsk. Ils construisirent de nombreuses maisons pour passer l'hiver, de petites forteresses et même une ville, la fameuse Albazin, sur le haut Amour. Mais ces incursions furent courtes et exclusivement hostiles; aussi n'eurent-elles aucune influence sur les indigènes, qui regardaient et traitaient les Cosaques en ennemis.

En 1689, le traité de Nertchinsk voulut mettre fin à ces expéditions; il édicta des peines sévères contre leurs auteurs. Mais ces mesures n'eurent pas d'effet, et les incursions continuèrent de plus belle.

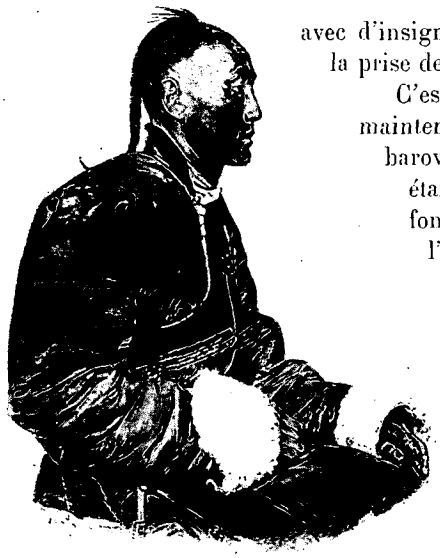
Chasseurs russes, marchands, Cosaques, aventuriers, voleurs, déserteurs, tout un monde sans aveu, sachant les bruits qui couraient au sujet des richesses fantastiques du pays, pénétraient jusqu'aux endroits les plus éloignés, au fond des forêts, et certains même y restaient toujours. La frontière nord russo-chinoise, passant par les forêts et connue seulement des administrations des deux pays, ne pouvait servir de ligne de démarcation véritable, par suite de l'ignorance de tous et des coutumes nomades des indigènes. Ceux-ci, changeant tous les jours leurs habitations pour suivre le gibier, montant ou descendant les rivières, leur véritable frontière était le fleuve Amour, où s'arrêtait leur chasse.



ITINÉRAIRE DE M. CHIMKIÉVITCH DANS LE BASSIN DE L'AMOUR.

Le climat défavorable du nord du bassin de l'Amour et surtout des bords de la mer d'Okhotsk, la lenteur et la difficulté des communications, obligeaient les Russes à descendre au sud et à se rapprocher de plus en plus du fleuve, qui leur paraissait évidemment le meilleur et même le seul chemin reliant la Sibérie à l'Océan.

Ce point de vue devait inévitablement conduire à la conquête de l'Amour, et c'est au printemps de 1855 que le gouverneur général de la Sibérie occidentale, le célèbre général Mouravieff, descendit le fleuve



UN BOURIATE — DESSIN D'OULEVAY.

avec d'insignifiantes forces militaires et les premiers colons russes. Il accomplit ainsi la prise de possession du pays, sanctionnée plus tard par le traité d'Aïgoun.

C'est de 1858 que date cette énergique colonisation, qui se poursuit encore maintenant, et qui, outre qu'elle a créé trois grandes villes, Vladivostok, Khabarovsk et Blagovechtchensk, et des milliers de villages, partout où le terrain était capable de recevoir des colons, a été le point de départ et demeure le fondement de cette grande influence civilisatrice que la Russie exerce dans l'Extrême-Orient, et qui s'accroîtra encore indéfiniment quand le chemin de fer transsibérien aura ouvert le centre de la Chine au commerce européen.

Mais, bien que la civilisation ait commencé à pénétrer dans le pays du fleuve Amour, et malgré les progrès réalisés dans ces derniers temps, la plus grande partie du sol est encore à l'état vierge, car les colons se sont répandus sur les bords des rivières et surtout dans les endroits déjà anciennement cultivés par les Chinois.

La rive gauche ou septentrionale du grand fleuve n'est encore peuplée que d'indigènes. Les mines d'or découvertes dans les forêts ont créé de petits centres éphémères de civilisation. Mais les résultats de ces établissements ont été déplorables : dévastation du pays, incendie des forêts, habitudes de débauche et d'ivrognerie données aux indigènes.

Les forêts et les bords des rivières sont habités par les indigènes du pays de l'Amour, qui appartiennent aux races toungouse et ghilake. Une troisième race, celle des Aïnos, peuple l'île Sakhalin.

Presque tous ces peuples sauvages ont embrassé la religion orthodoxe, mais seulement d'une façon extérieure, car les missionnaires, ne connaissant ni leurs langues ni leurs mœurs, n'ont pu influer sur eux que par l'argent et les fonctionnaires de l'administration. Aussi ce peuple soi-disant orthodoxe a-t-il encore pour religion le chamanisme pur.

Après avoir acquis le pays, le gouvernement russe y a envoyé pour l'étudier une série d'expéditions scientifiques dirigées par des savants tels que Middendorf, Maak, Schrenk, Prjevalsky, etc. La première date de 1844, soit quatorze ans avant le traité d'Aïgoun. Ces expéditions ont fait connaître à peu près complètement le pays.

Elles ont révélé un hiver long et froid, très neigeux, un été tropical avec une chaleur étouffante et des pluies. Les forêts sont remplies de la plus grande variété d'arbres de différentes zones. En été l'herbe pousse à une hauteur telle qu'un cavalier et son cheval y disparaissent. La vigne sauvage donne des raisins et monte dans les forêts aux branches des vieux sapins.

Dans les forêts habitent le renne et le tigre. Comme bêtes de trait et de somme, on a les chameaux, les chevaux, les rennes et les chiens.

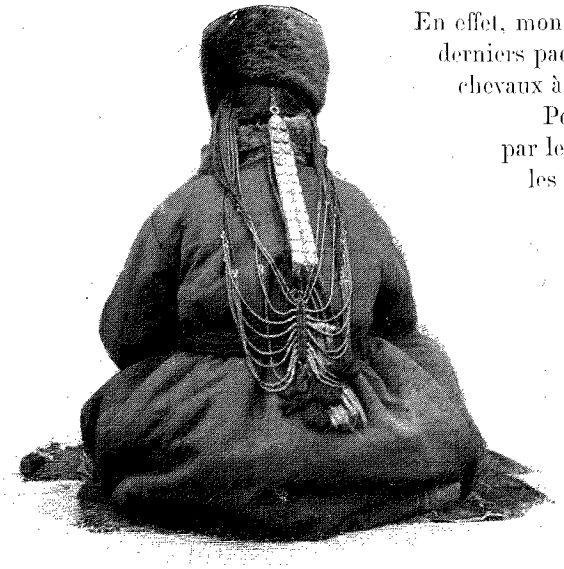
Tout cela donne au pays un cachet d'originalité, que rend bien cette légende racontée là-bas : « Quand le bon Dieu créait la terre, l'archange Michel vint lui annoncer un jour qu'il avait fini sa mission et qu'il lui restait un sac de diverses semences non employées dont il demandait ce qu'il fallait faire. Le bon Dieu, se rappelant alors qu'il avait complètement oublié un pays perdu dans le nord, ordonna à l'archange de se transporter au pays de l'Amour et d'y répandre le restant des graines de la création du monde. C'est pourquoi, dit la légende, le pays renferme non seulement des animaux et des plantes disparates, mais compte aussi jusqu'à différentes races indigènes. »

Ce sont ces indigènes que nous allons voir maintenant et qui sont restés tels qu'ils étaient il y a quelques siècles, grâce à la coutume traditionnelle de la Russie de ne toucher en rien aux usages des pays annexés. Dans la description de leur vie, si intéressante, que je vais essayer de donner, nous commencerons par le haut Amour et ses grandes steppes. Après un petit voyage chez les peuples pasteurs, nous passerons dans les forêts sibériennes, vers les sources des rivières du nord, et nous descendrons le long de ces rivières jusque chez les peuples pêcheurs.

Nous noterons ainsi l'état de ces peuples, au moment où le chemin de fer commence à pénétrer chez eux pour leur apporter la civilisation d'Occident.

J'étais en 1893 dans la ville de Tchita, résidence du gouverneur de Transbaïkalie, dont le territoire, appartenant à l'administration du pays amourien, est situé entre le lac Baïkal et l'origine du fleuve Amour, formé par le confluent de la Chilka et de l'Argoun. Ce pays a une population d'un demi-million d'habitants, dont la moitié seulement est russe, l'autre moitié étant composée de peuples pasteurs appartenant aux Mongols Bouriates et aux Tougouses Solones. Je devais faire un voyage dans les steppes du haut Amour pour visiter les Mongols pasteurs.

Le 2 mai, vers sept heures du matin, j'entendis devant mes fenêtres les roues d'une tarantasse et les clochettes des chevaux. Comme cette distinction n'est permise qu'aux hauts fonctionnaires, ce bruit me signalait, sans doute, l'arrivée du chef de l'arrondissement, le colonel Koukol-Jasnopolsky, qui devait venir me chercher pour faire le voyage avec moi.



COIFFURE D'UNE FIANCÉE KIRGHIZE (PAGE 585). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En effet, mon compagnon était chez moi un instant après. Je mis en ordre mes derniers paquets, et bientôt nous filions en tarantasse, emportés par des petits chevaux à demi-sauvages.

Pour arriver dans les steppes, il fallait faire plus de cent kilomètres par les territoires des Cosaques, en traversant leurs villages et en suivant les rives pittoresques de la rivière Ingoda, affluent de la Chilka.

La nuit arriva très vite; nous pûmes encore coucher dans une maison de Cosaques. Le lendemain, de bonne heure, notre tarantasse roulait déjà dans la « steppe fraternelle », comme l'appellent les Russes, à cause des qualités hospitalières des Bouriates, appelés « le peuple fraternel ».

C'est dans cette steppe, déserte maintenant, que les hordes des Mongols, sous le commandement de Djenghiz-Khan, s'étaient préparées autrefois à envahir l'Europe. Elle est maintenant habitée par les Mongols Bouriates qui au XIIIe siècle, après la perturbation produite dans les populations de l'Amour par la dynastie Kin et par Djenghiz-Khan, se précipitèrent de la Mongolie septentrionale jusqu'au lac Baïkal, envahirent le pays et repoussèrent au nord les Iakoutes, qui habitaient en ce temps les rives du lac. D'après les dernières recherches faites sur place, Djenghiz-Khan serait né dans une localité de la vallée du fleuve Onon, connue sous le nom de Deljun-Boldok.

Ici on a trouvé et l'on trouve encore des milliers de pièces de néphrite, prouvant qu'à l'âge de la pierre existaient d'immenses usines taillant des flèches, des marteaux et d'autres objets en cette matière. Les musées de Nertchinsk et de Tchita comptent quelques dizaines de numéros de ce genre, et la collection dirigée par M. Kouznetzoff augmente tous les jours.

Ce sont les Mongols Bouriates, successeurs d'un prince Horidoi, qui ont envahi le pays appelé la Transbaïkalie, et à qui appartient maintenant le terrain des steppes situées sur les deux versants des montagnes de Yablonovyi. Les Mongols nommés Aginski et Horinski, qui jusqu'à présent n'ont rien changé à leurs mœurs premières, doivent être considérés comme les aborigènes du pays. Les autres peuples de même race habitant le pays y sont venus après la conquête russe et sous la protection du gouvernement, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. De guerriers qu'ils étaient à l'époque de Djenghiz-Khan, ces peuples sont devenus paisibles et pasteurs. Bien qu'ils soient tous, dès leur plus jeune âge, de magnifiques cavaliers, ces Mongols sont si peu belliqueux qu'il a été très difficile à la Russie d'organiser quelques régiments mongols-cosaques lors du règlement de frontière avec la Chine.



FEMME BOURIATE EN RICHE COSTUME DE FÊTE (PAGE 585). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'empereur Nicolas a cependant, en 1837, donné un drapeau à chaque famille des Mongols Bouriates, et a considéré tout le peuple comme armée irrégulière. Ce drapeau était petit pour celles qui ne formaient pas de régiments cosaques et grand pour celles qui en formaient, avec des inscriptions ainsi libellées :

« A la première famille de Bretanai du peuple des Tabangoutes », etc.

Avec leurs troupeaux de chameaux, chevaux, vaches, brebis, ces peuples cherchent chaque jour de nouveaux pâturages, et c'est seulement dans le voisinage des forêts, où la fertilité du sol leur permet de stationner, qu'ils construisent des maisons en bois, et mènent une vie pastorale en cultivant la terre. Nous avions l'intention, M. Jasnopolsky et moi, de passer une vingtaine de jours dans ces steppes.

Notre arrivée apporta une perturbation dans la vie si tranquille de ces peuples, qui sont très intéressés par l'arrivée d'étrangers.

Des gens nous suivaient partout à cheval, en petits groupes de dix à dix-huit cavaliers, se renouvelant constamment, et nous procuraient ainsi une escorte agréable et utile. Ils nous aidaient, en effet, à changer les chevaux, qui, à cause de l'absence complète de stations et de villages dans les steppes, avaient dû être

amenés la veille de notre départ, et nous attendaient le long de notre première route.

Sur plus de deux cents kilomètres, nous n'avons rencontré comme station d'arrêt qu'une maison en bois.

Il vaut d'ailleurs mieux camper que pénétrer dans ces maisons où la fumée et la saleté rendent le séjour impossible.

Lorsque nous arrivâmes à cette première station, une foule de Bouriates nous y attend, avec, en tête, un chef de famille, nommé Namdak-Dilikoff, fort intelligent, parlant bien le russe et qui devait être notre guide.

Suivant la coutume de ce peuple, le chef s'avança vers nous, offrit un petit chiffon en soie, le *kate*, et nous présenta les hommages de son peuple, en s'informant si notre route était bonne.

Après cette cérémonie, et pendant que nous prenions notre thé, les Bouriates graissèrent les roues de la tarantasse et changèrent les chevaux. Ils attellent d'une façon curieuse les chevaux rétifs et méchants : ils les mettent devant l'équipage, leur nouent trois des jambes avec une corde, qu'ils attachent à un poteau. Cette opération fut faite sur chacun des trois chevaux attelés en équipage.

D'après l'explication des Bouriates, c'est une précaution absolument nécessaire, parce qu'autrement, l'équipage serait emporté par le cheval.

Quand notre troïka fut prête, on nous pria de monter. Mon compagnon, qui avait l'habitude de la steppe et qui, quelques jours auparavant, soignait encore une blessure qu'il avait reçue dans un semblable voyage, invita le cocher à faire auparavant tout seul un tour dans la steppe, afin de fatiguer les chevaux. Le cocher se mit donc sur son siège, quatre Bouriates délivrèrent les chevaux et on lâcha la corde du poteau. Les chevaux se dressèrent sur leurs jambes de derrière, comme au cirque, puis partirent à une allure vertigineuse. J'aurais pensé ne jamais revoir ni l'équipage ni le cocher, mais au bout de cinq minutes je vis la troïka revenir, toujours à la même allure, et le cocher enfin maître de son attelage.



FILLETTE BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous installâmes, et bientôt nous étions emportés à travers la steppe par ces petits chevaux sauvages. Nous étions constamment en danger, car la rupture d'un ressort ou d'une roue, ou la malveillance du cocher, aurait certainement entraîné une grave catastrophe.

La distance de 18 kilomètres fut franchie en une heure. Les chevaux des steppes, quoi qu'ils soient très petits et qu'ils vivent l'année entière sur la pâture de la steppe, sont très forts et très tenaces, et, comme exemple de leur ténacité, je pourrais citer le singulier procédé qu'emploient les Mongols pour les préserver du froid. Quand, après un parcours semblable et par un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, le cheval arrive échauffé, comme ils n'ont point d'étables et qu'ils ignorent absolument l'usage des couvertures, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace, conservant la chaleur.

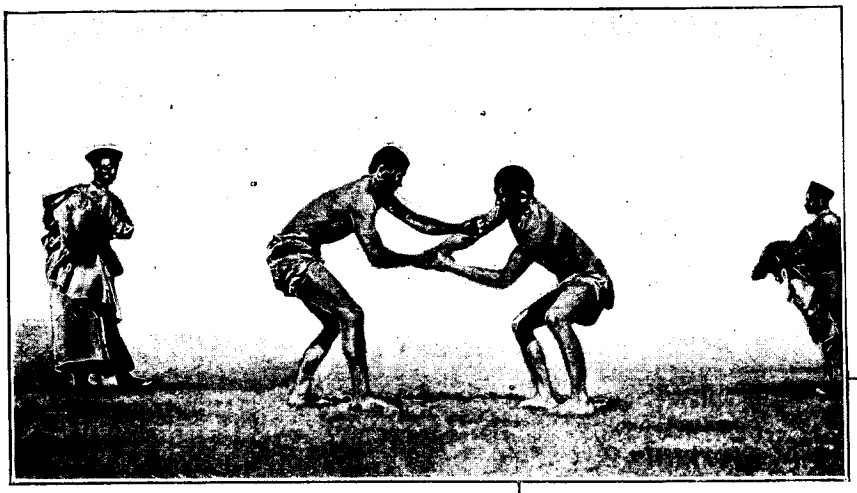
Le soir, après une course folle, nous arrivions dans un village de Bouriates de la vallée de l'Aga, où, sous une tente propre, en feutre, nous trouvâmes un excellent souper de mouton grillé.

Comme le village était à quelque distance de la route, une fillette, habillée en garçon, avec un mouchoir sur la tête, nous attendait, montée sur un cheval sans selle, et elle nous y conduisit. Le village était très animé pour nous recevoir, et les femmes avaient mis leurs vêtements



M. SOTIEFF ET SA FAMILLE (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

*



UNE FÊTE CHEZ LES BOURIATES. — LA LUTTE.

de fêtes et leurs ornements.

Un peu fatigués par le voyage, nous étions heureux de nous étendre sur le feutre qui servait de lit et qui avait été mis par terre, à l'intérieur de la tente. Cette tente, nettoyée à notre intention, appartenait à de riches Mongols, qui s'étaient installés dans leur maison en bois, située à côté. Comme il faisait déjà nuit, nous remîmes au lendemain notre visite aux habitants du village. Mais pendant le souper notre tente fut le rendez-vous de tous les curieux.



DISTRIBUTION DE L'EAU-DE-VIE (PAGE 588). — DESSIN DE THIRIAT.

Les nécessités de la vie pastorale ont obligé les Mongols à avoir, comme maison, quelque chose de léger et de transportable. C'est la tente en feutre, qu'on trouve d'ailleurs chez tous les peuples pasteurs; elle est chaude en hiver et facile à transporter à dos de chameau ou de cheval. Elle est composée d'un léger grillage en bois, qui se met dans un cercle, sur les bords supérieurs duquel on pose des bâtons. Ces bâtons se réunissent dans un second cercle, qui forme en même temps le plafond et la cheminée. La tente est couverte d'un feutre très épais, ayant sur le côté sud une ouverture comme porte. Au milieu est le foyer sur lequel, supportée par de grandes pierres, une immense marmite en fonte sert à la cuisson des repas. Autour, le long de la grille, sont installés les meubles. Le côté gauche est réservé aux hommes, le droit aux femmes, et, en face de l'entrée, du côté nord, se trouve un autel, consistant en une table avec ce qu'il faut pour le service religieux : idoles, livres saints, instruments de musique et bougies parfumées.



FILLETTE À CHEVAL (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

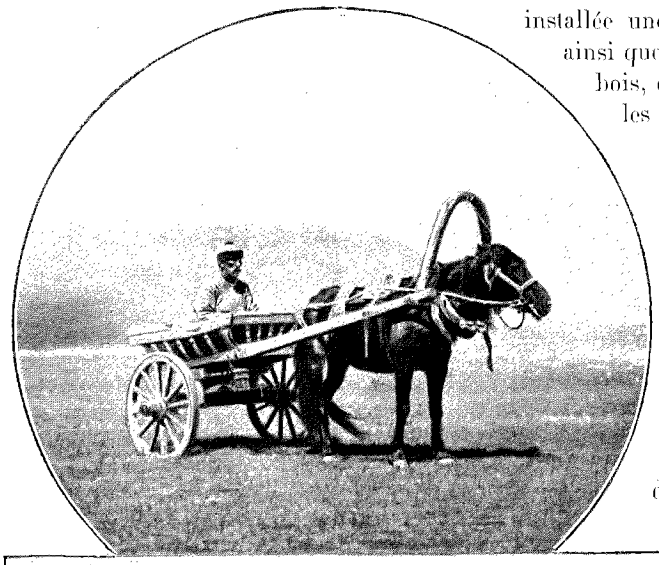
Toute la vie intime des Mongols se passe dans ce petit réduit. Ce bon peuple y vit heureux, ne demandant au Bouddha que la nourriture pour ses troupeaux.

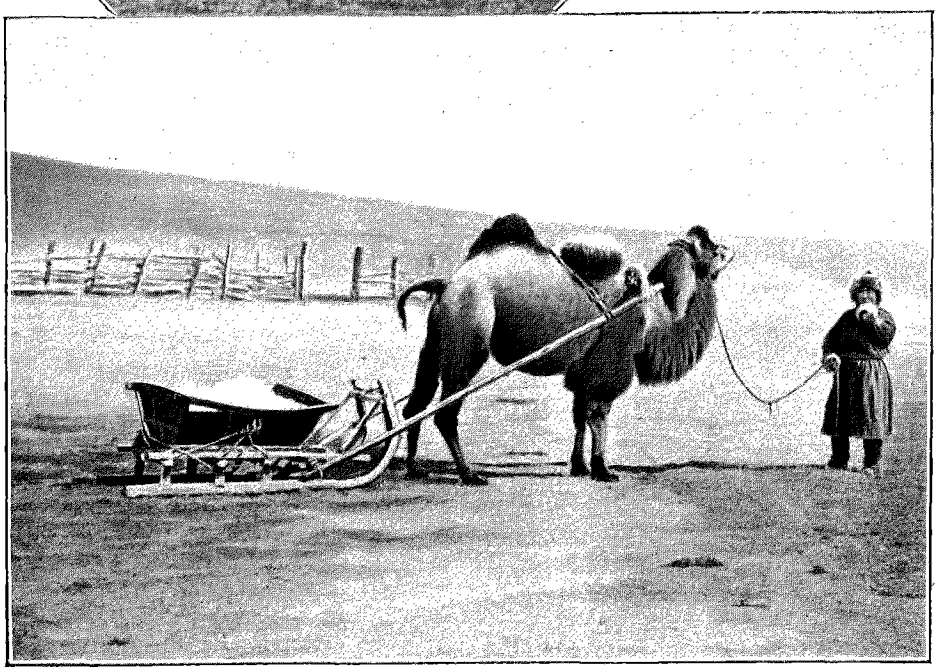
L'odeur de la fumée est assez désagréable, le combustible employé étant le fumier de vache ramassé dans les steppes : aussi, malgré le froid de la nuit, laissâmes-nous le feu s'éteindre.

A côté et comme succursale de la tente, était



HOMMES ET FEMMES BOURIATES À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.





VOITURE BOURIATE. — CHAMEAU TRANSPORTANT DE LA GLACE (PAGE 587). — DESSIN DE THIRIAT.

installée une baraque servant pour les effets et les provisions, ainsi que pour remiser l'équipage à deux roues, à ressorts en bois, dont les Mongols se servent pour leurs voyages dans les steppes.

Les femmes et les filles nous apportèrent le souper dans des assiettes en bois. On nous servit le thé, préparé, comme la soupe, avec du lait et du beurre, et salé. Ce breuvage est d'un aspect répugnant. Je ne suis arrivé à le boire qu'après deux mois de séjour chez les Mongols. Puis venait une soupe faite de viande de mouton coupée en tout petits morceaux, avec le *mungir*, feuilles de l'oignon sauvage, et enfin le fameux *kirsen*, mouton grillé. Au dessert, du lait caillé séché en morceaux, une espèce de fromage, et un verre d'eau-de-vie de lait, l'*araka* des Mongols. Cette eau-de-vie, si elle est bien distillée, est assez forte et agréable, mais il faut s'habituer au goût de lait aigre qu'on y trouve toujours. Les Bouriates en boivent beaucoup, et se grisent facilement.

Les jours suivants, j'eus le temps d'étudier la vie de ces pasteurs.

Le matin, une petite fillette vint nous apporter de l'eau. Timide, très polie, elle salua, et sortit de la tente, nous regardant toujours. La politesse des Mongols ne permet pas, en effet, qu'en s'en allant de la maison on tourne le dos à l'hôte. Cette fillette avait une robe chinoise longue, serrée à la taille par une ceinture, et des chapelets de corail suspendus sur la poitrine indiquaient que c'était un jour de fête. Les cheveux étaient coupés courts; une toute petite natte montrait déjà quelques tendances à la coquetterie.

Pendant que mon compagnon recevait la visite de chefs mongols arrivés la nuit dans le village, je sortis de la tente. La matinée était fraîche, le soleil se levait à l'horizon, et, le voyant s'élever au-dessus de la steppe couverte d'une couche de brouillard, je me crus un instant au bord de la mer.

Le village était composé de cinq tentes en feutre et de deux maisons en bois. Les maisons étaient de simples baraques sans cheminée et sans fenêtre, avec une porte du côté sud et un trou dans le plafond, seules ouvertures qui permissent l'entrée du jour et la sortie de la fumée du foyer, lequel était placé au milieu de la maison, sur le sol. L'obscurité et la fumée avaient chassé les propriétaires, qui étaient dans la rue : un des frères, tenant en main un chapelet, faisait sa prière matinale au Bouddha, l'autre l'écoutait.

La maîtresse de la maison, en vêtements de travail, et sa fille, aux vêtements doublés de peaux à fourrure, étaient près de la porte, près de laquelle on apercevait une vieille femme horriblement laide, la grand'mère, presque aveugle, occupée à nettoyer des peaux de moutons. Un autre Bouriate, un ouvrier, en costume russe, était en train de fendre du bois. Le troupeau était déjà dans la steppe et la fillette m'avait invité à aller voir les moutons.

L'intérieur de la maison, aménagé comme la tente, était horriblement sale, et je ne m'expliquais pas comment ces gens pouvaient y vivre. Les tentes en feutre me paraissaient de beaucoup préférables, à cause de la

nécessité de les changer de place, ce qui les rend beaucoup plus saines que ces maisons où la saleté s'accumule pendant des années et engendre ainsi des maladies.

Cette maison était très légère comme construction, mais il m'est arrivé de rencontrer dans les villages de véritables maisons en bois, solidement bâties, avec des trous comme ceux dont j'ai parlé, pour remplacer les fenêtres ; dans ce cas, il est vrai, la saleté est encore plus grande.

Au premier abord, j'étais étonné du respect des Bouriates envers les femmes, les chefs de famille et les vieillards. Un silence complet régnait partout, le travail se faisait doucement et, s'il y avait des conversations, c'était à demi voix. Les ordres donnés par les maîtres de la maison étaient presque toujours devinés par les Bouriates.

La femme est très aimée et respectée. La polygamie n'est pas obligatoire, mais elle existe et est autorisée. C'est toujours la première femme qui est considérée comme la maîtresse de la maison.

La garde des troupeaux est confiée aux enfants. Garçons et filles passent leur temps dans les steppes. Vers dix-sept ans, les parents pensent déjà au mariage, et les filles commencent à s'occuper du costume et de la coiffure.

Hommes et femmes portent des robes chinoises tombant jusqu'à terre, boutonnées en haut et sur la taille. Les hommes ont une ceinture en étoffe avec le couteau mongol et un chapeau plat, conique, à hauts bords. Le sommet du chapeau est orné d'un petit faisceau conique de fils de soie rouge. En outre, les chefs bouriates portent une boule en corail ou en lapis-lazuli, indiquant leur grade. Les Bouriates de l'Aga et du Horin se distinguent par une bande en deux couleurs formant un angle, qui suit le bord du vêtement de l'épaule jusqu'à la poitrine. C'est pour ainsi dire leur costume national, et on le voit rarement chez les autres peuples mongols.

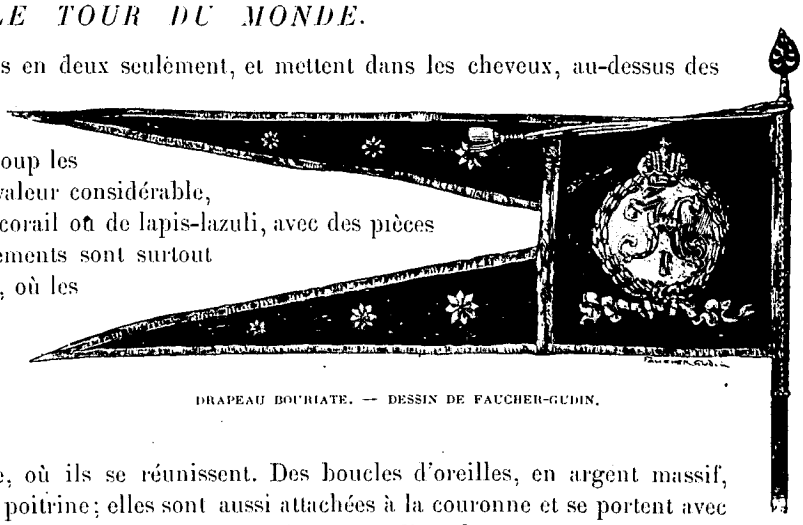
Le vêtement des femmes consiste, comme celui des hommes, en un pantalon et une blouse ; elles portent de plus la robe chinoise sans ceinture et un peu plus large que chez les hommes. Elles se distinguent des jeunes filles par la coiffure et par un gilet sans manches, qu'elles portent au-dessus de leur robe.

Souvent les jeunes filles, comme emblème de leur vertu, portent sur le front des plaques d'argent de formes diverses. La forme de cœur domine. La coiffure, très compliquée, demande beaucoup de soins. Dans la jeunesse, on leur rase la tête; ce n'est qu'à partir de sept ans qu'on leur laisse pousser les cheveux, en les arrangeant en tresses. Ensuite, quand la fille commence à porter les ornements, sa coiffure change, et le nombre de tresses, qui est ordinairement de sept, peut se trouver augmenté jusqu'à vingt-deux, comme il m'est arrivé de le voir chez les Kondara. C'était une coiffure de fiancée; toutes les tresses étaient réunies par paires au moyen de fils de corail et de rubans ornés de boutons représentant une natte de cheveux. Dans la cérémonie du mariage,



MAISON BOURIATE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les filles changent ces nombreuses tresses en deux seulement, et mettent dans les cheveux, au-dessus des oreilles, des bâtonnets en bois ressemblant à des épaulettes militaires.



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Les femmes bouriates aiment beaucoup les ornements et en portent souvent d'une valeur considérable, consistant en grosses pièces d'ambre, de corail ou de lapis-lazuli, avec des pièces de monnaie en argent et en or. Les ornements sont surtout placés sur la tête, la poitrine et le dos, où les jeunes filles portent ordinairement une bande ornée de filets de corail représentant la natte.

Sur la tête, elles ont une couronne ornée de corail, d'où se détachent des filets de corail tombant sur la poitrine, où ils se réunissent. Des boucles d'oreilles, en argent massif, pendent également de chaque côté sur la poitrine; elles sont aussi attachées à la couronne et se portent avec elle. La poitrine est aussi ornée de petites boîtes en argent qui servent d'amulettes, et qui contiennent des prières, des herbes, etc. Les femmes portent en outre des épaulettes en corail. Le costume complet est très beau, et son prix dépasse souvent dix mille francs.

On rencontre aussi quelquefois des femmes avec un ruban rouge sur l'épaule gauche. C'est la marque d'un vœu quelconque, par exemple de ne pas se marier, de ne pas manger de viande, etc. Ce ruban se garde pendant tout le temps que le vœu est observé. Les hommes se rasent la tête et portent une tresse, généralement petite; ils sont laids mais bien taillés, et naissent, pour ainsi dire, bons cavaliers.

Les Bouriates ne sont pas accoutumés à des travaux difficiles. La vie pastorale les a habitués à passer la plus grande partie de leur temps à ne rien faire, à manger de la viande et à fumer. L'équitation est leur amusement favori, avec le dressage des chevaux sauvages. Ils y sont fort habiles, et il m'est arrivé de voir dresser en une huitaine de jours un cheval né dans les steppes. Le dressage se fait généralement au printemps, quand le cheval a maigri et perdu de ses forces à cause de la mauvaise nourriture de l'hiver. Alors il est capturé au moyen d'une bride habilement jetée à son cou, puis attaché à un poteau et privé de nourriture pendant deux jours. Ensuite, pour l'habituer à la selle, on en place une sur son dos pendant quelques jours de suite, et enfin le Bouriate le monte pour la première fois et le lâche dans la steppe.

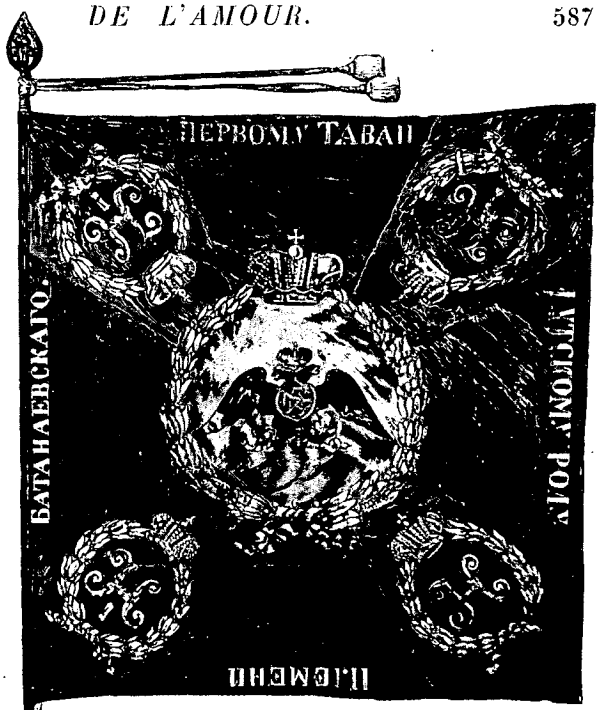
Les Mongols sont très intelligents : ils savent tous l'écriture mongole. Il suffit à un Bouriate d'apprendre le russe et de passer par une école pour être à la hauteur de tout homme civilisé. Un grand nombre de Bouriates sont ainsi arrivés à des grades importants dans l'administration et dans l'armée russes, à laquelle ils ont même fourni des colonels. Je puis citer, parmi les Bouriates connus, MM. Badmaeff, le célèbre médecin sibérien, Wonsbouzirenoff, Dilwoff, Ajuchieff et Sotieff. Ce dernier est allé deux fois en Russie pour assister au Congrès des orientalistes. Il est le chef des peuples bouriates qui habitent les steppes du Bargousine, près du lac Baïkal. J'ai même vu chez lui une gouvernante russe chargée de donner à ses deux filles une éducation européenne.

La Russie, suivant sa politique traditionnelle envers les peuples asiatiques, a laissé aux Bouriates leur forme gouvernementale, sous le contrôle de son administration. Ils sont régis par des lois, dites « lois des steppes ». Le peuple est jugé par ses chefs. Le pouvoir est confié au *goloua* (tête ou chef d'une famille) et à la *douma* (conseil des chefs sous la présidence d'un chef du peuple entier, le *taïcha* ou prince, qui est élu à vie).

Les séances de la douma sont souvent très solennelles. Dans celle à laquelle nous assistons, M. Jasnopolsky et moi, les Bouriates, pour donner plus de solennité à l'assemblée, avaient exposé les ukazes impériaux sur les steppes et leurs drapeaux. Les procès-verbaux de la séance sont écrits en mongol et traduits en russe; ils sont soumis à la sanction du gouverneur.

En ce moment, on exécute dans le pays Transbaïkalien les travaux de construction du chemin de fer transsibérien qui servira de base à la construction de la ligne de Mandchourie. Les Mongols y trouveront un grand avantage, car, de nature commerçante, ils pourront, par cette ligne, écouler sur les marchés de la viande et des peaux. Mais leurs races de bestiaux, qui n'ont pas changé depuis Djenghiz-Khan, sont devenues petites et de qualité inférieure. Il leur a fallu songer, un peu tard il est vrai, à améliorer leurs bestiaux et à développer leur agriculture. Grâce à M. Badmaeff, qui avait fondé à Tchita une grande maison pour le commerce avec la Mongolie, une dizaine de jeunes gens bouriates apprennent l'élève des bestiaux et les opérations de la laiterie.

Les Bouriates de la steppe d'Aga, suivant l'exemple de ceux des vallées de l'Ouda et de la Selenga, commencent à s'occuper d'agriculture, arrosant leur terrain avec de l'eau qu'ils font venir souvent dans des canaux d'une dizaine de kilomètres ou même plus. Je me réjouissais de les voir ramasser le foin pour leurs troupeaux. Comme moyen de transport, les Mongols emploient le bœuf, en même temps que le cheval. Dans les steppes du haut Amour, on se sert aussi du chameau. La facilité avec laquelle le chameau supporte l'hiver sibérien est remarquable. Aussi presque toutes les grandes caravanes de viande qui vont le long de l'Amour



DRAPEAU BOURIATE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

et jusqu'aux Mines d'Or, sur un parcours de plus de mille kilomètres, sont-elles formées de chameaux, de même que la poste dans la Mongolie. On les charge sur le dos ou on les attelle aux traîneaux, si la neige le permet, comme on peut le voir dans une de nos gravures, représentant un chameau qui porte de la glace pour la boisson des troupeaux. En effet, les steppes sont gelées en hiver; il n'y a pas d'eau, et, s'il n'y a pas de neige qu'on puisse fondre, les pasteurs sont obligés d'aller chercher de la glace à 15 ou 20 kilomètres pour abreuver le bétail.

Les Mongols Bouriates ont, depuis la moitié du XVIIe siècle, embrassé la religion bouddhique, qui, venue du Thibet, est connue de ses prêtres, les *lamas*, sous le nom de *lamaïsme*. Les volumes de l'encyclopédie lamaïtique du Joum font la base de l'étude de cette religion. L'invasion du lamaïsme date de 1635, quand fut fondé le grand monastère d'Ourga dans la Mongolie du nord, et depuis cette époque les Bouriates, qui adoraient les dieux et les esprits, se sont peu à peu convertis au nouveau culte. Le bouddhisme a fait de tels progrès chez les Mongols russes qu'au commencement de ce siècle on comptait déjà trente-quatre monastères dans le pays du Baïkal. Le gouvernement russe, qui avait l'intention de convertir les Bouriates par l'intermédiaire des missionnaires dont le siège se trouvait à Irkoutsk, fut obligé de régler administrativement la question lamaïste en limitant par un règlement de 1853 le nombre des monastères ou *dazan* (34 avec 285 lamas), et en mettant en tête de tous les bouddhistes un lama en chef, le *hambo-lama*.

Mais c'était un peu tard, car les racines poussées par le lamaïsme étaient devenues si fortes et l'influence des lamas sur le peuple si grande, que la mission orthodoxe ne pouvait guère continuer la lutte. Bien que le nombre des lamas, pour les 140 000 lamaïstes, soit fixé à 285, on en trouve en réalité plus de 8 000, et presque chaque famille tient à honneur d'en avoir un parmi ses membres. Les lamas étant des moines, ils ne se marient pas, et habitent les monastères ou dazan, où ils font leurs études et où ils se livrent à la prière. Une femme ne peut, d'après les lois monastiques, s'approcher du dazan plus que la portée de la voix humaine. Mais en réalité on trouve des familles entières près des monastères, et les Bouriates y ont des maisons, qui donnent au couvent l'aspect d'un grand village. Le monastère a dans ses murs une école où l'on apprend l'écriture mongole, le thibétain et le sanscrit, la médecine, l'astrologie, la musique, la sculpture et la peinture nécessaires pour la confection des dieux et des images, et souvent même la danse, en vue des ballets mystérieux qui se donnent dans quelques temples. On trouve presque dans chaque temple des architectes, des graveurs et des sculpteurs. Ces arts sont bien enseignés, et les Mongols ont de véritables artistes. On peut dire qu'ils doivent aux monastères une forte éducation spirituelle. Les monastères sont fort beaux comme architecture et possèdent de merveilleuses collections de dieux sculptés, de livres saints, d'instruments de musique.

Les lamas sont aussi de bons médecins. Ils parcourent les steppes, faisant leur service dans les villages de Bouriates au jour de la fête patronale, ou en d'autres circonstances. Les services villageois se font généralement sur une élévation de terrain ou sur un obo de branches de bouleau, disposé en triangle, qui sert de chapelle aux bouddhistes.

Il y a un curieux rapport entre le lamaïsme et la religion orthodoxe. Souvent un Bouriate entre dans une église russe pour apporter une bougie en cire. Il est attiré par notre saint Nicolas, qui, comme on le sait, est représenté dans les églises russes comme un vieillard à longue barbe blanche. Les lamaïstes ont dans leur culte le *Gambo Garbo*, et le *Zagem Fobougon* (vieillard blanc) de la montagne sacrée, le *Chindoh Mirigen* de l'Inde, qui fit à Bouddha le serment de ne faire que du bien aux vivants et qui donne longue et heureuse vie, éloigne les maladies, les épidémies et les malentendus. Gambo, qui envoie la pluie donne la richesse et est regardé comme le créateur du plaisir et de la joie. Or, ce vieillard, les lamaïstes l'ont reconnu dans l'image de saint Nicolas, ce qui fait que souvent, surtout à sa fête patronale, une bande de lamaïstes entre dans l'église et s'agenouille, déposant aux pieds de l'image du saint des offrandes ou une bougie de cire.

Nous avions pu assister à une pareille fête religieuse dans la steppe de l'Aga, non loin du temple du même nom. C'était la fête patronale : l'office était commencé la veille, avant notre arrivée. Plus de quatre mille personnes, venues de tous côtés en pèlerinage, y assistaient. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, on entendit le

son grêle du cornet en coquille à l'aide duquel un prêtre appelait, du haut du temple, les bouddhistes au service divin. Toutes les maisons étaient pleines de monde, et l'on voyait dans les rues de cette ville extraordinaire des troupeaux de chameaux et de chevaux. Le service divin commença bientôt, exécuté par tout le clergé du temple, et pendant que les lamas chantaient leurs hymnes, le peuple, nu-tête et chapelet en mains, se promenait autour, en répétant sans cesse les mots traditionnels : *Om — mané — padmé — hom* : « Renaîtrai-je dans la fleur du lotus? » seule prière connue du peuple, et qu'il a constamment sur les lèvres.

De temps en temps, des gens entraient dans le temple pour voir le service, ressortaient et recommençaient leur promenade circulaire. A l'intérieur, les chants majestueux mêlés au son des tambours et des trompettes, le murmure perpétuel des lamas en robe jaune et rouge, à la tête rasée et aux pieds nus, interrompu seulement par leurs gestes désordonnés et leurs agenouillements subits, ne laissaient pas de former un ensemble émouvant. Après plusieurs heures, les lamas sortirent du temple pour accomplir le sacrifice qui consiste à brûler sur un tas de paille, à l'est du temple, une petite figure d'homme, *Erethbie*, qu'on coupe en douze morceaux en prononçant les conjurations. Le service religieux étant terminé vers dix heures du matin, nous suivîmes à cheval une troupe de cavaliers avec deux lamas en tête, qui se rendaient à trois kilomètres du temple pour faire le service patronal sur un obo, près d'un petit village bouriate.

Quand nous arrivâmes près de l'obo, dans ma petite voiture à deux roues, une trentaine de personnes attendaient déjà; quelques tables étaient disposées autour, avec du lait frais, du lait aigri, du fromage, de la viande de mouton et de l'eau-de-vie. On chanta, puis les aliments furent bénits et jetés sur l'obo, et l'on redescendit, le service étant terminé, pour commencer la fête dans un campement improvisé. Les lamas s'assirent à la place d'honneur, nous en face et les invités des deux côtés. On goûta de tout ce qui avait servi au sacrifice, puis une fillette vint offrir à chacun de l'eau-de-vie ou du lait dans une petite tasse. Enfin les garçons des villages voisins se préparèrent à une course à cheval. Le trajet devait être de 500 mètres, et le retour devait se faire près de nous. Bientôt le vainqueur fut salué par les cris de la foule, et les quatre premiers arrivants furent félicités.

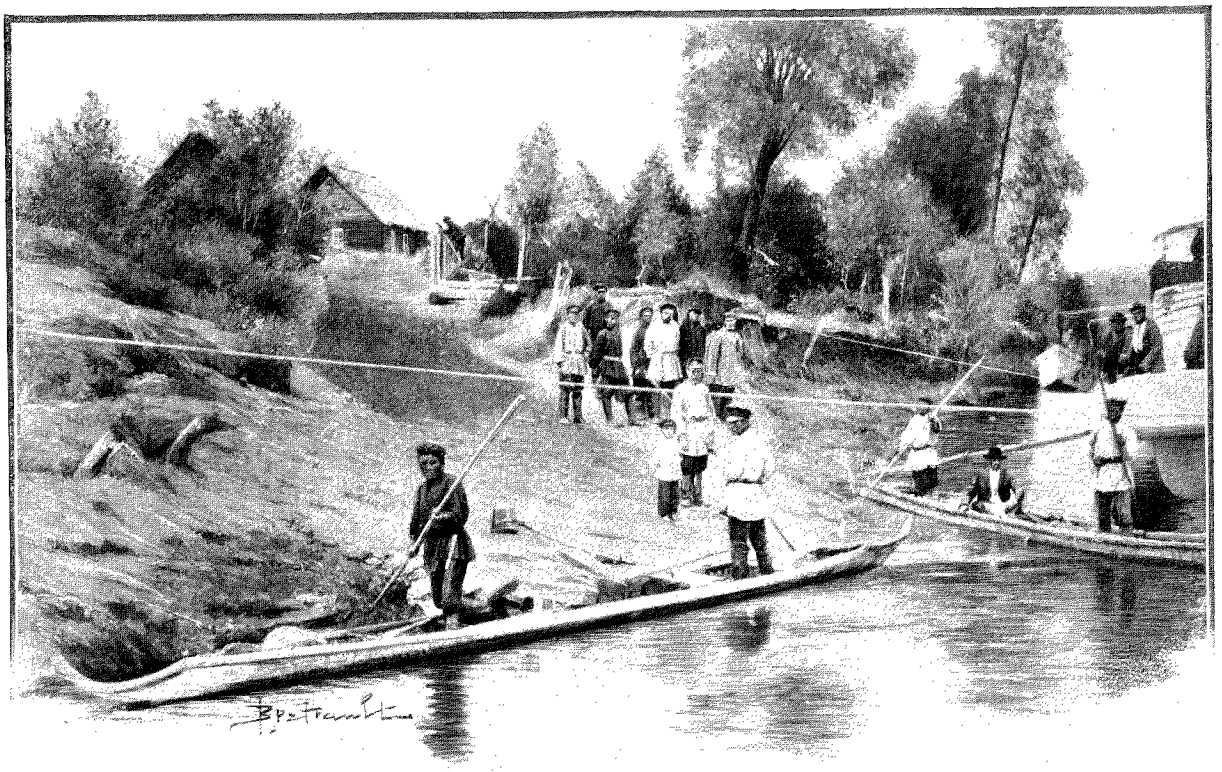
La course terminée, le vainqueur s'approcha du lama vaincu et lui déclama quelque chose; il reçut une bénédiction. Il se dirigea ensuite vers moi et me déclama également quelque chose que je ne compris pas, parce que c'était en mongol. Mais, d'après la traduction faite par un guide, je saisis qu'il me racontait l'histoire de son cheval. Il manifesta une joie sans borne, lorsque, au lieu d'une bénédiction, je lui eus donné la grosse somme de dix francs. Pendant qu'on distribuait des pièces de cinq, trois et deux francs aux autres vainqueurs, les Mongols se préparèrent les uns à la lutte, les autres à une complète soûlerie; deux d'entre eux déjà buvaient l'eau-de-vie dans de grands verres. La lutte et le tir à l'arc qui devaient suivre sont des exercices cultivés chez les Mongols; ils finissent souvent au grand dam du vaincu. Le soir, les Bouriates nous reconduisirent; en chemin, nous fûmes amusés par un cavalier tellement ivre qu'à pied il n'aurait pu tenir un instant debout, et cependant, à cheval, il exécutait les exercices les plus périlleux.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



LABOURAGE DANS LA STEPPE. DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA RÉSIDENCE DE CHIKOUNDA. — BATEAUX EN ÉCORCE (PAGE 591). — DESSIN DE BERTEAULT.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÈVITCH.



TOUNGOUSE EN COSTUME DE CHASSE D'HIVER. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

II

Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés de voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — Légende toungouse sur le moustique. — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence d'Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les Iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire.

Je passai quatre belles journées dans les steppes du haut Amour. Le voyage fut si agréable que je pourrais le comparer à une série de pique-niques.

Je me mis ensuite en route vers les têtes des affluents septentrionaux du fleuve pour visiter les indigènes nomades, Toungouses chasseurs, afin de me rendre compte de la distribution de ces peuples à partir de 1854, c'est-à-dire depuis la dernière exploration de ce pays par l'académicien Schrenk.

Mon point de départ devait être Blagovechtchensk; puis je me proposais de remonter la Bouréïa jusqu'à son origine, aux mines d'or de la Compagnie du Niman, où je devais rencontrer les indigènes. Je devais partir le 2 juin 1894, sur un des petits bateaux à vapeur de cette compagnie, le *Niman*.

Les préparatifs de l'expédition durèrent cinq jours. Ils étaient assez compliqués; il fallait en particulier

1. *Suite. Voyez p.* 577.



FEMME IAKOUTE EN COSTUME DE FÊTE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

confectionner des sacs en cuir pour porter les effets et les provisions, et je dus en outre m'occuper d'une foule de petites affaires, ce qui me prit beaucoup de temps.

J'avais comme compagnons deux Cosaques armés et un Cosaque libre, homme très dévoué, qui connaissait fort bien le pays, et qui, comme il me l'avoua, était le chef d'une de ces bandes de chercheurs d'or dont les forêts sont encombrées. C'est d'ailleurs à cause de ces bandes que j'emmenai deux Cosaques armés dans mon expédition. On gardait encore la mémoire, dans la région, d'une attaque à main armée des brigands contre une caravane d'or en automne 1892.

Le *Niman* était amarré au quai de Blagovechtchensk et semblait une coquille de noix, à côté des grands bateaux de poste. Il ne pouvait guère porter que dix tonnes de bagages et une quinzaine de voyageurs. Une petite cabine était réservée pour moi et M. Stritter, un employé de la compagnie. La cabine était placée à l'avant du bateau et nous permettait d'être à l'abri des cousins et moustiques, et d'admirer en paix les beaux paysages de la route.

M. Langgamer, un des directeurs en chef de la compagnie, qui avait bien voulu me permettre de prendre passage sur le bateau, vint me souhaiter bon voyage, puis le bateau partit avec la lenteur d'une tortue, et le soir, en descendant l'Amour, nous arrivions au confluent de la Boureïa, dont nous partîmes le lendemain au lever du soleil.

Les premiers jours, le parcours fut peu intéressant. La rivière large, aux bords plats, traversait des villages russes assez nombreux. Le quatrième jour, nous entrions dans une partie encaissée de la vallée. La rivière coulait déjà assez forte et avait crû à la suite des pluies qui tombaient depuis quelques jours. D'énormes troncs d'arbres entraînés par le courant menaçaient de nous heurter, et nous pensions chavirer à chaque instant. Le bateau n'avait plus assez de force pour remonter la rivière, et l'on était obligé de descendre sur la rive pour le haler avec des cordes ou le pousser avec des perches.

Pour avoir une idée de la rapidité du courant, il faut connaître les rivières de montagnes dans ces régions.

Leurs sources sont formées par d'immenses marécages qui s'étendent sur les hautes montagnes, et dont les eaux s'unissent quelquefois en petits lacs semblables à celui qui est représenté sur notre gravure : je l'ai trouvé dans les montagnes à l'ouest du lac Baïkal. Ce lac, situé à une altitude de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entouré de hautes montagnes et ses eaux sont claires comme du cristal; la vue en est des plus pittoresques. Les marécages se trouvent sur une couche de tourbe couvrant le sol et qui ne dégèle jamais à cause de sa perméabilité.

Dans toute cette région l'on rencontre des terrains éternellement gelés. Ils s'étendent en Transbaïkalie et même jusqu'à Ourga. Mais l'épaisseur de cette couche glacée varie tellement qu'au sud et en été dans les endroits découverts elle fond et permet ainsi la culture du sol : tandis qu'au nord, où les forêts et la tourbe préservent le sol de la chaleur du soleil, cette épaisseur augmente. Ainsi, sur le bord d'une petite rivière, l'Olga, affluent du Niman, tout près des mines d'or de cette compagnie, on trouve maintenant encore de véritables montagnes de glace cachées sous la tourbe, qui peuvent s'élever à 20 mètres de hauteur et s'étendre sur une longueur de 100 kilomètres. Elles sont formées de glace pure et transparente. La Compagnie des mines de Niman, ayant trouvé des traces d'or sur le sol, fait fondre artificiellement ces masses de glace au moyen de l'eau amenée par un canal et avec le concours du soleil et des pluies. Par suite, le climat s'améliore beaucoup.

Cette immense quantité d'eau contenue dans les marécages de montagnes donne, après chaque pluie et dans un temps très court, un excédent énorme, qui se précipite dans le lit des rivières : celles-ci, ainsi accrues, démolissent leurs rives, font glisser d'immenses montagnes, enlèvent les arbres dans les plaines, forment des îles, déplacent les forêts, et se construisent de nouveaux bords. La baisse et la crue sont très rapides. Généralement, après une grande pluie, la rivière peut monter de plus de 6 mètres en une seule journée. La baisse arrive aussi rapidement. Comme type des fleuves montagneux de la Sibérie, je puis citer la Boureïa même, rivière très sauvage, tumultueuse et pittoresque. Fort pittoresque pendant qu'on la regarde, mais Dieu préserve le voyageur d'entrer en lutte avec elle! Les esprits de la montagne, disent les indigènes, y prennent toujours une victime.

La crue de la Boureïa persistait, et notre voyage devint à ce point difficile que le capitaine n'osa nous emmener au delà d'une petite résidence de la Compagnie de l'Amour appelée Chikounda. Le bateau eût pu encore, il est vrai, avancer encore de 75 verstes, mais la chaîne du gouvernail était cassée. Il n'y avait rien à faire, et le chef de la résidence se préoccupa de nous expédier de son poste. Mon compagnon, M. Stritter, étant



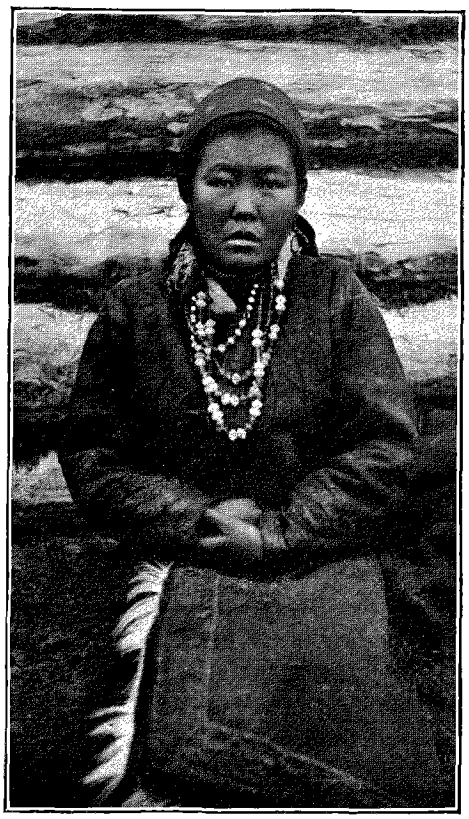
TYPES TOUNGOUSES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pressé, devait partir sur le bateau en écorce de bouleau des indigènes, et moi avec mes bagages je devais suivre les bords de la rivière, traînant avec des cordes les deux bateaux chargés de nos provisions.

L'eau étant très haute, je retardai mon départ de quelques jours. M. Stritter partit en avant, son bateau glissant sur l'eau, poussé par les gaffes des deux Toungouses debout à l'avant et à l'arrière du bateau.

Les Toungouses sont fort habiles à conduire ces embarcations, dont les plus grandes ne portent que quatre personnes et une trentaine de kilos, et luttent vaillamment contre le courant, qui dépasse la vitesse de 4 kilomètres à l'heure. Ils cherchent en guidant le bateau les places peu profondes, près des rives, et c'est pourquoi, si le bateau est percé par un rocher aigu ou par une branche d'arbre, le voyageur ne risque qu'un bain froid. Pendant qu'il se réchauffe au feu, les Toungouses réparent le trou en cousant l'écorce et en la couvrant avec du goudron.

La résidence de Chikounda était construite pour fournir les provisions nécessaires aux ouvriers qui allaient et revenaient des mines d'or et pour donner en hiver aux caravanes du foin et du seigle. Les caravanes qui suivent la rivière en hiver ont ainsi établi, à chaque étape de 20 kilomètres, de petites stations d'arrêt où se reposent cochers et chevaux. Longtemps ces stations ne consistèrent qu'en une petite maison et une baraque pour le seigle. Mais quand la compagnie y eut mis des gardiens pour les provisions d'été, on vit l'agriculture naître sur le sol vierge des rives boisées de la Boureïa, et sans doute ces stations deviendront bientôt de nouvelles colonies russes le long de la rivière. On en trouve actuellement trois et une dizaine de petites maisons. Malheureusement, en été, quand le voyageur ne peut calculer son trajet, il lui arrive rarement de profiter de ces stations pour la nuit.



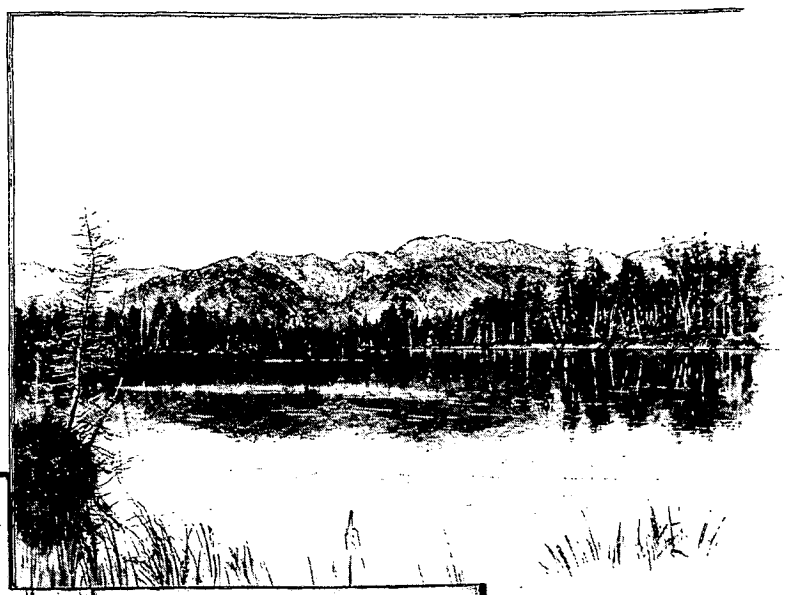
FEMME TOUNGOUSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les magasins de la Compagnie contiennent tout ce qui est nécessaire pour les employés, même des objets de luxe, comme des bonbons, des confitures et du lait condensé Nestlé, très estimé, malgré le prix de six francs la boîte, par les indigènes, qui le mangent avec le thé et en nourrissent leurs enfants. On trouve aussi, dans leurs huttes en écorce de bouleau, des machines à coudre, de très bon papier à cigarettes et même du curaçao, qu'ils appellent *kerous-sin, ce qui veut dire en russe « pétrole ». Ce sont là les fleurs de* la civilisation.

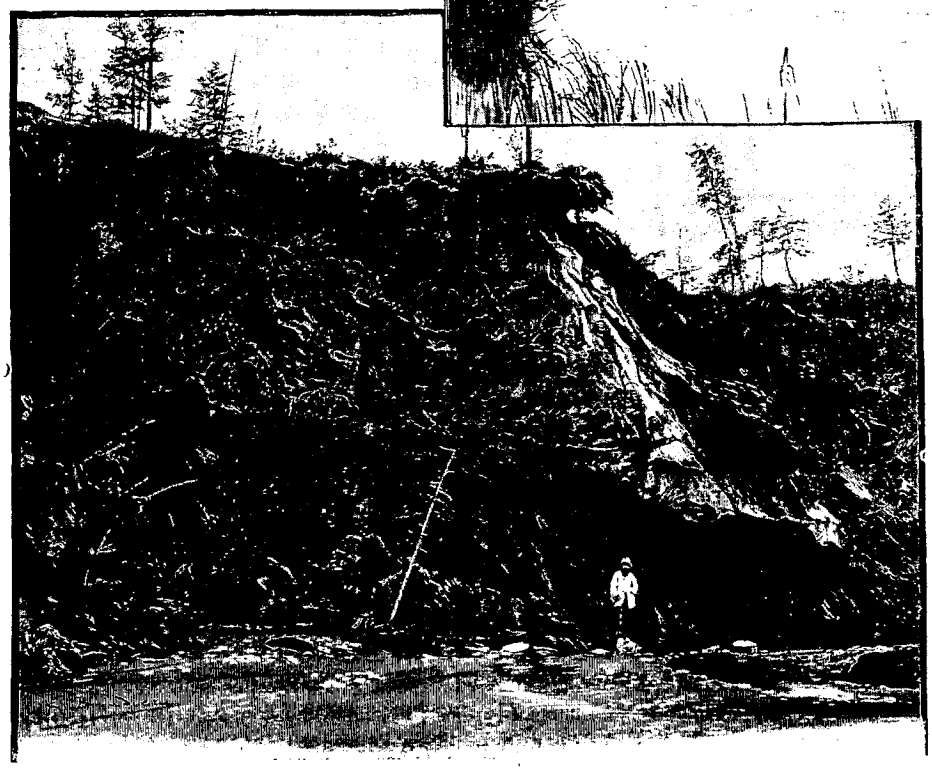
Les bateaux furent enfin prêts pour notre départ. Deux bateaux de Toungouses devaient accompagner nos deux embarcations. Ils

étaient venus d'un des affluents de la Boureïa pour chercher des approvisionnements.

Les premiers cinq kilomètres, le chemin fut facile : les rives étaient découvertes, et les bateaux tirés à la corde marchèrent vite. Nous arrivâmes ainsi près d'une hutte de Toungouses chez un certain Maxime Porotoff qui avait été autrefois guide en cet endroit et avait obtenu une grande médaille d'argent en récompense de ses services. La hutte était près du bord de la rivière et consistait en pieux disposés coniquement, et recouverts de drap et d'écorce de bouleau. L'intérieur était sale et négligé comme celui de toutes les huttes de ses congénères. Un feu placé au milieu de la tente préserve de l'humidité et sert à la cuisine. Quelques tasses et couteaux, une théière, sont les seuls ustensiles. Quelques fusils, des plus primitifs, montrent que l'on a affaire à des chasseurs. Tout ce monde, à cause de la fumée, est affligé de maladies des yeux.



UN LAC DANS LES MONTAGNES.



LES GLACES ÉTERNELLES (PAGE 590). — DESSIN DE BOUDIER.

Les trois jours suivants, nous passâmes entre les bords élevés de la rivière, obligés de haler nos embarcations en nous frayant une route à la hache sur les rives. Le quatrième jour, alors que nous devions arriver à une maison située sur les bords de la Boureïa, il tomba de l'eau du matin au soir. Nous étions sur une langue de terre à sec, lorsqu'un arbre immense, dont le sommet dominait cette langue de terre, bascula sur l'eau, en nous barrant la route. La nuit tomba, et il fallut choisir une place pour camper. Nous étions en ce moment sur un point très bas et loin de la rive ordinaire. Comme il me semblait impossible de trouver un endroit assez élevé pour nous préserver du courant, qui, d'après moi, devait bientôt grossir et couvrir tout notre campement, je proposai à mes guides toungouses de descendre la rivière pendant quelques kilomètres afin de chercher un abri pour la nuit. Le guide parla à ses camarades, regarda le ciel, les rives, l'eau, puis, après un examen approfondi, il me déclara qu'il n'y avait aucun danger à dormir où nous étions. Et comme lui et ses camarades se mettaient à allumer les feux et à faire les préparatifs du campement, je ne voulus pas les contrarier; nos tentes furent bientôt dressées.

Pendant le souper, je demandai au guide sur quels indices il avait pris sa décision.

« *Kou-outji, kou-outji*, me répondit le Toungouse; l'eau ira à la baisse. » Et il me raconta que lorsque la colombe sauvage finit son chant par *kou-outji*, elle prophétise la baisse de l'eau. Au contraire, lorsqu'elle le coupe par *kout*, elle prédit la crue. C'était donc à cette superstition que nous étions réduits à nous en remettre pour la sauvegarde de notre vie.

« Écoutez, me dit le Tougouse, voici la grenouille qui se met à crier. Vous verrez, demain matin, nous serons sur une île sèche. » Et la colombe et la grenouille furent bons prophètes, car le lendemain matin nous nous trouvions à deux cent cinquante mètres au moins de l'eau, et ce fut un grand travail de pousser nos bateaux à la rivière pour continuer notre chemin.

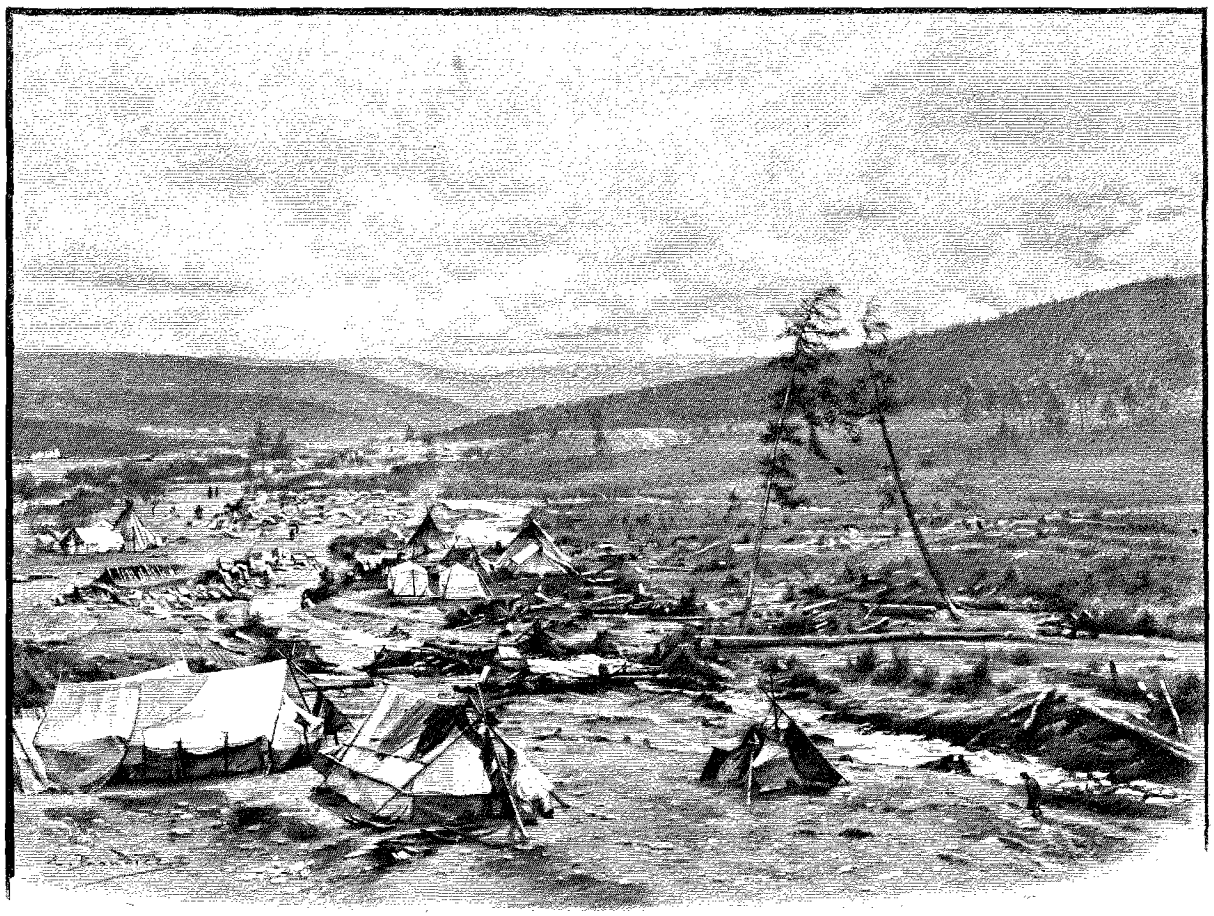
Les accidents se suivirent, la pluie tomba de nouveau, la rivière redevint tumultueuse. Il fallut suspendre notre marche et nous arrêter au premier endroit élevé où nous vîmes de la fumée indiquant la présence de voyageurs. C'était une tente de Tougouses venus pour chasser l'élan. Les indigènes se montrèrent contents de nous voir; ils savaient bien que nous possédions de l'esprit-de-vin et de la poudre.

Nos tentes furent vite dressées, et notre campement eut bientôt pris l'aspect d'un petit village d'indigènes. Les rennes étaient tout près des tentes. Les Tougouses me dirent qu'on attendait seulement le retour des chasseurs pour lever le bivouac et monter plus haut dans la montagne. Là ils seraient près de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs animaux. La place où ils étaient devenait intenable, à cause des moustiques attirés par les hautes herbes.

Les moustiques, toute la journée, du lever au coucher du soleil, et les cousins toute la nuit, poursuivent non seulement les hommes, mais aussi les animaux, qui, enragés de démangeaisons et de picotements, se sauvent de tous côtés sans pouvoir se mettre à l'abri. Ils pénètrent partout et finissent par provoquer des maladies de la peau. Ils sont si nombreux que l'on entend le bruit de leurs nuages dans l'air. Les indigènes n'ont trouvé aucun moyen de se débarrasser de cette peste. Le fouet et un filet en soie qu'ils portent sur la tête ne leur servent vraiment à rien. La fumée est encore le meilleur moyen de se préserver, mais elle présente pour les poumons et pour les yeux de graves désagréments. Cependant tout le monde, même les bêtes, préfère encore cette fumée aux moustiques et s'asphyxie ainsi pendant tout le jour.

Quant aux cousins, qui, eux, n'attaquent l'homme qu'après le coucher du soleil, on s'en préserve, outre la fumée, par une tente absolument close, dans laquelle on s'enveloppe; cette tente est de forme carrée, sert pour une seule personne et se transporte aisément. Bien que la fumée y reste assez longtemps, le voyageur y trouve son repos et reste inattaquable, à l'abri de son ennemi ailé.

Une très intéressante légende tougouse sur la naissance des moustiques, des cousins et des mouches, m'a

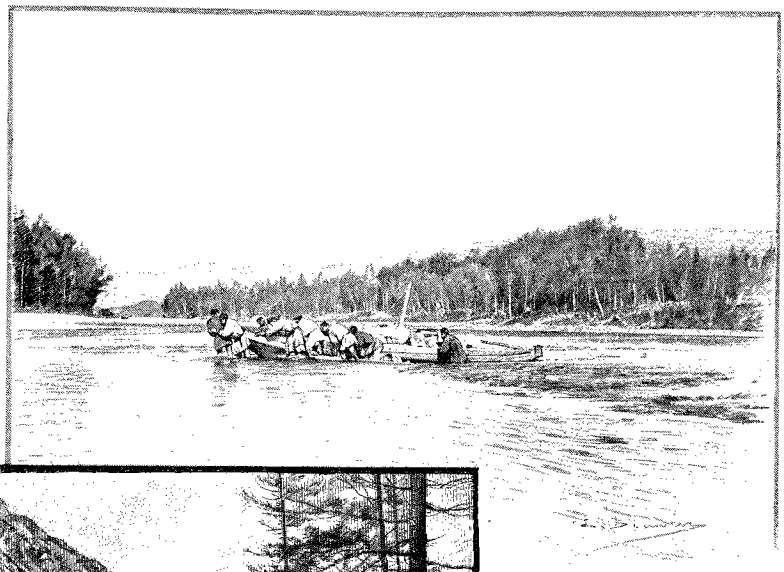


LES MINES D'OR DE NIMAN (PAGE 598). — DESSIN DE BOUDIER.

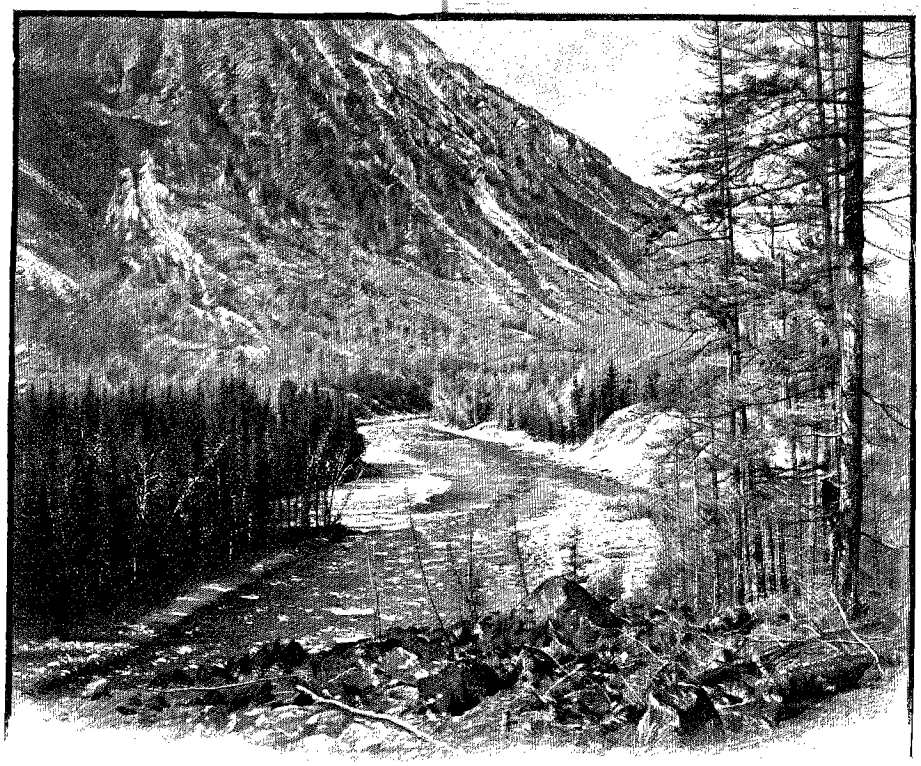
*

été racontée par les indigènes et je pense bien faire en la rapportant à mes lecteurs.

Autrefois, dit la légende, habitaient dans une hutte deux sœurs orphelines; elles travaillaient alternativement, et quand l'une cherchait le bois et l'eau, l'autre se reposait. Un jour la sœur aînée alla dans la forêt chercher du bois, tandis que la sœur cadette restait à la maison avec son chien. A midi le chien aboya nerveusement et il parla ensuite à la fille avec une voix humaine : « Cache-toi



TRAVERSÉE DES RAPIDES.

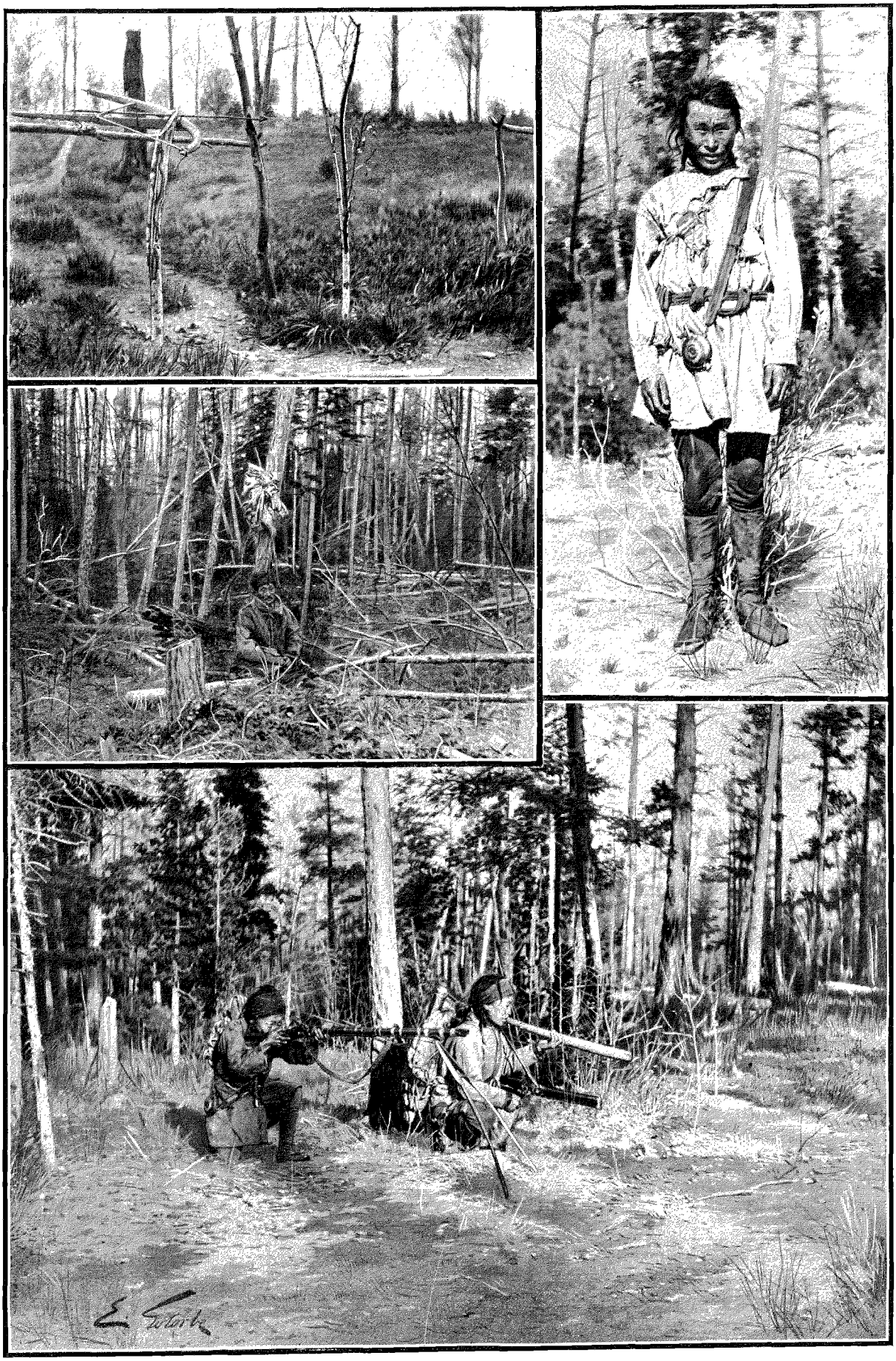


LA BOUREÏA. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque part, le *Bousseou* (le diable anthropophage) vient ici ». La fille se cacha sous des morceaux d'écorce de bouleau et entendit bientôt le Bousseou entrer dans la hutte; il regarda partout et, étonné de ne voir personne, s'en alla.

Le soir, la sœur aînée étant rentrée de son travail, la cadette lui raconta la visite du Bousseou et lui dit que, si le lendemain, pendant son absence, le diable revenait, elle devait se cacher tout de suite sans prononcer une seule parole et surtout prendre garde de ne pas rire, car le diable rit avec tant d'entrain qu'il est difficile de garder son sérieux en l'entendant. Le jour suivant, à midi, quand la sœur cadette fut seule à la maison, le chien annonça l'arrivée du diable, et la fille se cacha. Elle entendit bien les pas de quelqu'un dans la hutte, des paroles et enfin un rire entraînant auquel elle ne put résister; son rire éclatant la désigna au Bousseou. Elle dut sortir de sa cachette et vit devant elle un homme comme tout le monde, très aimable avec elle. Il causa et lui demanda pourquoi sa tête était si sale qu'il y voyait des poux en quantité. Il engagea la fille à mettre sa tête sur ses genoux pour qu'il lui prît ses poux. Cela dit, il prit doucement la tête de la jeune fille, la mit sur ses genoux et la lui gratta en disant de temps à autre : « Voilà un pou! Où est-ce qu'il faut le mettre? » — « Tue le pou, disait la fille! » — « Il est trop gros; ouvre la bouche, je le mettrai sur ta langue, dit le diable »; et au moment où la fille ouvrit la bouche et tira sa langue, le Bousseou la lui arracha et l'emporta, laissant la fille assise au fond de la hutte

Bientôt revint la sœur, qui amenait un traîneau plein de bois; elle appela l'aînée pour l'aider. Entrant dans la hutte, elle vit alors ce qui s'était passé; elle mit sa sœur sur une fourrure, la couvrit de vêtements chauds et quitta la hutte pour trouver le diable et venger sa sœur. Plusieurs jours elle marcha dans les forêts sur les pas du Bousseou, quand enfin elle trouva une baraque en mousse, qui était remplie de bras humains; plus loin, suivant les pas, elle rencontra une autre baraque remplie de pieds, une troisième renfermait des têtes



LA CHASSE À L'ÉLAN CHEZ LES TOUNGOUSES. — UN CHASSEUR. — PIÈGE POUR LA CHASSE À L'ELAN. — OSSEMENTS SUSPENDUS À UN ARBRE.
DESSIN DE GOTORBE.

humaines et dans une quatrième baraque elle ne trouva que des langues. C'étaient les provisions du diable anthropophage qui avait arraché à chacune de ses victimes ce qui lui plaisait davantage en elle.

Ayant reconnu la langue de sa sœur encore toute chaude, elle la prit et continua sa poursuite. Bientôt la fille vit une hutte dans la forêt et y trouva une jeune fille, la sœur du Bousseou. Elle lui raconta son aventure. « Ne me crains pas, dit la sœur du diable; bien que je sois sa sœur, je ne me nourris pas de viande humaine; cache-toi ici, ce soir nous allons tuer mon frère. Je dois faire ce sacrifice pour le monde, mais tu me prendras après chez toi. »

Le soir, le Bousseou rentra dans la hutte; il avait sur son dos une biche et un homme qu'il avait tué; il jeta la biche à sa sœur et, mettant le cadavre devant lui, il le mangea; mais cette fois-ci, il était très inquiet, et à plusieurs reprises il demanda à sa sœur s'il n'y avait pas eu pendant la journée du monde à la maison, car il sentait bien un homme. La sœur l'assura que c'était lui-même qui avait apporté ce parfum.

Après son repas, il alla se coucher, avec précaution, non à sa place ordinaire, mais près d'un grand seau d'eau, et il s'endormit. Alors à minuit les deux jeunes femmes le tuèrent et coupèrent son corps en tout petits morceaux; puis, après avoir fait un très grand feu, elles jetèrent les morceaux du corps de Bousseou en disant : « Toi, tu étais devenu Bousseou; tu te nourrissais de la viande et du sang des hommes; ta viande et tes os se transformeront à présent en insectes, pour lesquels aussi, comme pour toi, le sang humain sera la plus grande délicatesse. » Quand le corps du Bousseou brûla, on vit paraître des nuages de mouches, cousins et moustiques qui, devenus de petits diables anthropophages, se dispersèrent dans le monde, toujours cherchant le sang, poursuivant l'homme et l'attaquant.

Les filles retournèrent ensuite dans la hutte des sœurs et, remettant sa langue à la sœur, elles la ressuscitèrent.



JAKOUTE NOMADE. — DESSIN D'OULEVAY

A l'occasion de mon séjour chez les Toungouses chasseurs de la Boureïa, je ferai quelques remarques générales sur les indigènes de cette région.

Les peuples chasseurs ayant pour moyen de transport le renne sont les Orotchones et les Toungouses. Ils sont proches parents les uns des autres; leurs mœurs et leurs coutumes les différencient fort peu.

Sous le nom de Toungouses, on est habitué à désigner les tribus qui sont descendues des montagnes, venant de l'Aldan, de l'Ouda et du Tougour; on appelle Orotchones celles qui sont venues des bassins du Vitim et de la Léna. C'est à ce dernier groupe qu'appartiennent aussi tous les peuples du bas Amour dont le nom a la même racine, *Oro*, comme les *Orotchi Oroki* et *Ortchi* (*Olchi*). L'étymologie de tous ces noms est claire : ils viennent de la même racine *oro*, qui veut dire « renne » en toungouse. D'après l'étymologie, ce nom signifie donc les nomades ayant le renne pour animal domestique.

Les nomades orotchones habitent les affluents du haut Amour, les Toungouses le bassin de la Boureïa, où ils sont mêlés de Iakoutes nomades, venus du nord pour faire le commerce avec eux et profiter de ces magnifiques forêts où se trouve la zibeline recherchée du bassin de l'Amour. Ce sont ces parasites de l'indigène que Middendorf a appelés du nom caractéristique de Juifs de l'Extrême-Orient.

Suivant le Toungouse nomade, ils ont créé dans les forêts des marchés qui se tiennent deux fois par an, vers Noël et vers Pâques. Le chasseur y trouve tout ce dont il a besoin : rennes, poudre, fusils, vêtements,

farine, beurre. De cette façon il est bientôt devenu le débiteur du Iakoute, et il ne peut plus sortir de ses dettes. Dès lors le Iakoute le suit partout et lui vend des marchandises à un prix énorme. Du temps de Middendorf, en 1844, 26 marchands iakoutes voyageaient. Maintenant il y en a plus de 60.



UN RENNE BLANC SACRÉ (PAGE 600). — DESSIN DE THIRIAT.

Dans une des dernières foires qui ont eu lieu près des mines d'or du Niman, sur le fleuve Niman, près de l'église orthodoxe construite par un Iakoute, Choudinoff, à 30 kilomètres des mines d'or, sur 100 familles indigènes, on comptait 20 marchands qui achetèrent aux chasseurs pour 130 000 francs de fourrures et leur vendirent pour 100 000 francs de marchandises. Y compris les années précédentes, les indigènes restaient endettés de plus de 200 000 francs. Les marchandises de la foire consistaient en 3 000 zibelines au prix moyen de 45 francs la pièce, 1300 muses, des écureuils, renards, ours, etc., 1086 rennes, dont seulement 684 furent vendus au prix moyen de 100 à 150 francs le renne de marchandises et 250 à 300 le renne à monter, 24 000 livres de beurre de vache, apporté sur les rennes des Iakoutes, vendu à 1 fr. 25 la livre, 400 livres de graisse à 75 centimes et diverses marchandises pour 5 000 francs. Dans cette foire ne figuraient pas les peaux ni les cornes printanières des élans, ni une quantité de fourrures qui passèrent directement dans les mains des marchands sans arriver à la foire.

Le type général des Toungouses sibériens, malgré l'assimilation avec les peuples turcs, tatares, mongols, russes, peut toujours être décrit par des traits extérieurs caractéristiques. Ils sont de taille moyenne, avec une grosse tête, de larges épaules, les extrémités un peu courtes, et des mains et des pieds petits. Ils sont maigres, secs, musculeux; leur peau est d'un gris jaunâtre; ils ont les sourcils saillants, la tête un peu allongée, large aux joues et rétrécie au front, le nez large et plat, moyen, les lèvres minces, la supérieure plus grande. Le menton est arrondi; le regard est aimable, paresseux et indifférent. Le vêtement d'hiver du chasseur est très sommaire : une veste en peau de biche, le poil en dehors, un chapeau et des gants de fourrure, des bottes en peau mince tenant au pantalon et recouvertes de fourrure jusqu'aux genoux, prise aux pattes d'un élan. Sur le dos il porte une planchette en bois avec les flèches, les filets et ce qu'il faut pour dresser les pièges. Une ceinture avec le sac à balles, de la poudre et du tabac, le fusil à pierre, les patins et une canne complètent ce costume.

Après le dîner les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée des chasseurs et deux ou trois coups de feu signalèrent une bonne chasse. En effet, ils avaient tué trois élans et quelques muses; ils apportaient avec eux de la viande et d'immenses cornes encore couvertes de peau : c'est leur fortune. Deux Toungouses, avec quatre rennes partirent tout de suite pour chercher les animaux tués. Les chasseurs, après avoir respectueusement salué les membres de leur famille, se mirent à fumer leur pipe près du feu.

Après avoir fumé sa pipe et pris quelques tasses de thé, l'un des Toungouses se leva et commença à découper la viande avec une habileté de chirurgien consommé. C'était curieux de voir l'adresse avec laquelle il opérait, mettant les côtes à part pour en faire des conserves et en donnant aux femmes, qui les faisaient griller. Mes Cosaques eurent la tête et le foie de l'élan. Alors commença la fête, car c'était une fête pour les indigènes. Tout le monde, assis autour du feu, mangea cette viande grillée, sans sel et sans pain. Ils mangèrent tant qu'ils purent, certainement au moins cinq kilogrammes chacun. C'était un vrai repas d'animaux dans un jardin zoologique. Les os étaient ramassés par des enfants et mis de côté. Les hommes les réunissaient en petits faisceaux et les suspendaient aux branches d'un arbre, dans la crainte qu'un os, laissé par terre et touché par un chien ou un renard, ne portât malheur à leurs chasses.

La chasse à l'élan se fait au printemps, sur les lacs montagneux, où il vient la nuit pour se nourrir d'herbes aquatiques. Une balle, tirée d'une main adroite, qui ne manque jamais son coup, le met à bas. C'est une chose vraiment intéressante que la chasse d'un sauvage, avec son fusil délabré raccommodé avec des clous et des

bandes de cuir, qui assujettissent l'une à l'autre les diverses pièces, et avec lequel il n'hésite pas à tirer sur des ours et des tigres.

En été, on se préoccupe de la chasse simplement pour avoir de la viande et des cornes d'élan. C'est l'automne et surtout l'hiver qui sont les saisons favorables. Alors chaque famille se rend dans l'endroit où elle chasse d'ordinaire et hiverne dans une tente couverte de peaux d'animaux, plus ou moins chaude. Les chasseurs rayonnent jusqu'à cinquante et cent kilomètres des tentes, poursuivent l'élan, prennent les ours au piège, mettent des filets pour la zibeline, l'écureuil et les autres petits animaux, dont les fourrures sont de vraies fortunes, et attrapent aussi l'élan avec des pièges spéciaux.

En automne, quand les animaux cherchent leurs femelles, on les appelle au moyen d'un cornet en écorce de bouleau. Un chasseur imite le cri de la femelle, un autre chasseur se tient prêt à faire feu sur l'élan, qui, excité par le cri, se précipite droit dans sa direction.

Le soir, comme les Toungouses se mettaient à jouer aux cartes, je leur donnai du vin, pour les arracher à leur jeu, et je les priai de me montrer leurs luttes et danses et de me raconter en même temps quelques anecdotes de chasse.

Ils luttèrent d'abord entre eux, puis avec mes Cosaques, et les Toungouses furent vainqueurs. Ensuite, un de mes guides toungouses nommé Lorion, que nous surnommions Lorion « la patte d'élan » à cause de l'insensibilité de sa semelle, — il marchait pendant des journées entières, en halant le bateau, pieds nus, sur les pierres aiguës, — proposa des courses au saut, en pariant contre mes Cosaques une paire de gants. Il jeta sur la terre six gants à un mètre l'un de l'autre, et sauta sur une jambe de gant en gant jusqu'au dernier. La distance fut ensuite augmentée peu à peu, si bien qu'il était arrivé à faire sur une jambe des sauts de deux mètres et demi, et à s'arrêter sur le dernier des gants. Il fut très heureux d'avoir gagné ses trois paires.

Le lendemain matin, les Toungouses, qui étaient partis pour aller chercher les bêtes tuées, revinrent avec tout ce que les quatre rennes et eux-mêmes pouvaient porter sur leur dos. Les indigènes en avaient encore pour deux jours à préparer la viande et nettoyer les peaux, qui furent séchées à l'ombre et tendues sur des morceaux de bois pour conserver ensuite la forme nécessaire. Enfin tout fut fini, et nous levâmes notre bivouac en même temps qu'eux le leur. Les Toungouses se dirigeaient vers les montagnes et nous continuions à suivre la Boureïa. Je ne voyais plus de route, et nous marchions, marchions toujours, sans arriver. Le seizième jour après notre départ de Chikounda, nous arrivions à la résidence de la rivière Oumalta d'où part le chemin qui conduit aux mines d'or. Il nous avait fallu ainsi seize jours de marche du matin au soir pour faire cette route, dont la longueur, par la voie de la rivière, est de 130 kilomètres.

La résidence d'Oumalta se compose de deux petites maisons au bord de la rivière du même nom, situées dans la forêt et entourées de jardins potagers. C'est ici que les ouvriers prennent le bateau pour descendre en automne la rivière, car il est impossible de remonter la Boureïa plus haut, à cause des rapides que l'on rencontre à chaque instant.

Les mines d'or de Niman existent depuis vingt-cinq ans. Ce sont les plus riches mines du pays amourien, et jusqu'à aujourd'hui elles n'ont pas eu de bonnes communications avec la Boureïa, laquelle leur était reliée par un chemin tracé dans la forêt pour le passage du cheval ou du renne avec ses bagages.

Depuis vingt-cinq ans, on transporte ainsi l'or à dos de cheval jusqu'à la rivière, et ensuite en bateau jusqu'au vapeur, qui le porte à Blagovechtchensk. C'est dans la forêt où passe la route qu'eut lieu l'attaque de la caravane d'or. Une bande entoura pendant la nuit le bivouac et s'empara de l'or, qui fut transporté au bord de la rivière sur un bateau déjà préparé, puis mené on ne sait où.

La région des mines d'or est remplie, comme je l'ai dit, de gens sans aveu, qui passent leur temps en liberté à s'occuper de dérober l'or, en échange duquel des bandes bien organisées leur apportent des provisions et de l'esprit-de-vin. Ces bandes se forment généralement dans les mines mêmes, qui contiennent les plus mauvais ouvriers, et c'est ainsi qu'une caravane de vingt personnes bien armées fut attaquée par une bande de quatre hommes ayant à sa tête un cocher des mines d'or.

Maintenant que les mines d'or de la contrée s'épuisent, le chemin est fait, mais, au moment où je passai, il était encore en construction à différents endroits. On y trouve rarement des maisons-stations comme celle d'Oumalta.

La route fut vite parcourue, et le 1er juillet je me trouvais avec M. Ballod, le directeur en chef des mines, un homme déjà âgé, fort intelligent et aimable. Tomber dans des mines d'or après un pénible parcours dans les forêts sibériennes, c'est se trouver en paradis, car rien n'est plus agréable en ce cas que d'avoir un bon lit et une charmante société.

Les mines, dites de Niman, sont situées sur un affluent de la rivière Niman. Elles changent continuellement de place, en même temps que s'épuisent les couches aurifères. Les maisonnettes, fort coquettes, des employés supérieurs constituent un petit village. Pour la distraction, il y a un cercle, avec une bonne bibliothèque, un billard, une lanterne magique et même des appareils photographiques. Un grand hôpital, dirigé par un médecin, peut recevoir au moins cent malades. Une station météorologique bien installée donne les moyens

d'étudier le climat de la contrée. Elle est tenue par le docteur Kouchnikoff.

D'après les observations qui y ont été faites, les mines d'or sont situées à une altitude de 915 mètres, tandis que Blagovechtchensk est à 160 mètres et Khabarovsk à 75 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme je viens de le dire, les mines d'or sont très riches. En faisant 2 400 livres de frais, on en gagne facilement 4 000. La livre est payée par le gouvernement 1 200 francs, et le bénéfice sur chaque livre, dans les limites du budget proposé de 2 400 livres, est de 400 francs. Le surplus est bénéfice net.

Le travail des mines d'or n'est pas difficile. Il s'agit d'ouvrir la couche de tourbe recouvrant la terre aurifère qui est portée dans la machine à laver, et passe à travers un immense cylindre tournant, percé de trous pour que l'or puisse tomber sur une planche inclinée. Les pierres sont rejetées de côté et emportées par des ouvriers. Tout ce travail est très sale, et l'on ne voit l'or qu'au dernier moment, sur la dernière laveuse. Il en est enlevé deux fois par jour en présence des chefs de l'administration et de la police, il est séché, pesé, emporté au comptoir et mis dans des sacs en cuir qui sont expédiés par poste à la fonderie d'Irkoutsk, laquelle ordonne alors le paiement d'après la qualité du métal.



MARCHANDS IAKOUTES

J'ai parlé plus haut des deux grandes foires importantes créées par les Iakoutes, qui poursuivent partout l'indigène. Ces foires sont aussi fréquentées par des prêtres missionnaires orthodoxes, qui, en outre, parcourent les forêts d'année en année pour visiter les indigènes.

La foire de Niman, qui a fait disparaître toutes les autres foires existant auparavant, est comme le centre d'une toile d'araignée dont les rayons se dirigent de tous côtés, à Iakoutsk, à la mer d'Okhotsk, et vers différents endroits du fleuve Amour. C'est de cette foire que j'étais parti pour me rendre à l'Amgoun et sur la Zeïa. Une quinzaine de maisons, autour de l'église russe, servent d'habitation pendant la foire. Les marchands et les indigènes les quittent, les premiers pour aller à Iakoutsk chercher des marchandises, les seconds pour chasser.

On trouvera les portraits de quelques-uns des principaux représentants des marchands iakoutes, entre autres Grégoire Choudinoff, de la ville de Iakoutsk, qui, depuis vingt ans habite la Boureïa, et envoie à Iakoutsk ses employés pour chercher la marchandise. Choudinoff est marié à une Russe qui, grâce à un séjour de vingt ans au milieu des indigènes iakoutes et toungouses, a complètement oublié sa langue maternelle, et c'est chose curieuse de voir dans une hutte une femme habillée en russe, prononçant très bien les mots russes, mais ne pouvant parler la langue.

Les Iakoutes, outre leur habileté mercantile, sont aussi de bons chasseurs, et avec les Toungouses ils visitent les hautes montagnes pour y chercher des fourrures.

Le costume d'hiver d'un chasseur iakoute est à peu près le même que celui d'un Toungouse. En été et en automne, il porte une veste longue, des pantalons et des bottes en cuir d'élan. Les touffes sur les manches de la veste qui caractérisent les costumes iakoutes se voient déjà sur leurs anciens costumes du commencement du siècle.

L'habillement de travail des femmes consiste en une blouse tombant à terre et en une longue veste avec poches et ornements en argent; un mouchoir et un simple chapeau en feutre venant de Russie leur servent à se couvrir la tête. Les bottes sont les mêmes que pour les hommes, mais les jours de fête elles sortent leur robe-capote ornée de broderies de couleur claire. Une ceinture en argent, avec de grands ciseaux; de longs rubans en argent d'un travail minutieux descendent de leurs épaules, et une grande croix accompagne toujours le costume. Leur coiffure consiste en un chapeau en loutre de forme conique, avec des pièces d'argent et des rubans.

Les Iakoutes, grâce à leurs fréquentes rencontres avec les Russes, sont beaucoup plus civilisés que les Toungouses; ils ont même compris l'utilité de l'écriture et enseignent le russe à leurs enfants. J'ai pu trouver dans un des endroits les plus reculés des forêts sibériennes une école iakoute tenue par la femme d'un marchand, nommée Pawlona. Un maître, employé de ce marchand, apprenait le russe à cinq ou six enfants des deux sexes, et un missionnaire venait de temps à autre pour l'enseignement religieux.

La vue de cette école en miniature, abritée sous une tente, au milieu de marécages et à côté des troupeaux de rennes, me fit une grande impression. En l'honneur de mon arrivée, les enfants étaient bien débarbouillés et habillés proprement. C'était un petit rayon lumineux dans la vie obscure des indigènes.

La foire indigène, avec cette jolie et proprette église en bois et cette école ambulante, me montra bien que

la civilisation, comme les semences jetées au hasard sur une route de caravanes, n'a besoin pour réussir que d'un sol propice.

J'ai visité presque toutes les maisons des marchands et les tentes des indigènes qui avec l'arrivée de l'hiver s'en allaient dans leurs forêts et s'arrêtaient momentanément ici près des magasins des marchands pour prendre de la poudre et du plomb. Plusieurs de ces familles, ayant gagné de l'argent par le travail dans les mines d'or, emportaient avec elles du beurre et de la farine. On reprenait déjà les élèves de l'école et j'ai assisté aux examens.

L'examinateur était un prêtre missionnaire, le Père Jean, qui a été récemment appelé ici du bassin de la Zeïa et qui avait déjà l'habitude des indigènes; les enfants, timides et peureux, l'aiment beaucoup, et ils répondirent très bien à toutes ses questions. A la fin de l'examen, ils furent très contents de recevoir de moi des sucreries que j'avais prises aux magasins des mines. Pour ne pas les contrarier, je dus assister à un repas avec quelques autres invités, parents des élèves.

Le dîner était servi pour les invités dans la maison de Pawloff et pour les enfants dans la rue, sous une tente où les enfants étaient assis sur des tapis en fourrure d'élan, autour d'une petite table. Le repas fut simple et bon, composé uniquement de la viande d'un renne tué le matin même et à la mort duquel j'avais assisté : pour tuer la pauvre bête, on lui lie les quatre pattes avec des cordes, et l'on attache la tête par les cornes à un arbre; alors un Iakoute coupe avec son petit couteau la peau jusqu'à la viande; il avance la main entre la peau et la chair et a soin de tuer la bête sans verser son sang. L'animal mort, on le nettoie et on le cuit tout de suite dans l'eau bouillante : c'est un mets exquis.

Malgré l'excellence du dîner servi, je pus à peine manger, me rappelant la scène horrible du matin, lorsque la bête avait été tuée sous mes yeux. Après la soupe de viande de renne, on servit de la viande cuite et grillée, et comme dessert on mit devant nous une caisse contenant au moins quinze kilogrammes de confiseries, avec un litre de curaçao.

La vie des missionnaires est très dure, et il faut vraiment s'étonner du dévouement avec lequel ils accomplissent leur mission, qui en ce moment ne poursuit plus la conversion des sauvages à la religion orthodoxe, mais tâche simplement de propager cette religion parmi eux. Le Père Jean a sous sa surveillance plus de 5000 indigènes du bassin de la Boureïa, et son district est immense; il est en même temps prêtre de l'église des mines d'or de Niman, où il possède un joli logement et où il a des chevaux et tout ce qui lui est nécessaire. En été, il emploie son temps près des mines d'or, là où se réunissent les indigènes. En hiver, il se rend dans les forêts, monté à renne, et parcourt tous les endroits où hivernent les chasseurs, qui le reçoivent très bien. Un renne blanc — le renne sacré — est toujours dans la caravane du missionnaire, et c'est sur ce renne qu'on transporte les accessoires du service religieux. On trouve un renne sacré dans chaque famille plus ou moins riche. Soumis à une surveillance particulière, il ne fait d'autre travail que de porter les sacrements.

Malgré les froids de 30 degrés centigrades qui persistent dans cette région, chaque hiver le Père Jean fait plusieurs milliers de kilomètres.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



HUTTES TOUNGOUSES. — DESSIN DE BERTEAULT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART DES MINES D'OR. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÉVITCH.

III

Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjagi*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les ouvriers en grève. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les Iakoutes. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite.



IAKOUTE À RENNE. — DESSIN DE THIRIAT.

On m'avait dit aux mines d'or que le mois de juillet était le meilleur moment pour traverser les montagnes du Khingan, dans le bassin de l'Amgoun. Je me mis donc en route avec ma petite caravane de cinq chevaux. M. Ballod avait eu la gracieuse obligeance d'organiser mon départ. Je n'avais pris qu'un seul guide. La route était entretenue par le passage de grandes caravanes de bœufs qu'on envoyait aux mines d'or, et il s'agissait de savoir seulement à peu près l'endroit où l'on franchit les rivières.

Donc, après de chaleureux souhaits, nous partîmes, je dis *nous*, parce qu'un employé de la compagnie, M. Sinegoub, devait se rendre à 75 verstes des mines, pour visiter un ruisseau où la compagnie venait de découvrir récemment de l'or. Tout le monde marchait à pied. Les chevaux portaient nos provisions et nos effets; un seul était sellé pour nous éviter de trop nous mouiller au passage des rivières.

L'eau tombait toujours; c'était un été exceptionnel, et pendant trois jours de la semaine il y avait de la pluie qui grossissait les ruisseaux et rendait le passage de plus en plus difficile. Les lits des rivières s'étaient déplacés, et notre guide, qui était passé au même endroit dix-huit jours auparavant, ne parvenait plus à s'y reconnaître.

Les marécages étaient changés en lacs, et le passage sur la route était impossible. Les chevaux tombaient dans la boue à chaque instant, et pour les desseller et les relever il fallait perdre beaucoup de temps. Nous passâmes deux jours et demi à grimper le long du talus d'un torrent, coulant dans un ravin qui, sur tout notre parcours, n'avait pas plus d'un quart de mètre de profondeur.

1. *Suite. Voy. p.* 577 *et* 589.

Nous arrivâmes enfin à la source de ce torrent; suivant le conseil des personnes qui avaient déjà fait le chemin, nous fîmes bien reposer les chevaux, pour leur donner la force de traverser les hautes montagnes du Khingan, qui divisent les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun. Nous nous étions éloignés d'une vingtaine de verstes des mines; nous arrivâmes vers midi au lieu de notre campement.

Un petit incident sans importance nous fit perdre encore un jour, car le guide, qui avait le soin des chevaux, avait oublié de mettre les cordes aux pieds de l'un d'eux, et celui-ci, se sentant libre, reprit le chemin des mines d'or.

Le guide l'avait remarqué déjà le soir et, comme il pensait que le cheval ne s'éloignerait pas, il comptait aller le chercher facilement. Nous nous couchâmes donc sans nous occuper de lui, et le lendemain, avec le lever du soleil, quand sonna l'heure du départ, les Cosaques m'annoncèrent que le guide et un cheval avaient disparu.

Il nous fallut attendre. Un Cosaque à cheval se rendit le long de notre route à la rencontre du guide, qui ne fut de retour que vers quatre heures du soir, après avoir trouvé son cheval à dix kilomètres, se reposant tranquillement sur l'herbe. Il était trop tard ce jour-là pour continuer la route.

Le lendemain matin, une heure avant le lever du soleil, tout était prêt, et nous marchâmes pendant le premier kilomètre dans l'obscurité. La forêt s'éclaircissait de plus en plus, et nous vîmes enfin devant nous le flanc de la montagne absolument dénué de toute végétation. Nous étions devant une des cimes les plus hautes de la chaîne Khingan, où prennent naissance, sous forme de torrents, les immenses affluents de l'Amour.

Il faisait un très beau temps, sans vent, et le soleil nous promettait un bon passage. Un repos d'une demi-heure et une bonne tasse de thé réparèrent nos forces, et bientôt nous étions en route. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir de la difficulté du passage; la montagne n'était pas disposée en terrasse, mais avait une pente continue, et, pendant trois heures, les pauvres chevaux furent obligés de grimper.

Mais nous étions encore plus fatigués qu'eux, à cause des gelinottes et des bécasses de montagne. En effet, c'est un crime pour le chasseur qui voit du gibier se lever sous ses pas de le faire partir sans le tuer. Il y en avait une masse, et les gelinottes, n'ayant probablement jamais vu d'homme, n'étaient pas craintives; nous pouvions arriver si près d'elles que nous en tuâmes avec des pierres. Je m'amusai même à les tuer avec les petites balles d'un fusil Montecrioto.

Le temps s'écoula, et quand nous eûmes rejoint la caravane au premier sommet nous étions tellement fatigués qu'un peu de repos et une tasse de thé nous auraient été d'un grand secours. Mais, hélas! il n'y avait dans cette steppe montagneuse que des cèdres et des bouleaux de petite taille, dont les branches ne pouvaient brûler. Enfin, après de grandes difficultés, le feu fut prêt, mais l'eau que l'on cherchait partout n'avait pu être découverte. Le Cosaque trouva enfin dans un ravin de la glace et de la neige, qui, fondues, nous procurèrent du thé.

Malgré le brillant feu, la belle journée, et le soleil de juillet, un courant d'air froid fit tomber le thermomètre à 3 degrés centigrades.

Nous étions sur la plus haute cime, et l'anéroïde marquait 620 millimètres, ce qui, d'après les mesures barométriques faites pendant ma traversée à la station météorologique du Niman, donna une hauteur de 1890 mètres au-dessus de la mer.

Après avoir encore passé un col, la descente commença, et il fallut se presser pour arriver au niveau de la rivière, parce que sur toute la pente, parsemée de rocs immenses, il n'y avait ni place pour un campement ni herbe pour les chevaux. Le commencement de la descente nous réservait un tableau effrayant. Des cadavres et des squelettes de bœufs, par dizaines, attestaient les difficultés de la traversée. Les Toungouses m'expliquèrent que c'était le sacrifice exigé par les génies de cette montagne pour le dérangement que leur avait causé la civilisation.

Je ne saurais dire ce qui, de la descente ou de la montée, fut le plus difficile. Je crois cependant que la descente fut moins désagréable. Pendant trois heures nous glissâmes et nous tombâmes, mais les forêts nous cachaient la route et ne nous permettaient pas de juger de la distance qu'il fallait encore parcourir.

Les chevaux glissaient eux-mêmes; après plusieurs chutes, l'un d'eux se cassa la jambe, et nous fûmes obligés de le tuer, en sacrifice aux génies de la montagne. Les bagages qu'il portait furent mis sur mon cheval. A la nuit, heureusement, nous avions gagné un endroit assez commode pour y établir notre bivouac.

C'était dans la vallée d'un tributaire de l'Amgoun, dans un lieu où, jadis, un incendie des forêts ayant découvert le sol, exposé ainsi aux rayons du soleil, la végétation s'était développée merveilleusement. Les cerises sauvages et les framboises étaient déjà mûres; le décor s'était transformé. En un instant nous eûmes oublié les tristes et mornes forêts de la Boureïa, où aucun oiseau même ne venait réjouir le passage du voyageur.

Ici, les perdrix se levaient à chaque instant sous nos pieds; les petits oiseaux venaient pour nous dire bonjour. Tout près de nous, nous trouvâmes un campement de Toungouses, dont les rennes étaient, loin de là, à la pâture. Les Toungouses chassaient les ours qui descendaient les montagnes pour se nourrir de canneberges et pour pêcher les saumons dans la Kerbi, où ces poissons montent pour frayer.

Ils avaient des traîneaux près de leur hutte. Ils faisaient en hiver la poste entre les mines d'or de l'Amgoun et de la Silindja, un affluent de la Zeïa, dont la source se trouve au nord des mines d'or du Niman.

Nous étions tout près du ruisseau où mon compagnon devait rester. Quand nous levâmes notre bivouac,

deux Toungouses nous demandèrent la permission de nous conduire jusqu'à Kerbi pour chasser l'ours, ou plutôt pour manger avec nous et recevoir de l'eau-de-vie.

J'étais toujours très content de la fréquentation des indigènes, car souvent un élan ou un ours passait devant nous, et, sans leur expérience, toutes nos recherches eussent été sans succès.

Un chien de chasse, un « oursier », nous suivit. Il était heureux de conquérir sa liberté, car, près de la hutte, une entrave formée d'un grand morceau de bois l'empêchait de courir après les rennes. Il lia connaissance avec nos deux chiens, mais ils ne devinrent bons amis qu'au bout d'une lutte sanglante, après laquelle les adversaires pouvaient à peine se tenir sur leurs pattes.

Bientôt nous descendîmes au bord de la Kerbi en traversant un pittoresque rapide. Puis nous traversâmes une seconde fois la rivière, dans une vaste vallée, couverte de grands arbres desséchés, morts après un incendie qui avait éclaté là, d'après les Toungouses, il y a une vingtaine d'années. Un bizarre système employé par les chercheurs d'or en avait été la cause. Ceux-ci, étant empêchés dans leurs recherches par la gelée éternelle, brûlèrent la forêt sur des centaines de kilomètres et revinrent plus tard se remettre au travail. Dans cette région on trouve ainsi d'immenses étendues de forêts brûlées, et les indigènes obligés de s'en aller au nord par suite de



LE PLUS HAUT POINT DES MONTS KHINGAN. — DESSIN D'OULEVAY.

la disparition de la mousse d'Islande, seule nourriture de leurs rennes, ne prononcent qu'avec haine le nom du minerai d'or qui a détruit leur chasse et fait périr les lichens.

De la fumée montait au-dessous d'un chalet qui bordait la rivière. Un homme en sortit : c'était le gardien d'une dizaine de kilomètres de terrain, non exploités encore, où l'on avait reconnu la présence de l'or. Il était d'apparence bestiale, avec ses cheveux et sa barbe incultes depuis au moins une année. Cet homme vivait seul, n'ayant souvent à cent kilomètres à la ronde aucun être humain à rencontrer. De temps à autre, on lui apportait des provisions, du thé, du tabac et du pain. Il vivait ainsi sans crainte, sans fréquenter personne, et il ne nous demanda rien. C'était un héros de la guerre de Crimée que la destinée amènera à finir ses jours entre les pattes d'un ours ou à mourir de faim. Je le questionnai sur sa vie. Il me dit ne pas connaître le propriétaire non plus que la limite de la terre qu'il surveillait. Il gardait l'espace, et cela suffisait pour que tous les chercheurs d'or passant par cet endroit ne le touchassent pas. Il trouvait cependant sa solitude assez désagréable, surtout à la saison où les nuits sont longues. Les ours, attirés par les provisions, entourent alors le chalet, et, grattant à son chevet, lui causent quelque frayeur. Mais il réussit à les terrifier en frappant sur une casserole. Il ajoutait : « L'ours n'est d'ailleurs pas très méchant ». Cet homme isolé ne voit des hommes que pendant le mois de juillet, quand les grandes caravanes de bœufs venant de l'Amgoun aux mines d'or de Niman traversent la contrée. On lui donne alors de la viande.

Le temps changea et la pluie recommença à nouveau. « Pas loin de nous, disait le solitaire, il y a une montagne maudite, toujours dans les nuages, qui toujours distribue la pluie. Le génie qui l'habite est très méchant, les Toungouses en ont très peur. »

C'était justement dans cette montagne, dans un ruisseau appelé Lutchi, c'est-à-dire « rayons », que la Compagnie du Niman avait découvert l'or. D'après mes renseignements, une caravane de bœufs y devait passer



LA HUTTE DE L'HOMME ISOLÉ (PAGE 603). — DESSIN DE BOUDIER.

le lendemain. Le grand désir de la rencontrer m'avait fait dépêcher pour franchir, avant la nuit, les dix kilomètres qui nous en séparaient.

La route était difficile, à cause des traversées des rivières, qui devenaient tumultueuses: mais enfin, fatigués, nous arrivâmes au bivouac.

Le *lendemain matin*, à midi, pas de caravane : il était probable que la crue des ruisseaux en avait arrêté une partie. Enfin, vers trois heures, apparut la première escouade. L'eau tombait toujours, et le ruisseau se mit à couler de plus en plus fort. La caravane passait toujours. Bientôt les animaux furent obligés de passer à la nage. Le courant les transportait à quelques dizaines de mètres plus bas, où les gardiens les attrapaient avec des nœuds de corde jetés aux cornes. Après quelques instants, un violent courant arrêta tout passage, et une partie de la caravane fut obligée de rester trois jours de l'autre côté du ruisseau, qui n'avait guère plus de 20 mètres de large. Les pauvres gens passèrent ces trois jours sans nourriture, car les provisions étaient toutes de notre côté, sur les premiers bœufs de la caravane. Nous étions obligés de leur jeter de la viande et du pain, que nous attachions à de petites pierres.

Quelqu'un proposa de faire un pont en abattant un grand peuplier. Bientôt dix haches se mirent à l'ouvrage. Après quelques instants, l'immense tronc tomba, brisant dans sa chute les branches des arbres voisins, et sa cime toucha enfin l'autre bord du ruisseau. Mais à ce moment se produisit un accident aussi effrayant qu'imprévu et qui eût pu nous coûter la vie.

Nous n'avions pas calculé la hauteur de l'autre bord. Aussi, dans sa chute, au lieu de faire un pont, l'arbre constitua un véritable barrage. Bientôt la violence de la poussée fut telle que l'arbre fut renvoyé vers la rive et que l'eau chercha à se frayer un passsage en renversant comme des allumettes les arbres du bord. Ce fut à nos côtés un véritable désastre; heureusement que tout le monde était du côté gauche du pont projeté et arriva, en fuyant, à se mettre en sûreté sur un rocher assez élevé.



LES CHASSEURS À L'OURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

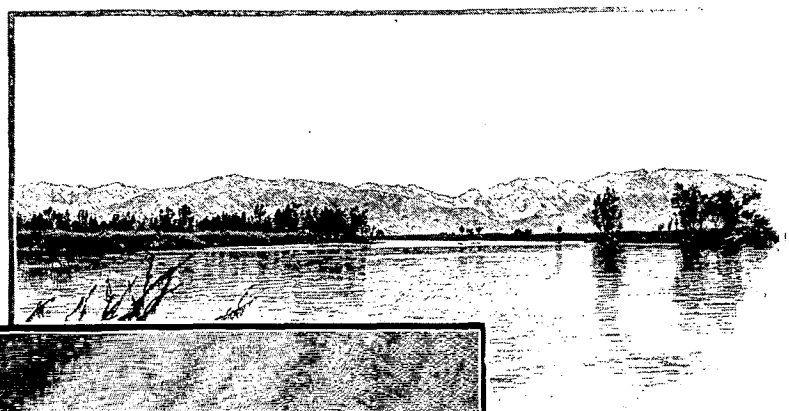
Nous pûmes ainsi admirer l'incroyable spectacle offert par ce petit ruisseau : en quelques instants la couronne du peuplier fut déchiquetée, puis, ayant écarté l'arbre, l'eau reprit son cours normal.

Trois jours s'écoulèrent ainsi à attendre que fût passée la colère du génie de la montagne, qui, outre cet admirable spectale, nous envoya un grand ours.

C'était le deuxième jour de notre séjour dans cet endroit. Mon compagnon, *moi*, le Toungouse et un Cosaque, nous par-

times en avant. A moins d'un kilomètre du campement, le Toungouse, mettant son doigt sur ses lèvres, nous fit signe de ne pas parler. Il ajouta, nous montrant sur la route l'empreinte du pied d'un ours de forte taille : « Le camarade n'est pas loin d'ici ». Nous prîmes conseil, puis mon Cosaque alla chercher mon winchester, et nous suivîmes pendant ce temps la piste de l'ours. Les pas se dirigeaient vers la Kerbi, où nous vîmes bientôt le camarade *Michka*, assis près du bord, se tenant avec une patte à un arbre suspendu au-dessus de l'eau, et pêchant le saumon qui montait la rivière.

Le saumon, pour jeter son frai, remonte les rivières tant qu'il en a la force, comme dans le fleuve Amour, où il fait 2000 kilomètres pour périr et ne jamais revenir dans la mer. Il perd sa force, modifie même sa structure, puisque des dents fort grandes lui poussent sur le devant de la bouche, et que son corps se couvre de bosses remplies de vers, mais il tourne toujours la tête contre le courant, et il est rejeté vers les rives, où le pêchent les ours et les chiens des villages indigènes. L'ours se fait même des provisions, mettant le poisson pêché dans une fosse préparée au bord de la rivière. La multitude des poissons jetés, surtout après la baisse de l'eau, aux confluents des petits ruisseaux, est telle, que leur décomposition infecte l'air.



L'AMGOUN (PAGE 608).



RAPIDE DE LA KERBI. — DESSIN DE BOUDIER.

Nos chasseurs ne tardèrent pas à arriver, apportant avec eux sur leur dos le nécessaire pour notre prochain campement et le grand couteau assujetti sur un bateau. Le campement fut installé dans un endroit découvert, et, ayant laissé un Cosaque à la garde de nos effets, nous nous mîmes en route pour cerner le Michka. Un des Toungouses et moi nous traversâmes la rivière. Les places étaient bien fixées, de sorte que l'on pouvait tirer sans crainte d'accident pour les chasseurs. L'autre Toungouse, qui devait attaquer l'ours avec son chien et le jeter dans la rivière, se dirigea droit sur la bête. Celle-ci sentit la présence d'inconnus. Elle voulut prendre la fuite. Mais le chien lui sauta dessus, mordant ses cuisses et son dos sans jamais être blessé. Un, deux, trois coups de fusil partirent, et la bête tomba à terre. Aussitôt, près du feu, elle fut découpée d'une main adroite, et bientôt les bons morceaux nous firent un excellent déjeuner.

Après ce repas, les Toungouses disposèrent solennellement le crâne de l'ours sur les branches, à la place où il avait été tué. C'était le sacrifice aux esprits. Ils vénèrent en effet un esprit qui a la forme d'un ours, et qu'ils appellent généralement *mafa*, c'est-à-dire vieillard.

*

Le ruisseau étant rentré dans son lit, la caravane de bœufs passa et je pris congé de mon compagnon, qui se rendait aux mines avec la caravane. Nous levâmes le bivouac pour faire la seconde moitié de notre route, bien plus facile que la première, car elle suivait les bords de la vallée de la Kerbi, sortie des montagnes et traversant une région boisée, mais ouverte, dont le sol sec et le chemin bien entretenu nous permettaient de marcher vite.

Mon attention était attirée par des *karjagi*, oiseaux de la famille des perdrix. Un peu plus gros que celle-ci, ils sont parmi les plus curieux oiseaux qui existent. On en doit la connaissance à l'académicien Middendorf, qui les découvrit en 1844, en passant par la même région.

Marchant un jour en avant de ma caravane, je vis devant moi tout à coup, à une quinzaine de pieds, un bouleau sur lequel étaient perchées six perdrix, qui me regardaient curieusement, ne pensant pas même à s'enfuir. Je fus tout étonné et, n'ayant pas mon fusil, je pris dans ma poche mon revolver et je le déchargeai sur



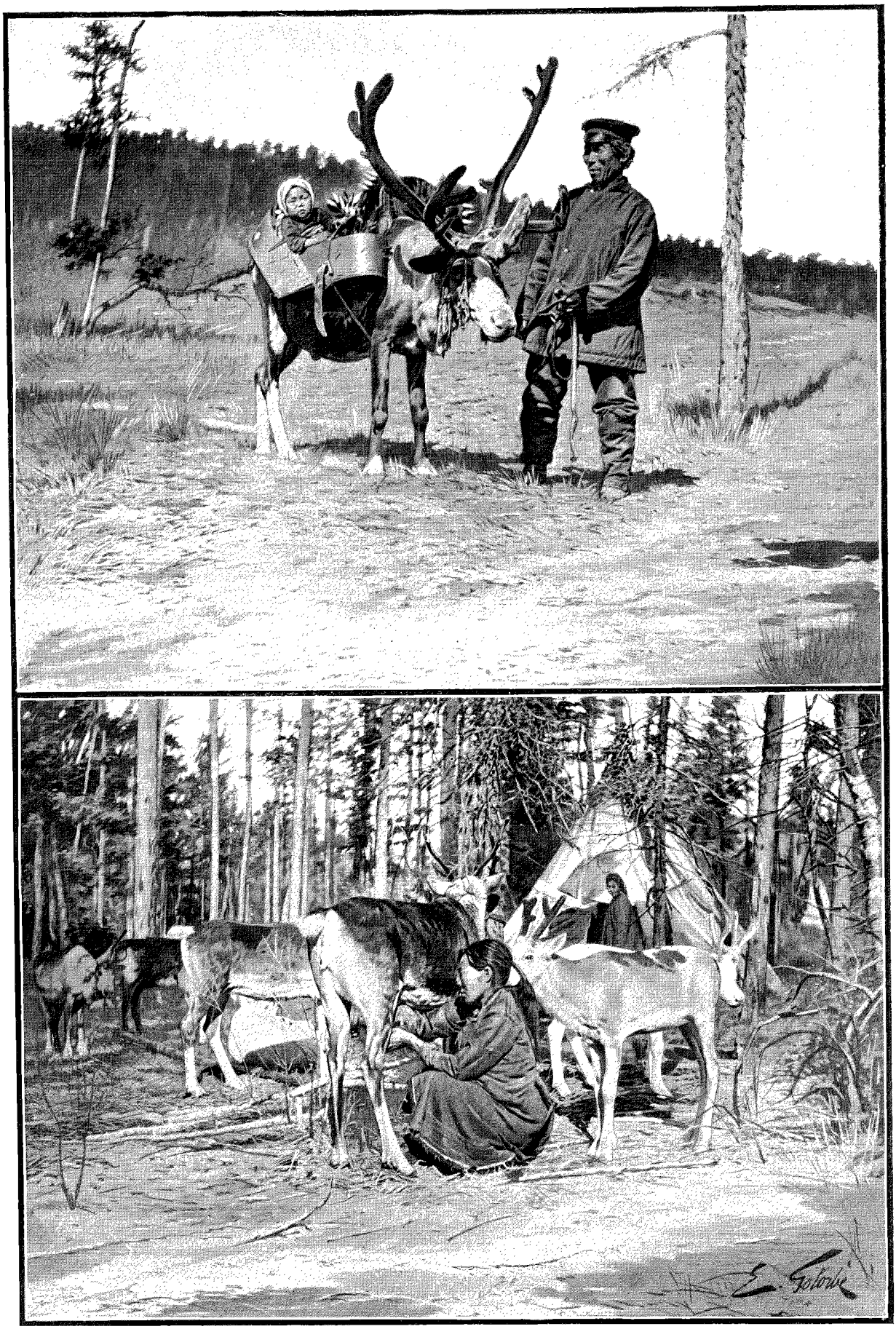
LA FORÊT SIBÉRIENNE. — DESSIN DE BERTEAULT.

un de ces oiseaux, qui tomba à mes pieds, tandis que les autres ne bougeaient pas et me regardaient avec curiosité.

Alors mon guide toungouse s'avança et me raconta que ces perdrix n'étaient autres que des karjagi, oiseaux si curieux et si bêtes, paraît-il, qu'on peut les tuer tous et les prendre dans un nœud de cheveu qu'on leur passe au cou; ce disant, mon Toungouse fit vite un nœud, l'attacha à une mince baguette et le jeta vers l'oiseau, qui, admirant ce drôle d'instrument, se le passa lui-même au cou. Le Toungouse n'eut qu'à tirer, et l'oiseau tomba à nos pieds.

J'ai déjà dit que j'avais été étonné de la différence du climat entre les bassins de la Boureïa et de l'Amgoun au moment où nous descendîmes du côté ouest du Khingan; cette différence est de plus en plus sensible lorsqu'on s'approche de l'Amgoun, dont les affluents ont dans leurs bassins de riches mines d'or découvertes récemment. Ces mines, grâce à leur situation favorable (elles sont éloignées de moins de cent kilomètres d'une rivière navigable aux bateaux à vapeur) et aux facilités que l'on y a d'exploiter le terrain aurifère d'une manière plus sérieuse que dans les mines de la Boureïa, n'ont pas tardé à prendre un grand développement. Le voyageur qui traverse les rudes contrées de la Boureïa est étonné de les trouver éclairées à la lumière électrique, reliées à la rivière par de bonnes routes et au monde civilisé par le téléphone.

J'arrivai aux mines pendant le séjour des propriétaires, des ingénieurs et des autres personnes qui ont des



LA TRAITE DES RENNES. — TRANSPORT DES ENFANTS. — DESSIN DE GOTORBE.

intérêts importants dans l'installation ; tout ce monde formait une société aimable et gaie. Les dames et les demoiselles voulaient même oublier qu'elles se trouvaient dans les forêts, et portaient scrupuleusement les dernières modes de Paris, malgré les dix mille kilomètres qui les séparaient de ce berceau du goût.

Les fêtes se suivirent, accompagnées de feux d'artifice et de musique d'*aristône*. Mais, pendant qu'on festoyait ainsi, survint un accident qui fit perdre quelques centaines de milliers de francs aux propriétaires. L'administration des mines se plaignait de voir chaque jour des ouvriers complètement ivres, qui, vu leur état, ne pouvaient apporter que le trouble parmi les travailleurs. Cependant, la vente des alcools était interdite dans les mines ; on rechercha les vendeurs, et un beau jour on vit un ouvrier étranger pénétrer pendant le dîner dans la baraque des ouvriers.

La police arrêta immédiatement cet homme, et l'on trouva qu'il était porteur de plusieurs bouteilles d'esprit-de-vin et noté par la police comme un très dangereux brigand. Son arrestation fut le signal de troubles : les ouvriers se mirent en grève, réclamant sa mise en liberté, devinrent tapageurs et promirent de faire son affaire à la police. Comme toujours en pareil cas, des plaintes et des pétitions furent adressées, réclamant un salaire plus élevé et une meilleure nourriture, et prétendant que l'on ne payait pas le prix convenu pour l'or ramassé. Cette dernière plainte surtout rencontra beaucoup d'adhérents, et les douze cents ouvriers suspendirent leur travail. Pendant ce temps, le brigand, ainsi que trois compagnons trouvés cachés dans les cabanes des ouvriers, furent expédiés, sous l'escorte de Cosaques bien armés, vers l'Amgoun pour être dirigés sur Nikolaïevsk. Le chef de la police des mines, qui heureusement était présent, et en général tout le monde, même les hôtes, allèrent parler aux ouvriers. Néanmoins, le tapage continua, et, après quelques jours de grève, on dut en congédier près d'un tiers. Les travaux recommencèrent, et les ouvriers coupables, embarqués dans un vapeur, furent envoyés à Nikolaïevsk.

Cette affaire permit de découvrir le colportage assez bien organisé des vendeurs d'alcool qui, pour éviter les piquets militaires de garde sur le fleuve, avaient avec leurs rennes établi un service régulier entre l'Amour et les mines, cachant l'alcool dans des réservoirs de métal, sous la mousse des forêts. Les Cosaques, en récompense de leurs recherches couronnées de succès, reçurent le prix de deux cents litres d'alcool vendus par la police.

Cette affaire avait refroidi les fêtes, et tout le monde attendit avec impatience le départ du bateau pour Nikolaïevsk, qui dans quatre jours devait avoir ramené chacun chez soi. Quant à moi, je me préparai à descendre dans un petit bateau les cent kilomètres de l'Amgoun, sans guide, et seul avec mes trois Cosaques.

L'Amgoun offre l'aspect d'une grande et belle rivière, et les vastes plaines qui le bordent verront bientôt s'élever de grands villages agricoles. Pour attirer la population, il est actuellement trop éloigné des grands centres civilisés, et les rives du fleuve ne sont plus habitées que par les indigènes pêcheurs et chasseurs de la race toungouse, du peuple negda, et les Orochtones et Iakoutes, répartis dans une dizaine de villages au nombre d'environ quinze cents.

Je descendis le fleuve sans aucun incident, en faisant mes trente kilomètres par jour. L'eau était haute à cause des pluies dans les montagnes, et le courant vif. Le saumon remontait le courant, et des foules de cigognes, de grues et de grands aigles pêchaient sur les bords. La chasse était tellement bonne que je fus obligé de refréner tout le temps du voyage l'ardeur de mes compagnons. Pour la première fois, dans le bassin de l'Amour, je vis le sapin ; il formait une jolie forêt près des rives. Le sapin ne se rencontre que dans le haut Amour ; aussi cette petite forêt avait-elle attiré des Russes, qui en exploitaient la résine, dont la qualité était d'ailleurs médiocre.



LES NEGDAS CHASSEURS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le soir du deuxième jour, nous passâmes près d'un village récemment abandonné par les indigènes. L'herbe sauvage le couvrait déjà à une hauteur de trois mètres, et même les toits supportaient une luxuriante verdure. Sur le bord de la rivière gisaient plus de quarante crânes d'ours, ce qui donnait à l'endroit un aspect particulièrement sauvage. Nous cherchâmes des idoles, et je me mis en quête d'un tombeau pour en emporter des crânes de Negdas, dont aucun musée ne possède d'échantillon ; mais mes recherches furent vaines. Au nombre de dix environ, les huttes en écorce de bouleau, d'une forme entièrement différente de celle des maisons toungouses, s'élevaient à une vingtaine de mètres de la rive. Bientôt, je dus m'éloigner, sentant un étourdissement m'envahir ; l'odeur forte et le pollen des fleurs empoisonnaient l'air. Le

mur formé par les herbes était difficile à franchir, et il nous fallut déployer de grands efforts pour arriver jusqu'aux huttes. Celles-ci étaient complètement vides. Les indigènes visitaient toujours cet endroit, car de petits morceaux d'écorce de bouleau, attachés aux portes des maisons, étaient les signaux convenus pour indiquer la présence des chasseurs dans le voisinage.



HUTTE DE NEGDAS. — DESSIN DE BERTEAULT.

Nous étions dans l'endroit maudit nommé *Gaksounga*, d'où le malheur et la maladie ont chassé les indigènes. D'après les récits des Negdas, le diable, sous la forme d'un gros serpent, habite dans les marais, et à chaque printemps il fait entendre son cliquetis toute la nuit. Les Toungouses prétendent même avoir vu ce serpent saisir un petit élan et l'engloutir vivant. De même dans ces marais s'étend un immense lac où vit un diable qui avale les bateaux d'écorce de bouleau avec les voyageurs. Il a suffi de ces superstitions pour empêcher les sauvages de profiter de la chasse et de la pêche, excellentes dans cet endroit. Quelques kilomètres plus loin nous étions réunis dans le village de Gouga : je laissai deux Cosaques pour chercher encore de vieux tombeaux. Malheureusement, notre arrivée avait été annoncée la veille par le bateau; les indigènes savaient que nous étions quatre, et, me voyant arriver avec un seul homme, ils comprirent ma ruse. Nous n'étions pas encore descendus de bateau qu'ils me crièrent qu'ils voyaient mes hommes de l'autre côté, et qu'il ne fallait pas toucher aux tombeaux, car dans le cimetière un grand chameau était enterré. Il n'y avait rien à faire, et j'envoyai à mes deux Cosaques l'ordre de revenir.

Le village de Gouga est disposé très pittoresquement au bord de l'Amgoun, au pied de montagnes couvertes de belles forêts de pins et de bouleaux. Il est formé d'une vingtaine de huttes d'indigènes et d'une maison russe appartenant à la fille d'un prêtre russe de Nikolaïevsk. Le Iakoute marié à la fille du prêtre russe avait une bonne installation, une vache, un cheval, des poules et un jardin potager. Les indigènes groupés à côté de lui n'apprenaient malheureusement rien. Une vingtaine de soldats russes, faisant l'office de piquets militaires à cause de la présence des brigands, complétaient les éléments de civilisation dans cet endroit, où je voulais passer trois jours, car je m'étais promis de ne pas en partir sans crâne de Negda. J'espérais qu'après avoir fait la connaissance des indigènes, l'argent et la familiarité m'aideraient beaucoup, et je ne m'étais pas trompé. Le village était divisé en deux parties par un petit ruisseau, et de mon côté étaient les Negdas et les Iakoutes, de l'autre les Toungouses nomades, dont les rennes étaient à la pâture dans les montagnes.

La vie que mènent ces indigènes est semblable à celle des Toungouses Goldes du fleuve Amour. Le deuxième jour de ma halte dans le village, j'étais allé visiter le cimetière avec une dizaine d'indigènes. Ceux-ci ouvrirent les tombeaux, ce qui était très facile, car le cercueil n'a comme couvercle qu'une mince écorce de bouleau généralement pourrie et fréquemment levée par les indigènes, qui viennent voir comment se porte le cadavre, en renouvelant sa provision de nourriture et d'eau. Ils mettent l'eau dans de petites tasses à côté de la tête : c'est pourquoi les crânes sont déjà nettoyés alors que le corps est encore en assez bon état. J'offris d'acheter des crânes, et les Toungouses, après avoir refusé, acceptèrent enfin de m'en vendre deux pour soixante francs. Encore fut-ce parce que les vieillards sont persuadés que les crânes reviendront auprès du corps; ils racontent même qu'ils ont souvent vu des crânes se promenant la nuit pour aller boire à la rivière.

Parti de la Gouga, je descendis l'Amgoun jusqu'à Nikolaïevsk, où je devais m'approvisionner pour mon passage des montagnes du Niman à la Zeïa. Comme l'hiver devait arriver vers la mi-septembre, il était bien temps de songer aux chaussures chaudes. Mon voyage sur l'Amgoun n'offrant rien d'extraordinaire, je transporte d'emblée mes lecteurs à la foire d'indigènes de Niman, où une caravane de rennes m'attend déjà depuis longtemps.

Les Toungouses, ou Iakoutes des prairies, se servent du cheval comme moyen de transport. Dans les forêts, et

aux endroits où se trouve le lichen, c'est le renne qui est employé. La fortune d'une famille est en rapport direct avec le nombre des bestiaux qu'elle possède. Ceux qui, par un malheur quelconque, perdent leurs bestiaux, quittent leur vie nomade et deviennent pêcheurs sur les bords de l'Amour. Leurs moyens de transport sont les bateaux et les chiens. On a plusieurs exemples de tribus, primitivement nomades, possédant des rennes et qui, les ayant perdus, ont quitté les montagnes pour les prairies, où elles se servirent des chevaux. Ces chevaux ayant aussi été perdus, ces nomades changèrent de vie et devinrent sédentaires, pêcheurs et chasseurs.

Dans la région de la Boureïa, le renne est resté le moyen de transport des nomades. Ils ne se résolvent à le manger que lorsqu'ils sont extrêmement tourmentés par la faim. Ils emploient plutôt le renne comme bête de selle ou d'attelage au traîneau. Pour les premiers, on met des deux côtés de la selle jusqu'à trente kilogrammes de bagage. Les rennes plus forts peuvent même porter un cavalier. Les enfants sont transportés dans un berceau attaché d'un côté de la selle, avec un contrepoids y faisant équilibre.

La caravane qui m'attendait à la foire de Niman se composait de Toungouses, de vieilles femmes et d'enfants des mines d'or qui, leur travail étant fini, retournaient dans leurs territoires de chasse ; ils amenaient douze rennes, dont deux pour moi et dix pour mes bagages. En outre, une dizaine d'élans devaient faire le chemin avec nous.

Je me mis en route le 10 septembre pour les sources de la Silindja. L'hiver était déjà proche et nous devions arriver au fleuve après un parcours de deux cents kilomètres en huit jours pour nous dépêcher de descendre cette rivière et la Zeïa avant la gelée du fleuve.

Monter à renne est un exercice agréable et pas fatigant. Dans les endroits sans chemin tracé, je pouvais faire par jour jusqu'à vingt kilomètres. Deux rennes me suivaient : j'en changeais toutes les deux heures pour me reposer. La selle est une planchette en forme de cœur, fixée sur le dos de l'animal. On y est assis comme sur une chaise, les pieds en avant. Un bâton dans la main sert à la fois pour diriger et pour conserver l'équilibre. Le renne est une haquenée, et l'on ne sent aucune vibration, même pendant sa marche la plus rapide. Pour les petites courses, sa vitesse est supérieure à celle d'un cheval ordinaire.

Au premier abord, il paraît difficile de chevaucher sur le renne, à cause de l'équilibre qu'il faut conserver et des immenses cornes que l'on doit s'accoutumer à voir devant soi, sans crainte, il est vrai, d'être touché par elles, car le renne en marche baisse la tête. Le premier jour, cette équitation me fut désagréable, je tombai et payai cette première leçon d'un bain froid.

Le deuxième jour, nous passâmes par un endroit où il y avait très peu de mousse d'Islande. Les guides furent même obligés de couper de vieux pins dont les branches n'avaient de verdure qu'au sommet. Le reste était couvert d'une longue mousse noire, appréciée aussi par les rennes, qui s'en régalèrent.

Monté sur mon renne, j'avais aperçu le premier le village. Dès qu'il eut senti la mousse, il se jeta de côté pour chercher sa pâture et, malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à le faire avancer. Il me fallut donc descendre, et, bien qu'il ne fût pas tard, nous fûmes obligés de camper sur place, non loin des huttes des indigènes, autour desquelles il y avait au moins cent rennes revenant de leurs pâturages. Pendant qu'on préparait notre dîner, je me rendis aux huttes, qui présentaient un aspect vraiment pittoresque avec leur entourage de rennes. Les femelles attendaient que les femmes toungouses vinssent les traire. Les Toungouses traient leurs vaches le matin et le soir. Le lait des rennes est épais comme la meilleure crème. Il a un goût très aigre, mais est agréable et excellent avec le thé. Un peu plus loin, un Toungouse tenait un renne et s'apprêtait à lui scier les cornes. Ce renne m'était destiné, et comme il était fort méchant, il aurait pu, ainsi que me l'avaient dit les Toungouses, me jeter par terre et me molester avec ses cornes et ses pattes. L'opération du sciage se fait généralement en automne, quand les cornes n'ont plus de sang et ont perdu la sensibilité. On les scie peu à peu afin qu'elles ne gênent



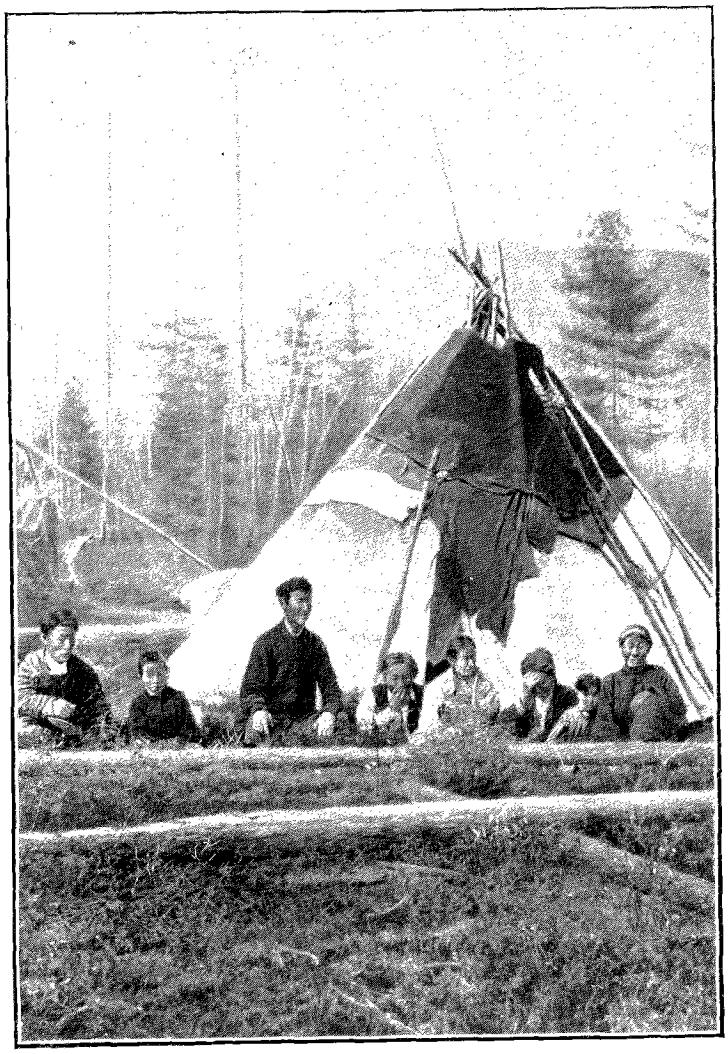
TOUNGOUSE S'APPRÊTANT À SCIER LES CORNES D'UN RENNE. — DESSIN DE THIRIAT.

pas l'animal au passage dans les forêts. Elles servent aux Toungouses à faire de petits bibelots de ménage.

Le soir, il commença à pleuvoir, et bientôt la pluie se transforma en neige. La température tomba à 4 degrés au-dessous de zéro. L'hiver s'approchait rapidement, et les Toungouses craignaient que nous ne pussions arriver même à la Silindja, car les rivières, qui commencent, à cause de la rapidité de leur courant, à geler par le fond, rendent tout passage impossible, en couvrant les pierres d'une couche de glace.

Mais, quand on entreprend un pareil voyage, il ne faut rien craindre, et je me couchai tranquillement.

Le lendemain matin, me réveillant, je me trouvai emprisonné sous ma tente. La neige tombée en abondance pendant la nuit avait entièrement recouvert ma tente. Mais mes Cosaques me firent une sortie jusqu'au grand feu qui maintenait le sol dégelé à une assez grande distance autour de lui.



HUTTE TOUNGOUSE. — DESSIN DE THIRIAT.

Une question se posait : fallait-il continuer ou revenir aux mines d'or? Je tenais pour la continuation de notre voyage, et, malgré la neige épaisse qui couvrait la route, j'ordonnai de lever le camp. J'avais une bonne carte de la région, que m'avait donnée M. Ballod avant mon départ des mines, et j'étais sûr, avec cette carte et la boussole, d'arriver à la Silindja, peut-être pas exactement à l'endroit désiré, mais dans tous les cas à un endroit rapproché. Je pensais aussi qu'en redescendant les montagnes nous retrouverions l'automne, puis un second hiver. Un Toungouse du village proposa de nous conduire, et, monté sur son renne, il marcha en tête de la caravane. Le renne savait son chemin. Bientôt après le passage des quinze rennes, la neige s'affaissa et les Cosaques purent nous suivre.

Le froid continua et le thermomètre marquait déjà — 18°. La neige sur les montagnes, coupée par les voies tracées par l'élan, nous révéla la présence du gibier, mais il fallait quand même continuer le chemin. Il y avait au moins une quinzaine de passages de rivières dangereux. Nous avions oublié à la foire les patins pour marcher dans la neige, ce qui nous rendait la chasse impossible. Le fond du lit de la rivière était couvert d'une couche de glace; cette couche, augmentant d'épaisseur, surtout près des grands rochers qui forment les chutes d'eau et les rapides, cause des inondations d'eau glacée autour des rapides, loin de la rive naturelle.

Malgré tous les obstacles rencontrés, nous arrivâmes à traverser les rivières et à voir enfin devant nous les bords de la Silindja, l'affluent de la Zeïa, aussi tumultueux et désagréable que la Boureïa. Nous avions un retard de cinq jours et les provisions étaient consommées. J'étais déjà en train de marchander au guide un des rennes pour faire les provisions de viande nécessaire pendant une quinzaine, lorsque j'aperçus deux maisons, des tentes et quelques personnes au bord de la rivière.

L'hiver était fini et nous avions de belles journées. L'endroit où nous nous trouvions était en quelque sorte la clef des chemins conduisant aux mines d'or appartenant à la société du Niman et qui se trouvaient sur les affluents gauches de la Silindja, non loin du fameux ruisseau appelé Bom, où les brigands voleurs d'or ont créé une véritable république forestière. L'administration du pays Amourien a été obligée, pour les disperser, d'envoyer une escorte de Cosaques avec des officiers; mais ces brigands, dont le nombre monte à quelques milles, ont changé de place et se sont répandus dans les forêts.

L'absence de surveillance dans les forêts à cause de la difficulté des communications, et le droit, pour les propriétaires de terrains déclarés miniers, de commencer les travaux d'exploitation quand ils le veulent, ont

créé ce brigandage de gens sans aveu qui se rendent dans ces endroits pour exploiter les mines non encore attaquées.

Dans leurs opérations, purement manuelles, ils se servent comme lavoir de cette assiette en bois dont j'ai parlé plus haut à propos des travailleurs indigènes. Ils ont leurs lois, leurs chefs, leurs juges; des marchands leur apportent, sur les rennes des indigènes et sur les bateaux, des vivres et de l'alcool. On voit même des propriétaires fictifs de mines d'or qui travaillent réellement à échanger l'or des brigands contre des provisions et de l'alcool. Tout cela est si bien organisé que l'administration est presque incapable de s'y opposer.

Les vivres atteignent des prix fous. L'unité est le *zolotnik* (1/96 de livre russe) qui coûte exactement 8 fr. 84. Pour une livre de pain noir en biscuit ou de viande séchée, on paie un zolotnik; cinq ou six zolotniks pour une bouteille d'esprit-de-vin, et toutes les provisions dans cette proportion. Cet or volé n'est pas remis au gouvernement, mais passe sur le marché chinois, dans un petit village vis-à-vis de la ville de Blagovechtchensk, où les marchands le paient bien. Il paraît qu'il passe jusqu'à dix mille livres d'or volé par notre frontière de Chine.

Le village des Iakoutes n'était donc qu'un refuge de caravane pour le transport de l'esprit-de-vin. Un employé du gouvernement demeurait près de là. Les brigands, assez accommodants, ne voulaient pas assassiner le pauvre homme, qui mourait de peur, ainsi que les deux gardiens. Ils préféraient venir de temps à autre lui demander, sous menaces de mort, du biscuit, de la farine, de l'esprit-de-vin, et même sa société pour faire une partie de cartes.

L'employé était tout heureux de nous voir; il nous raconta sa position, en nous disant que ces brigands étaient fort honnêtes. Après de telles déclarations, je fis appeler ces gens chez moi et les engageai à quitter l'endroit. Ils le voulaient bien, mais ils me dirent qu'ils n'avaient pas de provisions. L'employé leur donna alors du biscuit et ils construisirent avec du bois une espèce de radeau, prirent une rame comme gouvernail, puis, au bout de quelques kilomètres, abandonnèrent ce moyen de transport pour retourner par terre chez leurs camarades.

L'endroit où nous étions a son histoire. C'est l'ancien emplacement de la foire d'Inkan, citée par Middendorf. Il y avait eu là une petite chapelle orthodoxe qui fut brûlée par les nomades à chevaux pendant leurs disputes avec les nomades à rennes. Je ne pus trouver qu'un cimetière d'un village dont les habitants étaient tous morts de la petite vérole noire. Près d'un village je trouvai une sépulture aérienne et un berceau d'enfant, en écorce de bouleau, suspendu à un arbre et servant de cercueil.

Comme, d'après les superstitions et les doctrines de la religion chamanique, l'âme humaine était avant sa naissance un petit oiseau vivant au ciel dans les branches d'un arbre divin, lorsqu'un enfant mourait avant qu'il eût sa connaissance, l'enterrement devait se faire selon des cérémonies spéciales, et le corps était placé dans un cercueil suspendu entre les arbres. Si l'enfant était mort tout de suite après sa naissance, on laissait le berceau attaché au premier arbre, mais en recouvrant le corps de chiffons et de peaux. Un petit nid en mousse était posé sur le berceau, afin que l'âme fatiguée de l'enfant pût se reposer avant de rentrer au ciel.

Le deuxième jour de notre descente, nous rencontrâmes les brigands sur leur radeau. C'était véritablement si pénible de les voir sur leurs morceaux de bois mal assemblés, que je leur criai de venir dans mon bateau pour ramer. Mais ils refusèrent et, débarquant précipitamment, se cachèrent dans la forêt.

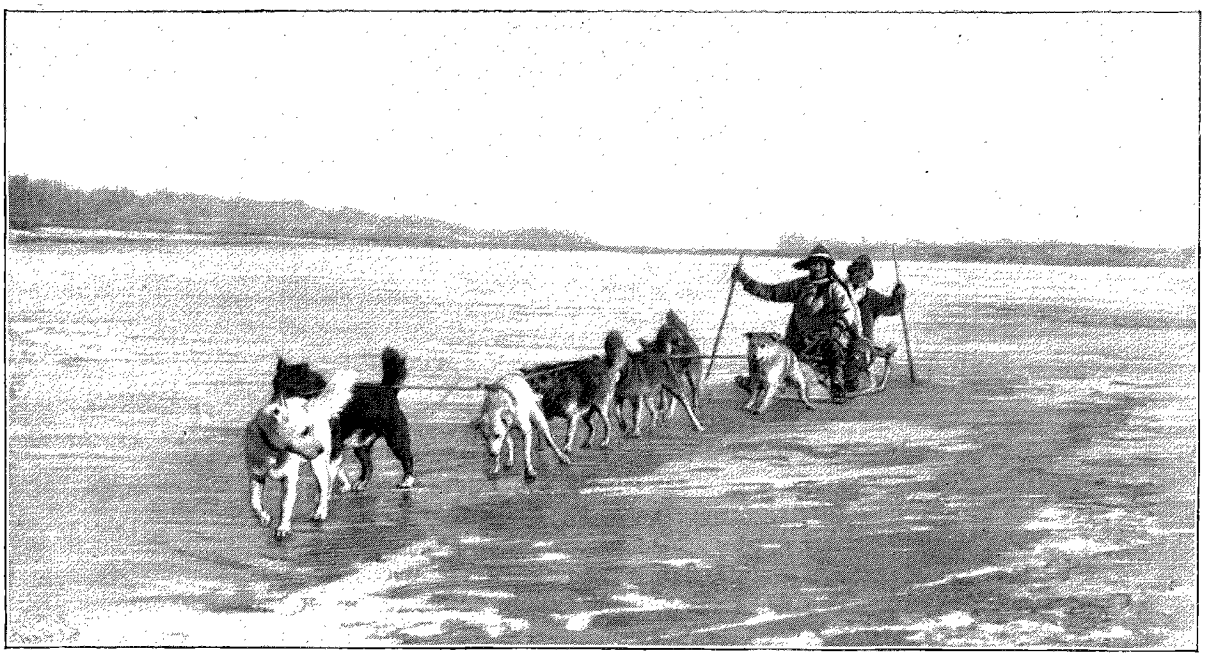
Nous arrivâmes le 30 octobre à Blagovechtchensk.

(*A suivre.*) CHIMKIÈVITCH.



CHIEN DE CHASSE DES TOUNGOUSES. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



TRAÎNEAU ATTELÉ DE CHIENS. — DESSIN D'OLLEVAY.

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR[1],

PAR M. CHIMKIÈVITCH.

IV

Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture des chiens. — Incident. — Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes.



FEMME GOLDE EN ROBE DE PEAU DE POISSON. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La raréfaction du gibier dans les forêts sibériennes, la famine et les difficultés de la vie ont peu à peu amené les indigènes à se rapprocher des rivières, où le produit de la pêche vient s'ajouter à celui de la chasse pour leur procurer la nourriture. Les peuplades ont abandonné leur vie nomade, pour former des villages fixés au bord des cours d'eau poissonneux; cependant, elles entreprennent parfois des excursions cynégétiques dans les montagnes, surtout en hiver. La vie et les mœurs se sont ainsi complètement modifiées, et il sera d'un vif intérêt d'étudier les usages adoptés par ces nouveaux peuples dans leurs excursions. Les pêcheurs du bas Amour se partagent en deux races : les Giliaques, comme nous l'avons déjà dit, habitent à l'embouchure de l'Amour, sur les bords de la mer et de l'île de Sakhalin; la race toungouse habite les bords du Soungari, de l'Amour et de l'Amgoun et se divise en plusieurs peuplades congénères. L'excursion que je vais raconter a lieu chez les Toungouses Goldes, qui habitent le Soungari, l'Oussouri et l'Amour, car ce peuple est le plus intéressant et le plus civilisé parmi les peuples pêcheurs. Le type des Goldes est semblable à celui décrit plus haut. J'en montre un représentant très typique, Soakta-Odchal, mon guide; il parle le russe et le chinois, et a été médaillé par le gouvernement russe pour les services rendus par lui à des savants dans leurs études sur la rage. Il est orthodoxe et son nom russe est Léontiy.

Nous sommes dans un petit village d'une des branches du fleuve Amour, où les Goldes mènent une vie heu-

1. *Suite. Voyez p.* 577, 589 *et* 601.



TYPE GOLDE (SOAKTA-ODCHAL) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

reuse, loin du passage des bateaux à vapeur. Leurs maisons sont construites à la manière mandchoue, en minces murs de boue, percés de grandes fenêtres couvertes de papier chinois assez transparent pour donner du jour à l'intérieur. L'emploi du verre est inconnu, malgré le voisinage des Russes. Les maisons des riches sont divisées en trois parties, celles des pauvres en deux. La pièce du milieu est à la fois antichambre et cuisine. Dans un coin de l'antichambre sont placés les foyers servant au chauffage de la maison et à la cuisson. Les cheminées s'étendent le long du mur, et contre elles s'appuie une sorte d'assise qui sert à la fois de lit, de chaises et de table, et qui supporte les armoires et les objets de ménage. Ces lits, chauffés par la cheminée, sont des plus désagréables aux étrangers : il faut être né dans une maison chinoise pour les supporter tout un hiver. Quoique j'aie passé de nombreuses nuits dans ces maisons, j'en étais si incommodé que plus d'une fois il m'est arrivé de sortir en pleine nuit, par un froid de 40 degrés centigrades, pour aller coucher dans mon traîneau. Imaginez-vous que vous êtes couché sur un lit de pierre, avec une pièce de feutre mince, servant de drap; vous êtes couvert le plus chaudement possible, car, grâce aux fenêtres en papier, la température de la chambre est toujours inférieure à 0°; par contre, le lit de pierre est chauffé à 30 ou 40 degrés. Ce bain de chaleur cause une énorme sudation, et la crainte du froid empêche de se découvrir. Cependant, les indigènes, ôtant seulement leur tunique, la tête vers le milieu de la chambre, les pieds vers la cheminée, dorment commodément. Ils prétendent ce régime très hygiénique : exemple étonnant de la faculté d'adaptation des hommes au genre de vie et au milieu qu'ils ont connu dès leur jeunesse; au Golde et au Mandchou une maison européenne n'est pas plus nécessaire que ne l'est au Toungouse nomade la maison mandchoue.

Pour les objets dont ils n'ont pas besoin tous les jours, leurs provisions de poisson, etc., ils construisent des baraques exhaussées qui, grâce à leur mode de construction, préservent de l'inondation et de la curiosité des chiens. Les maisons ainsi que les baraques sont recouvertes d'herbes sèches qui croissent dans les marais. Un génie, sous forme d'idole humaine placée sur le toit, protège la maison; en outre, selon les superstitions des Goldes, un autre génie, invisible gardien de la maison, demeure dans le poteau vertical qui soutient le sommet du toit; il porte le nom de *Goussi Tora* et joue un grand rôle dans la vie de l'indigène. C'est à lui qu'il donne en sacrifice de l'eau-de-vie chinoise, le *hauchin*, en le saluant jusqu'à terre et en lui demandant protection, chaque fois qu'une chasse ou une pêche est terminée ou va être entreprise, ou chaque fois qu'un mariage ou qu'une naissance va avoir lieu dans la famille.

Pour sécher au soleil les filets de pêche, les attaches des chiens et les poissons destinés à être conservés, chaque famille possède quelques rangées de bâtons disposés aussi près que possible de la rivière. Le village où j'habitais se compose d'une vingtaine de maisons formant une rue, dont le sol est creusé de centaines de trous pour loger les chiens. Chaque famille, si pauvre soit-elle, possède comme moyen de transport, outre son bateau, une dizaine de chiens. En hiver, ils sont attelés en traîneau, par attelages de sept à treize; en été, ils servent à haler les bateaux à contre-courant. Leur travail d'hiver est le plus rude. Sur une route établie, un traîneau de treize chiens conduisant deux voyageurs peut faire quatre kilomètres par heure. Comme nourriture, les chiens ont le matin et le soir des squelettes de poissons, cuits et servis chauds. On leur donne rarement des poissons crus. Ils n'aiment guère la viande et souvent n'y touchent pas. Les chiens de chasse mangent la viande, mais pas celle de tous les animaux. Ainsi le Golde mange la zibeline, mais le chien n'y touche pas.

Les plus riches ont jusqu'à une centaine de chiens. Vous pouvez maintenant vous représenter ce qu'est un village de Goldes d'une cinquantaine de maisons, avec des milliers de chiens.

Les chiens sont de naturel méchant et peureux. Ils sont très fidèles à leurs maîtres. Cela provient sans doute du bâton, auquel ils sont habitués dès leur jeune âge. Ces chiens se livrent des combats sanglants auxquels les Goldes assistent comme à un spectacle, n'y mettant fin qu'au cas d'un vrai danger pour un beau chien.

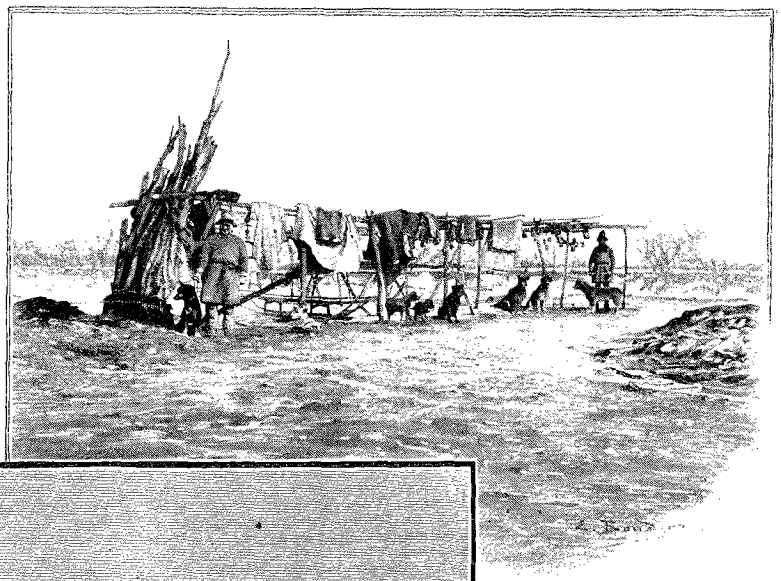
En été, pour se préserver de la chaleur et des moustiques, les chiens font dans le sol, près des maisons auxquelles ils appartiennent, des trous dans lesquels ils se tapissent. Dans des milliers de trous pareils on ne voit en passant que des têtes de chiens qui se lèvent comme des automates et aboient sans avoir l'intention de vous

mordre. Ce concert de chiens est vraiment original et serait digne du phonographe. La première sérénade qu'ils m'ont donnée me restera toujours dans la mémoire.

C'était un soir, en descendant l'Amour. J'arrivais pour la première fois dans un grand village de Goldes. Nos guides étaient restés dans le bateau. Ma tente était établie tout près des bords. Les guides se couchaient. Pour empêcher les chiens de pénétrer dans le bateau, on l'avait un peu éloigné de la rive, et fixé par des bâtons. J'avais peur pour une grande casserole de caviar frais de saumon préparé pour notre déjeuner. Je dormis bien jusqu'à minuit, au milieu du silence complet du village. J'étais entouré de milliers de chiens. Vers minuit, je fus réveillé par l'un d'eux, qui voulait pénétrer dans ma tente. Je dus sortir pour le chasser. Il faisait une belle nuit blanche. La lune éclairait le superbe panorama du village. Je chassai le chien, qui, mécontent, aboya. Involontairement, je l'imitai et je lançai un aboiement prolongé et plaintif à travers le silence du village. Le chien me répondit, et quelques instants après on entendait les aboiements de tous ses congénères. Au premier moment, je crus que j'allais être dévoré, et je fus bien étonné de voir qu'aucun d'eux ne se levait pour m'attaquer. Ils aboyaient simplement en levant une tête mécontente.

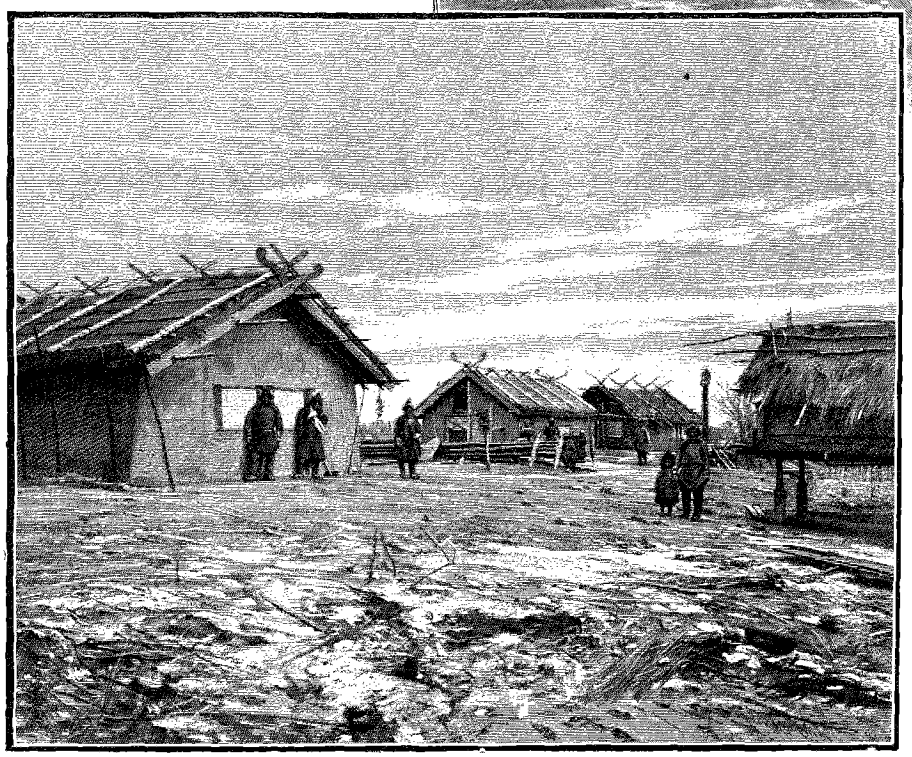
La sérénade dura peut-être trois minutes et le silence se rétablit bientôt dans le village. De temps en temps, dans mon voyage chez les Goldes, pour étudier les mœurs de ces bêtes, j'ai ainsi donné le signal de leur concert. C'est à la fin très énervant et désagréable.

Le lendemain, les guides furent très surpris de voir la casserole au caviar vide, le couvercle disparu ainsi que ma casquette en liège. Les recherches démontrèrent bientôt que les chiens étaient les voleurs. Ils avaient pénétré dans le bateau, mangé le caviar, emporté le couvercle et mon chapeau dans leurs trous. Mon chapeau était également dévoré : il n'en restait que des lambeaux. Sans doute ils s'étaient ainsi payés de leur concert.



SÉCHOIR À VÊTEMENTS.

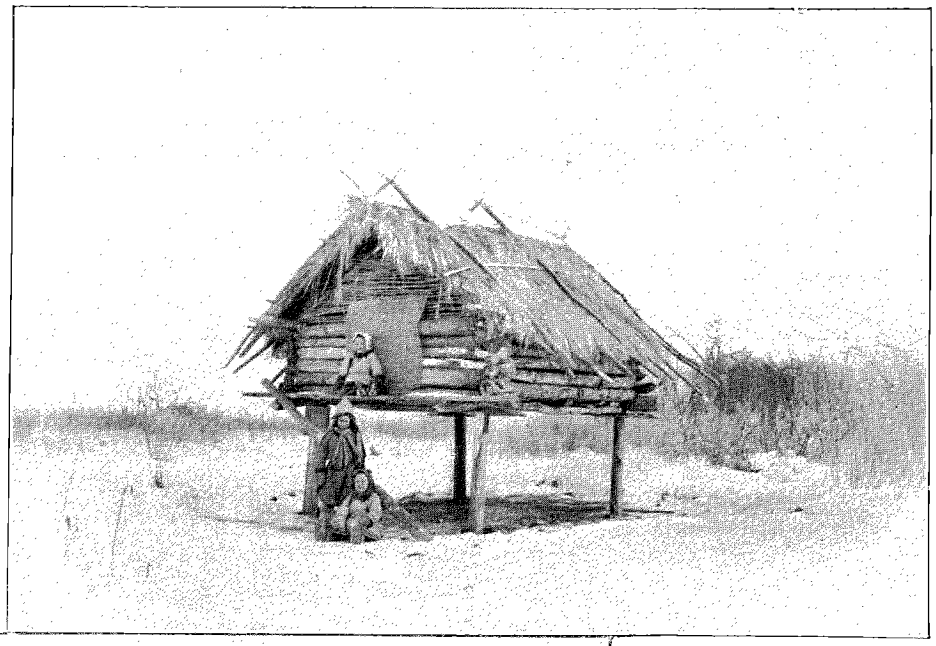
C'est au commencement de l'hiver que j'ai fait l'excursion de chasse dont j'ai parlé plus haut. J'avais juste le temps d'arriver au bon moment par le bateau, mais nos bagages n'étaient pas encore là. Heureusement l'hiver tomba tout à coup et nous pûmes traverser le fleuve en traîneau et arriver dans un village de la rive opposée. En nous voyant venir, une partie des Goldes se cachèrent dans leurs maisons, quelques autres se montrèrent moins timides. Le Golde chez lequel je devais m'arrêter vint avec sa famille, en costume de fête, et un orchestrion russe, me recevoir au bord de la rivière, et m'ayant respec-

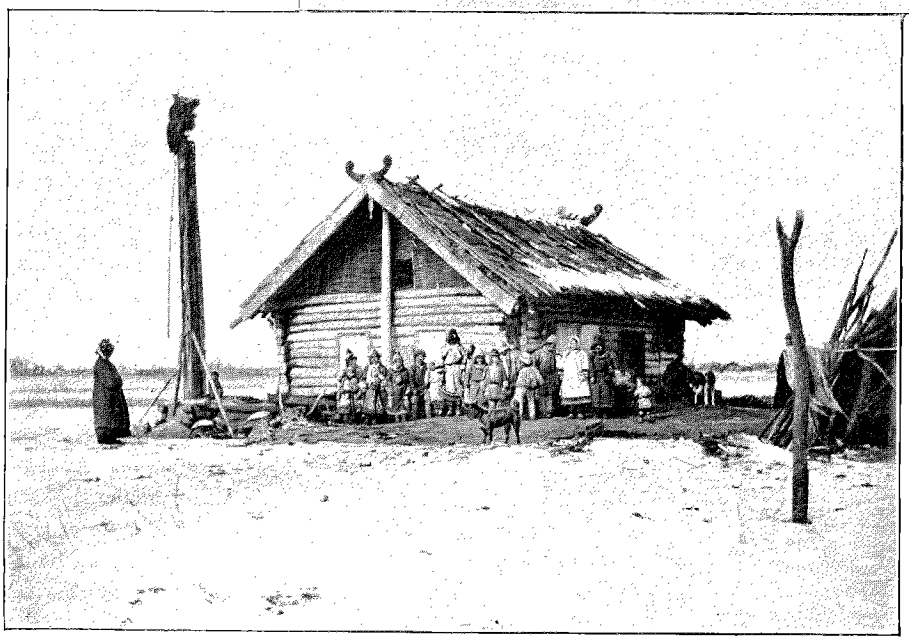


UNE RUE DANS UN VILLAGE GOLDE. — DESSIN DE BOUDIER.

tueusement salué, il m'invita dans sa maison qui était nettoyée et dont il avait déménagé avec sa famille, pour le temps de mon séjour dans le village.

La maison consistait en une chambre de 2 mètres carrés et une toute petite antichambre-cuisine. J'arrivai au moment où l'on commençait un service funèbre, qui devait durer trois jours; comme d'ailleurs il était dangereux de retourner chez moi à ce moment, à cause de la trop mince couche de glace de l'Amour, je demandai qu'on fermât les deux ou trois fenêtres avec des peaux d'élan. J'avais des provisions à moi et j'évitai ainsi la nécessité de manger les saletés dont ce peuple se nourrit; il suffit de les voir ou de les sentir pour tomber malade : du poisson séché, cuit avec un peu d'eau, de la bouillie de gruau de seigle, de l'huile de poisson et du caviar de saumon séché, le tout d'aspect dégoûtant, sont pour eux des plats de choix. La faim et l'absence de provisions m'avaient forcé chez les Negdas de l'Amgoun à manger de leurs plats; mais désormais il me suffisait de les sentir.





MAISON ET GRENIER GOLDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En arrivant dans les villages, je visite toujours toutes les maisons ou huttes pour avoir un tableau aussi détaillé que possible de la vie et des mœurs des indigènes; je fis de même ici, et, sans montrer mes intentions, je me mis en route. Une foule d'indigènes entouraient déjà ma maison; une femme, tête nue malgré le froid, avec son bébé sur le dos, était dans la foule; malgré les protestations bruyantes qu'elle fit entendre, je l'eus vite photographiée; mon appareil inspirait une vive frayeur aux indigènes, et tout le monde disparut en un instant.

La berge de la rivière est assez élevée pour préserver le village de l'inondation, mais pendant la grande crue les habitants sont obligés de quitter les premières maisons du village. Je trouvai au bord du fleuve une hutte dans laquelle une pauvre famille était obligée de passer l'hiver, parce que sa maison avait été emportée. Depuis j'ai retrouvé dans beaucoup de villages de pareilles huttes, où les indigènes vivaient comme des animaux. La maison que je visitai ensuite appartenait à la famille du chamane, prêtre des indigènes, qui était arrivé pour le service de deuil. C'était un vieillard, qui avec d'autres Goldes, ses aides, buvait du *hanchin*; il était déjà assez ivre pour commencer son service. Les Goldes le saluèrent respectueusement, lui offrant de l'eau-de-vie chaude dans de petites tasses de porcelaine. La maison n'avait ni antichambre ni plafond; près du foyer, un pauvre

chat était attaché par une corde, le cou tout sanglant. Je ne puis pas comprendre cette coutume des sauvages de garder chez eux sans nécessité apparente des chats et des poules, qu'ils doivent attacher à une corde, et condamnent ainsi à périr dans la saleté, pour éviter qu'ils ne soient mangés par les chiens.

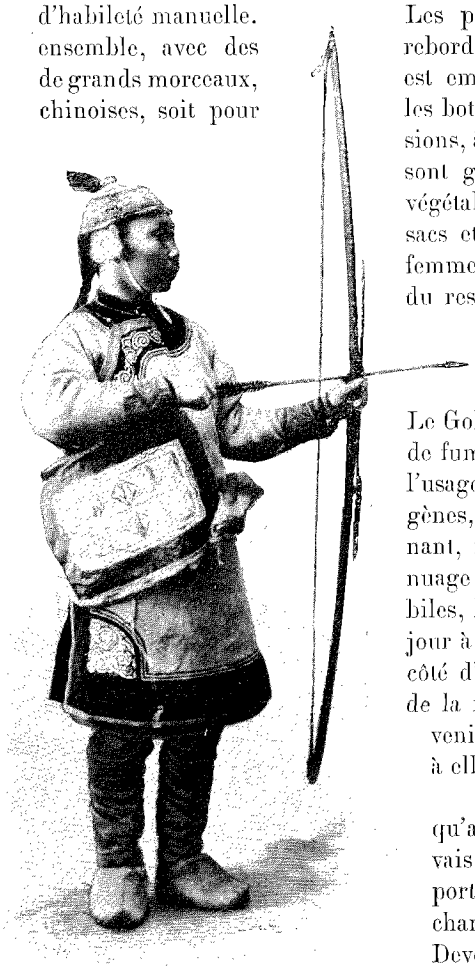
Le costume et les objets nécessaires au service religieux étaient tout près du chamane et il attendait l'invitation qu'on doit lui faire d'après un cérémonial bien fixé, et qui pour cette fois dépendait de moi, car mon guide Soakta m'avait promis de ne pas commencer le service avant que je ne lui en aie donné l'ordre, c'est-à-dire quand j'aurais eu le temps de voir un peu les indigènes dans leur vie ordinaire. Souhaitant bonne santé au chamane, je quittai sa maison pour me rendre dans la suivante. En chemin, j'aperçus une femme indigène, horriblement laide, qui apportait des branches d'arbre pour le chauffage. Les femmes indigènes sont généralement très laides; il est rare d'en rencontrer une qui puisse passer pour jolie.

Comme tous les peuples sauvages, qui emploient à leur nourriture et à leur parure les animaux vivant autour d'eux, de même les pêcheurs et chasseurs, préférant vendre la peau d'élan et les fourrures, sont parvenus à se servir comme couvertures de peaux de poissons, et ces peaux sont travaillées de façon vraiment merveilleuse; ils se servent aussi de peaux de poissons peintes pour orner leur vêtement.

Les poissons, brochets, saumons et autres, étant pêchés, la peau est séchée, et, suivant l'emploi qu'on en veut faire, on la travaille plus ou moins bien, à l'aide d'un marteau de bois dont on la frappe, sur un morceau de bois découpé triangulairement qui sert d'enclume. Lorsque la peau est devenue tendre, on la travaille avec le couteau, et les femmes arrivent à un haut degré d'habileté manuelle. Les peaux ainsi préparées sont cousues ensemble, avec des rebords ou ourlets; alors la peau, formant de grands morceaux, est employée, soit pour les longues robes chinoises, soit pour les bottes, soit pour de petits sacs à provisions, à tabac ou à poudre. Toutes ces pièces sont garnies d'ornements et peintes de couleurs fabriquées avec des racines végétales. Les hommes n'emploient la peau de poisson que pour les bottes, les sacs et le court pantalon, qui va jusqu'aux genoux. C'est le privilège des femmes de porter des robes en peau de poisson. Ce genre de robe ne se porte du reste qu'en hiver, à cause des pluies d'été; c'est plutôt un vêtement de parade, qu'elles mettent au-dessus de leur robe de coton ou de peau d'élan.



FEMME GOLDE ET SON ENFANT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UN FIANCÉ GOLDE ATTENDANT LE CORTÈGE NUPTIAL (PAGE 620), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les femmes comme les hommes ont toujours la pipe à la bouche; elles portent comme eux des chapeaux de fourrure avec oreillères. Le Golde dit pouvoir se passer de manger pendant plusieurs jours, mais non de fumer. Maintenant, grâce aux Chinois qui ont inondé le pays de l'Amour, l'usage de l'opium tend à se répandre; dès longtemps il était connu des indigènes, mais, à cause de son prix élevé, on ne le fumait que rarement; maintenant, il arrive souvent qu'entrant dans une maison, on se trouve dans un nuage de fumée désagréable, en face de plusieurs indigènes abrutis et immobiles, la pipe d'opium à la bouche. Dans une maison mandchoue, j'assistai un jour à une scène révoltante : une jeune femme fumait l'opium, et son bébé à côté d'elle réclamait avec instance de la nourriture. Elle le prit et lui souffla de la fumée d'opium dans la figure jusqu'à ce qu'il se tût. Je voulus intervenir, mais le père de cette jeune femme me fit remarquer que l'enfant était à elle.

Les Goldes me disaient qu'il était très mal de fumer l'opium, mais qu'ayant une fois commencé, on ne peut plus s'arrêter. Une légende que je vais raconter sur la naissance du premier pavot montre la consolation qu'apporte l'opium : Un garçon golde d'une pauvre famille fut donné à un marchand mandchou qui habitait une grande ville. L'enfant vécut chez lui. Devenu jeune homme, il passa un jour devant la maison du gouverneur du pays, et vit à la fenêtre d'une tour du palais une jeune femme merveilleusement belle. Rentré chez le marchand, et tombé malade d'amour, il lui avoua la cause de sa douleur. Le marchand fit venir une vieille femme qui gar-

*

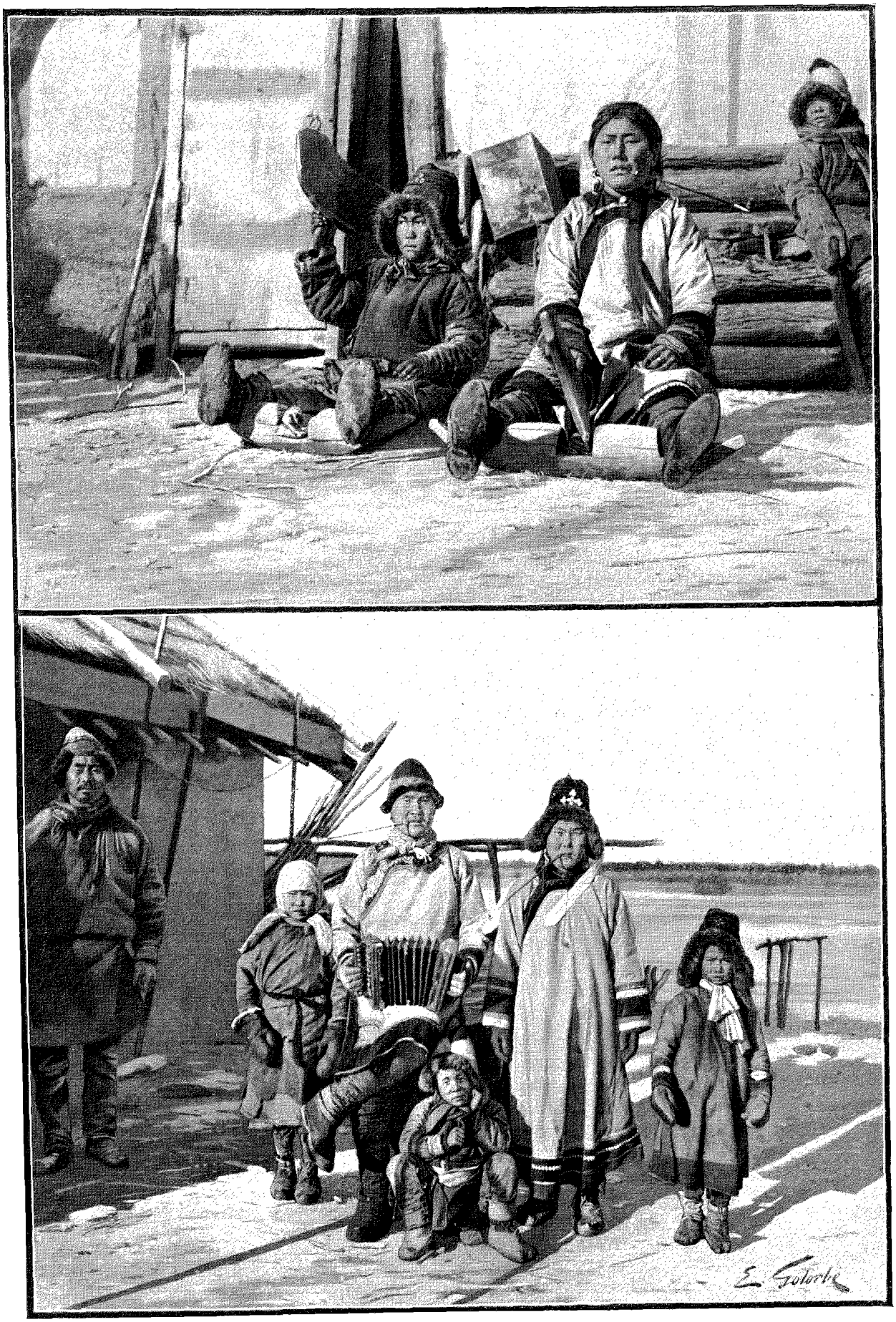
dait la princesse dans sa tour, et, lui ayant donné beaucoup d'or, lui ordonna de faire entrer le jeune homme chez la princesse. La princesse l'aima, et pendant longtemps il vécut avec elle, caché dans sa chambre. Enfin, le marchand réclama le jeune homme, et lui dit de retourner chez son père. Le jeune homme retourna donc chez son père, et là épousa une riche marchande. Mais il resta amoureux de la princesse, et le désir de la revoir lui fit reprendre un jour le chemin du pays où il l'avait connue. En route, il eut un rêve, qui se répéta les deux nuits suivantes. Il vit que, la princesse étant devenue mère, son père le gouverneur, indigné, l'avait brûlée avec sa maison. Au milieu des cendres était un petit cœur, le cœur de la princesse. Et il entendit celle-ci lui dire de prendre ce cœur, et qu'alors elle ressusciterait pour venir le voir. Il alla donc jusqu'au château brûlé, et au milieu des cendres trouva une petite pierre triangulaire et transparente, qui était le cœur pétrifié. Il le rapporta dans son pays, la mit dans sa chambre, et toutes les nuits la princesse ressuscitait, soupait et couchait avec lui. Le jeune homme se faisait apporter chaque soir de quoi souper pour deux personnes. Les femmes de la maison remarquèrent cela, et la femme du jeune homme vint avec sa sœur visiter la chambre. Mais elles n'y trouvèrent qu'une petite pierre triangulaire insignifiante, qu'elles jetèrent dans la cour et qui se cassa en morceaux. Quel ne fut pas leur étonnement en voyant les débris de cette pierre donner naissance à de superbes plantes avec de grandes fleurs de toutes couleurs qu'elles n'avaient jamais vues auparavant! La cour instantanément était transformée en un merveilleux parterre. Le Golde rentre chez lui, s'aperçoit de la disparition du cœur, tombe malade et s'endort. Plusieurs jours s'écoulèrent et les femmes étaient inquiètes de sa santé. Mais lui, il rêvait que sa première femme était devant lui, comme une ombre, et lui disait à voix basse : « Ta sœur et ta femme m'ont tuée et je ne puis plus renaître; de mon cœur sont nées les plantes dont les fleurs portent des couronnes contenant un lait; prends ce lait, fais-le cuire jusqu'à ce qu'il devienne noir, et fume ce lait durci; tu te trouveras dans l'oubli, et si tu te réveilles de ton rêve, fume encore, et console-toi ainsi toute ta vie. » Le lendemain, le Golde se lève, ordonne à sa sœur de faire cuire le lait trouvé dans les couronnes des fleurs et commence à fumer. Il trouva ainsi sa consolation, et les femmes furent obligées, en punition, de recueillir le lait du pavot et d'en faire l'opium.



LA MARIÉE ET SES PARENTS (PAGE 620). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vie des Goldes est remplie de superstitions; pour chaque action, ils consultent le prêtre, le chamane.

Quand la femme doit devenir mère, elle tient à deviner par l'intermédiaire du chamane le destin de son enfant, et pour que l'enfant reçoive une bonne vue, elle engloutit l'iris de l'œil d'un ours, en disant qu'elle l'a caché, car ce serait un péché de dire qu'elle l'a englouti. Pour accoucher, elle doit s'en aller hors du village, soit dans l'herbe, soit, en hiver, dans une hutte préparée par elle, où une sage-femme l'assiste. Si la famille n'a pas d'enfant du sexe masculin, on tue un porc en sacrifice au dieu du soleil. L'enfant change trois fois de berceau, et c'est un grand péché que de balancer le berceau vide; c'est le devin seul qui en a le droit, pendant la cérémonie de l'enterrement d'un enfant. Le choix d'un nom pour l'enfant s'accompagne aussi de superstitions. Si un garçon meurt, on cache le sexe de l'enfant aux voisins; on change de nom de suite si l'on apprend qu'un malheur est arrivé à une personne portant le même nom; enfin, si les enfants meurent, on donne au nouveau-né le nom d'un mauvais sujet ou d'un reptile. Lorsque l'enfant grandit, les parents



FAMILLE GOLDE. — PRÉPARATION DES PEAUX DE POISSONS (PAGE 617.) — DESSIN DE GOTORBE.



UN CHAMANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

laissent son éducation à la nature; il travaille, apprend à faire le ménage, à chasser; les filles, jusqu'au mariage, ne sont tenues à aucun travail.

La promesse de mariage se fait entre les parents de deux familles dès le jeune âge des enfants. Dans une de mes excursions, il m'est arrivé de passer quelques jours dans un village golde où l'on attendait le cortège de noces d'une femme qui devait arriver dans la maison de son mari. Le mariage chez les Goldes est très compliqué, et de grandes cérémonies se succèdent à plusieurs reprises avant que le mari reçoive enfin sa femme. Plus le mari est riche, plus le mariage se fait rapidement, car, d'après la coutume, il achète sa femme aux parents. Le mari, qui attendait impatiemment sa femme, avait payé aux parents 300 francs d'argent et 500 francs en vêtements, fourrures, robes chinoises, couvertures de lit, etc. Comme il n'était pas riche, il avait mis six ans à payer tout cela, et sa fiancée l'attendait en travaillant chez ses parents. Enfin, la noce avait eu lieu dans le village de la fiancée, et le mari, après plusieurs jours de repos, revint chez lui arranger sa maison pour la réception de sa femme; il lui fallut encore attendre plus d'un mois, car, d'après les mœurs des Goldes, plusieurs cérémonies sont nécessaires pour inviter la femme chez le mari et obtenir sa promesse. Le pauvre mari se plaignait de sa mauvaise fortune, disant qu'il aimait beaucoup sa femme et que depuis six semaines il avait oublié sa chasse et sa pêche en attendant sa femme qui ne venait pas.

Un jour, vers quatre heures de l'après-midi, on aperçut cinq points noirs sur le niveau brillant du fleuve Amour, et les Goldes, avec leurs yeux de faucon, distinguèrent bientôt les cinq bateaux qui formaient le cortège de la mariée. Tout le monde se précipita sur le bord du fleuve pour préparer le bateau de bois dans lequel le mari doit rencontrer sa femme. Quatre rameurs étaient déjà à leur place, et le mari, appuyé sur sa rame-gouvernail, regardait dans le vide, dans la pose de chasse, vêtu en riche costume de chasse, en chapeau de musc, avec queue de zibeline et arc et flèche dans les mains, prêt à tirer droit sur l'élan. Le cortège s'approchait et l'on pouvait déjà distinguer le premier bateau à six rames, décoré de tapis et rempli de caisses, avec une femme au milieu : c'était l'épouse.

Le mari, tranquille jusqu'à présent, se jeta brusquement dans son bateau, qui se dirigea comme une flèche vers le bateau de sa femme, dont les autres embarcations du cortège s'éloignèrent un peu. Tout le monde attendait la grande lutte, car, d'après les usages, le mari ne peut avoir sa femme que prise de force, c'est-à-dire qu'il doit aborder le bateau de sa femme et la voler ainsi à ses parents.

Le bateau du mari était bien dirigé, mais l'homme qui tenait le gouvernail de l'autre bateau était fort habile, et en un instant il se mit de côté. Une véritable lutte, applaudie par les cris de la foule massée sur les bords, s'engagea entre les deux bateaux, et, grâce à l'habileté du conducteur, celui de la femme, elle dura plus d'une demi-heure, au bout de laquelle, le pacifique abordage ayant eu lieu, les deux esquifs s'avancèrent lentement vers la rive, accompagnés du cortège. Une grande foule de Goldes les attendait.

La jeune mariée, très timide, habillée de riches robes de peaux de poissons, resta près du bateau, entourée de sa mère et de ses parentes les plus rapprochées, tandis que le mari se dirigeait vers la maison avec son beau-père. Bientôt la mère et les sœurs du mari, sortant de la maison, s'approchèrent du bateau et invitèrent la mariée.



TRAVERSÉE DU FLEUVE AMOUR PENDANT LA GELÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux jeunes Goldes étendirent un tapis du bateau jusqu'à la maison. Après de longues invitations, la jeune mariée, richement parée et munie d'un couteau, se rend à la maison, accompagnée des femmes portant la dot chez le mari. Celle-ci se compose d'une dizaine de vêtements différents, d'une vingtaine de boîtes d'écorce de bouleau très richement ornées, d'une cinquantaine de cuillers en bois, d'une grande bouilloire, d'une hache, de bracelets, boucles d'oreilles, etc.

Arrivée à la porte de la maison, la mariée s'arrête un instant et entre sans avoir rencontré son mari ni les parents de celui-ci. Elle se dirige vers la place d'honneur qui lui est réservée, sans être saluée par personne. A ce moment, plusieurs personnes sont déjà ivres, car on a depuis longtemps commencé à boire de l'eau-de-vie, et les conversations vont grand train.

Après quelques instants de repos, le père du marié s'adresse à lui pour lui proposer d'accomplir la fameuse cérémonie de la réception de la jeune mariée dans sa maison; c'est seulement après cette cérémonie qu'elle en devient maîtresse, étant reçue par le bon génie — le gardien de la maison — *Goussi-Rora*.

Le père dispose au milieu de la chambre un nouveau tapis, et les jeunes mariés se mettent à genoux, la femme près de la porte, le mari vis-à-vis d'elle. Le père verse de l'eau-de-vie dans un verre qu'il donne à son fils, lequel, saluant sa femme, le lui offre à son tour. Après avoir fait passer le verre à tous les invités, la mariée se met sur le tapis et salue respectueusement le génie de la maison, en le priant de lui accorder une vie heureuse dans son nouveau ménage. Les parents et tous les invités sortent de leur poche des cadeaux en monnaie ou en foulards et morceaux de soie, et les présentent à la mariée. Celle-ci se lève, et, après avoir salué les invités, elle leur offre du tabac.

Après cette cérémonie, respectueusement observée même par les hommes déjà ivres, on recommence le dîner de noce, où l'eau-de-vie coule en abondance. La mariée change sa riche toilette contre des habits de travail et va chercher de l'eau. Le lendemain, les invités, après un nouveau bon dîner préparé par la mariée, rentrent chez eux, et le soir le village est redevenu tranquille et tout le monde se remet à la pêche.

La vie de ces peuplades est donc remplie de superstitions; les peuplades agricoles ont adopté le bouddhisme, tandis que les chasseurs du bas Amour, moins civilisés, sont officiellement orthodoxes, mais pratiquent la religion de leurs ancêtres, le chamanisme, dont le nom vient de celui des prêtres, les chamanes, intercesseurs entre les hommes et les esprits bons ou mauvais.

Ils ont senti en effet, dès qu'ils furent un peu civilisés, la nécessité de certaines personnes qui débarrasseraient leurs imaginations des craintes accablantes qu'y font naître les phénomènes terrestres. Ces personnes eurent parmi ces peuples une autorité particulière. Elles créèrent un système entier de doctrines et de pratiques secrètes que l'on appelle chamanisme.

De même qu'il n'existe aucun peuple qui ne sache se servir du feu, de même, dans la riche littérature

ethnographique, on n'en trouve aucun qui n'ait quelque idée de l'âme et de son immortalité. La vue d'un enterrement avec des cérémonies d'obsèques montre ici la croyance à l'immortalité de l'âme.

L'idée de la vie de l'âme est bien comprise chez les Goldes. L'âme humaine, avant la naissance, se trouve au ciel, sous forme d'un petit oiseau vivant dans les branches de l'immense arbre-divin. Cette âme, descendant sur la terre, se transforme dans le sein de la femme. L'homme, pendant une année après sa naissance, n'est considéré que comme quelque chose d'idéal. Si l'enfant meurt pendant ce temps, son âme retourne au ciel et ne perd pas la possibilité de se transformer une seconde fois en homme.

Le cercueil avec le corps de l'enfant, après des cérémonies d'obsèques particulières, est suspendu aux arbres pour être préservé des animaux, et un petit nid de mousse est à côté du cercueil, pour que l'âme fatiguée de la maladie du corps puisse s'y reposer avant de rentrer au ciel.

La vie des chamanistes est remplie de superstitions. Le premier rôle y est joué par le chamane, qui seul est capable de communiquer avec le ciel et les mauvais esprits et de remporter une âme fatiguée ou même de choisir sur l'arbre divin une âme vigoureuse.

Après la mort, le chamane transporte l'âme au pays des âmes, le fameux *Bouni*, dont il connaît si bien le chemin qu'il donne non seulement les noms des endroits par où passe l'âme, mais aussi leur description complète.

Le chamane est en outre le médecin et le devin. Dans tous les cas de maladies, il est appelé, et la curieuse mise en scène de son office produit un grand effet non seulement sur les sauvages, mais encore sur les étrangers.

C'est le chamane seul qui peut ordonner de faire telle ou telle autre idole, ou de faire la médecine de telle façon. Pour assurer l'impression qu'il doit produire pendant son service, il porte un costume original, plein d'emblèmes de son pouvoir et de ceux des esprits, ses aides et ses ennemis.

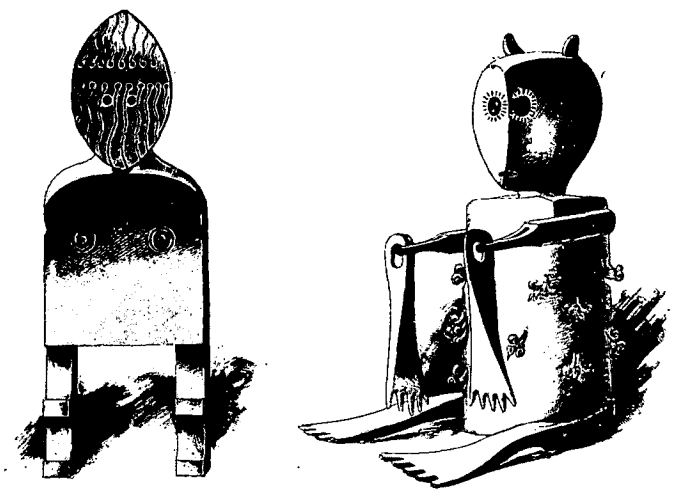
Ce costume est fait suivant les indications d'une fantastique légende sur le premier chamane. Il consiste en un chapeau en peau ou en feutre avec des cornes, de petites clochettes, etc. Un veston et un jupon sont recouverts d'amulettes, dessinées ou découpées dans du métal, en forme d'animaux, d'oiseaux, de serpents, etc. Une ceinture de pièces coniques en métal, qui se met sur le dos, forme un instrument de musique qui produit des bruits insensés pendant la danse.

Mais le principal instrument de musique du chamane est un grand tambour, avec lequel il donne le pas à la danse et accompagne ses chansons.

La danse est pleine de grâce. Les pas rappellent ceux du patineur. De temps en temps, dans les moments d'extase du prêtre, elle devient brusque; c'est alors une véritable danse macabre.

Il m'est arrivé de passer un soir en bateau près d'un village de Goldes d'où m'arrivaient les sons du tambour annonçant le service du chamane. La nuit était noire : aussi, m'arrêtant près du village, j'ai passé sans être vu près de la foule des Goldes rassemblés autour d'un grand feu en plein air, et le service a commencé. Il s'agissait de guérir un Golde dont l'âme était volée par un mauvais esprit. Le chamane invité devait reconnaître cet esprit, lui reprendre l'âme, et la remettre dans le corps du malade. Le chamane, dans son costume fantastique, était près du malade, assis sur des traîneaux.

Il chanta une chanson, en priant un esprit, qu'il appelait *Ajami*, de lui dire quel mauvais esprit avait volé l'âme; il prononça les noms de divers esprits, de temps en temps entrant dans des transes, criant, sautant autour du malade. Après plusieurs reprises de sa chanson, il se leva, cessa son chant et le recommença en s'accompagnant du tambour. Les pas allaient crescendo; le chamane s'énerva, s'enragea de plus en plus, et, criant le nom d'un mauvais esprit, tomba en convulsions dans les bras de son aide. C'était le moment solennel où le chamane avait trouvé le nom du voleur de l'âme. La première partie du service était accomplie.



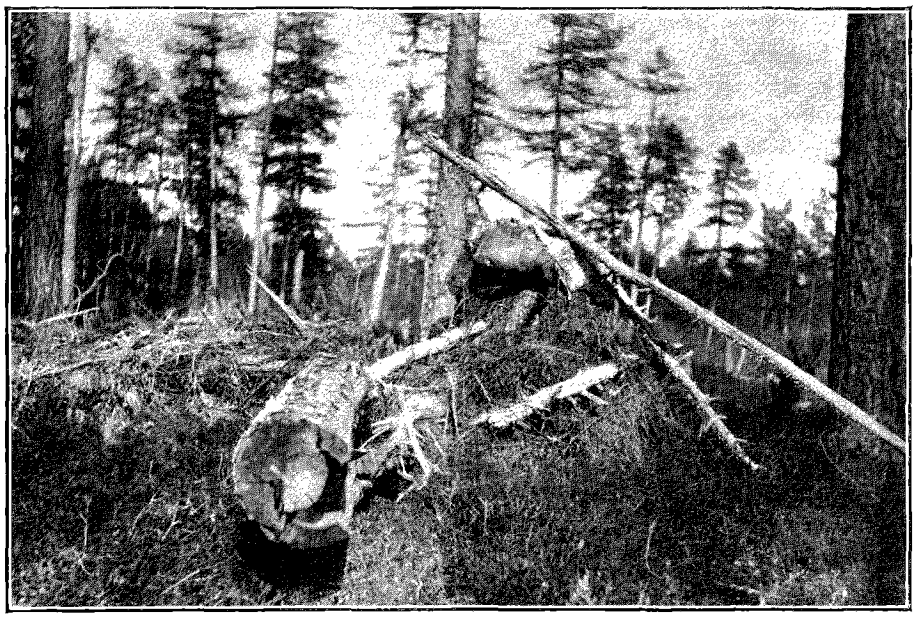
IDOLES GOLDES. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Le chamane ordonna de faire une idole du mauvais esprit en forme d'un ours, assis, les pattes de devant cassées, et de lui donner en sacrifice de la bouillie de gruau. Tout le monde se dirigea dans la maison où devait s'accomplir la deuxième partie du service : chasser le mauvais esprit déjà connu du corps du malade, reprendre l'âme volée, et la remettre à sa place.

Quand l'idole fut posée près du malade, le chamane reprit sa danse en se jetant de tous les côtés de la chambre. Il chantait, criait, frappait sur le tambour au-dessus de la tête du patient, et dans ses émotions on voyait bien qu'il était en lutte avec quelqu'un.

Le chamane, après plusieurs reprises de danse, tomba en convulsions, arracha son chapeau et se trouva pendant quelques instants inconscient.

La lutte était terminée. Le chamane était vainqueur; il n'a pas pu reprendre l'âme du malade et celui-ci mourra la même nuit.



SÉPULTURE AÉRIENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le cadavre du défunt fut de suite placé sur une sorte de table, à gauche de la porte d'entrée. Les femmes firent sa toilette, et sa coiffure, avec ses vieux vêtements et les objets les plus nécessaires à sa vie passée, furent placés à côté de lui. La femme du défunt pleurait à chaudes larmes et couvrit le visage de son mari avec des foulards et des peaux de bêtes et de poissons; sur la tête, elle mit un chapeau de fourrure bien attaché au cou par un fort nœud.

Les Goldes m'expliquèrent que c'était absolument nécessaire pour empêcher que le vent ne refroidît la tête Une lampe à huile de poisson était allumée et brûla tout le temps, tandis que le cadavre restait étendu dans la chambre. Pendant que les femmes étaient occupées près du mort, les hommes construisaient un cercueil en bois de cèdre, qu'ils déposèrent dans la rue auprès de la maison. La journée s'écoula ainsi rapidement pour moi, car les détails de la cérémonie, minutieusement observés, fournissaient une matière abondante à la curiosité d'un étranger assez heureux pour assister à une aussi rare cérémonie.

Le soir venu, la femme du mort, selon l'usage, se coucha près du cadavre en se couvrant de la même couverture. L'âme n'est pas morte, me répondit un des Goldes auxquels je demandais de m'expliquer cette étrange coutume : elle vole autour de la maison jusqu'à ce que le chamane la conduise au pays des âmes, et c'est pourquoi, après les funérailles, la femme se rend de temps à autre au tombeau de son mari pour coucher à côté.

Le lendemain était le jour des funérailles. Le cercueil était dans la rue, près de la fenêtre, et le cadavre du défunt, emporté par la fenêtre avec les planches de la table sur laquelle il avait été couché, fut déposé dans le cercueil. Sous sa tête les femmes mirent des images d'animaux découpées dans du papier et sous les pieds un caillou; sans ce caillou, me dirent les Goldes, le chamane ne pourrait diriger le voyage de l'âme dans le pays des âmes. Le corps étant bien couvert, le cercueil fut cloué et porté lentement hors du village, où une fosse était préparée. Malgré la courte distance qui le séparait du tombeau, le cortège s'arrêta, selon la coutume, trois fois, et à chaque halte on versa de l'eau-de-vie sur le cercueil en disant au défunt : « Bois! Bon voyage dans le pays des âmes! Ne reviens plus et ne prends pas avec toi tes enfants! »

Arrivé au tombeau, le cercueil fut déposé dans la fosse, et une baraque fut érigée au-dessus du tombeau, dans laquelle on mit les armes de chasse et les objets favoris du défunt. Pendant qu'on arrangeait la baraque, les femmes firent un grand feu près du tombeau, et en se tournant de ce côté elles dirent au mort : « Nous avons construit une belle maison; vis bien; ne prends pas avec toi ta femme et tes enfants s'ils viennent te voir. »

Après cette cérémonie, on tua un chien près du tombeau, et on le pendit à un arbre en le recouvrant de peau d'élan.

Toutes ces cérémonies avaient pris la moitié de la journée. Après avoir mis sur le tombeau un petit drapeau blanc en signe de deuil, tout le monde se rendit dans la maison du défunt, où la veuve offrit de l'eau pour se laver les mains et la figure. Enfin on alluma des herbes parfumées, et les parents reçurent l'ordre d'ouvrir la chambre aux provisions, qui devait être fermée pendant que le défunt était à la maison. La cérémonie se termina par un dîner auquel prirent part tous les assistants.

Le chamane n'y figura que comme un simple mortel. Son rôle ne devait commencer que quand il s'agirait de conduire l'âme du défunt dans le fameux Bouni.

Quand cette grande fête ne doit avoir lieu que quelques mois, les Goldes font un petit coussin carré qu'ils appellent *Fanja*, qui représente le corps du défunt, et dans lequel se place l'âme, qui vole autour du village. Ce coussin est habillé de temps en temps des nouveaux vêtements du mort, et l'on parle avec Fanja, on lui donne à manger, comme si c'était un vivant. Mais dès que l'âme a été transportée par le chamane dans le Bouni, le coussin est déchiré et mis au feu, toutes les relations entre le défunt et ses parents cessent, et la veuve peut se remarier.

« Le nom de *chamanisme*, dit M. Feer, paraît venir du chinois *cha-men*, qui est la transcription de l'indien *sramana*, nom des ascètes bouddhistes. Du reste, chamane est le mot générique; chaque peuple a sa désignation particulière.

« Les Mongols, qui emploient couramment le mot *chamane*, donnent proprement à ces devins le nom de *bugué*. Le mot *sama*, nom des prêtres mandchous, paraît être une corruption de *chaman*, mais cela a été contesté.

« Le chamanisme est déjà, depuis assez longtemps, en décadence chez les Mongols. Il est mal vu, et même proscrit. En 1819 et 1820, en particulier, il a subi une persécution sérieuse. Le charlatanisme et l'audace de ces magiciens étaient arrivés à un tel point qu'un lama très considéré, s'étant mis à discourir contre leurs pratiques et à dévoiler leurs supercheries, réussit à les faire expulser du territoire de plusieurs tribus mongoles. »

Chaque visite nouvelle chez ces Goldes produisait sur moi une forte et profonde impression, et je n'oublierai jamais le matin de mai où, au lever du soleil, je quittai le village golde après un séjour de quelques jours consacré à l'étude des grandes fêtes religieuses.

Le soleil se leva; les bords du fleuve Amour, éclairés par les premiers rayons du soleil, étaient couverts de neige, malgré le mois de mai. J'étais habitué dans mes voyages à admirer la *taïga* sibérienne dans toute sa grandiose beauté; mais cette fois ce ne fut pas la beauté du paysage qui attira mon attention : ce fut le son du tambour et celui de la voix du chamane chantant dans le village. En les entendant, je pensai, voyant de loin s'approcher un bateau à vapeur : apportera-t-il le bonheur au sauvage toungouse, — qui remercie en ce moment ses idoles de l'arrivée de l'âme d'un Golde dans le Bouni, où règne l'abondance du poisson et du gibier, et où le sauvage sera à l'abri du froid et de la faim, qui le poursuivent sur cette terre ?

CHIMKIÉVITCH.



FEMME TRAÎNANT DU BOIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG ET ANSPACH.

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

PANORAMA DE NUREMBERG, PRIS DE LA PORTE DE HALL. (Dessin de Taylor) 313
LUSTRE NUREMBERGEOIS DU XVe SIÈCLE. (MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 313
LA PEGNITZ DU CÔTÉ DES REMPARTS. (Dessin de Taylor, photographie Römler et Jonas, à Dresde) 314
PANORAMA DE NUREMBERG : LE MARCHÉ VIEUX. (Dessin de Boudier) 315
UN PATRICIEN NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE. PORTRAIT DE JÉRÔME HOLZSCHUHER, PAR ALBERT DÜRER. (Musée de Berlin) 316
PORTRAIT D'ALBERT DÜRER PAR LUI-MÊME. (Pinacothèque de Munich) 317
LE PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT 318
LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT. (Dessin de Boudier). 318
LA SALUTATION ANGÉLIQUE, PAR VEIT STOSS. (Église Saint-Laurent). (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 319
LA COUR DE LA MAISON PELLER. (D'après une photographie). 320
LA MAISON PELLER. (D'après une photographie) 321
TAPISSERIE NUREMBERGEOISE DU XVe SIÈCLE. (Église Saint-Laurent). (D'après une photographie). 322
UN POÊLE NUREMBERGEOIS DU XVI–XVIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 323
FRAGMENT DU TABERNACLE D'ADAM KRAFFT. (Église Saint-Laurent): (Dessin d'A. Paris). 324
LES BORDS DE LA PEGNITZ, AVEC LA COUPOLE DE LA SYNAGOGUE. (Dessin de Taylor, photographie de Rommler et Jonas, à Dresde) 325
UN ROI MAGE, SCULPTURE NUREMBERGEOISE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (Collection E. Müntz). 325
MOULE À PÂTISSERIE NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE. (Appartient à M. E. Schiffer). 326
PORTRAIT DE PETER VISCHER PAR LUI-MÊME (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) 326
SAINT SEBALD GUÉRISSANT UN AVEUGLE, PAR PETER VISCHER. (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) . . . 326
MAISONS MODERNES DE NUREMBERG. — LA PEGNITZ DU CÔTÉ DU PONT DES CHAÎNES. (Dessin de Berteault, photographie Rommler et Jonas, à Dresde) 327
SCÈNES DE LA PASSION, PAR ADAM KRAFFT (Église Saint-Sebald) 328
LES APÔTRES SAINT PAUL ET SAINT JEAN, PAR PETER VISCHER (Église Saint-Sebald). (D'après une photographie) . . . 329
LA CHAPELLE SAINT-MAURICE. (Dessin de Berteault, photographie Rommler et Jonas, à Dresde). 329
LA MAISON FEMBO. (Photographie de Rommler et Jonas, à Dresde). 330
PANORAMA DE NUREMBERG. — LA TOUR « LUG INS LAND » ET LA TOUR PENTAGONALE. — LA PORTE « THIERGAERTNER THOR ». — LE CHÂTEAU. — DEUX TOURS. (Dessin de Berteault, photographie de Rommler et Jonas, à Dresde) . 331
UNE MAISON MODERNE DE NUREMBERG. (Dessin de Berteault, photographie Christian Kœnig, à Nuremberg). 332
VUES DU MUSÉE GERMANIQUE : LE CHÂTEAU D'EAU. (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 333
LA FONTAINE DU POÈTE GRÜBEL, ÉRIGÉE EN 1881. (D'après une photographie). 335
LA SIRÈNE NUREMBERGEOISE ÉTREIGNANT DEUX CIGOGNES. FAÏENCE DU XVIe SIÈCLE (Collection E. Müntz). (Dessin de Paris) 336
VUE DE LA VILLE D'ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Wurtzbourg). 337
DRAGEOIR NUREMBERGEOIS DU XVIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 337
POÊLE EN FAÏENCE DU XVIIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). . . . 338
RESTITUTION D'UNE CUISINE DU XVIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 338
UNE ENSEIGNE NUREMBERGEOISE EN FER FORGÉ (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 339
UN CHANDELIER DU MOYEN ÂGE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 339
LIT DE PARADE DU PATRICIEN PAUL SCHEURL, XVIIIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 340
L'ANCIENNE CHAPELLE DES CHARTREUX (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). . . . 341
LE MARIAGE MYSTIQUE DE SAINTE CATHERINE. SCULPTURE EN BOIS DU XVe SIÈCLE. (Musée Germanique). 342
VUE D'UNE COUR DU MUSÉE GERMANIQUE. (Dessin de Boudier, photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 343
SAINTE ROSALIE ET SAINTE MARTHE, FRAGMENT DU RETABLE DES PERINGSDORFF (1487), PAR WOLGEMUT (Musée Germanique) 344
SAINT CHRISTOPHE, PAR BURGMAIR (Musée Germanique) . . 345
L'ÉDUCATION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE ET DE MARIE SALOMÉ, PAR B. STRIGEL (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg) 346
L'ÉGLISE SAINT-JEAN, À ANSPACH. (Dessin de Taylor, photographie F. Albert, à Würtzbourg). 347
CHAISE DITE DE LUTHER (COPIE), XVIe SIÈCLE (Musée Germanique). (Photographie Christophe Müller, à Nuremberg). 348

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR *M. L. FOURNEREAU*

MUSICIENS SIAMOIS. (D'après une photographie) 349
TYPE DE LAKHON (FEMME). (D'après une photographie) . . 349
ITINÉRAIRE DE M. FOURNEREAU (CARTE). 350
PASSEPORT SIAMOIS 351
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor) 352
PANORAMA DE PAK-NAM-PHÔ. (Dessin de Taylor). 353
MASQUES DE THÉÂTRE. (D'après une photographie). . . . 354
ACTEURS SIAMOIS. (D'après une photographie) 355
MONNAIES SIAMOISES. (Dessin de Faucher-Gudin) 356
CHARRUE EMPLOYÉE POUR CREUSER LE LIT DES RIVIÈRES. (Dessin de Malteste). 357
BARQUE DE VOYAGE. (Dessin de Malteste). 358
SAN-CHAO. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie). 359

*

KAMPHÈNG-PHËT. (Dessin de Taylor) 359
PORTEUSES DE PAILLOTES POUR TOITURES. (D'après une photographie) 360
VILLAGE DE BANG-THANÔT. (D'après une photographie). . 361
STATUE DE VISHNOU TROUVÉE À SAJJNÂLAYA. (D'après une photographie). 361
STATUE DE ÇIVA. (D'après une photographie). 362
BANG-THANÔT, LES GRENIERS À RIZ 363
MUANG-THANI. (Dessin de Berteault). 363
CHEVAL SIAMOIS. (Dessin de Malteste) 364
ENFANTS NOUS AIDANT À DÉCOUVRIR LES RUINES. (D'après une photographie) 365
RIVIÈRE DE BANG-SAM-PHUANG. (D'après une photographie). 366
IRRIGATION DES RIZIÈRES. (Dessin d'Oulevay). 366
MONUMENTS DE SUKHÔTAÏ : INTÉRIEUR DU MONDÔB DU VÂT-SI-JUM. — PHRA-CHÉDI CENTRAL DU VÂT-JAÏ. — LE BÔT DU VÂT-SI-JUM. — LE GRAND PHRA-CHÉDI DU VÂT-JAÏ. (Dessin de Boudier). 367
SIAMOIS EN PRÉVENTION. (Dessin de Malteste). 368
SUKHÔOTAÏ : L'ENTRÉE DU HAMEAU. — L'ÉTANG SACRÉ. . . 369
JÀTAKAS ET INSCRIPTIONS THAÏES. (D'après une photographie). 371
HALTE À TUNG-KRAT. (Dessin d'Oulevay). 372
ENFANTS À BANG-NONG-XANG. (Dessin de Malteste). 373
RÉCOLTE DU VIN DE PALMIER. (Dessin d'Oulevay) 373
SANGKHALÔK : COLONNE PRÈS DU MUR D'ENCEINTE. (D'après une photographie). 374
BANG-TAO-RIENG : LES FOURS. (D'après une photographie) . 374
LES CASCADES ROYALES À SANGKHALÔK. (D'après une photographie) 375
LE TUMULUS DU VÂT-PHRA-PRANG. (D'après une photographie). 376
SANGKHALÔK : LA PORTE ORIENTALE DU VÂT-PHRA-PRANG. — LE VÂT-JÔT-KHAO-PHASI. (D'après une photographie). . . 377
PARTIE INFÉRIEURE DE LA PORTE DU VÂT-PHRA-TEN. (Dessin de Gotorbe). 378
MONUMENTS DE SANGKHALÔK : LE VÂT-PHRA-CHÉDI-CHET-THÈO, LE VÂT-PHRA-PRANG, LE VÂT-XANG-LOM. (Dessin de Boudier). 379
LAOTIENS ET SIAMOIS TATOUÉS. (Dessin de Gotorbe) . . . 380
UTTARADITH : LE MË-PING. — MUANG-PHIXAÏ. (Dessin de Th. Weber). 381
LAOTIENNES DE MUANG-LABLË. (Dessin d'Oulevay). 383
CARAVANE DE ZÉBUS. (Dessin d'Oulevay). 384
FONCTIONNAIRES SIAMOIS. (Dessin de Gotorbe) 385
BOUDDHA (PHITSANULÔK). (D'après une photographie). . . 385
CLOCHE PROVENANT DE PHITSANULÔK. (D'après une photographie) 387
KHAO-LUK-XANG (LE ROCHER SACRÉ). — PHITSANULÔK : LE CLOÎTRE KHAO-LUK-XANG. (D'après une photographie). . 388
MARCHÉ DE NAKHON-SAVAN 389
LE MË-NAM À NAKHON-SAVAN. (Dessin de Berteault) 389
JARDIN D'ARÉQUIERS ET DE BÉTEL. (D'après une photographie). 390
AYUTHIA : PHUKHAO-THONG. (D'après une photographie). . 390
LOPHABURI : LE VÂT-NA-PHRA-THAT. — LE VÂT-PHRA-PRANG-SAM-JÖT. — LE MONDÖB DU PHRA-BÂT. — PHRA-BÂT. (Dessin de Boudier) 391
LE KRAAL DE PHANIET. (Dessin de Malteste). 392
AYUTHIA. (D'après une photographie). 393
ÉLÉPHANT BLANC. (D'après une photographie) 395
LA MISSION DU R. P. QUINTRIE. (Dessin de Berteault). . . 396

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR *M. E. MERCIÉ*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

RONDE DES MATELOTS. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . 397
POINTE DE L'ARCHE (PORT-CHRISTMAS). (Dessin de Taylor). 397
CARTE DES ÎLES KERGUELEN 398
PRISE DE POSSESSION DES ÎLES KERGUELEN. (Dessin de Boudier). 399
PANORAMA DE PORT-GAZELLE. (Dessin de Taylor) 400
PORT-CHRISTMAS. (Dessin de Boudier). 401
LUTTE CONTRE LES ALBATROS. (Dessin de Mme Paul Crampel) 402
LA TEMPÊTE. (Dessin de Mme Paul Crampel). 403
DESCENTE PÉNIBLE. (Dessin de Mme Paul Crampel). . . . 404
DÉPÔT DE VIVRES ÉTABLI DANS L'ÎLE AMSTERDAM. (Dessin de Mme Paul Crampel). 405
ÉTABLISSEMENT ALLEMAND DE PORT-BETSY EN 1874. (Dessin de Taylor) 408

EN ÉCOSSE

PAR *MARIE ANNE DE BOVET*

RUE PRINCIPALE DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier). . . 409
NETTOYAGE DU POISSON. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 409
SCALLOWAY. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol). 411
FEMME DE LERWICK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 412
CHÂTEAU DE SINCLAIR. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 413
TOUR PICTE DE MOUSA, À LERWICK. (Dessin de G. Vuillier). 414
CROFTER SHETLANDAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 415
THE HOLM OF NOSS-SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian) 416
LA CÔTE EST JALONNÉE DE BASTILLES EN RUINES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 417
LERWICK. (Dessin de G. Vuillier) 419
PONEYS DES SHETLAND. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 420
LA CÔTE DE SKYE À PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 421
MOUETTES. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . 421
LES MONTS CUCHULLIN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Romagnol) 423
CROFTER À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 424
PROPRIÉTAIRE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 425
PAYSAGE DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 426
LE LAC CORUISH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 427
MOUTON DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 428
BŒUFS DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 429
LE LAC SCAVAIG. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 431
UN SOIR DANS LA BAIE DE PORTREE. (Dessin de G. Vuillier, Gravure de Devos) 432
CIEL D'ORAGE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 433
MUSICIENS AMBULANTS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 433
TOURISTE ÉCOSSAIS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 435
ROCHERS DITS « OLD MAN OF STOR », À SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 436
CHÂTEAU DE DUNVEGAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 437
PAYSAGE PRÈS DE FOYERS. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 438
LE QUIRAING. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . 439
STATION DE CORPACK. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 441
HABITANT DE SKYE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 443
LE CANAL CALÉDONIEN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 444
OBAN. (Dessin de G. Vuillier). 445
VOYAGEUSE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . 445
LE LAC ETIVE. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 446
CIEL NOCTURNE À OBAN. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 447
BALLATWLISSCH. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Florian). 448

Le lac Awe. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . 449
Staffa. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . . 450
Glencoe. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 451
La grotte de Fingal. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 453
Kerrara. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) . . . 454
Joueur de pibroch. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau) 455
Le steamer. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . 456
Le lac Lomond. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 457
Le timonier. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 457
Chapelle Saint-Oran 458
La croix d'Iona. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 459
Sépulcre des Mac-Lean. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos) 460
Paysage à Inverary. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 461
Glasgow le soir. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Rousseau). 462
Le lac Katrine. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 463
Femme d'Iona. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). 464
Soir à Kelian — West-end Park (Glasgow). (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 465
Brouillard à Glasgow. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Ruffe) 467
Touristes. (Dessin de G. Vuillier, gravure de Devos). . . 468

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

par *M. ÉMILE DESCHAMPS.*

Charpentiers, à Kyrinia. (D'après une photographie) . . 469
Tour ancienne à l'intérieur de la ville de Kyrinia. (Dessin de Taylor). 469
Passe de Kyrinia. (Dessin de Taylor). 471
Le port de Kyrinia. (Dessin de Berteault) 472
Vue de Kyrinia. (D'après une photographie). 473
Arabe marchand de chaussures. (D'après une photographie). 473
Dalle tombale d'Alexandre Flatri dans l'église grecque d'Acheropiitou. (Dessin de Faucher-Gudin) 474
Nécropole phénicienne à Kyrinia. (Dessin de Barclay). . 474
Vue de l'abbaye de Bellapaïs. (Dessin de Boudier) . . . 476
Tombeau de Saint-Elavios. (D'après une photographie). . 476
Vue sur le monastère d'Acheropiitou. (Dessin de Taylor) . 477
Armes des Lusignan relevées à Bellapaïs. (Dessin de Faucher-Gudin) 478
Château de Saint-Hilarion. (Dessin de Boudier) 479
Château des Lusignan, à Kyrinia. (Dessin de Taylor) . . 480
Keradji et ses bêtes. (Dessin d'Oulevay) 481
Turcs de Levka. (Dessin de Ronjat). 481
Sur la route de Pyrgos à Pomos. (D'après une photographie). 483
Indigènes du Tylliria. (Dessin d'Oulevay). 484
Vue de Polis. (Dessin de Berteault). 485
Vue de Levka. (D'après une photographie) 486
Fabrique de poterie. (Dessin d'Oulevay) 487
Agrina. (Dessin de Millot) 488
Le monastère de Kykkos. (Dessin de Berteault) 488
Vue dans le Troodos et campement militaire. (Dessin de Boudier) 489
Village olympien de Prodromos. (Dessin de Berteault). . 490
Government House au Troodos. (Dessin de Boudier). . . 491
Monastère du Trooditissa. (Dessin de Berteault). 492
Vue générale de Paphos. (Dessin de Boudier). 493
Joueur de flûte. (Dessin d'Oulevay). 493
Porte de l'ancienne ville, à Limassol. (Dessin de Taylor). 495
Vue générale de Limassol. — Le fort, à Limassol. (Dessin de Berteault) 496
Paysans chypriotes. (Dessin de Ronjat). 497
Tour des Templiers, à Kolossi. (Dessin de Taylor) . . . 498
Vue sur Paphos (Néo-Paphos). (Dessin de Berteault) . . . 498
Menhirs percés à Kouklia. — Temple d'Aphrodite, à Kouklia (Palæo-Paphos). (Dessin de Berteault) 499
Le « Loutron » à Salamis. (D'après une photographie) . 500
Nécropole phénicienne de Ktima et chambre funéraire près de Paphos. (Dessin de Boudier) 501
Femme de Rhizokarpasso. (Dessin d'Oulevay) 502
Stade d'Apollon et vue sur Hieros-Kypos. (Dessin de Taylor) 503
Enceinte phénicienne à Akrotiri. (Dessin de Taylor). . . 504

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

par *M. F. DE LONGE*

La diligence de Georgetown. (Dessin d'A. Paris) 505
Dans la Sierra, au-dessus de Redent. (Dessin de Boudier). 505
Califopnie et Sierra Nevada 506
Le pont Ralston, sur le Long Cañon. (Dessin de Boudier). 507
Pont sur l'American River — Ralston Divide, vue prise de Kentucky Flat. (Dessin de Boudier) 508
Auberge-poste de Greenwood, entre Auburn et Georgetown. (D'après une photographie) 509
Campement de mineurs dans la Montagne. (D'après une photographie). 510
Un « yellow pine » tombé. — Le « ridge de Ralston Divide ». (Dessin de Gotorbe). 511
Recherche de l'or à l'aide du pan. (D'après une photographie) 512
La laverie de Willard. (Dessin de Boudier) 513
La cabine de Willard. (D'après une photographie) . . . 515
Nos montures. (D'après une photographie) 516
Le sluice de Diana (le Vieux Pit). (Dessin de Berteault). 517
Le Pavillon du Club. (Dessin de Boudier). 517
Tahoe, vue prise au bord du lac. (Dessin de Boudier). . 518
Soda Springs. (Dessin de Boudier) 519
A la chasse au cerf. (D'après une photographie) 520
Rubicon Springs. — Le monolithe de 100 pieds. (Dessin de Berteault). 521
Le campement des cow-boys. (Dessin d'A. Paris). 522
Les bains Sutmo, à San-Francisco. (Dessin de Gotorbe). 523
La hutte de Marshall. (Dessin de Thiriat). 524
Exploitation minière de Junction-City. (Dessin de Berteault) 525
Exploitation hydraulique Lagrange. (Dessin de Boudier). 527
Le Pacifique. (Dessin de Boudier) 528

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

par *M. AUG.-F. JACCACI*

traduit par M. arsène alexandre

La diligence d'Argamasilla 529
Gregorio, l'amo du Parador del Carmen. 529
La cuisine du Parador del Carmen 530
Une Galéna 531
Moulin à plâtre 531
Un des rares bons moments des femmes 532
Muletiers dans la posada d'Argamasilla. 533
La place d'Argamasilla le jour du marché. 534
La Bodega à Manzanarès 535
L'écurie de la Posada à Argamasilla 536
La boutique du barbier d'Argamasilla 536
Don Rodrigo de Pacheco. 537
L'entrée de la prison de Cervantes 537
La prison 537
Curiosité. 538
La nièce du prêtre 539
Danse dans la posada. 540
Les lagunes de Ruidera. 541
Chevrier 541
La route près des moulins à foulon. 543

Le char d'Ézéchiel . . . 543
Paysage typique sur le chemin de Ruidera . . . 544
Une rue de Montiel . . . 544
L'ermitage de Saelices . . . 545
Le château de Montiel . . . 546
Scènes de la rue à Ruidera . . . 547
Vallée supérieure du Guadiana . . . 548
Entrée de la cave de Montesinos . . . 548
Un coin de Montiel . . . 549
Sur la route de Villahermosa . . . 549
Montiel . . . 550
Montiel . . . 550
A l'approche de Villahermosa . . . 551
Villahermosa . . . 551
Huttes de bergers sur la route de Villahermosa . . . 552
La danse à Herencia . . . 553
Un moulin à Crijitano . . . 553
La route royale . . . 554
L'Ayuntamiento, Alcazar de San Juan . . . 555
Façade de la fonda, Alcazar de San Juan . . . 555
Tour, Alcazar de San Juan . . . 556
A Crijitano . . . 556
Près de Crijitano . . . 556
Place de Herencia . . . 557
Les moulins de Crijitano . . . 558
Entrée à Crijitano . . . 558
Repas des laboureurs . . . 559
Toboso . . . 560
La posada du Toboso . . . 560
Rue de Toboso . . . 561
Cour de la posada . . . 561
Place de Toboso, l'église . . . 561
Maria . . . 562
Juana . . . 563
Église à Crijitano . . . 564
Départ d'El Viso . . . 565
Malagueña . . . 565
La Sierra Morena, vue de la station d'Almuradiel . . . 566
Un coin d'El Viso . . . 567
En vue d'Almuradiel . . . 567
Un arriero . . . 568
Cervantes . . . 568
Notre chambre à El Viso . . . 569
La pia de Pianero . . . 570
Dans la Sierra . . . 570
Un départ dans la Sierra Morena . . . 571
Les toreros regardant l'étranger mangeant . . . 572
Arrivée des gitanos à la venta . . . 572
Los Organos . . . 573
Los Organos . . . 573
Scène à la venta de Cardenas . . . 574
Scène à la venta de Cardenas . . . 574
Sur la route de los Molinos . . . 575
Danse à Séville . . . 575
Les toreros . . . 576
Scène nocturne, venta de Cardenas . . . 576

CHEZ LES BOURIATES DE L'AMOUR

PAR *M. CHIMKIÈVITCH*

Un relais dans la steppe. (Dessin d'Oulevay) . . . 577
Le saint Nicolas bouriate. (D'après une photographie) . 577
Carte-itinéraire de l'auteur . . . 578
Un Bouriate. (Dessin d'Oulevay) . . . 579
Coiffure d'une fiancée kirghize. (D'après une photographie). 580
Femmes bouriates en riche costume de fête . . . 580
Fillette bouriate. (D'après une photographie) . . . 581
Le prince Sotieff et sa famille. (D'après une photographie). 581
Une fête chez les Bouriates. — La lutte. — Distribution de l'eau-de-vie. (Dessin de Thiriat) . . . 582
Fillette à cheval. (D'après une photographie) . . . 582
Cavaliers et femmes bouriates à cheval. (Dessin de Gotorbe) . . . 583
Voiture bouriate. — Chameau transportant de la glace. (Dessin de Thiriat) . . . 584
Maisons bouriates. (D'après une photographie) . . . 585
Drapeau bouriate . . . 586
Drapeau bouriate . . . 587
Labourage dans la steppe . . . 588
La résidence Chikourida. — Bateaux en écorce. (Dessin de Berteault) . . . 589
Toungouse en costume de chasse d'hiver. (D'après une photographie) . . . 589
Femme iakoute en costume de fête. (D'après une photographie) . . . 590
Types toungouses. (D'après une photographie) . . . 591
Femme toungouse. (D'après une photographie) . . . 591
Un lac dans les montagnes. Les glaces éternelles. (Dessin de Boudier) . . . 592
La rivière Boureïa. — Traversée des rapides. (Dessin de Boudier) . . . 593
Vue générale des mines d'or de Niman. (Dessin de Boudier) . . . 594
La chasse à l'élan chez les Toungouses. — Le chasseur. — Piège. (Dessin de Gotorbe) . . . 595
Iakoute nomade. (Dessin d'Oulevay) . . . 596
Un renne sacré. (Dessin de Thiriat) . . . 597
Marchands iakoutes . . . 599
Huttes toungouses. (Dessin de Berteault) . . . 600
Départ des mines d'or. (Dessin d'Oulevay) . . . 601
Iakoute à renne. (Dessin de Thiriat) . . . 601
Le plus haut point des Kinghan. (Dessin d'Oulevay) . . 603
La hutte de l'homme isolé. (Dessin de Boudier) . . . 604
Les chasseurs à l'ours. (D'après une photographie) . . . 604
Le fleuve Amgoun. — Rapide de la Kerbi. (Dessin de Boudier) . . . 605
La forêt sibérienne. (Dessin de Berteault) . . . 606
La traite des rennes. — Transport des enfants. (Dessin de Gotorbe) . . . 607
Les Negdas chasseurs. (D'après une photographie) . . . 608
Hutte de Negdas. (Dessin de Berteault) . . . 609
Toungouse s'apprêtant à scier les cornes d'un renne. (Dessin de Thiriat) . . . 610
Huttes Toungouses. (Dessin de Thiriat) . . . 611
Chien de chasse des Toungouses. (Dessin de Gotorbe) . . 612
Traîneau attelé de chiens. (Dessin d'Oulevay) . . . 613
Femme golde en robe de peau de poisson. (D'après une photographie) . . . 613
Type golde (Soakta-Odchal). (D'après une photographie). 614
Femme golde et son enfant. (D'après une photographie). 615
Maison et grenier goldes. (D'après une photographie) . . 616
Une rue dans un village golde. — Séchoir à vêtements. (Dessin de Boudier) . . . 617
Un fiancé golde attendant le cortège nuptial. (D'après une photographie) . . . 618
La mariée et ses parents. (D'après une photographie) . . 618
Famille golde. — Préparation des peaux de poissons. (Dessin de Gotorbe) . . . 619
Un chamane. (D'après une photographie) . . . 620
Traversée du fleuve Amour pendant la gelée. (D'après une photographie) . . . 621
Idoles goldes. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 622
Sépulture aérienne. (D'après une photographie) . . . 623
Femme traînant du bois. (D'après une photographie) . . 624

TABLE DES MATIÈRES

EN ALLEMAGNE

Voyage aux villes historiques de la Franconie.

NUREMBERG

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

I. De l'autre côté de la frontière. — Changement de perspective et changement de tonalité. 313

II, III, IV, V, VI, VII. Nuremberg 315

VIII. Anspach. 342

LES VILLES MORTES DU SIAM

PAR *M. L. FOURNEREAU*

De Bangkok à Pak-nam-phô. 349

AUX TERRES DE KERGUELEN

Iles de Saint-Paul et d'Amsterdam

PAR *M. E. MERCIÉ*

ENSEIGNE DE VAISSEAU

Voyage exécuté en 1893. 397

EN ÉCOSSE

PAR *MARIE ANNE DE BOVET*

XXIV. Lerwick. — Les gaietés de l'Armée du Salut. — Journée de sabbat. — Vues de mer. — Les oiseaux sacrés du port. — Pilleurs d'épaves. — Le hareng et le mouton. — Scalloway. — Les poneys. — A travers l'archipel. — Terres amphibies et incohérentes. — La légende de sainte Sunniva. — Centenaires. — Simplicité des Shetlandais 409

XXV. Sirènes et marsouins. — Effets de brume et d'aurore. — La ville des harengs. — La baie de Sinclair et ses châteaux. — Les hauts plateaux de Caithness. — La « montagne d'épouvante ». — Le loch Carron 418

XXVI. Un explorateur des Highlands il y a cent ans. — « Le gros Saxon ». — Du peu de goût de nos pères pour la nature. — Monomanie sylvicole. — Les Cuchullin Hills. — Le lac Coruisk. — Fjords et îles. — Solitude, silence. — Escobarderies d'aubergistes. 421

XXVII. *Sacrament Sunday*. — Gentlemen en kilt. — Le fléau des *midges*. — Une descendante de Flora Macdonald. — Sommerled, le lord des Iles. — Les Macdonald de Clanranald. — L'odyssée du prince Charles-Édouard. — Quatre mois d'angoisse et de misère. — Chevalerie highlander. — L'avant-dernier Stuart déguisé en femme de chambre. — Les Macdonald de Kinsburgh. — Le salut. — Flora à la Tour de Londres. — Ingratitude royale. — Une vieille jacobite. . . . 426

XXVIII. Ascension du Quiraing. — Navigation crépusculaire. — Un caravansérail encombré. — Par monts et par vaux. — Le loch Maree 433

XXIX. Le canal Calédonien. — De lac en lac. — Les Fraser et les Grant. — Chutes de Foyers. — Écluses fluviales et cataractes célestes. — Les Macdonnell et les Cameron. — Le Ben Nevis. — Ciels de peintre. — Coucher de soleil impressionniste . 435

XXX. Oban. — Le microbe locomoteur. — Les ardoisières de Ballachulish. — La vallée de Glencoe et le massacre des Macdonald. — Le saint Médard saxon. — Une excursion mouillée. — Le loch Awe et la passe de Brander. 442

XXXI. L'île de Mull et la presqu'île de Morven. — L'épopée d'Ossian. — Staffa et la grotte de Fingal. — Iona, la Jérusalem du Nord. — Légende de saint Columba. — Églises ruinées et sépulcres vides. — Terres incohérentes 449

XXXII. Glasgow. — Un peu de statistique. — La cathédrale Saint-Mungo. — Misère. — Beaux quartiers 460

XXXIII. Alexandria et l'andrinople. — Les Campbell de Tullichewan. — Le pays de Lennox. — Les Mac-Gregor, « enfants du brouillard ». — Le lac et le Ben Lomond. — Le loch Katrine et la Dame du lac. — Le défilé des Trossachs. — Le château de Stirling et les Stuarts. — Adieu à l'Écosse. 465

QUINZE MOIS A L'ILE DE CHYPRE

Kyrinia, Paphos, Nicosie, Limassol, Le Karpas

PAR *M. ÉMILE DESCHAMPS.*

XI. De Nicosie à Kyrinia. — Politesse chypriote. — La passe de Kyrinia. — A Kyrinia. — Visite à la forteresse. — Les prisonniers. — Dans la nécropole phénicienne. — Le port. — Les Maronites à Chypre. — Le monastère d'Acheropiitou. — Intérieur d'église grecque. — Une dalle française. — Le tombeau de Saint-Evlavios. — Idées chypriotes. — Arrivée au monastère du Sinaï. — Au monastère de Kathari. — Autour d'un baptême. — La fête à Larnaka-tis-Lapithou. — Ruines. — Inscription phénicienne. — Laharopétra. — Inscription bilingue. — Fermage des monastères à Chypre. 469

XII. Un moukhtar spirituel. — Réception aimable à Fungi. — Récolte des caroubes. — Aux ruines du château de Saint-Hilarion. — Croyances et superstitions. — Le maos. — État de l'agriculture à Chypre. — A l'abbaye de Bellapaïs . . . 477

XIII. Nouveau départ de Nicosie. — Morfou. — État de l'agriculture. — Les rivières de Chypre. — Huilage des figues. — Succursale du monastère de Kykkos. — Karavostasi. — Sur l'emplacement de Soli. — Dans le Tylliria. — Le *ladanum*. — Arrivée à Pomos. — Le porc. — Dans le district de Paphos. — Les Paphiotes. — La criminalité à Chypre. — Polis. — Le Khrysokhou. — Moulin à huile en plein vent. — Huile et oliviers. — La presqu'île Akamas. — La « Fontaine amoureuse » et la « Source des Amours » 480

XIV. A Lefka. — En route pour le monastère de Kykkos. — Au monastère. — Souvenir du massacre des évêques. — Organisation hiérarchique. — La

madone de Kykkos. — Croyances chypriotes. — L'*agrina* de Chypre. — Au Trôoditissa. — Mauvaise journée, mauvaise nuit. — Sur l'Olympe. — Campements militaires. — Du Trôodos à Limassol. — Le vin de Chypre. — Retour à Larnaka 485

XV. De Larnaka à Limassol. — Limassol. — En route pour Paphos. — La tour de Kolossi. — Sur l'ancienne commanderie des Templiers. — L'emplacement du temple d'Apollon Hylate. — Ruines. — A Kouklia. — Palæo-Paphos. — Le temple d'Aphrodite. — Ruines mégalithiques. — Les menhirs percés. — Ktima et Néo-Paphos. — Ruines considérables. — Fièvre. — Le jardin sacré de Vénus. — Retour à Larnaka 493

XVI. En route pour le Karpas. — Les ruines de Salamis. — Hospitalité écossaise. — La pêche des éponges à Chypre. — Enceinte phénicienne et menhir à Akrotiri. — A Haghios-Theodoros. — Yalousa. — Les Karpasiotes. — Arrêtés par la pluie. — Au monastère d'Éléousa. — Au cap Andréas. — Intelligence monacale. — Légende de saint André l'apôtre. — Retour. — Animaux domestiques dans le Karpas. — Toujours la pluie. 497

EN CALIFORNIE

Quelques courses en Sierra Nevada

PAR *M. F. DE LONGE*

I. Auburn. — Georgetown. — Le front du Middle Fork et le train Wells-Fargo. — Le village. — Passage du Long Cañon. — Le Rechton Divide. — La prospection. — Une laverie d'or. — Le ridge du Divide 505

II. Le Danver Lake. — Le lac Tahoe. — Le passage de la Sierra par le Bear Creek. — Les moustiques sur la neige. — La grouse. — Ioda Springs. — Retour au Divide 518

III. Une partie avec les cow-boys. — La cuisine au camp. — Recettes. — La conduite du troupeau. — Le whist. — La torche et le revolver. — Chasses en Sierra. — Le mouton noir. — La pierre plantée. — La hutte Marshall. — La chasse à l'ours. — Rencontre imprévue. — Les exploitations hydrauliques. — Junction City. — Minersville. — Travaux français. — Chasses heureuses. — Lions prudents. — Au revoir. . . . 522

AU PAYS DE DON QUICHOTTE

PAR *M. AUG.-F. JACCACI*

TRADUIT PAR M. ARSÈNE ALEXANDRE

I. En route pour Argamasilla : Madrid; Ciudad Real, Manzanares. — Une Bodega. — La voiture de poste 529

II. Argamasilla. — Gregorio. — Le *Parador del Carmen*. — La vie dans une posada. — L'idée qu'on se fait de Don Quichotte dans le peuple. — Hommes et femmes. — La religion. — Propriétaires et fermiers. — La Casa de Medrano. — Don Rodrigo de Pacheco. — Le lieu de naissance de Cervantes 531

III. La Caverne de Montesinos. — Le chariot d'Ézéchiel. — Les guardias civiles. — Ruidera. — Osa de Montiel. — La Caverne. — Les lagunes de Ruidera 541

IV. Montiel. — Cortijo de San Pedro. — L'Ermitage de Saelices. — Un meurtrier. — Les lagunes. — Le château de Rochafrida. — Les bergers taciturnes. — Villahermosa. — Le château de Montiel. — Pierre le Cruel et Henri de Transtamarre. — Les vieux romans de chevalerie. — Retour. — L'héritage des Maures 544

V. Toboso : La plaine de la Manche. — La Venta de Quesada. — La grand'route royale. — Herencia. — La fête de saint Jacques. — L'Église. — Les guitaristes. — Alcazar de San Juan. — Les moulins à vent. — Campo de Crijitano. — Toboso. — Une auberge modèle et un aubergiste fanatique. — Une Quinteria. 550

VI. La Sierra Morena. — Les adieux d'Ézéchiel. — Valdepeñas. — Almuradiel. — Le vieux José. — La Sierra. — Viso del Marques. — Doña Teresa. — La foire. — Le théâtre en plein air. — Excursion aux jardins de la montagne. — Los Molinos. 565

VII. La grand'route royale. — Paysages de montagnes. — Venta de Cardenas. — Apprentis toreros. — Une famille de Bohémiens. — Despeñaperros. . 574

AU PAYS DES BOURIATES

PAR *M. CHIMKIÉVITCH*

I. Chez les Mongols Bouriates pasteurs. — La distribution géographique des indigènes du fleuve Amour. — Départ de Tchita pour les steppes des pasteurs. — Première rencontre des Mongols Bouriates. — Changement de chevaux dans les steppes. — Une station de poste. — Arrivée au village bouriate. — Le séjour. — Les tentes et maisons des pasteurs. — Femmes et filles bouriates; leur vêtement, leur famille et leurs ornements. — *Les hommes, leur vie, leur vêtement.* — Dressage des chevaux. — Division administrative des pasteurs. — Leur chef et l'assemblée du peuple. — La *douma*. — Moyens de transport. — Le cheval, le bœuf et le chameau. — Religion des Bouriates. — Le bouddhisme sous forme de lamaïsme chez les Bouriates. — Une fête religieuse dans un temple et dans la steppe, le service religieux, les courses, la lutte 577

II. Départ de Blagovechtchensk. — Aperçu général sur les fleuves de montagnes. — Les marais. — La glace éternelle. — Les difficultés du voyage. — Arrivée dans un centre des mines d'or. — Le départ de mon compagnon dans un bateau en écorce de bouleau des indigènes. — Préparatifs et départ en bateau. — Grave accident. — Lutte avec le courant. — Campement involontaire sur une île inondée. — La colombe sauvage et la grenouille bons prophètes. — Une nuit terrible. — Les ennemis microscopiques du voyageur, le cousin et le moustique. — Moyens de se préserver d'eux. — *Légende toungouse sur le moustique.* — Première rencontre avec les Toungouses chasseurs. — Séjour chez eux. — Bonne chasse et fête. — Contes et légendes toungouses sur les accidents de chasse. — Arrivée à la résidence Oumalta. — Rencontre de chameaux et rennes travaillant ensemble. — Arrivée aux mines d'or de Niman. — Les mines et la foire indigène. — Visite chez les Iakoutes. — Une école iakoute dans une tente. — Le prêtre missionnaire. . . 589

III. Départ des mines d'or de Niman. — La traversée des monts Khingan. — Les difficultés de la traversée. — Rencontre de Toungouses. — Un solitaire. — Crue d'un ruisseau. — Chasse à l'ours pêcheur. — Les perdrix dites *karjaga*. — Les mines d'or de l'Amgoun. — Les fêtes d'ouvriers. — Les brigands vendeurs d'alcool. — Le long de l'Amgoun. — Un village déserté par les indigènes. — Un séjour chez les Negdas et les Iakoutes d'un village indigène de ce fleuve. — Retour à Niman et départ pour la Silindja. — Les caravanes de rennes. — Rennes de selle et d'attelage. — Dans un village de Toungouses au milieu des rennes. — L'arrivée de l'hiver. — Difficultés de la traversée. — La Silindja. — Rencontre avec les brigands et leur fuite 601

IV. Quelques mots sur les Toungouses pêcheurs. — Les causes de la transformation des chasseurs nomades en pêcheurs. — Excursion chez les Goldes. — Arrivée dans un village. — Insalubrité des maisons. — Les chiens comme animaux de transport. — Nourriture de chiens. — Incident.

— Chiens voleurs. — Concert des chiens. — Première rencontre avec un devin toungouse. — Le chamane. — Le vêtement des Goldes. — Les peaux de poissons. — Légende toungouse sur l'opium. — Les superstitions et la vie des Goldes. — Le mariage. — Arrivée d'une jeune mariée dans le village de son mari. — La rencontre de la jeune mariée. — Une noce. — Idées sur l'âme et l'immortalité. — Le chamane et son rôle. — La sépulture aérienne. — Le service du devin. — Les obsèques. — La cérémonie de la conduite de l'âme dans le pays des âmes. . . . 613

TABLE DES GRAVURES. I

Paris. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

NOUVELLE SÉRIE — 3e ANNÉE

1er SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND



1898

Droits de [illegible] et de reproduction réservés.



- Fermer -



ATHÈNES : MANIFESTATION DEVANT LE PALAIS-ROYAL (PAGE 3). — DESSIN DE JOUAS.

COMMUNE DE COLOMBES
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
6515

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

I

Quelques mots de préambule. — Trois heures à Corfou. — Au Pirée. — Les manifestations à Athènes. — En route pour la Crète. — Du Pirée à la Canée. — Arrêt à Milo. — Une promenade à la Canée. — La question de l'autonomie. — L'incendie du konak.



ATHENA MÉLANCOLIQUE.
MARBRE DU MUSÉE D'ATHÈNES.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il ne saurait entrer dans ma pensée d'écrire ici l'histoire de la guerre gréco-turque : d'autres plus qualifiés pourront entreprendre pareille tâche. Mon rôle, infiniment plus modeste, doit se borner à mettre sous les yeux du lecteur les notes et impressions recueillies çà et là pendant les quelques mois où il me fut donné de suivre sur place, tantôt en Crète, tantôt en Macédoine, en Thessalie, en Epire, à Athènes, les douloureux événements dont la Grèce supporte aujourd'hui les écrasantes conséquences.

Il importe donc, sans rappeler les causes plus ou moins lointaines du conflit, d'aborder sans plus tarder notre récit, avec la résolution bien arrêtée de nous en tenir à l'exposé des faits sans nous laisser entraîner à des considérations d'ordre politique, qui seraient déplacées dans la publication où nous recevons l'hospitalité.

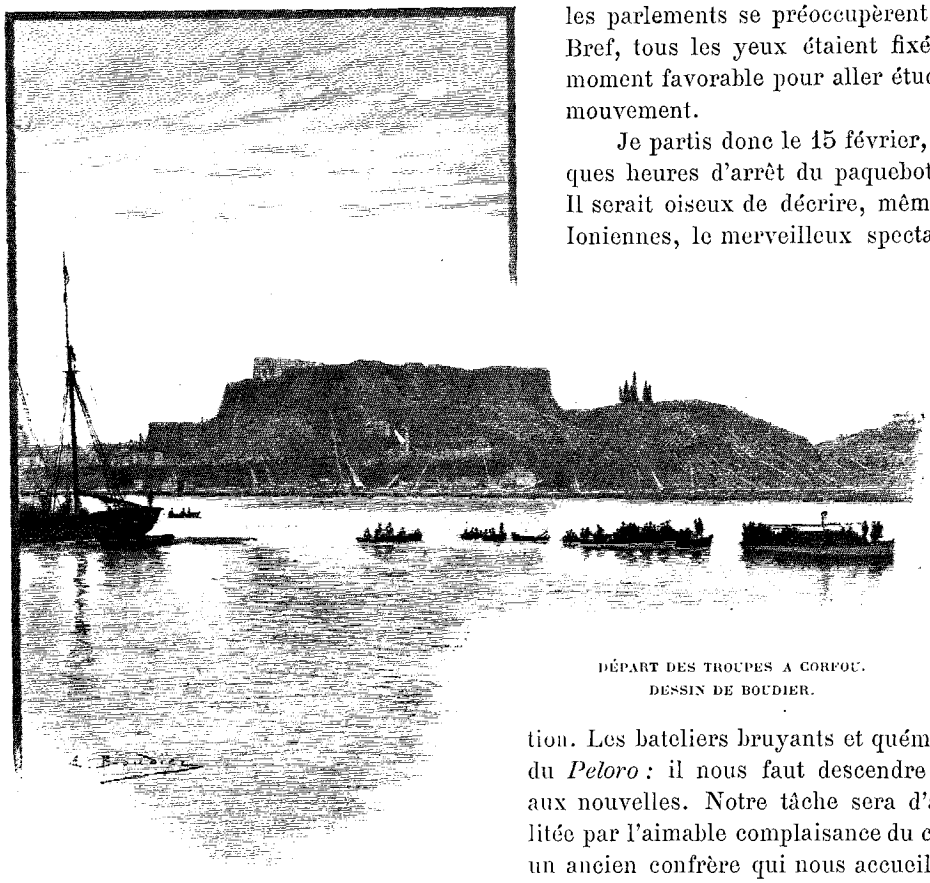
C'est au commencement de février 1897 que la Crète, tant de fois déjà mise à feu et à sang par de périodiques insurrections, fut de nouveau agitée par des troubles graves dans les villes et dans les campagnes.

Coup sur coup on apprend que des rixes sanglantes ont éclaté à Retimo et à la Canée, que les musulmans et les chrétiens sont aux prises sur plusieurs points et que la Grèce, trouvant le moment opportun pour s'annexer l'île, a envoyé des vaisseaux dans les eaux crétoises et des troupes de débarquement destinées à appuyer les efforts des insurgés.

Tous ces faits causèrent en Europe une émotion profonde, car on y vit justement le prélude d'une guerre en Orient dont il était difficile de prévoir les répercussions : en France, en Angleterre, en Italie et en Autriche

[1] *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RÉSERVE



DÉPART DES TROUPES A CORFOU.
DESSIN DE BOUDIER.

les parlements se préoccupèrent aussitôt de cette question. Bref, tous les yeux étaient fixés sur la Crète. C'était le moment favorable pour aller étudier là-bas l'importance du mouvement.

Je partis donc le 15 février, et le 18 je profitai de quelques heures d'arrêt du paquebot pour descendre à Corfou. Il serait oiseux de décrire, même brièvement, la perle des Ioniennes, le merveilleux spectacle de la rade, la transparence exquise de l'air, la douceur paisible d'un climat incomparable. A droite, les montagnes se profilent en masses sombres dont les cimes diminuent de plus en plus dans le lointain pour aller enfin s'accroupir dans l'azur de la mer. A gauche, c'est l'éclatante blancheur des cimes neigeuses de l'Albanie.

Mais, arrachons-nous à notre contemplation. Les bateliers bruyants et quémandeurs envahissent le pont du *Peloro :* il nous faut descendre à terre et faire la chasse aux nouvelles. Notre tâche sera d'ailleurs singulièrement facilitée par l'aimable complaisance du consul de France, M. Pollio, un ancien confrère qui nous accueille à bras ouverts.

Tout de suite une information: Berovitch-Pacha est à Corfou; l'ancien gouverneur de Crète est venu se réfugier là, fuyant les amertumes du pouvoir, les méfiances des chrétiens, les exigences des musulmans.

Belle occasion en vérité de commencer le voyage par une intéressante entrevue. Je me fais donc annoncer à Berovitch par un des gendarmes albanais qui l'ont suivi, superbe gaillard revêtu d'un élégant costume de drap blanc, brodé de noir, serré à la taille par une ceinture rouge où reluisent des armes luxueuses.

Berovitch-Pacha est chrétien et parle admirablement le français. C'est un grand bel homme, très distingué avec son fez, sa redingote noire et son pardessus gris. Il était prince de Samos quand il fut choisi par le sultan pour gouverner la Crète.

Poignées de mains échangées, la conversation s'engage :

- Votre qualité de chrétien, dis-je, ne vous a donc point permis, monsieur le gouverneur, d'aplanir bien des difficultés ?

— Mais non ! au contraire. Comme chrétien j'étais suspect aux musulmans, et comme fonctionnaire turc, je ne pouvais inspirer confiance aux chrétiens.

- Quelle est donc la cause du soulèvement?

C'est l'application des réformes. Les musulmans ne voulaient point en entendre parler et les chrétiens les réclamaient avec impatience. Ajoutez à cela que là-bas tout est désorganisé. Il n'y a ni justice, ni tribunaux. La gendarmerie qui devait être créée par les grandes puissances n'existe pas davantage, et la situation financière est déplorable !

— Mais comment cela a-t-il commencé?

- Par des rixes. Un des chefs de l'insurrection de l'an dernier était venu à la Canée. Il fut injurié et attaqué par les musulmans, riposta et blessa quelques-uns de ses agresseurs. Les représailles furent terribles et les massacres commencèrent, véritable guerre d'extermination où les gens étaient tués, les habitations pillées et incendiées, les arbres même arrachés et brûlés.

— Vous avez alors quitté l'île, monsieur le gouverneur?

— Oh oui ! j'étais fatigué, écœuré, impuissant à rétablir l'ordre. Comme je regrette Samos et sa tranquillité !

Sur ces mots, je pris congé de cet homme épris de calme et désireux d'oubli. Sa conversation était utile à rapporter, car elle précise assez exactement les causes de l'insurrection.

Dans la rue, c'est une extraordinaire animation. Plusieurs compagnies d'infanterie doivent s'embarquer pour Athènes, précisément à bord du *Peloro*, et parcourent la ville avant le départ, saluées par des acclamations enthousiastes tandis que les cloches des diverses églises sonnent à toute volée.

L'embarquement est vite fait à l'aide d'une chaloupe à vapeur qui entraîne derrière elle une foule de chalands et d'embarcations dont la sinuosité se déroule aux pieds de la vieille et majestueuse forteresse.

Le pont de notre bateau est envahi par une foule grouillante de soldats et de civils, d'officiers et de fonctionnaires. On croit à la guerre prochaine, on s'embrasse, on se dit adieu, on prononce des mots héroïques.

Un pharmacien, me sachant journaliste, s'approche de moi et, avec un geste imposant, me sert cette phrase qu'il espère sans doute faire passer à la postérité :

« Les Grecs demandent où sont les ennemis ; ils n'en demandent jamais le nombre ! »

Brave homme, va ! mais comme les Grecs auraient mieux fait de s'informer de ce détail !

Puis on me présente de futurs héros, porteurs de noms illustres, des Botzaris, des Canaris, très fiers de leurs ancêtres qui doivent, eux, être moins enthousiasmés de leurs descendants.

Mais nous sommes déjà en Orient : il faut s'habituer à la jactance, à la vantardise, et le *Peloro* lève l'ancre au milieu des vivats, des chants, des fanfares, tandis que les navires voisins nous saluent du drapeau.

Le 20 février, vers sept heures du matin, nous entrons lentement dans la passe du Piréc, nous glissant entre les cuirassés de toutes nations qui encombrent le port.

Sauter dans une petite barque, remplir sans difficultés les formalités de la douane, tout cela est l'affaire de quelques minutes, et nous voilà roulant sur le chemin d'Athènes, étouffés par des nuages épais de poussière attique.

La capitale hellénique est fiévreuse : on est bien vite convaincu que, malgré les menaces des puissances, malgré les prudences gouvernementales, l'opinion publique sera la plus forte et que la guerre est inévitable.

Les manifestations succèdent aux manifestations. Aujourd'hui c'est sur la place du palais royal que la foule se porte, réclamant à grands cris le roi et la famille royale. Les princes apparaissent au balcon et une immense acclamation de « Vive la guerre ! » s'élève de milliers de poitrines.

Devant l'université, les étudiants organisent des meetings, et les orateurs prononcent de violents discours interrompus par les cris mille fois répétés de : *Zito Hellas ! Zito Polemos !*

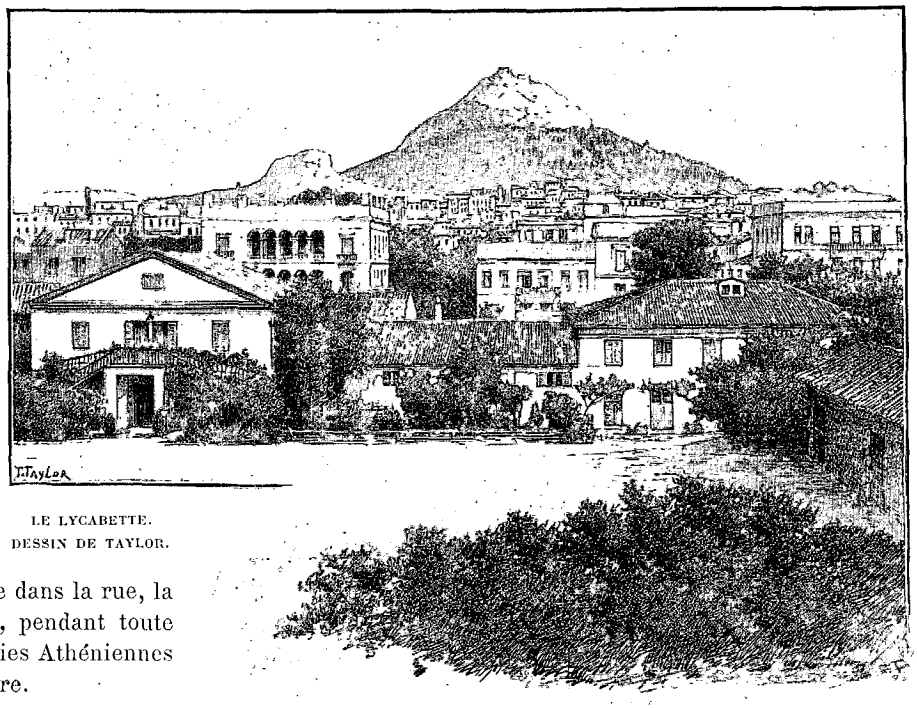
Il est évident que devant une telle agitation les ministres gardent difficilement leur sang-froid.

Pourtant M Skouzès, ministre des affaires étrangères, est un homme fort calme et comprenant toutes les responsabilités qui lui incombent. Il me reçoit et m'affirme que toutes les provocations, en Crète, sont venues des musulmans.

— Dans les rues de la Canée, me dit-il, plusieurs chrétiens furent molestés, frappés, tués. Et les soldats turcs du haut des remparts tiraient sur ceux qui passaient à portée. Or les Crétois ne sont pas si résignés que les Arméniens ; ils ont fini par faire leur devoir : résister et riposter ! Qui oserait les en blâmer ?

— Mais, monsieur le ministre, les troubles sont-ils purement locaux et ont-ils éclaté spontanément, pour ainsi dire ?

— Non ! non ! et c'est le plus grave Je sais de façon certaine, je suis sûr, absolument sûr, que les provocations ont commencé sur un mot d'ordre venu de Constantinople. C'est cela qu'il faut dire et proclamer bien haut, je ne crains pas de démenti. Les rapports de tous les consuls en font foi.



LE LYCABETTE.
DESSIN DE TAYLOR.

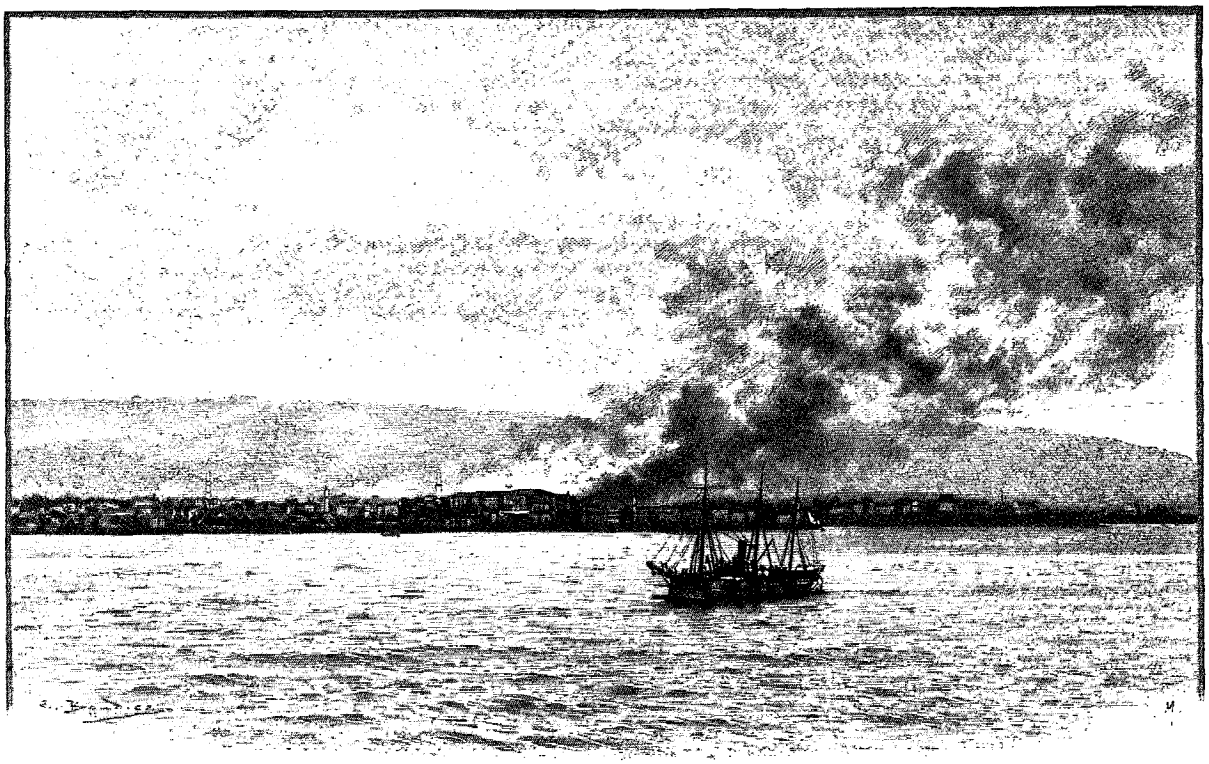
Ainsi parla M. Skouzès, et je dois à la vérité de reconnaître que les renseignements recueillis dans la suite confirmeront absolument ces déclarations. Dans les salons, comme dans la rue, la surexcitation est extrême et, pendant toute une soirée, j'entendis de jolies Athéniennes souhaiter ardemment la guerre.

A la Chambre hellénique les incidents étaient presque quotidiens. Le jour de mon arrivée à Athènes, on disait que M. Delyannis avait l'intention de déposer un projet de loi donnant au gouvernement le droit de nommer, en Crète, les fonctionnaires de tous ordres.

Il n'en fallait pas davantage pour me donner envie d'assister à la séance, et, grâce à l'obligeance d'un confrère, je fus installé dans une tribune confortable.

Le projet de loi en question ne fut pas déposé : mais j'eus l'occasion de constater avec admiration les mœurs démocratiques du peuple grec.

La Chambre est une petite salle où sont installées, en gradins, des banquettes modestement recouvertes



LES INCENDIES DE LA CANÉE (PAGE 8). — DESSIN DE BOUDIER.

d'une sorte de toile grise. La tribune, toute petite, en bois très simple, est placée entre deux hautes colonnes.

Le président Zaïmis arrive en jaquette noire sans aucun apparat. Ni huissiers, ni haies de soldats, ni tambours, ni parade d'aucune sorte. Il va s'asseoir paisiblement à son fauteuil, tandis que messieurs les députés, dont quelques-uns ont encore le costume national, entrent en séance chapeau sur la tête, avec leur canne et leur pardessus.

La séance commence alors : rarement les députés montent à la tribune, qui ne sert que pour les grands et importants discours : la discussion se produit plutôt sous forme de dialogues engagés entre les membres de l'opposition et M. Delyannis, président du conseil, vieillard chauve avec des favoris très blancs coupés à l'autrichienne et dont l'œil intelligent pétille, très enfoncé sous l'arcade sourcilière.

Même simplicité, très séduisante, dans les ministères, qui sont infiniment moins luxueux que les maisons particulières. Les ministres sont d'un abord extraordinairement facile. On pénètre jusqu'à la porte de leur cabinet sans rencontrer le moindre garçon de bureau.

On frappe. Entrez! répond une voix.

— Bonjour, monsieur le ministre, y a-t-il quelque chose de nouveau aujourd'hui?

— Non! mais asseyez-vous donc!

Et la conversation s'engage.

Il est assez curieux de noter cette simplicité, qui contraste si profondément avec le caractère incontestablement vaniteux des Grecs en général.

Mais cette vanité ne s'exerce point sur des choses mesquines. Ainsi, vous ne rencontrerez pas en Grèce un seul porteur de décorations. Celui qui sortirait avec une boutonnière enrubannée deviendrait l'objet de la risée publique. Notre ordre de la Légion d'honneur, qui pourtant est fort apprécié, n'échappe pas à la règle commune. Beaucoup de gens en sollicitent le brevet : aucun ne porte la décoration.

Non! tout l'orgueil des Grecs se manifeste presque exclusivement par l'idée d'une sorte de rôle providentiel qu'ils pensent avoir à jouer.

Ils ne croient pas pouvoir être battus!

Et si on leur objecte les catastrophes à craindre, ils répondent : « Nous avons envisagé les éventualités les plus pessimistes, le bombardement de nos ports, la victoire des Turcs, l'écrasement enfin : mais tout vaut mieux qu'une reculade, pour l'honneur de l'*hellénisme*, nous devons combattre à outrance! »

Et ces paroles ne sont pas seulement prononcées par de jeunes exaltés, mais par des personnes graves et réfléchies, que dis-je? par des hommes d'État.

Si on s'étonne d'une semblable tournure d'esprit, qu'on lise cette définition de l'hellénisme que nous trouvons dans le remarquable ouvrage de M. Bérard et qui explique bien des choses :

« L'hellénisme n'est pas l'ensemble des fustanelles, ni des nez droits, ni des orthodoxes. En somme, un Hellène ne porte aucun signe apparent de sa nationalité et le seul criterium que j'ai pu découvrir encore est la réponse : « Je suis Hellène », qu'aux premières questions un Hellène ne manquera pas de faire.

« Le Bulgare et le Serbe fondent leurs nations sur des théories de race et de religion : l'Hellène n'en appelle qu'à sa libre adhésion.

« C'est d'une étude toute moderne que cette nation en croissance, s'agrandissant, non d'après les usages anciens par les violences des guerres et les coups d'épée des hommes providentiels, ou par l'apport mécanique des hasards, du voisinage et des circonstances, mais suivant la dernière formule philosophique en quelque sorte, par la conquête des esprits et le libre consentement des individus.

« L'hellénisme mérite bien le nom de *grande idée*, en ce qu'il n'est que la résultante des idées individuelles et que pour être Hellène, il suffit, par-dessus toutes les différences matérielles, de croire en l'idée, d'espérer en l'idée, de vivre en l'idée! »

Mais cette fois les Hellènes, au lieu de compter sur la seule force de pénétration de l'idée qui leur est chère, ont voulu se servir de leurs armes pour augmenter leur prestige.

Hélas! la fortune les a trahis et la *grande idée* a trouvé pour la défendre des bras vraiment trop débiles!

Cependant les nouvelles de Crète arrivent plus alarmantes : on apprend successivement que les troupes de Vassos et les régiments turcs ont eu de sérieux engagements, que les insurgés de l'Akrotiri ont été bombardés par les canons des escadres européennes.

A la légation française on communique un télégramme des plus alarmants de l'amiral Pottier. Il est ainsi conçu :

« Les amiraux commandant les escadres européennes en Crète ont fait connaître à leurs gouvernements, le 22 au soir, que l'anarchie ne cesse de croître dans l'île. Ils ont déclaré qu'ils ne répondaient plus d'éviter les conflits, s'ils n'étaient pas autorisés à empêcher le débarquement de tout approvisionnement et si les puissances n'obtenaient pas de la Grèce le rappel de ses troupes et de sa flotte.

« Dans la journée, en dépit des protestations réitérées des amiraux, les avant-postes des insurgés ont continué



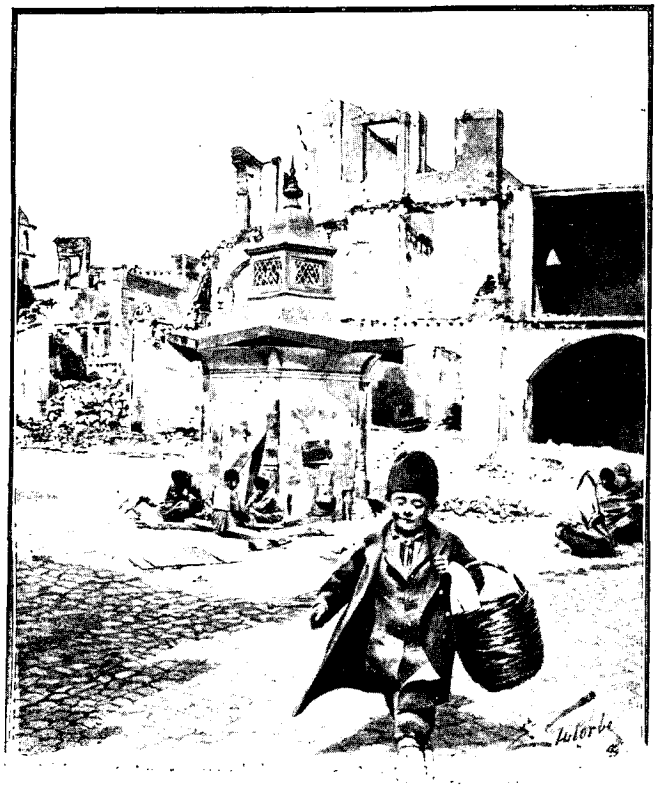
LE PORT DE LA CANÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

leur mouvement en avant et engagé une fusillade avec les avant-postes turcs de la Canée. Après entente entre les amiraux, les navires anglais, autrichiens, allemands et russes, mouillés dans l'est de la baie, ont ouvert le feu sur les insurgés, et l'ont fait cesser seulement après que le pavillon hellénique eut été amené.

« Contre-amiral POTTIER. »

Les colères grandissent et la population se presse continuellement sur les places publiques; les journaux arrivent avec des éditions d'heure en heure, immédiatement enlevées.

Il me faut citer ici un trait de caractère tout à la louange des Grecs. Très souvent nous aurons occasion d'être sévères pour eux; il serait injuste de passer sous silence les qualités qui les honorent.



UN COIN DU QUARTIER CHRÉTIEN. — DESSIN DE GOTORBE.

Dans cette ville enfiévrée de patriotisme, exaspérée par le récit des massacres de la Canée, la légation turque n'est pas gardée. Pas un factionnaire à la porte. « Il ne viendrait à personne, me dit-on, l'idée d'attaquer ou seulement d'injurier l'ambassadeur du sultan; il est encore notre hôte et nous lui devons le respect. »

Est-ce reconnaissance pour de tels procédés, ou méfiance contre la sincérité de si beaux sentiments? Toujours est-il que le représentant de la Turquie a, depuis quelques jours, abandonné le fez pour adopter le chapeau mou des chiens de chrétiens, et cela fait beaucoup rire les Athéniens entre deux accès d'indignation.

Mais, je le répète, la gravité des événements ne nous permet point de séjourner plus longtemps à Athènes. Le ministre de la Marine nous autorise à prendre passage à bord de l'*Eurotas*, un petit bâtiment de guerre qui va tenter d'aller porter au colonel Vassos des provisions et des munitions.

Et nous nous embarquons avec empressement, quittant avec un peu de regret la cité antique, mais curieux d'assister bientôt à des événements sur lesquels toute l'Europe a les yeux fixés.

Quittons donc notre petite chambre où chaque matin nous contemplons, en face de nous, le Lycabette, éclatant de blancheur, sous un ciel éperdument bleu.

Oublions les profondes émotions qui nous agitaient lorsque nous gravissions l'escalier sacré de l'Acropole pour pénétrer à traver les imposantes Propylées, dans l'enceinte merveilleuse où se dressent le Parthénon et l'Erechtheion. Ne nous laissons point distraire par les rêveries de la promenade du Stade, quand les derniers rayons du soleil couchant viennent éclairer l'Hymette de tons étranges, indéfinissables, roses, violets, mauves et cuivrés. Fermons les yeux pour ne plus revoir cette baie de Phalère et de Salamine devenue le soir d'un bleu si intense et si sombre, décor fantastique pour quelque terrible scène de l'Enfer du Dante.

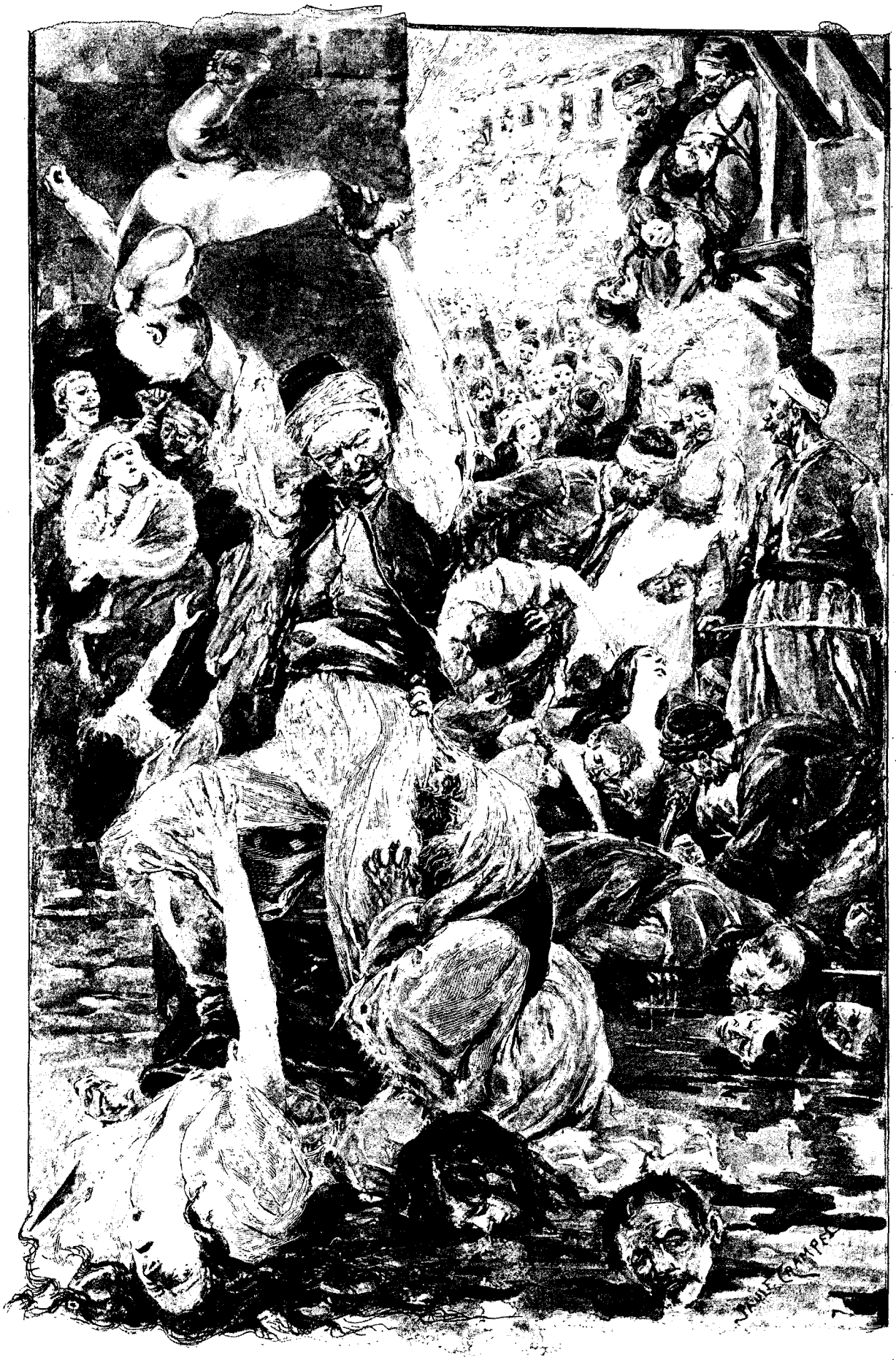
La splendeur des choses fait sentir plus vivement encore la sottise et la méchanceté des hommes : ceux-ci sont aux prises dans l'Ile de Minos, de Pasiphaé, d'Ariane et de Thésée. Allons, puisque telle est notre tâche, assister à leurs méfaits.

L'*Eurotas* est un petit aviso qui, outre son équipage, donne l'hospitalité à trois députés grecs, à quelques confrères d'Athènes, au correspondant du *Daily News* et à moi. Inutile de dire que les installations à bord sont plutôt sommaires. Nous ferons le voyage de nuit, roulé dans une couverture, couché sur la table de la salle à manger.

Au réveil, nous sommes déjà presque dans la rade de Milo : il fait un temps superbe et nos compagnons de route sont en train de s'équiper de façon martiale. Députés et journalistes se complaisent à manier fusils et revolvers; ils se passent à la ceinture des poignards terrifiants. Un d'eux, même, brandit une hache.

Grands enfants, en vérité, que ces Orientaux! Comme ils aiment jouer au soldat et se griser de paroles!

Ah! les déclarations héroïques ne font jamais défaut! Ainsi, comme on prévoit que les amiraux étrangers voudraient empêcher l'*Eurotas* d'aborder au camp de Vassos, on parle, avec les deux canons qui sont à bord, de résister à toute la flotte mouillée devant Crète.



MASSACRES A LA CANÉE (PAGE 9.) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

On sautera ! soit ! mais nos noms seront légués à la postérité et notre gloire rendra jalouse celle déjà un peu vieillie de Léonidas !

Au fond, chacun est persuadé qu'il faudra céder à la première sommation, et que l'*Eurotas* restera parfaitement pacifique. Mais le bavardage est inévitable entre Athéniens. Et puis, cela donne l'occasion d'astiquer les canons et de se croire encore à la veille de Navarin !

Dans le port de Milo, sont mouillés deux croiseurs et cinq torpilleurs grecs, sous les ordres du prince Georges. Au moment de notre arrivée, la petite escadre est sur le point de partir, pour une destination inconnue, me dit-on d'un air mystérieux !

Destination inconnue ! Hélas, ce fut la même pendant toute la durée de cette guerre lamentable, où pas un coup de canon ne fut tiré par la flotte hellénique dont l'intervention eût pourtant été si efficace.

Nous allons profiter de quelques heures de séjour dans les eaux de Milo pour faire une courte excursion à terre, grimper jusqu'à la petite ville, à travers un pays d'une excessive aridité et saluer, en passant, les ruines d'un antique théâtre près duquel fut trouvé, par M. Brest, la fameuse Vénus dont s'enorgueillit le Musée du Louvre.

Mais le temps passe rapidement et la sirène du bord nous rappelle : nous repartons bientôt après un dernier coup d'œil admirateur sur le spectacle féerique que nous offre le coucher du soleil dont les rayons pourpres donnent aux nuages épars d'incomparables tons inconnus en Occident.

C'est le 23 février, de grand matin, que nous arrivons en vue de la Canée.

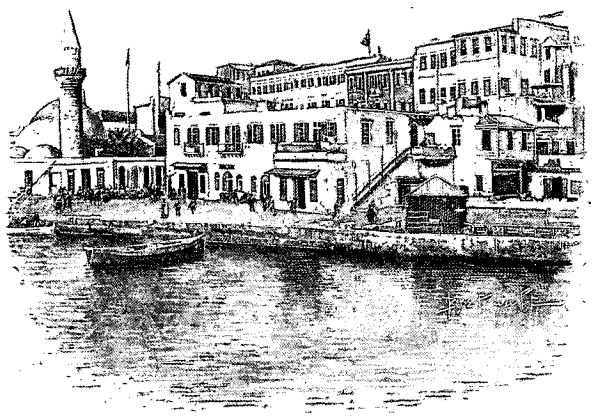
Bien longtemps avant de distinguer les détails de la côte et tandis que l'aurore teinte, d'un rose très tendre, les cimes neigeuses de l'Ida, nous apercevons les lueurs rougeâtres de l'incendie, et des torrents de fumée. C'est la Canée dont certains quartiers sont encore en feu !

Le jour se lève peu à peu, et l'agitation commence à bord des énormes cuirassés anglais et allemands, italiens, français et russes, près desquels nous passons lentement pour aller jeter l'ancre à côté de l'*Hydra*, le croiseur grec qui porte à son bord le commandant Reineck, faisant fonction d'amiral.

Nous pouvons alors contempler à notre aise le port de la Canée, fermé par une digue et dont les quais en demi-circonférence présentent une vive animation. Le coup d'œil est charmant, les hauts sommets qui se dressent devant nous sont d'un grandiose effet, et les coteaux plus rapprochés et très verdoyants offrent un gracieux contraste avec la blancheur immaculée des neiges qui les dominent.

Bien que je sois surtout désireux de rejoindre le plus tôt possible le camp du colonel Vassos, je ne résiste pas au désir d'aller juger par moi-même de l'importance des incendies et des pillages. Remettant donc au lendemain le souci des formalités qu'il me faudra remplir pour pénétrer chez les insurgés, je me fais conduire à terre par un canot de l'*Eurotas*.

Nous abordons devant une riante petite mosquée, toute blanche, dont le minaret, comme un immense cierge, pointe vers l'azur du ciel.



LE KONAK AVANT L'INCENDIE. — DESSIN DE BERTEAULT.

Derrière les soldats anglais, sanglés dans leur uniforme rouge, qui gardent le débarcadère, une foule bigarrée s'agite et bourdonne. Des Turcs, au teint foncé, correctement vêtus de redingotes noires et coiffés du fez national, coudoient des Arabes couverts de haillons étranges, des négrillons à moitié nus et des Européens de toutes nations. Çà et là, des derviches s'avancent gravement, dans leurs robes brunes, portant la tête immobile sous le haut bonnet gris brodé de vert.

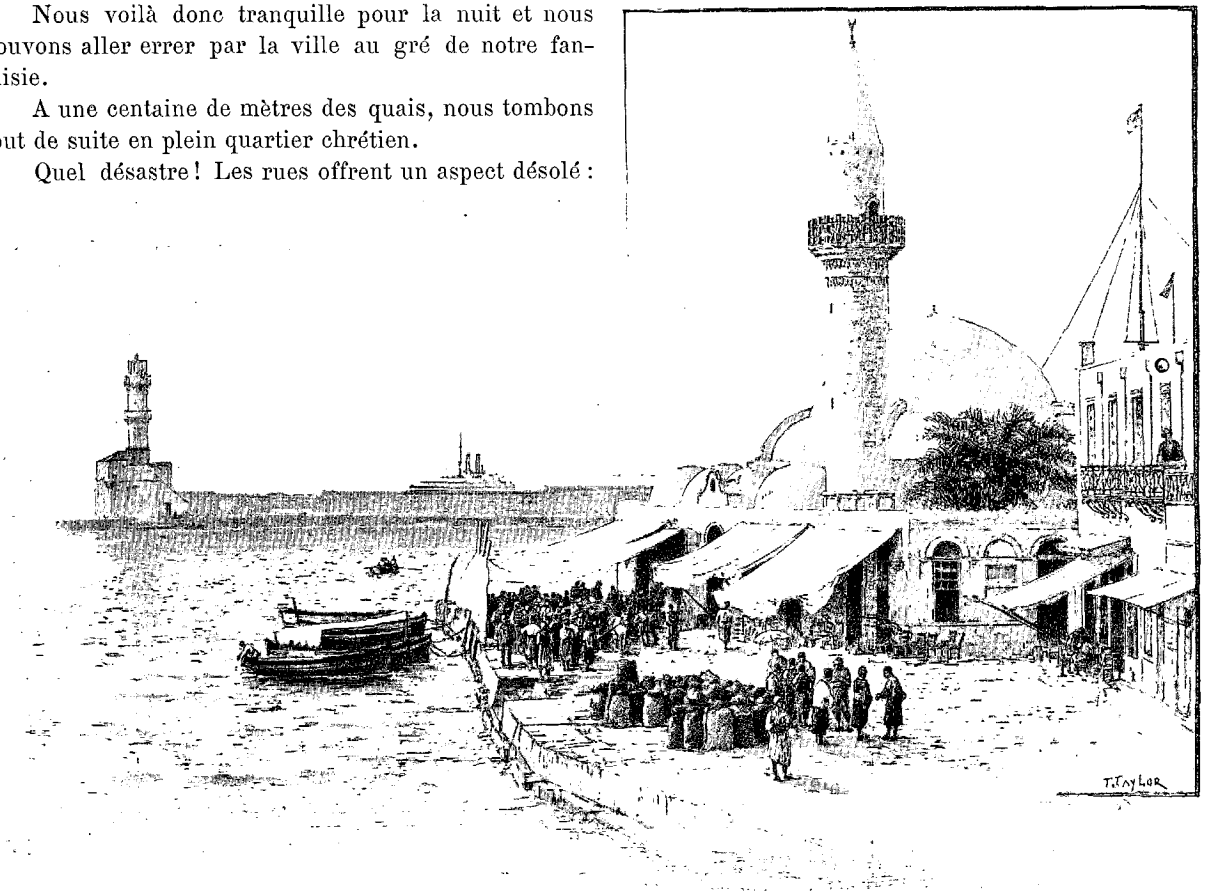
Mais ce n'est point le moment de s'attarder en de minutieuses observations : il faut, avant tout, se préoccuper d'un gîte pour la nuit, et on nous a prévenu que cela ne se trouvait pas aisément.

Effectivement, les deux hôtels de la Canée où nous nous présentons successivement sont hermétiquement clos. Les propriétaires étaient Grecs et ont fui précipitamment lors des massacres. Force nous est donc d'aller frapper à la porte du consulat de France. Nous y recevons, d'ailleurs, le plus aimable accueil de la part du consul général, M. Blanc, qui nous offre l'hospitalité de la table. Le chancelier, M. Leca, ancien confrère, dont nous ne saurions assez reconnaître l'inépuisable complaisance, nous offre un des deux matelas sur lesquels il couche depuis que le corps consulaire a dû abandonner Halépa pour venir plus près, sous la protection des navires stationnaires.

Nous voilà donc tranquille pour la nuit et nous pouvons aller errer par la ville au gré de notre fantaisie.

A une centaine de mètres des quais, nous tombons tout de suite en plein quartier chrétien.

Quel désastre! Les rues offrent un aspect désolé :



UNE MOSQUÉE DE LA CANÉE. — DESSIN DE TAYLOR.

partout des ruines, des murs écroulés; une odeur insupportable vous prend à la gorge: ce sont des tonneaux d'huile qui brûlent encore, et sur la chaussée déserte, nous marchons, écœuré, dans une sorte de boue noirâtre faite de sang, de cendre et d'huile répandue.

Il n'est plus possible de douter, en présence d'un pareil spectacle, de la façon dont ont commencé les troubles. Les dépêches étaient mensongères qui racontaient des rixes entre chrétiens et musulmans, des pillages réciproques, des massacres de part et d'autre.

Non! la vérité, c'est que sans la moindre provocation, les musulmans fanatiques envahirent la nuit le quartier chrétien, assassinant et torturant les hommes, les femmes, les enfants, dévalisant toutes les maisons qu'ils incendièrent ensuite : on me montre un ancien four de boulangerie, où sept Crétois furent enfermés et étouffés.

Impossible de dire que les chrétiens usèrent de représailles; les pauvres gens ne songeaient qu'à se réfugier sur les vaisseaux qui leur donnaient abri, ou à gagner la montagne: et la meilleure preuve, c'est que le quartier musulman est absolument intact, et qu'on ne saurait relever sur aucune maison turque des traces d'incendie ou de pillage.

Continuant notre promenade, nous passons successivement devant la caserne turque, un beau monument moderne, devant la mosquée principale qui émerge gracieusement d'une place ombragée, et enfin devant la forteresse où sont plantés les pavillons des six grandes puissances. La population est manifestement hostile aux étrangers et les regards sont haineux : mais les formidables canons des escadres rendent les musulmans très sages et nous pouvons errer ainsi sans le moindre danger.

Il est maintenant l'heure de rentrer au consulat. Nous y trouvons M. Blanc, et, profitant des dernières heures du jour, nous nous installons au balcon pour regarder l'animation du port sillonné par quantité de petites chaloupes à vapeur qui vont et viennent, prenant à terre des provisions pour les porter à bord des navires mouillés en dehors de la digue.

Nous avons le plaisir de faire la connaissance du colonel de Vialar, attaché militaire à Constantinople, venu en Crète pour organiser les réformes et qui nous donne sur les massacres d'Arménie d'effroyables détails. Le colonel de Vialar fut, on se le rappelle, chargé de l'enquête sur l'assassinat du Père Salvator. C'est dire s'il est renseigné sur les mœurs turques.

Le colonel de Vialar parle avec colère des massacres d'Arménie, des atrocités dont il fut témoin.

Il confirme les récits qui furent faits des effroyables tortures que savaient imaginer les Turcs pour leurs victimes : les femmes violées, les enfants découpés en morceaux sur les genoux de leur mère, les hommes égorgés ou assommés, certains trépanés légèrement, afin que sur le cerveau mis à nu puissent s'acharner de répugnants insectes, d'autres écorchés vifs, la peau découpée en minces lanières, les ongles arrachés, les parties sexuelles comprimées et tordues.

Le chiffre de trois cent mille victimes, qui fut donné par M. Bérard, n'est point exagéré. Le colonel l'affirme. Et le plus abominable, c'est que ces massacres ne furent point spontanés, causés par un déchaînement soudain du fanatisme religieux. Ils furent organisés administrativement sur un ordre venu de Constantinople, transmis par les hauts fonctionnaires, exécutés par les soldats en service régulier.

Et comme je m'étonne que les Arméniens n'aient pas davantage résisté à leurs égorgeurs, le colonel de Vialar me raconte un curieux épisode des massacres et qui prouve la singulière résignation de la plupart des Arméniens.

« Dans une rue de Constantinople, j'ai vu, dit-il, cinq soldats turcs organiser seuls la tuerie. Deux se mirent à un bout de la rue très étroite, deux à l'autre extrémité. Le cinquième pourchassait des Arméniens massés au milieu de la chaussée.

« Les infortunés, au nombre d'une centaine, furent successivement assommés à coups de bâton! Ils n'eurent même pas l'idée de se servir, comme défense, des armes qu'ils avaient pourtant entre leurs mains! »

Et le colonel de Vialar a fini de parler, encore tout ému par les terribles scènes qu'il vient de nous retracer.

La conversation s'engage ensuite avec cinq ou six personnes fort documentées sur la Crète, les populations diverses qui s'y heurtent. Et tous sont d'avis que l'autonomie promise par les grandes puissances serait bien difficile à établir, en tous cas impossible à maintenir longtemps.

Les arguments sont importants à retenir : l'avenir nous dira si nos interlocuteurs étaient bons observateurs et bons prophètes.

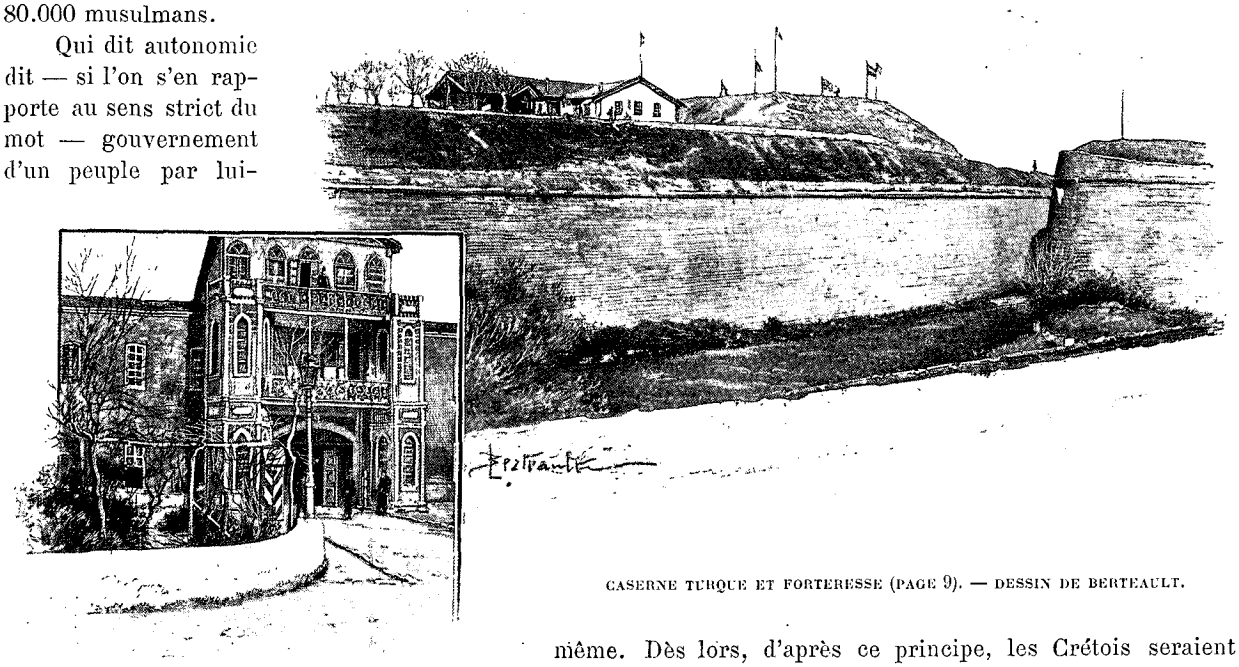
— Pourquoi donc, demandai-je, l'autonomie rencontre-t-elle de pareilles résistances?

— Mais d'abord, me répond-on, il faudrait qu'elle fût clairement définie! Or, les grandes puissances se sont bien gardées de nous dire ce qu'elles entendaient par l'autonomie. On n'a pas pu s'entendre sur le choix du gouverneur, homme politique ou prince quelconque, qui devra présider aux destinées de l'île; on oublie de nous dire qui devra rétablir l'ordre, quelle armée sera chargée de le maintenir!

Comment dès lors les consuls des différentes nations peuvent-ils agir efficacement sur la population?

Cette population est formée d'environ 250.000 chrétiens et 80.000 musulmans.

Qui dit autonomie dit — si l'on s'en rapporte au sens strict du mot — gouvernement d'un peuple par lui-même. Dès lors, d'après ce principe, les Crétois seraient appelés à choisir leur prince ou leur gouverneur, et à se donner des lois.



CASERNE TURQUE ET FORTERESSE (PAGE 9). — DESSIN DE BERTEAULT.

Mais l'immense majorité des habitants est chrétienne.

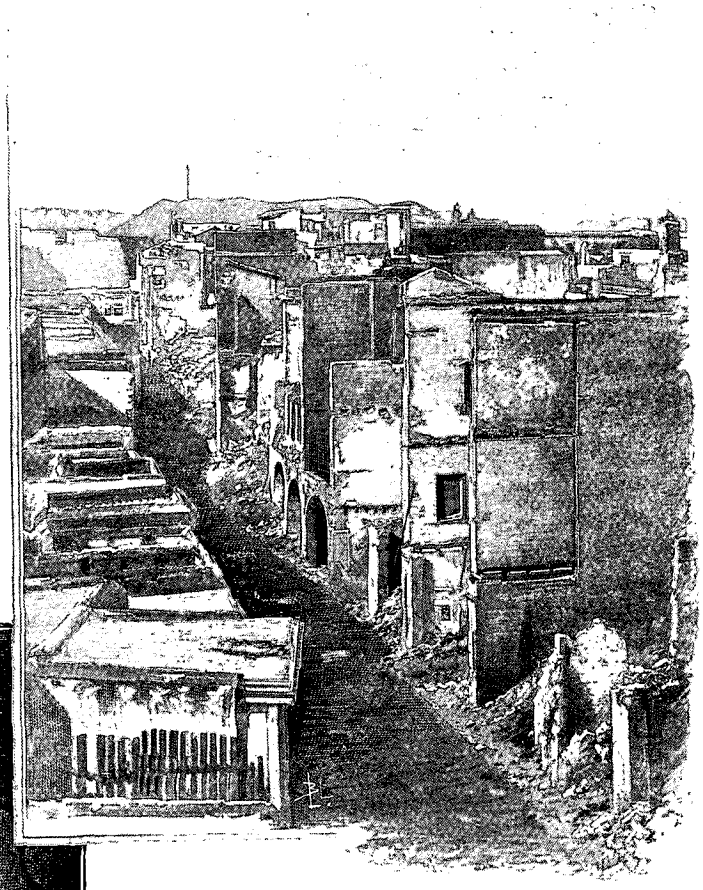
Que deviendraient donc, en telle occurrence, les intérêts musulmans, la sécurité des personnes, la sauvegarde des propriétés ?

Pensez-vous que les chrétiens, maîtres de l'île, maîtres du gouvernement, avec une armée et des fonctionnaires indigènes, vont respecter la vie et les biens de leurs ennemis ?

Oubliez-vous qu'entre la population musulmane et la population chrétienne il y a des haines effroyables, héréditaires, indestructibles. Des deux côtés on se reproche des meurtres, des exactions, des pillages; pas une famille qui n'ait à venger un de ses membres.

Et vous espérez que ces hommes vont faire taire leurs rancunes et renoncer à leurs vengeances ?

Allons donc, les musulmans, maîtres





UNE RUE DE LA CANÉE AVANT ET APRÈS LES INCENDIES (PAGE 9). DESSIN DE BERTEAULT.

dans les villes, continueraient les massacres s'ils n'étaient point complètement réduits à l'impuissance; et les chrétiens, en plus grand nombre dans les campagnes, n'hésiteraient point devant les pires représailles.

Dès lors vous serez obligés d'intervenir sans cesse : ce qui revient à dire que l'autonomie ne saurait avoir d'existence, si éphémère soit-elle, qu'avec une occupation perpétuelle des troupes étrangères.

Oui, perpétuelle ! car ces haines séculaires ne sont point de celles qui peuvent s'amoindrir par le temps. Dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, quand les troupes débarquées dans l'île partiraient, laissant les indigènes maîtres de leur destinée, les massacres et les pillages recommenceraient de part et d'autre.

Et cette armée d'occupation ! sera-t-elle internationale ? Ce serait folie de penser que les nations peuvent songer à collaborer indéfiniment les unes et les autres au maintien de l'ordre en Crète !

Et si vous chargez une seule nation de former l'armée d'occupation, qui donc choisirez-vous ? Savez-vous pas que la nation qui prendrait une telle charge voudrait des compensations et ne songerait à rien moins qu'à s'annexer la Crète ? Car cette armée d'occupation devrait être considérable. Il n'est pas question ici d'une population paisible et désarmée, que quelques bataillons peuvent tenir en respect. Si l'île possède près de 330.000 habitants, chrétiens et musulmans, cela représente environ 90.000 hommes valides. Eh bien ! sur ce chiffre vous pouvez hardiment calculer que plus de 80.000 ont des fusils et des cartouches !

« Voilà ceux qu'on veut obliger à se gouverner eux-mêmes, alors qu'ils ne songent qu'à s'entre-tuer ! »

Telles furent les déclarations que nous croyons curieux de rapporter : elles sont, certes, inquiétantes pour l'avenir de la Crète et la solution pacifique de la question d'Orient.

Comme je me promettais une bonne nuit de sommeil et comme le matelas de M. Leca me paraissait confortable, dans son immobilité, après les trépidations des trains et les roulis des bateaux! La fatigue bienfaisante parvenait même à me faire endurer, sans trop de révolte, les assauts opiniâtres des punaises gourmandes qui, en Crète, se livrent à de nocturnes festins, et prouvent leur impartialité en s'attaquant, sans préférence marquée, aux peaux musulmanes et chrétiennes.

Hélas! hélas! ce repos réparateur fut de bien courte durée. A quatre heures et demie du matin, on frappe à notre porte des coups redoublés : ce sont les marins qui gardent le consulat et qui nous préviennent. Le feu est au konak, le palais du gouverneur est en flammes!

Vite, nous nous précipitons à la fenêtre. C'est vrai! Une lueur immense, d'un rouge intense, s'étend au-dessus de la ville et illumine le port. De hautes flammes crépitantes apparaissent au-dessus du télégraphe et éclairent de reflets blanchâtres et scintillants la petite mosquée, la mer houleuse; dans le lointain, on aperçoit les masses énormes des cuirassés qui échangent entre eux des signaux électriques. Le spectacle est fantastique, surtout lorsque apparaissent au levant les pâles clartés de l'aurore qui vont jeter encore des tons étranges sur cette scène inouïe.

Sur le quai, des gens s'empressent, avec des cris sinistres; des galops de chevaux font étinceler les pavés; des embarcations arrivent, apportant les pompes des navires; les commandements se croisent; on entend des ordres en allemand, en anglais, en français, en italien; des matelots se hâtent en des manœuvres méthodiques, et bientôt, c'est un roulement de tous les appareils de secours vers le palais en feu.

Tous les efforts sont inutiles : à chaque instant, des murailles s'écroulent avec fracas, faisant jaillir des myriades d'étincelles. Un marin italien est écrasé sous les décombres.

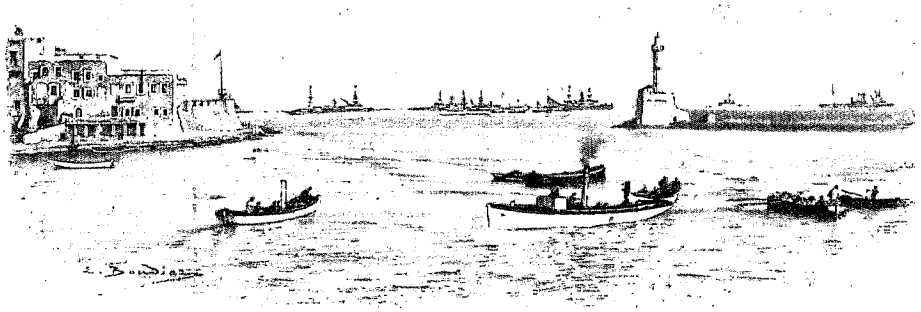
Vers huit heures du matin, l'œuvre de destruction est accomplie : le palais est complètement détruit, il ne reste plus qu'à noyer, sous des torrents d'eau, les décombres fumeux.

Il se passe là des scènes intéressantes : on sait que de lourdes caisses de fer contenant le trésor du palais ont été jetées par les fenêtres, et se sont brisées, laissant rouler autour d'elles pour plus de cent cinquante mille francs de livres turques. Le feu a fait fondre une grande partie de l'or: pourtant, il reste de nombreuses pièces qui sont intactes. Un détachement de marins italiens est chargé de garder l'endroit où elles se trouvent, en attendant que des fonctionnaires qualifiés viennent les ramasser: le capitaine italien qui commande est en petite tenue. Passe un officier turc qui, brusquement, déclare avoir vu un marin italien se baisser et prendre une pièce; il parle grossièrement au capitaine italien, qui s'échauffe et finit par sauter à la gorge du Turc. On a grand'peine à lui arracher des mains le serviteur du Prophète, plus qu'à moitié étranglé.

Et puis on discute fort sur les causes du sinistre ; les uns accusent les Grecs, hypothèse bien invraisemblable, puisque tous ont quitté la ville. Les autres disent que les marins italiens logés dans le palais ont mis le feu par imprudence; mais on fait observer que l'incendie s'est déclaré sur plusieurs points en même temps et qu'on doit, par conséquent, repousser cette explication.

Plus tard, seulement, on connaîtra les motifs qui poussèrent les musulmans à détruire le konak. Les voici : en Crète, toute ou presque toute la fortune immobilière appartient aux musulmans; au contraire, les chrétiens sont détenteurs de l'argent. Les sujets du sultan, très dépensiers, empruntèrent sur hypothèque à leurs irréconciliables ennemis; et le bureau des hypothèques était précisément installé au konak. Les musulmans, en incendiant le palais, faisaient disparaître les inscriptions prises sur leurs propriétés: ingénieux moyen, comme on voit, de se libérer de leurs dettes!

(A suivre.) Henri TUROT.



LES ESCADRES A LA CANÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES INSURGÉS SUR L'AKROTIRI (PAGE 15). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

II

Chez les insurgés. — Excursion à l'Akrotiri. — Le camp de Vassos à Platania. — L'imagination d'Ismaïl-Bey. — La bataille de Sikalaia. — L'émeute des gendarmes. — Promenade à la baie de la Sude. — Un sauvetage à Kalépa. — Retournons à Athènes. — L'ultimatum des puissances. — Le départ. — Retimo. — Candie. — Syra.



LE CAWAS DU CONSULAT (PAGE 18). DESSIN D'OULEVAY.

Le séjour à la Canée est loin d'être ennuyeux : les événements s'y succèdent avec une telle rapidité que les heures passent vite. Mais nous sommes surtout pressé de prendre contact avec les insurgés.

Nous retournons donc à bord de l'*Eurotas*, où nous retrouvons nos compagnons de route qui se disposent à aller présenter leurs hommages au commodore Reineck et demander l'autorisation de débarquer à Platania, au camp de Vassos. Le meilleur est de nous joindre à eux.

En quelques minutes un canot nous conduit à l'*Hydra* et nous sommes immédiatement introduit auprès du chef de l'escadre grecque.

Le commodore Reineck est très affecté : il nous dit sa fâcheuse situation, réduit à l'impuissance par les amiraux étrangers qui lui interdisent toute communication avec Vassos : il lui faut user de ruse pour correspondre avec les insurgés !

Avec des larmes dans les yeux il raconte son désespoir à la vue du bombardement de l'Akrotiri par les bâtiments anglais, allemands et russes :

« Heureusement, dit-il, les canons français sont restés muets ; c'eût été trop douloureux de voir l'amiral Pottier se joindre à ses collègues ! Nous aimons tant la France ! »

M. Reineck était évidemment intéressant à écouter et nous eût même paru touchant si auparavant certains officiers ne s'étaient amèrement plaints à nous de son incapacité et de sa faiblesse.

« N'est-il pas honteux, s'exclamaient-ils, que nous ayons assisté les bras croisés au bombardement de

1. *Suite. Voyez p.* 1.

nos nationaux? Notre devoir était de riposter en tirant sur le camp turc. Reineck en se soumettant aux ordres des amiraux nous a tous déshonorés ! »

Ce sentiment était d'ailleurs partagé par l'opinion publique à Athènes. Plus tard, nous entendrons faire les mêmes reproches au commodore qui, destitué quelques semaines après, dut aller se cacher à Paros pour éviter les huées qu'on lui ménageait au Pirée.

Pour l'instant nous n'avions point à discuter, mais à trouver le rapide moyen de nous faire conduire à Platania.

Sur ce point, M. Reineck nous dit qu'il ne peut prendre la responsabilité de nous y débarquer. « C'est à l'amiral italien Canevaro qu'il faut vous adresser », ajoute-t-il.

Vite, nous rédigeons une demande qu'une chaloupe à vapeur va porter à l'amiral. Une heure après la réponse nous était rapportée : refus absolu de communiquer avec les insurgés.

Est-il besoin de dire que cette décision était bien faite pour redoubler notre désir de nous rendre à Platania!

Et sans plus nous soucier des défenses officielles, nous décidons de tenter l'aventure : nous nous embarquons sur un petit bateau avec M. Papamichalopoulo, député hellénique, patriote fervent, un des chefs du mouvement insurrectionnel, venant se documenter pour la préparation d'un grand discours qu'il doit prononcer à la Chambre. Nous essayerons de forcer le blocus et d'échapper à la surveillance des torpilleurs anglais.

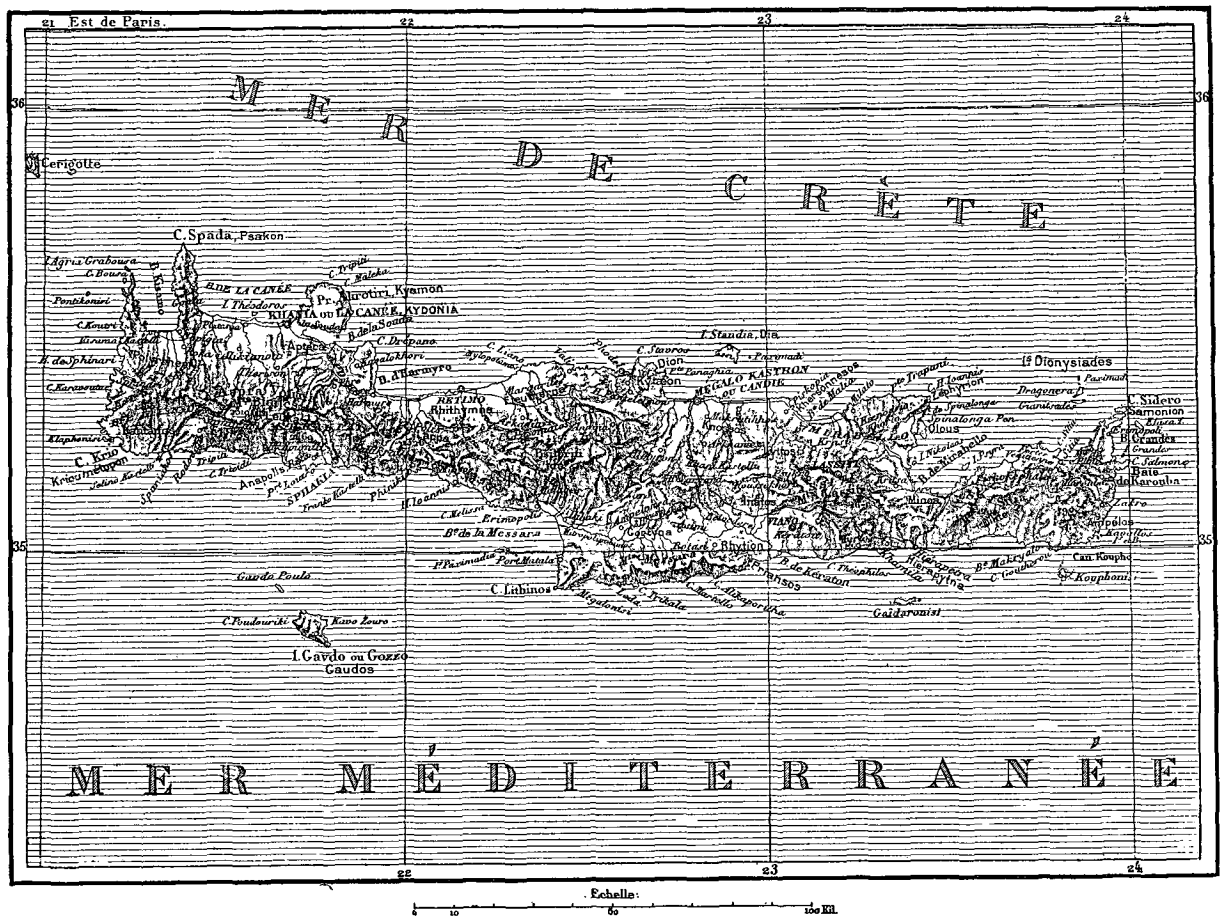
Les deux principales positions des insurgés, du côté de la Canée, sont l'Akrotiri et Platania.

L'Akrotiri est une presqu'île à l'est de la Canée.

Les insurgés y sont commandés par Pappas Maleko.

Platania est une petite ville à l'ouest : insurgés et troupes régulières helléniques y sont sous les ordres du colonel Vassos. Une première fois, nous voulons aborder sur le rivage de Platania, mais la mer est démontée, une sorte de barre redoutable empêche d'atterrir et nous sommes forcés de rebrousser chemin.

Nous commencerons donc notre excursion par l'Akrotiri. Il est plus facile d'aborder dans une des petites criques de la côte, et nous nous dirigeons vers l'anse de Terséna. Vers 2 heures de l'après-midi nous y arrivons.



CARTE DE L'ILE DE CRÈTE.

A peine notre barque, où est arboré le pavillon grec, approche-t-elle du rivage qu'une cinquantaine d'insurgés surgissent brusquement de derrière les rochers et nous débarquons au milieu de l'enthousiasme général.

Papamichalopoulo est vite entouré : on l'embrasse, on lui serre les mains. Et lorsque ma qualité de journaliste français est connue, je reçois mille marques de sympathie.

Immédiatement, je lie conversation avec un jeune insurgé qui parle admirablement le français. C'est Jean Penesis, le fils d'un riche industriel athénien, qui est venu s'engager pour faire le coup de feu.

C'est sous sa conduite que nous grimpons, à travers des sentiers rocailleux, jusqu'au petit village de Khoraflaki, qui fut, il y a quelques semaines, dévasté, pillé, brûlé par les Turcs. Partout des ruines près desquelles campent des groupes d'habitants sans abri.

De temps en temps, on passe auprès d'un des nombreux couvents qui peuplent l'Akrotiri : l'incendie les a épargnés presque tous.

Rien de pittoresque comme notre cortège. Penesis, Papamichalopoulo et moi marchons en tête suivis de la troupe des insurgés tous armés de fusils, de poignards, de revolvers, avec des multitudes de cartouches à la ceinture et en bandoulière.

Sur la tête, presque tous portent un mouchoir noir roulé en forme de mince turban. Ce mouchoir est l'emblème de la révolte, le signe de ralliement qui s'oppose au fez rouge.



PAPPAS MALEKO. — DESSIN DE GOTORBE.

Bientôt nous pénétrons dans une petite maison à peu près intacte, de la terrasse de laquelle la vue s'étend sur la magnifique baie de la Sude, éclairée à cette heure par les rayons pourpres du soleil couchant.

Là, on nous apporte une petite collation : de l'agneau, des olives et du vin. Pas de pain, les insurgés en manquent absolument et depuis longtemps.

Et alors on cause, on s'exalte. Chacun dit ses colères, ses enthousiasmes, ses espoirs.

On me montre les poignards : sur la lame est gravée cette devise : « L'union (avec la Grèce) ou la mort ». Et tous ont dans les yeux la résolution qui prouve que cette devise n'est point une fanfaronnade, mais l'expression même de leur volonté.

Ces insurgés sont d'ailleurs des hommes superbes, véritables montagnards très différents des dégénérés de l'Attique ; ils sont grands, bien découplés, agiles, nerveux, avec des cheveux un peu crépus et des yeux très noirs : vraiment ils représentent une race forte et d'avenir.

Dès qu'un enfant a la force nécessaire pour porter un fusil, on l'exerce au maniement de l'arme qui lui permettra de défendre plus tard sa vie et sa liberté. Voici un jeune gamin de onze ans qui, avec une lueur de fierté dans les yeux, raconte la part qu'il a prise à la dernière bataille.

— « Je suis certain d'avoir tué au moins un Turc ! » dit-il.

Et les vieux combattants qui sont là approuvent avec des gestes caressants et paternels la vaillance du jeune héros.

— « Celui-là sera plus heureux que nous, ajoutent-ils, car l'heure de la délivrance a sonné : il ne connaîtra plus l'esclavage qui fut toujours notre sort. »

Penesis se lève et dit :

— « Il y a des siècles que nous luttons pour l'indépendance et la liberté. Nous achèterons l'une et l'autre avec notre sang. Mais pas un peuple n'a fait preuve d'autant d'héroïsme et de persistance dans la révolte. N'avons-nous point mérité un sort plus heureux? »

Puis, on parle de la France ! de l'ancienne France surtout, de celle qui fut l'amie et la protectrice de la Grèce.

Et Pappas Maleko, qui est arrivé depuis quelques instants, se lève à son tour.

Il est merveilleux ce chef, ce prêtre qui a quitté la soutane noire pour la veste courte et les culottes bouffantes des insurgés. Avec ses yeux très bleus, son nez droit, son teint mat, ses longs cheveux roulés en chignon sous le mouchoir noir, sa grande barbe brune qui tombe sur la poitrine, il apparaît comme un prophète inspiré d'un fanatisme fougueux.

— « Je ne puis comprendre, dit-il, comment le drapeau français se trouve mêlé à tout ce qui se fait contre nous. En 1870, par reconnaissance, un grand nombre d'entre nous se sont engagés pour porter secours à la France. C'était notre devoir et nous ne le regrettons pas. Mais pourquoi faut-il que nous assistions à ce douloureux spectacle : des Français alliés avec des Allemands contre nous ! »

C'eût été trop long d'expliquer les raisons compliquées de notre politique : mieux valait garder le silence.

Mais les toasts succèdent aux toasts et l'enthousiasme grandit. Alors ce sont des salves de coups de fusil qui éclatent autour de nous, tandis que nous buvons à l'affranchissement des peuples.

Puis, l'heure étant avancée, nous retournons, accompagnés de tous, vers le rivage où attend notre barque, et dans la nuit qui tombe, nous suivons au retour le même sentier qu'à l'aller.

Encore des poignées de mains, des salves, des vivats, et le silence se rétablit, seulement troublé par les grincements rythmés de nos avirons !

Le lendemain matin, nous décidons, Papamichalopoulo et moi, de faire une nouvelle tentative pour pénétrer au camp de Vassos.

Cette fois, nous sommes décidés à aborder, coûte que coûte. La mer est encore très forte et des lames énormes se brisent sur le rivage avec fracas, dans un tourbillon d'écume neigeuse. Dix fois nous essayons d'atterrir, dix fois nous manquons de chavirer et nous sommes entraînés au large par le reflux. Enfin, une manœuvre savante de l'officier de marine qui gouverne nous jette sur le sable ; un coup de mer nous inonde, mais des mains vigoureuses nous saisissent et nous voilà au milieu d'une foule d'officiers, de soldats, d'insurgés, qui suivaient depuis une heure, avec beaucoup d'attention, toutes les péripéties de notre navigation.

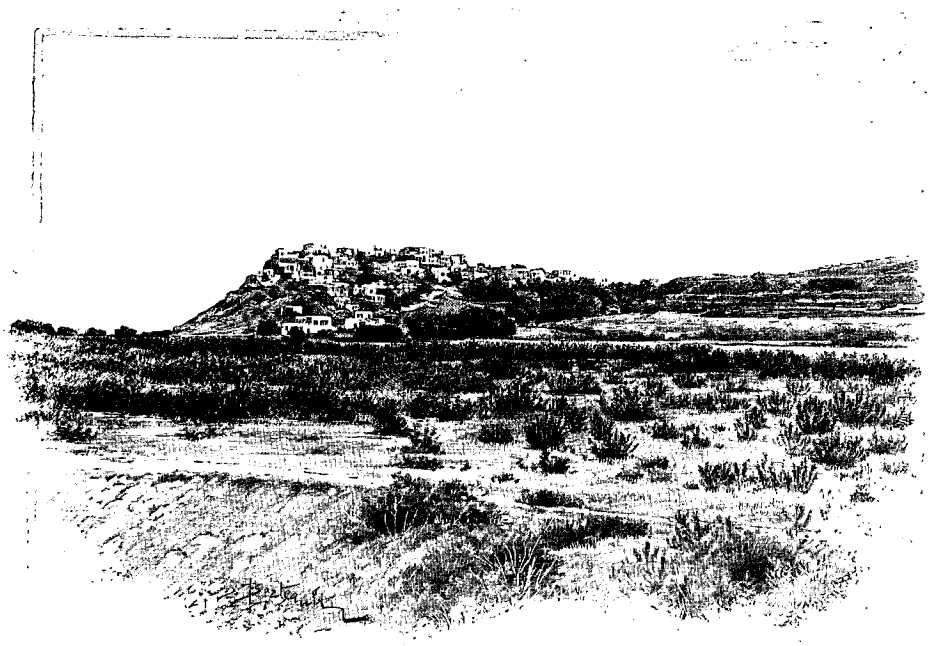
La plage est éloignée d'environ deux kilomètres du village de Platania, étagé sur le revers d'une petite colline. Nous nous hâtons d'y monter pour aller saluer le colonel Vassos, un homme de haute taille, à physionomie énergique, qui semble disposé à bien faire son devoir.

L'état moral des troupes paraît excellent. Soldats et insurgés sont en bonne santé et semblent pleins d'ardeur. Mais ils sont bien mal équipés, manquent de pain, de chaussures, de tentes, de médicaments. Ils souhaitent ardemment s'enfoncer dans l'intérieur où ils espèrent trouver des vivres. Vassos a grand'peine à les retenir, car il veut éviter de nouveaux massacres.

Il importe, ici, de rendre justice aux sentiments humanitaires dont fit preuve le colonel grec pendant tout son séjour en Crète.

Dans la visite que je fis au camp de Platania, je pus me convaincre de la vigilance de Vassos à éviter l'effusion du sang.

Quelques jours à peine venaient de s'écouler depuis la dernière bataille de Boukolies qui avait été particulièrement meurtrière des deux côtés. Cent six prisonniers musulmans étaient aux mains de Vassos, et les insurgés en réclamaient la mort.



LATANIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Le colonel était obligé de faire garder avec énergie la maison où logeaient les prisonniers. Ayant manifesté le désir de voir comment ils étaient traités, on me conduisit aussitôt auprès d'eux, et je les interrogeai. Ils m'ont tous affirmé n'avoir pas à se plaindre et être suffisamment nourris ; les malades et les blessés recevaient, deux fois par jour, la visite du médecin. J'ai su, depuis, que ces prisonniers avaient été conduits à l'île

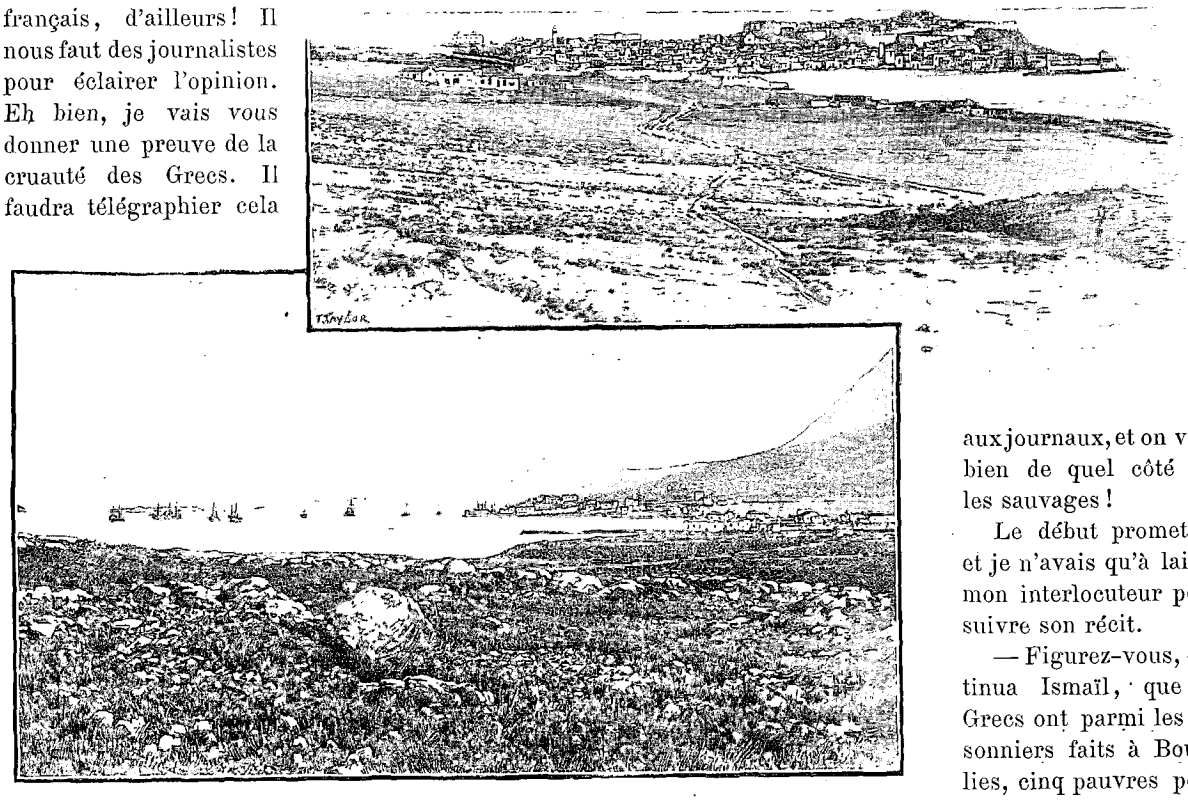
de Samos et remis simplement en liberté. Ces choses sont bonnes à dire, car l'opinion publique fut souvent égarée par des télégrammes qui racontaient, à la charge des chrétiens, des cruautés imaginaires. C'est que les fonctionnaires turcs travaillaient de leur mieux à répandre contre leurs ennemis d'odieuses accusations.

La petite anecdote suivante en fait preuve.

Au retour de Platania, revenu à la Canée, je rencontrai tout de suite M. Leca, chancelier de France, qui me proposa de l'accompagner dans une visite au gouverneur Ismaïl-Bey, successeur de Berovitch-Pacha.

Ismaïl est un affreux petit homme, très roux, très sale, au regard fuyant, au geste obséquieux. Il nous reçoit sans façon, en chemise de nuit et en robe de chambre; il ignorait, bien entendu, mon excursion à Platania.

— Comme je suis heureux de vous voir, s'écrie-t-il en excellent français, d'ailleurs! Il nous faut des journalistes pour éclairer l'opinion. Eh bien, je vais vous donner une preuve de la cruauté des Grecs. Il faudra télégraphier cela aux journaux, et on verra bien de quel côté sont les sauvages!



BAIE DE LA SUDE (PAGES 20 ET 23). — RETIMO. — DESSIN DE TAYLOR.

Le début promettait, et je n'avais qu'à laisser mon interlocuteur poursuivre son récit.

— Figurez-vous, continua Ismaïl, que les Grecs ont parmi les prisonniers faits à Boukolies, cinq pauvres petits enfants dont l'aîné n'a pas dix ans. On s'est acharné sur ces infortunés. L'un d'eux a reçu trois balles dans la jambe, l'autre a le nez coupé, un troisième les oreilles arrachées, tous enfin sont absolument mutilés.

Ce disant, Ismaïl avait les larmes aux yeux; en des gestes éplorés il montrait la place des blessures, des mutilations.

Quand il eut terminé :

— Pardon, lui dis-je, monsieur le gouverneur! votre historiette est fort intéressante, mais elle a l'inconvénient d'être un peu inexacte.

— Comment, inexacte! sursaute Ismaïl, avec une indignation admirablement jouée.

— Hélas, oui! Excellence. Les cinq enfants dont vous parlez, je les ai vus à Platania, d'où j'arrive. Mieux que cela, je les ai ramenés avec un député hellène et un officier de marine grecque. Ils étaient sur nos genoux, enveloppés dans nos manteaux, dans la barque qui vient de les déposer à bord de l'*Hydra*. Avant une heure ou deux ils seront entre vos mains, car Vassos vous les renvoie dans l'espoir qu'ils pourront ici retrouver leurs parents disparus à Boukolies. Je vous jure qu'ils se portent comme vous et moi et qu'ils n'ont pas subi la moindre violence!

De fait, les cinq enfants avaient été l'objet de soins tout particuliers, et je vois encore un matelot berçant dans ses bras le plus petit qui souffrait du mal de mer et pleurait à chaudes larmes.

Ne croyez pas, au moins, qu'Ismaïl parût gêné parce qu'il était pris en flagrant délit de mensonge.

— Ah ! je supposais ! répliqua-t-il paisiblement, avec une belle insouciance d'Oriental qui a manqué son coup !

Ce matin-là, 1er mars, nous fûmes réveillés de bonne heure par le cawas du consul, le majestueux Mustapha-aga, un personnage imposant, de tenue fort correcte dans son costume bleu, brodé de noir, serré à la taille par une ceinture de cuir rouge, véritable arsenal de couteaux ciselés et de poignards à manches d'ivoire.

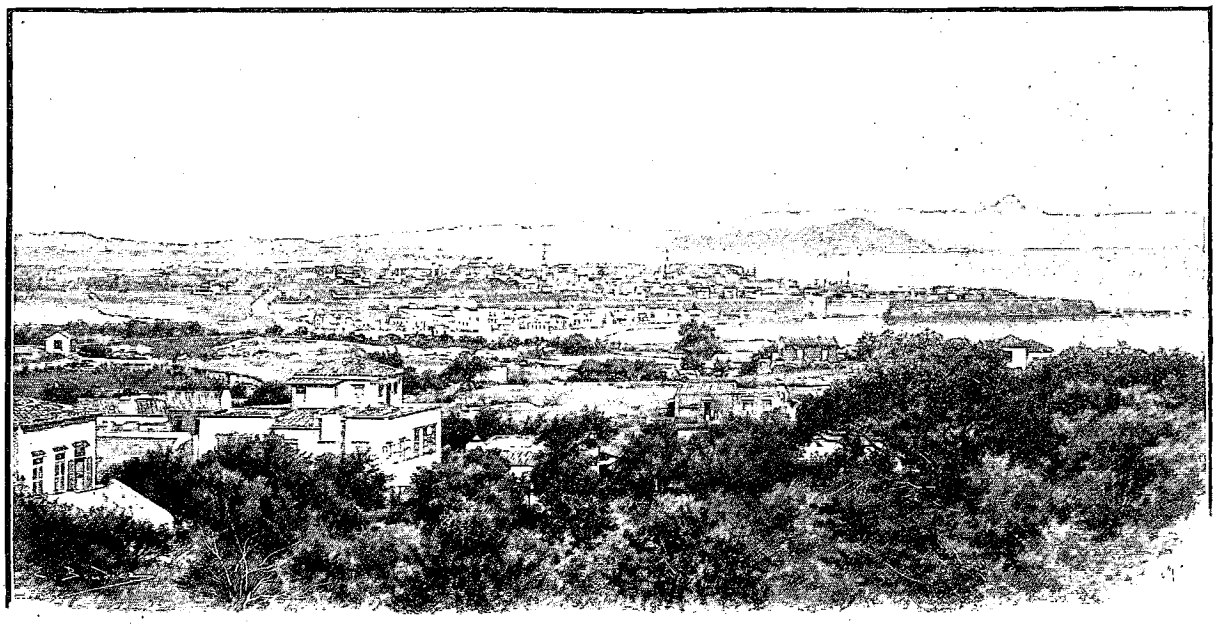
Que voulait Mustapha à cette heure matinale !

— Effendi ! prononça-t-il, on se bat à Sikalaia.

Vite, enfilons nos bottes et allons voir cela !

Sikalaia est à 3 kilomètres de la Canée : en pressant le pas, nous y serons bien vite arrivés. Et nous voilà partis, guidés par le crépitement de la fusillade.

Mais voilà les deux troupes aux prises que nous apercevons au sortir de la ville. Il s'agit maintenant de



LA CANÉE, VUE DE HALEPA. — DESSIN DE BOUDIER.

trouver un abri d'où nous pourrons sans trop de risques suivre les péripéties du combat. Précisément une petite éminence est là, dans un champ. Quelques minutes désagréables sont vite passées à traverser un endroit découvert. Ouf ! nous sommes maintenant relativement protégés et nous pouvons regarder à notre aise.

Le ciel est étonnamment pur, de ce bleu clair, limpide, qu'on connaît seulement en Orient. En face, les montagnes de Crète, toutes couronnées de neige.

A mi-côte sont trois villages qui brûlent : les flammes jaillissent et la fumée blanche monte lentement.

C'est autour de cet immense incendie que se livre la bataille : la fusillade est incessante ; Grecs et Musulmans ne ménagent point la poudre.

Ils ne sont point rangés en troupes compactes : chaque combattant cherche à se dissimuler derrière un arbre, un mur, un rocher. De temps en temps un homme, avec mille précautions, s'avance, tire et s'enfuit en courant : véritable guerre d'embuscade où excellent les Crétois, montagnards souples et agiles.

De pareilles rencontres sont d'ailleurs peu meurtrières : commencée à 7 heures du matin, la fusillade ne cesse qu'à 2 heures de l'après-midi. Du côté turc, on accuse sept ou huit morts et une quinzaine de blessés qu'on rapporte en grande pompe, drapeaux en tête. Du côté chrétien, les pertes sont inconnues, mais sans doute peu considérables.

En rentrant en ville, nous trouvons la population en émoi. Les gendarmes turcs viennent de se mutiner. Ils sont là, dans la cour du konak, et depuis le matin tiennent prisonnier, sous menace de mort, leur colonel, Suliman-Bey.

Depuis dix-huit mois, ils n'ont pas touché leur solde : ils déclarent qu'ils meurent de faim, eux et leur famille, et qu'ils veulent être payés aujourd'hui même.

Plusieurs fois dans la journée, le commandant anglais Bor avait sommé les mutins de mettre bas les armes et toujours les gendarmes avaient refusé.

Enfin, vers 4 heures et demie, Bor prend la résolution de mettre fin à cette situation critique : sur un



LA RÉVOLTE DES GENDARMES TURCS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

signal, il s'élance en avant, ayant à sa droite Suliman-Bey, à sa gauche un capitaine italien, derrière, une compagnie de marins italiens et russes.

Les gendarmes, pour repousser cette charge, tirent aussitôt trois coups de fusil, dont l'un tue net le colonel et blesse à la main un marin italien. Les marins ripostent et cinq gendarmes tombent, deux morts et trois blessés. Les autres, affolés, se rendent et jettent leurs armes; ils sont immédiatement entourés et réduits à l'impuissance.

La cour du konak présente à ce moment un spectacle extraordinaire. Çà et là sont massées des compagnies de toutes les nations, l'arme au bras. Il est étrange, ce coudoiement des uniformes français, anglais, italiens, russes et allemands. Des commandements en toutes langues se croisent, ce pendant que le soleil qui se couche éclaire la scène de nuances cuivrées et mauves.

Le long des ruines encore fumantes du dernier incendie, les prisonniers sont adossés. A un moment, on les fait ranger contre un mur et ils s'imaginent qu'on va les fusiller. C'est alors une scène pitoyable : les malheureux se jettent à genoux, crient, pleurent, demandent grâce.

On parvient à les rassurer après un étourdissant charivari. Il est convenu qu'une enquête sera faite et que les meneurs seuls seront conduits à Constantinople pour être jugés. Les autres seront frappés d'une peine disciplinaire. Dès lors tout se calme, et nous n'entendons plus que les hurlements de douleur qui s'échappent des bâtiments voisins où furent transportés les blessés et où les amis du colonel poussent de longs sanglots à la mode turque!

2 mars, journée bien remplie! Depuis mon arrivée en Crète, j'entendais parler de la baie de la Sude qui est, de l'avis de tous, la clef de la question crétoise. Il était donc intéressant de la visiter, d'autant plus que, pour s'y rendre, il fallait passer sur la route où, la veille, se livrait la bataille de Sikalaia. M. Leca voulut bien m'accompagner et nous partîmes de bon matin, montés sur deux petits chevaux d'allure débonnaire.

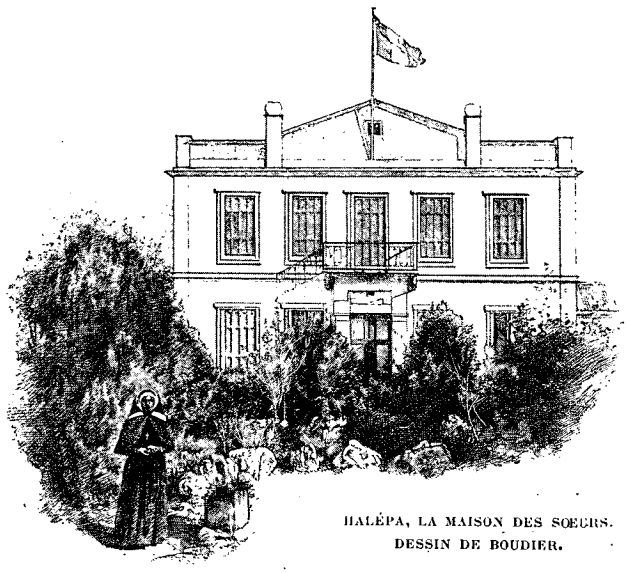
De la Canée à la Sude, il faut environ une heure et demie à cheval. Le pays est magnifique et d'une grande fertilité. Mais, quelle désolation! Pas une maison qui ne soit incendiée, ruinée, encore fumante. Les fenêtres qui restent sont transformées en meurtrières et dans les villages que nous traversons, les rues sont encombrées de barricades. Nous sommes en plein pays turc et les visages sont plutôt menaçants. Pourtant, on n'oserait pas toucher à des Européens.

Que de ravages! les oliviers sont brisés et des milliers de branches gisent à terre; la haine s'en prend aux arbres et les abat pour faire durer plus longtemps les traces de la vengeance.

Nous arrivons enfin à la baie de la Sude et nous comprenons alors toutes les ambitions qui s'agitent autour de cette merveilleuse rade naturelle, entourée au midi, à l'est et à l'ouest de hautes collines et garantie contre les vents du nord par une petite île qui en masque l'entrée. Très vaste, elle pourrait abriter toutes les escadres du monde qui, par les plus gros temps, y seraient comme sur un lac.

Il est évident que, pour une Puissance, la possession d'une baie comme celle-là pourrait lui assurer définitivement la suprématie dans la Méditerranée; le consul anglais, sir Billiotti, le sait mieux que personne et d'aucuns prétendent, avec quelque apparence de raison, qu'il joua, dans les événements crétois, un rôle très suspect.

Revenus, sans encombre, déjeuner à la Canée, nous organisons, pour l'après-midi, une petite expédition à Halépa.



HALÉPA, LA MAISON DES SŒURS.
DESSIN DE BOUDIER.

Halépa (ou *Khalépa*) est comme un faubourg de la Canée; c'est une assez importante bourgade qui s'élève sur une hauteur d'où on découvre la ville, la mer, la campagne environnante.

Le climat en est délicieux et le corps consulaire y est habituellement installé. Mais, pour l'instant, tous les consuls ont abandonné Halépa, où les musulmans se livrent sans cesse au pillage, pour venir à la Canée sous la protection des troupes débarquées.

Avant l'insurrection, des sœurs françaises avaient aussi à Halépa une maison de campagne qu'elles durent quitter précipitamment; grande est maintenant leur inquiétude, car elles ont laissé là-bas un cheval, quelques poules, un cochon, une chèvre, etc., etc. Que sont devenues les pauvres bêtes? La supérieure du couvent a bien chargé un habitant de Halépa de leur donner à manger. Mais à qui se fier, Seigneur?

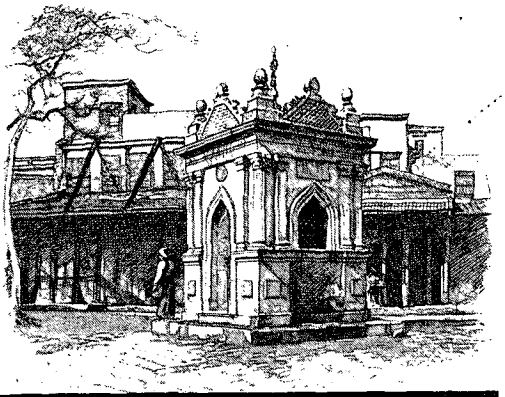
Mon confrère Laroche, de l'agence Havas, et moi nous décidons, pour calmer les angoisses de cette religieuse éplorée, d'aller délivrer tous ces animaux.

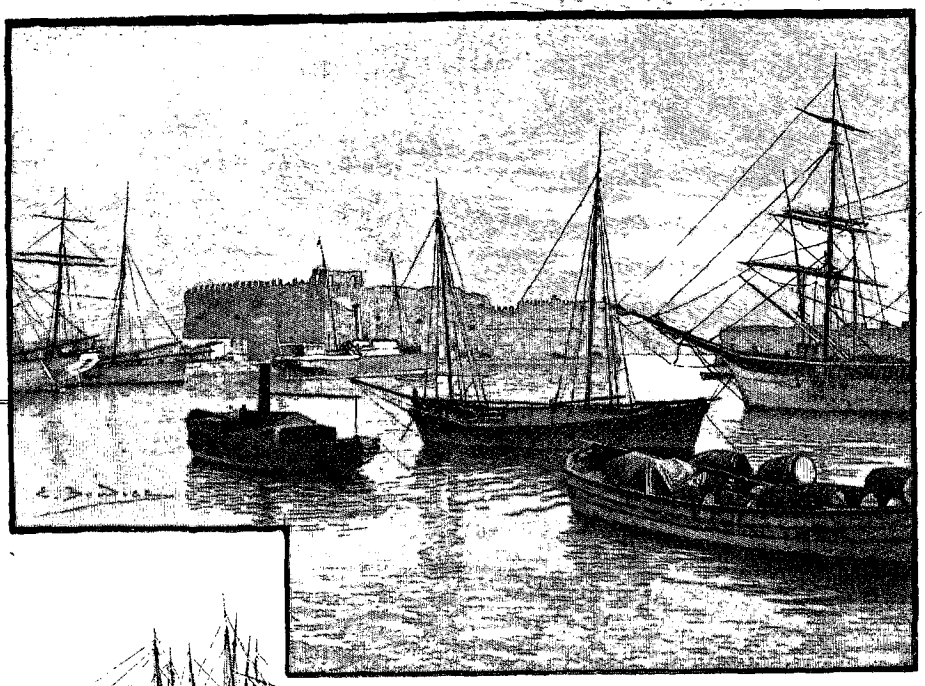
Et nous voilà partis avec la supérieure et une bonne vieille tourière.

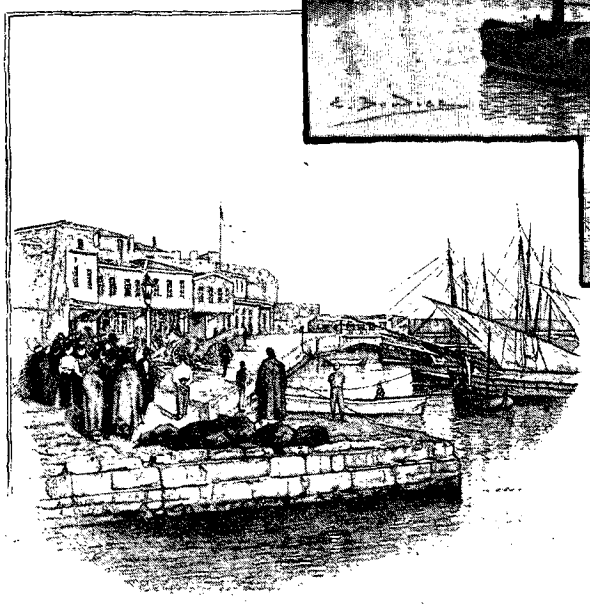
Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivons en face de la maison, les sœurs poussent une exclamation de joie: tout paraît tranquille, la porte n'est pas brisée, le jardin n'a pas souffert!

Nous entrons bien vite et nous dirigeons vers l'écurie.

O bonheur! le vieux cheval est à sa place, très maigre, très sale, mais en bon état relatif; le cochon grogne, la chèvre fait des sauts, tandis que le coq s'égosille triomphant. Dans la maison, pas la moindre trace de pillage. Les sœurs sont si contentes qu'elles m'obligent à me mettre au piano, et à jouer la *Marseillaise*, qu'elles entonnent avec plus d'enthousiasme que le plus pieux cantique







VUES DE CANDIE (PAGE 23). — DESSIN DE BOUDIER.

Rouget de l'Isle, lorsqu'il composa son hymne, n'espérait point, sans doute, trouver plus tard de si ferventes interprètes parmi des nonnes françaises.

Mais il faut songer au retour; tant bien que mal, nous étrillons le cheval, nous l'attelons à la voiture avec l'aide de deux gendarmes survenus fort à propos.

Puis dans cette guimbarde s'installent les deux sœurs retenant tant bien que mal sur leurs genoux ou à côté d'elles, des poules qui protestent, la chèvre qui réclame, le cochon qui s'indigne, un petit chien trop joyeux et fort bruyant.

Le cheval, ayant perdu l'habitude du travail, se rebiffe. Nous devons, pour avancer, pousser aux roues, jurer, crier, tirer, fouetter! C'est dans cet étrange équipage que nous ferons notre entrée à la Canée, bravant les huées et les rires moqueurs des indigènes peu habitués à ce spectacle d'une arche de Noé à quatre roues, d'où s'échappent les cris les plus discordants!

Certes, il y a encore bien des incidents à prévoir en Crète et le séjour à la Canée est loin d'être banal.

La ville est sans cesse agitée par les nouvelles qui arrivent des différents points de l'île. On dit que 1.500 musulmans ont été massacrés à Sitia. Les chiffres sont fort exagérés, mais ils sont tenus pour exacts par la population musulmane, qui profère des menaces continuelles contre les chrétiens et tous les Européens.

Les consuls sont aussi fort préoccupés du sort des musulmans qui sont assiégés à Selino par les insurgés.

Si des massacres se produisent là-bas, il sera impossible de maintenir l'ordre parmi les Turcs de la

Canée. Aussi, les amiraux, avisés par les consuls, ont-ils fait une démarche auprès des insurgés pour les prier de ne point massacrer les assiégés.

La réponse étant défavorable, on s'adresse alors au colonel Vassos, qu'on prie d'intervenir. Le commandant des troupes régulières helléniques ne se fait pas prier, et envoie aussitôt un aide de camp pour conseiller aux insurgés d'épargner les habitants de Selino.

A l'heure où nous sommes, on ne connaît point encore le résultat de cette démarche; mais il faut avouer que la situation est vraiment incohérente.

C'est au jour même où les amiraux sont obligés, pour éviter de nouvelles complications, de recourir à l'intervention du colonel Vassos, que les grandes puissances adressent au gouvernement hellénique un ultimatum comminatoire pour l'obliger à rappeler ses troupes de Crète !

L'ultimatum des grandes puissances, remis le 2 mars à M. Skouzès, ministre des affaires étrangères, était ainsi conçu :

« Sur l'ordre de mon gouvernement, je porte à la connaissance de Votre Excellence que les grandes puissances se sont entendues pour arrêter la ligne de conduite destinée à mettre fin à une situation qu'il ne dépendait pas d'elles de prévenir, mais dont la prolongation serait de nature à compromettre la paix de l'Europe.

« Les puissances sont tombées d'accord sur les deux points suivants :

« 1° La Crète ne pourra en aucun cas, dans les conjonctures actuelles, être annexée à la Grèce ;

« 2° Vu les retards apportés par la Turquie à l'application des réformes arrêtées avec elles, les puissances sont résolues, tout en maintenant l'intégrité de l'empire ottoman, à doter la Crète d'un régime d'autonomie absolument effectif, destiné à lui assurer un gouvernement absolument séparé sous la haute suzeraineté du sultan.

« La réalisation de ces vues ne saurait, selon les puissances, être obtenue que par le retrait des navires et des troupes helléniques. Elles attendent avec confiance cette détermination de la sagesse du gouvernement hellénique, qui ne voudra pas persister dans une voie contraire aux résolutions des puissances.

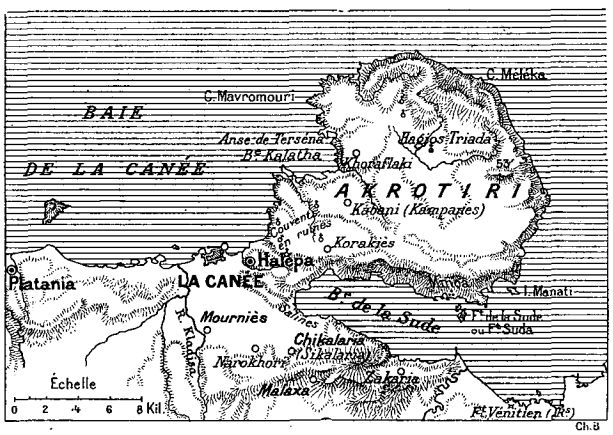
« Les ministres ne dissimulent pas que leurs instructions leur prescrivent de prévenir le gouvernement hellénique qu'en cas de refus, les puissances sont irrévocablement déterminées à ne reculer devant aucun moyen de contrainte si à l'expiration du délai de six jours le rappel des navires et des troupes n'est pas effectué. »

Les Athéniens furent indignés de cet ultimatum, et de nombreux meetings de protestation ne manquèrent pas d'être organisés jusqu'au moment où le gouvernement hellénique publia sa réponse, dont nous extrayons les passages principaux :

« Nous croyons que le nouveau régime autonome, que les grandes puissances viennent d'adopter, ne pourra pas malheureusement répondre aux nobles intentions qui l'inspirent, et qu'il subira le sort des différents systèmes administratifs qui furent à différentes reprises expérimentés sans succès en Crète.

« Ce n'est pas la première fois que la Crète se trouve dans cet état de soulèvement. Dans ces derniers temps, plus de six fois les horreurs de l'anarchie ont ébranlé et mis en péril son existence.

« Si donc le nouveau régime dont il s'agit de doter l'île n'est pas de nature à y rétablir l'ordre d'une manière définitive, le gouvernement hellénique n'a aucun doute sur l'impossibilité de mettre un terme à l'état révolutionnaire actuel. L'anarchie continuera à ravager le pays. Le fer et le feu, dans la main d'un fanatisme aveugle, continueront leur œuvre de destruction et d'extermination d'un peuple qui assurément ne mérite pas un tel sort.



CARTE DE L'AKROTIRI.

« Devant une telle perspective, notre responsabilité serait énorme si nous ne venions pas prier les grandes puissances de ne pas insister instamment sur le système d'autonomie proposé, mais de rendre à la Crète ce qui lui avait déjà été accordé, lors de l'affranchissement des autres provinces formant l'organisme hellénique, et de la réunir à la Grèce à laquelle elle a déjà appartenu au temps de la présidence de Capo d'Istria.

« Si par suite de la présence des escadres réunies des grandes puissances dans les eaux crétoises, et sur la conviction que ces flottes ne permettront pas le débarquement des troupes ottomanes, la présence de tous les navires de la flotte hellénique qui se trouvent en Crète peut n'être pas jugée nécessaire; au contraire, le séjour dans l'île de l'armée hellénique est

indiqué par les sentiments d'humanité, ainsi que par l'intérêt même du rétablissement définitif de l'ordre. Notre devoir, notamment, nous impose de ne pas abandonner le peuple crétois à la merci du fanatisme musulman et à celui de l'armée turque, qui, de tout temps, a participé sciemment aux actes d'agression de la populace contre les chrétiens. »



INSURGÉS ET RUINES SUR L'AKROTIRI (PAGE 15). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il nous a paru indispensable de publier ces deux documents. A l'heure où paraîtront ces lignes, près d'un an après les événements que nous racontons, la question crétoise n'est pas résolue. Il faut que le lecteur puisse comprendre les raisons du retard apporté à la solution. Il est bon de rappeler les engagements pris par les grandes puissances, les objections faites par la Grèce. Cela servira à établir les responsabilités encourues par les unes et par l'autre dans les douloureuses conséquences des décisions prises. En tous cas, après un tel échange de notes diplomatiques, il devenait évident que l'intérêt n'était plus seulement en Crète, mais que les choses allaient se gâter et dans la capitale hellénique, et sur la frontière de Macédoine.

Je partis donc sur l'*Halcyon*, petit vapeur anglais, détestable sabot qui sent mauvais et roule à plaisir. Quelle traversée! Parti de la Canée le jeudi à 4 heures du soir, c'est seulement le dimanche matin que nous arrivons à Syra.

En temps ordinaire, la traversée est de 18 heures!

Le vendredi matin, de très bonne heure, nous jetons l'ancre devant Retimo, où nous avons quelques marchandises à débarquer et à embarquer.

De la dunette, où nous sommes installés, nous entendons de continuelles décharges de coups de fusil. Et, avec la jumelle, nous pouvons même apercevoir les combattants.

Derrière les dernières maisons de la ville, les Turcs sont embusqués et tirent sur les insurgés qui, de tous côtés, les cernent. On voit le fusil s'abaisser, le coup partir: rarement d'ailleurs la balle atteint son but.

Dès notre mise en route, nous sommes assaillis par une formidable tempête. Le vent est terrible, les lames menaçantes, et le petit navire pousse des gémissements de mauvais augure. Si bien que le capitaine renonce à tenter de pénétrer dans le port de Candie, dont l'entrée est fort difficile. Il prend la résolution d'aller se mettre à l'abri dans une petite anse très sûre qu'offre l'île dénudée et déserte de Standia. Nous y arrivons tant bien que mal et nous voilà enfin délivrés de l'abominable roulis qui nous secoue depuis douze heures.

Là, nous allons passer une journée mortelle à parcourir des rochers, à chercher, mais en vain, le plus petit coin de verdure, à peine distrait par les propos incohérents d'un poète extravagant, qui s'intitule pompeusement le capitaine Nicolas, parle d'Homère, comme d'un confrère de talent, et passe son temps à réciter d'une voix nasillarde des vers patriotiques!

Enfin, la mer est devenue plus calme et nous pouvons nous remettre en route. Quelques heures de traversée et nous entrons dans le port de Candie, protégé par deux môles vénitiens et très ensablé.

A peine débarqué sur les quais, très animés, je suis accosté par un gendarme turc qui, dans un charabia surprenant, avec des gestes forcenés, me fait une longue démonstration naturellement incompréhensible pour moi.

Je veux lui tourner le dos, il me suit; je me fâche, il sourit; je lui offre de l'argent, il secoue la tête; j'insiste, il prend la monnaie, mais ne manifeste pas l'intention de me lâcher.

Enfin, je parviens heureusement, grâce à une ingénieuse mimique, à lui faire comprendre mon désir d'être conduit au consulat français, où je suis reçu à merveille et où on m'explique que le gendarme n'avait d'autre but que de m'offrir ses services pour la visite de la ville.

Elle est d'ailleurs fort curieuse, cette ville entourée d'une enceinte bastionnée, et dont les fortifications imposantes datent de l'occupation vénitienne. A chaque pas, on rencontre des souvenirs de cette occupation, et j'admire surtout, près du quartier juif, une délicieuse fontaine admirablement conservée.

A Candie, comme à la Canée, la situation est critique et quelques heures suffisent pour se convaincre que les haines ne sont pas près de s'éteindre et que longtemps encore, les meurtres, les incendies désoleront la ville.

Mais il nous faut à la hâte retourner sur le déplorable *Halcyon*, avec la pénible perspective d'être de nouveau secoué pendant huit heures avant d'arriver à Syra.

On est d'ailleurs bien récompensé de ses peines par le magnifique panorama qu'offre la petite ville d'Hermopolis toute éclatante de la blancheur de ses marbres et qui s'étage le plus harmonieusement du monde sur les flancs de deux hautes collines.

Syra, c'est la reine des Cyclades, l'île enchantée au climat exquis où l'on voudrait longtemps séjourner.

Hélas! je dus à peine y rester quelques heures, juste le temps d'aller serrer la main de notre ancien confrère, Gaston Lemay, explorateur hardi, devenu prudent et sage consul, à l'accueil hospitalier.

Ici, comme à Athènes, c'est l'exaltation perpétuelle, la résolution proclamée avec emphase de tout supporter plutôt que d'abandonner la cause crétoise, l'indignation contre la trahison européenne, la tristesse quand il s'agit du rôle de la France.

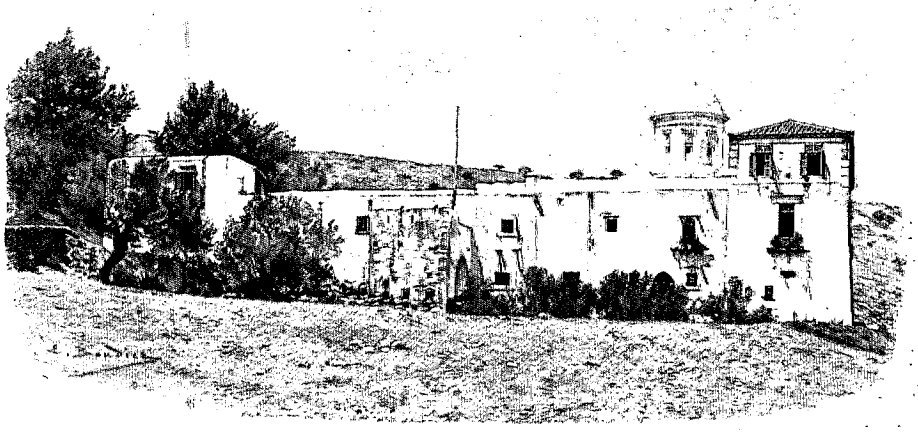
Le soir est vite arrivé, en longues et intéressantes conversations, et en courses à travers la curieuse ville.

Dès sept heures et demie, on n'entend plus que des chants patriotiques, des cris d'enthousiasme, des acclamations. Les manifestations se succèdent sans interruption, et toutes vont se mêler sur le quai devant le bateau où je dois m'embarquer pour le Pirée et où 500 hommes vont prendre passage à destination de la Thessalie. Tous les jours, il y a des départs semblables, car c'est à Syra que sont concentrés tous les hommes appelés par la mobilisation.

Sur le bateau, les manifestations continuent; sur les quais, aux fenêtres des maisons, des feux de bengale s'allument et sous les reflets rouges et verts qui illuminent la nuit très sombre les soldats chantent et dansent au son d'une modeste cornemuse.

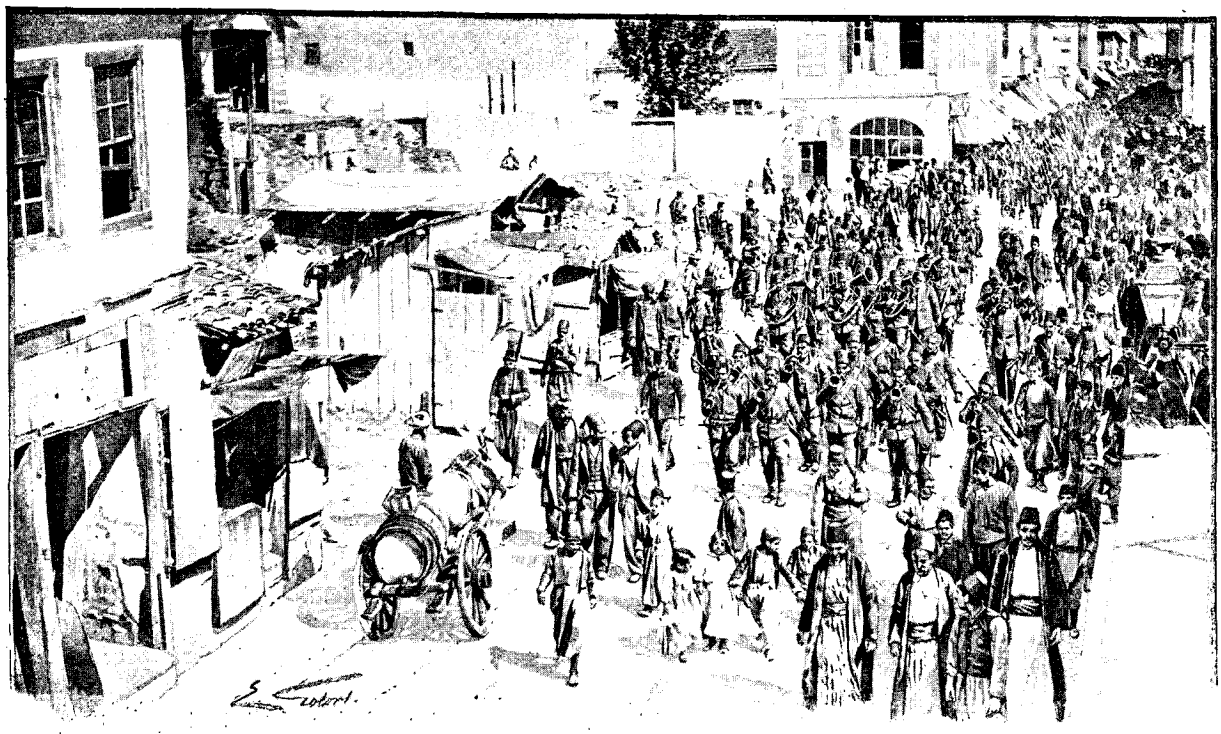
Joie bien douloureuse, pour le voyageur clairvoyant qui prévoit les désastres et songe aux tristesses de la guerre prochaine!

(A suivre.) Henri TUROT.



CLOITRE DE GONIA. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉFILÉ DE TROUPES TURQUES A SALONIQUE (PAGE 36) — DESSIN DE GOTORBE.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

III

L'opinion à Athènes. — Le monde officiel. — L'Ethniki hetairia. — A la frontière de Thessalie. — Du Pirée à Volo. — Postes grecs et postes turcs. — Système de défense. — A Sofia. — Le programme macédonien. — De Sofia à Salonique.



LE PALIKARE KARAVELOS (PAGE 29). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous voici de retour à Athènes. Toujours de l'animation et de l'enthousiasme : sur la place de la Constitution les groupes sont toute la journée en permanence et discutent longuement l'ultimatum des grandes puissances et la réponse du gouvernement hellénique.

« Nous ne céderons qu'à la force, disent les plus modérés! Que les grandes puissances viennent donc bombarder l'Acropole ! »

« Il faut faire immédiatement la guerre, clament les exaltés; commençons les hostilités en Macédoine et emparons-nous de Janina en Albanie ! »

Pour retrouver un peu de calme dans la discussion, il faut s'adresser au monde officiel. Les ministres sont évidemment entraînés par la pression de l'opinion publique; mais pourtant ils essayent de contenir l'emballement général.

Tandis que le colonel Metaxas, ministre de la guerre, organise, tente d'organiser plutôt, la mobilisation, son collègue des affaires étrangères, M. Skouzès, fait de son mieux pour trouver une solution pacifique : il compte surtout sur l'intervention de la Chambre française, et, dans une conversation, nous fait part de la combinaison qui lui apparaît la plus pratique.

« Avant de prendre son attitude définitive, déclarait M. Skouzès, la France doit être mise au courant de nos desseins : la Grèce continue à demander l'annexion de la Crète.

« Mais, devant les difficultés que soulève cette prétention, pourtant légitime, nous nous résignerions à accepter pour la Crète le régime de la Bosnie et de l'Herzégovine; de même que le sultan garde sa suzeraineté nominale sur ces deux provinces, dont l'Autriche-Hongrie a l'administration et qu'elle occupe militairement, de même Abd-ul-Hamid

1. *Suite. Voyez p. 1 et 13.*

resterait le suzerain de la Crète, mais la Grèce serait chargée d'administrer l'île et d'en assurer la pacification.

« Cette solution présenterait pour les puissances l'avantage de sauvegarder les deux principes de la non-annexion et de l'intégrité de l'empire ottoman énoncés dans leur note. A nous, ministres, elle nous permettrait de donner satisfaction à l'opinion publique, qui sans cela nous obligera à déclarer la guerre. »



LE PRINCE GEORGES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ MERLIN, À ATHÈNES).

Interrogé sur le même sujet, M. Zaïmis, alors président de la Chambre et maintenant président du Conseil, confirme absolument les déclarations de M. Skouzès.

M. Delyannis, chef du cabinet, est moins formel dans ses déclarations. Visiblement il souhaite la guerre. Quelle lourde responsabilité il assumera dans l'histoire !

Non moins lourde sera celle de l'*Ethniki hetairia* (Association nationale), qui joua dans cette mésaventure un rôle prépondérant.

L'Ethniki hetairia est un État dans l'État, un pouvoir qui s'impose au roi comme au gouvernement, qui menace et ordonne.

D'abord ce fut un comité très secret, composé d'officiers aventureux, de Macédoniens audacieux, de financiers habiles : on citait les noms de Braiphas, de Papademos, de Takis, de Romanos, boursier et député qui, chargé de l'administration de la caisse, ne parvint jamais à justifier l'emploi des fonds.

A la veille de la guerre, l'association était toute-puissante : elle comptait 1.300 officiers sur 2.000 ; encore secrète dans son organisation intérieure, elle s'affirmait publiquement par de nombreuses brochures et proclamations.

Le roi la redoutait fort et n'osa point protester quand un membre de l'Ethniki hetairia vint lui dire textuellement :

« Sire, tant que vous suivrez le sentiment national et que vous marcherez à la tête de votre peuple, nous resterons à vos côtés, mais le jour où vous n'accepteriez plus de suivre l'impulsion de l'Ethniki, nous serions obligés de vous demander de partir! » Sous cette poussée de l'*Ethniki hetairia*, l'agitation augmente ; nuit et jour des régiments partent à la frontière avec un entrain endiablé : de tous les points où l'hellénisme a des représentants, arrivent des volontaires ; il en vient d'Alexandrie, de Smyrne, de Salonique, de Philippopolis, de Pyrgos, de Varna.

C'est ainsi que se croisent, dans les rues d'Athènes, des costumes divers du plus pittoresque effet ; et tout ce monde défile, musique et drapeau en tête, accompagné de manifestants en délire patriotique.

La manifestation la plus grandiose a lieu le soir du départ pour la frontière du 1er régiment, dont le prince royal est le chef.

Tout le long de la rue Kephesia, une foule compacte acclame avec frénésie les soldats qui défilent aux lueurs éclatantes des feux de bengale.

Aux fenêtres et sur les balcons, hommes et femmes agitent des drapeaux en hurlant des chants patriotiques. Et les soldats répondent par des *zitos!* et des salves de coups de fusil.

Le prince royal n'est pas parti avec son régiment ; c'est quelques jours après seulement qu'il le rejoindra à Larissa, où il est accompagné par sa femme, la princesse Sophie.

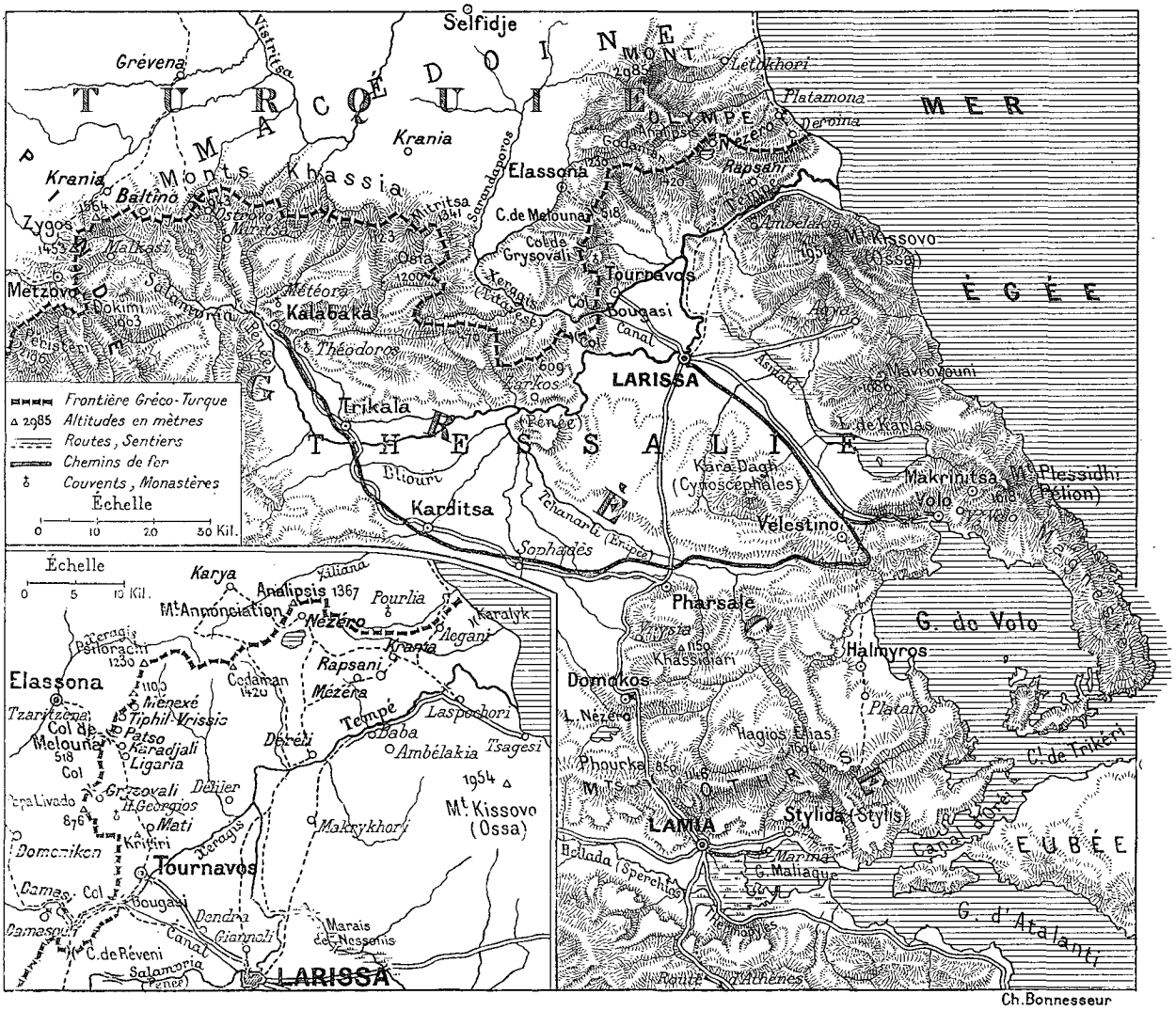
Il était temps, après avoir étudié l'état de l'opinion à Athènes, d'aller se rendre compte de la situation et des dispositions des troupes à la frontière.

C'est le mardi 23 mars que je m'embarque au Pirée pour cette excursion.



LE PRINCE CONSTANTIN. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ MERLIN, À ATHÈNES).

Du Pirée à Volo, le voyage est charmant. Après être sorti du golfe d'Égine et avoir doublé le cap Sounion, en saluant au passage les colonnes de marbre du temple d'Athéna, nous pénétrons dans le long canal naturel qui sépare l'Attique de l'île d'Eubée. Les rives, élégantes dans leur aridité, se profilent avec une netteté incomparable sur le ciel azuré. Aucune végétation ne vient amoindrir la précision des lignes



CARTE DE LA THESSALIE.

et gêner les effets de lumière si prestigieux, quand les rayons du soleil couchant tombent ainsi directement sur le sol dénudé.

Les vertes prairies, les collines boisées, les forêts profondes ont leur charme, fait de douceur et de tranquillité. Les montagnes sévères et rocheuses qui, sans le plus petit brin d'herbe, sans le moindre arbrisseau, s'étendent paresseusement au soleil, baignées par les flots paisibles et bleus de la mer Egée, ont leur beauté particulière qu'on apprend bientôt à aimer.

La traversée, qui dure trente heures, est d'autant moins ennuyeuse que plus de mille volontaires encombrent le pont. Ils arrivent de tous les coins de l'Orient et présentent une variété de costumes du plus pittoresque effet. Et puis la gaieté est exubérante ; rien ne met en joie des volontaires hellènes comme la combinaison de la fièvre patriotique et du petit vin blanc résiné qu'on boit à même des bouteilles énormes au ventre confortable.

Certes, l'ivrognerie n'est point un vice de ce pays : la sobriété est au contraire une des qualités maîtresses de toute la région. Mais, que voulez-vous ? on ne part pas tous les jours en guerre, et il est fort prudent de chanter d'avance les futurs exploits ; les balles turques pourraient bien empêcher de les célébrer plus tard.

Quelles délicieuses trouvailles ont les ivrognes ! Sur le pont titube un volontaire atrocement gris, toujours en tête à tête avec une bouteille de koniak à laquelle il fait de fréquentes politesses. Je m'approche et tâche de lui faire comprendre qu'il exagère ses rasades et qu'il sera bientôt ivre-mort.

Notre homme tire alors de sa poche une petite fiole d'ammoniaque et me la montre triomphalement ; je dus m'incliner devant la sagesse de cet héritier du prudent Ulysse, qui tenait d'une main la liqueur enivrante, et de l'autre le liquide sauveur, et se promenait ainsi, de groupe en groupe, avec ses deux bouteilles : avec une louable ardeur philanthropique, il voulait même ingurgiter de force quelques gouttes d'ammoniaque dans la bouche de ceux qu'il jugeait aussi gris que lui-même. Les uns se laissaient faire, mais les autres résistaient

et cela dégénérait en disputes et en bourrades; si bien qu'un officier dut intervenir, paternellement d'ailleurs, pour enlever au volontaire ses instruments de désordre : koniak et ammoniaque.

Plus loin, quelques volontaires dansent, se tenant par la main et formant une sorte de farandole qui avance lentement avec le balancement souple des reins : une musette aux sons fluets et nasillards règle le mouvement.

Là, dans un groupe, un chanteur assis par terre, les jambes croisées, nous fait entendre une chanson klephte, mélopée plaintive, au rythme indéfinissable, aux variations étranges, analogue aux singulières mais plus élémentaires modulations que j'écoutai jadis dans les lointains villages des Rivières du Sud.

Mais voici Chalcis, une petite ville très gaie, qui s'élève à l'endroit où le chenal se resserre tellement que les deux rives sont reliées par un pont tournant, dominé par le Kastro ou forteresse, dont les murailles crénelées se détachent en blanc intense sur l'horizon bleu.

Bientôt, notre bateau se remet en marche, ce pendant que, dans la rue, la population manifeste et que, grimpés dans la mâture, nos volontaires agitent leurs chapeaux : encore des *zitos*, des coups de fusil, des cris et des chants et nous perdons rapidement de vue Chalcis et sa blanche forteresse. Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entrons dans le majestueux golfe de Volo, formé à l'Ouest par les plaines de Halmyro, à l'Est par la haute presqu'île de Magnésie, et au fond duquel s'élève, superbe et élégant, le mont Pélion, aux flancs couverts de bois et de villages qui paraissent inaccessibles.



M. DELYANNIS.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE (CLICHÉ PIROU).

Nous ne faisons que traverser Volo : une voiture rapide nous conduit du port à la gare et, trois heures après, nous arrivons à Larissa, la capitale de la Thessalie.

La petite ville de Larissa est très curieuse : elle a gardé l'aspect turc et luit au soleil, lançant vers le ciel clair les pointes aiguës de ses minarets; nous admirons les rives du Pénée, sur lesquelles s'étagent de riantes maisons avec de beaux jardins, et le pont, très pittoresque, et la gracieuse mosquée construite à son extrémité.

Vous pensez quelle animation donnait à la ville la présence de dix mille hommes de troupes, l'arrivée continuelle des volontaires, le passage des palikares qui se disposent, disent-ils, à passer la frontière pour soulever une insurrection en Macédoine.

Les hôtels sont encombrés comme les rues, et j'aurais été dans l'impossibilité de me loger, sans l'amabilité du général Makris, qui me fait le plus bienveillant accueil.

Je lui dis mon désir de partir à la frontière et de visiter les avant-postes : un lieutenant d'artillerie, M. Litzika, s'offre de m'accompagner dans l'excursion projetée, et, comme le général donne la permission, je suis, dès lors, certain de prendre une idée très nette des préparatifs de guerre.

Deux heures après, nous étions en route avec, comme compagnons de voyage, M. de Roujoux, consul de France à Volo, et sa très charmante jeune femme, qui, tous deux, avaient désiré se joindre pendant vingt-quatre heures à notre petite expédition.

Expliquons tout de suite la situation de l'armée grecque dans cette partie de la frontière.

Entre les plaines de la Macédoine et les plaines de la Thessalie s'étend une chaîne de montagnes dont les hauteurs varient entre 1.200 et 1.500 mètres : cette chaîne forme frontière, et les divers sommets sont alternativement grecs et turcs; mais les plus élevés sont turcs.

Pour passer de Macédoine en Thessalie, il y a trois défilés principaux, ceux de Bougazi, où coule la rivière de Xeragis (ancienne Europos), de Gryzovali et de Melouna.

Dès lors, l'armée grecque est divisée en sections, dont chacune a pour mission de défendre un défilé.

Entre les défilés, à la cime des montagnes, des postes sont placés de proche en proche, chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi, de donner l'alarme et de commencer l'attaque au besoin.

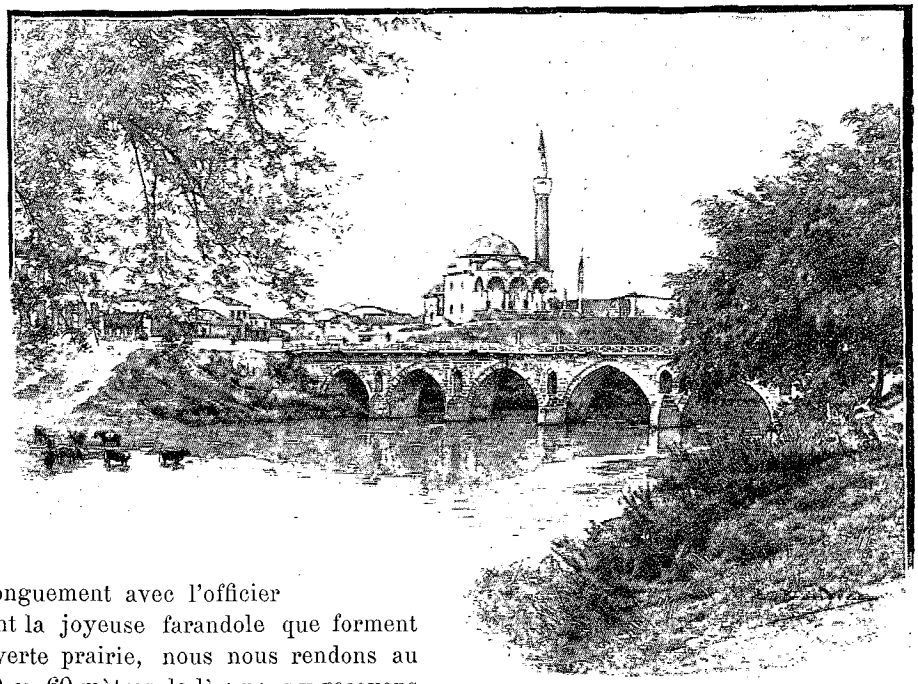
Naturellement les Turcs ont été amenés à prendre à peu près les mêmes dispositions, mais avec des troupes d'une supériorité numérique trois fois plus grande. Elassona est, de ce côté, le centre des opérations, et de là rayonne, comme de Tyrnavo (Tournavas) chez les Grecs, le même système de défense; à chaque poste grec s'oppose un poste turc.

La disposition des troupes, telle qu'elle vient d'être décrite, avait été adoptée malgré de vives résistances. Certains officiers — les plus intelligents et les plus audacieux — n'étaient point d'avis d'échelonner ainsi les forces tout le long de la frontière. Ils proposaient, au contraire, de masser toute l'armée sur un point déterminé, en face d'un défilé, et d'envahir brusquement la Macédoine. En prenant une pareille offensive,

disaient-ils, nous obligerons les Turcs à se défendre, et ils n'auront point la possibilité de passer à leur tour en Thessalie par d'autres défilés.

Ce plan fut repoussé. On verra plus tard ce que l'autre a coûté à la Grèce.

Quant à l'état des troupes grecques, il paraissait excellent à cette époque : les soldats étaient gais et pleins d'entrain; ils étaient alors bien nourris; à les entendre, ils ne feraient qu'une bouchée des Turcs. Les officiers rivalisaient de faconde et de vantardise. L'un d'eux m'invitait pour « la semaine prochaine » déjeuner à Elassona; l'autre me retenait pour dîner à Salonique! Belles illusions qui s'évanouirent bien vite aux premiers coups de canon.



LARISSA. — MOSQUÉE ET PONT SUR LE PÉNÉE. DESSIN DE BOUDIER.

Le premier poste que nous visitons est celui de Bougazi, installé à l'entrée du défilé du même nom sur les bords du Xeragis. Après avoir causé longuement avec l'officier grec, et regardé curieusement la joyeuse farandole que forment les soldats dansant sur la verte prairie, nous nous rendons au poste turc qui se trouve à 50 ou 60 mètres de là : nous y recevons excellent accueil et l'officier grec qui nous accompagne est aussi très courtoisement traité. Entre les ennemis de demain, la plus grande cordialité règne, et dans tous les postes, nous avons constaté les relations presque amicales qui se sont établies entre les officiers grecs et turcs. Que voulez-vous? on est tout là-haut, très isolé, à 15 ou 20 kilomètres du plus prochain village. Dès lors, les distractions sont rares et le confortable problématique. L'officier grec reçoit-il d'en bas un morceau de choix, une bouteille d'excellent raki, du tabac parfumé, il s'empresse d'inviter son collègue turc à partager sa bonne aubaine, et réciproquement.

De Bougazi, la voiture nous conduit à Karadjali, un assez gros village, tout contre la frontière, au pied de hautes montagnes, dans un très beau site.

Karadjali, ce soir-là, est particulièrement animé, car des manœuvres ont eu lieu dans la journée, et il y a là de l'infanterie, de la cavalerie et des evzones.

Le capitaine Paiko, chef de poste, nous offre l'hospitalité de la façon la plus aimable : nous sommes vingt-quatre à table, le consul de France et sa femme, des officiers de toutes armes, des chefs insurgés, Bellos et Karavelos.

Qu'il me soit permis, à propos de ces derniers, d'ouvrir une courte parenthèse.

Lorsque l'*Ethniki hetairia* poussait à la guerre, elle faisait valoir, comme élément de la victoire certaine, les petites armées irrégulières qu'elle avait, affirmait-elle, équipées et armées à ses frais. Nous avons à la frontière, disaient les chefs de l'Ethniki, plus de 12.000 hommes prêts à entrer en campagne : ce sont des héros, des tireurs redoutables, des gens audacieux qui soulèveront toute la Macédoine!

Ah! nous les avons vus plus tard à l'œuvre, ces héros-là! Jamais ils n'affrontèrent le feu des Turcs, mais on les retrouvait toujours dans les villes au moment des paniques. Pillards éhontés, ils profitaient, avec une merveilleuse habileté, de la terreur des habitants qui abandonnaient leurs maisons, pour tout dévaliser. Aussi les populations de Thessalie les redoutaient-elles plus encore que les Turcs!

Mais revenons à notre dîner; le menu ne laisse rien à désirer : les vins sont excellents et versés en abondance, si bien qu'une franche gaieté ne tarde point à se manifester parmi tous les convives. Au dessert, les toasts commencent : le consul de France débute, les officiers répondent; on boit à la Grèce, à la France, à la presse, à la guerre! Puis, voici l'heure des chansons : la chanson klephte, bizarre et triste, alterne avec la chanson française, alerte et enlevante, et aussi avec des mélodies scandinaves, d'un charme délicieusement mélancolique, que chante avec un goût exquis Mme de Roujoux, blonde et gracieuse Norvégienne.

C'est seulement fort avant dans la nuit qu'on se sépare, et nous allons ensuite dormir par terre, roulés dans nos couvertures : il n'y a pas de lits disponibles à Karadjali.

Le lendemain matin, M. Litzika et moi prenons congé du consul et de sa femme, qui retournent à Volo. Nous autres, nous nous juchons sur les selles monumentales de microscopiques mulets pour aller faire le tour des postes qui dominent tout là-haut les plaines de la Macédoine. D'un poste à l'autre les sentiers paraissent impraticables : mais nos mulets sont surprenants, et ces braves petites bêtes infatigables passent partout avec une merveilleuse adresse, accrochant leurs sabots étroits à la plus petite anfractuosité de la montagne.

Nous traversons, dans cet équipage, le col de Melouna, où évoluent les evzones. Ces soldats montagnards ont les jambes serrées dans des maillots blancs, la taille bien dessinée par la tunique bleue qui recouvre la fustanelle élégante; sur la tête, une sorte de toque rouge; aux pieds la curieuse chaussure à pointe recourbée garnie d'une touffe de laine noire.

Ces hommes-là ont une agilité extraordinaire ; ils passent dans des sentiers où seules les chèvres se hasardent, et escaladent une montagne, fusil en main et sac au dos, avec une rapidité vertigineuse.

Nous arrivons pour déjeuner au poste de Tiphil-Vrissis. Je fus frappé, en examinant les evzones, de l'allure distinguée d'un simple soldat, à la physionomie intelligente, à la fine moustache brune, portant l'uniforme avec élégance.

— Quel est donc ce soldat? dis-je aux officiers; il a l'air bien intelligent.

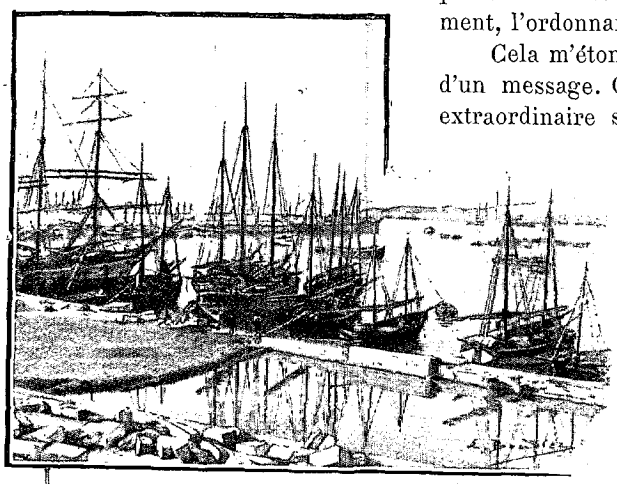
— Ah! me répondit-on avec un peu d'embarras, c'est un jeune avocat, un réserviste qui vient de nous arriver; d'ailleurs il a fait ses études à Paris. Voulez-vous que nous vous le présentions?

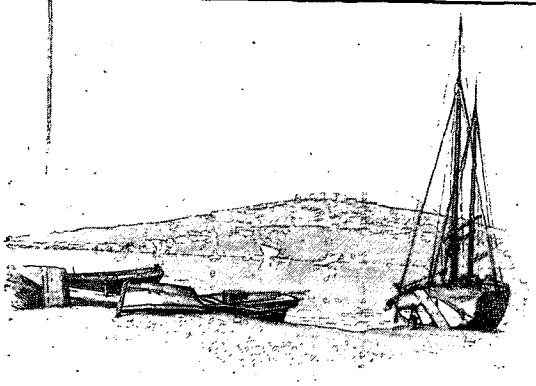
Bien entendu j'accepte, et les présentations sont faites.

— Si vous voulez, me dit un officier, le réserviste déjeunera à notre table.

— Comment donc! cela me fera plaisir.

Et nous voilà installés autour d'un frugal repas. J'étais fort intrigué par l'aisance du jeune soldat, que la présence de ses chefs ne semblait nullement intimider. A certain moment, l'ordonnance qui nous servait lui présente le plat le premier.





CHALCIS ET VOLO (PAGE 28). — DESSIN DE BOUDIER.

Cela m'étonne. Quelques minutes après arrive un evzone porteur d'un message. On l'introduit, et il se dirige immédiatement vers mon extraordinaire soldat en lui présentant la lettre avec le salut militaire. Je remarque de nouveau autour de la table une nuance d'embarras, et un des officiers saisit la lettre au passage, tandis que le soldat plonge la tête dans son assiette.

Décidément il y avait quelque chose ! Enfin, en sortant de table je vais me promener un instant pour voir le paysage, et quand je reviens, caché par un rideau d'arbres, j'aperçois le soldat en question causant avec des camarades : mais ceux-ci étaient au port d'armes et l'écoutaient respectueusement.

Je fis semblant de n'avoir rien vu; mais quand nous eûmes quitté le poste, j'entamai la conversation avec mon guide, le lieutenant Litzika.

— Parbleu! mon cher, lui dis-je, le soldat que vous m'avez présenté me paraît être un garçon d'avenir.

— Vous croyez? dit Litzika, qui me regarde avec étonnement.

— J'en suis certain, répliquai-je, et, sans être sorcier, je vous affirme qu'avant peu il aura trois galons sur la manche.

— Voyons, soyez franc, répond Litzika, et cessez vos énigmes.

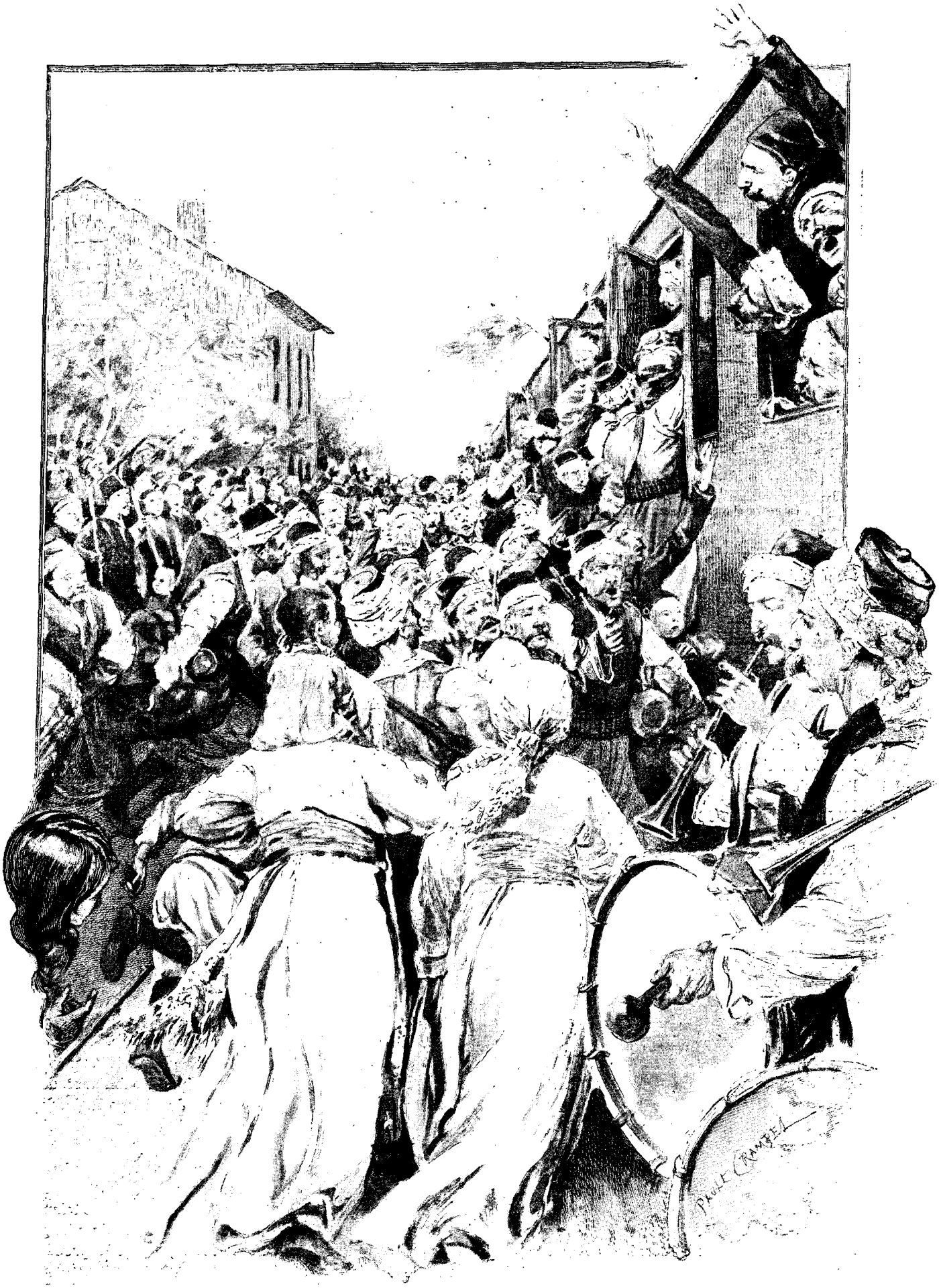
— Ma foi, mon cher ami, fis-je en riant, je vois bien qu'on a joué une petite comédie devant moi.

Mon interlocuteur alors me prend par le bras.

— Ecoutez, dit-il, je vais tout vous expliquer, mais donnez-moi votre parole d'honneur de garder le secret jusqu'à la déclaration de guerre?

— Entendu!

— Eh bien, vous avez deviné : le soldat que vous avez remarqué n'est ni avocat ni réserviste : c'est un capitaine d'artillerie ! La semaine dernière, pendant une nuit obscure, nous avons monté, à dos de mulet, six pièces de canon qui sont enterrées à Tiphil-Vrissis. Et pour ne pas donner l'éveil au poste turc voisin du nôtre, le capitaine qui commande la batterie s'est habillé en simple soldat avec un uniforme d'evzone : tous



EMBARQUEMENT DES BACHI-BOUZOUKS (PAGE 36) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

les artilleurs ont fait de même. A la première alerte, les Turcs, qui croient avoir cinquante fusils en face d'eux, se trouveront nez à nez avec six canons : la surprise pourra leur être désagréable !

On verra plus tard que le stratagème réussit : le poste de Tiphil-Vrissis resta maître de la position, alors que presque partout les Turcs triomphèrent sans grande résistance.



UN POSTE D'EVZONES (PAGE 30). — DESSIN D'A. PARIS.

Deux jours nous suffisent pour terminer notre tournée, et nous rentrons à Larissa, très documentés sur la situation et l'état moral de l'armée grecque, à la veille des hostilités.

Il nous reste à faire la même enquête en passant quelques jours de l'autre côté de la frontière.

Sur quels appuis les Grecs pouvaient-ils compter pour la formidable lutte qu'ils allaient soutenir? C'est la question qu'il me paraît intéressant de résoudre, en allant me renseigner sur place, sans tenir compte des racontars de la place de la Constitution. A entendre les Athéniens, les Balkans devaient se soulever au premier coup de canon. Bulgares, Serbes, Macédoniens, n'attendaient qu'un signal pour secouer le joug du sultan!

Après quelques heures passées à Sofia, j'étais fixé sur les intentions des Bulgares.

Les Grecs n'ont d'ailleurs pas même pris la précaution de s'informer de l'état d'esprit du comité macédonien. Et la fameuse *Ethniki hetairia,* qui annonçait tant de troubles en Macédoine, n'a pas daigné consulter l'élément bulgare, pourtant si puissant, sur le point de savoir si des secours seraient accordés à la cause hellénique.

Aussi personne à Sofia ne semble disposé à agir en faveur des Grecs. Cela m'est affirmé par des hommes appartenant à tous les partis : gouvernementaux, démocrates, libéraux et socialistes sont d'accord pour déclarer inopportune toute intervention de la Bulgarie dans le conflit prochain

M. de Petiteville, ministre de France à Sofia, confirme absolument ces renseignements, et les événements ont depuis prouvé que les Hellènes ne devaient compter que sur eux-mêmes.

Et cela se comprend ! les revendications helléniques en Macédoine sont absolument en contradiction avec les réclamations du comité macédonien bulgare. Les Grecs demandent le démembrement de la Macédoine et l'annexion d'une partie de cette province. Les Bulgares, qui ont la prétention d'être les plus nombreux en Macédoine, veulent, au contraire, l'autonomie.

Voici, du reste, un document fort important qui résume, de façon très nette, les visées politiques de la Bulgarie en ce qui concerne la Macédoine. C'est, pour ainsi dire, le programme d'action du comité macédonien de Sofia.

Le document est ainsi intitulé :

NOTICE SUR LES RÉFORMES A INTRODUIRE EN MACÉDOINE POUR ARRIVER A LA PACIFICATION DE LA POPULATION CHRÉTIENNE RÉVOLTÉE.

ARTICLE PREMIER. — Formation d'un seul vilayet, chef-lieu Salonique, contenant les vilayets déjà existants de Salonique, Monastir et Uskub, dans les limites ci-dessous indiquées :

Au nord, la frontière serbe près Vrania; au nord-ouest, les limites des kazas de Prechova, Kaïmanova, Katchanik et Tetovo, les sommets de Lioubo et sur la crête de Char arrivant à Korab, point culminant des montagnes Dechat. De Korab, les limites couperaient la vallée de la Velechtitza, près du village Radomir, jusqu'à l'embouchure de la même rivière dans le Drin noir. De ce point, la ligne suivra le thalweg du Drin jusqu'au village Nolret, et de là, touchant la ligne occidentale des kazas d'Okhrida et de Goritza, au sommet du Grammos, pour prendre la ligne séparative des kazas de Kastoria, Kailari, Vodena et Karaferia, jusqu'au point d'intersection de cette ligne par le fleuve de Bistritza ; de ce point elle continuera le courant de l'eau jusqu'à l'Archipel, pour faire un tour sur les rives de la mer, en englobant la Chalcidique jusqu'à l'embouchure du Kara-Sou. De là, la frontière du vilayet continuera la même rivière jusqu'au torrent, près du village Rodibok, pour suivre ce dernier cours d'eau jusqu'à la frontière de l'ex-Roumélie Orientale, d'où elle prendra les frontières des principautés de Bulgarie et du royaume de Serbie.

ART. 2. — Nomination au poste de gouverneur général (vali), pour une période de cinq ans, d'une personne juste et tolérante appartenant à la *nationalité prédominante dans le vilayet.*

ART. 3. — Le vali administrera le vilayet, aidé d'une assemblée générale des représentants élus directement par le peuple lui-même, tout en garantissant les droits des minorités.

Cette assemblée aura à se prononcer sur toutes les questions touchant l'administration intérieure du vilayet.

ART. 4. — Garantie efficace et suffisante de la liberté personnelle et de l'inviolabilité du domicile pour tous les habitants du vilayet, sans distinction. Suppression de la censure sur la presse.

ART. 5. — Nomination de tous les fonctionnaires pris au sein de la population prédominante au lieu de leurs services. Les fonctionnaires supérieurs seront nommés par le sultan, sur la proposition du vali ; les fonctionnaires inférieurs seront nommés par le vali directement.

ART. 6. — Admission des principales langues du vilayet, à l'égal de la langue turque, dans toutes les institutions du vilayet, en laissant aux unités administratives le libre choix d'employer, dans leurs relations officielles, une de ces langues quelconque.

ART. 7. — Organisation de l'instruction publique par chaque communauté (nationale ou religieuse) séparément.

ART. 8. — Création, pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité du vilayet, d'un corps de milice formé par le recrutement général directement soumis au vali. L'ensemble de cette milice sera formé proportionnellement au nombre des habitants de diverses nationalités ; un pour cent sur le total de la population. Les officiers supérieurs seront nommés par le sultan, les inférieurs par le vali directement.

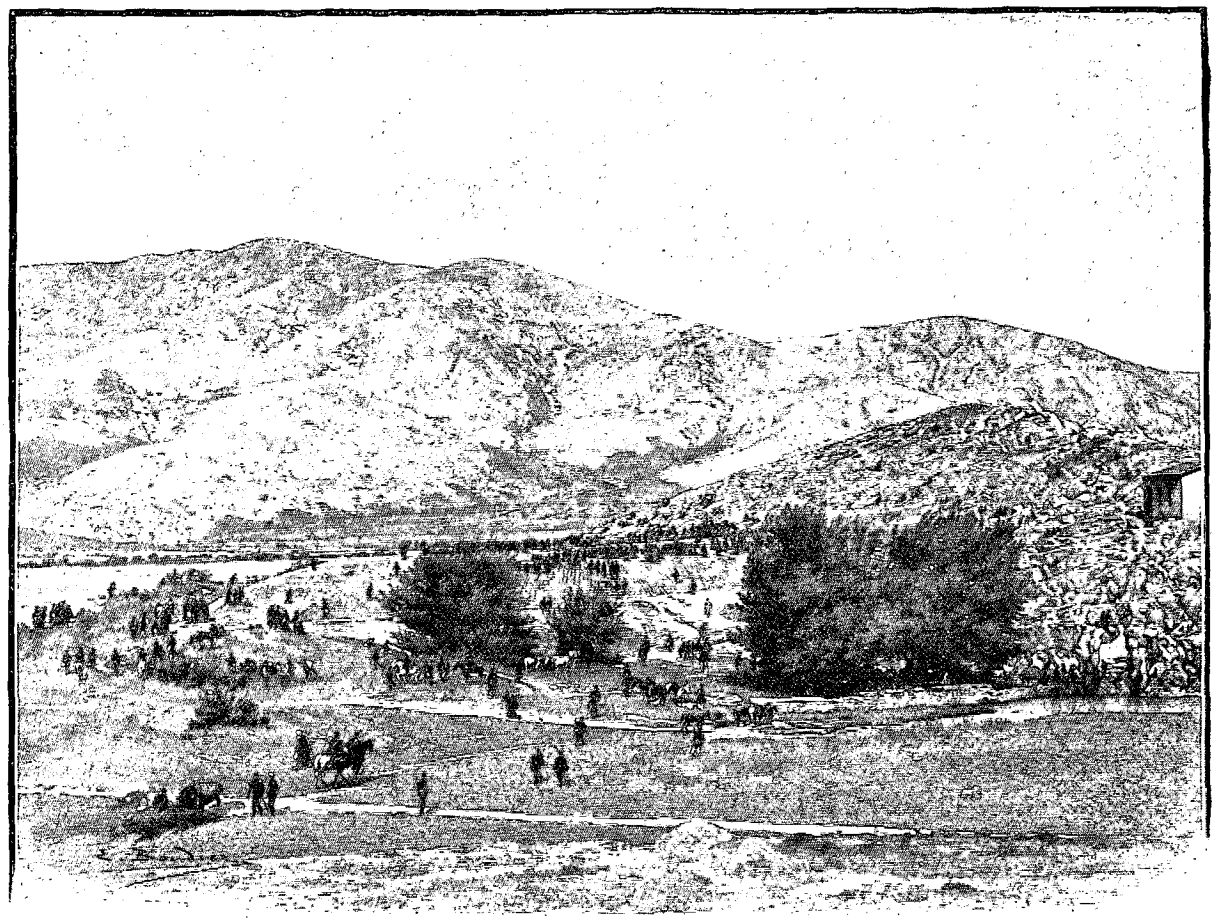
ART. 9. — Fixation d'un budget et organisation des finances du vilayet par l'Assemblée générale. 25 p. 0/0 des revenus seront versés à la caisse commune de l'État. Le reste sera employé pour les besoins locaux.

ART. 10. — Nomination immédiate par le vali d'une commission *ad hoc*, où les populations indigènes seront largement représentées, pour élaborer les détails des réformes à accomplir.

ART. 11. — Amnistie générale pour tous les détenus politiques et émigrés.

ART. 12. — Introduction des mêmes réformes dans le vilayet d'Andrinople.

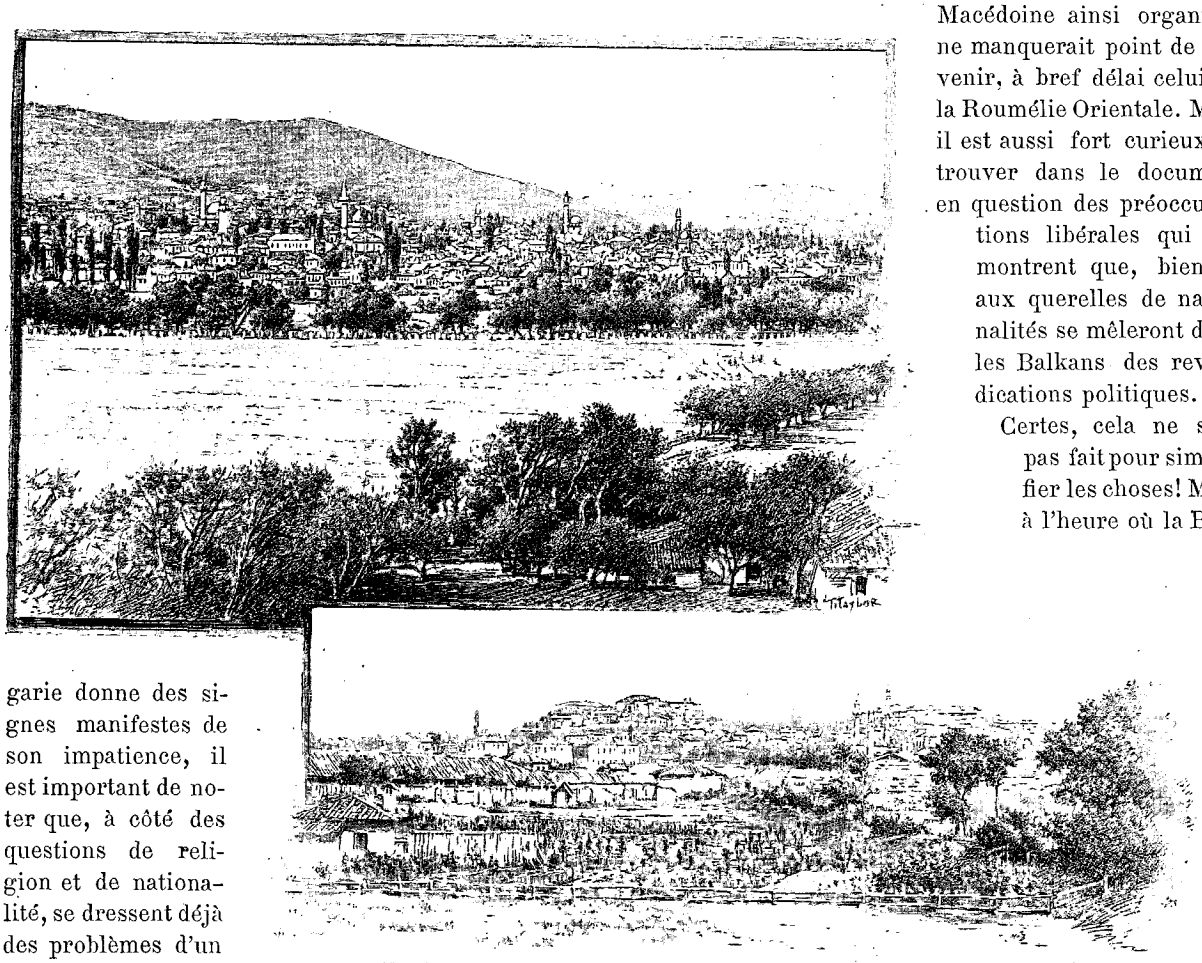
Nous avons tenu à reproduire en entier ce document, qui ne peut manquer d'intéresser vivement tous



AUTOUR DE KARADJALI (PAGE 29). — DESSIN DE BOUDIER.

ceux qui suivent avec attention les différentes phases de la question d'Orient. Il est clair que l'autonomie réclamée par les patriotes bulgares n'est qu'une annexion dissimulée, car ils ont la conviction que la nationalité prédominante est la nationalité bulgare, que, par conséquent, le vali serait un Bulgare. Le sort de la Macédoine ainsi organisée ne manquerait point de devenir, à bref délai celui de la Roumélie Orientale. Mais il est aussi fort curieux de trouver dans le document en question des préoccupations libérales qui démontrent que, bientôt, aux querelles de nationalités se mêleront dans les Balkans des revendications politiques.

Certes, cela ne sera pas fait pour simplifier les choses! Mais à l'heure où la Bulgarie donne des signes manifestes de son impatience, il est important de noter que, à côté des questions de religion et de nationalité, se dressent déjà des problèmes d'un autre ordre.



MONASTIR. — USKUB. — DESSIN DE TAYLOR.

Que le lecteur nous excuse d'avoir interrompu le récit de notre voyage, par d'aussi longues digressions. Elles étaient indispensables pour expliquer comment les Grecs furent ainsi abandonnés par ceux-là mêmes qui semblaient, en apparence, les plus intéressés à ne pas laisser grandir la puissance du sultan.

Dans le train qui m'emporte vers Salonique, j'ai la bonne fortune de lier conversation avec le consul serbe d'Uskub et j'acquiers la conviction que les Serbes, comme les Bulgares, se disposent à suivre, en simples observateurs, les événements qui se préparent.

Comme les Bulgares, les Serbes ont la prétention d'obtenir un jour la prédominance en Macédoine.

Mais ils veulent déjà se débarrasser de l'influence hellénique, et, visiblement, ils souhaitent la défaite de la Grèce.

Après, on verra!

Cela veut-il dire que les Serbes avaient une sympathie quelconque pour le sultan? Point!

Mais, à leur avis, les progrès de l'hellénisme ne pouvaient qu'entraver l'alliance qui devait être faite contre les Turcs par les Monténégrins, les Bulgares et les Serbes.

Longuement le consul d'Uskub développe les idées qui lui sont chères, et je l'écoute, comme on pense, avec un vif intérêt. N'est-il pas presque impossible, à moins d'être ainsi sur place mis au courant de ces questions si compliquées, de comprendre tous les conflits de races et de religions qui agitent sans cesse les États balkaniques?

De Nich à Salonique, le trajet est long et pénible surtout en cette période où les trains de voyageurs sont continuellement arrêtés par le passage des trains militaires qui viennent de tous côtés.

A Zibetche, frontière turque, nous sentons immédiatement que nous pénétrons dans un pays où la police est un des rouages les plus importants du système gouvernemental : derrière la politesse obséquieuse, on découvre trop vite la surveillance dont on est l'objet.

Un commissaire de police, après force salutations et compliments, tient absolument à monter dans mon compartiment pour m'éviter, dit-il, tout désagrément.

Je lui exprime ma reconnaissance, sans lui cacher toutefois mon désir de voyager seul, et le digne homme se contente alors du compartiment voisin.

Et maintenant, jusqu'à Salonique, nous allons trouver à chaque station des bandes de bachi-bouzouks qui partent pour la frontière.

Ces gens-là sont vêtus de costumes extraordinaires, de loques bigarrées, avec sur le dos ou à la main des paquets de toutes formes et de toute nature.

Ce sont de vrais sauvages qui se bousculent, se battent, s'écrasent pour pénétrer dans les wagons, où ils s'empilent les uns sur les autres.

A Ramanavo, le spectacle est particulièrement curieux; sur le quai de la petite gare, la foule des parents et des amis venus pour assister au départ pousse des cris, agite les bras, tire des coups de fusil, tandis qu'un orchestre étrange composé de quatre grosses caisses et de trois fifres fait un épouvantable charivari. Et le train s'ébranle au milieu de tout ce vacarme, tandis que flotte, à la portière d'un wagon, le drapeau rouge orné du croissant.

Les bachi-bouzouks sont dirigés vers Uskub pour être équipés et armés : de là ils iront à Elassona, en traversant Monastir, la pittoresque petite ville macédonienne.

A Uskub, tandis que je regarde le gracieux panorama que j'ai sous les yeux et que j'assiste à la bruyante sortie des bachi-bouzouks qui s'éloignent, drapeau en tête, je suis abordé respectueusement par trois personnages qui me saluent très bas en déclinant leurs titres : ce sont le directeur de l'instruction publique du vilayet, le chef de la police et le chef de la municipalité.

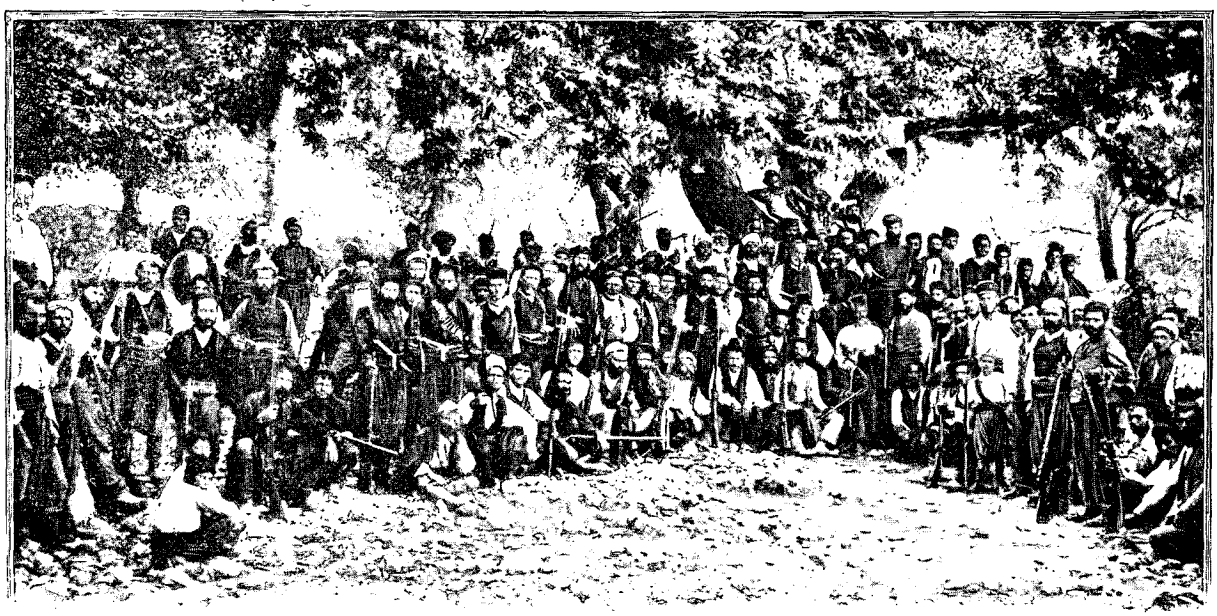
A ma grande stupéfaction, ils me disent que le gouverneur général, prévenu par télégramme du passage d'un journaliste français, les a envoyés pour me souhaiter la bienvenue.

Je charge ces estimables personnages de remercier Son Excellence et je veux remonter en wagon, mais la cérémonie n'est point terminée; au buffet, une collation est préparée, et je dois subir en outre quelques toasts bien sentis ; puis on me reconduit cérémonieusement à mon compartiment où je trouve un volumineux paquet de tabac que ces messieurs me prient d'accepter.

Visiblement, on veut me prouver que la civilisation musulmane vaut mieux que sa réputation. Et les prévenances ne me manqueront jamais, tant que je serai sur le territoire turc.

A Salonique, où j'arrive le soir, après avoir suivi les rives souriantes du Vardar, sur les bords duquel s'étagent de gracieuses petites villes, je trouve encore un haut policier, prévenu par dépêche et chargé de me procurer une voiture et de me faire conduire à l'hôtel.

Salonique, la grande ville commerciale, mouvementée et grouillante, est extraordinairement calme,



LES PALIKARES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

malgré le passage continuel des troupes qui partent à la frontière. Pas un cri, pas un chant, aucun désordre dans ces rues où défilent des régiments disciplinés.

De temps en temps, il y a bien quelques paniques : beaucoup de Grecs redoutent les représailles des musulmans, au cas où la ville serait bombardée par la flotte hellénique.



TOUR BLANCHE À SALONIQUE.
DESSIN DE BERTEAULT.

Crainte bien inutile : le prince Georges ne songea jamais à prendre l'offensive. Il est pourtant certain, — les gens les plus compétents le proclamaient hautement, — qu'au début des hostilités, le golfe de Salonique n'était point suffisamment défendu et que les cuirassés grecs pouvaient faire le siège de la ville, brûler les gares, faire sauter certains travaux d'art de la ligne et retarder considérablement la mobilisation. Mais la flotte n'est pas sortie de Chalcis : les eaux sont si tranquilles et le climat si enchanteur! Aussi les Turcs purent-ils paisiblement, sans jamais être troublés, faire passer par Salonique les milliers de soldats qui allaient, chaque jour, rendre plus formidables les forces accumulées à la frontière de Thessalie et en Épire.

Et, devant cette activité fiévreuse, il n'était point difficile de prévoir l'écrasement dont la Grèce allait être victime.

A peine quarante mille hommes gardent les défilés du côté de Larissa! Et voilà qu'on envoie contre eux près de deux cent mille soldats, bien entraînés, fanatiques, avides d'envahir des contrées fertiles, impatients de pillages et de rapines.

Et sur le pont du bateau qui devait me ramener à Volo, je contemplai, mélancoliquement, le drapeau du Prophète flottant sur la Tour Blanche. Sans doute, je le retrouverai bientôt triomphant dans les plaines de Thessalie.

Pauvre Grèce! que de désastres, que d'humiliations se préparent ici pour toi!

(A suivre.) Henri TUROT.



FARANDOLE DE SOLDATS GRECS (PAGE 29). — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ENTRÉE DES TURCS À LARISSA (PAGE 41). — DESSIN D'A. PARIS.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.



LE GÉNÉRAL SMOLENSKI.
DESSIN D'OULEVAY.

IV

Les hostilités commencent. — Premières batailles. — La bataille de Mati. — La débâcle de Tyrnavo. — Abandon de Larissa. — Nouvelles d'Athènes. — Les batailles de Velestino. — La bataille de Pharsale. — La panique de Volo.

C'est le 17 avril que furent rompues officiellement les relations diplomatiques entre la Turquie et la Grèce. Le prince Mavrocordato en reçut notification à Constantinople, et les écussons furent aussitôt enlevés de la légation de Grèce.

A la même heure, à Athènes, Assim-Bey remettait à M. Skouzès, ministre des affaires étrangères, la note suivante :

« Par suite de l'attitude agressive de la Grèce, les relations diplomatiques sont rompues entre les deux pays. »

Quelques jours auparavant, le gouvernement ottoman avait adressé aux grandes puissances une déclaration dont nous détachons les passages suivants :

« Par la réserve dont il n'a cessé de faire preuve et l'attitude patiente qu'il a observée, malgré son droit évident de se défendre, le gouvernement impérial a prouvé au monde entier combien il avait à cœur le maintien de la paix.

« Néanmoins, des troupes régulières helléniques, en nombre considérable, avec des canons, ont franchi la frontière et ouvert les hostilités, qui continuent encore.

« En présence de ces attaques, le gouvernement impérial s'est vu dans l'obligation de donner au commandant en chef de ses troupes l'ordre formel d'aviser à toutes les mesures militaires propres à assurer la défense de ses droits et de son territoire contre les empiétements des Hellènes.

« Vous savez que, soit dans la question crétoise, soit dans les événements qui en ont été la conséquence, le gouvernement impérial a fait, jusqu'au dernier moment, tout ce qui dépendait de lui pour le maintien de la

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13 *et* 25.

paix et ne s'est jamais écarté des vues et dispositions pacifiques manifestées, en cette occasion, par les grandes puissances.

« Mais, au mépris du droit international, la Grèce, après avoir expédié les troupes en Crète et fait de grands préparatifs militaires sur la frontière, ayant commencé les hostilités, le gouvernement impérial ne pouvait faire autrement que d'appeler sous les armes une grande partie de ses rédifs, en s'imposant de très lourds sacrifices pour leur mobilisation et en portant une grave atteinte à son agriculture et à son commerce. Aussi avons-nous la ferme conviction qu'eu égard aux considérations qui précèdent, les cabinets européens voudront bien reconnaître, dans leurs sentiments de justice, que toute la responsabilité de la guerre doit exclusivement retomber sur la Grèce.

« Comme je vous l'ai répété à maintes reprises, le gouvernement impérial ne nourrit aucune idée de conquête contre la Grèce, et s'il est aujourd'hui dans l'obligation d'accepter la guerre, se trouvant dans le cas de légitime défense par suite des hostilités ouvertes par les Hellènes, c'est simplement pour la sauvegarde de ses droits les plus sacrés et de son intégrité.

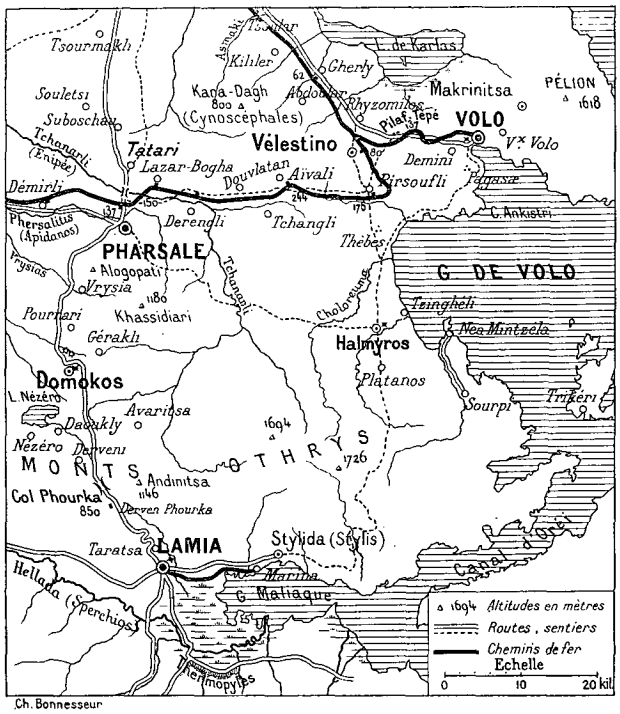
« Si dans un bref délai le gouvernement hellénique retire ses troupes de la Crète et des frontières, le gouvernement impérial, pour donner au monde une nouvelle preuve de ses intentions pacifiques, ne manquera pas, de son côté, d'arrêter ses mouvements militaires. »

Par cette note, le gouvernement ottoman entendait, comme on le voit, rendre la Grèce responsable du conflit. M. Skouzès riposta par un document où il voulut prouver aux grandes puissances que les Turcs furent les agresseurs.

« En voulant faire peser sur la Grèce, disait le ministre, la responsabilité de la rupture, le gouvernement impérial semble perdre de vue que la Grèce, loin de procéder à des actes d'hostilité contre la Turquie, a eu au contraire à subir, ces jours derniers, sur plusieurs points de la ligne frontière, les agressions répétées de l'armée turque, à la suite du conflit armé qui s'est produit dans la journée du 28 mars (9 avril) sur le point Prophète-Elie. »

La vérité, c'est que des incidents de frontière se multipliaient depuis plusieurs semaines, et qu'il est impossible de dire lequel des belligérants tira le premier coup de fusil.

Des bandes d'irréguliers grecs avaient franchi la frontière du côté de Kalabaka, sous les ordres de Gousios, et l'étendard portant l'inscription : « *In hoc signo vinces* », avait été béni par les moines d'un monastère voisin. Aussitôt, les Turcs attaquèrent simultanément les insurgés et les troupes régulières des postes. Le chef du poste de Prophète-Elie fut blessé, et une vive fusillade éclata brusquement, tandis que, de Kalabaka, partait un bataillon d'evzones.



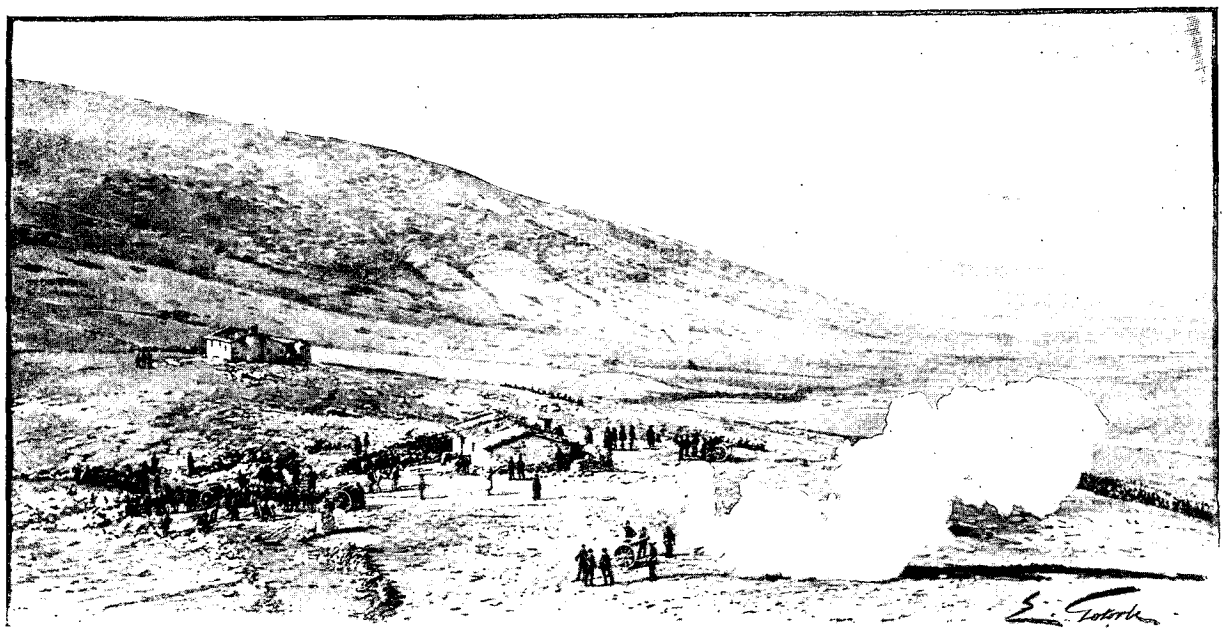
RÉGION DE VELESTINO, DOMOKOS, PHARSALE.

Le combat fut, d'ailleurs, de courte durée, mais il suffit à envenimer d'irrémédiable façon les choses. Edhem-Pacha, général en chef de l'armée de Thessalie, télégraphia aussitôt à Constantinople pour demander des instructions.

La réponse ne se fit pas longtemps attendre, et, le 17 avril, un engagement sérieux eut lieu à Nezero.

La journée avait commencé, sur ce point, par une tentative des Turcs, qui voulaient occuper une partie du territoire contesté, d'Analipsis, du côté sud du mont Olympe. Ce territoire se compose d'une ligne de petites collines escarpées du côté du lac Nezero et séparées de l'Olympe par un profond ravin; la plus élevée de ces collines porte le nom de mont Annonciation. Les Grecs s'en sont toujours considérés comme les maîtres; mais les Turcs n'ont jamais voulu admettre cette prétention.

Une troupe de soldats turcs, quittant Analipsis, se dirigea vers le mont Annonciation; les sentinelles grecques leur ordonnèrent de s'arrêter, mais les Turcs firent feu. Les evzones, dont l'un avait été blessé, ripostèrent et forcèrent les Turcs à repasser la frontière, après avoir fait cinq prisonniers. Le lendemain, ayant reçu des renforts, les Grecs reprirent le feu avec des canons apportés dans la nuit et firent sauter le poste de Krotoni. C'est à la suite de ces incidents que la guerre fut officiellement déclarée. Et le 18, dans la soirée, la fusillade éclata sur toute la ligne



COMBAT DE PROPHÈTE-ÉLIE. — DESSIN DE GOTORBE.

de frontières. Au col de Melouna, surtout, le combat s'engage avec une violence inouïe, car Albanais et evzones sont aux prises, et ce sont de rudes soldats. Les premiers sont d'une bravoure folle, d'une intrépidité farouche : les seconds ont une surprenante agilité et tirent avec une merveilleuse précision. Deux régiments albanais s'emparent, après une lutte acharnée, d'une position grecque, et poursuivent l'ennemi jusque sur les contreforts d'une montagne, tout près de la plaine, malgré les ordres des officiers impuissants à retenir un tel élan. Ils restent sur leur position, déclarant qu'un soldat turc ne bat pas en retraite. Oh! oui, merveilleux soldats, mais aussi indisciplinés qu'ardents à la bataille. Plus tard ils deviendront très embarrassants pour Edhem-Pacha, car, emportés par leur instinct et leurs passions barbares, ils dévastent, pillent, brûlent tout sur leur passage. Lorsque l'armistice fut signé, on dut les éloigner immédiatement, car il était impossible de les retenir.

Cependant la bataille continue : les deux blockhaus qui sont sur une crête voisine du col sont le centre de l'action : les Turcs font des efforts inouïs et leur artillerie fait merveille. Les Grecs résistent avec opiniâtreté.

Et la nuit tombe sans que la situation se soit beaucoup modifiée : pourtant des cadavres sont couchés sur les flancs des collines, et, tandis que les coups de feu deviennent de plus en plus rares dans l'obscurité croissante, on entend, de loin en loin, les cris d'appel d'un blessé, les gémissements d'un agonisant.

Oh! la lamentable tristesse des soirs de bataille, le calme écrasant de la nature en sommeil après les sauvages tueries d'une journée sanglante!

La fusillade recommence avec le jour : du côté de Tiphil-Vrissis les Grecs sont victorieux, et le stratagème dont j'ai précédemment parlé a complètement réussi.

Mais à Melouna même, les Turcs prennent l'avantage. La veille au soir, un des officiers les plus populaires de l'armée ottomane, Junes-Effendi, avait occupé, à la pointe de la baïonnette, une colline, aux cris de : « Qui aime Dieu me suive! » Il s'y fortifia pendant la nuit. Sept bataillons et des batteries de renfort étaient arrivés, entre temps, d'Elassona. A l'aube on commença à canonner les régiments grecs, et trois batteries furent mises en position devant le dernier blockhaus occupé par un bataillon grec qui formait l'arrière-garde.

Les Hellènes résistèrent six heures avec un grand courage; mais à une heure le général de division Hairi-Pacha donna l'ordre de l'assaut, et les Turcs franchirent les ouvrages en terre d'un élan forcené. Au blockhaus ils ne rencontrèrent d'ailleurs pas une résistance considérable, car les défenseurs étaient épuisés de fatigue, et beaucoup se rendirent.

A la vue de la plaine s'étendant à leurs pieds et de Tyrnavo déployant ses maisons blanches sur les rives du fleuve Europe, les Turcs se mirent à chanter et à danser : le soir ils couchaient dans les tentes des Grecs abandonnées au pied du versant thessalien du col de Melouna.

Le poste de Menexe, plusieurs fois pris et repris à tour de rôle par les Turcs et les Grecs, finissait par rester aux mains des premiers.

Au mont Kritiri la lutte continue, car les Grecs sont défendus par des ouvrages en terre très solides; mais leur position est critique : les Turcs s'avancent à gauche et à droite, et peuvent bientôt les cerner.

A Grysovali, le colonel Mastrapa, commandant l'artillerie, interprétant mal, dit-on, un ordre reçu, battait en retraite sans avoir combattu et se retirait sur Mati, poursuivi par les Turcs, qui tuèrent peu de monde, mais firent deux ou trois cents prisonniers.

Par contre, Smolenski à Reveni et Dimopoulo à Boughazi faisaient plus qu'opposer une résistance opiniâtre: ils finissaient par prendre l'offensive et par menacer Damasi.

Si bien qu'à Constantinople on prit peur, on trouva que les défilés de Thessalie n'étaient point assez vite abandonnés, et, pour donner satisfaction à l'opinion publique, le sultan fit appel au héros de Plevna, au ghazi Osman-Pacha, qui, d'ailleurs, n'alla guère plus loin que Salonique.

A Athènes, il faut peu de chose pour enthousiasmer les bavards, et la joie est débordante ; on oublie volontiers les défaites de Melouna et de Grysovali, pour célébrer les hauts faits d'armes de Raveni et de Boughazi.

Pourtant, hélas! les désastres, les déroutes, les paniques, allaient se précipiter. En vain le général Smolenski faisait d'héroïques efforts vers la gauche ; l'abandon du passage de Grysovali par le colonel Mastrapa devait avoir de désastreuses conséquences, car le col de Melouna était complètement libre, et, par cette brèche, l'armée turque tout entière pouvait passer et envahir la Thessalie par la droite. Nous sommes au 23 avril, et le centre de l'armée grecque occupe Mati. C'est là que va éclater la bataille décisive !



OSMAN-PACHA. — PHOTOGRAPHIE.

A une heure les Turcs commencent le feu et rencontrent chez les Grecs, commandés par Mastrapa, une courageuse résistance. A certain moment, vers 5 heures du soir, nous crûmes bien que l'avantage allait rester aux troupes hellènes. Mais, tout à coup, on vit vers la droite s'avancer rapidement des bataillons turcs de renfort, dont les hommes reposés et pleins d'entrain avaient une supériorité écrasante sur les soldats grecs complètement exténués. Vers 6 heures et demie, ceux-ci lâchent pied, et la retraite s'opère vers Tyrnavo, où nous arrivons vers 8 heures du soir. Avec surprise nous constatons que la plupart des maisons sont déjà abandonnées; dans les rues, nous rencontrons quantité de voitures, des canons, des munitions, et tous ces véhicules se dirigent vers Larissa.

Cela nous étonne d'autant plus que, d'après l'assurance qu'on nous avait donnée, la bataille devait reprendre le lendemain matin et qu'on devait faire un suprême effort pour défendre Tyrnavo.

Mais le prince héritier commençait à inaugurer son système de retraite perpétuelle : il avait donné l'ordre d'évacuer la ville et de se replier sur Larissa. Dès lors, il nous reste à trouver le moyen de regagner, nous aussi, la capitale de la Thessalie ; tant bien que mal nous parvenons à louer fort cher un maigre mulet, et nous voilà sur la route de Larissa, encombrée et lugubre. Aux alentours, des villages sont en feu, et les lueurs rougeâtres de l'incendie éclairent le troupeau lamentable de soldats de toutes armes confondus avec des hommes en loques, des femmes, des enfants. Les caissons, les pièces d'artillerie, sont pêle-mêle avec des chariots où sont entassés des meubles, des matelas, des paquets de toute sorte.

Pourtant le calme était relatif: on avançait lentement, mais sans trop de désordre.

Soudain, à la jonction des routes de Tyrnavo et de Boughazi, une masse d'hommes se précipite et vient jeter la perturbation dans la retraite; le tumulte grandit : on entend des cris de colère, des disputes, des menaces. Les officiers qui sont là sont impuissants à établir une discipline quelconque; on les accuse déjà de trahison, et beaucoup de soldats les injurient.

Tout à coup un grand bruit s'élève derrière nous, et un cri formidable éclate: « Voilà les Turcs! »

L'effet fut instantané.

Soldats, paysans, femmes et enfants se précipitent en avant dans une effroyable mêlée; des chevaux s'emportent, des véhicules sont renversés, abandonnés, brisés, et barrent la route. La foule, aveugle et brutale, est en proie à une terreur folle. Sans qu'on sache pourquoi, des coups de fusil éclatent soudain, et des balles sifflent à nos oreilles. Le désarroi augmente, et c'est bientôt une course insensée à travers les terres labourées. Enfin, après une demi-heure de fusillade dans cette nuit sombre, où dans le lointain crépitent encore les flammes des incendies, les coups de feu deviennent plus rares et nous revenons vers la route. Hélas! elle est encombrée de cadavres contre lesquels on trébuche à chaque pas. On se heurte à des blessés, à des agonisants qui gémissent; on se cogne contre des munitions abandonnées, des caisses, des vieux lits, des paquets de vêtements, des chevaux embarrassés dans leurs traits.

Les fuyards se battent entre eux; ceux qui sont à cheval ont à se défendre contre les piétons qui veulent prendre leurs montures. Quelques officiers essayent d'être énergiques et réclament le calme; mais la plupart ont

perdu la tête et sont hors d'état de prendre une autorité quelconque sur ces bandes indisciplinées. Enfin nous voilà au pont de Larissa, plus encombré encore que la route ; il faut des heures et des heures pour le traverser. Heureusement le jour qui se lève met fin peu à peu à cette effroyable panique, et nous pénétrons dans la ville, où la nuit, nous dit-on, avait été aussi fort mouvementée.

Les rues étaient remplies de soldats de toutes armes dans une confusion inextricable, qui finissaient par tomber d'épuisement, sourds à tous les ordres des officiers.

Vers 2 heures du matin les habitants avaient aussi pris peur et s'étaient répandus dans les rues avec des cris de frayeur.

Tant à Larissa que sur la route de Tyrnavo, on peut estimer à 500 ou 600 les victimes de cette panique.

Ce n'était, hélas! pas la dernière.

Larissa pouvait être défendue de longs jours. Le pont sur le Pénée une fois coupé, les Grecs pouvaient supporter un siège dans la ville, défendue par des forts qui dominaient la plaine et sur lesquels étaient installés des canons de gros calibre. En tout cas, la résistance pouvait durer suffisamment pour donner à la population le temps d'émigrer paisiblement, pour permettre aux services d'ambulance d'évacuer les blessés sur Volo, pour enlever la plus grosse partie des munitions et des approvisionnements de toute nature. Le diadoque eut une autre conception de son devoir : nous n'avons pas ici à sonder cette conscience et à rechercher les mobiles d'une retraite précipitée, sévèrement jugée par tous les témoins de cette douloureuse campagne.



EDHEM-PACHA. — PHOTOGRAPHIE.

C'est le 24 au matin, vers quatre heures, que le prince héritier donna l'ordre de la retraite, et que l'abandon de la place forte fut décidé. Aussitôt que cette décision est connue, la population s'affole et se précipite vers la gare pour envahir les trains en partance. A cinq heures, un train rempli de femmes, d'enfants, de blessés est sous vapeur : le signal du départ va être donné, quand un nuage de poussière apparaît sur la route. C'est le diadoque qui arrive avec son état-major, ses valets et ses chevaux.

Une scène inouïe se produit alors. Brutalement des officiers font descendre du train les malheureux qui y sont empilés. A leur place on installe le prince Constantin, sa suite et ses chevaux ! Un coup de sifflet, et la locomotive est en marche, entraînant vers Volo le chef de l'armée.

Toute la matinée, des scènes de même nature se produisent et portent au comble l'exaspération de la population. A 11 heures, un autre train où sont des femmes est encore sur le point de s'ébranler, quand arrivent des officiers retardataires qui brutalement font évacuer les wagons pour y prendre place.

Alors, sur le quai de la gare, des cris menaçants se font entendre. Il y a là des volontaires italiens qui invectivent les officiers grecs, et quand le train se met en marche, une salve de coups de fusils éclate, et les balles viennent cribler les compartiments des fuyards dont plusieurs sont blessés.

Enfin, vers midi, il ne reste plus un seul soldat à Larissa. Toutes les troupes sont parties, abandonnant de la poudre, des canons, des vivres, tout le matériel de la Croix-Rouge et une population terrorisée.

Les Turcs ne voulaient pas croire à cette inexplicable retraite, et c'est seulement trente-six heures après qu'ils firent leur entrée dans la capitale de la Thessalie.

Edhem-Pacha faisait part à tout son entourage de sa surprise : le général turc ne pouvait comprendre qu'on lui livrât ainsi la Thessalie sans coup férir.

Laissons les Turcs à Larissa. Il paraît que l'occupation se produisit assez paisiblement : le drapeau musulman y fut aussitôt arboré, et l'ordre ne fut pas troublé. Un confrère m'écrivit après quelques jours que des sentinelles furent placées à chaque coin de rue, tandis que des patrouilles faisaient des rondes continuelles.

Peu à peu les petits cafés se rouvrirent, et les pillards furent relativement peu nombreux.

Leur meilleure besogne avait été faite, d'ailleurs, par les fameuses troupes de l'*Ethniki hetairia*, par ces héroïques Palikares dont on attendait des merveilles, et qui se bornèrent à profiter des paniques pour dévaliser les habitants, dépouiller les blessés, voler tous ceux qui leur tombaient sous la main.

A l'heure où nous sommes, toute la partie ouest de la Thessalie est occupée par les Turcs. Kalabaka, Trikala ont été prises sans difficulté.

Le gros de l'armée grecque, sous les ordres du diadoque, s'est retiré à Pharsale, tandis que vingt mille hommes environ, commandés par Smolenski, sont campés dans les défilés de Velestino pour essayer de défendre Volo.

C'est dans cette dernière ville que nous nous sommes réfugiés après les désolantes journées de Tyrnavo et de Larissa.

Nous y retrouvons un peu de tranquillité relative. Dans le port sont mouillés des cuirassés français, italiens, autrichiens, et aussi une partie de l'escadre grecque. Voici l'*Hydra*, que nous n'avions plus revu depuis notre départ de la Canée.

Nous apprenons ici les événements qui se sont produits à Athènes, le renversement du ministère Delyannis remplacé par le cabinet Ralli : nous entendons l'écho des violentes polémiques qui se sont élevées à propos de l'*Ethniki hetairia*, la fameuse ligue nationale autrefois tant prônée, qui est maintenant devenue le bouc émissaire de toutes les fautes et de toutes les défaillances.

N'est-il pas certain, en effet, que cette société contribua à échauffer les esprits et à rendre la guerre inévitable? Chaque jour les organes de cette ligue insistaient pour l'entrée immédiate en campagne. Et quand de rares personnes clairvoyantes faisaient des objections et recommandaient la prudence, les membres de l'*Ethniki hetairia*, avec leur jactance coutumière, prétendaient que les mesures prises par la Société suffiraient seules à assurer la victoire.

A les entendre, au premier signal, la Macédoine et l'Epire devaient se soulever et prendre parti pour la Grèce ; les îles de l'Archipel n'attendaient que les premières hostilités pour imiter cet exemple ; à Salonique et à Smyrne, les Grecs devaient fomenter l'émeute, et à Constantinople même, 80.000 Hellènes, armés de fusils Gras, étaient prêts à marcher sur Yildiz-Kiosk et à faire prisonnier le sultan.

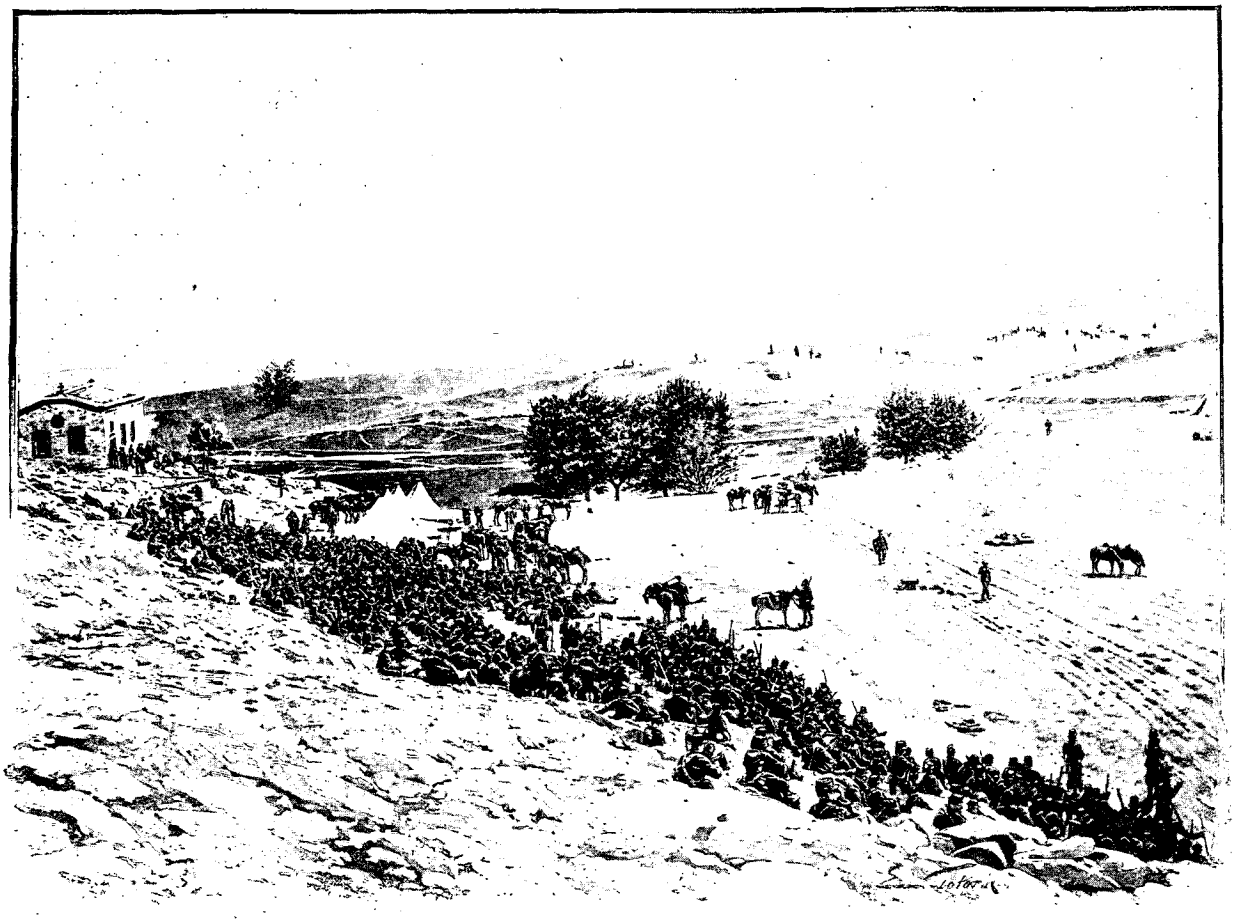
Dès maintenant nous pouvons apprécier la valeur de toutes ces rodomontades. M. Delyannis, tombé du pouvoir, est le premier à les dénoncer à l'opinion publique. Il dit avoir la preuve de l'action néfaste de l'*Ethniki hetairia*.

Fort bien ! Mais n'est-ce pas quand il était président du conseil qu'il devait protester contre la pression de la Société nationale, au lieu de la subir pour récriminer ensuite ?

Voilà ce qu'on dit à Volo, où pourtant, malgré les désastres déjà subis, les Grecs n'ont rien perdu de leur belle assurance : à les entendre, Smolenski barrera la route à Velestino, et les Turcs viendront se heurter à une résistance invincible.

Nous allons voir comment, encore une fois, la fortune trahira les défenseurs du vieux sol hellénique.

Après quelques jours de répit, les hostilités reprirent le 5 mai. Ce jour-là, de grand matin, nous entendîmes le canon tonner du côté de Velestino. Comme j'étais encore harassé de fatigue, je me dispensai d'assister à



BATAILLE DE MATI (PAGE 40). — DESSIN DE GOTORBE.



DÉBÂCLE DE TYRNAVO. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

l'action, me bornant à attendre les nouvelles. Elles arrivèrent bientôt, très optimistes. La première attaque des Turcs était repoussée; Smolenski inspirait confiance à ses troupes, qui toute la journée combattirent sans lâcher prise. Et le soir, ce fut une joie générale à Volo. Le bruit se répandit que plus de cinq mille musulmans avaient été laissés sur le champ de bataille, tandis que deux cents Grecs à peine avaient succombé : aussitôt des bulletins de victoire furent envoyés à Athènes, dont la population commence à se reprendre.

La vérité, c'est que les Turcs n'avaient tenté aucun effort sérieux et qu'ils se réservaient pour le lendemain, attendant des troupes fraîches et les canons laissés en arrière.

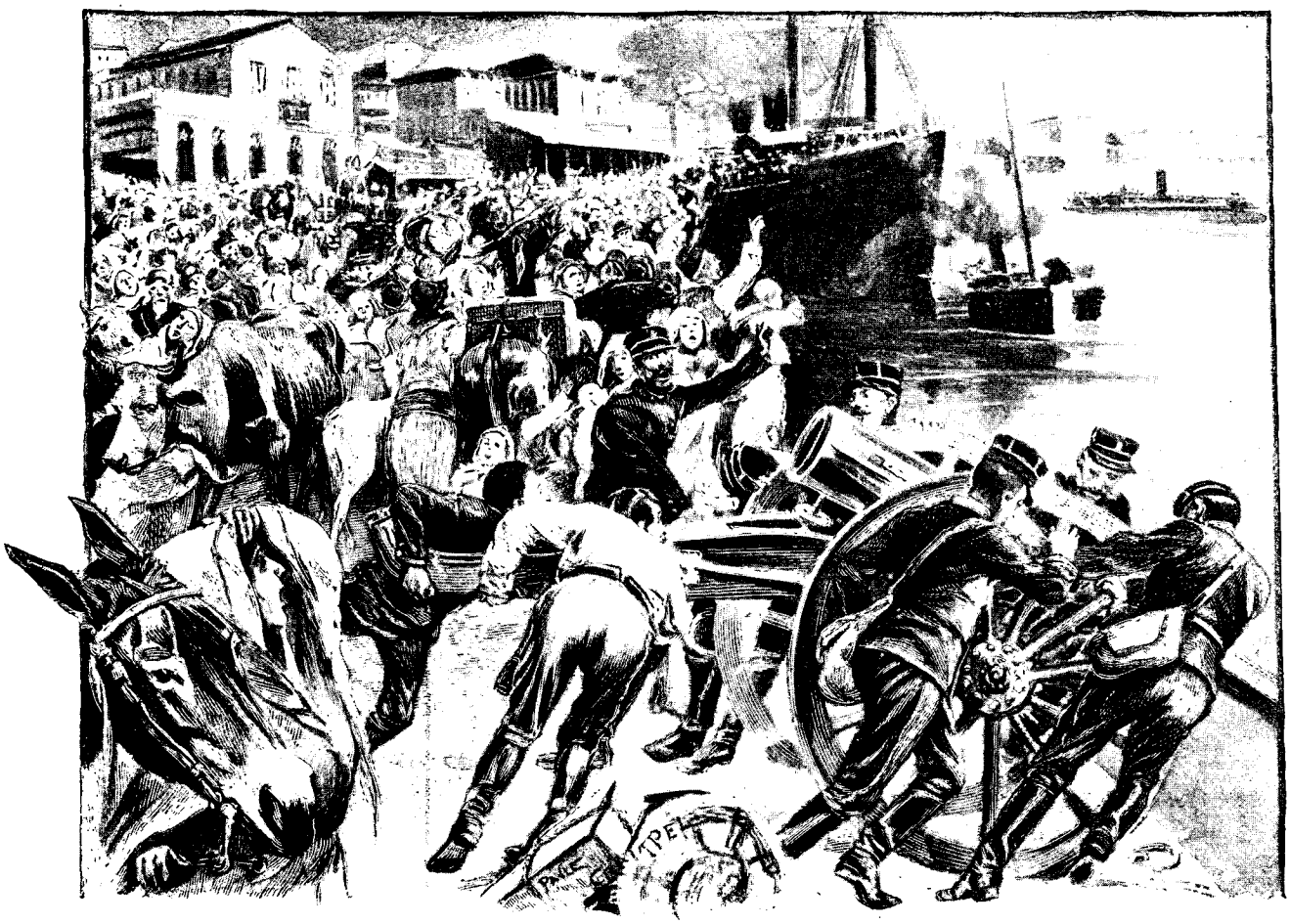
Le 6, à 5 heures 1/2 du matin, nous entendons la canonnade recommencer par delà les hautes montagnes qui dominent Volo. C'est assez d'avoir lézardé la veille : cette fois, il faut assister à la bataille, et à 8 heures je prends un train qui se rend à Velestino. Les wagons sont bondés de jeunes gens armés des pieds à la tête, portant fusil, revolver, couteau, ceinturon où brillent les cartouches de cuivre. Ils ont l'air martial et la parole héroïque, se disant tout à fait décidés à sauver la patrie. Pour cela, ils vont faire le coup de feu à côté des soldats.

Je ne reverrai d'ailleurs pas ces matamores de toute la journée.

Dans le train, il y a aussi quantités d'infirmiers, d'infirmières, et aussi de nombreux curieux qui vont voir massacrer les Turcs : spectacle inédit, en vérité!

A 9 heures du matin, nous débarquons à Velestino. Un joli chemin, très ombragé, nous conduit rapidement à la petite ville, désertée complètement déjà par ses habitants. Après un coup d'œil sur la place gracieuse où dort un petit étang, nous montons bien vite sur la hauteur voisine, d'où nous pouvons observer la situation des troupes et la marche des opérations. Les positions grecques paraissent excellentes.

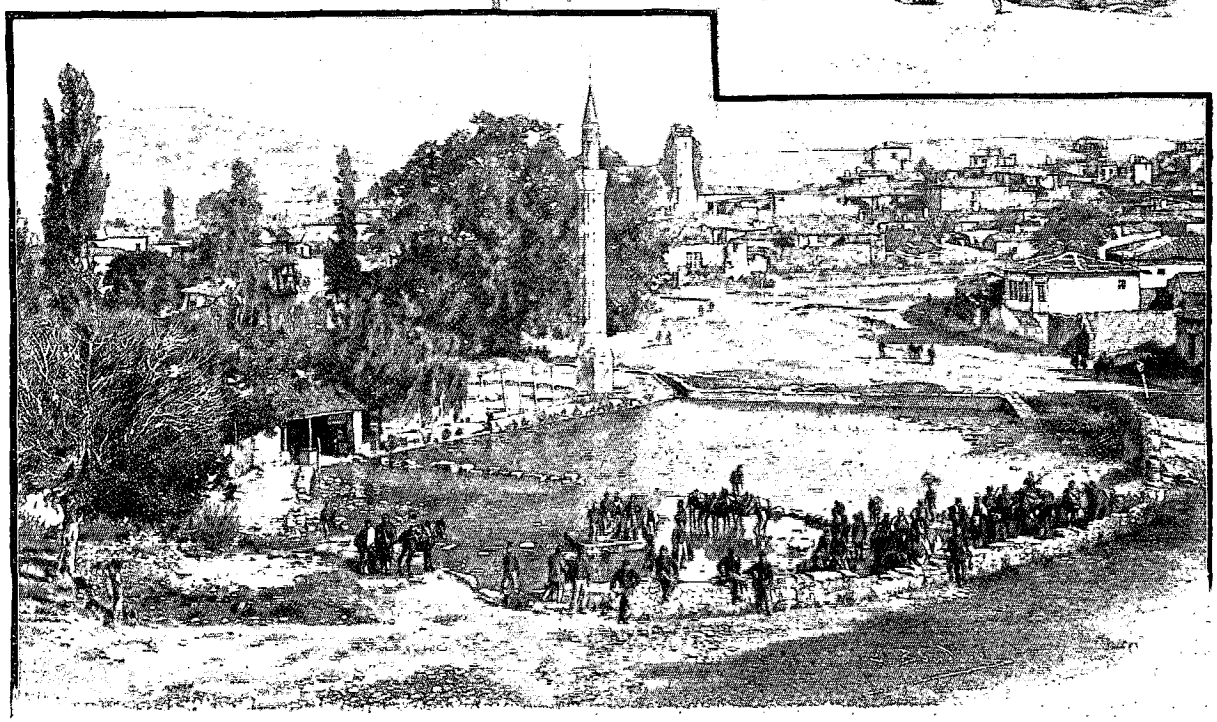
Les batteries grecques dominent toute la plaine où est massée l'armée turque, et le défilé qui conduit vers Volo est étroit et bien défendu. D'ailleurs, ce défilé une fois franchi, il resterait environ vingt kilomètres de montagnes d'accès difficile à occuper avant de parvenir au port thessalien. En somme, il paraît impossible que Volo soit investie... à moins que Velestino ne soit abandonné. C'est, hélas! ce qui va se produire. A l'heure où nous sommes, la bataille est dans son plein et se déroule sous nos yeux, sans qu'il soit possible d'en prévoir l'issue. Les armées ne prennent d'ailleurs pas contact : c'est surtout un duel d'artillerie



PANIQUE À VOLO (PAGE 47). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

auquel nous assistons, duel inégal, du reste, car les canons turcs portent à plus de 6.000 mètres, tandis que les canons grecs sont inoffensifs au delà de trois kilomètres. Pourtant, tout va bien de dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, et les batteries grecques tirent sans discontinuer. Je les visite toutes successivement, en constatant que les hommes se tiennent très bien au feu. Malgré une grêle de balles et les obus qui sifflent à toute seconde, les artilleurs chargent méthodiquement les pièces et pointent avec soin. Oh! ce bruit des balles et des obus, je n'avais pas encore eu, depuis





VUES DE VELESTINO. — DESSIN DE BOUDIER.

le commencement de la campagne, l'occasion de l'entendre de si près. Au début, l'impression est vraiment fort pénible : on salue involontairement de la tête chaque projectile qui passe. Puis au bout d'une heure ou deux, l'accoutumance fait oublier le danger ; l'habitude est prise, et les nerfs se détendent. J'avoue pourtant qu'à certain moment j'éprouvais une bien vive sensation de soulagement en me trouvant à l'abri derrière le mur d'un petit couvent, après avoir suivi pendant deux ou trois cents mètres certain chemin découvert où crépitaient les balles et où je dus passer en rampant dans un fossé rempli d'orties.

Les obus qui éclatent après avoir heurté le sol ne font pas extrêmement d'impression. On se jette à plat ventre, on attend l'explosion avec une certaine anxiété, mais il n'y a pas la même sensation réellement très désagréable qu'on éprouve lorsqu'il s'agit des obus qui éclatent en l'air, au-dessus de la tête. Ceux-là arrivent en sifflant, puis font explosion en une suite de détonations brèves et violentes, tandis qu'une pluie de balles, de petits cubes en fer, de mitraille de toute sorte, tombe autour de vous. Instinctivement, on cherche à se couvrir la tête d'un bras ! Précaution d'ailleurs bien inutile, mais à laquelle on ne renonce qu'après quelques heures d'expérience. Les nerfs sont d'autant plus difficiles à dominer qu'on est plus inactif. Le spectateur d'une bataille est évidemment plus sensible à la menace du danger que le soldat occupé à décharger et à recharger son arme.

A deux heures, je remarque un mouvement inaccoutumé dans le service des estafettes, et je m'aperçois que les troupes de réserve, massées du côté de la gare, se mettent en marche vers Volo, au lieu de venir remplacer les combattants épuisés par neuf heures de lutte.

Bien vite je retourne à Velestino, plus morne encore qu'à mon arrivée, et je cours aux informations. Un

confrère anglais, heureusement rencontré, me renseigne en quelques mots. Il paraît que le diadoque s'est fait battre à Pharsale et qu'il vient de donner l'ordre à Smolenski d'abandonner Velestino, pour se replier sur Halmyro et Domokos.

Effectivement le mouvement de retraite est déjà commencé, et de nombreux bataillons abandonnent le champ de bataille, tandis que les premières lignes continuent le feu.

Il ne me reste plus qu'à essayer de trouver place dans un des trains de blessés qui sont en partance.

A peine installé, assis sur l'impériale d'un wagon, j'entends au-dessus de ma tête le sifflement déjà très familier d'un obus. Mais celui-là vraiment est passé bien près. En effet, il tombe à moins de dix mètres du train et éclate.

Heureusement nous ne recevons que des éclaboussures de la terre labourée qui a jailli sous le coup.

Une minute après, un second obus éclate du côté opposé, mais toujours aussi près, puis un troisième et un quatrième.

Plus de doute, les Turcs tirent sur notre train, qu'ils ont aperçu.

Alors, le mécanicien, pris de peur, met le train en marche et, malgré les cris et signaux du chef de gare, file à toute vapeur vers Volo, tandis qu'un dernier obus nous rase à quelques mètres. La vitesse est prodigieuse, et nous ne sommes pas sans inquiétude, car évidemment, les disques ne fonctionnent plus. Si nous allions rencontrer un convoi venant en sens inverse!

Tout en faisant ces mélancoliques réflexions, nous pouvons voir le long de la voie de nombreux fuyards qui se hâtent, des compagnies entières marchant sans ordre et sans discipline. Les officiers, d'ailleurs pour la plupart, sont dans le train des blessés. Même j'assistai, avant le départ, à certaine scène répugnante que je ne puis passer sous silence. Deux capitaines, grands et très bien portants, firent lever de force et prirent la place de deux soldats dont l'un était blessé à la tête et l'autre au bras. Je ne pus, à ce spectacle, retenir mon indignation et laissai échapper quelques injures, que les deux gaillards firent semblant de ne point comprendre.

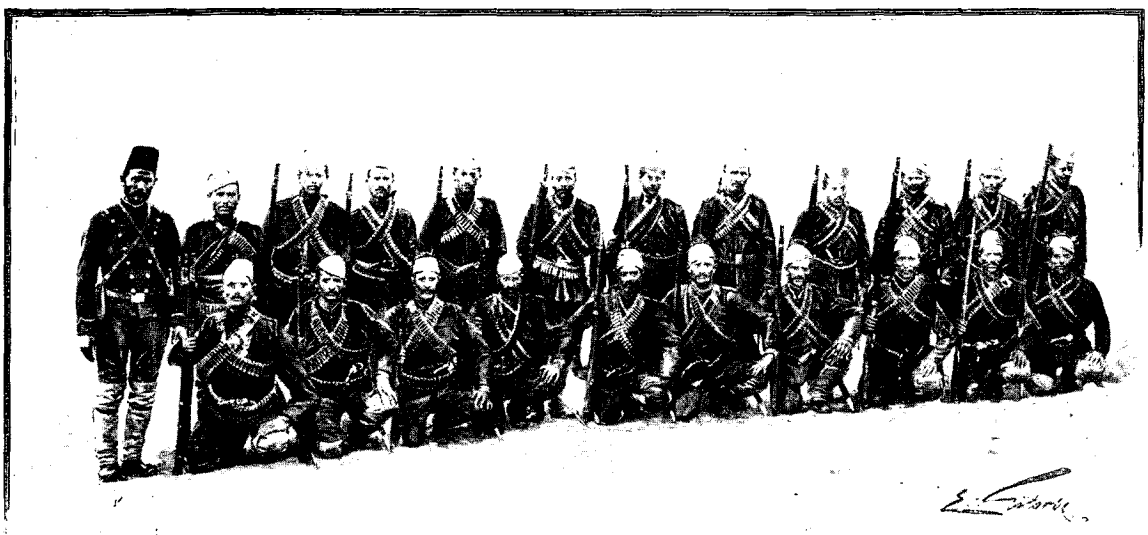
Ce sont là des défaillances qui se produisirent trop fréquemment, et qui expliquent les paniques et les débâcles. Les soldats grecs se sont bien comportés partout où les officiers ont montré l'exemple. Mais peut-on demander à des hommes de faire face à l'ennemi, quand leurs chefs abandonnent le commandement?

Enfin, vers 6 heures, nous arrivons à Volo, où nous apportons la mauvaise nouvelle de l'abandon de Velestino.

Chez M. de Roujoux, le consul de France, nous apprenons ce qui s'est passé à Pharsale.

Suivant sa tactique ordinaire, Edhem-Pacha, profitant de la très grande supériorité numérique de ses troupes, a attaqué Pharsale de trois côtés à la fois. Son aile droite est arrivée sur le théâtre des opérations en longeant la ligne du chemin de fer de Trikala, tandis que l'aile gauche se glissait entre Velestino et Pharsale et s'efforçait de tourner cette ville.

Lorsque ses ailes eurent suffisamment préparé ce mouvement enveloppant, Edhem-Pacha fit marcher au centre le gros de ses troupes. Dès le matin, les Turcs commencent le feu du côté de Tatari. Aussitôt les divisions helléniques se rangent en bataille et tentent un mouvement offensif. Mais bientôt plus de 30.000 Turcs s'avancent rapidement, s'emparent des collines prochaines, y installent des batteries et bombardent violemment



SOLDATS ALBANAIS. — DESSIN DE GOTORBE.

l'armée du prince héritier. Du côté de la gare, les Turcs s'avancent si près que les soldats en viennent aux mains; en même temps, les boulets turcs commencent à tomber sur la ville. La retraite est, dès lors, ordonnée, et le diadoque, qui la veille télégraphiait orgueilleusement à Athènes qu'il s'apprêtait à remporter d'éclatantes victoires, est le premier à partir pour aller se réfugier sur les hauteurs de Domokos. Nous avons vu plus haut comment cette défaite de Pharsale eut de lamentables conséquences à Velestino.

Enfin, pour l'instant, nous voici à Volo, dans une ville affolée où pas un fonctionnaire grec n'est capable de maintenir l'ordre. Le maire est déjà parti, et le gouverneur militaire répond aux habitants qui viennent l'interroger : « Faites ce que vous voudrez; moi, je n'ai pas d'ordre. » Et sur cette belle parole, ledit gouverneur s'enfuit à son tour. Heureusement, un homme est là, dont on ne saurait trop faire l'éloge, c'est M. de Roujoux, le consul de France. Avec un merveilleux sang-froid, une présence d'esprit admirable et une énergie indomptable, il prend véritablement en main la direction de la ville, réunit les notables, organise des patrouilles, afin de défendre les habitations contre les pillards déjà menaçants, et fait de son mieux pour diminuer la panique. Malgré ses efforts, la population prend peur; on se raconte les atrocités dont sont capables les musulmans, et voilà que de plus en plus grandit la terreur.



SCÈNES PRISES À VOLO. — DESSIN DE BOUDIER.

Le télégraphe ne fonctionne plus, la poste est abandonnée, tous les magasins sont fermés, les hôtels renvoient les voyageurs : plus de bouchers, plus de boulangers ! Et toujours circulent des nouvelles alarmantes. Les Turcs ont brûlé Velestino; les Turcs s'avancent; dans quelques heures, ils seront là !

Alors, de tous les coins de la ville, la foule se rue sur les quais. Des pauvres gens sont là, avec des meubles pitoyables, quelques malles délabrées, des paquets de couvertures multicolores : quelques-uns ont avec eux de maigres animaux, un baudet qui brait lamentablement, une vache étique, un mouton maigre au plaintif bêlement.

Comment pourra-t-on embarquer tant de monde?

De temps en temps, un bateau arrive à quai. Il est immédiatement pris d'assaut par la foule : des batailles, des rixes sans fin se produisent sur l'escalier où les pauvres gens grimpent avec leurs bagages. On entend les

enfants qui pleurent, les femmes qui crient, les hommes qui s'injurient. Des blessés sont amenés ; longtemps ils restent étendus par terre, exposés au soleil brûlant. Puis, tant bien que mal, on les transporte sur un bateau spécialement aménagé par la Croix-Rouge anglaise. Quant au service des ambulances militaires, jamais on n'en a trouvé trace.

Voici maintenant de gros canons de forteresse traînés par les soldats : on voudrait bien les embarquer, mais il n'y a pas de grues assez puissantes, et on les jette à la mer. Seuls, les petits canons de campagne sont transportés à bord.

Et tout cela constitue le plus navrant spectacle qu'on puisse imaginer.

Que de douleurs, que de misères sur ces transports qui partent lentement, emportant des milliers d'êtres humains entassés sur le pont!

Des scènes semblables se répètent pendant toute la journée.

Le soir, après dîner, arrivent dans la ville deux officiers musulmans qui viennent s'entendre avec les autorités, au sujet de l'entrée prochaine des troupes turques. Comme tous les fonctionnaires grecs ont disparu, les envoyés d'Edhem-Pacha sont obligés de s'adresser aux consuls européens.

Il est décidé que le lendemain, à 6 heures, les consuls de France et d'Angleterre, délégués par la population de Volo, iront au-devant d'Edhem-Pacha pour lui annoncer la soumission de la ville et le prier d'épargner à la malheureuse cité le pillage et l'incendie.

Edhem-Pacha répond qu'il veillera au salut de la ville. Dès lors, le quartier général quitte Velestino et s'avance sur Volo, suivi de la division Hakhi. Celle-ci, après quatre heures de marche, arrive aux portes de la ville : mais deux bataillons seulement, commandés par un aide de camp du sultan, entrent à Volo, vers 11 heures du matin, au son des clairons.

De nombreuses maisons sont pavoisées aux couleurs françaises; les propriétaires se mettent ainsi sous notre protection.

Tous les consulats ont arboré leurs pavillons. Une escouade de marins, se trouvant à terre au moment du passage des bataillons turcs, salue le drapeau musulman.

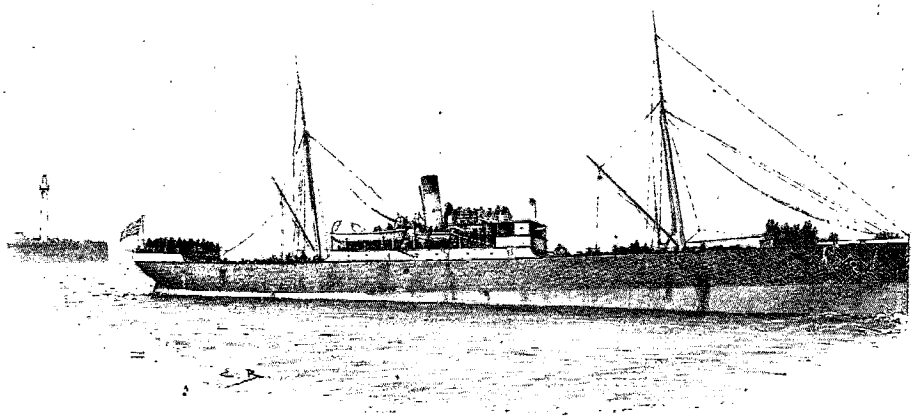
Aussitôt arrivé à Volo, Hakhi-Pacha adresse une proclamation à ce qui reste de population et prie les commerçants de rouvrir les magasins. Tous ceux qui n'ont point encore quitté la ville s'empressent d'obéir à l'injonction. De plus, quelques notables sont envoyés dans les environs de la ville, afin d'avertir les nombreux habitants réfugiés aux alentours qu'ils pouvaient revenir à Volo, sans crainte d'être molestés.

Enfin, pour éviter toute complication, les consuls étrangers se joignent à Hakhi-Pacha pour demander au commandant du cuirassé grec *Psara* de quitter le port avec les deux torpilleurs qui sont encore là.

L'officier grec ne se fait d'ailleurs pas prier, et, quelques heures après, le bleu pavillon hellénique a disparu à l'horizon!

Quand rentrera-t-il à Volo? Pas de longtemps, sans doute!

(A suivre.) Henri TUROT.



LE TRANSPORT. — DESSIN DE BOUDIER

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BATTERIE D'ARTILLERIE DANS LE DÉFILÉ DE LA PHOURKA (PAGE 51). — DESSIN D'A. PARIS.

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE[1].

NOTES ET IMPRESSIONS D'UN REPORTER,

PAR M. HENRI TUROT.

V

De Volo à Domokos. — La physionomie d'Athènes. — La bataille de Domokos. — L'armistice. — En Épire. — Conclusion.



VASILIKA KAMATOPOULO (PAGE 59). — DESSIN D'OULEVAY.

On se souvient sans doute qu'après la retraite de Velestino, l'armée de Thessalie s'était divisée en deux tronçons : une partie des troupes avait été rejoindre le diadoque réfugié à Domokos; l'autre était allée camper à Halmyros, sous les ordres du colonel Smolenski.

Je venais de voir opérer ce dernier : il me parut plus curieux d'aller retrouver le prince héritier à Domokos. Non sans de grandes difficultés, je trouvai passage sur un bateau grec emportant de Volo les derniers fuyards. Il ne faut guère plus de douze heures pour aller du port thessalien à Stylida. Heureusement! car le pont du navire est tellement encombré de bagages et d'émigrants qu'on ne peut s'y mouvoir et qu'on y respire une odeur insupportable de graisse et d'huile.

Enfin le 12 mai, vers neuf heures du matin, le bateau jette l'ancre devant Stylida.

C'est une jolie et gracieuse petite ville installée sur le golfe de Lamia et qui, pour l'instant, est fort animée. Sur le port, des centaines d'émigrants sont campés; dans les rues, des soldats de toutes armes se croisent en causant bruyamment. Ce sont, pour la plupart, des isolés qui ont abandonné Velestino et qui vont rejoindre leur régiment à Domokos.

Ne me souciant pas d'y aller, comme eux, à pied, je m'occupe bien vite de trouver une voiture pour Lamia. C'est seulement vers midi que je parviens à dénicher une affreuse berline, attelée de deux chevaux clopinant, où je m'installe pourtant avec quelque satisfaction.

Il fait un temps superbe et le coup d'œil est merveilleux. Rapidement la route s'élève et domine le golfe.

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25 *et* 37.

Derrière nous, s'allonge très bleu et très calme, le canal de Trikeri, resserré entre des rives aux pentes douces et boisées. A notre gauche, c'est le canal d'Atalanti, qui se faufile entre l'Eubée et la Locride : presque en face, le fameux défilé des Thermopyles, où nous apercevons une route qui monte en lacets jusqu'à un col neigeux.

Nous avons tout loisir de contempler ce panorama enchanteur, car nos chevaux marchent lentement tant la route est encombrée de troupeaux de bœufs et de moutons.

Heureuse excuse pour les pauvres bêtes, qui auraient grand'peine à trotter même sur une route déserte.

Le trajet d'ailleurs est court : trois heures après avoir quitté Stylida nous approchons de Lamia, dominée par une vieille citadelle imposante qui date du moyen âge et dont les murs épais semblent défier les ans.

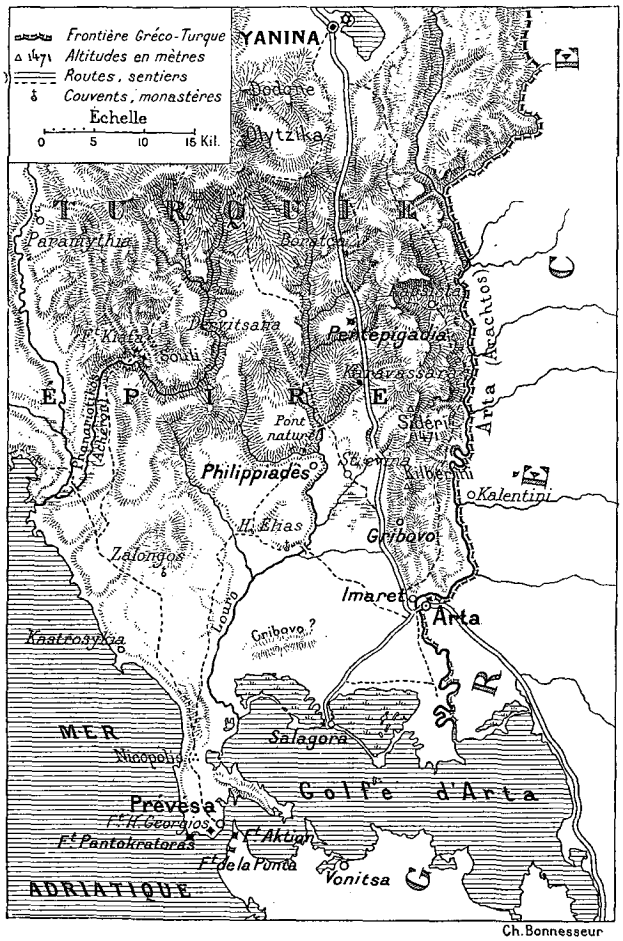
Plus encore que Stylida, la petite ville de Lamia est fiévreuse, bruyante et animée. Sur la place qui est au centre de la ville, les cafés regorgent d'officiers et de soldats. Les officiers surtout sont en grand nombre et discutent avec des gestes forcenés. On se demande s'ils ne seraient pas mieux à leur place à la tête des troupes qui sont en face de l'ennemi.

La journée est déjà très avancée ; nous occupons notre temps à parcourir les rues étroites, qui ont conservé tout à fait le cachet turc, avec leurs boutiques sales et empuanties, les innombrables savetiers, les répugnants étalages où cuisent dans des casseroles graisseuses de gros quartiers d'agneaux !

Oh ! ces quartiers d'agneaux ! quel dégoût nous monte aux lèvres en songeant que pendant toute la durée de la guerre nous n'eûmes point autre chose à nous mettre sous la dent !

Nous sortons bientôt des ruelles obscures pour nous diriger vers les faubourgs, où l'air est plus respirable.

Ici, un coin pittoresque, une vieille mosquée en ruine dont les pierres mal jointes sont couvertes de feuillage. En face, une antique fontaine où viennent se désaltérer de paisibles baudets, aux yeux résignés et doux. Plus loin, presque au sortir de la ville, nous rencontrons un groupe singulier : c'est une femme, en vêtements masculins, accompagnée de deux hommes. Nous nous informons, et le drogman qui nous accompagne les interroge et nous traduit les réponses. La femme à l'allure martiale n'est autre que Vasilika Kamatopoulo, accompagnée de son mari et de son frère.



CARTE DE L'ÉPIRE.

Vasilika commande une troupe de palikares qui, dit-elle, ont déjà fait des prodiges de valeur, ont massacré d'innombrables Turcs et sont disposés à faire mieux encore. Elle paraît pleine d'ardeur ; à l'entendre, elle aurait autour d'elle une poignée de héros. Qui sait si la pauvre femme ne s'abuse pas ? Maintenant il faut rentrer au centre de la ville et se préoccuper des moyens d'aller le lendemain à Domokos. Et je sais, par expérience, combien il est difficile de se procurer chevaux et voiture. Presque tous les véhicules sont réquisitionnés pour le transport des blessés et des munitions. Les quelques voitures qui restent sont depuis longtemps retenues par les correspondants des journaux anglais et américains, qui jettent l'or à pleines mains et contre les ressources desquels ne saurait lutter le modeste budget d'un publiciste français.

Pourtant, à force de démarches et d'intrigues, je parviens à trouver un étrange carrosse traîné par de malheureuses bêtes étiques dont la peau tout écorchée révèle une fantastique anatomie. Il est convenu que le cocher me prendra le lendemain à première heure devant la porte de l'horrible auberge où, pendant la nuit, je serai livré à une invasion de puces, de punaises et de moustiques.

De Lamia à Domokos il y a environ quarante kilomètres ; il faut environ huit heures pour les franchir, car il s'agit de traverser le col de la Phourka.

Presqu'au sortir de Lamia, la route monte rapidement à travers les gorges des monts Othrys pour arriver au défilé, qui est d'ailleurs d'une médiocre altitude, 8 à 900 mètres seulement. On a tout de suite l'impression que ce ne sont pas les monts Othrys qui pourront opposer une barrière infranchissable à la

marche envahissante des Turcs. La route est détestable, détrempée par la pluie, ravinée par des ornières profondes. Nos chevaux font des efforts inouïs pour traîner la voiture, d'où nous avons dû descendre.

Cette marche déjà si lente est encore retardée par la rencontre des longs convois d'émigrants qui se dirigent vers Lamia. Rien de plus triste, mais aussi rien de plus pittoresque que ces lamentables troupes de pauvres gens qui fuient devant les Turcs.



COMBAT DE DOMOKOS (PAGE 56). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Les chariots, de forme antique, aux roues pleines plutôt ovales que rondes, portent aux quatre coins des morceaux de bois dressés auxquels sont accrochés des ustensiles de toute nature, des marmites qui ressemblent à des boucliers, des berceaux multicolores, des oripeaux extraordinaires. Sur le sommet des couvertures empilées, des marmots sont juchés qui regardent avec un étonnement inconscient ces pays nouveaux pour eux.

Des bœufs noirs et gris, avec de longues cornes retournées vers l'arrière, ressemblant à des buffles, traînent cet équipage d'un pas lent. Autour des chars, des hommes, des femmes vont à pied ; ils paraissent exténués. La plupart boitent péniblement, et pourtant ils n'ont pas l'air désespéré mais plutôt résigné. En véritables Orientaux, ces gens-là s'inclinent devant la fatalité.

En contemplant ces étranges convois, nous nous demandons si nous sommes bien au dix-neuvième siècle, ou plutôt si nous ne subissons point la magie de quelque rêve fantastique. N'est-ce point là une scène biblique, une page de l'Exode ? N'assistons-nous pas à la fuite des Hébreux à travers l'Égypte ?

Un claquement de fouet, un cri de colère de notre cocher qui jure, nous ramènent à la réalité.

Un chariot vient de se briser au milieu de la route, barrant le passage. Il va falloir pendant une demi-heure aider au déblayement, tandis que se lamentent les malheureux ainsi obligés de renoncer à suivre leurs compagnons.

Nous voilà repartis ! mais bientôt nouvel arrêt. Il faut nous ranger pour laisser passer une batterie d'artillerie qui vient derrière nous.

Les mulets qui la traînent sont à bout de forces, ruisselant de sueur sous les coups impitoyables des artilleurs, stimulés par les criailleries des officiers.

Enfin les canons sont passés. A notre tour nous pouvons franchir le col.

Le plus dur de la route est fait maintenant : il ne nous reste plus qu'à redescendre dans la plaine par un chemin en zigzag, traverser la vallée où dort le lac Nezero, et remonter un peu pour arriver enfin à Domokos.

Le long du chemin, à quelques kilomètres de la petite ville, des soldats grecs sont campés sans ordre, sans discipline : quelle triste organisation !

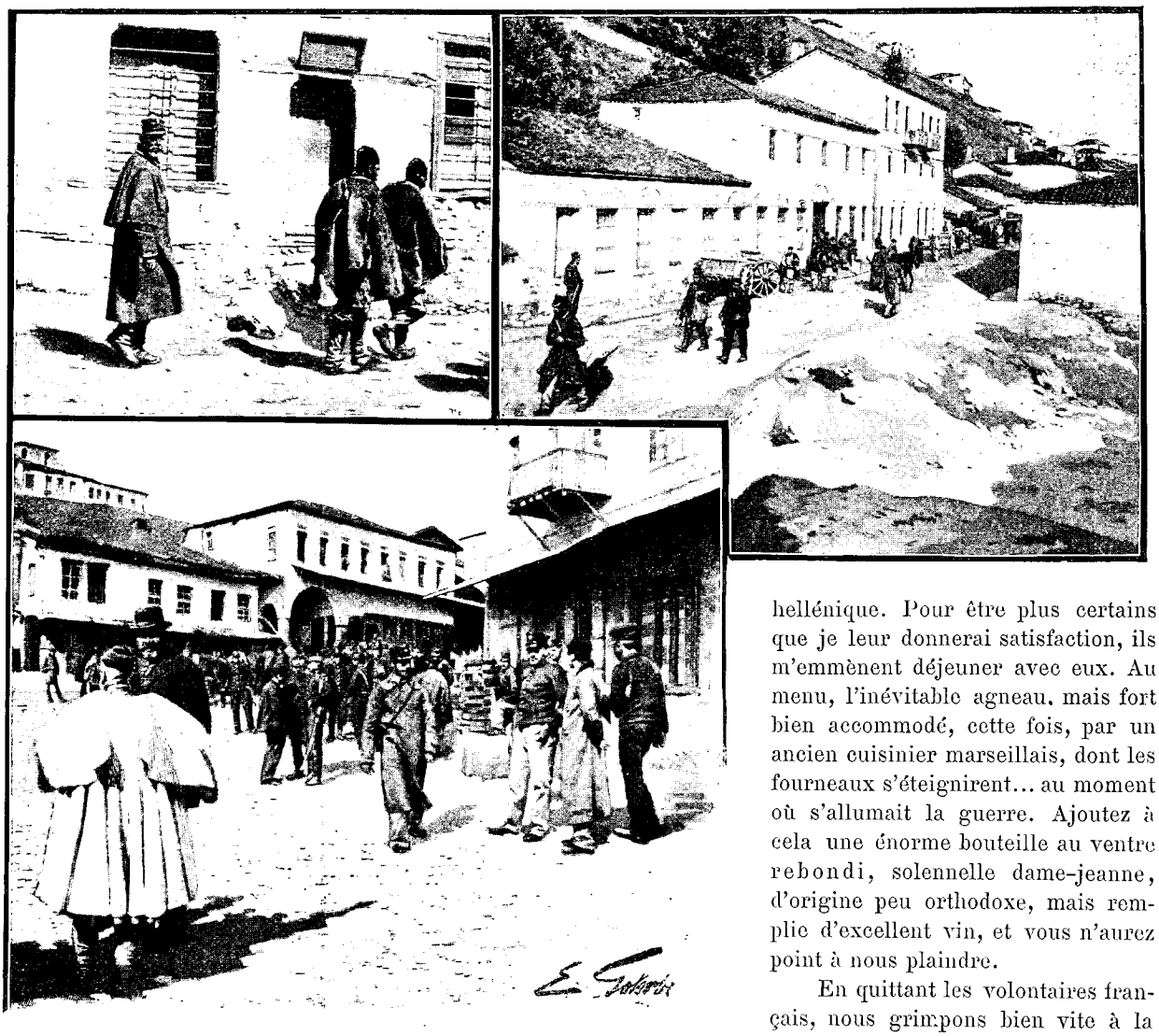
Mais voici la ville qui devant nous s'étage tout autour de la vieille forteresse bien conservée. Avant de pénétrer dans le centre de Domokos nous passons d'abord devant une grande maison, de modeste apparence, gardée par de nombreux factionnaires.

Nous nous informons, et on nous répond que c'est là le quartier général du diadoque.

Le prince héritier est là, très enfermé, ne sortant jamais, car les troupes sont irritées contre lui. Le commandant en chef de l'armée hellénique serait insulté par ses soldats, s'il se montrait à eux !

Poursuivons notre chemin. Nous arrivons bientôt sur la place centrale de Domokos, où règne une agitation extrême. Officiers, soldats, journalistes, palikares s'y croisent, y stationnent, discutent et font de la stratégie à leur façon. Un mouvement se produit. Ce sont deux prisonniers turcs qu'on mène à la forteresse. Nous nous hâtons de les photographier, car rarement nous retrouverons pareille occasion.

Mon appareil a, du reste, un vif succès, car je suis rapidement entouré des soldats de la légion étrangère, section française, qui manifestent un ardent désir de poser devant l'objectif. Ces braves garçons, qui se sont fort bien battus à Pharsale et à Tatari, ont l'inoffensive ambition de passer à la postérité revêtus de l'uniforme hellénique. Pour être plus certains que je leur donnerai satisfaction, ils m'emmènent déjeuner avec eux. Au menu, l'inévitable agneau, mais fort bien accommodé, cette fois, par un ancien cuisinier marseillais, dont les fourneaux s'éteignirent... au moment où s'allumait la guerre. Ajoutez à cela une énorme bouteille au ventre rebondi, solennelle dame-jeanne, d'origine peu orthodoxe, mais remplie d'excellent vin, et vous n'aurez point à nous plaindre.



PRISONNIERS TURCS. — MAISON DU DIADOQUE. — LA PLACE DE DOMOKOS.
DESSIN DE GOTORBE.

En quittant les volontaires français, nous grimpons bien vite à la citadelle pour nous rendre compte de la position stratégique de Domokos. En elle-même, la place paraît imprenable. Mais à droite et à gauche, il y a deux défilés qui conduisent de la plaine de Pharsale à la plaine du lac Nezero. Or, si les armées du sultan parviennent à franchir ces défilés, la route de Lamia est ouverte et

les troupes enfermées à Domokos sont irrémédiablement cernées. En vain dix-huit mille hommes et quelques batteries d'artillerie occupent les défilés : les Turcs disposent de troupes si nombreuses qu'ils parviendront vraisemblablement à faire lâcher pied aux Hellènes.

Ceux-ci, d'ailleurs, ont assez de la guerre : ils sentent l'inutilité de l'effort. Surtout ils ont perdu confiance dans leurs chefs, qu'ils rendent responsables des malheurs de la patrie. Les mots de lâcheté et de trahison



CAMPEMENT DE SOLDATS GRECS À DOMOKOS. — DESSIN D'A. PARIS.

sont dans toutes les bouches ! Et puis la discipline n'existe plus, l'organisation est nulle, le diadoque n'a plus la moindre autorité, les aides de camp qui l'entourent sont tenus en suspects par les officiers professionnels.

Quant à la légion étrangère, elle renferme de bons éléments : mais elle est sans cesse divisée par des querelles violentes ; il y à des Anglais, des Français, des Allemands, des Russes, des Suédois, des Italiens, qui forment des groupes animés les uns contre les autres de haines nationales. Détail curieux à noter : les Français fraternisent volontiers avec les Suédois ; même ils s'entendent assez bien avec les Allemands. Mais ils sont en perpétuel conflit avec les Italiens, qui d'ailleurs sont aussi fort mal avec les Allemands !

Il est impossible de n'être point frappé, dans ce milieu où n'ont aucune influence les alliances diplomatiques, de la solidarité qui s'établit entre gens du Nord contre les Méridionaux.

Après deux jours passés à Domokos, les renseignements recueillis me font croire que les Turcs attendront encore près d'une semaine avant d'attaquer de nouveau l'armée grecque.

Le moment me paraît donc opportun d'aller passer, ne fût-ce que vingt-quatre heures, à Athènes, pour étudier l'état des esprits, la situation morale qui résulte de cette suite ininterrompue de défaites.

Je repasse par Lamia, où je rencontre les bandes garibaldiennes qui se rendent à Domokos. Parmi les officiers qui portent la chemise rouge, le député français Antide Boyer paraît plein d'ardeur et nous dit quelle est sa hâte de prendre un fusil.

Le voyage est rapidement fait entre Stylida et le Pirée.

Pendant la traversée, j'ai déjà un avant-goût des sentiments populaires. Sur le pont, un poète — ils sont nombreux en Grèce — déclamait des vers injurieux contre le roi ; les trois ou quatre cents passagers présents, depuis les officiers jusqu'aux plus humbles émigrants, applaudissaient avec enthousiasme.

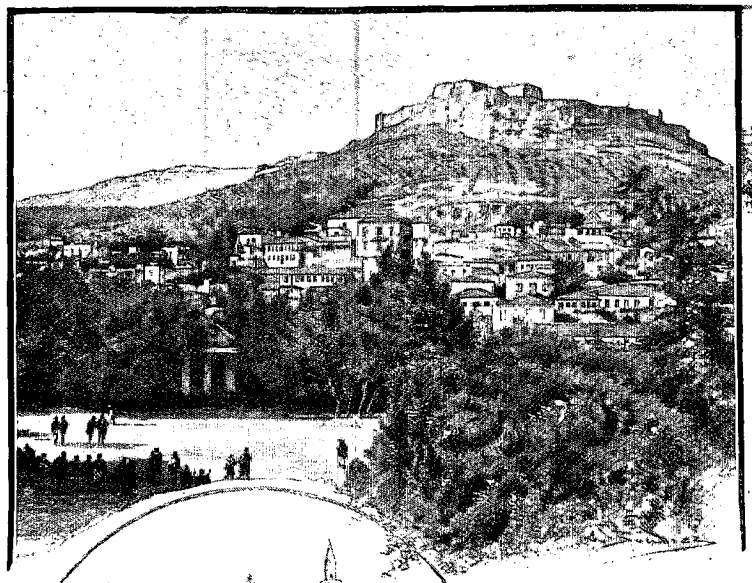
En arrivant à Athènes, la physionomie de la capitale nous impressionne péniblement, nous qui venions d'assister à tant de débâcles, à tant de défaillances. Les cafés regorgent de monde, les rues sont encombrées de gens qui discutent en attendant des nouvelles.

Mais alors que je croyais trouver seulement ici des vieillards et des enfants, je constate que la ville est encore pleine d'hommes jeunes, valides, fort capables de porter un fusil, et qui estiment pourtant préférable de bavarder sur la place de la Constitution.

Profondément philhellène, car je crois sincèrement que la Grèce représente la civilisation en Orient, je suis douloureusement affligé de constater que ce peuple ne fait pas tout son devoir. On ne voit point ici une

nation décidée à sauver la patrie à force d'héroïsme. A Athènes, comme en province, ce n'est point contre le Turc que se déchaînent les passions, mais contre le roi et la famille royale.

Est-ce à dire qu'une révolution est probable à Athènes? Les uns disent oui, les autres, non. « Nous sommes maintenant tous républicains! disait un ancien ministré. — Oui, répondaient d'autres interlocuteurs, mais nous n'avons point les hommes qu'il faut pour fonder la République. »



LA CITADELLE.



UNE PLACE.



FONTAINE TURQUE

VUES DE LAMIA (PAGE 50). — DESSIN DE BOUDIER.

Et sans doute la dynastie profitera, pour se maintenir, de la querelle des partis d'opposition qui luttent entre eux, non point sur des programmes, mais uniquement sur des questions personnelles.

Quoi qu'il en soit, le roi, la reine et les princesses passent de vilains moments. Ils veulent visiter les hôpitaux. A la porte de quelques-unes des salles, on prie les princesses de s'abstenir, tant est grande l'excitation parmi les blessés.

Dans d'autres salles, le roi est accueilli par des murmures; souvent des réponses injurieuses ou sarcastiques sont faites à ses questions.

Quant au diadoque, inutile de dire qu'il est, parmi les princes, le plus impopulaire. Ses amis eux-mêmes reconnaissent qu'il lui sera impossible, avant de longs mois, de rentrer à Athènes.

Le héros du jour, c'est Smolenski : ses portraits s'étalent à toutes les devantures ; des centaines de chansons célèbrent ses exploits, tous les journaux font son apologie. On réclame pour lui le commandement suprême des armées; on affirme que, s'il eût été généralissime, la victoire était assurée. Cette popularité ne manque pas d'inquiéter quelques sages esprits qui redoutent une dictature militaire. Heureusement, me dit-on, Smolenski est un excellent soldat, tout entier à son devoir et peu désireux de jouer un rôle quelconque comme homme politique.

C'est sans doute pour cela que depuis on en a fait un ministre de la guerre!

Mais voici qu'arrive à Athènes la nouvelle de la prochaine bataille de Domokos. Bien vite nous devons rejoindre l'armée hellénique, où nous arrivons à temps pour assister aux dernières hostilités de cette guerre lamentable.

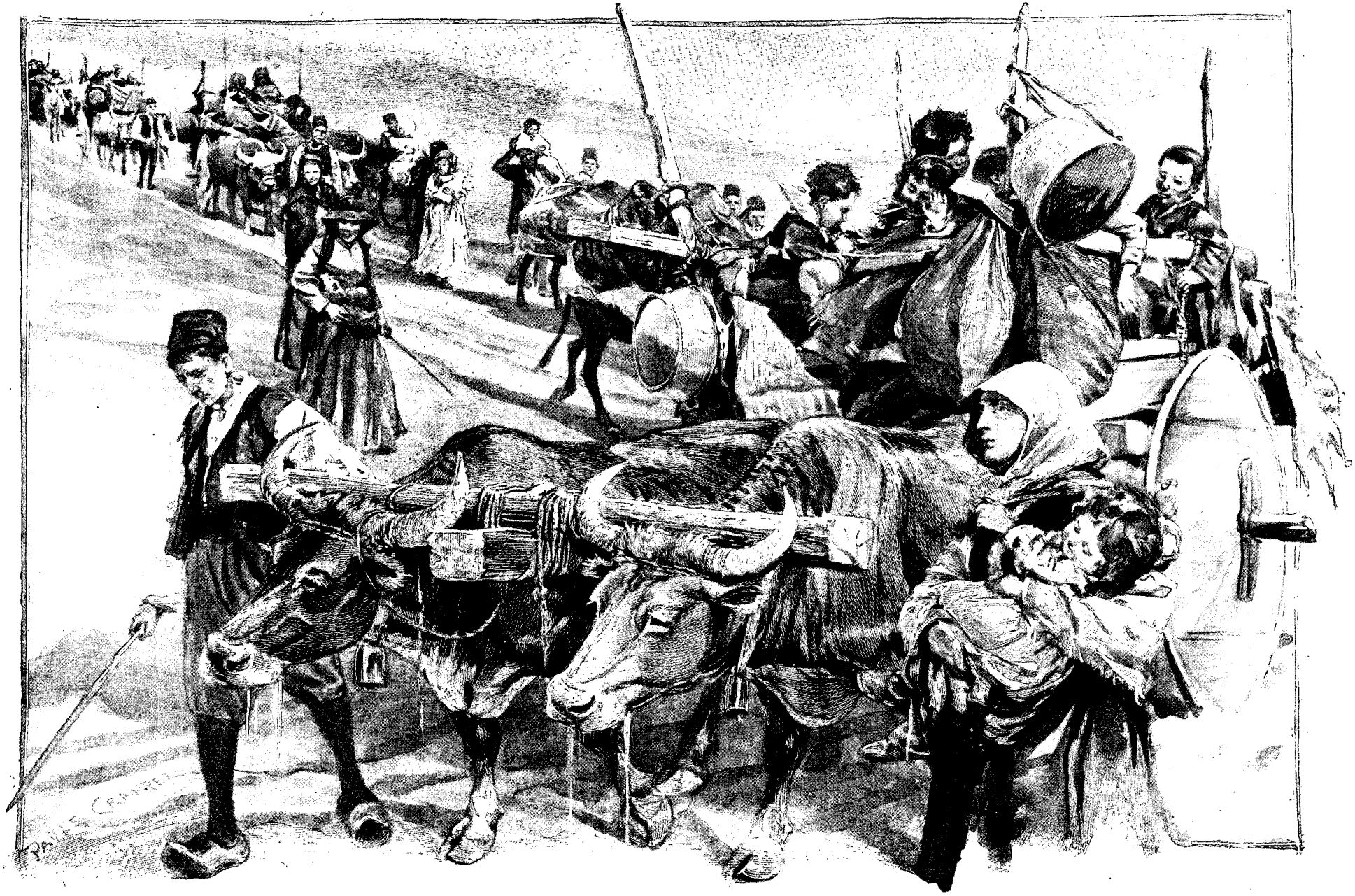
Le 10 mai, le prince héritier avait adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Soldats de l'armée grecque,

« L'armée s'est retirée sur Domokos, parce que les positions de Pharsale n'étaient pas assez fortes, et que l'ennemi nous était de beaucoup supérieur en nombre; mais les positions que vous occupez sont si fortes, qu'on peut considérer notre armée comme invincible.

« J'ai pleine confiance que vous pourrez non seulement repousser avec succès les attaques d'un ennemi, même s'il nous est supérieur en nombre, mais qu'encore vous pourrez sous peu prendre l'offensive et l'obliger à abandonner le territoire grec.

« Souvenez-vous que vous défendez ici le sol sacré de la patrie, l'honneur du roi et de la nation, et qu'il ne faut pas permettre à l'ennemi de faire un pas de plus sur le sol de la Grèce. »



CONVOI D'ÉMIGRANTS (PAGE 51). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Après de si nobles paroles, nous allons voir les actes! Malgré l'inaction apparente de l'armée ottomane, le plan d'opérations adopté par Edhem-Pacha se poursuivait avec activité. Des conciliabules fréquents avaient lieu entre le général en chef et ses officiers.

De nombreux bataillons arrivaient chaque jour de Larissa.

Les troupes étaient sans cesse entraînées par des exercices quotidiens. La reconnaissance des positions grecques, les mouvements préparatoires étaient méthodiquement exécutés, malgré le temps pluvieux et le mauvais état des chemins.

Les Turcs n'allaient point tarder à recueillir le fruit de leur énergie et de leur prudence.

Le 17 mai, dès cinq heures du matin, les troupes de Pharsale et des environs commencent leur marche en avant : six divisions vont attaquer les Grecs.

C'est contre l'aile gauche hellénique que commence la bataille. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, les batteries turques et grecques sont aux prises, et le feu ne cesse pas. Nous assistons au combat du haut de la forteresse.

Vers midi, la route de Pharsale apparaît, au lointain, couverte de troupes musulmanes qui s'avancent jusqu'à une distance de 6 kilomètres environ et commencent à envoyer des projectiles. Mais de ce côté le feu n'est point très vif. Ce n'est, en tout cas, qu'un duel d'artillerie.

A deux heures seulement, l'attaque commence, très violente, contre l'aile droite de l'armée grecque. Ici la parole n'est plus au canon, c'est l'infanterie qui donne des deux côtés.

Tout à fait en avant, l'héroïque Cipriani, le fameux révolutionnaire italien, est à la tête de 120 hommes : onze sont tués, vingt-neuf sont blessés. Cipriani reçoit une balle dans le genou, mais n'en continue pas moins à commander le feu.

Pas loin de là, les garibaldiens et la légion philhellénique se battent merveilleusement. Le député italien Fratti tombe frappé d'une balle en plein cœur, Antide Boyer tire sans arrêter, le capitaine Varassas reçoit une blessure mortelle.

Enfin la nuit tombe; peu à peu la fusillade cesse, et la grande voix des canons se tait autour de nous. La bataille est terminée, et Domokos reste encore entre les mains des Grecs. En somme, la journée est glorieuse et la bataille pourrait recommencer le lendemain.

Mais non! la tactique habituelle va être encore suivie, et le diadoque, qui lançait quelques jours auparavant la fière proclamation qu'on a lue, prend vers onze heures du soir la résolution... de se retirer!

Et de nouveau nous voici en pleine retraite! Encore une débâcle, encore une panique! Tout le monde se précipite hors de la ville, et c'est le long de la route de Lamia le recommencement des scènes effroyables et humiliantes que nous avons déjà vues à Tyrnavo et à Larissa.

Cette fois la défaite est complète, irrémédiable. On ne cherche même pas à se maintenir à Lamia. L'armée se retire précipitamment aux Thermopyles, qu'elle ne serait même plus d'ailleurs en état de défendre.



LES VOLONTAIRES FRANÇAIS. — DESSIN DE GOTORBE.

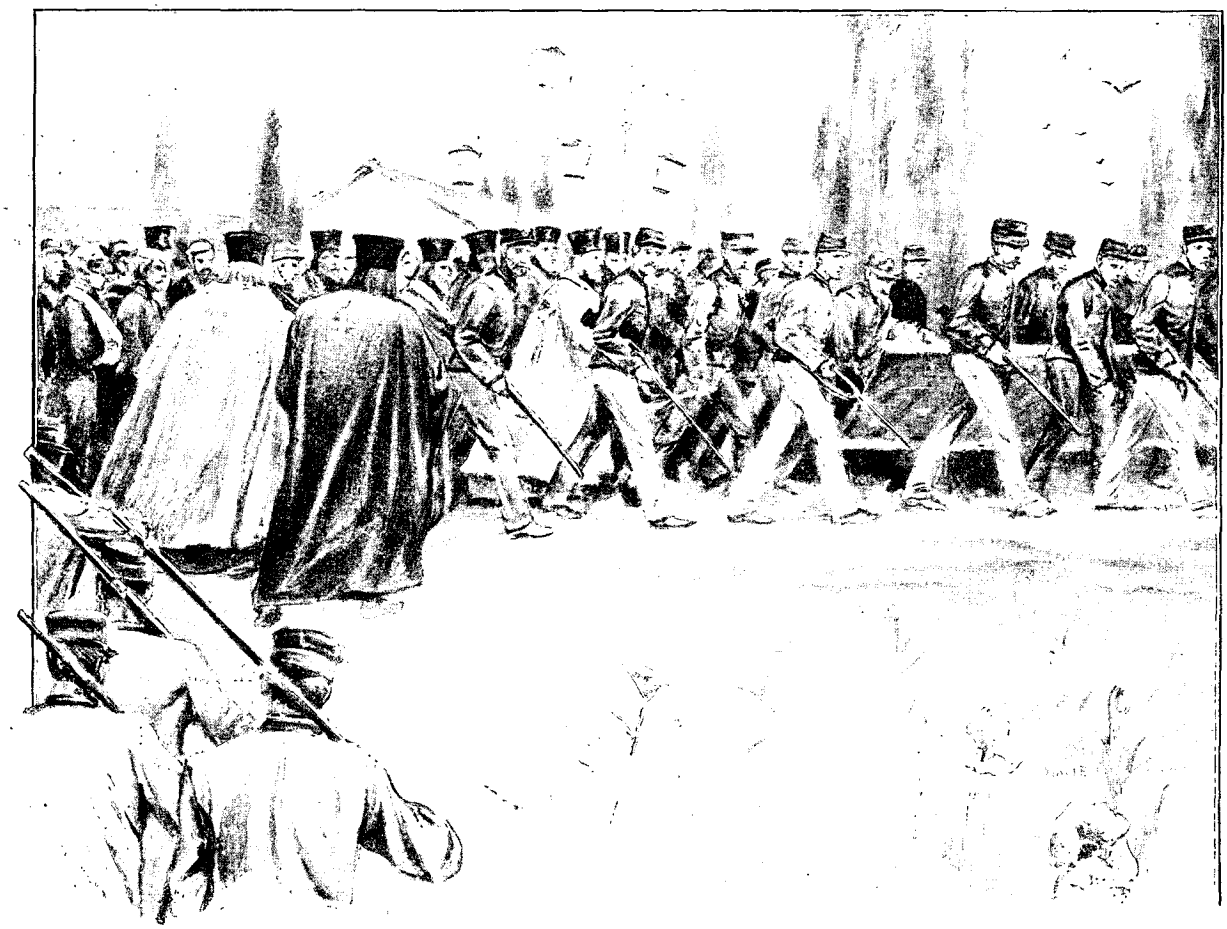
Heureusement, le 20 mai, l'armistice est signé, sans quoi les Turcs nous poursuivaient jusqu'au Parthénon!

A peine les derniers coups de canon étaient-ils tirés à Domokos, que je partais bien vite pour Athènes et de là pour l'Épire, où je n'avais pas encore eu l'occasion d'étudier la marche des événements.

Dans cette course rapide, ce m'est un repos de me trouver quelques heures en chemin de fer, sur cette voie ravissante qui longe successivement les golfes de Salamine, de Corinthe et de Patras.

Puis une courte traversée en bateau nous conduit à la petite ligne qui, par Missolonghi, nous mène jusqu'à Agrinion. Ah! ce nom de Missolonghi, comme il sonne tristement à nos oreilles, évoquant brusquement tout un passé de gloire et d'héroïsme! Où sont-ils donc, maintenant, ces vaillants défenseurs de l'indépendance hellénique!

D'Agrinion à Arta il faut deux grands jours de voiture. Mais la route est superbe : ce ne sont plus les



À KARAVASSARA : ENTERREMENT D'UN OFFICIER (PAGE 58). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

rochers arides de l'Attique, ni les plaines ennuyeuses de Thessalie. Ici le paysage est magnifique : des collines verdoyantes, des forêts d'oliviers et de grasses prairies.

Le temps est mauvais, mais pourtant il y a des éclaircies, et le soir nous voyons se coucher le soleil derrière des montagnes d'un bleu intense, tandis que les derniers rayons viennent jeter une lumière violacée sur les eaux dormantes d'un lac paisible.

Et tandis que la nature se fait ainsi très belle, nous rencontrons à chaque pas des voitures où gémissent des blessés, des chariots qui ramènent des officiers morts. Puis ce sont des déserteurs qui passent, traînant la jambe, des fuyards qui se sauvent et qui, le soir venu, pilleront les habitations isolées des populations qui émigrent.

A moitié route entre Agrinion et Karavassara, nous nous arrêtons pour laisser souffler nos chevaux et nous pénétrons dans une misérable auberge où, sur un grabat, gémissent des officiers blessés. Puis, dans une salle basse, enfumée, à peine éclairée par la flamme vacillante d'une chandelle, des hommes grelottants se pressent autour d'un pauvre foyer où quelques branches mouillées se consument.

Dieu ! que tout cela est triste, et quelle pitoyable organisation ! Pas d'autre service d'ambulance que quelques voitures de la Croix-Rouge. Ici, comme en Thessalie, il n'y a pas trace d'ambulance militaire.

Mais continuons notre route, cahotés dans une berline qui roule par miracle et craque lugubrement.

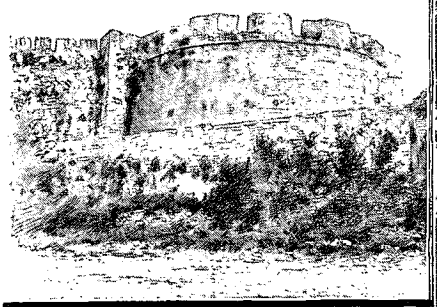
Voici Karavassara ; la petite ville est pleine de volontaires du corps de Botzaris qui retournent à Athènes en proférant des menaces. Ils disent qu'ils ont été trahis et que, s'ils n'ont pas eu l'occasion de verser leur sang à la frontière, ils le verseront à Athènes pour châtier les criminels qui gouvernent.

Ce sont ceux-là qui passèrent à Patras quelques jours après. On voulut les désarmer, mais ils mirent bien vite des cartouches dans les fusils et, couchant en joue les autorités et les gendarmes : « Venez prendre nos fusils ! » criaient-ils. Et on dut les laisser partir avec leurs armes.

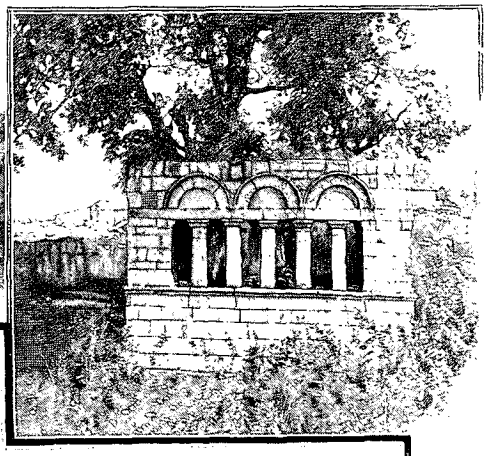
Partout, et très haut, les soldats et les habitants de la frontière crient à la trahison et accusent avec une violence inouïe le commandant en chef de l'armée d'Épire, le général Manos, qui d'ailleurs fut révoqué quelques jours avant la fin des hostilités et remplacé par le frère de Smolenski. A son retour à Athènes, Manos fut l'objet de violentes manifestations. A Mondoughi, le général fut hué et attaqué à coups de pierres. A Titolico, une foule furieuse brisa les vitres de son wagon. Manos n'osa pas débarquer à Patras et vint

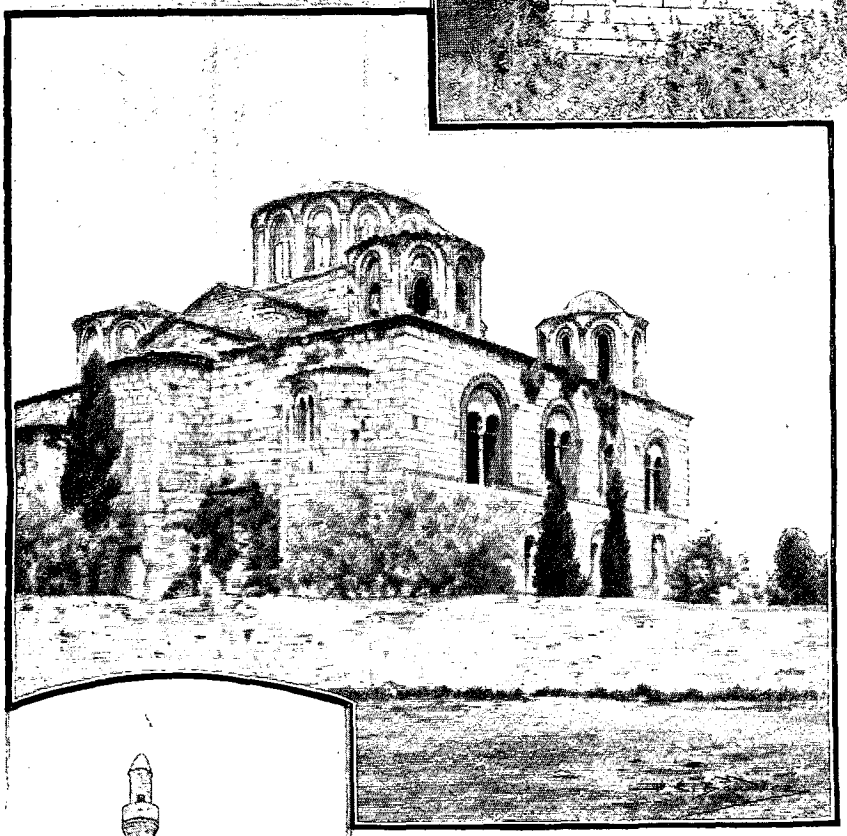
directement à Corinthe, sur un petit schooner. Pendant les quelques heures que je passe à Karavassara, j'assiste à une scène pittoresque et poignante : l'enterrement d'un officier. Dans une rue étroite et montueuse, pavée de cailloux pointus et disjoints, le cortège grimpe vers l'église. Le cercueil où le mort est couché, figure découverte, est porté à bras par des soldats ; il est suivi par des popes en robes noires, portant de hautes lanternes voilées de crêpe, et derrière s'avance un détachement de garibaldiens.

LA FORTERESSE.

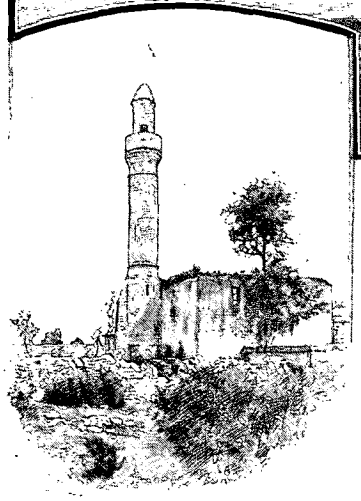


RUINES ANTIQUES.





ÉGLISE BYZANTINE.



UNE MOSQUÉE.

VUES D'ARTA. — DESSIN DE BOUDIER.

Dans l'église où nous pénétrons, on voit à peine clair, et la lueur tremblotante de petits cierges projette sur les visages des assistants d'étranges effets de lumière : il y a là quantité de blessés, la tête ou les bras enveloppés de linges sanglants, et tout ce monde est fort recueilli, tandis que les chants nasillards de l'office augmentent encore le caractère lugubre de la cérémonie.

Pourtant il nous faut continuer notre voyage vers Arta. Malgré notre fatigue, nous sommes bien vite saisis par les beautés de la route de corniche qui domine le golfe d'Ambracie et offre des coups d'œil prestigieux.

Une heure d'arrêt à Mélina, où nous assistons à l'arrivée d'une voiture de blessés, et à la cuisson des agneaux ! Puis nous repartons bien vite, car nous avons hâte d'arriver à Arta, dans l'espoir d'être là à temps pour les derniers combats.

Malheureusement nous arrivons trop tard, et le drapeau blanc vient d'être hissé. Ici comme à Lamia les hostilités sont terminées et l'armistice est proclamé. Nous ne pouvons mieux faire alors que nous promener dans la ville en nous faisant raconter les dernières péripéties de la lutte.

Arta est une ville fort curieuse, toujours animée d'ordinaire, mais qui à l'heure présente est plus mouvementée que jamais, car elle regorge de soldats de toutes armes : on y rencontre beaucoup de garibaldiens, ceux qui se battent ! les autres ont déjà fui et pratiquent le brigandage dans les montagnes.

Notre promenade nous conduit successivement à la vieille forteresse, énorme bâtisse très majestueuse qui est bâtie sur le bord de l'Arakhtos, à la curieuse église byzantine, malheureusement très mutilée, mais encore fort intéressante, à un ancien cimetière où se dresse une mosquée presque croulante et quelques ruines d'un gracieux style.

Enfin nous arrivons à l'Arakhtos, le fleuve frontière sur lequel est jeté un pont bizarre, de l'époque romaine et en forme de dos d'âne.

Et là, sous l'ombrage d'un énorme chêne, nous devisons avec quelques officiers qui veulent bien nous renseigner.

Dès le commencement de la guerre, les Grecs avaient pris l'offensive, et quelques succès importants avaient récompensé leurs efforts.

Philippiadès était tombée entre leurs mains, et la bataille de Pente-Pigadia pouvait être considérée comme une victoire. Mais brusquement, et sans qu'on puisse se l'expliquer, Manos avait donné l'ordre de battre en retraite, et ce ne fut plus ensuite qu'une lamentable et incohérente série de fautes successives.

D'abord, on ne put, ou plutôt on ne voulut pas prendre Préveza, qui pourtant n'aurait pas résisté vingt-quatre heures à un bombardement sérieux. Des scandales





PONT SUR L'ARAETHOS. — CAMPEMENT AUX PORTES D'ARTA.
DESSIN DE BOUDIER.

récents nous ont instruits, il est vrai, du rôle que pouvait jouer une marine dont les torpilles n'étaient point munies de détonateurs ! Certes la faute la plus lourde, la plus extravagante et la plus désastreuse, fut la bataille de Grébovo, qui termina la campagne d'Épire. Le mercredi 12 mai, les Grecs occupaient les hauteurs de Grébovo, tandis que les Turcs étaient dans la plaine. Cette position avantageuse fut abandonnée, sans combat, par l'armée hellénique.

Et le lendemain on engagea une formidable bataille pour la reprendre !

Les Grecs firent alors des prodiges de valeur, mais en vain : des hauteurs où ils étaient dès lors établis, les Turcs repoussaient tous les assauts. Pendant trente-six heures les troupes de Manos multiplièrent les efforts, et ce fut assurément le plus meurtrier des engagements. Il fallut rentrer à Arta : plus de quarante officiers tués ou blessés et près de mille soldats sont hors de combat. Trop souvent nous avons eu à signaler des défaillances pour ne pas ici rendre hommage à l'héroïsme des troupes et des officiers. Le commandant Papaïanopoulo avait eu la cuisse cassée par un éclat d'obus. On l'avait emporté sans connaissance à l'hôpital.

Lorsqu'il reprend ses sens, il demande où en est la bataille : on lui dit que les Grecs sont en fâcheuse position. Alors il manifeste la volonté de retourner au milieu de ses soldats.

— Impossible, mon commandant, lui répond-on. Vous ne pourriez pas vous tenir à cheval.

— Qu'on m'attache ! réplique Papaïanopoulo.

Et comme on refuse, il saisit son revolver et, se l'appuyant sur le front : « Je me brûle la cervelle, si vous ne me donnez pas un cheval », s'écrie-t-il.



GARIBALDIENS À ARTA. — DESSIN DE GOTORBE.

Il faut bien céder : le malheureux est mis en selle et s'élance en avant. Une demi-heure après il recevait une balle en pleine poitrine et tombait mort. Le colonel Manessis, lui aussi, est mortellement frappé au côté ; quatre hommes ont peine à le maintenir, car il veut se relever, et ne cesse de crier « En avant ! » que lorsqu'il est à bout de forces.

Mais malgré ces hauts faits de leurs chefs, les soldats ne peuvent plus avoir confiance et rentrent à Arta démoralisés et furieux. Dès lors, plus de discipline pour résister aux paniques comme celle qui se produisit le

samedi matin. Tout à coup on entendit les cris : « Les Turcs arrivent! Sauvons-nous! » Ce fut un désordre indescriptible: la population se précipitant sur la route; les soldats refusant d'obéir aux ordres des officiers et renversant même ceux qui voulaient les arrêter; les prisonniers profitant de l'affolement pour briser les portes de la prison et s'enfuir ; bref, une débandade générale.

Heureusement, la cavalerie parvint à arrêter le mouvement, et, moitié par persuasion, moitié par force, les fuyards rentrèrent dans la ville.

Le dimanche, la journée fut calme, le lundi également.

Le mardi matin, 18, les canons de la forteresse d'Arta commencèrent à tirer sur le mont Imaret, où les Turcs se fortifiaient. C'est alors que ceux-ci hissèrent le drapeau blanc : enfin l'ordre de cesser le feu était arrivé, et l'armistice commençait.

Vraiment il était temps, car le désordre qui régnait à Arta aurait rendu possible un coup de main des Musulmans.

Ici se termine la tâche que je me suis imposée. D'aucuns trouveront sans doute qu'il y a bien des lacunes dans cette rapide étude. Qu'il me suffise de faire observer que je n'ai point eu la prétention d'écrire une histoire complète de l'insurrection crétoise et de la guerre gréco-turque, mais que j'ai seulement voulu transcrire, ainsi que le titre l'indique, des notes et des impressions personnelles de mon séjour là-bas pendant ces douloureux événements.

Il appartient à d'autres de tirer les conclusions stratégiques, politiques, économiques et sociales que comporte la navrante aventure dont nous avons tracé une rapide esquisse.

Au point de vue militaire, les attachés qui suivirent les opérations ne manqueront point de tirer profit des enseignements que les diverses péripéties de la guerre purent leur donner. Ils auront pu voir quel rôle prépondérant, décisif, joua l'artillerie, et combien fut effacé celui de l'infanterie, presque nul celui de la cavalerie.

Et encore les deux belligérants n'avaient à leur disposition qu'un matériel très imparfait, des canons de petit calibre, des artilleurs relativement inexpérimentés. On en peut conclure, avec la force de l'évidence, que si, à l'heure actuelle, un conflit éclatait entre les grandes puissances formidablement armées d'engins puissants, ce serait plus encore que dans la guerre turco-grecque un duel effroyable d'artillerie qui s'engagerait.

Au point de vue politique, il faudrait un volume pour montrer les conséquences incalculables de l'abaissement de la Grèce, de sa ruine financière, de la perte de tout son prestige en Orient.

Et cela, je le répète, sortirait du cadre de cette publication. Je souhaite seulement que ces quelques pages d'un témoin impartial fournissent aux lecteurs une partie des éléments dont ils ont besoin pour se faire un jugement raisonné.

Henri TUROT.



LA GARDE DU PONT, À ARTA (PAGE 58). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BARILLERO À RIO-HACHA (PAGE 65). — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.



ENFANTS À RIO-HACHA.
DESSIN D'OULEVAY.

Après de longues années de missions dans d'autres parties de l'Amérique du Sud, je fus chargé, en 1890, par le Gouvernement français, d'un voyage dans le nord de la Colombie. Cette région n'avait pas encore été l'objet d'une étude géographique sérieuse. Le littoral et les rives des fleuves étaient seuls connus, et à peine, des civilisés. Les Espagnols qui se sont fixés là n'ont jamais eu d'explorateurs : c'étaient des conquérants, non des géographes.

Le seul homme qui ait dressé la carte de la Colombie, Godazzi, allait du Sud au Nord, et mourut à Espiritu-Santo, vers le dixième parallèle. Du dixième au douzième et demi, y compris le territoire goagire, la Colombie septentrionale resta inexplorée.

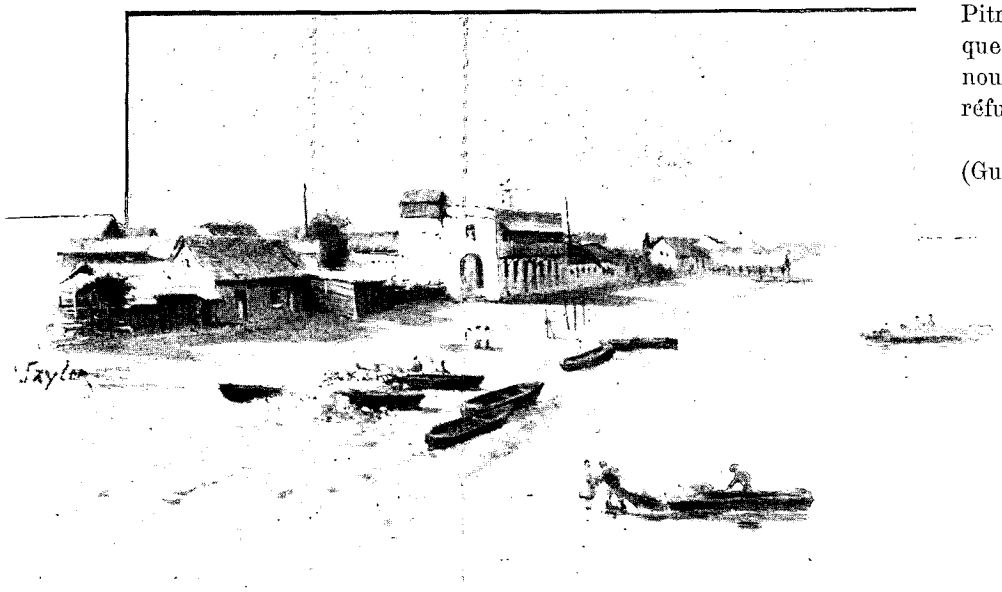
On ne saurait prendre, en effet, au sérieux l'anglais Simons, qui a dessiné, au hasard, des rivières et des montagnes sur une carte fantaisiste. Je ne critiquerai pas cependant la partie de son travail qui comprend les rivières du nord de la Nevada. Ces rivières, M. Simons les a surtout découvertes dans des pièces particulières officiellement communiquées par moi au Gouvernement colombien.

Avant d'entrer en matière, il ne sera pas inutile de donner une impression générale du pays que j'ai parcouru, de dire quelles races l'habitent, et quelle est la physionomie des civilisés. Les zones indigènes et civilisées sont tellement enchevêtrées les unes dans les autres, qu'un aperçu général s'impose avant d'aborder la description détaillée des Indiens.

C'est le 9 décembre 1890 que je partis de Saint-Nazaire, à bord du paquebot *la France*. Sortis du port à une heure et demie du matin, l'épaisseur du brouillard nous obligea à mouiller. Le lendemain seulement s'effectua notre départ. Nous ne devions revoir la terre que dix jours après. Dans l'après-midi du 21 décembre, par tribord, nous apercevons un rocher qui émerge de l'Océan : c'est la Désirade, la première vision de la terre après laquelle soupirent les navigateurs venant d'Europe. Puis, nous arrivons à Pointe-à-Pitre, ville sale et mal construite, toute grouillante de nègres auxquels on devrait apprendre à respecter les blancs. Je les vois encore prendre d'assaut notre bord et essayer de nous entraîner de force dans

1. *Voyage exécuté en* 1890-1896. — *Texte et dessins inédits.*

leurs embarcations. C'est d'un ton presque menaçant que l'un d'entre eux, s'adressant à une dame, lui criait : « Toi, madame, viens à terre dans ma barque! » La France est tellement généreuse, elle respecte à tel point la liberté humaine qu'elle ne songe pas assez à refréner l'impertinence de ces grands enfants que sont les noirs.

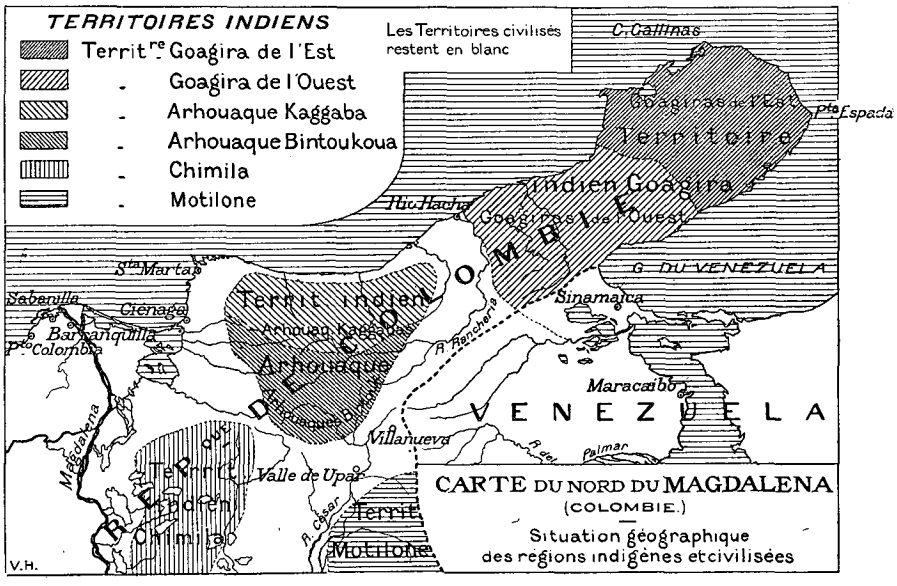


RIO-HACHA (VUE PRISE DU PORT) (PAGE 64). — DESSIN DE TAYLOR.

J'appris, à mon passage à Pointe-à-Pitre, la mésaventure d'un médecin que leurs sottises, trop souvent renouvelées, avaient contraint de se réfugier dans une colonie anglaise.

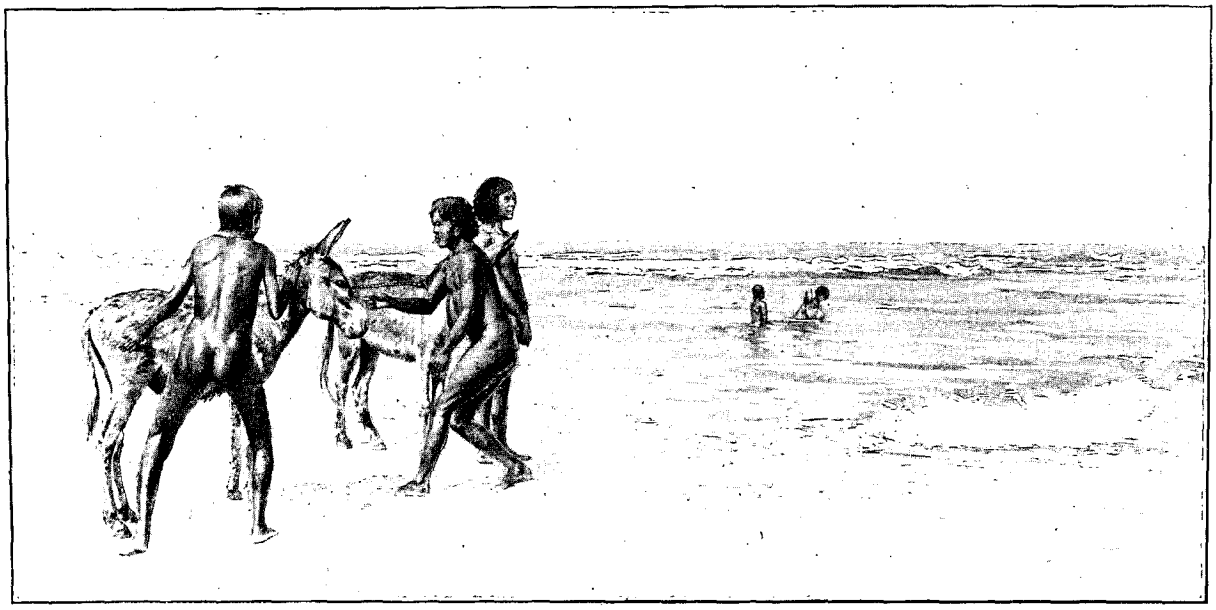
Nous passons à la Basse-Terre (Guadeloupe), et le 22, à neuf heures du matin, nous arrivons à Saint-Pierre. La Martinique est un agréable séjour : les prairies sont fertiles, et jolies les forêts. Le 23, nous sommes à Fort-de-France. On me montre, dans la savane, la statue de Joséphine de Beauharnais, une des femmes pour lesquelles les négresses ont le plus de vénération; et, de l'autre côté de la baie, une vallée minuscule où naquit celle qui devait devenir impératrice des Français. La ville est petite, plantée de jolies maisons et de baraquements. Le fort de Balata la domine, dans un site merveilleux d'où la vue s'étend au loin sur la mer. Pendant mon séjour à Fort-de-France, un accident, très banal en lui-même, faillit me coûter la vie : par mégarde, j'avalai un verre d'hyposulfite de soude que mes travaux de photographie avaient mis à portée de ma main. Je fus sauvé par le docteur Poussié, un charmant compagnon de voyage, auteur d'un dictionnaire en trente langues.

Le grand air acheva de me guérir. Nous reprenons la mer, et apercevons dans le lointain Sainte-Lucie. La joie régnait à bord, et, toute la nuit du 24, le pont se transforma en une salle où l'on dansa. A trois heures du matin, la terre ferme était en vue. Douze heures après, nous faisions notre entrée dans le port de la Guaira. — Les bains de Macuto, le Biarritz des Vénézuéliens, m'attiraient; mais je me décidai pour un voyage à Caracas.



En quatre heures, le chemin de fer me conduisit à la capitale du Venezuela. Effrayante cette voie ferrée qui enroule, à l'infini, son ruban dans l'enchevêtrement des montagnes. On me raconta que l'ingénieur qui l'avait construite était devenu fou : la complication des calculs auxquels il avait dû se livrer en était la cause.

La machine monte libre, sans crémaillère, au bord de gouffres et de torrents, sur des pics d'où la vue s'étend vers l'immensité. Quant à la ville de Caracas, elle est très avancée, et peuplée de gens de belle humeur. Un peintre, M. Tovar, me conduisit au Capitole, dont il avait décoré les murs. Un autre de mes compagnons, Mgr Sabatucci, nonce du Pape en



INDIENS GOAGIRES PASSANT LE GUÉ DU RIO RANCHERIA. — DESSIN DE GOTORBE.

Colombie, fut reçu en grande pompe par un cortège qui vint le chercher à bord. Le 26, à sept heures et demie du soir, nous appareillons, et le lendemain matin à sept heures nous arrivons à Puerto-Cabello. La ville s'élève dans un pays plat qu'environnent des forêts de cocotiers. Les maisons, bien construites, n'ont qu'un étage. Le commerce est très florissant.

Ce fut à Puerto-Cabello que nous abandonna le paquebot *la France*. Je pris le steamer *Philadelphia*, de l'United States Mail, dont les cabines étaient admirablement aménagées pour un voyage dans les pays chauds.

Le 28, à sept heures du matin, j'étais à Curaçao. Cette ville, dont le sous-sol serait, paraît-il, madréporique, semble une perle de Hollande enchâssée dans la mer des Antilles. Pas un arbre, des maisons à pignon, blanches, rose clair, jaune tendre, avec des fenêtres à guillotine. La différence de climat se fait sentir à l'absence des cheminées et des vitres; mais il y a des canaux, dont le service est fait par des *ponchos*, sortes de bacs conduits à la godille. Il y a même un pont de bateaux qui s'ouvre pour livrer passage aux navires. Les noms des rues sont hollandais. La population, Hollandais et métis, se distingue par une certaine gentilhommerie de caractère. A noter l'orgueil des domestiques, dont vous n'obtenez pas de réponse si vous oubliez de les appeler *señor*.

Grâce à un de mes compagnons, parti avec moi de Saint-Nazaire, M. Laborde, fils d'un capitaine français au long cours et marié à une Colombienne, je fus présenté dans la meilleure société, et je trouvai l'occasion de noter quelques particularités intéressantes. C'est ainsi que les rapports entre gens de religion ou de pensée différente sont assez bizarres. Leurs églises se trouvent côte à côte. S'agit-il d'aller au cirque, catholiques, protestants, juifs, francs-maçons font bande à part. Le haut du pavé semble appartenir aux juifs, bijoutiers, commerçants, commissionnaires. Ce sont eux qui exportent le plus d'écorces d'oranges. Quelques-uns d'entre eux sont hôteliers; ce qui me permit de descendre chez un juif, brave homme auquel on ne pouvait adresser qu'un reproche: il portait au compte de chacun de nous les consommations prises par tous les autres.

Dans cet hôtel était descendue toute la troupe du grand cirque oriental : des clowns anglais, des acrobates italiens, et des équilibristes du Japon, qui se firent un plaisir de me faire assister à leurs répétitions; je les vis apprendre leurs rôles, et je fus mis au courant de leurs coutumes. Celle-ci me parut particulièrement frappante : deux clowns devaient exécuter sans filet, sur un trapèze volant, un exercice périlleux qu'ils appelaient le pont de la mort. Comme ils étaient fâchés, ils se réconcilièrent en ma présence. L'exercice achevé, ils reprirent leur querelle. Ils jouaient, chaque jour, très sérieusement, cette petite comédie du repentir intermittent. Ils voulaient bien vivre, mais non pas mourir, ennemis.

J'ai conservé l'affiche de la première représentation, à cause de cette mention finale : « Les spectateurs sont avisés que le cirque ne possède ni banquettes ni fauteuils, et que chacun doit apporter son siège. » Personne que moi ne songea à rire, et même, à un certain moment, un dandy de l'endroit me glissa à l'oreille : « En avez-vous autant à Paris? »

La chaleur est accablante, puisqu'au milieu du jour le thermomètre marque trente degrés à l'ombre.

Est-ce la chaleur qui éloigne de Curaçao les Français? Je ne rencontrai que deux de mes compatriotes : l'un était ingénieur, l'autre tenait le câble transatlantique.

Par contre, toutes les monnaies du monde se trouvent dans la cité hollandaise, même des pièces espagnoles de la conquête. Toutes les pièces ont cours.

Les femmes ne manquent pas de beauté, mais leur costume déroute un peu l'œil du voyageur arrivant d'Europe.

J'attendais à Curaçao la goélette qui devait m'emporter à Rio-Hacha. Elle arriva le 6 janvier. Son nom était *Columbia*. Le 12 janvier, je partis. Le bateau était chargé à couler, et, sans doute pour rendre présente aux passagers la pensée de la mort, le capitaine ne pouvait mettre à leur disposition que deux boîtes allongées de chaque côté de la barre, deux sortes de cercueils décorés du nom de cabines. Mais comment nous plaindre, alors que sous nos yeux les matelots, les mousses dormaient pêle-mêle sur le pont, exposés aux lames qui embarquaient. Notre équipage était composé de noirs. La traversée était mauvaise, et nous étions inondés dans nos cercueils. Vers quatre heures, nous laissons par tribord l'île d'Oruba, où des pétroglyphes ont été découvertes, datant probablement du temps des Caraïbes, et le lendemain nous passons près de la côte indienne goagire. C'était la première fois que j'apercevais cette contrée, que je devais plus tard parcourir en tous sens.



DON JOSÉ LABORDE,
PRÉFET DE LA PROVINCE DE PADILLA,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Qu'on se figure un ciel immobile, sans nuages, un ciel dont le bleu foncé rejoignait, par les grands fonds, celui de la mer, ou bien, par les fonds de sable, lui donnait une coloration verdâtre, et là-bas, des plages sablonneuses très légèrement boisées de cactus et de tunas, plantes grasses dont la rigidité de cierges rappelle les figuiers de Barbarie. Le lointain profilait avec indécision des découpures de montagnes. Côte inhospitalière qui jadis était peuplée de pillards toujours prêts à massacrer les naufragés. A une heure, nous passons en vue de Bahia-Honda, port qui deviendrait superbe, n'était le manque d'eau. Notre passage fut salué d'un coup de canon. Cet honneur s'adressait à mon compagnon de voyage, M. Laborde, qui, récemment nommé par le Gouvernement colombien préfet de la province de Padilla, venait prendre possession de son poste. M. Laborde était un homme d'une quarantaine d'années, très affable, d'une grande courtoisie. Il avait été consul de France en Colombie, et de Colombie en France (Saint-Nazaire); il n'avait partout laissé que d'excellents souvenirs.

Le 14, à deux heures du matin, nous apercevons le feu de Rio-Hacha, capitale de la province.

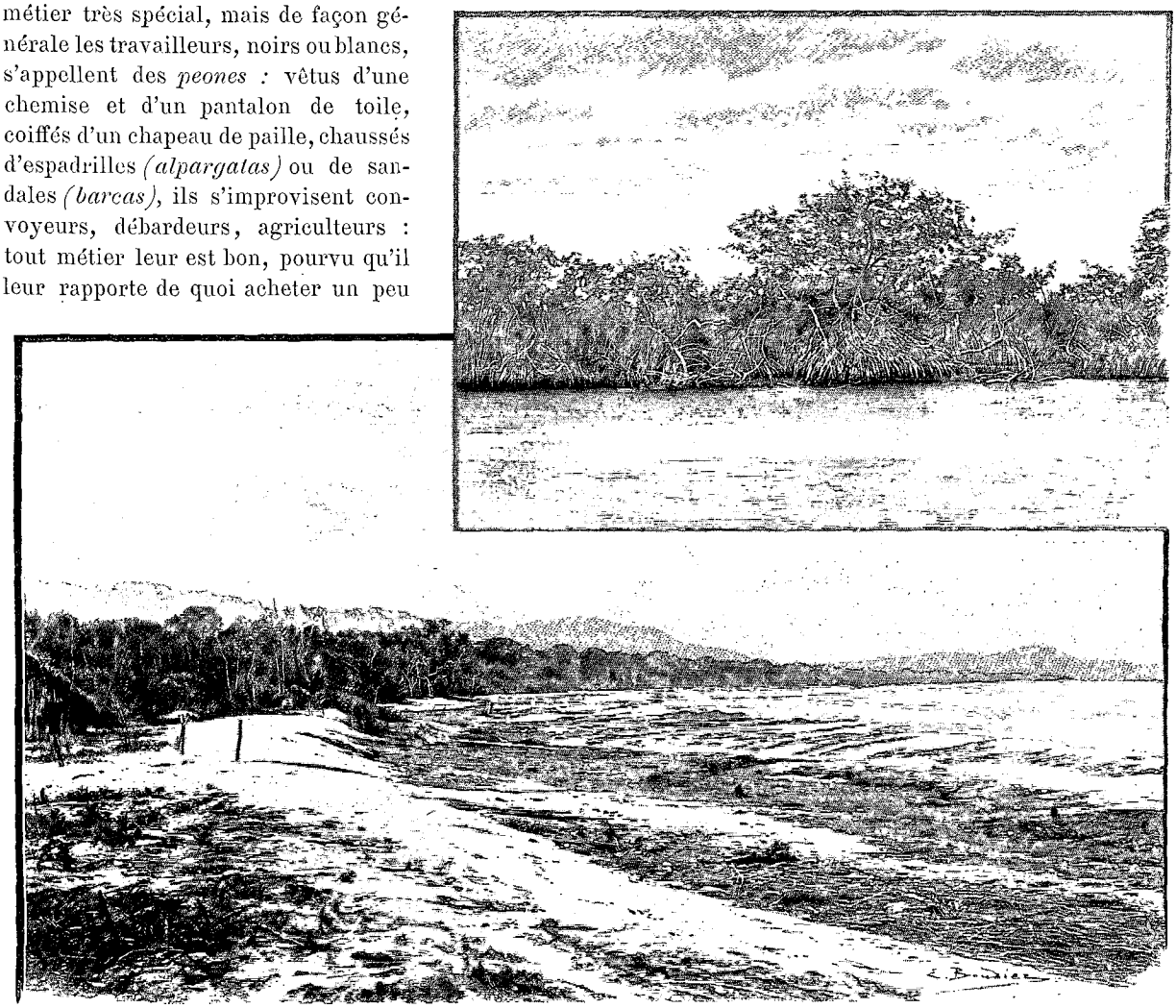
La ville doit son nom à un incident de la visite des premiers conquérants espagnols : arrêtés par la rivière qui coule au nord-est, ils promirent une hache à l'Indien qui leur indiquerait un passage guéable. Brûlée neuf fois par les Indiens, depuis la conquête, elle fut renommée dès les premiers temps pour ses pêcheries de perles. Aujourd'hui elle est le centre commercial le plus actif de la province de Padilla. Ses pêcheries de perles ont été abandonnées, quoique quelques Indiens continuent à s'en occuper. Des commerçants étrangers, établis dans le pays, déprécient autant qu'ils peuvent le produit de leur travail, sans doute pour s'en réserver le monopole.

Rio-Hacha exporte des bois d'ébénisterie, et le *dividivi*, arbuste dont je décrirai bientôt les fruits précieux.

La ville compte six mille habitants. Parfois, lorsque les Goagires ont commis quelque meurtre sur la frontière, elle reçoit une garnison temporaire de cent hommes. Elle réunit trois types de maisons : les *casas* espagnoles, avec arcades, véranda, balcon couvert et terrasse ; les *ranchos*, en pierres ou briques, avec une couverture de tuiles ou de planchettes ; les maisons *en pisé*, simple assemblage de pieux dont les intervalles sont remplis de terre gâchée que recouvrent des feuilles de palmier. On fait subir parfois aux murs en pisé une opération qui consiste à encastrer *(encascar)* dans la boue encore fraîche, de petits morceaux de brique, de pierre, de verre, de coquillages. Cette sorte de mosaïque est ensuite recouverte de mortier que l'on blanchit avec du lait de chaux. La maison se transforme alors en *casa*. Sur la rive gauche du rio Rancheria, en un point appelé *Los dos Rios*, je me suis fait construire une habitation de ce genre. Les cheminées sont inconnues. Les cuisines sont indépendantes des habitations et laissent échapper la fumée par les interstices des palmes qui les abritent. Toutes les bâtisses sont rangées selon des lignes droites dont l'ensemble donne l'idée d'un damier *(cuadras)*. Le clocher de la cathédrale porte un phare qui suffit aux besoins de la rade.

Une des difficultés de la vie, à Rio-Hacha, consiste à se procurer de l'eau potable. On ne peut songer à creuser des puits, le sol étant au niveau de la mer ; et d'autre part l'eau de la rivière est salée jusqu'à une certaine distance, bien que, sur cette partie de la côte américaine, le flux et le reflux soient insensibles. Cette rareté de l'eau a donné naissance à l'industrie des barilleros.

Le barillero opère le plus souvent la nuit. Voici son instrument de travail : un baril qu'il traîne de façon spéciale. Au centre de chaque côté de son tonneau il fixe un long clou ; à ce clou il adapte un morceau de cuir qui se continue par un cordage. Le porteur s'attelle et tire quelquefois deux et trois barils à la fois. Le baril vaut jusqu'à douze sous. C'est là un métier très spécial, mais de façon générale les travailleurs, noirs ou blancs, s'appellent des *peones :* vêtus d'une chemise et d'un pantalon de toile, coiffés d'un chapeau de paille, chaussés d'espadrilles *(alpargatas)* ou de sandales *(barcas)*, ils s'improvisent convoyeurs, débardeurs, agriculteurs : tout métier leur est bon, pourvu qu'il leur rapporte de quoi acheter un peu



PALÉTUVIERS. — LA CÔTE PRISE DE DIBULLA (PAGE 66). — DESSIN DE BOUDIER.

de poisson, de viande et de maïs. Sans souci du lendemain, ils traitent d'égal à égal celui qui les emploie. « Je ne suis pas, lui disent-ils, ton serviteur. Je ne travaille que pour assurer ma vie ».

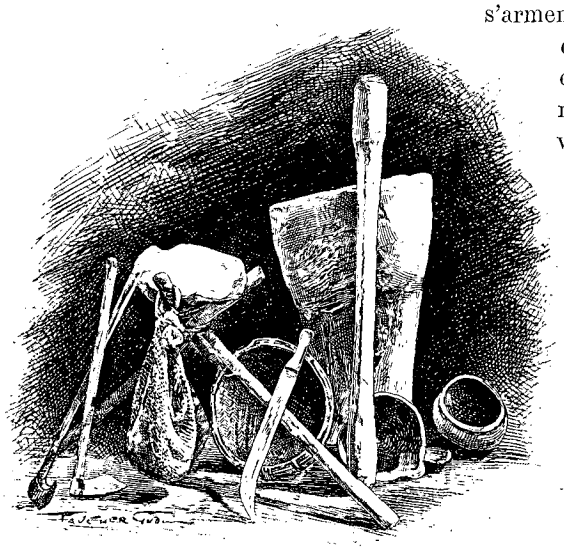
Un peu au nord-est de la ville se trouve l'embouchure d'une rivière que l'on désigne sous les trois noms de : rio Hacha, Rancheria, Calancala.

J'ai expliqué l'origine du premier de ces noms, qui est celui de la ville. Le second vient des premières habitations *(ranchos)* élevées par les Espagnols sur les bords de la rivière. Le troisième est la traduction indienne du mot *pou*. C'était dans la rivière que les Indiens venaient, jadis, procéder aux soins de leur toilette. On traverse le rio Hacha de deux manières : soit en embarcation, à deux cents mètres de l'embouchure, soit à gué, en marchant sur le banc de sable apporté par la rivière au milieu de la mer.

Les civilisés, les seuls dont il soit question en ce moment, vont nu-pieds (nous voulons parler de la basse classe); leur garde-robe se compose d'une chemise et d'un pantalon. Encore, pour les longues courses, se défont-ils de ce dernier vêtement. En bandoulière ils portent un sac en fibres d'agave ou de coton *(muchila)* qui leur tient lieu de poches. Ces petits sacs proviennent de la Sierra-Nevada. Ils sont fabriqués par les Arhouaques du versant oriental. On s'en procure aussi auprès des Indiens des anciennes missions espagnoles de San Antonio, San Miguel, etc., sur le flanc nord de la Sierra.

Hommes et femmes sont grands fumeurs de cigares longs et minces qu'ils appellent : *un tabaco*. Le tabac se vend par paquets de huit ou dix feuilles *(un maso)*, que les femmes roulent en forme de cigare. Le péon ne quitte pas son briquet *(estabon)*, sorte de boîte en écorce de courge qui contient un chiffon brûlé, un

morceau de fer et une pierre à fusil. Pour allumer du feu, il se sert parfois de feuilles sèches. Sa nourriture consiste en viande de mouton, de chèvre et de bœuf. Le plat le plus répandu est le bœuf bouilli *(sancocho)*. La banane, longue, pas sucrée, se mange grillée ou bouillie. Dans chaque maison se trouve une pierre sur laquelle on écrase le maïs. Pour ce travail, les femmes s'assoient à terre, s'arment d'une seconde pierre, et par un mouvement de va-et-vient produisent la farine. Cette farine est convertie en *boyos*, petits pains enroulés dans des feuilles de maïs. Les ustensiles de cuisine se réduisent à un tamis pour enlever le son de la farine, et à quelques vases de terre. Parfois un mortier et un pilon remplissent l'office de la pierre, qui est d'origine indienne. L'instrument unique de travail, qui remplace la pioche et la charrue, est le *machete*, sabre court employé à ouvrir un passage dans la forêt, à défricher la terre, à creuser, d'un coup de pointe, les trous dans lesquels est semé le maïs. Le machete se porte généralement suspendu à la ceinture, dans une gaine de cuir.

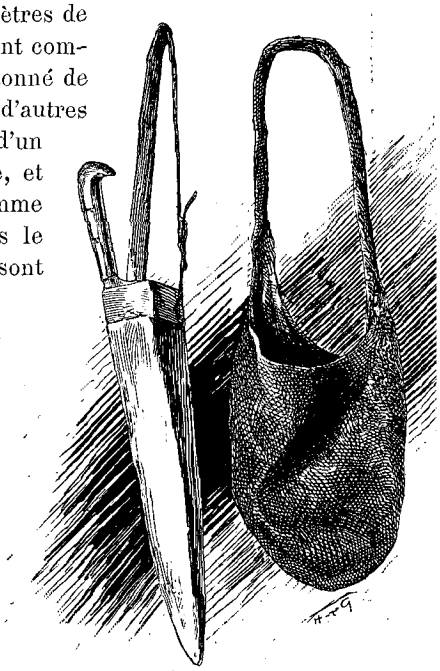


INSTRUMENTS DES PEONES.
DESSIN DE FAUCHER GUDIN.

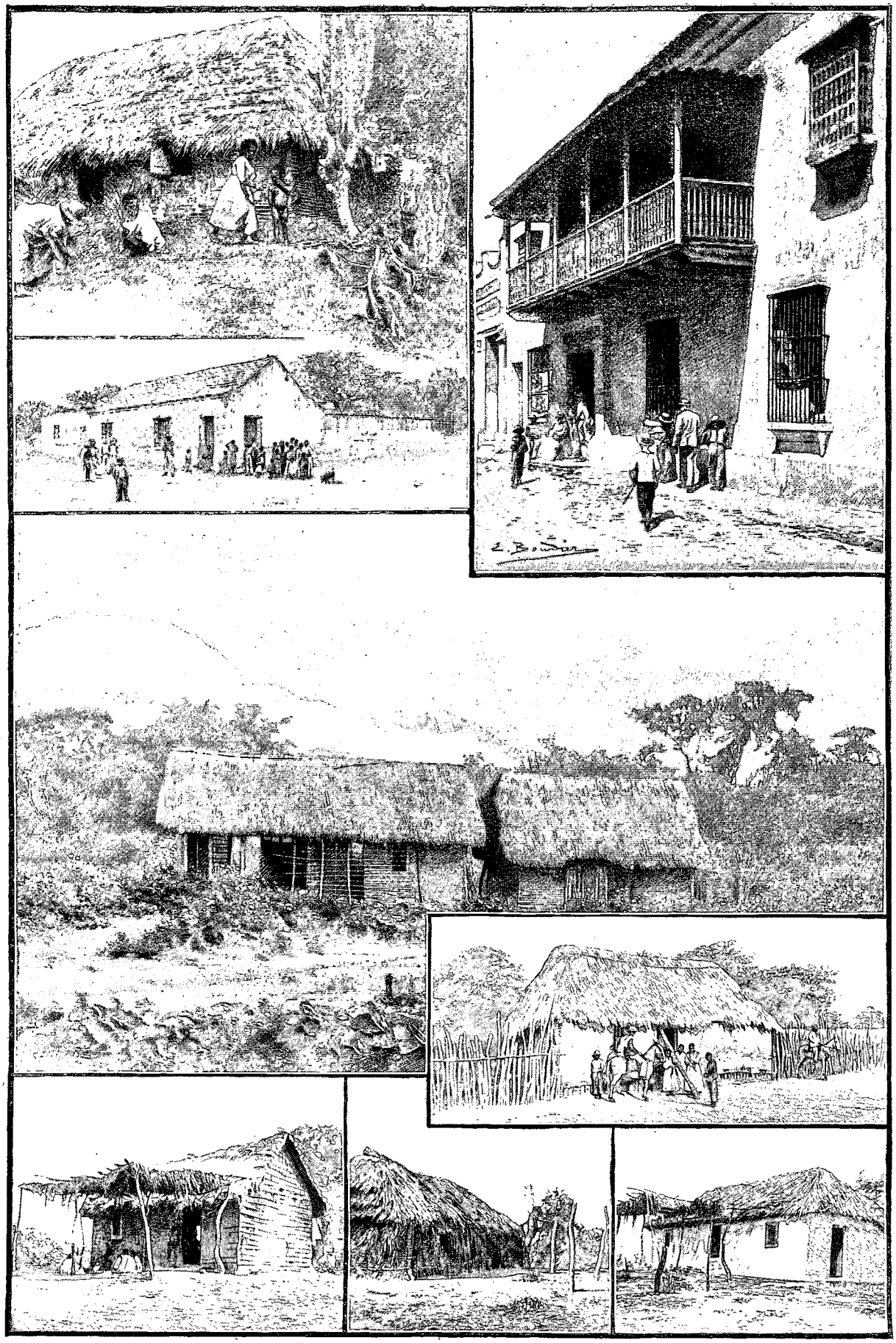
Rien n'égale la tristesse de la côte, avec ses sables et ses arbustes rachitiques, l'ébène, le dividivi. Ce dernier, qui n'atteint jamais plus de cinq mètres de haut, porte un fruit que l'on emploie pour tanner le cuir et pour donner à la soie une teinte noire indélébile. A signaler aussi le palétuvier, dont les racines broussailleuses affleurent le rivage.

Depuis Rio-Hacha jusqu'à Dibulla, la monotonie, l'aridité du sable continue, sous le maigre décor des mêmes arbustes, auxquels il faut ajouter le mancenillier, dont l'ombre est très dangereuse, dont les feuilles et le fruit (une petite pomme verte) sont mortels. Quand on passe à cheval à proximité, il est prudent de mettre une *muchila* au nez de sa monture, pour qu'elle ne touche pas à cet arbuste. La plage est le seul chemin qui longe la côte. Au loin apparaît la forêt vierge, plus luxuriante qu'au Brésil, mais jamais en Colombie l'œil n'est réjoui par la vue d'une fleur : les fleurs se cachent au sommet des arbres, dans l'épaisseur du feuillage.

A partir de Dibulla jusqu'au cap Saint-Jean de Guia, la mer bat des falaises aux roches contorsionnées, fantastiques. Entre ces deux points extrêmes la végétation atteint une puissance extraordinaire, qui donne sa mesure dans les sambos-cèdres et les caracolis, arbres géants de soixante mètres de haut. Cette côte limite les territoires habités par une population actuellement composite et qui dut être à l'origine très dense. Le voyageur est souvent étonné de retrouver, dans le Magdalena, les vestiges d'immenses cités. Ici, comme en d'autres endroits du globe, le culte des morts a sauvé les antiques civilisations d'un éternel oubli : les morts étaient enterrés au milieu de la case de la famille, et quand on découvre une sépulture, il faut presque toujours la considérer comme le centre d'un cercle dont le périmètre était celui d'une habitation. Parfois le périmètre est lui-même indiqué par une rangée de pierres : c'est là que sont venues s'asseoir, pendant des siècles peut-être, des générations d'hommes dont rien, ou presque rien, n'a survécu. A l'époque de la conquête, ce qui devait être plus tard le département du Magdalena fut envahi par des Basques et des Sévillans. D'Europe en Amérique le voyage était long et périlleux, et les hommes qui le tentaient étaient doués d'une force de résistance, d'un esprit d'initiative, qui les mettaient au-dessus du commun. Les frais de l'expédition voulaient également qu'ils fussent riches. Ils ne pouvaient eux-mêmes travailler la terre, et ils cherchèrent des ouvriers dont la main-d'œuvre leur était nécessaire. Les Indiens étaient trop fiers ou trop indolents pour se plier au joug, et les conquérants se virent obligés d'aller puiser, de l'autre côté de l'Océan, dans l'immense réserve des noirs du Gabon. Du mélange des Espagnols et des noirs naquirent des mulâtres. Plus tard les Indiens entrèrent en relation avec les civilisés, auxquels ils apprirent l'usage des plantes médicinales de leur pays. Des unions en résultèrent. Les Indiens s'unirent également avec les noirs et donnèrent naissance à une race de métis appelés Zambos. En résumé, trois races se trouvent à l'origine de la population actuelle : les Indiens, les blancs et les noirs, et toutes les trois ont engendré des métis. Dans cette fusion, la race blanche a été la première absorbée ; l'Indien s'est conservé davantage ; le noir s'est maintenu le plus

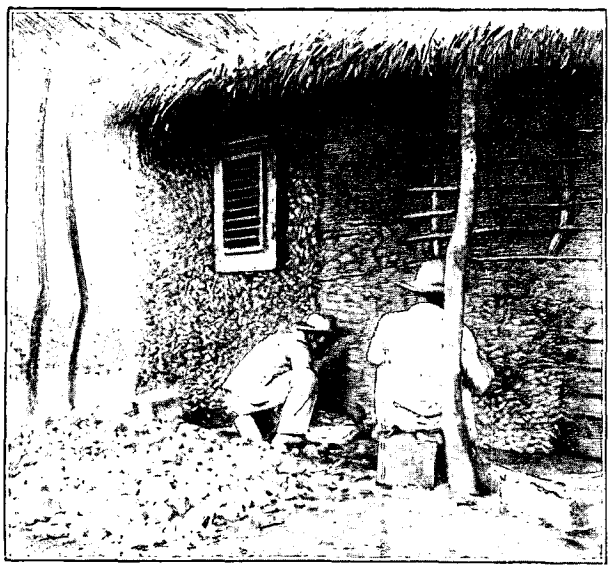


« MACHETE ET MUCHILA. »
DESSIN DE FAUCHER GUDIN.



SPÉCIMENS DES DIFFÉRENTS GENRES DE MAISONS EN COLOMBIE. — DESSIN DE BOUDIER

longtemps : ses caractères distinctifs se reconnaissent à travers dix générations. La terre habitée par ces peuples de différente origine est d'une fertilité remarquable, parce qu'elle n'a jamais été épuisée. Ceux qui veulent se créer un domaine pratiquent une clairière en pleine forêt et laissent pendant deux mois les arbres abattus se dessécher aux ardeurs du soleil. Les deux mois révolus, on met le feu à l'amoncellement des troncs et des branches : la terre, couverte d'une épaisse couche de cendres, produit par an trois récoltes de maïs. De même, dans la savane, l'incendie prépare une herbe plus tendre. Le feu, dans cet heureux pays, ne cause jamais les ravages qui parfois désolent d'autres contrées : on ne voit pas de forêts entières dévorées par les flammes qui devaient seulement fertiliser une clairière. L'abondance de leur sève met à l'abri du feu les arbres qui n'ont pas été abattus.



OPÉRATION D' « ENCASCAR » (PAGE 64). — DESSIN D'OLLEVAY.

Les plus beaux de ces arbres sont le caracoli, dont le bois tendre se transforme facilement en des *cayucos*, sortes de pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre et qui mesurent douze et quatorze mètres de long, sur deux mètres cinquante de large. La cargaison de ces embarcations atteint parfois cinq tonnes.

Outre le cèdre et le mamey, il y a l'arbre à lait, le *copéi*, dont l'écorce distille une liqueur blanche. Cet arbre s'élève rigide et porte à son sommet une touffe de branches à la naissance desquelles se trouve un fruit. Le tronc est armé d'épines. Le cocotier est cultivé en grand, de même le bananier, dont il suffit de replanter les jeunes pousses enfouies à demi à l'entour de son pied robuste. Dans l'ouest de la Sierra-Nevada, le bananier est extrêmement productif, et ses fruits ont trouvé, ces temps derniers, un débouché inattendu : ils tendent à remplacer le pain dans les classes pauvres de la Nouvelle-Orléans. Huit fois par mois, des vapeurs viennent de cette ville en prendre des cargaisons énormes.

Il convient de signaler, parmi les productions les plus considérables de la Colombie, le café, qui croît dans la plaine aussi bien que sur la montagne, mais qui cependant ne possède un arome agréable qu'à partir de huit cents mètres d'altitude. A douze cents mètres, il est exquis. Le tabac d'Ambalema est justement renommé dans toute l'Amérique du Sud, et se vend bien des fois pour du Havane. La culture du cacao est très rémunératrice, mais on ne peut songer à exploiter le cacao sylvestre ; il faut le planter en pays humide, au niveau de la mer, c'est-à-dire dans un pays de moustiques et de fièvres. De plus, il ne produit qu'au bout de sept ans. On cultive aussi la canne à sucre ; l'ananas (plante grasse qui offre l'aspect du cactus) ; l'agave, dont les fibres servent à fabriquer des cordes ; le manioc (sorte de longue carotte blanche qui est la pomme de terre du pays) ; le maïs, la seule plante européenne. Dans les forêts croissent le caoutchouc, le quinquina, la coca, et d'innombrables plantes médicinales que connaissent surtout les Indiens. Avec des soins spéciaux, l'indigo, la vanille, la ramie, donneraient de bons résultats.

La faune ne le cède pas en richesse à la flore. La mer est tellement poissonneuse qu'elle a toujours exempté les Indiens de l'anthropophagie, la dernière ressource des peuples affamés. Sur ce point les anciennes chroniques espagnoles sont unanimes. Parmi les poissons je ne citerai que le *mero* et le *pargo*. Les requins abondent et sont d'une extrême voracité. De plus, chaque rivière a ses espèces particulières de poissons. Le Muséum de Paris, pourtant si riche, trouverait là de quoi compléter ses collections. Les caïmans pullulent, longs au plus de deux mètres, sauf dans le rio Magdalena, où ils atteignent de plus grandes dimensions. Sur terre ils sont inoffensifs, et rien n'est plus facile que de les tuer d'une balle dans l'œil. Dans la rivière, ils sont dangereux. Immobiles, ne montrant au-dessus de l'eau que leur mâchoire supérieure, ils attendent leur proie. Un bœuf vient-il s'abreuver, ils lui happent le museau et le noient. Jamais ils n'engloutissent leur proie ; ils la gardent, la couvent, jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture, et alors seulement ils s'en repaissent. Chez les hommes ils attaquent la partie la moins protégée, le ventre. C'est ainsi que fut happé par un d'entre eux le consul de France à Sainte-Marthe, M. Joachim de Mier. Ces renseignements me furent donnés, dès mon arrivée à Rio-Hacha, par des Espagnols qui me virent me baigner en rivière. Mon précédent séjour au Paraguay m'avait familiarisé avec des caïmans qui atteignaient quatre mètres de long et qui n'avaient jamais interrompu mes ébats.

Les forêts du Magdalena sont peuplées d'aras au plumage éclatant, bleu, rouge et jaune ; ils voisinent avec les perroquets et les diminutifs de ces derniers, les *pericos*. A noter aussi le vampire, chauve-souris

qui suce le sang des animaux et cause quelquefois leur mort : gros au plus comme une poule, le vampire ne saurait absorber une grande quantité de liquide, mais les blessures qu'il cause et qui continuent à saigner après son départ affaiblissent l'animal sur lequel il s'est abattu.

Le cormoran et l'albatros sont connus. Plus rares sont les *paugils,* sorte de dindons au plumage noir, aux pattes jaunes, chez lesquels le mâle est couronné d'un véritable bonnet de plumes jaunes.

Ils ont à se défendre de quatorze ou quinze espèces de serpents, dont la plus terrible est celle du *boca dorada,* serpent noir aux lèvres jaunes, le seul qui ose attaquer l'homme. Son venin amène la mort en vingt minutes. Les autres serpents fuient l'approche de l'homme; ils ne se redressent que si, par inadvertance, on pose le pied sur eux; ils piquent l'imprudent au mollet, jamais plus haut. Pour se garantir de leurs atteintes, on ne doit voyager dans la forêt qu'avec des bottes. C'est faute d'avoir pris cette précaution que je fus mordu une fois par un mapana, une autre fois par un coralle.

Dans la savane, les moustiques vous affolent de leurs piqûres; les fourmis sont la plaie de la forêt; partout il faut craindre les scorpions, les araignées, les niguas, qui pondent leurs œufs sous les ongles de vos pieds; les *gusanos zancudos,* insectes microscopiques qui s'introduisent sous votre peau et deviennent alors comme des grains de maïs. Pour s'en débarrasser, on fait une application de nicotine; le lendemain, on presse, et l'animal jaillit.

Les animaux féroces sont représentés par le puma, lion d'Amérique, sorte de gros chien rouge, et le jaguar, diminutif du tigre, qui fuit toujours devant l'homme. Pumas et jaguars donnent la chasse aux tapirs, porcs de grande taille couverts de soies noires; aux *saïnos,* sangliers du pays; aux pécaris, porcs de petite taille qui se précipitent par bandes de cent à deux cents, avec un bruit de tonnerre, à travers les feuilles sèches et les branches mortes. Tous ces animaux sont comestibles; le pécari est même d'un goût délicieux.

Les autres animaux que l'on rencontre le plus fréquemment sont : le rat, l'iguane, grand lézard dont la chair est bonne à manger, le lapin, le chien, le cerf. Le cheval, l'âne, le mulet et le bœuf n'étaient pas connus avant la conquête.

Parmi les singes notons l'atèle, le singe rouge, haut de quarante à cinquante centimètres, le singe vulgairement appelé belzébuth, qui a cinq doigts aux pieds et quatre seulement aux mains, et dont la robe noire donne l'idée d'un diable fantastique, enfin le singe hurleur, qui chaque soir, au crépuscule, pousse des cris d'une infinie désespérance : on se croirait, à l'entendre, sur la lisière d'une forêt secouée par l'ouragan.



DESCENDANTS D'ESPAGNOLS. — DESSIN DE GOTORBE.

Telles sont les données principales qu'un premier séjour dans le département du Magdalena me permit de réunir. Des observations ultérieures, des conversations avec les personnes les plus éclairées de ce pays m'ont mis à même d'apprécier l'avenir du département, et en particulier celui de la vallée du rio Rancheria, — vallée qui fut, à une époque préhistorique, le lit du Magdalena ou de l'un de ses principaux affluents. La partie orientale de cette vallée est parsemée d'excellents terrains d'élevage et de mines inépuisables de charbon. Le sol est couvert à sa surface d'une foule de produits d'une exploitation facile et lucrative, tels que bois du Brésil, dividivi de qualité supérieure.

La partie occidentale, qui comprend les flancs orientaux du massif névadéen, s'offre à toutes les grandes cultures : cacao dans les régions basses, canne à sucre et café à une altitude plus élevée. Ces terrains, également propres à l'élevage et à l'acclimatation intelligente de la plupart des plantes potagères et céréales d'Europe, se trouvent dans des conditions vraiment uniques.

Il existe une voie de communication directe, libre d'obstacles, avec Rio-Hacha. De nombreux convois de mules parcourent la contrée et facilitent les transports. Enfin, des ressources de tout genre sont à la portée

des nombreux centres de population de la vallée, San Juan, Barrancas, Fonseca, Villanueva, Atanquez, etc. Tant de richesses n'attendent pour être mises en œuvre que la création d'une voix ferrée reliant la ville de Rio-Hacha, d'une part à la ville et au lac de Maracaibo, et de l'autre au rio Magdalena. Le jour où la locomotive traversera ce pays fertile, ce ne sera pas seulement cette partie du Magdalena qui en recueillera les bienfaits, mais la république de Colombie tout entière. Avec le bien-être et les progrès de tout genre qu'apporterait la mise en valeur de cette contrée disparaîtraient certainement certaines infirmités, telles que la lèpre et l'éléphantiasis, qui affligent les populations de la côte, et en particulier celle de Dibulla. Il n'est pas rare actuellement de rencontrer des difformités physiques à peine connues dans d'autres parties du globe : peaux tachées de noir, de jaune ou de violet, mains tridigitales ou munies de doigts collés les uns aux autres. Je me rappelle qu'en 1894 une femme vint me demander une place de cuisinière : cette malheureuse était un véritable phénomène, borgne, une jambe tordue et un bras articulé à rebours. Je lui demandai de quelle besogne elle était capable. Cette question, cependant posée avec douceur, provoqua chez elle une crise d'épilepsie! Lorsqu'elle fut revenue à son état normal, je la priai de chercher ailleurs un emploi, et la congédiai avec une piastre. Mon opinion personnelle est que la plupart des maladies, causes de cette dégénérescence, proviennent des piqûres des moustiques et de l'absorption des eaux empoisonnées par les feuilles des mancenilliers. Le développement de la civilisation aurait aussi pour effet de faire disparaître certaines coutumes qui dénotent une effrayante barbarie. On a peine à comprendre les faits suivants, qui se produisent encore à Sarragosa et à Remedios, dans l'Antioquia, dès qu'un enfant est mort, on fait bouillir son cadavre et on l'expose dans la maison même où il est décédé. Cela s'appelle un *velorio*, c'est-à-dire une fête, une exhibition à l'occasion d'un trépas. Tant que dure la cérémonie, le rhum ne cesse de couler, amenant des rixes parfois mortelles. Il arrive que le cadavre bouilli est successivement loué par tous les débitants de boisson *(pulperos)* de l'endroit, qui se font avec cette exposition une macabre réclame.



DESCENDANTS DE NOIRS D'AFRIQUE. — DESSIN DE GOTORBE.

Plus dangereuse, sinon plus répugnante, est la coutume suivante : lorsqu'il y a bal à la campagne, cinq ou six individus s'entendent pour éteindre subitement les lumières. Ils traversent ensuite la salle, un rasoir à la main, et taillent à droite et à gauche, au hasard. Quand ils ont terminé ce charmant exercice, on rallume, on emporte les blessés, et les danses recommencent. Quelques précautions que prenne la police locale, jamais elle n'a pu empêcher ces monstruosités.

On est stupéfait de constater une telle barbarie dans un pays qui compte des personnalités éminentes, telles que le président Nuñez auquel j'eus l'honneur d'être présenté, au mois d'août 1894, à Carthagène.

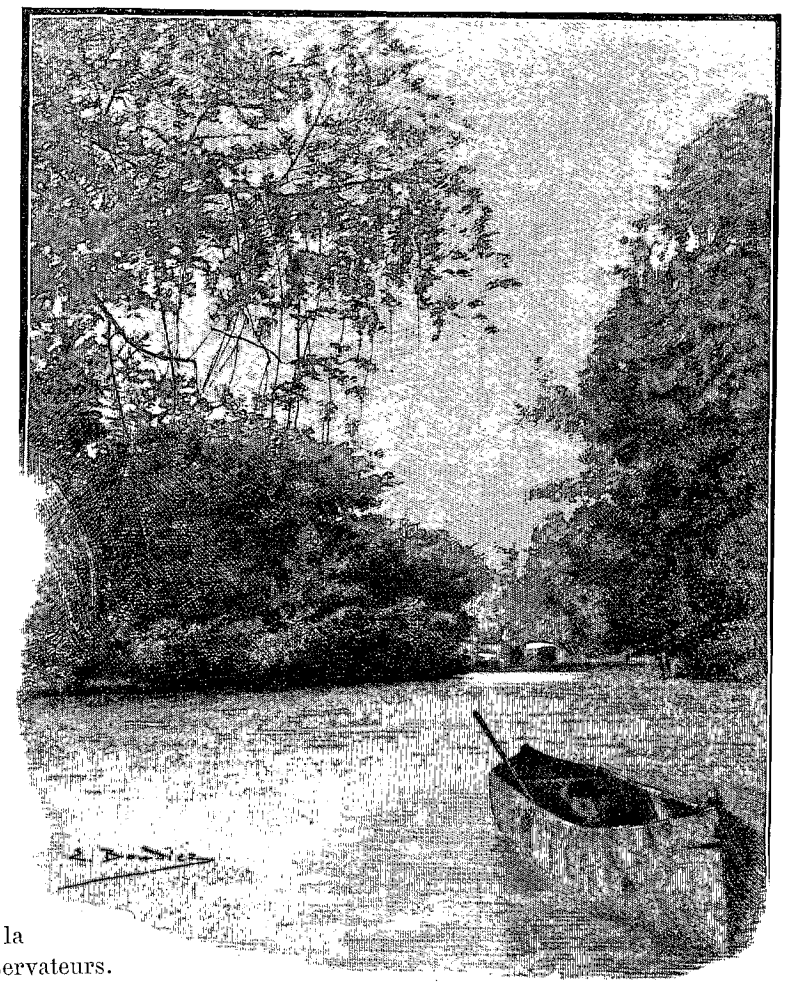
Une muraille énorme entoure l'ancienne Cartagena de las Indias, muraille percée d'embrasures de canons et de meurtrières. La ville — une vraie ville avec des rues, des maisons, des jardins à l'européenne — est tout entière symbolisée en un de ses édifices, le palais de la Sainte-Inquisition, monument aux murs épais, aux fenêtres grillées de fer, lourd, imposant avec sa porte surmontée des armes d'Espagne, mais en même temps dénué de son antique épouvante, maintenant que sa façade a été blanchie à la chaux, que ses salles et ses cours s'illuminent de globes électriques. Il m'arriva même d'entendre un piano égrener la gaieté de ses notes en cet antre qui, jadis, avait retenti des cris désespérés des malheureux soumis à la torture.

Les alentours de la ville sont charmants, tous peuplés de villas enfouies dans la verdure et les fleurs. C'est dans une délicieuse forêt de cocotiers, tout près d'un antique village de pêcheurs, que s'élevait le *Cabrero*, cottage du président Nuñez. Une simple barrière en bois clôturait la propriété du chef de l'État. Tout en cet endroit respirait le calme, la simplicité. La mer n'était jamais agitée, les flots venaient mourir à l'abri de la montagne qui les protégeait contre le vent du large. Resplendissante comme un miroir d'argent,

l'eau reflétait la blancheur des villas, la verdure des cocotiers et des palmiers, tout constellés, pendant la nuit, de feux électriques. Au cours d'une promenade, je rencontrai le président : c'était un homme d'une taille élevée, dont la physionomie énergique se tempérait d'une immense bonté. Quelques jours après, je fus reçu au Cabrero, et pendant une heure le président me tint sous le charme de sa conversation, à la fois érudite et empreinte de la plus noble philosophie. Après m'avoir entretenu de la Sierra-Nevada et de l'altitude des neiges, M. Nuñez voulut bien me demander des renseignements sur l'antique civilisation des Taïronas. Il me prouva que les plus hautes questions de la géologie lui étaient familières; il termina en me donnant un témoignage de son amour de la solitude, favorable aux longues méditations. Dès qu'il était venu s'établir au *Cabrero*, toute la population élégante de Carthagène l'avait suivi, et il me disait, non sans mélancolie : « J'ai parfois désiré vivre en pleine mer, sur un ponton ».

Sa demeure était d'une simplicité charmante; à l'entrée, un jeune officier montait la garde. Un escalier conduisait à l'unique étage : d'une galerie à véranda protégée par une tenture bleue et blanche, on entrait dans un salon de dimensions moyennes, meublé à la nord-américaine, avec piano, fauteuils à bascule, et quelques portraits aux murs. L'intérieur, confortable et gai, paraissait plutôt la demeure d'un paisible rentier que celle d'un chef d'État chargé des soucis des affaires publiques. Madame Nuñez, señora Soledad, animait le salon du rayonnement de son intelligence et de sa grâce. Elle était encore jeune et d'une grande beauté. La bienveillance du président me fut, dans mes voyages en Colombie, d'une réelle utilité.

On ne saurait quitter le nord du Magdalena, et particulièrement la ville de Rio-Hacha, sans dire quelques mots des terribles voisins, les Goagires, qui jadis brûlèrent la cité espagnole. Je devais, plus tard, apprendre à les connaître à fond; mais dès les premiers jours de mon arrivée à Rio-Hacha, mon attention fut attirée par leur présence. Je n'en dirai, en ce moment, que ce qu'un coup d'œil rapide me révéla. Les Goagires, qui se nomment entre eux *Guayus* ou *Gouayous*, appellent les Espagnols *Arihounas* et comprennent sous le nom de *Parensis* tous les autres étrangers, quels qu'ils soient. L'analogie de cette dénomination avec le mot *Parisiens*, ne fut pas sans m'intriguer. J'en demandai l'explication, et diverses personnnes me donnèrent celle-ci, que je suis loin de prendre sous ma responsabilité.



PASSAGE DU RIO RANCHERIA (PAGE 65). — DESSIN DE BOUDIER.

« Pendant une des guerres qu'ils soutenaient contre les conquérants, les Goagires reçurent l'aide de quelques flibustiers d'origine française. L'expédition heureusement terminée pour eux, ils voulurent connaître le nom de leurs frères d'armes. Ceux-ci se déclarèrent Parisiens; et ce serait ce nom qui, en se dénaturant, serait devenu le Parensis d'aujourd'hui. » Si elle n'est pas vraie, cette étymologie offre l'avantage de présenter quelque vraisemblance. Quoi qu'il en soit, tout individu qui n'est ni Espagnol, ni métis, ni nègre, jouit, auprès des Goagires, du titre de Parensis et d'une considération sans limite. N'ayant d'autre distraction que de contempler les phénomènes de la nature, les Goagires sont d'excellents observateurs. Ils savent très bien, par exemple, que les éclairs n'affectent pas la forme classique en zigzag des foudres de Jupiter; ils ont fort bien noté que la trace lumineuse suit une courbe assez allongée et composée d'une infinité de petits angles droits qui imitent approximativement des marches d'escalier. Pendant un orage épouvantable qui ébranlait la maison où je m'abritais, l'un d'eux me narra la légende qui, pour eux, explique la forme des éclairs. « Des Indiens, me

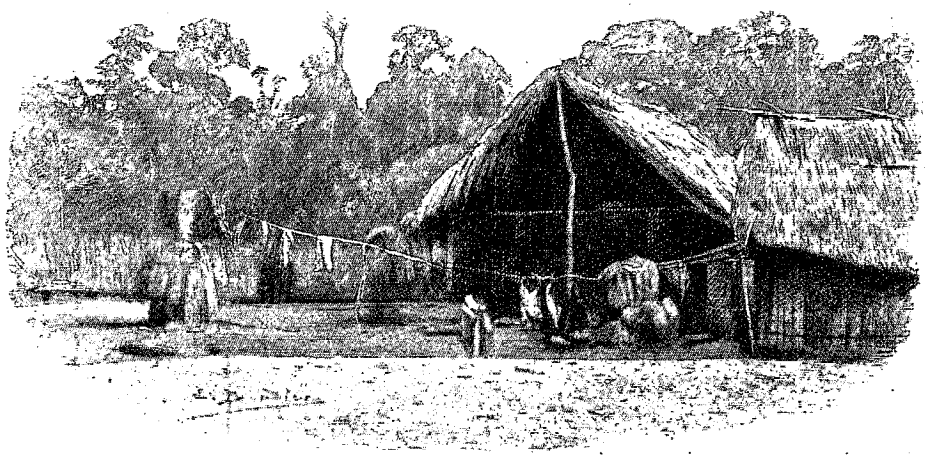
dit-il, essayent d'escalader le ciel, et la foudre est le bruit des échelles qui se brisent sous leurs pas. » J'eus beau demander quels étaient ces Indiens et quel était leur but en cette audacieuse aventure ; on ne put me satisfaire. Il est certain, en tout cas, que cette légende est très ancienne. En effet, l'échelle dont se servent actuellement les Goagires consiste en une simple perche taillée, à des distances égales, de coches qui servent d'échelons. La comparaison a dû être inspirée jadis aux Indiens par la vue des escaliers qui conduisaient aux demeures de leurs chefs, aux temples construits sur de petites collines, et dont les vestiges se voient encore dans le pays des Taïronas.

Leurs grandes facultés d'observation fait des Goagires de remarquables chercheurs de traces. L'anecdote suivante prouve jusqu'à quel point ils sont habiles en la matière. Deux chevreaux avaient disparu de la cour d'un habitant de Rio-Hacha : un jeune Goagire fut chargé de les retrouver. La disparition remontait à une semaine. Pour sauvegarder son amour-propre en cas d'insuccès, l'Indien commença par émettre l'opinion que les chevreaux avaient dû être dévorés par des caïmans ; puis, à l'aube, il se mit en campagne, inspecta soigneusement les abords de la maison et, après mille détours, parvint à distinguer les empreintes laissées sur le sable par des pieds humains voisinant avec des pattes de chevreau. La forme des pieds lui révéla que les traces étaient celles de deux nègres. Il continua son enquête et aboutit à un endroit où les pattes des chevreaux disparaissaient. C'était près d'un reste de bois brûlé. L'Indien en conclut que les ravisseurs avaient égorgé leur butin et l'avaient fait cuire ; il remua la terre de droite et de gauche et trouva, enfouies, les peaux des chevreaux. Dès lors il triomphait, et il ne lui fallut pas de longues démarches pour découvrir les voleurs, dont il se chargea de tirer une vengeance exemplaire.

Ces relations de police ne sont pas les seules qui existent entre les Indiens dont je parle et les civilisés. Les Goagires sont curieux comme des enfants, et ils cherchent à s'introduire dans les maisons des Parensis, non pour voler, mais pour admirer. Je vois encore un groupe d'entre eux qui étaient venus tout près de Rio-Hacha, jusqu'à la porte d'un étranger, et qui regardaient, bouche bée, le modeste mobilier de l'habitation. Ils ne cessaient de s'exclamer : « *Anatchouss ! anatchouss !* Cela est beau ! que cela est beau ! » L'aventure eut une suite assez romanesque. Une jeune Indienne qui se trouvait parmi les curieux ne parla plus que de « se faire acheter par le Parensis ». Deux fois elle s'échappa du logis maternel et vint, muette d'extase, solliciter l'honneur d'être esclave dans la maison rêvée. Ses compatriotes la suivirent chaque fois à la trace, la retrouvèrent, la fustigèrent, lui coupèrent les cheveux et la suspendirent dans un hamac attaché immédiatement sous les palmes du toit. Rien n'y fit. Un jeune Indien de son village tenta vainement de l'avoir pour épouse : il s'épuisa sans succès à battre du tambour à la porte de la case où elle était recluse — le tambour remplace, en goagire, les mandolines d'Andalousie ; — rien n'y fit. Elle s'échappa de nouveau. Cette fois, les Indiens l'attachèrent à la queue d'un cheval indompté !

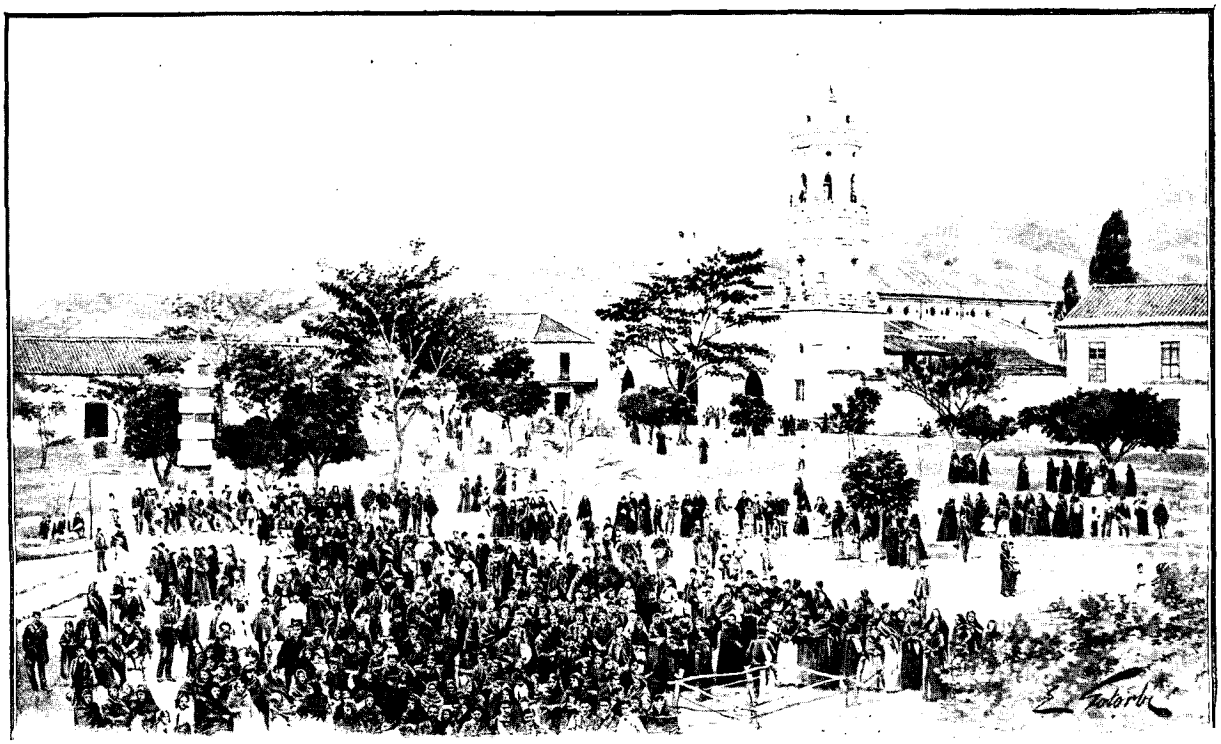
Tels sont les poétiques voisins de Rio-Hacha. C'est dire qu'en ce pays les sujets d'étude ne manquent pas et que les six ans de mon séjour en Colombie — ou plus exactement dans le seul département du Magdalena, — ont été pour moi féconds en remarques de toute espèce.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.



UN « HATO ». — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE D'OCANA (PAGE 84). — DESSIN DE GOTORBE.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.



ENFANT À BROTARÉ (PAGE 84). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le massif de la sierra Nevada de Santa-Marta (département de Magdalena, république de Colombie) occupe la superficie considérable de 14.089 kilomètres carrés. C'est une sorte d'îlot de montagnes complètement indépendant du système orographique des Andes, dont il n'est séparé que par quelques lieues à peine sur divers points de sa partie orientale. La formation géologique de la Nevada est plus ancienne que celle des Andes. Dans le centre, le granit et le quartz dominent, dans le Nord-Ouest, le mica schiste. La ligne des hauts sommets s'étend en un demi-cercle dont la concavité est tournée vers le nord : cette bande est aurifère ; pas une rivière qui ne charrie de l'or. Du reste, avant les Espagnols, ces richesses avaient été exploitées par les Indiens, et, dans leurs sépultures, on trouve des objets d'or massif travaillé dans le pays même. La plus haute cime s'élève à peu près au milieu de l'arc de cercle que nous venons de décrire. Émergeant au-dessus de sept ou huit pics, il s'élève non pas à 5.187 mètres, comme on l'a dit de tous côtés, en se trompant sur le résultat de mon ascension, mais à 5.887 mètres. Jusqu'en 1893, il porta le nom de Picacho. Le jour du centenaire de la découverte, le gouvernement colombien lui donna le nom glorieux de Christophe Colomb. La détermination de son altitude a été le plus beau résultat de mon voyage. Le chiffre le plus approchant de la vérité avait été donné auparavant par M. de Humboldt : ce savant avait indiqué une hauteur de 5.833 mètres, inférieure de 1/108 à la réalité. Les diverses régions du massif de la Nevada ont été parcourues, mais rapidement, par Fane, Karsten, Nicholas, Acosta, Tetens, Goenaga, Celedon, Sievers, Simons. Ce dernier, en trois ans, a accompli deux voyages, et, comme je devais le faire après lui, il a abordé par le sud la région des hauts sommets. De ce côté l'inclinaison est trois fois moindre

1. *Suite. Voyez p.* 61.

que du côté du nord, et les neiges éternelles ne règnent que sur une hauteur de trois cents mètres; mais Simons s'est arrêté à cent cinquante mètres du dernier sommet.

Du côté nord, les neiges commencent à partir de 4.000 mètres; du côté sud, elles ne commencent qu'à 4.800 mètres. En descendant de la région des neiges, on rencontre le lit d'anciens glaciers dont le sable craque sous les pieds du voyageur, puis des terrains rocailleux, puis des champs de fougères et des arbustes rabougris. La base de la Nevada est entourée d'une bande immense de forêt vierge depuis l'altitude de 1.000 mètres jusqu'au niveau de la mer. Dans un carré de cent mètres de côté pris au hasard dans cette forêt, j'ai relevé 299 arbres de 32 espèces différentes, soit un arbre par carré de six mètres de côté.

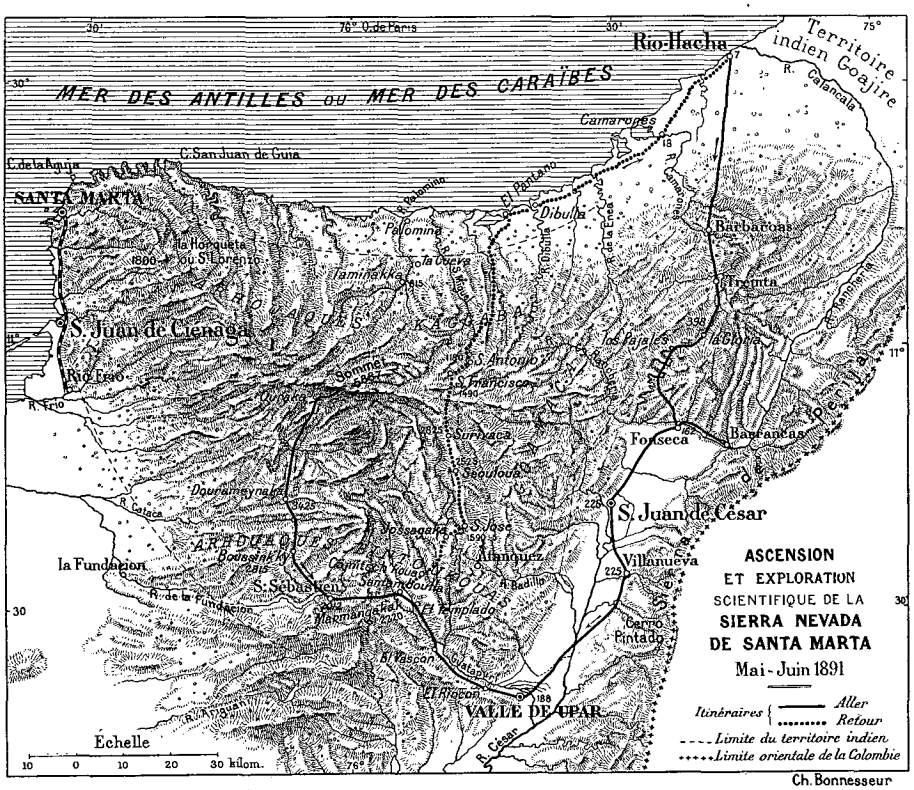
Le but premier de mon voyage devait être de rechercher des forêts d'arbres à cire. Ces arbres devaient, au dire des Indiens, se trouver entre San-Antonio, au nord, et San-Sébastien, au sud, c'est-à-dire dans la région des hauts sommets. Sur ces hauteurs, il n'y a plus de fièvres, mais la température est très basse; une humidité pénétrante se transforme à chaque instant en pluie fine, surtout après le coucher du soleil.

Ayant été, de plus, chargé de missions géographiques, je me proposais de profiter de ce voyage pour tenter l'ascension du principal sommet de la sierra. De ce sommet, j'espérais compléter facilement la topographie du grand massif, à peine connu des géographes, en reliant sa triangulation à celle que, trente ans plus tôt, avait établie Codazzi.

Le 8 mai 1891, avant de me mettre en route, je crus bon de faire part de mon projet à M. José Laborde, préfet du département de Padilla. Il me répondit, le lendemain, de la façon la plus aimable, en faisant des vœux pour le succès de mon expédition.

Je m'adjoignis un journaliste colombien, M. Nuñez, homme intelligent, courageux et bien entraîné, et je le chargeai de la relation anecdotique du voyage. Je me réservais la partie scientifique, observations et calculs. Nous avions à nos ordres un domestique noir nommé Frantz, dont les reparties naïves devaient nous égayer. Des mulets nous servaient de montures.

Le 10 mai 1891, à quatre heures du soir, nous nous mîmes en route : le chemin était plat, sans accidents notables; le terrain stérile, couvert à peine d'une maigre végétation. Brûlés par le soleil, nous traversions des solitudes animées seulement du passage de quelques bandes de renards. Un seul visage humain se montra, celui d'une Indienne, barbouillée de rouge et montée sur un âne.



LA SIERRA NEVADA (CARTE).

A huit heures et demie du soir, nous atteignons Barbacoas, et, assis à même la terre, près d'une cabane en pisé, nous faisons un dîner champêtre. Le lendemain à neuf heures, nous atteignons Treinta, où le corregidor Octavio Cotes nous fait un excellent accueil. Une heure après, nous partons pour la Gloria. C'est près du premier passage du rio de Treinta que le terrain se relève, en ondulations de plus en plus marquées, jusqu'aux *comparticiones*, point terminus où les chemins cessent d'être relativement bons.

Le 13, nous avions franchi la sierra de Treinta. Notre passage à Fonseca et à Barrancas nous permit d'admirer l'abondance de leurs bois d'ébénisterie et de construction.

A Villanueva, les crêtes neigeuses de la Nevada nous apparurent dans le lointain. Les véritables difficultés de l'ascension commencèrent à Valle de Upar, au pied des premières ondulations du massif central.

Là, nous prîmes à notre service un péon et deux bœufs, l'un de charge, l'autre de selle. C'est dans cet

équipage que nous arrivâmes, le 26 mai, au village indien de San-Sébastien, à 2.012 mètres d'altitude. La civilisation, représentée encore, en cet endroit, par quelques traitants, cessa ensuite complètement, et nous ne rencontrâmes plus que des villages indiens aux noms étranges : Bouzinoutch'kouak, Kariouk'ka, Boussink'ky et Dourameynaka, à 3.425 mètres. A San-Sébastien, nous avions renvoyé notre péon et nos bœufs, et pour transporter nos vivres nous avions pris quatre Indiens Arhouaques. Ce n'avait pas été sans de très vives appréhensions que ces hommes avaient consenti à nous suivre. Selon la coutume de leur pays, ils avaient consulté le *mama* (sorcier), et le mama avait répondu que notre entreprise ne pourrait aboutir.



INDIENS ARHOUAQUES-BINTOUKOUAS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

La vallée de San-Sébastien, large d'un kilomètre, longue d'une lieue et demie, donne l'impression d'un calme absolu : très fertile, elle est semée de maisons qui escaladent également la montagne. Dans la partie orientale coule le rio Fundacion. La ville est entourée d'une muraille. Ancienne mission espagnole, San-Sébastien possède un clocher des plus primitifs : un cube de maçonnerie sert de support à deux poutres terminées elles-mêmes par un toit en herbe qui affecte la forme d'un parapluie.

Après deux jours employés à nous procurer des vivres et des porteurs, nous quittons San-Sébastien et nous arrivons à Dourameynaka. A 7 h. 45 du matin, le 29 mai, nous quittons ce refuge, et nous nous engageons parmi d'énormes blocs de granit. A 9 heures, nous atteignons le sommet du cerro Mokon, que domine une pierre levée, monument de la religion indienne.

Au sud-ouest, dans le lointain, nous apercevions le cône parfait du cerro Guirkanou ; à nos pieds mugissait le torrent Marabakajoukoua, ou fuite vers le sud. Enfin apparut à nos regards le sommet radieux de la Nevada, que, depuis Villanueva et Valle de Upar, nous cachait l'échelonnement des montagnes. A midi quatorze, nous atteignions, sur un terrain sablonneux, le rio Mamankana, qui entoure, dans les parties est et sud-est, les dernières crêtes. Là s'élève la dernière des huttes indiennes, le refuge d'Ouraka (3.208 mètres).

L'humanité nous quittait, comme nous avait abandonnés la civilisation. Le samedi 30 mai, nous laissons la hutte, notre dernier refuge. Nous suivons le lit d'un ancien glacier. La végétation n'est plus représentée que par des massifs de puña, arbustes de deux mètres de hauteur, au tronc grisâtre, aux feuilles lancéolées d'un vert pâle en dessus, d'un blanc cotonneux en dessous. A 9 heures, nous arrivons à un endroit où le glacier se partage en deux bras ; nous remontons le lit nord. A 9 h. 20, à un coude du sentier, la cime neigeuse de la Nevada nous apparaît de nouveau. Nous côtoyons alors un ravin granitique au fond duquel dorment des lacs aux eaux noirâtres. Quelques condors tournoient au-dessus de nos têtes. Les pieds de puña deviennent de plus en plus rares et rachitiques.

A 4.200 mètres, au pied d'un formidable rempart de roches convulsées dont le granit se craquèle et s'effrite, nous faisons halte. Là devait commencer la partie véritablement pénible de notre ascension. Mes hommes marchaient devant; moi, je prenais des notes. Tout à coup la tête me tourne, je mets pied à terre, je m'assieds; je suis pris d'une violente hémorragie nasale. Nuñez arrive à mon secours et me frotte les tempes avec de la neige; les Arhouaques me regardent bouche bée. Je finis par secouer ma torpeur, mais je suis brisé et ne puis remonter à dos de mule. Je venais d'être pris du mal des montagnes Un peu plus tard, ce fut Frantz, puis Nuñez qui en furent atteints Nos pieds enfonçaient dans l'immense coulée sablonneuse; au-dessus

de nos têtes, des nuages épais laissaient tomber une pluie fine. Tous secoués par la fièvre, nous cherchons un campement ; le vent nous glace et nous oblige à établir un peu plus loin notre bivouac, à côté d'une grosse pierre, entre deux tiges de punas. Nous étions sur une crête rocheuse (4.208 mètres), d'où nos regards plongeaient sur les eaux noires de deux lacs.

Dimanche 31 mai. — Pendant la nuit, le thermomètre descend à six degrés au-dessous de zéro. A notre réveil, il a remonté de cinq degrés. A six heures un quart, nous nous mettons en route. Nous contournons la crête rocheuse et, à 6 h. 57, nous arrivons au pied de la dernière pente. A 4.800 mètres nous atteignons la limite des neiges éternelles sur le versant méridional de la sierra. A 11 h. 45, la fatigue nous oblige à une nouvelle halte. Je me couche un instant sur la neige. A midi quarante-trois, je me remets en marche; mais c'est le calvaire; mes compagnons m'abandonnent : seul l'Indien Norberto consent à me suivre. Du courage! Nous atteindrons le sommet qu'aucun homme ne foula avant nous. Encore un effort! De nouveau mes forces me trahissent, et je reste une heure presque sans connaissance. Mes poumons manquent d'air. Il ne me reste plus qu'une quarantaine de mètres à gravir presque verticalement. Je me raidis, et, à 2 h. 25, j'atteins la cime de la sierra ! 5.887 mètres au-dessus du niveau de la mer !

Au nord, j'aperçois un amoncellement de montagnes escarpées ; les nuages me dérobent le nord-est et l'est; dans le Nord-Ouest, aussi loin que ma vue peut s'étendre, j'ai devant moi des névés, des champs de neige, des sommets effrités que couronnent des crêtes à stratification généralement verticale. Je compte quatre-vingt-dix-neuf sommets dont la teinte ferrugineuse m'explique la couleur noirâtre des lacs. Le sommet de la Nevada est creusé de onze ravins ou gorges profondes; six lacs lui forment une ceinture; une chute mugit et bouillonne à ses pieds. Les principaux sommets sont au nombre de dix-huit; il y en a peu de très aigus; la plupart sont à versants inégaux, l'un en pente relativement douce, l'autre très raide, parfois vertical.

Le chemin qui nous avait conduits nous ramena à San-Sébastien. Là, nous prîmes comme guide un Indien, Hermenegildo, qui nous accompagna à travers la ligne des hauts sommets jusqu'à San-Francisco. Pays étrange, plein de mystère, où le silence est de rigueur. Le voyageur ne doit ni crier, ni chanter, ni faire usage d'une arme à feu : une vibration trop forte détruirait la condensation atmosphérique et provoquerait la pluie. A chaque instant, du reste, des blocs de rochers se détachent et roulent au fond des précipices. Les Espagnols appellent cela des « volcans ».

C'est en traversant les villages de Santambouilla, Camitsch'koua, Djounoudjoui, Djuimeïrona, Jossagaka, que je rencontrai les forêts de palmiers à cire, but pratique de mon voyage. Ce sont des arbres sveltes, très hauts, que terminent des grappes de fruits rouges et des bouquets de palmes. Leur écorce distille de la cire qui colore en blanc leur tige. Il suffirait de gratter l'écorce pour obtenir une abondante moisson ; mais la cire est, paraît-il, d'une qualité inférieure.

Le 10 juin, après trois rudes journées de marche, nous atteignîmes San-Francisco; le 12, nous étions sur le rivage de la mer des Caraïbes, et le surlendemain nous revoyions Rio-Hacha. Notre voyage avait duré trente-quatre jours. J'avais la satisfaction d'avoir accompli une ascension utile à la science, et j'avais fixé la topographie et l'ethnographie du massif de la Nevada de Santa-Marta.

Trois races d'Indiens montagnards vivent sur la sierra : les Kaggabas, au nord; les Bintoukouas, au sud; les Goamacas, à l'est. J'ai rencontré fréquemment des Goamacas au cours de mes voyages, mais n'ayant jamais séjourné chez eux, je m'abstiendrai de les décrire. Je ne m'occuperai que des Bintoukouas, que j'ai rencontrés en allant du sud au nord, depuis les premiers contreforts de la Nevada jusqu'à la ligne des hauts sommets, et qui m'ont fourni des guides à San-Sébastien.

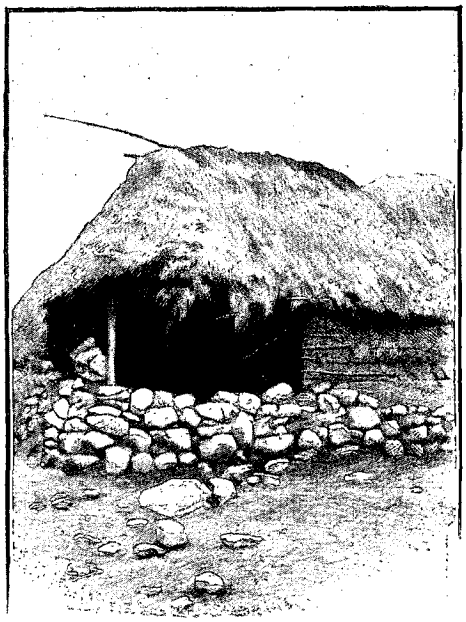
Tandis qu'en général les Arhouaques sont de très petite taille, presque des nains, les Bintoukouas sont presque tous grands. Leur langue diffère aussi, comme vocabulaire et comme syntaxe, de celle des Indiens du Nord. Ce qui caractérise leurs mots, c'est la longueur. A titre de curiosité, en voici quelques-uns : s'arrêter se dit *messassanaouanangouani;* saigner, *jouametchounaounangouani.* Ils chantent en parlant, et c'est parfois assez agréable de les entendre prononcer certains mots, harmonieux sur leurs lèvres : chemin, *ingouna;* froid, *kinaten;* rocher, *hâmm ;* neige, *djam.*

La femme est chez eux une simple bête de somme condamnée aux plus durs travaux : la femme mariée est l'esclave de son mari; la veuve devient l'esclave du village tout entier. N'importe qui peut l'envoyer dans les plantations de coca ou de canne à sucre. Jamais une femme n'habite avec son mari. Chaque ménage possède deux cases protégées contre les incursions du bétail par une palissade : la femme loge d'un côté, le mari de l'autre. Entre les deux cases se trouve une pierre sur laquelle l'épouse place les objets qu'elle veut faire parvenir à son mari.

Le vêtement de la femme se compose de deux grands rectangles d'étoffe attachés sur chaque épaule au moyen de cordons. Les Indiens prétendent qu'avant la conquête ce costume était également porté par les hommes; mais, après l'arrivée des Espagnols, les hommes se sont vêtus d'une sorte de dalmatique dont les larges manches s'arrêtent aux coudes et dont les pans tombent jusqu'aux genoux. Sous ce vêtement, ils portent un pantalon très large qui dépasse la dalmatique d'un travers de main. Dans le Sud, ces habits sont en laine,

dans le Nord en coton. Le costume des Indiens du nord est complété par une ceinture. La coiffure consiste en un bonnet, de coton dans le Nord, de fibres d'agave dans le Sud.

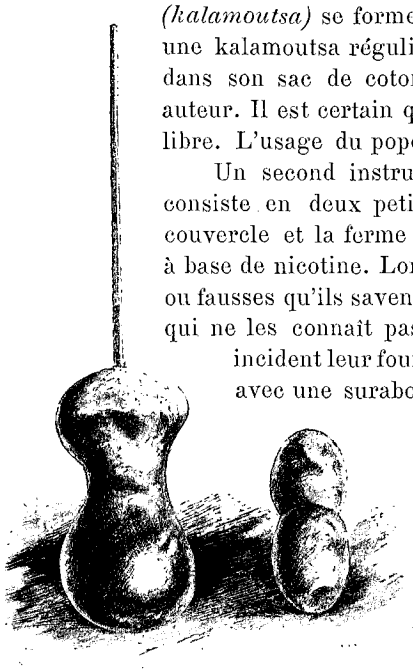
L'accessoire indispensable de la toilette d'un Indien Arhouaque est un sac de coton historié qui se porte en bandoulière. Dans ce sac sont placés le *poporo*, le *nouaï*, et les feuilles de coca. La passion des Indiens pour les feuilles de coca ne peut se comparer qu'à celle des fumeurs d'opium. Ils n'entreprennent jamais un voyage, ils ne se mettent pas au travail sans une provision de feuilles. Quant au poporo, il ne les quitte jamais, on les enterre avec ce précieux ustensile.



SAN-ANTONIO. — CASE D'ÉLISÉE RECLUS (PAGE 80). DESSIN DE BOUDIER.

La coca est trop connue en France pour qu'il soit nécessaire de la décrire longuement : l'arbrisseau qui la fournit donne trois récoltes par an. Longues de quatre centimètres, larges de trois, les feuilles affectent la forme d'une ellipse, toujours terminée par une petite pointe molle. Ses propriétés furent connues des conquérants espagnols : grâce à elles, il leur fut possible d'endurer la faim, de supporter ou de vaincre le mal des montagnes ; mais ce ne fut que vers le milieu de ce siècle que les chimistes européens parvinrent à isoler la cocaïne. En ces dernières années, la feuille chère aux Indiens a conquis droit de cité parmi nous. Les Indiens la recueillent une à une dans les champs qu'ils nomment *janou*, et la mettent dans un vase de terre *(oulourha)* uniquement affecté à cet usage. Ce vase est placé sur un feu très vif, et c'est seulement lorsque la terre a atteint le degré de chaleur voulu qu'on jette dans le vase les feuilles de coca. Celles-ci sont remuées au moyen d'un bâton, de telle sorte qu'elles se dessèchent sans brûler. Cette opération se fait avec une grande rapidité. Lorsqu'elle est terminée, les feuilles sont sèches, tout en gardant leur couleur verte. L'Arhouaque passe sa vie à mâcher ces feuilles ; à chaque instant on le voit en prendre une poignée dans une de ses *gamas*. Lorsque sa chique est bien imbibée de salive, il la frotte d'un peu de chaux qu'il prend au moyen d'un bâtonnet dans une courge appelée *poporo*. La chaux en question provient de coquillages marins calcinés. L'Indien mouille de salive l'extrémité de son bâtonnet pour prendre de la chaux. Lorsque la chique est suffisamment saupoudrée, il a soin d'essuyer le bâtonnet sur le col de la courge. Une stratification *(kalamoutsa)* se forme à la longue au bord de l'ouverture du *poporo*. L'Indien met sa fierté à posséder une kalamoutsa régulièrement stratifiée. Il repose ensuite sa baguette dans la courge, et cache le tout dans son sac de coton, sans se préoccuper des réactions chimiques dont il vient d'être l'inconscient auteur. Il est certain que l'acide de la plante se combine à la chaux, et que la cocaïne, l'alcaloïde actif est libre. L'usage du poporo fait, en quelque sorte, partie de la religion arhouaque.

Un second instrument inséparable de l'Arhouaque et qu'on pourrait appeler « machine à saluer » consiste en deux petites courges entrant l'une dans l'autre, de manière que l'une serve à l'autre de couvercle et la ferme hermétiquement. Cet étui, qui se nomme *noaï* ou *nouaï*, contient une sorte de miel à base de nicotine. Lorsque deux Indiens se rencontrent, ils se racontent d'abord toutes les nouvelles vraies ou fausses qu'ils savent ou qu'ils ont rêvées, car ce sont gens de grande imagination et très bavards. Pour qui ne les connaît pas ils semblent taciturnes ; mais entre eux, ils ne cessent de raconter ; le moindre incident leur fournit un thème à de très longs développements, et, à défaut d'événements, ils narrent, avec une surabondance de détails, ce qu'ils ont pensé la nuit. C'est pendant cette conversation que se fait le salut : il consiste dans les cérémonies suivantes : les deux interlocuteurs prennent chacun le nouaï de l'autre, l'ouvrent et font semblant de prendre un peu de pâte avec le bout du doigt. C'est surtout après cet échange de civilités qu'ils se racontent les nouvelles.



LE « POPORO » ET LE « NOUAÏ ». DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

Dans le Sud, ils ont toujours en main un bâton ; dans le Nord, jamais ils ne portent cet accessoire. Nulle part ils ne sont armés. Leurs défauts sont les défauts des faibles : l'hypocrisie, la lâcheté, le mensonge. Pendant mon séjour à San-Sébastien je fus témoin de quelques scènes qui m'éclairèrent sur la psychologie des Bintoukouas. Voici une scène d'enterrement qui me révéla leur indifférence devant la mort. Un jeune homme d'une vingtaine d'années était malade, et devant lui on s'entretenait de sa fin prochaine. Lorsque ses gémissements eurent cessé, lorsque sa mort fut certaine, on le roula dans plusieurs vêtements, on fit de son cadavre une sorte de paquet qui fut ficelé et suspendu transversalement à une longue perche. Des gens



ENTERREMENT ARHOUAQUE. — DESSIN D'A. PARIS

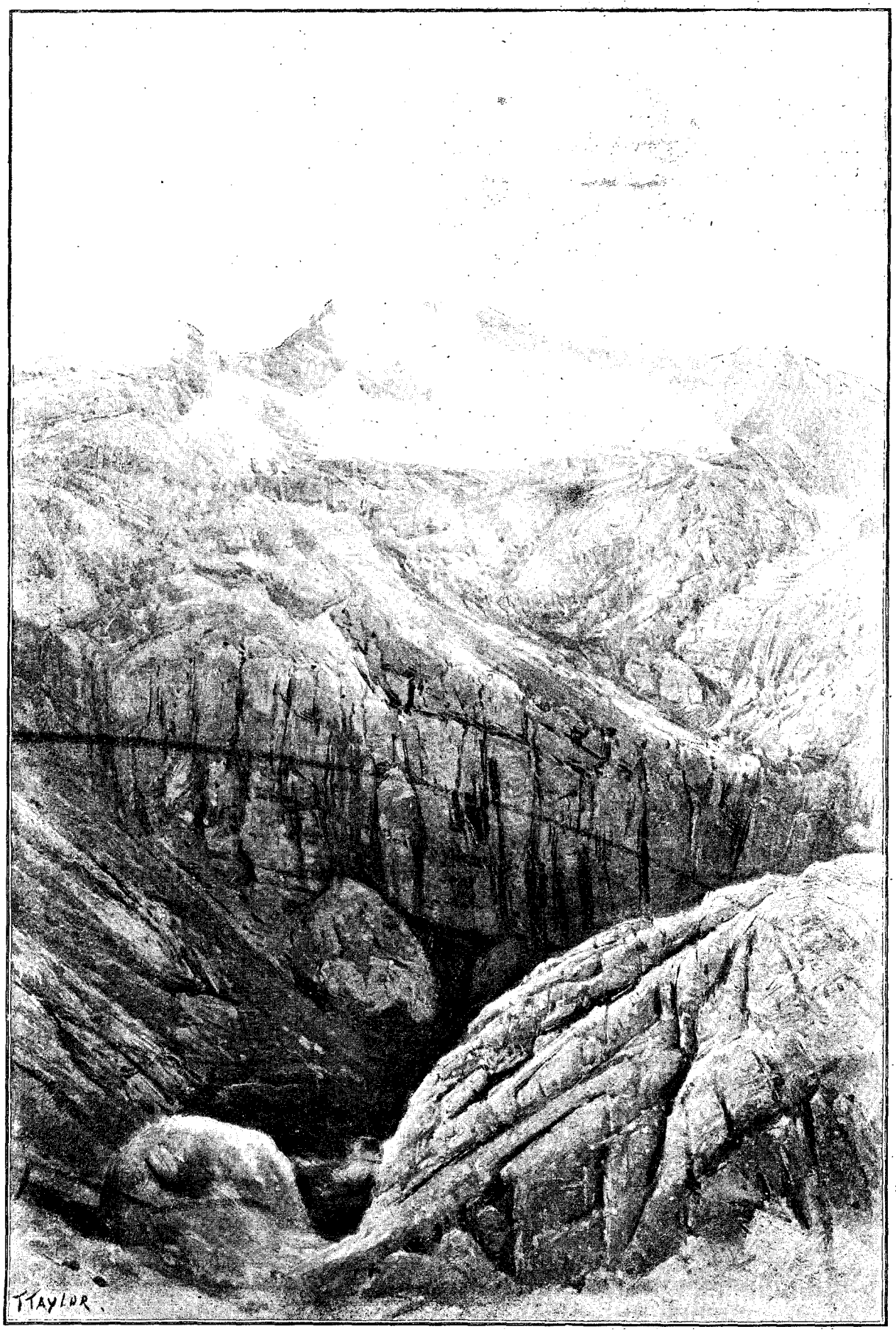
se mirent en devoir de gratter la terre avec des morceaux de bois. Pendant ces funèbres préparatifs, seule la mère du défunt pleurait, la tête dans ses mains. Le père, abominablement ivre, causait avec une amie. Les voisins s'entretenaient de choses et autres. Au-dessus de la fosse, enfin creusée, la perche fut apportée : on détacha la corde, et le cadavre tomba au fond du trou, et chacun de ramener la terre avec le pied. Le mama, les bras croisés, en une attitude indifférente, dominait la scène. Les sépultures se trouvent presque toujours sur le bord des rivières. Elles sont souvent marquées par des amas de pierres dont peuvent servir d'exemples ceux que j'ai vus le long du rio Boukouja, lors de mon ascension de la sierra Nevada.

Témoin de la douleur des Bintoukouas, je l'ai été aussi de leurs plaisirs. Leur danse consiste en une simple ronde : hommes et femmes se tiennent par la main et vont alternativement de droite à gauche et de gauche à droite en frappant du pied la terre et en balançant leurs bras en cadence. L'orchestre se compose de trois instruments : la flûte femelle percée de cinq trous, la flûte mâle à un seul trou, et la *maraka*, noix de coco ou calebasse munie d'un manche et remplie au quart de petites pierres.

La toilette des femmes bintoukouas est rudimentaire : ni coiffures, ni chaussures; elles s'emmaillotent littéralement dans le coton et l'attachent avec une telle solidité qu'il épouse — surtout lorsqu'il est mouillé — la forme du corps. On dirait un maillot. La démarche se trouve gênée, les mouvements prennent une allure des plus disgracieuses. Les effets de plastique auxquels on pourrait s'attendre en Europe font totalement défaut : les femmes bintoukouas ont les jambes maigres et le bassin très peu développé.

Lorsque la femme est devenue mère, elle porte son enfant derrière le dos dans une sorte de sac de forme particulière qui rappelle une chaise, et dont l'anse ou bretelle se porte sur le front. Un lambeau d'étoffe retient la tête de l'enfant et l'empêche de retomber en arrière. Ce sac-chaise est appelé *boussaah*. Chargées, outre le boussaah, de deux ou trois *gamas* ou petits sacs remplis de vivres et d'effets, les femmes gravissent les sommets en apparence les plus inaccessibles, côtoient les précipices, passent des cours d'eau souvent très profonds, tout cela avec une agilité, une aisance stupéfiantes.

Rien n'est plus intéressant que de mettre en parallèle l'Indien arhouaque avec son voisin du Magdalena, le Goagire. Ce dernier, drapé à la légère dans des mantes de couleur tissées par ses femmes, orne sa tête et sa poitrine des plumes les plus brillantes et de colliers de dents de caïman ; il vit dans la plaine, au milieu de



SOMMET DE LA SIERRA NEVADA (PAGE 76). — DESSIN DE TAYLOR.

ses troupeaux et de ses esclaves. Il est vraiment beau, redoutable, lorsqu'il s'élance sur son cheval de course, les cheveux au vent, la main pleine de flèches empoisonnées. Tout autre est l'Arhouaque : vêtu lourdement, d'un costume sombre, il est sédentaire dans ses montagnes, paresseux, soumis jusqu'à la bassesse; jamais il ne fait la guerre, jamais il ne touche une arme ; le symbole de son caractère est le poporo. Le Goagire, brave, belliqueux, est hospitalier. L'Arhouaque, lâche, n'aime pas recevoir; mais il tremble devant le carquois et l'arc de son voisin. De son côté, le Goagire, superstitieux, craint toujours que quelque crapaud ne sorte de la *muchila* de l'Arhouaque et ne vienne se loger dans ses entrailles. De là vient que l'un et l'autre se traitent avec une certaine affabilité; ils se parlent en un mauvais espagnol accompagné d'une mimique souvent très réjouissante. La vie sociale est peu développée chez les Bintoukouas ; quand ils ont à traiter d'affaires graves qui concernent tout un village, ils se réunissent dans la case d'un notable, des braseros sont allumés, et immédiatement au-dessus on suspend des hamacs en fibres d'agave. Les Indiens se tiennent dans ces hamacs pendant de longues heures, parlant chacun à leur tour, mâchant des feuilles de coca.



UN « MAMA » (SORCIER). — DESSIN D'OULEVAY.

Ce n'est pas toujours dans la case d'un notable que se tiennent les palabres; c'est aussi, et très souvent, chez le *mama* ou sorcier. Le *mama* est, en effet, pour eux, l'homme indispensable, le maître de la vie et de la mort, à la fois médecin et prêtre. Comme médecin, il a des recettes vraiment peu compliquées. Lui amène-t-on un malade, il se contente de lui donner des feuilles de maïs dans lesquelles il a préalablement enroulé de petites pierres. Quant à la préparation de ces petites pierres, elle est très simple : le *mama* les a tenues quelque temps dans sa bouche ! S'agit-il de prédire les événements futurs, il fait apporter une calebasse pleine d'eau, la place sur un support formé de trois pierres, et laisse tomber dans l'eau de petites pierres ou des quartzites. Suivant le plus ou moins grand nombre de bulles d'air qui montent, la réponse est affirmative ou négative. Le *mama*, qui peut guérir, peut aussi envoyer des maladies à ses ennemis : il peut — ou du moins il s'en vante — leur faire entrer dans le corps des crapauds, des grenouilles, des lézards, des araignées. C'est même ce qui rend les Goagires respectueux de leurs faibles voisins.

Comme prêtre, le *mama* baptise les enfants, avec des cérémonies bien antérieures à l'arrivée des Espagnols. C'est, du reste, une opération assez longue. Le prêtre commence par jeûner, ensuite il amène l'enfant sur le bord d'une rivière et lui met sur la langue une parcelle des mets qu'il pourra manger plus tard. La cérémonie se répète cinq ou six jours de suite. C'est également comme prêtres, que les *mamas* assistent aux mariages et aux enterrements.

Le mariage, qui dans presque tous les pays est accompagné de cérémonies et de réjouissances, ne donne lieu ici à rien de semblable ; le *mama* se contente de faire comparaître devant lui les futurs époux et de leur adresser un discours plein de sages recommandations ; on ne peut pousser plus loin la simplicité.

Les hommes passent leur temps libre en commun, dans des cases plus grandes, lieux de réunion appelés *nuchéis*, que le voyageur reconnaît facilement à la décoration qui orne leur sommet. Tandis que les autres habitations se terminent par un simple trapèze formé de l'intersection d'un branchage horizontal avec les deux montants qui sortent de l'extrémité de la toiture, la pointe des *nuchéis* est, en outre, couronnée d'une douzaine de bâtons réunis par des lianes.

Les cases ordinaires n'ont jamais qu'une seule pièce ; si la maison est carrée, deux trous, pratiqués des deux côtés du toit, donnent passage à la fumée ; si la case est ronde, la fumée filtre simplement à travers la paille de la toiture, toujours élevée, dans ce cas, de sept ou huit mètres. Le feu est allumé sur le sol, en n'importe quel endroit de la maison.

C'est dans une de ces primitives habitations que le grand géographe Élisée Reclus avait habité à San-Antonio, et ce ne fut pas une des moindres émotions de mon voyage de retrouver vivant dans le pays le souvenir de son séjour.

Il est certain, du reste, qu'avant les Bintoukouas, des peuples plus forts avaient vécu dans la région qu'ils occupent actuellement. Leur civilisation a péri, mais il reste de leur existence des traces certaines, telles que les pierres levées du sommet du mont Djounoud'jouï et les assises circulaires qui subsistent au bord du rio Boukouja.

Un vapeur me ramena de Rio-Hacha à Savanilla, puis en France, où je restai seulement vingt-sept jours. En octobre 1891 je me trouvais de nouveau à Rio-Hacha. De cette ville je me rendis à Sainte-Marthe, avec

l'intention de me mettre à la disposition du gouverneur, Don Ramon Goenaga, actuellement consul général à Londres, après avoir été successivement consul à Curaçao, Saint-Nazaire et Southampton. Le gouverneur me nomma chef de la Commission d'exploration géographique du Magdalena. Je m'engageai à parcourir le département sur les points suivants : je devais visiter le territoire indien arhouaque, et étudier la possibilité d'une voie ferrée, de Rio-Hacha jusqu'à Tamalamèque, sur les bords du rio Magdalena, en laissant la sierra Nevada à l'ouest et en côtoyant, à l'est, les Andes Colombiano-Vénézuéliennes. Je devais franchir les Andes, redescendre les rivières Zulia et Catatumbo, qui se jettent dans le lac de Maracaïbo, atteindre Maracaïbo, et de là gagner Rio-Hacha en traversant la partie sud-ouest de la Goagire.

Ce voyage devait avoir une préface : il me fallait, en quittant Sainte-Marthe, franchir les contreforts occidentaux de la sierra Nevada et la ligne des hauts sommets, tomber sur le rivage de la mer en un point appelé Palomino, et arriver à Rio-Hacha. Mais un accident arrivé à mes bagages me fit renoncer à cette route, et je m'embarquai simplement sur la première goélette en partance pour Rio-Hacha.

Le 11 avril 1892, je quittai Rio-Hacha en compagnie d'un péon noir, Rafael Ximenes, ancien courrier de la poste. J'avais pu me procurer un cheval de cette excellente race goagire qui participe de l'andalou par la beauté de ses formes et de l'arabe par sa résistance à la fatigue.

La route que nous suivions s'enfonçait à travers la Goagire, pays où les civilisés ne jouissent jamais d'une entière sécurité.

La contrée que je traversais ne m'était pas inconnue : je l'avais déjà visitée en 1891, lors de mon ascension de la sierra Nevada. Entre les dernières ondulations des Andes à ma gauche et les extrêmes contreforts de la Nevada à ma droite, le sol était ferrugineux, couvert d'une végétation rabougrie ; puis la vallée s'élargissait, révélant de riches plaines où la végétation tropicale s'épanouissait dans toute sa splendeur.

La population se compose d'Espagnols, descendants des premiers colons, et des fils des nègres africains amenés par les conquistadores. Il y a aussi des métis d'Espagnols, de nègres et d'Indiens. Il est à remarquer cependant que les Indiens se mélangent peu aux autres races. L'existence de ces peuples est paisible, consacrée à l'agriculture et à l'élevage ; mais le manque de perfectionnements agricoles et de voies de communication empêche ce magnifique pays de produire ce qu'on serait en droit d'espérer de sa fécondité. Je passai à Barrancas, Fonseca, San-Juan. Le



INDIENNE MOTILONE (PAGE 82). — DESSIN DE J. LAVÉE.

18 avril], je trouvai à Villanueva le fils d'un charpentier français, M. Dangon, corregidor de l'endroit, homme d'une aménité parfaite.

Je passai les journées du 21 et du 22 à Valle de Upar, où le préfet, M. Bernardo Araujo, me fit le meilleur accueil. La ville, qui porte actuellement le nom du cacique Upar, s'appelait primitivement Ciudad de los Reyes (cité des Rois), à cause sans doute d'un panneau sculpté représentant les Rois Mages, qui se voit encore dans la cathédrale. Une autre église, celle de San-Francisco, presque abandonnée aujourd'hui, possède des bénitiers en bronze ornés de ciselures d'un beau travail. J'arrivai enfin à Diégopata, sur le territoire des Motilones, que je parcourus sur une étendue de 111 kilomètres.

Jusqu'en 1832, les Motilones apportaient aux civilisés des plantes médicinales qu'ils récoltaient sur leurs montagnes. Un jour, leur cacique vint trouver un habitant d'Espiritu-Santo et lui confia sa fille, qu'il voulait faire élever comme une jeune personne civilisée. Le civilisé accepta ; mais bientôt il eut lieu de s'en repentir : son fils séduisit sa pensionnaire. Le cacique exigea le mariage, et se heurta à un refus. Il retourna à sa montagne et se tint sur le pied de guerre. Pour conjurer le danger qui les menaçait, les civilisés eurent alors recours à une ruse : ils proposèrent aux Indiens de réparer leur précédente injustice. Les Indiens jurèrent de leur côté d'oublier leur rancune, et des deux côtés on convint de célébrer dans un banquet la réconciliation. Les civilisés firent couler à flots le rhum. Lorsque les Indiens se furent enivrés, ils les massacrèrent.



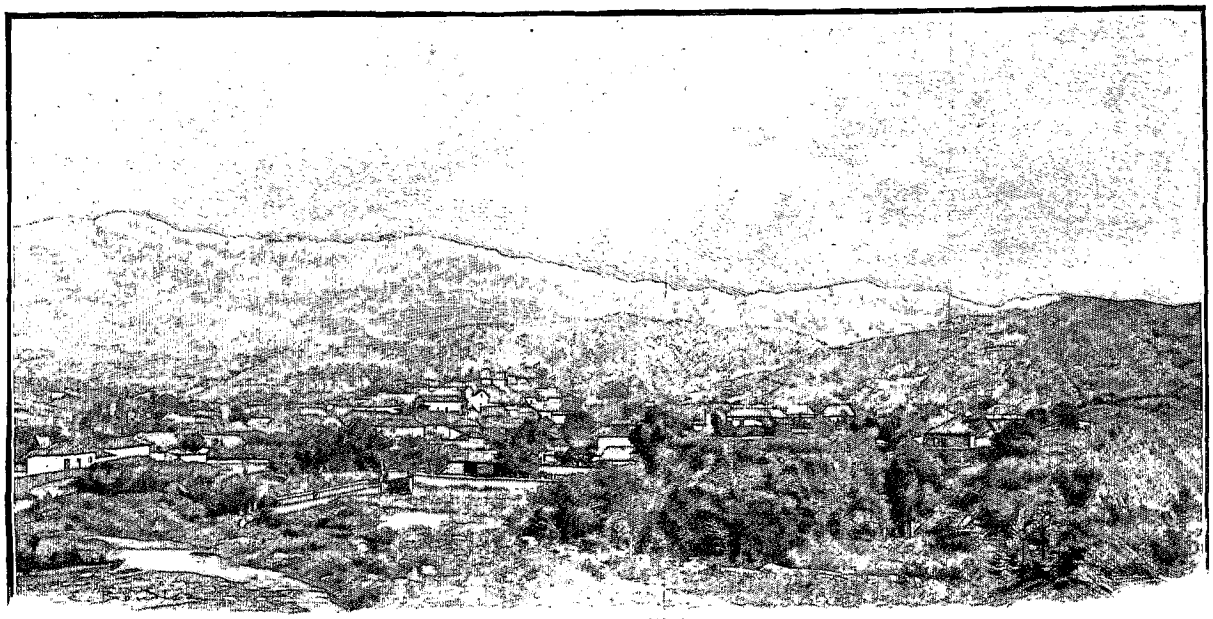
UNE RUE DE SALAZAR (PAGE 84). DESSIN DE BOUDIER.

A partir de cette époque (1840), les Motilones vouèrent une haine farouche aux civilisés et ne quittèrent plus les montagnes, laissant la plaine à leurs ennemis. Tapis dans les fourrés, ils épient le passant solitaire et le tuent à coups de flèches; ils volent le bétail des ranchos et coupent les jarrets des bœufs qu'ils ne peuvent emmener. Ils tiennent dans un perpétuel état de siège les quatre ou cinq villages disséminés sur leur territoire.

Espiritu-Santo a pris dernièrement le nom du célèbre géographe italien Codazzi, qui vint y mourir des fièvres paludéennes. De Codazzi, j'allai à Casacava, village situé au milieu de fourrés, véritables îlots de verdure perdus dans la savane. Puis vinrent Hatillo et Becerril, dans une riante plaine toute parsemée de palmiers.

A Becerril, on me présenta une jeune fille motilone que le hasard des combats avait réduite en captivité; elle était au service d'une des autorités de l'endroit. Elle accepta de se laisser photographier dans un bois de palmiers. Le mot « accepter » n'est, du reste, qu'une manière très imparfaite d'exprimer sa soumission : elle croyait, en réalité, que sa dernière heure était venue, mais telle est l'impassibilité de ces êtres primitifs en face de la mort qu'elle ne broncha pas devant le terrible appareil, pas plus qu'elle ne manifesta de joie de se trouver ensuite vivante. Quelques menus cadeaux, une boussole cassée et un mouchoir rouge furent la récompense de son courage et de sa bonne volonté.

Les Motilones diffèrent complètement des Goagires : ils ont la peau couleur de feuille sèche, et s'enduisent le visage d'une épaisse couche de peinture rouge qui les défigure. Leurs cheveux sont généralement coupés court, et ils portent une barbiche, mais peu fournie. Le 26 avril, je me dirigeai sur Chiriguana. Les environs de cette ville sont charmants : à deux lieues à l'est, les Andes, d'un bleu de cobalt clair, ferment l'horizon; de tous les autres côtés se déroule la savane à l'herbe courte, parsemée de bouquets d'arbres, en général peu élevés, et de palmiers corruas. Cette plaine est

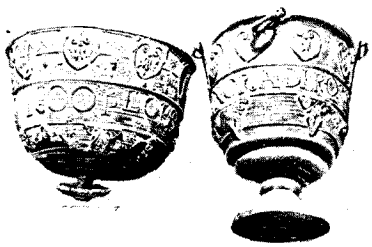


RIO DE ORO (PAGE 84). — DESSIN DE BOUDIER.

généralement couverte de monticules de terre qui varient entre un mètre cinquante et trois mètres de hauteur : ce sont des fourmilières (*comejenes*, ou nids de fourmis). Leurs contours affectent parfois des formes très tourmentées.

La petite ville de Chiriguana, qui doit également son nom à un ancien cacique, est peuplée d'Espagnols et de noirs descendants d'esclaves africains. Elle est le centre de l'industrie des *esteras* (nattes) et des chapeaux dits de panama *(palmita* et *jipijapa)*.

La palme qui sert à fabriquer les nattes ne dépasse pas cinq mètres. L'ouvrier commence par couper l'enveloppe de la tige qui a poussé l'année même, enlève soigneusement les petites épines qui hérissent les feuilles ; il détache également les fibres de l'enveloppe et les réduit en lanières qu'il fait sécher au soleil. Les lanières perdent alors leur couleur verte et deviennent blanches. Pour les teindre en noir, il suffit de les laisser deux ou trois jours dans la boue du pays, de les laver, et de les faire bouillir dans une olla avec des feuilles de bija. Si l'on emploie seule la bija comme teinture, elle donne la couleur rose. Le bleu s'obtient avec le fruit vert de la jagua, pilé. Pour le jaune d'or, on fait bouillir les fibres avec les racines pilées de la batatilla. Les chapeaux de palmita sont fabriqués avec l'enveloppe du jonc *cana brava :* la partie intérieure de ce jonc divisée donne une sorte de paille qui se tresse, et qui blanchit au soleil. Les chapeaux de jipijapa sont les plus fins. Pour les fabriquer, on enlève la partie verte de l'enveloppe de la iraca (sorte de palme qui ne dépasse pas deux mètres), on choisit la partie blanche, qui se cuit dans l'eau et le jus de citron.



BÉNITIERS EN BRONZE. DESSIN DE GOTORBE.

L'examen de l'itinéraire que j'avais suivi depuis Rio-Hacha me démontra que rien ne s'opposait à la construction d'une voie ferrée. La conformation physique du sol se prête admirablement, au contraire, à l'établissement de la grande ligne qui développerait les innombrables richesses dont cette région est abondamment dotée.

Le 7 mai, malgré le désir de mes hôtes de me faire passer par le lac Zapatosa, je m'engageai dans la forêt. Il était évident qu'un chemin de fer était possible dans la région, mais plus à l'est ; le pays boisé que nous traversions était complètement inondé.

Un ou deux pieds d'eau avaient fait disparaître tous les sentiers. Mon péon ouvrait la marche en consultant les marques gravées sur les arbres. A chaque instant, il fallait se baisser pour éviter d'avoir la figure cinglée par les branches, et, pour ne pas avoir les pieds dans l'eau, relever les jambes sur la croupe de nos chevaux. La forêt cessa enfin, pour faire place à une savane parsemée de palmiers corruas et d'arbres peralejos.

A une heure et demie de l'après-midi, j'atteignis Tamalamèque, un des plus jolis villages du Magdalena, riant comme le Sud-Algérien, avec ses palmiers corruas et ses chingalès. Et quelle bonne réception ! L'alcade, M. Pantaja, me fit conduire à l'école, alors déserte. Je m'installai parmi les bancs et les pupitres.

Le 10 mai, je repris mon chemin, dans un terrain bas et inondé, à travers une interminable forêt à laquelle faisaient suite des terres ferrugineuses et une immense savane, à deux lieues à l'est de la chaîne des Andes. J'arrivai ainsi à Simana, où le secrétaire de l'alcade me conduisit à la maison du gouvernement.

La suite de mon voyage devait me mener à Aguachica ; le chemin était terrible, défiant toute description. A un certain moment, les marques elles-mêmes manquèrent sur les arbres de la forêt inondée, et, sans notre boussole, nous étions égarés. Nous finîmes cependant par atteindre une clairière où vivait, comme dans un îlot, toute une famille.

Nous sortîmes enfin de la forêt de Norian, que traversait autrefois un chemin, abandonné depuis une vingtaine d'années. Ensuite commencèrent les premières ondulations des Andes. Bientôt, du sommet d'un promontoire, notre vue s'étendit sur la Cordillère et ses pics innombrables, tandis que du côté opposé la Magdalena déroulait les rubans argentés de ses méandres. Après de fatigantes alternatives de montées et de descentes, nous arrivâmes à Aguachica.

Le 13 mai, je commençai la traversée des Andes ; c'était la première fois, depuis Rio-Hacha, que je quittais la direction du sud pour aller à l'est. La sierra, d'abord en pente douce, se rapproche très vite de la verticale. Sur la route, on rencontre Santa-Rita, San-Pablo (où se trouve une mine d'or d'alluvion), le petit village de Santo-Domingo, et enfin los Saïnos (les Porcs), où je m'arrêtai sur un promontoire entouré de montagnes.

Le 14, à onze heures, nous avions atteint le sommet du mont Corredor. De là, le panorama était grandiose, sur un océan de montagnes bleues. Les flancs des hauteurs les moins abruptes étaient plantés de caféiers.

A midi, nous étions à Brotaré, sur une croupe montagneuse, en face d'une autre croupe qui portait le village de San-Antonio. Là, je mis en pension mon cheval et mon mulet, fatigués tous les deux, le mulet surtout.

Le 19, j'avais repris ma course à travers les Andes, et j'arrivais à Rio de Oro. Le lendemain, la pluie nous obligea à chercher abri dans un rancho : parmi les personnes qui s'étaient réfugiées en cet endroit, pendant que je m'y trouvais, se rencontra M. Risso, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Cette lettre m'introduisit à Ocaña, joli centre de population où les Allemands sont en très grand nombre. La ville est très propre, charmante.

Le 31 mai, départ de San-Pedro et traversée de la rivière Sardinata ; puis passage en un défilé que sa disposition dangereuse a fait appeler « sépulture ». Le 1er juin, j'atteignis la ville de Salazar, située dans une plaine, au delà des derniers contreforts des Andes. La traversée de la Cordillère avait duré vingt jours. Aussitôt descendu à l'hôtel, le télégraphe m'apprit que, le lendemain, partait de Bonaventura, sur le fleuve Zulia, un paquebot à destination de Maracaïbo.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.



FOURMILIÈRES. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



FEMMES GOAGIRES AU BORD DE LA MER. — DESSIN DE J. LAVÉE.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

III

Cucuta. — Maracaïbo. — Le village de Taminakka. — Dans la forêt. — Arrivée à Rio-Frio. — Mœurs et coutumes des Goagires.



JEUNE FEMME GOAGIRE,
DESSIN DE GOTORBE.

La mission du gouvernement colombien me faisait un devoir de regagner Santa-Marta — mon point de départ — en traversant le lac de Maracaïbo, le pays des Goagires et la ligne des hauts sommets de la Nevada. Mon plan fut vite dressé : de Salazar, où je me trouvais, je me rendrais sans retard, à dos de mule, à Cucuta, d'où le chemin de fer me mènerait à Bonaventura. Mais ce plan si simple se trouva impraticable. Lorsque je parlai de Cucuta, on me regarda avec terreur : Cucuta, c'était le foyer de la fièvre jaune, depuis qu'un tremblement de terre avait changé le sol et le climat de cette ville. Le fils de Moncada me déclara net qu'il n'irait pas, et il retourna effectivement à San-Pedro. Tous les gens que je voulus intéresser à mon voyage levèrent les bras au ciel : ni pour argent, ni pour or, ils ne voulaient mettre le pied dans une ville où l'air était empesté. Triste, je pris le parti d'attendre une occasion et je me promenai par les rues. Mon attention fut bientôt attirée par les sons d'une guitare accompagnant la voix d'un chanteur. Je m'approchai. Le chanteur était un homme habitué à se contenter de peu : sa veste était confectionnée d'un morceau d'étoffe qui lui plaquait dans le milieu du dos la marque de fabrique de la pièce : un soleil et ses rayons. De l'air détaché d'un Diogène, il gémissait cette ironique complainte :

Gracias a Dios que tengo dos camisas que lavar,
La una que me ofrecieron y la otra que me van a dar.

« Grâce à Dieu, j'ai deux chemises à laver — L'une qu'on m'a promise — L'autre qu'on va me donner. » Un homme qui tournait ainsi en moquerie son propre dénuement devait être prêt à tout ; je l'abordai. — « D'où

1. *Suite. Voyez p.* 61 *et* 73.

viennent, lui demandai-je, les chants que vous dites si bien sur la guitare? — De Cucuta, répondit-il. — De Cucuta? Vous ne craignez donc pas la fièvre jaune? — Je suis de Cucuta, répliqua-t-il ; ma femme et mes enfants y sont morts de la fièvre, mais moi je ne crains rien. »

Nos conventions furent bientôt faites, et nous nous mîmes en route à la minute. La nuit nous obligea de nous arrêter à La Tinta (L'Encre).

Le 3 juin, à quatre heures du matin, nous fîmes de nouveau diligence, mais la distance était trop grande, et lorsqu'à deux heures de l'après-midi nous atteignîmes Cucuta, il était inutile de continuer le voyage: le bateau de Bonaventura était parti. Cucuta regorgeait alors d'officiers, la Colombie étant en guerre avec le Venezuela. La ville possédait un théâtre, une plazza, et le préfet m'invitait à une course de taureaux. Je me décidai à rester. Le docteur Sojo, qui avait fait ses études de médecine à Paris, voulut d'abord m'en détourner, mais lorsqu'il eut appris que j'avais déjà eu les fièvres, il fut le premier à me prédire que je serais cette fois indemne. Il existe pour la fièvre jaune une vaccine peu agréable, mais infaillible, dit-on : il suffirait, aux Européens qui viennent s'établir à Cucuta de passer par Maracaïbo, où la fièvre est bénigne. Le séjour de Cucuta n'offrirait plus pour eux de danger. J'avais été malade, je ne pouvais plus l'être. Mon séjour à Cucuta fut un repos.

Le 8 juin, j'arrivai par le chemin de fer à Bonaventura, où je m'embarquai sur le vapeur *Colombia* jusqu'en un point appelé Encontrados, au confluent du Zulia et du Catatumbo. Là je montai à bord du vapeur *Progresso* qui, le 11 juin, me conduisit à Maracaïbo.

Le docteur Sojo, qui faisait le voyage avec moi, me soigna : j'avais le typhus. Un incident grotesque se produisit à l'hôtel où j'étais descendu. Pendant que je claquais des dents, un officier vénézuélien pénétra dans ma chambre et me demanda, sans autre explication, où j'avais caché le général... Croyant à une mauvaise plaisanterie, je priai le militaire de ne pas troubler mon repos. Il me raconta alors qu'un général du parti contraire s'était réfugié dans l'hôtel. Je le laissai inspecter mes meubles, sans résultat du reste. Mais peu après on vint m'annoncer que le général venait d'être découvert dans la cuisine et emmené en prison avec la cuisinière, coupable de l'avoir dérobé aux recherches !

Le 21 juin, je m'embarquai sur une goélette, à destination de Sinamaïca, et le lendemain je louai des mules qui me menèrent à Las Guardias, sur la frontière du territoire goagire. Un général vénézuélien qui commandait ce poste me vendit un cheval et m'accompagna jusqu'à Paraguaïpoa. Là, il me remit aux mains d'un homme de confiance qui me conduisit jusqu'à un endroit dont je connaissais déjà les habitants. Il y avait cent vingt-six jours que j'étais en voyage; les fièvres et la fatigue avaient anéanti mes forces : de quart d'heure en quart d'heure, j'étais obligé de descendre de cheval et de m'étendre à même la terre. C'est ainsi que j'atteignis le village de Kasouto. Les Indiens, me voyant miné par la maladie, me volèrent mon cheval pendant la nuit. Sans me décourager, j'envoyai mon péon prévenir mes amis les Indiens du Nord et en particulier un médecin indigène qui se hâta d'accourir avec des hommes. Le médecin trouva sans beaucoup de peine le cheval et le voleur, et je lui en fus reconnaissant, mais lorsqu'il prétendit me guérir, je dus presque me fâcher.

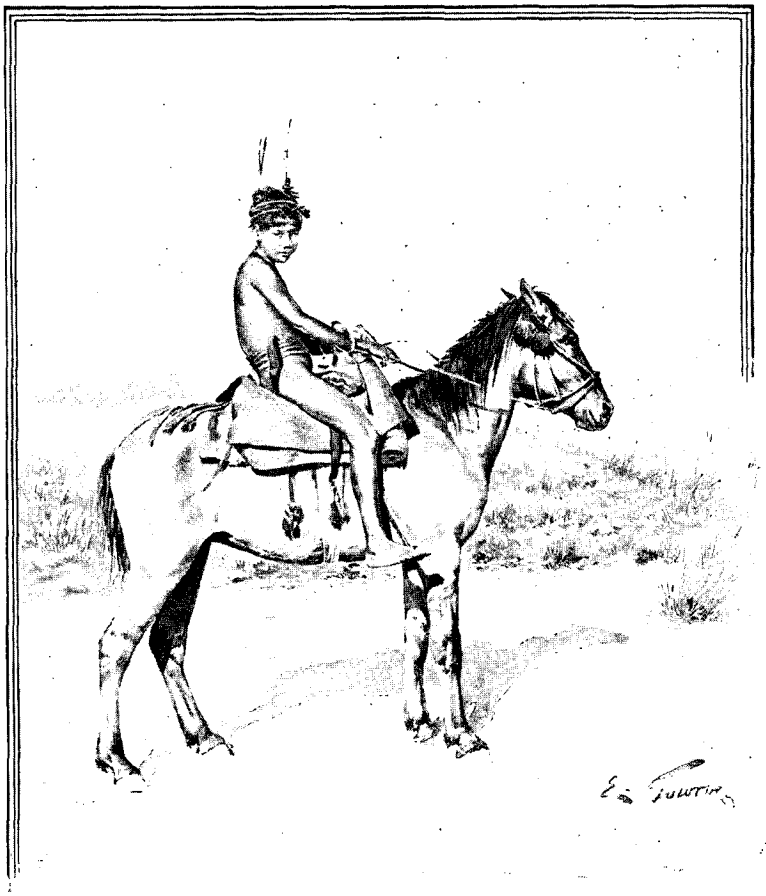


ENFANT GOAGIRE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je partis seul avec un jeune Indien pour traverser le territoire des Apchanas. Cette tribu était alors en mauvais termes avec mes amis les Oulianas. A la nuit tombante, j'atteignis un de leurs villages nommé Paoutâgn. Je me présentai hardiment, croyant n'être pas connu. Mais il se trouva que deux femmes de Rio-Hacha, venues en cet endroit vendre des colliers de corail, me désignèrent comme un ami des Oulianas, et à mon réveil je vis autour du rancho où j'avais gréé mon hamac une foule hostile. Tant que je restais dans l'habitation, j'étais protégé par les lois de l'hospitalité, mais si je commettais l'imprudence de mettre le pied dehors, j'étais destiné à être percé de flèches. Une ruse me sauva. Je sortis, les mains pleines de *quartillos* que je distribuai aux femmes et aux enfants. De tous côtés on chantait mes louanges. Les hommes, interdits, se consultèrent. Pendant qu'ils délibéraient, j'enfourchai mon cheval et je disparus. J'appris, quelques jours après, qu'ils s'étaient rejeté les uns sur les autres la responsabilité de ma fuite, qu'ils s'étaient battus, et que six morts avaient jonché le sol. Je venais en quelques jours de traverser la base de la péninsule goagire que mes itinéraires ultérieurs devaient sillonner en tous sens. Mais avant de décrire les

mœurs de ses habitants, il me fallait mener à bonne fin ma mission présente. La dernière partie de mon voyage, non la plus dangereuse, mais la plus pénible peut-être à cause de l'humidité persistante des forêts et des brouillards glacés des montagnes, consistait à aller de Rio-Hacha à Palomino en côtoyant la mer, puis à Rio-Frio, en traversant la ligne des hauts sommets de la sierra Nevada de Santa-Marta.

La sierra Nevada, qui s'élève, ainsi que nous l'avons dit, des rivages de la mer Caraïbe jusqu'à l'altitude de 5.887 mètres et occupe un million d'hectares, est habitée par les Arhouaques. Ce n'est pas le moment de décrire les quatre tribus dont se compose ce peuple et qui parlent chacune une langue différente ; nous n'avons en vue que le voyage lui-même.



JEUNE INDIEN À CHEVAL. — DESSIN DE GOTORBE.

Le 15 août, je quittai Rio-Hacha, et, le soir même, je couchai au village de Dibulla, qui jadis, sous le nom de San-Sebastian de la Ramada, fut une ville des plus opulentes, grâce au voisinage des mines d'or des Taïronas. De Dibulla, j'emmenai quelques péones, et je côtoyai le rio Palomino, en le remontant. Ce rio doit son nom au conquistador Palomino, qui, en 1527, s'y noya, alors qu'il tentait de s'emparer des trésors de Pocigüena, capitale des Taïronas. Ma marche se trouvait retardée par le passage de neuf rios qu'avaient grossis les orages.

Je m'engageai cependant dans la forêt par une pica, trouée qui conduisait jusqu'au village indien de Taminakka. Nous avions dû abandonner nos bêtes de somme, pour lesquelles les pentes abruptes étaient impraticables, et nous allions à pied. En arrivant sur les bords de la rivière Kaoutcheïji, une blessure que je m'étais faite au pied m'empêcha d'aller plus loin. Que faire? J'envoyai en avant, à Taminakka, le métis Cecilio, un de mes compagnons, pour essayer de décider les habitants de ce village à m'amener un bœuf de selle. Taminakka avait alors pour chef un certain Noïvita, dont l'histoire tient du roman. Le gouvernement colombien avait, il y a quelques années, pris dans chacune des tribus du Magdalena deux ou trois jeunes Indiens que leur intelligence désignait comme susceptibles d'éducation, et les avait fait élever à Santa-Marta. Noïvita avait été un de ces élus : il était resté dans la ville jusqu'à l'âge de seize ans. Mais le long séjour qu'il avait fait dans un milieu civilisé avait changé ses habitudes : de retour à son village, il fut en butte à toutes sortes de moqueries : le malheureux avait fait couper ses cheveux, et, chose plus grave encore, il avait presque oublié sa langue maternelle.

Avant d'oser paraître en public, il lui fallut réapprendre l'arhouaque et laisser pousser ses cheveux. Sa supériorité intellectuelle avait éclaté alors : seul de tout le village il savait lire! Cette particularité, connue de moi, me permit de lui envoyer un écrit dans lequel je lui demandais un bœuf, des vivres et quatre hommes. — Le péon noir qui seul restait à me tenir compagnie me construisit un toit de palmes soutenu par quatre piquets; il étendit sur le sol un lit de feuilles, et je crus pouvoir me reposer. Mais il fallut bientôt y renoncer : les moustiques ne me laissaient pas un instant de répit, et, pour comble de malheur, les trois allumettes que je possédais se refusèrent à s'enflammer. Impossible d'avoir un brasier, de la fumée qui éloignerait les redoutables insectes. Une soif ardente me dévorait; ma seule ressource fut de me traîner jusqu'au bord de la rivière.

19 août. — Je n'avais pas mangé depuis la veille au matin et j'étais moi-même la pâture des moustiques serrés principalement autour de mon cou. Malgré la chaleur, je finis par rouler autour de moi une couverture de laine. Quelle position pour un homme qui, le 1er septembre, devait arriver au terme de son voyage, qui était attendu par les autorités!

A midi et demi, je me décide à me séparer de mon compagnon et l'envoie vers la côte chercher des

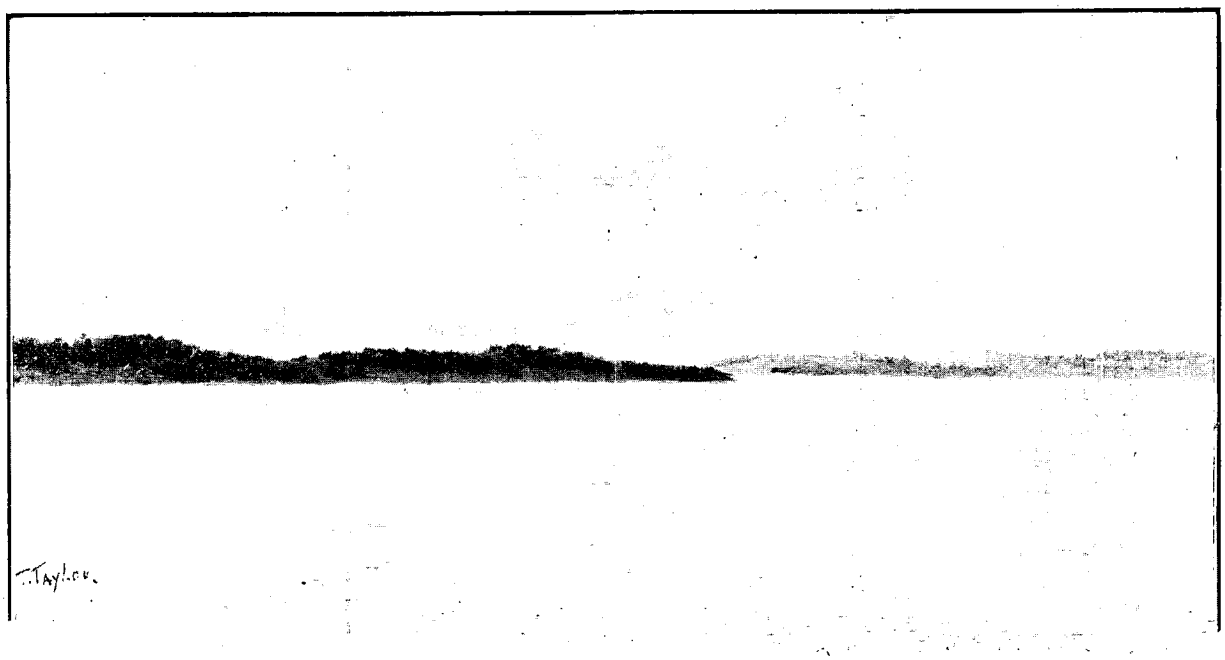
vivres. Dans la soirée, il m'envoie un autre noir, Augustin Peralto, manchot et lépreux. Pour me rassurer sans doute, moi qui venais de passer seul une demi-journée, le lépreux m'annonce qu'il a relevé tout le long du chemin des traces de jaguar. Heureusement, s'il apporte de mauvaises nouvelles, il a eu soin de se munir de quelques provisions : il a des allumettes et fait un grand feu sur lequel des feuilles et des herbes se dessèchent en produisant des nuages de fumée. Nous voilà à demi asphyxiés; mais tout plutôt que d'être encore dévorés par les moustiques! Le lépreux apporte aussi des cigares du pays, et des bananes que nous faisons cuire. Il m'est possible de manger, enfin! La nuit est marquée par un orage épouvantable. Entre les éclairs, des lueurs persistantes attirent mes regards : ce sont, paraît-il, des phosphorescences émanées de la décomposition de certains arbres.

20 août. — Cette fois, c'est bien la famine, les bananes sont épuisées, et, pour comble de malheur, je me brûle cruellement une main en tisonnant. Augustin m'apprend que les brûlures se guérissent en approchant du feu la partie entamée : j'expérimente ce conseil homéopathique, et je m'en trouve bien. Se trouver bien est une manière de parler pour un homme qui manque de tout. La position était critique. Tout à coup, le lépreux se lève et, comme s'il eût été inspiré, prononce : « Des voyageurs vont venir ». Je lui demande d'où lui vient cette assurance. Il me fait signe d'écouter le chant d'un oiseau caché dans la ramure d'un arbre dont vingt bras n'eussent pas suffi à entourer la base. J'écoutai : l'oiseau répétait pour la dixième fois la première phrase de la *Marseillaise*. En tout autre endroit de la terre, j'eusse pu croire à une supercherie; mais sur les bords du Palomino, il fallait prendre la chose au sérieux. Augustin m'expliqua que l'oiseau chanteur, le *monteador*, ne se faisait entendre qu'à la vue d'êtres humains dont il annonçait ainsi l'approche.

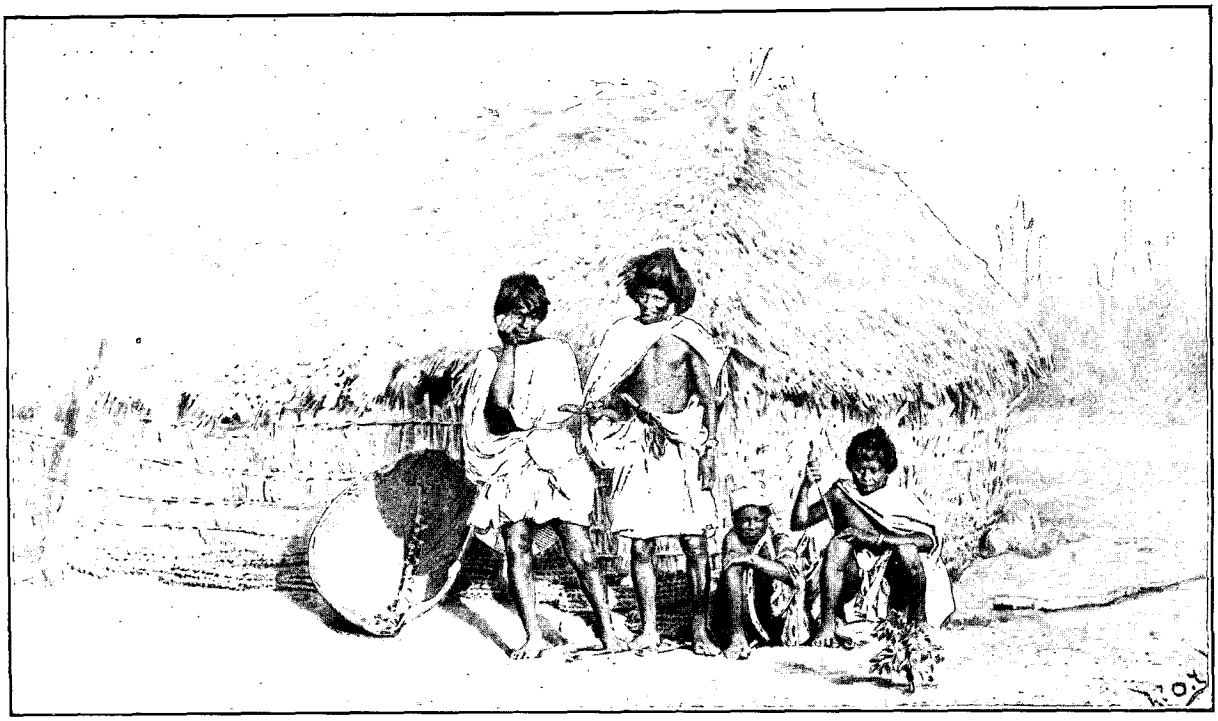
Le fait est qu'après quelques heures d'attente nous vîmes revenir mon péon noir, en compagnie de deux Arhouaques. Le monteador aurait bien dû chanter plus tôt. L'un des Arhouaques, Pinto, avait de grands yeux largement fendus et relevés vers les tempes, de longs cheveux, pas de barbe. Il était remarquable par la finesse de ses pieds et de ses mains. L'autre, Zudengama, avait l'air d'une jeune fille, avec le front haut, le nez aquilin, les cheveux très longs. Il paraissait plus intelligent que son compagnon. Tous les deux étaient vêtus d'un pantalon court et très large, facile à retrousser au passage des rivières, et d'une sorte de dalmatique dont les manches, très amples, s'arrêtaient au-dessus du coude. Deux muchilas et un vieux fusil à piston complétaient leur accoutrement. Ils nous apportaient des vivres, surtout des poules et des bananes, et un chat-tigre qu'ils avaient tué dans la forêt.

Un feu énorme fut allumé, et les deux Kaggabas plantèrent des piquets auxquels ils suspendirent leurs hamacs. Lorsque leur faim et la nôtre se fut apaisée, je les questionnai, ou du moins j'essayai de les questionner : ni l'un ni l'autre ne savait son âge, comme presque tous les Indiens, du reste. Cela me rappela qu'en parcourant le Chaco, entre la Bolivie et le Paraguay, j'avais rencontré des peuplades entières où les hommes ne portaient pas de nom. Lorsqu'ils voulaient se désigner ils se montraient du doigt.

21 août. — Le monteador chante de nouveau la *Marseillaise*, mais impossible d'apercevoir les voyageurs qu'il nous annonce; nous sommes campés au fond d'une gorge. En attendant, les Indiens font rôtir deux



EN VUE DE LA CÔTE GOAGIRE. — DESSIN DE TAYLOR.



ESCLAVES GOAGIRES. — DESSIN D'OULEVAY.

dindes sauvages qu'ils ont dépouillées de leur peau ; le plat ne serait pas mauvais, n'était la boue dans laquelle il a été traîné et qui semble fort peu gêner le palais et les dents des convives indigènes.

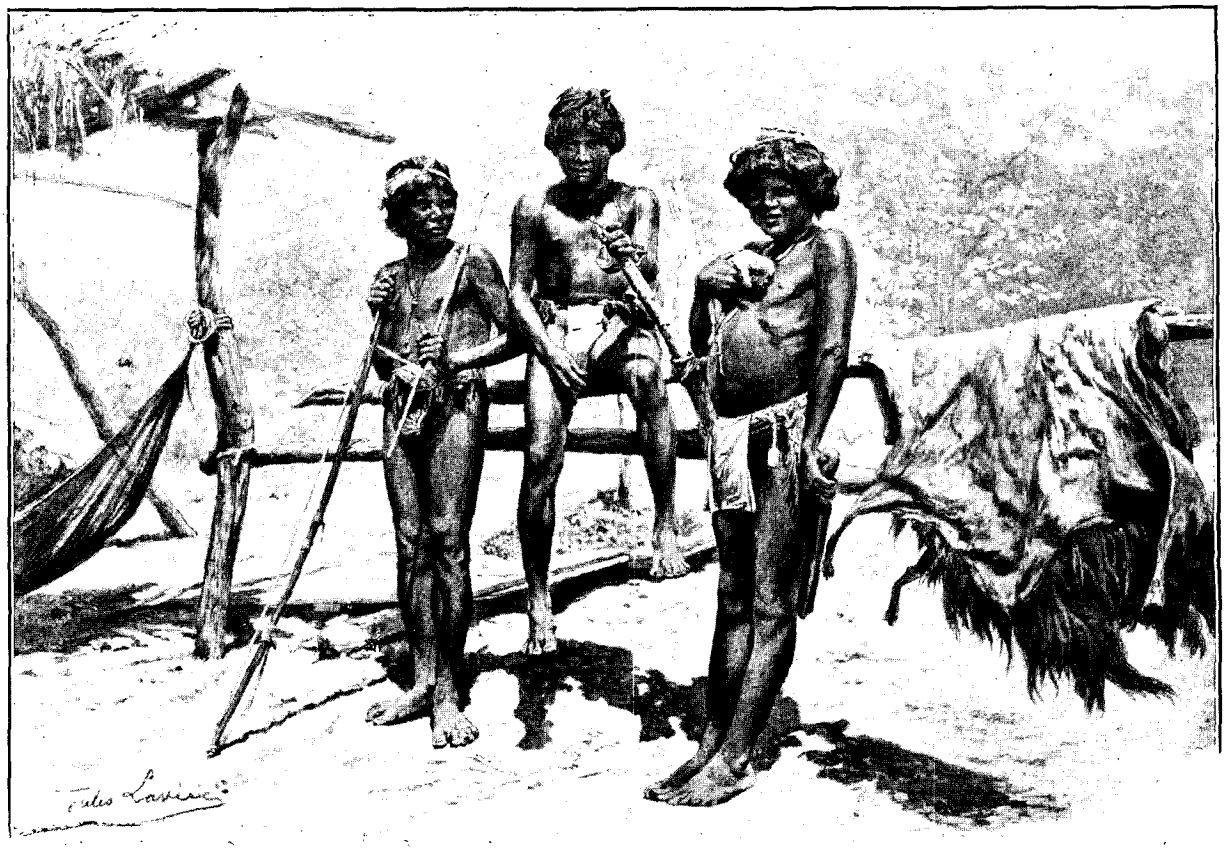
A midi, Cecilio revient avec deux Arhouaques : il m'explique son retard : la route n'existe pas à travers la forêt et à chaque instant le machete devait intervenir pour frayer un passage au bœuf qu'il m'amenait. A cinq heures un orage diluvien s'abat sur nous ; je fais creuser deux rigoles autour de notre campement ; les Indiens jettent un toit de palmes sur leurs piquets. A six heures, le rio déborde et enlève le tout. Les malheureux viennent se réfugier vers moi et comprennent enfin que j'avais eu raison de m'établir sur une petite éminence.

Le lendemain, Augustin le lépreux me fait ses adieux. Je plie aussi bagage, mais avant de quitter cet endroit où j'ai tant souffert, je grave mon nom sur un arbre penché vers le rio. Rien n'attache comme la douleur à un pays. A cinq heures, j'arrive au rancho de la Coueva, pierre taillée en forme de grotte et qui nous servit d'abri.

23 août. — J'arrive enfin à Taminakka et suis fort étonné de ne pas voir paraître le chef du village, Noïvita : serait-il malade, ou dédaignerait-il de venir à ma rencontre? Soudain je vois venir un homme vêtu d'un veston et d'un pantalon, chaussé d'une paire de bottines ; c'est Noïvita ! Ayant à recevoir un civilisé, il a voulu se mettre lui-même en tenue de civilisé ; il n'a réussi qu'à se rendre grotesque. Il s'avance cependant majestueux, escomptant l'effet que doit produire sa toilette, et tout à coup il s'écrie en français : « Bonjour, monsieur ! » Je réponds à sa politesse. Les Indiens qui font la haie ne peuvent en croire leurs oreilles : Noïvita n'est pas seulement instruit dans la langue espagnole, il peut aussi converser avec un Français ; Noïvita est un savant universel ! De tous côtés des marques d'admiration accueillent les deux mots que le chef a prononcés. Le chef, en Indien à l'œil exercé, se rend compte de l'effet produit, et, pour augmenter encore la surprise de ses administrés, il répète sans discontinuer : « Bonjour, monsieur ! bonjour, monsieur ! » C'était à cela que se bornaient ses connaissances en français. M. Céledon, aujourd'hui évêque de Santa-Marta, et à qui l'on doit des grammaires de plusieurs idiomes indigènes du nord de la Colombie, avait été chargé, lorsqu'il était simple prêtre, de l'éducation des jeunes Indiens choisis par le gouvernement, et il leur avait appris quelques mots d'anglais et de français. Comme Noïvita parlait très vite, ses compatriotes crurent qu'il me faisait un long discours. Dans cinquante ans on parlera encore de son génie.

Le pays était charmant et pouvait devenir un centre de colonisation très important. Je marquai, près d'un monolithe gigantesque, l'emplacement d'une case. Ensuite j'avertis Noïvita d'avoir à tenir quatre hommes à ma disposition pour le lendemain au matin. A quatre heures du matin, je me levai : rien n'était prêt. Pendant la nuit, les Indiens avaient tenu conseil et avaient été d'avis de ne pas m'obéir. J'appelai Noïvita ; il arriva avec un sourire niais. Du doigt je lui montrai la cime d'une montagne : « Lorsque le soleil, lui dis-je, paraîtra au-dessus de ce rocher, je veux que les hommes soient prêts à partir ». Il continua à sourire, confiant en sa force

d'inertie. A l'heure où le soleil commença à teinter la cime de la montagne, je secouai rudement Noïvita : « Tu ne m'as point désigné d'hommes ; moi-même je vais les choisir. Sers-moi d'interprète. » Et du doigt j'indiquai les plus moqueurs. « Celui-ci, par exemple. — Celui-ci, répondit Noïvita, veut aller à son champ ». J'appelai Cecilio. « Cecilio, emmène-le ! — Il n'a pas mangé! observa le chef du village ! — Cecilio, emmène-le ! » L'Indien fut gardé à vue, et bientôt quatre hommes ainsi embauchés — si toutefois le mot d'embauchage n'est pas ici déplacé — formèrent une escorte suffisante. Nous partîmes, en froid avec le village. Le soir, nous



BERGERS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

arrivions à la pierre de Magniji, roche énorme qui surplombe le rio de même nom et se creuse en une caverne haute de huit mètres, longue et large de vingt-deux. Nous décidâmes d'y passer la nuit. Après avoir fait rôtir un petit cochon que j'avais eu soin de faire emporter de Taminakka, nous prîmes nos dispositions pour ne pas laisser fuir les Indiens. Sur mon ordre, tous les quatre se rangèrent au fond de la caverne, et je me plaçai moi-même à l'entrée, prêt à la moindre alerte. Il était convenu qu'à minuit Cecilio viendrait me relever et prendre la garde à son tour. Vers onze heures, un bruit d'abord confus me fit dresser l'oreille : une troupe en marche s'avançait dans notre direction. Je réveillai Cecilio : il était évident que les habitants de Taminakka venaient venger l'injure faite le matin à leur chef. Bientôt Noïvita lui-même parut, mais ses intentions étaient pacifiques : il craignait d'avoir méprisé les ordres du gouverneur, qui mettait à ma disposition une escorte partout où je le jugerais nécessaire à ma mission, et il m'amenait six hommes et quatre veuves, ces dernières chargées de vivres. Le 26 août, nous entrons dans la zone glacée : de trente degrés, la température tombe à neuf. Deux de mes hommes sont arrêtés par la fatigue, et aussi probablement par l'imprudence avec laquelle, tout ruisselants de sueur, ils se baignent dans tous les rios que nous rencontrons. C'est du reste l'usage des Indiens de chercher dans l'eau glacée des rivières un soulagement au poids de la chaleur : cette coutume doit être pour beaucoup dans la brièveté de leur existence. Il est rare de rencontrer chez eux des vieillards. — Nous continuons notre route à travers l'épaisseur de la forêt, sous un soleil pâle qui filtre à peine dans les interstices des feuilles et des branches. Vers neuf heures et demie, nous nous préparons pour une halte à la montée presque verticale qui nous attend. A onze heures, nous découvrons, du côté de l'Est, le mont Oulourloué, dont la masse bizarre est couverte de palmiers alounkas. Ces arbres produisent de petits fruits très durs utilisés par les rares Indiens qui possèdent des fusils, en guise de balles et de plomb, dans la chasse au sanglier. A midi, nouvelle halte au sommet du Magniji, puis marche jusqu'à Oulouéji, village auquel on accède par un pont de lianes.



BAL GOAGIRE (PAGE 95). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Le 28 août, à six heures et demie, nous quittons Oulouéji, où notre escorte laisse deux femmes et un jeune garçon à bout de forces. Un antique chemin de pierre nous mène brusquement au cerro Oulouéjighéka, dont nous faisons l'ascension. Mes Indiens se plaignent de douleurs à la tête et au côté. A une heure et demie, nous arrivons à Oulouéjissak. Là je constate que les sources du rio Frio et du Palomino, rapprochées l'une de l'autre sur toutes les cartes géographiques, sont en réalité séparées par une assez grande distance. Au contraire, la source du rio Frio voisine avec celle de l'Oulouéji. Nous côtoyons cette dernière rivière jusqu'à une cascade appelée depuis, au moment du centenaire, Los Pinsones, du nom des compagnons de Christophe Colomb.

Le 29 août, nous sommes à une altitude de 4.676 mètres. La nuit est glaciale. Peu après, sur la montagne Ghékassankala (5.210 mètres), nous jouissons d'un panorama grandiose, puis nous entrons dans la zone des lagunes (lacs de montagnes), et nous arrivons à la ligne qui sépare les eaux de la mer des Caraïbes du bassin de la Cienega. Des puits laissaient couler une eau noirâtre : c'étaient les sources du rio Oulouéji, connu des Espagnols sous le nom de Don Diego. Autour de nous, des roches élevaient leurs cônes, leurs pyramides, en un chaos indescriptible. Plus d'arbres, plus de fleurs ; de loin en loin seulement des touffes d'herbe fine, et une plante parasite, le *malbouet'ti,* dont les feuilles imbriquées retenaient, comme en une sorte d'entonnoir, l'eau tombée du ciel. Tout semblait mystérieux en ces parages d'où la vie était absente, et nos paroles étaient répétées, grossies par un écho long et sonore ; la marche était à ce point pénible que mon guide fidèle Cecilio abandonna la tête de la colonne et ne nous suivit qu'à distance. S'il ne renonça pas à pousser plus loin cette aventure dont le terme fuyait toujours, ce fut sans doute par amour-propre. A midi et demi, une lagune immense s'étala devant nous ; à deux heures vingt, une autre lagune, jolie avec ses eaux de cristal, réjouit nos yeux : les Indiens la nomment Maébankoukoui ; elle est située à 4.985 mètres d'altitude.

A trois heures et demie, un refuge se présenta, nommé par les Indiens Nounkouamalakéka. Entre les roches, le terrain détrempé par les neiges était boueux ; le sol, formé de sable en d'autres endroits, craquait sous nos pieds, rendant la marche pénible. Les dix-sept kilomètres parcourus dans la journée nous firent apprécier les deux ranchos rencontrés en ce pays perdu. Une des deux cases, de forme carrée, fut aménagée à mon usage. L'aménagement consistait en un brasier dont la fumée, ne trouvant d'issue que par l'unique porte, ne me réchauffa qu'en me procurant un violent mal de tête. C'est là que Cecilio, tremblant de fièvre, nous rejoignit : il était temps pour lui. Le froid, de quatre degrés au-dessous de zéro, tomba, vers huit heures du soir, à huit degrés. Un vent épouvantable balaya la montagne, accompagné de grêle.

Le 30 août, le bavardage ininterrompu des Indiens me réveilla à deux heures du matin ; mais il fallut attendre jusqu'à six heures la fin de l'orage. Nous nous mîmes alors en marche, et une heure après nous arrivions à un rocher creusé en forme de grotte. De ce rocher l'œil découvrait la mer des Caraïbes. Aussitôt les femmes qui portaient nos fardeaux s'arrêtèrent comme saisies d'un effroi sacré, et me déclarèrent qu'elles ne pouvaient aller plus loin : pour une Indienne de leur tribu, voir la mer serait s'exposer aux plus grands malheurs ! Respectueuses de la tradition, elles déposèrent leurs charges et nous tournèrent le dos.

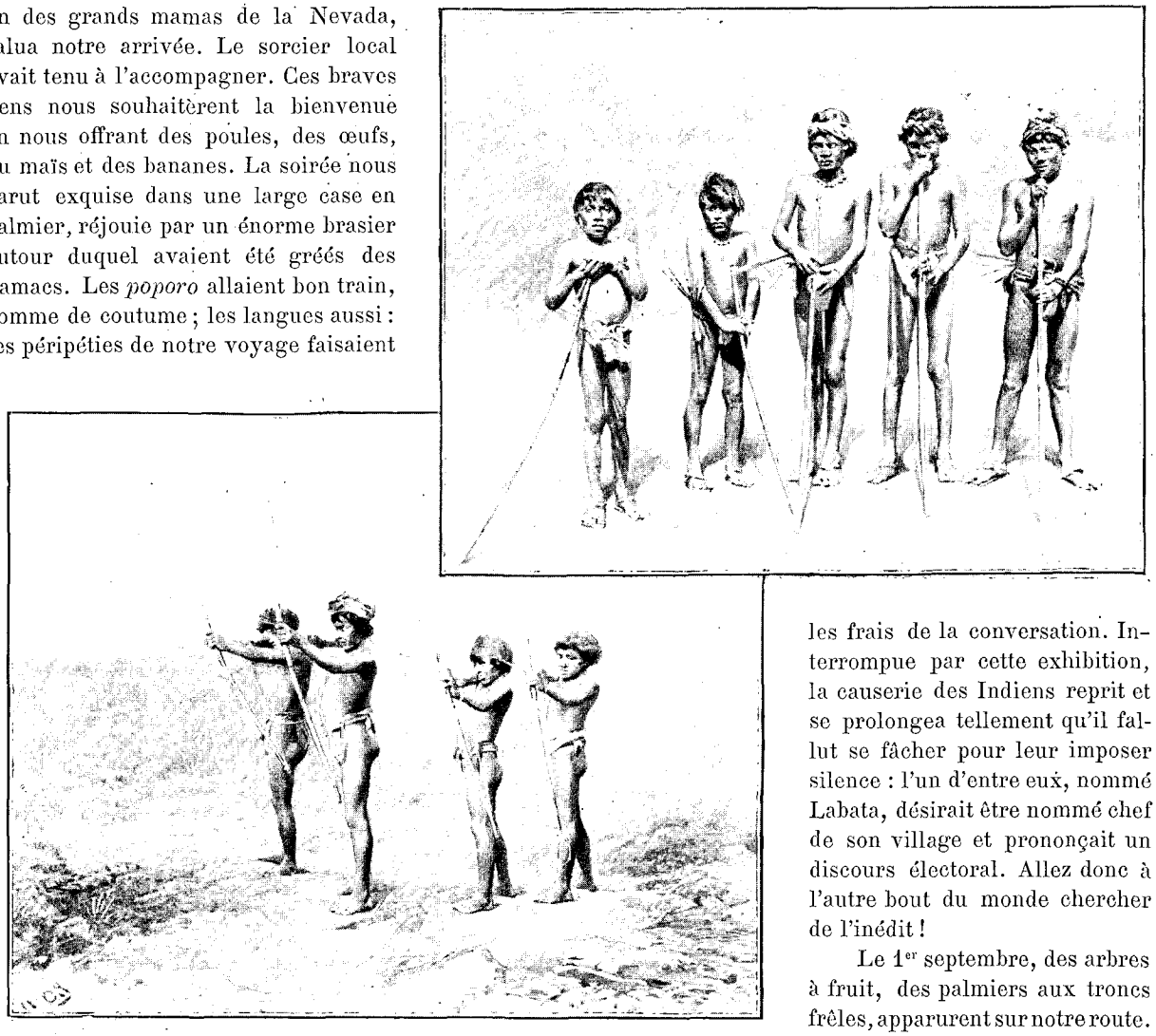


UN GOAGIRE. — DESSIN DE P. THIRIAT.

Notre marche continua par un chemin dont la présence m'étonna en cet endroit, que les habitants de Taminakka m'avaient représenté comme absolument sans route. Le chemin avait été ouvert, il y a une dizaine d'années, par un Indien, Dingoula, voyageant au hasard, « montagnant » sans but, ainsi qu'il arrive souvent à ses compatriotes. C'était à ces nomades bénévoles que nous devions d'avoir trouvé un refuge à Nounkouamalakéka ; c'était à eux que nous étions actuellement redevables du sentier inconnu des géographes, et dont les Indiens de Taminakka n'avaient caché l'existence. Le terrain tremblant, à chaque instant effondré sous nos pas, nous ramenait vers la végétation vers neuf heures, à 3.838 mètres d'altitude. Après avoir traversé le village de Nounkoualakla', nous rentrâmes en forêt.

Le 31 août, la descente nous amenait à 2.150 mètres, au village d'Evieklak. Les premières personnes qui

se trouvèrent sur notre chemin furent la femme et les fils de Lemako, un de mes compagnons de voyage. Il y avait neuf mois que les deux époux ne s'étaient vus, et en tout autre endroit de la terre on eût pu s'attendre à des effusions de tendresse. Les choses se passèrent, entre Indiens, avec le plus grand calme : Lemako ne parut ni heureux ni malheureux de rencontrer sa femme; il lui parla comme on se parle entre inconnus. Il n'y avait là, de la part de mon compagnon, qu'une habitude de race. Lemako avait très bon cœur, et personnellement je lui devais la vie. Il m'avait un jour empêché de tomber dans une rivière, en escaladant une paroi de rocher qui la dominait. A Evieklak, le fils de Daza, un des grands mamas de la Nevada, salua notre arrivée. Le sorcier local avait tenu à l'accompagner. Ces braves gens nous souhaitèrent la bienvenue en nous offrant des poules, des œufs, du maïs et des bananes. La soirée nous parut exquise dans une large case en palmier, réjouie par un énorme brasier autour duquel avaient été gréés des hamacs. Les *poporo* allaient bon train, comme de coutume; les langues aussi : les péripéties de notre voyage faisaient les frais de la conversation. Interrompue par cette exhibition, la causerie des Indiens reprit et se prolongea tellement qu'il fallut se fâcher pour leur imposer silence : l'un d'entre eux, nommé Labata, désirait être nommé chef de son village et prononçait un discours électoral. Allez donc à l'autre bout du monde chercher de l'inédit !



TIR À L'ARC. — DESSIN D'OULEVAY.

Le 1er septembre, des arbres à fruit, des palmiers aux troncs frêles, apparurent sur notre route. La végétation s'accrut ensuite rapidement, pour devenir luxuriante à Akka-Arloughinka, à 1.840 mètres d'altitude. Une soif ardente nous dévorait, et du sommet d'une montagne le rio Frio nous apparaissait dans le lointain. Il était alors onze heures du matin, et ce fut seulement à quatre heures de l'après-midi qu'il nous fut donné de nous baigner dans le fleuve. Quelques instants après, nous faisions notre entrée dans la ville de Rio-Frio, dont le corregidor nous faisait un accueil des plus aimables. Dans la soirée, j'avais pu parler français, — la langue bénie de la patrie; — il est vrai que c'était avec un Suédois.

Le gouverneur du Magdalena, M. Ramon Goenaga, averti de mon retour, m'honora de la lettre suivante, dont le texte et la traduction française furent insérés au journal officiel de la Colombie :

« *Gouvernement du département du Magdalena. — Santa-Marta, le 26 septembre 1892.*

« M. le vicomte Joseph de Brettes, explorateur français, ayant rempli d'une manière complètement satisfaisante pour le gouvernement la mission d'exploration géographique et économique dont il avait été chargé dans le Magdalena (territoire civilisé et région des Indiens Goagires, Motilones et Arhouaques), il en est établi la constatation officielle. Plus spécialement encore il est constaté :

« Que ledit M. de Brettes a pratiqué quatre-vingt-deux (82) observations astronomiques et trigonomé-

triques pour déterminer la position de divers cours d'eau et lieux importants inconnus jusqu'à ce jour dans la géographie du Magdalena;

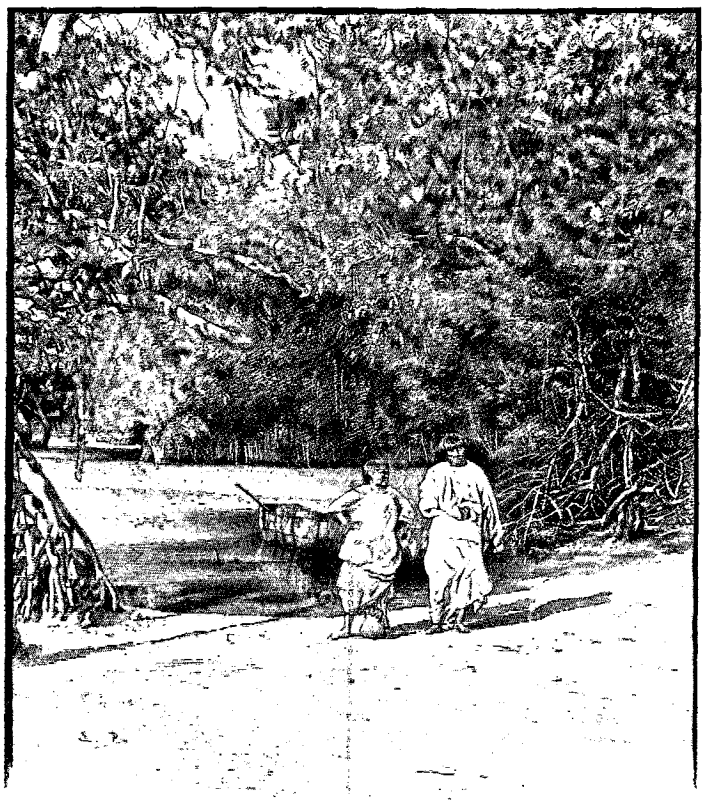
« Que, durant l'exploration qu'il vient d'accomplir, ayant eu à franchir un contrefort de la sierra Nevada, à cinq mille deux cent dix mètres (5.210) au-dessus du niveau de la mer [partie nord-ouest de la Nevada entre Hukuméji (Palomino) et Rio-Frio, région dans laquelle aucun autre civilisé, *pas même les conquérants*, n'avait pénétré avant lui], il y a découvert : cinq (5) lacs, trente-sept (37) cours d'eau et huit noyaux de populations indigènes arhouaques : Mañiji, Ghéka, Oulouéji, Oulouéjissac, sur le versant septentrional, et Nunukouamala-Kéka, Nunualaklak, Eviéklak et Ak'ka-Arluginka sur le versant occidental. »

Le moment est venu de décrire en détail les peuples visités au cours de ce long voyage. Nous commencerons par les Goagires de l'Ouest.

La Goagire, partie la plus septentrionale du continent sud américain, occupe au nord-est du Magdalena, une immense plaine, sillonnée, surtout à l'est, de quelques chaînes de montagnes. Ses habitants appartiennent à la race rouge; ce sont les descendants des Caraïbes qui, neuf fois depuis la conquête, brûlèrent la ville de Rio-Hacha. Le premier qui découvrit leur terre fut Christophe Colomb, à son troisième voyage, lorsqu'il aperçut le cap de la Voile, promontoire dont la blancheur offre, en effet, l'aspect et la forme d'une voile de navire. Celui qui le premier débarqua en ce pays fut Alonzo de Hojeda (16 mai 1499). Longtemps revendiquée par la Colombie et le Venezuela, la péninsule fut définitivement attribuée, en 1891, par l'arbitrage de l'Espagne, à la première de ces puissances.

Le nombre des Goagires est actuellement évalué à 70.000, partagés en dix-huit tribus indépendantes les unes des autres, et réunies par la seule communauté de la langue, dont les différences au Nord et au Sud sont pourtant sensibles. Quelques familles dans chaque tribu sont prépondérantes; le commandement appartient au chef de la plus influente de ces familles. L'esclavage existe, mais l'esclave fait partie de la famille, tout en restant un être inférieur que l'on peut tuer s'il refuse d'obéir.

Les Goagires sont des hommes de haute stature, aux membres bien proportionnés, à la démarche fière. Ils n'ont jamais été soumis, ni par les conquérants espagnols, ni par les civilisés qui habitent actuellement le pays.



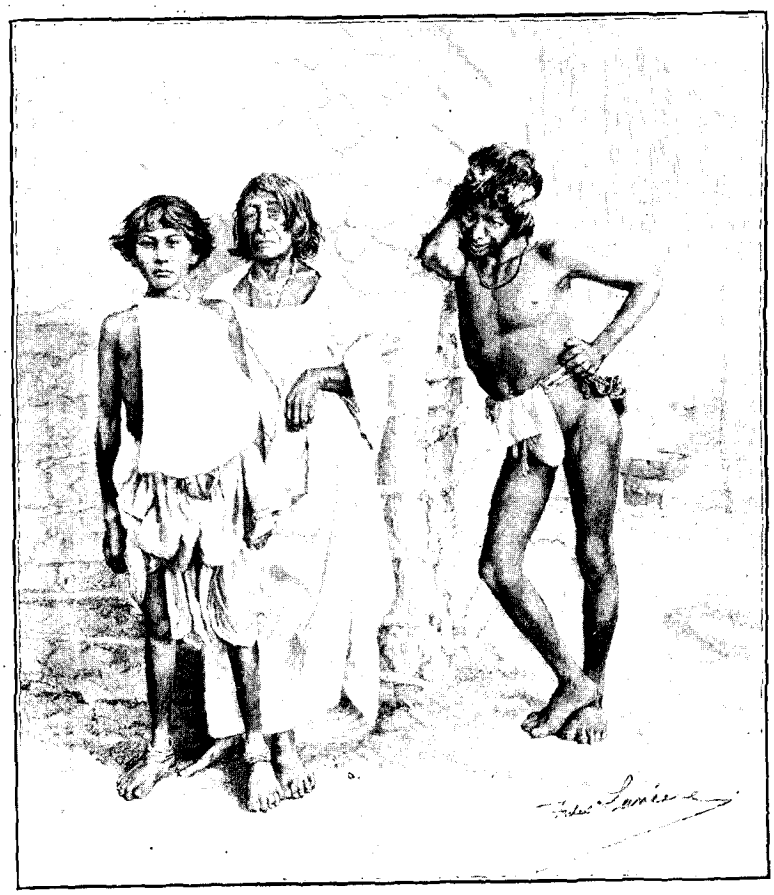
UNE CRIQUE. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est avant tout un peuple de pasteurs, propriétaires d'immenses troupeaux de bœufs, chevaux, ânes, mules, moutons et chèvres. Hommes et femmes montent beaucoup à cheval. A certaines époques de l'année, ils ont aussi, dans l'Ouest, des courses de chevaux. Dans quelques montagnes du Nord, ils se sont faits cultivateurs. Le fond de leur alimentation est plutôt animal que végétal. Ils complètent par des échanges avec la Colombie et le Venezuela ce qui leur manque de maïs et de manioc. Le maïs leur sert à préparer une boisson fermentée, une sorte d'eau-de-vie appelée *chicha* en espagnol. Ils achètent aussi beaucoup de rhum. Avoir du rhum est, pour eux, le comble du bonheur : ils se couchent à côté du baril, boivent jusqu'à l'ivresse, s'endorment et ne se réveillent que pour s'enivrer de nouveau. Après boire, ils sont très dangereux, et tant que les civilisés leur fourniront de l'alcool, des fusils et des cartouches, on devra renoncer à les conquérir.

En tout temps, ils n'ont pas d'heures fixes pour leurs repas : comme tous les Indiens de l'Amérique du Sud, ils mangent quand ils ont des provisions, et alors ils se gorgent; mais il leur arrive, en revanche, de passer de longues heures sans nourriture. Leur habileté dans la recherche des pistes est vraiment surprenante, et tout ce que les romanciers ont imaginé à ce sujet reste au-dessous de la réalité. Un nommé Pentico, que j'ai connu aux environs de Rio-Hacha, en un endroit appelé Macurutu, fut un jour prié de rechercher une mule qu'un voleur avait dérobée quelques jours auparavant. Souffrant d'une blessure au pied, il se fit amener un âne et parcourut

en tous sens les rues sablonneuses de Rio-Hacha. Après de longues allées et venues, il s'arrêta devant une porte. Sur son ordre, on ouvrit : la mule était dans le patio.

Les femmes ont un goût très vif pour les bijoux. Elles possédaient jadis des objets d'or, et l'on trouve encore chez elles des souvenirs d'avant la conquête; mais, depuis longtemps, on ne sait plus travailler le métal dans le pays, et l'on se procure, par voie d'échange avec les civilisés, des boucles d'oreilles, des colliers de beau corail. Le luxe suprême consiste à posséder un collier de quartzites rouges, taillées en forme d'olives, que l'on trouve dans les antiques sépultures. Une de ces *tumas*, grosse comme la phalangette du petit doigt, vaut parfois une mule.



FEMMES GOAGIRES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Pour garantir leur visage des ardeurs du soleil, les femmes se barbouillent les pommettes de graisse sur laquelle elles étalent de l'ocre en poudre. Les hommes se noircissent la figure et la poitrine avec le jus d'une plante nommée *majagua*. Hommes et femmes ont les cheveux très épais, durs, coupés à la hauteur des épaules, et parfois sur le front.

Le vêtement consiste en une mante large ou chemise longue, simple pièce d'étoffe dans laquelle le Goagire se drape de mille manières ; en marche, il la relève au-dessus des jambes ; au repos, il la laisse tomber; le soir, il la ramène sur ses épaules. Une ceinture de coton, où dominent le rouge et le blanc, complète l'habillement. La tête est ornée d'une couronne de paille, *tékiara*. Les pieds, nus le plus souvent, prennent des sandales pour marcher dans les broussailles épineuses. Autour du cou, un collier de tumas, de petits fruits, ou même un simple fil de coton. Ils ont toujours à la main un arc et des flèches, et parfois un remington. Chez les Indiens, comme du reste chez les Arabes de l'Algérie, le chant proprement dit n'existe pas; il n'y a que des émissions de voix qui se rapprochent plus ou moins de la tyrolienne et se terminent sur un hoquet, à l'expiration du souffle. Les instruments de musique sont au nombre de trois : la *maraca* ou *yssir*, comparable au hochet des enfants, simple calebasse traversée par un morceau de bois qui sert de manche. A ses deux passages, le manche est fixé avec de la cire. La calebasse contient de petites pierres et est percée d'un grand nombre de trous. Cet instrument ne sert qu'aux *piatché* (médecins-sorciers). Le soir, dans leur hamac, les Indiens jouent d'interminables airs de flûte.

L'instrument de la danse est le tambour, tronc d'arbre évidé et recouvert d'une peau de chèvre que retiennent des cercles de bois reliés entre eux par des lanières en cuir de bœuf. La danse est très gracieuse. Aux jours de fête, ils nettoient un espace de vingt mètres de côté, à l'intérieur duquel ils tracent un certain nombre de circonférences. Une Indienne se place sur une de ces circonférences, prend dans ses mains tendues les deux extrémités de sa mante, et tourne tout en exécutant sur elle-même un perpétuel mouvement de rotation. Devant elle, un Indien s'enfuit en reculant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. L'habileté de la danseuse consiste à se retourner vivement et à donner un croc-en-jambe à son danseur. La plus renommée est celle qui fait tomber le plus d'hommes. Pendant cet exercice, les tambours ne cessent de marquer la mesure par des ra, des fla, des roulements merveilleux.

Les Goagires ont un sens artistique qu'on retrouve jusque dans les plus petits détails de leur existence : leurs plus vulgaires ustensiles sont ornés de sculptures. Dans leurs dessins, quelques traces reparaissent avec une persistance qui intrigue l'observateur : ce sont des lignes droites qui symbolisent peut-être les formes du crapaud, des circonvolutions destinées à représenter sans doute une oreille, et des rangées sinueuses de points dans lesquelles on a cru découvrir des souvenirs de migrations de peuples. On me permettra de hasarder

à mon tour une hypothèse : je pense que les marques en question étaient, à l'origine, des marques de tribus. Aujourd'hui encore on trouve dans chaque tribu une marque distinctive appliquée au fer rouge sur les animaux, tatouée sur les hommes. Il y a plus : quand les Goagires creusent une citerne, ils inscrivent, à temps perdu, sans but pratique, leurs marques sur les parois.

Les citernes consistent le plus souvent en de vastes excavations souterraines taillées en forme de cuvette. Le fond se remplit d'eau, et, comme les pompes sont inconnues, on a recours, pour la faire monter, à un procédé assez fatigant. Un escalier est taillé dans le sol, sur les marches duquel les Indiens se tiennent, formant la chaîne. Celui qui est au fond du puits remplit d'eau une calebasse, et celle-ci passe de main en main jusqu'à ce qu'elle arrive à fleur de terre : elle est vidée dans un bac où viennent s'abreuver les troupeaux.

Une longue fréquentation des Goagires me permet de décrire leur caractère. Ils sont d'une bravoure à toute épreuve et ne reculent pas devant la mort volontaire : leur mode le plus commun de suicide est la pendaison à une branche d'arbre ou la strangulation au moyen d'une corde qu'ils tirent avec le pied. Victime d'une insulte dont il ne peut se venger, un Goagire ne manque pas de se pendre, certain que sa famille fera payer sa mort. Tout se paye, chez eux, parce que l'instinct de la propriété prime tous les autres. Le meurtre se paye, ou sinon les parents de votre victime vous mettent à mort. J'ai vu une centenaire briser à coups de bâton la tête d'un jeune esclave et parcourir ensuite le village pour ramasser le prix du sang. Quand elle vint me trouver, il lui manquait encore une chèvre.

Les coutumes ont une très grande puissance, et malheur à qui les enfreint ; c'est ainsi que vous pouvez vous faire tuer si vous prononcez le nom d'un mort devant ses parents. Cet acte est contraire à la coutume ! Les Goagires n'entendent rien à la pitié, à la compassion, à une foule de sentiments qui nous semblent faire partie de la nature humaine : dans les basses classes, les parents vendent très bien leurs enfants pour deux ou trois chèvres, ou un sac de maïs. Ils comprennent si peu les condoléances que, chez eux, à l'enterrement des gens riches, les assistants sont payés, selon leur rang, pour les pleurs qu'ils ont versés.

Chez les gens du commun, la femme est l'esclave, la bête de somme. Chez les riches, elle est respectée. Jeune fille, elle trait les vaches, reste à la maison, ne monte à cheval ou à âne que pour accompagner sa famille. Nubile, on l'enferme, l'espace de deux à cinq lunes, dans une petite maison dont la porte est ensuite murée. Une fenêtre reste seule ouverte, pour permettre à une vieille femme de prendre soin de la recluse. Celle-ci consacre ses loisirs à se perfectionner dans l'art de tisser. Cela s'appelle être en *coïma*. Plus est longue la claustration d'une jeune fille, plus sera grande la dot que devra payer son mari. Ce sont les oncles maternels qui disposent de la main d'une jeune fille et qui reçoivent du fiancé la dot convenable : quelques chèvres, une vingtaine de bœufs ou des mules. Mariée, la femme s'occupe du laitage, elle fait tisser des étoffes à ses esclaves, elle prend soin de sa maison, de ses enfants. L'adultère est très rare et expose la coupable aux mauvais traitements de sa famille, obligée de rendre au mari trompé la dot qu'il avait fournie.

Ainsi qu'on le voit, l'intérêt joue, en Goagire, un rôle capital. Par ce côté, du moins, ce pays se rapproche de la civilisation.

(A suivre.) Comte Joseph DE BRETTES.



PIROGUE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



RÉCRÉATION DE MINEURS DANS LE COMPOUND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AU PAYS DES BA-ROTSI.

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND[1].



UN DE NOS DÎNERS.
DESSIN DE THIRIAT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

I

De Southampton au Cap et à Maféking. — De Maféking à Palapye (capitale de Kama, roi des ba-Mangwato) par Kanyé (tribu des ba-Rnaketsé) à Molépololé (tribu des ba-Kuéna) et la « piste de la soif », près du désert de Kalahari. — A travers le Béchuanaland. — Le grand lac salé Makarikari. « Land of the thousand vleys ». — Sur les bords du Zambèze, Kazoungoula. — Pays des ba-Rotsi.

Après avoir visité plusieurs des principales parties du monde, j'éprouvais depuis longtemps un vif désir de faire connaissance personnelle avec le mystérieux continent d'Afrique. Ce plan prit corps lorsque M. Percy-C. Reid (ex-officier au 15e hussards et neveu de Sir Henry Barclay, ancien gouverneur du Cap, avec lequel j'avais fait, quelques années auparavant, un voyage au Cachemire et dans l'Himalaya, me proposa de me joindre à une expédition qui avait comme objectif de pénétrer dans le pays des ba-Rotsi[2] (Haut Zambèze, seuil de l'Afrique centrale), puis d'explorer une partie de cette contrée encore si peu connue. L'organisateur de cette expédition était le capitaine A. Saint-Hill Gibbons (3e Yorkshire regiment); un Écossais, M. F.-D. Pirie, complétait notre état-major.

Le capitaine Gibbons et Pirie nous ont précédés de plusieurs semaines en Afrique pour acheter les bœufs, chevaux, chariot, engager le personnel, etc. Nous les retrouverons à Maféking (ouest du Transvaal, terminus actuel du chemin de fer, 1.400 kilomètres du Cap), où, aussitôt débarqués nous nous rendrons, Reid et moi, directement. C'est de Maféking que notre expédition partira. Pour atteindre le pays des ba-Rotsi, nous suivrons approximativement la direction suivante : Molépololé, Palapye (Béchuanaland), et,

1. *Voyage exécuté en* 1895-1896. — *Texte inédit.*

2. L'orthographe, différant de l'usage ordinaire, du mot *ba-rotsi*, et de quelques autres noms africains peu connus, a été établie d'après les principes du missionnaire M. Coillard.

laissant à l'ouest le désert de Kalahari, nous longerons la partie Est du grand lac salé Makarikari pour franchir à son Nord le *Land of the thousand Vleys*.

Nous espérons traverser le Zambèze à la jonction de la rivière Tchobé au commencement de juillet, et nous ne tarderons pas alors à nous trouver dans une région vierge.

Nous nous embarquons le 23 mars 1895 à Southampton, à bord du *Norham Castle*, et le 11 avril, après une traversée sans incidents, nous arrivons au Cap.

La première impression que donne le Cap est celle d'une ville dont le plan a été bien conçu, mais dont l'extension laisse peut-être à désirer. Les rues, qui se coupent en général à angle droit, sont bordées de maisons aux toits plats. Quoiqu'elle ait deux cent cinquante années d'existence, elle a plutôt un cachet moderne. Avec ses faubourgs, elle compte actuellement 85.000 habitants, blancs et noirs, où l'on voit des représentants de presque toutes les races de l'Afrique méridionale; en outre, passablement de Malais.

12 avril. — Jour férié. Nous ne pouvons pas retirer nos colis de la douane. L'après-midi, course en voiture de trente kilomètres dans les environs de Vynberg, véritable parc coupé par des avenues d'une grande beauté, plantées de chênes, d'eucalyptus, de pins parasols, etc., avec échappées sur la mer et les montagnes. De nombreuses habitations de campagne, entourées de jardins fleuris, se détachent sur ce fond de verdure.

13 avril. — Il pleut; pluie désirée par les gens du pays. Souvenons-nous que, au Cap, nous sommes à la fin de l'automne; l'hiver est à la porte.

Reid, qui avait affaire à Johannesburg, est parti hier. Nous nous sommes donné rendez-vous à Maféking pour mercredi prochain. Je prendrai le train ce soir, et, en trente-six heures, je pense arriver à Kimberley, la ville des diamants.



AVENUE À WIMBERG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

14 avril. — Nous voici en route depuis la veille au soir; d'après ce que je lis, nous avons accompli la nuit dernière l'une des plus belles parties du trajet en chemin de fer : montagnes remarquables; districts qui produisent du vin, du blé, des chevaux, des moutons, des bœufs; fermes où sont élevées des autruches, etc.; en un mot un pays d'abondance.

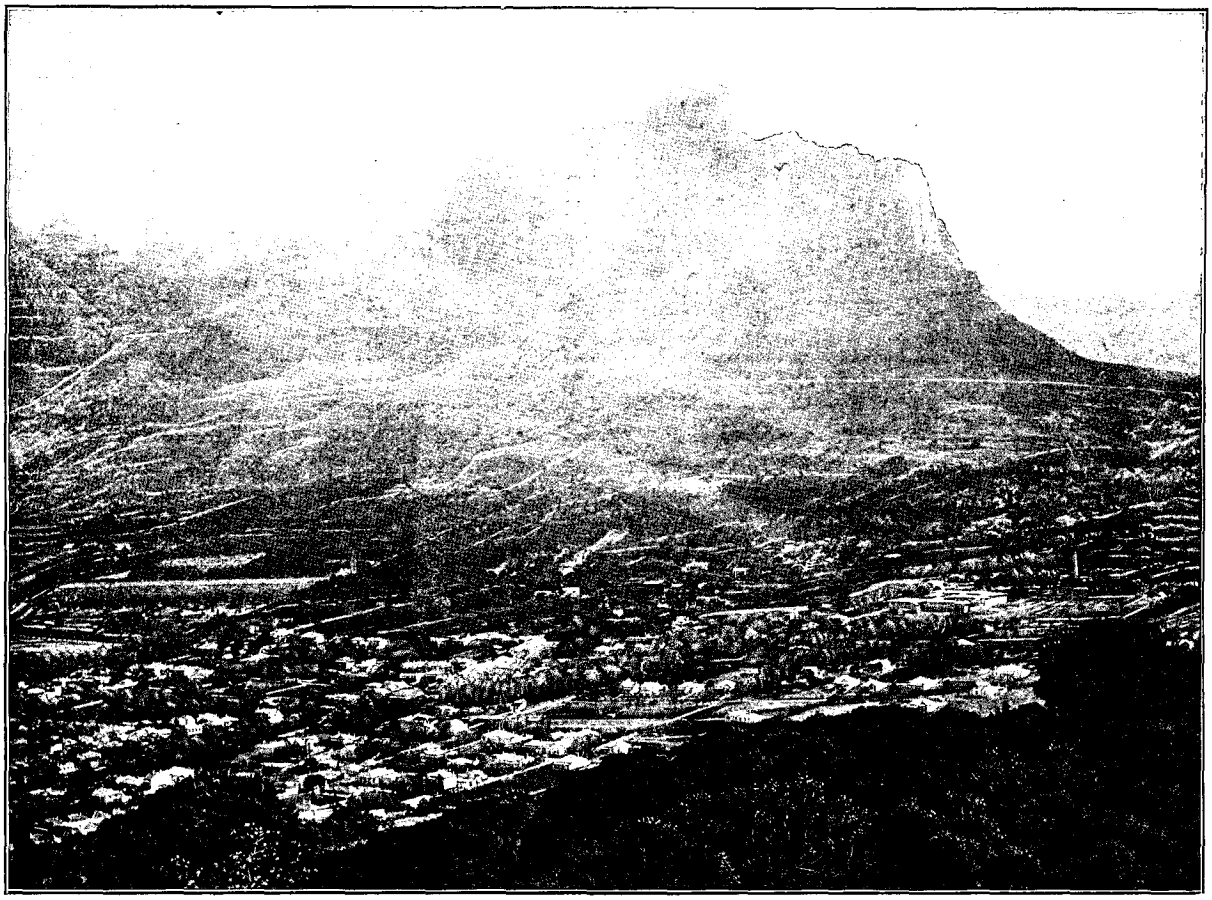
Ce matin, nous nous réveillons à Matjesfontein, à l'entrée du plateau de Karroo, que nous traverserons pendant toute la journée et la nuit pour arriver demain à Kimberley.

Ce plateau, malgré son aridité, est coupé ici et là par des oasis; il ne manque pas d'une certaine grandeur.

15 avril. — Avec une lettre d'introduction du capitaine W... je me rends au siège de la *De Beers Consolidated Mines Limited*. Le secrétaire, M. W.-H. C..., me remet une carte avec laquelle je peux visiter en détail cette mine de diamants renommée.

A midi, nous montons en chemin de fer; en dix-huit heures nous arrivons à Maféking, le terminus de la ligne. Pays d'herbe où paissent et s'engraissent de nombreux troupeaux de bœufs, moutons, etc.

Pendant ce trajet, nous traversons la rivière Hart, l'un des affluents de l'Orange; nous entrons dans le Béchuanaland. Nous nous éloignons de la civilisation; les huttes arrondies des villages indigènes deviennent de plus en plus fréquentes; les stations se réduisent à de simples cabanes en tôle, et les gens qui montent en voiture sont d'un aspect toujours plus pittoresque.



LA VILLE DU CAP ET LA MONTAGNE DE LA TABLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

21 avril. — Maféking a, avec les fermes environnantes, 2.000 à 3.000 habitants. C'est le point de départ des caravanes pour l'intérieur. L'endroit donne l'impression d'un vaste campement (fort mouvement de chariots attelés de longues files de bœufs).

A l'entrée de Maféking se détachent, sur la prairie, les tentes qu'habitent pour le moment 150 cavaliers, qui font partie de la petite armée coloniale du Béchuanaland. Très caractéristique cet uniforme clair; le feutre brun, entouré de blanc, crânement redressé sur le côté.

Que d'occupations ces derniers temps! Il est difficile de se rendre compte des préparatifs que comporte une expédition du genre de la nôtre. Nous avons comme matériel quatorze chevaux ou poneys uniquement destinés à la selle, trente-quatre bœufs de trait, dix-sept ânes de bât, plusieurs chiens, en particulier une superbe paire de bouledogues pour la garde. Un grand wagon ou chariot à quatre roues, lequel chargé pèse près de 7.000 livres; deux wagons à deux roues *(scotch cart)*, dont l'ensemble forme une charge de 5.000 livres (l'un de ces derniers sous la conduite du capitaine Gibbons a déjà pris les devants).

23 avril. — Nous donnons la dernière main aux préparatifs de départ. Les bœufs sont attelés et essayés; les chevaux et les ânes arrivent au point de rassemblement. Nos hommes sont à leurs postes respectifs. Pour le moment, le personnel se compose d'Adam, de Jacobus, conducteurs en chef *(drivers)* des chariots; ils sont armés de leurs immenses fouets (le manche a 3m,50 et la lanière plus de 6 mètres de longueur); ils ont la responsabilité des attelages. Ils sont secondés par deux aides *(leaders)*, Franz et son camarade. Une de leurs principales fonctions est de se mettre à la tête de la première paire de bœufs, dans les passages difficiles. Enfin, George et Pony ont la charge des chevaux et des ânes; ce dernier doit en outre, lorsqu'il en aura le temps, nous aider pour faire la cuisine, laver, etc.

A trois heures le signal du départ est donné.

Voici notre ordre de marche : le grand wagon qui, avec ses huit paires de bœufs, forme à lui seul une colonne de 22 mètres; le petit chariot attelé de quatre paires de bœufs; puis le troupeau, pour le moment plus ou moins bien discipliné, des chevaux et des ânes, ainsi que des bœufs de renfort. Les chiens gambadent à droite et à gauche de la colonne.

Les difficultés ne nous ont pas manqué, pour tenir cet ensemble dans la bonne ligne. La grande affaire est d'aller toujours de l'avant sans se laisser désarçonner, quoi qu'il arrive, puis de savoir tirer le meilleur parti

des circonstances. Reid, qui a une longue expérience de l'Afrique, nous est d'une grande utilité. Enfin, nous sommes en marche; la direction suivie est le Nord.

A la tombée de la nuit, le wagon de tête s'embourbe en traversant une plaine marécageuse. Nous doublons les attelages; malgré tous les efforts, impossible de l'en sortir; force nous est d'établir notre premier campement pour la nuit, à l'endroit où nous sommes échoués. Il faut aller dans l'obscurité couper du bois aux buissons voisins et préparer le repas du soir, dételer les bœufs, attacher les chevaux autour des wagons, leur distribuer leurs rations de maïs, etc. Pendant cette marche, le second *leader*, ainsi que l'un des bœufs de rechange, disparaissent; nous ne les avons plus revus.

23 avril. — Levés à l'aube; nous voyons les bœufs qui paissent déjà. Comme hier soir et les jours qui vont suivre, il faut fourrager les chevaux, couper du bois pour cuire notre repas, puis mettre tout en ordre pour le départ, ensuite, pelle en main, dégager la roue enlisée. Les attelages sont reposés, et, après un vigoureux effort, nous nous remettons en route; nous longeons la frontière ouest du Transvaal.

A dix heures et demie, halte! fin du premier *trek* ou étape pour laisser paître nos animaux jusqu'à trois heures de l'après-midi, heure à laquelle nous attelons pour fournir le second *trek*, qui nous mène à Ramatlaban (délimitation de la colonie et du protectorat du Béchuanaland). La pièce de résistance de notre repas du soir se compose de deux canards, tués et plumés en route. Troisième et dernier *trek* de la journée jusqu'à dix heures du soir.

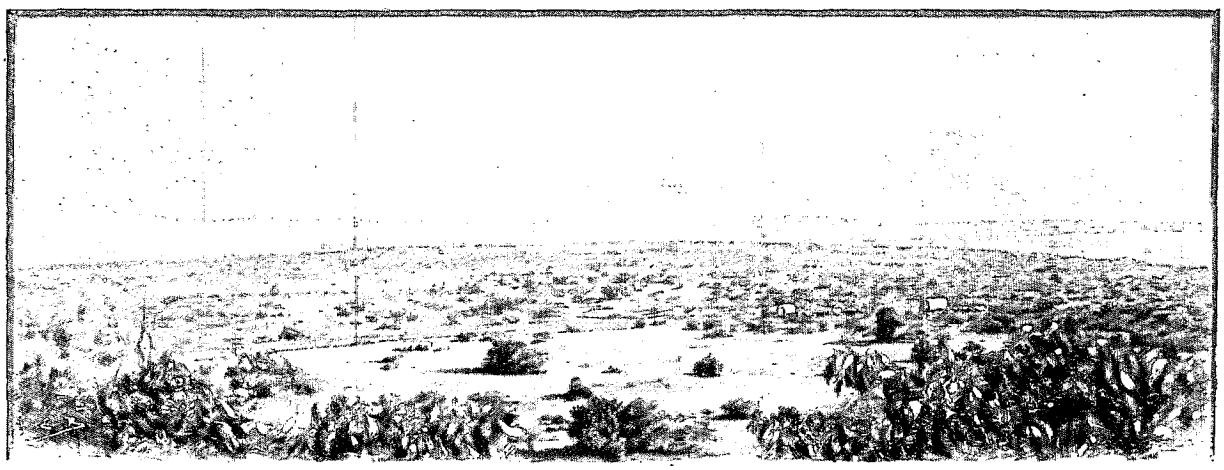
24 avril. — Il a fait assez froid la nuit dernière; rosée abondante. Nous nous réchauffons en vaquant à nos différentes occupations. Pendant le premier *trek*, la flèche du wagon de tête se casse net au moment où le chariot passait sur une énorme pierre, car pierres et ornières sont les deux éléments dont est formée la « route » que nous suivons.

Nous réparons le dégât tant bien que mal avec une grosse chaîne. Comme hier, nous traversons un pays d'herbes, légèrement ondulé, planté de mimosas et qui nous donne l'impression d'un parc immense. Ici et là, faisans et perdrix; nous avons vu des *steinbuck (Nanotragus tragulus)*.

25 avril. — Deux chevaux et deux ânes se sont échappés la nuit dernière; ils sont heureusement ramenés au campement. Forte journée, trois *treks;* le dernier nous a menés ce soir jusqu'à dix heures et demie; ces marches de nuit sont propices aux attelages, mais difficiles et fatigantes pour nous, car, arrivés à l'étape, bien du temps s'écoule avant que tout soit en ordre et que nous puissions aller nous reposer.

27 avril. — Arrivés à Kanyé dans la matinée; les huttes rondes de cette ville indigène, construites en terre rouge avec toits en chaume, sont parsemées au pied et au sommet de la colline. Grande animation; nombreux chariots employés par les trafiquants du pays. Accompagnés par l'un des rares Européens qui habitent Kanyé, nous montons à la demeure du chef Bathoin pour lui demander l'autorisation de prendre à notre service deux de ses sujets. Il est malheureusement absent pour un certain temps. La demeure du chef, située devant la « place des assemblées », diffère de celles de ses vassaux. Elle ressemble à un cottage; une véranda rudimentaire longe une de ses faces. C'est là que nous saluons la princesse, drapée dans des couvertures aux couleurs voyantes et la tête entourée d'un turban rouge. Elle ne peut pas faire droit à notre requête sans l'autorisation de son époux. Nous pénétrons dans la pièce d'honneur, où je vois sur une étagère une Bible traduite dans la langue du pays; Bathoin est, nous dit-on, un chrétien pratiquant.

Sur ma demande, la princesse consent à se laisser photographier par moi, mais elle veut être vêtue de ses plus beaux atours; je dois repasser plus tard. A l'heure dite, je trouve la princesse affublée d'une robe de soie crème taillée à l'européenne et d'une coiffure bleue traversée par une énorme rose jaune; tout cela lui sied

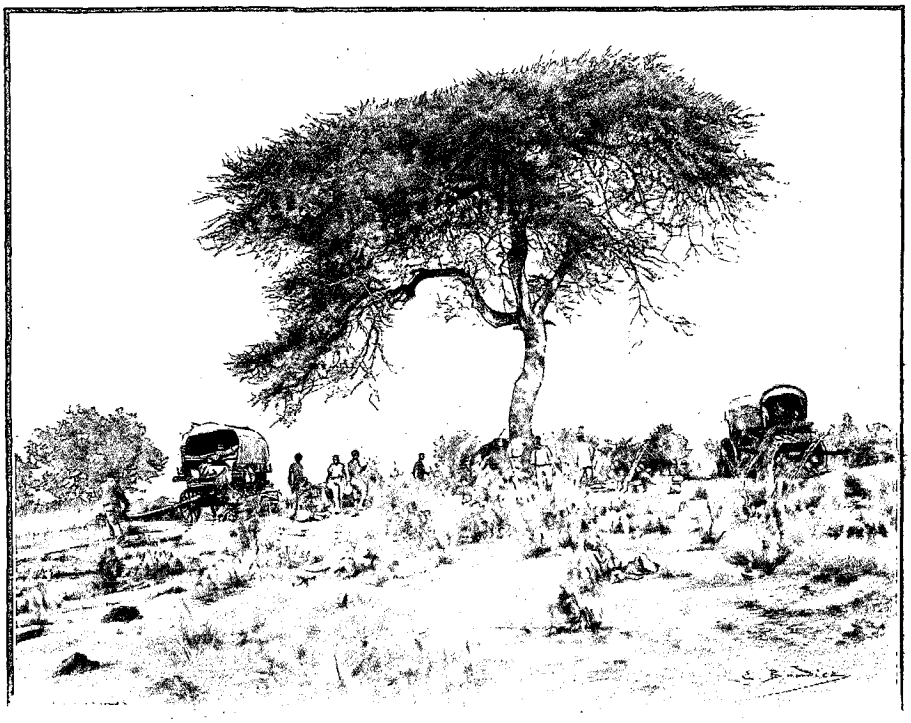


ASPECT DU PAYS PRÈS DU LAC MAKARIKARI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

mal, combien je regrette le pittoresque costume de tout à l'heure! Sa belle-mère, en bleu, et sa belle-sœur, en rouge, veulent aussi faire partie du groupe. Ensuite l'exécuteur des haute sœuvres me demande la même faveur, puis d'autres. Je crois que toutes mes plaques y auraient passé.

Nous visitons la nouvelle église que le missionnaire Rev. Good fait construire près de la demeure du chef.

28 et 29 avril. — Nous traversons les ramifications des monts Makarupa. Le pays est pittoresque, montagneux et boisé; nous avons eu ce matin, de bonne heure, la visite de natifs qui nous apportent du lait caillé dans une outre. Cette contrée est parsemée de *cattle posts* où, pendant la saison favorable, les propriétaires envoient leurs bestiaux paître sous la garde d'esclaves; ces derniers rappellent les serfs russes de l'ancien régime. Malgré la grande abondance de bétail, il est impossible d'obtenir de ces gens du lait frais; le croirait-on! ils le considèrent comme malsain. Tout leur lait est caillé; cette opération se fait naturellement car, par principe, ils ne nettoient pas les ustensiles où ils déposent ledit liquide. Nous rencontrons des indigènes montés sur des taureaux; une lanière passée dans les naseaux leur sert de bride; ils les font marcher grand train. Un vaste nuage de sauterelles passe à notre droite; nous l'avons pris au premier abord pour une épaisse fumée. Enfin nous avons en vue la petite ville indigène de Machupa (Gattin), où nous devons faire une halte; nous n'avons plus qu'une plaine à traverser pour l'atteindre et gagner notre repas bien mérité. Elle est presque franchie, lorsque nous nous arrêtons subitement de nouveau : cette fois nous nous sommes ensablés! Les attelages sont doublés, mais rien n'y fait. Il nous faut dételer, laisser nos bêtes brouter et se reposer; entourés de nombreux indigènes curieux et sous un ciel brûlant, nous allumons notre feu, nous faisons cuire notre déjeuner, puis nous déchargeons l'arrière du wagon, le remettons à flot, le rechargeons, et nous partons, non sans avoir dit son fait à Adam, le conducteur...; ce qui ne l'empêche pas de nous ensabler une seconde fois dans la soirée, en passant le lit d'une rivière desséchée.



CAMPEMENT SOUS UN MIMOSA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

30 avril. — Adam s'est enfui pendant la nuit; nous élevons Jacobus, dont nous sommes contents, à la dignité de conducteur du grand wagon.

1er mai. — La contrée est plus ouverte; nous marchons dans une longue vallée; au milieu de la journée nous arrivons à Molépololé, situé au sommet d'une colline, chef-lieu de la tribu des ba-Kuéna (crocodiles), qui a pour chef Sébélé. Nous avons eu une audience cet après-midi sur la « place des délibérations ».

Au moment de notre arrivée, Son Altesse, entourée d'une vingtaine de ses sujets, se prélasse sur une peau d'antilope. Après les présentations d'usage, nous lui demandons l'autorisation de prendre à notre service quelques-uns de ses sujets; tout fait prévoir une réponse favorable. Son Altesse n'a pas la bonne réputation de son voisin de Kanyé; il n'a fait aucune objection à ce que je le photographie, lui et son épouse.

3 mai. — Nous quittons Molépololé après avoir décidé de suivre, pour atteindre Palapye, une piste qui n'est pas ordinairement parcourue; elle est appelée la *Thirst route* (route de la soif), car elle n'est pas loin du désert de Kalahari, et l'eau y est rare.

Sébélé, chef de la tribu des ba-Kuéna, a donné l'ordre à trois de ses sujets, Johann, Jeromea et Jim, de nous accompagner jusqu'à Palapye; la direction prise est le Nord-Est. Halte de plusieurs heures à Klippan, village où l'un des frères de Sébélé, qui lui fait opposition, s'est réfugié avec ses partisans.

4 et 5 mai. — Nous traversons un pays boisé et légèrement ondulé.

Les attelages enfoncent dans le sable; ils ont peine à avancer. La proximité du désert de Kalahari se fait sentir.

6 mai. — Dans le courant de la journée, nous partons à cheval, Reid et moi, en reconnaissance pour le puits de Boaténama, qui ne doit pas être très éloigné. Après avoir rencontré trois chasseurs indigènes qui ne nous donnent que de vagues renseignements, nous finissons par découvrir le puits, ombragé par des mimosas; nous abreuvons les bêtes par escouades; elles ont été privées d'eau pendant vingt-huit heures, et nous restons deux jours en cet endroit pour refaire gens et attelages. Ce puits, très ancien, a été réparé par Sébélé. Il est composé de grosses pierres simplement posées les unes sur les autres; il a environ deux mètres de diamètre sur huit de profondeur.



LES PRINCESSES DE KANYÉ. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

9 mai. — Après avoir traversé une jolie contrée boisée, peuplée de faisans et de perdrix, qui forment le menu de nos repas, et parsemée de fourmilières coniques énormes (nous en mesurons une de trois mètres de hauteur), nous arrivons à l'étang de Selinia, où nous trouvons de l'eau bourbeuse, dont il faut bien se contenter; nous découvrons sur le sable l'empreinte de trois girafes.

10 mai. — L'eau est rationnée; pas une goutte du précieux liquide ne doit être perdue; à la tombée de la nuit, les chevaux prennent subitement le grand trot; ils nous conduisent à une mare que l'instinct de ces pauvres animaux, qui avaient été de nouveau vingt-quatre heures sans eau, leur avait fait pressentir.

11 mai. — Changement de tableau complet; nous voyageons dans un pays montagneux, boisé, pittoresque. Avant le déjeuner, nous grimpons en reconnaissance au sommet d'une colline composée d'énormes blocs de rochers rougeâtres cachés dans la verdure; nous découvrons de là d'autres rangées de collines élevées, les Mangwato Hills. Le silence n'est rompu que par le rappel des perdrix et le cri rauque des babouins.

14-18 mai. — Nous arrivons à Palapye ou Palapchwé, après avoir opéré la veille notre jonction avec le capitaine Saint-Hill Gibbons. Pour donner du repos à notre caravane, nous sommes restés quelques jours dans cette capitale de Khama, le roi de la tribu des ba-Mangwato. Nous en profitons pour changer une partie de notre personnel qui, vu les idiomes et usages différents, ne nous serait pas utile plus au nord. Les wagons et le matériel sont réparés, nous nous sommes fournis d'un complément de provisions et les démarches nécessaires ont été faites pour aller de l'avant.

Palapye (25.000 habitants), capitale de la tribu des ba-Mangwato, est située dans une contrée fertile, au pied des collines de Choping (Choping Hills); ses habitants font le commerce des grains et des peaux.

Le puissant chef Khama a été élevé par les missionnaires, successeurs de Robert Moffat et de Livingstone, qui, comme chacun le sait, ont travaillé pendant de longues années dans le Béchuanaland. C'est un chrétien convaincu et pratiquant. Il exerce une forte et bienfaisante influence sur son peuple, dont il est chéri; un grand nombre de ses sujets ont embrassé la foi chrétienne. Au dire de tous, blancs et noirs, Khama est le plus sage, le plus éclairé des princes africains; la meilleure preuve en est qu'il ne permet l'introduction d'aucune boisson alcoolique dans son royaume[1].

Il nous a fait une visite à notre campement, le matin même de notre arrivée, visite que nous lui avons rendue quelques heures après. Nous avons trouvé le roi au *lékhotla*, assemblée délibérative qui ici se réunit dans un grand enclos entouré de branchages, de plusieurs centaines de mètres de circonférence, où il administre tous les matins la justice. Khama, qui est entouré d'une trentaine de ses sujets, vient à notre ren-

1. Le roi Khama est venu lui-même en Europe dans le courant de l'année 1895, pour exposer cette question à la reine Victoria et lui demander son autorisation ainsi que son appui, afin qu'aucune espèce d'alcool ne puisse pénétrer dans son pays. Il a obtenu gain de cause. Cet exemple suffit pour montrer les transformations que peut opérer le christianisme.

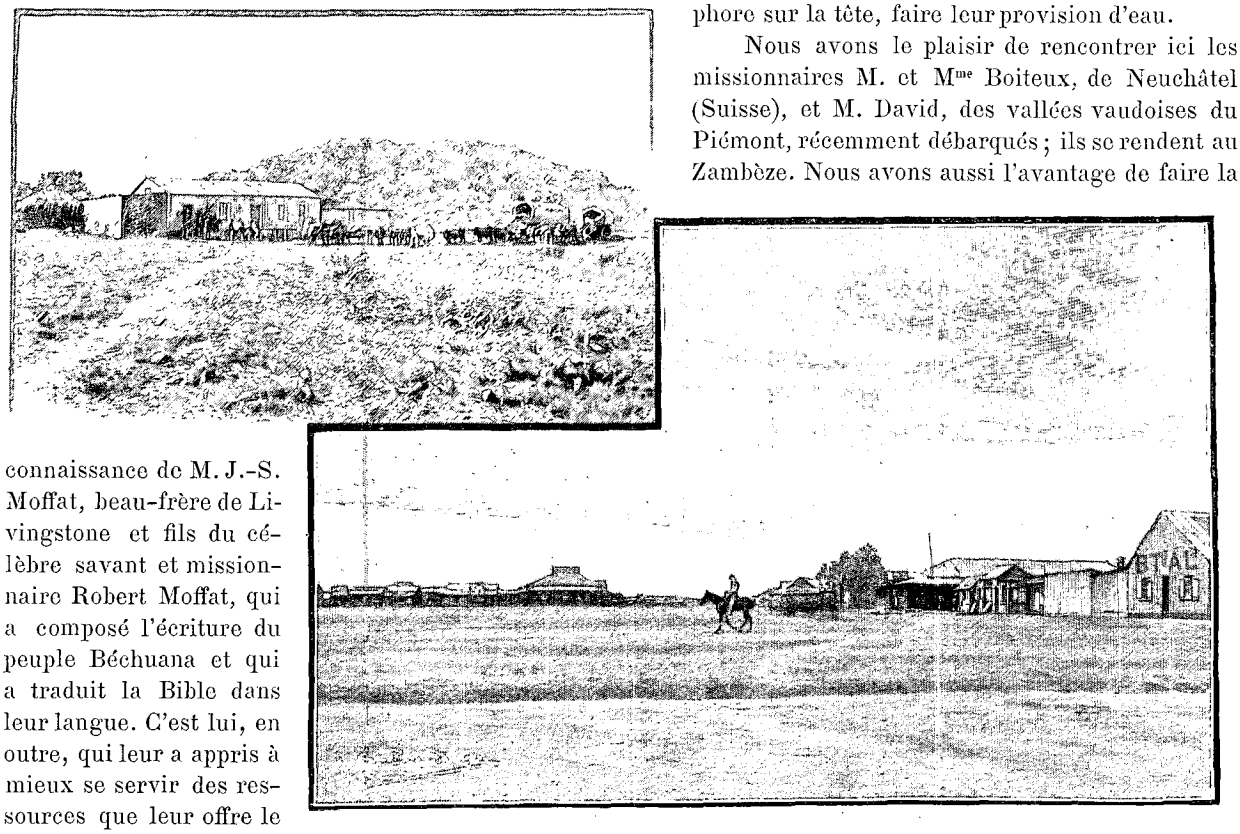


L'EXPÉDITION. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

contre. Il nous fait asseoir sous un arbre, puis, après les formalités d'usage, par l'intermédiaire d'un interprète l'entretien commence. Nous lui demandons l'autorisation de voyager à travers son territoire et de prendre un certain nombre de ses sujets à notre service. Ces deux demandes sont accordées séance tenante.

Khama est vêtu d'un costume européen; il a dépassé cinquante ans. Expression ouverte et bienveillante; fin et distingué dans toute sa manière d'être. La conversation se prolonge pendant une vingtaine de minutes; puis, lorsque nous prenons congé, il nous serre la main à chacun et nous retournons au campement en suivant les grandes routes, non rues, de la capitale, bordées de huttes en terre coniques, aux toits de chaume, qui toutes sont protégées par de hautes clôtures. Ici et là, des enfants rieurs jouent par groupes. Des mères de famille qui se suivent à la file, gracieusement enveloppées dans leurs cotonnades et dont plusieurs portent leur dernier-né sur le dos, comme dans un sac, vont, l'amphore sur la tête, faire leur provision d'eau.

Nous avons le plaisir de rencontrer ici les missionnaires M. et Mme Boiteux, de Neuchâtel (Suisse), et M. David, des vallées vaudoises du Piémont, récemment débarqués; ils se rendent au Zambèze. Nous avons aussi l'avantage de faire la connaissance de M. J.-S. Moffat, beau-frère de Livingstone et fils du célèbre savant et missionnaire Robert Moffat, qui a composé l'écriture du peuple Béchuana et qui a traduit la Bible dans leur langue. C'est lui, en outre, qui leur a appris à mieux se servir des ressources que leur offre le pays, au point de vue de l'agriculture, à capter les sources, à irriguer, etc. De tout temps, les Béchuanas ont été riches en bœufs et vaches, moutons et chèvres. Ils se rassemblent auprès de leurs chefs dans les villages où ils ont leurs champs et leurs jardins. Au delà, de vastes pâturages où paissent les bestiaux; plus loin encore, sur les confins du Kalahari ou dans l'intérieur de celui-là, des stations de chasse.



NOTRE ARRIVÉE À KANYÉ. — MAFÉKING. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tout est prêt, et nous partons demain, 18 mai, pour le Zambèze, où nous espérons arriver dans six ou sept semaines. Direction suivie: Nord-Ouest. Le personnel se compose actuellement de treize hommes; nous avons, à l'heure qu'il est, trente-huit bœufs d'attelage, douze chevaux de selle, dix-sept ânes de bât, dix chiens, deux tentes, un canot démontable, etc., un grand wagon à quatre roues, deux plus petits à deux roues, plus un wagon de transport loué jusqu'au Zambèze.

19 mai. — Notre caravane, bien reposée et au complet, a quitté Palapye hier au soir. Il semble que nos wagons vont se briser en descendant le versant des Choping Hills, tellement les pierres sur lesquelles les roues doivent passer, sont grosses et rapprochées.

21 mai. — Après une halte d'un jour et demi sur les bords de la rivière Lotsané (Lotsani), pour donner le temps de rechercher cinq bœufs qui se sont égarés, nous reprenons notre marche. La direction suivie sera, dorénavant et d'une manière générale, le nord-ouest. De plus ou moins près, nous aurons à longer le désert de Kalahari. C'est au campement de Kabeer que nous avons perdu notre premier cheval, Mork, qui a péri de la *horse sickness*, inhérente à cette partie de l'Afrique, maladie qui semble affecter les poumons et occasionner un empoisonnement du sang. La veille déjà, ses flancs battaient avec violence; fièvre et prostration; grâce à une forte dose de quinine, il semblait mieux, lorsque quelques heures après, il est tombé mort pendant qu'il était promené à la main. Première victime de l'expédition!

22 mai. — A Mabelu Pudi, nous trouvons de l'eau ; nous y restons deux jours ; des bergers viennent nous offrir, cette fois-ci, non seulement du lait caillé, mais du lait frais dont nous faisons une ample provision.

Nous déterminons notre position, par rapport à Palapye ; la chaîne des montagnes sur le versant de laquelle la capitale est adossée porte mes pensées du côté du Jura. Entre les Choping Hills et nous, s'étend une grande plaine boisée, légèrement ondulée, d'où s'élève ici et là un mamelon. Au sommet de la colline où nous sommes postés, superbe position tactique qui découvre la contrée avoisinante, nous trouvons les restes d'une muraille, qui date probablement du temps où les Béchuanas se sont emparés de ce pays.

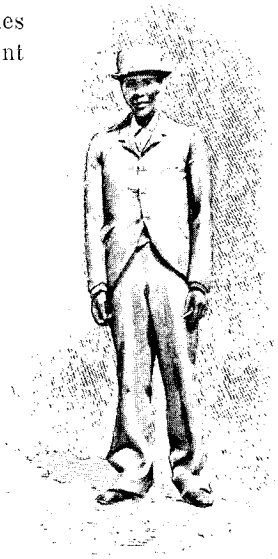


FEMMES CONSTRUISANT DES HUTTES À PALAPYE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Nous sommes rejoints ici par un second contingent de sujets de Khama, appartenant à une caste supérieure ; ce qui porte notre personnel à seize hommes, nombre qui s'augmentera dans la suite.

24 mai. — En quittant Mabelu Pudi, nous tombons sur un vol de sauterelles ; les arbrisseaux en sont garnis ; véritables grappes vivantes, elles détruisent toute verdure sur leur passage. Nous traversons une immense plaine accidentée, boisée, égayée par les gazons, actuellement jaunis de l'hiver, et coupée par des collines. Au nord-est, aucun obstacle ne borne l'horizon, les buées du matin nous donnent l'illusion de la mer. Les paysages africains, pour qui sait voir, varient à l'infini.

25 mai. — Un fort vent froid du sud-ouest a soufflé pendant la nuit ; aussi nous n'avons guère dormi. A cinq heures et demie, nous sommes debout, et peu après à cheval. Nous marchons, la carabine en main, l'œil aux aguets, tantôt à travers le *bush* (broussailles), tantôt à travers les grandes plaines brûlées. Nous galopons une gazelle qui nous échappe ; puis, dans le courant de la matinée, un gnou *(Catoblepas gorgon)*[1] pesant 300 à 400 livres et qui, de loin, ressemble à s'y méprendre à un bœuf de petite taille ; superbe dans son galop, la tête entre les jambes. La bête a été rejetée du côté de Reid, qui l'a tuée ; fameuse addition à notre cuisine.



LE ROI KHAMA. DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGR. DE L'AUTEUR.

26 mai. — Quoique nous soyons sous les tropiques et que nous ayons depuis longtemps passé le Capricorne, il a fait très froid la nuit dernière, et le thé que nous avons laissé hier soir dehors, forme un bloc de glace dans chaque tasse ; différence extrême avec la température du milieu du jour, où l'ombre est avidement recherchée. Nous ne réussissons pas à avaler notre traditionnelle bouillie d'avoine du matin, car la boue y entre dans une trop forte proportion ; il nous faut aussi renoncer aux ablutions les plus élémentaires.

27 mai. — A la halte du déjeuner, les biftecks de gnou sont déclarés excellents. Nous rencontrons une caravane de Zambéziens qui retournent dans leur pays après avoir travaillé aux mines de diamants de Kimberley. Très pittoresques dans leur accoutrement ; un mélange de hardes européennes et de vêtements indigènes ; chacun d'eux est armé d'un fusil, et ils ont un air de prospérité qui fait plaisir. Le danseur de la bande, coiffé d'un chapeau pointu surmonté d'une longue plume, vient égayer notre repas. Il danse sur place tout en chantant et en sifflant ; il agite une calebasse de la main droite ; une clochette pend à son côté.

28 mai. — Puits de Tlalamabélé, où nous sommes heureux de pouvoir abreuver les attelages, qui ont été privés de tout liquide pendant trente-neuf heures ! Nous continuons notre route le long d'une piste sablonneuse,

1. Gnou bleu, *blue wildebeeste.*

à travers un pays où les arbres deviennent plus nombreux et plus grands, pour arriver dans la journée au campement de Linokaneng, où nous nous réjouissions à la pensée de trouver de l'eau pure en abondance. Il faut en rabattre ! Ce n'est plus, il est vrai, de la boue liquide, mais, hélas ! de l'eau grise dont nous sommes encore heureux de nous servir.

Nous sommes environnés de beaux arbres, et les *sand grouses*, l'un des meilleurs gibiers à plume de cette partie de l'Afrique, ne manquent pas dans les environs.

L'aspect des contrées que nous traversons change continuellement ; la marche suivante nous a conduits dans une vallée boisée, entourée de collines à sommets plats, véritable océan de verdure teinté de vert et jaune. La plupart de ces arbres sont des *mopane* ou *mopani*, dont chaque feuille — séparée en deux parties — a la forme d'une paire d'ailes de papillon. Ils sont entremêlés de ces terribles buissons d'épines d'espèces différentes, dont la plus redoutée est le *wachten bitchie*, nommée à juste titre par les Anglais *wait-a-bit* « attends un peu » ; acérée, recourbée, véritable hameçon qui arrête, déchire tout ce qui se trouve sur son passage. Il m'est arrivé d'être presque désarçonné par l'un de ces buissons de *wait a bit !*

30 mai. — Nous voyageons en pays ouvert et atteignons la partie sud-est du Makarikari.

Le Makarikari est un lac salé d'environ cent kilomètres de longueur, en grande partie desséché dans cette saison. Les indigènes viennent s'approvisionner de sel sur le bord de ses rives. A cheval, nous chassons l'antilope sur sa surface saline et crevassée. Nous y sommes aussi les jouets du mirage : il nous semble apercevoir dans le lointain de grandes nappes d'eau claire qui s'éloignent à mesure que nous approchons.

Du milieu des herbes où nous campons, sortent des fourmilières arrondies, habitées par des fourmis à tête rouge armées d'un dard. L'intérieur de ces fourmilières est admirablement travaillé ; nos hommes en creusent l'intérieur et s'en servent comme de four à pain.

31 mai. — Nous arrivons au puits de Kariba, où les bêtes, qui n'ont eu que de l'eau salée hier au soir, peuvent être abreuvées.

2 juin. — Nous avons campé la nuit dernière sur les bords de la rivière Simoané, dont malheureusement l'eau est salée et qui, comme beaucoup d'autres rivières, est absorbée par le Makarikari.

Nous avons la bonne fortune de rencontrer le campement de Sekhomi, fils unique de Khama, lequel, avec une nombreuse suite, revient du Nord. Il nous assure avoir tué onze girafes. Ses six chariots sont rangés sur une file le long de la rivière ; nous descendons de cheval pour lui serrer la main ; homme de vingt-cinq à trente ans, grand, élancé ; il parle quelques mots d'anglais.

3 juin. — Hier au soir, nous avons franchi, par une belle nuit claire, l'angle nord-est du grand lac salé Makarikari, dans cette saison en partie à sec. Sous nos pieds, une vaste étendue blanchâtre ; sur nos têtes le bleu du ciel. Dans la soirée, nous faisons halte non loin du confluent de la rivière Shua et de la rivière Nata, qui, elle aussi, est absorbée par le Makarikari ; nous y resterons un ou deux jours.

4 juin. — Nous sommes en selle à six heures du matin et partons pour la chasse ; le soleil est déjà chaud lorsque nous arrivons à un village de ma-Saroua, soit quelques huttes en branchages, recouvertes d'herbes sèches, disséminées entre les arbres et qui ressemblent à s'y méprendre à des tas de foin ; ici et là un *skerm* (abri fait de branchages). Justement dans l'un de ceux-là nous trouvons groupés autour du feu huit ma-Saroua, probablement les notables de l'endroit. L'un d'eux, le chef, homme jeune encore, semble être tenu en grande estime par ses compagnons.



STATION MISSIONNAIRE DE M. LOUIS JALLA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Ces ma-Saroua sont à peine recouverts de quelques peaux de bêtes sauvages, et tous ont pourtant des ornements divers, en perles de verre ou en métal : boucles d'oreilles, bracelets, colliers, etc. Aux oreilles de l'un des plus âgés pendent deux boutons en cuivre de fabrication européenne, tandis qu'un autre s'est confectionné un bracelet avec une quantité de petits boutons blancs. Plusieurs portent suspendues au cou des amulettes, ainsi qu'une longue alène renfermée dans un étui en bois pour extraire les épines de leurs pieds.

6 juin. — Nous traversons la rivière Nata ; les bœufs ont à peine de l'eau jusqu'aux genoux ; mais, à en juger par la hauteur et la largeur des berges, elle ne doit pas être commode à franchir à la saison des pluies.

7 juin. — Nous passons toute la journée à la mare de Horns-Vley et établissons le campement sous un grand arbre *(Acacia giraffa)*. L'un des bœufs d'attelage, qui s'était démis l'épaule, a dû être abattu ; les



LE ZAMBÈZE PRÈS DU CONFLUENT DE LA RIVIÈRE LINYANTI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

hommes sont activement occupés à préparer du *beltong*, autrement dit à découper la viande en minces lanières qui sont saupoudrées de sel puis séchées à l'air ; elles peuvent se conserver fort longtemps.

13 juin. — Nous voici à la mare de Tamasetsé (Tamasetsie). Une girafe a été tuée hier ; nous resterons ici jusqu'à demain. Depuis quelques jours déjà nous ne sommes plus à court d'eau ; nous traversons la contrée appelée *the Land of the thousand Vleys* (pays des mille mares ou étangs), dépressions de terrain où le précieux liquide, de qualité plus ou moins bonne, est dans cette saison rencontré en quantité suffisante. Depuis Horns-Vley nous suivons une piste de sable épais qui fait beaucoup tirer les attelages. Cette piste est en grande partie bordée de taillis où les wagons ont souvent juste la place de passer ; ici et là il faut couper un arbre.

16 juin. — Nous faisons une halte à la « mare du Baobab ». Un superbe arbre de ce nom, dont le tronc mesure près de huit mètres de circonférence, se dresse sur les bords.

Nous passons la ligne du faite des eaux entre le Zambèze, qui est à une altitude de 900 à 1.000 mètres.

En observant l'aspect de cette contrée, on se demande si elle n'est pas fondée, l'opinion émise, je crois, par Livingstone, que le pays situé entre le Zambèze et Shoshong[1] formait primitivement un grand lac ou mer intérieure qui a été réduit au Makarikari actuel, lorsque cette masse d'eau s'est ouvert un passage du côté de l'océan Indien, à l'endroit appelé aujourd'hui les Chutes de Victoria *(Victoria Falls)*.

17 juin. — En arrivant à la rivière Daka, réduite pour le moment à sa plus simple expression, nous tombons sur le campement de trois Anglais ; avant d'avoir décliné nos noms et qualités réciproques, nous nous trouvons partageant leur déjeuner. Combien les cœurs s'ouvrent et comme les mains se tendent lorsque, d'une façon imprévue, des Européens se rencontrent dans ces solitudes immenses !

18 juin. — Depuis Daka, nous cheminons au nord-ouest, à travers une rangée de collines ; puis le long d'une vallée qui nous amène, peu après avoir passé le lit de la rivière Matetsi, à Panda-Matenga. De ce plateau, nous avons dans la direction du Zambèze une vue étendue sur la contrée environnante, plaine immense coupée par des ondulations de terrain boisées dont la verdure sombre se détache sur les tons clairs de la prairie. Depuis notre départ de Palapye, c'est à Panda-Matenga que nous revoyons pour la première fois des huttes en terre ; pendant tout ce trajet nous n'avons rencontré que quelques misérables abris, faits avec des branchages, des herbes séchées, et qu'habitent les Bushmen, les ma-Saroua, etc.

19 juin. — Nous campons dans ladite prairie à Gazouma-Vley, où nous faisons établir des « kraals » ; c'est l'emplacement que nous avons choisi pour renvoyer, une fois arrivés sur les bords du Zambèze, les bœufs et une partie des chevaux, que nous laisserons, ainsi que les chariots, sous la garde de quelques hommes de confiance, pendant que, après avoir traversé le fleuve, nous pénétrerons dans le pays des ba-Rotsi.

22 juin. — Nous décidons, Reid et moi, de partir à cheval en reconnaissance du côté du Zambèze. Reid se charge de la carabine, moi de la théière et du sac aux provisions. Peu après minuit, nous sommes en selle. Nous descendons insensiblement pour arriver à Leshoma, dans la vallée. La nuit est sans lune. Rien n'est moins commode, équipé de la sorte, que de galoper dans cette obscurité sur un terrain aussi accidenté.

1, Ancienne capitale, maintenant délaissée, de Khama, chef des ba-Mangwato ; elle se trouvait non loin de Palapye.

Au point du jour, nous sommes salués par les cris peu harmonieux d'une colonie de singes qui ont élu domicile dans le feuillage d'un superbe mimosa, et, à six heures, nous sommes sur les bords du grand fleuve. Pour le moment, une forte buée couvre ses eaux, et nous entrevoyons seulement sur l'autre rive la station missionnaire et la ville indigène de Kazoungoula (pays du ba-Rotsi) avec ses huttes en chaume.

Après nous être réchauffés à un feu allumé avec peine, vu la rosée abondante, nous tirons des coups de fusil pour attirer l'attention d'un batelier indigène qui nous passera sur l'autre rive. Il finit par répondre à notre appel; nous le voyons arriver pagayant et debout dans son canot d'une seule pièce, creusé dans un tronc d'arbre, long, mince effilé. Nous avons juste la place de nous y accroupir et ne tardons pas à aborder au pays des ba-Rotsi. Nous frappons à la porte des missionnaires, M. et Mme Louis Jalla (originaires des vallées vaudoises du Piémont), qui nous font un accueil très cordial, et séance tenante nous nous asseyons à leur table. Ils veulent bien nous donner des renseignements qui nous sont précieux; c'est à regret que tard dans l'après-midi nous les quittons et passons de nouveau sur la rive droite du Zambèze, pour seller nos chevaux et aller à la rencontre de nos wagons, que nous rejoignons dans la soirée à Leshoma.

23-24 juin. — Deux journées consacrées à faire l'inventaire du matériel, à le diviser en charges facilement transportables qui doivent être pesées; nous laissons en arrière tout ce qui pourrait nous encombrer, ainsi que des provisions que nous trouverons au retour. Les attelages disponibles et la plupart des chevaux sont envoyés de suite à Gazouma-Vley; puis, avec ce qui nous est nécessaire, nous effectuons notre dernière étape pour arriver au fleuve, de nuit, de manière à préserver les bœufs de la mouche *tsé-tsé*, qui fréquente ces parages.

Dernière nuit passée dans le chariot; de bonne heure le lendemain matin, nous établissons nos tentes sur la rive droite du Zambèze. Pendant deux jours, tout en travaillant fortement, nous avons pu admirer le spectacle que nous avons sous les yeux. Ce beau fleuve, qui à l'endroit où nous sommes mesure entre quatre cents et cinq cents mètres de largeur, roule à cette époque de l'année des eaux aussi bleues que celles du lac Léman. Toujours sur la rive droite, un peu en amont, la rivière Tchobé opère sa jonction avec le Zambèze (les indigènes l'appellent *Liambaé*), et le fleuve est parsemé de plusieurs îles; ici et là un palmier élancé donne la note tropicale; de noirs cormorans, ou des oies au vol plus lourd, cinglent de temps à autre dans les airs. Vis-à-vis de nous, sur la rive gauche, Kazoungoula (Kazungula) se détache sur un fond de verdure.

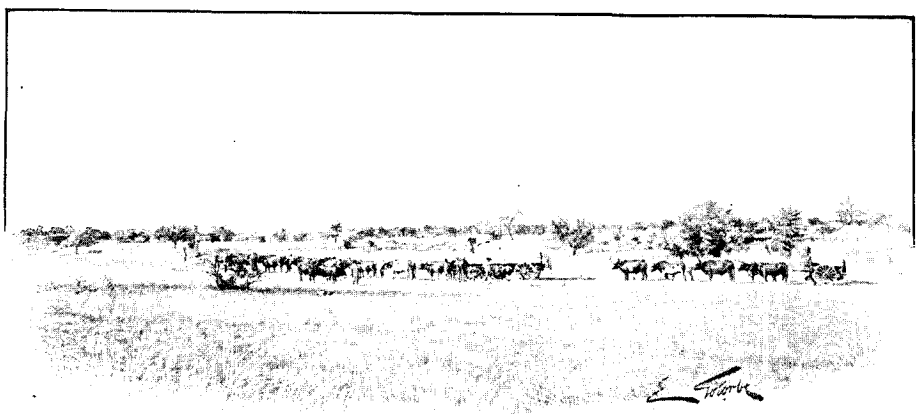
25 juin. — Après le déjeuner, nous mettons pour la première fois notre canot à l'eau (toile à voile enduite de caoutchouc, démontable, pesant 160 livres) et nous traversons le Zambèze. Grâce à la bonté de M. et Mme Louis Jalla, nous pouvons acheter de suite treize ou quatorze cents livres de sorgho, maïs, millet, arachides, etc.; mais il nous faut transporter toute cette cargaison de l'autre côté de l'eau. Malheureusement, le vent s'est levé, le fleuve est houleux, les bateliers indigènes refusent de travailler dans ces conditions; d'un autre côté, il est urgent, à cause de la *tsé-tsé*, que les bœufs retournent ce soir même à Gazouma-Vley.

Comme notre embarcation, la *Zambezia*, s'est bien comportée, nous décidons dans la matinée, ce qui certes n'était pas sans danger, d'effectuer nous-mêmes ce transport en ramant à tour de rôle. Tout s'est bien passé, et, au moment fixé, notre dernier wagon reprenait la route de Gazouma-Vley, avec la nourriture des trois hommes formant notre arrière-garde; ils doivent attendre là notre retour et prendre soin des bœufs et des chevaux.

M. L. Jalla nous transmet la bonne nouvelle que, suivant la demande qui lui en a été faite il y a plusieurs mois, le roi Lewanika nous envoie de sa capitale, Léalouyi (Lialui), l'autorisation de pénétrer avec armes et bagages dans son royaume du ba-Rotsi.

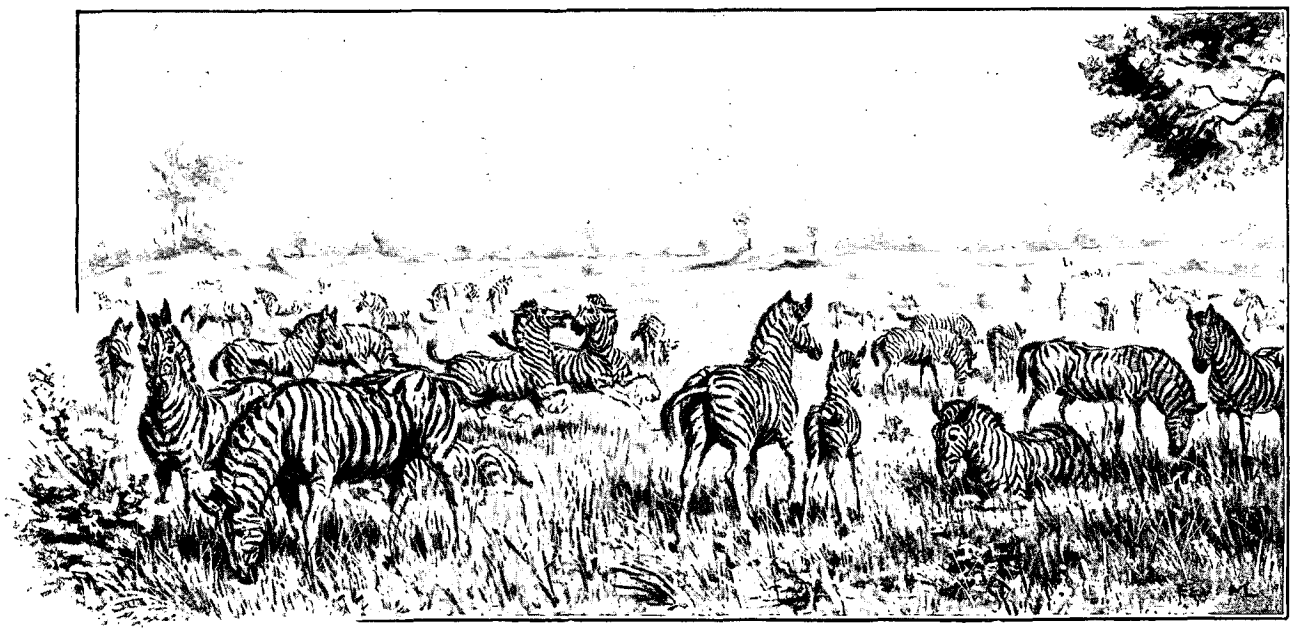
(A suivre.)

Alfred BERTRAND.



EN ROUTE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TROUPEAU DE ZÈBRES PRÈS DE LA RIVIÈRE MACHILÉ (PAGE 112). — DESSIN DE VAN MUYDEN.

AU PAYS DES BA-ROTSI[1]

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND.

II

Nous remontons le cours de la rivière Machilé. — Arrivée à la source de la rivière Machilé. — Territoire de la tribu des Na-Nkoya. — Traversée du pays des ba-Rotsi jusqu'à Léalouyi. — La rivière Njoko, territoire de la tribu des ma-Totéla. — La rivière Loumbé (Lumbi). — La rivière Louyi (Lui), territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga) Séfoula.



SIBETTE (PAGE 117), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le Zambèze a repris sa physionomie habituelle (26 juin). De bonne heure, le prince Litia met à notre disposition quatre pirogues avec leurs équipages et un chef zambézien; ce dernier a en main un court bâton noir, insigne de son autorité. La besogne de la journée consiste à faire passer notre matériel sur la rive gauche du Zambèze, ainsi que les ânes, au nombre d'une vingtaine, et les quatre chevaux que nous emmenons avec nous dans cette partie du voyage.

27 juin. — Le transbordement a été terminé sans encombre hier au soir, et nous avons campé pour la première fois sur le territoire de Léwanika, roi des ba-Rotsi. « Tob » lui seul, notre chien favori, manque à l'appel, et nous présumons qu'en allant boire au fleuve, il aura été happé par un crocodile.

Le prince héréditaire Litia, qui a sa résidence à Kazoungoula, vient, accompagné de M. L. Jalla, nous visiter à notre campement, établi non loin de la station missionnaire. Litia attire de suite la sympathie par son bon sourire et sa simplicité. C'est un homme d'une grande valeur morale ; il s'est ouvertement converti au christianisme. Cette victoire est le résultat du travail de MM. Coillard et Louis Jalla, qui ont été les intermédiaires dont Dieu s'est servi pour faire l'éducation de cet homme, actuellement à la fleur de l'âge et sur lequel, étant donné sa haute position, repose en grande partie l'espoir de la Mission. D'après les sources certaines auxquelles nous puisons nos renseignements, nous apprenons que sa conduite est en parfait accord avec ses convictions chrétiennes. Homme actif et intelligent, il aime aussi à se délasser en travaillant de ses mains le bois et le fer; il se construit une nouvelle résidence dont il dirige lui-même les travaux. Dans une visite faite presque immédiatement après notre arrivée, j'avais admiré l'extrême propreté du palais en chaume de ce prince ; la Bible, bien en évidence occupait la place d'honneur.

J'ai aussi eu l'avantage d'assister à l'école des indigènes, organisée par Mme Jalla et Mlle Kiener. Celle-ci

1. *Suite. Voyez p.* 97.

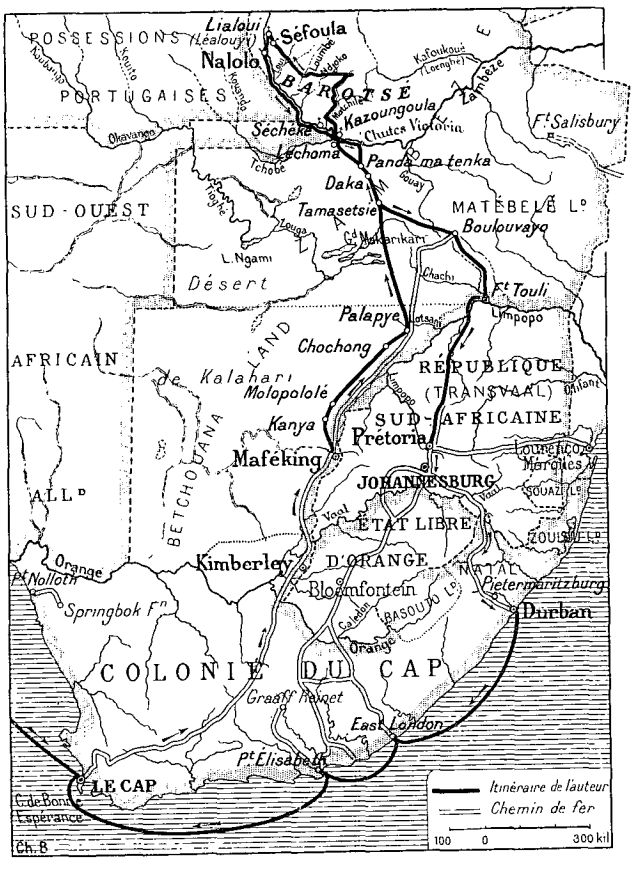
originaire de Dombresson (Neuchâtel), est le bras droit de M. et Mme Louis Jalla. D'emblée j'ai été frappé de l'ordre et de la discipline parfaits qui règnent dans cette école : ordre et discipline d'autant plus remarquables que, par la force des choses, les élèves sont d'âges très mélangés. Voici un grand jeune homme barbu à côté de petits enfants; il n'en est pas moins avide de s'instruire ; ses yeux suivent attentivement les tableaux muraux. Il est évident que ce n'est que par une grande patience, fruit de leur haute piété, et grâce à un don tout spécial d'éducation, que ces dames peuvent arriver à des résultats pareils et tenir tout ce monde aussi bien en main. J'ai entendu là des cantiques qui, par leur justesse et l'entrain avec lesquels ils étaient chantés, n'auraient été déplacés dans aucune école du dimanche européenne.



SORTIE DE L'ÉCOLE À KAZOUNGOULA, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

28 juin. — Pendant plusieurs jours, tout est animation et travail au campement, en vue de la continuation du voyage. Celui-ci, suivant les contrées à traverser, va se faire d'une manière fort différente. Nous avons vingt-cinq ânes de bât avec nous, et l'excédent du matériel devra être transporté à dos d'homme, en lots qui n'excèdent pas cinquante livres ; il faut donc calculer, diviser et peser. Puis nous devons nous munir de provisions nécessaires pour notre personnel, qui sera augmenté.

Dimanche 30 juin. — Assisté ce matin, à l'église de la Mission, au service fait pour les indigènes par M. Jalla. J'ai été frappé de la tranquillité et de l'attention soutenue de cet auditoire d'environ deux cent cinquante hommes, femmes et enfants, ainsi que de la manière dont les cantiques sont bien chantés. L'histoire de la station missionnaire, intimement liée à la naissance du village de Kazoungoula, est remarquable. En 1889, M. et Mme Louis Jalla (qui avaient déjà travaillé depuis plusieurs années à Séshéké, quelques lieues en amont) vinrent fonder cette station, aujourd'hui si florissante. L'emplacement où elle se trouve n'était alors qu'un champ de maïs. C'est en 1892 que le roi Lewanika a ordonné à l'un de ses chefs, Makoumba, de commencer l'établissement d'un village à côté de la station missionnaire. Les huttes rondes en chaume s'ajoutent aux huttes ; elle compte aujourd'hui une population approximative de six cents âmes (sur lesquelles cent quinze hommes et femmes ont déjà déclaré vouloir renoncer aux pratiques du paganisme). Selon toute probabilité, elle aura d'ici à peu de temps un millier d'habitants. Après Léalouyi, la capitale, elle est considérée comme le centre le plus important du royaume, celui d'où viennent les nouvelles ; Kazoungoula est aussi la clef du territoire des ba-Rotsi.



ITINÉRAIRE DE M. ALFRED BERTRAND.

Mme Jalla a dans sa maison, entièrement construite, ainsi que l'église, par son mari, dix jeunes filles indigènes qu'elle forme de manière à en faire pour l'avenir des mères de famille qui soient capables d'élever leurs enfants et d'avoir un intérieur Il en est de même, paraît-il, dans les autres stations.

Lundi 1er juillet. — Nous avons eu le plaisir de recevoir aujourd'hui pour le lunch, à notre campement, M. et Mme Louis Jalla, Mlle Kiener et le Rev. Buckenham (ce dernier, missionnaire dans le pays des

ma-Shoukouloumboué) [1]. Le lunch, de l'invention de Reid, a été déclaré excellent, c'est un repas d'adieux. Le menu se compose d'un ragoût d'antilope, relevé par des carottes et des fèves conservées, de pommes séchées en marmelade et d'un prétendu pudding au riz; les crus généreux, d'usage en pareille occasion, sont remplacés par l'eau relativement fraîche du Zambèze, ainsi que par du thé et du café.

Nos préparatifs de départ sont terminés; il faut se remettre en route.

Il nous sera difficile d'oublier ces quelques jours passés à Kazoungoula, près de la station missionnaire, son aspect gracieux, l'excellent accueil reçu et la bonne atmosphère respirée. Une véritable oasis dans le désert! Nous partons demain, direction Nord, à destination de la rivière Machilé (Machili), dont nous voulons atteindre la source. Notre personnel se compose de vingt-cinq hommes; nous le renforcerons à mesure que nous avancerons. Nous avons en outre vingt-cinq ânes de bât, six chiens et quatre chevaux de selle; selon toutes probabilités, ces derniers devront être sacrifiés.



UN MARCHÉ AU PAYS DES BA-ROTSI. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le capitaine Gibbons, pour une exploration différente de la nôtre, se dirige à l'Ouest en remontant le cours du Zambèze. Nous espérons nous rencontrer plus tard.

2 juillet. — A deux heures de l'après-midi, dernière inspection passée avant le départ de Kazoungoula. Les porteurs prennent leurs charges, les ânes sont bâtés, nous montons à cheval, et la caravane serpente bientôt dans la plaine.

3 juillet. — Sur pied avant le soleil, nous levons le camp immédiatement. Deux chevaux se sont égarés pendant la nuit; Pirie et moi nous attendrons le retour des hommes envoyés sur leurs traces. Après ce retard nous passons près du village de Mombava, composé de quelques huttes; nous en voyons de loin les habitants. Grande chaleur; nous campons près de la rivière Ntengué (Intangwi).

4 à 5 juillet. — Après avoir expérimenté les mêmes difficultés que les jours précédents, nous passons la nuit sur les bords de la rivière Nguézi (Umgwezi). Le lendemain, levés de nuit, nous partons de bonne heure; nous voulons atteindre aujourd'hui la rivière Kasaia; nous traversons alternativement grandes plaines et espaces boisés, d'où surgissent quelques superbes baobabs. Nous arrivons à destination dans le courant de l'après-midi, le dernier des hommes à 7 heures du soir, et décidons de faire là une halte de deux jours.

6 juillet. — Nous tuons un zèbre, un gnou, et pour ma part j'ajoute à notre garde-manger deux *reedbuck (Cervicapra arundinacea)*, antilopes aux formes élégantes, dont la chair est excellente. Toutes les mains disponibles sont activement occupées à préparer du *beltong* et à confectionner des lanières. Nous sommes dans la patrie des lions; d'après ce que l'on nous dit, il y a dans les environs une lionne avec lionceaux qui jouit d'une mauvaise réputation; un nègre, la veille de notre arrivée, a failli être sa victime.

7 à 8 juillet. — Dimanche, jour de repos. Les chiens n'ont pas eu un instant de tranquillité la nuit dernière; les chevaux et les ânes, renfermés dans leur enceinte de branchages habituelle, soit le *kraal*, ont manifesté une grande inquiétude; preuve que les fauves rôdaient autour de notre campement. Le lendemain, après une nuit aussi agitée que la précédente, nous faisons, aux premières heures du jour, transporter à dos d'hommes les charges des ânes, sur la rive droite de la rivière Kasaia, dont les berges sont assez escarpées; à cette époque, il est facile de la traverser à gué.

9 juillet. — Nous campons sur la rive droite de la rivière Machilé, affluent du Zambèze, dont nous avons projeté, comme nous l'avons dit, de remonter le cours jusqu'à sa source. Cette rivière n'est que pointillée sur les meilleures cartes géographiques; nous sommes donc en région non explorée.

Nos hommes font des lanières avec le cuir du gros gibier tué récemment. Pour suppléer à l'opération du

1. Le Rev. Buckenham est mort à Kazoungoula, le 11 juillet 1896.

tannage, ils procèdent ainsi : après avoir découpé, sur le corps de l'animal des bandes de quelques centimètres de largeur et aussi longues que possible, ils font passer cette lanière par-dessus une branche d'arbre élevé, puis ils relient les deux extrémités avec une pierre surmontée d'une traverse de bois. Tout en chantant et par le moyen de ladite traverse, ils tordent ces lanières autant que faire se peut. Ils les laissent se détendre d'elles-mêmes et recommencent l'opération jusqu'à ce que le cuir arrive au degré de flexibilité voulu.

A l'endroit où nous sommes, la rivière Machilé peut avoir, à en juger par ses berges, entre 250 à 300 mètres de largeur ; son volume d'eau, actuellement très faible, doit être considérable pendant la saison des pluies.

Jusqu'à maintenant, nous avons eu en vue des animaux sauvages isolés, ou par petits groupes. Ensuite, et pendant quelques jours, nous traversons une zone où, magnifique spectacle, nous rencontrons par centaines gnous et zèbres. Ces deux espèces d'animaux semblent avoir une prédilection marquée l'une pour l'autre et sont fréquemment en compagnie. Rien de plus intéressant que d'observer, prise sur le vif, leur manière d'être. Les zèbres m'ont semblé faire le service de garde avec beaucoup de sagacité ; dès qu'ils aperçoivent quelque chose d'insolite, ou au moindre bruit, ils se placent en terrain ouvert comme de véritables sentinelles.

En remontant cette portion de la Machilé, la vue du terrain fait penser qu'une bonne partie du pays contigu à la rivière doit être plus ou moins envahie par les eaux, pendant la saison des pluies.

12 juillet. — Après nous être remis en route et au moment de faire une nouvelle halte, nos hommes tuent à quelques pas de la tente un serpent venimeux paraît-il, de $2^{m},40$ de long. Ils nous apportent des poissons ainsi que des tortues d'eau. Nous avons établi notre campement sur une éminence de terrain entourée de palmiers nains ; cet emplacement doit être une île pendant les pluies. Nous apercevons des *lechwe (Cobus leche)*, ces antilopes aux longs pieds qui vivent volontiers dans les endroits humides. Je vois en longeant la rivière un hippopotame (nous entendons le grognement de ces animaux depuis plusieurs jours) qui disparaît ; il est remplacé à quelques minutes d'intervalle par un crocodile dont la tête hideuse seule émerge de l'onde. Ici et là de grands et graves échassiers qui n'ont pas l'air d'être gênés le moins du monde par notre présence.

16 juillet. — Nous campons au-dessus de la grande plaine, autrement dit le lit de la rivière, où, à cette époque de saison sèche, l'eau peu profonde ne fait que serpenter. Il faut pourtant s'en méfier, car des roseaux et des herbes aquatiques masquent souvent des endroits où il est facile de s'embourber.

Klass Africa, ancien chasseur d'éléphants, que nous avons engagé pour un certain temps, nous rejoint ici. Il remplira les fonctions de sous-officier auprès de nos hommes. Comme le cuisinier Jonnes, il est d'origine hottentote, un *yellow man* (homme jaune). Il est accompagné de trois serviteurs indigènes qui, chaque soir, lui construisent un *skerm* où il a toujours sa carabine à portée de la main.

Nous jouissions dans l'après-midi d'un moment de repos, lorsque soudain une paire de lions est signalée dans les environs du campement ; nous sautons sur nos rifles et les poursuivons dans la brousse épineuse. Reid a la bonne fortune d'abattre la lionne presque à bout portant ; la bête agonisante trouve encore le moyen de mordre Swat, un épagneul, le plus courageux des chiens.

17 juillet. — La victoire de la veille a été chèrement achetée. Pendant la nuit, deux de nos chevaux, celui de Reid et le mien, ont été égorgés par le compagnon de la lionne. Pauvre *Help*, si vif et si gai, je ne croyais



INDIGÈNES ASSISTANT AU PASSAGE DU NJOKO (PAGE 116). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

pas te monter hier pour la dernière fois ! Les traces du lion nous permettent de le poursuivre, mais la brousse est tellement épaisse que nous ne pouvons pas l'atteindre. Ce massacre nous est sensible. Il est probable que le fauve viendra à la tombée de la nuit se repaître de la chair de ses victimes; aussi tirons-nous au sort pour désigner celui d'entre nous trois qui devra se mettre à l'affût ; je suis désigné. Je monte sur un arbre au bord de la rivière ; mais, après plusieurs heures d'attente vaine, je dois descendre de mon poste, sans que le fauve ait paru.



DUIKER, « CEPHALOPUS MERGENS ».



WATERBUCK, « COBUS ELLIPSIPRYMNUS ».

18 juillet. — Cette nuit, hyènes ou chacals ont fait rage, et nous avons été réveillés plusieurs fois. Ce matin, il ne reste rien du cadavre de la lionne, tout a disparu. Nous confions nos brides et selles à des indigènes qui doivent les transporter à Kazoungoula, et puis... en route ! Désormais, la marche sera notre unique ressource ; il ne nous reste plus qu'un cheval.

19 juillet. — Nous sommes obligés d'abréger les souffrances du dernier cheval ; il n'y a plus d'espoir pour le pauvre « Tomy », qui a été piqué par la *tsé-tsé*, cette mouche meurtrière. Elle provoque, à échéance plus ou moins longue, la mort de presque tous les animaux domestiques. Chevaux et bœufs, une fois piqués, meurent rapidement, tandis que les ânes peuvent vivre encore pendant des mois. Fait vraiment curieux, cet insecte se trouve surtout dans les parages fréquentés par les buffles ; le gibier ne semble pas être affecté par sa piqûre.



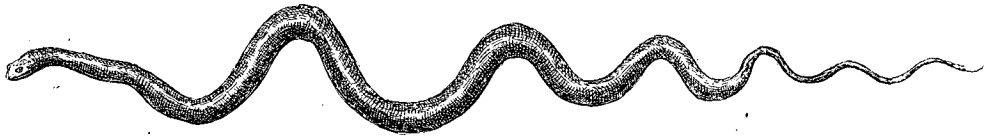
LIVINGSTONE'S ELAND, « OREAS CANNA ».

ANTILOPES. — DESSINS DE VAN MUYDEN, D'APRÈS LES SPÉCIMENS RAPPORTÉS PAR L'AUTEUR.

20 juillet. — Le paysage change continuellement d'aspect. A l'endroit où nous nous trouvons aujourd'hui, la rivière coule au fond d'une vallée surplombée par des collines basses, dont le sommet seul est couronné d'arbres. Un coude accentué la fait remonter dans la direction Nord, et le pays, surtout sur la rive droite, ne tarde pas à s'ouvrir de nouveau ; nous distinguons dans le lointain une série d'ondulations de terrain boisé ; c'est là que j'eus encore la bonne chance de tuer un *reedbuck (Cervicapra arundinacea)*, et que Reid abattit un *oribi (Nanotragus scoparius)*, l'une des plus petites antilopes connues.

23 juillet. — Nous traversons à gué deux affluents de la Machilé qui ne sont pas indiqués sur nos cartes et que les indigènes appellent Kanimba et Kamakara. Nous passons près de quelques huttes ; elles sont en chaume et entourées, probablement par crainte des fauves, d'un haute clôture. J'observe près de là un forgeron indigène. Il confectionne ce qui semble être une hache ; une grosse pierre lui sert d'enclume, son aide attise le feu en faisant fonctionner un soufflet plus que rudimentaire. Le minerai de fer doit donc exister dans le pays. Nous avons parmi nos porteurs seulement deux ba-Rotsi (tribu régnante) ; les autres appartiennent aux peuplades soumises : ma-Totéla, ba-Toka, etc., etc. Nous avons même un ma-Shoukouloumboué (Nord-Est) ; il est privé de ses quatre incisives centrales et latérales supérieures. Suivant l'usage, un jeune homme de cette région ne pourrait pas songer à prendre femme, s'il ne procédait pas au préalable à cette opération, car, disent les ma-Shoukouloumboué (Mashikolumbwe), ces dents ressemblent à celles du zèbre.

Si, au point de vue physique, les types varient beaucoup entre eux, il n'en est pas de même de l'habillement, dont la pièce principale est un pagne retenu à la ceinture par une peau de serpent. Les plus fortunés y ajoutent une dépouille de bête sauvage ; ils se parent volontiers de colliers, boucles d'oreilles, bracelets, etc. N'oublions pas l'une des particularités, unique en son genre, de la toilette, cependant si simplifiée, des ba-Rotsi : le mouchoir de poche. Celui-ci consiste en une mince lamelle de fer finement travaillée avec manche du même métal. Le tout peut avoir $0^m,12$ à $0^m,15$ de longueur sur $0^m,3$ à $0^m,4$ de largeur. Cet objet est suspendu au cou par des fibres végétales ou animales. En cas de besoin, ils s'en servent comme d'une catapulte avec une extrême dextérité, ce qui, au feu de bivouac, j'en puis parler *de visu*, n'est réellement pas chose plaisante ! Nous voyons par là que ces



SERPENT TUÉ SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE MACHILÉ. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

sauvages ont su perfectionner le mode de se moucher, pratiqué encore en pays civilisés par certains habitants des campagnes reculées. Presque tous sont armés de longues lances plus ou moins barbelées.

24 à 26 juillet. — Sur les deux rives de la Machilé s'étendent des collines basses; elles laissent entre elles et la rivière un espace ouvert assez étendu. Le 24, campement non loin de l'embouchure de la rivière Ramaroba (Wamaroba), l'un des principaux affluents de la rive droite de la Machilé. Nous sommes sur le territoire de la tribu des ma-Nkoya, soumise par les ba-Rotsi, et nous recevons la visite d'un certain nombre d'entre eux. Ils nous vendent sorgho, miel sauvage, etc.; ils acceptent comme payement les perles de verre blanches et opaques. Ces ma-Nkoya ont un type spécial; nous sommes étonnés en particulier de leur abondante coiffure crépue et luisante, due à l'usage fréquent de l'huile de ricin, dont ils cultivent la plante près de leurs huttes. Leurs dents sont souvent limées et très pointues. Quelques-uns, chose rare pour des nègres, ont des moustaches et même de la barbe.



VILLAGE MA-TOTÉLA ET GRENIERS À GRAINS. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOG. DE L'AUTEUR.

Pour la première fois nous voyons des indigènes qui se servent de cauris (coquillages) comme ornements, ce qui montre que les métis portugais arrivent ici; les gens du pays les appellent *mombari*. Après conseil tenu, comme les ânes retardent notre marche en avant, nous décidons de les laisser à l'endroit où nous sommes sous la garde de Mokelou, un Béchuana, et de quelques hommes.

27 juillet. — Direction Nord-Est. Afin de couper un coude prononcé de la rivière Machilé, nous traversons une rangée de collines et nous nous arrêtons près d'un cours d'eau que les indigènes désignent sous le nom de Citapo (il ne faut le chercher sur aucune carte). Voici quelques huttes abandonnées, au milieu desquelles se trouve un tumulus recouvert de chaume et entouré de dépouilles de chasse. Nous présumons que c'est le tombeau d'un chef et que ces huttes lui appartenaient.

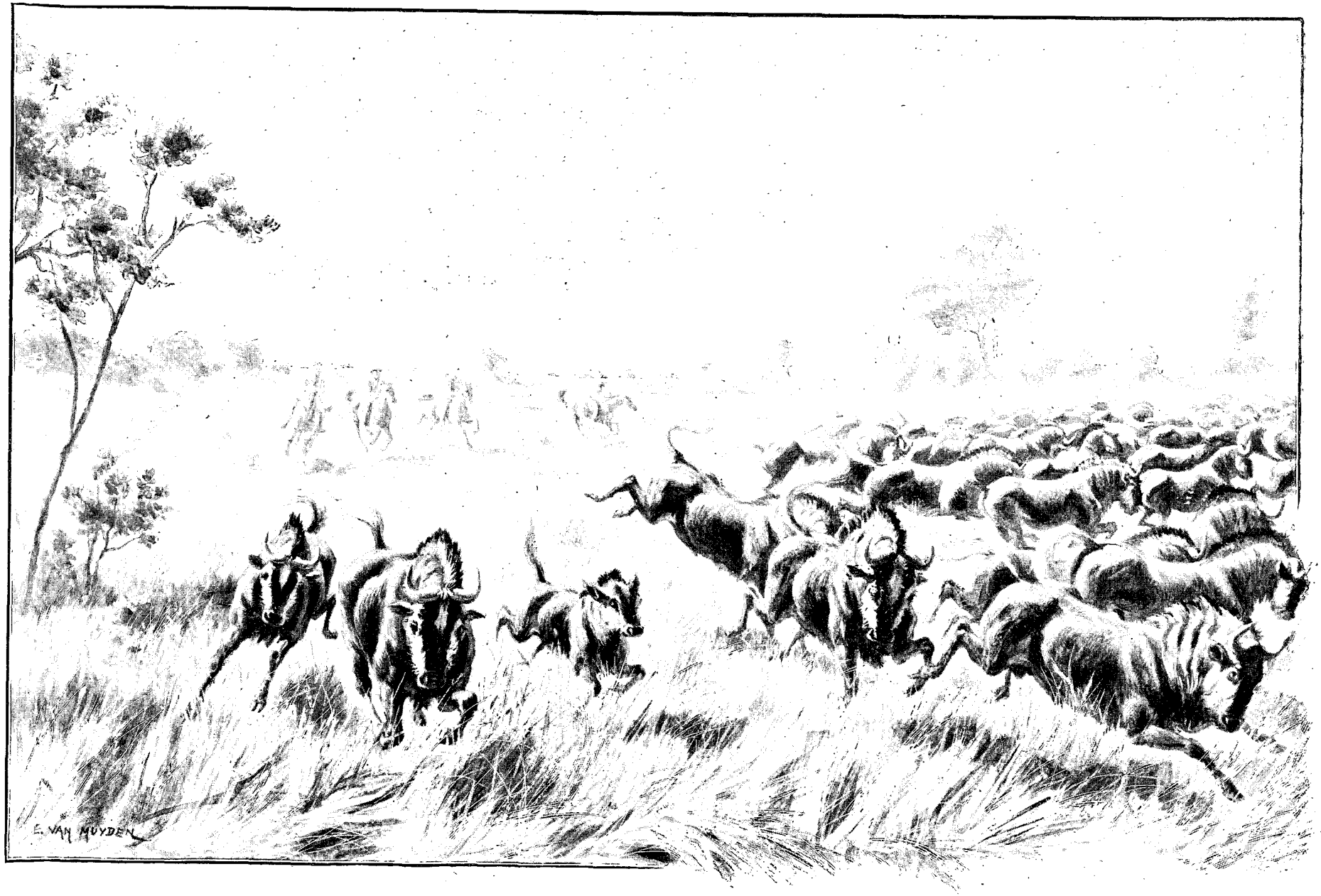
30 juillet. — Après un jour de repos, nous reprenons notre marche. Quatre ma-Nkoya s'engagent pendant quelque temps à notre service. Nous remontons un marécage (dans cette saison en partie à sec); il est entrecoupé de mares dont l'eau est souvent traîtreusement cachée par d'épais roseaux; sur la rive droite, affluent nommé Kakoma par les natifs. Puis le paysage change à son avantage : vallon aux versants boisés, courbes gracieuses, en un mot, ensemble dont les lignes ne manquent pas de grandeur, étant donné l'horizon.

31 juillet. — Froid la nuit dernière et blanche gelée. La nature du pays nous fait présager que nous approchons du but. Nous nous élevons rapidement, les ravines sur les deux rives diminuent en importance, les mares deviennent de plus en plus rares, la dépression formée par la rivière se nivelle peu à peu, jusqu'au moment où, dans le courant de la journée, nous arrivons sur un terrain entrecoupé de bouquets d'arbres où toute trace de la rivière disparaît. Nous sommes à la source proprement dite, qui est formée de deux embranchements distincts, tous deux asséchés à cette époque de l'année. L'aspect de la contrée environnante nous montre que pendant la saison des pluies la Machilé reçoit un volume d'eau considérable.

Nous touchons la ligne locale du faîte des eaux des rivières qui rejoignent le Zambèze au Sud, et de celles qui, se dirigeant au Nord-Est, se jettent dans la rivière Kafoukué (Kafukwe), qui elle-même opère sa jonction avec le Zambèze 300 ou 400 kilomètres plus à l'Est.

La position de la source de la rivière Machilé n'a été, à notre connaissance, relevée encore par aucun Européen. Nous sommes d'autant plus heureux de la réussite de notre projet que, lors de deux précédentes expéditions en Afrique, Reid a été arrêté une première fois par la désertion en masse de ses porteurs, et, la seconde fois, cloué par la fièvre, trois jours sans connaissance; il a vu la mort de bien près.

Reid, pourvu d'excellents instruments, a pris sur le parcours un grand nombre d'observations concernant



CHASSE AUX GNOUS. — DESSIN DE VAN MUYDEN.

la latitude des points importants. Il considère la tâche qu'il s'était imposée en grande partie comme terminée ; aussi, tout en chassant et accompagné de Pirie, il retournera plus ou moins directement dans les environs de Kazoungoula, où nous nous donnons rendez-vous pour plus tard.

Pour ce qui me concerne, je suis décidé à traverser le pays des ba-Rotsi, direction Nord-Ouest, jusqu'à Léalouyi (Lialui), la capitale, résidence du roi Léwanika et de M. Coillard, le missionnaire bien connu ; puis de descendre le Zambèze en canot jusqu'à Kazoungoula et de visiter aussi les stations missionnaires. Dix-neuf porteurs indigènes sont mis à ma disposition ; je prends en outre avec moi Klass Africa, le chasseur d'éléphants hottentot déjà mentionné, accompagné de ses serviteurs, ainsi que Watcher et Koudoumann, deux Béchuanas.

1er août. — Forte gelée blanche la nuit dernière et abondante rosée ce matin. Dernier repas pris ensemble et dernière poignée de main à Reid et à Pirie ; je pars à la tête de mes vingt-cinq hommes, chiffre qui, suivant les circonstances, flottera plus ou moins. Le même soir, je campe sur les bords de la rivière Kakoma, affluent de la rive droite de la Machilé. Une fois pour toutes je dirai que dorénavant, d'une manière générale, la direction suivie sera le Nord-Ouest.

Je traverse, dans la matinée, la rivière Ramaroba (Wamaroba), affluent de la rive droite de la Machilé. Actuellement elle forme un marécage qui nous donne passablement de peine et où nous enfonçons dans la boue jusqu'au genou.

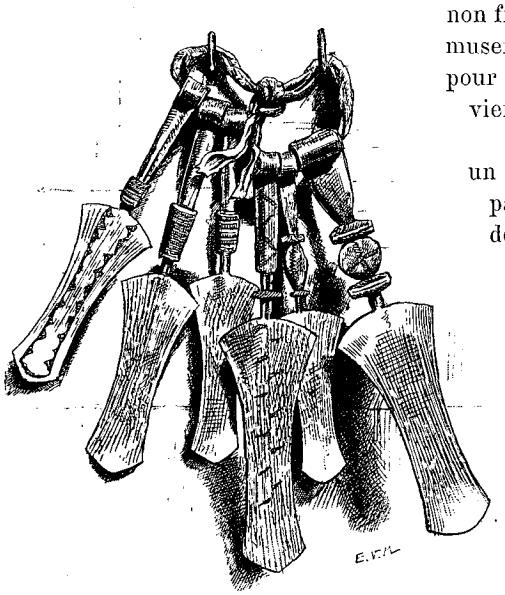
La marche de l'après-midi nous mène au vallon où devrait couler le Kamitué (Kamitwe), marécage qui n'offre pas les mêmes difficultés que celles rencontrées ce matin. Puis nous faisons la connaissance d'un autre cours d'eau, la Kamanga, qui rejoint probablement le Njoko, direction Sud-Ouest. Après avoir gravi la sixième colline de la journée, nous sommes dans le bassin hydrographique du Njoko, et, à la nuit tombante, le campement est établi sur le versant de la ravine qui sert de lit à la Mania, affluent de la rive gauche du Njoko.

3 août. — Nous suivons la Mania et nous arrivons à un rassemblement de huttes appelé Méori (ces villages sont désignés par le nom de leur chef), vue qui charme mes hommes.

Nous passons la limite qui sépare la tribu des ma-Nkoya de celle des ma-Totéla. Actuellemment, ces derniers vont encore chez leurs voisins les ma-Nkoya échanger des houes contre des esclaves ou serfs. Sept houes sont, en général, considérées comme l'équivalent d'un être humain! Le campement est établi pour le lendemain, jour de repos, sur la rive gauche du Njoko, en aval du confluent de la Mania, au milieu de superbes *motsaoli* ou *massivi*, arbres de port majestueux, au feuillage vert foncé, qui rappelle le chêne. Cet arbre porte un fruit rouge, de la forme d'un haricot aplati, fort goûté des indigènes.

4 août. — Paysage gracieux que celui offert par la vallée où coule le Njoko, entourée de collines boisées sur les flancs desquelles se détachent, comme de larges taches brunes, de nombreux villages.

Forte affluence de visiteurs qui nous offrent de la farine de sorgho et du lait caillé ; ils désignent celui-ci sous le nom de *mafi*. Il faut se passer de viande, car l'on n'apporte au campement que poulets étiques, œufs non frais et chèvres sans chair. Quelques-uns de ces indigènes peuvent rester là à muser pendant des heures ; décidément, le temps ne doit pas avoir la même valeur pour eux que pour nous. Très observateurs, grande mobilité d'expression, le rire vient facilement sur leurs lèvres.



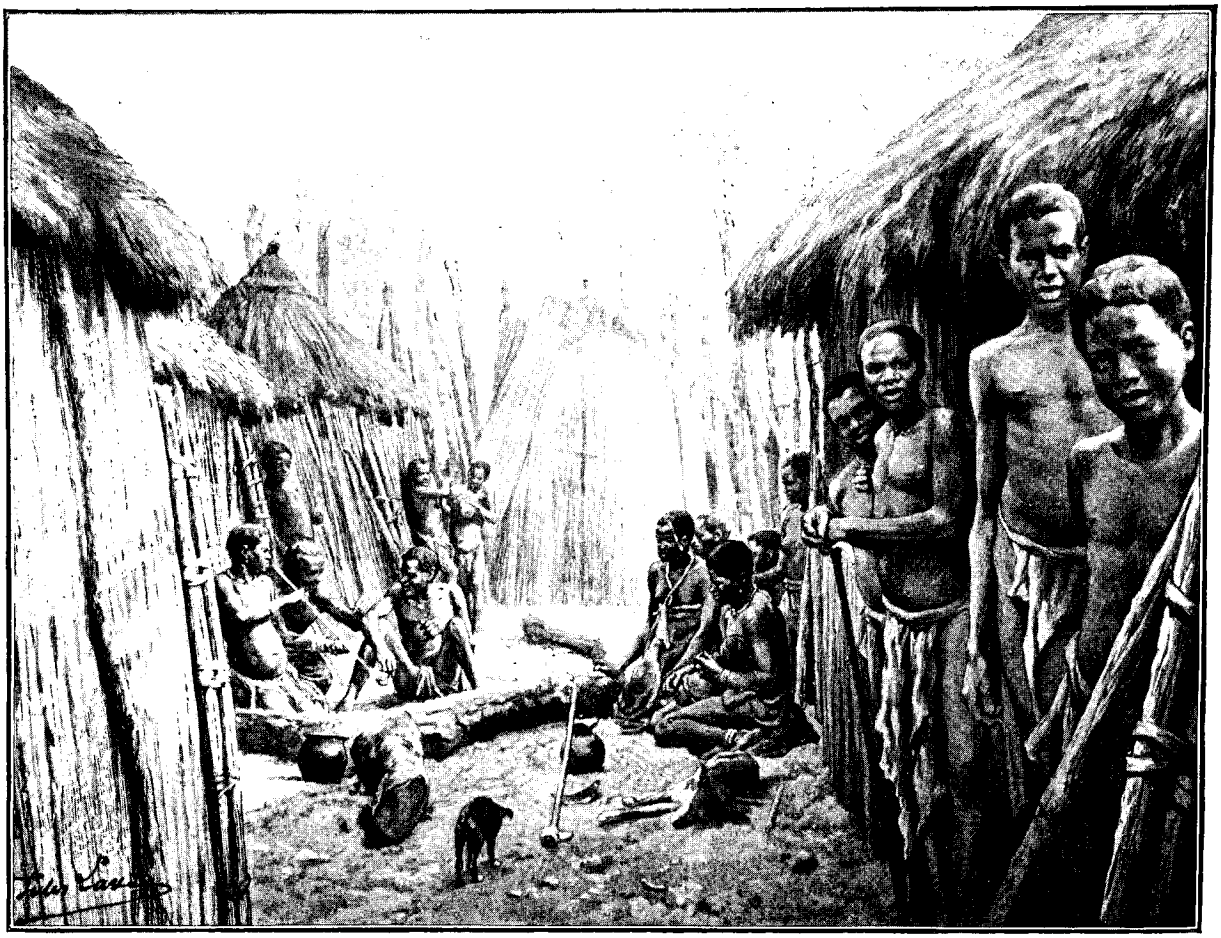
MOUCHOIRS DE POCHE DES BA-ROTSI (PAGE 113). DESSIN DE VAN MUYDEN, D'APRÈS LES COLLECTIONS DE L'AUTEUR

Voici, près de moi, des hommes dont chaque touffe de cheveux est terminée par un cône régulier de pâte brune composée d'arachides écrasées. C'est un moyen, paraît-il, de faire pousser leur chevelure ; la préparation de cette coiffure demande deux jours.

Cet après-midi, visite à la demeure du chef Siboupa. Une enceinte, formée de troncs d'arbres et haute de 2 ou 3 mètres, renferme une grande hutte centrale, entourée de onze plus petites ; elles sont rondes, construites en roseaux et recouvertes de chaume. Un tambour long et évasé est suspendu à un arbre, tout près d'un paquet de lances.

5 août. — Nous passons sur la rive droite du Njoko ; l'eau nous effleure à peine les genoux. Pendant la saison des pluies, il est navigable jusqu'au Zambèze. La population des environs vient assister à notre passage, ainsi que les deux chefs Manimboula et Maioia.

Visite à un chef nommé Souroukouroukourou, qui habite non loin de là ; en l'attendant, car il est dans la forêt, nous nous asseyons près de ses greniers à grains et voyons, suspendus à des perches, trois gros rouleaux de sorgho ingénieusement enlacés de lianes. C'est le tribut qui sera envoyé au roi Lewanika. Enfin, voici Souroukouroukourou lui-même. C'est un vieillard, et il est escorté de trois jeunes hommes ; il nous donne un guide. Dans l'après-midi, nous marchons à travers une forêt de haute futaie. Sans avoir trop à souffrir de la boue liquide, nous passons la rivière Kambona (affluent de la rive droite du Njoko) et campons sur ses bords.



INTÉRIEUR DE LA HUTTE DU CHEF SIBOUPA SUR LES BORDS DU NJOKO. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

6 août. — Nous arrivons à un ravissant petit lac d'environ un demi-kilomètre de longueur, aux eaux d'azur et entouré de verdure. Je lui donne le nom de Blue Water; c'est dans ce lac que la rivière Ikué (Ikwe), affluent de la rive droite du Njoko, doit prendre sa source. Le paysage, sauf l'absence des sapins, rappelle certains sites du Jura. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que ce lac ne figure encore sur aucune carte géographique.

Privé de viande depuis plusieurs jours, j'appréciais fort une pintade tuée hier au soir, lorsque arrive de la part du chef Souroukouroukourou, homme prévoyant, un second guide qui doit servir de compagnon de route au premier; son nom est Damousiba. Ses cheveux, entrelacés de fibres végétales, forment une infinité de petites tresses, tandis que le sommet de la tête de son camarade est modestement orné d'une touffe de plumes.

Accompagnés de ces nouvelles recrues, nous longeons une longue colline et nous rejoignons le vallon où coule la Kuemba (Kwemba), autre affluent de la rive droite du Njoko. Après avoir enfoncé dans un terrain mouvant, spongieux, avec le sentiment désagréable qu'il serait possible d'y disparaître en entier, nous pensions pouvoir franchir aisément la Kuemba; nous devons en rabattre, car l'eau approche des épaules.

7 août. — Froid la nuit dernière. A 6 h. 30, ce matin, le thermomètre marquait seulement + 2°,5 c.

Pendant la marche, deux hommes sont spécialement attachés à mon service : Picaniné, un mo-Rotsi, solide gaillard... il porte mes fusils de rechange, ma cartouchière, etc. Outre une peau de bête sauvage fixée sur ses épaules, il s'affuble d'un long chapeau pointu orné sur les côtés de deux plumes plus longues encore. Puis Sibetté, garçon déluré et intelligent, toujours gai et content, qui ne s'embarrasse ni d'une peau de bête sauvage, ni d'un chapeau; un morceau de cotonnade retenu à la ceinture par une dépouille de serpent lui suffit; ma-Shoukouloumboué de naissance, il a été tout jeune enlevé dans une razzia de son pays natal. Il a la responsabilité de mon appareil photographique, lequel, malgré toutes les péripéties endurées, est encore intact.

Ce matin, autre colline étendue à traverser qui nous mène à la vallée du Njonjo, affluent probable de la rive gauche de la rivière Loumbé (Lumbi).

Voici quelques-uns des noms donnés par les indigènes aux arbres de leurs forêts : le majestueux *motsaoli* ou *massivi*, déjà nommé, dont le bois est très dur; le *moboula;* son bois rappelle l'érable ou le charme; bon pour la menuiserie, il porte un fruit comestible à noyaux; le *motondo*, au feuillage clair; il est à fibres droites



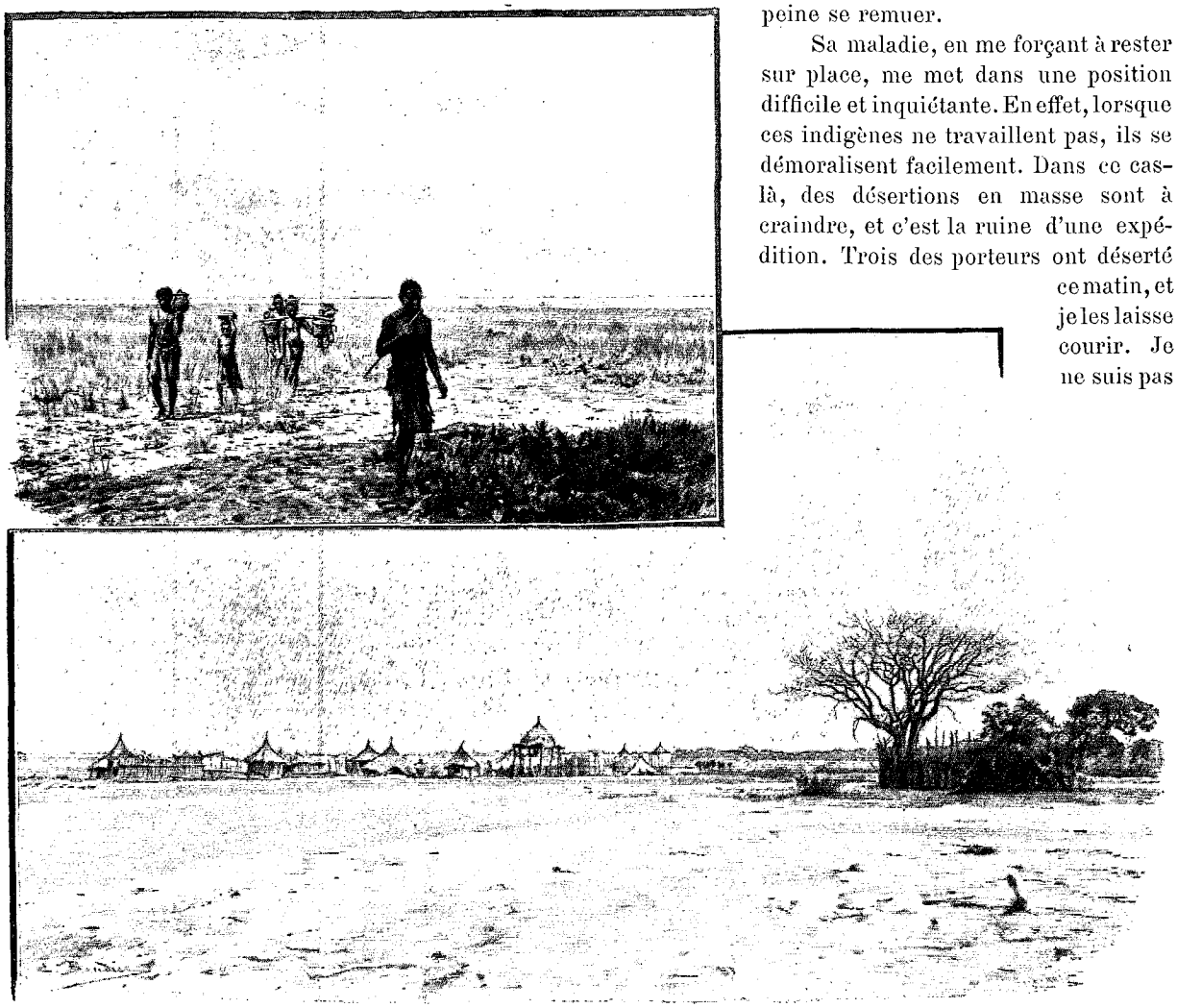
LE CHEF SOUROUKOUROUKOUROU (PAGE 116).
DESSIN DE THIRIAT,
D'APRÈS UNE PHOTO. DE L'AUTEUR.

et employé pour la fabrication des manches de houes, haches, etc. Le *mokoa*, moins beau que les précédents, ne porte pas de fruit; les indigènes s'en servent pour la fabrication des rames et ustensiles de ménage. Puis vient le *majongolo*, qui sert à confectionner des cuillers, etc.; fruits comestibles. Nombreux *moholouholou*; cet arbuste, qui a l'apparence du prunier, porte de gros fruits ronds, à écorce dure, dont les indigènes font une grande consommation dans le pays; les Européens devront s'en méfier, crainte de la dysenterie.

8 août. — La nuit dernière, des termites ont commencé à attaquer l'une des couvertures posées dans la tente. Nous traversons au milieu de la journée le marécage formé par le Masetti, non loin de son confluent avec la rivière Loumbé; cette dernière coule au milieu d'une large vallée, laquelle, à cet endroit, n'est pas aussi riante que celle du Njoko, mais dont les lignes sont plus grandes. Nous entrons au village du chef Mayoumba (Naiumbo), où il faut tenir un marché afin de me procurer de la nourriture. Nous avons vu dans ces parages la piste que suivent lesmissionnaires du Zambèze, lorsqu'ils se rendent, par voie de terre, de Kazoungoula à Léalouyi, piste que nous traverserons dorénavant à plusieurs reprises

9 août. — Il faut renoncer à la marche. Klass Africa, qui souffrait hier de la fièvre, est aujourd'hui très malade; je lui administre de fortes doses de quinine et de calomel. Il passe la journée étendu, dans un état de torpeur, semi-inconscient et pouvant à peine se remuer.

Sa maladie, en me forçant à rester sur place, me met dans une position difficile et inquiétante. En effet, lorsque ces indigènes ne travaillent pas, ils se démoralisent facilement. Dans ce cas-là, des désertions en masse sont à craindre, et c'est la ruine d'une expédition. Trois des porteurs ont déserté ce matin, et je les laisse courir. Je ne suis pas



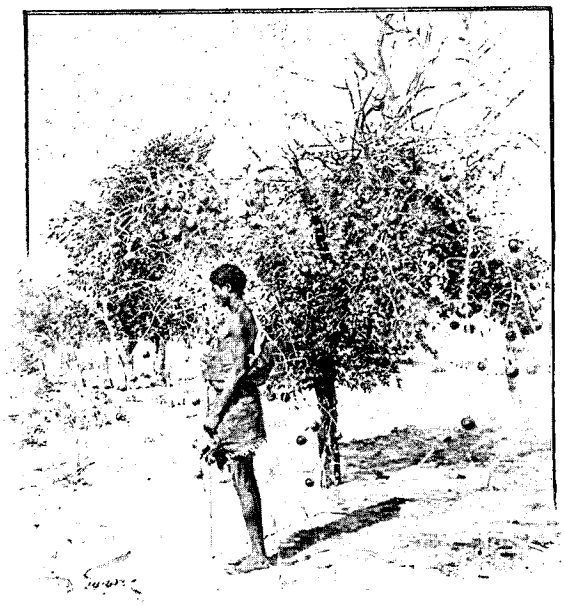
GRANDE PLAINE DU BA-ROTSI ET VILLAGE MA-TOTÉLA — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

fâché d'être débarrassé de Mabenga et de Liboué, dont j'étais loin d'être satisfait; quant au troisième, le petit Liponé, doux et tranquille, il était trop faible pour ce genre de travail. Au retour d'une chasse infructueuse, j'apprends qu'un autre des porteurs, Jacob, ainsi que les deux guides donnés par Souroukouroukourou, ont profité de cette courte absence pour déguerpir de leur côté.

10 août. — A 6 heures ce matin, le thermomètre placé sur une caisse, devant ma tente, indiquait + 1° c. Au même emplacement et exposé au soleil, il marquait hier après-midi + 42° c.

Il y a un peu de mieux dans l'état de Klass Africa; après une sérieuse conversation avec lui et puisqu'il ne veut pas entendre parler, comme je le lui ai proposé, d'aller seul au Sud avec quelques hommes, il comprend qu'il y a urgence à marcher de l'avant, car nous ne pourrons pas nous ravitailler avant deux ou trois jours. J'ai strictement le nombre d'hommes nécessaire. Tout compris, nous formons une colonne de vingt-trois hommes.

Après avoir traversé une plaine boisée, campement sous un beau *motsaoli*. Klass est de nouveau peu bien ce soir! il ne peut plus avaler de quinine, qui lui occasionne des troubles nerveux; j'essaye, suivant un conseil qui m'avait été donné avant mon départ, des frictions de sulfate de quinine en poudre sous les aisselles; je le réconforte aussi avec ce que j'ai de mieux comme nourriture.



MABONA ET L'ARBUSTE MOHOUOUHOLOU. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

11 août. — Le sulfate de quinine a produit un bon effet, et nous pouvons continuer la marche; alternatives de grandes plaines et d'espaces boisés; nous avons en vue deux lagunes et nous passons la nuit non loin de la dernière.

12 août. — Je touche à midi le bord de la rivière Motondo, où j'attends mes hommes, qui arrivent peu à peu. Deux ma-Nkoya, Gonéna et Malia, me font perdre l'après-midi; ils n'arrivent qu'après cinq heures du soir, et comme l'un d'eux portait ce qui était indispensable pour cuire, mon repas du milieu du jour n'est prêt qu'à six heures.

Puis, en marche! Le soleil est déjà bas à l'horizon, le crépuscule s'évanouit bien vite, et nous aurons juste le temps avant la nuit de passer sur la rive droite du Motondo, affluent du Louyi (Lui). Au départ, demain matin, l'eau serait trop froide. Nous foulons bientôt les herbes marécageuses, ensuite la boue et les flaques



LE LAC BLUE WATER, SOURCE PRÉSUMÉE DE LA RIVIÈRE IKUÉ (PAGE 117). DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

d'eau ; celle-ci finit par arriver à la ceinture. Le tout peut avoir sept ou huit cents mètres de largeur.

13 août. — De bonne heure nous arrivons au vallon où coule la rivière Louyi (Lui); là encore il faut renouveler connaissance avec la boue visqueuse, glissante, et traverser des mares où l'eau arrive aux genoux. Nous sommes sur le territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga), qui possèdent du gros bétail; ils travaillent aussi le fer.

14 à 15 août. — Le pays se peuple de plus en plus ; dans la matinée, nous longeons un village où, avec des perles blanches, nous avons en abondance patates séchées et manioc *(mangia)*.

16 août. — Nous aboutissons dans la matinée au vallon de Séfoula (Sefula), où coule la rivière du même nom. Nombreux villages et grande activité dans les champs. C'est M. le missionnaire Coillard qui, en apprenant aux habitants à corrigerts les eaux de ce vallon, a rendu beaucoup de terrain à la culture.

Au milieu du jour, nous arrivons à la station missionnaire de Séfoula, elle-même située au sommet du coteau et fondée en 1886 par M. Coillard. C'est là que se trouve la tombe de Mme Coillard, la fidèle et intrépide compagne de cet héroïque missionnaire. Cette station sera occupée par M. Davit, récemment arrivé d'Europe et que nous avons eu le plaisir de voir à Palapye. M. Coillard a continué sa marche en avant; il est actuellement à Léalouyi même, la capitale du royaume des ba-Rotsi et résidence du roi Lewanika. Il est secondé par M. et Mme Adolphe Jalla.

Une scierie a été établie à Séfoula pour les besoins de la mission; c'est sur cette station que M. Coillard désirerait fonder une école pour former des évangélistes indigènes, ainsi qu'une école industrielle.

Les évangélistes noirs du lé-Souto que nous rencontrons à Séfoula nous facilitent toutes choses.

17 août. — Réveil à trois heures et quart. Une heure plus tard, nous sommes en route et foulons bientôt la grande plaine qui sépare Séfoula de Léalouyi; elle est sous l'eau pendant la saison des pluies. Pour cette raison, les villages sont tous construits sur des éminences de terrain. Enfin nous apercevons la station missionnaire, dont l'église apparaît au loin comme un phare; les grandes huttes de Léalouyi (Lialui) se dessinent de plus en plus distinctement. La partie est gagnée; une dernière halte pour remettre toutes choses en ordre et nous touchons à la station missionnaire, où je reçois de M. Coillard, actuellement malade, ainsi que de M. et Mme Adolphe Jalla, un accueil qui me fait bientôt oublier les difficultés passées.

Après être arrivé à la source de la rivière Machilé, premier but que je me proposais, le second, à savoir de traverser le pays des ba-Rotsi pour aboutir à Léalouyi, la résidence du roi Lewanika, ce but-là est aussi heureusement atteint. Pour résumer cette partie de l'exploration, je dirai que cette dernière traversée peut se diviser en deux sections distinctes :

a. La contrée, à cette latitude encore inexplorée, située entre la rivière Machilé et la rivière Loumbé, se compose d'une succession de collines boisées, entrecoupées de vallées et vallons où coulent les affluents des trois rivières Machilé, Njoko et Loumbé, qui, d'une manière générale, vont elles-mêmes du Nord au Sud se jeter dans le grand fleuve.

b. Parvenus sur les bords du Loumbé, je m'étais rapproché du Zambèze (lequel, ainsi qu'il est facile de le voir sur la carte, forme une grande courbe de Kazoungoula à Léalouyi), et j'avais croisé la piste que suivent les missionnaires, lorsqu'ils se rendent par voie de terre de l'une à l'autre de ces stations.

La nature de la contrée est différente, les mouvements de terrain sont plus espacés, les rivières sont moins nombreuses. L'une des plus importantes est le Motondo, ainsi que le Louyi (Lui), dont les eaux se réunissent plus au Sud pour aboutir bientôt au fleuve. Ici et là, de grandes lagunes parsèment cette région. Quelques-unes d'entre elles communiquent, paraît-il, avec le Zambèze dans la saison des inondations; elles en reçoivent alors l'excédent.

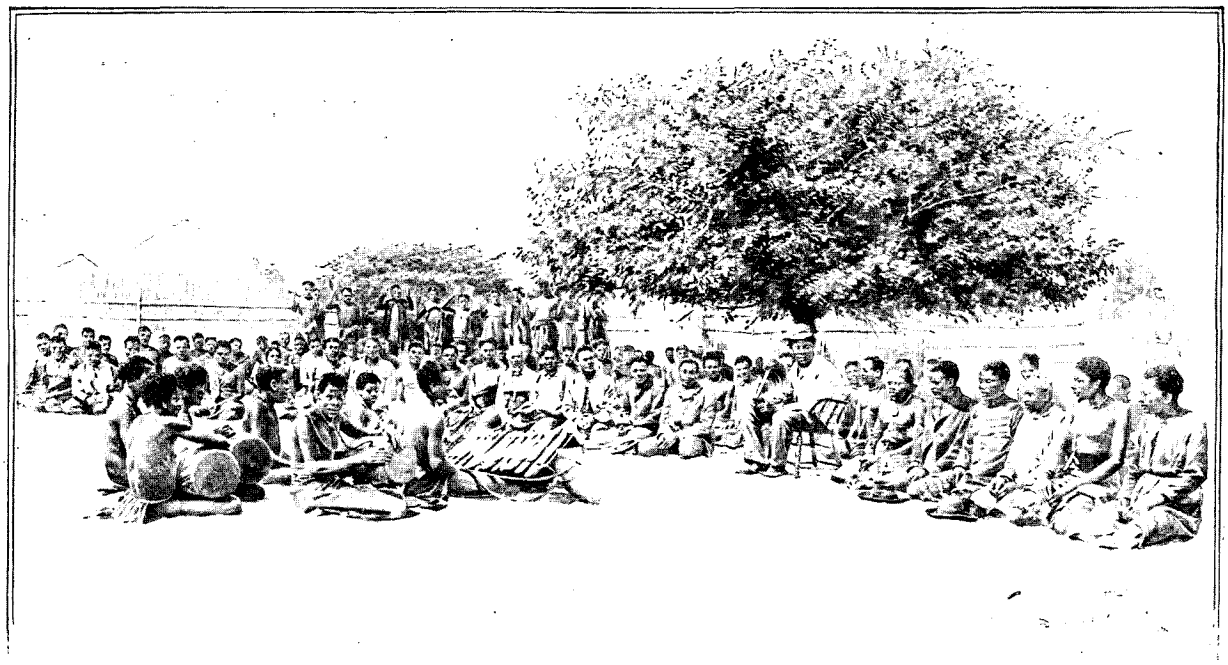
(A suivre.)

Alfred BERTRAND.



FORGERONS MA-TOTÉLA. — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE ROI LÉWANIKA RENDANT LA JUSTICE AU LÉKHOTLA (PAGE 125). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

AU PAYS DES BA-ROTSI[1]

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND.

III

A Léalouyi, capitale du roi Léwanika. — Nalolo, résidence de la reine Mokouaé. — Descente du Zambèze. — La région des rapides. Séshéké. — Retour à Kazoungoula. — Visite aux chutes du Zambèze (Victoria Falls).



LA REINE MOKOUAÉ (PAGE 124), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

Dimanche (18 août). — Je suis réveillé au son joyeux d'une cloche. Point de longues marches aujourd'hui et point de marécages. Ce matin j'assiste à l'école du dimanche, tenue à la chapelle par Mme Jalla, qui, aidée des évangélistes noirs, instruit quatre-vingt-dix à cent enfants et adultes ; beaucoup de discipline et d'attention. Plus tard, M. Adolphe Jalla fait le service proprement dit, et, quoiqu'il n'ait pas encore accompli le pas décisif, le roi Léwanika prend place à la droite de l'estrade... Quel contraste ! C'est lui qui, il y a peu d'années encore, autorisait dans une seule journée l'égorgement de sept de ses chefs ! Trois cent cinquante à quatre cents personnes composent l'auditoire, y compris le premier ministre et plusieurs des dignitaires du royaume. A sa sortie du temple, selon l'usage du pays, les sujets du roi s'accroupissent et frappent lentement des mains. Le roi est aussi présent au culte de l'après-midi.

19 août. — Aujourd'hui lundi, accompagné de M. Ad. Jalla, qui veut bien m'introduire, je me rends à Léalouyi pour remettre au roi les cadeaux que je suis chargé de lui offrir au nom de l'expédition et qui, selon l'étiquette, doivent être présentés lors de la première visite. Ils consistent en un mousqueton de cavalerie dernier modèle (Mannlicher) avec cartouches ; des couvertures, des mouchoirs de couleur, des objets d'habillement, etc. Nous suivons la grande chaussée conçue par M. Coillard ; elle est partagée par un pont de bois au-dessous duquel passe le canal ; elle relie la station missionnaire à la capitale ; cette chaussée seule permet une communication suivie avec Léalouyi, lors de la saison des inondations (*mounda*), époque à laquelle il faut traverser en canot la plaine qui se trouve sous l'eau. Nous laissons sur notre droite un groupe de huttes, les greniers du roi. Nous approchons et traversons la place publique, parsemée d'arbres à caoutchouc. Le roi y rend la justice lui-même ; nous sommes à l'entrée de

1. *Suite. Voyez p.* 97 *et* 109.

la résidence, entourée d'une haute palissade en roseaux ; elle est située au milieu de Léalouyi et séparée des huttes des chefs et des sujets par une large allée circulaire.

Une ouverture étroite, pratiquée dans le rideau de roseaux, nous mène à une cour intérieure située au centre. Voici la demeure de Léwanika ; contrairement aux usages du pays, elle est rectangulaire ; les murs consistent en un mélange de terre et de bouse de vache ; cette dernière tient lieu de chaux. Dix-huit piliers de bois soutiennent un toit de chaume qui forme un auvent. Vis-à-vis et de l'autre côté de la cour, le *hachandi* (chambre privée du roi). Autour de la maison royale proprement dite, le harem, grandes huttes rondes, hautes d'une dizaine de mètres et admirablement construites ; quoique comprises dans l'enceinte de la résidence, chacune est entourée d'une palissade élevée ; beaucoup de propreté.



LE ROI LÉWANIKA AUTREFOIS,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

Le roi est polygame ; cet état de choses ne lui a pas permis jusqu'à maintenant de se convertir au christianisme, quoiqu'il le protège dans son pays et qu'il fréquente assidûment le culte.

Au point de vue politique, chacune de ses femmes représente un groupe de serfs ou une tribu.

Nous sommes reçus par Léwanika dans un hall couvert et tapissé de nattes ; il nous fait asseoir à ses côtés. Homme dans la force de l'âge, grand et corpulent ; sa figure est rasée, sauf une petite barbe noire. Il est vêtu pour la circonstance d'un habillement quadrillé ; il tient à la main, en guise de chasse-mouches, une queue de gnou ornée de perles de verre. Grande mobilité d'expression. Les cadeaux sont disposés devant lui ; puis, toujours par l'obligeant intermédiaire de M. Ad. Jalla, je le remercie, au nom de l'expédition, de nous avoir laissé pénétrer sur son territoire. Il me pose des questions sur l'itinéraire parcouru et me dit qu'il est disposé à me donner, au point de vue géographique, des indications sur son pays. Léwanika donne libre accès dans sa résidence à M. Coillard, ainsi qu'à M. et à Mme Ad. Jalla. J'ai le privilège d'accompagner ces derniers dans la tournée missionnaire qu'ils font régulièrement à Léalouyi. Nous entrons dans la demeure de plusieurs des femmes du roi, en particulier dans celle de la reine Longa, qui nous reçoit, accroupie sur ses nattes, dans un pavillon très bas. Elle est drapée de cotonnades aux couleurs voyantes ; ses bras sont ornés de superbes bracelets d'ivoire. Ses servantes (ou plutôt serves, elles sont loin d'être libres) travaillent aux fourrures de leur maîtresse, près de la grande hutte. Longa veut bien elle-même nous faire les honneurs de son habitation. Toutes les huttes du harem se ressemblent : au centre la chambre principale, couverte de nattes ; elle est haute de plus de cinq mètres et entourée d'un corridor circulaire.



LE ROI LÉWANIKA AUJOURD'HUI,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

Autre visite à Katoka, sœur cadette du roi ; son mari occupe le troisième rang dans le royaume. Parmi ses suivantes, Mme Jalla trouve l'une de ses jeunes élèves fort occupée à un ouvrage de couture... contraste avec son costume pittoresque.

Puis nous entrons dans un autre intérieur, chez la princesse Mokena ; ses yeux sont entourés de grands cercles noirs faits artificiellement, ils se détachent sur le brun très foncé de la peau ; une raie noire aussi traverse le front et partage le nez en deux parties égales.

En revenant à la station missionnaire, nous rencontrons sur la chaussée l'un des rameurs de la barque royale ; il est coiffé d'un couvre-chef rouge. L'honneur de faire glisser le roi sur les ondes n'est pas sans inconvénients. Si la promenade est trop longue et qu'un batelier montre des signes d'épuisement, car ils doivent ramer très vite, il est jeté à l'eau et recueilli par un canot qui suit à cet effet.

21 août. — Le roi m'envoie un bœuf gras ; c'est un beau présent. Katoka me fait aussi parvenir une grande

jarre de maïs. J'ai le privilège d'avoir presque chaque jour des entretiens fort intéressants avec M. Coillard, quoiqu'il soit très souffrant et qu'il ne puisse pas quitter sa hutte.

22 août. — Léwanika n'a pas tardé à indiquer un après-midi où il consentirait à me donner les renseignements demandés. Malgré ses occupations de chaque instant, M. Ad. Jalla, avec son obligeance habituelle, veut bien m'accompagner et me servir encore d'interprète. Nous trouvons le roi dans le *hachandi* dont le local est construit d'après l'ancien modèle des habitations des ba-Rotsi, très usité avant que les ma-Kololo aient envahi le pays ; les ba-Rotsi, conservateurs, continuent à construire des demeures de ce genre-là. Cette construction peut être comparée à une coque de bateau renversée, qui serait coupée au-dessous des bastingages. Sauf les soubassements, les parois du *hachandi* royal sont faites en roseaux ; pour les consolider on emploie aussi des roseaux noirs et blancs tressés en gros faisceaux; un auvent supporté par des piliers de bois en fait le tour. Deux petites portes basses, parallèles, y donnent accès. Léwanika nous fait asseoir à sa droite et à sa gauche ; le long de la paroi principale, plusieurs dignitaires sont accroupis sur des nattes, en particulier *gambéla* Séopi, le premier ministre, personnage replet dont la tête grisonnante est recouverte d'un bonnet de couleur. Les cartes sont déposées devant Léwanika; la boussole l'intéresse. Après plusieurs questions, le roi me confirme ce qu'il avait déjà dit auparavant, c'est que, à sa connaissance, le pays que j'ai suivi entre les rivières Machilé et Loumbé n'a pas encore été exploré à cette latitude.



MADAME ADOLPHE JALLA ET SES ÉLÈVES A LEALOUYI. — DESSIN D'OULEVAY.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Nous sommes au commencement du *mboumbi* (saison chaude); novembre est le mois le plus chaud de l'année; à cette époque, le thermomètre a enregistré, paraît-il, jusqu'à + 48° C. à l'ombre. Les nuits sont fraîches, et la différence moyenne entre le jour et la nuit est d'environ 20° C.

Une autre fois, j'assiste à la chapelle au service du soir pour les catéchumènes, présidé par M. Jalla. Parmi les assistants se trouve la jeune ex-reine Nolianga, qui vient volontairement de quitter le harem, afin d'embrasser la foi chrétienne; elle perd de ce chef la plupart de ses serfs et autres avantages matériels.

Les catéchumènes indigènes se sont divisé Léalouyi en deux parties, où ils vont régulièrement évangéliser, pénétrant, malgré les mauvais traitements, dans les milieux les plus hostiles.

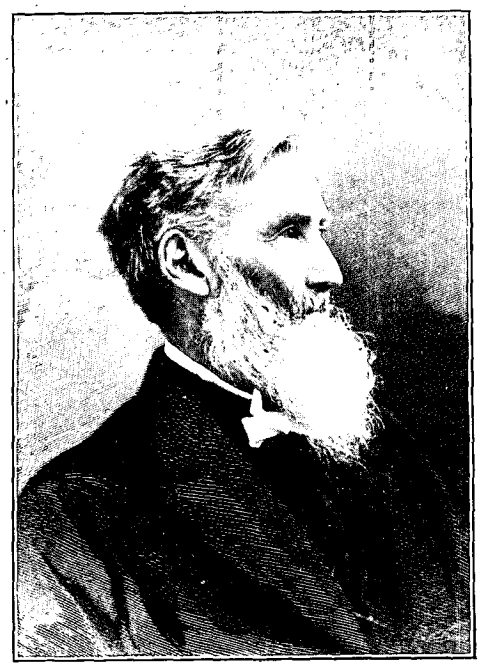
Que de progrès déjà accomplis (il faudrait des pages pour les citer), grâce à l'influence bienfaisante du christianisme, qui, peu à peu, pénètre et modifie toutes choses! M. le missionnaire Coillard, ce courageux champion de la bonne cause, a ouvert le pays, il y a une dizaine d'années, et c'est lui qui a fondé, en 1892, cette station aux portes de Léalouyi, forteresse du paganisme dans cette partie de l'Afrique. Il est admirablement secondé par ses collaborateurs.

L'infanticide, qui se pratiquait alors ouvertement à la capitale, se cache aujourd'hui. De deux jumeaux, l'un était mis à mort; il en était de même des enfants de faible constitution, etc. M. Coillard est aussi parvenu à supprimer le supplice terrible de l'eau bouillante. Un malheureux accusé d'avoir jeté un mauvais sort à l'un de ses semblables devait tremper ses mains dans de l'eau en ébullition. Une fois échaudées, il était placé de force sur un chevalet, et un violent poison lui était administré; puis, après d'horribles souffrances, il était brûlé vif au milieu des imprécations de la foule qui l'entourait.

Le roi Léwanika était très superstitieux. A l'endroit où se trouvait le temple dans lequel il consultait les oracles, existe maintenant un atelier où il travaille lui-même de ses mains. A son arrivée, M. Coillard a encore vu des lianes tendues depuis la résidence royale jusqu'au dehors de Léalouyi, dans le but d'arrêter les mauvais esprits.

Lorsque mon séjour sera terminé, je descendrai le Zambèze en canot jusqu'à Kazoungoula, voyage dont j'entends dire des merveilles; je visiterai aussi les stations missionnaires de Nalolo et Séshéké.

3 septembre. — Le roi Léwanika a mis à ma disposition un léger canot de chasse, monté par de vigoureux bateliers qui font voler mon embarcation. De cette manière, pour répondre à l'aimable invitation que m'ont faite M. et Mme Béguin, je puis franchir en un jour la distance qui sépare Léalouyi de Nalolo.



M. COILLARD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. BOISSONNAS, À GENÈVE.

Nalolo, station dépendant de la mission du Zambèze, a été fondée en 1894 par M. et Mme Béguin, de Neuchâtel (Suisse). Je suis confondu en pensant qu'une année à peine s'est écoulée depuis que M. Béguin dressait sa tente sur la grève du grand fleuve. Aujourd'hui, il habite une maison construite de ses mains, et, dans peu de temps, il inaugurera son église, dont la construction avance rapidement.

Un superbe drapeau fédéral orne la muraille principale de la pièce qui sert de salle à manger, et, à maintes reprises, des chants patriotiques se sont fait entendre dans cette enceinte. Combien, à des milliers de lieues de la patrie, l'on est agréablement surpris par ces mélodies connues et aimées!

Nalolo est l'un des centres les plus importants du royaume des ba-Rotsi, résidence de la reine Mokouaé, sœur aînée du roi Léwanika. Anomalie bizarre : dans cette contrée où, comme dans tous les pays non chrétiens, la femme occupe une position très dépendante et inférieure à celle de l'homme, la sœur aînée du roi a les mêmes prérogatives que son frère; les mêmes tributs lui sont payés.

Comme le veulent les usages du pays, M. Béguin m'a conduit ce matin auprès de la reine Mokouaé; nous la trouvons au *lékhotla*, où elle préside en plein air les délibérations et où elle rend la justice. Accroupie sur une natte, elle nous fait asseoir près d'elle; après les salutations, elle me fait savoir qu'elle est de cinq années plus âgée que son frère, le roi Léwanika. De même que ce dernier, son expression est très mobile. Elle est vêtue de cotonnade, et une grosse épingle d'ivoire sculpté est fixée dans ses cheveux crépus. A droite, son premier ministre et d'autres dignitaires; à gauche et à distance, des hommes réparent le filet dont on se sert aux pêches royales; il est immense. Devant la reine, ses joueurs d'instruments; elle éternue, aussitôt, suivant l'étiquette, on joue des instruments et tout le monde frappe des mains.



UNE DENT D'ÉLÉPHANT. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTO. DE L'AUTEUR.

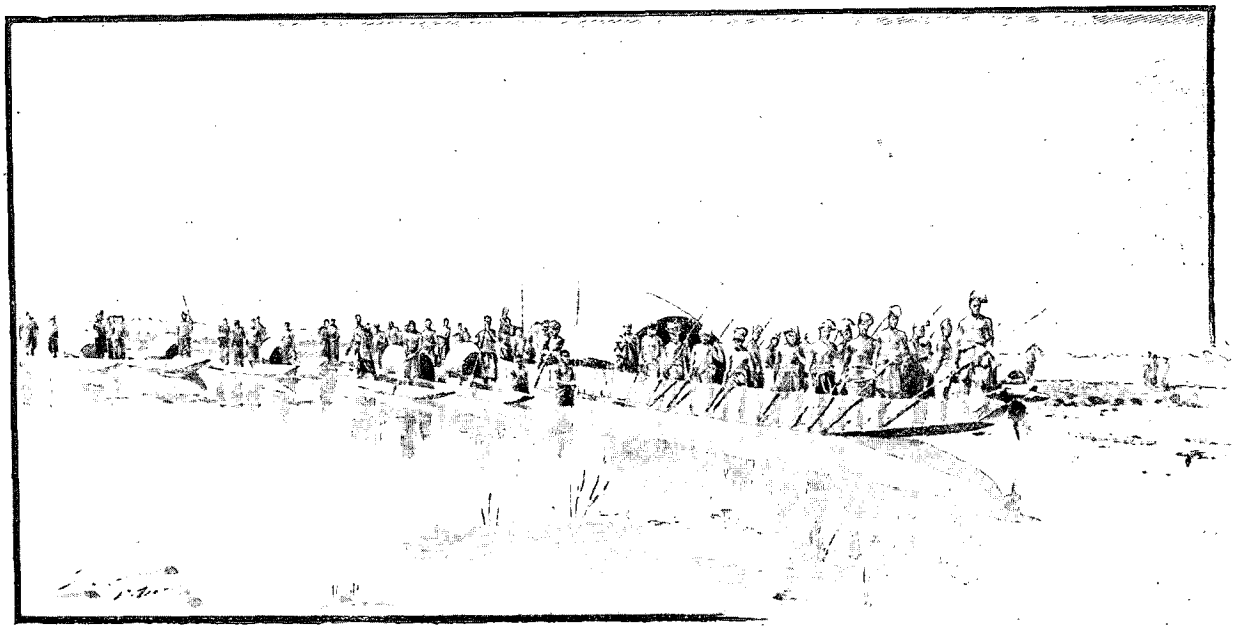
Puis nous visitons sa résidence, qui ressemble à celle de Léwanika; la salle d'honneur est couverte et tapissée de nattes de jonc. La reine, à l'occasion, ne dédaigne pas de fabriquer elle-même des nattes et de faire de la poterie; nous voyons là des fourrures splendides.

Ensuite un mélange de maïs et de lait nous est apporté, boisson légèrement acidulée. Elle nous est servie avec soin par l'une des suivantes de la reine, qui, avant de nous la présenter, enlève avec un petit bâton les moindres parcelles de grain qui pourraient s'y trouver.

Après avoir pris congé, nous visitons les greniers royaux, grands récipients en terre isolés du sol au moyen de pieux et recouverts de chaume.

En revenant, nous entrons à l'école qui dépend de la station et où une cinquantaine d'enfants, parmi lesquels les petites filles de Mokouaé, chantent des cantiques à gorge déployée.

La reine m'envoie dans la journée un présent de maïs. Le lendemain, elle vient chez M. et Mme Béguin prendre part au repas du milieu du jour. Elle a un vêtement clair; elle est, en outre, drapée dans une large pièce d'étoffe aux couleurs voyantes; autour de sa tête un turban rouge. On dit que cette reine, que je vois aujourd'hui s'agenouiller pour la prière, a tué de sa propre main, il y a quelques années, son premier ministre, dont elle n'était pas satisfaite. Elle me fait demander si, lorsque je retournerai dans mon pays, je me servirai du chariot de feu (chemin de fer) et du bateau de feu (steamer). Après le repas, la reine monte dans son canot pour se rendre compte par elle-même du travail de ses servantes qui cultivent les champs. Le mari de Mokouaé, qui est absent, porte le titre de Mokuentounga; il est l'intermédiaire entre elle et la nation.



LA BARQUE ROYALE (PAGE 122). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. COILLARD.

J'ai beaucoup joui de mon séjour à Nalolo et du bon accueil que m'ont réservé M. et Mme Béguin.

9 septembre. — J'étais de retour à Léalouyi depuis quelques jours, lorsqu'a eu lieu une conférence des missionnaires du Zambèze, à laquelle assistaient M. et Mme Adolphe Jalla, qui résident ici, M. Davit, récemment arrivé d'Europe, M. et Mme Béguin (Nalolo), M. et Mme Goy (Séshéké), M. et Mme Louis Jalla (Kazoungoula), qui n'ont pas craint d'affronter les dangers de la navigation du Zambèze pour venir, pendant quelque temps, se grouper autour de M. Coillard, afin de discuter les besoins de la mission. Celui-ci, quoique gravement malade, a pu, grâce à son énergie, faire ici et là acte de présence.

Impossible de donner un résumé de tout ce que j'ai vu et entendu d'intéressant. Mais, à ma place, je crois que chacun serait frappé, malgré les difficultés et les privations de toute espèce qui sont leur pain quotidien, du dévouement entier et complet à leur œuvre de chacun de ces missionnaires, ainsi que des résultats que cette poignée d'Européens, animés par l'esprit qui les a fait agir, ont déjà obtenus. Avant leur arrivée, cette contrée pouvait être appelée à juste titre un pays de sang. Le roi Léwanika lui-même en donnait l'exemple.

Le roi Léwanika et sa sœur aînée, la reine Mokouaé, représentent le règne de l'absolutisme le plus complet. En principe, le sol et tout ce qu'il renferme, y compris les habitants, leur appartiennent ; pas un de leurs sujets n'est libre de ses mouvements. C'est pour cela que, accompagné de M. Jalla, j'ai été rappeler à Léwanika la promesse qu'il m'a faite de me donner trois pirogues et leurs équipages pour descendre, suivant mon projet, le Zambèze jusqu'à Kazoungoula. Le roi nous reçoit très bien au *hachandi*, et il nous présente séance tenante Boumoé son neveu, tout jeune homme qui accompagnera les canots jusqu'à destination.

En revenant à la station, nous apercevons dans le lointain un groupe d'indigènes chargés de défenses d'éléphant ; ils les portent au roi ; c'est l'un de ses principaux revenus. On peut calculer qu'à Léalouyi la livre d'ivoire vaudrait de six à sept francs.

Les bateliers, qui ont reçu l'ordre d'avoir à se tenir prêts pour le départ, sont venus se présenter aujourd'hui, et nous pourrons nous embarquer demain. Il faut nourrir ces hommes ; or, comme les sauterelles dévastent la contrée, cela me serait fort difficile, sans le secours de mes hôtes, qui veulent bien me remettre deux cents livres de millet et de maïs.

11 septembre. — Accompagné de M. Jalla, je vais prendre congé de Léwanika. Il rend la justice au *lékhotla*. Accroupi sur une natte, il nous serre la main ; je le remercie de tout ce qu'il a fait pour moi pendant mon séjour dans son pays. Il me répond qu'il sera heureux d'apprendre que je suis arrivé à bon port à Kazoungoula. Il me dit, en outre, qu'il a envoyé un messager dans ses postes de bétail le long du fleuve, afin d'avertir ses bergers d'avoir à me donner du lait.

Je vais prendre congé de Katoka, sœur cadette du roi, et de son mari, Mamoiumba ; puis nous prenons, chez le vénéré M. Coillard, un dernier repas auquel le roi assiste en personne. Je dois ajouter que Léwanika a adressé à ses bateliers une allocution, où il leur a dit que celui sur lequel il recevrait un rapport fâcheux serait un homme mort ! Les embarcations sont chargées, les bateliers attendent, c'est le moment du départ... Image de la vie. Comment remercier M. Coillard, M. et Mme A. Jalla et leurs amis, qui ont été si bons pour moi ?

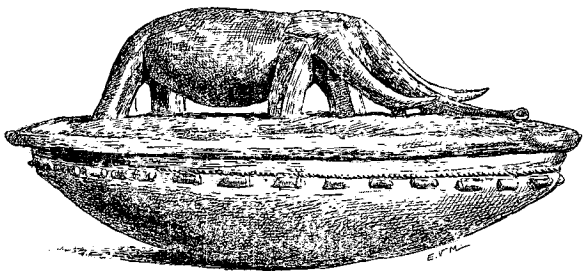
12 septembre. — La flottille est composée de six pirogues ou canots, dont trois sont à ma disposition. Outre le mien, Klass Africa et son aide Sibouzenga sont installés dans l'un, Watcher, Sibette et le chien Punch dans l'autre. Matériel et bagages sont répartis entre ces trois bateaux. Les trois autres sont envoyés par le roi Léwanika à Kazoungoula; ils renferment des peaux de girafe, des défenses d'éléphant, etc. Le jeune chef Boumoé, neveu de Léwanika, monte l'un de ces canots, puisqu'il doit accompagner la flottille.

Chaque embarcation est creusée dans un tronc d'arbre, pas un assemblage et pas un clou. Pour toutes, la construction est la même; elles varient seulement comme taille et vitesse.

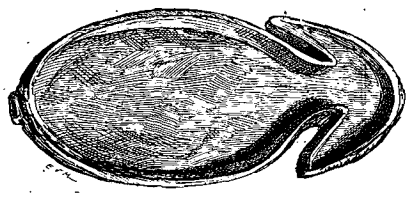
Siabousiou, le pilote de mon canot, se tient à la poupe; c'est lui qui, par le maniement de sa pagaie, doit diriger l'embarcation. Son uniforme, outre son pagne, consiste en un collier de cuir et un chapeau de paille conique. Le second en dignité se nomme Simaciko, il est à la proue; c'est lui qui, l'œil toujours aux aguets, doit éviter les écueils, les bancs de sable, et ne pas se laisser surprendre par les hippopotames; à côté de lui, trois lances. Les autres bateliers, Moukoudou et Witchimbamtcha, sont un peu en arrière du centre du bateau; ils doivent régler leurs coups de pagaie d'après ceux de l'homme de proue.



TUBANA (BOIS)
CÉDÉ PAR LE ROI LÉWANIKA.



PLAT ROYAL EN BOIS SCULPTÉ



PLAT À POISSON, EN BOIS.



COUPE EN TERRE CUITE DU CHEF BOUMOÉ, NEVEU DU ROI LÉWANIKA.

DESSINS DE VAN MUYDEN, D'APRÈS LES COLLECTIONS DE L'AUTEUR.

Nous suivons le canal Liaboa[1]; les eaux sont basses, et les bateliers, à différentes reprises, doivent sauter par-dessus bord pour se dégager des bancs de sable.

13 septembre. — Nous naviguons toujours sur le canal; un grand nombre d'oiseaux aquatiques de toutes les tailles et aux formes de bec les plus diverses, habitent ses bords. J'admire une colonie de ravissants oiseaux au plumage étincelant, où la pourpre et l'azur dominent; une quantité de trous creusés régulièrement dans la terre de la berge leur servent de nids.

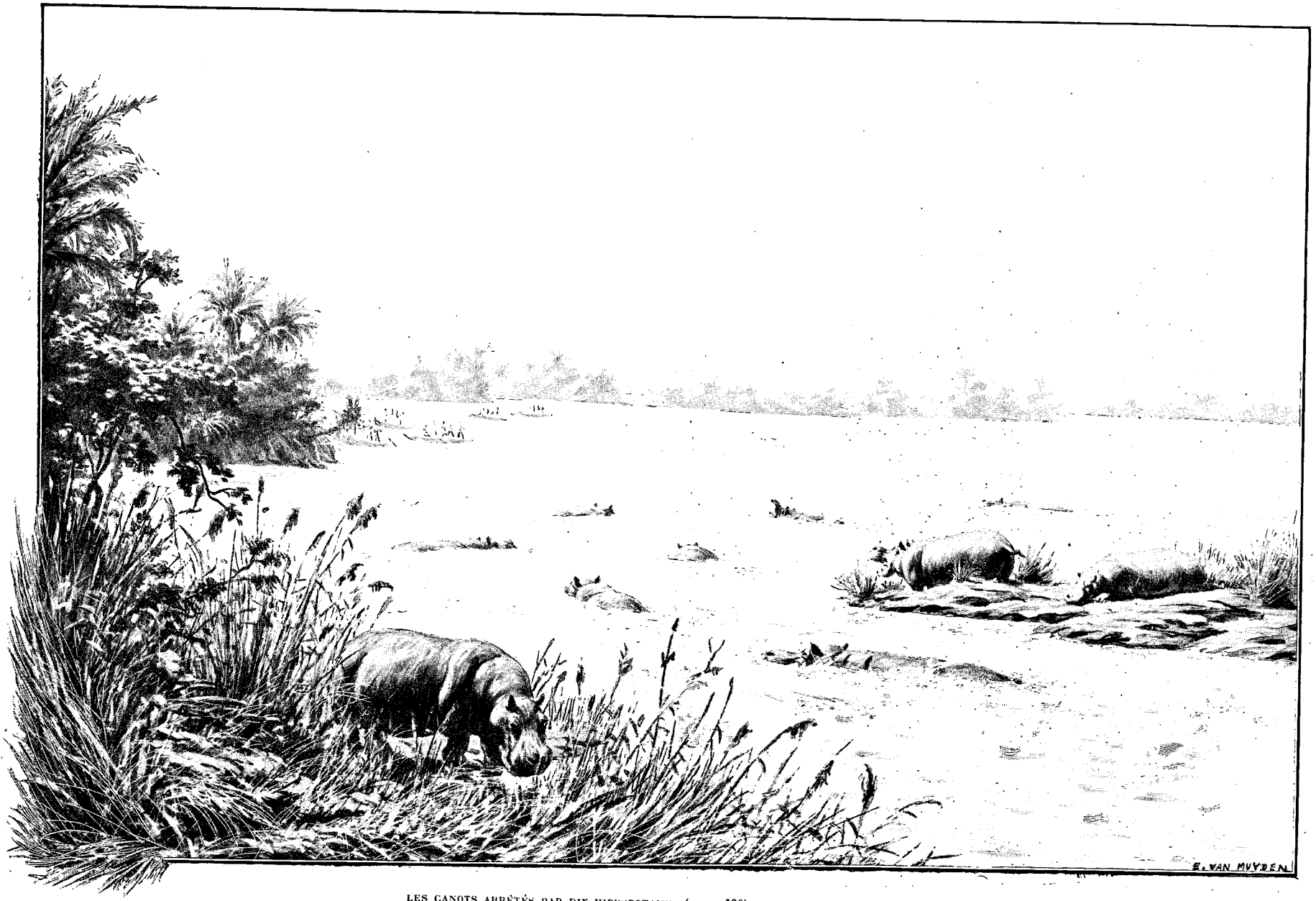
Dans le courant de la matinée, nous arrivons au Zambèze proprement dit. A l'endroit où nous sommes, le fleuve, superbe par le volume de ses eaux, coule avec lenteur et majesté; à peu de distance nous apercevons deux hippopotames. Après quelques heures nous abordons à Nalolo; nous avons une grande avance sur les autres canots, qui ne rallient que plus tard.

La reine Mokouaé m'envoie du lait frais et du lait caillé; je vais la remercier. Au retour elle me fait escorter par l'un de ses serviteurs qui me présente un bœuf. Je vais chercher un repos bien mérité dans l'une des chambres de la station missionnaire, que M. Béguin, actuellement à Léalouyi, a bien voulu mettre à ma disposition. J'allais dormir, lorsqu'une irruption de fourmis me force à déguerpir au plus vite!

14 septembre. — Ce matin, nous reprenons la navigation; la largeur du fleuve varie entre 300 et 400 mètres; berges dénudées; plusieurs villages composés de huttes rondes en chaume se confondent avec la teinte du paysage; pas un arbre. Beaucoup de bestiaux; grâce aux ordres donnés par Léwanika au chef Boumoé, j'ai du lait en abondance. Nous avons vu une vingtaine d'hippopotames; ils ne montrent en général leurs têtes monstrueuses hors de l'eau que pendant quelques minutes pour respirer bruyamment, puis ils plongent pour reparaître de nouveau. Les bateliers les craignent beaucoup; ils font de nombreux détours pour les éviter, et, si cela n'est pas possible, ils avancent très rapidement. J'ai aussi vu plusieurs crocodiles et beaucoup d'oiseaux aquatiques, en particulier un superbe vol de canards.

L'après-midi était déjà sur son déclin, lorsque nous apercevons tout à coup un canot monté par un blanc; il vient dans notre direction. C'est le capitaine Gibbons. Une bonne poignée de main; puis, malgré le soleil qui nous brûle, la théière chante bientôt sur la rive. Il me raconte qu'il s'est laissé attarder dans son itinéraire; il fait force de rames pour atteindre Léalouyi, où il doit rendre ses hommages au roi, après avoir

1. Creusé sur les ordres du roi Léwanika pour suivre l'exemple de M. Coillard qui, au prix de grandes difficultés, avait lui-même établi un canal reliant Séfoula au Zambèze.



LES CANOTS ARRÊTÉS PAR DIX HIPPOPOTAMES (PAGE 130). — DESSIN DE VAN MUYDEN.

fait un travail spécial sur ces régions; il tâchera de revenir au plus vite, afin de ne pas manquer le rendez-vous général fixé à Kazoungoula.

15 septembre. — Dimanche, jour de repos. A midi, + 38° C. dans l'intérieur de ma tente.

Lundi 16 septembre. — Nous n'avions pas fait trois heures de marche lorsque, à mon étonnement, les pirogues s'arrêtent sur la rive gauche et, sans ordre, les bateliers descendent à terre. J'en demande la raison au chef Boumoé, qui me répond que nous sommes près de Matongo, endroit où se trouve le tombeau de Monambi, le célèbre chef des ba-Rotsi; ses hommes doivent s'arrêter pour leurs dévotions, sans cela le voyage ne serait pas heureux. Ils ne vont pas jusqu'au tombeau, qui est à une certaine distance ; Boumoé se met à leur tête, et ils se rendent devant une petite hutte en roseaux située au bord du fleuve, occupée par le gardien du tombeau de Monambi, ou plutôt par son chargé de procuration. Ils s'accroupissent devant lui et commencent leurs dévotions; ils frappent des mains, jettent des cris, tout en s'inclinant profondément.

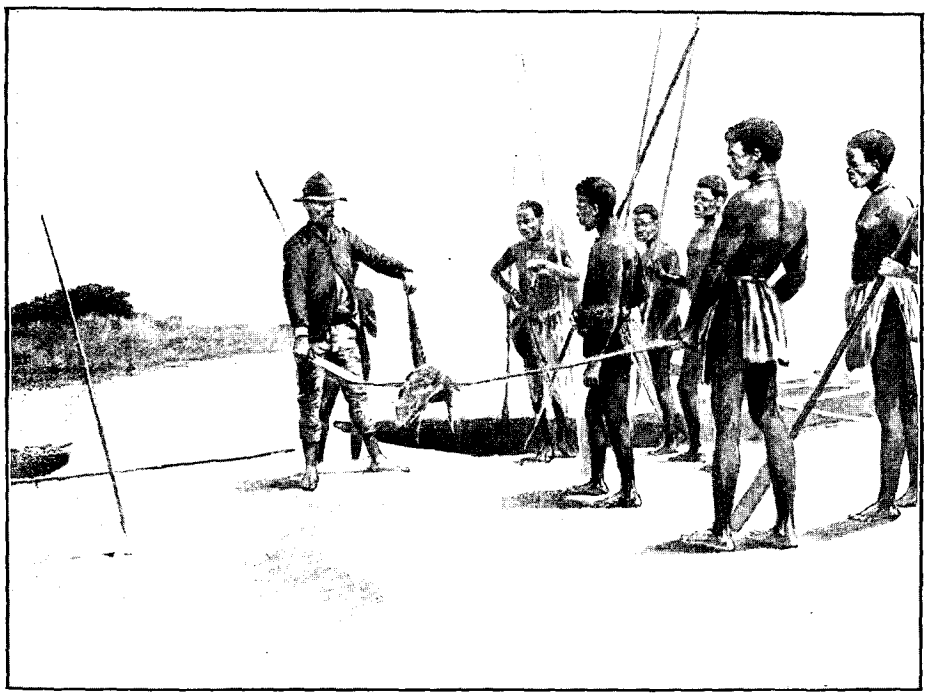
Le fleuve coule superbe; 400 à 500 mètres de largeur. Le paysage change, les rives se boisent; nous doublons la grande île Matanda, qui est habitée, et, au milieu du jour, nous faisons une halte non loin du village de Sénanga, sur la rive gauche du fleuve; groupe de cocotiers. A cet endroit, le Zambèze donne l'illusion d'un lac avec de nombreuses îles boisées.

Plus de bétail ! La mouche *tsé-tsé* reprend son empire; nous espérons donc voir bientôt des buffles, car, comme nous l'avons déjà observé, ce terrible insecte se rencontre dans les parages fréquentés par ces animaux-là; est-il nécessaire de répéter, fait bizarre, que les bêtes sauvages, ainsi que les hommes, sont réfractaires à sa piqûre, mortelle seulement pour les animaux domestiques ?

Jusqu'à Sénanga, nous étions dans la plaine du ba-Rotsi. Les rives du fleuve sont plus ou moins dénudées ; grande plaine avec nombreux villages et postes de bétail. A partir de Sénanga, nous sommes dans les gorges du ba-Rotsi. Sur les deux rives les deux chaînes de collines se resserrent; le fleuve, partagé par de nombreuses îles plus ou moins boisées, se divise en plusieurs bras; paysage pittoresque ; quelques petits rapides.

17 septembre. — Nous ne tardons pas à naviguer le long d'un véritable canal de verdure qui retombe gracieusement dans l'eau, et nous passons à gauche de la grande île boisée de Mbeta. Suivant les exigences de cette navigation fort difficile, nous serons forcés de passer souvent d'une rive à l'autre.

Au milieu du jour, nous arrivons à l'embouchure de la rivière Katengué (Limanika) ; elle prend sa source, si je ne me trompe, à la lagune Kamba, près de laquelle j'ai passé lorsque je me dirigeai vers Léalouyi. Pendant l'après-midi, nous franchissons les rapides de Mouloungou, après lesquels le fleuve s'élargit et forme un lac aux courbes gracieuses.



CAPTURE D'UN CROCODILE. — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

18 septembre. — De bonne heure, nous abordons à Séoma (rive gauche). Nous sommes à l'entrée de la région des rapides proprement dits. Pour éviter les chutes infranchissables de Ngonyé (Gonye), les canots doivent être déchargés, mis à terre et traînés à bras d'hommes sur un espace de près de 5 kilomètres ; ils sont ensuite remis à flot et chargés à nouveau. Afin d'opérer le transbordement des canots, le roi Léwanika a établi à cet endroit deux chefs, Sékomé et Mokuala. Ceux-ci font leur apparition au bout de deux heures. Chose très rare chez un indigène, Sékomé est chauve. Il m'informe que je serai obligé de rester quatre ou cinq jours à Séoma. Mais cela ne rentre absolument pas dans mes plans; j'use d'autorité, et il finit par me promettre que les canots seront tirés sur la grève dès demain.



BUFFLES EN FUITE. — DESSIN DE VAN MUYDEN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le campement est établi sous un beau *mochaba*, espèce de figuier à l'écorce claire et au bois très tendre. Il a 12 mètres de circonférence ; il est enlacé par une plante grimpante avec fleurs blanches dont la forme et le parfum rappellent le jasmin ; des palmiers nains croissent à sa base. Une fois toutes choses en ordre et l'esprit en repos, je tiens à examiner de plus près cette admirable vue.

Devant nous, le Zambèze se divise en plusieurs ramifications, au milieu desquelles se trouvent des îles. Il tourne brusquement au Sud-Est pour former les chutes de Ngonyé (Gonye), vers lesquelles nous nous dirigeons. Nous traversons l'un de ses bras en sautant de pierre en pierre, et nous arrivons à la chute elle-même. Après les énormes blocs de la rive gauche sur lesquels nous nous trouvons, le fleuve tourbillonne au milieu des rochers ; au centre, il forme un vaste entonnoir où tout est écume et bouillonnement ; sur la rive droite, chute verticale de 70 mètres de hauteur ; l'ensemble doit avoir une largeur de 200 mètres.

19 septembre. — Sékomé a tenu parole ; au jour fixé, ses hommes arrivent pour tirer les canots sur terre ferme. Les environs de Séoma sont malsains ; la fièvre y fait beaucoup de victimes.

20 septembre. — J'ai payé au chef trois *setsiba* (une brasse ou une demi-brasse de calicot blanc) pour le passage de mes canots, et tout est prêt pour le départ ; nous nous embarquons dans la matinée. Après quelques heures de navigation, nous doublons l'embouchure de la rivière Loumbé (Lumbi), qui opère sa jonction avec le Zambèze d'une manière assez tumultueuse.

21 septembre. — Le soleil se lève à l'horizon ; Klass et moi nous descendons sur la rive gauche, afin de suivre les traces d'un buffle blessé la veille ; nous rejoignons les canots après qu'ils ont passé les rapides de Kalé (Kali). Nous franchissons les rapides de Bomboé (Bumbui), les plus importants que nous ayons rencontrés sur notre route jusqu'à maintenant. Le Zambèze se retient et gronde en se brisant contre les rochers. Les bateliers se mettent eux-mêmes à l'eau et, dans les endroits les plus difficiles, ils passent les pirogues une à une, en les maintenant avec beaucoup d'adresse à l'aide de cordes, faites de feuilles de palmier, fixées à la proue et à la poupe. Peu à peu le Zambèze s'élargit (environ un demi-kilomètre), et il nous donne de nouveau l'illusion d'un lac enchanteur, aux ondes tranquilles parsemées de nombreux îlots.

Au coucher du soleil, des buffles sont signalés ; nous débarquons, Klass et moi, sur la rive droite. Nous approchons à portée d'un buffle qui est à moitié caché dans les taillis. Je fais feu ! Prompte comme l'éclair, la bête, blessée, opère un demi-tour et, tête baissée, queue en l'air, nous charge à fond de train. Klass, à quelques pas derrière moi, me crie : *Look out, the yare coming !* « Attention, ils viennent ». Trois autres buffles, que nous n'avions pas vus et qui, paraît-il, paissaient dans un repli de terrain à notre gauche, attirés par la décharge, arrivent au galop, passant à angle vif à quelques pas de moi, et entraînent avec eux la bête furieuse sur le point de m'atteindre. Pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de Celui qui tient notre vie entre ses mains !

23 septembre. — Nous reprenons nos canots ce matin de bonne heure et nous passons sur les ondes bleues du beau fleuve, entre des îles et des îlots verdoyants. Nous traversons plusieurs rapides ; les plus importants sont ceux de Loushou (Lusu), que les indigènes appellent « rapides de la mort ». Un Européen s'y est noyé, il y a quelques années. Mes hommes sont admirables d'adresse et de sang-froid ; les muscles tendus, ils évitent les récifs et les remous.

24 septembre. — Le paysage est pittoresque aux chutes de Ngamboé ; d'énormes rochers forment un barrage naturel aux eaux qui viennent s'y briser en écumant. Le fleuve, très large, est zébré d'une quantité d'îlots couverts de végétation ; ici et là des palmiers.

Avant midi, tout est terminé, et nous franchissons une succession de rapides où les hommes luttent d'adresse ; ils se servent de leurs longues rames comme de véritables balanciers. Les rapides les plus sérieux sont ceux de Manyekanga. Nous campons sur une île sablonneuse qui fait partie du groupe de Katima-Molilo.

25 septembre. — Pour éviter les grands rapides de Katima-Molilo, nous nous engageons dans un chenal où les canots restent pris sur les galets ; les hommes n'ont pas une tâche facile. Nous retrouvons l'eau profonde et nous naviguons sous des ombrages épais. Nous rencontrons bientôt huit hippopotames. La région des rapides est franchie ; le paysage est moins pittoresque, les berges se dénudent et s'abaissent ; la grande plaine s'étend sur les deux rives ; en un mot, la contrée ressemble à celle que nous avons vue en amont de Séoma.

A neuf heures, nous sommes arrêtés par une bande de dix hippopotames qui nous barrent le passage ; nous sommes obligés, Klass et moi, de descendre sur un banc de sable et de faire feu afin de nous ouvrir un chemin, ce qui ne fut pas chose facile ; ils s'inquiétaient autant de nos balles que si elles eussent été des prunes.

A trois heures nous arrivons à Séshéké. Watcher, mon cuisinier, me raconte qu'il se souvient fort bien, étant enfant, d'y avoir vu Livingstone.

26 septembre. — M. le missionnaire et Mme Goy (Vevey), dont j'ai eu le plaisir de faire récemment la connaissance à la capitale Léalouyi, où ils s'étaient rendus pour le meeting dont j'ai parlé, m'ont aimablement engagé à m'arrêter à leur station, quoiqu'ils ne dussent y revenir que dans quelques jours. J'y fus très bien reçu par l'évangéliste mo-Souto Aarone. Le pauvre Klass Africa a appris une terrible nouvelle en arrivant ici ; pendant son absence, sa femme est morte, ainsi que son beau-frère.

Séshéké a été de tout temps un centre important ; une quinzaine de chefs y ont leur résidence. La princesse de Séshéké est Akanangisa, fille de Mokouaé de Nalolo et nièce du roi Léwanika. Comme le veulent les usages, je vais me présenter à elle ainsi qu'à son mari Mokua.

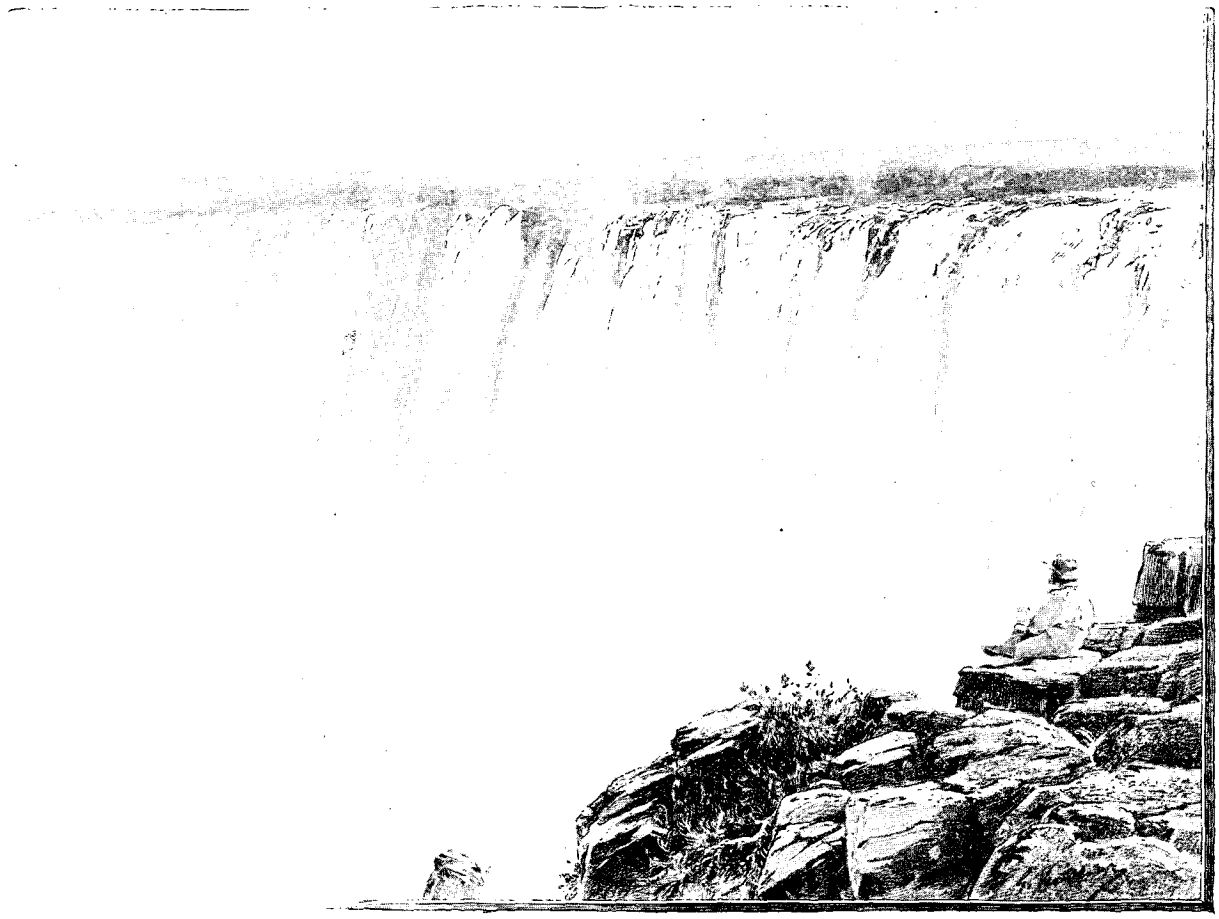
27 septembre. — Ce matin, je reçois un grand récipient de lait caillé ; Akanangisa ainsi que son mari Mokua viennent me rendre ma visite. Le temps est plutôt frais, et ils sont tous les deux enveloppés de pèlerines de fourrures splendides.

Séshéké est situé sur la berge du Zambèze, assez élevée à cet endroit. Les crocodiles y sont une véritable peste. La localité est comprise dans le territoire de la tribu soumise des ma-Soubia, qui va de Sékhosé jusqu'en amont de Kazoungoula, y compris le pays qui s'étend dans le triangle formé par le Zambèze et la rivière que



RAPIDES DE KALÉ (ZAMBÈZE) (PAGE 129). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

plusieurs cartes géographiques désignent à tort sous le nom de Chobé. Elle est appelée Kuando dans son cours supérieur, et Linyanti depuis l'ancienne capitale des ma-Kololo jusqu'à son confluent dans le Zambèze, près de Kazoungoula. M. Coillard arriva pour la première fois, en 1878, à Séshéké ; il y rencontra le voyageur portugais Serpa Pinto, alors malade de la fièvre ; il l'emmena à Leshoma, où il le soigna, et il le conduisit à Mangwato (Béchuanaland). Aussi le major Serpa Pinto a-t-il dédié à M. et à Mme Coillard, en souvenir de toutes leurs



CHUTES DE VICTORIA (VICTORIA FALLS) (PAGE 132). — DESSIN DE G. VUILLIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

bontés à son égard, l'un des volumes concernant son exploration. M. Coillard et M. Jeanmairet fondèrent la station missionnaire de Séshéké, en 1885; M. le missionnaire Goy [1], arrivé en 1889 sur terre africaine, prit quelque temps après la direction de ce poste.

28 septembre. — Au matin, nous reprenons nos canots ; Rhatô, chef influent de Séshéké, vient assister à notre départ. A onze heures, hourra ! nous arrivons à l'embouchure de la rivière Machilé, dont nous avons remonté le cours jusqu'à sa source.

29 septembre. — Les collines se sont de nouveau resserrées, et nous arrivons aux rapides de Mambova, les derniers avant d'atteindre Kazoungoula. Nous nous engageons ; soudain, mon canot, qui tenait la tête, touche de flanc un gros récif. En quelques secondes cette coquille de noix sombre et l'eau coule à flots par-dessus ses bords. Il faut opérer le sauvetage de mes effets personnels et consacrer la journée à un séchage général sur la rive voisine, qui se trouve bientôt émaillée des objets les plus disparates.

30 septembre. — Le fleuve est de nouveau calme et majestueux. Tôt dans la matinée, j'aperçois les toits de chaume de la station missionnaire de Kazoungoula ; me voici donc arrivé à l'endroit où nous sommes entrés dans le pays des ba-Rotsi et d'où nous en sortirons.

M. et Mme Louis Jalla sont encore à Léalouyi, mais j'ai le plaisir de retrouver à Kazoungoula M. et Mme Boiteux (Neuchâtel), missionnaires tout nouvellement arrivés. Nous avons fait bonne connaissance à Palapye, alors qu'eux aussi étaient en route sur le Zambèze. Ils m'installent confortablement dans leur grand chariot. J'apprends que Pirie a eu la dysenterie; il a précédé Reid de quelques jours, et il a établi son campement sur la rive droite. Je lui fais porter immédiatement un billet, afin de savoir si je puis lui être de quelque utilité. Une heure ne s'était pas écoulée, lorsque j'entends deux voix connues ; Reid a rallié ce matin le lieu de rassemblement et traversé le fleuve, accompagné de Pirie (qui va beaucoup mieux), pour me serrer la main ; elle a été chaude, cette poignée de main !

M. et Mme Boiteux nous font le plaisir de nous réunir tous les trois pour le repas du milieu du jour. Nous décidons, Reid, Pirie et moi, de partir à pied à la fin de la semaine, pour aller visiter les célèbres Chutes de

1. Le 25 mars 1896, M. Goy tombait au champ d'honneur, enlevé à l'âge de trente-trois ans par les fièvres du pays.

Victoria (Victoria Falls). De là, nous passerons par Panda-Matenga, et nous trouverons à Gazuma-Vley nos chevaux, bœufs et chariots ; nous pensons être rejoints à bref délai par le capitaine Saint-Hill Gibbons [1].

5 à 6 octobre. — Nous franchissons à pied la distance qui sépare Kazoungoula des Chutes Victoria (Victoria Falls), en suivant plus ou moins le cours du Zambèze à travers une contrée rocailleuse, souvent couverte de taillis, ondulée et coupée par des cours d'eau qui vont se jeter dans le fleuve.

Le 7 octobre au matin, nous apercevons les vapeurs qui se dégagent des chutes et nous en entendons le grondement. Pour se faire une idée des Victoria Falls, il faut se représenter le Zambèze, très large et roulant ses eaux d'une manière normale, au milieu d'îles plantées de palmiers, lorsque, soudain, sur sa route se présente une paroi de rochers plus ou moins à pic, d'un profil d'environ seize cents mètres et haute de cent à cent vingt. C'est dans ce gouffre, dont la largeur varie approximativement de quarante à quatre-vingts mètres, que le fleuve se précipite en faisant, presque à angle droit, un coude au Sud-Est. Pour admirer dans toute sa majesté cette merveille de la nature, nous nous plaçons sur l'autre rive du gouffre, par conséquent en face même des chutes. Nous marchons au milieu de grands arbres reliés entre eux par des lianes flexibles, peuplées de nombreux singes. Ici et là, des massifs de fougères aux teintes claires se détachent du sol.

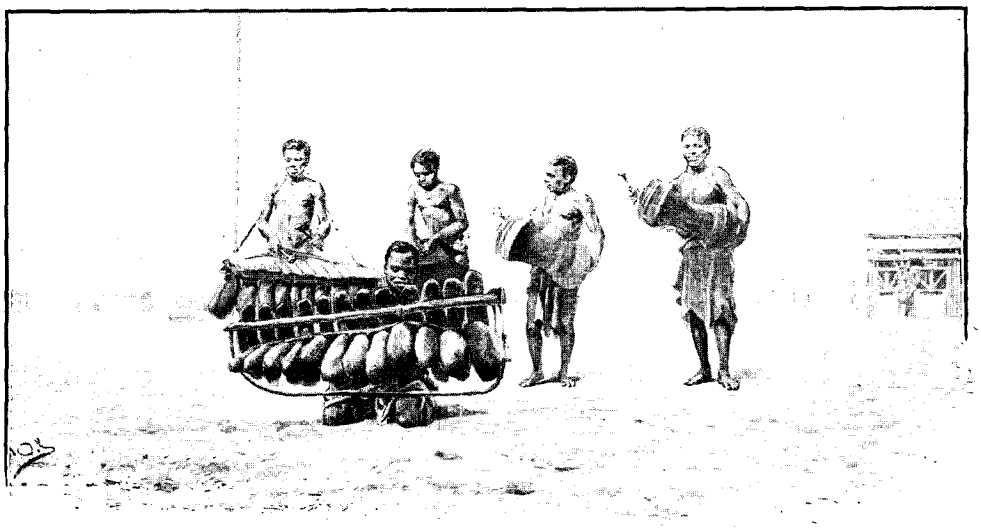
En partant de l'Ouest, nous voyons la première chute, la moins abondante. Contrairement aux autres, ses ondes frémissantes se dévalent des rochers en suivant un plan incliné. Elle est séparée de la seconde par l'île Livingstone, ainsi nommée en souvenir de l'illustre voyageur qui, le premier, aborda ces parages. Cette seconde chute est verticale. Une île la sépare aussi de celle qui suit; mais, à cet endroit, la vapeur qui se dégage du tourbillonnement de cette avalanche liquide est telle qu'il n'est pas possible de la distinguer ; les deux chutes semblent n'en former qu'une seule. C'est, à notre avis, la partie la plus grandiose des Victoria Falls. Il est impossible de ne pas être fasciné par cette énorme masse d'eau qui tombe avec fracas, rebondit très haut, et qui constitue l'atmosphère opaque que nous avons sous les yeux ; le soleil s'y joue et forme des arcs-en-ciel superposés d'une grande beauté.

Cependant, pour ne pas prendre un bain trop prolongé, nous devons nous arracher à notre contemplation et continuer notre promenade. En effet, quoique le ciel soit d'un bleu intense, nous sommes imprégnés d'humidité; à de certains moments, la pluie ne pourrait pas mieux faire ; véritable température de serre chaude. Encore une île, cette fois-ci bien visible, et nous sommes en vue de la quatrième et dernière chute. Elle s'étend sur un long parcours, et si, à cette époque de l'année, elle n'impressionne pas comme ses sœurs, son cachet spécial n'en frappe pas moins le spectateur : ses eaux, divisées par les rochers, forment une succession de gerbes qui affectent des formes diverses.

Il m'est difficile d'établir une comparaison entre le Niagara, que j'ai visité il y a quelques années, et les Victoria Falls. Leur caractère n'est pas le même. Grâce à leur volume d'eau très considérable, les chutes américaines sont peut-être plus imposantes, tandis que les chutes africaines l'emportent en tout cas au point de vue du pittoresque. Mais qui dira l'impression produite au moment de la saison des pluies par ce spectacle grandiose!

1. Il n'a pas pu rejoindre à temps, car, à lui non plus les péripéties émouvantes n'ont pas manqué. Sans parler de la fièvre et de la dysenterie qui l'ont terrassé, il a failli, au retour, tomber entre les mains des cruels ma-Tébélés alors en pleine révolte. Bref, nous ne nous sommes retrouvés qu'à Londres et nous avons pu échanger nos impressions au dîner que nous a offert le *Geographical Club*.

(A suivre.) Alfred Bertrand.



INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés



LE MARCHÉ À JOHANNESBURG (PAGE 141). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

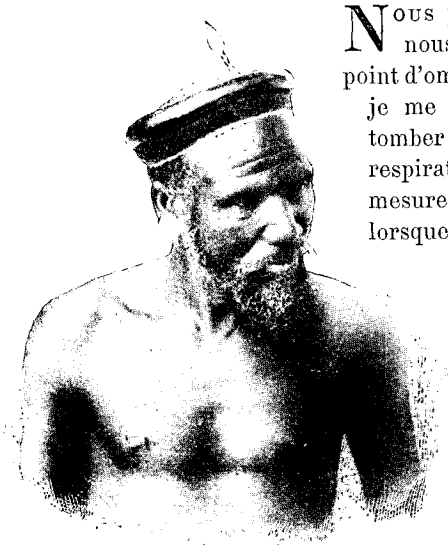
AU PAYS DES BA-ROTSI[1].

(HAUT-ZAMBÈZE.)

PAR M. ALFRED BERTRAND[2].

IV

Des Chutes Victoria à Panda-Matenga. — Daka. — La grande piste de la Soif. — La rivière Gway (frontière du Matébéléland). — A Boulouwayo. — Le Transvaal. — Le Natal. — Une plantation de thé. — Durban. — East-London. — Port-Elizabeth. — Retour au Cap.



UN GUERRIER ZOULOU (PAGE 142), D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partons le 8 octobre ; pendant les jours qui suivent, la chaleur est terrible : nous sommes dans une véritable fournaise, et les taillis qui bordent la piste n'offrent point d'ombrage. Le 10, tandis que Reid et Pirie se sont portés en avant, en quête d'eau, je me sens rapidement faiblir. Je suis obligé à plusieurs reprises de me laisser tomber sur le sable brûlant. Je souffre sans doute d'insolation ou de fièvres. Ma respiration se précipite, ma langue s'épaissit, puis viennent les troubles de la vue. A mesure que j'avance, il me semble voir Reid ou Pirie devant moi..... Ils disparaissent lorsque j'approche... Mirage trompeur !

Autre mirage : je crois voir notre tente dressée à quelque distance..... Nouvelle déception intense ! Tous ces symptômes fâcheux vont s'accentuant ; je me sens perdu. Je demande à Dieu son secours, et j'ai encore la force de me traîner péniblement une heure durant. Puis, mes membres me refusent tout service ; c'en est fait de moi. Mais, véritable exaucement de prière : à ce moment-là, j'aperçois à quelques mètres un baobab de grande dimension, le seul vu de la journée, et, couché à l'ombre de son tronc, l'homme qui avait la charge du sac contenant mes effets personnels ! Fatigué, il se reposait là, comptant rejoindre la colonne plus tard. Quelle délivrance ! Je m'affale derrière le tronc et je me couvre de vêtements renfermés dans ledit sac, pour me garantir autant que possible, des rayons perfides du soleil. En attendant le secours désormais assuré, je tourne autour du tronc à mesure que le soleil avance. Enfin à cinq heures arrivent Reid et Pirie ; soutenu par eux, je puis rejoindre le campement établi près d'une mare, à quelques kilomètres de là. Une fois installé sous la tente, Reid m'administre de l'eau bouillante aux pieds, ainsi que des aspersions froides sur la tête et l'épine dorsale, ce qui me soulage. Il en était temps.

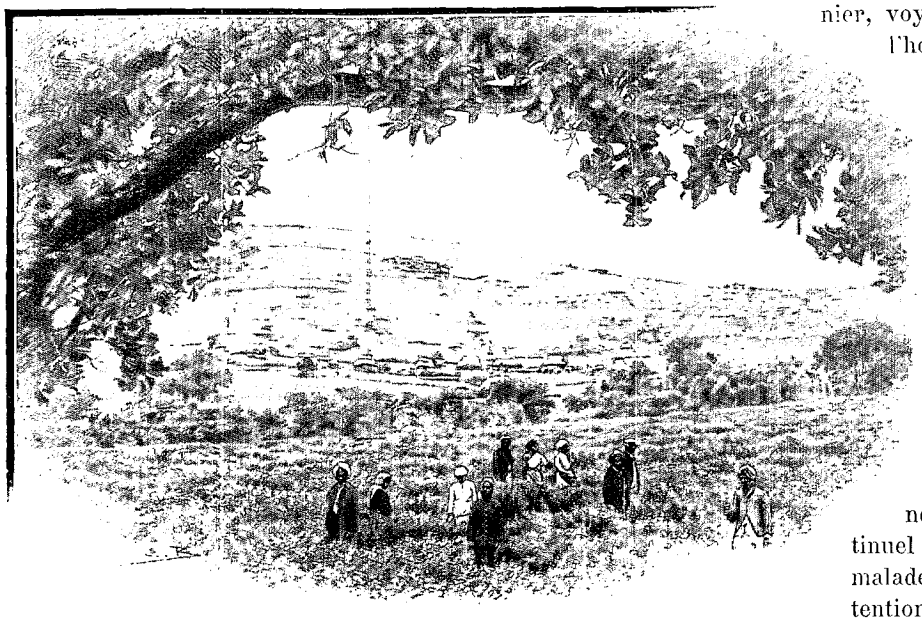
1. *Suite. Voyez p.* 97, 109 *et* 121.

2. *Les lecteurs du* Tour du Monde *pourront trouver la relation complète du voyage de M. Alfred Bertrand, dont nous leur avons donné des extraits, dans un volume in-8° qui paraîtra prochainement à la librairie Hachette et Cie.*

Vendredi 11 octobre. — Grâce à la médication énergique de Reid, j'ai passé une assez bonne nuit et crois pouvoir, au matin, me mettre en selle.

Dans l'intervalle, Reid avait fait chercher les chevaux à Gazouma-Vley, où nous avions laissé notre arrière-garde, avant de traverser le Zambèze.

Nous arrivons de bonne heure à Panda-Matenga. C'est là que la British Chartered Company a, dans cette partie du pays, son poste le plus avancé. Il se compose de quelques huttes en terre, dont la principale est habitée par B..., le *field coronet*. Ce dernier, voyant mon triste état, m'offre l'hospitalité. La hutte est divisée en deux parties ; je suis couché dans celle qui sert d'entrepôt aux marchandises. Celles-ci se composent principalement de dépouilles de bêtes sauvages. En guise de lit, un soubassement adossé à la muraille, de deux ou trois pieds de hauteur, sur lequel des perches posées transversalement soutiennent de la paille. Pendant la journée, c'est un va-et-vient continuel de moricauds ; je suis trop malade et trop faible pour y faire attention. Après une commotion aussi forte que celle dont j'avais souffert la veille, me remettre en selle dès le lendemain matin n'était sans doute pas de saison. Je ne tardai pas à m'en rendre compte, car, du 11 au 15 octobre, une crise aiguë se déclara. Je fus pendant plusieurs jours dans une situation très critique. Cependant je ne perdis jamais connaissance, ce qui, entre autres, me permit un jour d'entendre B... dire à Reid : « *I thought he was a dead man* » (J'ai cru qu'il était un homme mort).



CUEILLETTE DU THÉ PAR LES COULIS INDOUS (PAGE 142). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout mon sang semblait se transporter à la tête ; il s'ensuivait des bourdonnements peu agréables. Je souffrais aussi de transpirations excessives qui réduisaient mon corps à sa plus simple expression ; ma langue, paraît-il, devint noire à plusieurs reprises. J'ajouterai que B..., et Reid, se rendant compte de la gravité du mal, me soignèrent de leur mieux et selon le peu de moyens qu'ils avaient à leur disposition. Une nuit, B... qui veillait dans le réduit séparé du mien par une large ouverture, se précipite chez moi armé de son fusil. « *Take this lantern* » (prenez cette lanterne), me dit-il vivement : ce que je fis avec peine. Un coup de feu retentit à mon oreille, mais, vu mon état de prostration, j'étais indifférent à ce qui se passait autour de moi. Or, il venait de tuer à bout portant un serpent venimeux qu'il avait entendu s'introduire en sifflant dans ma hutte.



A BOULOUWAYO (PAGE 137). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

15 octobre. — Aussitôt que je peux me tenir debout, soit le cinquième jour depuis l'accident, les chariots sont attelés ; bientôt tout est prêt pour le départ dans la direction du Sud. Dans cette première période de ma convalescence, chaque effort représente pour moi une souffrance ; le cahotement du chariot, ainsi que les privations de toute espèce, ne sont guère de nature à hâter ma convalescence. Moins de vingt-quatre heures après notre départ, nous arrivons sans encombre à la mare de Daka, que nous trouvons dans un état satisfaisant.

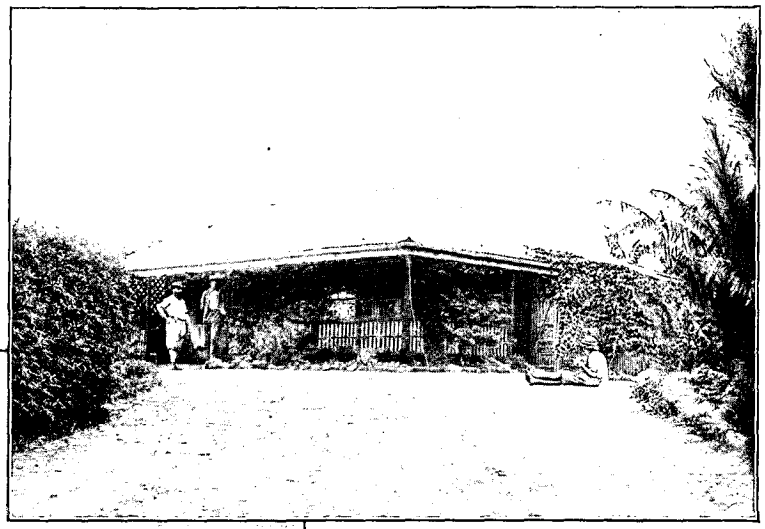
En ce qui concerne l'eau, les difficultés vont recommencer ; la première mare que nous rencontrerons sera

celle de Tamasetsie. Pour y arriver, nous devons franchir environ quatre-vingts kilomètres à travers un sable épais et pénible pour les attelages ; c'est le *thirst track* (piste de la Soif) tant redouté des voyageurs.

18 octobre. — Quelle journée ! nous sommes en panne dans le sable, par une chaleur torride. Les bœufs du grand chariot, dont les roues sont actuellement presque hors de service, ne peuvent, malgré tous les efforts, faire un pas de plus.

Nous avons heureusement derrière nous M. S..., un Irlandais qui vient des Chutes Victoria et avec lequel nous avons fait bonne connaissance à Panda-Matenga. Sa caravane se compose de trois grands wagons et d'une cinquantaine de bœufs. Ces derniers sont plus petits, moins vigoureux que les nôtres, et il aura aussi de la peine à traverser le *thirst*.

Vers le soir, il arrive. Nous lui soumettons le plan suivant, qu'il accepte : comme une épave en pleine mer, nous abandonnerons notre grand chariot au milieu des sables (jamais nous ne l'avons revu). Nous lui offrons une partie de nos attelages comme renfort, et ceux de nos colis qui ne trouveront pas place dans notre petit chariot seront chargés sur l'un de ses wagons. C'est là que je dus, hélas ! laisser la peau du buffle qui avait failli m'éventrer.





LA RIVIÈRE DE MÉRINDOL (NATAL) (PAGE 141). — MAISON DE PLANTEUR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Je l'avais préparée avec soin et transportée à grand'peine jusqu'ici ; elle pesait 75 livres. Je me faisais un plaisir de pouvoir l'offrir au musée de Genève. Aussitôt dit, aussitôt fait, et les attelages ainsi combinés fournissent encore une longue marche de nuit.

19 octobre. — Quoique la journée soit déjà avancée, entre quatre et cinq heures du soir, le thermomètre, à l'ombre du chariot, indique plus de 35 degrés centigrades. Les ombrages manquent totalement ; il nous faut, lors des haltes, chercher un abri sous les véhicules. Dans la nuit du 19 au 20, les attelages sont en détresse, épuisés par la fatigue et surtout par la soif ; sous peine de les perdre et de nous trouver dans une position désespérée, nous devons, quitte à les faire chercher plus tard, laisser de nouveau sur place trois des chariots, puis diriger le plus rapidement possible les hommes et animaux vers la mare de Tamasetsie. Au bout de quelques heures, il faut agir de la même manière avec le seul attelage qui nous reste, composé des trente bêtes les plus valides.

20 octobre. — A l'aube, Pirie et Reid partent à cheval pour la mare de Tamasetsie, où nous espérons que nos gens sont arrivés. S... et moi nous restons au wagon jusqu'à la fin de la journée.

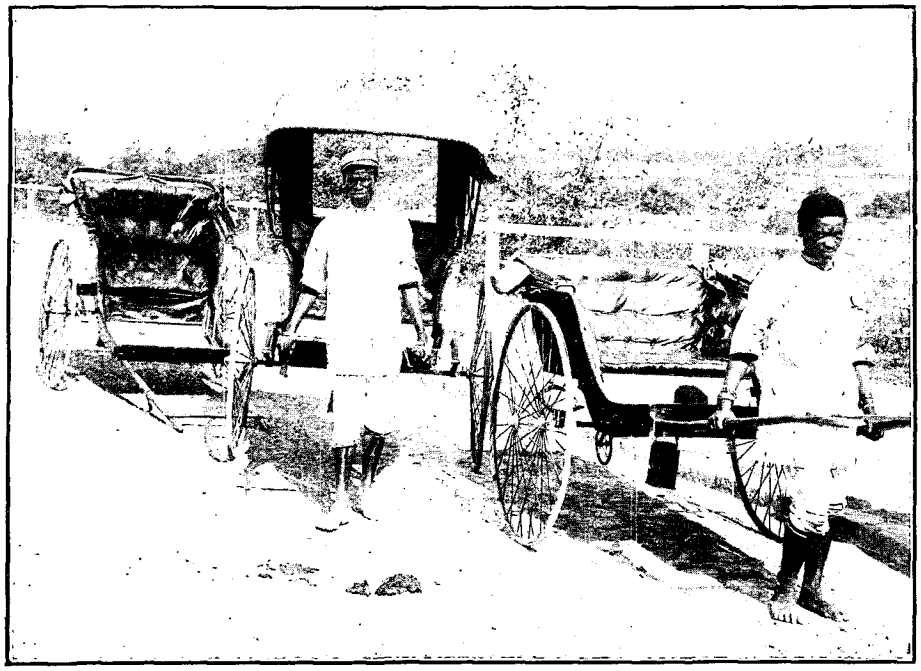
Nous avons là sous les yeux une scène navrante, soit le triste défilé des bœufs de S..., les plus faibles laissés en arrière, et dont plusieurs n'atteindront pas Tamasetsie. Leurs naseaux parcheminés ne subiront plus le contact bienfaisant de l'eau. Ils tournent autour de nous et semblent nous implorer de leurs grands yeux humides ; mais, hélas ! nous ne pouvons rien faire pour eux. Avant le coucher du soleil, bien que très souffrant, je monte à cheval avec S... ; à la nuit noire nous nous trouvons tous réunis à Tamasetsie avec de l'eau en abondance. Il était temps d'arriver, car les bœufs qui ont survécu sont restés en moyenne trois jours et trois nuits sans être abreuvés.

21 octobre. — La nuit dernière, un lion, par de magnifiques rugissements, nous informe de sa présence dans les environs, et, à son réveil, S... peut se rendre compte que cet hôte non invité lui a égorgé l'une de ses plus

belles bêtes. Il en a déjà perdu dix à travers le *thirst*. L'un de ses meilleurs bœufs est devenu fou furieux lorsque, après de nombreuses privations, il a été de nouveau en vue de l'eau ; il est mort au bout de quelques heures sans avoir pu boire. Notre expédition dans le *thirst* a eu la bonne fortune de ne pas en laisser un seul en arrière.

Nous trouvons à la mare de Tamasetsie un Allemand, M. H..., qui a charge de l'arrière-garde du Dr Penther, le voyageur autrichien que nous avons rencontré aux chutes du Zambèze.

Vu mon état toujours très grave, il me recueille dans son campement, alors que Reid, Pirie et S... procèdent au sauvetage des chariots laissés en arrière. Le souvenir de cet homme de bien ne s'effacera pas de sitôt de mon esprit ; pendant toute une semaine, il me soigna comme un frère. Extrêmement faible, je passai toutes mes journées dans son campement, étendu à terre, enveloppé de couvertures, la tête entourée d'une épaisse serviette continuellement imbibée d'eau ; cette précaution est indispensable en pareil cas, dès qu'on peut enfin user à discrétion de ce précieux liquide.



LES VOITURES DE DURBAN (PAGE 142). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

26 octobre. — Nous décidons, Reid et moi, de partir demain soir pour Boulouwayo, ville principale du Matébéléland.

27 octobre. — Après avoir pris congé de H..., nous nous mettons en route. Nous voyageons dans le *scotch cart* (petit chariot à deux roues) attelé de dix bœufs. Cinq hommes nous accompagnent, plus deux chevaux de selle. Puis nous congédions le reste de notre caravane, qui doit réintégrer ses pénates dans le Béchuanaland. Pirie et S... suivront notre piste plus tard, lorsque les attelages de ce dernier seront en bon état ; nous lui donnerons l'usage du surplus de nos bœufs, et il nous amènera une partie de notre bagage.

13 novembre. — Je ne veux pas entrer dans les détails de notre vie ainsi que du chemin parcouru entre Tamasetsie et Boulouwayo (direction générale Sud-Est), ce qui me mènerait trop loin.

Nous avons franchi cette distance, en ne perdant qu'un seul animal, en dix-sept jours, trajet pour lequel on compte ordinairement trois ou quatre semaines. Cela a nécessité de nombreuses marches de jour et de nuit, avec des alternatives de sable et de terrain plus ou moins rocailleux.

Le 7 novembre, enfin, nous apercevons dans le lointain la ligne bleue des collines derrière lesquelles se trouve Boulouwayo. Nous recevons la visite de plusieurs ma-Kalakas, ces anciens esclaves des cruels ma-Tébélés ; en somme, ce sont de beaux hommes, bien découplés, et qui, eux aussi, ne dédaignent pas de se parer de verroteries.

La physionomie de la contrée change. Adieu les plaines ! nous sommes dans la région des collines, sur les pierres desquelles notre chariot, dont la caisse repose directement sur les essieux, fait des bonds désordonnés. Passages souvent difficiles, en particulier les lits encaissés des rivières, comme celui du Gway, dont les berges très escarpées semblent défier la traversée pour quelque véhicule que ce soit.

Le 10 novembre, nous foulons le sol du Matébéléland ; des kraals apparaissent ici et là ; les arbres sont feuillés et l'air est plus vif ; en outre, la piste devient meilleure. Il en est temps : quelques-uns des bœufs, les plus faibles, réduits à l'état de squelettes, se couchent pendant les marches ; il faut alors les remettre sur leurs jambes, et suivant les cas, leur donner une autre place dans l'attelage. Il est douloureux de voir souffrir et d'entendre gémir ces pauvres animaux, sans qu'il soit possible de les soulager ; mais il faut aller de l'avant, toujours de l'avant ! Il y va de la vie. Un jour, Reid a dû en abattre un qui, décidément, ne pouvait plus avancer.

13 novembre. — Vers le soir, nous sommes en vue de Boulouwayo[1].

1. En pays français, on a pris l'habitude d'écrire *Boulouwayo ;* en anglais, *Buluwayo ;* je conserverai l'orthographe française. D'après la langue du pays, on devrait écrire, paraît-il, *Bolavayo* ou *Boulaouayo*.

Quel contraste, après notre vie passée, de nous trouver, au bout de quelques heures, assis devant une table relativement bien garnie, puis de pouvoir dormir tranquillement dans de vrais lits !...

Jeudi 14 novembre. — Lorsque, au retour des pays sauvages et après toutes les privations endurées, après tous les dangers courus, le voyageur se trouve pour la première fois en contact avec les bienfaits de la civilisation — même à leur état rudimentaire, comme c'est actuellement le cas pour nous à Boulouwayo, — le voyageur, dis-je, habitué à se tirer d'affaire en toutes choses par lui-même, se trouve tout d'abord désorienté. Quoi ! sans parler de tout le reste, ces dangers continuellement courus... ces anxiétés, ces inquiétudes au sujet de l'orientation, de la nourriture et surtout de l'eau... qui forment la trame quotidienne de cette rude vie africaine, laquelle cependant a tant de charmes, car elle répond à la vraie nature de l'homme... tout cela n'est plus qu'un rêve !

Quel changement, et comme tout est facilité, lorsque, pour ainsi dire sans effort, l'homme peut se procure ce qui est nécessaire à la vie ! Combien d'Européens qui n'ont jamais quitté le sol natal, et qui se plaignent des petites imperfections et contrariétés de la vie civilisée, se doutent peu de tous les avantages dont ils jouissent !

Ici, à Boulouwayo, comme de l'autre côté des mers, tout homme, même le plus misérable, peut user à discrétion de ces deux bienfaits dont il faut avoir été privé pour les apprécier à leur juste valeur : de l'eau fraîche et pure, ainsi que du bon pain.

15 novembre. — Suivant ce qui a été convenu, c'est à Boulouwayo que notre expédition a pris fin. Sur ce marché favorable, les derniers chevaux, bœufs, chariots, etc., ont été vendus. De plus, ceux de nos hommes que nous avions fait marcher jusqu'ici sont soldés et licenciés.

Kanyé, le brave cheval sur lequel l'autre jour j'avais effectué la dernière traite, a péri subitement aujourd'hui pendant qu'on le promenait à la main... suite d'épuisement et des privations endurées.

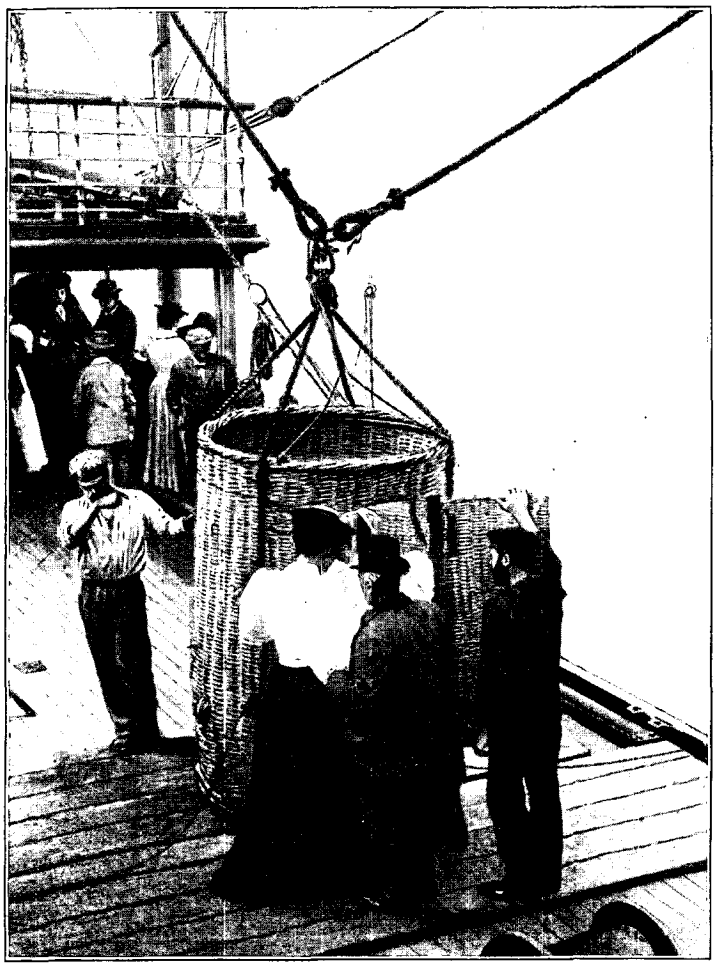
16 novembre. — Une fois que tout est terminé, Reid, qui connaît déjà la partie Sud-Est de l'Afrique, se rend directement au Cap *via* Maféking. Pour ce qui me concerne, je me propose d'effectuer plus tard le retour par le centre du Matébéléland et le Transvaal. Après avoir visité Johannesburg « la ville de l'or », je m'embarquerai à Natal, sur l'océan Indien.

Quelle preuve de l'énergie de la race anglo-saxonne que la vitalité de Boulouwayo, cette ville née d'hier ! Elle n'a pas deux années d'existence, et déjà elle a la prétention de se considérer comme la capitale de cette contrée nouvelle appelée Matébéléland. Si nous remontons à deux années en arrière, nous voyons que ce pays appartenait au roi Lobengoula. Grâce à une convention conclue avec lui, la Chartered Company occupait déjà depuis un certain temps la région située à l'Est, soit Mashonaland, lorsque, date néfaste pour le sort de sa nation, un parti de ses sujets y pénétra à l'improviste et massacra quelques-uns des blancs qui habitaient la petite ville ou le campement de Victoria. En 1893, trois colonnes anglaises composées en grande partie de volontaires partirent de trois points de rassemblement différents, et ils infligèrent une sévère leçon aux ma-Tébélés. Dès lors, leur pays a passé sous la juridiction de la Chartered Company. Le gouvernement central de la Rhodesia, désignation collective du Matébéléland et du Mashonaland, siège à



VUE DE DURBAN (PAGE 142). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Salisbury, capitale de cette dernière contrée. Le voyageur fraîchement débarqué de son chariot à bœufs, seul moyen, pour le moment, d'atteindre cette oasis, ne peut pas s'empêcher de penser que Boulouwayo, l'une des créations de M. Cecil Rhodes, a de grandes ambitions. Tout y a été conçu sur une large échelle; les rues de cette ville embryonnaire se coupent à angle droit, comme aux États-Unis, et, sans compter les trottoirs, elles ont une largeur moyenne de 30 mètres. Les terrains qui les bordent sont fractionnés en *stands*, parcelles de 90 mètres de profondeur sur 45 de largeur, qui sont vendues aux enchères; ils atteignent souvent des prix très élevés.



COMMENT ON DÉBARQUE À EAST-LONDON (PAGE 143). — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A l'heure qu'il est, Boulouwayo offre encore l'aspect d'un immense campement. A côté de maisons en briques rouges bien construites et alignées, nous voyons beaucoup de huttes en tôle galvanisée et de tentes blanches pittoresquement groupées. Les services s'organisent rapidement; des travaux sont exécutés pour fournir la ville d'eau potable tirée des collines environnantes et l'éclairer à l'électricité. Sans parler des édifices réservés à l'administration, elle possède quatre lieux de culte, un hôpital admirablement tenu et organisé (une salle de tempérance est aussi projetée), postes et télégraphes, un marché couvert, une Bourse, quatre maisons de banque, trois écoles, une prison, une station de police centrale. En outre, un large emplacement est réservé aux sports athlétiques; ici et là, nous voyons aussi de grands *stores*, véritables bazars où les marchandises et les produits les plus disparates se trouvent mélangés, etc. Il ne faut pas omettre non plus un club, dont j'ai eu l'honneur d'être membre honoraire pendant mon séjour.

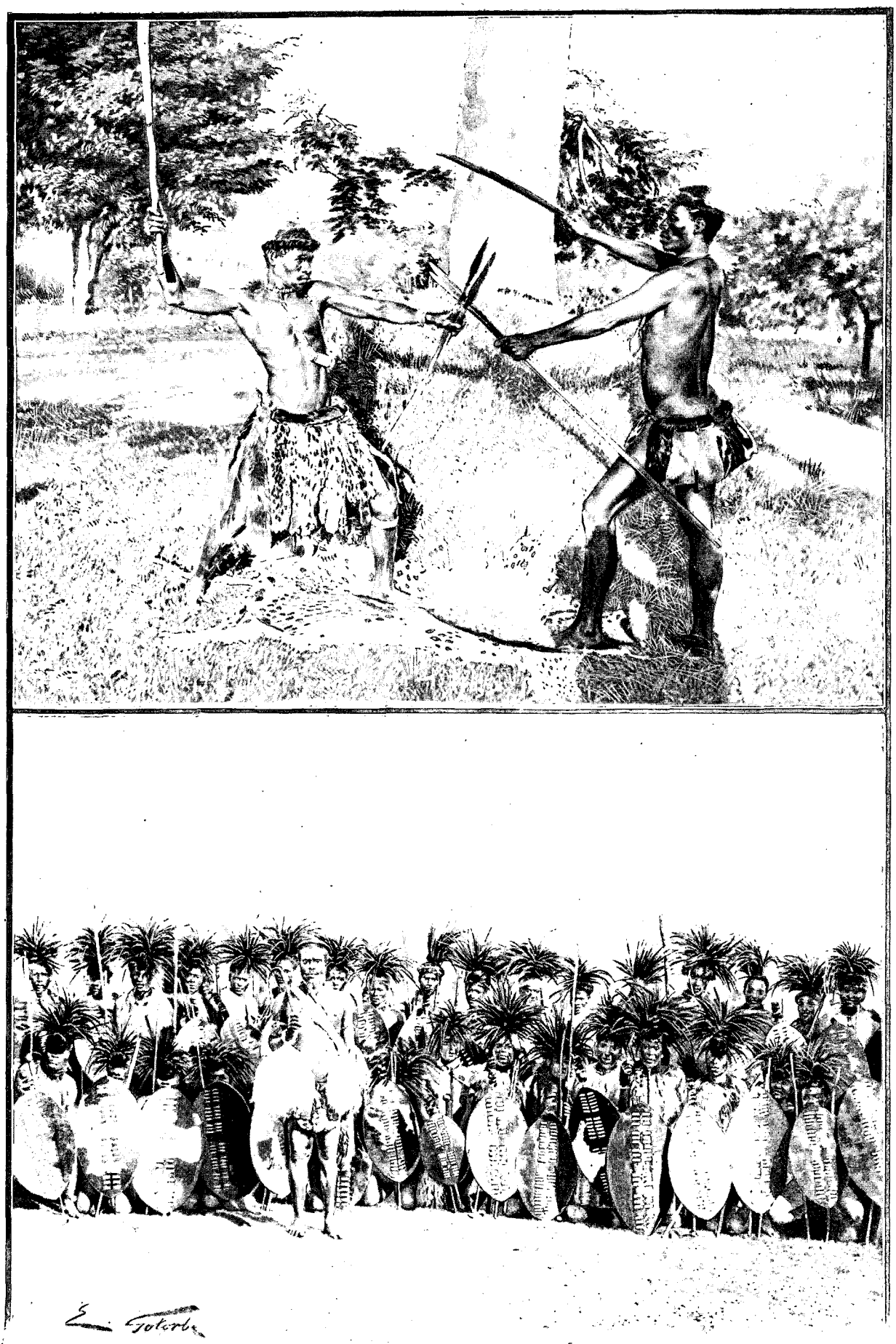
La presse est représentée par trois journaux imprimés dans la ville même.

Boulouwayo sera bientôt dotée d'un conseil municipal. Elle est administrée pour le moment par un *Sanitary Board*, commission sanitaire composée de six membres, dont trois sont choisis par la Chartered Company et trois sont élus par la population. Ont droit de vote tous les résidents qui ont une propriété ou qui payent 12 liv. sterl. (300 fr.) par mois pour leur pension et logement.

La population, sans compter les noirs, dont il serait difficile d'évaluer le nombre, car il varie beaucoup, se monte à environ deux mille Européens, la plupart Anglo-Saxons. Ordre parfait, de jour comme de nuit; la justice est peut-être rendue plus impartialement dans ce coin perdu du monde que dans maint pays civilisé de notre vieille Europe. Sans parler de la ténacité, du respect de la loi inhérent à la race anglo-saxonne, ainsi que de la grande liberté laissée à l'effort individuel, l'une des causes principales du succès de sa puissance colonisatrice consiste, à mon sens, dans le fait que, en Angleterre, contrairement à ce qui souvent se passe ailleurs, les meilleurs éléments de la nation ne craignent pas de s'expatrier, jetant ainsi les bases de colonies futures prospères et ajoutant de nouveaux fleurons à cette couronne déjà si bien garnie.

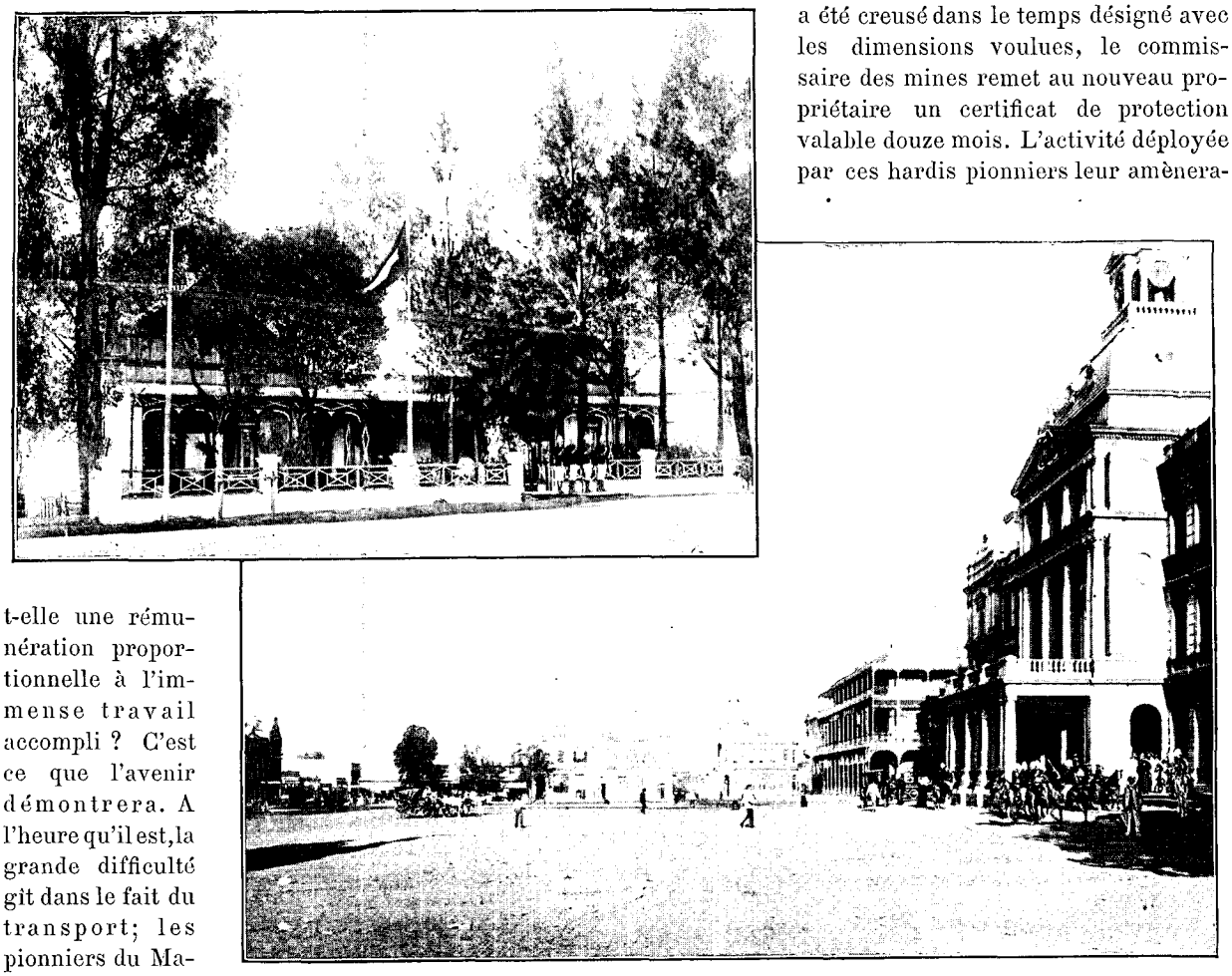
Le côté pittoresque de cette ville en formation est aussi intéressant à observer. Les hommes aux figures énergiques, bronzées, circulent dans les rues et vaquent à leurs affaires, en culotte de cheval et les bras nus; ils sont coiffés d'un feutre aux vastes ailes. Montés, ils vont presque toujours au galop. Et que dire de ces types de *prospectors* (chercheurs d'or) qui, après avoir, avec plus ou moins de succès, creusé de nouveaux sillons, arrivent de l'intérieur du pays bronzés, tannés par le soleil ardent et aguerris par toutes les privations endurées? Les *desperados* ou bandits de profession sont rares; ils trouveraient à qui parler.

Il paraît que, dans un rayon de près de 100 kilomètres autour de Boulouwayo, tous les terrains susceptibles de culture sont déjà vendus. Ces fermes ont en moyenne une superficie de 3.000 acres ou 1.200 hectares.



SIMULACRE D'UN COMBAT ENTRE DEUX ZOULOUS. — GUERRIERS ZOULOUS. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

En ce qui concerne les mines, chaque résident a droit à dix claims mesurant 120 mètres de longueur sur 180 de largeur. La première formalité à remplir est de se rendre à l'office des mines et de demander une autorisation *for prospecting* (pour chercher) ; elle est accordée moyennant une redevance de timbre qui vaut un shilling (1 fr. 25). Ce prospecteur a désormais le droit de parcourir le Matébéléland ; lorsqu'il croit avoir trouvé un *reef* (filon de quartz aurifère), il doit retourner à l'office des mines et faire enregistrer son claim. Il en devient alors le propriétaire (*owner prospector*) ; il lui faut aussi, en trois mois, y creuser un puits (*shaft*), d'une certaine profondeur. Si le puits a été creusé dans le temps désigné avec les dimensions voulues, le commissaire des mines remet au nouveau propriétaire un certificat de protection valable douze mois. L'activité déployée par ces hardis pionniers leur amènera-t-elle une rémunération proportionnelle à l'immense travail accompli ? C'est ce que l'avenir démontrera. A l'heure qu'il est, la grande difficulté gît dans le fait du transport ; les pionniers du Matébéléland ont la ferme espérance que la ligne du chemin de fer de Maféking aboutira dans trois ans à Boulouwayo[1]. Le 13 décembre, je quitte Boulouwayo sur un *coach* attelé de huit paires de mules. Le 15, nous franchissons le Limpopo et nous foulons le sol du pays des Boers, de la république du Transvaal.



PRÉTORIA. — MAISON DU PRÉSIDENT KRÜGER. — PALAIS DU GOUVERNEMENT, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

L'après-midi nous avons en vue devant nous, à l'Ouest, la chaîne du Zoutpansberg, et à l'Est les Blaunberg ou montagnes Bleues. Ces dernières sont bien nommées, et au coucher du soleil, après avoir passé par des colorations diverses, nous les voyons teintées du bleu le plus intense. Nous apercevons, au loin, des autruches en quête de leur repas du soir.

Le 18 décembre, à cinq heures de l'après-midi, nous entrons à Prétoria.

J'ai donc parcouru en *coach*, pendant six jours et cinq nuits, sauf quelques heures de sommeil, les 800 kilomètres — 170 lieues — qui séparent Boulouwayo de Prétoria, la capitale du Transvaal, cela en traversant au galop de huit ou dix mules, fréquemment relayées, le Centre et le Sud du Matébéléland ainsi que le pays des Boers, ce dernier dans presque toute sa longueur. Ce mode de locomotion et cette manière de voyager, que beaucoup de personnes regardent comme un épouvantail, peuvent, après nos expériences passées, être envisagés comme très confortables.

Ce qui n'empêche qu'en descendant du *coach*, le voyageur se trouve tellement imprégné de poussière, que

1. Les travaux de cette ligne ont été menés avec une rare énergie par M. Cecil Rhodes ; le 15 octobre 1897, la première locomotive arrivait à Boulouwayo, où quelques jours plus tard, soit le 4 novembre, eurent lieu les fêtes d'inauguration.

ce n'est pas après un seul bain qu'il peut revenir à l'état normal et se présenter au milieu de ses semblables. Ce service de *coach* est bien organisé ; il reçoit une subvention du gouvernement. En temps ordinaire il y a, de Boulouwayo pour Prétoria, deux départs par semaine.

28 décembre. — Prétoria, reliée à la ligne des chemins de fer du Sud, jouit de tous les avantages de la civilisation. J'occupe une chambre dans un hôtel confortablement situé sur la Kerckplatz, grande place dominée par une église hollandaise et sur les bords de laquelle s'élèvent le palais du gouvernement, le bâtiment des postes, télégraphes, etc. ; c'est de là aussi que part la rue principale, Kerck Street, qui contient de nombreux magasins.

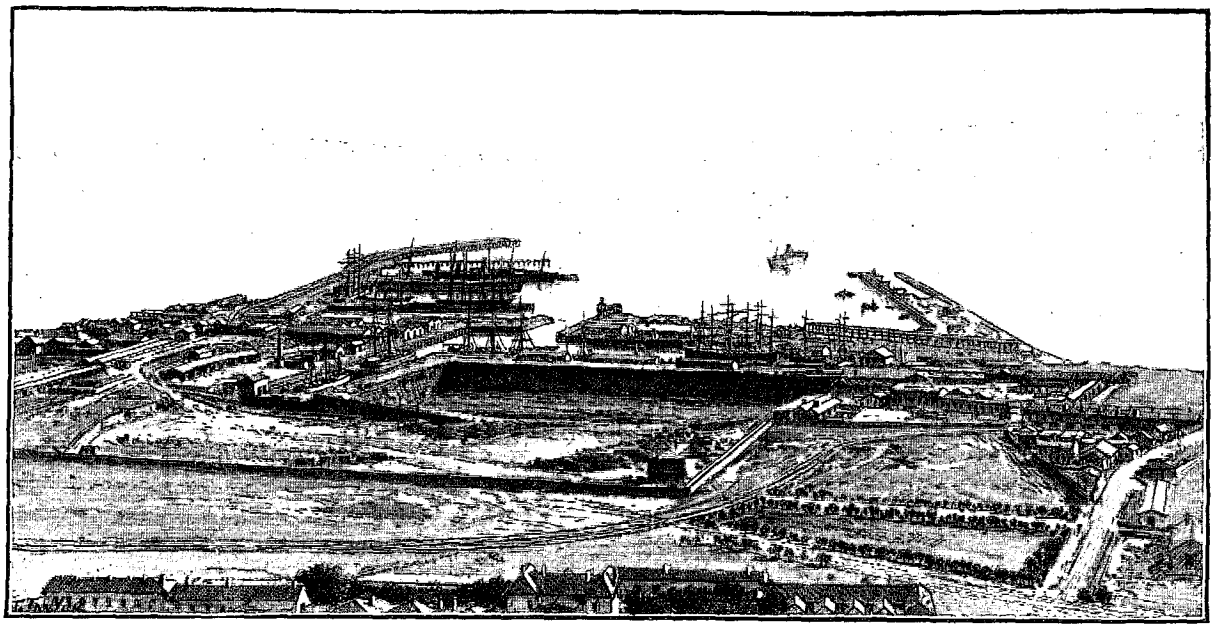
Un Transvaalien, le Dr B..., directeur du musée, a rendu mon séjour ici très agréable en m'introduisant auprès de plusieurs des notabilités de la ville. Mes habits de cérémonie étant au Cap, soit à quelques centaines de lieues de là, force me fut d'assister à ces réceptions en tenue de voyage, pour ne pas dire de chasse, c'est-à-dire en veston court, gilet de flanelle et knicker-bokers, ce qui ne laisse pas de contraster fort avec les élégantes toilettes des dames et les habits noirs des messieurs. Grande bienveillance dans la manière de recevoir ; il faudrait des pages et des pages pour faire un résumé de toutes les conversations intéressantes que j'ai entendues.

Le 29 décembre, je pars pour Johannesburg, et je m'y trouve au moment du *raid* Jameson. On trouvera notées, dans le volume que je vais publier, mes impressions pendant ce curieux épisode de l'histoire du Transvaal.

Je quitte Johannesburg le 13 janvier ; après une nuit passée en wagon, je me réveille à la frontière du Natal. Cette nouvelle ligne, qui relie Johannesburg à Durban, soit à l'océan Indien, a été inaugurée il y a quelques jours seulement. Nous traversons différentes ramifications de la chaîne de montagnes Drakensberg. Ici et là, la voie se développe en de nombreux lacets, et nous jouissons d'aperçus pittoresques sur la contrée environnante, qui est plus ou moins coupée et boisée. Dans le courant de la matinée aussi, nous croisons sept voitures chargées des débris du train dont j'ai parlé et qui a déraillé le 31 décembre dernier, non loin de Glencoe Junction ; un grand nombre de personnes ont été tuées ou blessées.

Tard dans la soirée nous arrivons à Durban, le principal port de mer du pays ; de là je vais visiter un cousin, M. C. M..., d'origine genevoise, ancien officier de la marine de guerre anglaise, qui a depuis quelques années établi une plantation de thé dans la province de Victoria. Pour s'y rendre il faut prendre la voie du *North Coast Railway*, qui franchit plusieurs jolies collines et vallons où la vue est réjouie par des fleurs nombreuses, des plantations de cannes à sucre, etc., jusqu'à son terminus, soit la petite ville de Verulam. Là, un *coach* à deux roues, attelé de six chevaux, conduit le voyageur en quelques heures et par monts et vallées jusqu'à Stanger. Arrivé à cet endroit, j'enfourche un poney envoyé à mon intention ; une chevauchée de quatorze ou quinze kilomètres à travers un pays montagneux et boisé m'amène rapidement à Mérindol, le domaine en question. Un accueil très chaud m'y attend.

Il y a six années que M. C. M... a créé cette propriété, qui est admirablement située. Elle comprend trois collines ; la maison, entourée de bananiers, d'eucalyptus, de bambous, etc., domine la contrée environnante. De



PORT-ELIZABETH (PAGE 143). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

la véranda enguirlandée de chèvrefeuilles et de rosiers, l'horizon se développe à l'Est sur un espace de vingt kilomètres jusqu'à l'océan Indien, visible à l'œil nu.

L'industrie du thé a commencé à Natal en 1877, époque où quelques acres furent plantés à titre d'expérience. Aujourd'hui, ce pays possède 1.200 hectares d'arbrisseaux en plein rapport, qui produisent annuellement un million de livres de thé. Le thé de Natal se répand rapidement sur les marchés de l'Afrique du Sud et de l'Angleterre. Il a été comparé avec avantage aux autres produits du même genre. Le climat et la nature du sol donnent à Natal un thé moins âcre et moins fort que ceux de l'Inde et de Ceylan, tout en ayant une combinaison de corps et de parfum qui lui permet d'être consommé pur, sans être mélangé à d'autres thés.

Ce séjour plein de paix, dans cette maison amie où l'hospitalité est si cordiale, et au milieu de ce pays tellement bien partagé au point de vue de la nature et du climat, offre un grand contraste avec les journées passées dernièrement à Johannesburg en pleine ébullition.

Nous sommes en été ; à cette altitude (330 mètres) la température n'a jusqu'à présent rien d'excessif, rafraîchie qu'elle est par des brises de mer. Les ananas, semblables à de grosses boules d'or, sont mûrs, et nous allons en cueillir pour le déjeuner. Des millions de sauterelles viennent de faire irruption à Natal. Leurs cohortes nombreuses se jettent un peu partout et font beaucoup de dégâts. Fait précieux, elles ne s'attaquent heureusement pas au thé. Pour les écarter, de grands feux sont allumés dans les campagnes et les coulis parcourent les diverses plantations en faisant le plus de bruit possible.

Nous avons récemment joui, du sommet du Red Hill, d'une vue splendide sur la contrée environnante : un véritable dédale de collines boisées et de verts vallons, bornés à l'Est par l'océan Indien et au Nord par la chaîne de hautes montagnes qui court à travers le pays des Zoulous, dont nous voyons la frontière à vingt kilomètres environ, les Zoulous, ces fameux guerriers, les plus vaillants de cette partie de l'Afrique.

24 janvier. — Au moment de monter en selle pour nous y rendre, nous apprenons que les places disponibles ont été retenues par les soldats de la garnison d'Eschowe à la frontière du Zoulouland, distante de quelques kilomètres. Comme les soldats ont toujours la préférence sur les autres voyageurs, il n'y a qu'à accepter le fait accompli. Mais je ne me décourageai pas pour si peu, et bien m'en prit ; car, arrivé à Stanger, un habitant me loue une voiture légère attelée d'un cheval vigoureux ; prenant les rênes en main, j'ai bientôt franchi les quarante-cinq kilomètres qui séparent cette localité du terminus du chemin de fer, soit Verulam, et j'arrive à temps pour profiter du train de l'après-midi.

Durban (population, 30.000 habitants), le port de Natal, est non seulement une place commerçante d'une grande importance, mais aussi la plus jolie ville de cette partie de l'Afrique. Elle est bien construite et d'une grande propreté. Le meilleur moyen pour la parcourir consiste à monter dans l'une de ces nombreuses petites voitures tirées à bras d'homme qui circulent sans cesse; c'est le mode de locomotion le plus pratique : il rappelle les *djinrikichas* en usage au Japon.



INDIGÈNES FAISANT DU FEU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il ne faut pas oublier non plus d'aller voir le marché, qui donne une idée de la richesse et de la variété des fruits qui croissent dans cet heureux pays. Suivant la saison, l'on y trouve les différents fruits européens mêlés aux bananes, ananas, *naatjes* (mandarines), citrons, oranges, mangoustes, guavas, etc.

La ville s'étend le long de la baie, puis elle s'étage sur les flancs de la colline Béréa, où les plus gracieuses résidences se cachent au milieu des arbres et des fleurs des tropiques. De la Béréa, le point de vue est admirable ; la baie, semblable à un lac tranquille, est reliée à la mer par un canal qui baigne la base d'une falaise couverte de verdure, à l'extrémité de laquelle se trouve un phare ; au delà, l'océan Indien, d'un bleu intense. Les vagues qui rident sa surface semblent le franger d'argent, et plusieurs grands navires à l'ancre sont balancés doucement sur ses flots.

Durban fait honneur à Natal, l'une des colonies anglaises les plus favorisées de l'Afrique. Vasco de Gama a découvert ce pays le jour de Noël 1497 ; il l'a baptisé *Terra Natalis*. Sa superficie est d'environ 48.000 kilomètres carrés ; elle est habitée par 45.000 Anglais, Hollandais et Allemands, 40.000 coulis indous et 450.000 à 500.000 noirs.

Natal est, depuis le 23 juillet 1893, une *self governing colony ;* le pouvoir législatif se compose de deux Chambres. Le pouvoir exécutif est confié à un ministère responsable.



UN JOLI COIN PRÈS DE KEARSNEY (NATAL). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

26 janvier. — En mer ! Quelle jouissance de respirer encore la bonne brise salée !

Les sujets d'intérêt ne manquent pas à bord du *Roslyn-Castle*, steamer sur lequel je m'embarque à destination du Cap, ville où j'ai de nombreux bagages à réclamer ainsi que d'autres formalités à remplir. Nous avons, parmi les passagers, quatre-vingt-dix des hommes de Jameson qui ont pris part à la récente invasion du Transvaal, y compris trois officiers, prisonniers sur parole, sous la responsabilité de notre commandant. Ils seront débarqués dans les différents ports. Quelques heures après le départ, nous avons en vue les côtes découpées et montueuses du Pondoland, l'une des récentes acquisitions de l'Angleterre. Voici en particulier la pittoresque embouchure de la rivière Saint-John (Umzimvubo), qui se jette dans la mer, enclavée par de hautes falaises couvertes d'arbres.

Cet après-midi j'ai assisté à un incident caractéristique : un commandant Boer et un groupe d'officiers qui ont pris part au raid de Jameson sont fraternellement assis à la poupe et conversent courtoisement, tout en discutant les fautes de tactique qui ont été faites de part et d'autre, lors de la dernière campagne.

27 janvier. — De bonne heure, nous stoppons près d'East-London, située sur les bords de la rivière Buffalo. Elle se dessine bien avec ses maisons aux toits rouges, gracieusement disséminées sur les flancs de la colline. Les steamers sont obligés d'amarrer à une certaine distance du rivage. La barre d'East-London a une mauvaise réputation et les passagers qui veulent aller à terre sont descendus à bord du *tug* dans un grand panier fermé, mis en mouvement par le truc à vapeur ; la mer houleuse ne rend pas cette opération facile à exécuter. Les vagues déferlent avec violence lorsque nous franchissons la barre, et une épave nous montre que les naufrages n'y sont pas rares. Nous remontons la rivière Buffalo sur un espace de 2 ou 3 kilomètres ; nous sommes bientôt à East-London, le troisième en importance des ports de la colonie du Cap, ville bien construite, dont les vastes rues sont bordées de larges maisons à un étage. La baie non abordable, située à l'Est de la ville, tapissée d'un sable aussi blanc que la neige, sur lequel viennent mourir les vagues de l'Océan, est superbe.

29 janvier. — Au matin, nous arrivons à Port-Elizabeth qui, quoique bien posé au Nord-Est du golfe d'Algoa, est loin d'offrir l'aspect séduisant d'East-London. C'est un bon ancrage protégé des vents ; le steamer doit y compléter sa cargaison et nous devons y rester quelques jours. L'un des passagers, M. G. Halkett, de Londres, correspondant politique de la *Pall Mall Gazette*, homme des plus aimables et dans la compagnie duquel chacun peut être assuré d'apprendre des choses intéressantes, m'engage à l'accompagner aux montagnes du Zuurberg. Bientôt nous foulons une jetée surmontée de nombreuses machines à vapeur, signe de l'activité commerciale de la ville, et nous sommes dans Main Street, la rue principale, à l'extrémité de laquelle se trouve l'hôtel de ville, paré d'une fontaine monumentale en forme d'obélisque, ainsi qu'un grand marché couvert où les plumes d'autruches se vendent chaque semaine.

Une ligne ferrée nous mène en quelques heures, direction Nord, à Coerney, où nous arrivons à la nuit et où nous trouvons un gîte dans l'unique petit hôtel de l'endroit. Coerney est fréquemment visité par des éléphants sauvages. Il y a en outre dans les environs plusieurs fermes pour l'élevage des autruches.

30 janvier. — Au milieu de l'après-midi, nous montons dans un *cart* attelé de deux chevaux conduits par un nègre, à destination du col de Zuurberg. Nous ne tardons pas à traverser l'une des fermes dont je viens de parler, où nous croisons de nombreuses autruches, noires, blanches, grises; vues de près, leur corps donne l'idée d'une grande puissance. Leurs pattes bien musclées doivent être une arme redoutable; leurs longs cous sont surmontés d'une tête très petite. De toutes jeunes autruches, habillées de duvet clair, et qui ont déjà la taille d'un dindon, circulent gravement autour de leurs parents.

Nous ne tardons pas à attaquer le flanc de la montagne couvert d'une belle végétation, émaillée elle-même par de ravissantes plantes grimpantes, dont les milliers de fleurs bleues ont la forme de celles du jasmin; ici et là nous voyons encore des groupes de palmiers et d'euphorbes.

Nous admirons plusieurs beaux points de vue; en arrivant au sommet du col, nous embrassons toute la vaste contrée qui s'étend jusqu'à l'océan Indien.

Le propriétaire de l'hôtel du Zuurberg Pass, M. S.-D. B..., est un naturaliste; entre autres curiosités, il nous montre des œufs de l'*Achatina zebra*, grand escargot de terre, qui peut atteindre une longueur de trois quarts de pied.

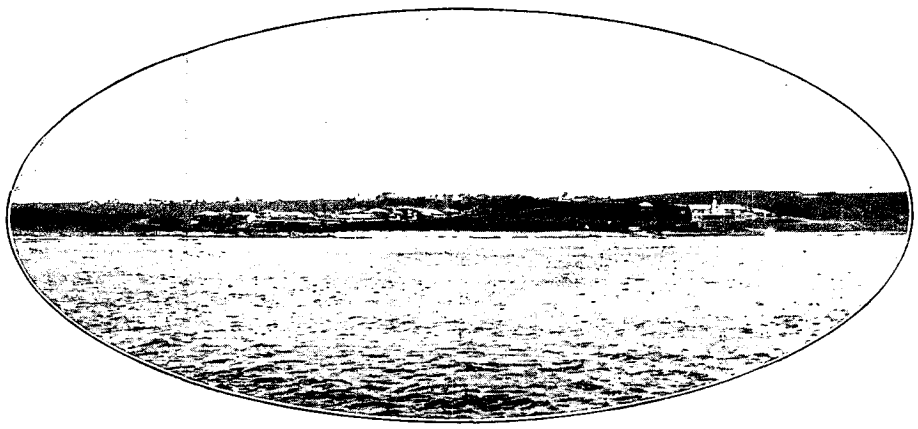
La chaîne de montagnes où nous nous trouvons nous sépare du plateau de Karroo, distant d'environ 30 kilomètres; si nous suivions la route que nous avons sous les yeux, nous arriverions à Kimberley. A cette altitude (2.300 p.) les montagnes sont dépourvues de grands arbres; elles sont couvertes d'une herbe fine, et leur configuration rappelle celle des *moors* de l'Ecosse.

1er février. — Nous reprenons la vie de mer à bord du *Roslyn-Castle*. Port-Élizabeth disparaît bientôt à l'horizon; elle est appelée, vu son grand commerce, le Liverpool de cette partie de l'Afrique.

La mer nous est propice; le 2 février nous mouillons non loin de Mossel-Bay, port excellent préservé des vents de l'Ouest, à moitié chemin entre le Cap et son énergique rivale Port-Elizabeth. Dans la nuit du 3 février, nous franchissons le cap Agulhas, l'extrémité géographique du continent noir; comme on le sait, il partage, par le vingtième méridien de longitude Est, les eaux des deux grands océans, soit l'Atlantique et l'océan Indien. Au matin, nous doublons le cap de Bonne-Espérance, immortalisé dans les *Lusiades* par le poète portugais Camoëns.

Quelques heures plus tard, les belles montagnes la Tête de Lion, la Table, le Pic du Diable, au pied desquelles Capetown s'étage coquettement, sont en vue, et je me retrouve dans cette ville de la colonie que j'avais quittée au mois d'avril 1895.

Alfred BERTRAND.



EAST-LONDON VU DE LA MER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



KIBITKA D'AVCHARS (PAGE 155). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE.

I



ARMÉNIENNE DE TOMARDZA (PAGE 148). DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Sur le tell de Kara-Euyuk. — Expulsés du territoire turc par iradé impérial. — Départ de Sourp-Garabet. — Tomardza. — Adieu au vilayet d'Angora ! — Anti-Taurus. — Le Kuru-Bel. — Campements avchars. — Les belles forêts du Taurus. — Vandalisme des bergers turcs. — Rencontre de paysans qui nous mettent de force en quarantaine. — Dans le Tekké-Déressi. — Notre campement. — Attente d'un médecin. — Ennui d'une quarantaine. — Les caravaniers ont faim. — Arrivée d'un soi-disant médecin et d'une garde de police. — Cordon sanitaire. — Le Tekké-Déressi et sa mauvaise réputation. — Départ. — On nous désinfecte. — Arrivée à Chehr.

C'est sur le tell de Kara-Euyuk où nous venions pour la seconde fois poursuivre nos fouilles, comme je l'ai dit en terminant la relation de notre voyage en Cappadoce[2], que la nouvelle de l'iradé impérial lancé contre nous et ordonnant notre expulsion du territoire turc nous était parvenue, nouvelle stupéfiante, car nous nous étions dûment munis — avant de nous mettre en route — de tout ce qui devait nous faciliter nos travaux, en fait de passeports, de lettres des ministres, de tous les parafes enfin ayant don d'aplanir les difficultés faites aux voyageurs en pays ottoman. Il fallait pourtant s'incliner, car les ordres étaient brefs et durs, et notre ambassadeur nous disait, lui aussi, de ne pas résister et d'effectuer notre retour.

C'est dans ce triste désarroi de notre travail et de nos projets que nous dûmes nous acheminer vers notre asile hospitalier du séminaire de Sourp-Garabet. Une fois encore les lourdes portes du fier couvent s'ouvrirent devant les voyageurs français, et une fois encore cette paisible demeure leur procura la paix et le repos dont ils avaient tant besoin dans leur détresse. Notre présence dans le couvent ne fut pas pourtant sans créer à Mgr l'évêque Balian des difficultés ennuyeuses de la part des habitants de Césarée, qui avaient espéré trouver auprès de lui un asile et un abri dans leur fuite affolée devant le choléra. Mgr Balian, désireux de préserver les élèves du séminaire

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*
2. *Voyez Tour du Monde*, 1896, *p.* 409, 421, 433, 445, 457 *et* 469.

qui n'étaient pas encore en vacances, avait refusé énergiquement jusque-là de se rendre aux prières des Kaïsariotes, en dépit des sommes que certains d'entre eux offraient pour être logés ainsi que leur famille dans les bâtiments réservés aux pèlerins. Ils menacèrent d'enfoncer les portes, et des scènes pénibles se passèrent au pied des hautes murailles du couvent lorsqu'ils surent qu'une exception avait été faite en notre faveur.

A Césarée, le mutessarif Fekham-Pacha, malade de peur, avait — dès leur arrivée — accaparé pour le soigner les médecins venus de Constantinople pour constater l'étendue du fléau et apporter des secours. Les rues désertes ne renfermaient plus que les pauvres et les malades dans l'impossibilité de s'enfuir dans les campagnes voisines. Les boutiques du bazar étant closes, les chiens affamés de ce quartier devinrent une inquiétude de plus pour les édiles. Il fut décidé qu'on leur ferait des distributions régulières de nourriture, afin qu'ils ne mourussent pas de faim et qu'ils n'ajoutassent pas un élément de plus à l'infection régnante. On fit des sacrifices d'animaux tels que bœufs, chameaux, moutons, devant les mosquées, et pour tranquilliser les esprits terrifiés, les mollahs racontaient que le cheik ul Islam avait eu un songe durant lequel il avait appris que le choléra s'en irait vers le Sud, et que tout serait bientôt fini ici. Les Sœurs et les Pères s'ingéniaient de leur côté pour rassurer les pauvres chrétiens, également frappés de terreur.

L'arrivée des médecins eut, il est vrai, un effet assez prompt. Les pharmaciens se décidèrent à ouvrir leurs boutiques et après les jours sombres que nous avions traversés, l'épidémie alla en diminuant.

Les précautions de Mgr Balian ne furent pas inutiles, car parmi les gens réfugiés autour du couvent dans les nombreuses grottes naturelles de cette région, quelques décès survinrent. L'ensevelissement des cholériques soulevait parfois des difficultés : on vit des musulmans enterrer précipitamment des chrétiens que leurs coreligionnaires refusaient de toucher, et réciproquement! Tristes jours et tristes souvenirs! Nous assistions, muets et navrés, du haut de nos remparts, à ce désolant spectacle. Enfin, nous décidâmes d'effectuer notre retour, comme nous l'avions projeté tout d'abord, c'est-à-dire par le Taurus et la Cilicie, en dépit des difficultés qui pourraient se présenter. Le mutessarif voulait que nous prissions la route plus directe, mais beaucoup moins intéressante, pour Mersina par Bor et Nigdeh : c'était assez de voir nos fouilles interrompues, et nous tînmes bon pour notre itinéraire. Les passes de l'Anti-Taurus, le Khozan, Comana, leurs populations montagnardes si intéressantes, l'espoir de quelque trouvaille archéologique, tout nous décidait à partir par Chehr, Hadjin, Sis, Adana.



NOTRE CHEF D'ESCORTE. — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

En 1894, nous avions emmené avec nous un compagnon de voyage, M. Alfred Boissier, jeune et distingué assyriologue genevois que l'attrait d'une visite aux antiques sanctuaires de l'Asie Mineure avait entraîné à se joindre à nous.

Mitcho, notre cher et fidèle drogman de l'année précédente, ne pouvait nous accompagner cette fois encore, car il avait repris son emploi de tâcheron dans la Compagnie Vittalis. Il fallut nous résigner à accepter pour cet emploi un certain Nicolas, de Constantinople, soi-disant Croate, mais surtout Levantin élégant et efféminé qui ne comprit jamais bien ses fonctions. Il s'imaginait volontiers voyager en amateur, prétendait monter le plus joli cheval, se chaussait de souliers à nœuds de ruban durant nos séjours, et affectionnait particulièrement les ceintures de flanelle blanche : un bellâtre doublé d'un ignorant, telle fut notre triste acquisition dans ce genre.

Le cuisinier Pierre, un vrai Monténégrin, celui-là, jeune homme ne parlant guère que le slave et un peu de français, était honnête, mais, à notre grande surprise, il se révéla au bout de peu de temps si malade de la poitrine que nous faillîmes le perdre plusieurs fois durant le voyage. Notre escorte comprenait deux zaptiés dont un, le fameux Hassan de l'année précédente, que le gouverneur d'Angora avait consenti à nous donner de nouveau. Décrire la joie de Hassan, à la nouvelle de notre arrivée, est impossible. Ce nous fut une grande satisfaction, en même temps qu'une



DÉBOISEMENT DU TAURUS (PAGE 150). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tranquillité d'esprit, d'avoir ce garçon si dévoué avec nous. Les caravaniers, pris à Angora, étaient honnêtes et bons, vrais types des villageois turcs de l'intérieur. Ils ne cessèrent de nous témoigner leur attachement de mille façons touchantes, sans jamais se laisser rebuter par les ennuis de notre marche, dans un pays en prise au choléra. Au lieu de louer nos chevaux, comme dans les précédents voyages, nous avions préféré les acheter et les choisir à notre gré; aussi avions-nous quitté Angora, munis d'excellentes bêtes. Le cheval est un élément d'une telle importance dans ces voyages, que l'on ne saurait trop bien se pourvoir. Nous fûmes pleinement satisfaits, d'autant plus que nous avons toujours avec nous nos selles et nos harnais, très différents de l'équipement asiatique.

La présentation de notre caravane étant faite et le lecteur connaissant ses membres, revenons à notre départ de Sourp-Garabet, départ assombri par la menace des quarantaines que les vilayets non contaminés avaient établies pour se garantir.

Nous venons, hélas! du foyer même du fléau, et cela est une déplorable recommandation pour notre nombreuse bande. En effet, sur notre passage, les paysans prennent une attitude menaçante, et, véritables parias, nous devons éviter les villages et passer au loin, car nous venons de Césarée; nous avons peut-être le choléra parmi nous, et à aucun prix les pays non encore contaminés ne veulent notre approche. Nous allons ainsi sous la menace de fusils braqués par des gaillards résolus à se protéger, car c'est l'arme au poing que la garde de chaque village est faite. Ils n'ont pas tort, assurément, mais ce soir, demain, qui sait? peut-être aujourd'hui même, ils l'ont reçu le choléra, sous la forme d'un piéton, d'un pâtre, d'un mendiant qui, lui, entre sans bruit et cause tout le mal..... Une touchante preuve de la sollicitude de l'administration pour les gens du pays, c'est cette visite d'un mudir des environs de l'Argée, bon Turc qui avait ouï parler du microbe du choléra et qui, ayant conçu des doutes à l'égard de la pureté des eaux de son village, s'arma d'une forte loupe avec laquelle il les examina longuement. Le résultat obtenu fut la constatation de beaucoup de microbes et la recommandation paternelle de ne pas boire ces eaux! . . . . . .

. . . . . .

Après une nuit passée à 1.340 mètres d'altitude au-dessus de Tallas, nous prenons la route de Tomardza, marquée sur notre itinéraire. C'est une étape de huit heures, fatigante, avec, sans cesse, la crainte de voir se dresser une quarantaine devant nous. En effet, le mudir refuse de nous laisser entrer et prétend même nous faire retourner à Césarée. Il a reçu l'ordre, dit-il, de ne laisser passer personne sur son territoire!

Fort heureusement, nous avons une lettre de recommandation pour l'évêque du couvent de Tomardza, dépendance de celui de Sourp-Garabet, et nous la lui faisons porter par un de nos cavaliers. Une réponse favorable nous parvient bientôt, et nous laissons là le mudir et ses criailleries, pour aller décharger nos bêtes et

prendre gîte dans le couvent. Pour de pauvres pestiférés que nous sommes, cet accueil nous fait grand bien. Nos hommes semblent peu désireux de courir, avec nous, les aventures du Taurus. On nous assure que nous ne quitterons pas le vilayet d'Angora sans faire une quarantaine de onze jours avant d'entrer dans celui d'Adana. Comme on le voit, notre avenir était assombri par bien des points noirs, et ce fut un triste repas que celui que nous prîmes le soir, dans une chambre délabrée du vieux monastère. Quelle reconnaissance ne leur devons-nous pas à ces saints asiles arméniens, toujours ouverts devant nous et si largement hospitaliers! Aussi avec quel serrement de cœur avons-nous appris leur pillage, leur destruction par le feu, et le meurtre de ces vieux vartabeds à barbe blanche, lapidés, écartelés par la farouche soldatesque qui a récemment mis à feu et à sang tant de villages arméniens!... Quel chagrin pour nous de lire les navrantes nouvelles qu'apportaient les journaux, et les détails circonstanciés venus de là-bas plus directement, écrits à nous dans les larmes et le deuil! Il faut avoir vécu sous le toit de ces Arméniens, connu la douceur de leurs mœurs, leur valeur morale et intellectuelle, pour bien comprendre ce que ces massacres ont d'odieux, d'intolérable. Les Grecs, chrétiens eux aussi et vivant côte à côte avec eux, n'ont jamais été troublés, parce qu'ils ont leurs défenseurs en Europe, tandis que les Arméniens, qui ont-ils? Personne, absolument personne. Anciens maîtres du pays, ils sont devenus les esclaves d'un vainqueur puissant. En vain leurs plaintes s'élèvent vers le ciel; en vain la victime implore-t-elle la pitié humaine. Personne ne veut les connaître; personne n'est leur proche; personne ne s'émeut. Il faut être vraiment philanthrope pour s'attendrir sur de tels maux, et les masses humaines ne sont pas philanthropes. Il a fallu des voix autorisées, des cœurs vibrants qui, du haut de la tribune parlementaire ou du haut de la chaire, ont essayé de faire comprendre le douloureux martyre de la nation arménienne. J'ai vu les sourires amers, et les larmes de ces hommes, aujourd'hui morts, — et de quelle mort! — nous demandant, il y a deux ans à peine, pourquoi la France généreuse et chevaleresque ne prenait pas, elle, leur défense. Ils sentaient le moment proche pour eux où les Turcs, las de les sentir en perpétuelle rébellion contre leur traitement indigne, les briseraient afin d'en finir une fois pour toutes avec eux.



NOMADES DU TAURUS. — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

. . . . . .

Un homme du pays est venu s'offrir pour nous guider dans les montagnes; nous l'avons accepté, et nous nous levons à l'aube, avec le projet bien arrêté de sortir du vilayet d'Angora. Il suffit pour cela de traverser le Zamanlia-Sou. Au moment de partir, un second guide, jeune homme d'Everek, nous propose de nous accompagner dans les défilés du Taurus. Ce n'est pas trop de deux hommes, et nous l'acceptons. Nos zaptiés ont repris courage; l'un d'eux, Ali, est décidé à nous accompagner au bout du monde!

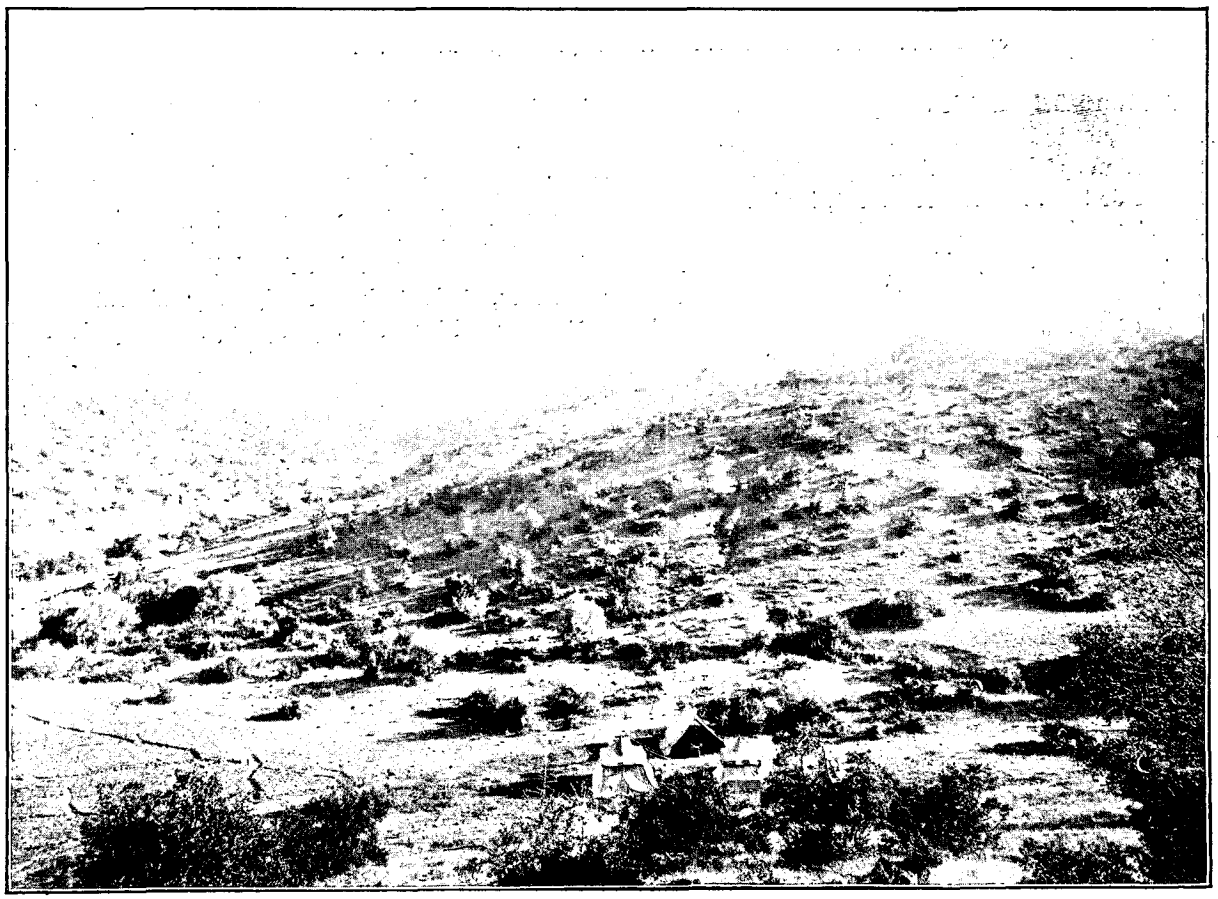
C'est au pont du Zamanlia que doit se tenir la quarantaine redoutée. En deux heures nous arrivons à la rivière. Nous traversons un méchant pont, non gardé; nos yeux ne voient nul être humain préposé à la surveillance de ce passage. Nous sommes sauvés, quelle chance! Adieu au vilayet d'Angora! Adieu aux misères que nous y avons subies! Adieu à Fekham-Pacha!... Une joie folle m'envahit et se communique à mes compagnons. Un beau rideau de montagnes bleues se déroule devant nos yeux. C'est l'Anti-Taurus, dont les vallées et les gorges seront désormais nos seules routes. C'est à une vive allure que nous gravissons ses premiers contreforts et que nous nous engageons dans un vallon semé de bouquets de genévriers, ainsi que d'autres conifères dont la vue et les âcres senteurs nous remplissent d'allégresse.

Nos guides nous conduisent jusqu'à une magnifique fontaine près de laquelle nous décidons de camper. Cette source, appelée Yedi-Oluk, coule dans un vallon placé à l'entrée du Dede-Bel. Le mot de *bel* signifie ici « défilé » ; il y en a sept pour cette partie du Taurus, mais trois seulement sont fréquentés.

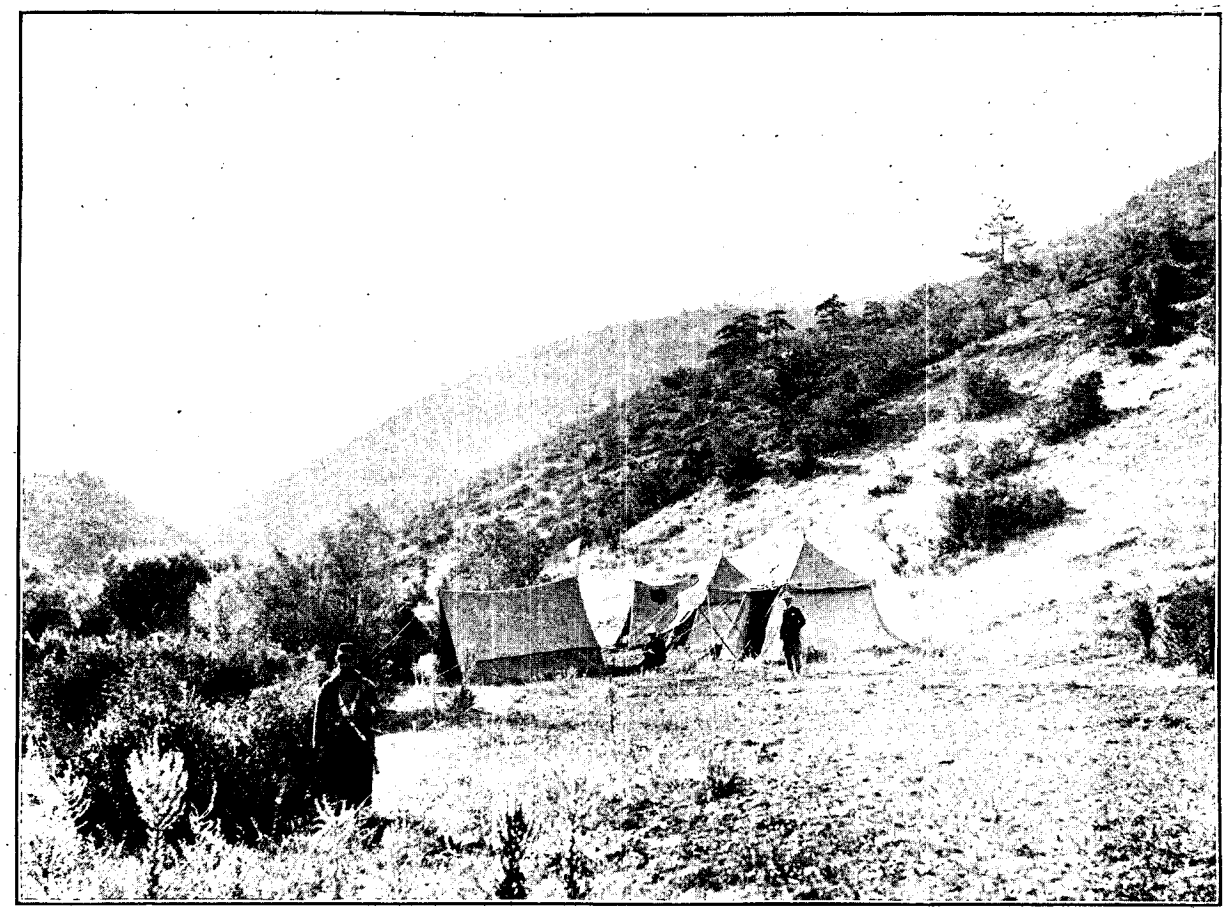
Sterret ayant pris quelque temps avant nous le défilé dit Dede-Bel, nous résolûmes de faire un trajet nouveau en nous rendant à Chehr, c'est-à-dire à Comana, par le Kuru-bel, l'une des passes du Taurus les plus importantes, bien qu'elle ne soit pas des plus faciles.

Après le froid pénétrant de la nuit, dont le calme était quelque peu troublé par le bruit grondant de la source de Yedi-Oluk, la caravane se remet en marche, et l'on est heureux de sentir courir sur son épiderme la chaleur déjà sensible du soleil levant. Nous suivons le vallon et avançons au milieu d'un paysage d'une sauvage grandeur. Il faut avoir parcouru les solitudes et les plateaux nus de la Cappadoce pour comprendre la joie que nous éprouvons à la vue d'un changement de décor aussi complet que celui auquel nous assistons depuis Tomardza. Au loin, devant nous, le Soani-Dagh dresse ses cimes blanches de neige. Tout change d'aspect dans cette région splendide de l'Anti-Taurus, dont les vallées boisées donnent asile à des populations semi-nomades qui viennent y dresser leurs campements d'été. Notre première halte a lieu précisément dans l'un de ces campements pittoresques dont les huttes, en forme de kibitkas, annoncent des Avchars. Ceux-ci, d'aspect méfiant, et — à tort ou à raison — redoutés pour leurs brigandages et leurs rapines, nous font un accueil des plus froids, tandis que leurs chiens féroces semblent très décidés à nous dévorer. Ce campement est trop pauvre pour que nous songions à nous y arrêter longuement, aussi le quittons-nous assez vite. Alors commence le défilé du Kuru-Bel, dans lequel nous entrons. A 1.800 mètres, nous déjeunons près d'une fontaine. Le chemin est horriblement mauvais; des roches glissantes rendent la marche de la caravane très pénible et nous obligent d'aller à pied. Nous en profitons pour herboriser le long du chemin, car une flore intéressante et variée s'épanouit au milieu de ces roches. En cueillant des immortelles dorées, des *sedum* à fleurs rouge vif, de grandes campanules violettes, nous atteignons 2.000 mètres d'altitude.

Cahin caha, tantôt à pied, tantôt à cheval, nous cheminons dans l'étroit passage. Les gens du pays appellent le Kuru-Bel le « chemin des chiens ». C'est l'avis de mon jeune cheval, qui a des airs très dégoûtés au milieu de ce chaos de pierres. Aussi la vue d'un tapis d'herbe lui paraît quelque chose de si agréable que, oubliant ma présence sur son dos, il se jette par terre, essaye de se rouler, et me met dans une position fort critique!



LE TEKKÉ-DÉRESSI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



CAMPEMENT DE LA MISSION DANS LE TEKKÉ-DÉRESSI(PAGE 152). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au Kuru-Bel succède une petite vallée appelée Ak-Déressi, parce qu'elle est arrosée par l'Ak-Sou. Partout les montagnes portent des restes de forêts qui ont dû être fort belles. Les genévriers de cette région méritent une mention spéciale, car ils atteignent des proportions rares. Certains d'entre eux ont des troncs qui mesurent 4 mètres de tour. Malheureusement, les hommes, dans ce pays, n'ont aucun respect pour les arbres. Le berger qui veut se réchauffer ne se baissera pas pour ramasser une poignée de bois mort, mais il mettra le feu à un arbre entier : pin, abiès quelconque, genévrier, fût-il superbe et centenaire. Aussi l'aspect de ces bois est-il lamentable! C'est en respirant l'air pur et vif de ces hauteurs, où des taches de neige apparaissent çà et là, que nous voyons défiler ces pauvres forêts massacrées, brûlées, parmi lesquelles quelques grands squelettes de vieux arbres agitent désespérément leurs longs branchages blancs et lisses comme des ossements. Ils sont sinistres et semblent en appeler à la justice et au bon sens des hommes. Mais, hélas! ni la justice ni le bon sens ne sont de règle dans ce triste pays. La dévastation, la tristesse des villages, des plaines, se retrouve jusque sur ces hauteurs où la forêt, jadis verte, frissonnante de vie, tout embaumée, n'est plus, elle aussi, qu'un séjour morne, figée qu'elle paraît dans sa douleur de voir massacrer ses enfants. Nous regrettons un tel vandalisme, et pendant ce temps la caravane prend sur nous une petite avance, qui nous la fait bientôt perdre de vue.

Nous songeons à la rejoindre et hâtons le pas dans les lacets de la fatigante descente de l'Ak-Déressi, lorsque, ô surprise! ou plutôt, ô douleur! nous voyons nos bêtes déchargées paître paisiblement, tandis que nos cantines sont éparses dans une prairie, entourées de nos hommes en proie à un morne désespoir. Ce tableau imprévu nous plonge dans une juste stupeur, mais la vue d'une rangée de gaillards — au nombre de trente — alignés au fond du pré et tous armés de fusils, nous fait craindre une attaque à main armée, aucun village ne se trouvant à proximité. Nicolas, notre vaillant interprète, devient vert, et il faut le secouer vigoureusement pour l'obliger à entrer — tout tremblant — en pourparlers et à nous faire expliquer la situation.

Après de longues criailleries, des gestes à n'en plus finir, nous apprenons enfin que nous sommes en présence, non de brigands, mais de paysans arméniens venus du village de Chehr, où la nouvelle de notre passage leur est parvenue, Dieu sait comment. Ces paysans savent que nous venons de Césarée, que nous avons quitté le vilayet d'Angora sans faire de quarantaine, et ils refusent avec une énergie sans pareille de nous laisser aller plus avant sans que nous ayons accompli auparavant la quarantaine réglementaire ici, sur place,



CHEZ LES AVCHARS (PAGE 155). — DESSIN DE J. LAVÉE.

là même où ils ont obligé nos caravaniers à décharger! Ils veulent à tout prix se préserver du choléra, et se chargent de faire eux-mêmes la police de leur pays, le gouvernement n'y ayant pas encore pourvu.

La fureur de mon mari, celle de M. Boissier et la mienne sont indescriptibles. Bien portants comme nous le sommes tous, nous nous révoltons à l'idée d'être immobilisés ici. Ces paysans qui nous arrêtent avouent, entre temps, que nous sommes les premiers Européens qu'ils aient vus dans ces lieux. Ils vieillissent sans voir d'étrangers. C'est en vain que nous leur faisons comprendre qu'ils n'ont rien à craindre de notre passage. En vain on leur affirme que M. Chantre est médecin, et qu'il serait le premier à soigner et à surveiller son monde. C'est inutile. Isolés, abandonnés comme ils le sont au cœur de ces montagnes, ils répètent qu'ils sont résolus de faire eux-mêmes la garde de leur pays et de le défendre du choléra. Ils expliquent, d'ailleurs, très clairement et intelligemment que, puisque ailleurs nous aurions dû faire onze jours de quarantaine, nous devons les faire ici avant d'entrer à Chehr.

Chaque fois que nous ordonnons à nos caravaniers de charger leurs bêtes et de se mettre en route, chaque fois les trente fusils nous couchent en joue, et les caravaniers, à demi morts de peur, lâchent caisses et chevaux. Pourtant, un argument excellent nous empêche de nous arrêter ici : il n'y a pas d'autre eau qu'une source qui sourd goutte à goutte, et nous sommes seize personnes, et avons, en outre, besoin d'un abondant pâturage pour vingt chevaux. Un des guides a déclaré qu'à une demi-heure de là, dans le Tekké-Déressi, il connaissait un endroit où l'eau coule abondante, où les tentes pourront être dressées facilement, et où enfin nos chevaux auront un excellent pâturage.

M. Chantre déclare alors aux paysans qu'à aucun prix il ne s'arrêtera dans un endroit sans eau, et qu'il veut aller sur le point que notre guide indique. Les paysans obstinés menacent, arment leurs fusils, mais cette fois c'est en vain. Nous sautons à cheval, revolver au poing, prêts à nous en servir s'il est nécessaire, et leur déclarons que nous voulons aller dans le Tekké-Déressi, peu éloigné de Chehr, que nous sommes des Français et que jamais, dans aucun pays, on n'a impunément touché à un « casque blanc », car c'est sous ce nom qu'on nous désigne : *beyaz chapka*. Puis nous éperonnons nos chevaux et nous nous acheminons vivement, suivis des paysans qui — tous sont montés aussi — ont couru détacher leurs bêtes. Nous avions affaire à des chrétiens, à ces Arméniens fiers et indépendants du Khozan qui ont fait leurs preuves, il y a peu de temps encore, dans les derniers massacres en Asie Mineure. Ils se sont défendus comme des lions contre la soldatesque turque et kurde lâchée contre eux, et étaient aussi disposés à se défendre contre l'importation du choléra dans leurs villages. Leur physionomie hardie, leur costume pittoresque, les différenciaient complètement des Arméniens vus jusque-là.



HADJINLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Avec cette importante et imposante escorte, nous avançons assez rapidement et atteignons le Tekké-Déressi-Sou, bordé de gros saules. Le vallon étroit et sauvage est très boisé. A 1.550 mètres, notre guide s'arrête sur le point choisi, et nous installons notre campement au confluent de deux ruisseaux tributaires du Sarus.

Une certaine détente s'est produite parmi nos gardiens. Les jeunes gens les plus farouches, ceux qui, tout à l'heure, parlaient de nous tuer, viennent me faire leurs protestations de dévouement et parlent de m'accompagner où je voudrais. Mais j'attache aussi peu d'importance à leur soumission qu'à leurs bravades, et ils s'en vont, dépités de leur peu de succès. Un seul d'entre eux, un superbe Hadjinli, pittoresque au possible dans son vêtement bariolé et avec ses longues moustaches noires, est laissé avec nous. Il subira nos dix jours de quarantaine, et devra s'occuper de pourvoir à nos besoins en servant d'intermédiaire avec les gens du pays. Nous ne sommes pas abandonnés malgré cela : nos paysans, n'ayant en nos intentions qu'une médiocre confiance, vont s'établir par groupes de six à huit en face de nous, de l'autre côté du vallon, à droite, à gauche, sur les

montagnes environnantes, si bien qu'à peine le soleil était-il couché, que de grands feux illuminèrent soudain le Tekké-Déressi, feux énormes, étant donné le procédé de brûler des arbres entiers. Le froid vif de la nuit exige un grand brasier pour entretenir un peu de chaleur autour de nos inflexibles cerbères. Nous nous voyons, nous aussi, bientôt obligés de faire un feu de bivouac que nos caravaniers et zaptiés installent au bord du ruisseau. Le ciel est clair et scintille d'étoiles. Cette nuit de juillet est si pleine de charme et de sérénité dans ce cadre sauvage, qu'en dépit de notre emprisonnement, nous en jouissons pleinement.



HADJINLI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Malheureusement, la sécurité, sinon pour nous, du moins pour nos chevaux, n'est pas des plus grandes, car la présence d'un village tcherkesse, que l'on nous a signalé dans le voisinage, tient déjà nos hommes en éveil. Ils ne pourront jamais dormir que d'un œil.

Dès le premier soir, un autre ennui plus grave de notre situation isolée nous apparaît : il s'agit de donner à manger à seize personnes; or, comme aucune provision n'a pu encore nous être fournie, on vivra sur les restes du déjeuner, et aussi sur les réserves de nos cantines de provision. Néanmoins, soldats et caravaniers n'ont pas mangé à leur faim, et tout le monde est allé se coucher avec un reste d'appétit. La journée avait été si rude et si pleine d'émotions que ni les énormes araignées rouges et velues que j'ai vues courir sur les tentes, ni la crainte des Tcherkesses, ni le froid piquant de la nuit ne m'empêchèrent de bien dormir.

. . . . . .

. . . . . .

5 juillet. — Nos tentes, rapprochées les unes des autres, sont au nombre de quatre. Celle de M. Boissier, très grande et très confortable, sert le jour de salle à manger et de cabinet de travail; la nôtre, occupée par nos caisses, qui en protègent les murailles de toile et nos couchettes, n'est qu'une chambre à coucher. La troisième est laissée à l'interprète et au cuisinier, lesquels, à titre de compatriotes, se battent toute la journée, le pauvre Pierre étant indignement exploité par le beau Nicolas. Enfin, une grande tente-abri reçoit le gros bagage, les caravaniers et les zaptiés; bien qu'ils préfèrent presque toujours dormir à la belle étoile, ils peuvent voir de là les allées et venues de leurs chevaux parqués tout près d'eux. Les nôtres sont gardés par un palefrenier qui ne les quitte jamais.

En attendant l'arrivée de quelque fonctionnaire, mudir, médecin ou autre, qui viendra nous dire ce que l'on compte faire de nous, nous dormons tard, et, grâce à quelques vivres que l'on est allé chercher chez les Tcherkesses, nous pouvons déjeuner d'œufs frais et mettre du lait dans notre thé. Le village est trop pauvre pour nous fournir en poulets et moutons, fond de la nourriture quotidienne, et nos pauvres caravaniers se pressent mélancoliquement les côtes pour me montrer qu'ils ont l'estomac vide. Je plains le vieil Hassan-Baba et l'exhorte à la patience. « Cela ne fait rien, madame, me répond-il; si tu es contente, je le suis aussi. »

Un Tcherkesse détaché du cordon principal établi sur la frontière des trois vilayets d'Angora, de Sivas et d'Adana, nous a été expédié pour nous montrer que l'on s'occupe de nous. Il nous promet de nous faire envoyer des vivres, seule chose qui nous préoccupe sérieusement pour l'instant.

Les horribles araignées velues me causent un grand tourment. Je souffre en plus d'un coup de soleil sur le visage. Mon mari voit une perspective de quarantaines indéfinies devant son horizon; mais, fort heureusement, nos hommes, même à jeun, sont pleins d'entrain et s'efforcent de nous témoigner leur attachement. Un autre tracas, c'est la santé de Pierre, qui tousse, crache le sang, et nous donne les plus grandes inquiétudes. Il exige beaucoup de soins, et ce repos forcé lui sera certainement utile. A part la visite du Tcherkesse, aucun événement ne marque cette seconde journée d'attente. Comme la veille, nos gardiens s'établissent dans leurs postes haut perchés, où ils chantent pour se donner du courage.

Le froid de la nuit se fait vivement sentir : on se rapproche de l'énorme feu de bivouac, dont les étincelles jaillissent vers le ciel.

Le thermomètre, ce jour-là, avait marqué 42° à 2 heures de l'après-midi et 8° seulement à 2 heures du matin.

Il y a pourtant des malades parmi ces corps roulés dans des couvertures tout autour de nous. Un des guides, le zaptié Ali et Nicolas, sont en proie à la fièvre : il y a eu ce soir grande distribution de quinine.

Le spectacle de ce foyer gigantesque, avec les silhouettes des hommes et des chevaux qui s'allongent démesurément sur le vallon, est fantastique. Les plus expérimentés nous racontent que dans les montagnes voisines, et surtout dans le vilayet d'Adana, les chacals, les lynx, les ours, les cerfs sont très abondants. Cela fait ouvrir de grands yeux au jeune Hassan, «le Bulbul», qui, avec ses seize ans, n'a pas encore beaucoup parcouru le monde et prend ses premiers galons avec nous. Depuis Angora, il ne nous a pas quittés et compte bien que nous l'emmènerons jusqu'au bout, jusqu'à « Haleb », me dit-il avec son beau sourire de dents blanches, tant Haleb Alep lui paraît loin, loin. Quand il monte sur son bourricot en chantant de sa voie claire, et qu'il a mis son beau turban bleu de ciel, Hassan est le plus charmant petit caravanier qui se puisse voir.

. . . . . .

On ne saurait croire combien la température se modifie rapidement Après des nuits froides à claquer des dents, le soleil apporte, dès huit heures, une chaleur pénible.

Nous voici au troisième jour de notre captivité, et aucune provision de bouche ne nous est parvenue. Nous bénissons à chaque repas les prudentes réserves qui sortent des caisses : conserves de légumes, de viandes, sardines, marmelade de Dundee, toutes choses qui nous font prendre patience, bien qu'elles soient assaisonnées d'un pain acheté il y a plus de huit jours et plus dur que les pierres du ruisseau. Mais nos hommes? Avec la répugnance qu'ils éprouvent, en bons musulmans qu'ils sont, à manger notre nourriture de chrétiens, répugnance augmentée par leur ignorance des conserves en boîte, ils souffrent réellement de la faim et attendent dans un triste silence qu'Allah leur envoie les bons rôtis de mouton, le pilaf, et tous ces mets qu'ils confectionnent à grand renfort de graisse.



AVCHAR. — DESSIN DE GOTORBE.

Enfin ! on nous signale l'arrivée de plusieurs cavaliers. Notre Hadjinli va aux informations, et revient nous dire qu'en effet un garçon pharmacien de Hadjin, faisant fonction de médecin, un officier de police et quatre zaptiés nous sont envoyés par le mutessarif du Khozan, Tewfik-Pacha.

Ces messieurs s'arrêtent à une respectueuse distance de nos tentes, et, comme nous avançons pour savoir plus vite des nouvelles, le pharmacien, avec un geste superbe, nous prie de garder les distances, car nous sommes suspects de choléra, et, comme tels, ils sont envoyés pour nous mettre en observation jusqu'à ce que les dix jours réglementaires soient écoulés.

Le onzième seulement nous aurons le droit de partir!... Le sort en est jeté.

Certes, nous sommes bien gardés et la sollicitude de Fekham-Pacha nous poursuit, car lui seul était en état de télégraphier notre passage et de nous créer ces ennuis.

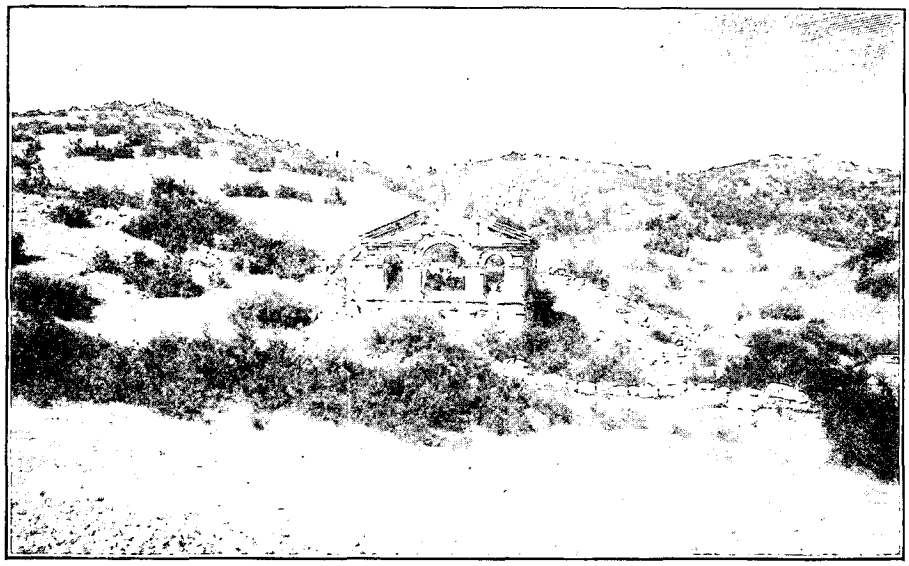
D'ailleurs, ce même jour, un nouveau cavalier, venu je ne sais d'où, apportait un ordre écrit à nos fidèles zaptiés de rentrer immédiatement à Césarée.

A 300 mètres environ de nos tentes, le pharmacien et les soldats ont dressé leur campement, car ils ont apporté une tente avec eux, et une corde (le cordon sanitaire) a été tendue afin de délimiter notre territoire. La vie que nous menons est aussi dépourvue d'événements que possible. On fait la chasse aux plantes et aux bêtes.

L'herbier de M. Boissier s'augmente considérablement, et les bocaux de M. Chantre s'emplissent de serpents, de lézards, de crapauds, d'araignées. Après midi, réunis dans la grande tente, nous prenons des notes, étudions les cartes, faisons la sieste.

Tous nos hommes sont mensurés et photographiés, le Hadjinli en tête, dont le type martial nous annonce l'approche du Khozan et du Zeitoun.

Des promenades dans les deux vallons qui nous entourent, des grimpades sur les collines où nous allons chercher l'ombre de quelque grand pin, telles sont nos distractions. Il faut y ajouter quelques coups de fusil tirés çà et là à des geais, les seuls oiseaux, avec des perdrix, que l'on rencontre dans ces solitudes boisées.



PETIT TEMPLE PRÈS DE COMANA (PAGE 156). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans nos promenades, nous constatons souvent la fréquence du petit arbuste (*astragalus verus*) producteur de la gomme adragante, et que j'ai eu déjà occasion de signaler dans la région d'Urgub et ailleurs.....

Aux hommes de Hadjin, car c'est de là que nous viennent les vivres plutôt que de Chehr, pourtant plus rapproché, mais pauvre, notre Hadjinli a recommandé de m'apporter des cerises, et, en effet, un panier de ces petits fruits sauvages a été mis dans les sacoches des mulets à mon intention. Le gouverneur du Khozan, dont le siège est à Sis, mais qui vient en été à Hadjin, veille sur notre approvisionnement, qui à présent nous arrive régulièrement.

Notre gardien nous explique que la passe du Kuru-Bel, l'endroit même où nous avions passé la première nuit, près de la fontaine de Yedi-Oluk, ainsi que le Tekké-Déressi, où nous sommes, sont les lieux regardés comme un centre du brigandage en Asie Mineure, à cause même de leur situation à la limite des trois vilayets d'Angora, de Sivas et d'Adana. C'est là que les bandits se partagent le butin, c'est là qu'ils se réfugient et se mettent à l'abri de la police. C'est là enfin que les caravaniers et les piétons risquent fort d'être dévalisés. Ces méfaits sont commis, soit par les Tcherkesses établis dans quelques villages, au milieu de ces gorges, et qui n'ont pas d'autre occupation que le brigandage, soit par les Avchars installés dans les yaëllas avec leurs troupeaux et qui ne valent pas mieux que les Tcherkesses. J'aurai plus loin l'occasion de dire ce que sont les Avchars.

Ce n'est donc pas pour rien que les gens du Khozan appellent la passe du Kuru-Bel, le « chemin des chiens ». Jamais aucun Européen n'y a été signalé, et la nouvelle de notre arrivée par ce défilé n'a pas été sans étonner profondément les gens de Chehr et de Hadjin. L'officier de police et les quatre zaptiés que l'on nous a envoyés sont moins une précaution pour la quarantaine qu'une garde contre les attaques. Le Hadjinli ajoute que nos casques intimident quelque peu les malintentionnés et qu'il est fort probable que les brigands nous laisseront tranquilles.

Cependant, il faut surveiller de près nos chevaux, car il rôde toujours quelques Tcherkesses autour d'eux, et sous prétexte de les admirer, il est à craindre qu'avec leur habileté en la matière, ils ne parviennent à les détacher et à les faire fuir.

Ce soir, nous nous sommes assis en rond autour du foyer avec nos hommes. Depuis que les vivres arrivent régulièrement, sous forme de beaux moutons à queue grasse, de poulets, d'œufs, de yoghourt, de fromage, de miel, les visages respirent la santé et la joie. Bulbul a chanté ses plus beaux airs ; le Hadjinli nous a même montré les danses du Khozan. Puis, tous en chœur, d'une voix d'abord prudente, ils ont dit un très beau chant turc, actuellement défendu. Pénétrés d'émotion, nous écoutions et nous contemplions cette scène pleine de caractère. La lune, dans sa majesté sereine, versait ses blancs rayons sur notre groupe, et le ruisseau, toujours pressé, roulait ses eaux au rythme berceur. . . . . .

. . . . . .

Notre inoccupation énervante commence à nous peser. Le pauvre pharmacien s'ennuie fort aussi. Il vient de temps en temps causer avec nous par-dessus le *cordon sanitaire*. On compte les jours ; il y en a deux encore avant que nous puissions prendre notre envolée.

Un médecin grec de Sis est venu tout exprès pour procéder à cette importante libération. Il a fait ses études en France, par conséquent les bavardages vont leur train.

14 juillet. — C'est cette date mémorable qui se lève sur le jour fixé pour notre départ. En dépit du ciel bleu qui nous convie à filer au plus vite, il faut subir les cérémonies burlesques de la désinfection de nos tentes, de nos bagages et de nos chevaux. Cette désinfection se fait en promenant une pelle dans laquelle brûle du soufre, tout autour des objets et des êtres. Ce n'est pas tout, car à la minute solennelle du départ, le pharmacien se présente, tenant en main une longue liste de frais que nous devons, paraît-il, payer, la quarantaine ayant été créée spécialement pour nous. Ces frais comportent la dépense dudit pharmacien, des soldats et de l'officier de police que l'on nous avait imposés, celle de leurs chevaux et une allocation de tant par jour pour leur salaire de gardiens. Il va sans dire que M. Chantre refusa énergiquement de régler cette note, trouvant suffisant d'avoir payé tous nos vivres trois fois leur valeur, pendant dix jours. Il remit au pharmacien une lettre déclarant son refus formel, et, ceci en règle, la caravane s'acheminait vers Chehr.

On suit le Tekké-Déressi, plus beau à mesure que l'on avance, avec ses collines boisées, pressées et surplombées par les crêtes arides où, çà et là, de grandes nappes de neige brillent au soleil ; avec son ruisseau aux eaux vives, si limpides que l'on peut s'y mirer. Ce vallon charmant, digne de la libre Helvétie, est sillonné par un sentier capricieux qui passe, suivant l'exigence du sol, tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur le flanc de la colline. C'est ainsi que nous arrivons peu à peu à Chehr, village moderne élevé sur l'emplacement de la grande et puissante Comana. Je ne sais si cette passe du Kuru-Bel et le Tekké-Déressi ont été jadis des voies romaines, mais nous n'avons trouvé nulle part trace de bornes, ni de vestiges anciens. D'autres passes, plus faciles, devaient relier Mazaca-Césarée à Comana.

Aux abords de l'antique cité, la vallée s'élargit ; les terres cultivées apparaissent. Nous atteignons un temple romain dont la façade, encore en bon état, se dresse dans la verdure, soudaine évocation d'un brillant passé. Enfin, voici Chehr, que nous avons mis deux heures à atteindre.

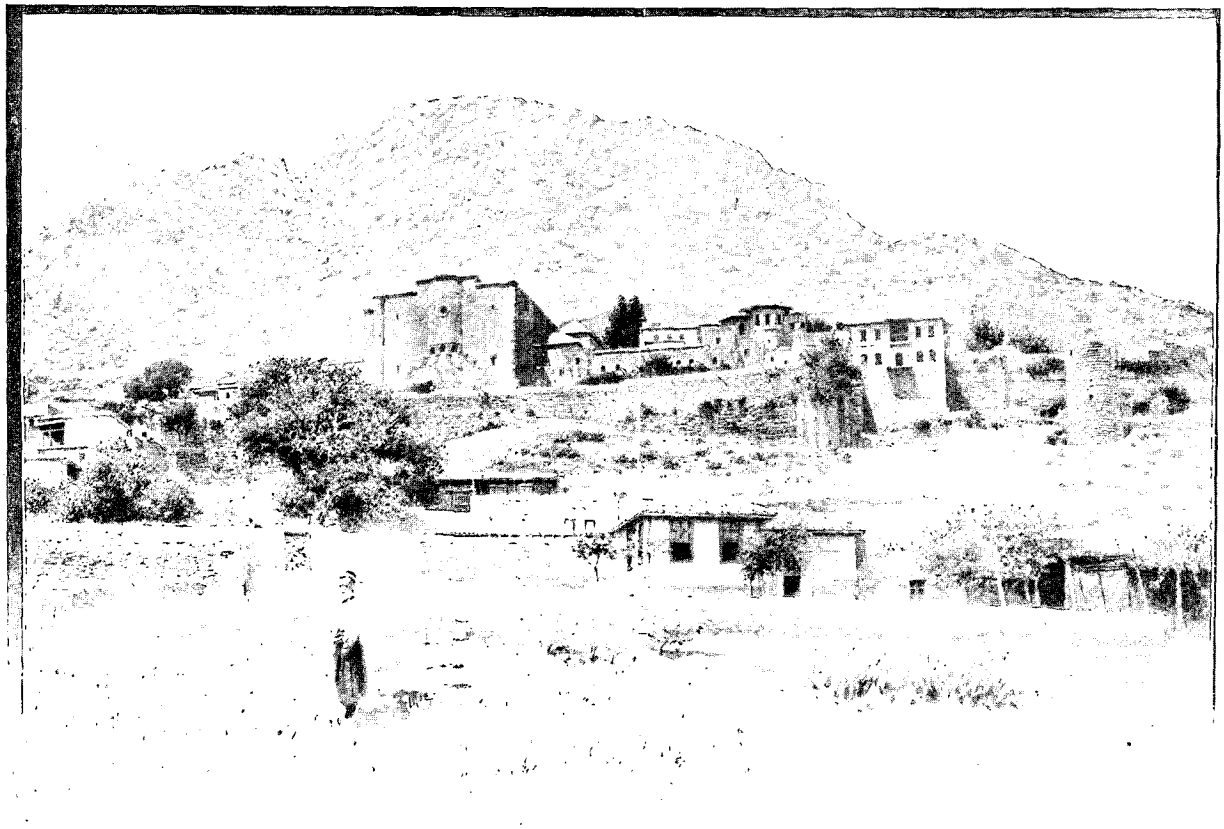
(*A suivre.*)

Mme B. CHANTRE.



MON CHEVAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



SIS : LE COUVENT (PAGE 167). — DESSIN DE TAYLOR.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE.

II

Schar moderne et Comana antique. — La cité sacro-sainte de la déesse Mâ. — Vallée du Gueuk-Sou (Sarus). — Avchars. — Arrivée à Hadjin. — Le Khozan et ses habitants. — Départ pour Sis. — Le Keraz-Bel. — Ses difficultés. — Kapan. — Derniers contreforts de l'Anti-Taurus. — Marche difficile. — Sis, son monastère et ses ruines.



COLONNE À COMANA.
DESSIN D'OULEVAY.

Le petit bourg moderne de Schar, dont la création ne remonte pas à plus de quarante ans, est peuplé d'Arméniens venus de Hadjin et n'offre rien de particulier comme aspect. Il se présente dans une vallée basse, arrosée par le Sarus, dont les eaux bleues coulent rapides et bruyantes. Un des habitants aisés nous ayant offert sa demeure, nous nous y installons rapidement, afin de parcourir au plus tôt le site fameux, but principal de notre visite. A peine a-t-on mis le pied hors du logis qu'on est frappé par la richesse des débris qui jonchent le sol et qui entrent même dans la construction des maisons. Les fragments antiques sont ici en une telle abondance qu'il faut bien admettre la présence dans ces lieux — aujourd'hui presque déserts — d'une ville riche en palais et en temples.

En dépit de l'abord difficile de cette cité, enfermée comme un joyau précieux dans le ravissant écrin qu'est la vallée supérieure du Sarus, on s'explique mieux le choix d'un semblable point pour l'établissement d'une ville, que celui de *Pterium*, de *Tavium*, d'Euyuk et autres cités antiques importantes de l'Asie Mineure.

Le paysage actuel donne seulement une faible idée de ce qu'il devait être à l'époque où les temples de Comana étaient l'objet de la vénération des Cappadociens, car le déboisement a beaucoup changé l'aspect du pays. Les collines, qui aujourd'hui n'ont plus que quelques traces de forêts, devaient être autrefois couvertes de verdure, et une source de fraîcheur pour les habitants. L'existence même de cette bourgade moderne n'aura eu qu'une éphémère durée. Les récents massacres qui ont ensanglanté le Khozan ne l'ont

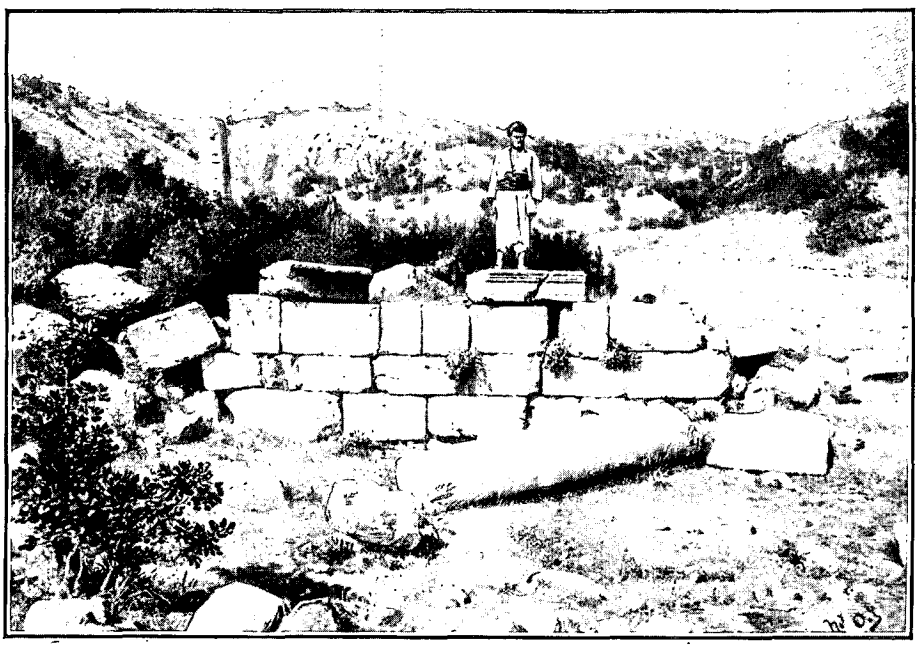
1. *Suite. Voyez p.* 145.

pas épargnée, et ses décombres se sont ajoutés à ceux des Romains. Avant d'entreprendre notre promenade dans les ruines splendides qui, à travers tant de siècles, viennent encore témoigner d'un fastueux passé, disons ce que l'histoire nous a rapporté de ces temps lointains où le paganisme régnait dans toute l'Asie.

Les documents précis sur cette région ne font leur apparition que très tard, avec l'occupation romaine ; par conséquent le pays de Cappadoce avait déjà, à cette époque, beaucoup perdu de son cachet et de ses idées primitives par suite des conquêtes diverses qu'il avait eu à subir. Antérieurement à la domination assyrienne, de laquelle, il est vrai, les Cappadociens reçurent la plus grande partie de leur civilisation ; antérieurement à la conquête perse et à celle d'Alexandre et des Romains, les Cappadociens, dont on sait à peine l'exacte origine ethnique, mais que l'on suppose avoir été un mélange de peuples aborigènes autochtones et de Syriens, ne pouvaient être, et n'étaient en réalité, que des hommes grossiers. Endurcis par le climat et le pays lui-même à la vie la plus rude, ils étaient adonnés à la culture d'un sol ingrat. Celui-ci ne suffisant pas à subvenir à leur existence, l'élevage du bétail, des animaux domestiques en général, notamment les mulets, les ânes, les moutons, les chèvres, devint — dès la plus haute antiquité — leur occupation principale. Tels ils sont encore de nos jours. Pasteurs, agriculteurs, sédentaires ou demi-nomades; isolés sur leurs hauts et froids plateaux, ils ne pouvaient pas être un peuple aimant les arts et cultivant les lettres. Aussi leur ignorance a-t-elle toujours été prodigieuse et leur inaptitude aux langues et aux belles manières leur a-t-elle valu jadis maintes épigrammes de la part des beaux esprits de la Grèce et de Rome.

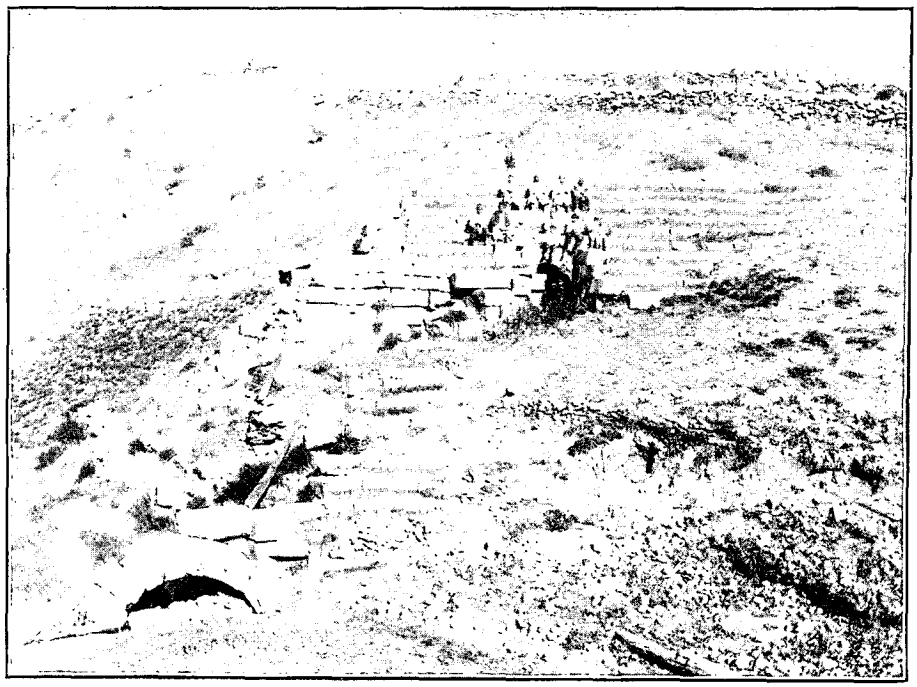
Tandis qu'avec la domination assyrienne s'introduisait chez eux le culte d'Anaïtis et qu'avec les Perses pénétrait celui du feu, il reste manifeste que les Cappadociens gardèrent toujours l'attachement le plus sincère pour leurs divinités indigènes, à qui ils élevèrent des temples grandioses, plus tard, sous les Romains.

Parmi les noms de leurs dieux les plus chers qui nous sont parvenus par les auteurs latins, qui se sont empressés soit de les dénaturer, soit de les identifier avec leurs propres divinités, il semble que ceux de Mên et de Mâ soient les deux plus grands. Mên serait, s'il faut en croire les interprétations, le dieu mâle identifié avec la lune, et Mâ, la grande déesse, quelque chose comme la Mère de l'humanité. Il ne faut pas chercher chez ces peuples rudes le symbolisme voluptueux des autres divinités de l'Asie. Leurs dieux ne pouvaient être que puissants et forts. Toutefois il semble presque certain que, sur ces hauts plateaux, la divinité féminine a joué un rôle prépondérant. A l'heure actuelle, les seuls vestiges authentiques de ces âges reculés, ceux qui n'ont subi ni interprétations ni changements suivant les conquêtes, ceux enfin qui me paraissent les seuls dignes de foi, ce sont ces sculptures rupestres, œuvres certaines des antiques populations de cette partie de l'Asie. On remarquera qu'à Boghaz-Keui, à Euyuk d'Aladja, à Fraktin, à deux pas de Césarée, c'est une femme qui semble jouer le rôle principal. A Boghaz-Keui, elle est debout sur un léopard; ailleurs elle est assise, mais dans l'un et l'autre cas elle est vêtue de longues robes aux plis rigides. Etait-ce la même femme que l'on adorait, sous le nom de Mâ, à Comana, dans un temple? Personne ne pourra jamais l'affirmer, parce que le temple primitif, s'il a existé, a dû, depuis des milliers d'années, tomber en poussière, et ce que les Grecs et les Romains ont vu, ce que Strabon rapporte est déjà bien loin du temps où les Cappadociens-Hétéens taillaient leurs sculptures rupestres très probablement contemporaines du choix de Comana comme cité sacro-sainte. Qui sait même si l'idée d'enfermer leur déesse dans un temple n'est pas venue aux Cappadociens avec la domination assyrienne, et si ce n'est pas à cette époque seulement que fut construit le premier édifice de ce genre? Il faut admettre que ces « temples splendides » dont parle Strabon ne furent élevés qu'assez tard, sous les influences diverses qui ont régné sur



RUINES D'UN TEMPLE. - D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ce pays, et n'offrent plus qu'un sens dénaturé de l'idée première du culte cataonien. On connaît deux temples élevés à Mâ dans le royaume de Cappadoce, et portant le même nom. L'un en Cataonie, sur les bords du Sarus, et qui ne peut être que celui qui nous occupe en ce moment; l'autre au Nord, sur les bords de l'Iris. Ce qui donne à la religion cappadocienne un caractère très spécial, c'est la puissance exercée par ses grands prêtres. Ils formèrent une véritable dynastie de prêtres-rois. Aux temples de Cataonie, aussi bien qu'à ceux du Pont, étaient attachés, en outre du grand prêtre, un nombre de serfs estimé à plus de 6.000. Au temple même de la déesse était attachée une grande-prêtresse ayant sous ses ordres une multitude de prêtresses, de prostituées sacrées, de prêtres eunuques, etc.



THÉÂTRE DE COMANA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Modifiée telle qu'elle a dû l'être, il restait encore à savoir si cette Mâ devait être identifiée à Séléné, à Pallas, à Bellone, voire à Rhéa Cybèle, peut-être même aussi à l'Artémise taurienne. Le caractère farouche et extatique de son culte, les mutilations sanglantes auxquelles se livraient ses adorateurs, puis l'étude des textes et de quelques monnaies, ont entraîné les savants à l'identifier à Bellone. Mais il y a loin, je crois, de cette Bellone guerrière à la divinité qui, sous le nom de Mâ, occupa la première place dans le primitif panthéon cataonien. . . . . .

. . . . . .

Ces lieux témoins d'un culte aussi fervent que le fut celui de Mâ se remplissent pour moi d'un charme étrange. Je me plais à évoquer ces temps païens et les interminables allées et venues des visiteurs accourus de tous les points du royaume pour rendre hommage à la déesse et sacrifier dans son temple. Quel aspect extraordinaire devaient offrir la vallée et la cité en fête aux époques des deux grandes processions annuelles pendant lesquelles on promenait l'idole qu'une foule en délire accompagnait! Dans ces solennités le grand prêtre ceignait la couronne, et son prestige devenait celui d'un véritable roi... La visite de César, quel événement dans ces lieux sacrés et grandioses! La chevauchée du conquérant romain faisant retentir les vallées du cliquetis de ses armes et des voix joyeuses de ses guerriers, quel sujet pour un peintre !...

Notre première promenade dans le village nous révèle des inscriptions grecques encastrées un peu partout. Un édifice, temple de petites dimensions, mais en superbe marbre blanc, s'élève au milieu même de Schar, offrant à nos yeux charmés l'élégante silhouette de sa porte encore debout et richement sculptée. Quelques fragments de murs latéraux donnent une idée assez nette de ce que fut cet édifice, dont la reconstitution serait des plus faciles. Tout ce qui est tombé n'offre qu'un amas de fragments de frises, de chapiteaux sculptés avec soin : oves, denticules, perles, rinceaux, feuilles d'acanthes, courent partout, transformant le marbre en une véritable dentelle.

En dehors de cet édifice, on peut dire que les chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe abondent dans le village.

Après avoir relevé une inscription grecque qui se trouve sur une pierre cubique dans une rue de Schar, nous partons, munis de nos appareils photographiques, vers le premier temple romain que nous avions rencontré un peu avant le village.

Cet édifice offre encore aujourd'hui deux façades, celles de l'Ouest et du Nord. La façade Ouest se compose d'un soubassement et d'un étage percé de trois ouvertures en plein cintre et surmonté d'un fronton. Ce monument, de 12 à 13 mètres de longueur sur une largeur de 8 à 10 mètres, était entouré d'un mur en gros blocs supportant une colonnade. Les fragments d'une dizaine de colonnes gisent sur le sol. Une seule est restée debout

sur son socle. La façade qui devait posséder l'entrée principale est entièrement effondrée. Un fouillis de blocs gisent pêle-mêle sur le sol, entre autres deux stèles funéraires dont l'une porte une inscription, tournée contre la terre. La colonnade était supportée par un soubassement orné d'une moulure sur le pourtour. Les colonnes avaient de 6 à 7 mètres de hauteur : l'une d'elles, couchée, offre une inscription dont les lettres ont 6 centimètres de hauteur. La plupart de ces inscriptions ont été relevées et publiées par les voyageurs qui nous ont précédés.



AVCHARE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Quel rôle a joué cet édifice que les villageois appellent le « Monastère » ? quels personnages mortels ou immortels a-t-il abrités dans ses murs ? Voilà un point entièrement dans l'ombre. Il est probablement parmi les derniers construits, et c'est à cela qu'il doit son assez bon état de conservation. Pourtant, s'il faut en croire les inscriptions de la colonne et des stèles dédiées à des femmes, il semblerait que l'on est en présence d'un temple consacré à une divinité féminine.

C'est sur les bords du Sarus que se voient les plus importantes ruines, et les eaux du fleuve durent refléter la façade d'un splendide monument, si l'on en juge d'après la longue colonnade encore visible et la façade latérale encore debout, qui offre la même architecture que le précédent édifice. La position seule de ce temple ou palais en indique l'importance. En effet, le Sarus fait un coude au cœur du village actuel, car une terrasse de forme régulière le rejette sur la gauche. Il baigne cette terrasse presque de tous côtés, et c'est dans cette situation naturelle si heureuse que se trouvent les ruines les plus importantes de Comana. Sans aucun doute, résidait ici la déesse dont parle Strabon, ou bien son grand prêtre. C'était le centre de la cité, car à deux pas de là les gradins du théâtre conviaient le peuple aux réjouissances et montrent encore leurs rangées circulaires en assez bon état de conservation. Enfin, des ruines d'édifices de moindre importance sont disséminées tout autour. En partie sur l'emplacement de ce grand édifice, temple ou palais, dont il vient d'être question, une église chrétienne a été bâtie. Elle renferme une inscription grecque que nous copions. A côté de l'église, les restes d'une fontaine sont visibles. L'eau coulait dans un grand bassin en pierre rectangulaire, orné d'une tête de taureau et d'un disque solaire reliés par une guirlande comme certains tombeaux antiques. C'était là, sans aucun doute, une source importante et qui alimentait l'édifice avec son nombreux personnel de prêtres, de serviteurs, etc. En la regardant, aujourd'hui tarie et envahie de ronces, on peut laisser son imagination vagabonder à son aise sur le néant des choses humaines ; il n'en reste pas moins frappant que ces œuvres du paganisme grec et romain sont encore, dans tout l'Orient, les seuls vestiges d'art et les plus admirables.

Un autre temple, de petites dimensions, en forme de rectangle arrondi dans le fond, se voit à quelque distance de Schar. Les murs sont en blocs de marbre taillés, à grand appareil, et la muraille ronde, en pierres maçonnées. Une stèle gît sur ce point ; elle porte des inscriptions sur ses trois faces. Non loin de ce petit édifice, qui a pu être un tombeau de famille, ou un temple dédié à une divinité particulière, coule une source abondante, fraîche et délicieuse, entourée elle-même de fragments de colonnes dont l'une porte une inscription très fruste, et des débris de murs. Cette fontaine a joué, elle aussi, un rôle d'une certaine importance, et ses eaux jouissaient de vertus connues des pèlerins. Des ombrages formaient aux alentours un bosquet charmant où l'on devait aimer à s'asseoir, après que les cérémonies et les rites étaient accomplis.

Dans leur délabrement, ces ruines de Comana ont encore quelque chose de vivant. On peut facilement reconstituer par la pensée cette cité sainte qui, sur une faible étendue de territoire, offrait un si grand nombre d'édifices élégants : temples, palais, habitations des desservants. Tout indique que la ville de Mâ fut un séjour important et fréquenté, surtout à l'époque gréco-romaine. Parmi les vestiges de cette époque, il faut citer une

mosaïque que l'on nous mène voir dans une des pauvres masures modernes, dont elle forme le dallage. Cette mosaïque, en bon état, est ornée d'une guirlande de fleurs combinées avec des dessins assez grossiers ; le centre est décoré d'un oiseau aux ailes repliées et qui ressemble à une perdrix.

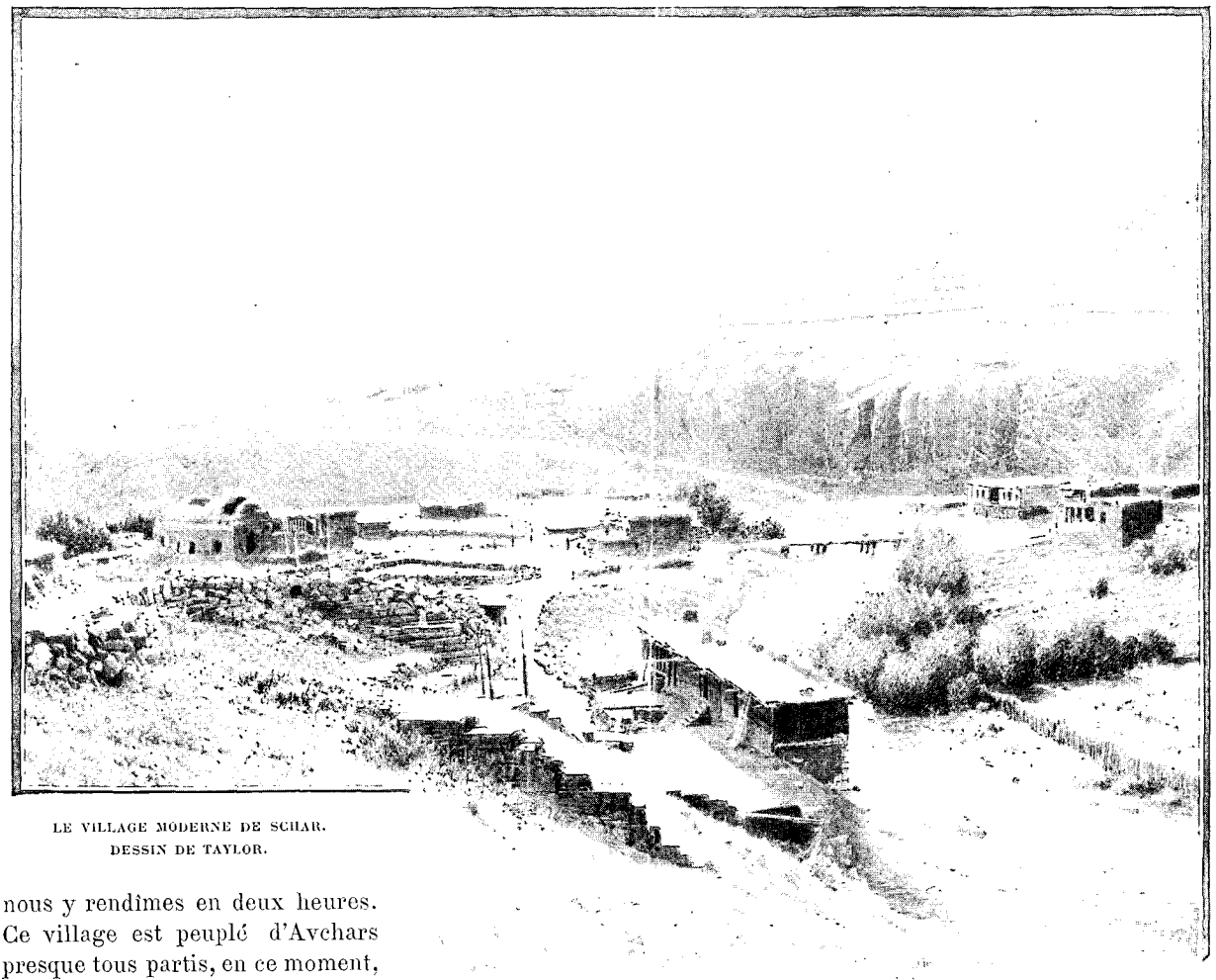
. . . . . .

La chaleur est forte et le temps presse. Deux jours à Schar suffisent pour nos études, et notre satisfaction nous fait oublier les précédents ennuis.

Nous quittons de bonne heure Comana et marchons sur Hadjin, le chef-lieu du Khozan, en suivant la vallée du Gueuk-Sou, qui n'est pas toujours commode pour notre caravane. Elle avance à la file indienne, sur des rochers glissants et par une montée assez rapide. Cette vallée du Sarus est très pittoresque. Tandis que, sur la droite, se dressent les crêtes dénudées et encore neigeuses du Dede-Bel, sur la gauche s'échelonnent des sommets couverts, par exception, d'une luxuriante toison de forêts. Jamais rivière ne mérita mieux son nom de « Bleue » et ne mira plus heureusement l'azur du firmament. Nous avançons, enchantés, dans la vallée qui va en s'élargissant.

Au village de Khasta-Khané, dont le nom vient de la présence d'un hôpital, nous nous arrêtons pour photographier quelques femmes dont la coiffure caractéristique rappelle celle des Turkmènes de l'Asie centrale.

Le costume de ces femmes est pittoresque et ressemble à celui des Kurdes, par le pantalon bouffant, la tunique fendue sur les côtés, la ceinture haute, les bottes en cuir. Seule la coiffure diffère, ainsi que les ornements d'argent et les bijoux, qui sont très originaux. Dans son ensemble, cette coiffure, enveloppée d'une étoffe blanche, est haute et ferme. Des ornements en argent y sont appliqués et pendent le long des joues. Les teintes rouge, bleue, blanche des étoffes donnent aux vêtements un aspect très typique et bien en harmonie avec la physionomie dure des femmes qui les portent. Celles-ci nous ayant renseignés sur la position de leur campement d'été, nous



LE VILLAGE MODERNE DE SCHAR.
DESSIN DE TAYLOR.

nous y rendîmes en deux heures. Ce village est peuplé d'Avchars presque tous partis, en ce moment, pour les pâturages d'été. Il ne reste que quelques familles chargées de faire les moissons. Le camp d'été occupe un grand emplacement, couvert de kibitkas rondes faites en roseaux et en tapis, comme celle des Turkmènes.

Le chef, un Avchar de race pure, nous dit-on, nous offre l'hospitalité dans sa tente, très pittoresquement décorée de feutres et de bandes de tapis tissées par les femmes, qui y mêlent des coquilles d'un joli effet.

On ne sait pas encore au juste à qui rattacher ces bandes nomades ou semi-nomades, répandues surtout dans le Taurus cilicien, où elles exercent, dit-on, pas mal de rapines et de brigandages. Ce sont assurément les débris d'un de ces nombreux peuples cappadociens que les invasions successives ont balayés, dispersés aux quatre vents de l'Asie, et chez qui un vague souvenir de pratiques et de croyances du passé se mêle à celles d'aujourd'hui. Ils se disent Turcs, villageois du Khozan, et font les plus grandes difficultés pour être photographiés et mesurés. Ce n'est donc pas sans peine et surtout sans d'abondantes paroles que nous parvenons à recueillir quelques mesures et quelques portraits. Enfin, las de leurs puces et de leurs discussions, nous remontons à cheval pour nous acheminer sur Guzelim, où l'on nous a dit que nous trouverions bonne eau, bonne herbe, bon campement.



HADJIN (PAGE 164). — DESSIN DE TAYLOR.

Nous marchons sous une chaleur torride et apercevons quelques villages tcherkesses, semés çà et là pour tenir en éveil les habitants arméniens et même turcs, qui tremblent sans cesse sous la menace de leurs méfaits.

Les tentes sont dressées non loin du Gueuk-Sou, qui déroule son cours sinueux et argenté dans la vallée, devenue moins attrayante et sans arbre. Nous passons la nuit à Guzelim (1.450 mètres). La température s'est beaucoup abaissée durant la nuit (8° à trois heures du matin) ; je sors transie de ma tente, pour chercher les rayons du soleil levant. A six heures, on se met en route pour Hadjin, en suivant l'Ambar-Déressi, petite vallée arrosée par l'Ambar-Sou et coupée par de nombreux petits ruisseaux. Nos chevaux suivent plus souvent le lit des torrents que les sentiers. En trois heures, nous atteignons une magnifique cascade, appelée Tchatchak, qui ruisselle d'un gros rocher. C'est cette source qui donne naissance à la rivière d'Hadjin. Le Tchatchak roule ses eaux torrentueuses sur un lit de roches, en formant des cascatelles, et dans une vallée très encaissée. Bercés par le chant des cigales, et sous une chaleur de 33°, nous descendons à présent, et, depuis que nous sommes au-dessous de 1.200 mètres, nous voyons autour de nous une végétation toute différente : frênes, peupliers, noyers, grenadiers en fleur et figuiers poussent sur les bords du Tchatchak.

A mesure que l'on approche d'Hadjin, la végétation devient plus exubérante. Des maisons émergent çà et là de la verdure. Enfin, au détour du vallon apparaît, à pic sur un rocher, un coin du nid d'aigle qui s'appelle Hadjin, bâti au-dessus de la rivière sur des rochers noirs, abrupts et sauvages. Une agglomération de masures noires en torchis et en bois, donne à ce site un aspect inattendu et presque farouche. On sent que l'âme guerrière et indépendante du Khozan est personnifiée par ce lieu, dont il se dégage une impression de force redoutable en même temps que d'âpre poésie.

Les ruelles sont raides et difficiles pour les chevaux. Après les avoir gravies péniblement, nous redescendons au bord de la rivière, où s'élèvent la maison du gouverneur, les bureaux de poste et de l'administration, dans le voisinage desquels est établi le campement.

Une des premières personnes dont nous fîmes la connaissance fut Tewfik-Pacha, le mutessarif de Sis, en villégiature avec sa famille à Hadjin, et qui s'était occupé de nous pendant la quarantaine du Tekké-Déressi.

Tewfik-Pacha est un homme aimable et bien élevé, qui parle très purement le français. Il nous annonce le premier la mort tragique de notre regretté président Carnot, et nous apporte la série des numéros du *Temps* relatifs à cet odieux attentat.



PORTE D'UN TEMPLE À COMANA (PAGE 150). — DESSIN DE GOTORBE

Hadjin, situé à 1.050 mètres d'altitude, compte environ 3.000 maisons arméniennes. Les habitants en sont sauvages, hautains, peu hospitaliers, et nous sommes loin d'y trouver ce que nous cherchions en approvisionnements de tous genres. Le vin le meilleur n'est autre que du bon vinaigre, et tout est à l'avenant. Nous sommes chez des Spartiates. Ces farouches montagnards n'attachent vraiment de l'importance qu'à leur indépendance, relative aujourd'hui, puisque les Turcs ont fini par prendre ce pays héroïque; mais cependant le service militaire n'a pas encore été imposé aux hommes de Zeitoun et du Khozan.

Chose curieuse, c'est de trouver dans ce nid d'aigles un couvent de femmes tenu par des religieuses arméniennes catholiques. Celles-ci me font une visite au campement et me disent qu'elles ont deux cents jeunes filles dans leur maison. Elles parlent très correctement le français, qu'elles ont appris à Versailles. Jusqu'au cœur du Taurus cilicien, je retrouve cet amour pour la France et ce besoin de parler notre langue, chez ces infortunés Arméniens massacrés sans pitié (ceux-ci entre autres), en dépit des appels désespérés qu'ils nous faisaient à travers l'espace!

. . . . . .

A Hadjin nous souffrons cruellement de la chaleur : 35° à l'ombre et pas d'air, voilà pour le jour. La nuit est pire, à cause des mouches innombrables qui nous assaillent dans la tente. Cela nous promet des moments pénibles jusqu'à Adana. Tout le monde nous prévient que le trajet jusqu'à Sis, de jour, est tout ce qu'il y a de plus fatigant.

. . . . . .

Le 18 juillet, à cinq heures du matin, la caravane s'ébranle. C'est par le défilé de Keraz-Bel que nous comptons atteindre Sis. Nous avons pris quelques hommes supplémentaires à Hadjin, car les sentiers sont si mauvais que chaque cheval de charge doit être conduit à la main.

On s'engage de nouveau dans la petite vallée arrosée par le Tchatchak-Sou. Partout la vigne est cultivée. On continue de descendre les échelons de l'Anti-Taurus qui dominent encore la plaine de Sis. Il fait une chaleur caniculaire dans ce petit vallon du Tchatchak, dont les eaux limpides roulent au milieu de la verdure de ses rives, peuplées de bruissantes cigales; aussi il m'arrive de dodeliner de la tête, à moitié assoupie par les rayons du soleil et cet étonnant bruit de vie invisible qui s'échappe des bêtes, des végétaux et de la terre elle-même.



LA ROUTE DANS LE KERAZ-BEL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Bientôt cependant je suis tirée de ma torpeur par la rencontre du Sarus, toujours si merveilleusement bleu, qui se réunit ici avec le tapageur et bien nommé Tchatchak. Ce confluent se présente dans un pays frais et agreste : nous mettons pied à terre pour faire quelques photographies.

Les montagnes assez élevées qui enserrent le Gueuk-Sou sont boisées et cultivées sur une certaine hauteur. Mais les cultures appartiennent à des villages éloignés et rares, car nous ne rencontrons pas souvent des êtres humains. La caravane traverse un mauvais pont jeté sur le Gueuk-Sou, et suit dès lors un imperceptible sentier qui s'élève rapidement en contournant les lacets capricieux du Sarus, dont çà et là des morceaux azurés apparaissent dans l'épaisse verdure qui tapisse le fond de l'étroite gorge du Keraz-Bel. La marche devient pénible, et des passants que nous croisons sont recrutés, séance tenante, pour nous aider. On ne s'imagine pas ce qu'est la marche de nos chevaux, assez lourdement chargés, sur ces sentiers abrupts et glissants. Les uns trébuchent, se blessent; quelques mulets, pourtant grands et forts, se jettent par terre furieusement pour se débarrasser de leur charge. Ce sont les mauvaises têtes de la caravane, ceux-là : un surtout, magnifique bête, que nous croyions une excellente acquisition et qui, grâce à son détestable caractère, en est arrivé à ne porter qu'un léger paquet de tapis et de feutres, tandis que ses infortunés compagnons ploient sous leur charge, accrue encore de la sienne.

A présent, c'est la vallée du Dokham-Sou qui s'ouvre devant nous. Montées, descentes, se succèdent dans un cadre grandiose de montagnes enchevêtrées. Arrivés à la fontaine appelée Dokham-Pounar, nous faisons halte quelques instants afin de laisser respirer les chevaux, car le plus difficile leur reste à faire. De ce point, on jouit d'une vue étendue sur le Keraz-Bel tout entier, et nous contemplons — non sans une certaine fierté — le chemin parcouru depuis le matin : il nous apparaît comme un étroit couloir serpentant entre une succession de vallées dont les plans se terminent au fond par les montagnes d'Hadjin. La splendeur de ces monts, la beauté du ciel, la difficulté de la route vaincue nous sont autant de joies, autant de





PLAINE DE KAPAN. — CONFLUENT DU TCHATCHAK ET DU SARUS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

satisfactions intimes, qui font oublier peines, chaleur, soif. D'ailleurs, la fontaine de Dokham donne une eau délicieuse, que nous buvons avec plaisir avant de nous remettre en selle. Et puis nos excellents chevaux se distinguent vraiment dans ces mauvais chemins. Le mien, dont la grâce juvénile fait mes délices, est particulièrement courageux. Nous respirons à présent un air pur et vif et approchons d'une montagne au sommet enveloppé de brumes. De nombreux arbustes, vénérés, couverts de chiffons, se rencontrent le long du sentier qui nous élève rapidement et nous permet de jouir d'une vue splendide sur le massif de l'Anti-Taurus, dont les fonds se perdent dans des teintes bleutées. Pas de villages. Seuls de vieux pins et de vieux genévriers saluent notre passage. Encore un coup de collier et nous atteignons le col du Keraz-Bel, à 1.470 mètres. Le nom de « Keraz-Bel » signifie le « défilé des cerisiers », pourtant cet arbre y est plutôt rare ; en revanche les poiriers sauvages y sont en abondance. Il est près de midi. Les sommets de 2.000 mètres et plus qui nous entourent restent dans d'épaisses brumes : celles-ci nous gagnent du reste assez vite, tandis que des rafales de pluie fine nous frappent tout à coup au visage.

Dès lors, les arbres de haute futaie succèdent aux pins et une superbe végétation forestière fait son apparition. Des troupeaux paissent dans le lointain sur ces hauteurs qui nous rappellent un paysage jurassien. Nous nous asseyons, après sept heures de marche, sous un sapin blanc centenaire, pour prendre un repos bien gagné. Seuls, nos chevaux gardent un air malheureux, car il n'y a ni eau ni herbe sur ce point. Nous comptons aller camper au village de Kapan que nous gagnerons par le Khan-Boghassi (défilé du Khan). Le chemin est des plus pittoresques, mais toujours fort difficile pour les chevaux. Il faut aller presque

tout le temps à pied. Autant l'eau est abondante sur le versant septentrional, autant elle se fait rare sur le versant méridional, en pente plus douce.

L'étape est fort rude aujourd'hui. Il me semble que ce Kapan ne se montrera jamais. Enfin, il apparaît. Ses abords sont couverts de buissons de houx et de grenadiers en fleur. C'est fort joli, mais nous sommes las, et seule la vue de nos tentes blanches que nos braves caravaniers, en avance sur nous, ont déjà dressées, nous semble bonne et digne d'être contemplée. Avec les nombreux arrêts nécessités par la photographie nous avions mis dix heures pour venir de Hadjin à Kapan.

Le village de Kapan, peuplé de Turcs et d'Arméniens, est à 1.040 mètres d'altitude et s'élève dans une sorte de haute plaine entourée de toutes parts par des montagnes couvertes de brume.

Au milieu de la plaine, sous un arbre magnifique, une bande d'Avchars a pris asile et repos. Leurs habits bariolés, leurs feux de bivouac, les mugissements de leurs troupeaux assemblés autour d'eux, joints aux cris des enfants, constituent, au soleil couchant, un de ces inoubliables tableaux que l'Orient réserve à ses visiteurs amoureux de couleur locale et de plein air.

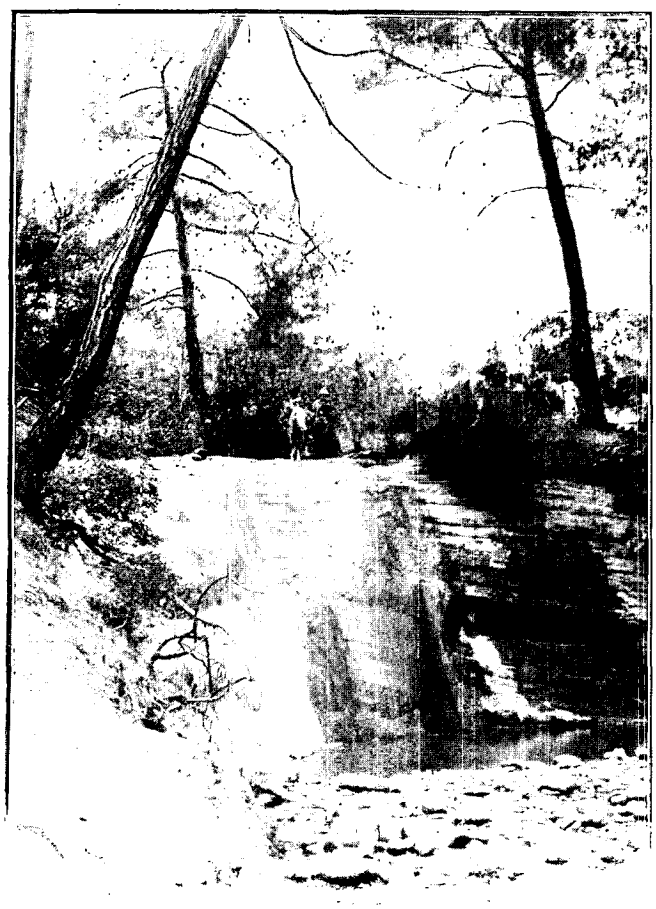
En contemplant ces scènes de la vie patriarcale, je bois à longs traits un lait écumeux que, suivant mon habitude, je réclame dès mon arrivée au camp. A peine installés, le drogman et le cuisinier s'en vont au prochain village demander aux paysans lait, œufs, poulets, moutons, qu'on leur paye, à leur grande joie, en belle monnaie sonnante. Mais cela met le dîner à une heure tardive, et c'est presque toujours à la clarté de la lune et à la nuit complète que nous nous attablons, sur le seuil de la tente, ou à l'intérieur s'il fait trop frais, éclairés par une grosse lanterne en toile.

Lorsqu'à l'aube je sortis de la tente, les nomades avaient pris déjà leur envolée.

. . . . . .

Encore une rude étape pour atteindre Sis.

A trois heures du matin, le branle est donné. Le chemin passe par un bois de lentisques et de petits térébinthes avant d'entrer dans l'Ada-Déressi. Le temps brumeux est extrêmement humide. Une véritable forêt se présente devant nous. Elle renferme des platanes, des houx, des pins à feuillage très léger, des érables, des figuiers, des arbres de Judée, des lauriers, des myrtes, de la vigne sauvage. Les montagnes, formées de schistes argileux, offrent une exubérante végétation. La forêt est ravissante à cette heure matinale. Les myrtes en fleur embaument l'air; les pins atteignent de grandes proportions : c'est, sans contredit, le plus charmant moment du voyage, et que de plantes intéressantes pour un botaniste dans le riche écrin de la forêt!



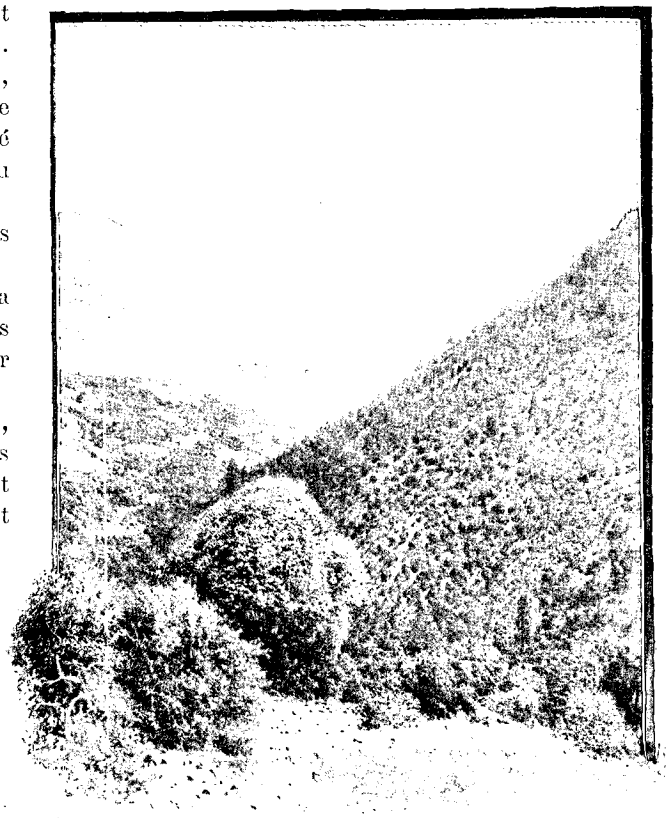
VALLON DU KIRK SOU. — DESSIN DE TAYLOR.

La descente sur Sis s'opère insensiblement avec quelques mauvais passages sur la roche. Pour animer cette route idéalement pittoresque, on a le spectacle des caravanes et des familles avchares qui se rendent dans les yaëlas avec leurs troupeaux et leurs juments de race. Celles-ci, objet de soins attentifs, sont accompagnées de leurs poulains. Nous échangeons de nombreuses salutations, de nombreux *Allah esmarladeq*, « que Dieu te protège »!

Les hardes aux nuances éclatantes, les grandes silhouettes des chameaux lourdement chargés, jettent dans la verdure une note si vive de couleur et de vie que l'on se prend à regretter de n'avoir pas une palette et un pinceau pour en fixer la fugitive impression.

Une surprise plus agréable encore nous attendait, car un cri d'admiration jaillit soudain de nos poitrines à la vue d'un ruisseau coulant en cascades au milieu d'une épaisse végétation de lauriers et de myrtes en fleur. Les Turcs l'appellent le *Kirk Sou*, « le ruisseau aux quarante lacets ». C'est le plus merveilleux coin de la terre que l'on puisse rêver. Nous avons la tête alourdie par le parfum des

myrtes et des clématites qui s'enguirlandent partout. On moissonne largement dans cette floraison magique, et nos zaptiés tranchent avec leurs sabres des branches roses et blanches que j'accroche à ma selle et dont je pare mon cheval. Il en est couvert. Sa robe gris d'argent s'harmonise si bien avec les fleurs roses des lauriers, qu'il est à peindre ni plus ni moins avec ses mines badines et l'éclair de son œil noir si vif qui brille sous de longs crins. Il faut voir l'air réjoui des caravaniers en présence du *Kutchuk arslan* ou « petit lion », comme ils l'appellent dans leur langue imagée. Nous faisons une courte halte, près d'une cascade, sous un érable d'où la vue s'étend, sous bois, sur le vallon fleuri, qui ressemble à un jardin abandonné à lui-même, mais qu'auraient habité des fées, au temps où il y en avait.



LE KERAZ-BEL (PAGE 165).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A l'ombre des vieux arbres poussent fougères et capillaires.

Notre marche se continue dans la féerie de la forêt fleurie, habitée elle aussi par des familles avchares dont quelques-unes s'y sont arrêtées pour reprendre haleine.

Que dire, sans se redire et se redire encore, des spectacles offerts à nos yeux? Ici, des femmes et des jeunes filles nues comme Eve se baignent dans les eaux claires du Kirk-Sou et nous regardent passer sans se troubler nullement. Seuls des rires perlés et des moqueries à notre adresse prouvent qu'elles ne sont point des déesses bien élevées, et que, naïades ou nymphes, leurs épigrammes malicieuses n'épargnent pas la pauvre voyageuse charmée qui les regarde.

Plus loin, au tournant d'un bouquet d'érables, au milieu des myrtes épais, apparaît la tête et les yeux vifs d'un beau taureau aux formes trapues et aux membres courts, comme la plupart des bêtes à cornes du Khozan, et leurs mugissements réveillent de temps à autre la solitude du vallon. Enfin, il n'est pas rare non plus que notre présence soudaine ne mette en fuite des troupeaux de chèvres brunes que leurs jeunes bergers rassemblent à grand'peine. Cette région du Khozan est, comme on le voit, fort curieuse pour le touriste amateur de pittoresque. L'absence de routes praticables pour les caravanes fait que ce sandjak végète et végétera encore longtemps et que la civilisation ne gâtera pas de sitôt ce pays d'une beauté naturelle si pleine de charme.

Le sentier quitte le Kirk-Sou pour s'élever rapidement et franchir une série de cols. L'atmosphère devient lourde et orageuse (33°). Nous allons à pied : les chevaux ont de la peine à se tenir eux-mêmes. Encore trois heures de marche pour finir d'escalader ces derniers contreforts de l'Anti-Taurus qui nous séparent de Sis. Nous avançons accablés de fatigue et de chaleur. Enfin, voici la plaine au milieu de laquelle se dresse un dyke basaltique que couronne le vieux château de Sis, si longtemps réputé inexpugnable. La ville elle-même s'étage au pied du rocher, offrant, avec ses toits plats, un aspect plus remarquable de loin que de près.

Nous avions espéré camper, mais ce serait trop exiger de nos hommes, tellement exténués que nous décidons d'aller demander l'hospitalité au couvent, célèbre jadis, et dont les hautes murailles jaunes, flanquées de vieilles tours en ruine, s'étagent à mi-hauteur de la ville. Encore une ascension fort rude pour atteindre la porte de ce couvent, où enfin on nous donne, dans un bâtiment branlant, quelques chambres pour dormir. Un officier de police prévenu télégraphiquement par le mutessarif nous attendait et nous aida dans notre installation.

Il n'est pas exagéré de dire qu'en été le séjour de Sis est atroce. Cela d'ailleurs, est prouvé, car les habitants et les autorités locales sont obligés d'aller s'établir sur les montagnes voisines pour fuir les fièvres paludéennes. Cette première nuit passée dans le couvent dépasse tous nos plus mauvais souvenirs. Malgré les carreaux manquants aux fenêtres, je me suis éventée toute la nuit pour ne pas être suffoquée, et avant l'aube je dus sortir pour chercher au dehors un peu d'air pur. Je vis du haut de la terrasse du couvent le soleil dorer la plaine et cet amas poussiéreux de masures qui constituent Sis. Triste destinée des choses et des peuples! Sis a été une ville d'une certaine importance et a eu son heure de gloire. Elle répond, dit-on,

au site antique de Flaviopolis, et fut capitale du royaume d'Arménie au moyen âge. Rebâtie et embellie par Léon II en 1186, elle fut le siège du patriarche ou catholicos de la nation arménienne. Puis, après que le dernier roi de la famille des Lusignan, Léon II, eut été dépossédé par les Egyptiens, sous la conduite de Méhémet-Ali, elle devint la proie des Ottomans, et, dès lors, en butte aux incessantes tyrannies des beys du Taurus qui arrivaient à la rançonner et à la terroriser, elle devint ce que devient toute chose dans ce pays, une ville de tristesse et de ruine.

C'est à l'insalubrité du sol, ainsi qu'à la mauvaise administration du pays, qu'il faut attribuer la faiblesse de la population, en nombre et en santé (3.500 habitants), ainsi que les grands espaces incultes laissés dans cette plaine où croissent pourtant facilement la vigne, le blé, l'orge, le riz, le sésame et le tabac. La vigne donne des produits délicieux. La majorité de la population est composée d'Arméniens.

En ce moment, l'évêque de Sis est à Alep, et le couvent se trouve confié à la garde d'un vartabed, vénérable prêtre à belle tête caractéristique. C'est lui qui nous en fait faire la visite. Jadis rival de celui d'Etchmiadzin, il en diffère aujourd'hui à tel point qu'il n'évoque plus d'autre idée que celle d'une ruine. Quelle différence avec le célèbre couvent de la Rome arménienne du pays d'Ararat! Autant celui-ci est riche, florissant, puissant, autant le pauvre couvent de Sis est délabré, ruiné, désolé. Le vieux vartabed aussi est désolé, et ses yeux graves et tristes, ses soupirs, sont des plus éloquents. Le couvent personnifie l'état moral des Arméniens de Turquie, courbés sous un joug farouche et sanguinaire. L'édifice ne présente ni style, ni caractère, bien qu'il soit construit sur l'emplacement et avec les matériaux du palais des Roupéniens, derniers maîtres arméniens de la Cilicie. Tout ici pleure l'ennui et la mort. Sous la conduite du vieux prêtre nous pénétrons dans l'église, assez grande, haute, et dont le chœur est revêtu de vieilles faïences. C'est dans le chœur même que se trouve le puits qui donne la meilleure eau du couvent.

Voici le trône des Roupéniens, orné de l'aigle bicéphale surmonté d'une couronne; il est en marbre sculpté et était orné jadis de pierreries. Actuellement, il sert de siège à l'évêque. La porte de l'église, en bois sculpté, est surmontée d'une inscription arménienne sans intérêt.

Le vartabed nous propose maintenant de nous montrer les reliques précieuses du couvent. Celles-ci ne sont autre chose que la main droite de Grégoire l'Illuminateur, et celle de saint Postoros, du temps de Constantin, toutes deux dorées et fort vénérées.

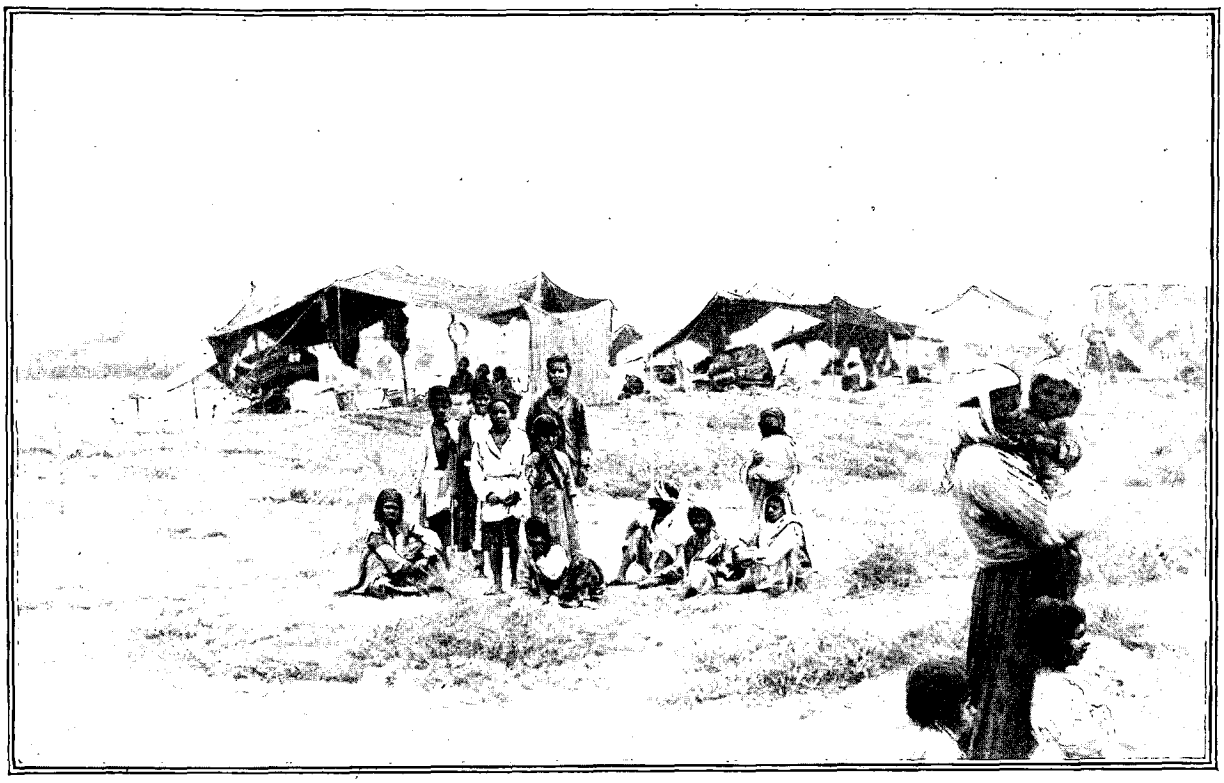
La bibliothèque, si on peut lui donner ce nom, consiste aujourd'hui en un amas de vieux bouquins poussiéreux posés dans un coin sur des planches. Elle renferme pourtant des documents historiques de grande valeur qui furent catalogués par le savant arméniste Langlois.

(*A suivre.*) Mme B. CHANTRE.



CHÈVRES DU TAURUS. — DESSIN D'A. PARIS.

Droits de traduction et de reproduction réservés



CAMPEMENT TZIGANE AU BORD DU SIHOUN OU SARUS (PAGE 174). — DESSIN D'OULEVAY.

EN ASIE MINEURE[1].

CILICIE.

PAR Mme B. CHANTRE

III

En route pour Adana. — Les bonnes routes de Turquie. — Une nuit mouvementée. — Adana. — Dislocation de la caravane. — Mersina. — La douane et ses vexations. — A bord de la *Gironde*.



ARMÉNIENNE DE SIS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Les chants de l'office du matin nous réveillent de bonne heure, et, bien que la nuit ne nous ait apporté aucun repos, nous décidons d'aller visiter la forteresse avant que la chaleur soit trop forte. La forteresse de Sis, dont les murs couronnent la crête du rocher contre lequel est bâti la ville, a été regardée pendant longtemps comme inexpugnable. Et il n'est pas exagéré de dire que, pour de simples touristes comme nous, l'escalade de ce dyke de 300 mètres à pic, exige un labeur des plus rudes. Sous la conduite d'un guide, nous nous engageons sur un sentier de chèvre à peine visible, où l'on risque à chaque instant de se rompre les os. La crête est couronnée de deux lignes de murailles épaisses, tourrelées et crénelées, percées de deux portes et pourvues de meurtrières. C'est une vraie forteresse du moyen âge, construite à grand appareil. Nous entrons par la porte principale, sous une voûte élevée, de quinze mètres de longueur, fermée par une seconde porte, aujourd'hui démolie, et qui donne accès à l'intérieur de la citadelle. De cette crête on jouit d'une vue admirable sur le château, dont la masse principale se dresse sur une pointe de rocher. La silhouette de ces fières murailles se découpe sur un fond formé par les montagnes du Taurus, et l'on est saisi de l'effet grandiose d'un tel tableau. Dans la plaine, juste au pied du rocher, serpente le Deli-Tchaï (le ruisseau fou), dont on a même une certaine peine à suivre le ruban, tant la pente du rocher est vertigineuse de ce côté. Au Sud, la plaine va jusqu'à la mer. Plus haut encore nous atteignons les ruines de l'édifice que notre guide appelle le « palais de l'empereur » et qui est l'œuvre, en effet, du Takhavar Hethoum, d'après

1. *Suite. Voyez p.* 145 *et* 157.

l'inscription arménienne qu'il renferme et que Langlois a traduite autrefois. A partir de ce point, le rocher descend rapidement vers la plaine, au Sud. Du haut du palais, nous distinguons très bien, dans la plaine, les ruines importantes d'Anazarbe, auxquelles, faute de temps, nous ne pouvons pas rendre visite. Cette ville, distante de 25 kilomètres seulement de Sis, possédait, à l'époque de la domination romaine, de magnifiques aqueducs à colonnes. Rebâtie par Justinien, après des tremblements de terre qui l'avaient détruite en partie, elle a gardé, paraît-il, à peu près intacts, ses murailles et ses palais. On y voit un arc de triomphe colossal, des colonnes, des tombeaux, des bas-reliefs sculptés.

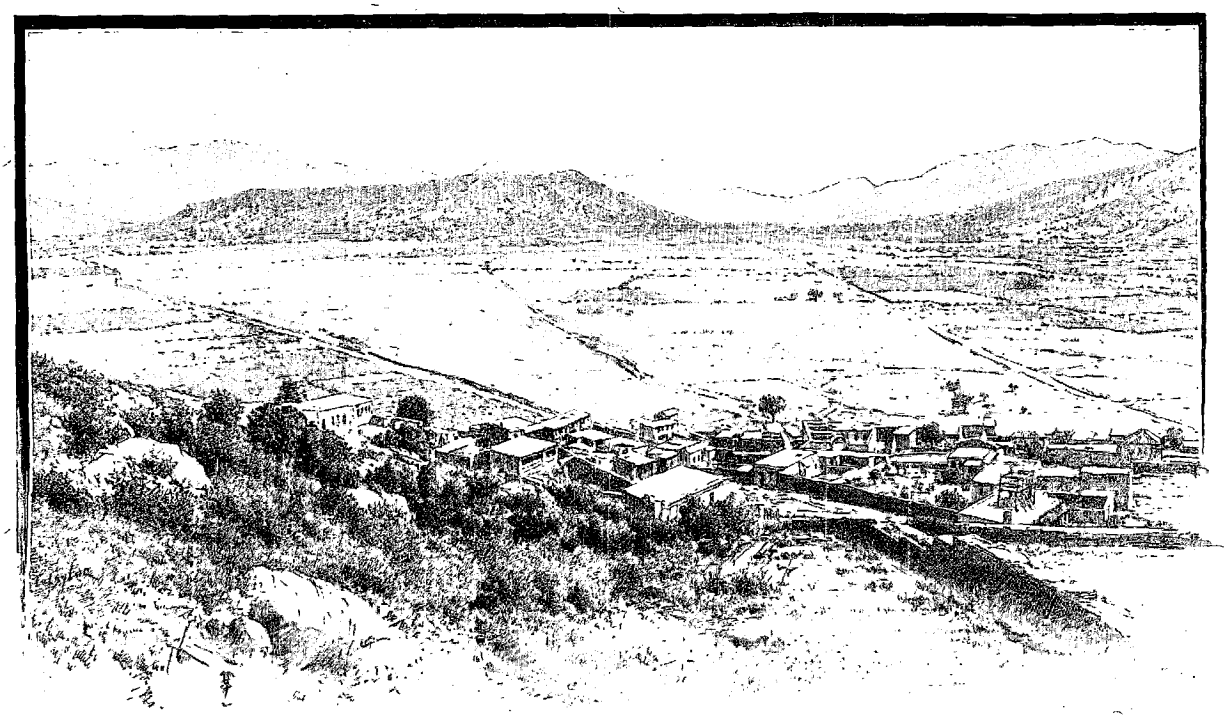
Assis sous une des fenêtres voûtées du palais, nous contemplons, du haut de cet observatoire, la plaine poussiéreuse où se pressent tant de vestiges du brillant passé de cette partie de l'Asie. Que de beaux ouvrages et que de difficultés pour le seul transport de ces matériaux ! On est obligé d'admirer la hardiesse et le courage de ces constructeurs inimités. Leurs œuvres, dignes de géants, font un singulier contraste avec celles des habitants actuels du pays, qui, eux, ne sont pas même capables de réparer leurs masures de terre, et laissent tomber mosquées et églises !

C'est en devisant et philosophant de la sorte, que nous reprenons haleine, sous l'ombre protectrice de la fenêtre du vieux palais roupénien. Le ciel bleu pâle, incendié de lumière sur nos têtes; à nos pieds la plaine roussie; à nos côtés le guide qui nous raconte les légendes de ces ruines. Une soif ardente dessèche notre gorge et attriste cette halte. Le guide nous avait promis de nous mener à une petite source froide qu'il connaissait dans le palais, disait-il. Hélas ! la source était tarie, depuis peu sans doute, par suite d'éboulements récents, et nous n'avons trouvé qu'un peu d'eau croupie. Mais il faut partir, le soleil monte toujours, et la descente, presque périlleuse, s'effectue je ne sais comment. Une fois encore mon casque et mon couvre-nuque n'ont pu me protéger contre l'insolation, et j'arrive au couvent pour me jeter sur mon lit, en proie à une fièvre ardente.

. . . . . .

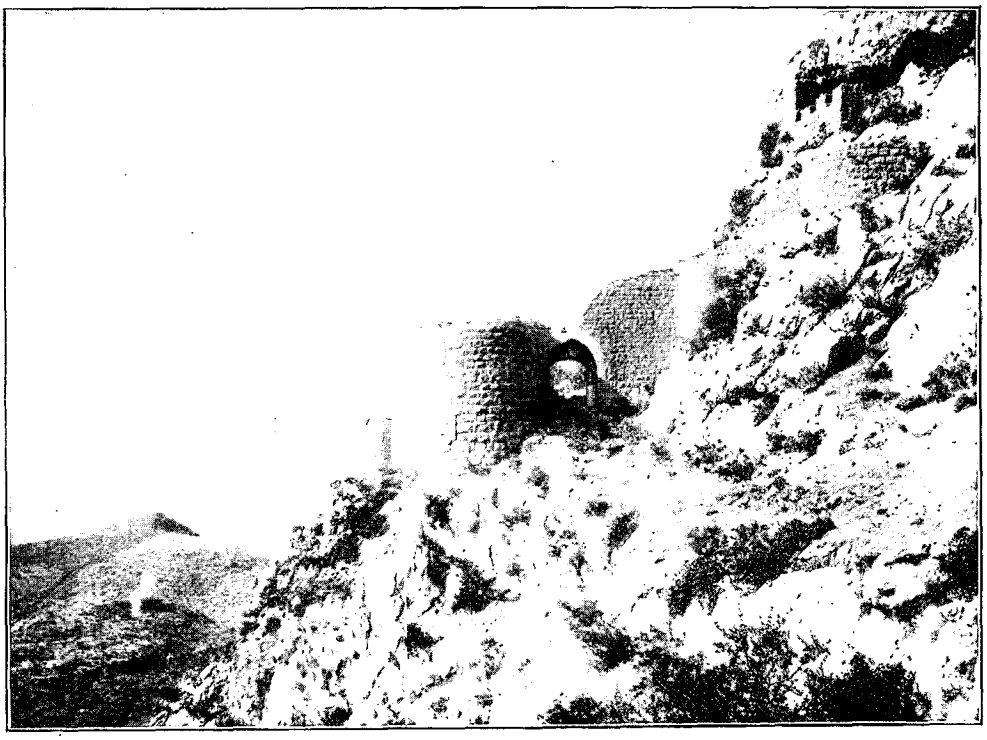
Les gens de Sis nous ayant vivement engagés à faire en voiture le trajet jusqu'à Adana, la route étant *excellente*, nous nous sommes décidés à laisser nos caravaniers emmener les chevaux à la main jusqu'à Adana, et nous avons commandé dans cette dernière ville un landau qui va nous emmener, car nous voyagerons la nuit, afin d'avoir plus frais. Le moment de la dislocation de la caravane approche. Nous comptons vendre nos chevaux à Adana. Malgré les rudes étapes du Taurus, ils sont en parfait état. Pendant que nous activons le départ, une procession de malades et d'aveugles défile devant nos yeux.

A dix heures le landau vient nous prendre : nous y montons, et disons adieu aux belles montagnes du Taurus, dont la ligne harmonieuse se découpe sur le fond rouge du ciel embrasé par le soleil couchant. Adieu aussi à la fière citadelle, ainsi qu'au vieux monastère qui nous fut hospitalier. Un zaptié galope près de notre voiture et se renouvellera de poste en poste. La nuit vient assez vite et, comme



VUE DES DERNIERS CONTREFORTS DE L'ANTI-TAURUS. — DESSIN DE TAYLOR.

elle est sans lune, il nous faut aller doucement, la chaussée étant loin d'offrir ce bon état dont on nous avait parlé. Au contraire, plus nous avançons et plus nous constatons, aux heurts de la voiture, l'état lamentable de cette *excellente* chaussée, défoncée, sans ponts, vrai casse-cou dans la nuit sombre. Heureusement, la lune paresseuse apparaît, fort brillante, et vient très à propos remplacer les lanternes qui manquent à notre landau. En Turquie, les lanternes aux voitures sont aussi rares que les ponts sur les rivières : on s'en va à la grâce de Dieu.



FORTERESSE DE SIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. ALFRED BOISSIER.

A chaque instant nous mettons pied à terre pour parcourir des taillis de lentisques qui recèlent peut-être dans leur mystère on ne sait quel trou, quel ruisseau caché, quel pont effondré. J'écarte avec les mains les branches fleuries de ces lentisques, car j'avance, pour ma part, avec une méfiance inquiète, m'attendant à mettre le pied sur quelque bête immonde, serpent, crapaud, et je maudis les voyages nocturnes qui vous réservent de pareilles transes. Notre marche est égayée par les cris des chacals, très nombreux dans cette région, et par la vue, à droite et à gauche, de nombreux feux indiquant des campements de Yuruks. Cette plaine aride et déserte, de 65 kilomètres de longueur, qui sépare Sis d'Adana est, en effet, le séjour préféré de ces hordes turcomanes auxquelles se mêlent pas mal de Kurdes et que l'on désigne sous le nom de Yuruks, qui veut dire « marcheurs », c'est-à-dire « nomades ».

Ces bandes jouissent d'une mauvaise réputation; aussi, à la faveur de la nuit, l'imagination de nos caravaniers, se donne-t-elle libre carrière. Ils nous ont rejoints et ne veulent plus marcher sans nous. Les récits d'assassinats et de méfaits attribués à ces Yuruks font dresser les cheveux sur la tête de notre cocher, qui n'est déjà pas très rassuré.

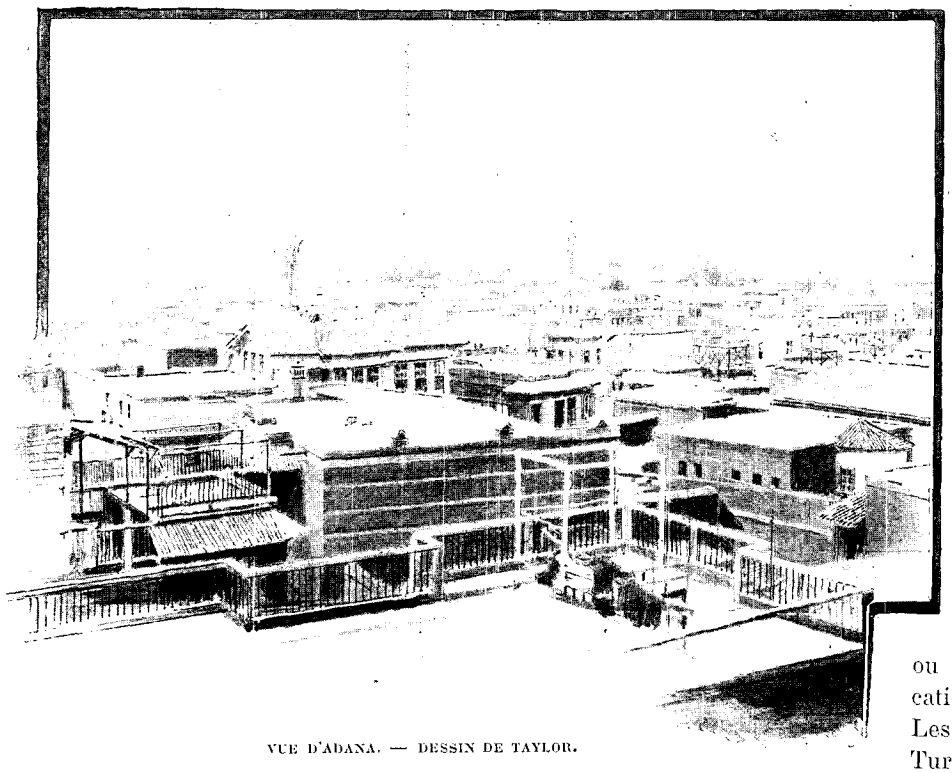
Il faut huit heures pour atteindre le Khan-Déressi, relais où nous prenons des chevaux frais. Dès lors, le terrain devenant de plus en plus mauvais, les incidents se multiplient, et dans maintes circonstances la voiture ne se tire d'affaire que grâce au coup de main prêté par ces messieurs. Quelle nuit! et quelles scènes burlesques à côté du tragique de certaines situations! Une fois, nous roulions si fort en arrière que nous échappâmes, par miracle, à une chute dans un ravin. Mon mari, pourtant, ne s'en tira qu'avec un bras à demi démis. Notre cocher, aussi inexpérimenté qu'étourdi, fait bêtise sur bêtise. Plus loin, un cheval tombe, casse ses traits, et cela demande du temps!

Allah soit loué! voici le soleil qui se lève, peu à peu, au milieu d'un cortège de teintes d'un rose très pâle sur un bleu très fin. Ce spectacle apporte une diversion à nos misères, et jamais l'astre du jour ne fut salué avec plus de joie par de plus fervents admirateurs. Nous nous serions volontiers prosternés dans la poussière pour remercier le Créateur. A droite de la route s'étend l'Anti-Taurus, qui s'en va vers la mer, déroulant le gradin de ses chaînes et de ses crêtes; à gauche, les premiers contreforts de l'Amanus profilent leur silhouette encore lointaine. Crêtes et chaînes, baignées dans la brume matinale, revêtent des teintes rapidement effacées à mesure que monte l'astre radieux.

A sept heures du matin, nous apercevons la plaine d'Adana et, au fond, la ville elle-même, pareille à une oasis.

La chaussée désormais court à travers des plantations de vignes, de riz, de coton, bordées de poivriers et

de néfliers. On a tout de suite l'impression d'un changement complet de pays. On peut dire, en effet, que, le Taurus franchi, on est transporté dans une contrée tout autre : la végétation, les types sont ceux de la Syrie. Nous croisons, sur la route, des Arabes qui passent fièrement campés sur leurs chevaux, la tête ceinte de la corde brune. Enfin, à ma grande joie, quelques palmiers dressent leur tête élégante au-dessus des maisons d'Adana, ajoutant cette note poétique, et artistique aussi, que ces arbres donnent toujours à un paysage d'Orient.



VUE D'ADANA. — DESSIN DE TAYLOR.

Le Sihoun ou Sarus, large sur ce point, et toujours d'un beau bleu d'azur, longe la ville, que nous atteignons en traversant un grand pont en pierre.

Adana s'élève sur une légère ondulation de terrain, dans une vaste plaine extrêmement fertile grâce aux trois grands fleuves qui l'arrosent : le Cydnus, le Sarus et le Pyramus. Elle est à 20 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. On estime à 45.000 le chiffre de ses habitants, y compris une population flottante de 12 à 15.000 ouvriers qui y viennent, chaque année passer deux ou trois mois pour la décortication et le nettoyage du coton. Les habitants se composent de Turcs, d'Arméniens, de Grecs de la Cappadoce et des îles. Son origine remonte aux temps fabuleux. Etienne de Byzance raconte que deux frères, fils d'Uranus, et nommés Adanus et Sarus, prirent possession de ce pays et donnèrent leurs noms, l'un à la ville qu'ils élevèrent, l'autre au fleuve qui l'arrose.

Xénophon mentionne Adana dans sa *Retraite des Dix Mille*. Mais c'est sous l'occupation romaine que cette ville jeta le plus d'éclat. Les empereurs la visitèrent, et Justinien y éleva des monuments publics. Le beau pont de pierre que l'on traverse pour entrer à Adana lui est attribué.

Adana est une ville de bonne apparence et fort animée, avec son bazar assez grand et très bien fourni. L'aspect en est asiatique, et la population bigarrée des rues est intéressante pour le voyageur : les Tziganes, les fellahs, les nègres y sont fort nombreux. A l'ombre, dans le bazar, le thermomètre marque vers le milieu du jour 36°. Cette chaleur humide d'Adana et de tout le sandjak favorise les grandes cultures de coton, de canne à sucre, d'opium, qui sont la richesse du pays. Mais ses nombreux marécages sont une cause d'insalubrité pour les habitants, aussi vont-ils chercher, durant l'été, un refuge dans la montagne.

Nous nous rendons directement au grand hôtel de la ville, situé dans le bazar et tenu par un Grec, le seul, du reste et qui, au fond, n'est qu'une vulgaire auberge.

Mais il a des chambres assez propres, et je crois que l'on pourra y vivre, surtout en nous servant de nos couchettes.

C'est là seulement que nous laissons le landau. Il a mis 15 heures pour accomplir les 65 kilomètres qui séparent Sis d'Adana.

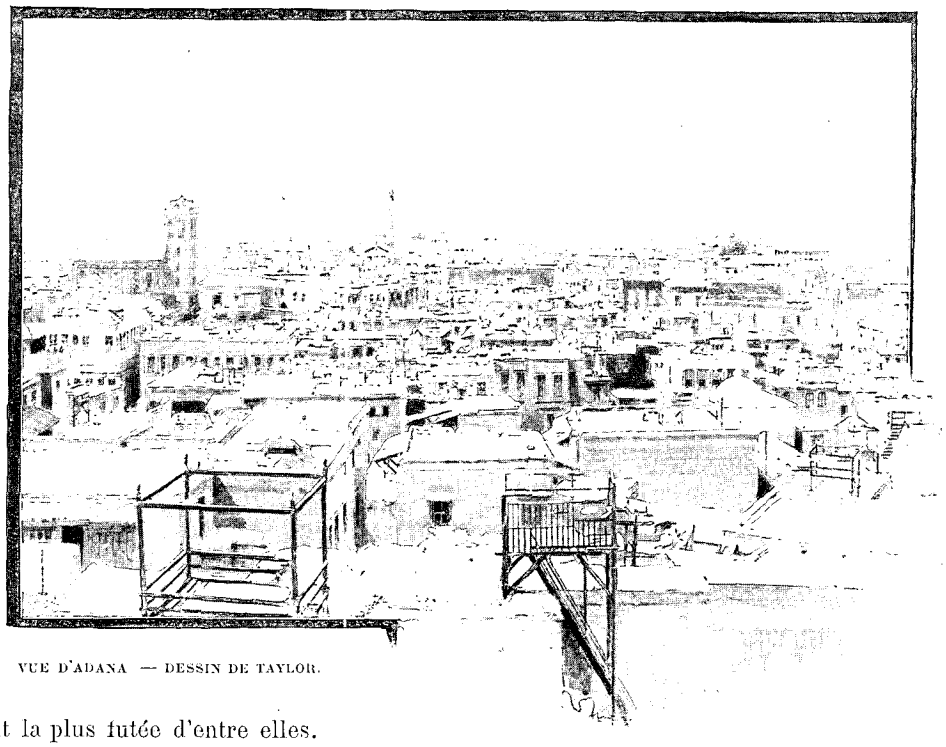
Dès notre arrivée, nous entrons en pourparlers pour la vente de nos chevaux. Les transactions ne sont pas faciles, et l'absence d'un agent français dans cette ville se fait vivement sentir.

Après un repas qui nous prouve par sa variété que nous rentrons dans la vie civilisée et banale des hôtels, nous faisons une rapide toilette, car il faut remplacer aussi la tenue de cheval par celle de la rue, mon casque par un léger feutre clair. Nous allons ensuite au bazar acheter des parasols et des éventails, car ces deux ustensiles sont devenus indispensables. Tout cela se fait très vite et aisément, mes progrès dans la langue turque me permettant de faire mes achats moi-même, sans le secours de l'interprète, fort heureusement. Chemin faisant, nous passons devant la plus belle mosquée d'Adana, Oulou-Djami, construite par Rhamadan-

Oglou. Cette mosquée, vraiment élégante, se compose de deux bâtiments, l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver. Le premier n'est autre chose qu'une grande galerie ouverte, et dont les arcades sont enguirlandées de vignes, tandis que les parois intérieures sont revêtues de superbes faïences de Koutayèh. La mosquée d'hiver est non moins richement ornée de faïences, les plus belles que j'aie vues en Asie Mineure. Elle possède un minaret élevé et une grande porte en assises de marbre noir et blanc alternées d'un très bel effet. A part cette mosquée ancienne, les monuments d'Adana, dépourvus d'architecture, sont d'une absolue banalité. Les mosquées, les collèges musulmans, ainsi que les églises et les écoles chrétiennes, y sont assez nombreux. Les Pères Jésuites français possèdent à Adana une école fréquentée par 200 enfants de toutes nationalités auxquels ils enseignent le français et le turc. Les Sœurs de Saint-Joseph y ont également une école florissante. Si l'on ajoute à cela la présence dans cette ville de nombreux *khans*, de deux hôtels, d'un hospice d'aliénés, de fabriques d'huile de sésame, de drap pour habillements militaires, de feutres, celle d'usines à vapeur pour l'égrenage et le décorticage du coton, ainsi que l'existence de 55 moulins à blé, échelonnés sur les rives du Sarus, on verra qu'Adana, avec son bazar bien achalandé, est une ville en voie de prospérité et contraste vivement avec toutes celles précédemment parcourues.

Les toits plats des maisons sont tous pourvus de grandes cages en bois dans lesquelles des lits sont installés : c'est là qu'en été dorment les habitants. Cette animation des toits est fort curieuse à regarder le matin, de bonne heure, lorsqu'a lieu le lever de tout ce monde qui rit, cause, au milieu des cris des bébés que les mères habillent.

Le sandjak d'Adana renferme un assez grand nombre de tribus errantes, parmi lesquelles ces Yuruks dont j'ai parlé déjà et des Tziganes kurdes, qui ne font peut-être avec ces derniers qu'une seule et même famille. La présence d'un nombreux camp de Tziganes, aux abords d'Adana, nous ayant été signalée, nous ne pouvions manquer de leur faire une visite, d'un grand intérêt pour M. Chantre. C'est sur le bord même du Sihoun, opposé à la ville, que se dressent les petites tentes misérables, ou plutôt les abris sur pieux, donnant asile aux nombreuses familles du camp. C'est assez tôt le matin que nous arrivons en voiture. En mettant pied à terre, nous sommes tout de suite frappés de l'animation extraordinaire qui règne parmi les nomades. Les femmes font ici la toilette des petits, qui hurlent pour ne pas être baignés. Là, elles préparent une cuisine infernale. Quelques-unes, plus jeunes, dansent, en ondulant, sans presque bouger de place. Celles-ci vont, tout à l'heure, se répandre dans les rues du bazar, où elles mendieront, danseront et provoqueront par mille agaceries la charité des passants. Les sons du tambour de basque résonnent bruyants et joyeux, et les plus beaux types d'hommes et de femmes se montrent dans cette foule débraillée et endiablée.



VUE D'ADANA — DESSIN DE TAYLOR.

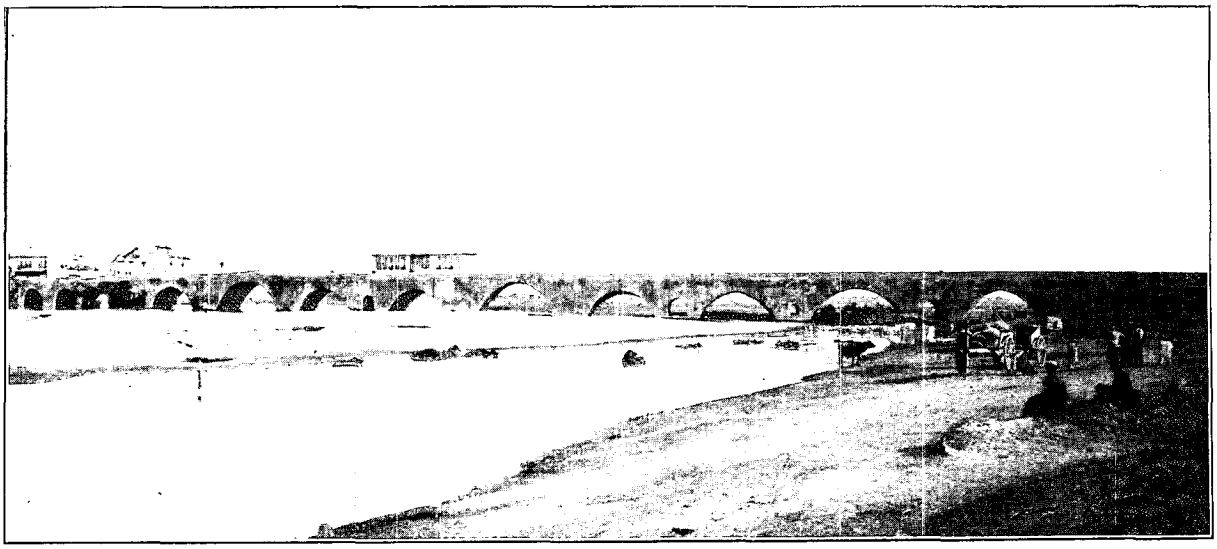
Les femmes sont toutes tatouées comme des Bédouines : leurs yeux noirs pétillent. Vives, intelligentes, elles m'entourent et me harcèlent de questions. Puis elles me racontent qu'elles viennent du Kurdistan, et qu'elles ont visité beaucoup de pays. Beyrouth provoque surtout leur admiration et occupe la meilleure place dans leur souvenir, tandis qu'Adana est, me disent-elles, trop chaud et trop ennuyeux.

« Sais-tu l'arabe ? me dit la plus futée d'entre elles.
— Non, dois-je répondre modestement. — Sais-tu le grec ?
— Non, dis-je en courbant la tête. — Ah ! pauvre, tu ne sais rien ! » s'exclama l'une d'elles en me prenant en pitié. Le turc, que nous employons pour converser, ne compte pas pour ces polyglottes.

Des fleurs, sortes de clématites odorantes qui poussent à travers le camp, attirent mon attention. Aussitôt les bambins, pour la plupart nus comme des vers, et la peau déjà bronzée, moissonnent à pleins bras, sur l'ordre

de leurs parents, ces belles fleurs, dont ils remplissent notre voiture sans demander le plus petit para en récompense. Puis, c'est une grand'mère, au superbe type, jeune encore d'ailleurs, qui nous amène une fille pâle et mince, orpheline, et très souffrante. « Toi qui es médecin, dit-elle à mon mari, donne-lui quelque chose qui la guérisse. » Hélas ! M. Chantre ne possède guère le moyen d'arrêter les palpitations douloureuses dont se plaint la pauvre enfant, type accompli de ce genre de beauté tzigane, aux yeux et cheveux sombres, au teint ambré, que l'on a si souvent vanté.

Mais ces femmes, ces mères, ces filles de brigands, ont dans les yeux, pour la plupart, un je ne sais quoi de farouche et de canaille qui révèle leur trempe et dépoétise leur charme réel. Des hommes, que dirai-je ? Les uns fort beaux, les autres fort laids, souvent métis étranges de noirs, de blancs, de toutes les races, leurs



PONT SUR LE SIHOUN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

traits révèlent toujours leurs instincts de crime et de rapine. Il n'y a pas un front pur, pas une conscience nette dans cette étrange population.

Les Tziganes réclament vivement que nous allions saluer leur chef, dont la tente, grande et confortable, se dresse au bord du Sihoun. Nous refusons d'abord de faire cette politesse, étant donné la vilaine réputation de cet individu, sorti de prison depuis peu ; mais les femmes insistent tant et me supplient de venir voir la propre femme du chef, souffrante et couchée. Celle-ci est, en effet, étendue sur des matelas, hors de la tente, où la chaleur l'incommode. Agée de vingt-cinq ou vingt-six ans, elle est brune comme toutes les autres, pâle et légèrement tatouée sur le front et au menton. Son mari se tient accroupi sur le seuil de la tente, très digne. Il nous salue poliment et nous offre un verre de limonade que nous refusons. Cependant, la vue de sa fille, une petite gamine de onze ans, déjà femme, en jupes longues, avec des fleurs sur le coin de l'oreille et un air si impertinent et si impérieux, me donne envie de la photographier et de prolonger notre visite. Elle refuse, trépigne, tire la langue, et ce n'est que sur l'ordre de son aimable père que, frémissante encore et la lèvre dédaigneuse, elle soumet sa petite personne à l'immobilité. En partant, le chef me recommande de lui envoyer une épreuve que j'adresserai, me dit-il, à Abdul-Kerim, à Adana. « Tout le monde me connaît », ajouta-t-il d'un air bonhomme qui me fit froid dans le dos.

Enfin, après avoir pris quelques photographies du Sarus, animé par les incessantes traversées de caravanes d'ânes, de buffles, nous remontons en voiture, disons adieu à nos Tziganes déguenillés et allons déjeuner ; après quoi, nous allons faire une courte visite à une ferme des environs dont on disait des merveilles. On suit la route de Mersina, large et plantée de bambous magnifiques, de figuiers de Barbarie, d'élanthes, et encombrée d'allants et de venants, qui appartiennent au quartier fellah établi le long de cette route.

Cette ferme, en effet, possède, en outre de spacieuses dépendances, un immense jardin, remarquable par la variété de ses cultures et leur bon entretien. Une abondance d'eau courante en fait un véritable paradis, et, dès l'entrée, un bois touffu d'orangers et de citronniers nous protège contre l'ardeur des rayons du soleil. Des néfliers du Japon, des verveines hautes comme des arbres, des grenadiers, des mûriers aux proportions énormes, des noyers aussi, des pêchers, des poiriers, des pommiers, des amandiers, des myrtes et des lauriers, forment une succession de quinconces et de bosquets qui nous conduisent jusqu'à la ferme que l'on nous fait visiter. De nombreuses corbeilles de fruits et de légumes, prêtes pour le marché et le chemin de fer offrent l'aspect réjouissant des couleurs éclatantes de tous ces produits d'un sol fécond et bien cultivé.



GRANDE MOSQUÉE D'ADANA (PAGE 173). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous allons nous asseoir sur la margelle d'une grande noria qui amène une eau fraîche et abondante, et nous nous apprêtons à faire honneur à un panier de raisin que l'on vient de nous apporter.

A regret, nous quittons cet Eden pour reprendre le chemin de la ville.

Une visite nous reste pourtant à faire, car nous nous arrêtons chez le vali, dont la maison de campagne est précisément située sur cette route. Le vali est absent. Son beau-frère nous reçoit. Il est installé sur la terrasse de la maison avec quelques amis. Au moment de notre arrivée, ces musulmans peu rigides dégustaient leur petit verre de raki en contemplant l'apparition des étoiles. On nous fait place, et, après un assaut d'amabilités, l'un d'eux se met à dire des chansonnettes françaises qui nous prouvent que les boulevards parisiens leur sont assez familiers. Médiocrement intéressée et surtout terrassée par un accès de fièvre, je hâte le départ. C'est en claquant des dents, dans la nuit tiède que j'arrive à l'hôtel, non sans avoir remarqué de nombreux feux de bivouac appartenant aux familles campées en plein air dans cette admirable mais pernicieuse végétation des campagnes d'Adana.

Il était dit que le repos ne nous serait pas donné de sitôt, car l'aspect du ciel, d'un noir d'encre, et l'état électrique de l'atmosphère ne faisaient rien présager de bon pour la nuit.

En effet, un vent violent se mit à souffler, des éclairs sillonnèrent le ciel, et les familles dormant sur les terrasses, surprises soudain par l'enlèvement des toiles qui les abritaient, se levèrent en hâte, les enfants pleurant, les femmes criant; tous les pauvres gens mettant un bruit de rumeur sur la ville endormie. Les récents tremblements de terre qui ont éprouvé Constantinople sont présents à tous les esprits. La violence du vent ébranle les maisons, notre hôtel frémit sur sa base; aussi nous habillons-nous à la hâte, prenons notre argent et notre menu bagage le plus précieux, et allons attendre dans la rue que le cataclysme se produise. Fort heureusement, l'orage s'éloigne, et la terreur des habitants cesse devant une soudaine accalmie et une pluie bienfaisante.



LA FILLE DU CHEF TZIGANE (PAGE 174). — DESSIN DE GOTORBE.

. . . . . .

Nos bons caravaniers, payés et contents, sont venus nous faire leurs adieux, car ils vont effectuer leur retour sur Angora : longue étape qui leur réserve plus d'un ennui, sinon rien de pire. Leurs témoignages d'amitié et de dévouement nous touchent, car nous les savons sincères. Nos chevaux sont vendus, sans perte, comme nous l'espérions. Le mien a été acheté par une dame turque. Je le vois partir non sans un serrement de cœur.

Malgré les jours si sombres passés au milieu de l'épidémie cholérique, malgré aussi l'injuste expulsion du territoire ottoman dont nous rendait victimes un iradé du Sultan; en dépit des quarantaines, des fatigues et surtout de la chaleur pénible de la plaine cilicienne, nous emportons un vif souvenir de la traversée de l'Anti-Taurus. Le charme et la beauté de ses gorges solitaires, et pourtant pleines de vestiges d'une antique civilisation, nous ont profondément frappés. Les défilés sauvages peuplés de nomades et de brigands, la végétation merveilleuse de ce coin de terre attireront — longtemps encore — le voyageur, artiste ou savant, en quête de nature vierge. Ici, l'Agence Cook n'a pas mis son sceau sur les choses et les gens. Les touristes aimant la grande toilette et le dîner à heure fixe ne sont pas prêts de s'y donner rendez-vous. Il faut compter sur soi et laisser libre cours à son instinct de combativité pour l'existence.... Je pensais à tout cela en voyant



MOULINS SUR LE SARUS. — DESSIN DE GOTORBE.

partir nos caravaniers. Les mois de vie commune avaient tissé entre nous tous un lien invisible, si bien que le départ, en le brisant, nous laissait sous une impression de pensées rétrospectives et mélancoliques, d'ailleurs vite effacée par la perspective — non sans charme — du prochain retour. « Adieu donc mes bons amis Hassan-baba, Bulbul, Moustapha, Mehemet, etc. Adieu, nous reviendrons, *inch'alla* »; — car il faut leur promettre que nous reviendrons. — « Que Dieu verse sur vous ses bénédictions », nous disent-ils encore avant de s'en aller au pas mesuré de la caravane.

L'heure du retour a sonné, et l'on ne songe plus qu'à le hâter. Nous prenons le train pour Mersina. La voie est assez bonne, les voitures confortables, et le pays traversé offre partout de belles cultures, notamment de coton. A une heure d'Adana, on laisse sur la gauche la ville de Tarse, et les ruines encore existantes de l'antique capitale cilicienne sont à tel point cachées dans la verdure des jardins, qu'il est impossible d'en rien voir, pas même le fameux tombeau de Sardanapale. Seul, un pan de mur en petites briques, de construction antique, se dresse au bord de la voie. Des palmiers surgissent çà et là des jardins, et leur silhouette n'est certes pas un des moindres attraits de cette région. Enfin, nous traversons le Cydnus sur un pont en fer. Les eaux troubles du fleuve ne justifient pas, aujourd'hui, du moins, l'imprudence d'Alexandre le Grand, qui faillit y trouver la mort en s'y baignant précipitamment. On arrive à Mersina, noyée aussi dans la verdure et baignée par la mer bleue, dont la vue me cause une véritable joie.

Mersina est un petit port heureusement situé, prospère, mais sans grand charme particulier. A part sa population bariolée, — Arabes, Ansariés, nègres y sont aussi nombreux que les Turcs, — rien n'attire l'attention du touriste. Dans le port, des voiliers, quelques barques de pêche et quelques mahonnes se balancent sur les flots azurés. Cette ville, de création récente, a pris une rapide extension; elle s'étend chaque jour davantage et prend rang parmi les ports importants de la Méditerranée.

Le bateau des Messageries qui doit nous emmener n'étant pas encore arrivé, nous prenons gîte dans un hôtel situé au bord de la mer, et dont la propreté est assez satisfaisante. En ce moment, la ville est vide de ses fonctionnaires et de ses habitants aisés. Tout le monde a fui la chaleur et la fièvre, et est allé s'établir dans les campagnes adossées à la montagne. Seul, le drogman du Consulat de France nous accompagne dans nos promenades, d'ailleurs vite faites.

Malgré sa faible étendue, on sent l'importance future de Mersina au nombre des églises qui s'y dressent et qui appartiennent à tous les cultes, ainsi qu'aux consulats de toutes les nations qui y sont établis et dont les couleurs flottent dans la blanche et ardente lumière des rues.

Le drogman, M. Cubbé, nous conduit dans un jardin qu'il possède et où, comme à Adana, une exubérante végétation pousse à souhait. Les cultures en sont confiées à une famille de jardiniers ansariés. Ce sont ces Ansariés, appelés aussi fellahs, qui ont en main les travaux agricoles dans toute la région d'Adana. Ils sont doux, hospitaliers, laborieux, quelque peu mystérieux en ce qui concerne leurs pratiques religieuses, car, bien que reconnus officiellement comme musulmans, ils ne sont pas traités par ceux-ci comme des frères, mais comme des idolâtres. Leurs sympathies vont plutôt aux Européens. Durant nos promenades, nous faisons maintes photographies, rendues fort difficiles, car les rues les plus animées sont celles du bazar, et elles sont abritées par de grandes toiles qui les obscurcissent beaucoup trop pour les instantanés.

27 juillet. — La *Gironde*, des Messageries, est arrivée ce matin de bonne heure. Notre gros bagage est embarqué, et notre tour est venu de monter dans l'embarcation qui doit nous conduire jusqu'au navire, mouillé assez loin du port. Mais une dernière et suprême vexation nous restait à subir avant de quitter le pays turc. Les douaniers arrivèrent en véritable nuée au moment où nous mettions le pied dans le bateau, nous arrachèrent des mains nos valises et se mirent en devoir d'étaler sur le sol boueux et sale leur contenu. Un à un, tous nos objets de toilette, linge, vêtements, flacons, savons, passèrent entre leurs mains. Avec une grossièreté et une brutalité sans pareille, ils firent main basse sur quelques menues antiquités et monnaies qui y étaient renfermées et dont une partie nous fut rendue beaucoup plus tard. C'est le cœur soulevé de dégoût que nous quittâmes l'Anatolie et vîmes s'éloigner la côte de Mersina. Arrivés à bord, non sans peine, car les barques ont à lutter contre de forts courants et sont, à cause de cela, montées par plusieurs rameurs, nous avons, du moins, la joie de fouler un sol français en touchant le plancher du bateau des Messageries, dont les officiers nous font un gracieux accueil.

Notre cabine est grande, éclairée à l'électricité. Ce retour à la vie civilisée nous est un grand soulagement. Peu de passagers se sont embarqués, par conséquent la vie sur le bateau est tranquille. Le temps est chaud et lourd : nous faisons route sur Samos.

Un beau spectacle nous est donné le soir, au coucher du soleil, car nous doublons l'île de Rhodes et passons assez près d'elle pour voir très nettement la ville avec son superbe château aux vieux murs crénelés, les rues, même, et les passants. Le site est magnifique, et nos yeux restent braqués sur Rhodes jusqu'à ce que l'obscurité complète soit venue. La navigation à travers les îles de l'Archipel se fait la nuit, malheureusement, et malgré notre désir de jouir de la calme beauté de ces heures nocturnes, si grande est notre fatigue, si ébranlée notre santé, que nous prenons à regret le chemin de nos cabines. Le matin, de bonne heure, j'aperçois, par mon hublot un coin de la belle masse verte de l'île de Samos, qui se dresse tout près de nous, baignée par une mer d'huile. Nous longeons la côte, où apparaissent des groupes de maisons blanches : c'est Carlo-Vassy. Le navire stoppe, car nous avons à embarquer ici une quantité de tonneaux du fameux vin de Samos. Le site de Carlo-Vassy s'étage gracieusement sur des collines. C'est dimanche, et la population grecque de l'endroit vient en barque visiter notre bateau : grande distraction pour ces insulaires. Malheureusement ces gens ne brillent ni par leur beauté, ni par le pittoresque de leur costume. Les jeunes gens sont endimanchés comme nos paysans des environs des villes. Seuls quelques vieux portent le pantalon large et le fez particulier aux Grecs des îles. Pendant ce temps les tonneaux de vin, par un primitif et ingénieux mode de transport, naviguent de la terre au navire, où ils prennent, non sans bruit, le chemin de la cale.

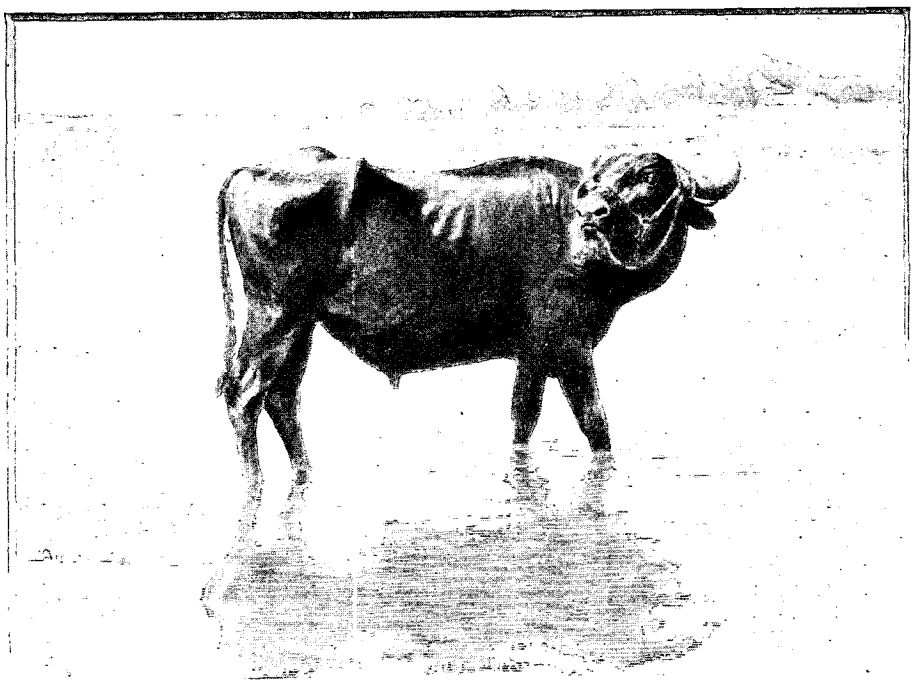


LA TOILETTE DES PETITS TZIGANES (PAGE 173). — DESSIN DE GOTORBE.

Le soir venu, au moment où nous pensions aller à terre, une forte brise s'élève et nous empêche de partir.

Il n'y a rien à voir, d'ailleurs, à Carlo-Vassy, et la vue que l'on a de la mer, avec les belles montagnes découpées et verdoyantes de Samos, est bien le meilleur souvenir que l'on puisse en emporter.

On fait dans l'île, comme chacun sait, une énorme quantité de vin. Il existe entre Carlo-Vassy et Vathy une ligne télégraphique et téléphonique, mais il n'y a aucune route à l'intérieur. L'île est gouvernée par un Grec reconnu par le Sultan. Il n'y a pas un musulman à Carlo-Vassy.



UN BUFFLE. — DESSIN D'A. PARIS.

En une heure et demie nous atteignons Vathy, chef-lieu de l'île. Là, le docteur Luys, qui est allé à terre, nous rapporte la peu agréable nouvelle qu'une quarantaine a été établie à Clazomène pour les provenances de Mersina, on pourrait croire en notre honneur, car c'est la *Gironde* qui est frappée la première : la quarantaine date de son départ.

Notre compagnon, M. Boissier, pris d'un grave accès de fièvre, moi-même fort malade depuis notre embarquement, nous nous voyons privés encore du plaisir de faire une promenade à Vathy. Le soir venu, étendue sur une chaise longue, je jouis longtemps de la délicieuse immobilité du bateau, sur une mer idéale, en face du panorama charmant de Vathy, dont les maisons blanches se mirent dans l'eau, pâles et silencieuses dans leur sommeil, sous l'œil discret d'une infinité de veilleuses célestes.

La douceur d'une telle nuit apporte un peu de répit à nos maux. Nous ne sommes pourtant pas les seuls malades à bord, car parmi les rares passagers de la *Gironde* se trouvent M. Courtellemont, l'intrépide visiteur de la Mecque, et son Arabe, le fameux Hadji-Akli, lequel est en proie à de terribles crises du foie. Ses cris et ses plaintes retentissent parfois dans la nuit silencieuse.

Réveillée de bonne heure par un gamin qui chante à plein gosier une mélodie grecque sous mon hublot, je vois défiler devant mes yeux, car le bateau a repris sa marche, les côtes riantes de Samos et ses montagnes verdoyantes, où se devinent des vallées et des gorges rappelant celles de la Suisse.

La *Gironde* poursuit sa route à travers l'Archipel et vient stopper en face de Smyrne, dans l'attente de son arrêt. Le docteur part pour accomplir les formalités de la santé : nous guettons son retour, et le pavillon qu'il amène. Hélas ! trois fois hélas ! c'est l'affreux pavillon jaune : nous allons subir notre troisième quarantaine. La *Gironde* rebrousse chemin et vient jeter l'ancre devant Clazomène.

Clazomène, pauvre île brûlée par le soleil, n'offre aux yeux désenchantés du voyageur qu'une masse roussie, sans arbres, et quelques masures grisâtres d'aspect aussi peu gai que le reste, et qui sont le lazaret. Je crois que ce serait la mort pour moi s'il me fallait rester là les cinq jours de notre captivité !... Celle-ci s'est achevée sans que nous ayons eu, excepté M. Chantre et les passagers valides, une notion quelconque du temps ni de l'ennui de notre immobilité, car nous étions trop malades pour cela. Je veux revoir pourtant, pour la seconde fois dans la même semaine, l'entrée du golfe de Smyrne, si mouvementé et si remarquable par la couleur verte de ses eaux. J'assiste à un beau coucher de soleil sur les maisons blanches du quai. Aux rayons rouges qui éclairent les collines et la mer succède brusquement la nuit, escortée de la lune, dont le mince croissant vient se mirer dans un coin du port, au milieu de quelques vieux bateaux sombres. Autre heure, autre charme pour celui qui aime la nature et ses changeants aspects.

Dans l'attente d'un bateau qui doit nous mener à Constantinople, et à cause de l'heure tardive pour aller à l'hôtel, nous restons à bord, et passons une nuit atroce, dans l'infernal tapage du bateau faisant sa provision de charbon.

Le matin venu, nous allons à terre et nous nous installons dans un hôtel de la ville, où je reçois bientôt la

visite du médecin de l'hôpital français, le docteur Neis, que mon mari est allé chercher dès notre débarquement.

Une journée passée à Smyrne, et les soins du docteur, ayant apporté un peu de mieux dans mon état, on m'embarque à bord de la *Reine Olga*, *Olga Karoleva*, beau bateau russe, tout neuf, qui fait le service d'Odessa à Alexandrie. En ce moment il va nous ramener à Constantinople, où nous voulons obtenir certaines explications au sujet de notre expulsion avant de rentrer en France, bien que ce serait mille fois préférable de retourner directement chez nous.

Le navire est luxueusement aménagé et la propreté la plus remarquable y règne, grâce, il est vrai, à son commandant, qui veille à son bon ordre d'un œil plus sévère que celui de la plus stricte maîtresse de maison. A part cela, il y a à bord une discipline militaire très raide, et en dépit des tentures de peluche vert mousse du salon, en dépit du superbe piano qui l'orne et dont M. Boissier tire de délicieux accords, la vie est triste sur la *Reine Olga*.

De Smyrne à Constantinople le trajet s'effectue vite et par un beau temps. Toujours étendue, je jouis béatement du repos si nécessaire après nos marches à cheval prolongées sous un ciel trop souvent torride. Pour la première fois, mon corps surmené finit par s'avouer vaincu, et, actuellement, il me faut ménager cette pauvre machine, qui ne veut plus marcher à l'unisson de ma volonté.

Voici Constantinople ! J'entends le branle-bas de la manœuvre de l'entrée du Bosphore, toujours difficile, même pour les capitaines les plus expérimentés. En amoureuse de la nature, surtout de celle du Bosphore, je reste la dernière à descendre, emplissant mes yeux de toute la splendeur des rives et des collines, attristée pourtant à la vue des minarets décoiffés par les récents tremblements de terre...

La ruine du vieux et superbe bazar de Stamboul me fut encore plus sensible. Ce n'est que devant les palissades établies partout dans les ruelles aux voûtes écroulées, jadis si pleines de vie, de couleur éclatante, que je compris le désastre dont ce quartier éminemment turc avait été frappé. Je cherchais mes marchands établis aux alentours. Leur tristesse était profonde. L'âme de Stamboul ne réside pas seulement dans ses mosquées : le bazar en avait certainement une part. Aussi cette destruction soudaine d'un des plus grands et des plus beaux marchés du monde musulman n'a-t-elle pas été sans impressionner profondément la masse populaire.

Tout n'était pas fini ici avec le tremblement de terre, car si nous avions ressenti au printemps, en Grèce, la première commotion du cataclysme, nous eûmes à subir pendant notre séjour, à différentes reprises, des secousses légères, mais qui nous rappelaient que nous étions sur un sol en révolution.

Mme B. CHANTRE.



VUE DE VATHY (PAGE 179). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARAUCANS ÉCOUTANT LE PHONOGRAPHE (PAGE 185). — DESSIN DE THIRIAT.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY

XV

La frontière. — Angol et Traiguen. — Le cuisinier de Collipulli. — Le pont du Malleco. — Le *chivateo*. — La flore sylvestre. — Un voyage accidenté. — La voiture de Benjamin. — Les charrettes. — Le graissage au maqui. — Un baiser dans un tunnel. — Le colo-colo. — Temuco.



VIEILLARD ARAUCAN (PAGE 189). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il eût été facile de diriger le chemin de fer, depuis Chillan, tout droit sur Concepcion. On eût ainsi épargné plus d'une heure de route ; cette voie directe se construira à coup sûr quelque jour. Mais on devait commencer, comme on l'a fait, par établir l'artère principale qui pénètre au delà du Bio-Bio et directement de San Rosendo, dans cette Araucanie que jusqu'à présent, même dans le langage officiel, on appelle *la Frontière*.

La voie a, en effet, passé le grand fleuve et s'est étendue, sans résistance, au milieu des Indiens, d'un côté jusqu'à Traiguen, de l'autre jusqu'à Temuco. Nous franchissons d'abord la Laja sur un beau pont métallique qui rappelle celui du Maule, et nous voici en Araucanie. Le terrain change d'aspect ; au lieu de la vallée centrale, plate, monotone, encadrée entre ses deux rives de montagnes, ce sont des champs ondulés, plus semblables à ceux d'Europe, et les montagnes, diversement orientées, ne présentent plus leur rempart uniforme. Nous traversons de jolis affluents du Bio-Bio, comme le Renaico, puis le fleuve lui-même, et nous prenons la voie de Traiguen, sur laquelle nous rencontrons d'abord Angol. Les deux villes sont toutes récentes, car la nouvelle Angol n'est plus sur le même emplacement que celle bâtie par Valdivia et jadis détruite par les Indiens. Elles doivent leur origine à des fortins établis contre les indigènes, et ont vite grandi, surtout Traiguen, situé au milieu des champs de blés courts, mais à riches épis, qui sont déjà le grenier du Sud. Leur population est presque exclusivement européenne et un peu chilienne; on y voit peu d'Indiens, bien que ce soit dans le voisinage que vit le plus important des caciques actuels, Coñuepan. L'autre embranchement du chemin de fer, qui se dirige vers Temuco,

1. *Suite. Voyez tome* II, *p.* 577, 589, 601 *et* 613. — *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

passe au travers de forêts encore denses, et les stations sont encombrées de montagnes de bois de construction attendant leur jour d'embarquement pour le Nord. La voie s'est longtemps arrêtée à Collipulli (prononcez *Coïpouyi*), ce qui avait donné de l'importance à ce bourg, et il s'y était installé un hôtel tenu par l'un de nos compatriotes. Grande rumeur au moment où je passe. Dans ces provinces méridionales il y a peu de Chiliens; ce sont les Français, les Allemands, les Suisses qui ont défriché la brousse, et on les englobe tous sous le nom de *Colonos*. Or, on racontait que les Allemands de Collipulli avaient donné, à l'hôtel, un banquet commémoratif de l'anniversaire de Sedan. Le cuisinier — qui sait? peut-être quelque combattant de l'année terrible — avait voulu se venger à sa façon et avait ajouté à ses plats — du sulfate de soude. A la fin du dîner, les cours de l'hôtel et la rue elle-même ne suffisaient plus aux amateurs de l'air frais. Les journaux locaux ont bien ri de cette aventure. Si le chemin de fer, longtemps, eut Collipulli pour terminus, c'est que devant lui se dressait un obstacle capable de faire réfléchir les plus audacieux : le ravin immense où coule la petite rivière du Malleco. Le Creusot a jeté sur cet abîme un pont en fer, une merveille. Portée sur piles à une hauteur vertigineuse, la construction, vue d'en bas, semble aérienne. Le pont a été inauguré en 1890, avec un grand déploiement de pompe, par Balmaceda.



LA BELLE HUINMAÏ (PAGE 189). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Lors de la dernière insurrection des Araucans, en 1881, Collipulli fut attaqué par un parti de cavaliers, qui s'avancèrent en poussant le terrible *chivateo*. « Ce n'est pas, a dit un historien, ce n'est pas un simple cri que cet effrayant *Ba ! Ba ! Ba !* vociféré en tapant la bouche avec les doigts ; il accompagne diverses escarmouches destinées à s'animer. Les *mocetones* se formèrent d'abord en bataille, à 700 mètres de notre droite. Les chefs couraient à toute bride, devant et derrière l'escadron, brandissant la lance et excitant leurs guerriers du geste et de la voix. C'était un tourbillon infernal. Puis toute la ligne mit pied à terre et, quittant les chevaux, se forma lance en arrêt, le bois tenu à deux mains. Ils s'avançaient, par sauts égaux, poussant un terrible *ya !* Ils sautaient en avant, en arrière, remontaient à cheval. Et toujours le même cri, accompagné du son des cornes. On eût dit un effroyable orage. » Toute cette valeur vint se briser contre la discipline des défenseurs de Collipulli ; mais les cavaliers indiens, poursuivis, ne se rendirent pas. Acculés contre l'épouvantable ravin du Malleco, ils s'y précipitèrent.

Cette tragédie occupe ma mémoire tandis que je passe le pont. Un cacique et sa femme, arrêtés sur la rive, regardent le train qui les frôle, et je me demande ce que pensent ces fils des anciens propriétaires du sol, quand ils contemplent les monuments du génie de l'homme pâle. Contre le pont, un moulin s'est installé et emprunte sa force au courant presque invisible à ses pieds et dont l'énergie se transmet par un mince fil électrique. Ce sont ces travaux, plus stupéfiants que les salves d'artillerie, qui ont porté dans ces esprits simples la conviction de la supériorité des Européens, et les ont décidés à laisser faire, laisser aller. On ne les aurait pas vaincus, ils se sont résignés. C'est la meilleure manière d'étendre la civilisation.

Au delà de Collipulli s'élève Victoria, encore presque un campement, mais qui compte aussi sur un avenir prospère ; puis la ligne s'engage dans d'admirables forêts jusqu'à Temuco. Les principaux arbres de construction qu'on y rencontre sont : le *roble* (*Fagus Dombeyi*), analogue à notre hêtre, et dont le bois est très employé dans les maisons de Santiago ; on en distingue deux espèces, le *roble pellin* et le *roble americano ;* le *lingue* occupe aussi une place importante dans le commerce, et le *laurel* fournit les planches à bas prix. Malheureusement, ces bois sont assez mal travaillés en général, et, pour les constructions importantes on emploie le pin de l'Orégon, qui arrive de l'Amérique du Nord en échantillons magnifiques.

Sur les contreforts des Andes croissent deux arbres remarquables : l'*Araucaria imbricata*, dont le bois est peu employé et qui donne une graine comestible, le *piñon* et surtout l'*alerce*, une sorte de pin (*Fitzroya patagonica*) qui se fend en planches avec la plus grande facilité. Ce sont les exploiteurs de l'alerce qui sont les premiers pionniers des forêts méridionales. Signalons enfin le *coihue*, au feuillage de sapin.

Le passage à travers ces forêts est rendu presque impraticable par une sorte de bambou à tiges grêles, le *quila* (*Chusquea*), qui forme un lacis des plus pénibles à écarter et dont les feuilles sont coupantes,

La flore du Chili est d'ailleurs des plus intéressantes ; dans tous les endroits frais, l'on rencontre à l'état sauvage le fuchsia, qui fait l'ornement de nos parterres, et est une mauvaise herbe aux environs de Valdivia ; un grand nombre de crotalaires suspendent leurs corolles bizarres aux flancs des collines, et les feuillages verdoyants des arbres sont recouverts par le *copihue* (*Lapageria*), aux fleurs éclatantes.

Quand pour la première fois je fis le voyage du Sud, la voie était encore en construction ; les rails, à peine posés, n'arrivaient qu'à Lautaro, à mi-chemin entre Victoria et Temuco. Grâce à l'obligeance de l'ingénieur de la ligne, un Écossais, M. Frame, et à l'amabilité de l'ingénieur du gouvernement chargé du contrôle, M. Adan Molina, une locomotive m'attend à la gare de Victoria, et nous franchissons en tender, dans une course folle, sur les rails mal assujettis, les 30 kilomètres qui nous conduisent à Lautaro. Les Indiens des villages voisins, qui pour la première fois voient passer la machine vertigineuse, courent éperdus à travers les clairières de *Pillanlelbum*, dont à coup sûr l'étymologie leur revient en cet instant à la mémoire (Plaine du Diable).

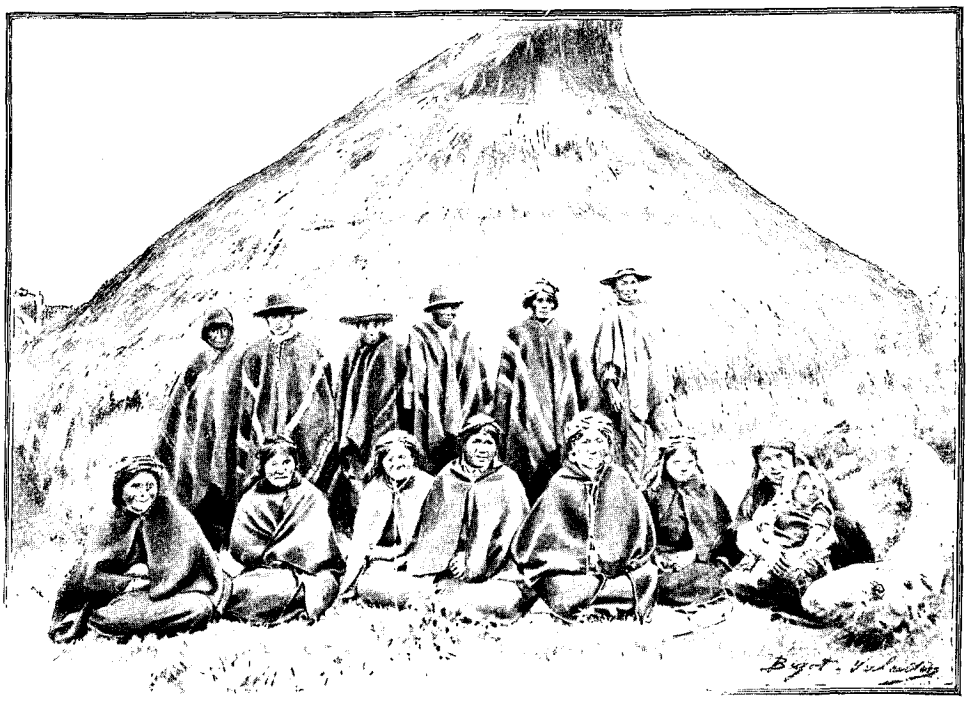
On traverse ainsi plusieurs rivières, sur lesquelles le Creusot doit établir des ponts métalliques ; mais on ne l'attend pas : des passerelles en charpente, d'une hardiesse américaine, d'une longueur de plusieurs centaines de mètres, nous soutiennent à une hauteur d'où l'on peut raisonnablement avoir peur.

De-ci de-là, dans les clairières, on aperçoit les premières traces de l'industrie qui pénètre la contrée ; ce sont, au bord des ravins, des scieries actionnées par de rudimentaires roues hydrauliques qui empruntent leur puissance au cours d'eau sauvage. Les planches, quelque peu informes, sont emportées par des charrettes à bœufs aux prochaines stations.

Quel charmant voyage ! Et combien nous respirions (sans obstacles) l'air frais qui nous cinglait et contrastait si violemment avec les chaleurs que nous venions d'éprouver à Santiago !

La locomotive s'arrête à Lautaro, bourg récent, étalé tout le long de la route et près duquel nous faisons connaissance avec le Cautin, la rivière qui porte la vie dans toute cette contrée. Il faut descendre ; ces messieurs veulent me faire jusqu'au bout les honneurs de leur ligne, et nous parcourons encore une lieue sur un truc. Mais toute chose a un terme, et il nous faut enfin nous confier à la voiture de l'entrepreneur — alors unique — de messageries de Temuco, Benjamin Lara.

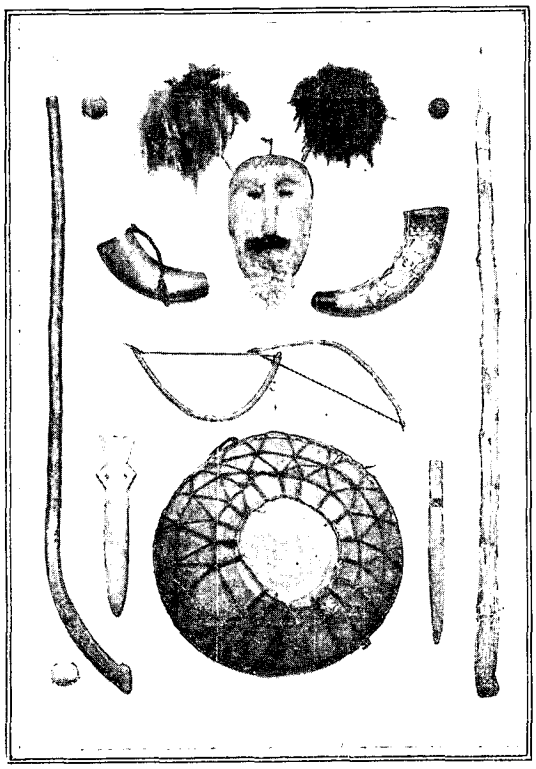
Quelle voiture et quels chevaux ! Épiques ! Mais il ne faut pas, a dit La Fontaine, juger des coches sur l'apparence. Cahotés, secoués, déjetés, nous filons ventre à terre, gravissant les rampes, descendant les pentes, sous des angles audacieux dont on n'a pas le temps de discuter ni même d'estimer l'étrangeté, tant est vertigineux le galop des chevaux faméliques. A peine se donne-t-on le loisir de trembler que les ressorts, les essieux, les bois et les ferrures, tout ne vole en éclats. Benjamin, exultant, coalise contre ses chevaux le français (inconsciemment !) et le castillan : « Allez, *caramba* ! » vocifère-t-il, et ils vont. Rien, rien ne casse. Il y a un Dieu pour les voituriers d'Araucanie.



BARTOLO PALOMO, SES « MOCETONES » ET SES FEMMES (PAGE 188). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

De route, il n'en est guère question. Le plus souvent, on passe à travers les clairières ; au premier détour, nous entendons un bruit singulier qui nous fait croire au piaillement d'une nuée d'oiseaux. Point. Ce sont des charrettes qui s'en vont par files. Deux perches sur lesquelles sont clouées quelques planches servent en même temps de brancards et de carcasse ; elles sont attachées par des lianes à un essieu en bois, qui repose sur deux grands disques découpés dans un tronc d'arbre ; ce sont les roues. C'est le frottement de ces roues sur l'essieu qui produit le tapage lamentable

que nous entendons. Le conducteur, armé d'une longue tige de bambou (*colihue*) terminée par une pointe de fer, (*pica*), marche gravement en avant de son attelage de bœufs, qu'il dirige en posant la tige sur leur tête. De temps à autre, quand le bruit devient trop assourdissant, l'*apicador* graisse les roues; opération fort simple, car il suffit d'y introduire quelques feuilles de *maqui*.



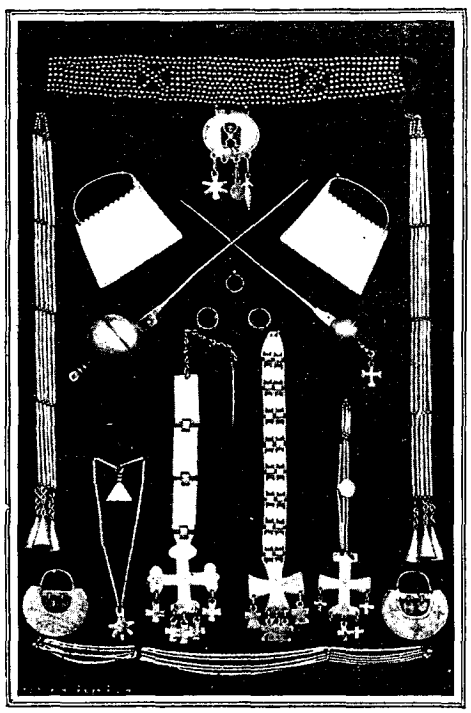
ARMES DES ARAUCANS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le *maqui* est un charmant petit arbre, aux feuilles luisantes, qui pousse dans toutes les forêts du Chili; il produit un fruit noirâtre dont les habitants sont très friands, et qui est devenu un article de grande exportation en France, où il est employé pour colorer les vins. J'ai souvent lu des discussions dans nos journaux, au sujet de la nocuité possible du maqui; les enfants chiliens répondent chaque jour à la question.

Pas les enfants seuls, si l'on en croit l'historiette suivante, contée par Benjamin Vicuña Mackenna, au sujet du tunnel des Maquis, qui débouche sur le beau pont en fer que nous avons rencontré entre Valparaiso et Santiago :

« Dans le train se trouvait une dame déjà âgée, mais qui faisait ses débuts sur les rails, leurs machines et leurs tunnels, inquiète, mais jalouse comme Argus, et qui gardait contre ses jupes un bouton de rose de quinze ans, au teint de lis, aux lèvres rouges comme l'œillet. Avec elles, un jeune homme hardi, fou de la jeune fille, mais qui craignait plus la mère qu'une locomotive lancée à la vitesse de trente milles. A la station de Montenegro, sous une chaleur torride, on ne trouva pour se rafraîchir que des fromages de chèvre et quelques poignées de *maqui*. Vieille et jeune cavalier n'hésitèrent pas à manger les fruits; mais l'enfant, fière de ses dents de perles, refusa de porter à sa bouche un seul grain de cette baie colorante.

« Tout à coup, un sifflet, et le train s'enfonçait dans le tunnel des Maquis; une seconde se passe, la lumière reparaît, et — horreur incroyable! — un cercle d'un noir purpurin encadrait, à la façon du cadenas attaché par les anges à la porte du paradis, les lèvres tremblantes de la jeune voyageuse...



BIJOUX DES ARAUCANS (PAGE 189).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

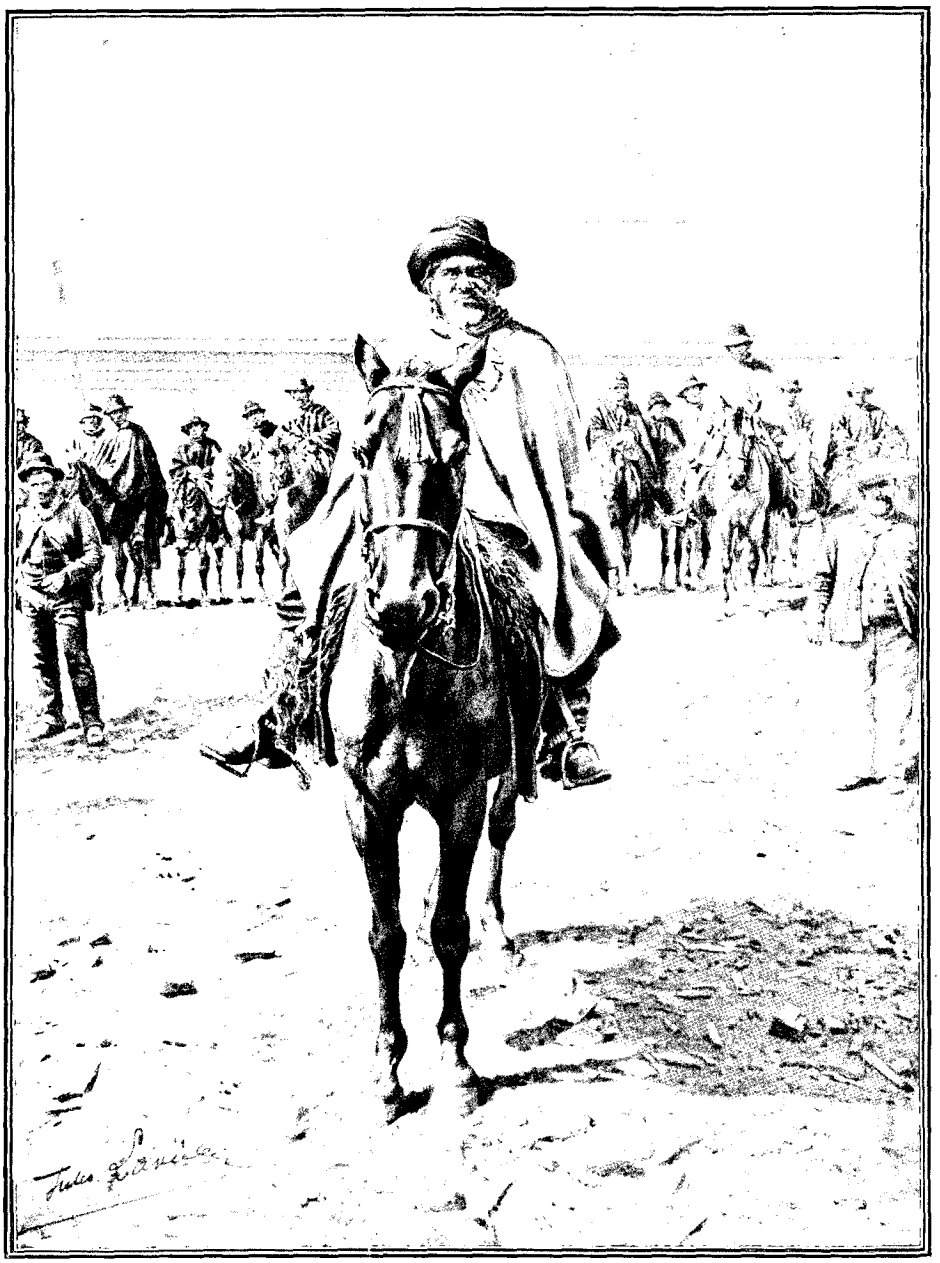
« Que s'était-il donc passé? — Le galant regarda la mère avec épouvante. La dame lui lança un regard de panthère. La pauvre petite paya cher, en arrivant au logis, son expérience de la teinture du *maqui*. »

Nous nous arrêtons un moment à une *posada*, auberge de campagne, où notre automédon reprend de nouvelles forces; nous-mêmes, nous profitons de l'occasion pour nous défatiguer un peu. A peine étions-nous assis qu'un petit cri, semblable à celui d'un rat, se fait entendre, et voilà toute la maison prise d'une épouvante indicible. Qu'est-ce? A toutes nos questions, on répond seulement : *Colo-colo! Colo-colo!* Un second cri, plus éloigné, prouve que le danger est passé; tout le monde respire, et l'on m'explique la cause de la terreur générale.

Le colo-colo est un petit animal, très rare heureusement, qui, s'il suce sur le parquet la salive d'une personne, — et le crachat est un défaut général chez le peuple chilien, — suce en même temps la vie de l'infortuné. On le voit maigrir et dépérir, rien ne peut le sauver. C'est la mort à bref délai.

On se met alors à causer de tous les dangers qui menacent la pauvre humanité sur cette terre. Combien de gens, que l'on connaît, ont rencontré cette chèvre qui se fait un malin plaisir de vous barrer le passage pendant la nuit! Combien ont vu cet oiseau épouvantable qui vous appelle et vous fait perdre le chemin! Inutile de discuter; ces choses-là ont été vues mille fois!

L'homme est de feu pour les mensonges! Comment se fait-il que, depuis que le cerro de la Campaña est visité par des centaines de gens, on croie encore à l'existence du démon qui en défend la cime? Comment d'ailleurs les Grecs ont-ils pu si longtemps admettre l'existence de la cour des dieux sur l'Olympe? Ne s'est-il donc pas trouvé un berger assez osé pour tenter d'y rencontrer Vénus? Elle n'eût sans doute pas été cruelle, que diable! La montagne était-elle si *tabou* que la frayeur seule en défendait les approches? Nous arrivons enfin à neuf heures du soir. Temuco, que ses habitants surnomment volontiers le Chicago araucan, est ce que les Américains du Nord appellent une ville-champignon. Elle n'existait pas, il y a huit ans. En 1892, c'était une ville de 7.000 à 8.000 habitants, avec des rues de 30 mètres de largeur, des maisons toutes en bois, curieuses sous leur bariolage. Une vie, une animation extraordinaires, un commerce surprenant. Les Indiens, dans leur costume national, envahissent les rues, à pied ou à cheval, sans se montrer étonnés de cette civilisation qui les déborde — et les absorbe. Silencieux, piétinant sur les orteils, ils vont, hommes ou femmes, entrant dans les boutiques comme s'ils en avaient toujours vu, achetant de la main gauche, payant de la main droite aux marchands, qui, au bout de six mois, parlent tous leur langue. Ils se risquent partout, et j'en ai vu, — quel record! — écoutant, impassibles, plusieurs à la fois, un phonographe. Un photographe (quelle riche assonance!) les a à tout jamais fixés dans cette attitude.



PAÏNEN (PAGE 191). — DESSIN DE JULES LAVÉE.

Un excellent petit hôtel français nous fait regarder Temuco comme encore plus extraordinaire. Nous y trouvons tout le possible, et un peu de l'impossible. Que deviendra dans trente ans cette cité que j'ai vue naître? Admirablement placée sur le Cautin, centre d'une région riche et inexploitée, elle sera, avant longtemps sans doute, reliée à un port de la côte, et dépassera alors en importance nombre de ses sœurs du Nord, vieilles de trois cents ans.

Il lui faudrait, pour assurer son essor, beaucoup d'intendants comme le très aimable M. Valentin del Campo, frère du député Maximo del Campo (en français, Maxime du Camp), que nous retrouvons là-bas et qui nous reçoit avec son charme de vieux Parisien.

XVI

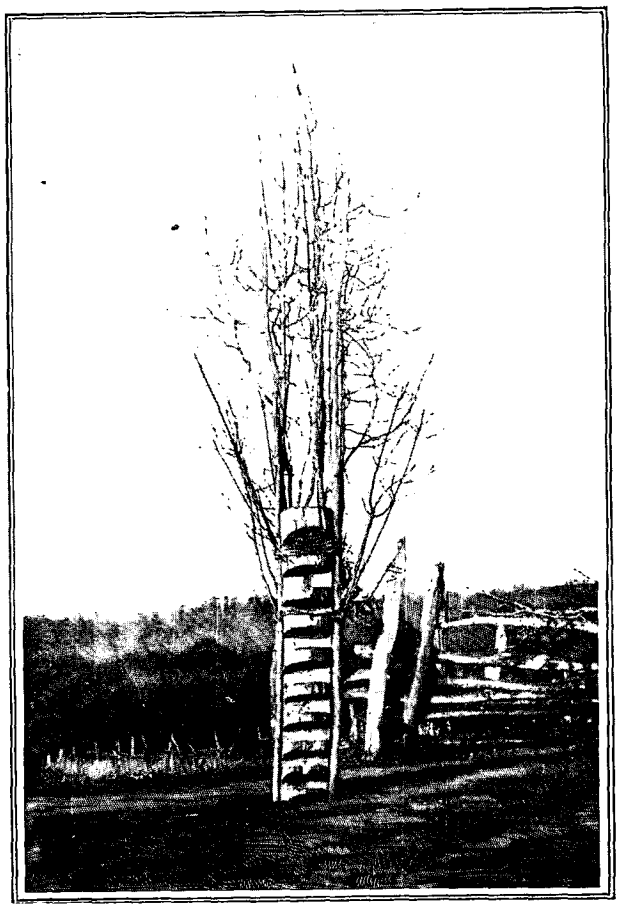
'Araucanie. - Carahue. — L'Imperial. — Un vapeur. — Bajo Imperial. — La Mission. — Elisa Bravo. — Bartolo Palomo. — Ses emmes. - - La belle Huinmaï et ses terreurs. — La ruca. — Les mœurs. — Un nillatum. — Mariage au rapt. — La femme de l'Évangile. — Cimetières araucans. — Cayupi. — Antoine Orélie Ier, le roi de l'Araucanie. — La Saint-Sébastien.

Je voulais voir de près ces fiers Araucans dont l'histoire est celle même de la naissance du Chili. C'est sur les bords du fleuve Imperial, à la place où s'élevait jadis la florissante ville fondée par Valdivia, que je désirais aller les étudier. J'ai passé six mois parmi eux, et il était temps de les connaître; dans quelques années, s'il en existe encore, ils auront perdu leur originalité.

Ma première et heureuse expérience me ramène à la voiture de Benjamin Lara, à laquelle j'avais fait entre temps une infidélité en faveur du cheval. Mon carrosse me conduit à Nueva Imperial, gros bourg bâti il y a peu d'années, un peu au-dessus du confluent du Cholchol avec le Cautin, dans une situation dont l'avenir me paraît bien précaire à côté de Temuco et de Carahue. Le Cholchol est une grande rivière, profonde, sans courant, qui, après s'être réunie avec le Cautin lui fait prendre le nom d'Imperial. Nous le passons sur un bac, et, par une bonne route, chose à noter, d'où nous apercevons de toutes parts les *rucas* des Indiens, nous arrivons à Carahue, dont le nom, en araucan signifie ville disparue, allusion qu'on va comprendre.

C'est aujourd'hui un grand village qui se bâtit sur les ruines de l'ancienne Imperial, avec les pierres mêmes des maisons et des murs détruits. Quel coup d'œil avaient ces aventuriers espagnols pour choisir la place de leurs établissements! Celui-ci s'élève sur un haut plateau qui domine le fleuve, juste à l'endroit où il cesse d'être accessible à la grande navigation. Les navires pouvaient donc remonter leur cargaison aussi loin que possible dans l'intérieur des terres.

Le panorama du fleuve, des hauteurs de Carahue, est admirable. L'Imperial, large et profond, serpente majestueux au milieu de collines verdoyantes et boisées; les ondulations du terrain se succèdent, harmonieuses incomparablement. Un peu au-dessous de la ville, un joli ruisseau, qui épanche ses eaux claires sous les arbres se jette en cascade dans son puissant voisin; c'est le *rio de las Damas*. Sur ses bords, les belles dames de la célèbre Imperial allaient étaler leur luxe, jusqu'au jour où elles sont tombées massacrées.

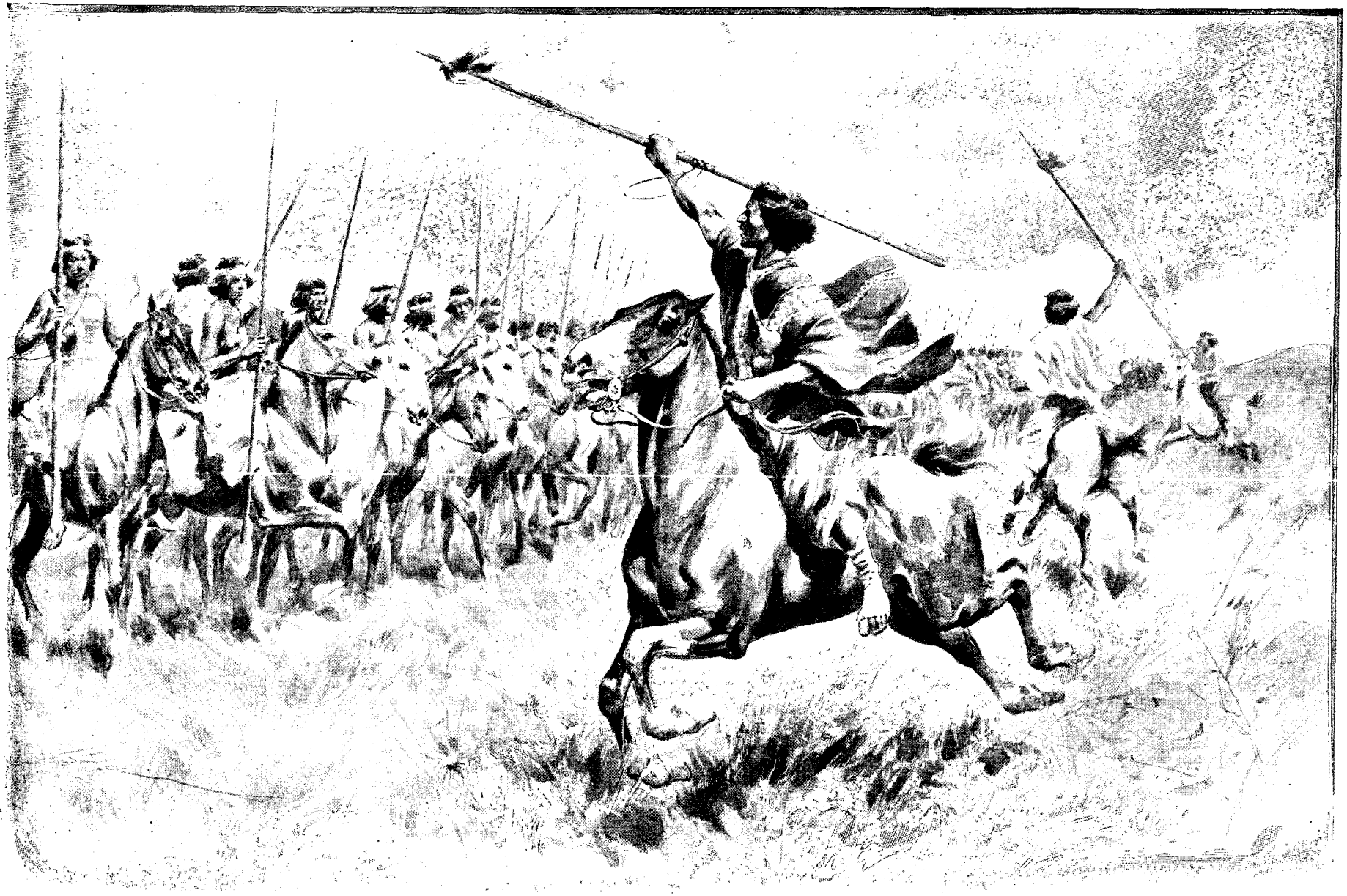


LE CANELO SACRÉ (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sous nos pieds, au milieu du fleuve, est la petite île où se réfugièrent les débris de la population après la prise de la ville; ce ne fut qu'un court répit, dont l'horreur se comprend aisément au milieu des hurlements et des cris de victoire des Indiens. Eux aussi succombèrent.

Carahue se rebâtit depuis cinq ans, et sa population est déjà de plus de 2.000 habitants. Ce sont les Allemands qui y dominent, non comme nombre, mais comme importance. Le commerce de blé, de farine, produite par deux puissants moulins, d'alcool et d'une écorce tannante, le *lingue*, s'élève déjà à plusieurs millions. Nous y sommes accueillis par un Allemand très hospitalier, M. Holtzapfel.

Pour descendre de Carahue à l'embouchure de l'Imperial, qui en est distante de 35 kilomètres, nous avons l'avantage de nous servir d'un petit vapeur — oui, en Araucanie! — qui fait ce trajet en moins de trois heures. C'est à un Français installé sur le fleuve près de la mer, à Bajo Imperial, que nous devons ce progrès. M. Ansorena a établi là un moulin à blé et une fabrique d'alcool qui promettent un brillant avenir. Son vapeur lui sert pour son commerce; et, deux fois par semaine, il fait le service des voyageurs entre Carahue et Bajo Imperial, au grand avantage des habitants, sans que le gouvernement ait à intervenir. Autour de M. Ansorena sont venus se grouper d'autres Français, et ils donnent au village un caractère spécial. Les navires qui font le trafic du fleuve s'arrêtent au bout d'un débarcadère appartenant à notre compatriote, devenu le principal instrument



LES ARAUCANS À L'ATTAQUE DE COLLIPULLI (PAGE 182). — DESSIN DE A. PARIS.

de la prospérité de cette bourgade, dont le nom même est ignoré au Chili, bien que le télégraphe y soit parvenu. Auprès de Bajo Imperial, sur le haut d'une colline, s'élèvent les bâtiments d'une « Mission » établie en 1850. Il fallait de l'audace. Nul alors ne pouvait pénétrer sans les plus grands dangers sur le territoire araucan, et l'année précédente avait eu lieu le massacre du *Jeune Daniel*.

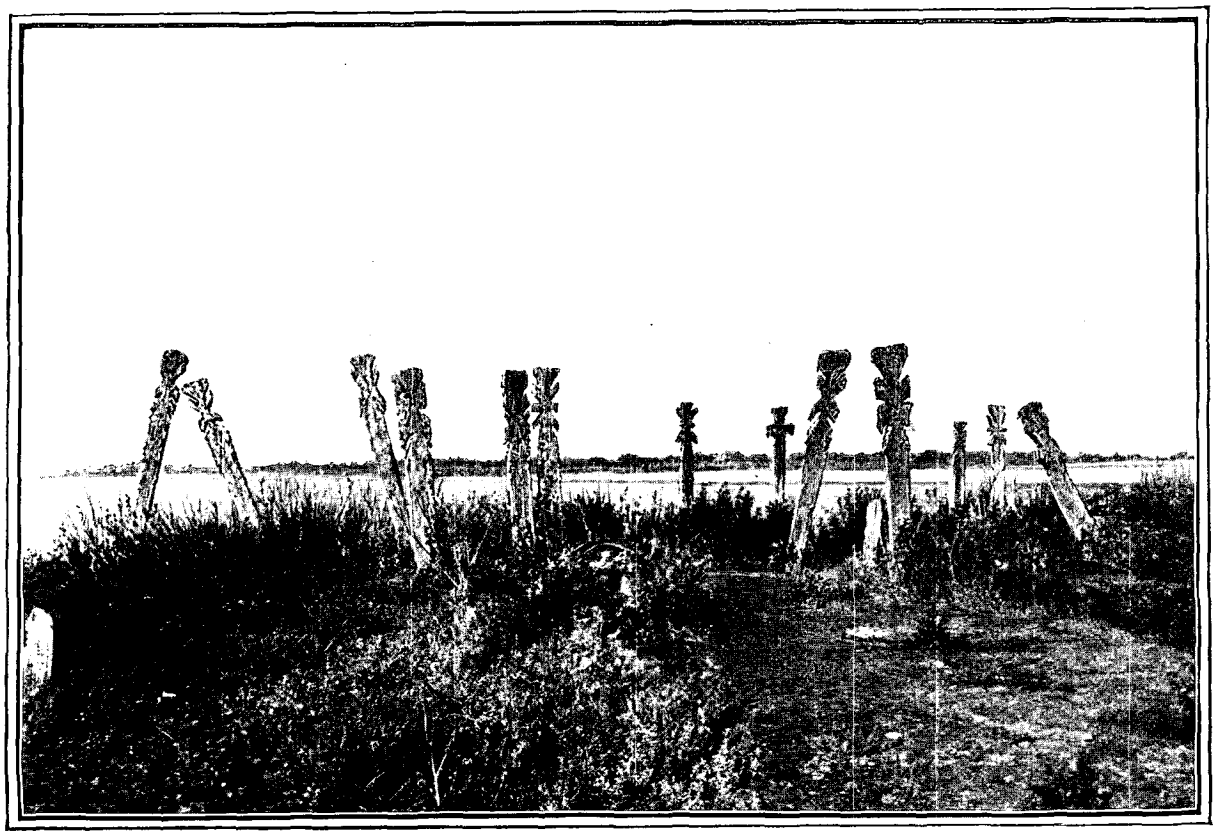
C'était une goélette qui, avec trente matelots ou passagers, se rendait de Valdivia à Valparaiso; elle fit naufrage au Nord de l'Imperial, et tout le monde fut tué. Parmi les disparus était une jeune femme, Elisa Bravo, avec son enfant. Le bruit se répandit qu'elle avait été épargnée et était devenue la femme d'un cacique; beaucoup de personnes, même des membres de sa famille, le croient encore. Ce sanglant épisode est resté populaire, grâce à deux tableaux du peintre français Monvoisin, qui a gardé au Chili une grande et légitime réputation; ils représentent, l'un Elisa Bravo au moment du naufrage, l'autre la jeune femme, rêveuse, berçant ses enfants à peau rouge devant la *ruca* du cacique.

Ce massacre n'effraya pas les Pères Franciscains, et ils n'ont pas eu à se repentir de leur bravoure; mais que de diplomatie il leur a fallu déployer pour rester tranquilles au milieu de ce peuple dont une partie s'est convertie à leur voix — sans se douter d'ailleurs de ce qu'ils ont fait! Vingt ans plus tard, en 1870, un navire entrait pour la première fois dans l'Imperial; c'était un transport de la marine chilienne, le *Maule*, commandé par un de nos compatriotes, M. Léonce Señoret, dont le fils est aujourd'hui capitaine de vaisseau. Les Indiens lui défendirent de descendre, et c'est le Père de la Mission qui vint en toute hâte supplier le commandant de se retirer, par crainte des événements qui pourraient surgir.

A plusieurs reprises se risquèrent aussi des colons, au péril de leur vie. Un Français, M. Inda, ne dut son salut, lors du soulèvement de 1881, qu'à l'amitié d'un Indien, qui vint le prévenir; il put s'enfuir au Sud, à Tolten, occupée alors par une forte garnison. Ce n'est que vers 1886 que des établissements durables purent se fonder.

L'Imperial présente à son embouchure une barre analogue à celle du Maule, et plus dangereuse encore. Ce n'est que lorsqu'on l'aura vaincue que la contrée prendra tout son développement.

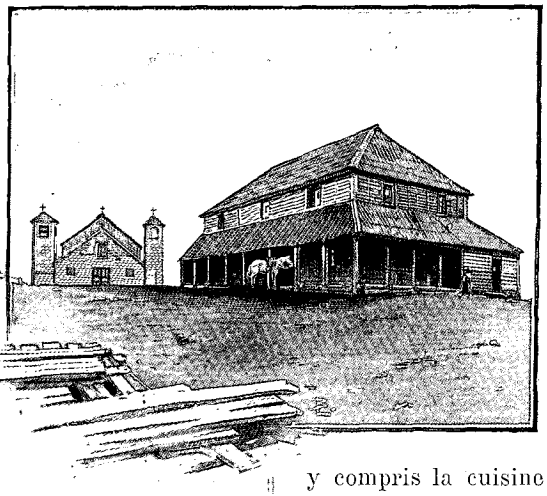
J'eus vite fait connaissance avec un « cacique » de la localité, qui se laisse appeler Bartolo Palomo, mais dont le véritable nom est Huaracoï. Ce terme de cacique a été importé là-bas, et les indigènes eux-mêmes s'en servent, parfois en diminutif, *caciquillo*, pour désigner un seigneur de moindre importance ; en araucan, le chef est un *lonco*, une tête, comme en latin, comme en français. Bartolo me fit l'honneur de me présenter à ses femmes; la vérité m'oblige à dire qu'elles n'ont rien de commun avec Vénus. Je les prie de se faire belles pour



CIMETIÈRE ARAUCAN (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les photographier : Bartolo éclate de rire et les montre du doigt en s'esclaffant : « Comme si jamais elles pourront être jolies ! » Ça n'est pas gentil.

Mes conversations passent par l'intermédiaire d'un interprète (*lenguaraz*) qui, pour traduire nos phrases, fait un long discours où revient à chaque instant : « *Dice, señor, dice* » (il dit, monsieur, dit-il), comme on fait en Belgique. Je veux photographier ensuite la belle Huinmaï, une fillette de quatorze ans ; je m'approche pour l'arranger, elle pousse les hauts cris. Les indigènes, surtout les femmes, ne sont pas encore bien remis des terreurs que leur ont occasionnées les premiers envahisseurs, gens peu circonspects sur le choix des moyens. Bartolo, comme ses congénères, habite une *ruca*, hutte de boue dont le toit de paille descend jusqu'au sol ; une porte unique, très basse, pas de fenêtres. En haut, les deux pignons offrent une ouverture pour la fumée, car tout se fait à l'intérieur, y compris la cuisine. Pas de plancher, pas même une surélévation du sol, et cela dans un pays où la pluie est un continuel déluge.





EMBOUCHURE DE L'IMPERIAL. — MISSION DE L'IMPERIAL. — DESSIN DE BERTEAULT.

Il ne faut pas entrer, si l'on craint les parasites de toute nuance, mais de la porte on aperçoit à terre les *chiguas* (peaux de bœuf) qui servent de lits. Les enfants sont étroitement emmaillotés et attachés sur une sorte de cadre de lyre. Dans la maison, on les appuie contre la paroi ; au dehors, la mère les porte en se les attachant sur le dos.

Les hommes sont vêtus du *chiripa*, lambeau d'étoffe représentant le pantalon, singulièrement passé entre les jambes, et du *chamal*, le *poncho* des Chiliens. Sur la tête ils portent souvent un mouchoir, *tarilonco*. Ils ont aussi un faible pour le feutre. Le costume des femmes se réduit à un grand peplum (*iculla*) attaché aux épaules par des épingles ; elles le tissent elles-mêmes, aujourd'hui de la laine des moutons, jadis de la toison du *guanaco*. Les cheveux sont séparés en deux tresses et le front est orné d'un ruban de laine. Les jours de grande fête, ce ruban est, chez les caciquesses, entouré de clochettes ; elles portent des pendants d'oreilles, de larges plaques d'argent sur les épaules, toute une collection d'étranges bijoux du même métal, fabriqués par leurs propres orfèvres, avec beaucoup d'art naïf. Les femmes mariées mettent deux bracelets, les jeunes filles un seul.

Comme beauté, elles seraient dignes d'être les compagnes de Bartolo. A Valdivia pourtant, j'ai vu une bien jolie fillette, et une autre passable à Imperial. Toutes ont l'habitude de se colorer les pommettes en rouge avec une argile dite *colo*.

On visite aux environs d'Imperial, comme curiosité, un village, Boroa, dont les femmes passent pour être blanches et blondes et ont une réputation de beauté. Je les ai vues d'un jaune douteux peu séduisant.

Ces Indiens ressemblent à la race mongolique, sont robustes et gros, avec la figure ovale. Jusqu'à ces dernières années, la décence exigeait l'épilation de tout le corps, sauf la chevelure ; les sourcils mêmes y passaient. Cet usage est encore très répandu, pourtant on rencontre maintenant des hommes avec quelques brins de barbe. La calvitie est inconnue, mais les vieillards blanchissent.

Ils sont graves, sérieux et polis, rient peu et ne pleurent jamais, car c'est un signe de faiblesse. Leur religion est rudimentaire ; ils ont surtout peur d'un génie malfaisant, *Pillan* ou *Huecufu*. L'âme des caciques morts se change en moucheron ou en volcan ; le moucheron vient visiter ses parents dans les grandes fêtes ; est-ce à lui, est-ce à Huecufu que dans les banquets on offre le premier verre de chicha ? Je n'ai pu le savoir au juste.

Pour se rendre le ciel favorable, pour conjurer une sécheresse, ils célèbrent un *nillatum*. Dès la veille, ce sont de grands préparatifs : le jour venu, un sorcier (*machi*) monte sur l'arbre sacré, le *canelo*, et commence des objurgations, des prières, auxquelles tout le monde répond par des cris et des gémissements. On danse, on saute, et la journée finit par une vaste absorption de viande de cheval, le mets préféré, ou, à défaut, de mouton et d'eau-de-vie.

Les chevaux, d'une vilaine race étique, à queue immense, sont élevés pour la boucherie : il est difficile de décider un Araucan à vendre ses bêtes. La nourriture se compose encore de pommes de terre, de haricots et de chicha de maïs, préparé par la fermentation après un masticage préalable ; — vous voyez ça. La famille s'assemble autour d'un vaste récipient, mastique en commun : c'est tentant. Une autre boisson est le *nachi*, sang de mouton avec du sel, du piment, de l'oignon, du persil et du poivre. On la sert dans des tasses de terre, œuvre des potiers du cru.

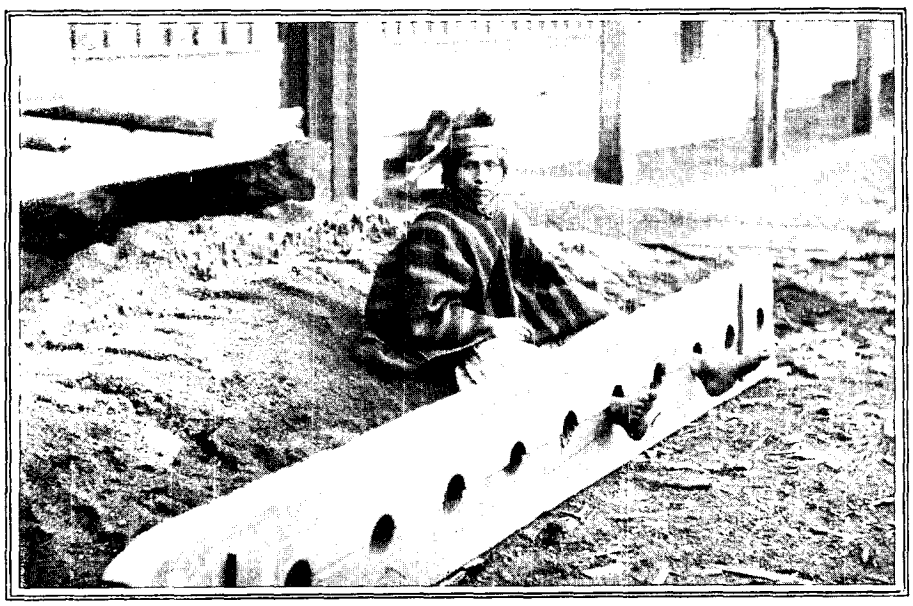
Ils vivent vieux. « Le cimetière est abandonné ? disais-je à l'un d'eux. — Non. — Mais il y a longtemps qu'on n'y a enterré ? — Parce qu'on ne meurt pas. »

Leurs réponses sont parfois d'une naïveté délicieuse : « Est-ce que vous mangez cet oiseau-là ? demandais-je à un cacique. — Non. — Pourquoi ? Est-ce qu'il est mauvais ? — Non, parce que je ne puis l'attraper. »

La naissance n'est accompagnée d'aucune cérémonie. Le mariage est obligatoirement un rapt. Les accords se font souvent au battage du blé, exécuté par les jeunes gens en dansant sur les gerbes, au milieu des champs. Le fiancé prévient le père de la fille, et, au jour dit, la trouve entourée des femmes de la maison et du voisinage, qui le reçoivent tel un chien dans un jeu de quilles ; il doit, malgré les coups qui pleuvent dru, enlever sa femme et l'emmener pendant trois jours, au bout desquels il revient. Coutume qui tend à disparaître ; le futur maintenant compense souvent les horions par un nombre équivalent de bœufs et de moutons, dont il fait présent au père.

La femme mariée est un modèle de vertu et de résignation. « Pas une tache sur sa conduite, dit un écrivain ; c'est la femme de l'Evangile. » Elle aime beaucoup ses enfants, les pères aussi, d'ailleurs. Je fus un jour très touché des soins attentifs d'un Indien pour sa fillette, qu'il conduisait en croupe, la mettant à cheval, la posant à terre en jouant et riant avec elle.

Quand meurt un cacique, on place son corps sur des peaux devant sa maison et on laisse auprès de lui des chevaux sellés sur lesquels, d'heure en heure, on exécute des fantasias. On repousse le diable aux cris de *Amuge Huecufu !* et des pleureuses patentées se lamentent pour tout le monde. On garde le corps huit jours, et on l'enterre dans deux troncs d'arbres creusés en pirogues. Sur les tombes on dresse un pieu grossièrement sculpté avec face humaine. Rien de curieux comme ces cimetières araucans, où la tête aujourd'hui est surmontée d'un horrible haut de forme.



ARAUCAN PRISONNIER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour le commun des mortels, les cérémonies sont moins longues ; pendant la maladie, quel que soit le rang du patient, on appelle à son secours les *machis* mâles et femelles. Celles-ci, par leurs gestes, évoquent le souvenir des pythonisses antiques, se roulent à terre écumantes et désignent — le plus loin possible — les auteurs des maléfices, cause de tout le mal. Je suis allé voir dans sa ruca, sur les bords de l'Imperial, le chef de la rébellion de 1881, le célèbre Cayupi. C'est un grand beau garçon, jeune, à la figure virile et intelligente. Il n'a qu'un faible : l'amour du panache. Je le trouvai vêtu en Russe, avec de grandes bottes. Quelques mois plus tard, je le rencontrai à Santiago, où il était allé se plaindre au Président de la République de l'envahissement de ses terres ; il s'était coiffé d'un képi ultra-galonné.

Deux caciques curieux à étudier habitaient, à quelque distance, les bords du lac Budi, aux rives pittoresques



RUCA D'INDIENS (PAGE 189). — DESSIN DE SLOM.

et qui rappellent le souvenir d'une bataille navale engagée par sept canots espagnols, au temps de la conquête, contre quarante pirogues indiennes qui furent vaincues. C'étaient deux rivaux. L'un, Palialef, s'était converti au catholicisme, se vêtait à l'européenne et était le familier de la Mission. L'autre, Païnen, fier, superbe, toujours à cheval et suivi de ses feudataires, ses *mocetones*, marchait, couvert d'ornements d'argent, aussi arrogant que s'il commandait encore dans ces plaines subjuguées. Oh ! l'admirable chef !

Pourtant, pendant la guerre de 1881, il n'avait pas bougé. Seul Cayupi, comme les anciens *toquis* (généralissimes), avait fait passer de ruca en ruca la flèche des combats et ses mocetones s'étaient rendus à son appel : on avait entendu de toutes parts le terrible *chivateo*. Cette rébellion fut vite étouffée, le Chili disposant de moyens autrement puissants que l'Espagne de jadis, et Cayupi fut exilé à l'île Mocha, en vue de l'Imperial. Gracié plus tard, il est revenu sur la terre de ses pères, au milieu de ses épouses dont, suivant la coutume, chacune a dans sa ruca un compartiment séparé par une barrière de deux pieds de hauteur et est de service pendant une semaine. Il nous offrit en cadeau un gigot et parut très froissé de notre refus ; aussi ne voulut-il pas nous donner de détails sur sa campagne de 1881.

Maintenant, sur ce territoire invaincu, le Chilien s'établit sans crainte, au milieu des *mapuches* (hommes de la terre). Ceux-ci, d'ailleurs, non seulement disparaissent ou se fondent dans l'élément général, mais ils ont trouvé leur dissolvant dans l'alcool. A la Chambre des Députés, un distillateur s'est vanté d'avoir été le véritable conquérant de l'Araucanie. Que de fois j'ai vu de ces fiers cavaliers arrivant au village avec quelques produits à vendre et s'en retournant portant au pommeau de la selle un petit baril d'*aguardiente !* A peine avaient-ils franchi la dernière maison, sans attendre le retour au logis, ils vidaient le vase et tombaient lourdement sur le sol. Le cheval restait là, toute la journée, libre, regardant tristement son cavalier, regrettant sans doute l'époque où il l'entraînait, joyeux, au milieu des batailles. Désormais, il n'y a plus à craindre, sur le sol araucan, que les bandits civilisés qui, condamnés et pourchassés dans le Nord, vont chercher un refuge dans les forêts. Ce sont eux aujourd'hui qui appellent l'action du pouvoir.

Il est difficile de parler de l'Araucanie sans rappeler le souvenir de son roi d'un jour, le fameux Antoine de Tonnens, Orélie Ier. Ancien avoué de Périgueux, il s'était installé chez les Indiens, dont il s'était concilié les bonnes grâces en leur parlant de secouer le joug des envahisseurs, des *huincas*. Au Chili, qui faisait valoir ses droits de souveraineté, il répondait qu'au jugement même du Gouvernement l'Araucanie n'était pas portion de la République, puisque les territoires au delà du Bio-Bio s'appelaient *la Frontière*. Son royaume, il le

dénommait la Nouvelle-France. Pris en 1862, sur les bords du Malleco, par un lieutenant de police, il fut renvoyé en Europe sur un bâtiment de guerre. Mais il reparut en 1869 et sa tête fut mise à prix pour deux muids de pesos d'or Il put s'enfuir en Patagonie et de là en France, où, après sa mort, son fils releva son titre royal.

Il paraît qu'à cette époque, bien des gens au Chili ont cru qu'Orélie était appuyé par la France. On a même écrit que notre gouvernement avait envoyé dans le Pacifique le *D'Entrecasteaux* pour le seconder, parce que Napoléon III, comme son oncle, rêvait l'empire du monde!

J'ai rencontré à Nueva Imperial le pacificateur de l'Araucanie, le général Urrutia. Aujourd'hui retiré de l'armée, il gère là ses moulins et ses propriétés.

J'ai assisté aussi à la fête patronale de la Mission, la Saint-Sébastien. Le chemin en lacets qui conduit à l'église est pleine de tentes et de huttes improvisées ; les charrettes à bœufs, couvertes de toiles bariolées, se transforment en *chinganas* où se débite la divine *aguardiente*, si bien faite pour stimuler la joie et rehausser le prestige du saint patron.

Des groupes tumultueux partent des voix avinées, des coups de fusil ; les *jinetes* exécutent d'indicibles fantasias, au milieu de blasphèmes et d'imprécations qui n'ont rien de commun avec la solennité du jour.

Çà et là, sous les tentes des rotos chiliens, en plein air, partout, s'esquissent des *cuecas* aux aigres sons d'une guitare.

Les Pères essayent de remettre de l'ordre. Efforts infructueux! Du moins recueillent-ils, sinon des âmes pour la vie éternelle, du moins des dons en nature qui aideront à la vie matérielle de la Mission. Le tout donné pourtant en vue du *bienestar* assuré au Paradis.

Le soir s'allument les lanternes, dont la pâle lueur, à laquelle font concurrence des milliers de lucioles, éclaire de suggestives scènes ; et toute la nuit rôdent, ivres-morts, les catéchumènes en quête d'une pierre où reposer leur tête.

Les pauvres Franciscains ont encore fort à faire au milieu de cette population réfractaire à toute idée religieuse, à toute pensée intellectuelle.

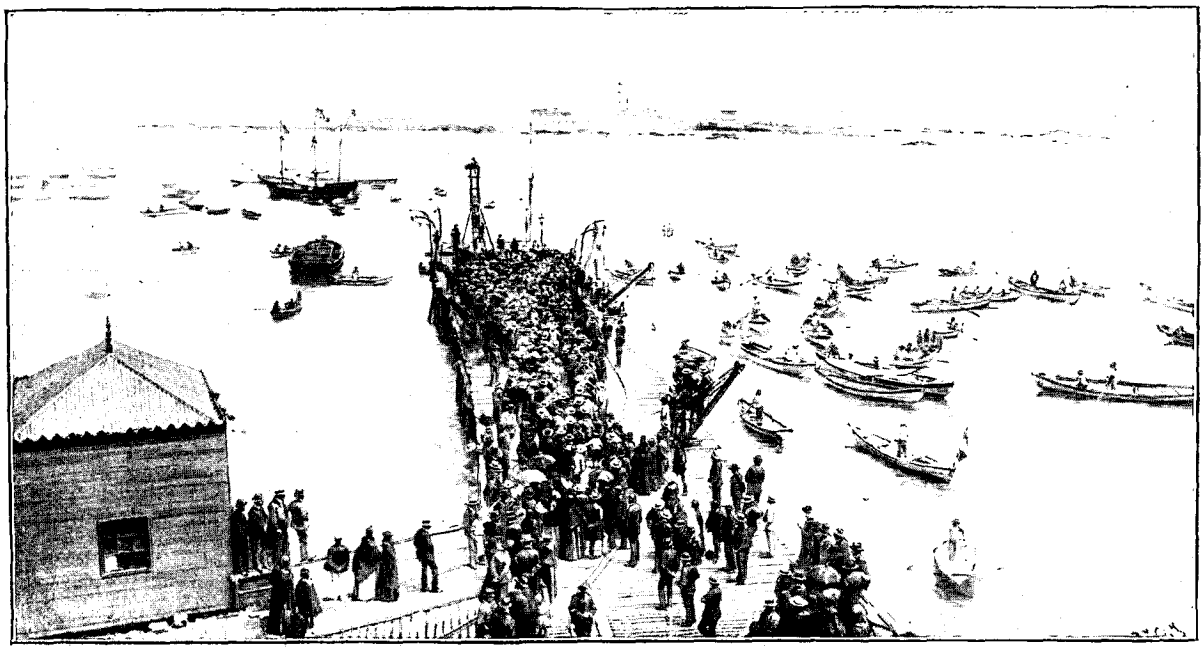
C'est que ce peuple araucan, si brave, si accessible au patriotisme, est d'ailleurs étranger à tout autre sentiment. Il n'a rien édifié, il n'a ni écriture, ni histoire. Si quelques-uns de leurs descendants, comme le cacique Coñuepan, savent aujourd'hui les noms de Caupolican et de Lautaro, ils les ont appris des Chiliens, et leurs idées ne vont pas au delà de la boueuse *ruca*. Qu'est-il, ce peuple araucan, comparé aux tribus du Mexique et du Pérou ! Il ne doit qu'à Ercilla l'auréole poétique qui l'entoure encore.

(A suivre.) C. DE CORDEMOY.



CHARIOT ARAUCAN. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés



DÉBARCADÈRE D'IQUIQUE, LE JOUR DU CENTENAIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE (PAGE 204). — DESSIN D'OULEVAY.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY.

XVII

L'île Mocha. — Lebu et ses mines de charbon. — Coronel, Lota et ses industries. — Le parc. — Corral. — La végétation tropicale. — Le rio Valdivia et ses affluents. — Valvidia et les Allemands. — Les plaisirs de l'été. — La Union. — Osorno. — Le lac Llanquihue. — La faune. — Un fauve gardien. — Puerto Montt et les Bavarois. — La ville enchantée des Césars.



UN CHARRETIER.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

L'un de nos compagnons de voyage, Chilien, nous quitte; il se hâte d'aller rejoindre à Valparaiso le vapeur pour Liverpool; un « oncle d'Europe » lui a laissé une fortune qu'il va recueillir. Les autres regagnent Temuco par terre, pour aller prendre le chemin de fer, qui, depuis notre passage, a été livré à l'exploitation. Leur odyssée n'est marquée que par un point, très important à fixer dans l'histoire. En arrivant à la gare, l'essieu de la voiture de Benjamin casse! Était-ce donc moi qui lui portais bonheur? Je quitte l'Imperial par mer, sur le *Chillan;* nous traversons la barre sans difficulté, malgré les vagues énormes qui semblent nous menacer; le petit vapeur est secoué comme une plume, mais l'eau est, ce jour-là, assez profonde. Nous touchons à l'île Mocha, charmante oasis louée par le gouvernement à deux agriculteurs qui nous font le plus aimable accueil. On est en vue de la côte, mais il est rare que les navires atterrissent ici. Justement après avoir reçu la nouvelle de la révolution de 1891, les insulaires sont restés huit mois sans voir personne, et la guerre civile était terminée que leur anxiété était encore en éveil. On construit en ce moment à la Mocha un phare, des plus utiles à la sécurité de la navigation. Nous nous arrêtons à Lebu, où de hardis bateliers traversent avec sérénité une barre dangereuse et nous déposent à terre. Lebu est une ville nouvelle, créée par l'exploitation de puissantes mines de houille appartenant à M. Errazuriz. Le combustible est abondant dans toute la contrée, et il y aura là plus tard de nombreux puits. Je débarque à Lota. Lota et Coronel, sa voisine, sont le centre même de l'exploitation houillère. On voit partout les grandes cheminées des installations, jetant dans l'air des torrents de fumée; les couches de lignite ainsi exploitées sont en strates inclinées vers la mer; à Lota, on en rencontre trois étages superposés; les deux premiers ont un mètre d'épaisseur, le troisième, exploité à 300 mètres de profondeur, est épais d'un mètre et demi. Les cinq puits en exploitation produisent mille

1. *Suite. Voyez t.* II, *p.* 577, 589, 601 *et* 613, *t.* IV, *p.* 181.

tonnes par jour. Ces mines appartiennent à la *Compañia esplotadora* de Coronel et Lota, dont presque toutes les actions sont entre les mains de la famille Cousiño. Près de deux mille ouvriers y sont occupés, et des vapeurs spéciaux portent la houille sur les divers points de la République.

Les fonderies de cuivre, dont les cheminées communiquent avec des galeries souterraines et semblent sortir du sol, emploient 600 ouvriers; elles produisent 1.000 tonnes de métal mensuelles.

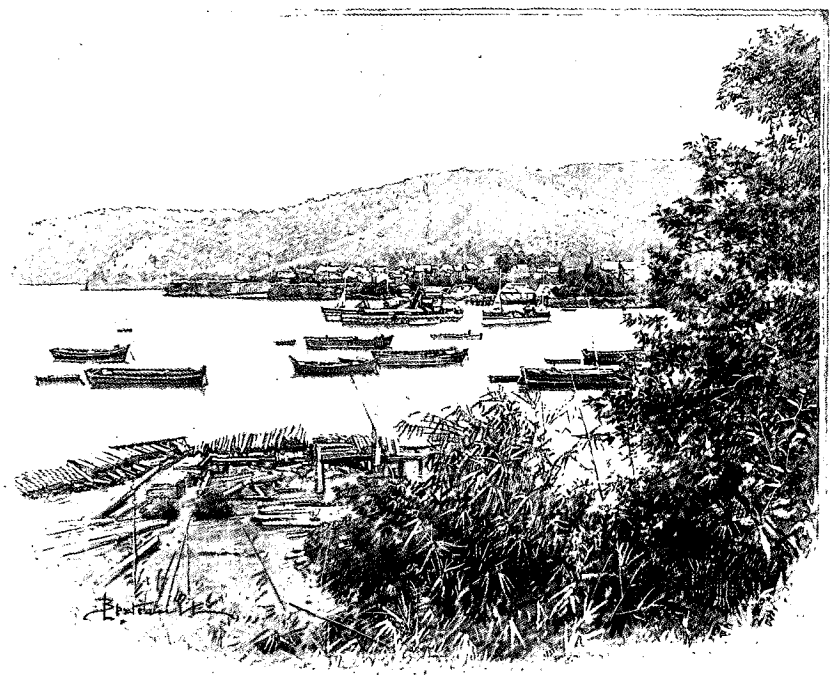
La verrerie jette sur le marché 100.000 bouteilles chaque mois, et les briqueteries atteignent également un grand débit. C'est donc une installation gigantesque qui fait vivre plus de 3.000 ouvriers et assure la richesse des deux villes.

C'est à Lota que Mme Cousiño, qui vit à Paris, possède le parc qui passe pour une des merveilles de l'Amérique du Sud. Au milieu des fleurs, des bosquets, s'élève un joli château en ce moment inoccupé. On a accumulé dans ce parc toutes les curiosités, dont la plus importante est un joli pont suspendu qui traverse un ravin. De belles écuries, des communs de toute sorte complètent cette installation luxueuse, sans rivale dans le pays. Le long de la falaise, d'étroits sentiers couverts, sur lesquels courent les tiges des *copihues*, conduisent à la mer, qui présente un splendide panorama. Les copihues sont de magnifiques lianes, aux éclatantes fleurs, roses ou blanches, celles-ci très rares, que les botanistes ont consacrées à la mémoire de l'impératrice Joséphine, Mlle Tascher de la Pagerie; elles portent le nom de *Lapageria*.

Un phare, entretenu par la propriétaire, assure la sécurité des navires.

Lota et Coronel sont maintenant des stations du chemin de fer d'Arauco, qui part de Concepcion et traverse le Bio-Bio sur un pont immense, dont la construction a triomphé de nombreuses difficultés. Il comporte soixante-deux travées, reposant sur des piles enfoncées dans le sable du lit, et a pour singularité de compter comme longueur le millésime de l'année où il a été terminé (1.888 mètres). La voie ferrée a été établie par une Compagnie particulière pour l'exploitation de ses mines de charbon de Curanilahue, percées dans l'intérieur des terres, en face de Lebu. Elle sera prolongée jusqu'à ce port, qui prendra alors un grand développement.

A Lota, je m'embarque sur le vapeur qui, une fois par semaine, fait le service du Sud. On touche, après Lebu, et par extraordinaire, à Yanez, où une compagnie française, à la tête de laquelle est le baron Erlanger, exploite la mine de Huena-Piden, sans grand succès, je crois. Et enfin, au bout d'une vingtaine d'heures, nous arrivons à Corral, une magnifique baie encombrée en partie de sables, refuge néanmoins excellent. Les Espagnols y avaient entassé des fortifications, alors imposantes, mais dont les ruines pittoresques ne serviraient guère contre les navires modernes.



VUE DE CORRAL. — DESSIN DE BERTEAULT.

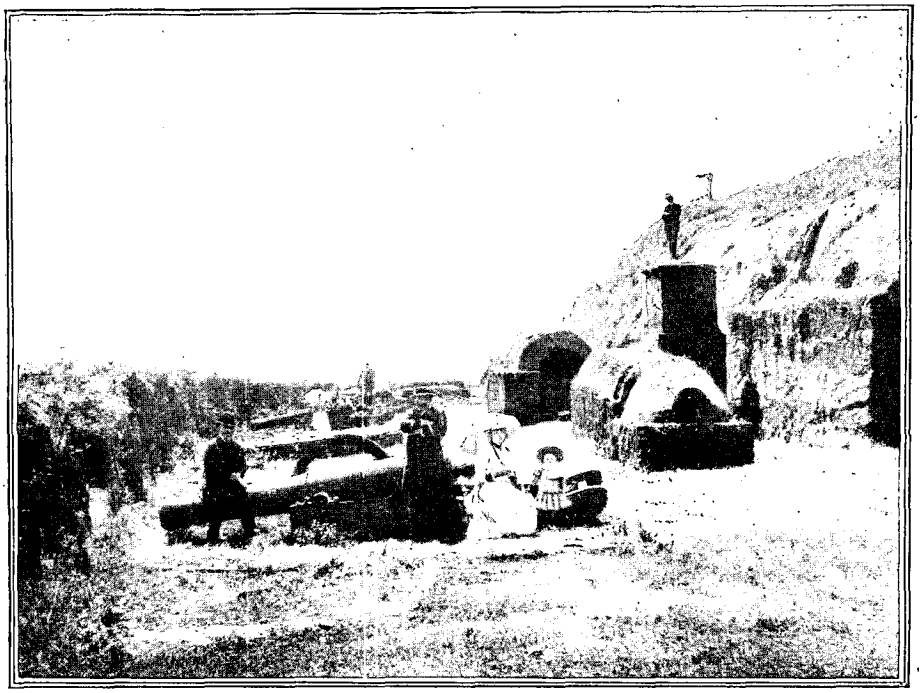
Tout est changé.

Ce n'est plus l'aride Chili du Nord. Au milieu de la luxuriante végétation de Corral, on se croirait en pays tropical. Les collines, couvertes d'arbres, baignent leur pied dans la mer; le petit bourg étale poétiquement ses demeures sur les hauteurs. Depuis quelques années, les riches habitants de Valdivia y construisent des chalets pour fuir le brûlant été de leur ville sur cette plage délicieuse où les bains sont excellents, la température de l'eau atteignant 20 degrés par suite de l'éloignement du courant glacé de Humboldt, qui, venant du pôle Sud, longe la côte septentrionale du Chili. Partout ailleurs, de Lebu à Iquique, la température de la mer ne dépasse pas 12 à 14 degrés. Des arbres et de l'eau partout! Le rio Valdivia débouche dans la baie de Corral par deux immenses bras qui reçoivent sur leur parcours les rios Futa, Nanguilan, Cruces, Angachilla, etc., grandes rivières navigables.

Les navires calant quatre mètres remontent à Valdivia, à dix-sept kilomètres de la côte; avec des travaux peu importants, on y amènerait les plus grands bâtiments. Plus de trente petits vapeurs font le service du fleuve,

et rien n'est plus intéressant que ce mouvement sur l'eau limpide, sous les épaisses frondaisons qui parfois, dans les petites rivières, se rejoignent sur nos têtes en lacis inextricables.

Valdivia est une ville allemande ; germaine est toute la province. Les industrieux colons ont façonné cette terre à leur image. Sur les rives, on ne rencontre que des brasseries, des tanneries, dont le commerce est très étendu. Les maisons respirent l'aisance et le travail. J'ai le plus grand plaisir à visiter la brasserie de MM. Andwanter, dont la bière est répandue dans tout le pays.



FORT ESPAGNOL DE CORRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce que la ville offre de plus curieux, c'est sa propre existence. Le climat y est dur ; sauf pendant les mois d'été, de décembre à mars, où la pluie tombe comme en Europe de temps à autre, elle est presque constante durant le reste de l'année, où la moyenne de la chute annuelle est de trois mètres ; souvent les orages l'accompagnent. Aussi la vie commerciale et industrielle est-elle en quelque sorte suspendue dans cette terrible saison.

Mais que l'on se rattrape pendant l'été ! Les environs de la ville se couvrent de bruyantes guinguettes. A Angachilla, le dimanche, la population entière, à cheval, en charrettes, sur les vapeurs bondés, se rend à un véritable champ de plaisir, où les pique-niques, les jeux, les tirs, les danses ne s'arrêtent qu'avec la nuit. Les *bandes* de musique font retentir les échos sonores du fleuve ; c'est un exode général vers l'allégresse.

Valdivia, fondée par le conquérant du Chili, a eu des fortunes diverses. La province a été facilement conquise sur les indigènes, qui n'avaient rien de l'ardeur belliqueuse des Araucans. On n'eut aucune peine à les tenir en respect, et deux tourelles-fortins, encore existantes, prouvent que les Espagnols n'avaient guère de craintes.

Jamais il n'y eut de tentatives de soulèvement, et l'amiral Fitz-Roy, qui, en 1835, sur le *Beagle*, exécutait la carte du pays, était aidé dans sa tâche par les autochtones, tandis que vers les côtes de l'Imperial, les guerriers à cheval suivaient la frégate en la menaçant de leurs lances.

Valdivia a été quelque temps occupée par les Hollandais. Elle fut enfin le dernier boulevard de la puissance espagnole au Chili. Elle est de nos jours exclusivement industrielle.

Je n'aurais garde de la quitter en oubliant M. Harnecker et son aimable femme, qui ont créé dans les environs une charmante *quinta* où l'on est reçu avec tant d'affabilité.

De Valdivia on se rend à la Union, moitié par vapeur sur le rio Futa, moitié à cheval ; la route se déroule au milieu des forêts, qui, chose étrange, restent toujours vertes, malgré la rudesse du climat et bien que les arbres soient d'essence analogue aux nôtres, comme le *roble*, un hêtre. La Union est sur le plus beau des fleuves du Chili, le rio Bueno, qu'une barre (toujours !) empêche de devenir une grande artère commerciale.

Un petit vapeur conduit de là à Osorno, sur le Rahue, gros bourg déjà considérable, surtout plein d'avenir, car il est le centre d'une riche région, mais encore peu favorisé pour les moyens de communication. Un chemin de fer, qui le reliera à Valdivia, est en construction.

Nous remontons à cheval vers le lac Llanquihue. Sur notre route, nous rencontrons les traces du puma, le lion chilien ; c'est bien un fauve, petit, jaune, mais des plus débonnaires, et il n'exerce guère ses instincts sanguinaires que contre les bestiaux et surtout les poulains, dont l'élevage en plein air est impossible par son fait. Pour l'homme, il n'a rien de terrible ; un naturaliste, M. Hudson, qui a longtemps habité la Patagonie et a publié un ouvrage très intéressant sur les mœurs des animaux de la Plata, raconte même sur le puma des anecdotes qui le feraient envisager sous un étrange aspect. Je n'en veux rappeler qu'une : une femme, Maldonada, condamnée à mort comme espionne, fut attachée à un arbre dans la forêt, destinée ainsi à devenir la proie des

animaux. Quand on revint vers elle, au bout de trois jours, croyant rencontrer un cadavre, on la trouva vivante et gardée par un puma qui avait écarté d'elle les bêtes malfaisantes !

Au Chili, d'ailleurs, elle n'en aurait pas eu à craindre ; il n'y existe aucun animal dangereux, si ce n'est une petite araignée au corps rouge, qui tisse sa toile dans les blés et dont la piqûre, très douloureuse, devient parfois mortelle. Les renards sont abondants ; les *huemuls*, cerfs spéciaux au pays et qui figurent avec le condor dans les armes de la République, ne se rencontrent guère que dans les forêts andines du Sud, avec les guanacos, dont la peau recherchée arme contre eux une légion de chasseurs. On poursuit pour la même raison la loutre dans les provinces méridionales, et le chinchilla au Nord. Le phoque, assez abondant sur les côtes, sert aussi, on le sait, à fournir des peaux... de loutre.

L'immense condor ne se voit guère que dans les Andes, où il vit en troupeaux. Les autres oiseaux n'ont rien de particulier; je n'en excepte que le joli petit chardonneret à sept couleurs, qui est l'un des ornements des champs du Chili ; aucun des représentants de la gent ailée n'est chanteur. Aussi le commerce des canaris est-il en grande vogue.

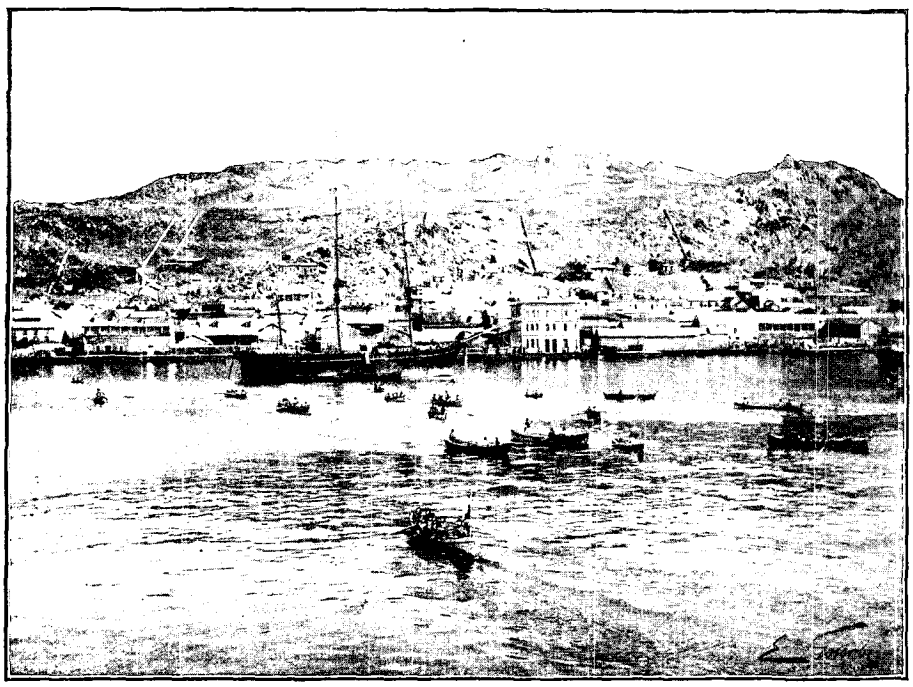
Le lac Llanquihue, immense, est situé à quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, au milieu d'une admirable région. De jolies îles complètent un paysage magnifique ; des flamants roses, des cygnes au col noir en habitent les bords.

Dans ces provinces méridionales, les grands lacs (Rupanco, Ranco, Todos los Santos, Chapo, etc.) abondent, et il s'en échappe des cours d'eau dont quelques-uns sont très considérables, comme le Maullin. Il sera facile plus tard de les relier et d'obtenir un beau réseau navigable.

Un vapeur traverse le lac Llanquihue en quatre heures, de Puerto Varas à Puerto Octai, et une route carrossable conduit à Puerto Montt, la ville la plus australe du vrai Chili, habitée elle aussi par des Allemands. Mais ceux-ci sont catholiques, car ils proviennent de la Bavière, tandis que ceux de Valdivia sont protestants et originaires des provinces prussiennes.

Puerto Montt ou Mellipulli, est loin d'ailleurs de présenter le mouvement et l'importance de Valdivia; il se trouve au bord de la mer, sur un golfe séparé du Pacifique par la grande île de Chiloé, la première terre de ces archipels qui se continuent jusqu'au cap Horn. La marée, qui n'est guère que d'un mètre et demi sur les côtes du Chili, atteint, dans ces golfes resserrés, jusqu'à sept mètres d'amplitude.

Dans ces régions, à côté des grands lacs, on rencontre aussi des volcans, dont plusieurs sont encore en ignition. C'est le Lonquimai, le Llaimas et le Villa-Rica, dont on aperçoit au loin l'admirable cône géométrique recouvert de neiges éblouissantes : Près de Puerto Montt, le Calbuco a, ces dernières années, jeté des torrents de vapeur d'eau et de cendres qui ont semé la panique parmi les populations.



COQUIMBO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Près de l'île de Calbuco sont établies des huîtrières, qui fournissent tous les marchés du Chili.

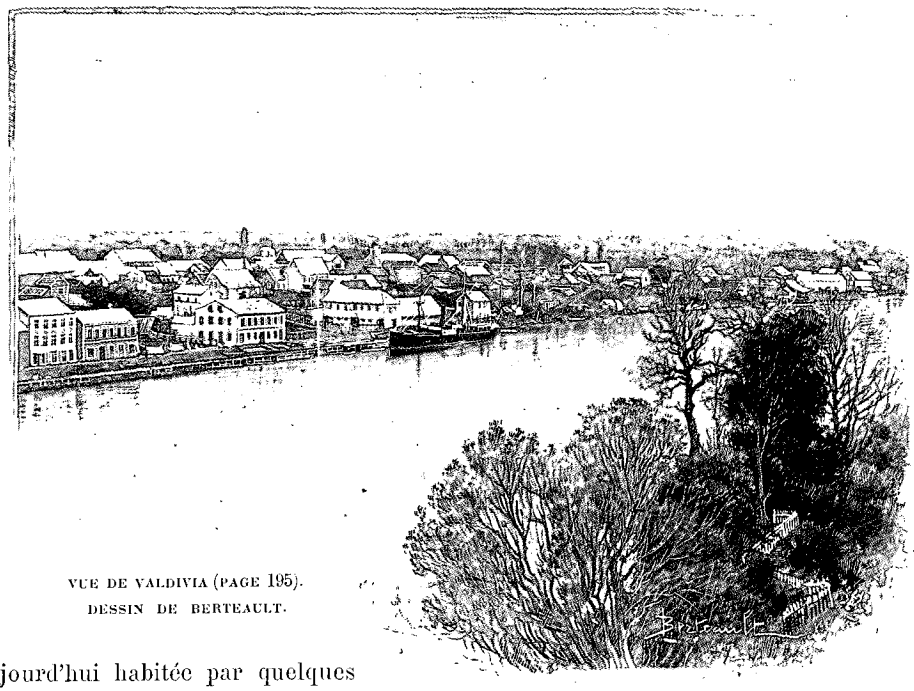
De Puerto Montt au Sud, l'étroite bande de terre qui appartient au Chili est presque déserte; on n'y trouve guère que quelques rares bûcherons, occupés à exploiter l'alerce. C'est dans cette région, près de la rivière Palena, que la légende a placé une ville enchantée dont le mur d'enceinte est en or, et dont les femmes — suprême beauté — ont les cheveux blonds et les yeux d'azur. Bien des voyageurs, dont les relations ont été publiées, ont affirmé avoir vu la « ville des Césars », et jusqu'en ces dernières années des explorateurs sont partis à sa recherche. Le merveilleux aura toujours une influence souveraine sur les esprits. Le bruit des avalanches passe encore, aux oreilles de beaucoup, pour le tapage de la ville enchantée.

Le voyage de Valdivia à Puerto Montt par terre est long et difficile ; le retour est aisé par les vapeurs qui partent du port austral, touchent à Ancud, la capitale de l'île Chiloé, traversent le détroit du Chaco, aux courants dangereux, et vous ramènent à Valparaiso.

XVIII

Robinson. — Au Nord. — Coquimbo et la Serena. — Le cuivre. — Las Condes. — Caldera. — Le *Blanco Encalada*. — Copiapo. — Les mines d'argent. — Le Cateador. — Diaz Gana et Juan Godoy. — Caracoles et Chañarcillo. — Le beau rêve d'un ânier. — Antofagas. — Huanchaca. — Iquique. — Un campement féerique. — Cabancha. — Les chinganas. — Les salitreras. — Le salitre. — Pisagua. — Arica.

Il me restait à voir le Nord ; je poussai une courte pointe sur l'île Juan Fernandez. Ce n'est pas un îlot isolé, mais un groupe de deux petites terres, connues sous les noms de *Mas à tierra* et *Mas afuera* (Plus à terre et Plus au large), noms qui n'ont pas coûté beaucoup d'imagination à leurs parrains. C'est sur Mas à tierra, la plus grande, mais moins élevée des deux îles qu'a été abandonné le matelot Alexandre Selkirrk, l'inspirateur du roman de Daniel Defoë. Selkirk a vécu quatre années seul sur cette île déserte et l'on montre encore son « observatoire » le point où il allait interroger l'horizon pour y découvrir une voile et la grotte où il se retirait. Une frégate anglaise a incrusté dans le rocher une plaque de marbre relatant l'histoire du Robinson véritable. Juan Fernandez, aujourd'hui habitée par quelques colons, a servi pendant un certain temps de lieu de détention aux victimes des dissensions politiques de la mère patrie. On y aborde dans une rade très pittoresque. Il s'y trouve en quantité des langoustes et un palmier spécial, dont la tige menue produit des cannes recherchées, le *chonta*.



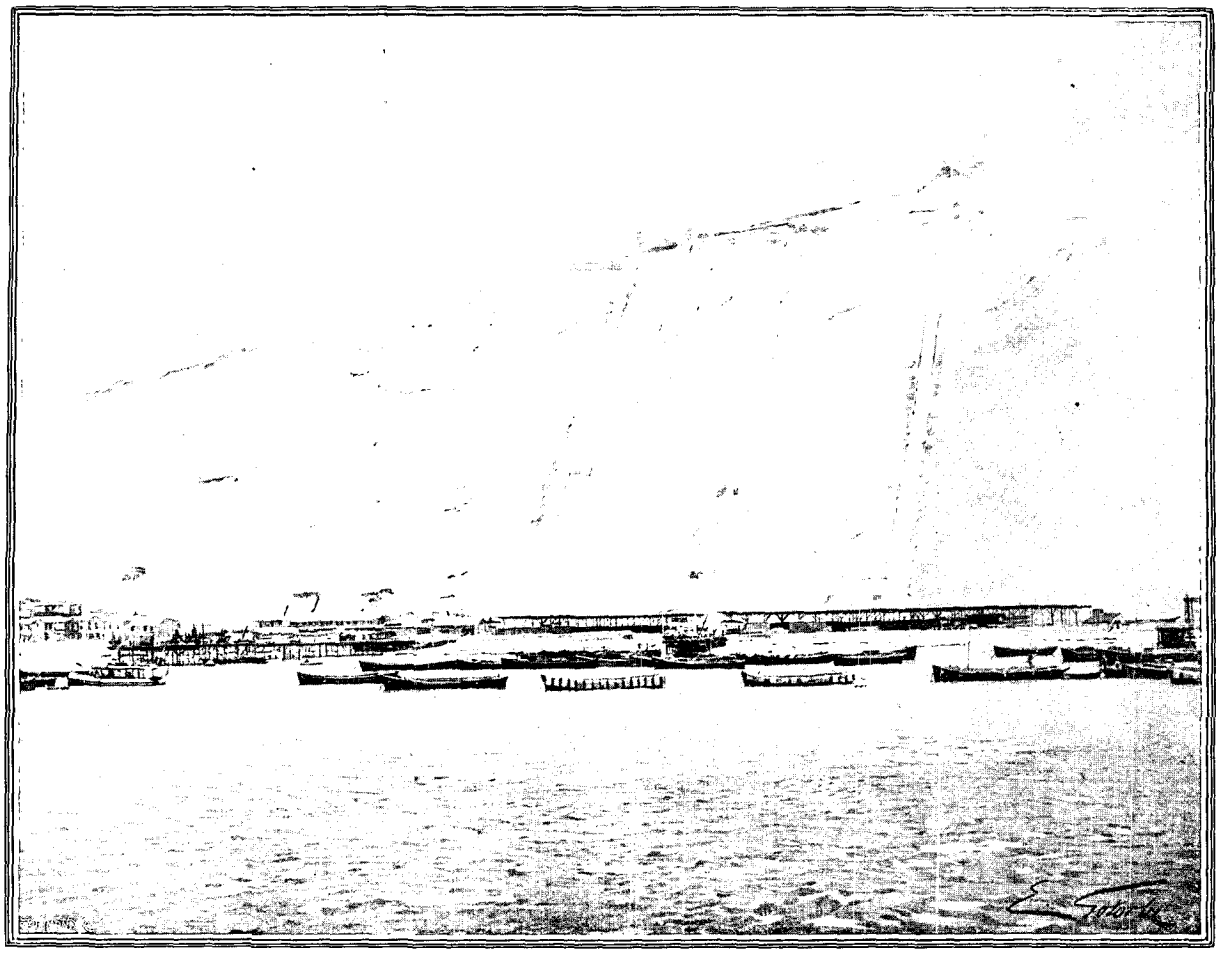
VUE DE VALDIVIA (PAGE 195).
DESSIN DE BERTEAULT.

Mais la voie de retour la plus courte et la plus commode, c'est la traversée des Andes. Je reviens donc à Valparaiso et revois encore ce beau panorama de la baie, qui m'a séduit à ma première visite.

On part pour le Nord le soir ; les lumières de Valparaiso, étagées sur les cerros, semblent une illumination répétée par les feux des navires de la rade. En une vingtaine d'heures on est à Coquimbo, magnifique baie, meilleure que celle, traîtresse, de Valparaiso. A l'entrée est mouillée une vieille frégate anglaise en bois et à voiles, la *Liffey*, qui sert de magasin général à l'escadre britannique du Pacifique. Coquimbo est une petite ville, bâtie sur une étroite bande de terre adossée à une colline. Au Sud est une autre anse qui a emprunté son nom à sa forme caractéristique, le Fer à cheval (*Herradura*). Là sont situés, à Guayacan, les magnifiques établissements de fonderie de cuivre de MM. Errázuriz.

Rien à voir à Coquimbo. Un chemin de fer, d'entreprise particulière comme tous ceux du Nord, conduit en une demi-heure à la Serena, vieille ville qui a connu une période de splendeur du temps des Espagnols et même plus tard, quand les mines, aujourd'hui bien déchues, donnaient d'incalculables richesses. La place de la Serena est la plus jolie du Chili. Dans toutes les cours, on aperçoit de très beaux jardins ; fleurs et fruits y abondent, les unes magnifiques, les autres excellents. La Serena est une des villes où le clergé conserve le plus d'empire ; elle est le siège d'un évêché, et les églises y sont nombreuses. Près de la Serena s'élèvent, dans une vallée verdoyante, les cheminées de l'établissement la *Compañia*, fonderie de cuivre créée par un Français, Charles Lambert, qui a été l'initiateur de cette industrie dans le pays ; elle était à peine pratiquée, quand notre compatriote introduisit les méthodes les plus perfectionnées de l'époque, et éleva la *Compañia* à un degré très élevé de prospérité. Aujourd'hui, le cuivre du Chili a une réputation universelle. L'industrie est répandue partout ; on la trouve même aux portes de Santiago, à *las Condes*, qui vaut une visite.

On quitte la capitale en remontant le cours du Mapocho ; la route a exigé d'audacieux travaux ; mais la question de transport était la plus importante. Le propriétaire, un Espagnol qui occupe un rang des plus



PLAN INCLINÉ DE JUNIN. — DESSIN DE GOTORBE.

distingués, M. de Respaldiza, l'a résolue par le système des câbles aériens. Des bennes suspendues traversent trois plans inclinés successifs, de l'usine au point où l'on peut employer les moyens ordinaires.

Dans tout le Nord, on rencontre des fonderies de cuivre, mais surtout autour de Coquimbo. Malheureusement, la diminution des prix a fait fermer bien des mines. Le Chili a déjà exporté deux millions de tonnes, d'une valeur de deux milliards et demi; la production annuelle est de vingt-cinq mille tonnes. Tous les procédés connus sont employés, et le dernier introduit, à Lota, par exemple, a été celui de M. David Manhès.

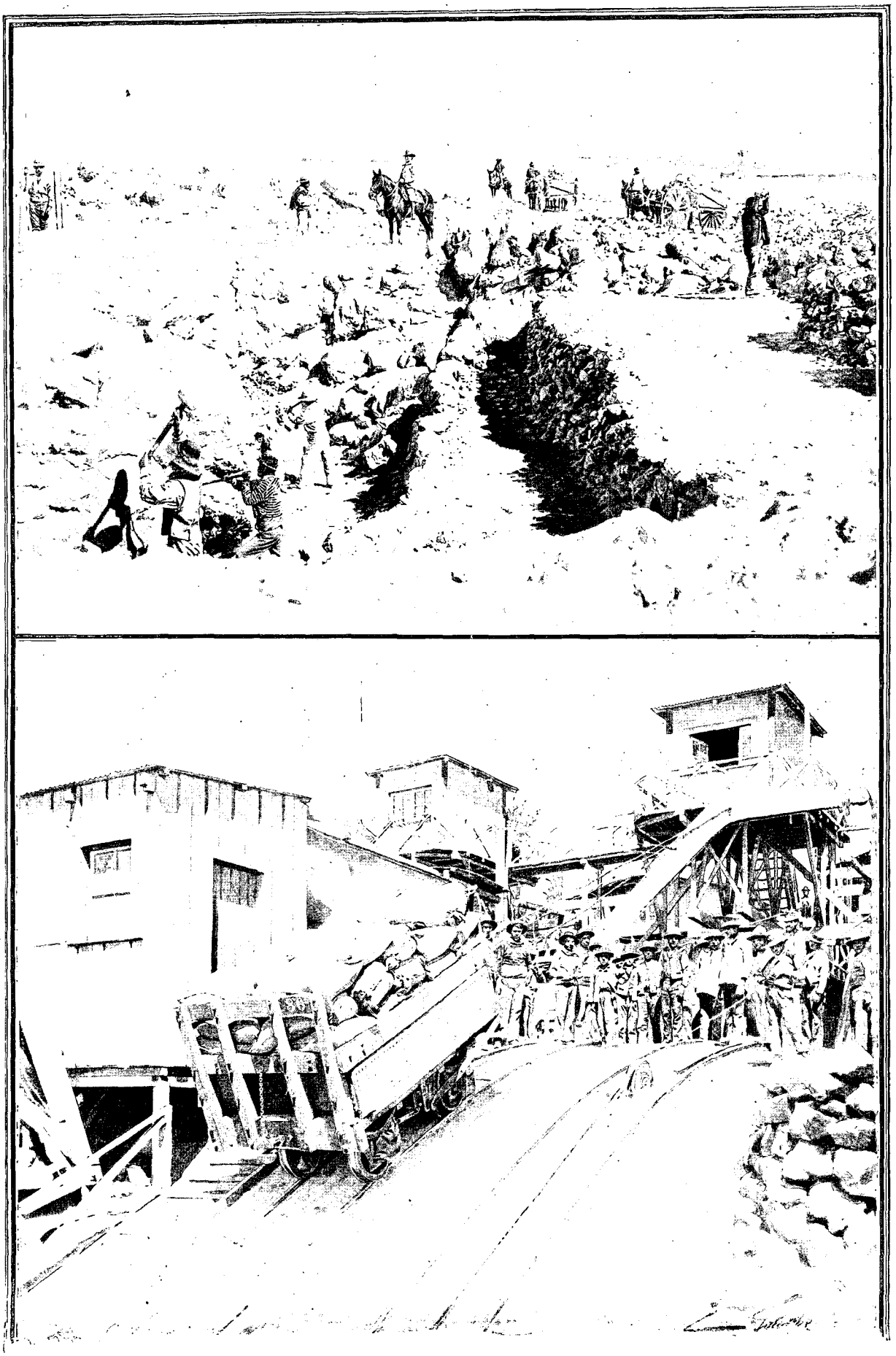
On me fait voir aussi des exploitations de plomb et de manganèse; ce dernier métal est exporté en minerais; il en part annuellement vingt-cinq mille tonnes, valant deux millions.

Nous quittons Coquimbo, et à partir de ce moment le Pacifique, en général, mérite son nom; c'est sur une mer d'huile que nous naviguons, et elle deviendra de plus en plus belle à mesure que nous avancerons vers le Nord. Désormais, une ou deux fois par jour, nous faisons halte devant quelque bourgade. Heureux quand nous brûlons les petites stations situées sur des anses (*caletas*) et qui sont plus spécialement desservies par les vapeurs côtiers qui en prennent le nom de *caleteros*. Cependant il en est une, à trois heures au Sud de Coquimbo, qui vaut une mention : c'est la charmante et excellente baie de Tongoy, dominée elle aussi par une fonderie de cuivre.

La Serena, de la mer, apparaît blanche et au milieu d'un véritable verger; on me montre, à mi-chemin entre les deux milles, le Cerro verde, où se rencontrèrent en 1859 les troupes de Manuel Montt et les citoyens soulevés par Pedro Gallo, l'un des hommes qui ont laissé le meilleur souvenir au Chili et qui, vaincu, dut se réfugier à Paris, d'où il ne revint qu'après l'amnistie prononcée quelques années après.

Notre grand vapeur s'arrête à Huasco, célèbre par ses raisins secs, qui font concurrence à ceux de Corinthe et de Malaga, auxquels beaucoup les préfèrent; puis à Carrizal, Chañaral, Taltal, noms célèbres dans l'histoire des mines d'argent. On mouille partout en pleine mer; mais nous trouvons pourtant une admirable baie, un abri circulaire, calme et bien protégé, qui est le seul port de toute cette côte, avec Coquimbo; c'est Caldera. Les navires de guerre viennent y hiverner et y trouvent un climat délicieux, trop chaud l'été.

C'est dans la baie de Caldera qu'en 1891, pendant la révolution, une torpille chilienne, lancée par



EXPLOITATION DU SALITRE. — DESCENTE DU MINERAI. — DESSIN DE GOTORBE.

l'*Almirante Lynch*, coula le glorieux *Blanco Encalada*. Le cuirassé était mouillé à droite en entrant dans la baie; par suite de causes multiples, la surveillance à bord n'était pas en éveil, les filets n'étaient pas posés. Le torpilleur entra à toute vitesse; sa première torpille n'atteignit pas le but, mais la seconde frappa en plein. Maintenant, le bâtiment gît au fond de l'eau; à la basse mer, on en voit la carcasse couverte de coquillages, et la gueule des canons qui semblent menacer encore l'ennemi et que quelques livres de dynamite ont à jamais rendus inutiles.

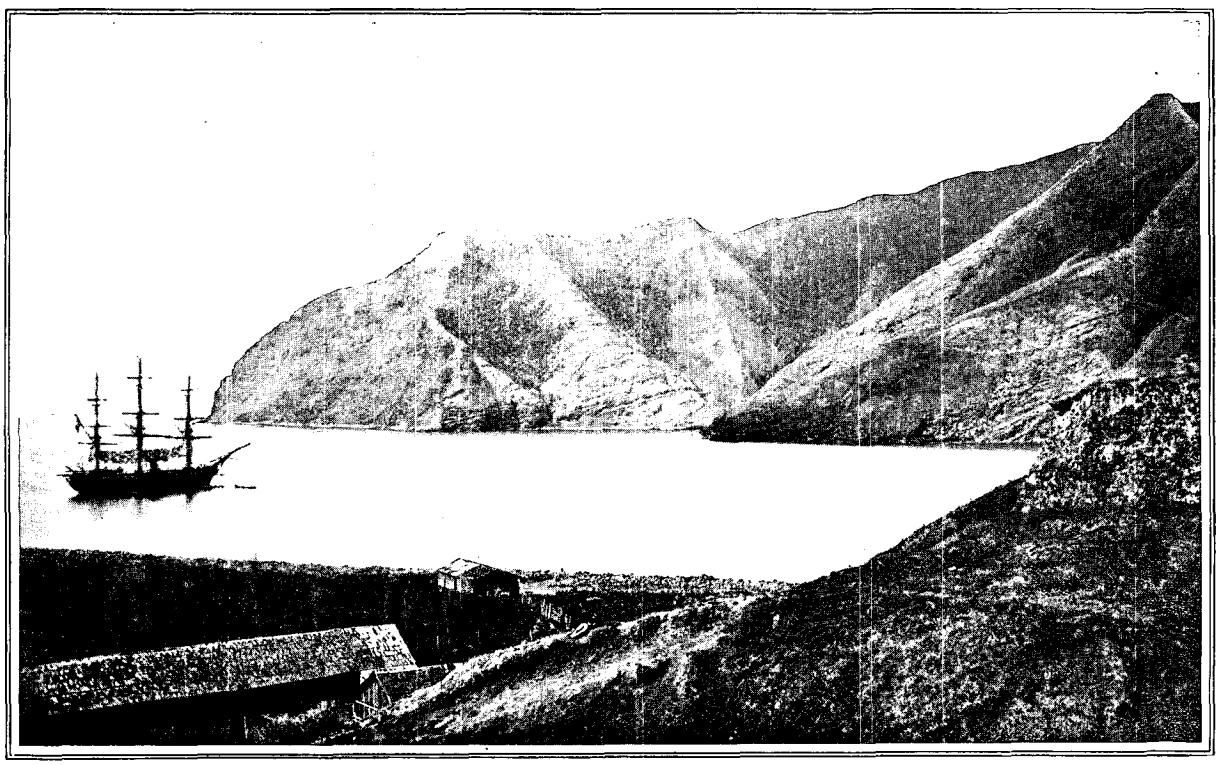
Caldera est reliée par un chemin de fer à Copiapo, dont le nom a longtemps été synonyme de richesse, mais dont les mines ont perdu beaucoup de leur importance. Nous sommes ici au cœur même de la région de l'argent.

Ce métal a produit au Chili des fortunes immenses. Outre les mines exploitées déjà par les Indiens, il y en a eu de récemment découvertes qui ont révolutionné le pays. Ces découvertes, on les doit surtout aux *cateadores*.

Le *cateo*, c'est la recherche du filon; le *cateador* est un mineur qui, sur la foi de légendes ou d'observations pratiques, court monts et vaux, en quête d'un affleurement qui lui indique l'existence d'une mine. C'est une vie fiévreuse, pleine de déboires et de privations, mais pleine aussi d'émotions. J'ai connu un *hacendado* (propriétaire) dont les affaires prospéraient, mais qui ne rêvait que de les abandonner, pour entreprendre un cateo. Un beau jour, il n'y tint plus, quitta tout et s'interna dans les Andes, à la poursuite des « rochers d'argent » que San Martin avait rencontrés dans son héroïque traversée de la Cordillère. Je n'ai pas su ce qu'il était devenu; mais je crois que les rochers d'argent gisent encore solitaires dans les défilés andins.

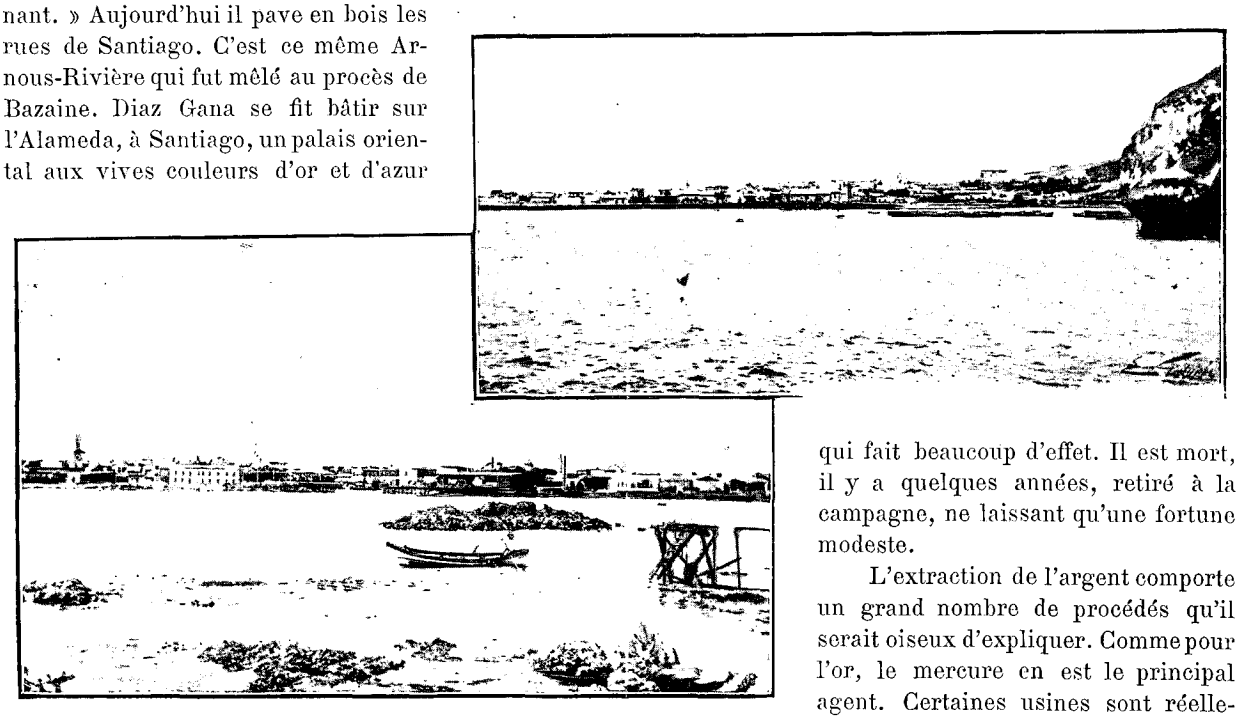
Et comment ne pas avoir la fièvre, quand on lit des histoires comme celles des heureux cateadores Diaz Gana et Juan Godoy? Celui-ci était un pauvre marchand de bois, mais un marchand de bois de la montagne. Il allait, pédestrement, couper quelques arbres rachitiques aux parois des ravins et les chargeait sur le dos de maigres ânes, pour les vendre à la fonderie de don José Miguel Gallo, située au pied d'un cerro. Un beau jour, entre les arbustes desséchés et les herbes sauvages, il aperçut un ruban brillant qui miroitait au soleil. C'était le merveilleux filon de Chañarcillo, véritable muraille d'argent, le type le plus parfait de la mine. Quelques mois après, le pauvre bûcheron se trouvait à la tête d'une foule d'amis qu'il n'avait jamais vus au temps de sa misère. L'argent avait fait le miracle. Maintenant le nom de Juan Godoy est celui d'une bourgade des environs; le bûcheron aux ânes est sûr de passer à la postérité.

Pour Caracoles, c'est une légende qui a mis sur la voie de la découverte. On contait que deux Indiens de Cobija détenaient le secret d'une colline d'argent. D'un voyage dans le désert, un seul, Garabito, était revenu, fou, s'accusant du meurtre de son compagnon. Diaz Gana, associé au baron Arnous-Rivière, entreprit la recherche



RADE DE JUAN FERNANDEZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

du fameux cerro, avec un célèbre cateador, Mendez, dit Cangallo, et après mille péripéties, ils furent assez heureux pour découvrir la mine de Caracoles. Ils étaient cinq pauvres diables, qui se répartirent des richesses fabuleuses. « Mais, dit un ouvrage chilien, tous moururent pauvres, à l'exception de Diaz Gana. Le baron Arnous-Rivière vit encore, menant toujours cette vie d'aventures qui semble convenir à son caractère entreprenant. » Aujourd'hui il pave en bois les rues de Santiago. C'est ce même Arnous-Rivière qui fut mêlé au procès de Bazaine. Diaz Gana se fit bâtir sur l'Alameda, à Santiago, un palais oriental aux vives couleurs d'or et d'azur



IQUIQUE ET ARICA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

qui fait beaucoup d'effet. Il est mort, il y a quelques années, retiré à la campagne, ne laissant qu'une fortune modeste.

L'extraction de l'argent comporte un grand nombre de procédés qu'il serait oiseux d'expliquer. Comme pour l'or, le mercure en est le principal agent. Certaines usines sont réellement colossales. En deux cents ans, le Chili a exporté environ sept mille tonnes d'argent, valant plus d'un milliard et demi. La production actuelle est actuellement de cent cinquante mille kilogrammes.

Copiapo est une ville de mineurs. Sur l'une de ses places, celle de Juan Godoy, s'élève la statue de l'heureux cateador de Chañarcillo ; les maisons sont presque toutes de bois, et la rue de Chañarcillo est ou plutôt était assez animée. On assure que grâce à l'impulsion de M. Agustin Edwards, la prospérité reviendrait aux mines des environs ; mais la ville retrouvera-t-elle ses beaux jours d'antan ?

Au Nord de Caldera, le 24e degré marquait autrefois la limite du territoire de la République ; la guerre de 1879 a singulièrement reculé ses frontières. Voici Antofagasta, la première ville bolivienne occupée par les bataillons chiliens. Elle s'est installée sur le point le plus tourmenté de cette côte inhospitalière ; la mer est toujours affreuse, sans doute par suite de la rencontre de courants, et le débarquement donne à réfléchir aux plus intrépides. Nombre de nos compagnons se contentent de regarder du pont du navire une grande ancre blanche, que les marins de la flotte se sont amusés à dessiner au sommet de la colline qui domine la ville.

Malgré la mer, les habitants viennent comme à Caldera, comme partout, visiter notre beau navire, le *Loa*, qui effectue sa première traversée et exhibe un luxe jusqu'ici inconnu. Les demoiselles envahissent le salon et accaparent le piano ; on chante en chœur, et seuls les passagers paraissent étrangers à bord. A chaque station, c'est toujours le même air, une mélodie mexicaine : *Sobre las olas*, qui nous est ressassée.

Antofagasta appartenait à la Bolivie et était son seul port. Le malheureux pays est encore obligé d'emprunter cette voie aux vainqueurs pour exporter ses produits et recevoir ceux de l'étranger. Sur l'une des premières maisons que l'on rencontre en mettant le pied sur la plage, nous lisons : « Douane Bolivienne ». Cela serre le cœur.

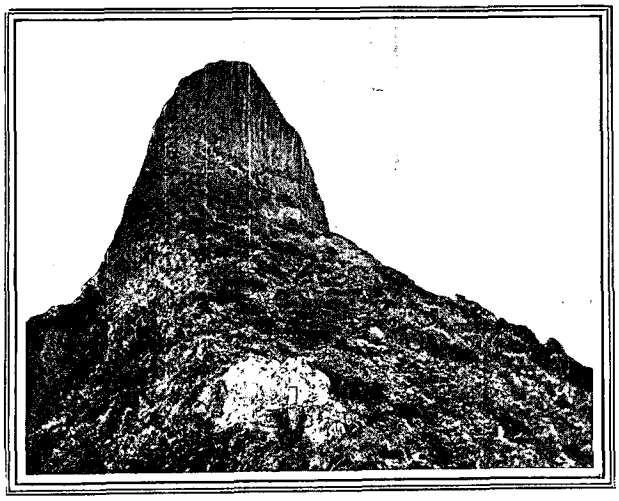
Un chemin de fer relie Antofagasta à la Bolivie par Oruro ; il dessert les célèbres mines de Huanchaca et Pulacayo, dont les minerais sont fondus au vaste établissement de Playa Blanca, au bord de la mer, à une demi-heure au Sud d'Antofagasta. Il comprend un personnel de six cents personnes.

Les maisons d'Antofagasta sont en majorité peintes en vert ; veut-on se donner ainsi l'illusion de la verdure, que ne suffisent pas à procurer l'herbe et les pauvres arbustes de la place, dont l'arrosage doit coûter des sommes énormes ? L'eau, en effet, est amenée par une conduite qui va la chercher dans les Andes, à trois cents kilomètres.

Depuis Coquimbo jusqu'au Pérou, la côte est stérile ; il n'y pleut jamais, et l'on n'aperçoit que de noirs rochers, où des taches blanches de guano indiquent les points où se retirent les nuées d'oiseaux de mer qui seuls

habitent ces parages. Nous passons Tocopilla, limite méridionale actuelle de l'exploitation du salitre, et, cinq jours après notre départ de Valparaiso, nous voici à Iquique.

Une île plate, autrefois couverte de guano, placée à cinq cents mètres de la terre, abrite contre les vents du Sud une rade tranquille où sont mouillés une cinquantaine de navires de très fort tonnage, qui viennent charger du salitre. Le plus beau de tous est le cinq-mâts français *la France*, appartenant à la maison Bordes, de Dunkerque. Pour débarquer, on passe dans le canal qui sépare l'île du continent, où la mer est souvent agitée, et l'on aborde avec peine à un débarcadère primitif. Nous passons devant la Douane, ancien édifice péruvien en pierre, ce qui est une grande rareté, et nous voici, très surpris, dans les rues d'Iquique.



L'OBSERVATOIRE DE ROBINSON CRUSOÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans ces larges voies, bordées de maisons élégantes en bois, à un seul étage, bariolées de multiples couleurs, quelle vie, quel mouvement ! Ce n'est pas une ville, c'est le campement provisoire des exploiteurs de salitre, mais ils ont campé comme si leur installation devait être éternelle. On sait que ce centre ne durera qu'autant que les gisements du précieux engrais ; on s'est acharné, sous des formes diverses, à accaparer un morceau de cette fortune éphémère, mais l'étranger qui ne soupçonnerait pas cette situation ne pourrait s'en douter. Les rues sont sillonnées de tramways, de voitures; de beaux magasins de luxe font miroiter leurs devantures étincelantes; la lumière électrique est partout, comme l'eau qu'on a fait venir de plusieurs centaines de kilomètres. Sur une jolie place, les fleurs viennent à merveille, et sur le côté, le théâtre présente sa façade, peinte en pierre, où les bonnes troupes sont toujours sûres du succès. Tout cela est prestigieux au milieu de cette nature désolée; tout est à la hauteur des immenses fortunes édifiées ici et dont la plus connue, comme la plus considérable, est celle du colonel North, le *roi du salitre*[1], qui dépense à Londres ses revenus princiers.

La plus belle rue est celle de Baquedano, avec d'agréables villas aux toits plats, surélevés pour assurer la circulation de l'air; car l'ennemi, ce n'est pas la pluie, qu'on ne connaît pas, mais le soleil. Beaucoup de magasins ne sont couverts que de roseaux juxtaposés.

Cavancha, au Sud, au bout d'une plage de sable blanc, est le vide-bouteilles et la promenade d'Iquique. Dans des cabarets installés sur la mer, ornés de fleurs dont l'entretien coûte des sommes considérables, où l'on s'attable après le bain, très froid, tout le *high life* iquiquène se donne rendez-vous le soir et le dimanche.

Inutile de dire que, dans cette ville de travail assidu, le plaisir occupe une large place; on ne s'en aperçoit que trop la nuit. La journée, la chaleur et la sécheresse aidant, il y a matière à commerce pour un nombre considérable de bars et de cafés qui n'ont pas l'air de faire de mauvaises recettes.

Dans les quartiers excentriques, des chinganas reçoivent les mineurs qui viennent y dépenser leur paye. Qu'elles sont affriolantes leurs enseignes! *A la fleur des pampinos* (gens de la pampa)! — *Au gai rendez-vous des mineurs!* Et l'on passe en revue, sans doute pour les flatter, les dénominations de tous ceux qui concourent à l'extraction de la richesse de la localité.

La grande curiosité d'Iquique, c'est la zone même à laquelle la ville doit son existence, les dépôts de salitre. J'accepte l'aimable invitation du propriétaire d'une *salitrera*, et nous prenons, pour gagner la pampa, le chemin de fer qui gravit en lacet, au-dessus du port, la Cordillère de la côte, qui reparaît ici.

C'est sur le flanc oriental de cette montagne, vers 1.000 mètres d'altitude, le long des pentes adoucies, que se trouvent les gisements de *caliche* (nitrate de soude impur), sur une zone de 400 kilomètres de longueur et de quelques kilomètres seulement de largeur. Les *barreteros* (mineurs) font voler par la poudre une croûte supérieure qui recouvre la précieuse substance; cette poudre, ils la fabriquent eux-mêmes avec leur nitrate de soude, qu'ils mélangent au soufre et au charbon. Le caliche se trouve en amas de toutes couleurs; le plus pur est blanc. On l'apporte dans des tombereaux aux usines, où, après un broyage dans les puissantes machines inventées pour la fabrication du macadam, on le sépare des impuretés, surtout du sel marin, qui l'accompagnent.

L'opération, au fond, consiste à dissoudre le mélange dans l'eau à haute température; le refroidissement amène la cristallisation du salitre seul. Ce procédé simple a donné lieu, dans ces endroits déserts où le prix du

1. Le colonel North est mort l'année dernière à Londres. Sa fortune, évaluée à un nombre incalculable de livres sterling, s'est trouvée *seulement* de 13 millions de francs.

charbon est doublé par le transport, où la main-d'œuvre est chère et difficile, à une foule de perfectionnements; et, depuis l'antique *parada* de quelques chaudières jusqu'aux appareils au vide à triple effet, les progrès ne se sont jamais arrêtés. On cite parmi les usines les mieux montées celle de *las Tres Marias*, d'*Antofagasta*, dirigées par deux Français, MM. Benedetti et Jéquier, et surtout les colossales entreprises récentes, *Lagunas* et *Primitiva*, qui élaborent d'énormes quantités de caliche.

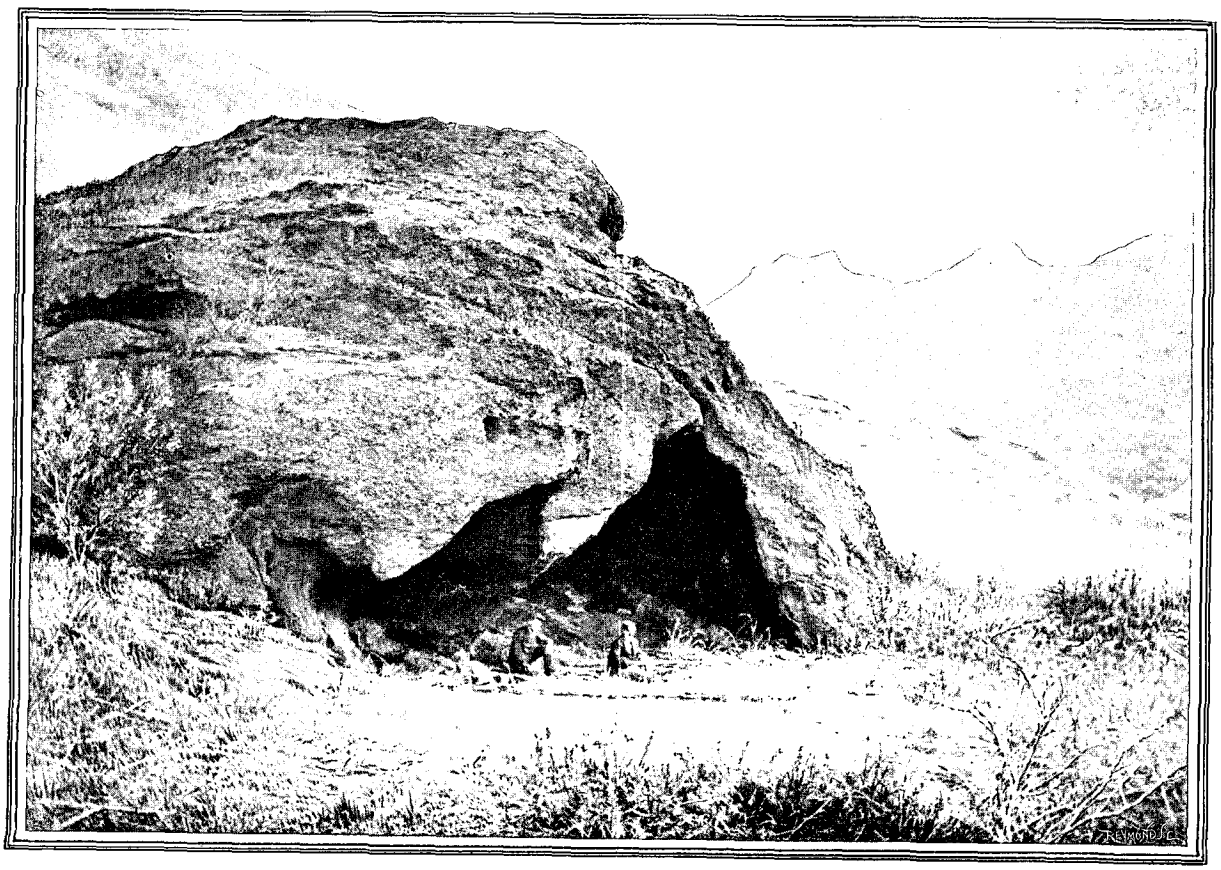
La vie des directeurs de ces usines, au fond de la pampa morne et lugubre, au milieu des mineurs au caractère indompté, aux prises avec toutes les difficultés, est vraiment une lutte de chaque instant, qu'ils soutiennent le sourire aux lèvres. L'eau manque; celle qu'on extrait des puits pour les besoins de l'établissement n'est pas potable; on boit la vapeur condensée qui s'échappe des machines, ou l'eau minérale, qui coûte très cher. Pas un brin d'herbe ne vient réjouir les yeux. Le jour, la température est étouffante; mais la nuit est humide et parfois très fraîche, et l'on doit se précautionner avec soin contre ces dangereuses variations.

La plupart des salitreras étaient entre les mains des Anglais. Il n'est pas rare de rencontrer dans la pampa, galopant à toute vitesse, de jeunes misses qui vont rendre visite à leurs amies de l'établissement voisin, situé à plusieurs lieues. Le soir, ce n'est pas un spectacle banal que de voir la famille, réunie dans un salon des plus confortables, éclairé à la lumière électrique, écouter les mélodies de la vieille Angleterre, jouées au piano.

Là encore, les Allemands sont en voie d'évincer les fils d'Albion. Nombre d'usines leur appartiennent maintenant, et les produits en sont dirigés vers Hambourg. Je crois qu'il n'y avait qu'une seule *salitrera* française, et l'on m'a assuré qu'elle avait fermé ses portes. Les Chiliens ont acheté quelques-unes des parcelles récemment vendues par le gouvernement, et parmi eux, un ancien ministre des travaux publics, M. Manuel Antonio Prieto, aussi bon industriel qu'excellent ministre, un de ces hommes rares dont il faudrait beaucoup de pareils au Chili. Il inaugure un nouveau système de fabrication qui, j'en suis certain, obtiendra d'excellents résultats. Ah! s'il était resté au département des travaux publics, que d'erreurs on eût évitées! Mais il gênait trop de cupidités.

Le salitre est embarqué dans des sacs que le chemin de fer transporte au port; on se plaint là-bas beaucoup de ses tarifs, qui assurent aux actions, cotées à la Bourse de Paris et de Londres (*Nitrate Railway Company*), les plus beaux dividendes que distribue une voie ferrée[1]. L'entreprise est anglaise, bien entendu, comme est Anglais aussi presque tout le haut commerce d'Iquique; mais, ainsi que partout, les Allemands sont en train de s'y infiltrer vivement.

Les sacs sont embarqués dans des chalands qui se rendent sur les flancs des navires; le gouvernement



GROTTE DE ROBINSON CRUSOÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

réalise en ce moment dans le port des travaux qui rendront plus facile la manutention. C'est la douane d'Iquique qui fournit à l'État la plus grande partie de ses revenus, provenant du droit de sortie frappé sur le salitre, un des rares impôts, mais le plus productif, qui existent au Chili. Les seules autres taxes sont celles de la Douane.

Pour empêcher l'avilissement du prix qui serait la conséquence fatale de la concurrence, les salitreras se sont syndiqués en une *Combinacion salitrera*, qui chaque année fixe aux diverses usines les quantités qu'elles peuvent produire. Mais il est probable que cet état de choses ne durera pas longtemps. Primitivement, tous les terrains de la zone salitrière appartenaient au gouvernement; le Pérou et la Bolivie, avant la conquête, en avaient effectué un grand nombre de concessions, qui ont été respectées et ont donné lieu à de grandes difficultés de bornage. Aujourd'hui, le Chili vend de temps en temps ce qui reste de ces terrains, et le nombre des producteurs augmente ainsi, rendant plus difficile l'accord ; car, pour limiter la production, il faudrait diminuer la part des anciennes usines, ce qui ne serait pas facile, à cause des frais généraux.

Le remède est dans l'extension de la consommation ; le gouvernement et les usiniers eux-mêmes, parmi lesquels on rencontre maintenant beaucoup de Chiliens, qui ont eu à cœur de nationaliser cette industrie, se préoccupent de faire connaître dans tous les pays le précieux engrais, et il faut espérer que leurs efforts seront couronnés de succès.

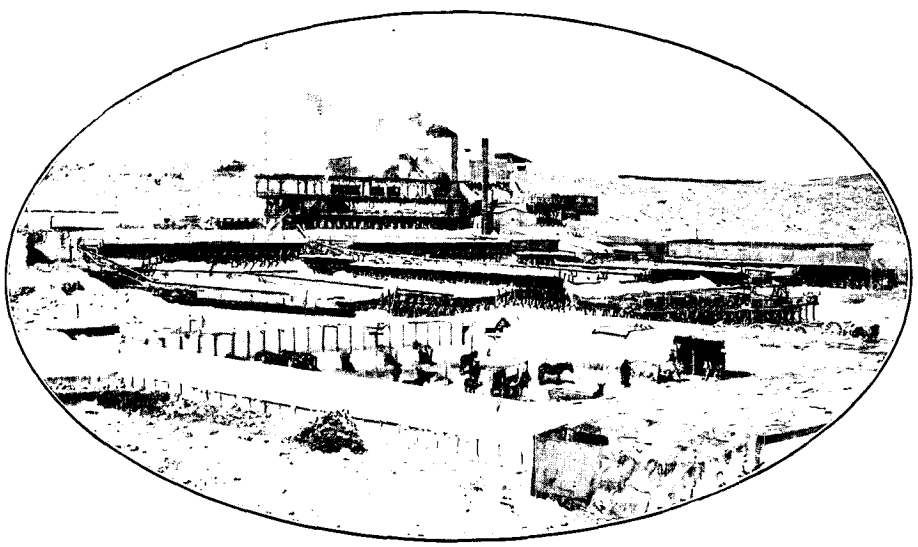
C est dans la rade d'Iquique, on s'en souvient, que s'est passé le combat entre le *Huascar* et l'*Esmeralda*. J'ai assisté là aussi à la fête commémorative de la découverte de l'Amérique, et la reproduction de la caravelle de Christophe Colomb eut le plus grand succès. J'ai vu aussi Iquique dans d'autres circonstances, pendant le carnaval, célébré à la mode péruvienne, tandis qu'au Chili ces saturnales sont inconnues. Durant trois jours, suspension complète de travail ; on ne s'aborde dans les rues qu'en se jetant des seaux d'eau et des poignées de farine ; personne n'ose plus sortir ; ceux qui y sont obligés, comme les malheureuses conductrices de tramways, sont bien à plaindre.

Au Nord d'Iquique nous rencontrons, à quelques heures de navigation, les rades récemment ouvertes à l'exportation du salitre de Caleta Buena et de Junin. Les usines situées dans l'intérieur envoient ici leurs produits ; mais les embarcadères sont à la base de hautes collines dont le pied baigne dans la mer ; pour la descente des sacs, on a établi sur ces falaises accores des plans inclinés automoteurs vertigineux. Les chariots montent et descendent le long de voies ferrées collées sur le flanc de la montagne, et le personnel lui-même use de ce moyen de locomotion qui réserve de puissantes émotions aux amateurs.

Après Junin, nous passons à Pisagua. Plus au Nord est Arica, facile à reconnaître par l'énorme falaise *(morro)* qui le domine et fut le théâtre d'un sanglant combat pendant la guerre de 1879. Arica est le port de l'importante ville de Tacna. La végétation, nulle depuis Coquimbo, reparaît ici, et Tacna est bâtie au milieu des vergers. Ce sont les deux villes « captives », comme disent les Péruviens, celles dont le sort sera fixé par un plébiscite, qui devait avoir lieu en mars 1894 et n'a pas encore été effectué.

(*A suivre.*) C. DE CORDEMOY.

1. Dès que les Anglais, gens pratiques, ont vu que les revenus de ce chemin de fer allaient diminuer, ils se sont débarrassés de leurs actions *au profit* de la France. Gare aux valeurs des salitreras dont ils ne veulent plus ! C'est que la couche de caliche est épuisée.



UNE USINE SALITRERA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA RÉCOLTE AU CHILI. — DESSIN D'OULEVAY.

AU CHILI[1],

PAR M. C. DE CORDEMOY

XIX

Le retour par le Nord, Lima, Gayaquil et Panama. — Part à deux! — L'île de Robinson. — Retour à Valparaiso et Santiago. — Le choléra.



UN CHIQUILLO
VENDEUR DE JOURNAUX.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous sommes à la Sama, la rivière qui sépare le Chili du Pérou; notre odyssée le long des côtes est terminée. On peut quitter le Chili par cette voie du Nord, continuer avec le vapeur le long de la côte, visiter les villes péruviennes du littoral, dont la plus importante est Mollendo. J'ai effectué ce voyage et ai été témoin dans cette ville d'un fait bien typique des mœurs de ce pauvre pays, si charmant, si accueillant pour les Français, mais si malheureux par la faute de ses politiciens.

On était en guerre civile. M. Nicolas de Piérola, aujourd'hui Président du Pérou et homme des plus distingués, marchait sur Lima, où commandait le président Cáceres. Il s'était emparé de Mollendo et encaissait les droits de douane. M. Cáceres avait envoyé sur la rade le seul bâtiment à vapeur dont disposât le Pérou, la *Santa Rosa*, qui à son tour percevait les taxes. Le commerce devenait impossible dans ces conditions, les marchandises ne pouvant supporter un double impôt. Que firent les belligérants? Après accord, les chalands chargés passaient alternativement à la douane terrestre et à la *douane flottante* de la *Santa Rosa* et payaient à chacune la moitié des droits. On n'est pas plus conciliant. On s'arrête trois jours au Callao, le port de Lima, la plus délicieuse des villes de l'Amérique du Sud, pleine de souvenirs, mais aussi de ruines. On remonte, hélas! jusqu'à Guayaquil, sur une rivière empestée qui respire la fièvre jaune, et l'on arrive enfin dans l'admirable baie de Panama.

Le chemin de fer vous fait traverser l'isthme en trois heures, au milieu de la nature la plus enchanteresse qui se puisse rêver, et de Colon on regagne l'Europe par les bâtiments de la Compagnie Transatlantique, à moins que, pour votre malheur, vous ne preniez ceux de l'*American Line*, qui vous portent à New York et qui sont bien les navires où l'on est le plus mal au monde.

Mais la voie de retour la plus courte et la plus commode, c'est la traversée des Andes. Je reviens donc à Valparaiso et revois encore ce beau panorama de la baie, qui m'a séduit à ma première visite. Un effroyable tapage : le Président de la République inaugure un nouveau fort, construit par des ingénieurs allemands. On

1. *Suite. Voyez p.* 181 *et* 193.

raconte le soir que les détonations menaçaient d'endommager les ouvrages au point qu'on dut réduire au quart la charge de poudre. Ces fortifications, en cas de guerre, sont-elles donc destinées à rester muettes, comme en 1866, quand l'amiral Topete, à la tête d'une escadre espagnole, bombarda inutilement Valparaiso ?

Nouvelle tournée dans les rues ; on a inauguré récemment une belle voie, la Grande Avenue, où l'on a transporté la statue de Cochrane, autrefois d'un si piteux effet derrière Arturo Prat. La ville a entrepris de grands travaux pour s'approvisionner d'eau potable, et l'exécution en est confiée à deux ingénieurs français.

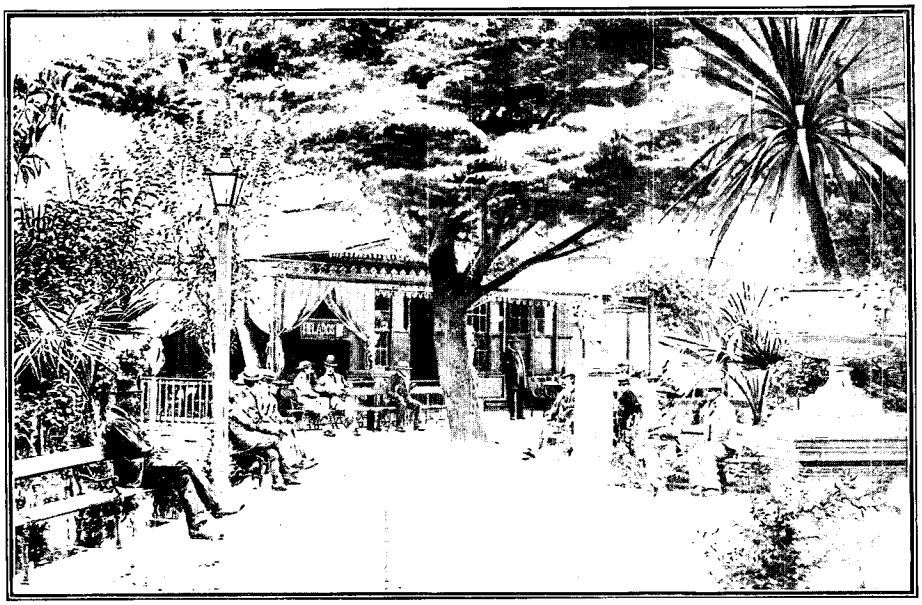
On transforme en un vaste lac, par un mur de retenue, une vallée située dans les *cerros*, à quatre cents mètres d'altitude. Cette vallée est justement celle où se déroula, en 1891, la bataille de *la Placilla*, où furent vaincues — beaucoup de leur plein gré — les troupes de Balmaceda. On me montre, en passant, la chaumière où fut tué — après la défaite — le général Barbosa. Un peu plus loin est mort, dans les mêmes conditions, le général commandant la cavalerie, Alcerreca.

Je quitte vite le Port et repasse par Viña del Mar, le Salto aux longues allées du singulier palmier chilien, au tronc de deux grosseurs différentes, et Quilpué, qui ont pris un immense développement. Bientôt, de ce dernier bourg à Valparaiso, les villas, échelonnées le long de la voie ferrée, ne formeront plus qu'une seule agglomération. On a dû créer deux nouvelles stations de chemin de fer pour desservir les plus importantes de ces collections de villas ; elles portent les noms de victoires de la guerre contre le Pérou, Chorillos et Miraflores.

A Quilpué, on n'a pu jusqu'ici distribuer de l'eau courante ; celle qu'on y consomme est tirée des puits ; aussi n'aperçoit-on au-dessus des toits qu'une forêt de moulins à vent. Ces ailes multicolores dressées dans l'air, tournoyant au souffle de la brise, donnent l'idée de l'exposition d'un comice agricole, et l'on songe involontairement aux exploits sans nombre qu'eût accomplis ici le valeureux chevalier de la Manche.

Il faut encore gravir cette interminable montée du Tabon, où la locomotive souffle et anhèle. On aurait pu, paraît-il, éviter ces lacets sans fin, et l'ingénieur anglais primitivement chargé du tracé en avait imaginé un autre plus accessible ; mais le Chilien est d'humeur changeante, et l'achèvement de l'œuvre échut à un Américain. Le bon Yankee n'eut rien de plus pressé que de modifier les plans de John Bull, et c'est lui qui est responsable des rampes et contours sans fin de la voie actuelle. Mais on sait ce que coûtent les responsabilités.....

L'Alameda, où nous arrivons enfin, s'est en ces temps derniers couverte de nombreuses maisons, dont le mauvais goût s'étale avec une inconscience notoire. Mais je les regarde à peine ; la pensée est toute au départ. Hélas ! A peine arrivé à l'hôtel, j'apprends que mon voyage par les Andes est momentanément impossible ; le choléra s'est déclaré dans la République Argentine ; et si j'arrive à m'y embarquer, j'ai en perspective, au bout de la traversée, les affres de l'horrible quarantaine. Il vaut mieux attendre.



VALPARAISO. — PARC MUNICIPAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XX

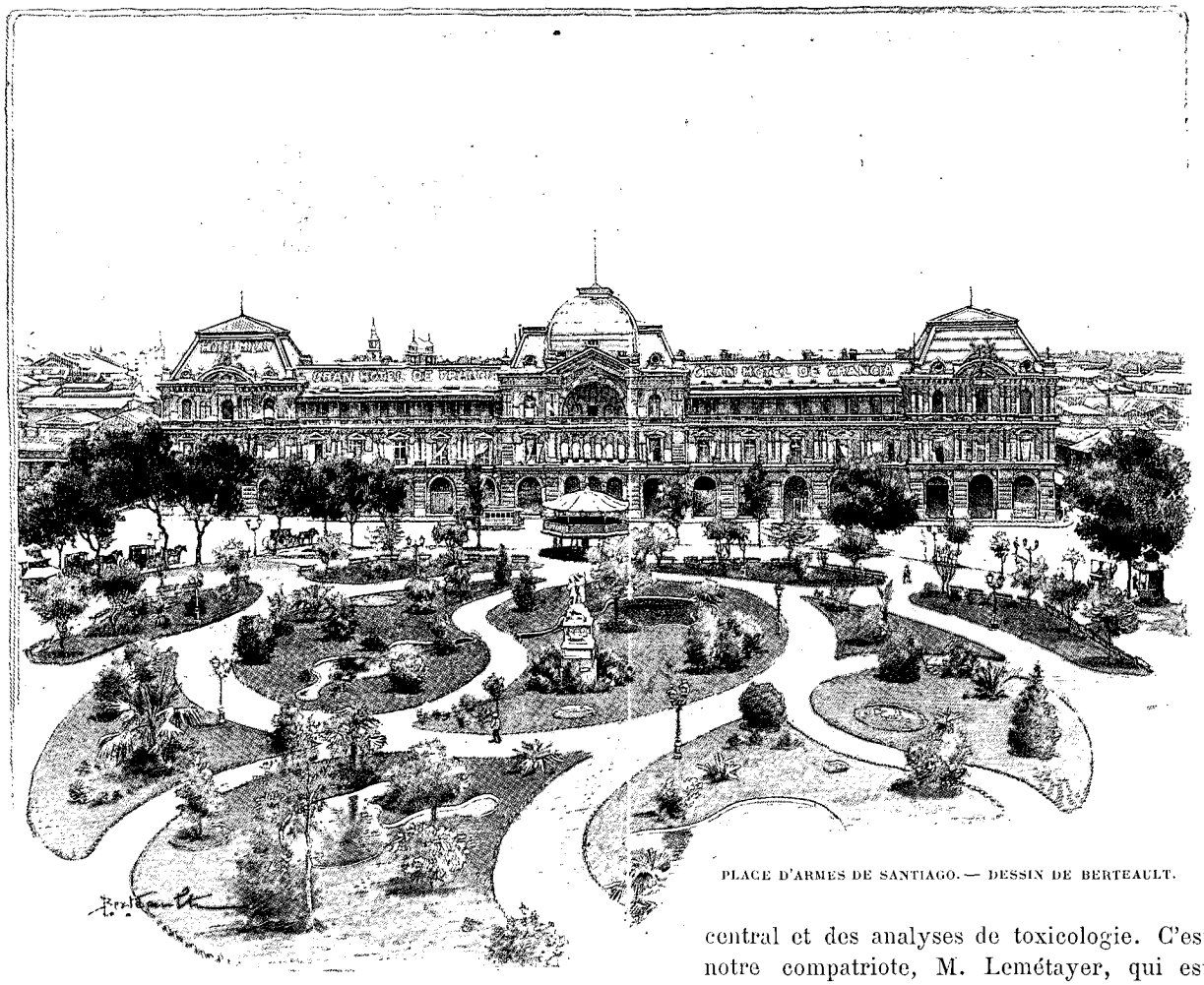
Retard. — Les précautions sanitaires. — Un mariage mouvementé. — Un *temblor* au Conseil municipal. — Ma *casilla*. — La Poste. — La bicyclette.

Au Chili, c'est de l'effarement. On se rappelle qu'en 1887 le terrible fléau y a été introduit par des muletiers franchissant les Andes, qui, jusque-là, avaient été regardés comme un invincible rempart. Cinquante mille victimes furent, en deux années, la proie de l'épidémie. Aussi des mesures préventives sont-elles tôt décrétées. Le Conseil d'hygiène a préparé les règlements nécessaires ; en quelques jours, tout était prêt pour conjurer le danger, qui heureusement ne s'est pas présenté, car entre les règlements et leur application, il y a bien des fissures.

Les établissements de bienfaisance sont d'ailleurs fort bien installés au Chili. A Santiago, certains hôpitaux sont de véritables monuments, notamment ceux de *Saint-Vincent de Paul* et de *Saint-Jean de Dieu*. Les

hommes les plus éminents de la République se disputent l'honneur de les administrer, gratuitement. A Saint-Vincent de Paul, on gardera longtemps le souvenir de M. Vicente Davila Larrain, qui a été plusieurs fois ministre, et qui ne manquait jamais sa visite journalière, longue et occupée. Même quand il donnait la majeure partie de son temps aux lourdes charges du ministère des Travaux publics, il se faisait un point d'honneur d'aller, à sept heures du matin, régler lui-même tous les détails des services de l'hôpital.

Outre le Conseil supérieur d'hygiène existe un Institut d'hygiène, chargé des fonctions du Laboratoire



PLACE D'ARMES DE SANTIAGO. — DESSIN DE BERTEAULT.

central et des analyses de toxicologie. C'est notre compatriote, M. Lemétayer, qui est chargé de ces recherches.

Cette organisation étend ses ramifications dans les provinces; il existe sur le territoire de la République soixante-douze hôpitaux, subventionnés annuellement par l'Etat de 600.000 piastres. Nombre de ces établissements possèdent de riches propriétés et de considérables rentes personnelles. Ils sont secondés par des dispensaires, lazarets, hospices, maisons d'enfants trouvés, de fous, de maternité.

Le budget de ces établissements, pour la capitale seule, dépasse un million de piastres.

Il faut occuper ses loisirs, chose pas facile à Santiago. Je suis invité à une noce. La bénédiction religieuse est donnée dans une église éloignée, dont le frère du futur est curé. Nous partons, comme en France, en voiture de gala, à la queue leu leu; la mariée, ainsi que cela se pratique fréquemment, est vêtue de noir, avec le voile blanc et des flots de fleurs d'oranger. C'était la mode, il y a quelques années, pour les invitées, de se coiffer de la mantille blanche, ornée de fleurs, du plus charmant effet, et de porter des robes claires ; mais le zèle de l'archevêque y a mis bon ordre, et il ne permet plus que le noir; c'est sans doute fort utile pour le salut éternel, mais les dames y ont perdu beaucoup sur cette terre. Heureusement encore, on ne leur inflige pa l'horrible *manto* pour ce jour-là.

Nous revenons à la maison nuptiale, où doit s'effectuer le mariage civil. Connaissant la belle-mère intransigeante sur l'article piété, je suis curieux d'étudier son attitude en cette occurrence. Comment même a-t-elle permis ce sacrilège, la cérémonie laïque? Elles ne sont pas rares, au moins dans les campagnes, les femmes qui s'y opposent, poussées par le clergé ; et il résulte de cette guerre sourde d'étranges anomalies dans la condition des enfants. Souvent aussi, l'on ne se décide à faire régulariser l'union religieuse par les

mariage civil, seul reconnu par l'Etat, que plusieurs jours après ; et c'est merveille que, à ma connaissance, il n'en soit jamais résulté d'incidents fâcheux. J'ai trop présumé de la tolérance de la belle-mère. Voici qu'arrive le pauvre officier de l'état civil ; elle lui refuse l'entrée de la maison. Tableau ! Que faire? Les époux, en grand costume, les témoins derrière eux, se résolvent à aller à pied à travers les rues se faire marier dans le nid qui devait abriter leurs amours.

Cette loi de l'état civil aura encore bien des difficultés à entrer dans les mœurs. Les députés qui l'ont votée en 1884 sont encore excommuniés. « Et malgré cela, me disait un des chefs du parti libéral avec cette naïveté propre à certaines expressions espagnoles, malgré cela, depuis, *me recai en comunion* ». Littéralement, « je suis retombé dans la communion », mais pas avec le sens comique du français. J'assiste, le soir, à une séance, mouvementée dans son ingénuité, du Conseil municipal. Les discussions atteignaient le paroxysme, quand un bruit, plus violent encore, et des secousses répétées ébranlent la salle. En un instant, elle se vide. A travers les escaliers, foule et *regidores* gagnent la place ; c'est un *temblor*, et la passion politique, qui n'est là-bas qu'une passion de personnes, ne saurait tenir devant la terreur que tout bon Chilien éprouve des tremblements de terre. Comme c'est ce soir l'arrivée du courrier d'Europe, je passe à ma *casilla* pour retirer mes lettres. C'est un spectacle unique. Toutes les colonies étrangères sont là, dans la grande salle largement éclairée, toutes les figures tournées devant la petite boîte où fiévreusement les *damiselas* de la poste jettent les lettres que l'on court retirer ; c'est le souvenir de la patrie qu'on ramasse ainsi page par page. Ah ! cette *casilla !* Je recevais nombre de journaux, auxquels j'en avais donné le numéro, pour qu'ils le missent dans mon adresse. Ils écrivaient *Catilla, Catillo, Castilla*, plus souvent *Castillo* (château), me gratifiant ainsi d'un palais en pays de langue espagnole! Certains jugeaient que c'était le nom de ma rue. D'aucuns, candidement, l'avaient ajouté à mon nom, me constituant ainsi quelque obscur cousin de l'infortuné Cánovas. Devant la poste, la musique joue sur la Place et toute la population s'est donné rendez-vous; on a, pour ce *paseo*, abandonné les après-midi de l'Alameda, autrefois si curieux, avec les voitures rangées, pressées, dans les allées latérales, pour permettre aux jeunes gens de passer la revue des *beldades*, immobiles et couvertes de poudre de riz. La voiture, c'est le grand luxe, même de ceux qui ne mangent pas à leur faim; il y en a une quantité invraisemblable dans Santiago. En revanche, peu de cavaliers, pas d'amazones. Il n'est plus de bon ton pour une femme de se montrer à cheval dans les rues de la ville. Les jeunes filles se rattrapent à la campagne.



M. MANUEL PRIETO.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La bicyclette fait fureur ; mais pas encore chez le beau sexe; personne ne veut commencer ; et puis cela exigerait une dépense d'énergie, et l'on en a si peu!

XXI

Les banques. — La conversion métallique. — Méfiez-vous! — Histoire d'un nihiliste, d'un journaliste et d'un tabellion. — Les prisons. — Les enterrements. — Le *velorio*. — Centenaires. — Cent cinquante ans! — Les journalistes.

Mettons ordre à nos affaires, toujours en vue de ce départ qui n'apparaît plus que comme un mirage. Je vais à la Banque du Chili prendre des traites pour l'Argentine et l'Europe, et je paye avec un bouquet des multicolores billets qui ont cours dans le pays.

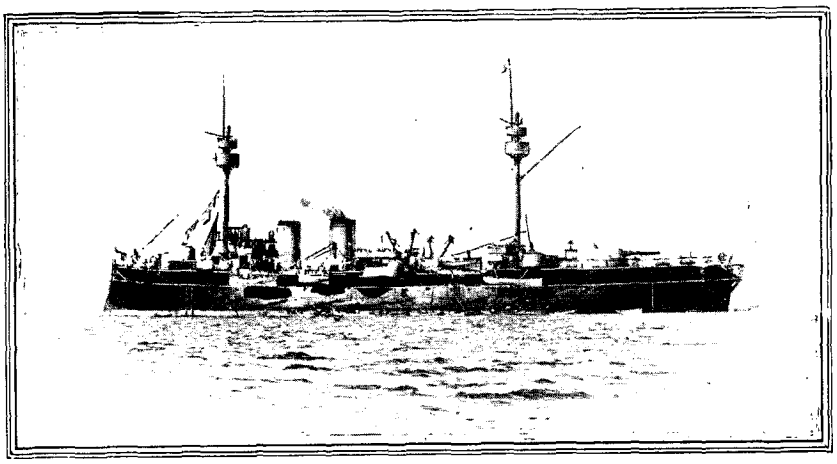
Les banques de l'Amérique sont pour l'Européen un légitime sujet d'étonnement. Aux termes de la loi chilienne, toute personne peut ouvrir un établissement d'émission de billets, sous condition de déposer par avance au ministère des finances (*de Hacienda*) une déclaration du nom, des statuts et du capital de la nouvelle maison, de la date de son ouverture, et l'acte de société s'il en est un. Dépôt est également obligatoire des inventaires annuels et des décisions des assemblées d'actionnaires.

En 1894, la République comptait 25 banques, dont la faculté d'émission s'élevait à 25 millions de piastres. Leurs billets circulent avec une facilité inouïe, concurremment avec le papier de l'Etat, qui lui aussi en jette sur la place, depuis la guerre contre la Confédération péruano-bolivienne.

Mais durant ces dernières années, il est arrivé plusieurs faillites ; trois des principaux établissements ont dû fusionner, espérant ainsi rendre leur chute, si elle devenait nécessaire, plus redoutable. Il s'ensuivrait, évidemment, une catastrophe telle, que l'Etat serait obligé d'intervenir, et c'est sur cette protection que l'on compte. Les conséquences de cet état de choses étaient arrivées à un tel point que la piastre (*peso*), dont la cote nominale est de 5 francs, éprouvait des soubresauts perpétuels et n'avait plus qu'une valeur conventionnelle. On l'a vue à 1 fr. 10 centimes.

Le gouvernement a fait alors voter par les Chambres une loi de conversion métallique fixant à 1 fr. 80 la

valeur de la piastre et émettant à ce taux des monnaies d'or et d'argent à un titre très adultéré. Au fond, c'est une pure banqueroute, car lorsqu'en 1881 l'Etat émettait ses billets, il devait les rembourser au cours de 5 francs la piastre; mais les affaires souffraient tellement de la mobilité de la cote de l'unité monétaire, que la *conversion* a été regardée comme un bienfait. Le régime ainsi décrété pourra-t-il durer? Beaucoup ne le pensent pas et déclarent que la loi de l'offre et de la demande ramènera les choses au point antérieur.



LE « CAPITAN PRAT ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En tout cas, l'Européen qui traite avec ces pays de l'Amérique du Sud doit le faire en francs, livres sterling, marks ou autre monnaie stable et loyale. En 1893, de pauvres professeurs allemands avaient été engagés par le gouvernement moyennant 200 piastres par mois; ils furent fort étonnés de ne toucher que 250 francs environ pour cette somme. En vain un ministre demanda-t-il à la Chambre l'augmentation de leur solde, en déclarant que le représentant du Chili à Berlin leur avait fixé verbalement 5 francs comme valeur de la piastre; les malheureux restèrent victimes de leur ignorance des cascades du peso.

Il est urgent également de se méfier, dans les transactions, de la langue espagnole; elle a des imprévus et des pièges où il est facile de se laisser prendre. Maniée par des langues adroites, — et il y en a beaucoup, — elle réserve des surprises pas du tout réjouissantes. L'avis est d'autant meilleur que, dans ses contrats, le gouvernement chilien, même s'il admet un texte en langue étrangère, oblige à signer également un texte espagnol, et spécifie que seul ce dernier fait foi. Méfiez-vous!

Le hasard me ramène devant la prison de San Pablo, où j'ai eu si souvent mes entrées en 1891, pendant la guerre civile. Un de mes bons amis avait fait paraître contre le « Dictateur », un petit journal, très modéré d'ailleurs, qui mourut de son premier numéro. L'éditeur, croyant sans doute trouver la pie au nid, s'était associé avec un nihiliste russe (excusez du peu!); mais le précieux révolutionnaire mangea le morceau, et mon pauvre ami, après perquisition convaincante, fut jeté sur la paille humide des cachots, ce qu'il m'annonça par une lettre qui sentait d'une lieue les Plombs de Venise. Comment faire pour communiquer avec lui? La terreur régnait à Santiago; les patrouilles interdisaient l'accès de la plupart des rues, et les plus *bizarros* (braves) bataillons défilaient à chaque coin, musique en tête, saluant le César américain pour lequel ils allaient mourir. Je songeais à faire marcher mes relations, quand me vint l'idée plus simple — il faut connaître le Chili pour avoir de ces idées-là — de me présenter tout bonnement à la prison, en demandant mon gibier de police.



UN CADET DE L'ÉCOLE NAVALE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Est-ce un civil ou un militaire? me répondit une voix terrible. — Un civil. — Alors, de ce côté. »

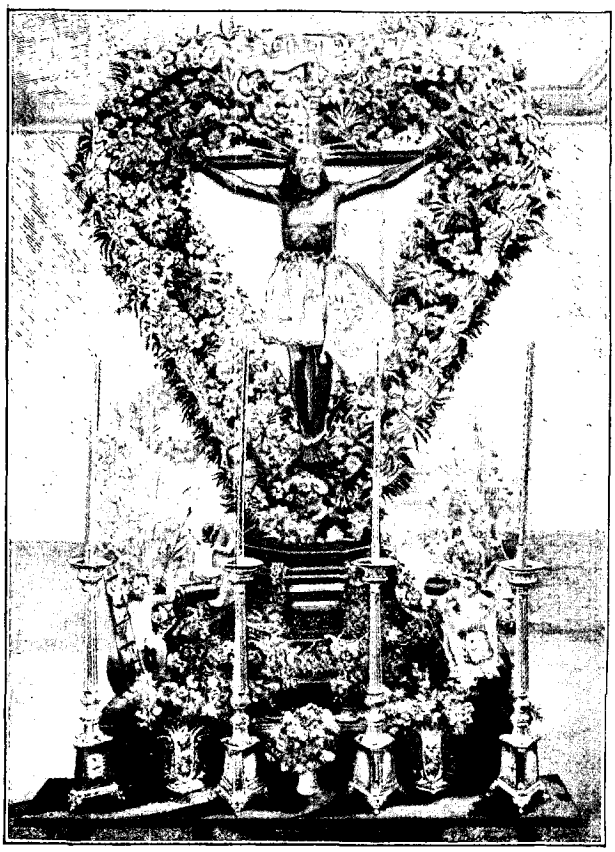
Je pénétrai, et si j'éprouvai quelque difficulté, ce fut pour fendre les flots pressés des visiteurs et des visiteuses. Mon prisonnier causait avec une demi-douzaine de ses parents qui lui avaient apporté une foule de douceurs, des liqueurs... Je restai longtemps avec lui; de-ci de-là, il s'arrêtait pour faire de la propagande contre Balmaceda parmi les gardes... qui riaient à se tordre.

J'y revins souvent, jusqu'au jour où l'on fit demander au prévenu le genre de peine qui lui convenait. Comme l'autre, mon terrible révolutionnaire répondit avec assurance : « L'exil... au sein de ma famille. »

Le lendemain, à l'aube naissante, il était expédié, bien gardé par des agents... jusqu'à la gare, chez ses parents, à la campagne. Là il apprit plus tard le triomphe de ses coreligionnaires politiques; lors il revint, calme et sans rancune, reprendre la place officielle dont il avait été destitué. Le lendemain, le passé était oublié; je ne suis pas bien sûr qu'un décret ait annulé celui de révocation. Et le même jour, j'étais témoin d'une scène pendant de l'autre. On avait quelque peu, pendant la Dictature, ennuyé un brave notaire, connu cependant pour ses mœurs paisibles. Un matin, sur une nouvelle tracasserie, l'étude s'était fermée, les panonceaux enlevés; la

famille restait seule, le tabellion était allé rejoindre l'armée révolutionnaire d'Iquique. Il guerroya à Concon, se couvrit de gloire à la Placilla, et, après quatre mois d'absence, rentra triomphalement à la tête des troupes victorieuses, couvertes de fleurs sur l'Alameda.

En passant devant sa rue, il s'esquiva à l'anglaise; on le vit dans son bel uniforme rentrer au logis et embrasser en hâte sa famille. Deux heures après, le beau capitaine faisait place à l'ancien notaire, qui grossoyait ferme devant son bureau, achevant un acte commencé avant son équipée.



EL SEÑOR DE MAYO (PAGE 213). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un deuil vient de frapper un de mes amis, et je me rends aux obsèques. Les enterrements ne ressemblent nullement aux nôtres; la maison mortuaire n'est indiquée par aucun signe apparent; le cercueil, très luxueux et placé avec ostentation dans un corbillard vitré, est enlevé au grand galop; aussi les parents et amis, pas les femmes, suivent-ils tous en voiture. On se rend directement, sans passer par l'église, au cimetière où sont dites quelques rapides prières. Les messes mortuaires sont réservées aux grands personnages. Pas de bouts de l'an. L'oubli.

Le cimetière général est ouvert à tous les morts; mais nombre de familles, de piété intransigeante, se font enterrer dans l'ancien cimetière catholique, d'où sont proscrits les dissidents.

Comme j'exprime ma surprise de voir les enterrements si différents de ceux d'Europe, on me fait assister le soir même, dans une famille du peuple, au *velorio*, la veillée des morts; il s'agissait d'un enfant. Ainsi qu'on le sait, les pauvres petits qui trépassent ne sont pas à plaindre, car ils deviennent au ciel des *angelitos*. Aussi la veillée funèbre n'est-elle pas attristée et les joueuses de mandolines n'y sont pas déplacées.

J'ai connu une femme qui avait perdu sept enfants. « Encore deux, disait-elle, deux *angelitos* de plus, et ma place est marquée au ciel. » C'est une croyance enracinée dans le peuple. Neuf *angelitos* assurent le Paradis. Je suppose que leur mort ne doit pas être préméditée ni volontaire. Autrement... Du reste, point n'est besoin d'aider à la disparition des enfants; avant l'âge de sept ans, il en meurt 70 sur 100. Le manque total d'hygiène contribue pour une large part à cette hécatombe; les maisons des faubourgs de Santiago sont de misérables cabanes, refuge de la boue et de la saleté; les enfants grouillent dans les cours, mouillés, exposés aux vents glacials de la Cordillère. La variole et la diphtérie y exercent d'effroyables ravages.

En revanche, les statistiques chiliennes s'enorgueillissent de posséder les plus étonnantes vieillesses du monde. Elles signalaient, il y a peu de temps, à Curico, un ancêtre de cent cinquante ans!! Je boucle ma valise et cours à Curico pour contempler ce contemporain de Louis XV, qui aurait eu quarante ans à la mort du Roi Bien-Aimé. Les autorités me reçoivent en raquette, me renvoyant de l'une à l'autre, sans résultat. A la fin, un loustic (ne serait-ce pas l'intendant lui-même? Que l'administration lui pardonne!) finit par me dire : « Vous croyez à ça, vous? » Ayez donc confiance dans ces statistiques!

« Il n'en faut avoir aucune ici », me répond un journaliste, qui rit au récit de mon voyage à Curico. « Mais, soyez tranquille, personne ne le dira, car on n'aime pas à étaler ses travers aux yeux des étrangers. » La presse surtout semble s'être donné le mot à ce sujet. Dans les journaux, on parle le moins possible de tout ce qui n'est pas faits divers ou commerce. La « rédaction » est presque nulle; on vit de télégrammes et — quelle manne! — du compte rendu intégral des Chambres, mais surtout d'annonces. Le *Ferrocarril* en a deux ou trois pages de petit texte; aussi passe-t-il pour riche. L'affiche est presque inconnue; tous les avis sont donc donnés aux journaux. Leur tirage réuni ne dépasse guère d'ailleurs 30.000 exemplaires quotidiens.

La presse vit, en général, en bons termes avec le gouvernement et le clergé. Cependant, la *Ley* a vu, en 1895, revivre pour elle une peine genre moyen âge. L'archevêque de Santiago l'a excommuniée, et avec elle ses rédacteurs, lecteurs, vendeurs, et aussi ceux qui y donnent des annonces. C'était viser à la bourse; mais la mesure ne semble pas avoir eu grand effet.



UN VELORIO. — DESSIN D'A. PARIS.

XXII

Les voitures. — Les chevaux. — L'armée. — Le *topeo*. — Le Señor de Mayo. — La colonie française. — « Je mendie en brésilien ».

Pour me rendre à la Quinta Normal, le plus joli coin de Santiago, je hèle une voiture. Les voitures de maître sont de grands carosses vitrés, hauts sur roues, qu'on appelle des *américaines*. Leurs propriétaires, quand ils sont inoccupés, les envoient volontiers en location sur la Place ; ce sont les seules qu'il soit décent de prendre pour les visites de cérémonie et les promenades. Mais le locatis ordinaire est un étrange véhicule, dit *coche de trompa*, généralement sale et vieux, attelé de deux maigres canassons du pays, qui cependant détalent d'un galop effréné.

L'élevage des chevaux de luxe, descendants de races importées ou croisées, exige de grands soins et donne de beaux résultats entre les mains de quelques propriétaires intelligents. Quant au cheval du pays, il s'élève tout seul, à l'air libre, dans des champs incultes (*potreros*) où il ne trouve guère à manger que le chardon épineux. Ignorant ainsi l'écurie et l'avoine, il est d'une grande sobriété, infatigable, d'une douceur admirable. Son pied est tellement sûr qu'on voit sans effroi des *huasos* descendre à fond de train les abrupts sentiers qui dévalent, à peine tracés, sur le flanc des *cerros*. Arrivé au terme du voyage, on lâche l'animal dans le champ voisin, et c'est au *lasso* qu'on l'y va reprendre, sans difficulté.

Le cheval chilien, c'est l'Araucan, c'est ce brave travailleur indigène, le *peon*, si admirable à la tâche, si solide à l'armée, où ce pauvre petit soldat, monté sur son fidèle compagnon, peut traverser les déserts sans trêve ni répit, sans soins, presque sans nourriture.

C'est là ce qui explique, dans cette indolente Amérique du Sud, les succès de l'armée chilienne, que là-bas on regarde, avec une naïveté charmante, comme absolument incomparable : « Hein ! si vous aviez eu seulement 6.000 de nos soldats en 1870 », me disait un personnage, pas des moindres.

Et pourtant, au passage d'un bataillon, musique en tête, personne ne salue le drapeau. Les officiers n'ont pas non plus la considération suprême qui leur est assurée en Europe ; les fils des grandes familles ne se font



CHUTES DE LA LAJA. — DESSIN DE TAYLOR.

presque jamais militaires, encore moins marins. Il fallait voir passer, ignoré, perdu dans la foule, le général Baquedano, le vainqueur du Pérou ! Ce n'est qu'après sa mort qu'on a songé à lui décerner des honneurs. *Pago de Chile !*

Je suis allé hier visiter, dans les environs de Santiago, la cascade du *Salto*. Elle est loin de rappeler la belle chute de la *Laja*. Sur la route, j'assiste à un spectacle bien chilien. Devant une *ramada* (cabane de branchages) où se débite la *chicha*, des *huasos* à cheval sont rangés, pressés comme des harengs, le long d'une longue perche horizontale, dressée à un mètre du sol. Ils sont en train de *topear*. Les *jinetes* (cavaliers), à coups de leurs énormes éperons, qui mesurent jusqu'à vingt-cinq centimètres de diamètre, forcent leurs coursiers à se bousculer, jusqu'à ce que chute s'ensuive ; c'est un atroce spectacle. Le plus solide est le gagnant. Cette habitude est tellement enracinée qu'il se faut méfier, étant à cheval, de la rencontre d'un *huaso* monté ; souvent il cherchera à vous *topear*.



PALMIERS DU SALTO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A mon retour, je trouve la Place (*Plaza de Armas*) couverte de monde. C'est la procession du *Señor de Mayo* (Seigneur de Mai).

Pendant le terrible tremblement de terre de 1647, le temple de Saint-Augustin fut bouleversé, il n'en resta pas pierre sur pierre. En pièces furent mises les statues, pulvérisés les autels. Cependant, au milieu des ruines se dressait toute droite une image en bois du Christ, intacte. Seule, la couronne d'épines avait glissé du front au cou. En vain essaya-t-on de la remettre en place ; ô miracle ! jamais elle ne put refaire le chemin accompli durant la tourmente ; l'anneau, trop étroit, ne pouvait repasser autour de la tête.

C'est ce miracle qu'on célèbre chaque année. Le « Seigneur de Mai » est une vieille image en bois, falote, noircie par le temps, affublée de vêtements étranges, aux membres grêles articulés. Portée sur un dais à l'épaule de quatre fidèles glorieux, elle domine de haut l'assistance pieuse accroupie.

La musique jouait l'*Invitation à la valse*. Porteurs, recueillis, marchaient au pas. Mais peu à peu les notes entraînantes de la valse pressaient leur allure ; le pas faisait place à la cadence. Ils allaient dodelinant, les pieds marquant la mesure, et le dais suivait le balancement rythmé, telle une barque sur des vagues que dirigerait un clavier. Le « Seigneur de Mai », là-haut juché, ondulait aussi ; les jambes, les bras articulés, se trémoussaient funèbrement. Et c'était le spectacle le plus grotesquement macabre, celui de ce pauvre corps rabougri, noir, fantomatique, esquissant au-dessus des fronts inclinés, avec force gestes, un invraisemblable cavalier seul.

Mais enfin ils arrivent, les derniers jours de ma quarantaine à Santiago. Je prends congé des vaillants qui représentent la colonie française, les ingénieurs MM. de Lapérouse, Lévy, anciens élèves de l'Ecole Centrale de Paris, les propriétaires de la grande quincaillerie San Pedro, deux Parisiens des plus aimables, MM. Limozin et Flamant. Je vais remercier l'excellent photographe M. Leblanc, que j'ai tant mis à contribution au profit des lecteurs du *Tour du Monde*. Et, je tiens à le dire, la tenue de cette colonie française, du haut en bas, est excellente ; elle entend se faire respecter partout. Un jour vint chez moi tendre

la main un individu à figure de mathurin, qui se mit à me raconter, en mauvais espagnol, qu'il était Brésilien, dénué de ressources à la suite d'un naufrage. « Vous, lui dis-je en français, vous êtes un Brésilien de Montmartre. — Non, monsieur, me répondit-il, je suis Gascon et déserteur. Mais, par respect pour ma nationalité, je mendie en brésilien. »

Adieu !

XXIII

Départ. — Le rancho. — *Los Andes*. — Le climat. — Le chand de parapluies de Lima. — Le chemin de fer transandin. — Le *Salto del Soldado*. — Les condors. — La *Cumbre*. — La posada de *las Cuevas*. — La *pampa*. — Buenos-Ayres. — Adieu !

Le train, composé de grands wagons américains, s'ébranle. On n'entend que les *Adios* et les *Hasta luego !* (A bientôt !). Ce « à bientôt » se modifie de dix façons différentes : il y a les *hasta lueguito, hasta ahora, hasta ahorita* et *hasta cada momento*, qui disent avec plus ou moins d'énergie l'anxiété du retour. Jusqu'à *Llai-Llai*, nous reprenons la ligne de Valparaiso, et là nous changeons de train pour gagner *los Andes*.

Le long de la voie sont espacés les *ranchos* (cabanes) des *peones*. Ils me rappellent la verveuse description qu'en a donnée M. Benjamin Vicuña Mackenna, un écrivain, mort il y a peu d'années, laissant un énorme bagage plein d'humour, qui l'a fait surnommer l'Alexandre Dumas du Chili.

« Voici le *rancho* du moderne *inquilino*, qui n'est que l'indigène baptisé. Un groupe de trois ou quatre cabanes éparses, couvertes d'un toit de roseaux ou de feuilles de palmier, comme dans l'isthme de Panama, une barrière de troncs rustiques pour attacher les chevaux, une porte en palissade par devant ; au fond, un four à pain et un acacia ou un poirier poussiéreux réservé au coucher des poules, auquel souvent préside pompeusement un dindon (le dindon du patron) ; et, de tous côtés, moins favorisés que le dernier, une nuée d'enfants rachitiques, brouillés depuis le berceau avec l'eau et le savon, une ou deux chemises de bure séchant au soleil, deux ou trois citrouilles suspendues par la queue au bord du toit, voilà la photographie rudimentaire, faite à la plume, de la demeure traditionnelle qu'habitent encore deux tiers au moins des fils de cette nation civilisée, l'Angleterre de l'Amérique.



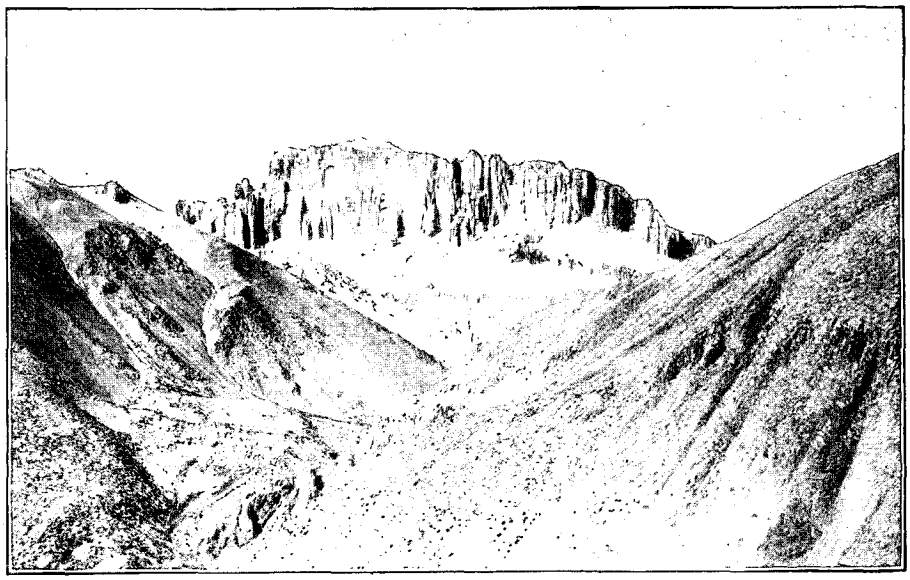
SALTO DEL SOLDADO — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Quant aux mœurs et au travail, une complète apathie ; la citrouille brûle dans le foyer ; le pain se grille, pendant le sommeil, dans la cendre ; l'enfant pleure sur sa couche, une peau de bœuf ; mais le vent, qui pénètre par les fentes, l'endort de ses sifflements. Parfois, l'une des plus gentilles filles de la maison pince la guitare dans un coin ou passe, avec négligence, son peigne de guyacan — meuble de luxe et de dimanche, comme le miroir — dans sa noire chevelure teinte au bois de panama. De temps à autre, une fille, en location ou plus laborieuse, presse et étreint le linge dans l'auge écumeuse, tandis qu'appuyé sur une fourche, quelque José contemple sa Maria et cherche à la conquérir, par ce dialogue si plein de saveur :

« En train de laver, ña Maria ?
— En train de laver, ño José. »

No et *ña* sont les abréviations de *señor* et *doña*, réservés aux importants de la terre ; les humbles ne s'appliquent ces qualificatifs imposants qu'en les tronquant. Dans nos colonies, les nègres et négresses s'appellent de même *Pa* et *Ma*, Pa Joseph et Ma Marie, ce qui a aussi un parfum archaïque spécial. Nous arrivons de nuit à *Santa Rosa de los Andes*, une bourgade enfouie au milieu d'un joli décor, dans les contreforts de la Cordillère. On est à 900 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la nuit est fraîche.

De grand matin, on nous éveille ; nous allons prendre le tronçon déjà construit du *Clark Transandine Railway*, qui doit réunir le Chili à la République Argentine. Les études de ce chemin de fer audacieux ont été commencées en 1873 et les travaux en 1887. Depuis vingt-cinq ans, MM. Clark, des Anglo-Chiliens, ont lutté pour l'exécution de ce colossal travail, dont 28 kilomètres sont achevés du côté du Pacifique et 142 kilomètres sur l'autre versant des Andes. Mais, quand il s'est agi d'attaquer les tunnels qui doivent traverser la Cordillère, les capitalistes ont exigé une garantie que les Chambres chiliennes n'ont pas votée entière, et les travaux ont été suspendus ; les installations de force motrice, de superbes dynamos actionnées par des turbines qui empruntent leur force aux cascades échevelées de la montagne, se rouillent et se perdent ; les ouvrages d'art, non entretenus, vont également à la ruine.



LOS PENITENTES (PAGE 216). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans des wagons rudimentaires, nous atteignons le *Salto del Soldado* (Saut du Soldat). La rivière Juncal passe là au milieu de deux remparts accores, que la ligne côtoie à vingt mètres de hauteur. On conte qu'un soldat, poursuivi par des ennemis, sauta par-dessus l'abîme et assura ainsi sa délivrance. Il y a bien six mètres de largeur.

Il faut dire adieu aux chemins de fer et prendre les légères voitures qui nous mèneront, au milieu d'une atroce poussière, déjeuner à la posada du *Juncal*, sur la rive de la rivière Aconcagua, toute fleurie de lis aux brillantes couleurs, de scrophularinées étincelantes. A *Guarda Vieja*, nous voyons des bandes de condors, aux ailes déployées, tournoyant et étalant leur colossale envergure. Ils se laissent assez approcher pour qu'un photographe ait pu les saisir à courte distance.

On déjeune rapidement, et la voiture nous mène au pied de l'échelon central de la Cordillère, la *Cumbre* (la Cime). En chemin, nous rencontrons, à 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, la *Laguna del Portillo*, singulier lac aux eaux vitreuses qui, au milieu de ce désert, prend un aspect lugubre qui frappe même les esprits les moins poétiques. Là, nous quittons notre coche et enfourchons les mules qui doivent nous faire monter et descendre la *Cumbre*.

Nos bêtes, au pied incroyablement sûr, nous font accomplir en deux heures l'ascension, par des sentiers à peine tracés, au milieu des neiges durcies et polies comme de la glace, où fréquemment les *arrieros* (conducteurs) sont obligés de creuser des trous pour assurer leurs pas. Les sentiers parfois disparaissent ; souvent, après avoir monté une centaine de mètres, on est obligé de redescendre, et alors, par des pentes presque verticales, on doit s'abandonner à l'instinct de l'animal qui disparaît presque sous vous, tandis que par-dessus sa tête on aperçoit le béant précipice de cinq cents mètres de profondeur, où l'on roulerait au moindre faux pas. Il y a là deux ou trois heures que je n'hésite pas à recommander aux amateurs d'émotions non pas fortes, mais désespérées.

On finit cependant par arriver à la *Cumbre*, qui sépare les deux républiques ; et la descente s'effectue en une heure, heure aussi d'angoisses, jusqu'à la *posada de las Cuevas*, où nous devons passer la nuit. Mes compagnes y arrivent dans un état lamentable ; elles sont éprouvées par le terrible mal des montagnes, la *puna*, contractée à 4.000 mètres d'altitude, et auprès de laquelle le plus violent mal de mer est une simple indisposition.

Mais nous en avons fini avec les difficultés ; la *posada* de *las Cuevas*, à 3.500 mètres d'altitude, offre un confortable relatif auquel on est loin de s'attendre. La nuit se passe dans des cabines séparées par de vagues cloisons, qui permettent de juger du degré de sonorité du sommeil des voisins. L'un d'eux ne se contente pas de battre tout record ; il siffle, chante, au grand dam des autres voyageurs. J'allonge un coup de poing formidable sur la cloison. « Hein ! qu'est-ce qu'il y a ? — Parbleu, que vous faites un bruit du diable ! — Moi ! comment pourrais-je faire du bruit, puisque je dors ? »

Enfin, l'on part à six heures du matin, en voiture. En une heure et demie, on est au *pont de l'Inca*, une belle arche naturelle sous laquelle passe la rivière de Mendoza. Des parois du rocher sourdent des eaux chargées de fer, auxquelles de nombreux malades viennent demander la santé. Les dépôts de sels ferrugineux ont coloré de nuances vives les parois des grottes où sont établis les bains.

Encore une heure et demie, et nous arrivons à *Punta de las Vacas*. Sur notre droite, une montagne, singulièrement découpée offre l'aspect de moines en robe blanche. On l'appelle *los Penitentes*. A *las Vacas*, nous reprenons le chemin de fer transandin, qui nous conduit à Mendoza en trois heures.

Il y a quelques années, tout le trajet de Santa Rosa à Mendoza se faisait à dos de mules, en cinq journées ; on arrivait à moitié mort au terme du voyage. Nous qui avons passé au commencement de janvier, nous n'avons eu que trois heures de ce terrible mode de transport. Mais dès que les neiges ont disparu, c'est-à-dire vers la fin de janvier, les deux gouvernements font rétablir les longs lacets qui constituent la route de la Cumbre, et l'on peut la traverser entièrement en voiture.

Et il eût été si facile et si utile de permettre l'achèvement des travaux de la voie ferrée ! Elle doit avoir, de Mendoza à Santa Rosa, 240 kilomètres, dont 175 en Argentine et 65 sur le territoire chilien ; il ne reste à terminer que 70 kilomètres, les plus difficiles, à la vérité. Mais les beaux ouvrages d'art, les magnifiques ponts déjà établis sont la garantie de la compétence des entrepreneurs, qui devaient faire l'ascension de la montagne, jusqu'au principal tunnel, de 3.500 mètres de longueur, au moyen de la crémaillère Abt.

De Mendoza à Buenos-Ayres, on traverse la terrible *pampa*, cette plaine unie, couverte d'une herbe menue, où pas une ondulation de terrain ne déforme l'horizon. Dans cette implacable monotonie, je compris l'effroi que j'avais vu ressentir par un Argentin parmi les montagnes du Chili ; il lui semblait toujours que ces remparts naturels allaient l'écraser.

La traversée se fait au milieu d'une poussière et d'une chaleur intolérables. Comme seule distraction, on rencontre des nuées de sauterelles, formant sur le sol un tapis de 20 centimètres d'épaisseur et s'avançant invinciblement, en rasant tout sur leur passage. De distance en distance, une station ; elle dessert une seule habitation ou un petit groupe de demeures en train de former un hameau et sans doute, dans l'avenir, une ville, comme celle de *Laboulaye*.

Trois jours exactement après avoir quitté Santiago, on arrive à Buenos-Ayres, l'immense et opulente capitale de la République argentine. Le Chili est loin derrière nous. Adieu !

En vingt jours, le paquebot nous ramène en France ; l'Amérique du Sud est oubliée. Ah ! combien le Chili gagnerait à l'achèvement de ce chemin de fer transandin, qui le mettrait en communication si proche avec l'Europe et lui amènerait les idées, les mœurs des nations qui marchent à la tête de la civilisation !

C. DE CORDEMOY.



CONDOR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE « BURGTHOR » (PORTE DE LA CITADELLE) À ROTHEMBOURG (PAGE 225). — DESSIN DE TAYLOR.

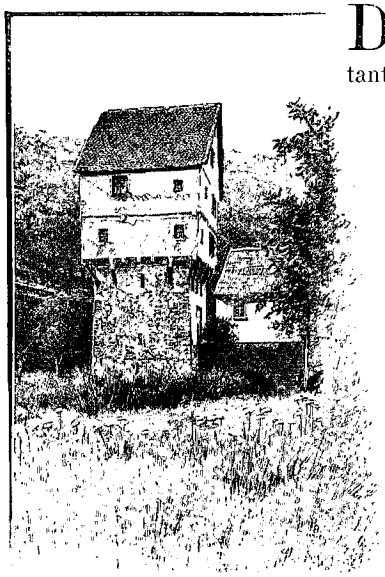
EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WURTZBOURG[1].

VOYAGE AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

IX

Rothembourg « ob der Tauber ».



LE TOPPLERSCHLÖSSCHEN, PRÈS DE ROTHEMBOURG (PAGE 226). DESSIN DE TAYLOR.

D'ANSPACH on remonte vers le Nord pour visiter Rothembourg, qui est desservi depuis quelques années par une petite ligne d'intérêt local partant de Steinach. Admirons, chemin faisant, les ruines si fières et si pittoresques du château de Pappenheim, qui domine deux vallées. En approchant de Steinach, on traverse de superbes plaines, très accidentées, bordées de montagnes. Quoique nous soyons en septembre, les moissons sont la plupart encore sur pied. Des houblonnières, des vignes, des arbres fruitiers, garnissent la campagne, qui paraît des plus fertiles.

De la station de Steinach, un *Bummelzug* (quelque chose comme nos trains de marchandises), composé de wagons de seconde et de troisième classe seulement, met quarante minutes pour atteindre Rothembourg, situé à 16 kilomètres. Ce n'est pas réaliser précisément l'idéal de la célérité. Immédiatement, en sortant de Steinach, la route monte; le paysage toutefois est long à s'accentuer. Au bout d'une demi-heure apparaissent une chaîne de collines boisées, aux tons verts ou bleus assez profonds, puis des champs de blé qui affectent les formes les plus bizarres et qui, coupés de prairies, ou de cultures maraîchères, dessinent comme un habit d'arlequin. La propriété, je le constate en passant, paraît être fort morcelée en ces parages. On arrive à la station de Rothembourg presque sans s'en apercevoir, et même — fait digne de remarque dans les annales des chemins de fer en tous pays — avec une avance de quelques minutes. Grande est ma surprise en débarquant: je m'attendais à pénétrer dans une cité dominant fièrement les environs, couronnée par une forêt de clochers,

1. *Suite. Voy. le Tour du Monde, tome* III, *p.* 313, 325 *et* 337.

de tours, quelque chose comme San Gimignano (de même que Rothembourg a pour armoiries une tour crénelée). A peine, dans le voisinage de la gare, quelques maisons plus ou moins modernes. Mais ne jugeons point sur les apparences.

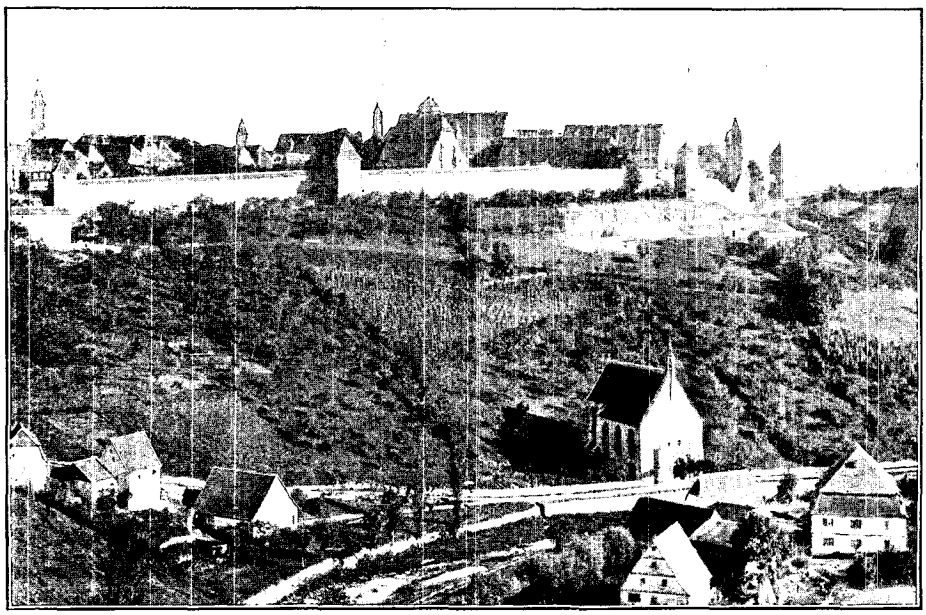
Depuis les fêtes de Baireuth, Rothembourg, devenu un lieu de pèlerinage pour les touristes de tous pays, a fait les délices de plus d'un de nos compatriotes : je n'ai pas la présomption de l'avoir découvert; mon essai servira du moins à fixer les souvenirs de ceux qui m'ont précédé ou qui me suivront. A bien des égards, c'est une vision et une réminiscence de l'Italie sous le ciel de la Bavière : on pense aux villes de montagnes de la Toscane et de l'Ombrie. Dans certaines rues, on croit marcher au milieu de décors féeriques ébauchés par Gustave Doré, et cependant, tout est construit posément, sans précipitation, avec amour, comme pour l'éternité.

En un clin d'œil, l'omnibus de l'Hôtel du Cerf, le seul, si j'ai bien regardé, qui fasse le service de la gare, est pris d'assaut; il part aussitôt, traverse deux doubles portes, formidablement défendues, et enfile un dédale de rues et de ruelles qui promettent toutes sortes de surprises pittoresques. Après un trajet assez long, il s'arrête devant un vieil hôtel, dont la façade, complètement modernisée, est peut-être celle de toutes les constructions de la ville qui a le moins de caractère. L'hôte, qui bat monnaie sur les antiquités de sa patrie, aurait cependant pu faire quelques sacrifices à la couleur locale. Mais pénétrons à l'intérieur : c'est un aménagement bizarre, invraisemblable, un labyrinthe de corridors, un vrai caravansérail germanique du temps jadis. Quelque extraordinaires que soient ces couloirs qui s'étendent à perte de vue, toutes les innovations modernes y ont trouvé place : depuis les sonnettes électriques jusqu'aux albums photographiques complaisamment étalés sur les tables.

X

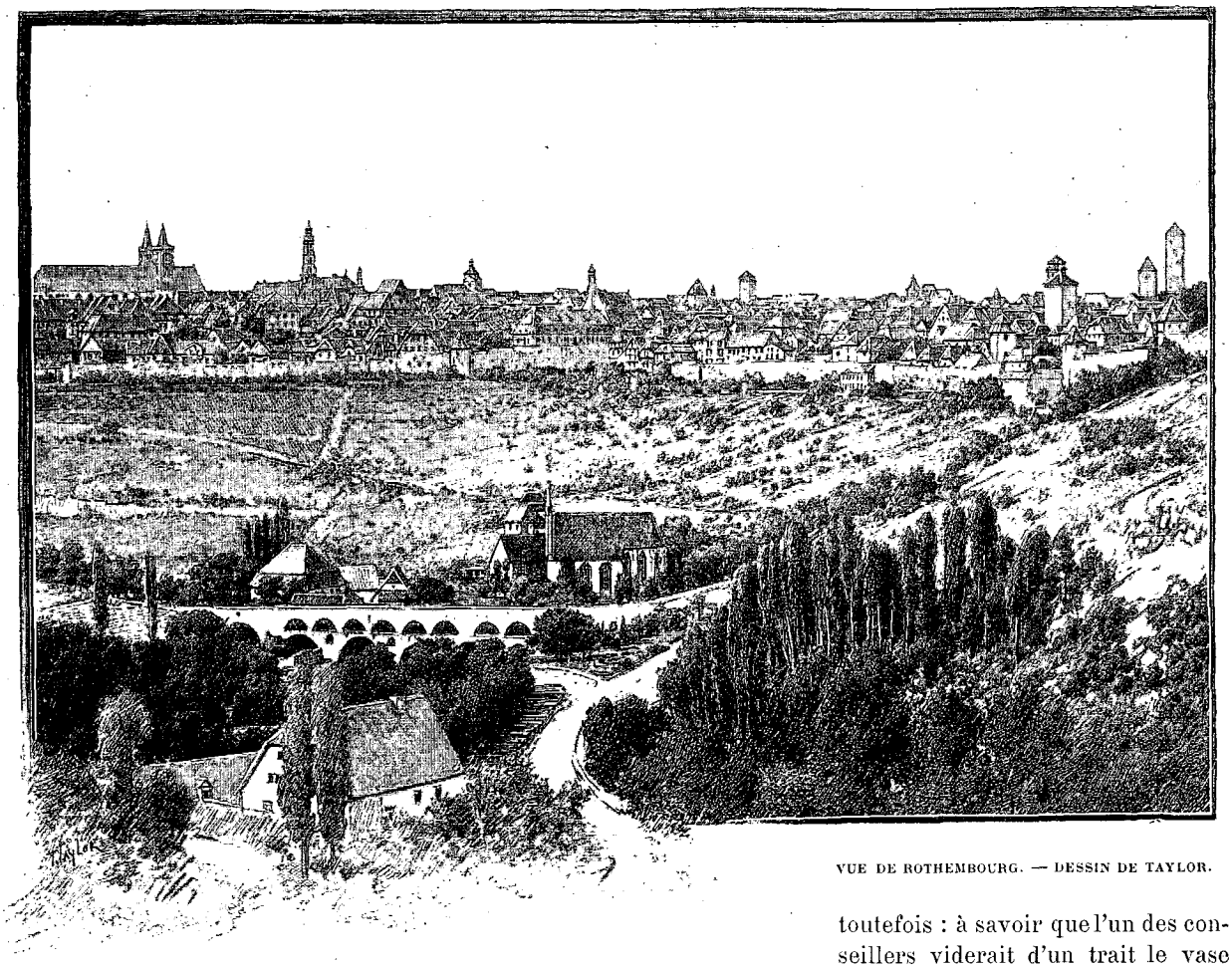
Sachons faire abstraction de ces envahissements pour nous donner tout entiers au passé; il a de quoi nous charmer longtemps.

Quelques mots d'abord sur l'histoire de la ville : celle-ci se flatte de remonter aux Mérovingiens, et le nom de Pharamond est resté accolé à une tour détruite dans notre siècle seulement. En 942, Rothembourg servit de théâtre à un tournoi, dont le souvenir s'est perpétué de longues générations durant. En 1274, Rodolphe de Habsbourg la déclara ville libre impériale. Aux XIIIe et XIVe siècles, elle reçut souvent la visite d'hôtes illustres (diète impériale de 1377; rencontre de l'empereur Frédéric III et du roi de Danemark Christian Ier, en 1470, etc.). Au XVIe siècle, elle embrassa avec ardeur la cause de la Réformation : de là vinrent tous ses malheurs. Il est vrai que, restée catholique, la ville aurait peut-être souffert autant. Seulement ses bourreaux, dans ce cas, auraient été les Suédois et non pas les Impériaux. Le fait est que malgré une situation qui paraît inexpugnable, Rothembourg a plus d'une fois été prise d'assaut, notamment au cours de la guerre de Trente ans.



LES REMPARTS DE ROTHEMBOURG, VUS DE LA TAUBER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

D'autres cités comptent leurs titres de gloire par de hauts faits d'armes : à Rothembourg, le trait le plus fameux dans les annales patriotiques est l'exploit d'un buveur. Hâtons-nous d'ajouter qu'il s'agissait de sauver la cité du pillage et une partie des citoyens de l'échafaud. Voici cet épisode, qui ne laisse pas que d'avoir un côté touchant : au mois d'octobre 1631, le farouche Tilly, exaspéré par la résistance de la ville, donna l'ordre de la mettre à sac et de passer par les armes tous les membres du Conseil municipal. Instances et supplications le trouvèrent inébranlable. Mais la fille du sommelier de l'Hôtel de ville ayant eu l'heureuse inspiration de lui offrir un hanap plein d'un vin généreux, ce monstre sanguinaire se radoucit et consentit, après une première libation, à faire grâce, sous une condition



VUE DE ROTHEMBOURG. — DESSIN DE TAYLOR.

toutefois : à savoir que l'un des conseillers viderait d'un trait le vase gigantesque dans lequel lui-même venait de boire une rasade. Il s'agissait d'avaler, sans reprendre haleine, la valeur de 13 chopes bavaroises! Un ancien bourgmestre, le brave Nusch, se dévoua et sauva ses concitoyens.

Le portrait de Nusch, exposé dans une des salles de l'Hôtel de ville, est bien celui d'un vaillant buveur: ses joues couvertes de vermillon, ses yeux brillants, nous prouvent qu'il était familiarisé de longue date avec la dive bouteille, lorsqu'il accomplit le tour de force — le *Meistertrunk* — auquel sa patrie dut son salut. On verra, dans un instant, de quelle vénération ses concitoyens ont entouré sa mémoire.

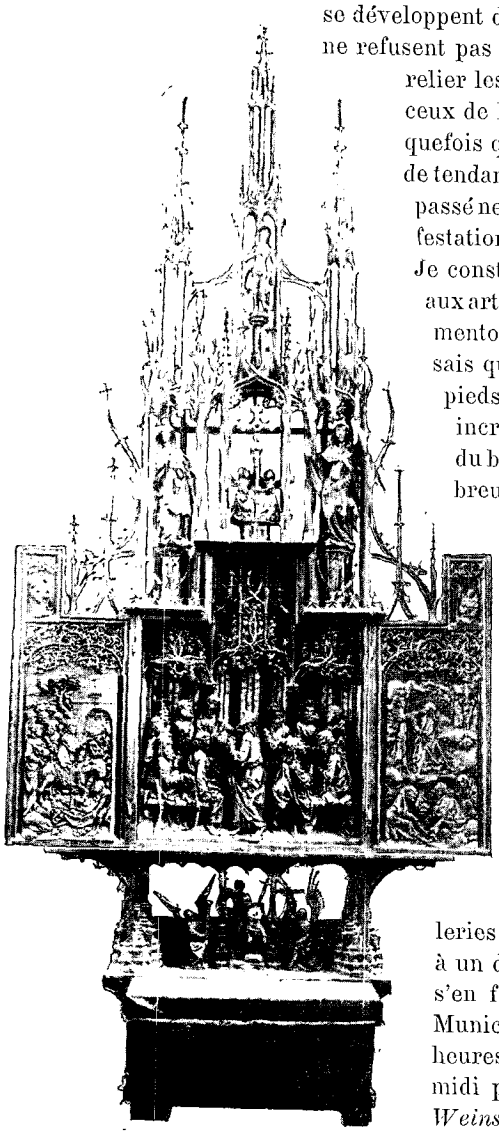
Tous les fonctionnaires de Rothembourg ne furent pas si bien partagés. Les villes libres d'Allemagne, non moins que les Républiques italiennes, se montraient jalouses et ombrageuses à l'excès. Le bourgmestre Topler — un des bienfaiteurs de sa patrie — en fit l'expérience : il finit ses jours en prison.

Peu de nos compatriotes — à coup sûr — connaissent, même de nom, l'antique cité franconienne. Et cependant elle a tenu une place dans les annales militaires de notre pays : en 1635, Turenne la prit d'assaut (par le côté faible des remparts, s'entend); un demi-siècle plus tard, de 1688 à 1697, nos troupes y firent plus d'une excursion.

Ce coup d'œil rétrospectif était indispensable pour fixer les idées et fournir des points de repère chronologiques. Après avoir payé notre tribut à la Muse de l'histoire, hâtons-nous de nous attaquer aux monuments mêmes qui incarnent dans la pierre tant de luttes et tant d'épreuves; aussi bien est-ce à eux, et non à des souvenirs depuis longtemps sans portée, qu'est due notre visite et que s'adressent nos hommages.

De même que Nuremberg, Rothembourg a la forme d'un pentagone se terminant par un faubourg long et étroit, le *Kappele* (le petit chapeau). Quoiqu'elle ne compte que 7.000 habitants, la ville est assez spacieuse et assez variée pour que l'on puisse y flâner des heures entières, sans rencontrer deux fois le même monument. Les rues sont la plupart montueuses et tortueuses; plus irrégulières encore sont les ruelles, dont plusieurs n'ont qu'un mètre et demi de large, en donnant bonne mesure. La rue des Juifs, dont je note le titre en passant, correspond évidemment à un ancien Ghetto. Pour pavé, des pierres passablement irrégulières et raboteuses; pour éclairage, des lampes à pétrole, en attendant l'introduction du gaz. La pierre domine dans les constructions particulières; je n'ai guère remarqué de maisons construites en bois que dans la Hafengasse; à en juger par leurs façades toutes bossuées, ces maisons sont les plus anciennes. Le pignon règne en souverain; les

entablements horizontaux ne forment qu'une minorité. Le badigeon n'exerce pas moins d'empire ; on y a mis à contribution les sept couleurs de l'arc-en-ciel avec leurs nuances infinies : gris de fer, orange, citron, etc. Les tuiles, malheureusement, n'ont pas l'admirable patine rouge de celles de Nuremberg. Devant quelques maisons se développent des bancs de pierre, destinés avant tout à l'agrément des propriétaires, mais qui ne refusent pas l'hospitalité aux touristes fatigués. Autant nos bâtisseurs parisiens aiment à relier les maisons les unes aux autres, autant les bâtisseurs allemands, en général, et ceux de Rothembourg en particulier, se plaisent à les séparer. Une ruelle, qui n'a quelquefois qu'un pied de largeur et où les immondices et les eaux ménagères n'ont que trop de tendance à s'accumuler, remplace le mur mitoyen en honneur chez nous. Le culte du passé ne nous rendra pas intolérants au point de nous faire fermer les yeux sur les manifestations de la vie contemporaine, quoiqu'elles soient en général moins séduisantes. Je constaterai en premier lieu que la population offre en abondance les types familiers aux artistes du XVe siècle : nez légèrement retroussé, lèvres droites, plutôt qu'en arc, menton assez charnu et un peu carré. Partout, même dans les faubourgs, règne je ne sais quel air d'aisance et de propreté. A peine, de loin en loin, un enfant qui marche pieds nus. Et pour couper court à la mendicité à domicile, beaucoup de familles font incruster sur leur porte une plaque avec l'inscription : *Armenverein* (membre du bureau de bienfaisance, ou membre de la société contre la mendicité). De nombreuses fontaines distribuent à provision une eau fort limpide, qui vient de la Tauber, située à 65 mètres au-dessous de la ville. Plusieurs d'entre elles sont de vraies œuvres d'art : celle qui avoisine l'hôtel du Cerf se compose d'une colonne ouvragée et de trois mascarons dans le style de la Renaissance allemande (elle date de 1607) ; ailleurs, c'est un édicule à margelle, flanqué de deux piliers qui supportent un entablement.



L'AUTEL DU SAINT-SANG (ÉGLISE SAINT-JACQUES) À ROTHEMBOURG. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des boutiques et des magasins sans nombre égayent les rues et déroulent devant nous l'assortiment obligé de verreries, de faïences, de pots en grès. On remarque des tasses destinées à être offertes en cadeaux avec l'inscription : *Ich gratulire* (je félicite) ; d'autres ornées de vues de la ville ; puis c'est le défilé des lampistes, des horlogers, des quincailliers, des marchands de nouveautés. Par contre les marchands d'antiquités ne brillent que par leur absence. On m'affirme qu'un menuisier possède quelques meubles anciens : je me transporte chez lui, mais ne trouve que des vieilleries grossières, dont aucune n'est faite pour tenter. Ici encore, tout a été soumis à un drainage impitoyable. Une autre catégorie d'industriels inconnus ici, ou peu s'en faut, ce sont nos cafetiers-limonadiers. Du moins ne court-on pas, comme à Munich, le risque de se fourvoyer le soir dans un café de jour, qui ferme à huit heures, et le jour dans un café de nuit, qui n'ouvre qu'à quatre heures de l'après-midi pour fermer à deux heures du matin ! Les brasseries et les débits de vin *Weinstuben* remplacent ici le café français, aux consommations légères plutôt que solides. Mais ces brasseries et ces débits de vin s'autorisent du patronage des autorités : Munich a la Brasserie royale de la cour ; dans une foule d'autres villes, le *Rathskeller* (la cave du Conseil), jouit d'une grande vogue. Celui de Brême a été immortalisé par les poètes. Ces débits de vin allemands correspondent aux « fiaschetterie » de l'Italie et comptent une clientèle distinguée. En France, quel homme comme il faut éprouverait le besoin de boire du vin entre les repas !

Un trait de mœurs encore, pour en finir avec l'élément contemporain : c'est aujourd'hui la fête nationale (2 septembre), jour de joie pour eux, de deuil pour nous. J'avais espéré qu'en m'éloignant des grands centres j'échapperais à des manifestations si douloureuses. Et de fait, à Rothembourg, elles se réduisent à un minimum.

Pour toute décoration, d'immenses bannières, longues de 4 à 6 mètres, flottant aux fenêtres ; elles sont d'un aspect lugubre : noir, blanc, rouge, couleurs de l'Empire ; de loin en loin seulement, le blanc et le bleu, couleurs de la Bavière. Pour toute réjouissance, une retraite aux flambeaux : en avant, les femmes et les enfants, bras dessus, bras dessous, comme dans la marche de *Faust* ; puis la fanfare, coiffée de chapeaux à haute forme (!), et battant la générale ou jouant la *Wacht am Rhein* : enfin, portant des torches résineuses, les pompiers, la tête couverte du casque à pointe. Il y a peut-être dans cette foule beaucoup de conviction, mais en tout cas peu d'enthousiasme.

Nos voisins ne sont pas démonstratifs.

XI

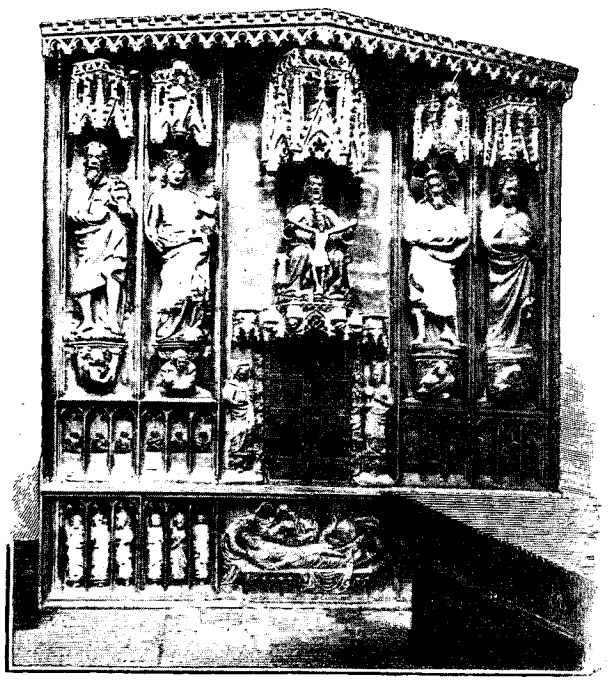
La religion et le patriotisme ont trouvé l'un et l'autre leur expression à Rothembourg.

Voici, au premier rang, l'église Saint-Jacques : elle égale, à elle seule, ou peu s'en faut, les deux églises nurembergeoises de Saint-Laurent et de Saint-Sébald réunies. C'est une vraie cathédrale, munie de contreforts, enrichie de pinacles, lançant dans les airs deux clochers carrés surmontés d'une petite flèche. Les sculptures de l'extérieur ne répondent toutefois pas à cette mise en scène : elles sont d'un travail assez rudimentaire. Comme l'église n'a pas de façade, on entre par une porte latérale, la porte des mariés (*Ehethüre*). L'intérieur, à trois nefs flanquées de chapelles, est fort imposant, malgré le badigeon grisâtre qui recouvre les murs et les colonnes, et l'entretien ne laisse absolument rien à désirer : à des stalles gothiques, simples, mais de beaucoup de caractère, font pendant trois beaux vitraux, traités dans le style légendaire. Mais la gloire de la cathédrale, ce sont ses retables en bois sculpté. Voici d'abord, sur le maître-autel, des volets ornés, en 1466, par Fried. Herlin, d'excellentes peintures dans le style flamand. Sans être belles, les têtes ont beaucoup d'expression; elles se rapprochent parfois des types de Martin Schongauer, le chef de l'École de Colmar. Le coloris est très nourri, et comprend entre autres les superbes tons rouges, chers à l'École de Bruges. D'autres peintures, celles de la prédelle, — des Apôtres à mi-corps, — sont attribuées à Wolgemuth, mais le style me paraît quelque peu indécis.

Les statues en bois du maître-autel ont autant d'ampleur que de souplesse; les draperies sont d'un jet excellent. Quant aux statues, en retour sur le tabernacle, elles sont plus archaïques.

L'autel de la Vierge (*Marienaltar*) s'enorgueillit lui aussi de sculptures en bois, de couleur naturelle : le *Couronnement de la Vierge*. Quoique encore traitées dans le style gothique, les figures ont un mouvement et une ampleur extraordinaires et en même temps une expression qui touche à l'afféterie. Le souffle d'Albert Dürer a déjà passé sur cette page de premier ordre. Est-elle du fameux Till Riemenschneider, comme on l'affirme? Je ne m'attaquerai pas à ce problème, l'on saura tout à l'heure pourquoi.

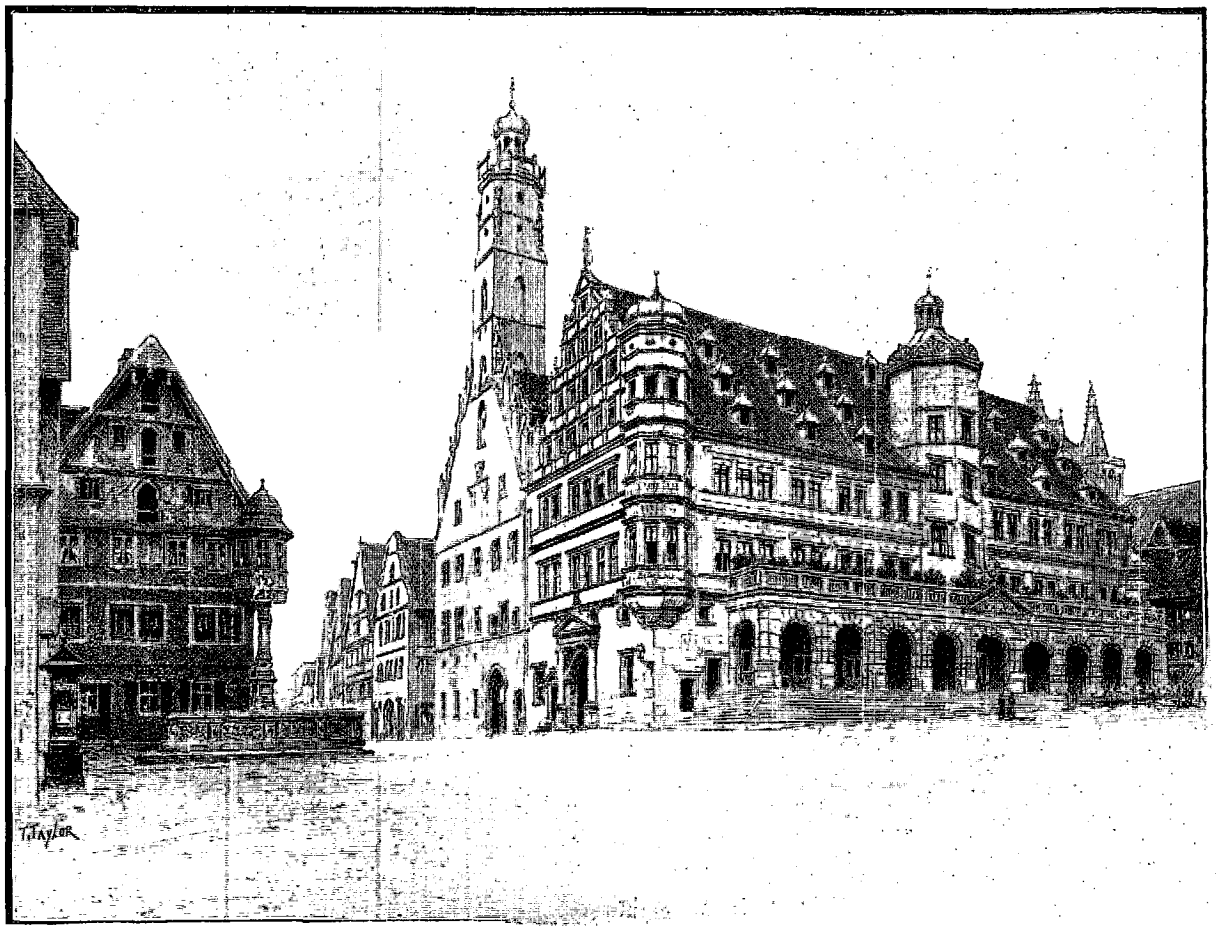
Puis c'est le tour de l'autel du Saint-Sang, daté de 1504. Les sculptures, également en bois monochrome, sont infiniment plus archaïques, et cependant des documents authentiques les donnent au même Riemenschneider. Est-il admissible qu'un maître ait ainsi varié sa manière? L'auteur du *Guide Woerl* affirme que l'autel de la Vierge date de 1495 et l'autel du Saint-Sang de 1501 à 1504. Or, il est impossible, d'une part, que les deux ouvrages soient de la même main; d'autre part que l'autel de la Vierge soit antérieur à l'autel du Saint-Sang. Il lui est, au contraire, postérieur. Le groupe principal, le *Couronnement de la Vierge*, se ressent déjà, je l'ai dit, de l'influence de Dürer. Mais sachons faire abstraction de la personnalité de l'auteur et admirons ces types si pleins de caractère, ces mouvements si fougueux, ces draperies si fouillées.



LE TABERNACLE DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES À ROTHEMBOURG. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Si quelque chose pouvait m'ébranler dans mon admiration pour les chefs-d'œuvre de l'art classique, ce seraient, je le confesse, ces sculptures et ces peintures flamandes ou allemandes, si personnelles et cependant si touchantes. L'émotion tient lieu de beauté, et la sincérité de l'effort engendre l'éloquence. Sans élever une question de hiérarchie, reconnaissons donc qu'il y a place, à côté des styles latins, pour d'autres manifestations, et admirons la poésie sous quelque forme qu'elle se produise.

L'église Saint-Jacques se termine, du côté opposé, par la chapelle du Saint-Sang (*Blutkapelle*), véritable musée en miniature, regorgeant de tableaux et de statues du XVe et du XVIe siècle, dont aucune toutefois n'est hors de pair; partout la dévotion l'emporte sur l'art. Je rapporterai à leur sujet une anecdote qui montre ce que c'est que l'érudition dans une ville allemande, telle que Rothembourg : apercevant sur les tableaux des numéros, je demande au sacristain s'il existe un catalogue. Il me répond que ces numéros ont été tracés par un savant de la localité, qui prenait ses notes devant les tableaux; mais, une fois rentré chez lui, ses souvenirs s'embrouillaient et lui faisaient confondre un tableau avec l'autre. Pour couper court à ses mésaventures, il prit le parti d'apposer un gros numéro sur chaque peinture!



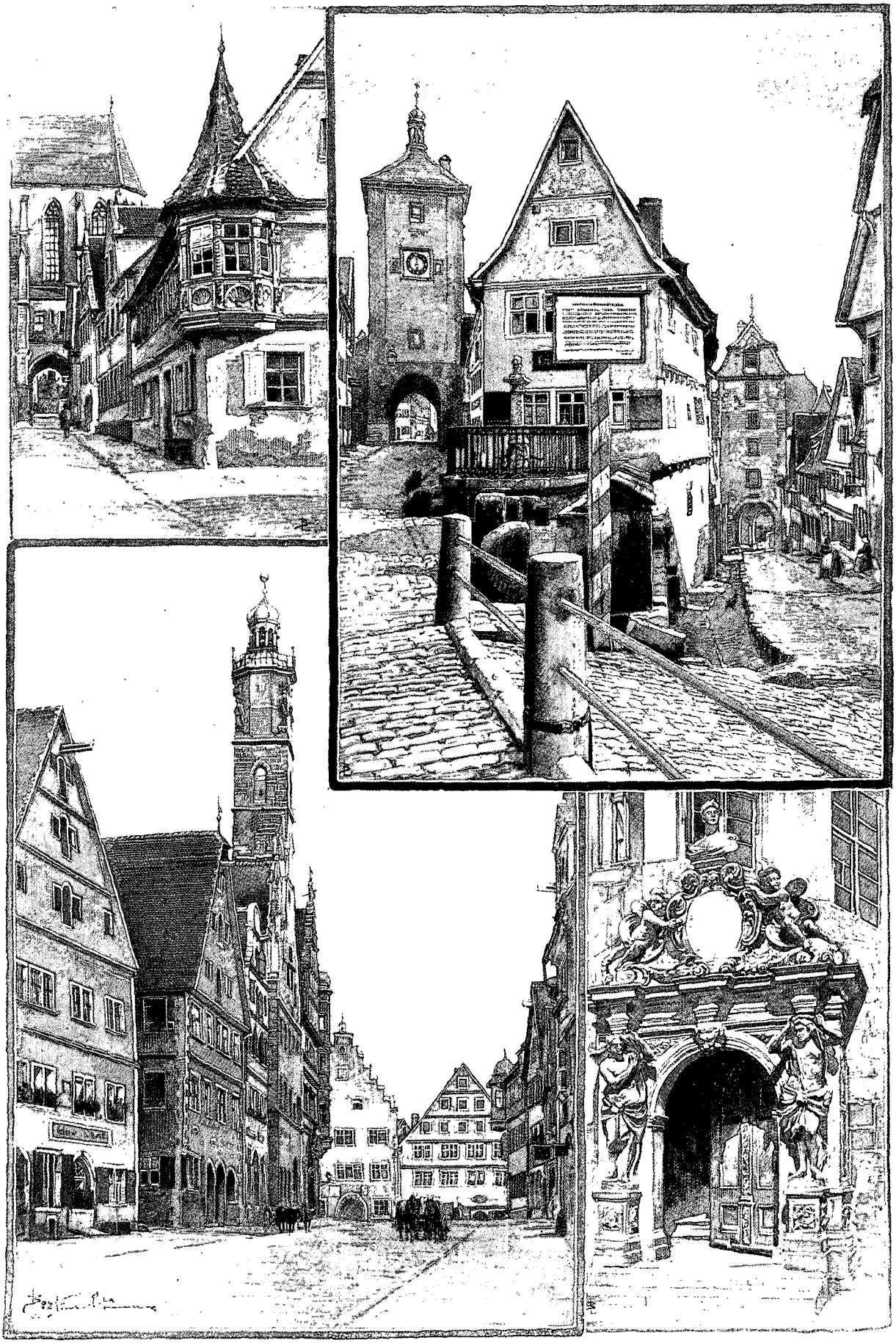
L'HÔTEL DE VILLE DE ROTHEMBOURG. — DESSIN DE TAYLOR.

Au sanctuaire religieux fait pendant le sanctuaire des devoirs et des libertés publiques : le *Rathhaus* (mot à mot, la maison du Conseil ; nous disons en français Hôtel de ville). Cette création, une des plus originales et des plus puissantes de la Renaissance allemande, se dresse sur une place à l'allure véritablement monumentale. A droite et au fond, une demi-douzaine de maisons à pignons ; à gauche, l'Hôtel de ville. Plus loin, à côté de l'hôtel nouveau, l'ancien, remarquable par sa façade triangulaire, que surmonte un beffroi imposant ; enfin une élégante fontaine (restaurée ou refaite), couronnée par la statue de *Saint Georges*.

La façade principale de l'Hôtel de ville est précédée d'un escalier plein de tournure et d'un portique qui n'en a pas moins. Ce portique, en style dorique, avec des colonnes rustiques à assises alternativement en relief et en retraite, a du caractère, quoique ses proportions trop trapues et le galbe de ses colonnes prêtent à la critique. Une superbe balustrade couronne le tout. Admirons sa décoration, aussi complète qu'homogène : sur les clefs de voûte, des écussons ; au-dessus, des gargouilles de bronze, des têtes grotesques, non sans analogie avec des têtes de caïman. Sur le fronton, deux statues : la *Prudence*, tenant le miroir, et la *Justice*, tenant la balance. Puis, sur la porte d'entrée, les inscriptions latines, chères à la sententieuse et doctrinaire Allemagne. Et, comme pendants à ces témoignages de l'activité humaine, des nids d'hirondelles qui se cachent sous la corniche. Les fleurs du balcon qui règnent sur le portique rappellent une obligation imposée à la ville par Tilly lors du mémorable sac de 1631 (voyez p. 218-219).

Le corps même de la façade principale, composé de deux étages, est dominé, au centre, par une cage d'escalier gigantesque, en forme de tour ; sur l'angle se détache une élégante tourelle qu'ornent les armoiries de la ville et l'aigle impériale. Une seconde façade, en retour sur la précédente, se distingue par un portail à colonnes ioniques cannelées et par un pignon dentelé formé de plusieurs étages, correspondant à la toiture.

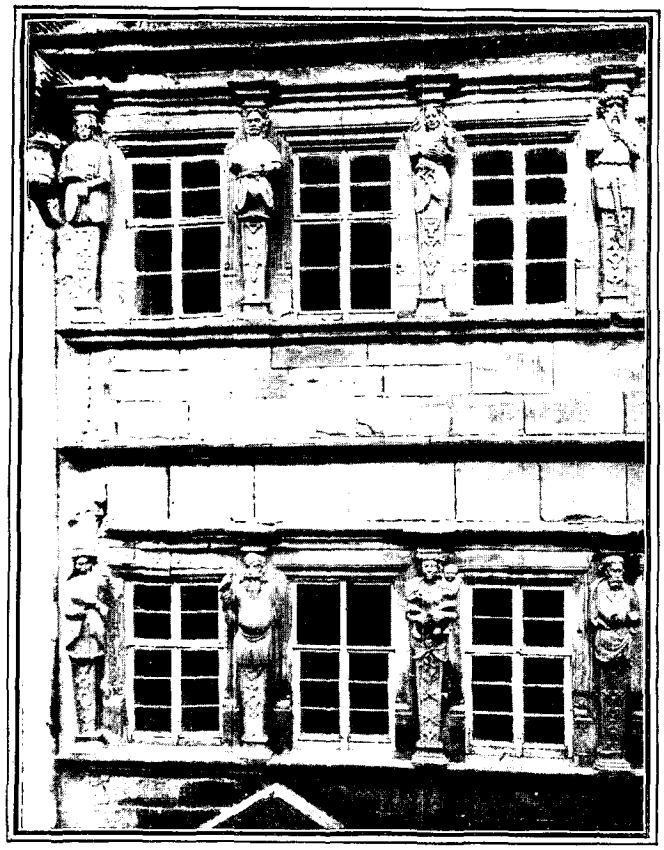
Un escalier à vis, construit en 1572, et flanqué de trois colonnes, aux proportions amples et nobles, conduit au premier étage. Il débouche sur une salle des pas perdus véritablement superbe. Au soffite en bois pend un lustre gigantesque, composé de bois de cerf et enrichi de la sirène chère aux Nurembergeois. Les portes réclament également notre attention ; plusieurs d'entre elles se composent de colonnes cannelées supportant un fronton ; les plus simples même ont du caractère. Puis nous découvrons une tribune en bois sculpté, d'une élégance parfaite ; c'était là, aux jours de fête, que prenaient place les musiciens.



ROTHEMBOURG : LA « KLINGENGASSE ». — LA RUE DES FORGERONS. — LA RUE DES SEIGNEURS ET LE BEFFROI DE L'HÔTEL DE VILLE. UN PORTAIL EN STYLE BAROQUE.

Pour terminer la décoration de cette salle, qui a si grand air, l'on a orné les murs de longues rangées d'armoiries peintes.

La salle des cérémonies a plus d'aspect encore: elle ne mesure pas moins de 40 mètres et peut contenir 750 fauteuils. De nombreux souvenirs historiques ou œuvres d'art ajoutent à l'effet. Voici, d'abord, quelques tableaux retraçant des scènes de la chronique locale; bataille livrée aux Bohémiens près de Mühldorf, etc., ainsi que la vieille bannière municipale, rouge et blanc; puis, sur un coussin, les six clefs de la ville que l'on présentait à l'empereur lorsqu'il faisait son entrée. A ces reliques du passé fait pendant une épave de la guerre de 1870: l'ancre d'un ballon qui, parti de Paris pendant le siège, est allé s'abattre à Rothembourg. Mais la pièce la plus curieuse est la copie du célèbre récipient qui a joué un rôle capital dans le sac de 1631 (l'original appartient à une famille patricienne de Rothembourg); c'est un de ces vases connus sous le nom de « hanaps des électeurs », parce qu'ils sont ornés des figures de ces sept dignitaires de l'Empire. Il ne contient pas moins de treize chopes bavaroises, soit environ trois litres et demi. — Une belle armoire, datée de 1624, renferme toutes ces reliques.



LA MAISON DES CARIATIDES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est dans cette salle qu'a lieu chaque année, à la Pentecôte, la mise en scène du siège de la ville, l'entrevue de Tilly et de la fille du sommelier, l'exploit du bourgmestre vidant d'un trait le hanap gigantesque. Ce mystère, qui ne le cède guère, en importance, à celui d'Oberammergau, a pour acteurs de quatre-vingt-dix à cent habitants de Rothembourg revêtus des costumes du temps; il dure trois heures. On donne deux représentations, l'une réservée aux habitants de la ville, l'autre aux étrangers. Le prix uniforme des billets est de 4 marcs (5 francs).

La décoration du second étage est moins riche que celle du premier, mais fort intéressante encore. La salle des séances, tendue de papier rouge, d'un effet grave et sévère, contient les portraits des anciens bourgmestres; la table en fer à cheval et les fauteuils qui l'entourent ont du caractère. Cet étage aussi a sa salle des pas-perdus, remarquable par les sentences tracées sur les murs, par les vieilles peintures représentant l'élection du roi Louis de Bavière, etc.

Les dépendances enfin de l'Hôtel de ville sont grandioses et curieuses : elles renferment une foule de motifs intéressants ou pittoresques; ici de vastes arceaux, là un joli portail Renaissance orné de têtes de lion.

Quelle énergie et quel goût n'a-t-il pas fallu à cette population, qui était loin de nager dans l'opulence, pour créer un ensemble pareil, pour imprimer aux fondations municipales un tel caractère de richesse et aux édifices privés cet aspect pittoresque et élégant! C'est que les braves Rothembourgeois du moyen âge et de la Renaissance ne pensaient pas seulement à l'heure présente, comme tant de cités du temps jadis ou d'aujourd'hui; ils évoquaient la postérité, aux yeux de laquelle ils avaient l'ambition de faire éclater le témoignage de leur vitalité et de leur culte pour le beau. Celle-ci serait bien ingrate de ne pas accorder sa sympathie et son admiration à des efforts qui, pour longtemps encore, lui procurent de si hautes jouissances. Les créations de l'esprit ne sont-elles pas le plus clair des efforts d'ici-bas? Les luttes des partis ne laissent qu'un souvenir confus et pénible; la gloire militaire passe; mais les aspirations généreuses survivent dans les monuments de l'art.

XII

A l'Hôtel de ville font cortège une série de maisons particulières qui proclament, à son instar, combien les formes de la Renaissance ont été populaires en Allemagne.

Ici, dans le voisinage même du palais municipal, la maison des Cariatides, ou maison de l'architecte (*Beaumesteir Haus*), se signale par ses prétentions au style, par ses ordres, en retraite les uns sur les autres

et reliés entre eux par des dauphins monstres formant volute, non moins que par ses sculptures, bien nettement décoratives, d'un style sobre, presque sévère; je veux parler de deux rangées de cariatides terminées en gaîne, — quatorze en tout, — les personnifications des *Vertus* et des *Vices*. La caractéristique n'y est toutefois pas des plus nettes, et la disparition de plusieurs des mains tenant des attributs ne contribue pas précisément à faciliter la solution du problème. J'ajouterai que le travail est relativement rude.

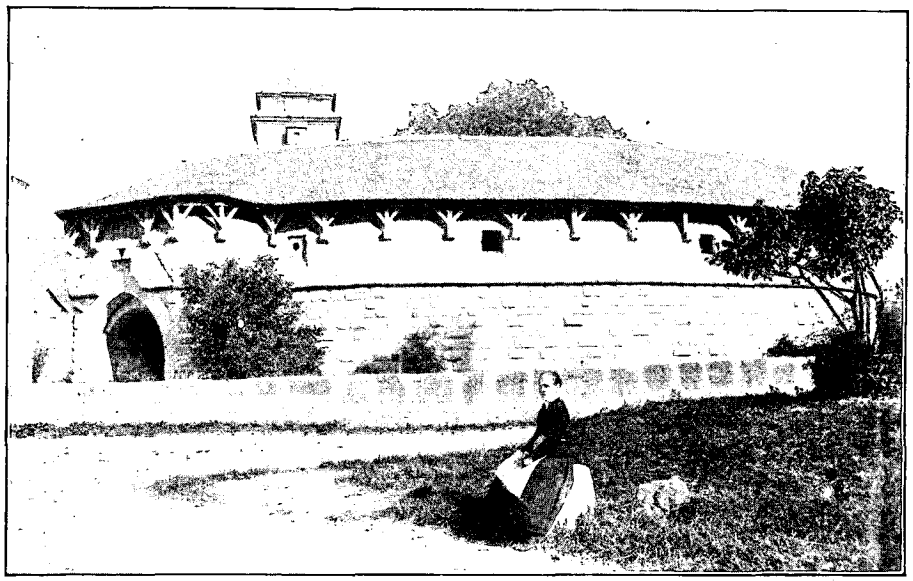
Plus loin, en face de l'église Saint-Jacques, ce sont trois superbes portes qui donnent accès dans le *Gymnasium*, construit de 1591 à 1598. Celle du centre, qui communique avec la cage de l'escalier, est ornée de cariatides et d'une inscription rappelant que l'édifice a été restauré en 1793.

La rue des Seigneurs (*Herrengasse*), qui prend naissance sur la place de l'Hôtel de Ville et qui descend par une pente assez sensible vers la Burg, est particulièrement riche en demeures historiques et en chefs-d'œuvre de l'art de bâtir. Sur une pharmacie, une inscription rappelle qu'en 1513 l'empereur Maximilien y reçut deux fois l'hospitalité. Une autre inscription remémore le séjour fait, en 1474, par l'empereur Frédéric III. Puis c'est une superbe maison bâtie en 1759, avec un portail massif orné d'armoiries, ou encore des portes en ogive portant des écussons des anciens bâtisseurs. Vers le centre de la rue se dresse une fontaine, surmontée d'un personnage couronné, dont le corps se termine en deux queues de poisson, à la façon des sirènes. Il est barbu, par conséquent on ne saurait le confondre avec la Vierge de même forme, qui figure dans les armoiries de Nuremberg. La colonne qui sert de support est savamment décorée dans le goût de la Renaissance allemande.

Cette rue, fort large, a véritablement grande tournure : les tilleuls (c'est l'arbre favori des Rothembourgeois), que l'on a commencé à y planter, lui donneront plus de caractère encore, si Dieu leur prête vie.

Dans des explorations telles que celles-ci, les photographes sont nos collaborateurs inconscients : non seulement, en fixant l'image des monuments, ils nous permettent de les étudier à loisir, une fois rentrés chez nous, et de compléter des observations trop fugitives ; ils sont aussi, par profession et souvent par instinct, chasseurs d'inédit. Que d'œuvres d'art ignorées des Guides n'ai-je pas trouvées grâce à eux!

A Rothembourg, comme partout, une de mes premières visites a donc été pour un de ces utiles et modestes auxiliaires. Il habite — dans la rue des « Seigneurs » — une maison fort belle, qui a hébergé jadis le roi Ferdinand et l'empereur Charles-Quint. Dans le jardin, — un jardin à la végétation touffue, — bordé de murs de soutènement énormes et de galeries à jour, un jeune peintre brosse une esquisse très vigoureuse. La vue de la vigne vierge qui commence à rougir, celle des arbustes, des fleurs, font du bien au milieu de tant de témoignages de l'activité ou de l'agitation humaine. Mais pénétrons à l'intérieur : comme dans la plupart des constructions anciennes de cette région, l'escalier — un escalier à vis — est pratiqué dans une tourelle à part, de forme polygonale. Il nous conduit à un appartement fort convenablement meublé, enrichi de plafonds historiés, en stuc, du XVIIe siècle (1670). Le propriétaire est un homme à la physionomie avenante, un vrai artiste, qui s'est dévoué à l'illustration de sa ville natale.



LE « SPITALTHOR ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XIII

En sortant par la porte de la « Burg », qui est encore munie de formidables battants de bois, on débouche sur une esplanade des plus coquettes, aménagée sur l'emplacement de l'ancienne citadelle détruite naguère (il n'en subsiste qu'une tour carrée, percée de deux fenêtres qui, pour comble, semblent refaites de notre temps).

Partout des pelouses ombragées par des arbustes et des arbres; dans le nombre, des tilleuls gigantesques qui peuvent bien compter deux siècles et demi. Des bancs, des kiosques rustiques témoignent de la sollicitude de la municipalité. Une charmante treille, couverte de vigne vierge, offre un abri aux mères et aux enfants pendant les onédes. A la promenade proprement dite fait suite un véritable parc, aux bouleaux, aux platanes, aux sycomores, aux noisetiers d'une superbe venue. En dehors du mur qui entoure la promenade, s'élèvent des pavillons légers et riants bâtis au milieu des fleurs et des vignobles.

Autant l'entrée en ville avait été décevante, autant le panorama qui s'étend brusquement devant nous a de grandeur. A quelque 60 mètres au-dessous du spectateur s'étend la petite rivière de la Tauber, que côtoie une route bordée de saules. Sur cette vallée, excessivement étroite, se détachent des îlots de maisons, entre autres le petit château des Tobler *(Toblerschlosschen)*, coquet au possible, puis l'église de Detwang et un pont à moitié perdu au milieu des arbres. Plus loin, se relevant en bonds rapides, se dresse un monticule faisant face à celui sur lequel est bâti Rothembourg. Les flancs de ce monticule sont couverts de champs, de vignes, de vergers, soutenus de distance en distance par des petits murs. Au sommet, ondule une route dont l'extrémité semble donner directement sur les nuages et se perd dans la ligne de l'horizon.

Si nous contournons maintenant le promontoire occupé par la promenade et le parc, nous découvrons successivement un coin de Rothembourg, avec trois tours et la petite église de Saint-Wolfgang, puis le côté opposé de la ville, celui du « Spitalberg ». De ce côté, les remparts qui dominent de toutes parts la vallée présentent un développement véritablement imposant; des tours carrées ou circulaires les flanquent de distance en distance. L'appareil est cependant assez irrégulier : il se compose de pierres grisâtres, nullement comparables aux magnifiques blocs employés à Nuremberg. Malgré l'avantage de la situation, l'effet y est moins saisissant que sur les bords de la Pegnitz; c'est que la préoccupation d'art y est moins prononcée, le style moins fier. Par contre, la sollicitude des Rothembourgeois pour ces antiques témoins de leur puissance fait honte à l'utilitarisme de leurs voisins de Nuremberg!



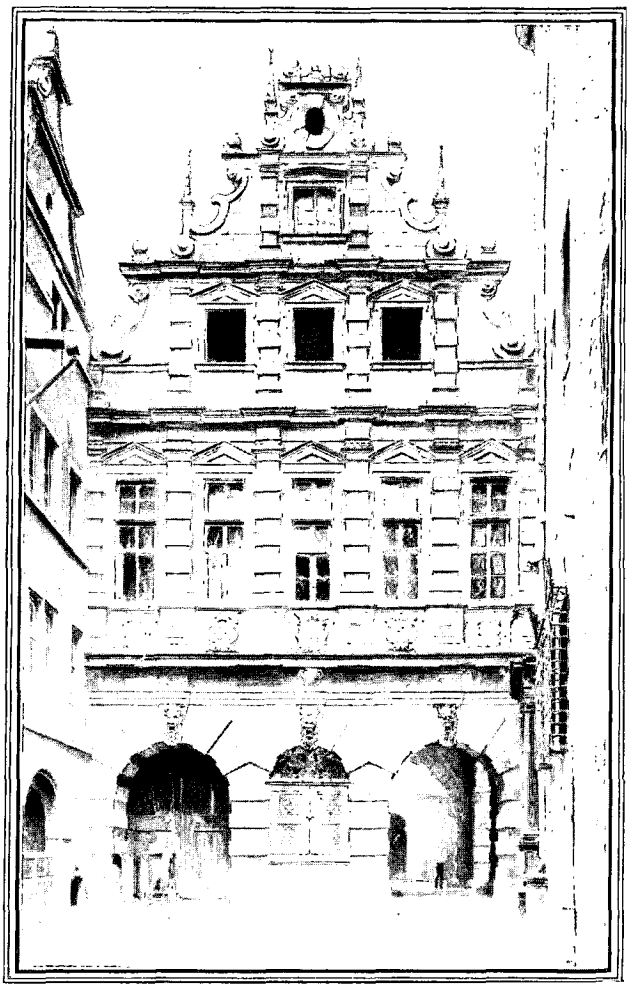
LE « KLINGENTHOR » DE ROTHEMBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tour extérieur des remparts (étant donnés les accidents de terrain, il a été impossible de pratiquer partout des fossés) s'est métamorphosé en une promenade garnie de massifs de verdure, de vignobles ou de vergers. A l'intérieur de l'enceinte, des habitations d'ouvriers ou de paysans, des jardins, suivent la ligne des fortifications. Que de jolis motifs à glaner sur ces demeures si humbles! Ici ce sont des sculptures du XVIe siècle, encastrées dans les murs et encadrées par la vigne vierge; ailleurs se développe une inscription moderne, qui rappelle l'évasion du docteur Carlstadt, en 1525.

La municipalité veille avec un soin jaloux sur toutes ces reliques, sur tous ces souvenirs. Proclamons-le bien haut : c'est miracle que, dans une ville relativement si petite et si cruellement déchue, les édiles fassent preuve d'autant de munificence en même temps que d'autant de piété.

Du côté de la gare, près du « Roderthor », s'étendent des fossés, d'une profondeur respectable, envahis par une végétation luxuriante et par des arbres qui dépassent les parapets d'un grand nombre de pieds. De-ci, de-là, les fossés sont comblés et convertis en vergers. Le « Klingenthor », flanqué sur chacune de ses quatre faces d'une tourelle de guet, conduit à la petite chapelle de Saint-Wolfgang, située en dehors de cette porte, mais comprise encore dans l'enceinte. Toute modeste qu'elle soit (elle ne compte qu'une seule nef, que recouvre un vulgaire

badigeon blanc), elle renferme quelques œuvres de prix. Voici d'abord, sur la porte, la statue assise — en costume épiscopal — du saint auquel le sanctuaire est dédié. Le travail, daté de 1489, est d'un faire assez souple. Plus loin, sur le maître-autel, on découvre un important polyptique, orné de trois statues peintes et dorées, d'un faire excellent. Les peintures des volets sont d'un coloris vigoureux; elles appartiennent déjà au XVIe siècle et me paraissent d'un style plus avancé que les ouvrages de Barthélemy Zeitblom, à qui on les attribue; on ne peut leur reprocher que des proportions trop trapues; d'autre part, elles font la place bien large au paysage. Les peintures des revers, attribuées à Schaffner, offrent des scènes de sainteté traitées dans une donnée un peu familière; la Renaissance s'y fait jour par quelques ornements. Puis, sur un autre autel, d'importantes sculptures en bois — voilà bien le triomphe de l'Ecole allemande! — notamment un *Saint Martin à cheval* — charment par leur facture libre et spirituelle. On éprouve une sorte de volupté à découvrir dans un sanctuaire si simple de vraies œuvres d'art.



L'HÔTEL DE VILLE DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En quittant la petite chapelle de Saint-Wolfgang et en sortant par le « Klingenthor », nous rencontrons de nouveau quelques fossés; c'est donc là encore un des points vulnérables. On comprend que l'ennemi n'ait pas été assez naïf pour attaquer la ville du côté où elle était inexpugnable.

Rothembourg se termine, je l'ai dit, par un faubourg, le *Kappele*, peuplé de charrons, d'artisans divers et de cultivateurs: point de magasins ici; même pas de boutiques; l'agriculture lutte avec la petite industrie. Des charrettes attelées de vaches rapportent le regain qui vient d'être fauché dans les prairies du voisinage : le quartier y perd son aspect de ville pour ressembler à un village. Des monuments imposants, l'hospice et les immenses granges et greniers municipaux, soutiennent d'ailleurs le groupe des édifices plus humbles, en bois et torchis, et leur donnent du ton. Admirons la grande tournure de l'hospice, vaste maison Renaissance à six étages, précédée d'un portail orné de sirènes. Ici, comme partout, de belles inscriptions latines nous apprennent ce que la vie publique avait de fermeté et de netteté au XVIe et au XVIIe siècle, jusqu'après la guerre de Trente ans, à quel point les municipalités ou les particuliers avaient conscience de leur mission, et quel secours ils tiraient des leçons de l'antiquité pour formuler leurs aspirations ou leurs conquêtes. Je citerai à titre d'exemple l'inscription qui se rapporte à la léproserie du Kappele.

Quatre portes successives, dont chacune forme un ouvrage de défense distinct, et qui sont dominées par une tour, donnent accès dans la campagne. Ce côté était le plus vulnérable de l'enceinte, qui est dominée, ou peu s'en faut, par le plateau avoisinant. Aussi y a-t-on multiplié les défenses : fossés, bastions, demi-lunes, autant d'assaut à livrer.

Dans une des cours comprises entre ces portes, se dresse un tilleul gigantesque, tel que je n'en ai jamais vu, offrant toute l'envergure d'un chêne. Ailleurs, sur la petite maison du garde je relu l'inscription : 1537; sur la porte extérieure la date de 1586.

Parfois, la nature est venue au secours des ingénieurs; en maint endroit des assises de roches naturelles ont facilité leur tâche. Ailleurs, créneaux et parapets disparaissent sous un épais tapis de lierre. Plusieurs tours d'une grande élévation — des tours de guet, ce semble — dominent les pâtés de maisons, dont les façades donnant sur le Nord-Est se dorent en ce moment sous les rayons d'un radieux soleil de septembre. Le soir approche; du fond de la vallée montent, chanté par un chœur de jeunes filles, les beaux Lieder de Geibel : *Der Mai ist gekommen* (le Mai est venu), et de Schubert : *Der Lindenbaum* (le Tilleul). Je prends congé de Rothembourg sur cette impression douce et réconfortante.

XIV

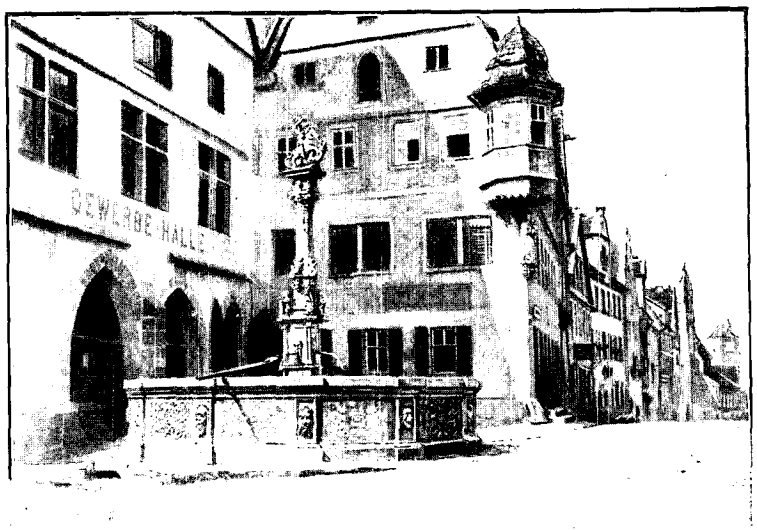
Würtzbourg.

De Rothembourg nous retournons à Steinach, d'où nous gagnerons en deux petites heures la ville de Würtzbourg. La ligne est jalonnée par des clochers, qui reproduisent invariablement le type de calebasses écrasées, à six ou huit faces, avec une petite flèche au bout. Cette forme disgracieuse aurait-elle été d'aventure adoptée pour donner plus de sonorité aux cloches ? Sinon, comment s'expliquer une telle aberration du goût ! Une des stations mérite plus qu'un coup d'œil : c'est la petite ville de Marktbreit, fort pittoresque, avec ses tours couvertes en tuiles rouges ou en ardoises, sa belle façade d'église, à pignon dentelé, surmonté de deux obélisques et de tout un assortiment de clochers. Seuls les vignobles qui garnissent les collines avoisinantes choquent l'œil par leur nudité : c'est le triomphe de l'utilitarisme agricole. J'ajouterai, pour n'avoir pas besoin d'y revenir, que l'Allemagne, contrairement à l'opinion répandue chez nous, possède une quantité respectable de vignobles ; des surfaces immenses en sont couvertes, sur les bords du Mein, comme sur ceux du Rhin ou de la Moselle, dans la Prusse rhénane, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, le Palatinat ou la Bavière.

A Würtzbourg notamment, la viticulture a de tout temps été en honneur : aujourd'hui encore les hospices et l'Université en tirent le plus clair de leurs revenus. L'Université, m'affirme-t-on, possède en vignobles un patrimoine représentant une quinzaine de millions. Le vin de Würtzbourg est célèbre, au loin, sous le nom de « Steinwein » (vin de pierre). On le sert dans des bouteilles ayant la forme de gourdes aplaties (« Bocksbeutel »). Par acquit de conscience, je déguste un cru de 1883, provenant de l'enclos de l'hospice du Saint-Esprit : il ne me paraît se distinguer des vins de table ordinaires que par la forme des récipients et par son prix relativement élevé (4 marks la bouteille). C'est un vin sec, un peu acide, d'un goût de pierre à feu très prononcé, mais qui plaît, parce qu'il est naturel et sain.

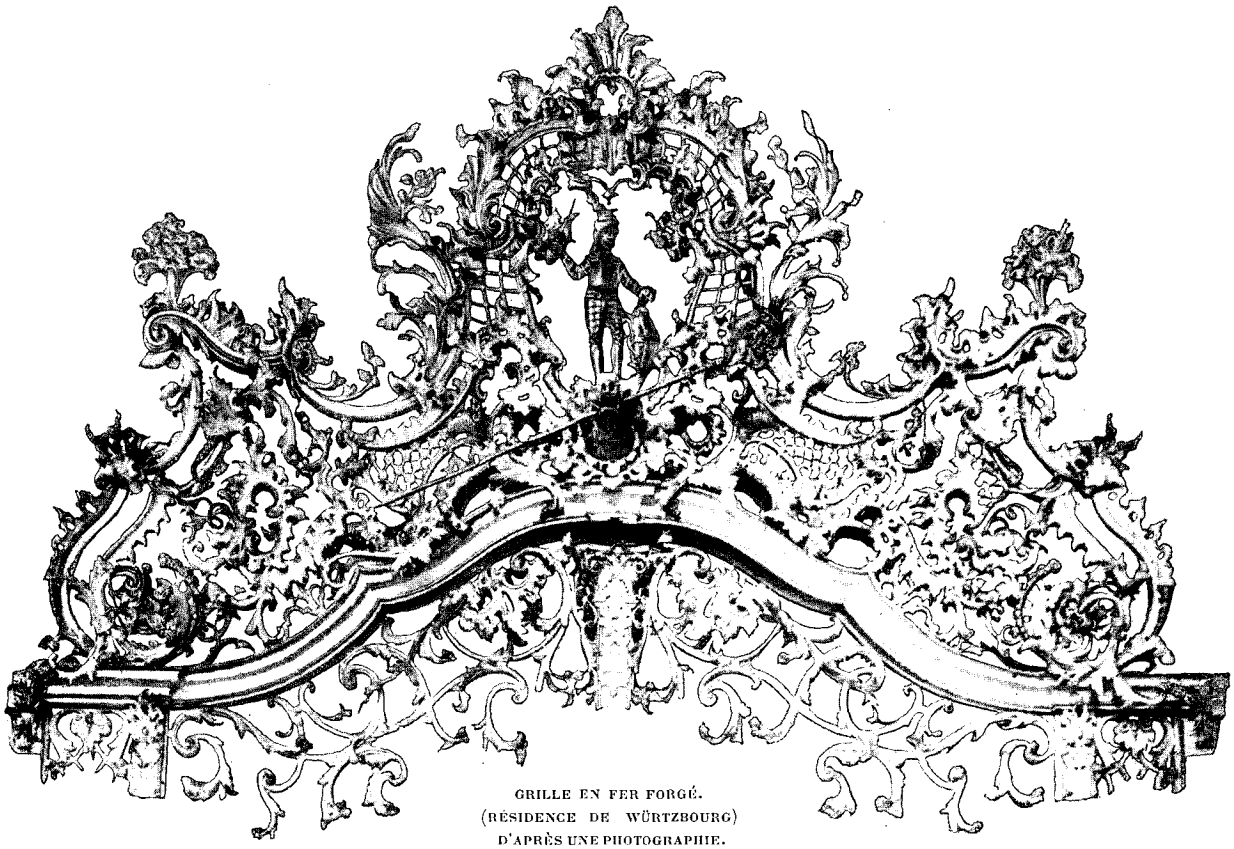
Mais poursuivons notre exploration. Le bourg d'Ochsenfurt n'est pas moins pittoresque que la ville de Marktbreit : des clochers, des tours, un beau pont de pierre, des remparts, lui donnent de l'accent et de la tenue. Tous ces coteaux et toutes ces vieilles villes rappellent les bords du Rhin. Aussi bien sommes-nous dans la région où le Mein se réunit au fleuve allemand par excellence.

(A suivre.) Eugène MÜNTZ.



LA FONTAINE DE SAINT-GEORGES À ROTHEMBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GRILLE EN FER FORGÉ.
(RÉSIDENCE DE WÜRTZBOURG)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN ALLEMAGNE : WÜRTZBOURG ET BAMBERG[1],

VOYAGES AUX VILLES HISTORIQUES DE LA FRANCONIE,

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.



ENFANTS JOUANT
ARDIN DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En approchant de Würtzbourg, on découvre le Marienberg, que couronne une forteresse, et qui domine au loin la plaine; puis le train fait le tour, ou peu s'en faut, de la ville. Les faubourgs de frais bâtis, avec leurs fabriques, leurs hôtels, leurs cafés gigantesques, leurs habitations particulières luxueuses, ont toutes les apparences d'un essor extraordinaire. Les nouveaux quartiers tiennent les promesses faites par les faubourgs : la *Kaiserstrasse* (rue de l'Empereur) est une succession de véritables palais. Seul, le centre — je veux dire la ville vieille — a conservé sa physionomie d'autrefois, qui n'est pas des plus brillantes. A peine si l'on y trouve quelques vestiges du moyen âge ou de la Renaissance. Nous avons évidemment affaire à une race moins bien douée : les formes sont lourdes et mal digérées; les éléments pittoresques se réduisent à leur plus simple expression; les rues, longues et parfois fort sombres, se ressentent déjà du voisinage de l'Italie, mais en ce que celle-ci a de moins séduisant. La génération nouvelle s'est efforcée de parer à ce défaut : les quartiers qui s'élèvent près de la gare et qui portent, comme les boulevards de Vienne, le nom de *Ring* (anneau, enceinte), se distinguent par leurs masses imposantes, sinon par le luxe de leur ornementation. Des hôtels grandioses, des restaurants où l'on fait une chère exquise, des magasins luxueux, d'innombrables bazars dans lesquels la camelote règne en souveraine, puis une circulation énorme de véhicules de toute nature, y compris des vélocipèdes sans nombre, donnent une grande animation à la ville, qui compte aujourd'hui plus de 60.000 habitants. Et cependant Würtzbourg, tout tend à le démontrer, ne s'est pas développée d'une façon organique, semblable en cela à la plupart de ses rivales allemandes : le fond de la vie est resté rude, terne, mesquin, alors que sur ces façades somptueuses s'affirme un luxe parfois si insolent Mais laissons là ces considérations,

1 *Suite. Voyez t.* III, *p.* 313, 325 *et* 337, *t.* IV, *p.* 217.

qui pourraient froisser nos voisins (loin de moi une telle pensée; je ne voyage pas pour le plaisir de dénigrer), et portons nos pas du côté du Mein : ici Würtzbourg a tout à fait une grande tournure.

La cathédrale, terminée en 1188, passe pour l'édifice roman le plus vaste de l'Allemagne. Malheureusement, l'intérieur a été remanié au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle et n'offre plus aujourd'hui qu'une décoration prétentieuse et extravagante.

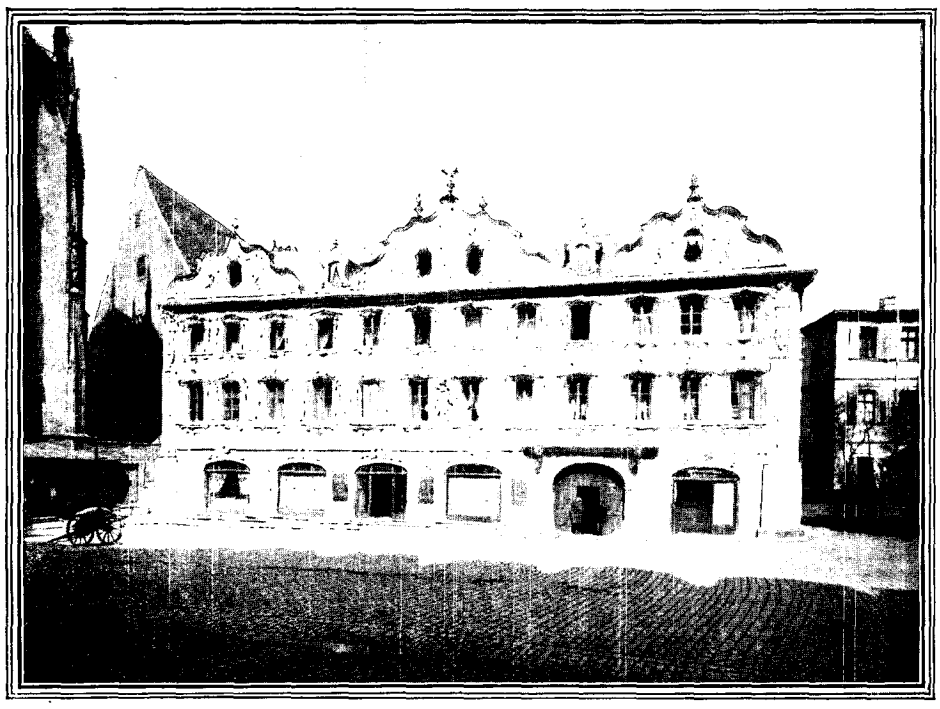
De nombreuses sculptures du moyen âge et de la Renaissance nous dédommagent de ces mutilations. Ici, c'est une *Mort de la Vierge*, en ronde bosse, du XVe siècle, simple et pathétique; là une série de monuments funéraires. Parmi ces derniers, les tombeaux des évêques Rodolphe de Scherenberg († 1495) et Laurent de Bibra († 1519) rendent témoignage de l'habileté du plus fameux d'entre les sculpteurs würtzbourgeois, Till Riemenschneider (mort en 1531, à l'âge de 70 ans). Cet artiste, avec qui nous avons déjà fait connaissance, à propos de la cathédrale de Rothembourg, s'y distingue par sa facture ample et souple; il se montre familiarisé avec toutes les conquêtes de la Renaissance, ainsi que l'on peut en juger par les Génies nus du monument de Bibra.

Comme je n'ai pas la prétention de dresser ici la statistique monumentale de Würtzbourg, je passerai sous silence les autres églises, soit gothiques, soit du style baroque ou du style rococo : il faut savoir se borner, surtout en explorant ces villes allemandes, qui ont conservé tant de souvenirs du passé. Je glisserai donc sans regret aucun, sur toutes les créations dont on trouve l'équivalent ailleurs, sauf à m'étendre, autant que besoin en sera, sur des œuvres ayant leur originalité et leur accent à part.

Arrêtons-nous d'abord devant la tour du comte Eckard, aujourd'hui affectée au service de la police, et devant le palais épiscopal : celui-ci bâti en style de la Renaissance (1594), avec une tourelle à encorbellement sur un des angles, et un pignon à volutes émergeant du toit, est un édifice ample, aux formes un peu faciles et bourgeoises.

De l'Université, je ne dirai rien, si ce n'est qu'elle a un riche patrimoine, principalement composé de vignobles, et qu'elle doit surtout sa célébrité à ses médecins et à ses juristes, qui tirent de gros revenus de leurs consultations ou opérations. Qui eût cru que tout à coup la découverte des rayons X, due à un de ses professeurs, le docteur Rœntgen, lui vaudrait une notoriété si éclatante!

Si Bamberg incarne les souvenirs du moyen âge, si Nuremberg marque le passage de la période gothique à la Renaissance, et Rothembourg le triomphe des idées nouvelles, Würtzbourg doit le meilleur de sa notoriété à une création du XVIIIe siècle : la Résidence des princes-évêques. C'est que, comme à Bamberg, d'ailleurs, nous avons affaire à un centre catholique, dirigé et inspiré par un prélat tout-puissant. Ici comme là, une volonté énergique a groupé en un faisceau unique les efforts qui, dans des républiques telles que Nuremberg et Rothembourg, n'avaient que trop de tendances à se disperser.



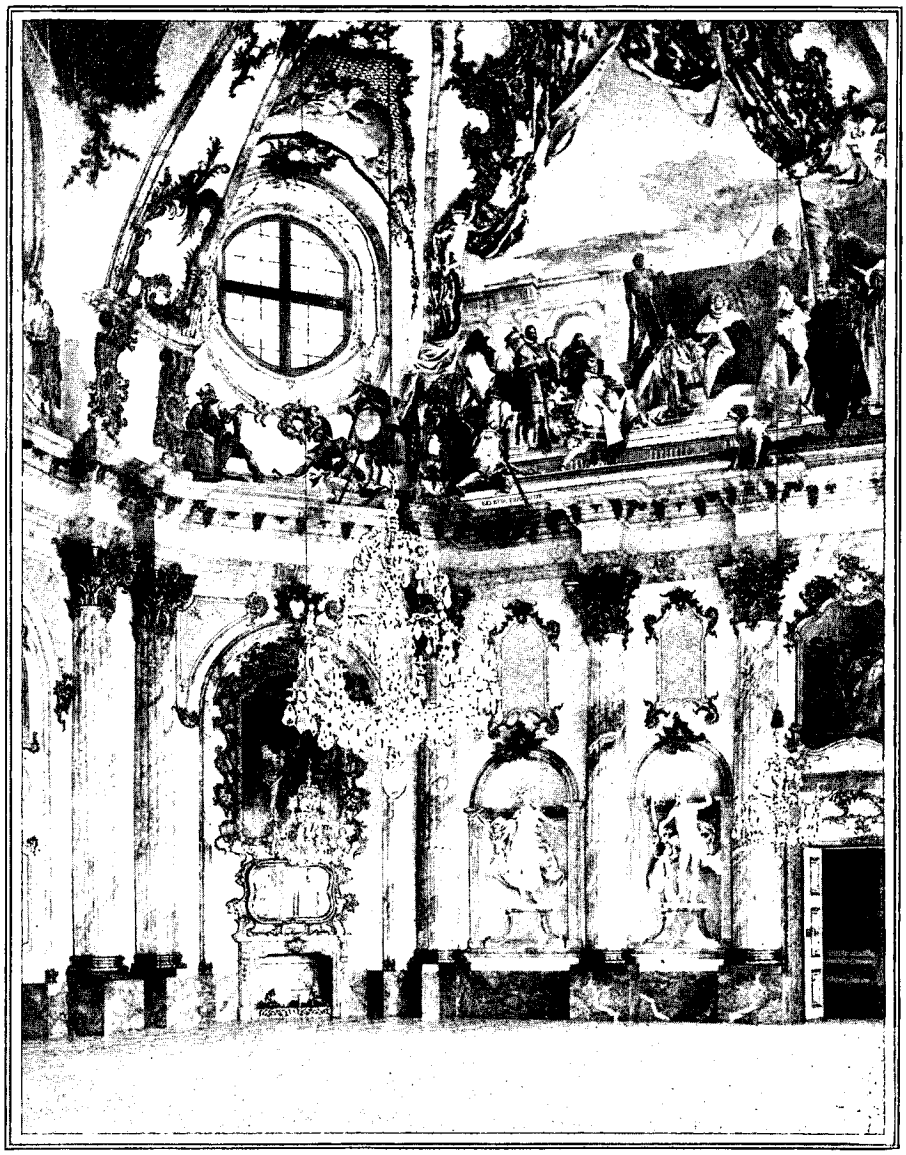
UNE MAISON DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce fut de 1720 à 1744 que les princes-évêques Jean-Philippe-François de Schonborn et son successeur Frédéric-Charles de Schonborn firent élever, par l'architecte Balthazar Neumann[1], cette demeure somptueuse, inspirée du modèle créé à Versailles par le Grand Roi. Le *Guide* de la librairie Woerl, qui a son siège à Würtzbourg, nous apprend que la Résidence renferme une église, cinq

1. Notons toutefois qu'un architecte français célèbre, Germain Boffrand (1667-1754), travailla sous les princes-évêques de Würtzbourg, de même que pour l'électeur de Bavière.

grandes salles, trois cent douze chambres, vingt-cinq cuisines, et qu'elle est percée de neuf cent quarante-sept fenêtres!

La Résidence est à coup sûr un des monuments les plus importants qu'ait produits le style Régence. Elle fait le plus grand honneur aux deux princes-évêques qui en ont poursuivi la construction avec un esprit de suite si remarquable, non moins qu'à l'architecte qui en a conçu le plan. L'ensemble, ferme et solide, plutôt bourgeois que classique, mais savoureux par cela même, a quelque chose de calme et de posé : on pense à la Renaissance bien plus qu'à la Régence; ou plutôt l'esprit de la Renaissance perce sous des ornements du XVIIIe siècle. Peu de colonnes et même peu de pilastres ; les fenêtres ont, soit un encadrement qui rappelle celui des maisons romaines, soit un fronton assez compliqué. Les proportions sont très nobles ; on y voudrait peut-être un peu plus de saillies, des formes plus dégagées ; mais tel quel l'ensemble plaît par sa fermeté, sa sobriété, par ses lignes simples et harmonieuses. Nulle trace des excès dont se sont rendus coupables les architectes qui travaillaient vers la même époque à Dresde. Les belles pierres de taille, de couleur jaune, les sculptures décoratives — trophées, casques, etc., — les superbes ornements en fer forgé, aussi touffus qu'élégants, rehaussent encore l'effet.



UNE FRESQUE DE TIÉPOLO DANS UNE DES SALLES DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG (PAGE 232). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

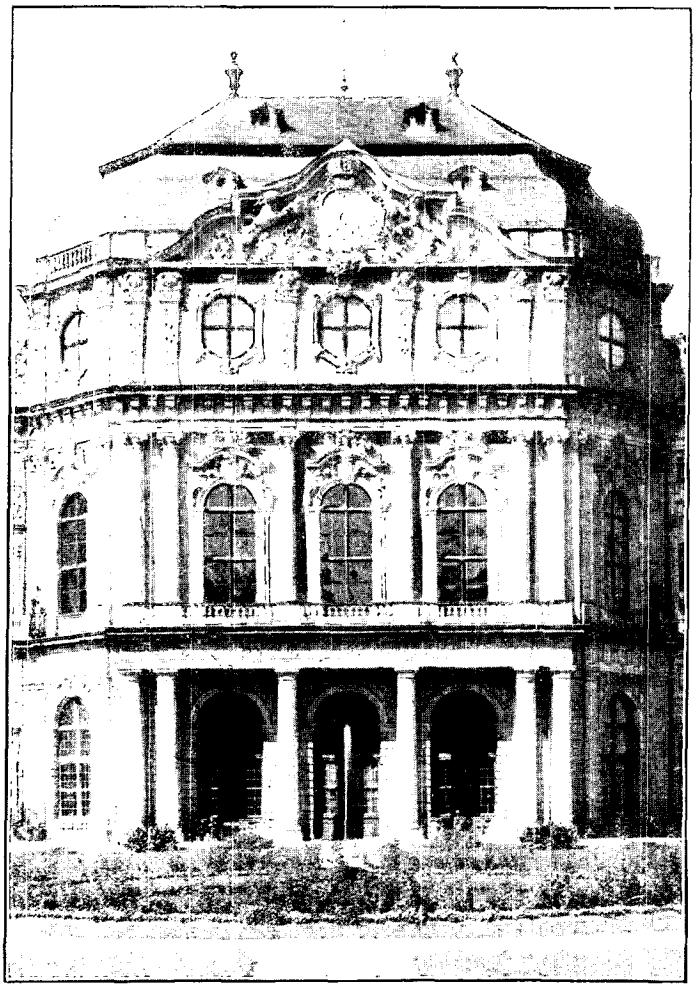
Il est rare, chez nos voisins, que cette recherche du luxe pénètre au delà de l'épiderme : ils savent bien concentrer leurs efforts sur quelque partie en vue: façade, appartements de réception ; mais ils ne se doutent même pas de la nécessité de mettre les accessoires en harmonie avec ce que j'appellerai les morceaux d'apparat. Les cours qui précèdent le palais sont misérablement pavées ; un mauvais dallage et un badigeon des plus vulgaires, écaillé en cent endroits, font tous les frais des galeries et des corridors qui conduisent à l'intérieur. Du moment où ils prenaient l'Italie pour modèle, les bâtisseurs — je parle de ceux des deux derniers siècles — auraient bien dû lui emprunter ses pavements en marbre de couleur, les riches revêtements des parois à l'aide de fresques, de mosaïques ou de marqueteries. Les lacunes que je viens de signaler — et bien d'autres — frappent aussi bien au palais de Würtzbourg qu'à celui d'Anspach ou dans les villas et temples du parc de Schwetzingen : elles nous révèlent combien cette somptuosité était factice, et dans quelle mesure elle procédait du caprice d'un prince, bien loin de servir d'expression aux aspirations d'une population entière. Une race vraiment amoureuse de la forme n'aurait pas manqué de donner aux moindres détails un cachet de fini et de richesse.

Pour compléter la physionomie de ces demeures, il faut évoquer l'image de leurs possesseurs, ces princes

ou ces prélats aussi fastueux que pédants, attachés à l'étiquette plus encore que le grand Roi, et ayant conservé, au milieu des raffinements empruntés à une civilisation étrangère, un grand fonds de lourdeur et de rudesse.

Les cortiles, simples et amples, accusent l'étude des modèles italiens ; ils sont malheureusement mal entretenus, et l'herbe y pousse « sans crainte du sarcloir ».

En pénétrant dans le corps de logis principal, comme sous le coup de baguette d'une fée, nous nous trouvons transportés dans un monde enchanté. Un escalier grandiose, unique, plein de fantaisie et de majesté, développe sous nos pas ses rampes amples et aisées, tandis que, si nous levons les regards, nous apercevons comme en un éblouissement un gigantesque plafond décoré — et c'est tout dire — par J.-B. Tiépolo (1696-1770). L'œuvre est saisissante, pleine d'imprévu (pour ne pas dire d'incohérence) et de grandeur : dans le bas, des personnages qui émergent à peine, puis un espace vide immense, au sommet le ciel. Le thème illustré par l'habile fresquiste vénitien est l'*Olympe avec les quatre Parties du Monde*.



UN PAVILLON DE LA RÉSIDENCE, À WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous avons évidemment affaire à un maître décorateur, nourri dans l'étude de ces grands magiciens qui ont nom le Tintoret et Paul Véronèse, à un artiste spirituel et brillant. Mais nous préserve le ciel de tout fétichisme à son égard ! Tiépolo se plaît à répartir inégalement ses masses, sans souci du rythme ou de la pondération, et cette inégalité est pour beaucoup dans l'effet de ses peintures, qui sont comme un défi aux règles classiques. Je ne parle pas de ses figures déhanchées, de ses physionomies frivoles. C'est, somme toute, un art mauvais sujet, un art fin de siècle en dépit de toutes les caresses et de toutes les séductions du pinceau.

La salle des Empereurs, qui contient le second cycle de fresques exécuté par Tiépolo (1752), nous montre, sur le plafond, les *Chevaux traînant le char d'Apollon ;* dans les pendentifs, le *Mariage de Frédéric Barberousse avec Béatrix*, etc. Ce sont des compositions spirituelles, légères, brillantes, d'un joli coloris, blond comme le miel. L'anecdote remplace l'histoire, et la couleur historique ne brille que par son absence : Frédéric Barberousse porte la collerette, et son épouse la fraise ! Mais quel peintre du XVIIIe siècle se serait piqué de plus de fidélité ?

Ailleurs, par des portes entre-bâillées, on découvre des bouts de fresques qui ont de l'allure et du ton. C'est évidemment l'œuvre de quelque maître allemand du siècle dernier, plus familiarisé encore avec la manière de nos décorateurs français qu'avec celle de Tiépolo.

La décoration de la Résidence nous initie aux raffinements, mais aussi à la lourdeur du luxe allemand pendant le XVIIIe siècle. Il est impossible de dénier la grandeur à ces enfilades de salles, plus richement ornées les unes que les autres ; la salle des glaces, quoique de dimensions moindres, rappelle son prototype de Versailles ; la salle verte semble tapissée de malachite. Puis, nous avons tout le côté du palais meublé sous le premier Empire, époque à laquelle il hébergea l'ex-grand-duc de Toscane Ferdinand, nommé en 1805 grand-duc de Würtzbourg. Les murs sont tendus de superbes tapisseries des Gobelins : une suite de l'*Histoire d'Alexandre* d'après Le Brun, donnée, m'affirme-t-on, par Louis XIV à un des princes-évêques ; puis une suite du *Carnaval de Venise*, tissée au XVIIIe siècle, à Würtzbourg même, par le tapissier A. Pirot.

Un jardin aussi vaste que varié se développe à côté du palais : il est moins régulier, mais aussi moins nu que ceux de Versailles. Sur les rampes des escaliers, de charmantes statues d'enfants, en costume du temps, portent des fagots, vendent des fleurs, des petits pains, etc. Voilà qui est moins banal que la mythologie.

XV

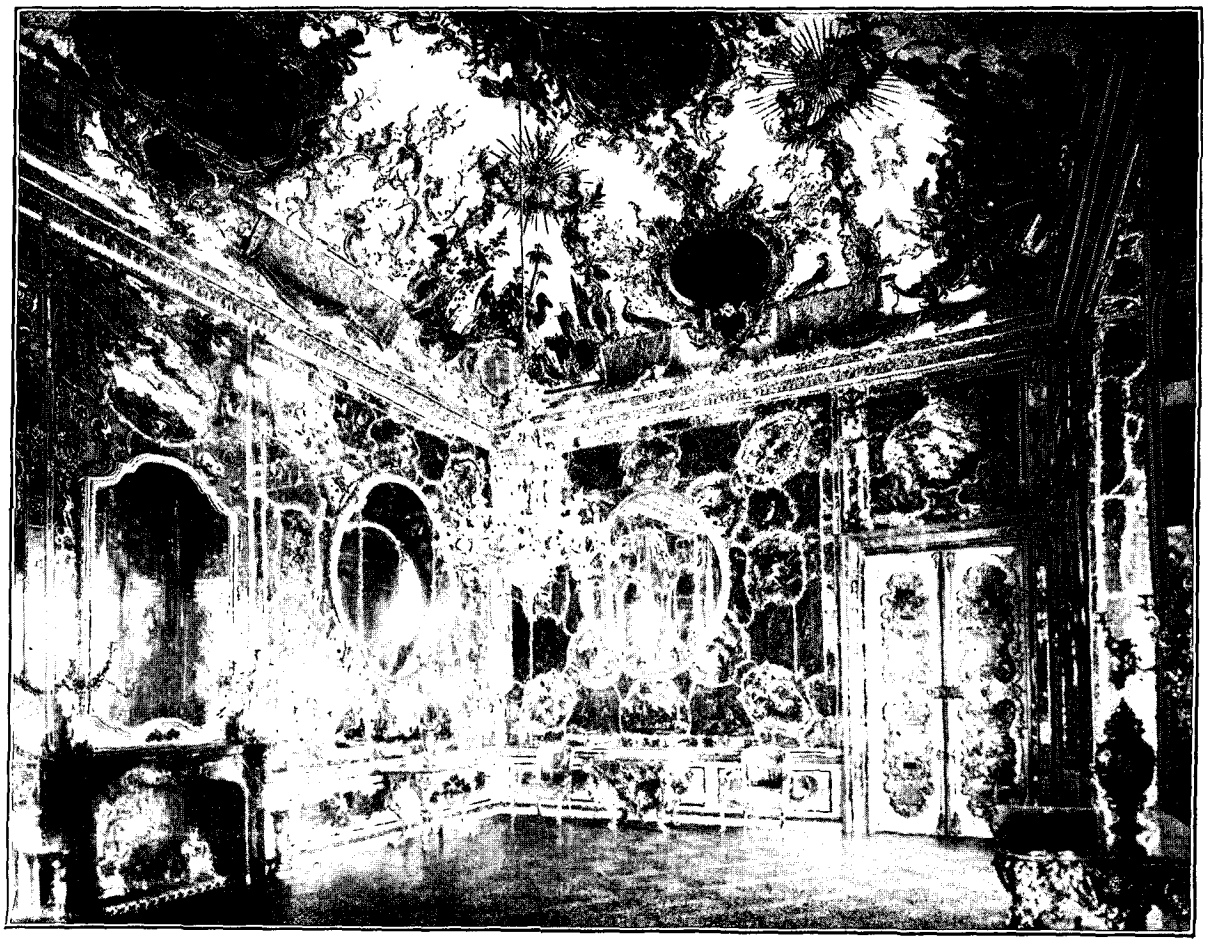
Neustadt « an der Saale ».

Quelques heures suffisent pour aller de Würtzbourg à Neustadt-sur-Saale, dans le voisinage de Kissingen.

La cité minuscule qui s'élève sur un mamelon, à quelques portées d'arc de la gare, au milieu de prairies émaillées de merveilleuses fleurs bleues et arrosées par de nombreux cours d'eau, prédispose le visiteur en sa faveur, grâce à ses souvenirs historiques, grâce aussi à ses constructions modernes, qui ont je ne sais quel caractère d'intimité et de bonhomie. Elle s'enorgueillit d'un passé lointain (on affirme qu'elle a été fondée par Charlemagne), mais, si j'en juge par son enceinte, sa population n'a jamais dû être sensiblement supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui (un peu plus de 2.000 habitants); son rôle, par conséquent, a dû être des plus modestes. N'importe : ce qui reste de ses remparts, de ses portes, de ses édifices d'utilité publique, donne l'impression d'une cité dotée d'une organisation aussi méthodique que complète, d'un microcosme se suffisant à lui-même.

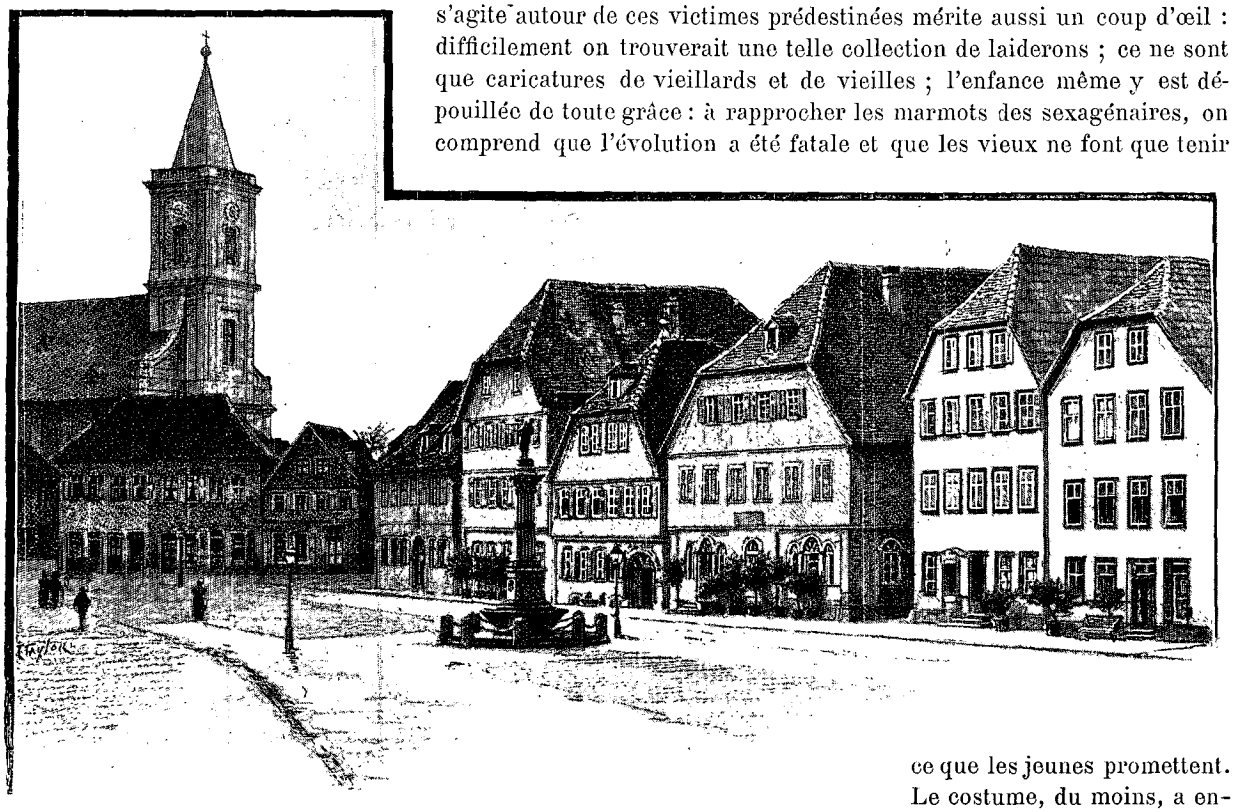
Je ne m'étendrai pas sur le vaste et célèbre château en ruine la « Sazlburg », qui se dresse à quelque distance de la ville, au sommet du monticule dont la base est occupée par un établissement thermal ; j'aurais fort à faire s'il me fallait décrire un à un tous les châteaux de la féodale Allemagne. Dans le cas présent, les historiens nous forcent à remonter jusqu'à Charles Martel pour le moins, et nous apprennent que les hôtes de la « Burg » s'appelaient saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Henri l'Oiseleur, Othon le Grand. Qu'il nous suffise de noter que l'art et la nature forment, à la « Sazlburg » un mélange attrayant (des mamelons couverts d'un épais gazon y alternent avec des citernes profondes, que les touristes finiront par combler à force d'y jeter des pierres); puis, revenons à notre objectif principal : l'étude des mœurs contemporaines et celle des œuvres d'art, qui sont aussi une manifestation de la vie, toutes les fois qu'elles réussissent à provoquer en nous une impression : elles nous émeuvent, donc elles ne sont pas mortes.

C'est précisément aujourd'hui jour de marché ; nous voilà donc transportés en pleine vie contemporaine. La grande place de Neustadt est réservée aux porcs et aux animaux de petite taille ; une place, située en dehors



UNE SALLE DE LA RÉSIDENCE DE WÜRTZBOURG. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de la ville, au gros bétail. Une balance publique à niveau permet de s'assurer du poids de cette marchandise vivante. Plus loin se prélassent quelques volatiles, de vulgaires oies, les unes toutes blanches, les autres à moitié grises; tout en mettant un pied en retraite derrière l'autre, elles se donnent des airs d'ibis se tenant gravement sur une patte, l'autre ramenée sous leurs ailes. La foule qui s'agite autour de ces victimes prédestinées mérite aussi un coup d'œil : difficilement on trouverait une telle collection de laiderons ; ce ne sont que caricatures de vieillards et de vieilles ; l'enfance même y est dépouillée de toute grâce : à rapprocher les marmots des sexagénaires, on comprend que l'évolution a été fatale et que les vieux ne font que tenir ce que les jeunes promettent. Le costume, du moins, a encore du caractère, sinon du pittoresque. Les hommes — je parle des campagnards — portent une casquette bleue à visière, un veston et un pantalon également bleus ; ils s'avancent, soutenant de la gauche la pipe à réservoir, dont ils tirent de longues bouffées. Quant aux femmes, elles affectionnent les couleurs voyantes, un bleu clair fort vif; sur la tête elles portent un foulard qui se noue au-dessous du menton. Quelques-unes ont revêtu leurs habits du dimanche, et portent néanmoins une hotte en osier sur le dos.



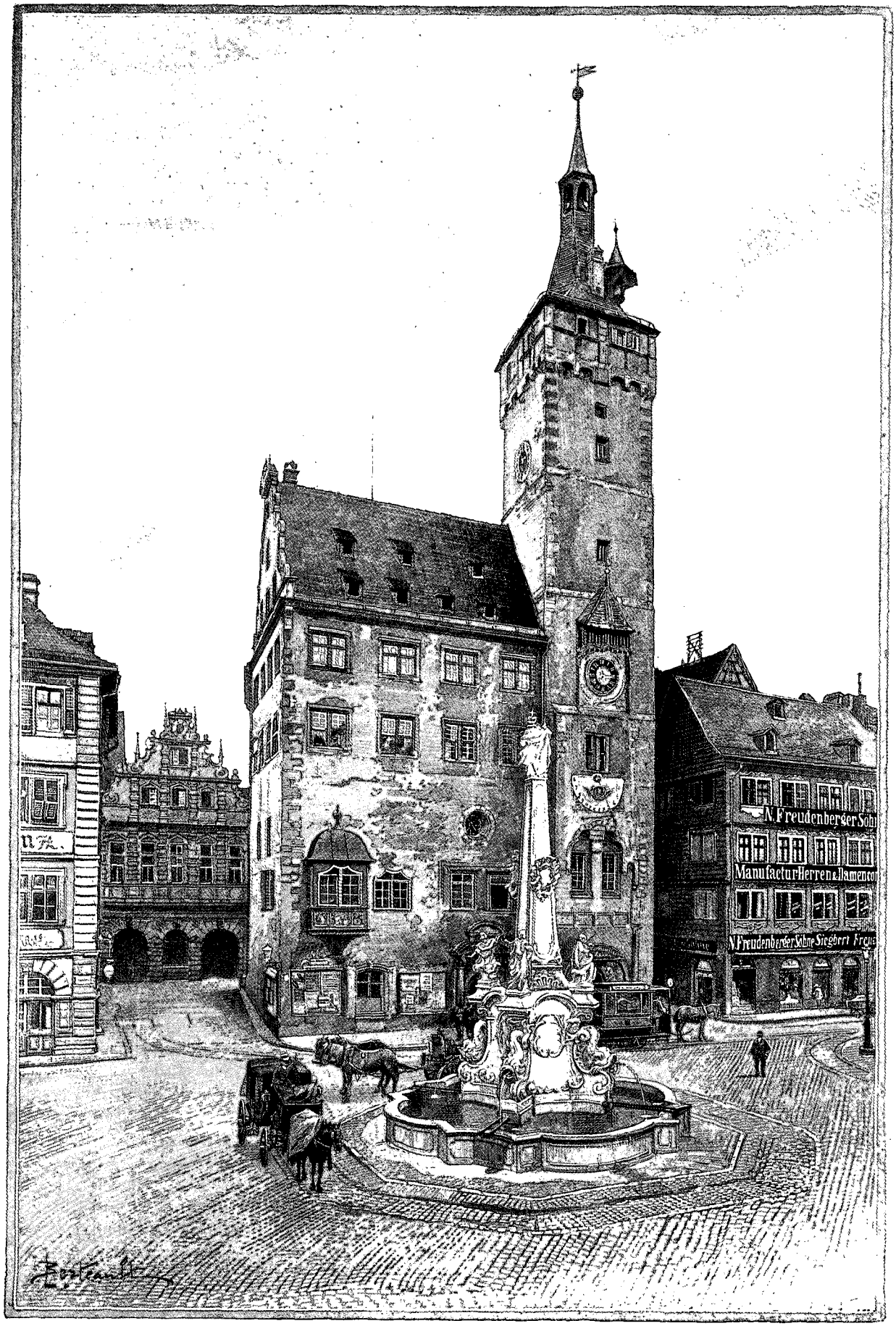
LA PLACE DU MARCHÉ À NEUSTADT. — DESSIN DE TAYLOR.

Si, à la suite du marché, nous passons en revue les magasins, nous y trouvons partout l'horrible camelote, — fonte de fer, chromolithographie, etc., — sans une idée d'élégance, de confort, je dirai presque de civilisation. Et cependant quelles enseignes ou quelles étiquettes prétentieuses ! Ce perruquier qui intitule son officine *Cabinet für Frisiren und Haarschneiden* (Cabinet de frisure et de coupe de cheveux), cet arracheur de dents qui se qualifie de *Zahntechniker!*

Mais ne jugeons pas sur les apparences, surtout quand il s'agit d'un pays qui nous reproche d'être superficiels ! L'Allemagne, nous le savons du reste, a pris un essor vertigineux dans l'industrie, dans le commerce ; la prospérité de ses ports ou de ses usines n'a rien à envier à celle de nos centres les mieux partagés. C'est donc affaire d'habitude et non symptôme de misère qu'une telle modération de goûts.

Ce qui prouve bien que, si nos voisins s'approprient nos formules d'enseignes les plus prétentieuses, fussent-elles vieilles d'un siècle, ils savent aussi tenir compte des progrès réalisés chez nous, c'est cette autre pancarte, que je copie à quelques pas de là : *Kunstmühle. Franzœsische Mühlsteine* (Minoterie artificielle. Meules françaises).

Rebuté par les apparences et par tant de laideur, j'ai négligé de faire causer les braves représentants des campagnes, de lire dans leur âme. Du moins, j'ai essayé, en m'élevant d'un degré, de me rendre compte du caractère, de l'état d'esprit de la classe bourgeoise. Hélas ! ce sont peut-être au fond « les meilleurs fils du monde », comme dirait Marot ; mais quelle lourdeur, quelle maussaderie, rien qu'à les comparer à leurs compatriotes de l'Allemagne du Nord ! A l'hôtel où je prends mes repas, les servantes, même lorsque j'arrive au beau milieu du dîner, se voient forcées chaque fois de demander quels sont les plats du jour, au lieu de s'en informer d'avance. Désire-t-on du jambon, il faut le commander trois jours d'avance. La bière d'Erlangen elle-même, la seule potable dans ces régions, n'arrive que d'une façon intermittente. Par contre, la



LA TOUR DU COMTE ECKARD, À WÜRTZBOURG (PAGE 230). — DESSIN DE BERTEAULT.

carte des vins révèle des crus inconnus : de la « sainte-julienne » (lisez saint-julien), du « champagne mousseux » (*sic*), etc.

J'ouvre ici une parenthèse pour noter le sans-gêne avec lequel nos voisins appliquent les mots étrangers et au besoin les forgent. Au lieu de s'assurer, au préalable, du sens réel, ils créent comme à plaisir un vocabulaire qui ne répond à aucune réalité : prenons le mot *Hausknecht*, qui sert à désigner, dans les hôtels, le personnage chargé, par opposition aux garçons, du transport des bagages, du nettoyage des chaussures, etc. La traduction rationnelle (nous n'avons pas d'équivalent exact) serait domestique : or, que lit-on sur les pancartes placées dans les chambres, à côté des sonnettes électriques : *Hausknecht* — valet de cabaret, ce qui n'a aucun sens. Un autre mot français germanisé — *Restauration* — commence à alterner avec le terme véritable, je veux dire « Restaurant ».

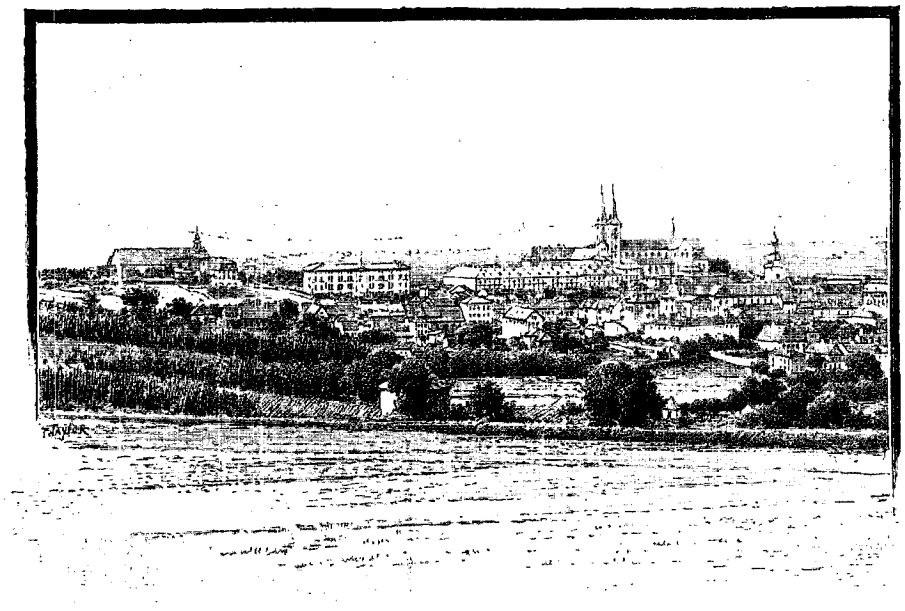
En dépit des efforts du gouvernement ou de certaines administrations pour restreindre l'abus des mots étrangers (n'est-on pas allé jusqu'à essayer de traduire le mot « télégramme » par le mot « communication par fil de fer ») cette invasion d'un nouveau genre s'accentue de jour en jour. Ici (à Aix-la-Chapelle), je relève le mot *Spediteure*, comme synonyme d'Expéditeurs, commissionnaires en transports ; dans le *Journal de Francfort*, je lis une annonce ainsi conçue : « Mariage. *Man begehrt von 60 bis 80 mille !* » (Demande de mariage. On demande une dot de 60 à 80.000 marks). A Würtzbourg, un hôtel annonce des « dîners à part, *zu jeder Zeit* ». Ailleurs, c'est du « Kirsch de la forêt Noire (en français !) ». Puis le mot « Adieu », avec ses modulations infinies, qui revient à la fin de chaque visite ou au bout du moindre colloque engagé en voyage. Somme toute, il y a plutôt une recrudescence de mots français sur les devantures, sur les affiches, dans les annonces. Invasion bien platonique !

XVI

Bamberg.

De Neustadt, le chemin de fer nous transporte, en une couple d'heures, à Bamberg, la vieille et vénérable cité épiscopale. Le long de la route ce ne sont que villages florissants, aux clochers dessinant tantôt un oignon et tantôt un chapeau chinois.

La voie ferrée passe à une certaine distance de Bamberg : aussi, en approchant, les cheminées à vapeur des filatures, des hauts fourneaux, des brasseries, des fabriques de quincaillerie, le disputent-elles en importance aux campaniles. La ville, quand l'on vient du côté d'Oberndorf, n'a que peu d'apparence ; seule la partie construite sur un monticule s'impose. Mais patientons : nous ne tarderons pas à trouver du pittoresque à foison.

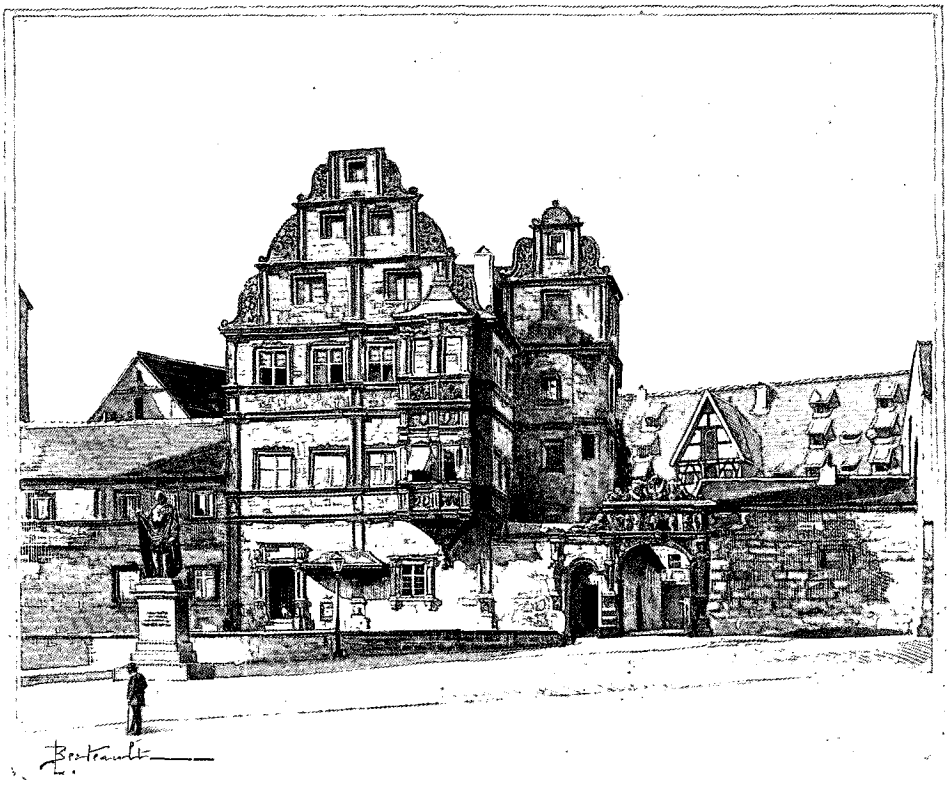


PANORAMA DE BAMBERG. — DESSIN DE TAYLOR.

La gare manque de caractère et de confortable ; de rares fiacres y stationnent. Par compensation, on rencontre à l'intérieur de la ville une foule de véhicules attelés de bœufs ou de vaches.

Sans transition, nous pénétrons dans un faubourg aux constructions grandioses, donnant l'idée d'une extrême prospérité, mais d'une prospérité qui date d'hier seulement, et comme qui dirait d'un luxe de parvenu. A Milan ou à Gênes, l'on admire quelques palais gigantesques du XVIe siècle ou du XVIIe ; ici ce sont des rues entières avec des rangées interminables d'édifices à bossages, à portails monumentaux, toute analogie de goût naturellement mise de côté. Dans la *Luitpoldstrasse* un palais se dresse à côté de l'autre (école de filles, école de garçons, maisons de commerce) ; puis, tout à coup, comme pour servir de repoussoir, apparaît une vieille maison, située plus bas que la rue actuelle, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, mais surmontée en revanche d'un toit composé de trois étages.

Les rues, bordées de larges trottoirs, sont éclairées à l'électricité ; de superbes globes suspendus à des fils de fer, que la nuit rend invisibles ou à peu près, produisent l'effet de la pleine lune apparaissant à la hauteur d'un premier étage. Partout des magasins très cossus, presque luxueux, infiniment plus brillants que ceux de Würtzbourg par exemple. Mais pressons le pas et pénétrons au cœur de la cité : ce qui attire l'étranger à Bamberg, ce ne sont pas, en effet, ses faubourgs fin de siècle, ce sont des souvenirs historiques vieux de bientôt mille ans (concile de 1020, diètes de l'empire, etc). et surtout ses monuments d'art.



LA VIEILLE RÉSIDENCE DE BAMBERG. — DESSIN DE BERTEAULT (PAGE 238).

Les Allemands se plaisent à rapprocher Bamberg de Rome; toutes deux, en effet, sont bâties sur sept collines. On pense si ces accidents de terrain ajoutent à l'effet de tant d'édifices vénérables. La Regnitz, un affluent du Mein, introduit à son tour un élément de variété au milieu de ces monticules et y dessine une île des plus pittoresques. Trois ponts font communiquer le faubourg, qui abrite la gare, avec la rive opposée; puis vient un second bras, coupé en deux à son tour par l'île en question; de sorte que, pour aller par exemple à la cathédrale, il faut franchir trois ponts, sans péage heureusement, sinon ce serait ruineux.

Notre première visite sera pour la cathédrale. Fondé en 1005 par l'empereur Henri II, consacré en 1012, ce sanctuaire a été reconstruit, au XIIIe siècle, dans les données du style roman. Aussi l'impression de la sévérité et de la pureté y dominent; arcs-boutants et contreforts y sont réduits à leur plus simple expression, alors toutefois qu'ils ne brillent point par leur absence. En revanche, l'édifice est flanqué de quatre tours imposantes, hautes de plus de 80 mètres. Les deux tours occidentales ont ceci de particulier qu'elles présentent de saisissantes analogies avec celles de la cathédrale de Laon, qui date de la fin du XIIe siècle. Didron déjà a constaté que c'est le même style, que ce sont les mêmes détails, les mêmes étages et les mêmes contreforts.

La décoration des portails latéraux est des plus riches : celui du Nord, consacré à la *Pesée des Ames*, nous offre, à côté de bizarres colonnes striées, des figures longues, maigres, comme celles de la cathédrale de Chartres, mais plus mouvementées. Le portail qui donne sur le *Carolinenplatz*, a, de son côté, pour ornement un *Jugement dernier* (XIIIe siècle) où la recherche du caractère est poussée jusqu'à la caricature, (quelques personnages, d'une maigreur ascétique, ressemblent à des squelettes). Dans le haut, trône *Abraham tenant trois âmes dans son giron*. En dehors du portail se voient l'*Eglise chrétienne* et la *Synagogue*.

L'intérieur de la cathédrale, tout modernisé (on n'y voit plus ni une peinture intacte sur les murs ou piliers, d'un ton gris, ni un vitrail aux fenêtres ou aux rosaces), se distingue par les belles proportions de ses trois nefs, par l'heureux aménagement de ses deux absides qui se font face et qui dominent, d'un certain nombre de marches, le reste de l'église, et surtout par ses belles sculptures romanes ou gothiques. Voici d'abord, sur les parois extérieures du chœur oriental, je veux dire sur les parois répondant aux bas côtés, des *Prophètes*, en haut relief, rangés deux par deux sous des arcades : c'est du meilleur art roman, un art aussi rythmé que vigoureux, et le chef-d'œuvre, à côté des compositions du dôme de Naumbourg, de la sculpture allemande du XIIIe siècle.

Le groupe de *Sainte-Elisabeth* (d'après M. Bode, une *Sibylle*), *de la Vierge et de l'ange Gabriel*, qui

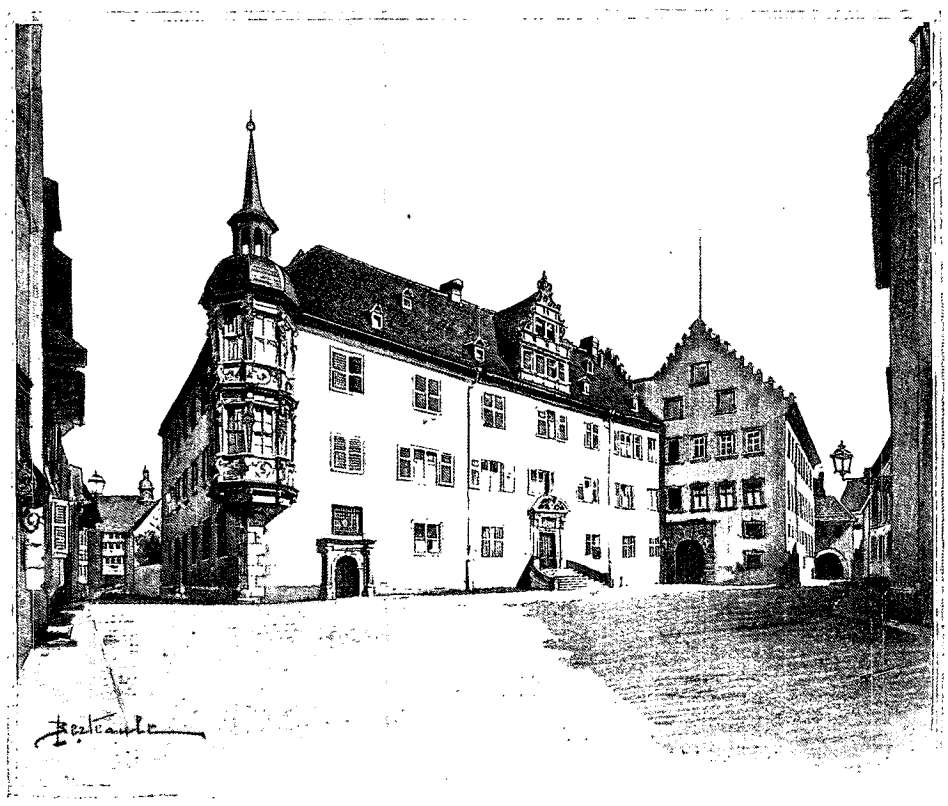
entoure le pilier central du côté Nord, est intéressant en ce qu'il procède, un archéologue allemand, M. Dehio, en a fait récemment la démonstration, de l'*Annonciation* de la cathédrale de Reims. Avons-nous affaire à un seul et même artiste, ou bien quelque maître allemand aurait-il visité la vieille cité champenoise et en aurait-il rapporté un croquis de l'œuvre du sculpteur français? Les archéologues hésitent à résoudre le problème.

La cathédrale de Bamberg est le seul sanctuaire allemand qui s'honore de posséder le tombeau d'un souverain pontife : elle a recueilli les ossements du pape saxon Clément II († 1047) et leur a donné place dans une sépulture des plus curieuses, un sarcophage orné de bas-reliefs allégoriques, mais qui dans sa forme actuelle date de la fin du XIIIe seulement[1] (voyez la gravure de la page 240).

Au tombeau pontifical fait pendant un tombeau d'empereur : celui de Henri II, surnommé le Saint ou le Boiteux († 1024). Ce monument, qui se dresse au milieu de la nef, est, comme le précédent, un ouvrage rétrospectif: il ne date que du XVe siècle. Les bas-reliefs en marbre, de style germano-flamand, qui le décorent, sont placés, comme de juste, sous le nom du fameux sculpteur franconien Till Riemenschneider, qui est décidément un Protée, puisqu'on lui attribue les œuvres les plus disparates.

XVII

De ces souvenirs vénérables nous passons, presque sans transition, aux témoignages de la vitalité et de la richesse de Bamberg à l'époque de la Renaissance. Voici d'abord, en face de la cathédrale, le groupe des édifices qui composent la Vieille Résidence, c'est-à-dire l'ancien palais archiépiscopal. Du côté de la *Domstrasse*, les constructions sont relativement modestes (le bas en pierre de taille ou en briques, l'étage supérieur en torchis, avec des poutres apparentes), et néanmoins fort pittoresques. La façade principale a une tournure plus imposante, grâce à son pignon à volutes, grâce à son élégante bretèche (datée de 1571). Sur la porte qui donne accès dans la cour d'honneur, les souvenirs classiques triomphent: ce ne sont que termes barbus, portant sur leur tête des corbeilles de fruits, statues à jambes velues étendues dans l'attitude des divinités fluviales. Avec ces allégories toutes païennes jurent la statue en pied de la Vierge, placée sur la frise de la porte, et les trois hauts reliefs représentant des saints. Plus loin, sur la même façade, un autre portail Renaissance flanqué de deux sirènes; puis, sur l'escalier de la Vieille Résidence, un bas-relief inscrit dans un triangle : *Samson arrachant la gueule du lion*. Enfin, vers la droite, un bout de jardin, peuplé de rosiers, chacun soigneusement muni d'une étiquette, et orné d'un gazon sur lequel se prélasse un chat.



LE PALAIS ARCHIÉPISCOPAL DE BAMBERG. — DESSIN DE BERTEAULT.

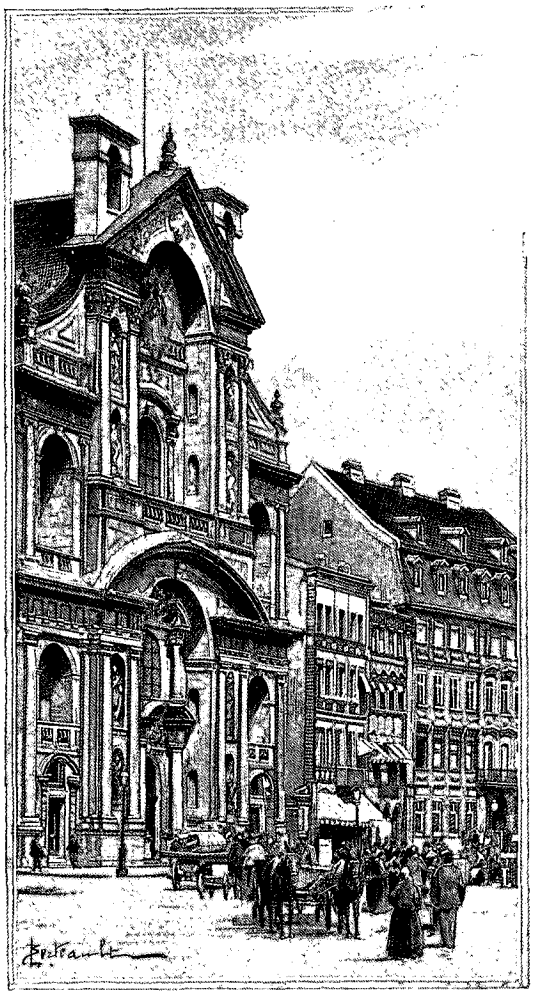
Au fond de la cour s'élève un vieil édifice accosté de deux galeries en bois ouvertes; trois étages de greniers couronnent le tout. Le mélange de tons bruns, rouges et bleus produit une coloration d'une intensité et d'une richesse indescriptibles. Il n'est pas jusqu'aux lucarnes, bâillant comme des gueules de lion, il n'est pas jusqu'aux cordes supportant du linge à sécher, qui n'ajoutent à l'effet.

Tout autre est la Nouvelle Résidence, que le prince-évêque François Lothaire de Schonborn fit élever de

1. Voyez *la Revue de l'Art chrétien*, septembre 1896.

1695 à 1704, sous la direction de l'architecte bambergeois Dienzenhofer. Rien de plus monotone, de plus banal, de plus vide : les portails supportent de médiocres statues assises sur des arcs brisés trop petits ; les lourds pavillons d'angle, composés de quatre étages, sont surmontés de toits à profils arrondis en retraite les uns sur les autres ; en un mot, nulle comparaison possible avec le superbe palais épiscopal de Würtzbourg, qui n'est cependant postérieur que de quelques années. La partie la plus pittoresque, ce sont les cheminées, groupées comme des dômes concentriques et qui forment par endroits de véritables monuments.

La Résidence a offert l'hospitalité à des hôtes illustres : c'est là que Napoléon Ier rédigea, en 1806, sa déclaration de guerre à la Prusse ; c'est là que le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, trouva la mort, en 1815, en tombant ou en se précipitant par une fenêtre ; c'est là, en dernier lieu, que séjourna l'ex-roi de Grèce Othon.



L'ÉGLISE SAINT-MARTIN À BAMBERG (PAGE 240)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

XVIII

Après avoir pris congé et de la Résidence et de la cathédrale, gravissons le monticule dont ces monuments occupent la base et faisons connaissance avec la plus célèbre des sept collines de Bamberg, son orgueil, sa gloire, le *Michaelisberg*. Tout le long de la route, dans ces rues montueuses et irrégulières, la vigne vierge abonde sur les façades des maisons, sur les clôtures des jardins ; parfois elle y alterne avec de vieux écussons. Le contraste des souvenirs du passé avec cette belle végétation moderne, qui se renouvelle à chaque printemps, ne laisse pas que d'être piquant.

Accordons d'abord un coup d'œil aux immenses substructions sur lesquelles se développent les terrasses des jardins de la Résidence ; nous traversons ensuite une poterne et débouchons sur une place vaste et magnifique, quoique d'un goût exécrable : de belles pelouses, plantées de marronniers et bordées d'aubépines, servent comme de vestibule à l'imposante église de Saint-Michel.

L'ancienne abbaye bénédictine, située à côté de l'église, est aussi vaste qu'insignifiante : les frontons alternativement triangulaires et semi-circulaires qui surmontent les fenêtres disposées sur trois étages, rappellent ceux de la Résidence.

Une partie de cette abbaye, devenue musée, abrite les œuvres les plus variées : originaux, copies, moulages, dont quelques-uns argentés ! Nous parcourons d'abord une longue enfilade de salles pauvrement décorées, mais contenant à profusion des primitifs allemands, des décadents italiens, de spirituels et frivoles maîtres français ; puis des fragments de poêles, des séries d'armes. Aucun morceau malheureusement ne s'impose par sa rareté ou son mérite. Un escalier en bois, assez mesquin, conduit au premier étage, où sont accumulées des collections ethnographiques, des flèches, des carquois, notamment des chinoiseries (où ne font-elles pas irruption !). A côté de vénérables sculptures polychromes du XVe siècle sont exposés les bustes en plâtre des souverains modernes de l'Allemagne.

Le sommet du Michaelisberg a été converti en une vaste esplanade plantureusement aménagée et dotée d'une *Restauration* des plus fréquentées (pour le quart d'heure, d'innombrables mères de famille y consomment le café au lait légendaire, en compagnie de leur progéniture). La vue dont on jouit du haut de ce promontoire est merveilleuse, incomparable : l'œil embrasse successivement les quartiers voisins — avec leurs toits couverts tantôt de tuiles rouges neuves, tantôt de tuiles que l'âge a rendues noires, tantôt enfin d'ardoises ; — plus loin se déroulent les collines des environs, un bourg situé dans la plaine, un pont jeté sur le Mein, le fond de montagnes. C'est un mélange de vignes montueuses, de champs dessinant de larges bandes vertes, de villages d'une tonalité rouge ; un spectacle gai, varié, vivant au possible.

La série de monuments qui nous reste à étudier se trouve dans la ville basse : elle incarne le mouvement

et l'éclat, pour ne pas dire l'esprit ou l'élégance, qui caractérisent et le style jésuite et le style rocaille. Ici, c'est la fontaine de Neptune (1698); là, l'église Saint-Martin (construite de 1686 à 1720 sur les plans du Frère Andrea Pozzo). Un autre édifice, l'Hôtel de ville, construit de 1744 à 1756, a du moins pour lui le site le plus pittoresque et l'emplacement le plus imposant : bâti sur une île, entre deux ponts, il domine le cours de la Regnitz ; pour aller d'une rive à l'autre, il faut passer sous ses fourches caudines. Son aspect, toutefois, n'a rien de monumental : sa principale décoration consiste en un extraordinaire balcon, en pierre ajourée, de style rococo, et en vestiges de fresques représentant, en camaïeu, des héros et des colonnes aux formes prétentieuses.

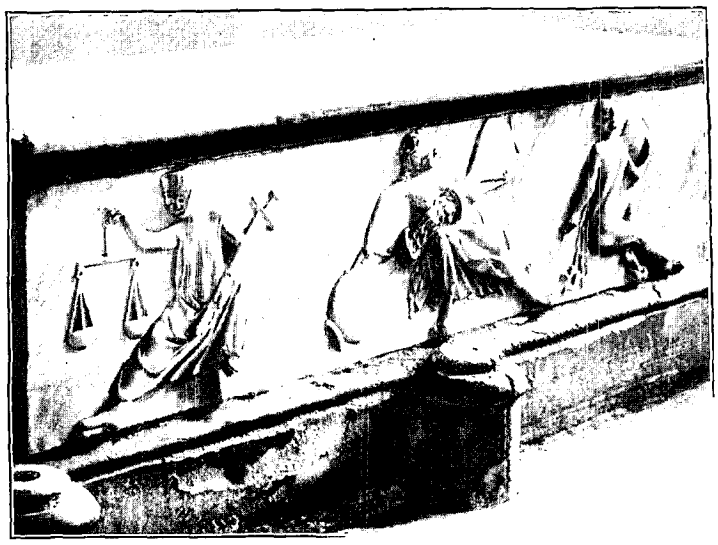
Le coup d'œil dont on jouit du haut du pont est vraiment fait pour captiver : la Regnitz, qui a ici toute l'ampleur d'un fleuve, s'y développe majestueusement, quoiqu'une partie de son lit soit à sec dans cette saison; elle baigne directement le pied de longues rangées de maisons (les quais sont inconnus) et met en mouvement de nombreux moulins pourvus d'écluses gigantesques par lesquelles l'eau s'échappe en bouillonnant et en produisant un bruit formidable.

Une bibliothèque célèbre — riche de plus de 300.000 volumes, parmi lesquels 3.000 incunables et de nombreux manuscrits — complète la série des curiosités de Bamberg, curiosités dont, par suite de je ne sais quel manque de parti pris ou de distinction, aucune ne brille au premier rang. L'installation de cette collection est modeste : nos voisins tiennent plus au contenu qu'au contenant ! L'entrée — et c'est tout dire — se trouve au fond d'une cour sans apparence. Les locaux, en revanche, sont fort spacieux. Nous admirons, dans la salle principale, exposés sous verre, une foule de documents précieux : manuscrits à miniatures et plats de reliures en ivoire, dessins des maîtres allemands, etc. Longtemps la Bibliothèque s'enorgueillissait d'une suite inestimable de dessins de Dürer; vérification faite, la série a été reconnue pour l'œuvre d'un faussaire.

J'arrête ici cette excursion à travers une des régions les moins connues et les plus curieuses de la vieille Allemagne. De l'avoir découverte, et moins encore d'avoir épuisé la liste de ses richesses, je ne songe pas à m'en flatter. Mon unique ambition a été de poser quelques jalons, de fixer quelques points de repère, au moment où un courant irrésistible entraîne le public français vers l'étude de l'art, de la littérature, de la civilisation septentrionale sous leurs formes les plus diverses.

Chemin faisant, j'ai eu l'occasion de signaler combien d'emprunts nos voisins avaient faits à l'art de notre pays, au cours des derniers siècles, même dans des villes perdues. Ces emprunts — j'aurais manqué à mon rôle si je ne l'avais démontré — n'ont pas toujours été stériles. Il y a là une leçon, sinon un encouragement, sur laquelle on me dispensera d'insister.

Eugène MÜNTZ.



BAS-RELIEF DU TOMBEAU DU PAPE CLÉMENT II (CATHÉDRALE DE BAMBERG) (PAGE 238).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INNSBRUCK. — RUE MARIE-THÉRÈSE
AU FOND, LA CHAÎNE DES MONTS DU SOLSTEIN (PAGE 245).
DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

LES DOLOMITES[1],

PAR M. EDME VIELLIARD.

I

Un peu de géographie et de géologie. — Attractions diverses des Dolomites. — Leur découverte. — Facilité de leur accès.



FEMME DU PUSTERTHAL.
PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

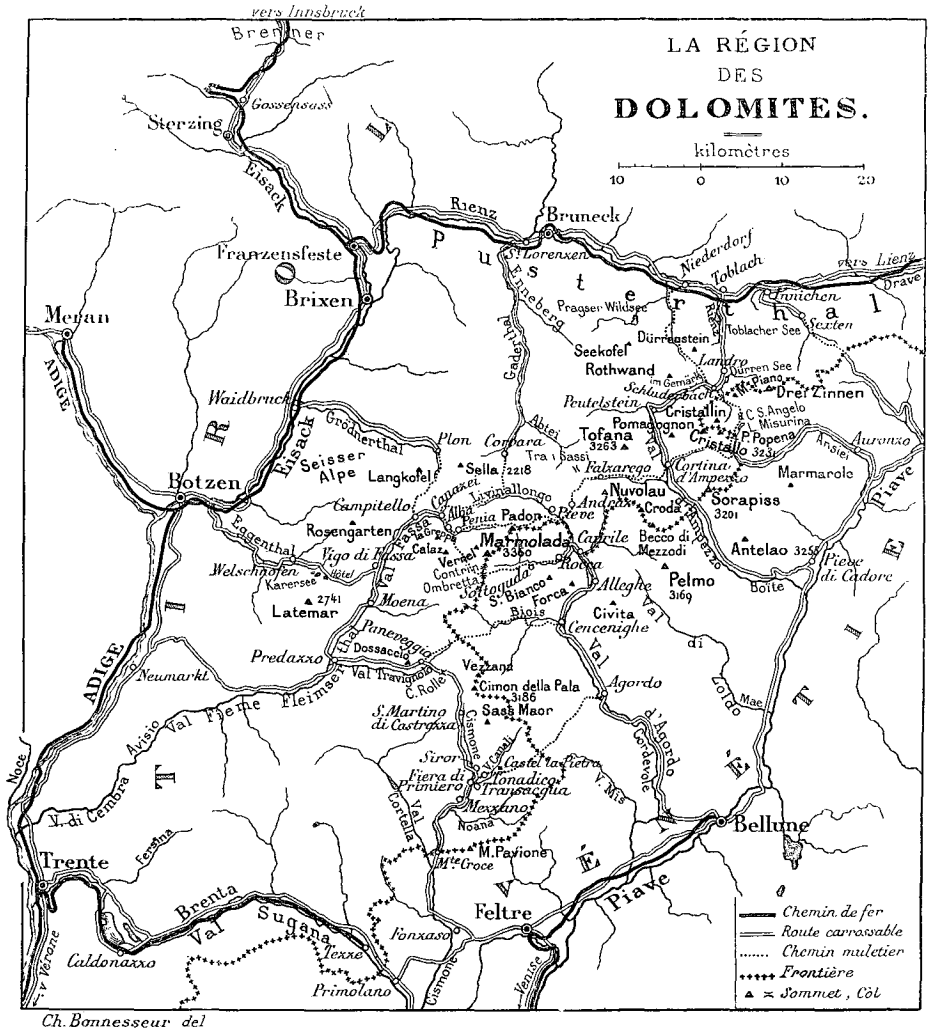
Ce nom de Dolomites n'éveillera certainement dans l'esprit de beaucoup de nos lecteurs que des idées assez vagues. La région qu'il désigne se trouve à l'écart des routes fréquentées par les voyageurs et les touristes français, et il faut avoir déjà une certaine teinture de science géographique pour savoir où la placer exactement. Les Alpes dolomitiques, ou, par une abréviation consacrée par l'usage, les Dolomites, forment la partie septentrionale du massif montagneux désigné habituellement, dans nos manuels et nos atlas, sous le nom d'Alpes Cadoriques ou d'Alpes du Trentin oriental. Elles sont contenues dans un quadrilatère bordé de profondes coupures qui l'isolent nettement des massifs voisins, sauf à l'angle Nord-Est. Ces coupures sont : à l'Ouest, la vallée de l'Adige, prolongée, au coude de Botzen, par la gorge de son affluent l'Eisack; au Sud, le val Sugana, haute vallée de la Brenta; à l'Est, la vallée de la Piave; au Nord, le Pusterthal. Cette dernière vallée, bien que portant un nom unique et offrant l'apparence physique de la percée d'une seule et même rivière, se compose en réalité de deux vallées bout à bout, dont le fond présente un seuil inappréciable à l'œil, la plaine de Toblach (Toblacher Feld), rejettant les eaux, à l'Ouest, vers l'Adriatique, par la Rienz, affluent de l'Eisack, à l'Est, vers la mer Noire, par la Drave, affluent du Danube. L'angle Nord-Est du quadrilatère, moins nettement délimité, avons-nous dit, est formé par la Drave et une ligne qui, partant des sources de la Piave, rejoint le cours de la Drave un peu en aval de Lienz. Telles sont les limites de la région dolomitique des géographes et des alpinistes. Mais les géologues auraient fort à reprendre à cette délimitation, et les géologues ont voix au chapitre, puisque ce sont eux qui ont baptisé du nom de

1. *Voyage exécuté en* 1896. — *Texte et dessins inédits.*

dolomie, en l'honneur de leur collègue français Dolomieu, la roche dont se composent les montagnes proprement dolomitiques. La dolomie est une roche calcaire, poreuse et de texture saccharoïde, caractérisée par la magnésie qu'elle contient en proportion notable. Cette roche, en se délitant facilement, donne lieu à des formes extrêmement bizarres. Les alpinistes, ne s'inquiétant guère de la présence ou de l'absence de la magnésie, ne se sont attachés qu'aux formes extérieures et ont dénommé improprement Dolomites maintes montagnes calcaires auxquelles leurs étranges déchiquetures semblaient donner le droit de porter ce nom. Pour en terminer avec cette querelle scientifique, disons que le géologue von Richthofen voit dans les véritables Dolomites, celles des environs de Botzen, par exemple, des récifs coralliens, comme les madrépores en construisent encore de nos jours dans les mers tropicales.

Dans le chaos des cimes qui recouvrent, comme des vagues pressées, la région que nous avons définie, on peut distinguer deux groupes principaux, séparés par une fissure dirigée à peu près du Nord au Sud et formée par les vallées de la Gader, affluent de la Rienz, et du Cordevole, affluent de la Piave; à l'Est, se trouve le groupe d'Ampezzo, à l'Ouest, le groupe de Fassa. Le point culminant de la région, et le nœud du système des eaux, appartient au groupe de Fassa; c'est le bloc énorme de la Marmolata ou Marmolada (3.360 mètres, d'après l'état-major autrichien). Le groupe de Fassa comprend les massifs secondaires du Sella, du Rosengarten et de la Pala. A l'Est du groupe d'Ampezzo, on trouve encore le petit groupe de Sexten, et, tout à fait à l'angle nord-oriental du massif, quelques sommets que les habitants de Lienz réclament comme dolomitiques.

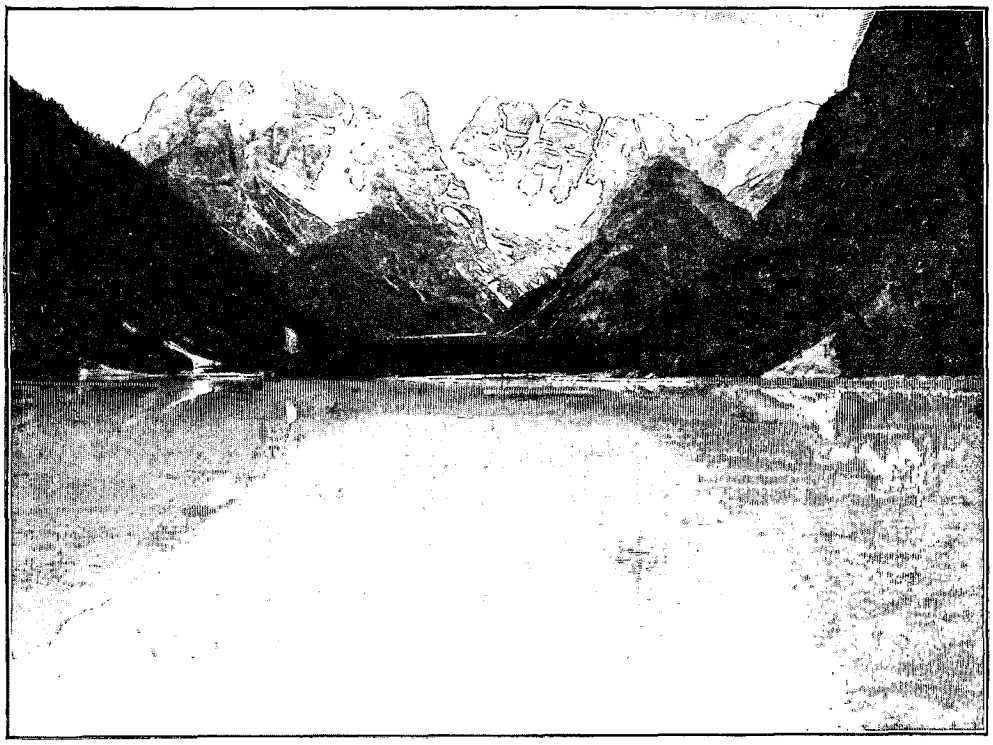
Si, comme nous le constaterons en feuilletant dans les hôtels les registres des voyageurs, les Français sont en infime minorité parmi les visiteurs des Dolomites, un flot toujours croissant de touristes y afflue de toutes les parties du monde, depuis quelques années. Cette région a déjà une riche bibliographie, et maints ouvrages la célèbrent sur le mode lyrique. Quels attraits possède-t-elle donc pour susciter tant d'enthousiasme? Notre grand géographe Élisée Reclus en donne un aperçu dans quelques lignes saisissantes dans leur sobriété : « Les plus étranges et les plus belles (des Alpes du Trentin) sont les montagnes dolomitiques, aux parois verticales, aux énormes tours ceintes de nuées, aux grandes fissures d'où s'échappent les neiges blanches, contrastant avec les noires forêts de la base; quand le soleil du soir ou du matin les éclaire, elles brillent comme le reflet d'un immense incendie. » Ajoutez à cette peinture la variété inouïe, l'étrangeté et la hardiesse imposante des formes produites par le délitement des roches en arêtes vives et anguleuses, sous l'action des météores, leurs multiples colorations, changeant avec les heures du jour, dont on retrouve le reflet dans la palette des peintres vénitiens (le plus grand, le Titien, était enfant de ces montagnes), et vous comprendrez l'intérêt et le charme qui s'attachent à ces lieux et font qu'on rêve inévitablement d'y retourner, quand on en a appris



Ch. Bonnesseur del

CARTE DES ROUTES ET DES PRINCIPAUX SOMMETS DES ALPES DOLOMITIQUES.

le chemin. Pour la catégorie des touristes qui se considéreraient comme déshonorés, s'ils se contentaient de contempler à leur aise ces spectacles grandioses du fond de la vallée, et qui ne sont satisfaits que quand, au prix de mille dangers, ils ont mis le pied sur les cimes rebelles, ils seront ici servis à souhait. Ils ne pourront guère, il est vrai, exécuter de brillantes prouesses sur les glaciers, qui sont rares et de peu d'étendue, étant donnée la verticalité et l'extrême découpure des roches, mais ils ne trouveront nulle part autant de belles parois à pic, ou même surplombantes, où ils puissent, au risque de se rompre le cou, grimper à la manière des mouches cheminant sur un mur. Toute une littérature spéciale célèbre les hauts faits de ces *Kletterer* ou grimpeurs, et on peut jouir du vertige, en chambre, en admirant, dans les illustrations de ces ouvrages, les escarpements effrayants où figurent, dans des positions bizarres, les hardis ascensionnistes auxquels la photographie permet de se faire délivrer un certificat de véracité. Revenant aux géologues, nous verrons que la dolomie n'est pas seule à les attirer en ces parages. Certaines localités du Val Fassa leur posent des problèmes qui touchent aux origines de notre globe. L'un d'entre eux, et non des moindres, Léopold de Buch, appelle ces montagnes la Terre Sainte et la Mecque des géologues, et nous retrouverons, dans notre promenade, la trace des pèlerinages que les plus grands y ont accomplis. Les botanistes feront, dans les vastes Alpes ponctuées de fleurs variées, d'abondantes moissons d'espèces souvent rarissimes. Il n'est pas jusqu'aux ethnographes et aux philologues qui ne trouvent à faire, dans ces vallées reculées, des études intéressantes sur le mélange des populations germaniques et italiennes et sur les curieux îlots de race et de langue ladines qui y ont subsisté.



LE DÜRRENSEE, REFLÈTANT LES SOMMETS DES MONTS CRISTALLO ET CRISTALLIN (PAGE 248).
PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.



PORTEFAIX DE BOTZEN.
PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

On s'étonnera, après l'énumération de ces attractions diverses, que la vogue des Dolomites n'ait encore, pour ainsi dire, pas pénétré dans notre pays, et que le flot des visiteurs d'autres nations ne lui ait pas encore apporté la notoriété universelle de la Suisse, notoriété dont la rançon n'est que trop souvent, pour les pays auxquels elle s'attache, la perte de leurs mœurs simples et de leur caractère agreste et, par suite, d'une grande partie de leur charme. C'est que la découverte des beautés de cette région est encore relativement récente. Les voyageurs, qui suivaient les routes faciles, et connues de toute antiquité, du Brenner et du Pusterthal, n'avaient pas eu, jusqu'au commencement de ce siècle, l'idée de pénétrer dans l'intérieur de la citadelle montagneuse, dont il leur était si commode de suivre les fossés

Si les géologues, mus par le seul intérêt scientifique, commencent à apparaître vers 1820 dans le Val Fassa, ce n'est qu'en 1864 que Gilbert et Churchill publient une description d'ensemble de la contrée au point de vue pittoresque, et en 1868 que Ball apporte des indications pratiques pour en faire l'exploration, dans son *Guide to the Eastern Alps*. En 1873, le pays était encore bien peu connu, puisque miss Amelia B. Edwards donnait à sa description pleine d'esprit le titre de *Untrodden peaks and unfrequented valleys* (Pics non encore foulés et vallées non fréquentées). Un ascensionniste célèbre, Paul Grohmann, y avait cependant paru dès 1862. Dans les années suivantes, il a escaladé la plupart des cimes, et ses *Wanderungen in den Dolomiten* (1877) donnent des indications très précises sur les promenades à y faire et les ascensions à y tenter. Ce n'est que dans ces dernières années que paraissent les véritables ouvrages de vulgarisation, parmi lesquels nous citerons les intéressants albums de Théodore Wundt: *Die Besteigung des Cimone della Pala*, 1892, et *Wanderungen in den Ampezzaner Dolomiten*, 1895, dont les belles photographies, exécutées parfois dans les positions les plus périlleuses pour l'opérateur, révèlent les secrets de la haute montagne à ceux qui n'ont pas la hardiesse d'aller les lui arracher.

Nous n'avons fait qu'effleurer très superficiellement la bibliographie étrangère des Dolomites, et seulement en vue d'établir quelques dates. Pour la France, nous aurons vite fait de dresser un catalogue, que nous croyons complet. Quelques notices dans l'*Annuaire du Club alpin*, dues à Ch. Rabot (1877), au Père Barral (1885), à H. Babeau (1892), à G. Eichmuller (1896), un article de E.-A. Martel dans *la Nature* (1894), l'ouvrage de J. Leclercq, *le Tyrol et le Pays des Dolomites* (1880), et voilà tout. Ce dernier ouvrage, d'une lecture très attachante, est plein d'une admiration enthousiaste pour les beautés de la région qu'il décrit, et les voyages faits précédemment par l'auteur, dans les parties du monde dont les paysages sont les plus vantés, nous sont un gage que cet enthousiasme est bien justifié. Mais on ne s'étonnera pas que l'auteur ait fait peu de prosélytes, quand on saura qu'il leur prodigue les encouragements de cette sorte : « Un voyage aux Dolomites ne se peut nullement comparer aux excursions faciles dans ces contrées montagneuses qui sont devenues la proie des hôteliers et le rendez-vous des touristes en lune de miel. Il n'y a que les amateurs enragés du pittoresque et les amants passionnés de la nature qui y trouveront du charme. Pour l'entreprendre, il faut savoir se passer du confort, renoncer à tous les raffinements de la civilisation, se pourvoir d'une bonne provision de patience et d'énergie, et être préparé à supporter la chaleur, la fatigue et même la faim. »

Si ce tableau était exact, il y a une vingtaine d'années (il faut toujours se méfier un peu des récits des « découvreurs »), il ne l'est certainement plus aujourd'hui. Des routes de voitures bien tracées permettent maintenant d'arriver facilement dans la plupart des localités intéressantes. Les grands hôtels modernes commencent à paraître sur quelques points, et on trouve, à peu près partout, gîte propre et cuisine convenable.



LE LAC MISURINA ET LE MONT SORAPISS À L'ARRIÈRE-PLAN (PAGE 249). PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

Les chemins de fer à crémaillère, les funiculaires, sont encore inconnus ; les chemins de fer ordinaires eux-mêmes n'ont point encore pénétré dans l'intérieur du massif, mais cette lacune n'est qu'un attrait de plus pour le vrai touriste et défend le pays contre l'envahissement de la banalité.

Bref, la période héroïque de l'exploration des Dolomites est terminée, et la légende des difficultés de leur visite doit disparaître. C'est dans le but d'aider à cette disparition que nous donnons le simple récit, qui va suivre, d'une promenade à travers ce merveilleux pays. On regrettera peut-être l'absence d'incidents dramatiques dans cette modeste expédition sans périls et, par suite, sans gloire ; mais, si elle enlève du brillant à la relation, elle fournit précisément la preuve de la disparition des difficultés dressées en épouvantail par J. Leclercq et d'autres auteurs. Si j'ajoute que ma compagne de route, rejetant bien loin la prétention de se poser en émule des Ida Pfeiffer, des mistress Baker et des Jane Dieulafoy, était même peu entraînée aux courses alpestres, je pense que les

âmes les plus timorées seront définitivement rassurées, et que quelques curieux se risqueront à aller visiter, à leur tour, cette belle et étrange contrée, qui ne leur causera certainement pas de désillusion[1].

II

De Paris à Toblach. — Le monte Cristallo et les Drei Zinnen. — Le lac Misurina. — Cortina et le Val d'Ampezzo.

Pour aller de Paris dans les Dolomites, il faut d'abord se rendre à Innsbruck. On prend la ligne de Vienne par l'Arlberg; elle est très belle et très intéressante dans son extrême variété. Si on est parti le soir, on traverse, au petit jour, l'herbeux Jura aux croupes allongées. Après Bâle, ce sont les grandes lignes de la vaste et majestueuse vallée du Rhin, puis le riant paysage du lac de Zurich, suivi de l'âpre défilé du lac ou plutôt du gouffre de Wallenstatt, la montée agreste de l'Arlberg dans le Klosterthal, la descente, plus sauvage, le long de la bondissante Rosanna, le viaduc aérien de la Trisanna. L'alpiniste jette, en passant, un coup d'œil d'envie sur la route de l'Ortler, à Landeck, et sur le débouché de l'Oetzthal, et l'on est à Innsbruck, où l'artiste a encore le temps, avant la tombée de la nuit, d'aller saluer, dans l'église des Franciscains, le cortège épique des rois de bronze autour du mausolée de Maximilien Ier, scène saisissante dans l'ombre du crépuscule. La grande étape est terminée, et dès lors quelques heures suffisent pour atteindre Toblach, la porte du Nord des Dolomites.



RETOUR DE LA MESSE À CORTINA D'AMPEZZO (PAGE 251). — DESSIN D'OULEVAY.

Dès qu'on quitte Innsbruck, on est brusquement transporté de la large vallée de l'Inn, en pleine montagne, et c'est dans une gorge romantique, noire de sapins, que commence la rude montée du Brenner. De temps en temps, des glaciers pointent dans le fond des vallées latérales, et un petit lac alpin, aux eaux vertes, apparaît à l'approche du col, qui est franchi sans tunnel grâce à son altitude relativement faible (1.370 mètres). La ligne redescend alors en décrivant un lacet si accentué que les piétons, descendus du train, s'amusent parfois, dit-on, à aller le rejoindre, au retour de son école buissonnière, à une station peu distante de celle où ils l'ont quitté, mais plus basse de 176 mètres. A la sortie d'un étroit défilé, un vaste panorama s'ouvre, inondé de lumière : c'est la première révélation du Midi. Nous sommes à Franzensfeste, énorme forteresse qui défend l'entrée de l'Autriche, mais qui, vue du Sud avec ses glacis dominant la vallée, donne l'illusion d'un grand barrage qui retiendrait, à la sortie de la gorge étroite, les flots pressés des populations germaniques prêts à se déverser encore, comme autrefois, sur la riche Italie, si la lune de miel de la Triplice prenait fin.

A Franzensfeste, on quitte la ligne de Brenner pour la ligne de Carinthie et la direction du Midi pour celle de l'Orient. Le train quitte la forteresse dans un fracas de pont-levis, en rasant des murs percés de meurtrières et des portes blindées de fer; il franchit, sur un haut viaduc, l'Eisack écumante et, après quelques tranchées profondes, débouche dans une vallée dont la végétation septentrionale fait contraste avec la courte apparition du Midi entrevue à Franzensfeste. C'est le Pusterthal, la *Pusteria* des Italiens, où les mœurs étaient autrefois aussi rudes que le climat. Il s'y livrait, pour des motifs futiles, de véritables batailles rangées entre les jeunes gens des villages voisins, et ces batailles se terminaient souvent par des nez ou des oreilles coupées avec les dents, et des yeux arrachés. Les mœurs ont aujourd'hui bien changé, et les Pusterthaler ne sont plus renommés que par leur hospitalité pleine de bonhomie, leur bonne cuisine et la propreté de leurs habitations.

1. Nous rappelons ici que le volume *Allemagne méridionale et Autriche-Hongrie*, de la collection des Guides Joanne (Paris, Hachette et Cie, 1896), a une section consacrée aux Dolomites.

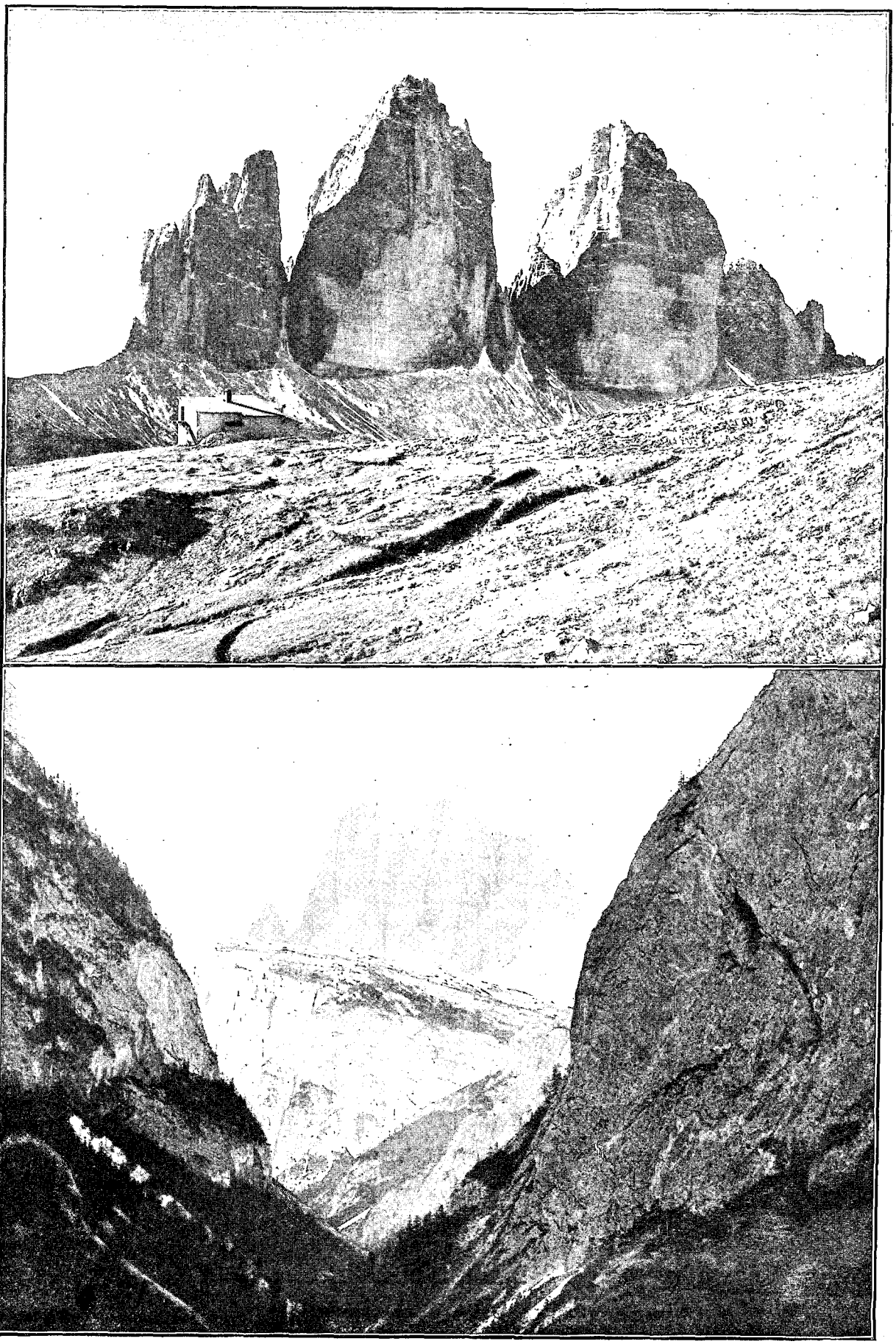


LE MONT TOFANA ET LE BOURG DE CORTINA D'AMPEZZO. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vallée est riante, mais ne présente pas de paysages bien caractéristiques. Les clochers tyroliens défilent, tour à tour effilés ou coiffés de toits au profil moscovite, peints en rouge ou en vert également vifs, au-dessus des murs d'une blancheur éblouissante. Bientôt un gracieux bassin s'ouvre en hémicycle, ponctué d'habitations pittoresquement groupées et dominées par un château crénelé, ancienne résidence d'été des évêques de Brixen, aujourd'hui prison : c'est la petite ville de Bruneck, hospitalière aux étrangers, qu'elle attire en aménageant du mieux qu'elle peut les promenades de ses environs. C'est à Bruneck que nous rencontrons le débouché de la première vallée conduisant dans le cœur du massif dolomitique, le Gaderthal, dont la partie la plus reculée est l'Abtei ou Badia, l'ensemble du pays portant le nom d'Enneberg. Le fond de cette vallée, remarquable, paraît-il, dans les environs de Corvara et de Colfosco, par son caractère sauvage et les formes tourmentées de ses montagnes, est un cul de sac d'où l'on ne peut sortir que par des cols élevés inaccessibles aux voitures. Ce n'est donc pas le chemin que nous choisirons pour traverser facilement les Dolomites.

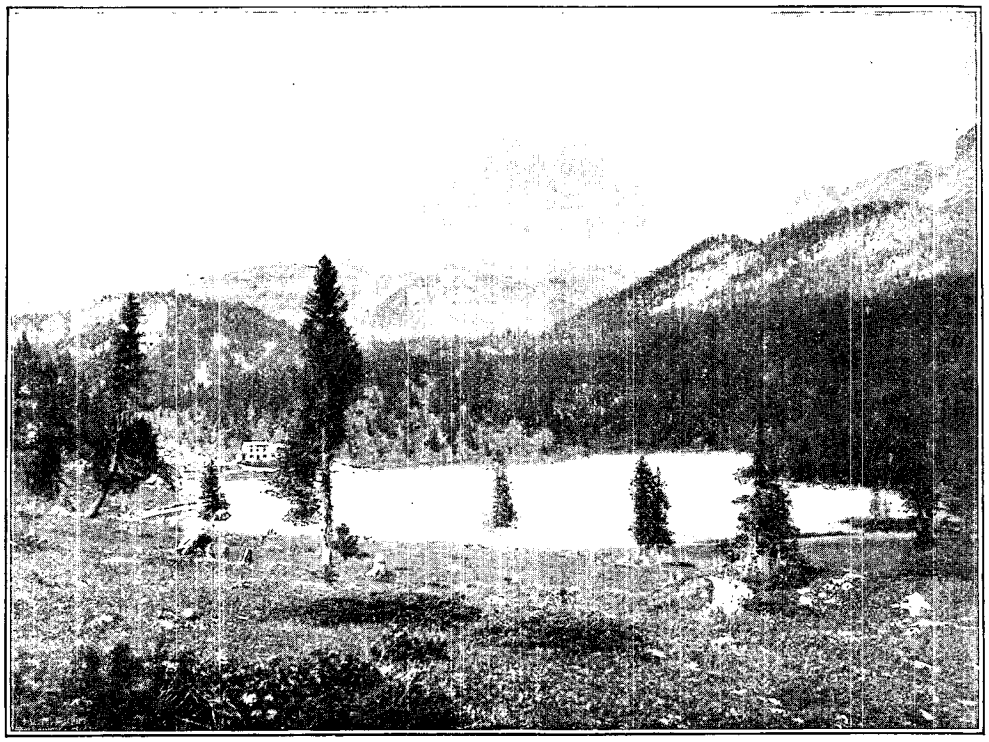
Nous noterons, en passant, que les habitants de cette vallée sont de race et de langues ladines, et nous laisserons aux ethnologues le soin d'établir si les Ladins ont vraiment des affinités avec les Rhétiens de langue romanche établis dans les Grisons, et comment ces îlots d'une langue dérivée directement du latin ont pu se maintenir au milieu des populations germaniques et italiennes qui les entourent de toutes parts.

Au delà de Bruneck, les sommets dolomitiques se rapprochent du Pusterthal, et leurs profils caractéristiques nous souhaitent la bienvenue à chaque détour de la ligne. Après le débouché du vallon de Prags, où l'on vante le Pragserwildsee, petit lac sauvage au pied du Seekofel, la vallée s'élargit pour former la plaine de Toblach, où l'œil le plus exercé aux observations géographiques ne pourrait reconnaître, à première vue, l'existence d'un faîte de partage des eaux. Il y a encore des Dolomites au delà de Toblach, le beau groupe de Sexten, avec la Dreischusterspitze (Pointe des trois cordonniers) et des montagnes formant un gigantesque cadran solaire (*Einserkogel*, cime d'une heure, *Elferkogel*, cime de onze heures, *Zwölferkogel*, cime de midi), enfin les quelques sommets dolomitiques de Lienz, qu'on peut contempler des fenêtres du vieux château de Bruck transformé, retour des choses d'ici-bas, en un vaste hôtel-pension. Mais un grand caravansérail moderne construit, près de la gare de Toblach, par la Compagnie du chemin de fer, et entouré de nombreux hôtels satellites, indique que nous sommes à la grande porte des Dolomites, et nous quittons avec joie le train fumeux



LES DREI ZINNEN (LES TROIS CIMES) VUES DU NORD. — LES MÊMES VUES DE LANDRO (PAGE 250). — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

pour ne plus revoir de locomotive qu'à la fin de notre traversée. De nombreuses voitures se disputent nos faveurs, et c'est dans un confortable landau, sur une excellente route, la *Strada Regia d'Allemagna* des Italiens, que nous faisons notre entrée dans le pays des merveilles, commençant à douter fortement de la véracité de ceux qui en ont fait un pays d'accès malaisé. Un petit lac *(ToblacherSee)* brille à travers les sapins. Nous suivons la vallée de la Rienz, défilé grandiose, bordé d'escarpements de couleurs claires, montant jusqu'au ciel bleu par des courbes hardies, d'une belle venue, qui donnent un caractère classique à ces propylées de l'Ampezzo. Un gros fort sournois, barrant le fond de la vallée près de Landro, donne la note moderne. Tout à coup surgit, comme un éventail géant, comme une apothéose de féerie, comme un feu d'artifice dont le feu serait de la neige, le groupe incomparable du Cristallo et du Cristallin, dont les zébrures de neige et les fleuves de glace se reflètent dans la nappe mystérieuse et sans ride du *Dürrensee*. Les arêtes se détachent si nettement sur cette lumineuse toile de fond barrant la vallée dans un encadrement de verdures sombres, que l'ensemble de la montagne et de son image réfléchie donne aux yeux fascinés l'illusion bizarre, mais très réelle, d'une immense peinture sous glace. L'esprit, terrassé par cette apparition surnaturelle, balbutie encore des comparaisons folles pour essayer de se traduire à lui-même le spectacle qui l'accable, qu'un autre sujet vient augmenter son trouble : l'apparition, dans l'échancrure d'une gorge latérale, de deux tours hautaines, d'aspect babylonien, dont les angles sont si vifs, qui sont découpées en assises par des joints si réguliers et qui présentent des faces si planes qu'on croit y voir un appareillage exécuté par les humains. Ces deux tours, et une troisième peu visible d'ici, sont les *Drei Zinnen*, ou *Tre Cime di Lavaredo*. Après ce carrefour magique, qui produit une impression profonde et vaudrait à lui seul le voyage, la route suit la rive du Dürrensee, dont le nom de lac est un peu ambitieux, car ce n'est qu'une mince couche d'eau disparaissant quelquefois entièrement en été, mais que relève singulièrement son rôle de miroir du Cristallo. A droite, s'étagent les contreforts du Dürrenstein, haut belvédère très visité, qui permet d'embrasser un panorama immense s'étendant jusqu'aux Tauern, à l'Ortler et à l'Adamello.



LES DREI ZINNEN (LES TROIS CIMES), VUES DU LAC MISURINA. — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL, À INNSBRUCK.

A mesure que nous avançons, le Cristallo disparaît peu à peu derrière le Rauhkofel, promontoire boisé qui le ronge comme un ulcère; mais la moitié du tableau, l'architectural Cristallin, nous reste. Au détour de *Schluderbach*, un autre grand spectacle nous attend, la vue de la *Rothwand (Hohe Gaisl)* ou *Croda Rossa* (3.148 mètres), construction cyclopéenne aux puissantes assises d'un rouge de porphyre, qu'avivent encore les feux du couchant. C'est assez de merveilles pour aujourd'hui, et nous nous reposerons de nos émotions à l'hôtel de Schluderbach, où nous ne serons pas toisés par un portier superbement galonné et plein de morgue, mais reçus comme des amis par l'affable Ploner, bien connu des touristes, à qui il ne ménage pas les conseils de son expérience sur les belles excursions à faire dans les environs.

Schluderbach, qui ne se compose, du reste, que de l'hôtel et de ses dépendances, est à la bifurcation des deux chemins qui conduisent à Cortina d'Ampezzo : la route de voitures, par endroits assez malaisée, qui passe par le lac Misurina et le col de Tre Croci, et l'excellente route de voitures, toujours la Strada d'Alemagna, par le col *Im Gemark* et la vieille forteresse, dont il ne reste d'ailleurs que le nom, de Peutelstein (Podestagno). Ces deux chemins enserrent le groupe du Cristallo, de sorte qu'en les parcourant successivement

on fait le tour entier du massif. C'est la tournée classique des voyageurs qui se bornent à visiter le Val d'Ampezzo en poussant une pointe de Toblach à Cortina. Pour nous, qui ne voulons pas revenir sur nos pas, le choix est tout indiqué : nous prendrons le chemin de Misurina, qui offre les spectacles les plus émouvants, et nous le suivrons à pied pour mieux en savourer les sublimes beautés.

Hélas ! au réveil, une pluie fine et continue, événement trop fréquent en montagne, embrume la vallée et rendrait hasardeuse une expédition de longue haleine. Quelques éclaircies nous permettent cependant de nous aventurer dans les environs. Nous allons visiter le Val Fonda, qui pénètre dans le cœur de la montagne et conduit au pied du glacier du Cristallo. C'est un défilé sauvage entre des murailles de roches nues et percées de nombreuses grottes; au fond, l'eau du glacier glisse rapide dans les éboulis et rompt seule le silence solennel de la haute montagne. Au-dessus du glacier s'ouvre un col profond, qui sépare la tour du Popena des escarpements du Cristallo et d'où Paul Grohmann, le premier, s'est élancé en 1865 à la conquête de la cime suprême (3.231 mètres).

Redescendus du Val Fonda, une attraction invincible nous ramène au carrefour merveilleux de Landro. Aujourd'hui, avec les noirs nuages qui roulent dans le ciel, le Dürrensee est devenu sinistre, et le tableau qui s'y reflète a un aspect dantesque. Sous cette forme tragique, la scène est encore plus grandiose qu'hier.

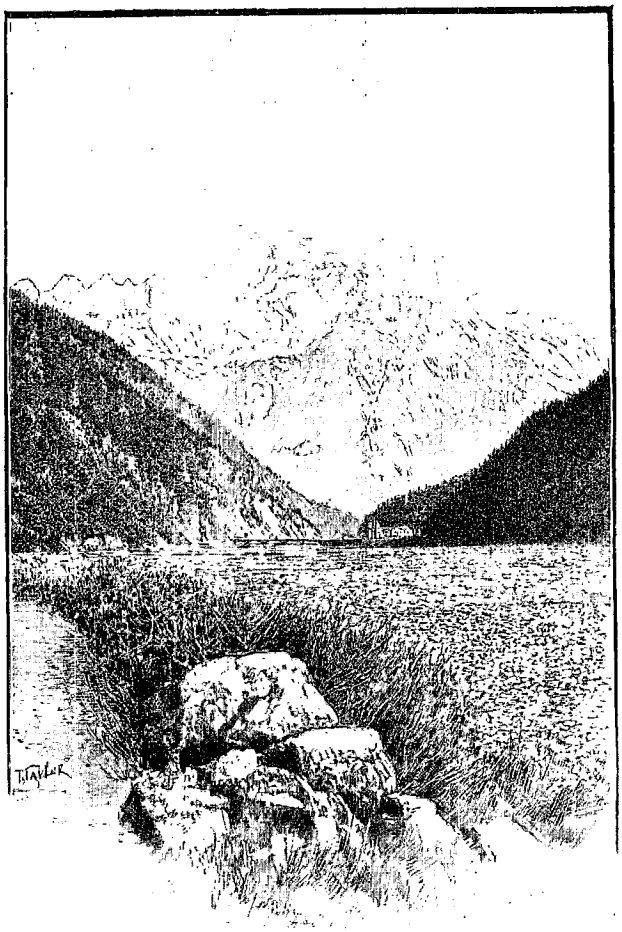
Cependant le soleil a reparu et nous engage à poursuivre notre route jusqu'à Cortina, mais la journée est trop avancée pour que nous puissions encore penser à faire la course à pied; d'autre part, nous ne voulons pas renoncer au lac Misurina. On nous assure qu'avec une voiture légère et solide et des chevaux vigoureux on peut se risquer par là. Nous nous laissons facilement persuader, et bientôt un attelage plein d'ardeur nous entraîne vers le val Popena, où l'on franchit, à quelques minutes de Schluderbach, la frontière d'Italie. Le vallon boisé, que remonte le chemin, s'étend entre les parois abruptes de la redoute rocheuse du Monte Piano et les belles assises du Cristallin, dont les arêtes horizontales, réchampies par des filets de neige, ne sont interrompues que par des anfractuosités remplies d'un peu de glace bleue. La montée est pénible sous un soleil de plomb et il n'y a que des chevaux de montagne à la puissante musculature qui puissent traîner une voiture sur une pente pareille. Au sommet de la montée apparaît la forêt de fines aiguilles des monts Cadini; à gauche se détache un sentier gravissant le monte Piano, belvédère naturel qui offre une bonne vue de la topographie des environs. Un petit plateau gazonné, au sous-sol tourbeux, annonce l'approche du lac Misurina qu'on découvre en effet, au débouché du col d'Angelo, formant le premier plan d'un tableau d'une majesté incomparable. Au delà d'un saut de loup gigantesque formé par une vallée tout entière, se dresse la masse énorme du Sorapiss (3.201 mètres), évidée en son centre par un cirque de Titans où scintille un glacier au pied des gradins couverts de neige. Le reculement produit par l'interposition du précipice où se dérobe le second plan donne à la montagne un aspect irréel qui augmente encore la grandeur de la scène. Si, nous arrachant à regret à ce spectacle sublime, nous tournons nos regards dans la direction opposée, un cri d'étonnement nous échappe à la vue de deux massifs rocheux se perdant dans les cieux et rappelant, sur une échelle centuple, les monstrueux amoncellements de pierre ouvrée des temples de l'Inde. Un large piédestal les porte sur de blancs éboulis au-dessus du vert tendre des prairies et du vert sombre et velouté des forêts, et



L'HÔTEL DE SCHLUDERBACH, AU PIED DE LA MONTAGNE « LA ROTHWAND ». — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL À INNSBRUCK.

cet ensemble forme une *scenery* d'un caractère à la fois puissant et gracieux. Qui reconnaîtrait, sous cette forme nouvelle, les *Drei Zinnen* que nous avons déjà vus de Landro sous un aspect si différent? Combien encore est différent leur profil vu du Nord, ces trois énormes dents canines sortant d'une gencive d'éboulis ! Cet exemple montre bien comme ce pays est varié, exempt de monotonie et, par suite, combien tous ses détails sont intéressants à étudier.

Malgré leur apparence inaccessible, les cimes des Drei Zinnen ont été gravies à plusieurs reprises. La plus petite est celle dont l'ascension est la plus périlleuse. On se demande comment il est possible de se hisser sur cet obélisque dont les faces presque verticales ne présentent que d'imperceptibles saillies, et il est fort curieux de suivre de point en point, sur les excellentes illustrations de l'ouvrage de Wundt déjà cité : *Wanderungen in den Ampezzaner Dolomiten*, les péripéties de l'escalade des parois qui semblent, au premier abord, absolument inaccessibles. Longeant la rive du lac devant l'Albergo Misurina, le chemin gagne le bord du plateau, où la vue sur le Sorapiss s'étend et se complète. Au-dessus des vallées italiennes qui fuient à gauche, dans le lointain et la profondeur, s'alignent les crêtes du Marmarole ; à droite pointe la blanche pyramide de l'Antelao. Au croisement du chemin qui dévale rapidement dans le Val Bona pour aller rejoindre la vallée de la Piave par Auronzo, nous quittons l'Italie pour rentrer en Autriche et nous pénétrons dans la forêt, où le chemin devient de plus en plus incohérent. Il est prudent de se cramponner solidement à la voiture pour ne pas être jeté par-dessus bord. Le lourd soleil qui nous accablait a amassé de toutes parts de sombres nuées. L'orage éclate, et une pluie diluvienne nous assaille. L'eau ruisselle à flots des flancs dénudés du mont Cristallo, et c'est avec peine que les chevaux franchissent un torrent qui traverse le chemin avec fracas. Nous atteignons heureusement le col de Tre Croci, où un petit hôtel, qui est le bienvenu, nous permet de nous abriter pour laisser passer l'orage. Le col de Tre Croci est un des points de départ pour l'ascension du Cristallo, qui le domine immédiatement, et du Sorapiss, dont l'accès est facilité par le refuge Pfalzgauhütte, construit au bord d'un laquet, dans une situation d'une sauvagerie indescriptible.

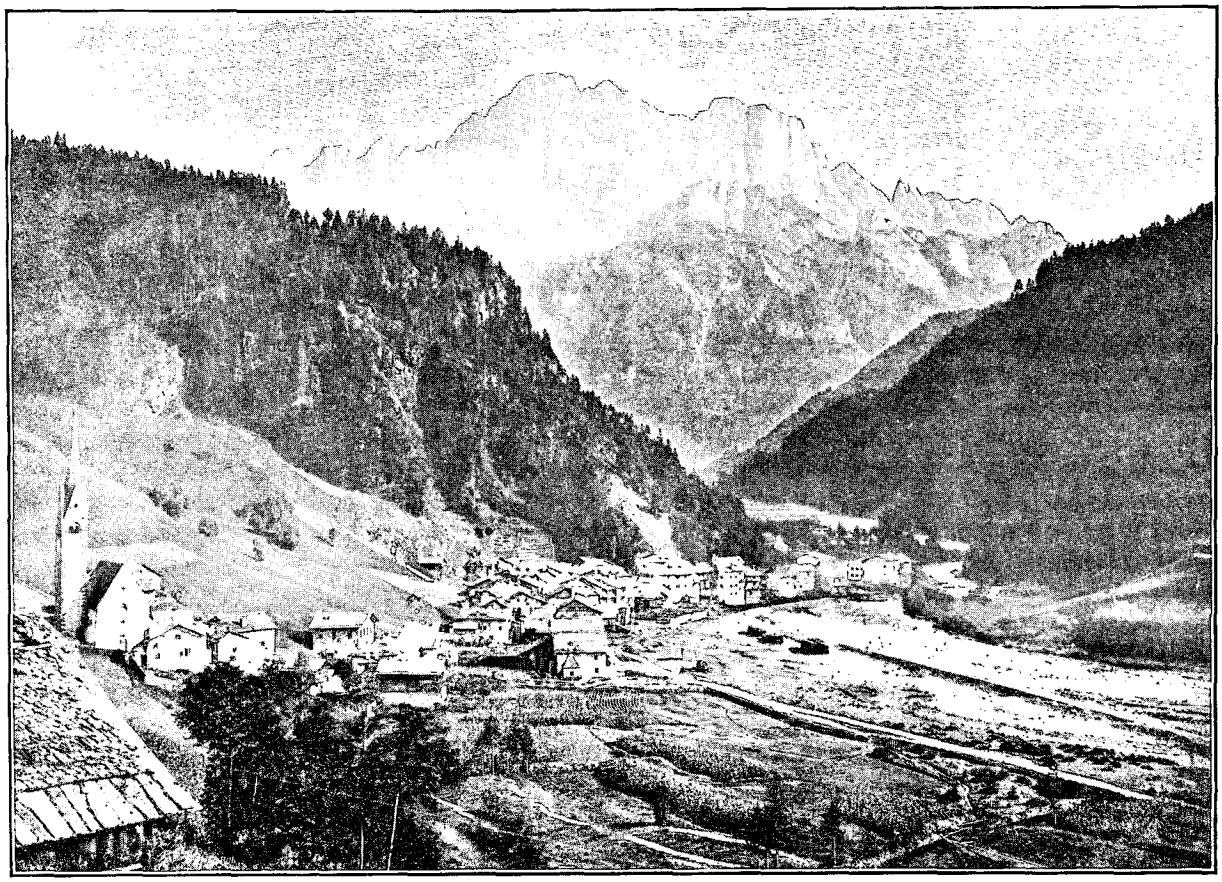


LE MONT CIVETTA VU DU NORD-OUEST. — DESSIN DE TAYLOR.

La pluie diminuant, nous repartons. Le Val d'Ampezzo se présente à nous sous l'apparence d'un vaste gouffre où tourbillonnent d'épaisses vapeurs ; au-dessus plane dans le ciel gris, au milieu des éclairs, la massive barrière de la Tofana, merveilleusement grandie par la brume qui l'élève à des hauteurs inouïes. Le chemin suit une forte pente où le passage d'une voiture paraît invraisemblable ; notre véhicule sursaute en violents cahots sur ses roues enrayées.

Après une longue descente, le haut campanile de Cortina se dégage tout à coup de la brume, et, quelques instants après, le vieux Ghedina nous salue avec empressement sur le seuil de l'*Aquila Nera*.

La première apparition, dans cette maison hospitalière, est celle d'une vaste cuisine aux cuivres reluisants, où s'agitent de robustes Tyroliennes : c'est l'hôtel du bon vieux temps, où les manipulations culinaires n'ont rien à cacher et s'exécutent honnêtement sous les yeux de chacun. Dans les salles publiques du rez-de-chaussée, les guides et les paysans entrent et sortent dans une animation pleine de bonhomie. Les chambres, d'apparence antique, ont été ornées de bonnes fresques par les jeunes Ghedina, peintres d'un certain talent, et on s'y endort d'un sommeil paisible sous la protection d'un bel ange gardien peint au chevet du lit. L'extérieur d'une dépendance de l'hôtel a été également décoré de fresques représentant la peinture, l'architecture, la sculpture et la science, et de médaillons reproduisant les traits de peintres célèbres. Les bons hôtels sont d'ailleurs nombreux à Cortina, où réside en été une importante colonie anglaise. La tempête d'hier a nettoyé l'atmosphère, et, dès l'aube, luit un clair soleil qui nous suggère de retourner aux Tre Croci pour y jouir de la vue dont la brume nous a privés la veille. En montant à travers les bruns châlets, nous notons la politesse avenante des habitants, qui ne manquent



LE VILLAGE DE CAPRILE, ET LE MONT CIVETTA. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

pas de nous saluer avec empressement d'un *buon giorno*. La Tofana, poudrée à frimas, brille au soleil et n'a plus son apparence de rêve.

Le Val d'Ampezzo s'étale en une vaste coupe verdoyante couverte de prairies, de cultures et de maisons éparses. Au fond, la tache blanche de Cortina surmontée de son campanile. Sur les bords de la coupe, au-dessus des forêts, les dentelures variées des hautes montagnes rocheuses : la triple Tofana (*Tofana prima* ou *di Razes*, 3.220 mètres, *Tofana seconda* ou *di mezzo*, 3.263 mètres, *Tofana terza* ou *di fuori*, 3.232 mètres), les dents cariées du Nuvolau, de la Croda da Lago, du Becco di Mezzodi, la puissante silhouette du turriforme Pelmo. Comme ce riche panorama justifie bien le nom que les habitants ont donné à ce beau coin de terre de *Magnifica Comunità d'Ampezzo !*

Redescendons pour aller contempler cet ensemble d'un autre point de vue. C'est dimanche. Dans la rue principale de Cortina, aux maisons de pierre soigneusement blanchies, jetées de-ci de-là sans souci de l'alignement, règne une gaie animation. Les femmes, au costume sombre relevé par un tablier de couleurs voyantes et un éclatant fichu, entrent à l'église, où elles s'accroupissent à l'italienne après avoir retiré leur chapeau de feutre noir aux bords en gouttière. Les hommes, dont le costume ne présente rien de caractéristique, flânent autour du beau, quoiqu'un peu lourd, campanile de pierre, haut de 76 mètres, qui est leur orgueil. Ils l'ont construit avec le produit de leurs vastes forêts communales, dont les coupes bien réglées leur permettent, non seulement de payer leurs impôts, mais encore de soulager l'infortune de leurs concitoyens peu aisés. La race est italienne (l'élément ladin y est à peine notable), mais ce sont de bons et fidèles Autrichiens ; ils sont réunis au Tyrol depuis 1509. Le commerce du bois est leur principale occupation. Ils sont doués d'un sens artistique assez développé, qu'entretient et forme une école industrielle, et qu'ils appliquent surtout à la fabrication de filigranes et d'objets de marqueterie. Remontant le versant occidental du Val d'Ampezzo, nous voyons maintenant le Cristallo sous la forme d'une massive croupe rocheuse prolongée à gauche par les rochers abrupts du Pomagognon. A droite se creuse la forte échancrure du col de Tre Croci, dominée par l'énorme Sorapiss, auquel fait suite la svelte et régulière pyramide de l'Antelao (3.255 mètres). Par delà se perd dans un lointain vaporeux la profonde vallée du Boïte, que descend la route d'Italie en effleurant Pieve di Cadore, où on montre une modeste masure, berceau du grand Titien. Cette route rejoint près de là la vallée de la Piave, qui conduit à Bellune, d'où on peut gagner en quelques heures, par le chemin de fer, Venise, la reine des lagunes. Ne nous oublions pas à rêver de gondoles dans la prairie ensoleillée, à l'orée du bois de sapins, en

respirant l'air frais et sapide de la montagne, embaumé de senteurs résineuses. Notre tâche est loin d'être accomplie, et il nous faut regagner Cortina pour préparer la suite de notre expédition.

III

Par monts et par vaux du Val d'Ampezzo au Val Fassa. — Caprile et la Civetta. — Les gorges de Sottoguda. — La Marmolada.

Il s'agit maintenant de gagner le Val Fassa à travers monts et vallées, en saluant au passage la Civetta et la Marmolada. On pourrait, au besoin, faire la première étape, de Cortina à Caprile, en *carretta*, sorte de char de montagne, sans ressorts; mais comme il faudrait, après avoir fait à peine la moitié du chemin dans la *carretta*, la suivre à pied, sous peine d'en sortir le corps affreusement moulu la valeur de ce moyen de transport primitif se trouve singulièrement amoindrie.

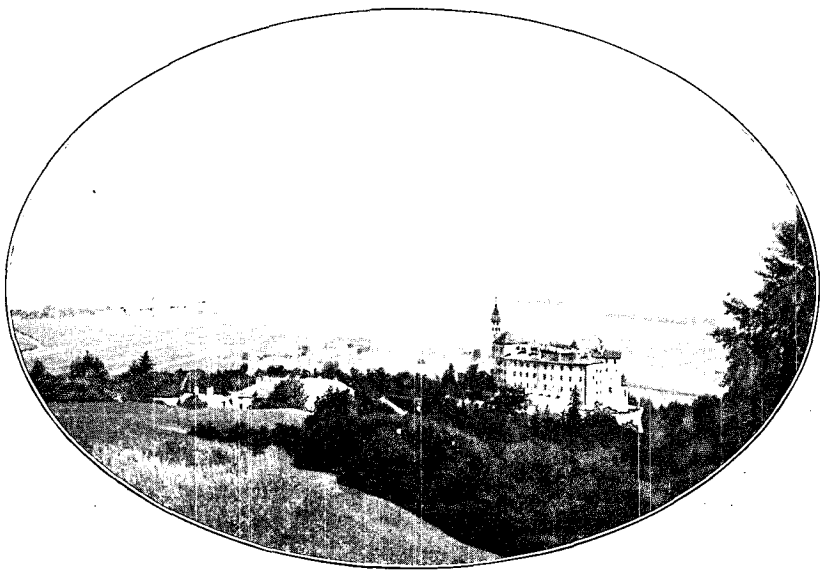
Pour nous, il ne nous déplaît pas de nous dégourdir les jambes en emplissant nos poumons de l'air vif et réconfortant des hautes altitudes. *Il signor* Ghedina nous confie à l'honnête Giuseppe Siorpaës, qui, de ses robustes épaules, enlève nos bagages comme une plume, et nous voilà, le bâton ferré à la main, traversant le Boïte et gravissant les pentes couvertes d'habitations gaiement disséminées, que couronnent les belles falaises de la Tofana. Malgré le soleil brûlant, nous grimpons avec ardeur, et Siorpaës, le solide gaillard bien planté sur ses jambes nerveuses, doit nous modérer de ses *Andiamo piano!* Nous atteignons rapidement le pied de la Crepa, cette grosse verrue de rochers qu'on ne peut manquer de remarquer, dès qu'on arrive à Cortina, se détachant sur le versant occidental de la vallée, et qu'on juge immédiatement, et avec raison, être un excellent belvédère.

Un dernier coup d'œil sur Cortina, qui s'enfonce de plus en plus dans sa vasque de verdure, et sur la trinité auguste du Cristallo, du Sorapiss et de l'Antelao, qui monte dans le ciel à mesure que nous nous élevons; et nous gagnons la lisière de la vaste forêt qui plonge à nos pieds dans un profond vallon et remonte sur l'autre versant jusqu'à la base des pointes décharnées de la Croda da Lago.

La montée est moins rude, et une agréable fraîcheur nous accueille dans l'ombreuse forêt où susurrent les cascatelles des clairs ruisseaux. Dans les éclaircies se dressent, à travers la verdure pâle des mélèzes, les immenses parois nues de la Tofana di Razes, dont les à-pic vertigineux sont zébrés verticalement de grandes coulées grisâtres. Un spectacle intéressant attire les regards sur le versant opposé : l'étrange ensemble des Cinque Torri, amoncellement de rochers prismatiques, qui ressemblent à s'y méprendre aux tours en ruines, renversées sur les courtines, éventrées par la mine, d'une forteresse réduite par un siège sans merci.

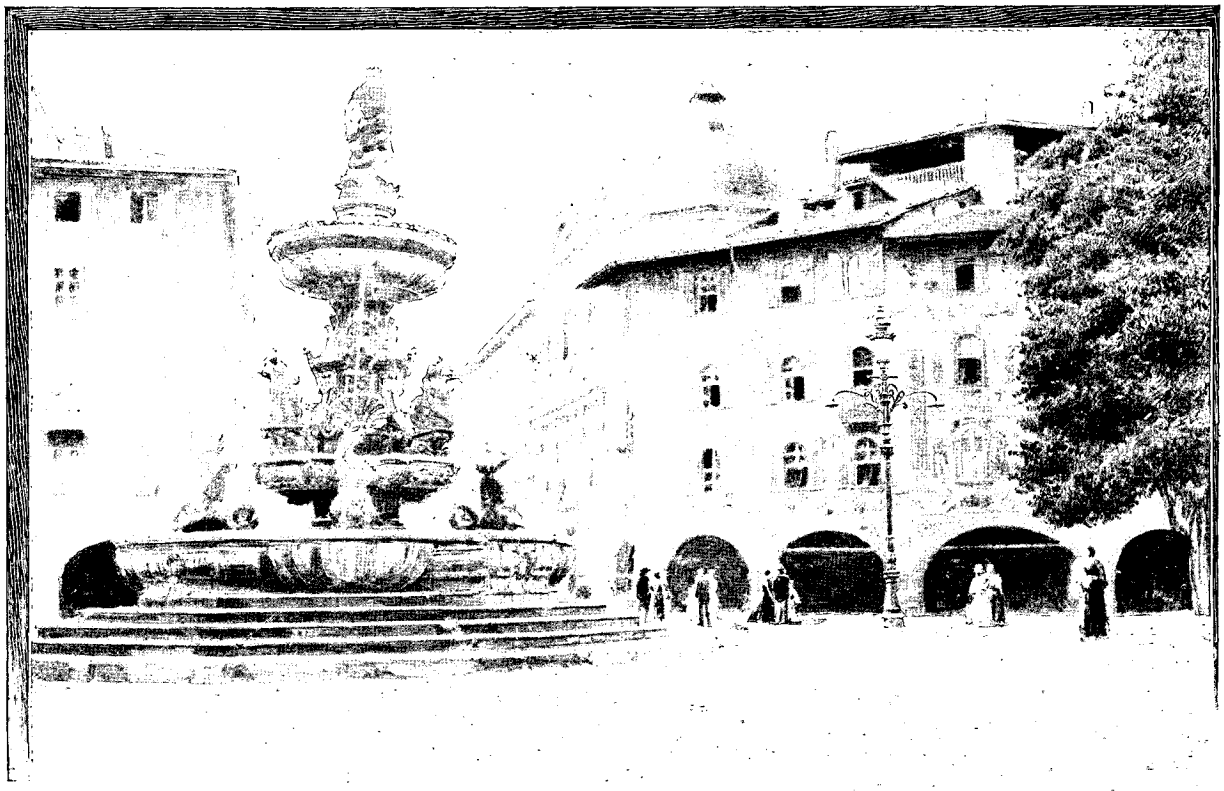
Nous atteignons cependant le terme de notre course, l'hospice ou auberge de montagne de Falzarego. Après le frugal repas d'œufs et de laitage, auquel il faut s'attendre à ces hauteurs, nous poussons jusqu'au col, qui s'ouvre à une altitude de 2117 mètres, pour faire de loin connaissance avec la Marmolada. La montagne énorme est bien là, couverte de sa vaste carapace de neige et de glace, qui luit dans le crépuscule. Mais l'air froid du soir nous ramène vivement au gîte à travers une région désolée, sans végétation, parsemée de blocs délités.

(*A suivre.*) Edme VIELLIARD.



LE CHÂTEAU D'AMBRAS, PRÈS INNSBRUCK ET LA VALLÉE DE L'INN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



PLACE DU DÔME ET FONTAINE DE NEPTUNE À TRENTE
DESSIN DE TAYLOR.

LES DOLOMITES[1],

PAR M. EDME VIELLIARD.



UN « SALTNER » À L'ÉPOQUE DES VENDANGES (GARDE-VIGNES DES ENVIRONS DE BOTZEN). PHOTOGRAPHIE B. JOHANNES, À MERAN.

Revenus de bon matin au col de Falzarego, nous laissons à droite le pas de Tre Sassi, qui mène à Sankt Cassian et dans l'Enneberg. Le chemin se transforme en un mauvais sentier couvert de pierres roulantes qui dégringole en brusques lacets, dans une morne ravine, au pied du Sasso di Stria. On se demande avec terreur ce qu'il advient des malheureux voyageurs qui ont eu l'imprudence de se risquer en *carretta* dans ce soi-disant chemin de voitures. Mais bientôt la végétation reprend ses droits. Le chemin assagi se développe à travers des clairières herbeuses où des bouquets de sapins sont pittoresquement groupés ; un torrent babillard lui tient compagnie. La note romantique est donnée par l'apparition d'une ruine moyen âge qui barre la vallée à la patte d'oie de ses ravins de tête. Siorpaës, fouillant son sac, à peu près vide du reste, de mots allemands, envoie d'un geste de malédiction l'épithète flétrissante de *Raüber* aux anciens maîtres de ces murs croulants et désormais bien inoffensifs. Ce sont les ruines du château d'Andraz, ancienne résidence du bailli d'Enneberg, de mauvais renom, Gabriel von Prack. En 1462, le bouillant évêque de Brixen, Nicolas de Cusa, s'y réfugia pour se soustraire à ses nombreux ennemis. Il eût fallu qu'ils fussent bien acharnés pour le poursuivre dans une solitude si retirée.

À partir de ces ruines, le chemin traverse des prairies bien irriguées et ne tarde pas à arriver au-dessus du village d'Andraz, dont les maisons sont pittoresquement étagées dans le vallon se creusant à nos pieds. La rue en pente est vite traversée, et Andraz nous domine à son tour. Une belle forêt, fort bien aménagée, tapisse le talus rapide de la montagne ;

1. *Suite. Voyez p.* 241.

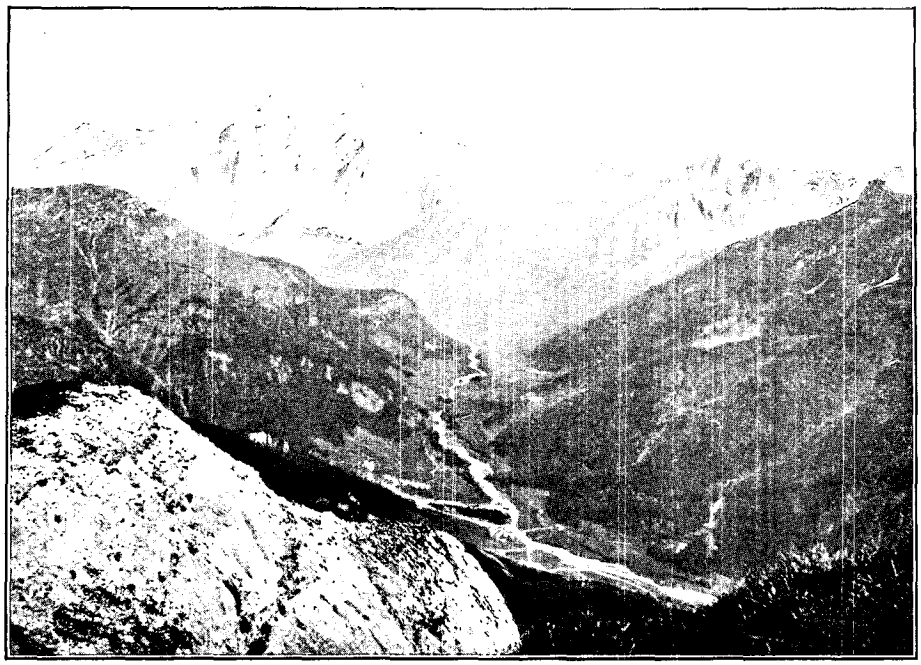
à travers les troncs des sapins, on entrevoit les prairies qui bordent le ruisseau. Tout le long de cette descente, le paysage est d'une fraîcheur exquise.

A droite s'ouvre la haute vallée de Cordevole, ou Val Livinallongo, fermée dans le lointain par les bastions neigeux du Sella et du monte Boe; à son flanc abrupt sont accrochées les rares maisons et le clocher aigu de Pieve di *Livinallongo* (ou *Buchenstein*), sa capitale modeste. Cette vallée et celle que nous venons de parcourir, qui mériteraient plutôt le nom de gorges, forment le petit pays de population ladine du Buchenstein. Bien que rattaché politiquement à l'Autriche, il n'a de communications faciles qu'avec l'Italie, vers laquelle s'écoulent ses eaux et où se font les transactions commerciales. Pendant les deux tiers de l'année, ses habitants ne peuvent pas communiquer avec leur patrie, et ils ne lui sont guère rattachés par d'autres liens que les impôts et le service militaire. Pieve n'en est pas moins le siège d'un tribunal, peu occupé d'ailleurs, grâce à l'honnêteté des habitants, et considéré, cela se comprend, comme un exil par le fonctionnaire qu'on y envoie, à moins que ce ne soit un alpiniste endurci.

Une nouvelle merveille du monde dolomitique, la Civetta, se dessine dans le ciel, droit devant nous, comme la silhouette légère d'un immense écran aux bords crénelés ; à ses pieds miroite, dans la brume, la nappe claire du lac d'Alleghe. Des files de bestiaux de plus en plus fréquentes obstruent le chemin, poussées par des bergers prudemment armés de vastes parapluies, et annoncent l'approche d'une localité importante. Nous débouchons en effet au-dessus de Caprile, et, entrant en Italie, nous descendons ou plus exactement roulons par un chemin *ripido* et couvert d'une couche invraisemblable de pierres mouvantes, dans le fond de la vallée, où les douaniers italiens nous cueillent et, malgré les objurgations de notre fidèle Tyrolien, qui ne paraît pas beaucoup goûter les bons amis de la Triplice, nous accompagnent, la carabine au poing, jusqu'au bureau de la douane.

L'aspect intérieur de Caprile, village bien situé d'ailleurs au confluent de plusieurs ravins et au point où la vallée du Cordevole commence à s'élargir, n'a rien de fort engageant. La saleté et la négligence italiennes ont remplacé la propreté et l'ordre tyroliens. Un incendie, qui a dévasté récemment une partie de la localité, lui donne une apparence encore plus misérable.

Caprile, dont le nom dérive, dit-on, de *Pagus Gabrielis*, a eu cependant autrefois une certaine importance. Vers le milieu du XVe siècle, la république de Venise réunit Caprile et Cadore sous les ordres d'un gouverneur portant le titre de capitaine général. Il ne lui reste, comme souvenir de cette période de son histoire, qu'une modeste colonne surmontée du lion ailé de saint Marc, égarée sur une petite place malpropre et remplie de décombres. On ne séjourne guère à Caprile que pour aller voir de près la Civetta se mirant dans le lac d'Alleghe, ou pour monter à la Marmolada. Une bonne route suivant la vallée du Cordevole conduit au lac d'Alleghe ; mais, bordée d'un côté par d'interminables talus et, de l'autre, par le champ de pierres du torrent, elle est passablement monotone. Le lac d'Alleghe n'est qu'une inondation permanente de la vallée, que vint barrer en 1772 l'éboulement d'une partie du mont Forca. Dans cette catastrophe, deux hameaux furent ensevelis sous les éboulis, et deux autres disparurent sous les eaux. La légende dit qu'à certains jours on peut encore en distinguer les habitations au fond du lac. Cette nappe d'eau, encadrée de verdure, où se reflète l'image de l'église et des maisons blanches d'Alleghe, introduit d'une manière fort heureuse un coin d'idylle dans le paysage accaparé par l'austère et écrasante Civetta (3.220 mètres). Le géant monte rapidement des bords du lac (966 mètres), reprend un instant haleine en un palier neigeux, puis lance droit au ciel ses escarpements striés, semblables à une épaisse nuée de flèches.



LE SOMMET DE LA MARMOLADA, VU DU MONT RODELLA. — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

Pour Miss Amelia B. Edwards, c'est un immense buffet d'orgues qui ferme la vallée, comparée à une nef de cathédrale, tant la description des spectacles dolomitiques appelle forcément l'emploi de la vieille figure de rhétorique de la comparaison !

La Civetta a été vaincue pour la première fois par Tuckett en 1867, mais par derrière, où les pentes sont moins rapides. On conçoit l'enthousiasme professionnel de Siorpaës nous faisant comprendre que des Anglais l'ont récemment escaladée *davanti*, par les tuyaux d'orgue de miss Edwards, et ses *bravi, bravi!* répétés à l'adresse de ces hardis ascensionnistes.



LE MONT VERNEL, VU DU COLFEDAJA (PAGE 256). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En continuant à descendre l'excellente route qui longe le Cordevole, on passerait à Agordo, bourg principal de cette vallée, connue par ses usines de cuivre et de mercure, et on rejoindrait le chemin de fer de la vallée de la Piave entre Feltre et Bellune; cette route est donc un accès facile des Dolomites par le Sud.

Il n'est pas encore temps de nous laisser aller à la pente douce des vallées et nous reprenons, dès l'aube, le bâton ferré du montagnard. La journée sera forte. Dans cette prévision, Siorpaës s'est adjoint un *piccolo* pour le soulager d'une partie de nos bagages. Cela commence bien, du reste. La route de voitures entre dans le Val Pettorina et gravit, par des lacets savamment tracés, le promontoire de Rocca Pietore. Mais c'est trop de bonheur, et elle se termine brusquement après ce dernier effort.

Le village de Rocca Pietore ou Roccabruna a quelques souvenirs historiques, que rappelle Miss Edwards. Ses habitants, alors presque tous armuriers, formaient au moyen âge une sorte de république relevant nominalement de l'archidiaconé de Capo d'Istria. Ils durent reconnaître, vers la fin du XIVe siècle, la suzeraineté des Visconti, mais leurs anciens statuts furent maintenus. A partir du milieu du XVIIe siècle, ils tombèrent sous la dépendance de Venise, continuant à revendiquer leurs vieux privilèges. Ce n'est qu'en 1814 qu'ils perdirent définitivement leur indépendance, à la suite de la cession de la Lombardo-Vénétie aux Autrichiens.

Un bon chemin muletier succède à la route des voitures à partir de Rocca, et gagne un riant bassin tapissé de prairies toutes fleuries, où le pauvre hameau de Sottoguda se tapit au pied des pentes rocheuses du Pizzo-Guda, qui s'élance d'un seul jet au-dessus des pâturages piqués de chalets. Le torrent a dû se frayer un chemin à travers la ceinture de ce bassin, en y creusant les belles gorges ou Seraï de Sottoguda.

C'est une longue suite de profondes et tortueuses fissures dont le fond n'est pas toujours assez large pour livrer simultanément passage au torrent et au chemin. Aussi ce dernier doit-il, en maints endroits, empiéter sur les eaux grondantes par des encorbellements formés de troncs d'arbres, et les traverser et les retraverser sans trêve sur des ponts rustiques. Des coups de lumière aveuglants alternent avec les froids passages dans l'ombre mystérieuse, où l'on ne voit plus, très haut, qu'une étroite bande de ciel gravée d'arabesques par les brins des herbes capricieuses et les ramures des arbres, dont les racines se faufilent dans les moindres fissures du rocher. A la sortie, on est ébloui par les blanches parois des premiers contreforts de la Marmolada, qui exaltent encore le bleu profond du ciel.

En continuant droit devant nous, nous aurions à escalader péniblement la rude montée du Val Ombretta et à franchir, dans un désert de rochers, au sud de la Marmolada, le col élevé de Contrin pour redescendre dans le Val Fassa. Il est préférable de contourner la Marmolada par le Nord; on traverse ainsi une région plus riante qui a, en outre, l'avantage de donner une meilleure vue sur la reine des Dolomites. Nous attaquons donc la longue pente de prairies entremêlées de bouquets de bois qui longe le mur abrupt du Serauta, le sommet

oriental de la Marmolada. Vers la fin de la montée, la pente devient fort raide sur un terrain basaltique, couvert d'un épais gazon égayé par les vives corolles des plantes alpestres; des croix mortuaires indiquent que la neige fait fréquemment des victimes dans ces hauts parages. Nous reconnaissons, dans un vaste panorama, le Sasso Bianco et la Civetta, qui dominent le gouffre où se cache Caprile. L'air frais qui a couru sur les glaciers nous ranime, et, dans un dernier effort, nous atteignons le col Fedaja (2.046 mètres), par où nous rentrons en Autriche.

Le col franchi, la scène change brusquement. C'est une longue cuvette herbeuse où repose, à l'extrémité contiguë au col, un petit lac glaciaire aux eaux vertgris. A droite s'élèvent les pentes gazonnées du mont Padon; à gauche, un immense plan incliné de rocher couvert de flaques de neige, qui semble avoir été raboté par les glaciers et où il n'est resté, comme témoins, que quelques *Sassi* en saillie. Une lisière de neige et de glace couronne ce plan incliné; mais si on s'élève sur les pentes du mont Padon, on voit cette lisière s'élargir à mesure qu'on monte et se transformer en un vaste champ de glace aux reflets bleuâtres, qui n'est autre que le glacier ou Vedretta de la *Marmolada*. La note caractéristique de ce splendide tableau est la juxtaposition immédiate de la verdure de l'Alpe Fedaja et du site glaciaire, contraste unique, paraît-il, dans toute la chaîne des Alpes.

Le sommet principal de la Marmolada, la Marmolada di Penia (3.360 mètres), qui est le point le plus élevé du massif dolomitique, a été gravi dès le 18 septembre 1864 par Paul Grohmann, que nous avons l'habitude de rencontrer le premier dans ces occasions. Cette ascension, faite en partant de Fedaja, a été ensuite répétée plusieurs fois. L'Anglais F. F. Tuckett l'a, en outre, exécutée par le Sud, en partant du col Contrin.

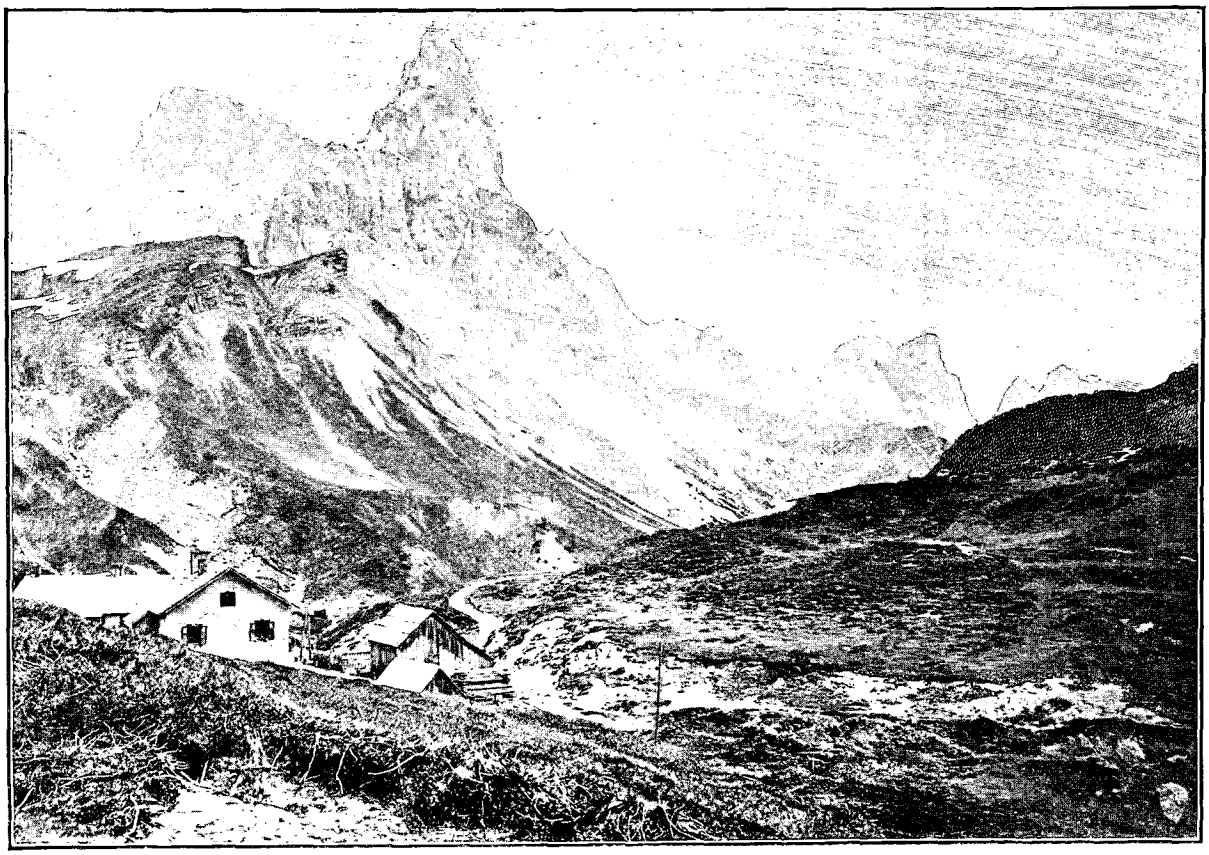
Après nous être reposés et réconfortés à l'auberge Valentini, agréable à rencontrer dans cette haute solitude (il y a encore une autre auberge concurrente), nous achevons de traverser l'Alpe Fedaja, à l'extrémité de laquelle s'ouvre brusquement le profond entonnoir du val supérieur de l'Avisio. En même temps se dévoile le pic occidental de la Marmolada, le mont Vernel, formé de deux pyramides jumelles aux arêtes bien accusées, où montent comme à un temple aérien les larges degrés d'un escalier de glace. Le sol fuit sous nos pas; nous dévalons, dévalons. Une file de petites chapelles formant un chemin de croix longe le chemin; il doit être fort méritoire d'y venir prier de la vallée.



L'HÔTEL ALPIN DE SAN MARTINO DI CASTROZZA ET LA CHAINE DES MONTS DE LA PALA (PAGE 261)
PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN À SALZBOURG.

Avec la réapparition des arbres, dont les fines découpures se détachent sur les champs de neige qui montent au ciel plein de lumière, la magie du spectacle augmente encore. Une cascade vaporeuse flotte légèrement au pied du Vernel. Dans l'ordre habituel, après les forêts reparaissent les grasses prairies, puis les cultures annonçant les habitations. Voici, comme un petit trait blanc, sous l'aigu Collaz aux formes dolomitiques, que suit la table basaltique de la Greppa, le campanile de Penia, le premier village. Après la traversée des chalets de Penia, où débouche le Val Contrin, c'est Alba qui paraît. Puis vient, dans une échancrure où s'alignent les forteresses énormes du Sella et du Monte Boe, Canazei, d'où partent des chemins conduisant par le col Pordoi dans le Val Livinallongo, et par le col Sella dans le Grödenthal (val Gardena) et la vallée de l'Eisack.

Nous descendons, descendons toujours à travers des sites de parc, dans de fraîches pelouses où des bouquets d'arbres sont disposés pour le plaisir des yeux. Le type et les mœurs de la population se sont



LE CIMON DELLA PALA VU DU COL ROLLE (PAGE 261). — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

modifiés. Nous rencontrons des mendiants qui implorent une aumône à deux genoux et en remercient, par l'envoi d'un baiser, des femmes qui fument la pipe en piochant la terre. Nous avons atteint le Val Fassa, et voilà le campanile de forme italienne de *Campitello,* terme de notre odyssée pédestre. Nous faisons à regret nos adieux au fidèle et discret Siorpaës, car nous sommes rentrés dans le royaume des routes et c'est en voiture que nous allons pouvoir désormais poursuivre notre voyage.

IV

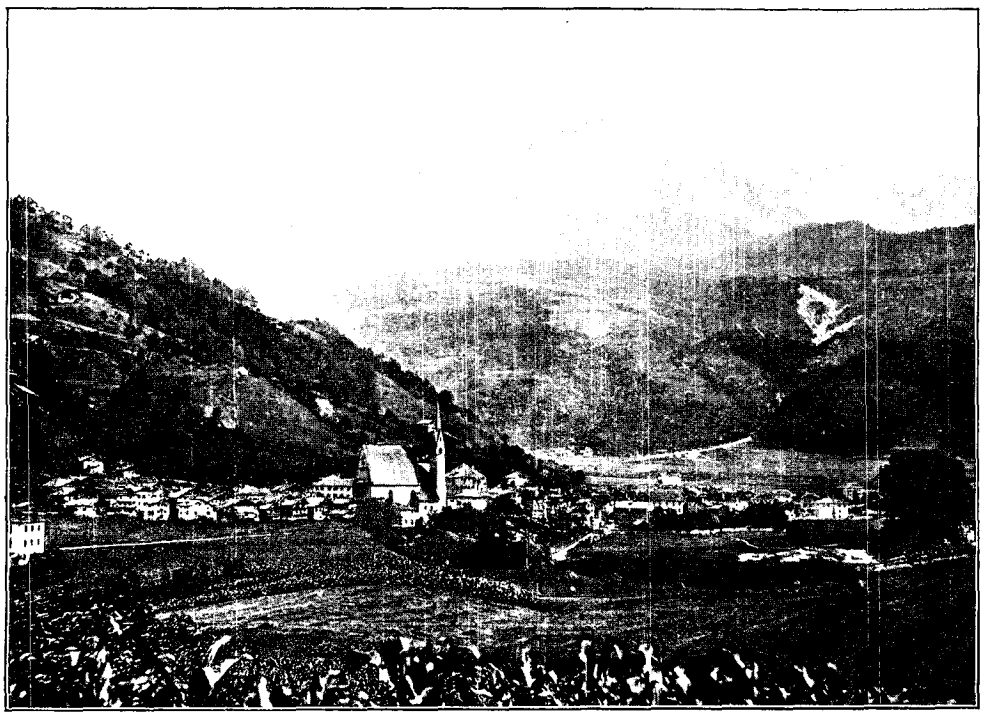
Le Val Fassa. — L'Eldorado des géologues. — Le Cimon della Pala. — San Martino di Castrozza.

Le Val Fassa est la partie supérieure de la vallée de l'Avisio qui, au-dessous de Moëna, prend le nom de Val di Fiemme ou *Fleimserthal* et dont le cours inférieur, de Val Floriana à l'Adige, forme le Val Cembra ou *Zimmerthal.* C'est une haute vallée alpestre, au climat froid, où ne poussent que l'orge et le seigle. Aussi ses habitants, de race ladine pour la plupart, sont-ils souvent réduits à émigrer. Le Val Fassa dépendait autrefois de l'évêché de Brixen; il tomba sous la dépendance de l'Autriche quand cet évêché fut sécularisé.

Nous descendons la pente relativement douce de la vallée au grand trot de notre cheval. Elle est fort peuplée, et la route traverse de nombreux hameaux dont les maisons sont ornées extérieurement d'images de sainteté naïves, peintes à fresque, à la mode italienne, mais d'un art généralement grossier. En nous retournant, nous apercevons encore les massifs dolomitiques du Langkofel et du Sella, qui ferment en cirque la vallée. Les versants boisés deviennent un peu monotones pour des gens qui descendent de la Marmolada ; ce n'est qu'à la dérobée, par l'ouverture des ravins de droite, qu'on entrevoit, de temps à autre, les formes bizarres des cimes du Rosengarten.

Vigo di Fassa, le chef-lieu de la haute vallée, est situé à flanc de coteau, au-dessus de la route qui suit le thalweg, et un bon coup de collier est nécessaire pour aller y chercher un gîte. L'auberge est un modèle de rusticité prétentieuse qui montre bien, sous des efforts d'amélioration, ce que devaient être les auberges de ce pays au temps des Miss Edwards et des J. Leclercq et justifie un peu leurs lamentations sur le manque de confort. On entre par la remise à voitures, qui sert en même temps d'entrée au bureau de poste. Un large escalier de moulin monte à des paliers si vastes et ayant tant de recoins obscurs, qu'on s'y perd. On dirait qu'on a aménagé en auberge une ancienne grange à foin. Notre chambre est entièrement peinte à fresque, le plafond

compris, qui représente une sorte de grand parapluie ouvert. Sur les murs, des paysages atroces, qui ont la prétention d'être des sites dolomitiques. Une profusion de rideaux, de coussins et de meubles prétentieux, sur un plancher de grenier. Des bibelots, achetés à la foire, où figure, au milieu de statuettes de sainteté, une demoiselle de Vienne d'un monde douteux, en plâtre peint. Ajoutons cependant que le goût seul est offensé et que l'auberge est assez logeable.



LE BOURG DE PRIMIERO ET LES ROCHERS DU SASS MAOR (PAGE 262). — PHOTOGRAPHIE WÜRTHLE U. SOHN, À SALZBOURG.

Dans la rue, à la fontaine, des femmes au type italien puisent de l'eau dans des sortes de chaudrons de cuivre ornés de dessins à la pointe. Les habitants nous saluent respectueusement ; on sent que, dans cette vallée lointaine les mœurs ont conservé un caractère patriarcal.

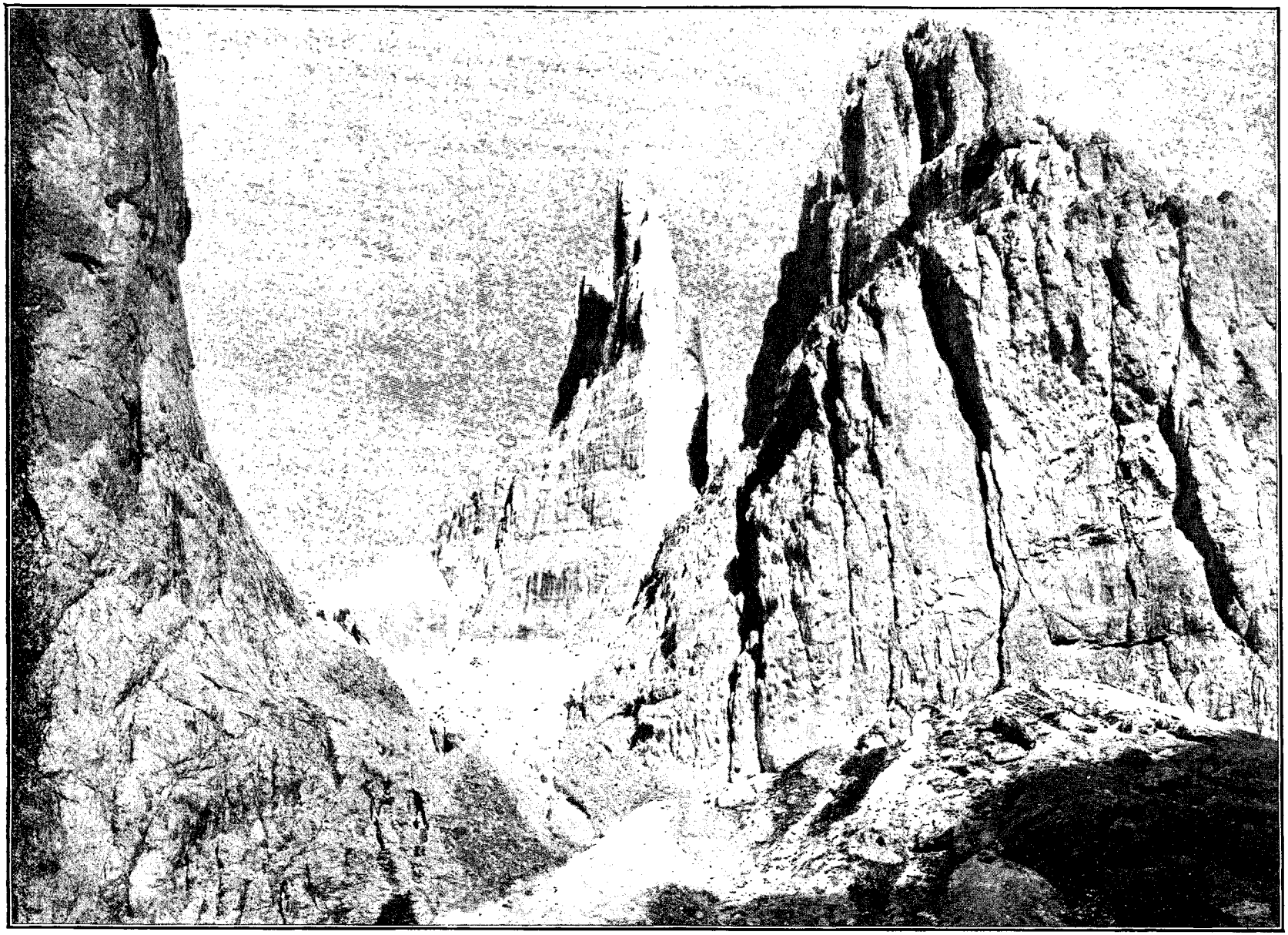
Si nous nous sommes arrêtés à Vigo, c'est d'abord parce que, quand le soir vient, il faut bien s'arrêter quelque part ; mais c'est surtout pour aller voir de plus près le *Rosengarten*, qu'on ne devine qu'insuffisamment de la vallée. Donc, de bon matin, nous escaladons le mont Campedié, qui est un excellent observatoire pour le but que nous nous proposons. Le terrain est abrupt, éboulueux, et le chemin est plutôt une ravine, pleine de pierres roulantes, qu'on cherche à éviter autant que possible ; ce qui explique les nombreux sentiers qui sillonnent les taillis.

Après une montée assez rude, on arrive sur une sorte d'acropole de rochers portant un petit pâturage. De là, l'œil plonge dans le Val Vajolet, vaste et sauvage fond de cuve rempli d'éboulis en quantité prodigieuse, couverts çà et là seulement d'une maigre végétation. Sur les gigantesques talus d'éboulis s'élèvent d'immenses murs de rochers déchiquetés d'une manière invraisemblable. A droite, les Dirupi de Larsec sont tellement divisés en feuillets et en aiguilles qu'ils ont quelque analogie avec une tête d'artichaut phénoménale. Dans le fond, le Rosengarten forme une grande forteresse, étrangement délabrée, qu'on appelle Tours de Vajolet. Le plus bizarre de ces rochers ressemble, selon le point de vue, à une main de géant dressant ses doigts étendus vers le ciel, ou à une monstrueuse épine. L'ensemble, d'une teinte légèrement rosée, se détache admirablement sur le ciel bleu. On s'imagine aisément quelles apparences fantastiques doivent revêtir ces rocs bizarres quand les nuées échevelées d'un ciel d'orage s'y accrochent en lambeaux, et quel aspect sinistre doit prendre alors l'infernale cuve béante à leurs pieds. C'est un site à souhait pour une nuit de Walpurgis.

Détournons nos regards sur des scènes plus riantes. Le Val Fassa est à nos pieds, couvert de prairies, de champs cultivés, de villages. Au-dessus des montagnes boisées du second plan, les glaciers de la Marmolada tout luisants semblent fondre sous le soleil radieux. L'assemblée des cimes dolomitiques est toujours là, gardant le sanctuaire du fond de la vallée. Au delà de la profonde dépression du col du Karersee remonte le Latemar massif. Dans le lointain scintillent les pics du groupe de la Pala, nous marquant notre but prochain.

En redescendant à Vigo, nous voyons des ouvriers occupés à des travaux de terrassement : c'est un nouvel accès des Dolomites qu'ils préparent, la route du Karersee à Vigo. Et maintenant, en voiture, pour descendre le cours de l'Avisio.

C'est la Saint-Jean ; de gaies banderoles, comme c'est la coutume dans le Tyrol, flottent en s'enroulant au clocher de San-Giovanni, l'église de Vigo ; les détonations de l'artillerie locale se répercutent dans tous les ravins d'alentour. Le dolomitique Latemar disparaît et des montagnes de porphyre le remplacent. Leurs roches



LES TOURS DE VAJOLET. — PHOTOGRAPHIE FRITZ GRATL À INNSBRUCK.

mêlent à la verdure des prairies et des bois de chaudes colorations rouges tirant sur le brun; les chemins eux-mêmes prennent des teintes rougeâtres. L'Avisio bouillonnant creuse son lit dans des couloirs étroits entre des murs de porphyre. La route traverse la grande place du bourg de Moëna, et la vallée, changeant de nom, devient le Val di Fiemme. Avant d'arriver à Predazzo, la vallée se resserre en une gorge boisée étroite et monotone. On rejoint dans ce gros bourg, entouré de tous côtés par de hautes montagnes d'aspect sévère, une route importante qui, venue de la vallée de l'Adige, entre Botzen et Trente, franchit au col de San Lugano le faîte entre Adige et Avisio, et débouche dans cette dernière vallée non loin de Cavalese, localité la plus importante du Val di Fiemme. Jusqu'à l'achèvement très prochain de la route du Karersee à Vigo[1], c'est la seule route de voitures qui relie la vallée de l'Adige à celle de l'Avisio. Le cours inférieur de ce torrent, enfermé dans les gorges du Val Cembra, n'est en effet suivi par aucune route qui permette de le remonter.



UNE RUE DE BRIXEN (PAGE 264). DESSIN DE TAYLOR.

Nous sommes dans l'Eldorado des géologues. La phrase de Léopold de Buch, que nous avons citée au début, s'applique particulièrement à la région de Predazzo, où ont défilé tous les illustres géologues. Aussi est-ce sous les yeux bienveillants d'un aréopage de savants, dont les portraits ornent les murs, que nous prenons notre repas dans la salle à manger de la *Nave d'oro*. Ici, c'est *il signore de Humboldt; Ciambellano di Sua Maesta il re di Prussia*; là, Sir Roderick Murchison chamarré de décorations, et autres « *insigni filosofi e viaggiatori che onorarono quest' albergo !* » comme dit le vieux livre des voyageurs.

Selon l'expression emphatique d'un écrivain italien, Predazzo est « *un immenso mausoleo ove gli scienziati possono leggere gli arcani geroglifici della storia della terra* ». Le comte Marzari Pencati y découvrit en 1820 ce scandale géologique « *il granito sovraposto al calcareo* », le granit superposé au calcaire. Lord Poulett Scrope, de Saussure, Elie de Beaumont, et combien d'autres! vinrent contempler ce scandale, qui renversait toutes les idées d'alors. Richthofen reconnut les vestiges d'anciens volcans dans les environs, et J. Leclercq, entraîné par son enthousiasme et par un amusant contresens dans sa lecture de Miss Edwards, y place jusqu'aux lacs d'Albano et de Némi !

Mais voici la diligence qui arrive au grand trot, toute couverte de la poussière du bas pays, pour nous emmener vers les hauteurs fraîches où la poussière n'est plus connue, et il nous faut dire adieu aux géologues. Le but que nous voulons atteindre, les montagnes de la Pala, visibles d'ordinaire dans l'échancrure de la vallée, nous est caché par un ciel bas et nuageux. Dès la sortie de Predazzo, la route monte et s'élève rapidement au-dessus du torrent. Elle traverse des prairies inclinées ne se composant, par longues plaques, que de fleurs juxtaposées, sans le moindre brin d'herbe pour atténuer la vivacité de leurs couleurs : ce ne sont plus des prairies, ce sont des plates-bandes d'horticulteurs. Evitant le passage trop aride dans les parois abruptes de la gorge du Travignolo, noire de forêts, la route escalade par des zigzags répétés le plateau de pâturages de Bellamonte, entre dans la forêt, longe un fort en construction, traverse le chaos des rochers roulés du Dosaccion et débouche dans la champêtre clairière de Paneveggio.

Au milieu de cette clairière, une solide maison carrée, dont les angles sont encore renforcés par de robustes contreforts, semble construite pour défier le poids des neiges. C'est un ancien hospice de montagne, maintenant un hôtel-pension. Une annexe avec des galeries en bois découpé, de forme plus légère et plus moderne, une vieille chapelle, quelques bâtiments rustiques, l'entourent Le site est riant, et ce serait un charmant lieu de villégiature pour des touristes qui ne seraient pas poussés, comme nous, toujours en avant par le désir de voir du nouveau.

Pendant l'arrêt de la voiture, les nuées s'entr'ouvrent, et la pointe aérienne du *Cimon della Pala*

1. Cette route est achevée depuis la fin de l'année dernière.

(3.186 mètres), le Cervin des Dolomites, se dresse dans les cieux, semblable à la corne monstrueuse d'un animal de dimensions plus qu'antédiluviennes. La route traverse le Travignolo et se dirige droit à la montagne. Route militaire tracée suivant les règles de l'art moderne, elle attaque le grand versant boisé, par de longs et sinueux lacets. Le soir est venu. La forêt séculaire prend un aspect mystérieux, avec ses roches couvertes de lichens, ses mousses en taches bizarres, ses arbres vénérables où pendent de longs filaments verdâtres. C'est l'antique forêt des légendes allemandes, peuplées de gnomes et de kobolds. La voiture suit lentement dans le crépuscule les interminables lacets. De temps en temps, une courte éclaircie permet de voir fuir bien bas la sombre coupure du Travignolo.

Sortie de la forêt, la route serpente dans un terrain bosselé recouvert d'une herbe rare et finit par atteindre le col de Rolle. Là, défile devant nous une armée de nuages qui montent sans relâche en troupes serrées de la vallée du Cismone, passent rapidement en se bousculant et disparaissent dans la dépression qui rejoint le haut Val Travignolo. Les sombres silhouettes de la Vezzana et du Cimon semblent présider à la déroute de cette armée-fantôme, et, quand un nuage fugitif les frôle en s'élevant jusqu'à elles, elles paraissent elles-mêmes se mettre en mouvement et prendre part à la fuite générale.

Dès que nous avons dépassé la maison cantonnière de Rolle, bien abritée dans un repli de terrain, la nuit tombe tout à fait. La voiture virant sans cesse dans les innombrables lacets de la descente donne l'illusion d'un voyage sur la piste d'un manège. Enfin, dans la nuit noire, des lumières lointaines apparaissent, se rapprochent, une façade s'illumine, des gens affairés se précipitent. Après la solitude sauvage du col Rolle, nous tombons en pleine civilisation : nous sommes arrivés à l'*Hôtel alpin de San Martino di Castrozza*.

Un couvent existait à cet endroit dès le XIe siècle, et on y secourait les voyageurs traversant ces lieux retirés. Une auberge fut ensuite annexée au couvent ; puis, lorsque la route fut ouverte (1878), on construisit l'annexe qu'on lui voit maintenant. Situé au pied même du groupe de la Pala, à l'altitude déjà respectable de 1.444 mètres, San Martino est un excellent point de départ pour l'ascension de ces montagnes, où toutes les difficultés sont réunies : parois à pic et même surplombantes, rochers pourris cédant sous le pied et sous la main, champs de glace profondément crevassés, talus de neige se terminant en précipices, cheminées où les pierres tombent en grêle. C'est donc, tous les étés, le lieu de réunion de nombreux et fanatiques alpinistes attirés par tous ces charmants avantages. Ils n'ont que le choix parmi ces cimes longtemps réputées inaccessibles. Il en a été ainsi, par exemple, du Cimon della Pala. L'alpiniste Leslie Stephens s'étant frotté les mains de ce que cette montagne n'avait jamais été foulée par un pied humain et ayant exprimé sa joie, dans le numéro de février 1870 de l'*Alpine Journal*, de ce que, selon lui, elle ne le serait jamais, le défi fut immédiatement relevé par Whitwell, qui accomplit, dès le 3 juin de la même année, l'ascension jugée impossible. Le seul reproche à faire à cette localité, ce sont les brumes trop fréquentes qui viennent masquer la vue de son admirable panorama.



BRIXEN : COUR INTÉRIEURE (ANCIEN CIMETIÈRE) ENTRE LA CATHÉDRALE ET L'ÉGLISE SAINT-LÉONHARD. DESSIN D'OULEVAY.

Nous en fîmes la désagréable expérience le lendemain de notre arrivée : les géants étaient voilés. Vainement nous errâmes, attendant un lever de rideau, sur les lacets de la route, coupés par l'ancien chemin rectiligne que suivent les bestiaux. Nous ne pûmes apercevoir que des silhouettes incomplètes, quand la couche de nuages s'amincissait un peu : le Cimon, qui, vu d'ici, n'a plus sa forme svelte, mais s'est transformé en un lourd promontoire, le bec triangulaire de la Rosetta. Quant à la Pala di San Martino et à la Cima di Ball, elles restèrent invisibles.

Bientôt la pluie commence à tomber serrée, sans espoir d'embellies. Il ne nous reste qu'à fuir, dans une

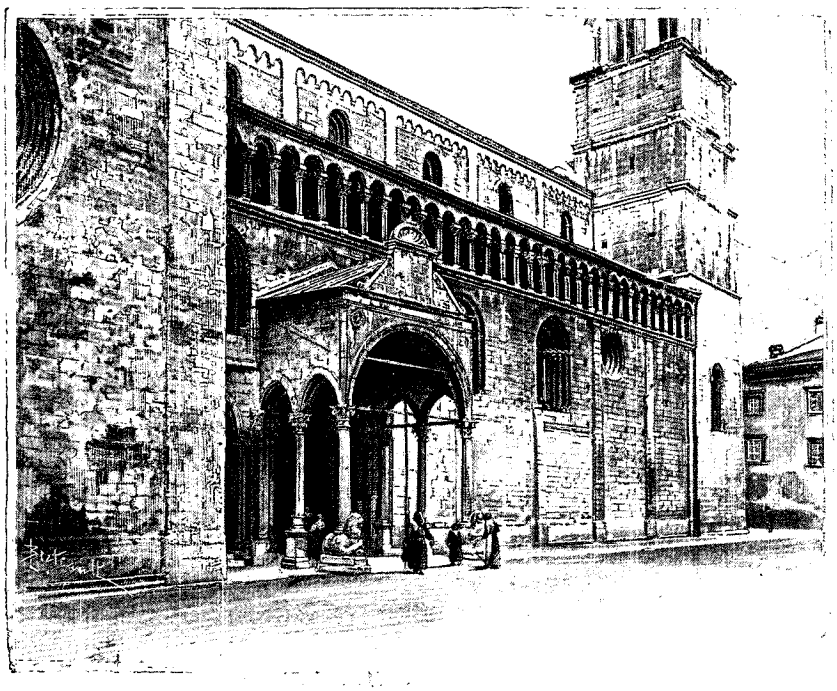
voiture bien close, San Martino di Castrozza, qui se montre aujourd'hui si inhospitalier. La voiture roule au grand trot sur la descente qui mène à Primiero. Au milieu de la pluie qui redouble et ne permet de voir qu'à quelques pas, on a seulement conscience qu'on longe une vallée profonde. Cependant, les grisailles foncées des sapins qui bordent la route commencent à faire place à des taches plus claires et plus arrondies, où on arrive à reconnaître les essences plus frileuses du châtaignier et du noyer. Nous franchissons, sur un pont de bois côtoyé par un pont de fer en construction destiné à le remplacer, les eaux jaunies et tumultueuses du Cismone, et, après avoir traversé rapidement le village de Siror, nous atteignons les premières maisons de Primiero, où se présente d'abord à nous le Teatro Sociale, bâtisse modeste, mais signe indiscutable de la petite ville.

V

Primiero. — Le Val Canali. — Retour par le Val Sugana et Trente. — Dernière vue des Dolomites.

Primiero, en allemand Primor, est une abréviation; le nom complet de la localité est la Fiera di Primiero. Comme toutes ces vallées reculées, la vallée de Primiero est longtemps restée indépendante ; elle était alors gouvernée patriarcalement par les délégués de ses communes. Au XIe siècle, ce pays dépendit de l'évêché de Feltre. Il échut, au XIVe siècle, au prince Charles de Luxembourg, nommé empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV ; c'est vers la fin du même siècle qu'il passa à la maison de Habsbourg. Des ouvriers allemands, attirés par une fameuse mine d'argent, y immigrèrent au moyen âge et y formèrent une colonie au milieu de la population italienne.

De là ce mélange d'art italien et d'art germanique qu'on remarque dans les anciennes constructions. Si les portes en arc, surmontées généralement de l'inscription « *Christus nobiscum stat* », les fenêtres jumelées que divise un pilier torse, les balcons en fer ouvragé de certaines maisons, tiennent de l'art vénitien, l'église est entièrement du style ogival allemand. Sa vaste nef, flanquée de bas côtés, est couverte d'une voûte à nervures surbaissée. Le chœur renferme un vieux banc d'œuvre orné d'armoiries peintes et une porte curieusement ferrée, qui ont une forte saveur d'antiquité. L'ensemble serait bien à sa place dans une vieille ville d'Allemagne. Un immense toit très aigu et un haut clocher effilé complètent l'aspect germanique de cette église. L'extérieur conserve quelques traces de fresques : un grand Saint Christophe sur un des murs latéraux et des blasons sur le clocher. A côté de l'église est encore une construction pittoresque, le *Capitanato*, sorte d'ancienne maison forte dont la façade est ornée de curieux écussons armoriés aux couleurs pâlies par le temps.

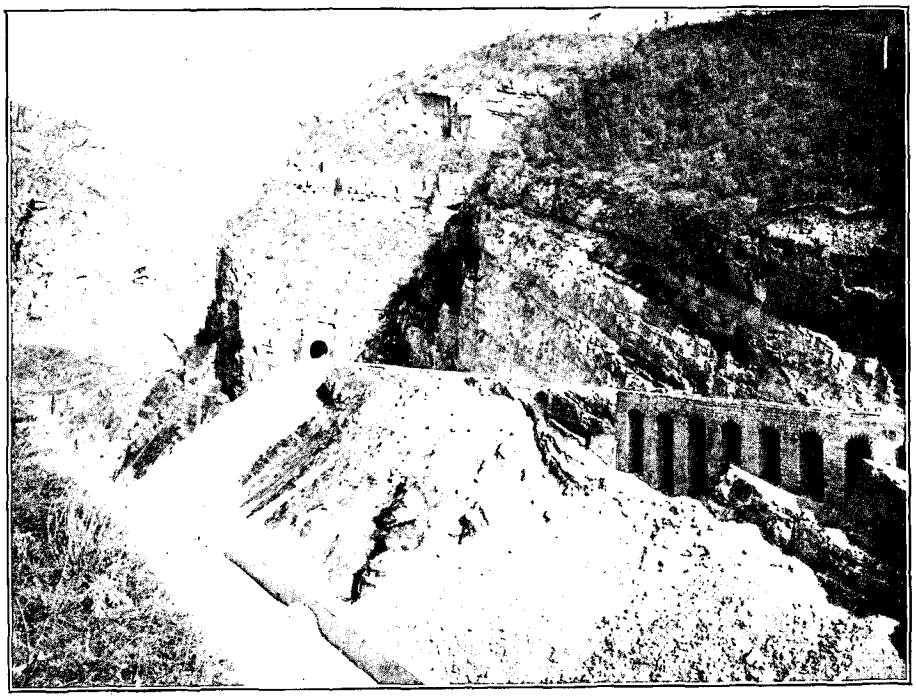


PORTAIL NORD DU DÔME DE TRENTE. — DESSIN DE BERTEAULT.

La pluie ayant diminué, nous pouvons nous risquer dans les environs. Ainsi que nous l'avions soupçonné dans la brume de ce matin, la campagne a quitté l'aspect sévère du Nord et a pris un caractère plus méridional. Voici des champs de maïs, quelques vignes dans des endroits bien abrités. Les sapins se sont réfugiés sur la montagne; dans la vallée et sur les premières pentes, on voit des mûriers, des noyers, des châtaigniers. Le chalet montagnard, tout en bois, passe par transitions à la maison en pierre. Le clocher, peint de couleurs gaies, tourne au campanile, bien qu'il soit encore souvent coiffé du toit tyrolien. Les fresques à sujets pieux qui ornent les murs des maisons sont bien supérieures à celles que nous avons vues dans le Val Fassa; on sent l'approche de l'Italie.

Comme les sommets ont achevé de se dégager du brouillard qui les enveloppait, nous faisons vraiment, au retour de cette promenade, la découverte du site de Primiero, que la pluie nous a caché ce matin. Ce site est admirable par le contraste de la végétation méridionale de la vallée avec les montagnes farouches qui s'en

élancent. Les villages se pressent tout contre la Fiera : Siror, Tonadico, Transacqua, faisant ressortir par leurs blanches maisons la solitude d'en haut. Les cimes étranges du Sass Maor, double obélisque qui a de l'analogie avec les Drei Zinnen vues de Landro, la Cima Cimedo, hérissée de pinacles, forment un diadème géant posé sur les pentes inférieures comme sur un immense coussin de velours vert. A gauche s'échelonnent, dans une perspective légère, les pics de San Martino di Castrozza et le puissant Cimon. A droite se dressent derrière des promontoires boisés les sommets tachés de neige qui entourent le Val di Canali. Enfin, vers le Sud, semble suspendue dans les airs la pyramide, d'une régularité parfaite, du mont Pavione, qui domine Feltre et d'où on voit l'Adriatique. Toutes ces cimes flamboient, comme des torches, au soleil couchant et prennent ainsi un relief extraordinaire.



GORGES DE LA FERSINA, PRÈS TRENTE (CHEMIN DE FER DU VAL SUGANA) (PAGE 263).
PHOTOGRAPHIE UNTERWEGER, A TRENTE.

Le Val di Canali, qui s'enfonce en pleine montagne, pique vivement notre curiosité, et, dès le lendemain, nous nous dirigeons vers le Castel la Pietra, qui en signale l'entrée. En traversant le village de Tonadico, nous jetons un coup d'œil dans l'église par la porte entr'ouverte. Elle est remplie de femmes agenouillées dont on ne voit dans la pénombre que les blanches manches bouffantes. Derrière, les hommes se pressent en un groupe serré. Le recueillement profond des assistants, le mystère de l'heure matinale, donnent à cette scène pourtant si simple un caractère imposant.

Un peu au delà de Tonadico, nous arrivons, dans une ravine sauvage, au pied du Castel la Pietra, ruine ébréchée sur un cap rocheux, derrière lequel se profilent la Cima Cimedo et le Sass Maor, semblables eux-mêmes à des ruines géantes. Un chemin tortueux permet de tourner le cap et d'arriver au niveau des murs croulants, en longeant d'énormes rochers détachés de la montagne. Pénétrant sous un frais taillis, on arrive bientôt dans une prairie où se cache, dans un bouquet d'arbres, la modeste maison de campagne du comte Welsperg, descendant des seigneurs de Primiero. Les cimes dolomitiques forment à cette prairie un cadre plein de grandeur qui attire fortement et fait naître invinciblement des germes d'alpinisme dans le promeneur le plus paisible. Cédant à cette sollicitation occulte, nous nous élançons sur les rudes pentes couvertes d'une forêt silencieuse, et, après une longue course au jugé dans la haute futaie, nous débouchons dans un cirque d'éboulis où un torrent se précipite en une multitude de cascatelles. De toutes parts nous cernent d'immenses murs de rochers aux parois infranchissables; dans un obélisque qui les couronne fièrement, nous reconnaissons l'une des cimes de l'énigmatique Sass Maor. Nous sommes dans le haut Val Pradidali, et cette grande échancrure ouverte sur le ciel et frangée de neige est le col di Ball, que nous ne tenterons pas de franchir, bien que la pureté de l'air semble le mettre à quelques pas de nous. En redescendant de ce sanctuaire de la montagne, nous nous arrêtons en une clairière dominante pour contempler longuement le fond du Val di Canali, enceinte tragique d'une désolation inconcevable, hérissée de rangées multiples d'arêtes formidables en dents de scie qui en font un lieu terrible et plein d'épouvante.

C'est sur cette forte impression que nous quittons ces étonnantes Dolomites, qui nous ont prodigué les sites les plus variés et les plus sublimes. Car il faut prendre maintenant le chemin du retour, d'où nous n'apercevrons plus que de loin leurs formes familières.

En six heures de voiture, nous aurons gagné le chemin de fer du Val Sugana et nous rentrerons dans le grand courant de circulation moderne. Au bout de quelques kilomètres, nous sommes déjà à l'extrémité du petit bassin de Primiero, qui semble sans issue. Cependant, quand on va toucher le pied de la montagne, il s'y ouvre, sous la chapelle San Silvestro, haut juchée sur un rocher, un défilé où se précipitent, en se disputant la

place, la route et le Cismone. Les gorges se prolongent jusqu'à Fonzaso, bien au delà de la frontière de Monte Croce ou Pontet, où une porte-barrière en travers de la route indique la frontière d'une façon concrète. Après un fort encastré entièrement dans la montagne, s'ouvre tout à coup une vaste plaine ensoleillée qui s'étend sur la gauche jusqu'à Feltre. Le torrent, échappé aux entraves de la montagne, s'épand en un large lit de cailloux bordé de vignes; le paysage prend un caractère franchement italien.

A la sortie de Fonzaso, la route se met à gravir de longues croupes alluviales et débouche brusquement très haut au-dessus de la vallée de la Brenta, où elle descend en lacets entre des murs de fortification. Vue d'en bas, cette forteresse en échelons sur la montagne produit un effet étrange et imposant. Nous sommes à Primolano, où s'élevait jadis le château della Scala, berceau, dit-on, des Scaliger de Vérone.

Bientôt nous rentrons en Autriche et nous atteignons, à Tezze, l'extrémité d'un chemin de fer ouvert depuis quelques mois. Le Val Sugana, suivi par cette ligne, est riche, mais monotone d'aspect. Le pays ne devient intéressant qu'aux abords du lac de Caldonazzo, berceau de la Brenta, et dans les gorges de la Fersina, où la ligne présente des travaux remarquables. On arrive à une grande hauteur au-dessus de la vallée de l'Adige et de la ville de Trente, où la ligne descend par une courbe d'un développement considérable.

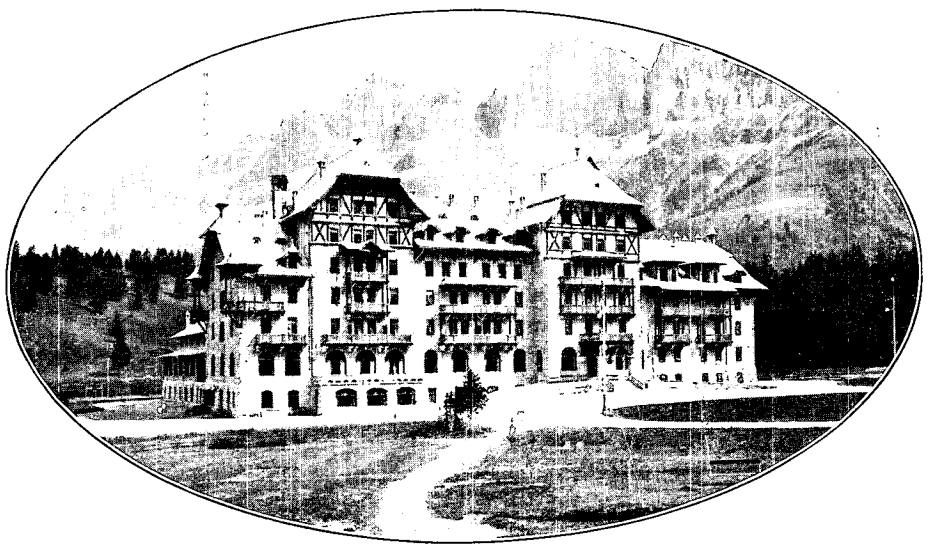
A Botzen, si le temps ne nous manquait, nous monterions les lacets de la belle route stratégique de la Mendel, d'où l'on jouit d'une superbe vue d'ensemble sur le Rosengarten, notre connaissance de Vigo. Nous irons du moins le revoir du pont de la Talfer, où au coucher du soleil ses innombrables aiguilles roses forment une gloire dans les cieux, une vision de rêve, un jardin de fées, apparence d'où il a tiré son nom. Cette vue incomparable a certainement conquis aux Dolomites bien des fidèles.

On va de Botzen au Rosengarten par la route pittoresque de l'Eggenthal, étroite fissure dans le porphyre, qui monte au Karersee, où vient de s'ouvrir un grand hôtel en pleine sauvagerie, et de là, on descend à Vigo par la route que nous avons vue en construction et qu'il est question de prolonger par Campitello vers Pieve et Cortina : ce sera alors un des accès les plus faciles des Dolomites.

C'est aussi de Botzen qu'on visite la sentinelle hardie du Schlern, le « Righi » des Dolomites, d'où l'on domine l'immense pâturage de la Seisser Alp, bien connu des botanistes. Puis, continuant à remonter vers le Nord, on croise à Waidbruck le débouché de la vallée ladine de Grœden ou de Gardena, la grande fabrique de jouets en bois, qui a dépouillé les forêts d'alentour. De cette vallée, entourée encore de superbes montagnes dolomitiques, on peut passer par des cols élevés dans le Val Fassa et dans l'Enneberg.

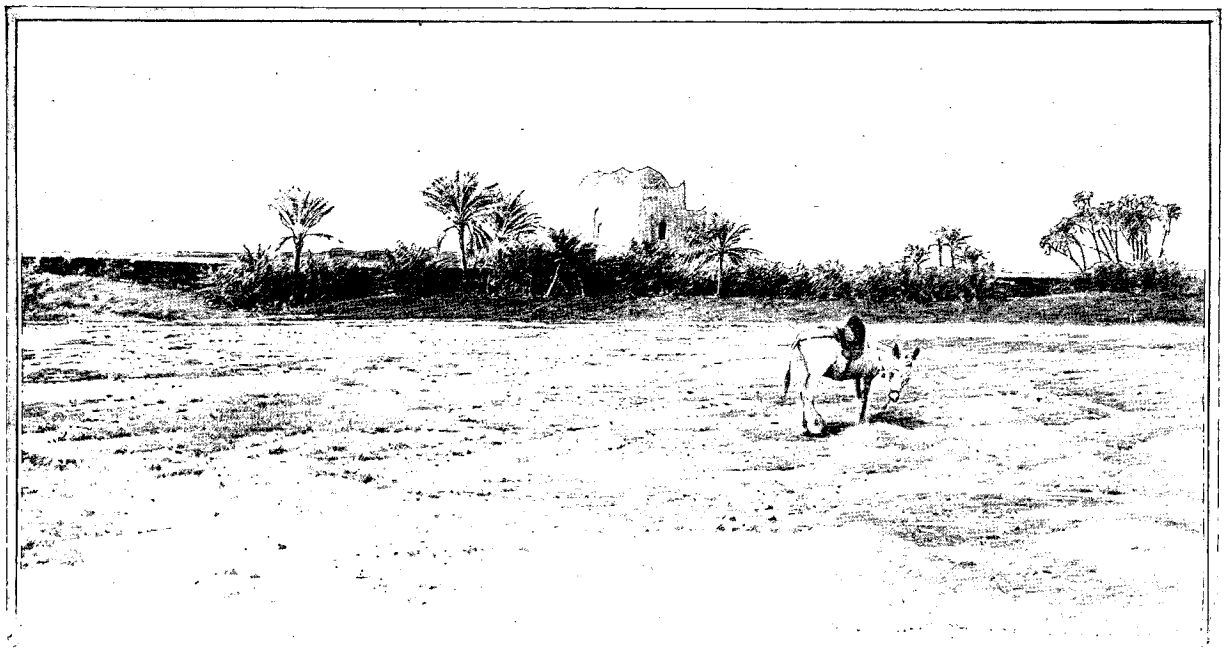
Nous entrevoyons le site moyen âge de Klausen, la vieille ville épiscopale de Brixen, qui présente à l'artiste des recoins d'un savoureux cachet d'antiquité, et, quittant les derniers signes d'un climat tempéré, nous retrouvons à Franzensfeste les sapins sévères des gorges de l'Eisack, ayant fermé la boucle de notre excursion et accompli notre tâche si nous avons pu susciter en quelques-uns de nos lecteurs l'envie d'aller voir les belles Dolomites, dont notre prose impuissante et nos illustrations privées de la magie des couleurs n'auront pu leur donner qu'une idée bien inférieure à leur mérite.

Edme VIELLIARD.



L'HÔTEL DU KARERSEE (ENTRE BOTZEN ET VIGO DI FASSA) AU PIED DU MASSIF DU ROSENGARTEN.

Droits de traduction et de reproduction réservés



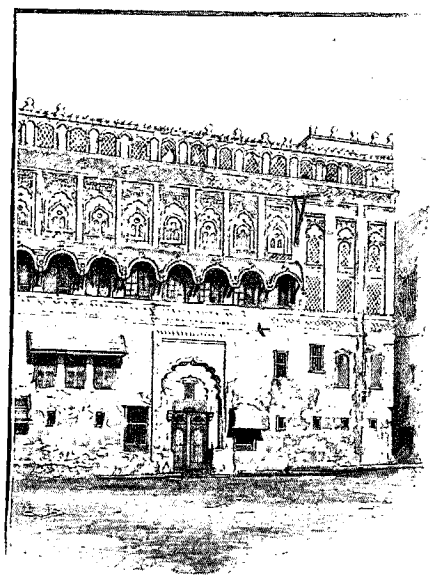
UNE KOUBA À KAMARAN (PAGE 267). — DESSIN DE TAYLOR.

EXCURSIONS AU YÉMEN[1],

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

I

L'Arabie — Quelques mots d'histoire. — Sabah, Mariaba ou Mareb, capitale des Sabéens. — Sa digue. — Les explorateurs du Yémen. — L'île de Kamaran. — Le lazaret. — Un guet-apens. — Départ pour Hodeïdah. — La traversée. — Trois jours de torture. — Hodeïdah. — Aimable réception. — Le casino. — La mer et les plongeurs. — La ville. — Rues et marchés. — Le commerce à Hodeïdah. — Extérieur de la ville. — La porte principale. — Les cafés. — La musique. — Les faubourgs.



MAISON À HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

Le Yémen, où nous allons conduire le lecteur, n'est point une terre inconnue, quoique ce soit peut-être la première fois qu'il fasse l'objet d'une relation dans le *Tour du Monde*.

Nombre d'explorateurs, et des plus célèbres, ont visité cette Arabie Heureuse, ancien foyer d'une éclatante civilisation où le nom Sabéen a brillé au premier rang. C'est à Mariaba, Sabah, Mareb aujourd'hui, que régnait cette belle reine Belkis, l'admiratrice et l'amie de Salomon ; c'est sa capitale que Strabon nous dépeint comme une ville merveilleuse, toute pleine d'or, d'ivoire et d'encens ; c'est cette Mariaba que Pline disait être un diadème sur le front de l'univers et qu'Alius Gallus assiégea vainement.

Après dix-huit siècles de prospérité, Mariaba fut anéantie par la rupture d'un réservoir qui faisait sa richesse : effroyable événement que les Arabes ont appelé le déluge del Arem. Eh bien! cette intéressante contrée, siège de le civilisation himyarite, fut explorée pour la première fois au siècle dernier, de 1761 à 1764, par Niebühr, un Danois, et ses collaborateurs. A cette époque, il y a près d'un siècle et demi, la ville de Sâna était la même que de nos jours, et les descriptions de Niebühr semblent d'hier. C'est que rien ne change dans ce curieux pays. Après Niebühr et par ordre de dates, viennent Ehrenberg en 1823, le lieutenant Cruttenden en 1836, et la même année Botta le naturaliste. En 1844 prennent place les deux remarquables voyages du français Arnaud, pharmacien de l'armée égyptienne, qui de Sâna, grâce à la protection de l'iman régnant alors, atteignit Mareb, où il prit un croquis des ruines de la fameuse digue et du palais de la reine Belkis et d'où il rapporta de nombreuses

1. *Voyage exécuté en* 1896. — *Texte inédit.*

inscriptions sabéennes. De 1869 à 1870 eut lieu la célèbre exploration de Joseph Halévy, qui atteignit également les ruines de Mareb, voyage qui valut à la science 686 inscriptions; puis viennent Stephens, Manzoni de 1877 à 1880, et enfin Edouard Glaser, qui a parcouru le Yémen pendant huit ans sous la protection des Turcs, qui se sont emparés de la province en 1871 ; Glaser, qui a enrichi son pays, l'Autriche, d'une foule de documents précieux et d'inscriptions himyarites, et qui partage avec Arnaud et Halévy la gloire d'avoir visité Mareb.

C'est là que l'un de nous voulait aller; vu les temps, l'entreprise était téméraire ; elle n'a pas réussi, et c'est une simple promenade que nous allons faire dans le Yémen.

La voie la plus habituelle pour se rendre dans le Yémen et à Sâna, la capitale, est de passer par Aden; là on se rembarque sur un petit vapeur qui, chaque semaine, fait le trajet d'Aden à Hodeïdah en passant par Périm; c'est une traversée de trente-six heures. Hodeïdah est le seul port actuellement ouvert au commerce par les Turcs. Il fallait donc prendre les Messageries Maritimes; mais à Marseille, le jour où nous allions retenir nos places, nous rencontrâmes un Hollandais, capitaine d'un vapeur à destination de Kamaran. Cette île de Kamaran, nous disait le capitaine, est à quelques lieues seulement d'Hodeïdah, de sorte que le voyage pour nous y rendre ne serait qu'une simple et intéressante promenade; de plus, disait le capitaine, « mon bateau part après demain, c'est-à-dire quatre jours avant les Messageries, vous aurez donc toute chance d'arriver en Arabie avant elles ». Il ajoutait : « Et cela vous coûtera la moitié moins ». C'était nous dire : « Prenez mon ours » et nous le prîmes; nous eûmes tort. Nous restâmes seize jours en route, juste le temps d'aller et de revenir. Le bon marché est toujours cher.

L'île de Kamaran, où nous arrivâmes enfin, est une île historique; cet îlot, formé de madrépores et de conglomérats de coquilles, est situé sous le 13° 6′ de latitude nord, à 45 milles d'Hodeïdah, soit 84 kilomètres.

Aujourd'hui, l'administration sanitaire de l'empire ottoman l'a choisie comme le lieu le mieux situé et le plus propice à l'installation d'un vaste lazaret pour les pèlerins de la Mecque. Ce lazaret devra contenir six mille pèlerins; c'est dire que l'administration sanitaire entreprend là une besogne gigantesque, qui demandera de longues années pour être menée à bonne fin.

Kamaran a un très beau port, aux eaux tranquilles par tous les temps, et où barques et vaisseaux trouvent un abri sûr. Outre le port proprement dit, un vaste bassin compris entre l'île et la terre ferme constitue une rade bien abritée où les navires peuvent relâcher en tout temps ; puis le village de Salif, situé en face de l'île, possède des salines d'une richesse énorme. Les bancs de sel, qui mesurent de 4 à 9 mètres d'épaisseur, s'étendent sur 7 à 8 kilomètres. Ces salines sont exploitées par la Turquie et ont dû l'être dans l'antiquité par les Yéménites, les Abyssins et les Persans ; elles ajoutent donc à l'importance de Kamaran. Aussi les Anglais, qui ont des vues sur le Yémen, et qui le possèderont probablement un jour, ont-ils déjà marqué sur leurs cartes Kamaran comme possession anglaise.



LES ALENTOURS D'HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

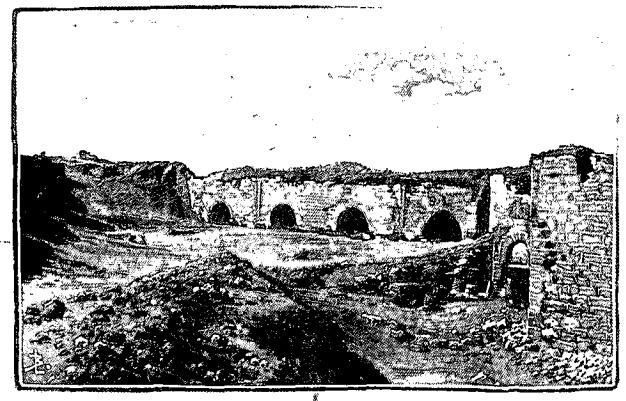
Cette île fut occupée par les Abyssins en 525, et plus tard, en 575, par les Persans, qui y construisirent un fort. Les Portugais sous Albuquerque, en 1490, vinrent occuper l'île et réparèrent le vieux fort. On considérait donc Kamaran comme une station de premier ordre. Voici la plage de débarquement de Kamaran, avec le wharf, la maison de l'administrateur de la compagnie sanitaire, une partie du village et la campagne déserte qui l'entoure ; nulle animation, nul mouvement, point de vie : près de la rive, quelques sambouks à l'ancre se balancent au gré du vent, inoccupés, attendant la saison de pêche. Dans le village, de maigres Arabes, aux vêtements sordides, vaquent lentement à leurs affaires, pendant que de rares silhouettes de femmes se montrent timides et prudentes à l'entrée des gourbis pour jeter un regard anxieux sur l'étranger qui passe...

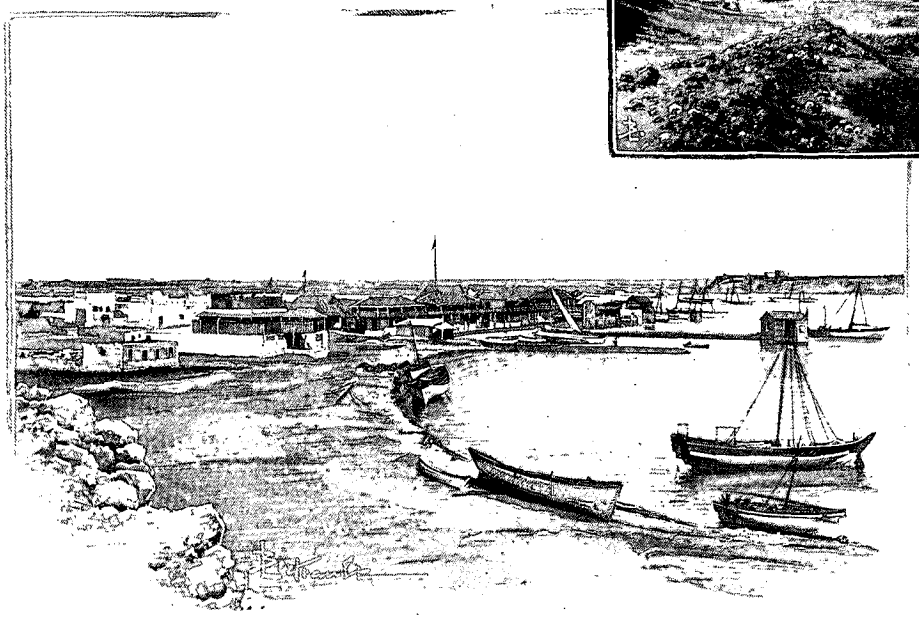
Quelle tristesse !

Il nous fallut attendre huit jours, que le vapeur hollandais mit à son déchargement ; car, incident fâcheux, on avait mis à fond de cale notre matériel, qui fut débarqué le dernier.

Or, la vie à Kamaran n'avait rien de séduisant ; la chaleur y était affreuse, la cuisine que nous faisait une Italienne, atroce : nous couchions sur la dure dans l'usine frigorifique inachevée, et nous n'avions pour distraction que de parcourir les rivages de l'île, à la poursuite des mouettes et des bécassines.

Ce fut dans le cours de ces excursions que nous visitâmes la grande et unique kouba de Kamaran, construite en l'honneur de je ne sais plus quel saint *marabout*, et placée au milieu d'un maigre bosquet de palmiers entretenus à grands frais avec de l'eau de puits.





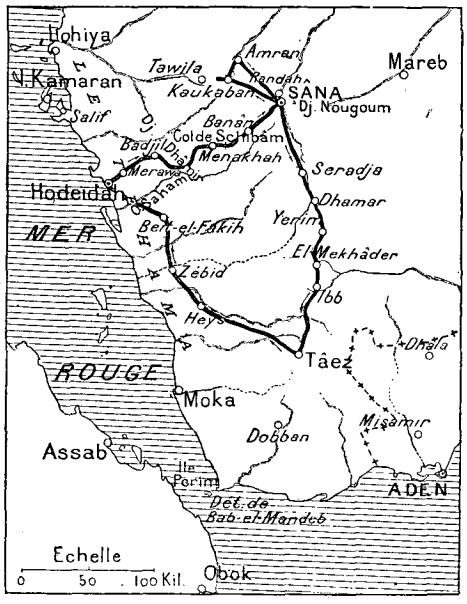
FORT ET VILLAGE DE KAMARAN. — DESSIN DE BERTEAULT.

C'est toujours le même édifice à coupoles, avec la tombe du saint délabrée, couverte d'étoffes de soie effiloquées et de vieilles tapisseries aux couleurs fanées. Incident comique, l'âne de l'administrateur du lazaret, placé sur le premier plan, nous regarde et anime le tableau. Cependant nous ne pouvions nous éterniser à Kamaran, et nous nous occupâmes d'organiser le départ. Nous avions à choisir entre deux voies pour gagner Hodeïdah : le désert ou la mer. D'un côté, c'était la charmante promenade que nous avait promise le capitaine hollandais, ou bien la mer sur un sambouk non ponté, avec vent debout et de trois à cinq jours de tourmente.

Le désert avait son charme, quoique la promenade fût de 84 kilomètres par une chaleur de 35 degrés, avec surprises de Bédouins pillards qui tenteraient certainement de nous dévaliser ; la mer en manquait totalement, sur ces petits bateaux à l'allure fine mais traîtresse et qui se cabrent devant la houle comme un cheval emporté.

A quoi se résoudre ? Nous demandions vainement conseil aux gens de l'endroit. Prenez le désert, disait l'un ; prenez la mer, disait l'autre. Nous n'en sortions pas. C'était le : Mariez-vous, ne vous mariez pas, de Panurge.

Un incident nous fit choisir le désert : en face de Kamaran, sur la terre ferme, à Salif, dont nous avons déjà parlé, les salines sont exploitées par l'administration ottomane ; parmi les employés se trouvaient deux Français, dont l'un, M. Ribeyron, voulut bien s'occuper d'organiser notre petite caravane. Il devait nous avertir aussitôt qu'elle serait prête. Outre les chameaux de charge, nous aurions des ânes comme montures, et, pour nous donner plus de sécurité, un jeune Turc de Kamaran, fils d'un haut personnage de l'administration, devait se joindre à nous pour en imposer aux malandrins ; nous étions, du reste, armés de



LE YÉMEN. — ITINÉRAIRE DE MM. CHARNAY ET DEFLERS.

winchesters, de fusils de chasse et de revolvers : qu'avions-nous à craindre ? Il fut décidé que nous prendrions le désert.

Nous en étions là, quand une lettre venant de Salif nous avisa que la caravane était prête et que les chameaux et les Bédouins nous attendaient. Cette lettre, non signée, nous surprit ; elle arrivait bien tôt et sans avis : nous crûmes cependant qu'elle venait de notre ami de Salif, et, du reste, nous ne pouvions hésiter. Un sambouk fut immédiatement arrêté. Ce bateau, prêt en quelques minutes, nous attendait à la petite jetée, vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt ; mais, au moment d'embarquer, nous cherchâmes vainement le jeune Turc qui devait nous accompagner : point de Turc, cela jeta un froid. Il a dû, nous dit-on, retarder son voyage ; évidemment il y avait là quelque chose de louche. Nous pensâmes néanmoins qu'à Salif nous aurions des renseignements plus précis.

Nous partîmes et n'atteignîmes l'autre côté de la baie qu'à six heures. La nuit était venue rapide, le crépuscule n'existant pas sous les tropiques : il faisait donc à peu près noir. Nous avions abordé à un quai de débarquement absolument désert ; il n'y avait personne pour nous recevoir. Nous nous promenions inquiets de cette solitude, quand parurent tout à coup quelques Bédouins à figures sinistres, suivis de trois chameaux dont les silhouettes grotesques se dessinaient dans la pénombre. C'étaient nos hommes, nos conducteurs, nos chameliers, qui se précipitèrent aussitôt sur nos bagages.

« Et les ânes ? demandâmes-nous en arabe.

— *Mafish* « il n'y en pas » (*Mafish* c'est le *makach* d'Algérie).

— Pas d'ânes ? Alors, comment ferons-nous ?

— Vous ferez la route à pied. »

La route à pied ! la nuit ! 84 kilomètres par 35 degrès de chaleur !

Et pas de nouvelles de M. Ribeyron !

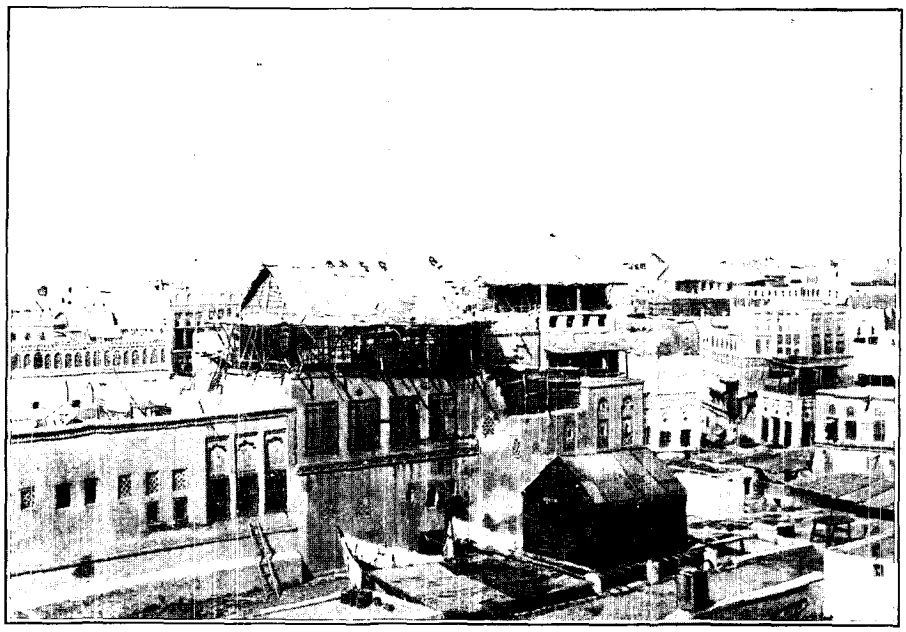
Cela ressemblait fort à un guet-apens. Un homme vêtu à l'européenne vint à passer : c'était un Italien employé dans les salines. Il parlait heureusement le français.

« Connaissez-vous M. Ribeyron ? lui dis-je.

— Parfaitement.

— Conduisez-nous près de lui, je vous prie, et donnez l'ordre à ces Bédouins de suspendre le chargement. »

Arrivés près de M. Ribeyron, nous lui contâmes notre histoire, en lui demandant des détails sur l'organisation de la caravane. Il ignorait absolument de quoi il s'agissait et cherchait à deviner qui avait pu imaginer ce complot, car il devenait évident pour lui, comme pour nous, qu'on avait arrangé cette affaire pour nous attaquer dans l'obscurité, où nous n'eussions pu faire usage de nos armes, nous dépouiller et nous assassiner. Puis nous tombâmes d'accord pour en laisser toute la responsabilité à ce jeune Turc de bonne famille qui devait nous accompagner. Nous avions de nombreux bagages, on nous croyait de l'argent, et la spéculation était bonne.



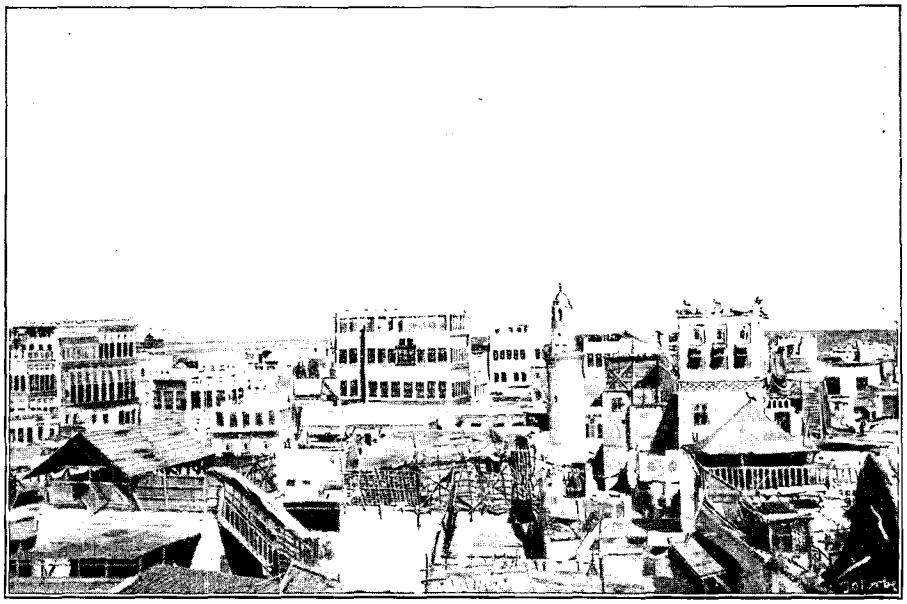
PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.

Bref, les bagages furent entassés dans la maison de l'Italien, et, résolus de gagner Hodeïdah par mer, nous envoyâmes un express à Kamaran, chargé d'arrêter un grand sambouk et des Arabes pour nous conduire à la ville. Nous passâmes donc la journée à Salif, où l'un des employés des salines, un Arménien, nous raconta que notre histoire était la sienne, car lui-même, l'année précédente, avait été victime d'un complot du même genre, où il avait failli succomber.

Parti de Salif en plein jour, il fut attaqué dans l'après-midi par une bande de Bédouins, se défendit comme un diable et reçut trois balles dont l'une, très dangereuse, dans le cou ; mais il tua l'un des agresseurs, en blessa

deux autres, et le reste s'enfuit. Plus tard, à Hodeïdah, un dominicain, le Père Justinien, nous dit qu'il avait également été arrêté dans le désert, qu'on l'avait dépouillé, mis à nu, et qu'il dut se jeter à la mer pour échapper aux violences de ces malfaiteurs. On voit par là quel joli conseil on nous avait donné de prendre la voie du désert. Le soir du même jour arrivait le sambouk demandé à Kamaran et nous filions sur Hodeïdah.

La traversée fut affreuse ; nous avions une mer démontée, avec vent debout, et le sambouk faisait des bonds à nous briser les côtes et à nous démancher l'estomac. Jamais nous n'avions subi de telles épreuves, et, malgré notre entraînement de vieux marins, nous fûmes malades comme des conscrits. Ce supplice dura cinquante-deux heures, et ce ne fut que le troisième jour que nous aperçûmes Hodeïdah.



PANORAMA D'HODEÏDAH. — DESSIN DE GOTORBE.

De loin, la ville, dont les maisons bordent la plage, semble très importante et de grandes bâtisses à plusieurs étages ont des apparences de palais ; c'est bien apparences qu'il faut dire, car les intérieurs, ainsi que nous le vîmes plus tard, sont, à de rares exceptions, de véritables écuries.

La plage de débarquement où nous jetâmes l'ancre est située à l'extrémité nord de la ville, près de l'entrepôt de la douane, où passent toutes les marchandises. Avec une grosse mer, et c'était le cas, c'est un désordre, un bruit, un tohu-bohu à ne rien entendre. Les barques s'agitent, sautent, chassent et se heurtent au milieu des cris et des imprécations des matelots. Quant à nous, nous attendons. Nous attendons, car il n'y a ni chaussée, ni quai, ni appontement, ni endroit quelconque où mettre le pied, et comme la mer est affreusement houleuse, ce sont des Arabes qui, dans l'eau jusqu'au cou, ou bien à la nage, viennent aux sambouks pour en extraire à bout de bras les marchandises et les gens. Notre débarquement fut étrangement difficile ; ce n'était pas la mer qui nous arrêtait, car nous aurions pu, tout aussi bien que les Arabes, gagner le bord à la nage, mais le chef de la police s'y opposait et parlait tout simplement de nous renvoyer à Kamaran.

Nous eûmes alors recours à M. Caracanda, négociant grec, vieil habitant de Hodeïdah, sur lequel nous avions une traite et qui devait attendre notre arrivée. Nous lui fîmes passer un billet par l'un de nos matelots, et, quelques minutes plus tard, il arrivait à la plage, accompagné du Père Justinien, religieux dominicain en mission à Hodeïdah.

Il y eut de longs pourparlers avec les autorités présentes, qui réclamaient obstinément des passeports que nous n'avions pas. Nous fîmes savoir à Caracanda que, à défaut de passeports, nous avions des lettres pour le gouverneur général du Yémen : nous les lui fîmes passer par l'un de nos hommes. Caracanda disparut un instant et revint avec un permis de débarquer. Mais ce fut avec toutes les peines du monde que nous pûmes toucher terre.

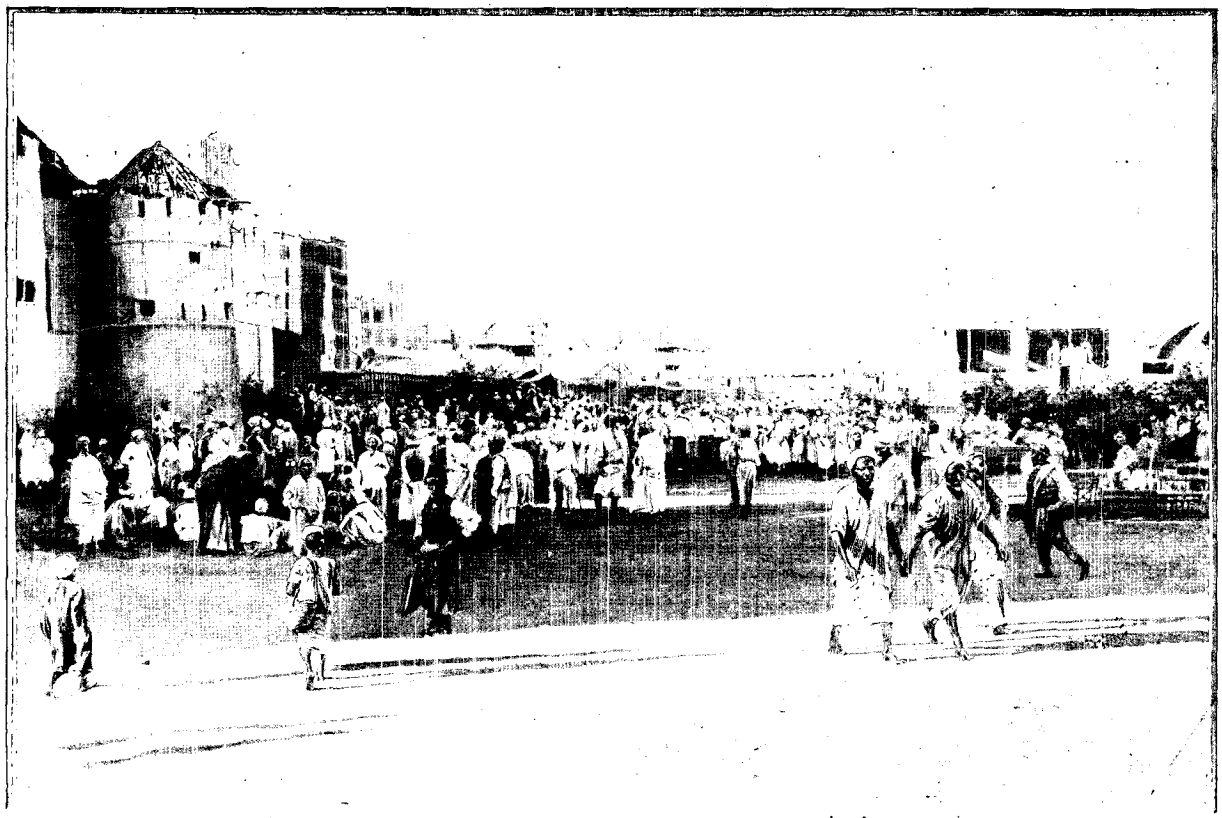
Nous voici donc en ville, et logés dans un vaste édifice appelé le Casino, autrefois demeure d'un riche Arabe, aujourd'hui servant de café aux officiers de la garnison et d'auberge aux rares voyageurs. On nous installe tout en haut de la maison, dans une immense pièce garnie de divans sur trois côtés, où nous dormirons au lieu et place des anciennes almées qui les occupèrent avant nous. C'était bien, en effet, l'appartement des femmes, le harem.

Nous nous y installons sur l'heure, harassés que nous sommes par l'abominable traversée que nous venons de faire. Ces divans sont durs, et ils n'en seraient que meilleurs, s'ils n'étaient prodigieusement habités. Impossible de reposer. Il nous fallut faire monter des lits de camp, qui, placés au milieu de la pièce, étaient plus faciles à surveiller. Nous pûmes enfin dormir.

Quelques heures de sommeil nous mettent sur pied, et nous allons nous occuper de la ville et en photographier les points les plus intéressants.

Notre maison donne sur la mer, heureusement, car nous avons la brise du large, qui rend la chaleur

*



L'HEURE DE LA MUSIQUE (PAGE 275) — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

supportable et la vue de la grande bleue, toujours si variée d'aspect dans son immensité; nous avons le passage, le va-et-vient des barques, ces sambouks si durs aux navigants, mais qui tiennent admirablement la mer et dont les formes sont les plus élégantes qui se puissent voir.

Voici l'un d'eux que nous avons photographié du haut de notre demeure (voy. page 275); n'est-ce pas une barque fine et légère, de forme irréprochable et qui pourrait servir de modèle à un bateau de course.

La maison qui nous avoisine est l'une des plus grandes et des plus belles de la ville : elle appartient à Sidi Aaron, riche négociant arabe. Elle regarde la mer comme la nôtre et se trouve placée entre le Casino et le Divan; l'ornementation semble des plus riches, mais ce n'est en somme qu'une surcharge d'appliques en plâtre représentant toutes espèces de motifs assez grossièrement exécutés, arabesques, rinceaux entrelacés, palmettes, rosaces, etc.; c'est du style indo-arabe, conséquence des anciennes relations commerciales de l'Arabie avec l'Inde et de l'invasion continue de l'élément hindou dans le Yémen.

Mais ces demeures sont loin d'offrir la physionomie et les détails artistiques si délicats du style arabe, en Afrique; nous dirons plus tard pourquoi.

La maison qui nous occupe contient une cour intérieure, sorte de patio disposé comme une mosquée, avec bassin pour les ablutions et *mirhab*, niche indiquant la direction de la Mecque, pour la prière. Cette cour est pavée d'un dallage noir et blanc en damier et entourée d'un portique soutenu par de fines colonnettes de bois à chapiteaux cubiques élégamment sculptés.

Nous assistons aussi, du haut de notre demeure, à un spectacle des plus intéressants : c'est la construction d'une digue, travail le plus curieux qui se puisse imaginer.

On a élevé le long du rivage une estacade formée de pieux enchevêtrés, pour défendre les maisons contre l'envahissement de la mer. Comme on peut le voir dans la petite vue que nous donnons de cette scène, les pieux enchevêtrés formant caissons sont remplis de gallets et de cailloux. Or, cet ouvrage de défense est journellement et incessamment attaqué par la mer, qui arrache les pieux et entraîne les galets. Eh bien, on n'a trouvé rien de mieux, pour réparer les dégâts, que d'installer une équipe de sept esclaves noirs, pas un de plus, dont trois plongeurs, pour repêcher les galets que la mer entraîne, galets qu'ils passent à deux de leurs collègues, lesquels les repassent aux deux autres, qui perchés sur l'estacade remettent les galets en place. Inutile d'ajouter que la mer détruit au fur et à mesure qu'on le répare ce travail peu coûteux, bien arabe, qui d'un bout de l'année à l'autre occupe ces malheureux et qui peut, sans erreur, s'appeler un travail de Sisyphe.

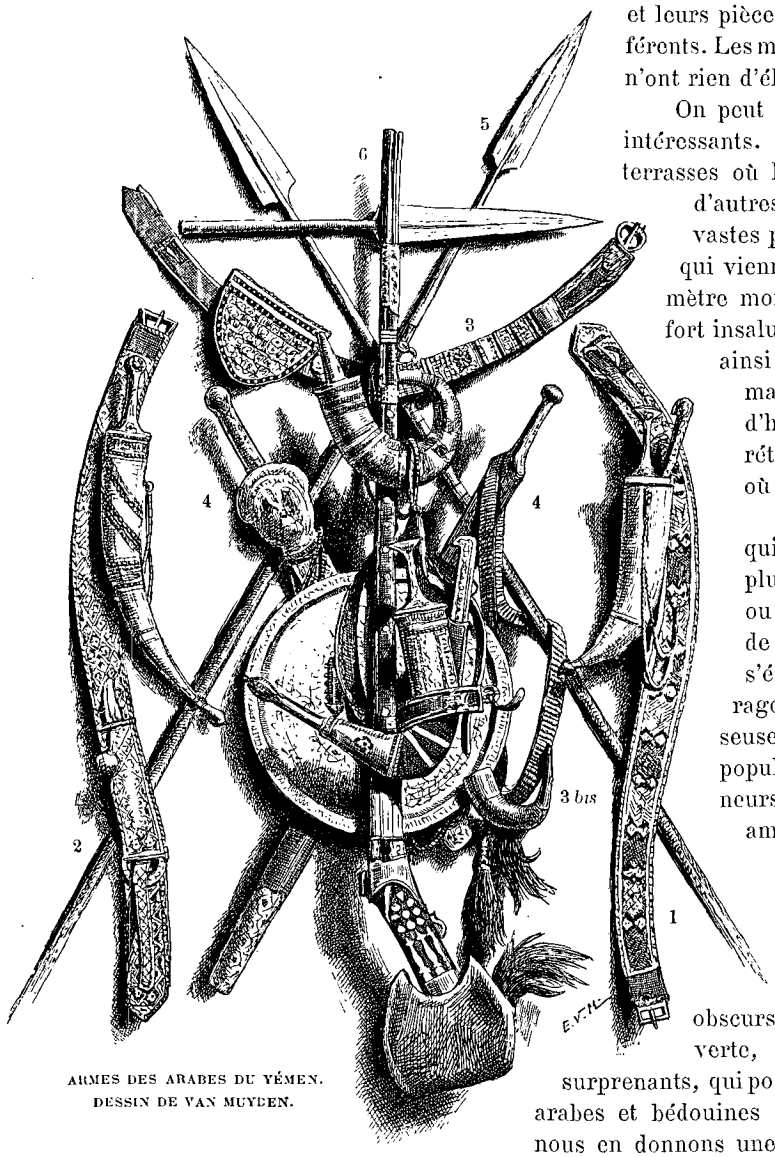
Hodeïdah est aujourd'hui le centre unique du commerce maritime de tout le Yémen ottoman, depuis la



UN CHAMELIER BÉDOUIN. — DESSIN DE J. LAVÉE.

décadence de Lohiya, et de Moka. La ville proprement dite, composée de maisons en pierre à plusieurs étages, est entourée, sauf du côté de la mer, d'un mur d'enceinte fortifié. Au Sud et à l'Est s'étendent les faubourgs, consistant, comme tous les villages du Tehama (partie désertique du Yémen qui longe la côte de la mer Rouge), en arwash (au singulier *arish*), ou huttes de branches entrelacées. La vue de ce dernier faubourg est rendue pittoresque par l'étrangeté des demeures, par le va-et-vient des Arabes, hommes, femmes et les petits enfants nus, leurs mères en costumes sombres avec le voile noir qui masque entièrement la figure, ne laissant que deux trous pour les yeux. C'est aussi le passage des chameaux chargés de broussailles, sous lesquelles ils disparaissent et ressemblent à quelque étrange animal fossile, ou bien à un énorme buisson mouvant. Ces broussailles servent précisément à la construction et à la réparation des arwash, et leurs débris à la cuisson des aliments. Plus bas, sur le rivage, au bord de la mer, se trouvent les chantiers des boutres ou plutôt de ces sambouks de si grande élégance dont nous avons parlé tout à l'heure.

L'ensemble de la ville ne présente rien de particulièrement intéressant; les rues, non pavées, sont des cloaques en temps de pluie; nul alignement; la plupart des demeures n'offrent qu'un mélange de cabanes et de maisons à plusieurs étages au-dessus desquelles planent éternellement, en leurs vols circulaires, vautours noirs, jaunes et blancs, ainsi que des petits aigles gris préposés au nettoyage des rues. Ces maisons possèdent les salles longues et irrégulières des demeures arabes, avec leurs escaliers étroits, raides, à marches inégales, et leurs pièces, quoique au même étage, situées à des niveaux différents. Les mosquées, fort nombreuses, sont pauvres, et les minarets n'ont rien d'élégant.



ARMES DES ARABES DU YÉMEN. DESSIN DE VAN MUYDEN.

On peut cependant de certains points relever des panoramas intéressants. En voici deux qui nous montrent les maisons à terrasses où les ménagères arabes font sécher leur linge, et où d'autres sont surmontées de constructions légères en roseaux, vastes pièces ouvertes à tous les vents, refuges des habitants qui viennent y dormir pendant les nuits d'été où le thermomètre monte à 45 ou 50 degrés. Le climat de Hodeïdah est fort insalubre : la fièvre paludéenne y règne en toutes saisons, ainsi que la dysenterie et la *dingue*, fièvre peu dangereuse, mais qui vous paralyse pendant un mois; aussi nombre d'habitants étrangers, pour échapper à la malaria ou se rétablir, se rendent-ils dans la montagne, à Menakhah, où un séjour de quelques mois les refait complètement.

Nous ne dirons qu'un mot du Souk, bazar ou marché qui rappelle tous les marchés arabes ; ruelles fangeuses plus ou moins étroites, abritées par des toiles en loques ou de vieux paillassons, et que bordent des échoppes de un ou deux mètres carrés, précédées d'éventaires où s'étalent des marchandises infimes, des sucreries peu ragoûtantes, des gâteaux nauséabonds, des galettes graisseuses, des bananes, des dattes et des fruits avariés. Une population loqueteuse encombre les étroites avenues, flâneurs, marmailles aux figures barbouillées, marchands ambulants offrant des tapis, de vieilles armes et des narguilés. Et cependant le soleil, qui lance ses rayons d'or au milieu de ces fanges, prête à ces lieux désolants un charme que l'on retrouve dans les plus humbles comme dans les plus luxueux bazars orientaux. Il suffit, en effet, dans ces clairs-obscurs, d'une tunique orange, d'une veste bleue, rouge ou verte, pour jeter dans ce tableau des effets de lumière surprenants, qui poétisent jusqu'aux plus immondes guenilles. Les armes arabes et bédouines du Yémen méritent qu'on en dise quelques mots : nous en donnons une panoplie où se distingue, n° 1, le *hizam*, ceinture de cuir revêtue intérieurement d'une étoffe de poil de chameau tissée d'or et d'argent. Dans la ceinture est passé le large poignard à lame courbe appelé *djambieh*, à manche court, en corne, orné de filigranes et de pièces de monnaies anciennes. Le fourreau du *djambieh* est en argent doré, rehaussé d'élégantes filigranes et de pierres précieuses. Dans un petit appendice du fourreau, un couteau à lame droite, à manche d'argent ciselé, le *sekhèn*.

Le n° 2 est une autre forme du djambieh, à lame droite et allongée ; cette forme, plus indienne qu'arabe, était portée de préférence par les anciens imans de Sâna, avant la conquête turque.

Le n° 3 est un ceinturon, *sabtah*, en cuir recouvert de lames d'argent, qui portait la poire à poudre, *iddah*, en forme de corne de bélier, et la cartouchière demi-ovale, contenant les balles, avec un sachet pourvu d'un briquet et de silex de rechange. La poire à poudre et la cartouchière sont en cuivre gravé, ou en argent avec filigranes.

Le n° 3 *bis* est un baudrier appelé *mandjed ;* il porte une petite corne recourbée, *madskhar*, pour la poudre fine destinée à servir d'amorce sous le feu de la mèche.

Les n°s 4 et 4 sont des sabres droits, à un seul tranchant, à poignées d'argent ciselé, à fourreau de cuir ou d'argent, appelés *seif* ou *djirda*.

Le n° 5 est une lance ordinaire, *harba* ; plus courte, elle s'appelle quelquefois *ghariz* ou *hadibi*, suivant les localités.

Le n° 6 est un fusil à mèche, appelé *boundoukieh*. La crosse, ornée d'appliques d'argent, est entourée d'un tampon recouvert de peau de chèvre ou de panthère, destiné à amortir le choc produit par le recul contre l'épaule du tireur. Le canon est orné aux deux bouts d'incrustations et d'appliques d'or massif. La mèche s'abaisse sur la poudre d'amorce, à l'aide d'un levier recourbé que l'on presse avec le doigt comme la détente des fusils européens, mais sans ressort. A Hodeïdah, nous sommes dans la métropole du café d'Arabie, le moka. Hodeïdah et Aden se partagent ce commerce et font à peu près le même chiffre d'affaires, c'est-à-dire huit millions chacune. Le moka n'est donc pas un mythe, et, si on le veut bien, on peut s'en procurer. Il y a du reste, dans ces cafés du Yémen, une foule de variétés et de qualités, comme dans les tabacs de la Havane ou les vins de France, mais avec un écart moindre dans les prix, puisque l'on vend à Cuba des cigares du pays depuis cinq centimes jusqu'à cinq francs la pièce, et que nos vins varient de quarante francs à deux et trois mille francs la barrique.



PLONGEURS RÉPARANT UNE DIGUE À HODEÏDAH. DESSIN DE GOTORBE.

Il s'agit donc, en fait de café, de s'assurer de la provenance et de la qualité ; c'est le résultat d'une longue habitude. Les Hindous, les Parsis et les Banians ont à peu près monopolisé ce courtage, dans lequel la plupart ont amassé une fortune considérable.

Les négociants de Hodeïdah sont Juifs, Grecs ou Italiens ; il n'y a pas un Français ; il n'y a pas non plus d'Allemands ni d'Anglais ; ceux-ci se contentent, d'Aden, de faire surveiller la ville par des espions.

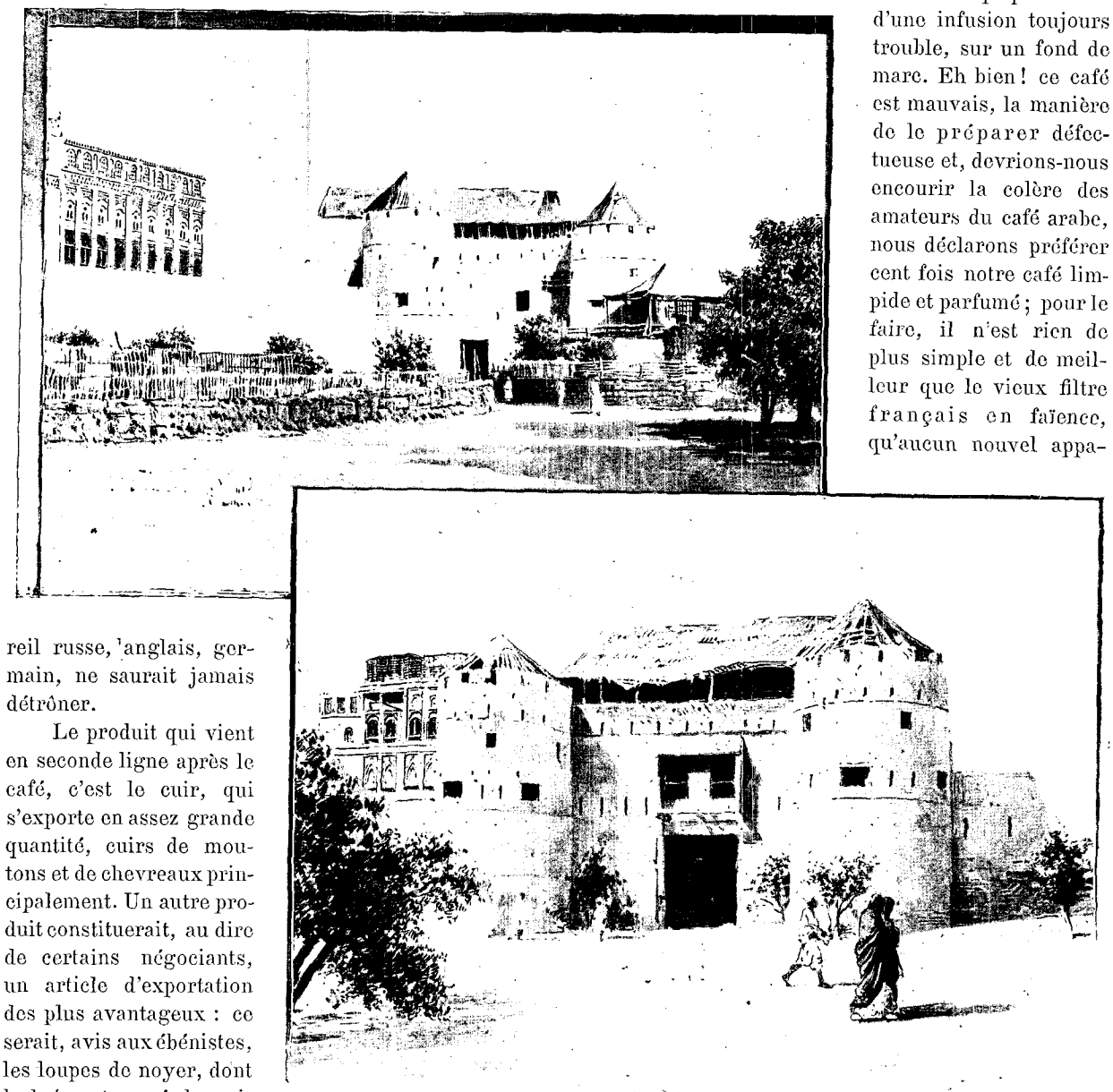
Les cafés arrivent par moitié environ décortiqués, et l'autre moitié en fruits desséchés au soleil : il faut donc trier les uns et décortiquer les autres. A cet effet, chaque maison a ses escouades de travailleurs et de travailleuses, libres ou esclaves, nègres ou hindous, mais peu ou point d'Arabes.

Les femmes sont en majorité, et procèdent au triage des grains, travail doux et facile où elles se font aider par leurs enfants. Aux hommes incombe la rude besogne de la décortication, qui s'obtient au moyen de moulins composés d'un plateau en pierre et d'une large meule que deux noirs vigoureux manient à tour de bras.

Le café sort de là légèrement éprouvé ; quelques grains ont été brisés, mais rien n'est perdu de la précieuse marchandise, dont les débris se consomment sur place. Quant au péricarpe, il est soigneusement recueilli et se vend aux Arabes, qui le préfèrent au grain et dont ils composent une infusion appelée *kichr*, que l'on trouve dans tous les établissements de café de l'intérieur. On cite même certaines espèces de péricarpes qui se vendent aussi cher que le café de meilleure qualité.

Maintenant, le moka est-il aussi bon qu'on le dit ? Oui, mais cela dépend beaucoup de la manière de le préparer, torréfaction et infusion.

A Hodeïdah, l'eau est mauvaise ; comme dans tout l'Orient, on brûle trop la fève et on la réduit en farine, ce qui lui enlève une partie de ses qualités. Dans cette ville et dans toutes les villes arabes, on consomme du café jusqu'à l'abus ; on ne saurait entrer dans une maison sans qu'aussitôt on vous apporte cette éternelle et microscopique tasse d'une infusion toujours trouble, sur un fond de marc. Eh bien ! ce café est mauvais, la manière de le préparer défectueuse et, devrions-nous encourir la colère des amateurs du café arabe, nous déclarons préférer cent fois notre café limpide et parfumé ; pour le faire, il n'est rien de plus simple et de meilleur que le vieux filtre français en faïence, qu'aucun nouvel appareil russe, anglais, germain, ne saurait jamais détrôner.



LES PORTES DE HODEÏDAH. — DESSIN DE TAYLOR

Le produit qui vient en seconde ligne après le café, c'est le cuir, qui s'exporte en assez grande quantité, cuirs de moutons et de chevreaux principalement. Un autre produit constituerait, au dire de certains négociants, un article d'exportation des plus avantageux : ce serait, avis aux ébénistes, les loupes de noyer, dont le bois est semé de veines, les plus admirables qui se puissent voir ; mais le transport de ces bois, de la montagne à la côte, rendrait ce commerce très difficile. Pour tout ce qui touche aux menues transactions dans le Yémen, on se sert de la monnaie divisionnaire turque, la piastre, valant 21 centimes ; pour les gros achats, on se sert quelquefois de la livre turque en or, valeur 22 fr. 75 ; mais la monnaie courante, c'est, chose bizarre, le thaler autrichien à l'effigie de Marie-Thérèse, que l'on frappe spécialement pour le Yémen et la côte orientale de l'Afrique, que les Arabes appellent *talari* et qui vaut, selon le change, de 2 francs 60 à 2 francs 80.

Comme commerce d'importation, nous avons les étoffes bon marché, cotonnades anglaises, allemandes et américaines ; le pétrole essentiellement américain et quelques conserves. Il faut citer aussi la contrebande d'armes et de munitions qui se pratique en grand sur toute la côte.

Chaque soir, des caravanes chargées des produits cités plus haut quittent Hodeïdah pour alimenter les villes de l'intérieur, où les principaux négociants ont des succursales, à Menakhah, Sâna, Kaukaban, Dgebi, Beit-el-Fakih, etc., et nous donnons le départ d'une de ces caravanes, le soir, au nord de la ville où l'on

aperçoit une longue file de chameaux, un cimetière sur la droite et comme fond, le Téhama, la vaste campagne déserte.

Plusieurs fois, dans nos pérégrinations, nous avions été poursuivis par les injures et les malédictions de quelques Arabes ; on nous avait avertis de nous tenir sur nos gardes, mais nous n'en tenions aucun compte ; les gens des hautes classes étaient, du reste, polis et prévenants pour nous : la municipalité se mit à notre disposition ; le maire de la ville, un riche et vénérable Arabe, nous envoyait de la glace tous les jours, et lorsque nous allions flâner dans l'après-midi sur la grande place en dehors des murs, la foule se montrait plutôt bienveillante.

On débouche sur cette place en sortant du marché, par la porte principale qui regarde l'Orient ; on l'appelle aussi la porte du Gouverneur. C'est là que se tiennent les débits où se réunissent des hommes appartenant à toutes les conditions, Arabes riches et pauvres, commis et marchands.

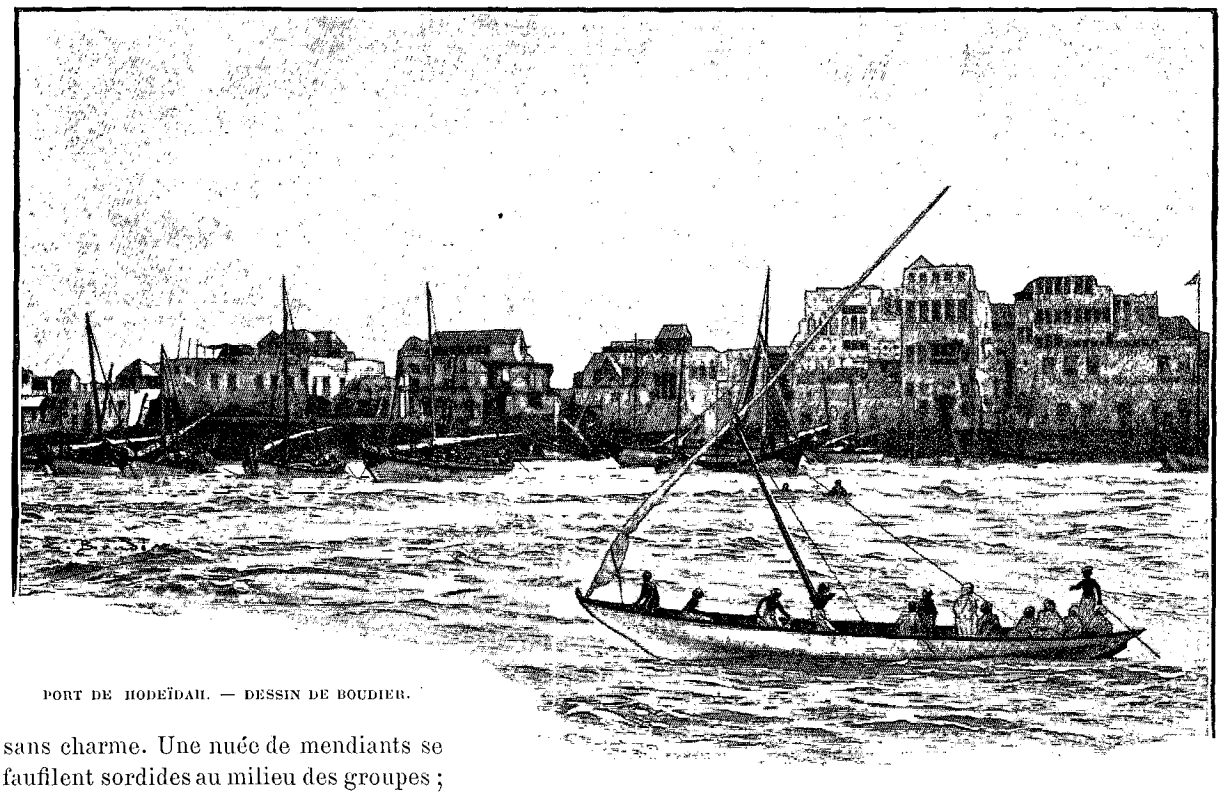
On y joue aux cartes, aux dames et aux échecs. C'est là que chaque soir, à partir de quatre heures, les oisifs viennent entendre la musique militaire et prendre le frais. Cette musique ne vaut certes pas celle de la garde républicaine et rappelle trop les bruyantes cacophonies des foires, mais elle suffit à charmer ses naïfs auditeurs. Elle commence et termine par l'hymne au Sultan, que les soldats accompagnent de leurs vociférations et que le public écoute debout.

Comme un jour, dans un café, en face de la grande porte, nous assistions à cette petite cérémonie, le général, qui nous aperçut, envoya l'un de ses officiers pour nous prier de vouloir bien venir près de lui : nous y allâmes. Il nous accueillit le mieux du monde, fit apporter une table, des sièges et nous fit servir du café et des cigarettes ; puis il donna l'ordre au chef de musique de faire jouer la *Marseillaise*, que nous écoutâmes debout, après quoi nous le remerciâmes cordialement.

Cette grande porte est flanquée de deux énormes tours d'aspect délabré, et devant elle s'étend l'immense place que nous avons photographiée à l'heure de la musique.

La foule y est grande, bariolée, composée de gens de tous les pays, mais où dominent les types orientaux ; on y voit des Bédouins, des Arabes, des nègres, des Abyssins, des Banians, des Hindous, des Italiens, des Grecs et des Turcs, ces derniers maîtres du Yémen, tous, ainsi que leurs employés, en tunique et coiffés du tarbouch.

Les cafés sont pleins ; au milieu de la place, de petits garçons accroupis derrière leurs éventaires débitent des gâteaux, des sucreries et des cigarettes ; peu de femmes, toutes voilées en noir, pauvres, mal vêtues et



PORT DE HODEÏDAH. — DESSIN DE BOUDIER.

sans charme. Une nuée de mendiants se faufilent sordides au milieu des groupes ; aveugles, culs-de-jatte, estropiés de toutes sortes, mais cédant le pas à deux énergumènes, deux êtres étranges, espèces de fous, effroyables fakirs, dont l'un, couvert de chaînes énormes qu'il porte avec effort, s'agite en repoussantes convulsions, fou dangereux peut-être, dont les chaînes paralysent les mauvais instincts,

tandis que l'autre promène grimaçant sa tête d'illuminé à travers la foule, qu'il asperge, de-ci de-là, d'un jet de salive. Certains acceptent avec philosophie cette manne d'un nouveau genre; mais nous fuyons en hâte à son approche, redoutant le cadeau du saint homme.

On pourrait se demander à ce sujet, quels sentiments les Arabes éprouvent pour les fous : est-ce de la sympathie, de la crainte ou du respect?

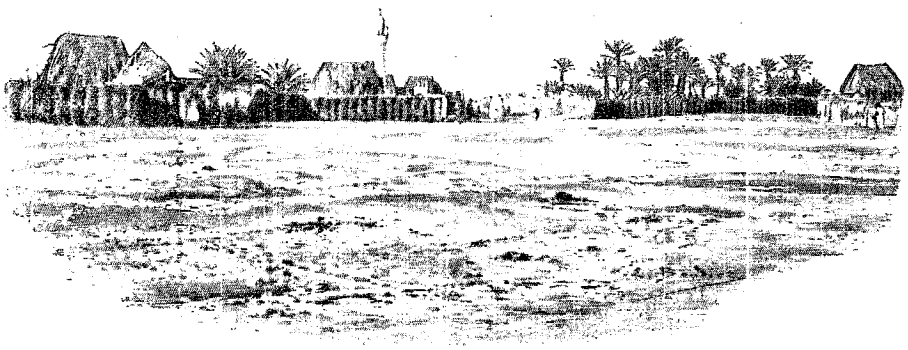
D'aucuns disent qu'ils les vénèrent comme des amis de la divinité, et ce que nous avons maintes fois observé sur la place d'Hodeïdah ne nous dirait rien de semblable : c'était une moquerie devant les contorsions des malheureux, des éclats de rire devant leurs saillies et la fuite devant leurs menaces; mais rien, absolument rien du respect que devrait inspirer un ami des dieux.

De sorte qu'on pourrait en conclure qu'à l'imitation des peuples et des grands seigneurs d'autrefois, qui eurent des bouffons, des idiots et des fous pour leur amusement, à l'imitation des empereurs d'Orient qui vers le huitième siècle en consacrèrent la coutume, les Arabes gardent aussi les désiquilibrés pour leur amusement, les laissant libres quand ils sont inoffensifs, comme le bénisseur dont nous fuyions les approches et les couvrant de chaînes comme notre fakir, quand il les jugent dangereux.

En se dirigeant au Nord, sur cette grande place, on se trouve devant une seconde porte, la porte Makla, qui semble une copie de la première et dont les tours, couronnées d'abris en roseaux comme dans la précédente, servent de logis aux soldats de la garnison. Au dehors sont les faubourgs, composés en grande partie de huttes arabes mêlées de quelques maisons, et plus loin, sur la route de Sâna, un dernier village avec le minaret de sa mosquée accompagné d'un maigre bosquet de palmiers. Plus loin, c'est toujours le Tehama, le désert : désert qui tend à s'accroître tous les jours, puisque cette immense étendue de sable, n'est que le résultat du soulèvement continue des côtes de la mer Rouge.

(A suivre.)

D. CHARNAY ET A. DEFLERS.



HAMEAU SUR LA ROUTE DE SÂNA. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



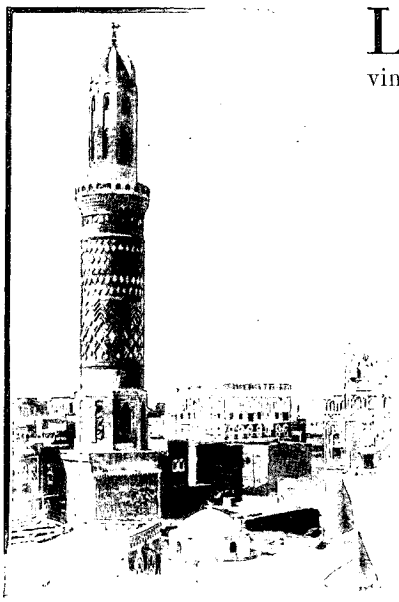
VUE DE SÂNA (PAGE 281). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EXCURSIONS AU YÉMEN[1],

PAR DÉSIRÉ CHARNAY ET A. DEFLERS.

II

En route pour Sâna. — Mariam. — Merawa. — Badjil. — Bahâ. — Hodjeilah. — Menâkha. — La ville de Sâna et ses environs. — Raudha et ses maisons de campagne. — Excursions à Kaukaban et Tawila, à Yerim et à Tâez. — Retour à Hodeïdah.



MOSQUÉE DE SALAH ED-DÎN (PAGE 286). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Tehama, que nous allons traverser pour nous rendre à Sâna, est la zone des plaines désertiques s'étendant comme une bordure de quatre-vingts kilomètres environ de largeur moyenne au pied de la chaîne de hautes montagnes qui enserre toute la péninsule. La végétation des steppes couvre cette immense plage sablonneuse, graduellement abandonnée par la mer Rouge. Des buissons bas de *bockar* et de *toummam*, graminées à chaumes raides et enchevêtrés, revêtent le sol d'un manteau de verdure grisâtre, dominé çà et là par des fourrés d'*asal*, espèce de soude dont le feuillage sombre paraît presque noir par contraste. Par la combustion de l'asal dans des fosses, les Arabes du Tehama obtiennent une masse noire contenant une forte proportion d'alcali, qui sert à la fabrication du savon. Le bockar et le toummam fournissent du fourrage pour le bétail, un combustible pour les feux de campement, enfin des matériaux pour la construction des huttes.

Dans ces plaines torrides du Tehama, où l'ardeur du soleil peut occasionner des accès de fièvre, et même des congestions mortelles, les marches se font habituellement de nuit, et ce fut, suivant l'usage, au coucher du soleil, quelques instants avant que la voix des muézins s'élevât des minarets pour appeler les fidèles à la prière du maghreb, que nous partîmes d'Hodeïdah. Notre petite caravane, composée de cinq chameaux portant les bagages et de leurs conducteurs, a pris les devants. Nous ne tardons pas à la rejoindre à l'allure rapide de nos excellentes mules, louées au prix d'un thalari chacune par jour, pour tout le voyage. Le muletier Ali Mabari et deux domestiques, l'un indigène, l'autre Égyptien amené du Caire, nous accompagnent, montés sur des ânes. La route d'Hodeïdah à Sâna étant très fréquentée et parfaitement sûre, du moins à l'époque de notre voyage, nous avons refusé l'escorte de deux soldats de police (zaptiés) que nous offrait le gouverneur.

1. *Suite. Voyez p.* 263.

Au sortir de a ville, le regard s'étend à perte de vue sur la solitude morne des steppes. Les derniers feux du jour, qui embrasent l'occident, colorent le paysage d'une pourpre affaiblie, passant graduellement au violet pâle. Dans la vapeur légère qui s'élève du sol échauffé, les contours imprécis des objets prennent des apparences fantastiques. Mais bientôt tout s'efface dans l'opacité d'une nuit sans lune. Nous n'avançons qu'avec lenteur, et les chameliers ont besoin de toute leur attention pour ne pas s'égarer au milieu de ces plaines sablonneuses dont rien n'interrompt la monotone uniformité. Deux heures et demie de marche nous suffisent cependant pour atteindre, à Mariam, le premier café ou *mikaye*. C'est une simple hutte de broussailles, une *àrisch*, où se débite cette boisson chaude, le *qischr*, préparée par décoction des enveloppes concassées de la graine du caféier. Après une courte halte, nous poursuivons notre route, et, deux heures plus tard, les aboiements lointains des chiens et les salves de coups de fusil d'une noce arabe annoncent l'approche de Meràwa, où nous arrivons à onze heures.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, nous repartons, sous les rayons d'un soleil ardent. A mesure que nous avançons vers l'Est, la pleine perd son aspect désertique. Voici des bosquets d'acacias et de jujubiers. Bientôt apparaissent les premiers champs de sorgho *(dourrah)*. A quatre heures nous laissons à gauche le dôme blanc d'une petite koubbeh; peu après nous traversons le village d'el-Goudhâ, où nous nous restaurons de quelques tasses de *qsichr*. Enfin, vers huit heures, nous atteignons les premières collines de la région montagneuse, au pied desquelles est assise la petite ville de Bâdjil, où nous passerons la nuit et la journée suivante.

Au delà de cette ville, le chemin des caravanes remonte la vallée, encaissée par des montagnes schisteuses de trois à quatre cents mètres d'élévation. Sur ces hauteurs, on aperçoit de nombreux villages et une foule d'habitations disséminées. Déjà les maisons en pierre et les *burgs* ou châteaux forts du pays gebeli se substituent aux huttes du Tehâma. Le soir, nous faisons halte au mikaye de Bahâ, à quelque distance du village, qui s'élève sur la colline à notre droite. Le lendemain matin, nous cheminons dans la direction de l'E.-S.-E., à travers des campagnes fertiles où paissent des troupeaux sous la garde de leurs pâtres. Ceux-ci ne sont pas des nomades, mais des villageois sédentaires. Vêtus de la *foùtah*, pièce de cotonnade rayée qui s'enroule autour des reins, coiffés du *dismâl*, espèce de turban d'étoffe teinte à l'indigo, armés du *djembieh*, large poignard à lame courbe passé à la ceinture, quelques-uns portant la *djirda*, sabre droit à fourreau de bois suspendu sous l'aisselle par un cordon en sautoir, et la *harba*, lance à fer non barbelé, ils nous saluent d'un bonjour amical. — *Salâm aleikoum* (salut à vous), — *marhaba* (je suis votre serviteur), sont les formules les plus usitées. Les femmes ont le *cherwâl*, ou *sirwâl*, pantalon rétréci aux chevilles, le *thaub*, sorte de robe ou blouse longue en cotonnade bleue, enfin, pour coiffure, un petit chapeau de paille conique à larges bords.



BÉDOUIN CONDUCTEUR DE CARAVANES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Nous arrivons au coucher du soleil à Hodjeylah, misérable bourgade d'une centaine de huttes, où se tient chaque jeudi un marché très fréquenté. Ici le paysage revêt un charme inexprimable. Ce ciel si pur, le décor grandiose des cimes couvertes de forêts, les merveilles de la végétation tropicale déployant dans les vallons toute sa variété, éveillent une délicieuse impression de douceur et de grâce. Des papillons diaprés, des oiseaux aux couleurs vives animent les bosquets. Dans les gorges ombreuses, des ruisseaux d'une eau limpide baignent les massifs d'un élégant arbrisseau à fleurs blanches pelucheuses qui joue ici le rôle du laurier-rose au bord des torrents de la Grèce. Quelquefois, ces petits cours d'eau tombent en fraîches cascatelles du haut des blocs de rochers; ailleurs, ils s'épanchent en nappes dormantes au milieu des renoncules, des souchets éventails et des prêles. Seuls, quelques singes cynocéphales — hamadryas ou babouins — troublent de temps à autre de

leurs cris rauques la profonde paix de ces forêts édéniques. Au-dessus du ouadi Brâr, où nous nous engageons au sortir d'Hodjeylah, s'élèvent les contreforts boisés du djebel Sâfân, au sommet desquels on distingue de nombreux villages, perchés sur des crêtes qui semblent inaccessibles. Leurs hautes maisons de pierre, leurs tours percées de meurtrières et d'étroites fenêtres, évoquent le souvenir des ruines féodales des bords du Rhin. Ici, comme en Allemagne, ces villages fortifiés prennent le nom de burgs (*bordjs*), qui dérive peut-être d'une racine sanscrite commune.



BÉDOUIN MONTAGNARD INDÉPENDANT. — DESSIN DE BICOT-VALENTIN.

Laissant le ouadi Brâr à notre gauche, pour gravir un sentier en lacet, nous commençons la pénible ascension du djebel Oussil, et bientôt nous atteignons les premiers caféiers, à 1.200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toute la montagne est couverte de plantations en terrasses étagées, maintenues par des murs de soutènement en pierres sèches de six à huit mètres d'élévation. Une végétation exubérante s'empare du moindre espace resté libre entre les cultures, se répand sur les talus en nappes touffues et borde le sentier de fourrés impénétrables. Au delà des plantations de caféiers, la pente devient moins raide. Contournant les nombreux ravins qui s'ouvrent à la base des escarpements du djebel Masâr, nous arrivons au village d'Attâra, qui s'adosse à un rocher abrupt d'une soixantaine de mètres de hauteur, couronné par les ruines d'un ancien château fort.

En sortant d'Attâra, nous continuons à nous élever en biais sur le flanc méridional du djebel Masâr en remontant la rive droite du ouadi Ayiâsch, puis nous passons sur la rive opposée, où se montrent çà et là quelques bouquets de la grande euphorbe candélabre, dont les rameaux hérissés de robustes aiguillons sont gorgés d'un suc vénéneux riche en caoutchouc. De nouveaux lacets nous conduisent sur un plateau élevé, d'où la vue s'étend au loin sur les fertiles campagnes du ouadi Sahâm, bornées à l'horizon par la chaîne du djebel Boura et du djebel Reima.

Nous traversons le plateau en montant toujours jusqu'au niveau du col qui sépare le djebel Masâr du djebel Chibâm, à l'altitude de 2.400 mètres. La végétation change d'aspect et prend un caractère alpestre. De ce point élevé, une heure de marche fatigante par des sentiers à degrés taillés dans le roc sur le revers septentrional du Chibâm nous conduit à Menâkha, après avoir laissé à notre gauche le village juif de Lakame, qui n'est en réalité qu'un faubourg détaché de la ville.

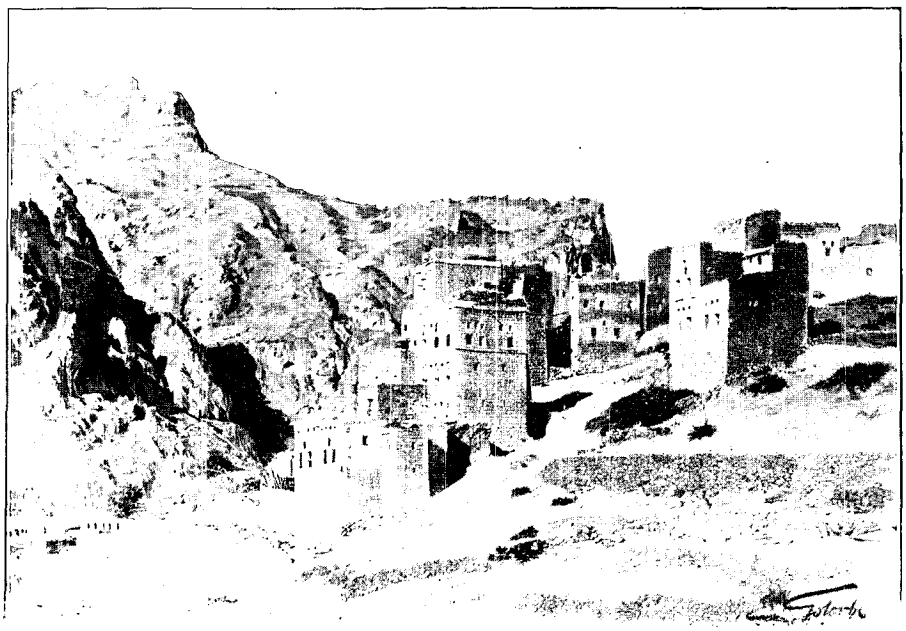
Menâkha, chef-lieu de l'arrondissement du Harâz, est un bourg d'environ 3.000 habitants, situé à 2.300 mètres d'altitude, au pied des escarpements du djebel Kahel, contrefort boisé du Chibâm. Les maisons, élevées de deux ou trois étages sont bâties en moellons taillés de trapp, roche d'un vert clair tirée de carrières exploitées dans le voisinage. On peut y remarquer déjà ces fenêtres à vitraux de couleur enchâssés dans les mailles d'un grillage formant des dessins variés, que nous retrouverons à Sâna. L'ensemble des constructions tranche vivement sur la masse sombre de la montagne, et les minarets blancs des deux mosquées complètent l'harmonie du décor. L'administration ottomane a construit à Menâkha un bel hôpital militaire, une caserne et un divan. La ville est pourvue d'un bureau postal et télégraphique. Un marché public important se tient chaque dimanche.

Pendant notre séjour à Menâkha, nous fîmes l'ascension du djebel Chibâm, qui domine la ville à l'O.-S.-O. Sur la cime presque inaccessible de cette montagne, se dressent les ruines d'une ancienne forteresse arabe détruite par les Turcs. Du haut de cet observatoire, élevé de près de 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, le regard embrasse un des plus beaux panoramas du Yémen. A nos pieds, nous pouvions contempler tout le massif accidenté du Harâz, avec le dédale de ses vallées, ses forêts, ses plantations de caféiers, ses fertiles campagnes criblées de villages et d'habitations. Comme de la nacelle d'un aérostat, nous planions sur la ville de Menâkha, se dessinant avec la netteté d'un plan en relief au bord de la profonde coupure du ouadi Chidja. Au delà, vers le Nord-Est, nous apercevions, dans tous les détails de sa topographie compliquée, la vaste dépression du Haimet, dominée à l'horizon par la chaîne principale, — le Serât, — qui déroule la ligne uniforme

de ses crêtes au dernier plan du tableau. Deux fortes étapes nous séparent encore de Sâna, but de notre voyage. La première nous mène en neuf heures de marche à Souq el-Khamiss (littéralement : *marché du jeudi*). Dans ce misérable village, composé de plusieurs groupes de maisons disséminées sur un contrefort du Serât, à 2.373 mètres d'altitude, nous faisons pour la première fois l'expérience des *samsâres*, ou hôtelleries des hauts plateaux. L'unique logement mis à notre disposition consiste en une petite chambre à laquelle on accède par un perron à degrés en pierres grossièrement taillées.

Une odeur atroce nous prend à la gorge en pénétrant dans ce bouge, sous lequel on a ménagé une écurie basse où les buffles et les bêtes de somme croupissent dans l'ordure. Des légions de puces et de punaises nous tiennent éveillés toute la nuit. Cette vermine pullule à tel point que les indigènes eux-mêmes ne peuvent trouver de sommeil qu'en se glissant dans des sacs dont ils referment hermétiquement l'ouverture. Plutôt que d'étouffer dans un sac, comme le célèbre Buridan, nous préférons nous laisser dévorer tout vifs. Au matin, nous contemplons mélancoliquement les draps de nos lits de camp, criblés de petites taches de sang : ce sont les miettes du festin que nous venons d'offrir à nos dépens aux insectes de Souq el-Khamiss. Il ne manquait que des moustiques pour sonner l'hallali !

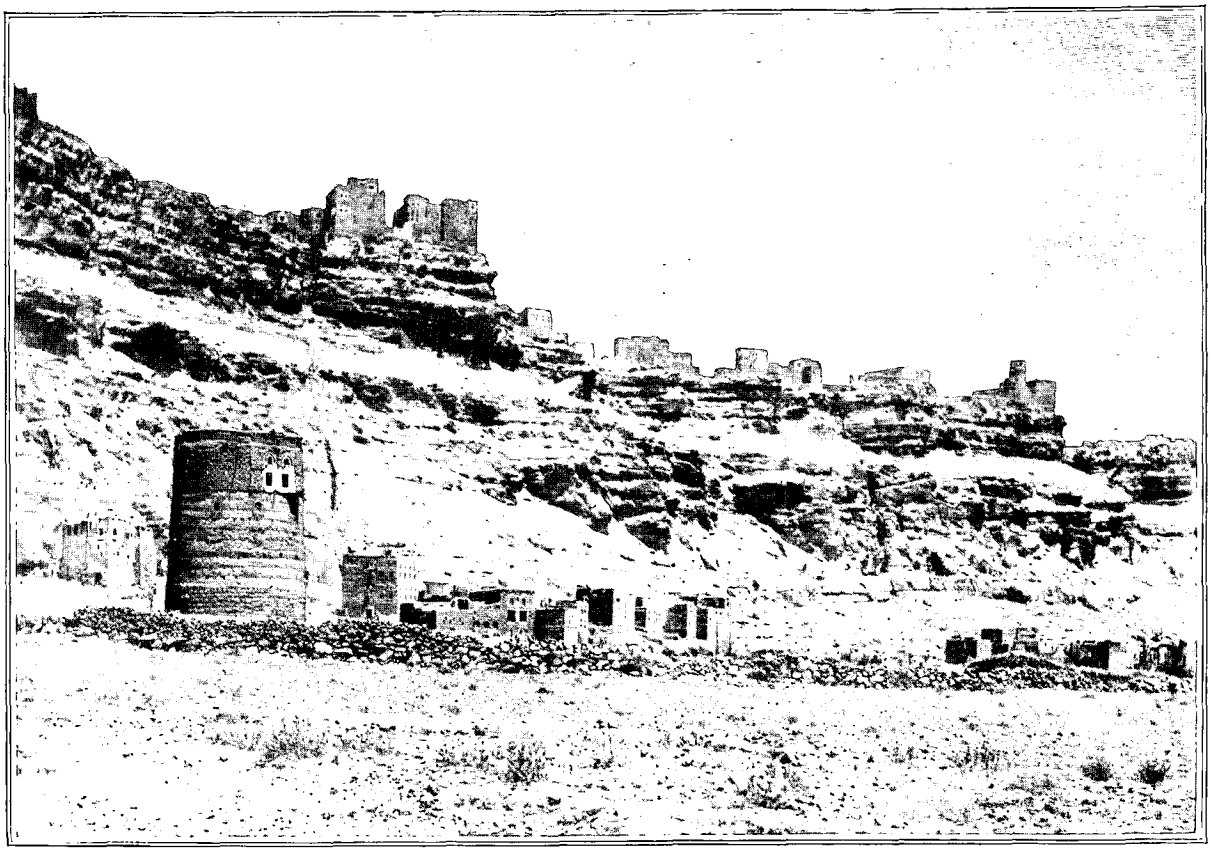
Nous quittons avec plaisir ce lieu maudit pour gagner Bauan, en franchissant le défilé du Karn-el-Ouâl la « Corne de Cerf », entre les crêtes du djebel Hadj ; Bauan n'est point un village habité, mais une agglomération de petites loges en pierre, assez semblables à des niches à chien, où chaque jeudi, jour de marché, les paysans des environs viennent s'accroupir auprès de leurs denrées. Nous prenons part aux transactions commerciales en achetant une corbeille de prunes et de pêches apportées cette nuit même de Sâna. Après nous être reposés vingt minutes dans une hutte plus spacieuse que les boutiques minuscules du souq en absorbant quelques tasses de café, c'est-à-dire de qischr brûlant, nous remontons sur nos mules pour franchir le haut plateau de Metneh, sur la ligne de faîte de la grande chaîne. Au delà du plateau, nous commençons, en effet, à descendre sur le versant oriental, dont les eaux s'écoulent, non plus vers la mer Rouge, mais vers le grand désert intérieur de l'Arabie. Peu après avoir dépassé le village de Beyt Adrân, que nous laissons à une lieue sur la gauche, nous franchissons un dernier col, et nous découvrons tout à coup, à une profondeur de 300 mètres, la ville de Sâna, assise au pied du djebel Nouqoum, dans une large vallée désertique descendant vers le Nord. Sous les rayons obliques du soleil à son déclin, nous voyons se profiler nettement les maisons de la grande cité, les minarets et les dômes de ses quarante-huit mosquées, son enceinte immense de murailles bastionnées de tours, que domine la citadelle élevée sur la butte de Qamdân.



MENÂKHA ET LE DJEBEL CHIBÂM. — DESSIN DE GOTORBE.

Une descente rapide par un sentier en corniche, une halte de quelques minutes à la fraîche fontaine de Sinan Pacha, près du village d'Asr, la traversée de la vallée au trot accéléré de nos mules, et nous nous trouvons sous les murs de Sâna.

La route de l'Ouest, par où nous arrivons, aboutit à la porte des Juifs. Bab-el-Yahoud, d'où l'on se rend au Souq, quartier commerçant situé à l'autre bout de la ville, en traversant dans toute leur longueur le faubourg de Bir-Azeb et le Moutwâkil. Nous n'aurions eu aucune raison de nous écarter de cet itinéraire sans un caprice d'Ali Mabari, notre muletier. Entre autres défauts, Ali a la fâcheuse habitude d'allumer le flambeau de l'hyménée dans toutes les villes où son métier l'oblige à s'arrêter, et où il se crée ainsi de confortables pied-à-terre conjugaux. Déjà pourvu de deux femmes légitimes, l'une à Hodeïdah, l'autre à Beyt-el-Fakîh, il avait profité de notre séjour à Menâkha pour y contracter un troisième mariage avec une jeune Harâzienne qu'il amenait à Sâna pour savourer dans la capitale les douceurs du premier quartier de la nouvelle lune de



LE OUADI DHAR, PRÈS DE SÂNA. — DESSIN DE TAYLOR.

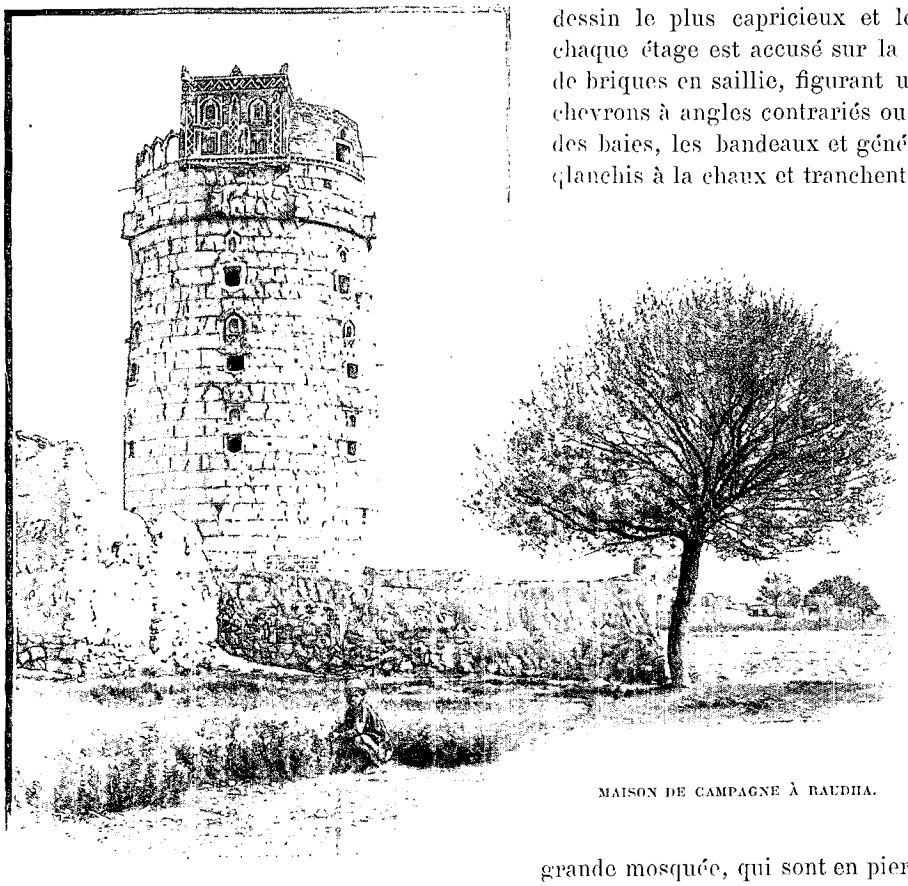
miel. Par un louable sentiment de délicatesse, il désirait se glisser dans la ville par des chemins détournés, afin de soustraire sa récente conquête aux regards indiscrets des désœuvrés du Souq Pour complaire au désir du libidineux muletier, nous laissons donc la porte des Juifs à notre gauche et nous longeons le côté méridional du mur d'enceinte en côtoyant les vastes cimetières qui s'étendent à l'Ouest de la ville. Après avoir traversé un petit canal d'eau courante qui dessert le quartier central de Moutwâkil, nous passons devant les casernes d'infanterie, qui forment en dehors de l'enceinte le camp retranché d'El-Hordi, et enfin, au coucher du soleil, nous faisons notre entrée à Sâna par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, qui s'ouvre sur la route de Tàcz et d'Aden.

La ville de Sâna, surnommée emphatiquement par les Arabes : « le trône du Yémen » *(Koursi el-Yémen)* ou encore : « la mère du monde » *(Oumm el-Dounia)*, est située par 15° 22′ de latitude Nord et 42° 9′ 25″ de longitude Est de Paris, à 2.300 mètres environ d'altitude, dans une vallée largement ouverte sur le versant oriental de la grande chaîne. Cette haute vallée descend en pente très douce vers le Nord-Nord-Ouest, dans la direction du Nedjran, entre des montagnes arides qui la dominent de 500 à 600 mètres. Pendant notre séjour (en juin et juillet), la température atteignait au milieu de la journée un maximum presque invariable de 24 à 25° centigrades, tombait brusquement à 18° ou 20° au coucher du soleil et baissait ensuite graduellement jusqu'au minimum de 12° à 13°, qui se produisait à l'aube. Dans la seconde quinzaine de janvier, qui est, dit-on, la période la plus froide de l'année, le thermomètre descend parfois le matin à 3° au-dessous de zéro et remonte l'après midi à 16°. Toute la ville est entourée d'une muraille de 8 à 10 mètres de hauteur et d'épaisseur presque égale, en terre argileuse, durcie au soleil. Des tours massives demi-engagées forment une suite de bastions circulaires surélevés de 2 ou 3 mètres. Cette enceinte est percée d'une dizaine de portes et présente un développement total de 13 kilomètres.

L'architecture des constructions de Sâna nous a frappés tout d'abord par l'unité du style général jointe à une élégante variété dans les détails de l'ornementation. Elle est très décorative et réellement originale. Les maisons comprennent pour la plupart un rez-de-chaussée en moellons de basalte appareillés, surmonté de deux ou trois étages en briques cuites au feu. Le rez-de-chaussée n'a généralement d'autre ouverture qu'une porte à cintre surbaissé inscrit dans une arcade ogivale. Le tympan, légèrement en retrait, est ajouré par un croisillon grillé ou par deux à quatre rangs de barbacanes disposées en triangle. L'archivolte est souvent ornée de moulures ou d'entrelacs. Au premier étage, la façade est percée de hautes et étroites baies cintrées, fermées

*

par des cloisons ou claustras portant chacune un ou deux œils-de-bœuf circulaires; au-dessous de la claustra, la partie inférieure de la baie encadre une fenêtre carrée pourvue quelquefois d'une petite mechrebich en bois découpé. Les œils-de-bœuf sont garnis, soit d'une plaque de gypse translucide, soit d'une rosace de vitraux de couleur. Les étages supérieurs prennent jour par des fenêtres de formes diverses, à vitraux polychromes, enchâssés dans les mailles d'un grillage en rinceaux du dessin le plus capricieux et le plus varié. Le niveau de chaque étage est accusé sur la façade par un large bandeau de briques en saillie, figurant une double ou triple ligne de chevrons à angles contrariés ou parallèles. Les encadrements des baies, les bandeaux et généralement tous les reliefs sont blanchis à la chaux et tranchent vivement sur la muraille de basalte ou de briques. Les mosquées consistent, comme partout, en un portique entourant une cour rectangulaire avec bassin pour les ablutions et niche cintrée indiquant la direction de la Mecque. Le portique, soutenu par de fines colonnes, est surmonté de dômes blanchis à la chaux. Dans les angles s'élèvent un ou deux minarets *(soumâs)*, à étages successivement quadrangulaires, octogones et cylindriques, à chacun desquels correspond une galerie extérieure en encorbellement pour l'appel à la prière. A l'exception de ceux de la grande mosquée, qui sont en pierre revêtue d'un enduit blanc, ces minarets sont construits, comme les maisons, en briques cuites au feu, avec ornements en relief figurant soit des inscriptions de versets du Coran, soit des chevrons, losanges, besants, etc. Les principaux minarets sont surmontés, non du croissant guerrier comme en Turquie, mais de la colombe pacifique, en commémoration d'un épisode touchant de l'Hégire. On sait que le Prophète, poursuivi par les Koréichites et réfugié dans une caverne du djebel Thour, dut son salut à une circonstance miraculeuse. Pendant la nuit, des araignées vinrent tendre leurs toiles à l'entrée de la caverne, tandis que deux colombes y suspendaient leurs nids, où elles se mettaient à couver; ce que voyant, les Koréichites jugèrent que personne n'avait dû s'introduire depuis longtemps dans ce passage et s'éloignèrent sans pousser plus avant leurs recherches. On compte à Sâna quarante-huit mosquées, une douzaine de bains publics et quelques édifices sans caractère architectural affectés aux administrations publiques.

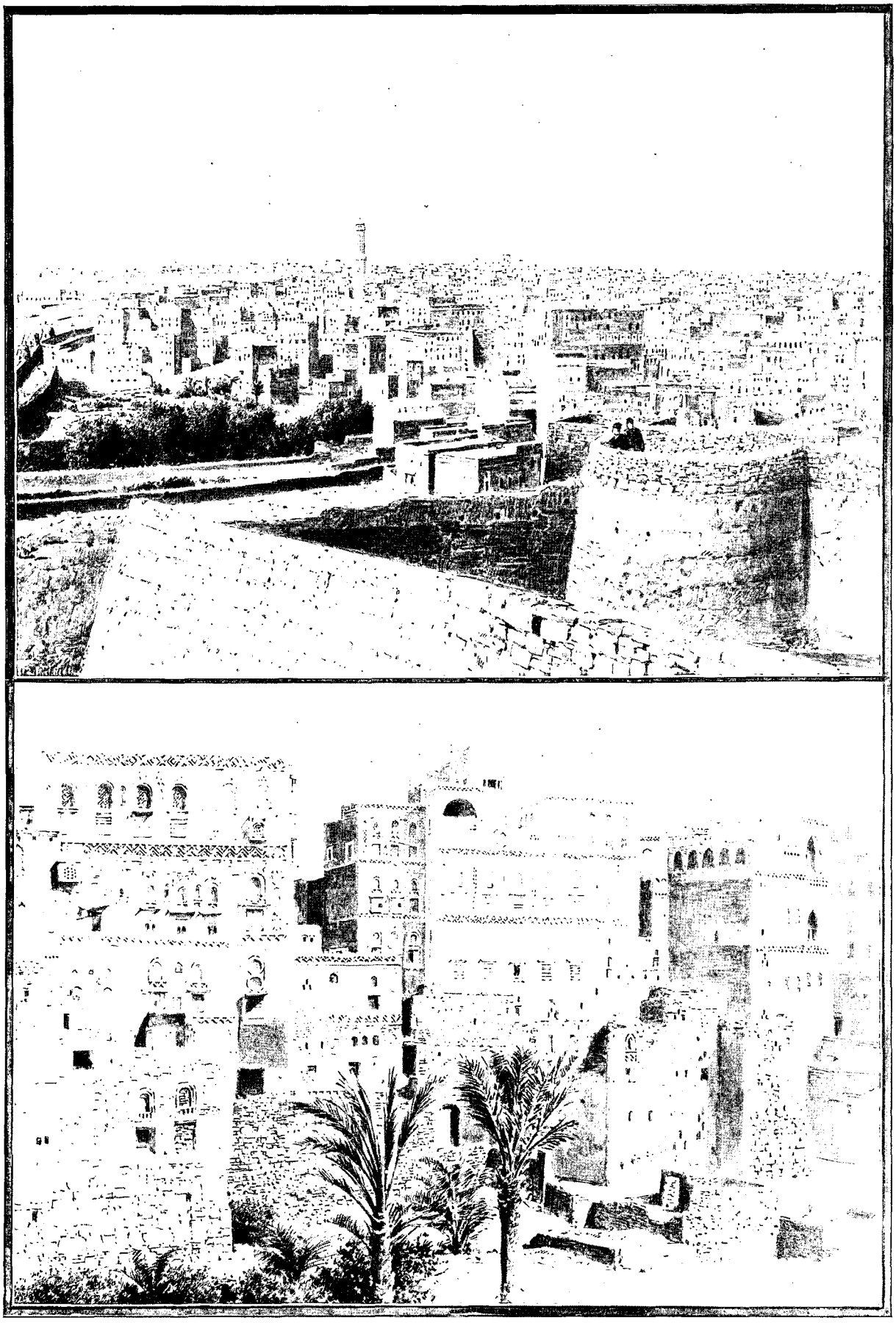


MAISON DE CAMPAGNE À RAUDHA.

Les maisons de plaisance sont situées pour la plupart dans le faubourg de Bîr Azeb, où se trouve la résidence du vali ou gouverneur du Yémen. Cependant, bon nombre de maisons du quartier commerçant possèdent, comme celles de Bîr Azeb, un grand jardin arrosé par l'eau tirée d'un puits de 4 à 5 mètres de diamètre.

D'après les évaluations d'Halévy, le chiffre de la population de Sâna, qui s'élevait au siècle dernier à 200.000 habitants, était déjà tombé à 60.000 au commencement de l'année 1870, époque de la conquête de la province par les Turcs ; Manzoni, se fondant sur le nombre des maisons habitées, estime que de 1877 à 1880 la population ne comptait plus que 20.000 Arabes, 3.000 Turcs et 1.700 Juifs, en tout moins de 25.000 habitants. Cette décadence est due, à n'en pas douter, à l'anarchie qui régnait en Yémen pendant les derniers temps de la domination des imams, puis, sous le régime actuel, aux exactions inouïes et au despotisme de l'administration ottomane.

A une heure de marche au nord de Sâna se trouve le bourg de Raudha, où les riches habitants de la capitale ont leurs maisons de campagne. Nous en avons remarqué deux dont l'aspect étrange mérite d'être signalé. Ce sont d'énormes tours en pisé d'un diamètre de 7 à 8 mètres, d'une hauteur de 12 à 14 mètres, surmontées d'un petit belvédère de 4 ou 5 mètres à deux étages. Cette retraite aérienne est destinée au



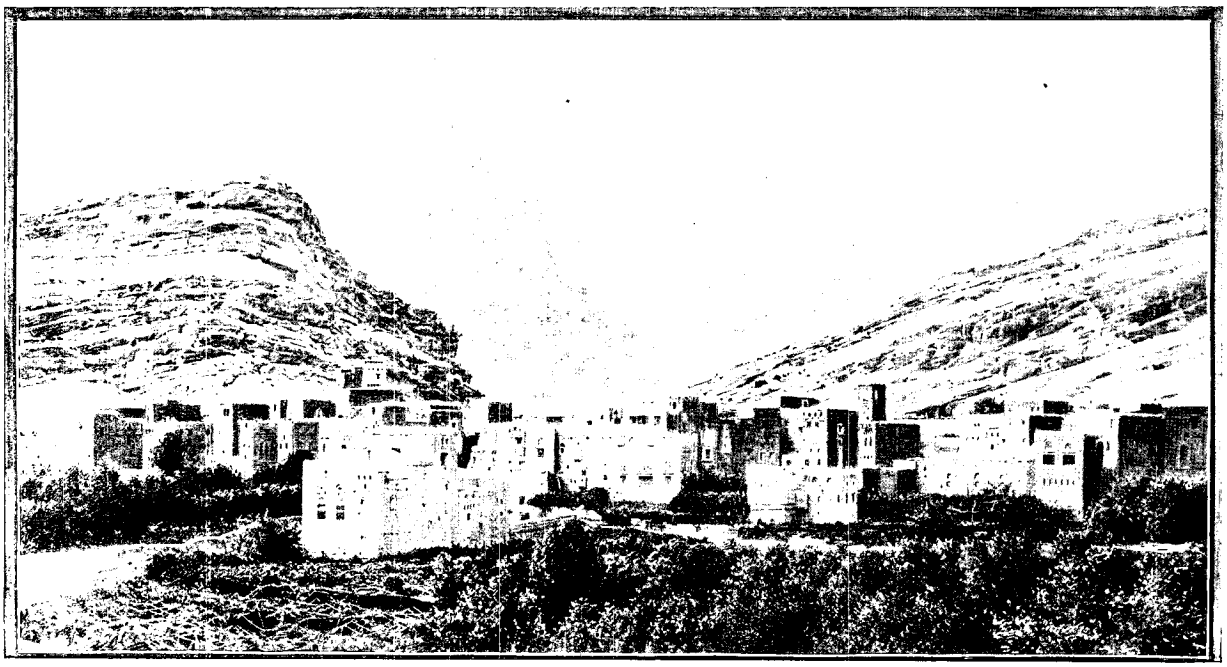
PANORAMA DE SÂNA, MAISONS DE SÂNA. — DESSIN DE TAYLOR

logement, tandis que la tour elle-même, percée de rares et étroites fenêtres en forme de meurtrières, est occupée par des magasins. Autrefois elle servait surtout de retranchement contre les attaques des brigands ou des Bédouins des tribus, perpétuellement en guerre les unes contre les autres. La situation de ces petites retraites sur la plate-forme des tours est d'ailleurs bien choisie pour procurer aux habitants un peu de fraîcheur pendant la saison chaude.

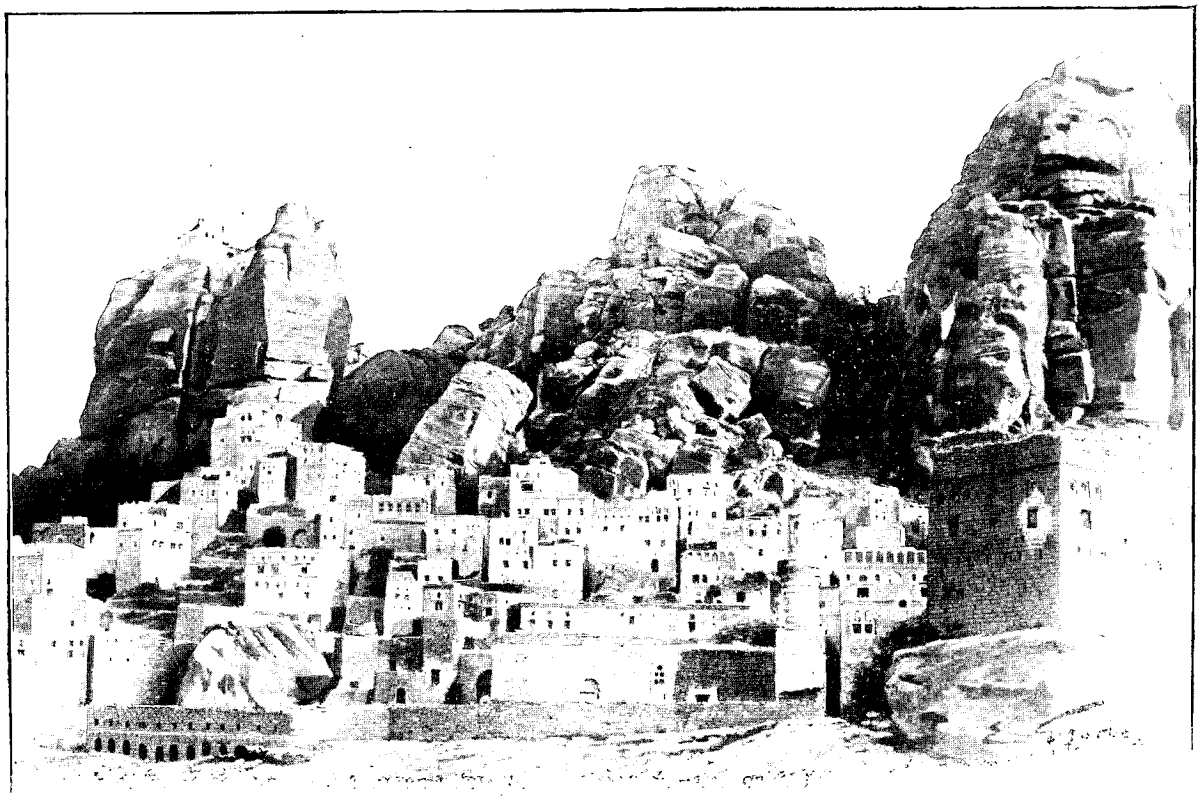
Dans le thalweg entre Sâna et Raudha et dans les parties de la vallée arrosées par les ruisseaux qui descendent du revers oriental du Serât, on voit des champs de fèves, luzerne, carthame, orge, etc., bordés de haies de tamarix. Les vergers de Bîr Azeb et de Raudha sont renommés pour leurs excellents fruits : raisins, pommes, poires, prunes, pêches, abricots, oranges, cédrats, limons, etc. Mais c'est dans les ravins profondément encaissés qui descendent de la montagne sur la rive gauche de la vallée que se trouvent les jardins les plus fertiles et les plus beaux arbres fruitiers. Le mûrier noir y atteint une taille gigantesque. Dans le ouadi Hadda, qui s'ouvre à 5 kilomètres environ au Sud-Ouest de Sâna, les habitations rurales sont éparses au milieu des vergers en terrasses comme des villes dans un parc accidenté. Le ouadi est arrosé par un gros ruisseau qui fait mouvoir un moulin et se précipite en cascade à l'ombre d'une petite forêt de noyers et d'abricotiers. Au-dessus du moulin et tout auprès s'élève une petite mosquée avec le tombeau du *wéli* ou saint musulman, cheik Seyid-el-Koroukchi.

Notre itinéraire comportait une pointe vers le Nord, dans le pays de Hamdan et dans le Kaukaban. Nous partîmes de Sâna le 9 juillet, et, laissant à droite le chemin de Raudha, nous nous dirigeâmes au N.-N.-O., en traversant les champs de carthame et de luzerne qui s'étendent jusqu'en vue du village fortifié de Dhoula, visible à 1.800 mètres de notre route. Cette première étape nous conduisit au samsare de Beyt Nâm, dans la région supérieure du ouadi Dhar. De là, suivis de quelque jeunes gens de Tawîla, qui avaient passé la nuit au samsare et voulurent se joindre à notre caravane, nous nous élevâmes sur l'immense plateau de laves basaltiques qui s'étend au pied du djebel Hadhour, la plus haute cime du Serât. On peut évaluer l'altitude de cette montagne à 3.500 mètres environ. Il y tombe, dit-on, de la neige en hiver. Une marche de cinq heures à travers des plaines rocheuses d'une effroyable aridité nous conduisit à l'entrée de la petite ville de Chibâm, où nous eûmes la satisfaction de trouver un logement confortable et une population accueillante.

On trouve à Chibâm beaucoup de pierres provenant d'anciens monuments, avec inscriptions himyarites gravées en creux ou en relief. La plupart ont servi de matériaux pour les constructions actuelles et sont engagées dans les murs des maisons. Nous étions en train de copier une de ces inscriptions, quand une vieille femme sortant furieuse de son habitation, devant laquelle nous nous étions arrêtés, se mit à nous accabler d'invectives, au grand amusement de quelques badauds qui nous suivaient partout. Ils nous engagèrent à continuer notre travail sans écouter les criailleries de la vieille. Les plus officieux paraissaient même disposés à repousser brutalement la pauvre femme, qui faisait mine de vouloir nous barrer le passage. Nous dûmes prendre sa défense en déclarant qu'étant venus dans le pays avec l'intention bien arrêtée de ne faire tort à personne, nous préférions



OUADI DHAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



VUE DE TAWÎLA. — DESSIN DE GOTORBE.

renoncer à copier cette inscription plutôt que de contrister la maîtresse du logis. La vieille nous avait pris, je pense, pour des employés du fisc ottoman occupés à évaluer la « matière imposable ». Subitement calmée par nos paroles conciliantes, c'est elle-même qui, maintenant, nous invitait à copier toutes les inscriptions de sa maison et même à y entrer s'il nous plaisait. La Fontaine a toujours raison : « Plus fait douceur que violence ».

La ville de Kaukaban, située sur le plateau supérieur, au bord de la muraille de rochers d'où la vue plonge sur Chibâm, est plus étendue que sa voisine, mais déjà très inférieure par le chiffre de sa population, qui tend à diminuer de jour en jour. C'est une ancienne place forte, bordée de tous côtés, sauf au Nord-Ouest, par d'effroyables précipices. Elle pouvait défier tous les assauts, mais a été rendue promptement intenable sous les feux convergents des batteries turques postées sur une hauteur voisine. Une mosquée et de nombreuses maisons ont été détruites par le bombardement, dans le quartier Sud-Ouest. Aujourd'hui, Kaukaban, déchue de son rôle de capitale d'une principauté indépendante, est une ville morte qui ne se relèvera plus de ses ruines.

Nous profitâmes de notre séjour à Chibâm pour faire une excursion à travers le haut plateau de Kaukaban, dans la direction de Tawîla. On s'élève jusqu'à l'altitude d'environ 3.000 mètres sur le plateau avant de redescendre dans cette petite ville si pittoresquement située au milieu de rochers gigantesques. Elle est d'un côté garantie de toute attaque par cette ceinture d'escarpements formidables, dont l'une des crêtes est couronnée par un château fort. Du côté de la plaine, elle est protégée par une épaisse muraille d'enceinte, renforcée par une citadelle. Quant aux maisons, c'est toujours la même architecture et la même ornementation qu'à Sâna et à Kaukaban. Mais ces maisons sont restées intactes, car cette ville, si admirablement située, ne peut être ni prise d'assaut, ni forcée par l'artillerie ; il fallut la réduire par la famine.

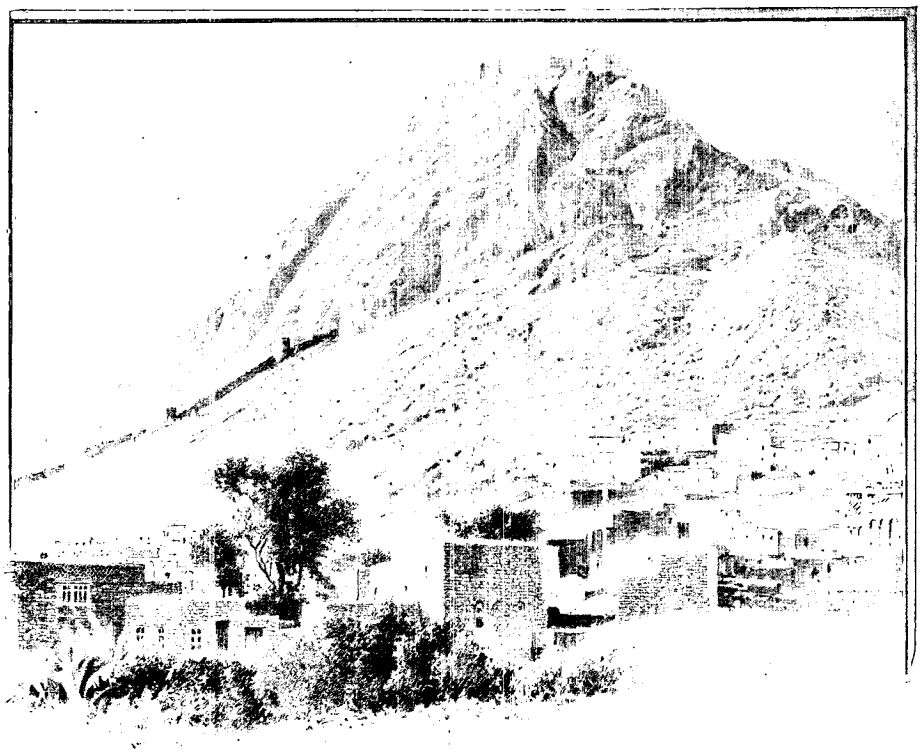
Cependant nous devions songer au retour, ayant encore un long itinéraire à parcourir dans le Sud, en nous arrêtant à Yérim et à Tâez. Nous revînmes donc à Chibâm, d'où nous repartîmes aussitôt pour Sâna, mais par une route différente de celle que nous avions suivie. Après avoir passé la nuit dans la petite ville d'Amran, nous approchions de la capitale, quand nous croisâmes, près du village d'el-Azrakeyn, la caravane des pèlerins de la Mecque. Partie de Sâna le matin même, elle avait campé la veille aux portes de la ville, où elle avait été conduite solennellement par les autorités ottomanes et les troupes de la garnison, aux sons de la musique militaire et au bruit des salves d'artillerie. Nous vîmes défiler environ 200 hommes poussant devant eux de petits ânes chargés de leur pauvre bagage : quelques vivres et l'ihrâm, vêtement blanc que les pèlerins doivent revêtir en arrivant sur le territoire de la ville sainte. En tête marchaient trois jeunes gens portant l'étendard vert de l'Islam. L'un d'eux nous salue en inclinant par trois fois son drapeau. Nous rendîmes avec respect leur salut à ces hommes qui allaient affronter les misères et les dangers d'un long voyage, pour accomplir un devoir

religieux. Quelques heures plus tard, nous étions en vue des minarets et des jardins de Raudha, que nous laissions à notre gauche pour continuer directement notre route jusqu'à Sâna. Vers les trois heures de l'après-midi, nous étions de retour dans notre logis, près de la mosquée Salah ed-Dîn.

Le moment était venu de dire adieu à la capitale du Yémen. Le 30 juillet, tout étant prêt pour le départ, nous franchissons pour la dernière fois l'enceinte fortifiée, par la porte du Sud, dite Bab el-Yémen, et passant au pied du djebel Nouqoum, nous prenons la route de Dhamar en remontant la grande vallée. Le lendemain, après une longue marche sur les hauts plateaux, nous atteignons cette ville, juste à temps pour nous abriter de l'orage qui menace d'éclater. Le 2 août, une nouvelle étape à travers d'interminables plaines rocheuses nous amène à Yerim, petite ville située dans une vallée marécageuse, à 2.675 mètres environ d'altitude. Deux ou trois cents maisons de pauvre apparence se groupent au pied d'un rocher escarpé d'une quarantaine de mètres de hauteur, couronnée par une forteresse délabrée. Ne trouvant pas à nous loger au *samsare*, occupé par une troupe de chameliers qui refusent de nous faire place, nous acceptons avec reconnaissance l'appartement offert par un habitant plus hospitalier, à l'étage supérieur de sa maison. De la fenêtre de notre logis, nous avions un beau point de vue sur l'ensemble de la ville, dont nous prîmes une photographie. On sait que le célèbre naturaliste Forskal, adjoint à l'expédition de Niebühr, succomba dans cette localité, le 11 juillet 1763, à la maladie qu'il avait contractée pendant son séjour dans la ville malsaine de Tâez.

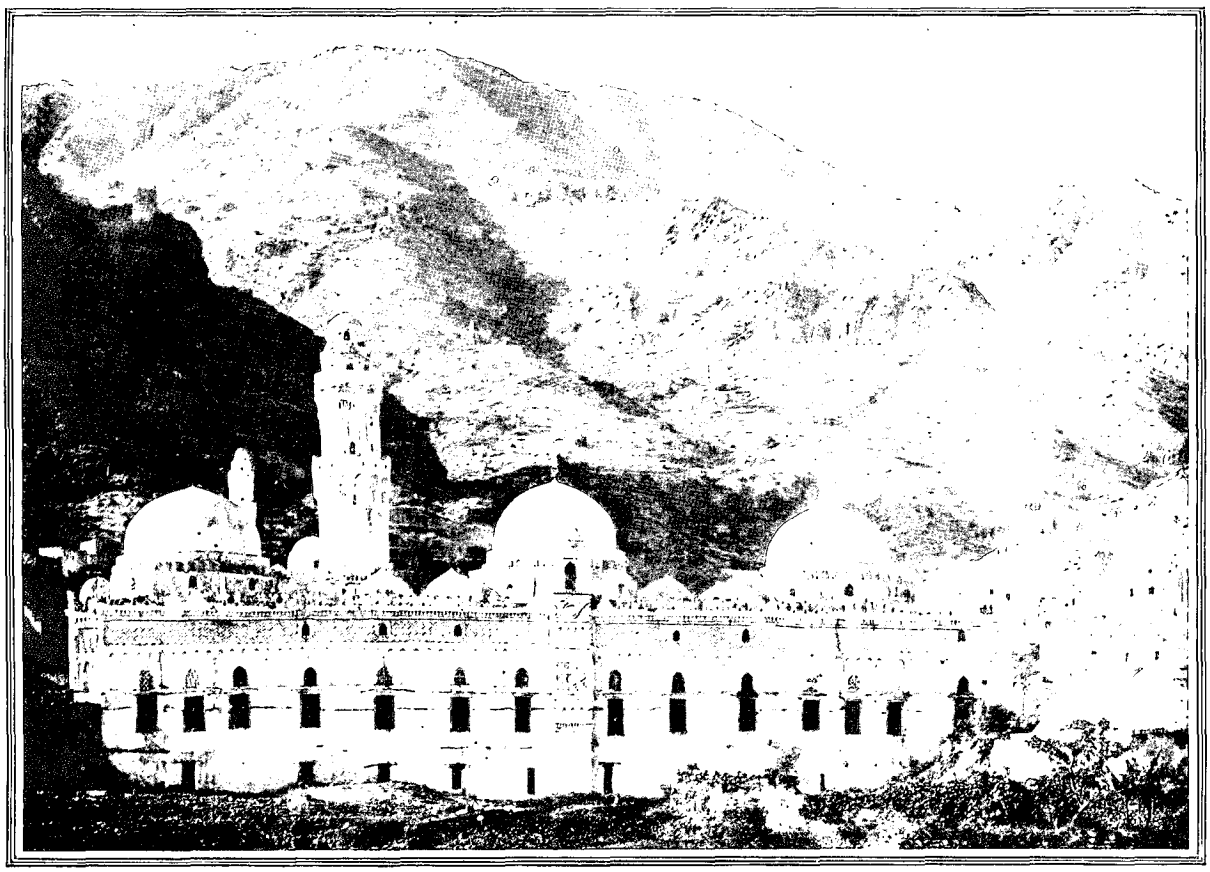
Poursuivant notre route, nous cheminons dans les plaines marécageuses de la vallée de Yérim, puis nous franchissons la passe difficile du djebel Soumara par des chemins escarpés où nous perdons un de nos chameaux de charge. Nous passons la nuit au village d'el-Mekhâder. De là, par une marche de quelques heures à travers des campagnes d'une prodigieuse fertilité, nous gagnons la pittoresque ville d'Ibb, place forte entourée d'une muraille bastionnée en pierres de taille, au pied du revers occidental du djebel Badan. Le lendemain, nous repartons pour Tâez, dont nous sommes encore éloignés de deux fortes journées de marche. Laissant la ville de Djiblah sur notre droite, nous gravissons les pentes escarpées d'une haute montagne, jusqu'à l'entrée d'un col s'ouvrant au-dessous de la cime. De ce point élevé, nous découvrons la plaine immense qui s'étend jusqu'à Tâez. L'ascension que nous venons d'accomplir nous coûte un second chameau, qui succombe à la fatigue sur ce chemin presque inaccessible aux bêtes de somme.

Enfin, le 6 août, nous arrivons vers trois heures de l'après-midi en vue de la citadelle de Tâez (el-Kahirah), postée au sommet d'un pic abrupt qui domine la ville d'une hauteur de 150 mètres. Peu après nous faisons notre entrée par la grande porte *(bab el-kebir)*, qui s'ouvre au Nord-Est. Nous suivons la rue principale du souq, où se presse une population bruyante et affairée, tandis que les officiers et employés turcs, attablés nonchalamment aux terrasses des cafés, nous regardent passer avec la curiosité des oisifs de petite ville.



CITADELLE DE KAHIRAH, À TÂEZ.
DESSIN DE TAYLOR.

Parvenus à l'extrémité du souq, nous mettons pied à terre sur une place rectangulaire ombragée par de beaux tamarins. Un de nos domestiques indigènes, envoyé à la découverte, ne tarde pas à nous trouver un logement : c'est une maison entière, entre cour et jardin, qu'on nous livre pour 6 thalaris par mois, soit environ 24 francs au cours du jour. C'est bien bon marché, mais nous n'en profiterons pas longtemps. Du haut de la terrasse, nous prenons commodément des vues de la citadelle et de la belle mosquée Mouzâfer, qui est tout proche.



MOSQUÉE MUDHAFER, À TÀEZ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tâez, ville fortifiée de 3.000 habitants, est la résidence d'un moutessarif (préfet) dont l'autorité s'exerce sur tout le territoire compris entre le département d'Hodeïdah et les districts semi-indépendants (sous le protectorat anglais) situés au Nord d'Aden. La ville, adossée au revers septentrional de l'énorme massif montagneux du gebel Sabor, est située par 13° 34′ de latitude Nord, à 1.347 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les maisons de Tâez sont construites en maçonnerie de blocage, sans aucun ornement. Les mosquées, au nombre de cinq, sont de style bysantin à dômes et à minarets blancs, surmontés du croissant. La plus remarquable est la mosquée Mouzâfer, fondée par l'iman dont elle porte le nom. C'est une construction rectangulaire adossée aux premières pentes de la montagne.

Deux minarets trapus, trois grandes coupoles et une douzaine de dômes plus petits forment un ensemble d'une réelle beauté architecturale. La façade est ornée, au-dessus des baies grillées de l'étage inférieur, d'un rang d'arceaux adossés portés par de fines colonnettes, et en outre de rinceaux et d'entrelacs variés.

Sauf le noyer, on cultive à Tâez les mêmes arbres fruitiers qu'à Sâna et à Raudha. Le dattier y reste chétif, mais le bananier y donne de bons fruits, moins estimés toutefois que ceux de Dorebat, petite localité située sur la route de Moka, dans une vallée à la lisière du Tehama. Quelques-uns de ces jardins sont entretenus avec soin, embellis par des parterres et des eaux jaillissantes. Tel est le Bostân Housseynieh, au centre de la ville.

Affaiblis par les fatigues du voyage et par un commencement d'anémie qui s'aggravait de jour en jour, nous dûmes abréger notre séjour à Tâez et nous hâter de regagner la côte. Nous redescendîmes donc dans les plaines du littoral en passant au pied du djebel Em-Borachi, repaire de brigands redouté des voyageurs. Enfin, après avoir traversé sans y séjourner les grandes villes du Tehama, — Heys, Zébîd, Beyt el-Fakih, — nous nous retrouvions, le 23 août, à notre point de départ, Hodeïdah, que nous avions quitté quatre mois auparavant.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ARCHITECTURE DU YÉMEN

Le lecteur a dû s'apercevoir que les villes du Yémen se ressemblaient toutes ; Sâna, la capitale et la plus luxueuse, avec des mosquées plus riches et de plus belles maisons, peut servir de type à cette architecture arabe. Ce qui surprend dans cette architecture, c'est l'abus de fenêtres masquées, inutiles par conséquent, et qui vous racontent tant de choses. En effet, si le lecteur veut se reporter à la vue de quelques-unes de ces maisons, il verra que ces fenêtres sont bouchées pour la plupart, et d'autres masquées par des treillis qui ne permettent que l'introduction voilée de la lumière.

Certaines de ces fenêtres, celles qui sont hermétiquement closes et qui, naturellement, ne servent à rien, ont même conservé des balcons qui ne servent pas davantage. Or, ces fenêtres murées aujourd'hui et ces balcons n'ont pas été construits dans le principe pour ne pas servir. Ces fenêtres étaient ouvertes, cela est évident, et la femme sabéenne, que rien n'obligeait à se dissimuler comme la musulmane, apparaissait à ces fenêtres et se montrait sur ces balcons pour y prendre l'air et observer ce qui se passait au dehors.

Mahomet vint, qui condamna la femme à se voiler ; il lui fut désormais défendu de montrer son visage à d'autres hommes qu'à son mari, et dès lors les fenêtres devenaient des ouvertures indiscrètes qu'il fallut condamner ; autrement l'Arabe eût été obligé de modifier sa maison, de changer son architecture. Cela n'était point dans ses mœurs ; nous savons, en effet, que ce peuple étrange est immuable, que d'âge en âge et en dépit des révolutions il a su garder les vices, les vertus, les habitudes, les mœurs et le costume de ses aïeux. Pourquoi aurait-il changé son architecture ?

L'Arabe musulman continua donc de bâtir des maisons semblables à celles de ses ancêtres païens, des maisons avec des simulacres de fenêtres dont il avait désappris l'usage, et des fenêtres avec des balcons, parce qu'ils existaient autrefois ; puis, pour s'éclairer, il ouvrit au-dessous d'autres ouvertures munies de grillages et qui, celles-là, sont bien à lui.

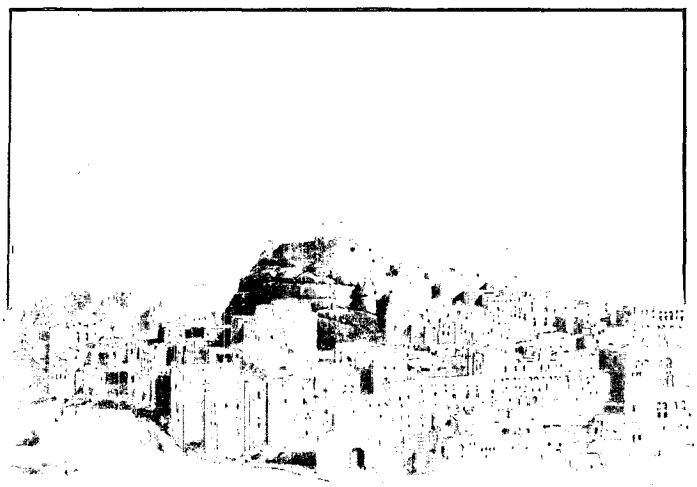
Il est donc vraisemblable que les villes du Yémen et la ville de Sâna, notamment, nous offrent aujourd'hui l'aspect, la physionomie des villes sabéennes du temps de la reine Belkiss.

Mais la ressemblance ne s'arrêterait point aux maisons : la mosquée elle-même ne serait que la reproduction du temple païen, si bien approprié au climat et aux besoins de l'époque : un immense rectangle entouré de portiques à colonnes surmontés de petits dômes à l'ombre desquels se prosternait le fidèle, avec bassin pour les ablutions et sanctuaire pour les idoles. C'est la Caaba de la Mecque.

Un culte nouveau surgit : l'Arabe conserve ce temple, comme il a conservé les maisons ; et l'appel des croyants à la prière, recommandé par le prophète, ne pouvant se faire entendre que d'une hauteur dominant la cité, le musulman imagine le minaret, appareil né d'un besoin nouveau, qu'il applique à un édifice ancien, et c'est bien une applique, une annexe, cette élégante colonne que l'on sent ne point appartenir au temple, comme le clocher qui fait corps avec l'église. Tous deux cependant ont été élevés dans le même but : l'un, pour convoquer par la voix de l'homme, l'autre, par la voix des cloches, les fidèles à la prière.

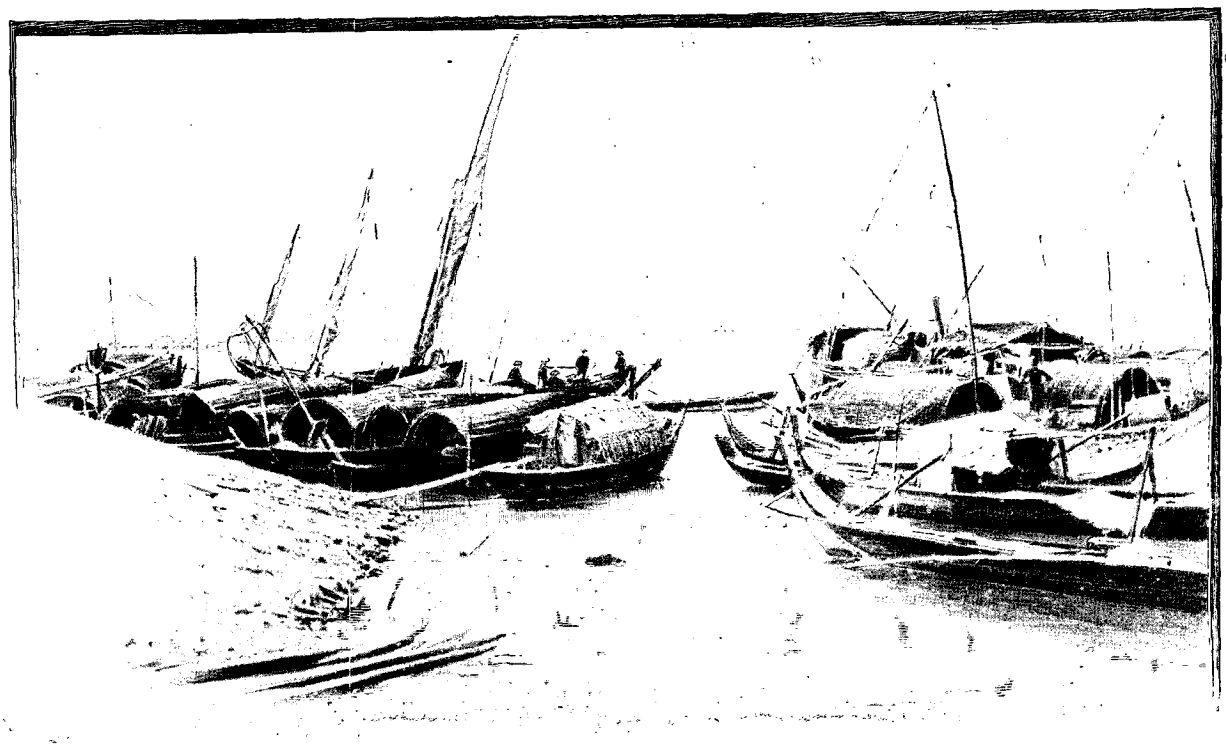
En somme, l'Arabe ne conquit la personnalité que lui ménageait l'Islam que lorsqu'il eut échappé au milieu dont il subissait l'influence depuis tant de siècles ; c'est lorsqu'il eut quitté l'Arabie, c'est dans l'Afrique du Nord, c'est en Espagne, qu'il construisit la demeure appropriée à ses nouveaux besoins, l'espèce de cloître à murailles sans ouvertures au dehors, mais ornée au dedans de gracieuses galeries et de fontaines jaillissantes où il enferma ses femmes à l'abri des regards indiscrets. C'est dans les villes qu'il inventa le moucharaby, qui leur permettra de voir sans être vues ; et c'est là, dans ses temples, ses écoles et ses palais, que se développera son génie, dans les merveilles décoratives que nous admirons aujourd'hui. Mais en Arabie, dans le Yémen, il a gardé tout ce que lui avait légué le passé.

D. Charnay et A. Deflers.



VUE GÉNÉRALE DE YÉRIM. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



BARQUES DANS LE CANAL, À L'ENTRÉE DU TONLÉ-SAP. — DESSIN DE TAYLOR.

PNOM-PENH[1],

(VOYAGE AU CAMBODGE.)

PAR M. J. AGOSTINI.

Me trouvant à Saïgon en 1893, j'eus l'occasion de me rendre au Cambodge, pour y diriger certains travaux publics. Trois fois par semaine, un paquebot de la Compagnie des Messageries fluviales de Cochinchine emporte à destination notamment de Pnom-Penh, point terminus du trajet, les voyageurs, la correspondance, les marchandises, la glace, si précieuse dans les régions intertropicales.



UN CORNAC MUNI DE SON CROCHET. DESSIN D'OULEVAY.

Au départ du jeudi 6 avril, à dix heures du soir, je m'installe sur l'*Attalo*, capitaine « O-oui », un Anglais récemment naturalisé. Après les commandements d'usage, le vapeur, larguant ses amarres, quitte le quai, évolue, fait route dans le sens du courant du fleuve. De la passerelle, je jette un dernier « au revoir » aux amis venus m'apporter leurs souhaits de bonne chance.

Le va-et-vient des embarcations, sampans, pirogues, les lumières qui, dans le lointain, comme sur les berges, brillent d'un vif éclat, forment un ensemble attrayant. Dans la demi-obscurité de la nuit, les palétuviers, les arbres de la plaine, dont l'*Attalo* s'éloigne rapidement, revêtent les formes les plus fantastiques. Je m'empare d'une chaise longue, un doux engourdissement me saisit, et c'est avec un plaisir indicible que je revois le jour à la hauteur du cap Saint-Jacques, non loin de l'embouchure du Mékong, ce Nil de la Cochinchine et du Cambodge. C'est par la porte « Cua-Tieu » que nous pénétrons dans le grand fleuve. Accoudé au bastingage, je puis contempler, admirer la savane, faite de hautes herbes, d'étrin ou paille de riz, de cultures variées, d'agglomérations de cases en chaume, de bouquets de cocotiers, d'aréquiers, dont les tiges droites, élancées, portent très haut un vert feuillage en éventail. Le sifflet d'alarme jette des cris stridents, le vapeur stoppe ; de la rive, un sampan se détache, vient nous accoster, dépose ou prend des indigènes. Quelques minutes d'arrêt, puis la marche reprend à travers les méandres du fleuve. A l'escale de Mythô succèdent celles de Vinh-Long et de Sadec, où nous arrivons à la nuit. L'obscurité et la brume nécessitent de fréquents arrêts, soit pour éviter les abordages, soit pour assurer le service des voya-

1. *Voyage exécuté en* 1893-1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

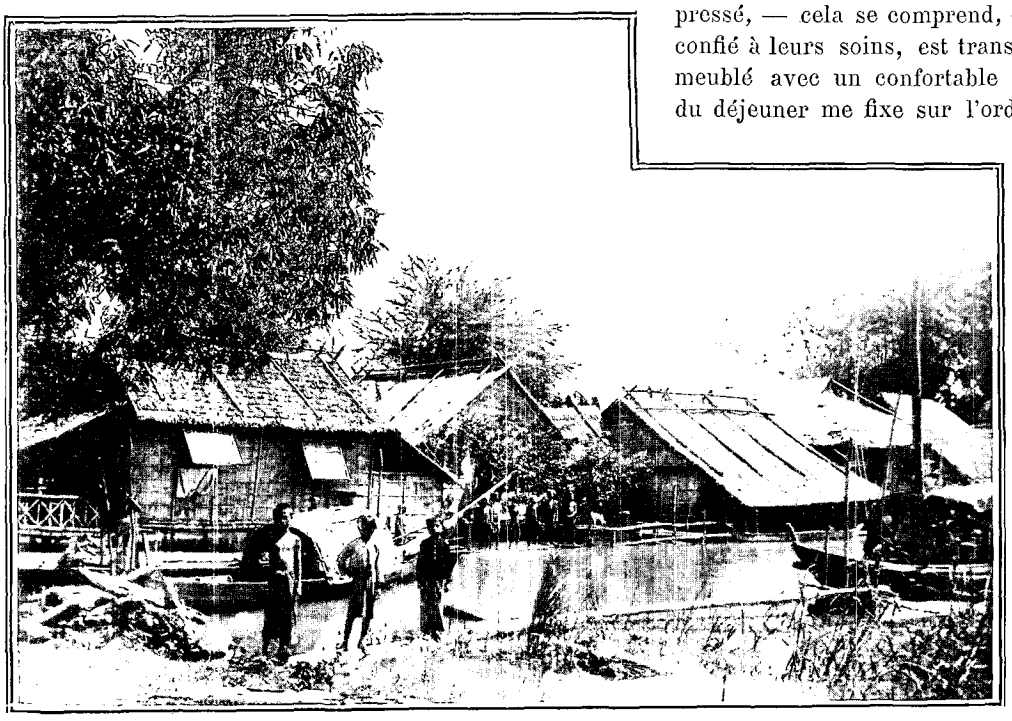
geurs et le dépôt des dépêches aux postes de Ké-Tao, Tanchau, Vinh-Loï, etc. J'interroge l'horizon ; nous naviguons entre des berges hautes qui bornent un peu la vue. L'*Attalo* stoppe une dernière fois à Banam, faisant ensuite route directe sur Pnom-Penh. Très loin, deux points blancs à peine perceptibles ; ce sont les sommets du phare *Norodom* et de la pyramide du « Pnom ». On pénètre dans une espèce de lac aux rives verdoyantes, garnies de constructions diverses ; nous sommes aux « Quatre Bras » du Mékong. Encore quelques tours d'hélice, et l'ancre est jetée à la pointe sud-est de l'île de Chéry-Chongoa, le bateau ne pouvant, à cause d'un banc de sable qui en obstrue l'entrée, aller jusque dans le Tonlé-Sap au mouillage de Pnom-Penh, comme cela se pratique de juin à janvier, époque de la saison pluvieuse.

La petite île de Chéry-Chongoa est formée par un banc alluvial que le fleuve submerge partiellement au moment de la crue. Des paillottes, des cotonniers au maigre feuillage, une scierie à vapeur, le poste des douanes, un grand phare blanc qui attend encore ses feux pour guider le navigateur, forment un ensemble disparate qui anime ce coin de terre. Une chaloupe à vapeur affectée au service des passagers accoste l'*Attalo ;* j'y prends place. Dès qu'elle a doublé la pointe de l'île pour entrer dans le Tonlé-Sap, tout le long de la rive opposée, sur la berge haute, dans une confusion d'un contraste oriental, l'on voit, pareilles à des pigeonniers, des cases en chaume juchées sur des poteaux.

La vue est bornée par des maisons en maçonnerie couvertes en tuiles, sans cachet, d'aspect sordide. Quelques flèches, qui dépassent le toit de ces habitations, sont l'indice que ce premier et douteux rideau masque l'ensemble d'une ville. Les balancelles, les jonques, les sampans, pressés les uns contre les autres, dans un désordre indescriptible, paraissent recéler une nombreuse population. A travers les rares espaces vides qui séparent les constructions échelonnées sur le fleuve, on distingue parfois un bâtiment d'apparences convenables. On passe à hauteur de l'embouchure d'un canal sur lequel se trouvent des ponts ; non loin de ce point, la chaloupe est amarrée à un radeau, rattaché lui-même à la terre ferme par une passerelle en planches jointives.

Les eaux sont basses, la berge haute ; de mauvais degrés entaillés dans le sol aident à l'escalade, et nous voilà dans la Grand'Rue de Pnom-Penh. Guidé par un ami qui connaît les lieux, nous tournons à gauche pour aller, à cent mètres plus loin, nous arrêter à l'hôtel Laval.

Une douzaine d'Européens, assis sur la terrasse ou véranda, goûtent à la faveur de la brise du panka les douceurs de l'apéritif. Comme en France, on fait connaissance en prenant place à la table des consommateurs. L'accueil des patrons de l'établissement est empressé, — cela se comprend, — et mon bagage, confié à leurs soins, est transporté dans un local meublé avec un confortable suffisant. Le menu du déjeuner me fixe sur l'ordinaire des pensionnaires. On va apprécier la cuisine apprêtée par un Chinois, le chef Balthazar ; elle n'est pas exécrable, loin de là. Une tasse de café du pays, un dé de rhum Saint-James, puis l'on se quitte pour aller faire la sieste, qui dure généralement jusqu'à trois heures de l'après-midi, moment où la vie reprend son cours normal.



PNOM-PENH : LE VILLAGE CATHOLIQUE AUX HAUTES EAUX. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le Cambodge, où je viens d'arriver, n'est que le débris d'un vaste empire dont les fastes sont inscrits dans les ruines qui dorment, depuis des siècles, sur les bords des grands lacs.

De concert avec les Annamites, les Siamois méditaient d'effacer cet État de la carte du monde, lorsque, vers 1863, l'intervention française fit échouer ces projets de démembrement.

Notre protectorat, il faut l'avouer, n'eut pas, dans ses débuts, toute l'efficacité désirable, car, en 1867, il laissa annexer par le Siam les provinces d'Angkor et de Battambang. Lors de nos récents démêlés avec la cour de Bangkok, le peuple khmer put croire un instant retrouver ses anciennes frontières. A cette occasion, un grand mouvement se produisit dans les esprits, et la reine-mère déclara, dit-on, « qu'elle pardonnerait tout aux Français, si Angkor et Battambang revenaient à la couronne ».

Ces vœux ne se sont encore réalisés qu'à demi. On sait que le fleuve du Cambodge, le Mékong, est coupé par des rapides qui constituent une série de bassins dans lesquels on accède difficilement. Nos efforts persévérants ont triomphé de la plupart des obstacles, et deux canonnières d'un type spécial, le *Massie* et le *La Grandière*, après avoir franchi les redoutables rapides de Préapatang, montrent au delà de Khong, dans le véritable bief supérieur du Mékong, les couleurs de la France.



PNOM-PENH : LES ANCIENS ET LES NOUVEAUX COMPARTIMENTS.
DESSIN DE BERTEAULT (PAGE 293).

Durant le premier semestre de l'année, qui correspond aux basses eaux, le fleuve, insuffisamment fourni par les seules pluies, présente un lit réduit, encaissé entre des berges inclinées, parfois suivant le talus naturel des terres, le plus souvent accores, formant des murailles de 10 à 20 mètres de hauteur. Sous l'influence des chaleurs solaires du mois de mai, le manteau blanc du Thibet se fond; alors l'aspect des lieux change; la quantité d'eau qui des monts se précipite dans la plaine est telle que le Mékong, ne pouvant en assurer l'écoulement par son unique lit, la déverse par ses affluents et une infinité de dépressions, avec un limon précieux et fécondant, dans les champs d'alentour.

Les berges émergent encore par endroits, mais souvent disparaissent sous la nappe liquide. Rien d'aussi saisissant, d'aussi grandiose que le spectacle d'une promenade à travers ce dédale de villages, de cases, de forêts, d'écueils, de radeaux, d'oiseaux et de bêtes. Ce désordre, causé par l'inondation, est un de ces grands tableaux de la nature qui frappent l'imagination pour y laisser un souvenir inoubliable de redoutable grandeur.

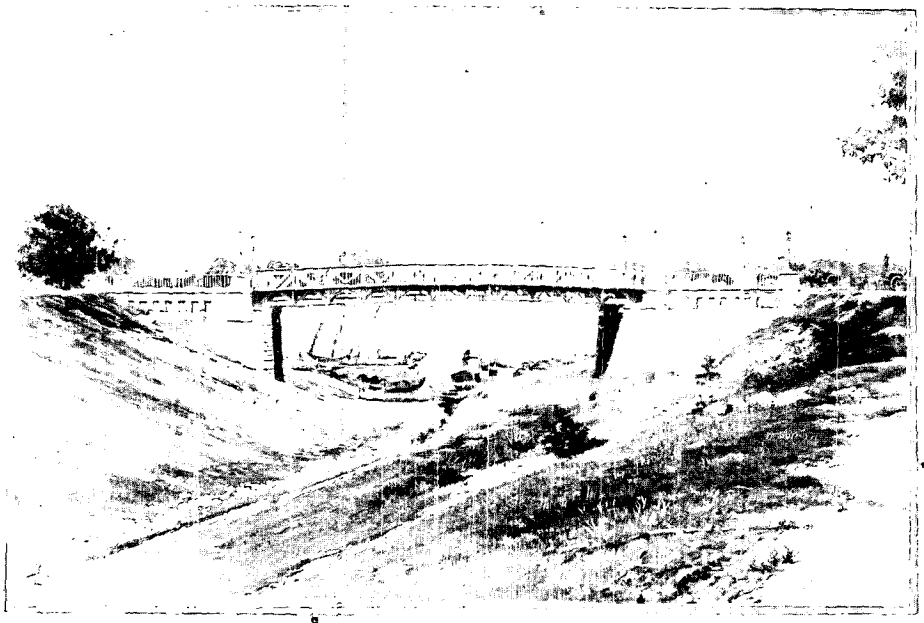
C'est à ces débordements périodiques que le Cambodge est redevable de ses richesses, comme la terre d'Égypte aux inondations du Nil. L'exploitation de celles qui n'existent qu'à l'état latent assurera au pays une prospérité qui atteindra, dépassera peut-être celle de la Cochinchine. Cette prévision se réalisera, si l'administration sage, prévoyante, ferme, sait régénérer un peuple que les guerres, l'oppression, l'esclavage, ont détourné de tout but élevé, pour le plonger dans l'abaissement, la décadence..

Contrarié dans son libre parcours par la formation des îles, le Mékong, à plus de 180 kilomètres de la mer, se divise en trois branches. Reliées de distance en distance par des arroyos, les deux premières, qu'on nomme le fleuve postérieur ou Bassac, et le fleuve antérieur ou Mékong, déversent leurs eaux normalement et continuent le cours du fleuve. Quant à la troisième artère, le Tonlé-Sap, elle n'est que la continuation du Bassac dans une direction Nord-Ouest. Il s'y produit un phénomène analogue à celui des marées qui dure plusieurs mois.

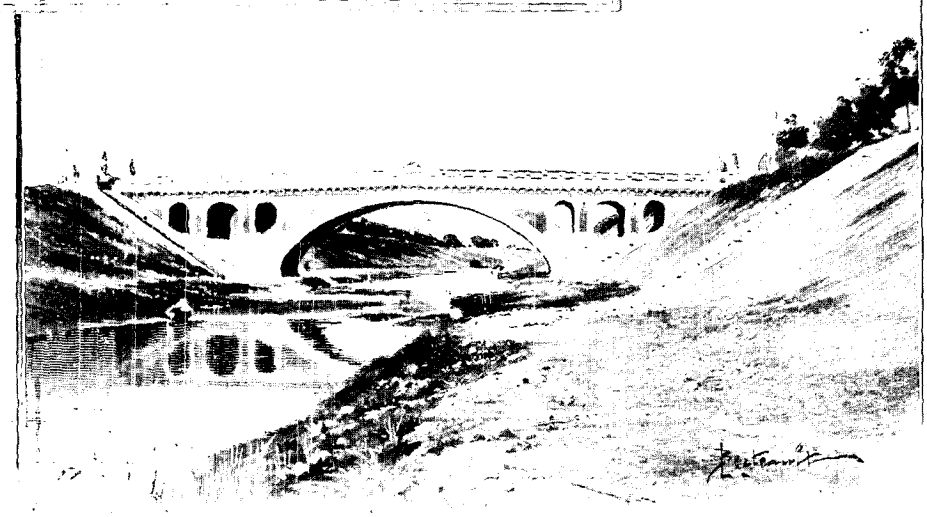
Si les eaux du Tonlé-Sap suivent pendant une partie de l'année celles du Bassac, un revirement se produit vers le mois de mai, et elles coulent alors dans la direction opposée.

Ce partage, cette séparation, coïncide avec l'arrivée de la crue qui gonfle le Mékong. Ne trouvant pas un débouché suffisant aux Quatre-Bras, les eaux refoulées vont par le Tonlé-Sap combler une immense dépression, remplir le vaste réservoir du Grand et du Petit Lac.

Au moment où le niveau des eaux atteint dans ce *récipient* celui du Mékong aux Quatre-Bras, un renversement se produit, et la masse liquide se rue vers la mer. C'est en octobre qu'a lieu cet *événement*, qui est pour les Cambodgiens le sujet d'observations, de calculs compliqués; c'est, en même temps, un sujet de réjouissances, de fêtes que le roi honore de sa présence.



En 1893, la guerre avec le Siam, une absence de Norodom en visite chez la reine-mère à Houdong, l'annonce de l'arrivée à Pnom-Penh du gouverneur *général* de l'Indo-Chine, firent remettre au 22 novembre la cérémonie. C'était, paraît-il, la première fois qu'un pareil ajournement se produisait; les vieilles barbes du pays durent se demander si cette innovation, cet oubli de la tradition n'allait pas courroucer les dieux, leur attirer des malheurs.



PNOM-PENH : LE PONT DU TRÉSOR. — LE PONT DE LA GRAND'RUE (PAGE 296). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Habituellement, les astronomes khmers déterminent le jour, précisent l'heure de la venue du phénomène. Une corde tendue, coupant le cours du fleuve, symbolise la volonté royale, qui, pareille à une puissance surhumaine, peut à son gré changer la marche des événements, le cours des choses. En costume de gala, escorté de sa cour, le roi arrive dans sa magnifique jonque, richement décorée à la proue d'une tête de tigre montrant ses nobles crocs, et à la poupe d'une superbe queue de triton. Un double rang de rameurs fait glisser, rapide et légère, la yole de Norodom. Au moment indiqué, le roi, armé d'une baguette, frappe sur la corde, rendant ainsi aux eaux la facilité de couler vers la mer. Ce signal, impatiemment attendu, est celui des réjouissances.

Avant notre arrivée, le roi Norodom disposait de la vie et des biens de ses sujets. L'établissement de notre protectorat, s'il a mis la contrée à l'abri des tentatives de ses insatiables voisins, devait avoir pour conséquences de gêner dans l'exercice de leur autorité le roi et les mandarins. De fâcheux malentendus survinrent, en effet, à diverses reprises, paralysant toutes les tentatives, tous les efforts ayant pour objet la modification d'une situation qui devenait intolérable, inacceptable, pour notre amour-propre national. C'est au gouverneur général de l'Indo-Chine, M. de Lanessan, que revient l'honneur d'avoir aplani toutes les difficultés, apaisé les rancunes, opéré les changements qui ont servi à améliorer, à rendre vraiment cordiales les relations avec nos protégés.

Le premier soin du gouverneur général, la pensée de son règne, comme on dira plus tard, fut de transformer Pnom-Penh en une ville saine et jolie, d'en faire un point lumineux dont le rayonnement éclairerait le monarque, les mandarins, le peuple entier sur nos véritables intentions.

Située comme je l'ai dit, en face des Quatre Bras, sur la rive droite du Tonlé-Sap, dans une plaine que de mauvaises digues en terre ne pouvaient protéger contre les inondations, Pnom-Penh n'était, même en 1891, qu'une grosse mais misérable agglomération de paillottes ou de taudis en maçonnerie, plantés au milieu de mares infectes, dont les émanations, à la saison sèche, décimaient la population.

Sauf un petit nombre de commerçants et quelques fonctionnaires privilégiés qui étaient logés convenablement, les autres Européens se résignaient à vivre dans des *compartiments*, des gourbis lamentables.

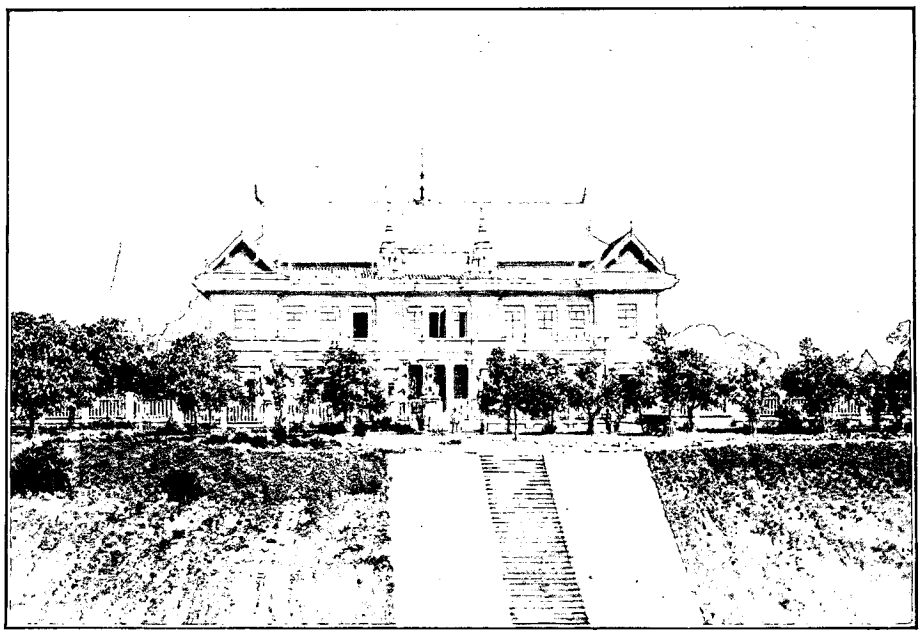
A la suite de diverses entrevues avec le roi, M. de Lanessan réussit à faire valoir des considérations qui triomphèrent de toutes les résistances, permettant ainsi d'opérer un véritable bouleversement de l'état existant. Des conventions furent signées, et l'œuvre que rêvait de réaliser le représentant de la France put être entreprise. Si elle est menée à bonne fin, elle méritera à son auteur l'estime universelle, la reconnaissance, l'amour du peuple khmer.

Un programme de travaux élaboré sans retard reçut un commencement d'exécution. Moyennant une rente viagère, Norodom céda en toute propriété au protectorat la plupart des compartiments chinois. En même temps qu'un plan de la ville était tracé par des géomètres, on creusait un canal qui, avec l'établissement d'un boulevard extérieur (celui de la pyramide), devait permettre, en s'appuyant sur le fleuve, de faire de Pnom-Penh une ville fermée, entourée d'ouvrages qui la missent à l'abri d'un coup de main.

Les emplacements destinés à l'édification des bâtiments furent choisis, et on donna le premier coup de pioche.

Des hautes herbes, des mares qui, couvrant la plaine, envahissaient tout, surgirent comme par enchantement des habitations luxueuses, des avenues, des quais, des promenades ombreuses, un canal, des ponts, un ensemble de travaux qui ont changé l'hygiène publique, imprimé sur cette terre lointaine le cachet de notre savoir-faire.

Par un concours de circonstances favorables, cette impulsion entraîne les particuliers, commerçants ou industriels. De 1891 à 1894, l'administration, dans un de ces élans avant-coureurs de la victoire finale, construisait le Trésor, les magasins et ateliers des travaux publics, le dépôt du pétrole, le logement du port de commerce, l'imprimerie, la caserne des agents de police, le marché couvert en fer, la prison, les casernements des milices, la belle pagode nationale, l'abattoir, etc., puis entreprenait de bâtir les bureaux de l'enregistrement, la grande caserne pour les troupes d'infanterie de marine, le logement de l'ingénieur-directeur des travaux publics, etc.



PNOM-PENH : LE TRÉSOR, FAÇADE SUR LE QUAI DE VERNEVILLE. — DESSIN DE TAYLOR.

Dans la même période, la banque de l'Indo-Chine, la Compagnie des Messageries fluviales, établissaient leurs succursales dans des hôtels spacieux, coquets. Les Chinois, pouvant devenir propriétaires du sol, acquirent des terrains, élevant des compartiments neufs à la place des anciens, démolis au fur et à mesure, à seule fin de ménager un abri certain aux étrangers et aux indigènes. Les nouvelles maisons sont en maçonnerie de briques, comprenant un rez-de-chaussée avec entre-sol. Etablies à l'alignement, bien entendu, ces habitations se développent le long des artères principales, Grand'Rue, quai Piquet, rue Ohier, de Kampot, etc., formant un cordon de 2.000 mètres de long. Pour combler les mares, créer les rues, il fallait du sable ou des terres; on les trouva presque à pied d'œuvre, en creusant un canal dont les déblais furent utilisés en

*

remblais. Pour établir des points de soudure entre les deux parties de la ville, on jeta sur le large fossé plusieurs ouvrages d'art, ponts et passerelles, d'un effet merveilleux.

Tous ces travaux, on s'en doute, ont nécessité des dépenses qui auraient été certes moindres, sans les exigences de prompte exécution imposées par d'impérieuses nécessités.

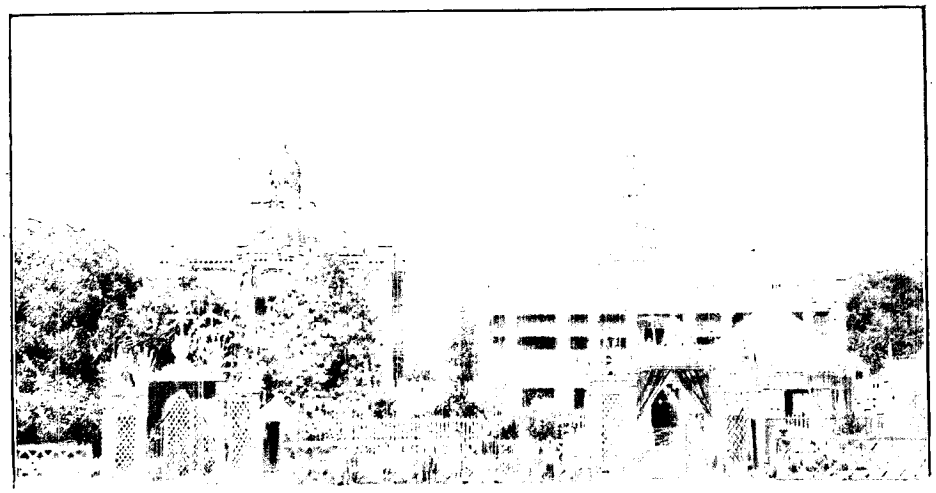
Il faut savoir rendre un juste tribut, un hommage au dévouement de ceux qui, par leur concours de tous les instants, ont contribué à l'accomplissement de tant de travaux. M. de Verneville, le résident supérieur, dont on connaît les hautes qualités, ses vaillants et infatigables collaborateurs, MM. le vice-résident Bastard, l'architecte Daniel Fabre, chef des travaux, Jeandot, conducteur, Chaumel, agent voyer, ont été l'âme des chantiers. Comme témoignage des services rendus, l'administration donne aux rues de la nouvelle ville les noms de ceux qui en furent les créateurs.

Le canal forme une énorme boucle de 3.100 mètres dont les extrémités, amenées dans le Tonlé-Sap, permettent une alimentation régulière en rapport avec la hauteur des eaux dans le fleuve.

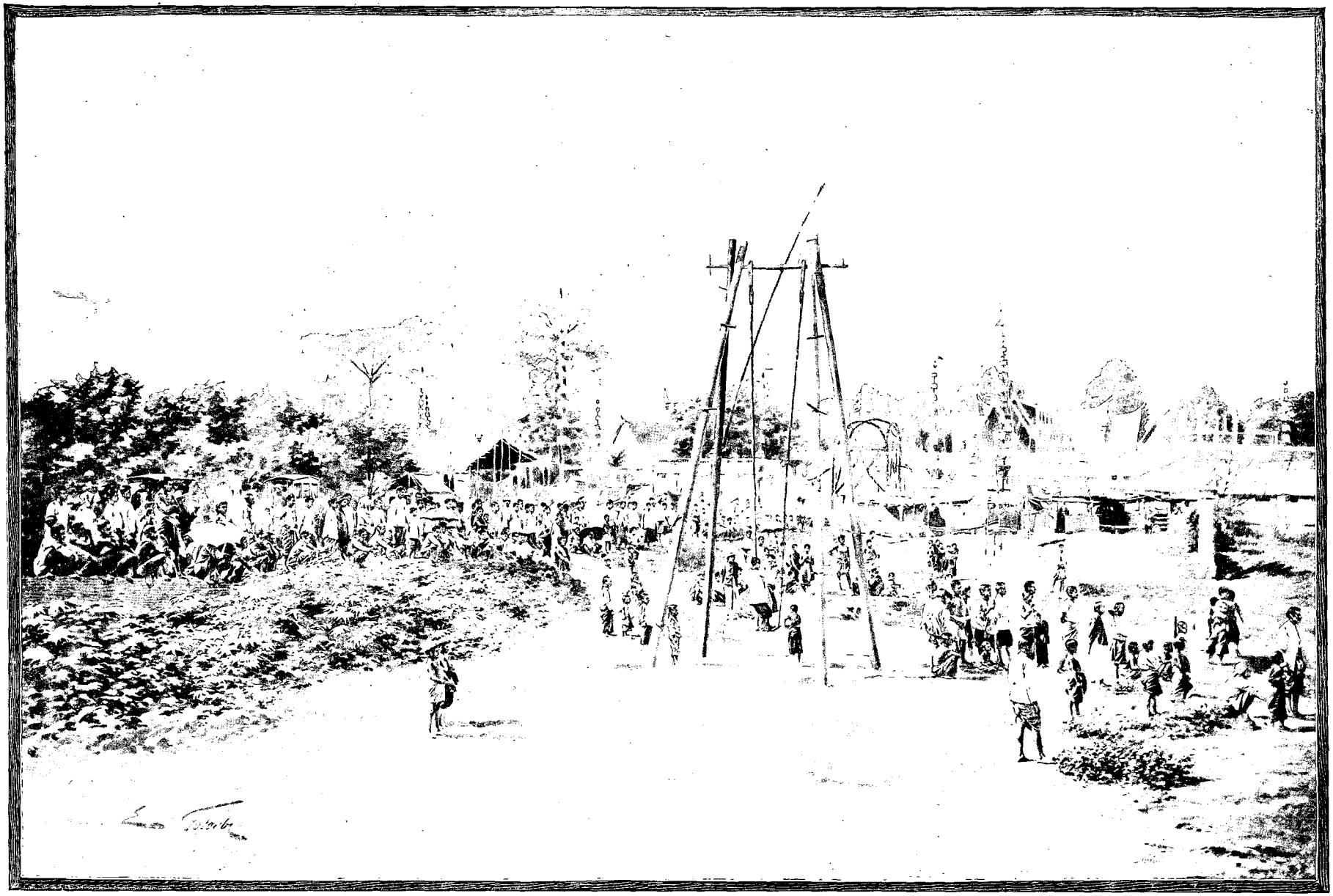
Pour donner un aspect empreint de caractère à la ville, qui occupe une superficie de 280 hectares, il faudra beaucoup de temps et le sacrifice de plusieurs millions. Elle ne sera achevée qu'autant qu'elle sera dotée d'une conduite d'eau potable, d'un éclairage moins primitif que celui qui existe, d'un réseau d'égouts destiné à remplacer d'urgence le mode de vidanges actuel, supprimant d'emblée les nouvelles fosses d'aisances qu'on a le tort grave d'établir dans les quartiers neufs, sous le prétexte peu justifié de recueillir les eaux ménagères. Il y va de tout, dans ces dépotoirs installés sur les trottoirs; à tout moment de la journée, les Chinois vident ces fosses, et il s'en exhale des odeurs fétides qui peuvent amener des épidémies dans une contrée où le choléra existe à l'état endémique. Si on multiplie ces réservoirs, encore peu nombreux, on retombera dans des conditions hygiéniques déplorables, analogues à celles du passé et si victorieusement combattues par l'accomplissement des travaux que je viens de signaler.

A peine arrivé à Pnom-Penh, j'allai présenter mes hommages au résident supérieur, puis me mettre en relation avec toutes les autorités : l'évêque, le président du tribunal d'appel, celui du tribunal de France, le procureur de la République, le médecin-major, le sympathique chef du service des travaux publics, celui des postes et télégraphes, le trésorier-payeur, et d'autres employés de grade moins élevé. Je n'oubliai pas les commerçants, qui sont les colonnes du royaume.

Après dîner, je m'en fus, accompagné d'un ami, à travers les rues de la ville royale. Les gens vivent dehors, c'est l'existence en plein air; des Chinois à la natte roulée ou descendant jusqu'aux talons, sérieux comme des bonzes, fument la pipe devant les bazars. En curieux, je m'introduis dans une de ces boutiques ; ce sont de véritables succursales de nos grands magasins; rien n'y manque. Toutefois, les marchandises paraissent de qualité inférieure ; on dirait que les rossignols de la métropole servent à l'alimentation commerciale de ses colonies. Dans les rayons, tout se mêle : les toiles françaises, les cotonnades anglaises ou allemandes, les soies cambodgiennes, les pots de confiture St-James, les conserves de viande de Ouaco (Nouvelle-Calédonie), la bière, les vins, etc., sont entassés au milieu des sacs de riz et des tas de poisson salé. Comme pour ajouter du charme à ce beau désordre, les dépouilles de fauves et autres animaux sauvages ornent ou tapissent les murs; les tigres sont représentés par leurs peaux, les cerfs par des bois superbes, les sangliers par des défenses plus ou moins contournées, les panthères par des griffes mignonnes,



PNOM-PENH : PALAIS DU ROI NORODOM. — DESSIN DE TAYLOR.



PNOM-PENH : LES FÊTES DEVANT LE PALAIS DU ROI (PAGE 300). — DESSIN DE GOTORBE.

qui donnent la chair de poule aux jolies mondaines. Satisfait de ma visite, je pousse ailleurs mes investigations.

A quelques pas de là je trouve, occupés à des écritures, coiffés d'une calotte ou d'un turban, habillés d'un simple saron (pièce d'étoffe qui fait le tour du corps), des Indiens, dits Malabars, assis à la turque sur leurs comptoirs.

Pareils aux vautours qui font la voirie de l'abattoir à Pnom-Penh, ces individus attendent des clients pour vendre des étoffes, des bijoux en filigrane, tenter une opération financière avec un Européen embarrassé. Ces banquiers fin de siècle prêtent leur argent à 3 0/0 par mois, à la condition de prélever les intérêts sur le prêt, qui sera garanti par deux personnes reconnues solvables. Les *chettys* — c'est sous ce vocable qu'on désigne ces honnêtes prêteurs à la petite semaine — sont une véritable plaie pour nos possessions indo-chinoises.

Sous les vérandas des compartiments, des femmes annamites, cambodgiennes, chinoises, vendent des fruits, des chiques de bétel, du tabac, des crêpes lestement préparées dans une poêle installée sur un fourneau mobile.

Nous quittons la Grand'Rue en traversant les ponts; à la hauteur de la rue Ohier, en face du marché, au milieu de torches en résine, de quinquets fumeux, sont des restaurants en plein air. Pour attirer les consommateurs, les *mercantis* ambulants clament sans cesse: « *Acudjandau, Acudjandau* », des individus faméliques déposent le prix du repas et, munis de deux baguettes, ingurgitent la pitance qu'on leur sert. Tout d'un coup, de droite comme de gauche, de toutes les directions, arrive le bruit alarmant de pétards. Mon cicérone me rassure, en m'informant que c'est simplement le signal de l'ouverture des jeux d'argent; neuf heures sonnent au beffroi du port de commerce. Mon ami m'engage à assister aux jeux, et je me laisse conduire, sous les arcades des compartiments du quai Piquet, où, disséminés de loin en loin, stationnent des groupes d'individus. J'approche et au centre du cercle humain, sur une natte étendue par terre, je vois un carré de vingt centimètres de zinc ou de bois où sont peints ou gravés quatre chiffres ou caractères. Un Chinois tient renversé, et plonge dans un tas de sapèques en cuivre, un bol en porcelaine qu'il ramène à lui, avec, dessous, un nombre inconnu de pièces jaunes. A ce moment, les amateurs *pontent*, en plaçant sur les caractères les billets de banque, piastres ou piécettes blanches. Sur l'enjeu, une fiche en papier marquée de signes cabalistiques indique les conditions de gain. Aux mots sacramentels : « Les jeux sont faits, rien ne va plus », le bol est levé. Un croupier, muni d'un bout de rotin, fait glisser une à une les sapèques, les rangeant par séries de quatre, la dernière pouvant donc en contenir un nombre moindre. Le numéro gagnant est donné par le nombre des sapèques qui forment la dernière série; c'est un des nombres 1, 2, 3 ou 4.



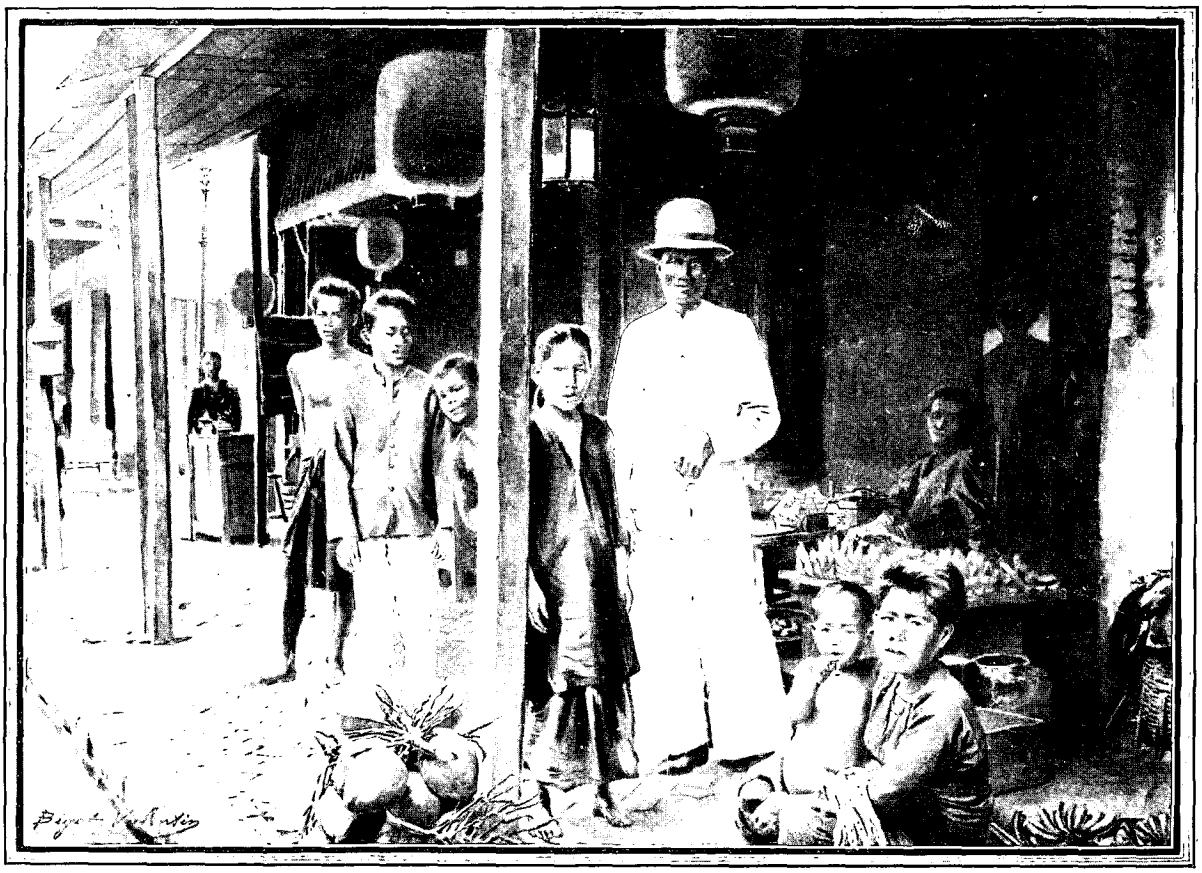
PNOM-PENH : UNE FEMME DU PEUPLE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN

Les pontes du numéro sortant reçoivent une somme calculée sur le pied de leur mise et de la combinaison qui est figurée sur la fiche mystérieuse. Ce jeu, auquel on prend goût, s'appelle le *Bacouan*.

« Saisissez-vous la marche du jeu, la finesse des combinaisons? me demande mon aimable guide. Si oui, venez voir les douze bêtes. » Je me laisse conduire dans un local éclairé et surchauffé par une énorme suspension qui brûle du pétrole.

Sur une grande table, veuve du tapis vert de nos cercles, deux Chinois, le tenancier et le croupier, se tiennent accroupis; leur toilette est bien sommaire, ce qui n'empêche qu'ils font face au public. Dans une boîte posée sur le bord de la table sont rangés douze dés, forme dominos, marqués chacun d'un caractère qui symbolise une bête. Dans un sac qu'un Chinois tient d'une main, sont enfermées douze bêtes pareilles à celles exposées devant les spectateurs.

Le Céleste introduit dans le sac une très petite boîte fermant à coulisse, dans laquelle sera placée la bête; à travers l'épaisseur de l'étoffe, les regards suivent les mouvements du Chinois qui procède à la mise en boîte.



PNOM-PENH : MARCHANDE DE FRUITS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

L'opération terminée, le Chinois, qui ne doit pas, sous peine d'amende, ignorer la bête de son choix, dispose sur la table la boîte à Pandore. Les mises se font alors suivant l'inspiration, chaque joueur plaçant son argent sur une ou plusieurs fiches en papier sur lesquelles les bêtes sont peintes. Lorsque les jeux sont faits, on demande l'ouverture de la boîte objet de toutes les attentions ; le nom de la bête fait connaître les gagnants, qui retournent les fiches. Les gagnants reçoivent *onze fois* leur mise ; quant aux autres, leur argent s'en va chez le Chinois. Le jeu reprend et se continue dans ces conditions, généralement jusqu'à deux heures du matin, quelquefois jusqu'au jour. Les caractères ou bêtes sont : « le roi, la croix, le cheval, l'éléphant, le bateau, le pétard » en deux couleurs, rouge et blanche, ce qui donne le total douze. On annonce la bête en disant : « Le cheval rouge ou blanc, le roi rouge, la croix blanche, etc. » Au nombre des fanatiques de ce jeu se trouvent des Européens, noyés dans une cohue d'Asiatiques, Chinois, Annamites, Cambodgiens, Tagals, Siamois, hommes et femmes, pieds nus, sales, débraillés, tous se pressant pour tenter la fortune. Les décavés jettent des regards éloquents sur l'argent des voisins, mendiant parfois une pièce blanche pour reprendre la série à la noire, car ces faméliques, possédés par le démon du jeu, ne quittent la place que lorsqu'on les expulse. Autrefois, les jeux étaient affermés moyennant une redevance annuelle d'environ 100.000 piastres. En principe, il avait été décidé que, à l'exemple de la Cochinchine, les jeux seraient supprimés le 1er janvier 1894.

Sur l'intermédiaire du roi, auquel on a, je crois, abandonné les produits de la ferme, ils continuent à subsister.

Peu de jours après mon arrivée je dus songer à me mettre au courant des hommes et des choses du Protectorat, et je commençai par l'administration.

A la suite de la convention du 17 juin 1884, quelque peu imposée à S. M. Norodom, ses sujets fidèles prirent les armes. A la cessation des hostilités, comme avant, deux administrations distinctes, rivales, celle du monarque et la nôtre, continuèrent à fonctionner, ne se rencontrant que sur le terrain des conflits, ce qui pouvait amener une nouvelle levée de boucliers, anéantir nos desseins.

C'est pour asseoir à tout prix notre domination que M. de Lanessan songea, dès son arrivée, à réformer, à sacrifier la dualité administrative, à la remplacer par une organisation devant fusionner les pouvoirs. Une entente qui reçut sa sanction au commencement de 1892, intervint en juillet 1891 ; tout en consacrant notre suprématie, cet acte quasi diplomatique assurait le respect, la protection des intérêts du peuple cambodgien.

Pour mener à bien le fonctionnement prévu, le roi publia diverses ordonnances destinées à faire connaître à la nation les changements qui allaient se produire. Les réformes stipulaient qu'à l'avenir toutes les affaires seraient discutées par les ministres de la couronne, réunis en conseil sous la présidence du représentant de la France. D'un commun accord, toutes les décisions prises seraient transmises aux autorités indigènes devant, dans l'intérieur du pays, reconnaître comme chefs les fonctionnaires français délégués du résident supérieur.

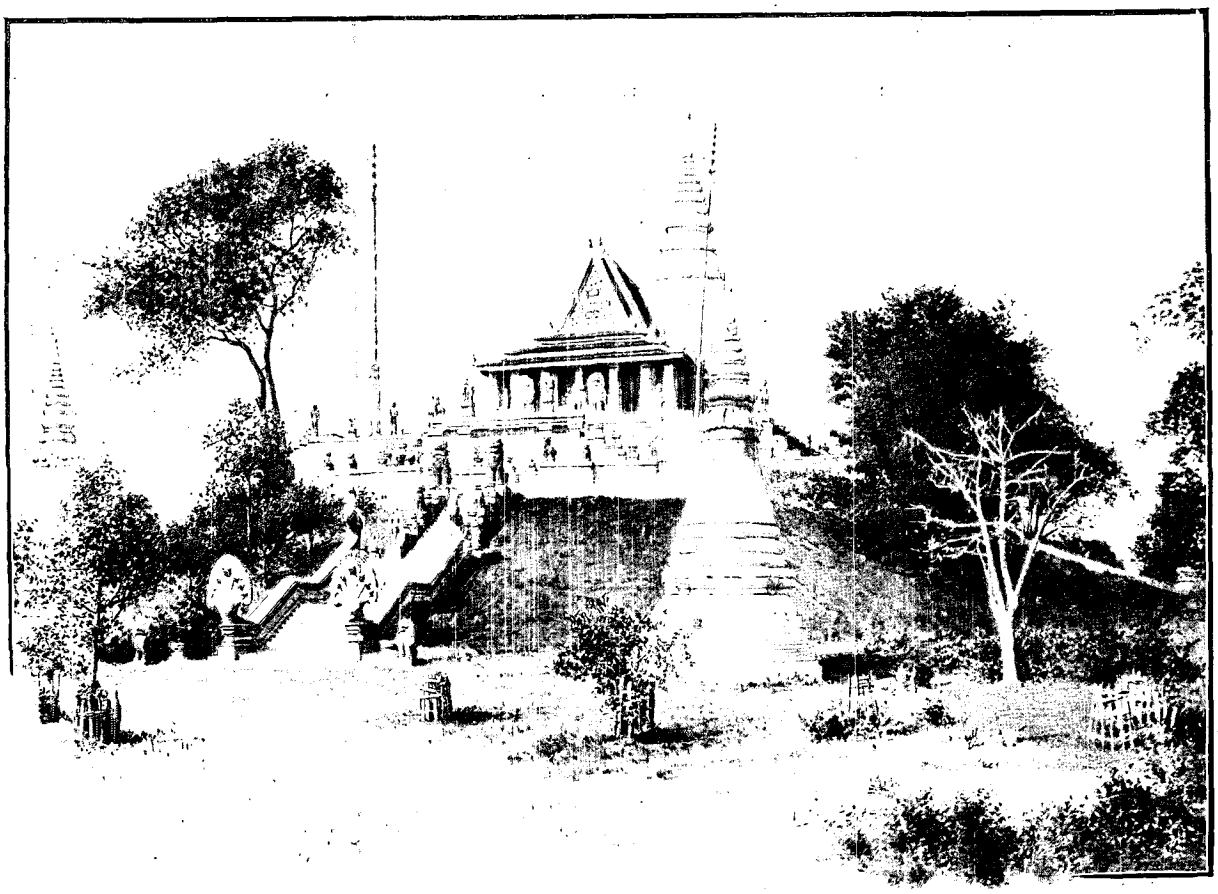
On décida en outre la création d'un trésor unique, dit « Trésor du Cambodge », destiné à la centralisation, entre nos mains de divers revenus devant assurer au roi le payement de la liste civile qui lui avait été consentie, et au protectorat la marche de tous ses services.

Les choses allèrent à souhait ; grâce aux *Okna-Luong* (percepteurs royaux), les impôts rentrèrent sans qu'il fût nécessaire de recourir aux moyens coercitifs.

Dès lors, le résident supérieur put donner des instructions nettes, précises, à ses représentants dans les postes de Pnom-Penh, Kampot, Pursat, Kompong-Thom, Kratié, Sambor, Soaérieng, où se trouvaient des agents des services des douanes, des postes et télégraphes, des travaux publics. Les promesses réciproques, l'attitude des résidents rassurèrent le peuple, qui se mit résolument à l'œuvre, appréciant ainsi les bienfaits du nouveau système. Les résultats obtenus ont été conformes aux espérances conçues ; ils ont désormais consacré le développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. La fortune publique s'est beaucoup accrue.

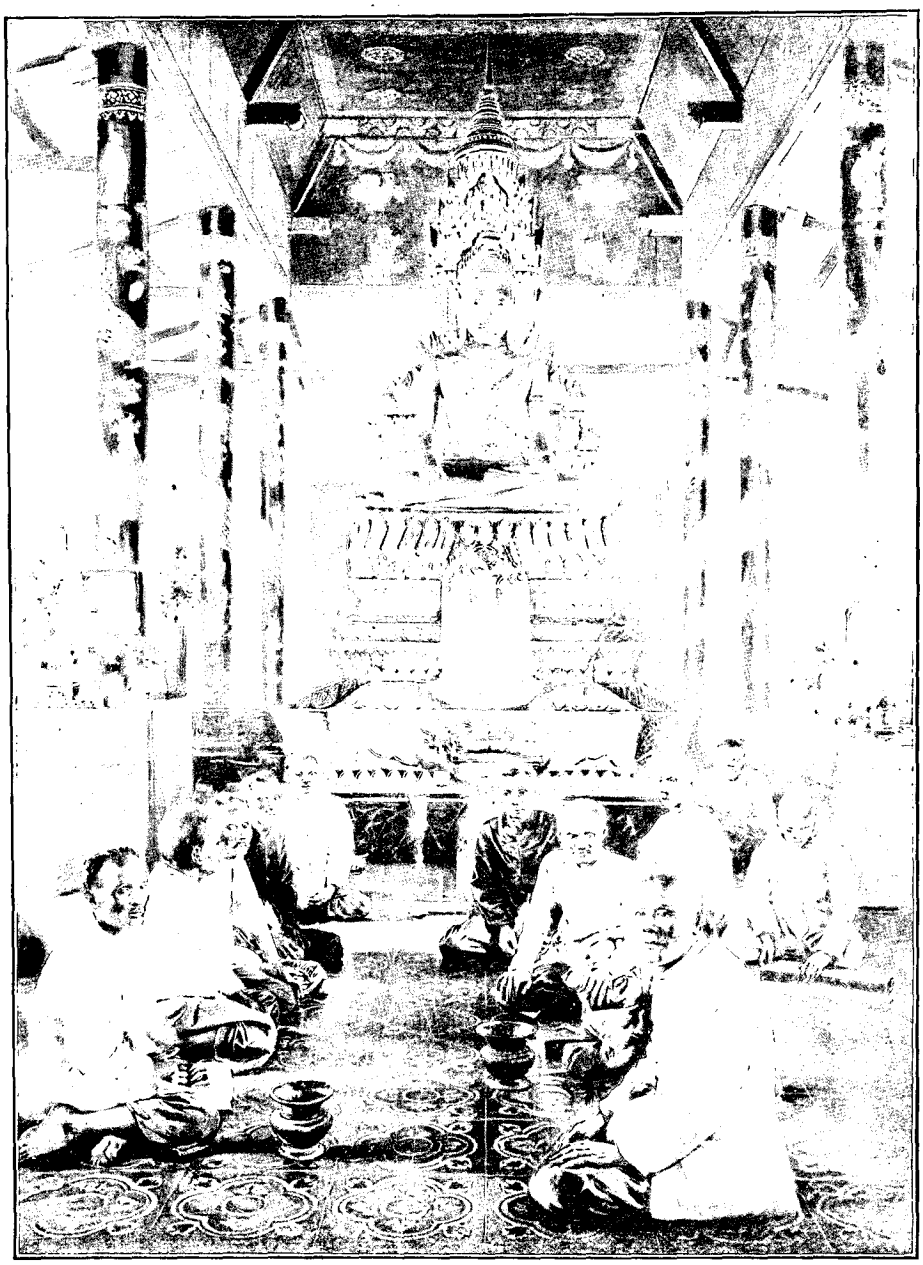
La libre disposition des revenus a permis d'alléger les charges qui pesaient sur les contribuables. Par un abaissement sensible de l'impôt sur les riz, on a encouragé cette culture, fait mettre en valeur une plus grande superficie des terres en friche, trouvant dans l'augmentation de production une recette supérieure au montant des dégrèvements opérés.

Le roi, disposant d'une dotation plus forte que celle qui lui était antérieurement servie par des mandarins infidèles, peut donner satisfaction aux appétits de ses nombreux dignitaires. La prospérité, le calme, la paix, revenus dans les esprits, sont la digne récompense de tous nos efforts, couronnés enfin d'un légitime succès. Le résident supérieur, aidé du concours dévoué du personnel exceptionnel qui l'entoure, s'engagera



PNOM-PENH : LA PYRAMIDE ET LA PAGODE RESTAURÉES (PAGE 300). — DESSIN DE TAYLOR.

hardiment dans l'accomplissement des grands travaux d'utilité publique. Je passai le mois d'avril à Pnom-Penh, m'appliquant d'autant mieux à observer que le train journalier de l'existence n'avait rien de folichon. Il peut se résumer facilement : au saut du lit, collation pour combattre les effets pernicieux du climat, surtout si l'on fréquente les marais; le travail de bureau absorbe les gens jusqu'à dix heures, moment où l'on s'installe sous les pankas des cafés Laval et Féraud, pour déguster l'apéritif. A onze heures on se met à table pour — jusqu'à 3 heures — déjeuner et faire la sieste. Les occupations reprennent jusqu'à cinq heures; puis, le soleil inclinant à l'horizon, on se permet la promenade à pied, en voiture ou vélocipède, deux bicyclettes ayant été transportées à Pnom-Penh. Le véhicule « pousse-pousse », si en usage à Singapour et Saïgon, ne compte pas d'amateurs au Cambodge. L'apéritif du soir suit cette sortie hygiénique. De sept heures à minuit, même plus tard, c'est le dîner avec tous les accessoires liquides, la flânerie le long des rues, la station à la terrasse des cafés ou devant les jeux de Bacouan et des « bêtes ». Les personnes ayant un logement confortable vivent généralement plus retirées, délaissant certaines parties du programme que je viens d'exposer. Ces interminables soirées sont un aliment bien dangereux pour certains tempéraments auxquels le jeu d'argent ne suffit pas. Il faut une distraction plus attrayante que celles qui sont à la portée du vulgaire ; les esprits raffinés la trouvent dans l'opium, dont l'usage, malheureusement, se répand un peu trop parmi nos compatriotes.



PNOM-PENH : INTÉRIEUR DE LA PAGODE, STATUE DE BOUDDHA — DESSIN DE MASSIAS.

Depuis la suppression des barrières douanières qui existaient entre la Cochinchine et le Cambodge, la fusion du personnel s'est opérée et, moyennant un abonnement de 450.000 piastres versées au trésor du Protectorat, la Cochinchine concentre les revenus donaniers.

Cet arrangement a amené la suppression de la ferme d'opium du Cambodge et la vente du suc de pavots, par les soins de la régie. De nombreuses fumeries publiques existent dans nos possessions de l'Indo-Chine.

D'avril à septembre, je fus envoyé en mission à Kratié, puis je dus procéder à l'étude d'un canal qui doit relier Pnom-Penh à Kompong-Toul.

A mon retour à Pnom-Penh, l'inondation étant générale, je passai les mois de septembre et d'octobre à la

capitale, ayant comme principale occupation administrative l'entretien des rues de la ville. Les troupes destinées à opérer contre le Siam, stationnées à Pnom-Penh depuis le mois de juillet, donnaient à la localité une animation inusitée.

Le brillant fait d'armes de nos marins à Paknam était venu réveiller chez les Cambodgiens la fibre belliqueuse. On désirait la lutte, la revanche contre l'ennemi séculaire. Le roi, disait-on, parlait de se mettre à la tête de son peuple pour marcher sur Battambang, où ses anciens sujets auraient été heureux de le recevoir.

On réussit à apaiser toutes les ardeurs, et, comme un inspecteur des milices tonkinoises avait été détaché au Cambodge avec quelques gardes principaux, on profita des dispositions du moment pour enrôler et faire instruire un millier de jeunes gens. Dans la circonstance, chaque province fournit un contingent proportionné au nombre de ses habitants ; l'effectif total fut réparti dans les divers postes, où les gardes donnèrent l'instruction militaire. A Pnom-Penh, le garde principal Sauval, un gaillard de près de sept pieds, ne se lassait pas de faire pirouetter les recrues qui faisaient preuve d'entrain et maniaient convenablement le mousquet. Les hommes, tenus en haleine par des exercices fréquents de tir à la cible, attendaient l'arme au pied le mot de « En avant », qui ne devait pas être prononcé.

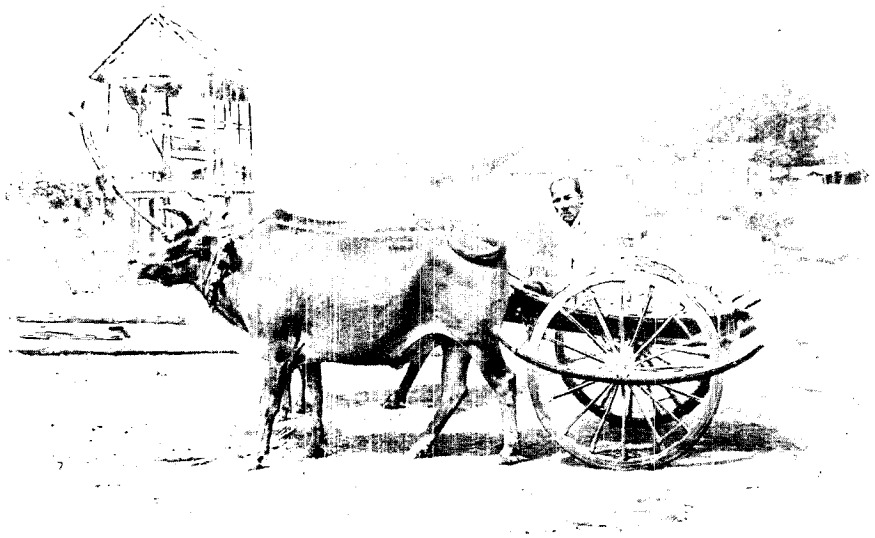
L'arrivée de notre ministre plénipotentiaire, M. Le Myre de Villers, qui, en quittant Bangkok, passa quelques heures à Pnom-Penh, calma toutes les impatiences par l'annonce de la conclusion du traité de paix.

Le jour de l'an était la date fixée pour l'inauguration de la pagode « nationale ». Bien que les monuments dignes de quelque attention manquent dans la capitale, je citerai toutefois la colline artificielle, couronnée d'une gigantesque pyramide et dont l'ensemble est connu sous le nom de *Pnom*, qui signifie « montagne ». On prétend que c'est au Pnom que la ville doit son nom; le mot *Penh* signifiant « pleine », Pnom-Penh voudrait dire montagne pleine. Comme j'ai vu des personnes, expertes dans la connaissance de la langue et des choses du pays, en désaccord sur cette étymologie, je ne prendrai pas la liberté de donner un avis. Quoi qu'il en soit, la vieille pagode et les pyramides qui s'élèvent autour du Pnom étant délabrées, on résolut de les restaurer.

Le roi, ainsi que le peuple, attachaient une grande importance à l'exécution de ces travaux, car d'après la légende, ils devaient coïncider avec le relèvement du royaume. Par un singulier hasard, les restaurations entreprises au commencement de 1893 s'achevaient au moment où les Siamois humiliés demandaient la paix à la France. Mieux que toutes les descriptions, les illustrations montreront les travaux accomplis.

L'inauguration, comme la fête du roi, le 17 février, fut accompagnée de grandes, de vraies réjouissances publiques. Le protectorat ne regarda pas à la dépense, et la ville fut artistement décorée, pavoisée, illuminée. Comme pour la fête des eaux, les réceptions, les dîners officiels, les danses, vinrent pendant plusieurs jours rompre le charme monotone de l'existence habituelle. Les bals populaires, les jeux en plein air eurent un grand succès ; le crépitement des pétards, un feu d'artifice féerique forcèrent l'attention des plus indifférents. Le peuple khmer, put croire qu'il fêtait le retour de son antique puissance.

AGOSTINI.



CHAR À BŒUFS EN USAGE POUR LES COURSES. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA ROUTE DU CAUSSE. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE G. GAUPILLAT.

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES[1],

(DIXIÈME CAMPAGNE SOUTERRAINE, 1897),

PAR M. E.-A. MARTEL.

L'aven Armand. — La grotte de Dargilan. — Une nuit aux Baumes-Chaudes (Lozère). — La montagne de Thaurac (Hérault). — Les gouffres de Sauve (Gard).



PORTRAIT D'ARMAND. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. GAUPILLAT.

Eh bien, Armand, cette fameuse grotte inconnue du Causse Méjan, qu'on nous vante depuis dix-huit mois, et qui doit si bien éclipser Dargilan, vous l'a-t-on indiquée enfin ? — Non, monsieur Martel, le propriétaire est intraitable : il refuse de dire où se trouve sa caverne ; mais il a fini par avouer qu'il n'avait été qu'à quelques mètres de l'entrée, que plusieurs jolies stalactites lui faisaient *supposer* de grandes salles et de belles cristalisations plus loin, mais qu'il n'en était pas assez sûr pour vous appeler avant d'avoir vérifié. Cela ne me paraît pas sérieux ! Seulement... — Seulement quoi ? — Ah ! voilà. Ecoutez bien et surtout n'en soufflez mot à personne : je crois que nous le tenons, le second Dargilan, et peut-être plus fameux encore ! — Pas possible ! — Si, si : en allant aux renseignements chez Pratlong, à travers le Causse, je suis tombé par hasard sur un maître trou, un des meilleurs que j'aie jamais vus. Il n'a pas de nom, on l'appelle l'*aven* tout simplement. Je l'ai sondé avec un caillou et cinquante mètres de ligne que j'avais en poche : il a tout avalé sans me dire le fond ; et les grosses pierres que j'y ai jetées s'en vont au diable avec un vacarme pire que partout ! — Mais, mon brave Armand, si vous n'avez fait que sonder le gouffre, comment pouvez-vous deviner ce qu'il y a dedans ? Un puits, bouché comme tant d'autres. — Non, non, monsieur Martel, je suis sûr qu'il a quelque chose dans l'estomac, celui-là : c'est une idée que j'ai comme ça ; allons-y voir, je vous en prie ; il y a un chemin carrossable qui mènera les voitures au bord même du trou ; c'est à trois heures d'ici, au sommet du Causse, entre Nabrigas et la Parade, à un kilomètre de Hérant. Croyez-moi, j'ai un pressentiment que vous serez content ! — Vous nous ferez perdre une journée pour rien, voilà ce que je crois : enfin, puisqu'il y a une route, va pour la promenade en voiture. Bonsoir, réveil demain à six heures.

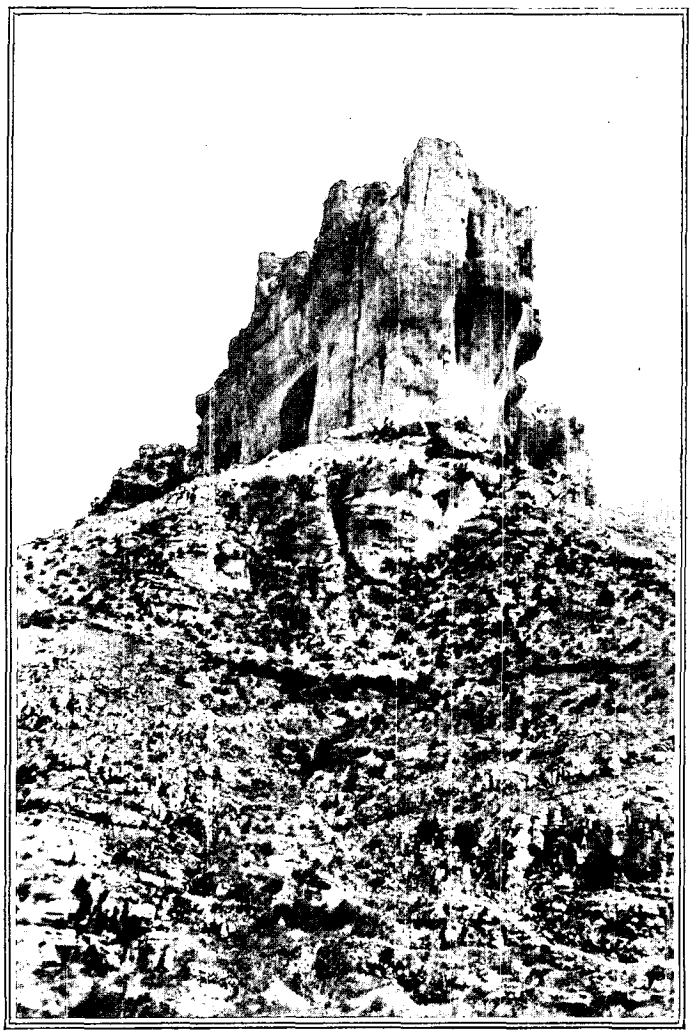
Telle fut textuellement la conversation qui, le 18 septembre 1897, dans l'auberge de Rascalou, au Rozier, préludait, entre moi et Louis Armand, mon dévoué contre-maître, à l'une des plus belles découvertes que j'aie faites pendant mes dix années de recherches souterraines tant en France qu'à l'étranger. Elle allait nous prendre les

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

trois journées suivantes, après une semaine consacrée, avec une douzaine d'amateurs de cavernes, à la réunion extraordinaire de la *Société de Spéléologie*, appelée cette année à admirer les gorges du Tarn et des Causses, qu'a révélées, en 1879, mon regretté ami M. Lequeutre. Il les a décrites avec moi dans ce recueil même (*Tour du Monde*, tome LII, livraisons 1347 à 1349, 1886, 2e semestre), et, depuis 1888, j'y ai presque chaque année trouvé sous terre quelque nouvelle et étrange curiosité à joindre à celles déjà si surprenantes de la surface. (Voir *Padirac*, dans *le Tour du Monde*, tome LX, 1564e livraison, 1890, 2e semestre; mes *Cévennes* et mes *Abîmes*, Paris, Delagrave, 1890 et 1894.)

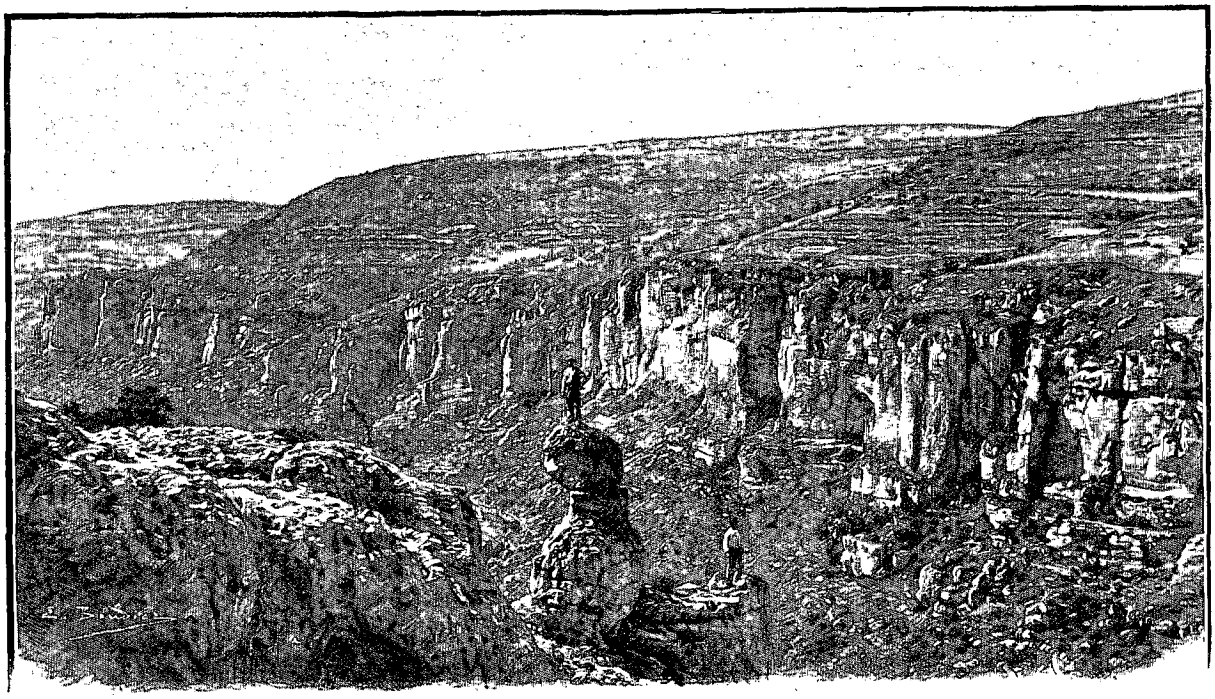
Le 18 septembre 1897, au retour de Bramabiau, l'un de nos collègues, M. Hovey, éminent géologue américain, venu en Europe pour assister au congrès géologique de Russie ainsi qu'à l'excursion spéléologique, auteur de travaux considérables sur les cavernes d'Amérique et particulièrement sur la fameuse Mammoth Cave, nous avoua sans détour, à la grande satisfaction de notre national amour-propre, que tout ce que nous lui faisions voir depuis huit jours, sur les plateaux, sous terre et au fil de l'eau, était bien digne de rivaliser avec les colossales merveilles naturelles des Etats-Unis et particulièrement le grand cañon du Colorado. Ce n'est pas la première fois que des voyageurs autorisés font bénéficier les gorges du Tarn et leurs dépendances de cette flatteuse appréciation.

Je dois avouer ici que la trouvaille que je vais relater est due tout entière à l'intuition et à la persévérance d'Armand, car le 19 au matin, quand il m'éveille avec ces mots : « Il pleut ! qu'est-ce qu'on fait? » je lui réponds paresseusement : « On dort ! C'est dimanche ! » Mais comme, deux heures plus tard, le temps paraît se lever sérieusement, il me faut, bon gré, mal gré, entreprendre une expédition que je persiste à prévoir infructueuse, comme tant d'autres, au fond des avens bouchés. Armand, discrètement entêté, a fait préparer tout l'attirail, et à dix heures nos deux véhicules commencent à remonter la route de Meyrueis le long de la vallée de la Jonte. Une charrette à deux forts chevaux porte presque une tonne de notre bagage usuel, savoir : cent quarante mètres d'échelles de corde, cinq cents mètres de câbles, les téléphones, échelles extensibles en bois, lits de camp, caisses de vêtements, de couvertures et de bougies, pharmacies de poche, appareils photographiques, lampes au magnésium, montgolfières, bonbonnes, le bateau démontable, la tente de campement et les innombrables outils divers, accompagnés des précieuses conserves et provisions de bouche, etc., etc. Une autre voiture légère à quatre roues emmène avec moi mon ami A. Viré, spécialement préposé aux photographies et à l'étude de la faune, Armand et Hippolyte Causse, dit Poulard, le brave chef cantonnier de Meyrueis, qui a participé en 1888 à la découverte de Dargilan et qui, dès 1883, il y a déjà 15 ans, m'a fait le premier soupçonner ce que recélait le sous-sol inexploré des Causses. Cinq ou six hommes de manœuvre doivent nous rejoindre sur le plateau, par des sentiers de traverse.



ROC SAINT-GERVAIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE G. GAUPILLAT.

Combien elle est toujours grandiose cette vallée-cañon de la Jonte, aux terrasses étagées, aux remparts dolomitiques roux et flamboyants, hauts de cinquante à deux cents mètres, ruines démantelées du Causse, depuis l'artistique figure isolée du Vase de Sèvres jusqu'à la pyramide du Roc Saint-Gervais ! En lacet, pourvue de superbes vues plongeantes sur la Jonte, la route annoncée escalade, au moulin de Sourbettes, l'escarpement méridional du Causse Méjan, contournant deux ravins sans eau qui montrent à souhait la coupe géologique de la région.



VALLÉE DE LA JONTE. — DESSIN DE BOUDIER — PHOTOGRAPHIE G. GAUPILLAT.

A 2 h. 1/2, nous faisons halte au bord du gouffre, en plein Causse, dans ce sinistre paysage qu'on a très justement appelé le *Désert de pierres*.

Un sauvage attrait se dégage pourtant de cette solitude grisâtre, que le taciturne et résigné pâtre cévenol anime seul de loin en loin, conduisant son maigre troupeau vers les rares plaques d'herbes abritées du vent dans les dépressions, entre les immenses vagues pétrifiées de cet océan desséché. Il est âpre aujourd'hui, le souffle du Nord, par 4° C. seulement. Notre premier soin est de dresser la tente pour nous abriter pendant les lentes manœuvres de descente, qui tout à l'heure nous immobiliseront au dehors plusieurs heures durant. Dans le creux d'un rocher nos hommes, arrivés avant nous, se réchauffent mal à un piètre feu de petites racines. Les gros nuages noirs sont revenus couvrir presque tout le ciel, pleins des menaces de l'équinoxe ; mais ils chevauchent trop vite pour s'ouvrir sur nos têtes. Espérons-le du moins, car la pluie est un vrai danger pour nos descentes d'abîmes : elle précipite au gouffre toute une mitraille de cailloux dont le moindre suffirait à fendre la tête qu'il frapperait dans le puits, et elle fait glisser les cordes humides dans les mains mouillées, dont la fermeté seule assure la vie de l'homme accroché à l'échelle.

Tandis qu'Armand sonde l'aven, j'en détermine la situation précise : il est à 960-967 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 360 mètres au-dessus du niveau de la Jonte, éloignée de 2 kilomètres seulement à vol d'oiseau. La Parade est à 2 kilom. 1/2 au Nord, le Rozier à 12 kilomètres Ouest et Meyrueis à 8 kilomètres Sud-Est. La grotte de Dargilan se trouve presque en face, à 3 kilomètres Sud-Sud-Est par delà le cañon de la Jonte.

Le gouffre a été jadis un puits d'absorption servant d'exutoire à quelque lac ou mer d'une ancienne époque géologique, comme le font encore les Katavothres du Péloponèse que j'ai étudiés en 1891. Il a bien l'aspect d'un véritable abîme d'érosion creusé de haut en bas par les masses d'eaux englouties, et non pas d'un gouffre d'effondrement pratiqué de bas en haut par l'affaissement d'une voûte de caverne qu'aurait élargie outre mesure le travail des eaux souterraines. Dans le champ rocailleux se creuse d'abord un entonnoir de forme ovale, de 10 à 15 mètres de diamètre, profond de 4 à 7 mètres, presque à pic du côté du Nord-Ouest, en pente douce avec la forme d'un lit de ruisseau vers le Sud-Est. Cet entonnoir me rappelle celui du fameux *swallow hole* de *Gaping-Ghyll* (Yorkshire), où un ruisseau se précipite d'un seul jet en une cascade haute de 100 mètres. Ce gouffre est un puits d'absorption qui fonctionne encore à cause de la grande humidité du climat, tandis que ceux des Causses (avens) sont, à ce point de vue, *morts* en quelque sorte, tout comme les volcans éteints, et inactifs, si ce n'est après les orages exceptionnellement violents. (Voir mon *Irlande et Cavernes anglaises*, chap. XXIV, Paris, Delagrave, 1897).

Au fond de l'entonnoir s'ouvre l'abîme proprement dit et commence l'à-pic véritable : pour l'aven du Causse Méjan qui nous occupe en ce moment, la bouche mesure de 3 à 5 mètres de diamètre.

Armand vient de terminer la mesure du sondage, qui a donné 75 mètres : mais la dégringolade prolongée des pierres que nous jetons dénonce en fait quelque autre cavité plus étendue. Hâtons-nous : nous n'avons plus

guère que trois heures et demie de jour. Il faut en perdre une entière pour allonger sur le sol deux échelles de corde de 30 mètres et une de 20, les lier ensemble, les assujettir après un burin enfoncé dans le sol et après les roues de la charrette, faute de roc saillant et d'arbre solide aux abords immédiats du gouffre, — et les précipiter dans la gueule du puits, qui les dévore avec un bruit effroyable : serait-ce le hurlement de révolte du génie de ces profondeurs, troublé pour la première fois dans son repaire jusqu'alors inviolé?

Puis vient le tour des téléphones, dont il faut éprouver les contacts et dévider le long câble de 200 mètres complètement embrouillé, la bobine s'étant rompue pendant les heurts du transport. Autre demi-heure écoulée, et le jour décline, et les nuées se chargent de plus en plus.

A 4 h. 1/2 enfin tout est prêt : Armand est paré pour la descente, attaché à la corde de sûreté, nanti de bougies, magnésium, allumettes et rhum; à lui l'honneur d'interroger le premier les mystérieuses entrailles de l'abîme qu'il nous a découvert. « En route! Lâchez la corde, tout doucement, en ayant soin de toujours bien sentir mon poids au bout, pour que je sois soutenu. Allez! »

Blotti, contre l'âpre bise, dans un recoin de l'entonnoir superficiel, j'ai pris charge d'un des appareils téléphoniques, l'autre étant aux mains d'Armand; il va me transmettre ses ordres, dont Viré, occupé au dévidage régulier du câble électrique, surveillera l'exécution; Poulard conduit la manœuvre de la corde de sûreté, confiée aux mains de cinq hommes robustes. Parmi eux se trouve le propriétaire du champ où nous sommes, M. Bertrand, fort anxieux de savoir quelle surprise réserve l'investigation de son trou, si redoutable, avec son ouverture béante, pour les troupeaux errants et pour les rares passants attardés la nuit.

Comme c'est dimanche, une vingtaine de bergers et de paysans font cercle, gênants curieux, autour de nous; leurs bruyants propos menacent d'entraver la conversation téléphonique; on a mille peines à les écarter de la bouche du gouffre, où leurs pas projettent à chaque instant d'inquiétantes pierrailles.

Les objurgations énergiques d'Armand, déjà parvenu à 25 mètres de profondeur, et qui les apostrophe vertement en un patois très pimenté, les mettent enfin à la raison et la pluie de projectiles s'arrête. « Halte! me crie-t-il; faites-les tenir tranquilles là-haut, avec leurs cailloux, ils vont m'assommer à la fin. Le puits est tout droit, sans obstacle; l'échelle se descend facilement. Je m'arrête à un petit ressaut d'où il faut que je déloge des pierres que les frottements des cordes me feraient tomber sur la tête. Ensuite, j'allumerai ma bougie pour continuer la descente et je vous parlerai dans le téléphone, parce qu'on commence à ne plus s'entendre. Attendez et tenez ferme. » Et pendant quelques instants un vacarme de mitraille monte de la profondeur : c'est le nettoyage de la petite terrasse ou *redan*, ce sont les cailloux qui rebondissent contre les parois du puits et frappent les barreaux de l'échelle. « Là, c'est fait! Attention au téléphone. Allo! Allo! M'entendez-vous ? — Oui ! très bien. L'appareil fonctionne parfaitement. — Bon ! lâchez la corde, doucement ! Je crois que cela va aller tout seul. » L'oreille collée au récepteur, on recueille les moindres mouvements de la descente, la pose de chaque pied sur les barreaux, le frottement même des habits le long de l'échelle. Curieux et véritable théâtrophone, qui renseigne très suffisamment sur les péripéties de l'entreprise. « Halte! nasille le récepteur, ma bougie s'est éteinte, il faut que je la rallume... Je vais brûler un peu de magnésium : tenez bon !... Oh! la! la! la! Oh! la !... C'est immense! Je ne suis plus dans le puits, mais dans une énorme grotte où il débouche par la voûte : je crois bien qu'il y a... » Mais voici qu'une chute subite



ENTRÉE DE L'AVEN ARMAND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE A. VIRÉ.

de gros grêlons empêche de recueillir la suite de la communication : c'est un des nuages noirs qui crève. A grand' peine, je distingue : « Lâchez, mais lâchez donc ! » et la manœuvre continue. Si la grêle persiste à crépiter bruyamment sur les roches, la situation peut devenir critique.

Ce n'est qu'une alerte heureusement, qui dure à peine quelques minutes. Et alors j'entends enfin au téléphone : « Lâchez tout, je suis au pied de l'échelle, solide sur un talus de pierre dans une vaste caverne qui a 40 mètres de hauteur et au moins autant de largeur. Je vais descendre le talus et aller à la découverte : ça a l'air tout plein de stalactites. Laissez venir cinquante mètres de corde et de câble téléphonique que je vais traîner avec moi et attachez bien les bouts là-haut. — Faites attention, Armand : soyez prudent. Voulez-vous que quelqu'un descende, pour ne pas être seul ? — Non, non, pas la peine : c'est large et facile. Restez seulement au téléphone. »



PRÉPARATIFS DE DESCENTE : POSE DE L'ÉCHELLE. — DESSIN D'OULEVAY. PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Alors recommencent ces vagues bruissements indicateurs des pierres qui roulent sous les pas, des allumettes qui enflamment les bougies ou le magnésium, des coups de pied qui font résonner les stalagmites, etc. Pendant près d'une demi-heure qui nous semble interminable, aucune nouvelle orale n'est transmise. Soudain, et tandis que l'atmosphère et les badauds se sont résignés à nous octroyer le silence extérieur nécessaire, la voix faible, mais distincte, d'Armand, parlant non pas à l'appareil, mais à lui-même, dans un extatique monologue, me laisse percevoir ce qui suit, entrecoupé d'interjections intraduisibles : « Magnifique ! magnifique ! magnifique ! C'est plus beau que Dargilan ! Plus beau que Padirac ! Une vraie forêt ! Splendide ! Splendide ! En voilà une trouvaille ! » etc., etc.

On devine avec quelle fébrile impatience j'interpelle à mon tour mon hardi auxiliaire pour savoir au juste ce qui l'enthousiasme à ce point : « Allo ! allo ! Armand ! répondez-moi donc ! Qu'est-ce que vous avez à vous exclamer comme cela ? — Monsieur Martel, c'est une découverte superbe ! il y au moins cent colonnes de stalagmites, plus belles que le clocher de Dargilan ! La plus haute a bien vingt-cinq mètres ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ! Et je suis arrivé au bord d'un second puits qui va au diable. Ma ligne de cinquante mètres n'atteint pas le fond. Pour sûr, nous allons déboucher à la rivière souterraine de la Jonte. Nous en avons ici pour plusieurs jours. Descendez voir ça. — Mon brave ami, il est trop tard, déjà cinq heures et demie : dans une heure, il fera nuit, le vent est froid et les hommes ne veulent pas coucher sous la tente à l'improviste ; nous reviendrons demain pour une expédition plus complète. En attendant, remontez bien vite. — Oui : cela vaut mieux ; je vais regagner le pied de l'échelle et vous ferez tirer quand je vous avertirai. »

A six heures, Armand est dehors. Les échelles demeurent pendues au gouffre, le surplus du matériel est prestement rangé sous la tente, à la garde... des intempéries, fort menaçantes pour la nuit prochaine. Nous rentrons au Rozier à dix heures du soir.

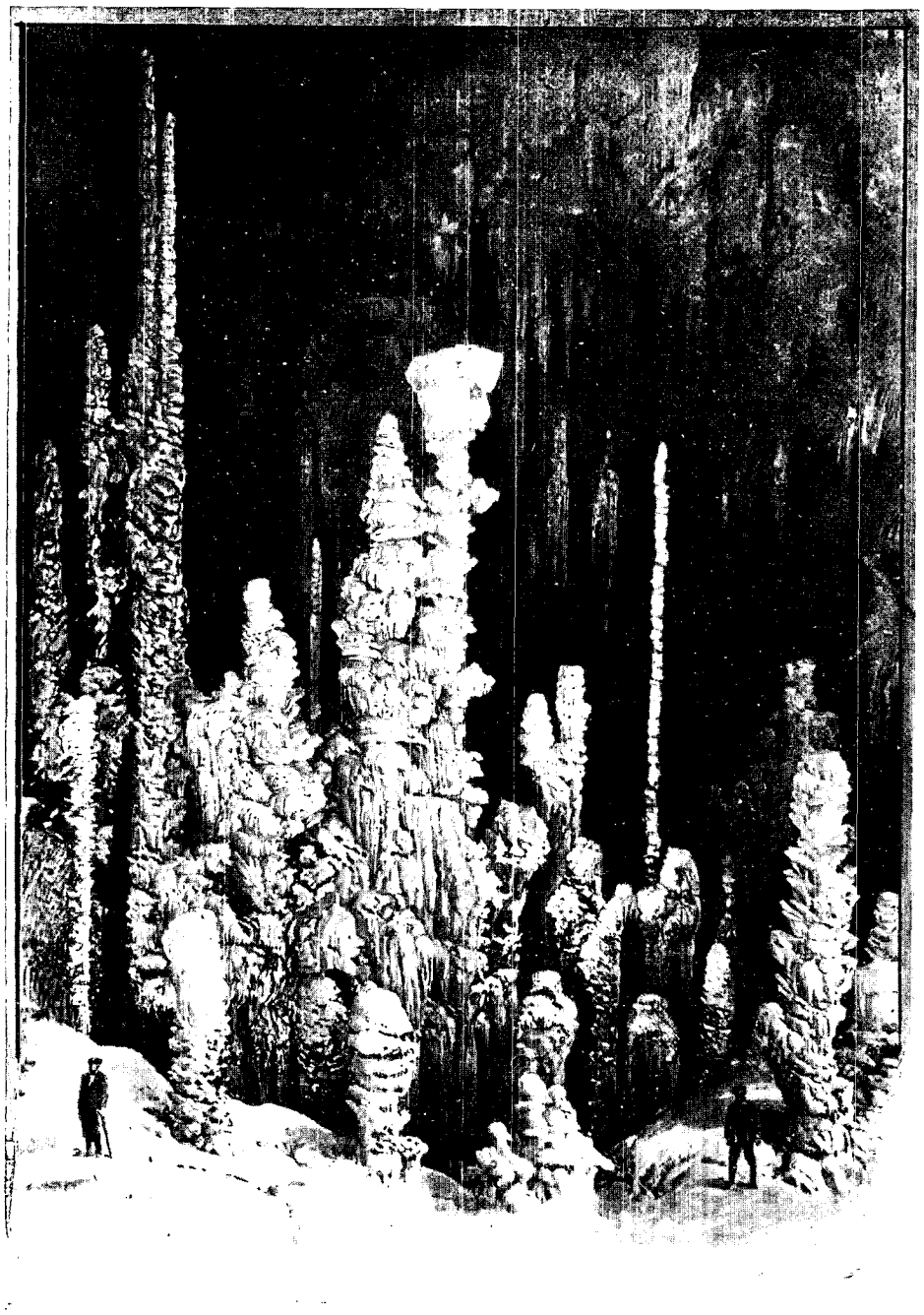
Le lundi 20 septembre, nous repartons avec M. Hovey, curieux de voir au moins l'orifice d'un de ces fameux *avens* français qui l'intriguent fort depuis longtemps, et il constate que celui-ci est bien de première classe.

En arrivant sur le plateau, une surprise nous attend : l'Aigoual et les Cévennes sont couverts de neige ; la nuit a mis ses menaces à exécution. Les Causses ont revêtu leur frissonnant aspect d'hiver, et le vent froid à 5° C. rend indispensables la tente et les couvertures dont nous nous sommes munis pour nous et nos hommes.

Comme la veille, les manœuvres habituelles se reproduisent sans aucun incident, sauf pour Viré, qui, descendu après Armand, s'est entortillé le corps entre la corde de sûreté, l'échelle, le câble téléphonique et une corde destinée à descendre les paquets, si bien qu'il doit s'asseoir sur un barreau de l'échelle et se détacher complètement avec une seule main en se maintenant de l'autre. Vingt bonnes minutes lui sont nécessaires pour débrouiller l'écheveau complexe où il est pris comme mouche en toile d'araignée. Il n'est guère de descente de

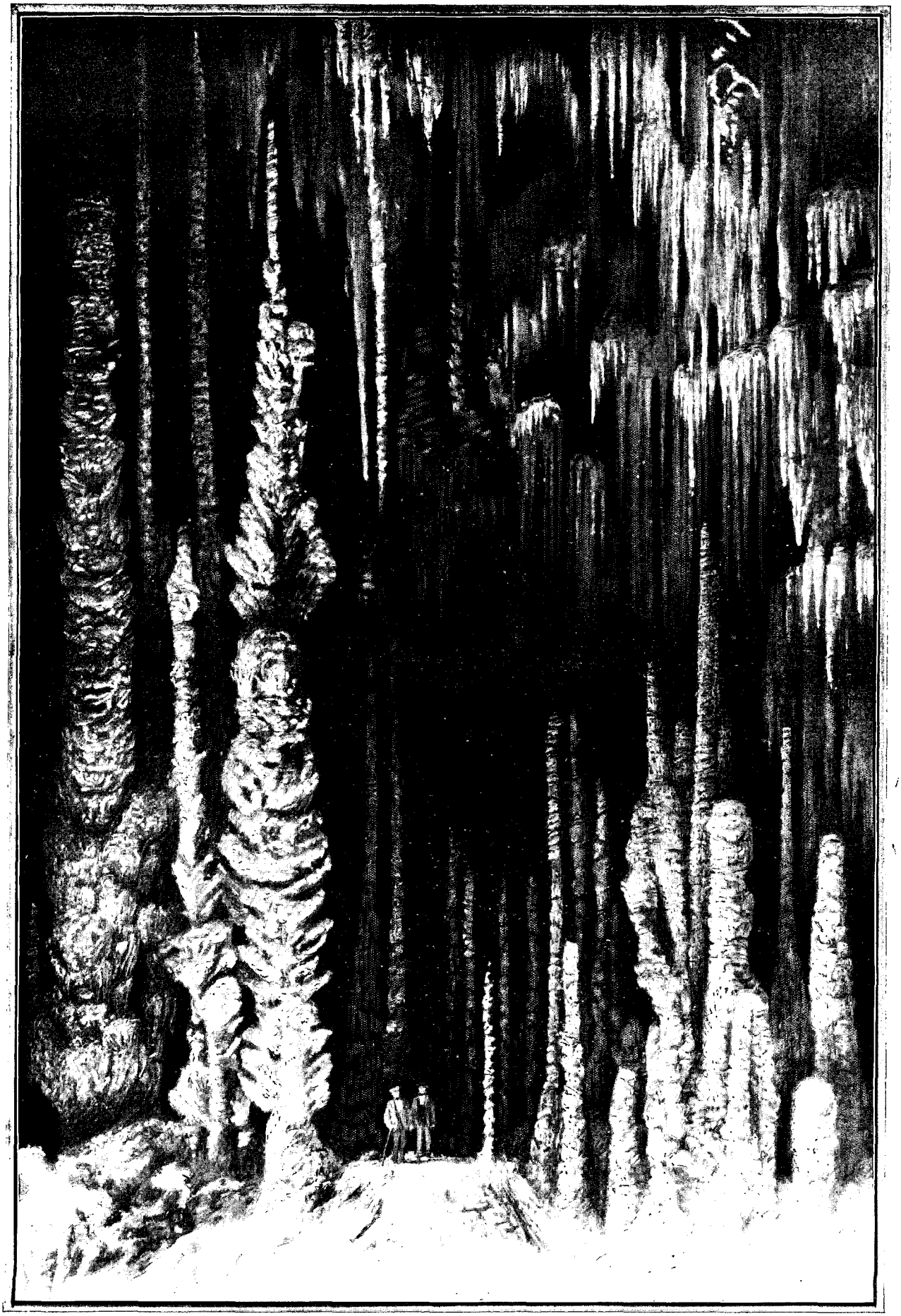
*

grand abîme où pareil désagrément nous ait été épargné ; balancés au hasard dans ces vides profonds, les différents cordages employés ne tardent pas à se natter ensemble à la moindre fausse manœuvre. Ma propre descente s'exécute à souhait. Armand ne s'est point abusé dans son lyrisme d'hier ! Le spectacle qui se déroule à mes yeux éblouis dépasse en splendeur surnaturelle tout ce que j'ai jamais vu dans toutes les cavernes que j'ai découvertes ou visitées. Après 40 mètres de descente, le puits débouche subitement dans la voûte d'une immense salle dont nous relèverons demain les dimensions exactes. Le sol de cette salle est incliné vers le Nord-Est, et descend en pente rapide jusqu'à un bas-fond argileux qu'entoure une véritable forêt de colonnes stalagmitiques. Il n'y a rien à changer à la description d'Armand. Nous restons tellement stupéfaits à notre tour, tellement attardés par la féerie de cette première contemplation, que nous oublions totalement et l'heure et le second puits. Armand, qui, plus positif, s'occupe du sondage, nous crie : « 87 mètres ; l'abîme a donc plus de 200 mètres ; et qui sait ce qu'il y a en bas ? — Espérons qu'il sera bouché, lui répliquons-nous ; autrement nous en aurons pour plusieurs semaines : ce qu'on voit ici est déjà suffisant pour en perdre la tête ! Rien de pareil n'existe au monde, assurément. »



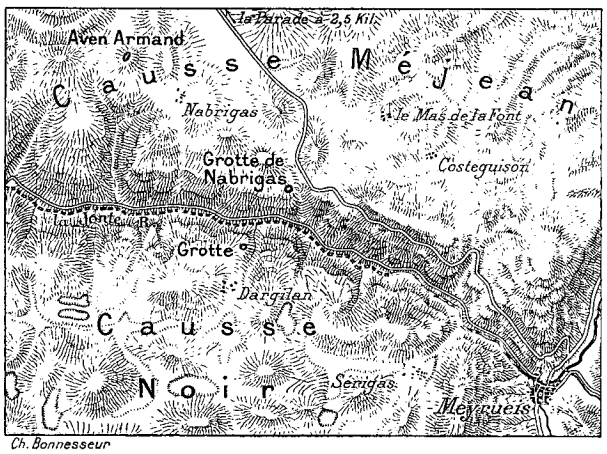
AVEN ARMAND : LA FORÊT VIERGE. — DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Déjà l'heure nous presse : il faut remonter ; on redescendra demain avec des hommes pour explorer le second puits. Mais cette dernière proposition rembrunit la physionomie d'Armand, qui rêve déjà l'acquisition du gouffre et de gros bénéfices après un aménagement à l'usage du public. Il veut traiter avec le propriétaire pour l'achat du trou et le partage des profits, et il nous supplie de ne pas révéler encore la rare découverte, de redescendre demain tout seuls avec lui : nous le soutiendrons un peu à l'aide d'une corde, et il se charge d'explorer le puits de 87 mètres sans autre assistance. Viré et moi nous formulons bien des objections contre ce plan téméraire : nous ne serons pas assez vigoureux pour retenir Armand en cas d'accident, — le téléphone ne pourra pas être employé, — il n'y aura point d'aide pour porter les échelles et les cordes, du sommet du talus jusqu'au bord du second puits le long d'une raide colline d'éboulis, — toutes ces manœuvres seront un excessif



AVEN ARMAND : LA FORÊT VIERGE. — DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

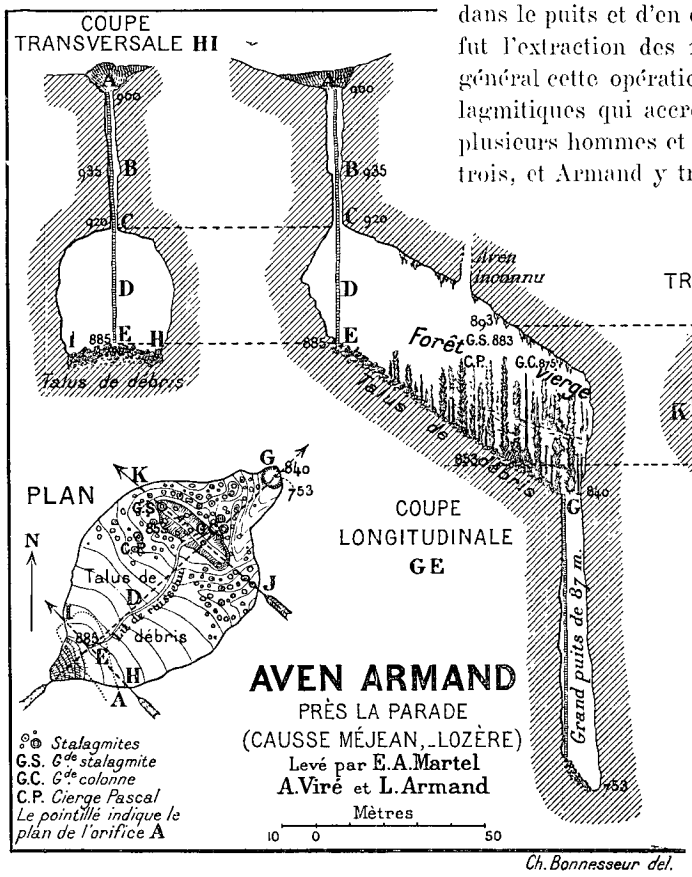
travail pour trois personnes seules, dépourvues de tout secours possible à 120 mètres sous terre, etc. — Mais le brave Armand paraît si désireux de ne point laisser échapper cette fois, comme dans de précédentes occasions, la source de revenus éventuels à tirer de sa découverte, que nous nous rendons à ses vœux bien légitimes et décidons de procéder seuls à nous trois.



CARTE DES CAUSSES INDIQUANT L'EMPLACEMENT DE L'AVEN ARMAND.

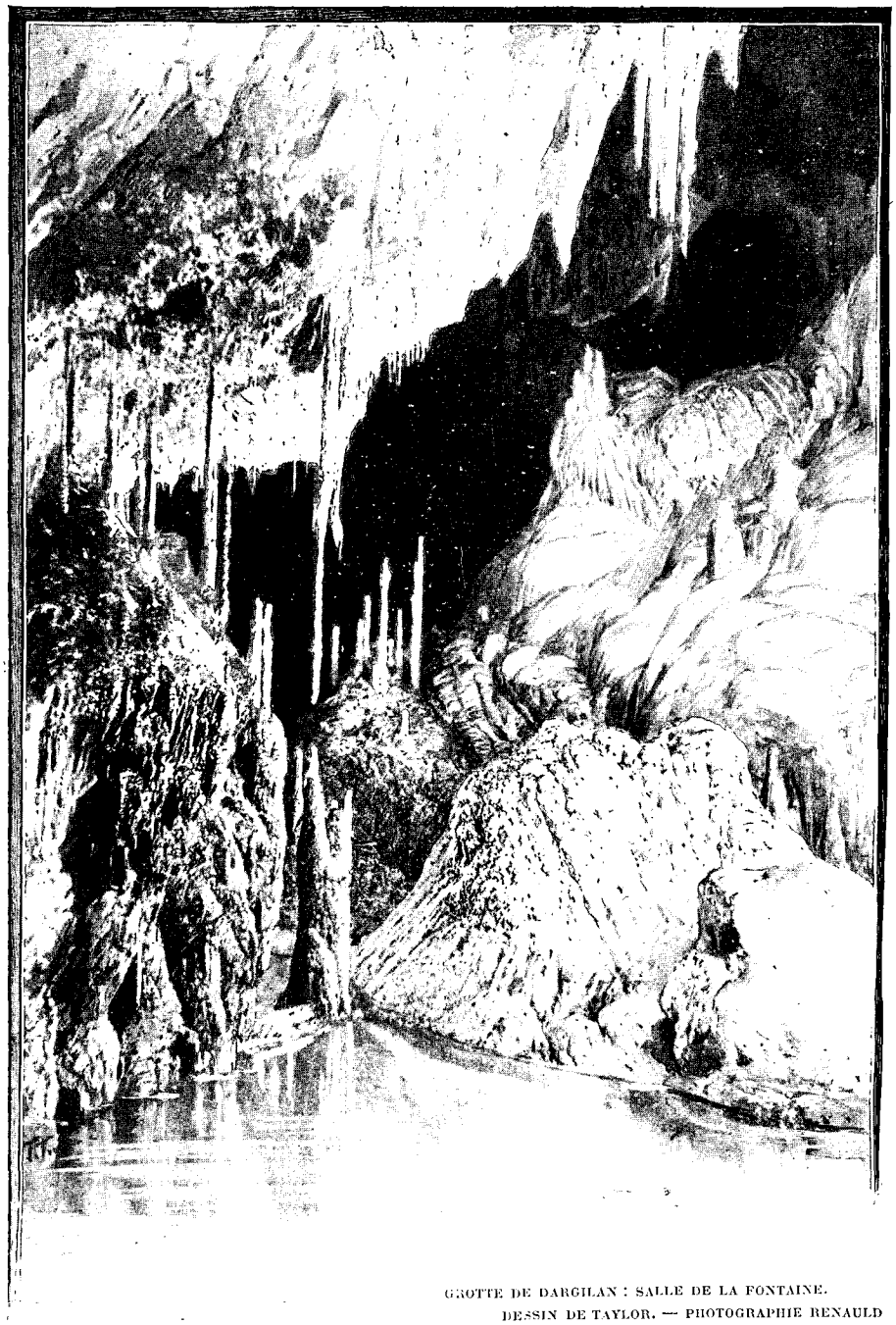
Au crépuscule, nous avons regagné la surface du sol et nous passons une nuit assez confortable à la ferme de Hérant, dont les propriétaires nous hébergent avec la plus affable bonne grâce.

Le programme du 21 septembre fut exécuté sans encombre et ne comporte qu'un seul détail anecdotique. Parvenus tous trois au bas de l'échelle de 75 mètres, nous tirâmes dans la caverne plusieurs coups de revolver ; c'était, d'une part, le mode de signaux convenu avec les hommes demeurés à la surface et tous inexpérimentés dans le maniement du téléphone ; d'autre part, une sauvegarde contre la chute possible des stalagmites minces, qui nous avait si fort inquiétés en 1888 à Dargilan. Sur ce point la précaution fut heureusement vaine : l'ébranlement violent des couches d'air ne déracina aucune des plus minces colonnettes ; la forêt était solidement plantée ! Selon notre secret désir et conformément à mes prévisions géologiques, le second puits, grande diaclase à travers les dolomies du bathonien supérieur, était bouché par les pierres et l'argile. Nul étage de cavernes sous-jacentes ne nous imposait un autre labeur, dont la complication eût dépassé nos moyens d'action. Redoublant d'audace, de force musculaire et d'adresse, Armand accomplit, à peu près seul, fort mal assisté de notre insuffisant concours, le tour de force de disposer les 87 mètres d'échelle dans le puits et d'en effectuer la visite complète. La plus rude besogne fut l'extraction des 100 kilogrammes d'échelle hors du gouffre : en général cette opération, compliquée par les saillies rocheuses ou stalagmitiques qui accrochent les barreaux au passage, exige l'effort de plusieurs hommes et même de chevaux. Il fallut en venir à bout à nous trois, et Armand y trouva plus de peine que dans sa propre ascension même. Sur les neuf heures passées ce jour-là dans la caverne, sept furent employées par Viré et moi à en prendre des photographies et à en relever les éléments topographiques, qui sont les suivants : la hauteur de la voûte, mesurée à l'aide de montgolfières en papier chauffées par l'alcool et attachées à un fil, varie de 35 à 40 mètres. La profondeur totale est de 207 (et même de 214 mètres, dont 7 mètres pour l'entonnoir extérieur) : 75 pour le premier puits, 45 pour la totalité du talus, et 87 pour le second puits. C'est le plus creux abîme de toute la France avec celui de Rabanel, dans l'Hérault (212 mètres ; exploré en 1889 par G. Gaupillat et moi). La longueur mesurée depuis le second puits jusqu'au pied de l'échelle de corde du premier puits est de 65 mètres, mais cette longueur doit atteindre bien près de 100 mètres, si l'on y ajoute deux convexités que nous n'avons pu atteindre aux extrémités du grand diamètre. La largeur *mesurée* en travers du talus de débris, au tiers environ de la descente de ce dernier, est de 42 mètres ; plus bas, elle dépasse certainement 50 mètres. Le volume



PLAN ET COUPE DE L'AVEN ARMAND.

total de la grande cavité peut être évalué à environ 120.000 mètres cubes. Il existe en Amérique, dans le Karst autrichien et à Han-sur-Lesse, quelques dômes de grottes plus amples, mais aucune caverne connue ne possède une collection de stalagmites comparable à celle que les infiltrations ont, depuis des centaines de siècles peut-être, construite ici gouttelette à gouttelette, et atome par atome, dans les entrailles du Causse Méjan. Deux de nos gravures (p. 306 et 307) montrent à quelles proportions l'homme est réduit parmi ces géants fantômes. C'est à 200 et non pas seulement à 100 que s'élève nombre le de ces prodigieux palmiers de carbonate de chaux impeccablement blancs, vrais arbres de pierre aux feuilles étalées sur plusieurs décimètres de largeur chacune. Le plus élevé mesure 30 mètres de hauteur, et une trentaine au moins atteignent ou dépassent la taille de 18 et de 20 mètres, qui était jusqu'à présent le *record* en matière de stalagmites (*Clocher* de Dargilan et *Tour Astronomique* d'Aggtelek, en Hongrie). Si rapprochés sont l'un de l'autre ces troncs fantastiques, absolument différents comme structure de toutes les concrétions cristallines jusqu'ici rencontrées sous terre, que presque partout on en touche deux sans développer entièrement les bras ; il en est même de si pressés que l'on ne peut se glisser entre eux : aussi bien ces 200 piliers sont-ils assemblés sur une surface de moins de 2.000 mètres carrés, et plusieurs ont jusqu'à 2 mètres de diamètre. D'autres, au contraire, vrais cierges fragiles, n'ont que quelques centimètres de diamètre sur plusieurs mètres de hauteur. Et je ne puis rien dire des stalactites qui pendent aux voûtes et que le magnésium même nous a à peine permis d'entrevoir.



GROTTE DE DARGILAN : SALLE DE LA FONTAINE.
DESSIN DE TAYLOR. — PHOTOGRAPHIE RENAULD

Au moyen âge, on eût vu là un magasin de pièces architecturales mises en réserve par les fées pour leurs palais de diamant. Il y a un siècle et même quinze ans, on eût dépecé, pour les vendre ou en orner les cabinets de minéralogie, ces délicats feuillages de cristal de chaux, minces et transparents comme des plats de Chine, aux bords festonnés comme les plus fantaisistes porcelaines. Aujourd'hui, il faut qu'on respecte dans son intégralité la merveilleuse conservation de ces chefs-d'œuvre naturels, dont la délicatesse dépasse tout ce que l'art humain a conçu de plus accompli : pas une rupture, pas une fêlure n'est venue gâter la perfection de ces fruits ciselés, de ces arabesques dentelées ; les tremblements de terre, les effondrements de voûtes, les infiltrations

de boues argileuses, la main de l'homme enfin n'ont rien détérioré dans cet idéal décor, bien digne du nom de forêt vierge. Nous-mêmes n'en avons pas distrait le plus petit fragment, jaloux que le nouvel aven demeurât ce qu'il est véritablement, « l'apothéose des cavernes » ! Je ne saurais trouver de plus caractéristique définition pour cette indescriptible curiosité souterraine : jamais peintre de décors n'a osé imaginer rien d'analogue.

On tiendra pour équitable, avons-nous pensé, que ce gouffre, sans aucun nom dans le pays, reçût celui de son inventeur, du fidèle auxiliaire qui, depuis dix ans, a mis à mon service, pour toutes mes explorations souterraines, les précieuses ressources de son dévouement, de son intelligence et de son courage, *Louis Armand*. Ce baptême me permet d'acquitter une vraie dette de reconnaissance.

Selon son désir, auquel nous ne pouvions que souscrire, Armand a pu traiter avec le propriétaire, M. Bertrand, et se rendre, par-devant notaire, et moyennant certaines conditions de partage, acquéreur de *son* gouffre. Il faut espérer maintenant qu'un prochain aménagement, — à l'aide d'un ascenseur qui, pour être confortable et sûr, ne coûtera pas moins de 30.000 à 40.000 francs, — ne tardera pas à fournir ici à la région des Causses et à l'admiration des touristes une nouvelle attraction. Elle sera, sans aucune exagération, l'une des principales curiosités naturelles de la France.

Je ne veux rien dire ici de la singulière origine géologique de l'aven Armand (Voir *C. R. Acad. des sciences*, 26 octobre 1897), me bornant à signaler que sa température, variant de 7 à 8° C., nous paraissait fort douce après la bise extérieure, et qu'il descend à 753 mètres d'altitude, c'est-à-dire à 150 mètres au-dessus du niveau de la Jonte. Quant à la grotte de Pratlong, heureuse et accidentelle cause de la découverte, Armand a fini par y pénétrer au mois de décembre dernier : c'est une fort petite cavité, dépourvue de tout intérêt.

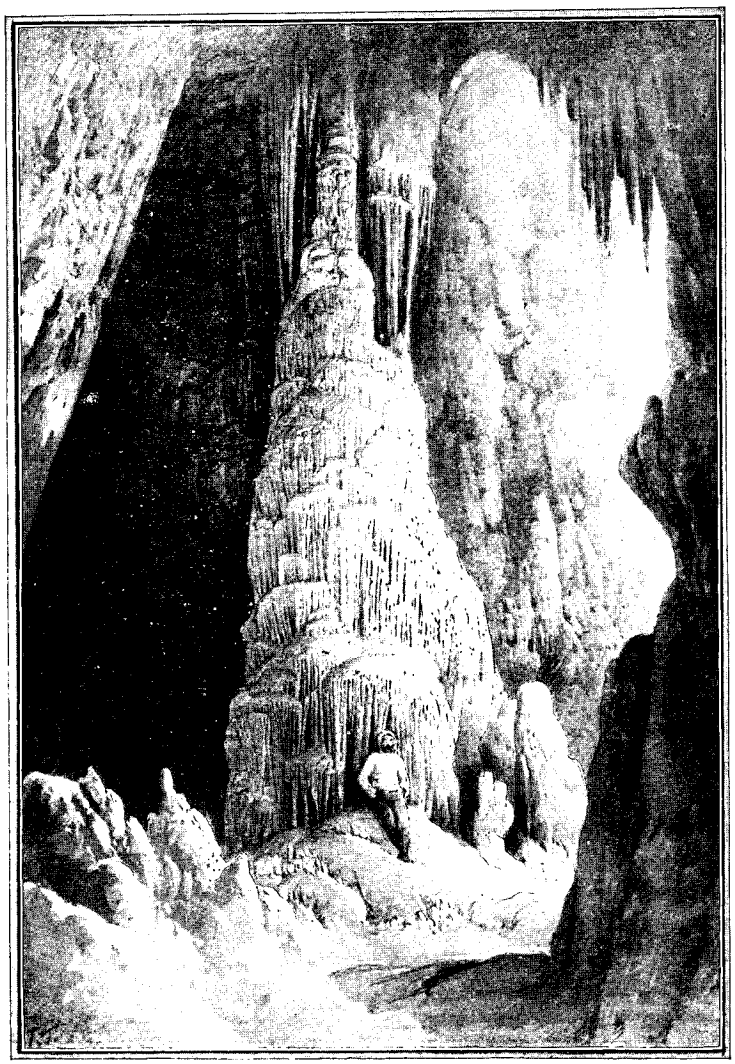
Si incomparablement merveilleux que soit le fantasmagorique aspect intérieur de l'aven Armand, il ne m'autorise pas à brûler les anciennes idoles, c'est-à-dire à déprécier la grotte de *Dargilan*, mon heureux et premier coup d'essai de 1888 : celle-ci reste bien une des plus jolies cavernes de l'Europe entière; elle ne peut, certes, revendiquer rien d'analogue à l'extraordinaire mode de pénétration par la voûte, ni à la colossale forêt vierge de l'aven Armand; mais il faut lui concéder l'avantage de l'étendue et du nombre de salles, et répéter que plusieurs groupes de ses concrétions calcaires sont des chefs-d'œuvre du genre : l'*église* — le *minaret* — les bassins de la fontaine, — le *clocher* surtout, joyau principal de Dargilan, harmonieuse pyramide gothique dont les cannelures se superposent sur 16 à 18 mètres de hauteur. Mon opinion bien sincère est que la caverne du Causse Noir et le gouffre du Causse Méjan sont deux beautés souterraines de premier ordre, émules et non rivales, et que leur proximité réciproque peut singulièrement développer la prospérité du pays, qui possède déjà tant de remarquables sites accumulés. Il faudra seulement pour cela que l'abîme soit rendu accessible. Je dois d'ailleurs avouer, qu'avec l'inexpérience des débutants nous avions, en 1888, singulièrement exagéré les diverses dimensions de Dargilan. Les longs travaux de précision exécutés en 1894 et 1895 par un expert de Nîmes, M. G. Carrière, à l'occasion d'un procès, et les mesures et observations que j'ai refaites moi-même en 1892 et le 4 avril 1896, ont établi que notre primitive évaluation de 2.800 mètres pour la longueur totale devait être réduite à 1.800 mètres tout au plus et peut-être même à 1.500, dont 839 mètres seulement pour les parties rendues praticables au public. (Voir pour les détails de ces rectifications : G. Carrière, *la Grotte de Dargilan*, *Mémoires de la Société de Spéléologie*, n° 5, juillet 1896; et Martel, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, 20 avril 1896.)



CAMPEMENT DANS LA CAVERNE DES BAUMES-CHAUDES.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Les 15 et 16 septembre, nous avions, Viré, Armand et moi, avec MM. Hovey, Desse, Mazauric, Cord, l'abbé Albe, passé une nuit dans la caverne des Baumes-Chaudes.

Les *Baumes-Chaudes* ne possèdent dans leur intérieur rien qui puisse attirer le simple touriste : leur célébrité est toute scientifique, et due aux fouilles préhistoriques de l'abbé Solanet et du Dr Prunières, qui y ont, de 1870 à 1878, exhumé l'une des plus riches collections connues d'objets néolithiques ; pendant l'hiver de 1877-1878, le Dr Prunières y trouva même, dans une grotte latérale, un véritable cimetière de ces âges énigmatiques : trois cents squelettes en furent extraits par ses soins. Les 5 et 6 juillet 1888, j'avais complété l'investigation géologique de ces souterrains et découvert, tout au fond, un grand puits ou aven de 30 mètres de hauteur, terminé (à 90 mètres au-dessous du niveau de l'entrée) par un bassin d'eau profond de 3 mètres, constituant à coup sûr le sommet d'un des réservoirs des sources riveraines du Tarn en ce point de son cours.



GROTTE DE DARGILAN : LE CLOCHER — DESSIN DE TAYLOR.
PHOTOGRAPHIE GAUPILLAT.

Car la grotte des Baumes-Chaudes (altitude 775 mètres) s'ouvre dans la plus admirable situation pittoresque que l'on puisse concevoir, à l'angle le plus accentué du cañon du Tarn, à 340 mètres au-dessus de la rivière et à 85 mètres au-dessous du belvédère du *Point-Sublime*, sur un des gradins supérieurs du Causse de Sauveterre. Les primitifs troglodytes avaient utilisé là un bien confortable abri, chaudement orienté vers le Sud-Est (d'où le nom de *Balmes Caldes*), partagé en plusieurs compartiments naturels, les uns tout intérieurs pourvus d'eau douce d'infiltration, les autres à moitié souterrains où ils avaient pu commodément disposer habitation, foyer et nécropole retrouvés par l'heureux Dr Prunières. Revivre vingt-quatre heures l'existence de ces ancêtres caussenards était pour moi un vif désir, qui fut satisfait en charmante compagnie : je tenais aussi à vérifier si le niveau du bassin terminal offrirait quelque différence avec celui de 1888. Nous n'en trouvâmes point d'appréciable dans notre nouvelle descente de 1897. Mais Viré eut la satisfaction de recueillir dans les galeries les plus reculées des Baumes-Chaudes (développement total, 450 mètres) une intéressante faune cavernicole qu'il aura soin de décrire ailleurs. Je voudrais seulement évoquer ici le charme intense, original, de notre campement d'une journée entière aux Baumes-Chaudes : l'arrivée et l'installation sur cette terrasse hospitalière où les sauvages de la pierre polie ont connu des siècles dont nous ignorons l'ancienneté, — le feu de branchages allumé sur l'emplacement de leur foyer, — le premier repas sous l'auvent de roche où ils dépeçaient la proie percée de leurs silex, — le départ des hommes de manœuvre allant quérir vivre et couvert au village le moins éloigné, et nous laissant seuls et recueillis devant cette majestueuse solitude, — l'heure du repos en la contemplation des Étroits, du cirque des Baumes, du Pas de Souci, les trois merveilles du cañon, étalées en projection horizontale à 1.200 pieds au-dessous de nous et enserrant capricieusement les méandres argentés du Tarn, — la tombée calme de la nuit faisant sortir des profondeurs de la gorge les plis obscurs de sa vaste mante, et les étalant lentement des rebords dentelés du Causse Méjan aux sommets onduleux des Cévennes et de l'Aigoual, — le souper de conserves, préparé au seuil de l'abri sous roche, à la lueur des torches qui ont dû bien surprendre les promeneurs attardés en barque le long du Tarn, — le sommeil enfin, sur les lits de camp dressés dans la grotte-ossuaire elle-même, où si longtemps sont demeurées ensevelies ces générations d'hommes des cavernes, dont la science moderne n'a pas respecté le dernier repos ; puis, au matin, les premiers rayons du jour, passant indirects par la large ouverture du haut souterrain tortueux, le placide éveil des choses de la nature, le soleil

rouge émergeant des monts violacés, l'ombre traînant ses derniers voiles sous les bas encorbellements du cañon, de nouveau les feux allumés pour la cuisson du quartier de mouton, l'appel lointain et étonné des touristes descendant le Tarn, banals et trop pressés visiteurs d'une contrée dont la beauté veut être analysée dans ses moindres détails, comme l'architecture de nos cathédrales médiévales ! Tout cela arrachant à M. Hovey, au moment trop vite survenu du départ, cette sincère et flatteuse exclamation : « Qui m'eût dit que je retrouverais en France les grandes impressions du Colorado et des hauts plateaux de l'Arizona ! »

Je dois me borner à signaler que, près de Ganges (Hérault) et de sa fameuse grotte des Demoiselles, il est à peu près certain que quantité d'autres cavernes inconnues existent dans les entrailles du plateau de Thaurac : cela nous a été démontré jusqu'à l'évidence par l'exploration (23-25 septembre) de quatre petites grottes inédites, et d'un aven de 85 mètres, étagés sur les flancs de l'admirable défilé de l'Hérault (portail de Saint-Bauzile) : je ne puis insister ici sur l'intérêt géologique considérable de ces cavités, dont la désobstruction révèlera aussi, sans aucun doute, tout un complexe labyrinthe souterrain encore ignoré.

Les gouffres de Sauve, dans le Gard, étaient également un de ces mystères souterrains du Languedoc, encore trop nombreux à mon gré, que j'avais eu le regret de laisser de côté en 1889 et en 1892.

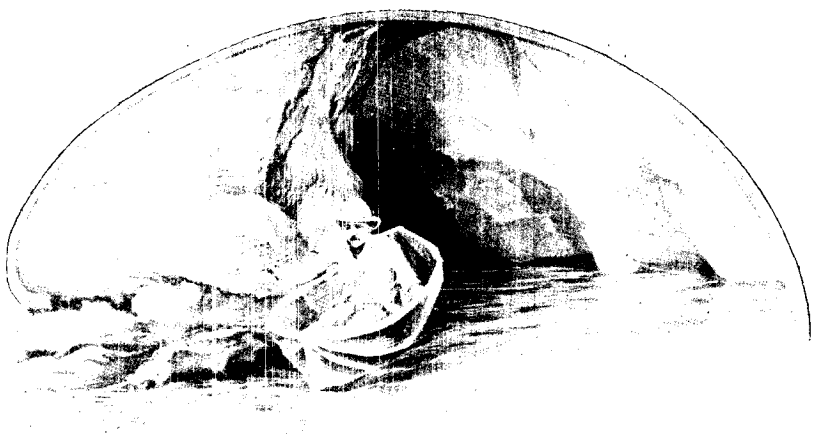
Voici le résultat sommaire de notre étude sur place les 26 et 27 septembre dernier, effectuée avec le concours de MM. P. Faucher et H. Roux :

L'aven du *Frère*, à 1.400 mètres Ouest du pont de Sauve (1.800 mètres par la route), mesure 33 mètres de profondeur et est, comme Padirac dans le Lot, le produit de l'affaissement d'une voûte de caverne : cette caverne contenait une rivière souterraine dont une portion a été comblée par les matériaux d'effondrement ; mais, de part et d'autre, nous pouvons accéder, grâce à notre bateau Berthon démontable, aux portions de son cours demeurées libres. L'ensemble de notre navigation au fond du Frère ne dépasse pas 80 mètres d'étendue, mais nous révèle plusieurs faits hydrologiques intéressants. Le gouffre de *la Sœur*, à 60 mètres seulement au Nord-Est, est un puits d'érosion et nullement un abîme d'effondrement. La sonde nous annonce 33 mètres de profondeur, plus 12 mètres d'eau au milieu d'une galerie allongée du Sud-Ouest au Nord-Est, qui est entièrement remplie d'eau, large de 1 à 5 mètres, haute de 10 mètres. Bientôt l'esquif y flotte, et il faut peu de temps pour constater que 20 mètres du côté du Frère et moins de 60 dans la direction opposée sont tout ce que nous pouvons connaître, à cause du rétrécissement des parois à chacune des extrémités.

Le troisième trou, celui de *l'Aven*, est situé à 900 mètres au S.-S.-E. des deux premiers et à 1.200 mètres au Sud-Ouest du Pont de Sauve. Vaste entonnoir d'effondrement de dimensions tout à fait grandioses (90 mètres sur 45 à l'orifice ; altitude 145 mètres), il aboutit à des bassins, analogues à ceux du Frère et de la Sœur, sous des dômes ou dans des fissures d'érosion : en deux points différents, la profondeur d'eau est de 26 mètres et de 29 mètres. C'est la plus grande, croyons-nous, qu'on ait jusqu'ici rencontré, dans une caverne. Il est absolument certain que nous avons abouti dans ces trois trous aux réservoirs de la source de Sauve, dont j'ai expliqué ailleurs le fâcheux état de contamination permanente *(C. R. Acad. des sc.* 29 novembre 1897*)*.

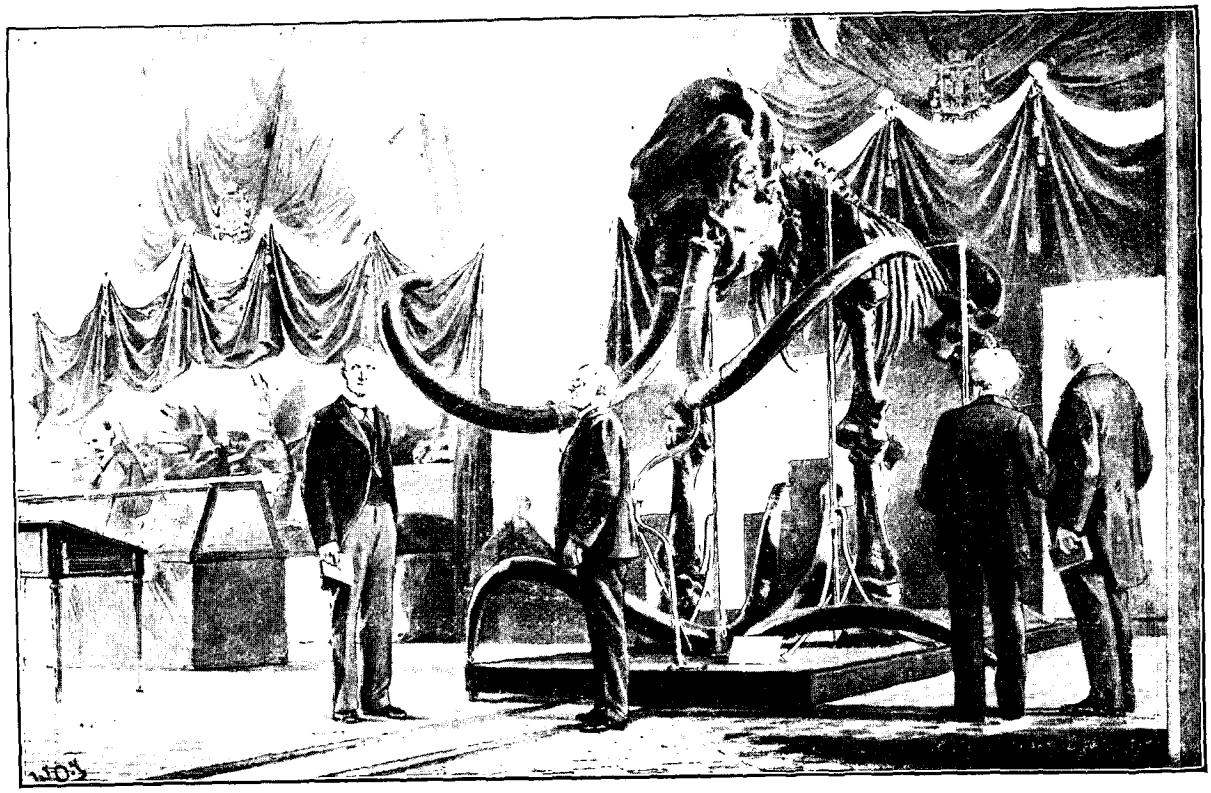
Tel est le rapide bilan de ma 10e campagne souterraine dans les Cévennes (sans parler de diverses autres recherches en Savoie et en Suisse). On voit qu'elle est suffisamment mêlée d'attractions pittoresques, de constatations scientifiques et de résultats pratiques, et qu'elle justifie amplement l'intérêt très varié des recherches spéléologiques, dont le développement en France est, depuis dix ans, l'objet de tous mes efforts.

E.-A. MARTEL.



LE BATEAU DE TOILE DANS L'AVEN DU FRÈRE. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL. — PHOTOGRAPHIE A. VIRÉ.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SAINT-PÉTERSBOURG : EXPOSITION DU CONGRÈS GÉOLOGIQUE AU MUSÉE ZOOLOGIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES. SALLE DITE DU MAMMOUTH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

COMMUNE DE COLOMBES (SEINE)
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1]

PAR Mme STANISLAS MEUNIER

I

De Saint-Pétersbourg à Tsaritzyn.



M. PAVLOW, PROFESSEUR DE GÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE MOSCOU. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le dimanche 29 août 1897, sous la présidence de S. A. I. le grand-duc Constantin Constantinovich, s'ouvrait à Saint-Pétersbourg, dans la grande salle du Musée zoologique de l'Académie des Sciences, la VIIe session du Congrès international de géologie. L'invitation à cette réunion avait été faite par l'empereur Alexandre III, lors du Congrès de Washington. « Dès ce moment, dit le grand-duc Constantin, on se mit activement à l'œuvre pour recevoir dignement les membres du Congrès. Pour donner à nos hôtes la possibilité de prendre connaissance, sur place, des particularités géologiques de notre pays, il fut décidé tout d'abord que l'on ferait plusieurs grandes excursions à travers la Russie. Ce projet ne pouvait cependant se réaliser que grâce à la générosité de S. M. l'empereur Nicolas II. Notre gracieux souverain daigna aussitôt accorder le plus large secours pour contribuer au succès de ces excursions. » En effet, le parcours gratuit fut accordé aux congressistes sur tous les chemins de fer de l'empire. On eut la délicate attention de les exempter de la visite de la douane, sans même leur recommander de ne point passer de papiers subversifs, contrebande interdite pour le moins autant que la contrebande commerciale. Dans les voyages qu'on leur proposait, de la Livonie à l'Oural, de la Finlande au Caucase, on leur assurait le concours des autorités, de la police, des grands établissements miniers et métallurgiques. Et, ainsi que le remarquait M. Tchernychef dans son discours d'ouverture, la préparation des excursions était compliquée par « les conditions naturelles de la Russie, d'immenses espaces dépourvus d'hôtels, de chaussées et d'autres facilités de voyage : tout exigeait un grand travail pour le choix des itinéraires à suivre dans les excursions, et pour se mettre en relation avec les différentes administrations et avec les personnes auxquelles on devait avoir recours ». Pendant plus d'un an, le Comité d'organisation envoya à un millier de membres des circulaires fixant le programme des séances et celui des excursions. Un

[1] *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte et dessins inédits.*

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE NATIONALE PRÊT

livre considérable sortit de cette besogne préliminaire, un *Guide* rédigé par l'élite des géologues russes, résumant les connaissances les plus sûres, les mémoires les plus importants sur le sol de la Russie, un *Guide* presque entièrement écrit en français, rempli de coupes et de cartes.

On sut apprécier tant d'avantages. La plupart des spécialistes à qui la science de la terre doit ses récents progrès se trouvèrent réunis à Saint-Pétersbourg.

Les géologues russes, qu'il convient de citer d'abord, comptent à leur actif un grand nombre de travaux ; ayant d'énormes régions à étudier, ils y mettent une ardeur qui a déjà produit les plus beaux résultats. Par exemple : M. Karpinsky, président du Congrès, a dirigé la construction de la carte géologique de la Russie, à l'échelle du 2520000e, et étudié dans la région de l'Oural les terrains les plus anciens et les gîtes métallifères ; — M. Inostrantzef, paléontologiste éminent, a donné la monographie d'une station préhistorique du lac Ladoga ; — M. Pavlow s'est attaché à l'étude de la géologie de la Volga, et l'on doit à Mme Pavlow d'importantes publications sur la paléontologie des mammifères, et en particulier sur celle des rhinocéros et des hipparions ; — la région de Moscou, son terrain, ses eaux artésiennes, ont fourni à M. Nikitin la matière d'une foule de mémoires ; — M. Tchernychef a fait avancer bien des points de la géologie de l'Oural et du bassin houiller du Donetz ; — M. Amalitzky a étudié les assises permiennes de Russie, celles entre autres de Nijnii-Novgorod ; — MM. Karakach et Lœwinson-Lessing ont décrit la chaîne du Caucase, le long de la ligne du chemin de fer en construction de Vladikavkaz à Tiflis, par le col de l'Arkotis. — Il faudrait citer aussi les travaux de MM. Séderholm, Ramsay, Stuckenberg, Rouguéwitch, Sokolof, Armachewsky, Simonovitch, Androussof, Lagorio. Mais il est impossible de faire ici une longue nomenclature.

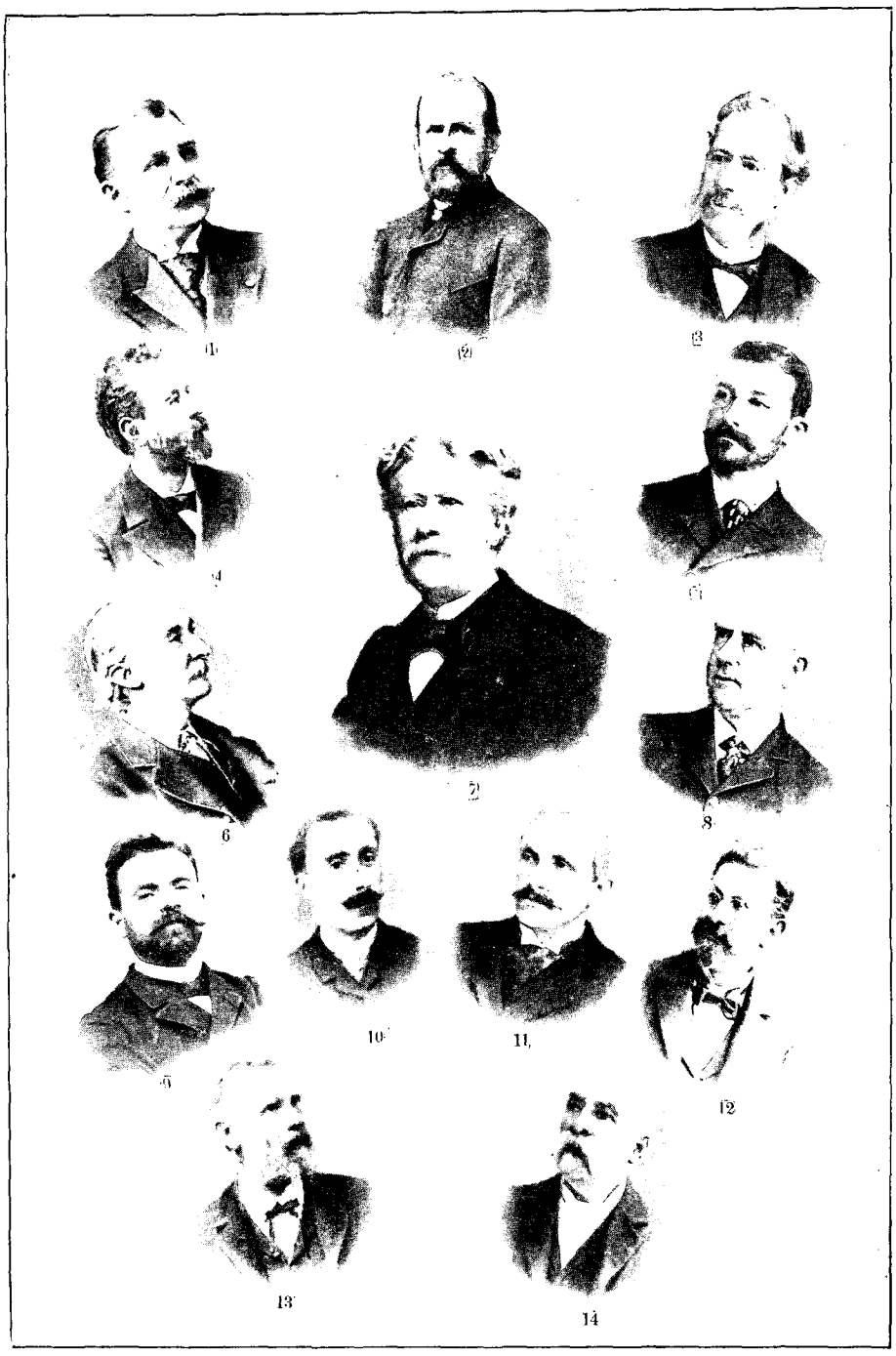
Et c'est pourquoi, parmi les hôtes des géologues russes, nous ne pouvons relever que relativement peu de noms, tous bien connus de ceux de nos lecteurs qui font des sciences naturelles :

Sir Archibald Geikie, superintendant du *Geological Survey* du Royaume-Uni, auteur de la découverte des manifestations volcaniques dès les temps paléozoïques ; — M. Mac Kinney Hughes, de Cambridge, qui a fait la description géologique de l'île d'Anglesea ; — M. John Murray qui a obtenu de si importants résultats de la croisière scientifique du *Challenger* ; — M. de Richthofen, célèbre pour son voyage en Chine et la description géologique de ce pays ; — M. de Zittel, dont les travaux sont considérables et classiques : son traité de paléontologie est un monument ; — M. Stefanescu, auquel la géologie roumaine doit tant de progrès ; — M. Giovani Capellini, dont les mémoires de géologie et de paléontologie se comptent par centaines ; — M. Pellati, directeur de l'Office géologique du royaume d'Italie, qui lui devra sa magnifique carte ; — M. Antonio de Gregorio, qui publie une œuvre considérable sous le titre d'*Annales de Géologie et de Paléontologie* ; — M. Michel Mourlon, auteur de belles études sur le terrain dévonien du Condroz ; — M. Forel, qui a fait connaître si complètement l'économie du lac Léman ; — M. Renevier, qui s'est consacré à analyser les



LES CONGRESSISTES RUSSES : 1. M. INOSTRANTZEW, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 2. MADAME AMALITZKY. — 3. M. TSCHERNYCHEF, GÉOLOGUE EN CHEF DU COMITÉ GÉOLOGIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 4. M. AMALITZKY, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE VARSOVIE. — 5. M. KARPINSKY, DIRECTEUR DU COMITÉ GÉOLOGIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG. — 6. MADAME PAVLOW, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES NATURALISTES DE MOSCOU.

détails de structure de la chaîne des Alpes ; — M. Albert Gaudry, le maître de la paléontologie française, illustre pour ses *Enchaînements du monde animal ;* — M. Marcellin Boule, auteur d'une description géologique du Velay, d'importantes recherches sur le Cantal, et de découvertes préhistoriques ; — M. Ch. Depéret, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, qui a décrit la structure géologique du bassin du Rhône ; — M. Ch. Barrois, dont le nom s'attache à la stratigraphie et à la paléontologie des terrains anciens de la Bretagne, des Ardennes et de l'Espagne ; — M. Marcel Bertrand, à qui l'on doit des vues nouvelles sur la théorie des montagnes ; — M. Vélain, qui a fait la géologie des îles Saint-Paul et Amsterdam ; — M. de Margerie, l'érudit compilateur du *Catalogue des Bibliographies géologiques ;* — M. Stanislas Meunier, auteur de longues séries d'expériences sur la composition et l'origine des météorites ou roches tombées du ciel. Pendant une semaine Saint-Pétersbourg garda le Congrès, dont le temps se partagea entre le travail (tentative d'une réforme de la nomenclature géologique), les fêtes et la visite de la ville. On se rendit ensuite à Moscou, où, après deux jours fiévreusement occupés, on commença à se séparer. Les uns prirent la route de leur pays ; les autres celle du Caucase, qui, du reste, était triple, autrement dit donnait lieu à trois excursions : l'une par le bassin houiller du Donetz, l'autre par la Volga, la troisième par Kiiev et le Dniépr. Les participants à ces excursions furent l'objet d'une constante sollicitude ; aucun détail matériel ne leur incomba ; ils entrèrent sans le moindre souci dans des



LES HÔTES DE LA RUSSIE. — 1. M. MICHEL MOURLON, DIRECTEUR DU SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE DE BELGIQUE (CLICHÉ DEVOLDER). — 2. M. DE RICHTHOFEN, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BERLIN (CLICHÉ BSOKESCH). — 3. M. G. CAPELLINI, PRÉSIDENT DU COMITÉ GÉOLOGIQUE A BOLOGNE (CLICHÉ LANZONI). — 4. M. STANISLAS MEUNIER, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE (CLICHÉ PIROU). — 5. M. CH. BARROIS, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE (CLICHÉ PARKER). — 6. M. MAC KINNEY HUGHES, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE CAMBRIDGE (CLICHÉ CLARKE). — 7. M. ALBERT GAUDRY, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, PRÉSIDENT DU CONGRÈS GÉOLOGIQUE DE 1900 (CLICHÉ PIERRE PETIT). — 8. M. ARCHIBALD GEIKIE, SUPERINTENDANT DU SERVICE GÉOLOGIQUE DU ROYAUME-UNI. — 9. M MARCELLIN BOULE, ASSISTANT AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE. — 10. M. CH. DEPÉRET, DOYEN DE LA FACULTÉ DES SCIENCES DE LYON (CLICHÉ RICARD). — 11. M. A. DE GREGORIO, DIRECTEUR DES ANNALES DE PALÉONTOLOGIE D'ITALIE (CLICHÉ LE LIEURE). — 12. M. DE ZITTEL, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MUNICH (CLICHÉ KARL LUTZEL). — 13. M. FOREL, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE (CLICHÉ CHASTELLAIN). — 14. M. N. PELLATI, DIRECTEUR DU SERVICE GÉOLOGIQUE D'ITALIE (CLICHÉ LELIEURE).

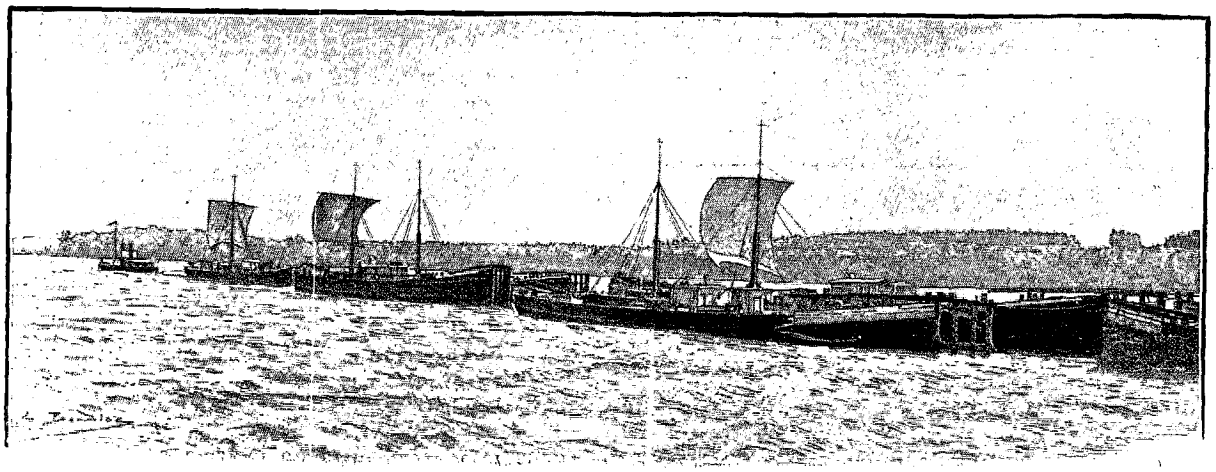
pays difficiles où des géologues russes, leurs guides, se dévouèrent à leur servir d'interprètes ; enfin la dépense fut aussi réduite que possible : moyennant 8 roubles (21 francs) par jour et par personne, ils eurent le transport, le vivre et le coucher. Le voyage sur la Volga et dans la steppe jusqu'à Vladikavkaz fut dirigé par M. et Mme Pavlow, de Moscou, dont la bonté ne fit jamais défaut, dont la patience se montra infinie avec cent trente personnes, les accablant tout le jour de demandes de renseignements.

La géologie sur le terrain commença à Nijnii-Novgorod où M. et Mme Pavlow s'effacèrent devant M. et Mme Amalitzky qui avaient étudié tout particulièrement cette région permienne, — Mme Amalitzky dessinant les fossiles que son mari décrit.

Après un déjeuner à la gare, on nous emmena vers l'Oka, où de petits vapeurs se chargèrent de nous et, nous faisant suivre la rive sur laquelle s'étend la foire, nous mirent devant l'un des rares bâtiments où fussent restés des négociants. Car nous arrivions après la fermeture de ce célèbre marché dont le nom, dans ma petite enfance, me paraissait fabuleux et signifiait pour moi le très lointain pays des Merveilles, celui où l'on voit des bêtes invraisemblables, et des géants, et des nains, et des hommes de toutes les couleurs, et des sultanes avec des pages et leurs esclaves. Il paraît qu'il y a bien un peu de tout cela à Nijni durant la bonne saison ; mais nous étions dans la mauvaise, et je n'apercevais à perte de vue que des entrepôts, des docks, des bâtiments très européens portant la marque de la plus laide réalité. Sur le tout, un ciel gris sale qui fondait en froide averse. Nous entrâmes dans un bazar qui était en petit le défunt Palais de l'Industrie pendant l'Exposition du travail, et beaucoup de ses marchands ressemblaient à nos marchands de dattes et de nougats : ils vendaient des confitures turques ; je vis des Japonais qui me rappelèrent l'avenue de l'Opéra ; je vis des Européens et des Sibériens qui offraient des fourrures, des pierres précieuses, et les merveilleux châles d'Orenbourg, faits à la main, si grands qu'on peut s'en envelopper toute, et si fins que dans le ridicule ils ne tiennent pas plus de place que le mouchoir. Nous n'eûmes pas le temps de rien marchander. Il fallait faire de la géologie. On nous remit sur les vapeurs. La rivière était superbe, avec sa flotte si variée, si active, malgré la cessation de la foire. Nous aurions eu un plaisir infini à la regarder. Mais l'averse devenait un déluge, et les parapluies, dont chaque baleine était une gargouille, laissaient aux yeux moins d'espace qu'un soupirail de cave. Nous débarquons en vue d'une haute falaise, dans la boue. Mme Amalitzky est navrée. Tandis que son mari prend la tête de la colonne, elle reste pour rallier, encourager, aider les retardataires. On a pratiqué, à notre intention, un escalier dans l'escarpement : un travail colossal, quoique le terrain de sable et d'argile ne présente à la pioche aucune résistance. Nous fermons les parapluies, nous renonçons à soustraire à la pluie quoi que ce soit de nos vêtements, et nous montons, emportant à nos souliers plus d'échantillons du sol que nous n'en mettons dans nos sacs de géologues. Nous sommes dans le ravin Yarilo, qui présente sur ses deux pentes de beaux affleurements de dépôts permiens : une puissante assise de sables, grès et conglomérats, et une assise non moins puissante de marne. Nous arrivons à une mince couche de calcaire désagrégé qui fournit en abondance des coquilles parfaitement conservées de diverses *Anthracosidæ*. Le ravin de Yarilo peut servir de type à tous les ravins de la Volga et de l'Oka. Du plateau auquel on aboutit en le remontant, on a une vue étendue, imposante, sur les vallées ; aujourd'hui la pluie brouille et rétrécit tout. Le vapeur réintégré nous mène à la ville, située en face de la foire. Nous n'avons plus un fil de sec. Mais nous sommes enchantés : nous allons voir une des vieilles villes de Russie, et les vieilles villes font bien dans la collection des souvenirs. Celle-ci est sur une hauteur, où l'on parvient en deux minutes, par un chemin de fer électrique aboutissant près d'un grand chalet-restaurant. Et nous trouvons, pour nous réconforter, du champagne et des fruits offerts par la municipalité. Le maire nous porte un toast. Alors un orchestre de dames, très sonore dans la haute salle de bois, joue *l'Hymne russe* pieusement



SAINT-PÉTERSBOURG : EXTRÉMITÉ DE VASSILI-OSTROV. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.



BATEAUX SUR LA VOLGA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

puis *la Marseillaise* avec un entrain endiablé. Ce sont ensuite les autres chants nationaux, et encore *la Marseillaise*. L'enthousiasme nous réchauffe, tel un bol de punch. Nous nous sentons tout prêts à parcourir joyeusement une ville où l'on aime tant *la Marseillaise*. Mais... Mme Pavlow nous dit qu'il faut se hâter de descendre vers les petits vapeurs qui, cette fois, nous mèneront à la *Grande-Duchesse Xénia*, notre bateau de la Volga.

Cet embarquement eut lieu le 8 septembre, à 2 heures de l'après-midi. Les difficultés de la navigation — les eaux étant basses, on n'avançait que lentement, à la sonde — et la persistance du mauvais temps empêchèrent, le jeudi 9, de faire de la géologie. Les rives présentaient des aspects monotones : plates à gauche, avec çà et là des ondulations de dunes, elles avaient à droite des falaises dont la hauteur ne dépassait pas 30 mètres. Nombreux étaient les bancs de sable, quelques-uns devenus des îles boisées qu'évidemment les hautes eaux n'atteignaient plus. Le fleuve s'élargissait souvent avec des apparences de lac, des anses qui semblaient des affluents; il avait des méandres imprévus dans lesquels, après les avoir dépassés, on s'étonnait d'apercevoir des mâts et des voiles. On arriva à Kazan si tard, à la nuit tombante, que M. Pavlow déclara qu'on n'avait pas le temps de se rendre à la ville située à plusieurs verstes du débarcadère. La plupart des congressistes ne se résignèrent pas à cette suppression d'un point de leur programme et sautèrent dans les drochkis stationnant sur la berge. Les équipages partirent à une vitesse folle, dans une boue liquide. Encore transie de la pluie reçue la veille, je fis mon deuil de Kazan comme je l'avais fait de Nijnii-Novgorod, en me disant que ce voyage sur la Volga commençait mal, et que mes impressions seraient courtes et maussades, pour peu que l'humidité du ciel et la sécheresse du fleuve continuassent. Nos compagnons ne tardèrent pas à rentrer, n'ayant fait que traverser la ville, au trot de leurs chevaux, et donnant des appréciations bien différentes de cette promenade : « Vous avez joliment bien fait de ne pas venir. — C'est vraiment dommage que vous ne vous soyez pas décidée ». Ceux qui étaient satisfaits avaient vu des femmes voilées et une mosquée. Kazan, si longtemps capitale des Tartares, leur appartient encore par ses mœurs. J'eus des regrets qui, par la suite, disparurent quand j'eus vu beaucoup de Tartares et pas mal de femmes voilées.

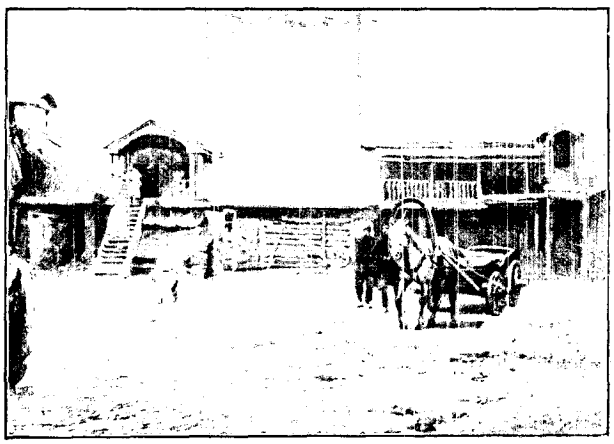
La nuit, le bateau échoua et resta deux heures complètement immobile. Il fallut qu'un remorqueur vînt le tirer d'affaire. C'est la Kama qui doit apporter à la Volga assez d'eau pour nous faire flotter majestueusement. A notre réveil, le vendredi, grâce à l'échouage qui nous avait retardés, nous pûmes voir le confluent de cette rivière, qui est digne de sa longueur de 2500 kilomètres : l'eau occupait une telle étendue qu'on se serait cru dans le golfe d'une mer. Et c'est ainsi que les vallées de tous les affluents de la Volga, sur la rive gauche, s'unissant avec celle du fleuve principal, « se confondent en vastes espaces, semblables à des bassins lacustres qui doivent leur origine à l'écoulement barré des eaux de neige et des fortes crues du printemps. Au confluent de la Kama, le cirque lacustre commence sur la Volga à 25 kilomètres en amont de Laïchef et s'étend au Sud jusqu'à Spassk et aux ruines de l'ancienne ville de Bolgary. A la jonction de la Kama avec la Volga, les eaux occupent, aux mois de mai et de juin, un bassin si étendu, que du bateau à vapeur il est parfois impossible d'en apercevoir les bords ». (*La Volga entre la Kama et Nijnii-Novgorod*, par MM. A. Stuckenberg, S. Nikitin et V. Amalitzky. Guide des excursions du VIIe Congrès géologique international.)

Le bateau passa vite, et bientôt la Kama, comme tant d'autres horizons déjà, ne fut plus qu'un souvenir.

Cette journée fut bonne pour la géologie : on descendit deux fois sur des rives fort désertes, qui furent très habitées, — il y a longtemps, — par des ammonites et par des bélemnites. Le samedi 11, au lever du soleil, le bateau s'arrêta en vue des monts Jégouli qui forment le bord septentrional de la presqu'île de Samara et qui ne sont que d'imposantes falaises. Ils étaient mal famés autrefois. La navigation sur la basse Volga devait alors compter

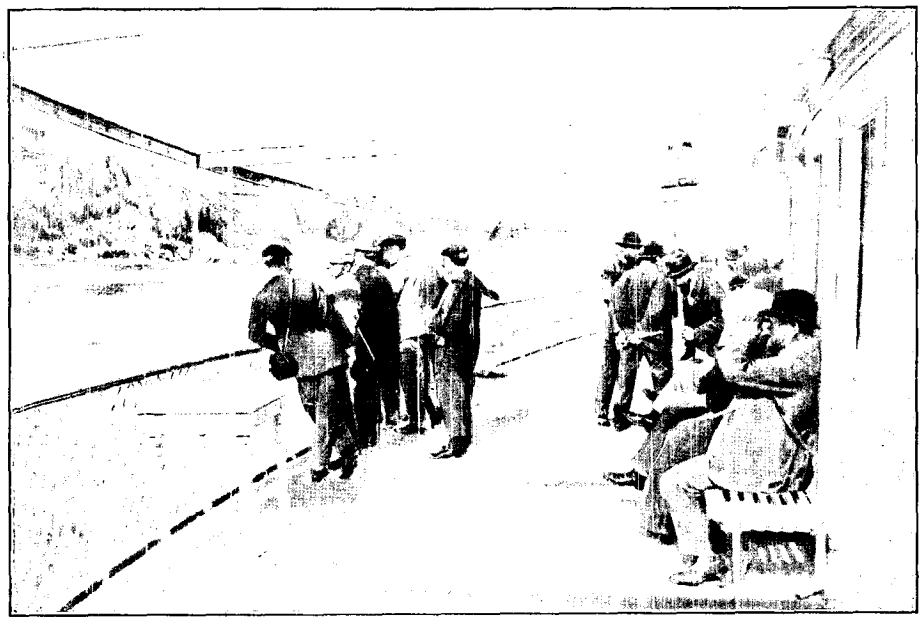
*

avec les brigands, qui attaquaient non seulement des bâtiments isolés, mais des caravanes entières. Aussi, deux fois par an, donnait-on aux voyageurs partis de Nijnii-Novgorod ou d'Astrakhan une escorte de troupes avec des canons. La caravane était alors exceptionnellement nombreuse : du temps d'Ivan le Terrible, elle comptait jusqu'à cinq cents bateaux. Des marchands étaient dans ces convois, et aussi des fonctionnaires, des ambassadeurs des tsars de Moscou, ou des rois de Perse. Le brigandage en grand disparut lorsqu'on eut établi, au XVIe siècle, des colonies de Cosaques sur les bords du fleuve. Cependant il y avait encore bien des agressions. Les paysans n'en ont perdu ni la mémoire ni la crainte. Ils ont une légende sur un certain Stenka Rasine, illustre chef de bande qui avait sur une colline une magnifique demeure et un belvédère avec un fauteuil d'ivoire, d'où il observait ce qui se passait sur la Volga. Ses trésors sont restés enfouis dans la colline, mais un charme empêche de les prendre. Nous abandonnâmes bientôt les monts Jégouli. Il fallait arriver de bonne heure à Samara, capitale de gouvernement. Ce n'est pas une ville bien intéressante, mais c'est une grande ville, et il eût été vraiment ridicule de la manquer, comme Nijnii et Kazan. Il faisait très beau, heureusement, et à huit heures et demie tout le monde mettait pied à terre, à la suite de M. Pavlow, qui tenait à nous guider lui-même, afin de nous empêcher de rester longtemps en un lieu où il n'y avait pas de géologie à faire.



COUR D'UNE MAISON TARTARE À SAMARA. — DESSIN D'OULEVAY.

Le débarcadère se trouve près d'un petit marché où abondaient le pain, le poisson sec, le raisin, les graines de soleil, régal de tous les paysans de la steppe. La ville paraît neuve, d'une civilisation vraiment naïve, avec des rues très larges, très poussiéreuses, lugubres à force d'être ennuyeuses. Comme j'aimerais mieux habiter un pauvre village qu'une telle capitale, qui semble n'être que la fantasmagorie de la vie dans le désert ! Nous vîmes, une statue d'Alexandre II, au milieu d'un square, puis une habitation tartare dont la grande cour était pleine de femmes et d'enfants joliment habillés d'étoffes larges et claires. Quelques hommes en habits sombres, avec des traits rudes, figuraient bien aussi dans le tableau. Les appareils photographiques, profitant du soleil et de la rencontre, firent merveille.



LES CONGRESSISTES SUR LE PONT DE LA « XÉNIA ». — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

L'après-midi, nous devions visiter les mines d'asphalte de la Compagnie de Syzeran-Petcherskoïé. Or, les géologues proposent, et les éléments disposent. La pluie s'abstenait, le soleil brillait, mais il faisait un vent à décorner les bœufs, et la Volga, qui, de plus en plus large, avait maintenant beaucoup d'eau, se soulevait en vagues assez fortes. Impossible de descendre en canot pour aborder. La *Xénia* resta à distance respectueuse du plus morne rivage que nous eussions vu. Nous entrions dans la steppe, et l'aridité du terrain était encore accrue par les infiltrations de l'asphalte qui le faisaient noir et pulvérulent comme de la cendre. Nous aperçûmes une usine et une entrée de mine pavoisées. Du monde sur la berge nous attendait, et sans doute s'alignaient aussi des bouteilles de champagne, toutes prêtes pour des



FEMMES COSAQUES À ALEXANDROVKA — BYKAVY-KHOUTARA : L'ENTREPÔT DES MELONS (PAGE 323). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. MARCELLIN BOULE.

toasts. Il ne faut pas avoir si bonne opinion de soi que de croire priver les gens en n'allant pas les visiter. Cependant, comme il est évident qu'ici les distractions mondaines n'abondent pas, on peut affirmer, sans fatuité, qu'il y eut une déception dans ce petit groupe d'employés et d'ouvriers.

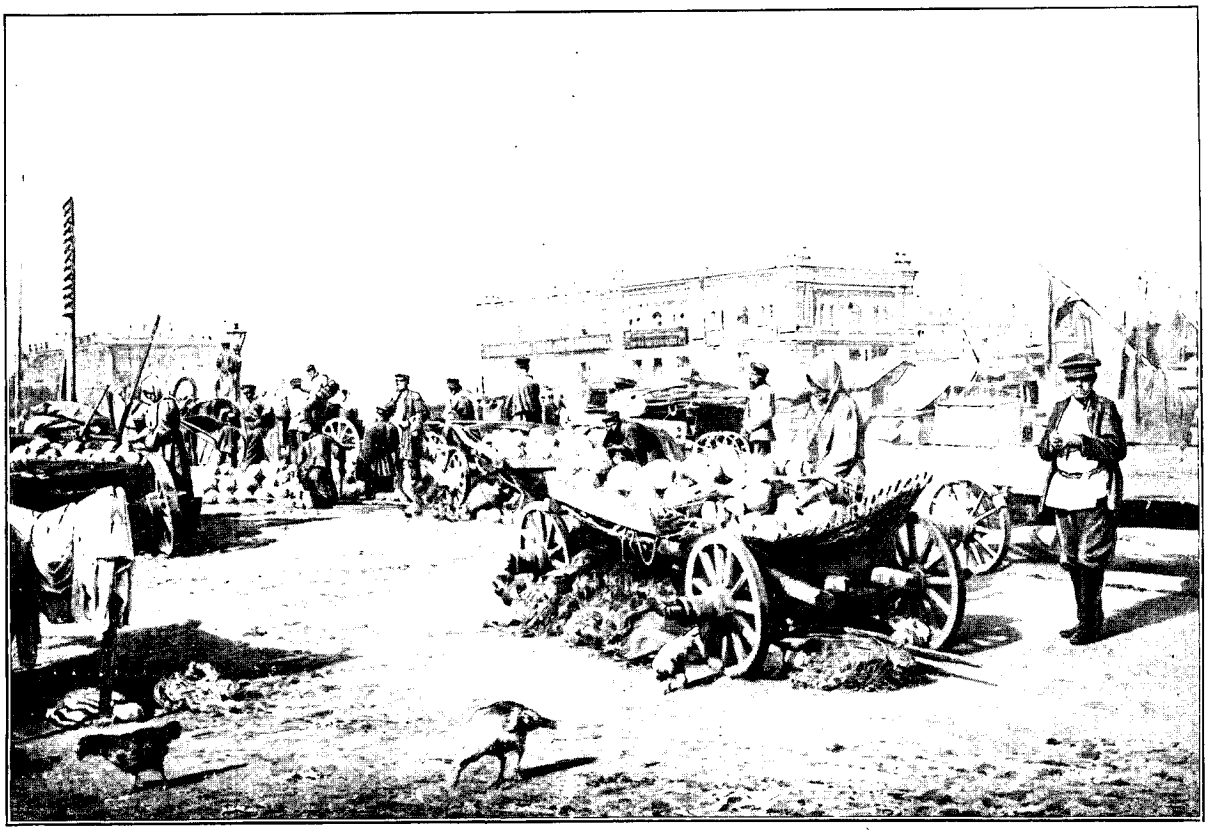
Le village de Petcherskoïé tire son nom d'un mot qui signifie caverne, le rivage étant très érodé. Les maisons de bois gris, vues d'un peu loin, comme nous étions, avaient l'air de maisons de poupées. Une église à toit et à dôme verts faisait la seule note claire de cet ensemble, car les moulins à vent, situés derrière le village, étaient aussi couleur de vieux bois. Ils tournaient bien, et, ma foi, ils auraient eu mauvaise grâce à ne pas tourner par un tel vent, d'autant plus qu'ils avaient six ou même huit ailes. Le sable sur les dunes et sur les bancs qui, malgré la hauteur des eaux, continuaient d'apparaître çà et là, était soulevé par la tempête en nuages certainement fort cinglants. Les mouettes, les cormorans, hôtes de ces îlots, tournoyaient avec des cris d'allégresse. Tout cela était plein de poésie, mais nous ne pouvions voir qu'à la dérobée, en luttant dans le tourbillon pour maintenir notre équilibre et nous serrer dans nos manteaux. Et c'était si fatigant, qu'après être passés sous le superbe pont de 1300 mètres, le premier depuis Nijnii, l'unique de la basse Volga, on se réfugiait bientôt dans le salon ou dans les cabines.

Et, comme la veille, une accalmie se produisit vers la fin de l'après-midi. Alors la cloche retentit dans l'entrepont, les machines s'arrêtèrent. Je levai les yeux et je vis que nous étions proches d'une petite falaise couverte de broussailles, et que sur la grève, noirâtre comme la falaise, une foule toute rouge se massait près d'une sorte de débarcadère installé et pavoisé à notre intention. Nous sommes au Kachpour, une localité importante au point de vue géologique et paléontologique, et les populations, prévenues du passage du *Congresse*, viennent voir ce que ça peut bien être. Je me demande si le spectacle leur cause bien tout l'agrément qu'elles s'en étaient promis, et si les gens qui demeurent loin trouvent que nous valons le voyage.

Que tous ces paysans sont bien habillés! Les chemises rouges des hommes sont de la même cotonnade que la tunique des femmes, que la robe des enfants. Il y a aussi un peu d'indienne rose et quelques touloupes brunes, mais ces différences disparaissent, de loin, dans la totalité du rouge.

Les géologues observent sur la grève des coupes bien nettes des étages supérieurs du terrain jurassique et des étages inférieurs du terrain crétacé. Et moi, restée sur le pont, je savoure la douce clarté du ciel et de l'eau. La Volga fait devant moi un immense lac dans lequel s'avancent des caps sableux. Il n'a pas plu aujourd'hui encore. Deux jours cléments, en cet été de 1897, c'est vraiment merveille!...

Le dimanche 12, nous voyons encore la craie sur la rive droite, jusqu'à Baronsk. En aval de ce village,



TSARITSYN: LE BAZAR. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

la Volga entre dans les alluvions et les suit jusqu'à Saratof. Cette ville, bâtie sur une terrasse de la rive droite formée de roches crétacées inférieures (argiles et sables micacés de l'aptien et du gault), a dans ses environs deux montagnes qui présentent un intérêt exceptionnel : la montagne Sokolowa, tout près de la Volga, formée de quaternaire et surtout d'aptien et qui, ayant subi des éboulements considérables en 1884, présente des coupes bien distinctes ; — et la montagne Lyssaïa (« montagne chauve »), composée de roches crétacées supérieures et de roches éocènes, lesquelles forment au pied de la montagne des éboulis énormes.



On voit longtemps Saratov avant d'y parvenir, parce qu'il faut contourner une grande île. Le débarcadère était orné de drapeaux, et une foule considérable nous attendait. Des autorités montèrent sur la *Xénia*, pour nous complimenter et nous inviter à prendre place dans les voitures retenues pour nous. Il y en avait quatre-vingts, à deux places, fort étroites, avec des chevaux vifs, des cochers habiles. Nous voilà lancés au grand trot, d'abord dans des rues pavées de galets, puis sur une large route d'une exquise douceur, parce qu'elle est ouatée d'une poussière qui, sur notre parcours, s'élève en tourbillons ; c'est dans un nuage, comme les dieux, que nous passons sous les yeux des populations. A cause du dimanche, tout le monde est dehors, en grande toilette. Il y a de placides vieilles assises sur des chaises au bord des trottoirs ; il y a de belles dames à leurs balcons. Nous ne tardons pas à sortir de la ville, à nous trouver dans une campagne aride ; le chemin monte, devient inégal, plein d'ornières et de fondrières. Nous quittons nos voitures auprès d'une large carrière ouverte dans la craie et qui nous fournit des centaines de *belemnitelles*. L'ascension de la montagne Chauve, par un sentier très abrupt et très étroit, nous fait traverser des formations tertiaires et des formations récentes sableuses et profondément ravinées par les eaux du ciel. Ce sont de vraies *barancas*, des cañons en miniature. Du haut de la montagne la vue est splendide sur l'immense vallée de la Volga, lumineuse au milieu de la steppe roussie qui s'étend à l'infini.



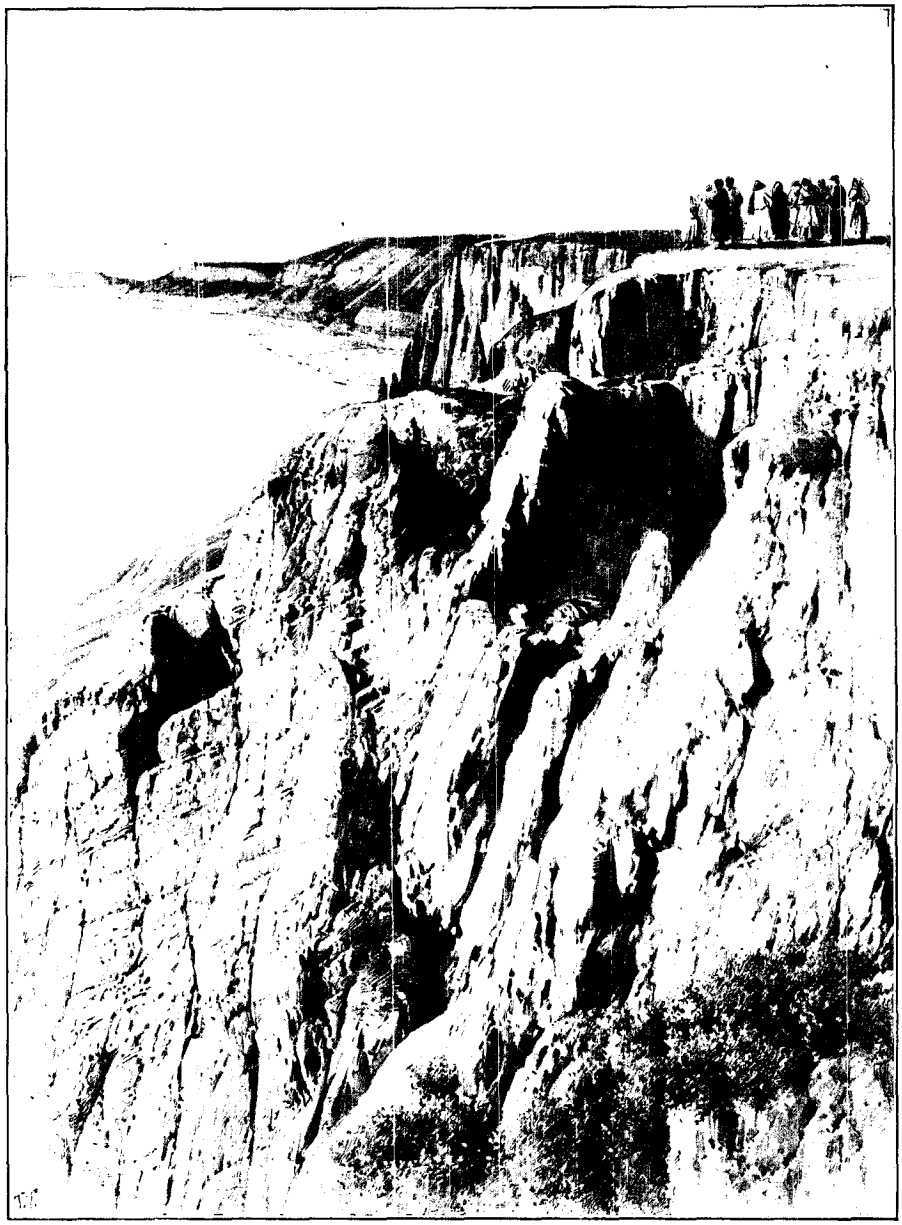
TSARITSYN : SCÈNES DE LA RUE (PAGE 324). — DESSIN DE THIRIAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Et c'est l'herbe de la steppe qui pousse sur les flancs de la montagne Chauve : dure, rare, piquante, elle semble pourtant faire les délices d'un troupeau de vaches. Ces bêtes ne ressemblent pas à celles qui pâturent en Normandie et en Suisse ; leurs cornes sont différentes, et surtout leur queue de cheval, qui va jusqu'à balayer le sol, leur donne un tout autre caractère.

Un gros nuage, subitement, enténèbre le ciel : un orage est imminent. Nous nous hâtons de regagner nos voitures, qui de nouveau nous emportent à toute vitesse. Saratov compte 140.000 habitants ; ses rues sont larges, ses maisons basses. C'est dire qu'elle occupe un espace fort vaste ; aussi roulons-nous longtemps avant que d'arriver au musée.

Cet établissement, fondé il y a une douzaine d'années par le peintre paysagiste Bogoloubov, est pavoisé à notre intention. Nous remarquons, en gravissant l'escalier monumental, que nous sommes couverts de poussière. En outre, ignorant qu'on nous recevrait solennellement, nous n'avons pas fait de toilette. Or, nous sommes accueillis par des dames, la femme du maire, celle du directeur du musée, avec quelques-unes de leurs amies. Elles ont de belles robes, des manches courtes et des gants longs ; l'une d'elles, une brune piquante, est surtout d'une suprême élégance dans son corsage de velours jonquille. La partie féminine du Congrès fait modeste figure.

Elle n'en est pas moins traitée avec beaucoup d'amabilité. Les dames russes, qui parlent anglais, allemand, français, italien, nous prient de choisir l'idiome dans lequel nous désirons être entretenus. On nous fait visiter le musée : de nombreux tableaux, quelques statues, des collections zoologiques, minéralogiques, céramiques, quantité de bibelots, de précieux autographes, — et de la place encore pour beaucoup de richesses dans ses salles spacieuses, bien éclairées, bien distribuées. Le directeur nous dit que son établissement est extrêmement fréquenté, qu'il y vient chaque dimanche au moins 4 000 personnes, chiffre qui, comparé à celui de la population, fait de ce musée l'un des plus appréciés de l'Europe.



FALAISES DE LA VOLGA, À ALEXANDROVKA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Un souper nous a été préparé. Nous y faisons fête ; le champagne est versé ; les toasts sont portés. Les étudiants de Saratov voudraient nous offrir un punch, un bal, et leur proposition fait sourire les dames de la ville qui s'y attendaient, — et voilà pourquoi leurs toilettes. Mais elles s'assombrissent en entendant M. Pavlow invoquer les devoirs du Congrès, qui sont de regagner la *Xénia* au plus vite et de se préparer par une nuit paisible aux fatigues géologiques du lendemain. Nous avons l'air désolé, mais nous bénissons ce refus : nos gros souliers poudreux auraient, ma foi, fait bonne figure dans un bal ! Le lundi 13, à sept heures du matin, nous arrivons à Troubino. Formée de couches crétacées ravinées, comblées par le diluvium, la falaise, haute d'une vingtaine de mètres, est couverte de drapeaux et d'une grande affluence de peuple. Le sous-préfet arrive dans une troïka. Des agents de police font ranger avec le bâton la foule d'ailleurs docile et silencieuse.

Notre navigation continue. Il fait très chaud ; le jour est si brillant qu'on en supporte mal l'éclat réfléchi par l'eau. On a de plus en plus l'impression du désert. Voici même sur la rive trois chameaux, les premiers que nous apercevons. D'autres animaux broutent librement l'herbe sèche : des chevaux, des moutons ; ceux-ci, sans chiens ni bergers, viennent boire. Un étrange désert, dira-t-on, que celui où coule ce grand fleuve. L'eau n'en est pas moins rare sur d'immenses espaces, et la terre très sèche. Mais, chose merveilleuse, cette terre produit les fruits les plus riches en sucs liquides qui soient au monde, les melons ; il y en a de deux sortes, se distinguant à la couleur de leur chair : les roses, qui sont fades, mais pleins d'eau ; les blancs, qui sont délicieusement sucrés. Les uns et les autres sont la providence du pays, qui non seulement en consomme, mais aussi les exporte par myriades. Constamment des chargements énormes de ces gros fruits remontent la

Volga. On les voit prêts pour l'embarquement, et entassés sur la grève, nombreux comme les galets du fleuve. Ce sont les melons qui rendent, l'été, la steppe possible pour l'homme. Il faut aussi les chevaux pour qu'elle soit habitable, car les villages sont à de grandes distances les uns des autres. Avec les petits chevaux rapides, les verstes sont franchies et les hommes peuvent communiquer.

Les paysages de la basse Volga ont la seule beauté de l'immensité. Du gris ils ont passé au brun ; l'eau même du fleuve est brune. Cependant nous arrivons devant une berge de la rive gauche qui a l'air d'une plage maritime, toute de sable blanc, et où poussent quelques maigres bouleaux. Au milieu du fleuve, un banc de sable sur lequel est perché un cormoran. Un village de bois, avec une église, des moulins à vent, des dunes d'au moins quinze mètres de haut, sur lesquelles le vent fait des rides, comme sur les grands espaces au bord de la mer. Ces dunes, coupées de ravins, ont à leurs pieds des blocs de grès, des concrétions ferrugineuses. Sur la grève, des gens halent un bateau. Encore des chameaux; et le sable, le sable partout, dans lequel la végétation de plus en plus rare ne fait plus que des taches grises... Au bord de l'eau, des amoncellements de melons. Nous voici à l'endroit qui produit les meilleurs, à Bykavy-Khoutara. Aussi y a-t-il là un gros village, des baraquements, des tentes.

La *Xénia* s'arrête à la fin de l'après-midi au pied des falaises imposantes d'Alexandrovka. Ici nous sommes chez les Cosaques d'Astrakhan, et ils viennent nous chercher dans de grands bateaux à fond plat. Un ataman, vieillard à longue barbe, la poitrine couverte de médailles, se tient sur le rivage, prêt à nous débiter un petit discours. Mais les passagers du premier bateau sautent si prestement à terre, avec si peu de cérémonie, que le bonhomme interloqué se tait et salue timidement. La foule veut nous voir de près, mais ses chefs n'ont qu'à faire un signe pour qu'elle s'écarte et se range. Il y a là un grand nombre d'hommes et de petits garçons en uniformes bleu foncé avec bande orange. Dans cette région, nous dit-on, les mâles sont soldats de naissance, et ne cessent jamais de l'être. Mais le service actif ne les astreint que pour un temps assez court. Les femmes, — et les petites filles, qui sont habillées comme les femmes, avec le caraco, la jupe longue, le mouchoir sur la tête, — les femmes sont couvertes d'indiennes vertes, jaunes, rouges, roses. Elles sont fort propres dans leurs toilettes fraîchement lavées et repassées. Tandis que nos géologues, suivis d'une grande partie des Cosaques, montent à l'assaut des hautes falaises crénelées, les plus pittoresques escarpements que j'aie vus sur la Volga, les dames restent sur la grève, sous des saules, au bord d'un ruisseau. Les habitantes de la steppe nous entourent, nous pressent, leurs yeux naïfs attachés sur nous avec une attention intense. Mme Pavlow qui est Petite-Russienne, leur adresse la parole, ce qui les enchante. Questionnées sur l'idée qu'elles se font du Congrès, elles répondent qu'elles nous savent des étrangères.

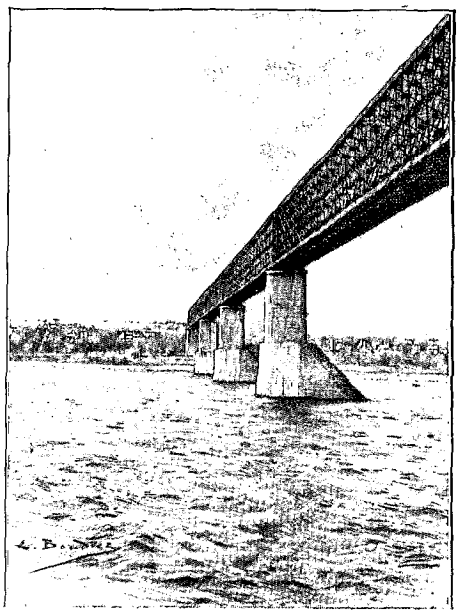
« Suis-je une étrangère, moi ? demande Mme Pavlow.

— Oui.

— Eh bien ! tu te trompes... Avez-vous été bien aises d'apprendre notre visite?

— Non; des vieilles nous disaient qu'on nous ferait mourir. Mais nous pensions qu'on nous renverrait seulement de chez nous.»

Et c'est ainsi que nous vîmes combien sont vifs encore les souvenirs des invasions. Les Cosaques sont gais ; ils ont des danses et des chansons comiques ; ils n'ont qu'un air triste : celui de *la Volga*, la complainte de l'oppression tartare...



PONT DE 1.300 MÈTRES SUR LA VOLGA, À SYZERANE (PAGE 320.) — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Le spectacle de ces falaises imposantes, de cette foule si douce et si crédule, de nos compagnons à leur besogne, de ce beau couchant, le soleil déjà disparu, mais le ciel gardant des teintes ardentes qui, se réfléchissant, dans les eaux lourdes, y mettent des reflets de miroirs métalliques, ce spectacle était des meilleurs qui pussent être donnés à un voyageur. C'était aimable, paisible; aucun bruit ne s'élevait au-dessus de la rumeur confuse des conversations à demi-voix. La science était la bonne envahisseuse, débarquée du grand vapeur avec l'assentiment des autorités, et elle n'emporterait rien qu'un peu de sable pour tous les musées du monde. La nuit tombant rapidement, la trompette nous avertit de regagner nos bateaux. Nous fîmes nos adieux à l'ataman, aux Petits-Russiens, en poussant des hourras. Alors une vingtaine de Cosaques, et l'ataman lui-même, sautèrent dans une toue et vinrent nous escorter en chantant jusqu'à la *Xénia*. Applaudis, ils résolurent de nous donner tout leur répertoire. Le pont du vapeur devint un balcon de théâtre et leur embarcation la scène. Il y avait un coryphée et un chœur. Le coryphée, sans battre précisément la mesure, faisait des gestes qui guidaient ses hommes. Ils chantaient à plusieurs voix ; ils essayaient des fugues ; c'était faux quelquefois, mais

cela finissait toujours par se retrouver d'aplomb, et les finales étaient superbes. Ils se balançaient, se tenaient la main, piétinaient ; puis l'un d'eux, sur le bateau rempli à couler, se mit à faire dans le cercle élargi autour de lui la fameuse danse accroupie ; les autres Cosaques chantaient, et l'ataman, debout près de la barre, regardait ses hommes, grave, mais évidemment fier d'eux. Après la danse comique, ce fut la chanson triste, *la Volga*, le coryphée détaillant chaque couplet, le chœur répondant avec énergie. Ensuite ils reprirent leurs airs vifs, dont ils se grisèrent positivement. De leurs mouvements plus rapides et plus forts, le bateau était tout secoué ; l'ataman demeurait impassible. La nuit était close. Sous le clair de lune, les hommes étaient distincts dans leurs formes et leurs gestes, mais non dans leurs visages, de sorte que la barque semblait pleine d'ombres bruyantes. On envoya de la bière et de l'eau-de-vie à ces bons Cosaques. Il y eut un entr'acte. Chacun voulut avoir sa bouteille et, pour la vider, regarda un moment les étoiles. L'ataman ne buvait pas et conservait la même attitude que pendant le chant. Cependant il avait avancé timidement la main vers un flacon ; le flacon n'avait pas répondu au signe, et le vieillard était rentré dans sa dignité, un peu triste peut-être de continuer à avoir soif parmi ces buveurs.

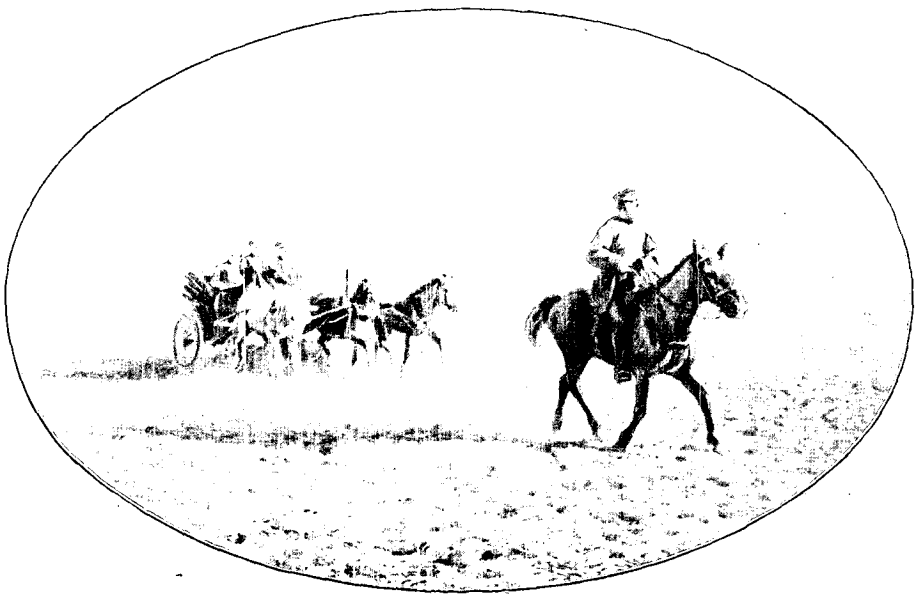
Quand les fioles furent vides, les Cosaques recommencèrent de chanter, de plus en plus échauffés, moins par les libations que par l'ivresse de leur poésie et de leur musique. Les voix s'enrouaient, mais n'en continuaient que plus fort. Ils auraient chanté jusqu'à l'épuisement, si la *Xénia* ne s'était remise en route.

Tel fut le dernier soir que nous passâmes sur la Volga. Pendant le dîner, particulièrement soigné, on porta des toasts à M. et Mme Pavlow, à M. et Mme Amalitzky, au capitaine du bateau, à l'assistant de M. Pavlow, M. de Schlippe.

Le mardi 14 septembre, à 8 heures du matin, nous abordions à Tsaritsyn, dont quelques rues sont pavées d'affreux galets, les autres abandonnées aux sables. Cette ville, d'un désordre pittoresque, est comme bâtie provisoirement en vue d'une foire. Son marché regorge de melons et de raisin. Nous y voyons des chameaux traînant de grandes voitures de foin. Le long d'un mur sont assis des tziganes en guenilles, pouilleux et farouches à souhait. Mieux vaut les rencontrer là qu'au coin d'un bois. En gare, contemplé, par un grand concours de populations, nous attend le train spécial qui doit nous faire parcourir la steppe pendant soixante heures.

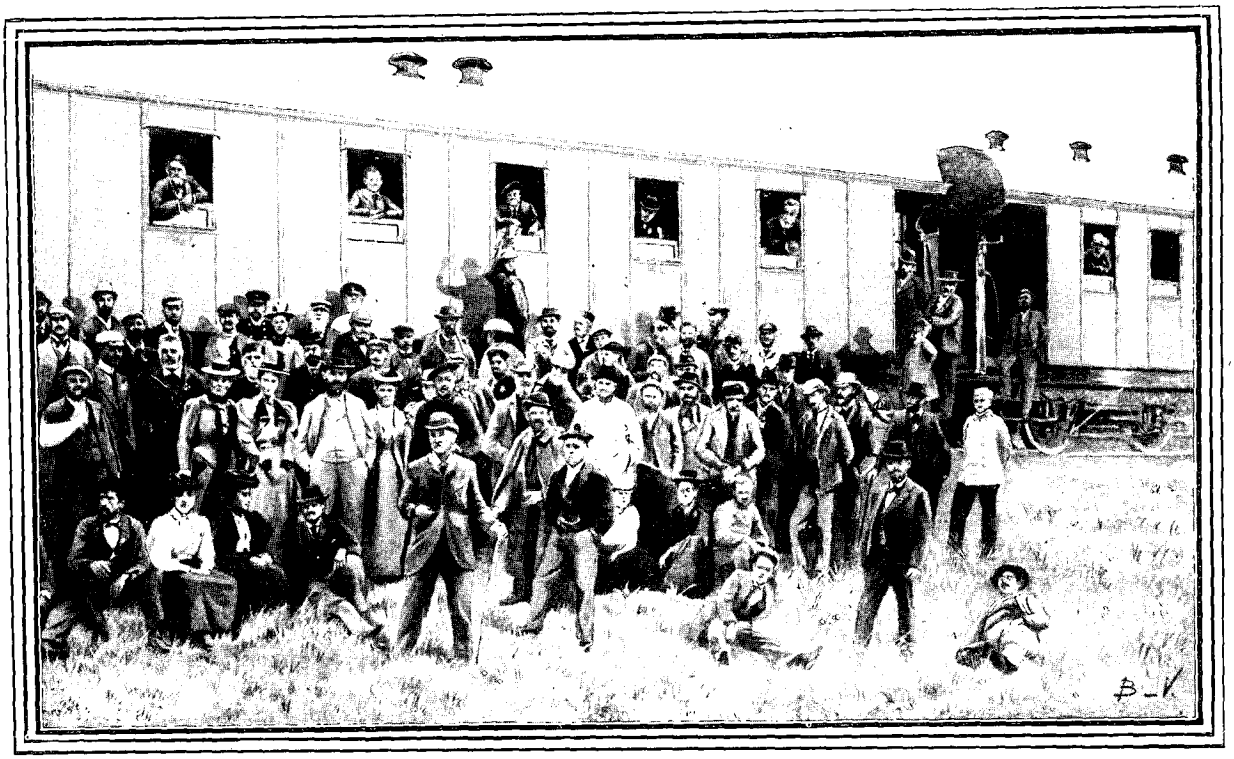
(A suivre.)

Mme STANISLAS MEUNIER.



CHEF DE LA POLICE À TROUBNO (PAGE 322). — DESSIN D'OULEVAY.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



UN ARRÊT DES CONGRESSISTES DANS LA STEPPE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1],

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

II

La Steppe et le Caucase.



UN DE NOS PHAÉTONS SUR LA ROUTE MILITAIRE DE GÉORGIE (p. 328.) DESSIN DE MADAME CRAMPEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

De Tsaritzyn à Vladikavkaz, le chemin de fer ne suit pas précisément la ligne droite. Il remonte jusqu'à Povorino, puis revient vers le Sud et va toucher à Rostov, sur la mer d'Azov. Après quoi il se décide à se diriger sur le Caucase. L'homme le plus aimable de la terre, M. Pétersen, inspecteur des chemins de fer, présida à notre installation. Ancien officier, très décoré et médaillé, il boite d'une blessure reçue jadis à la guerre, dans le Caucase. Maintenant, sa spécialité est d'accompagner les trains que prennent les têtes couronnées; il voyage souvent avec la famille impériale. Nous pouvions être fiers d'avoir un tel guide : d'une courtoisie et d'une complaisance parfaites avec tout le monde, il témoignait aux Français une sympathie qu'on ne saurait qualifier autrement que par le mot enthousiaste. M. et Mme Pavlow gardaient, du reste, à notre grand contentement, la direction de l'excursion, secondés par l'infatigable et dévoué M. de Schlippe, qui devait nous accompagner jusqu'à Tiflis. Toutes les fois que je pense à ce jeune homme très distingué, élève de l'Académie agricole et forestière de Moscou, j'évoque l'un des types de la bonté russe, bonté si fréquente que nous l'avons pour ainsi dire rencontrée partout, serviable sans bruit et sans impatience. Après Tsaritzyn, la voie traverse des sables bien évidemment marins; puis la steppe s'étend à perte de vue, souvent très ravinée. Çà et là, des chameaux attelés ou non, des troupes de moutons, des cochons à longs poils. Des champs de melons, comme sur les bords de la Volga. Une vague route tracée par les roues des voitures et

1. *Suite. Voyez p.* 313.

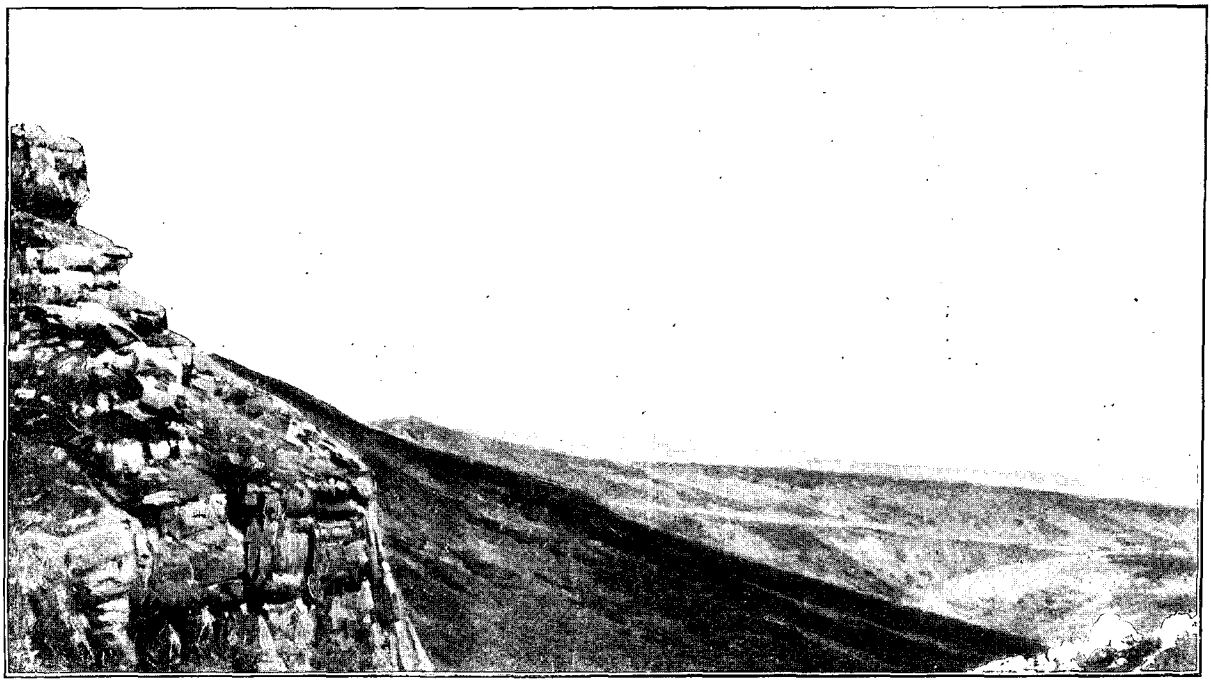
les piquets télégraphiques sur lesquels sont perchés des faucons. Des groupes de maisons blanches, avec des toits de chaume pyramidaux, autour d'églises en pitch-pin, à dômes de fer-blanc. Nous sommes chez les Cosaques du Don. Les arbres croissent sur le parcours des rivières. Nous en traversons une très belle, la Medviédiza, près de laquelle est bâti un village important, Sibiako, dont les rues sont larges comme la place de la Concorde : le terrain n'est pas cher. Puis la steppe déserte recommence, n'ayant pour limite que l'horizon, grise ou rousse, avec de grandes taches noires comme de l'encre et qui sont des terres labourées. Nous sommes ici dans la région du tchernoziom de la terre la plus fertile qui soit au monde. On la retourne avec de magnifiques attelages de trois paires de bœufs. Ce tchernoziom, dit-on, produit indéfiniment, sans engrais, mais ce n'est point exact : il arrive à s'épuiser dans la culture routinière qu'on lui donne. Alors on abandonne le champ pour en faire un autre, toute la surface cultivable étant bien loin d'être cultivée. On pourrait obtenir de la terre noire des récoltes à nourrir toute l'Europe. Cependant la famine a sévi plus d'une fois en Russie, notamment en 1891 et 1892, le tchernoziom n'ayant donné que le huitième de ce qu'on attendait. On ne s'ennuie pas dans nos cellules roulantes, parmi la monotonie grandiose de la plaine. On se promène dans toute la longueur du train, où nous sommes cent trente... On va prendre du thé dans le petit restaurant ; on fait des visites, on en reçoit ; on raconte des nouvelles, vraies ou fausses, on se communique des photographies, des cartes, des livres, on échange même des vues géologiques. On s'est un peu groupé par nationalités. Il y a un quartier allemand, un quartier anglais, un quartier français, dans lequel sont pas mal « d'étrangers », des Suisses, par exemple, et des Roumains et des Russes. Et le soir, tout ce qui était de bonne humeur dans le Congrès venait se réunir dans le salon à seize places dont la porte présentait cette inscription : « O vous qui entrez, laissez toute mélancolie »... Les titulaires de ce salon donnèrent une fête, fantastiquement illuminée avec — en guise de lanternes vénitiennes — des melons creusés et sculptés, à doubles visages grimaçants, autant de Janus riant et pleurant à la fois. Il y en avait de blafards, il y en avait de verts, il y en avait de très jaunes, il y en avait de rosés : c'était ainsi, pendues au plafond, des têtes coupées que le mouvement de l'express faisait follement tournoyer... On chanta en toutes langues ; on esquissa une gigue ; un jeune Suisse plein d'avenir et d'entrain s'improvisa chef d'un orchestre dont il nous fit les instruments. Tous les fauteuils du salon étaient déjà étirés en couchettes avec les draps dessus. C'étaient les canapés pour les invités, encore fort serrés. Il aurait peut-être fallu du champagne pour que la fête fût complète ; il n'y en eut point. Mais le lendemain on se rattrapa. M. Pétersen, qui avait été parmi les hôtes du salon exempt de mélancolie, et qui s'y était fait une pinte de bon sang, invita solennellement les Français du Congrès, et les Russes, à venir passer l'après-midi avec lui dans le wagon-restaurant. Et je vous prie de croire que ce ne fut pas du thé qu'il nous offrit : ce furent des bouteilles venant d'Epernay ou de Reims, et qui se vidèrent dans nos coupes pour de nombreux toasts. A la fin de la séance, l'enthousiasme de M. Pétersen pour les Français était indescriptible. Une dernière fois, il leva son



M. LOEVINSON-LESSING, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE IOURIEFF.



LE GLACIER DU DEVDOROK. — DESSIN DE TAYLOR.



L'ELBROUS. — DESSIN DE TAYLOR.

verre en disant : « Je bois au pays qui... », et sa phrase s'acheva par le geste d'un baiser qu'on envoie.

Telles étaient nos distractions dans la steppe. Ajoutez-y la descente trois fois par jour dans des buffets où la table était plantureuse, et la nuit un bon sommeil sur les couchettes trépidantes, et vous comprendrez que ces soixante heures aient été très supportables.

Les champs noirs devenaient de plus en plus nombreux. Les maisons basses, couvertes de chaume, avaient l'air de petites meules, et il y avait beaucoup de vraies meules, très grandes, et aussi des moulins à vent.

Nous traversons le Don. Une armée de Cosaques fait des manœuvres.

La pluie se met à tomber. La pluie sur la steppe !... Du gris sur du noir !... Le ciel et la terre se confondent, se dissolvent pour ainsi dire.

Le jeudi 16 septembre, nous nous trouvons dans un pays nouveau, peuplé de Caucasiens en bonnets d'astrakhan, en tunique élégante serrée à la taille fine, armés jusqu'aux dents, bien différents enfin des paysans russes rencontrés jusqu'ici. Nous sommes dans la vallée du Kouban, et nous passons cette belle rivière large, aux bords plantés d'arbres. La steppe persiste, mais au loin on aperçoit des collines boisées. Tout près de la voie paissent des chameaux. Le pays s'élève, et c'est toujours la terre noire, dans laquelle les routes tracent des sillons d'encre. Un semeur fait son geste « auguste » (Victor Hugo) et « large » (Emile Zola). D'immenses troupeaux, des bergers à cheval. On nous dit que nous devrions voir l'Elbrous ; mais une épaisse calotte de nuages nous fait le plus restreint des horizons. Quoi ! si près du Caucase, de l'énorme muraille entre l'Europe et l'Asie, et nous n'apercevons rien ! L'horrible temps qui nous a déjà tant nui nous persécutera-t-il au point de nous supprimer la montagne que nous allons traverser ? Avoir de la pluie dans la gorge du Darial, autant être à Asnières ou dans la plaine Saint-Denis. Je crois que je ne serais plus digne d'entrer dans le salon franco-suisse, d'où la mélancolie est bannie. Le mauvais temps me cause un chagrin incurable. Je sympathise avec un cimetière sans arbres, sur lequel se dressent des pierres semblables à nos menhirs.

Cependant quelques petits sommets de contre forts un instant crèvent les nuages et apparaissent au-dessus de la pente douce de la steppe.

Nous déjeunons à Minéraloï-Vodi. Nous passons à Prokladnaïa, ville très étendue, baignée dans une boue épaisse où les habitants pataugent pieds nus. De jolis jardins, avec des bananiers et autres plantes méridionales, égayent le voisinage de la gare. Les oies, les bœufs, les chevaux sont toujours très nombreux. Les hommes sont fort pittoresques avec la bourka, manteau de feutre brun à longs poils qui fait des plis majestueux, et le bachelik, qui se porte de vingt manières différentes et qui est ici réduit à l'emploi de capuchon.

Le soir, dans une nuit épaisse, nous arrivons à Vladikavkaz. Il pleut doucement. Les voitures nous emportent avec nos petits colis à l'hôtel de France, où nous trouvons, souriant, accueillant, ce pauvre M. Stœber, pharmacien de la ville qui, trois semaines plus tard, devait nous causer tant de peine par sa

disparition sur l'Ararat. Chose étrange, il nous donna déjà — il ne parlait pas français, et son allemand n'était pas toujours très clair, paraît-il — quelque angoisse par de faux renseignements. Comme nous nous informions de M. Lœwinson-Lessing, directeur de l'excursion du Caucase, il nous apprit qu'on était sans nouvelles de lui et qu'une grande avalanche avait coupé la route militaire... Nous avons dit que, pour arriver au Caucase, les congressistes étaient venus par trois routes différentes : nous par la Volga, d'autres par le Donetz, d'autres, en petit nombre, par Kiev. Au total, deux cents personnes qui ne pouvaient passer toutes à la fois le Caucase. M. Lœwinson-Lessing était parti la veille avec les excursionnistes du Donetz, arrivés avant ceux de la Volga ; les camarades que nous avions laissés à Piatigorsk devaient passer après nous. M. Lœwinson-Lessing se proposait de conduire le premier groupe jusqu'à Kazbek, puis de retourner à Vladikavkaz pour nous prendre et nous guider jusqu'au même point. Il en fut ainsi ; mais tout d'abord, nous ne comprîmes de cet arrangement que ceci : M. Lœwinson-Lessing était parti, une avalanche était tombée, et il était peut-être dessous avec soixante congressistes. Les figures étaient longues, à l'hôtel de France, d'autant que M. et Mme Pavlow, très fatigués et tenant justement leur mission comme terminée, s'étaient réfugiés dans un domicile inconnu.

Le lendemain, vendredi 17, la première personne que nous rencontrâmes dans les couloirs fut M. Lœwinson-Lessing, qui rit bien de nos inquiétudes à son égard. L'avalanche était tombée à 100 kilomètres de Kazbek...

Nous eûmes d'excellentes voitures, trente phaétons à quatre chevaux. Chacun des équipages portant seulement deux voyageurs et point de gros bagages, on put garder jusqu'à Tiflis les mêmes attelages, qui firent ainsi, en un peu plus de trois jours, 200 kilomètres en montagne.

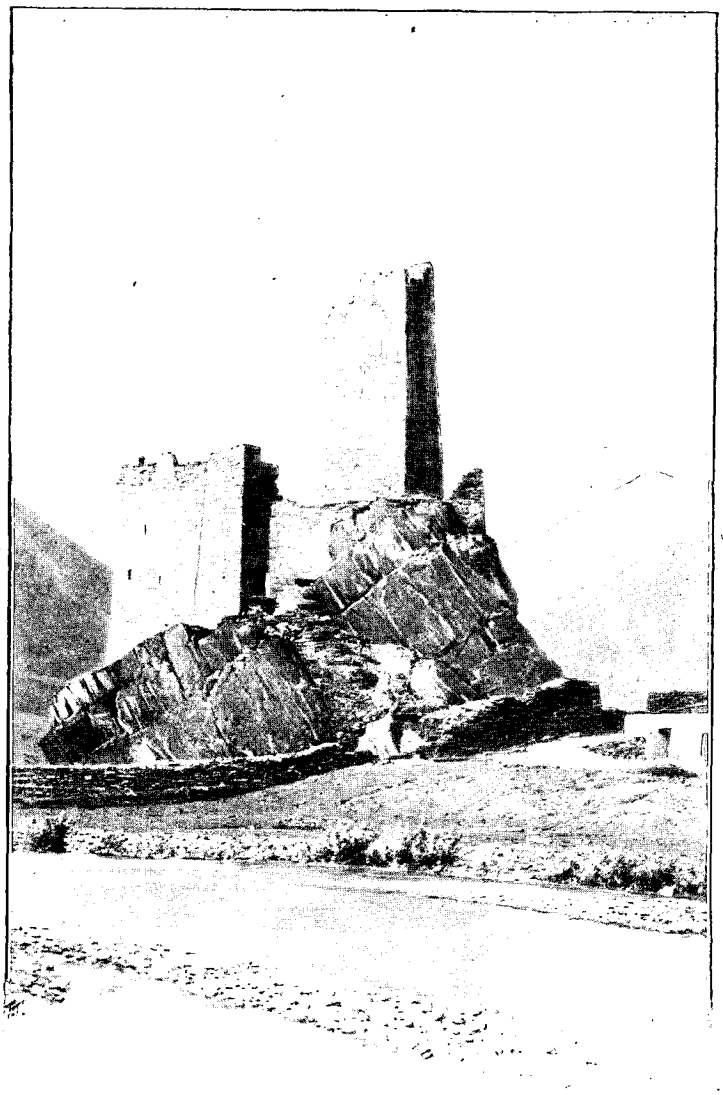
Il ne pleuvait pas à notre départ de Vladikavkaz, mais combien le ciel était menaçant, la terre boueuse ! Beaucoup de gens, parmi lesquels les parents des cochers qui leur apportaient des provisions de route, se trouvaient rangés sur le parcours de la caravane.

La ville a de larges rues et des boutiques pleines des charmantes industries du Caucase : l'orfèvrerie en filigrane, les manches d'armes, les fourreaux ciselés, les cravaches dorées, les galons, les fourrures, les tapis ; et en abondance des bourkas et des bacheliks dont plusieurs d'entre nous se munirent. Lorsque nous fûmes dans le faubourg, à la traversée du Térek, fleuve dont la route militaire suit la vallée, la petite cité nous apparut gaie et coquette, au milieu de ses arbres, posée gracieusement à 715 mètres d'altitude, sur le premier gradin de la chaîne, et dominant les vastes espaces de la steppe. Les voitures nous emportent, et bientôt nous voilà vraiment dans la montagne, entre le torrent et de beaux escarpements calcaires. La route est très fréquentée par des convois militaires, des transports de marchandises, des fourgons qui semblent contenir des déménagements et qui ont sur leurs caisses des femmes et des enfants étendus. Tout se range sur notre passage, grâce au cosaque qui galope en tête de notre colonne. Maintenant des parois blanches, très hautes et très sauvages, repoussent la chaussée tout à fait sur les bords du Térek, puis la capricieuse vallée s'élargit, et sur ses énormes pentes il nous semble que nous retrouvons la steppe : c'est la même herbe rare, courte, roussie ; peut-être au printemps y a-t-il des fleurs ; en ce moment, malgré l'été pluvieux, c'est la sécheresse, l'aridité la plus désagréable. A peine çà et là, très haut, de misérables arbres grêles, courts et tourmentés. Habituée aux forêts qui revêtent de verdure sombre le bas des montagnes alpines, je trouve presque triste de ne pas apercevoir de sapins.



LA VALLÉE DU TÉREK. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Le vent se lève et aussi la poussière, — si l'on peut appeler poussière un gravier qui menace de vous aveugler. Cependant on fait courageusement de la géologie. Jusqu'à Kazbek la route a été à ce point de vue admirablement préparée par notre savant guide. Les points qu'il faut regarder dans les escarpements sont marqués aux armes du Congrès, largement peintes en rouge : deux marteaux en croix dans un cercle; et parfois un magnifique fossile est à la fois signalé et protégé par le scientifique blason : regardez, messieurs, et ne touchez pas; c'est ici un monument, un témoin, qu'il faut laisser pour l'instruction des autres.



UN ANCIEN POSTE FORTIFIÉ, PRÈS DE KAZBEK. — DESSIN DE TAYLOR.

Fréquemment, nous apercevons aux détours de la route, sur des escarpements en apparence inaccessibles, de petits forts, sortes de guérites de pierre, observatoires très meurtriers qui eurent leur emploi jusqu'à la pacification complète du Caucase par les Russes. Le fort Djerakov, au milieu d'un site large, — ici s'ouvre la deuxième vallée longitudinale après Vladikavkaz, — est sur un tout autre modèle, et sert à loger des soldats. C'est un vaste quadrilatère de bâtiments et de murs crénelés, avec deux grosses tours en diagonale. Nous arrivons à Lars, célèbre par la prise de Schamyl. Nous y déjeunons sous la tente. Il fait froid, mais le repas nous réchauffe. Il est servi par des garçons en habit noir et par des Circassiens en costume, avec les formidables cartouchières et le grand kindjal. Maîtres d'hôtel et Tcherkesses sont assez sales. L'indigène qui nous passe le plateau est enrhumé, il renifle et s'essuie sur sa manche. C'est du reste une coutume nationale que de se moucher dans les doigts, même quand on possède un mouchoir. Les tentes ne sont pas de telles Capoues qu'on puisse s'y attarder. Nous en sortons le plus vite possible, d'autant que la vallée est superbe, caractérisée par des blocs erratiques que charrient les avalanches périodiques du glacier de Devdorok. M. Lœwinson-Lessing nous fait voir dans la rivière la pierre « Yermolov », qui mesure 29 mètres de long sur 15 mètres de large et 13 mètres de haut, c'est-à-dire 5.655 mètres cubes. Elle est là depuis 1832, époque à laquelle elle fut apportée par une avalanche qui remplit la vallée du Térek de blocs de glace et de boue, sur un parcours de plus de 2 kilomètres. La coulée avait jusqu'à 90 mètres de hauteur ; la masse de l'avalanche plus de 15.000.000 de mètres cubes.

A partir de Lars, la région devient particulièrement grandiose. La vallée se resserre ; la route s'élève au-dessus du torrent ; les flancs de la montagne deviennent de véritables murailles ; il semble qu'on entre dans une prison de Titans. Prométhée, le chercheur, l'audacieux, l'initiateur de l'homme, reçut dans ces montagnes son châtiment, fut enchaîné sur le mont Kazbek, vers lequel nous nous dirigeons..... Nous entrons dans la gorge du Darial, que les légendes font le séjour préféré de la reine, de la sorcière Tamara, qui changeait les passants en pierres, ce qui est moins criminel, après tout, que de les changer en pourceaux, comme faisait la magicienne d'Homère, Circé. La nature se montre là dans toute sa sauvagerie; elle s'y livre à la démolition de la puissante architecture surgie des entrailles du globe, dans le bouleversement de tout ce qui s'était solidifié à la surface. Les avalanches, les eaux, les frimas usent et sculptent les sommets, entassent au bas des pentes des masses invraisemblables d'éboulis, encombrent la vallée d'une multitude de blocs. On pressentirait, si on ne le savait, qu'on est ici dans un lieu décisif. Par cette gorge du Darial, cette déchirure naturelle entre des monts terribles,

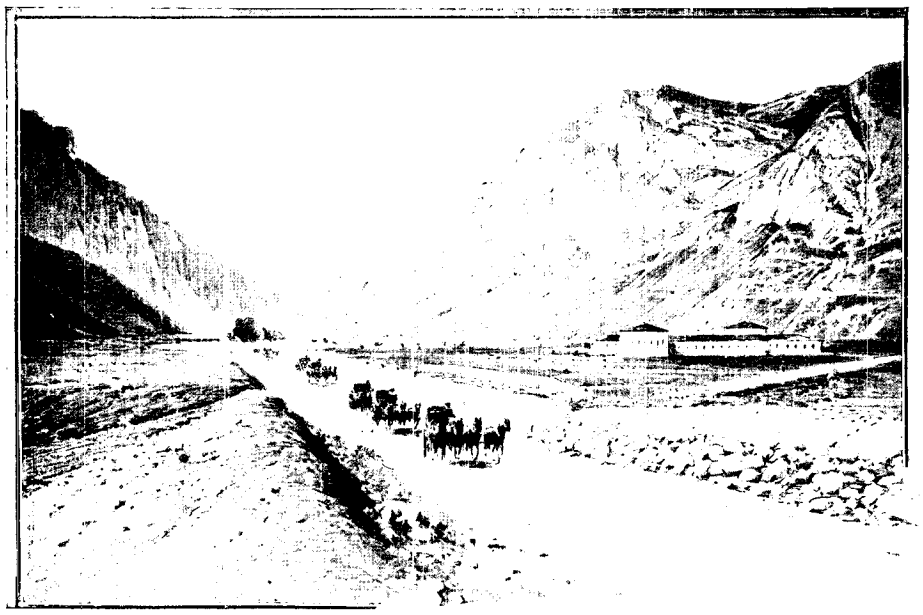
*

les hommes passèrent d'un monde à l'autre, lors des plus anciennes migrations. C'était le grand chemin des montagnards allant périodiquement piller la Géorgie. Dès le IIe siècle de notre ère, il y avait des forts. On voit toujours, on nous montre, le château de Tamara, sur un roc imposant, piédestal digne de lui.

Et, presqu'en face de ce château, notre attention est fixée sur un autre objet qui nous intéresse particulièrement. L'usage, dans le Caucase, est de peindre son nom en rouge sur les plus beaux rochers de la route. Toutes les langues, toutes les écritures de la région s'y trouvent représentées. Il y a peu de caractères latins, encore moins de mots français. Or, sur ce rocher du défilé de Darial, que lisait-on, au-dessous des armes du Congrès. Mlle MEUNIER, en gigantesques lettres rouges? Une charmante attention de M. Lœwinson-Lessing pour la plus jeune personne du Congrès, qui fut reconnaissante et fière, d'autant plus que dès sa petite enfance elle avait été pour l'alliance russe, et qu'elle avait chéri le Caucase comme l'un de ces pays mystérieux qui frappent également l'imagination des peuples et des poètes, des simples et des génies, sans doute par la force de quelque atavisme..... Et l'idée d'écrire là ce nom de jeune fille eut aussi quelque raison compliquée, cachée même à celui qu'elle fit agir. De cette jeune fille, avant le voyage il ne savait que le nom, et il se trouva que ce nom était digne de figurer là, à cause des sentiments de celle qui le portait.

La pluie, qui depuis le matin nous menaçait, enfin nous accabla. Il fallut baisser les capotes des voitures et subir maussadement la maussade averse, privés de toute vue en ces montagnes de contes de fée. Et c'était fini aussi pour la géologie..... Comment donner du marteau sur ces parois ruisselantes?..... Toute la laborieuse préparation du reste de la route devenait inutile! Et je vois encore M. Lœwinson-Lessing, pour nous éviter la peine de descendre, quitter sa voiture et, couvert de sa bourka, aller de phaéton en phaéton donner des explications. C'était la première manifestation d'un dévouement dont nous eûmes des preuves constantes jusqu'en Arménie, jusqu'à la fin du voyage.

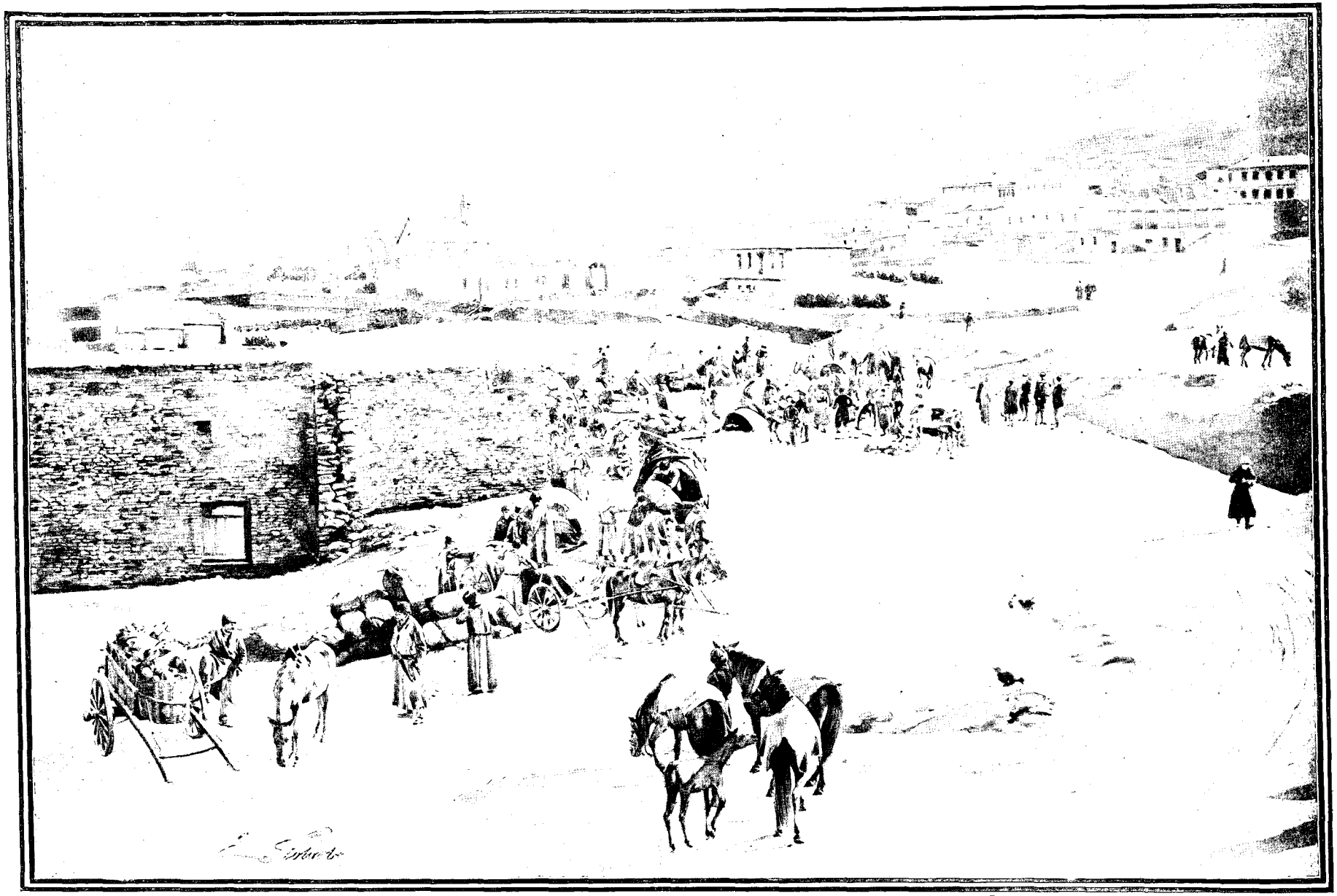
Mais la nuit, hâtée par le mauvais temps, vient de bonne heure; et décidément il n'y a plus rien à faire... qu'à dormir dans son coin, bercée par la monotone musique des sonnailles des chevaux, des sifflements du vent, du choc de la pluie sur le cuir de la voiture. Le programme nous annonçait, pour cette journée, la possibilité de visiter le glacier du Devdorok!... Hélas! il fallait gagner Kazbek au plus tôt. Et de loin des lumières assez brillantes nous signalèrent la maison de poste où nous devions coucher. Ce gîte n'était pas sans me causer des inquiétudes. Les voyageurs que j'avais lus, et même des personnes de Saint-Pétersbourg que j'avais attentivement écoutées, étaient unanimes à m'annoncer dans les auberges une malpropreté révoltante, et surtout une vermine qui faisaient du coucher un supplice.



LE FORT DJERAKOV (PAGE 329). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Arriver par un déluge dans une maison qu'on soupçonne n'est pas fait pour éclaircir des idées enténébrées..... Suivant un Tcherkesse qui s'était emparé de mes colis, je passai devant les portes ouvertes d'une salle à manger bien confortable, et par un large escalier j'arrivai au dortoir des dames, composé de deux chambres; j'en occupai une avec ma fille et la jolie madame Diener, qui était si gaie qu'il n'y avait pas moyen de ne pas rire avec elle. Et puis, ce logis n'avait pas l'air si malpropre. Il ne l'était même pas du tout, ayant un beau parquet ciré et d'élégantes tentures aux fenêtres... Des lits de fer, garnis de paillasses, de draps blancs, d'une couverture neuve, avaient été apportés pour nous, dans ces appartements qu'occupent les membres de la famille impériale, lorsqu'ils traversent le Caucase. Les insectes n'étaient pas à redouter.

Mais on était mal installé pour la toilette. La faïence anglaise et la porcelaine de Limoges sont peu



CAMPEMENT COSAQUE À KAZBEK. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

connues en Caucasie. Les cuvettes y sont en tôle émaillée, ou en cuivre, ces dernières très belles ; mais il y en avait une seule par chambre. Il n'est pas inutile d'avoir sa cuvette de caoutchouc, et encore faut-il parlementer assez laborieusement pour obtenir de l'eau. A Kasbek on finit par nous en apporter assez. Nous avions pour femmes de chambre des Tcherkesses avec cartouchières et kindjal, mais ils avaient mis un petit tablier blanc. Nous ne devions plus voir de servantes sérieuses jusqu'au moment où nous prîmes le bateau sur la mer Noire. Je crois que l'esclavage des femmes, chez les chrétiens et chez les musulmans, consiste à ne rien faire ; et c'est, en effet, ce qui peut arriver de pire à une créature humaine.



OURSON CAPTIF A MTSKHÈTE.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Dans la salle à manger, nos caméristes se transformèrent en maîtres d'hôtel vifs et intelligents. Le dîner fut très bon. On but à la santé de M. Lœwinson-Lessing, qui nous quittait pour retourner à Vladikavkaz chercher le troisième groupe des congressistes. Il nous donna plusieurs instructions, celle, entre autres, d'emporter nos draps, qui devaient nous servir dans les deux stations suivantes de la route militaire. Ainsi aux préoccupations scientifiques se mêlaient constamment les soins matériels.

Le lendemain nous eûmes le bonheur inespéré de voir le soleil se lever dans un ciel pur, et éclairer de ses plus beaux rayons les cimes du Kazbek. La belle montagne était juste en face de ma fenêtre. Réveillée avant l'aube avec le désir fervent de la contempler, j'eus avec toutes ses nuances l'incomparable spectacle. D'abord, dans la blancheur grise du jour à peine naissant, ce fut la blancheur bleuâtre de la cime, blancheur dure, froide aux yeux ; puis cette netteté tranchante s'adoucit, perdit son éclat, pour ainsi dire, se para des lueurs de l'atmosphère, bientôt roses de la montée rapide du soleil. Et alors nous assistâmes à un phénomène surprenant : un brouillard léger, transparent, enveloppa le Kazbek d'une gaze pourpre et lumineuse, la robe d'une surhumaine Loïe Fuller ; puis la gaze se déchira, disparut ; la montagne redevint blanche, pure et froidement orgueilleuse sous le soleil....

Ancien volcan, comme la plupart des sommets du Caucase, le Kazbek est un cône à deux sommets dont le haut est andésitique, la base formée par des schistes paléozoïques. Les éruptions ont donné lieu à d'énormes coulées d'andésite qui se dirigent dans la vallée du Térek. Huit glaciers de premier ordre, dont le plus important est celui de Devdorok, descendent du Kazbek, et l'on évalue à 71 kilomètres carrés l'étendue qu'occupent ses glaces et ses neiges.

Après avoir bien admiré la montagne, nous nous occupons des hommes, du village, que nous n'avons pas même aperçu hier. Et ce que nous voyons tout d'abord c'est un campement de soldats tcherkesses, avec beaucoup de chevaux, des sacs tout bourrés d'effets et prêts à être chargés. Nous passons devant quelques maisons basses dans lesquelles entrent des femmes portant des cruches sur l'épaule. Elles se hâtent de disparaître ; mais leurs marmots nous regardent curieusement, et même viennent nous importuner pour avoir des kopeks. Nous parvenons à une petite chapelle autour de laquelle sont des tombes marquées par des dalles frustes..... Mais il y a un monument aussi, celui de Lermontov, à qui ce pays fut cher, dans lequel il fit vivre son *Démon*, et où il mourut, tué en duel à trente ans.... De l'autre côté de la rivière et bien au-dessus, fort proche en apparence du Kasbek, est un autre village noir dont les nombreuses maisons sont serrées les unes contre les autres, et qui me rappelle un peu Saint-Martin-Lantosque, dans les Alpes-Maritimes. Plus haut encore que ce village est une ruine fort ancienne, celle d'une église, peut-être d'un monastère dont la construction remonterait au règne de Tamara. « Dans le massif et les embranchements du Kazbek, dit M. Lœwinson-

Lessing, on trouve beaucoup de cavernes qui ont pu servir d'habitations aux anachorètes. Entre les glaciers Abanot et Orotsveri, on voit, à plus de 3.500 mètres d'altitude, des ruines qui semblent confirmer la légende populaire d'un cloître inaccessible du nom de Betlem, renfermant de grandes richesses.

Nous ne pouvons aller les chercher; nous ne sommes que des passants; il faut remonter en voiture, dire adieu au Kasbek et partir pour de nouveaux horizons ».

La journée semble devoir tenir les promesses du matin; mais il fait très froid. La route est pendant assez longtemps dans l'ombre des montagnes, et, malgré les manteaux d'hiver, nous grelottons. Kazbek est à 1.750 mètres, et nous montons rapidement, nos quatre chevaux gardant presque toujours le trot. La vallée forme un cirque dans lequel débouchent d'autres vallées. Des coulées de lave s'étendent sur les moraines, ce qui prouve l'activité récente du volcan, postérieure à la grande extension des glaciers. La végétation devient plus riche; les pentes sont herbeuses, et de gros moutons, agiles, malgré leur lourdeur, autant que des chèvres, paissent très haut. Sur ces pentes sont nichés des villages d'assez mauvaises façons, ayant tous les petits forts dont j'ai déjà parlé. Ce sont bien là les repaires classiques de brigands surveillant et écumant la route.

En face d'un mur à pic, formé par une lave columnaire, se trouve la station de Kobi, où un confortable goûter de petits pâtés à la viande, tout brûlants, et de verres de thé également brûlants, nous réchauffe et nous ragaillardit. Nous sommes ici à l'embouchure de la Kissya, et en face de l'embouchure de la gorge Troussoskoë. La route quitte la vallée du Térek, et nous remontons la gorge de la Baïdarka jusqu'au col de la Croix (2.560 mètres), qui tire son nom du monument de pierre érigé à sa cime.

C'est ici la ligne de partage des eaux, le point géographique — mais non politique — où nous passons d'Europe en Asie. Le site est large et plat, vraiment imposant. Les terrains sont des schistes paléozoïques dont l'inclinaison varie entre 45° et 80°. Maintenant nous allons descendre la vallée de l'Aragva, jusqu'à sa jonction avec la Koura; et sur les deux rives, nous verrons constamment des coulées de lave andésitique.

La flore du versant sud nous apparaît aussitôt plus riche; nous pouvons cueillir des pyrèthres, des gentianes. A Goudaour, où nous déjeunons sous la tente, nous n'avons pas froid; nous sommes tout étonnés d'avoir beau temps, et un peu inquiets : évidemment cela ne va pas durer. Après le déjeuner, quelques-uns de nos compagnons allèrent à cheval voir le volcan Sakakhi, situé à 3.000 mètres dans le groupe des Montagnes Rouges, au-dessus des sources de l'Aragva. Ils eurent une vue superbe sur des cimes blanches, car la neige récemment tombée avait donné à toutes des airs de grandes montagnes. Mais, me dit M. Marcellin Boule, on ne put faire de géologie, ni voir la physionomie du volcan, but de l'excursion, précisément à cause de cette neige nouvelle.

L'aspect de l'Aragva, qui coule à Goudaour dans une gorge profonde, est des plus pittoresques, à cause des colonnades de lave et des découpures des rives en promontoires escarpés, en tournants rapides.



GÉORGIENS A ANANOUR (PAGE 334).
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Nous arrivons de jour à Mléty. On nous donne une bonne chambre que nous occupons en famille. Très propre, elle a des tapis, une toilette, une glace. La station est plus petite que celle de Kazbek, quoique bâtie sur le même plan, avec la même décoration aux appartements réservés. Il y a un dortoir pour les hommes et quelques tentes à deux places dans lesquelles on fut fort bien, paraît-il. Nous mettons nos draps à nos lits, et nous allons faire une promenade. La belle soirée après la belle journée! Et la belle campagne! Les gens du village coupent leur seigle, en chantant, avec de longues faucilles peu recourbées.

L'heure du dîner nous ramena au logis. La salle à manger était véritablement élégante, peinte en blanc, avec des boiseries sculptées, un parquet brillamment ciré. Le couvert aussi était éblouissant, et le menu fut

des plus délicats, avec du poisson, du gibier, du mouton exquis, une glace, des raisins superbes. Et il y a des gens qui font des difficultés pour aller dans le Caucase!

Par exemple, le dimanche 19, le temps fut atroce... Ah! quel désespoir de baisser la capote de sa voiture!... Il faisait chaud, la pluie paraissait plutôt une averse d'orage qu'une de ces pluies du Nord sinistrement entêtées. Cependant l'état des chemins annonçait qu'ils avaient reçu autant d'eau que les terres d'Europe...

La partie la plus réputée de la route militaire est le défilé du Darial. Pour moi, je préfère la partie méridionale. Elle me donnait des sensations nouvelles. Tout m'en plaisait, depuis les horizons vastes dont les nuages n'arrivaient à masquer qu'une partie, jusqu'à l'architecture des maisons de paysans, bâties pour ainsi dire les unes sur les autres, les toits plats avançants de celles-ci formant les terrasses de celles-là. Pendant les belles nuits d'été, c'est sur ces toits que l'on va dormir. Les fleurs étaient abondantes; les pentes boisées avaient les aspects des Ardennes, du Harz, en de très grandes dimensions.

Il pleut encore lorsque nous arrivons à Passanaour, où nous nous arrêtons un instant. Près d'une maison est attaché un petit ours qui croque des pommes et boit à la bouteille en levant fort bien le coude. On nous annonce que, tout à l'heure, il nous faudra quitter notre voiture et monter dans des chars découverts pour aller à Ginvany, sous l'averse!

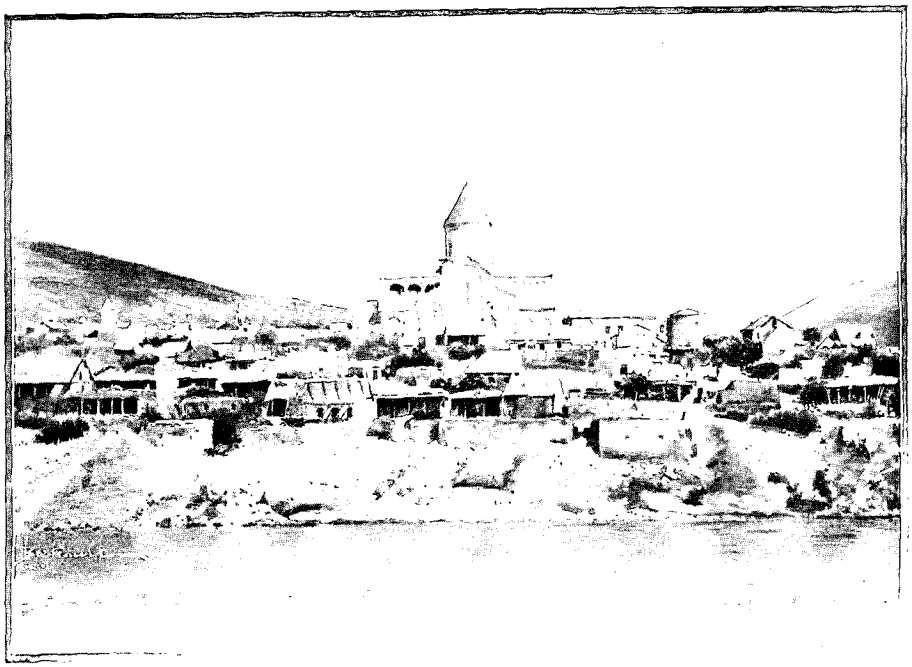
Nous voici au lieu où se produisit cette avalanche dont on nous avait parlé à Vladikavkaz. En réalité, il s'agit d'un torrent de boue analogue à celui qui se déversa sur les Bains de Saint-Gervais. Ici il n'y avait pas de village sur le passage de la coulée, autrement le désastre eût été grand. La route est complètement obstruée; il faut faire un détour; de nombreux ouvriers s'emploient au déblaiement. Des blocs énormes, des arbres entiers ont été charriés jusque dans la rivière. La boue a enterré toute la végétation, des branches d'arbres encore vivantes sortent, comme des bras, de l'enlisement. Cette région est coutumière de semblables accidents. Un peu plus loin, entre Ananour et Ginvany, on nous montra une place où sont ensevelies dix-huit personnes; le chemin a été fait par-dessus; la catastrophe remonte à deux ans.



L'AUTEUR ET SA FILLE EN COSTUME GÉORGIEN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE PIROU.

La pluie cessa au moment où elle aurait pu nous ennuyer le plus, à Ananour. En descendant devant la maison de poste, on se frotta les yeux, car on apercevait des êtres étranges qu'on ne voit communément qu'à l'Opéra, et encore!.., des guerriers couverts de cottes de mailles, de petites calottes de fer, de plaques de fer sur les bras et portant de grandes épées et de petits boucliers à clous; d'autres, également vêtus d'une façon farouche et archaïque, mais sans tissus métalliques, avaient des tromblons dans des fourreaux de peau poilue. Nous avions devant nous les Khevsours, montagnards plutôt païens que chrétiens, quoiqu'ils prétendent descendre des croisés, qui, comme on le sait, prirent les chemins les plus divers pour se rendre à Jérusalem. Les armes que ces guerriers nous exhibèrent venaient, disaient-ils, de ces pères illustres, et ils nous montrèrent sur leurs épées la croix ordonnée par Pierre l'Ermite. C'était M. Souchtchinsky qui devait nous guider à Ginvany. Il était venu à notre rencontre à Ananour, où l'on nous donna des équipages peu somptueux et bien assortis à l'affreuse route qu'il nous fallait suivre. L'excursion n'en fut que plus gaie. D'ailleurs Ginvany me remplit de ravissement. Quoique le décor n'eût rien d'Italien, j'y éprouvai une impression analogue à celle que cause la lecture d'une églogue virgilienne... Une grande prairie, d'admirables noyers, des chevaux, des bœufs en liberté; de beaux Géorgiens aux yeux noirs, à la taille svelte, qui nous tendaient des aiguières de cuivre ciselé et nous versaient sur les mains l'eau de leurs amphores harmonieuses, et un ciel délicieux, bleu pâle, avec de légers nuages blancs; de grandes taches de soleil coulant à travers les ombrages sur la terre verte; la vue admirable sur les méandres de la vallée;

le bruit du torrent nous arrivant en murmure aussi doux que le bruissement des feuilles. M. Souchtchinsky nous fit, d'une façon charmante, les honneurs de la table dressée sous une longue tente multicolore ; nous prîmes place sur des bancs recouverts de tapis, et nous eûmes un excellent repas servi par les beaux Géorgiens et un affreux garçon en habit noir... (Pauvre garçon, comme je l'arrange !... Il était peut-être aussi beau que les Géorgiens, mais je ne le regardai point : je n'aperçus que son habit.) Ce repas représentait beaucoup de peines et de dépenses, car il avait fallu apporter là, outre le garçon en habit noir, tous les vivres et le couvert, et les ustensiles de la cuisine, le misérable village de Ginvany n'offrant pas la moindre ressource.



MTSKHÈTE : LA VILLE ET LA CATHÉDRALE (PAGE 336).
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Après le déjeuner on nous donna une grande représentation d'escrime : les Khevours combattirent accroupis, à genoux, avec leurs épées des croisades et leur petit bouclier. Oh ! ils ne se firent pas de mal et ils ne se donnèrent pas trop chaud. Ce fut d'un enfantin à faire rire « les cinq parties du monde. » On rit, mais l'on applaudit, car les bonnes gens étaient sérieux.

Ensuite je laissai mon mari et ma fille aller, avec les géologues zélés, sous la conduite de M. Souchtchinsky, à l'assaut des escarpements où l'on devait trouver des fossiles, et je restai à contempler, occupation plus douce à mon goût que la science active... Puis les environs m'attirèrent. Je cueillis des *eryngium* à travers un dédale de blocs erratiques, et je gagnai un château ruiné, autrefois imposant et menaçant, autour duquel se groupaient des masures à toits plats, à murs de gros galets disposés obliquement avec une certaine symétrie... Une brave femme obligeamment m'engagea à entrer chez elle ; elle était assez déguenillée, la tête enveloppée de mouchoirs sur quelque vague diadème que l'on ne voyait pas, et ses enfants étaient mal tenus ; mais son logis était fort propre ; sombre, ne recevant de jour que par la porte, il n'exhalait aucune odeur fâcheuse. Sur le sol de terre battue, soigneusement balayé, se trouvaient de jolies poteries, des boîtes sculptées, des paniers. Une cheminée était pratiquée dans l'épaisseur du mur, qui recélait aussi différentes niches servant d'armoires. Pour lit, une planche ; l'été, comme je l'ai dit, on dort sur le toit. Le plafond de bois avait des poutres sculptées supportant des bottes d'oignons et des paquets de plantes aromatiques.

Et maintenant, on nous pressait de partir, le chemin étant long encore jusqu'à Tsilkany, lieu du coucher. Il fallait gravir les hauteurs de Douchet et, alors que nous étions à Ananour à l'altitude très modeste de 650 mètres, nous trouver dans peu d'heures sur un col de 1 800 mètres.

... Il fait beau, il fait chaud, les aspects du paysage sont variés. D'abord au fond de la vallée, suivant ses détours, dominée par des escarpements aux couleurs vives, la route s'élève ensuite en lacets, et le panorama s'agrandit merveilleusement... Le passage du col ne nous donne pas l'impression de froid habituelle sur les hauteurs... Nous apercevons un étonnant village qui a des maisons en vannerie, dirait-on... Il en a aussi en pierre, dans l'architecture ordinaire du pays, avec des toits plats, sur lesquels des femmes vêtues de blanc sont joliment groupées. Le soir s'annonce ; mais tous les détails du paysage restent visibles. Au bas de cette montagne de Douchet s'étend un lac. Nous descendons rapidement, sans secousses, avec la sensation de planer, le long de terrains labourés, de prairies en pentes douces, au milieu desquelles sont des bouquets de bois. Nous rencontrons des chars traînés par des buffles... Nous croisons la poste, incident ordinairement banal, et qu'annonce une trompe semblable à celle de nos mail-coach... Mais cette fois, dans le coupé, nous entrevoyons une délicieuse femme, en turban de cachemire gris, avec des traits raphaéliques, de grands yeux noirs, une peau de lis. Il nous semble qu'elle nous envoie un sourire malicieux. Je lui aurais bien envoyé un

baiser, parce que je crus qu'elle représentait la beauté caucasienne ; mais, maintenant, je suis persuadée qu'elle n'était pas du pays ; je n'ai vu cette coiffure qu'à elle, et puis son type fin n'est pas celui des femmes géorgiennes. Et je peux bien dire à ce propos que ces créatures tant vantées n'auraient pas grand succès dans un salon parisien ; elles ont de beaux yeux, une belle peau, de belles dents ; mais elles sont très lourdes, sans taille, et elles ont les grands nez qu'on voit aux Turcs classiques, — aux Turcs de Caran d'Ache.

La maison de poste de Tsilkany, quoique sur le même modèle que celles de Kazbek et de Mléty, était loin d'être aussi propre. Nous la quittâmes de bonne heure, le lundi 20, afin d'arriver à Tiflis vers midi. Le ciel était superbe, le soleil lançait ses rayons au-dessus de nuages noirs qui semblaient contenir la tempête. Dernière et vaine menace du mauvais temps. Bientôt l'azur fut immuable. Ma compagne et moi nous nous sentons heureuses de cette splendeur, de cette traversée sans encombre de la montagne, de tout ce qui nous attend encore... Nous sommes en Orient, tout près du mystérieux berceau des peuples, et la diversité des hommes se trouve symbolisée dans ce Caucase où vivent tant de races différentes. Nous interrogeons avec un ardent intérêt les physionomies des passants ; nous quêtons les souvenirs historiques le long de la route. Ils abondent, du reste, dans les ruines imposantes encore... Mais les voitures rapides, qui soulèvent de la poussière, ne nous laissent pas le temps de bien voir. Cependant elles s'arrêtent au milieu d'une tranchée qui coupe un cimetière, les tombes sortant en partie du conglomérat.

Nous approchons de Mtskhète, autrefois capitale de la Géorgie, fondée par Mtskhettos, fils de Kartlos, lequel fut le père du peuple géorgien. Un peu avant la ville, nous pénétrons dans un grand enclos qui renferme une église, une vieille chapelle sur le tombeau de sainte Nina, avec des fresques grotesques, une église en construction, un couvent de nonnes, une école de petites filles, un cimetière et une tour. A la sortie, rencontre d'un petit ours attaché à la porte d'une maison et qui voudrait bien nous mordre.

Que de poussière, que de soleil ! Les chevaux prennent le galop. La route est bien celle des abords d'une grande ville, suivie par des quantités de paysans qui reviennent du marché avec leurs ânes, si fins, si dociles, si solides, si gais, jamais maltraités. Un camp énorme dans l'activité de ses exercices. Une petite rivière où sont couchés des buffles. Quelques lacets gravis, et nous sommes dans les rues de Tiflis, des rues européennes, avec des tramways, des magasins de toutes sortes, une animation qui nous paraît considérable au sortir des aspects sévères de la montagne.

Le chemin de fer de Tiflis à Batoum passe à Mtskhète. Après avoir traversé la Koura, qui a ici son confluent avec l'Aragva, nous avons une très jolie vue d'ensemble de la ville, étageant au-dessus de la rivière ses maisons à toits plats, à terrasses, à galeries. Les coupoles en fer-blanc des églises étincellent comme des miroirs.

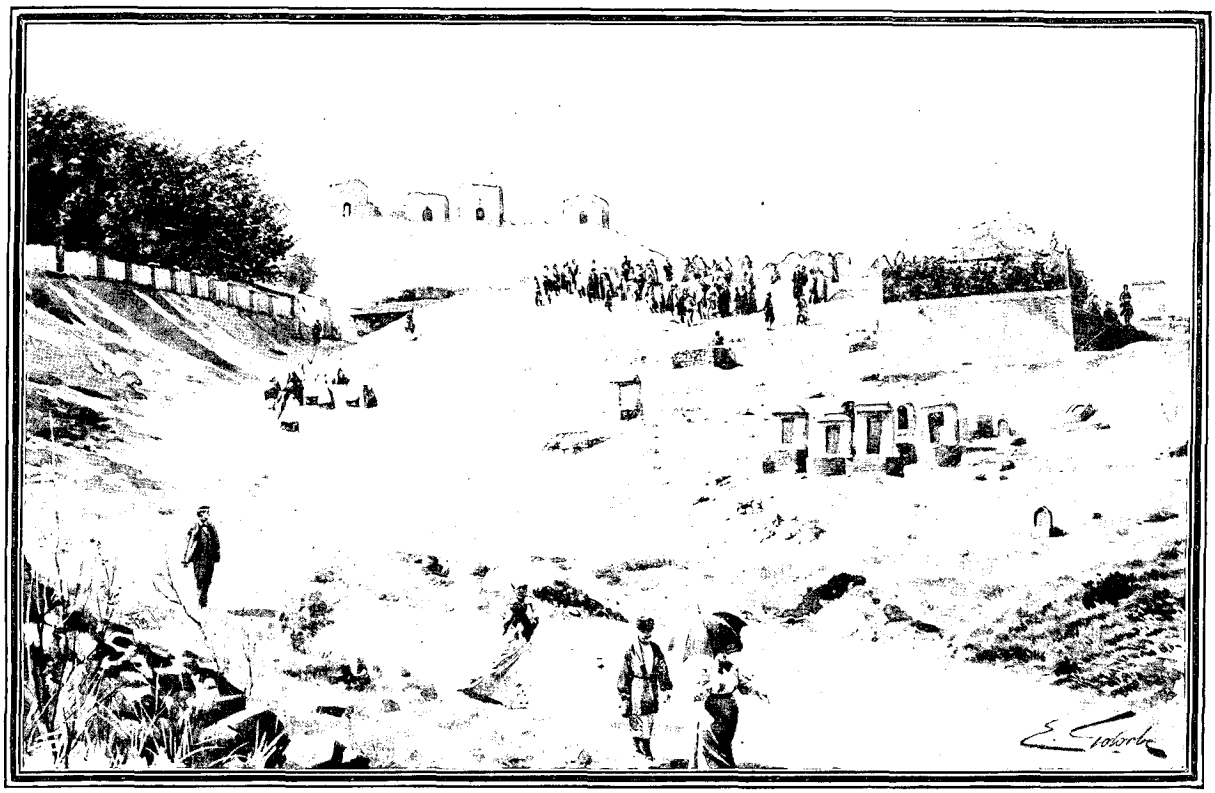
(A suivre.)

Mme STANISLAS MEUNIER.



ÉGLISE ET POSTE D'ANANOUR
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE

Droits de traduction et de reproduction réservés



UN ENTERREMENT MUSULMAN À TIFLIS (PAGE 341). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1],

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

III

Tiflis. — Le Désert. — Bakou.



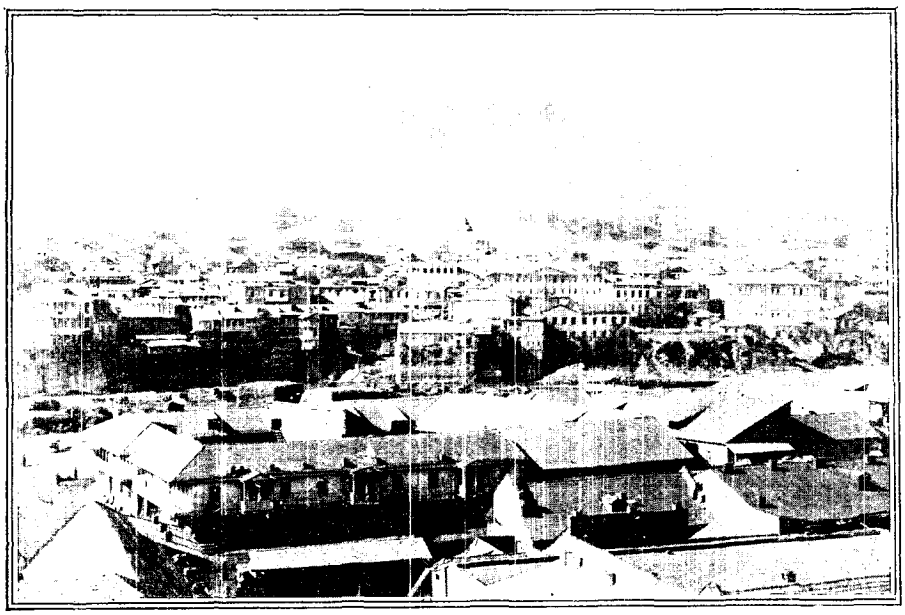
UNE RUELLE A TIFLIS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGR. DE M. MARCELLIN BOULE.

Nous ne fûmes pas mécontents, après la traversée du Caucase, — 200 kilomètres en voiture et trois nuits passées sur des paillasses, — de nous trouver dans un véritable hôtel, celui que le Congrès nous avait assigné étant d'ailleurs parmi les mieux tenus : propreté hollandaise, lits parfaits, eau en abondance et service fait par de pauvres diables d'hommes, — l'unique femme de chambre étant là pour la forme et se tenant tout le jour accoudée au balcon. Débarrassés de la poussière du chemin, nous nous rendîmes au Sobranié-Club, un édifice superbe où le Congrès logeait en partie et où tous prenaient leurs repas. On juge du bruit, de l'animation, de la chaleur et de la lenteur avec laquelle circulaient les plats parmi un tel encombrement d'hôtes. Tiflis conquit, je crois, le cœur de chacun ; je l'entendis vanter très haut par des gens qui avaient vu beaucoup de villes d'Orient et qui la mettaient parmi les plus belles. Pourtant elle a peu de réputation en Europe, peut-être parce que les Anglais, ces Cook, ne l'ont pas lancée. Elle plaît dans sa partie européenne, parce qu'elle y est très vivante, en voie d'accroissement, de prospérité, et en même temps intellectuelle ; elle a un beau théâtre, plus de librairies que beaucoup de grandes villes de nos pays ; on y rencontre des théories de petites pensionnaires se promenant vêtues de blanc dans des voitures ; les officiers y sont élégants, souvent en brillante tenue ; les femmes ont le désir manifeste d'être trouvées belles. Elle plaît dans ses quartiers indigènes où les rues

1. *Suite. Voyez p.* 313 *et* 325.

sont noires, tortueuses, mal odorantes. Vous n'apercevez peut-être pas bien dans ce que je vous dis là les raisons de cet attrait. Elles se dégageront, je l'espère, dans la suite du récit. Je conviens qu'après tout Tiflis n'a rien d'extraordinaire. La nature semble même avoir disgracié ses alentours ; elle est dans une plaine nue qu'enclosent les montagnes les plus arides que l'on puisse voir, — des murs ne sont pas plus nus, — mais cette enceinte a la beauté d'une architecture, la ligne, les nobles proportions ; et au-dessus d'elle s'étend le dôme adorablement pur d'un ciel presque toujours lumineux..... Tiflis a le charme ; elle enchante comme certaines femmes qui sont mieux que belles. Je n'oserais affirmer de la sorte si j'avais été seule à aimer Tiflis ; mais je ne fais que rendre l'impression générale.

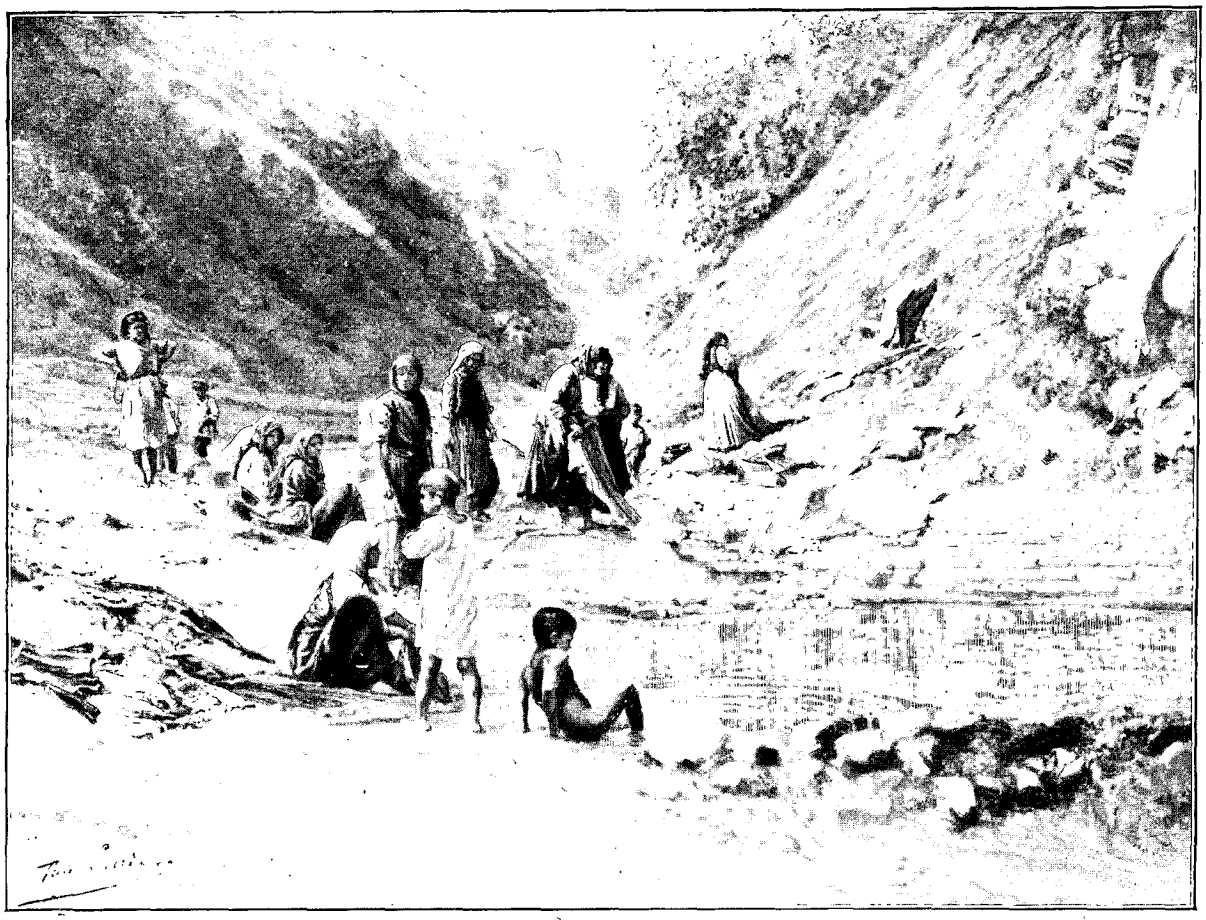
Nous y restâmes près de quatre jours qui furent remplis par des flâneries à pied ou en voiture dont il serait trop long de donner tous les détails ; pourtant, bien rendus, ils seraient instructifs. Nous nous contenterons de rapporter une promenade particulièrement fructueuse dans laquelle nous eûmes pour compagnon et pour guide M. Marcellin Boule, qui, plus actif que nous, avait découvert mille choses que nous n'avions pas encore vues. Ce fut d'abord l'exploration de la Tiflis des bazars, des échoppes ; ce fut la vie du peuple que nous allâmes surprendre. Elle est facile et laborieuse à la fois, et la misère doit y être une profession plutôt qu'un malheur. Les denrées alimentaires sont en abondance. Les fruits, les raisins principalement, poussent tout seuls pour ainsi dire dans le pays, et l'été c'est fête pour les pauvres, qui en ont à discrétion. La viande est surtout du mouton ; nous avons dit combien les troupeaux sont gras et nombreux dans le Caucase. Le pain, aimé des gens du pays, est une sorte de galette qui se cuit d'une façon bien particulière. D'abord l'ouvrier doit être très fort en gymnastique et avoir un peu des immunités des salamandres. Le four est une sorte de puits profond de 2 mètres environ, chauffé comme les nôtres au moyen de bois, la braise rouge restant dans le fond. Le mitron, tenant une galette, pique une tête dans le puits, le ventre appuyé sur la margelle, les jambes tout à fait en l'air, et applique la pâte sur les parois brûlantes. Il ressort, prend une nouvelle galette et repique une tête, et tout cela très vite, et jusqu'à ce qu'il ait complètement garni le four. Il a sur la bouche, pour se protéger contre la chaleur de ce petit gouffre, un bandeau mouillé. Malgré cette précaution, le métier n'en est pas moins dur et reste probablement malsain. Quant au vin, qui a son quartier, comme toute marchandise importante, il donne aux caves des aspects fantastiques de « Muséums » de foire, parce que les tonneaux y sont outres, peaux de buffles et peaux de moutons, gardant, bien cousues et le poil en dedans, la forme de l'animal, gonflée, enflée du jus de la vigne qui lui fait un nouveau sang. Nombreuses sont ces caves-ménageries ; leurs propriétaires, très courtois, vous invitent à entrer et à goûter dans des verres sales. Le vin du Caucase, justement renommé, est envoyé dans toute la Russie, où il n'a pour lui faire concurrence, avec les vins de Crimée, que les vins de France, ceux de Bordeaux principalement. Rouge et blanc, il a la réputation d'être sain, de ne pas faire mal à la tête. On peut, paraît-il, s'en griser deux fois par jour sans en souffrir. Dubois de Montpéreux dit qu'il est souverain contre la goutte et que le fait a été affirmé « par l'expérience de M. le docteur Conradi, de Piatigorsk, qui s'est guéri lui-même de cette manière-là. Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est qu'il n'y a pas de pays où il y ait moins de goutteux qu'en Géorgie. »



PANORAMA DE TIFLIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Des comestibles, nous passons aux objets de toilette.

La fourrure est à Tiflis l'objet d'un commerce important, surtout celle du mouton d'Astrakhan et de la chèvre de Mongolie. De cette dernière on fait des bonnets. On nous a montré beaucoup de peaux noires d'Astrakhan non teintes, le poil seul étant coloré et le cuir parfaitement blanc ; mais comme elles n'ont pas la finesse et le luisant de l'astrakan teint, elles ne sont pas plus estimées et ne coûtent pas plus cher. Les boutiques, qui contiennent parfois des marchandises considérables, n'ont pas le moindre luxe ni même un essai de confort ;



TIFLIS : FEMMES LAVANT DES TAPIS DANS UN RUISSEAU (PAGE 340). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

elles sont noires, ignorent les commis élégants. Il faut s'y livrer avec patience au marchandage. On commence toujours par vous faire un prix exorbitant, qui se discute au moyen d'un boulier... Le marchand ajoute des boules, vous les repoussez. M. Korthals nous dit qu'il marchanda pendant trois jours l'astrakan d'un manteau. Il l'emporta, du reste, à très bon compte.

Les tapis occupent un grand bazar non loin du quartier des fourrures. Tapis de Perse, tapis du Daghestan, tapis du Caucase sont réunis là, haut cotés, car chacun représente le lent travail de la main. Mais ce qui est plus spécialement l'industrie locale, c'est la fabrication du filigrane, qui donne de petites merveilles. Le filigrane fait fureur parmi les congressistes. Les métaux sont travaillés de mille façons ingénieuses et délicates, et souvent nous avons à admirer de précieuses pièces d'orfèvrerie. Les bassins et les vases en cuivre sont parfois des objets d'art, de même que les armes. On ne se lasse pas de voir les artisans à l'œuvre dans leurs échoppes. La curiosité, d'ailleurs, ne leur est pas importune ; ils sont habitués aux flâneries des passants ; ils font leur ouvrage avec plaisir, non âprement, en conversant avec les voisins. Le travail ainsi pratiqué n'est point un esclavage. Aussi les gens de Tiflis sont-ils gais et aimables. Les petites rues de la ville ancienne, plus fraîches que les boulevards de la ville européenne, ne sont pas très propres ; on coudoie des gueux en guenilles, des gamins qui se grattent la tête, des portefaix suant sous des charges invraisemblables ; en somme, ce sont là à peu près les inconvénients des faubourgs ouvriers de toutes les grandes villes. L'odeur qui se dégage de ces boutiques très serrées les unes contre les autres, de ces denrées encore vivantes, fruits, épices, farines, viandes, de ces fourrures, de ces cuirs, de ces herbes, de ces essences, de ces lourds vêtements pour la montagne, pour les longs voyages à cheval et en voiture, l'odeur est spéciale, et il me semble que je ne l'ai pas encore ressentie. M. Korthals, globe-trotter qui a vécu en Chine, qui a vu l'Himalaya, qui a voyagé dans l'Inde, nous dit : « Ça sent l'Asie... » C'est très compliqué ; c'est âcre et parfumé, peut-être nauséabond, cela ne déplaît pas, n'écœure pas, et donne des idées de voyage, de caravanes et de bateaux, de lointain enfin ; on en retrouverait quelque chose dans les docks des grands ports.

Nous quittons les boutiques où nous reviendrons tant que durera notre séjour, pour monter à la citadelle. La jolie excursion, point trop fatigante malgré le soleil, lorsqu'on la fait lentement, en s'arrêtant pour voir la ville qui s'étend à mesure que l'on s'élève ! D'abord il est très amusant de dominer immédiatement les

maisons. Elles sont, comme celles des villages aperçus dans le Caucase, les unes sur les autres. On vit beaucoup sur les terrasses, du moins le soir. Pour le moment, les femmes vaquent aux soins du ménage, paresseusement. Il y a d'assez jolies scènes d'intérieur que M. Boule voudrait bien prendre avec ses appareils photographiques, mais les bonnes dames, qui nous ont aperçus, se défient, et il faut se contenter de vues d'ensemble sur la ville. Nous longeons de hauts murs percés irrégulièrement de petites fenêtres. La ville apparaît toute. Nous montons. Les montagnes, chauffées à blanc, sont floues. A nos pieds coule la Koura, avec des falaises à pic sur lesquelles se pressent les maisons. Nous arrivons sur des pentes gazonnées où fleurissent, à l'état sauvage, de délicates roses trémières jaune pâle. Et nous voici contre la citadelle, rasant ses murailles, suivant ses tours dont les pierres font des dessins par leur assemblage et présentent par places un émaillage bleu. Quelques instants nous nous reposons afin de regarder. Après tant de jours sombres et pluvieux, il est délicieux de se trouver dans cette lumière pure, sous cet azur profond. Je ne me lasse pas de contempler le beau cirque que font les montagnes et le groupement de la ville. Le murmure du commerce nous arrive avec des bruits d'enclumes, de métiers, de cloches... Les toits, l'éloignement ne font pas obstacle à notre imagination, et nous revoyons les artisans, les chalands, l'activité pacifique de la rue; nous songeons que bien des races fraternisent ici, des races fort rudes et qui autrefois, et naguère encore, furent cruellement en lutte. Au delà de la ville, sur une hauteur, s'étend un camp... Les Russes ont fait la police dans le Caucase ; les brigands ont dû en déguerpir, des hordes de Circassiens se rendant en Turquie où leur cruauté s'exerce sur les Arméniens sujets du sultan, qui fuient leurs foyers détruits pour se réfugier dans l'empire russe où ils auront la vie sauve...

Nous reprenons notre promenade, puis nous contournons la citadelle ; nous descendons, et soudain nous nous trouvons dans le jardin botanique, un Eden de fraîcheur, de frondaisons, de fleurs brillantes, formant un contraste subit et saisissant avec ce que nous venons de voir. La place était vraiment unique, dans ce ravin ombreux, pour y faire un jardin, et l'on n'y manqua pas, et l'on y mit autant de science que de goût. Les plantations sont sur des pentes raides, rendues parfaitement faciles par des allées sinueuses. Des bancs s'offrent aux promeneurs ; mais comme l'endroit eût été le rendez-vous de tous les gueux, l'accès leur en est interdit — pauvres gueux ! — et il faut montrer à la porte patte blanche, c'est-à-dire tenue convenable.

Les plantes sont entretenues avec un soin méticuleux, étiquetées, mais non alignées en des « carrés » tous semblables, comme dans nos écoles de botanique, et répandues au contraire dans des plates-bandes capricieuses. Ensemble sont des plantes des familles les plus diverses, demandant peut-être les mêmes soins, classées (car sans doute elles sont classées) d'après une méthode qu'on ne nous a pas dite et que nous n'avons pu deviner.



« BOURKA » TRANSFORMÉE EN ROBE PAR UNE PARISIENNE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE PIROU.

C'est pourtant un jardin d'étude bien plutôt qu'un jardin d'agrément, quoique tout près d'une fontaine soit une buvette qui vous vend, non pas l'eau de cette fontaine, mais de la bière et de la limonade fraîches. Nous y faisons halte, bien entendu, puis nous explorons toutes les allées où nous arrête à chaque pas la rencontre de quelque plante remarquable. Voici le thé et le cotonnier, maintenant cultivés à Batoum et en Arménie; voici le paliure, qui fait les broussailles les plus nombreuses dans l'Anti-Caucase, les bananiers, les fougères en arbres, les bambous énormes, les eucalyptus, les mimosas de toutes espèces, des palmiers variés qui s'entrelacent inextricablement dans une réduction de forêt vierge. Les orchidées, les tulipes, les sauges pourprées et les glaïeuls éclatants, d'innombrables fleurs enfin composent des mosaïques à rappeler les verrières des cathédrales. Et maintenant la scène change. Nous nous retrouvons parmi les gens de Tiflis, le petit peuple.

Au bas du jardin botanique coule un ruisseau qui, à de certains moments peut être un torrent, car son lit est large et pierreux. Sous une cascade qui l'alimente, un brave homme très déshabillé prend une douche prolongée. Avant de se mettre au bain, il a visité ses loques pour en ôter les parasites. Le galet du ruisseau est fort malpropre par places; c'est, je crois bien, une décharge pour les ordures. Mais deux troupes de lavandières utilisent l'eau courante. Elles ne sont pas en grands atours, elles ne sont pas belles, ni jeunes, et dans l'ardent travail, trempées des pieds à la tête, elles ne songent pas à cacher leurs jambes et leur gorge. De nombreux marmots s'ébattent autour d'elles, vigoureux, superbes, dans la joie de jeunes animaux en liberté. Les mamans en sont fières, et l'une d'elles, voyant que nous regardions

son petit, lui enlève son bout de chemise pour que nous l'admirions mieux. Certaines de ces femmes nettoient des tapis en les foulant aux pieds dans un rythme de danse.

Nous traversons le torrent et aussi des flaques infectes, et nous montons au cimetière musulman. Sans verdure, les tombes sont marquées par des pierres, les unes faisant des tas informes, les autres des monuments analogues aux nôtres, les petites chapelles ayant l'air de petites mosquées. Justement on enterre. Quoique nous tenant à distance respectueuse, nous distinguons que le mort est sans cercueil, sur un brancard, sous un tapis, et il nous semble qu'au moment de le descendre dans la fosse, on retire ses vêtements sans soulever le tapis. Les femmes venues au cimetière n'ont pas accompagné le défunt jusqu'au dernier seuil. Elles sont restées dans un enclos planté d'arbres au fond duquel est une sorte de temple, et nous nous trouvons sur leur passage lorsqu'elles regagnent la ville. En robes noires, elles s'enveloppent de voiles blancs qu'elles ramènent de la main sur leur visage.



LA « BOURKA », MANTEAU CAUCASIEN.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Dans la ville européenne, nous fîmes une visite au « Musée du Caucase ». Il occupe un bel édifice précédé d'un étroit jardin rempli de cages où sont prisonniers quelques oiseaux vivants : aigles et vautours, hérons, pigeons, corbeaux et hiboux. Dans les allées, des pierres sculptées, et parmi les plus intéressantes, d'après les spécialistes, une pierre tombale provenant de la steppe et représentant une femme à cheval.

Les collections remplissent de nombreuses salles au rez-de-chaussée et au premier, ainsi que le large escalier qui réunit les deux étages. Le directeur, le Dr G. Radde, a publié en allemand un catalogue dont la lecture est fort instructive. Les objets exposés concernent l'histoire du Caucase sous toutes ses formes ; ils sont répartis en cinq sections : zoologique, botanique, géologique, ethnographique et archéologique. Une bibliothèque complète l'ensemble, qui comprend en outre quelques tableaux dont le plus remarqué, tout de circonstance locale, représente Prométhée et ses vautours.

La section zoologique offre la faune du Caucase sous un aspect souvent très pittoresque, les gros mammifères et les gros oiseaux groupés dans des scènes variées devant des panneaux de murailles peints en décor et représentant des paysages. Il y a aussi des arbres desséchés dont les branches sont couvertes de légions de volatiles multicolores ; sur d'autres, des ours ont l'air de faire des tours de force comme dans un cirque. Les spécimens zoologiques sont au nombre de 6.244. La botanique du Caucase est représentée par des plantes d'herbier, par une très belle collection de fruits, des flacons de graines, des bois et des produits extraits des végétaux, comme des fibres textiles, des matières tinctoriales, ou pharmaceutiques, etc. Une série de 300 plantes d'Arménie est tout à fait remarquable.

Naturellement, la section géologique nous arrêta davantage et nous la visitâmes d'autant plus aisément qu'on avait imprimé à notre intention une *Uebersicht der Geologischen Sammlungen des Kaukasischen Museums* traduit du texte russe de M. Ledew. Ce catalogue donne le détail de la collection où les fossiles abondent. Les roches sont bien classées et préparées.

Les deux sections d'ethnographie et d'archéologie renferment une multitude de pièces d'art dont plusieurs mériteront, paraît-il, une étude ultérieure.

Le soir, Tiflis est charmante, surtout vue de la Koura, alors que les lumières se mettent à briller dans les maisons qui garnissent les hauteurs. Mais il ne faut pas se promener dans les rues où ne se prodiguent pas comme chez nous, le gaz et l'électricité dans les magasins et les cafés. Point de cafés, et les magasins se ferment à la brune. Les habitants de Tiflis vont se réunir au Club d'été.

C'est un jardin avec de beaux arbres, des kiosques pour la musique et les rafraîchissements, une salle ou plutôt un vaste hangar très coquet offrant une estrade et des tribunes et un parquet pour la danse. Il y a foule ; les femmes sont nombreuses, la plupart en costumes européens parfois riches, jamais élégants. Je n'ai pas remarqué une taille bien prise, une jupe coupée à notre mode, un chapeau légèrement garni. Celles qui ont la coiffure géorgienne plaisent davantage aux yeux des voyageurs. Les voyageurs, du reste, sont bien outrecuidants à seulement faire cette réflexion que ce n'est pas en songeant à leur goût qu'on se pare. Mais les artistes se rencontreraient avec eux, et une femme coiffée du bandeau de velours noir, les cheveux

*

en boucles encadrant le visage ainsi que la dentelle d'un voile, sera dans un tableau plus près de la beauté que si elle porte un chapeau de paille plus ou moins contourné, chargé de fleurs épaisses, surtout si cette femme, au lieu d'avoir un de ces minois chiffonnés et spirituels qui s'accommodent de tout parce qu'ils ont l'air de se moquer de tout, a les traits réguliers et majestueux qui répondent à l'idée que nous nous faisons d'une reine de tragédie. A Tiflis, les jeunes personnes sont dans le mouvement et s'habillent comme tout le monde ; presque seules les vieilles sont fidèles à la noble mode nationale. Malheureusement, elles mettent sur le diadème et le voile de dentelle un mouchoir de soie qui diminue la grâce de la parure. Elles portent généralement un mantelet noir sur lequel s'étalent, comme les pans d'une étole, de larges rubans clairs. Cet ornement hiératique va bien à leur démarche imposante.

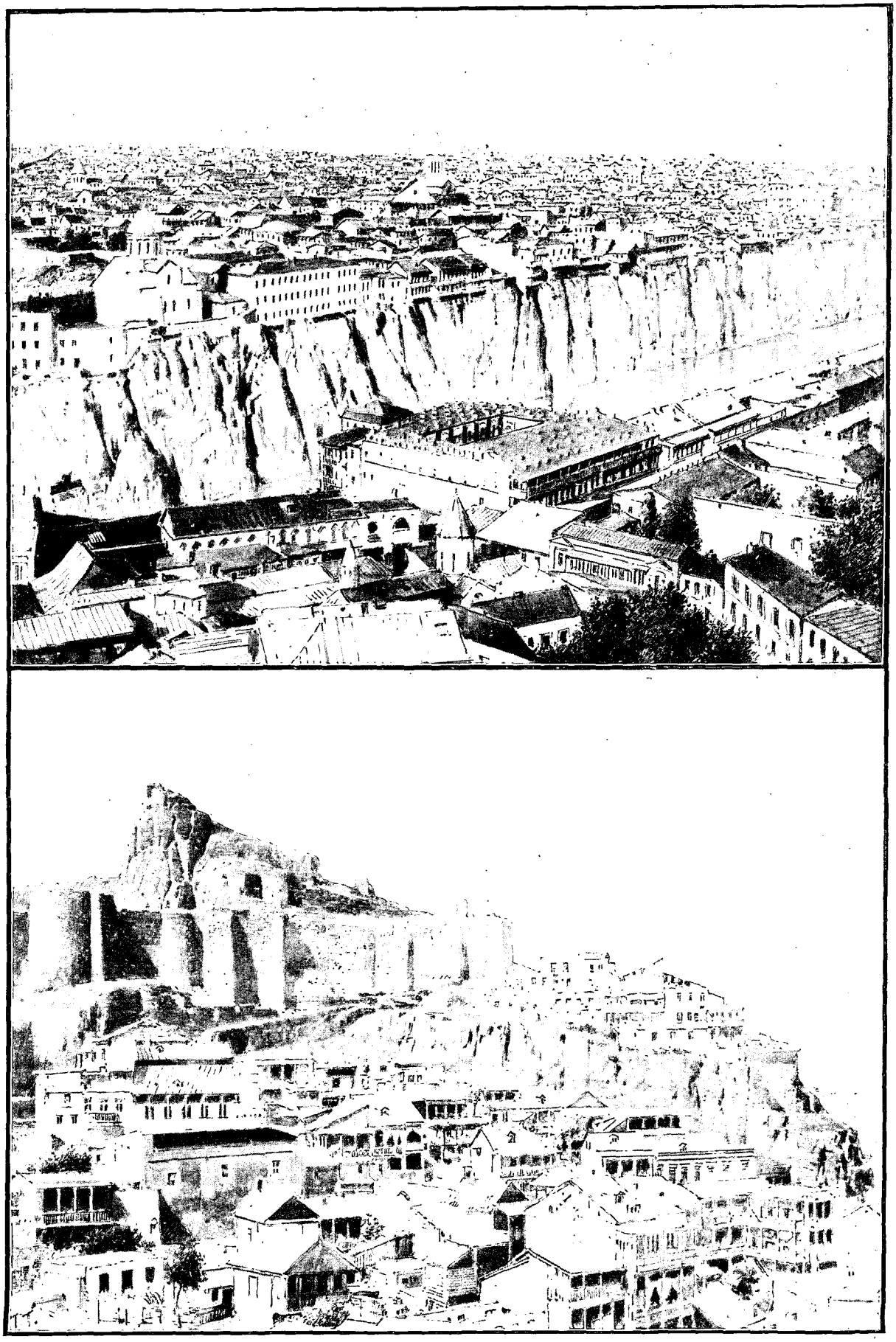
Plus divers sont les costumes des hommes. Les officiers russes sont assidus au Club d'été, où l'on voit aussi des Tcherkesses, et des Persans, et des Tartares. On nous montre un Iméréthien que son énorme tignasse fait l'une des curiosités de Tiflis. Ce soir-là, un grand nombre de membres du Congrès étaient venus avec leur médaille, ayant aussi en eux des particularités qui les faisaient regarder avec une curiosité bienveillante.

La population de Tiflis est de plus de 100.000 habitants, sur lesquels on compte 38.000 Arméniens, 22.000 Géorgiens, 20.000 Russes. Viennent ensuite les Allemands, les Turcs, les Tartares, les Polonais, les Juifs, les Grecs, les Osses et enfin les Français, très peu nombreux.

Le Club d'été a deux orchestres : une musique militaire et une musique persane. La première jouait du Saint-Saëns, *Samson et Dalila*, et même du Wagner, le duo passionné et déchirant de *Lohengrin*, qui n'est pas fait du tout pour une musique militaire ; aussi était-il bon de ne le percevoir qu'à travers une causerie. Quant aux Persans, eux ou leurs pareils, vous les avez entendus pendant l'Exposition dans la « rue du Caire ». Au Club d'été, ils étaient une demi-douzaine avec des guitares et des mandolines qui faisaient le bruit de fil de fer rouillé du clavecin introduit pour *Don Juan*, à l'Opéra-Comique ; plus — pour l'orchestre persan — un grand tambour de basque dont un artiste se servait vaillamment et derrière lequel il chantait à tue-tête. Comme je ne découvris nul plan dans cette élucubration, je crus à une improvisation ; mais non, c'était convenu, réglé, déjà dit et entendu. Si je ne comprenais pas, c'était faute d'initiation. Mais j'avais autant de plaisir que si j'eusse compris. C'est que les musiciens étaient bien amusants et très pittoresques dans le décor de feuillage sous la lueur blanche de l'électricité ; c'est que la soirée était divine, si douce, frissonnante d'une brise qui faisait trembler les rameaux pâles des grands peupliers ; c'est que cette musique, qui durait longtemps, s'imposait par sa durée même et qu'on trouvait dans son harmonie sauvage, engourdissante et triste comme le grondement de la mer, la poésie profonde d'une plainte et aussi une monotonie qui favorisait le rêve. Les gens de Tiflis me semblent adorer leur orchestre persan. Si j'habitais leur ville, je ne m'en lasserais pas non plus par les belles soirées d'été. Un plaisir bien plus grand d'ailleurs allait s'y ajouter. Les Persans, quittant leurs chaises dans le jardin, allèrent prendre place dans la salle de bal, sur l'estrade. Et aussitôt la foule les suivit, s'installa dans les tribunes du pourtour, se pressa sur le parquet, y laissant cependant un espace libre. Nous eûmes des sièges et nous pûmes jouir sans fatigue d'un spectacle charmant. L'orchestre préluda, plusieurs centaines de personnes se mirent à battre des mains en mesure : on allait danser la *lesghinka*, la danse

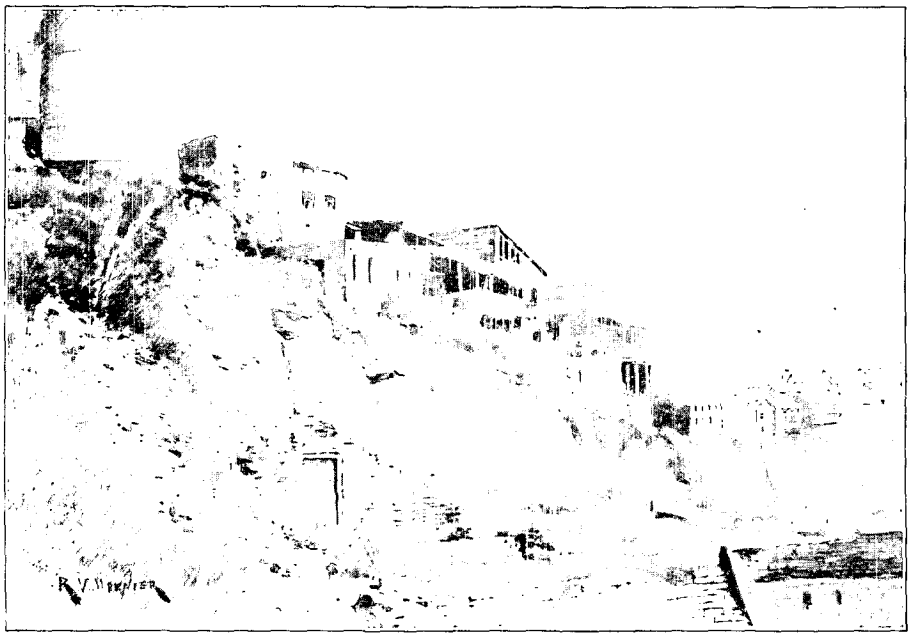


TIFLIS : LE JARDIN BOTANIQUE (PAGE 340).
DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.



VUES DE TIFLIS : LA FORTERESSE ET LA KOURA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. MARCELLIN BOULE.

nationale de la Géorgie, et je ne crois pas que là-bas la jeunesse en perde le goût comme de la coiffure des grand'mères. Une demoiselle en chapeau, gantée de peau claire, prise dans un corset trop grand, s'élança suivie d'un jeune homme très brun, en costume circassien. La jeune fille, pâle, sérieuse, presque triste, le nez un peu long, la bouche fine un peu dédaigneuse, étendait les bras avec des mouvements lents et langoureux, et elle avait la légèreté d'une fée, malgré son lourd costume de ville, et une grâce souveraine. Tantôt altière et tantôt coquette, elle fuyait sans cesse le jeune homme, bien sûre d'être toujours suivie. Elle avançait rapide sans paraître marcher, comme on plane, et elle décrivait dans la salle de grands orbites où gravitait le danseur, son satellite. Il paraît qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre des artistes de profession; le garçon cependant faisait des «pointes» à rendre jalouse Rosita Mauri: jamais ne vis à l'Opéra homme en faire autant. Il avait, du reste, une agilité, une précision qui rivalisaient avec la grâce, l'envolement de la jeune fille. J'aurais voulu que durât longtemps cette poursuite harmonieuse au son des guitares monotones, scandées par les battements de mains des spectateurs; elle fut tout un petit drame; mais pourtant elle cessa et cette fin, quoique prévue, causa chez tous une déception.



LA FORTERESSE DE TIFLIS.
DESSIN DE RENÉ-V. MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. MARCELLIN BOULE.

Alors le danseur infatigable rentra en scène, et fit la danse comique qu'avait esquissée dans son bateau le cosaque d'Astrakhan. L'aimable invité (?) du Club d'été était véritablement de la force d'un acrobate.

Mais on voulait encore la lesghinka. On alla prier un groupe de jeunes filles; elles faisaient des façons sincères, car on ne peut imaginer une danse plus difficile et il fallait être bien sûre de soi pour affronter tant de spectateurs. Enfin l'une d'elles se décida, habillée dans le même goût que la précédente et aussi pâle. Elle fut exquise, mais elle n'avait pas la souveraine allure de la déesse qu'on reconnaît à sa démarche. Elle eut le danseur qui venait de se manifester déjà deux fois. Je comprends qu'à Tiflis même il n'y en ait pas beaucoup de la force de celui-là.

Le surlendemain, nous revînmes dans l'après-midi au Club d'été, conviés par la municipalité à un banquet qui devait durer, nous annonça-t-on, trois heures d'horloge. Et le programme en cela fut scrupuleusement rempli: nous n'eûmes pas une minute de moins, et personne ne trouva qu'il y en avait une de trop. Les tables étaient mises dans la salle de bal ouverte partout sur la verdure, de sorte que nous avions aussi peu chaud que possible. Le festin fut magnifique; le chant des Persans alterna avec la musique militaire, avec les toasts dont le premier fut porté en russe par le maire, dont le plus beau fut celui d'un journaliste de Tiflis qui parla comme l'un de nos députés l'aurait pu faire, — de ceux qui sont éloquents, — et dit de la science et de la paix les belles choses que pensent les âmes droites, mais qu'un petit nombre de bouches seulement savent bien exprimer. Ensuite, une musique bruyante se fit entendre dans le jardin. On tourna la tête et l'on vit, soufflant dans des instruments de cuivre, des gens en turban et en habits collants rouges et noirs: c'étaient des Gouriens. On les pria d'entrer, et ils allèrent s'installer sur l'estrade où, du coup, les guitares des pauvres Persans furent réduites au silence. Lorsqu'on quitta la table, les Gouriens retournèrent au jardin, et à la musique s'ajouta la danse. Mais celle-ci n'était pas fameuse et, comme si ces braves gens l'eussent compris, ils n'insistèrent pas.

La fête finit par une séance photographique; on nous fit asseoir sur des bancs et l'on fixa sur des clichés 200 têtes de congressistes.

Maintenant il faut aller prendre ses colis à l'hôtel et gagner la gare.... Adieu jolie Tiflis! je n'oublierai jamais ni ton ciel pur, ni tes montagnes rousses, ni ta Koura profonde, ni tes danseuses, ni ton Persan chanteur, ni ton Club, ni ton jardin botanique, ni ta douce et adroite population d'artisans!

Le festin, les vins, les toasts, avaient fort éprouvé quelques-uns de nos compagnons, qui à la gare parurent fatigués. On les coucha sur les divans des wagons où ils dormirent bien, et ceux dont la tête restait solide — c'étaient les plus nombreux — allèrent boire du thé bouillant dans le restaurant du train. Il faisait nuit, Tiflis s'illuminait.

Le matin, nous nous réveillâmes dans le désert, le vrai désert, non pas la steppe à terre noire, mais le désert d'où la mer n'a fui que depuis peu de temps et qui est un fond vaseux couvert de sel. Bientôt apparaît la Caspienne bordée de dunes où des *atriplex* en touffes mettent un peu de verdure, et les *Plumbago* leurs fleurs violettes.

Le chemin de fer s'écarte du rivage et nous sommes au milieu d'une étendue grise : un sol gris, des pierres grises, des plantes grises rampantes, que l'on pourrait prendre pour des algues desséchées et incrustées de poussière et qui sont en réalité des *Salsola*, dont les racines en se feutrant avec la terre produisent de petites buttes. Les rares êtres vivants sont gris comme les choses ; les chameaux en files indiennes et les hommes couverts de pelisses grises avec d'énormes bonnets de fourrure. Nous apercevons un caravansérail et aussi des niches souterraines, abris contre le soleil et la tempête.

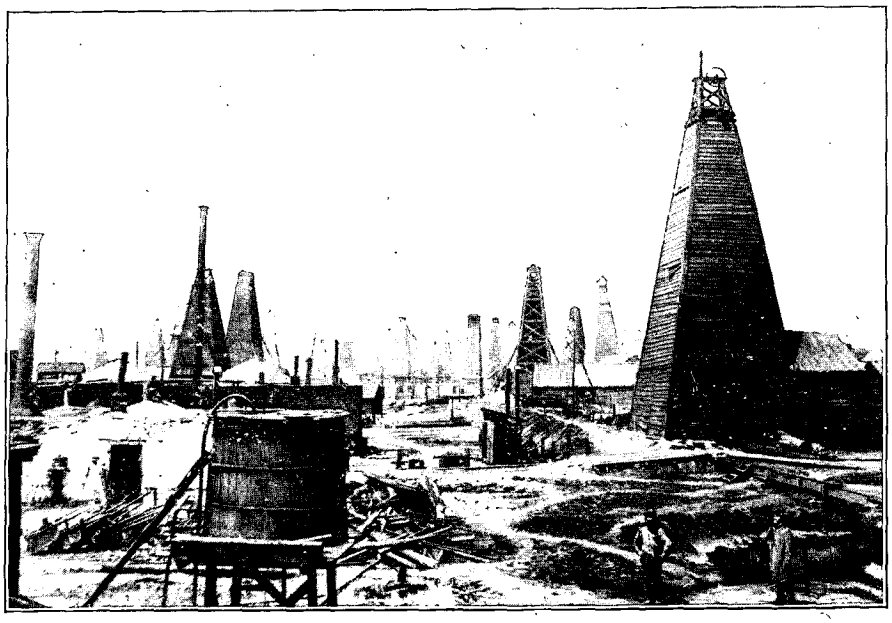
Quoique l'heure soit peu avancée, la chaleur est déjà forte. Debout dans le couloir, gênés par le soleil, nous regardons fuir la grande étendue morne, sur laquelle maintenant se dressent des escarpements abrupts, d'anciennes falaises, et le train court sur un sol de sable et d'argile craquelée. On se sent opprimé par la dureté de ces aspects.

Tout à coup, au loin, nous croyons distinguer un bois de cyprès. Quel étonnement, mais quelle erreur !... Cette masse sombre, c'est Balakhany, ce sont lesboisages pyramidaux qui recouvrent ses puits. Les forêts sont loin, bien loin, de ce bassin caspien.

Le Congrès n'avait pas sur la route de Bakou de directeur géologue ; mais consultant la notice de M. Konchin dans le *Guide des excursions*, nous y lisons que, « au delà de la station de Baladjan, la voie s'engage sur le plateau de Bakou, constitué par des calcaires coquilliers de l'époque aralo-caspienne. Ces calcaires forment une auge à pentes doucement inclinées s'étendant sur quinze verstes dans le sens de la latitude et sur moins de la moitié dans la direction du méridien. Le fond de cette cuvette est occupé par la baie de Bakou. »

Il paraît que l'on pouvait voir, le long de la voie, des volcans de boue : Aliat, Osmandag, Lokbotau, etc.; je n'en vis point, ou ne sus ce que je voyais.

Entre neuf et dix heures du matin, nous arrivons à Bakou. Nous avions quitté Tiflis à sept heures et notre train spécial n'avait eu durant la nuit que les arrêts nécessaires pour prendre de l'eau et du combustible. C'était encore un beau bout de route que nous venions de faire. La gare était pavoisée et des messieurs nous attendaient dans le salon pour nous souhaiter la bienvenue.



BALAKHANY : LES PUITS DE PÉTROLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'après-midi, trois petits vapeurs nous conduisirent en une heure à Bibi-Eybat. Nous errâmes un peu au hasard dans le dédale des puits. L'endroit aurait été des plus lugubres, s'il n'avait eu la beauté de la mer. La petite vallée avait un sol raviné, durci, où s'étendaient des flaques noires et nauséabondes et des bassins de pétrole. Elle était encombrée par les hangars, en forme de cheminées, qui protègent les sondages. Nous vîmes plusieurs forages ; on nous montra l'argile et le sable rapportés par l'outil ; nous vîmes des pompes établies sur des puits et aussi un jaillissement de pétrole d'une hauteur de 16 mètres et qui, deux mois auparavant, avait été de 52 mètres. Les boisages sont souvent ébranlés, renversés, lorsque les sources, au dernier coup de trépan, s'élancent au jour. Cette puissance va en diminuant, si bien qu'il faut finir par puiser avec des seaux ou pomper. Un puits dure en moyenne deux ans. Une fontaine a jailli pendant cinq ans à raison de 1.000 pouds par jour. Le jet mêlé

d'une grande abondance de sable, va se briser contre un volet, puis coule par des rigoles jusqu'aux bassins creusés dans le sol. Après que le sable s'est déposé, le naphte est envoyé par des pompes dans les « pipelines », conduits en fer d'un diamètre intérieur de 2 à 8 centimètres et d'une épaisseur de 5 à 8 millimètres.

Au coucher du soleil, nous reprîmes sur nos bateaux le chemin de Bakou, et nous fûmes témoins du beau spectacle de « l'embrasement de la mer ». Sur les bulles de gaz qui viennent bouillonner à la surface de l'eau en certains endroits, on jette une étoupe enflammée, et aussitôt la source s'allume et le feu vient lécher les flancs du bateau. L'expérience réussit à souhait plusieurs fois. C'est une chance que n'ont pas, paraît-il, tous les voyageurs. La nuit parut profonde lorsque ces feux s'éteignirent. Les maisons de Bakou s'éclairaient, et le spectacle est joli dans une ville bâtie en amphithéâtre. On se sert beaucoup dans celle-ci du gaz et de l'électricité. Les rues ne sont pas très brillantes, mais ont une lumière suffisante pour qu'on puisse s'y diriger. M. Elisée Reclus dit dans sa *Géographie* qu'en 1878, la ville du naphte n'avait pas une lanterne et que les personnes obligées de sortir le soir se faisaient escorter par des cosaques porteurs de falots.

La soirée était fraîche, le vent un peu fort; on attendait, on espérait l'orage. Depuis des mois on était sans eau. Les pluies ne surviennent, en général, qu'au commencement du printemps et à celui de l'automne. C'était donc bien le moment.

Nous devions, au « Club », prendre part à un banquet offert par la municipalité de Bakou et un bout de toilette s'imposait, d'autant plus que certains de nos compagnons, qui s'étaient trop approchés de la fontaine jaillissante avaient été éclaboussés de pétrole. Sautant en voiture, nous nous fîmes conduire à la gare, où étaient nos coffres et nos chambres à coucher, c'est-à-dire nos wagons. Il n'y avait pas d'hôtels pour nous loger dans la ville; le Club offrait un certain nombre de lits, mais la plupart des congressistes auraient dû loger chez des particuliers. On préféra généralement les wagons. Sur la voie, point éclairée, ce fut une histoire de les retrouver; le fourgon à bagages était fermé et le détenteur de la clef se promenait on ne savait où. On allait se résigner à se rendre fort sales à ce dîner de cérémonie, — ce n'est pas la faute des voyageurs quand ils manquent de vêtements, — lorsque les serrures s'ouvrirent.



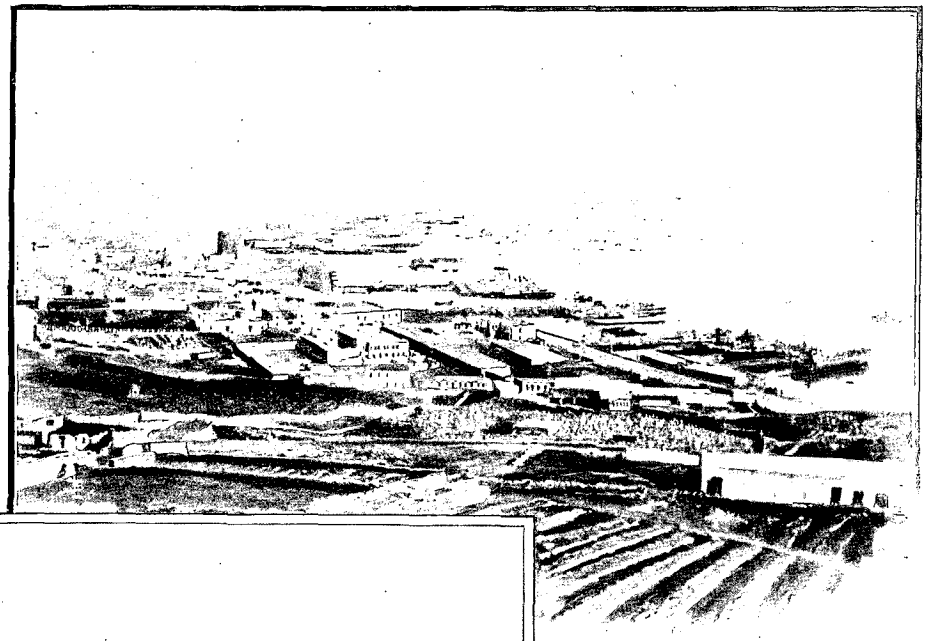
BIBI-EYBAT : PUITS JAILLISSANT DE PÉTROLE. — DESSIN DE BERTEAULT.

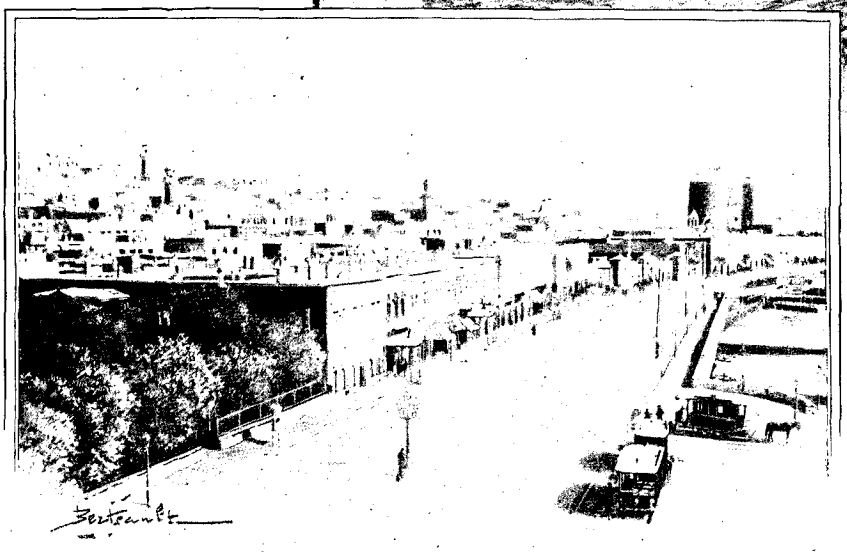
Comme le festin de Tiflis, celui de Bakou dura trois heures. Adieu la fraîcheur retrouvée sur la mer! La bonne chère, les vins, les toasts nous rendirent la fièvre. Mais le spectacle était magnifique de cette haute salle blanche, aux tribunes garnies de spectateurs, et de ces longues tables étincelantes où avaient trouvé place 300 personnes, les notables de la ville s'étant joints au Congrès. Un orchestre bruyant ne se taisait que pendant les discours et jouait un refrain, toujours le même, quand les verres se heurtaient.

Dès qu'on put se lever de table, nous sortîmes du club et retournâmes à notre roulotte. Beaucoup de nos compagnons se promenèrent dans la ville, allèrent deviser au bord de la mer, et ils eurent raison. La nuit précédente, alors que le train était en marche, nous avions eu chaud. Ce fut pire, dans cette gare, dans un air stagnant empesté par les eaux de toilette et autres qui se déversaient des wagons. Je ne dormis pas, j'eus mal à la tête, bien que j'eusse bu du vin de Kakhétie — et du champagne. Ainsi mal disposée, on trouve peu confortable une banquette de wagon en guise de lit... Je pensais avec regret aux matelas moelleux et aux draps fins de Tiflis. Mais le jour fit oublier la mauvaise nuit. Il me suffit de me lever pour me guérir de mes maux, de même que le soir, habituellement, il me suffisait de m'étendre sur n'importe quoi pour être reposée de mes fatigues. Le programme pour cette seconde journée de Bakou était : « Départ par train express pour Balakhany, déjeuner à 2 heures ; départ de Balakhany à 4 heures pour Sourakhany. Dîner le soir à Bakou, à l'hôtel Métropole. » Mais comme les excursionnistes à l'Ararat, dont nous faisions partie, devaient quitter Bakou dans l'après-midi, seule la visite de Balakhany nous était possible. Nous pensâmes que nous

n'y verrions rien de plus qu'à Bibi-Eybat et qu'il valait mieux visiter la ville. Nous allâmes donc prendre un tramway qui nous mena au port.

Le temps était complètement changé, comme on l'avait prévu, et le vent, qui la veille n'était qu'une bonne brise, commençait à souffler en tempête et à soulever des tourbillons de poussière dans les larges rues. En même temps, le soleil continuait de nous lancer ses flèches cuisantes. Mais comme il y avait bien des endroits abrités, la promenade ne laissa pas que d'être agréable. La vue du port nous amusa. Il a, même en dehors du trafic du pétrole, une certaine importance; il est parfaitement sûr, abrité par l'hémicycle de montagnes sur les premières pentes desquelles est assise la ville. La pêche est une des ressources de Bakou ; il paraît qu'autrefois les habitants chassaient le phoque. L'accroissement de Bakou depuis 20 ans est prodigieux. Comptant aujourd'hui 120.000 âmes, elle n'en avait que 13.830 en 1860.





VUES DE BAKOU : LE PORT ET LA VILLE. — DESSINS DE BERTEAULT.

Spacieux, régulièrement dessinés, avec des maisons qui pourraient être de Saint-Pétersbourg et des magasins endormis qui sont pourtant dans le style des capitales, les quartiers européens sont situés dans la partie basse de la ville, où se trouve un quai de 2 kilomètres de longueur dont les plus beaux ornements sont le débarcadère de la Compagnie « Caucase et Mercure » et la maison du gouverneur. Les quartiers indigènes sont occupés par des Persans et des Tartares, vêtus de bonnets de fourrure et de longues tuniques serrées à la taille.

On y rencontre beaucoup de femmes voilées complètement. Presque tous les hommes ont la barbe teinte en rouge et ils font participer à cet ornement au henné les chevaux et les ânes blancs. Le commerce est bien moins important qu'à Tiflis; mais les artisans ont les mêmes façons dans leurs échoppes, et l'on voit les mêmes objets en vente et les mêmes industries manuelles : de très beaux tapis, des armes, des bijoux, de la sellerie, de la cordonnerie, — de la cordonnerie surtout, — des quantités de pantoufles brodées étant en étalage. Volontiers les marchands fument le narghilé. Quelquefois, la boutique est un salon où sont assises sur des tapis des personnes graves. Le quartier des denrées est bien fourni et le raisin abonde, comme à Tiflis. On est plus heureux là que dans les usines de la Ville Noire, la ville du pétrole. De charmantes petites voitures rouges ornées de plaques de clinquant et d'émail, de dessins dans le goût persan, traînées par des ânes, transportent je ne sais quelles provisions... Et le tramway circule dans les rues de la vieille ville comme dans celles de la nouvelle. Deux monuments attirent notre attention : l'église russe, grande, dorée, digne de cette ville d'Européens millionnaires et le palais des Khans, remarquable par sa haute tour. Il est en ruines

mais on le répare et les travaux ont même l'air d'être considérables. Le vent continuait de souffler, mais la chaleur ne diminuait pas. Par le tramway, nous revînmes à la gare où bientôt nous vîmes arriver ceux de nos compagnons qui étaient allés à Balakhany. Ils avaient souffert de la chaleur et de la poussière et, comme nous l'avions pensé, n'avaient eu qu'une répétition de Bibi-Eybat.

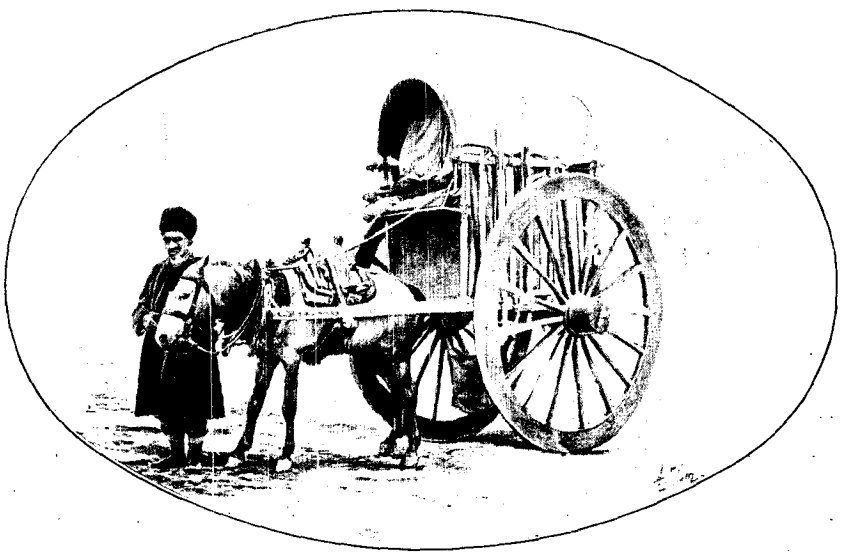
A notre départ de Bakou, lorsque nous nous retrouvâmes dans le désert, la tempête était déchaînée, soulevant des tourbillons de sable gris, nuages opaques qui faisaient vraiment sinistre le paysage désolé devenu vague comme une vision irréelle. Bientôt, l'eau d'un déluge raya obliquement cette atmosphère trouble. Le bruit du train nous empêchait d'entendre le bruit de la tempête; mais, debout dans le couloir, nous ne perdions rien de ces luttes d'ombre entre le ciel et la terre, entre les trombes de sable et les trombes d'eau.

Nous sentions le froid et nous en étions bien aises. Il me plaisait aussi de penser que nous en avions fini avec les festins, que nous allions entrer dans des pays barbares où la table ne serait pas surchargée.

Nous devions arriver à l'aube à Akstafa, où nous retrouverions M. Lœwinson-Lessing, notre guide dans la région de l'Ararat. Nous n'étions que trente-sept; on n'aurait pas pu, à cause des difficultés de transport et de logement, être plus de quarante. Les géologues russes avaient fait fort peu de propagande pour cette partie du voyage; ils essayaient surtout d'en détourner les femmes à qui ils répétaient sur tous les tons que « le pays était dangereux ». Cependant, nous étions sept : Mmes de Richthofen, Frech, Hugues, Hovey, Rinne, ma fille et moi. Mais les trois premières ne devaient pas dépasser Erivan. Quant aux hommes, c'étaient : MM. de Richthofen, Frech, Hughes, Hovey, Rinne, Schmidt, Oswald, Ebeling, Merril, Iddings, Stœber, Abelianz, Œbbecke, Riva, Schklarewsky, Stanislas Meunier, etc., plus MM. Lœwinson-Lessing et Karakach. Quant au gros du Congrès, il devait reprendre le train à Bakou le soir même vers 10 heures et se diriger sur Batoum où il s'embarquerait pour la Crimée.

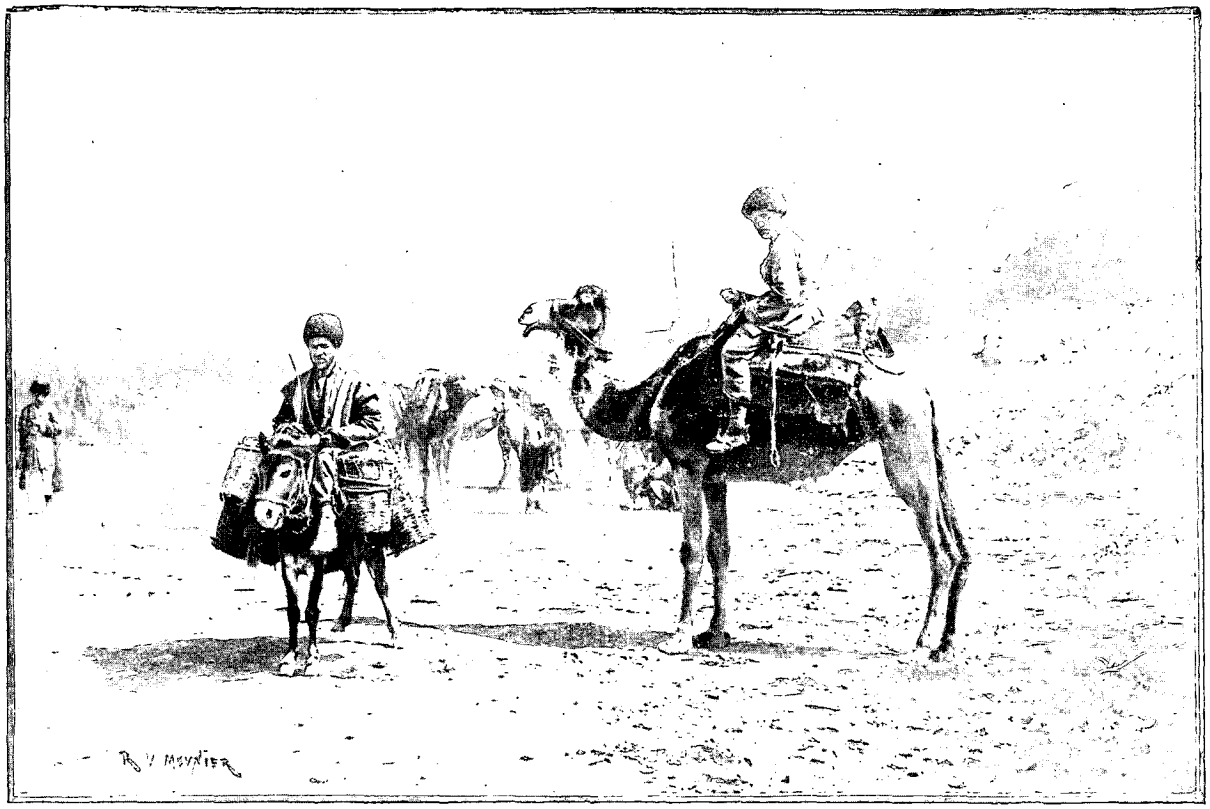
(A suivre.)

Mme STANISLAS MEUNIER.



BAKOU : VOITURE PERSANE. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés



EN QUITTANT ERIVAN : CARAVANIERS PERSANS. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1].

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

IV

Le petit Caucase et l'Ararat



EN ROUTE POUR LE MARCHÉ D'ERIVAN.
DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Le dimanche 26 septembre, M. Lœwinson-Lessing nous attendait à la gare d'Akstafa. Nous partîmes en breaks pour Délijane, sous l'escorte d'une demi-douzaine de tchapars, éclatants de la pourpre de leur bachelik et du gilet sur lequel s'ouvre leur tunique noire. Nous entrons dans le petit Caucase ou Anti-Caucase, parallèle au grand, dont il est séparé par les vallées de la Rion et de la Koura, mais auquel il tient par la chaîne des montagnes Mesques ou de Souram. Au delà du petit Caucase s'étend le plateau arménien, très élevé, dominé par d'énormes volcans, et que nous parcourrons aussi. Tout d'abord nous pourrions nous croire en un coin de la Normandie, car ce sont là ses arbres fruitiers : des pommiers, des cerisiers, des noyers. Mais l'illusion n'est pas possible : nous piquons droit sur des montagnes dénudées. Et puis nous voyons de la vigne, des lianes chargées de grappes qui s'enlacent aux arbres et se mêlent à leurs branches. Montant insensiblement, nous passons en un lieu appelé Kaça, où, sur une vaste place, dans la boue, se tient une foire d'animaux. La route qui suit la vallée de l'Akstafa est très fréquentée. Les villages, à demi souterrains, sont enclos, ainsi que les champs, de broussailles sèches. Voici une tente de paille et de toile dont la porte est fermée d'un tapis. Beaucoup de mendiants en loques, jambes nues, très hardis. Un gamin d'une douzaine d'années a pour tout vêtement un chapeau, un

1. *Suite. Voyez p.* 313, 325 *et* 337.

court manteau et un bâton. Passent des femmes, la bouche cachée par des bandeaux, habillées en couleurs vives. Les hommes, au contraire, sont en gris, avec de gros bonnets de chèvre brune. Les populations de ces régions sont tartares et arméniennes. Les femmes tartares sont voilées. Nous rencontrons fréquemment des caravanes de jolis ânes trottinants.

Sur la route de Géorgie, nous n'avions qu'un cavalier en tête de notre colonne pour nous faire faire place. Ici nous sommes véritablement gardés. Le pays n'est pas sûr en ce moment ; il y a des habitants hostiles, et, plus haut, de véritables brigands qui arrêtent et dévalisent les voitures. Vu notre nombre, nous ne sommes pas impressionnés par les récits qu'on nous fait.

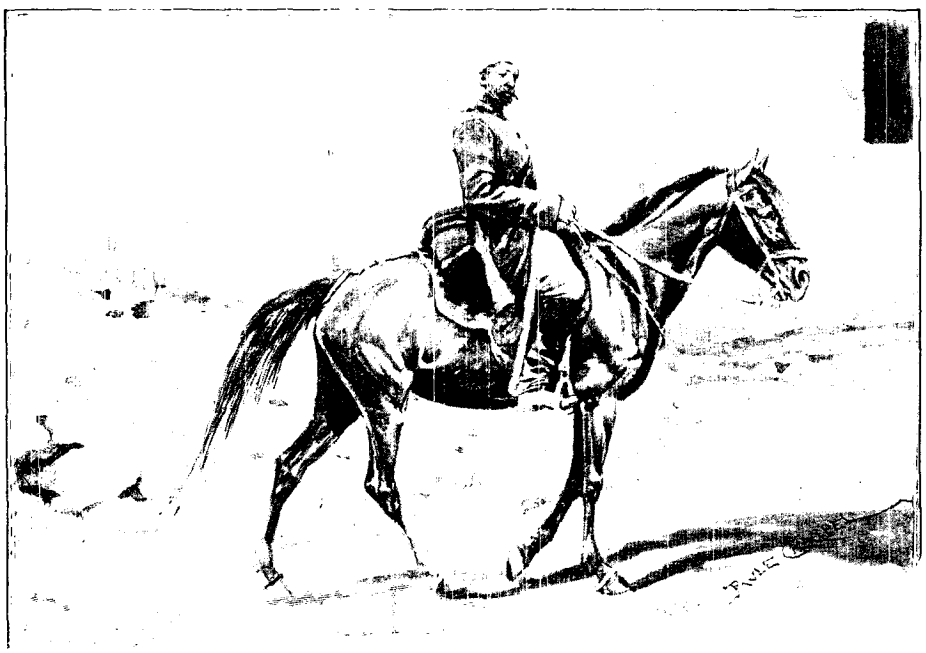
Derrière les montagnes steppiques se dresse un second plan de pentes boisées. La vallée, large d'abord, devient, quand la route l'a traversée, sinueuse, imposante, avec des escarpements d'andésite. Le temps est couvert; il paraît qu'il pleut souvent aux environs de Délijane, à cause des forêts. Revenus sur la rive droite par un pont provisoire, l'autre ayant été emporté par une crue du torrent, nous atteignons Karavansséraï, où nous déjeunons dans la maison d'école. Puis notre course continue rapidement, malgré la montée qui s'accentue. A neuf kilomètres de Karavansséraï, on s'arrête pour prendre des échantillons de mélaphyre à structure columnaire. Ici la roche éruptive perce les calcaires, qui reposent sur des tufs, et elle est recouverte de dépôts quaternaires.

Il pleut, comme on nous l'avait annoncé. Nous sommes dans les bois ; les roches et les arbres font de beaux assemblages. La vallée se rétrécit, se contourne en labyrinthe, avec des méandres imprévus. La rivière coule avec bruit.

La nuit vint bien avant qu'on fût arrivé, et alors il ne fit pas chaud dans les voitures ; c'était le cas de s'envelopper de bourkas ou de manteaux ouatés et, puisqu'on ne voyait plus rien, de s'endormir en rêvant de brigands, d'autant qu'à des tournants de la route nous avions aperçu, au crépuscule, des groupes de miliciens, gens de fort mauvaise mine, plantés sur les talus, parmi les broussailles, à peu près comme les mannequins dont l'Agostin du *Capitaine Fracasse* effrayait les passants...

De grandes lueurs me réveillèrent : celles d'un campement de Cosaques, les hommes apparaissant à travers des fumées rouges.

Enfin, nous parvenons à Délijane, dans une petite maison où nous tiendrons tous les quarante, grâce à l'activité et à l'intelligence de l'hôtesse, une Russe déjà mûre, mais fraîche et avenante, la vraie hôtesse des ballades. D'abord elle nous sert un fort bon dîner. Puis les tables sont remplacées par des petits lits de fer, et chacun dresse le sien. Dans notre dortoir de dames, il y a à peine la place de passer. On ne se déshabille qu'à moitié, mais on dort très bien sur les paillasses minces. Le matin, avant le jour, toilette à tâtons avec de l'eau glaciale. Puis nous passons sur une galerie de bois où l'on nous offre du thé, du lait, du beurre, celui-ci immangeable. Les vaches sont rares en Arménie. Les bêtes à cornes qu'on attelle aux charrues et aux voitures lourdes sont des buffles.



UN TCHAPAR DE NOTRE ESCORTE. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Bien emmitouflés, nous reprenons, le lundi 27, nos places dans les breaks, qui nous font regretter les phaétons du Caucase, car le toit nous cache bien des beautés de la route. L'étape sera longue : 100 verstes jusqu'à Erivan. M. Karakach prend la bifurcation qui mène vers Alexandropol. C'est dans la vallée du Bambax que sont les travaux du chemin de fer de Tiflis à Kars, pour lequel il est consulté comme géologue. De ce côté aussi se trouve un village, tout entier complice de bandits qui, la semaine précédente, ont tué un officier et un cosaque. La montagne est superbe par là, — nous la verrons au retour; — elle n'en est pas

moins désagréable à parcourir seul, du moins à mon avis. Délijane, dont nous n'avions rien aperçu la veille, est un village important, avec un certain nombre de maisons bien bâties, et de bonnes petites boutiques étalant des objets de toilette et des denrées alimentaires : des pommes, du raisin en quantité, de la viande. Déjà l'on fait griller sur la braise les menus morceaux de mouton pour le chichlik, tandis que, dans de toutes petites marmites de terre s'élaborent des soupes. Des toits s'élèvent des fumées bleuâtres qui, jointes à la brume du matin, étendent un nuage léger et transparent au-dessus du joli village que bientôt nous dominons, puis perdons de vue.



MENDIANT SUR LA ROUTE DE DÉLIJANE. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Délijane, prospère maintenant, a connu de mauvais jours. Ainsi, en 1827, il fut dévasté par les Perses, et lorsque Dubois de Montpéreux passa au lieu où Chardin avait vu 300 maisons, il ne trouva que des ruines; de l'église même, il ne restait que le chœur.

Il fait presque froid ; mais on aime cette sensation vive, au souvenir de la fournaise empestée de Bakou. On respire bien, on n'a plus de fièvre ni de fatigue. Nous montons vite, d'abord le long de pentes boisées, puis en lacet sur des escarpements rocheux. Des sommets, pressés les uns derrière les autres apparaissent sans cesse plus nombreux. Les arbres disparaissent, nous parvenons à plus de 2.000 mètres. Un petit poste de Cosaques garde la place où la diligence fut dévalisée : ainsi, dans les Alpes, on met une rampe de bois au précipice dans lequel dégringola une voiture.

Nos chevaux sont de pauvres bêtes, bien maigres; mais on les change toutes les vingt verstes environ. Moins de trois heures après notre départ de Délijane, nous arrivons au col de Tchiboulky, situé à une hauteur de 2.374 mètres. Constitué par des quartz porphyres et par des diorites quartzifères, il a sur ses larges pentes onduleuses l'intéressant village de Séménovka, dont les maisons sont des isbas et qui fut fondé par des sectaires exilés sous Nicolas Ier. Leur nom de *molokistes* ou *molokanes* vient de ce que, durant le carême, ils ne s'abstiennent pas de lait (*moloko*, en russe), contrairement aux prescriptions de l'orthodoxie. Ce sont, du reste, des gens paisibles, propres, laborieux, qui paraissent s'accommoder de la vie dans ces montagnes, où on les rencontre partout; l'hôtesse de Délijane était certainement d'entre eux.

De Séménovka, on a une échappée de vue sur l'admirable lac Sevanga ou Goktchaï. Nos voitures nous emportent vers ses bords. Il est à une altitude de 2.113 mètres et la route le longera jusqu'à Iélenovka. Avant que les Russes eussent construit cette chaussée, peu d'Européens connaissaient ce lac. Marco Polo semble y faire une allusion au sujet de poissons miraculeux; Chardin est le premier qui en parle positivement. Dubois de Montpéreux le vit en février, alors qu'il était encore sous la glace, et en donne une longue et excellente description. Le mot Goktchaï signifie en tartare : « eau bleue ». Les anciens Arméniens l'appelaient Kégham, du nom d'un de leurs rois. Il paraît répondre aux *Lychnites* de Ptolémée. Long de 85 kilomètres et large de 37, il est, après les lacs Van et Ourmiah, le plus grand des lacs d'Arménie. Il n'est pas extrêmement profond, comparé à nos lacs de Suisse et d'Italie; la sonde ne va pas, dit-on, au delà de 110 mètres. Cependant on a peine à se figurer la production, à une telle hauteur, d'une telle masse d'eau, alors qu'elle n'est entourée que de montagnes dénudées. Il est impossible de concevoir un paysage plus grandiose et plus sévère. Cette onde froide et pure occupe une vasque volcanique dont les hauts bords sont des cônes d'une beauté architecturale. Elle est poissonneuse, nourrit surtout des truites magnifiques. Sur son unique îlot s'élève un monastère dépendant d'Etchmiadzin, mais dont les supérieurs essayèrent autrefois de se rendre indépendants. Aujourd'hui les religieux le considèrent comme un lieu d'exil. Avec la foi, la vie d'anachorète c'est le ciel, mais pour des esprits vulgaires, c'est l'ennui mortel.

L'île Sevanga a un côté fort abrupt; de la route, on distingue les constructions, deux coupoles, un toit vert; il y pousse quelques arbres.

Les bords du Goktcha ne sont pas aussi stériles qu'ils le paraissent les trois quarts du temps. De grands troupeaux y paissent. En outre, les maisons plates des villages sont recouvertes d'énormes tas de paille attestant la richesse des moissons. La région du Sevanga formait autrefois, sous les rois du pays, une province très peuplée, appelée Siounikk ou Sisagan, couverte d'églises, de châteaux, de monastères. Le climat rude étant extrêmement sain, on y venait de la plaine pour se reposer et se guérir. Ce n'est pas la nature qui a été inhospitalière ; c'est l'homme, sans cesse acharné à tuer et à détruire.

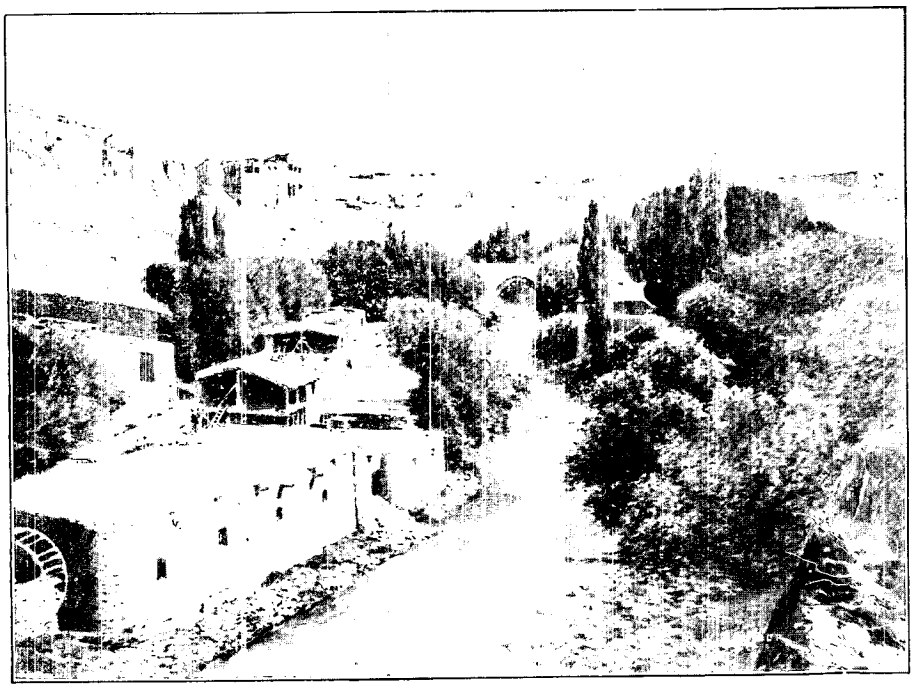
Nous trouvons que la voiture va trop vite ; nous voudrions parcourir ces rives à pied, respirer pendant des jours cet air vif, fixer dans notre mémoire toutes les lignes de ces hautaines montagnes dont plusieurs sont couvertes de neige et que fréquente le vol des aigles, suivre les jeux de la lumière dans ces eaux d'un bleu intense, aux flots lourds, et sur lesquelles contrastent les volcans gris de cendre.

Le lac est très sinueux dans ce que nous en apercevons, découpé en golfes et en presqu'îles. L'une de ces avancées se relevant en promontoire porte un village, des arbres même. La forme générale du Goktchaï, une demi-circonférence, rappelle celle du Léman. Nous sommes dans la partie étroite, où l'eau est douce et bonne à boire; au Sud-Est, elle est saumâtre. « Cette différence, dit Dubois de Montpéreux, tient à ce que le côté méridional est entouré d'une plaine, et à ce que le rivage est bas, plat, de sorte que l'on peut avancer fort loin dans l'eau sans en avoir plus haut que les épaules. Le sol est mêlé de cendres, tandis que le côté du Nord, entouré en grande partie de hauts rochers, est très profond. »

Les roches sur lesquelles passe notre route sont des tufs stratifiés et parfois des dykes de lave.

Déjeuner plantureux à Iélénovka, table ornée de fleurs. Nous faisons connaissance avec les truites du Goktchaï. Elles sont grosses, rouges comme du saumon, bonnes, — pas autant que les nôtres, — un peu dures; et puis il faut les manger sans sauce. L'hôtesse, une Russe sectaire, me plaît fort : très blonde, une grosse natte lui tombant dans le dos, sous le mouchoir de soie bleue qui lui couvre la tête, le visage blanc, avec de beaux yeux bleu pâle, elle est admirablement nette et active. La maison, assez grande, est propre et simple. Le village est important et rempli de moissons coupées, dont on sépare le grain, en le faisant piétiner par des buffles, dans de grands aires.

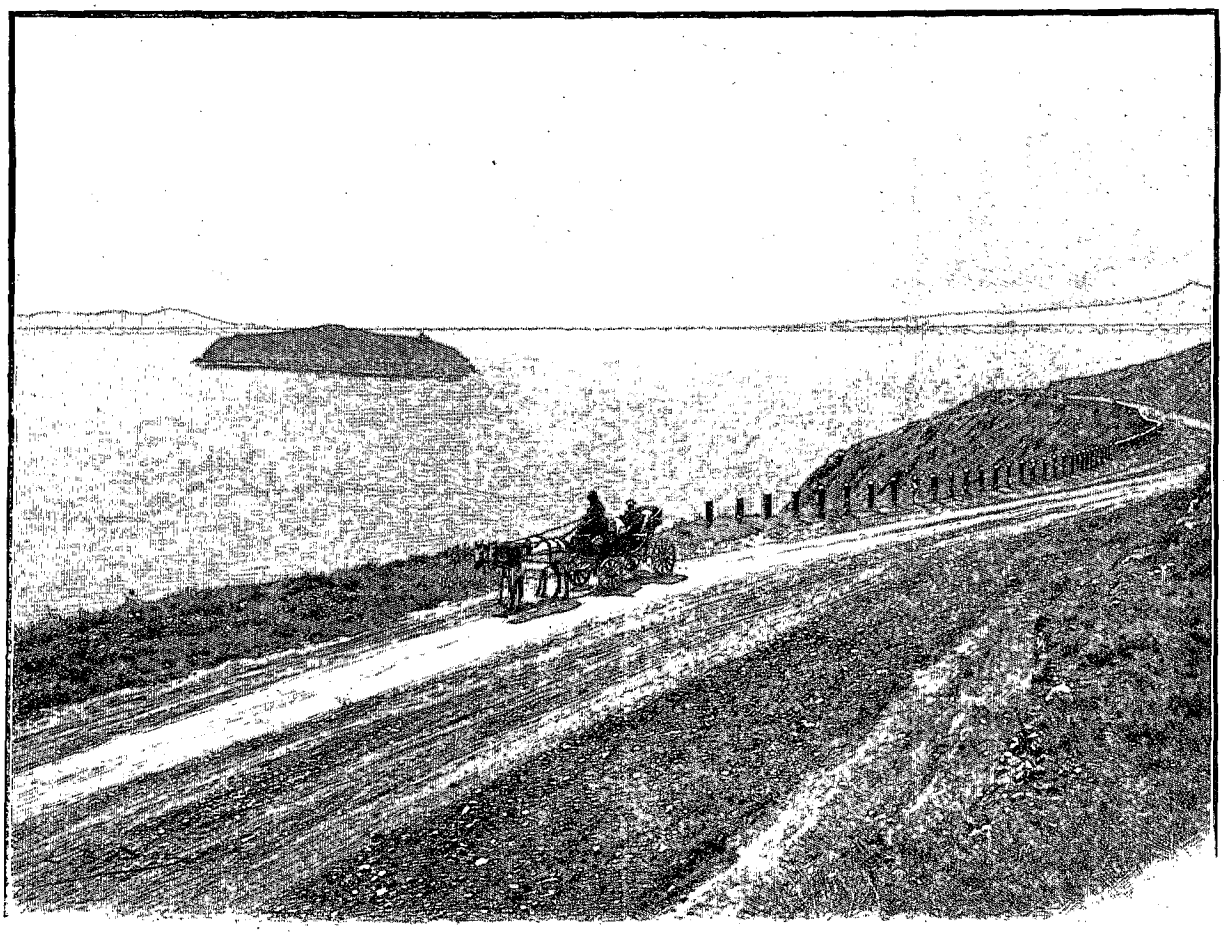
Après Iélénovka, la route quitte le lac, puis s'engage au milieu d'une véritable cheire écoulée de montagnes qui ne sont pas, avec des proportions considérables, très différentes des puys d'Auvergne. Tout à coup, nous apercevons l'Ararat, une coupole blanche, lointaine. C'est un moment solennel que celui de cette première entrevue ; on s'arrête un instant dans un recueillement religieux. Mais, à une si grande distance, la montagne ne produit pas encore l'impression vive, l'émotion sensuelle, pour ainsi dire, que cause l'objet possédé. Elle nous fait plutôt l'effet d'un admirable tableau que de la réalité.



LA ZENGA ET LES REMPARTS D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Or, la réalité immédiate, le plateau sur lequel nous nous trouvons, est magnifique; nous sommes au centre de l'ensemble le plus imposant, dont l'Ararat n'est qu'un détail. Les volcans voisins nous écrasent de leurs masses, et leurs cimes s'auréolent des reflets d'un soleil qui commence à décliner.

A Nijnyé-Akhty, où l'on change les chevaux, nous sommes à 45 verstes d'Erivan. Nous voyons constamment dans les escarpements l'andésite augitique qui est la roche caractéristique de cette partie du plateau arménien. Les villages sont grands, disséminés ; leurs maisons, fort basses, sont couvertes de tas de paille qui de loin les feraient prendre pour des assemblages de meules. Quand on approche, on voit que ces maisons sont en ruine et ressemblent plutôt



LE GORTCHAÏ ET L'ÎLE SEVANGA. — DESSIN DE BOUDIER

à des tanières qu'à des logis; les femmes, en guenilles, sont accroupies devant les portes; les enfants, à peu près nus, se vautrent dans la poussière. Les hommes sont plus propres ordinairement. Cependant nous en voyons dont les vêtements sont si troués que c'est à peu près comme s'ils n'en avaient pas. Et à cet aspect de désordre et de misère en succède brusquement un tout différent : celui du quartier molokane, composé d'isbas bien entretenus, avec des habitants soigneusement habillés, les femmes presque coquettes, les enfants presque charmants. Et en beaucoup d'endroits, sur cette longue route, on verra cet étrange contraste ethnographique. Les deux races ne se mêlent en aucune façon et ne réagissent point l'une sur l'autre.

Nos voitures se trouvent ensuite dans des passes abominables, dégringolent dans des terres défoncées avec des chocs affreux. Lourdement chargées, puisqu'elles ont chacune une dizaine de personnes, elles sont dépourvues de frein; et, à de certains tournants particulièrement mauvais et rapides, on les arrête pour attacher les roues avec de la corde. Nous n'avons pas une inquiétude : nous sentons nos rudes carrosses solides, à toute épreuve, et nos cochers, en bons Russes, habiles à tenir les chevaux.

Arrêt à Souckhoï-Fontane. Tandis que mes compagnons font de la géologie dans le mur des maisons, à coups de marteau, pour y prendre de l'obsidienne, je me mêle aux habitants, en regrettant que mon ignorance m'empêche de causer avec eux. Ils font un groupe d'opéra-comique, ayant les habits les plus brillants que j'aie encore vus, des cheveux blonds bien lisses et très épais. Les enfants sont débarbouillés, soignés, pomponnés comme des enfants de riches.

La route remonte, et nous arrivons dans un site large, une sorte de cirque entre des volcans. De nouveau l'Ararat apparaît, et aussi, en partie couvert, l'Alagheuz. On a souvent comparé la nature à un poème : c'est ici l'un de ses passages sublimes. Nous devions en ce haut pays en rencontrer plus d'un. Il est cinq heures. Il y a dans le ciel des conflits entre les nuages et le soleil d'où celui-ci sort plus éclatant; les champs aux chaumes coupés, les montagnes prochaines sont jaunes de cette lumière. Sur les fils télégraphiques se posent de gros oiseaux de proie que n'intimide pas notre passage.

Nous redescendons. La vue devient de plus en plus belle sur les deux Ararat, qui surgissent de la plaine, bien à l'écart du massif sur lequel nous nous trouvons.

Près du village Novoïa-Nicolaïevka, M. Lœwinson-Lessing nous signale de superbes filons d'obsidienne,

brillants comme des pierres fines polies, des coulées dans les ponces et les tufs sous des conglomérats volcaniques de diverses sortes.

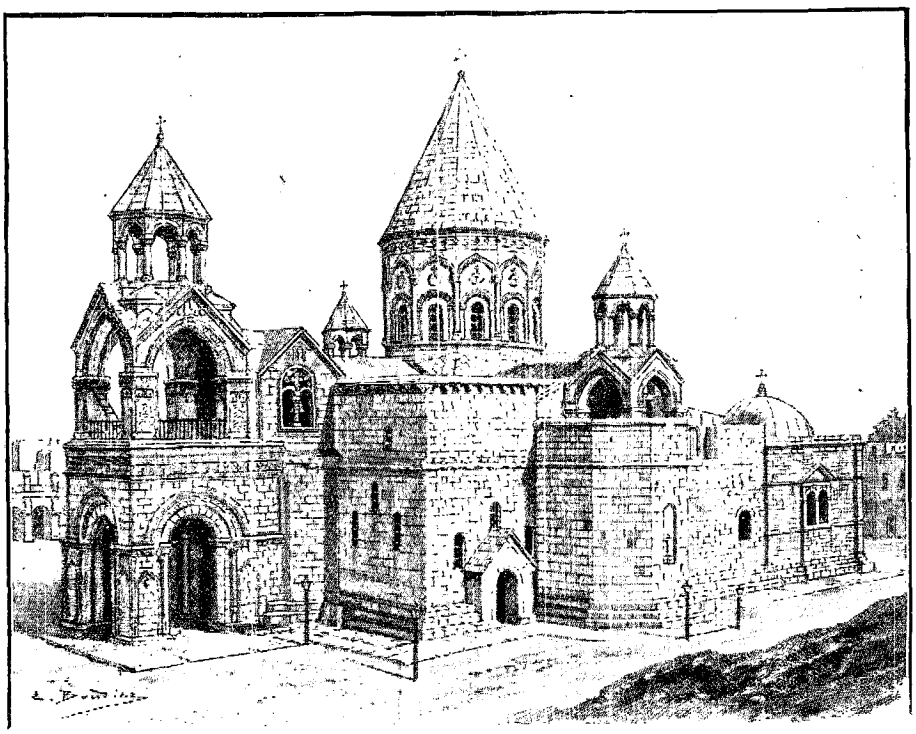
Mais il faut reprendre les voitures et ne plus s'arrêter, car on est encore à une bonne distance de la ville ; et la route est toujours atroce, et la nuit vient, sans lune. Bien entendu, on ne songe pas à nous donner des lanternes ; mais il y a de grosses étoiles, et l'on continue de voir assez pour rester dans la bonne direction.

A dix heures, nous descendions au Grand Hôtel d'Erivan. J'avais redouté le gîte, ayant lu des récits de voyageurs peu enchantés de leur logement dans la capitale de l'Arménie. Mais le Grand Hôtel est tout neuf. Il a un vestibule décoré de boiseries à caissons, un élégant escalier, des tapis, un portier en livrée, et de belles chambres dont les lits sont fort durs, mais exempts de parasites. Disons tout de suite, pour ne plus revenir sur ce détail, que dans nul pays je n'ai vu moins d'insectes qu'en Transcaucasie. Alors que les Alpes et tant de nos campagnes sont infestées de taons qui mettent les chevaux en sang, de moustiques qui vous boursouflent de leurs morsures insatiables le visage et les mains, de mouches innombrables qui se laissent choir dans tous les plats, j'oubliai complètement cette gent ailée dans les deux Caucases ; je n'aperçus pas une punaise ; on nous annonça des scorpions, nous n'eûmes pas la chance d'en découvrir ; à Aralyk, nous vîmes seulement fuir sur le mur de notre chambre une grosse araignée, qui ensuite se tint discrètement et prudemment à l'écart.

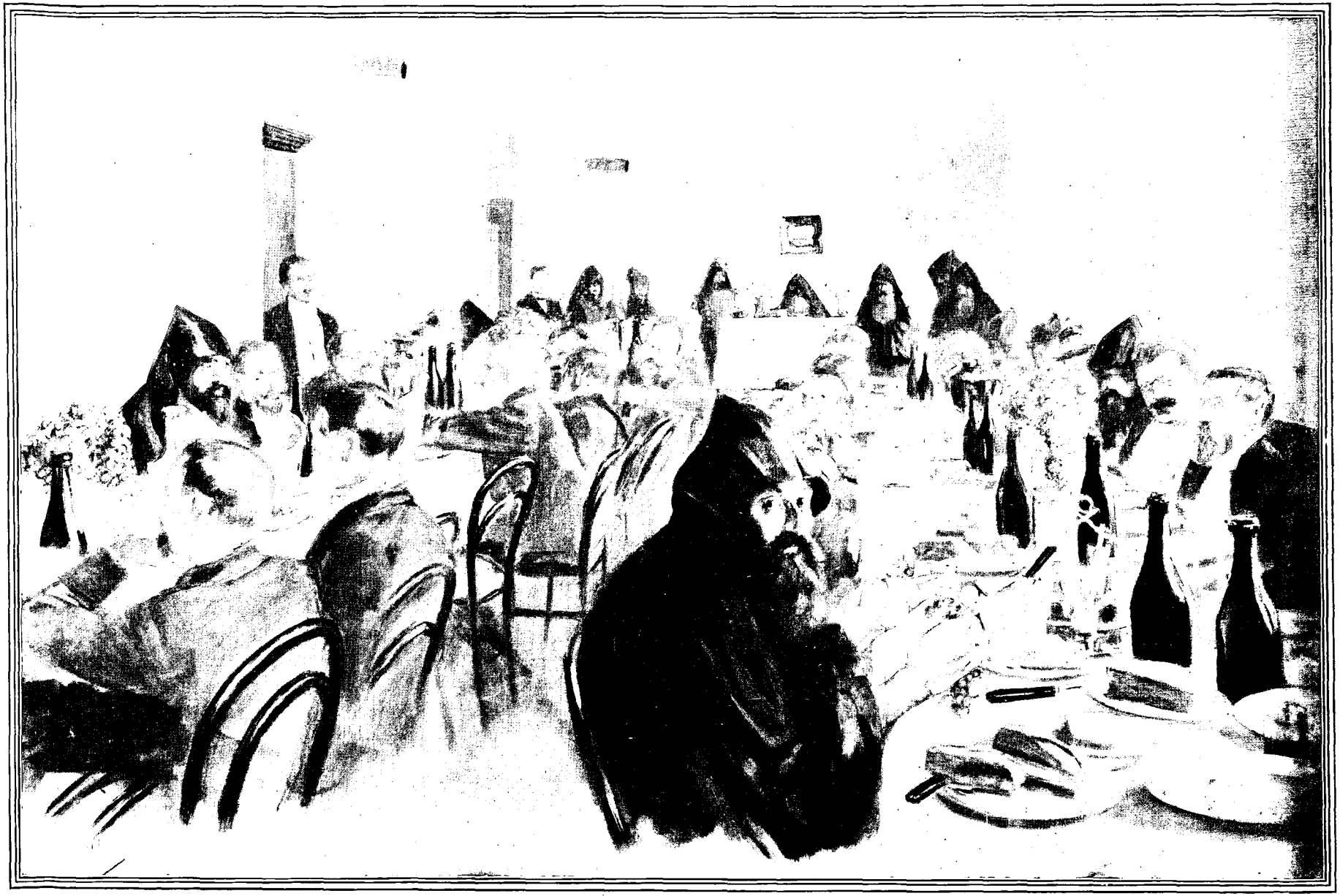
Le mardi 29 septembre fut, à mon avis, la grande journée du voyage : nous la passâmes à Etchmiadzin. L'ayant racontée ailleurs, et n'ayant pas ici assez de place, je n'en dirai pas tous les détails.

Partis d'Erivan à huit heures, nous eûmes de cette ville une impression favorable, parce qu'elle est dans une oasis de grands arbres, — nous remarquâmes des abricotiers hauts comme des chênes, — les maisons des faubourgs étant entourées de jardins. Nous traversâmes la Zenga qui coule au pied des remparts dans une gorge contournée, montrant du basalte en éventail, comme la Sioule d'Auvergne. La route, très fréquentée, offre des spécimens de tous les habitants de la région : soldats russes, Tartares, Persans, Arméniens, et de tous ses animaux, les ânes, les chameaux, les chevaux, les buffles. Nous voyons des cimetières sans verdure, des villages en pisé, et des vignes croissant en buissons touffus ou en grandes lianes, avec une abondance extraordinaire de feuillage et de fruits.

Nous mîmes deux heures à faire 20 kilomètres. Comme c'était l'époque d'un pèlerinage, nous allions trouver beaucoup de monde au monastère. Les moines ont alors à loger une foule ; ils gardent aussi plusieurs centaines de réfugiés échappés aux massacres des Turcs. Un beau village, avec des maisons modernes, d'élégantes villas, des jardins, s'élève près de l'enceinte sacrée. Il a gardé le nom de Vagharchabad, cité bâtie six siècles avant notre ère, et résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344. La porte du monastère franchie, nous nous trouvâmes dans un vaste quadrilatère entouré de bâtiments, et ayant pour centre la basilique de Grégoire l'Illuminateur. Les évêques et les archimandrites, des hommes superbes, en robe noire, en capuchon noir, nous reçurent cordialement. Le catholicos, Mégrédith Ier, entendait nous donner l'hospitalité la plus large. On nous fit entrer dans l'édifice affecté au séminaire, et l'on nous mena à des dortoirs, où des couchettes, des toilettes nous avaient été préparées. Ce couvent, bien différent en cela de celui de la Grande-Chartreuse, ne songeait pas à éloigner les femmes et avait tout fait pour assurer leur bien-être. Il était dommage qu'on eût pris tant de soins inutilement : nous ne devions rester que quelques heures à Etchmiadzin. Lorsque nous nous fûmes



LA CATHÉDRALE D'ETCHMIADZIN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.



L'HOSPITALITÉ DU CATHOLICOS. — DESSIN DE MALTESTE.

débarrassés de la poussière du chemin, on nous conduisit chez le catholicos, un beau vieillard de 75 ans, à l'œil vif, spirituel et rieur, à l'air bienveillant. Il était vêtu d'une robe de moire violette, et coiffé d'un capuce noir sur lequel jetait des feux une croix de diamants. Entouré de ses archimandrites et de ses évêques, il nous fit en arménien une allocution que traduisit en allemand Mgr Succas, et à laquelle répondit M. de Richthofen.



LE CATHOLICOS MÉGRÉDITH Ier — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Nous eûmes, durant toute cette journée, l'impression bien nette d'être au fond de l'Orient, et aussi celle d'avoir remonté le cours des siècles et de nous trouver chez les pasteurs sacrés des premiers temps du christianisme.

Mon mari, ma fille et moi, seuls Français parmi les excursionnistes, nous eûmes pour nous guider dans Etchmiadzin un homme des plus distingués et des plus aimables, M. Derounian, en religion l'archimandrite Malachie. Nous vîmes avec lui la salle de l'Académie, dont les larges fenêtres donnent sur l'Ararat, puis le collège, lequel compte 180 élèves, de 14 à 20 ans. On nous montra quelques-uns des précieux manuscrits du couvent, la copie la plus ancienne, dit-on, des Évangiles, un grand nombre de documents historiques; on nous fit admirer le trésor, qui contient des mitres admirablement brodées, des reliquaires dont le plus précieux est celui d'un morceau de l'arche. Tous ces beaux objets sont bien un peu envahis par la poussière; ce n'est pas avec eux qu'est le cœur des moines; il est bien plutôt avec les pèlerins, et surtout avec les réfugiés de l'Arménie turque. Les malheurs de l'Arménie sont la pensée constante d'Etchmiadzin. Elle est aussi celle de tous les gens de cœur qui vivent en sécurité sous le gouvernement russe, mais ont vu de près l'infortune de leurs frères.

Etchmiadzin possède une imprimerie et édite des livres de piété, d'histoire locale. On n'y reste pas étranger aux chefs-d'œuvre européens. Ainsi, on tire en ce moment une traduction arménienne de Shakespeare. On publie aussi une revue, *l'Ararat*, récemment autorisée par la censure. Le haut clergé arménien est assez étroitement surveillé, et il lui est arrivé d'encourir les rigueurs gouvernementales. Mgr l'évêque Succas et l'évêque d'Erivan, Mgr Chudaverdian, ont été longtemps exilés.

Il faut dire que beaucoup d'Arméniens font encore le rêve de se reconstituer un pays autonome. Lorsque Erivan passa de la domination persane sous la domination russe, le prêtre qui fut ensuite le catholicos Nersès V, leva en faveur des Russes, la bannière du royaume d'Arménie, qu'on garde à Etchmiadzin. Il espérait, paraît-il, que les Européens seraient des alliés, et non pas des maîtres. Or, l'Arménie pourrait méditer la parole de Jésus : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Une royauté spirituelle lui conserve son intégrité mieux qu'un pouvoir politique. Elle a pour chef et pour père ce vieillard dont les mains n'ont de force que ce qu'il en faut pour tenir le bâton pastoral incrusté de nacre et d'ivoire. Ses grandes assemblées se font dans un monastère; mais Etchmiadzin, *Où est descendu le Fils*, est comme un morceau du ciel qui lui fait une patrie incorruptible. En vain son sang coule, ses villes sont détruites, ses privilèges abolis, ses provinces partagées entre des maîtres différents; elle est l'Arménie toujours, l'Arménie belle dans ses enfants, qui gardent intact le type de la race, l'Arménie invariable dans sa foi et dans son amour de la liberté.

La cathédrale est l'édifice le plus intéressant d'Etchmiadzin. Bâtie en 302 par saint Grégoire l'Illuminateur, sur les ruines d'un temple de Diane, restaurée bien des fois, elle a conservé des parties très anciennes, par exemple la partie centrale, qui remonte vraisemblablement au VIIe siècle. Elle est petite, mais elle a d'heureuses proportions. Ses murs furent autrefois couverts de fresques, maintenant fort vagues.

M. Derounian nous emmena, après la visite de l'église, dans le parc, pour l'arrosage duquel on a détourné un ruisseau dans un grand réservoir de pierre. Grâce à cette eau, on peut avoir un peu de verdure. Mais les arbres sont encore jeunes, et nous ne trouvâmes pas, sous leur couvert insuffisant, beaucoup de fraîcheur. Le ciel était absolument bleu, la chaleur extrême, quoiqu'on fût en automne et que la plaine soit à une altitude de

plus de 1,000 mètres. En été, le thermomètre marque souvent 45° C. En hiver, il descend jusqu'à — 30°. Un tel climat est nécessairement malsain, et les fièvres sont fréquentes à Etchmiadzin comme à Erivan, d'autant que les eaux vives sont rares et que, par contre, il y a aux environs de la ville des marécages.

Nous voyant fatigués, notre bon guide nous pria d'entrer dans sa cellule, une grande pièce aux murs blancs, peu meublée. De beaux tapis du pays, quelques livres, un bureau ; il n'y avait rien de plus au delà du strict nécessaire. L'archimandrite tira d'une niche pratiquée dans le mur les provisions de son souper, car on ne fait en commun, à Etchmiadzin, que le repas du milieu du jour : du caviar, du poisson, du fromage, de la lavache, et nous pria de prendre un acompte sur le dîner.

Mais la cloche nous appelait pour celui-ci, qui fut présidé par le catholicos, assis à une extrémité de la salle, sur une estrade. Les archimandrites, après en avoir reçu la permission de leur patriarche, se placèrent parmi les congressistes. Le service était élégant, avec des couverts d'argent ciselé, des coupes d'orfèvrerie pleines des beaux raisins de Noé. Les vins, des crus d'Etchmiadzin, étaient délicieux ; les mets, peu variés, abondants et excellents. Le catholicos porta un toast assez long. Il parla debout et fut écouté debout, ainsi que Mgr Succas, qui traduisit. M. Stanislas Meunier fut chargé de répondre à Sa Sainteté, et le fit de tout cœur, dans la reconnaissance d'un si cordial accueil, dans la tendre sympathie qu'inspire l'Arménie.

De retour à Erivan, à sept heures du soir, nous en repartions à dix heures pour Aralyk, où nous arrivâmes à trois heures du matin. On soupa, on se coucha quelques instants, et, au réveil, on eut le spectacle éblouissant de l'Ararat inondé de soleil. Quoique Aralyk soit à 32 kilomètres de Sardar-Boulagh, le col qui sépare les deux sommets, l'air était si transparent que la montagne semblait toute proche. Cette masse colossale dont le sommet est à 5.211 mètres, dont la base occupe une surface de plus de 900 kilomètres carrés, est élégante comme un objet d'art. Jamais architecture ne donna à un plus haut degré l'idée de la proportion, de l'harmonie. L'Ararat se dresse au milieu de trois empires comme un obélisque au milieu d'une place. Des millions d'hommes peuvent de leurs demeures contempler la cime sacrée où ils ont mis l'arche, le second nid de l'humanité. Cette cime qu'un nuage, à la limite des neiges, isole souvent de la terre, est inaccessible, disent-ils, aux explorateurs. Mais les explorateurs ne connaissent guère d'obstacles sur cette étroite terre ; et, de nos jours, l'Ararat a été gravi bien des fois. Même trois des congressistes allaient tenter de l'escalader, point encouragés d'ailleurs par M. Lœwinson-Lessing, qui n'avait pas mis cette prouesse au programme.



L'ARCHIMANDRITE MALACHIE DEROUNIAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous eûmes à Aralyk le seul mécompte de notre voyage ; on ne nous facilita pas, à ma fille et à moi, les moyens d'aller à Sardar-Boulagh : il y avait des chevaux, à la vérité, mais point de selles de dames. Ce fut du moins le prétexte qu'on nous opposa. Quelques-uns de nos compagnons qui, pour n'être point de Tarascon, n'en ressemblaient pas moins à Tartarin, se plaisaient à imaginer des dangers dans cette très facile excursion au voisinage des tentes kourdes ; ils s'étaient armés, et ils avaient pris des airs graves et résolus. Certes, ils ne laissaient pas deux femmes — des êtres peureux — compliquer par leur présence cette expédition. M. Lœwinson-Lessing crut que les selles qu'il avait demandées pour nous n'étaient pas arrivées. Il sut ensuite, et nous le dit, qu'elles se trouvaient à Aralyk, mais qu'on les avait dissimulées.

Faite au grand jour, la route d'Aralyk à Erivan fut une compensation à l'ennui que nous éprouvions de battre en retraite. Ah ! la magnifique, la subtile lumière ! Sans cesse les yeux se levaient vers le ciel le plus éclatant et le plus doux qu'on pût contempler, un ciel de soie, de caresse, et en même temps un ciel de vertige qui attirait à la façon d'un abîme.

Et de la terre aussi se dégageait une impression de beauté, de joie et d'infini. Comme à Etchmiadzin,

j'étais, non pas seulement dans d'autres lieux que ceux auxquels je suis accoutumée, mais encore dans d'autres temps, au fond des âges. De sorte qu'après tant d'autres, malgré le déplaisir de se servir de phrases toutes faites, j'écris ces mots : l'*Orient immuable*. Que voyons-nous sur la route? Des troupeaux et des pasteurs : des moutons, des buffles, des ânes, des chameaux, bêtes lentes et pacifiques qu'on dirait rêveuses ; et les menant distraitement, pensives, avec si peu d'idées pourtant, des créatures humaines, aussi loin de la civilisation que si elles venaient d'être chassées du paradis terrestre.

Ce sont des Kourdes, gens de mauvaise mine et de réputation plus mauvaise encore. Les hommes ont l'expression rude et fière; les enfants sont délicieusement beaux ; les femmes sont vêtues de couleurs vives, quelquefois en robe, quelquefois en larges pantalons; elles sont coiffées de turbans, et les jeunes filles de petits bonnets garnis de piécettes sur des tignasses ébouriffées et frisées.

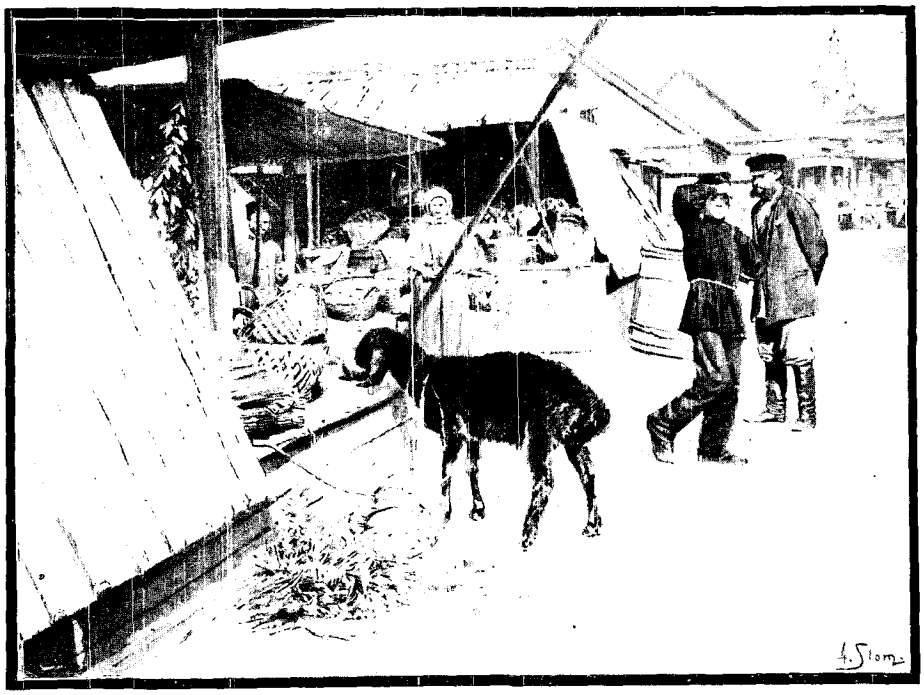
Les Kourdes sont les héros de terribles histoires de brigandage. Ce n'est pas sans peine que les Russes les tiennent en respect, d'autant qu'après un mauvais coup ils franchissent la frontière, tolérés en Perse, bien accueillis en Turquie. Pourtant ceux que nous voyions sur cette route ne nous inspiraient pas d'horreur. Ils sont si bien à leur place au pied de cet Ararat dont ils considèrent les pâturages comme leur domaine, dans cette ardente lumière que leurs yeux d'aigle supportent sans cligner et qui rend magnifiques leurs guenilles de pourpre, qu'il est impossible de concevoir le tableau sans eux, et que je leur trouvais, comme à leurs troupeaux, comme à cette terre primitive, un air d'innocence qui est en réalité celui de leur inconscience.

Les bêtes sauvages aussi sont encore tout près du paradis terrestre, car elles n'ont pas appris le danger. De grands oiseaux se tiennent sans fuir tout près du chemin. Le sous-officier de Cosaques qui a pris place sur le siège de notre voiture avise un héron dans un champ de roseaux, l'ajuste et le manque, heureusement.

Nous arrivons sur les bords de l'Araxe, qui coule large et abondant entre de sinueuses rives plates. Il nous montre le chemin pour aller en Perse. Si nous le suivions? Mais non! Il faut être fidèle à son plan. C'est bien assez que les autres vous y fassent manquer quelquefois. Et, sans quitter notre voiture, nous traversons le fleuve en bac.

Pendant cinq heures, nous eûmes l'Ararat sous les yeux; et aussi, du côté de la Perse, des montagnes très rouges qui avaient l'air d'escarpements de corail travaillé. A notre gauche, c'est-à-dire vers le Nord, l'Alagheuz dressait ses sommets neigeux.

Le pays que nous traversions offrait un sol tantôt desséché, tantôt marécageux, et cependant fertile. On faisait la récolte dans de vastes champs de coton. Et la vigne poussait avec une richesse, une vigueur vraiment miraculeuses. M. de Candolle dit « qu'elle ne saurait être cultivée dans la région de l'Ararat ». Je ne sais si vraiment on ne la cultive pas, mais je sais qu'elle est parfaite, offrant toutes les variétés connues, et que le symbole de Noé, placé ici, exprime une étonnante réalité.



LE BAZAR D'ERIVAN. — DESSIN DE SLOM.

Erivan a de grands faubourgs, avec des maisons bien bâties et des jardins. Elle a des bazars, comme Tiflis, des églises, des mosquées, des voitures, des caravanes, des soldats. Et cependant elle n'est pas animée, elle paraît triste. Ses habitants sont, dans leur costume, plus Européens que ceux de Tiflis; les Arméniens portent des casquettes noires qui les font ressembler à nos ouvriers. Tout leur costume est sombre et sans grâce, quoique leur tunique soit, en principe, la tunique tcherkesse ; mais il y a, entre elles, la différence des faiseurs, bons là, mauvais ici ; un habit fait à Carcassonne ne ressemble pas à un habit fait boulevard des Italiens. Les

Persans, qui sont en nombre à Erivan, sont aussi vêtus de noir et lourdement ; cependant, leur bonnet d'astrakan est moins laid que la casquette. Les uniformes mêmes des officiers ne sont pas aussi soignés qu'à Tiflis ; on n'y a pas autant d'envie ni d'occasions de plaire. Je suis persuadée qu'il n'existe pas, à Erivan, de club où l'on danse sous les grands arbres. Le seul chant que nous entendîmes fut celui du muezzin, sur le minaret. Très peu de femmes dans les rues. Celles qui sont riches ne sortent guère de leurs jardins. L'été, elles vont dans les montagnes pour échapper à la grande chaleur. Dans notre hôtel, nous ne vîmes pas une servante; nous avions, pour faire la chambre, un garçon jaune, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés.



OUVRIERS TATARES D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Le seul plaisir qu'on semblât prendre dans la ville était celui de manger des fruits. Les bazars regorgent de raisins et de pêches. Le pain et la viande sont abondants aussi. Le pain est de la grande galette molle, la lavache, qui se plie comme du linge, qui sert d'assiettes, qu'on étend sur les tapis, devant les convives accroupis, dans laquelle on enroule les mets, fruits, viande, confitures. La viande, le chichlik, cuisait sur tous les trottoirs, avec des odeurs graillonnesques et tout de même appétissantes, ou bouillait dans des marmites de terre. Et nous regardions préparer toutes ces victuailles, les cuisiniers tartares ou persans ayant les ongles teints au henné, de même que les boulangers qui pétrissaient la lavache et la mettaient dans des fours moins barbares que ceux de Tiflis. Nous errions aussi dans le bazar, sombre et frais. Comme à Tiflis, les industries sont parquées par quartiers, et les artisans travaillent dans les boutiques ouvertes, où se fument aussi beaucoup de narghilés. C'est le même commerce qu'à Tiflis, mais bien moins intense ; ce sont les mêmes ouvrages, mais moins élégants. Les marchands, très engageants, très polis, montrent leurs objets avec la plus grande complaisance, même quand ils savent qu'on n'achètera pas. Nous restâmes longtemps chez un vieux Persan qui avait la barbe outrageusement teinte en noir — là-bas, personne ne se trouve digne de porter des cheveux blancs — et qui vendait tout ce qu'il faut pour écrire et pour lire en persan. Sa boutique était à la porte d'une mosquée où il y avait beaucoup de savants, c'est-à-dire de gens qui étudient et expliquent le Coran. Une cour avec des parterres fleuris, un jet d'eau, une sorte de cloître sur lequel s'ouvrent de grandes cellules où, sur des tapis, conversent gravement les docteurs, telles sont les dépendances de la mosquée. Vaste, couronnée d'une coupole bleue avec des murs revêtus de mosaïques, elle était déserte, pleine de gravats, et attendait des réparations.

Nous en vîmes une autre, tout à fait en ruine, parmi les fortifications à moitié détruites qui dominent la Zenga, non loin du fameux palais des Sardars, dont nous avions entendu dire tant de merveilles, et à la porte duquel il nous fallut nous présenter deux fois. La première, nos appels n'eurent pour réponse que les aboiements d'un chien à l'attache. Nous étions étonnés que des splendeurs royales pussent tenir dans un très petit bâtiment qui, extérieurement, avait l'air des plus quelconques. Mais comme il est dit qu'on ne doit pas juger sur l'apparence et que nous n'avions pas grand'chose à faire à Erivan, nous revînmes le lendemain.

Il n'y a qu'une salle, — les autres pièces sont des cabinets, — et son luxe délabré eut, au temps où il était neuf, des splendeurs de café-concert. Il consiste uniquement en petites glaces qui recouvrent le plafond et une partie des murs, et en peintures hideuses, comme on en voit sur les baraques de foire, les portraits, dit-on, des Sardars, princes-gouverneurs d'Erivan. Les dimensions de la salle sont celles d'une cuisine de ferme normande. Un jet d'eau fut autrefois l'ornement de ces lieux, et sans doute de beaux tapis couvraient le sol. Il y a une espèce de window dominant la falaise à pic de la Zenga et faisant un cadre à l'adorable Ararat. A cette baie, on demeure longtemps ravi ; mais quand on se retourne sur les murs de la salle, si grotesquement

enluminés, on éprouve par contraste un véritable malaise. Certes, si cette maison était à moi, je m'y plairais l'automne, mais je casserais les glaces et je ferais nettoyer et blanchir les murs à la chaux.

Nous eûmes le plaisir de faire une visite à Mgr Nersès Chudaverdian, évêque d'Erivan, introduits par M. le Dr Karamianz, qui voulut bien se faire pendant quelques instants notre interprète et notre guide dans la ville. La maison épiscopale, qui n'est séparée de l'église que par un jardin, est spacieuse, simple, élégante. Nous trouvâmes Sa Grandeur sur une terrasse d'où l'on a une vue de l'Ararat aussi belle que celle qui s'offre à Etchmiadzin. En outre, la ville avec ses arbres, sa rivière, ses constructions, ajoute à l'intérêt du spectacle. Mgr Chudaverdian est un homme fort distingué, qui nous accueillit avec affabilité. Mais il ne parlait ni français, ni allemand, ni anglais, et il fallait que M. Karamianz traduisît. Je me demandai, comme pour le catholicos, si cette ignorance était réelle, ou si elle ne faisait pas partie de quelque protocole. Les archimandrites, les évêques, les diacres qui entourent Mégrédith Ier parlent les langues européennes. Il n'est pas vraisemblable que cet intelligent vieillard, qui a beaucoup voyagé, soit moins instruit que ses prêtres. Et la même réflexion s'impose pour l'évêque d'Erivan. Je pris donc leur silence comme une manière de protestation contre l'indifférence des Européens pour l'arménien, une des plus anciennes langues du monde, et des plus belles et des plus aptes à reproduire toutes les nuances de la pensée, une langue qui, dit-on, vaut le grec, avec lequel elle a des analogies, ainsi que l'ont prouvé des orientalistes, M. Boré en particulier. Bref, j'avais quelque ennui de ne pouvoir causer librement, vivement, avec Mgr Chudaverdian. Je me dédommageais en regardant l'Ararat, avec une longue-vue. Hélas! alors que ses neiges me semblaient si rapprochées que je cherchais à y découvrir des ascensionnistes, ainsi que cela se fait à Chamonix pour le mont Blanc, un drame affreux y commençait.

Cependant, Mgr Chudaverdian nous fit voir ce qu'il avait de plus beau : un tapis brodé offert par ses fidèles et son bâton pastoral, tout incrusté d'ivoire et de nacre. On nous apporta un café exquis, brûlant, à la mode turque, et des bouquets pour les dames. Ces bontés me rappelaient l'hospitalité de l'archimandrite Malachie. Il n'y a rien d'affecté dans l'hospitalité de ces prêtres, rien de mondain non plus ; leurs attentions sont la manifestation de la charité, telle que la définit saint Paul. Ils ont la tranquillité des saints, ils sont exempts de pruderie. Le bas clergé se marie, chez les grégoriens. Les prêtres, dont la science, l'activité peuvent être utilisées dans un cercle étendu, restent libres, l'apostolat s'accommodant mal des soucis d'une famille.

Nous prîmes congé avec regret. Bien loin de votre berceau, le voyage vous fait rencontrer des frères. Mais ils sont perdus, aussitôt que retrouvés. Si vous ne consentez à être triste souvent, il faut ne pas bouger de chez vous, et n'ouvrir ni vos yeux, ni votre cœur.

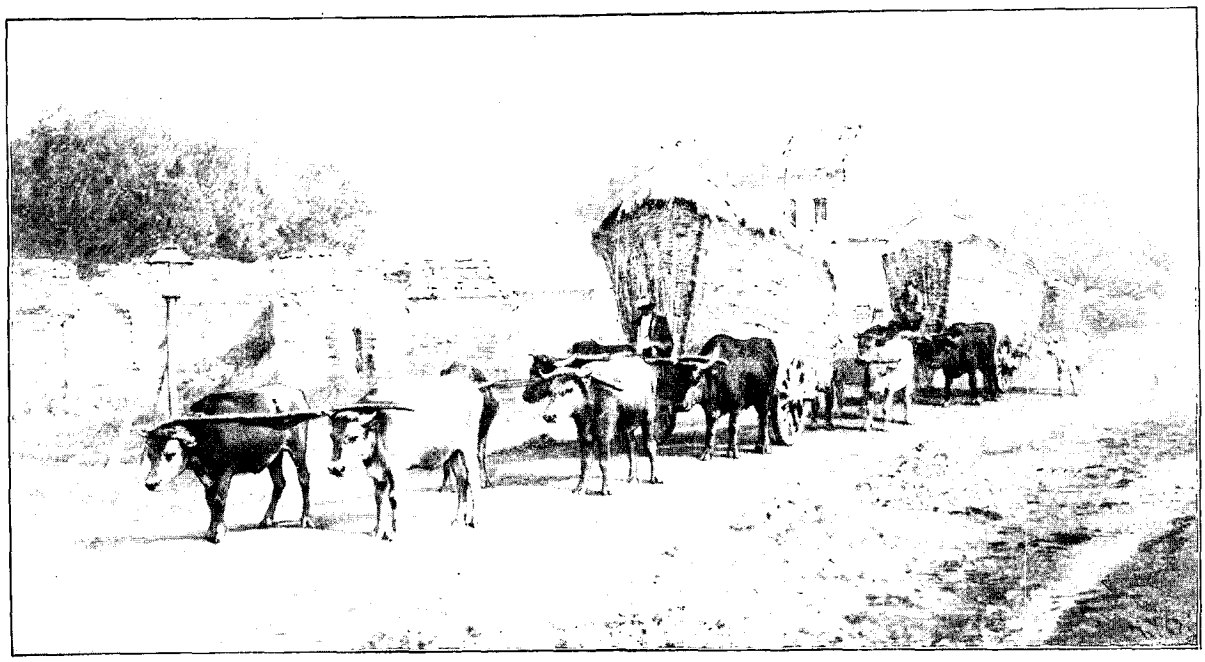
(A suivre.)

Mme STANISLAS MEUNIER.



MENDIANT À LA PORTE D'ETCHMIADZIN. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA RENTRÉE DU BLÉ EN ARMÉNIE. — DESSIN D'OULEVAY.

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE[1].

PAR Mme STANISLAS MEUNIER.

V

Le Plateau Arménien.



M. KARAKACH,
CONSERVATEUR DU MUSÉE GÉOLOGIQUE
DE SAINT-PÉTERSBOURG,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le vendredi 1er octobre, les montagnes, dès le matin, s'étaient couvertes de brouillard, et dans la soirée il avait plu à Erivan. Les excursionnistes de Sardar-Boulagh arrivèrent fort tard, sans M. Lœwinson-Lessing, resté pour attendre M. Stœber, qui, ayant voulu gravir le grand Ararat, n'était pas encore revenu. MM. Oswald et Ebeling, dont l'ascension jusqu'au sommet s'était bien effectuée, nous donnèrent les détails suivants : partis d'Aralyk avec M. Stœber, le mercredi 29, avant ceux qui voulaient seulement gravir le petit Ararat, ils avaient quitté Sardar-Boulagh à 4 h. 1/2 de l'après-midi, en compagnie d'un officier russe et de cinq Cosaques. Ce fut en quelque sorte une expédition improvisée, pour laquelle on ne prit aucune des précautions de rigueur, qui consistent à avoir des guides, des porteurs, des provisions substantielles, des vêtements chauds. Il n'est pas nécessaire de se munir d'échelles, ni de cordes, l'Ararat étant une montagne sans précipices, sans escarpements. Mais sa hauteur de 5.211 mètres, la nature de son sol où la lave, de l'andésite augitique, est amoncelée en énormes blocs, ou bien s'éboule en pierres coupantes, en rendent l'escalade excessivement fatigante. On ne trouve la neige qu'à une hauteur de 4.000 mètres; il n'y a qu'un glacier, celui d'Argouri, divisé en deux branches, et formant une moraine de quatre lieues de longueur. L'ascension de l'Ararat est une question de temps et de forces ; elle ne demande pas d'autre courage que celui de l'endurance. Mais il ne faut pas cependant négliger toute prudence. La saison avancée est une mauvaise condition. Les nuits, déjà froides dans la plaine, étaient mortellement glaciales entre 4.000 et 5.000 mètres. Ces messieurs firent une première faute en partant à la fin de l'après-midi. Ils ne purent marcher que quatre heures, campèrent trop bas, et eurent par conséquent trop de chemin en perspective pour le lendemain. Le jeudi 30, au réveil, l'officier russe, indisposé, redescendit avec deux des Cosaques, et les trois autres soldats, après s'être chargés des couvertures et du restant des vivres, se mirent à monter d'un pas si rapide, que bientôt les congressistes les perdirent de vue. Il faut dire que ces Cosaques n'avaient pas été engagés comme porteurs, qu'ils

1. *Suite. Voyez p.* 313, 325, 337 *et* 349.

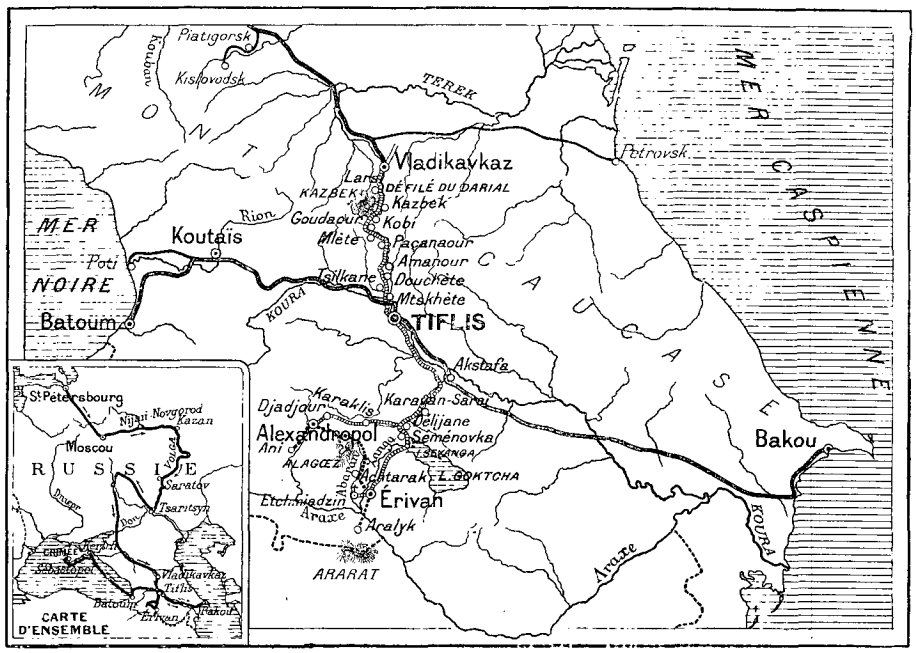
s'étaient décidés pour l'ascension de leur propre mouvement, sans réflexion, avec leur fusil à baïonnette ! Mais, s'ils ne manquèrent pas de loyauté, ils manquèrent de charité... Et puis ils n'avaient pas oublié les provisions.



AU BAZAR D'ERIVAN. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

MM. Oswald, Ebeling et Stœber ne se trouvèrent pas d'accord sur le chemin à suivre ; ils eurent une discussion à la suite de laquelle M. Stœber partit seul de son côté. Agé de trente-trois ans, il était extrêmement vigoureux, et croyait avoir l'expérience des montagnes, ayant fait sans compagnons l'ascension du Kazbek.

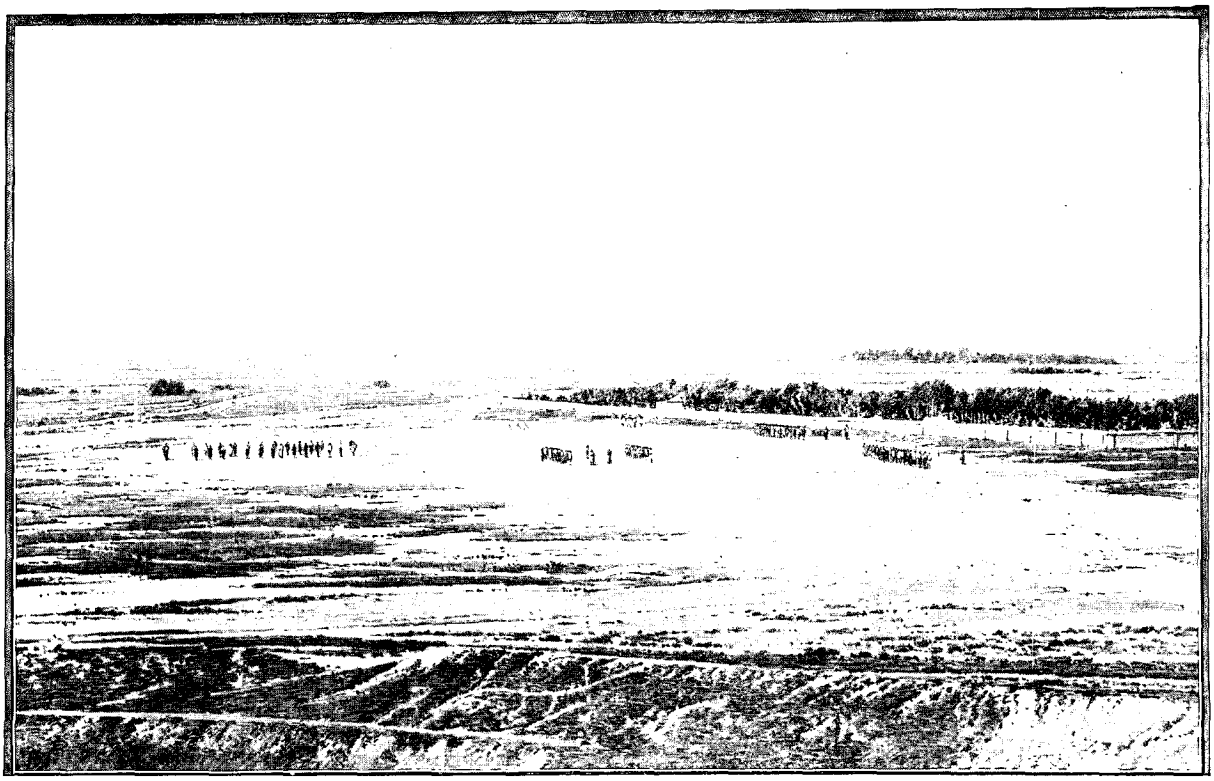
MM. Oswald et Ebeling atteignirent à six heures du soir le sommet de l'Ararat. Ils n'y restèrent que trois minutes ; le froid était horrible, et la nuit venait rapidement. Ils s'arrêtèrent à 4.800 mètres, dans une anfractuosité, une sorte de cuvette où ils étaient à l'abri du vent. Ils ne s'étendirent pas, bien entendu, s'appuyant seulement un peu au rocher et combattant le sommeil qui menaçait de les engourdir. Ils trouvèrent dans leurs poches deux œufs et deux pommes complètement gelés : ce fut la seule nourriture qu'ils purent prendre en trente-deux heures. L'un d'eux possédait une paire de gants qu'ils se partagèrent, couvrant tour à tour chaque main. Ils eurent les joues et les doigts gelés. Ils se frictionnaient avec de la neige, et s'empêchaient réciproquement de dormir. Ils ne durent leur salut qu'à cette circonstance qu'ils se parlaient, veillaient l'un sur l'autre. L'affreuse nuit passa dans l'inconscience du cauchemar. A cinq heures du matin, ils se remirent en route et arrivèrent à Sardar-Boulagh dans l'après-midi.



ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR.

La descente fut pénible, à cause des pierres glissantes et coupantes. M. Oswald faillit recevoir un bloc de lave sur la tête.

M. Lœwinson-Lessing nous rejoignit le samedi matin ; il n'avait quitté Aralyk que fort avant dans la nuit, après avoir attendu vainement D'après le programme, on aurait dû quitter Erivan le 2 octobre. Mais il semblait dur de s'en aller sans nouvelles de M. Stœber... Sans doute, il s'était égaré, et il allait arriver d'un moment à l'autre, ou pour le moins un courrier apporterait des nouvelles de Sardar-Boulagh. Il n'y a pas de télégraphe d'Erivan à Aralyk. On ne laissait pas que d'avoir des idées fort noires. La pluie de la plaine avait été neige sur la montagne... MM. Ebeling et Oswald avaient pensé



L'ARARAT. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mourir de froid... Bien entendu, déjà les recherches étaient commencées ; les congressistes firent une souscription pour récompenser les Cosaques qui, les premiers, rencontreraient le malheureux jeune homme dont nous aimions tous la bonne grâce souriante. Il aidait M. Lœwinson-Lessing dans les soins matériels de l'excursion. Il avait une famille à Vladikavkaz : une femme, trois petits enfants. MM. Oswald et Ebeling, quoique souffrants, horriblement fatigués, retournèrent à Aralyk, avec l'intention de parcourir la montagne jusqu'à ce qu'on fût sur la trace du disparu.

La matinée se passa silencieusement, anxieusement, dans les couloirs et les vestibules de l'hôtel. Chaque heure écoulée diminuait l'espoir.

L'après-midi, mon mari, ma fille et moi, nous allâmes avec M. Schklarensky, de Moscou, et un officier de police, sous l'escorte de trois tchapars, faire une excursion aux environs d'Erivan, du côté des montagnes du Goktchaï. Promenade mélancolique parmi des villages misérables, marécageux, moitié arméniens et moitié kourdes : Bachquette, Ielgovane, Fasaquene, où de grands chiens aboyaient à notre passage. Les chemins, atroces, nous faisaient nous étonner de ne pas verser à chaque instant. Le ciel était orageux, ce qui nous valut un coucher de soleil superbe et fantastique, d'immenses rayons s'élançant de derrière des nuages noirs qui faisaient tragiques et troubles les hautes terrasses sur lesquelles nous nous étions élevés. Au crépuscule, l'Ararat parut livide et s'entoura, à la limite des neiges, d'un crêpe de brouillards. Dans la disposition d'esprit où nous mettait la disparition du pauvre Stœber, la montagne prenait à nos yeux la forme d'un énorme tombeau.

A notre retour, nous interrogeâmes anxieusement. Pas de nouvelles!

Le dimanche 3, pas de nouvelles!

Cependant on ne pouvait s'éterniser à Erivan ; on partit donc. Pour nier encore l'horrible certitude, on inventait des romans, on se disait que M. Stœber, égaré, avait pu descendre en Turquie ou en Perse, qu'il était malade et qu'on le soignait, ou bien qu'on l'avait fait prisonnier.

Les lourdes et dures voitures qui nous avaient amenés d'Akstafa à Erivan avaient été remplacées par des phaétons à quatre chevaux. Il fallait aller vite, car nous devions coucher à Alexandropol, faire des deux étapes primitivement projetées une seule traite : au lieu de passer la nuit à Bash-Abarane, nous ne ferions qu'y dîner.

Nous traversons la Zenga ; puis, par des sortes d'immenses gradins, nous gagnons le plateau arménien, dont la hauteur moyenne dépasse 1.500 mètres. Le chemin est pareil à celui que nous avons eu la veille, c'est-à-dire des plus mauvais. Mais que la vue est belle sur la plaine de l'Araxe, sur l'Ararat éblouissant d'une neige nouvelle ; sur le petit Ararat, dont le sommet émerge d'un océan de nuages cotonneux ; sur l'Alagheuz,

l'œil d'Allah, œil d'azur qui regarde entre deux sommets blancs ; sur d'autres volcans énormes et isolés vers lesquels nous marchons ! Il fait beau, le ciel est bleu pâle, l'air léger et doux.

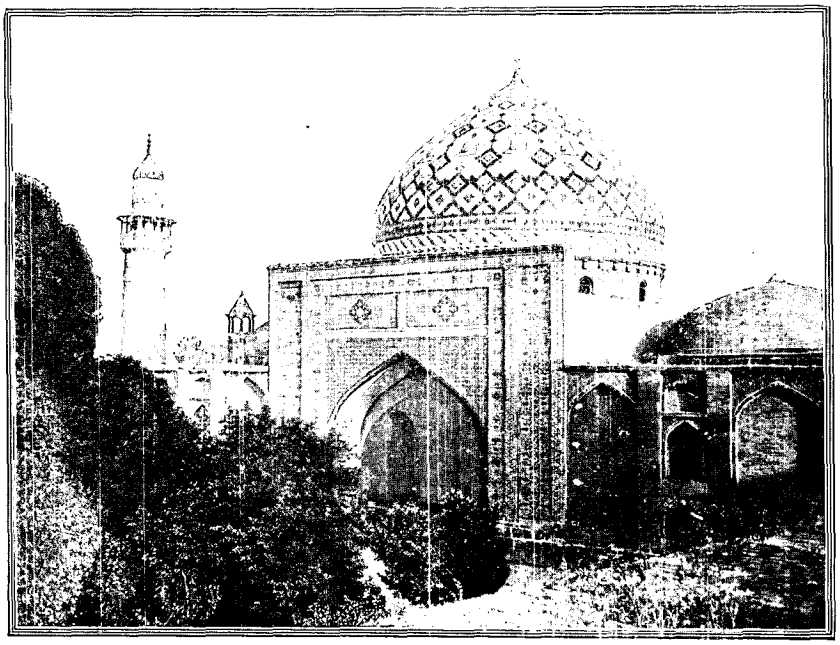
Les terrains que nous gravissons sont formés par des coulées de basalte. « Le plateau, dit la notice de M. Lœwinson-Lessing, est constitué par des laves andésitiques que l'on peut examiner partout où le plateau est coupé par des ravins ou des rivières. Comme dans toutes les autres parties du plateau arménien, les laves ont une structure columnaire très prononcée. Un sol fertile, sorte de tchernozion volcanique formé par la désagrégation des laves, recouvre le plateau. Près d'Achtarak, on rencontre déjà les laves caractéristiques de l'Alagheuz. Ce sont des roches pipernoïdes, rouges, brunes ou noires, le plus souvent taxitiques ; Abich les nommait *Tuflava*. Cette lave pipernoïde recouvre une énorme étendue du plateau arménien jusqu'à Alexandropol d'un côté, et Ani de l'autre. »

Les approches d'Achtarak sont un extraordinaire chaos de lave, de blocs vraiment monstrueux. Nous traversons, au galop, la rivière Aparane, par un défilé sauvage surmonté de constructions à demi écroulées, bien en harmonie avec la désolation environnante. La route se dirige, tantôt sur l'Alagheuz que, pour gagner Alexandropol, nous contournerons presque complètement ; tantôt sur un autre volcan sans neige, avec une base colossale, des parois parfaitement nues et régulières, et qu'on me dit s'appeler l'Araïssar. Nous apercevons, toujours dans notre course rapide, une grande église arménienne, avec des fortifications. Puis nous voyons un bel exemple des ravins qu'on nous a annoncés, un cañon creusé par la rivière dans un basalte prismatique sous lequel sont des couches de cendre et de scories. Ce cañon fait une coupure nette sur la surface de la plaine. Un instant on s'arrête pour l'examiner.

Nos tchapars, au nombre de trois seulement, — il paraît que le pays est sûr, — sont des gens fort sales, d'air peu militaire, excellents cavaliers, bien entendu, et qui nous donnent un spécimen des modes du pays : l'un d'eux a la casquette arménienne, l'autre un turban, le troisième le gros bonnet tartare en poil de chèvre.

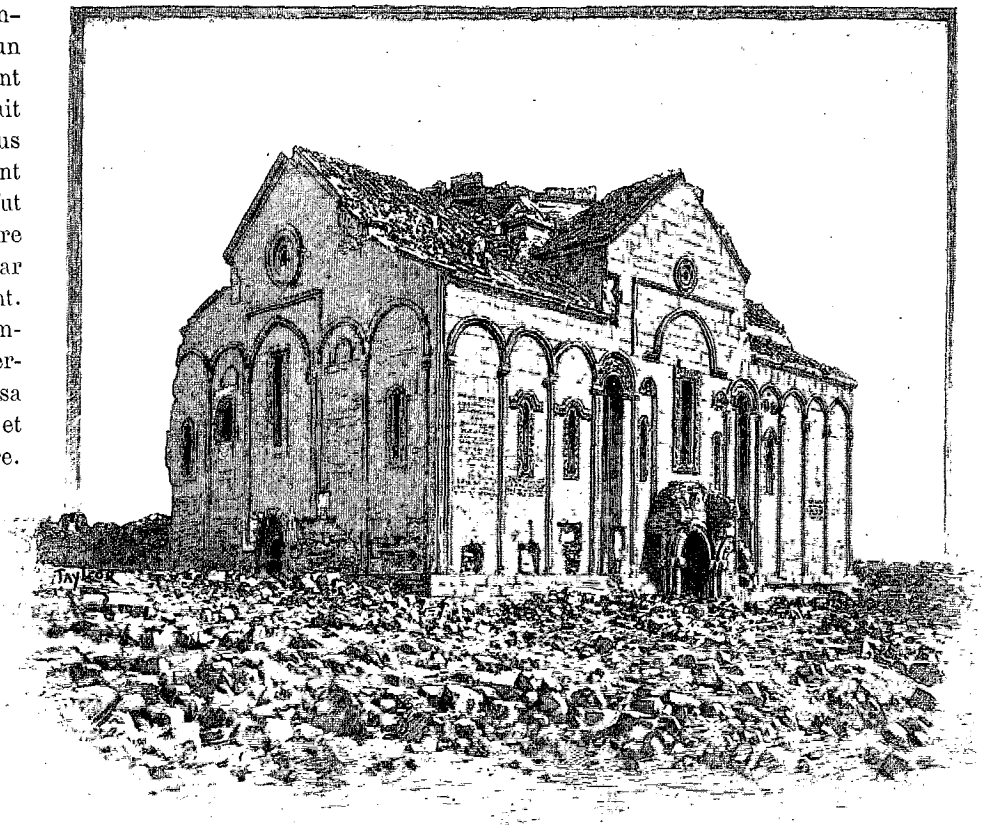
Un village avec des arbres, quelle rareté ! Des saules et des arbres fruitiers. C'est Karby. Il est très populeux, et ses habitants ont l'extrême politesse de nous saluer.

Nous lunchons à Ilantchalan, tout près du beau volcan Araïssar. Les pierres qui s'entassent sur le sol semblent les ruines des maisons, tandis qu'en réalité les maisons sont faites avec les ruines de la montagne. Mais on ne songe guère à combattre le désordre, la désolation de la nature, et tous les logis ont l'air de s'effondrer. M. Lœwinson-Lessing s'est pourvu d'abondantes provisions. On nous distribue du pain, des poulets, du vin, de l'eau-de-vie, des serviettes de papier japonais. Rien n'a été oublié. Un chameau passe, chargé de melons. Quelques-uns de nos compagnons en achètent, nous en donnent. C'est exquis. Le village tout entier vient nous regarder, sans convoitise, du reste. Je donne du chocolat à des enfants peu empressés à le prendre. Un autre cadeau a plus de succès : ce sont des épingles. Lorsque j'en distribue, je suis très entourée. On ne peut se figurer, si on ne l'a vu, à quel point sont déguenillés les femmes et les enfants arméniens. Je ne serais pas étonnée que la nation arménienne, si près de nous par tant de côtés, ne dût une partie de ses servitudes à l'infériorité de la femme. Ces chrétiens ont, en ce qui concerne celle-ci, des préjugés de musulmans. Lorsqu'ils sont riches, ils la cachent au fond de leur maison. Elle est presque voilée ; un mouchoir lui couvre le front par-dessus le diadème noir, si joli en Géorgie ; un bandeau lui cache complètement la bouche, ce qui est aussi incommode que malpropre. Enfin, ses vêtements, ceux de ses enfants, lorsqu'elle est pauvre, témoignent de son horreur pour le travail. Elle ne va pas aux champs ; tout au plus surveille-t-elle, et avec quelle mollesse ! les buffles qui piétinent le grain. On comprend la faiblesse de familles dans lesquelles



MOSQUÉE D'ERIVAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'homme est seul dans « la lutte pour la vie ». Donc, à Ilantchalan, beaucoup de guenilles se pressaient autour de moi, et je voyais, tendues vers ma boîte d'épingles, beaucoup de petites mains crasseuses. Il y avait même des bousculades qui m'atteignaient un peu. Je fis beaucoup d'heureux : les grandes filles, les marmots étaient enchantés des menues tiges brillantes et piquantes qu'ils tenaient dans leurs doigts à la façon d'une eau prise dans un bassin. N'étant pas bien sûre qu'ils en comprissent l'usage, j'avisai un petit de cinq à six ans dont le fond de culotte pendait sur les talons, et je voulus rattacher convenablement les deux morceaux. Il fut inquiet, choqué peut-être de cette manifestation, car il me fit face brusquement. Mais je n'avais que l'embarras du choix sur sa personne : je raccommodai sa manche ; il en parut fier et courut se montrer à sa mère.



RUINES D'ANI : LA CATHÉDRALE (PAGE 368). — GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

Ilantchalan a la vue de l'Ararat, sur lequel en ce moment les nuages s'assemblent de telle sorte que, si l'on ne savait la forme de la montagne, il serait impossible de distinguer ce qui est brouillard ou neige. Nous sommes tellement rapprochés de l'Alagheuz que le grenu du névé semble presque visible sur la roche brune. Quatre sommets — le plus élevé a 4.190 mètres — se détachent bien sur l'énorme massif dont trois cratères sont devenus des lacs.

Nous reprenons notre route. Le plateau s'élève à plus de 2.000 mètres. Il présente une terre noire, bien cultivée là où elle n'est pas trop encombrée par la pierre. Mais à chaque instant apparaît la cheire. Les villages sont nombreux, toujours affreux; des maisons de terre, cavernes artificielles, se confondent avec le sol environnant, et dans les cimetières, fréquents au bord du chemin, on a peine à distinguer les tombes des blocs de lave.

A Bash-Abarane, nous nous trouvons sur les premières pentes de l'Alagheuz. Si nous avions passé la nuit là, nous aurions dû nous contenter de tentes ; l'endroit n'offre aucune ressource, et un cuisinier y a été envoyé pour préparer notre dîner. La table est mise dans la maison de poste. Des femmes bien habillées, l'une portant chapeau, sont là comme chez elles ; elles nous regardent, mais n'aident à rien. Quelle différence avec les hôtesses molokistes !

Le soleil se couche lorsque nous remontons en voiture. Hélas ! ce grandiose paysage va disparaître. Il aura des aspects nouveaux qui, pour nous, seront comme n'existant pas. Nous voici sur l'autre versant de l'Alagheuz, interposé entre nous et l'Ararat. La lune brille; pendant quelques heures, elle nous éclairera, puis quittera l'horizon... La lumière des étoiles, suffisante pour que les ténèbres ne soient pas opaques, ne nous révèle même pas les lignes des sommets. Alors, après s'être couverts de tout ce qu'on tient de manteaux en réserve, il n'y a plus qu'à dormir, comme vous y invite la fatigue de ces longues journées de déambulation, et malgré les cahots inimaginables des phaétons. Vraiment, ce sont des voitures fées de ne se point briser sur les tas de pierres, dans les fondrières que les cochers ne songent même pas à éviter. Et nous dormons, réveillés seulement quand le galop des chevaux nous emporte sur des terres profondément labourées, ou bien quand la route suit une rivière dont elle traverse vingt fois les méandres, de sorte que l'on se demande si le cocher n'est pas ivre, et s'il ne vous fait pas une dangereuse farce. Mais non ! le brave homme est dans le droit chemin, et il en profite pour laisser boire ses chevaux abondamment.

Tout de même, à une heure du matin, nous avions assez de la course aux étoiles, dans ces pays si parfaitement

*

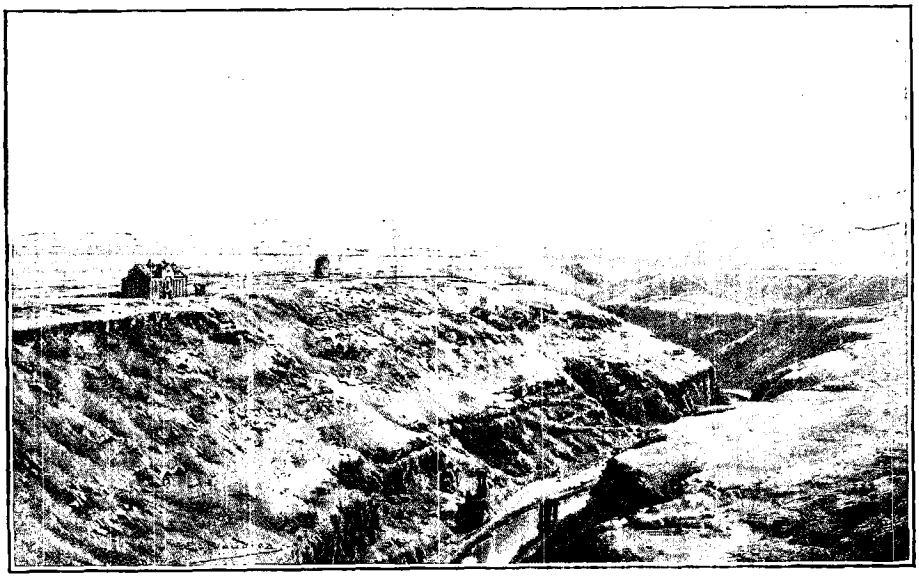
inconnus, d'autant plus que l'un de nous trois — on n'avait pas voulu que ce fût moi — occupait le strapontin du phaéton. Enfin, des lumières apparurent qui nous donnèrent à penser que nous n'étions plus loin d'Alexandropol.

En effet, nous fûmes bientôt dans des rues larges, alignées, se coupant rectangulairement. On nous arrêta devant l'hôtel d'Italie, où nous soupâmes très bien, mais trop longuement, car l'acompte que nous avions pris dans les phaétons ne nous empêchait pas d'avoir sommeil.

Nous espérions trouver des dépêches concernant M. Stœber. Silence complet. M. Lœwinson-Lessing était navré. Ce voyage si parfaitement préparé, et qui depuis Vladikavkaz jusqu'à l'Ararat avait été si heureux, s'achevait de la façon la plus lugubre.

Nous ne devions pas rester longtemps dans nos dortoirs, car il nous fallait le lendemain visiter les ruines d'Ani. Mais le départ fut retardé par les démarches qu'eut à faire M. Lœwinson-Lessing au sujet de M. Stœber. Tandis que nous attendions dans la rue, l'aimable gouverneur d'Alexandropol vint causer avec nous, et nous engager à voir ce qui était évidemment la grande curiosité de la ville, LE JARDIN : quelques grêles bouleaux, avec des feuilles molles, et de l'herbe très longue, qu'on ne coupait point, pour qu'il y eût plus de verdure. Alexandropol est à 1.700 mètres d'altitude. Elle date de la première moitié du siècle, et sa situation près de la frontière turque la rend très importante. Aussi est-elle bien fortifiée, et selon l'art moderne. Elle compte 20.000 Arméniens. Elle a une église exactement copiée sur la cathédrale d'Ani.

Les chemins continuèrent à être aussi mauvais que possible ; mais les villages près desquels nous passâmes, solidement bâtis, avec des maisons cubiques, annonçaient l'aisance et beaucoup moins de sauvagerie que ceux aperçus entre Erivan et Bash-Abarane. Partout on s'occupait de la moisson coupée : les buffles piétinaient le grain dans les aires ; les épis étaient transportés dans d'énormes voitures-paniers en filet ou en tissu d'étoupe. Le tchernozion s'étendait à perte de vue. On le retournait avec des charrues traînées par six paires de bœufs ou de buffles ; il paraît qu'il y a quelquefois des attelages de huit paires. Non labourée, la terre sèche a l'aspect du sable et rappelle la steppe. Aux environs immédiats de la ville, le plateau est marécageux, et l'on y a pratiqué des canaux de drainage. Nous rencontrons un terrain pétri de coquilles fluviales récentes. La campagne ne présente pas un arbre. Mais on n'a pas de reproche à faire à une région qui produit en telle abondance les céréales... La nature a chargé ce pays de bienfaits et de maux également excessifs. Les tremblements de terre l'ont bouleversé, ruiné autant que les guerres ; et qui oserait dire que ces volcans, en ce moment silencieux, soient bien éteints? L'Ararat n'eut-il pas, en 1840, des secousses terribles, violentes, qui engloutirent des milliers de personnes sous la boue brûlante? Par contre, ce sol volcanique est d'une fertilité à nourrir une race nombreuse... En bas, du côté d'Erivan, il donne le vin ; sur le haut plateau, le pain : les deux espèces sous lesquelles l'humanité communie avec la vie.

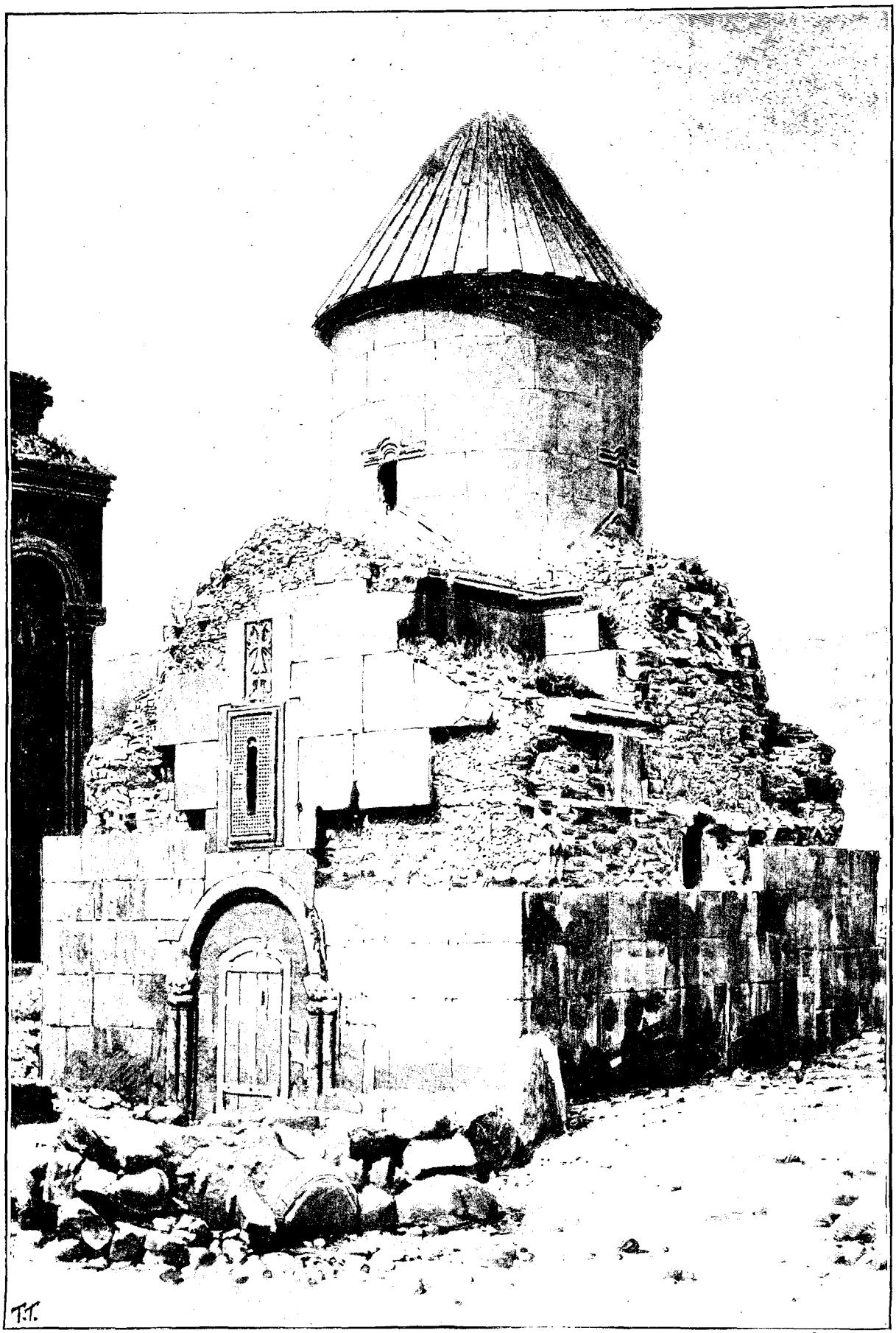


RUINES D'ANI : L'ARPA-TCHAÏ.
GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

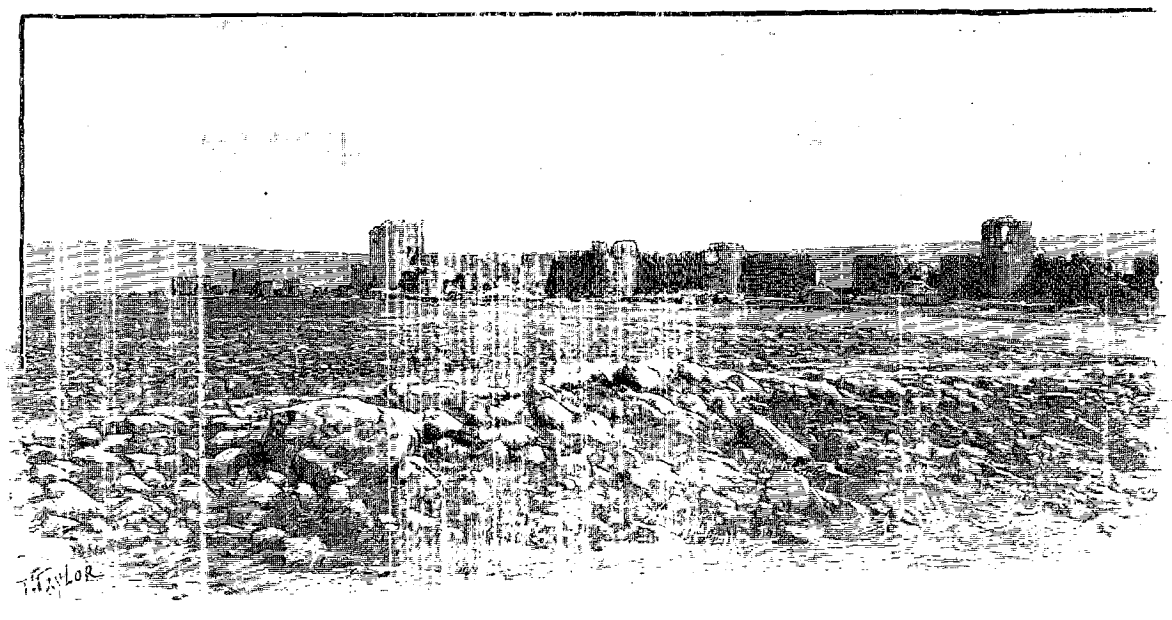
Nous traversons des gués, dont l'un est assez profond pour que l'eau s'étende sur le tapis de la voiture, et quand on est à ce point-là, on se demande si l'on va descendre encore... Mais l'on remonte, et les chevaux rafraîchis trottent d'autant mieux.

Nous avons l'Alagheuz derrière nous, pas loin, et de nouveau nous voyons l'Ararat fort diminué, et qui nous fait mesurer ainsi le long chemin parcouru depuis Erivan.

Après 5 ou 6 heures de route, nous apercevons des silhouettes de dômes et de minarets, et nous devinons Ani. Bientôt nous distinguons nettement les murailles fortifiées d'un grand nombre de tours. C'est Ani, à n'en pas douter! Et, en effet, nous touchons à ces murailles, nous franchissons une poterne sculptée, au galop, comme s'il s'agissait de faire une belle entrée dans une ville attentive aux voyageurs. Nous nous trouvons le long d'une seconde muraille, dans un chemin de ronde dont nous sortons pour nous voir au milieu de « l'abomi-



ÉGLISE DES GRECS À ANI. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



GRANDE MURAILLE D'ANI. — GRAVURE EXTRAITE DE L'« ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

nation de la désolation », comme dit le prophète, dans une cité qui fut capitale de royaume, et dont l'enceinte mesure un circuit de cinq verstes, presque entièrement jetée bas, les rues restant dessinées par les tas de pierres qui marquent la place des maisons. Seules sont debout les fortifications, quelques églises, des pans de mur qui appartiennent à des palais.

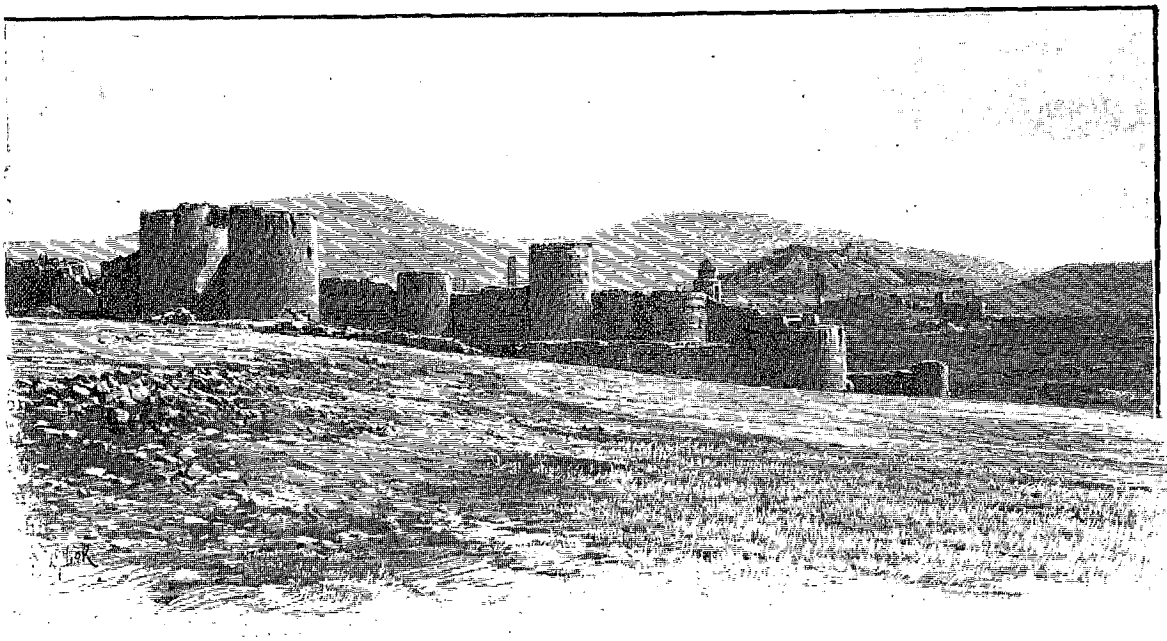
Mise à sac un grand nombre de fois, Ani reçut le coup de grâce en 1319 d'un tremblement de terre. Sur cet horrible événement on n'a pas de détails. Si prolixes quand il s'agit des guerres, les historiens nationaux sont muets sur la catastrophe. Quelques auteurs modernes ont même indiqué d'autres causes à la destruction : par exemple, les débordements de la rivière, hypothèse absurde que peuvent faire seulement ceux qui n'ont pas vu le cañon profond. Pour d'autres, ce sont les guerres qui ont produit la ruine totale. Mais l'examen des débris prouve en beaucoup d'endroits qu'il y a eu une action plus puissante que celle des forces humaines. Ainsi, une tour, au milieu de la ville, est couchée par terre intacte, comme coupée au ras du sol, et l'on aperçoit, aplati obliquement dans ses flancs, son escalier. Aucune machine n'aurait obtenu un tel effet.

Primitivement, Ani était un petit fort cédé en 783 au prince bagratide Achod, qui y déposa ses trésors pour les mettre à l'abri des pilleries des Arabes. Ses descendants s'y plurent, en firent leur résidence et créèrent la ville, qu'ils dotèrent de murailles et d'églises. En 993, Kagig Ier bâtit une basilique où il établit le siège du patriarche. Au XIe siècle, Kagig II, dernier roi d'Arménie, fut contraint de céder sa ville à l'empereur Constantin Monomaque. A cette époque, elle avait, disent ses historiens, 100.000 habitants et 1.001 églises. Ce dernier nombre, certainement exagéré, était familier aux Orientaux, pour exprimer beaucoup. Du reste, les ruines d'Ani montrent une quantité considérable d'édifices sacrés. Ce sont eux qui ont le mieux résisté à la tourmente sismique. Les Grecs ne gardèrent pas longtemps Ani, qui en 1064 fut prise par le sultan seldjoucide Alp-Arsala, lequel en donna le gouvernement à un émir. La dignité patriarcale fut abolie, puis restaurée vers l'an 1100. En 1124, David, roi de Géorgie, devint le maître d'Ani, ce qui donna lieu à des guerres avec les Turcs et les Persans. Princes chrétiens et princes musulmans se la disputèrent ainsi pendant près d'un siècle. Après quoi, en 1239, Tchamarghan, général des armées mongoles, l'assiégea, s'en empara malgré sa longue résistance, et passa au fil de l'épée un grand nombre d'habitants.

Le passé de l'Arménie ressemble à son présent chez les Turcs actuels, aux portes mêmes de l'empire russe. Les discours éloquents dans lesquels MM. de Mun, Denys Cochin, Jaurès, firent à la Chambre le récit de ses maux, semblent la traduction des anciens historiens.

Ani est une ville sacrée pour les Arméniens. Ceux d'Alexandropol avaient demandé à la reconstruire ; mais le gouvernement refusa son autorisation.

Ces ruines causent une impression pénible qui va jusqu'à l'angoisse. Elles ne sont pas fameuses en Europe. Elles ne font pas vivre de ciceroni ; elles ne sont pas cataloguées ; il n'y vient pas de touristes anglais. Elles n'ont pas de chance : elles sont trop loin des grandes routes, des pèlerinages célèbres, consacrés. Ni Chateaubriand, ni lord Byron, ni Lamartine, ni Loti, n'y ont passé. Il faudrait y demeurer longtemps pour en extraire un poème, un roman. Elles ne sont pas imposantes, l'écroulement ayant été trop complet ; elles n'ont d'immense que leur tristesse ; elles parlent plus par l'histoire que par l'art ; elles racontent tout au long la misère humaine.



GRANDE MURAILLE D'ANI. — GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

Quelques pauvres diables ont fait leur gîte parmi les décombres, se sont élevé, avec les pierres de la grande ville, trois ou quatre masures. Ils cultivent un peu de terre, et ils ramassent des monnaies, si abondantes, où il reste si peu de métal, qu'elles n'ont guère de valeur. De temps à autre, un objet plus précieux les récompense de leurs peines. Un de nos compagnons put ainsi acheter une lampe de bronze d'une forme exquise.

Ani est aujourd'hui une sorte de fief d'Etchmiadzin. Plus exactement, le monastère y envoie un moine, veilleur de la solitude, gardien moral de la poussière, qui habite la seule maison solide de l'endroit, et encore est-elle fort pauvre. Il nous en fait cependant les honneurs très gracieusement. On mettra notre couvert dans la pièce la plus vaste. Ce moine, qui doit être au bas de la hiérarchie, est sale, coiffé d'un fez, couvert d'un plaid par-dessus sa robe noire, et se mouche avec ses doigts.

Notre cuisinier s'était mis en devoir de préparer le repas. Il écorchait un gros mouton dont la tête tranchée gisait à ses pieds. Un gamin allumait sous la marmite un feu de ces mottes faites avec le fumier des ruminants, et qui sèchent dans les villages sur des cônes en terre qu'au premier aspect on prendrait pour des huttes. Le mouton n'étant pas près d'être cuit, nous avions le temps de commencer la visite des ruines, ce que nous fîmes sous la conduite de M. Lœwinson-Lessing et d'un Arménien d'Alexandropol.

Un coup d'œil d'abord sur la rivière : en tartare, l'Arpa-Tchaï, ou Rivière du Froment, en arménien l'Akhourean, qui reçoit ici l'Ani-Tchaï. Les deux cours d'eau se sont creusé des gorges profondes, des cañons sinueux offrant des redans de citadelles; sur les promontoires se dressent des murailles. On aperçoit les piles d'un pont ; on nous fait remarquer les restes d'un palais connu sous le nom de Kiskala (séjour de la Vierge) et situé sur un rocher inaccessible. C'était, paraît-il, la demeure d'une fille de roi.

Tout à l'heure nous descendrons au bord de l'eau. Maintenant, nous nous dirigeons sur l'église patriarcale, et ce qui frappe tout d'abord, c'est un minaret qui la déshonore. Les Seldjoucides installèrent ainsi Mahomet à côté de Jésus ; les cloches se turent, le muezzin chanta. Dans la grande catastrophe, le dôme et la tour grêle demeurèrent debout, muets tous les deux, égaux dans l'oubli. Il y a des escaliers dans l'église ; on peut monter à travers les éboulis ; nous ne nous y risquons point. Cet édifice est dans le style byzantin, comme la plupart des églises arméniennes. Des chapiteaux sculptés soutiennent la coupole. Toutes les roches qui ont servi à la construction sont fort belles et offrent différentes nuances de noir, de gris, de rouge. Polies, elles devaient être éblouissantes. Dans un grand nombre de monuments d'Ani, on les a disposées en une sorte de mosaïque formant des dessins réticulés.

Nous vîmes encore une délicieuse chapelle, non loin de l'église patriarcale, et deux grandes églises témoignant par leur persistance depuis tant de siècles, alors qu'aucun soin ne leur est accordé, d'une singulière solidité. La cathédrale, plus vaste que l'église patriarcale, est d'un travail plus délicat. Ses voûtes, qui étaient soutenues par des faisceaux de fines colonnes, sont remplacées par le dôme du ciel. Et cette collaboration de la nature à l'architecture est très émouvante. L'église en reçoit une illumination vers laquelle constamment se lèvent les yeux, et la ruine en devient pour ainsi dire triomphale. Il semble qu'elle soit associée à la durée du firmament. Elle ne crie pas vengeance contre la guerre, les cataclysmes, le néant. Elle dit la grande paix que le temps jette sur les choses, la brièveté des douleurs, la sérénité qui s'étend sur l'oubli... A l'extérieur, dans

les pierres disjointes, des herbes sèches font des bouquets qui ont fleuri au printemps. La façade méridionale porte une longue inscription : la date de l'érection, les noms et les intentions des fondateurs.

L'église la mieux conservée est celle des Grecs, ou Notre-Dame-de-la-Chapelle. Elle a son toit, sa porte et un autel où l'on dit la messe, et de mauvaises toiles peintes qui ont la prétention d'être anciennes.

Enfin l'on nous fit visiter une construction fort délabrée qu'on dit avoir été des Bains...

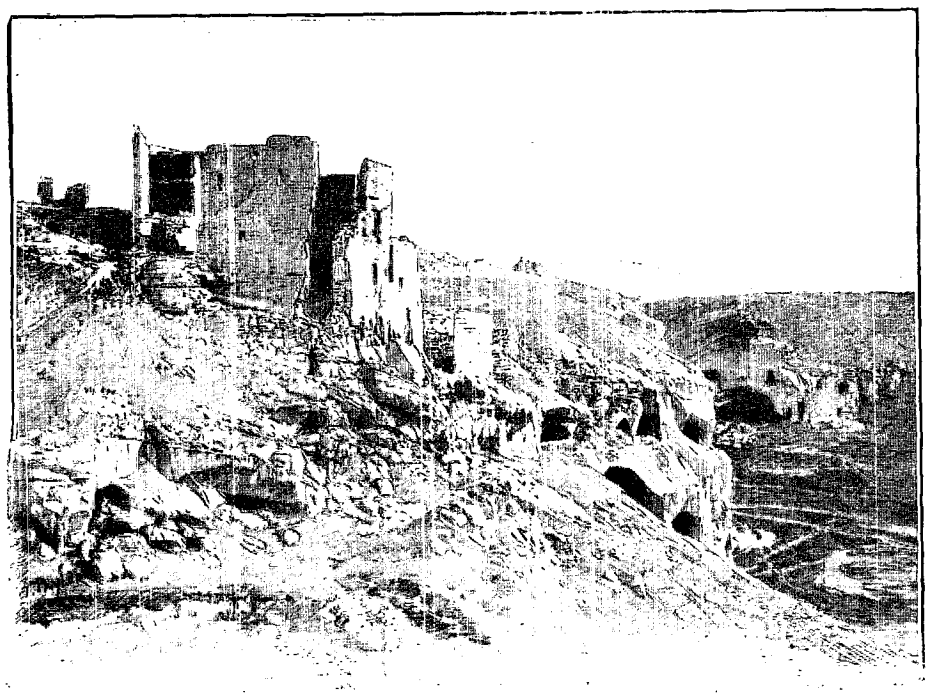
Mais nous disposions de trop peu d'heures pour bien voir tous les détails. Nous ne pûmes pénétrer dans le palais du roi. Nous y aurions trouvé des bas-reliefs, deux cavaliers combattant le dragon, emblème de la puissance persane. Les représentations d'hommes et d'animaux semblent avoir été rares, probablement parce qu'elles étaient blâmées par les statuts ecclésiastiques. Dans les fortifications, près de la porte, sont les armoiries des Seldjoucides : un lion entouré d'une inscription.

Descendus au bord de la rivière, nous fûmes frappés tout d'abord de la quantité de grottes percées dans les falaises abruptes. Elles servaient certainement d'habitation ; dans quelques-unes même on a cru reconnaître des boutiques, avec des niches formant des armoires ; un grand nombre sont décorées de grillages en pierre. Cette ville troglodytique pouvait renfermer toute une population ; on suppose que les habitants d'Ani s'y réfugiaient en cas de guerre, mais le goût de loger dans les cavernes est assez répandu, même en France, pour qu'on admette que ces grottes sculptées étaient habitées en tout temps. Quant à la roche, c'est un conglomérat à grains un peu grossiers, de la catégorie des *peperinos* et contenant agglutinés ensemble des fragments d'andésite, de trachyte, de ponce et d'obsidienne. Les éboulis sont hantés par des scorpions ; nous n'eûmes pas la chance d'en rencontrer, mais on tua une vipère presque sous les pieds de ma fille.

La rivière était commandée par une citadelle, dont les murailles sont encore imposantes. On dit qu'un souterrain passant sous l'Arpa-Tchaï la faisait communiquer avec l'autre rive.

Nos pérégrinations avaient été coupées d'un repas dans la maison du moine. « Sur un tapis de Turquie, le couvert se trouva mis. » Mais ce tapis était par terre et il fallut que les congressistes prissent place autour du festin à la mode orientale et fissent voir que, faute d'habitude, ils n'étaient pas souples. Je m'étais assise sur le lit du maître de céans : une planche. On mangea de grand appétit, et le mouton fut trouvé excellent.

Nous quittâmes Ani au coucher du soleil. C'est dire que nous ne fûmes de retour à Alexandropol que fort tard. Toujours pas de nouvelles de M. Stœber. Le 5 octobre, nous devions nous retrouver à Délijane, d'où nous regagnerions Akstafa par le chemin de l'aller : c'était donc la fin de l'excursion en Arménie, le départ.



RUINES D'ANI : LE PALAIS DES ROIS.
GRAVURE EXTRAITE DE L' « ÉPOPÉE BYZANTINE », PAR G. SCHLUMBERGER.

M. Karakach, qui n'avait pas rencontré de brigands, avait tenu sa promesse de nous rejoindre, pour nous guider dans une région dont il a spécialement étudié la géologie, et nous faire visiter le tunnel de Djedjour. Ce tunnel a cela d'intéressant pour des Français, qu'on tint à en achever le percement le jour de l'arrivée en Russie de M. Félix Faure, façon de le dédier à la République française. Il est sur la ligne de Tiflis à Kars, que l'on compte achever et inaugurer l'an prochain. La civilisation fait là une pointe menaçante sur l'empire turc, pas bien loin de régions où les Arméniens furent massacrés par centaines de milliers, — je parle ici des Arméniens modernes, contemporains, non pas de ceux dont Ani fut la capitale. Il me semble que la mission de ce chemin de fer pourrait bien être plus haute, à l'occasion, que de transporter des marchandises et des touristes. Le tunnel, d'une longueur de 1.710 mètres, s'ouvre dans une montagne de 2.012 mètres d'altitude, au sommet trachytique. Nous prîmes place dans des wagonnets poussés par des hommes dont les

pieds, plus ou moins bien chaussés, clapotaient dans des ruisseaux de boue. Les rochers suintaient, et même par places s'épanchaient en véritable pluie. Nous devions souvent nous baisser, pour éviter les heurts contre les boisages de la voûte. De petites lampes de fer, des torches résineuses dont les étincelles se répandaient avec les gouttes de pluie, éclairaient le trajet pittoresque dans cette grande caverne. Il y faisait chaud ; il est ennuyeux d'entendre crier : « Plus bas les têtes ! » Mais je n'aurais pas donné ma part de ce spectacle d'ombre et de lumière. Enfin, la voûte se releva à des hauteurs de cathédrale, et ce fut alors qu'on s'arrêta pour examiner la roche : du basalte et de l'andésite. Près de la sortie étaient préparées des mèches pour la dynamite.



ARMÉNIENNE DE KARAGLIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous venions, par cette longue porte du tunnel, de sortir du plateau arménien. Nous nous trouvions dans un site large, entouré de montagnes à pentes molles, en vue encore de l'Alagheuz, dont la disparition était certainement prochaine. Sous une petite tente, le déjeuner était préparé, un couvert bien mis avec des nappes blanches. Toujours et partout on avait soin de nos aises. Comme nous prenions place, nous entendîmes des détonations, des roulements prolongés d'échos : la dynamite avait fait sauter la pierre.

La halte ne fut pas longue, car il y a entre Alexandropol et Délijane une distance de 106 kilomètres. Nous allions suivre assez longtemps la vallée du Bambax, à laquelle le chemin de fer donne une grande animation. Les ouvriers employés au tunnel sont des Italiens, les autres des Arméniens et des Tartares. Nous sommes bien escortés, et nos tchapars se montrent violents vis-à-vis des passants qui ne se rangent pas assez vite devant nos voitures J'ai vu donner des coups de fouet à des gens qui ne protestaient contre l'injure que par de mauvais regards.

Il y a hostilité déclarée entre les habitants et les Cosaques. Les histoires de brigands sont plus que jamais de circonstance, et c'est le gouverneur d'Alexandropol, c'est un officier de police qui les racontent. Un lieutenant et un soldat ont été tués dans ces parages. Tout un village complice : on nous le montre un peu au-dessus de la route. Pour que les habitants dénoncent les bandits, on les livre à la fantaisie des Cosaques : fantaisie féroce qui joue du bâton, empêche les gens de dormir, fait faire l'exercice aux femmes, lesquelles étant tartares sont musulmanes. Et malgré tout, le village tient bon. Le gouverneur d'Alexandropol est outré.

A Karaglis, joli village dans la verdure, qui compte autant de villas que de maisons de paysans, nous eûmes la surprise d'être fastueusement reçus dans la maison du maire de l'endroit, M. Aboïev, riche marchand arménien qui, prié par M. Karakach, son ami, de nous donner l'hospitalité pour quelques instants, nous offre un véritable festin. Son logis spacieux et coquet, très européen, est mis à notre disposition. On nous donne à laver dans des bassins de cuivre grands comme des « tub » de fer-blanc. Puis nous prenons place autour d'une table garnie du linge le plus fin, d'une belle orfèvrerie, ornée de fleurs et de fruits. Et le repas est digne du couvert : des mets abondants, savoureux, entre autres le *plow*, le plat national des Arméniens, du poulet avec du riz très gonflé, très parfumé ; le mouton exquis du pays ; pour le reste, la cuisine russe, depuis le chitchi, ce bouillon de bœuf velouté, jusqu'au melon sucré qui se mange en même temps que le raisin, du chasselas énorme, presque sans pépins, avec une peau d'une merveilleuse finesse; un vin généreux avec lequel les toasts des adieux furent portés, après qu'on eût bu à la santé de M. Aboïev et de sa famille. Le croirait-on? L'amphitryon de ce dîner luxueux ne s'était pas mis à table avec nous. Il s'effaçait complètement : on fut obligé d'aller le chercher pour qu'il reçût nos remerciements. Ils furent enthousiastes. Une belle soirée terminait dignement un voyage dans lequel nous n'avions éprouvé que des bontés de la part de tous. Je me sentais à l'aise dans ce milieu arménien ; il me plaisait d'en recevoir l'hospitalité si noble, et si simplement accordée. M. Karakach, levant son verre, souhaita notre retour dans le Caucase, que nous avions traversé du nord au sud, suivi de l'est à l'ouest. M. Stanislas Meunier, exprimant la reconnaissance générale, but à MM. Lœwinson-Lessing et Karakach... M. Lœwinson-Lessing, qui avait tant fait pour nous, allant vraiment jusqu'à la limite du dévouement, s'excusa de n'avoir pas fait davantage; puis, une dernière fois, il formula au sujet de M. Stœber un espoir qui ne pouvait plus être que le vœu d'un miracle.

Il faisait nuit. Nous passâmes dans un salon vivement éclairé, et nous nous trouvâmes en présence de Mme Aboïev, une femme âgée, aux grands yeux noirs. Elle était coiffée du diadème arménien et du mouchoir de soie, mais ne se cachait pas la bouche. Sa petite-fille, une jolie enfant de cinq ou six ans, se laissa câliner. Nous échangeâmes avec Mme Aboïev des serrements de main, des sourires, mais nous ne pouvions parler que par interprète, de sorte que la conversation languit. On nous offrit du thé, des confitures. Je serais bien restée longtemps, et dans ce cas j'aurais peut-être appris quelques mots d'arménien. Mais il fallait partir.

La lune brillait sur les montagnes couvertes de forêts, sombres sur leurs pentes, alors que les sommets étaient dans une lumière blanche. Comme nous avions la meilleure voiture, on nous confia un étudiant russe très souffrant qui, accablé de fièvre, s'endormit profondément. Contre mon habitude dans nos courses de nuit, je ne fermai pas les yeux, attentive aux jeux de la lumière sur ces montagnes imposantes par leur altitude, charmantes par la verdure dont elles étaient revêtues, par la poésie qu'elles recevaient de ce beau ciel lunaire, froid et pur. Par le col de Bojikent, nous passâmes dans la vallée de l'Akstafa, que nous descendîmes rapidement jusqu'à Délijane, où nous retrouvâmes la bonne hôtesse auprès de son samovar, et nos dortoirs dans lesquels il y avait plus de place que dix jours auparavant.

Une dépêche fut remise à M. Lœwinson-Lessing. Il nous la lut : M. Stœber avait péri sur l'Ararat ; on avait retrouvé son corps. Ce fut sur cette nouvelle que nous allâmes nous jeter sur nos paillasses, pensant moins au mort paisible qu'à la veuve pleurant à cette heure à Vladikavkaz, au milieu de ses enfants.

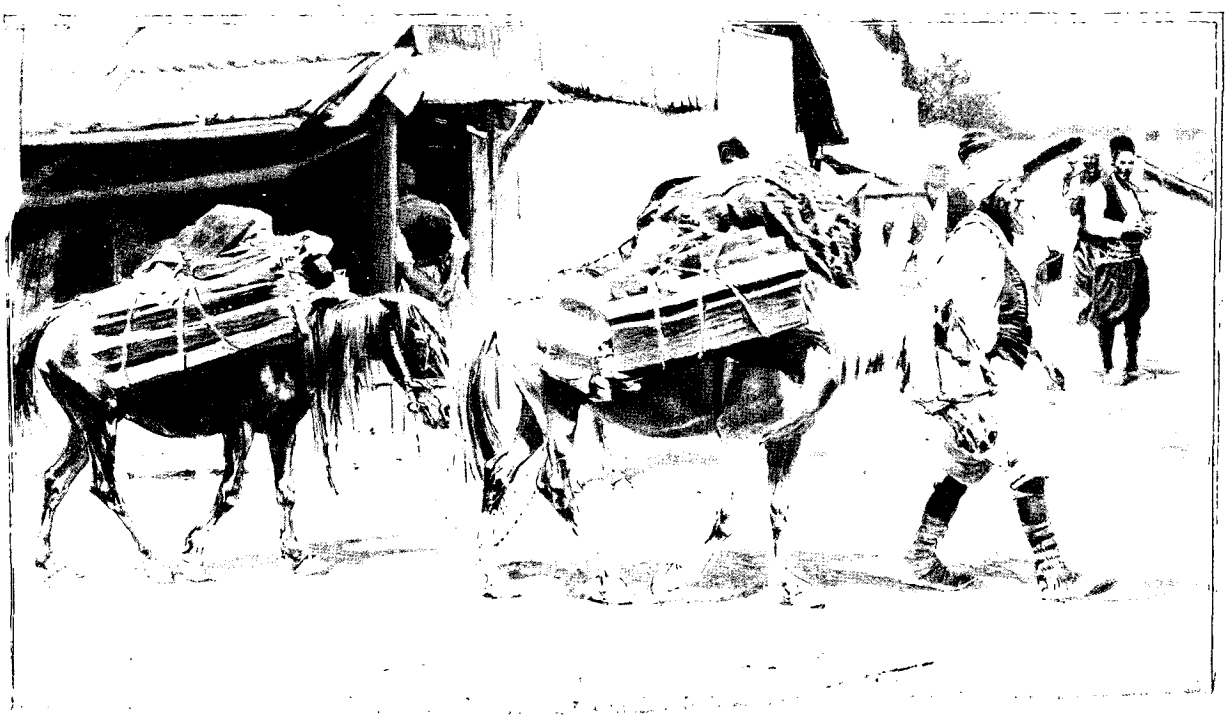
Ce 5 octobre, le Congrès s'était clôturé à Sébastopol, sous la présidence de M. Karpinsky.

Mme Stanislas Meunier.



EN ATTENDANT LE TRAIN, À AKSTAFA. — DESSIN DE RENÉ V.-MEUNIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHEVAUX DE LA VALLÉE DE LA DRINA. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.



FEMME DE VAKOVITCH (PAGE 375). DESSIN D'OULEVAY.

La Serbie actuelle occupe un espace resserré : au Nord par la Save et le Danube, par le Timok à l'Est, à l'Ouest par la Drina, au Sud par une bande de territoire turc, Macédoine et Albanie, qui unit la mer Noire à l'Adriatique, Constantinople à Scutari, et coupe en deux tronçons la péninsule des Balkans. L'ancienne Serbie s'étendait bien au delà de ces frontières. Au temps glorieux de Douchan, les Serbes dominaient la péninsule des Balkans, et il n'eût tenu qu'à leurs tsars d'être les héritiers des empereurs de Byzance. Mais, tiraillée entre l'Orient et l'Occident, la Serbie était condamnée aux divisions politiques et religieuses qui, après l'avoir rendue impuissante, devaient finalement la perdre. Quand les Turcs se présentèrent, ils ne firent que consommer par la victoire de Kossovo (juin 1389) le démembrement de l'empire serbe déjà commencé. Alors les vaincus furent asservis pour de longs siècles, la famille serbe fut dispersée. Il n'y eut que les Monténégrins à s'opiniâtrer dans la défense ; on n'a pu les atteindre sur le rocher aride dont ils ont fait leur citadelle et leur patrie.

De Zvornik a Oujitzé. — La vallée de la Drina.

La Drina, qui limite la Serbie à l'Ouest, est un fleuve entièrement slave. Née au Monténégro, elle arrose sur ses rives deux pays de même race et de même langue, la Bosnie à gauche, la Serbie à droite, deux peuples frères que la religion et la politique ont séparés par un fossé profond. Dans la partie supérieure de son cours, la Drina n'est qu'un torrent ; ses eaux tumultueuses courent avec effort entre de hautes montagnes couvertes de forêts. A partir de Visegrad, on fait servir la rapidité de son cours au flottage du bois ; mais les rochers roulés à fleur d'eau, les grèves, les brusques détours, rendent encore cette navigation difficile. A Ljubovija, le fleuve est navigable ; il atteint vers Zvornik 150 mètres de large et 6 mètres de profondeur, mais au-dessous de ce point, la Drina,

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies de l'auteur.*

lorsqu'elle débouche en plaine, étale ses eaux à travers un pays fertile, se perd après Bjelina en marécages, et atteint péniblement la Save à Racà[1]. Zvornik commande toute la région de la Drina inférieure ; c'est un point stratégique important. Je résolus de remonter le fleuve à partir de ce point par sa rive gauche, en terre bosniaque, de le franchir en face de Bajina-Bachta et de pénétrer brusquement dans la Serbie des montagnes.

Zvornik, à l'arrivée, ne donne guère l'idée de son importance : une fontaine isolée à laquelle viennent puiser quelques femmes aux costumes multicolores : quelques toits épars sous la feuillée, le long d'un ruisseau que traverse un pont rustique ; les passants rares et curieux ; tout annonce le village éloigné, perdu dans la solitude des champs. Mais voici que la vallée s'élargit, les maisons se pressent, à perte de vue, le long de la Drina. Zvornik est en train de se transformer, depuis l'occupation autrichienne. Des bâtisses nouvelles, banales mais commodes, remplacent les anciennes maisons basses, sous l'auvent desquelles le marchand flegmatique, accroupi à la manière orientale, attend l'acheteur en regardant les passants d'un œil indifférent. On trouve encore de ces boutiques, mais elles se font rares. Seul le costume apporté par la conquête musulmane a persisté à côté de l'antique costume national. Quelques groupes de femmes, rencontrées au retour du marché, mettent une note claire dans la banalité envahissante : elles portent la robe de toile grossière, brodée blanc et rouge, à la manière des Serbes ; d'autres ont adopté, comme dans les villes, le large pantalon des femmes de l'Orient : mais aucune n'est voilée. Les femmes musulmanes sortent peu.

L'unique rue de Zvornik est peu encombrée : on y voit surtout des soldats, et quand j'y arrivai, les deux rives de la Drina retentissaient de salves nourries ; c'est que Zvornik est surtout une place de guerre. La forteresse de Zvornik se dresse à pic au sommet d'un rocher qui cache sa tête dans les nuages : elle domine le fleuve de si près, qu'en certain point la route étroite déborde au-dessus de l'eau ; quelques maisons blotties sous le roc ont peine à maintenir l'équilibre de leurs murs sur des pilotis engagés au milieu du chemin, comme un pont au-dessus des passants.

La route de Zvornik à Ljubovija monte d'abord la rive escarpée de la Drina. Sous les rayons ardents du soleil, la roche qui domine, luit, s'effrite et vole en poussière ; à peine si la fraîcheur qui monte du fleuve suffit à tempérer l'ardeur de ces chauds effluves ; l'attelage souffle, les roues crient, le cocher s'escrime, quand tout à coup, la pente s'abaissant à un détour, toute la vallée de Zvornik s'étale au regard dans un décor admirable : à gauche, la ville bosniaque escalade les pentes dans un océan de verdure où pointe la flèche des minarets ; à droite, la rive serbe mire dans l'eau profonde le panache de ses aunes et les tuiles rouges de quelques toits épars. Le paysage est lumineux, limpide, enveloppé de ce charme pénétrant qui ne se retrouve plus que dans les pays où la main de l'homme n'a point encore bouleversé ou amoindri les merveilleuses fantaisies de la nature.



BOUCHERIE DE VILLAGE. — DESSIN D'OULEVAY.

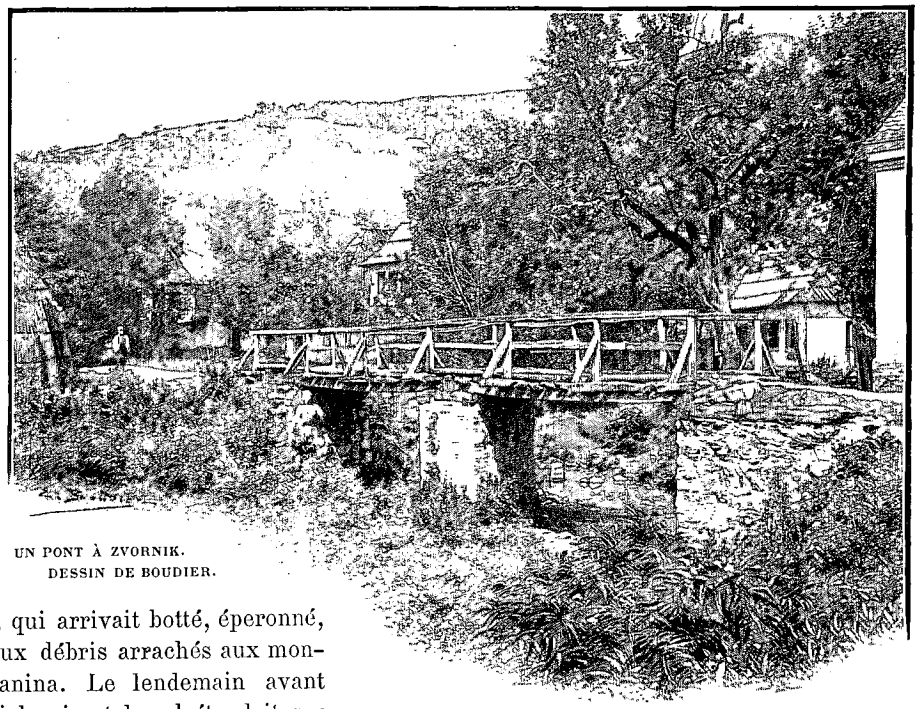
Puis, quelle fête des yeux ! Le décor change à chaque pas : ici, des hêtres séculaires allongent leurs bras noueux au-dessus du fleuve ; là, des peupliers géants frissonnent sous la brise ; l'or bruni des vieux chênes et le feuillage argenté des bouleaux grimpent le long des pentes, descendent dans les vallées aux mille ruisselets jaillissants. Parfois, mais rarement, on rencontre quelque berger assis à l'ombre pendant que ses bêtes plongent jusqu'aux épaules dans l'herbe touffue, ou se désaltèrent à quelque tronc d'arbre grossièrement creusé, fontaine rustique où l'eau claire des sources se recueille avant de reprendre sa course vagabonde.

Nous étions à Ljubovija comme le soleil allait disparaître sur l'horizon. Il y a deux Ljubovija : le village serbe, dont les maisons se pressent sur la rive droite de la Drina, et le poste bosniaque, qui lui fait face sur

1. On appelle « haut Podrigué » le pays serbe riverain de la Drina jusqu'à Zvornik ; « bas Podrigué », le pays de ce point à la Save.

l'autre rive. Depuis l'occupation de la Bosnie par l'Autriche, ce sont les gendarmes de cette puissance, Croates pour la plupart, qui veillent dans les postes frontières pour la police des routes. Le sous-officier commandant du poste *(Herr Postmeister)* prenait le frais dans son jardin, quand nous vînmes lui demander l'hospitalité.

Il est impossible, à moins de coucher à la belle étoile, et non sans danger, de trouver un autre abri en ce pays. L'accueil, d'abord un peu hésitant, tellement la vie du poste tient l'esprit toujours en éveil, se fit bientôt cordial : on visa mon passe-port, un lit fut préparé dans la chambrée, le poulet mis à la broche. Je me réjouissais du fumet qui montait d'en bas, et, mis en belle humeur, il me semblait que je commençais à comprendre le langage moitié allemand, moitié croate de notre hôte, quand un bruit de ferrailles et de pierres qui s'écroulent éveilla la solitude du dehors. Vite on se précipite : c'était le docteur B..., géologue émérite, qui arrivait botté, éperonné, chargé de silex et de précieux débris arrachés aux montagnes de la Romania Planina. Le lendemain avant l'aube, j'étais debout : le ciel gris et lourd étendait sur la Drina un manteau de fin brouillard ; et déjà le bachi-bouzouck qui devait me conduire au poste militaire prochain se tenait devant la porte, avec son attelage antédiluvien, deux rosses étiques amarrées par des ficelles à une sorte de panier ridicule. Qui ne connaît le véhicule ordinaire de ces montagnes ignore la joie de se sentir vivre. Imaginez une traverse posée sur deux essieux de bois que soutiennent quatre roues mal équarries ; dans la longueur s'épanouit une sorte de panier d'osier dont les bords évasés sont maintenus par de mauvaises cordes ; au fond, serrée entre les pinces des parois qui s'écartent, une botte d'herbes sèches mêlées de chardons, de brindilles et de pointes, pour le voyageur. Le moindre cahot (et Dieu sait s'il s'en trouve !) est décuplé par cet enchevêtrement bizarre de bois qui grincent, raclent et se renvoient les coups.



UN PONT À ZVORNIK.
DESSIN DE BOUDIER.

Pendant plusieurs heures nous ne rencontrâmes ni maison ni habitant. Je vis un loup qui comme moi s'abreuvait en un frais vallon : sans remuer, il nous regarda passer à cinquante pas au plus, et se remit tranquillement à boire. Enfin, au détour d'un champ de maïs, deux femmes parurent : leur jupe rouge, leur ceinture à large plaque ouvragée, des colliers de coquillages, une énorme coiffure bariolée de fleurs, de pendeloques et de ferrailles, leur donnaient un étrange aspect ; elles se jetèrent aussitôt dans le bois. Nous approchions de Vakovitch, hameau perdu dans ces solitudes.

On y compte trois maisons, y compris le poste et le modeste toit du pope, à l'abri sous les murs d'une modeste chapelle. J'entrai dans la seule maison ouverte : une pièce noire composait toute l'habitation; au centre, le foyer arrondi dans la terre battue, et au-dessus, percé à même la toiture, un trou pour la fumée. Les gens étaient accroupis en cercle, faisant rôtir à un feu de bois mort quelques morceaux encore sanglants d'une chèvre qui venait d'être abattue. On m'offrit un escabeau, car l'hospitalité ici ne perd jamais ses droits : mais quelle misère sur ces visages et dans cet antre enfumé ! Tout gît pêle-mêle, ustensiles primitifs, vieilles armes rouillées, provisions de maïs, et vaguement on devine, dans l'ombre, de misérables loques suspendues. Point de fenêtres; les murs sont d'argile, le toit de paille et de roseaux, tandis qu'au-dessus de la pauvre cabane un chêne à la puissante ramure épand au large son ombre et la vive senteur de sa frondaison magnifique. Le contraste est navrant entre cette nature si riche et si belle et le dénuement des pauvres gens. Assis sur un tronc d'arbre, près de la peau de chèvre qui sèche au soleil, mon bachi-bouzouck paraît le plus heureux des hommes; il dévore à belles dents un pain noir et un oignon, boit au ruisseau, et ne tarde guère à chanter.

Nous partons : la route inachevée s'arrête; il faut gravir à pied le sentier qui domine la Drina. Sous l'ondoyante chevelure des peupliers et des ormes géants le fleuve bondit et bouillonne, brode autour des écueils mille franges d'argent, et sa mousse légère, qui jaillit jusqu'aux lianes fleuries, perle en limpides gouttelettes où se jouent les derniers feux du soleil. Au bouillonnement des eaux se mêle le fracas des cascades

qui tombent des montagnes; et les arbres grandissent toujours, montent au ciel avec le sentier qui s'assombrit, à pic au-dessus de l'abîme. Nous voici dans la région des pins, la nuit est venue; enfin, des aboiements de chiens se font entendre au loin : ce sont les sentinelles avancées du poste aérien de Vrankovina.

On entre dans la petite citadelle par un chemin couvert et percé de meurtrières; les murs sont crénelés, et, dans l'unique salle où vivent les soldats, les armes soigneusement préparées témoignent d'une vigilance toujours en éveil et d'un perpétuel qui-vive. Le pays, en effet, n'est pas sûr, et la vie est dure là-haut : toujours de garde, aux postes ou dans les bois profonds, les soldats ne trouvent au retour de leurs marches pénibles que juste ce qu'il faut pour soutenir leurs forces. On ne boit ni vin, ni bière, ni eau-de-vie, ni café : l'eau même est rare; le soir de mon arrivée, on la ménageait, car il faut une longue traite pour descendre la puiser jusqu'à la Drina. Les soldats du poste sont tous des hommes éprouvés : je dormis au milieu de ces braves gens, comme à Ljubovija, sous la garde de la plus franche et de la plus cordiale hospitalité.

Avant l'aube un guide m'attendait avec son cheval. Les grands bois émergeaient à peine du brouillard matinal, et, sous le voile épais qui l'enveloppait encore, on entendait en bas la Drina qui grondait. Nous nous enfonçâmes dans la brume, par un étroit sentier, le guide marchant devant, moi presque debout sur mes larges étriers à la turque, car les selles de ce pays, faites de lamelles de bois mal ajustées en longueur, ne sont guère propres qu'à porter les lourds fardeaux. De temps à autre, par quelque verte clairière, mon petit cheval trottine allègrement; ses flancs dégagent une buée légère, la fine rosée du matin poudre à blanc les longues soies de sa queue et de sa crinière.

Ainsi je songeais, montant et descendant sous la voûte épaisse des grands bois. Déjà la brume tombait, allongeant d'un arbre à l'autre ses voiles diaphanes, et le soleil piquait de gouttes d'or la mousse fraîche et verte étendue sous nos pieds. Alors parut à mon regard surpris et charmé la vraie forêt antique, sombre, impénétrable, la forêt des brigands, des guerriers, des poètes chantant sur la *guzla*. Quelques rares passants, des begs armés jusqu'aux dents, de pauvre gens faisant leur provision de bois, avaient peine à me tirer de ma rêverie. La forêt est le bien de tous; chacun en prend ce qui lui convient : des richesses incalculables sont ainsi gaspillées. Il est vrai que le gouvernement autrichien, qui administre aujourd'hui le pays, a commencé de mettre fin à ces déprédations, mais il reste beaucoup à faire : il faudrait changer les mœurs, les traditions, et pour cela les règlements ne suffisent pas.



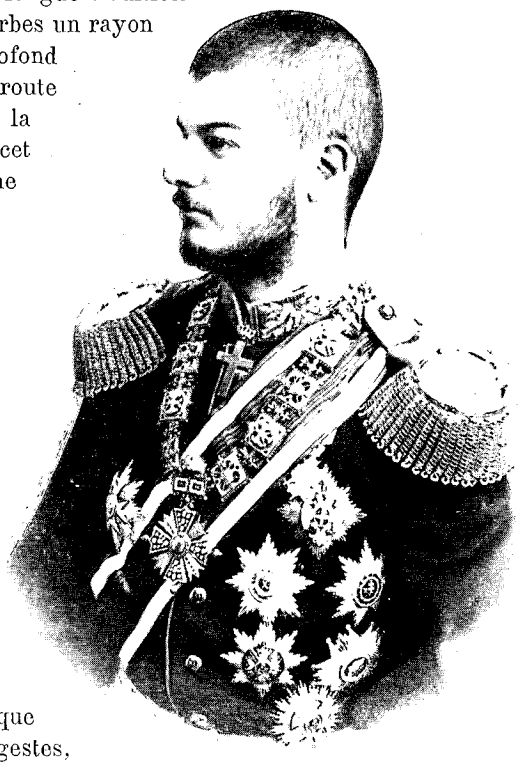
JEUNE FILLE SERBE. — DESSIN D'OULEVAY.

La Haute Serbie.

A Skellané, je passai la Drina. En cet endroit les bateaux sont rares : un moricaud m'offrit le tronc d'arbre grossièrement façonné dont il se servait pour diriger vers sa cabane quelques grosses branches arrachées à la rive. Mon pied tremblait un peu, je l'avoue, en appuyant sur ce canot primitif dont rougiraient à coup sûr les sauvages de la Guyane : par surcroît, le tronc vermoulu faisait eau de l'avant, et je dus me porter à l'arrière avec mon léger bagage et tremper à fleur d'eau, pour ne pas être submergé tout à fait; mon batelier s'assit au milieu, de l'air le plus indifférent, et commença de pagayer avec son unique rame à double palette. Le courant nous emporta comme un brin d'osier : à 500 mètres, nous n'avions pas fait la moitié de la traversée; par instants, un remous nous arrêtait au-dessus de quelque débris arraché des montagnes. Je n'osais mesurer l'eau profonde, assombrie encore, comme dans un étroit canal, par l'épaisse verdure qui surplombe en amphithéâtre la rive escarpée. Enfin, nous heurtâmes le bord, et je sautai : aussitôt, l'eau s'engouffrant par le trou d'avant, notre embarcation coulait à

pic, et mon sauvage en fut quitte pour un bain qui le laissa, d'ailleurs, aussi noir qu'auparavant : je frémis en pensant à ce qui serait advenu quelques minutes plus tôt:

Des gens de Bajina-Bachta rassemblaient sur la rive les madriers d'un convoi de bois flotté; leur visage tranquille, leur accueil hospitalier ne trahissaient point la méfiance inquiète des pauvres gens que je venais de quitter : il me semblait entrer dans un monde nouveau, tellement une longue tradition d'héroïsme et la fierté de l'indépendance reconquise ont mis au front des Serbes un rayon de vivante jeunesse, tandis que leurs frères de Bosnie portent encore le profond abattement d'un asservissement plusieurs fois séculaire. Par une large route ombragée de grands arbres, on me conduisit au village. L'employé de la douane dormait, car c'était alors la grande chaleur du jour, et dans cet heureux pays personne n'a l'air de se donner grand tourment. Après une longue attente, M. le préposé arriva, du moins je crus que c'était lui, car aucune marque extérieure ne le distinguait du premier passant venu : nos administrations si galonnées auraient sans doute quelque profit à faire en Serbie. On examina soigneusement mes bagages : l'instrument de photographie fut extrait de sa boîte, tourné et retourné dans tous les sens; on se méfiait évidemment, et j'éprouvais la plus grande peine du monde, on me croira sans doute, à faire comprendre en serbe le but de mon voyage; car, de mémoire d'homme, aucun ancien du village n'avait vu d'étranger débarquer ainsi à l'improviste dans ces parages reculés. Je venais d'un pays occupé par l'Autriche, voisinage redouté, et, ce qui aggravait mon cas, je mêlais à un français rapide quelques mots allemands, cherchant par tous les moyens à m'expliquer. On fit venir un savant de l'endroit avec une grammaire en double colonne, moitié serbe, moitié français : il me fallut prononcer plusieurs phrases que mon examinateur jugea sans doute satisfaisantes, car son visage rembruni se détendit, et je remarquai dans ses regards plus de curiosité que de malveillance. Mais l'examen se prolongeait, et depuis le matin quatre heures que je vaguais par monts et par vaux, mon estomac criait famine. A force de gestes, d'éclats de voix, de mimique expressive, je repris ma liberté. J'en profitai pour demander un cheval et une charrette de montagne capable de me conduire le jour même à la ville prochaine, Oujitzé. J'eus grand'peine à les obtenir. Je traversai le village au trot, narguant les curieux, qui espéraient sans doute se donner plus longtemps le spectacle de mon embarras. Nous commencions à gravir les premières pentes du massif qui sépare la Drina de la Morava serbe : le pays est sauvage, désert, la route des plus pénibles. Tantôt droite, tantôt inclinée sur le plan de la montagne, ici à pic au-dessus d'un val profond, là coupée de fondrières creusées par les torrents, cette route vague à tort et à travers, comme un sentier qu'une chèvre aurait tracé au gré de son caprice; le troupeau après elle y a passé, le berger et son chien; les bêtes de charge sont venues à leur tour, puis des charrettes de montagne; le sentier s'est élargi à l'aventure, semblable par endroits à une clairière abandonnée. Mon pauvre cheval soufflait, la cage d'osier qu'il tirait à grand'peine tremblait sur ses essieux criards; pour éviter les fonds ou les roches à fleur de terre, nous allions de droite, de gauche, faisant le double du chemin.

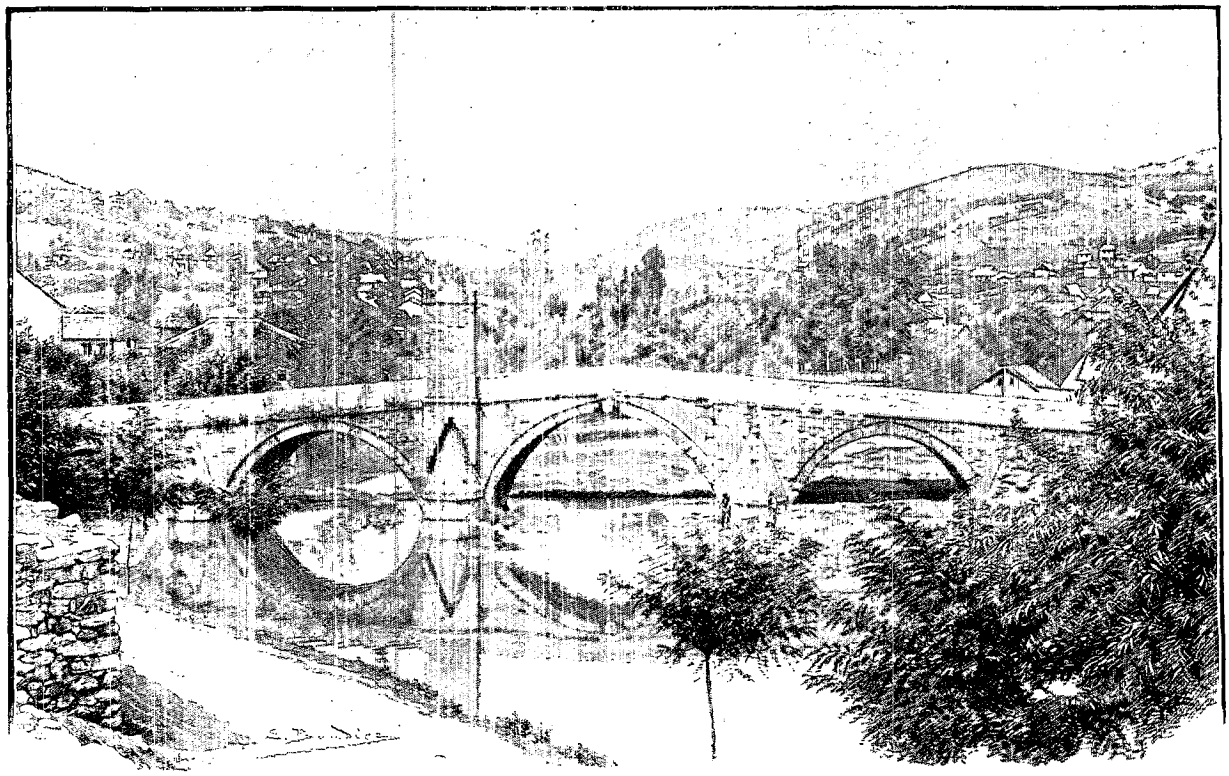


LE ROI ALEXANDRE (PAGE 381).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cependant le disque agrandi du soleil frangeait de ses derniers feux le remous lointain des montagnes de Bosnie, l'ombre des grands arbres s'allongeait, une buée légère montait des prairies; bientôt l'air devint plus frais, le bois plus sombre : c'était la nuit. Je commençai à m'inquiéter sérieusement de l'heure où j'arriverais. Sans doute le robuste gaillard qui me servait de guide et poussait à lui tout seul, pour aller plus vite, la charrette et le cheval, m'avait assuré que nous serions le soir même à Oujitzé, bien que sur le tard : je ne pouvais me défendre d'un vague pressentiment, seul à la merci de cet homme, dans un pays inconnu, au milieu de cette forêt déserte. Les montagnes de Bosnie, dont j'apercevais encore de temps à autre la noire silhouette, ont une mauvaise réputation, justifiée jusqu'en ces derniers temps. Loin de moi la pensée de leur assimiler les montagnes de Serbie : aucun pays n'est plus sûr; il y a beau temps qu'on n'y rencontre plus ni haïdouks ni bandits! Mais le voisinage est mauvais, et il faut si peu de chose pour passer la Drina! Peut-être à tort, je n'étais pas sans redouter quelque surprise, et il me semblait qu'une escorte de deux pandours eût assuré ma sécurité. Les *pandours* sont des gendarmes au service des municipalités : chaque commune fait elle-même sa police, entretient ses agents. Il est vrai que l'uniforme n'est point coûteux; rien ne distingue les pandours qu'un revolver d'ordonnance à la ceinture. A défaut de pandours, je m'assurai de mon revolver à moi.

La lune s'était levée et flottait sur des vagues blanches qu'elle allumait d'une gloire : sous sa pâle clarté, la campagne au loin m'apparut morne, vide, et il me sembla que j'étais seul au monde. Perdus dans cette lumière de rêve, les objets prennent des formes fantastiques : sur le vert alangui des prairies que raye parfois

*



VUE D'OUJITZÉ (PAGE 33). — DESSIN DE BOUDIER.

l'éclair de quelque filet, flottent de légères vapeurs, comme des voiles d'ondine transparents. Je songeais aux *vilas*, ces êtres mystérieux à la robe aérienne, aux cheveux flottants, dont l'imagination serbe a peuplé la solitude des champs et des bois. Malheur à l'imprudent qui ose troubler le secret de leurs courses vagabondes! Leur colère est terrible, elles peuvent tuer; mais aussi, combien est compatissant et doux le cœur de ces nymphes fugitives, lorsqu'elles volent, telle la brise parfumée du printemps, à l'appel d'un de leurs frères! Car elles se lient avec les hommes par les serments d'une inviolable amitié, les aident, les protègent contre les dangers, deviennent « leurs sœurs en Dieu », comme ceux-ci leurs *probatimes* ou frères d'adoption.

Les vilas ont conspiré avec les *haïdouks* contre la domination étrangère; on sait en effet que ces hommes énergiques, poussés à bout par la servitude, ou entraînés par le goût des aventures, se jetaient dans la profondeur des forêts, dans les cavernes des montagnes, et de là-haut, comme d'une forteresse, guettaient au passage le Turc abhorré. Ce sont eux qui ont ouvert le feu, ou plutôt n'ont point cessé de faire la guerre depuis la ruine de l'empire serbe à Kossovo jusqu'au grand mouvement qui, au commencement de ce siècle, aboutit à la guerre de l'indépendance et l'affranchissement de la Serbie tout entière. L'obsession de ces souvenirs me reportait à de tragiques aventures.

Mon guide s'arrêta : nous étions dans une clairière, et, sous la lisière épaisse, j'eus peine à reconnaître une cabane se dissimulant dans l'ombre. Mon embarras en cet instant égala ma surprise : la réalité serait-elle si près du rêve? Le guide entra, je le suivis : deux hommes de haute taille, à la figure basanée, la ceinture garnie d'un véritable arsenal, étaient assis autour d'une table boiteuse ; ils buvaient, me toisant sans mot dire, d'un regard dur et équivoque : tels je me figurai les héritiers des *haïdouks*. Mon guide les avertit en quelques mots dont je ne compris point le sens, et jeta aussitôt ma valise dans un coin. Où voulait-il en venir? Passer la nuit en cet endroit? Mais où me trouvais-je? Quels étaient ces gens? Qu'arriverait-il quand je serais à leur merci? Mon parti fut pris aussitôt : mieux vaut tenir d'un homme que de trois. Saisissant mon guide par l'épaule, je le tournai brusquement vers la porte, en lui montrant d'un geste décidé le chemin d'Oujitzé. D'abord incertain, il consulta les autres du regard, sa prunelle brilla comme l'éclair, mais il jugea sans doute à mon air résolu qu'il valait mieux renoncer pour l'instant à ses projets : il enleva ma valise avec humeur et nous partîmes.

Il n'y a plus, Dieu merci, de brigands en Serbie; tout au plus pouvait-on rencontrer, il y a quelque trente ans, un petit nombre d'aventuriers poussés dans les montagnes, comme on se jette encore dans le maquis, par la vanité de paraître, le ressentiment, ou la crainte de quelque représaille. Il ne peut plus être question de ces aventures aujourd'hui. Pourtant, je dois l'avouer, et le fait est notable parce qu'il est devenu tout à fait l'exception, une sorte de phénomène, on m'avait signalé certain Zumistch Dragitsch comme irréductible dans la



PAYSANNES SERBES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

montagne. J'ai su depuis qu'il a fait sa soumission en se livrant lui-même, mais de bonnes raisons me portent à croire qu'il hantait précisément les parages où je me trouvais alors si malheureusement engagé.

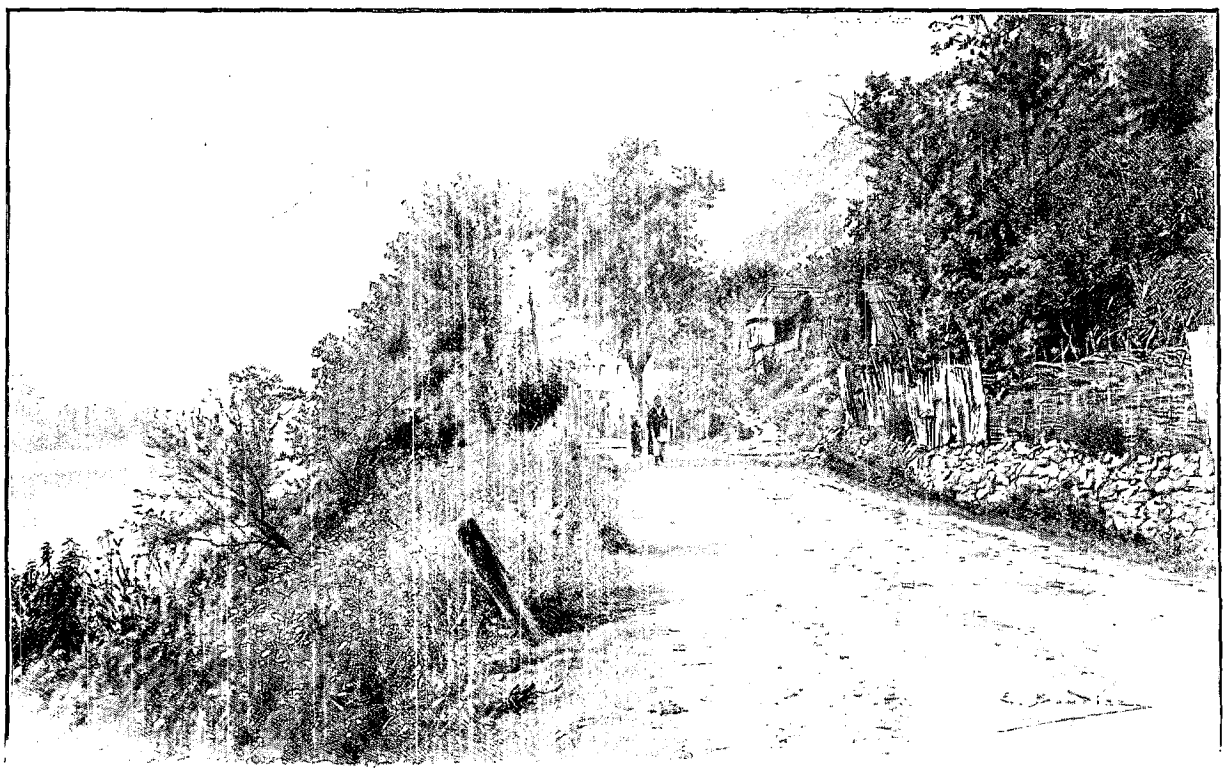
Nous arrivâmes à Oujitzé aux premières lueurs de l'aube. Il était 5 heures et quart du matin.

Toute maison avait porte close; mais, sur la grande place, des mâts élevés indiquaient les préparatifs d'une fête, et, par les interstices d'une fenêtre éloignée, une lueur arrivait. Je la pris pour mon étoile : un brave homme de tailleur travaillait ferme à la confection de drapeaux et d'oriflammes; on attendait, paraît-il, le roi, ce matin même. Je verrais donc une fête du pays, les gens des vallées et des montagnes dans leurs plus beaux atours : l'annonce de cette fête tout à fait imprévue me combla de joie; mais il fallait dormir en attendant.

Le seul abri qui pût donner asile aux voyageurs en cet endroit, l'hôtel Janice, était clos et barricadé comme toute honnête maison; nous en fîmes vainement le tour, cherchant une issue : les grands moyens s'imposaient. Nous nous mîmes à frapper, discrètement d'abord, puis à coups redoublés, sur le volet de la porte; rien ne bougea : on ne s'émeut pas pour si peu, paraît-il. Enfin, après un quart d'heure de mortelle attente, le volet s'entre-bâilla légèrement, un œil brilla : c'était le maître de céans. La poussière qui couvrait mes vêtements, la fatigue de mes traits, l'abattement du guide lui-même, valaient la plus éloquente explication : la porte s'ouvrit, pendant que notre hôte, surpris de recevoir une visite à pareille heure, nous éclairait d'une main, s'enveloppant pudiquement, de l'autre, dans les plis de sa toge trop étroite : vite on apporta de l'eau fraîche, un gâteau de fromage salé, certain petit vin blanc dont le goût aigrelet dilatait agréablement le palais. Je bus avec l'avidité du sable brûlant : en un instant tout eut disparu. Puis, étendant avec délices mes membres endoloris, je m'endormis dans un vrai lit, heureux et fier de m'être tiré à si bon compte du mauvais pas où m'avaient engagé ma confiance en des affirmations sans doute mal comprises, mais aussi, je dois l'avouer, l'imprévoyante incurie du chef de district à qui j'avais confié ma sécurité.

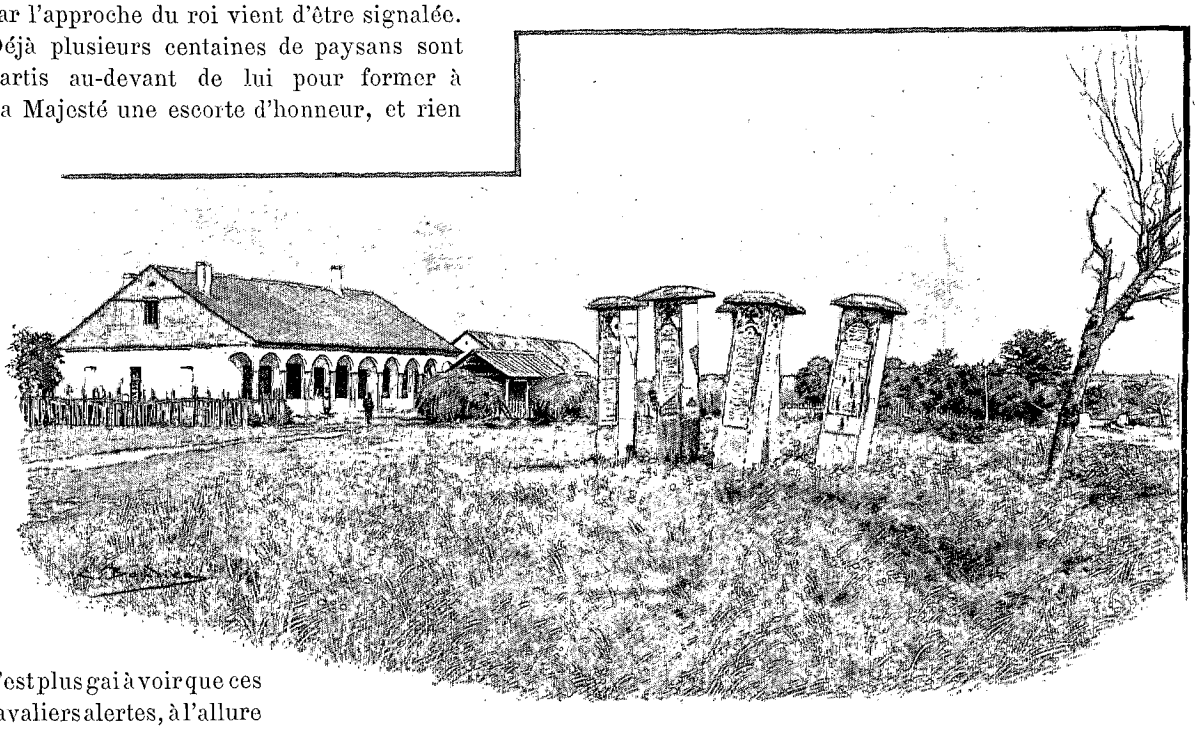
Oujitzé.

Une joyeuse fanfare m'éveilla sous les rayons d'un soleil éclatant : était-ce le roi qui arrivait à Oujitzé? Tout engourdi d'un lourd sommeil, je percevais au dehors un cliquetis d'armes, le piétinement des chevaux sur le pavé, une sorte de bourdonnement confus; je me précipitai : ce n'était que l'avant-garde du cortège, trente cavaliers environ, coiffés à la russe d'une haute casquette, les bottes luisantes, le sabre étincelant. De toutes parts les oriflammes flottent joyeusement à la brise, les arcs de triomphe rustiques mettent leur dernière guirlande de fleurs, et sous un manteau de feuillage, le vieux pont d'Oujitzé, cachant ses pierres grises, semble tout ragaillardi pour la fête. De longues théories de gens se pressent, dévalant des montagnes sur la grande place



UN VILLAGE SERBE (VALLÉE DE LA DRINA). — DESSIN DE BOUDIER.

de la ville, les uns en groupes multicolores, d'autres à cheval, fièrement campés, ou encore entassés par familles dans ces fameux paniers d'osier que font grincer sur leurs essieux des bœufs placides à la forte encolure. On se presse, on s'entasse dans un désordre pittoresque; chacun choisit sa place pour mieux voir, car l'approche du roi vient d'être signalée. Déjà plusieurs centaines de paysans sont partis au-devant de lui pour former à Sa Majesté une escorte d'honneur, et rien n'est plus gai à voir que ces cavaliers alertes, à l'allure martiale, défilant au trot serré de leurs petits chevaux. Un coup de canon retentit; les enfants des écoles se rangent entre l'église, qui est le centre de la fête, et le nouveau collège bâti presque en face, où doit descendre le roi : de tous côtés les groupes s'alignent égayés de vives couleurs, et sous les feux du soleil scintillent les manteaux pailletés d'argent, les toques brodées d'or à l'orientale, dont se parent encore la plupart des femmes de ce pays. Les plus jeunes ont tressé des couronnes fleuries, et rien ne sied mieux que ce rustique diadème aux riches couleurs de leur teint animé par la sève fortifiante des montagnes. Les rangs ont peine à se maintenir, chacun se penche, cédant à l'impatience, pour scruter le tournant de la route; on cause, on rit, mais il y a comme du recueillement dans cette foule; au centre, quelques privilégiés ont pris place : ce sont les fonctionnaires qui attendent à la porte enguirlandée de l'école, et, de-ci de-là, sur des bancs, quelques glorieux débris des guerres de l'indépendance, à la poitrine constellée de croix.



SÉPULTURES DE COMBATTANTS DES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE SERBE. — DESSIN DE BOUDIER.

Entre tous, un vieux *voïvode* se distingue par sa haute stature, la noblesse de ses traits, sa fière attitude. On revit, à le voir, les innombrables combats d'il y a cinquante ans, lutte terrible, sans merci, d'où s'est épanouie cette fleur admirable, mais empourprée du sang de tant de braves, la liberté d'un peuple. Combien de têtes ennemies a dû couper cette lame de fin acier serrée au flanc du voïvode, à côté du cœur! Les riches ciselures de la poignée d'argent mêlent leurs éclairs à ceux de l'or bruni sur fond rouge qui se déroule en mille fantaisies brillantes sur sa veste orientale ; crânement posée sur l'oreille, étincelle la calotte brodée des Monténégrins ; enfin un large pantalon bleu, propice au mouvement, facile pour la course, comme le pantalon de nos zouaves, complète, avec de riches opankés, le superbe costume de ce vieux soldat : la parure est digne du maître ; cela devait être un fier combattant.

Mais voici que les coups de canon se multiplient, ébranlant les échos des montagnes ; deux bœufs s'avancent à pas lents, traînant un chariot rustique où vacille un tas d'herbe fraîche coupée dans la prairie voisine : on épand sur la route ce tapis verdoyant, et la bonne odeur des foins monte dans l'air pur avec les exclamations de plaisir que cause à tous cette naïve et touchante attention. Cependant, voici les cavaliers d'avant-garde, l'escorte d'honneur ; tous les cœurs battent, les cloches égrènent dans l'azur leurs plus joyeux carillons : enfin voici le roi.

Seul, à pied, coiffé de la casquette militaire et vêtu en soldat, le roi Alexandre Ier marchait avec une dignité sans contrainte, souriant d'un air affable aux vivats qui éclataient sur son passage. « *Jvio !* » c'est le cri des Serbes. Devant la porte de l'église attendait, en ses plus brillants ornements, le clergé du pays, évêque en tête : celui-ci, grand et noble vieillard à barbe blanche, présente au roi le livre des Evangiles ; le prince y porte les lèvres et pénètre dans l'église de la façon la plus naturelle. Ici l'Église et le pouvoir ne montrent

aucune défiance, et n'est-ce point à leur union féconde que la Serbie doit son indépendance, après s'être levée, au commencement de ce siècle, à l'appel d'un moine et d'un laboureur? J'ai d'ailleurs été frappé de cette facilité de rapports, de cette confiance réciproque qui mêlent partout les popes à la population : aucune fête sans eux; ils sont partout, sur la place publique, à l'auberge; on les voit se promener avec leurs paroissiens comme avec des amis; ils sont de la famille. L'office terminé, le roi se rendit par le tapis d'herbe verte jusqu'au logis qui lui avait été préparé. L'école, la *réalka*, de construction récente, avait été brillamment aménagée; on eût dit un vrai palais : partout des fleurs, des plantes à profusion, non de ces plantes exotiques et rares qui étalent dans nos fêtes leur prétentieux feuillage, mais de celles qui prennent à l'air libre, parmi les prés et les bois, la parure de leurs couleurs et de leur santé robuste.

Aussitôt, sur la place on organise un *kolo*, danse nationale sans laquelle il n'y a point de fête. Imaginez une immense farandole conduite par un fier gars du pays : chacun y prend place à volonté, hommes et femmes, jeunes gens surtout et jeunes filles toutes roses de plaisir; des officiers de la suite du roi s'y mêlent à leur tour, je fais comme eux, et le long ruban se déroule, chacun se tenant par la main : quelques pas, puis on piétine sur place, et quelques pas encore. La foule est bientôt enveloppée, envahie, enroulée par les replis compliqués de la joyeuse farandole : il faut, quoi qu'il en ait, que chacun se mette de la partie pour en sortir. On pense qu'à Oujitzé les chanteurs ne manquaient pas pour l'arrivée du roi Je me rappelle avec un vif plaisir (j'allais dire que je l'entends encore) l'orchestre original qui s'était formé devant la maison de notre hôte, l'excellent Voûlet Gjoubits; on ne saurait imaginer rien de plus simple comme moyens ni de plus extraordinaire comme effet : un violon, une clarinette, un cornet à piston soutenus d'une sorte de tympanon à cordes en faisaient tous les frais. Mais il fallait voir l'œil enflammé du chef, ses emportements, les regards avides de ses auditeurs, enlevés comme en une bourrasque où se mêlent à la fois les sifflements aigus du vent, le grondement lointain de l'orage, les commandements qui éclatent comme un appel aux armes. Cette musique donne l'illusion de la bataille; c'est encore, pour les Serbes, l'histoire d'hier; ils y retrouvent les sentiments simples et vivaces qui n'ont cessé de leur faire battre le cœur.



POPE DE VILLAGE FAISANT SON MARCHÉ. — DESSIN D'OULEVAY.

Après le repas les danses reprirent, et le roi donna audience à tous les fonctionnaires d'État. Il y eut



TSIGANES. — DESSIN D'AURÈCHE.

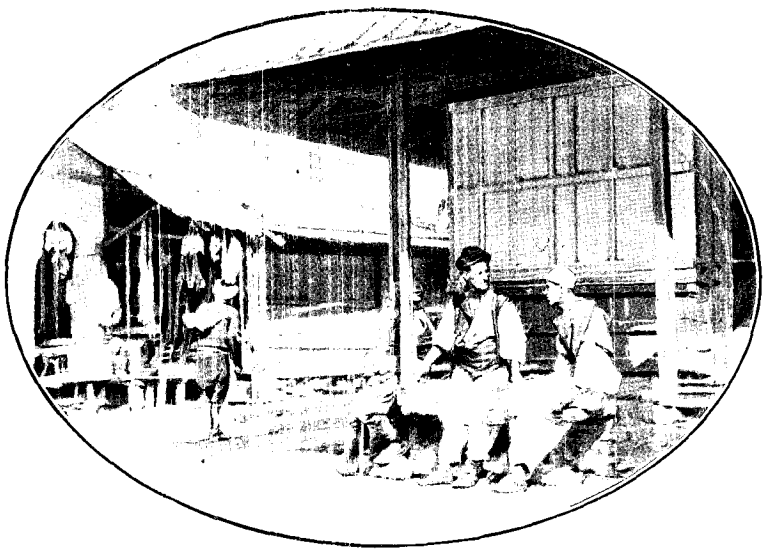
force discours, est-il besoin de le dire ? mais la foule, au dehors, n'en avait cure et se donnait toute à la fête : on examinait avec curiosité les préparatifs du feu d'artifice. Car, si invraisemblable que cela puisse paraître, à deux pas de la sauvage Bosnie, en pleines montagnes, il y eut un feu d'artifice, et cela malgré la pluie qui vint à tomber. Le roi se mit au balcon pour mieux voir, et, quand la retraite aux flambeaux fut passée dans l'éblouissement et le bruit, un paysan sortit de la foule et, au nom de tous, remercia le jeune souverain de la confiance et de l'intérêt qu'il témoignait, par sa présence, aux habitants de ce pays ; il le félicita aussi d'avoir renvoyé la régence et le parti libéral. Le roi répondit que, en prenant en main le pouvoir un peu avant l'âge fixé par la Constitution, il avait voulu sauver la Constitution elle-même, menacée par les menées des politiciens, et qu'il comptait, pour la défense des vrais intérêts du pays, sur la confiance et le dévouement de tous les Serbes. On l'applaudit ; de retentissants « *Jvio!* » s'envolèrent à tous les échos des montagnes. L'enthousiasme était sincère, car le langage et la conduite du roi semblaient d'accord avec les vues générales. Il y a trois partis politiques en Serbie : le parti libéral, dont le chef est M. Ristitch ; le parti radical, qui suit M. Pachitch, et le parti progressiste, qui a pour chef M. Garachanine. Or le parti radical, qui tient à la terre et à ses libertés, compte de nombreux adhérents dans une région qui, comme celle d'Oujitzé, est essentiellement agricole : de là les espérances que faisait naître la visite du roi et l'accueil enthousiaste qu'on lui fit. Le lendemain de son arrivée, le roi partit de bonne heure pour le mont Zlatibor, vaste plateau qui domine, en arrière d'Oujitzé, la frontière serbo-turque, et regarde de l'autre côté de la Drina, vers Visegrad et les sombres croupes de la Romania-Planina. Du Zlatibor on perçoit la vallée du Lim, principal affluent de la Drina : le Lim arrose la vieille Serbie, encore sous la domination turque. Ce coin de terre enfoncé, comme un avant-poste de l'Albanie, entre le Monténégro et la Serbie, fait face à l'Autriche, qui occupe la Bosnie, et sera sans doute, dans un avenir prochain, le théâtre de luttes sanglantes : Monténégrins et Serbes le revendiquent comme une patrie commune ; l'Autriche y voit le chemin naturel par où passera la ligne ferrée qui, en reliant Serajevo et Mitrovitza, mettra Vienne sur la route de Salonique et de l'Extrême-Orient. Sans vouloir entrer dans des considérations stratégiques qui ne sont guère mon fait, il est permis de croire que le plateau de Zlatibor jouera dans la partie qui se prépare un rôle important. Je ne m'étonne point dès lors qu'il ait attiré l'attention. Faut-il l'avouer, je m'en suis réjoui dans l'intérêt des Serbes ; car j'avais été surpris de voir la vigilance de l'Autriche toujours en éveil sur la rive gauche de la Drina, tandis que la rive droite semblait ouverte sans défense à la première tentative d'invasion.

Le roi descendit du Zlatibor après déjeuner et assista, près du vieux pont d'Oujitzé, aux exercices militaires sur le terre-plein d'une prairie. Le Serbe est un excellent soldat : cinquante années de luttes héroïques l'ont assez formé. La dernière guerre serbo-bulgare a pu faire naître quelques doutes à cet égard ; mais il faut se garder des apparences. Le Serbe étant surtout au fait de la guerre de montagnes, plus souple que le Bulgare, il est moins rigide sous l'uniforme, moins écrasé sous la discipline comme sous un joug : c'est le libre soldat, vif, courageux, plein de ressources. La Serbie peut mettre en temps de guerre plus de 300.000 hommes sous les armes. L'*armée* se compose du *cadre permanent* avec sa *réserve*, et de la *milice nationale*, divisée elle-même en *deux bans* ; en temps de paix, elle compte 22.000 hommes.

L'affluence était considérable à Oujitzé pour assister aux exercices militaires donnés en l'honneur du roi : le plaisir de la foule était évident, non point ce plaisir banal que l'on prend à un spectacle sans portée, mais la vive satisfaction, le bonheur vrai que l'on éprouve à vivre sur la scène ses propres sentiments et, en quelque sorte, la vie de chaque jour. Une pluie malencontreuse vint trop tôt mettre fin à cet intéressant spectacle. Je résolus de partir. Mais à Oujitzé les voitures sont rares ; par ce temps surtout ; et je ne songeais guère à m'aventurer seul dans les chemins de montagnes transformés en torrents. Mon aimable cicérone pendant ces deux jours, M. Ouroch Koubourovitch, vint encore à mon aide et me tira d'embarras.

M. Ouroch Koubourovitch est professeur de français au collège royal d'Outjitzé ; il parle notre langue comme vous et moi : sa conversation autant que son obligeance me donnait l'illusion que je n'avais pas quitté mon pays. Voici comment j'eus la bonne fortune de faire sa rencontre. Avant de quitter le dernier poste frontière de Bosnie, j'avais prié le sous-officier chef de vouloir bien m'écrire en *serbe* ces simples mots : « Connaissez-vous quelqu'un ici parlant français? » Aussitôt arrivé à Oujitzé, je mis le papier sauveur sous les yeux de mon hôte, et sans tarder le professeur de français du collège fut prévenu : c'était M. Ouroch Koubourovitch. On devine ma joie, lorsque je le vis arriver me saluant d'un cordial « bonjour ». Son obligeance ne se démentit pas un seul instant et me suivit même à travers la Serbie, car, la langue française étant classique dans tous les collèges importants, M. Koubourovitch me donna un mot pour son collègue de Tchatchak, celui-ci pour un ami, et de l'un à l'autre mon voyage devint une vraie promenade : je n'eus plus d'autre souci que celui de me laisser guider par des gens aimables, empressés à me donner des renseignements, à m'éviter le moindre embarras. Ce m'est une vraie joie de les en remercier.

(A suivre.) P. JOUSSET.



COIN DE RUE DANS UN VILLAGE SERBE. — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE MARCHÉ DE TCHATCHAK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.

La vallée de la Morava.



PAYSAN SERBE (PAGE 389).
DESSIN D'OULEVAY.

A force de recherches, nous finîmes par trouver un homme de Tchatchak qui, après avoir amené des curieux pour la fête, retournait à vide en son pays. Tchatchak est dans la vallée de la Morava, et c'est précisément ce point que je voulais atteindre. Marché fait, notre homme se trouva deux heures après, sous l'averse, avec une sorte de voiture mérovingienne enveloppée d'une bâche épaisse, prêt à partir. Belle occasion pour les tziganes de déchaîner *la Marseillaise!* Le maître de l'hôtel Janice, l'excellent Voulet Gioubitch, mêla les souhaits de bon voyage aux regrets d'une hospitalité trop courte et qu'il eût voulu moins modeste, et nous partîmes. Au sortir de la ville, nous gagnions le plateau dont l'escarpement oriental descend vers la Morava. Les chevaux avancent au milieu d'un éclaboussement général; l'eau roule à gros bouillons emportant à l'aventure la terre et les pierres étendues la veille pour égaliser la route sur le passage du roi : partout des torrents, des ravins, des fondrières où nous plongeons avec un sans façon risible, n'étaient les gouttes de rosée qui, perlant au travers de notre toit mobile, se détachent sous les cahots, nous arrosent, éteignent les cigarettes, dont le mince filet bleu se perd tristement dans le brouillard. A Pojéga, sous les débris d'arcs de triomphe dressés la veille, je pris congé, non sans un vif sentiment de regret, de mon compagnon de route, M. Koubourovitch.

Cependant le ciel semblait vouloir s'éclaircir; un coin bleu riait à travers les gros nuages gris, un rayon s'alluma, les oiseaux secouèrent leurs ailes, se reprirent à chanter, et, le long des halliers, mon guide battant les pruniers chargés de fruits, faisait jaillir en pluie de cristal les mille gouttelettes suspendues. Les prunes étaient fraîches, on le croira sans peine, et vertes encore; mais nous les croquâmes de bon cœur : elles ont une

1. *Suite. Voyez p.* 373.

saveur piquante et donnent l'excellente eau-de-vie de Slivovitza, préventif infaillible contre la fièvre et la fatigue, pour tous ceux qui voyagent en ce pays. Un berger qui jouait de sa flûte rustique en conduisant un troupeau, quelques passants montant péniblement sous leurs vêtements trempés, nous signalèrent l'approche de quelque vallon habité. La descente commença aussitôt, rapide, vertigineuse. Emportés dans une course folle, nos deux rosses efflanquées filaient comme des chevaux de bataille sous l'éperon du cavalier qui charge; ma boîte d'osier grinçait avec furie, se disloquait, s'enfonçait de droite, de gauche : j'étais secoué comme une poignée de graines dans un crible. Voilà un exercice qui vaut tous les élixirs, et je le conseille vivement aux gens d'humeur grincheuse et d'estomac difficile. Par moments, il me semblait que les roues du véhicule tournaient en l'air d'un côté; la route, en effet, se déroule en replis innombrables, les détours sont brusques, sans obstacles du côté du vide; mais je n'osais trop me pencher pour voir. « Après tout, me disais-je, à cette allure, du moment que l'on tourne, il n'y a rien à craindre : le mal serait de filer tout droit. Qui n'a descendu par la poste suisse attelée de six chevaux la route du Splügen en Italie, ne peut imaginer l'émotion, mais aussi la joie de cette course folle, à mille mètres en l'air, au-dessus des villages, des forêts et des fleuves. Le premier sentiment de terreur, bien naturelle, fait vite place à une confiance tranquille dans l'habileté du postillon et la sûreté des chevaux. Après tout, cet homme tient à sa vie autant que nous tenons à la nôtre : s'il effleure l'extrême rebord de la route, c'est qu'il la connaît bien; il fouette ses chevaux à bout de souffle, crie, tempête, sonne de la trompe pour les rassurer. Sa confiance, en effet, entraîne tout, chevaux et voyageurs, et c'est peut-être la raison du peu d'accidents à signaler sur ces routes dangereuses.

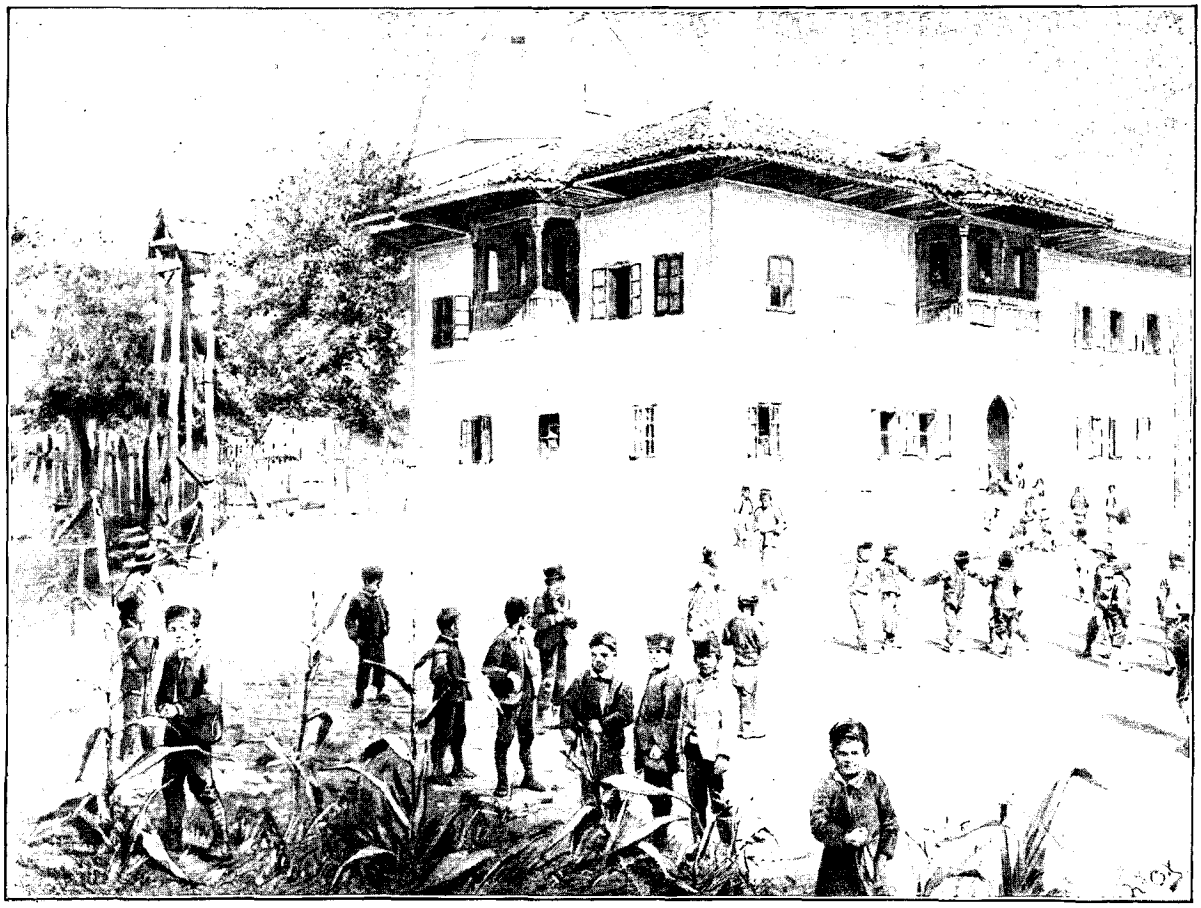
Je courais donc, emporté comme dans un ouragan, dans la vallée de la Morava. Par malheur, le soleil, paru trop tard n'avait point eu la force de chasser les nuages, ni de dissiper le brouillard; une épaisse buée planait sur les prairies, ne laissant paraître que la tête des grands arbres, quelques toits aigus, la pointe d'un clocher. Mes yeux cherchaient en vain à pénétrer sous ce voile épais le sillon argenté de la rivière : de-ci de-là, quelque vague reflet m'arrivait d'une mare d'eau, d'un ruisseau que j'entendais bruire, il me semblait descendre dans la nuit.



UN PAYSAN, VENDEUR DE LÉGUMES, AU MARCHÉ DE TCHATCHAK.
DESSIN DE THIRIAT.

Tchatchak commande le cours supérieur de la Morava occidentale. Ce n'est point une place de guerre, mais une ville, un grand village, si l'on veut, avec garnison, sur la ligne de communication entre les hautes montagnes et la région de la Choumadia, entre Oujitzé (la petite Sibérie, comme on l'appelle là-bas) et Belgrade, la capitale. Tchatchak doit à cette situation importante d'avoir été longuement disputée entre les Turcs et les Serbes pendant la guerre de l'indépendance; les bords du fleuve y ont été le théâtre de sanglants combats.

Le lendemain, de bonne heure, par un soleil radieux, je m'acheminai vers la Morava, sous la conduite de M. Stanoïewitch : c'était alors le professeur de français du collège, et son nom avait donné lieu à une méprise fort amusante, dont je me félicite du reste, parce qu'elle me permit de connaître, trop peu de temps à mon gré, un fort galant homme. M. Stanoïewitch était aussi un officier supérieur de la garnison, et c'est à lui que mon hôtelier remit d'abord le mot qui me recommandait. Avec une extrême obligeance et une rondeur toute militaire, il me parla de la France, de Napoléon Ier, qu'il admirait; enfin, mettant à ma disposition l'autorité dont il jouissait, retint une voiture pour me conduire le lendemain, par Erstenik et Kraliévo, jusqu'à Kruchevatz. Je regrette que le peu de temps dont je disposais à Tchatchak ne m'ait point permis de répondre, comme je l'eusse souhaité, à une si parfaite courtoisie.



L'ÉCOLE DE TCHATCHAK. — DESSIN D'OULEVAY.

Une allée de grands arbres joint la ville au pont de la Morava. L'eau du fleuve, un peu trouble et semée d'îlots verdoyants, coule entre deux rives plates au milieu des prairies; plus loin, le versant du mont Lioubitch s'élève au Nord vers la Choumadia. C'est là que les Serbes, aux ordres de Jean Obrénovitch, frère de Miloch, commandant en chef l'insurrection, s'étaient retranchés en petit nombre. Bientôt Miloch vint les y rejoindre avec le gros de l'armée serbe. Alors les Turcs, ne se croyant plus en sûreté dans Tchatchak, battirent en retraite sur Pojéga. La veille du jour fixé pour le départ, une esclave serbe parvint à s'échapper du camp turc et courut au Lioubitch avertir le général en chef de l'armée serbe. On n'osait croire à son récit; mais une autre femme prisonnière accourut d'Ovtchar pour annoncer la même chose, et un Serbe qui avait vu le premier mouvement des troupes ennemies eut l'audace de se glisser à travers les Turcs eux-mêmes, pour apporter à Milosch l'importante nouvelle. Le doute n'était plus possible, mais il fallait toujours craindre une ruse pour attirer les Serbes hors de leurs retranchements et les écraser en plaine par la force du nombre. Aussi, dès que le mouvement de retraite fut assez prononcé pour ne plus laisser place aux surprises, le prince Miloch se mit à la poursuite des Turcs et les atteignit : il y eut bataille, et les Turcs, vaincus, se dispersèrent. Le vainqueur eût pu se souvenir d'Ovtchar et user de représailles; il préféra remettre les familles turques prisonnières aux mains du commandant turc à Oujitzé. On ne peut s'empêcher d'admirer la modération, la prudence, l'énergie de ce chef qui, avec des bandes à peine armées, des héros, si l'on veut, plutôt que des soldats, fut assez maître de lui-même et des siens pour réduire et vaincre à coup sûr une armée véritable, munie d'artillerie, commandée par des chefs expérimentés et formée de soldats dont la bravoure fanatique ignorait le danger. Il fallut au prince Miloch un courage et une habileté peu communs pour contenir, en face de l'ennemi, des volontaires indépendants, fiers, prêts à tout, mais dont l'ardeur impuissante pouvait compromettre la victoire au moment de l'obtenir.

Les événements libérateurs dont Tchatchak fut le théâtre ont laissé peu de souvenirs. Là où la guerre a passé, surtout une guerre d'extermination, il faut reconstruire; aussi la ville est-elle presque entière d'aspect tout nouveau. Pourtant, non loin du fleuve, l'église et, à côté d'elle, une antique maison du temps de Miloch nous arrêtèrent quelques instants. Ce solide bâtiment carré, avec auvents et, sur deux faces, balcon à l'orientale, est le modèle achevé des maisons serbes d'autrefois; on en a fait une maison d'école, et c'est au milieu d'une bande

joyeuse que je pus en prendre au vol une photographie. Mon guide voulut bien, à ce propos, me donner quelques détails sur les écoles de Serbie.

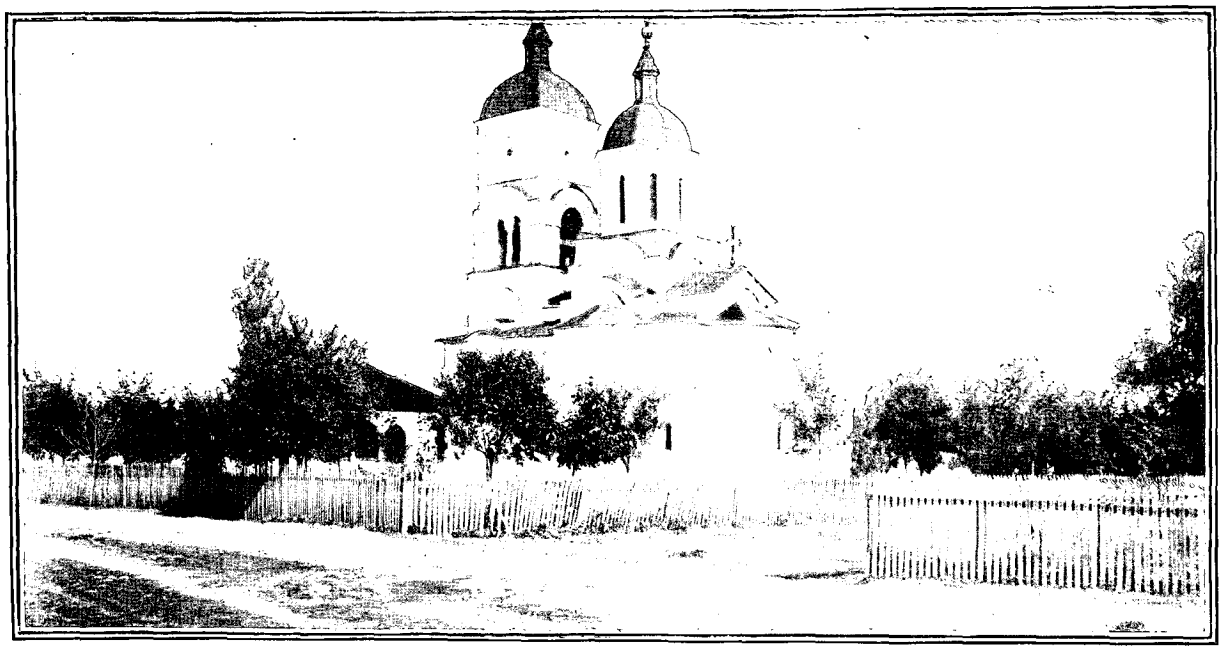
On compte 728 écoles primaires, 27 écoles moyennes (gymnases, demi-gymnases et réalka), 2 écoles normales pour la formation des instituteurs, un séminaire et une grande école à Belgrade, sorte d'Université divisée en trois facultés : droit, philosophie, polytechnique. Il faut ajouter : une école militaire supérieure à Belgrade, des écoles de commerce, une école d'agriculture à Kraliévo, deux écoles supérieures de filles, des écoles de tissage, etc. Plus de 1.600 instituteurs sont employés à l'enseignement primaire ; on compte 390 professeurs pour les écoles moyennes, et 40 pour l'Université.

Les enfants doivent suivre pendant quatre ans les classes de l'école primaire. Pour les écoles moyennes, le temps est plus long. On distingue les gymnases des réalka : le gymnase comprend huit années de cours, la réalka sept seulement. C'est que le gymnase est plutôt une école classique, la réalka une école professionnelle. Le gymnase consacre plus de temps aux langues et à l'histoire qu'aux sciences et aux arts, sans pourtant les négliger, tandis que la réalka en fait l'objet même d'un enseignement spécial. On apprend à la réalka les langues serbe, française, allemande, l'histoire serbe et étrangère, l'histoire de la littérature, les sciences naturelles (zoologie, botanique, minéralogie), les mathématiques, la physique, la botanique, la cosmographie, toutes sortes de dessin, la sculpture, la musique, le chant. Le programme de tous les gymnases donne aussi une place à la plupart de ces études, mais une place moins large; encore faut-il excepter la géométrie descriptive, dont on ne s'occupe point, la mécanique, la sculpture. En revanche, on y apprend le latin, on se prépare pour la faculté de droit et celle de philosophie de l'Université. La réalka prépare à la section de polytechnique (ponts et chaussées). La grande école de l'Université se divise en trois facultés : à son tour, la faculté de philosophie comprend deux sections, celle des sciences naturelles et mathématiques, celle de philologie (langues classiques, histoire); les cours y sont de quatre ans. Toute ville départementale a un gymnase ; on en compte 14 complets et 10 demi-gymnases. Il y a deux réalka, une à Belgrade, une autre à Oujitzé, avec 16 professeurs. On voit que les Serbes ont le souci d'assurer par une complète et rapide diffusion de l'enseignement l'avenir du pays que, hier encore, ils étaient contraints de conquérir.



UN « CHERI-BACHI, » CHEF DE TZIGANES, EN SERBIE (PAGE 390). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le marché de Tchatchak n'a rien qui sollicite particulièrement l'attention. Je parle du marché, parce que c'est une visite à laquelle je ne manque jamais en voyage : au hasard de la flânerie, j'examine les gens, leur costume, les produits qu'ils apportent ; c'est peut-être encore le meilleur moyen de saisir la physionomie d'un pays, de connaître ses ressources. Je ne vis rien de bien nouveau dans la foule qui se pressait sur la place : les costumes campagnards sont sans intérêt, incomplets, mélange d'une tradition qui se perd et d'un usage qui n'est pas encore établi ; pourtant j'avisai, devant un étalage de fruits, un beau gars, crânement planté sur de solides jarrets, la tête coiffée d'un bonnet d'astrakan, veste et gilets brodés, riche ceinture et molletières de tapisserie rattachées aux souples et solides opankés. « Voilà un vrai Serbe, dis-je à mon compagnon de route, et un bien beau costume, tel que devaient le porter tous les gens de ce pays, il y a vingt ans; je serais heureux d'en prendre la photographie. » Mais voici la



ÉGLISE DE KRUCHEVATZ (PAGE 393). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

difficulté. Notre homme, pris à part, se montra d'abord fort étonné, presque effaré de la proposition; j'appris depuis que c'était un riche cultivateur des environs. Mais ma qualité de Français le fit examiner sérieusement la question, et, comprenant sans doute l'intérêt qu'il pouvait y avoir à faire connaître un vrai Serbe en costume national, il demanda quelques instants pour réfléchir et s'éloigna. Nous le vîmes entrer chez un épicier de ses amis, et j'ai su par M. Stanoïewitch qu'il lui demanda si un Serbe, un homme comme lui, pouvait, sans déchoir, se prêter à ma curiosité indiscrète et poser devant mon objectif.

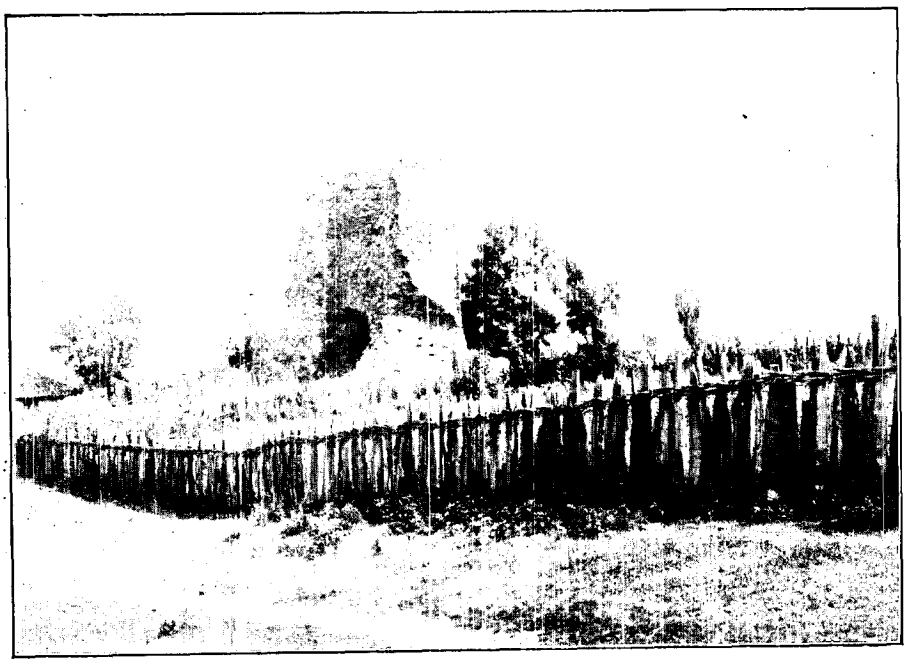
On ne saurait croire à quel point ces gens de la campagne sont fiers, indépendants, et poussent le souci de la dignité personnelle. Ils ne sont point encore envahis par ce je ne sais quoi d'impersonnel, fait d'habitudes et de préjugés qui, dans les civilisations trop vieilles, enveloppent l'individu, l'énervent, atténuent jusqu'à l'effacement sa personnalité. Ici, chacun vit à l'air libre et a fière allure : c'est qu'hier encore on ne subsistait que par le sentiment de sa propre force et qu'il fallait défendre chaque jour son foyer, sa famille, sa propre vie. La rude existence que l'on menait alors! On en retrouve le souvenir dans cette démarche souple et ferme, cette physionomie pleine de dignité, cet air martial qui se rencontre fréquemment parmi les Serbes des campagnes. Sur l'avis de son ami, mon Serbe se laissa faire et prit de lui-même, sans contrainte, l'attitude qu'il préférait, celle d'un soldat au port d'armes : je suis heureux de mettre son portrait sous les yeux du lecteur.

De Tchatchak à Kraliévo, la route suit la vallée de la Morava, à travers un pays extrêmement fertile : de grandes exploitations agricoles abritent leurs toits sous des chênes séculaires; peu ou point de clôtures, on circule partout largement. Mais que de terrain perdu! diraient nos gens avares du moindre pouce de terre; chaque chemin représente un champ abandonné; la route, elle-même, est large comme les plus grandes allées de Versailles, avec les arbres en moins, c'est-à-dire trop large, sans aucun profit. Je n'ai point assez habité la Serbie pour juger ses procédés de culture, mais il m'a semblé revoir certains coins reculés de nos plus anciennes provinces où la terre ne compte guère et se prête à tous comme l'air que l'on respire. Heureuses gens! Chacun s'entr'aide; il y a des communautés de famille, des communautés de village, des *zadrougas*, comme on dit là-bas, dont les membres sont liés par l'obligation de services réciproques. Vienne la moisson, la récolte des fruits, le maître n'en sera point écrasé, comme chez nous, où l'intérêt confine chacun dans son isolement égoïste; on ne le verra point, levé avant le jour, plier sous le faix et la chaleur, se priver de sommeil pour sauver de la perdition le fruit de son labeur acharné. Chez les Serbes, en effet, parents et amis se réunissent, aujourd'hui chez l'un, demain chez l'autre, et la moisson s'engouffre dans les greniers, s'entasse sur le champ, les fruits tombent des arbres, les tonneaux se rangent dans les celliers, sans fatigue, comme par enchantement. Une longue servitude et le sentiment du danger commun ont contribué, autant que les traditions de la race, à maintenir chez les Serbes cette union des forces, cette coopération effective à un labeur commun. Il est admirable, en tout cas, que l'intérêt les unisse, tandis qu'il nous divise. Peut-être que, sans rien changer à d'excellents usages, on voudra encore améliorer la culture par les procédés chimiques et mécaniques les plus capables d'augmenter l'intensité de la production : la science ajoutant ses efforts à ceux de l'expérience, ce serait le progrès, presque la perfection; les Serbes essayeront sans doute d'y atteindre.

*

En Serbie, la vie communale est tellement developpée qu'on pourrait craindre que l'esprit de clocher ne finît par donner au patriotisme un caractère municipal excessif et contraire aux intérêts de la nation. L'institution des *sabore*, dont l'origine est essentiellement religieuse, a pour but d'empêcher la fraternité de se concentrer dans le village. Construites ordinairement au milieu des forêts solitaires, les églises étaient, sous la domination étrangère, un centre de réunions commode. Les Turcs cantonnés dans les villes ne s'inquiétaient guère de voir aux jours de fête, aux Rameaux, à Pâques, les *raïas* s'empresser de courir à l'église. Aujourd'hui encore les grands *sabore* sont la réunion annuelle de plusieurs arrondissements et même de plusieurs départements autour d'une église ou plus souvent d'un monastère. La fraternité, enracinée chez les Serbes par de longues épreuves supportées par tous avec un égal patriotisme, a fait disparaître dès longtemps toute division de classes et tout esprit de caste. Plutôt que de renier leur foi et de passer à l'ennemi, au moment de la conquête, comme leurs voisins de Bosnie, les nobles Serbes, si turbulents avant la défaite, quittèrent les villes, se rattachèrent à la terre et partagèrent comme le paysan la dure condition du raïa ; l'ancien seigneur se fit laboureur, et son concours donna une vitalité singulière à la résistance contre l'ennemi commun. De là vient chez les Serbes la passion de l'égalité. La guerre même n'a pu créer de privilèges ; les ambitieux, auxquels vint aisément l'idée de reconstituer à leur profit l'ancienne aristocratie, ne tardèrent point à reconnaître, devant le sentiment public, l'inanité de leurs projets.

L'approche de Kraliévo me fut signalée par de nombreux paysans revenant du marché. Je rencontrais aussi depuis quelque temps ces parasites de grande route, les incorrigibles *Tziganes*, toujours à l'affût, aux environs des villes ou des villages, pour quelque bon coup à faire. Ils sont encore nombreux en Serbie, et rien n'est plus misérable. Je vis une fillette avec deux enfants embroussaillés noirs comme taupe et nus comme ver puiser l'eau d'un ruisseau à l'aide d'une cruche de grès et l'apporter sur la tête vers l'amas de guenilles sordides qui leur servait de camp. Je les suivis : il y aurait eu quelque risque, la nuit, à tenter cette exploration ; je crois bien que la route elle-même ne serait pas sûre, mais en plein jour, à deux pas d'une ville, le spectacle était sans danger et véritablement en valait la peine. Il est absolument impossible de décrire ce que je vis dans ce taudis abominable, fait de débris et de vermine ; car on n'oublie pas que nous sommes ici chez de vrais Tziganes, des Tziganes qui se grattent, et ne ressemblent guère aux élégants hussards, dont le fin dolman rouge, le pantalon collant et les bottes à l'écuyère ont réalisé sous les yeux du Parisien le parfait modèle de l'espèce. Le vrai nomade n'est point si séduisant : même vu à distance, ce qui est prudent à cause des petites bêtes, il est d'une laideur parfaite et d'un aspect repoussant. Sous la crasse, pourtant, j'ai deviné des physionomies originales qui décèlent évidemment une origine asiatique. Mais d'où viennent les Tziganes? Depuis combien de temps ont-ils émigré de leurs steppes sur nos grandes routes? Peut-être faisaient-ils partie de ces bandes qui, au moment de la grande invasion des barbares, ont déserté l'Orient, refoulant le vieux monde, et dont quelques-unes ont formé des nations florissantes : tels les Vandales en Espagne, les Wisigoths dans le bassin de la Garonne, les Burgondes sur le Rhône, les Francs enfin, les Germains et les Anglo-Saxons. Mais pour devenir un peuple, chacune de ces bandes avait mis un terme à ses courses vagabondes, s'était fixée sur un coin de terre, là où la fertilité du sol et l'appât du gain donnaient les plus belles espérances. Au contact des vaincus, leurs mœurs s'adoucirent; ils prirent avec le temps des idées, une religion, un langage et aussi un costume différents. Les Tziganes, eux, n'ont jamais changé ; on dirait des barbares qui ne sont pas encore arrivés. Rien n'a pu modifier leur cervelle revêche à toute sorte de progrès. L'Autriche-Hongrie, cette dernière surtout



RESTES DU PALAIS DU TSAR LAZARE À KRUCHEVATZ (PAGE 394). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE



FEMME SERBE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

qui en est particulièrement encombrée, a mis en œuvre tous les moyens propres à fixer ces nomades incorrigibles, et à tirer parti de leurs intelligences primitives, mais non sans valeur ; on a fait un choix parmi les Tziganes : les uns sont devenus ingénieurs, d'autres architectes, peintres, musiciens, quelques-uns ont embrassé la carrière des armes. Très peu d'entre eux ont eu le courage d'accepter jusqu'au bout une étude qu'ils s'assimilaient pourtant avec goût et facilité ; la plupart sont revenus à la tente et à la vie errante. Ces gens ont la nostalgie du déplacement, le goût insurmontable des aventures, l'horreur de toute contrainte. Sans se livrer à un travail manuel, ils vivent comme ils peuvent, au hasard du grand chemin, font de leur vie deux parts, dont l'une est employée à flâner, l'autre à dormir et à ne rien faire. Peut-être au fond jouissent-ils de l'existence plus que nous, mais ils en jouissent d'une façon peu enviable, un peu à la manière des bêtes : c'est une jouissance d'instinct plutôt que la jouissance des êtres intelligents et qui fait le bonheur.

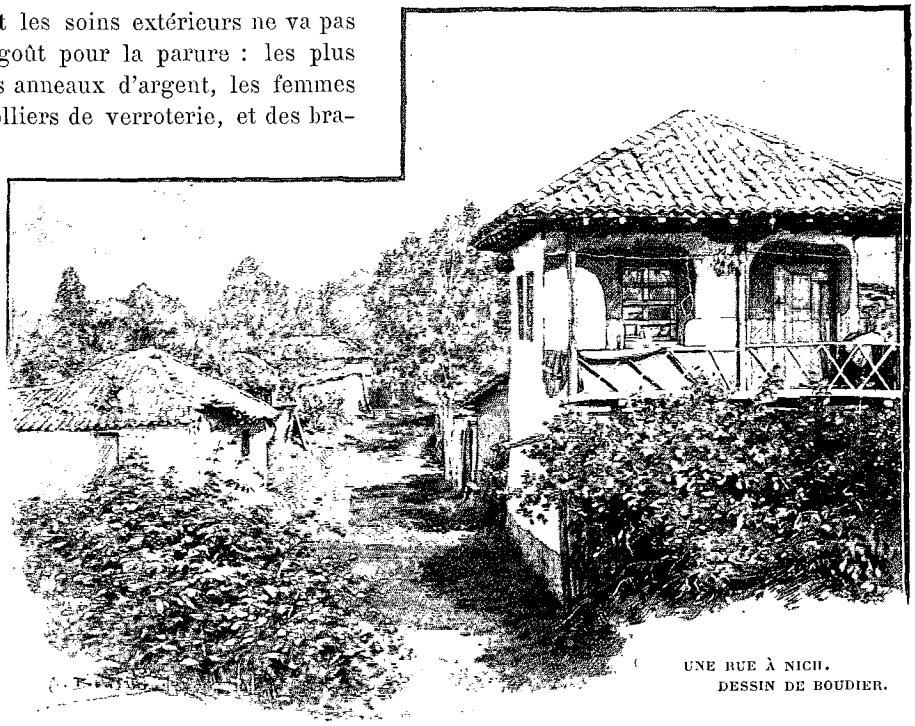
Est-ce à dire que les Tziganes soient privés des sentiments et des joies qui font battre le cœur des autres hommes ? N'ont-ils point un foyer, une famille, une religion ? Ces êtres primitifs ignorent les complications apportées dans la vie par la civilisation et le progrès : ils ont des sentiments très simples et les expriment simplement. Ils sont en général passionnés pour la danse et la musique ; avec des moyens enfantins, ils produisent des effets surprenants. J'ai entendu certains Tziganes improviser à l'aide d'une branche creuse, munie d'une simple corde, des mélodies touchantes et passionnées. Ils sont poètes et musiciens par nature, sans que le travail ni le souci de l'effet à produire viennent gâter par leurs combinaisons le frais et naïf développement de sentiments.

Les liens de famille existent chez les Tziganes, un peu mêlés, peut-être, comme l'écheveau embrouillé de leurs sauvages chevelures, mais il faudrait parler leur langue, vivre de leur vie, pour la bien connaître, l'apprécier sans préjugés. J'avoue que le courage et le temps m'ont fait défaut pour tenter cette étude, mais je ne crois point m'aventurer en pensant qu'ils mettent dans leurs relations familiales le laisser aller, simple et naïf si l'on veut, dont ils sont coutumiers en toutes choses. La religion elle-même ne fait pas exception, car les Tziganes ont une religion, généralement celle du pays où ils vivent ; mais les pratiques extérieures ne semblent pas leur créer un grand embarras. Tous leurs coreligionnaires les repoussent également. La plupart sont mahométans ; mais on ne les souffre point dans les mosquées ; peut-être n'ont-ils point les scrupules de propreté que Mahomet exige de ses fidèles, quand ils vont à la prière. Les Tziganes chrétiens ne sont guère mieux vus. Aussi beaucoup d'entre eux s'abstiennent-ils de toute pratique extérieure. Ils ont une sorte de religion primitive, ou de sentiment religieux mal défini et qu'ils sont trop paresseux pour s'expliquer à eux-mêmes. Ils croient à la magie, au mauvais œil, s'adonnent à toutes sortes de pratiques pour guérir les maladies, conjurer le mauvais temps, attirer la pluie. La crédulité populaire est aussi pour eux une source de fructueuses recettes. Les femmes tziganes disent la bonne aventure, pendant que leurs maris retapent, quand ils n'ont rien à faire, les casseroles et les pots du village. Le gain de ce double trafic leur permet, avec le vol, de soutenir leur existence et de vivre en se promenant. Mais combien voudraient de cette villégiature perpétuelle ? Les Tziganes mahométans surtout sont voleurs et pillards, quelquefois même dangereux. En général, ce sont de grands enfants dont il faut se méfier, sans avoir trop l'air de les craindre. En Bosnie, près de Serajevo, la police rend leur chef responsable de tous leurs méfaits. J'ai eu l'honneur d'être présenté à cet honorable gentleman ; quand nous franchîmes le seuil de sa cabane, il était occupé à redresser de vieux clous sur une enclume, assis très simplement sur la terre battue, trône solide s'il en fut et bien digne d'un chef qui compte peut-être ses ancêtres parmi les plus anciennes dynasties du monde, puisqu'aussi bien l'histoire des Tziganes se perd dans la nuit des temps : comme les



NICH : UN RESTAURANT EN PLEIN VENT. — DESSIN D'OULEVAY.

Basques et les Chinois, ils ne datent plus. Mais, quelque part qu'on les rencontre, en Bosnie, à Constantinople, en Hongrie, en Serbie, les Tziganes ont un trait commun, la saleté, le négligé, si vous voulez, pour parler comme certains voyageurs, qui admirent l'or fauve dont la flamme du soleil a bruni le satin de leur peau, là où je n'ai vu pour ma part qu'une vilaine bouillie de poussière et de pluie délayée à la diable sur d'affreux visages. Cette unanimité touchante dans l'indifférence pour la toilette et les soins extérieurs ne va pas cependant sans un certain goût pour la parure : les plus riches portent au doigt des anneaux d'argent, les femmes font sonner à leur cou des colliers de verroterie, et des bracelets de cuivre aux poignets et à la cheville du pied. Mais vous ne trouverez parmi eux aucune recherche : point de ces loques superbes, rayonnants débris d'une ancienne opulence et que portent fièrement, comme des princes ruinés, les mendiants d'Italie ou d'Espagne. Chez le Tzigane, le haillon est souverain, le haillon sordide, grouillant (il faut bien que chacun vive), qui s'accroche souvent pas où il faudrait. Les chiffonniers trouvent, dit-on, parfois, du bout de leur crochet, parmi les tas d'ordures, quelques pièces de monnaie, des bijoux, voire même, par une chance rare, quelque perle égarée. J'eus cette bonne fortune au campement des Tziganes, près de Kraliévo. Du fouillis repoussant d'objets innomables, parmi les écuelles ébréchées, les mares croupissantes où barbotaient ensemble des enfants nus et quelques poules galeuses, surgit une superbe créature, une femme vraiment belle, d'une beauté sauvage s'entend, au profil admirable, à la taille souple, ferme, comme une plante exotique poussée à l'air libre : l'éclair de ses grands yeux sous le voile de cils admirables, le nez fin aux ailes mobiles, les dents blanches faites pour mordre, la bouche vermeille, tout semblait conspirer pour en faire une magnifique créature. L'essaim de drôles qui m'entourait ne me laissa guère le loisir de l'admirer. A la vue de quelque menue monnaie pour les apprivoiser, ces avortons se poussaient, se suspendaient à mon bras tendu au-dessus de leur tête ; cela piaillait : « *Gospodin, Gospodin!* » pour m'attendrir ; cela se poussait, cela puait... Je répandis au loin la manne convoitée, et, pendant qu'ils roulaient l'un sur l'autre, criant et se bousculant comme de jeunes porcs à la curée, je m'esquivai, trop heureux de retrouver l'air et la liberté du grand chemin. C'est égal, quand j'y pense, l'envie me vient de me gratter encore.



UNE RUE À NICH.
DESSIN DE BOUDIER.

Kruchevatz, Nich

Kruchevatz (à cinq heures de Kraliévo) était la capitale des tsars de Serbie au moment où s'effondra leur empire Ce funeste événement remonte à la fin du XIVe siècle : l'on n'imagine guère chez nous de ville de cette époque qui n'ait gardé quelques vestiges de son ancienne importance, de vieux murs, quelque pan de muraille incliné par le temps, des portes rébarbatives, des tours couronnées de lierre. Ici rien de semblable. On croirait entrer dans un grand village, par une route trop large, qui monte sans fin entre des maisons basses entourées de larges espaces libres : peu à peu les habitations se resserrent, et, sur le plateau, une rue transversale plantée de beaux arbres coupe la première à angle droit. Le point d'intersection forme la place principale, l'unique place de la ville, avec, au centre, un jardinet bien entretenu, et, tout autour, des boutiques à auvents, comme partout en Orient. N'allez point surtout vous imaginer les resplendissants magasins, aux glaces de cristal pimpants et bourrés de merveilles, qui font la joie de nos boulevards. Nous sommes ici trop loin de l'Occident, et l'on sent que les Turcs sont partis d'hier. Les marchands étalent sans apprêt leurs marchandises et attendent tranquillement l'acheteur : sur la place, les paysans des environs, sommairement installés près des denrées qu'ils apportent, surveillent d'un air distrait les allants et venants, débattent les prix, mais sans animation et presque

à voix basse; après quoi, ils rentrent dans leur immobilité, sous le soleil qui les brûle sans paraître s'en apercevoir, et, le marché fini, s'en vont du même pas tranquille dont ils sont venus. J'ai vu souvent des marchés en Orient; à part le costume et les visages, bien différents, l'aspect est le même. Quand les Serbes, naturellement vifs, auront perdu jusqu'au souvenir même de la « turquerie » qui les a si longtemps tenus dans la contrainte et dont ils se sont heureusement délivrés, leurs places et leurs rues reprendront la libre allure, l'air animé qu'elles devaient avoir au temps heureux où, dominant la péninsule des Balkans, maîtres chez eux et souvent chez les autres, ils n'avaient d'autre souci que de donner carrière à leur riche et exubérante nature.

Kruchevatz a gardé pourtant quelques souvenirs : un débris de tour du château des tsars ; la voûte d'une mosquée dans les dépendances d'un jardin; enfin, toute radieuse, l'ancienne chapelle qui a sonné la bataille de Kossovo et attendu cinq cents ans, comme l'ange de la délivrance, pour éveiller les Serbes au joyeux carillon de la revanche. Rien de plus léger que cette blanche église sur son plateau isolé : ses pieds semblent à peine toucher terre; les fenêtres, les rosaces, découpant ses murs en fines dentelles de pierre, la rendent plus légère encore, et, soulevée par des arcades qui se haussent à l'envi, la coupole du chœur et la tour de la porte s'élancent, portant bien haut dans l'air la croix libératrice.

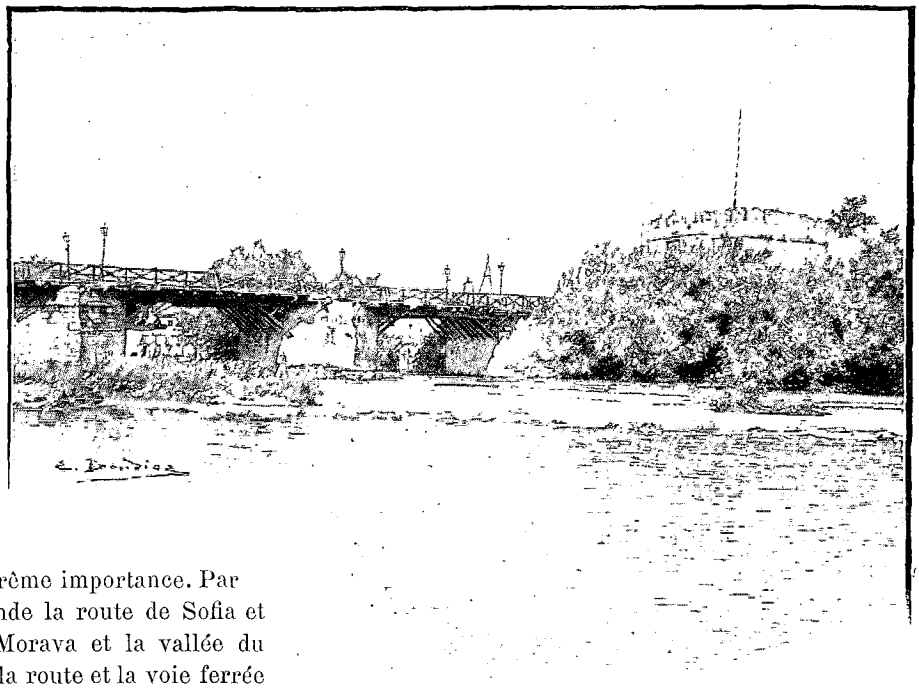
Tout le passé de la Serbie revit entre ces murs. D'ici partit le tsar Lazare pour la funeste mêlée qui ruina le glorieux empire de Douchan : les Serbes ne l'ont point oublié et viennent chaque année, en grand nombre, ranimer au souvenir de leur défaite la joie de la revanche qu'ils ont prise et les espérances qu'ils fondent sur l'avenir. Car la patrie serbe n'est qu'en partie reconquise, la famille est incomplète, égarée en divers pays par le hasard des batailles et les intérêts de la politique. Sous des noms divers, les Serbes habitent le Monténégro, la Bosnie et l'Herzégovine, la Dalmatie, la Croatie et la Slavonie, les provinces méridionales de la Hongrie. A défaut de l'histoire, l'identité de langue, de traditions et même de costume attesterait que ce sont là les descendants épars d'une même famille. C'est le rêve des Serbes de la réunir sous le même toit politique : ils voient encore, comme s'il était d'hier, tout l'ancien empire serbe, leur tsar émule des empereurs de Byzance, seul obstacle, à leur gré, qui eût pu épargner à l'Occident les malheurs de l'invasion musulmane.



MÉNAGÈRES SERBES, AU MARCHÉ DE NICH. — DESSIN D'OULEVAY.

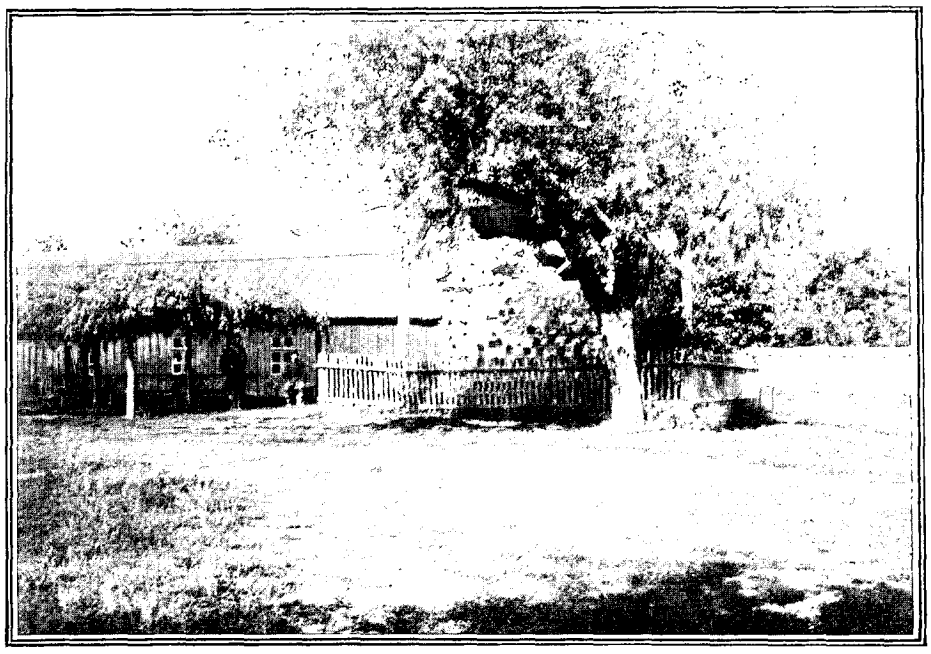
A une heure environ de l'ancienne capitale des tsars, la Morava occidentale et la Morava orientale se réunissent et forment la Morava proprement dite, qui rejoint le Danube à Semendria. Pour les Serbes, il n'y a qu'une Morava formée de deux cours d'eau importants, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est, et ils coulent tous les deux en terre serbe. On ignore ici la nomenclature adoptée par les géographes, qui distinguent la Morava *serbe* de la Morava *bulgare*. Au confluent des deux rivières, un peu en amont, s'élevait autrefois la puissante forteresse de Stalatch. C'est là, au dire des « pesmas » serbes, que la puissance des Turcs fut tenue en échec trois ans durant par le voïvode Priedza et ses vaillants compagnons. Aucun combat n'avait pu le réduire. Alors les Turcs creusèrent un souterrain dans le lit même de la Morava et pénétrèrent ainsi dans la place. Quand il les vit, le héros les chargea, puis, jugeant la partie perdue, monta sur la haute tour du château, brisa son sabre et, tenant son épée à la main, se jeta dans les flots de la Morava. Les Turcs maudirent leur victoire : de trois mille qu'ils étaient, dit la légende, ils revinrent cinquante. Stalatch, au débouché des deux Moravas, occupe une position importante sur la route d'Orient. La voie ferrée s'engage alors dans d'étroits défilés au fond desquels mugit la Morava orientale. Les roches bizarrement découpées offrent de curieuses excavations aériennes, repaires de grands oiseaux et, au temps de la domination turque, forteresses inexpugnables pour les hardis partisans de

l'indépendance. Dans cette région, au défilé de Djounis, des combats acharnés ont été livrés durant la dernière guerre serbo-turque (1876) : les Serbes y firent preuve d'une bravoure incroyable. Mais, écrasés par le nombre, ils n'eussent pu défendre la route de Belgrade si le tsar ne les avait sauvés de l'inégale partie où ils étaient si malheureusement engagés. L'année suivante, ils prirent leur revanche comme alliés de la Russie contre les Turcs : moins d'un mois après la déclaration de guerre, ils étaient à Nich, et le traité de San-Stefano, puis celui de Berlin, ratifièrent cette glorieuse conquête en 1878.



NICH : PONT DONNANT ACCÈS À LA FORTERESSE. — DESSIN DE BOUDIER.

Nich est une ville de vingt mille âmes environ qui s'étend au large sur les deux rives de la Nichava, un peu au-dessus du confluent de cette rivière avec la Morava. Cette situation est d'une extrême importance. Par la Nichava, la ville commande la route de Sofia et de Constantinople, par la Morava et la vallée du Vardar, qui lui est opposée, la route et la voie ferrée de Salonique. Aussi a-t-on fait de Nich un camp retranché : les Serbes tiennent à garder leur conquête. Il faut voir, à un kilomètre de la ville, le funèbre souvenir des sacrifices sanglants qu'elle leur a coûté. C'était au début du siècle et de la guerre d'indépendance. Près de Kamenitza, un parti de Serbes défendait la redoute de Tchegar : plutôt que de tomber aux mains des Turcs qui entraient dans la place, les Serbes se firent sauter avec eux. Alors le Pacha qui commandait à Nich voulut imposer au pays une terreur salutaire, en faisant élever une tour dans le mortier de laquelle furent scellées les têtes d'un millier de patriotes. Lorsqu'ils entrèrent dans la ville en 1878, les Serbes recueillirent avec un soin pieux ces funèbres reliques ; on conserva la tour comme un glorieux trophée des sacrifices passés. Elle n'a pas trois mètres de haut; l'emplacement des crânes est visible, mais le mortier s'effrite, bien qu'un arbre, contraste vivant sur ces funèbres ruines, semble vouloir les garder de la main du temps, qui égalise toutes choses. Tout près s'élève l'hôpital militaire : si l'on voulait aguerrir l'esprit des soldats, on ne pouvait mieux faire.



NICH : LA TOUR DES CRÂNES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La citadelle de Nich ne répond point à l'idée que ce mot éveille dans l'esprit : c'est un quadrilatère fortifié

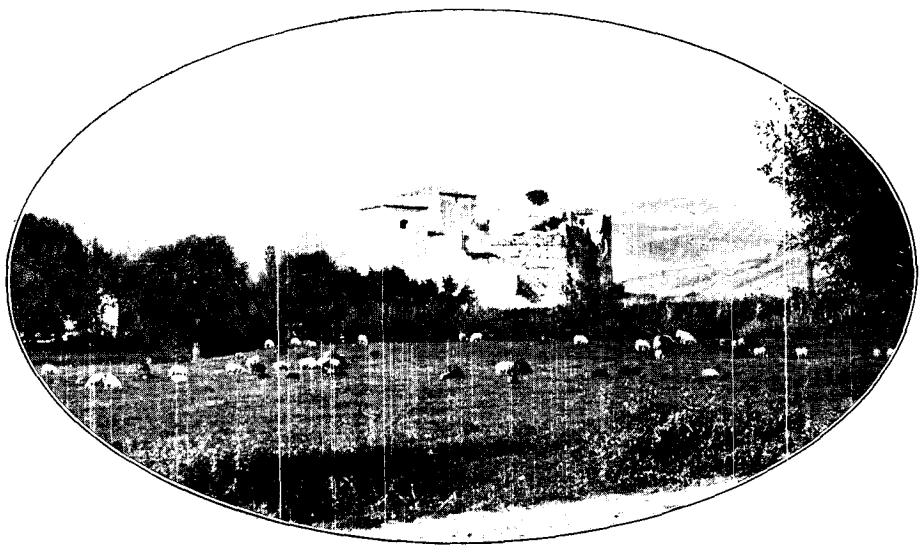
qui s'étend à plat sur la rive droite de la Nichava, et comprend un arsenal avec une caserne. Un pont de bois appuyé sur des piles maçonnées y donne accès. Presque en face, et sur la rive gauche de la Nichava, un joli parc entoure l'ancienne konak du pacha turc, simple maison sans caractère, aujourd'hui résidence royale. Le long de la Nichava il y a de jolis coins : ici au milieu des jardins, des maisons modestes, construites à la manière orientale, se cachent dans la verdure, comme si elles craignaient encore de se faire voir. Nich est une ville qui se forme ou plutôt qui se transforme. Ses larges rues qui vaguent ont quelque chose de délabré; mais la Tcharchia et le marché, où se concentre le mouvement de la ville offrent encore plus d'un aspect intéressant. Ici le restaurateur en plein vent qui débite au campagnard des galettes fraîches et cuites sous la cendre, ou d'appétissantes couronnes de maïs; là des femmes qui filent, attendant, le panier au bras, que quelque passant achète leurs menues denrées; plus loin le marchand de légumes qui a remplacé l'ancienne jupe nationale par un veston étriqué et ne conserve du vêtement traditionnel que les opankés de cuir. Dans la Tcharchia, au bazar si l'on veut, des orfèvres fabriquent sous vos yeux de gracieux bijoux en filigranes d'argent. Les armes, les harnachements, les belles étoffes, sont restés la principale industrie de l'Orient : mais ici l'Orient recule, et ce qui reste de son industrie n'est plus qu'un souvenir. Bientôt le ronflement des machines aura remplacé dans Nich, comme dans nos villes modernes, le marteau du batteur de cuivre.

On se tromperait en cherchant ici des monuments; à peine peut-on citer une jolie fontaine, une petite mosquée, dont la triste ruine est bien faite pour réjouir les Serbes en leur rappelant une domination abhorrée. Mais dans une ville qui renaît, il y a mieux à voir que les monuments : le spectacle d'un peuple qui s'anime au sortir d'un long rêve de servitude a quelque chose de vif, de réconfortant, de plaisant au regard, et bien fait pour retenir.

Au delà de Nich, Pirot mérite qu'on s'arrête. Les femmes serbes y tissent des tapis en poil de chèvre d'une solidité à toute épreuve, et dont les dessins blancs et rouges empruntent à l'imagination slave les contrastes les plus curieux : ce sont parfois de vraies œuvres d'art. Pirot fabrique encore des plaques de ceinture en argent repoussé d'un goût tout à fait oriental. On se demande comment de si jolies arabesques, des figures si compliquées et si fines peuvent se frapper à l'envers, sur la surface d'un métal grossier, et avec des instruments si primitifs : la patience des artisans égale leur ingéniosité. Certaines de ces plaques avec incrustations forment de véritables bijoux de famille que les femmes portent avec orgueil et dont elles ne veulent à aucun prix se dessaisir.

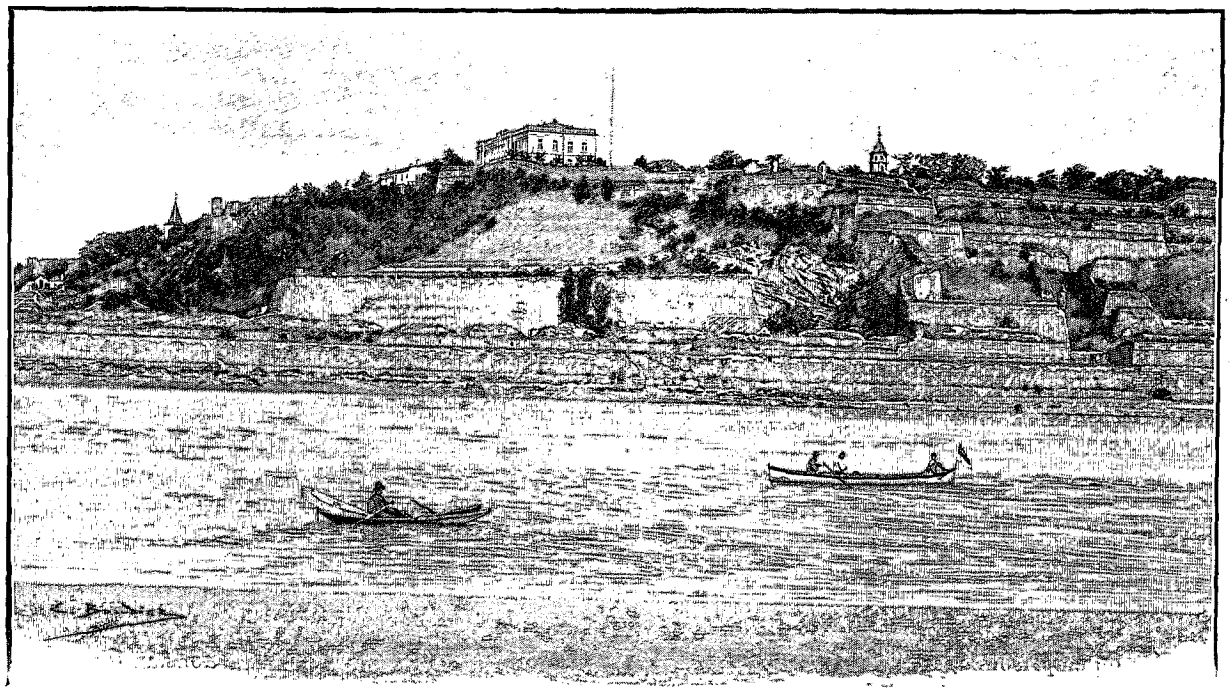
Au cours de la dernière guerre serbo-bulgare, après la défaite des Serbes à Slivnitza, les rues de Pirot furent témoins d'un sanglant combat qui dura deux jours : la vieille forteresse sauta. Elle est aujourd'hui bien délabrée : des troupeaux paissent tranquillement l'herbe fleurie au pied de ses remparts démantelés. On a construit de nouveaux forts pour défendre Pirot; car c'est la première position serbe sur la route de Nich, une pointe avancée vers l'Orient.

(A suivre.) P. JOUSSET.



RESTES DE LA FORTERESSE DE PIROT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés



BELGRADE : LA CITADELLE. — DESSIN DE BOUDIER.

PROMENADE EN SERBIE[1].

PAR M. P. JOUSSET.

Belgrade



BELGRADE : STATUE DU PRINCE MILAN. DESSIN D'OULEVAY.

Les Serbes avaient accepté leur défaite de Kossovo avec courage, non point avec cette lâche résignation qui interdit tout espoir. Tant qu'ils eurent à leur tête un Despote, défenseur attitré de leur race et de leurs intérêts, quelque limité que fût son pouvoir, ils purent tant bien que mal se défendre de leurs maîtres; mais, les Despotes ayant fait place à des Pachas qui gouvernèrent ou plutôt exploitèrent le pays au nom du Sultan, les vaincus se trouvèrent livrés sans merci aux fantaisies et à l'avidité de l'arbitraire le plus absolu. « Obligés par la dîme, par le tribut, par la corvée, à nourrir leurs maîtres, ils ressemblaient à des bêtes de somme plutôt qu'à des créatures humaines. Alors, l'opprimé s'enfuit, gagna la forêt, se fit *haïdouk*. Les représailles individuelles répondirent à l'excès de la tyrannie, et cela dura quatre cents ans, du XVe siècle à la fin du XVIIIe. Les Pachas, devenus tributaires de leurs soldats, étaient à peine obéis dans Belgrade, et le pays fut mis en coupe réglée par une multitude de tyrans, les *Dahis*, sorte d'aristocratie guerrière faite de soldats sans solde et d'aventuriers sans frein. « Piller, incendier, c'étaient les moindres cruautés de ces êtres féroces. Que de fois une bande de cavaliers entrait au galop dans un village, forçait toutes les femmes à danser sur la place, puis emmenait les plus belles! Séparés les uns des autres, égorgés au moindre signe de résistance, les Serbes étaient foudroyés de terreur. » Un jour pourtant quelques-uns d'entre eux eurent l'idée de recourir au sultan, leur suzerain naturel : le sultan fut aussi impuissant que les Pachas. Alors les Dahis irrités et craignant à la fois le Turc et le Serbe intéressés à leur ruine : « Prenons les devants, dirent-ils, exterminons les Serbes! »

Le massacre commença en février 1804. D'un bout à l'autre de la Choumadia, les knèzes, chefs de famille

1. *Suite. Voyez p.* 373 *et* 385.

et de communauté, furent égorgés le même jour. Parmi les hommes que les Dahis redoutaient le plus se trouvait un certain George, fils de Pierre, que les Turcs appelaient George le Noir, « *Kara-George* » ; il fut un des premiers désignés au poignard des assassins. Mehmed-Aga s'était réservé cette victime de choix.

Aussitôt, Kara-George appelle aux armes dans Topola (1804), et donne la chasse aux Turcs. De tous côtés furent expédiés des lettres, dans les dix-sept cantons, aux knèzes chefs des villages : « Tuez chacun votre soubacha, leur dit-il, cachez dans les refuges les femmes et les enfants. Si quelqu'un s'y refuse, qu'on l'entraîne. » A cet appel les raïas se levèrent « comme l'herbe de la terre » ; en quelques jours la Serbie fut sous les armes, le fusil ou la faux à la main, à l'abri des forêts ou des rochers inaccessibles. Les Turcs, évacuant les villages, cherchèrent un refuge dans les forteresses. Mais la querelle semblait plutôt entre les Serbes et leurs oppresseurs les Dahis : les raïas ne se faisaient-ils point les auxiliaires du Sultan en châtiant cette milice insolente? On le comprit ainsi à Constantinople, et Békir-Pacha, gouverneur de Bosnie, reçut ordre de prêter main-forte à Kara-George, proclamé commandant en chef de l'insurrection. Lorsque l'étendard du Croissant parut avec celui des Serbes sous les murs de Belgrade, les Dahis comprirent qu'ils étaient perdus et s'enfuirent par le Danube jusqu'à Neu-Orsova : c'est là que le châtiment devait les atteindre; on le vit bientôt à la rangée de têtes exposées devant la tente de Kara-George. « Maintenant, dit Békir-Pacha aux insurgés, justice est faite, vous pouvez rentrer en paix dans vos maisons; vos troupeaux et vos charrues vous attendent. » Mais les Serbes, déjà livrés une fois à la colère de leurs tyrans, ne voulurent point, cette fois déposer les armes sans de sérieuses garanties, et firent appel à la Russie, qui les appuya.

Le Sultan crut que des titres d'honneur, des paroles amicales, suffiraient pour calmer les esprits : Kara-George reçut par bérat impérial la dignité d'*Ober-Knèze* ; mais les Serbes voulaient autre chose que des phrases : on emprisonna, au lieu de les recevoir avec bienveillance, les délégués venus de Constantinople pour traiter de la paix. Alors la grande guerre commença, non plus une guerre de partisans, contre les *Dahis*, ennemis du Sultan, mais la lutte de quelques milliers de montagnards contre les forces de l'Empire ottoman.

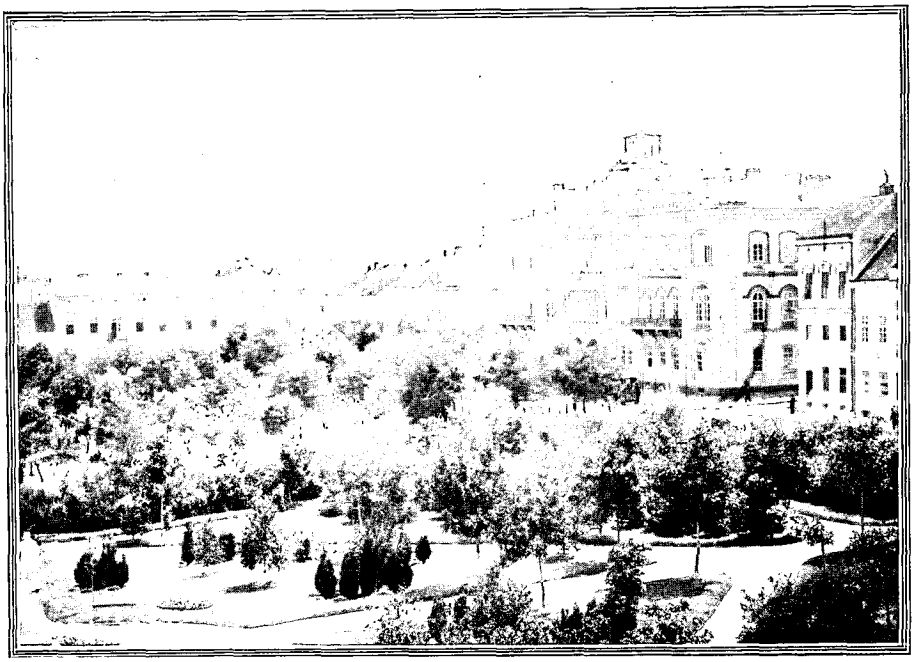
Les succès des Serbes furent foudroyants : trois armées turques furent battues, et, dans la nuit du 12 décembre 1806, Belgrade tombait aux mains de Kara-George.

Les Serbes s'étaient groupés, pour combattre, autour de chefs particuliers renommés par leur bravoure ou leur fortune, les *voïvodes*, et ceux-ci, à leur tour, obéissaient à des chefs de district, les *hospodars*, dont chacun commandait à un véritable corps d'armée : l'autorité de Kara-George était reconnue de tous; c'était le commandant en chef des Serbes. Bientôt la Turquie lui offrait de le reconnaître pour *hospodar* de Serbie, à la seule condition de rendre Belgrade aux Turcs et de livrer les armes. Kara-George se contenta de communiquer les propositions de la Porte à la Russie. Mais il présumait trop de ses alliés et de ses propres forces. La Russie, menacée par Napoléon, ne songeait plus qu'à sa sûreté et signa le traité de Bucharest, qui en dégageant sa frontière méridionale lui permettait de porter de Tchitchakoff contre nous mais laissait les mains libres à l'Empire ottoman dont toutes les forces fondirent sur la malheureuse Serbie. Kara-George essaya de tenir tête à l'orage, mais l'usage du pouvoir avait gâté les meilleures qualités du chef d'armée : il hésita, perdit la tête et, entraîné par la déroute générale, désespérant du salut de son pays, chercha un refuge à l'étranger. Miloch, à qui Kara-George abandonnait la défense, était alors seulement connu pour son indomptable courage; mais, en cette rude nature, la ruse s'alliait à la force, et son génie souple, ardent, capable de toutes les patiences et de toutes les audaces, en faisait l'adversaire le plus redoutable des Turcs On sait les origines modestes du libérateur de la Serbie.



GARE DE BELGRADE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsque tous désespéraient du salut du pays, Miloch, au lieu de s'enfuir, comme tant de chefs intrépides, retourna dans ses montagnes, acceptant d'avance le sort réservé aux siens. L'invasion déchaînait alors toutes ses fureurs, mais les Turcs eux-mêmes hésitaient, et leur chef, comprenant qu'on n'extermine pas un peuple qui avait déjà produit tant de héros, essayait de pacifier les esprits. On eut recours à Miloch, et celui-ci, dont l'habileté politique égalait l'intrépidité, comprit aussitôt le parti qu'il pouvait tirer pour l'avenir des avances que lui faisait l'ennemi. Sans hésiter, il prit le masque de la soumission, parcourut les villages, portant à tous des paroles de paix et d'espoir : contre les impatients, il fut inflexible, car il voulait éviter les excès pouvant servir de prétexte aux représailles des Turcs. Mais, impuissant à contenir toutes les colères, les Turcs eux-mêmes ne faisant rien pour les prévenir, Miloch ne tarda guère à se convaincre qu'on ne l'avait attiré que pour mieux le perdre : Soliman-Pacha, croyant le tenir, allait livrer la Serbie aux soldats. Alors il se commit des horreurs sans nom : les files de malheureux étaient chaque jour empalés dans les fossés de la citadelle de Belgrade. Et de toutes parts, dans les moindres villages, une perquisition acharnée, inventant les plus odieuses tortures pour faire avouer aux Serbes des complots qui n'existaient ou des armes qu'ils n'avaient plus.



BELGRADE : L'UNIVERSITÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le dimanche des Rameaux de l'année 1815, Milosch planta son étendard à Takovo et déclara la guerre ouverte contre les Turcs. On accourut à lui de toutes parts : c'est près de la Morava, dans la région du Roudnik, qu'il descendit comme d'un retranchement imprenable, pour en venir aux mains avec les Turcs. Il n'entre pointre point dans le cadre de ce récit de suivre par le détail les péripéties de l'épopée dont Miloch fut le héros; mais on ne peut refuser un tribut d'admiration à l'homme qui en quelques mois, risquant sa vie sur les champs de bataille, bravant les Turcs jusque sous la tente des Pachas, profitant de leurs divisions, mêlant la diplomatie aux armes, fit, d'un peuple condamné à mort, un peuple d'hommes libres ayant des magistrats de leur race et de leur religion pour les protéger contre tout retour possible de l'ancienne tyrannie.

Aussi faut-il voir avec quel respect, on pourrait dire quelle religion les Serbes visitent à Topchider la maison modeste où Miloch avait fixé sa résidence près de Belgrade : les objets familiers qui servaient à sa vie, le pain dont il mangeait, ses vêtements, ses armes, tout est là comme s'il y habitait encore. Nous aurions fait un musée de cette rustique demeure : les Serbes la conservent telle qu'elle était, comme une précieuse relique à laquelle il n'est pas permis de toucher.

La maison de Miloch n'a rien d'un palais : elle est simple et solide comme le maître; c'est plutôt une maison de paysan comme on les construisait encore en Serbie voilà quelque trente ans. Rien de plus modeste que l'intérieur; et, comme s'il craignait encore de trop paraître, ce Versailles champêtre du prince paysan se cache derrière le feuillage épais d'un magnifique platane, dont le tronc robuste étale au large l'éventail de ses bras gros chacun comme un arbre. La maison, le *konak*, comme on nomme en Serbie toute demeure un peu considérable (du mot *konakonati*, habiter), le konak n'a qu'un étage, avec une sorte de belvédère qui surplombe au-dessus de la porte. Le rez-de-chaussée forme une grande salle sans ornement, au plafond bas, dont les piliers de soutènement portent des couronnes d'épis et de céréales récoltés en Serbie, mais principalement à Topchider. Miloch avait une sorte de génie universel. Apre au gain comme tous ceux qui ont connu la peine de vivre, rien de ce qui touche à la terre ne le laissait indifférent. Ne le vit-on pas, un jour qu'il se promenait aux environs de Banja, faire venir le maître d'un champ qu'il jugeait mal tenu? « Si je vois encore, lui dit-il, ton domaine en si mauvais état, je te ferai attacher toi-même à la charrue, et tu tireras sous

le fouet. » Et il l'eût fait comme il le disait. Miloch voulait que la Serbie fût riche pour être forte; et comment pouvait-elle s'enrichir autrement que par la terre? En vrai fils de paysan, il en avait le culte; et quoi de plus beau qu'une couronne d'épis, une guirlande de maïs, pour orner les piliers de sa maison? Les plus délicates fantaisies de l'art humain, ces feuilles d'acanthe, ces lierres qui découpent aux chapiteaux de nos colonnes leurs dentelles de pierre ne valaient point, aux yeux de Miloch, les simples et riches ornements fournis par la nature : c'est beau et cela rapporte. Aussi voulait-il que le rez-de-chaussée de sa demeure fût comme une sorte d'exposition permanente. Il suffit de franchir le rustique escalier de bois qui donne accès au premier étage, pour retrouver cette constante préoccupation du prince-paysan : dans une sorte d'antichambre mal éclairée, se trouve une collection de fruits en cire; Miloch faisait mouler les plus beaux fruits de son pays et les montrait avec fierté aux étrangers. Ce terrible homme devançait son temps : il eût inventé les expositions universelles, si les violentes préoccupations de sa longue vie lui en eussent laissé le loisir. C'est un trait commun à tous les hommes qui ont dépassé par le génie la commune mesure de l'esprit humain : ils s'appliquent aux moindres choses, comme aux plus grandes, avec la même intensité de vue et d'intérêt. Napoléon, qui savait ou plutôt voyait la place de chacun de ses régiments dans son immense empire, qui en une heure dictait un plan de campagne en indiquant par numéros les étapes d'une batterie perdue au fond des Asturies ou sur les rivages glacés du Nord, savait entre les batailles débrouiller les détails les plus compliqués de l'administration, dressait des monuments, ouvrait des rues, perçait les montagnes, traçait des allées de parcs, s'occupait de Fontainebleau, de ses maisons, des tapis, des meubles. Rien n'échappait à l'activité de ce génie extraordinaire. Sur un théâtre plus modeste, avec des préoccupations bien différentes, Milosch a montré un génie aussi universel par la diversité des objets auxquels il s'appliquait avec une égale facilité. Non point qu'il soit possible de comparer ces deux hommes : rien de plus différent, ils n'ont de commun que la parenté du génie.

A côté des fruits qu'il avait recueillis, se trouve dans l'antichambre de Miloch un poêle de faïence qui chauffait tout l'appartement : c'est ici, paraît-il, que le prince préparait lui-même son café chaque matin. Dans une pièce voisine, se conservent le samovar, la cafetière, la tasse et le couvert de voyage du prince, au mur sa canne, sa béquille, son chapelet, avec une image de saint Nicolas et une sainte Face donnée par l'empereur de Russie. Voici, tout à côté, la chambre à coucher de Miloch, le canapé sur lequel il est mort, son lit de camp, le costume soutaché d'argent, les bottes qu'il a raccommodées lui-même, et sur une table, comme dans un reliquaire, un morceau de pain retrouvé dans un tiroir. Une salle s'ouvre sur le balcon à l'orientale : c'est là que Miloch recevait ses hôtes, traitait les ambassadeurs étrangers, gouvernait le pays. On ne saurait imaginer rien de plus patriarcal : hormis des sièges, une table, il n'y a pas de meubles, les murs sont nus, crépis à la chaux : c'est le selamlik, à la turque, mais sans aucun des ornements dont le luxe oriental sait en parer la froide ordonnance. L'appartement de Miloch donne bien l'idée du maître; ici, l'imagination perd ses droits, la raison est maîtresse et ne s'attarde point aux détails inutiles. Miloch, c'est la Serbie nouvelle, encore enveloppée des liens serrés par cinq cents ans de servitude; usages, habitudes, forme de vie intérieure, tout ce que lui ont imposé ses maîtres n'est point encore disparu mais est en train de disparaître. On ne construit plus de nos jours en Serbie comme au temps de Miloch; les maisons ressemblent aux nôtres; l'Occident a tout envahi, l'habitation, le costume, les mœurs, mais la maison de Miloch, comme lui-même, marque justement une époque de transition : l'Orient qui finit, l'Occident qui commence, la Serbie asservie qui disparaît pour faire place à la Serbie nouvelle. A ce titre le konak de Topchider, quand il ne serait point le sanctuaire des Obrenovitch, offrirait encore le plus vif intérêt. Mais dans cette maison Miloch a vécu : son âme y habite, comme aussi l'âme de son fils. A côté de la canne du prince est suspendue l'épée du prince Michel : sur une table recouverte d'un tapis rouge, quelques gouttes de son sang dans un flacon de cristal; non loin de là, le tapis vert sur lequel fut déposé le corps sanglant du malheureux prince. On sait en effet sa déplorable destinée : né pour régner, avec un cœur et un esprit capables des plus grandes choses, il tomba victime de passions qui ne savent pas pardonner. Les ennemis de Miloch l'accusaient d'avoir fait assassiner Kara-George : rien n'est moins démontré; mais les passions ne démontrent pas, elles frappent, et le sang innocent paya pour le vrai coupable. Une simple croix marque dans le parc l'endroit où se produisit ce tragique événement, mais les Serbes reconnaissants ont élevé au prince Michel une statue qui témoigne bien haut de leur horreur pour le meurtre et leur attachement pour l'innocente victime.



MILOCH OBRENOWITCH.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

En l'absence d'héritiers directs, Milan, petit-fils de Jephrem, frère de Milosch, fut proclamé prince de Serbie sous le nom de Milan Obrenovitch IV. Qu'il suffise d'indiquer en passant : le mariage du prince Milan avec Mlle Nathalie Ketchko (1875) ; la naissance du prince héritier Alexandre, aujourd'hui régnant (14 août 1876); la guerre de la Serbie contre la Turquie et l'acquisition de Nich; la proclamation de la royauté (2 mars 1882); la guerre de la Serbie contre la Bulgarie (1885-1886); enfin les regrettables démêlés qui troublèrent la famille royale, l'abdication du roi Milan et l'avènement de son fils Alexandre Ier Obrenovitch (6 mars 1889). C'est ce jeune prince que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer à Oujitzé, et que j'allais revoir dans sa capitale.

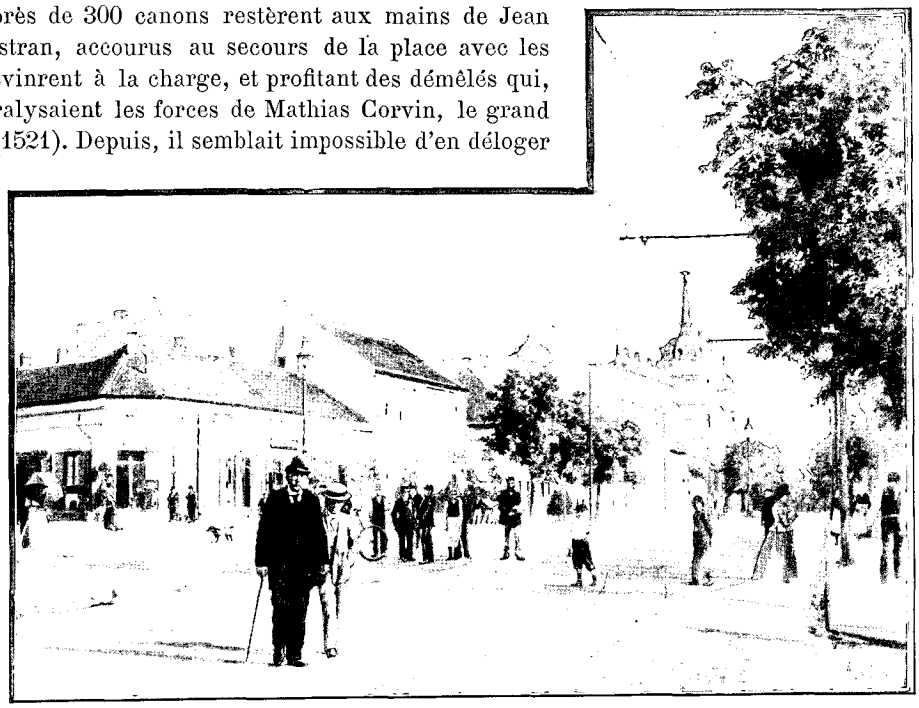


LE PRINCE MICHEL.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Belgrade a l'arrivée de Semlin

Si l'on arrive à Belgrade par la route de Vienne-Buda-Pesth, la ville se découvre au sortir de Semlin et déroule, comme en un décor, l'amphithéâtre pittoresque de ses maisons et de ses terrasses. On dirait une cité orientale nonchalamment assise au bord d'une eau tranquille; mais la vieille citadelle, dogue hérissé entre les flots de la Save et du Danube, dit assez que cette ville, déjà belle et rayonnante de jeunesse, n'était hier encore qu'une place de guerre, la plus formidable, il est vrai, qu'il y eût sur la route d'Orient. Que d'armées, que de hordes ont vu défiler ces vieux murs! Les Romains sont venus les premiers, cherchant un point d'appui contre les barbares ; puis, l'invasion refluant de l'Est à l'Ouest, les barbares, à leur tour, se déchaînèrent sur Belgrade; enfin, le flot montant toujours, parurent les Turcs, ces tard venus de la marée humaine qui, refluant et refluant sans cesse comme une mer entre des limites trop étroites, est une menace perpétuelle pour la paix et le progrès du monde.

Les Turcs ont nommé Belgrade « la Porte de la guerre sainte », *Dar-el-djihad;* c'est de là qu'ils s'élancèrent comme d'une aire à la conquête de l'Occident. Aussi n'épargnèrent-ils aucun effort, dès le début, pour s'en emparer. Mourad II y perdit en 1440 près de 20.000 hommes; il allait, paraît-il, donner l'assaut définitif, quand une flèche lancée de son camp par une main serbe donna aux assiégés tous les détails de l'attaque et la fit échouer. En 1456, Mahomet II, qui venait de prendre Constantinople, échoua devant Belgrade; près de 300 canons restèrent aux mains de Jean Hunyady et de Jean Capistran, accourus au secours de la place avec les Croisés. Mais les Turcs revinrent à la charge, et profitant des démêlés qui, en divisant la Hongrie, paralysaient les forces de Mathias Corvin, le grand Soliman s'en rendit maître (1521). Depuis, il semblait impossible d'en déloger les vainqueurs ; tour à tour battus par le prince Eugène, par le général Landon, les Turcs ressaisirent Belgrade à la paix de Sistova (1790); en 1867, ils y étaient encore. Déjà Kara-George les avait chassés (1813); mais, revenus avec la panique de 1815, il ne fallut pas moins que l'habileté de Milosch, l'indignation des puissances avec le bombardement de la ville en 1862 et la fermeté du prince Michel pour les chasser successivement de la ville et de la forteresse (1867). Encore le drapeau turc flottait-il à côté un drapeau serbe; il ne disparut qu'en 1876, lorsque la Serbie déclara la guerre à la Turquie et se vit enfin libérée par l'accord des puissances au traité de Berlin.



BELGRADE : LA TÉRASIA. — DESSIN DE SLOM.

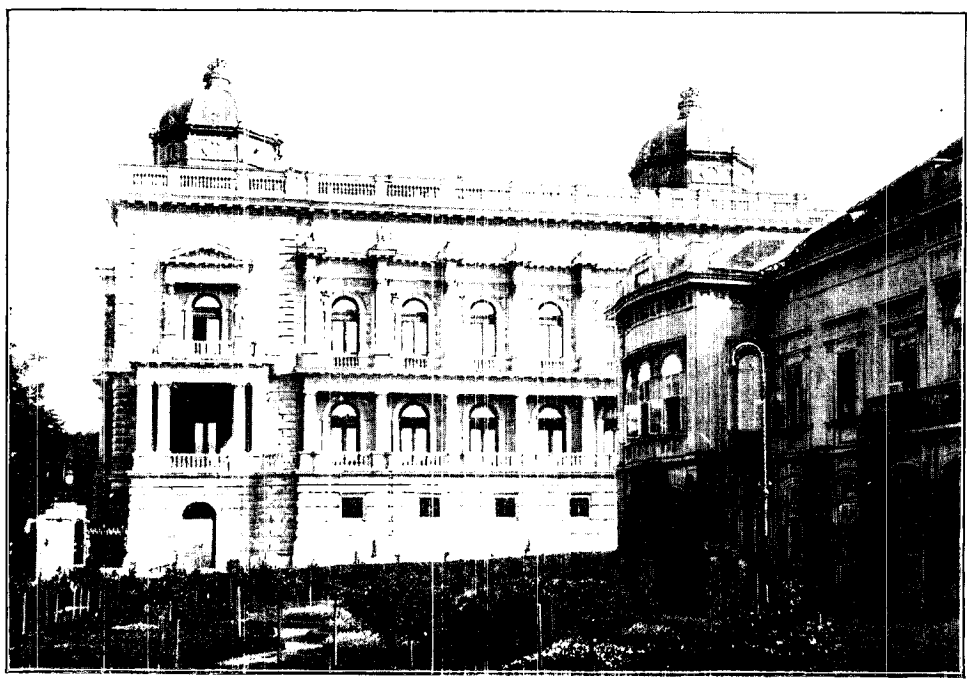
*

Belgrade, libre d'hier, est déjà transformée : d'une ville de province turque, elle est devenue la capitale des rois serbes. Le progrès accompli en vingt ans est presque incroyable : plus de maisons de bois enjambant sur des rues tortueuses ou mal éclairées, aux coins louches, aux bazars sordides. A la place des minarets, les églises pointent dans l'azur du ciel l'or de leurs clochetons ajourés ; les joyeux carillons ont fait taire la voix criarde du muezzin appelant les fidèles à la prière : partout les maisons se dressent, les rues s'alignent, les places s'élargissent. Belgrade a des statues, des fontaines, des palais, l'électricité qui l'inonde de lumière. Des rails sillonnent ses avenues : partout le mouvement et la joie ont succédé à l'apathie et aux tristesses de la servitude ; c'est une explosion de jeunesse qui ravit, le printemps après l'hiver, la vie après la mort. Et la foi qui a opéré ce miracle n'est pas à court de merveilles. Que ne projette-t-on pour l'avenir! Belgrade veut être une vraie capitale, digne de son passé, digne surtout du peuple qui l'a mise à sa tête.

En arrivant à Belgrade, j'avisai dans la cour de la gare un équipage de bonne mine qui me parut être un équipage de maître : victoria élégante, attelée de deux petits chevaux hongrois à l'œil vif, la queue en panache, les jarrets musclés, et piaffant d'impatience ; ces jolis animaux me rappelaient les bandes effarouchées, bondissant dans la plaine au passage des trains. J'enviais l'heureux propriétaire de ce fringant attelage, lorsqu'on me prévint que c'était un fiacre. Un fiacre! cette voiture, ces chevaux, ce cocher! Mais où sont les antiques guimbardes qui stationnent chez nous à l'arrivée des gares et s'allongent cahin-caha, dans un grand bruit de ferrailles, aux pas traînants d'une rosse efflanquée, sous l'œil éteint d'un cocher fourbu? Belgrade s'est jetée en plein progrès : ses fiacres valent ceux de Vienne, de Buda-Pesth, réunissent l'élégance et le confort, et vont un train d'enfer.

Vite j'arrêtai le fiacre en jetant au cocher le nom de mon hôtel ; la course ne devait pas être bien longue, à en juger par le plan de la ville, et je regrettais déjà d'arriver si vite. Un inconnu, au moment où le cocher enlevait ses chevaux, se jeta près de moi dans la voiture en saluant d'un air aimable. Interloqué, je fis signe au nouveau venu de descendre : le fiacre était à moi, je l'avais retenu ; ce n'était point un omnibus! Tout cela fut dit en français avec des gestes vifs, les mots serbes ne me venant point facilement à la bouche. L'inconnu me regarda les yeux grands ouverts, sans sourciller ni bouger non plus ; alors je secouai le cocher, tirai sur les guides ; les chevaux n'en couraient que plus vite.

Je laisse à penser si la course, dont je me promettais merveille, me parut longue, gênante, insupportable. Nous avions, par un long détour, gagné l'extrémité de la ville, et la traversions dans toute sa longueur ; maisons et palais défilaient sous nos yeux : Conseil d'État, *Skoupchtina*, *Palais Royal*, fontaine de la Térasia, je les voyais à peine, tout à mon aventure. Il me tardait d'en voir la fin. Toutes sortes de suppositions me trottaient par la tête : ce monsieur était-il un envoyé de l'hôtel que j'avais prévenu de mon arrivée? Peut-être était-ce un cicérone, le maître de l'équipage, que sais-je? C'était tout simplement un voyageur comme moi ; je le vis bien quand le cocher l'arrêta devant l'hôtel de Paris. Cet excellent Serbe avait trouvé commode, voyant une voiture confortable à deux places, d'en prendre une pour lui, simplement, comme dans les campagnes reculées le voyageur entre sans façon dans la première maison venue et s'assied au foyer : on n'est pas plus patriarcal. Le signe de tête du cocher l'était moins : évidemment il trouvait son compte à cette hospitalité forcée, et j'étais victime d'un calcul ; je payais, l'autre



BELGRADE : LE PALAIS ROYAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UN HÉROS DE L'INDÉPENDANCE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

voyageur payait aussi, bien qu'un peu moins probablement, et voilà le vrai commerce, ou je n'y entends rien. Avouez qu'un simple fiacre, tel qu'on l'entend chez nous, d'allure modeste, d'aspect antédiluvien si l'on veut, m'eût conduit plus vite à l'hôtel et épargné cette aventure : il n'excite point tant, d'ordinaire, les convoitises des passants.

Je maugréai comme il convient, et je fis donner au cocher la leçon qu'il méritait ; pourtant, je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il m'avait, au prix d'un quart d'heure, fait traverser tout Belgrade, ce qu'il appelait « faire les honneurs de la ville ». On pense bien que cette promenade improvisée m'avait permis de tout voir sans rien distinguer ; le lendemain, de bonne heure, je la repris en détail.

Une rue très large, la rue du roi Milan, prolongée par celle du prince Michel, partage Belgrade en deux parts : au Sud, la gare et les quartiers de la Save ; au Nord, les quartiers du Danube : la citadelle et la promenade du Kalimegdan occupent, au bout de cette longue avenue, la pointe élevée au pied de laquelle les deux fleuves se réunissent. Il est difficile de trouver un plus beau site que celui du Kalimegdan : les Turcs l'avaient surnommé « le mont où l'on pense », car de cette hauteur le regard plane à l'infini. Quand la brise du soir, s'élevant de la plaine hongroise, épand sa fraîcheur, à l'heure où le soleil s'incline et sème d'une poussière d'or l'horizon lointain, la promenade y est délicieuse. Ici le calme exquis ; en bas les bruits confus et tout le tourbillon de l'activité humaine, la locomotive qui siffle, les bateaux qui rayent d'argent le cristal du fleuve ; puis au loin, sur un ciel de flamme, Semlin qui détache, comme en un rêve, sa silhouette rayonnante. L'esplanade du Kalimegdan est le rendez-vous préféré de la société de Belgrade : c'est la promenade élégante, un étranger ne peut manquer d'y trouver grand intérêt. On vient au Kalimegdan pour voir, et pour se faire voir un peu, sans doute, mais surtout pour prendre un bain d'air, dans un décor admirable. Cette terre, d'ailleurs, est chère aux Serbes à plus d'un titre : nulle autre n'a été plus abreuvée de leur sang. C'est ici, à la porte même de la citadelle, que l'on exécutait ; des files de malheureux empalés y attendaient la mort dans une lente agonie, d'autres livraient leur tête au sabre, glorieux martyrs dont le sacrifice anonyme a germé pour l'affranchissement de leur pays ! Aujourd'hui, de ce terre-plein redouté les Serbes en ont fait un parc plein d'ombre, d'où descend sur la ville une atmosphère bienfaisante.

La citadelle elle-même cache sa porte rébarbative derrière un bosquet d'arbres et de fleurs. Ce n'est plus, d'ailleurs, qu'un vaste champ ouvert à la curiosité publique : y entre qui veut, et, à part les bâtiments retenus par le commandement de la place, le musée d'artillerie et le logement des forçats internés ici, tout s'en va sous la main du temps : les murs s'effritent, se brisent, livrant passage au premier venu, eux que n'entamèrent point autrefois des armées entières ; partout des débris, des pierres noircies par la poudre. Seule, au milieu de tout le reste qui croule, la vieille tour Néboischa porte encore fièrement de glorieux souvenirs : « Je ne te crains pas », c'est la signification de son nom. Elle tient toujours, mais si les Serbes ne la conservaient comme un trophée et une relique, depuis longtemps la nature, qui ne vieillit pas, l'aurait enveloppée de lierres capables de l'étouffer, et ses vieilles pierres têtues, s'écartant sous l'effort des jeunes pousses, iraient, débris inutiles, rejoindre sous les flots de la Save et du Danube les autres épaves auxquelles elle a survécu. L'intérieur de la citadelle n'a rien qui présente grand intérêt. Deux étages naturels y sont formés par la déclivité du terrain : en bas, près du fleuve, les batteries et les casernes avec la porte monumentale du Prince Eugène ; en haut le commandement et quelques restes



BELGRADE : RUE DOUBROVATCHKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

que l'on fait visiter, la tombe de la Fille turque, un souvenir funéraire du grand vizir Kara-Mustapha tué à Belgrade, après son échec devant Vienne (1683), la poudrière creusée dans le roc vif, le puits romain, profondément enfoui au cœur même de la colline, enfin la Fontaine Sacrée, la Sveta Voda, dont les nombreux ex-voto attestent l'efficacité miraculeuse. Bientôt tous



LA MÉTROPOLE DE BELGRADE. — UNE ANCIENNE MOSQUÉE.
LE MINISTÈRE DES TRAVAUX PUBLICS. — DESSIN DE BOUDIER.

ces souvenirs disparaîtront sous la verdure : peu à peu la citadelle supérieure se transforme en parc ; on y a tracé des allées ; des arbres de belle venue y répandent l'ombre et la fraîcheur comme sur l'esplanade autrefois désolée du Kalimegdan ; partout la nature reprend ses droits, c'est un renouveau triomphant. Il n'y a qu'une ombre à ce tableau : ce sont les malheureux qui, dans les allées désertes, traînent péniblement leur chaîne de forçat sous l'œil vigilant des soldats, fusil sur l'épaule, prêts à faire feu. La citadelle, ce vieux monstre désarmé, tient encore une proie. Il est vrai qu'elle n'est point condamnée sans retour : achetez aux forçats quelques-uns des objets délicatement travaillés qu'ils offrent aux promeneurs, vous verrez leur visage s'illuminer, leurs traits se détendre ; c'est un peu de vie qui leur est rendue, et pour plusieurs, avec le travail, l'espoir d'un sort meilleur.

Miloch, le libérateur, ne pouvait, sa rude tâche terminée, reposer loin du Kalimegdan et de la citadelle, le cœur même de Belgrade. C'est dans l'église métropolitaine, à l'abri même de l'esplanade, qu'il est enseveli avec son fils, l'infortuné Michel. En face, il a vécu dans le Konak, où réside maintenant l'archevêque métropolitain ; c'est là qu'il accomplit l'acte peut-être le plus douloureux de sa vie et abdiqua en faveur de son fils (1839) : il est vrai, que plus tard, le triomphe du retour compensa largement cette amertume. Ici encore demeura le prince Michel jusqu'en 1842, pour aller rejoindre son père en exil. Dans la maison qui touche au palais, et où se trouvent aujourd'hui les deux tribunaux civils suprêmes, habitait l'héroïque princesse Lioubitza.

On souhaiterait, à cause même des souvenirs qu'elle évoque, une église métropolitaine d'un aspect plus monumental, mais l'harmonie des formes et la décoration intérieure ont vite fait d'effacer cette première impression : à côté des princes, reposent les métropolites ; les tableaux sont l'œuvre du prince Dimitri Avranovitch. Devant l'église s'élève la statue du savant serbe Obradovitch. Belgrade compte six églises du rite grec, deux synagogues et une mosquée, une église protestante et une église catholique ; un pasteur, un rabbin et un hodja sont appointés par le gouverneur serbe.

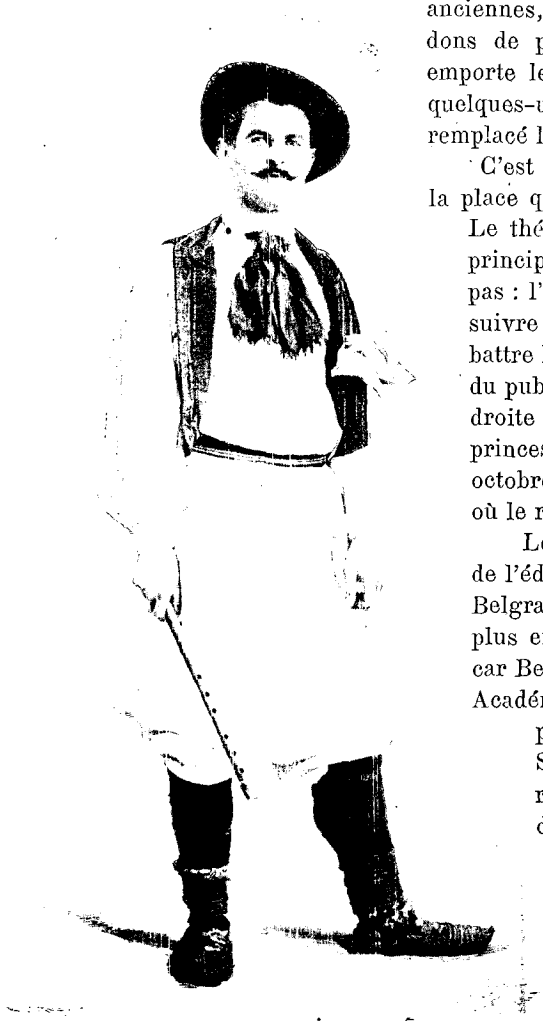
Il n'y a point d'État sans finances ; cela est vrai surtout des pays jeunes où, après une apathie séculaire, il faut tout créer à la fois. Aussi la Banque d'État serbe a-t-elle été l'objet d'une préoccupation spéciale : aucun monument, sauf le Palais Royal, ne peut rivaliser avec elle pour la magnificence ; elle est vraiment digne d'une capitale. Non loin de la Banque, et à deux pas du Kalimegdan, s'étend la plus belle rue de la ville, la Doubrovatchka, et tout près s'élève l'Université, le foyer d'une activité intellectuelle dont les amis des

Serbes ne peuvent que se réjouir. Le même palais, don princier de Michel Anasztasijevic à son pays, abrite en même temps l'Université proprement dite ou Grande École, la Bibliothèque Nationale et le Musée.

La *Grande École* fut fondée en 1838 à Kragujevasz et comprenait à l'origine deux facultés seulement : droit et philosophie. Transférée à Belgrade en 1841, elle reçut avec le temps de nouveaux statuts et compléta son enseignement ; aujourd'hui elle compte 61 chaires pour toutes les facultés réunies : 28 pour la philosophie 12 de langues et 16 de mathématiques), 11 pour le droit, 25 pour les sciences techniques. Les professeurs ordinaires sont nommés par le roi, sur la présentation du corps enseignant de l'Université : tous sont appointés par l'État ; mais il y a place encore pour des professeurs honoraires, des docteurs académiques et des professeurs étrangers renommés. En 1892, les dépenses inscrites au budget de l'Université montaient à 290,000 francs : c'est l'État qui perçoit les taxes d'examen. On comptait en 1892 près de 600 étudiants, dont une douzaine d'étudiantes ayant passé l'examen équivalant chez nous au baccalauréat et terminant leurs études supérieures à l'Université. Les étudiants se groupent en cercles suivant leurs goûts ou leurs études : *Probatimstvo* (fraternité), *Obilitch* (association de chant et de musique), *Danicitch* (nom d'un philosophe serbe), *Pancsitich*, cercle des étudiants en sciences naturelles.

La *Bibliothèque Nationale*, après d'obscurs débuts, fut fondée en 1874 ; son organisation est, depuis 1861, celle des autres grandes bibliothèques européennes ; elle possède plus de 80,000 volumes, dont 78 incunables du plus haut intérêt pour l'histoire de la Serbie primitive.

Le *Musée*, rattaché depuis son origine à la Bibliothèque, en fut séparé en 1881 : il a maintenant un directeur à part, professeur de l'Université ; de riches collections antiques, bijoux, médailles, cachets, armes anciennes, costumes du pays, en font le principal intérêt. Quelques bons tableaux, dons de patriotes serbes, complètent la collection. La fièvre de transformation emporte les costumes comme le reste ; à peine est-il donné d'en rencontrer encore quelques-uns au marché parmi les campagnards venus de loin. Nos modes ont remplacé le costume traditionnel, bientôt on ne le retrouvera plus hors des musées.



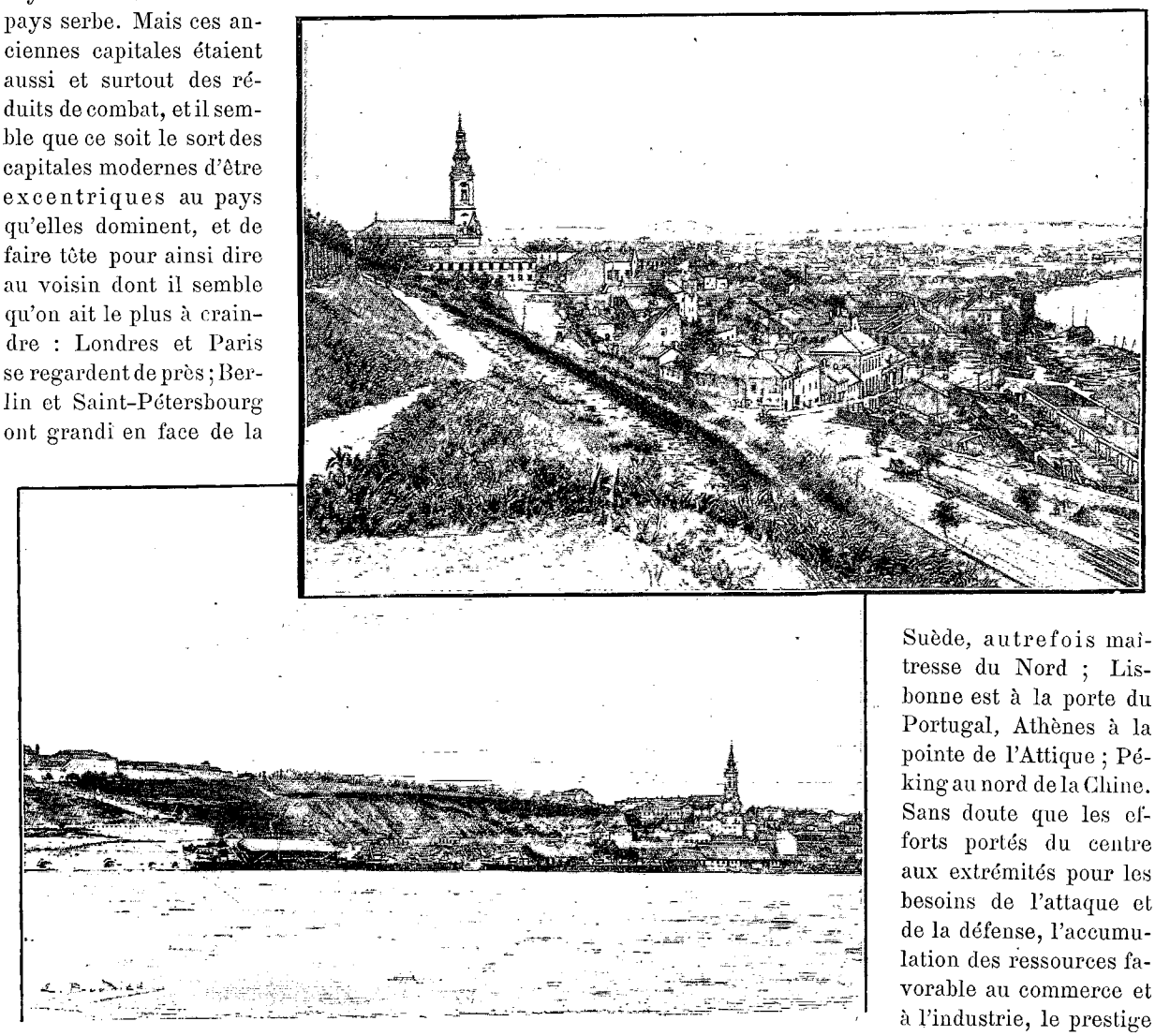
TYPE SERBE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est au prince Michel que Belgrade doit son *théâtre* : aussi a-t-on choisi la place qui s'étend devant l'édifice pour y dresser la statue équestre du prince. Le théâtre a coûté, dit-on, 600,000 francs ; l'État le subventionne. On y joue principalement des tragédies tirées de l'histoire serbe. Les sujets ne manquent pas : l'histoire est d'hier, les survivants des dernières luttes peuvent encore suivre sur la scène les patriotiques émotions qui n'ont point cessé de faire battre leurs cœurs : de là l'intérêt de ces représentations, et la faveur marquée du public. Il y a place au théâtre pour 1,000 personnes : la loge royale est à droite au premier rang ; les autres loges sont ornées d'écussons, de portraits de princes, d'écrivains et d'artistes. La première représentation fut donnée en octobre 1869, et c'est au théâtre que se réunit la grande assemblée nationale où le roi Milan jurait, en décembre 1889, la nouvelle Constitution.

Le théâtre, l'Université, la littérature, contribuent largement aux progrès de l'éducation nationale ; la presse elle-même n'a point voulu rester en retard : Belgrade possède 18 journaux littéraires et 12 journaux politiques. Parmi les plus en vue, le *Glas* (la voix) et le *Sponrenik* sont les organes de l'Académie ; car Belgrade a son Académie tout comme Paris, divisée en plusieurs sections : Académie des Sciences, de Philosophie, des Sciences sociales et des Arts. Au premier rang des sociétés savantes, il faut citer la « Société de Saint-Sava », fondée en 1885 pour l'étude et la publication des documents intéressant la nationalité serbe ; les dons particuliers ne lui ont jamais fait défaut. Les débuts de la presse politique ont été assez pénibles : jusqu'en 1860, il n'y eut à Belgrade qu'un journal, le journal officiel, *Erpske Novine*, et une seule imprimerie, celle de l'État, fondée en 1832. Dès l'année 1804, au début de la lutte sanglante contre la tyrannie des Dahis, on avait essayé les premiers numéros de la *Erpske Novine*, mais ce journal ne devint l'organe officiel du gouvernement qu'à partir de 1834 et fut publié à Kragujevatz. La loi de 1881 a donné à la Serbie l'entière liberté de la presse. Qu'il suffise de citer parmi les journaux quotidiens : *Erpske Novine*, *Echo*, *Kleine Zeitung*, *Wiederstrand*, *Tagblatt* ; beaucoup de journaux allemands, comme on voit : Belgrade est si près de Semlin, la Serbie de l'Autriche !

Mais ce voisinage n'a point l'air de préoccuper les Serbes outre mesure, il faut bien avoir un voisin, puissant ou misérable ! Belgrade, d'ailleurs, n'est point toute la Serbie ; elle n'en est que le bastion avancé, la

tête de bélier prête à donner et à recevoir les premiers coups. Mais pourquoi l'avoir mise ainsi presque sous la main de l'ennemi, au lieu de l'éloigner au cœur même du pays? La première capitale de la Serbie nouvelle, Kragujevatz, s'abritait derrière les montagnes du Rudnik, en pleine forêt de la Schoumendia; Kruchveatz, la ville capitale des tzars, « lieu reculé » comme disent les chroniques, s'élevait au confluent des deux Morava, rayonnant sur tout le pays serbe. Mais ces anciennes capitales étaient aussi et surtout des réduits de combat, et il semble que ce soit le sort des capitales modernes d'être excentriques au pays qu'elles dominent, et de faire tête pour ainsi dire au voisin dont il semble qu'on ait le plus à craindre : Londres et Paris se regardent de près; Berlin et Saint-Pétersbourg ont grandi en face de la Suède, autrefois maîtresse du Nord ; Lisbonne est à la porte du Portugal, Athènes à la pointe de l'Attique ; Péking au nord de la Chine. Sans doute que les efforts portés du centre aux extrémités pour les besoins de l'attaque et de la défense, l'accumulation des ressources favorable au commerce et à l'industrie, le prestige d'un passé glorieux, ont fait de certaines villes comme le résumé des forces et l'expression même de la nationalité de tout un peuple. Belgrade est dans ce cas; la Serbie ne s'est vue indépendante que lorsqu'elle l'a possédée : la capitale touche à l'Autriche, mais il y a quelque fierté à braver ce voisinage. D'ailleurs, Belgrade domine la route d'Orient, à mi-chemin entre Vienne et Constantinople; et la Serbie acquiert par ce fait une importance qu'elle n'aurait pas si elle cachait sa capitale en quelque province perdue au milieu des montagnes. Aussi les Serbes ont-ils voulu faire de Belgrade le boulevard de leur pays.



BELGRADE : VUE PRISE DU KALIMEGDAN. — VUE DE SEMLIN. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est la résidence du roi. Le palais où il demeure est le plus bel édifice de Belgrade, mais une aile seulement est terminée : *il commence*, comme tout le reste. La façade donne sur un jardin intérieur séparé de la rue par une grille : un seul étage de cinq grandes arcades, que séparent des colonnes saillantes dominées par des aigles, lui donne grand air. A l'intérieur, on cite comme particulièrement remarquables la salle de danse, la salle de réception, et la chapelle. La seconde aile doit prendre la place du Ministère de l'intérieur, et le corps de bâtiment principal faire disparaître l'ancien palais. Mais qu'il y a loin de cette somptueuse résidence au Konak sans caractère des anciens princes, et surtout à la rustique maison de Topchider! Quel chemin parcouru en moins d'un demi-siècle ! Le petit neveu de Miloch, maintenant l'égal des souverains, porte la couronne, demeure dans un palais ; et les députés du peuple serbe, réunis autrefois à l'aventure, à l'abri de quelque hangar, ou même sous le ciel, dans la prairie qui longe le frais vallon de Topchider, les députés sont

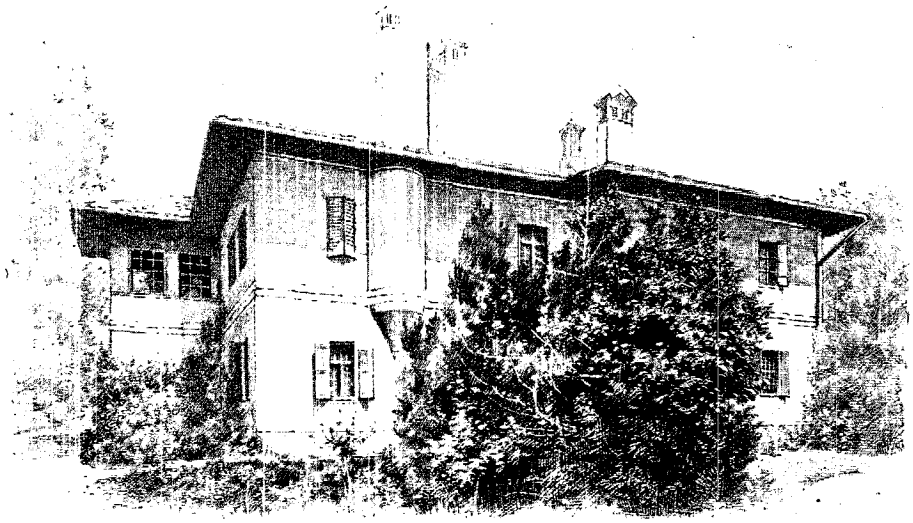
aujourd'hui logés comme des princes : les temps héroïques sont passés, aussi bien n'est-il que juste d'en recueillir les fruits.

La *Skoupchtina* s'élève non loin du Palais Royal, dans la rue du Prince Miloch ; c'est un vrai palais. Appuyée sur un élégant portique auquel monte un double escalier, la coupole porte bien haut par-dessus les ailes étendues de droite et de gauche la couronne royale, signe d'indépendance. Les deux groupes ailés qui se développent au pied de la coupole, la double rangée d'arcades superposées qui s'étend du centre aux légers pavillons d'angle couronnés de la balustrade, donnent à l'ensemble de la grandeur et de l'élégance ; mais on y sent la jeunesse et la confiance dans l'avenir d'un peuple qui se fait une place au soleil et la veut faire largement. Les monuments qui suivent le palais de la Skoupchtina dans la rue du Prince Miloch méritent à peine d'être cités : le Conseil d'Etat, le Ministère des finances et des travaux publics, l'Ecole militaire.

Belgrade vaut surtout, pour l'étranger qui passe, par le spectacle toujours intéressant des efforts considérables faits pour l'embellir et la rendre prospère : l'activité s'est portée sur tous les points à la fois. Comme toutes les villes d'Orient, Belgrade étalait à l'aventure sous les pieds des passants d'affreux pavés pointus séparés par des mares d'eau ou des trous béants où le pied trébuchant menaçait de sombrer à chaque pas. Il serait difficile d'en retrouver les traces : les plus mauvaises rues ont été améliorées ; il y en a même de fort belles.

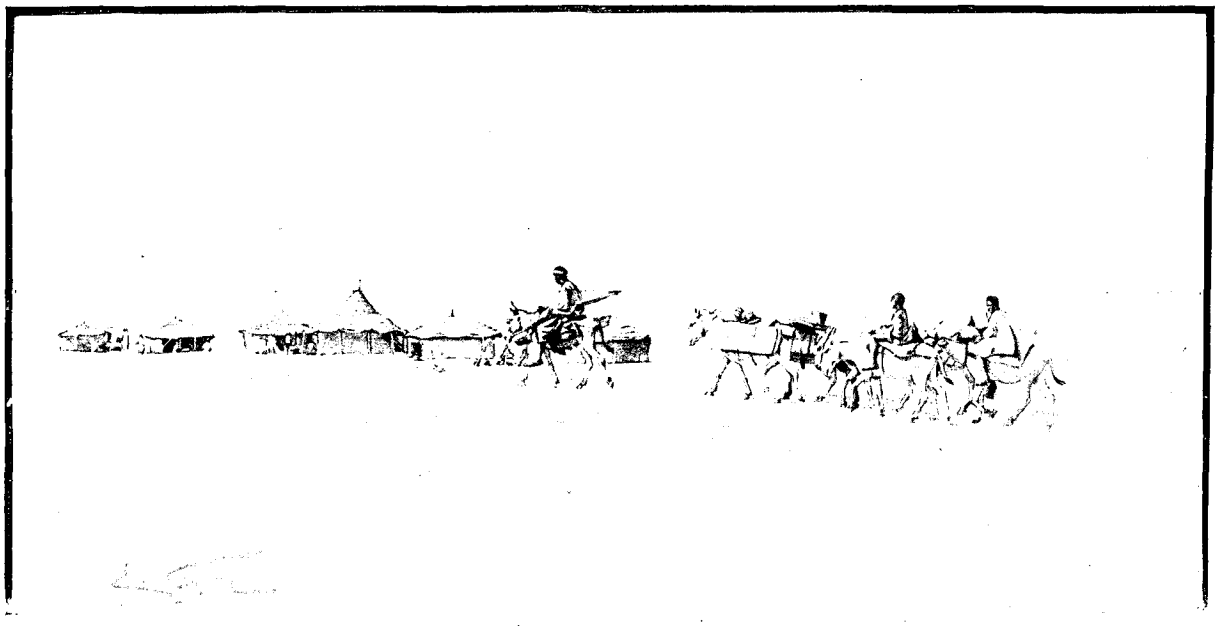
Les quais du Danube et de la Save sont construits ; des entrepôts s'élèvent ; l'eau monte et circule dans la ville ; les tramways de la Société Serbe-Française sillonnent les rues. La ligne principale des tramways a son point d'attache au Kalimegdan et traverse la ville dans toute sa longueur ; une ligne secondaire s'en détache, vers la gare et les bateaux de la Save ; enfin on est en train de réunir la gare à Topchider par un tramway à vapeur, les quartiers bas à la ville haute par un funiculaire. C'est la même Société Serbe-Française qui est chargée de l'éclairage électrique et aussi du pavage : en peu d'années, Belgrade est déjà méconnaissable. La nouvelle capitale serbe tient à se montrer digne de son poste d'honneur, à l'avant-garde de l'Occident sur la route d'Orient.

P. JOUSSET.



LE KONAK DE TOPCHIDER. — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



MARCHANDS DIOULAS ARRIVANT À KABARA. — DESSIN DE GOTORBE.

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU[1]

ET DANS LA RÉGION NORD,

PAR M. LE COMMANDANT RÉJOU.

I



CHEF TOUAREG
(LE FRÈRE DE SOBO, CHEF DES TENGUÉRÉGUIFFS).
DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

Ce fut en 1892, que j'eus quelques renseignements sérieux sur Tombouctou. Le colonel Humbert, sous les ordres duquel je venais de prendre part, comme capitaine de tirailleurs, à la colonne qu'il commanda d'une façon si brillante contre Samory, m'avait envoyé commander le cercle de Nioro.

Là, mes fonctions multiples me mirent en rapport avec un « maître de langues » (interprète-courtier entre les négociants et les caravanes) qui avait fait dix-sept fois le voyage de Tombouctou. Il connaissait admirablement bien les pays avoisinant le Niger; quelques menus cadeaux en avaient fait mon ami.

Dans mes voyages, j'ai toujours, chaque soir, noté avec soin les incidents de la journée, et les choses curieuses apprises.

Je ne me doutais pas qu'en 1895 les renseignements notés pourraient me servir; ils étaient exacts, ce qui arrive assez rarement.

En juin 1895, je commandais la région de Bammako, attendant mon rapatriement dans trois ou quatre mois. J'estimais avoir assez couru la brousse, entre Kayes et Sokolo, depuis quinze mois, pour avoir droit au repos.

Le Gouverneur civil en avait décidé autrement. Le 27 juin au soir, je recevais une dépêche m'enjoignant d'aller prendre le commandement de la région de Tombouctou, ce poste où « sa confiance m'appelait ».

Le mot « confiance » me laissa rêveur; le gouverneur civil la donnait généralement peu aux militaires.

La dépêche me priant de hâter mon départ, je me mis en route dans la nuit du 28 au 29.

Dans mes pérégrinations, mes vêtements de France étaient restés, lambeau par lambeau, accrochés aux épines des faux-gommiers; j'étais vêtu Dieu sait comment. Comme vivres je ne pouvais, à l'époque, avoir que ceux de l'administration, auxquels je joignis trois boîtes de graisse dont voulurent bien se dépouiller pour moi

1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

les charmants camarades que j'avais le regret de laisser à Bammako. Mon bagage était mince; et, si les six porteurs que m'alloua l'administration ne s'en plaignirent pas, mon estomac en souffrit souvent. L'hivernage avait commencé, les tornades alternaient avec le soleil, nous étions dans la saison où l'on ne se déplace pas au Soudan.

Je ne décrirai pas ce long voyage sur l'eau et sous la pluie, au cours duquel j'échappai trois fois, grâce à mon étoile, à la noyade, aux lances des Peulhs et à la fureur des hippopotames. Les dangers courus sont aujourd'hui de bons souvenirs.

Nous savions tous, au Soudan, qu'à Tombouctou la situation n'était pas brillante.

Le désastre de Tacoubao (15 janvier 1894) avait affolé l'opinion publique en France, et le gouverneur, par ordre sans doute, avait imposé à l'officier supérieur que j'allais remplacer une politique d'inaction, contraire aux intérêts français, dans ce pays où notre prestige fait les deux tiers de notre force.

Quelques mois encore de cette politique néfaste, Tombouctou nous échappait; et nous aurions été rejetés dans le Niger, peut-être par nos tirailleurs. En mai et juin, les Touaregs venaient assassiner et piller sous les murs de la ville; nos escortes étaient impuissantes à protéger la route de Kabara, et, la rage au cœur, *par ordre,* nous restions l'arme au bras.

Qu'il me soit permis d'ouvrir une parenthèse à propos de Tacoubao :

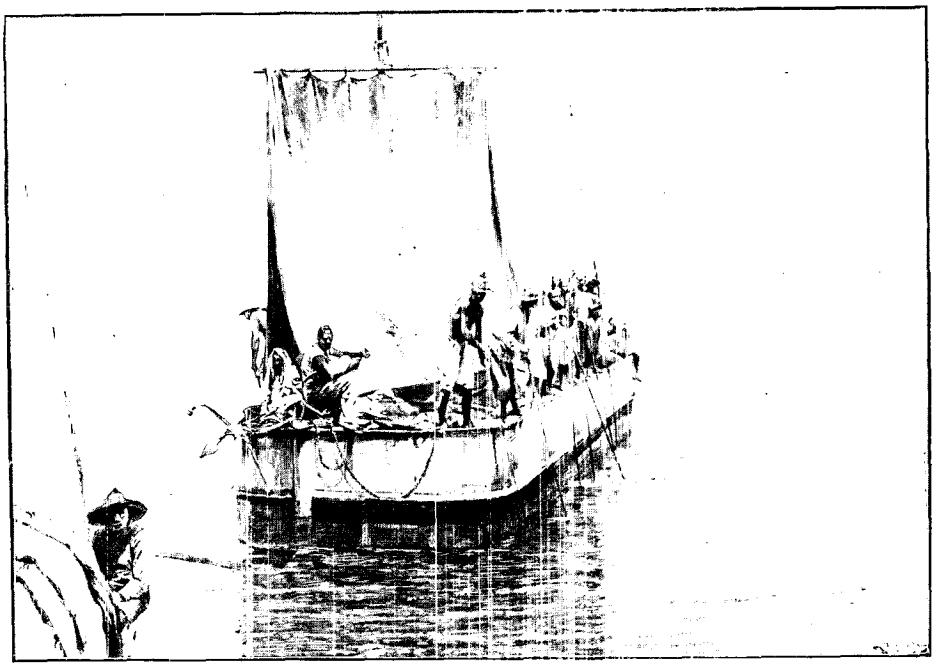
Ce fut glorieusement que tous y succombèrent; et, quoi qu'on en ait dit, la mémoire du colonel Bonnier doit rester sans reproche.

A Tombouctou, j'ai lu tous les rapports, je n'ai négligé aucun des renseignements que m'ont donnés ceux qui avaient vu.

Cheiboun (Sobo), le chef actuel des Touaregs-Tenguéréguiffs, qui commandait un des groupes d'attaque à Tacoubao, et qui reçut une blessure dont il souffre encore, a raconté :

« Nous étions partagés en trois colonnes et errions dans le lieu dit Tacoubao, à la recherche de la colonne « française que nous savions en route. Le hennissement de nos chevaux, qui sentirent le campement, nous « dévoila sa proximité.

« L'attaque eût lieu aussitôt. Avant d'arriver au gros de la colonne française, nous eûmes trois blancs, « trois bellahs et trois captifs tués. Notre attaque brusque avait mis le désordre dans votre troupe; vos « tirailleurs se tuaient entre eux dans l'obscurité. Quelques officiers groupés autour du chef se défendirent « jusqu'à la mort et nous firent beaucoup de mal. » La petite colonne Bonnier fut noyée dans le flot des assaillants, et l'attaque, suivant la tactique touareg, fut tellement impétueuse qu'avant que le gros formé en carré eût eu le temps de prendre les armes et de se reconnaître, l'ennemi était sur lui. Le colonel Bonnier s'était parfaitement gardé par une ligne de sentinelles doubles et de petits postes; il n'y a pas eu de surprise.



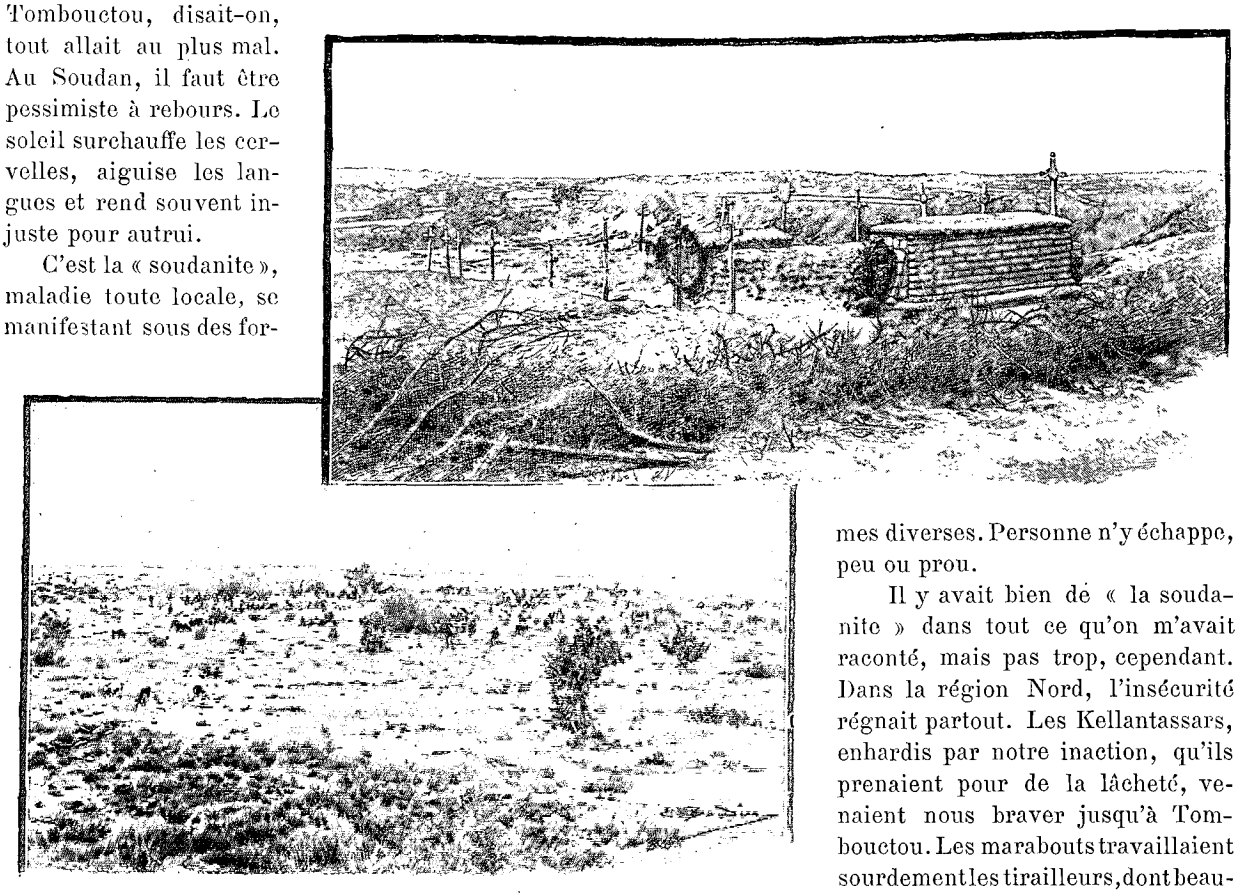
UN CHALAND REMONTANT LE NIGER. — DESSIN D'OULEVAY.

Bonnier se gardait comme on se garde en Europe, comme, avec les colonels Archinard et Humbert, nous nous sommes toujours gardés au Soudan. Bonnier ne pouvait deviner la tactique, toute nouvelle pour tous, des Touaregs, qui fondent sur l'ennemi comme une troupe de taureaux qui voit du rouge. Son malheur nous a servi, à nous ses successeurs. Si maintes fois nous n'avons pas été enlevés comme il le fut, c'est qu'à la furie de l'attaque nous opposons aujourd'hui une épaisse haie d'arbustes épineux contre laquelle vient se briser l'élan de l'assaillant, et qui donne à tous le temps de se reconnaître.

Marseille, et c'est un grand honneur pour cette cité, a fait pour nos glorieux morts de Tacoubao ce qu'aurait dû faire le gouvernement français, trompé par des rapports erronés. Ils en étaient dignes, car tous moururent, sans peur et sans reproche, pour la France.

Le 26 juillet, j'arrivai à Tombouctou. En passant à Saraféré et à El-Ouadji, j'avais eu un aperçu de la situation de la région Nord. Des mutineries de tirailleurs s'étaient produites dans ces deux postes ; à Tombouctou, disait-on, tout allait au plus mal. Au Soudan, il faut être pessimiste à rebours. Le soleil surchauffe les cervelles, aiguise les langues et rend souvent injuste pour autrui.

C'est la « soudanite », maladie toute locale, se manifestant sous des formes diverses. Personne n'y échappe, peu ou prou.



CHAMP DE BATAILLE DE TACOUBAO. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS DE TOMBOUCTOU.
DESSIN DE BOUDIER.

Il y avait bien de « la soudanite » dans tout ce qu'on m'avait raconté, mais pas trop, cependant. Dans la région Nord, l'insécurité régnait partout. Les Kellantassars, enhardis par notre inaction, qu'ils prenaient pour de la lâcheté, venaient nous braver jusqu'à Tombouctou. Les marabouts travaillaient sourdement les tirailleurs, dont beaucoup n'étaient plus sûrs. On avait vu, fait inouï dans nos annales militaires du Soudan, une compagnie entière de tirailleurs refuser d'obéir. Il fallait exécuter passivement les ordres du gouverneur et, partant, risquer de perdre notre conquête, ou aller contre ses ordres et la conserver.

Je pris le dernier parti.

D'août en novembre, je fis faire une série d'opérations qui, grâce au concours et à la bravoure de tous, officiers, spahis et tirailleurs, se terminèrent en décembre par l'occupation de Sumpi et la soumission des Touaregs dissidents.

Le Soudan eut la bonne fortune, pendant ce temps, de voir le gouverneur civil remplacé par un homme de haute valeur, le colonel de Trentinian.

Il m'écrivit : « Ainsi que je vous l'ai prescrit par mon télégramme du 6 octobre, maintenez la politique ferme et pleine de dignité que vous avez suivie sans hésiter depuis votre arrivée..... »

Le colonel fut le premier chef français devant lequel, en février 1896, vinrent s'incliner des chefs touaregs. Rentré aujourd'hui dans la vie civile, je n'ai, si jamais je l'ai fait, aucun intérêt à juger les choses avec passion ou esprit de parti.

Je crois qu'au Soudan, où l'état de paix côtoiera longtemps encore l'état de guerre, un gouverneur militaire s'impose. Dans ce pays où des mois sont nécessaires pour la transmission des ordres, il ne faut pas entraver l'intelligence et l'initiative de ses subordonnés par des prescriptions de détail, intelligentes le jour où on les a conçues, mais qui ne le sont plus, par suite des événements qui se sont produits, le jour où elles arrivent à destination.

TOMBOUCTOU. — Les récits du passé faits par les vieillards, les chants des griots, les écrits des marabouts échappés aux pillages et aux incendies qui marquèrent les conquêtes successives, concordent pour dire que Tombouctou fut autrefois la cité la plus considérable et la plus florissante de l'Afrique centrale. Sous la domination peulhe, la ville comptait, dit-on, 50 000 habitants en tout temps. A l'époque des Azalaï (caravanes),

la population triplait pendant quelques mois. Bâtie sur une dune sablonneuse, Tombouctou domine la plaine ondulée qui s'étend au Nord vers Aarouan, au Sud vers Kabara. Cette plaine est couverte de mimosas et d'autres arbustes épineux, clairsemés au Nord et à l'Ouest, assez épais au Sud et à l'Est. A l'Ouest et au Sud-Ouest, on trouve les mares qui alimentent la ville d'eau douce. Autour des mares poussent quelques palmiers-dattiers et quelques arbrisseaux.

Lorsque la crue du Niger est assez forte, l'eau franchit le seuil de Kabara et renouvelle l'eau des mares. Si la crue est faible, on en est réduit, comme en 1895, à boire de l'eau croupie.

A l'époque de la domination peulhe, il fut creusé un canal qui amenait l'eau et les pirogues jusqu'à Tombouctou.

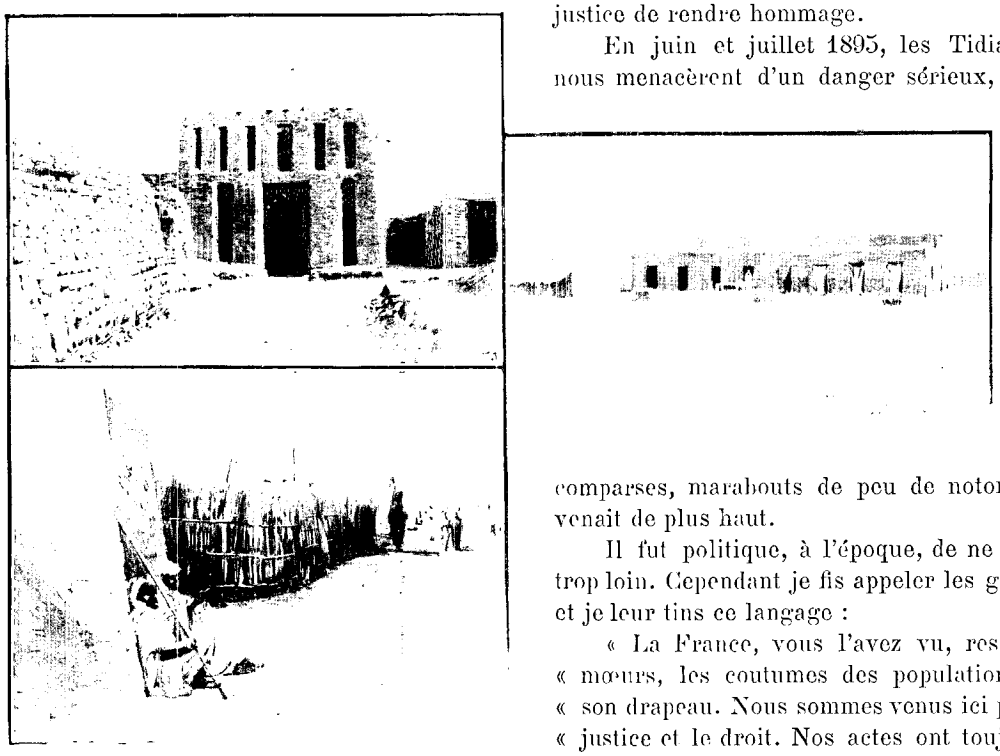
Les pirogues ne viennent plus que pendant la saison des pluies, si la crue du Niger est très forte. On pourrait rétablir le canal à peu de frais, mais il s'ensablerait très vite sous l'action du vent. Un decauville de 7 kilomètres serait plus pratique et moins coûteux. Les transports se font actuellement à dos d'hommes ou au moyen d'ânes.

Tombouctou a toujours joui au Soudan d'une grande notoriété religieuse, surtout pendant la domination Kounta. Les marabouts les plus érudits du pays y avaient fixé leur résidence et fondé des écoles d'arabe très fréquentées. Tout pèlerin venant du Sud ou de l'Ouest et allant à la Mecque se croyait obligé de faire un stage chez un El-Hadj en renom, avant de continuer son voyage.

Il existe, m'a-t-on dit, une histoire de Tombouctou dans la famille de l'ancien chef Yaya; je n'ai pu me la procurer.

La secte musulmane la plus répandue dans la région est celle des Quadrilla. Elle compte de nombreux adhérents en Algérie; c'est la plus tolérante et la moins hostile aux Roumis. Vient ensuite la secte des Tidianis, fanatique, hostile, qui demande à être surveillée de très près. Il y avait aussi à Tombouctou quelques Senoussis. Les Senoussis n'avouaient pas leur affiliation; ils se disaient Tidéanis et fréquentaient la mosquée de Sidi-Yaya. Les Senoussis se reconnaissent entre eux à certaines particularités dans la coiffure et à la façon de faire leur salam ou d'égrener leur chapelet.

M. Saïd, l'interprète militaire arabe, qui avait toute ma confiance et la méritait, me fut d'un grand secours pour la question religieuse comme pour le reste. Il fut toujours d'un dévouement absolu et déploya, dans ses fonctions multiples, une intelligence à laquelle il n'est que justice de rendre hommage.



TOMBOUCTOU :
UNE MAISON, UNE RUE, LE CERCLE DES OFFICIERS.
DESSIN DE TAYLOR.

En juin et juillet 1895, les Tidianis et les Senoussis nous menacèrent d'un danger sérieux, par leur propagande auprès de nos tirailleurs. Il n'était que temps d'enrayer le mouvement, que quelques mutineries nous firent connaître.

Si l'enquête permit de remonter aux causes, elle ne nous fit mettre la main que sur des comparses, marabouts de peu de notoriété. Le mot d'ordre venait de plus haut.

Il fut politique, à l'époque, de ne pas pousser l'enquête trop loin. Cependant je fis appeler les grands chefs religieux et je leur tins ce langage :

« La France, vous l'avez vu, respecte la religion, les « mœurs, les coutumes des populations qu'elle abrite sous « son drapeau. Nous sommes venus ici pour faire respecter la « justice et le droit. Nos actes ont toujours été conformes à « ce que je vous dis.

« Mais, ce que nous ne supporterons pas, c'est que vous « fassiez de la propagande religieuse près de nos tirailleurs « et que vous les attiriez dans vos mosquées pour leur prêcher l'indiscipline. Vous employez des moyens « que je connais et qui ne sont pas dignes d'hommes craignant Dieu. Si vous tenez à garder vos têtes « sur vos épaules, faites votre profit de ce que je viens de vous dire. Salam Aleï-Koum! » C'en fut assez, tout

rentra dans l'ordre. Le Senoussi doit être traqué partout où nous sommes les maîtres. Il a la haine et le mépris du blanc; tous les moyens lui sont bons, et il ne lui est pas difficile de circonvenir le tirailleur bambara à l'intelligence obtuse.

Le tirailleur sénégalais ou soudanais est un soldat merveilleux lorsqu'on sait le commander. Son éloge n'est plus à faire; nos faits d'armes au Soudan, au Dahomey et à Madagascar l'ont mis en évidence. Ce n'est pas sans émotion qu'au fond de ma retraite je pense quelquefois à ces bons et braves tirailleurs avec lesquels j'ai vécu, combattu et souffert cinq années de mon existence militaire.



FEMMES SONRAÏS ET GABABIS DE TOMBOUCTOU. — DESSIN D'AURÈCHE.

Aujourd'hui, au Soudan, on a supprimé les razzias et les captifs, qui étaient pour nos tirailleurs ce qu'est pour nous un galon et une croix. A défaut de récompense, nous avons la satisfaction du devoir accompli que n'a pas le tirailleur, qui, en somme, n'est qu'un mercenaire. Ne serait-il pas d'une bonne politique d'augmenter la solde et le bien-être de ces braves gens, pour ne pas mettre leur fidélité à une trop rude épreuve, surtout en face de Samory, qui gorge ses sofas d'or, de femmes et de bestiaux?

Devant les résultats qu'ont donnés les corps indigènes, on les multiplie trop; à mon avis, c'est un danger pour l'avenir. Il ne faudrait pas oublier que ces troupes n'ont de réelle valeur que si elles sont fortement encadrées par l'élément français, et qu'elles doivent sentir derrière elles assez de blancs pour les maintenir ou les ramener dans le sentier du devoir, si elles voulaient s'en écarter. Ce qui arriva en 1857 aux Anglais dans l'Inde est à ne pas oublier.

Les trois langues les plus répandues dans la région Nord sont : le sonraï, l'arabe et le tamachek. La langue d'un usage courant pour l'écriture est l'arabe. Les Touaregs ont une langue écrite, le tifinar, dont ils ne se servent qu'entre eux.

La région est divisée en trois cercles : Tombouctou, Goundam, Sumpi; ce dernier créé en 1895.

Chaque cercle a une garnison de tirailleurs, plus ou moins forte suivant les nécessités politiques du moment, et est administré par un officier. Les trois cercles reçoivent l'impulsion de Tombouctou, où réside le commandant de la région.

La population qui habite la région peut se classer en deux groupes : les nomades et les sédentaires. Les nomades, à leur tour, peuvent se diviser en deux grandes familles principales : les Touaregs et les Maures, et les Arabes.

Les maisons de Tombouctou sont faites en pisé ; les plus élégantes sont enduites d'une argile grisâtre délayée que l'on trouve au Nord de la ville et près du fort Bonnier.

Beaucoup sont à un étage, et toutes possèdent une *argamasse* (terrasse) sur laquelle, pendant la saison chaude, chacun vient chercher la fraîcheur. La forme des maisons est celle d'un parallélipipède rectangle; elles sont plus ou moins grandes, suivant la richesse du propriétaire. Les ouvertures, à part la porte, généralement très basse, y sont rares. Comme forme générale, Tombouctou présente l'aspect d'une ellipse dont le grand diamètre irait de l'Est à l'Ouest. Aux extrémités du petit diamètre nous avons bâti, au Nord, le fort Hugueny, occupé par les spahis ; au Sud, le fort Bonnier, où sont les tirailleurs, les magasins et les différents services. Devant le fort Bonnier, nous avons déblayé une vaste place où existe aujourd'hui un marché couvert.

Les rues sont étroites, tortueuses ; c'est un véritable dédale.

*

En 1895, Tombouctou présentait l'aspect d'une vaste ruine. Les habitants, n'ayant pas foi dans la durée de l'occupation française, ne faisaient pas à leurs maisons les réparations les plus urgentes.

Ce ne fut qu'en 1896 que, rassurés et menacés d'amende ou de se voir déposséder, ils se décidèrent à les réparer. A la même époque, la ville commença à se repeupler peu à peu.



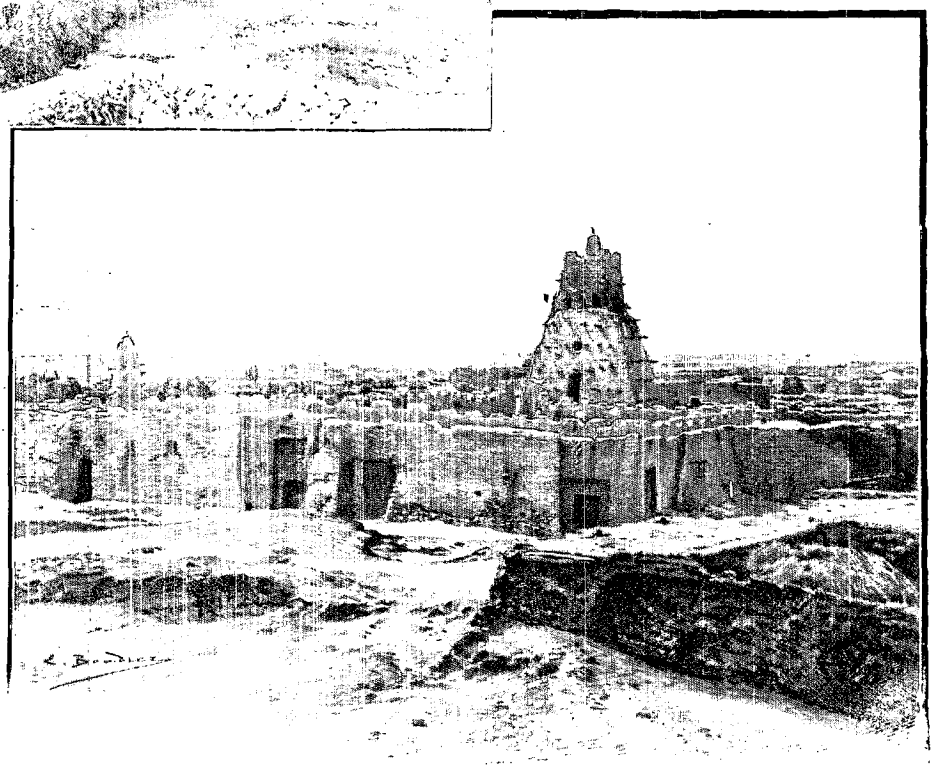
Par les ruines amoncelées au Sud et à l'Ouest, par les vestiges que l'on trouve en creusant le sol, on se rend compte que Tombouctou n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autre fois. Il y exista sept mosquées ; il n'en reste plus que trois : Sancoré, Djingueriber et Sidi-Yaya.

La tradition rapporte que la mosquée de Sancoré, aujourd'hui située sur la face Ouest de la ville, était autrefois au centre.

Les marabouts donnent à la mosquée six siècles d'existence ; et ce fut, disent-ils, une émigration de Sonraï venue de l'Est (Malé ?) qui fonda la ville.

Par sa situation près du fleuve et au seuil du désert, Tombouctou ne tarda pas à devenir un centre commercial important.

Les Maures, les Peulhs, les Marocains, les Toucouleurs et les Touaregs se disputèrent successivement et avec des fortunes diverses la possession de cette « vache à lait ».



VUE D'UNE PARTIE DE TOMBOUCTOU. — LA MOSQUÉE. — DESSIN DE BOUDIER.

Les Kountas, qui prirent aussi part à la curée, ne semblent avoir exercé qu'une domination religieuse.

La domination marocaine fut éphémère ; la maladie décima vite les conquérants, et ceux qui survécurent se fondirent avec la population actuelle : ce sont les Roumas.

Il est à noter cependant qu'au début de l'occupation française le chef Sonraï Kaya, aujourd'hui émigré à Aarouan, envoya au sultan du Maroc une lettre dans laquelle il le priait de venir à son secours pour chasser les Français. Le sultan du Maroc, qui a assez à faire chez lui, répondit évasivement, à la façon orientale.

Tombouctou fut à l'apogée de sa grandeur sous la domination des Peulhs et des Toucouleurs; plus tard, sous la domination des Touaregs, faite d'exactions et de violences, elle déclina rapidement.

Les commerçants émigrèrent à Djenné, à Saraféré ou Bandiagara, pour mettre à l'abri leurs vies et leurs biens. Toutefois, ils conservèrent des représentants à Tombouctou, pour ne pas rompre leurs rapports commerciaux avec le Nord. La ville resta donc, malgré tout, ce que sa situation l'oblige d'être, un grand entrepôt commercial.



LE MARCHÉ DE TOMBOUCTOU. — DESSIN DE BOUDIER.

Lorsqu'on parcourt les environs, qu'on étudie le sol et écoute les légendes, il n'est pas douteux qu'à une époque antérieure le Niger, par des affluents maintenant à sec, s'étalait jusqu'à Tombouctou.

Au Nord-Est on voit le lit désséché du marigot dit de l'Hippopotame; et d'autres appellations de lieux, conservées par l'usage, témoignent aussi de la présence permanente de l'eau autrefois.

En 1896, la ville se divisait en trois quartiers : Djinguériber, Sarékaïna et Badjigué. La population comptait de 8 000 à 9 000 âmes, y compris les captifs de la tribu maraboutique des Aal-sidi-Ali, campés au Nord-Est de la ville et faisant, sur Kabara, le transport des barres de sel venant de Taodénit.

La population se composait des races suivantes : Sonraï, Tolbas, Armas, Peulhs, Bambaras, Maures, Marocains, commerçants étrangers.

Le Maure est essentiellement nomade, ne vit que de ses troupeaux et de l'élevage; il se déplace sans cesse, à la recherche de pâturages suivant la saison.

Le Touareg vit dans un certain rayon; en plus de ses troupeaux, il a des captifs qui cultivent le sol, il a des vassaux dont les terrains de parcours sont limités. De là nécessité pour le Touareg de ne pas dépasser une certaine zone dans ses pérégrinations.

Les tribus d'origine arabe de la région se rattachent toutes aux deux grandes familles des Bérabiches et des Kountas.

Ces tribus sont nombreuses, c'est un véritable fouillis de noms. Elles habitent le Nord et le Nord-Ouest, et entre les lacs Faguibine, Tenda et Kabara.

Le Maure est lâche, menteur, voleur, sans parole et sans conscience. Les Maures ne furent jamais gênants; il n'y eut qu'une fraction des Allouch's, venue de Oualata, qui prit part, sous le commandement de N'Gouna, le chef des Kellantassars, aux meurtres et aux pillages qui désolèrent la région. Le jour où ils virent que les balles de nos fusils portaient bien, ils disparurent.

Bérabiches. — Les Bérabiches habitent au Nord, entre Tombouctou et Aarouan; ils sont pasteurs, mais vivent aussi des profits qu'ils retirent en convoyant les caravanes venant du Maroc ou des mines de sel de Taodénit.

Ils se divisent en plusieurs fractions, mais toutes obéissent à Mohamed ould Mohamed.

Ce dernier est le fils de celui qui fit assassiner le major Laing. Plusieurs chefs de caravanes m'ont affirmé que le chef actuel des Bérabiches avait encore en sa possession des armes et des papiers ayant appartenu au malheureux voyageur. Une fraction des Bérabiches a ses campements près de Tombouctou. Son chef, Ould Ibrahima, s'est



UN POINT D'EAU AU DÉSERT.
DESSIN DE BOUDIER.

franchement mis sous notre protection, nous a rendu des services et, en mars 1896, il commanda un contingent de ses hommes pour courir, avec nous, sus aux Hoggars.

Très mal avec tous leurs voisins, les Bérabiches sont obligés de rester unis pour ne pas être écrasés. Chaque année, le droit de protection des caravanes, dont ils ont fait un monopole, les met en guerre avec les Hoggars ou les Kountas. En novembre 1895, dans un combat où les Hoggars furent défaits, les Bérabiches



TOUAREGS CHANGEANT DE CAMPEMENT. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

eurent 17 tués. C'est jusqu'à Tombouctou qu'ils viennent convoyer les caravanes, et c'est là qu'ils s'approvisionnent en grains; nous les tenons par l'intérêt et l'estomac.

Entre Aarouan et Tombouctou, sur la route directe, il existe des puits; au Nord-Est il y en a cinq, et, plus à l'Est, il y a des mares formées par les pluies d'hivernage dans des cuvettes argileuses; ces mares, m'a-t-on assuré, ne tarissent jamais.

Je suis convaincu qu'il y a de l'eau, et beaucoup. S'il en était autrement, on se demande comment les Bérabiches et les nomades qui campent au nord des points d'eau connus pourraient vivre et abreuver leurs nombreux troupeaux [1].

Comme tous les gens du désert, ils cachent soigneusement l'existence des points d'eau aux étrangers, car, maître des puits, on est le maître du pays.

C'est si vrai qu'à Aarouan les Bérabiches ont entouré les puits d'ouvrages de fortification à la mode arabe; et que, dans son voyage, les Arabes qui conduisaient Lentz le firent passer à proximité du lac Faguibine, dont il ne soupçonna même pas l'existence.

N'y aurait-il pas, comme au Nord-Ouest de Nioro, un cours d'eau souterrain qui de loin en loin apparaîtrait à la surface ?

Une fraction de la famille des Bérabiches, les Tormoses, commandée par Sidi-Moktar, donnait asile à nos ennemis et les renseignait. Elle fut châtiée. Sidi-Moktar assassina l'agent politique qu'avait envoyé chez lui le commandant de cercle, je ne sais pourquoi. Mohamed ould Mohamed m'avait promis de le châtier; je ne sais s'il l'a fait. L'influence des Bérabiches s'étend loin au Nord, et nous pourrons nous en servir un jour pour entrer en relation avec les derniers postes de l'Algérie.

Touaregs. — La confédération des Touaregs comprenait en grandes lignes :

1° Les *Aoullimiden*, chef : Madidou ould Kotbou; 2° *Tenguéréguiffs*, chef : Cheïboum ould Fondougouma; 3° *Irriguinaten*, chef : Assalmi ould Mesboug; 4° *Kel-Témoulaï*, chef : Madonia; 5° *Iguadaren*, chef : Sakaouï.

1. J'ai mesuré entre Goundam et Sumpi, au Nord, un puits de 87 mètres 75 cent. de profondeur !

Aujourd'hui chacune de ces tribus vit et agit pour son compte. En 1896 même, la discorde régnait entre les tribus, et les tribus elles-mêmes étaient divisées entre elles.

Les Aoulliminden seuls font exception, car leur chef, Madidou, homme, dit-on, d'une grande intelligence, sait prévenir ou punir, comme dernièrement encore, les rébellions contre son autorité. L'influence des Aoulliminden s'étend très loin sur la rive droite et la rive gauche du Niger. Ils ont souvent des rencontres sanglantes avec les Hoggars, qui viennent chaque année razzier indistinctement tous les nomades.

Les Iguadaren habitent l'Aribinda, sur la rive droite du Niger, au Sud-Est de Tombouctou. En 1895-96, la tribu était partagée en deux camps. Un des partis reconnaissait Sakaouï comme chef, l'autre parti son frère Sakib. Il y avait souvent lutte entre eux, avec des fortunes diverses. Dans un rapport politique, je résumais cet état des choses parmi les tribus touaregs en écrivant : « Actuellement les Touaregs sont comme les bâtons flottants de la fable de La Fontaine. »

Je crois même qu'il serait difficile à un chef, si intelligent qu'il soit, de réunir pour une action commune contre nous toutes les tribus touaregs.

Il y a entre elles trop de haines et un fossé de sang.

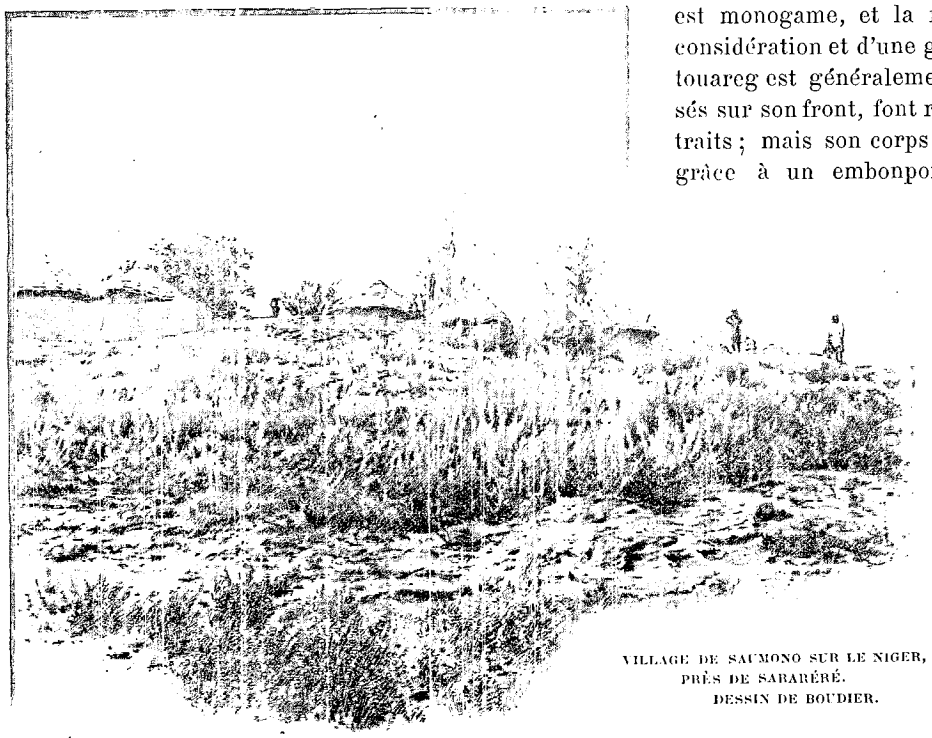
Si, contre toute attente, le fait venait à se produire, nous n'aurions qu'à nous cantonner dans nos postes et attendre sur la défensive.

Les provisions qu'aurait emportées le razzou touareg dans les peaux de bouc suspendues aux selles des chameaux seraient vite épuisées; il est matériellement impossible à un rassemblement de quelque importance de s'approvisionner dans la région. Le razzou se disperserait pour vivre, et, prenant alors l'offensive, on le battrait en détail.

Etudier l'organisation d'une tribu touareg, à part quelques détails, c'est les étudier toutes. Je vais prendre ceux que j'ai pu le mieux connaître, les Tenguéréguiffs.

Chaque tribu comprend les nobles (*Echaggaren* ou *Imochar*); les *Imrad*, vassaux, Touaregs de basse extraction; les *Bellahs*, serfs ou captifs de case; les captifs. Chaque tribu a un chef, l'*Amenoukal* (chef du peuple), qui a une autorité plus fictive que réelle, lorsque, comme Madidou chez les Aoulliminden, il ne sait pas l'imposer. Il est souvent obligé de suivre l'avis des Echaggaren, qui parfois n'est pas le sien.

La loi d'hérédité est scrupuleusement observée pour l'élection de l'Amenoukal; chez les Touaregs, c'est le ventre qui anoblit. Les Touaregs prétendent qu'ils sont plus sûrs d'avoir un chef de la race en prenant le fils de la fille du chef précédent. Le Touareg est monogame, et la femme jouit d'une grande considération et d'une grande influence. La femme touareg est généralement jolie; ses cheveux, lissés sur son front, font ressortir la délicatesse de ses traits; mais son corps est informe, sinon difforme, grâce à un embonpoint qu'on obtient en lui faisant subir, quand elle est jeune, un régime spécial. Un embonpoint monstrueux est pour les Touaregs le *nec plus ultra* de la beauté. La femme touareg est lettrée, souvent musicienne et poète. Je me suis fait traduire quelques poésies écrites en tifinar (écriture touareg) composées par des femmes, et j'ai été tout surpris des sentiments élevés énoncés dans ces poésies. Sobo (cheiboun), le chef actuel des Tenguéréguiffs adore sa mère, et il n'agit jamais sans prendre ses conseils. C'est le combat de Tacoubao qui a amené Sobo au pouvoir; il n'était que le dix-septième dans l'ordre de la descendance, ce qui prouve que les balles françaises ne furent pas toutes perdues.



VILLAGE DE SAUMONO SUR LE NIGER, PRÈS DE SARARÉRÉ. DESSIN DE BOUDIER.

Les Touaregs ont un caractère tissu d'incompatibilités. Ils sont mobiles et opiniâtres, inabordables et faciles à apprivoiser.

Ils vous demanderont facilement trois habits complets, et vous les ferez se délecter avec une pipe ou une douzaine de perles. Ils sont défiants au suprême degré ; mais éveillez leur curiosité, elle va jusqu'à l'impudence. Leur caractère ne manque pas d'une certaine grandeur, lorsque la peur ne les fait pas agir ou qu'ils n'ont pas intérêt à mentir. Les Touaregs sont armés du javelot, de la lance et du sabre-poignard, qu'ils portent passé au bras gauche dans un anneau en cuir.



PALABRE AVEC LES TOUAREGS DU DAOUNA. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

Les nobles combattent à cheval ou à chameau ; ils ont la lance en fer, un grand sabre pendu à la selle, et un bouclier. Leur tactique est la surprise et l'attaque brusquée. Ce sont les Imrads et les Bellahs qui font la force des Touaregs ; et ce sont les Imrads qu'il faut surtout chercher à détacher d'eux. Dans la région de Tombouctou, les Touaregs sont le petit nombre ; ce sont des parasites gênants qu'il faut d'une façon quelconque supprimer. Leur accorder une part d'influence, leur reconnaître des droits, serait impolitique au dernier chef. Je doute fort qu'ils se résignent à vivre tranquilles sous nos lois ; ils sont trop habitués à commander pour vouloir obéir. Lorsqu'ils seront enserrés par nos postes, peut-être résoudront-ils le problème de la paix et de la tranquillité, en émigrant dans quelque autre coin. Ce serait la solution à souhaiter.

Le Touareg est brave et professe un mépris profond pour la mort.

En décembre 1895, après l'occupation de Sumpi, nous fîmes une colonne autour du Faguibine et la reconnaissance d'une partie du *Daouna* encore inexplorée. Quelques indices, la capture d'ânes et de peaux de bouc m'avaient fait supposer la proximité d'un campement ennemi. J'envoyai le capitaine Imbert, le lieutenant prince Mourouzi et vingt-cinq spahis faire une reconnaissance à quelques kilomètres du camp, en les faisant appuyer, comme soutien, par une section de tirailleurs. Deux guides bérabiches montés à chameau avaient été adjoints à la reconnaissance de cavalerie.

A quelques kilomètres de notre camp, les guides bérabiches firent apercevoir au capitaine un Touareg couché sous une touffe d'arbrisseaux. Le capitaine, qui parle arabe, cria au Touareg de venir à lui.

Celui-ci, se voyant découvert, au lieu d'obéir, se campa fièrement le javelot en arrêt dans la main droite, tenant sa lance de la main gauche, le sabre-poignard passé au bras gauche. Devant cette attitude hostile du Touareg, le capitaine fonça sur lui, para le javelot qui lui fut lancé ; le cheval seul eut une légère blessure à la tête.

D'un coup de pointe le capitaine Imbert, en passant au galop, blessa son adversaire à l'épaule. Le lieutenant Mourouzi, qui chargeait derrière le capitaine, asséna sur l'épaule gauche du Touareg un vigoureux coup de sabre qui sépara presque le bras du tronc. En même temps son adversaire lui traversait la cuisse d'un coup de lance. Le maréchal des logis, qui venait derrière, fendit d'un coup de sabre la tête du Touareg qui tomba.

Le maréchal des logis et un spahi qui avait mis pied à terre s'approchaient du Touareg baignant dans son sang, lorsque celui-ci, qu'ils croyaient hors de combat, se relevait d'un bond, arrachait son sabre de son bras inerte et, quoique aveuglé par le sang, fit un dernier moulinet, blessant, avant de tomber mort, le maréchal des logis et le spahi.

Dans une reconnaissance précédente, où fut tué notre bon et brave camarade Bérard, on m'amena un prisonnier. C'était un homme superbe, à la mine fière, très proprement vêtu.

« Vous nous faites une guerre sans merci, lui dis-je ; un des nôtres vient encore de tomber sous vos coups. Tu sais que tu vas mourir ?

— Je le sais, me répondit-il ; si je t'avais pris, je t'en ferais autant.

— Désires-tu quelque chose ? as-tu quelques recommandations à faire ? Si oui, je te promets de faire parvenir dans ta tribu tes dernières volontés.

— Je te crois, me dit-il. Et, sans qu'un muscle de son visage tressaillit, il dicta à M. l'interprète Saïd son testament, expliquant la façon dont s'y prendraient les siens pour régler ses dettes, et donna le nom de l'ami auquel il confiait sa famille.

Cela fait, se tournant vers moi, il me dit : « Je voudrais bien faire ma prière. » Je lui fis délier les mains.

Son salam fini, il me dit avec le même calme : « Si l'endroit où je dois mourir est loin, tes tirailleurs m'ayant malmené, je crois n'avoir pas la force de marcher. »

Je lui fis donner un âne sur lequel il monta : et tranquillement, se mettant en tête du peloton d'exécution qu'il avait l'air de commander, il partit à la mort après m'avoir remercié et dit adieu. Il tomba en face sans faiblir.

Celui-là était un homme. C'est à regret, je l'avoue, que je l'envoyai à la mort ; sa bravoure m'avait ému, mais le corps de Bérard était là tout sanglant pour fermer mon cœur à la pitié.

Imrads. — Les Imrads ou vassaux sont des Touaregs de race inférieure ; leur costume et leur armement sont les mêmes que ceux des Echaggaren. Lorsqu'il y a un demi-siècle, après la conquête, la confédération se fut partagé le pays, chaque tribu alla exploiter le coin de terre qui lui était échu en partage, emmenant avec elle ses Imrads et ses Bellahs. Les Kel-Souk, les Kel-Oulli, les Kel-Inchéria et les Immedederen restèrent avec les Tenguéréguiffs, soit autour de Tombouctou, soit dans le Kili et le Kissou.

Les Imrads avec lesquels nous sommes en contact à Tombouctou le plus directement, sont les Immedederen. Ils ont un grand chef, Mohamed Touani, qui habite au Nord ; son autorité n'est que nominale.

Les deux fractions qui se partagent le terrain de parcours du lac Horo à Tombouctou ont pour chefs réels Aga Khamé (La Ramée) et Sied (dont nous avons fait Siel). La Ramée est le premier des Imrads touaregs qui se soit franchement rallié à nous.

A mon arrivée à Tombouctou, alors que toutes les tribus se tenaient dans une position d'expectative hostile, La Ramée apportait à M. l'interprète Saïd des renseignements qui nous furent toujours utiles. C'était le seul qui eût foi en notre étoile ; et il fallait de la confiance et du courage à ce moment-là. Il fut corps et âme à nous lorsque je lui eus fait reprendre, par le capitaine des spahis soudanais Imbert, ses troupeaux que lui avaient razziés les Kellantassars.

Siel, le chef des Immedederen de l'Ouest, est l'âme damnée de Sobo. C'est un de ses conseillers et son espion favori. Il a les extrémités rongées par la lèpre ; mais cette infirmité ne lui a rien enlevé de sa vigueur et de son intelligence remarquables. Les Imrads sont essentiellement pasteurs.

Chaque fraction imrad a son terrain de parcours propre, généralement respecté par la fraction voisine. En cas de lutte, tout Imrad en état de porter les armes marche avec la tribu touareg à laquelle il est inféodé. Il serait de bonne politique d'attirer à nous les Imrads en prenant résolument leur défense, le cas échéant. Ils pourront devenir des auxiliaires précieux et nous servir de tampon.

(*A suivre.*) C^t^ A. Réjou.

. . . .



TOUAREGS ET MEHARI BÉRABICHES. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



IMRADS KEL AOUZA DES BORDS DU LAC TÉLÉ. — DESSIN DE J. LAVÉE.

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU[1]

ET DANS LA RÉGION NORD,

PAR M. LE COMMANDANT RÉJOU.

II



TYPES BAMBARAS.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Bellahs. — La condition du bellah vis-à-vis du Touareg, rappelle celle du captif de case chez les noirs du Soudan. Le bellah est un métis touareg et indigène. Il cultive pour l'Echaggaren auquel il est attaché, surveille ses troupeaux, exerce les différents métiers nécessaires au bien-être de son seigneur, l'accompagne à la guerre, et combat à son côté.

Captifs. — La condition du captif chez les Touaregs est la même que partout ailleurs au Soudan. Le captif doit son travail à son maître ; mais le maître est tenu à remplir certaines obligations vis-à-vis de son captif. La *Case de l'oncle Tom* et quelques romans ont faussé nos idées en France sur l'esclavage, tout au moins sur ce qu'il est au Soudan.

La liberté vaudrait certainement mieux pour le captif, cela n'est point douteux ; mais il n'est pas malheureux. La loi musulmane le protège, et c'est un capital que le maître conserve avec soin.

Le maître doit au captif le logement, la nourriture, les vêtements, et est contraint de lui accorder à certains jours de la semaine le droit de travailler pour lui. Le Coran défend les mauvais traitements ; et, s'il est avéré qu'un maître a maltraité son captif, le conseil des anciens qui fonctionne dans chaque village le lui retire. Le captif peut toujours se racheter. L'enfant né des œuvres du maître et d'une captive, ce qui arrive souvent, devient *captif de case ;* il fait partie de la famille, ne peut dans aucun cas être échangé ou vendu, a certains droits à l'héritage de son père. Sa mère devient libre.

J'ai connu des captifs plus riches que leurs maîtres. Autour de nos postes nous avons créé des villages dits *de liberté* dans lesquels nous recueillons les captifs auxquels, pour une raison ou une autre, nous avons rendu la liberté. Nous y recueillons ceux qui s'y réfugient ; c'est un asile sacré et inviolable.

Il faut bien que la captivité soit douce, puisque j'ai vu, pendant la période des opérations militaires contre les Touaregs, des captifs rendus par nous à la liberté, par nous bien vêtus, bien traités, bien nourris, s'enfuir

1. *Suite. Voyez p.* 409.

pour rejoindre leurs maîtres. Fatigués de les prendre et de les reprendre, nous avons été obligés de les envoyer sous escorte à Ségou, et leur avons imposé ainsi la liberté. Les captifs et les troupeaux sont la richesse des peuplades du Soudan ; elles se feront tuer pour les défendre.

Il serait impolitique, comme le fit certain gouverneur, dans un élan de générosité, de supprimer la captivité. Le décret qui proclamait cette suppression, fait peut-être pour la galerie, ne fut, Dieu merci! pas exécuté ; mais ce décret, exploité par ceux qui nous étaient hostiles, ébranla et compromit l'influence française de Tombouctou à Kayes.

Lorsque Samory, ce grand chasseur d'esclaves, qui ne peut vivre et soutenir sa puissance que par la guerre, aura disparu, lorsque nous pourrons d'une façon effective faire la police de notre immense frontière et empêcher l'infiltration des captifs sur nos marchés du Soudan, la captivité s'éteindra toute seule lentement.

Les tribus arabes de la région, qui vivent à la façon touareg, sont religieuses ou guerrières ; ce sont :

Les Iguellad, dont la fraction la plus importante est celle des Kellantassars ;

Les Kel-N'Koumder, chef Djeddov ;

Les Aal-sidi-Ali, chef Mohamed Akmed el Bo Kori. Ces deux dernières tribus sont maraboutiques. Ces fractions principales se subdivisent en campements comprenant un nombre plus ou moins grand de tentes et portant des noms particuliers.

Ce sont les Iguellad en général, et les Kellantassars en particulier, qui, après Tacoubao, où ils avaient combattu, ont continué contre nous une résistance qu'encourageait notre inaction. Le marabout N'Gouna, qui commandait la fraction kellantassar du Nord, homme d'une grande intelligence, en était arrivé, grâce à quelques succès faciles sur les populations que nous ne protégions pas, à avoir un prestige qui lui permit, en juillet 1895, de réunir autour de lui plus de 800 guerriers. Pour le réduire, au début, il eût fallu une reconnaissance de quelques jours, si on l'eût permise. Il fallut, plus tard, une campagne de cinq mois vigoureusement menée par les officiers qui commandèrent les colonnes, pour purger le pays.

L'occupation de Sumpi et une marche de quelques jours autour du lac Faguibine, en plein pays kellantassar, où nous campâmes dans le cimetière des ancêtres, acheva de ruiner le prestige de N'Gouna, fort ébranlé depuis le jour où il n'avait plus été heureux.

N'Gouna fut dépossédé de son titre de chef. « Nous l'avons enterré dans un trou dont il ne sortira plus », me disait son frère Alouda. Les Kellantassars soumis, je leur fis élire quatre chefs ; plus il y en a mieux cela vaut. Le terrain de parcours des Kellantassars du Nord s'étend tout autour du lac Faguibine ; quelques fractions ont leurs tentes près des lacs Kabara et Tenda dans le cercle de Sumpi. Ils ont d'immenses troupeaux et de nombreux captifs qui peuplent quelques villages entre les lacs Gawati et Takadji.

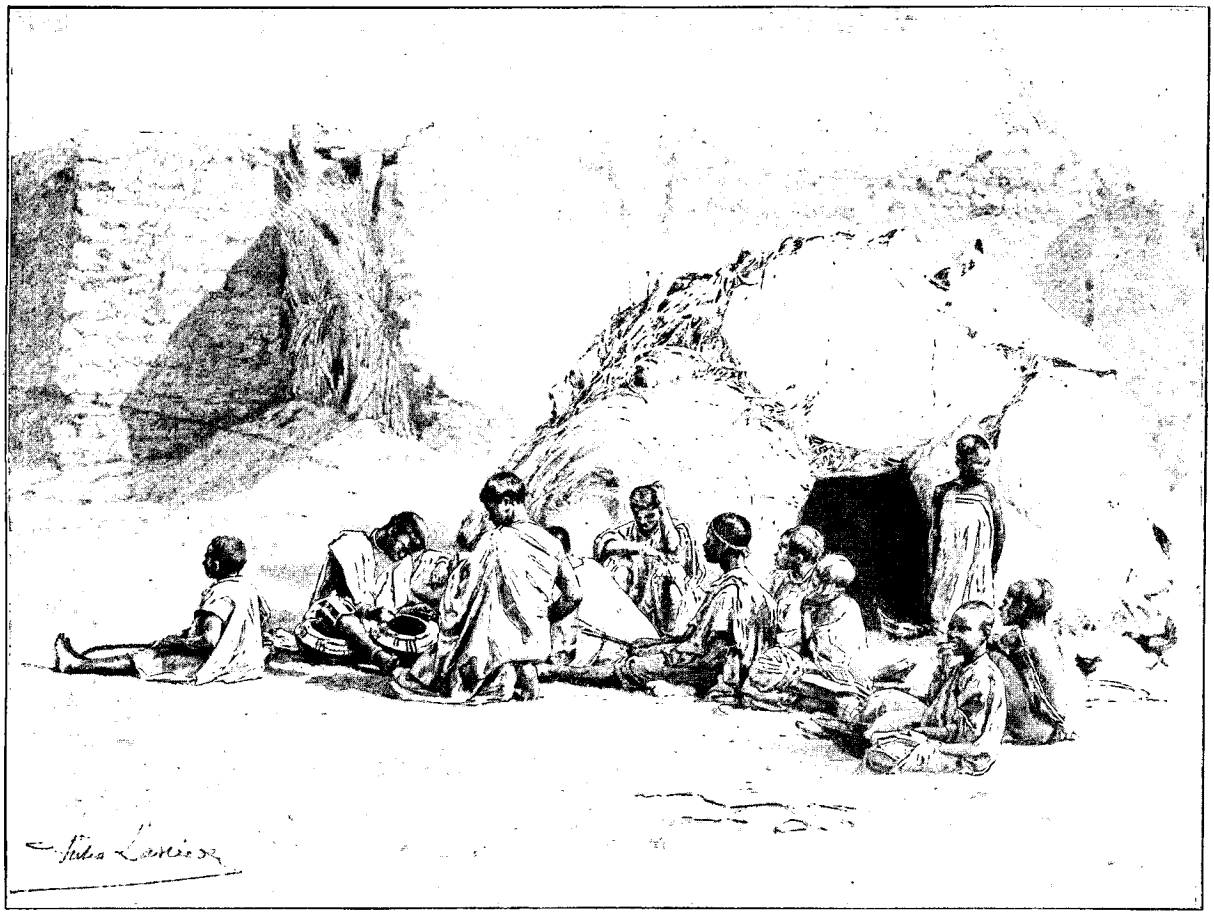


AU BORD DU LAC DAOUNA. — DESSIN DE SLOM.

Depuis l'occupation de Sumpi et la création du poste de Raz-el-Ma, l'intérêt des Kellantassars est de vivre en paix avec nous.

Autrefois, les Kellantassars étaient tenus en tutelle par les Tenguéréguiffs. La victoire de Tacoubao et les échecs que subirent ensuite les Tenguéréguiffs les affaiblirent considérablement. Les Kellantassars en profitèrent pour secouer leur vasselage.

Trop faibles pour lutter, les Tenguéréguiffs laissèrent faire. S'ils n'ont pas aidé N'Gouna dans la lutte



SÉDENTAIRES À KABARA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

qu'il soutint contre nous, c'est qu'ils avaient peur de voir les Kellantassars les surpasser en renommée et qu'ils ne pardonnaient pas leur défection.

Les Kel-N'Kounder, les Kel-Aouza et les Aal-sidi-Ali sont des tribus religieuses. Elles ne prirent part à la lutte contre nous que par leurs prières, leurs subsides en vivres, et les renseignements qu'ils venaient chercher à Goundam ou à Tombouctou, pour aller les porter à N'Gouna.

J'avais l'air de ne pas m'en douter, car j'aurais eu le mauvais rôle en sévissant contre ces gens qui venaient mendier en égrenant leur chapelet et me répétaient sans cesse que chez eux, comme armes, ils n'avaient même pas un couteau. Quelques jours avant mon départ définitif de Tombouctou, cette vieille canaille hypocrite de Djeddou, chef des Aal-sidi-Ali, qui nous avait trahis autant qu'il avait pu, vint me voir. A l'époque troublée, j'avais souvent sa visite et je lui racontais toujours ce que je voulais faire, sachant bien qu'en bon Arabe il prendrait la contre-partie pour la raconter à N'Gouna, qui par suite fut toujours mal renseigné. Djeddou me demanda un cadeau, un souvenir. Je ris encore de la tête qu'il fit lorsque, en lui remettant une paire de lunettes, je lui racontai toutes ses menées, en ne lui cachant pas le peu d'estime que m'inspirait sa personne.

La population sédentaire comprend : les Galibis, les Sonraï, les Bambaras, etc.; j'aurai l'occasion d'en parler en étudiant les différentes zones de la région du Nord. Nous ne protégeons cette population d'une façon effective que depuis l'arrivée au Soudan du colonel de Trentinian comme gouverneur.

La population sédentaire a la longue habitude d'obéir passivement au plus fort. Notre domination, basée sur la justice et la bonté, sera regardée par elle comme un bienfait, si, continuant à la protéger contre les nomades, nous respectons sa religion, ses mœurs et ses coutumes. Le sédentaire est intéressant, parce que c'est lui qui produit.

L'occupation de Raz-el-Ma, à la pointe Ouest du lac Faguibine, un poste à la mare de Bankor, nous donnent nos coudées franches au Nord.

Les Tenguéréguiffs sont enserrés dans le triangle Goundam, Raz-el-Ma, Sumpi; les Kellantassars mis dans l'impossibilité de nuire. Un ou deux bateaux pontés sur le lac Faguibine pourront faire la police des lacs, permettront des déplacements de troupes rapides et assureront, en tout temps, le ravitaillement du poste de Raz-el-Ma par Goundam.

Raz-el-Ma est en outre une menace constante pour les Allouch's de Oualata, qui ne peuvent plus vivre sans notre permission. La contrebande devient difficile, et les sédentaires de l'Isa-Ber et du Bara-Isa pourront ensemencer, produire et se multiplier sans crainte des brigands et de l'esclavage. De ce côté de nos possessions africaines le rêve du colonel de Trentinian sera une réalité. Le colonel m'écrivait en octobre 1895 : « ... Peu à peu nous aurons tendu de Saint-Louis à Bakel, de Bakel à Nioro, Sokoto, Tombouctou, un immense réseau dont les mailles se resserrent rapidement depuis quelque temps ; et, d'ici trois ou quatre ans, personne ne pourra plus passer sans notre permission sur cette frontière de 1 600 kilomètres.»...

« Sans opérations militaires, sans nous porter au delà de notre frontière, nous serons alors les maîtres absolus des peuples qui habitent le Sénégal, la rive gauche du Niger et le Maroc. »

Avant de partir du Soudan, le colonel a pu voir une partie de son programme réalisée. Celui-là fut un chef. A une haute intelligence il joignait une bienveillance que, ayant été pendant vingt-cinq ans dans l'infanterie de marine, je n'ai jamais rencontrée à un tel degré ailleurs. Je ne serai, j'en suis certain, démenti par aucun de ceux qui eurent l'honneur de servir sous ses ordres.

La situation dont je viens de parler étant bien établie à l'Ouest et au Nord, nous pouvons regarder ce qu'il y aurait à faire du côté de l'Est. Lorsque le lieutenant de vaisseau Hourst partit de Tombouctou pour accomplir sa belle mission sur le Niger, je ne pus, à mon grand regret, lui donner que de vagues renseignements sur les populations avec lesquelles il allait se trouver en contact.

Les peuplades de l'Est, si elles n'étaient pas, systématiquement sans doute, entrées en rapport avec nous, n'avaient jamais fait acte d'hostilité. Nous avions été trop occupés au Nord. On ne peut tout faire.

J'eus quelques renseignements par la suite; ils m'ont permis de fixer mes idées.

Nous aurions peu à gagner en entrant en lutte avec les nomades de l'Est, nombreux et guerriers. Nos effectifs au Soudan n'y suffiraient pas. Le Touareg est un musulman assez tiède, mais il peut surgir un marabout qui réveille son fanatisme. C'est une éventualité à envisager: et diminuer la garnison de Tombouctou serait une faute.

Là-bas, on n'est respecté que si l'on est fort. La mission Hourst a négocié et traité avec les populations riveraines du Niger; il est de bonne politique d'exécuter à la lettre ce qu'il a promis.

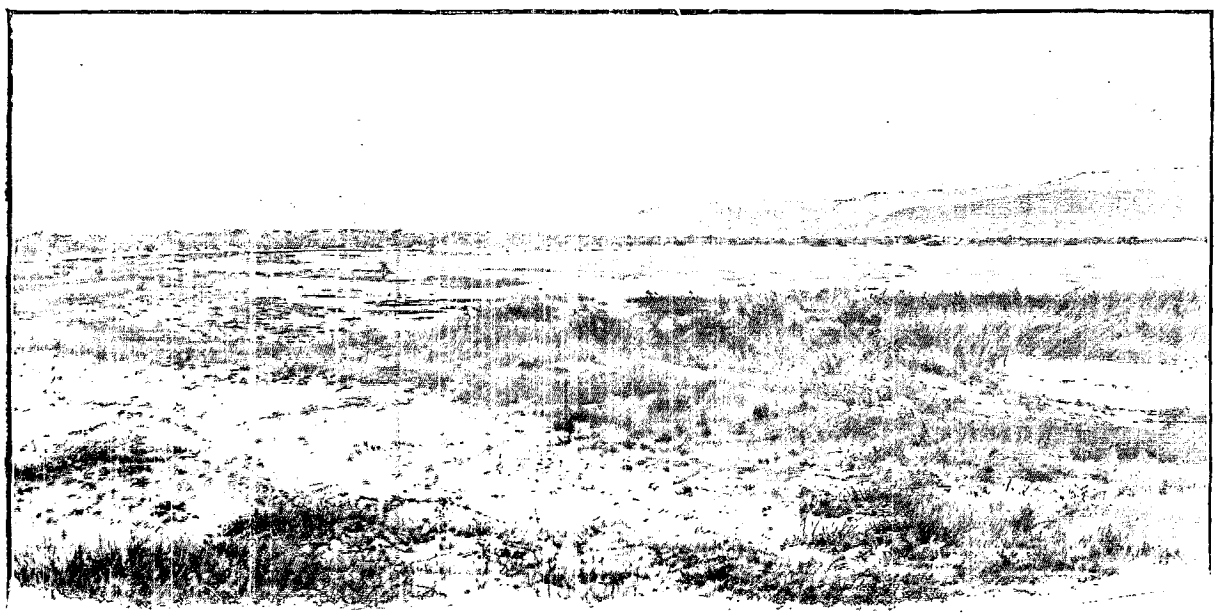
Je crois que dans quelques années, si nous sommes habiles, en restant honnêtes avec les Touaregs, nous serons, commercialement parlant, les maîtres du Niger, de Tombouctou à Say.

Ce serait un beau résultat, et le commerce français aura un champ immense à exploiter, si nos producteurs ont l'intelligence de fabriquer et d'exporter des produits en rapport avec les habitudes, les usages et les mœurs des pays auxquels ils sont destinés.

Dans l'intérêt de notre pénétration dans l'Est, avant d'arriver aux Aoulliminden, il faudrait nous assurer le concours des Kountas.

Les Kountas, tribu maraboutique et guerrière, dominèrent autrefois à Tombouctou.

Vaincus par les Touaregs, ils allèrent s'installer, une partie à l'Est, près des Aoulliminden, l'autre partie au Sud-Est, sur la rive droite du fleuve, près des Iguadaren. Un petit nombre resta à Tombouctou et ne quitta la

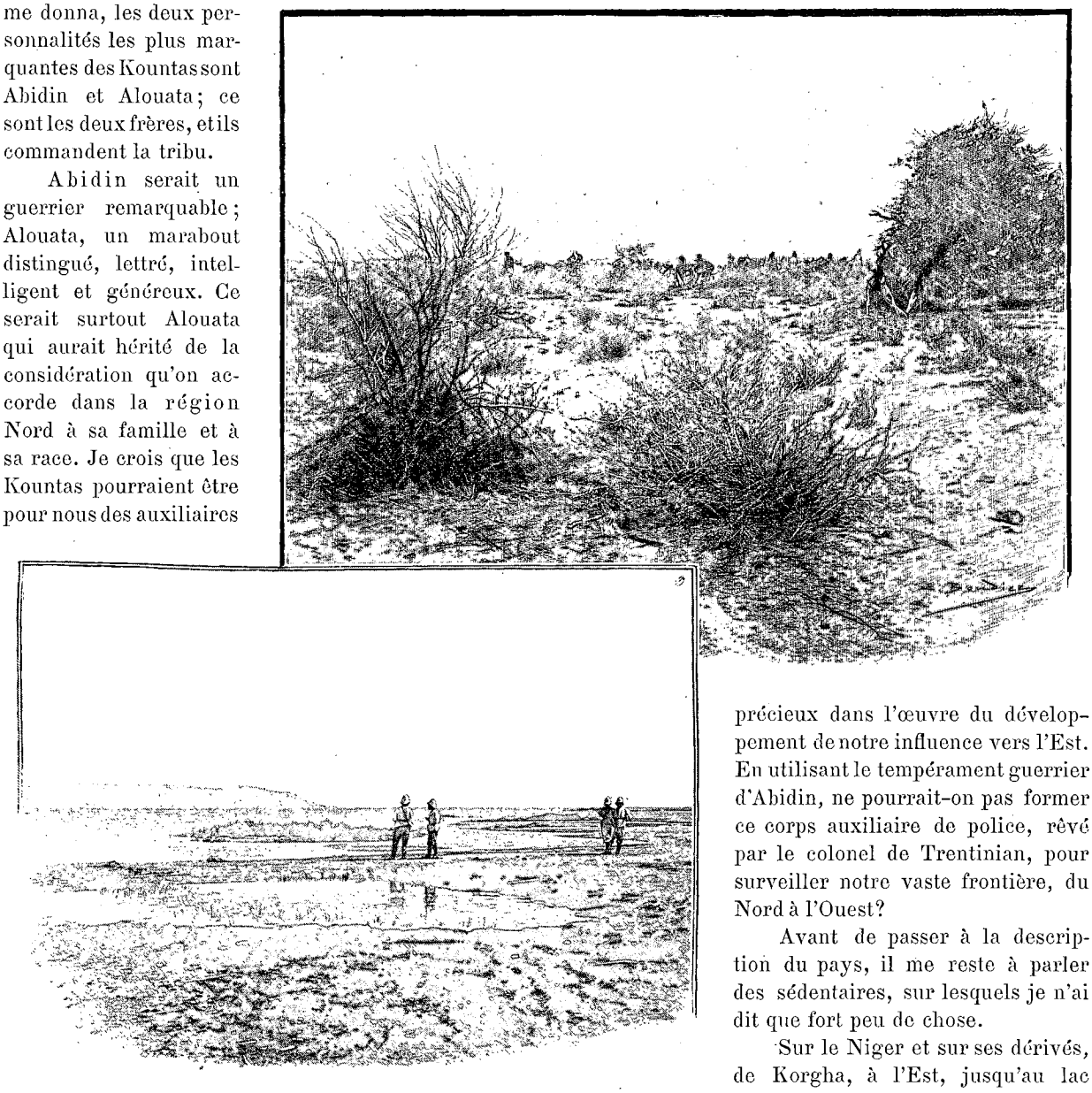


POINTE NORD DE LA MONTAGNE DE GOUNDAM. — DESSIN DE BOUDIER.

ville qu'au moment de l'occupation française. Ce fut à un Kounta, Bakay, qui lui avait donné l'hospitalité, que Lentz dut la vie.

Les Kountas qui vivent au Sud-Est ne sont pas heureux près des Iguadaren. J'avais entamé des négociations pour les faire revenir autour de Tombouctou; mon départ m'empêcha de les poursuivre. D'après les renseignements que l'on me donna, les deux personnalités les plus marquantes des Kountas sont Abidin et Alouata; ce sont les deux frères, et ils commandent la tribu.

Abidin serait un guerrier remarquable; Alouata, un marabout distingué, lettré, intelligent et généreux. Ce serait surtout Alouata qui aurait hérité de la considération qu'on accorde dans la région Nord à sa famille et à sa race. Je crois que les Kountas pourraient être pour nous des auxiliaires précieux dans l'œuvre du développement de notre influence vers l'Est. En utilisant le tempérament guerrier d'Abidin, ne pourrait-on pas former ce corps auxiliaire de police, rêvé par le colonel de Trentinian, pour surveiller notre vaste frontière, du Nord à l'Ouest?



UN COIN DE LA DEUXIÈME ZONE. — LIMITE DES INONDATIONS.
DESSIN DE BOUDIER.

Avant de passer à la description du pays, il me reste à parler des sédentaires, sur lesquels je n'ai dit que fort peu de chose.

Sur le Niger et sur ses dérivés, de Korgha, à l'Est, jusqu'au lac Débo, les sédentaires, Galibis, Sonraï, Bambaras, Habès, etc., occupent les rives. Ils cultivent les plaines limitrophes de l'eau, fécondées chaque année par les inondations. Leurs villages sont construits sur les éminences où les crues n'atteignent pas.

Il n'est pas rare de voir deux ou trois races dans le même village, ayant un chef particulier et vivant en fort bonne intelligence.

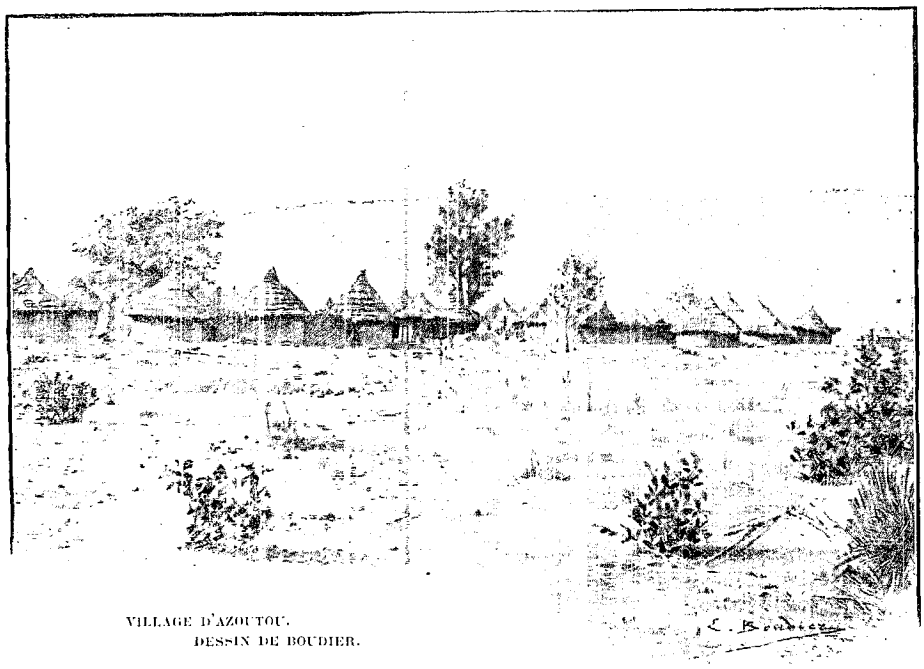
Les sédentaires sèment et récoltent : le mil, le maïs, le *niébé* (haricot du pays), le coton, le tabac, qui y viennent d'une façon remarquable. Le blé se cultive un peu autour de Tombouctou, et, sur une plus vaste échelle, dans la région du lac Daouna.

La zone inondée est encore, après le retrait des eaux, le point du pays où se trouvent les plus riches pâturages; aussi y rencontre-t-on de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons.

L'élevage du cheval se fait chez les Habès, dans le Fermagha, dans le Haoussa Kataoual.

Dans ce pays, riche entre tous, où il n'y a qu'à gratter le sol pour récolter, le sédentaire est pauvre. Cela

tient à ce qu'il n'ose s'écarter de son village, de peur d'être fait captif par les Maures, et que, plus il en a, plus lui en prend le Touareg. En 1895, les villages de sédentaires établis entre Tombouctou et Goundam faillirent mourir par la famine. En butte aux incursions des Kellantassars et pas du tout protégés par nous, ils ne purent cultiver. Trois villages furent complètement razziés, de janvier à juillet et, dans l'un d'eux, Douïkiri-Bani, il ne resta que cinq habitants qui avaient pu, par la fuite, échapper à l'esclavage. Plusieurs furent tués, et les Maures Allouch's vendirent 89 femmes ou enfants sur le marché de Oualata.



VILLAGE D'AZOUTOU.
DESSIN DE BOUDIER.

Entre Goundam et le lac Gawati, le sort des sédentaires fut plus heureux. Sobo, le chef des Tenguéréguiffs, moyennant un tribut, les couvrit de sa protection, et, grâce aux Touaregs, en pays français, ils vécurent relativement heureux.

Entre le lac Gawati et Sumpi se trouve le pays le plus riche de la région. Les villages de cette zone, inféodés aux Tenguéréguiffs, étaient insuffisamment protégés par eux des incursions des Kellantassars ou des Maures. Aussi l'occupation de Sumpi, le 19 novembre 1895, fut-elle regardée par eux comme un bonheur. Notre drapeau à peine arboré, les sédentaires, qui nous connaissaient par le passage de la colonne Joffre, vinrent à nous sans arrière-pensée.

L'histoire du Soudan offre peu d'exemples d'un poste créé et édifié en si peu de temps, grâce au concours *volontaire* des habitants.

Le sédentaire, habitué depuis des siècles à subir la loi du plus fort, pratique une lâche résignation.

Un bourdame (Touareg) armé de sa lance, de son javelot et de son poignard, mettra en fuite 100 Galibis armés comme lui.

La peur ne se raisonne pas.

Un jour, 3 Kellantassars s'étaient introduits dans un village, près de Tombouctou, et avaient pris tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le village comptait plus de 150 hommes armés.

Le chef du village vint avec quelques notables, bien longtemps après, comme toujours, me rendre compte du méfait commis. Au cours du palabre, je leur fis sentir combien avait été grande leur lâcheté, et incommensurable leur sottise: le chef du village, un vieux à barbe blanche, me répondit : « Que veux-tu! nous sommes des femmes. »

« Avant que vous occupiez Tombouctou, me disait Alfa-Seïdou, maire actuel de la ville, un Touareg arrivait ici, se faisait ouvrir la maison qu'il jugeait digne de le recevoir, en plantant sa lance dans la porte, s'installait, exigeait bonne chère et le reste. Lorsqu'il lui plaisait de partir, il s'en allait, et son hôte s'estimait heureux d'en être parfois quitte à si bon compte. Se plaindre! A qui? Pourquoi? C'était tout naturel! » Il faudra longtemps pour donner du nerf et du cœur à ces races avilies par une longue servitude, insensibles moralement, et qui ne savent plus pratiquer que le mensonge et l'hypocrisie.

Il est nécessaire, dans leur intérêt, de nous faire violence et d'être durs envers elles, jusqu'au jour où nous les aurons assez relevées pour qu'elles ne prennent pas la bonté pour de la faiblesse.

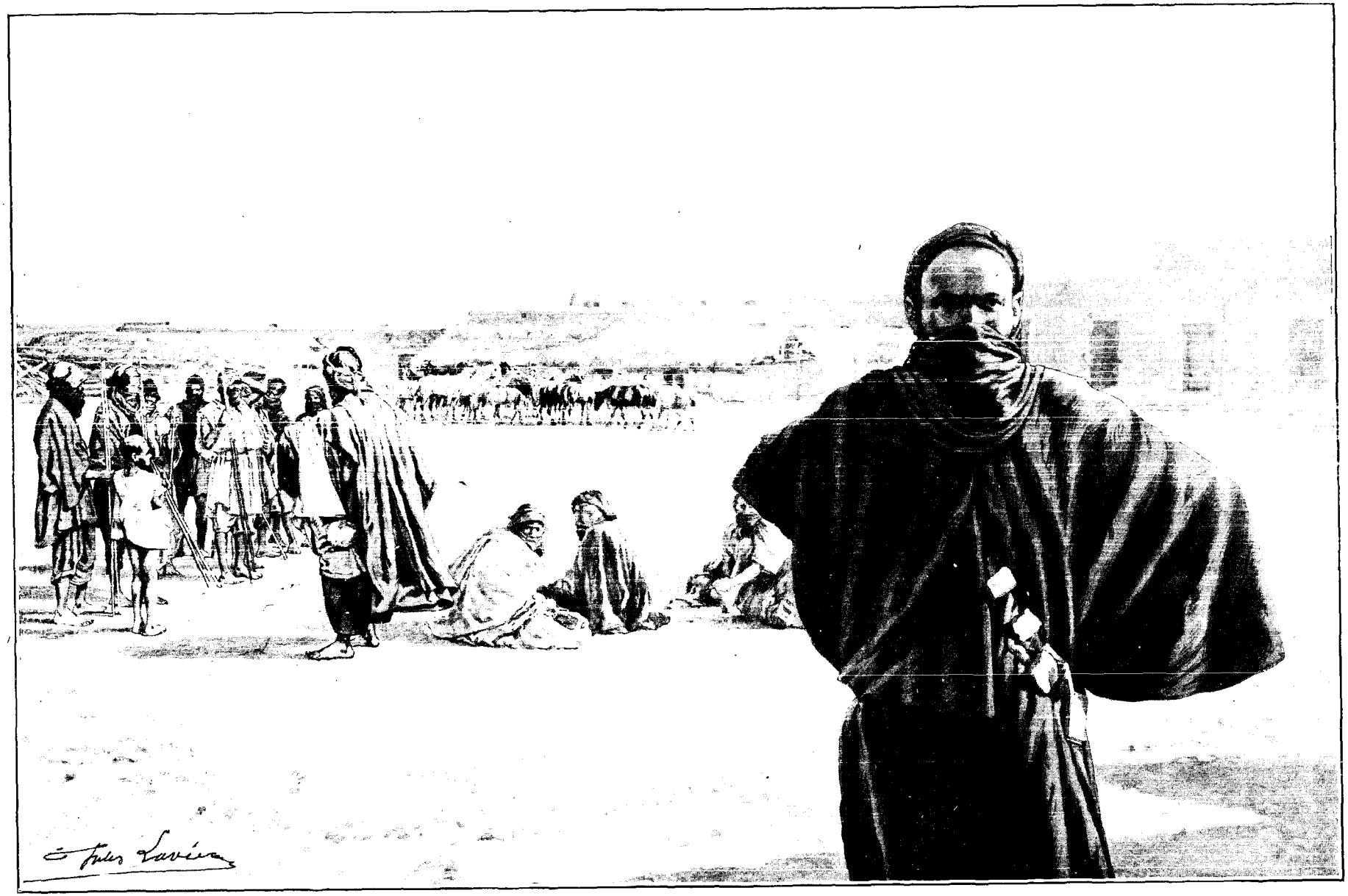
Description du pays entre Tombouctou, El-Ouadji et Goundam. — L'immense territoire qui embrasse la région Nord peut être classé en deux zones :

1° La zone cultivée et des pâturages, fertilisée chaque année par les inondations;

2° La zone sèche, pays de sable, parsemée de mimosas, d'euphorbes et de gommiers.

La première zone est une vaste plaine présentant, à l'époque des crues du Niger, l'aspect d'un marais herbeux duquel émergent quelques îlots boisés, habités par les sédentaires du Kili et du Kissou.

Ces villages avaient, il y a deux ans, un aspect délabré. Les cases rondes en terre, couvertes d'un toit



TOUAREGS IMMEDEDEREN ET LEUR CHEF. — DESSIN DE J. LAVÉE.

conique en paille, tombaient en ruine et donnaient l'impression du découragement et de la pauvreté. Les habitants de ces pauvres villages, hébétés par la peur du Touareg, ne respiraient en paix qu'à l'époque des inondations. Les inondations ont chaque année des limites variables. La limite extrême est marquée par une ligne de dunes ayant à peu près une direction Est-Ouest, au nord du marigot de Goundam. Au pied de ces dunes poussent quelques beaux arbres et des broussailles épaisses. C'est cette ceinture verte qui sépare la partie arable du désert

La deuxième zone s'étend à l'infini vers le Nord; l'herbe fait place aux *crams-crams*; les dunes succèdent aux dunes; la végétation s'atrophie; les arbustes tordus et souffreteux deviennent plus petits, l'herbe brûlée par le soleil fait çà et là des taches grises sur le sable jaunâtre.

C'est le désert, dans lequel le voyageur n'entend plus que le bruit de ses pas, assourdi par le sable brûlant qui cède sous son poids et dont la réverbération sous le soleil lui brûle les yeux.

Vers l'Ouest, et à l'est de la mare de Bankore, on trouve quelques collines rocheuses et, entre les hautes dunes, des dépressions au fond argileux.

L'eau des pluies d'hivernage doit se conserver quelque temps dans ces cuvettes, comme l'indiquent le sol crevassé, une végétation particulière, et surtout les zarbas abandonnées des nomades, qui ont campé aux alentours avec leurs troupeaux.

Entre Tombouctou et Goundam, cette deuxième zone comprend une bande de terrain, longue de 40 kilomètres, sur une largeur de 90 kilomètres environ, où croît en abondance le gommier. C'est le terrain de parcours préféré des Immedederen, des Aal-sidi-Ali, etc., etc. Le nomade ne campe jamais à côté de l'eau. Il construit toujours ses zarbas à 5 ou 10 kilomètres, et habitue ses troupeaux à supporter la soif.

A 150 kilomètres au Nord, il existerait, dit-on, une route commerciale allant d'Aarouan à Oualata sur laquelle, à des distances variables, on trouverait des puits (?)

Région des lacs. — Entre Goundam et Sumpi. — Cette partie étant la plus arrosée est la plus fertile et la plus peuplée. On y trouve les lacs Télé, Faguibine, Taakim, Daouna, Fati, Horo, Gawati, Takadji, Sumpi, Kabara, Tenda, et des mares.

Les grands lacs Faguibine, Horo, Télé, Fati, Daouna, sont entourés par des dunes, ou des collines rocheuses couvertes d'euphorbes ou d'arbustes épineux. La végétation se ressent du voisinage de ces masses d'eau, et, en particulier du côté de Sumpi, on a l'impression des paysages du sud-est du Soudan. Près de Sumpi, on traverse de hautes futaies et des taillis, et le village est entouré au Sud d'une forêt de rôniers.

Entre les bassins des lacs, des collines ferrugineuses alternent avec les dunes et on voit de vastes dépressions qui, après chaque hivernage, font de superbes pâturages, parcourus par les imrads des Tenguéréguiffs.



SENTINELLES TOUAREGS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Les bords des grands lacs sont peu habités par les sédentaires, qui préfèrent le voisinage direct du Niger, où les terrains arables ont une superficie plus grande et sont plus productifs. Les Tenguéréguiffs ont quelques villages de captifs près du Gawati et du Takadji. Quelques-uns de ces lacs, presque tous reconnus et fixés sur la carte par le lieutenant de vaisseau Hourst, méritent une mention particulière : le Faguibine, par sa grandeur et le phénomène auquel il doit sa formation; le lac Horo, par sa beauté, et le Daouna, par la richesse qu'il donne tous les ans, en s'asséchant, au vaste terrain qu'il recouvre. Lorsqu'on voit le Takadji, le Gawati et le Sumpi à la saison des hautes eaux, on a l'impression de grands lacs. Ce ne sont que des blancs d'eau.

A la saison sèche, l'eau se déverse dans le fleuve, laissant à découvert, sur une longueur de 15 kilomètres environ, le terrain qu'elle avait envahi.

On va à pied sec de Sumpi à Niodougou en trois quarts d'heure; il faut une journée en suivant la limite de l'inondation, pour faire le même trajet à la saison des hautes eaux.



CASE DE HABÉ. — DESSIN DE GOTORBE.

A mesure que l'eau se retire, les habitants des villages de Mangourou, Tandidaro, Niodougou, Sumpi, etc., ensemencent le terrain laissé à découvert.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la carte pour voir que tous ces lacs communiquent entre eux ou directement avec le fleuve.

Le lac Faguibine, qui a 110 kilomètres de long, présente sur son bord Nord le phénomène curieux d'une grande quantité de troncs d'arbres qui émergent de l'eau. Lors de la colonne contre les Kellantassars autour du Faguibine, en décembre 1895, la navigation, pour les chalands qui nous suivaient le long du bord, fut difficile et dangereuse.

Le vent soufflait du Sud, les vagues lacustres, courtes et fortes, rejetaient les chalands sur les troncs d'arbres. Je n'ai pu juger de l'espace occupé en profondeur par les arbres submergés; mais ils occupent en longueur plus de 40 kilomètres. Il y a eu évidemment envahissement par l'eau, et ce phénomène s'est produit soit par affaissement du sol, soit par la rupture d'un seuil qui séparait cette plaine basse du fleuve. Il existe entre les rives est et ouest du lac Faguibine des différences profondes. La rive Est a l'aspect du bassin rocheux, aux eaux profondes, parfaitement limité. Sur la rive ouest, au contraire, on a l'impression, comme au Nord d'un vaste terrain inondé. A la saison sèche, les eaux du lac Faguibine se retirent fort peu. Taguilem et les quelques petits îlots du lac ne seraient-ils pas les vestiges d'une barrière montagneuse dont la suppression par une cause quelconque aurait permis au lac Télé de s'étaler à l'Ouest?

Les vieillards de Goundam racontent qu'il y a une soixantaine d'années, la partie occidentale du lac Faguibine n'existait pas et que l'île Taguilem faisait partie de la terre ferme.

Le lac Taakim, situé plus au Nord et qui a un développement de rives de plus de 30 kilomètres, doit sa naissance au Faguibine; il en est de même de la grande mare de Bankore. C'est aussi le lac Faguibine qui forme la Daouna, en déversant le trop-plein de ses eaux dans la dépression, par un marigot sinueux.

Si l'on rapproche le phénomène, qui s'est produit pour le Faguibine du phénomène inverse qui sembla s'être opéré à Tombouctou, on serait porté à croire que, dans cette partie du Soudan, il y aurait eu, comme en Scandinavie, ce qu'ont relevé les géologues : soulèvement d'un côté et affaissement de l'autre. Il faudrait déterminer l'axe suivant lequel ce mouvement de bascule s'est produit. Il paraît que dans l'Est, dans le pays des Aoulliminden, il s'est aussi formé de grands lacs.

Les formations de ces grandes masses d'eau ont causé une perturbation dans le régime du Niger. Ce beau fleuve, aux eaux profondes, il y a moins d'un siècle, a perdu en profondeur ce qu'il a gagné en s'étalant.

Daouna. — Le pays qui entoure le lac Daouna est en entier, depuis la prise de Tombouctou, habité par les Touaregs Tenguéréguiffs. Les Kellantassars en revendiquent, mais timidement, la possession.

Le Daouna est formé, comme je l'ai dit, par le Faguibine. Le marigot qui réunit les deux lacs est situé à 35 kilomètres environ de Raz-el-Ma, et à six heures de marche du village de N'Bouna. Lorsque la dépression du Daouna a atteint son plein, Daouna et Faguibine présentent l'aspect de deux vases communiquants.

Le Daouna a alors l'aspect d'un lac immense; mais, à la baisse des eaux, vers le milieu de la saison sèche, l'évaporation a fait son œuvre, et le Daouna ne se compose plus que de deux immenses mares : Ouorabongo et Donkoré. Un fossé peu profond d'un kilomètre environ relie ces deux mares.

A la fin de la saison sèche, il n'y a plus d'eau que dans la mare d'Ouorabongo; elle est verdâtre et croupie,

les nomades n'en prennent plus qu'à son extrémité Ouest (Nitiné). C'est à ce moment que se concentrent en ce point les immenses troupeaux des Tenguéréguiffs. Les terrains laissés à découvert par l'eau sont couverts de lougans ou pousse le mil, le riz et surtout le blé.

La culture du blé se fait en majeure partie près du village de Dokouré, habité par des Galibis et des captifs. Un massif montagneux limite le Daouna au Nord-Est ; le reste de la dépression inondée a une ceinture de dunes assez élevées, qui sont doublées au Sud-Est par de petites collines ferrugineuses envahies par les euphorbes. Le village d'Azoutou, situé sur un monticule broussailleux, est un point stratégique pour une colonne appelée à opérer dans le Daouna. Azoutou est à l'est du lac, à cinq heures de marche environ, et à dix-huit de Bitagongo.

A l'époque des hautes eaux, la pointe ouest du Daouna est à douze heures de marche de Raz-el-Ma.

Sol. — Sol industriel. — Produits divers. — Le sol arable se trouve à proximité des cours d'eau et comprend tous les terrains inondés pendant l'hivernage. Sa superficie est considérable.

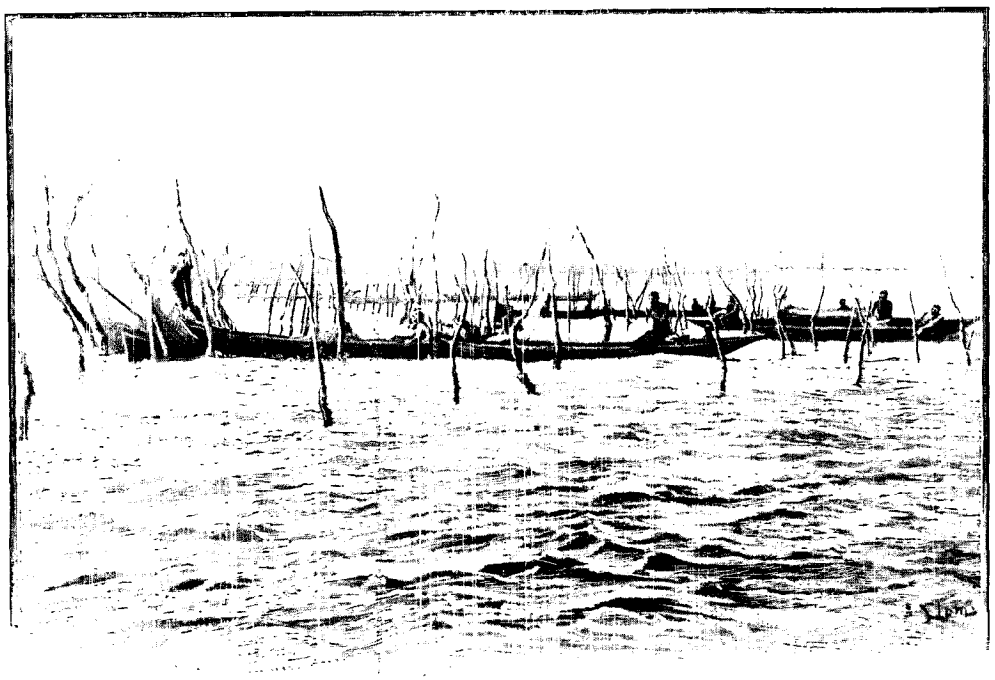
On trouve de fort belle gomme et en abondance entre Goundam et Tombouctou ; entre le lac Télé et le lac Horo. L'exportation ne peut guère s'en faire aujourd'hui, à cause de la difficulté des communications. Au commencement de 1896, lorsque j'eus décidé deux négociants de Tombouctou, Milade et Bachir, à nouer des relations commerciales avec Kayes, au lieu d'aller chercher des marchandises au Maroc, je leur donnai le conseil d'emporter un chargement de gomme sur leurs chameaux qui partaient à vide. Ils réalisèrent un beau bénéfice, car la gomme sur le marché de Tombouctou valait 0 fr. 10 le kilo, et à Kayes 1 fr. 25.

La liane caoutchouc se trouve en abondance dans les forêts qui bordent les cours d'eau, le long de l'Issa-Ber et du Bara-Issa, principalement du côté d'El-Ouadji et de Sumpi.

Les indigènes ne l'exploitent que fort peu et fort mal. Au lieu d'inciser les lianes, ils les coupent par tronçons, les exposent au feu, les font suer, recueillent le suc qu'elles rendent, et le précipitent au moyen de l'acide qu'ils retirent d'un fruit (le saba).

J'ai vu aussi employer ce moyen rudimentaire, qui détruit la liane pour quelques années, dans le Sud du Soudan, entre Kouroussa et Banko.

Le sel s'extrait à Taodénit, à deux jours de marche d'Aarouan, à dix jours de marche environ de Tombouctou. Le poids de la barre de sel varie entre 40 et 50 kilos, et son prix de 25 à 45 francs, suivant la saison ou l'abondance de cette denrée sur le marché. Ce sont principalement les caravanes des Bérabiches qui l'apportent et fournissent aux négociants, moyennant une redevance, leurs chameaux pour le transport. Lorsque, en 1895, la barre de sel valait 35 fr. à Tombouctou, son prix était de 80 fr. à Saraféré, qui n'est cependant pas très loin, et avec lequel, par le Niger, les communications sont faciles. Dans le Sud, j'ai vu le prix de la barre de sel varier entre 100 et 150 francs.



Bambaras Saumonos. — Dessin d'Ouleyay.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai vu, dans certains villages, refuser des cauris, de la guinée, du tabac, en échange de denrées, pour un petit morceau de sel de bien moindre valeur. Il y aurait, rien que pour le commerce du sel, de beaux bénéfices à réaliser pour un négociant sérieux et intelligent. Il existe à fleur de terre, près de Niodougun, un minerai de fer très riche. Les indigènes de ce village exploitent ce minerai au moyen de fourneaux rudimentaires, de forme conique, qu'ils chauffent avec du bois. Dans la région Nord, le fer est assez rare et a de la valeur. Il n'est guère employé qu'à la fabrication des lances, des poignards, des

couteaux et des accessoires de sellerie. Parmi les forgerons, qui forment une caste à part, il y a de véritables artistes à Tombouctou. Le cuivre est très rare; aussi est-il recherché. Il fallut sévir rigoureusement contre quelques-uns de nos tirailleurs qui vendaient leurs cartouches de fusil Gras, et menacer de la peine capitale les forgerons qui les achetaient pour avoir le cuivre. Plusieurs villages des bords du fleuve, dans le Kili et le Kissou, se livrent exclusivement à la pêche. Le poisson, ouvert et séché, fait l'objet d'un grand commerce.



PÊCHERIE DE SAUMONS. — DESSIN DE SLOM.

Les ustensiles de ménage sont en bois et en terre cuite. Il existe dans la région plusieurs villages où se fabrique la poterie, mais celle de Kabara est la plus renommée. Le coton, le ricin, viennent presque sans culture. Le riz, le mil, le maïs, l'arachide, le tabac, le niébé, poussent partout. La culture du blé pourrait être développée tant dans le Daouna que dans le Kili et le Kissou.

Faune. — Il y a dans la région des troupeaux innombrables de moutons, de chèvres et de bœufs; c'est la fortune et la vie du nomade.

Il faudrait introduire et favoriser l'élevage du mouton à laine du Macina et du Mossi. Il existe bien quelques spécimens de cette race, mais ils sont abâtardis par les croisements. L'âne, qui se reproduit très facilement, existe en grand nombre; c'est un animal précieux pour les transports autres que ceux qui se font dans le désert.

Le chameau ne peut vivre près du Niger qu'à une époque de l'année, tant à cause des mouches que des pâturages. Lorsque les caravanes doivent faire un séjour assez long à Tombouctou, elles envoient leurs chameaux au Nord, ou près du lac Faguibine.

Les chameaux venant du Maroc ou du M'Zab sont de plus forte taille que ceux des nomades de la région.

L'élevage du cheval est surtout fait par les Habès et les Peulhs, dans le Haoussa-Kataoual, du côté de Sumpi et dans le Fermagha.

Les Maures Allouch's en élèvent aussi du côté de Oualata; mais généralement ils les achètent très jeunes à Sokoto.

Le cheval est de petite taille, très bien en forme, vigoureux et endurant. Le mulet est inconnu. Ceux qui servaient à l'artillerie étaient un sujet d'étonnement pour les indigènes.

L'autruche, le koba, se rencontrent par troupeaux; il y a plusieurs variétés de gazelles, d'antilopes; j'ai vu des girafes du côté de Sumpi. Le lièvre, le rat palmiste, etc., abondent. Tous ces animaux se tiennent de préférence dans les vastes plaines ondulées et peu boisées, situées entre le fleuve et la région des lacs.

On voit sur l'eau d'innombrables vols d'oies, de sarcelles, de marabouts, de pélicans, et de nombreuses variétés de canards. L'outarde, la perdrix, la pintade, l'alouette sont communes dans les terrains secs voisins de l'eau; la caille est rare.

Le lion, la panthère, l'hyène, le sanglier, le chat sauvage, le chacal se rencontrent un peu partout.

L'habitude qu'ont les indigènes de mettre chaque année le feu aux herbes sèches pour renouveler les pâturages détruit beaucoup de reptiles. Il en reste encore trop, parmi lesquels je citerai le serpent cracheur, le trigonocéphale, la vipère cornue, le boa et quelques couleuvres inoffensives.

Les cours d'eau sont très poissonneux, et les variétés de poissons nombreuses. Le Niger est infesté de caïmans, qui se tiennent de préférence dans les eaux profondes et sont, quelques-uns, d'une taille monstrueuse. Les hippopotames sont communs et parfois dangereux.

Il arrive quelquefois que, pour une cause ou pour une autre, l'hippopotame attaque les pirogues et les

chavire. En mars 1896, un hippopotame, que nous avions blessé, attaqua le chaland en aluminium de 30 tonnes qui nous transportait, et souleva l'avant à plus de 0m,60 hors de l'eau.

Conclusion : je crois en avoir assez dit dans cette notice pour permettre au lecteur de juger notre conquête. On ne peut douter, je crois, de l'avenir de ce riche pays au point de vue agricole, le jour où nous lui aurons donné la paix et la tranquillité absolues.

On ne peut douter non plus de l'avenir commercial de Tombouctou; le chiffre des recettes, qui a décuplé depuis deux ans, parle assez éloquemment.

Il faut continuer à désapprendre aux caravanes la route du Maroc en rendant sûre et facile celle qui mène à Kayes. Il faut continuer le chemin de fer *au moins* jusqu'au Niger ; et alors nos commerçants, s'ils savent intelligemment produire, pourront, par le marché de Tombouctou, inonder l'Afrique de marchandises françaises. On a beaucoup fait, il reste beaucoup à faire ; les quelques millions qu'on jettera là-bas ne seront pas perdus.

Le drapeau français pourra orgueilleusement flotter sur ce coin de terre arrosé par le sang de nos camarades. La France, fidèle à ses traditions et à son histoire, aura une fois de plus marché à la tête de la civilisation et de l'humanité, en faisant régner la justice parmi tous et en donnant au plus grand nombre le bien-être avec la liberté.

Cte A. RÉJOU.

Mars 1897.



ENFANTS JOUANT DANS UN MARIGOT. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES BORDS DE LA RIVIÈRE GOUARKAROU. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE [1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

IV

Encore les Goagires de l'Ouest. — Goagires de l'Est.



JEUNE FILLE GOAGIRE.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

La traversée de la péninsule Goagire effectuée au cours de ma longue exploration de 1892 ne pouvait suffire à épuiser tout ce que présente d'intéressant le peuple nombreux qui l'habite. On n'a pas le droit de se contenter de quelques renseignements sommaires sur une race qui se prétend le noyau du monde et qui entoure de poétiques légendes sa propre origine.

Les Gouayouirous, disent-ils, sont les fils de l'Esprit du mal, qui créa d'abord un homme et une femme. L'homme, se baignant dans une rivière, aperçut celle qui devait être sa compagne : mais un obstacle s'opposait à leur union. L'Indien abattit cet obstacle à coups de flèches, et put fonder une famille.

Les flèches jouent un grand rôle dans les croyances cosmogoniques des Indiens Goagires, et maintenant encore, lorsqu'ils sont témoins d'une éclipse de lune, ils supposent qu'un Esprit malfaisant dévore cet astre : à tout hasard, ils lancent des flèches vers le ciel, et se figurent ensuite qu'ils ont sauvé la lune.

Des multiples reconnaissances que j'ai faites chez ce peuple intéressant, la plus fructueuse peut-être fut celle que j'accomplis en janvier 1895 et que je vais raconter. Se mettre en route avec des Goagires est une affaire des plus compliquées : nobles et fiers, mais rusés, trompeurs, mendiants et ivrognes, les Goagires sont d'une lenteur désespérante, lorsqu'il s'agit du départ. Il faut des prodiges de diplomatie pour les décider au voyage, sans brusquer les choses, ce qui serait de la dernière imprudence. A chaque instant, ils vous demandent du rhum, s'enivrent et oublient tout. Si vous les chargez d'acheter des vivres pour votre compte, ils s'en attribuent au moins la

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73 *et* 85.

moitié. Combien différents en cela de leurs voisins, les Arhouaques, toujours disposés à vous guider! Le but de ma reconnaissance était de rendre visite au frère d'Haïpara (le chef le plus considérable de la Goagire), Simoncito, lui-même chef de territoires importants au nord-est de Poustchon. Riche en bétail, Simoncito mène au milieu de ses cinq femmes, de ses nombreux enfants et de ses serviteurs, une existence de sybarite, ou mieux celle d'un Arabe de grande tente. Il est obéi au moindre signal, et sa vie doit être absolument heureuse, si d'importuns souvenirs n'excitent en lui quelques remords. Ses grandes qualités sont, en effet, contre-balancées par un goût immodéré pour le rhum, et, quand il a bu, il devient sauvage. Il a tué trois de ses femmes dans des circonstances étranges. Une nuit, il revenait de Rio-Hacha, après une journée passée à boire. Etait-ce la boisson? Etait-ce la poésie d'un superbe clair de lune qui l'inspirait? Il se montrait, avec celle de ses femmes qui l'accompagnait, d'une galanterie inaccoutumée. « Tu es, lui disait-il, mon épouse préférée. Entre toutes tes *comblezas* (terme qui désigne le degré de parenté unissant les femmes d'un Indien), c'est toi qui, désormais, me suivras toujours en voyage. » La pauvrette écoutait avec ravissement. Soudain, Simoncito prit un ton de voix terrible : « Descends de ta mule, dit-il à sa femme, tu dois être fatiguée. » La voyageuse protesta qu'elle n'avait pas besoin de repos. « Descends! répéta le Barbe-Bleue goagire, et va t'asseoir au pied de cet arbre. » L'Indienne hésitait encore. « Descends! » hurla Simoncito. Et il ajouta : « Aurais-tu peur de moi? » L'Indienne dut s'exécuter. A peine était-elle assise que son mari la tuait d'une balle de remington.

L'histoire de ses deux autres victimes est plus difficile à raconter. Étant revenu, un jour, plus tôt qu'on ne l'attendait, d'un voyage à Rio-Hacha, il surprit en défaut deux de ses femmes, et les tua toutes les deux d'un seul coup de fusil.

Plus j'avais le désir de faire connaissance avec ce terrible chef, plus me pesaient les retards des Indiens qui devaient me servir de guides. Une autre difficulté se présentait : les habitants de Pantagn — un des *pueblos* situés sur notre route — étaient en guerre avec mes amis les Oulianas. Cette vendetta remontait à neuf ans. A cette époque, un Ouliana avait été mortellement frappé par un habitant de Pantagn ; il avait, du reste, eu la force, avant d'expirer, de tuer son meurtrier. Les deux cadavres avaient été retrouvés côte à côte. Il y avait compensation, et les choses pouvaient en rester là ; mais les Oulianas, qui les premiers étaient arrivés sur le théâtre de la lutte, avaient traîné jusqu'au bord de la mer le cadavre de leur ennemi, l'avaient coupé en morceaux qu'ils avaient traînés dans la boue et finalement jetés à l'eau. Pantagn n'avait jamais pardonné cette injure, et la guerre avait été allumée.



UN COIN DE CASE CHEZ LES GOAGIRES. — DESSIN DE ASSIAS.

Etant donné le caractère goagire, qui place l'intérêt au-dessus de tout et qui oblige, par exemple, l'époux blessé à payer une compensation à son conjoint pour racheter sa propre moins-value, — les hauts faits de la guerre dont nous parlons avaient surtout consisté en des vols de bétail. Mais un assassinat n'était pas impossible, et, quelques jours avant mon départ, un Indien arriva de Kamboust me prévenir que les esprits étaient très montés à Pantagn. Une première fois, en 1892, je n'avais dû mon salut qu'à une ruse; une seconde incursion sur le territoire dangereux pouvait être funeste. Il fut décidé que nous le traverserions de nuit, et nous partîmes enfin.

Après avoir franchi le légendaire *paso* de Rio-Hacha, nous eûmes à traverser des marécages formés par une crue du Calancala, dans la direction Nord-Nord-Est, ayant à notre droite un rancho, et devant nous le village de Buenavista. C'est au début de cette marche fatigante qu'il nous fut donné de recueillir un renseignement, d'autant plus intéressant qu'il avait, jusqu'ici, échappé à la curiosité des Européens: nous vîmes préparer le poison dans lequel les Indiens trempent leurs flèches de combat ou *imalas*. On savait que ce poison était à base animale, et c'était tout. Le hasard nous fit rencontrer une bande d'Indiens qui voulurent bien nous admettre à assister à leur travail.

Ils avaient capturé des serpents de sept espèces différentes. Ce nombre de sept ne fut pas sans nous intriguer. Les Indiens nous affirmèrent que « c'était la Loi ».

La première opération consista à couper la tête des reptiles. Les Indiens prétendent que, s'ils laissaient les têtes, le venin ne serait pas mortel. « En effet, ajoutèrent-ils, la vie du serpent est dans sa tête. Lui laisser la tête, c'est vouloir laisser la vie à l'ennemi que frapperont les flèches trempées dans le venin. » Les reptiles décapités furent introduits dans une sorte de carafon en terre cuite, appelé *sirhoua,* que l'on acheva de remplir avec du jus de maguey (agave américaine).



MÉTIER À TISSER. — DESSIN DE MASSIAS.

La sirhoua fut fermée au moyen d'un bouchon *(chicô* ou *cha)* en bois tendre de parshoua (sorte de plante grasse), et elle fut suspendue loin de la case des préparateurs. Jamais une sirhoua contenant du venin ne doit être conservée à la maison, car elle attire les serpents. Nous eûmes immédiatement l'occasion de constater le fait : un Indien alla chercher un des terribles récipients, cacheté depuis plusieurs semaines, et dont le bouchon était recouvert par une vieille boîte de conserves cylindrique. Cette boîte fut soulevée, et à l'instant un petit serpent cho-o-roro, qui se tenait enroulé autour du goulot, bondit à terre. Je l'écrasai avec le talon de ma botte.

Le poison *(patsouha)* préparé par les Indiens peut sécher, mais quand ils veulent s'en servir, ils le délaient avec du jus de maguey; les flèches qu'ils y trempent sont terminées à leur extrémité par une arête de raie que l'on met ensuite sécher à l'ombre et que l'on enferme dans un étui de roseau appelé *massi,* pour la préserver de tout frottement. Cette arête porte à sa pointe une petite échancrure, de manière qu'elle se brise dans la plaie et qu'elle y demeure. Les Indiens affirment que la blessure est toujours mortelle. Ils ajoutent que le bétail, au contraire, engraisse s'il est touché par les flèches empoisonnées : est-ce encore une superstition? Outre leurs flèches de guerre, ils en ont pour la chasse, toutes composées d'un roseau de $0^{m},80$ environ, mais dont la pointe offre plusieurs types. Il y a la *suhuaraï,* qui se termine par une vieille lame de couteau taillée ou plutôt limée de différentes façons ; l'*iramooua,* que termine une rondelle en bois dur emmanchée d'un bâtonnet et qui sert à assommer les lapins *(atpanas),* très nombreux dans la Goagire. L'*athi* offre les mêmes caractères, avec cette différence qu'au lieu de rondelle de bois elle porte à son sommet une boule de cire vierge : elle sert à tuer les oiseaux. La *chomboki* est munie d'un gros clou et est de même utilisée pour la chasse aux oiseaux. Le *potep,* surmonté d'une longue pointe de fer très effilée, sert à tuer les poissons. Enfin la *rémétaouta* se termine par une cartouche de remington assujettie au roseau au moyen de cire vierge, et l'*aléa,* très rare en Goagire, est pourvue d'une pointe de fer hérissée d'un crochet semblable à un hameçon.

L'arc des Goagires, taillé au couteau dans du bois de gaïac, mesure de $1^{m},30$ à $1^{m},60$ de long. La corde est en fibres de maguey.

Le complément de tout ce matériel de guerre ou de chasse consiste en une sorte de bracelet de cuir, *heptukio,* destiné à recevoir le choc de la corde sur le poignet, aussitôt après le jet de la flèche.

Interrompu par la préparation du *patsouha,* notre voyage se continua dans la direction du Sud-Est, ayant à droite Arouatatou, et à gauche Guamachal, Marahuyen et Oromana. La végétation devint plus dense, des palmiers apparurent. Le village de Chiquetchon se trouva sur notre passage ; puis, après deux autres centres de population, ce fut le fameux Pantagn, que nous traversâmes de nuit. Nous allions vers le Sud-Ouest, dans un terrain qui consistait en une dune de sable recouvrant d'anciennes alluvions dont les traces apparaissaient çà et là. La végétation offrait des alternatives de savanes et de forêts à végétation clairsemée.

Le second jour, nous arrivions à Poustchon, et dès lors nous remontions vers le Nord-Ouest. Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous mettions en route pour Kalachoua, résidence de Simoncito, et, deux heures

après, nous y arrivions, grâce à une jeune Indienne aux formes sculpturales qui s'offrit à nous guider. La pluie tombait, et ce fut avec une réelle satisfaction que nous entrâmes chez le frère d'Haïpara.

Simoncito se disposait à partir pour les courses (les Goagires excellent dans l'élevage, et leur race de chevaux rappelle la race andalouse), mais il remit au surlendemain son départ. Les courses en Goagire sont accompagnées de longues fêtes où se dépense beaucoup de poudre... et de rhum. Il m'offrit un déjeuner à la civilisée, c'est-à-dire avec assiettes et couverts. Le menu ne laissait rien à désirer. Après m'avoir donné avec la plus grande bienveillance des renseignements géographiques sur le pays que je venais de parcourir, mon hôte m'emmena, à deux milles environ dans le Sud-Est, visiter le cimetière de *Yoloulousmana*. Nous y arrivâmes après avoir traversé quelques plantations de yucca (manioc) et de maïs entourées de branchages en guise de haies. Le cimetière, orienté Nord et Sud, occupait une vaste clairière ménagée dans la forêt. Peu de temps avant mon arrivée, il avait été l'objet d'un remaniement qui en avait totalement changé l'aspect. Jadis, les *tinajas* ou jarres contenant les ossements des morts étaient déposées le long des allées, que leurs formes diverses et l'antiquité de certaines transformaient en un véritable musée. Mais des mains sacrilèges avaient brisé quelques-unes de ces poteries pour en extraire les *tumas* ou pierres de colliers d'une grande valeur, et Simoncito avait donné l'ordre d'enterrer toutes les tinajas et de marquer la place de chacune par un monticule de terre et de cailloux. L'effet total ne manquait pas de pittoresque. Seule, la tombe d'Haïpara était formée par l'amas d'une douzaine de briques placées sans ordre. Les tombes de deux *piatschés*, ou médecins-sorciers, se signalaient par un petit banc de bois, marque distinctive des fonctions des défunts. D'autres sépultures étaient surmontées... d'un pot de chambre! Les parents avaient voulu attester la fortune qui avait permis aux défunts de posséder, lorsque la maladie les avait confinés dans leur case, ces objets de luxe.



FEMME ET ENFANTS GOAGIRES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

A la tombée de la nuit, Simoncito nous donna le spectacle d'un jeu de *kabraïa*, un des passe-temps favoris des Indiens, avec les osselets, les combats de coqs et les courses. Voici en quoi consiste ce divertissement : les joueurs se rendent aussi nombreux que possible dans une clairière longue de 150 mètres sur 50 de large, en pleine forêt. Pas une pierre, pas une branche, pas une feuille dans cet espace. Les joueurs se rangent sur un des côtés du vaste rectangle,

et se divisent en deux groupes dont les membres se tiennent par la main. Les chefs de file de ces deux groupes engagent alors, en chantant,un dialogue dans le goût de celui-ci :

« J'ai su que ton frère (ou ton père ou un autre membre de ta famille) est mort, et je viens le pleurer.

— Pleure-le; mais le rhum que j'ai envoyé chercher n'est pas encore venu, et je ne puis te faire boire.

— Tu mens : le rhum est ici, et tu veux le boire seul. Tu seras obligé de payer mes larmes, car je vais pleurer le mort. (Il pleure).

— Eh bien, bois donc ! »

Celui qui fait cette dernière réponse passe à son interlocuteur une calebasse dont celui-ci porte le goulot à ses lèvres, mais la calebasse est vide ! Il y a là une injure qui crie vengeance. L'insulteur s'y dérobe en fuyant avec les siens jusqu'à l'extrémité opposée du rectangle : ils sont poursuivis par la troupe adverse. Une fois réunies, les deux bandes recommencent leur conversation et leurs courses. C'est, comme on le voit, assez monotone. Les seules variantes que sachent y introduire les Indiens consistent dans la diversité des « figures » dont ils agrémentent leurs courses.

Tantôt ils forment deux files qui s'entrecroisent, tantôt, rangés sur une seule file, ils décrivent des cercles, des ovales, des entrelacs, le tout avec une précision telle que l'on croirait assister à la représentation d'un cirque.

Lorsque les femmes arrivent, elles changent complètement la physionomie du spectacle : dans les files elles alternent avec les hommes, qu'elles tiennent par le bras. Le dialogue laisse de côté les larmes et le rhum pour ne plus parler que de mariage. La pantomime qui suit, favorisée par les ténèbres, devient quelque peu gaillarde.



INDIENS GOAGIRES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Rien d'étonnant que le jeu de la kabraïa dure jusqu'à deux heures du matin, ou même davantage. Simoncito met à profit ce goût des Indiens pour la pantomime. De temps en temps, il leur dit : « Travaillez dans mon *atchika* (champ), et cette nuit vous jouerez la kabraïa ». Les Indiens se hâtent de courir aux plantations de yucca ou de maïs, et, le soir venu, pour tout salaire, ils vont se divertir en forêt. Ils seront contents comme cela. Simoncito l'est aussi.

Le chef indien, partant pour les courses, me pria de l'attendre à Poustchon. Je revins donc sur mes pas jusqu'en cette localité, où je mis à profit mon séjour pour étudier certaines coutumes goagires. Le mariage d'abord : lorsqu'un Indien veut se marier, il réunit une dot en rapport avec la fortune et le rang de la jeune fille dont il se propose de demander la main. Cette dot consiste en bétail : elle est assez facile à ramasser, car ceux qui la fournissent ont l'espoir que du mariage projeté naîtra une fille, et que cette fille recevra de son mari une dot à laquelle ils participeront : concourir à la formation d'une dot, c'est faire un placement. Le jeune homme charge ses oncles maternels de présenter sa demande aux oncles maternels de la jeune fille. Si la demande est agréée, la mère de la jeune fille est avertie et permet à son futur gendre de « faire sa cour ». Le futur n'est jamais reçu dans la maison jusqu'au jour du mariage ; il a son hamac dehors, sous un ramada. Quand il arrive, on prend soin de son cheval, et sa fiancée lui offre à lui-même une calebasse de lait, après quoi elle se hâte de s'esquiver. Le jour où elle consent au mariage, elle laisse sa mante dans le hamac de son futur. Celui-ci n'a plus qu'à apporter sa dot. Il doit de plus offrir un collier de *tumas* à sa belle-mère, et un autre collier moins riche destiné à rémunérer la brave femme de ses peines : c'est à elle, en effet, qu'incombe le soin de gréer le...

*

hamac nuptial. Les voyages de noces ne sont pas inconnus : il arrive que des Indiens prennent en croupe leur épousée et vont au loin avec elle cacher leur bonheur. Si la femme meurt en couches, son mari doit payer à sa famille une seconde dot, égale à la première.

Après ces quelques observations sur l'origine de la vie chez les Indiens, il me parut intéressant d'en étudier la fin, c'est-à-dire la maladie et la mort. Lorsqu'un Indien a rêvé (les rêves tiennent une très grande place dans leur existence) qu'un malheur, une maladie, pouvait lui arriver, il va trouver le sorcier (*piatsché*). Invariablement, le sorcier répond que le cas est grave et qu'il faut donner... un bal. La nouvelle est répandue à deux lieux à la ronde, et partout on se prépare : les jeunes filles se versent sur la tête des litres entiers de graisse ou d'huile, les jeunes gens arborent leurs plus riches colliers, leurs mantes les plus fines. Et tous s'acheminent vers le bal. Trois ou quatre tambours composent l'orchestre et ne cessent de frapper les peaux de chèvre de leurs instruments pendant que durent les réjouissances, c'est-à-dire souvent pendant trois nuits consécutives.

Nous ne pouvons décrire ici de nouveau la danse goagire, mais nous n'avons encore rien dit de la fin des bals. Après trois nuits passées à tournoyer et à boire de la *chicha*, un pot de cette liqueur est apporté au milieu d'un des cercles creusés par les pas des danseurs, et il est brisé. Tous alors de pousser des cris de joie : la terre a bu ! Il ne reste plus qu'à se réconforter : une chèvre, un veau, un bœuf (selon la fortune de celui qui paye le bal) est amené, saigné sur place, et tous, hommes et femmes, ivres de *chicha*, affolés par la danse, se précipitent sur l'animal expirant, le dépècent, se disputent les meilleurs morceaux, finissent par se relever, couverts de sang, de cette sauvage opération. Après s'être repus, ils regagnent leur domicile, nullement incommodés par les nuits sans sommeil, nullement fatigués du bruit assourdissant des tambours.



UN PIESCHI (PAGE 442). — DESSIN DE MIGNON.

L'office des *piatschés* ne consiste pas seulement à prescrire des bals : les sorciers sont guérisseurs, et comme tels, ils ont la prétention d'éloigner d'un sujet toutes sortes de maladies, de retarder la mort, de rappeler la santé. La prétention est quelque peu saugrenue, étant donné que, pour devenir guérisseur, il suffit de rêver qu'on a le devoir de l'être. Un beau matin, tel Goagire en qui l'on n'avait vu jusque-là qu'un joueur de tambour émérite ou un cavalier parfait, se réveille en criant qu'il est piatsché : tous s'inclinent devant lui. Quel que soit le mal à guérir, la façon dont procèdent ces singuliers médecins est uniforme. Dès qu'on vient l'avertir que ses soins sont réclamés par un malade, le sorcier prescrit que l'on tienne à sa disposition le prix de ses incantations. Ce prix varie d'une chèvre à une ou plusieurs têtes de bétail. Parfois la note est panachée, et les mouchoirs rouges, les couteaux entrent en ligne de compte avec les animaux. Ceux-ci doivent être attachés à un pieu, tout près de la case où le médecin doit « officier ». Il n'arrive lui-même qu'après avoir acquis la certitude que cette formalité a été accomplie. Il est du reste convenu que, si le malade ne guérit pas, le médecin rendra tous les cadeaux à la famille.

Il arrive enfin avec sa *maraca*, son petit banc et du... tabac à chiquer! Son premier soin est de demander des couvertures, des mantes, qu'il étend sur des piquets, de manière à former une cabine, dans laquelle un hamac est préparé pour le malade. Tous les curieux sont alors expulsés. Malheur à qui jetterait un coup d'œil indiscret à l'intérieur de la case improvisée où va s'accomplir le mystère : celui-là payerait de sa vie son imprudence!

Le malade est étendu sur le hamac. Le *piatsché* se dépouille de sa mante et ne garde qu'un lambeau d'étoffe



INDIENS DE TAROUAYOUPANA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

au milieu du corps : les exercices violents auxquels il va se livrer lui rendraient sans doute insupportable tout vêtement. Après s'être consciencieusement rempli la bouche de tablettes américaines de tabac à chiquer, il empoigne sa *maraca* (sorte de calebasse munie d'un manche et garnie à l'intérieur de petits cailloux), ensuite il s'assied sur son petit banc. Ce banc, que lui seul a le droit de posséder, est taillé dans une seule pièce de bois; il a quatre pieds et à ses deux extrémités, dans le sens de la longueur, deux appendices qui figurent la tête et la queue d'un animal. D'une voix sourde, caverneuse, lugubre, le médecin entonne une sorte de chant plaintif qui semble provenir d'une terre lointaine, comme si le diable qu'il invoque était soudain réveillé dans sa demeure. La maraca accompagne ce gémissement d'un bruit presque imperceptible. Mais bientôt le diable approche : la voix accentue sa cadence, la maraca augmente son bruit de grelots. Le *crescendo* est si savamment gradué qu'il dure pendant une heure jusqu'à ce qu'il arrive à un éclat de tonnerre et s'arrête net. Le diable (*Guandourou*) est arrivé, et désormais le médecin n'est plus que son intermédiaire, son interprète.

Le premier souci du Guandourou est de prescrire une augmentation d'honoraires au profit de son interprète. Le piatsché transmet cet ordre à haute voix, de manière à être entendu de la famille du malade. Ensuite il s'approche du patient, tousse, crache et pratique des succions sur la partie malade, quelle qu'elle soit !

Il reprend ensuite sa place sur le petit banc et, pendant une heure, renouvelle en *decrescendo* le concert de ventriloque par lequel il avait ouvert la séance. Baigné de sueur, il recommence la succion des parties malades. Il retourne alors chez lui, pendant que le patient est réintégré dans sa case.

Ce que je viens de raconter, je le dois uniquement à mon expérience personnelle : devant l'impossibilité de me renseigner sur les opérations secrètes des sorciers, je contrefis le malade et me plaignis d'un rhumatisme au bras gauche : le brave médecin qui accepta, moyennant une chèvre, de me guérir, produisit, deux heures durant, une musique effroyable et se retira en laissant sur mon bras des marques semblables à celles d'une ventouse. Naturellement il tira de ma guérison le plus grand honneur.

Mais toutes les cures ne réussissent pas aussi bien que la mienne, et la mort peut survenir. On enveloppe le défunt dans un nombre de mantes proportionné à sa fortune; le tout est ficelé et déposé dans un hamac à proximité de la case. Un baquet de bois, utilisé d'ordinaire pour l'abreuvage du bétail, est apporté au-dessous du cadavre de manière à recueillir les produits de la décomposition qui suintent à travers les mantes. L'enterrement ne se fera quelquefois qu'après dix ou douze jours. De tous côtés des gens arrivent, leur manto sur la tête, s'accroupissent autour du baquet, parmi le bourdonnement des mouches, et pendant des jours et des nuits ils poussent des hurlements lugubres, semblables à des cris d'enfants. On se décide enfin à l'inhumation. Le cadavre est porté à bras, ou bien à dos de mulet, jusqu'au cimetière : la fosse qui le reçoit, profonde au plus de quarante centimètres, est recouverte de terre et d'un amas de petits cailloux. Les assistants tirent des coups de fusil et boivent de larges rasades de chicha; puis ils demandent à la famille le prix de leurs larmes. C'est pour eux un office comme un autre de pleurer, et ils sont très fiers de leur réputation de bons pleureurs. Chacun reçoit, selon son rang, une chèvre, une mule ou un cheval, le tout pris sur la fortune du défunt. Le testament proprement dit n'existe pas : le Goagire doit, de son vivant, partager son bien entre ses enfants. S'il n'a pas pris cette précaution, l'héritage passe tout entier à ses neveux.

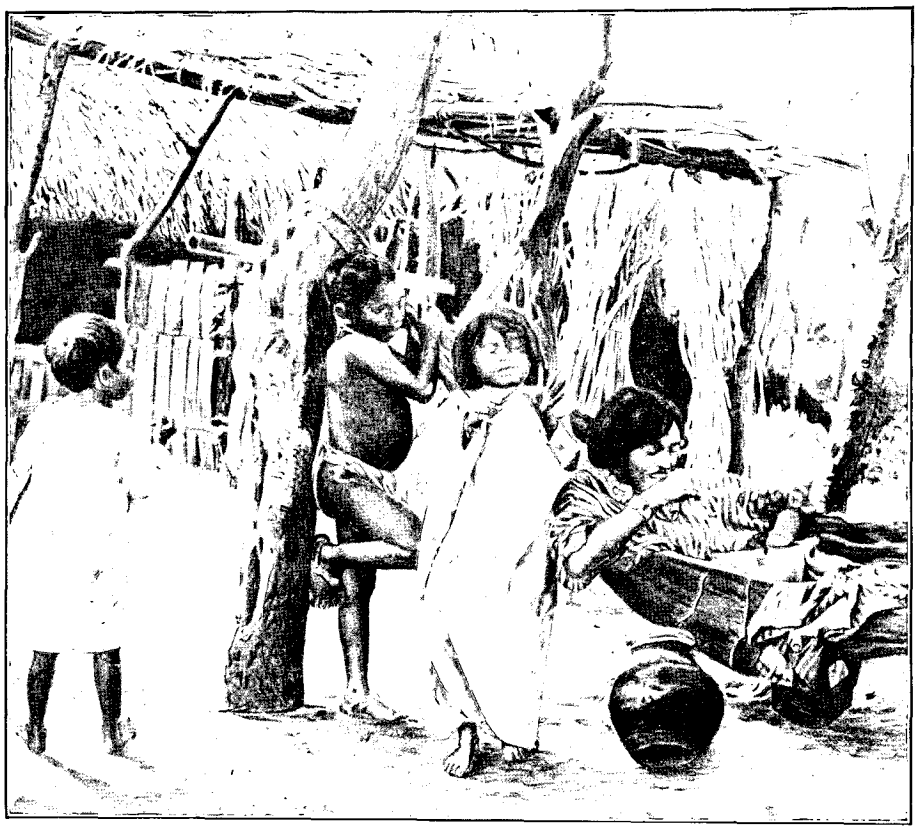


FEMME GOAGIRE PARTANT EN VOYAGE. — DESSIN DE FAURET.

Pour une cause ou pour une autre, il est rare que l'on dorme tranquille en Goagire : jeux, bals, incantations, il se trouve toujours quelque cérémonie qui trouble votre repos. Après le retour de Simoncito, je ne tardai pas à quitter Poustchon et à regagner mon point de départ, Rio-Hacha.

Le 1er mars 1896, je devais de nouveau partir de cette ville pour un voyage de véritable exploration dans le nord-est de la Goagire, à la recherche de la tribu des Indiens Pieschis. M. le comte Raymond de Dalmas, qui poursuivait à cette époque, sur son yacht *Chazalie*, une mission du ministère de l'Instruction publique,

témoigna le désir de se joindre à moi : il s'agissait en effet d'une véritable découverte, l'existence des Pieschis étant niée par une foule de gens. L'intérêt de cette exploration se doublait de ce fait que les Indiens de l'Est différaient totalement, d'après les renseignements certains recueillis au cours de mes précédents voyages, des Goagires de l'Ouest.



FEMME ET ENFANTS À GOUARERPA (PAGE 442). — DESSIN DE GÉRARD.

L'administrateur de la douane de Rio-Hacha parut d'abord assez peu disposé à favoriser notre projet, mais les lettres officielles de recommandation que nous tenions du docteur Escobar, gouverneur du département du Magdalena, changèrent bientôt sa manière de voir, et il nous donna à son tour une lettre d'introduction auprès de son subordonné de Bahia-Honda. Le *Chazalie*, marchant à la vapeur, eut vite franchi la distance qui sépare Rio-Hacha de Bahia-Honda, et le 2 mars à huit heures du matin, nous nous présentions chez le directeur de la douane de cette dernière localité, auquel nous remettions la lettre de son supérieur de Rio-Hacha. Cette lettre, à notre insu, ordonnait au directeur de ne prendre aucune décision à notre égard jusqu'à l'arrivée du petit côtre que possède le gouvernement colombien à Rio-Hacha. Ce bâtiment, un simple voilier, apportait l'ordre d'entraver par tous les moyens possibles notre expédition.

Jusqu'au 5 mars, sous des prétextes quelconques, le directeur, Thomas Barliga, dit Choï, retarda notre départ. L'aspect de la ville n'était pas fait pour inspirer confiance à des voyageurs : nous ne voyions que des maisons percées de meurtrières, avec portes et fenêtres blindées. Au cours d'une promenade à deux milles, jusqu'à la rancheria de Bachia-Hondita, des femmes sortirent de leurs misérables huttes pour nous offrir en vente des enfants. C'est sans doute cette traite d'esclaves que l'on voulait nous empêcher de découvrir en soulevant des objections à notre projet.

Enfin, le 5 mars, Choï se décide à se mettre en marche avec nous : son lieutenant et deux domestiques, dont un Indien, nous accompagnent. Il nous était impossible d'emmener des matelots du *Chazalie* dans un pays où les vivres devaient être fort rares, et où le moindre écart de conduite ou de parole (et avec les matelots il faut toujours craindre les plaisanteries) peut entraîner de sanglantes représailles.

Le manque de vivres devait nous peser dès les premiers pas. Après la traversée d'une vaste plaine aride coupée de rivières desséchées, la rancheria de Kapoutchirapon ne nous offrit, en guise de déjeuner, qu'un morceau de fromage et de l'eau nauséabonde. Nous espérions mieux pour le soir, mais lorsqu'à six heures nous atteignîmes Irpa, tous les habitants étaient partis en visite (cette absence était-elle due au hasard ?) et force nous fut de dîner d'un morceau de pain sec.

Le lendemain, à la suite des rancherias d'Epouraraou et d'Igouararaï, nous atteignons Arep, à soixante kilomètres de Bahia-Honda. C'est de là que, le 7 mars, je pars pour une reconnaissance dans la sierra de Makouïra, située à une faible distance dans le Sud-Est et le Sud. Les premières ondulations de la sierra abritent les rancherias de Napousan, Malilaï et Galapachao ; puis viennent des plantations de mil, de maïs, d'oliviers, de manguiers, etc. Le terrain diffère totalement de celui que nous avons rencontré depuis la côte : ici dominent les schistes argileux et quartzeux, les micaschistes, les ardoises, en strates horizontales, verticales, ondulées, bouleversées. Ni moustiques, ni serpents, affirment les trois Indiens qui m'accompagnent ; mais tout à coup un

oiseau s'envole avec de grands cris : c'est l'oiseau porte-malheur! Un de mes guides manifeste une terreur superstitieuse et parle de rebrousser chemin. A Mamouna, il nous faut abandonner nos mules et continuer à pied sur des pentes vertigineuses, au bord de précipices. Enfin nous franchissons la première chaîne de montagnes, et nous pouvons prendre quelque repos sur le bord du rio Yotoromaou, dont l'eau délicieuse nous fait oublier celle de Kapoutchirapon. Les Indiens coupent de la cana : toute la journée se passe sans autre aliment.

Un peu avant dix heures, nous arrivons au pied de la montagne d'Otolomalou, véritable muraille presque verticale que nous grimpons en nous aidant de quelques racines d'arbres. A la descente, de l'autre côté, la déclivité est heureusement plus douce et nous porte une seconde fois sur les rives du Yotoromaou qui décrit une courbe vers l'Ouest. La vallée où nous nous trouvons est parsemée de manguiers et de cèdres. Il y a des champs de canne à sucre. Pendant que nous nous reposons près d'un de ces champs, un Indien — le propriétaire — vient y faire sa provision. Il est accompagné de dix jeunes filles, toutes nues jusqu'à la ceinture et d'une beauté admirable. Son travail achevé, l'Indien veut bien me donner quelques renseignements géographiques : l'endroit où nous nous trouvons se nomme Touaïma. A un demi-mille, et à deux cents mètres de hauteur, on aperçoit les pierres d'Atsourou, au pied desquelles coule le rio Kihoïma. Ces pierres que, dans le reste de la Goagire, on m'avait représentées comme couvertes d'écritures superstitieuses, sont tout simplement rongées par la pluie, qui les a ravinées d'arabesques étranges. Dans l'après-midi, je revenais à Arep. L'ère des difficultés allait s'ouvrir pour notre exploration. Le soir même, Choï, qui devait nous accompagner pendant toute la durée du voyage, rebroussait chemin, après avoir donné l'ordre aux Indiens de cacher nos bêtes de selle et de charge. Il reprit le chemin de Bahia-Honda, en ayant soin de laisser à la portée des Indiens un baril de rhum. Le baril fut immédiatement défoncé : toute la tribu s'enivra; ce fut pendant la nuit une orgie au cours de laquelle des menaces de mort furent à plusieurs reprises proférées contre nous. Fort heureusement le chef du village avait gardé son sang-froid : comprenant que le massacre de deux Européens ne resterait pas sans vengeance, il s'abstint de boire de l'alcool et, toute la nuit, resta de planton à la porte de la case où nous étions campés. Sans lui, nous eussions certainement été percés de flèches.



FEMME DE TAROUAYOUPANA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

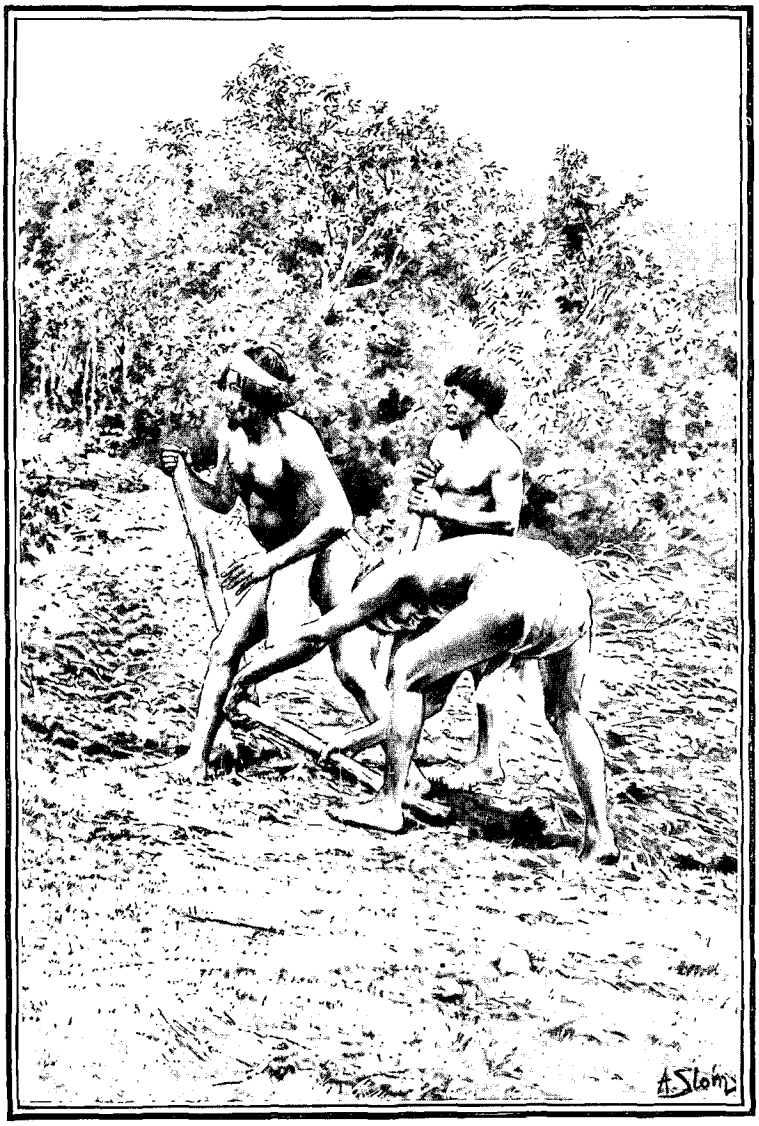
Nous apprîmes plus tard que, sur la côte, les amis de Choï, nous croyant morts, s'étaient livrés à des réjouissances.

Le 9 mars, des rancherias très rapprochées les unes des autres nous firent juger que le sol était plus fertile. Effectivement nous ne tardâmes pas à apercevoir des prairies, des champs, des cultures, des oliviers. Un rio avec un canal parallèle arrosait cette heureuse contrée. Enfin, à trois heures un quart de l'après-midi, nous arrivions à Gouarerpa, nous escaladions le mamelon de Koulouïtchiro, d'où le regard s'étendait sur une vallée splendide, la vallée des Pieschis.

Le but de notre voyage était atteint; nous avions sous les yeux la tribu dont l'existence faisait doute pour les habitants de Santa-Marta : le type, la manière de vivre différaient légèrement de ce que nous avions jusqu'ici observé en Goagire. Les Indiens que nous apercevions pour la première fois étaient des hommes d'une robustesse extraordinaire, à la vie simple, frugale, la vie d'un peuple d'agriculteurs qui consomment sur place le produit de leurs récoltes et ne pratiquent pas d'échanges avec les civilisés. Leur stupéfaction, à notre vue, ne peut se décrire : ils comparèrent l'effet que nous leur produisions à celui du soleil levant. Pour ces gens heureux qui ne connaissent d'autres spectacles que ceux de la nature, tout autre terme de comparaison faisait défaut : confinés entre deux montagnes, les cerros de Alaourh et les collines d'Atouatpa, ils se réveillent aux premières

lueurs de l'aube, ils s'endorment au coucher du soleil, contents de peu. Leur journée se passe dans les champs, qu'ils cultivent de la façon la plus primitive que l'on puisse concevoir : un simple bâton leur suffit à retourner la terre fertile qui les fait vivre.

Leurs habitations, en forme de rectangle, sont constituées par un mur de pieux espacés de soixante centimètres les uns des autres, hauts d'un peu plus d'un mètre, reliés entre eux par des liens solides. Sur ce mur d'enceinte vient s'appuyer la toiture, formée pareillement de grosses branches. Le tout est couvert de feuilles de palmier. A l'intérieur, c'est un pêle-mêle de *mucuras* (vases à conserver l'eau), de filets, de calebasses, de selles, brides, hamacs, de vêtements de rechange suspendus à la légère charpente du toit ; tout à fait sous les palmes du faîte, ils attachent de petits sacs contenant quelques provisions de grains. Des arcs et des flèches sont piqués un peu partout dans les palmes. La cuisine est invariablement reléguée au dehors et protégée contre le vent d'Est par une muraille de branchages. Pour terminer l'inventaire de leurs biens mobiliers, il faudrait noter les grands chapeaux de paille *(houom)* que les femmes emportent en voyage; les petits bracelets en boulettes d'argile ou en fruits percés *(kepkitou)*; les cuillers taillées dans des calebasses *(poucha)*; les étuis à cigares taillés de même dans des courges *(lapounatchon)*; les petits sifflets fabriqués avec des fruits, les petites flûtes de roseau *(ouaouaï)*, et les calebasses minuscules *(maiouour)* qui servent aux jeunes filles à porter la poudre rouge dont elles se frottent le visage : on ne s'attendait peut-être pas à trouver en ce pays perdu l'équivalent de la poudre de riz de nos élégantes Parisiennes.



PIESCHIS TRAVAILLANT LA TERRE. — DESSIN DE SLOM.

Les Pieschis obéissent à un chef qui se nommait, lors de mon passage, Atoudhoro, et qui demeurait en un lieu appelé Atouhaïrou. Comme tous les Goagires, ils connaissen le fonctionnement de l'assemblée appelée la *magna*, qui se réunit chaque fois que doit être prise une décision d'importance. Les discussions sont presque toujours très longues, mais ne s'animent jamais.

Les connaissances géographiques des Pieschis pourraient trouver place dans un recueil de légendes : ils racontent qu'à l'origine, deux cerros, échappés de la Nevada, s'avancèrent vers leur pays; mais l'un, s'étant écorché les pieds, dut s'arrêter au milieu de la Goagire, où il forma la montagne appelée Ipitz, tandis que son compagnon, Wouhor'o, ayant mieux ménagé ses forces, parvint à l'extrémité du territoire.

Le soir, ils nous donnèrent le spectacle d'un bal dans une case, avec accompagnement de chants de guerre et d'amour. Le premier de ces chants consistait en une longue lamentation de peuples vaincus implorant la paix; le second était la demande d'un jeune Indien à sa sœur. Il voulait, disait-il, acheter une femme, et se plaignait de n'avoir pas de bijoux à lui offrir. Sa sœur le consolait de sa pauvreté par ses moqueries : « Tu n'es pas aimé », lui disait-elle.

Le 11 mars, nous continuâmes à avancer vers l'Est; mais la végétation cessa bientôt : après des forêts de *tunas* (cierges), le sable commença pour ne nous quitter que sur les bords de la mer, à Punta Espada, l'*Atchitou* des Indiens. Notre exploration était terminée, et il ne restait plus qu'à revenir à notre point de départ, ce qui

n'allait pas sans de grosses difficultés. Le lendemain, nous atteignions Arep. Prévenu sans doute par des courriers indiens, Choï s'y trouvait en même temps que nous, insolent comme la première fois. Sous nos yeux, il excitait les Goagires au pillage de ce qui restait de nos objets d'échange. Nos fusils ne pouvaient nous être d'aucun secours, au milieu d'une tribu de gens armés de flèches empoisonnées. Bien nous prit de nous être laissé dépouiller : les Indiens, n'ayant plus rien à nous prendre, nous laissèrent partir et nous rendirent même nos montures.

Choï était déçu dans son attente, mais il résolut de nous susciter d'autres ennemis. Il reprit, avec ses quatre hommes, le chemin qui devait nous ramener à Bahia-Honda. Son intention était de nous obliger à séjourner à Irpa, comptant que nous ne pourrions satisfaire la cupidité des indigènes et que nous serions massacrés. Son calcul était absolument juste, mais un hasard le fit échouer : à l'heure tardive où notre petite colonne atteignit Irpa, tous les hommes adultes étaient absents, occupés à rassembler leurs troupeaux dans la plaine. La menace de nos fusils obligea notre singulier guide à continuer la route. Mais, peu de temps après, la nuit tomba, et nous nous aperçûmes, à l'observation des étoiles, qu'on nous faisait faire d'invraisemblables détours. Le plan de Choï était évidemment de nous égarer et de s'enfuir. Peu à peu, il marcha à une allure de plus en plus rapide, à travers un terrain coupé de fondrières et semé de brousses épineuses. Nous commencions à perdre le contact de notre escorte. La menace de nos fusils intervint de nouveau. Après un moment d'hésitation, la peur l'emporta chez nos guides, et, à dix heures et demie du soir, nous touchions la côte.

C'est au retour de ce voyage, en passant à Fort-de-France, que je vis Behanzin, notre prisonnier, gardé à vue au fort Tartenson. Le commandant d'artillerie m'ayant donné l'autorisation nécessaire, je rendis visite à l'ex-roi du Dahomey. Je le trouvai bonasse, au milieu de ses deux femmes, ses deux filles, son fils et son premier ministre.

(A suivre.)

COMTE JOSEPH DE BRETTES.



UN « PINTCH » (CASE) PRÈS DE GOUARERPA. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



TYPES DE SAMARIAS : DAMES DE SANTA-MARTA (PAGE 456). — DESSIN DE MIGNON.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE [1].

SIX ANS D'EXPLORATIONS,

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

V

Indiens Arhouaques. — Kaggabas.



MON AMI LEMAKO (PAGE 448). DESSIN DE MIGNON.

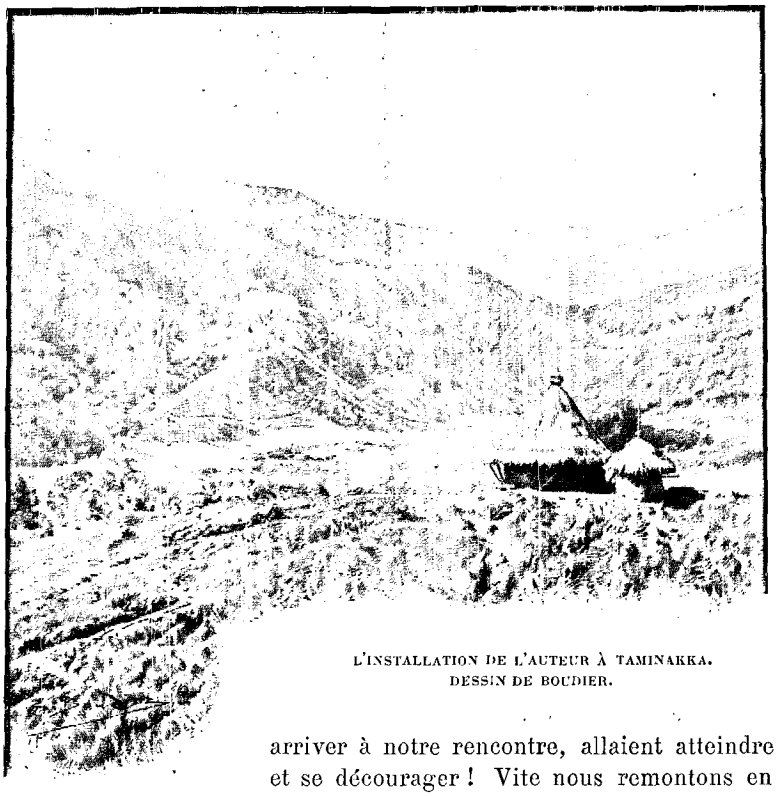
Au cours de mes précédentes explorations, particulièrement pendant celle de 1893, il m'avait été donné de constater combien est grande la fertilité du Magdalena septentrional. Après un court séjour en France, je résolus de continuer en Colombie mes études économiques et géographiques. Je m'adjoignis un ami d'enfance, M. Georges Sogler, publiciste, mon ancien compagnon de voyage en Afrique. Le 26 juin 1893, après une conférence que je fis à la Société de Géographie de Bordeaux, nous nous embarquâmes à bord du *Canada*, paquebot de la Compagnie générale Transatlantique, à destination de Sabanilla (Colombie). Pendant la traversée, il arriva à mon compagnon une minime aventure qui mérite cependant d'être relatée. A la Guadeloupe, nous étions descendus à terre. Au sortir de l'hôtel où nous avions tant bien que mal dîné, nous fûmes abordés par un monsieur qui nous offrit de nous promener en voiture. La proposition était faite avec une grande courtoisie, mais, de la part d'un inconnu, elle nous sembla bizarre, et fut repoussée avec politesse, comme il convenait. Une heure après, mon compagnon recevait les témoins du monsieur à la voiture : un duel était nécessaire ! Sans bien comprendre cette nécessité, M. Sogler constitua de son côté des témoins, et attendit. Le lendemain matin, il fut réveillé par le sous-commissaire du bord qui venait lui apprendre que son adversaire était fou ! Les témoins, que nous trouvâmes sur le pont quelques instants après, nous exprimèrent leurs regrets : notre ennemi de la veille était leur associé ; il avait subitement perdu la raison. Ce fut à nous de les plaindre.

Le 17 juillet, nous débarquions à Sabanilla, et nous gagnions ensuite Barranquilla, Santa-Marta et Rio-Hacha. C'est de cette dernière ville que nous devions partir pour notre voyage d'étude. Notre projet avait été favorablement accueilli par les autorités colombiennes, et il ne nous restait plus qu'à faire nos préparatifs. J'eusse été heureux d'emmener quelques Indiens Goagires dont j'étais devenu l'ami en vivant pendant trois ans au milieu d'eux ; ce sont, en effet, des auxiliaires intrépides, infatigables et dévoués ; mais cette combinaison fut rendue impossible par ce fait que Goagires et Arhouaques sont des ennemis irréconciliables, et force me fut de renoncer au concours des premiers, pour ne pas m'aliéner les sympathies des seconds.

Notre plan fut ainsi dressé : nous quitterions Rio-Hacha dans une barque qui emporterait nos instruments, nos vivres et nos bagages et nous amènerait, en longeant la côte de la mer des Caraïbes, jusqu'à l'embouchure du rio Palomino. Selon les observations pratiquées durant ma mission de 1892, cet endroit est pointé par 11°15' latitude nord, et 75°54' longitude ouest, à peu près à mi-distance entre Rio-Hacha et Santa-Marta, à l'entrée du chemin qui devait nous conduire à la savane de Taminakka.

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73, 85 *et* 433.

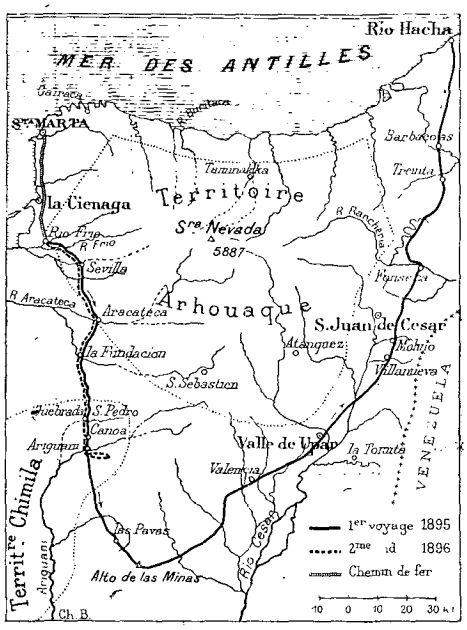
C'est, en effet, à Houkouméji ou Taminakka, dont j'avais déterminé la position et l'altitude (815 mètres), que je me proposais d'installer une station scientifique et, si le terrain le permettait, de créer un jardin d'acclimatation de plantes et de semences d'Europe en climat tempéré. Dans les villes de la côte, la farine est à un prix exorbitant et vient de l'Amérique du Nord; les pommes de terre sont de même provenance et ne valent rien, quoiqu'on les paye très cher. Ne pourrait-on pas les doter d'un grenier d'abondance qui leur permettrait de se suffire à elles-mêmes?



L'INSTALLATION DE L'AUTEUR À TAMINAKKA.
DESSIN DE BOUDIER.

Le 10 août, au soir, une de ces pirogues (cayuco) dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, et qui sont creusées dans un seul tronc d'arbre, nous emmena avec nos colis : deux bateliers et un patron conduisaient. La voile s'enflait d'un bon vent arrière, et nous filions avec rapidité sans trop nous plaindre des vagues qui embarquaient à chaque instant; mais vers 4 heures du matin le vent tomba, et force nous fut de nous arrêter à Dibulla, village de pêcheurs où nous trouvâmes, à force de supplications, un gîte hospitalier. Vers 9 heures, le calme continuant, une inquiétude nous vint : si les Indiens qui, de la Nevada devaient arriver à notre rencontre, allaient atteindre avant nous l'embouchure du Palomino et se décourager! Vite nous remontons en pirogue, et nos bateliers avancent à la rame; mais, dans l'après-midi, la pluie tombe à torrents et le vent debout nous cloue sur place. Mieux vaut atterrir. Au risque de chavirer, nous forçons l'embouchure d'un fleuve près de laquelle s'élevaient deux cabanes, et ce n'est que le lendemain, à midi, que nous atteignons la pointe de Palomino.

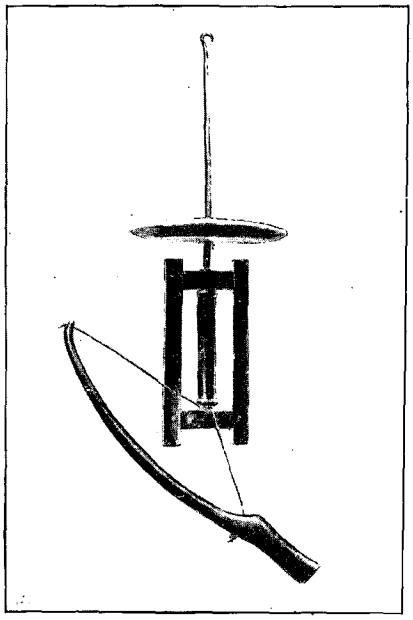
Là, nouvelle déception : les Indiens qui doivent nous servir de porteurs ne sont pas arrivés, et pendant 11 jours nous restons exposés aux piqûres des moustiques, des cousins, des carapates et des nigois. Le supplice que j'avais déjà enduré en cet endroit recommençait. Pour toute nourriture, nous avions nos vivres de réserve avariés par l'eau de mer. Le onzième jour, un cri de joie retentit : « Les Indiens! » Cinq Arhouaques-Kaggabas, dont un *mama*, venaient se mettre à nos ordres, mais ils n'amenaient pas de bœufs, leur bétail ayant été récemment détruit par les vampires. Je n'hésitai pas cependant à me mettre en route dès le lendemain (22 août), en chargeant les Indiens de vivres et des instruments les plus indispensables. On est surpris de voir ces braves gens, imberbes, à figure féminine, avec leurs cheveux longs séparés au milieu du front en deux parties égales, porter sans se plaindre des fardeaux énormes.



ITINÉRAIRE DANS LA SIERRA NEVADA
DE SANTA-MARTA.

A quelques centaines de mètres de la côte commençait la forêt vierge, avec sa mystérieuse obscurité, ses arbres géants, ses lianes, ses fleuves semés d'îlots et couverts de ponts naturels, — troncs d'arbres abattus d'une rive à l'autre par les orages. Une heure de marche nous amena sur les bords d'un torrent. Nous devions en rencontrer trente-quatre sur notre route! Là commençait la montagne, fatigante avec ses perpétuelles ascensions suivies de descentes périlleuses, mais dépourvue de moustiques, cette plaie du pays. A deux heures, nos Indiens s'arrêtent près d'un *rancho* construit à l'intention des voyageurs et nous préparent un solide repas : du riz à la graisse, des bananes cuites sous la cendre et, comme dessert, un cœur de palmier. A

la tombée de la nuit, ils s'étendent dans leur hamac, et, à la clarté du brasier soigneusement alimenté, ils nous racontent les enfantines légendes qu'ils tiennent de leurs sorciers. Ils nous parlent surtout d'un homme très grand auquel Dieu avait donné le pouvoir de guérir toutes les maladies. Cet homme opéra, en effet, des merveilles, mais ayant trompé sa femme, il perdit ses prérogatives de guérisseur et mourut d'une mort horrible.

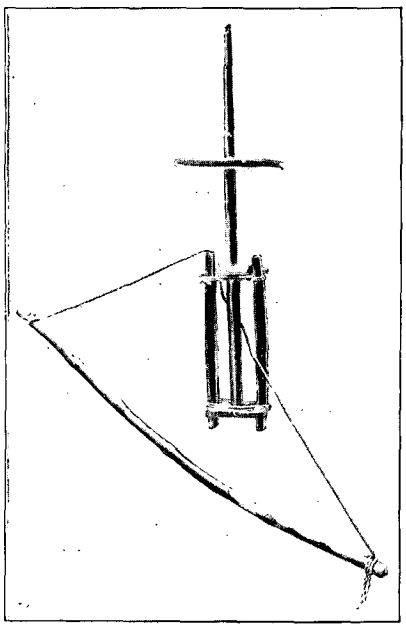


LE RETOURSHADOUR DU LIMOUSIN (PAGE 456). DESSIN DE MASSIAS.

Le lendemain, la pluie ne cessa de tomber, et lorsqu'un refuge nous offrit son abri, la fatigue l'emporta chez nous sur le plaisir d'entendre les rêveries des Kaggabas; nous avions besoin de sommeil.

A partir d'Outaïjighéka, à 1 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, le terrain descendit jusqu'à la jonction des rios Houkouméji et Nouaméji; peu à peu les arbres devinrent plus rares, et tout à coup un spectacle merveilleux nous dédommagea de nos fatigues : les savanes de Houkouméji et de Taminakka étendaient à nos pieds leur verdure, au fond d'une fertile vallée orientée Nord-Est-Sud-Ouest dans sa longueur. Au milieu d'un cercle de collines boisées, le village indien reposait avec ses petites cases rondes, semblables à des ruches; le soleil baignait la plaine d'une lumière très douce, et les rivières étalaient à perte de vue l'argent brillant de leurs sinuosités. C'était là que nous devions vivre pendant six mois. L'itinéraire que nous avions suivi était de 8 milles nautiques à vol d'oiseau, mais sa longueur exacte de 54 kilomètres s'était quadruplée par les pentes abruptes et les détours innombrables du chemin. Nous l'avions effectué en 4 jours.

Notre premier souci fut de nous créer un intérieur. J'avisai pour ma part, ou plutôt je reconnus une pierre énorme dont la masse m'avait frappé lors de mon premier voyage, et je me fis élever, à l'abri de ce géant, une case que j'entourai d'un jardin. Mon compagnon fit de même à quelque distance, et bientôt commença pour nous deux une existence digne des anciens pasteurs de la Bible : nous plantions les graines apportées de France, nous parcourions le pays à la recherche de ses richesses naturelles, nous prenions des notes sur les mœurs et les coutumes de nos hôtes, et le soir, à la veillée, nous faisions une partie de dames auprès du feu, ou bien nous parlions de l'avenir et encore plus du passé. Le 9 septembre, mon compagnon se mit en route avec douze Indiens pour aller chercher nos colis restés à la pointe de Palomino. Peu après son départ, il faillit être victime de sa passion pour la chasse. Se croyant maître de sa route — nous l'avions parcourue si peu de jours auparavant, — il avait tenu à précéder ses porteurs, et il allait seul dans la forêt, lorsque des grognements l'avertirent de la présence de quelques sangliers. Les fauves, eux aussi, étaient sur leurs gardes et dévalèrent par des ravins. Fatigué d'une poursuite inutile, le chasseur s'arrêta : il était perdu ! Sa boussole était restée entre les mains des Kaggabas avec le reste des instruments, et sous le feuillage impénétrable de la forêt le soleil était invisible. Il voulut retrouver son chemin et se perdit davantage. Il réfléchit heureusement que la seule chance de salut était pour lui d'aboutir au Palomino, et bravement il se jeta dans un filet d'eau qui devait, pensait-il, courir au fleuve. C'était bien raisonné, mais le voyage fut rude : dans l'eau jusqu'à la ceinture, parfois obligé de se mettre à la nage, sans lâcher son fusil, escaladant le faîte des cascades rapides, il aboutit, après quatre heures d'inquiétude et de fatigue mortelles à un endroit d'où il entendait le bruit formidable d'une chute lointaine. Le fleuve était de ce côté. Et, en effet, les Indiens passèrent à quelque distance. Mon compagnon put changer de vêtements, manger une bonne soupe de bananes et continuer son voyage.



LA CARUMBA DES INDIENS ARHOUAQUES (PAGE 456). DESSIN DE MASSIAS.

Quelques jours après, il revint avec son escorte et nos colis, sauf un petit baril de rhum : en route, les Indiens n'avaient pu résister à la tentation de l'alcool et s'étaient abominablement grisés.

Après six mois de séjour, je pouvais signaler au ministre du commerce l'existence, dans le massif orographique d'un million d'hectares que j'avais parcouru en tous sens, les minéraux et les végétaux suivants : l'*or* se trouve dans presque tous les cours d'eau qui vont se jeter dans la mer des Caraïbes; le *platine* existe

dans la région centrale de la Sierra ; le *fer* est très répandu dans tout le massif; la houille abonde dans la partie occidentale. Comme bois de construction et d'ébénisterie, j'avais trouvé l'acajou, le gaïac, le cèdre, le caracoli, l'illora, le brésil, le palmier-cirier et une infinité d'essences encore inconnues des botanistes. Les plantes médicinales ne sont pas moins nombreuses : la quina, la coca, le tolu, l'ipéca, la salsepareille, la manganilla, etc. Comme plantes textiles, le coton et le maguey. Toutes les graines que nous avions apportées de France donnèrent avec promptitude des produits d'une qualité supérieure. Il est donc évident que par sa fertilité, ses inépuisables richesses naturelles, comme par sa situation géographique, la Sierra Nevada est appelée, dans un avenir prochain, à une situation économique des plus prospères. Le développement agricole, industriel et commercial de ce pays, situé non loin de nos colonies des Petites Antilles et sur le parcours d'une de nos grandes lignes de paquebots, ne pourra que profiter à nos relations avec la république de Colombie.

Mais, en attendant la réalisation de cet avenir, il est curieux d'étudier l'âme du peuple kaggaba, d'autant plus que leur race tend à s'éteindre.

Doux, serviables, industrieux et prévoyants, désireux de la paix à tout prix, les Kaggabas sont à peine quelques centaines dans les rares savanes de la Nevada. On s'étonne à première vue que ces hommes, dont la vie est des plus faciles, le pays des plus sains, diminuent constamment en nombre, mais en partageant leur existence on s'aperçoit que leur vie n'est autre chose qu'un véritable suicide inconscient. Leurs deux passions, également exigeantes, sont les bains et le feu. A toute heure du jour, qu'ils soient trempés de sueur ou qu'ils achèvent à peine leurs repas, ils se jettent à l'eau, ne s'essuient pas le corps, revêtent leur mante de coton et n'ont rien de plus pressé que d'aller s'étendre dans leur hamac, suspendu près d'un brasier. De là des bronchites aiguës, des rhumatismes et autres affections dangereuses auxquelles résistent les adultes, mais qui emportent facilement les enfants et les vieillards. Ceux-ci, du reste, sont rares : à Taminakka, je n'ai vu qu'un seul indigène ayant atteint la soixantaine. Les Kaggabas ont une double religion : la catholique et la leur, qu'ils observent en secret. Grâce aux indiscrétions du compagnon qui me guida dans mes nombreuses explorations en ce pays, le fidèle Lemako, je suis à même de donner un aperçu complet de leurs croyances.

Ils admettent une vie future, sans bien savoir si cette vie sera illimitée. Pour eux, les ombres des morts, immatérielles, apparaissaient jadis sous la forme de cyclopes ayant un œil sur le visage et d'autres yeux derrière les épaules ; mais depuis longtemps ils avouent que ces apparitions ont cessé.

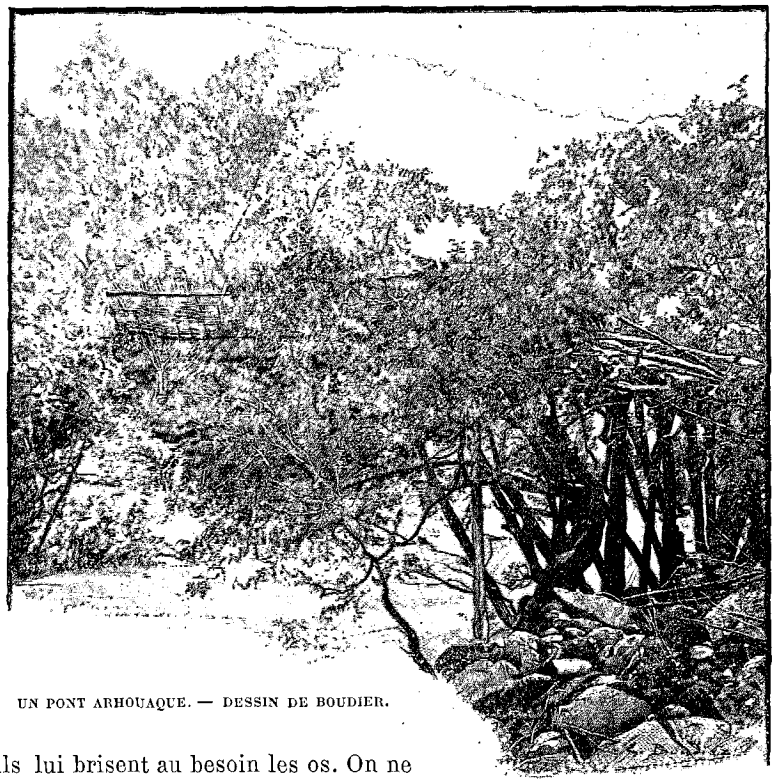
Ils ont la plus grande foi dans les petites pierres (quartzites percées et non percées) qu'ils trouvent dans les tombes des anciens Taïronas, ainsi que dans de petits paquets de feuilles de maïs dont les sorciers se servent pour guérir les maladies. Actuellement, on ne voit plus d'idoles dans leurs cases, mais avant la conquête ils se prosternaient devant des statuettes en or. Ils avaient aussi, paraît-il, la plus grande vénération pour des mâchoires de singes. Leur religion actuelle consiste en une sorte de métempsycose d'un genre particulier : d'après eux, l'homme descend, après sa mort, le cours d'un des rios qui se jettent dans la mer des Caraïbes. De là, son âme va se loger, avec toutes les âmes des Arhouaques baptisés (car le baptême, comme la confession, existait chez eux avant la conquête), dans une montagne qui se nomme Chinghéka. Les âmes des civilisés, c'est-à-dire des descendants d'Espagnols, suivent le même chemin, mais vont se réfugier dans une montagne en forme de chapeau non loin du Chinghéka, lequel est façonné comme le bonnet pointu des *mamas*. Là se bornent, je crois, les idées des Kaggabas relativement à l'immortalité de l'âme.



INDIENS ARHOUAQUES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

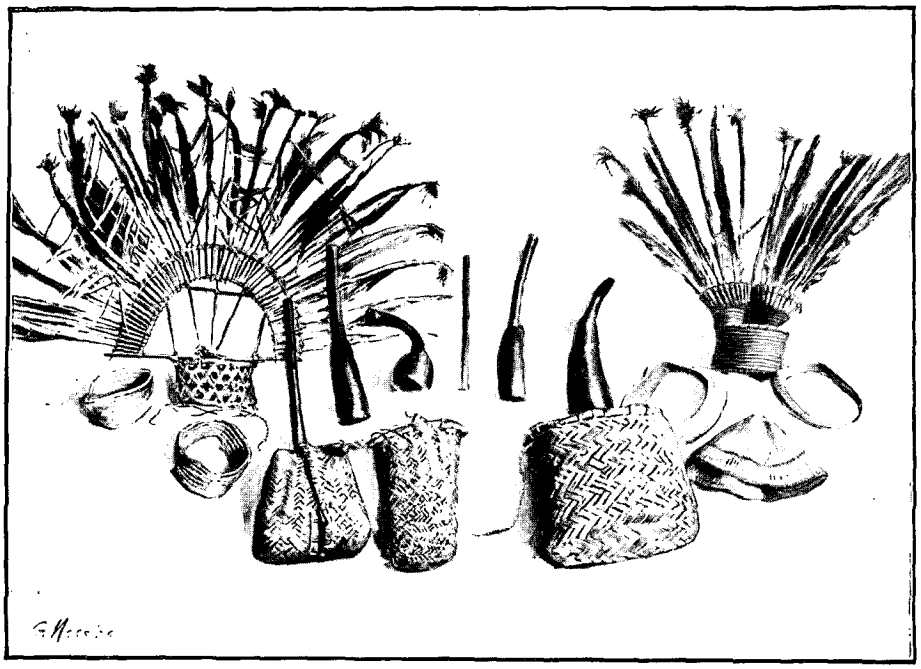
Quant au corps, dès qu'il est complètement réduit en poussière, il se transforme non en animal, mais en

bloc de pierre : les femmes en blocs ronds, les hommes en blocs pointus. Aussi toutes les pierres qui bordent les sentiers, toutes celles qui se dressent au milieu ou sur les rives des cours d'eau, reçoivent des noms comme si elles avaient une personnalité. De là tous ces monuments que j'ai rencontrés chez les Arhouaques, pierres levées, pierres jetées en tas dans une excavation pratiquée dans une roche.



UN PONT ARHOUAQUE. — DESSIN DE BOUDIER.

Il n'y a point chez eux de prières, mais les danses jouent un grand rôle dans les cérémonies religieuses. Le mariage est bien la moins compliquée de ces cérémonies : le mama conduit les deux futurs dans la *nuchéï*, joint leurs mains, et leur déclare qu'ils sont unis. La confession est très sérieuse : le mama impose des pénitences sévères et va même parfois jusqu'à prononcer l'exil pour punir certaines fautes. L'inhumation se fait comme chez les Bintoukouas, c'est-à-dire que le défunt, enveloppé dans plusieurs pièces d'étoffe de coton, est suspendu à un bâton et porté au-dessus de la fosse; mais, tandis que les Bintoukouas laissent purement et simplement tomber le défunt en terre, les Kaggabas veulent qu'il soit assis, et, pour lui donner cette posture, ils lui brisent au besoin les os. On ne prononce aucun discours, on n'élève aucun monument un tas de pierres indique le lieu de la sépulture. Les Kaggabas sont très superstitieux, mais ils n'ont pas peur des ténèbres comme les Goagires, leurs belliqueux voisins de l'Est. Ils se rendent constamment, la nuit, d'un point à un autre au milieu des précipices. Ils n'adorent ni les phénomènes naturels, ni les animaux, mais ils ont une grande vénération pour les pierres. Il n'est pas rare de rencontrer, sur le bord des chemins, des blocs de pierre couverts d'amas de feuilles sèches, de cailloux, de bouts de coton laissés là, en guise d'offrande, par les voyageurs indigènes.



COIFFURES DE BAL ET USTENSILES DES INDIENS ARHOUAQUES. — DESSIN DE MASSIAS.

Je me rappelle une conversation avec Lemako au sujet des *génies*. « Les principaux génies, me dit-il, sont les Essékinyamama et les Essemalkouchemama, qui apparaissent aux élèves-sorciers lorsque ceux-ci n'apprennent pas ce que leur enseignent leurs maîtres. Ces génies parlent par les aisselles et par la poitrine; ils ont des yeux derrière la tête.

« Et que font-ils, demandai-je, aux élèves indociles? — Ils les mangent ou les réduisent en miettes. —

*

Qui a vu arriver cela? — Les mamas Noun'na et Sakouïji, qui vivaient il y a très longtemps. Les mamas essayèrent de saisir les esprits, mais ceux-ci ne pouvaient être touchés, *ils étaient de l'air.* »

Les autres génies, esprits, anges ou diables, sont : les Oubataché, les Saouma, les Aloukssaba et les Aktami. Ils ont deux figures et un œil sur chaque figure. On ne les connaît pas autrement.



SIÈGES DE PIERRE DES ANCIENS ARHOUAQUES. DESSIN DE TAYLOR.

Au-dessus des génies, les Kaggabas placent non pas un dieu, mais une déesse, *Kalguachija* ou *Kalguachicha*, la mère de tout ce qui existe. La déesse est immatérielle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Ses quatre fils sont chacun le protecteur d'une des portions du territoire arhouaque.

Les idées de création sont très confuses : au commencement, il y avait dix-huit mondes, neuf à droite et neuf à gauche. Ce sont ces dix-huit mondes qui ont engendré celui-ci, dont l'âme se nomme *Gonaninoulan* et habite à Takina. Je demande des explications, et l'on me répond : « La terre est le corps de Gonaninoulan; son âme vit dans l'espace, mais c'est à Takina qu'elle préfère demeurer. »

Les Arhouaques paraissent avoir conservé le souvenir d'un déluge. Quant à la fin du monde, elle est positivement annoncée par les mamas : « Le feu détruira tout, disent-ils, lorsque les Arhouaques auront oublié la religion de leurs pères. Peu de jeunes gens savent danser selon les rites, et beaucoup changent, sinon la forme de leur costume, du moins l'étoffe qu'ils achètent aux civilisés pour s'épargner la peine de tisser eux-mêmes leurs mantes; presque tous mangent du sel. C'est pour cela que la race diminue et que la fin du monde est proche. » Les temples sont les *nuchéi* dont j'ai déjà parlé en décrivant le pays des Bintoukouas. C'est dans ces cases que les mamas apprennent à chacun la religion, l'histoire particulière des familles et... la géographie. Il n'est pas un enfant de dix à douze ans qui ne connaisse par leurs noms, souvent baroques et interminables, les montagnes, les cours d'eau, les sources, les cascades à 5 ou 6 lieues à la ronde.

Il y a des *nuchéi* pour les hommes et d'autres pour les femmes; mais il n'y a de réunion permanente que dans celles des hommes. Le mama ne convoque que de temps en temps les femmes et les enfants. Quant aux hommes, ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit en commun, se racontant par le menu leurs aventures et leurs projets. L'Arhouaque décrit un de ses voyages : « Je viens de tel endroit : là, quatre jours assis; dans quatre jours j'irai à tel autre endroit : là, deux jours assis, etc. » Et il exécute ponctuellement son pragramme, éprouvant comme une terreur superstitieuse à modifier les décisions qu'il a prises avant son départ.



TOMBEAUX ARHOUAQUES. — DESSIN DE TAYLOR.

En voyage, ils portent des charges énormes et des vivres consistant en *panela* (sucre fabriqué par eux), platanes ou bananes, yucca ou manioc, patates douces, boyos ou pains faits tantôt de maïs pilé, tantôt de bananes séchées et écrasées. Quelquefois, ils ont de la viande séchée, non salée. En route, rien ne les rebute, ni les marches forcées, ni le campement dans des huttes, dans des grottes, ni la construction rapide d'une case, ni la pluie qui rend les sentiers impraticables pour d'autres. Lorsqu'ils veulent se garantir de l'orage, ils étendent au-dessus de leur tête des feuilles de *palma real* qui leur donnent une physionomie des plus pittoresques. Ainsi que je l'ai déjà fait observer, la danse des Kaggabas est un acte religieux. Celle des hommes consiste en une série de soubresauts accompagnés de grimaces : le corps se balance d'arrière en avant et d'avant en arrière avec sursauts, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Celle des femmes, dont je n'ai vu qu'un seul exemple en quatre ans de séjours successifs, est une espèce de ronde au cours de laquelle les danseuses se balancent de droite à gauche et de gauche à droite en se tenant par la



UN « MAMA » SORCIER ARHOUAQUE, SOIGNANT UN MALADE (PAGE) 453). — DESSIN DE MADAME CRAMPEL

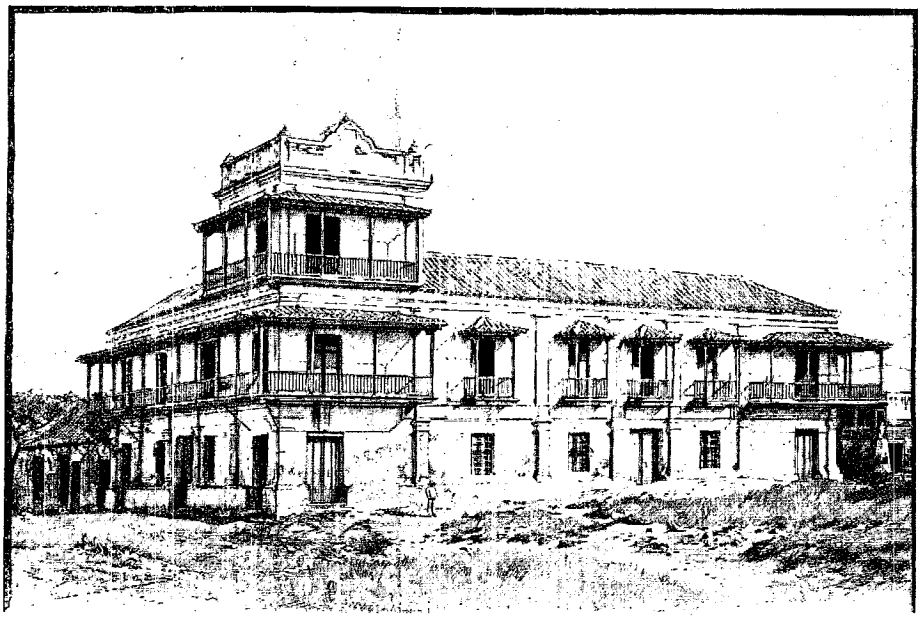
main et en frappant du pied en cadence. La danse des hommes offre, au moins, le mérite de l'étrangeté; celle des femmes est ridicule.

Pendant le bal, chaque danseur est armé d'un *toï*, noix de coco qui contient quelques graviers et qui est munie d'un manche, comme le hochet des enfants européens. D'une main, le Kaggaba agite son *toï*, et de l'autre il esquisse de bas en haut des gestes d'appel. Les instruments d'accompagnement sont : le tambour, la flûte et une trompe appelée *nourhla*, faite en écorce de courge avec une embouchure en os. Cette embouchure est toujours un objet de la plus haute antiquité, transmis de génération en génération depuis l'époque des Taïronas. C'est également à ce peuple aujourd'hui disparu qu'il faut attribuer les masques *(kallouaka)* en bois sculpté dont les Kaggabas se couvrent le visage lorsqu'ils exécutent leurs danses. J'ai relevé sur ces masques deux particularités qui ne manquent pas d'intérêt : à la commissure des lèvres, ils présentent très souvent une boule grossièrement taillée qui figure l'enflure produite par la chique de coca. Rien que de très naturel en ceci, puisque les habitants de la Sierra ont toujours eu l'habitude de mâchonner les précieuses feuilles; mais sur quelques masques, on remarque deux canines d'une longueur exagérée. A-t-il existé jadis en ce pays des hommes dotés de ces dents proéminentes? C'est peu probable, et cependant à Saint-Augustin, dans l'ouest de la Colombie, il existe un grand nombre de statues, les unes avec masques, les autres sans masques, et toutes ont les dents en question.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les masques dont se servent actuellement les Kaggabas sont fort anciens, car depuis longtemps ils ne savent plus sculpter le bois, pas plus que fondre les métaux ni modeler des figures sur les vases de terre que fabriquent leurs *mamas*. Rien de moins artiste que ce peuple : son instrument de musique le plus étendu est une flûte à trois notes dont le son est dû au hasard de la perforation du bambou. Leurs chants sont d'une tristesse lugubre, si même on peut accorder le nom de chant à une sorte de complainte sans paroles modulée sur trois notes pendant le bal.

Leur vie, sans gaieté, est aussi sans tristesse : je n'ai jamais vu pleurer ni un homme ni une femme; une seule fois il m'est arrivé de voir couler des larmes chez eux : c'était une jeune fille dont la mère allait mourir.

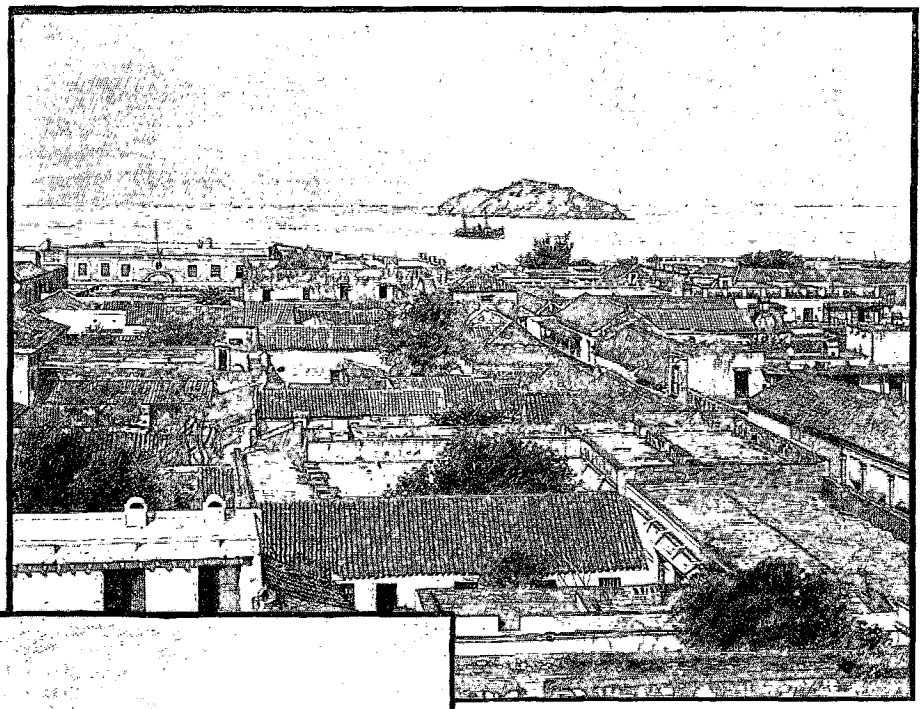
Cette existence neutre est accompagnée d'une extrême lâcheté; je ne crois pas que la pusillanimité puisse être poussée plus loin. C'est même le seul ressort qui permette d'obtenir des Kaggabas quelques services : la peur des coups les rend serviables. Le fond de leur caractère est le mensonge, la ruse et une extrême mobilité qui les porte à entreprendre puis à abandonner sans motif toutes sortes de travaux. Pendant mon séjour à Taminakka, je les ai vus plus de vingt fois commencer le nettoyage de la petite place du village sans qu'ils aient jamais achevé de la débarrasser des hautes herbes qui l'envahissaient. Cinq ou six cases qu'ils avaient commencées ont été laissées à demi-construites, et pourtant la construction d'une case est leur travail de prédilection. En réalité, ils n'estiment qu'une chose : garder soigneusement dans leur mémoire leurs traditions religieuses, très compliquées, et aussi les dénominations géographiques transmises par les sorciers ou les anciens de la tribu. Ils connaissent le sentiment de l'amitié, mais ne le comprennent pas comme nous : un Kaggaba est heureux de s'entretenir avec un de ses compatriotes, d'aller en voyage avec lui, mais son affection n'ira jamais jusqu'à partager avec lui ses vivres, à le secourir si le sauveur doit lui-même s'exposer au péril. Les faibles sont opprimés : les femmes et surtout les veuves sont perpétuellement envoyées à droite et à gauche, parfois à des distances considérables, pour porter de lourds fardeaux ou simplement pour transmettre des ordres ou des nouvelles sans utilité. On s'occupe très peu des malades, et l'on se contente de leur appliquer de la graisse de *puma*, des cataplasmes d'herbes, sans compter les simagrées des sorciers. On ne se gêne aucunement pour

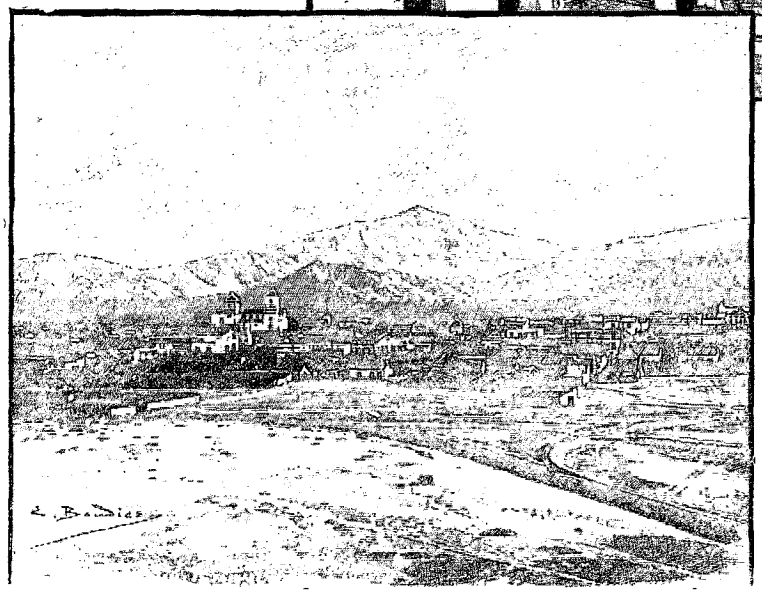


CABILDO (HÔTEL DE VILLE) DE SANTA-MARTA. — DESSIN DE BOUDIER.

parler devant eux de leur mort prochaine et de la répartition future de leur héritage. Actuellement on ne hâte pas le décès des malades, mais on m'a assuré qu'il y a peu d'années les Indiens enterraient vifs ceux de leurs parents que le médecin avait condamnés.

Lorsque les malades sont encore capables de marcher, leurs parents les conduisent à « la terre des remèdes ». Cette contrée s'étend entre la ligne des hauts sommets et les versants secondaires de la Sierra, sur une surface de 40 milles nautiques (huit milles du Nord au Sud, sur 5 milles de l'Est à l'Ouest). C'est une espèce de terre sainte où les mamas, traqués par les civilisés, se réfugient pour accomplir les bizarres cérémonies de leur religion. Là officient les grands mamas. De tous les coins du pays des malades leur sont amenés, et presque tous s'en retournent chez eux guéris ; en quoi il n'y a rien de surprenant, car pour avoir pu supporter les fatigues de la route ils ne devaient pas être sérieusement atteints.





SANTA-MARTA : LE PORT ET LA VILLE (PAGE 456). — DESSIN DE BOUDIER.

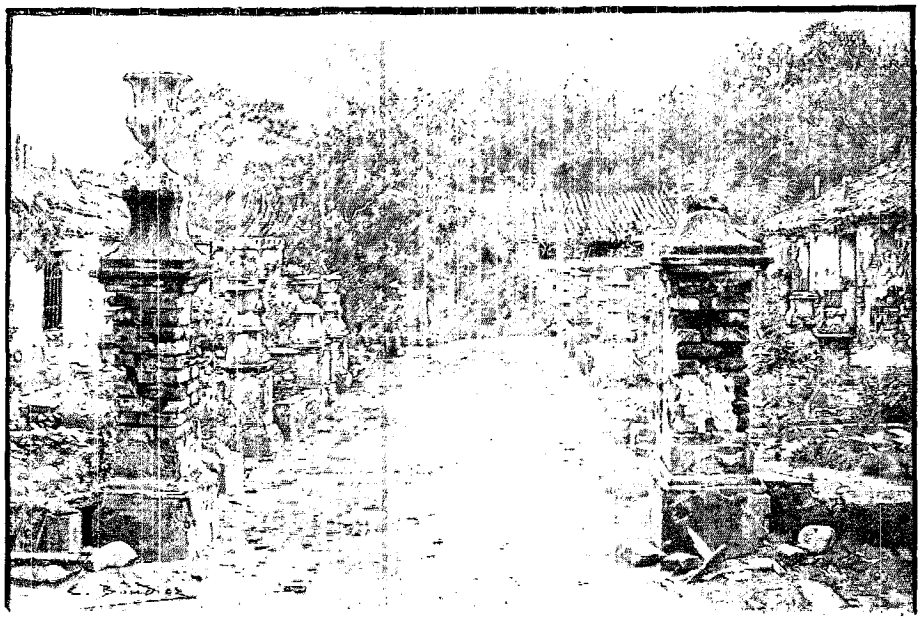
Les malades payent fort cher les danses et incantations et se croient à l'abri de tout malheur si les *mamas* leur permettent d'emporter de petits sacs pleins de sable ou de petits paquets de feuilles de maïs saupoudrées de chaux.

Mes occupations, lors de mon séjour à Taminakka en 1894, ne m'avaient pas laissé le loisir de visiter la « terre des remèdes ». Je parcourus cette curieuse contrée en 1895, mais pour la clarté du récit je placerai maintenant mes observations. Ce ne fut pas sans peine que j'obtins d'assister à une séance de médecine. Les guérisseurs craignent le scepticisme des étrangers ; ils voulurent bien cependant faire une exception pour moi, et je les en récompensai en gardant, quoique non sans peine, mon sérieux.

Le mama est assis sur un escabeau de bois composé de trois ou quatre bâtons supportant un bloc de cèdre avec un coussin d'herbes sèches. Un tablier de feuilles de palmier est attaché à sa ceinture. Un masque de bois recouvre son visage. Sa tête est couronnée d'un diadème appelé *Gouichassankalé*. Ce diadème est fabriqué avec des lianes tressées ; sa forme est celle d'un pot à fleurs renversé, au-dessus duquel une charpente ingénieuse supporte un arc de cercle garni de petits morceaux de bambou. Dans ces petits tubes on enfonce, pour les cérémonies, des plumes dont la partie inférieure a été préalablement munie de pointes en bois dur. Il existe un autre diadème dont se coiffent les *mamas* pauvres, et qui se nomme *s'gouba*. C'est une sorte de mitre ou de bonnet pointu composé de baguettes liées autour d'un cercle et réunies au sommet.

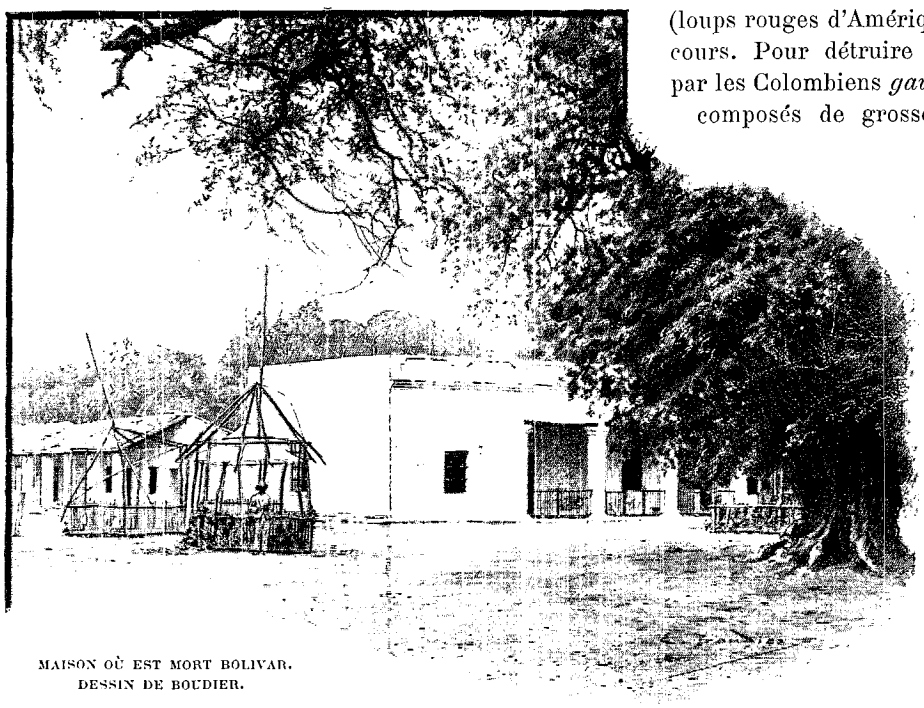
Devant le sorcier, le malade se couche sur le dos. Une calebasse pleine d'eau est placée près de sa tête. Deux Indiens tirent des sons sourds et prolongés de courges servant de trompes. La scène est vraiment lugubre.

Le *mama* danse autour du patient un pas original où les flexions des reins en avant et en arrière alternent avec des soubresauts tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. Cet exercice dure une heure. Le médecin finit par s'arrêter devant la calebasse, prend dans un petit sac suspendu à son cou un cylindre de quartzite percé, le trempe dans l'eau et décrit au-dessus de la tête du malade des figures géométriques où dominent le cercle et le demi-cercle. L'opération achevée, le *mama* ôte son diadème et son masque, se coiffe du *s'gouba*, suspend à son cou un pectoral de corne, prend en main le *toï* (noix de coco remplie de graviers) et exécute un nouveau pas autour du patient en imitant, cette fois, la marche sautillante du crapaud. La séance se termine par l'insufflation de la fumée de feuilles de maïs sur le front et la poitrine du malade.



JARDIN OÙ SE PROMENA BOLIVAR, LES DERNIERS JOURS DE SA VIE, À SAN PEDRO ALEJANDRINO (PAGE 456). DESSIN DE BOUDIER.

Les Kaggabas aiment beaucoup la chasse : par groupes de deux ou trois, armés d'arcs et de flèches ou de quelque vieux fusil à piston ou à pierre qui leur vient des civilisés, ils font la guerre aux dantas, aux manas (sangliers), aux saïnos (porcs sauvages), aux singes et aux pavas (dindons). Ils tuent aussi volontiers les jaguars et les pumas (loups rouges d'Amérique), fléaux de leurs basses-cours. Pour détruire une sorte de tatou appelé par les Colombiens *gaucho*, ils dressent des pièges composés de grosses pierres que soutiennent trois bâtonnets. La pêche n'existe pour ainsi dire pas chez eux, les rios de la Sierra Nevada, très rapides, contenant fort peu de poisson. Les Kaggabas sont avant tout agriculteurs, ce qui ne signifie pas qu'ils aient beaucoup de goût pour l'agriculture. Au travail de la terre ils préfèrent les interminables conversations dans les *nuchéi*. Les champs — si même l'on peut donner ce nom à des lopins de terre irréguliers, cultivés sans méthode — sont presque constamment envahis par les hautes herbes; ils renferment des plantations de bananes, d'aracaches, de canne à sucre, de manioc, de pommes de terre, d'oignons, de haricots, de maguey pour la fabrication des cordes, et enfin de coca.



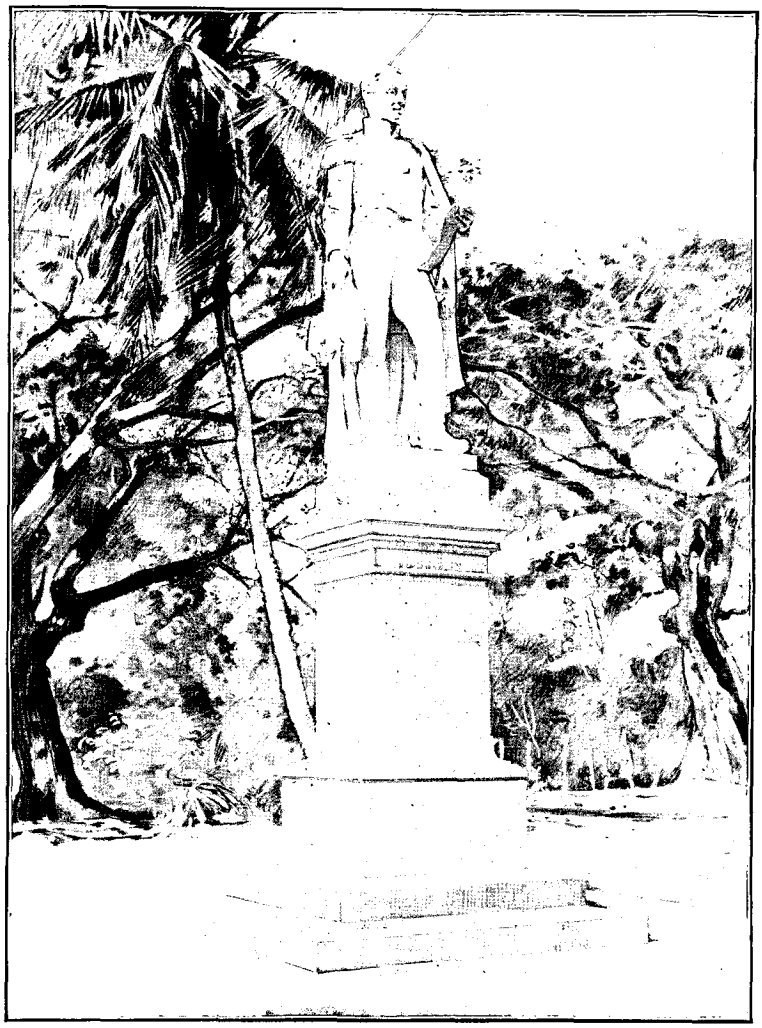
MAISON OÙ EST MORT BOLIVAR. DESSIN DE BOUDIER.

Le mode de culture est on ne peut plus rudimentaire : le terrain est sommairement débarrassé de ses hautes herbes, dont on ne prend pas la peine d'arracher les racines, et les semences sont fichées en terre au moyen d'un

piquet. Les plantes à boutures sont semées de la même façon, avec cette particularité que les racines sont mouillées de salive avant d'être mises en terre. C'est ainsi que j'ai vu procéder les Kaggabas qui entretenaient mon jardin à Taminakka. « C'est pour que les racines poussent plus vite », me dirent-ils. Malgré le peu de soins apportés à la culture, la terre est d'une merveilleuse fécondité.

Aucun animal domestique n'est employé pour les travaux agricoles, et quant aux instruments aratoires, ils se réduisent à ces deux outils : la pelle pour couper l'herbe au ras du sol, et le machete (ou sabre court), au moyen duquel une légère entaille est faite à la terre qui doit recevoir les grains ou les plants. La pelle et le machete sont postérieurs à la conquête, et il est bien probable qu'avant l'arrivée des Espagnols l'unique instrument agricole des Kaggabas était le piquet de bois dur. On n'a jamais trouvé dans la Sierra un instrument de silex permettant de croire qu'il y ait eu ici un âge de la pierre. — Quant à la charrue, on l'ignore aujourd'hui même.

Les voies de communication sont des sentiers ou simples trouées dans la forêt vierge. C'est tout ce qui reste des antiques chemins, admirablement tracés et construits, de la Sierra. Faute d'être réparées en temps voulu, ces routes se sont perdues pour la plupart. Les chemins anciens étaient pavés; aujourd'hui, on se contente de couper les lianes et de brûler les hautes herbes, lorsqu'on ouvre — ce qui est très rare — une voie nouvelle, presque toujours sur le tracé ou à peu de distance des voies anciennes. Les chemins kaggabas sont en zigzag, côtoyant les précipices, escaladant les cimes par les passages souvent les plus dangereux. Il y a de ces chemins où ne peuvent passer les enfants et... les chiens, qui sont alors portés... par les femmes. — La traversée des cours d'eau, parsemés de sauts, de rapides, de tourbillons, etc., se fait de deux façons : lorsque les rios sont peu larges, on se suspend aux lianes qui tombent des arbres, et, en se balançant, on se laisse jeter sur la rive opposée. Lorsque ce mode vraiment primitif est rendu impraticable par la largeur du cours d'eau, on se résout à construire un pont *(akka)* : un tronc d'arbre est approché de chacune des rives, de manière que les extrémités des deux poutres se rejoignent presque pour former un dos d'âne : de l'une à l'autre on jette ensuite d'épais branchages qui forment passerelle et que l'on relie les uns aux autres au moyen de fortes lianes. L'ensemble est solidement attaché aux troncs d'arbres, garni d'une double balustrade en bambou, et le pont est construit.



STATUE ÉLEVÉE À BOLIVAR, À SANTA-MARTA. — DESSIN DE MIGNON.

Inutile de dire que dans un tel pays il n'existe point de chariots; les transports se font à dos d'homme ou de bœuf. Les Indiens échangent entre eux du maïs pour de la viande, un bonnet pour un hamac, etc. Ils font aussi quelques transactions avec les civilisés : pour obtenir des objets de fer, machetes, couteaux, marmites, aiguilles, etc., ils donnent des oignons, des pommes de terre, de petits sacs appelés *gamas*, des cordes de fibres de maguey, des pains de miel de canne à sucre. Ils payent quelquefois en monnaie colombienne ou en travail personnel, construction de cases, transports de charges, etc. Ils ne veulent à aucun prix de papier-monnaie et n'acceptent que le nickel; ils craignent que le papier ne se détériore à l'humidité ou ne soit mangé par les *cucarachas*, insectes qui pullulent dans la Sierra.

Je n'ai rencontré chez eux que deux machines industrielles : la première, bien probablement postérieure à la conquête, est le moulin à canne à sucre, composé de trois cylindres verticaux en bois dur entre lesquels est

broyée la canne. Le jus, recueilli dans un récipient, est soumis à l'action du feu jusqu'à ce qu'il ait pris assez de consistance pour être coulé entre des réglettes de bois. — La seconde machine est le métier à tisser, qui se compose de quatre morceaux de bois ainsi disposés : les deux premiers sont plantés en terre, les deux autres, reliés horizontalement aux premiers, supportent le tissu en voie d'exécution. De petites réglettes de bois dur servent à diviser les fils. — Comme accessoires de cette machine à tisser, il faut mentionner le fuseau, qui est des plus primitifs, et la *karoumba*, petit instrument qui sert à tordre le coton et dont j'ai rencontré l'équivalent dans le bas Limousin, où il s'appelle *retourshadour*.

On comprendra sans peine qu'après six mois passés dans la compagnie d'êtres aussi primitifs j'éprouvai un réel bonheur à revoir la civilisation. Au sortir du territoire kaggaba, je me dirigeai vers Santa-Marta, chef-lieu du Magdalena. Qu'on se figure une plaine de plusieurs milliers d'hectares, bordée de trois côtés par des montagnes boisées dont les sommets disparaissent dans le ciel bleu, en face de la mer immense, tellement profonde que les plus gros navires peuvent évoluer tout près de la côte, à l'embouchure du fleuve Manzanarès. Une île de plusieurs hectares élève, à un kilomètre de la terre, sa masse conique dominée par un phare, et l'on aperçoit à l'entrée du port les ruines de deux châteaux qui jadis défendaient la ville.

Les femmes de Santa-Marta sont généralement belles et d'une rare élégance : d'une grande réserve à l'égard des étrangers, elles sont très affables et charmantes dans l'intimité, et surtout elles possèdent l'art si difficile de ne jamais laisser languir la conversation, tout en ne disant jamais de banalités. Je parle, cela va sans dire, des *Samarias* de la bonne société, car le mélange des races a produit ici, comme ailleurs, toute une gamme de manières aussi étendue que celle des physionomies : la beauté des Espagnoles s'atténue par degrés jusqu'à la lourdeur de corps et d'esprit qui caractérise les négresses; mais entre les deux extrêmes il y a place pour de bien aimables variétés. Les hommes sont d'une absolue correction de manières, pratiquent l'hospitalité la plus large et témoignent d'une particulière sympathie pour les Français. Les maisons dépassent rarement un étage, mais elles sont soignées et possèdent presque toutes un jardin dont la solitude rafraîchit l'âme, dont la verdure réjouit l'œil fatigué du soleil éclatant de la plaine. Le carnaval est en ce pays d'une extrême gaieté; toutes les classes de la société y prennent part; mais, à aucun moment, je n'ai entendu un mot déplacé en présence d'une femme ou d'une jeune fille, ces deux êtres sacrés en Colombie.

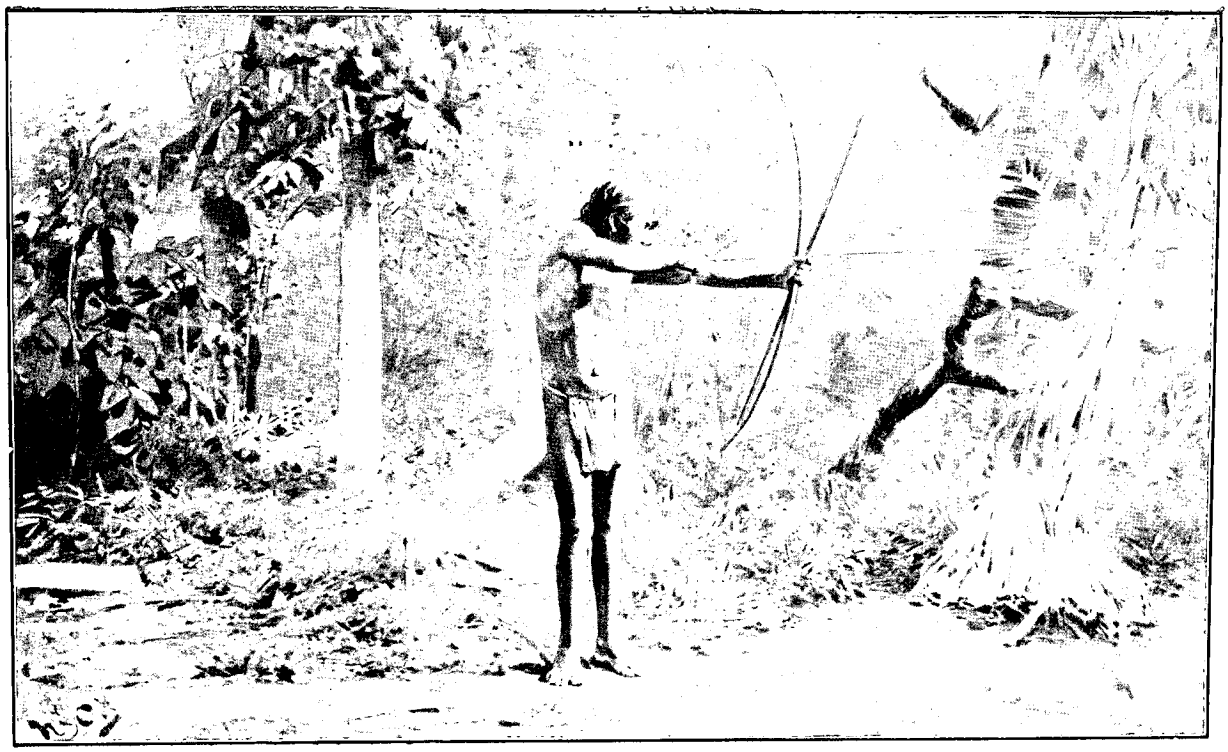
C'est aux environs de Santa-Marta, dans la villa de San-Pedro-Alejandrino, que mourut en 1830 le général Simon Bolivar le libérateur de cinq républiques, le fondateur de la Colombie. Après avoir admiré la statue de marbre blanc qui lui a été élevée par les soins de Don Ramon Goënaga, gouverneur du Magdalena, j'allai, comme en un pèlerinage, au jardin où il fit ses dernières promenades, à la maison où il mourut pauvre, lui qui avait possédé des millions. Les Colombiens sont fiers de l'avoir accueilli en 1813, de l'avoir soutenu à Haïti en 1816 et salué chef suprême en 1819, de l'avoir aidé à reconquérir le Venezuela en 1821, à libérer le Pérou en 1824, et ils gardent pieusement son plus bel héritage : l'amour de la liberté.

(A suivre.) COMTE JOSEPH DE BRETTES.



POTERIES TROUVÉES DANS LES SÉPULTURES ARHOUAQUES. — DESSIN DE MASSIAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INDIEN CHIMILA TIRANT DE L'ARC. — DESSIN D'OULEVAY.

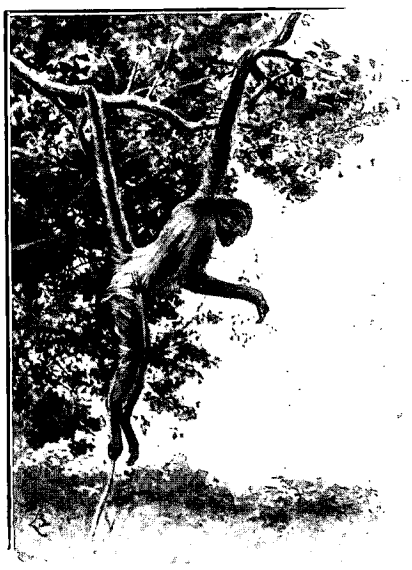
CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

(SIX ANS D'EXPLORATIONS).

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

VI

Exploration du territoire indien chimila.



MARIMONDA (SINGE ATÈLE).
DESSIN DE BEUZON.

Très souffrant en mars et avril 1895, le mois de mai me rendit les forces suffisantes à un nouveau voyage qui devait avoir pour but la vérification de certaines positions géographiques autour de la Sierra Nevada de Santa-Marta, et surtout l'exploration du territoire indien chimila, qui depuis longtemps m'attirait par le mystère dont je le voyais entouré. Dans le Nord du Magdalena, on était assez disposé à révoquer en doute l'existence même de cette tribu, et c'était avec des plaisanteries que l'on accueillait mon projet de voyage.

Cependant les vieilles chroniques espagnoles attestaient cette existence. J'avais lu que, le 6 avril 1536, Quesada avait quitté Sainte-Marthe avec sept cents fantassins et quatre-vingts chevaux. Il avait pour compagnons les capitaines Juan del Junco, Gonzalo Suarez Rondon, Juan de Cespedes, Juan de Saint-Martin, Valenzuela, Antonio Lebrija et Lazaro Fonte, qui faisaient route avec lui par voie de terre, pendant que sur le rio Magdalena une flottille de cinq bateaux montés par Cordoba, Manjarres, Chamorro, Otun, Velasquez, et les deux cents hommes du capitaine Urbina, naviguaient de conserve avec eux. La concentration devait se faire près du rio Cesar, sur les terres du cacique de Tamalamèque. Mais la flottille se dispersa sur le rio Magdalena et ne put arriver au rendez-vous. Quesada contourna cependant la Cienega de Santa-Marta, pénétra dans les montagnes où s'étaient retirés les Chimilas, passa ensuite à Chiriguana et à Tamalamèque, jusqu'au rio Serrano. En 1576, sous le gouvernement de Don Lope de Orosco, la paix était suffisamment établie avec les

1. *Suite. Voyez tome* IV, *p.* 61, 73, 85, 433 *et* 445.

Indiens pour que le capitaine Cordero pût visiter, en territoire chimila, le pueblo de los Angeles. Mais ces bonnes relations durèrent peu, et, vers la fin de la même année, les Chimilas furent une des tribus qui s'allièrent à Coropomeïna, cacique des Tupes, et le suivirent dans sa marche sur Santa-Marta, qui fut brûlée.

Depuis cette époque lointaine, il n'avait plus été question des Chimilas : deux hommes seulement avaient retrouvé leurs traces. Il y a une quinzaine d'années, le Colombien Isaacs, au cours d'un voyage de Santa-Marta à Valle de Upar, en avait rencontré quelques-uns et avait pris sur eux quelques notes hâtives. Quelque temps auparavant, M. Celedon, depuis évêque de Santa-Marta, avait eu la bonne fortune de voir à Santa-Marta deux Chimilas et d'obtenir d'eux quelques données linguistiques. Quant à la situation exacte de leur territoire, elle était inconnue : on les croyait campés sur les contreforts de la Nevada, et c'était tout. De leurs mœurs, pas un mot.

A Rio-Hacha, M. de Reus me fournit sur eux quelques renseignements. A San-Antonio, dans la Nevada, un habitant de Dibulla, nommé le « singe » (*el mono*), ajouta à ces données quelques notes nouvelles qui ne firent qu'augmenter ma curiosité. Le 31 mai 1895, ma décision fut prise, et, le soir même, de Rio-Hacha où je me trouvais alors, je m'embarquai pour Santa-Marta. Le 2 juin au soir, la balandre *Splendia*, sur laquelle j'avais pris passage, entrait dans le port ; mais ce fut seulement le 23 que je me mis en route, après avoir vainement attendu de Rio-Hacha une provision de plaques photographiques. Pendant ce séjour, qui était un retard, mon temps fut partagé entre mes hôtes, MM. de Luque et Araujo, — deux magistrats qui connaissaient parfaitement le chemin de Valle de Upar, — et M. Celedon, auteur d'un tableau comparatif des idiômes guamaka, bintoukoua et chimila. Les renseignements que me fournirent ces trois personnes furent vérifiés et complétés au cours de mon voyage.



KARAO (PAGE 461). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 23 juin, à quatre heures et demie du matin, je me mis en route : il ne pouvait être question de prendre le chemin de fer jusqu'à Sevilla, son point terminus ; un cyclone l'avait détruit, pas un pont n'était resté debout entre Santa-Marta et la Cienega. Le pueblo de Gaïra était totalement détruit, et la force de l'ouragan avait été telle que les sommets des montagnes étaient ravinés, écorchés, comme égratignés par la griffe d'un animal gigantesque. Nous suivions les bords de la mer, une véritable côte d'azur, resplendissante de roches quartzeuses ; puis vint l'anse de Dulcino, jadis vaillamment défendue par les Indiens contre les envahisseurs espagnols ; puis, de la Cienega à Rio-Frio, un pays découvert, très fertile, riche en pâturages (*potreros*), bananes (*platanos*), haricots (*frisoles*) et manioc (*yucca*).

En 1892, une précédente exploration m'avait déjà amené dans ces parages, et ce ne fut que le 26, à partir de la Quebrada de Orihueca, que commença véritablement mon voyage. La forêt prenait en cet endroit et ne devait cesser qu'à Las Pavas, après un parcours de sept degrés géographiques.

Nulle forêt du monde connu, les plus belles même de l'ancien monde, ne peuvent être comparées à la forêt vierge où nous allions entrer. Il s'agissait de pénétrer dans l'inextricable fouillis encombré de lianes et de plantes parasites. Partout des troncs s'élançaient, d'immenses colonnes pressées, entre-croisées ou mortes, abattues, barraient la route. Des arbres trop vieux sont tombés d'où surgissent des végétations nouvelles. De là des changements imprévus dans l'aspect de la forêt : d'une voûte majestueuse,



LA FORÊT VIERGE DANS LES ENVIRONS D'ARACATACA (PAGE 460). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

aux arceaux de cathédrale, où l'air circule librement, vous passez à une obscurité fatigante, oppressante. C'est en effet ce qui différencie le plus les forêts : le point plus ou moins élevé de la naissance des premières branches des arbres. Il y a, comme nous venons de le dire, des éclaircies et des endroits inextricables, un troisième état intermédiaire, le tout diversifié encore par la présence des palmiers. Les uns ont le tronc lisse, d'autres filamenteux, d'autres (la *caña brava*) un fût peu élevé, tout hérissé d'épines.

Des arbres de la forêt, quelques-uns sont connus : le cacaotier, le caoutchouc, l'arbre à tolu, qui par les blessures faites à l'écorce, laisse couler une résine médicinale ; d'autres n'ont jamais été déterminés par les botanistes ; leur fleur, qui seule permettrait de les définir, est invisible, cachée à soixante mètres de hauteur. Il faudrait savoir pour chaque plante l'époque de la floraison, et encore l'espace manquerait-il pour abattre l'arbre géant.

Le feuillage ne perd jamais sa verdure ; les branches supportent toujours des orchidées de forme et de couleur étranges, et laissent retomber des racines qui donneront naissance à d'autres arbres.

Dans la pénombre perpétuelle, des singes évoluent par troupes; des aras, des perroquets, des paugils tout noirs se poursuivent avec des cris éclatants.

D'autres oiseaux inconnus traversent le mystère de cette végétation où l'homme se sent perdu, comme anéanti, au milieu des parfums violents de quelques lianes.

Les serpents seuls sont à craindre, entre autres la *bocca dorada*; mais pour se prémunir contre leur morsure il suffit, assure-t-on, de se frotter les bottes avec de l'ail.

Rien qui rapproche mieux l'homme de la nature qu'une halte dans la forêt. On choisit, sur le bord d'un ruisseau, une petite clairière (*pajales*) ; on attache les animaux à proximité de l'herbe, dans un *limpio*; puis commence l'installation du camp. Si le temps menace, un abri est vite construit avec des piquets et des branchages. Si la nuit est belle, les hamacs sont simplement attachés d'un arbre à un autre, après toutefois en avoir passé les extrémités (ou « araignées ») dans une moustiquaire. Le moment du repos venu, il faut relever vivement la gaze de la moustiquaire, se glisser dans la chambrette qu'elle forme et veiller à ce qu'aucune déchirure de l'étoffe n'ouvre passage aux insectes. Mais, avant de dormir, il y a le dîner à préparer. Un briquet (*eslabon*) donne du feu; trois pierres, trois mottes de terre sèche ou trois morceaux de nid de fourmis sont assemblés, soutenant une marmite remplie d'eau dans laquelle est jeté un morceau de viande. On mange sur une nappe de feuilles de balisier (arbuste qui croît dans les endroits humides). Chacun s'accroupit autour

de cette table primitive et prend son repas. L'eau du rio voisin désaltère les convives. Telle fut notre vie jusqu'à Las Pavas.

La voie ferrée s'arrête, avons-nous dit, à Sevilla ; le télégraphe continue jusqu'à Aracataca, où nous arrivâmes dans la journée du 26 ; mais pour notre malheur le buraliste avait bu beaucoup plus que de raison. Impossible de lui faire accepter le montant d'un télégramme ; à toutes nos offres d'argent il répondait, croyant sans doute à une tentative de corruption : « Non, monsieur ; non, monsieur ». Il fallut déchirer le télégramme. Jusqu'à Fundacion, *caserio* de huit ou dix cases, la route était peu accidentée, la terre végétale semblait excellente, mais il n'avait pas plu depuis plusieurs semaines à l'époque de mon passage.



GROUPE DE CHIMILAS. — DESSIN DE MIGNON.

Le lendemain, à mesure que nous avancions, la forêt nous apparaissait de plus en plus luxuriante : aux bambous et aux palmiers corruas succédaient de nouvelles essences, entre autres les arbres à tolu et les caoutchoucs. Les terrains convenaient à merveille à la culture du café et à celle du cacao. Les tortues abondaient, ainsi que les *dantas* (tapirs), *manas* (sangliers), *saïnos* (pécaris), et les jaguars. Ces derniers, très dangereux pour le bétail, ont peur de l'homme. Un lynx apparut à un détour du chemin ; mais, le temps d'armer mon fusil, il disparut. Cette journée fut marquée par le passage de plusieurs rivières, et ce n'est pas une mince besogne qu'un passage. Il faut envoyer en avant son cheval, juger où le poussera le courant, s'élancer soi-même à la nage, atterrir, puis tirer sa monture hors de l'eau.

Le 27 au soir, nous atteignions Ariguani, et je pouvais enfin rencontrer quelqu'un qui me parlât de la tribu des Chimilas. Un certain Manuel José me les représenta comme des gens paisibles. Leur population, me dit-il, ne dépassait certainement pas trois cents personnes, réparties entre quelques villages très distants les uns des autres. On ne les voyait que rarement. Dans la soirée, mauvaise nouvelle : un certain Juan Oñate m'affirma que les Indiens les plus rapprochés d'Ariguani devaient partir, le lendemain matin, pour un campement éloigné de l'Ariguani. Leur déplacement m'écarterait de mon itinéraire et me ferait perdre un temps précieux.

Le 28, à 4 h. 1/2 du matin, Oñate me conduisit à travers la forêt jusqu'à son *hato* (endroit où l'on élève le bétail). Il était 6 heures lorsque nous atteignîmes ce point. Un moment d'anxiété : les Indiens sont-ils partis, ou non? — Non ; et leur premier campement se trouvait à un quart d'heure de là, en un endroit appelé Kaantaasanaaoutéka. Bientôt, en effet, dans une partie de la forêt, sept *ramadas* recouvertes de palmes nous apparurent. Une douzaine d'Indiens, le corps rouge brique rayé de teinture rouge, étaient sortis à notre approche et, silencieux, nous regardaient sans effroi. Ma première impression fut qu'ils étaient de race caraïbe : beaux, bien faits comme les Goagires, de couleur bronzée comme eux. La seule différence était dans les cheveux, que les Chimilas portaient très longs. Cette coutume, qui leur est commune avec les Arhouaques, quoiqu'ils n'entretiennent avec ces derniers aucune relation, leur vient sans doute de la nécessité

de se garantir les épaules contre la piqûre des moustiques. Les femmes étaient, comme chez les Motilones, vêtues d'une pièce d'étoffe de coton teinte en rouge. Les hommes n'avaient qu'un léger lambeau d'étoffe retenu à la taille par une ceinture. Quatre d'entre eux acceptèrent de venir avec moi chercher à Ariguani mes bagages et de me faire ensuite visiter leurs villages. De retour, à 8 heures, parmi les civilisés, un déjeuner sommaire, composé de manioc et de fromage, me réunissait une dernière fois à mes excellents amis MM. de Luque et Araujo. Les deux magistrats poursuivaient leur route vers Valle de Upar et me laissaient seul avec les Chimilas.

A 3 h. 1/2, j'étais de retour au campement des Indiens et je pouvais l'observer plus en détail que le matin : chacune de leurs ramadas se composait d'une barre transversale, appuyée sur deux piquets ou bien accotée à deux arbres, et supportant deux ou trois douzaines de grandes palmes. Quelques flèches, à l'intérieur de chacune de ces cahutes, étaient suspendues à la barre, et à ces flèches étaient accrochés les objets les plus usuels : gourdes, petits sacs, paniers de palmes tressées, hamacs de majagua. Dans un coin, des sandales, quelques calebasses, des arcs, et un petit instrument que je voyais pour la première fois, sorte de maniquet destiné au tir de l'arc. Sur un séchoir, un mana, tué la veille, achevait de se boucaner.

Fort heureusement, un des Indiens, Karao, avait passé dix ou douze ans chez les civilisés de Canoa durant son enfance. Ce fut lui qui me servit d'interprète et organisa le voyage.

Les Indiens commencèrent par relever en forme de chignon leurs longs cheveux, — ils ne se mettent jamais en route les cheveux flottants, — puis ils se rangèrent en colonne et me précédèrent. Cet ordre, qui avait l'avantage d'offrir à mon admiration la vigueur et la beauté des hommes, la joliesse des femmes, offrait un inconvénient assez pénible pour des narines européennes. Les Chimilas me parurent tous souffrir de flatuosités dont ils se débarrassaient avec un sans-gêne absolu. Le seul incident de la marche fut le passage assez dangereux du rio Ariguani, et, à 5 h. 1/2, nous arrivions à Karao-Attaka.

Karao me fit les honneurs de sa case, m'invita à partager son repas de mana et de bananes, m'offrit un de ses deux machetes de bois et finit par gréer mon hamac à côté du sien. Les moustiques, moins nombreux que la veille, nécessitaient encore l'emploi de la moustiquaire. A 9 heures, brisé de fatigue, le balancement du hamac commençait à m'endormir ; mais de la case voisine une lente mélopée arrivait jusqu'à nous : c'était un



LA MAISON DU CHEF GOOR (PAGE 465). — DESSIN D'OULEVAY.

*

Chimila qui faisait sa prière. Mon hôte m'en donna la traduction. C'était une sorte de complainte dont chaque verset débutait par ces mots : « Père Grand, je chante que... » Voici le texte de la prière de mon voisin :

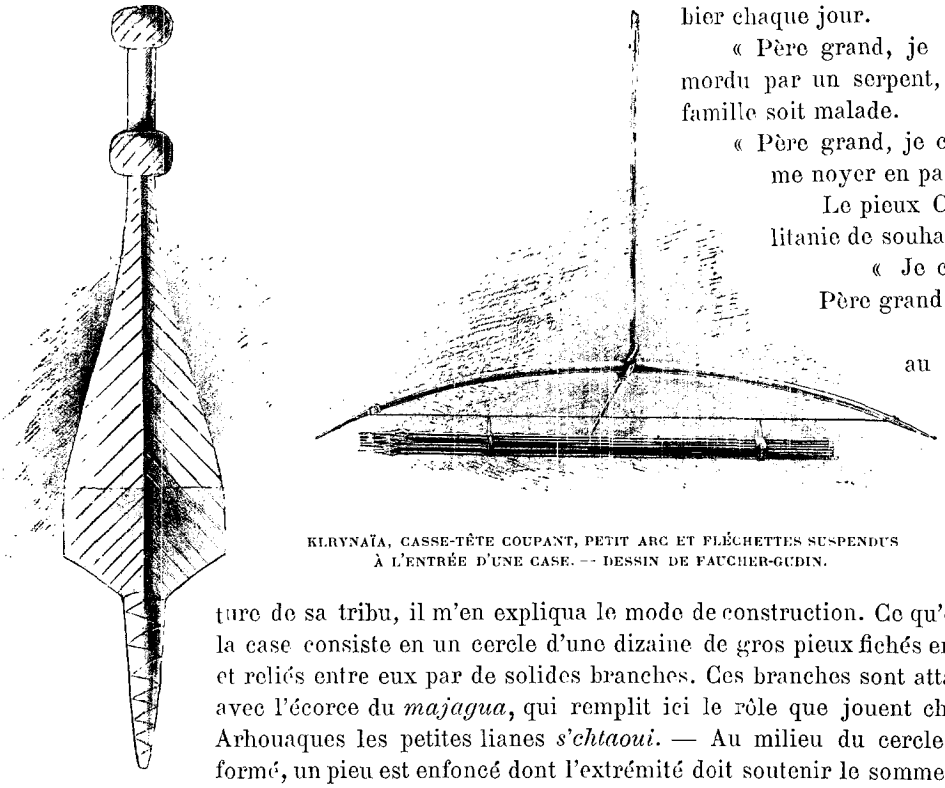
« Père grand, je chante que j'ai besoin de tuer du gibier chaque jour.

« Père grand, je chante que je ne voudrais pas être mordu par un serpent, ni être jamais malade, ni que ma famille soit malade.

« Père grand, je chante que je désirerais bien ne pas me noyer en passant un rio. »

Le pieux Chimila exprimait une interminable litanie de souhaits, et il terminait par ce verset :

« Je chante qu'ainsi je serais heureux, Père grand. »



KLRYNAÏA, CASSE-TÊTE COUPANT, PETIT ARC ET FLÉCHETTES SUSPENDUS À L'ENTRÉE D'UNE CASE. — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN.

29 juin. — Le réveil fut délicieux, au milieu d'un calme absolu troublé seulement par les cris des perroquets et des aras ou guacamayes. Karao me fit visiter, tout près de chez lui, une case plus grande que la sienne (18 pas de diamètre sur 9 mètres de hauteur), et, comme elle offrait un type de l'architecture de sa tribu, il m'en expliqua le mode de construction. Ce qu'on pourrait appeler le fondement de la case consiste en un cercle d'une dizaine de gros pieux fichés en terre et reliés entre eux par de solides branches. Ces branches sont attachées avec l'écorce du *majagua*, qui remplit ici le rôle que jouent chez les Arhouaques les petites lianes *s'chtaoui*. — Au milieu du cercle ainsi formé, un pieu est enfoncé dont l'extrémité doit soutenir le sommet du cône de la toiture. Le haut de ce pilier central est rejoint par les extrémités d'une douzaine de grandes branches dont le pied touche à la base de la circonférence. On obtient ainsi une armature semblable aux demi-arcs d'un dôme. Chacun de ces demi-arcs est relié à ses voisins par des cercles de bois, et, lorsque la carcasse de l'habitation est parachevée, il ne s'agit plus que de la couvrir. Des feuilles de palmes sont employées à cet effet : la queue des feuilles, repliée, est introduite à l'intérieur de la case et se tient aux branches de l'armature, pendant que le large éventail retombe au dehors et forme un abri impénétrable au soleil comme à la pluie. Le sommet du dôme se couronne d'une poignée de palmes dont l'éventail tourné en bas protège le point de jointure des demi-arcs et du pilier central.



LE CHEF GOOR. — DESSIN DE MIGNON.

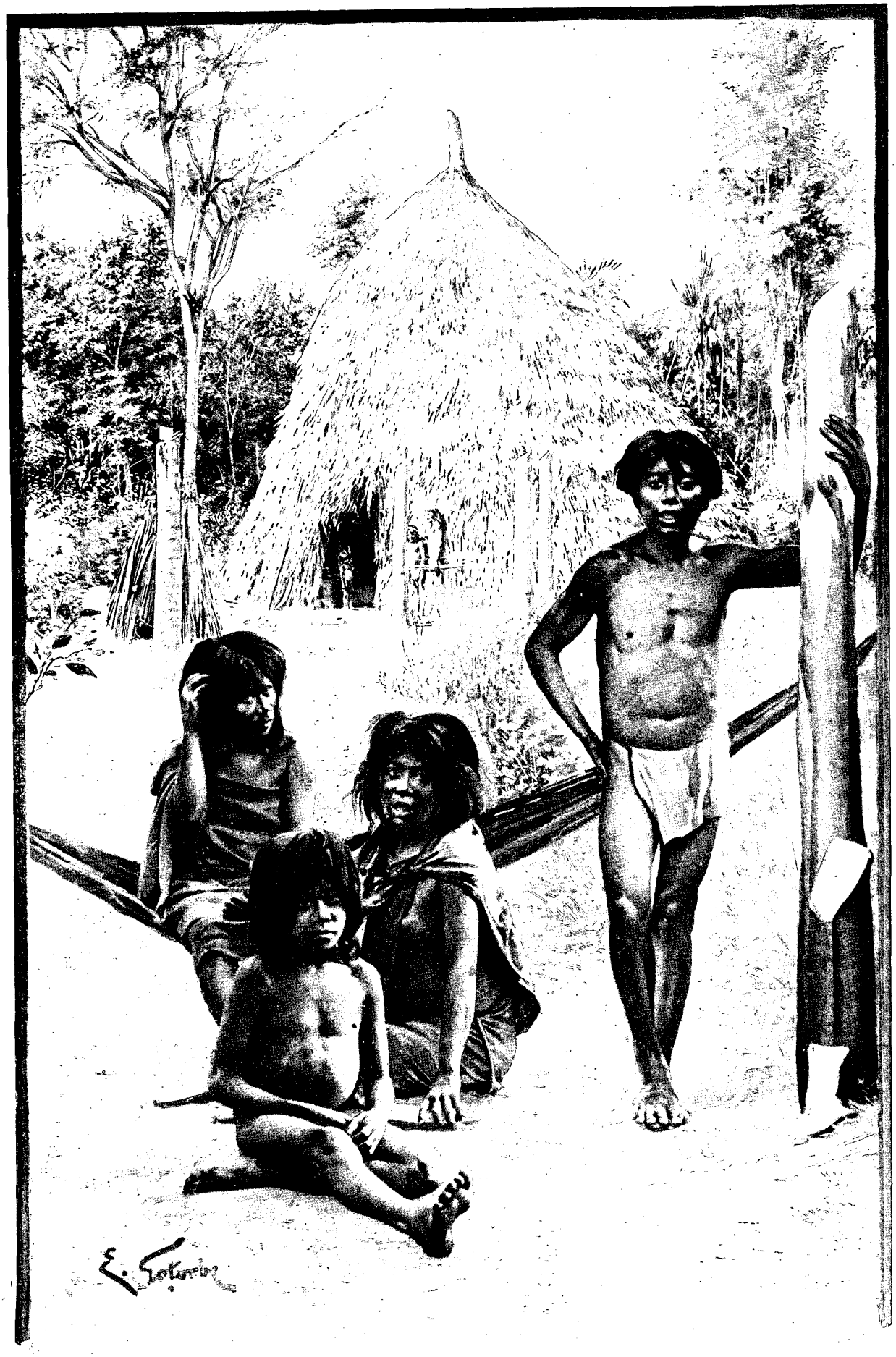
A l'entrée de la grande case que me faisait visiter Karao se balançait, au bout d'une liane, un petit arc de trente centimètres de long et un paquet de vingt fléchettes. Etait-ce un simple ornement ou un emblème religieux? Il me fut impossible de le savoir.

Au pied du pilier central, deux piquets fourchus portaient un tambour creusé dans un tronc d'arbre de 2^{m} 50 de long, tendu d'un seul côté d'une peau de chèvre que retenaient mal des cercles de liane. On joue de cet instrument avec deux très petites baguettes qui donnent au tambourineur l'aspect d'un de ces petits lapins bien connus des petits enfants.

Un autre tambour, de dimensions plus réduites, et qui se battait avec les mains nues, était posé près du premier.

Des poteries de terre grossière, aux bords mal dessinés, enfonçaient dans le sol de la case le fond conique de leur cylindre.

De tous côtés, des arcs et des flèches étaient suspendus. Des casse-tête en bois rouge complétaient l'arsenal des Chimilas : c'étaient de solides armes, avec poignée, garde, lame tranchante d'un côté, terminées les unes en pointe, les autres en spatule. Leur nom était *klrynaïa*, me dirent les Indiens.



CASE ET INDIENS CHIMILAS. — DESSIN DE GOTORBE.

Vers trois heures, Karao me conduisit, à six cents mètres à l'Est, aux cases du « capitan ». Le chef avait deux grandes cases, l'une servant d'habitation à sa famille, l'autre de salle de bal et de réception. Il accepta d'échanger des objets contre la pacotille dont les explorateurs ont toujours une provision, couteaux, mouchoirs, etc... J'allai prendre dans mes bagages quelques nickels. La précaution se trouva utile : lorsqu'il eut vu cette monnaie qu'il se proposait de percer pour s'en fabriquer des colliers, le capitan ne voulut plus des couteaux, ni des mouchoirs. Pour dix cuartillos, il me donna un hamac de coton teint en rouge (son propre hamac); pour cinq nickels, un arc, dix flèches et un maniquet; pour quatre nickels, une klrynaïa; pour deux nickels, deux fuseaux. Aucune offre ne put le décider à se dessaisir d'un hamac en fibres de majagua et d'une mante de femme.

Rentré chez Karao à quatre heures dix, je calculai l'altitude de Karao-Attaka : ce point n'est situé qu'à quatre-vingt-deux mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est donc inexact de dire que les Chimilas habitent le versant de la Sierra Nevada; ils vivent en réalité dans les plaines qui s'étendent au pied des ondulations occidentales du massif.

Le 30 juin, après déjeuner, mon hôte Karao m'accompagna au village civilisé de Canoa. Le passage du rio Ariguani, que nous devions franchir, n'était pas, comme on me l'avait dit, navigable en cet endroit. L'Ariguani atteignait une profondeur de deux pieds seulement, et son lit était encombré de troncs d'arbres.

En route, mon compagnon, pour me prouver son adresse, tua d'une flèche une superbe pava. Quant au fusil, il m'avoua qu'il n'en connaissait pas le maniement, et que jamais personne de sa tribu n'en avait possédé. Un peu avant d'atteindre le but de notre excursion, il déplia un morceau d'étoffe de coton peint en rouge et se l'attacha à la ceinture : c'était pour lui une suprême coquetterie de se voiler ainsi le milieu du corps. Plusieurs de ses compatriotes affectent à cet usage la moitié d'une calebasse tout simplement. Karao avait droit de se montrer fier de son luxe. De notre visite aux civilisés, je ne dirai rien pour le moment, la suite de ce voyage m'ayant ramené parmi eux. Un seul détail est à noter, parce qu'il concerne mon Indien : Karao témoigna une véritable horreur pendant le repas qui nous fut offert. Les civilisés, pensant nous être agréables, avaient servi des œufs de poule. Jamais un Chimila ne consentirait à toucher pareil mets.



ENFANT CHARGÉ DU « LROTTA. » — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le soir même, nous étions de retour, et je continuais à noter les détails de la vie chimila. Contradiction assez fréquente dans tous les pays : mes hôtes témoignaient d'une tendresse très vive pour les animaux, perroquets, chiens, etc., et ils suspendaient dans leurs cases, pendant des semaines, des tortues réservées à la plus cruelle des morts. Lorsqu'ils voulaient se régaler, ils détachaient une de ces pauvres bêtes et la plaçaient directement sur le feu. La tortue cuisait dans sa carapace, après une longue agonie.

Le feu était conservé avec soin; mais venait-il à s'éteindre, on ne connaissait d'autre moyen de le produire que de faire tourner rapidement dans un morceau de bois très sec un bâton de bois dur. Je me rappelle un jeune garçon qui, à l'entrée d'une case, s'était agenouillé sur une pièce de bois dans laquelle ses mains, par un rapide mouvement de va-et-vient, agitaient un bâton. Le mouvement finissait par enflammer la poussière qu'avait produite le frottement, et la flamme, précieusement alimentée de feuilles sèches, devenait le point de départ d'un brasier. Les Chimilas gardent toujours des provisions de bois et de feuilles pour la production du feu. Pour attiser la flamme, ils se servent de plumets.

Ils ont des pierres à moudre. Celle qui se trouvait dans la case où j'étais logé avait été apportée par Karao d'une forêt où il y en avait, me dit-il, un grand nombre. Cet endroit était situé dans l'Est, ce qui tendrait à prouver que le versant Est, aujourd'hui désert, fut jadis peuplé comme celui du Nord.

1er juillet. — Karao me donne une belle leçon de philosophie. Il était étendu dans son hamac, lorsque le

feu se mit à sa case ; je l'en avertis et lui conseillai d'aller chercher de l'eau, la rivière coulant à moins de 800 mètres. « C'est trop loin », répondit-il, et il tourna le dos aux flammes. L'incendie s'éteignit du reste de lui-même, un instant après, grâce à la pluie.

Cet excellent Karao mettait une grande délicatesse à ne pas me faire sentir que ma présence continuelle dans sa case gênait les confidences qu'il pouvait avoir à faire à sa femme. A l'heure de la sieste, je laissai ces tendres époux, et je résolus de rendre visite au capitan. Celui-ci (il s'appelait Goor) était endormi : rouge, dans un hamac rouge, il paraissait une masse étrange qui se balançait dans un coin. Sa femme et ses quatre enfants le réveillèrent. Il me reçut avec beaucoup de bonne grâce, m'invita à m'étendre dans un hamac en fibres de *majagua*, me donna des épis de maïs grillé et un fruit qui avait le goût du melon, et, à mon départ, il m'offrit en cadeau un pain de teinture de *bija* et des échantillons de bois de tolu. Il m'assura qu'il se teignait pour écarter les moustiques, et m'engagea à l'imiter. Par courtoisie, je me teignis les mains... aussitôt une armée d'insectes me piquèrent cruellement. Soyez donc aimable ! Goor me confia un autre de ses secrets. Depuis mon arrivée parmi les Chimilas, j'avais remarqué qu'ils s'entouraient de fils de coton les jarrets et le haut des mollets. Le capitan m'apprit que cette coutume avait pour but de prévenir la fatigue! Mon pantalon et mes bottes me dispensèrent de l'expérience.



UN JEUNE MÉNAGE CHIMILA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

A ma rentrée chez Karao, je surpris, non pas une légère rougeur, — mes amis étaient peints en rouge, — mais un certain embarras qui me prouva à quel point mon absence avait été mise à profit.

Dix minutes après, Goor vint me rendre ma visite ; cet empressement, digne d'un diplomate, avait un but intéressé : le capitan brûlait d'entrer en possession d'une boîte d'allumettes que je lui avais promise en retour de ses présents. Ce fut en triomphateur qu'il emporta ses allumettes.

2 juillet. — Les Indiens ont causé ou prié toute la nuit ; le manque de sommeil m'accable. Cependant je prends des notes sur les objets qui ont jusqu'ici échappé à mon attention. Voici un instrument à chasser les moustiques : un simple petit balai obtenu par l'écrasement d'une tige de feuille de palmier. La feuille a été enlevée ; le pétiole, frappé entre deux pierres, étale ses nervures. Voici encore des paniers de *palmita* tressée que les Chimilas appellent *krotta* et dont ils se servent dans leurs déplacements perpétuels. — Le bétail faisant ici défaut, il n'y a pas de cuir. On se sert d'une écorce appelée *amm-mi-ra*. — Dans les cases, les courges abondent ; elles servent, ainsi que les poteries dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, d'ustensiles de cuisine. — Les cases sont de trois sortes : la ronde, généralement habitée par le personnage le plus important de l'endroit ; la case à fondements carrés, mais terminée, comme la précédente, par un toit conique ; enfin la *ramada*, sorte de grand hangar composé de piquets supportant une couverture de palmes.

Pendant que j'écris, un Indien m'importune au point que je suis obligé de me fâcher. L'Indien va retrouver ses compagnons, et tous regardent leurs klrynaïas. Durant une heure, je me tiens sur mes gardes ; mais, après une nuit d'insomnie, la chaleur du jour m'accable et je m'endors. Les Indiens se retirent dans la case voisine : à mon réveil, je leur propose des échanges. Bientôt je deviens possesseur de tous les klrynaïas !

Du reste, la journée n'est pas à la guerre, mais aux réjouissances : Karao prépare un bal pour la soirée. Singulier rapprochement, ce Karao me rappelle un certain Caraïno dont j'avais fait la connaissance durant ma campagne du Chaco, en 1886 : c'était la même taille, les mêmes jambes légèrement arquées en dedans, le même pli sauvage entre les sourcils, la même maigreur du bas du visage. Ces caractères sont, du reste, communs à tous les Chimilas. Il faut ajouter qu'ils ont la cheville très forte et la partie antérieure du pied développée d'une façon anormale, comme les Motilones.

Dans la grande case ronde, Karao faisait au tambour de 2m 50 les réparations nécessaires. Dans un coin, toutes les femmes que ne retenaient pas les soins de leur ménage préparaient la *chicha*. Voilà une liqueur que les civilisés n'envieront point aux Indiens. Les femmes étaient rangées autour d'une énorme provision de maïs bouilli. Elles se remplissaient la bouche de maïs, le trituraient avec leurs dents, et, moitié solide, moitié liquide, le crachaient dans un récipient en bois. Tous les récipients partiels étaient ensuite transvasés dans de grandes ollas où le breuvage devait fermenter.

L'heure du bal arrivée, Karao se mit en devoir d'illuminer sa case avec deux paquets de bougies que j'avais mis à sa disposition. Les Indiens se rangèrent autour du pilier central, dont les dessins circulaires et losangés m'apparurent pour la première fois : les hommes s'étaient ceints de leurs plus beaux tabliers ; ils s'étaient enroulé autour des poignets des bracelets formés d'une vingtaine de fils de coton. Les femmes s'étaient attaché sur l'épaule droite un long rectangle d'étoffe qui laissait à nu le sein gauche. Quelques-unes avaient, au-dessous, une autre pièce d'étoffe liée par une ficelle à la ceinture et entourant le corps. Aucune ne portait de bijoux.

Un Indien s'assit, près du pilier, sur un petit banc à dos d'âne, assez semblable à un pupitre d'église avec ses deux côtés en bois plein retombant obliquement, et, les mains armées de minuscules baguettes, il frappa la peau de chèvre du tambour géant. Un autre Indien prit en bandoulière le petit tambour et commença la danse, — la marche, pour mieux dire. Le Chimila ne saute point, il va en cadence, — au pas, comme l'on dit au régiment. Le tambourineur partit de l'entrée de la case, exécuta un certain nombre d'allées et venues qui pourraient se représenter graphiquement par une main dont on suivrait le contour des doigts ; puis il alla vers le fond de la case, dessina la même figure ; revint au devant du pilier, retourna au fond, — mais à l'extrémité opposée, — revint une dernière fois à l'entrée. A chaque station, il figurait les lignes d'une main avec tant de précision qu'on eût pu croire le sol couvert de dessins. Pendant qu'il marchait, il frappait son tambour de manière à donner le troisième temps d'une mesure de valse dont le grand tambour fournissait les deux premiers.



ENFANTS CHIMILAS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Les calebasses de *chicha* se vidaient à vue d'œil. La fête était de tout point réussie.

3 juillet. — Pas de bonne société qui ne se quitte. La forêt, l'éternelle forêt avec son ombre et son humidité, commençait à me peser, et mon voyage d'exploration autour de la Nevada me réclamait.

Les Chimilas, heureux des cadeaux de leur hôte, me firent leurs adieux en me suppliant de revenir. Ils se chargèrent de mes effets, de mes instruments, et m'accompagnèrent à Canoa. Là, après de nouveaux adieux, plus émus que les premiers, je les vis s'éloigner tête basse.

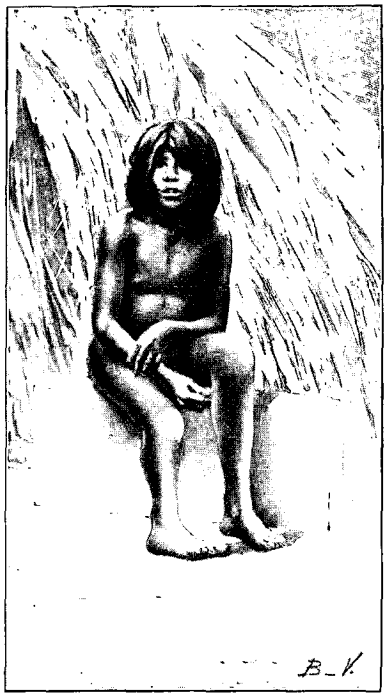
Canoa est ce qu'en Colombie on appelle un *caserio*, agglomération de six cases avec murailles en tiges de *caña boba*, aux toits de palmes, situées dans une clairière, en pleine forêt vierge. L'Ariguani coule à trois cents mètres.

De mon séjour parmi les Indiens j'étais revenu un peu Indien ; le contact avec des objets et des gens invariablement peints en rouge m'avait donné une couleur de feuille sèche qui nécessita un bain prolongé sous les piqûres des moustiques.

Le déjeuner, composé d'œufs et de manioc, n'était pas fait pour me rendre agréable le séjour de cet endroit, dont les habitants, peu habitués aux visages nouveaux, me regardaient comme un être tombé de la lune. J'espérais qu'une journée suffirait pour mettre en ordre mes carnets de route et que, le surlendemain, je pourrais, en prenant le chemin de Las Pavas, entrer dans la partie la plus intéressante de mon

voyage au point de vue géographique. La forêt, qui depuis Rio Frio ne m'a pas abandonné, ne m'a permis que de dresser mon itinéraire à la boussole, sans que j'aie pu une seule fois rectifier ma route par un tour d'horizon. Le panorama immense qui, d'après mes aimables compagnons de voyage, les docteurs Araujo et de Luque, s'étend au pied d'El Alto de las Minas me dédommagera amplement.

Canoa n'offrait rien qui ne se rencontre dans tous les caserios du Magdalena : des machines composées de deux cylindres pour broyer la canne à sucre ; des trépieds supportant des pierres à écraser le grain ; des petits bancs moins confortables que ceux des Indiens, et, pour remplacer les hamacs, des *trojas* ou tréteaux de *caña boba*... et c'est tout.



LE JEUNE CHEF DE KARAO-ATTAKA (PAGE 464). DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Une particularité, cependant : on a construit des enclos à tortues où ces pauvres bêtes attendent qu'on veuille bien les manger. Nous avons dit que les Chimilas se contentent de les suspendre à des ficelles de majagua et de les laisser gigoter désespérément pendant des semaines. Où les civilisés se rencontrent avec les Indiens, c'est dans le mode de préparation des infortunés chéloniens : la tortue simplement retournée est placée sur le feu, sa carapace servant de casserole. Dès qu'il sent la chaleur, l'animal remue tête, pattes et queue ; son agonie dure parfois dix minutes.

Et pourtant les hommes vivent ici familièrement avec les animaux : pendant que j'écris ces lignes, dans une case, des poulets, des dindons, des porcs s'approchent de moi ; des chiens viennent lécher mes bottes enduites de graisse. Pour compléter le tableau, deux enfants barbouillés de charbon et de cendres geignent dans un coin. C'est l'arche de Noé.

4 juillet. — Une petite scène de famille s'est passée la nuit dernière, tout près de moi, qui me fait involontairement réfléchir à ce qu'il y a de trop idéal dans le roman de Paul et Virginie.

Il pouvait être 10 heures du soir, la lune dans son plein éclairait la maison de cette lumière douce qui convient aux idylles. A travers la gaze de ma moustiquaire il m'était on ne peut plus facile de voir ce qui se passait aux alentours. Au moment où le sommeil allait enfin me prendre, un bruit léger me fit dresser l'oreille : un gamin de douze à treize ans, le fils de mon hôte, s'était blotti près de ma porte. Venait-il *registrar* (fouiller) mes vêtements abandonnés sur un petit banc, les seuls meubles que l'on connaisse ici ? Je me tins prêt à lui administrer une correction bien sentie. Un instant se passa. Le gamin se tourna vers l'entrée de la case et fit signe à un de ses camarades qu'il pouvait s'avancer. Un jeune homme de quinze à seize ans parut. Etait-ce un second voleur ? Non, c'était un amoureux qui venait, la nuit, comme un Roméo, faire sa cour à la sœur du premier gamin !

L'expédition n'allait pas sans quelques difficultés : Roméo et son complaisant introducteur avaient endormi la vigilance des chiens de garde ; ils s'étaient assurés que le maître de la maison ronflait comme un orgue ; ils traversèrent ensuite ma chambre, et arrivèrent enfin à la porte de la belle endormie. Mais la porte, quoique ouverte avec précaution, grinça lamentablement : la belle, réveillée en sursaut, croyant à la visite de quelque voleur, appela au secours : les gamins s'enfuirent, les chiens poussèrent des aboiements.

La jeune fille alla trouver son père. Le papa se frotta les yeux, bâilla, écouta le récit de l'invasion, rit aux éclats, et se rendormit. La pauvre Juliette rentra chez elle, inquiète en apparence, mais, en réalité, furieuse contre sa propre niaiserie : elle avait enfin compris que son visiteur était son Roméo. Lorsqu'elle jugea que son père ronflait de nouveau assez puissamment, elle se releva, fit deux ou trois fois le tour de la case, appelant à voix basse : « Ignacio! Ignacio! » Mais le romanesque jeune homme avait été tellement effrayé qu'il courait encore.

5 juillet. — En marche, à 5 heures du matin, après adieux aux habitants de Canoa, gens sympathiques à force de simplicité. Il m'a été possible de me procurer... un coq, du lait et des pains de maïs (*boyos*). De quoi se plaindre ? Le peon Martin Guerrero m'accompagne.

En plein midi, Martin prit la calebasse où dormait notre provision d'eau potable et en répandit quelques gouttes sur le sol. « Que fais-tu? » lui dis-je. Sans s'émouvoir, comme quelqu'un qui vient d'accomplir l'action la plus naturelle, il répondit : « Je sème de l'eau! » Il m'affirma que lui et ses compatriotes étaient convaincus que l'eau pousse comme les plantes, quand on la sème!! Il me soutint que les minéraux étaient des êtres vivants au même titre que les animaux. « La preuve, ajouta-t-il, c'est que si vous brisez un minéral, il change de couleur. » Lui expliquer l'oxydation au contact de l'air eût été perdre son temps.

Martin me rapporta quelques-unes des superstitions de ses concitoyens : tous portent au cou une petite main en corne qui doit les mettre à l'abri du « mauvais œil ». Ils croient guérir un cheval d'une fistule en lui

fendant les naseaux; ils ont des prières contre la fièvre, et quand ils voient quelqu'un exécuter un travail réputé impossible, ils s'écrient : « Celui-là a un secret ! »

Ils se transmettent de père en fils des histoires invraisemblables, celle-ci par exemple : Un homme était arrivé sur les bords de l'Ariguani avec des mules chargées d'or. Les mules ne pouvant aller plus loin, il fallut enterrer le trésor. Le propriétaire, craignant d'être volé, tua le peon qui l'avait aidé dans son travail, et alla quérir des bêtes de somme, mais il mourut avant d'avoir pu transmettre à qui que ce fût le secret de sa cachette. Plus tard, deux peones se mirent — on ne sait pourquoi — à la recherche du trésor, et furent assez heureux pour le trouver ; mais au moment où ils allaient le déterrer, un bruit épouvantable se produisit, et ils s'échappèrent.

Ce qui vaut mieux que ces pauvres imaginations, c'est le renseignement que me fournit Guerrero sur la provenance des pierres à moudre. Il me raconta qu'on en avait trouvé un grand nombre près de Garrupal. C'est une preuve, entre beaucoup d'autres, de l'existence de cités florissantes que la conquête espagnole a fait disparaître.

Un peu avant huit heures, nous vîmes voltiger autour de nous des essaims de gros papillons noirs. Cet incident fit tomber la conversation sur la faune du pays. Guerrero m'affirma qu'il avait vu souvent des crapauds à corne. Déjà les habitants du Nord de la Sierra Nevada m'avaient parlé de ces phénomènes, sans que jamais personne ait pu m'en montrer un seul.

Les manas, les saïnos, les paugils abondent sur notre route. Partout nous voyons des sentiers tracés par le va-et-vient des fourmis. Il y a beaucoup de jaguars, de grande taille et mouchetés de noir. On en a tué dix-huit l'année dernière, et onze dans le courant de cette année : ils se nourrissent de manas, de porcs, de taureaux et de vaches. Il n'y a pas d'exemple qu'ils aient attaqué l'homme.

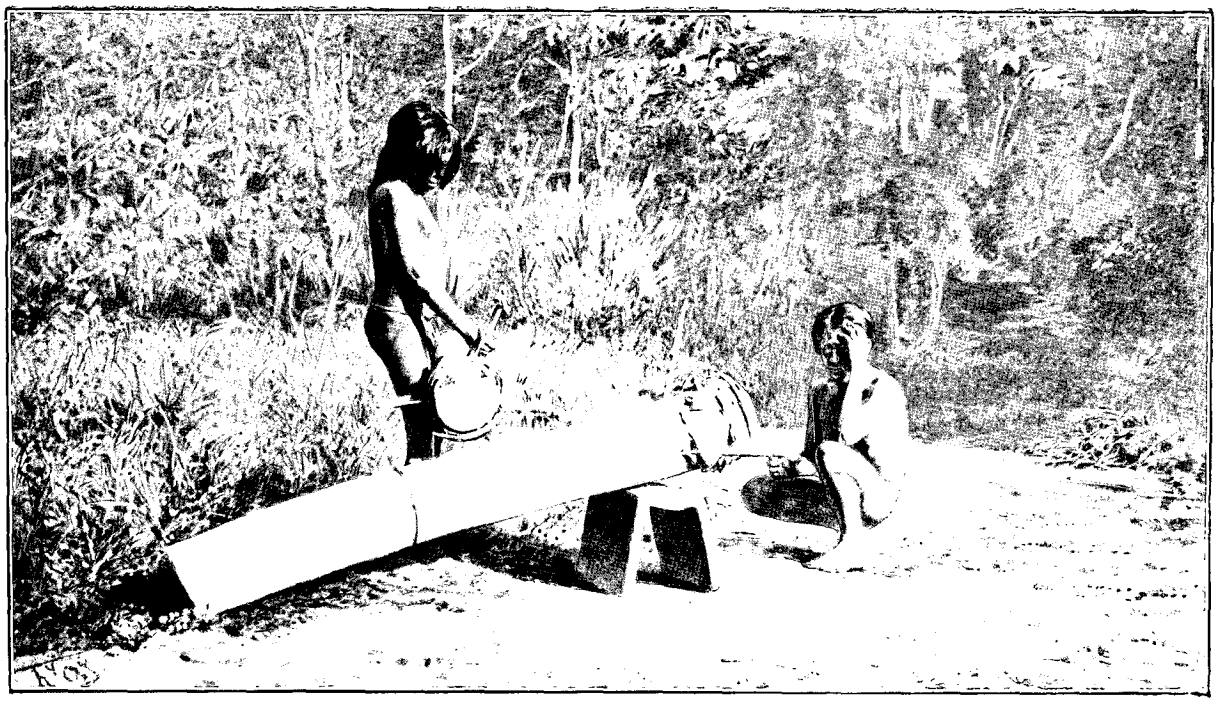
6 juillet. — El Alto nous réjouit de la vue splendide que nous avaient promise les docteurs Araujo et de Luque. L'œil se perdait sur une mer de stratifications plongeant dans la direction du Sud. El Alto n'est pas, en effet, comme le croient généralement les géographes, le point le plus méridional de la Nevada : la montagne court sur une longueur de cinq lieues encore vers le Sud.

(A suivre.) COMTE JOSEPH DE BRETTES.



ENFANT CHIMILA FAISANT DU FEU AVEC UNE BAGUETTE ET UN MORCEAU DE BOIS (PAGE 464).
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TAMBOUR CHIMILA. — DESSIN D'OULEVAY.

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE[1].

(SIX ANS D'EXPLORATIONS).

PAR LE COMTE JOSEPH DE BRETTES.

VII

Deuxième voyage en territoire chimila, et exploration dans la vallée des Taïronas.



JEUNE INDIEN CHIMILA.
DESSIN DE BEUZON.

Le 9 juillet 1895, après avoir mis de l'ordre dans mes calculs de route et avoir emballé ma charge d'instruments et de collections, j'avais quitté Valle de Upar. A l'entrée de la nuit, une pluie torrentielle, accompagnée d'éclairs et de formidables coups de tonnerre, m'avait surpris dans la plaine et m'avait poursuivi l'espace de trois lieues.

Le lendemain, j'avais traversé le rio Mocho, sur les bords duquel les Motilones avaient tué, quelques jours auparavant, un vieillard à coups de flèches. Le voisinage de ces Indiens constitue un danger permanent pour toutes les populations qui vivent à l'Ouest et au pied de la Cordillère des Andes. — Ce souvenir funèbre me préparait à l'excursion, que mes compagnons de voyage me proposèrent, à la Tomita : il s'agissait d'aller visiter, à une demi-lieue de distance, une grotte appelée *cueva de los siete caballeros* et aussi *cueva de las calaveras* (grotte des sept cavaliers ou grotte des squelettes). La tradition rapporte que, pendant les guerres de l'Indépendance, sept Espagnols, au nombre desquels se trouvaient un señor Vargas et un señor Tejadas, s'étaient réfugiés dans la montagne, emportant avec eux une forte somme d'argent. Les murailles calcaires, aux multiples retraites, leur avaient offert une cachette à l'abri de toutes les poursuites. Un habitant du pays avait accepté de pourvoir à la nourriture des reclus, mais bientôt la cupidité de cet homme avait été excitée par l'espoir de voler le trésor de ses clients, et il les avait empoisonnés. Ici la légende revêt une double forme : d'après les uns, le criminel aurait tiré profit de son forfait; selon les autres, il n'aurait pas réussi à trouver l'endroit où les cavaliers avaient enfoui leur argent. Quoi qu'il en soit, après une pénible montée, je me trouvai en présence d'une anfractuosité de roche calcaire

1. *Suite. Voyez t.* IV, *p.* 61, 73, 85, 433, 445 *et* 457.

aux suintements nitreux : le sol était jonché d'une douzaine d'humérus et de fémurs, de cinq maxillaires inférieurs et de deux crânes, dont un seul en bon état de conservation. Ce fut sous une pluie torrentielle que je rentrai à la Tomita.

Le 11 juillet, le curé de l'endroit me fit cadeau d'un crâne qu'il avait pris dans la cueva et qu'il avait jusque-là gardé dans son église.

La journée fut employée à d'interminables passages de rivières débordées, et le lendemain, au matin, je me disposais à quitter Villanueva, lorsqu'on m'annonça la disparition de mon cheval. Il ne fut retrouvé qu'à deux heures de l'après-midi. Je partis à trois heures, après avoir fait mes adieux à mes compagnons, et seul m'engageai sur la route qui mène à Molino, puis à Fonseca; mais la nuit me surprit dans la forêt vierge, au milieu d'un dédale de chemins. J'avais pris un relèvement d'étoile, mais à chaque instant les dômes impénétrables des grands arbres me voilaient le ciel, et si je pus enfin sortir de ce difficile passage, je le dus à l'instinct vraiment merveilleux de mon cheval. A 9 h. 1/2, tout meurtri de mes heurts contre les troncs d'arbres, les mains et le visage déchirés par les ronces, j'arrivai à Fonseca. Le pueblo était endormi, et tout ce que je pus obtenir fut de me coucher à jeûn dans un *rancho*.

Le 13 juillet, je me mis en route pour Treinta, mon avant-dernière étape avant Rio-Hacha. Le terrain, de calcaire, était devenu granitique ; après avoir passé le rio Rancheria, je côtoyai la muraille rocheuse appelée cerro de San Luiz, au pied des premières ondulations de la sierra de San Pablo, prolongement de la Nevada. Là, je tuai deux singes et un serpent à sonnettes.

Le 14 juillet, à 8 h. 1/2 du matin, j'atteignis Treinta. Triste journée pour moi, si loin de la France en fête. Le hasard me fit rencontrer un Français, seul survivant d'une « colonie » tentée en ce pays, et qui avait presque totalement oublié sa langue maternelle! — Treinta est aussi appelé *Tomarazon*, et l'origine de ce second nom est assez curieuse : c'était à Treinta que venaient jadis les femmes d'un village voisin pour apprendre les nouvelles (*tomar razon*). L'endroit avait fini par ne plus être connu que comme un lieu de renseignements. Du reste, on est extraordinairement curieux dans toute cette province, et toute personne qui vous poserait ailleurs la dixième partie des questions que l'on adresse ici à tout venant risquerait chez nous d'être mal reçue. Sans vous connaître, on vous demande si vous êtes marié, combien vous avez d'enfants, les noms de vos parents, de vos frères, de vos sœurs, etc. Le voyageur n'a que la ressource de se moquer de ces braves gens. Un gaudissart avait pris l'habitude de leur répondre : « Je suis originaire de la Syrie, où, comme vous savez, on ne se laisse pas raser. Dans ce pays, la polygamie existe, et, pour ma part, je me suis marié quatorze fois. La plus jeune de mes épouses a quatorze ans et la plus vieille cent vingt. Etes-vous content? Non. Désirez-vous savoir combien j'ai de dents artificielles? Tout un magasin, mes chers amis; et, si vous ne me croyez pas, écrivez à Rome ». C'était loin d'être très spirituel, mais cela décourageait les inquisiteurs.

Le soir du 14 juillet, j'arrivai à Barbacoas où deux vieilles femmes m'offrirent l'hospitalité. Un hamac fut gréé pour moi; de l'herbe fut coupée pour mon cheval. Pauvre cheval! je devais bientôt assister à son agonie.

Le 15, à 3 heures du matin, sachant que l'eau manquerait jusqu'à Rio-Hacha, je voulus le faire boire. La précaution était bonne, car le terrain était sablonneux avec, de loin en loin, des affleurements calcaires; la végétation sèche et basse était représentée par des *brazils*, *trupillos*, *dividivis*, *tunas* et *cardones* (plantes grasses épineuses, les deux dernières). Vers 5 heures, aux premières clartés du jour, mon cheval tituba, son œil droit s'injecta de sang ; secoué de vertige, il alla s'appuyer contre un poteau télégraphique planté au milieu du chemin, et faillit me casser la jambe. Je mis aussitôt pied à terre. On eût dit que le pauvre animal n'attendait que cela pour se laisser tomber lourdement sur le sol. J'essayai, mais en vain, de le traîner à l'ombre. Force me fut de le desseller. Je cachai le harnachement dans le bois, j'effaçai de mon mieux la trace de mes pas, et ne prenant avec moi que mes carnets de route et ma sacoche de voyage, je dis un adieu — peut-être le dernier — à mon vieux serviteur qui râlait; puis tristement je me dirigeai, seul, vers Rio-Hacha. Brave animal! il avait franchi les distances considérables qui séparent Santa-Marta de Rio-Hacha en passant par le territoire chimila et Valle de Upar, et il tombait en arrivant au repos!



M. LE COMTE DE DALMAS ET M. MUNET,
COMPAGNONS D'EXPLORATION DU VOYAGEUR EN TERRITOIRE CHIMILA. — DESSIN DE GOTORBE.



LE RIO FUNDACION. — DESSIN DE BERTEAULT.

De mon côté je mourais de soif et j'avais à faire, sous un soleil de plomb, une lieue et demie dans la partie du chemin appelée *arenales*, les sables. Je m'enveloppai la nuque pour éviter une insolation et m'engageai dans le sable mouvant. Vers deux heures vingt, à bout de forces, j'allais m'étendre à l'ombre, au sommet d'un monticule, lorsque j'aperçus le clocher de Rio-Hacha. Cette vue me rendit mon énergie, dissipa ma tristesse, et un quart d'heure après j'atteignais les premières maisons de la ville. Mon exploration était terminée.

Je n'ai pas à revenir sur les résultats de ce premier voyage, et si j'ai mentionné les incidents qui en marquèrent les dernières étapes, c'est dans le seul but de faire comprendre qu'une seconde exploration en pays Chimila ne s'offrait pas à mon esprit comme une partie de plaisir.

Au mois de février 1896, je me trouvai à Santa-Marta en même temps que M. le comte de Dalmas, qui, sur son yacht *Chazalie*, faisait une croisière scientifique dans la mer des Antilles, et lui racontai mon voyage d'exploration dans la tribu des Chimilas. Je lui montrai les derniers représentants de cette race jadis terrible qui, en 1556, avec les Itotos, les Huanos et les Cariachilas, avait brûlé Santa-Marta, maintenant inoffensifs, doux, serviables, fuyant tout contact avec la civilisation, se procurant une chétive nourriture avec leurs arcs et leurs flèches, pendant que leurs enfants cherchent des tortues, abondantes dans la région. Je lui dépeignis ces deux cents sauvages réunissant quelques provisions et, au moment des pluies, s'enfermant dans leurs cases rondes meublées de hamacs, de corbeilles, de marmites de terre, et conversant en une lente mélopée essentiellement différente des idiomes indiens du Nord de la Colombie. Il voulut connaître cette peuplade destinée à disparaître, et bientôt une expédition fut convenue. Un dîner fut donné à bord du *Chazalie*, auquel assista le gouverneur du Magdalena, M. le docteur Escobar, qui s'offrit à faciliter par tous les moyens notre entreprise. Un ami du comte de Dalmas, M. Munet, ayant manifesté le désir de se joindre à nous, fut accepté avec joie.

Ce fut le 14 février 1896 que s'effectua notre départ : rien du reste d'héroïque dans notre première marche, qui se fit en chemin de fer. Les Colombiens ont construit de Santa-Marta à Rio-Frio un *ferro-carril* qui doit se continuer dans l'intérieur du pays et rejoindre le Magdalena. Tout le long de la voie ferrée, au pied de la sierra de Santa-Marta, la terre végétale offre une épaisseur de plusieurs mètres. Des capitalistes de Bogota ont utilisé cette fertilité du sol en y faisant d'immenses plantations de bananiers dont les fruits sont portés à Santa-Marta, puis aux États-Unis. On comprend de quelle utilité est un chemin de fer en cette région : le train s'arrête à la demande des propriétaires riverains et ne reprend sa course qu'après s'être chargé de leurs denrées. De tels convois n'ont rien de commun avec les rapides d'Europe ou des États-Unis, mais ils rendent au pays qu'ils traversent les plus grands services.

Après une courte halte à la Cienega, dont l'alcade, señor Castro, vint nous recevoir à la gare, nous arrivâmes à Rio-Frio. Un télégramme nous y attendait, dans lequel, par une délicate attention, le gouverneur nous présentait ses souhaits de réussite au début de notre voyage.

A Rio-Frio, la journée se passa de très agréable façon : nous étions logés chez une commerçante dont la case était la seule confortable de l'endroit, et les heures s'écoulèrent en un bain dans la rivière, en un déjeuner qui nous parut somptueux, en une chasse aux oiseaux qui émerveilla les habitants : M. de Dalmas possédait une canne-fusil dont il se servait avec une grande adresse. Et c'étaient de la part des spectateurs des exclamations étonnées qui nous ravissaient de joie. La soirée se termina au bal, où fut exécutée devant nous la *coumiamba*, cette danse qui ferait rougir des dragons. J'ai déjà eu l'occasion de décrire ce spectacle : au milieu d'un cercle de curieux, un mât au bout duquel flotte le pavillon national; trois musiciens armés d'un tam-tam, d'un accordéon et d'une boîte à conserves remplie de cailloux, le tout agité, frappé, secoué frénétiquement, pendant que les danseurs, hommes et femmes se démènent, comme des possédés, chaque homme séparé de sa compagne, mais en face d'elle, et exécutant en avant et en arrière des mouvements du ventre qu'elle répète avec exactitude. L'ensemble est d'une lourde et grossière originalité.

A 3 heures et demie du matin, le 15 février, je me réveille et cours chez le corregidor pour activer notre départ. Un gamin vers qui je m'avance pour obtenir un renseignement croit sans doute que je veux l'assassiner, car il s'échappe à toutes jambes, avec des cris affreux. Le corregidor se réveille et met à notre disposition les mules qui nous sont offertes par le gouverneur : il devait y en avoir sept, mais six seulement peuvent être réunies. Nous achetons des provisions et des sacs en fibres de majagua (*muchilones*); un peon, Gaspar, qui doit se rendre à Aracataca, nous demande de faire route avec nous, et est accepté. Le peon qui nous est fourni par les autorités est un nommé Pablo (Paul), homme d'une imagination aussi excessive que son ardeur est mince; la septième mule continuant à demeurer introuvable, Pablo se met en quête, et bientôt nous le voyons revenir sur un grand cheval blanc, armé d'un machete, d'un pistolet et d'un fusil à répétition; un vrai paladin! Cette belle vaillance devait, hélas! bientôt se démentir.

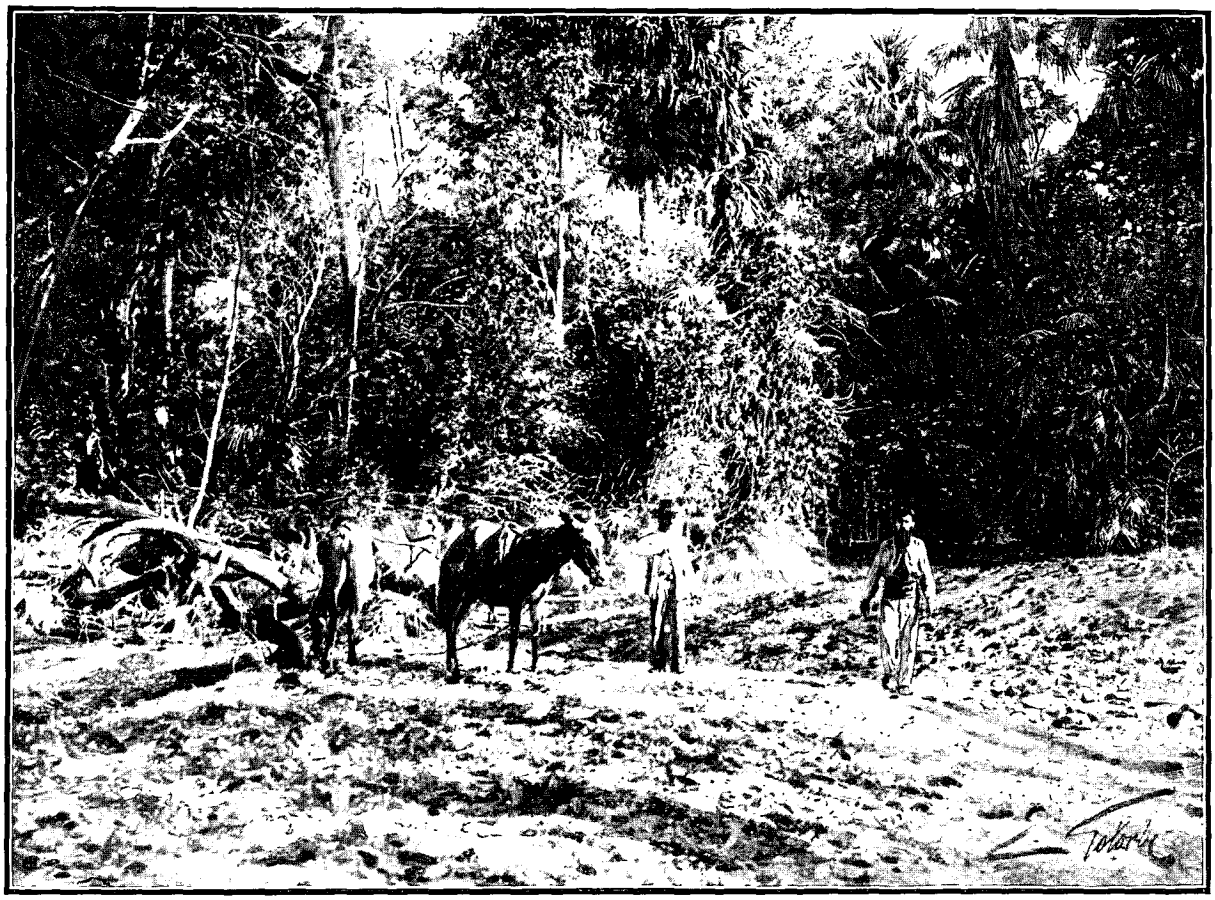
Nous suivions, à travers la forêt, la voie du chemin de fer. Brusquement, au bord du rio Sevilla, cette voie cesse, et nous dûmes souvent nous servir du sabre d'abatis pour nous ouvrir un passage; mais le pays était plat et la marche en somme assez peu pénible.

Vers cinq heures, nous atteignions la ville d'Aracataca, où se trouve en abondance le *roucou*, qui donne une teinture rouge-acajou. Mais si la teinture est abondante, les vivres sont rares, et l'on nous offrit des œufs à raison de quatre réaux (un franc) la pièce! Quant aux moustiques, ils passaient par-dessus le marché. On ne put nous donner, pendant la nuit, l'hospitalité que dans une salle où se dansait la coumiamba : les sons du tam-tam et de la guacharaca ne nous laissèrent reposer qu'à l'aube.



LES CASES DE FUNDACION. — DESSIN D'AUBÈCHE.

Le 16 février, l'imbécillité de Pablo nous causa des mécomptes. Il avait été chargé de s'informer de l'état de la quebrada de San-Pedro : la rivière était-elle sèche? Pablo fit son enquête et nous affirma, d'un ton sentencieux, que le San-Pedro était *sequito*. Lorsqu'après une pénible série de montées et de descentes nous arrivâmes sur le bord de la rivière, celle-ci était tellement haute qu'il nous fut impossible de trouver un gué. Et cependant, en Colombie, on se contente de peu en fait de gués : il arrive très souvent que les peones ont de l'eau par-dessus la tête et qu'ils sont obligés de tenir leurs fardeaux à bras tendus, pour ne pas les mouiller. Cette fois, il nous fallut



A LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT. — DESSIN DE J. LAVÉE.

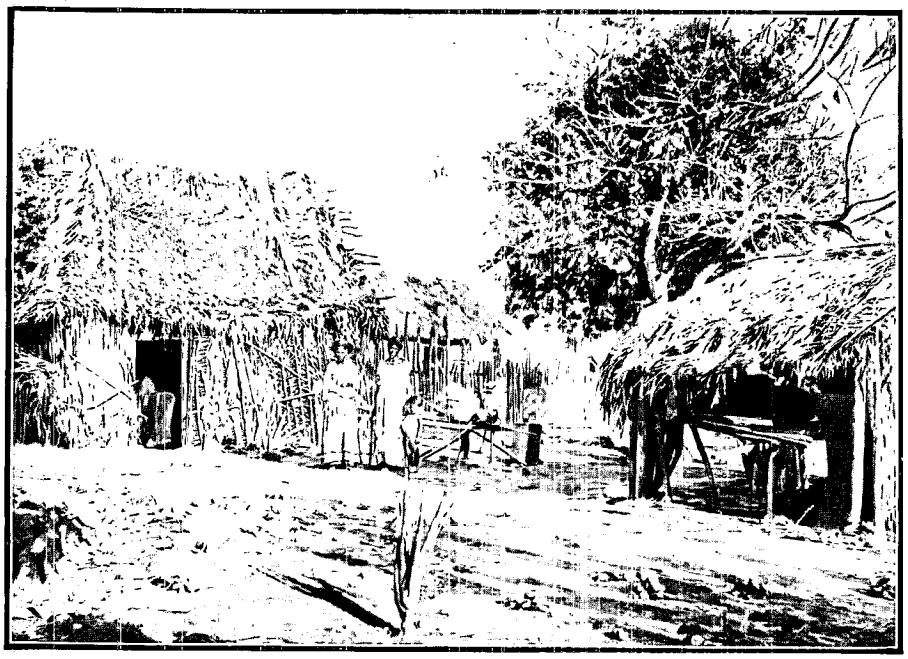
trouver une pirogue et mettre nos animaux à la nage. Pablo résolut de prendre sa revanche le jour même. Nous avions à traverser un pays brûlé, pierreux, planté de *carrisals* (bambous), tout semé des carcasses des animaux que la sécheresse avait tués sur place. Pablo nous affirma qu'il connaissait dans la forêt « une mie d'eau». Nous étions inquiets sur la valeur de son renseignement. Soudain il poussa un cri de joie : il venait de retrouver la « mie d'eau » : c'était un réservoir naturel formé par les racines d'un arbre. Il y avait là de quoi abreuver un moineau, mais non pas six mules et un cheval.

Cependant la nuit venait; la lune envoyait à peine quelques rayons (*lunecita,* en espagnol), qui ne parvenaient pas à traverser l'épaisseur du dôme de verdure qu'étendait au-dessus de nous la forêt; le sentier ne pouvait donner passage à deux personnes de front. Nous résolûmes de marcher en file indienne, après avoir mis chacun sur nos épaules une serviette dont la blancheur devait au moins être visible à un mètre de distance. Celui qui tenait la tête de la colonne était chargé d'avertir les autres des accidents de la route. A chaque instant on l'entendait crier dans les ténèbres — et sa voix était répercutée par l'écho : — « Ça descend! Baissez-vous! Un échelon! » Un échelon, c'était une brusque descente à angle droit, quelquefois de près d'un mètre. Il fallait obéir, et vite, aux ordres du chef de file, sans quoi l'on avait la figure cinglée par les branches, ou bien l'on tombait inopinément dans une profondeur qui, la nuit, donnait l'illusion et la crainte d'un gouffre. Chacun obéissait et se hâtait de transmettre les avertissements utiles à celui qui le suivait. Parfois, nous n'avions d'autre ressource que de nous coucher sur le cou de nos mules. Fatigué de ces exercices multipliés, M. Munet voulut descendre et continuer à pied; trois fois de suite il trébucha. Force lui fut de remonter et de se confier à l'infaillible instinct de sa bête.

A neuf heures et demie du soir, cette chevauchée fantastique prit fin, et nous décidâmes de camper jusqu'au lever du jour. Un grand feu fut allumé, chacun gréa son hamac. Un seul homme ne se mit pas en peine de se préparer un lit; c'était un peon que nous avions pris à notre passage à Fundacion; ce brave garçon s'était armé de son machete, et il s'en servait pour nettoyer la terre. Lorsqu'il eut débarrassé de fourmis et de garapates un espace suffisant, il étendit sa chemise à même le sol et s'étendit dessus. Pablo resta éveillé; toujours empressé, comme un inutile; on le voyait s'activer autour du feu, dont la conservation semblait lui tenir à cœur. A toutes nos invitations au repos il prétextait que le souci de notre sécurité l'intéressait au plus haut point. Cependant il dut convenir que le motif de sa persistante veillée était beaucoup plus égoïste : il avait peur des tigres.

*

Le matin venu, nous reprîmes notre route par la forêt, mais cette fois en chantant. Malheureusement notre nouveau guide retourna chez lui et nous laissa sous la conduite de Pablo, qui, à deux reprises, nous égara. Le pauvre homme voulut du moins nous être agréable et reconquérir notre estime en nous ménageant un beau coup de fusil. Tout à coup, nous le vîmes arrêter son cheval blanc et coucher en joue. Il allait tirer lorsque toute une famille de cochons domestiques se leva. Pablo remit son fusil en bandoulière. Il avait pris des porcs pour des pécaris! Son coup de fusil eût été désastreux : nous étions à l'entrée du village de Canoa.



RANCHOS À RIO-FRIO — DESSIN D'AUBÉCHE.

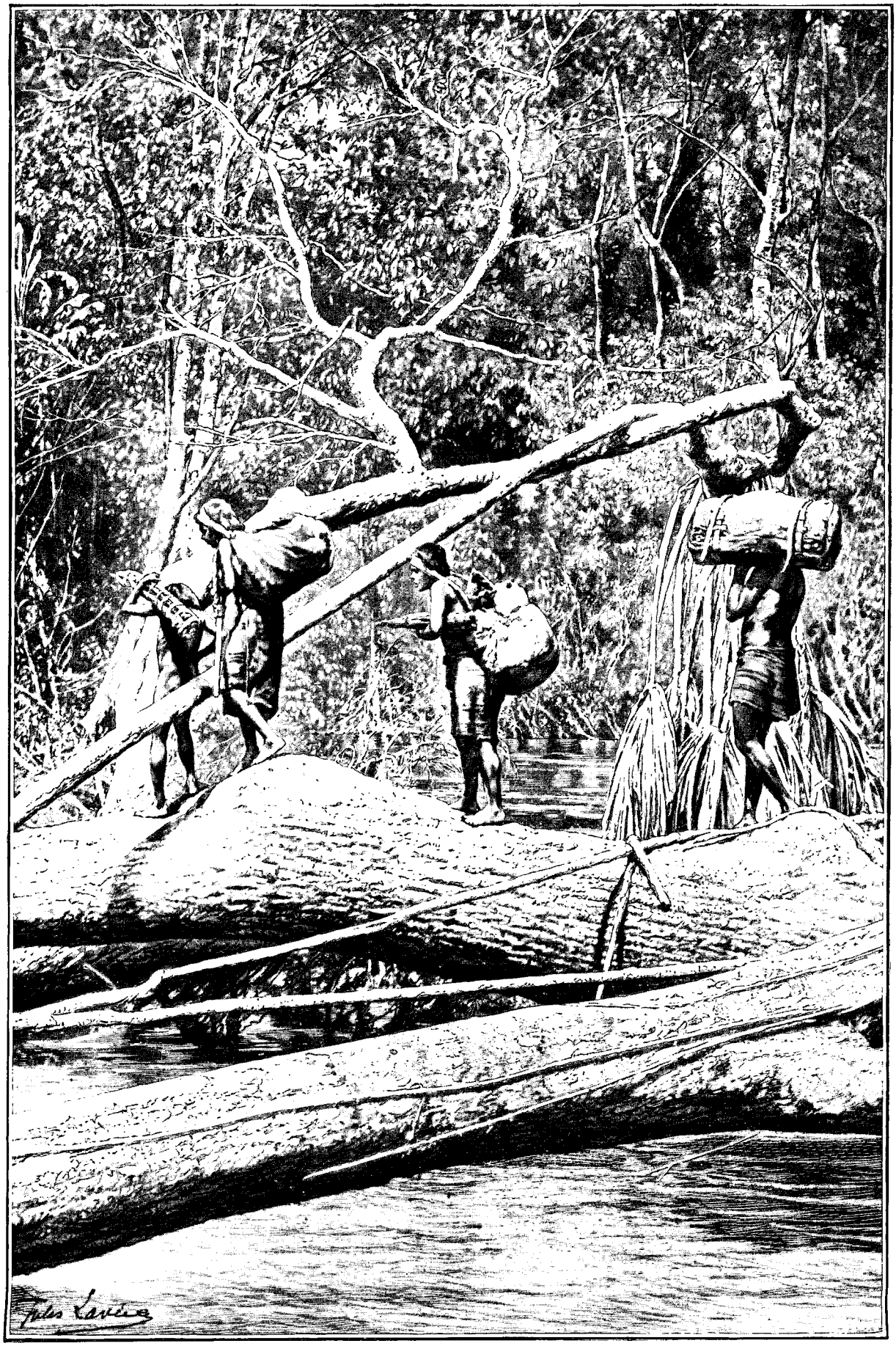
Notre premier soin fut de prendre possession de la case d'un certain Guerrero et de nous mettre en relation avec le corregidor nouvellement créé à Canoa. Celui-ci nous accompagna jusqu'à sa plantation de manioc et ensuite, à travers la brousse, jusqu'à la rivière Ariguani. Il poussa l'amabilité jusqu'à nous épargner la traversée du rio et s'avança seul de l'autre côté jusqu'à un endroit où il savait trouver les Chimilas. Ceux-ci ne me connaissaient que sous le nom de « barbu », ma barbe ayant été, lors de ma première visite, ce qui, dans ma physionomie, les avait le plus frappés. Le corregidor était au courant de ce détail; aussi aborda-t-il Karao, le chef des Indiens, en lui disant : « Ton ami le barbu est venu ». L'Indien, méfiant, crut qu'on inventait ce prétexte pour l'attirer dans un piège; il répondit : « Ce n'est pas vrai ». Pauvres gens! Ils ont été tant de fois victimes de leur naïveté qu'on ne saurait leur reprocher la prudence. Le corregidor reprit : « Il t'attend sur le bord du rio. — Je vais voir », répliqua Karao. Il prit son arc et ses flèches, appela ses compagnons, et bientôt nous les vîmes, au nombre d'une dizaine, déboucher de la forêt et s'avancer jusqu'au bord opposé de l'Ariguani. Ils étaient joyeux de revoir l'ami qui leur avait fait jadis des cadeaux, et ils criaient : *Amigo! amigo!* Leurs connaissances en espagnol ne leur permettaient pas de donner à leurs souhaits de bienvenue une forme plus complète; mais ce mot suffisait. Il fut convenu que Karao viendrait le lendemain à Canoa avec ses administrés prendre nos charges, et nous rentrâmes chez Guerrero.

Les Canoenses, gens très curieux de leur naturel, étaient fort intrigués de notre présence. Du reste, tout le long de la route, nous avions intrigué les indigènes : à Sevilla, on nous avait pris pour des chercheurs d'or; à Aracataca, pour des *perfectionneurs de rios* selon le *concepto* d'un habitant; à Fundacion, on nous avait demandé si nous venions planter du cacao et du café ; à Canoa, on s'empressa de nous donner des renseignements sur le caoutchouc. Instruits enfin de nos intentions désintéressées, les Canoenses nous laissèrent procéder à nos préparatifs pour la nuit. Nous voulions d'abord, pour échapper à l'atmosphère de la maison, camper en plein air, mais le temps menaçait, et d'autre part nos moustiquaires de tulle ne suffisaient pas à nous protéger contre l'invasion des *mouches-sang*, insectes plus petits que les moustiques. Force nous fut de coucher à l'intérieur de la case.

La veillée se passa à écouter des histoires de chasse au tigre, mais ces récits, qui faisaient dresser les cheveux sur la tête de Pablo, nous enlevèrent toute envie de nous livrer au sport des Canoenses. Les jaguars dont il s'agissait étaient de très petite taille; on les chassait avec des chiens qui les forçaient à monter dans les arbres ; on n'avait plus alors qu'à les tirer à coup sûr et à les voir se casser les reins en tombant. Il n'y avait pas là de quoi nous tenter.

La nuit s'écoula tant bien que mal, au milieu des aboiements ininterrompus des chiens, qui entendaient sans doute des bêtes rôder dans la forêt voisine.

Le lendemain, 18 février, nous nous mettons en marche pour aller au-devant des Indiens. Karao est en



NOS PORTEURS TRAVERSANT UN PONT IMPROVISÉ (PAGE 476). — DESSIN DE J. LAVÉE.

retard, et nous perdons quelque temps à l'attendre, en compagnie des gens de Canoa. Mais avec des personnes aussi bavardes le temps n'est jamais complètement perdu. On nous montre, à l'entrée de la forêt, la case d'un certain Juan Oñate dont l'histoire est loin d'être banale. Juan souffrait d'un cancer au nez; après avoir épuisé sans résultat les ressources médicales que lui offrait Canoa, il songea à faire appel à la science des sorciers arhouaques, confinés dans la « terre des remèdes ». Le voilà parti avec une paire de bœufs qu'il se proposait d'offrir au plus fameux guérisseur de cet étrange pays. Le sorcier examine le malade, jette un coup d'œil sur les bœufs et déclare gravement qu'il ne donnera sa consultation que si on lui amène trois autres bœufs. Juan Oñate revient à Canoa, choisit dans son troupeau les trois bêtes les plus grasses et retourne auprès du *mama*. Celui-ci daigne alors se livrer sur la personne du cancéreux à quelques-unes de ses habituelles simagrées. Juan rentre dans ses foyers... avec son cancer. Il retourne deux fois, cinq fois, dix fois à la « terre des remèdes », tant et si bien que son troupeau de bœufs prit tout entier le chemin du pays arhouaque. Lorsque sa fortune fut épuisée, sans que son mal fût guéri, il reçut du sorcier cette étrange prescription : « Si tu veux vivre, abandonne ta case, et ne la revois jamais! » On ne pouvait se moquer plus désagréablement d'un pauvre homme, et tout autre que Juan Oñate eût enfin compris qu'il avait été dupé; mais Juan ne sourcilla pas, il abandonna sa maison, en construisit une autre au bord de la forêt, et quand il avait à passer près de l'ancienne, il lui tournait le dos, afin de ne pas transgresser le précepte du *mama!* Je ne m'attendais pas à rencontrer jamais un exemple de crédulité aussi robuste.

Nous poursuivîmes ensuite notre chemin, et peu après les Indiens furent en vue. C'était une fête pour eux de recevoir notre visite. Tous avaient leurs arcs et leurs flèches, et Karao qui les commandait s'était peint sur la poitrine et les bras des dessins rouges. Ses bras étaient ornés de trois lignes droites perpendiculaires à une quatrième ligne, à peu près comme dans notre E majuscule. Sur sa poitrine s'étalaient quatre lignes parallèles horizontales, fermées par deux lignes verticales qui donnaient à l'ensemble l'apparence d'un gril dont on eût enlevé le manche.

Les Indiens allèrent jusqu'à nos charges et en prirent la plus grande partie, qu'ils amenèrent sur le bord de l'Ariguani, où ils les déposèrent. Ils firent un second voyage pour achever le transport des colis. En leur absence, nous voulûmes, malgré la violence du courant, prendre un bain dans la rivière: mais nous avions compté sans des myriades de petits poissons qui ne cessèrent de nous mordiller. C'est du reste une des plaies de cette région, la présence de ce singulier carnivore dans les cours d'eau. Ceux de l'Ariguani étaient de taille trop petite pour être à craindre; mais on a vu, dans d'autres rivières, notamment dans le delta de l'Orénoque, des baigneurs mourir sous les morsures de ces terribles ennemis. Du reste ces poissons se portent avec une telle avidité sur la chair fraîche que pour les pêcher on n'a qu'à jeter, dans les parages où ils se trouvent, une peau encore saignante : ils s'y attachent gloutonnement, et c'est le meilleur filet dont on puisse se servir.



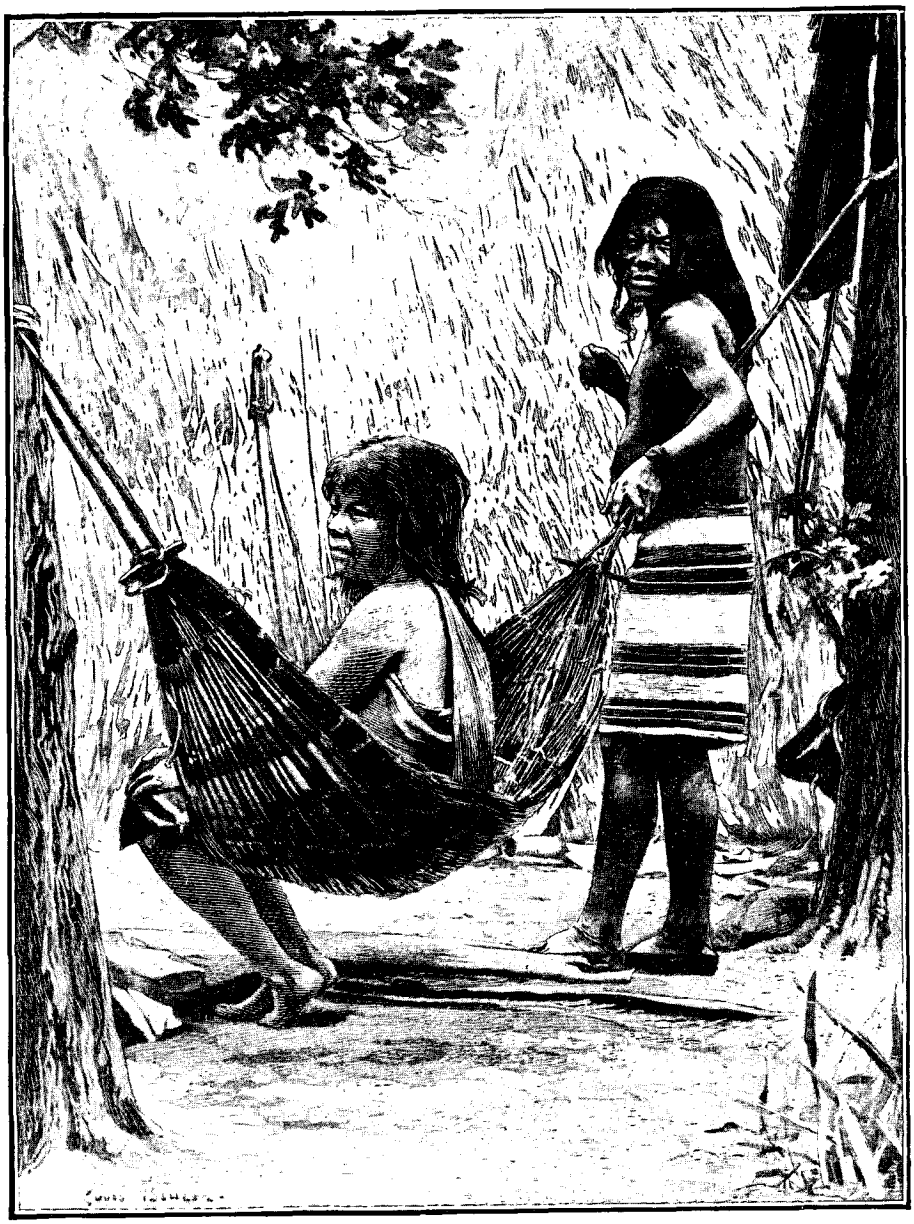
JEUNES CHIMILAS. — DESSIN DE BEUZON.

L'endroit où nous nous baignions était orné d'un pont formé par la chute d'un arbre immense; ce fut sur ce pont que s'engagèrent les Indiens porteurs de nos charges. Peu après, nous nous installions dans la propre demeure de Karao. Après avoir passé sous le fétiche composé de becs de toucans et de queues d'écureuils ornant la porte, je retrouvai le mobilier décrit lors de mon premier voyage, les épis de maïs, les calebasses percées de petits trous, les klrynaïas, les arcs formés d'une espèce d'acajou, les flèches de roseau terminées en bois de palmier, et l'immense tambour creusé dans un tronc d'arbre.

A ce moment se produisit un véritable événement, un fait dont le souvenir restera longtemps sans doute à Karao Attaka : l'un de nous tira sa montre de son gousset, et le tic-tac du mouvement fut perçu des assistants. Ce fut une révolution : chacun voulut entendre ce bruit mystérieux.

Ceux qui n'étaient pas présents au moment de l'exhibition de la montre demandèrent aux autres des explications; ceux-ci voulurent raconter comment marchaient les aiguilles, mais les mots leur manquaient, et il leur fallait prendre des bâtons pour donner tant bien que mal — mais plutôt mal — leurs renseignements. D'ailleurs les gestes rentrent pour la moitié dans ce que disent les Chimilas, par suite de l'absence de mots. Leur langue est quelque chose de guttural et de nasillard qui se traîne comme la plainte d'un enfant, avec des alternances de longues et de brèves. En voici quelques échantillons : aïeul se dit : *Ya-amo-naya ;* adieu : *Ya-oué-kan-enté;* coton : *Io-o-ro-koua-om-bri ;* déjeuner : *Mou-koua-nâ-a ;* là-bas : *At-tayan-na-haté-oué ;* sable : *Ounn-ounn-atoua-natt.* On conçoit qu'avec des mots de cette dimension la conversation ne puisse

revêtir un caractère très vif. J'avais préparé tout un vocabulaire, et pendant de longues heures j'obtins de Karao l'équivalent de l'espagnol en sa langue maternelle. Il y mit une bonne volonté que je récompensai du reste par des cadeaux appropriés ; de mon côté je puis, sans vanité, affirmer qu'il me fallut une certaine patience. Je finis également par comprendre le système de la numération chimila, quaternaire comme celui de plusieurs autres langues américaines. Les Chimilas comptent jusqu'à quatre sur une main, et ensuite ils se livrent à la même opération sur l'autre main. Les pouces ne sont pas comptés. *Un* se dit : Kouten-da-sou ; *deux* : Mo-ouh-na ; *trois* : Kou-ten-da-ie-e-ma ; *quatre* : Mlri-i-e. Une main (ou *quatre*) se dit : Naia-attagra. Les deux mains (sans compter les deux pouces) : Naïa-mo-ounaattagra. Et c'est tout : la numération ne va pas plus loin.



UNE FAMILLE CHIMILA. — DESSIN DE BEUZON.

Les Chimilas, on le voit, sont un peuple en enfance, ou peut-être en décrépitude ; pas de vieillards chez eux ; tous sont phtisiques et meurent jeunes. Ils donnent une idée intermédiaire entre l'homme et l'animal : on les voit s'éventer perpétuellement avec le creux de la main droite en un geste bizarre qui va de bas en haut, rester des heures entières la bouche ouverte et se l'essuyer ensuite contre les piquets de leur case, laisser sans aucun soin leurs plaies purulentes, sur lesquelles viennent se fixer des essaims de mouches. Leurs médecins ne connaissent qu'un remède : mouiller de salive de petites pierres de quartz hyalin et les recueillir dans leurs mains ou dans une muchila ! Tous mangent avec leurs doigts et avec des gestes qui ne rappellent pas ceux des autres hommes, étant donné que le pouce chez eux n'est presque pas opposable aux quatre doigts. Et quelle cuisine ! Je me rappelle avoir vu une famille entière manger du putois !

Ils n'ont qu'une supériorité : celle de se glisser dans la forêt avec une agilité surprenante, sans remuer une feuille, et d'abattre à coups de flèches les oiseaux, les animaux de toutes sortes dont ils se nourrissent. Leurs flèches sont tirées à coup sûr à une distance de 80 mètres. M. de Dalmas, étant allé à la chasse avec Karao, avait déjà abattu deux dindons et un paugil, lorsque l'Indien lui désigna très loin, dans un arbre, un oiseau superbe ; mon compagnon ajusta et fit tomber l'animal. Quel ne fut pas son étonnement de constater alors que l'oiseau était déjà transpercé d'une flèche ! Cette flèche avait été lancée par Karao, et si l'Indien avait prié son compagnon d'intervenir, c'était uniquement pour s'éviter la peine de monter dans l'arbre prendre son butin. Les Chimilas font le moins possible d'efforts. C'est ainsi que pour se procurer un baquet

destiné à un chien ils s'étaient contenté de creuser légèrement le tronc d'un arbre tombé de lui-même. C'est ainsi également que, pour obtenir le bois nécessaire à la confection de leurs arcs et de leurs flèches, ils entaillent de très beaux arbres, sans les abattre, et ne prélèvent que la quantité indispensable à leurs besoins du moment. Leur insouciance pour les soins de propreté les plus élémentaires est pour eux une cause de perpétuel malaise : on les voit à chaque instant gratter leur vermine et quelquefois s'adosser l'un à l'autre pour faire en commun cette opération. Le proverbe latin disait : *Asinus*, etc., sans avoir certainement prévu les démangeaisons des Chimilas.

Tels sont les traits que j'ai cru devoir ajouter au tableau que j'ai déjà présenté de cette étrange peuplade sur laquelle plane la mélancolie inhérente aux êtres appelés à disparaître. Après avoir échangé divers objets contre leurs armes et les quelques curiosités de leurs cases, nous leur fîmes nos adieux et retournâmes à Canoa.

Le 22 février, nous repassions par le chemin parcouru à l'aller : la quebrada de San-Pedro, Fundacion, Aracataca et Sevilla, où nous échappions enfin à l'obscurité, à l'humidité de la forêt. Nos mules, du reste, étaient fourbues et n'auraient pu fournir une étape de plus. Mais les versants de la Sierra Nevada nous apparaissaient, ruisselants de lumière. A Rio-Frio, le corregidor vint nous recevoir avec le chef de la police locale, un noir qui mettait sa vanité à n'employer que des termes choisis et des tournures de phrase pompeuses. Nous retombions dans la civilisation et dans ses mesquineries. Un policeman nous fut donné comme garde d'honneur, ce au grand contentement de Pablo, notre peon. Pablo, qui durant tout le voyage s'était montré au-dessous de sa tâche, triomphait à présent : il se considérait comme un conquérant et devant les habitants qu'attirait notre passage il prenait des poses de héros. Le 24 février, nous étions de retour à bord du *Chazalie*. Le lendemain, M. Munet nous quitta pour se rendre à la Cienega, où se trouvait le bateau portant le courrier à Savanilla et de là en Europe.



CHIMILAS. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 28 février, le *Chazalie* levait l'ancre et nous promenait en vue de la côte accidentée de Santa-Marta, région des *ancones* ou anses au fond desquelles vivaient les premiers habitants de la terre actuellement appelée Colombie et dont on retrouve des vestiges en plusieurs endroits, notamment à Taganga, à Chengue et à Gaïraca.

Déjà, lors de mon voyage de 1894 à Taminakka, j'avais exploré, en compagnie de M. Sogler, cette contrée qui est une mine archéologique inépuisable et digne d'être fouillée méthodiquement. En remontant, depuis son embouchure, le fleuve Buritaka, nous avions abouti au Valle de Taïronas, dont j'avais pu calculer l'étendue considérable (564 kilomètres carrés). A une distance de trois heures de marche de la côte, nous avions trouvé de nombreuses haches en pierre, de formes diverses, et les vestiges d'une population d'une indiscutable importance établie sur les rives du fleuve. C'était l'emplacement de l'ancienne ville indienne de Sincorona, saccagée en 1571 par Diego de Andrade.

La journée du 10 septembre 1894 s'était pour nous écoulée en recherches. Le soir, nous n'avions trouvé de refuge que sous un toit de chaume construit par des *vaqueros* indiens et nègres, et nous avions pu nous procurer un peu d'eau potable. Cependant, après boire, ayant eu la curiosité de regarder au fond du trou où nous l'avions puisée, nous avions découvert des crapauds et un nombre incalculable d'animalcules. Notre nuit avait été troublée par le voisinage de deux chats-tigres que l'obscurité nous avait empêchés de poursuivre.

Jusqu'au 15, notre exploration s'était continuée sans autre incident que les piqûres des garapates, ces dangereux insectes qui pénètrent dans la chair et y donnent naissance à des plaies purulentes. Les bords granitiques du fleuve avaient rendu notre marche très pénible en nous obligeant à sauter d'une roche à l'autre et à nous accrocher aux racines qui végétaient dans les anfractuosités. Vers midi, notre courage avait été récompensé, et nous avions campé au milieu d'une ancienne ville indienne qui s'étendait de chaque côté du fleuve. Des restes d'escaliers en pierre descendant vers le cours d'eau indiquaient ce qu'avait dû être cette cité rasée par les conquérants, mais non dépouillée de tous ses trésors. On soupçonne que d'immenses richesses sont enfouies en cet endroit, et que des travaux relativement peu coûteux y feraient découvrir des objets précieux.



JEUNE FILLE CHIMILA. — DESSIN DE BEUZON.

On conçoit que nous ne pouvions avec nos machetes entreprendre de fouiller ces cités détruites; nous nous étions forcément contentés de parcourir ces ruines et d'y dresser à notre usage un abri de feuilles de palmier. Le 16, nous continuions notre exploration en changeant de rive à chaque moment, au risque d'être entraînés par le courant du fleuve ou d'être dévorés par les caïmans. Enfin, le 17, nous découvrions, à une demi-lieue du fleuve, les restes d'une troisième ville indienne abandonnée, comme les autres, depuis des siècles, et nous gravions dans l'écorce d'un arbre gigantesque nos noms et la date de notre pénible voyage.

Ces souvenirs que j'évoquais, le 28 février 1896, devant M. de Dalmas, lui donnèrent le désir de visiter l'une des baies de la côte de Santa-Marta. Il donna l'ordre d'arrêter, et le *Chazalie* mouilla dans l'anse de Gaïraca. A terre, sur le côté ouest, nous fîmes la découverte d'une *tinaja*, grosse poterie qui servait aux inhumations; mais celle-ci était brisée et depuis longtemps avait été violée. Les piqûres des fourmis nous fatiguaient; la nuit vint complètement interrompre nos recherches, et nous dûmes rentrer à bord. Le lendemain, avec sept matelots, nous pûmes entreprendre des fouilles sur divers points et mettre à découvert une excavation qui avait été sans doute une citerne. Les pierres à moudre, les haches de pierre polie s'offraient à profusion; les tinajas se présentaient par groupes de deux ou trois sur les bords d'un rio desséché. Nous finîmes par trouver une sépulture qui avait échappé à l'avidité des Espagnols : elle se composait de deux grandes jarres enfouies l'une au-dessus de l'autre, au centre d'un grand cercle de pierres levées dépassant, en moyenne, le sol de 20 à 40 centimètres. Outre des restes humains, nous recueillîmes dans les jarres des tumas, de petites pierres, des haches. D'autres vases plus petits sortirent des fouilles : ils avaient dû contenir des liquides et des aliments.

A deux heures de l'après-midi, nous étions de retour à bord avec une véritable charge d'objets intéressants, et le *Chazalie* levait l'ancre. Des nuages nous cachaient les sommets neigeux de la Sierra Nevada de Santa-Marta. Près des sources du Goachaca et du Mendiguaca, des feux allumés par les Arhouaques projetaient de grandes flammes. Il ne tenait qu'à nous de nous transporter par l'imagination à l'époque où disparut, au milieu du carnage et de l'incendie, l'antique civilisation des Taïronas.

*
* *

Et ce n'était pas sans une certaine mélancolie que je rappelais dans mon souvenir les six années que je venais de passer en Colombie. Rien que pour mener à bien les travaux géodésiques nécessités par la triangulation de la Sierra Nevada, il ne m'avait pas fallu moins de cinq explorations et de sept reconnaissances partielles, se résumant en 347 jours de voyage proprement dit, pendant lesquels 3 188 kilomètres avaient été parcourus en pays inexploré. Mon dernier séjour avait été employé de la façon suivante : exploration de la Sierra Nevada centrale, août 1893-février 1894; — fouilles près de Rio-Hacha, voyage à Bogota, mars-juillet

1894; — reconnaissance dans la région Taïrona (première partie), juillet-août 1894; — exploration de la région Taïrona (deuxième partie); fouilles à Gaïraca, septembre 1894.

Reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, janvier 1895; — exploration de la région N.-E. de la Sierra-Nevada, février-mars 1895; — reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, mars 1895; — exploration du territoire indien chimila, mai-juillet 1895; — reconnaissance dans la région N.-E. de la Sierra-Nevada, août-septembre 1895; — reconnaissance dans le centre de la péninsule indienne goagire, septembre 1895; — reconnaissance dans la région S.-E. de la péninsule indienne goagire, novembre 1895.

Reconnaissance dans le territoire indien chimila, février 1896; — exploration de la région N.-E. de la péninsule indienne goagire; fouilles à Gaïraca, mars 1896.

C'était l'épilogue — provisoire — de dix-neuf années d'explorations, dont douze dans le Sud américain.

Au cours de cette série, je n'ai pu m'attarder à décrire par le menu les voyages résumés ici. Chacun fera l'objet de relations ultérieures très complètes.

Le Nord de l'Amérique du Sud offre un puissant intérêt : durant tant d'explorations et de reconnaissances enchevêtrées, je n'en ai pu visiter qu'une faible partie.

Ces pays réservent de telles surprises au voyageur que plusieurs existences ne suffiraient pas à en faire l'étude approfondie. Il ne suffit pas de passer pour connaître, même superficiellement, une contrée. Tel détail échappe tout d'abord aux regards, telle observation scientifique, qu'il faut corroborer.

Dans ce but, j'ai visité à diverses reprises ces différentes régions, relativement proches, du Nord et du Nord-Est de la Colombie, du Nord-Ouest du Venezuela.

Une exploration, deux peut-être, termineront le travail auquel je m'efforce depuis 1890.

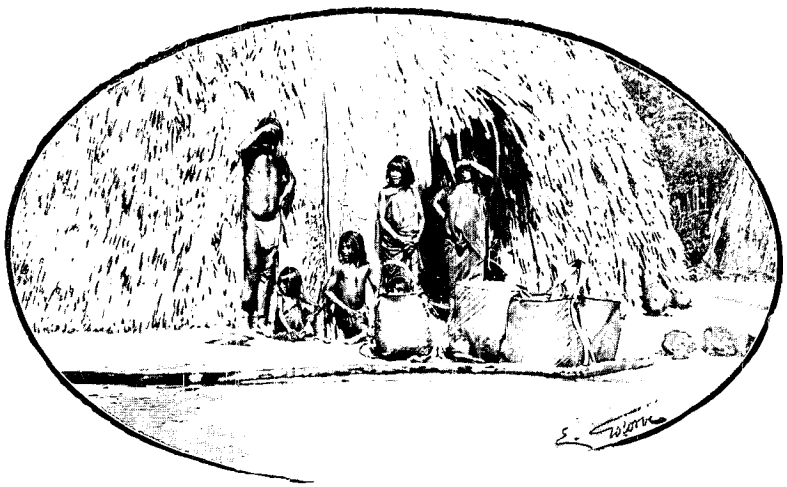
Après avoir effectué, en 1892, la première partie de l'itinéraire de Quesada (1536), je me propose de continuer à suivre pas à pas, et de terminer le parcours de ce conquérant espagnol.

Plus tard, je suivrai une route nouvelle et terminerai mes explorations en Colombie et au Venezuela par des reconnaissances dans les Sierras Negro et de Perija — ramification des Andes qui vont mourir dans le Nord-Est.

J'ignore s'il me sera donné de parfaire cette œuvre; le hasard guette chacun de nous et, plus qu'aucun autre, le voyageur est dans ses mains.

Pourtant j'espère, en dix années, avoir mené à bien cette dernière partie de ma tâche.

COMTE JOSEPH DE BRETTES.



AU RETOUR DES CHAMPS. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



RUE À MEDENINE (PAGE 489). — DESSIN DE GOTORBE.

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE[1]

(SOUVENIR D'UN SÉJOUR CHEZ LE KHALIFA DE MATMATA),

PAR M. LE PREMIER LIEUTENANT D. BRUUN, DE LA MARINE DANOISE.

(TRADUIT DU DANOIS PAR M. LÉON MATHEY.)

I

De Gabès aux montagnes des Matmata.



FEMME DE HADÈGE (PAGE 488).
DESSIN DE MIGNON.

GRACE à la bonne volonté prévenante et à l'appui que m'ont prêté les autorités françaises, civiles et militaires, ainsi que les fonctionnaires de S. A. le Bey de Tunis, j'ai réussi à visiter, en 1893, les troglodytes de la Tunisie méridionale, dans les conditions les plus favorables. Au moment de raconter mon excursion, je me fais un devoir d'adresser mes remerciements sincères à tous ceux qui m'ont aidé.

Nous partons à cheval de Gabès et nous nous acheminons vers les montagnes des Matmata. La route suit le lit desséché d'un cours d'eau, dont les pierres sont mauvaises pour les chevaux. La chaleur est accablante; les sens s'assoupissent.

Nous traversons une oasis où nous abreuvons nos montures. Nous croisons quelques chameaux chargés, puis des piétons; parmi ceux-ci, il s'en trouve un sans burnous et sans coiffure; il n'a pour tout vêtement qu'une chemise serrée à la taille avec une corde. Il porte un drapeau rouge. Amor nous dit que c'est un marabout d'un village voisin de Gabès.

Les marabouts ne manquent pas dans le pays. Celui-ci est très pauvre, et il s'est rendu dans les montagnes pour réclamer de l'argent qu'il pensait lui être dû. Il porte un drapeau, afin que chacun puisse remarquer l'arrivée d'un saint homme. Je lui donne quelque monnaie, et le bonhomme en baisant ma main me souhaite tout le bien possible durant mon voyage. Allons! *Non licet omnibus*... de

Voyage exécuté en 1893. — *Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

recevoir les vœux d'un marabout ! Nous parcourons encore un bon bout de route, et nous nous trouvons bientôt dans les petites montagnes qui, semblables à des îles, émergent sur la ligne plane de la côte. Au sommet de plusieurs de ces élévations, il y a des tas de pierres :

« C'est d'avant notre arrivée », dit Amor.

Çà et là, lorsque le terrain est uni, on a légèrement gratté la surface autour des buissons desséchés ; ce sont des champs, ou plutôt des places propres à devenir des champs si la pluie survient ; mais on n'a pas cette perspective.

Nous faisons halte près de quelques arbustes et songeons à notre déjeuner : pain, beurre et fromage que tous nous pouvons manger ; vin et viande pour moi seul. Une grenade constitue notre dessert.

Sur ces entrefaites arrivent cinq femmes vêtues de bleu, accompagnées d'un vieil homme conduisant une dizaine de chameaux. Elles portent des anneaux aux poignets et aux chevilles, elles nous jettent un regard en passant et poursuivent leur route.

Le terrain calcaire s'est aplani. Dans les petites vallées, desséchées pour le moment, on voit çà et là des bouquets de palmiers et d'oliviers. On a creusé de petits fossés autour de chaque tronc pour retenir l'eau.

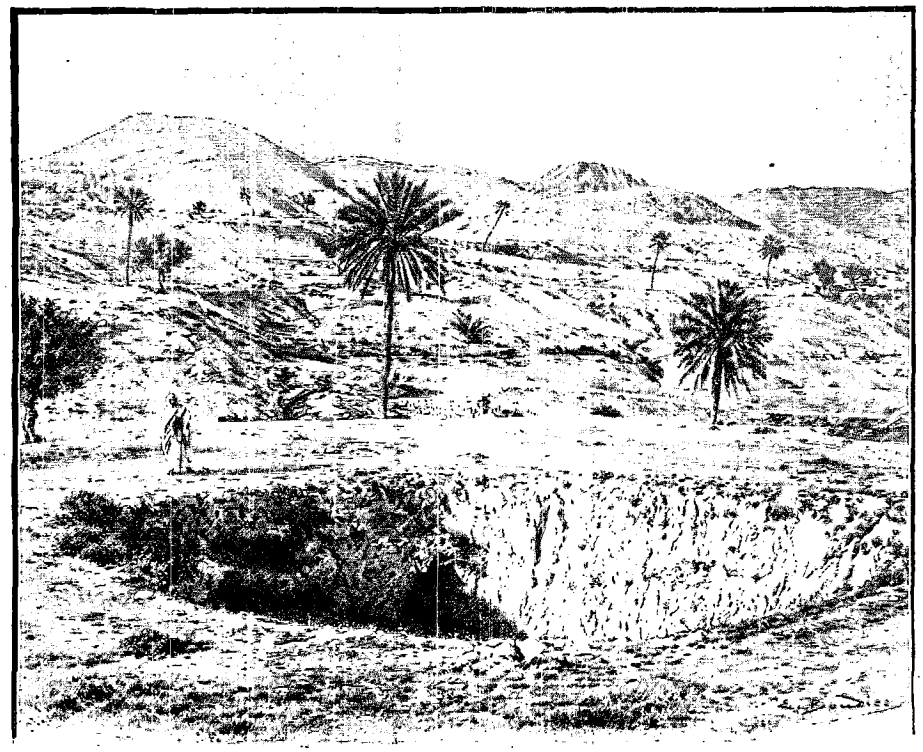
Non loin de là, des excavations ont été pratiquées dans les collines. Ce sont des trous habités en automne, quand il faut garder les récoltes.

Les montagnes où nous pénétrons s'élèvent de plus en plus, jusqu'au moment où, m'étant retourné sur ma selle, je vois à l'horizon lointain la ligne bleue de la Méditerranée. Nous avons atteint le point culminant où nous passerons aujourd'hui.

Soudain je m'arrête, une vallée relativement fort boisée s'ouvrant devant moi. De l'autre côté, la vallée se relève encore, et une longue chaîne de monts élevés la surplombe. Le fond ressemble à une ancienne carrière de sable ou à une argilière, avec de nombreux puits abandonnés et depuis longtemps inutilisés, dont le sol serait planté d'arbres : palmiers, oliviers et figuiers.

« Est-ce Hadège ? »

Ahmed fait signe que oui. Je mets alors pied à terre pour photographier, et nous descendons un instant à côté des chevaux.



ENTRÉE D'UNE MAISON TROGLODYTE À MATMATA. — DESSIN DE BOUDIER.

II

Chez le khalifa de Hadège.

Dès que nous sommes remontés en selle, arrive un chien de berger tout blanc. Il est sorti d'un trou que nous n'avions pas remarqué. Il aboie violemment contre nous. Ses camarades l'accompagnent à qui mieux mieux du haut des collines environnantes. Je pars en avant pour regarder le chien, et j'arrive devant un trou profond creusé au sommet de la colline, et dont les parois verticales s'enfoncent dans le sol. Là, au fond, je découvre un chameau, des ustensiles de ménage ; de grands paniers de jonc pleins d'orge sont placés près d'un foyer ; des poules picorent autour. Au bruit que fait mon cheval, les femmes et les enfants lèvent les yeux, ils me considèrent un instant et s'enfuient ensuite dans les trous des parois.

Ahmed me dit que je ne dois pas m'arrêter là ; j'obéis à son bon conseil.

Des sentiers conduisent à la colline et se réunissent devant une grande porte. C'est là l'entrée du long passage souterrain qui aboutit d'un autre côté à la cour rectangulaire que je viens de voir, et d'où l'on pénètre dans les chambres servant de demeure, de grenier et d'étables.



INTÉRIEUR D'UNE MAISON TROGLODYTE À MATMATA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Les troncs élancés des palmiers se dessinent verticalement sur l'horizon montagneux. Plusieurs oliviers croissent sur le terrain plat, mêlés à quelques palmiers. A l'ombre d'un de ces derniers sont assemblés quelques hommes. Ahmed dit que le grand khalifa est parmi eux. Aussi resté-je très tranquille. Un vieillard à barbe grise se lève et se dirige vers moi. Il me donne la main et me souhaite la bienvenue. Les autres suivent son exemple. Hommes bien bâtis, aux traits réguliers, yeux noirs et nez droit : on observe de suite que ce n'est pas l'ordinaire type arabe.

Plusieurs passages mènent de la cour ouverte dans la colline aux demeures des troglodytes, qui sont toutes semblables à celle dont je viens de parler.

On me désigne mon logement dans un des trous. Je pénètre dans l'intérieur de la colline par une porte solidement retenue par des gonds. Je passe alors dans un long corridor creusé à même le roc, et légèrement plus haut que la taille d'un homme. Sur les côtés sont creusées de grandes chambres pour les chevaux. Ce couloir aboutit à une cour ouverte dont les parois perpendiculaires ont environ 10 mètres de hauteur. La largeur de la cour est à peu près aussi grande. C'est par cet enclos qu'on entre dans des excavations régulières, au plafond cintré.

Dans la chambre qui m'est destinée, je m'étends avec bien-être sur un banc de repos garni de somptueux tapis de Kairouan. Une table, quelques chaises complètent l'ameublement accoutumé des chambres d'Européens.

Le khalifa est riche, très riche : il peut donc se permettre ce luxe.

Après cette longue traite à cheval, j'ai besoin d'un peu de repos. On ferme la porte de la cour, et la nuit se fait tout à fait dans ma chambre. Les mouches ne gênent point, et je goûte un sommeil réparateur.

Des hennissements partant de la cour me réveillent. Bientôt après, un flot de lumière se répand par la porte. Une forme entre, interceptant la lumière à son passage. C'est le khalifa, derrière lui Ahmed, d'autres silhouettes, les fils et les gens de la maison.

Par l'entremise d'Ahmed j'avais exprimé le désir de visiter l'intérieur d'une maison, et l'on m'avait promis aussitôt que je pourrais tout voir. Nous sortîmes à cet effet, mais nous passâmes plusieurs fois devant les ouvertures au sommet des collines, et devant les portes, sans que personne fît mine de nous inviter.

Nous arrivâmes enfin à une maison où l'on me permit d'entrer. La disposition générale était la même que dans celle d'où je venais. C'était l'habitation d'un Juif et d'une famille berbère. La cour était sale, des ustensiles de cuisine gisaient dispersés partout. Quelques paniers de jonc contenant du blé étaient au milieu, les volailles et les chèvres couraient autour. Une vieille femme ridée, tatouée, sale et vilaine, fut amenée afin que je pusse la regarder. C'était naturellement la femme du Juif. Je ne vis pas l'autre habitant de la maison, le Berbère. A mon entrée dans l'habitation, j'eus le temps d'apercevoir quelques jupons bleus et des jambes nues qui disparurent aussitôt dans les trous et sur les côtés.

Accompagné de deux fils du khalifa et de quelques hommes, je sors pour faire une promenade dans la vallée et sur les collines, d'où je jette des regards dans les trous habités. Sur mon passage les femmes rentrent précipitamment dans les maisons, suivies des chiens et de garçons curieux.

J'avais avec moi mon appareil de photographie et le faisais fonctionner à chaque occasion.

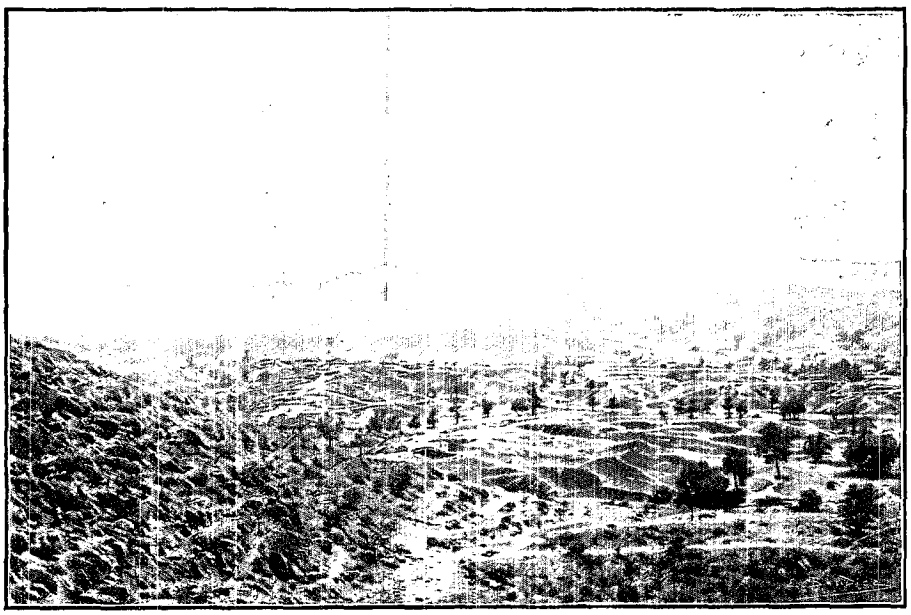
Cela me mène jusqu'au coucher du soleil. L'air s'est rafraîchi, on respire plus librement.

Sur une grande place entourée de palmiers, une cinquantaine d'enfants et de jeunes hommes prennent leurs ébats. Ils ont quitté leurs burnous et ne sont plus vêtus que du bonnet rouge et d'une chemise flottant autour d'eux. Ils se lancent une balle d'étoffe avec une longue canne recourbée à l'une des extrémités. Ils sont admirables de formes, musculeux, élancés, souples ; leurs mouvements sont résolus et leur peau hâlée, leurs traits réguliers et leurs yeux brillants. Et je reportai ma pensée vers les jeunes éphèbes de la Grèce et de Rome qui, eux aussi, devaient jouer dans la plaine, au pied des monts azurés. Le jeu ne cesse qu'au moment où le soleil disparaît derrière les montagnes.

Il est impossible de voir plus longtemps, le crépuscule étant inconnu dans ces régions. Je retourne donc vers mon trou, et, allumant une cigarette, j'attends qu'on ait servi mon repas.

Arrivent alors cinq formes humaines, chacune avec un plat qu'on dispose sur la table devant moi. On place une cruche d'eau à côté. Il y a de la soupe avec des morceaux de viande fortement épicée. Puis des poulets en fricassée, ensuite un énorme plat de couscous, du gruau d'orge et du mouton ; enfin, du miel et du pain : c'est du pain d'orge, un peu sec, mais d'un goût agréable.

J'ai mon couteau avec moi, et on me donne la cuiller, ce trésor pour un Européen dans ces contrées. Ahmed se tient à côté de moi et remplit mon verre chaque fois que j'ai bu. Il me sert les mets. A côté est assis Mansour, le troisième fils du khalifa ; l'usage l'exige.



VUE DE HADÈGE. — DESSIN DE BOUDIER.

Je l'invite à manger avec moi, mais, avec un mouvement plein de grâce, il porte la main à sa poitrine, incline la tête et me demande de l'excuser.

Une quantité de formes blanches sont sur le plancher tout autour ; les yeux sont fixés sur moi, tandis que je mange mon repas dans un grand silence. Lorsque j'eus fini, ce fut le tour de Mansour et des autres de manger les restes. Les os que je n'ai pas rongés, les débris de viande, etc., furent remis dans les plats et emportés dans une chambre contiguë. Tous les hommes vinrent s'asseoir autour des plats après s'être préalablement lavé la bouche et les doigts dans un bassin d'eau à cet usage.

Je jetai un coup d'œil dans la chambre, d'où un grand bruit de mâchoires parvint jusqu'à moi. Ils avaient placé leurs chaussures à côté de la natte sur laquelle ils étaient assis. Les doigts remplaçaient cuillers et fourchettes. Lorsqu'ils eurent fini, ils l'annoncèrent par un bruit pittoresque de la bouche. La desserte fut de nouveau remise dans les plats, et, selon toute apparence, ce fut le tour des garçons, et peut-être des nègres, enfin celui des chiens. Mais je n'ai pas vu ce dernier acte.



VUE DU VILLAGE TROGLODYTE DE MEDENINE (PAGE 489). — DESSIN DE BOUDIER.

Après avoir pris le café je sortis dans la cour. Les étoiles scintillaient au-dessus de ma tête, et j'entendis au loin un bourdonnement singulier, puis un grand bruit sourd, suivi de plusieurs autres.

C'étaient des voix humaines et des coups de fusil. Je le compris, lorsque le khalifa vint un peu plus tard m'inviter à la première journée des fêtes données à l'occasion de la noce de son fils Mohammed avec sa deuxième femme.

La lune se lève à gauche de la voûte céleste.

Devant moi, et escaladant les pentes des collines, des formes humaines sont accroupies côte à côte, enveloppées dans les burnous. La lune éclaire ceux de droite, et donne à ces masses blanches l'aspect de fantômes. Vis-à-vis de nous les groupes apparaissent moitié blancs, moitié noirs. A gauche, des silhouettes pointues s'enlèvent sur la lune.

Ce sont les hommes de Matmata ; ils se tiennent immobiles, tout occupés à regarder ce qui se passe ici, en bas devant moi, à un endroit que la lune n'éclairera pas avant d'être plus haut dans le ciel.

Le khalifa fait chercher deux chaises pour lui et pour moi. Derrière se tient Ahmed comme interprète.

Devant nos yeux, sur le sol plat, j'entrevois une masse compacte : ce sont les femmes en vêtements noirs, étroitement voilées. Elles se tiennent devant la porte d'entrée du trou.

On a allumé des lanternes qui sont placées à même le sol, près de mes pieds. Les rayons vous éblouissent d'abord, mais cet éclairage est nécessaire pour distinguer ce qui se passe.

Un cavalier d'un certain âge, Belcassem, parent du khalifa, qui a les fonctions de maître de police, fait faire une place entre nous et les femmes.

Quelques nègres s'avancent et se mettent à danser au son du tambour et de la clarinette. Ils marchent d'abord en avant, puis en arrière, et ainsi de suite, une dizaine de fois en tout, en se balançant sur les hanches. Chaque fois qu'ils arrivent près de nous, ils soulèvent les tambours et les clarinettes au-dessus de nos têtes et s'en retournent pour revenir encore.

Le khalifa lève sa main. Les nègres renversent leur tête en arrière afin qu'il puisse déposer une pièce de sa monnaie sur le front de chacun d'eux. Je donne comme lui; cela a pour effet de faire reprendre la marche de plus belle et d'augmenter le tapage assourdissant. Musique nasillarde, diffuse, ronflante. Tout à coup

*

les nègres se mettent à tourner plus rapidement, et la musique s'accélère. Puis la mesure se ralentit de nouveau. La marche reprend, et le gros tambour écorche nos oreilles chaque fois qu'il roule sur nos têtes.

Subitement le vacarme se tait, un singulier bruit s'élève des rangs des femmes. Cela ressemble à un gloussement de volailles, répété dans une très rapide mesure : *you, you, you, you, you.* Ce sont les applaudissements. En même temps part un coup de fusil. La lueur éclaire un instant les rangs féminins, quelques coups détonnent çà et là, pendant un certain temps. Les amis les plus intimes manifestent de cette manière leur joie. Les femmes répondent avec leurs *you, you, you*, les musiciens nègres se démènent, et l'on entend encore partir des détonations.



FAMILLE JUIVE DANS LA COUR D'UNE HABITATION DE HADÈGE (PAGE 481). — DESSIN DE MIGNON.

Voulant aussi contribuer aux fêtes, j'envoyai Ahmed chercher mon revolver, et j'en tirai six coups en l'air l'un après l'autre. Les femmes répondirent immédiatement par des cris de réjouissance, et les tambours et clarinettes se mirent aussi de la partie.

Je m'adressai alors au khalifa :

« Je suis heureux, khalifa, que tu aies daigné m'introduire dans le cercle de tes hommes. Voici ma main, cela signifie que tu as ma reconnaissance. Puisse Allah te protéger, toi et les tiens!

— Sois remercié pour tes hommages, repondit le khalifa, et pour ce que tu as dis! Tu es extrêmement bien venu, toi qui arrives d'un pays étranger et lointain, tu es mon ami, mon frère, j'en réponds; tant que tu séjourneras dans les monts de Matmata, personne ne te fera de mal. Tu peux voyager librement, où il te plaira.

— Je suis venu avec des armes, repris-je, tu as vu mon revolver aux fontes de ma selle. Je sais maintenant que cette arme est superflue, car je n'en aurai pas l'usage aussi longtemps que je me trouverai chez toi et tes compatriotes. C'est pourquoi, comme signe de la vérité de mes paroles, et comme preuve de la reconnaissance que j'éprouve pour toi, mon frère, je te donne mon arme. Cependant, avant de te la remettre, tu me permettras d'exprimer mon hommage à la façon de ton pays. »

Là-dessus je fis quelques pas en arrière hors du cercle et je déchargeai encore une fois six coups de revolver.

Un grand et prolongé *you, you,* sortit des rangs féminins, puis quelques coups de fusil éclatèrent.

Je m'inclinai devant le khalifa et lui donnai le revolver. Il me tendit sa main et la ramena à ses lèvres. Notre amitié était scellée.

« Désires-tu que les femmes chantent quelque chose pour toi, ou préfères-tu des chanteurs? demanda le khalifa.

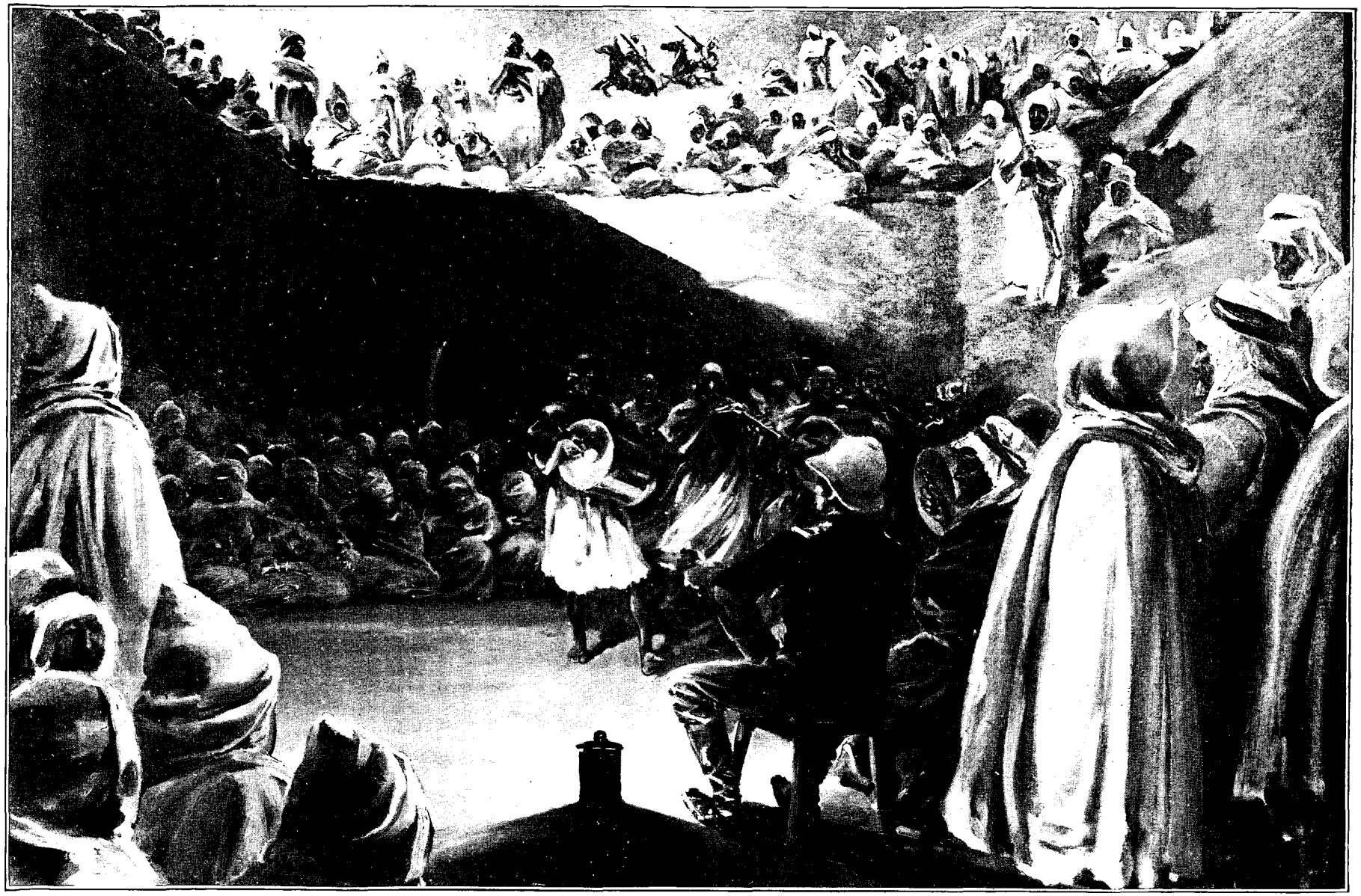
— Comme il te plaira, mon frère, je ne veux pas troubler votre fête. Fais ainsi que tu l'avais décidé avant mon arrivée. »

Puis, le vieux tenant absolument à savoir mes préférences, je ne pus nier que, personnellement, j'aurais aimé entendre les femmes.

Celles-ci se trouvaient donc devant moi, sans que je pusse distinguer leurs traits. Parmi elles était, m'a-t-on dit depuis lors, la première femme de Mohammed, le marié. Elle était venue prendre part à la joie générale. Elle est relativement jeune, et doit être encore belle. Qui sait? son cœur se serre peut-être à l'idée qu'elle va maintenant partager son mari avec une rivale plus jeune ; — mais, peut-être aussi, trouve-t-elle la chose toute naturelle, et se réjouit-elle de recevoir du secours pour son travail, pas toujours facile.

Le khalifa posa sa main sur mon épaule pour me dire que cela commençait.

Une belle voix de femme improvisa un solo, sur une cadence un peu lente, dont les autres femmes repre-



FÊTE DE NUIT CHEZ LE KHALIFA DE HADÈGE. — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

naient un refrain, interrompu de temps à autre par de longs *you, you*. Ahmed me traduisit ce chant, qui s'adressait à moi :

« Il est arrivé ce matin avec des armes et une suite, sans doute de Paris même : son pistolet attaché à la *rerbous*. Son cheval était rouge, le plus noble coursier qui se puisse voir ; lui-même se tenait aussi droit à cheval que le palmier là-haut sur les montagnes escarpées. *You, you, you, you, you, you.*



MANSOUR, FILS DU KHALIFA. — DESSIN DE MIGNON.

« Mais il est assis ici maintenant comme un frère, oui, comme le Bey lui-même, à côté de notre vieux khalifa, Sidi Fatouche; il lui a donné son pistolet, trésor précieux, valant davantage que le meilleur chameau. *You, you, you, you, you, you.*

« S'il veut être notre ami et demeurer chez nous, nous trouverons une femme pour lui. Fatma l'attend, Fatma aux délicieuses prunelles, aux ongles teints au henné, Fatma dont les poignets et les chevilles sont entourés d'anneaux dorés. *You, you, you, you, you, you.* »

. . . . . .

Les couplets furent encore plus nombreux, mais la modestie ne me permet pas de citer davantage.

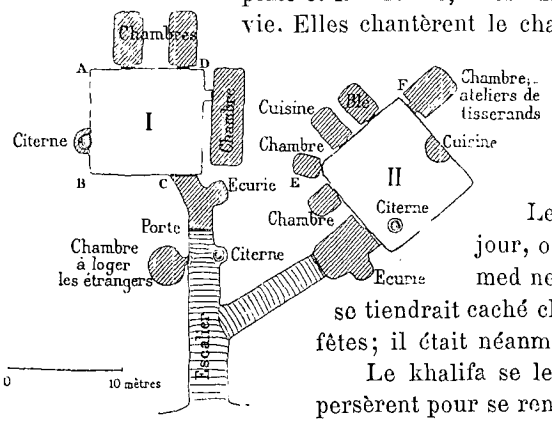
Je remerciai le khalifa et le priai d'être assuré de ma reconnaissance.

Un nègre demi-sang sortit alors des rangs (ces gens-là jouent chez les Arabes le même rôle que celui des fous au moyen âge), accompagné des éclats perçants des tambours et des clarinettes. Il entonna alors une chanson satirique contre les femmes, se plaignant de ce qu'au lieu de chanter ses louanges, à lui qu'elles connaissaient, elles avaient préféré chanter la glorification de cet étranger qu'elles voyaient pour la première fois. Il les gourmanda dans des termes rien moins que décents et fut accueilli par les applaudissements et les rires étouffés des hommes.

Quand il eut fini de chanter, ce fut de nouveau le tour des femmes. Elles se moquaient de lui, « misérable insecte, ne possédant pas même un burnous convenable, qui osait se figurer qu'elles allaient chanter ses louanges ».

Tambours et clarinettes firent derechef leur devoir; après quoi, le nègre se défendit. Lui et les femmes continuèrent ainsi à lutter pendant longtemps. Nul doute que les femmes ne remportèrent le prix; je vis, en effet, le nègre poussé à la fin de côté, vers les spectateurs, et jeté d'un groupe à l'autre, jusqu'au moment où il disparut dans l'obscurité.

Deux hommes commencèrent une danse avec des bâtons, à la mesure trottinante du tambour et de la clarinette, et finalement les femmes chantèrent de nouveaux soli avec refrains. Elles prièrent Allah d'accorder la pluie et la fertilité, elles chantèrent *Ména*, qui prit un amant et dut ensuite le payer de sa vie. Elles chantèrent le chasseur qui fascina le lion en jouant de la flûte, et sauva ainsi une petite fille. Elles chantèrent l'amour, les brillants cavaliers, le khalifa, et finalement moi-même; mais, chose étonnante, autant qu'il me fut permis de l'éclaircir, elles ne chantèrent rien sur le marié; en revanche elles chantèrent un peu, en passant, sur l'épouse.



PLAN D'UNE HABITATION DE HADÈGE.

Les cérémonies devaient durer huit jours de suite. Le dernier jour, on chercherait l'épousée. Pendant huit jours, le marié Mohammed ne devait pas se montrer dans sa maison, ni devant son père. Il se tiendrait caché chez ses amis et n'assisterait pas non plus officiellement aux fêtes; il était néanmoins probablement présent, caché au milieu de ses amis.

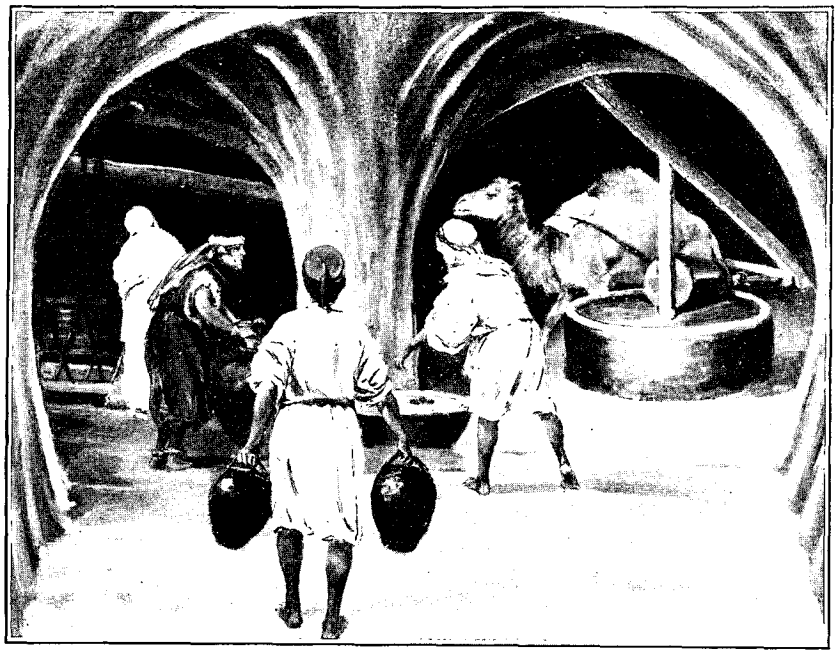
Le khalifa se leva enfin et me souhaita une bonne nuit. Les hommes se dispersèrent pour se rendre chez eux. Les femmes suivirent.

Le lendemain, je partis pour une excursion de deux jours dans les monts de Matmata, où je pus visiter quelques villages de Cerbères troglodytes, en particulier celui de Lacheche, le plus grand de tous.

Revenu à Gabès, je repris une fois encore le chemin de Hadège, où j'assistai à la grande cérémonie nuptiale qui eut lieu le 24 octobre. Puis je repartis le lendemain matin.

Le khalifa lui-même arrangea la selle et donna les ordres au guide Belcassem, et je partis, le cœur rempli de reconnaissance. Je me dirigeai vers l'Est, en traversant les montagnes, jusqu'à Beni-Sultan, village situé dans un vallon. A cet endroit, j'observai des trous disposés tout pareillement à ceux de Hadège. Je remarquai aussi des moulins à huile souterrains.

Après un arrêt de deux heures environ, nous continuâmes notre route vers le Sud en suivant la vallée. Nulle part ailleurs dans les montagnes de Matmata, je n'ai vu une aussi riche végétation. Les arbres souffraient cependant du manque d'eau, d'une façon visible. Non loin de là, nous passâmes près d'un puits auquel les femmes puisaient de l'eau, en courant, autour d'une roue, à côté. Le soir, nous arrivâmes au village de Toujane, situé comme deux nids d'aigles sur le côté d'un grand rocher, très haut perché dans les montagnes. De là, nous aperçûmes, par une crevasse, derrière la plaine, la lointaine Méditerranée.



LE MOULIN À HUILE SOUTERRAIN DE HADÈGE. — DESSIN DE MADAME CRAMPEL.

Le lendemain matin, je quittai les monts de Matmata et me dirigeai vers les plaines de l'Est, où des gens de la tribu de Bughammas labouraient en certains endroits, car la pluie était tombée récemment.

Ma visite aux villages troglodytes était terminée. Passant ensuite par le ksour Metameur, j'atteignis le ksour Medenine, où le commandant Billet et ses officiers me reçurent à bras ouverts.

III

Mœurs et coutumes des troglodytes de Tunisie.

Je profitai naturellement de mon séjour auprès du khalifa de Hadège, pour me renseigner sur sa famille et sa vie quotidienne; mais, comme je voulais absolument éviter tout soupçon d'espionnage, il me fallut réunir ces renseignements avec la plus grande discrétion et peu à peu. Tous ces détails forment un ensemble que j'ose affirmer essentiellement exact; si je me suis trompé, ce n'est que sur des points de peu d'importance.

Iasi ben Mansour Fatauch, le khalifa des montagnes, règne à ce titre sur les villages de Matmata. Il appartient à la tribu des Ouled-Iliman, dont le cheik est son fils Amor. Le khalifa a quelque soixante-cinq ans. Il possède trois femmes : Ména, Fathma et Iassïa.

La première lui a donné deux fils, Amor et Mansour; la seconde, un fils, Mohammed. Il a probablement aussi eu des filles, qui ont été mariées et ne sont plus ni de sa famille, ni de sa tribu, à moins que leurs maris n'appartiennent aux Ouled-Iliman, ce que je n'ai pu apprendre.

Le cheik Amor a deux femmes. La première, Aïcha, lui a donné un fils, Abd er Rhaman, et la seconde, Meryem, également un fils, Mahmoud.

Mansour, qui porte le titre d'*adel* (notaire) des Ouled-Iliman, n'a qu'une femme, Oudâ, et point d'enfant.

Mohammed, le *kateb* (écrivain) des Ouled-Iliman, est le secrétaire de son père. Sa première femme, Meryem, lui a donné un fils, Ahmed; la seconde, qu'il a épousée pendant mon séjour à Hadège, et au mariage de laquelle j'ai assisté, s'appelle Ména; elle est de la même tribu et du village qui porte le nom de la tribu.

Les fils du khalifa ont vingt et quelques années; aucune de leurs femmes n'a plus de vingt ans, et le plus grand des enfants a cinq ans.

Du ménage des fils sont issues sans doute aussi des filles; mais, lorsque j'ai demandé les renseignements à ce sujet, on s'est mis à rire avec dédain, comme pour exprimer que celles-là ne comptaient pas.

La famille du khalifa se compose donc d'une vingtaine de personnes vivant toujours ensemble; il faut y ajouter un certain nombre de nègres et de gens avec leurs enfants, auxquels se joignent plusieurs proches parents et des hommes à leur service.

Quelques-uns ont un intérieur particulier: ils possèdent même des oliviers et des troupeaux qu'ils exploitent pour leur compte, mais ils sont, malgré cela, sous la dépendance du khalifa. Comme tels, ils doivent l'aider à semer, moissonner, garder les troupeaux, tailler les dattiers et les oliviers, presser les olives, en somme, faire toutes les besognes.

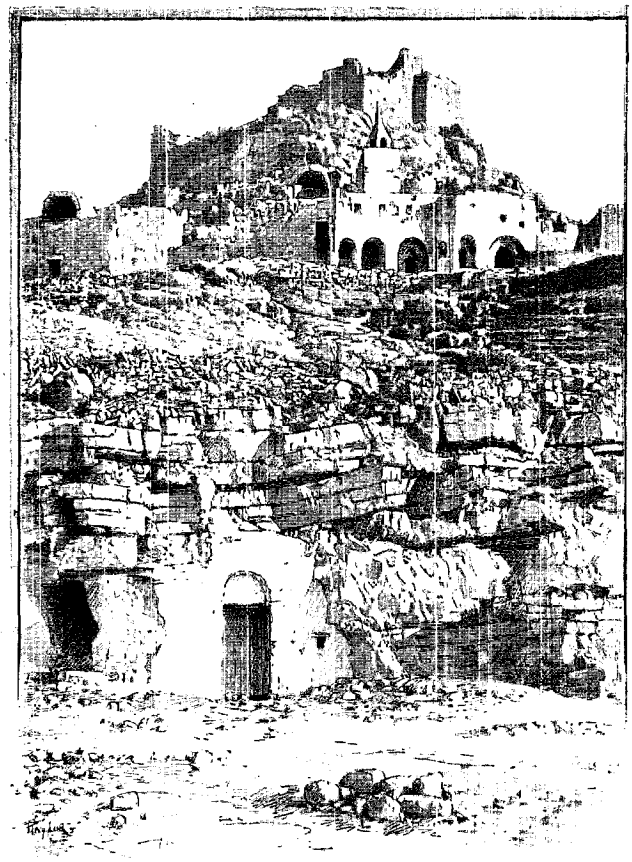
Le khalifa est très riche; il possède force dattiers, épars dans des vallées; ses olivettes se trouvent partout; ses troupeaux de brebis, de chèvres et de chameaux paissent dans la montagne ou au loin, dans les terres basses, au pied des monts; les champs qu'il fait labourer dans les plaines sont vastes. Il possède plusieurs demeures souterraines : granges, étables et huileries, qui servent à approvisionner et à loger tout ce monde, dont il est comme le père. Ses fils ne possèdent rien en propre, si ce n'est ce que leur abandonne le vieux patriarche. Ce n'est qu'à sa mort que chacun d'eux aura ses dattiers et ses oliviers à lui, sa demeure et ses troupeaux respectifs, s'ils ne préfèrent continuer leur vie en commun.

Les biens du khalifa se montent à quelque deux cent mille francs : un beau denier pour un montagnard des roches arides, où il n'y a ni source, ni puits, dont les pentes sont sillonnées de canaux destinés à conduire l'eau de pluie dans les citernes, et où chaque arbre est entouré d'une digue pour arrêter l'eau à son pied.

Nous allons jeter un coup d'œil dans les demeures occupées par le khalifa et sa famille, afin de nous faire une idée de l'arrangement domestique et de nous convaincre que, malgré l'organisation patriarcale de la vie en commun, chaque petit groupe a pourtant son étroit domaine.

Le terrain de la vallée autour de Hadègo est une formation alluviale composée d'argile et de marne, admirablement propice à la construction d'installations souterraines. Ces constructions l'emportent sur nos maisons par plus de fraîcheur en été et plus de chaleur en hiver : elles sont aussi plus solides et moins visibles, tout en fournissant une excellente défense contre les voleurs; le bétail y trouve également son abri.

Le sol de la vallée est ondulé, formé de petits coteaux et de collines séparés par des plaines ouvertes ou des sillons plus étroits, où l'eau trouve son issue pendant la saison des pluies. Vu des montagnes, le tout ressemble à une grande sablière bouleversée, sillonnée de sentiers plus clairs et où les dattiers et les oliviers croissent dans les plis entre les coteaux.



VUE DE DOUIRAT (PAGE 492). — DESSIN DE TAYLOR.

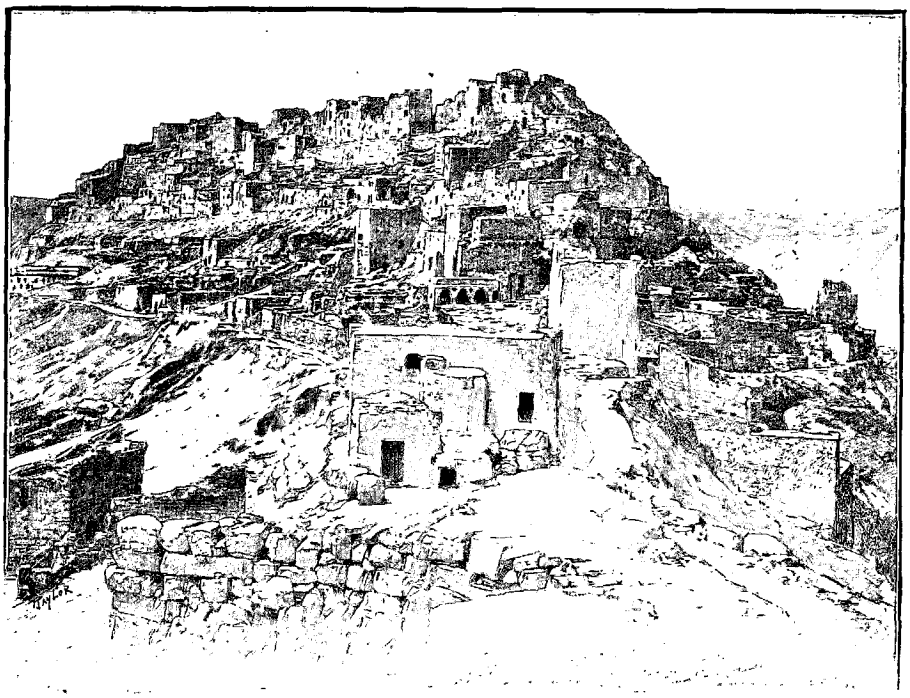
Voici comment sont construites les demeures de ces troglodytes. Partant du flanc d'une colline, un couloir souterrain, à hauteur d'un homme, est taillé dans le roc jusqu'au fond d'une grande fosse cubique à ciel ouvert et à murs verticaux. Le sol de cette fosse sert de cour à la maison. On entre par de petites ouvertures dans des pièces oblongues, également creusées dans le roc, au plafond voûté comme un berceau. Celles-ci servent de granges, d'étables ou d'habitations. La cour mesure d'ordinaire dix mètres de côté; les pièces attenantes ont jusqu'à huit mètres de long et à peine quatre mètres de large ; elles sont fermées par une porte. Il en est de même du couloir d'accès, qui en a deux, une à l'entrée et une à l'issue.

Dans la cour se trouve le foyer ordinaire. S'il pleut, on utilise une des pièces souterraines; souvent on creuse aussi à l'intérieur une citerne; sur les côtés, on place de grandes cruches ou jarres remplies de grain. Les animaux domestiques y trouvent aussi leur place, suivant une installation particulière ; le long du couloir d'entrée, on creuse parfois des grottes pour les chevaux et les mulets ; les portes fermées, il fait sombre partout dans les grottes, qui reçoivent ordinairement de la cour une lumière suffisante.

J'essaierai de décrire quelques-unes des demeures appartenant au khalifa ou à ses proches parents. D'un terre-plein, bien égalisé et couvert d'oliviers et de dattiers, des couloirs mènent jusqu'aux cours des maisons souterraines, au nombre de six, toutes voisines les unes des autres. Les deux premières maisons

forment un ensemble. Un seul couloir d'accès y conduit du dehors. Elles communiquent entre elles par un couloir souterrain intérieur. Dans la cour d'entrée s'ouvrent cinq grottes pour chevaux, brebis, citerne, cuisine et magasin. La seconde cour et les grottes, au nombre de dix, qui la bordent, servent d'habitation à tous les fils du khalifa, avec leurs femmes et leurs mères.

La nuit, le khalifa habite une grotte voisine, avec sa troisième femme ; mais il passe le jour avec le reste de sa famille dans la deuxième cour, où l'on cuisine et où l'on mange en commun. La cour est occupée par des jarres. Le cheik Amor a une grotte pour chacune de ses deux femmes et une troisième pour sa mère; deux grottes sont réservées pour l'orge. Fathma, la mère de Mohammed, habite une grotte à côté de laquelle se trouve celle de la seconde femme de Mohammed. Vis-à-vis, dans le mur opposé, est la première femme, tandis que Mansour et sa femme occupent la grotte voisine. Quant aux domestiques, il ne s'en trouve pas ici, que je sache. J'ai pu voir toutes les grottes ; chaque femme a ses vases de ménage symétriquement arrangés sur les saillies du mur au fond de la grotte, comme nos ménagères ont leur vaisselle de cuivre appendue au mur de la cuisine. Le long des bords de la pièce, on place toutes sortes de choses, souvent des *semdauks* (coffres). Au milieu de la pièce, dont le sol d'argile est couvert de paillassons ou de tapis, se dresse un objet qui ressemble à une grande table basse : c'est le lit, couvert de tapis. On s'y couche sans se déshabiller. Les murs, qui sont blanchis à la chaux, sont ornés de fusils, de clefs, de filets, etc. Dans les chambres de Mansour et de Mohammed, j'ai vu quelques horribles tableaux colorés et sans verre représentant le Prophète, ressemblant assez exactement aux chromo-lithographies vernies de Jésus-Christ, qu'on trouve dans mon pays, partout chez les paysans. Les grottes, assez confortables, et la cour, étaient propres et bien tenues. J'ai bien vu, il est vrai, de la volaille dans la deuxième cour, mais évidemment ce n'était pas sa place accoutumée.



CHENINI. — DESSIN DE TAYLOR.

On arrive à la troisième habitation du khalifa par un long couloir muni de grottes pour les chevaux et les mulets. Elle donne accès à une salle de fête dont le plafond est formé par deux voûtes contiguës, soutenues par un rang de colonnes. Cette salle occupe tout un côté de la cour. En face, il y avait deux grottes. J'occupai l'une d'elles pendant mon séjour dans le pays. Ordinairement, elles servent de magasins à blé ; on a même pratiqué une sorte de cheminée allant de la voûte jusqu'à la surface du sol, pour faciliter le remplissage du magasin quand les chameaux ont déposé le blé à l'ouverture.

En face de la porte d'entrée, il y a deux grottes servant aussi de magasins à blé ; pendant mon séjour, elles étaient habitées par des domestiques. Une autre cour est occupée par une famille de nègres qui soignent les deux chevaux de Mohammed et d'Amor et les deux mulets du khalifa et de Mansour ; il y a aussi des magasins d'orge pour les animaux, une étable, une citerne et un bureau.

Toutes ces cours servent donc, directement ou indirectement, d'habitation au khalifa et à son ménage.

Des deux qui restent, la première est habitée par le cousin du khalifa, Bajalach, l'autre, par son oncle, le vieux Straïn Fatich. Elles sont arrangées comme nous l'avons déjà vu.

La demeure du khalifa et de sa troisième femme se trouvait un peu plus loin ; elle se composait de huit grottes, deux de chaque côté de la cour. L'une était occupée par le khalifa et sa femme, une seconde par un domestique, tandis que les autres servaient de magasins à blé et à dattes, de cuisine, de garde-robe et de bureau, car, en sa qualité de khalifa, le maître de céans a beaucoup d'écritures, et il doit avoir une place pour la conservation des documents.

Outre ces grottes, le khalifa en possède plusieurs autres, tant à Hadège qu'aux environs. Elles sont habitées par des gens préposés à la garde de ses vergers de dattiers et d'oliviers.

A une plus grande distance, il possède encore d'autres grottes pour un usage provisoire, notamment au temps de la cueillette, quand il faut garder les arbres contre les déprédations des voleurs.

Sauf quelques rares exceptions, toutes les grottes que j'ai vues dans les montagnes des Matmata étaient du même type. Je noterai seulement qu'à Sidi-ben-Aïssa j'ai trouvé des grottes communiquant avec l'extérieur par un couloir à découvert, de sorte qu'on peut voir la cour du dehors.

A Beni-Sultan, j'ai remarqué des couloirs aux degrés descendant en biais vers la cour ; la forme des grottes n'était pas régulière ; plusieurs d'entre elles n'étaient pas sur le même plan que la cour ; il fallait monter quelques degrés pour y arriver. Cette irrégularité leur donnait un aspect pittoresque.

Dans les cours, j'ai remarqué beaucoup de citernes, et, dans les grottes, des femmes travaillant aux métiers à tisser. La pénétration dans les maisons se faisait en descendant par des marches taillées dans le tuf ; l'escalier finissait par une porte conduisant, par de belles voûtes souterraines, dans une cour spacieuse.

Le cheik des Beni-Sultan possédait aussi un moulin à huile placé dans une grotte souterraine ressemblant à une crypte par ses voûtes et ses colonnes solides. Dans une de ces voûtes, j'ai vu le moulin : un chameau, parfois un mulet, fait tourner une grosse pierre sur un large cylindre, et, sous une voûte voisine, un simple pressoir est établi.

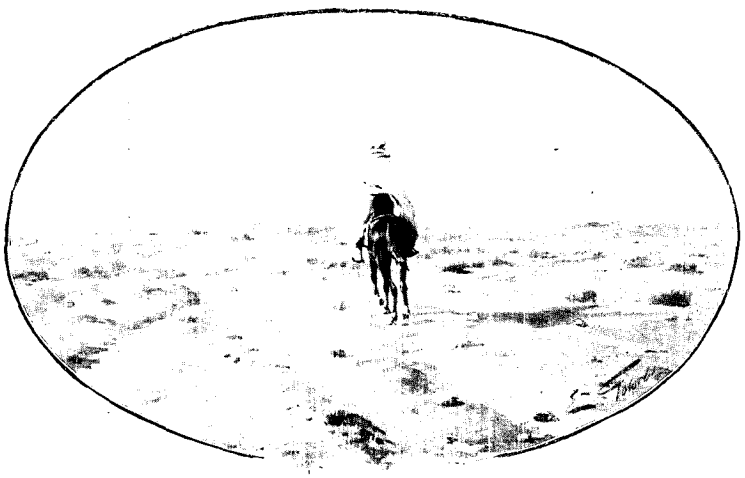
A Douirat, le village le plus méridional de la Tunisie et à mi-chemin, j'ai encore trouvé une autre forme de grottes. Dans le flanc des collines on en a creusé de la grandeur et de la forme des chambres que j'ai décrites plus haut. Devant l'entrée se trouvait une cour enclose, dans laquelle on avait bâti une maison. Du milieu de la maison, un corridor menait à la grotte. Ce genre de construction a cet avantage qu'on peut se retirer dans la partie la plus fraîche de l'habitation ; celle-ci est également plus facile à défendre, n'ayant qu'une seule entrée. Probablement, on a été forcé de se servir de maisons pour le logement de toutes les personnes, la montagne n'offrant pas assez de ressources pour la construction d'un nombre suffisant de grottes. Celles-ci sont l'original, la demeure de maîtres, et les maisons l'appendice, ou ergastule. Une cour enclose renferme le bétail.

A Fataouine, j'ai aperçu en passant des grottes qui n'étaient que des trous irrégulièrement coupés dans le roc ; elles étaient habitées. On trouve de pareilles grottes un peu partout dans les montagnes, mais elles ne sont habitées qu'au temps de la cueillette.

A Toujane, j'ai vu des grottes antiques creusées sur le flanc de la montagne ; on les avait quittées depuis longtemps.

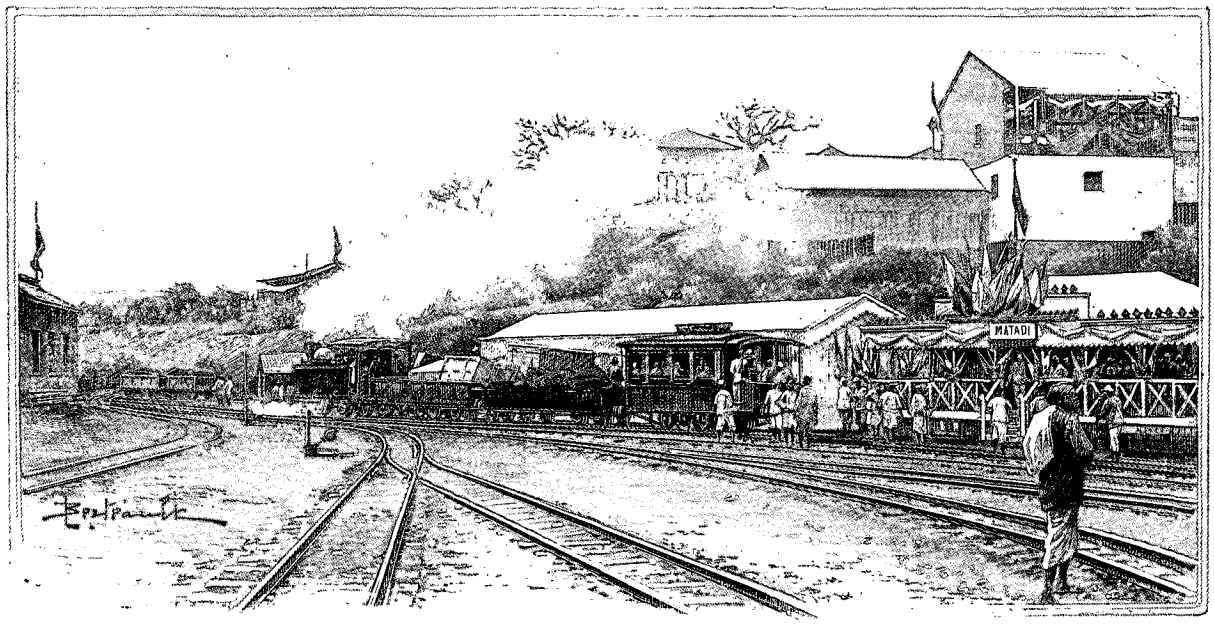
Enfin, je ferai remarquer que les constructions que nous trouvons dans la plaine, dans les villages de Metameur et de Medenine, dérivent évidemment des grottes. Leurs étroites maisons oblongues et voûtées, placées dans un carré l'une à côté de l'autre, et formant ainsi une sorte de citadelle, ont absolument la forme des grottes souterraines. On a simplement imité la construction des grottes à la surface du sol.

D. Bruun.



LA PLAINE DE GABÈS, ENTRE LA MER ET LES MONTAGNES (PAGE 481).
DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA GARE DE MATADI (PAGE 498). — DESSIN DE BERTEAULT.

LE CHEMIN DE FER DU CONGO[1],

PAR M. HENRI LORIN.

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)



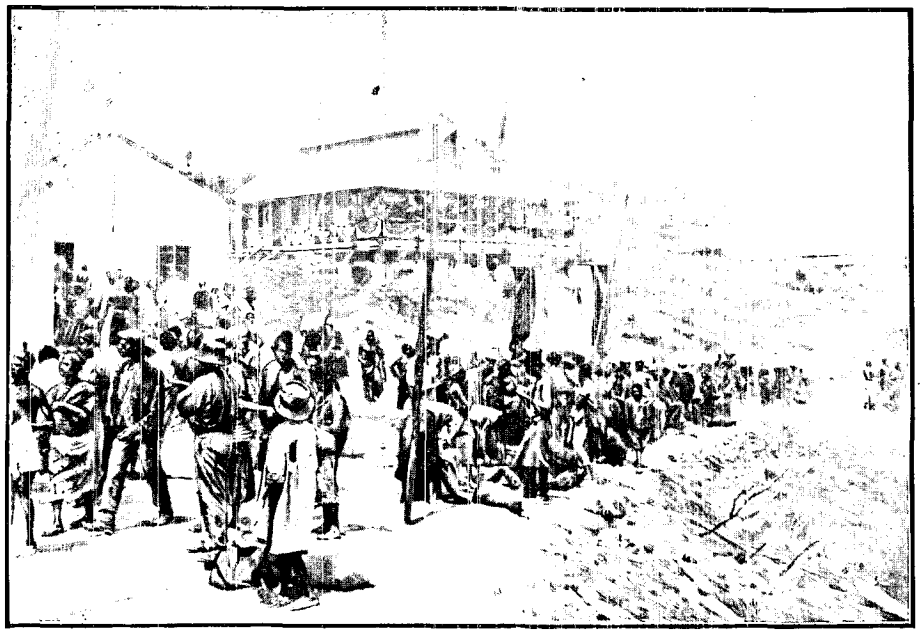
OUVRIERS DU CHEMIN DE FER.
DESSIN DE GOTORBE.

La pénétration de l'Afrique équatoriale par la côte atlantique est un des problèmes le plus récemment résolus de la géographie ; s'il était relativement facile d'aborder, en remontant de Zanzibar vers le Tanganyika, le groupe des bassins lacustres où se forment le Congo et ses affluents, l'obstacle des monts de Cristal, qui se dresse à peu de distance de l'Atlantique, arrêtait les voyageurs et le commerce arrivant par l'Ouest; longtemps même on douta que l'estuaire connu du Congo fût l'unique orifice par lequel débouchaient à la mer les eaux équatoriales, et c'est par Stanley seulement, en 1876, que fut laborieusement établie cette vérité; nombre d'explorateurs, depuis, ont complété ces découvertes et précisé l'extension du domaine hydrographique du Congo ; la constitution de l'Etat Indépendant, qui suivit de près le congrès de Berlin, marqua le point de départ d'un progrès décisif, et l'on ne saurait trop louer la clairvoyante obstination avec laquelle le roi des Belges, souverain de l'Etat, a dirigé cette œuvre de conquête scientifique et commerciale.

Stanley l'avait déclaré, dès son retour d'Afrique : un admirable réseau de navigation, séparé de l'estuaire par les rapides des monts de Cristal, restera sans valeur jusqu'au jour où l'obstacle de ces monts sera vaincu; mais, dès le lendemain de cette victoire, tout changera: l'Europe aura brisé la barrière qui la séparait de l'Afrique équatoriale; elle aura ouvert à son influence d'immenses territoires. De cette observation est née l'idée du chemin de fer; Stanley lui-même ne put obtenir du roi Léopold la concession des travaux pour les capitalistes anglais qu'il représentait; sous prétexte d'assurer la police de la ligne, ceux-ci demandaient presque une délégation de souveraineté. Mais leur projet fut repris en Belgique; un officier d'ordonnance du roi, aujourd'hui lieutenant-colonel, M. Thys, s'en fit l'infatigable champion; aucune difficulté ne rebuta sa confiance : indifférence railleuse des premiers capitalistes consultés, erreurs coûteuses des débuts de la construction, campagne de dénigrement devant les Chambres belges et dans la presse, Thys a tout supporté sans que sa foi dans le succès final ait un instant faibli; de telles entreprises sont à la merci d'incidents minimes; plus heureuse que d'autres, celle du chemin de fer du Congo franchit le point critique avant les

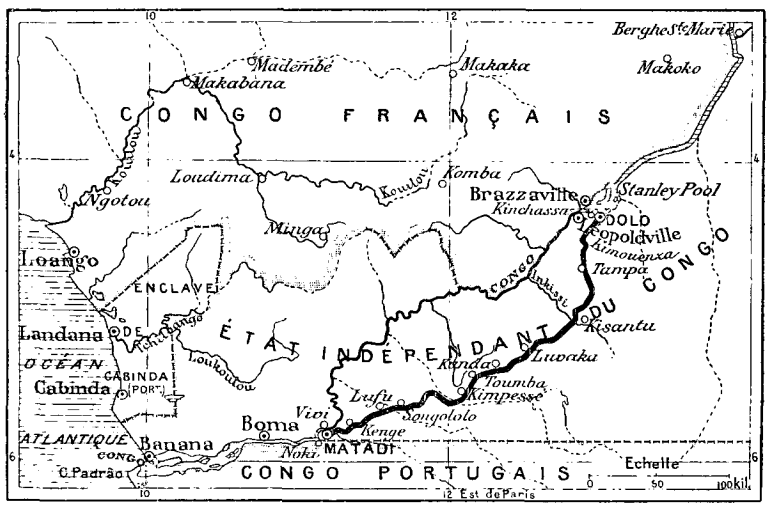
1. *Voyage exécuté en juin, juillet et août* 1898. *Texte inédit. Dessins d'après des photographies originales de M. Henri Lorin.*

désertions irréparables : après trois ans de tâtonnements et d'angoisses (1889-1892), les ingénieurs atteignaient au kilomètre 23 le « col de l'Horizon », dont le nom même nous indique la certitude des espérances qui s'épanouirent alors devant eux ; on put livrer à l'exploitation la courte section achevée, et rassurer les prêteurs inquiets en leur montrant les premières recettes ; depuis, la construction fut menée tous les jours plus vite ; les terrains étaient plus faciles, l'outillage et l'organisation du travail sans cesse améliorés ; dans les premiers mois de 1898, le rail arrivait au Stanley Pool, c'est-à-dire au lac où les eaux d'amont s'attardent avant de franchir les monts de Cristal : plus de 15 000 kilomètres de rivières navigables s'offraient dès lors au voyageur quittant son vagon, après deux jours de paisible voyage, à Dolo, Kinchassa ou Léopoldville, qui sont les ports de l'Etat sur le Pool. Le trajet total est de 390 kilomètres entre Matadi, qui est le dernier point de l'estuaire où remontent les bâtiments de mer, et Léopoldville, station terminus.



LE MARCHÉ NÈGRE DE MATADI. — DESSIN DE MIGNON.

Nous n'entrerons pas ici dans de longs détails techniques ; notons simplement que le chemin de fer est à voie étroite de 0m,75, largeur très suffisante pour un trafic intense, et qui a permis de grandes économies sur les travaux d'art et les terrassements ; on n'a rien épargné d'ailleurs pour que cet instrument, d'apparence un peu grêle, ne le cédât en rien aux outils plus massifs et moins souples ; la voie pèse, rails et traverses, 100 kilogrammes au mètre courant ; elle est partout établie avec le plus grand soin, et, depuis que l'exploitation régulière est commencée, elle se poursuit dans des conditions normales d'exactitude et de sécurité. Le prix de revient a, il est vrai, beaucoup dépassé les prévisions premières ; le chiffre moyen atteint est d'environ 165 000 francs par kilomètre ; mais les recettes démontrées des derniers mois assurent déjà la très large rémunération des capitaux engagés.

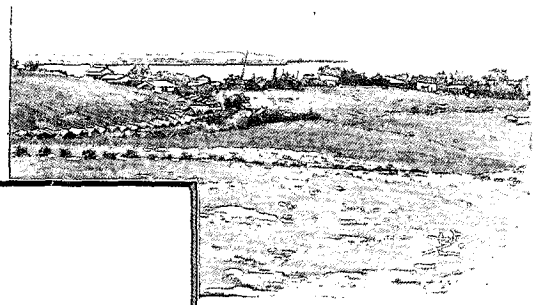


LE BAS CONGO ET LE CHEMIN DE FER.

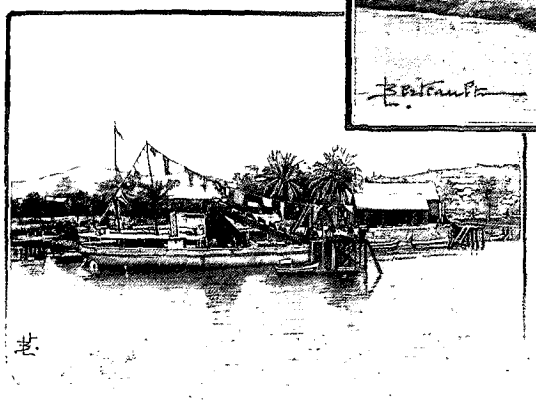
La bataille ayant été rude, l'administration du chemin de fer a décidé d'en fêter solennellement le succès. Un beau steamer de la Compagnie maritime belge du Congo, l'*Albertville*, fut aménagé pour conduire aux fêtes de l'inauguration, en juillet 1898, les invités de Belgique et de l'étranger ; le directeur de cette magnifique croisière était le colonel Thys lui-même, le véritable auteur responsable de l'œuvre du chemin de fer ; il était juste qu'il présidât à ce voyage, où s'affirmerait, par une éclatante démonstration, l'intelligence de son énergie ; nous avons regretté l'absence, pour raisons de famille, de M. A.-J. Wauters, le géographe bien connu, dont les études presque divinatrices avaient devancé, sur l'hydrographie congolaise, les observations des explorateurs. On avait un instant annoncé que le roi Léopold se rendrait lui-même au Congo : le souverain s'est borné à désigner un

représentant spécial, le général Daelman, un de ces hommes de cœur qui s'attachent plus vivement à la cause coloniale à proportion qu'elle a fait plus de victimes chères autour d'eux; le gouvernement belge, les puissances européennes, les grandes Sociétés commerciales du Congo, avaient également envoyé des délégués; M. de Lamothe, commissaire général du Congo français, représentait notre pays; enfin la presse belge, et certains journaux privilégiés de France et d'Allemagne, avaient reçu d'aimables invitations.

Nous avons été somptueusement traités, à bord de l'*Albertville :* mets et vins de choix, champagne au moindre prétexte, poste à bord pour l'expédition de nos courriers, chambre noire pour les photographes, toute une bibliothèque de livres français et anglais, de cartes, de gravures sur le Congo et l'Afrique équatoriale; parfois le colonel nous réunissait au salon et, dans une causerie claire et vive, bourrée d'idées, il nous parlait de ces pays d'Afrique, de ce chemin de fer qu'il connaît mieux que personne ; puis, pour faire diversion aux lectures, aux conférences, aux conversations sérieuses, quelques-unes des dames passagères de l'*Albertville* voulaient bien nous donner un concert au piano... Nous avions, pour la forme, deux médecins à bord, mais nous ne les avons guère connus que comme de charmants compagnons de route : nous voyagions dans des conditions telles, nous arrivions au Congo si opportunément, dans la saison sèche et peu chaude de l'année, qu'il eût vraiment fallu le faire exprès pour être malade.







VUES DE BOMA. — L'ÉGLISE. — LE « PIER ».
DESSINS DE BERTEAULT.

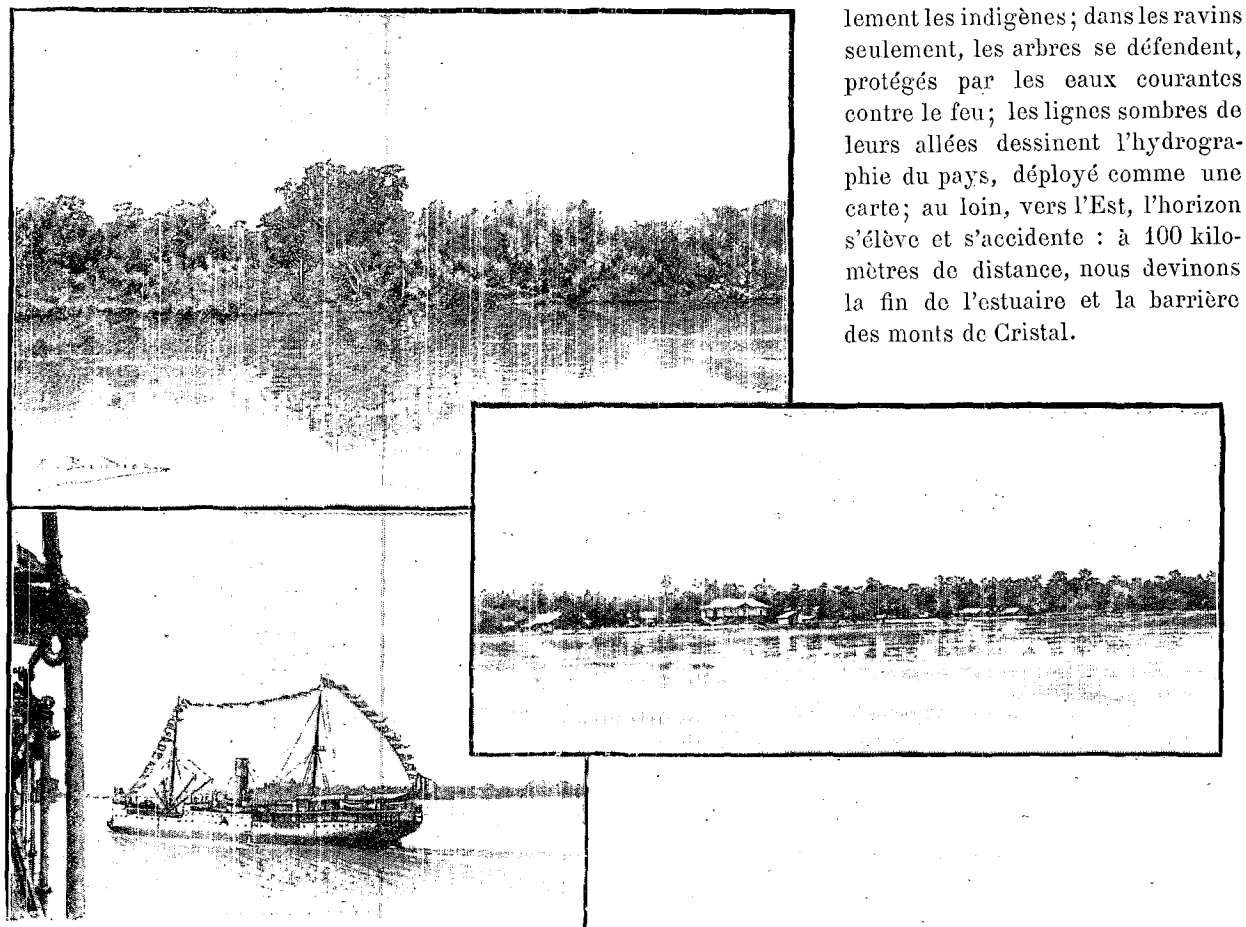
Le 1er juillet, date anniversaire de la proclamation de l'Etat Indépendant (1885), était fixé pour notre arrivée dans le fleuve; à cette date, exactement, nous jetions l'ancre dans l'estuaire, devant la mince langue de terre qui porte les factoreries de Banana. Ce n'est pas par cette station, presque abandonnée déjà, qu'il faut juger de l'avenir du Congo; longtemps les navires de mer s'arrêtèrent là, n'osant pas remonter l'estuaire, et des magasins s'y établirent, des estacades y furent montées, on traça même, sur le sol débroussaillé, de petites chaussées surélevées, à trottoirs de briques. Mais aujourd'hui, Banana est délaissée; des expériences répétées ont démontré que le Congo est accessible jusqu'à Matadi aux navires de haute mer; de légers travaux de dragage sont seulement nécessaires pour établir à travers le banc de Mateba, un peu en aval de Boma, un chenal aisément praticable aux basses eaux (juillet-août); nous avons dû nous-mêmes laisser à Banana soixante tonnes de charbon pour passer sans encombre.

A l'aube, nous repartons pour Boma; c'est là maintenant qu'est placée la capitale de l'Etat, qui a reculé vers l'intérieur, en suivant les progrès de la pénétration; je doute qu'à Boma même elle soit fixée pour longtemps. Les paysages des rives du bas Congo sont tristes et monotones; le fleuve est très large, coupé d'îles, et, jusqu'à la hauteur de Ponta da Lenha, la grande forêt encadre les eaux; la marée, sensible encore à Boma, laisse sur la berge une couche inférieure de glaise brune, où l'on reconnaît des traces ferrugineuses. Au-dessus, les plages sont couvertes de graminées d'un vert liquide, entre lesquelles parfois un sentier indique le voisinage de cases indigènes; dans les dépressions, formant tapis d'un vert plus sombre, s'étalent les houppettes du papyrus, et le piéton se détourne soigneusement des bourbiers pestilentiels que dénonce cette plante; des palmiers de toutes tailles, des acacias flamboyants à fleurs rouges, des fromagers au tronc lisse couronné d'une ombrelle de branches se dressent au milieu des lianes qui leur font un inextricable rempart de verdure, et dans cette masse forestière, à peine éclairée intérieurement, tant elle est dense, surgit de loin en loin un baobab, arbre lourd et disgracieux, qui semble, avec des branches trop courtes pour le cône immense de son tronc, un navet géant posé les racines en l'air; en cheminant sous cette végétation puissante, nous découvririons toute une faune de singes et d'oiseaux aux riches plumages; mais la fièvre habite en permanence sur

ces bords mal aérés; nous nous contenterons donc de regarder, du pont de l'*Albertville*, les aigles pêcheurs qui planent au-dessus du fleuve, et de chercher, à la lorgnette, sur les bancs de sable, des crocodiles endormis. Nous ne nous arrêterons même pas à l'île de Mateba, et c'est grand dommage, car là de patients efforts ont résolu la question de l'élevage du bétail, capitale pour l'avenir économique de ces pays. De loin, nous apercevons quelques toits blancs, parmi de vastes pâturages; renseignements pris, la Compagnie des « Produits du Congo » possède aujourd'hui sur ce domaine plus de trois mille têtes de bovidés.

En amont de l'île de Mateba, le paysage change; la forêt cesse et fait place à une haute brousse, à travers laquelle la circulation doit être très pénible; le pays est peu habité; sur la rive gauche du fleuve, qui est terre portugaise jusques et y compris Noki, de petits groupes d'indigènes recueillent les régimes du palmier à huile, qu'ils vont vendre dans les factoreries; des barques primitives, simples troncs d'arbres creusés à la hache, leur servent de magasins et leur permettent un cabotage rudimentaire; les négociants européens, leurs correspondants, sont pour la plupart Hollandais ou Portugais; Noki est le centre de trafic le plus important et présente l'aspect d'un village assez confortable, avec sa dizaine de maisons étagées au-dessus du fleuve.

Le Congo coule maintenant entre des ondulations pelées, traversées de taches noires, témoins des incendies qu'allument annuellement les indigènes; dans les ravins seulement, les arbres se défendent, protégés par les eaux courantes contre le feu; les lignes sombres de leurs allées dessinent l'hydrographie du pays, déployé comme une carte; au loin, vers l'Est, l'horizon s'élève et s'accidente : à 100 kilomètres de distance, nous devinons la fin de l'estuaire et la barrière des monts de Cristal.

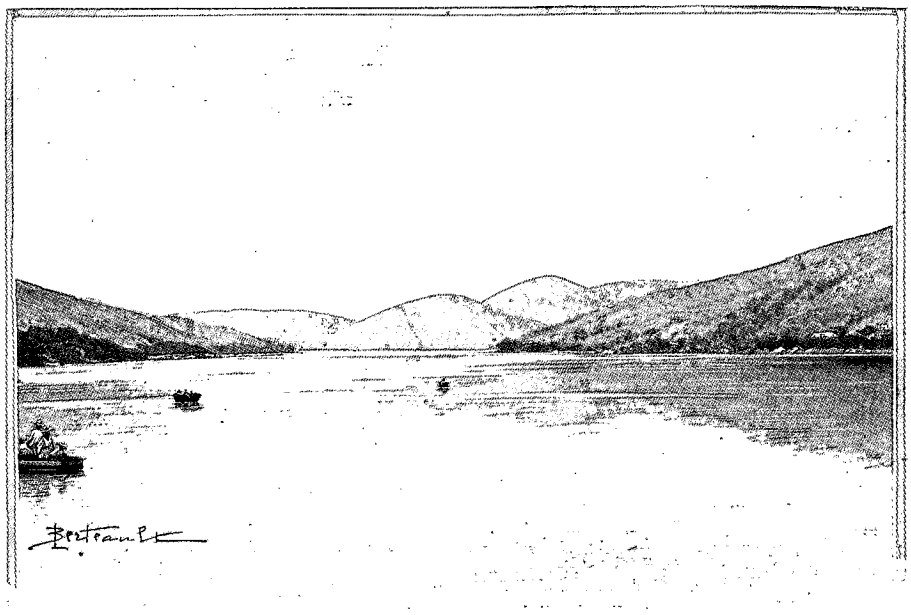


PAYSAGES DU BAS CONGO : LES RIVES DU FLEUVE, UNE FACTORERIE, LA « VILLE-DE-MARANHAO » EN RADE DE BANANA, LA ROCHE FÉTICHE, EN AVAL DE BOMA. — DESSIN DE BOUDIER.

Boma n'est déjà plus un simple poste, mais presque une ville; elle est divisée en deux parties, que relie un tramway à vapeur, Boma-plage et Boma-plateau. Toutes les autorités, toutes les troupes, tous les curieux du district attendaient l'arrivée de l'*Albertville*; le *pier*, en bois, était joliment décoré de drapeaux et de palmes; des équipes de matelots noirs, Bangalas ou Sangos, étaient postées pour saisir nos amarres; les soldats de la force publique, clairons et musique en tête, formaient une double haie, d'une immobilité parfaite; et les solides gaillards de la police indigène, leurs écharpes rouges en sautoir, maintenaient à distance des bandes de gamins presque nus... L'accostage est un peu long, mais nous laisse le loisir

d'admirer les Sangos; ils ont l'air féroce, avec le front tatoué d'une crête qui prolonge jusqu'aux cheveux la ligne du nez; ils manœuvrent pourtant avec assez de discipline.

Portez... armes! Présentez... armes! Nous sommes à quai; le général Daelman salue, sur la passerelle, M. Fuchs, gouverneur général de l'Etat; les clairons sonnent aux champs, la musique attaque une éclatante *Brabançonne*, et nous suivons le général, qui va d'abord passer la revue des troupes: ils ont très bonne façon, ces soldats noirs, vêtus d'uniformes sombres, dont la coupe rappelle ceux de nos turcos, et coiffés d'un fez rouge; ils sont impassibles, leurs armes minutieusement astiquées. Nous les reverrons tout à l'heure défilant très correctement aux accents de la *Marche des Grenadiers;* là encore, nous constaterons volontiers ce que les instructeurs, officiers et sous-officiers dans l'armée belge, ont su faire de ces fils d'anthropophages.



LE CHAUDRON D'ENFER. — DESSIN DE BERTEAULT.

Montons maintenant à Boma-plateau; les collines qui descendent vers le fleuve sont plantées d'arbres fruitiers, et les maisons, même celles des indigènes, sont construites avec quelque recherche; les services publics sont très bien logés; le gouvernement général, l'église, l'hôpital et l'école des Sœurs franciscaines sont groupés sur une colline, entourés de jardins et de bosquets de fleurs; en face, une vaste caserne, largement percée, contient les appartements des officiers et les bureaux des services militaires; les soldats noirs sont campés autour; partout des chaussées empierrées, dont le réseau n'est évidemment pas improvisé pour nous; on peut fumer à Boma du tabac congolais et se rafraîchir avec des fruits du pays, papayes, « cœur de bœuf », etc.; des magasins offrent tous les articles de vêtement ou de toilette nécessaires aux habitudes européennes...

Et le voyageur se demande, cependant, si cette prospérité n'est pas un peu artificielle; ce n'est pas là l'emplacement désigné d'une capitale d'avenir; les pays avoisinants sont pauvres et à peine peuplés; tout à la ronde, l'œil ne découvre qu'une brousse inféconde, d'où émergent seuls d'inutiles baobabs. Il est à prévoir que l'Etat du Congo rapprochera bientôt son centre administratif des régions destinées à le faire vivre, c'est-à-dire du Stanley Pool; Boma, place de surveillance et de ravitaillement facile, ne sera plus qu'un camp d'instruction pour les troupes noires.

Boma marque l'entrée dans la partie la plus resserrée de l'estuaire du Congo; ici le fleuve coule entre des berges hautes; sa largeur a beaucoup diminué, en même temps que sa profondeur s'est accrue; il se répand en majestueux méandres parmi les premiers contreforts des monts de Cristal, et forme comme un chapelet de lacs dont l'œil cherche vainement les issues parmi les plans entre-croisés des collines; la marée ne se fait plus sentir, mais les crues d'été, dans ce couloir, laissent des traces de plus en plus visibles; elles atteignent $1^{m},50$ à Boma; elles dépassent souvent 7 mètres à la hauteur de Matadi. Le « Chaudron d'Enfer » est le point le plus pittoresque de cette section du Congo : les eaux, lancées contre une barrière de roches, l'ont profondément creusée et la minent sans cesse encore; sur ces falaises aux reflets rougeâtres, seuls quelques arbres se cramponnent aux fissures; le fleuve, courbé à angle droit, se replie en tourbillons dangereux, et descend avec une vitesse qui n'est pas moindre de dix nœuds; l'*Albertville* lui-même doit lutter pour franchir ce premier rapide; à peine en avons-nous triomphé que nous apercevons sur la rive gauche, belge maintenant, des maisons en amphithéâtre : c'est Matadi, le point de départ du chemin de fer.

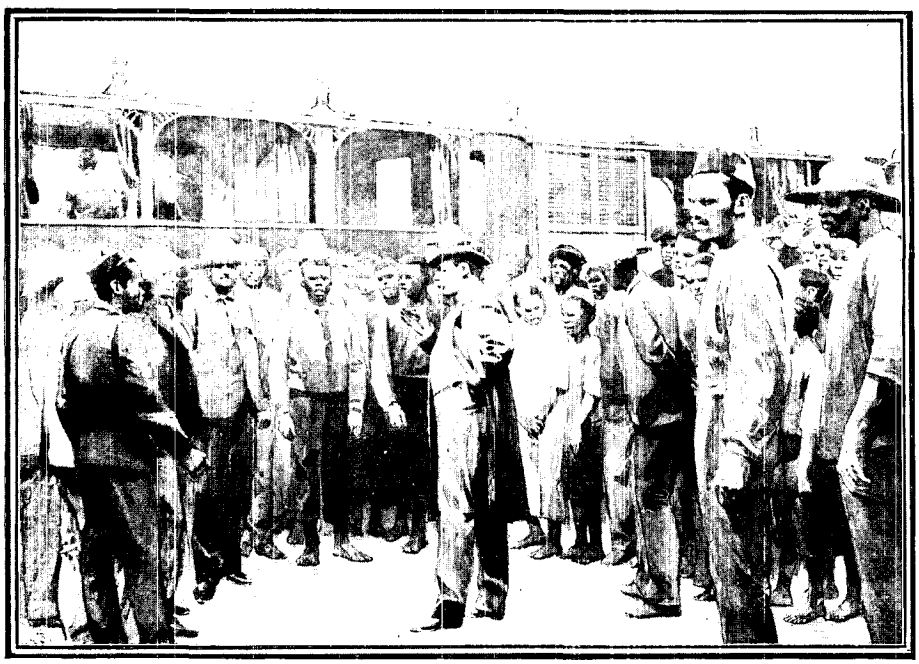
La nuit est tombée brusquement, pendant que notre steamer s'amarre au pier; et nous sommes tous accoudés au bastingage, regardant sur ces bords arides la ville née d'hier qui s'illumine en notre honneur. Je me trouve auprès de M. Espanet, — un compatriote, — qui a été tour à tour, avec son collègue belge M. Goffin, le directeur technique du chemin de fer. « Il n'y avait rien là, me dit-il, voici huit ans; rien

qu'une brousse poussiéreuse et des escarpements stériles ; *matadi*, dans la langue indigène, « des pierres... ». Les pierres de 1890 se sont, depuis, animées et peuplées ; découpées en échelons, percées de chemins, elles portent aujourd'hui de nombreuses maisons de commerce, la gare, les bureaux et les ateliers du chemin de fer ; c'est toute une bourgade industrielle qui a poussé là ; deux cents blancs y vivent, et plus de deux mille noirs ; les villages indigènes, aux *chimbèques* de bois couvertes de chaume, entourent d'un cadre plus sombre les habitations européennes, dont les toits et les façades sont blanchis à la chaux. La voie ferrée arrive jusqu'à l'extrémité du pier, qu'encombrent maintenant des centaines de curieux ; partout des lanternes vénitiennes ou des réverbères à pétrole ; on voit clair comme en plein jour ; devant nous, dans la gare, les petites locomotives aux cuivres brillants, parées de drapeaux et de feuillages, mettent en ordre les trains qui nous emmèneront au Stanley Pool ; à deux cents mètres en aval, un nouveau pier est en construction ; il sera relié au premier par un quai continu, et, dès lors, deux grands navires pourront, ensemble, échanger directement leurs chargements avec les vagons du chemin de fer.



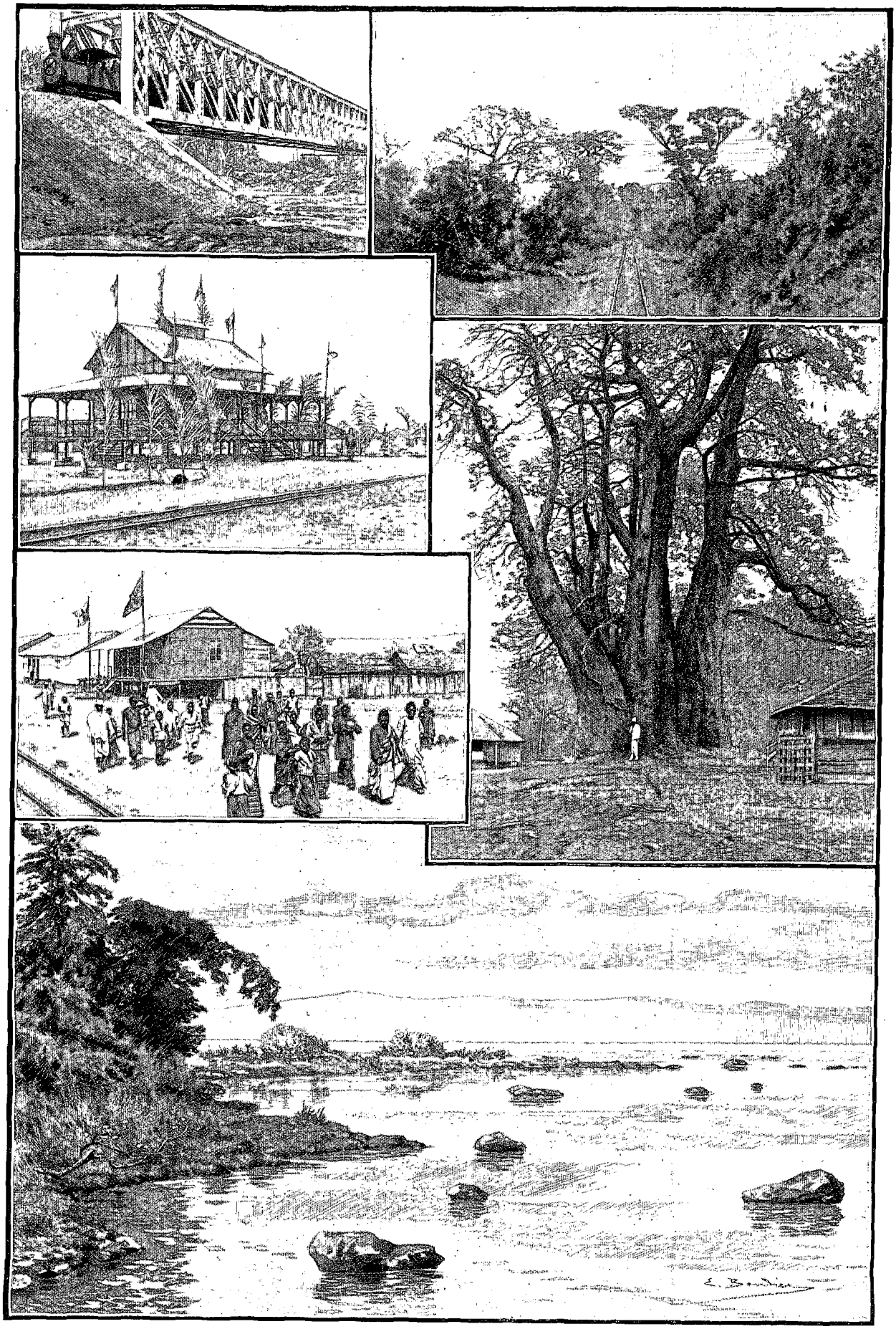
UN VAGON DE BAGAGES ET NOS BOYS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous sommes restés à Matadi une journée entière, et ce n'était pas trop pour tout voir de près ; beaucoup de nos compagnons belges retrouvaient ici des camarades, et leur temps se passait vite en longues conversations de revoir... Pour nous, qui n'avions à chercher que la nouveauté des spectacles, nous restions libres d'errer à notre guise et de nous instruire en vagabondant ; nous avons mis à contribution l'obligeance de M. Quillet-Saint-Ange, premier titulaire du nouveau consulat français de Matadi, qui n'a pas hésité, pour nous accompagner, à quitter les travaux de sa maison en construction. Les blancs de Matadi ne sont pas encore aussi confortablement installés que ceux de Boma, mais chaque jour leur campement des débuts prend plus nettement forme de ville : petit à petit, on jette des ponts permanents sur les ravins qui coupent la colline, on adoucit les rampes et l'on nivelle les voies les plus fréquentées ; un sanatorium est établi pour les blancs, sur le plateau voisin de Kinkanda ; ailleurs, c'est un hôpital pour les noirs ; une bibliothèque, très intelligemment constituée, offre à ses lecteurs un grand nombre de journaux et de revues en plusieurs langues. L'eau potable est malheureusement rare, à Matadi même ; mais, en n'employant pour l'alimentation que de l'eau distillée aux ateliers, les médecins sont arrivés à proscrire absolument la dysenterie.



LE COMMANDANT WEYNS RETROUVANT SES ANCIENS SOLDATS (PAGE 502). — DESSIN DE BEUZON.

Beaucoup d'édifices, à Matadi comme dans tout le bas Congo, sont construits en fer : les pièces, toutes prêtes, sont envoyées d'Europe, et, pour peu que l'on ne soit pas trop pressé, les indigènes arrivent à les monter ensemble ; dans un pays où rien n'arrête, pendant la saison sèche, les feux de brousse allumés par les habitants, il est prudent de ne pas bâtir en planches ; de plus, presque tous les bois du pays sont attaqués par les termites, et de telle manière que la destruction est invisible jusqu'à ce que les madriers, réduits



VUES DU CHEMIN DE FER : LE PONT DE L'INKISS. — LA FORÊT. — GARE DE SONGOLOLO. — INDIGÈNES À UNE STATION. — BAOBAB À KINCHASSA. LE STANLEY POOL VU DE LÉOPOLDVILLE. — DESSINS DE BOUDIER.

à des feuilles superficielles, s'écrasent sur eux-mêmes; les partisans du fer ont pourtant des adversaires; ceux-ci prétendent que les cases en briques, couvertes de chaume, défendent contre la chaleur beaucoup mieux que les murailles en fer. En attendant que cette question d'excellence soit tranchée, les noirs vivent dans leurs chimbèques de bois, sans souci des incendies et des termites; les plus industrieux ajustent, en manière de toits, des débris de boîtes à pétrole, des fragments de tôle et des chiffons bigarrés; leurs villages ressemblent à ces cités de misère qui germent dans les terrains vagues sur le pourtour de Paris. En ces jours d'inauguration, eux aussi sont en fête; ils s'assemblent pour palabrer en fumant des pipes et danser d'interminables bamboulas; des miliciens du Congo français, qui attendent notre départ pour monter à Brazzaville, mêlent leurs uniformes à cette foule noire; j'ai le plaisir de me trouver, le soir, avec leurs officiers, dans la salle la plus fraîche de la *Belgica*; ces messieurs m'apprennent qu'ils vont participer à l'occupation du Baghirmi, placé sous notre protectorat par la mission Gentil; ils me racontent ce qu'ils savent des débuts si pénibles et des succès probables de l'expédition Marchand, et nous vidons ensemble une coupe de champagne à la grandeur de la France africaine.

Il ne faut pourtant pas nous attarder, car demain, à l'aube, les passagers de l'*Albertville* se réveillent explorateurs, et nous avons déjà, chacun, notre feuille de route, indiquant dans quel train nous devons prendre place, dans quelle voiture, et à quelle heure est fixé le départ; il est minuit quand nous nous endormons dans nos couchettes; dès trois heures et demie les machines des trains manœuvrent à grands coups de sifflet; il fait nuit noire encore; un peu lourds de notre soirée de la veille, nous nous ébrouons avec courage.

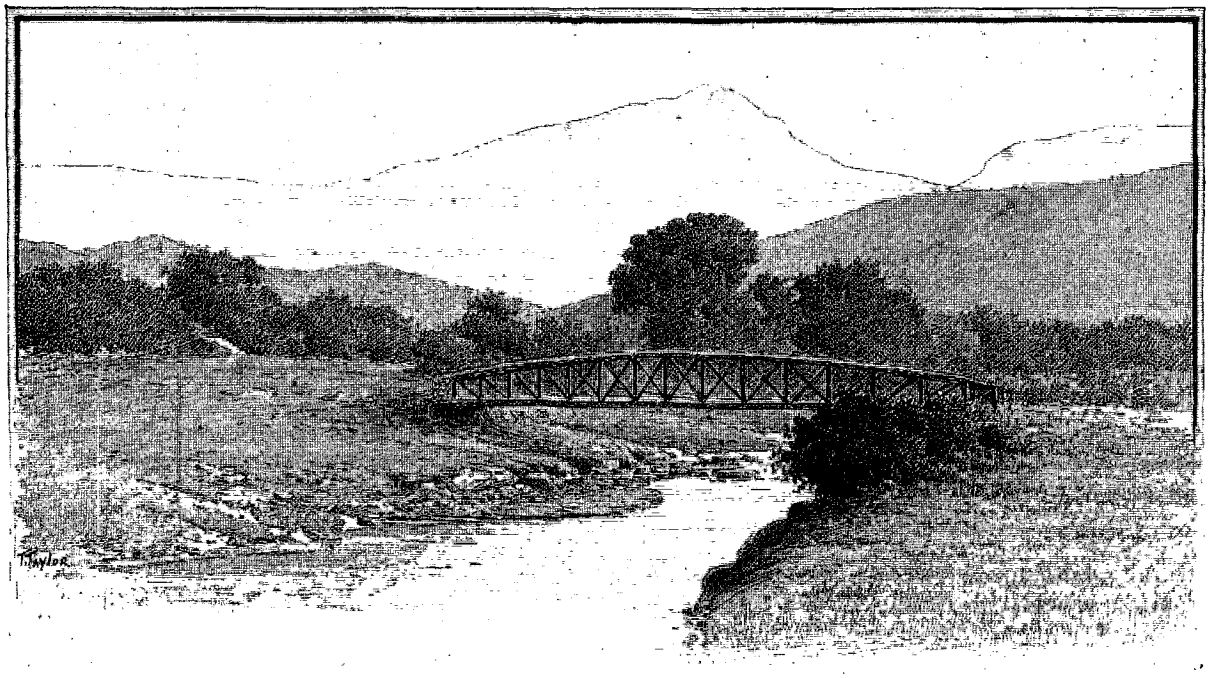
Les ingénieurs de la Compagnie et les commissaires chargés d'organiser le départ ont certainement dormi beaucoup moins que nous; songez qu'il faut, entre cinq et sept heures, expédier sept trains; munir les réservoirs à eau, sur toute la ligne, pour donner à boire à nos locomotives; envoyer des machines de réserve, de distance en distance, en cas d'accidents; enfin les commissaires ont dû pourvoir chaque voiture des vivres qui nous seront nécessaires en route, recruter et dresser les jeunes nègres qui nous serviront de *boys*. Il n'y a eu, à travers tout ce mouvement extraordinaire, aucun accroc, aucun déraillement, pas un voyageur laissé en chemin, pas une valise égarée; en toute justice, on doit faire l'éloge de l'activité méthodique et de la complaisance de tous les employés de la Compagnie.

C'est un paisible et beau spectacle, aujourd'hui, ce confluent du Congo et de la Mpozo, que nos trains, en quittant Matadi, dominent d'une quarantaine de mètres; une île en occupe le centre, avec des plages de sable où dorment souvent des crocodiles; des rochers abrupts dévalent dans le fleuve, et la voie y serait entraînée elle-même, sans de forts murs de soutènement; en face, dans la brousse noircie par les incendies, deux ou trois maisons montrent ce qui reste de Vivi, l'ancienne station de Stanley en aval des rapides; la Mpozo roule à travers des barrières de galets des eaux mousseuses, comme celles de nos gaves, qui viennent se tasser contre les flots limoneux du Congo; vers le Sud, la pyramide d'une montagne rase semble fermer la brèche de la vallée: c'est le pic Cambier, dont le nom fixe sur la carte le souvenir d'un officier belge, aujourd'hui notre compagnon, qui leva naguère le tracé du chemin de fer. Rien ne révèle plus les labeurs meurtriers de ces premiers travaux, où jadis tant d'ouvriers noirs périrent en grand nombre, où tant de blancs tombèrent aussi.



STATION DE KENGÉ (PAGE 502). — DESSIN DE TAYLOR.

Mais déjà nous sommes au « col de l'Horizon »; le relief est plus calme, la voie, plus facilement posée, serpente à la surface d'un plateau largement ondulé; souvent nous coupons de minces rivières qui vont confluer



PONT DE LA MPOZO. — DESSIN DE TAYLOR.

dans la Mpozo ; des arbres leur font un fidèle cortège ; c'est le palmier élaïs, d'où pendent, comme de gros fruits, des nids d'oiseaux jaunes à tête noire ; c'est le fromager, dont le bois très mince sert aux indigènes à faire des tambours et des pirogues ; ou bien encore quelque gros baobab ; des lianes montent à l'assaut des arbres, les enserrent dans leurs mille replis et, des branches supérieures, retombent en pluie sur le sol ; les formes de soutien disparaissent sous ce voile, et des bouquets de bois, partout tapissés de lianes, semblent les ruines de châteaux ensevelis sous une frondaison de lierre. La lumière ne joue pas, au travers de ces entassements végétaux ; les diverses nuances du vert se détachent par masses profondes les unes sur les autres, mais ces sous-bois apparaissent lourds, étouffants et tristes.

Autour de ces galeries de verdure, la perspective s'étend au loin sur les mamelons du plateau; une antilope, parfois, lève sa tête inquiète au-dessus des graminées, et dans les fonds marécageux s'ébattent de rares éléphants; quelques rochers à pic, dressés comme des forteresses, pointent çà et là ; certains ont été attaqués par les ingénieurs pour fournir du ballast et reliés à la voie principale par un embranchement. Mais l'aspect qui domine tous les autres est celui de la brousse incendiée : le feu ne rase pas le sol; il amortit seulement ses couleurs vives et le dépeuple de toute sa faune; il court sur les herbes sèches, brûlant les branches tendres, les feuilles sans résistance, mais enfumant à peine les tiges et les troncs; il laisse derrière lui des squelettes d'arbres, rabougris désormais et trop faibles pour grandir, et surtout des chaumes dépouillés, marqués de cercles noirs aux nœuds où s'est attardée la flamme.

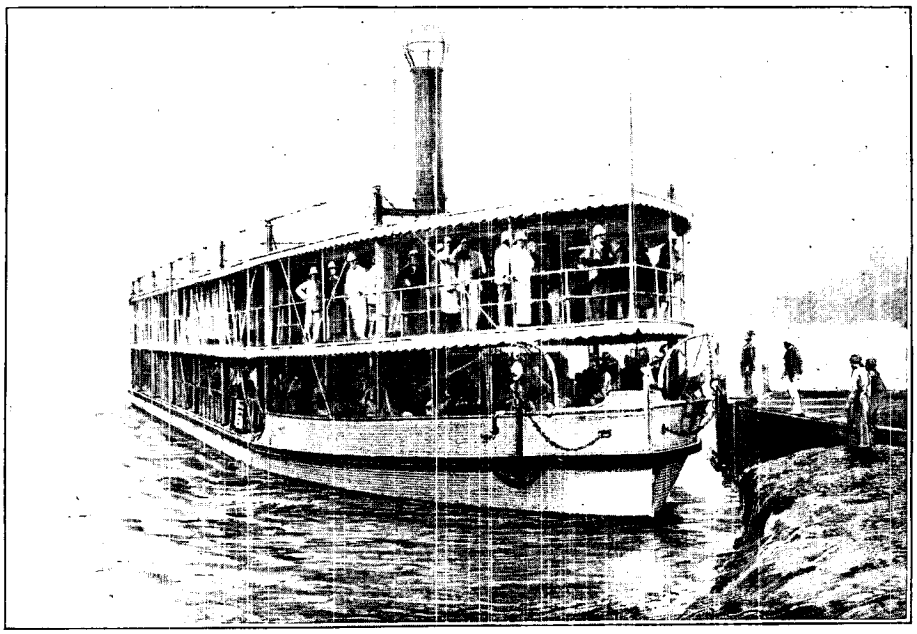
Les premières heures du voyage s'envolent vite, tandis que nous détaillons ces paysages, nouveaux pour nous; mais comme ils sont peu variés, nous songeons maintenant à déployer nos cartes, à nous informer auprès de nos ingénieurs des conditions de la construction, à regarder de plus près le matériel qui nous transporte et les horaires qui nous ont été remis : nous allons à petite vitesse, environ 20 kilomètres à l'heure; nous sommes obligés à des arrêts fréquents, car nos locomotives de 19 tonnes renouvellent souvent leurs provisions de combustible et d'eau. Parti à six heures du matin, notre train doit atteindre vers trois heures la station de Toumba, où nous passerons la nuit; la Compagnie n'a pas jugé utile de nous faire doubler l'étape, et nous estimons qu'elle a fort sagement agi : nous voulons voir le parcours, et, dans l'état actuel, douze heures de jour ne nous suffiraient pas pour « couvrir » près de 400 kilomètres; n'oublions pas que, au temps du portage par la route des caravanes, il fallait trois semaines pour ce trajet que nous ferons en deux jours.

Aussi bien, nous sommes très convenablement installés ; nos vagons sont ouverts à hauteur d'appui, et chaque voyageur est assis sur un bon fauteuil en rotin; des planchettes mobiles forment table entre deux sièges voisins, et c'est très commode pour lire, pour dîner et même... pour dormir; nos bagages sont rangés dans une plate qui suit immédiatement la locomotive ; une vingtaine de négrillons préposés à divers services sont couchés en long, en large, en travers, parmi les malles et les valises ; un mécanicien, un chauffeur et un serre-frein, noirs tous les trois, ont pris place sur la machine, et le fait que l'on nous abandonne à leur conduite, sans leur adjoindre un surveillant européen, montre bien que l'on peut compter sur ces collaborateurs indigènes.

L'étude du paysage et les conversations sérieuses ont sans doute le don de creuser l'appétit : il n'était pas dix heures que nous nous déclarions tous morts de faim; le commissaire de notre vagon fait un signe, et deux boys s'empressent de mettre notre couvert : ces gamins, vêtus d'un costume cycliste bleu à col marin, la tête coiffée d'une calotte de Banana, en fibres de palmier, sont des domestiques pleins de bonne volonté, sinon toujours d'expérience; ils comprennent suffisamment le français,... quand on joint à la parole le commentaire de quelques gestes; les caisses de conserves sont ouvertes, les bouteilles d'eau minérale et de vin débouchées; voici des sardines, du beurre, du corned beef, puis une salade de légumes et des confitures... Que nous racontent donc les anciens Congolais, des privations d'autrefois!

La population est encore bien peu dense, le long de la ligne; mais les bas-Congolais, effrayés jadis par l'afflux des travailleurs étrangers, reviennent peu à peu, maintenant que les chantiers nomades ont disparu; ils s'emploient même, assez volontiers, au service de la Compagnie; ce sont eux qui manœuvrent les pompes aux points d'eau, tandis qu'aux Sénégalais ou Sierra-Léonais sont réservées les fonctions supérieures. Il n'existe pas, à proprement parler, de villages dans le pays traversé par le chemin de fer; les besoins de l'exploitation ont simplement déterminé la position de quelques groupes de cases, pauvres paillottes au toit de chaume, où vivent quelques familles d'ouvriers; Kengé, Lufu, Songololo sont, avant Toumba, les principaux; il y a là une maison pour les agents blancs, avec télégraphe et téléphone; puis divers ateliers de réparation ou dépôts d'outils. Toutes ces cases, toutes les maisons d'Européens, à plus forte raison, étaient décorées pour notre passage : des drapeaux belges et congolais, — celui-ci d'azur à une étoile d'or, — des palmes qui font aux murs une parure élégante, et toujours, sur les chimbèques des Sénégalais, nos couleurs françaises. Les employés indigènes de la Compagnie, en costume de gala, nous saluaient tout le long de la ligne : les agents blancs, responsables du service, avaient souvent gardé leur « complet » de toile et leurs bottes de fatigue : ce n'est pas aux jours de presse que l'on a le temps de faire toilette; mais les noirs, libres de travail, avaient voulu se montrer dans leurs plus beaux atours. Tous ces gens-là paraissent ne pas craindre l'Européen; c'est une preuve que, pendant les travaux du chemin de fer, ils ont été traités humainement par les blancs; à chaque halte, M. Espanet, M. Goffin, ou bien encore le commandant Weyns, naguère chef de la Compagnie auxiliaire du chemin de fer, étaient reconnus et acclamés.

Nous trouvons à Toumba, dans l'après-midi, un grand concours d'indigènes; ils sont venus de tous les environs, sur un avis du commissaire de district; et, comme tout leur est prétexte à tam-tam, nous les voyons en fête, criant et dansant, très indifférents sans doute à notre curiosité. Les chefs se distinguent par la richesse de leur costume : la Belgique leur fait passer les défroques usées des laquais de la cour; aussi ce ne sont que pourpoints galonnés et culottes à bandes d'or; les chemises sont plus rares et les chaussures tout à fait exceptionnelles; les coiffures varient du casque colonial, présent d'un Européen de passage, au bonnet de peau de léopard, cerclé d'une couronne de griffes; et tous ces braves nègres portent sur la poitrine, comme une croix de commandeur, la médaille d'argent de l'Etat, avec l'exergue : « Travail et progrès »; ils ne marchent jamais sans une escorte de ministres chargés des insignes royaux : le sceptre est un bâton piqué de clous de cuivre; le trône, une chaise pliante de bateau.

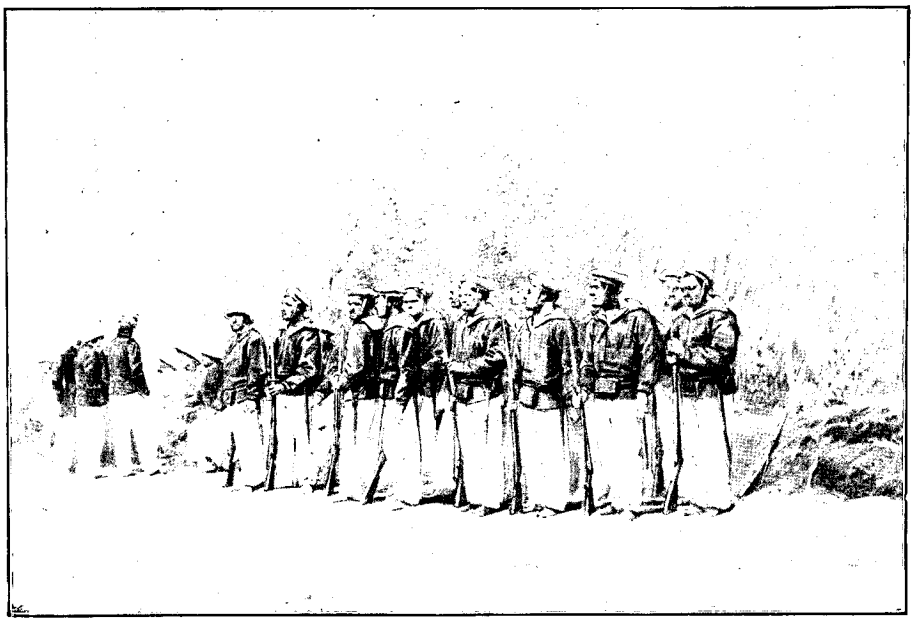


LE « BRABANT » ARRIVANT À BRAZZAVILLE. — DESSIN D'OULEVAY.

La réception qui nous fut faite à Toumba restera l'un de nos plus agréables souvenirs; les Magasins généraux avaient libéralement organisé dîner et logements : des baraquements en bois, divisés en chambres à deux lits, avaient été dressés sur le plateau, et nous y aurions longuement dormi si on nous en eût laissé le temps. La salle du banquet, où cent vingt convives se trouvèrent au large, était flanquée d'offices et de

cuisines de dimensions correspondantes ; l'intérieur en était décoré avec beaucoup de goût par des palmes, des panoplies d'armes indigènes, des groupes de photographies ; des lampes à incandescence, de grosses lanternes de chemin de fer, rouges et vertes, éclairaient les tables et posaient sur les figures des taches cocasses. Nous étions en grande tenue d'Europe, les dames en corsage décolleté, les officiers en uniforme de gala...

Le banquet n'était qu'un premier numéro ; nous avons eu ensuite feu d'artifice, concert et projections lumineuses; le feu d'artifice venait tout droit de Bruxelles, il n'a rien offert de nouveau qu'aux noirs, pressés sur le plateau; mais le concert était donné par des artistes indigènes, élèves d'une mission voisine; leur chef, noir lui-même, tenait fort bien, ma foi, un harmonium ; et comme ces airs de cantiques ne sont pas d'une musique très savante, un chœur improvisé d'Européens vint renforcer les chanteurs nègres.



LAPTOTS AU DÉBARCADÈRE DE BRAZZAVILLE. — DESSIN D'OULEVAY.

La deuxième journée de voyage nous conduisit de Toumba au Stanley Pool; à Toumba, déjà nous étions à plus de 450 mètres; nous monterons encore près de 300 pour atteindre, vers le kilomètre 230, le point culminant de la ligne (746 mètres); plus loin, la voie franchit par un beau pont de 100 mètres l'Inkissi, qui est le principal affluent du Congo en aval du Pool; puis elle gravit un dernier relèvement des monts de Cristal et descend dès lors en suivant la jolie vallée forestière de la Loukaya. Cette partie du parcours est plus intéressante que la première, car le pays commence à se peupler, et les conditions meilleures du sol annoncent les ressources de l'Afrique intérieure; le désert est passé, on devine la terre promise. Il est d'ailleurs possible que ces hauts plateaux soient destinés à quelque fortune; à 600 ou 700 mètres d'altitude, l'air est pur et se renouvelle sans cesse; Matadi et les ports du bas fleuve ne sont pas des résidences trop saines; sur les rives mêmes du Pool, par 300 mètres, les émanations paludéennes pénètrent encore facilement l'organisme ; les terrasses de Toumba ou de Nzolagongo seraient l'emplacement tout naturel d'un sanatorium, à mi-chemin entre les deux bouts de la ligne. Déjà les Jésuites ont établi leur mission principale à Kisantu, sur les collines dominant l'Inkissi ; ils ont fait défricher à la charrue et planter en bananiers des champs fort étendus ; plus près du Pool, à Kimouenza, des Sœurs de Namur ont fondé une école de filles aujourd'hui fréquentée par plusieurs centaines d'élèves.

De l'Inkissi au Pool, le tracé n'a pas offert de difficultés sérieuses. Quelle qu'ait été la rapidité de la construction sur ces derniers kilomètres, la ligne, telle que nous l'avons vue, est encore, en bien des points, provisoire; les ponts en fer ne sont pas placés; les terrassements devront être consolidés avant la prochaine saison des pluies; il reste à constituer sur le Pool lui-même des gares fluviales permettant, comme à Matadi, le passage direct des marchandises du chemin de fer sur les bateaux. Mais ce sont là des détails; l'essentiel est achevé.

Le Congo français et l'Etat Indépendant sont voisins, sur le Stanley Pool : Dolo, Kinchassa, Léopoldville sont, d'amont en aval, les ports belges, tous trois desservis par le chemin de fer ; Brazzaville, sur la rive Nord, est le port français. Léopoldville est la plus ancienne, mais certainement la moins bien située des stations belges; trop voisine des premiers rapides, elle n'offre aux bâtiments fluviaux qu'un mouillage peu sûr; de plus, les plantations de café commencées autour des factoreries ont peu réussi ; Kinchassa possède des terres meilleures et un port plus tranquille, mais c'est plutôt encore Dolo, nichée dans l'intérieur sur un estuaire affluent du Pool, qui doit devenir la métropole commerciale de cette rive.

Nous ne sommes plus ici, comme le long du chemin de fer, en pays artificiellement meublé de quelques campements ; la porte de l'Afrique équatoriale est ouverte devant nous; par delà ce lac du Pool, coupé d'îles boisées et de bancs de sable, le Congo, l'Oubanghi, le Kassaï et bien d'autres fleuves déroulent au loin leur

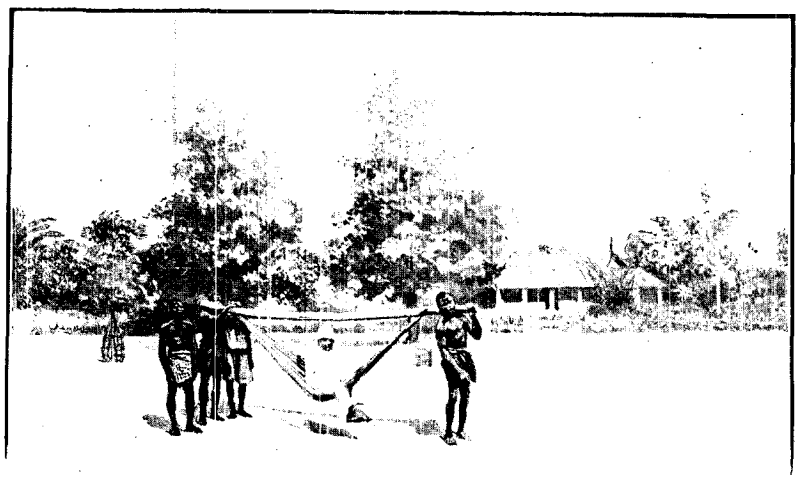
immense réseau navigable. Kinchassa, surtout, nous a frappés par son aspect de prospérité confiante. Ses magasins, nous dit-on, sont pleins d'ivoire et de caoutchouc, et l'État s'occupe d'incorporer au sol des richesses moins éphémères en multipliant les cultures coloniales dans le haut pays.

Les passagers de l'*Albertville* ont presque tous logé, pendant les fêtes, sur la rive belge du Pool ; les Français seuls ont reçu l'hospitalité sur l'autre rive, à Brazzaville, avec le délégué du gouvernement russe qui eut la délicate pensée de les accompagner ; mais les bonnes relations nouées en mer se sont encore affirmées ici, et, d'un bord à l'autre, on a très cordialement voisiné ; Léopoldville eut le banquet de gala, les toasts officiels, le feu d'artifice ; Brazzaville offrit de grand cœur un lunch plus intime — une trompe d'éléphant au champagne — et une inoubliable fantasia de Batékès.

Nous avions, quelques jours auparavant, fait escale à Libreville, capitale de notre Congo sur la côte ; Brazzaville est notre capitale de l'intérieur, posée sur une colline qui commande le Pool d'une cinquantaine de mètres. Des deux côtés, nous avons constaté que notre colonie est très jeune encore ; M. de Brazza s'est consacré tout entier à ce travail d'extension des frontières, dont la direction restera son meilleur titre de gloire ; maintenant que, suivant les lignes de progrès qu'il avait tracées, nous touchons à la fois au Tchad et au Nil, toute une œuvre nouvelle s'impose, de mise en valeur scientifique ; le Jardin d'Essai de Libreville en fournira les éléments ; des voies de communication bien comprises en activeront le succès, et, disons-le nettement, le chemin de fer belge améliorera singulièrement les conditions de cette croissance. Notre devoir le plus urgent est de lancer quelques bateaux à vapeur sur le Pool, pour desservir l'Oubanghi et ses affluents ; la dépense de premier établissement, d'après des spécialistes compétents, ne dépasserait pas 500 000 à 600 000 francs, pour cinq steamers d'une centaine de tonnes — tel le *Brabant* belge — et dix à douze chalands ; ceci fait, nous songerions à construire, en terre française reconnue riche, le chemin de fer de Libreville à la Sangha, dont le rayon d'action s'étendrait jusqu'au Tchad.... Voilà de quoi nous devisions, entre Français, l'autre soir, à Brazzaville ; à nos pieds, le Pool développait la nappe de ses eaux tranquilles, et loin, sur l'autre rive, des points de lumière marquaient la place des stations belges, où l'on causait très tard aussi...

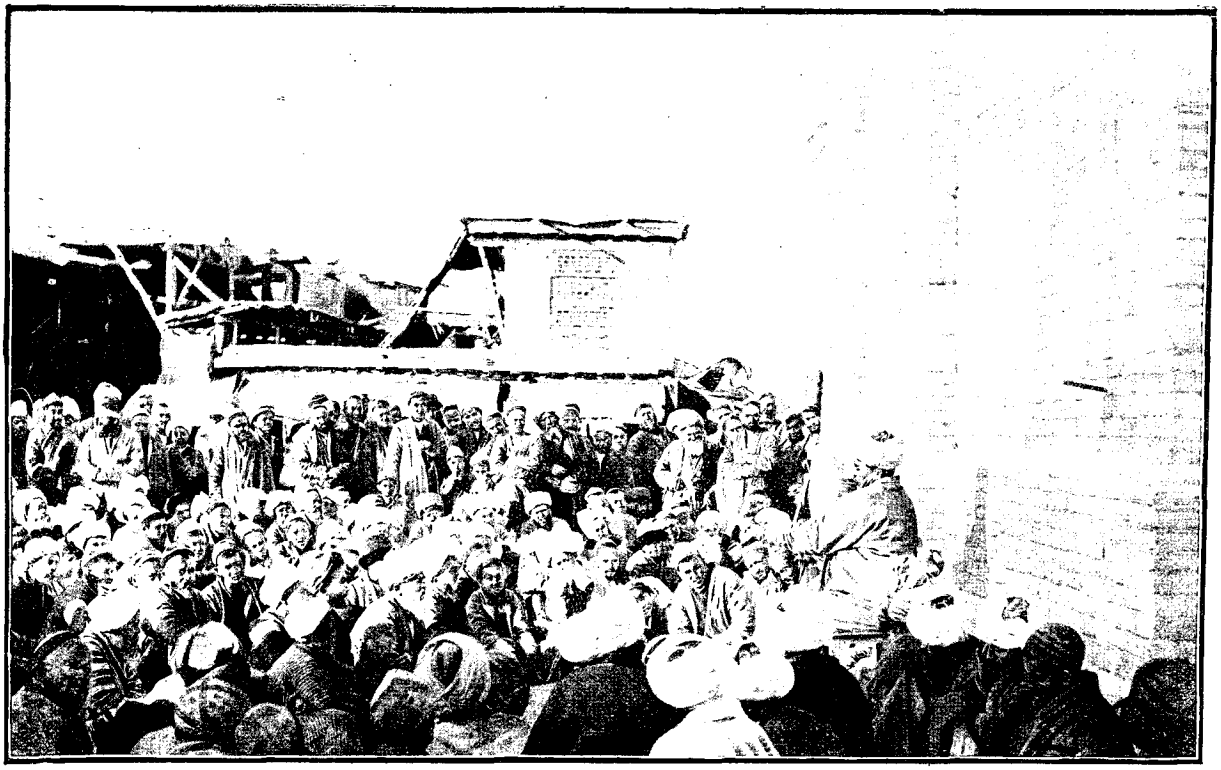
Les fêtes sont terminées ; nos trains se reforment pour nous ramener à Matadi ; nous retraversons les paysages parcourus ; la fatigue des soirées de banquet et des sommeils très courts se trahit, dans tous les vagons, par des siestes prolongées, mais aucun de nous n'a été malade ; les dames ont donné l'exemple d'une invincible endurance ; décidément, dans la saison où nous y avons passé, le climat du Congo n'a rien d'insupportable, et nous pouvons garder le souvenir d'un admirable voyage, sans une restriction, sans un regret. Pour nous, Français, nous dirons, sans jalousie puérile, que cette première expérience d'un chemin de fer en pays noir est une belle œuvre dont les initiateurs méritent honneur et profit. Ce succès marque une date dans l'histoire africaine ; n'hésitons pas à le reconnaître, mais, surtout, sachons profiter de la leçon.

HENRI LORIN.



EN TIPOÏ À BRAZZAVILLE. — DESSIN DE BEUZON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SCÈNE DE LA RUE À TACHKENT : DERVICHE RACONTANT DES LÉGENDES DEVANT UNE MOSQUÉE.
DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE [1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

INTRODUCTION



FEMME SARTE DE TACHKENT.
DESSIN DE SLOM.

Au centre du continent asiatique, des forêts sibériennes aux plaines du Gange et de l'Indus, s'étendent les déserts les plus vastes et les plus redoutables de la terre, déserts de sable et de glace, tour à tour brûlés par les ardeurs d'un soleil implacable et balayés par les âpres bises d'un hiver arctique. Au-dessus des campagnes fertiles de l'Inde et des luxuriantes oasis du Turkestan russe, c'est l'énorme protubérance du Thibet et du Pamir, le « Toit du Monde », formé par les plus hautes montagnes du globe, l'Himalaya, le Karakoroum, le Kouen-Loun, l'Hindou-Kouch, le Thian-Chan. Là, sur des espaces infinis, le sol se dresse tantôt en larges et puissants plateaux à la hauteur du mont Blanc, tantôt en crêtes gigantesques jusqu'à l'extravagante altitude de 8000 mètres, constituant, en raison même de son élévation, un monde aussi mort et aussi fermé à l'homme que les régions polaires. Et au pied de ce colossal relief, le plus saillant de notre planète, enfermées dans les plis des grands monts Kouen-Loun et Thian-Chan, se développent les immensités sablonneuses du désert de Gobi, non moins impénétrables que le formidable rempart thibétain.

Ces solitudes de la Chine occidentale ont une importance politique considérable. Les passes du Thian-Chan et les chaînes d'oasis situées à la lisière du Sahara asiatique sont les voies de pénétration du Turkestan russe dans le Céleste Empire, et les crêtes du Pamir séparent l'Inde anglaise des possessions russes. Un jour, peut-être, sur les cimes du Toit du Monde, s'engagera, entre la baleine et l'éléphant, la lutte si longtemps prédite et toujours différée jusqu'ici.

Aussi bien, après être restés pendant des siècles complètement inconnus, ces déserts sont-ils depuis une quarantaine d'années l'objet d'actives explorations de la part des deux grandes puissances qui se disputent

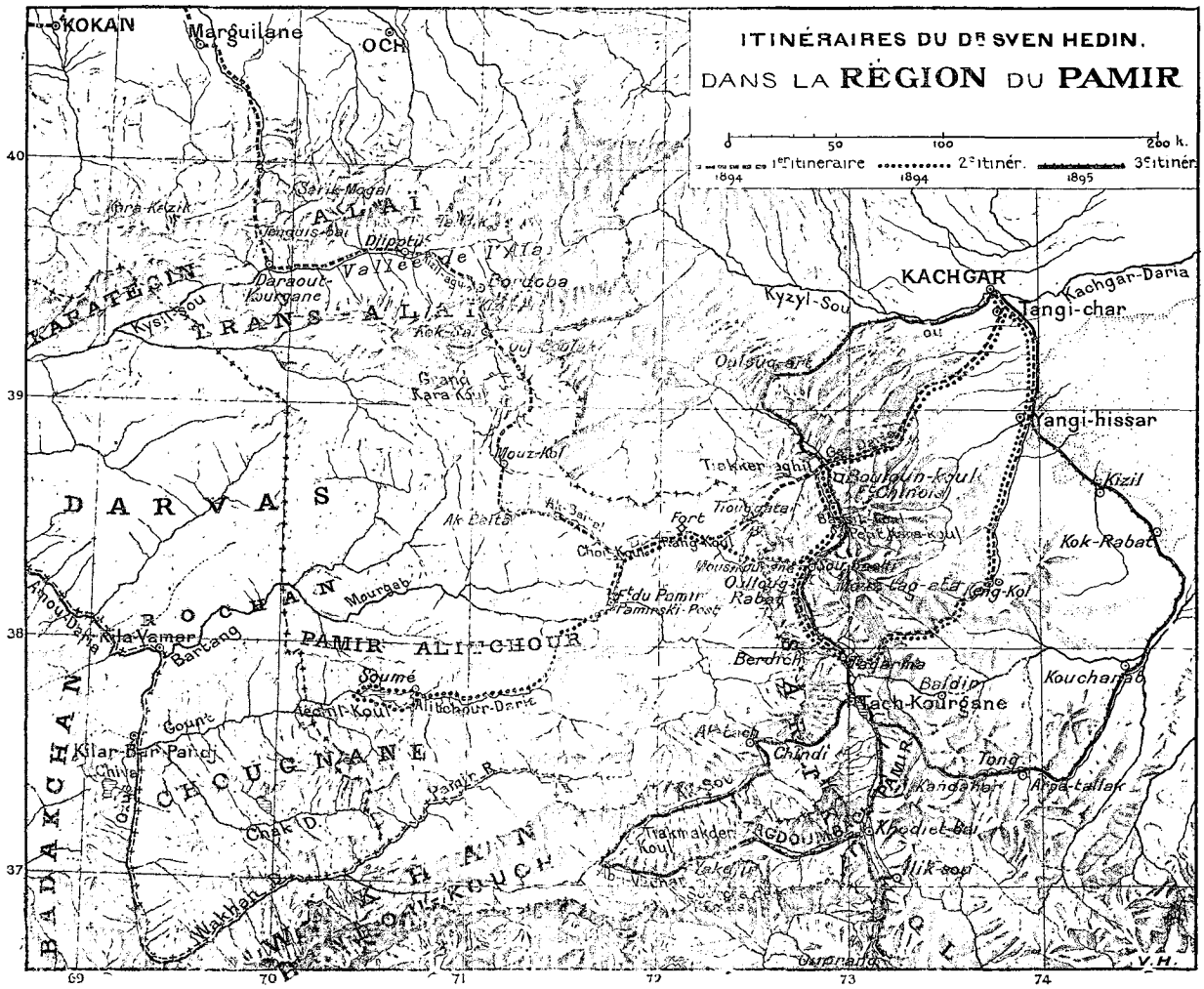
1. *Voyage exécuté en* 1895-1896. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies et croquis du Docteur Sven Hedin.*

l'empire de l'Asie. Obéissant à un sentiment d'émulation, Russes et Anglais s'efforcent de pénétrer toujours plus avant à travers le Pamir et le Thibet, soit pour étudier le terrain en vue de la lutte future, soit pour étendre leur influence politique ou commerciale. Ces voyages sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Tous ceux qui s'intéressent aux sciences géographiques savent l'importance des découvertes de Prjevalsky et de ses dignes continuateurs Pievtsov, Grombtchevsky, etc., de Carey et de Younghusband, etc. Rappelons seulement qu'à cette grande œuvre la France a pris une part glorieuse, et, à côté des expéditions anglaises et russes, nous pouvons citer avec orgueil les fécondes entreprises des Pères Huc et Gabet, de Bonvalot, de Capus, de Pépin, du prince Henri d'Orléans, de notre regretté Dutreuil de Rhins, de Grenard, de Bonin, etc. Si, grâce aux efforts valeureux de tous ces hardis pionniers, nos connaissances se sont singulièrement élargies, de vastes espaces du Thibet et une notable étendue de la Chine occidentale demeurent enveloppés d'un profond mystère, et, dans les contrées déjà parcourues, de nombreux problèmes de géographie physique n'ont pas encore été résolus.

C'est à l'exploration de ces parties de l'Asie centrale restées en dehors des investigations ou incomplètement étudiées que s'est appliqué le Dr Sven Hedin, avec une constance infatigable qui ne s'est jamais démentie pendant trois ans et demi.

Traverser l'Asie dans toute sa largeur, de l'Oural à Pékin, en suivant successivement les crêtes des Pamirs, les sables de Gobi et les plateaux du Thibet, relever la topographie de ces régions si diverses et en même temps observer les phénomènes actuels qui s'y manifestent, rechercher les traces des antiques civilisations dont ces pays ont été le berceau et celles des migrations des peuples, tel a été le plan conçu par le voyageur suédois et réalisé par lui avec un rare succès.

A cette tâche Sven Hedin était admirablement préparé par de longues études dans le cabinet et par deux précédents voyages en Asie. Aussi bien, le jeune explorateur, jouissant d'une légitime autorité à un âge où généralement on débute, réussit-il facilement à se procurer la somme de 30 000 couronnes (42 000 francs) qu'il estimait nécessaire à l'exécution de son programme. Le roi de Suède, qui, en toute occasion, manifeste l'intérêt le plus éclairé pour les expéditions scientifiques, accorda à Sven Hedin, en même temps que son haut patronage,





INTÉRIEUR DU BAZAR DE TURKESTAN. — DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

un important subside. Encouragée par cet exemple, l'initiative privée, toujours prête à agir en Suède dès qu'il s'agit d'entreprises honorables pour le pays, s'empressa de lui apporter le concours de ses libéralités. Les préparatifs d'un tel voyage furent naturellement longs, et, seulement le 16 octobre 1893, Sven Hedin quittait Stockholm pour s'acheminer vers les déserts de l'Asie centrale, où pendant trois ans et demi nous allons maintenant le voir lutter avec une énergie surhumaine contre les plus terribles dangers et contre les redoutables souffrances du froid et de la soif.

Deux routes principales conduisent des plaines de l'Europe au pied du Toit du Monde : le fameux chemin de fer transcapien et la route postale d'Orenbourg à Tachkent à travers les steppes kirghizes. Ayant déjà visité Samarkand et Bokhara, l'explorateur suédois choisit la seconde de ces deux voies, et dans les premiers jours de novembre il arrivait à Orenbourg, le terminus du réseau russe au pied de l'Oural méridional. Parvenu au seuil de l'Asie, laissons maintenant la parole au jeune et vaillant voyageur.

CHARLES RABOT.

I

Orenbourg. — Les Cosaques. — La steppe kirghize. — La mer d'Aral. — Tachkent. — Margelan.

Comme toutes les villes de la Russie orientale, Orenbourg a un aspect asiatique. Au marché installé dans le faubourg, cette impression devient particulièrement vive. De tous côtés les marchandises les plus hétéroclites, autour desquelles se presse une foule bariolée de marchands de Khiva et de Bokhara, de Tatars, de Kirghiz, etc. Et devant cette scène pittoresque se découvre l'horizon grandiose de la steppe; à perte de vue, une plaine, fuyant vers l'Est en perspectives infinies, jusqu'au pied du Thian-Chan, jusqu'à la frontière de Chine.

Pas très agréable, le climat d'Orenbourg; en hiver des froids polaires (40° sous zéro), et en été une chaleur torride, rendue encore plus pénible par la poussière que le vent soulève sur les steppes et laisse ensuite retomber en pluies brûlantes. Pour compléter le tableau, ajoutons que l'automne pluvieux transforme les rues en bourbiers où les véhicules restent enlizés.

2 085 kilomètres séparent Orenbourg de Tachkent, la capitale du Turkestan russe, la distance de Berlin à

Alger. Ce trajet je l'ai effectué en tarentass. Qu'il ventât ou qu'il neigeât, pendant 19 jours je poursuivis ma route, m'arrêtant seulement de temps à autre pour reprendre un instant haleine, ou lorsque quelque réparation était nécessaire à ma voiture. D'ailleurs, à quoi bon interrompre le voyage? Dans la steppe, les stations ne présentent que le misérable abri d'une hutte en roseaux, et nulle part on ne trouve quoi que ce soit à se mettre sous la dent.



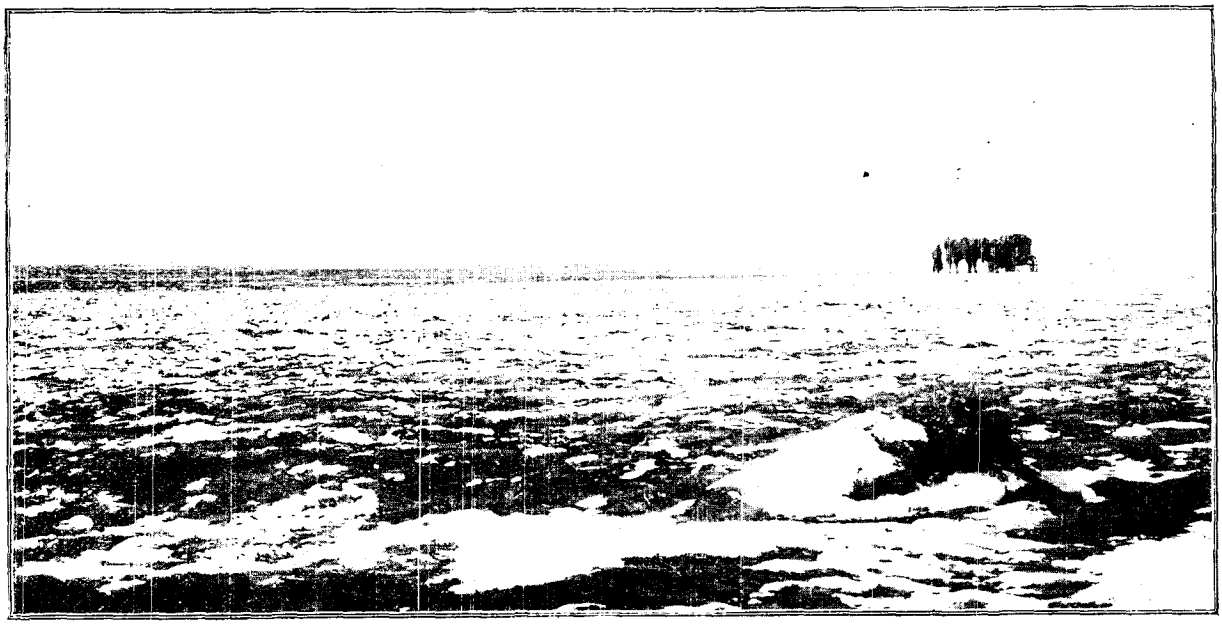
RUE D'ORENBOURG. — DESSIN D'AUBÉCHE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Le 14 novembre, je quittai Orenbourg, et d'un seul trait parcourus les deux cent quatre-vingt-cinq kilomètres qui séparent cette ville d'Orsk.

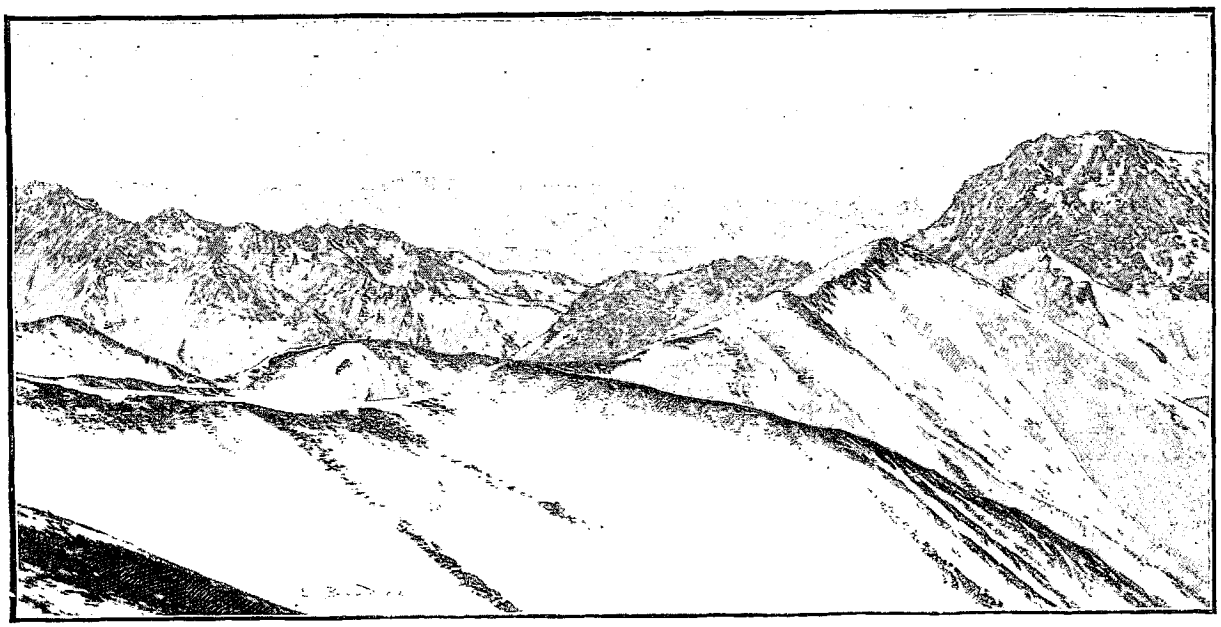
Le pays est presque désert; de loin en loin seulement de petits postes occupés par les fameux Cosaques d'Orenbourg. En cas de guerre, ils forment dix-huit régiments de cavalerie, et six seulement en temps de paix. A tour de rôle, ces régiments font six par six une période de service de trois ans, pendant que ceux laissés dans leurs foyers cultivent les terres des hommes sous les drapeaux. De tous les Cosaques, ceux d'Orenbourg fournissent le contingent le plus élevé.

..... Les derniers renflements de l'Oural ont disparu. Pas le moindre accident de terrain : la plaine et toujours la plaine. Des jours et des jours on chemine à toute vitesse, et c'est partout la même platitude infinie.

..... A cinq heures du soir, le soleil se couche dans un flamboiement d'incendie. Une fois l'astre disparu, le ciel rouge passe au violet, puis au bleu clair ; pendant quelques minutes encore traîne dans l'air une lueur indécise comme un reflet du jour, et tout s'éteint dans la nuit.... Les étoiles s'allument, et à travers l'obscurité froide scintillent comme des lampes électriques, tandis que la lune éclaire de sa lumière morte cette terre sans vie...



LA STEPPE KIRGHIZE, — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



VUE PRISE VERS LE SUD DU SOMMET DU TENGUIS-BAÏ (PAGE 512). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Terekli. Le commencement des « sables noirs » du Kara-Koum. Les chevaux, incapables de tirer le tarentass sur un pareil terrain, sont remplacés par des chameaux.

..... Le sol présente une pente très douce vers le Sud-Ouest. Dans cette direction, une longue tache de tnuages sombres annonce l'approche de la mer d'Aral, de cette sœur de la Caspienne, isolée, comme elle, au milieu du continent et, comme elle, dernier vestige des océans géologiques. Pendant de longues heures j'attends avec impatience l'apparition de cette nappe d'eau. Enfin je vais voir autre chose que du sable, autre chose que cette infinie perspective jaune ! Hélas ! la désillusion la plus profonde m'attendait. Sur le bord de la « mer », c'est toujours la même aridité désertique. Nulle part un rocher pittoresque, nulle part un horizon intéressant ; rien que des dunes et encore des dunes. L'été, desséchés par le soleil, les sables s'envolent sous la poussée des vents et sans cesse resserrent le domaine du lac, constituant ici des bancs, là de longues flèches qui peu à peu ferment les baies déjà ouvertes et en tracent de nouvelles. Jusqu'à une très grande distance du rivage la profondeur est très faible : cinquante centimètres à un mètre ; pour abréger leurs étapes, les caravanes passent à gué les golfes situés en travers de leur route.

25 novembre. — Kazalinsk, 3 500 habitants, dont 1 000 Cosaques de l'Oural, une grande ville pour le pays. Après quelques observations hydrologiques sur le Syr-Daria, en route de nouveau !

..... Le terrain est absolument plat. Des pyramides d'argile surmontées de touffes de roseaux guident le voyageur dans cette uniformité infinie.

Pas un habitant, pas le moindre gibier ; un pays mort. Seul le majestueux Syr-Daria rappelle que la vie ne s'est pas encore complètement retirée de ce monde.

Plus loin commence une zone de roseaux, de saxaouls *(Anabasis ammodendron)* et de buissons. Après tant de sable cette verdure produit la plus agréable impression ; elle donne presque l'illusion d'un paradis terrestre.

Sur ces entrefaites une grave avarie survient à un des essieux du tarentass ; tant bien que mal, on procède à une réparation sommaire ; puis je m'achemine à une lente allure vers la ville de Turkestan, située à 811 kilomètres plus loin. Là seulement je trouverai un forgeron capable de remettre le véhicule en état. Pendant cette étape, la situation n'est pas précisément plaisante. Qu'à la suite d'un choc les roues viennent à tomber, l'équipage restera immobilisé en plein désert, à plus de trente lieues de tout secours.

Dans la nuit du 4 au 5 décembre j'arrivai à Tachkent, où le Gouverneur général, le baron Vrevsky, me ménagea l'accueil le plus cordial. Je passai sept semaines dans la capitale du Turkestan russe, occupé à régler mes instruments et à compléter mon équipement et mes approvisionnements. Pour me reposer des soucis du départ, les distractions ne manquaient pas.

La saison de Tachkent battait alors son plein, et à l'occasion de la Noël et du nouvel an eurent lieu chez le Gouverneur général plusieurs réceptions fastueuses.

Mais il est temps de nous acheminer vers la montagne. Le 25 janvier 1894 je quittai Tachkent, et quelques jours plus tard parvins à Margelan (Marguilane), au pied du Pamir.

*

II

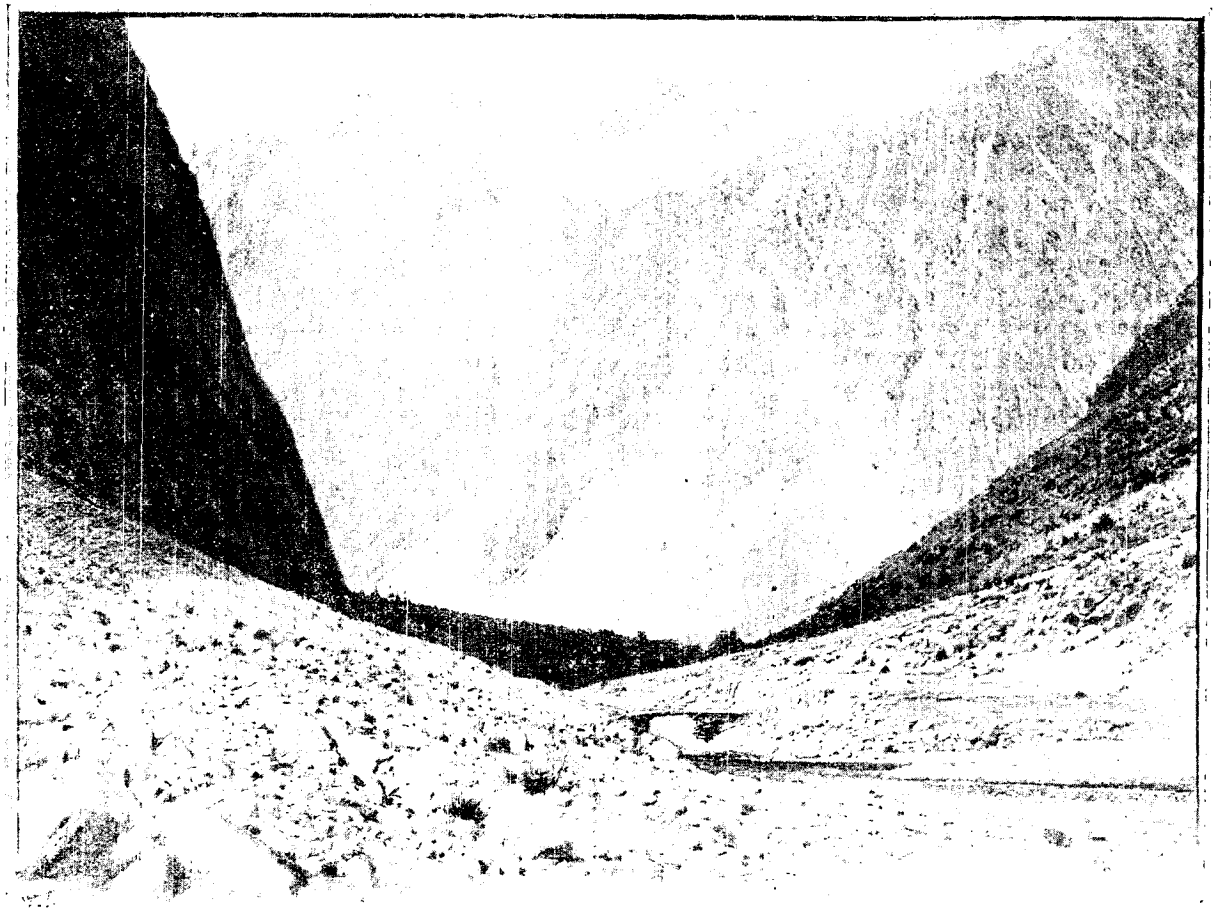
Dans les neiges de l'Alaï. — Sur le Pamir. — Froid terrible. — Le grand Kara-Koul. — Une forteresse à 3 600 mètres. — Entrée en Chine. — Le Mouz-Tag-Ata.

Au lieu de me rendre directement à Kachgar par les cols du Thian-Chan comme j'en avais primitivement l'intention, je résolus de gagner la Chine en traversant le Pamir. A Tachkent, les officiers russes auxquels j'avais fait part de ce projet furent unanimes à m'en dissuader. En cette saison, affirmaient-ils, le froid était épouvantable sur les hauts plateaux, et, à chaque instant, le voyageur risquait d'être englouti sous des avalanches ou étouffé dans les étreintes mortelles des tempêtes de neige. N'avais-je pas d'ailleurs l'exemple des dangers terribles courus par Bonvalot, Capus et Pépin dans une semblable entreprise? Le succès remporté par ces vaillants voyageurs montrait toutefois qu'avec de l'énergie et de l'endurance il était possible de triompher de tous les obstacles. Je persistai donc dans mon projet, qu'approuvaient du reste le baron Vrevsky et le gouverneur du Ferghana.

Pour assurer la réussite de mon expédition, le Gouverneur général prescrivit aux Kirghiz de la vallée de l'Alaï de préparer aux gîtes d'étape des tentes, des vivres, du combustible, etc., de frayer des pistes dans les neiges et de m'apporter un concours absolu en toutes circonstances.

Une fois ces dispositions prises, le 23 février 1894, je quittai Margelan, à la tête d'une caravane de onze chevaux et de trois hommes. L'un d'eux, un nommé Islam Baï, s'attacha à mon service et me suivit ensuite à travers toute l'Asie centrale avec une fidélité absolue. Par son dévouement ce brave homme a contribué dans une large mesure au succès de mon voyage.

Avant de nous lancer à l'assaut du Pamir, nous devions d'abord gravir la chaîne de l'Alaï, le puissant contrefort du Tian-Chan, séparant la vallée de l'Alaï du Ferghana. Dans l'épaisseur de ce relief s'ouvrent cinq cols principaux : le Talldik (3 537 mètres), le Djipptik (4 146 mètres), le Sarik-Mogal (4 300 mètres), le Tenguis-Baï (3580 mètres), et le Kara-Kasik (4 360 mètres). L'altitude moyenne de ces passes est donc de 4 000 mètres, soit, à quelques mètres près, la hauteur des cimes les plus élevées des Alpes du Dauphiné. De



VUE PRISE DANS LA VALLÉE D'ISFAÏRANE (PAGE 512) — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR VEN HEDIN.



DANS LES NEIGES DE LA VALLÉE DE L'ALAÏ. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

ces différents seuils, le plus facile est le Talldik, suivi par une route militaire, mais jusqu'à une époque très avancée du printemps il demeure obstrué par les neiges. Le Djipptik et le Sarik-Mogal sont exposés à de terribles avalanches et à de violentes « bouranes » [1]. En conséquence je choisis le Tenguis-Baï, situé au fond de la vallée d'Isfaïrane. Cette passe est, en général, peu encombrée, et en moyenne chaque hiver ne se trouve guère fermée pendant plus de deux ou trois semaines.

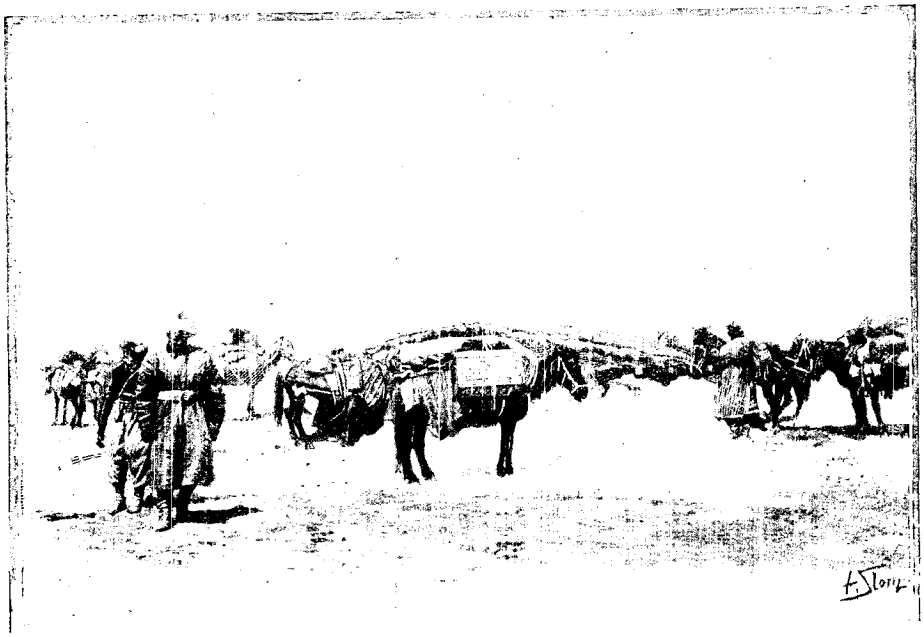
A deux jours de marche de Margelan les difficultés commencèrent.

Les extraits suivants de mon journal de route donneront au lecteur une idée plus vive des dangers de notre entreprise qu'une description rédigée après coup.

..... 25 février. — Le sentier, extrêmement étroit, est très accidenté. Tour à tour il grimpe à une grande hauteur, puis brusquement redescend par une pente escarpée pour remonter ensuite à pic sur un nouveau balcon aérien. Juste au-dessus d'un ravin neigeux au fond duquel coule le torrent, la piste est couverte de verglas. Sous la conduite d'un guide, un cheval avance pour tenter le passage. Au premier pas, il manque des quatre pieds et roule au fond du gouffre. Immédiatement les hommes s'arment de pelles et de pioches et attaquent la glace, mais bientôt l'obscurité arrive. Trois heures nous séparent encore de Langar, où le bivouac est préparé. Coûte que coûte il faut donc pousser en avant. La caravane ne peut passer la nuit sans feu et sans abri. Après ce mauvais pas, en voici un second, puis un troisième. Les chevaux marchent un par un, maintenus par deux hommes, l'un serrant solidement le licou, l'autre la queue, pour les arrêter en cas de glissade. Malgré ces précautions, quelques chutes se produisent, heureusement sans conséquence aussi grave que la première. En plusieurs endroits nous ne pouvons même pas nous tenir debout, et sur des centaines de mètres nous devons ramper au-dessus de précipices effroyables.

Au delà de Langar les dangers deviennent terribles. Toujours ces maudits rochers couverts de verglas! Le sentier n'est qu'une glace. Plus loin un autre péril menace la caravane. Les ponts établis sur le torrent sont si frêles que sous le poids d'un seul cheval ils manquent de s'effondrer. Après cela, nous sommes arrêtés par un énorme cône d'avalanche. On reprend les pioches, et au prix de longs et pénibles efforts on taille un sentier sur les flancs de ce colossal amas de neige. Ce travail terminé, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Chaque cheval doit être hissé au sommet du talus, et pour le haler là-haut les forces réunies de six hommes sont nécessaires. Au delà, encore d'autres nappes d'avalanches! Tous les dix pas les bêtes culbutent; parfois le terrain est si mauvais que l'on doit décharger les animaux et porter les bagages à dos d'hommes.

27 février. — Encore une journée très rude! Près de la crête supérieure de l'Alaï la neige atteint une épaisseur de deux mètres. Dès qu'un cheval s'écarte de l'étroite piste frayée par les Kirghiz, il disparaît dans ce pulvérin blanc. Avec cela, le mal de montagne commence à faire sentir ses effets. Depuis que nous avons dépassé l'altitude de 2 850 mètres, plusieurs hommes souffrent de palpitations de cœur et de céphalalgie. Pas à pas cependant nous approchons du but, soutenus par l'espérance de la victoire. Encore une dernière crête, puis une longue suite de lacets et nous arrivons au sommet du Tenguis-Baï (3 850 mètres). Du col se découvre une immensité neigeuse toute hérissée de dômes et de crêtes. Une impression de paysage lunaire. A peine çà et là, au milieu de cette blancheur infinie, quelques rochers rappellent l'existence de la terre sous cet enduit immaculé.



BORDOBA (PAGE 514). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... La descente fut non moins difficile que l'ascension à travers une vallée remplie d'énormes nappes d'avalanches. L'une d'elles, large de 400 mètres et profonde de 20, était tombée la veille. Ainsi nous l'avions échappé belle! Malheur aux

1. Tempêtes de neige.

voyageurs atteints par un de ces éboulements ! c'est la mort certaine. Sous la pression déterminée par la chute de l'avalanche, la neige qui recouvre le sol se transforme en glace et retient dans un étau rigide les infortunés surpris par le tourbillon.

Après deux jours de marche nous atteignons la vallée de l'Alaï, ce large fossé ouvert entre la gigantesque crête que nous venons de franchir et le formidable rempart du Pamir. Là encore la neige est amoncelée en masses extraordinairement puissantes, et à mesure que nous avançons vers le haut de la vallée, elle devient de plus en plus épaisse. Le sentier est maintenant enfoui sous une couche haute de plusieurs mètres, et pour frayer une piste aux chevaux il devient nécessaire de faire marcher quatre chameaux en tête de la caravane. Encore en plusieurs endroits ces animaux disparaissent-ils dans la neige.



VUE GÉNÉRALE DU GRAND KARA-KOUI ET SONDAGES EXÉCUTÉS SUR CE LAC (PAGE 514).
DESSINS DE MASSIAS, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... Le temps était épouvantable ; tantôt une tempête nous enveloppait d'épais flocons, et tantôt nous nous trouvions perdus dans une brume polaire. A dix pas devant soi on ne voyait rien. Ciel et terre étaient confondus dans une grisaille impénétrable.....

..... Après avoir cheminé trois jours à travers cette immensité blanche, tout à coup nous apercevons une petite tache noire. C'est une iourte, une tente kirghize que des indigènes dressent à notre intention. Aussitôt l'espoir renaît parmi mes gens ; après tant d'efforts nous allons donc enfin nous reposer. Mais, avant d'atteindre le campement, il nous faut passer un ravin large de 150 mètres. Dans ce fossé la neige s'est accumulée sur une épaisseur de deux à trois mètres ; le premier cheval qui s'y aventure enfonce jusqu'à la tête. On cherche un passage, partout la couche est aussi profonde et aussi molle. Pour sortir d'embarras, les Kirghiz imaginent alors d'étendre par terre les plaques de feutre de la *iourte* et de faire passer la caravane sur ce pont volant. Dès qu'un cheval est arrivé au bout du tapis, on retire les morceaux laissés en arrière pour les reporter en avant. Je vous laisse à penser si cette manœuvre est facile. La traversée n'exigea pas moins d'une heure d'un pénible travail.

5 mars. — Dans la nuit, T. — 20°,5 C. A onze heures du matin, après tant de journées grises, le soleil paraît enfin, illuminant le majestueux panorama de la crête du Transalaï. Un horizon sublime dans sa blancheur idéale, une impression de terre irréelle.

Aujourd'hui, repos. D'après le rapport des éclaireurs, la neige serait absolument impraticable.

6 mars. — Une troupe de Kirghiz, venue se mettre à ma disposition suivant les instructions du Gouverneur général, a frayé hier une piste dans le haut de la vallée. Nous pouvons donc avancer jusqu'au débouché du Kizil-Aguin.

Le soir, le thermomètre descend à trente-deux degrés sous zéro, et pendant la nuit à trente-quatre degrés. Sous la tente, il reste à — 24°,8.

L'escalade si pénible du col de Tenguis-Baï, et cette marche épuisante à travers la vallée de l'Alaï, n'étaient qu'un avant-goût des périls et des difficultés auxquels l'expédition allait être exposée dans l'ascension de la muraille Nord du Toit du Monde.

7 mars. — Toute la journée nous barbotons dans la neige. A chaque instant les chevaux disparaissent dans la nappe blanche. En se débattant ils émergent un instant, puis sautent en l'air comme des dauphins hors de l'eau, et finalement s'enlizent de nouveau. La lenteur de la marche est désespérante. Quand sortirons-nous enfin de l'étreinte irrésistible de cette poudre impalpable ?

Coucher à Bordoba, un des refuges construits pour faciliter le service de la poste entre Margelan et le poste du Pamir.

8 mars. — Sept loups errent ce matin autour de notre abri. Ces animaux sont très abondants dans la région. L'été, ils fréquentent en bandes nombreuses la vallée de l'Alaï, où la présence des troupeaux des Kirghiz leur assure une copieuse nourriture. En une nuit, me racontent les guides, un seul loup aurait étranglé pas moins de cent quatre-vingts têtes de menu bétail. L'hiver, ces carnassiers se tiennent aux environs du grand Kara-Koul, où ils font la chasse aux arkhars *(Ovis Poli)*. Ne pouvant joindre ce gibier à la course, ils s'en emparent par de savantes manœuvres stratégiques. Lorsqu'ils en découvrent une troupe, ils l'enveloppent très habilement et l'obligent à se réfugier sur des pointes de rochers isolés autour desquels ils forment un cercle d'investissement. Après quoi ils attendent patiemment que, vaincus par la fatigue, les arkhars tombent de leurs perchoirs. En hiver, le loup ne craint pas de s'attaquer à l'homme et sur le compte de cet animal les Kirghiz racontent mille aventures plus extraordinaires les unes que les autres.

9 mars. — Après être restés un jour en campement afin de laisser reposer les chevaux, nous partons pour l'escalade du col de Kizil-Art, qui conduit au sommet du Pamir. Ce passage a une très mauvaise réputation. Même par un temps clair, des *bourans* s'y déchaînent brusquement et ensevelissent les infortunés voyageurs surpris par leurs tourbillons mortels. Aussi bien, avant de se mettre en route, tous les Kirghiz se prosternent et invoquent Allah, afin d'obtenir de sa toute-puissance une facile traversée du col. Les craintes des guides furent heureusement vaines, et sans grandes difficultés l'expédition atteignit dans la soirée le sommet du col (4 270 mètres).

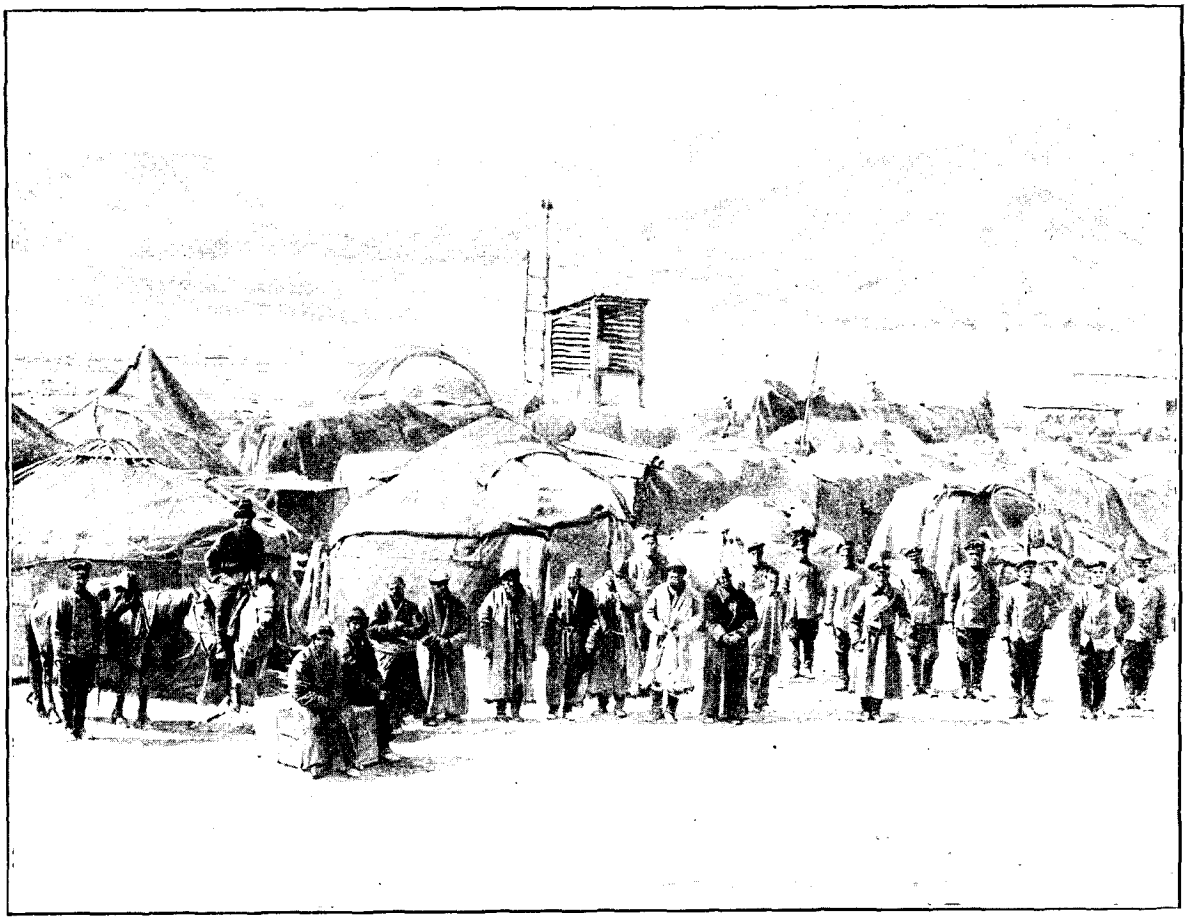


LE DOCTEUR SVEN HEDIN ET LES OFFICIERS RUSSES DE PAMIRSKY POST. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sur le versant Sud, la neige est beaucoup moins épaisse que dans l'Alaï; par endroits même, le sol en est complètement dépouillé; en revanche la température s'abaisse terriblement. Dans la nuit du 9 au 10, au refuge de Kok-Saï, le thermomètre tombe à — 38°,2.

Une courte descente, puis nous remontons de nouveau pour franchir le col d'Ouï-boulak et atteindre le grand Kara-Koul. Au milieu d'un hérissement de montagnes toutes blanches, une immense plaine également blanche; une impression d'énorme cratère tapissé de neige. Imaginez un lac de Genève perché à l'altitude de plus de 4 000 mètres dans une enceinte de cimes sauvages. Cette vaste nappe d'eau n'a point d'écoulement. Le Pamir, tout comme le continent asiatique, se compose de bassins fermés entourés de bassins périphériques ouverts dans les différentes directions du compas.

Pendant deux jours je parcourus le Kara-Koul sur la glace, pour y effectuer des sondages. Sous le pas



LA COUR DE PAMIRSKY POST. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

des chevaux la nappe cristalline émettait les bruits les plus étranges. Il me semblait entendre tantôt les harmonies ronflantes d'un orgue, tantôt la détonation sourde d'une explosion de torpille ou le grincement d'une porte. Suivant toutes probabilités, ces manifestations acoustiques sont produites par un déplacement de la force de cohésion des molécules. Cette excursion manqua tout à fait de charme, obligé que je fus de bivouaquer sur la glace par une température de 29 degrés sous zéro. La nuit suivante fut encore plus désagréable. Par suite d'une fausse manœuvre, le gros de la caravane ne nous rejoignit pas au rendez-vous qui lui avait été assigné, et force nous fut d'attendre le jour sans tente, sans feu et sans vivres. Par une chance inespérée, le thermomètre ne descendit pas au-dessous de 15 degrés. Après les froids précédents, c'était presque la chaleur.

Poursuivant ma route vers le Sud, je remonte la vallée du Mous-Kol, où je rencontrai de curieuses formations glaciaires qui seront décrites dans l'appendice scientifique du volume.

Les chevaux, épuisés par la raréfaction de l'air, n'avancent qu'à grand'peine. Après avoir fait quelques pas, tous s'abattent successivement ; seulement au prix des plus grands efforts nous parvenons à les relever. Enfin, après dix heures de travail surhumain, nous atteignons le col d'Ak-Baïtal (4 682 mètres).

Maintenant la route s'ouvre devant nous, relativement facile. Encore deux jours de marche et nous arrivons à l'oasis de ce désert de neige, au poste du Pamir (Pamirsky Post). Là, au milieu de la plus épouvantable solitude, à 3 610 mètres au-dessus du niveau de la mer et à plus de 480 kilomètres de toute localité habitée, le drapeau de la sainte Russie flotte sur le « Toit du Monde », gardé par une vaillante garnison de 160 hommes sous le commandement de l'énergique capitaine Saïtsev. Située dans la vallée supérieure du Mourghab, la forteresse commande le Pamir. Sa construction a été un vrai prodige d'activité. Commencé le 22 juillet 1893, l'ouvrage fut terminé trois mois plus tard, en dépit des tourmentes de neige et des tempêtes de sable, et notez que tous les matériaux durent être transportés à dos de cheval depuis Och, par des cols de 3 500 à 4 500 mètres.

Pendant l'hiver, la vie de la garnison de Pamirsky Post est aussi monotone que celle de l'explorateur polaire prisonnier à bord de son navire. Les jours succèdent aux jours sans amener d'autres changements que celui des phénomènes météorologiques. Lorsque je fis mon entrée dans le fort, il y avait plus de cinq mois

que les officiers russes n'avaient vu âme qui vive, en dehors des Kirghiz du voisinage Une fois par semaine seulement, le mardi, l'arrivée du courrier apporte un peu d'animation dans l'existence de ces reclus au milieu des glaces.

Pour conserver une harmonie parfaite entre les membres de cette petite colonie, le commandant avait établi une discipline sévère, tempérée par une très grande cordialité. N'importe en quelles circonstances, du reste, les officiers russes témoignent à leurs hommes une très vive et très sincère affection et par des procédés paternels savent tout obtenir de leur dévouement. En Russie, l'armée est véritablement une grande famille. J'en ai eu la preuve le jour du départ de trente soldats qui, leur temps terminé, allaient regagner la riante vallée du Ferghana. Avant de quitter le fort, l'escouade se rassembla dans la cour, et là tous les officiers vinrent prendre congé de leurs hommes et les embrassèrent trois fois.

Le 7 avril, après un séjour de trois semaines au Pamirsky Post, je reprenais le chemin de la montagne et, par le col de Tiouggataï (4 730 mètres), pénétrais sur le territoire du Céleste-Empire.

Les premiers Kirghiz que je rencontrai étaient depuis longtemps prévenus de ma prochaine arrivée. Je m'avançais, leur avait-on raconté, à la tête de soixante Cosaques armés jusqu'aux dents, pour entreprendre une incursion militaire sur leurs domaines, et l'annonce de ma venue avait répandu parmi eux la plus vive anxiété. A la vue de ma petite caravane, dont les allures n'avaient rien de belliqueux, leurs craintes se calmèrent vite et tous me firent la plus amicale réception. Avec les fonctionnaires chargés de la surveillance de la frontière, les choses n'allèrent pas aussi bien, et seulement après de longs pourparlers je fus autorisé à visiter la région du Mouz-Tag-Ata. Dans leur défiance, les policiers chinois voulurent examiner le contenu de mes caisses. Bien que la longueur de mes coffres ne dépassât pas 60 ou 80 centimètres, les vigilants gardiens du Céleste-Empire étaient persuadés qu'ils contenaient des soldats russes que je voulais faire rentrer en contrebande.

Le 17 avril je livrai assaut au Mouz-Tag-Ata (7 800 mètres), mais, à l'altitude de 5 336 mètres, une tourmente de neige m'obligea à la retraite. Je redescendis dans la vallée, rendu presque aveugle par une inflammation de l'iris de l'œil. Après quelques jours d'attente, aucune amélioration ne se produisant dans mon état, je pris le parti de gagner Kachgar pour m'y soigner et m'y reposer pendant quelques semaines. Arrivé très malade à Bouloun-Koul, je me disposai à séjourner dans cette localité, lorsque le chef de la forteresse chinoise m'ordonna de décamper. Incapable de résister à cette sauvage mise en demeure, je dus m'exécuter. C'est un des rares incidents désagréables qui me soient survenus au cours de mon voyage en Chine ; plus tard, tout au contraire, je reçus des mandarins de nombreuses marques de sympathie et trouvai toujours en eux un concours empressé. Pendant mes campagnes suivantes, j'appris à connaître les Chinois sous un jour tout à fait différent de celui sous lequel on les représente généralement.

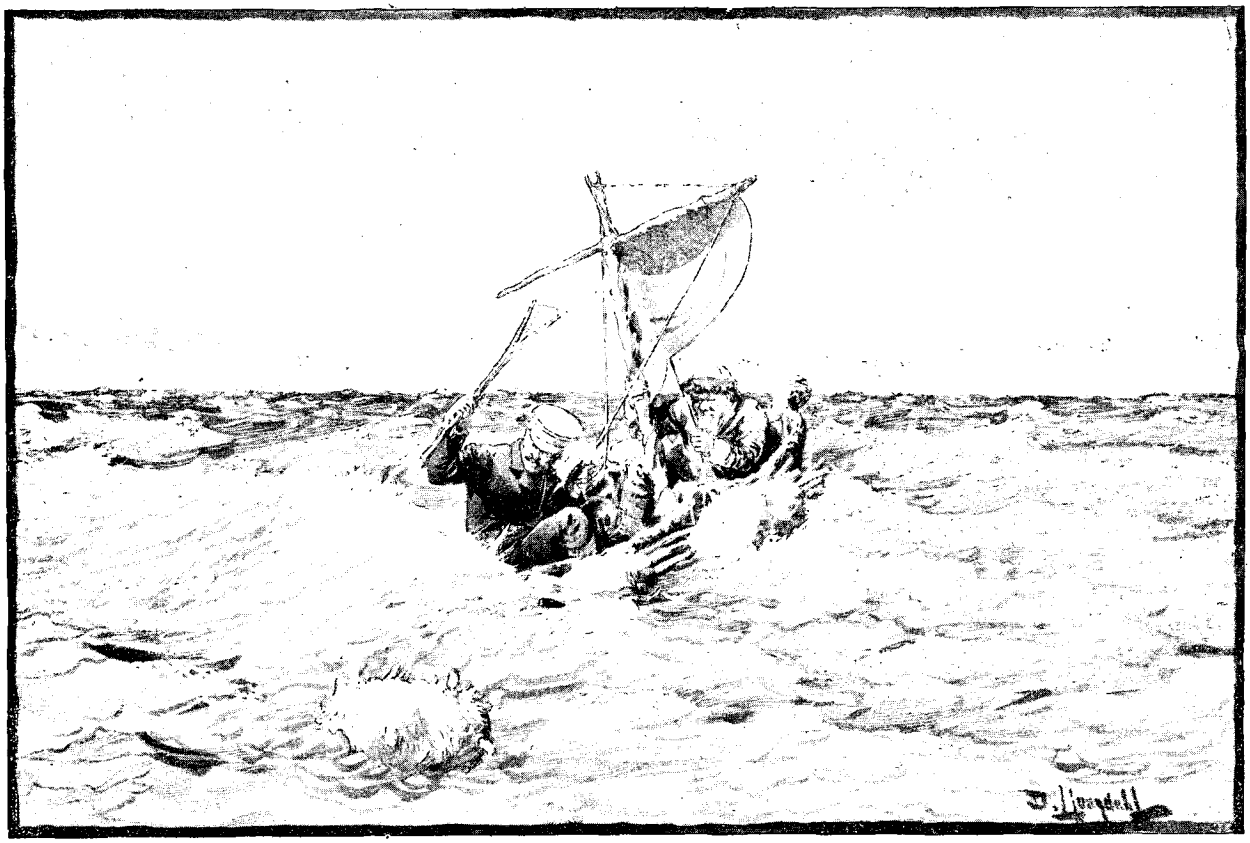
Résumé d'après l'édition suédoise, par

(A suivre.) CHARLES RABOT.



CAMP DE DALAÏ-KOURGANE.
DESSIN D'AUBÈCHE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



NAVIGATION SUR LE PETIT KARA-KOUL (PAGE 527). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

III

Kachgar. — Le Consul général de Russie Petrovsky. — Un dîner chez le *Tao-taï*. — Départ.



FEMME KIRGHIZE DU PETIT KARA-KOUL.
DESSIN DE MIGNON,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Je restai sept semaines à Kachgar pour me remettre de mon iritite et pour classer mes notes. Comme dans mon précédent voyage en 1890, le Consul général de Russie, M. Petrovsky, m'offrit l'hospitalité la plus large et la plus affectueuse. Une figure singulièrement intéressante et sympathique que celle de cet agent politique. D'une habileté consommée, il a su acquérir, pour le plus grand profit de son pays, un prestige considérable par les qualités si diverses de son esprit et par sa connaissance profonde des Orientaux. Les musulmans le regardent comme le véritable successeur de Diaggataï Khan ; de l'avis même du *Tao-taï* de Kachgar, l'autorité du Consul général de Russie sur les indigènes serait égale à la sienne. Mon ami M. Petrovsky est non seulement un diplomate avisé, mais encore un savant très distingué, auteur d'intéressantes recherches archéologiques et historiques dans la Chine occidentale, et il consacre à l'étude tous ses loisirs.

Kachgar est ce qu'on appelle, dans le style des chancelleries, un poste d'observation ; aussi le gouvernement anglo-indien y entretient-il également un représentant. Lors de mon séjour, l'agent britannique était M. Macartney, un orientaliste du plus haut mérite. La petite colonie européenne comptait en outre madame Petrovsky, M. Loutch, secrétaire du Consulat russe, deux officiers et cinquante Cosaques, enfin trois missionnaires, tous les trois personnages très singuliers. C'était Adam Ignatiev, un gentilhomme polonais qui avait eu les aventures les plus extraordinaires, le Père Hendricks, un

1. *Suite. Voyez p.* 505.

Hollandais polyglotte,—il parlait douze langues, — enfin le père Johannes, un Turc d'Erzeroum converti. Après avoir prêché l'Islam, Johannes, pris un beau jour de doute sur la vérité du Coran, avait abjuré la foi de Mahomet. Baptisé à Tiflis par un prêtre arménien, il suivit ensuite à Stockholm un missionnaire suédois et, après un séjour de deux ans en Scandinavie, il avait été envoyé par ses supérieurs à Kachgar. Sa ferveur chrétienne était maintenant aussi ardente que jadis son fanatisme musulman, mais ce beau zèle évangélique restait infructueux auprès des anciens coreligionnaires de ce singulier apôtre. Pour occuper ses loisirs, Johannes avait entrepris une traduction de l'Évangile en langue turque. Aucun des différents missionnaires établis dans la ville n'avait du reste obtenu le moindre résultat. Tous les trois prêchaient dans le désert.

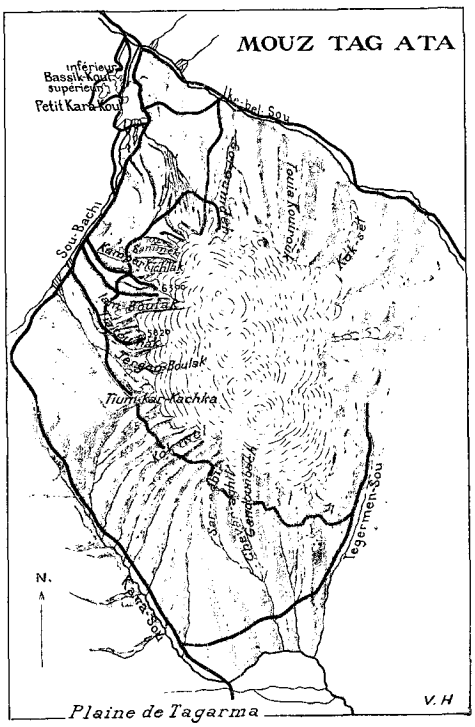


PORTE DE KACHGAR. — DESSIN DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Une fois rétabli, j'allai faire en grande pompe une visite au *Tao-taï*. Pour la circonstance, je revêtis mon habit noir, et, dans ce singulier costume pour un cavalier, je me rendis au *Yamen*, escorté par un peloton de Cosaques. Le *Tao-taï* vint me recevoir à la porte d'entrée et me conduisit à la salle d'audience, où nous nous assîmes autour d'un thé servi sur une petite table carrée. Pendant deux heures ce fut de part et d'autre un assaut de politesses et de compliments à la mode orientale. Au milieu de toutes ces congratulations, je saisis toutefois l'occasion de me plaindre, en termes très mesurés, mais très fermes, de la conduite du commandant de Bouloun-Koul, laissant entendre au *Tao-taï* que j'adresserais en haut lieu de justes réclamations. Tout ému, mon interlocuteur me pria de ne pas mettre à exécution ce projet et me promit de donner des instructions pour que je ne fusse plus désormais inquiété.

Le lendemain, ce haut fonctionnaire me rendit ma visite au Consulat, et quelques jours plus tard me convia à un dîner de gala avec tout le personnel de la mission russe.

Les invitations chinoises sont envoyées seulement un jour ou deux à l'avance. Si vous acceptez, vous conservez la carte que vous a adressée votre hôte, sinon vous la retournez. La réunion est-elle indiquée pour midi, n'arrivez pas avant deux heures ; auparavant vous trouveriez votre amphitryon endormi et ses gens affairés à la préparation du festin. Lorsque tout est prêt pour la réception, un domestique se présente à votre domicile avec la carte de son maître. C'est pour l'invité le signal de s'habiller. Inutile encore de vous hâter.



CARTE DU MASSIF DE MOUZ-TAG-ATA.

Nous nous rendîmes à la convocation du *Tao-taï* en cortège tout à fait imposant. En tête chevauchaient l'*Aksakal* (chef) des marchands russes de Kachgar en costume de cérémonie, et un Cosaque portant le fanion du Consulat ; derrière avançait une superbe calèche dans laquelle M. Petrovsky et moi avions pris place et qu'escortaient les deux officiers et Ignatiev. Un peloton de douze Cosaques en grand uniforme blanc fermait la marche.

Après les compliments de bienvenue, le *Tao-taï* nous conduisit dans un pavillon au milieu des jardins, où devait être servi le repas. Selon les règles de l'étiquette chinoise, notre hôte, avant de nous remettre nos verres et nos bâtonnets, les porta à son front, puis secoua chaque siège pour nous montrer sa solidité en faisant mine de l'épousseter. Ces manèges préliminaires terminés, de nombreux serviteurs entrèrent dans la pièce et déposèrent sur la table une quantité de soucoupes garnies. Pas un seul instant ce va-et-vient ne s'arrêta ; à peine un service était-il devant nous qu'immédiatement il était remplacé par un autre. Le menu se composait de pas moins de quarante-cinq plats empruntés aux espèces les plus singulières du monde animal et végétal, et accommodés suivant les procédés les plus bizarres. Il y avait, par exemple, des



CAMP KIRGHIZ. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

salamandres cuites, des cartilages rôtis, des peaux et des nageoires de poisson enveloppées de sauces douteuses, etc. La pièce de résistance était un salmis de jambon au sucre, accompagné de thé et d'eau-de-vie chinoise bouillante. Seul d'entre nous Ignatiev soutint l'honneur de l'Europe dans ce tournoi gastronomique, et par sa capacité d'absorption excita l'étonnement des Chinois eux-mêmes. Notre ami mangea des quarante-cinq plats et but, sans broncher, dix-sept tasses d'eau-de-vie chinoise, le plus affreux tord-boyaux que je connaisse. Pour en avoir absorbé une goutte, il me semblait avoir avalé de l'acide sulfurique. Après trois heures de ce régime, Ignatiev sortit de table, la tête aussi libre que s'il eût été à jeun. Pendant tout le repas, deux enfants exécutèrent des danses aux accords monotones d'un orchestre composé de tambours, de flûtes et de chanteurs. Aussitôt le dernier plat enlevé, suivant l'usage chinois, nous prîmes congé de notre amphitryon. Ce fut pour nous une véritable délivrance ; depuis longtemps nous attendions ce moment avec impatience, celui-ci pour allumer un cigare, celui-là pour avaler un verre d'eau glacée, afin d'activer la digestion des quelques mets auxquels il avait goûté du bout des lèvres.

Suivant les conseils du consul Petrovsky, je modifiai complètement mon programme de voyage. Au lieu de traverser l'Asie d'un seul trait, comme j'en avais tout d'abord formé le dessein, je me décidai à prendre Kachgar comme centre d'opérations et à entreprendre de cette ville une série d'explorations après lesquelles je reviendrais à mon point de départ pour me ravitailler et pour me débarrasser de mes collections. Une fois seulement que j'aurais résolu les différents problèmes géographiques dont je voulais poursuivre l'étude dans la Chine occidentale, je m'acheminerais vers le Thibet et de là vers Pékin.

La chaleur rendant en cette saison très difficile, sinon même impossible, une expédition dans le bassin du Tarym, je résolus de consacrer l'été à la reconnaissance du massif du Mouz-Tag-Ata, que la maladie m'avait obligé d'interrompre, et, le 21 juin, je reprenais le chemin du Pamir.

IV

Un Mathusalem kirghiz. — Une *baïga*. — Le petit Kara-Koul et les Bassik-Koul. — Tentatives d'ascension au Mouz-Tag-Ata.

Sous l'ardeur finissante d'une journée embrasée, ma caravane avance à pas lents dans le bruissement des saules et des peupliers qui bordent la large chaussée..... Au sortir de Kachgar, un grand mouvement passe sur la route à travers des tourbillons de poussière. Des mandarins roulent dans de petites voitures bleues attelées de mules tintantes de grelots ; des officiers et des soldats galopent en troupes bigarrées ; plus loin, des *arba* chargées de Sartes et de Chinois avancent entre de longues files de chevaux et de chameaux, au milieu d'un va-et-vient de mendiants et de colporteurs, tandis que dans l'eau bourbeuse des fossés grouillent des troupes d'enfants.

Pour parvenir à la base du Mouz-Tag-Ata je remontai la vallée du Keng-Kol. Cet itinéraire, suivant une région particulièrement tourmentée, fut très pénible. Seulement le 8 juillet j'arrivai à Tagarma, dans la vallée du Sarik-Kol, et quelques jours plus tard à Sou-Bachi, au campement de Togdasine Beg, le chef kirghiz qui

m'avait si bien accueilli trois mois auparavant. Ces Kirghiz sont les gens les plus heureux de la terre, vivant au milieu de leurs montagnes dans une liberté absolue, à l'abri des tracasseries administratives et fiscales; ces indigènes appartiennent à la catégorie aujourd'hui très peu nombreuse des hommes qui ne payent pas d'impôt. La seule restriction imposée par les Chinois à l'indépendance de ces nomades est la défense de passer la frontière et de conduire leurs troupeaux sur le territoire russe. Les Célestes, redoutant les empiétements de leur puissant voisin, s'efforcent de tenir fermées les passes du Pamir, et à cet effet ont établi plusieurs postes dans la vallée du Sarik-Kol, à Bouloun-Koul, à Sou-Bachi, et à Tach-Kourgane. Les garnisons en sont très faibles, en dépit des affirmations contraires des intéressés.

Pendant quatre mois je vécus au milieu des Kirghiz, habitant leurs iourtes, partageant leur nourriture, comme eux courant le pays tantôt à cheval, tantôt sur des yaks. Finalement, ainsi qu'ils le disaient eux-mêmes en riant, je me transformai presque en Kirghiz. Ces pasteurs remarquèrent bientôt la sympathie qu'ils m'inspiraient, et en toute occasion s'efforcèrent de me prouver combien ils étaient touchés de ce sentiment. De très loin ils venaient me faire des visites, m'apportant toujours, suivant les usages du pays, des provisions qui m'étaient très utiles pour le ravitaillement de ma caravane, et, dès que j'approchais d'un camp, des escouades de cavaliers arrivaient à ma rencontre et m'escortaient jusqu'à la tente du *beg*.

Avant mon départ pour le Mouz-Tag-Ata, Togdasine Beg organisa en mon honneur une grande fantasia — une *baïga* dans la langue indigène — à laquelle furent conviés les habitants des environs. Toute la matinée du 11 juillet, des groupes pittoresques s'acheminèrent vers la plaine d'Irik-Yak, où devait avoir lieu la fête. A mon tour, vers midi, je me mis en marche, suivi par quarante-deux cavaliers vêtus pour la circonstance de costumes éclatants. Le bleu se mêlait au rouge, le vert au blanc, le jaune au violet, et ces tons violents flambaient dans un éblouissement de soleil intense. Au milieu de cet escadron étincelant, seul j'apportais une note triste et laide. Pour compenser la médiocrité de mon vêtement et pour donner à mes amis une haute idée de ma personne, je passai autour du cou une grosse chaîne en laiton; bien astiquée, elle prit l'éclat de l'or aux yeux naïfs des indigènes, et sa possession m'assura la considération que mon piètre accoutrement aurait pu me faire perdre dans une si brillante société.

Sur le terrain de la fantasia je fus reçus par Khoat Beg, un vieillard de cent onze ans. Il était campé sur son cheval, aussi solide qu'un jeune homme; s'il n'avait été légèrement courbé, nul n'eût pu le croire aussi âgé. Quelques mois plus tard, il franchit sans difficulté un col de plus de 4 800 mètres. Tous les naturels lui témoignaient le plus grand respect, et, dès qu'ils arrivaient devant lui, sautaient à bas de leurs montures pour le saluer. Ce centenaire avait sept fils et cinq filles, quarante-trois petits-enfants et seize arrière-petits-enfants. Dans le cours de sa longue existence, Khoat Beg n'avait pas eu moins de quatre épouses kirghizes et de cent femmes sartes achetées à Kachgar et renvoyées ensuite lorsqu'elles avaient cessé de plaire à ce sultan nomade.

..... Un grand mouvement annonce le commencement de la *baïga*. On lâche un bouc, aussitôt un indigène se jette sur lui et lui arrache la tête. Une fois la pauvre bête étendue sans mouvement sur le sol, du bout de la plaine arrive à fond de train toute la troupe des Kirghiz. Dans un nuage de poussière



DÉPART POUR L'ASCENSION DU MOUZ-TAG-ATA (PAGE 521). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



RASSEMBLEMENT DES CAVALIERS AVANT LA « BAÏGA ». — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

quatre-vingts cavaliers se précipitent sur le cadavre et, cramponnés à leurs selles, essayent de le ramasser par terre. La mêlée est effroyable. Profitant d'une bousculade qui a écarté les compétiteurs les plus ardents, un Kirghiz parvient à saisir la dépouille du bouc, mais au même instant il est culbuté..... Il va être écrasé, lorsque d'un bond il réussit à sauter sur sa monture. Afin de se frayer un passage, les hommes restés aux derniers rangs tirent en arrière les chevaux de leurs rivaux, les frappent sur le front avec le manche de leur fouet, et en même temps tentent de désarçonner leurs voisins. Tout à coup, au milieu de la confusion, survient un second escadron de concurrents, celui-là monté par des yaks. Piqués par les cornes de ces animaux, les chevaux se cabrent et se rejettent en arrière. Après un combat terrible, les nouveaux assaillants sont repoussés, et la lutte reprend de plus belle entre les cavaliers. Enfin l'un d'eux parvient à fendre le rempart de chevaux et d'hommes qui se bousculent autour de la peau de bouc, se penche rapidement vers le sol et, avant que les autres aient eu le temps de l'écarter, enlève l'enjeu de la lutte. Aussitôt il pique des deux, parcourt ventre à terre la plaine et, suivi de tous ses camarades, charge au galop droit sur la troupe des spectateurs. Arrivé à quelques pas de notre groupe, l'escadron fait une conversion, tandis que le vainqueur jette à mes pieds le trophée de sa victoire.

Après cette *fantasia*, j'allai étudier la région lacustre située dans la vallée inférieure du Sou-Bachi. Entre les escarpements sauvages du Mouz-Tag-Ata et de la puissante chaîne du Sarik-Kol, la nappe du petit Kara-Koul luit étincelante, telle qu'une gemme enchâssée au milieu de pierres brutes, et de tous les sommets environnants on la voit éclairer de ses reflets brillants l'étendue sombre de la vallée. Dans le cours d'une même journée, ce paysage, d'une saisissante grandeur, prend les aspects les plus dissemblables. Souvent, à quelques heures d'intervalle, les changements d'éclairage sont tellement grands que vous vous croyez brusquement transporté dans une autre région. Le matin, le ciel est d'une sérénité merveilleuse et l'air absolument calme. Sur un azur immaculé, le Mouz-Tag-Ata élève sa coupole marmoréenne dans un éblouissement de lumière, et à ses pieds le Kara-Koul demeure immobile, assoupi dans le silence de la grande chaleur. Plus tard, vers le Nord, l'horizon du Pamir se couvre d'une grisaille ; de gros nuages arrivent en longues traînées rapides et éteignent bientôt le joyeux ensoleillement ; de terribles rafales éclatent ; en quelques instants la nappe bleue passe au vert de mer et se couvre d'un floconnement d'écume. Pendant une heure, la tempête fait

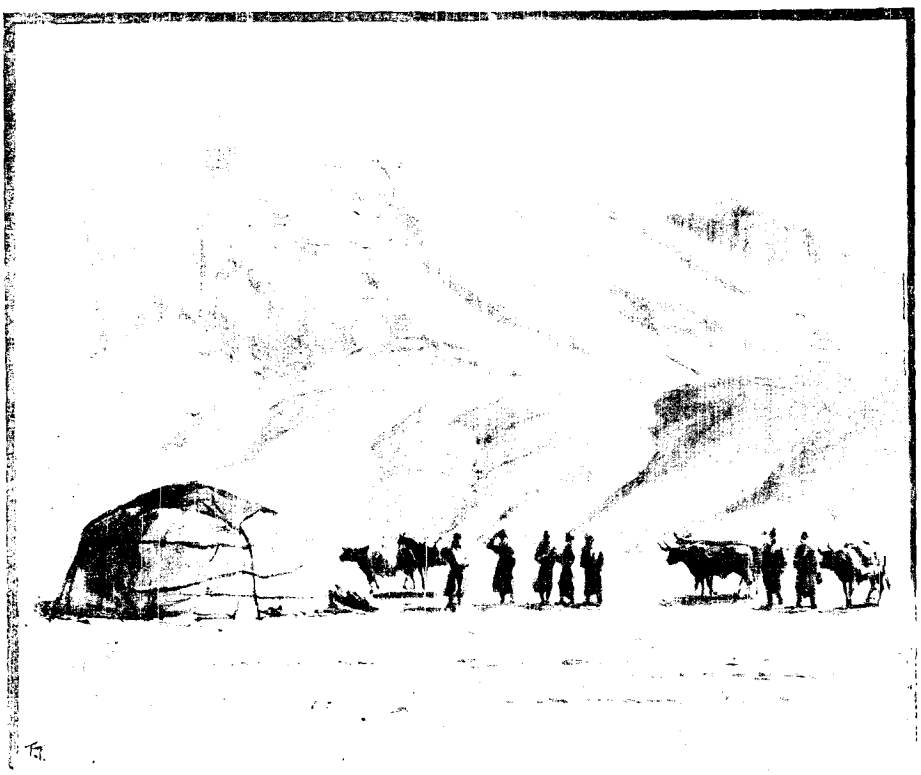
*

rage; puis, dès que la brise mollit, ce sont des trombes de grêle et des ondées diluviennes. Le soleil reparaît ensuite aussi brusquement qu'il s'était voilé auparavant. Dans la soirée, le ciel noircit de nouveau, et le vent d'Est se lève, chassant d'épais tourbillons de poussière qu'il apporte du désert de Gobi. Une pluie de sable étend sur toute la région une obscurité de cataclysme. Les souvenirs de la Bible vous reviennent à la mémoire; il semble que la contrée va subir le même sort que les cités maudites de Sodome et de Gomorrhe. Dans aucun pays le temps n'est aussi inconstant et les tempêtes aussi fréquentes.

Les environs du petit Kara-Koul présentent tous les caractères classiques du paysage morainique. A chaque pas ce sont des amas de moraines, des polis glaciaires et des blocs erratiques. Dans la vallée de l'Ikebel-Sou, au flanc d'un de ces quartiers de roche, se trouvent sculptées cinq chèvres sauvages. Sur ce produit de l'art archaïque indigène les Kirghiz ne surent me donner aucun renseignement, sinon qu'il était très ancien. Ces matériaux détritiques appartiennent à des schistes cristallins, notamment à des micaschistes et à différentes variétés de gneiss provenant des hautes régions du Mouz-Tag-Ata. Cette énorme coupole a été le centre de la glaciation qui s'est étendue jadis sur tout le pays, comme aujourd'hui encore elle est le centre de dispersion des glaciers qui glissent sur ses pentes.

A quelques kilomètres au nord-ouest du petit Kara-Koul sont situés les Bassik-Koul, deux autres bassins moraniques. Sur les bords du Kara-Yilga, affluent de l'une de ces nappes, je fus témoin d'un singulier phénomène. Le torrent était complètement à sec, lorsque tout à coup j'entendis un clapotement. Aussitôt après, une nappe d'eau se répandait dans le lit de la rivière et, en quelques minutes, le remplissait complètement. Cette crue, quotidienne, paraît-il, à cette époque de l'année, est déterminée par l'arrivée subite des eaux provenant de la fusion des neiges sur la chaîne du Sarik-Kol.

Avant de raconter mes aventures au milieu des glaces du Mouz-Tag-Ata, deux mots sur la topographie de ce massif. Cette montagne est le point culminant de la chaîne du Mouz-Tag, qui prolonge vers le Nord-Ouest le Kouen-Loun, comme l'Hindou-Kouch forme l'extension occidentale du Karakoroum. S'élevant à 7 800 mètres, elle constitue une des plus hautes saillies du globe, et ne se trouve dépassée que par quelques crêtes de l'Himalaya et du Karakoroum. Son sommet est occupé par une puissante calotte de névé donnant naissance à un grand nombre de glaciers escarpés qui pendent sur ses flancs, pareils à d'énormes cataractes congelées. D'où son nom de Mouz-Tag-Ata, c'est-à-dire de père des monts de glace [1]. Les indigènes considèrent cette cime comme sacrée et, dès qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent pour lui adresser une prière. Dans leurs croyances, le Mouz-Tag-Ata serait le tombeau de Moïse et d'Ali. Après la mort du prophète musulman, un chameau blanc serait descendu du ciel et aurait emporté son corps au sommet du pic. Sur ce dôme neigeux, l'imagination kirghize place également le Paradis terrestre. Alors que jadis les hommes vivaient tous heureux, raconte la légende, une ville fut construite au haut de la montagne. Un beau jour, les communications avec le reste du monde ayant été détruites, les habitants de cette cité aérienne continuent, comme par le passé, à jouir de la plus parfaite félicité. Dans ce séjour bienheureux le printemps est



LE MOUZ-TAG-ATA VU DE L'OUEST. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

1. *Mouz :* glace ; *tag :* montagne ; *ata :* père en langue kirghize.



TYPES KIRGHIZ, HOMMES ET FEMMES. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

perpétuel, les arbres restent toujours fleuris et chargés de fruits, et les femmes demeurent éternellement jeunes et belles.

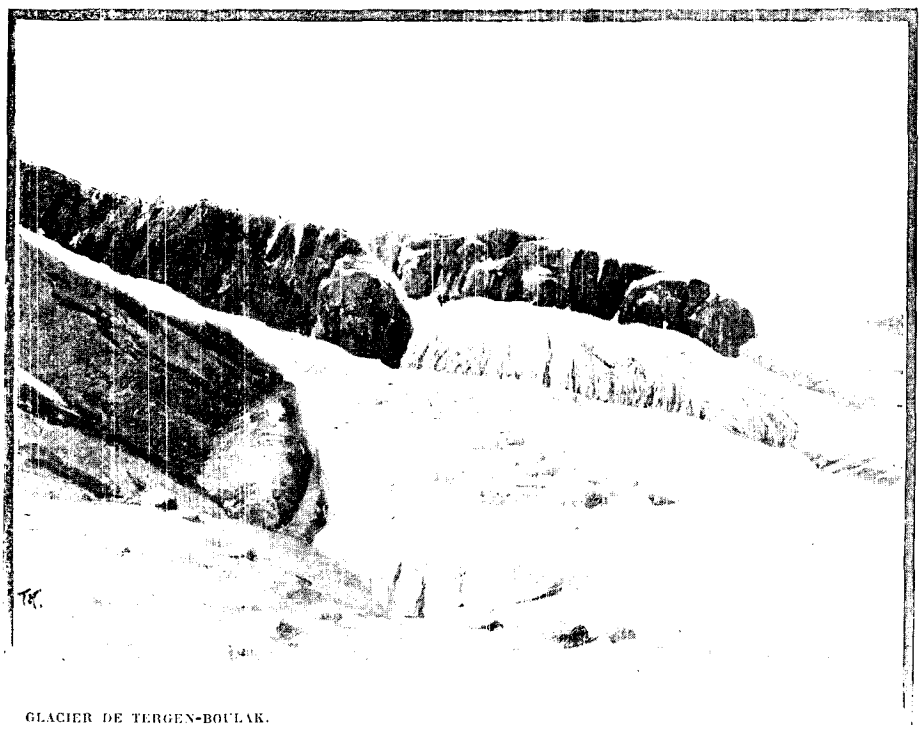
Le 26 juillet, je m'acheminai vers le Mouz-Tag-Ata. Comme montures et comme bêtes de charge j'employai désormais des yaks. Ces bovidés réunissent à la sûreté du mulet et à l'endurance du chameau l'agilité du chamois, quoique leur démarche lourde n'annonce guère une pareille qualité. Sur les pentes de neige comme sur les pierres roulantes, ils réussissent à se maintenir en équilibre, alors que tout autre animal roulerait dans le précipice. De plus, ils offrent cet avantage de pouvoir porter des charges à des altitudes où la raréfaction de l'air arrête les chevaux.

J'explorai successivement les glaciers de Goroumdeh, de Kamper-Kichlak et de Yam-Boulak. Ce dernier, le plus considérable du massif, mesure une longueur de 9 kilomètres et une largeur d'un kilomètre. Ces études furent rendues particulièrement pénibles par le mauvais temps. Presque tous les jours éclataient des tourmentes de grêle ou des tempêtes de neige, et toutes les nuits le thermomètre s'abaissait au-dessous de zéro. En plein été, l'hiver faisait à chaque instant des retours offensifs.

Le 6 août, j'essayai de gravir le Mouz-Tag-Ata par l'escarpement dominant au Nord le glacier de Yam-Boulak.

..... A partir de 5 100 mètres, la raréfaction de l'air fait des vides dans la caravane. Trois Kirghiz qui ont commis l'imprudence d'abandonner leurs montures défaillent, en proie à des maux de tête intolérables. Mes deux autres compagnons d'ascension se plaignent, eux aussi, de céphalalgie. Tant que je reste immobile, je ne ressens aucun malaise, mais, au moindre effort, je ne tarde pas à être indisposé. Rien que pour descendre de mon yak et ensuite pour me remettre en selle, j'éprouve de très violentes palpitations. Il y a quelques années, dans l'escalade du Demavend (Perse), à une altitude plus basse que celle où je me trouve maintenant, j'ai beaucoup plus souffert du mal de montagne, très certainement parce que je marchais. Si le corps n'est soumis à aucun effort pénible, si, par exemple, il est, comme ici, possible d'exécuter l'ascension sur une monture, on peut, sans être incommodé, atteindre une très grande hauteur.

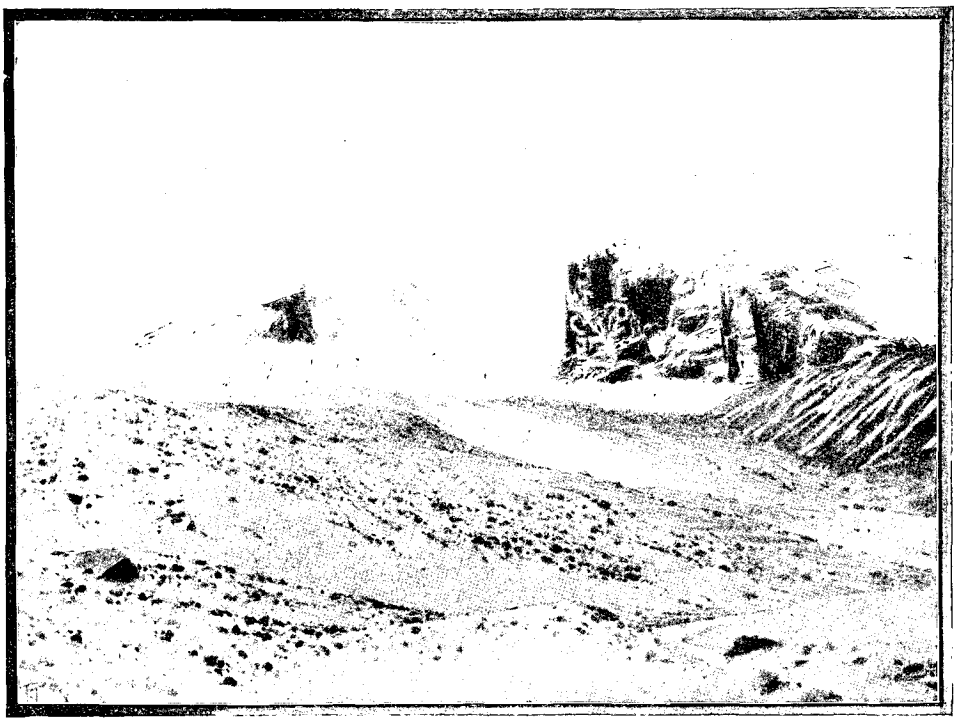
Pendant que nous poursuivons péniblement notre route, de gros nuages se forment, et la brise du Sud-Ouest fraîchit en soulevant des tourbillons de neige poudreuse. Devant la fatigue de mes gens je prends le parti de faire halte (6 300 mètres). Les provisions déballées, aucun de nous ne sent le moindre appétit. Une soif ardente nous torture ; les absorptions de neige auxquelles nous nous livrons, dans l'espérance de l'étancher, la rendent encore plus cuisante..... Les yaks, qui souffrent également du manque d'eau, lèchent le névé pour se rafraîchir.



GLACIER DE TERGEN-BOULAK.
DESSIN DE TAYLOR,
D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Du point où nous sommes arrêtés, le panorama est aussi grandiose qu'étendu. Par delà les montagnes du Sarik-Kol blanchissent, dans un lointain ensoleillé, les cimes neigeuses du Mourgabet du Trans-Alaï, tandis qu'à nos pieds s'ouvre la vallée du Sarik-Kol, toute mouchetée de lacs bleus. Au-dessus de nous apparaissent quatre pointements rocheux, et plus loin, au haut d'une large coupole de névé, le sommet septentrional du Mouz-Tag-Ata. Cette cime semble toute proche, mais la pente qui nous en sépare n'a pas précisément un aspect engageant. Très escarpée, coupée de crevasses, elle est, de plus, tapissée par une épaisse couche de neige qui paraît peu solide. Que sous le poids des yaks cette neige vienne à se détacher, nous serions tous entraînés dans une chute fatale par une avalanche irrésistible. En admettant même que l'ascension de cette déclivité soit possible, nous ne pourrions, épuisés comme nous le sommes,

la gravir et redescendre ensuite avant la nuit. Dans ces conditions la retraite devient donc nécessaire. Le 11 août, je livrai un nouvel assaut au Mouz-Tag-Ata, par le glacier de Tial-Toumak. Instruit par l'expérience, je me proposais, cette fois, d'exécuter l'escalade en deux jours; le premier, nous camperions à l'altitude de 6 000 mètres, et le lendemain essayerions d'atteindre le sommet. Dans cette pensée j'emportais une *iourte*, du combustible, des vivres, des peaux, des feutres, bref un matériel complet de campement. Tous ces bagages étaient chargés sur cinq yaks, tandis que quatre autres de ces animaux, choisis parmi les plus vigoureux de la vallée, portaient les ascensionnistes. D'autres indigènes marchaient derrière nous, armés de solides gourdins pour pousser en avant nos bêtes. Le bâton est le seul moyen d'action efficace sur le yak; le fouet, il le sent à peine, et lorsqu'on lui en applique un coup, il croit recevoir une caresse. Suivant l'escarpement dominant à l'Est le glacier de Tial-Toumak, nous attaquons la calotte supérieure à l'altitude de 4 750 mètres. La pente est rapide (24°); grâce à la neige qui recouvre la glace, nos montures ne glissent cependant pas. Plus haut, nos progrès sont entravés par un labyrinthe de crevasses; heureusement, elles sont trop étroites pour engloutir les yaks, lorsqu'un « pont » cède sous leur poids. Sur un pareil terrain l'équitation n'était pas précisément agréable, mais, pour ménager nos forces en vue de l'assaut final, j'étais résolu à n'abandonner nos montures qu'à la dernière extrémité.



LE GLACIER DE YAM-BOULAK. — DESSIN DE TAYLOR.

A mesure que nous nous élevons, l'épaisseur de la neige augmente, et la marche devient de plus en plus difficile. Tout à coup le yak en tête de la caravane disparaît presque complètement dans une fente. La pauvre bête ne se trouve plus retenue au-dessus du gouffre que par les sacs dont elle est chargée. Ayant conscience du danger qu'elle court, elle reste absolument immobile jusqu'à ce que nous venions à son secours. Nous lui passons autour du corps et de la tête des cordes sur lesquelles tirent les autres yaks, et seulement après un long travail l'animal est remis sur pieds. Quelques instants plus tard, la même aventure arrive à un Kirghiz; heureusement il a la présence d'esprit d'étendre les bras et de se maintenir ainsi sur l'orifice du trou.

Un peu plus loin, une crevasse large de 3 à 4 mètres et creuse de 6, dont le fond est rempli par un énorme amas de neige, coupe le glacier dans toute sa largeur et nous ferme l'accès du dôme supérieur. Encore une fois nous voici condamnés à la retraite, à l'altitude de 5 820 mètres.

Après cette pénible ascension, nous nous reposâmes un jour. Pendant que mes hommes allaient prendre part à un festin chez un tadjik établi aux environs, je restai au campement, seul avec mon chien. Le vent soufflait en tempête, enveloppant le paysage d'une grisaille hivernale; aussi, combien agréable me semblait l'abri de la tente sous ce jour triste et froid! Dans ma solitude, une douce sensation de repos m'enveloppait, et dans ce calme venant après les agitations des jours précédents une paix profonde me pénétrait d'un bien-être exquis. Durant les trois ans et demi qu'a duré mon voyage, jamais je n'ai eu la moindre impression d'isolement. J'avais du reste trop de travail pour avoir le temps de rêver. En route, j'étais sans cesse occupé par les observations les plus diverses, et, lorsque la pluie ou la neige m'obligeait à rester sous la tente, toute la journée je travaillais à mettre au net mes notes et mes croquis. Afin de donner au lecteur une idée complète de mon existence, je dois ajouter quelques détails sur mon régime alimentaire. Je ne faisais que deux repas, toujours composés des mêmes plats. Après avoir, au début de la campagne, mangé matin et soir du mouton rôti,

je ne tardai pas à en être dégoûté, et désormais, pendant deux ans et demi, mon ordinaire se composa de riz et de thé. Seulement, dans les grandes circonstances, je m'accordais le luxe d'une boîte de conserves.

Le 16 août, quatrième tentative au Mouz-Tag-Ata, dans la même direction que celle suivie le 6. Cette fois également, dans le dessein de bivouaquer à une grande altitude, j'emporte une iourte et du combustible.

Reprenant la piste laissée par la caravane lors de notre précédente ascension, nous avançons rapidement, et à quatre heures du soir établissons le campement à l'altitude de 6 300 mètres, au point où nous avions rebroussé dix jours auparavant. Notre abri est trop exigu pour nous loger tous, et trois hommes devront dormir dehors. Cette perspective ne les effraye nullement, habitués qu'ils sont aux températures polaires de l'hiver asiatique. Au début, tout le monde est gai; les conversations sont animées ; à chaque instant résonnent de longs éclats de rire. Mais peu à peu le silence se fait, et un voile de tristesse s'étend sur la caravane. L'un après l'autre, nous commençons à ressentir les effets de la raréfaction de l'air. Nous éprouvons des douleurs de tête intolérables, des bourdonnements d'oreilles et une complète inappétence. Même le thé, qui était toujours pour nous un agréable réconfort, n'excite pas la moindre envie. Deux Kirghiz sont si gravement indisposés qu'ils doivent redescendre.

..... La nuit est superbe. Dans un ciel d'un bleu sombre la lune se lève, jetant des feux aveuglants comme le reflet d'un bouclier d'argent frappé par le soleil. L'œil étonné peut à peine soutenir son éclat. Autour du campement, c'est un extraordinaire scintillement, un étincellement de milliards de petits cristaux de glace qui brillent comme une poussière de vers luisants. Au milieu de ce rayonnement blanc et tranquille, l'escarpement situé de l'autre côté du glacier de Yam-Boulak dessine sa colossale silhouette noire avec une netteté parfaite, tandis que dans le fond du précipice l'énorme courant de glace étend sa lividité cadavérique... Par moments résonne une détonation sourde ou un tonnerre lointain, produit par la formation d'une crevasse ou par le glissement d'une avalanche, puis tout redevient silencieux, de ce grand silence de nature morte qui s'entend comme une harmonie poétique et qui peu à peu vous pénètre et vous enveloppe en vous faisant passer un frisson d'effroi.

..... Aucun de nous ne peut un seul instant fermer l'œil. Les peaux dont nous sommes recouverts nous semblent d'un poids intolérable, et la position horizontale aggrave encore notre état. Sans cesse les hommes se plaignent, qui de douleurs de tête, qui de suffocations. D'heure en heure le froid devient plus intense (le thermomètre s'abaissa à — 12°), et la violence du vent augmente. Mais les nuits les plus longues ont une fin, et après de tristes heures d'attente anxieuse, le soleil paraît. Hélas! pas plus que les précédents, ce jour-là ne devait nous donner la victoire.



LANCEMENT DU CANOT SUR LE PETIT KARA-KOUL. — DESSIN D'OUILLVAY, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

..... Le vent souffle en tourmente, soulevant d'épais nuages de neige poudreuse. A travers ces tourbillons il serait impossible de choisir la route au milieu des crevasses qui déchirent le glacier. De plus, malades et abattus, nous sommes incapables du moindre effort. Dans ces conditions poursuivre l'ascension serait une folie. Je prends donc le parti d'attendre. Le froid est très vif ; ni fourrures ni feutres ne protègent contre l'âpreté d'une pareille bise, et dès qu'on est resté une minute dehors, immédiatement on rentre dans la iourte. A midi, la tempête ne se calmant pas, je donne l'ordre de la retraite, et, le soir même, nous arrivions dans la vallée. La raréfaction de l'air nous avait tous tellement éprouvés que pendant un jour encore nous fûmes dans un état de malaise vague. Nous nous sentions faibles comme à la

suite d'une longue maladie. En dépit de ces échecs, je ne crois pas le Mouz-Tag-Ata inaccessible. La route qui présente les plus grandes chances de succès est celle suivie dans nos tentatives du 6 et du 16 août. Après avoir établi sur l'arête un dépôt à la hauteur de 4 500 mètres, on poursuivrait le lendemain l'escalade, en se servant de yaks jusqu'à la plus haute altitude possible. Dans cette direction le terrain ne m'a pas paru présenter d'obstacles insurmontables pour un alpiniste. On arriverait ainsi au sommet Nord, et de là par une crête au point culminant.



CAMPEMENT À 6 300 MÈTRES D'ALTITUDE.
DESSIN DE MIGEON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

V

Une excursion à Pamirsky Post et dans le Pamir Alitchour.

Après cette ascension j'allai me ravitailler au poste du Pamir, situé à une distance d'environ 130 kilomètres. L'entreprise n'était pas facile; les Chinois, me regardant comme un espion russe, surveillaient tous mes mouvements. Il s'agissait donc d'échapper à leur vigilance sans éveiller leurs soupçons. Après avoir fait répandre par mes amis kirghiz le bruit de mon départ pour la partie méridionale du massif, je cachai tous mes bagages, et dans la nuit du 19 août, accompagné seulement de trois hommes, je m'acheminai vers le col de Mouz-Karaou. Cette route est gardée par un petit poste. Heureusement, lors de notre passage, aucune sentinelle ne veillait. Certains de recevoir une bonne correction si nous avions été arrêtés, les Kirghiz ne retrouvèrent leur entrain que lorsque nous fûmes hors d'atteinte des Chinois. Deux jours de marche rapide, et nous arrivions à Pamirsky Post, où mon excellent ami le capitaine Saïtsev me reçut avec une cordialité dont je garderai toujours le souvenir.

Les jours suivants, j'entrepris une excursion dans le Pamir Alitchour jusqu'au Iechil-Koul, grand lac formé par l'Alitchour-Daria. Sur le versant Nord de la chaîne qui sépare cette dernière vallée de celle du Mourghab, le capitaine Saïtsev a fait entreprendre d'intéressants essais de culture. Ici, à l'altitude de 3 300 mètres, le froment, les raves et les radis viennent parfaitement à maturité. Au bord de l'Alitchour-Daria, près du *rabat* (refuge) de Soumé, signalons une source sulfureuse dont la température s'élève à + 60°,6.

De retour à Pamirsky Post, je filais immédiatement pour le Sarik-Kol, sur la foi de graves nouvelles apportés en mon absence par des Kirghiz. Les Chinois, disait-on, s'étant aperçus de mon départ, avaient infligé trois cents coups de bâton à Togdasine Beg pour le punir de ne leur avoir pas révélé ma fugue. Peut-être, en même temps, s'étaient-ils emparés des bagages et des collections laissés entre les mains de ce fidèle ami? Mes craintes étaient heureusement vaines. Les gardiens de la frontière n'avaient pas eu connaissance de mon départ, et Togdasine Beg n'avait été nullement inquiété. Tout le récit des Kirghiz était dû à leur imagination féconde.

Après avoir consacré une quinzaine à des études topographiques autour du Mouz-Tag-Ata, je regagnai les bords du petit Kara-Koul, afin d'effectuer des sondages dans cette nappe d'eau. L'exécution de ces opérations était d'autant plus difficile qu'aucune embarcation n'existait sur le lac, et qu'aux environs les bois de construction font complètement défaut. Dans toute la vallée de Sarik-Kol existent seulement, près d'un tombeau de saint musulman, six bouleaux rabougris; les couper eût paru aux Kirghiz le plus effroyable sacrilège. Pour trouver les matériaux convenables, il eût fallu entreprendre un voyage de plus de 150 kilomètres. Je ne désespérai pas cependant d'arriver à mes fins, et après quelques tâtonnements, je construisis un bachot au moyen d'une peau de cheval tendue sur une carcasse faite avec les perches d'une iourte. Un bâton solidement attaché à une traverse servit de mât, et une pièce de cotonnade, de voile. Cinq outres fixées sur les flancs et à l'arrière assuraient la stabilité de l'embarcation, à condition de ne marcher que par vent arrière. La construction de ce canot excita au plus haut point l'intérêt des naturels, et, lorsqu'il fut terminé, tous les

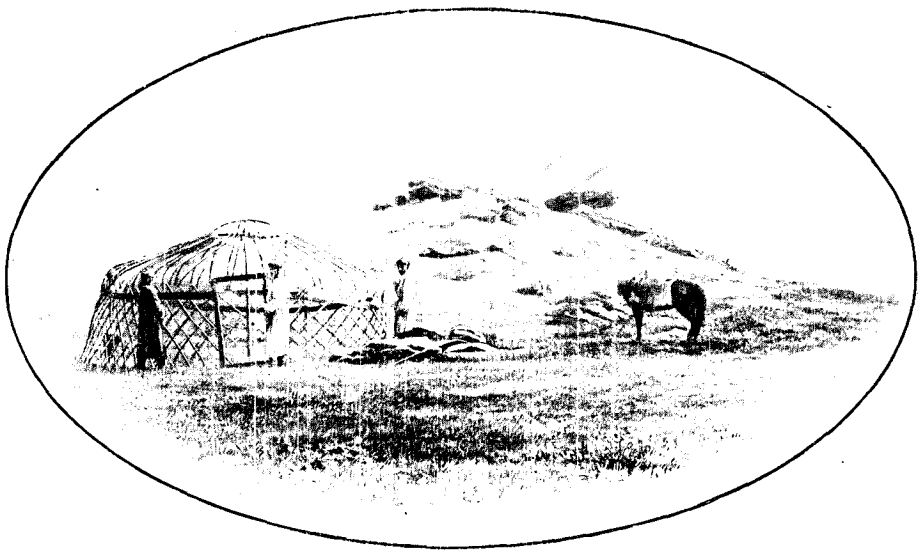
indigènes des environs vinrent assister à ses premières évolutions. Ma navigation sur le Kara-Koul fut pour les Kirghiz le grand événement de la saison, et le bruit de mes exploits nautiques se répandit bientôt dans le Pamir oriental. Lorsque je revins à Kachgar, tous les habitants nous interrogeaient sur les hauts faits de l'Européen qui, muni d'ailes, avait traversé le lac, après s'être envolé du sommet du Mouz-Tag-Ata.

Les Kirghiz, qui tout d'abord refusaient énergiquement de s'aventurer avec moi, s'enhardirent peu à peu et, l'un après l'autre, sollicitèrent l'honneur de faire une promenade en bateau. Aussi, lorsque j'entrepris les sondages, tout le monde s'offrit pour m'accompagner. Notre première croisière faillit cependant avoir une issue tragique. A peine à une centaine de mètres de la rive, éclate subitement un ouragan terrible. Avec une pareille embarcation, impossible de louvoyer dans le vent pour revenir à la côte; il faut fuir devant le temps et traverser la nappe d'eau dans toute sa largeur. En une minute, le lac est hérissé de grosses vagues comme une mer fouettée par la tempête. Un paquet d'eau enlève l'outre qui soutient l'arrière et remplit à moitié l'esquif. Malgré mes efforts pour parer leurs chocs avec l'aviron de queue, les lames deviennent de plus en plus menaçantes, et sous leurs assauts répétés les outres de tribord donnent des signes de faiblesse. Qu'elles viennent à se détacher ou à crever, c'en est fait de nous ! Avec cela, mon compagnon a le mal de mer; pour donner le change sur son état, il ne cesse de babiller, absolument comme le font en pareille occurrence les « terriens » qui n'ont pas le pied marin, dans l'espérance de cacher leurs angoisses. En ces circonstances critiques mon canot se comporta admirablement et, après une heure de navigation tourmentée, nous déposa sains et saufs sur le rivage.

Une fois l'étude du Kara-Koul terminée, je partis pour Kachgar, et le 19 octobre je prenais mes quartiers d'hiver dans l'hospitalière demeure du consul Petrovsky.

Résumé, d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



CAMP A YAM-BOULAK (PAGE 524). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GROUPE D'ENFANTS À KACHGAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY, CONSUL GÉNÉRAL DE RUSSIE À KACHGAR.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

VI

De Kachgar à Laïlik. — Excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. — Le Takla-Makane et le Mazar-Tag.



KAZIM-AKHOUN. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Le 17 février 1895, je quittai Kachgar pour entreprendre une nouvelle campagne d'exploration. Cette fois, je me proposais de parcourir la partie du désert de Gobi comprise entre le Thian-Chan et le Kouen-Loun, qui est connue sous le nom de Takla-Makane. En 1885, Prejvalsky avait découvert à l'ouest du Khotan-Daria un groupe de collines appelé le Mazar-Tag. Sur la rive droite du Yarkand-Daria, au sud-est de la ville de Maral-Bachi, s'élève un massif portant le même nom; aussi, d'après les renseignements des indigènes, le célèbre voyageur russe avait-il tracé sur sa carte une chaîne de montagnes reliant ces reliefs à travers le désert. Mon expédition avait pour objet de vérifier l'existence de cette crête hypothétique et d'étudier cette région du Takla-Makane, qu'aucun voyageur n'avait encore visitée.

Par la vallée du Kizil-Sou ou Kachgar-Daria, je m'acheminai vers Maral-Bachi, accompagné de mon fidèle Islam-Bai et du nommé Kazim-Akhoun. Pour nous transporter, nous et nos bagages, j'avais loué deux *araba*, de grandes charrettes montées sur deux roues très hautes et recouvertes d'un toit en chaume. Garnie de pelleteries, fermée et tapissée intérieurement de feutre afin d'arrêter la poussière, celle dans laquelle j'avais pris place était relativement confortable.

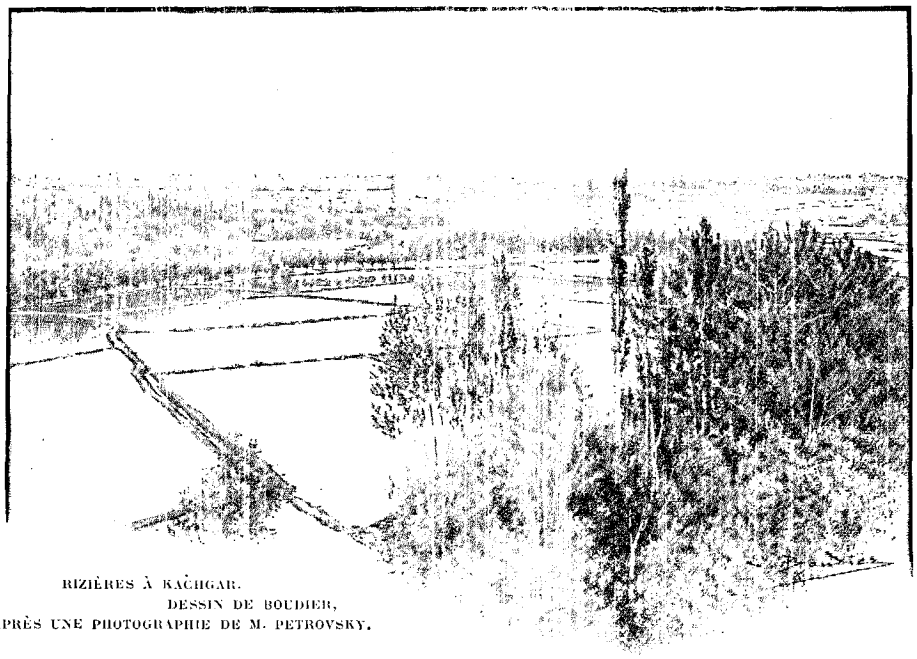
Cette route est suivie par de nombreuses caravanes qui transportent d'Ak-Sou à Kachgar du coton, du thé, des peaux et des tapis. Pour faciliter ces relations commerciales, le gouvernement du Céleste-Empire a installé de distance en distance des stations de poste. Chacun de ces relais est géré par un Chinois ayant sous ses ordres trois courriers musulmans. L'un sert de domestique, et les deux autres sont employés au transport des dépêches. Depuis l'ouverture de la ligne télégraphique établie le long de la route, grâce à l'initiative des Anglais, ce service a perdu une partie de son importance.

Quoique peu accidenté, le terrain est difficile. Un jour, les chevaux s'épuisent à traîner les véhicules à travers d'épaisses nappes de poussière très fine, et le lendemain nous nous embourbons. Au passage d'un

1. *Suite. Voyez p.* 305 *et* 317.

marais, la glace se brise sous le poids d'une des *araba*, et seulement après une heure de travail on parvient à la déhaler.

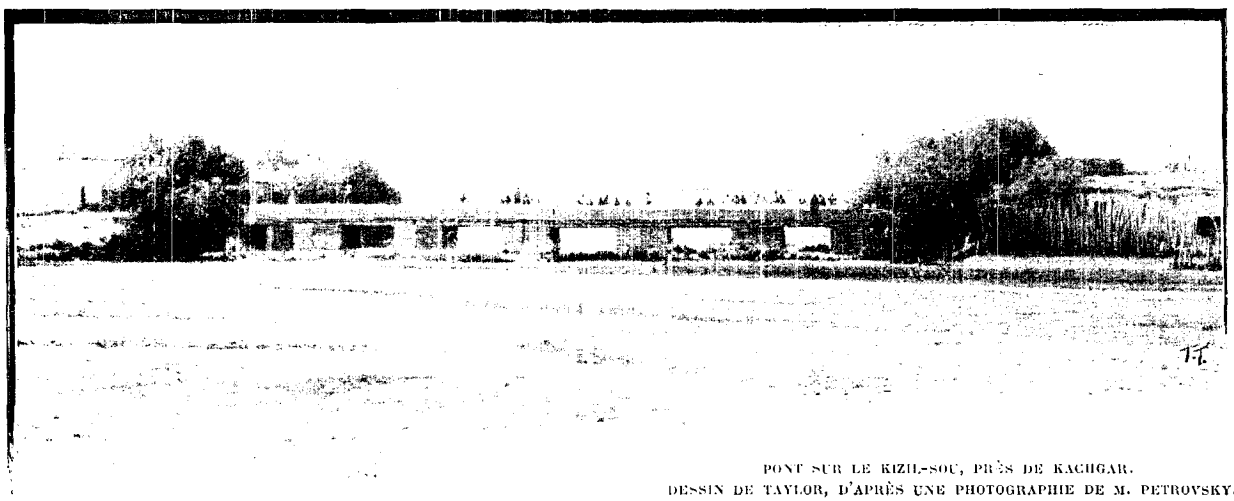
Le 23 février, la caravane arriva à Maral-Bachi. Cette ville, qui compte, assure-t-on, un millier de maisons, est habitée par des Doulanes. Cette population parle la même langue et professe la même religion que les autres naturels du Turkestan Oriental, mais présente un type ougrien plus accentué. Persuadés de l'existence de trésors dans le Takla-Makane, les indigènes s'intéressaient vivement à mes projets de voyage et, à ce propos, me narrèrent maintes légendes plus merveilleuses les unes que les autres. A titre d'exemple, j'en choisis une dans le nombre.



RIZIÈRES À KACHGAR.
DESSIN DE BOUDIER,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Un jour, me conta un vieillard, un homme trouva dans une cité en ruine perdue au milieu des sables un monceau de lingots d'argent. Ravi de cette découverte qui lui assurait une vie facile jusqu'à la fin de ses jours, il chargea ces richesses sur son dos et prit aussitôt le chemin du retour. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'une troupe de chats sauvages l'attaqua et l'obligea à abandonner son butin. En vain, plus tard, avait-il essayé de retrouver ce trésor, toujours ses efforts étaient demeurés inutiles. Immédiatement alléchés par l'espoir du gain, nombre d'individus partirent pour le Takla-Makane ; tous échouèrent également dans leurs recherches, plusieurs même ne reparurent jamais. D'après mon interlocuteur, malheur au voyageur qui, avant de s'engager dans les sables, n'aurait pas le soin d'éloigner les mauvais esprits ! sans cesse il tournerait en cercle au milieu d'un dédale de dunes, et ne pourrait jamais retrouver son chemin.

De Maral-Bachi je visitai le Mazar-Tag, situé entre le Yarkand-Daria et le Kachgar-Daria. Dans un second groupe de collines qui s'élève au nord de ce dernier cours d'eau, je découvris une ville en ruine très curieuse. Les maisons accolées contre les parois de la montagne avaient l'aspect de nids d'hirondelles. La diversité des matériaux employés dans ces édifices indiquait deux périodes de construction : à l'époque la plus ancienne, on s'était servi de briques cuites, plus récemment d'argile séchée au soleil. La contrée est devenue stérile et déserte, sans doute à la suite d'un changement de cours du Kachgar-Daria. Un peu plus à l'Est, près de la station de Toumchouk, on rencontre les vestiges d'un monument carré mesurant dix mètres



PONT SUR LE KIZIL-SOU, PRÈS DE KACHGAR.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

de côté, probablement une mosquée. D'après leur style, ces constructions remonteraient au milieu du VIIIe siècle.

Pendant les deux jours que je consacrai à l'exploration de cette région, une tempête terrible fit rage, soulevant d'épais nuages de sable. Chargé de tourbillons de poussière, le ciel était sombre à midi comme un jour d'orage, et par moments les chevaux de l'*araba* disparaissaient complètement à mes regards.

De Maral-Bachi je gagnai ensuite Laïlik.

Avant de nous enfoncer dans le Takla-Makane, plusieurs semaines allaient être absorbées par les préparatifs de cette grande entreprise. N'ayant trouvé aucun chameau à Maral-Bachi, j'envoyai à Kachgar un courrier avec ordre d'en ramener huit bêtes vigoureuses et deux conducteurs ; en même temps, Islam-Bai partait pour Yarkand, afin d'acheter des citernes en fer, des provisions, ainsi que de l'huile et des noix de sésame pour nourrir les animaux.

Pendant l'absence de mes hommes, j'entrepris une excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. Terem fut ma première étape dans cette région, qui auparavant n'avait jamais été visitée par des Européens. Terem signifie « lieu cultivé » ; jadis, en effet, au témoignage des habitants, ce pays produisait d'abondantes moissons. Un déplacement survenu dans la direction des cours d'eau a entraîné la ruine de la contrée. N'étant plus irrigués suffisamment, les champs sont devenus des landes stériles. Aujourd'hui la région n'est plus arrosée que par un canal issu du Gues-Daria, dont les apports sont maigres et intermittents. Les règlements établis par les autorités chinoises pour l'usage des eaux ne satisfont pas naturellement les riverains. Chacun voudrait pour soi seul toute la jouissance du canal sans se préoccuper de ses voisins.



PORTRAIT DU Dr SVEN HEDIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au delà de Terem commence le désert proprement dit. Dans cette solitude nous rencontrâmes une procession de quarante-cinq pèlerins, hommes, femmes et enfants, qui se rendaient au tombeau du saint. En tête du cortège marchait un joueur de flûte, flanqué de deux hommes tapant à tour de bras sur des tambours ; pour corser cette musique, de temps à autre les pieux voyageurs invoquaient en chœur Allah de toute la force de leurs poumons. Quinze d'entre eux portaient, en guise d'*ex-voto*, de longs bâtons garnis de chiffons. Arrivés devant le « Mazar », ces porteurs d'emblèmes entamèrent une danse religieuse.

Le pèlerinage au tombeau d'Ordan-Padchah est très fréquenté. Le nombre des visiteurs atteint en moyenne, l'hiver, dix ou douze mille, et l'été seulement cinq mille. Pour loger les fidèles, un hameau de huit maisons a été construit autour de l'oratoire. Le personnel religieux se compose d'un cheik, d'un iman, d'un *moutevelleh* et d'une vingtaine de serviteurs, tous nourris et entretenus par les offrandes des pèlerins.

Le Mazar proprement dit est formé par un entassement colossal de bâtons garnis de chiffons. Sans exagération, leur nombre peut être évalué à plusieurs mille, et la pyramide de leurs faisceaux s'élève à environ douze mètres.

Là également je fus assailli par une formidable tempête de sable *(bourane)*. Pendant trois jours, les tourbillons de poussière voilèrent complètement le soleil.

Le 15 mars, j'étais de retour à Laïlik. Le même jour Islam-Bai revenait avec les équipements et

les approvisionnements nécessaires pour la traversée du désert. Mon émissaire n'ayant pu acquérir aucun chameau à Kachgar, je renvoyai Islam-Bai à Yarkand, pour acheter coûte que coûte les animaux nécessaires à la caravane. De là un nouveau retard dans le départ de l'expédition, et seulement le 10 avril je m'acheminai vers le Takla-Makane. La caravane comprenait huit magnifiques chameaux et quatre hommes : Islam-Bai, deux chameliers, Mohammed-Chah et Kazim-Akhoun, enfin un indigène de Merket portant également le nom de Kazim-Akhoun, et auquel nous donnâmes le sobriquet de *Yolltyi* (guide), pour le distinguer de son homonyme. Cet homme affirmant connaître le désert pour y avoir cherché de l'or, je ne crus pas devoir prêter attention aux renseignements défavorables que plusieurs habitants me donnèrent sur lui. En pareil cas, nécessité fait loi. Nous emportions une quantité considérable de vivres, et 455 litres d'eau. D'après mes calculs, cette provision de liquide devait être suffisante pour vingt-cinq jours. Le personnel de l'expédition était complété par trois moutons, dix poules, un coq et deux chiens.

De Merket, nous nous dirigeâmes d'abord vers le Mazar-Tag, en suivant le Yarkand-Daria.

La première étape d'un voyage est toujours courte. Les hommes n'ayant pas encore l'expérience du paquetage, à chaque instant un sac ou une caisse mal assujettie menace de tomber, et toutes les dix minutes on doit faire halte pour modifier le chargement des bêtes. Une fois tout en ordre, les chameaux, qui depuis plusieurs jours n'ont pas marché, s'emballent en se livrant à une fantasia désordonnée. Il faut courir après eux, ramasser les bagages qu'ils ont semés dans leur course folle, et ensuite les remettre en place. Après plusieurs jours de route, l'humeur de ces animaux sera moins folâtre.

Le lendemain encore, une tempête de sable. On y voit à peine à quelques mètres devant soi.

..... La région prend un aspect désertique. La végétation devient très maigre; çà et là seulement quelques peupliers et quelques roseaux rabougris que nos bêtes de somme mangent au passage. En même temps, le sol se hérisse d'un labyrinthe de dunes irrégulières hautes de cinq à six mètres, orientées pour la plupart Nord-Sud. Pour ménager les chameaux, nous évitons, autant que possible, de gravir ces monticules. Leurs pentes sont généralement abruptes, et à plusieurs reprises les animaux chargés des citernes s'abattent en escaladant ceux de ces mamelons que nous n'avons pu tourner. Un avant-goût des difficultés qui nous attendent un peu plus loin. Quoi qu'il en soit, l'étape est de 21 kilomètres 3.



UN DERVICHE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

12 avril. — Route au Nord-Est, en suivant la lisière du désert. Toujours le même paysage; des sables, des dunes; de temps à autre un bout de steppe ou quelques peupliers. En plusieurs endroits la marche est rendue pénible par une épaisse couche de poussière très fine dans laquelle on enfonce comme dans du coton. Ailleurs, le sol est couvert d'efflorescences salines. Dans cette région, la nappe liquide souterraine se rencontre à une faible profondeur, et tous les soirs au bivouac, en creusant le sol, nous trouvons de l'eau.

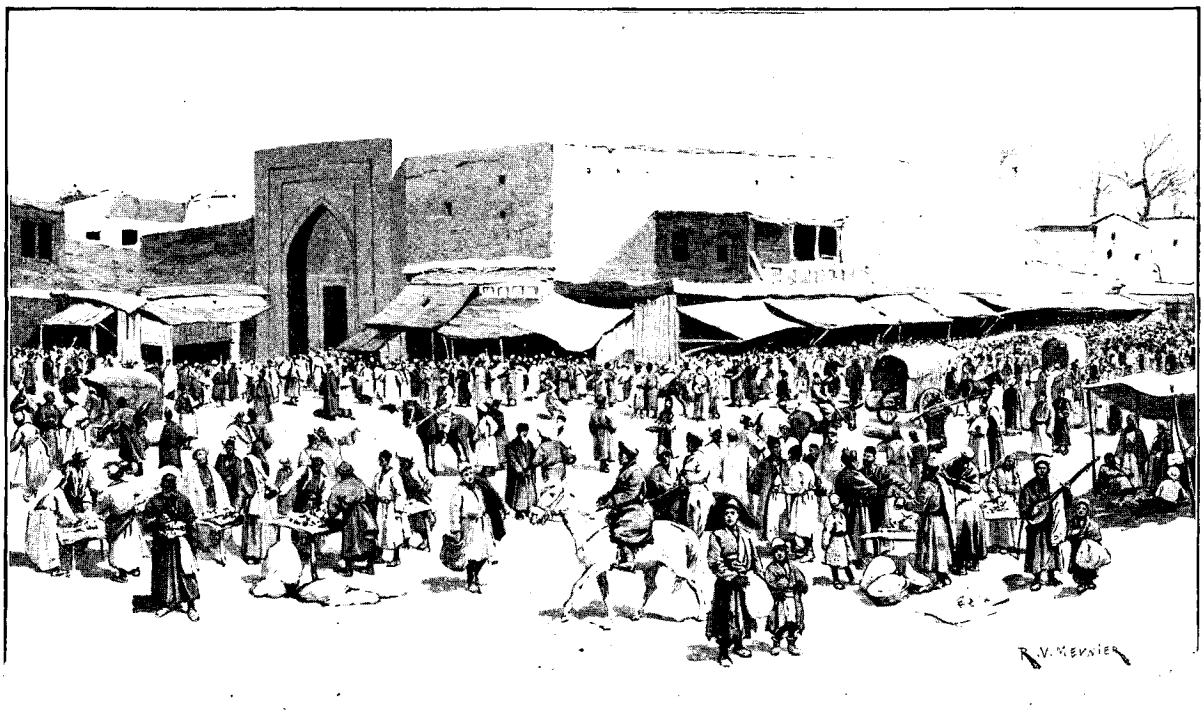
Le 15, repos sur les bords d'une mare. Bêtes et gens peuvent y étancher à satiété leur soif ardente. La chaleur commence, du reste, à être forte. A cinq heures du soir, le thermomètre s'élève encore à 25 degrés, et la température du sable monte à 44 degrés. Mais, aussitôt que le soleil s'enfonce dans l'horizon chargé de nuages, l'air devient beaucoup plus frais.

Aux environs du campement abondent les pistes de chameaux et de chevaux sauvages. Toute la nuit, les chiens aboient dans la direction de ces traces. Probablement ces animaux ont l'habitude de venir se désaltérer à la source que nous occupons; sentant la place prise, ils se tiennent à distance.

16 avril. — Toujours des dunes et des steppes desséchées. Une solitude silencieuse, mortellement triste.

Dans la journée, rencontré deux mares orientées Est-Nord-Est, comme celle d'hier, probablement les vestiges d'un bras du Yarkand-Daria, rempli seulement en temps de crue. C'est le principal événement de la journée.

17 avril. — Dans le Nord un nuage sombre demeure à l'horizon, immobile, sans changer de forme. En l'examinant à la lunette, je reconnais un massif de montagnes. Des heures et des heures nous marchons dans sa direction sans que ses contours deviennent plus nets et sans que nous paraissions nous en rapprocher. Cette



UNE RUE DE KACHGAR. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

cime lointaine est le Mazar-Tag, le but de notre expédition. Encore un effort et la première partie de notre tâche sera remplie. Si, malgré notre diligence, nous n'arrivons pas aujourd'hui au pied des monts, tout au moins nous camperons à la lisière d'un bois de peupliers.

18 avril. — Après une semaine passée au milieu des sables, une oasis merveilleuse : une forêt magnifique encadrant une grande nappe d'eau claire et transparente. Çà et là il y a bien encore quelques dunes, mais comparé à la morne solitude que nous venons de traverser, ce paysage a un aspect enchanteur. Le lac doit être un épanchement du Yarkand-Daria, qui n'est alimenté que par la crue de l'été. Après les hautes eaux, son niveau baisse ensuite jusqu'à la crue suivante. Sur les dunes riveraines, une terrasse située à 50 centimètres au-dessus de la surface actuelle du bassin marque le niveau qu'il a atteint l'été précédent.

Au delà de cette nappe, la végétation est si exubérante qu'elle entrave notre marche. A grand'peine pouvons-nous nous frayer un passage à travers un épais taillis de roseaux. Au milieu de cette brousse les piétons disparaissent complètement; seuls les hommes montés sur les chameaux dominent cette muraille de plantes palustres. Plus loin, nous sommes arrêtés par l'enchevêtrement inextricable d'une forêt vierge, et ce n'est qu'après avoir taillé un sentier à la hache, que nous parvenons à atteindre une clairière où nous campons.

Durant l'étape, grand a été notre étonnement de trouver des traces de pas et des pistes de cheval, toutes fraîches, ainsi que les vestiges d'un feu de bivouac. Probablement quelque Doulane erre avec son troupeau dans ces parages, ou quelque indigène de Maral-Bachi venu pour s'approvisionner de combustible. Le soir, afin de signaler notre présence, un grand feu est allumé sur le sommet d'une dune, mais personne ne répond à cet appel.

19 avril. — Hier, des bois impénétrables ; aujourd'hui, des ravins et des marais !

Le Mazar-Tag est maintenant visible dans ses moindres détails. Aucun contrefort ne paraît s'en détacher; le massif semble complètement isolé au milieu du désert. A sa base septentrionale s'étendent plusieurs petits lacs qui, lors de la crue du Yarkand-Daria, ne doivent former qu'un même bassin. Dans la soirée, nous nous arrêtons devant ces étangs.

20 avril. — Pendant que mes gens se reposent, je gravis le sommet voisin du bivouac. De là-haut, la vue est grandiose. A mes pieds, les nappes d'eau luisent immobiles comme de grandes glaces, reflétant tous les détails de la montagne. Au Nord pointent les collines de Mazar-Alldi, tandis que, dans le Nord-Est, s'ouvre l'horizon infini d'une steppe herbue, mouchetée de mares et de marais. La plaine est verte et jaune, la montagne violette, et dans le bas les eaux font des taches bleues...

Au coucher du soleil une buée diaphane s'élève au-dessus des lacs et la brise se tait. Le grand calme du soir descend sur la terre. De temps en temps un coassement, un cri lointain d'oie, puis tout redevient silencieux. Une douce impression de repos et de bien-être! Bien souvent, pendant les épreuves terribles

*

que nous allions traverser, le souvenir de cette oasis hantera ma mémoire comme un rêve de paradis terrestre.

21 avril. — Voici des traces d'*araba*, et plus loin trois chevaux en train de pâturer paisiblement. Il y a donc des hommes dans cette solitude... En effet, nous trouvons bientôt un indigène de Maral-Bachi. Il vient ici chercher du sel gemme pour le revendre dans les bazars.

Suivant le lac et le marais qui en est le prolongement, nous arrivons le soir au pied d'un massif de collines situé à l'est de celui gravi le 20.

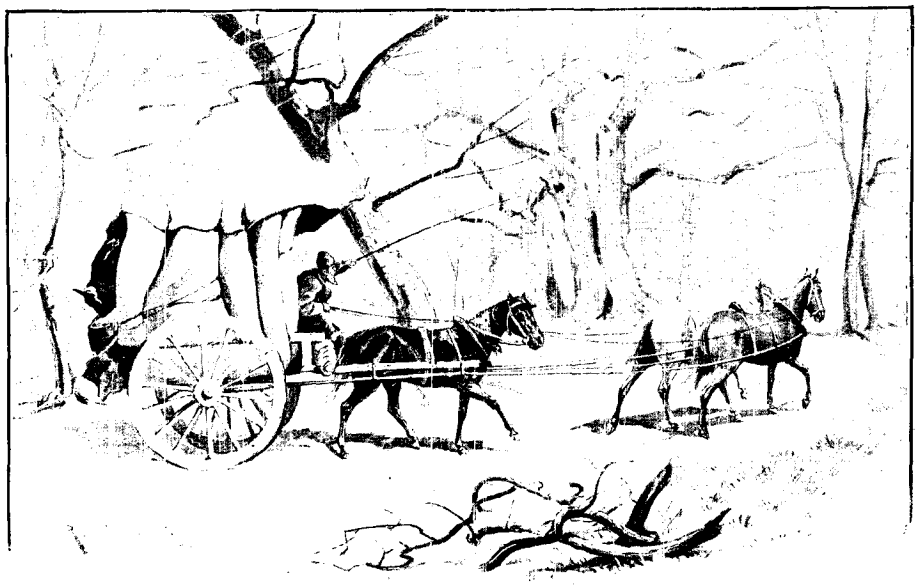
22 avril. — Pour reconnaître l'étendue de ce relief, j'escalade un des pitons qui dominent le campement. Vers l'Est et le Sud-Est aucune montagne en vue, rien qu'un horizon de sable. Le Mazar-Tag du Yarkand-Daria n'est donc pas uni par une crête à celui de la rive gauche du Khotan-Daria, comme le croyait Prjevalsky. Voici un important problème de géographie complètement résolu! Après cela, nous délibérons sur la direction à suivre. Yolltyi assure que le Khotan-Daria se trouve seulement à quatre jours de marche dans l'Est, et son dire est confirmé par l'examen des cartes. D'après ces documents, 130 kilomètres nous séparent seulement du fleuve. A raison de 22 kilomètres par étape nous pourrons donc en 6 jours franchir cette distance. 48 heures avant d'atteindre le Khotan-Daria on doit, comme dans la vallée de Yarkand-Daria, rencontrer, à une faible profondeur, une couche d'eau souterraine. Néanmoins, afin de parer à toute éventualité, je donne l'ordre d'emporter de l'eau pour dix jours. Cette provision ne remplissant qu'à moitié les citernes, les chameaux pourront avancer rapidement et sans grandes fatigues.

VII

A travers le Takla-Makane. — Terribles tourmentes de sable. — Le désert de la Soif.

23 avril. — Nous rentrons dans le désert. A 3 ou 4 kilomètres du lac, les dunes deviennent très compactes et de plus en plus hautes. Malgré ces indices défavorables, confiant dans mon étoile qui n'a jamais encore pâli, je contemple sans crainte la morne étendue jaune. Cette mer de sable me semble singulièrement grandiose, et le silence qui l'enveloppe rend cette impression plus pénétrante. Devant cette majestueuse immensité, plus que jamais je me sens poussé en avant par l'aiguillon de la découverte et par la fantasmagorie de l'inconnu.

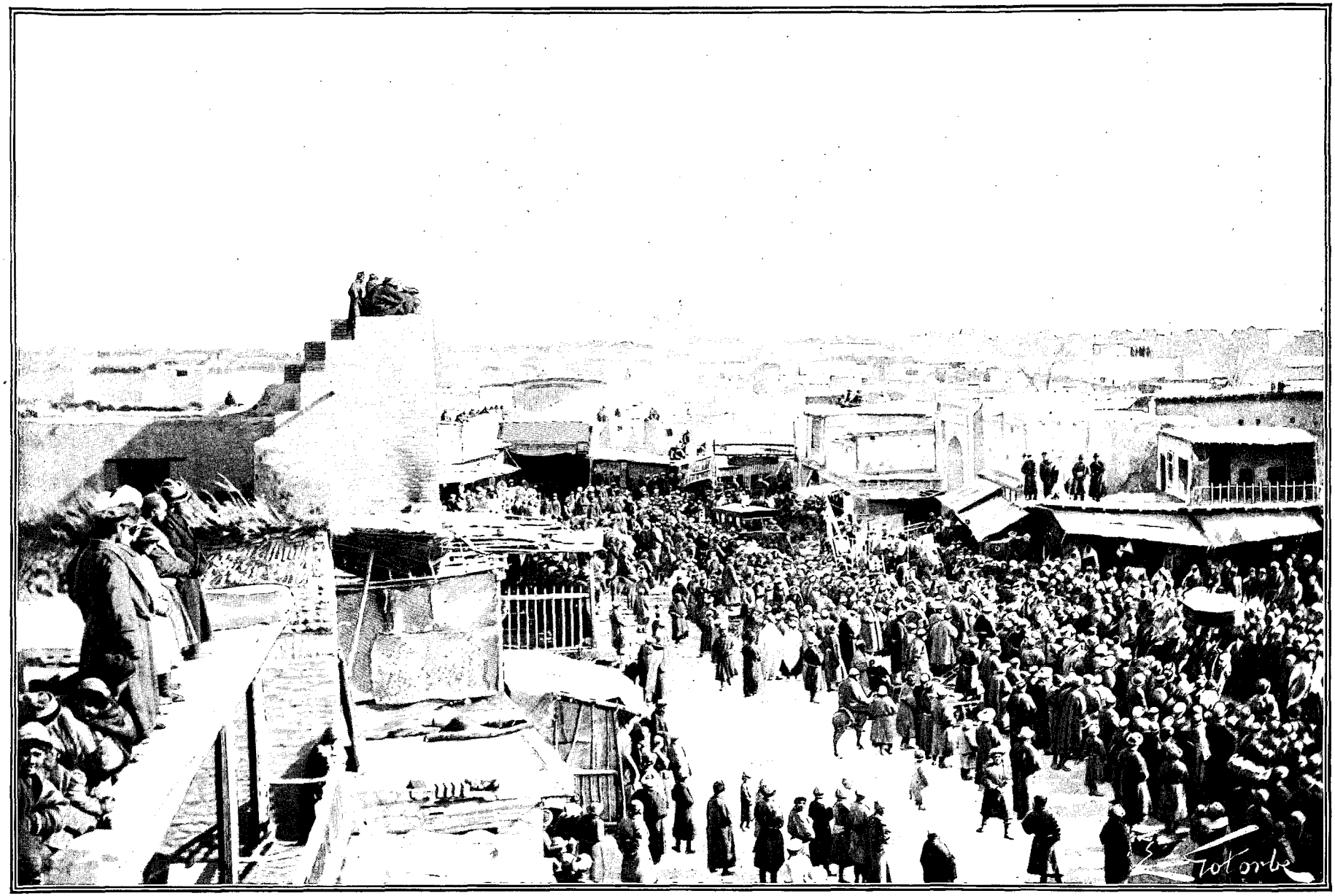
... Les dunes grandissent toujours. Les plus saillantes atteignent maintenant 25 ou 30 mètres et présentent des pentes si escarpées qu'il est nécessaire de tracer un sentier sur leur versant pour permettre aux chameaux de les gravir... Plus une flaque de sable ferme et résistant comme nous en avons rencontré dans nos précédentes étapes! Plus un tamaris, plus une herbe, plus une feuille! partout des sables mouvants! Pas un oiseau, pas une piste de cerf ou de gazelle! Le Mazar-Tag a disparu derrière les tourbillons de poussière qui obscurcissent le ciel. Dans la journée un de nos chiens s'est enfui, comme s'il eût prévu les terribles souffrances auxquelles nous allions être exposés.



UN ARABA (PAGE 529). — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Le soir, nous nous arrêtons près de deux tamaris, les derniers que nous devions trouver. Dès qu'ils aperçoivent ces broussailles les chameaux pressent le pas et en dévorent incontinent l'écorce; comme tout pacage fait défaut, nous leur donnons ensuite de l'huile et des noix de sésame. Pour trouver de l'eau, les hommes creusent en vain le sol jusqu'à une profondeur de 70 centimètres.

Perdus au milieu de ce désert, le plus terrible de la terre, nous éprouvons tous un sentiment de tristesse



PROCESSION CHINOISE À KACHGAR.

DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY, CONSUL GÉNÉRAL DE RUSSIE À KACHGAR.

poignante. Autour de notre maigre feu de bivouac les hommes échangent à peine une parole. Pas un rire, pas une plaisanterie! Un silence funèbre enveloppe le campement. Le seul bruit que l'on entende est celui de la sourde respiration rythmée des chameaux. Sous la tente, autour de la bougie voltigent encore quelques papillons de nuit égarés dans cette solitude à la suite de la caravane.



TAMARIS DANS LE DÉSERT,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

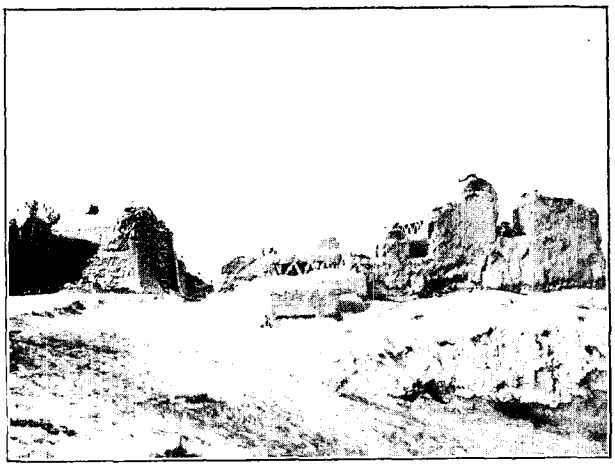
24 avril. — A minuit, je suis réveillé par le battement désordonné de la toile de la tente. Un ouragan d'Ouest qui s'est déchaîné subitement menace de culbuter notre abri.

En dépit de la tourmente nous nous mettons en route dès le matin. Par un pareil temps la marche devient extrêmement pénible. Les rafales soulèvent sous nos pas des nuages de sable et nous enveloppent de leurs tourbillons. Cette pluie de particules minérales pénètre partout, dans la bouche, dans le nez, dans les oreilles, même à travers les vêtements et les masques de fil de fer qui enveloppent mes lunettes. Par moments nous nous sentons presque asphyxiés. Les trombes de poussière ne s'élèvent pas à plus de 3 mètres ou 3m,50; aussi bien le zénith reste-t-il immuablement bleu et les rayons du soleil conservent-ils toute leur ardeur, tandis que l'horizon reste chargé de lourdes « pannes » jaunes. Cette tempête d'Ouest facilite cependant dans une certaine mesure la marche de la caravane en adoucissant les pentes des dunes dans la direction que nous suivons.

Primitivement mon intention était de me diriger vers le Sud-Est, afin de reconnaître l'étendue du Mazar-Tag. Aucune crête ne paraissant au milieu du Takla-Makane, je donnai l'ordre de faire route droit vers l'Est, pour arriver le plus tôt possible au Khotan-Daria.

Au milieu de ce dédale de dunes Islam-Baï guide la caravane, la boussole à la main, avec une sûreté remarquable. Suivant les ondulations du terrain, on le voit tantôt apparaître au sommet d'un monticule, tantôt disparaître dans un ravin. Tout à coup, notre chef de file s'arrête; il examine soigneusement l'horizon, puis revient en arrière. Plus loin le terrain est complètement impraticable en ligne droite, et un long détour est nécessaire pour contourner une zone de dunes.

..... Les hommes sont découragés. Ce matin, ils espéraient apercevoir la fin du désert, et à mesure qu'ils avancent, toujours ils ne distinguent qu'une morne étendue sablonneuse. Nous escaladons un monticule, et à perte de vue se découvre une immensité boursouflée de dunes. Nous dégringolons ensuite dans un ravin pour gravir une nouvelle crête, et du sommet de cette seconde colline c'est encore le même panorama. Fatigués par ces perpétuelles montées et descentes, les chameaux s'affalent sur le sol et ne se relèvent ensuite que difficilement.



TOMBEAUX MUSULMANS À KACHGAR.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Toute la journée, une chaleur accablante, et impossible de se désaltérer. L'eau contenue dans les citernes chauffées par le soleil a une température de 30 degrés!

L'étape d'aujourd'hui est seulement de 13 kilomètres. Inutile de nous épuiser à creuser un puits; le sol est absolument sec. Aucune trace de vie organique, plus même de papillons voltigeant autour de ma chandelle!

25 avril. — Après une nuit très froide, une fraîche brise de Nord-Est souffle ce matin. Aujourd'hui encore le ciel reste embrumé par des tourbillons de sable. Les contours du paysage sont noyés; seules les dunes les plus rapprochées sont visibles à travers une pénombre mystérieuse. Ces nuages de poussière arrêtant l'insolation, toute la journée la température reste basse.

Au moment de lever le camp, je constate, à ma grande stupeur, que les citernes ne contiennent plus d'eau

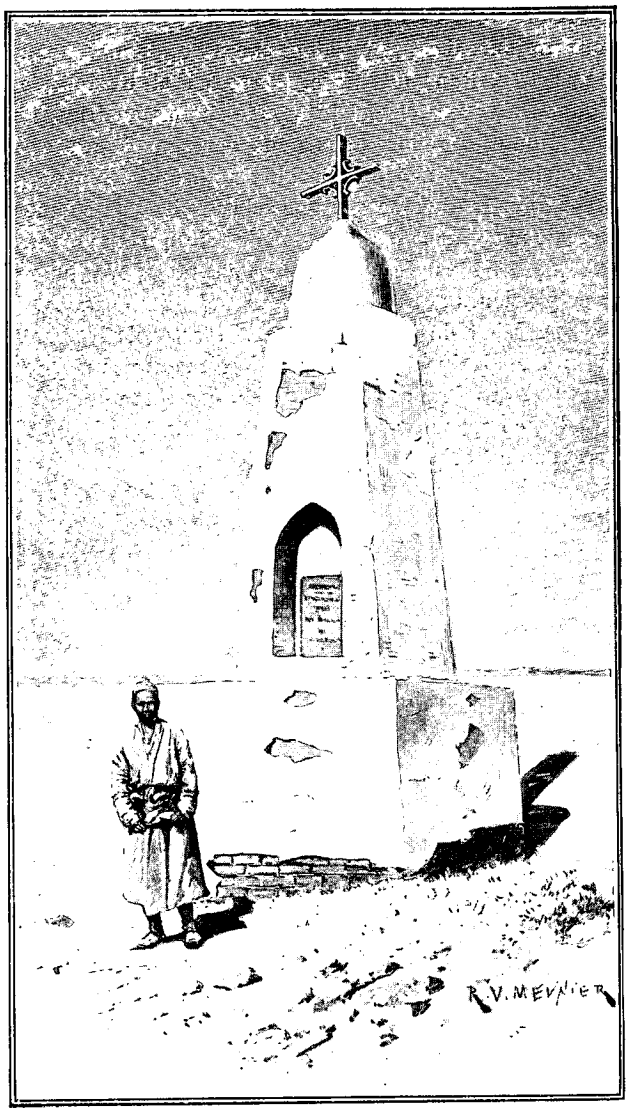
que pour deux jours. Yolltyi n'a pas exécuté les ordres que je lui avais donnés au lac du Mazar-Tag! Pour nous rassurer, il affirme que très certainement, après-demain, nous trouverons un puits. Ses dires sont du reste confirmés par les indications des cartes, et j'ai d'autant moins lieu de douter de sa véracité, que jusqu'ici tous ses renseignements ont été exacts. Persuadé que la distance à l'eau la plus voisine dans la direction de l'Est n'est guère plus grande que celle qui nous sépare du lac du Mazar-Tag, nous ne songeons pas un seul instant à revenir en arrière. Pourtant, que de souffrances auraient été évitées si nous avions pris ce dernier parti!

De jour en jour, les chameaux s'affaiblissent; l'un d'eux, quoique débarrassé de sa charge, s'arrête à chaque instant et finalement reste en arrière. Nos bêtes vont-elles l'une après l'autre nous faire défaut? A cette seule pensée, je suis secoué par un frisson d'effroi.

Sans cesse nous épions avec anxiété l'horizon. Toujours rien que des dunes!

Dans notre détresse, le moindre incident suffit pour ranimer l'espoir parmi nous. Entendons-nous le bourdonnement d'un taon, aussitôt nous croyons au voisinage d'un bois. Apercevons-nous un corbeau, il n'y a plus de doute, le Khotan-Daria est tout près... Et des heures et des heures nous marchons sans jamais découvrir la limite des sables.

Nous campons après avoir parcouru 20 kilomètres. Avant d'arriver au bivouac, notre grand chameau noir, Tiong-Kara, donne à son tour des signes de faiblesse. La situation, quoique grave, ne nous paraît pas cependant encore désespérée. Trois étapes au plus nous séparent du Khotan-Daria et très certainement dans quarante-huit heures nous atteindrons les forêts de peupliers qui l'entourent. Deux moustiques susurrent dans la tente. Les avons-nous apportés avec nous? ont-ils été entraînés jusqu'ici par le vent?



TOMBEAU DE SCHLAGIN-TWEIT, AUX ENVIRONS DE KACHGAR.
DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

26 avril. — Pendant que les hommes sont occupés au paquetage, je pars en avant. Pour évaluer la distance parcourue, je compte mes pas; chaque fois que j'en ai enregistré mille, j'éprouve une profonde satisfaction; il me semble avoir fait un progrès considérable vers la délivrance. Je marche seul, enveloppé par la tristesse funèbre de ce pays mort. Un silence de cimetière plane sur cette immensité; les dunes ont l'aspect de tombeaux; pour que l'illusion soit complète il ne leur manque que des croix! Vers midi, épuisé par la chaleur et par la soif, je suis sur le point de m'évanouir. Me raidissant, je parviens encore à faire un millier de pas, mais après cet effort je dois m'arrêter. Sur le sommet d'une dune, je me couche, la figure protégée par ma casquette blanche, et, à peine endormi, je suis emporté dans un monde meilleur sur les ailes du rêve. J'ai la sensation d'être étendu sur le gazon, à l'ombre d'un peuplier, au bord d'un lac. Les feuilles agitées par une brise agréable bruissent harmonieusement; à mes pieds l'eau clapote joyeusement, et au-dessus de ma tête un oiseau chante la joie de la vie. A ce moment, je me réveille; j'entends un bruit, j'ouvre les yeux, et du coup la fantasmagorie magique s'évanouit. Ce sont les sonnailles de la caravane qui m'a rejoint péniblement, et, à la place de la verdure entrevue dans l'hallucination du rêve, je ne découvre que le morne panorama du désert.

A mesure que nous avançons, les difficultés se multiplient. Un sable très fin couvre les vallées qui s'étendent entre les dunes, et dans ce pulvérin nous enfonçons comme dans une boue liquide... Ailleurs, la surface du sol est parsemée de petits fragments de silex à angles saillants. Ces cailloux exercent sur le sable la même action que l'huile sur les vagues de la mer, empêchant par leur poids les particules minérales de se soulever sous l'action des vents. Dans ces parages, grand est notre étonnement de rencontrer un squelette d'âne.

ou de koulane. Malgré notre diligence, nous ne parcourons dans la journée que 15 kilomètres et demi. Au campement, nous ne dressons plus la tente, tant il devient nécessaire de ménager parcimonieusement nos forces.

... Près du bivouac, le sable forme une sorte de terrasse, très certainement creusée par l'érosion d'un ruisseau. Nous ne devons donc point être loin du Khotan-Daria. Bien que nous ne possédions plus d'eau que pour un jour, il est préférable, par suite, de marcher vers l'Est plutôt que de revenir sur nos pas aux lacs du Mazar-Tag. Dans la soirée, Islam-Bai et Kazim creusent un puits. Tout à coup, le sol présente des traces d'humidité; aussitôt tout le monde se met au travail avec l'énergie du désespoir. Pendant trois heures, sans une minute de repos, nous nous épuisons à gratter le sol. Hélas! tous ces efforts demeurent inutiles. A la profondeur de 3 mètres, le sable est absolument sec!

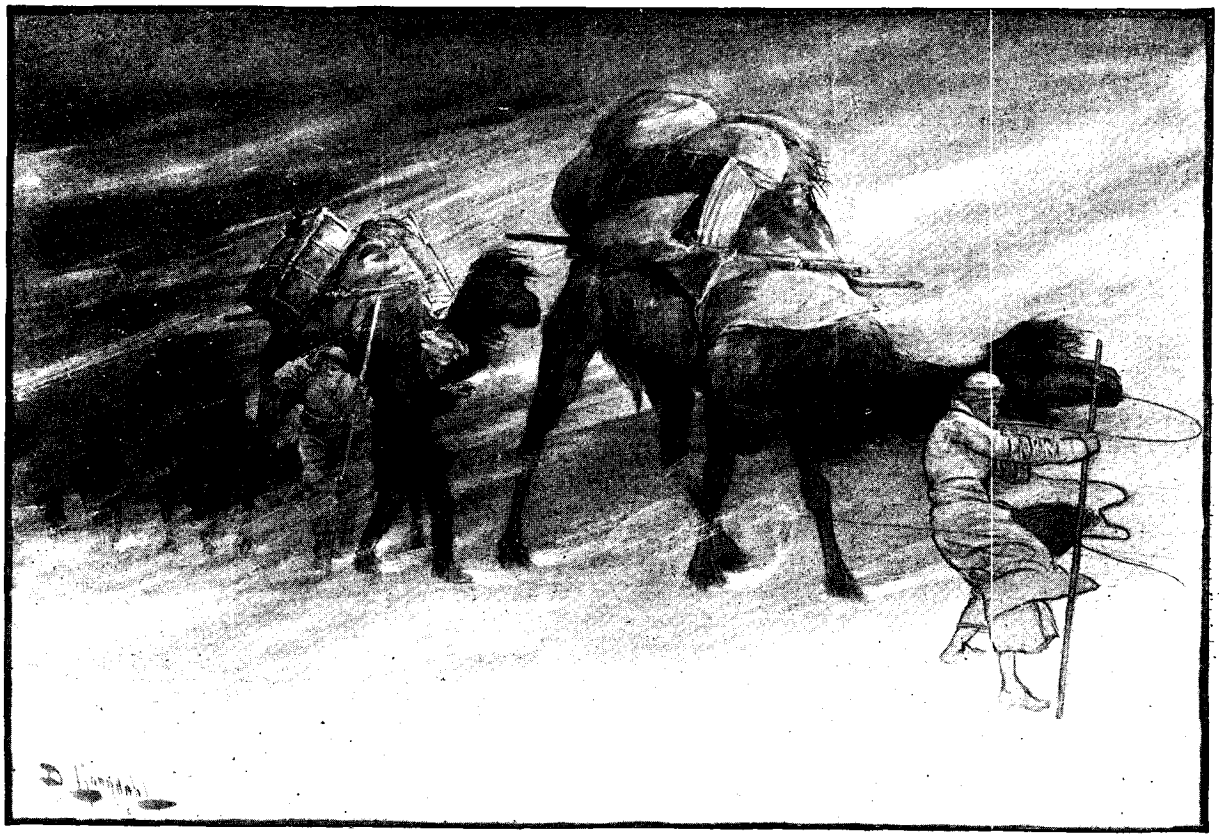
27 avril. — Nous essayons de rendre aux chameaux une nouvelle vigueur par une abondante nourriture. Nous leur donnons les coussins de foin qui supportent un des bâts, un sac de vieux pain, de l'huile, et enfin quelques gouttes d'eau. De plus, nous allégeons leurs charges d'un fourneau, de mon lit de camp, d'un matelas et de plusieurs autres objets de moindre importance.

Au début de l'étape, le terrain est relativement facile, la hauteur des monticules de sable ne dépasse guère une dizaine de mètres; mais cela dure peu. Plus loin, nous arrivons devant un labyrinthe inextricable de dunes hautes de plus de 60 mètres, et encore une fois nous voici obligés à de longs détours.

En compensation, la température est aujourd'hui très agréable; grâce à cette fraîcheur, l'allure de la caravane est relativement rapide. Seul Mohammed-Chah reste en arrière avec nos deux bêtes malades. Les autres chameaux ne sont guère plus solides. Un instant, pour me reposer, je monte Boghra, mais de suite l'animal fléchit sur ses jambes. Il faut donc renoncer à l'emploi des montures.

... Deux oies passent au-dessus de nous à une grande hauteur, se dirigeant vers le Nord-Ouest. Leur vue réveille parmi nous l'espérance. Evidemment elles viennent du Khotan-Daria et se dirigent vers le lac au pied du Mazar-Tag.

Du sommet d'une dune, encore une fois nous examinons avec attention l'horizon. Pas la moindre tache sombre dans cette immensité jaune! Pas un tamaris en vue! Toujours la mer de sable infinie, gonflée de hautes ondulations rigides. Dans la disposition de ces monticules apparaît un certain ordonnancement. Un grand nombre sont orientés suivant la direction Nord-Est-Sud-Ouest, et présentent leurs faces les plus escarpées vers le Sud-Sud-Ouest et l'Ouest. De même que la vague produite par le choc de lames venant de deux directions



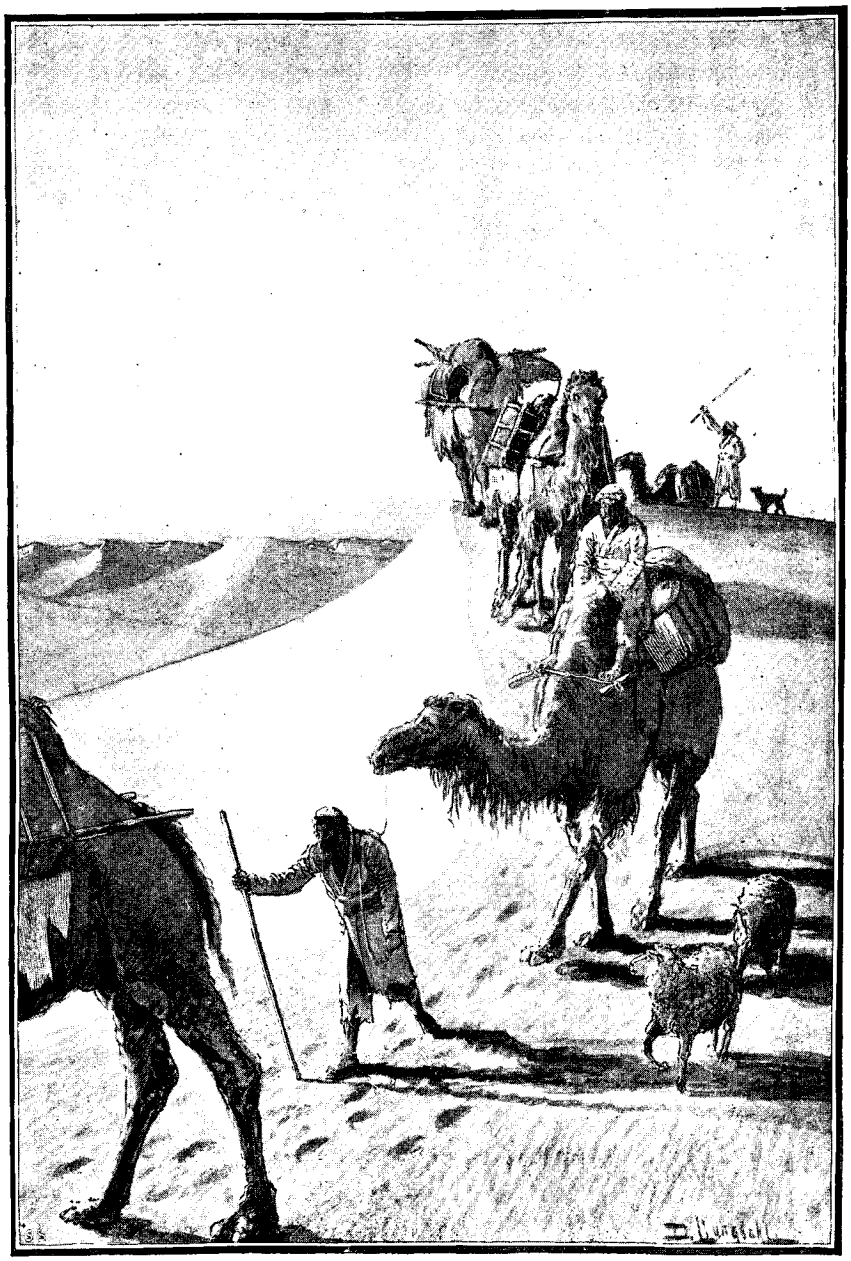
UNE TEMPÊTE DE SABLE. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

différentes s'élève à une hauteur double des autres, les mamelons formés par la rencontre de deux systèmes de dunes dominent toute l'étendue du désert.

A six heures du soir, le campement est établi. Peu de temps après, Mohammed-Chah nous rejoint, après avoir abandonné les deux animaux malades confiés à sa garde. A peine en route, les malheureuses bêtes étaient tombées pour ne plus se relever.

La situation devient de plus en plus grave. Aucun indice n'annonce la fin du désert ; la provision d'eau est presque épuisée et les chameaux paraissent à bout de forces. Un instant, dans la soirée, nous avons l'espoir d'un soulagement à nos misères. De gros nuages gris amoncelés dans l'Ouest annoncent une abondante ondée. Immédiatement toutes les dispositions sont prises pour recueillir le précieux liquide : on ouvre les citernes, on étend par terre la tente, mais, hélas ! peu à peu le vent repousse les nuées vers le Sud, et avec elles le salut de la caravane.

Les hommes sont découragés. « Nous sommes ensorcelés ! s'écrie Mohammed-Chah. Jamais nous ne sortirons de ce désert maudit ! — Encore une journée comme celle-ci, et l'un après l'autre nous tomberons tous », reprend Islam-Bai. Yolltyi, lui, est persuadé que la boussole nous a induits en erreur et que nous tournons sans avancer, au milieu de ce dédale de dunes. « Inutile de nous épuiser par des marches forcées ; nos efforts resteront vains, tous nous succomberons aux souffrances de la soif », ne cesse-t-il de répéter. J'essaye de remonter le moral de mes compagnons et de leur prouver que nous sommes dans la bonne voie. Mes représentations demeurent sans résultat.



MARCHE À TRAVERS LES DUNES DE SABLE DU TAKLA-MAKANE.
GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

28 avril. — Encore une terrible tempête de Nord-Est. Des cimes des dunes, d'épais nuages de sable s'envolent pour retomber dans les vallées en averses torrentielles. Couchés sur le sol, nous nous réveillons littéralement enfouis sous une nappe de poussière ; tous les bagages et tous les objets que nous avons laissés hier à la surface du sol sont enterrés. Pour les retrouver nous devons sonder avec des bâtons, et entreprendre un véritable travail de déblaiement.

Dans un rayon de quelques mètres, impossible de distinguer quoi que ce soit ; la queue de la colonne n'en aperçoit pas la tête ; tout au plus entrevoit-on le chameau qui marche en avant de soi. Aussi ne puis-je songer à partir en éclaireur pour reconnaître le terrain. La caravane me perdrait de vue immédiatement et ne retrouverait même pas ma trace. Balayées par l'ouragan, les pistes s'effacent à peine formées. Nous avançons donc en escouade serrée ; si un homme s'écartait ou restait en arrière, il serait infailliblement perdu. Le

rugissement de la tempête couvre les cris et même les coups de fusil. Chassés par le vent, tous ces milliards de grains de sable sifflent dans l'air comme une pluie de balles. En vérité, ce fut une rude étape ! A plusieurs reprises, les tourbillons voilent complètement la lumière du jour et l'obscurité devient aussi profonde qu'en pleine nuit. Par moments, des trombes de sable menacent de nous étouffer. Lorsqu'une de ces rafales s'élève, notre seule ressource est de nous abriter derrière les chameaux. Ces malheureuses bêtes ne sont pas moins incommodées que nous par la tourmente, et dès qu'elles sentent la brise augmenter, immédiatement elles font volte-face en étendant le cou dans sa direction, jusqu'à ce que le nuage de poussière soit passé.

... Les dunes sont très rapprochées ; à peine en avons-nous escaladé une qu'en voici une seconde. Epuisé par ces perpétuelles ascensions, un de nos jeunes chameaux n'avance plus que très péniblement. Ses jambes tremblent, ses narines se dilatent, ses yeux deviennent vitreux et sa bosse postérieure flasque et ballante ; autant de symptômes qui ne laissent aucun doute sur son état désespéré. Pendant l'escalade d'une dune très escarpée, au moment du paroxysme de la tempête, j'aperçois Yolltyi, auquel avait été confié l'animal, accourir en toute hâte. La pauvre bête était tombée, et son conducteur pressait le pas afin de ne pas nous perdre de vue. Les hommes que j'envoie pour essayer de sauver le chameau, rebroussent chemin presque immédiatement; en quelques instants le vent balaye toutes les pistes, et dans ces conditions ils n'osent s'écarter de la caravane.

A six heures du soir, nous faisons halte. En dépit de la tourmente, l'étape a été aujourd'hui de 20 kilomètres 6.

Les chameaux survivants ne pouvant porter tous nos bagages, je prends le parti d'abandonner les trois mois de vivres dont je m'étais muni en vue de mes explorations ultérieures et la plus grande partie du matériel de campement. Toutes les caisses contenant ces approvisionnements sont réunies dans un ravin au sommet duquel nous plantons un bâton garni de journaux, pour nous permettre de retrouver plus tard ce dépôt. En fait de conserves, je ne garde que celles renfermant un liquide. Ce soir-là, pour la dernière fois je prends du thé. Nous n'avons plus que deux litres d'eau !

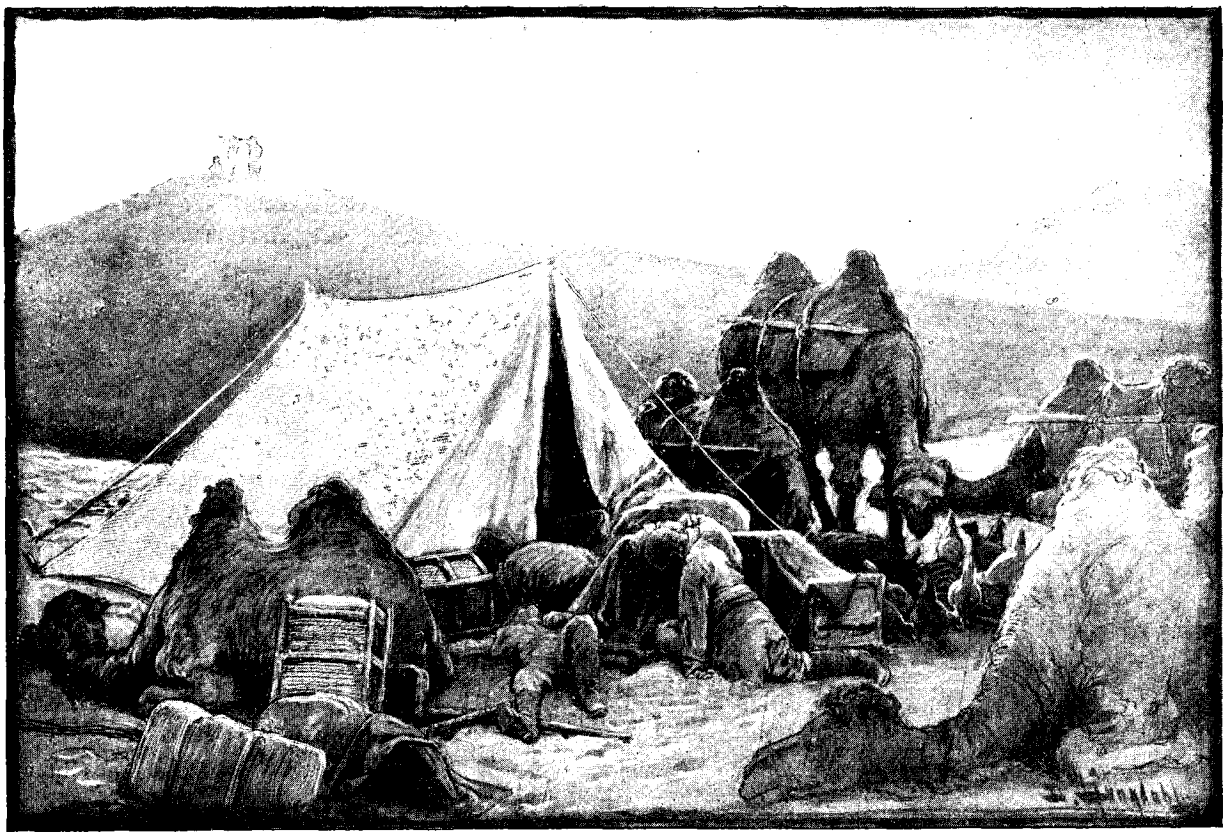
Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



MUSICIENS DE KACHGAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. PETROVSKY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CAMP DE LA MORT, LE 1er MAI 1895 (PAGE 542). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

VIII

L'agonie de la caravane dans le Takla-Makane.

LE 29 avril. — Pendant la nuit, la moitié de notre précieuse provision d'eau a été volée. Les hommes accusent Yolltyi de ce larcin, mais faute de preuve je ne puis sévir.

Toujours aucune terre en vue ! Toujours à perte de vue la mer de sable et, à mesure que nous avançons, un terrain de plus en plus difficile ! Marchant douze heures et demie sans arrêt, nous réussissons cependant à parcourir 27 kilomètres. Mais à quoi bon ? Ce soir comme ce matin, c'est le même horizon désertique. Il semble que tous nos efforts n'aient abouti à aucun résultat et que nous n'ayons pas changé de place.

30 avril. — Pendant la nuit, la température s'est abaissée à + 5°,1, et ce matin l'air est encore très frais. Pendant que les hommes chargent les chameaux, je surprends Yolltyi en train de nous dérober nos dernières gouttes de liquide. Aussitôt Islam-Bai et Kazim le jettent à terre, le frappent au visage et le piétinent. Si je n'étais intervenu, le coupable eût été écharpé. Tous mes gens lui en veulent à mort. N'est-il pas l'auteur de leurs souffrances par sa négligence à ne prendre qu'une provision d'eau insuffisante ? Tous l'accusent de trahison, et tous sont persuadés qu'il a comploté à l'avance notre perte. Le misérable nous a, pensent-ils, entraînés dans cette région où nous devons périr, afin de nous dévaliser avec la complicité de quelque chercheur d'or, tandis que lui se soutient en nous volant notre eau.



JEUNE FILLE TADJIK. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Après cela, il ne nous reste plus que seize centilitres d'eau ! Nous les employons à nous humecter les

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517 *et* 529.

lèvres ; puis, c'est la disette la plus complète. Tous nous nous sentons fourbus, et nos bêtes ne valent pas mieux que nous. Que Dieu nous vienne en aide ! L'agonie de la caravane va commencer.

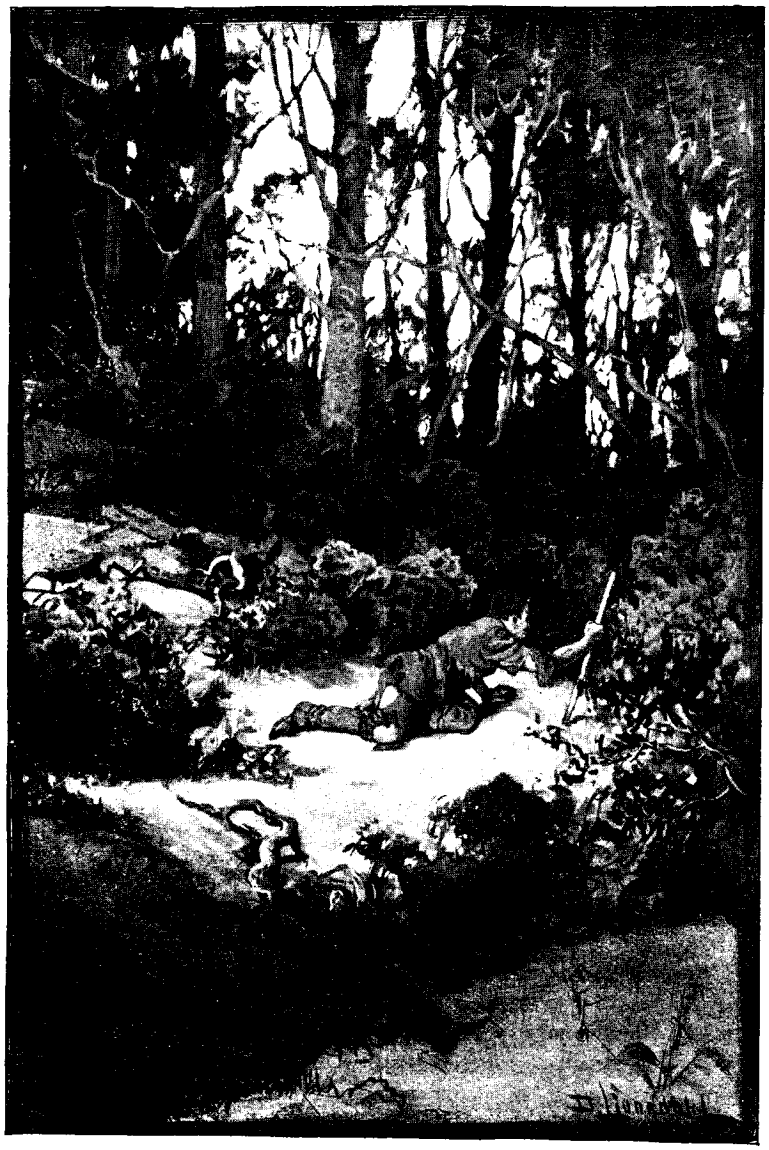
1er mai. — Encore une nuit très froide. Le thermomètre descend à + 2° 2, la plus basse température observée pendant le voyage à travers le désert. Le ciel est par suite très clair et les étoiles jettent un scintillement extraordinaire. La journée s'ouvre par une aube merveilleusement limpide et calme ; pas la plus légère tache dans l'azur céruléen, pas le moindre flocon de poussière sur la crête des dunes.

Le premier Mai ! La fête du printemps dans le Nord. Là-bas tout le monde est gai et heureux. Peut-être à nous aussi ce jour apportera-t-il la joie et l'espérance.

Dans la matinée Yolltyi que nous avions laissé en arrière nous rejoint. Il affirme que nous trouverons de l'eau aujourd'hui, mais nous n'ajoutons plus foi à sa parole.

Pour se rafraîchir, les hommes mangent du pain trempé dans de l'huile rance de sésame. Torturé par la soif, je me résous à absorber un verre de l'abominable alcool chinois qui sert à alimenter mon fourneau de cuisine. Il me semble avaler de l'acide sulfurique. Me voyant boire, mon chien approche immédiatement en remuant la queue ; dès qu'il a flairé cette boisson répugnante, il s'éloigne en grognant.

A peine en route, je ne tarde pas à ressentir les effets désastreux de mon imprudente absorption. Je suis comme paralysé, mes jambes flageolent ; après m'être traîné quelques pas, je tombe sans mouvement. A force d'énergie, je parviens cependant à me relever, mais je suis littéralement à bout ; un peu plus loin je dois me coucher sur le sable.....



LE Dr SVEN HEDIN À LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT (PAGE 546). GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

Lorsque je rouvre les yeux, la caravane a disparu derrière les dunes ; je n'entends même plus le bruit de ses sonnailles. A tout prix il faut donc repartir. Suivant sa piste, j'aperçois bientôt la petite troupe arrêtée dans un ravin. Cette vue me redonne du courage, et au prix d'un effort terrible je réussis à la rejoindre.

Après cette marche, bêtes et gens sont complètement épuisés. Mohammed-Chah étendu sur le sol, marmotte des prières et invoque le secours d'Allah ! Le pauvre homme délire par moments, en proie à des convulsions. Kazim, secoué par des crises d'oppression, n'est guère plus vaillant. Seul Islam est encore plein de vigueur ; toujours dévoué, il me propose de partir en avant à la recherche de l'eau et de revenir ensuite à notre secours avec une outre pleine ; il se croit la force de parcourir cinquante-cinq verstes. Ce serait folie d'accepter sa généreuse proposition. Qu'une « bourane » survienne, ce fidèle serviteur serait à coup sûr victime de son dévouement.

La chaleur est accablante. Sous ce soleil de feu nous sommes incapables de marcher, et maintenant les chameaux sont trop faibles pour pouvoir nous porter ; dans ces conditions, je prends le parti de bivouaquer jusqu'au soir.

Une fois la tente dressée, j'ai à peine la force de me déshabiller et de m'étendre sur un tapis. Islam et Kazim se dévêtent et se couchent à mes côtés, tandis que mon chien et notre dernier mouton s'approchent également pour chercher un peu d'ombre autour de notre abri. Seuls de toute la caravane, les poulets ont conservé

leur entrain; ils courent en plein soleil, sans paraître sentir son ardeur, et s'en vont picorer les bâts des chameaux et les sacs de provision. Une scène de basse-cour amusante en toute autre circonstance. Je suis dans un tel état de prostration que je ne puis me retourner sur mon tapis. Une torpeur morbide m'envahit peu à peu, et, dans les affres de la défaillance, pour la première fois, la situation m'apparaît désespérée. Je repasse toute ma vie comme dans un rêve; la porte de l'éternité me semble ouverte devant moi. Je pense à mon cher petit *home*, aux miens, à leur inquiétude lorsqu'ils ne recevront plus de nouvelles. Les jours, les mois, les années passeront, et toujours ils attendront en vain! On ne connaîtra même pas notre sort! Quand, un jour, l'on s'occupera de nous rechercher, depuis longtemps le vent aura effacé nos traces.



LE Dr SVEN HEDIN ET KAZIM ABANDONNENT LES DÉBRIS DE LA CARAVANE (PAGE 544). GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

Les heures s'écoulent lentement. A chaque instant je consulte ma montre; aujourd'hui ses aiguilles semblent ne pas avancer. Jamais donc cette journée ne prendra fin!

Tout à coup, j'éprouve une impression de fraîcheur exquise; une douce brise pénètre dans la tente et calme nos corps enfiévrés. Peu à peu nous nous sentons renaître à la vie et reprenons conscience du monde extérieur. Dès que le soleil s'est abaissé sur l'horizon, immédiatement nous nous levons, résolus à faire une tentative suprême pour échapper à la mort qui plane au-dessus de nous.

Toujours une soif ardente nous dévore. Pour l'étancher, nous tuons notre dernier mouton et essayons d'en boire le sang. Triomphant de ma répugnance, je parviens à avaler à peine une cuiller à thé de ce liquide infect; mes hommes, eux, ne peuvent se décider à y toucher. Nous avons donc commis un crime inutile en sacrifiant cette pauvre bête qui nous avait suivis jusqu'ici avec la fidélité du chien. Islam-Baï a alors l'idée de demander aux chameaux un liquide encore plus immonde. Il en recueille le contenu d'une casserole, y ajoute du sucre et du vinaigre, et vient nous offrir cet épouvantable rafraîchissement. Seuls Kazim et moi avons la sagesse de nous en abstenir.

Nous abandonnons ici la plus grande partie des bagages: la tente, la literie, les munitions, les vêtements, les appareils photographiques, un millier de plaques, et une centaine de clichés. Toutes les caisses sont rangées à l'intérieur de la tente et placées sur le bord de la toile, pour l'empêcher d'être emportée par le vent. Dans cette immensité jaune, cette tache blanche guidera nos pas, lorsque, après avoir trouvé l'eau, nous reviendrons chercher nos approvisionnements. Nous emportons seulement trois jours de vivres, quelques boîtes de conserves, deux fusils, deux bêches, les journaux de route, les cartes, les instruments les plus précieux, et les lingots d'argent. J'avais même donné l'ordre d'abandonner ces lingots, qui constituent une demi-charge de chameau —

j'en ai pour sept mille francs. Qu'importe en effet l'argent dans notre situation ; avant tout, il s'agit de sauver nos vies. Mais Islam-Bai ne veut à aucun prix se séparer de ce trésor. On ne sait ce qui peut arriver, répète-t-il ; et l'événement lui donna raison.

La faiblesse des animaux m'oblige à laisser en arrière Mohammed-Chah ; dès que nous aurons trouvé de l'eau, nous reviendrons le chercher. A coup sûr, le Khotan-Daria n'est plus loin, le malheureux pourra-t-il attendre jusque-là ?

Yolltyi, incapable de faire dix pas, reste également au camp de la Mort. Tandis que son pauvre camarade râle sur le sable, le misérable s'installe confortablement dans la tente.

A sept heures du soir, nous partons. Toujours des dunes très hautes ; en les gravissant, à chaque pas, les chameaux trébuchent et nous nous arrêtons épuisés. Islam, jusqu'ici le plus vaillant, faiblit à son tour ; il est pris de vomissements et, après s'être traîné quelques instants, tombe incapable de faire un pas de plus. Ses forces trahissent son courage. Seuls Kazim et moi, qui n'avons pas bu l'épouvantable liquide absorbé par notre compagnon, sommes encore valides.

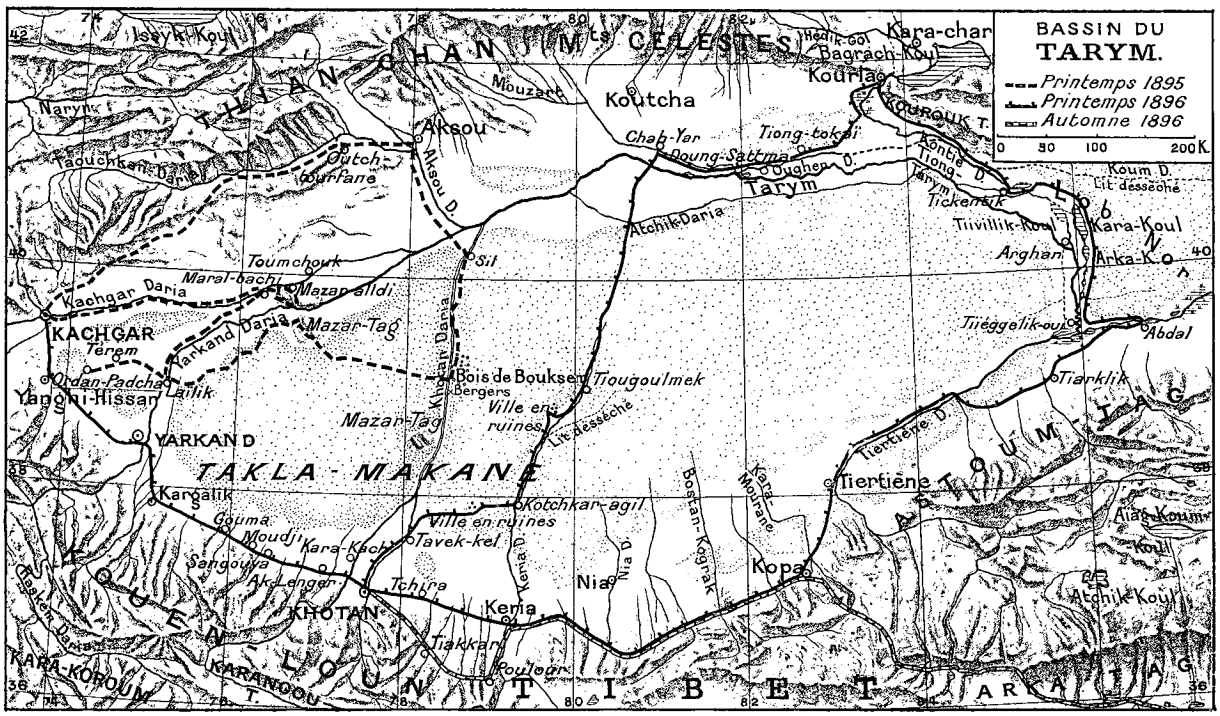
Dans cette terrible conjoncture, il n'y a pas à hésiter. Quelque cuisant que soit mon chagrin, il faut me décider à abandonner également Islam. Le salut est en avant ; le seul moyen de sauver nos malheureux traînards est d'atteindre la rivière le plus tôt possible pour voler ensuite à leur secours. Dès qu'il se sera reposé, Islam repartira en suivant notre trace. En le quittant, je lui recommande d'abandonner les chameaux ; avant tout il doit songer à lui et ne s'embarrasser d'aucun bagage qui puisse retarder sa marche. Accompagné de Kazim je poursuis ensuite ma route sans perdre un instant. J'emporte seulement les deux chronomètres, une boussole, un paquet d'allumettes et une boîte de conserves de homard ; Kazim prend une bêche et quelques morceaux de pain.

Jusqu'au lever du soleil nos progrès sont relativement satisfaisants. Nous marchons une heure ou deux, puis nous nous reposons et repartons ensuite ; d'étape en étape nous nous rapprochons lentement du but incertain.

2 mai. — A onze heures et demie du matin, vaincus par la chaleur nous nous étendons au pied d'une dune. Kazim creuse deux fosses jusqu'à la couche de sable qui n'a pas encore été échauffée par l'ardeur du soleil ; après nous être déshabillés, nous nous y couchons à l'ombre de nos vêtements accrochés à la bêche. Une agréable fraîcheur réconforte nos corps épuisés. Nous avons l'impression de recevoir une douche glacée.

A six heures du soir, en route de nouveau pendant une partie de la nuit.

3 mai. — A quatre heures et demie du matin, départ. Tout à coup Kazim s'arrête, me frappe sur l'épaule, et, sans dire un mot, allonge le bras vers l'Est pour me montrer quelque chose. J'ai beau regarder dans la direction indiquée, je ne découvre rien. Avec ses yeux de faucon mon compagnon a aperçu un tamaris. Cette vue nous donne immédiatement du courage. Peut-être le salut est-il tout près ? Peut-être touchons-nous au terme de ce



CARTE DU BASSIN DU TARYM.

long martyre? Arrivés au pied de l'arbuste, nous nous croyons sauvés et remercions Dieu de sa miséricorde. Nous nous rafraîchissons en mâchant les feuilles juteuses du tamaris, et pendant quelques instants éprouvons un soulagement à nos tortures. Après tant de jours passés au milieu de cette terre morte, voici enfin quelque chose de vivant. Très certainement les racines de l'arbre atteignent la couche aquifère souterraine, mais dans notre épuisement nous ne pouvons creuser un puits.



TYPES TADJIKS. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU Dr SVEN HEDIN.

Un moment de repos à l'ombre bienfaisante de l'arbuste, puis nous repartons. Les dunes sont maintenant moins hautes, et moins escarpées — elles ne s'élèvent guère à plus d'une dizaine de mètres — et par endroits de petits massifs de roseaux *(Lasiagrostes splendens)* tapissent les ravins. A chaque pas l'espoir de la délivrance grandit.

Voici sept heures que nous sommes en route. Un pareil effort nous a mis à bas ; incapables de faire un pas de plus, nous nous couchons à l'ombre d'un tamaris, comme hier dans un fossé creusé dans le sol. Nous restons là toute la journée, sans mouvement, sans conscience du monde extérieur. Kazim n'a même plus la force de jeter de temps à autre sur moi du sable frais.

Dans la soirée nous reprenons notre marche chancelante. Soudain, à travers l'obscurité apparaissent trois vigoureux peupliers. Au pied de ces arbres il y a certainement de l'eau ! Aussi bien, essayons-nous de creuser un puits; hélas ! notre faiblesse est trop grande pour un pareil travail. Nos mains débiles ne peuvent soutenir la bêche chargée d'une pelletée de sable. Du reste, à quoi bon épuiser nos dernières forces ? Le sol est à peine humide, la couche aquifère se trouve encore à une très grande profondeur.

Ne pouvant atteindre l'eau, nous cherchons alors le salut dans le feu. Ramassant toutes les feuilles mortes autour des peupliers, nous allumons un énorme brasier. Si Islam est encore vivant, sa lueur guidera ses pas, et, au cas où quelque caravane suivrait le Khotan-Daria en marche vers Ak-Sou ou vers Khotan, elle attirerait son attention. Nous préparons ensuite notre souper; mais, une fois les conserves ouvertes, nous ne pouvons surmonter notre dégoût pour la nourriture, dévorés que nous sommes par une soif ardente.

4 mai. — Nous nous traînons plus que nous ne marchons. A chaque instant, une défaillance nous oblige à faire halte. Après cinq heures de ce calvaire, quel n'est pas notre effroi en apercevant devant nous une nouvelle plaine de sable ! Plus un peuplier, à peine quelques tamaris ! Peut-être la zone boisée que nous venons de traverser n'est-elle qu'une dépression, et peut-être plus loin le désert s'étend-il de nouveau ? En vérité c'est à désespérer les plus énergiques.

Bientôt la chaleur nous oblige à nous arrêter. Au pied d'un arbuste nous nous couchons découragés. Aujourd'hui Kazim n'a même plus la force de creuser une fosse. Nous restons là toute la journée, immobiles et silencieux. Qu'aurions-nous, du reste, à nous dire ? L'un et l'autre, nous sommes hantés par les mêmes pensées et par les mêmes craintes.

Au coucher du soleil, je me lève. Mon compagnon est incapable de bouger et je pars seul à travers le désert, dans l'obscurité de la nuit. Pas un souffle d'air, pas un bruissement : un silence de mort !

A minuit et demi, je m'arrête sous un tamaris, et bientôt après suis rejoint par Kazim. En rampant il a pu suivre mes traces.

5 mai. — Chancelant sur nos jambes, nous gravissons les dunes en rampant sur les mains et sur les genoux et à la descente nous nous laissons glisser comme des masses inertes. Mais voici qu'à l'aurore apparaît à l'horizon une ligne sombre, évidemment la forêt riveraine du Khotan-Daria. Encore un effort et nous trouverons de l'eau.....

*

Soutenus par cet espoir, nous avançons moins péniblement et arrivons bientôt dans une dépression couverte de peupliers, un ancien lit abandonné du Khotan-Daria, sans aucun doute. Après cela, une bande de sables stériles, et nous pénétrons dans un bois touffu ! Des taillis épais, des clairières verdoyantes, des chants d'oiseaux ! Ma raison doute du témoignage des yeux. Maintenant des difficultés d'un genre nouveau entravent nos progrès ; à chaque pas la route nous est fermée par des fourrés impénétrables.

Cette marche achève Kazim ; les joues flasques, les lèvres bleues, la langue tuméfiée, sans voix, il semble près de succomber. Dans la pensée de lui redonner des forces, nous nous reposons pendant les heures chaudes de la journée ; le soir venu, son état ne s'étant pas amélioré, je dois partir seul.

Tant qu'il fait jour, je réussis à me frayer un passage à travers les taillis, mais, une fois la nuit venue, je n'avance plus qu'avec peine ; à chaque pas je culbute contre une souche ou trébuche dans la brousse... Soudain j'arrive à la lisière de la forêt et découvre devant moi une plaine de sable et d'argile unie comme un parquet, évidemment le lit du Khotan-Daria. En vain je cherche une flaque d'eau ; partout le sol est aussi sec que le sable du désert. Lutter pendant cinq jours pour venir mourir de soif dans le lit d'un fleuve, non, en vérité, ce n'est pas possible !

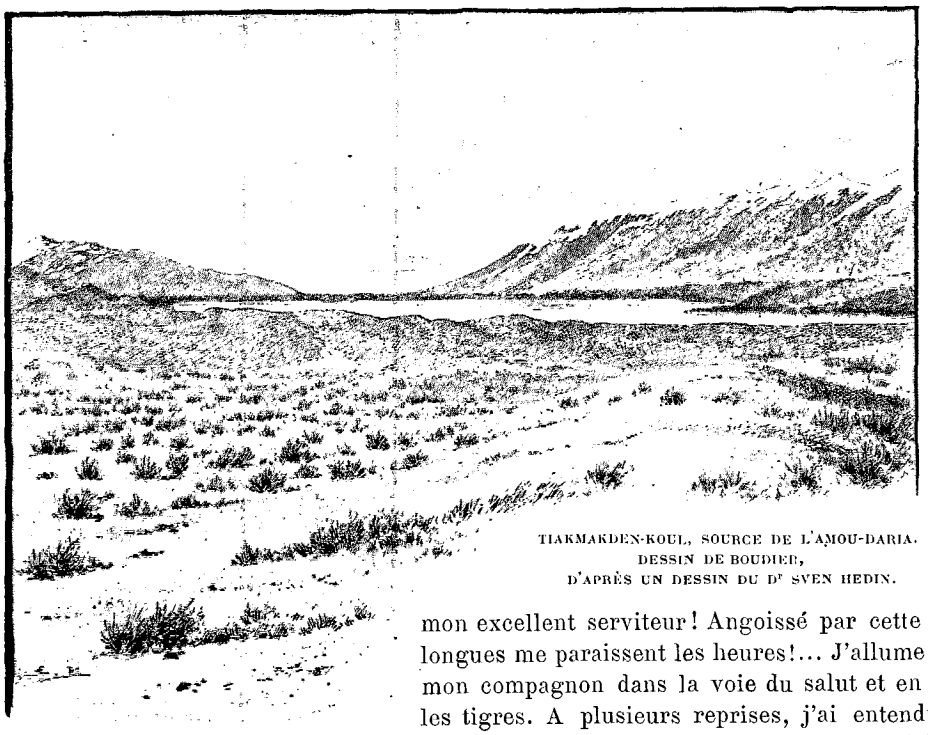
Dans cette terrible conjoncture je dus mon salut à la connaissance des lois de la physique du globe. Les rivières du Turkestan Oriental ont une tendance marquée à se déplacer vers l'Est ; donc, si le Khotan-Daria renferme encore quelques gouttes d'eau, elles doivent se rencontrer sur sa rive droite, et immédiatement je fais route dans cette direction.

Une lune éclatante éclaire heureusement le paysage. D'un moment à l'autre je m'attends à découvrir quelque mare. Mais non, j'avance, et nulle part je n'aperçois le moindre ruisselet. Bientôt la forêt de la rive droite apparaît, et me voici de nouveau au milieu d'épaisses broussailles. Le Khotan-Daria est absolument à sec !

J'allais m'abandonner au désespoir, lorsqu'en me débattant dans la brousse, j'entends un clapotement et un frôlement d'ailes. Un canard se lève sous mes pas, et au même instant je distingue à mes pieds une petite nappe d'eau.

Je suis sauvé ! En dix minutes j'avale plus de trois litres. Au fur et à mesure que je bois, mes forces renaissent ; ma peau, sèche comme un vieux parchemin, s'imprègne de moiteur ; après tant de souffrances, une sensation exquise de bien-être m'envahit.

Une fois réconforté, je pars immédiatement au secours de Kazim. En guise d'outres je remplis d'eau mes bottes [1] et passant les tirants dans le manche de la bêche, m'achemine, ainsi chargé, à la recherche de mon compagnon.

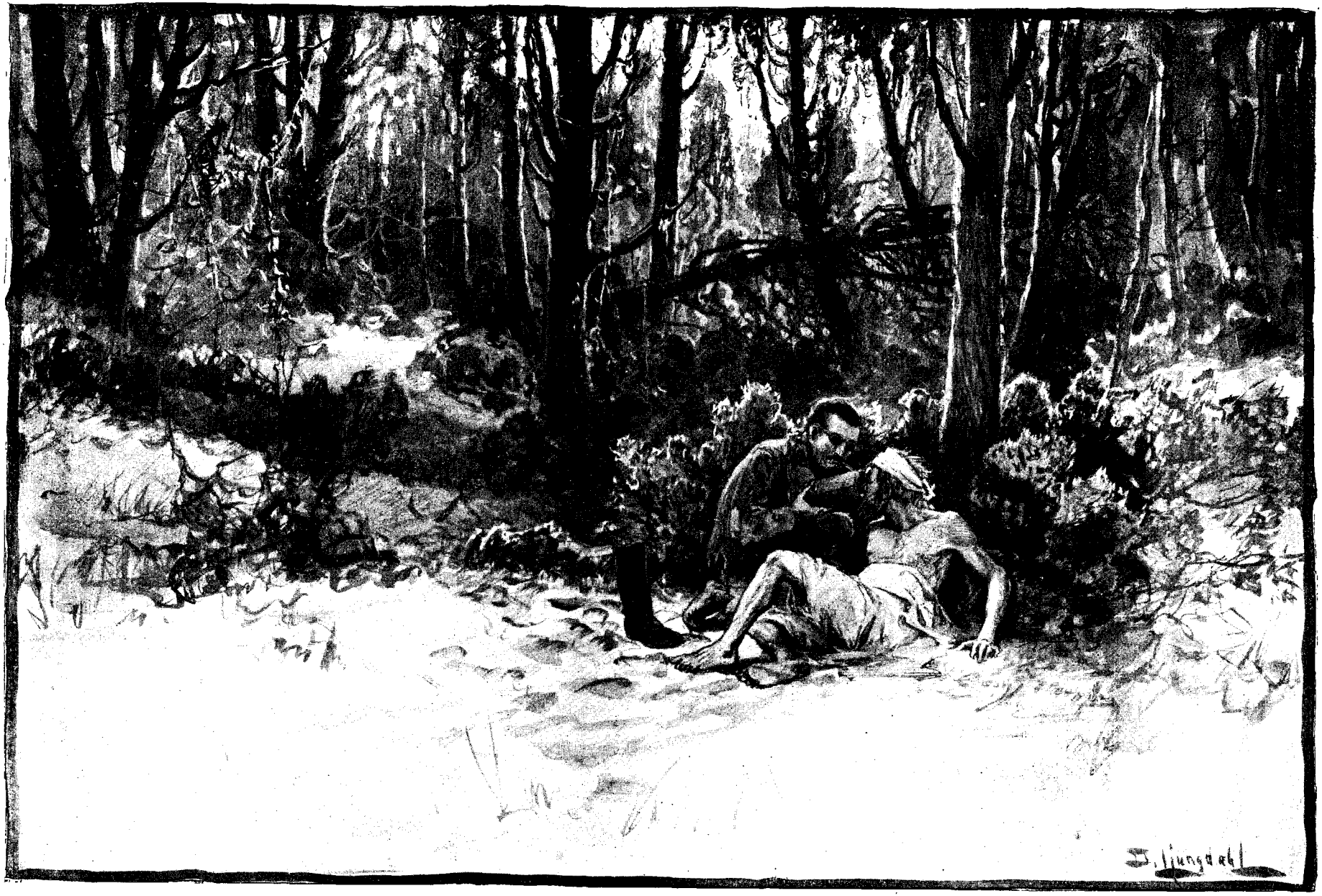


TIAKMAKDEN-KOUL, SOURCE DE L'AMOU-DARIA.
DESSIN DE BOUDIER,
D'APRÈS UN DESSIN DU Dr SVEN HEDIN.

Sur ces entrefaites le ciel se couvre d'épais nuages. Dans l'obscurité je ne puis retrouver mes traces ; de tous côtés je bats la forêt ; je cherche à m'orienter, impossible de me reconnaître ; j'appelle, point de réponse ! Kazim pourtant ne doit pas être loin. Il ne me reste donc qu'à attendre le jour. Qui sait si ce délai ne coûtera pas la vie à mon excellent serviteur ! Angoissé par cette poignante pensée, combien longues me paraissent les heures !... J'allume un grand feu pour guider mon compagnon dans la voie du salut et en même temps pour écarter les tigres. A plusieurs reprises, j'ai entendu des frôlements suspects dans la brousse, et pour toute arme je n'ai qu'un manche de bêche !

Dès la pointe du jour, j'ai la grande joie de rejoindre Kazim. Le malheureux gît, incapable de se mouvoir

1. Les bottes suédoises, dont la semelle est fixée à l'empeigne par des chevilles en bois, sont absolument étanches. (*Note du traducteur.*)



LE DOCTEUR SVEN HEDIN SAUVANT KAZIM. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE

et d'articuler une parole. Quelques heures plus tard, et ce brave homme entrait en agonie. Peu à peu les forces lui reviennent, et, aussitôt qu'il peut marcher, nous nous acheminons lentement vers la mare où j'ai trouvé le salut, pour nous y reposer et pour y boire à notre satiété.

Maintenant, après avoir failli mourir de soif, nous sommes menacés de périr de faim. Nous n'avons plus une boîte de conserves, plus même une croûte de pain. Il m'est donc impossible d'aller au secours de mon pauvre Islam-Bai, resté à quatre jours de marche en arrière dans le désert. Sans vivres je ne puis parcourir une aussi grande distance à travers cet océan de sable; de plus, je ne possède aucun ustensile pour transporter une provision d'eau suffisante.

Dans cette situation, mon parti est vite pris. Je laisse Kazim, encore trop faible pour fournir une longue étape, et de suite je pars à la recherche d'indigènes, afin de me procurer les vivres qui nous font défaut et de sauver, avec leur aide, Islam s'il en est encore temps.

Pour se rendre de Khotan à Ak-Sou, les caravanes suivent les rives du fleuve, peut-être aurai-je la chance d'en rencontrer une?

En tout cas, 260 kilomètres seulement nous séparent de Khotan; en six jours, je puis parcourir cette distance.

IX

Le sauvetage des débris de la caravane. — Chez les bergers du Khotan-Daria. — Retour à Kachgar.

Le 5 mai, une terrible « bourane » m'oblige à m'arrêter sous un arbre pendant une partie de la journée. Un temps précieux se trouve ainsi perdu. Le lendemain, heureusement, je fais bonne route, quoique depuis deux jours je sois pour ainsi dire à jeûn. Pour me soutenir, je mâche des feuilles et croque des têtards. Si au moins ce régime peu ragoutant était réconfortant! Enfin, après tout, j'ai l'illusion de manger.

Sur les deux rives du fleuve, aucune piste de caravane! Aussi bien je commence à être inquiet, lorsque dans la soirée du 8 mai, je découvre dans le lit du fleuve des traces d'hommes qui datent tout au plus d'un jour. Immédiatement je les suis; elles pénètrent dans les bois. Bientôt j'entends une rumeur vague, puis quelques instants après, un cri humain et un beuglement. J'avance en toute diligence à travers d'épais massifs de roseaux... les voix deviennent plus distinctes, encore quelques minutes d'angoisse inexprimable et dans une clairière j'aperçois un berger surveillant son troupeau au pâturage. Saisi de peur à ma vue, l'indigène disparaît immédiatement dans le fourré. Sans aucun doute, avec mes vêtements en haillons et mon air misérable, il m'a pris pour quelque sorcier dont les légendes racontent la mystérieuse apparition au milieu des forêts.



LA COMMISSION ANGLO-RUSSE DU PAMIR. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

... Mon homme revient avec un compagnon. Je les salue d'un *Salam Aléikoum* (que la paix soit en vous) et sollicite de leur bonté un morceau de pain, leur expliquant que depuis huit jours je n'ai pas mangé. Les deux bergers me conduisent à leur hutte et m'offrent de suite tout ce qu'ils possèdent. Après tant de privations, voici enfin le salut, et la vie assurée! Mais ma situation ne laisse pas que de me préoccuper. Je n'ai plus le moindre lingot, partant plus moyen d'acheter ni de payer quoique ce soit. Ma seule ressource sera d'implorer la pitié de la première caravane qui viendra à passer et de gagner avec elle

Khotan, où l'*Aksakal* des marchands russes me fournira les moyens d'arriver à Kachgar. Tandis que je rêve tristement au désastre de la caravane, la plus heureuse nouvelle me parvient. Mon brave Islam-Bai est, lui aussi, sauvé! Des marchands qui allaient d'Ak-Sou à Khotan l'ont rencontré à une journée de marche plus au Nord et lui ont fourni toutes les provisions dont il avait besoin. Immédiatement j'envoie à sa recherche un des bergers et le lendemain j'ai la joie de voir arriver Islam et Kazim suivis du chameau qui portait mes instruments, mes journaux de route et notre fortune. Au lieu de songer avant tout à son salut et de se débarrasser de tout ce qui pouvait entraver sa marche, Islam avait d'abord pensé à sauver mes bagages, sachant leur importance pour l'avenir de notre expédition. Par son dévouement, ce brave et modeste serviteur m'a rendu un service que je ne saurais trop exalter.



OUAKHANLIKS DE L'ESCORTE ANGLAISE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE JOHNSTON ET HOFFMANN, CALCUTTA-SIMLA.

Terrible avait été son odyssée. Après notre séparation dans la nuit du 2 mai, Islam avait suivi nos traces jusqu'à ce qu'une nouvelle défaillance l'eût arrêté. Le soir, la vue de notre feu lui avait redonné du courage en lui annonçant notre arrivée dans les bois. Continuant à se traîner, il avait finalement atteint le Khotan-Daria, avec un seul chameau. Successivement, tous les autres animaux étaient tombés ou avaient pris la fuite dans la forêt. A bout de forces et trouvant, comme moi, le lit du fleuve à sec, Islam s'était couché pour attendre la mort, lorsqu'il avait été pour ainsi dire miraculeusement secouru par une caravane.

Après cette terrible épreuve, nous nous reposâmes quelques jours dans la paix de la vie pastorale. Vivant de laitage et de pain de maïs, logés sous des huttes de feuillage, nous menions la même existence que les pauvres primitifs qui nous avaient donné l'hospitalité. Je profitai de ce séjour pour mettre au net mes notes. Sans l'abondance des scorpions, mon gourbi aurait été le cabinet de travail le plus calme et le plus agréable que l'on puisse imaginer.

Entre temps une nouvelle caravane vint à passer. Je lui achetai trois chevaux, des bâts, un sac de farine, divers ustensiles de cuisine, bref tout ce qui était nécessaire pour poursuivre mes explorations.

Une fois remis de leurs fatigues, Islam et Kazim partirent avec deux indigènes rechercher les bagages abandonnés dans le désert. L'expédition n'eut aucun résultat. Après avoir fouillé les bois pendant plusieurs jours, ils ne retrouvèrent qu'une seule charge et qu'un seul chameau. Malgré les plus actives battues, ils ne purent découvrir la bête qui portait les baromètres, l'hypsomètre et d'abondantes provisions. Islam reconnut le tamaris au pied duquel il l'avait abandonnée, mais la ceinture qu'il avait attachée à une branche de l'arbre pour pouvoir le distinguer avait été enlevée et remplacée par un morceau de feutre blanc. Autour de l'arbre des traces de pas étaient visibles. Très certainement, croyions-nous, ce chameau avait dû être volé par Yolltyi, dont les allures ne nous avaient jamais inspiré confiance. Le misérable s'était, pensions-nous, glissé derrière nous et approprié les épaves de la caravane. L'enquête ouverte plus tard par les autorités chinoises à ce sujet n'aboutit à aucun résultat certain; d'après les renseignements recueillis ultérieurement, l'animal en question avait dû être enlevé par un des marchands qui avaient sauvé Islam. Les recherches pour retrouver le campement du 1er mai n'eurent non plus aucun succès. La tempête ayant effacé nos traces, Islam-Bai ne put réussir à découvrir la tente.

La perte de mes bagages m'obligea à modifier complètement mes plans de voyage. Sans aucun instrument pour la mesure des altitudes, je ne pouvais songer à partir pour le Thibet. Une exploration de cette région dans de pareilles conditions n'aurait eu aucun intérêt scientifique. Je pris donc le parti de battre en retraite et, le 23 mai, nous quittions nos hôtes, nous dirigeant vers Kachgar par la vallée du Khotan-Daria et par Ak-Sou.



DOST-MOHAMED-KHAN.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Pour payer les bergers de leur cordiale hospitalité, je remis à chacun d'eux quarante *tengueh* (seize francs), une somme énorme à leurs yeux et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Toujours dans l'espérance de retrouver le chameau qui portait les baromètres, nous avançâmes en deux escouades, l'une suivant la rive gauche, l'autre le lit du fleuve complètement à sec. Non plus que les précédentes, ces recherches n'aboutirent à aucun résultat.

Dans la vallée inférieure du Khotan-Daria, nous fûmes assaillis par une terrible tourmente. Nous nous disposions à camper, lorsque soudain nous vîmes un épais nuage jaune monter de l'Ouest et en quelques minutes couvrir tout le ciel. Brusquement le soleil se voila et disparut dans une obscurité profonde.

..... Une sensation de cataclysme imminent nous enveloppe. Au loin on entend un crépitement; de minute en minute il se rapproche... Un coup de vent, puis une rafale terrible. Les arbres tordus par l'ouragan se brisent avec des craquements épouvantables. Pendant quelques instants c'est un fracas terrible. En même temps des tourbillons de poussière nous aveuglent et nous étouffent. Fouetté par le souffle irrésistible de la tourmente, le sable fuit sous nos pas; on a comme une impression d'engloutissement.

La tempête ne dura que quelques heures; le lendemain le ciel était cependant encore tellement chargé de poussière, que toute vue était masquée dans un faible rayon.

Le 3 juin, nous arrivâmes à Ak-Sou où l'*aksakal* des sujets russes nous fit la plus aimable réception. Dans toutes les villes de la Chine occidentale sont établies des colonies plus ou moins importantes d'indigènes du Turkestan russe, qui font le commerce des laines, des peaux, du coton, etc. Chacune de ces communautés a pour chef un *aksakal*, une sorte d'agent consulaire, subordonné à l'autorité directe de mon ami Petrovsky. Point n'est besoin d'insister sur l'importance politique d'une pareille organisation.

Ak-Sou n'offre aucun intérêt. Ses mosquées pas plus que ses medressés ne sont des monuments remarquables.

De cette ville je gagnai Kachgar par la vallée de l'Ak-Sou-Daria, et en traversant ensuite le relief qui sépare cette vallée de celle du Kachgar-Daria.



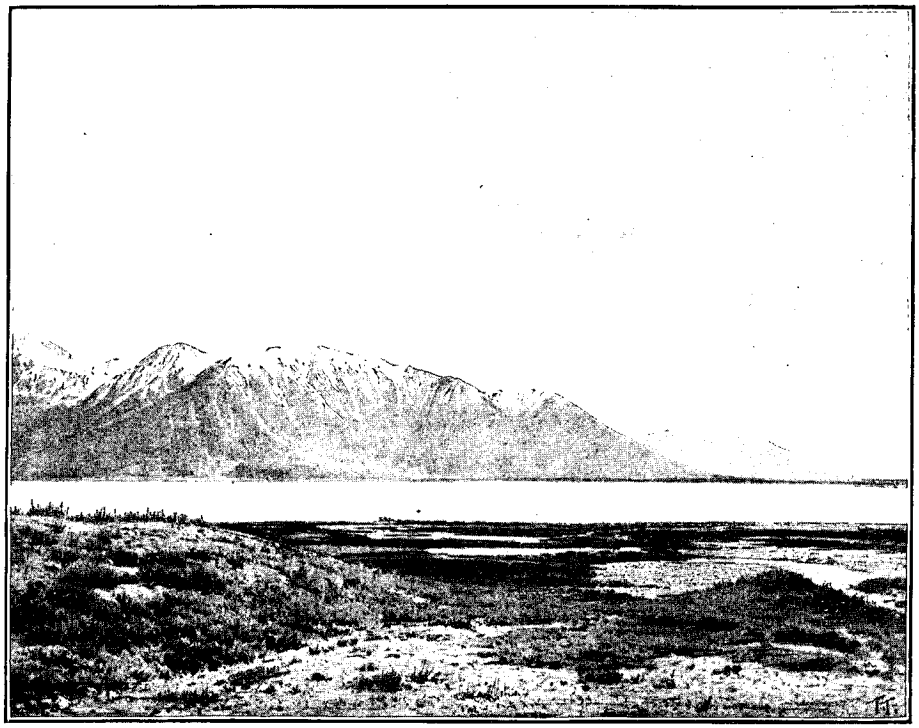
JEUNE HINDOU DE L'ESCORTE ANGLAISE.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Dès mon arrivée à Kachgar, j'expédiai à Och (Turkestan russe) un courrier pour demander en Europe des instruments en remplacement de ceux que j'avais perdus dans le Takla-Makane. Avant trois mois, quelque diligence que fissent mes correspondances, aucun envoi ne pouvait me parvenir. Afin de ne pas perdre mon temps, j'entrepris une nouvelle exploration dans les Pamirs, muni de baromètres et de thermomètres que me prêtèrent avec leur obligeance habituelle le consul Petrovsky et M. Macartney.

X

Une nouvelle campagne dans le Pamir. — L'Hindou-Kouch. — La commission de délimitation anglo-russe des Pamirs.

Le 10 juillet, toujours escorté d'Islam-Bai, je m'acheminais de nouveau vers la montagne et, quelques jours plus tard, franchissais au col d'Ouloug-Art (5 150 mètres) la chaîne séparant les vallées du Sarik-Kol de la plaine de Kachgar. Aucune ascension dans les Pamirs ne m'a présenté plus de dangers et de difficultés. Sur le versant occidental de cette crête, nous dûmes tailler un escalier le long d'une pente de neige vertigineuse, et faire descendre chaque cheval à la force du poignet par ce passage scabreux. Malgré nos précautions, une de nos meilleures bêtes perdit pied et roula au fond du précipice. Un peu plus loin, un cône d'éboulis glissa sous nos pas, et nous entraîna jusqu'au bord d'un lac où nous faillîmes culbuter. Avec cela, à chaque instant, pendant la traversée de ce massif, des tourmentes de neige fondaient sur nous et nous dérobaient toute vue. Une fois dans la vallée, nous n'étions pas au bout de nos peines et un grand glacier nous donna pas mal de tablature. Pour des alpinistes une pareille ascension n'eût pas offert de grandes difficultés, mais avec des chevaux il en allait autrement. Après cette pénible escalade, je descendis le Sarik-Kol et le 27 juillet atteignis Tach-Kourgane. Cette ville venait d'être entièrement détruite par une série de tremblements de terre. Depuis le 5 juillet, presque journellement des secousses se manifestaient. En vingt-deux jours les indigènes en avaient compté environ quatre-vingts ; la première avait été la plus violente. Plusieurs crevasses s'étaient ouvertes dans le sol, orientées Sud-Sud-Ouest, Nord-Nord-Est. Le jour de mon arrivée, une oscillation se produisit suivant une direction perpendiculaire à l'axe de la vallée.



LE LAC CHATMAKTIN DANS LE PETIT PAMIR.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

De Tach-Kourgane je fis route au sud vers l'Hindou-Kouch et allai explorer sur le versant nord de cette chaîne le col de Kounzer-Ab (4 810 mètres). Un des glaciers qui couvrent les pentes de ce passage alimente à la fois des ruisseaux tributaires de l'océan Indien et des affluents du Tarym. J'essayai ensuite sans succès, de trouver un passage vers le Raskan-Daria par le col d'Ouprang, le Kara-Sou et l'Ilik-Sou. En quelques jours il eût été possible par cette route d'atteindre la vallée supérieure du Yarkand-Daria, si en cette saison ce fleuve ne roulait une masse d'eau trop considérable pour être guée. D'autre part, la gorge au fond de laquelle coule l'Ilik-Sou avait été rendue impraticable aux chevaux par le récent tremblement de terre. Des pans de rochers s'étaient éboulés et obstruaient le passage. Après être sorti de cette impasse, je me dirigeai vers le Pamir Tagdoumbach où j'entrepris différentes recherches. Je traversai ensuite le Vakdjer (4 936 mètres). Près de ce col les eaux divergent vers trois directions différentes, à l'Ouest par le Pandj ou Ouakhane-Daria, elles s'écoulent vers l'Amou-Daria, à l'Est par le Tagdoumbach-Daria, vers le Tarym, et au Sud vers l'océan Indien.

Le 19 août, je fis, dans la haute vallée de l'Ak-Sou, l'agréable rencontre de la commission anglo-russe chargée d'établir une ligne précise de démarcation entre les possessions russes et anglaises depuis le lac Victoria jusqu'à la frontière Chinoise. Pendant près d'un mois, les présidents de la Commission, les généraux Pavalo-Chveikovsky et Gerard m'offrirent la plus large hospitalité. Mon séjour au milieu de ces aimables officiers restera un de mes meilleurs souvenirs de voyage.

Cette réunion diplomatique avait donné naissance sur le Pamir à une véritable ville temporaire com-

posée de iourtes kirghizes et de tentes. Elle comptait au moins cinq ou six cents habitants. L'escorte du général Pavalo-Chveikovsky était formée de quarante cosaques, de dix-huit musiciens et d'une foule de courriers et de caravaniers. La suite du général anglais, non moins importante, comptait environ deux cents soldats de l'armée des Indes, d'Hindous, de Kandjoutis, d'Ouakhanliks et d'Afridis.

Entre les deux camps les relations étaient très cordiales et à tour de rôle Anglais et Russes se convièrent à de fort belles réceptions. Quelques jours après mon arrivée, le chef de la mission russe offrit une grande soirée, suivie d'un souper luxueux et d'une retraite aux flambeaux. Le 30 août, on organisa pour les soldats un tir, des luttes et différents jeux. Plus tard, dans la plaine voisine de Kizil-Robat, eut lieu le « Derby », auquel prirent part deux ou trois cents cavaliers appartenant à toutes les races.

Au commencement de septembre, un télégramme du gouvernement anglais annonça son acceptation des propositions russes. Les travaux de la commission, repris aussitôt après avec une nouvelle ardeur, furent bientôt terminés. Pour célébrer cet heureux événement, des fêtes furent naturellement organisées par les deux camps et, le 13 septembre, Russes et Anglais se séparèrent en se prodiguant les marques de la plus vive sympathie.

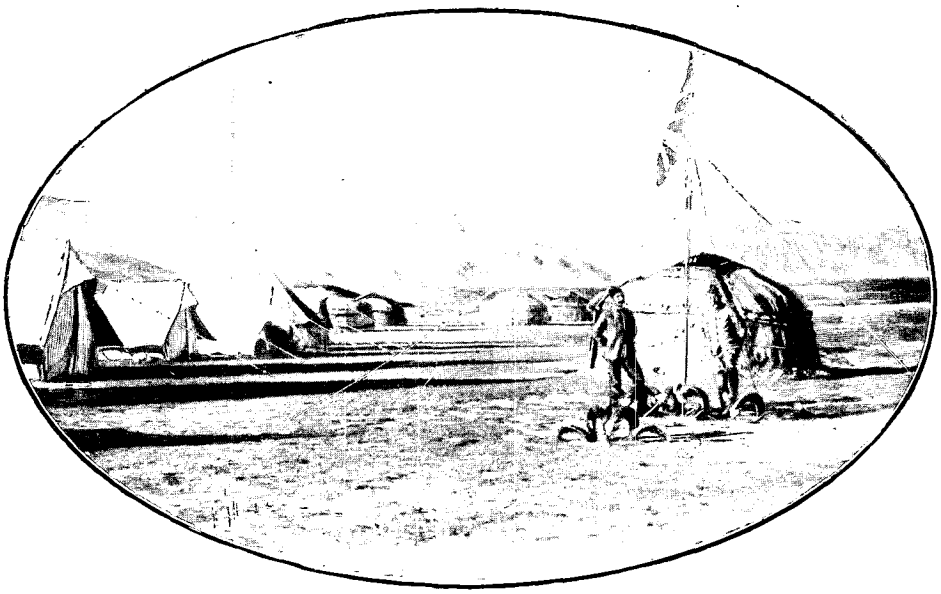
Le même jour, je m'acheminai vers l'Est et par la passe de Lakskak (4 645 mètres), j'arrivai dans la vallée de Tagdoumbach, près de la forteresse de Tach-Kourgane. La première des crêtes qui, pareilles à des bastions, enveloppe le Pamir à l'Orient se trouvait ainsi franchie et, le 16, je traversai la seconde au col de Serghak (4 032 mètres). Sur le versant est de ce relief est situé le village de Petit-Belder, occupé par une seule famille ; aux environs sont disséminés une cinquantaine de maisons occupées par des Tadjiks. Ces indigènes, tout à la fois pasteurs et agriculteurs, passent l'été dans les montagnes et l'hiver dans les vallées inférieures. Le 19, je franchis une troisième chaîne au col de Kandahar (5 062 mètres) et, pendant sept jours, escaladai les chaînes de montagnes ardues au pied desquelles le Yarkand-Daria coule dans une profonde gorge.

Le temps était épouvantable, la neige tombait en abondance ; sur ce terrain convulsé, la marche devint bientôt épuisante. Ajoutez à cela des torrents impétueux dont le passage à gué présente les plus grands dangers, et des sentiers taillés en corniche au-dessus de précipices effroyables, où le moindre faux pas serait mortel. Mais c'est le dernier effort avant le grand repos de l'hiver. Le 26 septembre, enfin, nous traversons le Yarkand-Daria à Koucherab et, le lendemain, arrivons à Lunger. A gauche, enveloppés dans des nuages de poussière, apparaissent indistincts les derniers contreforts des cimes altières du Toit du Monde, tandis qu'à droite s'étend la platitude infinie du désert. Tel l'aspect d'une côte montagneuse, lorsqu'on s'en éloigne pour gagner la pleine mer.

Seulement le 3 octobre, je revins prendre mes quartiers d'hiver, à Kachgar, chez mon excellent ami le consul général Petrovsky, dont je ne saurais trop vanter l'affectueuse hospitalité.

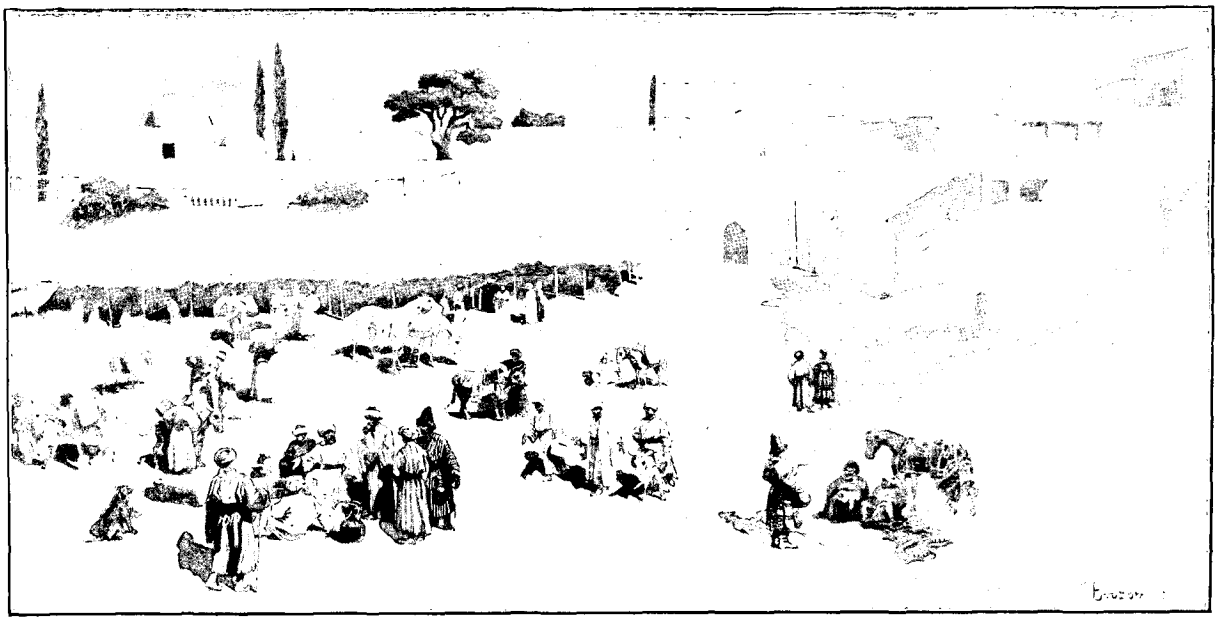
Abrégé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



CAMP ANGLAIS SUR LE PAMIR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COLONEL HOLDICH.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



GRANDE PLACE DE KHOTAN (PAGE 558). — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE [1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XI

De Kachgar à Khotan. — Yarkand. — Khotan. — La néphrite.



UN VIEUX BERGER DU KERIA-DARIA. — DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

MAINTENANT, des cimes dominatrices du Toit du Monde nous allons de nouveau nous diriger vers les sables du désert de Gobi, et encore une fois affronter les dangers de leurs tourmentes et les affres de la soif.

A mon retour du Pamir je reçus les instruments destinés à remplacer ceux perdus dans le désastre du Takla-Makane, et, à la fin de décembre, je m'acheminai vers Khotan pour poursuivre l'exploration du bassin du Tarym, interrompue si tragiquement au printemps dernier.

Mon départ de Kachgar fut entouré d'une grande pompe Le *Tao-taï*, suivi de tous mes amis chinois, vint en cortège imposant me présenter ses souhaits de bon voyage et d'heureux succès. M. et Mme Petrovsky et le missionnaire Ignatiev, escortés des Cosaques du Consulat, m'accompagnèrent ensuite jusqu'en dehors de la ville. Non sans un profond serrement de cœur je pris congé de ces excellents amis qui m'avaient témoigné tant d'attachement et rendu tant de services.

De Kachgar à Yarkand, la route est peu intéressante; inutile donc de nous y attarder, et arrivons de suite dans cette ville, la plus importante du Turkestan Oriental. Le chiffre de sa population s'élève, dit-on, à cent cinquante mille. Comme toutes les agglomérations urbaines de la région, Yarkand se compose de deux parties : Yanghi-Char, la cité chinoise, et Kovna-Char, la « vieille ville », habitée par les Musulmans. Les deux quartiers, distants d'environ 1 kilomètre, sont réunis par la rue du Bazar. Recouverte dans toute sa longueur d'un toit en bois, et bordée d'échoppes, cette artère constitue une sorte de passage dans le genre sinon dans le style des galeries des capitales européennes. Toute la journée, il y règne une très grande activité, et, dans la soirée, le coup d'œil devient particulièrement pittoresque à la lueur des lampes qui éclairent chaque boutique. La ville musulmane

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529 *et* 541.

n'est qu'un dédale de ruelles ; ses mosquées et ses médressés, d'une ornementation beaucoup moins riche que celles de Bokhara, n'offrent aucun caractère pittoresque.

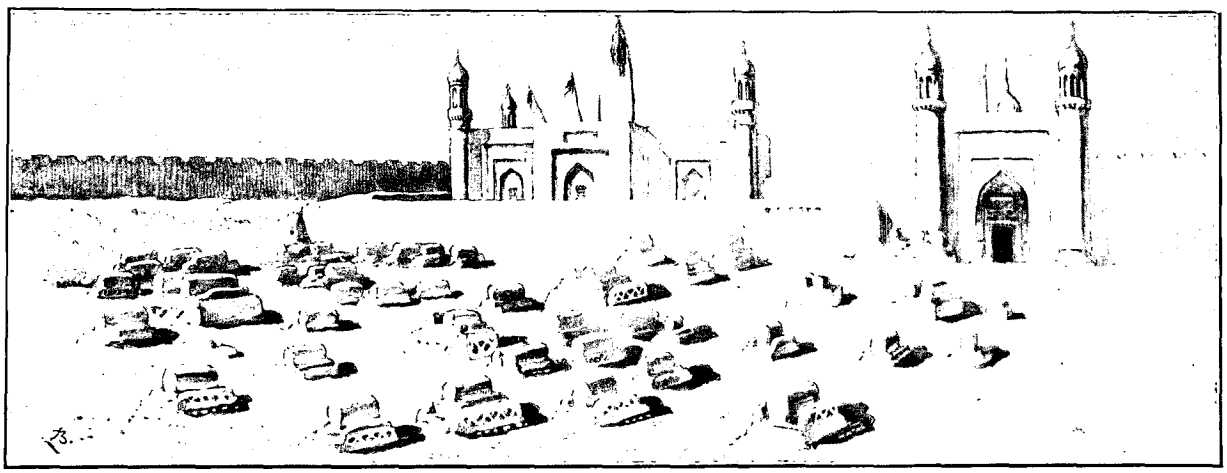
Yarkand est dominée par le Nevrous-Coung. Du kiosque qui surmonte ce monticule, situé dans le quartier Nord-Est, les musulmans observent le lever de la nouvelle lune qui met fin au jeûne du Ramadan. Au voyageur ce belvédère permet d'embrasser d'un seul coup d'œil la ville et les environs. A ses pieds s'étend une mosaïque grise et blanche de toits carrés ou rectangulaires, tachetée par la verdure de jardins et de bouquets d'arbres, tandis que, par delà le mur d'enceinte, se découvre un horizon de cultures et de canaux d'arrosage traversé dans le Sud-Est par le ruban scintillant du Yarkand-Daria.

Quoique bâtie près du plus grand fleuve de l'Asie Centrale, Yarkand manque d'eau potable. Pour tous les usages domestiques les habitants n'ont à leur disposition que l'eau de grands bassins servant tout à la fois de piscines, d'abreuvoirs, de lavoirs et d'égouts. Le liquide qu'ils contiennent est un véritable bouillon de culture. L'usage de cette eau empoisonnée détermine la formation d'un goitre placé le plus souvent sur la pomme d'Adam, et généralement gros comme le poing. Les trois quarts des Yarkandis sont atteints par cette maladie; seuls les marchands hindous et « andijdanliks »[1], qui boivent de l'eau de puits, en sont indemnes.

Quarante sujets russes sont établis à Yarkand. Ils y font, paraît-il, d'excellentes affaires en important des vêtements et de l'épicerie et en exportant des laines et des feutres; comme les Chinois, ils sont très mal vus par les indigènes.

Le 23 décembre, je me remis en route, et le lendemain soir arrivai à Kargalyk. Au delà de cette ville on entre dans le désert et la route n'est plus qu'une piste qu'efface chaque tempête. Aussi, pour guider le voyageur à travers cette plaine monotone, le gouvernement chinois l'a-t-il jalonnée de poteaux. Au milieu de cette stérilité est située la petite ville de Gouma, entourée de jardins et de cultures judicieusement irrigués. A 3 kilomètres au nord-est de cette oasis se rencontrent des ruines. Sur de petites terrasses d'argile je découvris de nombreuses tombes garnies intérieurement de planches et presque entièrement remplies de sable et de poussière. Les crânes qu'elles renfermaient appartenaient évidemment à des Turcs Diaggataï. Ces sépultures ne remontent à guère plus de deux ou trois siècles. Là également une ville a été détruite par le progrès des dunes. Depuis des milliers d'années le Takla-Makane étend son domaine aux dépens des zones fertiles qui l'avoisinent. Cette région, qui est aujourd'hui un des déserts les plus tristes de la terre, a été jadis le centre d'une civilisation relativement développée. Partout sur les bords de la route, abondent les vestiges de cette ancienne prospérité. A chaque pas on rencontre, à la surface du sol, des fragments de poterie et de briques, des morceaux de verre, plus rarement des pièces de monnaie, des bracelets et des ustensiles en bronze. D'après les indigènes, tous ces objets proviendraient d'une cité ruinée qu'ils appellent Nazar. Dans d'autres localités du Turkestan Oriental on découvre également des débris de verrerie. Aujourd'hui les indigènes ne savent plus travailler le verre. Au fur et à mesure de l'invasion des sables, le degré de culture des habitants s'est donc abaissé.

Au delà de Gouma le pays conserve le même aspect. Des steppes, des landes, des sables; puis, sur les

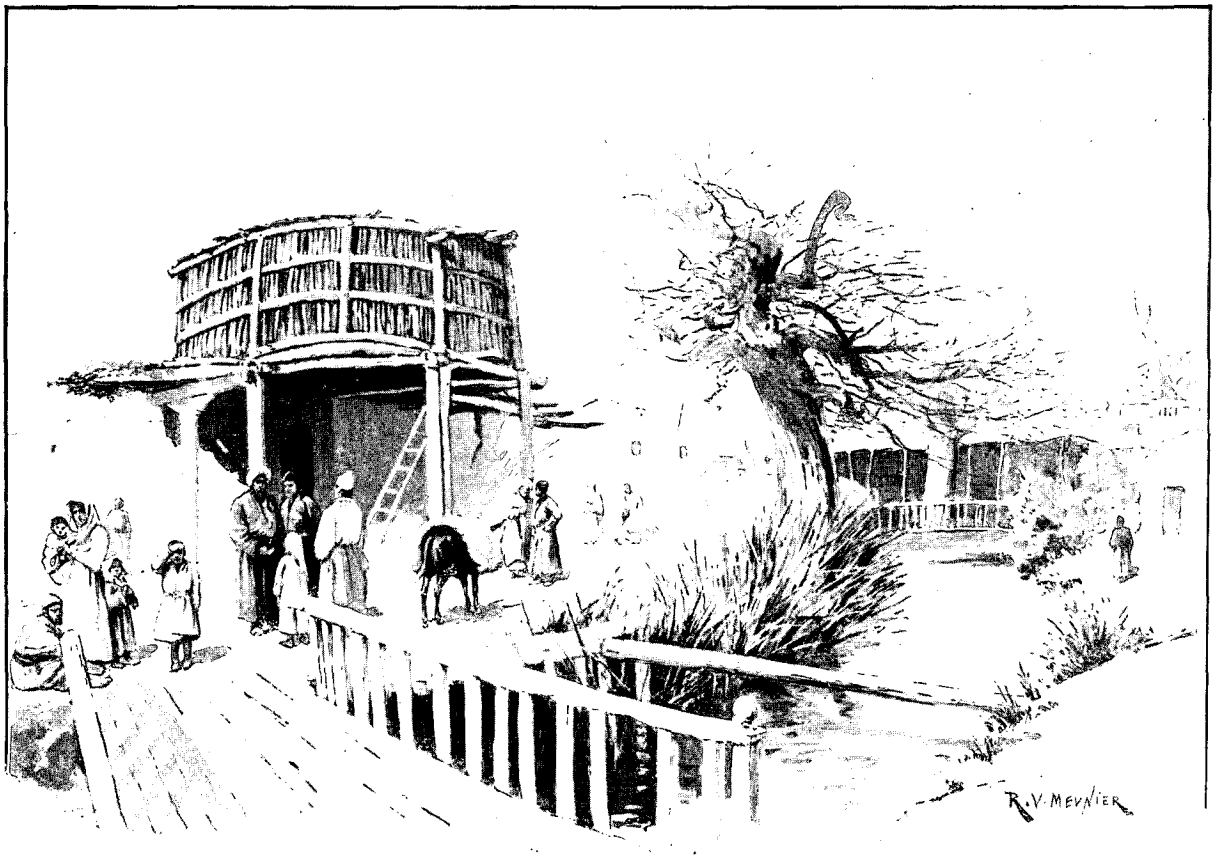


LES MURS DE YARKAND. — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

bords des rivières qui descendent des montagnes pour se perdre dans le Takla-Makane, de luxuriantes oasis, telles que Sangouya, Ak-Lenger, etc.

Près de cette dernière station est situé un très important *mazar* (tombeau de saint musulman) où la piété

1. Indigènes du Turkestan occidental, sujets russes.



LES PONTS DE KARGALYK. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

des fidèles entretient des milliers de pigeons. Profitant de leur caractère sacré, ces oiseaux se sont installés, sans plus de cérémonie, dans l'auberge des pèlerins. Dans toutes les pièces vous trouvez des groupes de femelles en train de couver ou de donner la becquée à leurs petits, et dans les corridors vous êtes enveloppé de vols compacts qui cherchent à s'enfuir par les portes ou par les fenêtres. Les indigènes croient ces pigeons protégés par la Puissance divine contre les attaques des vautours. Tout faucon qui ose assaillir un volatile du *mazar* tomberait, affirment-ils, mort sur le coup. Un des gardiens du tombeau me raconta avoir été témoin, tout récemment, de ce prodige. Quoi qu'il en soit, pour plus de sûreté, des perches garnies de loques voyantes ont été érigées sur la maison, afin d'écarter les rapaces. Suivant un ancien usage, les voyageurs qui visitent ce lieu de pèlerinage gratifient les pigeons d'une petite provision de maïs. Pareil don est considéré comme un hommage à la mémoire du saint.

Je n'eus garde de manquer à la coutume. Prenant dans une soucoupe une poignée du grain que j'avais apporté, je m'avançai dans la cour; aussitôt je fus enveloppé par un tourbillon ailé. En troupe compacte les oiseaux se posèrent sur mes épaules, sur mon bonnet, et poussèrent même l'audace jusqu'à venir manger dans ma main. Un instant je me crus à Venise, sur la place Saint-Marc.

Le 3 janvier, je fis mon entrée dans Khotan, escorté de l'*aksakal* des marchands russes de la ville et d'un interprète envoyés au-devant de moi par l'*ambane* [1]. Une grande et belle maison, située dans le quartier le plus calme, avait été mise à ma disposition. Je ne pouvais donc souhaiter meilleur accueil. Loin de rencontrer chez les mandarins de la méfiance et de la duplicité, comme beaucoup de mes prédécesseurs, j'ai, au contraire, presque toujours trouvé auprès d'eux une aide et un appui très efficaces. Seulement, en de rares occasions, j'eus maille à partir avec ces fonctionnaires. L'exception confirme la règle.

La fondation de Khotan remonte à une très haute antiquité, probablement à l'époque lointaine où le bassin du Tarym n'était pas encore un épouvantable désert. En Europe, cette ville ne fut connue qu'au XIIIe siècle, par le récit de Marco Polo. Le célèbre voyageur vénitien la visita en 1273, après avoir suivi la route que je viens de décrire. Dans ces derniers temps elle fut enlevée par Yakoub-Beg à Hadji-Padchah et, en 1878 et 1879, saccagée par les Chinois comme tout le Turkestan Oriental. Depuis des siècles Khotan est célèbre par son

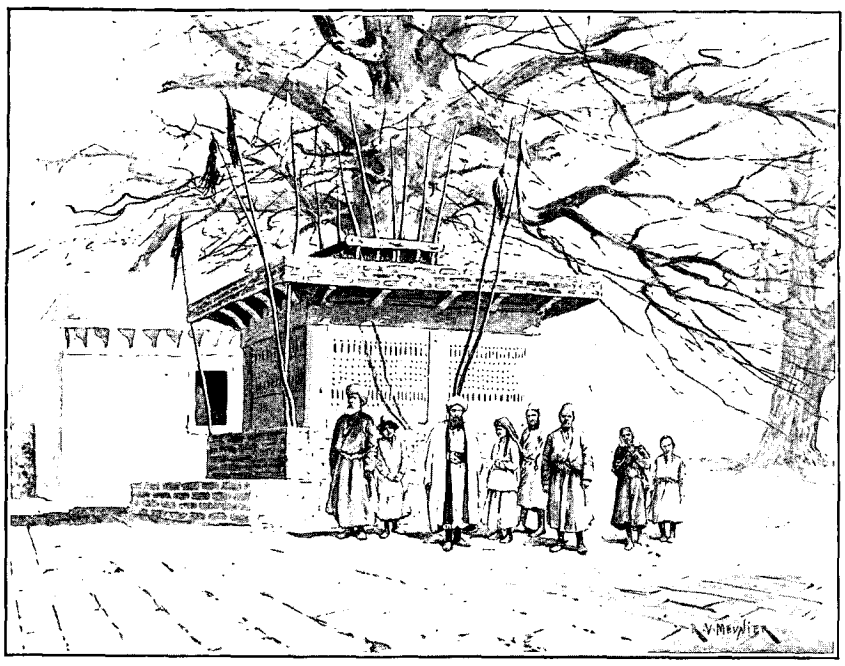
1. Le mandarin du rang le plus élevé, chargé du gouvernement de la ville.

commerce de néphrite. Cette roche se rencontre en place dans les vallées du Kara-Kach et du Iouroun-Kach, et en cailloux roulés dans le lit de ce dernier cours d'eau. Les autres articles de commerce sont la soie, les pelleteries, les feutres blancs, les fruits, le coton, l'opium et le tabac. La beauté des soieries de Khotan est réputée dans toute l'Asie. Les Chinois les emploient comme tapis de table dans les festins d'apparat, et les gens riches du Turkestan Occidental en ornent les murs de leurs demeures. Ces différentes marchandises pénètrent en Chine, soit par Ak-Sou et Tourfane, soit par Yarkand et Maral-Bachi. Le commerce avec la Russie passe par Kachgar, et celui avec les Indes par Leh dans le Ladak. Les bazars de Khotan sont fréquentés par les marchands de toutes les nationalités : des Chinois, des Afghans, des Hindous, des indigènes du Turkestan Occidental, même des Tatares Nogaïs d'Orenbourg. Une quarantaine de sujets russes sont établis dans cette ville : ils en exportent du coton, des tapis, des feutres, des pelleteries, et y importent des cotonnades et des denrées coloniales. Un Tatare d'Orenbourg possède une tannerie dont il retire un excellent profit, grâce à son ingéniosité commerciale.

Khotan n'est pas, comme on le croit, une ville, mais une vaste oasis dans laquelle la population est disséminée en plus de 300 bourgades. La principale, Iltji, compte 5 500 habitants (5 000 Musulmans et 500 Chinois).

Je restai 9 jours à Iltji. L'*ambane* Liou-Darine était un homme intelligent et de rapports très agréables. Après l'échange des visites officielles, j'allai fréquemment le voir, et peu à peu naquit entre nous une véritable amitié. De tous les Asiatiques avec lesquels j'ai été en relation pendant ce voyage, aucun ne m'a laissé un meilleur souvenir. Au cours de ce séjour et durant celui que je fis quelques mois plus tard, l'*ambane* me convia souvent, en compagnie des principaux fonctionnaires de la ville, à de somptueux dîners. Ces festins ne rappelaient nullement l'empoisonnement qui nous avait été offert par le *Tao-taï* de Kachgar. Le plus fin gourmet européen se fût régalé de la cuisine de Liou-Darine. Le menu de ces agapes comportait toujours un potage aux nids d'hirondelles; jamais je ne me fatiguai de ce plat savamment apprêté. De pareils repas variaient très agréablement mon ordinaire, composé toujours de riz, de mouton et de pain.

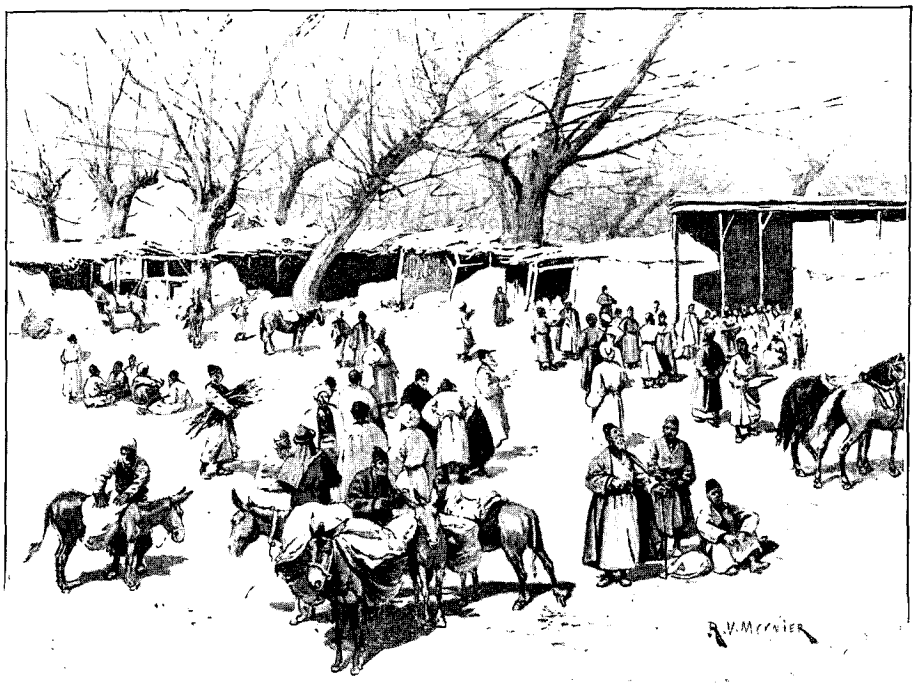
Comme Yarkand, Iltji est un dédale de rues étroites bordées de petites maisons basses. Il renferme 7 médressés, 20 mosquées et un grand nombre de *mazar*; le plus célèbre est celui d'Altoun-Bousrougvar. Le bazar, formé d'un labyrinthe de ruelles sales et tortueuses, parsemé de viviers ombreux, est le centre du mouvement et des affaires. Deux fois par semaine a lieu le marché, où les habitants des oasis voisines apportent leurs denrées. Les femmes y circulent le visage découvert. Toutes sont d'une laideur et d'une saleté repoussantes. Que ne se voilent-elles? Le voyageur conserverait à leur égard une illusion qui ne serait pas sans charme. A côté du bazar, au milieu même de la ville, s'élève la « vieille pyramide d'argile » entourée de murailles et de tours, vestiges du château fort de Hadji-Padchah. De cette position dominante le regard embrasse tout le panorama des maisonnettes grises d'Iltji et de la campagne environnante jusqu'aux rideaux d'arbres qui enveloppent les autres oasis.



TOMBEAU DE SAINT « MAZAR » À GOUMA (PAGE 554).
DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Le 9 janvier, je fis une excursion à Borasan, localité classique pour l'archéologue, aux environs de Khotan. Autour de ce village le sol renferme en abondance des terres cuites, les unes de style grec, les autres d'origine indienne, ainsi que des bronzes bouddhiques d'une très haute antiquité. Deux jours après je visitai un des plus importants gisements de néphrite de la région, situé au nord-est de Khotan, dans un ancien lit du Iouroun-Kach. Ce précieux jade se rencontre à une profondeur de quelques mètres au milieu de cailloux roulés, au-dessous de couches de sable et d'argile. Souvent pendant des mois les ouvriers remuent le sol sans faire aucune trouvaille de valeur, tandis que

d'autres fois, en quelques jours, ils récoltent de superbes échantillons dont la vente leur rapporte une somme très ronde. Le prix de la néphrite dépend de sa coloration et de sa pureté. Les morceaux jaunes ou blancs, tachetés de rouge foncé, sont très estimés; les exemplaires présentant une teinte verte uniforme sont moins cotés. Le lit de la rivière est divisé en *claims*, comme une exploitation aurifère. La plupart des chercheurs sont chinois; à côté d'eux quelques Musulmans sont également venus tenter la fortune.



LE MARCHÉ À MOUJI. — DESSIN DE V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XII

Seconde traversée du Takla-Makane. — Une Pompéi asiatique. — Peintures murales du VIIIe siècle. — La vallée du Keria-Daria. — Une tribu inconnue. — Le chameau sauvage. — Arrivée à Chah-Yar.

Depuis Kachgar le voyage avait été une véritable partie de plaisir, sur cette grande route jalonnée d'oasis où chaque soir nous trouvions le vivre et le couvert. Maintenant le moment était venu de nous remettre en campagne et de rentrer dans le Takla-Makane. Mon programme primitif comportait simplement une excursion aux ruines situées dans le désert entre le Khotan-Daria et le Keria-Daria, dont l'existence m'avait été maintes fois signalée par les indigènes. Mais, en exploration comme à la guerre, les plans les plus minutieux sont souvent singulièrement modifiés par les circonstances. C'est ainsi que, parti pour une simple reconnaissance, je fus amené à étendre mes recherches jusqu'au Lob-Nor et à parcourir tout le bassin du Tarym.

Instruit par l'expérience, je formai, cette fois, pour traverser le Takla-Makane, une caravane très légère. J'emportai seulement des vivres pour cinquante jours, chargés sur trois chameaux et quelques ânes. Afin de diminuer le poids des bagages, je ne pris ni tente, ni lit de camp ; pendant tout ce voyage je dormis sur le sol, roulé dans des peaux. Quoique à plusieurs reprises le thermomètre descendît à 22° sous zéro, je ne souffris pas du froid. Mes compagnons étaient, outre Islam-Baï, un autre indigène d'Och (Turkestan russe) et les deux chasseurs rencontrés l'année précédente chez les bergers du Khotan-Daria, ceux-là mêmes qui avaient aidé au sauvetage des bagages après le désastre. A ces hommes j'adjoignis deux habitants de Tavek-Kel qui se faisaient fort de nous conduire aux ruines que je me proposais d'étudier. A plusieurs reprises ils avaient, disaient-ils, fouillé cette antique cité dans l'espérance d'y trouver de l'or et des objets précieux.

Quittant Khotan le 14 janvier, nous arrivions trois jours plus tard à Tavek-Kel, et le surlendemain entrions de nouveau dans les sables.

Au début le terrain est peu accidenté ; les dunes ne dépassent pas une hauteur de quelques mètres. Quoi qu'il en soit, afin de ménager les chameaux, nous ne faisons que des étapes de cinq à six heures. Dans cette région l'eau se rencontre à une faible profondeur (2m 41 ; 1m 81 ; 1m 67) ; néanmoins, le sol étant gelé sur une épaisseur de 22 centimètres, le creusement d'un puits exige un long travail. Partout la position de la nappe souterraine est indiquée soit par la présence d'un tamaris ou d'un peuplier *(Populus diversifolia)*, soit par des traces d'humidité dans la couche de sable superficielle. Ici, comme dans la vallée du Yarkand-Daria et de l'Oughen-Daria, sa salinité diminue à mesure que l'on s'éloigne du fleuve, contrairement à ce que l'on pourrait croire.

..... A peine la caravane a-t-elle pénétré dans le Takla-Makane, que les dunes deviennent de plus en plus élevées. Le 22 janvier, nous en gravissons plusieurs hautes de 12 mètres, et le lendemain nous en rencontrons qui atteignent une quinzaine de mètres. Elles sont généralement disposées en massifs orientés Nord-Sud, en d'autres termes parallèles au Khotan-Daria et au Keria-Daria, et entre ces protubérances s'ouvrent, suivant la

même direction, des dépressions parsemées de tamaris dans les endroits où la nappe liquide souterraine est le plus rapprochée de la surface du sol.

Le 23 janvier, dans un de ces seuils nous traversons un bois dont les arbres ont été étouffés par le progrès des dunes. Ce fossé, qui se prolonge vers le Nord, est probablement un ancien lit du Keria-Daria. Dans le voisinage, annoncent les guides, se trouvent les ruines de la ville de Takla-Makane, comme ils appellent l'antique cité enfouie sous les sables. Le sol est en effet parsemé de nombreux fragments de poterie. En conséquence nous faisons halte et prenons nos dispositions pour le bivouac. Les hommes creusent un puits et allument ensuite de grands feux. La température n'est pas précisément chaude; dans la nuit, le thermomètre descend à 20 degrés sous zéro.

Le lendemain, nous nous mettons en route, armés de pioches et de haches, et bientôt découvrons le plus étrange spectacle que l'on puisse imaginer. De tous côtés, de la surface ondulée du désert émergent des vestiges d'habitations admirablement conservés. Nous avançons, et d'autres ruines apparaissent encore. Les mythes légendaires des indigènes deviennent une réalité ; un passé vieux de dix siècles renaît devant nous.

De la plupart des édifices il ne reste que des colonnes en bois hautes de 2 ou 3 mètres. Nulle part une pierre ou une brique. Le peuplier et les roseaux ont été ici les seuls matériaux employés, tandis que les autres villes mortes du Turkestan Oriental que j'ai visitées auparavant ont été bâties en argile cuite ou séchée au soleil. L'architecture de ces constructions est très simple; aux angles, des poteaux soutenant le toit, et, dans l'intervalle, des murailles de roseaux appliqués sur un clayonnage et crépis à l'extérieur comme à l'intérieur. Ces ruines occupent une superficie de 3 ou 4 kilomètres carrés ; la plus grande partie demeure ensevelie sous les dunes; seulement, dans les dépressions, des vestiges de maisons sont visibles. Aussi bien est-il impossible de reconstituer le plan de la ville.

Un édifice que les guides nomment le Temple de Bouddha, renfermait des peintures murales du plus haut intérêt. Elles figuraient des femmes légèrement vêtues, accroupies, les mains jointes, dans l'attitude de la prière, le visage balafré à la naissance du nez par un trait jaune, comme aujourd'hui les Hindous. D'autres fresques représentaient des hommes barbus ayant le type aryen très accusé et vêtus comme les Persans de nos jours, enfin des chiens, des chevaux, et un bateau ballotté par les vagues : une peinture ironique au milieu de ce désert de sable. Au-dessus on remarquait des séries de médaillons renfermant chacun une femme assise tenant un chapelet et la fleur de lotus.

En creusant au pied des murs je rencontrai un morceau de papyrus couvert de caractères inconnus, et un fragment de sculpture en gypse : un pied de grandeur naturelle provenant, selon toute vraisemblance, d'une statue de Bouddha. La découverte de ce morceau de statuaire, comme les peintures des murs et la position dominante de l'édifice, semblent justifier le nom donné par les guides à cette ruine.

Près du temple se trouvait une construction dont il ne restait que les piliers en bois. Leur hauteur et les trous carrés qu'ils portaient indiquaient qu'elle avait dû avoir deux étages, ou être surmontée d'une véranda, comme les habitations actuelles en Perse, à Khotan, à Kargalyk, etc. Des fouilles mirent à jour des figurines en gypse hautes de 10 à 20 centimètres, dont le dos était complètement plan et qui certainement avaient dû



VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



FEMME DE YARKAND. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

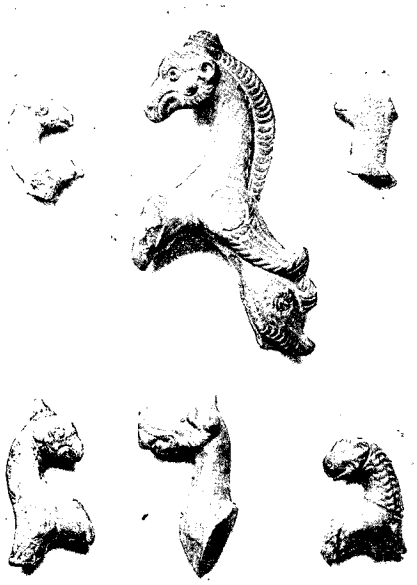
être appliquées comme décoration le long des murs. Elles représentaient des Bouddhas assis, les uns avec la fleur de lotus, les autres une main levée et la seconde appuyée sur la poitrine. Toutes ces statuettes avaient, comme les Bouddhas modernes, le visage rond, la chevelure nouée en une touffe sur le sommet de la tête, les yeux ouverts en amande, et de larges oreilles pendantes. D'autres sculptures figuraient des femmes, la poitrine nue, tenant au-dessus de la tête une guirlande de fleurs. Ailleurs je trouvai des moulures en bois sculpté, un débris de rouet, les oreilles d'une jarre en terre, une meule en porphyre large d'un mètre, etc. Des dunes émergeaient de longs alignements de troncs de peupliers; jadis des allées ombreuses s'ouvraient à travers ces terrains recouverts aujourd'hui de sables stériles, et des vergers d'abricotiers et de pruniers fournissaient les habitants de fruits succulents. A l'époque lointaine de sa prospérité, cette ville était arrosée par un fleuve, le Keria-Daria, sans aucun doute, et des canaux d'irrigation circulaient entre les maisons, apportant partout la fraîcheur et la fécondité.



TERRES CUITES TROUVÉES À BORASAN (PAGE 554).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Cette Pompéi asiatique, vieille d'au moins dix siècles, est antérieure à l'invasion musulmane conduite par Kouteïbe-Ibn-Mouslim, survenue au commencement du VIIIe siècle. Ses habitants étaient bouddhistes et de race aryenne, probablement originaires de l'Hindoustan. Peut-être appartenaient-ils à ce peuple légendaire combattu par Ordan-Padchah, mentionné par les traditions. A l'est de ces ruines, la marche à travers le désert fut pendant deux jours très pénible. Les dunes atteignaient une hauteur de 25 mètres; une même s'élevait à 40 mètres! Au delà de cet énorme monticule le terrain devint heureusement moins accidenté. Bientôt apparaissent des tamaris, puis des peupliers; finalement, après quelques heures de route, nous pénétrons dans un véritable bois, et le soir campons sur les bords du Keria-Daria.

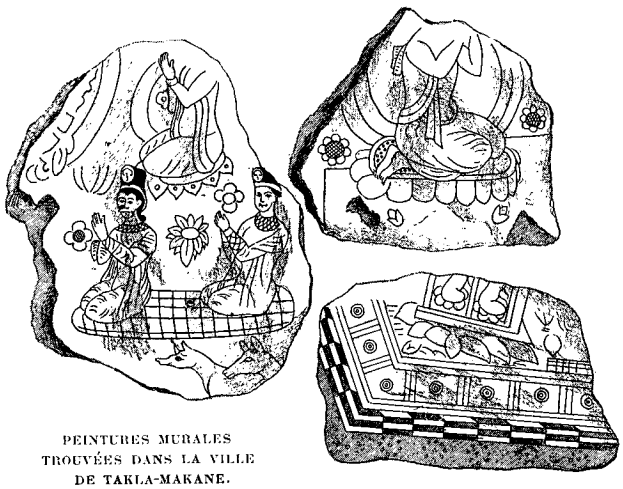
A notre grand étonnement, nous rencontrons des pistes d'hommes et de chevaux, et un peu plus loin une hutte; une découverte d'autant plus agréable que la température est très basse. La rivière est entièrement recouverte d'une épaisse couche de glace! Cette région, que nous croyions déserte, est donc habitée, et, dès le lendemain, nous nous mettons en quête des indigènes. Pendant des heures nous battons la forêt et les bords du fleuve. Nulle part âme qui vive. A chaque pas s'ouvrent des sentiers, mais tous se perdent bientôt dans le fourré. Partout des pistes de lièvres, de sangliers, de renards; à côté, des traces du passage fréquent de moutons, et même des empreintes de pieds. Finalement, au moment de camper, nous apercevons un troupeau dans une clairière. Des hommes doivent évidemment se trouver aux environs. Nous appelons, nous crions, aucune réponse. Mes guides partent fouiller le bois dans différentes directions; une demi-heure après, l'un d'eux ramène un naturel et une femme. Surpris par notre arrivée, ces pauvres gens s'étaient enfuis, dans la crainte de mauvais traitements. Une fois remis de leur terreur, ils me donnent des renseignements très importants. J'apprends ainsi que jusqu'au point où le fleuve se perd dans les sables, la forêt est habitée par des bergers qui gardent des moutons appartenant à des marchands de Keria. Chaque troupeau compte de trois cents à deux mille têtes, et chaque propriétaire a l'usage exclusif d'une zone déterminée de pâturage. L'effectif de cette petite tribu de pasteurs ne dépasse pas 150 individus.



GRIFFONS EN TERRE CUITE TROUVÉS À BORASAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Perdus dans des forêts vierges, enveloppés d'immenses déserts, ces indigènes demeurent complètement séparés du reste du monde. Jamais pour ainsi dire ils ne quittent ces bois, et à part leurs voisins et de loin en loin les propriétaires des troupeaux, jamais ils ne voient un être humain. Les fonctionnaires chinois ignorent même l'existence de ces clans de bergers; — pour ne pas attirer sur ces primitifs les exigences d'un fisc sans pitié, je me suis bien gardé à mon retour de les renseigner à cet égard.

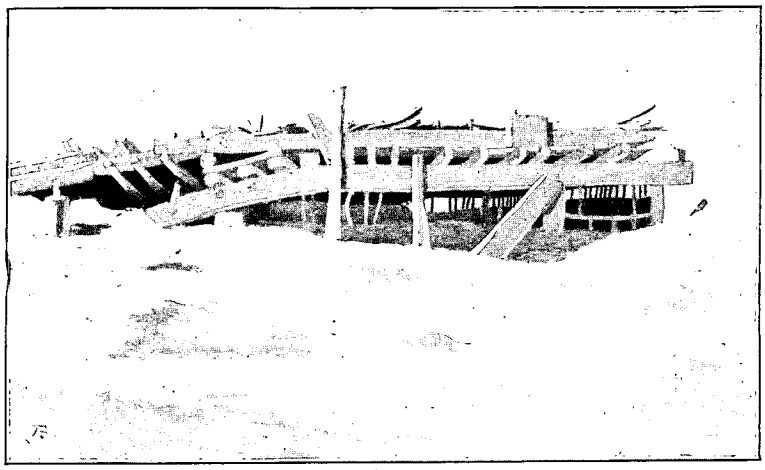
Jusqu'ici, la vallée inférieure du Keria-Daria est restée absolument inconnue. Amaigrie par de nombreuses irrigations au sud de Keria, la rivière n'a plus, en aval de cette ville, qu'un faible débit. Trompés par cette apparence, les explorateurs qui m'avaient précédé dans la région avaient tous cru à la disparition de ce cours d'eau dans les sables à une faible distance de Keria, et tous avaient négligé son étude. Complètement différent est le régime de ce fleuve. Bien loin de se perdre progressivement dans le désert, il est, au contraire, grossi au nord de Keria par des sources abondantes, et acquiert bientôt une nouvelle ampleur. Au point où je l'atteignis, le Keria-Daria mesurait une largeur de 32 mètres, et les flaques de glace éparses dans son lit indiquaient que, même après la crue de l'été, il continue à rouler une certaine quantité d'eau. Cette découverte me détermina à modifier mon plan de voyage, et, au lieu de revenir directement à Khotan, après la visite des ruines, comme j'en avais eu primitivement le projet, je pris le parti de descendre le fleuve jusqu'à sa perte dans les sables, et de pousser de là jusqu'au Tarym.



PEINTURES MURALES TROUVÉES DANS LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Comme le Khotan-Daria, le Keria-Daria est bordé, sur chaque rive, d'une ceinture de futaies et de taillis derrière lesquels s'étend l'infini du désert. En plusieurs endroits, ces bois sont si compacts que nous eûmes quelques difficultés à nous frayer un passage à travers leur enchevêtrement. Dans cette région, à environ 50 kilomètres dans l'ouest du fleuve, une ancienne ville dort également enfouie sous les sables; les indigènes lui donnent le nom de Kara-Doug (colline noire), les buissons de tamaris qui couvrent plusieurs dunes voisines formant des taches foncées particulièrement apparentes au milieu de la teinte jaune du paysage. Kara-Doung présente les mêmes types de constructions et les mêmes motifs d'ornementation que la ville de Takla-Makane; elle daterait donc de la même époque, mais elle est moins étendue et moins bien conservée que la première. L'édifice le plus important mesure 80 mètres de long; de telles dimensions font supposer que c'était jadis un caravansérail. Dans cette ruine, je découvris un essieu d'*araba*, preuve que jadis ce pays fut sillonné de routes carrossables.

Après cette excursion, je poursuivis ma marche vers le Nord. Cette vallée du Keria-Daria est décidément un pays tout à fait singulier. A mesure que nous pénétrons plus avant au milieu du désert, la forêt devient de plus en plus large, et les roselières de plus en plus épaisses. Le 4 février, dans la région d'Arka-Tyatt, la végétation a un aspect véritablement tropical, et nulle part aucune dune en vue! Jusqu'où s'étend le Keriya-Daria vers le Nord? Jusqu'où s'étendent également ces bois? Vont-ils rejoindre ceux de la vallée du Tarym? Autant de questions qui excitent au plus haut point ma curiosité. Nous avançons en plein inconnu, et chaque pas amène une découverte.



RUINES D'UNE MAISON DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE.
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

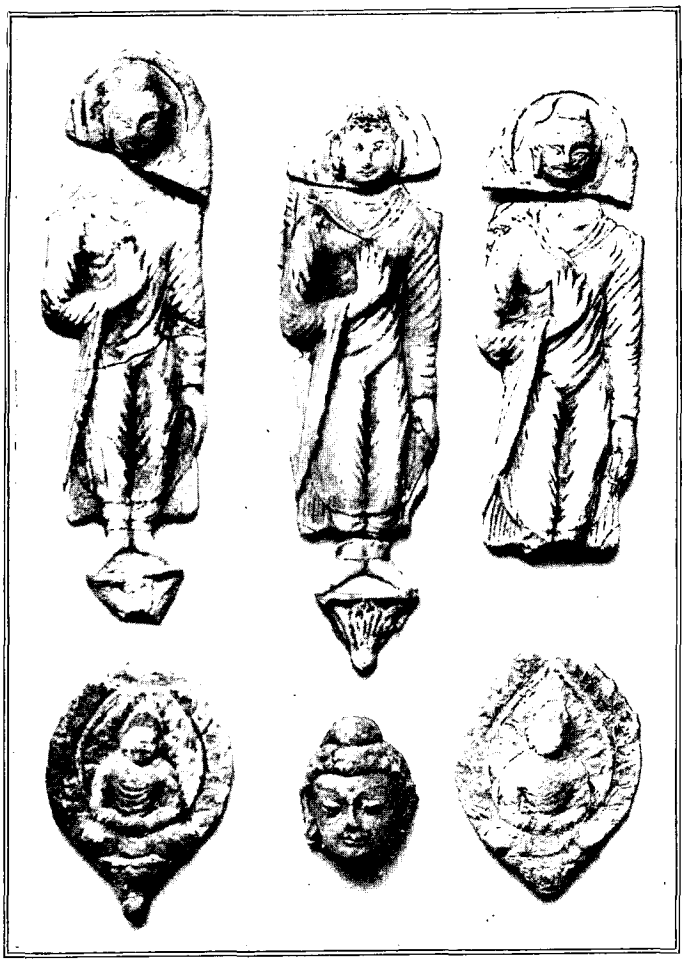
Le 6 février, à Sarik-Kechmé, le fleuve atteint une largeur de 79 mètres, et tout semble indiquer que nous sommes encore loin de sa perte. Trois jours plus tard, au nord des bois du Katak, après s'être épanché en un petit lac, il se resserre subitement en tournant en méandres à travers des fourrés impénétrables. Plus loin, il se rétrécit encore, et ne forme bientôt plus qu'un ruisseau large de 5 mètres. Le lendemain, nous voyons enfin les derniers filets d'eau s'enfoncer dans les sables, sous une couche de glace poreuse. Lors de la crue de l'été, le Keria-Daria s'étend à environ 38 ou 40 kilomètres plus au Nord.

Maintenant que l'eau n'apporte plus la fécondité, les bois deviennent plus clairsemés et, par endroits, disparaissent même complètement devant de petits massifs de dunes rudimentaires. Dans ces parages, un nouveau sujet d'études sollicite mon attention : à chaque pas nous relevons des traces de chameaux sauvages.

L'intérêt qui s'attache à l'origine et aux mœurs du chameau sauvage me détermine à résumer mes

observations personnelles, et l'enquête à laquelle je me suis livré à ce sujet auprès des indigènes. D'après les bergers du Keria-Daria, cet animal descendrait des individus domestiques employés, il y a dix siècles, par les habitants des anciennes villes du Takla-Makane, et qui, rendus à la liberté après l'invasion du pays par les sables, seraient revenus peu à peu à l'état sauvage. Cette hypothèse me semble d'autant plus vraisemblable, qu'il y a plus de deux mille ans les habitants de Borasan avaient déjà domestiqué le chameau, et que, suivant toute probabilité, les naturels des cités du Takla-Makane aujourd'hui enfouies sous les dunes, entretenaient avec la Chine et les Indes d'actives relations commerciales qui nécessitaient l'usage de ce quadrupède. Au dire de mes guides, les individus sauvages ne présenteraient aucune différence avec les individus domestiques ; il serait même impossible de les distinguer les uns des autres, sinon à l'humeur farouche des premiers. Dès que ces animaux se sentent suivis, ils disparaîtraient immédiatement et fileraient à toute vitesse, pendant deux ou trois jours. La fumée et l'odeur du bois brûlé les mettraient particulièrement en fuite, et, ce qui est plus extraordinaire, la vue de leurs congénères domestiques.

La chasse au chameau sauvage est une des principales occupations du clan de pasteurs le plus septentrional de la vallée du Keria-Daria, et, l'hiver, ce gibier fournit presque exclusivement à son alimentation. En cinq semaines, depuis le commencement de l'année, le chef de cette petite communauté avait déjà tué trois de ces animaux, et cela avec un mauvais fusil dont la portée ne dépassait pas 50 mètres. Par la patience le chasseur suppléait à l'insuffisance de son armement. L'année précédente, ce berger avait capturé un jeune chameau de quatre à cinq jours. Après avoir vécu pendant tout l'été et tout l'automne avec les brebis, il était devenu aussi apprivoisé qu'un animal domestique. On aurait tort de voir dans ce fait un résultat de l'atavisme : les chameaux font preuve d'une très grande facilité d'assimilation ; très rapidement les individus sauvages peuvent être domestiqués, et les animaux domestiques revenir à l'état sauvage.



BOUDDHAS EN GYPSE TROUVÉS DANS LES MINES DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Le chameau vit dans les régions les plus écartées du désert, dans des dépressions garnies de bouquets sporadiques de peupliers et de tamaris; l'été, d'après les indigènes, il ne quitterait sa retraite qu'une fois par semaine, pour venir s'abreuver dans le fleuve. En hiver, me racontèrent les bergers, ce quadrupède ne boirait jamais, justifiant ainsi sa réputation classique de sobriété.

Le 9 février, nous observâmes les premières traces de ce gibier. Enflammés d'ardeur à cette vue, nos chasseurs partirent immédiatement battre le terrain ; leurs recherches n'eurent cependant aucun résultat. Ils aperçurent simplement un troupeau, sans parvenir à le joindre. Le lendemain nous avancions dans le lit estival du Keria-Daria au milieu de taillis de tamaris, lorsque tout à coup Kazim, qui marchait en éclaireur, s'accroupit brusquement en nous faisant signe de ne plus bouger. Huit chameaux pâturent à deux cents pas devant nous. Pendant que j'observe à la lunette leurs mouvements, notre homme arrive à portée et tire. Au bruit de la détonation, toute la bande se lève, regarde un instant dans la direction d'où est parti le bruit, puis prend lentement la fuite, sans paraître comprendre ce qui vient de se passer. L'animal visé par Kazim a été évidemment atteint ; il traîne la jambe et reste en arrière ; enfin, après avoir fait quelques pas, il tombe pour ne plus se relever. A la vue de ce magnifique butin, grande est ma joie. Voilà un précieux appoint pour mes collections. Mais comment transporter un pareil fardeau ? La peau seule constitue la charge d'un chameau, et, précisément à la veille de nous engager dans les sables, il serait nécessaire d'alléger le plus possible nos bêtes de somme. Heureusement mes hommes partageaient mon désir de conserver ce précieux trophée. Kazim déclara même que, dût-il s'en charger lui-

même, il n'abandonnerait pas la dépouille de son gibier. Immédiatement donc nous nous mîmes en devoir de le dépouiller. Cette longue et pénible besogne terminée, nous étendîmes la peau sur le sol, et la recouvrîmes à plusieurs reprises de sable brûlant. Grâce à ce traitement, elle perdit une grande partie de son poids, et put être portée par un âne.



OBJETS EN OS PROVENANT DE BORASAN. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Nous étions arrivés à la lisière du désert proprement dit. Cette fois, avant de pousser plus loin, je fis faire sous mes yeux une copieuse provision d'eau, et pris le parti de n'avancer qu'autant que la ligne de retraite se trouverait assurée par des puits. Dès que nous ne pourrions plus atteindre la nappe souterraine, j'étais bien décidé à revenir en arrière, quoi qu'il dût m'en coûter.

Le 12 février, nous nous mettons en route, suivant l'ancien lit du fleuve. Partout des arbres morts ou mourant sous l'étreinte des sables, et partout des dunes. Ces monticules ne dépassent pas une hauteur de 8 mètres : de simples taupinières en comparaison des amoncellements que nous avons escaladés, il y a un an, et tout récemment entre le Khotan-Daria et le Keria-Daria. Mais de hautes collines de sable visibles à droite et à gauche annoncent l'approche d'une région difficile.

Six heures après avoir quitté le campement, nous atteignons l'extrémité septentrionale de l'ancien lit du Keria-Daria, et bientôt distinguons à deux cents pas devant nous six chameaux sauvages. Un mâle reste couché au pied d'un tamaris, tandis que les autres nous regardent curieusement, sans paraître effrayés et sans manifester la moindre velléité de fuite. Immédiatement Islam-Baï avance en rampant jusqu'à 50 mètres de la bande, et se blottit derrière un peuplier, pendant que nous poursuivons notre route. Alors seulement un certain émoi commence à se manifester dans le troupeau : le chameau qui était couché se lève et part lentement, suivi de ses compagnons, pour passer en avant de la caravane, à côté du tamaris derrière lequel Islam est embusqué. A ce moment notre chasseur fait feu et abat un mâle. La bête était magnifique, et grand fut mon regret d'en abandonner la dépouille. En raison des difficultés que pouvait présenter la marche, il n'eût pas été sage de nous charger d'un tel surcroît de bagage. Nous nous contentâmes de prendre la graisse des bosses pour rendre plus succulent notre traditionnel pouding au riz, et une bonne provision de laine afin de fabriquer de solides cordes.



BOUDDAHS EN BRONZE PROVENANT DE BORASAN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Dans la même journée, nous rencontrâmes un second troupeau, celui-là également fort peu farouche. Lorsque ces animaux nous aperçurent, ils filèrent à environ cinquante pas devant nous, puis s'arrêtèrent ; quand nous les eûmes pour ainsi dire rejoints, ils repartirent un peu plus loin et de nouveau nous attendirent ; trois fois ils recommencèrent le même manège, jusqu'à ce qu'Islam en eût abattu un. C'était un massacre inutile, et je donnai l'ordre formel de ne plus tirer ces malheureuses bêtes. Le chameau n'est donc point aussi sauvage que les bergers s'étaient plu à nous le conter.

14 février. — Le hasard, ce grand maître des voyageurs, nous fait faire une très intéressante découverte. Sous la crête d'une dune, nous trouvons, enfouie dans le sable à une profondeur de 20 centimètres, une couche de neige épaisse également de 20 centimètres, s'étendant parallèlement à la surface de la butte. Dans cette région, il neige donc quelquefois, et

les tempêtes sont fréquentes en hiver, puisque depuis le dépôt de cette masse cristalline une profonde nappe de sable s'est accumulée sur le sommet de la colline.

Toujours un temps très froid. Dans la nuit du 14 au 15, le thermomètre descend à — 17°,5, et le 15, à 9 heures du matin, il reste à — 9°,9.

18 février. — Le terrain devient de plus en plus difficile. Les dunes atteignent une hauteur de 40 mètres. La marche est aussi pénible dans cette région que dans la partie du Takla-Makane, de sinistre mémoire, parcourue au printemps dernier; et maintenant l'eau commence à faire défaut. Le puits d'hier ne nous a donné qu'une très faible quantité de liquide. Si demain nous ne trouvons pas d'eau, nous reviendrons en arrière nous approvisionner dans l'ancien lit du Keria-Daria.

19 février. — La végétation reparaît de nouveau, composée de saksaouls *(Anabasis ammodendron)*. Nulle part un tamaris. Ces deux espèces végétales ne semblent pas pouvoir se développer sur le même terrain; partout l'une chasse l'autre. Dans les ravins entre les dunes s'étendent des plaques d'argile humide recouvertes de sel. Evidemment le Tarym ne doit plus être loin.

Le soir, au bivouac, nous creusons un puits : l'eau qu'il fournit, chargée de sel, n'est pas potable. Nous nous félicitons donc de la fraîcheur de la température. Pendant le jour la température est inférieure à — 0°, et dans la nuit descend à — 15°,6.

20 février. — Après avoir quitté le campement, la forêt riveraine du Tarym est en vue, et nous avançons avec une nouvelle ardeur. Dans une heure ou deux, pensons-nous, nous atteindrons le fleuve. Ah bien, oui ! jusqu'à la nuit nous marchons, sans pouvoir parvenir au but. Nous rencontrons simplement un lit de rivière absolument à sec, orienté Est-Ouest, probablement rempli seulement à l'époque de la crue estivale. Toujours point d'eau potable !

21 février. — Le Tarym semble se dérober devant nous ! Toute la journée nous cherchons de l'eau sans succès. Torturés par la soif, à plusieurs reprises nous essayons de creuser un puits : nos efforts demeurent stériles. Partout, en revanche, abondent des traces d'hommes et d'animaux domestiques, qui datent d'un jour au plus. Nous rencontrons même trois huttes ; mais nulle part un indigène.

Soudain les cris de *Sou, sou!* (de l'eau!) retentissent en avant, poussés par l'éclaireur de la caravane. Immédiatement la colonne presse le pas, et bientôt nous arrivons devant une petite mare. De suite nous nous jetons à terre, et lapons l'eau, comme des animaux. Quelques instants plus tard mes hommes ramenaient trois indigènes. Nous avons donc aujourd'hui toutes les chances.

Le lendemain, sous la conduite d'un de ces naturels, nous traversions sur la glace le Tarym, large en cet endroit de 156 mètres. Sous la charge des chameaux, la couche cristalline ployait, et, pour éviter de la rompre, ces animaux écartaient instinctivement les jambes, afin de répartir le poids sur une plus grande surface.

Le 23, enfin, la caravane faisait son entrée dans Chah-Yar, après avoir traversé le Sahara asiatique du Sud au Nord.

(A suivre.)

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.



UN PEUPLIER ISOLÉ DANS LE TAKLA-MAKANE. — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



NAVIGATION SUR L'ILECK (PAGE 573). — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE [1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XIII

De Chah-Yar à Korla. — Le gibier d'eau dans la vallée du Tarym. — Excursion à Kara-Char.



ENFANT DE LA RÉGION DU LOB-NOR.
DESSIN DE FAURET,
D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

De Chah-Yar, je me dirigeai vers le Lob-Nor pour compléter la reconnaissance du bassin du Tarym et pour essayer de résoudre l'intéressant problème de géographie physique que soulève l'emplacement de ce lac.

Comme je l'ai raconté plus haut, lorsque je quittai Khotan au commencement de janvier, j'avais l'intention de n'entreprendre qu'une courte expédition dans le Takla-Makane, sans sortir de la région soumise à l'autorité de l'*ambane* de cette ville. Il m'avait donc paru inutile d'emporter mon passeport chinois, et j'étais parti, muni simplement d'un laissez-passer délivré par le gouverneur de la province et valable uniquement dans l'étendue de sa circonscription. Une fois sorti du désert, cette situation irrégulière me suscita de gros embarras, et m'inspira les plus vives appréhensions pour le succès de mon exploration dans la région du Lob-Nor. Sous prétexte que je n'étais pas porteur de papiers m'autorisant à voyager dans tout le territoire du Céleste-Empire, le *beg* de Chah-Yar me fit défense de quitter la ville et interdit à ses administrés de me servir de guides. Mais en Chine, plus que partout ailleurs, les arguments sonnants ont une force irrésistible, et le 26 février je sortais de Chah-Yar sans être inquiété.

Après avoir rejoint le Tarym, je fis route vers l'Est, entre le fleuve et sa dérivation septentrionale, l'Intyikké-Daria. La langue de terrain séparant les deux cours d'eau est couverte tantôt de forêts, tantôt de steppes. Comme les vallées du

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541 *et* 553.

Khotan-Daria et du Keria-Daria, cette contrée est occupée par des clans de pasteurs. Ces bergers n'avaient point l'humeur aussi pacifique que ceux que nous avions rencontrés précédemment, et, à plusieurs reprises, ils nous manifestèrent des sentiments sinon franchement hostiles, tout au moins peu amicaux. Ces indigènes habitent soit des cabanes en argile recouvertes d'un toit plat en planches (*sattma*), soit plus généralement, en été, des abris formés simplement d'un toit très saillant supporté par quatre poteaux.

Partout le terrain est absolument plat ; aussi bien les cours d'eau se divisent-ils en un réseau de bras, d'autant plus difficile à démêler que leurs noms changent d'une zone de pâturages à l'autre. Ainsi, à Doung-Sattma, la branche principale du Tarym s'appelle Youmoulag-Daria, et le bras gauche Oughuen-Daria, dénomination réservée plus haut à l'ensemble du fleuve. D'après les indigènes, la crue annuelle se produirait en juin et serait très considérable. Pendant vingt jours les eaux monteraient constamment et atteindraient finalement la hauteur d'un peuplier, soit une quinzaine de mètres ; un mois durant, elles se maintiendraient à ce niveau, puis baisseraient d'abord lentement, et ensuite plus rapidement. Le commencement de mai serait l'époque de l'étiage.

Le Tarym gèle à la fin de novembre, et, vers le début de mars, la couche de glace ramollie par l'élévation de la température ne peut plus porter les piétons. La congélation se produit de l'aval vers l'amont et, la débâcle en sens contraire.

Dans cette région coupée de lacs et de rivières, les palmipèdes sont extraordinairement abondants. Jamais de ma vie et en aucun pays je n'ai vu pareille quantité de gibier d'eau. Un jour, toutes les trois ou quatre minutes, passaient des bandes de trente à cinquante oies, et dans l'intervalle des groupes de quatre à cinq oiseaux, probablement les traînards de ces bataillons ailés. Tous ces volatiles se dirigeaient vers l'Est, vers le Lob-Nor, suivant toute vraisemblance. Le jour, ces oies se tenaient à une très grande hauteur ; le soir, la plupart volaient beaucoup plus bas, à vingt ou trente mètres du sol ; quelques troupes même semblaient raser le sommet des peupliers. Celles-là, probablement fatiguées par une longue journée de route, se disposaient à s'abattre dans quelque clairière pour y passer la nuit. Une fois par an, ces oiseaux font aller et retour le voyage des Indes en Sibérie, un trajet qu'un homme n'accomplirait pas en moins de douze mois, et encore au prix de grosses difficultés. Les indigènes ont depuis longtemps observé que ces volatiles suivent jusqu'au Tarym une direction voisine du méridien de Koutcha et qu'à partir de ce fleuve ils font ensuite route vers le Lob-Nor. Ce lac marquerait une de leurs principales étapes et serait un de leurs centres de concentration les plus fréquentés. Au-dessus des plaines du Turkestan Oriental et de la Sibérie, le parcours est facile ; mais comment ces oiseaux réussissent-ils à franchir le colossal relief du Thibet ?

Dans les parties de ce massif que j'ai visitées, les oies sauvages étaient rares. A travers le Pamir, au



PASSAGE DU KONTCHÉ-DARIA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



PASSAGE DU KONTCHÉ-DARIA AU-DESSUS DE TIKKENLIK (PAGE 570). — DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

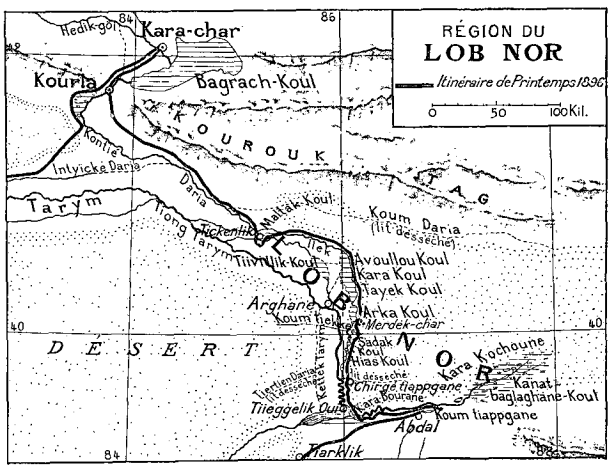
contraire, des troupes nombreuses de ces palmipèdes passent par la vallée du Sarik-Koul, le Rang-Koul et le Tiakmakden-Koul.

Le 2 mars, la caravane campa sur les bords de l'Ouguen-Daria qui était devenu très étroit, et, le lendemain, atteignit l'Intyické-Daria. Toute la journée du 5 nous séjournâmes dans les bois de Tiong-Tokaï pour laisser reposer les chameaux et exécuter une détermination astronomique. Plus à l'Est, les forêts s'éclaircissent progressivement ; les arbres sont remplacés par des tamaris et des *saxaouls*, et entre ces massifs d'arbustes apparaissent de petites dunes. A mesure que nous avançons, ces mamelons deviennent plus étendus, et bientôt nous voici de nouveau au milieu d'un horizon de sable. Cette zone désertique qui s'étend d'une part jusque dans le voisinage du Kontié-Daria, et de l'autre jusqu'au sud de Koutcha, n'a pas de dénomination particulière ; les indigènes l'appellent tout simplement Koum (désert de sable) ou Tieull (la plaine stérile). D'après leurs dires, elle renfermerait également des ruines d'anciennes villes. Les renseignements que je pus recueillir à ce sujet restèrent très vagues. En fait de vestiges du passé, je ne trouvai dans ces parages qu'un couteau en silex et des débris de poterie.

A travers ces sables s'ouvre, dans la direction de l'Est, un lit de rivière sinueux, abandonné depuis très longtemps et complètement enveloppé de dunes. Jadis, il a dû être rempli par un des fleuves qui coulent maintenant plus au Sud. C'est là une nouvelle preuve des importants changements dans la région des cours d'eau de cette partie de l'Asie.

Le 10 mars, j'arrivai à Kourla. Cette ville, située sur la grande route des caravanes de Pékin en Occident, a une certaine importance comme lieu d'étape et comme marché pour les produits agricoles. La vaste oasis qui l'entoure, peuplée de 55 villages, produit en abondance du froment, du maïs, du riz et des fruits succulents. Les poires jaunes de Kourla, des *nesbet*, comme on les appelle, fondent littéralement dans la bouche et doivent à cette particularité une réputation qui s'étend dans toute la Chine occidentale. Jusque dans cette ville est établie une petite colonie de marchands du Turkestan Occidental.

De Kourla je fis une excursion à Kara-Char pour étudier le régime très curieux du Kontché-Daria (ou Kontié-Daria) et du Bagrach-Koul, le plus grand lac de l'Asie centrale.



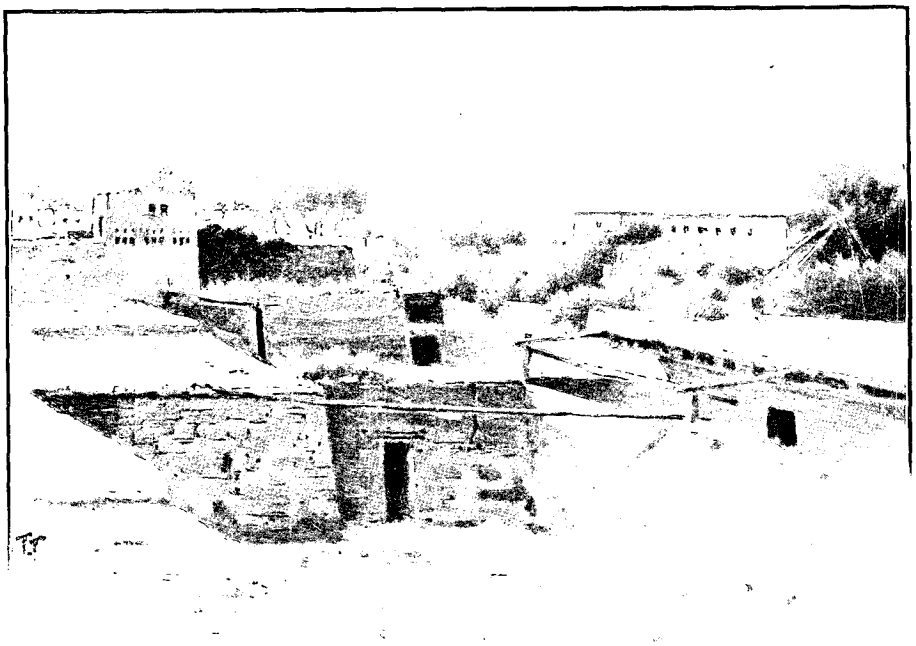
CARTE DE LA RÉGION DU LOB-NOR.

Le Kontché-Daria n'est jamais soumis à ces profondes variations de débit qui affectent tous les autres fleuves de la région. Tandis que le Khotan-Daria, le Yarkand-Daria, le Keria-Daria, etc., éprouvent chaque

été une crue énorme et passent ensuite par une longue période d'étiage, toujours la rivière de Kourla conserve à peu près le même niveau, à huit ou dix centimètres près. Cette situation particulière, elle la doit au Bagrach-Koul, qui joue à son égard le rôle de régulateur. Cette vaste cuvette emmagasine l'énorme quantité d'eau qu'y déverse son affluent, le Hedik-Gol, et la laisse ensuite s'écouler progressivement. Il arrive par suite qu'en hiver, époque de l'étiage des fleuves de l'Asie centrale, il sort du Bagrach-Koul par le canal du Kontché-Daria une masse liquide plus considérable que celle qu'y déverse le Hedik-Gol. (Débit du Kontché-Daria, à Kourla, le 11 mars 1896, 71,7 mètres cubes; du Hedik-Gol, à Kara-Char, le 14 mars, 53,5 mètres cubes.) D'après un calcul basé sur la position du niveau atteint par les eaux l'été précédent, et d'après les renseignements fournis par les indigènes, il entre dans le Bagrach-Koul deux milliards de mètres cubes d'eau de plus qu'il n'en sort. L'énorme excédent des apports sur la valeur du courant de sortie est tout entier absorbé par l'évaporation et par les infiltrations dans le sol.

L'Issik-Koul, le grand lac du Semirtchié, présente, comme on sait, un curieux phénomène hydrographique. A quelques kilomètres de son extrémité ouest et séparé d'elle par des plaines, passe un cours d'eau important, le Tchou ; au lieu de venir se déverser dans le lac, comme cela semble naturel, cette rivière continue sa course vers le Nord-Ouest et va se creuser un lit à travers l'épaisse chaîne de l'Ala-Taou. Pour expliquer cette bizarrerie, en vain les géographes et les géologues se sont cassé la tête. A mon avis, l'étude du Hedik-Gol permet de se rendre compte de cette anomalie. L'embouchure de ce fleuve dans le Bagrach-Koul n'est distante que de 25 kilomètres de la sortie du Kontché-Daria, et entre ces deux points le terrain est partout constitué par des plaines. Dans cette zone, parallèlement au lac, se trouve un lit adventice entre le Hedik-Gol et le Kontché-Daria. Lors des grandes crues qui ont lieu tous les cinq ou huit ans, une partie des eaux du Hedik-Gol se rendent directement par ce canal au Kontché-Daria. Admettons que cette dérivation se produise quinze fois pendant un siècle ; au siècle suivant, elle deviendra deux fois plus fréquente. Les alluvions ayant exhaussé le delta du Hedik-Gol, les eaux auront naturellement une tendance de plus en plus marquée à se déverser dans le lit temporaire. Il arrivera, par suite, un moment où la rivière abandonnera définitivement son ancien chenal pour suivre le lit adventice et se rendra directement au Kontché-Daria, laissant de côté le Bagrach-Koul à une très petite distance. C'est la même situation qu'à l'Issik-Koul, et elle a dû être déterminée par un processus analogue.

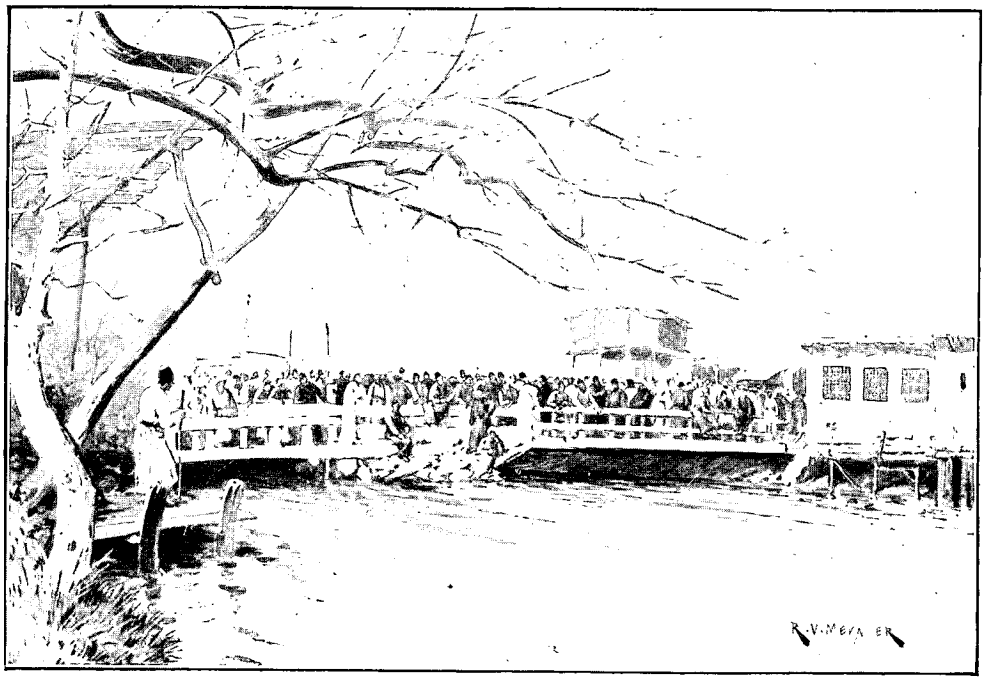
Kara-Char (ville noire) mérite son nom. Nulle part, en effet, en Asie centrale, je n'ai vu pareille saleté, et ce n'est pas peu dire. Cette ville a une très grande étendue; mais, composée de pauvres cassines et de tentes mongoles, elle n'offre aucun intérêt par elle-même, d'autant qu'elle est située au milieu de plaines stériles. Les Chinois et les Mongols constituent la majorité de la population ; à côté d'eux vivent un certain nombre de Dounganes. Les Musulmans se trouvent en minorité.



VUE DE KOURLA. — DESSIN DE TAYLOR.

L'*ambane* de Kara-Char me ménagea un excellent accueil et très aimablement me remit un laissez-passer valable dans toute l'étendue de sa province. Pour un certain temps me voilà donc bien tranquille de ce côté, mais de retour à Kourla, après mon excursion au Bagrach-Koul, un incident vint de nouveau me mettre aux prises avec les autorités. En mon absence, Islam, que j'avais laissé dans cette ville à la garde des bagages, avait été fustigé par des soldats, pour ne s'être pas levé sur le passage d'un emblème impérial qu'ils

promenaient dans les rues. Mon domestique, sujet russe, ne s'était naturellement pas cru obligé aux marques de soumission auxquelles les Chinois sont astreints en pareil cas. J'exigeai donc du commandant de la garnison réparation de l'insulte faite à la Russie en la personne d'Islam, le menaçant, en cas de refus, d'aviser immédiatement de l'incident le consul de Russie d'Ouroumtsi et son supérieur immédiat le *Fou-Taï*, c'est-à-dire le gouverneur général du Turkestan Oriental. Je n'ai guère besoin de dire que satisfaction ne me fut pas accordée du premier coup. Le mandarin chercha à éluder ma réclamation, affirmant que personne n'avait entendu parler de l'affaire et qu'il était impossible de retrouver le coupable, mais je me montrai inflexible. « Si vous ne pouvez mettre la main sur le soldat qui s'est livré à l'acte de violence dont je me plains, eh bien, mon serviteur saura le reconnaître. Pour cela, vous n'avez qu'à rassembler devant nous la garnison. » Après s'être fait tirer l'oreille, le commandant fit droit à ma demande, et, comme je le prévoyais, Islam n'eut pas de peine à retrouver son homme. Finalement le soldat coupable reçut la même correction qu'il avait infligée à Islam, en présence de toute la population. Si un voyageur doit toujours traiter les indigènes avec douceur, il ne doit point laisser entamer son prestige. C'est une règle de conduite que l'explorateur ne doit jamais oublier, surtout en Chine.



LE PONT DE KOURLA. — DESSIN DE R.-V. MEUNIER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XIV

Le problème du Lob-Nor. — Redécouverte du Lob-Nor septentrional. — Assèchement du Lob-Nor méridional. — Périodicité dans l'existence de ces deux lacs.

De Kourla je m'acheminai vers Tikkenlik. Avant de relater les principaux incidents du voyage, il est absolument nécessaire d'indiquer les termes du problème de géographie physique que soulève la position du Lob-Nor, et pour cela de rappeler la polémique engagée à ce sujet entre Prjevalsky et le savant géographe allemand de Richthofen.

Prjevalsky, le premier Européen qui ait visité le Lob-Nor, l'avait rencontré à un degré plus au Sud que l'emplacement que lui assignaient les cartes chinoises, et avait constaté que ses eaux étaient douces. D'après Richthofen, un lac situé dans un désert et ne possédant pas d'écoulement vers la mer devait être salé; en second lieu, les topographes chinois ayant l'habitude de ne marquer sur leurs cartes que ce qu'ils ont vu, à son avis, une nappe d'eau existait certainement dans la position indiquée par eux. De ces deux faits, le sagace géographe allemand concluait que le Lob-Nor du voyageur russe était différent de celui des Chinois, et qu'il avait dû se former tout récemment, depuis que les Célestes avaient exécuté leurs levés. La mort empêcha Prjevalsky de poursuivre ses recherches, et, sauf Pievtsov, les continuateurs de son œuvre n'apportèrent aucun élément nouveau pour la connaissance du régime hydrographique de la région. La question restait donc entière, et c'est à sa solution que j'allais désormais, pendant un mois, appliquer tous mes efforts.

De Kourla je me rendis à Tikkenlik, par une route longeant la base du Kourrouk-Tag. Entre ces montagnes et le Kontché-Daria, je découvris les ruines très bien conservées de deux anciennes forteresses, et une série de pierres milliaires chinoises (*potaïs*). Ces hautes pyramides en argile et en bois qui portent indication des distances en *li* attestent l'existence, à une époque reculée, d'une route très fréquentée entre Kourla

*

et une localité inconnue située au Sud-Est, vraisemblablement sur les bords du Lob-Nor des géographes chinois.

Prjevalsky ayant passé entre le Tarym inférieur et le Kontché-Daria, n'avait pu reconnaître si, à l'est de cette rivière, ne se rencontraient pas un lac ou les vestiges d'un lac. Pour terminer la polémique, de toute évidence il fallait d'abord s'assurer si le Kontché-Daria n'envoyait pas quelque bras dans la direction du Lob-Nor des Chinois, ou Lob-Nor septentrional, et le 31 mars je quittais Tikkenlik pour gagner la rive orientale de ce cours d'eau.

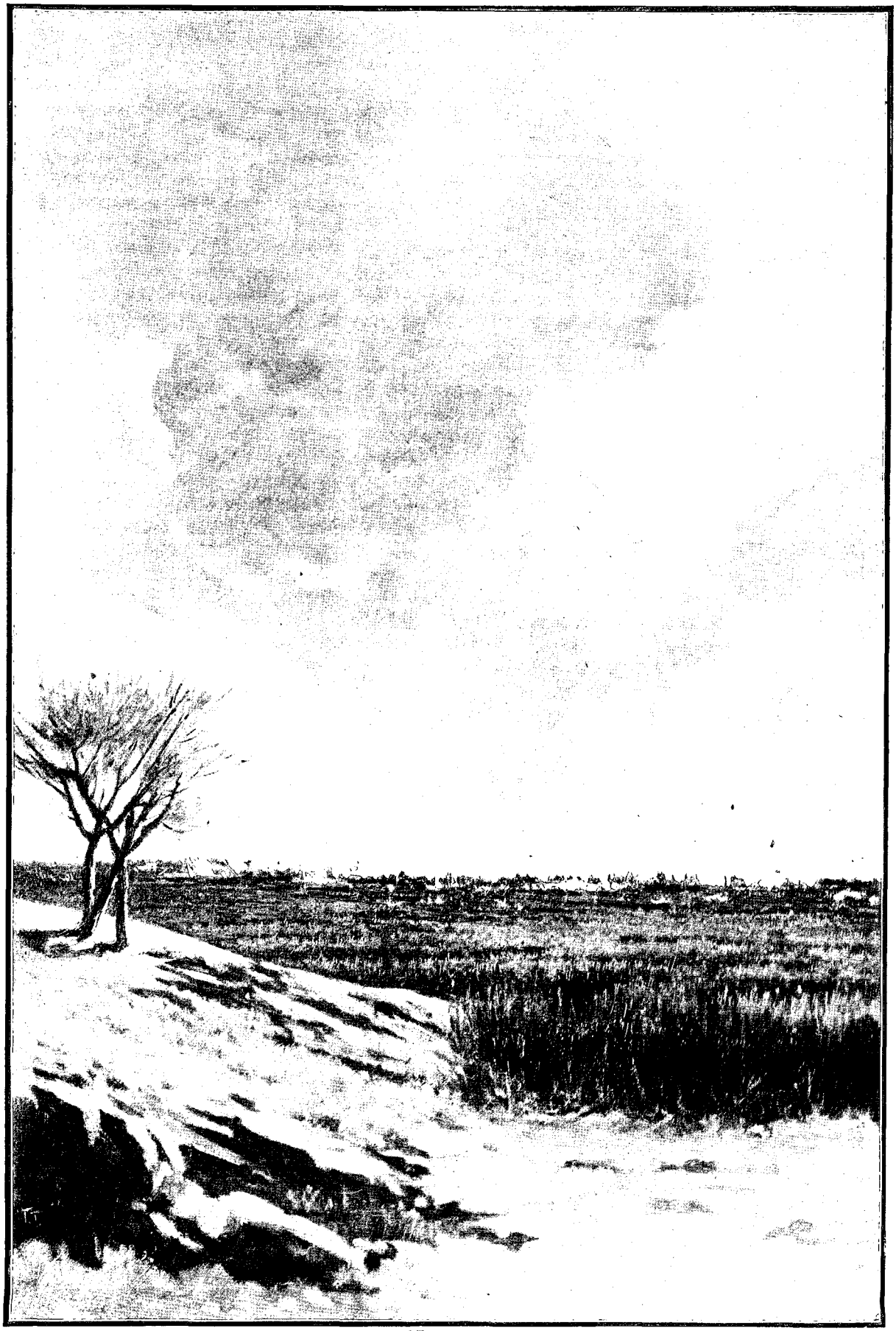
Au nord et à l'est du village, c'est un dédale de lacs et de rivières presque inextricable. Le Kontché-Daria s'épanche d'abord en un bassin marécageux, le Maltak-Koul, et s'en échappe ensuite, partagé en deux bras. L'un, le Kountiekkich-Tarym (la rivière de l'Est), grossi de deux dérivations du Tarym proprement dit, se divise également à son tour en deux branches et rejoint plus bas ce dernier fleuve. L'autre bras du Kontché-Daria, sous le nom d'Ilek (fleuve), coule à l'Est-Sud-Est. Après en avoir, pendant trois jours, longé la rive gauche, grande fut ma satisfaction, lorsque, le 4 avril, je découvris dans la vallée une grande plaine d'eau sur l'emplacement indiqué par les topographes chinois et par Richthofen pour le Lob-Nor. Quoiqu'elle ne forme réellement qu'un seul et même lac, les indigènes la partagent en quatre bassins et lui donnent successivement les noms d'Avoullou-Koul, Kara-Koul, Tayek-Koul et Arka-Koul. Actuellement, ces différents bassins sont presque entièrement couverts de roseaux et ne renferment des flaques d'eau libre que dans leurs parties centrales. Cet envahissement ne daterait, paraît-il, que de quelques années. Auparavant, les indigènes pêchaient dans ces lacs.

Au prix des plus grandes difficultés, la caravane suivit la rive orientale de ce chapelet lacustre. A chaque instant elle était obligée à de longs détours dans le désert, tantôt par l'escarpement des talus des dunes bordant les nappes d'eau, tantôt par des taillis de tamaris absolument inextricables. Ailleurs, elle devait se frayer un passage à travers des roselières très compactes et très hautes, — le sommet des tiges dépassait la tête des chameaux. Des nuées de moustiques ajoutaient encore aux souffrances de la marche. Sans cesse des essaims compacts de ces insectes nous enveloppaient et sans trêve ni repos nous piquaient. Un soir, au campement installé sur une dune dominant le Kara-Koul, les tortures que nous faisaient endurer ces maudits diptères devinrent si aiguës que, pour nous en débarrasser, je fis mettre le feu aux massifs de roseaux voisins du bivouac. L'incendie se communiquant de proche en proche, une immense gerbe de flammes couvrit bientôt le lac, rôtissant des milliards de nos sanguinaires ennemis. Le spectacle était grandiose; pendant des heures je le contemplai, absorbé dans une muette rêverie. Il me semblait assister à l'éruption d'un de ces cataclysmes ignés que les géologues d'antan imaginaient pour expliquer les transformations de notre globe. Après cette exécution, la nuit fut tranquille; et ce soir-là, nous pûmes dormir sans avoir besoin de nous enduire la figure et les mains de jus de tabac, comme nous avions dû toujours le faire jusque-là, dans l'espoir de nous protéger contre les moustiques. Un remède fort peu agréable !



PIROGUE DU LOB-NOR MÉRIDIONAL. — DESSIN DE FAURET.

..... Pour la première fois, le 9 avril, sept jours après notre départ de Tikkenlik, nous rencontrons des indigènes à Koum-Tiekké. Cette localité, habitée par trois familles de pêcheurs, est située près de l'extrémité méridionale de l'Arka-Koul. Les eaux, filtrées par les roseaux, sortent du lac, bleues et limpides et vont rejoindre le Tarym, après s'être épanchées en une série de nappes beaucoup moins étendues que celles formées en amont. Que l'Avoullou-Koul et les trois autres lacs de l'Ilek soient les restes du Lob-Nor des cartographes chinois, cela ne fait aucun doute. La concordance des positions géographiques est une première preuve dont personne ne peut méconnaître la valeur. En second lieu, les Chinois donnent encore aujourd'hui à

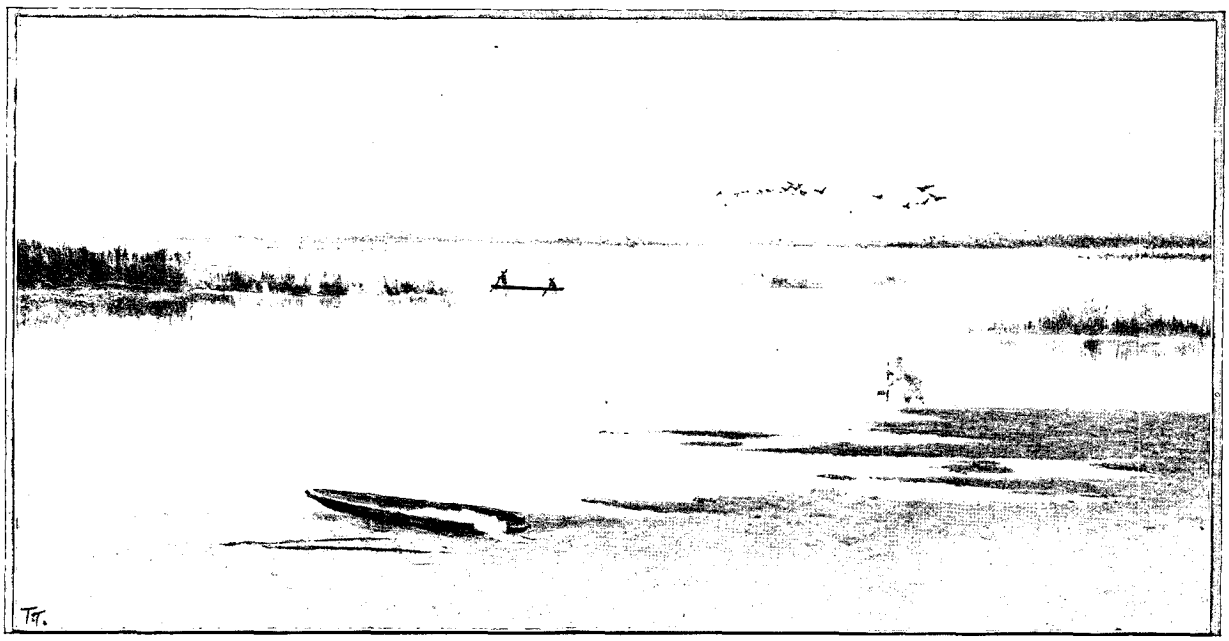


INCENDIE DES ROSEAUX SUR LES BORDS DU LOB-NOR SEPTENTRIONAL — DESSIN DE TAYLOR.

la contrée comprise entre Arghane et Tikkenlik le nom de Lob, dénomination absolument inconnue aux environs du lac de Prjevalsky.

Les géographes célestes représentent, il est vrai, leur Lob-Nor comme une nappe allongée dans la direction Est-Ouest, tandis que le réseau de l'Avoullou-Koul est orienté Nord-Sud. Loin d'être un argument contre l'identification que j'ai établie, cette différence de forme peut être, au contraire, expliquée facilement par les phénomènes actuels à l'œuvre dans cette région. Tout le bassin inférieur du Tarym est une plaine absolument horizontale ; par suite, la moindre dénivellation venant à se produire à sa surface suffit pour déterminer d'importants changements dans son régime hydrographique. Or, deux forces très actives travaillent sans cesse à modifier l'horizontalité du pays : les eaux du Tarym, chargées d'alluvions, et les vents dominants d'Est et d'Est-Nord- Est. Au printemps, en mars, avril et mai, de ces deux directions soufflent de terribles tempêtes de sable (*bouranes*) et par la description de ces tourmentes contenues dans les chapitres précédents, le lecteur peut se rendre compte de leur énergie, comme agent de comblement. Ces ouragans refoulent les eaux vers l'Ouest et en même temps déversent des tourbillons de sable qui progressivement comblent les lacs ou modifient leurs contours. Pendant les *bouranes* d'Est, l'écoulement du Tarym dans la section de son cours orientée Est-Ouest se trouve arrêté. Ainsi, durant une de ces tourmentes, j'ai observé, à Abdal, une baisse du fleuve de 40 à 50 centimètres, tandis qu'en amont le niveau du lac de Kara-Bourane s'élevait de 20 à 30 centimètres. L'ancienne extension du Lob-Nor vers l'Est et son colmatage partiel par les sédiments éoliens sont, d'autre part, attestés par l'aspect même de sa côte orientale. Le long de cette rive s'étend une suite de salines, de lagunes et de marais ; toutes ces flaques ont été récemment isolées du lac par les sables mouvants. L'état des bois de peupliers et de tamaris, qui encadrent à l'Est la nappe d'eau, fournit une preuve non moins certaine de son comblement et de son déplacement vers l'Ouest. A la lisière du désert, sur la frontière orientale de la forêt, tous les arbres sont morts, étouffés par le sable : à mesure que l'on se rapproche du lac, on voit des tiges saines émerger en nombre de plus en plus grand hors des dunes, et une fois sur la rive même, on ne rencontre plus que de jeunes taillis. Evidemment, le bois, qui a besoin d'eau pour subsister, a suivi les déplacements du lac vers l'Est, et les arbres desséchés, entourés aujourd'hui de dunes, se sont trouvés, à une époque antérieure, sur le bord même de la nappe. Toutes ces observations prouvent, sans laisser subsister le moindre doute, à mon avis, l'exactitude des affirmations de Richthofen.

Au nord du lac découvert par Prjevalsky, dans la position indiquée par les cartes chinoises existe donc un Lob-Nor dont l'Avoullou-Koul, le Kara-Koul, le Tayek-Koul et l'Arka-Koul sont les témoins. Mais, si le célèbre géographe allemand avait raison, Prjevalsky n'avait pas tort pour cela. Lors du second voyage du grand explorateur, en 1885, le Lob-Nor septentrional était à sec ; son emplacement était à cette époque simplement marqué par des lits de rivières et de lacs desséchés, parsemés de petites salines. Deux ans plus tard seulement, les eaux sont venues remplir de nouveau ce bassin. Prjevalsky ne commettait donc pas une erreur en affirmant qu'aucune nappe n'existait à l'est du Tarym.



VUE DU LOB-NOR. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

L'existence du Lob-Nor septentrional dûment constatée, je descendis l'Ilek en bateau, à partir de Koum-Tiekke, pour étudier le Lob-Nor de Prjevalsky et ses relations avec le lac septentrional.

Après les marches pénibles à travers les sables, combien agréable me sembla cette navigation! Huit jours durant je voguai, confortablement étendu dans un canot comme dans une chaise longue, avançant ainsi sans la moindre fatigue au milieu d'un pays, sinon pittoresque, du moins très intéressant. Les pirogues du Lob-Nor, creusées dans un tronc de peuplier, longues au maximum de huit mètres et larges tout au plus de soixante-quinze centimètres, sont manœuvrées par deux hommes assis, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. Sur les nappes d'eau les bateliers rament généralement à genoux; au milieu des roselières, l'indigène placé à l'avant pagaye debout afin de pouvoir choisir sa route, ce qui n'est pas toujours facile. Cinq jours, m'assura mon équipage, suffisent à trois hommes pour construire une semblable embarcation.



KOUNTIEKKIAN-BEG,
PÊCHEUR DU LOB-NOR MÉRIDIONAL (PAGE 574).
DESSIN DE FAURET,
D'APRÈS UN CROQUIS DU Dr SVEN HEDIN.

Au sud de l'Arka-Koul, l'Ilek coule au Sud, laissant sur sa gauche, à une distance d'environ 5 kilomètres, les ruines d'une forteresse chinoise. Dans cette région, les rameurs s'arrêtèrent tout à coup pour me raconter que, précisément à l'endroit où nous nous trouvions, existait toujours une mare salée, même pendant les périodes où la rivière était à sec. En ce point, je mesurai une profondeur de 9m,50, un chiffre énorme pour un cours d'eau dont le débit ne dépasse pas 23 mètres cubes à la seconde.

Notre navigation fut singulièrement gênée par une violente tempête d'Est qui dura pendant presque tout mon séjour dans la région. Sur l'Ilek, bordé de fourrés de roseaux et de forêts et qui est très étroit, nous pouvions encore avancer sans difficultés, mais, dès que la rivière s'élargissait, la situation n'était pas toujours agréable. Le 12 et le 13 avril, la fureur de l'ouragan nous exposa même à de graves dangers et nous obligea à nous arrêter. Sur le Tarym, les vagues étaient aussi fortes que sur les lacs. Pour assurer notre sécurité, les bateliers formèrent une pirogue double, en attachant deux canots parallèlement l'un à l'autre, à une distance d'environ trente centimètres, au moyen de deux solides perches. Mais à quelque chose malheur est bon; grâce à ce vent, la chaleur ne se faisait plus sentir.

Le 17 avril, nous atteignons finalement le Kara-Bourane, c'est-à-dire l'extrémité ouest du Lob-Nor de Prjevalsky. En 1885, lors du passage du célèbre voyageur russe, cette nappe était si large que d'une rive on n'apercevait pas celle située en face. Quoique quatre ans plus tard le prince Henri d'Orléans eût déjà constaté une importante diminution survenue dans son étendue depuis les observations du premier explorateur, j'étais loin cependant de m'attendre à la trouver presque complètement desséchée. Du vaste bassin qui existait onze ans et demi auparavant, il ne restait que quelques flaques d'eau si peu profondes qu'à chaque instant nos pirogues, d'une très faible calaison pourtant, s'ensablaient. Sur de vastes espaces, les fonds ne dépassaient pas 10 centimètres. A mesure que l'été avance, ces étangs sont progressivement séparés du Tarym et du Tchertchen-Daria, à ce que racontent les indigènes ; une fois leur isolement complet, sous l'action de l'évaporation, extrêmement puissante dans cette région, ils disparaissent entièrement et se couvrent de gras pâturages.

Continuant ma navigation à travers ce dédale de lacs, de marais et de rivières, j'arrivai à Koum-Tiappgane, le plus important village de pêcheurs de la vallée. A l'est de cette localité, le Kara-Kochoune, qui comme le Kara-Bourane constituait en 1885 une série de bassins lacustres, était en grande partie asséché ; il aurait même été entièrement envahi par les roselières, si les indigènes ne maintenaient ouvertes, au milieu de cette forêt de plantes palustres, des rigoles destinées au passage du poisson. Ces canaux, des *tiappgane*, sont, en réalité, des viviers, et chaque jour, pour ainsi dire, les indigènes y renouvellent les prodiges de la pêche miraculeuse. Aussi bien travaillent-ils sans cesse à empêcher leur obstruction. Au printemps, pour assurer la libre circulation des barques, ils arrachent toutes les jeunes pousses de roseaux qui croissent dans les fonds et en même temps pratiquent des coupes sur les rives. Chaque famille a ses *tiappgane* où seule elle a le droit de pêche et dont, par suite, seule elle a l'entretien. Ces canaux sont larges d'un mètre au maximum et bordés de murailles de roseaux hautes de plus de 5 mètres. Quoiqn'un tel labyrinthe semble absolument inextricable, les bateliers s'y orientaient avec une merveilleuse facilité. Souvent, après avoir cheminé de longues heures dans l'obscurité de cette forêt aquatique, nous arrivions dans une lagune où débouchaient une demi-douzaine de *tiappgane*. En pareil cas, jamais les rameurs n'hésitaient sur la direction à prendre, et jamais ils ne faisaient fausse route.

Tantôt nous suivions le Tarym, réduit dans ces parages à de très modestes dimensions, tantôt nous

parcourions des lacs marécageux, parfois très étendus, derniers vestiges du Kara-Kochoune. Dans l'une de ces nappes, le Iokkanak-Koul, je trouvai une profondeur de 4m,25, la cavité la plus grande mesurée dans le Lob-Nor méridional. Le 23 avril j'atteignis enfin le Kanat-Baglaghane-Koul, le plus oriental de ces différents bassins. Au delà le passage était complètement fermé par un barrage de roseaux infranchissable; leur hauteur atteignait 8 mètres et leur tige une circonférence de 6 centimètres.

Les gens du Lob ayant cessé d'entretenir les *tiappgane* dans cette région, en très peu de temps les plantes palustres avaient tout envahi.

Avant de battre en retraite, j'abordai sur la rive septentrionale. D'un monticule voisin la vue embrassait le Kanat-Baglaghane-Koul. Dans l'Est, pas la moindre flaque d'eau n'était visible; à perte de vue une nappe de roseaux ondoyait sous la brise, tandis qu'à l'Ouest l'étroit chenal que nous avions suivi traçait un long ruban bleu à travers l'étendue jaune des marais brûlés par le soleil.

En résumé, depuis 1885, date du voyage de Prjevalsky, le Kara-Bourane et le Kara-Kochoune, qui recouvraient alors des surfaces étendues, avaient peu à peu diminué, et le Lob-Nor septentrional, à sec à cette époque, s'était peu à peu rempli. Le Lob-Nor est donc un lac vagabond. Dans le bassin inférieur du Tarym, les eaux se promènent en quelque sorte périodiquement, remplissant tantôt le bassin septentrional, tantôt celui du Sud.

L'étude de la région me permet de plus d'affirmer que le Lob-Nor de Prjevalsky est de date récente. Les rives de tous les fleuves du Turkestan Oriental sont couvertes de forêts de peupliers; seulement, dans ces terrains, les arbres trouvent l'humidité dont ils ont besoin, et, d'autre part, les cours d'eau sont des véhicules pour le transport des graines. Or, à l'est du Tyieggelik-Oui on n'observe plus aucun peuplier, et ceux qui se trouvent dans cette localité ne dépassent pas l'âge de trente ans. Sur les bords du Kara-Bourane comme du Kara-Kochoune, il n'y a trace ni de jeunes bois, ni de vieux arbres étouffés par les sables comme autour du Lob-Nor septentrional. Le Lob-Nor méridional existe donc depuis trop peu de temps pour que des forêts aient eu temps de se constituer sur ses rives. Le témoignage des indigènes confirme du reste cette opinion. Le vieux chef du village d'Abdall, Kountiekkian-Beg, l'ami de Prjevalsky et qui fut également mon guide dans la région, me raconta que son grand-père, Noumet-Beg, habitait les bords d'un grand lac situé au nord du Kara-Bourane. Lorsque son ancêtre était âgé d'environ vingt-cinq ans, ajouta-t-il, le Tarym s'était frayé un nouveau lit vers le Sud et avait commencé à former le Lob-Nor méridional, tandis que le lac où Noumet avait passé son enfance et où sa famille pêchait depuis un temps immémorial se vidait peu à peu. Kountiekkian-Beg était âgé de 80 ans, son père et son grand-père Noumet avaient l'un et l'autre vécu jusqu'à 90 ans. Un déplacement des lacs a donc dû se produire il y a environ 175 ans, soit vers 1720.



CRUCHE EN CUIVRE TROUVÉE A VACH-CHARI, (PAGE 576)
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Malgré la force de tous les arguments que je viens d'exposer, la discussion n'est cependant pas encore close. A la suite d'une exploration dans cette région pendant l'hiver 1893-1894, le lieutenant russe Kosslov a tout récemment combattu mes conclusions et affirmé que le Kara-Kochoune-Koul était le Lob-Nor des cartographes chinois. Il me serait facile de réfuter cette thèse, mais ce n'est pas le lieu d'entamer ici une nouvelle polémique.

Ainsi donc toute l'énorme masse liquide déversée par les rivières descendues du Thian-Chan, du Pamir oriental et du Thibet septentrional, n'est pas suffisante pour maintenir un lac à l'état permanent au cœur de l'Asie centrale. De tous les côtés, le Tarym reçoit de puissants affluents, et peu à peu l'évaporation, singulièrement active dans cette région, et le pouvoir d'absorption des sables, lui font perdre le profit de ses apports. Sans cesse il se grossit et sans cesse en même temps il est appauvri par les actions physiques du milieu dans lequel il coule. A Tiiggelik, par exemple, au terme de sa course, le Tarym, après avoir recueilli toutes les rivières de son bassin, n'a même pas un débit supérieur à celui du Kontchié-Daria, son affluent, à Kourla. De Kourla à Tiiggelik, le surplus des eaux a été absorbé par l'air et par la terre.

XV

De Tiarklik à Khotan. — Menace d'arrestation. — Conflit entre les autorités chinoises civiles et militaires.

Le problème de la position du Lob-Nor résolu, je m'acheminai vers Khotan par la route qui longe la base septentrionale du Kouen-Loun. Cet itinéraire a été suivi par plusieurs voyageurs, notamment dans ces derniers temps par la mission Dutreuil de Rhins et par Littledale, mais je n'avais pas le choix.



FEMME D'ABDALL (LOB-NOR MÉRIDIONAL).
DESSIN DE MASSARD, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Quittant Abdall, le 25 avril je me dirigeai vers Tiarklik. Avec quelle joie je fis route vers l'Ouest, le lecteur le comprendra sans peine lorsqu'il saura qu'à Khotan m'attendait un copieux courrier. Recevoir des nouvelles de tous les êtres qui me sont chers, lire leur écriture aimée, il me semblait que cela allait rapprocher les distances. Et comme pour accélérer notre marche dans la direction désirée, au moment du départ soufflait une effroyable tempête d'Est. Le ciel paraissait ainsi vouloir favoriser la prompte réalisation de mes vœux les plus ardents.

Après avoir traversé, en sortant d'Abdall, des terrains qui lors du voyage de Prjevalsky étaient recouverts par le Kara-Bourane, nous suivons la rivière de Tiarklik. L'ouragan ayant arrêté leur écoulement, les eaux se sont répandues sur les plaines environnantes. Hérissée de vagues frangées d'écume, cette nappe temporaire prend l'aspect d'une mer fouettée par un coup de vent.

Deux jours plus tard j'arrivai à Tiarklik. Dans cette localité je dus me séparer de mes trois chameaux. Pendant quatre mois ces animaux m'avaient partout suivi avec une docilité admirable, à travers les sables du Takla-Makane comme à travers les marais du Lob-Nor, et peu à peu je m'étais pris d'attachement pour ces précieux auxiliaires. Quoiqu'il m'en coutât, je ne pouvais songer à les emmener plus loin. Ces vaillantes bêtes avaient besoin de se refaire; de plus, en cette saison, elles auraient été incapables de marcher, habituées qu'elles sont à ne pas travailler en été et à se reposer à cette époque sur les pâturages de la montagne.

A Tiarklik, le manque de passeport m'occasionna pendant quelques jours les plus graves ennuis. Sous prétexte que je n'étais pas muni de papiers m'autorisant à voyager dans sa circonscription, l'*ambane* Li-Darine refusa de me recevoir et m'interdit la route de Khotan par Tiertien. Libre à moi de retourner à Khotan par le chemin d'où je venais. Plutôt que de traverser une seconde fois le Takla-Makane et de subir cette exigence, j'étais résolu à tout. Je confiai mes bagages à un sujet russe établi dans la ville, et pris ensuite mes dispositions pour partir le lendemain pour Tiertien (Tchertchen). L'*ambane* nous arrêterait et nous ferait conduire à Kara-Char, soit ; mais de Kara-Char j'irais à Ouroumts solliciter les bons offices du consul russe de cette ville, pour me faire ouvrir le chemin de Tiertien. De Tiarklik à Ouroumts la distance était seulement de 700 kilomètres, et le pays très intéressant. L'incident ne serait donc pas, somme toute, trop désagréable. Dans la vie, on doit toujours voir le bon côté des événements dont on ne peut modifier le cours.

Le départ avait été résolu pour le 29 avril, lorsque dans la soirée du 28, je reçus la visite de Chi-Darine, le chef de la garnison de Tiarklik. Après m'avoir annoncé qu'il avait reçu l'ordre de m'arrêter le lendemain et après avoir déploré l'entêtement de Li-Darine, nous parlâmes ensuite voyages. J'étais en train de raconter à Chi-Darine mon expédition dans le Takla-Makane, lorsque tout à coup il s'écria : « Ah! c'est donc vous qui, l'an dernier, avez accompli cette terrible expédition dans les sables dont tout le monde parlait, lorsque Ling-Darine et moi nous nous trouvions à Khotan? Combien tous les deux nous avons déploré de ne pas vous rencontrer à votre retour! »

Le hasard de la conversation venait de me faire découvrir que mon interlocuteur était un ami de

Ling-Darine, autrement dit de Paul Splingaert, un Belge, qui, après avoir servi d'interprète à Richthofen, est devenu ensuite un puissant mandarin. Une fois de plus, le proverbe : « Les amis de nos amis sont nos amis » eut raison, et le lendemain, au lieu de mettre à exécution mon projet d'évasion, j'allai rendre visite à Chi-Darine.

Ce mandarin m'intéressa vivement en me montrant les itinéraires levés par lui dans la région montagneuse, au sud de Tiarklik et de Tiertien, qu'il venait de parcourir en compagnie de Splingaert. Sur ces cartes, le relief était indiqué suivant les procédés employés par nos topographes; si elles n'avaient porté des noms en caractères chinois, je les aurais prises pour l'œuvre d'un Européen. Chi-Darine savait du reste parfaitement se servir de la boussole et de la planchette.

L'*ambane* ne voulait pas démordre de ses idées. Depuis le soulèvement des Dounganes, ordre avait été donné de fermer la route de Tiertien et de Khotan, et il était résolu à faire observer la consigne par tout voyageur, quel qu'il fût. « Li-Darine veut vous arrêter, ajouta Chi-Darine, soit, mais en ma qualité de chef de la garnison, je ne lui donnerai pas un soldat pour cette besogne, et s'il commande aux habitants de se saisir de vous, je vous donnerai une escorte. Partez tranquillement pour Tiertien, je réponds des suites de l'affaire. » Telle fut la conclusion de Chi-Darine.

Pareil désaccord entre les autorités civiles et militaires est très fréquent en Chine, et à Khotan comme à Kachgar, j'en vis plusieurs autres exemples non moins singuliers. Si un tel défaut d'entente est préjudiciable aux intérêts de l'Etat, en revanche il me fut très utile en me permettant de poursuivre tranquillement ma route vers Khotan.

Neuf cents kilomètres me séparaient encore du terme de mon voyage. Ma première étape importante fut les ruines de Vach-Chari, où je parvins à acheter d'un indigène un ancien broc en cuivre très intéressant. Remontant ensuite le Tiertien-Daria, j'arrivai à Kopa, dont je visitai les primitives laveries d'or, puis me dirigeai vers l'Ouest en suivant la base du Kouen-Loun. Dans cette région habitent les Tagliks « les habitants des montagnes », une tribu de sauvages qui vit principalement de l'élevage du bétail. Finalement, après un voyage d'un mois, je faisais mon entrée dans Khotan. A peine étais-je descendu de cheval, que mon ami, l'*ambane* Liou-Darine, m'envoyait remettre la plus grande partie des bagages abandonnés en 1895 dans le Takla-Makane, à la suite du désastre de la caravane. Les chasseurs rencontrés chez les bergers de Bouksen et qui nous avaient guidés cette année aux villes ruinées avaient retrouvé nos approvisionnements. Obéissant aux conseils du beg du Tavek-Kel, ils en vendirent une partie et conservèrent le reste. Dès que l'*ambane* eut vent de l'affaire, il fit saisir le tout, emprisonna les coupables et les condamna à me payer une indemnité. Dans cette affaire, Liou-Darine déploya une telle sévérité que je dus intervenir en faveur des coupables. Les intérêts d'un Européen n'auraient pas été mieux défendus par un consul énergique que par ce mandarin. L'*ambane* de Khotan était d'une probité exemplaire et d'une intégrité qui lui valait l'admiration de tous. Malheureusement pour l'avenir de la Chine, de tels fonctionnaires sont des individualités isolées.

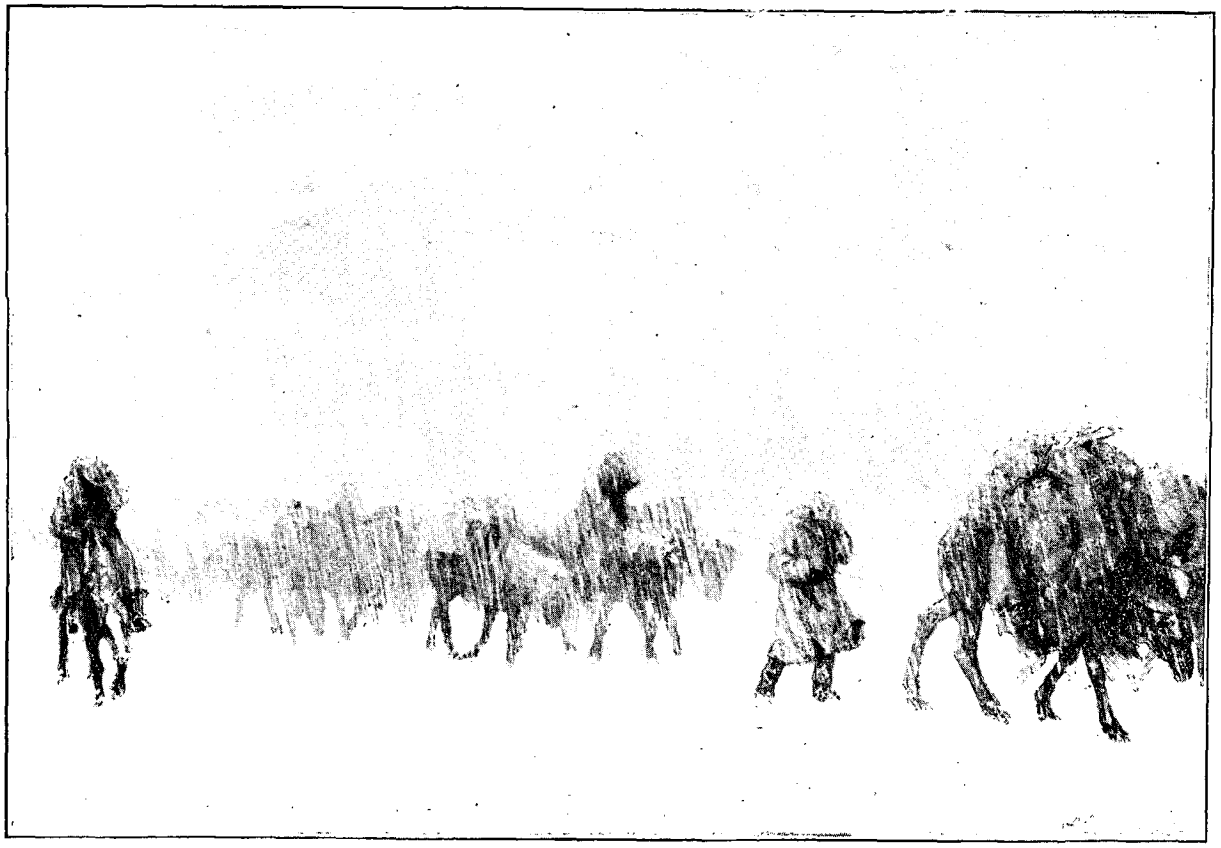
Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre.)



JALLBARS-BASKI, PRÈS DE TÏENZ TARIUM. — DESSIN DE TAYLOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



TEMPÊTE DE GRÊLE SUR LES PLATEAUX DU THIBET. — GRAVURE EXTRAITE DE L'ÉDITION SUÉDOISE.

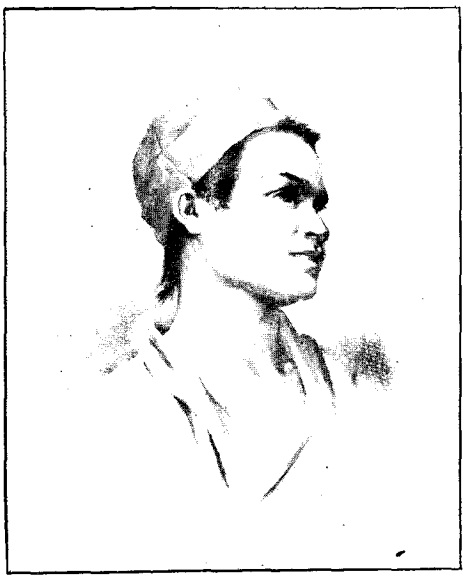
A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT.

XVI

L'escalade du Kouen-Loun. — Encore le mal des montagnes. — Ascension de l'Arka-Tagh. — Indiscipline des Tagliks.



UN CARAVANIER. — DESSIN DE FAURET.

Après deux ans et demi de labeurs incessants au milieu des glaces et des sables de l'Asie, le programme que je m'étais tracé se trouvait accompli presque intégralement. Successivement j'avais escaladé les cimes neigeuses du « Toit du Monde », traversé du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest le désert du Takla-Makane, enfin résolu les importants problèmes que soulevait la position du Lob-Nor. Pour terminer mon œuvre, il me restait à aborder l'exploration du Thibet septentrional. Si cette entreprise s'annonçait longue et périlleuse, en revanche elle promettait d'être féconde. Chaque pas dans l'inconnu de ce monde de montagnes et de plateaux amènerait d'intéressantes découvertes, et chaque étape me rapprocherait de la route du retour. Cette seule pensée suffisait à me donner un regain d'énergie et d'activité. Un mois passé à Khotan pour me remettre des fatigues du voyage au Lob-Nor et pour réorganiser la caravane, et le 29 juin 1896 je quittai définitivement cette ville, dont l'aimable *ambane* Liou-Darine, m'avait rendu le séjour si agréable. Coupant les vallées du Bostan-Tograk et du Mölldja, trois semaines plus tard j'arrivais à Kopa et, le 30 juillet, abordais l'escalade du Kouen-Loun, le bastion septentrional de la colossale muraille qui s'élève entre les plaines de l'Inde et la cuvette du Tarym. Désormais pendant des mois nous allions cheminer, à des altitudes de 4 à 5 000 mètres, à travers de mornes étendues de montagnes stériles et désertes. Cette solitude,

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541, 553 *et* 556.

n'offrant aucune ressource, force était d'être muni d'approvisionnements importants, et, pour leur transport, de traîner derrière soi un nombre considérable de bêtes de somme. La caravane comptait ainsi 21 chevaux, 6 chameaux et 27 ânes, soit un total de 56 bêtes. Seuls, 3 chevaux, 3 chameaux et 1 âne arrivèrent sur l'autre versant, au Tsaïdam, et encore dans quel état! 90 0/0 de nos animaux succombèrent sur les hauts plateaux du Thibet, proportion qui éclaire déjà le lecteur sur les difficultés de la route que nous avons suivie. Cette cavalerie exigeait un personnel beaucoup plus nombreux que celui que j'avais emmené dans mes précédentes expéditions. Cette fois-ci, pas moins de 25 hommes m'accompagnaient. 8 Sartes, Chinois ou métis, constituaient l'élite de la troupe qui devait venir jusqu'au Tsaïdam; les autres, des Tagliks des environs de Kopa, nous aideraient simplement pendant la première partie du voyage.

Comme dans mes précédentes explorations, Islam-Bai occupait le poste de caravanier en chef. A côté de lui, un nommé Parpi-Bai me fut un auxiliaire précieux. Cet indigène d'Och (Turkestan russe), comme mon homme de confiance, avait fait partie du personnel des plus importantes missions qui avaient parcouru l'Asie centrale dans ces dix dernières années. Successivement il avait suivi plusieurs explorateurs russes, Carey et Dagleish, Bonvalot et le prince d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard. S'il ne connaissait pas la partie du Thibet que je me proposais de visiter, il possédait de ce pays une expérience qui nous fut très utile. Islam ne regardait cependant pas la présence de Parpi-Bai dans la caravane d'un œil sympathique : à son avis, ce n'était pas bon signe qu'il eût fait partie de deux expéditions dont les chefs avaient été assassinés.

..... La haute muraille de Kouen-Loun s'élève à pic au-dessus de Kopa, et pour notre coup d'essai dans cette région nous la franchissons par une brèche ouverte à l'altitude de 4 182 mètres (le Sarik-Kol-Davane). De l'autre côté de la passe, le sol présente une profonde dépression, puis se relève brusquement en une seconde chaîne encore plus élevée que la première. Il nous faut donc dégringoler dans une vallée, puis escalader une nouvelle crête. Descendre pour remonter ensuite, désormais pendant des semaines nous nous livrerons à cet exercice épuisant. Au début, il paraît singulièrement rude, et par moments j'en viens à me demander si cette nature sauvage n'aura pas raison de mon énergie. « Une longue et pénible journée de marche ». « La pente devient de plus en plus escarpée... » A chaque page de mon journal de route ces phrases reviennent comme une litanie. Je les copie, sans garder aucune illusion sur l'impression que leur lecture produira; jamais les mots ne pourront donner une idée de l'âpreté de cette région et de la tension de nos efforts.



MENDIANT MONGOL.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

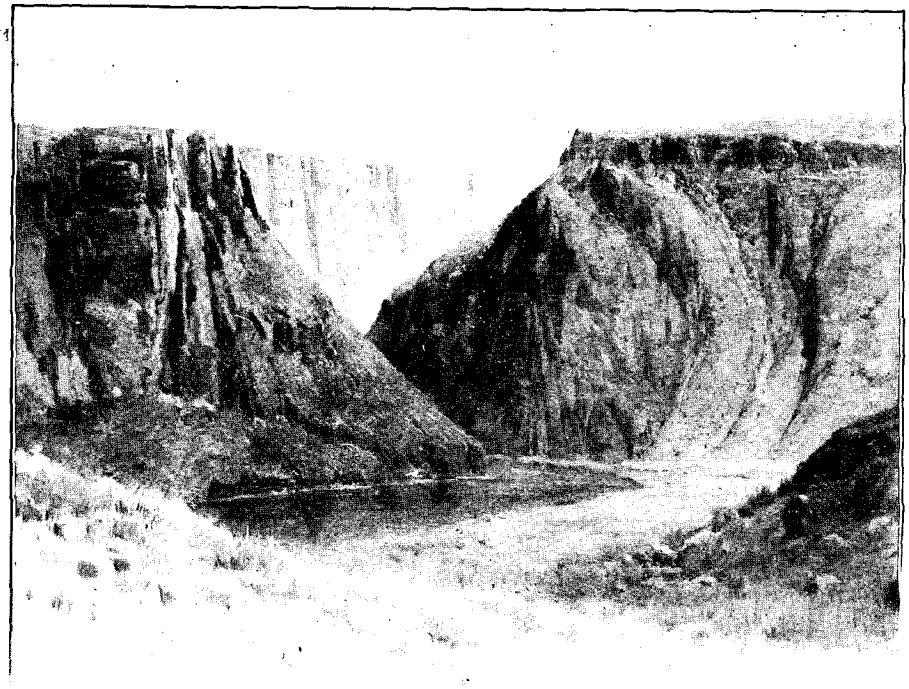
Le 7 août nous arrivons à la passe de la deuxième crête, au Iappkaklik-Davane (4 780 mètres), 30 mètres seulement de moins que le mont Blanc! Le soir, la caravane bivouaque au campement n° 1 (voir la carte). Au delà de ce point les habitants des avant-monts ne s'aventurent jamais; par suite les accidents de terrain ne portent plus aucun nom.

8 août. — A l'aube se lève un cyclone terrible qui jette bas la tente; heureusement, tous les instruments avaient été hier soir après les observations soigneusement empaquetés dans leurs caisses.

Une fois la tourmente passée, en route. Le même paysage désolé que nous avons vu hier, que nous verrons demain, après-demain... Partout des pierres; au pied des montagnes, de stériles terrasses de conglomérat, découpées de ravins à sec; dans la vallée, une nappe compacte de graviers. Nulle part trace de vie!

Dans la soirée, campé à l'altitude de 4 739 mètres. Tous les hommes se plaignent du mal de montagne. Mon interprète chinois est très souffrant : en proie à une fièvre ardente et à d'intolérables douleurs de tête, le malheureux fait peine à voir. Depuis deux jours, à chaque instant il semble sur le point de défaillir. Quand même cependant il poursuit sa route, soutenu dans ses crises par la promesse que je lui ai faite de l'emmener

jusqu'à Pékin et par l'espérance de voir la capitale. A conserver plus longtemps ce malheureux avec nous, nous risquons un accident fatal, pour le moins un retard dans la marche. Il est donc plus prudent de renvoyer Fong-Chi. Ce décision ne laisse pas que de me causer de graves soucis. Mon vocabulaire chinois est très pauvre; sans interprète, comment nous tirerons-nous d'affaire, une fois descendus des déserts thibétains? Bast! nous verrons quand nous en serons là. En voyage il faut compter sur le hasard.



LIT DU BOSTAN-TOGRAK, CREUSÉ DANS LES CONGLOMÉRATS.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

10 août. — Le mal de montagne fait de nouvelles victimes. Ce matin, trois hommes sont incapables de marcher; dans la journée le nombre des malades augmente encore. Presque tout mon monde éprouve d'atroces douleurs de tête; Islam-Bai lui-même est atteint. Je le plains de tout mon cœur, mais dans cette circonstance je ne laisse pas de maudire son indisposition. Voyant leur chef de file souffrant, les caravaniers élèvent naturellement le ton de leurs plaintes et s'abandonnent au découragement. Seul je ne suis pas incommodé par la raréfaction de l'air. A l'altitude de près de 5 000 mètres, je mange, je fume, sans éprouver aucun malaise. Les céphalalgies dont je souffrais au début ont même complètement disparu; la nuit seulement, je suis parfois réveillé par une angoisse au cœur très désagréable.

12 août. — Loin de s'améliorer, la situation devient de plus en plus grave. Brusquement, après une journée relativement bonne, Islam-Bai est devenu très malade. Dévoré par une fièvre ardente, secoué par des spasmes d'étouffement, vomissant à flots le sang, le malheureux me paraît déjà touché par la mort. Vais-je perdre ainsi l'un après l'autre les plus précieux de mes auxiliaires? « Notre camp est un hôpital », écris-je désespéré dans mon journal de route.

Mes craintes furent heureusement vaines. Grâce à une médication énergique, grâce surtout à sa robuste constitution, après deux jours de repos, le patient entrait en convalescence et nous pouvions poursuivre notre route.

15 août. — Toujours le même paysage. Peu ou point d'eau, de maigres pacages, quand nous avons la chance d'en rencontrer. Depuis plusieurs jours nous cheminons au fond de profondes vallées à la base septentrionale de l'Arka-Tagh, cherchant le défaut de la cuirasse qui nous permettra d'attaquer avec succès cette gigantesque crête. Et il est d'autant plus difficile de le découvrir que les cimes sont presque toujours embrumées. Ce matin, de gros nuages semblaient raser le sol. On avait l'impression de sentir un toit très bas au-dessus de soi, et instinctivement on se baissait pour éviter de le heurter. A midi, le temps est devenu épouvantable. Chassés par une tourmente d'Ouest, en quelques minutes des nuées noires obscurcissent complètement le ciel, et bientôt éclate un orage terrible. Autour de la caravane le tonnerre résonne avec un fracas épouvantable, et la grêle crépite avec rage. Les grêlons, quoique guère plus gros que des grains de maïs, nous cinglent avec une telle force que nous sentons leurs chocs à travers nos bonnets de fourrure et nos pelisses.

16 août. — Toujours le même temps venteux et froid et le même ciel chargé. Vers sept heures du matin, une éclaircie se produit, puis bientôt après les brumes nous enveloppent, plus denses que jamais. D'où viennent tous ces nuages? A l'horizon apparaît d'abord un petit flocon nébuleux; en quelques instants il grandit démesurément et bientôt recouvre tout le ciel d'une coupole obscure.

Dans l'espérance d'atteindre une brèche de l'Arka-Tagh, nous remontons un vallon ouvert dans l'épaisseur de

la chaîne. Pendant des heures nous montons péniblement sous une bourrasque de neige et de grêle; une fois au sommet, impossible de voir à deux pas devant nous. Quand les brouillards se dispersent, nous reconnaissons que nous avons gravi, non pas la crête maîtresse de l'Arka-Tagh, mais un de ses contreforts. En pure perte nous nous sommes donc épuisés à escalader cette passe.

Maintenant, il est trop tard pour redescendre. Il nous faut donc camper un peu au-dessous du col, à l'altitude de 5 253 mètres. Pas très agréable le bivouac à une pareille hauteur, sous une tourmente de neige. Dans la nuit le thermomètre descend à — 5°,4.

19 août. — Ce n'est pas assez des obstacles opposés par cette nature terrible, mes gens viennent encore ajouter aux difficultés du voyage.

Dans la nuit, tous les Tagliks se sont enfuis, en nous dérobant deux chevaux, une dizaine d'ânes, sans préjudice d'une bonne quantité de provisions. Il avait été convenu que trois de ces auxiliaires nous quitteraient ce matin. Pour permettre aux autres d'envoyer de l'argent à leurs familles, par l'intermédiaire des partants, j'avais payé à mes gens la moitié de leurs gages. Une fois la somme en poche, la troupe entière des Tagliks nous avait brûlé la politesse.

Dès que nous nous apercevons de l'évasion, trois de mes musulmans choisis parmi les plus énergiques, bien montés et bien armés, partent à la poursuite des voleurs. Le lendemain soir seulement ils ramènent les délinquants. Voulant guérir mes gens de toute nouvelle velléité de fuite, je résolus de faire un exemple, et pour la circonstance me transformai en juge. Une fois les coupables réunis devant moi, je leur reprochai leur conduite en termes énergiques, et, pour leur apprendre à ne pas se jouer impunément d'un Européen, je condamnai le meneur de la rébellion à recevoir douze coups de bâton, et tous à restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Enfin, jusqu'à ce qu'ils nous eussent donné des gages certains de fidélité, les insoumis seraient chaque soir solidement ligottés au bivouac.

Cette escapade avait éreinté une partie de notre cavalerie; aussi bien, pour la laisser se reposer, je restai toute la journée du 21 août au camp n° 8. Cette aventure nous fit perdre trois jours.

Dans ces parages passe l'itinéraire de M. et de Mme Littledale. Venant du Nord et se dirigeant au Sud, les explorateurs anglais franchirent l'Arka-Tagh par un col dont nous ne devons plus être éloignés. N'ayant pu découvrir dans cette chaîne une nouvelle brèche, nous suivrons la route ouverte par nos prédécesseurs.

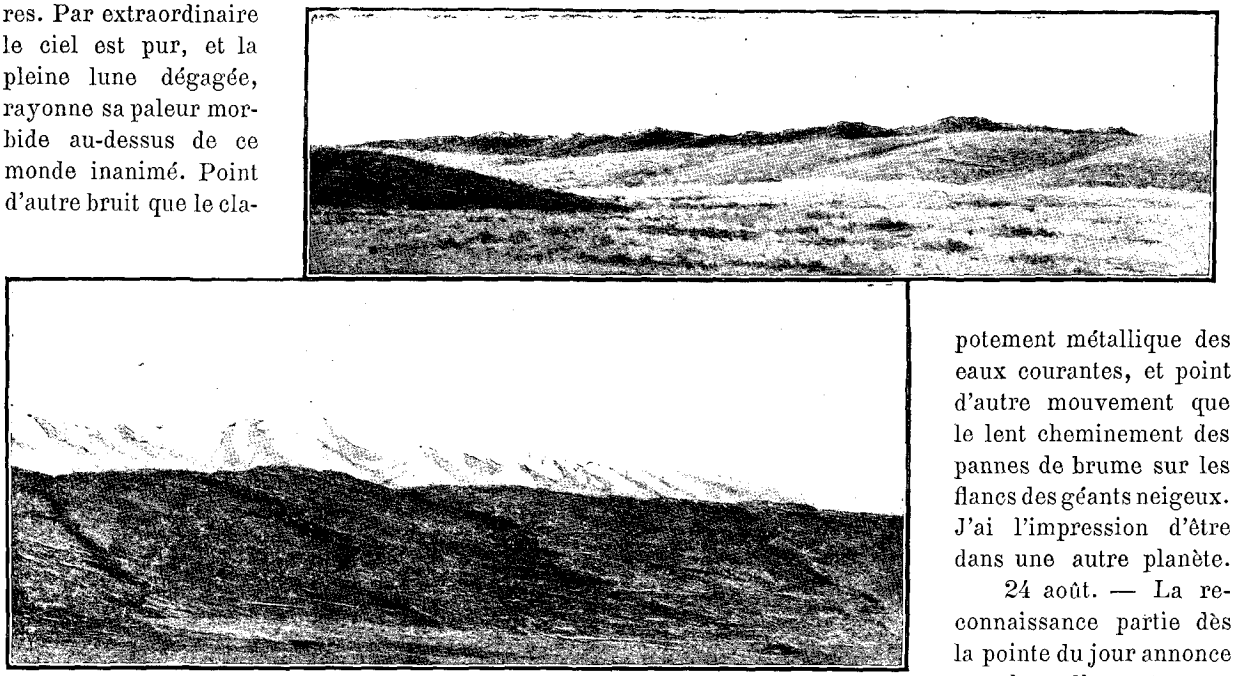


ENTRÉE DE LA VALLÉE DE MÖLLDJA.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

23 août. — Voici enfin le grand jour qui doit nous apporter la victoire ou la défaite, selon que nous réussirons ou échouerons dans la traversée du formidable rempart qui se dresse devant nous. Les présages ne sont pas encourageants. Aujourd'hui, comme hier et avant-hier, un chasse-neige enveloppe le paysage de ses tourbillons aveuglants. Août n'est pas encore terminé, et c'est déjà le plein hiver. Quoi qu'il en soit, nous partons. Un de mes hommes, qui a accompagné Littledale, se fait fort de nous conduire au sommet du col, les yeux fermés.

..... A pas lents, la caravane remonte une étroite vallée. Peu à peu les cimes voisines s'abaissent et affectent des formes plus molles. Sauf dans le lit du torrent, nulle part la roche en place; partout le sol est couvert de matériaux détritiques de très petit calibre. Après ce vallon, nous en enfilons un second. Evidemment nous sommes dans la bonne route. Voici un squelette d'âne provenant de la caravane anglaise, et dans

l'Est-Sud-Est la crête présente une échancrure, évidemment la passe que nous cherchons. Tout à coup, vers l'altitude de 5580 mètres, la tête de colonne fait fausse route. Lorsque le guide a reconnu son erreur, la journée est trop avancée pour poursuivre l'ascension, et nous campons dans un vallon à l'est du col de Littledale. Autour du bivouac, aucun pacage! La végétation est réduite ici à de petites fleurs rouges qui poussent entre les pierres. Par extraordinaire le ciel est pur, et la pleine lune dégagée, rayonne sa paleur morbide au-dessus de ce monde inanimé. Point d'autre bruit que le clapotement métallique des eaux courantes, et point d'autre mouvement que le lent cheminement des pannes de brume sur les flancs des géants neigeux. J'ai l'impression d'être dans une autre planète.



L'ARKA-TAGH VU DU SUD. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS DES CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

24 août. — La reconnaissance partie dès la pointe du jour annonce que le vallon où nous nous trouvons aboutit réellement à la crête de l'Arka-Tagh. Dans cette direction, une couche de neige compacte couvre le sol; sa pente est douce, et sans difficulté elle nous conduit au col. Il est situé à l'altitude de 5 544 mètres, à quelques kilomètres à l'est de celui franchi par M. et Mme Littledale. Probablement dans cette région du massif, les passes sont nombreuses; peut-être l'extrémité supérieure de chaque vallée conduit-elle à une dépression. Ici, le col n'est pas dominé de chaque côté de hautes cimes, comme c'est le cas généralement dans les chaînes de montagnes. Entre ce seuil et les sommets voisins, la différence d'altitude est très faible.

Du Sud-Est au Sud-Ouest par le Sud, le panorama est extraordinairement étendu. Dans un clair soleil qui nous paraît d'autant plus joyeux qu'il est plus rare, apparaît un important fragment de l'Arka-Tag. Sauf dans une petite partie de la chaîne, ces cimes présentent des formes arrondies très caractéristiques. Devant nous, la montagne domine un haut plateau parsemé de massifs isolés qui de loin font l'effet de taupinières au milieu d'une prairie. Par delà cette plaine, une crête bleuâtre ponctuée de taches neigeuses accidente l'extrême horizon.

XVII

Sur les hauts plateaux du Thibet. — Incidents de chasse. — Mortalité parmi les animaux de la caravane. — Rencontre des premiers Mongols. — Arrivée dans le Tsaïdam.

Nous avons quitté la cuvette du Tarym et pénétré dans une nouvelle région. Nous voici maintenant sur une terre vierge, pour ainsi dire, de pas humains. En deux points seulement nous croiserons les itinéraires de Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, de Dutreuil de Rhins et de Grenard.

Pour fêter notre heureuse traversée de l'Arka-Tagh, le soleil nous donne le spectacle de la plus chatoyante illumination. A mesure qu'il descend sur l'horizon, les nuages amoncelés dans l'Ouest s'empourprent, puis passent au jaune d'or et, par une lente dégradation, deviennent ensuite une immense nappe violette que les derniers rayons auréolent d'une gloire radieuse. Dès que la nuit arrive, une brise se lève, d'abord légère et caressante, puis, grandissant de minute en minute, souffle bientôt avec une force irrésistible, nous enveloppant de mugissements sauvages et nous cinglant d'averses de grêle. Cette tourmente passe comme une trombe; cinq minutes après qu'elle s'est déchaînée, le ciel sourit de nouveau, traversé par un merveilleux scintillement d'étoiles.

*

25 août. — Sur les hauts plateaux... Nous cheminons entre deux puissantes chaînes de montagnes; au Nord l'Arka-Tagh, au Sud un relief très proéminent qui est le prolongement du Koko-Chili.

Le soir, campé sur les bords d'un grand lac salé, sans émissaire, comme deux autres bassins précédemment rencontrés. Ainsi que ceux que nous rencontrerons par la suite, il a une forme allongée, déterminée par les deux massifs qui le flanquent au Nord et au Sud. En ce point nous croisons l'itinéraire de Dutreuil de Rhins. Altitude : 4 927 mètres (camp XII).



LE CAMP VIII, THIBET SEPTENTRIONAL,
POINT OÙ LE DOCTEUR SVEN HEDIN A COUPÉ LA ROUTE DE LITTLEDALE (PAGE 580).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

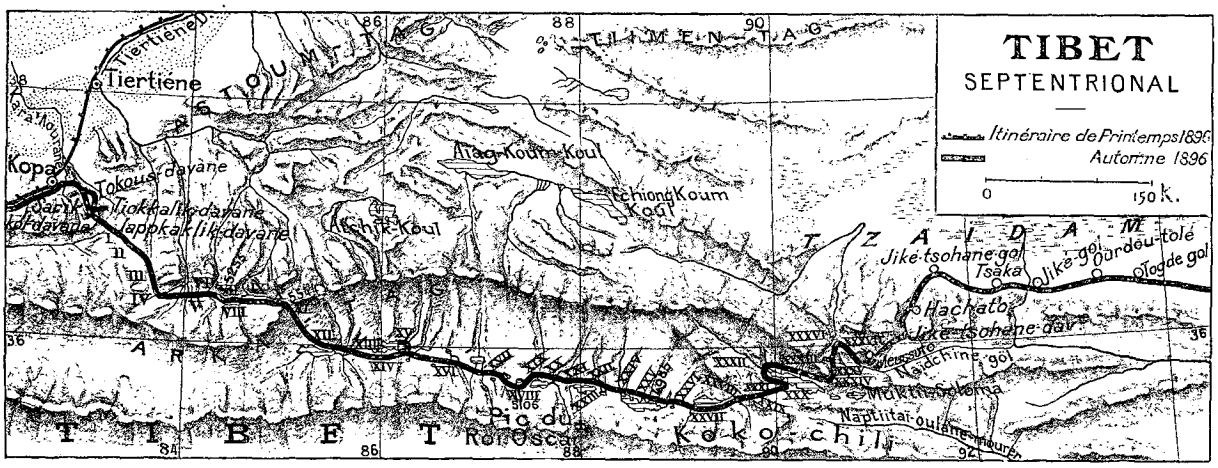
La marche devient terriblement ennuyeuse. Chaque jour voit se reproduire les mêmes incidents; en parcourant mon journal de route, il me semble toujours lire la même page. « Nous rencontrons des lacs. » « A deux heures, éclate une tourmente de grêle. » « Le coucher du soleil est de toute beauté. » Ces trois phrases reviennent comme un éternel refrain.

Les plateaux du Thibet, comme la cuvette du Tarym, sont l'habitat du *koulane*, de ce quadrupède sauvage que les partisans des théories évolutionnistes regardent comme la souche de nos équidés domestiques. Cet animal présente une très grande ressemblance avec le mulet. Il a la queue et la crinière de l'âne et des oreilles qui, quoique plus petites que celles de ce dernier animal, sont néanmoins beaucoup plus longues que celles du cheval.

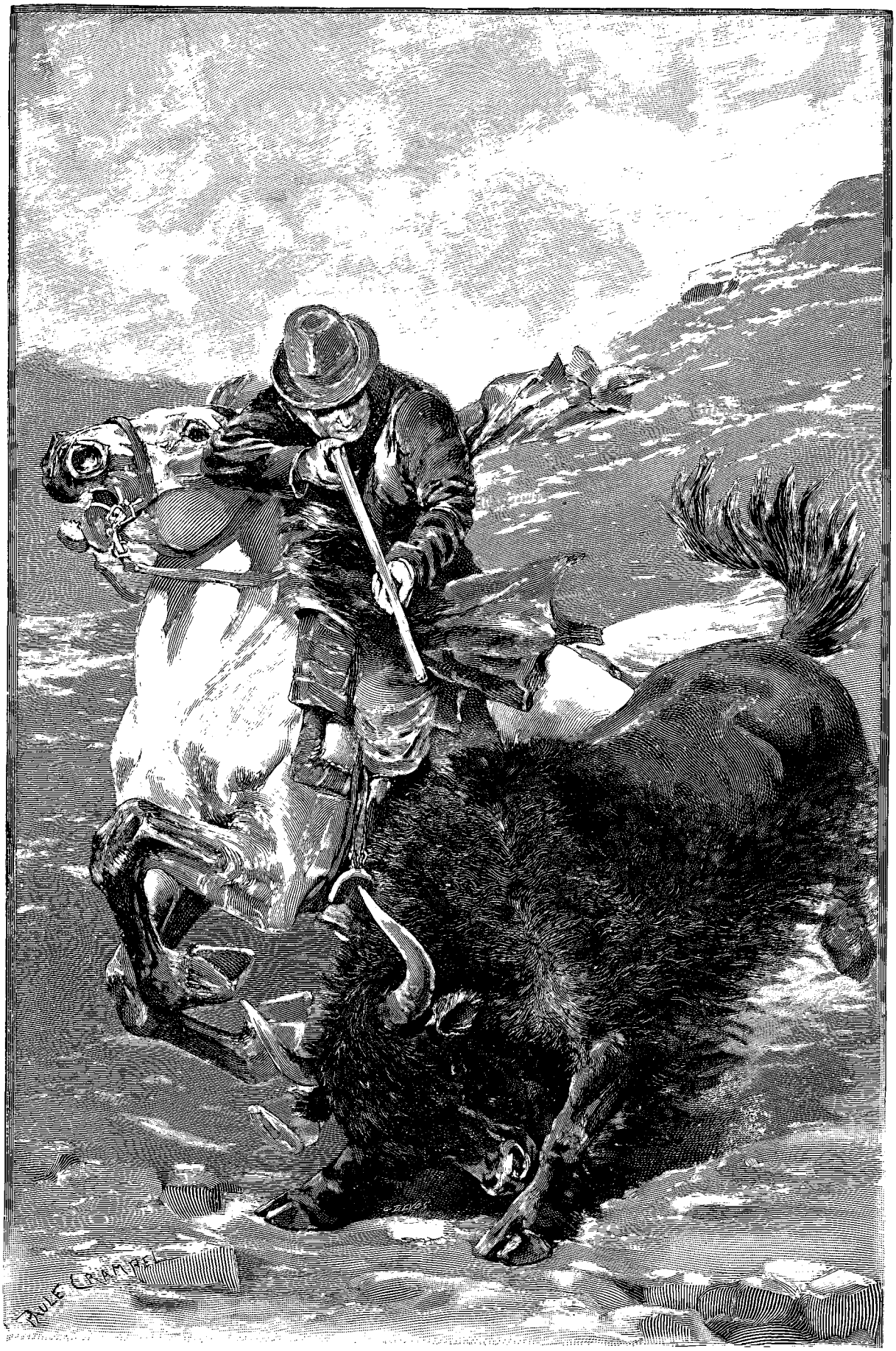
Tous les jours nous apercevions des troupes de *koulanes*, et grand était mon désir d'enrichir mes collections zoologiques de la dépouille de ce beau gibier. Le 29 août, Islam et Parpi réussirent à en capturer un après une poursuite acharnée. Quoique ayant une jambe brisée, la malheureuse bête échappa pendant deux heures aux chasseurs.

Le lendemain, sur un grand lac, nous observons de belles mouettes blanches dont la présence à une telle latitude me paraît intéressante à signaler. Mes hommes leur donnent le nom d'*hangeitt*.

2 septembre. — Le terrain uni, couvert de graviers compacts, est favorable à la marche. Avant-hier, l'étape a été de 30 kilomètres; hier, de 33; aujourd'hui nous avançons non moins rapidement le long du versant nord de la chaîne méridionale. Cette haute crête présente une profonde dépression, taillée, semble-t-il, à



CARTE DU THIBET SEPTENTRIONAL.



ISLAM TUANT LE TAUREAU (PAGE 584). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

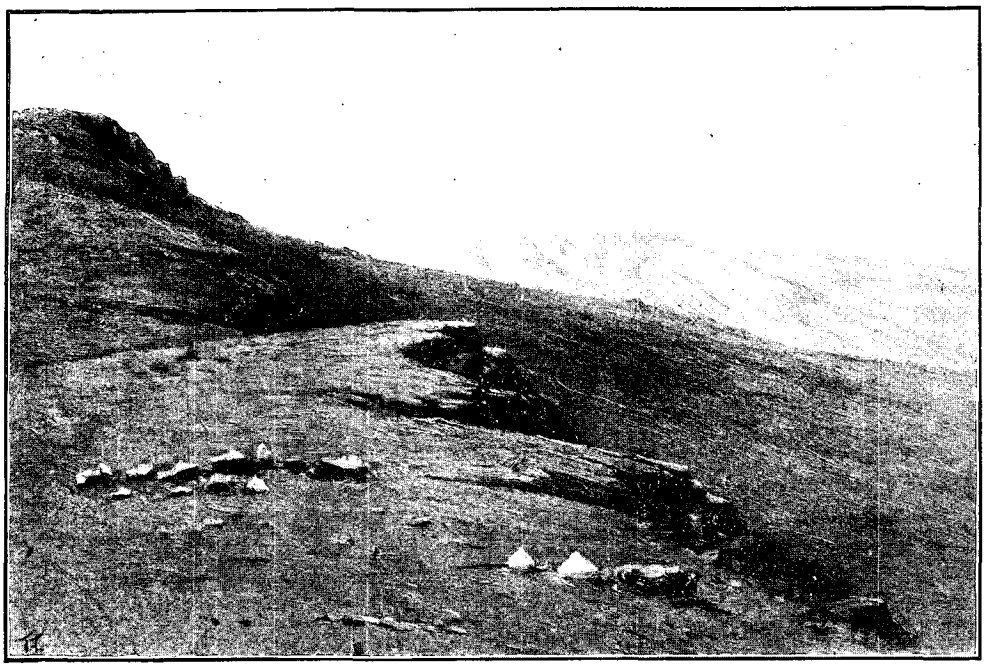
l'emporte-pièce, et au milieu de ce vide s'élève une coupole neigeuse. A la base ouest de ce dôme s'ouvre certainement une passe facile. Après avoir soigneusement examiné ce massif, Parpi-Bai s'écrie tout à coup, en me montrant le col : « *Bovolo toura* (seigneur Bonvalot). » C'est par cette brèche qu'est passé, il y a six ans, la célèbre expédition française.

Très aisément toutes les indications portées sur la carte de Bonvalot peuvent être identifiées sur le terrain. Voici le Dôme du Satyre, correspondant à la cime D de mes levers ; voici les volcans de Ruysbruk, des monticules de tuf noir dont les débris jonchent le sol. La mention : *Fondrières* et *lacs gelés*, se réfère aux flaques d'eau et aux marais de la vallée que nous suivons. Aucun doute, du reste, n'est possible. Le sol est parsemé d'excréments de chameaux qui remontent à plusieurs années, et de fragments de feutre blanc qui, d'après Parpi, servaient à protéger le dos des bêtes de bât de la caravane française.

Depuis près d'un mois nous n'avons pas vu des hommes, c'est pour nous un plaisir de trouver des traces humaines. Pendant quelques heures cet incident chasse de ma pensée les noirs pressentiments qui m'assaillent. De jour en jour l'état de notre cavalerie devient de plus en plus inquiétant. Les chameaux tiennent encore, mais les chevaux et les ânes sont en piteux état. L'escadron fond rapidement !

3 septembre. — Camp XVIII. Altitude, 5 106 mètres. Islam tue une femelle de *yak* sauvage. Une jolie pièce ! Sa taille, mesurée à l'épaule, atteint 1^{m},37 ; sa longueur, de la lèvre supérieure à la naissance de la queue : 2^{m},46. La chair ne constitue pas précisément un morceau de choix ; elle est si coriace, qu'après plusieurs cuissons elle est à peine mangeable, ce qui s'explique en partie par la température relativement basse à laquelle l'eau bout à cette altitude (80° environ). La langue de l'animal est, par contre, délicate, et plusieurs jours de suite je m'en régale à déjeuner.

Dans cette région, les *yaks* sont très abondants. Le même soir, Islam rencontra un superbe taureau. Cet animal avait la vie extrêmement dure. Avec trois balles dans le corps il chargea son assaillant avec autant d'impétuosité que s'il n'eût pas eu le moindre plomb dans la peau. Atteint de trois nouveaux projectiles, trois fois il tomba, et trois fois se releva, pour foncer sur le chasseur. Seulement, à la septième balle il s'affaissa inerte, et Islam s'en vint, tout joyeux, me conter sa victoire. De sa vie il n'avait tué un plus bel exemplaire. Sur sa description enthousiaste, je partis le lendemain matin pour faire dépouiller l'animal et adjoindre sa peau aux collections d'histoire naturelle. Arrivé à l'endroit où, d'après Islam, la bête avait été tuée, plus de *yak* ! Mon chasseur, n'en pouvant croire ses yeux, reste bouche bée. Les traces indiquent que le gibier s'est enfui, en tombant pour ainsi dire à chaque pas. Evidemment, il ne peut être loin. En effet, à cent mètres de là, Islam découvre son taureau soi-disant mort, debout et nous attendant de pied ferme. Une nouvelle balle demeure aussi inefficace que toutes celles qu'il a déjà reçues. Furieuse de cette attaque, la bête fonce sur nous. Devant cette charge, aucun de nous ne se sentant le talent d'une *espada* espagnole, nous fuyons à toutes jambes pour rejoindre nos chevaux, mais à peine avons-nous tourné les talons que l'animal est à vingt pas derrière nous. Très certainement il serait arrivé malheur à l'un d'entre nous, si subitement il ne s'était arrêté dans sa poursuite. Excité par la douleur, le monstre est dans un état de colère indescriptible ; il pousse des mugissements à réveiller tous les échos de ce monde mort, halète comme une locomotive, laboure le sol de ses cornes et de son mufle puissant en faisant voler un nuage de



L'ARKA-TAGH. — VUE PRISE VERS LE NORD-OUEST D'UN MONTICULE DE TUF VOISIN DU CAMP XI.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.



GRAND LAC SITUÉ PRÈS DU CAMP XXX (THIBET). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

poussière. En un mot, l'attitude du taureau après la pose des banderilles. Profitant de ce moment de répit, nous lui envoyons trois nouvelles balles; seulement au onzième projectile il s'affaisse pour ne plus se relever. Ce taureau mesurait 3m,25 de long, du mufle à la naissance de la queue, et était armé de cornes longues de 0m,776. Son poids était énorme; seulement avec peine nous pouvions soulever sa tête et pour charger sa peau sur le dos d'un chameau les efforts de quatre hommes furent nécessaires.

La présence d'un mammifère de cette taille dans la région me semble absolument étonnante. Comment, en effet, peut vivre sur ces montagnes presque stériles une bête aussi puissante, qui doit avoir besoin d'une nourriture très abondante?

4 septembre. — Au Sud-Est se lève une cime magnifique, couverte de brillants champs de neige, dominant tout le désert gris des monts sauvages. En l'honneur de mon souverain, le principal patron de mon voyage, je lui donne le nom de Pic du Roi Oscar.

7 septembre. — Toujours le même paysage. Depuis treize jours nous suivons une succession de larges cuvettes ouvertes entre l'Arka-Tagh et une autre chaîne située au Sud. Chacune d'elles renferme un lac salé sans émissaire, qui collecte les eaux du bassin. Entre ces différentes cavités le sol est à peine ondulé; la marche serait donc agréable, n'est-ce un vent âpre qui nous transperce jusqu'à la moelle.

De jour en jour l'état de notre cavalerie devient plus alarmant. A la fin de chaque étape nous avons à enregistrer quelque perte : le 10 septembre, un cheval et un âne ; le 12, un cheval et trois ânes. Et aucun pacage pour refaire les bêtes ! A mesure que nous avançons vers l'Est, ils deviennent de plus en plus maigres et de plus en plus rares; d'où la nécessité de longues marches. Souvent après une pénible journée de route nos animaux ne trouvent souvent rien à se mettre sous la dent. Aussi bien les chameaux sont-ils, à mon avis, seuls utiles dans une pareille expédition. Nous avons encore du maïs pour dix jours environ, mais Dieu sait quand nous atteindrons une région moins stérile ; il est donc nécessaire de la ménager et de ne l'employer qu'à la dernière extrémité. Aux angoisses de la faim s'ajoutent encore pour nos malheureuses bêtes les souffrances du froid. Toute la journée du 10 septembre tombe une neige abondante ; dans la nuit le thermomètre descend à — 11°,7. Le lendemain matin, le paysage est complètement blanc, et une nappe de glace couvre les lagunes sur le bord des lacs. Dans l'après-midi, et seulement sur les pentes exposées au Sud et au Sud-Ouest, la neige disparaît.

14 septembre. — Chaque soir, je commence mon journal par les mêmes lamentations sur la faiblesse de nos animaux. La caravane fond à vue d'œil. Aujourd'hui, plus que quatre ânes, et encore dans quel état sont-ils! Un cheval est resté en route, et deux chameaux arrivent au bivouac complètement fourbus.

17 septembre. — Les pacages disparaissent sous une nappe de neige si épaisse que les bêtes ne peuvent que difficilement l'entamer. Pour arracher au sol quelques touffes d'herbes, les chevaux se livrent à un épuisant travail de fouille.

Aujourd'hui, repos. Pour protéger les boulets des chameaux contre les pierres, les hommes leur fabriquent des chaussons en peau de koulane.

21 septembre. — Toujours le même exercice. Nous gravissons le bord d'une cuvette pour redescendre ensuite dans une seconde dépression adjacente à la première. Ces perpétuelles montées et descentes mettent à bout notre cavalerie épuisée. Au fond de chacune de ces cavités, toujours un lac. Voici la vingtième nappe d'eau que nous rencontrons depuis le pied de l'Arka-Tagh. Celle-ci paraît la plus étendue de toutes. Dans l'Est, aucune terre n'est visible, une impression de grand golfe s'ouvrant sur la pleine mer. Jamais donc cette vallée lacustre ne prendra fin!

Le niveau du terrain s'abaisse. Le 20 septembre, l'altitude du bivouac (camp XXX) n'est plus que de 4 625 mètres. Nous allons donc prochainement sortir de ce monde mort! Espérons-le du moins!

22 septembre. — La plus rude étape que nous ayons faite depuis longtemps. Nous escaladons une série de mamelons abrupts, coupés de profonds ravins, situés à la base d'une chaîne de montagnes très escarpées. Juste au moment où nous sommes engagés dans le passage le plus difficile éclate la tempête de grêle quotidienne.

27 septembre. — Voici enfin l'extrémité du long chapelet lacustre que nous suivons depuis cinq semaines. Mais, avant de quitter ces hauts plateaux désolés du Thibet, nous devons franchir une seconde fois l'Arka-Tagh. Nos animaux seront-ils capables d'un pareil effort? Nous n'avons plus que 5 chameaux, 9 chevaux et 3 ânes, tous complètement fourbus. L'ascension du col fut heureusement facile.

Sur le versant Nord du passage, Islam découvre un nombreux troupeau de yaks. Au bruit de ses coups de feu la bande se partage; tandis que les uns prennent la fuite du côté de la montagne, les autres filent vers la vallée et se dirigent de mon côté. Je suis sans arme, et pas moins de 47 bœufs sauvages arrivent sur moi. S'ils m'avaient aperçu, j'étais perdu. Par derrière leur troupe Islam galope ventre à terre; profitant d'une conversion décrite par les yaks, d'un balle bien ajustée il casse la jambe d'un taureau. Rendu furieux par la douleur, l'animal se lance immédiatement à la poursuite du cavalier et, bien que courant sur trois jambes, le rejoint bientôt. Au moment où il se baisse pour culbuter son cheval, Islam, l'étend raide d'une balle en pleine poitrine.

Une bonne journée aujourd'hui. Les hommes découvrent des traces évidentes du passage de l'homme : quatre pierres portant des caractères thibétains, trouvées près d'un ancien campement. Des indigènes ne doivent donc pas être loin!

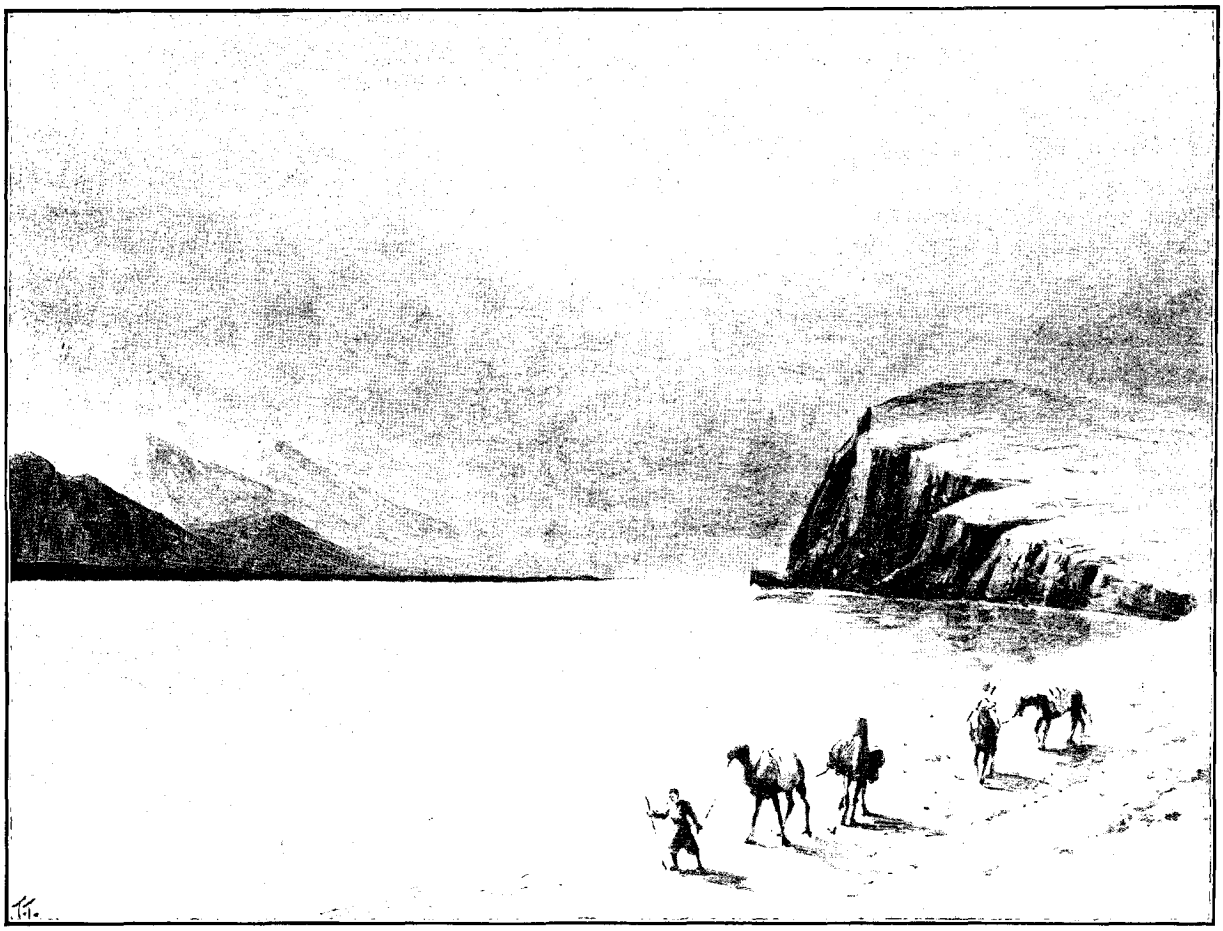
Le lendemain nous rencontrons les pistes d'une caravane et celles d'un piéton. Tous ces « signes », comme disent mes gens, ne remontent pas à plus de 5 jours. Plus loin, nous passons devant un *obo*, un ex-voto de bouddhiste.



TYPES MONGOLS; AU MILIEU : DORTIÉ, GUIDE DE L'EXPÉDITION SUR LE VERSANT ORIENTAL DU THIBET. DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

1er octobre. — Nous descendions une grande vallée, lorsque Islam aperçoit plusieurs *yaks* sur un pâturage. Immédiatement il s'en approche en rampant et, une fois à portée, tire. Au bruit de la détonation les bêtes ne bronchent pas, et une vieille femme arrive en levant les bras en l'air, comme pour demander grâce. Notre chasseur avait tiré des yaks domestiques! Après 55 jours de marche, nous sommes enfin sortis du désert!

Le premier représentant de l'espèce humaine que nous voyons n'est pas précisément attrayant, encore qu'il appartienne au sexe qui a pour apanage la beauté. Mais de cela nous n'avons cure. Finie l'existence lourde et monotone que nous menons depuis deux mois sur ces hauts plateaux! Chaque jour maintenant nous verrons des humains; peut-être ne nous manifesteront-ils pas toujours des sentiments amicaux; leur rencontre



UNE TEMPÊTE SUR LE LAC N° 20 (THIBET). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

au moins nous apportera la vie, le mouvement, la nouveauté. Quoique la vieille femme ne sache que le mongol et qu'aucun de nous ne parle cette langue, nous nous entendons parfaitement pour l'achat d'un mouton. Je me mets à bêler en montrant un petit morceau d'argent. De suite la femme comprend. Par signes elle nous explique ensuite que son mari chasse le yak sur la montagne et qu'il reviendra dans la soirée. Donc campons jusqu'à son retour.

En attendant, visitons l'habitation de ces Mongols : une tente en feutre percée de trous et de déchirures. Parmi le mobilier plus que simple, signalons la lampe, une pierre creusée remplie de graisse de *yak*. En face de la porte de l'abri est placée une petite boîte contenant des livres thibétains formés de longues feuilles volantes très étroites. Chaque liasse est enfermée dans un morceau d'étoffe.

Dans la soirée, pendant que nous faisons cuire notre mouton, survient le maître de céans. Grand est son étonnement de trouver sa tente remplie d'étrangers, mais Dortié, — c'était son nom, comme nous l'apprîmes plus tard, — en homme intelligent, prit la chose avec calme. Avec lui recommence la pantomime. J'apprends ainsi que la localité où nous nous trouvons porte le nom de Meusseuto et que la rivière voisine est une des branches supérieures du Naidchine.

Après avoir acheté à ces primitifs trois chevaux et deux moutons, nous nous remettons en marche le 3 octobre, sous la conduite de Dortié. Cet indigène me servira de guide et en même temps de professeur de mongol. Le maître ni l'élève ne possédant aucun idiome commun, les débuts de cet enseignement furent pénibles. Une fois les premières difficultés vaincues, je fis des progrès rapides, et après plusieurs mois de cet exercice, ma connaissance du mongol fut suffisante pour me permettre de m'entretenir sans interprète avec le « Bouddha vivant » de Koum-Boum.

Le 4 octobre, nous traversons le col de Jiké-Tsohane (4974 mètres), et entrons dans le vaste bassin fermé du Tsaïdam. Le terrain s'abaisse rapidement ; le lendemain, à Harato, le baromètre indique seulement une hauteur de 3371 mètres. Depuis deux mois jamais nous ne nous étions trouvés à une aussi faible altitude. Dans ces parages nous rencontrons une troupe de six Mongols, cinq hommes et une femme, qui se dirigent vers la montagne pour y poursuivre le yak. Cette chasse est une des principales occupations de ces nomades, et fournit en grande partie à leurs besoins. Avec leurs mauvais fusils, les indigènes n'attaquent jamais ce

redoutable gibier qu'au nombre de deux au moins, afin que l'un des assaillants ait toujours un coup de réserve lorsque le taureau vient à charger. En octobre, les yaks descendent sur les pâturages des hautes vallées, et leur poursuite donne toujours des résultats satisfaisants.

6 octobre. — Au sortir d'un étroit défilé, un panorama absolument extraordinaire s'offre à nos yeux, habitués depuis des mois à ne contempler qu'un hérissement de montagnes. Les chaînes qui entourent la vallée s'écartent brusquement, et devant nous se découvre un horizon illimité d'une plaine infinie. Le sol est couvert de graviers, le lit du torrent à sec ; nulle part trace de végétation, et au milieu de cette stérilité quelques dunes lèvent leur dôme luisant. C'est le Tsaïdam, un nouveau désert de sable, formant, comme celui du Tarym, une profonde cuvette au milieu des grands monts et présentant les mêmes caractères orographiques que le Takla-Makane. L'une après l'autre nos dernières bêtes tombent épuisées. Nous sommes réduits à trois chevaux et un âne. Encore quelques étapes et nous devrons marcher à pied. Heureusement, à Jiké-Tsohane-Gol, des Mongols consentent à me vendre vingt chevaux.

Pendant qu'Islam procède à la réorganisation de la caravane, j'étudie les indigènes. Ils sont bouddhistes, et la plupart d'entre eux ont fait le voyage de Lhassa. Tous portent, suspendues au cou dans un étui (*gavo*), des images sacrées en terre cuite (*bourkanes*). Ces *bourkanes*, fabriqués à Lhassa, sont souvent de fort jolies pièces d'orfèvrerie ornées de turquoise et de coraux. Je réussis à persuader aux Mongols de me céder ces talismans, mais il me fallut y mettre le prix et agir en cachette. Chacun de ces fervents adorateurs de Bouddha ne demandait pas mieux que de me céder l'insigne de leur foi, à condition que leur voisin n'en sût rien. Le soir, successivement, tous se glissaient à la faveur de la nuit dans ma tente pour m'offrir leurs dieux, toujours en me recommandant le silence. Cela me faisait songer à quelque scène de vaudeville.

Ces Mongols tirent le plus clair de leurs ressources de l'élevage de troupeaux de gros bétail, de moutons, de chameaux et de chevaux. La production chevaline paraît surtout les occuper, et le *koumis* est leur boisson de prédilection. A Jiké-Tsohane-Gol, situé à une altitude de 2 815 mètres, nous retrouvons presque l'été. L'air est limpide et calme, et à midi la température s'élève à + 15°. En revanche les nuits sont trop froides ; le 12 octobre, le thermomètre descend à — 15°,1.

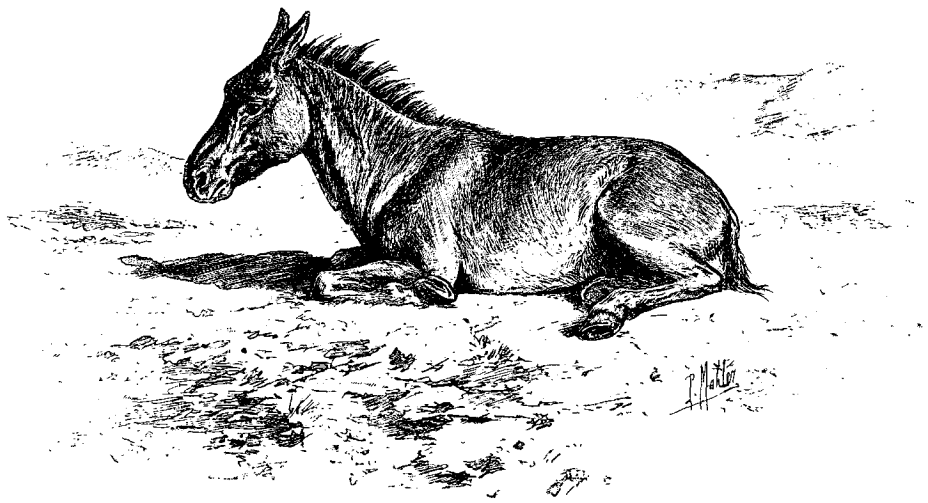
Une fois rééquipés, nous nous remettons en marche, suivant la lisière méridionale du désert. Toujours le même panorama uniforme ; à perte de vue une steppe absolument unie, pas le moindre accident sur lequel le regard puisse s'arrêter. Onze jours nous cheminons ainsi jusqu'au Tengelik-Gol, puis traversons le Tsaïdam vers le Nord-Est.

..... D'immenses étendues argileuses, sèches et dures, parsemées d'efflorescences salines. Nulle part trace de sable mouvant. Dans cette région le Tsaïdam est très étroit, et après une marche de 25 kilomètres nous atteignons les premières traces de végétation situées sur le bord septentrional de cette cuvette.

« Deux mille kilomètres me séparent encore de Pékin », écris-je en terminant mon journal. Deux mille kilomètres ! combien de mois, combien de jours de fatigue et de tracas représente cette distance ! Je commence à sentir le poids de mes trois ans de voyage et le vide de la longue absence. Quand reverrai-je les miens ? Depuis six mois je n'ai reçu aucune nouvelle. Il me semble que lorsque j'arriverai à Pékin je toucherai presque le sol aimé de la patrie.

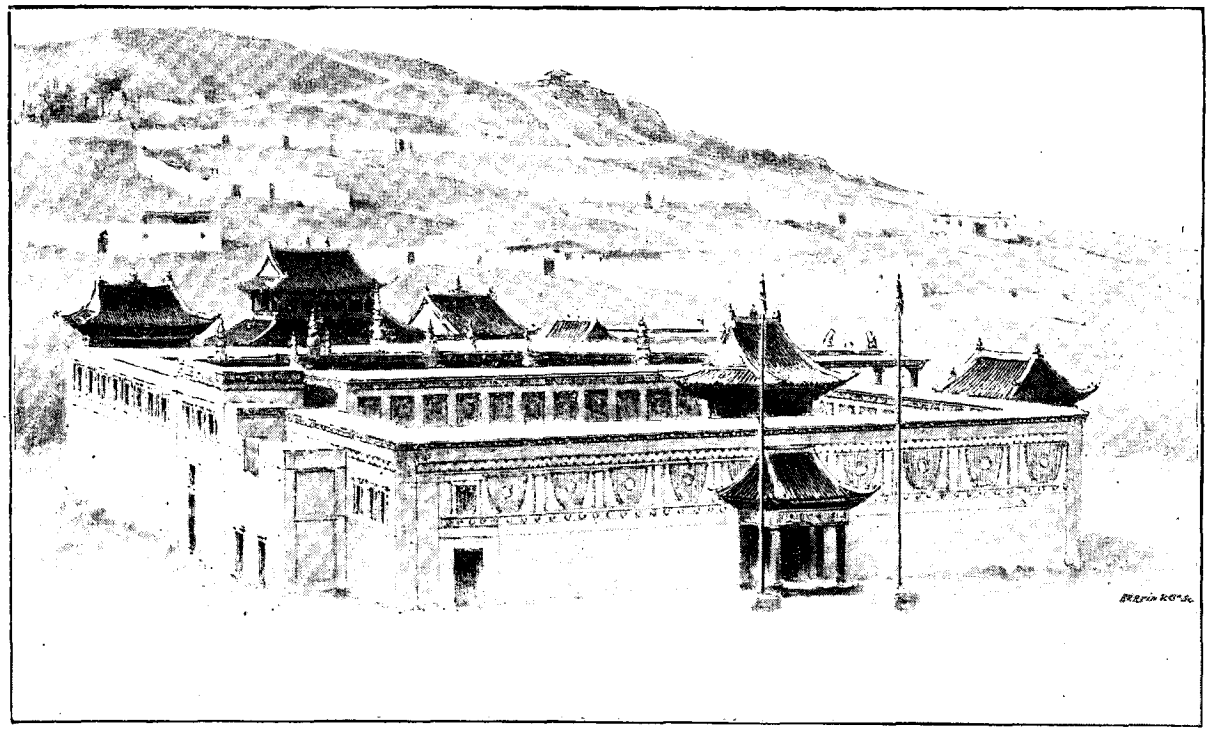
Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.

(A suivre).



KOULANE BLESSÉ. — DESSIN DE MAHLER, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES TEMPLES DE KOUM-BOUM (PAGE 597). — DESSIN DE TAYLOR.

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE[1],

PAR M. LE Dr SVEN HEDIN.

Résumé par M. Charles RABOT.

XVIII

A travers le Tsaïdam. — Les Tangoutes. — Attaque de la caravane. — Le Koukou-Nor.



LOPPSEN. — DESSIN DE FAURET.

Le 26 octobre. — Sur le bord septentrional du Tsaïdam. Toujours la même stérilité, seulement de loin en loin des buissons de tamaris et de *saxaouls*. Sur ce sol sec comme de l'amadou, sans aucune goutte d'eau, comment même des plantes appartenant à des espèces désertiques peuvent-elles vivre?

Après un massif de monticules d'argile bizarrement découpés, aux aspects de ville ruinée, une nouvelle plaine morne et désolée se découvre. Quand donc enfin sortirons-nous de cette monotonie? A la fin d'un voyage, elle énerve et fatigue.

..... Une tache mauve balafre l'horizon incolore. A mesure que nous avançons, elle grandit, se précise et devient la vaste nappe du Tossoun-Nor. Dans un clair soleil d'automne, elle luit toute bleue, ponctuée d'îles et de troupes de cygnes blancs, encadrée de pâturages et de taillis de roseaux rafraîchis par des sources limpides. Sur les bords de ce lac la vie est donc facile pour des nomades; ils y trouvent tout ce dont ils ont besoin : des pacages, de l'eau, du combustible. D'où le nom de Tossoun-Nor (lac gras) donné à ce bassin.

Au coucher du soleil, c'est un flamboiement de tonalités vibrantes, un paysage tellement monté en couleurs qu'il semble irréel. Le bleu des eaux atteint une profondeur que je n'ai vue nulle part ailleurs, et les collines des rives prennent un éclat rouge brique. Ces paisibles lacs de l'Asie perdus dans le désert, jamais je ne puis les regarder sans me sentir profondément ému. Seuls, ici, ils me rappellent les sites aimés de la patrie lointaine.

Le lendemain, nous rencontrons une seconde nappe, le Kourluk-Nor ou Kara-Nor, unie à la première

1. *Suite. Voyez p.* 505, 517, 529, 541, 553, 565 *et* 577.

par le Holouïne-Gol. Grâce à cet écoulement, les eaux de ce lac sont douces, tandis que celles du Tossoun-Nor, privées d'émissaire, sont salées.

28 octobre. — Route dans la direction de l'Est-Sud-Est. A gauche, nous embrassons le Kourluk-Nor, et plus loin la chaîne méridionale du Koukou-Nor, tandis qu'à droite le regard se perd dans l'infini des plaines.



UN JEUNE TANGOUTE.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Au milieu de cette immensité, pas un être vivant ! Seuls, les squelettes de chevaux épars le long de la piste rappellent le passage de l'homme. Depuis Tengelik, nous n'avons point croisé un seul cavalier mongol. Plus nous avancerons vers l'Est, plus le pays deviendra désert. Partout la crainte des pillards tangoutes a fait le vide.

30 octobre. — Voici déjà l'hiver asiatique dans toute sa rigueur. La nuit dernière, le thermomètre est descendu à — 22°, 6, et ce matin la rivière charrie de gros glaçons.

Toujours la plus complète solitude, des dunes alternant avec des steppes et des marécages.

Des Tangoutes rôdent, paraît-il, dans les environs. Il y a quelques jours, ils ont enlevé des chevaux à des Mongols sur les bords du Kourluk-Nor. Cette nouvelle jette Loppsen dans une profonde tristesse. Sans cesse il épie anxieusement l'horizon, et sans cesse marmotte des prières. A sa demande, la caravane se garde soigneusement. Même si nous n'apercevons pas de Tangoutes sur la route, il serait dangereux de ne prendre aucune précaution. Ces brigands nous observent peut-être cachés derrière des rochers, et, une fois la nuit venue, guidés par nos feux de bivouac, ils s'approcheraient du camp à la dérobée et nous voleraient nos chevaux. Pour calmer les craintes du guide, je distribue aux hommes les trois fusils et les cinq revolvers qui constituent mon arsenal.

Bivouaqué à Sorgotsou. Aucun feu de campement indigène ne paraît dans la steppe, pas plus que sur la montagne. Nulle trace du voisinage de l'homme. Néanmoins, par mesure de prudence, toute la nuit nous gardons les chevaux à proximité de la tente. Nos chiens sont des gardiens vigilants ; au moindre bruit suspect, ils donneront l'éveil. De jour en jour, la température devient de plus en plus basse ; dans la nuit, le thermomètre descend à — 26°, 1.

31 octobre. — Nous traversons le bassin fermé de faible étendue du Kara-Nor. Les eaux ruisselant le long des bords de la cuvette forment ce lac au centre de la dépression. Autour de cette nappe abondent les traces d'ours. Ces animaux ne sont pas moins dangereux que les brigands Tangoutes. Ils approchent des chevaux en se dissimulant derrière les buissons et, à la première occasion favorable, bondissent sur eux.

Afin d'éviter une surprise, je fais entraver la cavalerie près des tentes, dès qu'elle est rentrée des pâturages. En outre, chaque nuit, des hommes que l'on relève toutes les deux heures montent la garde. Pour se tenir éveillés, aussi bien que pour nous donner une preuve de leur vigilance, à intervalles réguliers ils frappent à tour de bras sur des casseroles. Liberté ils ont de chanter, et ils ne s'en font pas faute. Souvent, lorsque je ne dors pas, j'entends les mélopées tristes de mes musulmans.

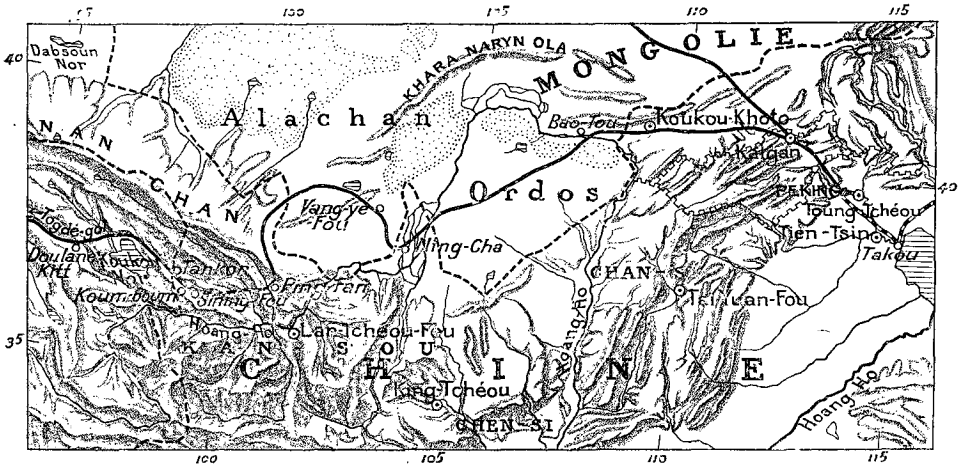
1er novembre. — La nuit s'est écoulée sans alerte. Ni Tangoutes ni ours ne sont venus rôder autour du camp, et, le fusil sur l'épaule, nous poursuivons allègrement notre route.



TANGOUTE DU KOUKOU-NOR.
DESSIN DE FAURET, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Au delà du Kara-Nor, nous nous engageons dans une large vallée parsemée de broussailles, ouverte entre des rochers escarpés. Apercevant des traces toutes fraîches d'ours, Loppsen et Islam partent immédiatement en avant et disparaissent bientôt à travers les taillis. Une heure après, je les vois tout à coup accourir à fond de train. « Les Tangoutes, les Tangoutes ! » crient-ils dès qu'ils sont à portée de voix. En effet, derrière eux arrivent au galop 12 cavaliers. Immédiatement, j'ordonne de faire halte et de conduire les chevaux de bât derrière un bouquet de tamaris, sous la garde d'un homme. En même temps, avec Islam, Parpi et Loppsen, je prends position sur un monticule. Mes compagnons ne font pas

brillante figure. Parpi sait, en effet, le danger d'une pareille attaque pour s'être trouvé dans une situation semblable lors de l'assassinat du regretté Dutreuil de Rhins. Dans cette même région, Prjevalsky et Roborovsky ont été également exposés à des aventures de ce genre. Je ne puis donc me dissimuler la gravité de cette rencontre. Les Tangoutes sont tous armés de fusils. Ces indigènes sont d'excellents tireurs, visant lentement et ne lâchant la détente qu'à coup sûr. La partie est donc inégale. Notre attitude résolue en imposa aux pillards ; nous voyant prêts à la lutte, ils prirent le parti de s'éloigner. Avant de nous attaquer, ils avaient sans doute voulu reconnaître l'effectif de la caravane et la qualité de notre armement. Plus loin, la vallée forme un étroit défilé. Peut-être les brigands nous y attendent-ils embusqués dans les rochers. En approchant de la gorge, nous prenons donc de nouveau une formation de combat. Les Tangoutes avaient déjà abandonné la position. Néanmoins, mes gens ne respirèrent librement qu'une fois sortis de ce passage.



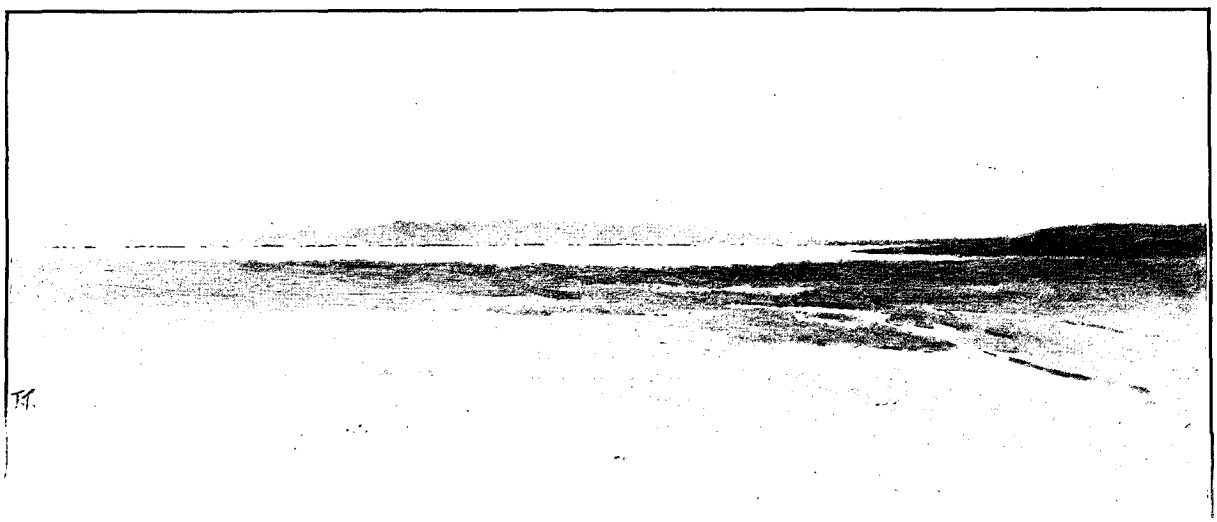
ITINÉRAIRE DU DOCTEUR SVEN HEDIN DANS LA CHINE ORIENTALE.

Le soir, nous prîmes toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise. Les feux furent masqués, afin de ne pas déceler la position du camp, et pendant la nuit les hommes veillèrent. L'ennemi nous épiait caché dans la brousse, poussant des cris sinistres que je ne saurais mieux comparer qu'aux rugissements des hyènes et aux grognements des loups affamés. Par ces hurlements, les Tangoutes s'assurent, paraît-il, si leurs adversaires sont bien gardés par leurs chiens. Les nôtres se chargèrent bruyamment de les éclairer à cet égard et, jusqu'à l'aube, aboyèrent furieusement. Perdant tout espoir de nous surprendre, les pillards ne tentèrent plus aucune attaque.

2 novembre. — Dès le lever du soleil, nous nous remettons en marche. Les Tangoutes observent toujours nos mouvements ; une fois la caravane en route, ils se précipitent sur l'endroit que nous venons de quitter. Les débris de journaux et les morceaux de bougie épars sur le sol du camp indiquèrent à nos ennemis qu'ils n'avaient point affaire à de pacifiques Mongols qui se laisseraient dépouiller sans résistance. Aussi jugèrent-ils prudent de nous laisser tranquilles.

..... Nous traversons d'immenses steppes encadrées par deux chaînes de montagnes et partagées en plusieurs bassins fermés. Le fond de ces différentes cavités est occupé par des lacs dont le lit, à sec pour le moment, est recouvert d'une couche épaisse de sel.

Nous campons près d'une tente tangoute, voulant montrer à ces bandits que nous n'avons pas peur d'eux.



PARTIE NORD-OUEST DU KOUKOU-NOR (PAGE 593). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

A notre approche deux cavaliers prennent la fuite, et seulement dans la soirée deux autres osent s'approcher de notre bivouac. Par la cordialité de notre accueil, nous parvenons à les apprivoiser un peu et à obtenir qu'ils nous vendent un mouton et du lait. Après cette première entrevue, loin de nous départir de notre vigilance, nous continuons à observer une conduite prudente à l'égard de nos voisins. Loppsen, du reste, ne cesse de nous recommander de nous garder avec le plus grand soin, et de ne pas nous laisser prendre aux démonstrations pacifiques des Tangoutes. A sa grande frayeur, je l'entraîne vers les deux tentes voisines. C'était, à son avis, se jeter dans la gueule du lion. A notre approche, six chiens hargneux aboient furieusement, prêts à se jeter sur nous. A ce vacarme, un homme paraît ; après avoir appris de Loppsen le but de ma visite, il m'engage à entrer dans son habitation. Autour d'un feu sont accroupies deux femmes, en train de faire mijoter une préparation culinaire peu appétissante. La plus jeune, la femme de notre hôte, a une mine accorte et animée et, pendant tout le temps que je reste devant elle, ne cesse de me dévisager : une marque d'attention à laquelle j'aurais été très sensible en toute autre circonstance. Tous sont vêtus de peaux comme les Mongols. Sur une caisse, en face de l'entrée de la tente, est placé un petit autel bouddhique comme celui que nous avons vu chez la vieille femme de Meusseuto. Au milieu de l'abri est disposé un foyer entouré de pierres plates destinées à supporter la marmite, et dans les coins sont entassées la garde-robe et les provisions.

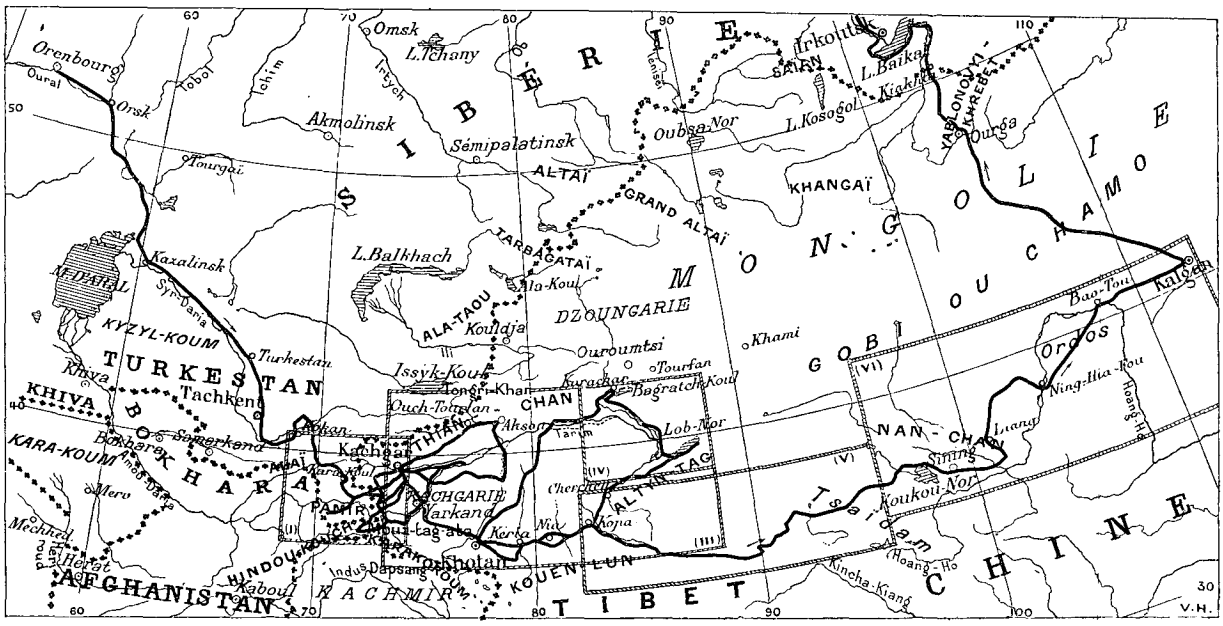
5 novembre.— Au réveil, le sol est couvert de neige, et le ciel chargé de gros nuages annonce le mauvais temps pour toute la journée.

Dix Tangoutes viennent nous rendre visite. Armés de grandes lattes droites, vêtus de costumes bleus et rouges, ils ont l'air de soldats. Ils examinent avec intérêt plusieurs de nos armes et ustensiles et causent volontiers. Mon revolver excite naturellement leur curiosité ; les six cartouches dont il est chargé me valent des marques non équivoques de respect. Le propriétaire d'un tel engin leur semble sans nul doute un homme très puissant.

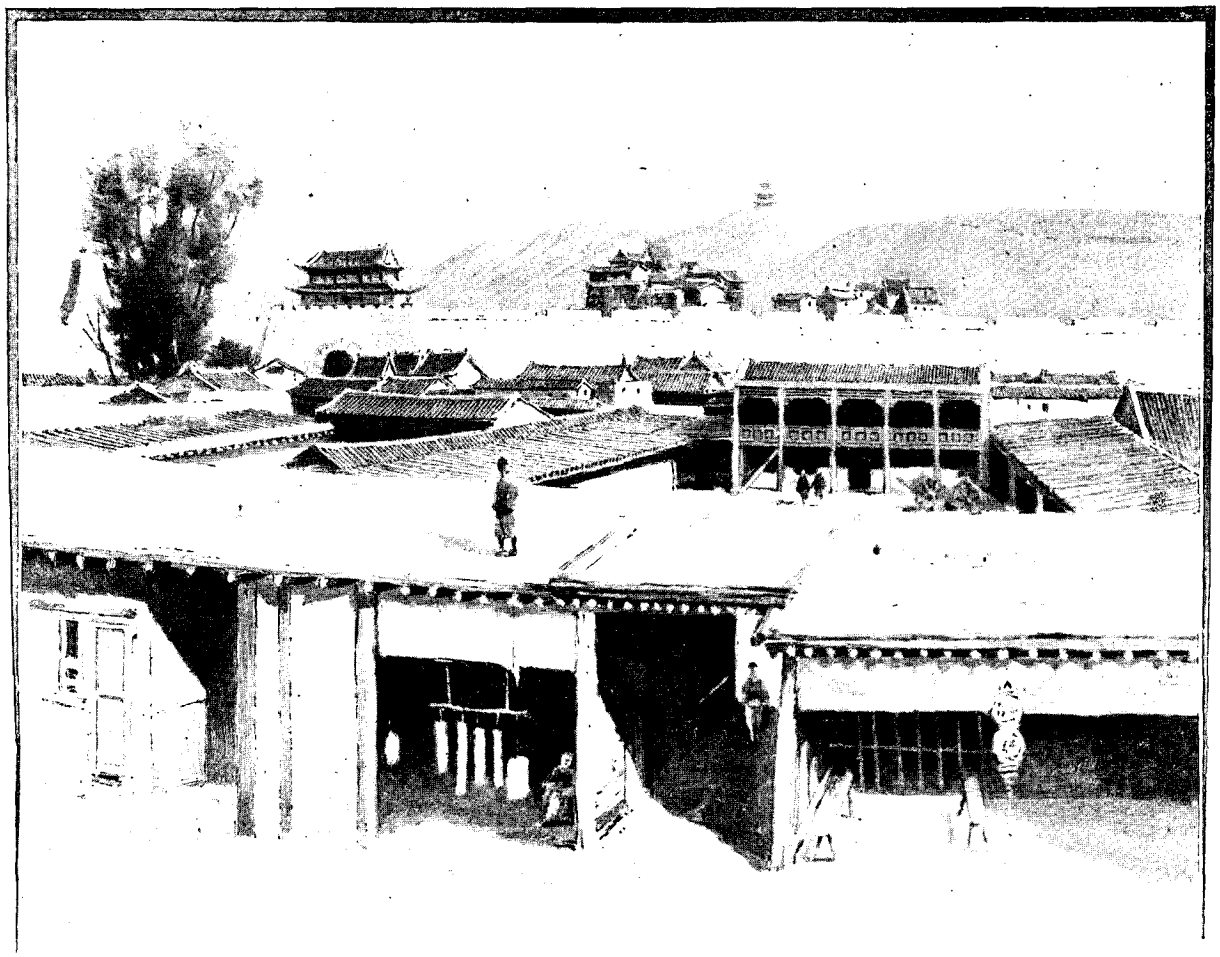
..... La vallée monte lentement vers l'Est entre des collines arrondies, parsemées de bois de conifères. A l'entrée de ravins ouverts à droite et à gauche, des tentes tangoutes apparaissent, tristes et maussades. Elles ont bien l'air de repaires de brigands. Nous en comptons vingt-cinq ; jusqu'à Doulane-Young, il en existerait, paraît-il, une quarantaine. Les indigènes pourraient donc facilement nous barrer le passage.

Plus loin, nous distinguons une construction en argile du plus singulier aspect : un cylindre posé sur un cube. C'est, me dit Loppsen, un *sovourga* annonçant le voisinage d'un temple. En effet, bientôt nous arrivons devant les murs de Doulane-Kitt, la première localité fortifiée que nous rencontrons depuis Kopa. Cette « ville », qui ne compte que quelques maisons et quelques tentes, est habitée par des Mongols Banga, une tribu de détrousseurs de grand chemin, dignes émules des Tangoutes. Dans la partie ouest de Doulane-Kitt, s'élève le temple, une grande maison carrée surmontée d'un toit plat.

Le soir, nouvelle alerte. A peine sommes-nous installés au bivouac que toute la vallée retentit de cris et de hurlements auxquels répondent nos chiens. Evidemment les Tangoutes se sont mis en marche pour nous fermer la route le lendemain matin. Toute la nuit nous restons sur le qui-vive, et seulement au lever du soleil reconnaissons l'inanité de nos craintes. Ce vacarme a été simplement causé par le passage de trois loups.



ITINÉRAIRE GÉNÉRAL DU DOCTEUR SVEN HEDIN À TRAVERS L'ASIE.



PING-FAN, VUE VERS L'EST (PAGE 599). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

Près de là, à Gantiour, se trouve un monument très remarquable, une enceinte carrée, formée par un mur appuyé contre un rocher et fait de blocs de granit épais de plus de 75 centimètres. Elle mesure une hauteur d'un peu plus de 2 mètres. L'état de la construction indique son antiquité. Leur sommet est revêtu de pierres plates portant la prière thibétaine habituelle : *Om mané padmé houm* (O bijou de lotus!). A l'intérieur sont suspendus des touffes de laine, des morceaux d'étoffe et des fragments d'os, tous couverts d'inscriptions. Ce monument archaïque, probablement une forteresse, avait été transformé par les indigènes en *obo*, c'est-à-dire en ex-voto. De l'intérieur du réduit on accède dans une haute et longue grotte naturelle dont les parois sont barbouillées d'inscriptions chinoises.

7 novembre. — Durant la nuit des Tangoutes rôdent autour du camp, sans réussir à nous enlever nos chevaux. Ces alertes continuelles épuisent les hommes, et j'en viens à regretter la tranquillité dont nous jouissions au Thibet, quelque ennuyeuse que fût cette monotonie. Dans la vie, on n'est jamais content de son sort.

Le lendemain, dans l'Est, une longue raie bleue parfaitement régulière devient visible au bout de la plaine. C'est le Koukou-Nor des Mongols, le lac Bleu, le Tso-Ngombo des Tangoutes, le Tsing-Kaï des Chinois, vaste mer intérieure perchée à l'altitude de 3 040 mètres.

Le 9 novembre seulement, nous atteignons les bords du lac. L'eau est beaucoup moins salée que celle des bassins thibétains, et présente les plus magnifiques teintes bleues et vertes. A perte de vue, tel qu'un océan, elle étend sa surface chatoyante, encadrée à droite et à gauche par des chaînes de montagnes qui s'abaissent lentement, et bientôt disparaissent noyées dans le grand horizon marin.

La présence d'une nappe d'une telle étendue au milieu du continent a naturellement frappé l'imagination des indigènes, et donné naissance à de nombreuses légendes. Les traditions expliquent très simplement la formation du Koukou-Nor. Jadis, un lama, rapportent-elles, après avoir creusé dans le sol un grand trou, aurait brisé en deux morceaux la racine d'une plante, et des fragments du végétal serait tombée une énorme quantité d'eau qui aurait rempli la cavité. Ce puissant personnage gravit ensuite une montagne voisine, et du sommet lança une pierre qui, en tombant à la surface du lac, forma l'île qui se dresse au milieu du Koukou-Nor.

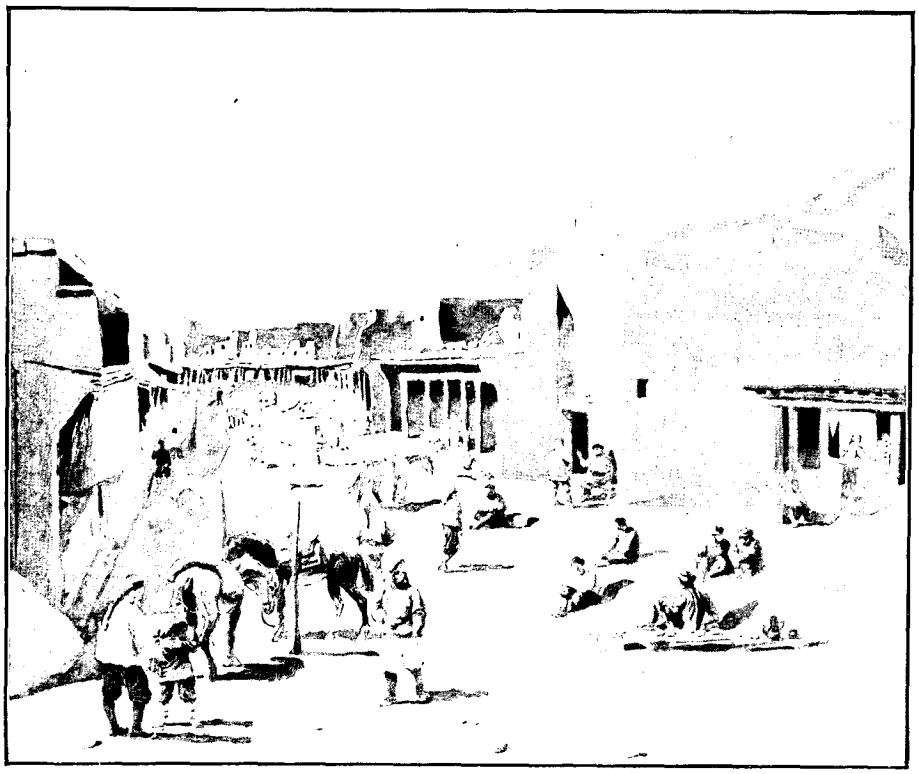
Pendant trois jours, nous suivons les bords de cette mer intérieure. Le paysage est maintenant animé par des cavaliers et par des troupeaux gardés par des femmes et des enfants ; tout ce monde est armé de sabres et de fusils. La contrée devient relativement peuplée ; le soir, nous campons près d'un groupe de dix tentes. et un peu plus loin s'en trouve une vingtaine d'autres. Dès que le bivouac est installé, plusieurs de nos voisins viennent nous rendre visite, toujours avec leurs grandes lattes à la ceinture. Ici, la vie se passe dans un éternel qui-vive. Nos caisses intriguent vivement les indigènes. Evidemment, pensent-ils, elles doivent contenir des soldats, et Loppsen, qui tient à inspirer à ses interlocuteurs une crainte salutaire de nos forces, leur explique que les plus grandes renferment deux hommes armés de pied en cap et les petites un seul, sans compter un grand nombre de fusils. Dans leur naïveté, nos visiteurs prennent le tuyau du poêle de ma tente pour un canon ; toujours dans la pensée d'augmenter notre prestige et de les persuader de la supériorité de notre armement, Loppsen n'a garde de les détromper, et exalte pendant des heures la puissance d'un tel engin.

Les Tangoutes passent l'hiver dans les steppes riveraines du lac, qui jouissent d'un climat relativement peu rigoureux, grâce au voisinage de cette vaste nappe d'eau, et l'été errent dans les massifs montagneux situés plus au Nord. Ils obéissent à un chef qui est en quelque sorte le représentant auprès d'eux du gouverneur de Sining-Fou et en même temps le grand juge du pays. Dans la plupart des cas, ce personnage prononce les condamnations, et seulement pour les faits exceptionnels en réfère aux mandarins. Inutile d'ajouter que cette justice est très sommaire, et que le délinquant a toujours de grandes chances d'avoir la tête tranchée.

La souveraineté des Chinois sur ce pays est purement nominale. Ici, pas plus que dans le Tsaïdam, on ne trouve aucun mandarin, et aucune trace d'administration.

12 novembre. — Les chevaux mongols sont loin d'être aussi résistants que ceux du Turkestan ; déjà nous avons dû en abandonner plusieurs complètement fourbus. Il est donc temps d'arriver au terme du voyage. Sous les derniers rayons du soleil d'automne, le paysage prend un aspect de grandeur triste profondément impressionnante. Dans le Sud, derrière la nappe étincelante du Koukou-Nor, le relief méridional tache l'horizon clair d'un feston mauve, et dans le Sud-Est un lointain massif neigeux jette un chatoiement d'argent amorti. Devant nous se lève la chaîne limitant au Nord le bassin du lac ; pour le traverser, nous nous dirigeons vers le col de Kara-Köttel.

Encore 1 500 kilomètres d'ici Pékin ! et chaque jour l'hiver annonce sa prochaine arrivée. Cette nuit le thermomètre s'est abaissé à — 18°,4. De l'autre côté du Kara-Köttel, nous descendons une large vallée. Le sentier devient de plus en plus marqué ; de tous côtés le sol est foulé par le passage de troupes nombreuses de chevaux et de bétail ; autant d'indices de l'approche d'un pays peuplé. Dans la journée, en effet, nous rencontrons un chef tangoute vêtu du manteau rouge, insigne de sa dignité, qu'escorte une troupe de cavaliers, et plus loin une caravane de soixante *yaks* chargés de sacs de farine et de grains destinés aux habitants du Koukou-Nor.



RUE PRINCIPALE DE LOUSAR (PAGE 597).
DESSIN DE BEUZON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

XIX

Ten-Kar. — Les temples de Koum-Boum, Sining-Fou, Liang-Tchéou-Fou. — L'Ala-Chan et l'Ordos. — Arrivée à Pékin.

14 novembre. — Le cours d'eau que nous suivons depuis hier, grossi de plusieurs affluents, devient le Tsounkouk-Gol, qui passe à Ten-Kar, Sining, et se jette ensuite, au-dessus de Lan-Tchéou, dans le Hoang-Ho. Nous voici donc enfin sortis des vastes bassins fermés de l'Asie centrale, pour entrer dans une contrée dont les eaux



UNE PORTE DE SINING-FOU (PAGE 598). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

s'écoulent librement vers la mer. Après un séjour de trois ans au milieu de ces régions continentales, sans communication avec la mer, j'éprouve une impression de délivrance et de liberté.

Nous croisons une très nombreuse caravane de Mongols Dsoun-Sassak. Elle ne compte pas moins de mille chevaux de bât et de trois cents chameaux chargés de céréales, de macaronis, d'effets d'habillement, etc. Ce long convoi est escorté par trois cents cavaliers armés de sabres et de fusils. Des femmes et des enfants font partie de la troupe. Ce défilé produit un recul profond dans le passé le plus lointain de l'humanité ; il me semble être témoin d'une migration de peuple aux temps préhistoriques. Ces indigènes viennent d'acheter leur provisions d'hiver à Ten-Kar, et retournent maintenant dans les montagnes. Une pareille caravane marche très lentement et fait seulement de très courtes étapes.

..... La pente du terrain devient de plus en plus rapide, et de tous côtés les eaux bouillonnent en cascades écumantes. Dans ce cadre pittoresque est situé le village de Tsagan-Tokho, la première localité que nous rencontrons où les Chinois forment la majorité de la population. A partir de là, le pays est de plus en plus habité et animé. Les hameaux deviennent nombreux, et à chaque instant passent des groupes de cavaliers mongols, tangoutes ou chinois, et des caravanes d'ânes chargés de produits agricoles. Parfois même, nous croisons de petites voitures à deux roues attelées de mules. Sur les versants des collines pâturent des troupeaux, et sur les rochers, des temples et des *obo* dressent leurs silhouettes pittoresques. Tout indique le voisinage d'une ville, et à midi nous franchissons la porte de Ten-Kar. Dans la ville, c'est un mouvement et un bruit qui sonnent étrangement à nos oreilles habituées au silence des déserts. Dès mon arrivée, Parpi-Bai, envoyé en avant pour présenter au gouverneur mon passeport, me remet un billet de la « dame russe » dont m'avaient déjà parlé les Tangoutes, et qui, disaient-ils, vivait seule à Ten-Kar. Dans l'intérieur de l'Empire, les Chinois appellent Ourouss, c'est-à-dire Russes, tous les Européens, sans distinction de nationalité.

Le billet en question était une cordiale invitation de l'aimable inconnue à prendre mes quartiers chez elle. Il n'était guère convenable d'arriver comme une bombe chez une femme seule, mais la curiosité l'emporta. Devant une maison qui se distinguait par sa propreté, une jeune femme vêtue à la chinoise m'attendait. C'était Mme Reinhard, la gracieuse Européenne qui m'offrait l'hospitalité. Mme Reinhard était, en effet, seule, pour le moment, comme on me l'avait conté. Son mari, missionnaire hollandais, était depuis un mois parti pour accompagner jusqu'à Pékin le capitaine Wellby, de retour de son voyage au Thibet. Quoi qu'il en soit, son isolement au milieu des sauvages habitants de Ten-Kar ne lui inspirait aucune crainte; en cas de danger, elle comptait sur le dévouement des nombreux amis que sa pratique de la médecine lui avait valus dans la ville.

A Ten-Kar, je rencontrai l'ambassade que, tous les trois ans, le Dalaï-Lama envoie auprès de l'empereur de Chine pour lui présenter les présents qui constituent le seul tribut payé par le Tibet au Céleste-Empire. Les cadeaux consistent en étoffes, *bourkanes*, armes, fruits séchés, bois de santal, le tout d'une valeur de 5 000 *liang*. Toutes ces précieuses marchandises sont transportées par 300 chameaux qu'escortent autant de cavaliers. Le voyage de Lhassa à Pékin s'effectue à petites journées et dure environ deux ans. Pour se rendre de Lhassa à Ten-Kar, l'ambassade n'emploie pas moins de trois mois. Fatiguée par un tel effort, elle se repose un an dans cette dernière ville. Après quoi elle reprend le chemin de Pékin, où elle arrive huit ou neuf semaines plus tard. Les envoyés du Dalaï-Lama séjournent environ trois mois dans la capitale de l'Empire et, à leur retour à Ten-Kar, y demeurent ensuite pendant quatre mois, afin de prendre de nouvelles forces pour la traversée des montagnes. Le principal dignitaire de l'ambassade me montra les présents qu'il portait à l'Empereur, et, sans trop se faire prier,



PORTE DE LIANG-TCHÉOU-FOU. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UN CROQUIS DU DOCTEUR SVEN HEDIN.

consentit à me céder quelques étoffes et objets d'orfèvrerie. Pendant ces opérations commerciales, deux lamas chantaient en s'accompagnant de coups de gong devant un petit oratoire dressé dans la pièce où nous nous trouvions.

L'été précédent, la rébellion des Dounganes s'était étendue jusqu'à Ten-Kar, et dans de sanglants massacres presque toute la population musulmane de la ville avait péri.



BANNIÈRE DE TEMPLE THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Au delà de cette ville, le paysage présente un aspect très pittoresque. Le fleuve coule dans une étroite gorge, toute bruissante de cascades et de rapides, et au-dessus apparaissent sur des escarpements de rochers de petits villages fortifiés. Cette vallée est très fréquentée; à plusieurs reprises, dans le cours de la même journée, nous rencontrons des caravanes. Au point de vue commercial, Ten-Kar a une grande importance, comme centre d'échanges entre les Chinois d'une part, les Mongols et les Tangoutes de l'autre.

Partout la guerre a laissé de terribles traces. Nombre de villages sont à moitié détruits; To-Ba, où je couche le 18 novembre, n'est qu'un monceau de ruines. Les hautes murailles carrées de la forteresse portent encore les traces des coups de canon. A côté un pittoresque temple, décoré de superbes revêtements en faïence, a été l'objet de la colère dévastatrice des musulmans. Quoique saccagé, il conserve encore un très grand air, et au soleil couchant l'émail de ses décorations luit d'un scintillement d'or comme un rayon d'espérance au-dessus des décombres de la ville.

De To-Ba, accompagné d'Islam-Bai et de Loppsen, j'allai visiter les fameux temples de Koum-Boum, pendant que Parpi-Bai s'acheminait avec les bagages vers Sining-Fou.

Un jour de marche, et nous arrivons à Lousar. Au Sud-Est, sur un amphithéâtre de collines, la ville des temples de Koum-Boum forme le plus magnifique et le plus original des décors. Suivant le sentier sacré conduisant aux sanctuaires, j'arrive devant une porte monumentale couronnée de flèches et de dômes. Autour, des marchands chinois établis dans de petites échoppes vendent aux pèlerins des chapelets, des rubans de soie, des soucoupes en cuivre et autres articles de piété, en même temps que des couteaux, des pipes, du tabac, des fruits séchés, etc. De là nous allons rendre nos devoirs au prieur, le fameux Bouddha vivant. C'est un homme d'une trentaine d'années, imberbe, la tête rasée, revêtu d'un vêtement de drap rouge foncé qui laisse les bras complètement nus. Les murs de la pièce dans laquelle nous sommes reçus en audience sont couverts de bannières, d'images de différentes divinités thibétaines, d'étagères sculptées et bariolées, contenant des statues de dieux. Sur une estrade, le long d'un mur, le lama marmotte son chapelet. Loppsen, après avoir ôté son bonnet, se prosterne devant lui, et de suite le prieur étend les mains sur la tête du fidèle et le bénit. Après quoi, il nous invite à prendre le thé, s'enquiert des incidents de notre voyage, et me donne la permission de visiter les temples.

Le centre de la ville sainte se compose d'une agglomération d'édifices religieux. Le plus remarquable est le temple de Sirkang, avec son toit élancé et son revêtement de plaquettes d'or. Devant s'élève un arbre sacré. Sur chacune de ses feuilles, au fur et à mesure des progrès de la foliation, apparaît la prière *Om mané padmé houm*. Ces feuilles merveilleuses sont vendues aux pèlerins ; lors de ma visite l'arbre en était complétement dépouillé. Le Père Huc, plus heureux que moi, fut témoin du miracle. Les caractères semblaient,

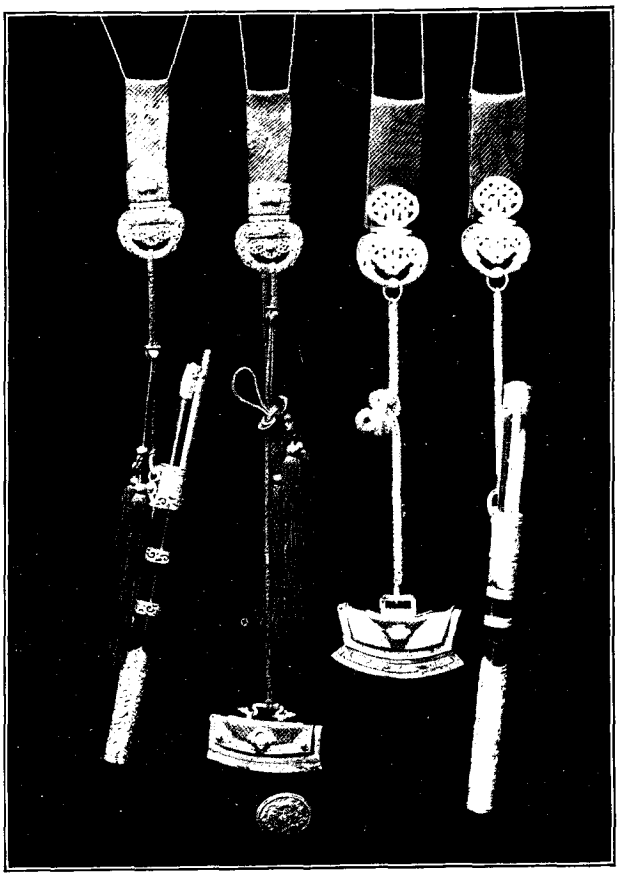
raconte-t-il, faire partie de la substance végétale. En dépit de la plus grande attention, le savant missionnaire ne put découvrir une supercherie. D'après Loppsen, les lamas imprimeraient en cachette sur les feuilles la formule consacrée.

La façade du temple est formée par une véranda supportée par six colonnes en bois sculpté rehaussées de peintures éclatantes. De ce vestibule trois portes ornées de superbes cuivres donnent accès dans une salle grandiose. La voûte, très haute, enveloppée d'une pénombre mystérieuse traversée par l'éclat des ors, produit une impression de religiosité émouvante. Ce sanctuaire thibétain laisse la même sensation de mysticisme que les cathédrales du Kremlin de Moscou. Au milieu de la salle, dans une sorte de sanctuaire encadré de pilastres, s'élève une statue colossale de Tzoung-Kaba, drapée de manteaux qui ne laissent voir que la figure et les mains. Autour sont groupées des statues, plus petites, représentant d'autres divinités et enfermées, les unes dans des armoires, les autres dans des espèces de guérites. Devant Tzoung-Kaba brûlent cinq lampes, et à ses pieds des coupes en cuivre ouvragé contiennent les offrandes des pèlerins : du riz, de la farine, du thé, etc.

Le temple de Sirkang est entouré d'autres édifices religieux, tous remplis d'un peuple de statues chargées d'étoffes somptueuses, le visage et les mains couverts de dorures. Parmi les plus remarquables de ces temples, je citerai celui de Tsougtjin-Dougoun, dans lequel des lamas font tourner sans arrêt deux moulins à prières : une manière facile d'accomplir ses devoirs religieux.

Dans la ville sainte grouillait une foule de lamas émaciés, vêtus de costumes rouges pareils à des plaids et à des toges. Tous étaient très aimables et très pacifiques, mais refusaient obstinément de me donner la moindre explication. Je dus donc me contenter de celles que me fournit Loppsen, qui du reste avait assisté souvent aux solennités religieuses de Koum-Boum et qui connaissait la ville sainte dans tous ses coins et recoins.

A côté des temples, un bâtiment intéressant est l'hôtellerie des pèlerins, le Mantsa-Hesoum. Elle renferme une immense cuisine où trois énormes marmites servent à préparer le thé et les repas des fidèles qui viennent faire leurs dévotions. Non loin de là un portique est couvert de peintures représentant les dieux. Avec leurs fronts sévères, plissés par la colère, leurs larges nez aux narines dilatées, leurs bouches contournées, leurs moustaches retroussées, leurs sourcils noirs, on dirait plutôt des mauvais génies que des divinités miséricordieuses. Par ces figures rébarbatives, les prêtres ont voulu donner au peuple une idée terrible de la puissance irrésistible des dieux.



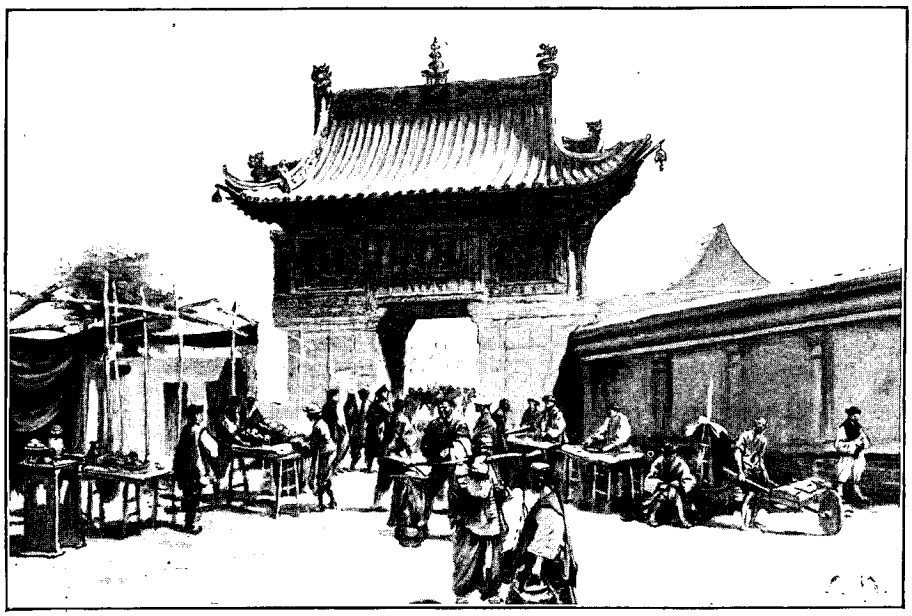
POIGNARDS MONGOLS DE KOUEI-HOUA-TCHOUNG, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLIÖF.

L'architecture religieuse thibétaine produit un effet absolument fantastique par le hérissement désordonné de ses pignons, le fouillis indescriptible de ses sculptures et l'étincellement de ses peintures aveuglantes, mais ces formes contournées, chargées d'ornementation, ne laissent jamais cette impression de paix et de repos que l'on éprouve dans les sanctuaires des religions occidentales. La sensation de grandeur que donnent tout d'abord ces temples est ensuite peu à peu effacée par un sentiment désagréable amené en grande partie par la vue de la foule des lamas désœuvrés. Ces prêtres encombrent tous les portiques, marmottant leur rosaire, et dès que je m'arrête pour dessiner, immédiatement ils arrivent autour de moi, comme un essaim de mouches. La plupart sont des gamins de dix à quinze ans qui, après avoir reçu l'éducation religieuse nécessaire, embrassent ensuite l'état ecclésiastique. Pour résumer mon impression, me permettra-t-on de dire que cette ville sainte me rappelait, par bien des traits, les monastères de l'Europe?

Le 25 novembre, j'entrai à Sining-Fou. Dans cette ville, je me séparai de mes fidèles serviteurs du Turkestan Oriental. Pour reconnaître leur dévouement, qui avait assuré en partie le succès de mon expédition au Thibet, j'allouai à chacun d'eux une solde double de celle promise au départ. Je leur donnai en outre, pour leur voyage de retour, les chevaux mongols et des pro-

visions. Nous nous séparâmes donc bons amis, et, tandis qu'ils partaient vers l'Est par la grande route de Kan-Tchéou, Sou-Tchéou, Khami et Kourla, le 1er décembre, je me dirigeai avec Islam vers Pékin. Ma première étape dans cette direction fut Ping-Fan.

Après deux jours de marche, nous arrivons au milieu de campagnes très peuplées et très bien cultivées Partout on laboure les champs, et tous les vergers sont de véritables bois d'arbres fruitiers. Le pommier, le poirier, le prunier, l'abricotier, le noyer donnent ici d'abondantes récoltes. Le pays est constitué par le fameux loess. Escaladant ensuite une zone de collines, le 6 décembre j'atteignis Ping-Fan. Ici, changement de moyen de locomotion. Nous abandonnons les chevaux pour rouler dans des charrettes dans le genre des *araba* dont il a été question dans les premiers chapitres. La route gravissant l'extrémité orientale des monts Nan-Chan est très accidentée. Tour à tour, elle descend dans de profonds ravins, enjambe des torrents sur des ponts chancelants, ou traverse à gué des rivières : partout des trous, des fondrières, des rochers, et, par suite, à chaque instant des secousses à vous rompre les os. Partant généralement vers une heure du matin, nous nous arrêtions pendant une partie de la journée, pour laisser reposer les bêtes, et dans l'après-midi, faisions une nouvelle étape. Ces marches nocturnes étaient atroces. J'avais beau entasser sur moi les fourrures, jamais je ne parvenais à me protéger contre l'âpre bise. Islam, pour ne pas s'être suffisamment couvert, faillit avoir un pied gelé.



PORTE DE NING-SCHA. — DESSIN DE MIGNON.

Passant la Grande Muraille, le 14 décembre nous arrivons à Liang-Tchéou-Fou. Dans cette ville, je retrouve la civilisation, sous la forme d'un bureau de télégraphe. J'en profite pour annoncer le succès de mon expédition au roi du Suède, dont la libéralité avait permis l'exécution de mon programme d'étude.

Tout à fait enfantine est la conception que les Chinois se font de la transmission télégraphique. Ils se figurent que le papier sur lequel est inscrit la dépêche marche le long du fil avec une très grande vitesse, et que les isolateurs sont des stations où il se repose lorsqu'il est fatigué.

Liang-Tchéou-Fou est, après Lan-Tchéou, l'agglomération la plus importante de la province : avec les villages voisins, sa population ne s'élève pas moins de 100 000 âmes. Une mission évangélique anglaise y est établie, et à 25 li de la ville se trouve une mission catholique belge.

Le 26 décembre, je quittai Liang-Tchéou pour gagner Ning-Hia. Au lieu de suivre la route habituelle le long du Hoang-Ho, je traversai la partie méridionale du désert d'Ala-Chan, 465 kilomètres à travers des steppes et des sables, par des froids de 18 degrés. Les dunes les plus hautes ne dépassaient pas 10 mètres : de simples rides en comparaison de celles du Takla-Makane de triste mémoire. Leur disposition indiquait la prédominance des vents d'Ouest. Si l'Ala-Chan, formé de zones sablonneuses séparées par des bandes de steppes et de marais, est loin d'être aussi redoutable que la partie occidentale du désert de Gobi, il n'en présente pas moins de grandes difficultés et n'est accessible qu'aux chameaux.

Au milieu de cette solitude errent quelques clans de Mongols pasteurs. Fou-Ma-Fou, petite ville située sur la lisière du désert, est le principal lieu de rassemblement de ces nomades et le marché où ils viennent échanger les produits de leurs troupeaux contre des vêtements, de la farine, et les marchandises de diverse nature dont ils ont besoin.

Dans cette localité réside un prince mongol, un *vang* ou vassal de l'empereur de Chine. Ce haut dignitaire me reçut très cordialement et s'intéressa vivement à ma nationalité. Jamais avant ma visite il n'avait entendu parler de la Suède, et, pour satisfaire sa curiosité, je dus dessiner une carte montrant la position de ma patrie par rapport à la Chine. La science géographique de mon interlocuteur était plus que restreinte ; en fait de localités éloignées, il ne connaissait que Khotan et Lhassa, encore n'avait-il

jamais visité ces deux villes. Le prince me demanda ensuite avec les marques de la plus vive curiosité si le roi de Suède était un souverain aussi puissant que le Tzagan-Khan, " le Tsar blanc ". (l'empereur de Russie). Le souvenir du passage de Prjevalsky était resté gravé dans sa mémoire, ainsi que, du reste, dans celle d'un grand nombre d'indigènes de l'Asie centrale, comme celui d'un événement important.

Au delà de Fou-Ma-Fou, la caravane fut assaillie par une terrible tempête de Sud. Chassé par un vent furieux, le sable tourbillonnait autour de nous en nuages épais ; à peine pouvions-nous ouvrir les yeux, lorsque tout d'un coup, à 2 heures, la brise passa au Sud et brusquement nous enveloppa dans un chasse-neige. Ce fut comme l'adieu suprême envoyé par l'Asie Centrale.

Le 18 janvier, j'arrivai à Ning-Cha et de suite me dirigeai vers la mission évangélique dirigée par un pasteur suédois, M. Pilquist. Quelle joie de rencontrer au cœur de la Chine un compatriote ! L'hospitalité est doublement agréable.

Ning-Cha a été ruiné par la dernière rébellion des Dounganes. De 60 000 le nombre de ses habitants est tombé à 12 000. Aujourd'hui les relations entre Chinois et mahométans paraissent bonnes, mais le feu couve sous la cendre. Par leur travail et leur esprit d'entreprise les musulmans ont su se rendre maitres de toutes les sources de profit du pays.

Onze cents et quelques kilomètres me séparent encore de Pékin, et j'ai hâte d'arriver au terme du voyage. Plus j'approche du but, et plus les obstacles s'accumulent devant moi comme pour m'en interdire l'accès. La route facile que forme, l'été, le Hoang-Ho entre Ning-Cha et Pao-To, m'est actuellement fermée par l'épaisse carapace de glace qui recouvre le fleuve. Force est donc de traverser le désert d'Ordos ; une nouvelle expédition longue et pénible.

Pendant 18 jours, sans un moment de répit, nous avançâmes au milieu de cette solitude, une des plus terribles de l'Asie. A chaque instant s'élevaient de furieuses tempêtes du Sud-Ouest qui rendaient encore plus cuisante l'âpre température dont nous souffrions. Le vent soufflait avec une telle force qu'à tout moment on avait l'impression de se sentir enlevé de sa selle. Contre une pareille bise les feutres et les fourrures les plus épais n'offrent aucune protection. Aussi, chaque fois que les hommes découvraient quelque arbuste, immédiatement ils s'arrêtaient pour faire une flambée et se chauffer pendant quelques minutes. Un jour, la violence de l'ouragan nous obligea à rester au bivouac, blottis derrière un abri formé par les bagages et recouvert de feutres. Tous, nous étions gelés jusqu'aux os. A midi, le thermomètre marquait — 17°. Avec un pareil vent, cette température devint très dangereuse, et, sans ma chaufferette chinoise, j'aurais eu les mains gelées. Après cette tempête, le froid devient excessif. Dans la nuit du 2 février, le thermomètre marqua — 30, et — 33° dans celle du 3. Le 4, je traversai sur la glace le Hoang-Ho, large en cet endroit de 385 mètres, et le 8 arrivai à Pao-To. Là je n'y tins plus, et, confiant mes bagages à Islam, je m'acheminai incontinent vers Pékin. Le 2 mars enfin j'atteignis la capitale du Céleste-Empire. Mon voyage à travers l'Asie avait duré juste mille et un jours.

Résumé d'après l'édition suédoise, par
CHARLES RABOT.



IDOLES MODERNES DE LHASSA ACHETÉES CHEZ LES MONGOLS (BOURKHANES). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE DALLHÖF.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE VÉSUVE, UN JOUR D'HIVER. — DESSIN DE BOUDIER.

L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

I

Au milieu des neiges. — De Naples à Montevergine.



UN PÈLERIN DE MONTEVERGINE. DESSIN DE MIGNON.

Naples s'est effacée, et la citadelle de la colline Saint-Elme se fond dans le ciel clair. Nous avons perdu le rare et merveilleux spectacle qui, pendant ce rude hiver, nous enchantait chaque matin quand nous ouvrions notre fenêtre à Santa Lucia : un paysage des Alpes était apparu au bord du golfe radieux, et les montagnes de Sorrente et de Castellamare, toutes poudrées de neige, dessinaient entre le bleu du ciel et le bleu de la mer une arabesque d'argent si frêle et si ténue qu'on l'eût dite esquissée sur un cristal par les filigranes du givre. Seul, tandis que le train nous emporte, le Vésuve continue à dominer la campagne : la neige amoncelée dans les ravins qui entaillent les flancs du volcan, descend en coulées brillantes par le chemin des laves jusqu'aux premières maisons de Resina ou de Torre del Greco. Des deux côtés de la voie ferrée, les plantations se succèdent, monotones et opulentes. La terre, noire et ardente, peut pousser sans fatigue trois cultures superposées : au-dessus des légumes et des verdures maraîchères, les arbres fruitiers s'alignent à perte de vue, et de l'un à l'autre les vignes mariées aux troncs s'entrelacent en guirlandes flexibles, comme au temps des *Géorgiques*.

Nous arrivons, en moins d'une heure, à la station de Cancello : c'est notre première halte. Vers la droite, on voit se détacher nettement au sommet d'une colline boisée le fier château pour lequel nous nous arrêtons : car les érudits napolitains le font remonter au temps des Lombards. Nous gravissons la colline en suivant une rampe de gazon coupée par des terrasses et de petits escaliers. Tout en montant, nous sentons le sol tressaillir, et nous entendons sous nos pieds bruire comme un torrent emprisonné. C'est l'aqueduc qui emporte vers Naples les eaux captées à Serino ; nous nous trouvons au point où, après avoir

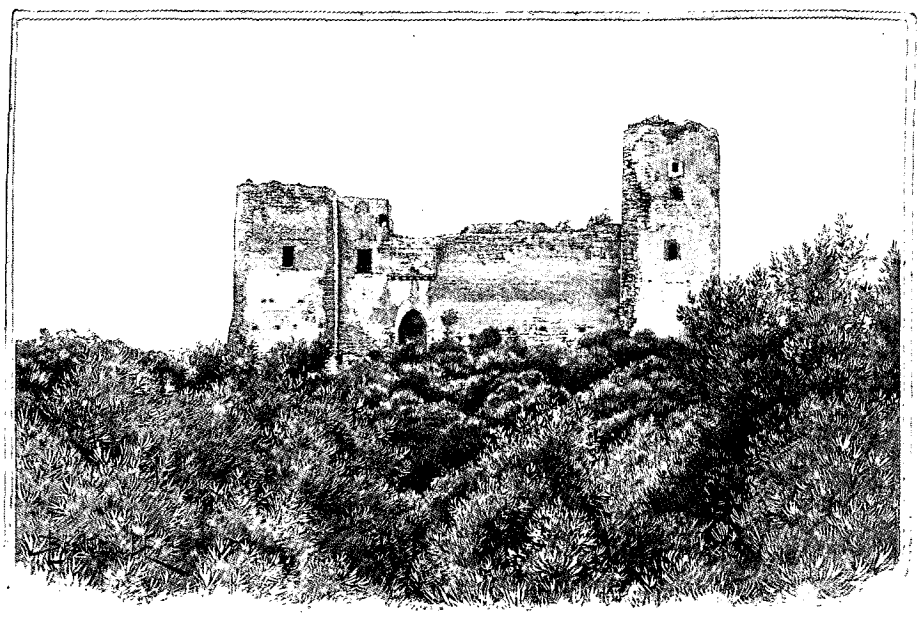
1. *Texte inédit. — Dessins d'après les photographies des auteurs.*

franchi la région montagneuse, la puissante nappe d'eau roule à la plaine. Ce grand travail d'utilité publique a été décrété aussitôt après le choléra meurtrier de 1884; il fallait assainir à tout prix la ville, qui n'avait à boire que les eaux infectes des puits. Mais, comme il arrive encore pour toutes les grandes entreprises industrielles, on ne put trouver de capitaux en Italie pour commencer les travaux : c'est une société anglaise qui a construit l'aqueduc de Serino et qui l'exploite.

Avant même d'être arrivés au pied des murailles, parmi les oliviers touffus, nous devons nous convaincre que la citadelle encore debout n'est point l'œuvre des Lombards, ni même des Normands. L'enceinte rectangulaire flanquée de six tours carrées, la porte en tiers-point, les salles voûtées en berceau brisé ne peuvent pas être antérieures au XIIIe siècle. La déception est de celles auxquelles l'archéologue doit être accoutumé, et l'ampleur de l'horizon que nous découvrons par-dessus les oliviers toujours verts nous est une compensation magnifique. D'un côté c'est toute la plaine féconde et sereine de la Campanie, la *Campania felice*, le ruban de voie ferrée qui monte dans la direction de Rome, les tours angevines de Maddaloni, la résidence royale de Caserte, flanquée de grands corps de garde comme un Versailles, les ruines sombres de la vieille Caserte, abandonnée sur son rocher, le Vulturne, Capoue. Vers le Sud on peut deviner encore à l'horizon la pointe délicate d'Ischia et le profil pur de Capri.

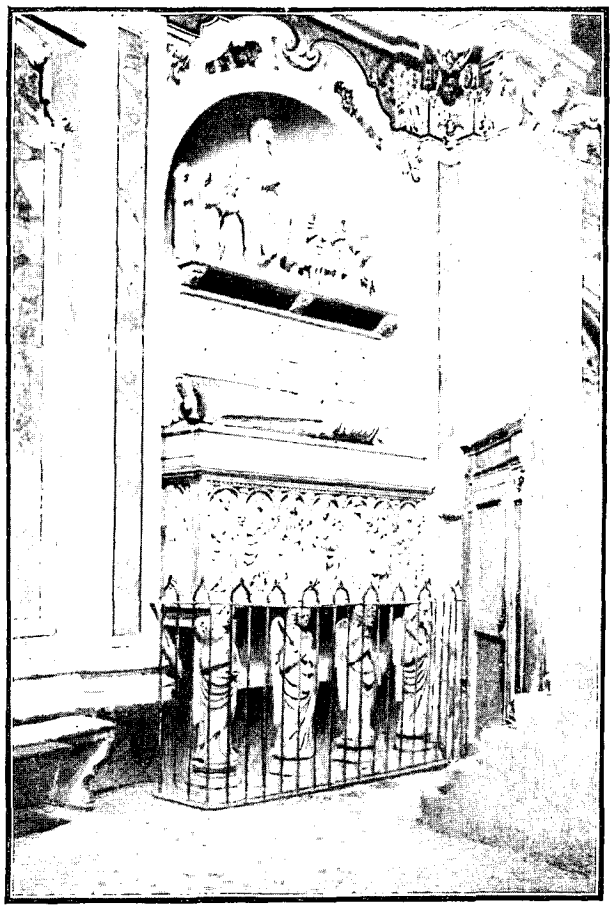
Le train qui vient de Naples et qui bifurque vers Nola et Bénévent nous prend au passage; à peine sommes-nous en route, qu'un Napolitain se lève et, ouvrant une boîte énorme déposée à côté de lui, prend la parole sur un ton de camelot. Il brandit successivement tout son arsenal, avec un verbiage étourdissant : des bijoux à deux sous, des peignes à quatre sous, des soucoupes avec le portrait des deux familles modèles, la famille royale d'Italie et la famille de l'allié impérial, des couteaux allemands à lames innombrables qu'on se passe à la ronde, et sur lesquels on peut lire cette marque de fabrique vraiment mémorable : OTTO BROCKHAUS, *Sheffield*.

Au milieu des discours intarissables du commis voyageur et de la confusion des enchères, nous voici déjà à Nola, où nous descendons. Une ville neuve, ennuyeuse et provinciale. La cathédrale, brûlée il y a quarante ans, est encore en reconstruction; l'amphithéâtre, les thermes, toutes les ruines qui attestaient la prospérité de la ville romaine, ont disparu depuis le XVIIe siècle. Il ne reste plus même un souvenir de la villa que, suivant les commentateurs anciens, Virgile possédait à Nola; plus une pierre du palais où l'empereur Auguste est venu mourir. C'est à peine si le nom de la rue Giordano Bruno nous rappelle que le redoutable philosophe est né à Nola. Nous savions, de reste, qu'il fut brûlé à Rome, car, chaque fois que nous sortions du Palais Farnèse, notre logis officiel, nous ne pouvions traverser le *Campo dei Fiori* sans voir au-dessus du marché bariolé la silhouette lugubre du moine de bronze, debout sur le piédestal qu'on lui a dressé au lieu même où son bûcher flamba : « *Qui, dove il rogo arse* ». Pour les libres penseurs d'Italie, dont Giovanni Bovio est le chef, Giordano Bruno est devenu le maître : ils ont placé sa statue face au palais de la Chancellerie, pour qu'elle semblât menacer du regard l'écusson de Jules II, le chêne et la tiare. Mais, dans la petite ville campanienne, le souvenir de l'hérétique martyr est relégué dans l'ombre par la figure souriante d'un très aimable saint. Ame pleine d'indulgence, esprit délicat et raffiné, saint Paulin, né à Bordeaux, était un vrai Français de la Gaule. Il vint à Nola vers la fin du IVe siècle, pour y vénérer les reliques de saint Félix, et aussi pour inspecter les propriétés que sa famille avait en Campanie. Il se plut dans la ville alors florissante, y demeura, et y fut nommé évêque par acclamation. Saint Paulin avait longtemps brillé dans le siècle par sa science de magistrat



RUINES DU CHÂTEAU DE CANCELLO. — DESSIN DE BOUDIER.

et sa réputation de lettré. Elève et rival d'Ausone, ami de saint Martin et de saint Ambroise, admiré par saint Jérôme, il a laissé tout un recueil de poésies ingénieuses et savantes qu'il est bien permis de n'avoir pas lues. Mais on devrait garder un souvenir au bon saint bordelais même en dehors de sa ville épiscopale, s'il est vrai, comme l'affirment de graves historiens, qu'il ait eu à Nola l'idée charmante d'inventer les cloches. Il est certain, tout au moins, que très anciennement on appelait les clochettes *nolanæ*, et les grosses cloches *campanæ*, ce qui peut aussi faire penser à une origine campanienne. La légende a passé dans les armoiries de Nola, et nous voyons sur la porte du Municipe l'écusson de la ville chargé d'une belle cloche d'or.



TOMBEAU DE TOMMASO DE SAN SEVERINO (1358) (PAGE 604).
DESSIN DE MIGNON.

La fête du saint qui a donné au bronze sa voix religieuse est célébrée chaque année par un tintamarre d'enragés. Le 22 juin, Nola sort de sa torpeur, et les Napolitains par bandes apportent aux provinciaux le renfort de leur gaieté bruyante. Nous aussi nous sommes venus de Naples un été, avec la foule, pour voir le spectacle et la fameuse procession des *gigli* (les *lis*). On ne peut rien imaginer de plus pittoresque et de plus bizarre.

Depuis le matin, la place du Municipe est noire de monde. Au centre, un grand brick-goélette, chargé d'une fanfare, figure le vaisseau sur lequel est venu saint Paulin. Nous croyions savoir que le saint avait passé par Milan et par Rome; mais, en interrogeant un habitant de Nola, nous apprenons qu'il est venu par eau, pour la raison que Nola était alors un port de mer. Le vent gonfle les voiles, et les remous de la foule semblent soulever l'esquif. Des deux côtés de la place, les *gigli* sont rangés debout. Imaginez six tours de bois, hautes de 10 à 12 mètres, et qui dépassent tous les toits voisins. Elles sont faites d'une armature assemblée à la façon d'un échafaudage, et recouvertes de toiles qui figurent une architecture compliquée, relevée de statues en carton-pâte. Les styles s'y mêlent dans une confusion joyeuse: le baroque et la rocaille fraternisent avec le gothique troubadour, baptisé « style angevin ». Au premier étage de chaque tour, une estrade contient une demi-douzaine de musiciens armés de cuivres et de grosses caisses. Que représentent ces masses de bois? Peut-être le clocher de Saint-Paulin, ancêtre de tous les clochers du monde? Pourquoi les appelle-t-on des lis? La coutume est-elle ancienne? C'est ce que personne ne peut nous dire. Mais on nous avertit, — il faudra le voir pour le croire! — que ces géants vont se mettre en mouvement. En effet, nous voyons rangés au pied de chaque *giglio* une cinquantaine de porteurs, des *facchini* robustes, uniformément vêtus d'un pantalon de toile, d'une chemise de couleur et d'un bonnet rayé. A la tête de chaque équipe, une sorte de tambour-major, appuyé sur un long bâton surmonté d'un bouquet, surveille ses hommes.

Un roulement de pétards. La procession, formée tant bien que mal dans les plâtras de la cathédrale inachevée, sort précédée d'oriflammes éclatants. On voit défiler par centaines des pénitents, des moines, des chanoines; enfin un groupe d'évêques mitrés d'or qui escortent le buste du saint, étincelant d'argent. Toute la place acclame et grouille; les fanfares mugissent; des gamins juchés sur les *gigli* bombardent le saint de fleurs et de dragées, et voici que les *gigli* eux-mêmes se mettent en branle. Au signal des chefs d'équipe, les porteurs soulèvent l'effroyable charge, et les tours avancent ou reculent en cadence, dans une sorte de quadrille, comme des campaniles qui seraient piqués de la tarentule...

Pour le moment, nous sommes bien loin du soleil de juin et de la fête. Les rues sont vides, l'air est froid, et le soir tombera trop vite pour que nous allions à une demi-heure de la ville chercher les seuls souvenirs de saint Paulin et des premiers temps chrétiens qui subsistent encore, dans le village de Cimitile.

Le lendemain, nous partons pour Cimitile de bon matin, en suivant une route bordée de cultures florissantes, champs de blé ou de maïs, ou carrés de tabac. Qu'allons-nous trouver dans ce lieu si révéré pendant tout le moyen âge et dont il n'existe que d'anciennes descriptions? Nous savons seulement qu'on a trouvé à Cimitile

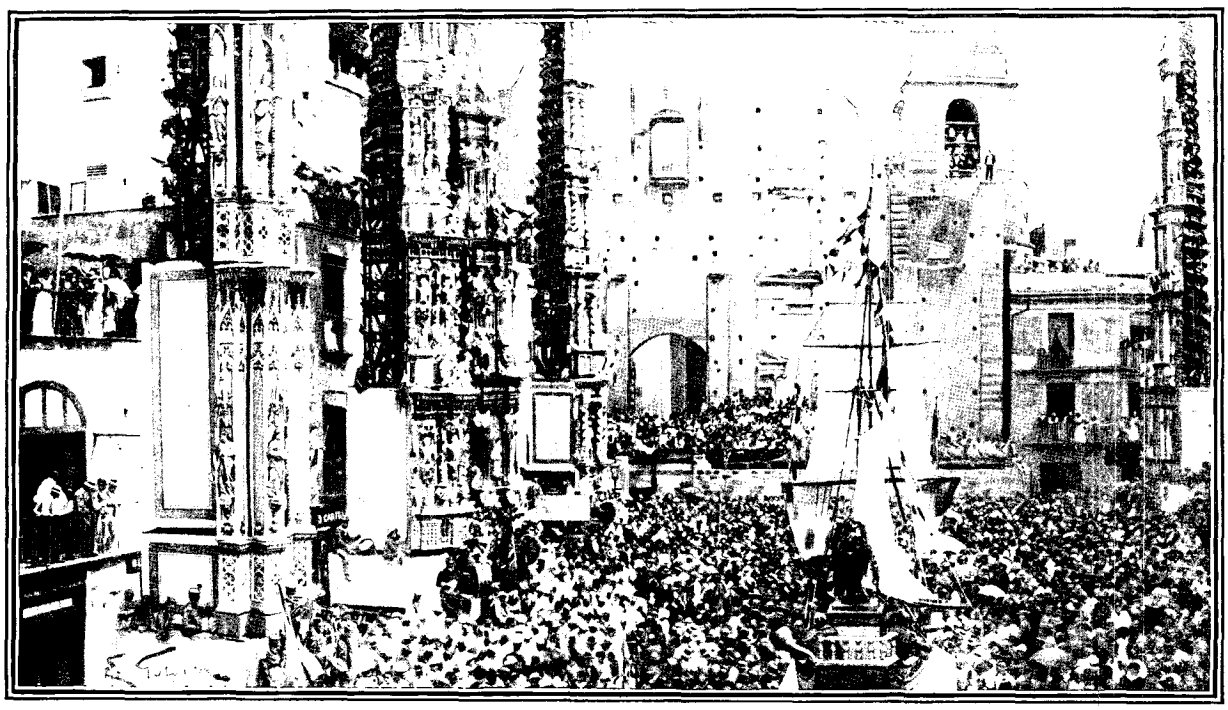
presque autant d'épitaphes chrétiennes qu'on a déterré autrefois à Nola d'inscriptions païennes. Déjà, au quatrième siècle, le pape saint Damase avait élevé en ce lieu une basilique, en l'honneur des martyrs de Nola, qui y avaient été massacrés. Saint Paulin, dès qu'il fut évêque, s'occupa d'agrandir et d'orner l'édifice primitif où les pèlerinages affluaient déjà. Plus tard, les fidèles pensèrent que de reposer dans la terre sanctifiée par les corps de tant de saints, c'était un gage de résurrection pour la vie éternelle. La basilique et les chapelles remplies de religieux devinrent un lieu de sépulture comme ces cryptes de la Cava, qui sont encore pleines de tibias et de crânes longobards. Le village entier prit le nom du grand cimetière, Cœmeterium, et il le garde encore, à peine modifié.

Arrivés à Cimitile, nous nous engageons dans des ruelles sordides, encombrées de marmots, de volailles et de pourceaux. Parmi les masures des paysans, quelques masures aussi basses et plus noires sont enterrées dans la boue durcie et dans l'ordure : c'est le sanctuaire des martyrs et des saints.

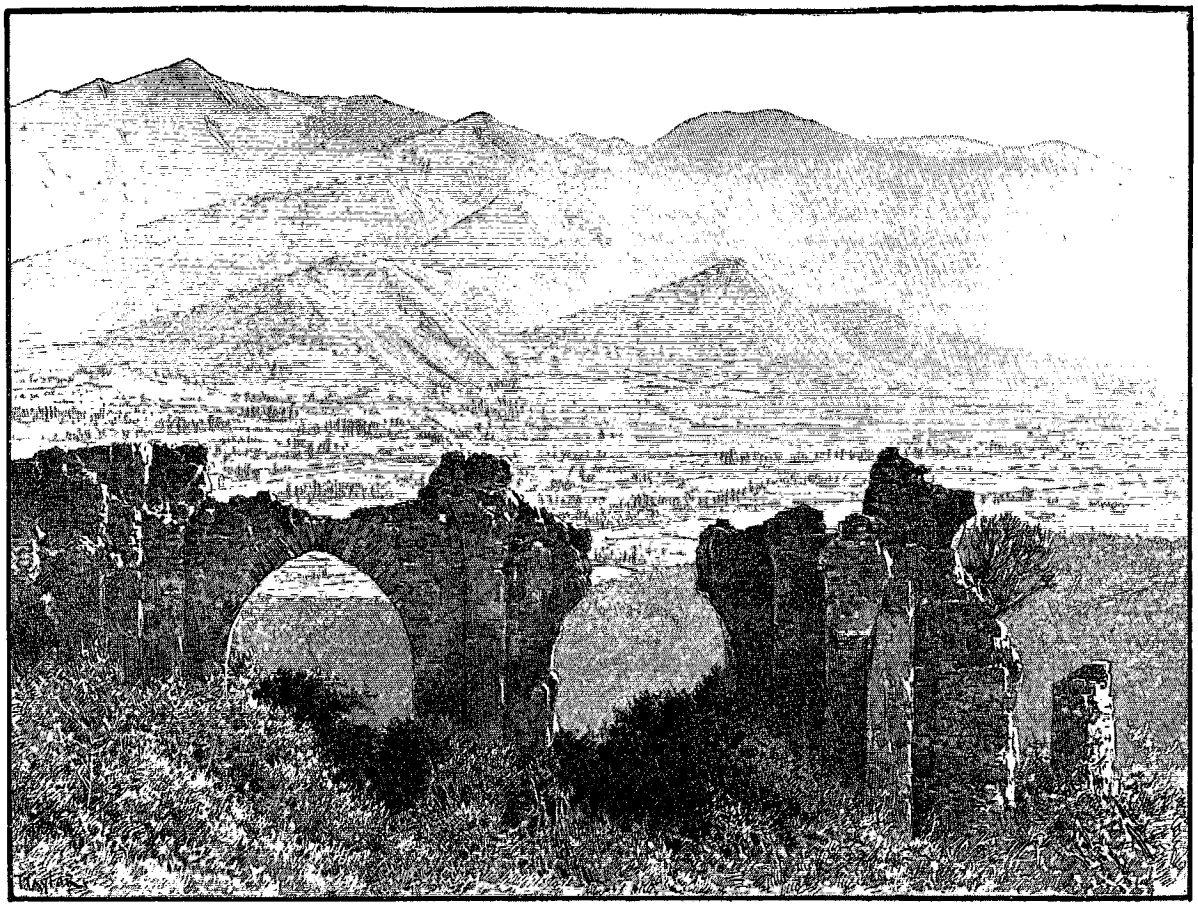
Il y a là trois églises groupées autour d'un clocher nain. L'une d'elles, basse, lézardée, livrée aux toiles d'araignée, contient encore des colonnes et des chapiteaux antiques de l'église bâtie par saint Damase; on distingue, incrustés dans la voûte moderne, des morceaux de la mosaïque exécutée au temps de saint Paulin. Partout des inscriptions funéraires d'évêques ou de prêtres, dont quelques-unes remontent au ve siècle. Enfin, dans une abside voûtée, on trouve rassemblées des plaques de chancels et d'ambons, ainsi que des sarcophages qui forment un petit musée très précieux d'ancienne sculpture chrétienne.

L'après-midi nous reprenons le train. Cette fois nous quittons la plaine; à Palma, nous touchons les montagnes, et avant d'entrer dans le tunnel, nous apercevons une dernière fois la mer à l'horizon lointain. Nous nous arrêtons à un grand village pittoresquement groupé au bord d'une rivière. La colline voisine porte encore les ruines d'un château qui dut être formidable. Il a été bâti par un baron de la famille San Severino, qui fut la plus puissante du royaume de Naples, au temps des Angevins, avec la famille des Baux, venus de Provence. Les seigneurs ont laissé leur nom au village : Mercato Sanseverino. Ont-ils laissé aussi dans l'église quelque monument de leur piété? C'est ce que nous venons chercher. L'église elle-même est pauvre et rebâtie. Mais un franciscain déguenillé qui nous reçoit nous conduit aussitôt vers le chœur, et nous avons la surprise d'y découvrir un grand tombeau de marbre, semblable aux riches mausolées que firent sculpter dans les églises de Naples les princes angevins et leurs grands officiers. Le seigneur dont le corps repose dans cette chapelle de village est, d'après l'inscription, le connétable Tommaso de San Severino, mort en 1358. Les sculpteurs qui travaillèrent à sa tombe, des Toscans sans doute, ont imité visiblement, dans des proportions modestes, le mausolée du roi Robert, à Santa Chiara. Le sarcophage est soutenu par les quatre Vertus traditionnelles; et, comme le pieux roi, le connétable est représenté deux fois : assis parmi ses enfants et, plus bas, gisant, les pieds nus, dans la bure des franciscains.

Pour gravir la colline et regarder de près les ruines du château, nous demandons un guide. Aussitôt un



LA FÊTE DES « GIGLI », À NOLA (PAGE 603).

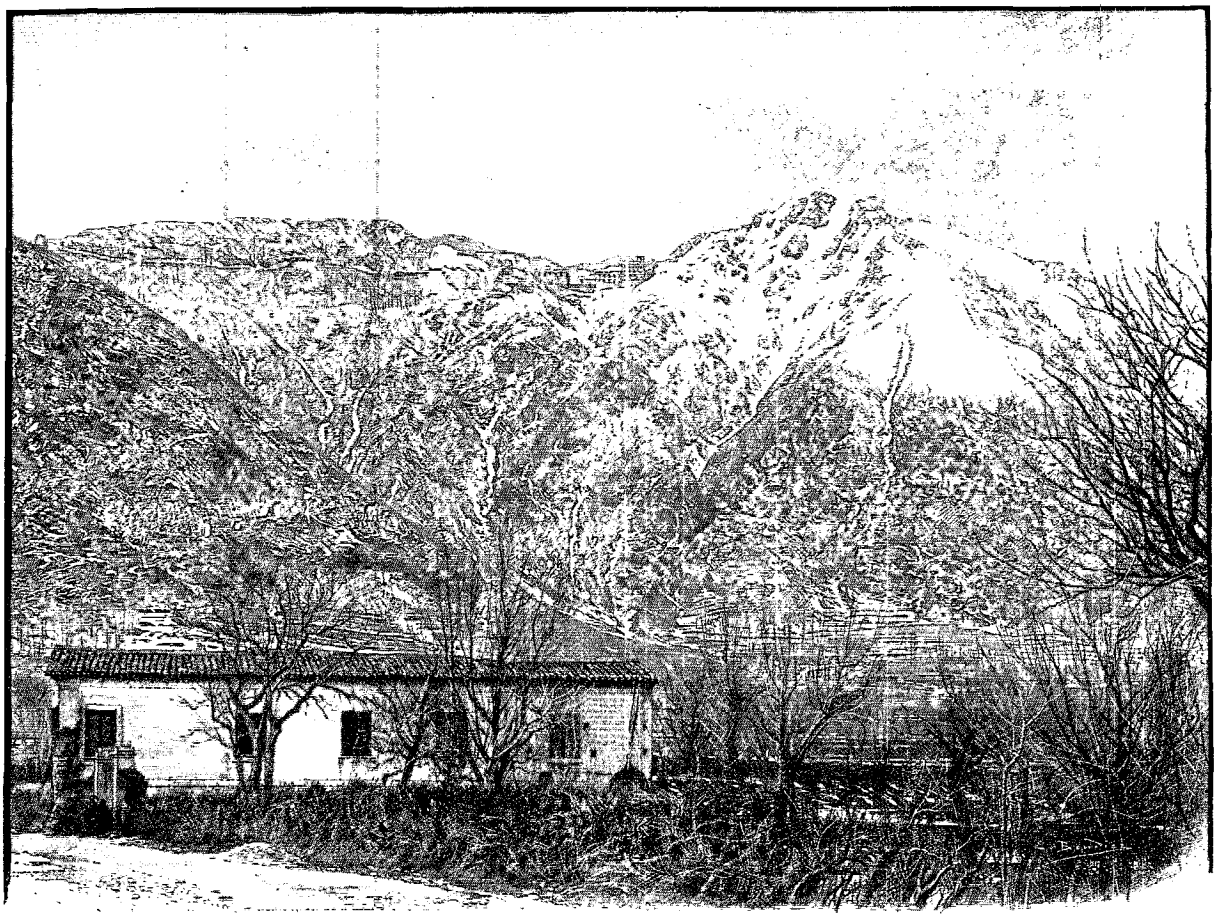


L'APENNIN VU DU CHATEAU DE MERCATO SAN SEVERINO. — DESSIN DE BOUDIER.

facchino désœuvré se présente. Nous grimpons avec lui parmi des buissons maigres, en faisant rouler sous nos pas des pierrailles, et rapidement nous arrivons à la tour d'angle, une énorme masse tout éventrée. A peine l'avons-nous dépassée, que nous nous entendons héler, et il sort de la ruine un petit homme noir armé d'un fusil qui se met à notre poursuite en redoublant ses cris. Il nous rejoint, et nous regardons notre guide avec quelque inquiétude en voyant la mine farouche de ce gnome hirsute, ses mains noires et brûlées et son tromblon dont le canon est fixé au bois par des ficelles. Mais le brigand lui-même nous rassure; il est le gardien de la montagne, qui appartient à deux seigneurs de l'endroit, et il nous laisse entendre qu'avec sa permission nous pourrons aller où bon nous semblera. Nous comprenons, et nous offrons au diablotin quelques sous. Ses petits yeux pétillent de joie, et, par reconnaissance, il se met à nous accompagner. Avec lui nous suivons les murs encore debout et nous atteignons le point culminant d'où l'on peut dominer les trois enceintes de ce camp retranché, capable de recevoir une armée. Le soleil baisse vers les montagnes, et la neige se teinte de rose, pendant que l'ombre violette se répand dans la vallée. Quand nous avons joui largement des teintes du couchant, nous redescendons par un sentier malaisé. Alors, comme si dans l'obscurité notre brigand se retrouvait lui-même, il nous raconte fièrement que, sur cette montagne et dans cette tour d'où il a surgi derrière nous, il a longtemps fabriqué de la poudre en contrebande. Il faut bien chasser, n'est-ce pas, quand il y a des lièvres et des renards? Les carabiniers l'ont pris au gîte et il a fait quelques mois de prison. Puis, une fois libéré, deux notables de l'endroit l'ont pris à leur service comme celui qui connaissait le mieux la montagne, et du braconnier ils ont fait un garde-chasse. Mais il n'a pas cessé pour cela son petit métier, et fièrement il met dans sa paume ridée une pincée de poudre dont il nous fait admirer le grain.

La nuit est venue. Le chemin de fer nous emporte à travers des ombres de montagnes. Dans un demi-sommeil nous entendons crier : « Serino! » Nous passons au village qui envoie vers Naples un intarissable fleuve d'eau de source. Enfin voici Avellino; nous sortons de la gare dans la bise glaciale, et, en quelques minutes, notre voiture nous arrête sur une place bordée de maisons neuves et inondée de lumière électrique. Dans le lointain, sous les étoiles, on devine la blancheur de la neige, sur les sommets et l'on croit arriver de nuit dans quelque hameau suisse, illuminé comme une capitale.

Le réveil sonne à sept heures et l'eau est gelée. A la sortie de l'auberge, nous repoussons énergiquement les offres des cochers qui veulent à toute force nous traîner dans leurs véhicules ouverts à tous les vents, et d'un

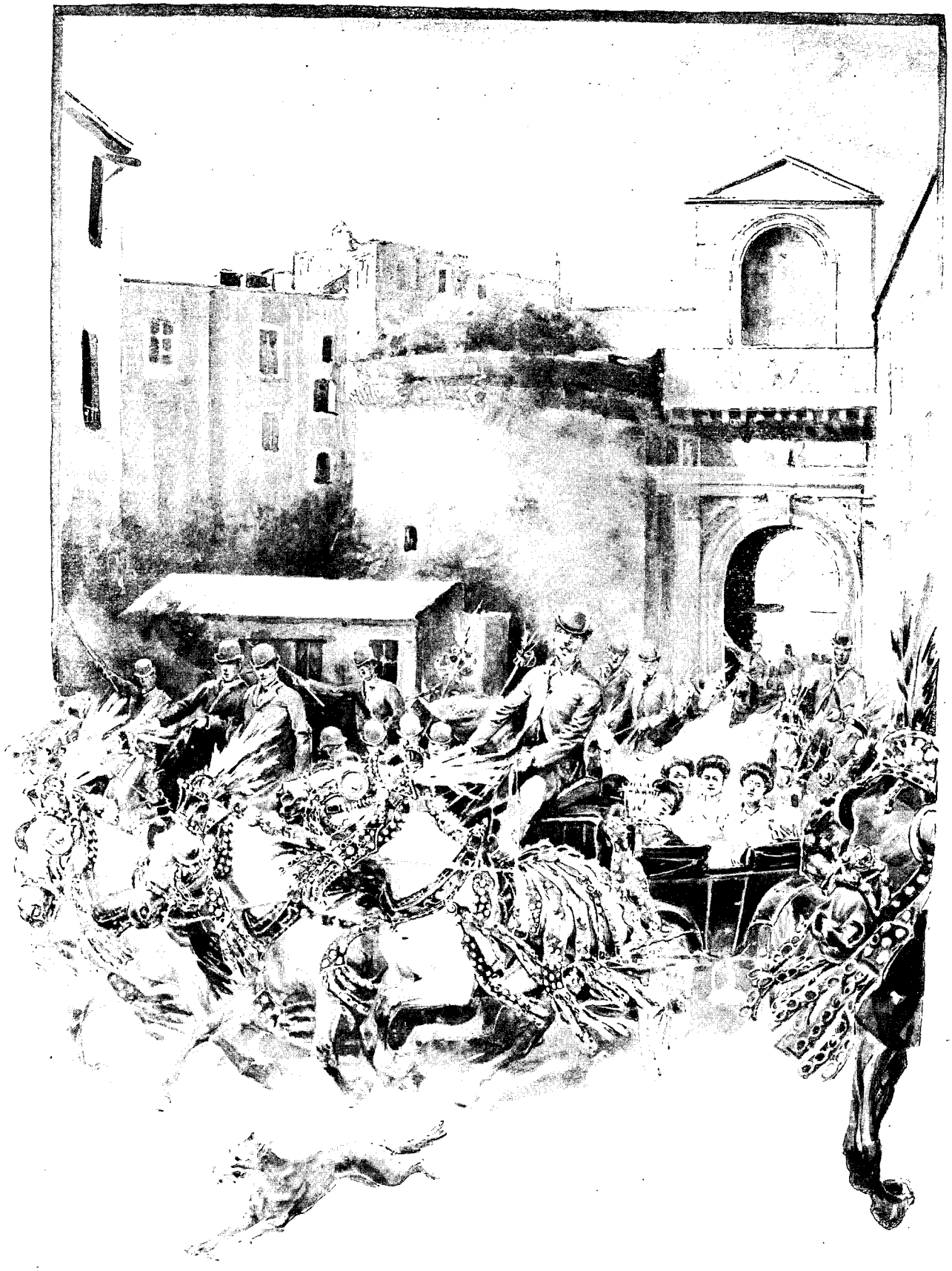


MONTEVERGINE. — DESSIN DE BOUDIER.

pas de bersagliers nous faisons sonner la terre durcie de la grand'route. Le but se dresse là-bas : une haute montagne qui semble isolée, tant elle domine la chaîne à laquelle elle se rattache. Ses deux sommets sont encore écrasés par un épais nuage gris : mais le soleil commence à le fondre en flocons qui se dispersent dans le ciel déjà rayonnant, et l'on aperçoit dans un pli de la montagne, entre les deux cimes, une grande construction blanche dont les fenêtres seules font tache sur la neige : c'est là le monastère auquel il nous faut arriver. En une heure de montée, nous arrivons à Mercogliano, un village de vieilles maisons groupées autour d'une forteresse en ruine. Là commence le chemin de mulets, aujourd'hui tracé dans la neige par les pas des paysans qui vont faire des fagots sur la montagne; nous le voyons serpenter très haut parmi les roches dénudées et les châtaigniers maigres : « *Avanti!* » Lentement nous nous élevons, tandis que la vaste plaine et le cirque de montagnes s'élargissent autour de nous, dans l'air limpide et glacé.

A mi-côte, en faisant halte, sur un plateau étroit, nous avisons une borne de pierre qui porte le monogramme de la congrégation virginienne : ce signe rappelle au pèlerin qu'ici la montagne devient sainte et que sur la terre de la stricte abstinence on ne doit emporter aucune victuaille défendue, sous peine d'attirer la foudre ou tout au moins la pluie.

Cependant le chemin sacré allait s'effaçant de plus en plus sous les flocons tombés pendant la nuit. Bientôt un petit bois, qui promettait pour le printemps une ombre délicieuse aux pèlerins fatigués, nous sépara seul du monastère; mais ce dernier kilomètre valait une lieue, car tout sentier avait disparu, et il nous fallut entrer bravement dans la belle neige épaisse et molle où nos bottes disparaissaient. Enfin, nous débouchons à quelques pas de l'énorme construction, toute neuve d'apparence et fort laide, malgré sa masse imposante : une caserne montée sur une base de forteresse. La porte de la cour s'ouvre entre deux remparts de neige que les moines viennent d'élever pour déblayer l'entrée; on croirait vraiment arriver à quelque chartreuse bâtie sur un sommet des Alpes. Entre ces murs glacés, où l'on sent fuir la chaleur de la rude montée, un jeune bénédictin vêtu de laine blanche, tout frais et rose, vient nous saluer très cordialement et nous invite aussitôt à entrer dans le monastère pour nous sécher et nous remettre un peu. Il ouvre avec fracas une épaisse porte de chêne et nous introduit dans une petite salle enfumée, illuminée d'un grand feu : dès la porte une chaleur de four nous monte au visage. C'est la cuisine, où cinq moines blancs sont assis devant une cheminée démesurée; tous se



LE RETOUR DU PÈLERINAGE DE MONTEVERGINE (PAGE 610). — DESSIN DE Mme PAUL CRAMPEL.

lèvent pour nous faire accueil, et le plus âgé, qui est le supérieur, nous tend ses larges mains. Il nous offre la place d'honneur, sur l'âtre même et sous l'énorme manteau de la cheminée : une nouvelle brassée de menu bois est jetée dans le brasier, la flamme bondit en ronflant, et au bout de deux minutes, à peu près rôtis et complètement suffoqués, nous nous écartons de la fournaise. Pour achever de nous réconforter, le vénérable dom nous invite de très bon cœur à partager le repas de la petite communauté ; mais, comme l'heure du *Benedicite* n'est pas encore venue, il nous remet aux mains de notre premier guide pour nous permettre de visiter rapidement les bâtiments du monastère.

On monte des escaliers trop larges, on parcourt des corridors interminables, on traverse des salles vastes et nues. Tout vient d'être restauré, car les murs menaçaient ruine, mais cette construction neuve est condamnée à rester vide : seuls les quelques bénédictins que nous avons vus tout d'abord errent sous les hauts plafonds, simples gardiens conservés par l'Etat dans un monument national. De plus, le religieux qui nous guide a la surveillance d'un petit observatoire météorologique installé sommairement dans une tour carrée qui s'élève au-dessus d'un angle de la grande construction rectangulaire et en domine les quatre étages.

Le moine nous montre avec une joie d'enfant ses instruments jolis et fragiles comme des jouets perfectionnés. Mais nous entendons les murs entre lesquels nous sommes résonner sous le vent qui passe en maître sur la montagne et qui est contraint ici de signer au vol sur l'appareil enregistreur sa petite ligne noire ; par la lucarne du laboratoire, nous voyons rayonner la lumière de midi. Aussi nous hâtons-nous de demander au religieux : « Mon Père, vous devez avoir de cet observatoire une vue bien belle? » Il sourit d'aise, à la pensée sans doute du spectacle qu'il va nous offrir ; sans rien dire, il nous fait descendre quelques marches, et nous sommes dans un large corridor fermé à une extrémité par une grande baie vitrée, étincelante de soleil. Le religieux ouvre les battants, se penche avec nous vers l'abîme, et tous trois nous restons émus d'une longue admiration. La plaine s'étend largement à 1 200 mètres au-dessous du monastère, blonde et grise, coupée par des routes blanches, tachée par des groupes de maisons claires, dont le plus grand est Avellino ; plus loin, le sol est bossué de monticules où s'élèvent des restes de forteresses. Enfin, à l'horizon sans brume, sont rangées les montagnes, le Solofra, le Falesio, le Terminio, légers comme des nuages, dans leur parure blanche. Le calme de l'espace indéfini s'ajoute à la gravité du silence. Le lieu où nous sommes est bien un lieu de prières. En vérité, ils savaient choisir les coins de terre où ils devaient attendre le ciel, ces fils de saint Benoît, l'anachorète qui établit sa hutte au plus haut du mont Cassin. Ils aimaient à élever leurs âmes par le spectacle quotidien des plus grandes œuvres divines, et ils se rapprochaient de Dieu en se fixant sur les sommets : c'est un moine de Montevergine qui nous a donné ce secret de la piété bénédictine, dans l'inscription que nous avions lue en passant sur la porte de l'église et dont maintenant le sens nous pénétrait :

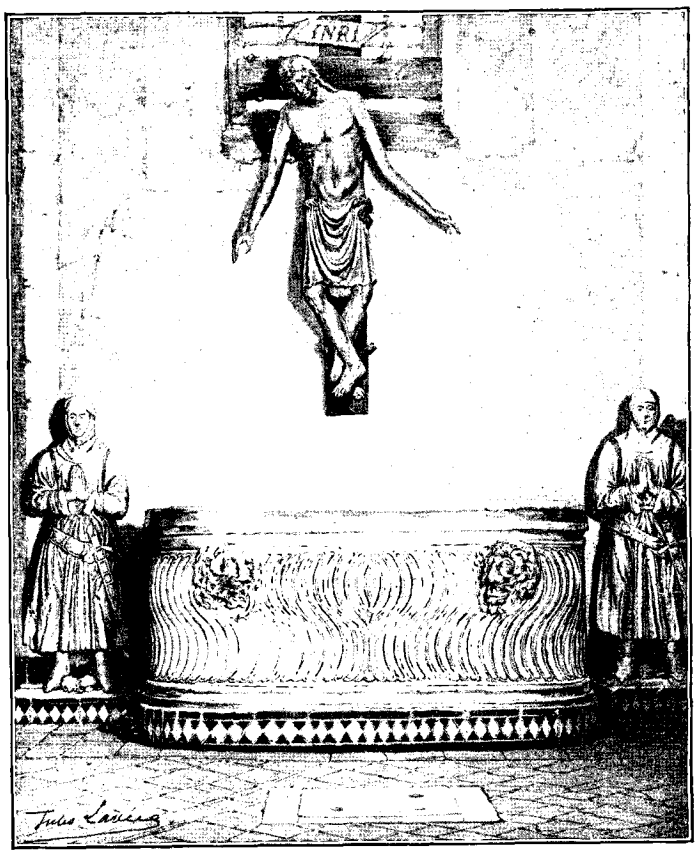


LE MONASTÈRE DE MONTEVERGINE. — DESSIN DE BERTEAULT.

Natus virginei colitur de Virgine montis
Ilic Deus, ut brevior detur ad astra via.

Alors, devant l'immuable horizon qu'avaient contemplé pieusement tant de générations de saints, nous évoquâmes le passé glorieux du monastère maintenant vide et muet, sauf à deux jours de fête. La montagne était déjà sacrée dans l'antiquité païenne, et avant d'être vouée à la Mère du Christ, elle avait porté un sanctuaire de la Mère des Dieux. Le temple de Cybèle n'avait pas entièrement disparu l'hiver sous la neige, l'été sous les buissons verts, lorsque, dans les premières années du XIIe siècle, saint Guillaume gravit la montagne. Il venait du Nord, de Verceil, et il était de famille noble et riche : mais, attiré par la vie religieuse, il était parti pour un long pèlerinage d'où il ne devait pas revenir. Après avoir visité les sanctuaires célèbres et Rome, il avait été séduit par la paix des retraites élevées où s'étaient réunis les bénédictins ; il prit leur habit au mont Cassin, puis il alla chercher une paix

plus parfaite encore, un lieu assez désert et assez beau pour y vivre en ermite. Il trouva Montevergine, et là, entre les deux sommets, sur les débris du temple antique, il établit sa cabane et commença une chapelle à la Vierge, sans autre aide qu'un petit âne qui portait les pierres. Un énorme loup dévora l'âne, mais le saint lui commanda de porter le bât à la place de sa victime, et la bête féroce servit docilement jusqu'à l'achèvement de la construction. Bientôt la renommée des vertus de Guillaume se répandit au loin, d'autres bénédictins vinrent se joindre au solitaire, et l'ermitage devint un grand monastère, dont le saint fut le premier abbé. Il y vieillit au milieu de ses frères, puis vers la fin de sa vie, repris par cet amour de la solitude qui l'avait entraîné hors des plaines de la Lombardie, il quitta sa montagne pour s'enfoncer dans les forêts de la Basilicate. Là, comme il avait fondé Montevergine sur les ruines d'un temple de Cybèle, il fonda, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Apollon, l'ermitage qui conserva son nom, San Guglielmo al Goleto. Après la mort du fondateur, la congrégation virginienne essaima du sud au nord de l'Italie, et au XIVe siècle Charles de Valois l'introduisit en France. Mais une vénération particulière resta toujours attachée au premier monastère : il fut visité par les papes et les rois, et toutes les dynasties qui se succédèrent dans l'Italie méridionale le comblèrent d'exemptions, de présents, de donations territoriales. Le premier coup, un coup mortel, fut porté à la puissante abbaye, en 1807, par la suppression de l'Ordre de Saint-Benoît dans le royaume des Deux-Siciles. En vain après la mort de Murat, les Bourbons réintégrèrent dans le monastère les moines dispersés; en vain, les rois eux-mêmes vinrent y faire des visites et des retraites, comme jadis les pieux monarques de la maison d'Anjou. La sécularisation des biens ecclésiastiques après la fondation de l'unité italienne ne fit qu'achever la ruine du monastère. C'est que Montevergine avait perdu ce qui conserve encore à la Cava et au mont Cassin un souvenir de leur grandeur et un reste de leur prospérité, ce qui a fait la gloire de la congrégation bénédictine : la science et le travail. Tandis que les deux grands monastères bénédictins de l'Italie méridionale ont encore un peu de vie, parce qu'ils sont l'un et l'autre une bibliothèque et un lycée, Montevergine n'est plus qu'un observatoire sans grande utilité et un but de pèlerinage. Seule l'église reste intéressante par les monuments du moyen âge qu'elle renferme encore : nous la visiterons après le déjeuner, car notre guide nous avertit que midi va sonner.



LE TOMBEAU DE MANFRED A MONTEVERGINE (PAGE 610.) — DESSIN DE J. LAVÉE.

Nous descendons au réfectoire, une salle basse et pauvre, où le supérieur, après avoir dit l'*Angelus* et le *Benedicite*, nous fait asseoir à ses côtés. L'un des moines reste debout, et dans un livre fatigué par l'usage il nous lit : « Comment fut Jésus-Christ sur cette terre », *Come fù Gesù Cristo in questa terra*. C'est la fameuse lettre du proconsul Lentulus, ce vénérable apocryphe où semble apparaître déjà l'image d'un Rédempteur trop beau et trop bouclé, d'un Christ du XVIIe siècle. Quand la page est finie, les frères en robe blanche serrée par une ceinture de cuir et sans le grand scapulaire apportent la nourriture, et avant de la servir s'agenouillent un moment devant le supérieur. Toujours en silence, nous mangeons, pour nos péchés, de petits poulpes amollis dans l'huile chaude et une platée d'herbes gluantes.

L'église consacrée en 1124 avait été déjà remplacée dans le cours du XIIe siècle par un édifice plus vaste, consacré à son tour en 1182. L'édifice ancien croula tout entier en 1629, et l'église actuelle a été construite aussitôt après le désastre. Elle est imposante par les proportions gigantesques de sa nef unique; le XVIIe et le XVIIIe siècle l'ont revêtue à profusion de marbres éclatants et de dorures massives, et parmi les grandes églises baroques dont les villes d'Italie sont pleines, il n'en est pas de plus pompeuse. Mais dans la sévérité des montagnes le luxe profane de ce palais de la Vierge est presque choquant, et l'on donnerait tout ce marbre luisant que le jeune bénédictin nous montre avec orgueil pour deux piliers de vieille pierre,

Heureusement il s'est conservé dans quelques coins de l'édifice moderne des monuments et des œuvres d'art qui reportent l'esprit vers les histoires tragiques et merveilleuses des siècles passés. Dans le bras droit du transept, au fond d'une chapelle, nous voyons un grand et magnifique sarcophage antique décoré de deux mufles de lions, où l'on peut lire le nom du Romain qui y reposa le premier : Minius Proculus. C'est le tombeau que le roi Manfred s'était préparé dans l'église dotée par les rois normands, par Frédéric II et par lui-même. Mais il tomba vaincu dans ces champs de Bénévent que nous verrons demain et où nous pourrons chercher en vain la place où fut abandonné son cadavre. Charles Ier d'Anjou, après la victoire, alla rendre grâces au monastère de Montevergine, et c'est alors que, dit-on, il donna le sarcophage du roi vaincu, avec la chapelle qui le contenait, à un de ses fidèles, un chevalier des Abruzzes, Giovanni della Leonessa. Celui-ci mourut en 1287 et fut déposé là. Des deux côtés de son sarcophage on voit encore adossées au mur deux statues de guerriers, debout et les mains jointes : elles représentent très probablement Giovanni et son fils Carlo, et autrefois elles ont dû être couchées, car les chevaliers ont les yeux clos et leurs pieds reposent sur deux petits chiens, comme on en voit sur les tombes françaises du moyen âge. Mais combien aujourd'hui les deux statues sont plus émouvantes, ainsi dressées des deux côtés du tombeau comme des sentinelles en prière! Au fond de la chapelle funéraire, entre les deux chevaliers, est pendu un très grand crucifix de bois qui doit remonter, lui aussi, à la fin du XIIIe siècle, et qui, par son attitude, est peut-être unique au monde. Le Christ penche sa tête et tend ses mains décloués vers le sarcophage, en signe de bénédiction et de bienvenue.

Avant le désastre de 1629, on voyait au milieu du chœur un autre monument du XIIIe siècle, le ciborium du maître-autel élevé aux frais de Charles-Martel, petit-fils de Charles Ier d'Anjou et roi de Hongrie : il existe encore presque intact, mais il a été transporté dans la chapelle absidale de droite. La forme et la décoration en sont très archaïques. Quatre animaux barbares, lions et griffons, tenant des proies dans leurs griffes, supportent quatre piliers incrustés de mosaïques parmi lesquelles est figuré l'écusson de Hongrie, blanc à bandes rouges. Entre les chapiteaux massifs qui surmontent ces piliers et l'architrave incrustée d'émaux qui dessinent des entrelacs arabes, s'avancent deux grandes consoles, dont chacune porte une statue d'ange.

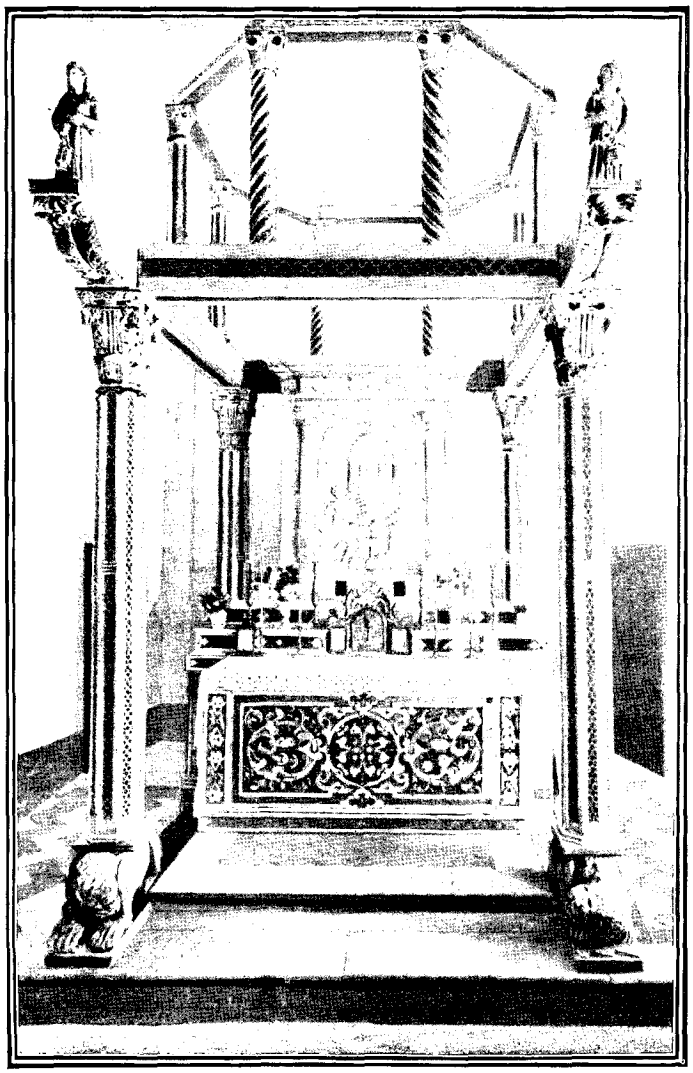
Enfin le bénédictin, notre guide, sort de la nef par une porte latérale haute et pompeuse, il allume deux cierges sur un autel et s'agenouille aussitôt : nous sommes dans le Saint des Saints, la grande chapelle couverte d'or et remplie de flambeaux qui sert de châsse à la Vierge miraculeuse de la montagne; à côté du prêtre nous nous mettons à genoux devant un très grand tableau sombre, presque invisible sous les bijoux et les ex-voto dont il est chargé. C'est la madone de Montevergine. Elle a, comme on peut le penser, sa légende, et passe pour une œuvre de l'apôtre saint Luc apportée de Constantinople; mais elle a aussi son histoire authentique : ce tableau fut donné en 1310 par Catherine, fille de Baudouin, le dernier empereur latin de Constantinople, et femme de Philippe, prince de Tarente, l'un des fils de Charles II d'Anjou. A son tour le frère de Philippe et de Charles-Martel, Jean de Morée, donna en 1324 à l'église de Montevergine deux ambons richement décorés de mosaïque, qui ont été ruinés en 1629. Vraiment, dans cette église pleine des souvenirs de la maison d'Anjou, on se sent étonné à la pensée de l'éclat merveilleux dont rayonna pendant toute la première moitié du XIVe siècle cette dynastie française, si calomniée par les historiens patriotes de Naples et les érudits gibelins d'Allemagne. Il ne s'agit point ici des fautes politiques qu'elle a pu commettre, ni des prodigalités auxquelles elle s'est laissé entraîner, mais seulement de la place qu'elle a tenue en Europe; or, nous avons trouvé dans cette église, sans parler de ce qui a disparu, deux ex-voto d'un prince angevin et d'une princesse angevine : l'un a porté la couronne du roi de Hongrie, l'autre a gardé le nom d'impératrice de Constantinople.



LA MADONE DE MONTEVERGINE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais, hélas! dans la chapelle où nous sommes, rien, si ce n'est le grand tableau mystérieux, ne parle plus des Angevins d'Orient. Les deux tombeaux de Catherine de Constantinople et de Louis son fils, qui avaient été élevés là, sous la protection de la Vierge, ont fait place à un mausolée baroque du goût le plus étrange: rien n'y manque, ni les médaillons peints, avec les portraits de Catherine et de Louis en costumes du XVIIe siècle, ni le coussin de marbre rouge sur lequel repose une lourde couronne de bronze doré, ni les petits anges gras et luisants. Le décor des murs auquel le peintre Volpi vient de mettre la dernière main (1894) fait penser à un salon très moderne : fresques claires sur les parois, grandes appliques de bronze figurant des anges amincis dans des robes très

longues, voûte ovale où des amours ailés voltigent sur un fond d'or mat. Il faut oublier cette fausse richesse et ces élégances mondaines et rester comme le moine en prière, les yeux fixés sur le vieux tableau, pour en suivre les contours à travers la vitre qui le protège, sous les ex-voto d'argent neuf et l'antique fumée des cierges. Les documents d'archives ont révélé le nom du peintre, un Ombrien qui s'appelait Montano d'Arezzo. Sa Madone est contemporaine des deux fameuses Madones de Florence et de Sienne, celles de Cimabue et de Duccio, et elle semble participer de l'une et de l'autre. En approchant, on peut étudier en détail les plaques d'argent doré entre lesquelles les figures peintes sont comme enchâssées; quelques-unes, notamment celles qui forment le trône de la Vierge, ne sont pas antérieures au XVIIIe siècle, mais les losanges d'argent qui couvrent le fond du panneau portent encore l'écusson fleurdelisé de la princesse angevine.



LE CIBORIUM DE CHARLES-MARTEL À MONTEVERGINE. — DESSIN DE SLOM.

C'est devant le tableau du peintre toscan, couvert d'or comme un icone de Byzance, que deux fois chaque année des milliers de pèlerins viennent s'agenouiller. Notre premier soin en sortant de la chapelle est, bien entendu, de faire causer notre guide sur ce pèlerinage célèbre. Il y a deux fêtes à Montevergine ; l'une est le 8 septembre, l'autre le 23 mai. Celle-ci est la seule qui attire une foule. Les paysans des Abruzzes et de la Terre de Labour y viennent de leur pas lourd, appuyés sur de hauts bâtons bénits, peints au-dessus de la poignée, qu'ils appellent *antrite*; ils marchent en chantant, presque sans s'interrompre, des mélopées lentes et graves. En même temps qu'eux arrivent au triple galop, dans un bruit fou de clochettes et de cris, les calèches où sont entassés les grasses *maeste* napolitaines, les petits boutiquiers de Naples qui ont fermé boutique pour quatre ou cinq jours, et aussi des escouades de jeunes gens douteux, des camorristes, ou, comme on dit plaisamment, des fils de bon chrétien « *figli di buon cristiano* ». Le beau temps des *corricoli* et des costumes tout velours et soie est, hélas! bien passé: mais encore aujourd'hui le pèlerinage ou, si l'on veut, la partie de campagne, la grande *scampagnata* à Montevergine est une dépense nécessaire pour le Napolitain de vieille souche, et il faut être bien gueux, ou bien bourgeois, pour se la refuser. D'ordinaire, ils mettent les frais en commun et forment un petit syndicat, car tout se fait ainsi dans ce pays arriéré, qui pratique sans s'en douter les théories « nouvelles »; il y a, peut-on dire, des *paranze* de pèlerins comme des paranze de bateliers, de portefaix et d'assassins. Chaque groupe frète des voitures somptueuses attelées de chevaux fringants, des *cammenatori* (grands marcheurs); les gens s'endimanchent, les chevaux portent avec fierté toute une parure de grelots, de rubans et de panaches, chaque voiture arbore sa bannière, et tout ce monde sort le 22 mai par la *porta Capuana*, à une allure joyeuse et folle, que les cochers poussent, on ne sait comment, pendant cinquante kilomètres, jusqu'au pied de la montagne. Alors on prend d'assaut les villages de Loreto et de Mercogliano, qui se sont transformés comme ils pouvaient en auberges et en écuries.

Quand le ciel est pur, la montée vers le sanctuaire commence dès le soir du 22 et dure toute la nuit pour se prolonger toute la journée du lendemain. Sous les étoiles, de grands feux de joie brillent dans les villages, une longue procession de torches et de cierges serpente jusqu'aux lumières du monastère, et un chant confus s'élève, où sont mêlés les cantiques presque funèbres des paysans et les joyeux refrains d'amour napolitains. Les premiers pèlerins arrivés au but sont parqués pour la nuit dans la *foresteria*, hors du monastère, dans

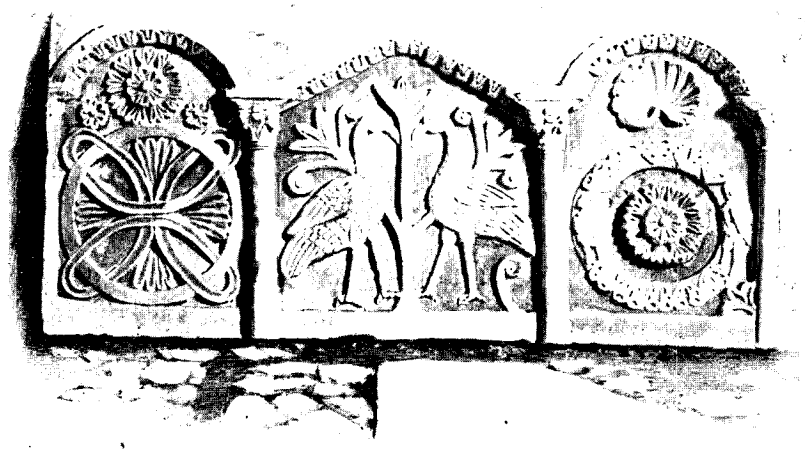
toutes les dépendances, dans l'église même. Autrefois, dit-on, il se passait dans ces lieux saints transformés en réfectoire et en dortoir des choses abominables, qui attirèrent la colère divine : les grandes inscriptions apposées dans l'atrium de l'église conservent encore le souvenir du fameux incendie de 1611. Toute une compagnie joyeuse d'hommes et de femmes, venue d'Aversa, menait grand bruit et mangeait avec ostentation des provisions défendues, en bravant le ciel et en criant : « Eh bien, à quand la pluie? » Cette fois ce ne fut pas la pluie qui vint, ce fut le feu. Avec la rapidité de la foudre, des flammes envahirent le local où s'étaient entassés les pèlerins, et dans la presse effroyable qui suivit, quatre cents personnes périrent étouffées.

Les cérémonies religieuses qui accompagnent le pèlerinage n'offrent rien de particulier. Le flot humain traverse l'église illuminée, où tintent partout les clochettes des messes, et passe lentement à travers la chapelle de la Madone, presque invisible derrière une forêt lumineuse de cierges : là, du matin au soir, c'est une mêlée confuse de prières, chapelets ou litanies, que tous profèrent à la fois. Puis, vers le soir, le torrent des pèlerins s'écoule le long du sentier rocheux ; les paysans reprennent leur route, et les Napolitains partent joyeusement pour un second pèlerinage, la Madonna dell' Arco, à quelques milles de Nola. Enfin, quand ils ont été, toujours au galop, porter à ce nouveau sanctuaire leurs vœux d'ardente superstition, ils font la course à qui rentrera le plus tôt par la porta Capuana ; tout Naples est dehors pour applaudir les arrivants, et le spectacle sous le soleil de ces voitures chargées de monde qui lancent chacune son chatoiement et son tintamarre à travers la poussière est l'un des plus étonnants que puisse encore offrir la ville du bruit et de la gaieté. Cette course folle est appelée l'*arretenata*. Comme les cochers ne peuvent plus arrêter, les chevaux vont ainsi le long de la mer, par le port, Santa Lucia, la Villa, jusqu'à Posilipe : c'est là que se fait le repas final de tradition, et, ce qui est plus grave, le règlement des comptes. Comme il arrive, au moment où chacun doit tirer son écot, que l'on ait vidé pas mal de bouteilles, les couteaux sortent d'eux-mêmes et les gardes municipaux viennent, quand tout est fini, ramasser les blessés.

Cependant le jour baisse et il nous faut prendre congé des bons bénédictins. Comme nous descendons par un chemin plus sûr que celui du matin, nous voyons devant nous, dans la plaine, le grand monastère de Loreto, fondé seulement en 1749, qui a attiré à lui la vie du Monastère de la Montagne, et qui à son tour gît oublié parmi des jardins et des plantations. Vers notre droite s'étendent les deux golfes de Naples et de Salerne, et nous nous arrêtons sur une plate-forme pour regarder au loin. Les nuances des fonds, éteintes par la buée du soir, s'atténuent délicieusement. Le cap Misène et Ischia sont d'un bleu très doux sur la mer couleur d'or très pâle ; le Vésuve est mauve, et le profil superbe de ses deux sommets se découpe nettement, tandis qu'une mince vapeur sort du cratère et monte sans se fondre dans le ciel d'un vert caressant. Au-dessus du Vésuve une côte lointaine s'effile sur la mer. Vers la gauche les sommets blancs des montagnes sont modelés par un lavis de bleu d'outre-mer, et sur la plaine illuminée en rose passent les grandes ombres des nuages

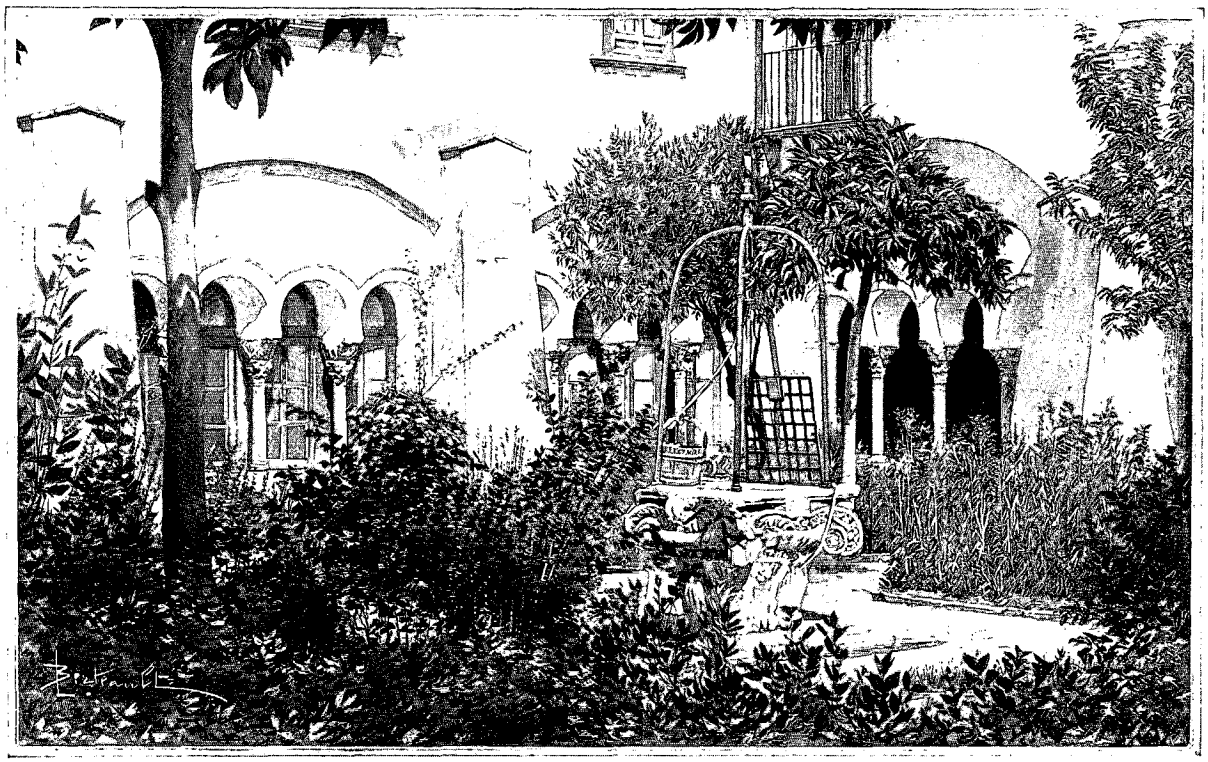
(A suivre.)

E. Bertaux et G. Yver.



PLAQUE SCULPTÉE DU VIIIe SIÈCLE À NOLA (PAGE 602). — DESSIN DE MIGNON.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CLOÎTRE DE SANTA SOFIA À BÉNÉVENT (PAGE 620). — DESSIN DE BERTEAULT.

L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

II

Bénévent, Ariano et Bovino.



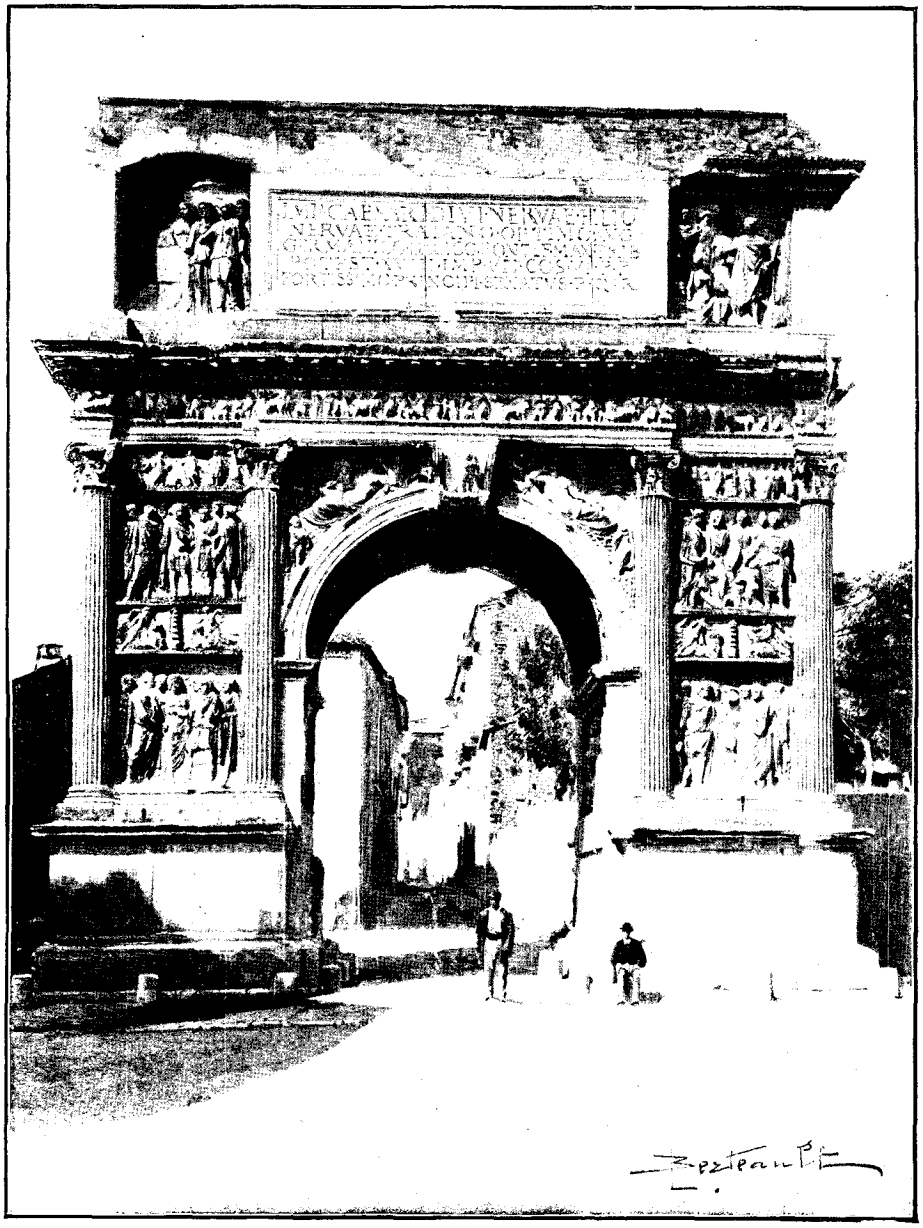
LES ARMOIRIES DE BÉNÉVENT (PAGE 618). DESSIN DE J. LAVÉE.

En quittant la gare d'Avellino, le train décrit une courbe lente qui nous permet de parcourir du regard tout le plateau fertile en vignes dont Avellino forme le centre et de saluer la couronne des montagnes et la double cime de Montevergine. Après un premier tunnel, nous nous enfonçons dans l'étroite vallée du Sabato, dont la voie suivra les eaux tumultueuses jusqu'à Bénévent. Parfois, lorsque les collines qui enserrent le fleuve s'écartent, on voit des cheminées d'usine sortir d'un bouquet d'arbres, entourées d'une petite cité ouvrière; les rochers sont gris, tout hérissés d'arbustes roussâtres : on pourrait se croire dans le Jura français. Mais un nom, sur une petite station, suffit à nous rappeler que nous traversons le royaume des Angevins et le pays des Samnites. Ce village, campé sur un escarpement qui a porté une citadelle, c'est Altavilla Irpina, qui évoque en même temps les chevaliers français de Hauteville, compagnons d'armes de Charles Ier d'Anjou et l'antique peuplade des Hirpins, chasseurs de sangliers. L'Italie est si fière de mêler son passé à son présent que telle page d'un indicateur des chemins de fer est devenue un chapitre d'histoire. Après l'accomplissement de l'unité italienne, il fallut distinguer officiellement les pays homonymes qui se trouvaient autrefois séparés dans les deux moitiés septentrionale et méridionale de la péninsule, et qui maintenant se touchaient dans le dictionnaire des communes. On donna alors aux plus

1. *Suite. Voyez p.* 601.

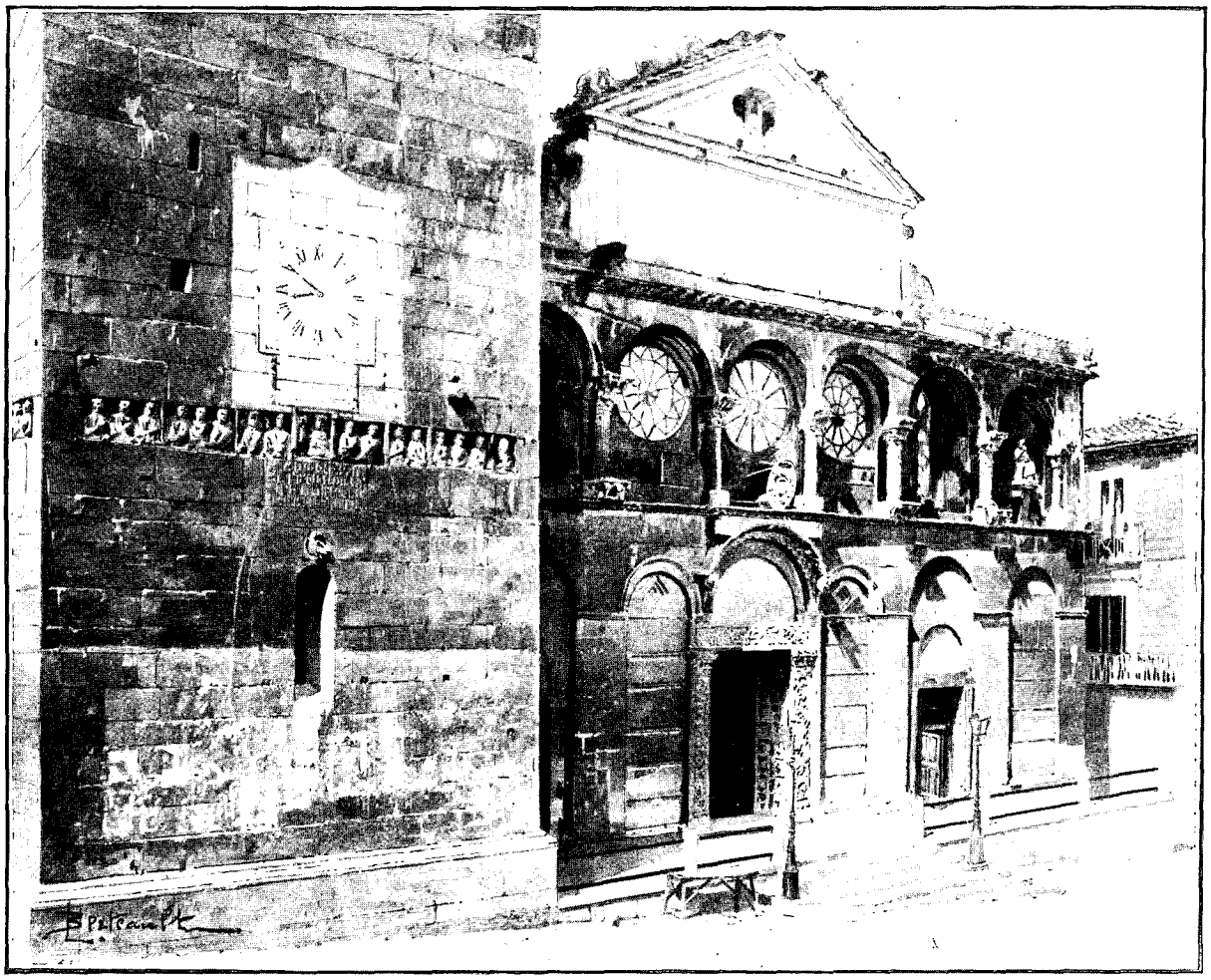
humbles villages des surnoms empruntés à l'épopée romaine. Une file de gares misérables passe parfois devant le voyageur comme une énumération de Tite-Live.

Hélas ! le souvenir glorieux de tant de siècles ne peut rien enlever aux misères des ignorants. Nous en avons sur-le-champ l'impression saisissante. Comme le train s'est arrêté à la station d'Altavilla, toute une famille de paysans, le père, la mère, deux filles et deux garçons, envahissent notre wagon et entassent sur les bancs des sacs, de menus meubles et un parapluie vert, gigantesque et patriarcal. Ce sont des émigrants, qui s'en vont à Bénévent pour gagner par Caserte le port de Naples, où un transatlantique de Hambourg les emportera. La moitié du village les accompagne jusqu'au quai. Quand le train siffle, un concert de lamentations éclate des deux parts : l'homme gémit, les femmes sanglotent. Puis, au premier tunnel, le calme se rétablit. L'homme allume une moitié de cigare, les femmes attaquent une miche de pain noir. Ils se mettent à raconter aux voisins leur histoire, l'histoire de tant de pauvres gens : la terre qu'ils fouillaient ne les nourrissait pas ; les impôts leur enlevaient le peu qu'ils gagnaient ; toute leur famille est établie au Brésil : ils vont la rejoindre. Les yeux du père de famille s'illuminent d'espoir ; le gamin tire l'accordéon qu'il a emporté pour charmer l'ennui de la longue traversée, et se met à jouer le dernier refrain de Piedigrotta. Heureuse mobilité des simples, livrés tout entiers à l'impression qui les occupe ! C'est au milieu des chansons et des rires que les émigrants arrivent à Bénévent, une heure après avoir dit adieu à leur foyer.



L'ARC DE TRIOMPHE DE BÉNÉVENT (PAGE 617). — DESSIN DE BERTEAULT.

Depuis Altavilla, qui garde le défilé où prend fin la haute vallée de Sabato, les montagnes se sont abaissées par échelons successifs, la vallée s'est élargie et les champs de blé succèdent aux prairies étroites. La voie descend rapidement vers une plaine à peine ondulée, sillonnée de cours d'eau et semée d'oliviers. Derrière nous les montagnes que nous venons de traverser se referment en un demi-cercle sombre. En avant, une ligne d'autres montagnes se dresse comme une barrière, et plus loin, vers le Nord, au-dessus de la première arête, les cimes blanches du grand Apennin, le Vitulano, le Taburno, le Matese se perdent dans la brume blanche. Entre ces masses de montagnes, la plaine, si large qu'elle soit, paraît un couloir. Au centre de cette plaine fermée, une ville est placée comme Avellino dans sa vallée ; mais cette ville est plus grise et plus grave ; des coupoles, une tour puissante, la



CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT (PAGE 618). — DESSIN DE BERTEAULT.

signalent de loin : c'est Bénévent. Le train contourne l'enceinte de la ville pendant plusieurs minutes. Nous pouvons regarder à loisir les antiques remparts, superbement brunis par le soleil et tout bossués de fragments romains. Au pied des murs coule un fleuve invisible, le Calore, dont le murmure monte vers nous à travers un rideau de hêtres et de peupliers.

A la station, nous nous laissons entraîner par un facchino dans un carrosse de mine surannée, débris de la splendeur de quelque monsignor, au temps où résidait ici toute une cour pontificale. Le trot irrégulier de deux chevaux pelés, chargés de cuivre et de grelots, nous emporte à travers la large route qui mène à la ville, entre deux files d'arbres solennels et mornes. Nous nous engageons sur un pont moderne, flanqué de tourelles où veillaient autrefois les soldats du pape. Tandis que la voiture roule au-dessus du fleuve gonflé par les neiges, nous entrevoyons vers la droite un étrange chaos de vieilles maisons qui pendent sur l'eau profonde, et vers la gauche, au bout du rempart tout hérissé de broussailles, le sommet du grand arc de triomphe élevé à Trajan.

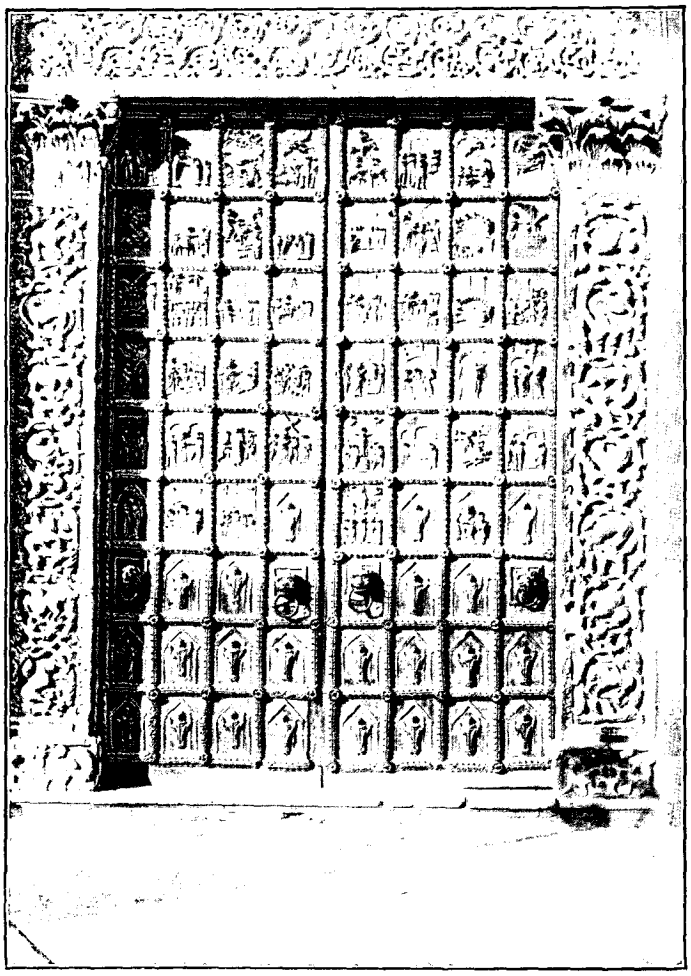
Le cocher nous égare dans un labyrinthe de rues obscures avant de nous arrêter sur une petite place déserte devant l'Albergo Centrale. L'hôtel ne paye pas de mine : l'entrée est basse, l'escalier étroit et infirme ; mais l'hôtesse est avenante, les chambres proprettes, en vérité, et le bon marché ridicule. Nous n'en protestons pas moins pour nous faire rabattre la moitié d'une lire, car d'accepter un prix qu'on vous propose sans faire la petite « combinazione », ce serait vouloir passer en Italie pour un Anglais.

Quelle n'est pas notre surprise, quand nous ressortons, de trouver déjà la petite place remplie de gamins et d'hommes ! Tandis que nous nous frayons un chemin à travers les groupes curieux, un gaillard d'une trentaine d'années, proprement vêtu, le regard intelligent, nous accoste chapeau bas : « *Signori ingegneri* », commence-t-il, « Messieurs les ingénieurs ». C'est la formule d'usage pour vous adresser à quelqu'un qui porte quelque chose en bandoulière, une jumelle si l'on veut. Et très poliment l'homme se propose comme guide. Non moins poliment nous déclinons l'offre. Mais il insiste : « *Eccellenze*, je ne demande rien de vous. Je serai très honoré de vous conduire parmi les curiosités de ma ville, et ce que j'en fais, c'est à titre gracieux, « *per*

gentilezza ». Il disait vrai, cet homme qui ne voulut accepter de nous qu'une tasse de café, et qui nous consacra une journée entière. Les esprits chagrins pourront chercher dans cette complaisance la preuve qu'un habitant de Bénévent n'a rien à faire du matin au soir. Laissons-les dire. Le Bénéventin nous a fait sentir une fois de plus le prix de cette qualité si purement italienne qu'elle n'a guère de nom en français : la *cortesia*, plus cordiale que la politesse et plus réservée que l'amabilité. Surtout il nous a rendu témoignage de cet amour de l'antiquité, respectueux, presque filial, qui lui aussi peut être compté parmi les vertus italiennes. Il était heureux de se parer devant nous de ce passé pour lui confus, et l'on eût dit qu'en allant d'un monument à l'autre il faisait les honneurs de ses souvenirs de famille.

Que d'histoire il s'est entassé dans cette enceinte délabrée depuis les temps où, dit-on, Diomède, roi d'Etolie, bâtit une citadelle au confluent du Sabato et du Calore, jusqu'au jour où le dernier légat pontifical, le cardinal Carafa, fut emmené à Naples sous la conduite du capucin frère Pantaléon, aumônier de Garibaldi !

Bénévent resta jusqu'au XIe siècle la capitale d'un duché lombard, survivant tenace de tous les autres établissements de ce peuple germanique en Italie. Alors le pape Léon IX se fit donner la ville par l'empereur Henri III, sans autre raison de droit que leur bon plaisir à tous deux : peut-être les derniers Lombards auraient-ils résisté, et peut-être le pape ne fût-il jamais entré dans Bénévent, si la même année il ne s'était fait prendre par les Normands. On connaît cette aventure extraordinaire : les barbares du Nord, épouvantés de leur propre audace, et n'abandonnant pas pourtant leur ruse native, tombent au pied du pontife. Robert Guiscard se relève avec l'investiture de toutes ses conquêtes à venir sur les Grecs de Calabre et de Sicile, mais le pape s'est fait garantir la possession de Bénévent.



PORTES DE BRONZE DE LA CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand, un siècle plus tard, une autre armée normande eut pris un second pape, Innocent II dut, cette fois, accorder au duc Roger le titre de roi, mais Bénévent fut toujours réservé au Saint-Siège. La ville pontificale s'élevait au cœur du royaume de Sicile, comme pour rappeler aux rois leur vasselage envers celui dont ils tenaient l'investiture, par un perpétuel « memento ». Aussi quand les Hohenstaufen, héritiers des Hauteville, voulurent secouer le joug et régner enfin sans maître, quand la guerre fut déclarée entre le pape et le roi de Sicile qui était aussi l'Empereur, c'est Bénévent qui fut prise la première, et c'est devant Bénévent que le champion de l'Eglise, Charles d'Anjou, abattit d'un coup, avec Manfred, la puissance impériale en Italie.

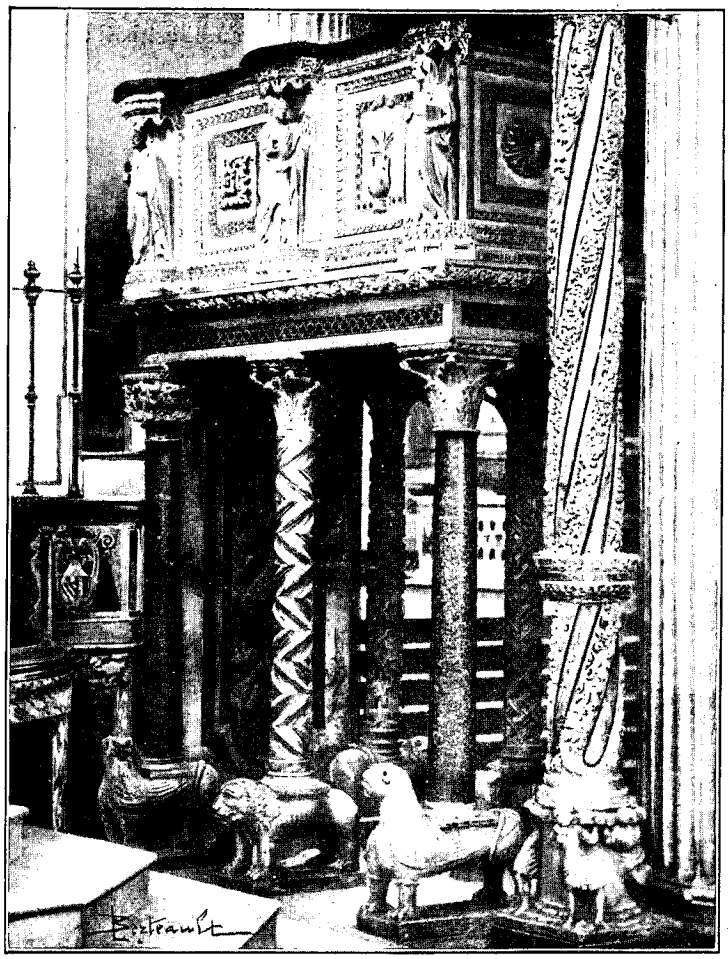
En 1799, d'autres Français arrivent en vainqueurs dans la « trouée » fameuse : 70 dragons, perdus en éclaireurs, s'emparent de Bénévent et y font la loi. Dix jours plus tard le gros de l'armée les suit, et le général Brusier, après une visite à la cathédrale, emmène six fourgons d'orfèvrerie. Le vieux duché lombard devient une principauté pour Talleyrand. Celui-ci n'y réside pas, mais il envoie ses procureurs, Dufresne de Saint-Léon, puis Beer. Il crée un lycée, organise une garde nationale et une gendarmerie, met en vigueur le Code civil... Mais les princes de l'Empire tombent avec l'Empire, et de nouveau Bénévent retombe dans la torpeur et l'engourdissement, sous le gouvernement paresseux des légats. Ce n'est aujourd'hui qu'une ville de province, à peine animée les jours de marché. On ne connaît sa dignité de préfecture et de chef-lieu de province qu'à son Corso, bordé de constructions neuves, une poste de style dorique, et même, Dieu leur pardonne ! des banques et des crédits mobiliers. Dès qu'on a quitté la grande rue, on retombe dans la vieille ville, triste et pauvre, avec ses

ruelles boiteuses et ses maisons noires, qui semblent désertes. A chaque pas on rencontre dans un mur quelque tronçon de colonne ou quelque cippe, débris de la ville romaine. Sur une petite place, c'est une miniature d'obélisque en granit rose, un souvenir de Domitien; sur une autre, un bœuf Apis de style égyptien, qui rappelle la religion cosmopolite du temps d'Hadrien. Un chaos d'habitations sordides a envahi les murs et les couloirs gigantesques d'un amphithéâtre.

Hors de la ville, on nous montre une ruine énorme, que le peuple appelle les Quarante Saints, *I Santi Quarantia :* ce doit être le reste d'un grand entrepôt, pour l'approvisionnement des voyageurs ou des troupes, qui passaient incessamment par Bénévent. Mais la merveille de la ville, c'est le grand arc de triomphe.

« Voilà la porte d'or », nous dit notre Bénéventin quand, au sortir d'un faubourg misérable, nous débouchons en face du monument superbe ; la tradition populaire lui a conservé son nom romain de *porta aurea*. Il le mérite mieux qu'autrefois, car son marbre de Paros s'est doré délicieusement sous la patine du temps.

En vérité, c'est le roi des arcs de triomphe antiques, et il n'y a pas, même à Rome, un plus noble témoin de la splendeur impériale. L'indigne maçonnerie qui a remplacé le couronnement tombé n'enlève pas aux proportions de l'édifice leur solennité. Les détails de sculpture ont été respectés par le choc de tant d'invasions, depuis les Goths de Totila. La composition des scènes est d'une gravité uniforme. Qu'il s'agisse d'un triomphe de Trajan sur les Daces ou d'un acte administratif, l'artiste a réuni le même nombre de figures sévèrement drapées, dans des attitudes de cérémonie. On ne peut chercher ici la fougue des combats représentés sur les grands reliefs de l'arc de Trajan qui s'élevait à Rome et dont les fragments furent encastrés dans l'arc de Constantin. Mais le style des figures est le même : la même école de sculpteurs a travaillé à l'arc de Rome et à l'arc de Bénévent : devant une œuvre de cette tenue, il est impossible de penser à un atelier provincial. Art officiel, dira-t-on, art de commande, qui jamais peut-être n'a éveillé d'autre émotion que l'orgueil romain. Il faut cependant rendre justice aux artistes inconnus qui ont su tirer parti du programme le plus ingrat, relever par la noblesse d'une attitude et d'une draperie un chapitre d'histoire judiciaire ou financière, se souvenir encore, si près de l'irrémédiable décadence, des modèles les plus purs, et faire que, devant leurs Victoires appuyées du genou sur le taureau du sacrifice, quelques étrangers ont pensé, de loin, aux déesses athéniennes, dont le vol s'est posé sur la balustrade d'une chapelle de marbre au bord de l'Acropole.



AMBON DE LA CATHÉDRALE DE BÉNÉVENT. — DESSIN DE BERTEAULT.

A travers la grande arche s'ouvre la campagne ; l'arc de Trajan servait de porte triomphale à deux grandes voies : la via Appia qui, là, s'infléchissait brusquement vers le Sud et allait s'enfoncer dans les montagnes avant de gagner l'Adriatique; la via Egnatia, appelée aussi via Trajana, qui partait du pied même de l'arc de triomphe pour se dérouler tout droit vers Troja et gagner la petite ville disparue d'Egnatia, entre Bari et Brindes, qui lui a donné son nom. Bénévent était une position stratégique de premier ordre et la principale étape des voyageurs qui de Rome se dirigeaient vers la Grèce et l'Orient.

Ainsi, dans sa plaine, centre de réunion des vallées et des fleuves, elle était la ville des routes et des ponts. La voie Latine, venant de Teano par Alife et Telese, entre dans la ville en franchissant le *Ponte Fratto;* la via Appia, qui vient de Capoue par Arienzo, passe devant Bénévent sur le *Ponte Leproso,* qui rappelle quelque léproserie du moyen âge ; depuis qu'elle est entrée dans la plaine sillonnée de cours d'eau, elle a déjà traversé

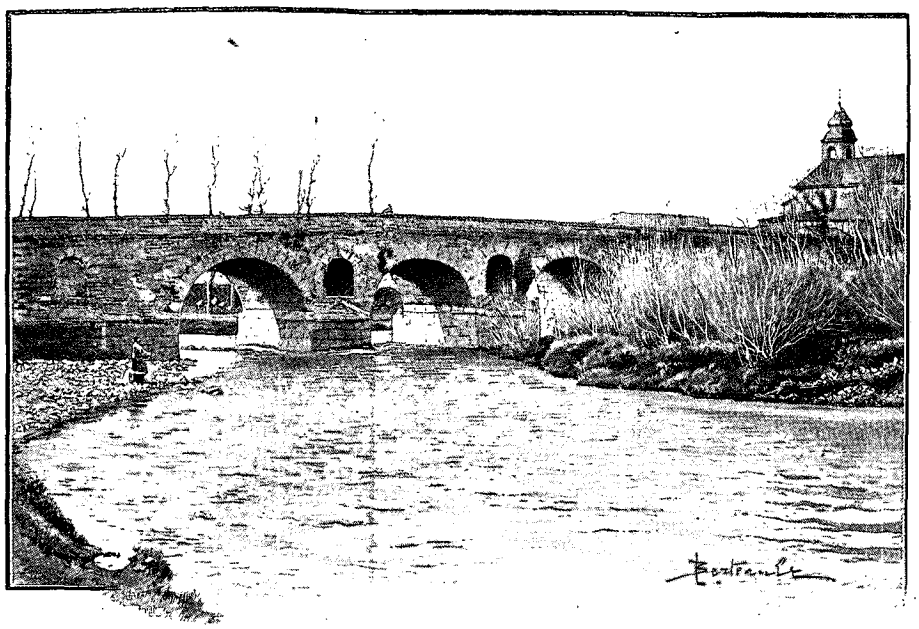
*

successivement le *Ponte Tufaro*, le *Ponte d'Appollosa*, le *Ponte Corvo :* tous ces ponts, construits en grandes pierres à bossages, ont résisté aux crues et aux barbares et ils servent encore.

La ville des Césars, à Bénévent aussi bien qu'à Rome, demeure indestructible à côté de la ville des papes et dans cette ville même. La cité, sur laquelle a dominé la plus grande puissance du moyen âge, reste encore le Beneventum romain au nom de bon augure, qui avait succédé au *Malventum* des Samnites. Les fragments antiques semblent avoir pris possession des édifices chrétiens. Voyez le campanile élevé contre la cathédrale, en 1279, après la victoire de Charles d'Anjou. Il est bâti en grandes pierres de temple ou d'amphithéâtre, et l'on y trouve encastrées des files de stèles où des Romains au front bas, le mari avec sa femme, le soldat avec son cheval, fixent les passants de leur regard volontaire. Sur une face du lourd clocher est un bas-relief dont la légende est entrée dans l'histoire de la ville. Quelque savant local a rêvé que Diomède en personne avait apporté cette image, qui aurait représenté le fabuleux sanglier de Calydon. C'est tout simplement un porc paré pour le sacrifice du Suovétaurile. Mais Bénévent tient à cet ancêtre des temps héroïques, et elle porte sur son écusson l'animal anobli du nom de sanglier.

La façade de la cathédrale elle-même paraît tout d'abord une simple mosaïque de fragments antiques et de copies d'après l'antique : la frise horizontale qui couronne ce grand mur, les consoles qui portent les colonnes du premier étage sont imitées directement de l'arc de Trajan. Les époques successives de l'histoire de la ville ont donné aussi leurs pierres à cette façade, qui fut rebâtie dans son état actuel, au commencement du XIIIe siècle. Ainsi tout le mur inférieur, entre les arcatures, est fait de larges dalles couvertes d'inscriptions en hexamètres latins, qui sont les épitaphes des ducs longobards, dont les tombes étaient autrefois alignées sous le parvis. On y lit encore l'énumération de leurs domaines et de leurs vertus, et leurs noms redoutables, Urso, Radelgis et sa femme Carertrude.

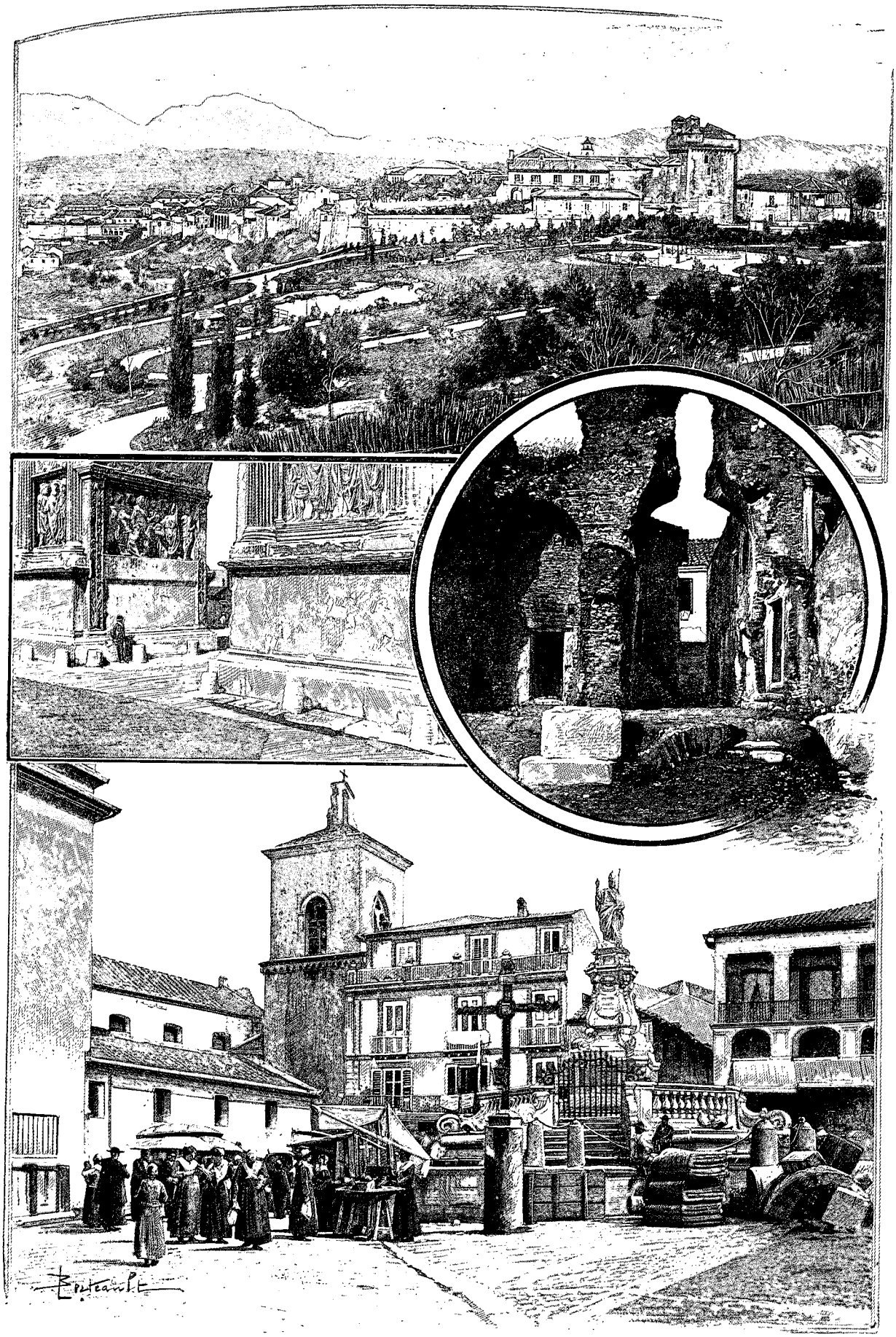
Toute bâtie qu'elle est en morceaux de ruines et en pierres tombales, la cathédrale a pourtant un type local nettement caractérisé par les arcatures aveugles et les losanges dessinés en creux sur la paroi. Nous retrouverons en Pouille des édifices de la même famille, et nous pourrons alors en chercher les ancêtres. Nous reverrons ces monstres qui s'avancent au-dessus du couronnement, sans faire office de gargouilles. Quel était le maître Roger qui, suivant l'inscription de la porte de droite, a réuni en un tout des matériaux si divers, et qui a sculpté le superbe portail du centre? On ne sait, et il faut le regretter, car sa sculpture énergique et grasse, moitié antique, moitié byzantine, n'est pas d'un ouvrier vulgaire. C'est ce portail qui sert de cadre aux fameuses portes de bronze, qui sont citées partout, et que bien peu d'artistes ou de curieux sont venus étudier. Elles sont couvertes de reliefs qui représentent des scènes de la vie du Christ, un pape, malheureusement inconnu, et tous les évêques suffragants de l'archevêque de Bénévent.



PONT ROMAIN PRÈS DE BÉNÉVENT. — DESSIN DE BOUDIER.

L'intérieur de l'église a mortellement souffert des tremblements de terre et des restaurations. Mais il contient ses joyaux d'art, comme la façade a ses portes : ce sont deux ambons d'un travail fantaisiste et singulier, signés en 1311 par un sculpteur de Monteforte, près Bénévent, appelé Nicolas, qui s'est représenté sur une de ses œuvres au pied d'un crucifix. Ils sont les derniers en date de ces meubles d'église, revêtus de mosaïques aux arabesques siciliennes, dont le prototype dans l'Italie méridionale avait été la chaire de Salerne.

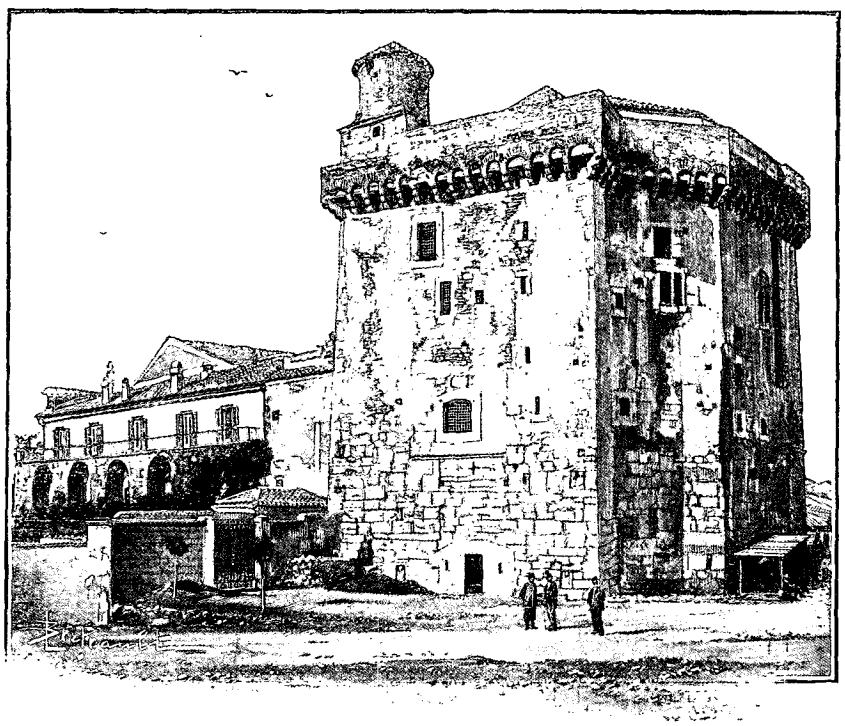
En sortant de la cathédrale par une porte latérale de gauche, on tombe sur la petite place de l'archevêché, qui est aussi la place du Marché. Le palais de l'archevêque est dentelé de créneaux baroques ; au centre de la place est une fontaine rocaille surmontée de la statue de Benoît XIII : tout un décor du XVIIIe siècle que ne



VUE GÉNÉRALE DE BÉNÉVENT, SOUS L'ARC DE TRIOMPHE. PLACE DE L'ARCHEVÊCHÉ. L'AMPHITHÉATRE ROMAIN. — DESSINS DE BERTEAULT.

déparent pas les manteaux bruns des paysans et les fichus rouges des femmes. Nous reprenons le Corso pour le monter jusqu'à la forteresse qui, depuis le XIVe siècle, occupe le point culminant de Bénévent. Bientôt nous nous arrêtons sur une place déserte, où l'on voit une fontaine, un campanile et une église basse. Ici nous sommes sortis de la ville romaine qui ne gravissait pas la colline (les fouilles l'ont prouvé surabondamment) ; nous nous trouvons dans la ville lombarde. L'église que nous voyons était une annexe du palais ducal. Elle fut fondée au VIIIe siècle par Adelgis, le Charlemagne des Lombards, en l'honneur de la Sainte Sagesse du Verbe, et c'est pourquoi on l'appelle Santa Sofia. Monument très bizarre en forme de rotonde, avec deux cercles concentriques de colonnes antiques à chapiteaux antiques. A l'église tient un cloître délicieux, aux arcades presque moresques, où l'on retrouve sous des chapiteaux triangulaires du XIIe siècle tout couverts de monstres, de pauvres chapiteaux informes du temps des Lombards. On entend bourdonner tout autour de ce cloître une école d'enfants, tenue par les frères de la Doctrine chrétienne. Et voilà ce qui reste, avec les épitaphes de la cathédrale, du luxe barbare de ces ducs très puissants dont l'un disait orgueilleusement : « Si la montagne de Montevergine était d'argent massif, je la dépenserais en trois jours ». Leur souvenir se perpétua seulement dans la tradition populaire. Longtemps les enfants de Bénévent se montrèrent un noyer très vieux qui avait été l'arbre sacré des Longobards, encore païens, et que ceux-ci avaient continué de vénérer quand saint Romuald et saint Barbatus les avaient convertis par l'entremise d'une autre Clotilde, la duchesse Théodorata. Le moyen âge crut que le noyer servait de rendez-vous aux sorcières et aux stryges qui y menaient leur sabbat avec le « roi des démons »... Et en pleine Renaissance, un érudit napolitain consacra tout un traité aux « effets magiques du noyer de Bénévent ».

Encore quelques pas et nous arrivons devant la forteresse commencée en 1321 par le pape Jean XXII : un souvenir des papes d'Avignon. C'est un donjon rectangulaire dont les murailles sont pleines de sculptures antiques en morceaux. Ici la ville s'arrête et l'on entre dans un jardin public, comme les Italiens depuis quelques années se sont ingéniés à en créer sur les terres les plus ingrates, près des villes les plus éteintes. Il y a de beaux massifs, des allées coquettes, un peu d'eau. La vue s'étend au loin sur la plaine sillonnée par les fleuves et par les chemins de fer qui se croisent devant la vieille cité, sans réussir à y rapporter comme les voies antiques le commerce et la vie. Nous avons devant nous, vers le Nord, les champs où s'est livrée la fameuse bataille qui donna la moitié de l'Italie à une dynastie française. Comment mieux terminer cette journée où nous avons traversé tant de siècles qu'en descendant vers la plaine historique? Nous demandons donc au compagnon qui a voulu nous suivre jusqu'ici le chemin et le pont qu'il faut prendre pour aller au champ de bataille, au « champ des roses », comme on l'appelait au temps des Angevins. Notre guide l'appelle encore ainsi, *il Campo rosino*. Nous nous laissons accompagner par lui le long d'un vieux quartier jusqu'au Ponte Fratto, et là nous prenons congé de lui, avec force poignées de main et protestations d'amitié, pour pouvoir librement rassembler nos trop rares souvenirs, en prenant le terrain pour carte.

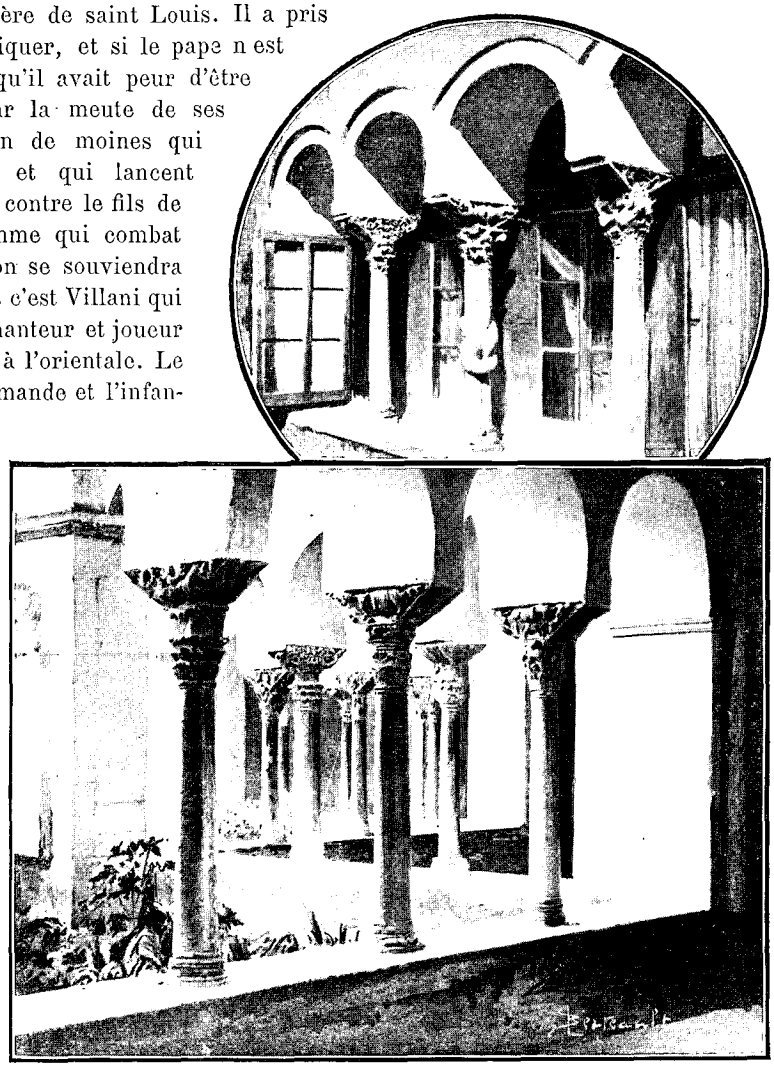


CHÂTEAU DU PAPE JEAN XXII, A BÉNÉVENT. — DESSIN DE BERTEAULT.

Les troupes de Manfred étaient sorties de Bénévent pour se déployer vers l'Ouest jusqu'au confluent du Calore et du Sabato. L'armée de Charles Ier, plus nombreuse, s'était étendue dans la plaine, au sortir des défilés qu'elle avait traversés en suivant l'ancienne Voie Latine, depuis le mont Cassin, par Cajazzo et Telese. Le champ de bataille est classique, comme pour les antiques duels de peuples; un fleuve, le Calore, sépare les deux armées, et les hautes montagnes sont les barrières du champ clos. Ni retraite, ni fuite, car pour l'un comme pour l'autre des deux rivaux, la défaite entraînera la défection générale. C'est en une journée que devait se jouer cet enjeu

magnifique, le royaume de Sicile. Mais il ne s'agissait pas de décider seulement qui demain serait maître de Naples, de Foggia et de Palerme. Le sort même de Rome était peut-être mis en balance à Bénévent, et le pape livrait avec l'épée de Charles d'Anjou une bataille suprême, sous les murs de la ville papale.

Les vieux chroniqueurs italiens ont décrit les deux armées qui se mesuraient du regard. D'un côté le frère de saint Louis. Il a pris à Rome la couronne qu'il vient revendiquer, et si le pape n est pas venu le sacrer en personne, c'est qu'il avait peur d'être poursuivi du Latran à Saint-Pierre par la meute de ses créanciers. Le camp français est plein de moines qui confessent les chevaliers tout armés et qui lancent l'anathème au nom du vicaire de Dieu contre le fils de l'Antechrist. Manfred est un jeune homme qui combat pour la vie, dont il a joui en artiste : on se souviendra longtemps après sa mort à Florence, et c'est Villani qui le dit, que le fils de Frédéric II était chanteur et joueur de lyre et qu'il s'habillait de soie verte à l'orientale. Le fort de son armée, c'est la cavalerie allemande et l'infanterie arabe. Les archers de Lucera fourmillaient devant Bénévent, et à l'aube, pendant que tintaient les cloches de la ville, la voix des muezzins s'élevait dans le camp appelant les musulmans à la prière. Certes, les Français qui combattirent là purent croire qu'ils étaient à la Croisade.



UN COIN DU CLOÎTRE DE SANTA SOFIA. — DESSIN DE BERTEAULT.

Ce dut être une journée froide comme cette claire journée de mars qui finit, celle du 26 février 1266. Les sommets étaient, comme aujourd'hui, neigeux. La terre, qui but le sang des plus braves, le champ des roses rouges est maintenant semé de tabac, le meilleur tabac, assure-t-on, qui soit dans toute la Napolitaine. Mais, par-dessus les plantations régulières, il passe avec le vent du soir un souffle d'épopée, et les tercets de Dante qui, par lambeaux, nous reviennent à la mémoire, semblent sonner à travers la plaine jusqu'aux montagnes. Quand le corps de Manfred fut retrouvé sous les cadavres déjà défigurés, trois jours après la bataille, il fut enterré au bord du Calore, près d'un pont romain, et les soldats de l'armée victorieuse défilèrent devant la fosse, chacun y jetant sa pierre, comme eussent fait des Germains sur le tombeau d'un chef barbare. Le corps du vaincu resta là, sous la garde des lourdes pierres :

Sotto la guardia della grave mora...

Mais le pape ne souffrit pas que la terre d'Eglise continuât de porter le tumulus du roi mis au ban de l'Eglise. Clément IV envoya l'archevêque de Cosenza pour mettre à nu les restes de Manfred, les porter hors du territoire de Bénévent et les enfouir de nuit, sans pompe et sans torches :

A lume spento.

Cette fois, la sépulture où reposa enfin l'excommunié était si bien perdue, qu'on ne sait pas même quel est ce fleuve, le Verde, auprès duquel fut creusée la fosse, et que nomme le poète. Mais au prince que Rome avait poursuivi jusque dans la mort, « Celui qui volontiers pardonne » devait remettre ses péchés. Dante reconnut Manfred errant devant le Purgatoire, blond et beau, noble de visage et tendre de cœur, comme il était dans sa vie, et le fantôme chargea le poète de demander des prières à sa fille, la belle Constance, pour que le Juge éternel daignât lever avant le terme fixé l'arrêt qui fermait encore au condamné l'accès du lieu de souffrance et de purification.

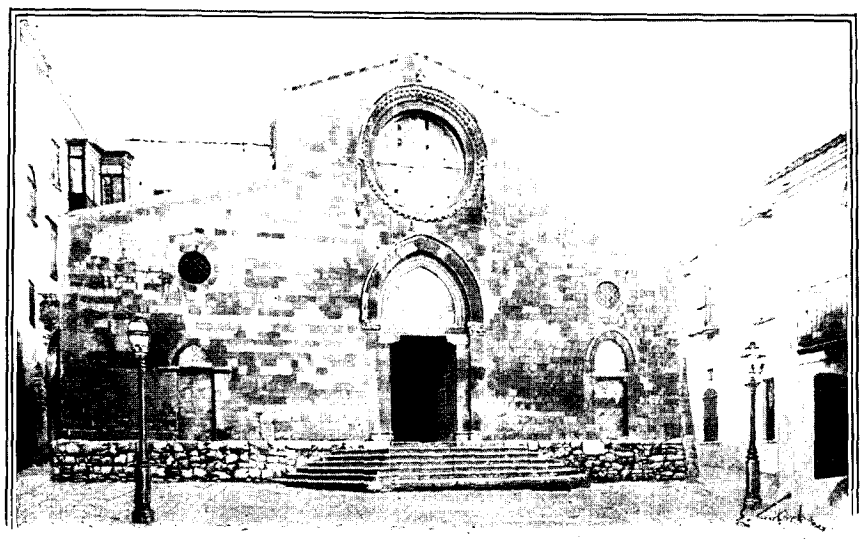
Nous sommes contraints de prendre une journée entière pour l'excursion d'Ariano, vu la rareté des trains de la ligne de Foggia. C'est un pèlerinage que nous tentons. La place forte qui avait été l'un des premiers comtés normands fut donnée par Charles II d'Anjou à l'un de ses fidèles provençaux, Ermengard de Sabran, et possédée après la mort de celui-ci par son fils Eléazar, qui a été compté parmi les membres les plus illustres du tiers ordre de Saint François. Il était riche en domaines et en biens, et hautement estimé dans les armes et dans les conseils. Mais il fut pris du désir d'une vie plus parfaite. Quand, jeune encore, il eut épousé une noble et riche demoiselle de Marseille, Delphine du Puy, tous deux s'unirent pour pratiquer en commun l'humilité et la chasteté, et vécurent ensemble comme frère et sœur. Saint Elzéar et la bienheureuse Delphine ont complété ainsi cette lignée de saints que la maison d'Anjou donna en exemple au royaume de Naples : le sage roi Robert, la pieuse reine Sancia, et le fils de Charles II, saint Louis, évêque de Toulouse.

Il faut, pour gagner Ariano, monter jusqu'au seuil qui sépare les versants des deux mers. La voie ferrée suit le tracé d'une voie romaine. Le train s'engage dans la vallée du Miscano, parmi des champs encaissés entre des mamelons broussailleux. On voit bien les cultures, mais pas une habitation; les rares villages sont loin de la vallée, sur les hauteurs. Des troupes de femmes, militairement alignées, sont occupées à fouir la terre avec des houes, sous la surveillance d'un *fattore*, armé et botté comme un négrier parmi ses esclaves. A mesure que le train monte en serpentant comme le torrent, les pentes deviennent de plus en plus dénudées et tristes.

Nous trouvons à la station d'Ariano une diligence qui nous emmène cahin-caha vers la ville, en gravissant péniblement une route neuve. Au bout d'une petite heure, la citadelle apparaît, et il faut une autre heure pour atteindre les maisons les plus basses.

Ariano est plantée à 800 mètres d'altitude, au point culminant de cet Apennin médiocre, suite de plateaux plutôt que chaîne de montagnes, qui rejoint les massifs des Abruzzes aux massifs de la Basilicate. De la citadelle, on commandait toutes les hauteurs, des croupes arrondies et jaunâtres, et les vallées, celles qui se creusent vers la Campanie et celles qui s'élargissent vers les Pouilles. La citadelle regarde vers Foggia et vers l'Adriatique, et la ville est officiellement nommée Ariano di Puglia.

La forteresse qui veillait sur la route la plus importante du royaume de Sicile n'est plus qu'une masse écroulée et enfouie sous les herbes, entre quatre tours épaisses réduites à un informe amas de pierres. La ville a été entièrement ruinée, comme tant d'autres, par le tremblement de terre de 1456. La cathédrale elle-même n'a pas conservé une pierre qui puisse rappeler les Sabran. Nous nous consolons, il est vrai, en écoutant les histoires de l'aubergiste qui nous cuisine un déjeuner passable. C'est près d'Ariano qu'a été tué le dernier chef de bande authentique des provinces méridionales, en 1880. Il s'appelait Manso. Quand il fut enfin surpris par les carabiniers, il accepta le combat. Blessé, voyant ses gens tomber l'un après l'autre, il avala les quelques pièces d'or qu'il avait en poche et se brûla la cervelle.



CATHÉDRALE DE BOVINO. — DESSIN DE GOTORBE.

Pendant le déjeuner, la petite salle de l'auberge s'emplit peu à peu de notables qui viennent voir les étrangers. « Saviez-vous, messieurs, nous dit un adjoint au maire, que nous avons ici des Françaises pour faire l'école communale ? » Comment ? Nous qui croyions être les premiers de notre pays à monter jusqu'à ce nid d'aigle, au moins depuis Charles VIII ? Nous nous trompions. Il existe à Ariano, et aussi, près de là, à Mirabella Eclano, autrefois une étape de la via Appia, des Sœurs de Saint-Vincent de Paul françaises qui apprennent à lire aux petits Italiens. Vous pensez si nous avons couru saluer la Mère supérieure ! C'était une bonne vieille qui parlait avec un accent bizarre, moitié italien, moitié marseillais. Depuis nous avons rencontré bien d'autres communautés françaises, servant dans les écoles ou dans les hôpitaux, à Molfetta, même à Bari. Elles ont été appelées là sous les Bourbons, au milieu du siècle, et elles se renouvellent encore à chaque mort. Nous avons connu aussi les Petites Sœurs des Pauvres à Naples,

gouvernant avec une autorité faite de douceur leurs vieux lazzaroni : presque toutes étaient Françaises. Françaises aussi les Petites Sœurs de Messine qui vinrent quêter à bord de notre vapeur. Certes, la terre italienne n'est pas plus pauvre de dévouement qu'elle ne l'a été d'enthousiasme et d'héroïsme. Mais, après des découvertes comme celle que nous venons de faire à Ariano, ne nous était-il pas permis de penser que la France est bien la patrie et comme la métropole de la charité? Nous n'avions pas perdu notre journée en visitant la comté d'Eléazar de Sabran: où nous allions chercher le souvenir de deux saints français, nous avions retrouvé des Françaises qui étaient des saintes.



CATHÉDRALE DE FOGGIA. — DESSIN DE MIGNON.

Le lendemain, après une seconde nuit passée à Bénévent, nous reprenons le même train que la veille, pour nous arrêter cette fois à Bovino et arriver le soir à Foggia. Aussitôt après la station d'Ariano, le train s'engage dans un tunnel, et continue à monter en soufflant, puis au milieu de l'obscurité il se met à rouler sur une descente. A la sortie du tunnel, nous voyons à notre droite un torrent, déjà puissant, descendre par bonds dans la directoin de l'Adriatique : c'est le Cervaro, dont nous suivons la courte vallée jusqu'à Bovino.

Il faut une bonne heure, en diligence, pour atteindre, sur sa colline menaçante, ce fameux pays de brigands. C'est maintenant un gros bourg bien triste et bien sage, qui a une cathédrale et un évêque. Nous avons rendu visite à l'une et à l'autre.

La façade de la cathédrale, inégale et déjetée, n'a d'autre intérêt que d'avoir été bâtie au XIVe siècle, par un architecte local, Oddone de Lucera. L'intérieur, misérablement délabré, conserve encore, avec des colonnes antiques, des fragments de sculpture du Xe siècle. C'est dans l'église qu'un petit abbé, à mine effrontée, vint nous avertir que « Son Excellence » serait heureuse de nous voir. Il faut, pour atteindre le salon du palais épiscopal, traverser une cuisine où pendent des jambons et des quartiers de lard. Un prêtre, vêtu d'une soutane élimée et assis dans un fauteuil déteint, se lève pour nous souhaiter la bienvenue : c'est l'évêque. L'audience se passe en souvenirs d'histoire locale et en doléances, car l'évêque de Bovino a beau pleurer misère, le ministère n'envoie rien pour la restauration de la pauvre cathédrale. Nous lui promettons, pour l'apaiser, d'intervenir auprès de nos amis de Rome, et nous partons, avec un des caudataires du prélat, pour visiter le « château ». C'est une construction du XVIIe siècle, assez pompeuse, qui fut élevée par les Guevarra : car Bovino a gardé le souvenir des Espagnols venus avec les rois d'Aragon, si Ariano a perdu la trace d'Eléazar de Sabran. On voit dans un salon quelques tableaux de famille, entre autres une grande toile dans le genre d'Angelica Kauffmann : le petit roi Charles III de Bourbon jouant avec des enfants de la famille Guevarra, dans le jardin royal de Caserte.

Nous redescendons vers le chemin de fer en compagnie d'un commis voyageur qui a passé plusieurs années dans la République Argentine, et qui regrette d'en être revenu. Là-bas au moins on peut, nous dit-il,

gagner sa vie. Nous voyons les dernières ondulations des plateaux se perdre dans la grande plaine, unie et verte comme l'Adriatique qui la borde de son ruban mince. Entre la plaine et la mer, le Gargano s'élève massif et abrupt ; d'où nous sommes, on peut douter si la montagne est une presqu'île ou encore une île. Plus près de l'Apennin, une éminence légère fait tache sur la monotonie du sol à peine ondulé. C'est Lucera et la citadelle des Sarrazins qui, avec son enceinte tourelée bâtie au bord d'une colline tombant à pic dans la plaine, prend la silhouette d'un monstrueux vaisseau de guerre, qui serait échoué là, rasé comme un ponton et l'éperon enfoncé en terre.

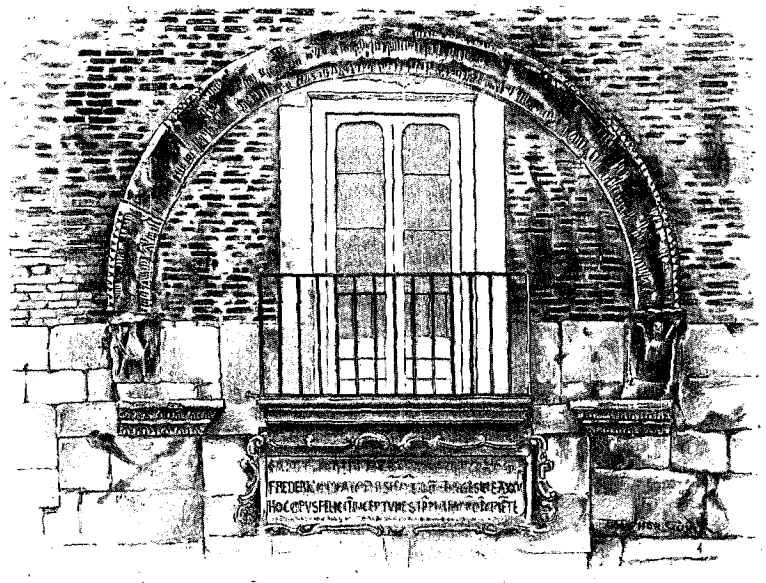
Le chemin de fer entre droit dans la plaine et court parmi les landes coupées de champs de blé. Les gens qui partagent notre compartiment se pressent à la portière et semblent se montrer dans le désert un spectacle curieux. Nous regardons comme eux, et nous voyons un oiseau de proie, petit et fin, un faucon, à ce qu'il semble, qui suit éperdûment le train, tantôt au-dessus des wagons, tantôt frôlant les portières, de si près que l'on distingue son œil jaune qui fixe les herbes. Un brigadier de carabiniers, habitué du trajet, nous explique cette course folle qu'il observe plusieurs fois par semaine. Le faucon s'est aperçu que le vent du train emportait et étourdissait les petits oiseaux qui se trouvaient près de la voie : lui, fort de ses longues ailes, suit le tourbillon et le fend tout à coup pour tomber sur quelque pauvret palpitant et paralysé. Le seul train, paraît-il, derrière lequel il part en chasse est celui de 5 heures après-midi, 17 heures comme on dit sur l'horaire, le plus rapide de la journée. L'oiseau y vient chaque soir, un peu après la station de Bovino, et dès qu'il arrive à Giardinetto il file vers la montagne, souvent avec une proie. Exemple curieux et peut-être rarement observé d'un instinct animal qui a su profiter d'une invention humaine. Qu'auraient pensé notre Descartes et son contradicteur, le bon La Fontaine, de l'ingénieux faucon de Capitanate? Et qu'en penseront les naturalistes, s'il en est un qui recueille cette observation? L'oiseau qui a eu cette inspiration singulière transmettra-t-il son habitude à d'autres, et aura-t-on à classer dans quelques centaines d'années une espèce nouvelle des montagnes d'Italie, le faucon des chemins de fer, *falco ferroviarius*?...

Foggia. Une grande gare pareille à toutes les grandes gares, avec un grand hall vitré et un grand buffet miroitant. La ville a repris aujourd'hui une importance comme nœud de chemins de fer. Deux grandes lignes s'y coupent : celle de Bologne à Gallipoli, qui conduit les voyageurs anglais à Brindisi, d'où part la malle des Indes ; et la ligne que nous avons suivie depuis Bénévent : celle qui rejoint Naples aux Pouilles.

Nous entrons en ville par une allée très large plantée d'arbres décrépits. Le jour décline ; une cendre de tristesse et d'ennui semble pleuvoir sur tout ce qu'on voit, et en face d'un grand boulevard bordé de constructions neuves, le jardin public montre ses verdures assombries à travers une colonnade d'un dorique glacé, qui semble l'entrée funèbre d'un Campo Santo.

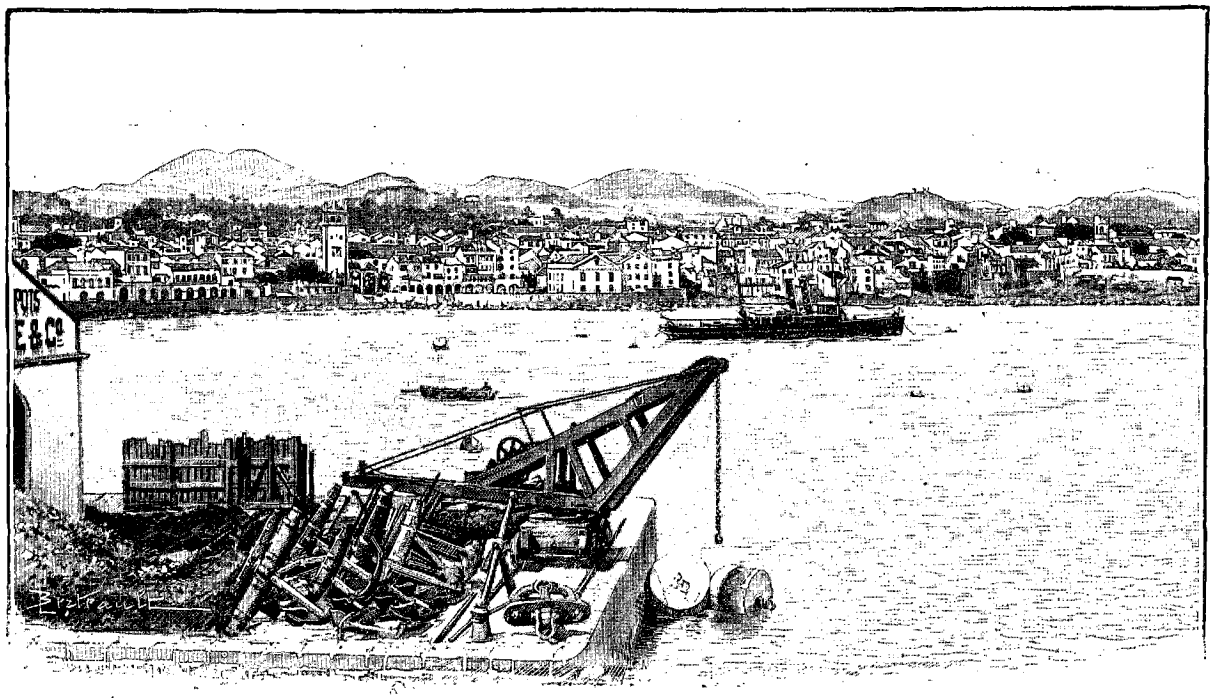
(A suivre.)

E. BERTAUX ET G. YVER.



UN ARC DU PALAIS DE FRÉDÉRIC II, À FOGGIA. — DESSIN DE FAUCHER GUDIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DU PORT DE PONTA DELGADA (PAGE 628). — DESSIN DE BERTEAULT.

AUX ILES AÇORES[1].

PAR M. PIERRE D'ESPAGNAT.

(LES PHOTOGRAPHIES ONT ÉTÉ FAITES PAR J. RAPOSO, A PONTA-DELGADA.)



UNE FEMME DE LA CAMPAGNE.
DESSIN DE J. LAVÉE.

LORSQU'ON quitte l'un des ports de la vieille Europe, Bordeaux, Santander ou Lisbonne, à destination de l'Amérique du Sud, la première terre qui émerge dans l'Ouest, presque sous la même latitude que cette dernière ville, est l'île San Miguel, l'une des Açores.

Fréquemment elle apparaît enveloppée des hautes brumes de la mer. Chateaubriand rappelle, au début de son *Voyage en Amérique* l'impression un peu sauvage qu'il reçut d'une de ses voisines, l'île Graciosa, où il aborda peu de jours après son embarquement à Saint-Malo pour le Nouveau Monde. C'était le 6 mai 1791. Pour la première fois, il foulait un sol étranger : plus tard, il devait y égarer les pas de Chactas.

Il renvoie aussi, pour la description de ces terres perdues, — et ceux que charme la somptueuse tristesse du rêveur breton, s'y attarderont, — à quelques pages qu'il leur consacra dans l'*Essai historique*. A la suite d'un tel guide, n'est-il pas téméraire de conduire de nouveau le lecteur contemporain autour des Açores?

Elles sont nombreuses, ces îles : deux grandes, San Miguel et Terceira ; six plus petites, Santa Maria, Graciosa, San Jorje, Pico, Fayal et Flores, et enfin quelques autres — las Formigas notamment — presque infimes, poussière d'archipel, rochers semés en sentinelles avancées sur l'Océan. Cinq d'entres elles son groupées à des distances réciproques variant de 5 à 50 milles; les trois dernières, Flores dans le Nord-Ouest, San Miguel et Santa Maria au Sud-Est, étirent, en s'éloignant de la constellation principale, la grande ligne oblique des Açores, — comme les crêtes émergées d'une chaîne sous-marine. Elles sont bien, en effet, les pointes, trouant la mer, d'un immense soubassement montagneux, les cônes alignés d'une rangée de volcans jaillis là du fond de l'abîme, comme les soupapes de sûreté de la grande chaudière centrale, prêtes à se rouvrir au premier travail.

Quelques-unes sont en formation, sans doute, dans les ténèbres des gouffres; elles apparaîtront demain; à de récentes époques, deux d'entre elles déjà ont dressé brusquement au-dessus de l'eau leurs têtes de scories

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

et de cendres, que les flots eurent vite fait de ronger et d'engloutir à nouveau, avec le drapeau britannique sur elles, trop hâtivement planté.

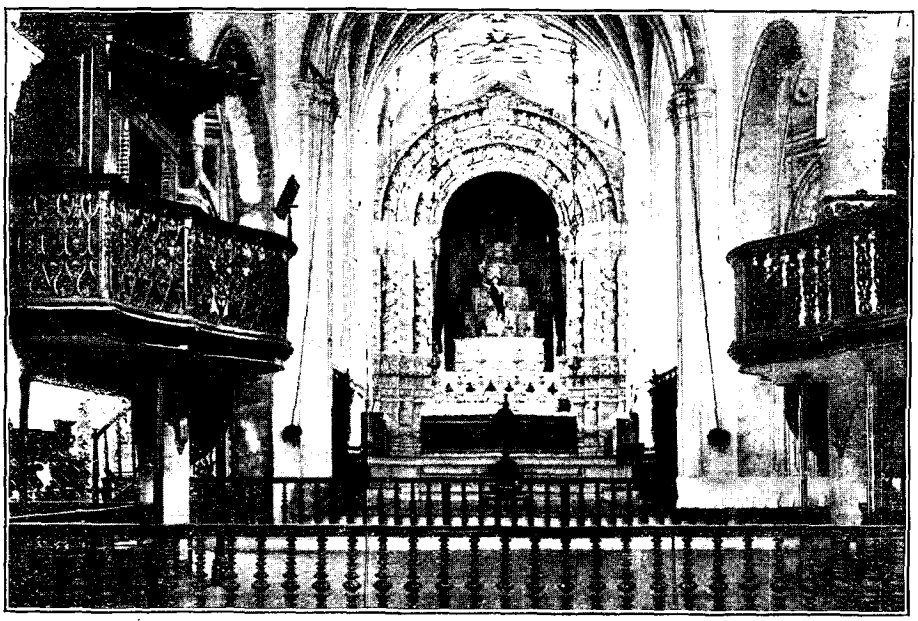
Et ces soupapes de la terre s'apparentent étroitement à celles des Canaries, dont elles continuent sur l'Atlantique le rouge chapelet, par le trait d'union délicieux de Madère.

Faut-il encore rappeler des Açores ce que tout le monde en connaît : qu'elles sont comprises entre 27° et 30° 4′ de longitude Ouest et 36° 50 et 39° 45′ de latitude Nord ; qu'elles furent découvertes, on ne sait trop par qui, en 1433 ; que, depuis, elles demeurèrent fleurons fidèles de la couronne de Bragance, terres heureuses et sans histoire ; qu'elles sont le centre, scientifiquement guetté, de fréquentes et redoutables perturbations atmosphériques ; que, sur leurs côtes, viennent souvent mourir les cyclones trop célèbres de la mer des Antilles?

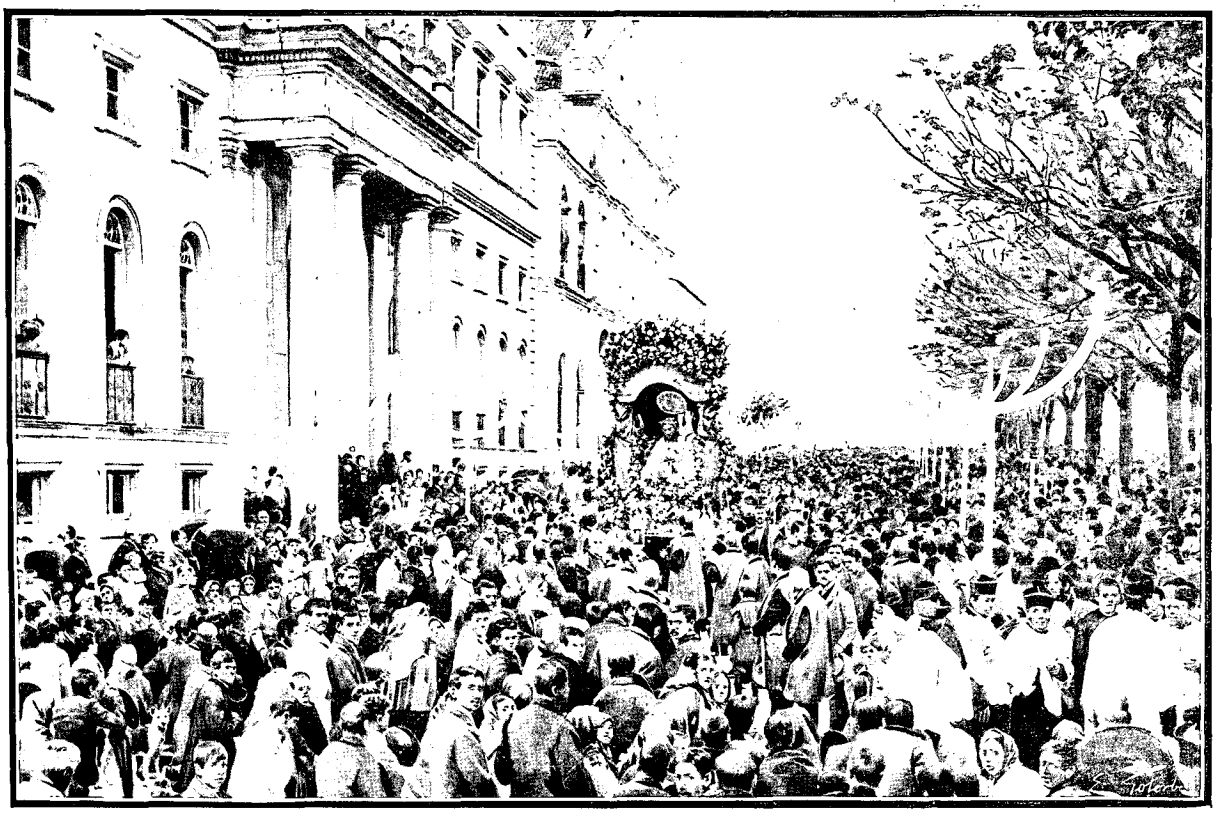
Un service régulier de vapeurs les relie à la mère patrie. L'*Açor* et le *Funchal*, partant de Lisbonne le 5 et le 20 de chaque mois, avec escale à Madère, les desservent successivement, de Santa Maria à Flores et *vice versa*. Quatre fois par an, en janvier, avril, juillet et octobre, la même ligne — l'*Empreza insulana de navegaçao* — accorde un arrêt supplémentaire à la petite île de Corvo.

Des villes, d'ailleurs, de véritables villes, ont poussé sur ces roches ferrugineuses ; une végétation d'hommes, robuste et drue, tout entière importée par la conquête, mais qui a gratté avec courage la surface des alluvions et des laves, y a cultivé le léger humus dont elle sait vivre. Ponta Delgada, capitale de l'île San Miguel, avec ses 25 000 habitants, accuse la vitalité de cette race laborieuse et frugale. Un peu moins importante, Flores, dans l'île du même nom, tient encore un rang important par son commerce et sa population. Puis, ce sont, en ordre de valeur décroissante, Angra, dans l'île de Terceira, Santa Cruz, dans celle de Graciosa; Villa de Vellas, capitale de San Jorje; Lages, dans celle de Pico; Horta, dans celle de Fayal. La France entretient un agent consulaire à Ponta Delgada. Cet aimable fonctionnaire paraît être, au reste, à peu près le seul de nos compatriotes établi dans ces îles. Les Anglais et les Allemands y forment, par contre, de petites colonies. Ce sont, pour la plus grande partie, des commerçants, des poitrinaires attirés là par la douceur du climat atlantique, et, de temps à autre, des touristes aux guêtres blanches, à l'alpenstock conquérant, charriés par le bateau de Madère et qui viennent pousser, au nom du Bædeker, cette pointe extrême sur les derniers rochers portant le nom d'Europe.

Un savant, M. Fouqué, a écrit l'histoire géologique des Açores. Il y en a peu d'aussi intéressantes. Elle était faite pour tenter en lui l'ingénieux et patient monographe des révolutions du sol. Sans doute, toutes ces émersions de cratères aujourd'hui éteints ne furent pas simultanées. Certaines éruptions se prolongèrent, à n'en pas douter, fort longtemps; d'autres perdirent en durée ce qu'elles dépensèrent en violence. Quelques-unes dispersèrent les matériaux vomis, démolirent même leur cône d'éruption ; et plusieurs, au contraire, le surélevèrent considérablement, en accumulant les débris autour de la cheminée centrale. Certaines, enfin, ne rejetèrent que des cendres, des ponces, des silices très légères, tandis que d'autres, épanchant des torrents de roches fondues, en superposèrent les coulées pour former un bloc, une masse presque indestructible. De là des différences considérables dans la hauteur respective, la largeur, l'aspect général actuel de ces volcans assoupis : variations dans les altitudes, allant de 400 à 2 800 mètres, hauteur culminante atteinte par le cône de Pico ; variations dans l'évasement de ces mêmes coupes, avec, ici, des diamètres relativement exigus, et là des dimensions circulaires formidables, comme au double cratère aujourd'hui rempli par le lac des Sept Villes et qui mesure plus d'une lieue d'un de ses bords à l'autre.



ÉGLISE DE MATRIZ À PONTA DELGADA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



UNE PROCESSION À PONTA DELGADA. — DESSIN DE GOTORBE.

La particularité qui frappe, invariablement, dans les failles et les éboulements provoqués par les pluies au flanc de ces montagnes, est la superposition absolument régulière, au sommet de la formation, d'un nombre incalculable de petites stratifications de physionomie, de cohésion et de matériaux différents. Il est aisé d'y lire, comme en une épopée grandiose, au long des parois un peu hautes, le récit, écrit par la nature même, des drames et des bouleversements sans témoin dont ce coin du globe fut le théâtre dans les âges tertiaires. Entre deux bancs principaux de ponces pulvérisées et de menus débris laviques, de grandes strates calcaires apparaissent, régulièrement déposées, révélant le calme des fonds de la mer après une première éruption et en attendant une seconde. Deux fois, au moins, les Açores durent émerger de l'Atlantique, pour y sombrer à nouveau; deux fois la torche sortit de l'eau, secoua ses flammes et s'engloutit, puis souleva de nouveau la nappe d'azur. Qui sait si Atlantide effondrée dans la nuit des mêmes âges ne reparaîtra pas, elle aussi, un jour, ramenant à la lumière, sous un ciel aussi bleu, ses ruines et ses palais étonnés du soleil?...

J'avoue que je viens de passer quelques heures paresseuses bien exquises dans la contemplation de cette mer Ténébreuse — les anciens qui l'appelèrent ainsi en connaissaient les tempêtes. — Après le ballottement des glauques vagues de Gascogne, il n'y a pas d'autres délices que le recueillement de la pensée devant cette douceur bleue étalée là, immense et calme à l'infini, au devant du pâle horizon. Etendu sur le tapis de graminées roses dont se couvre la roche ignée, je reçois de tant de lointain une indéfinissable rumeur; un soleil tiède et rayonnant sans morsure tombe, presque perpendiculaire. A droite et à gauche, l'île de San Miguel, qui m'héberge aujourd'hui, descend doucement, en longues croupes rousses et vertes, sous l'Océan plein de sommeil, et là-bas, tout là-bas, dans un recul que l'imagination prolonge peut-être au delà de la réalité, je crois voir se lever la silhouette, la chimère toute bleuâtre, toute mourante, d'une autre île — Santa Maria!

Quand le temps est bien clair, les navigateurs aperçoivent de très loin cette île San Miguel. Elle est haute, en dos d'âne, comme une cime de montagne émoussée par les éruptions et les tempêtes. A quarante milles elle se dresse déjà, puissante et triste, violâtre et menaçante, telle qu'un Sinaï coupé à mi-hauteur par les cirrus sans fin flottant dans la lumière du ciel. Bientôt, à l'approche, les côtes se précisent. L'on s'aperçoit alors que tout ce flanc oriental de l'île, si majestueusement désolé, surplombe presque la mer, à pic effroyablement. Une à une, les arêtes de cette haute pente sortent de la vapeur; à leur sommet, les croupes de la montagne, tranchées net, dessinent d'immenses arceaux d'un vert un peu roux, et des oiseaux noirs, minuscules dans l'éloignement, tournoient avec une lenteur encore appesantie par la distance, sur le bleu fatigué du ciel ou contre l'immense mur rougeâtre de ces rochers.

Pourtant, à mesure que l'on avance, elles perdent leur aspect de falaises, ces gigantesques parois déclives. Ce ne sont plus les éboulements calcaires à pans raides des côtes de la Manche, les flancs perpendiculaires des collines coupées d'où les rafales et les marées, de temps à autre, détachent sous leur choc quelque colossale aiguille de pierre tendre, quelque obélisque menaçant préalablement isolé par fêlure. L'on sent mieux ici le persistant effort qu'ont dû fournir ces lames souvent furieuses pour user ainsi cette roche dure, l'effritement continu des siècles, grain à grain, à peine perceptible chaque année. Sous ce frottement millénaire, la masse formidable des laves a pris la forme des vagues qui l'ont si infatigablement léchée : de sa base presque accore à son faîte déchiré, lentement elle se creusait, s'incurvait sous leur éternelle polissure. Et sa cime aujourd'hui offre un retrait léger sur son pied sensiblement vertical, une chute moelleuse de lignes d'ombre de trois cents mètres en hauteur, sur la minuscule grève où pas un galet n'est resté.

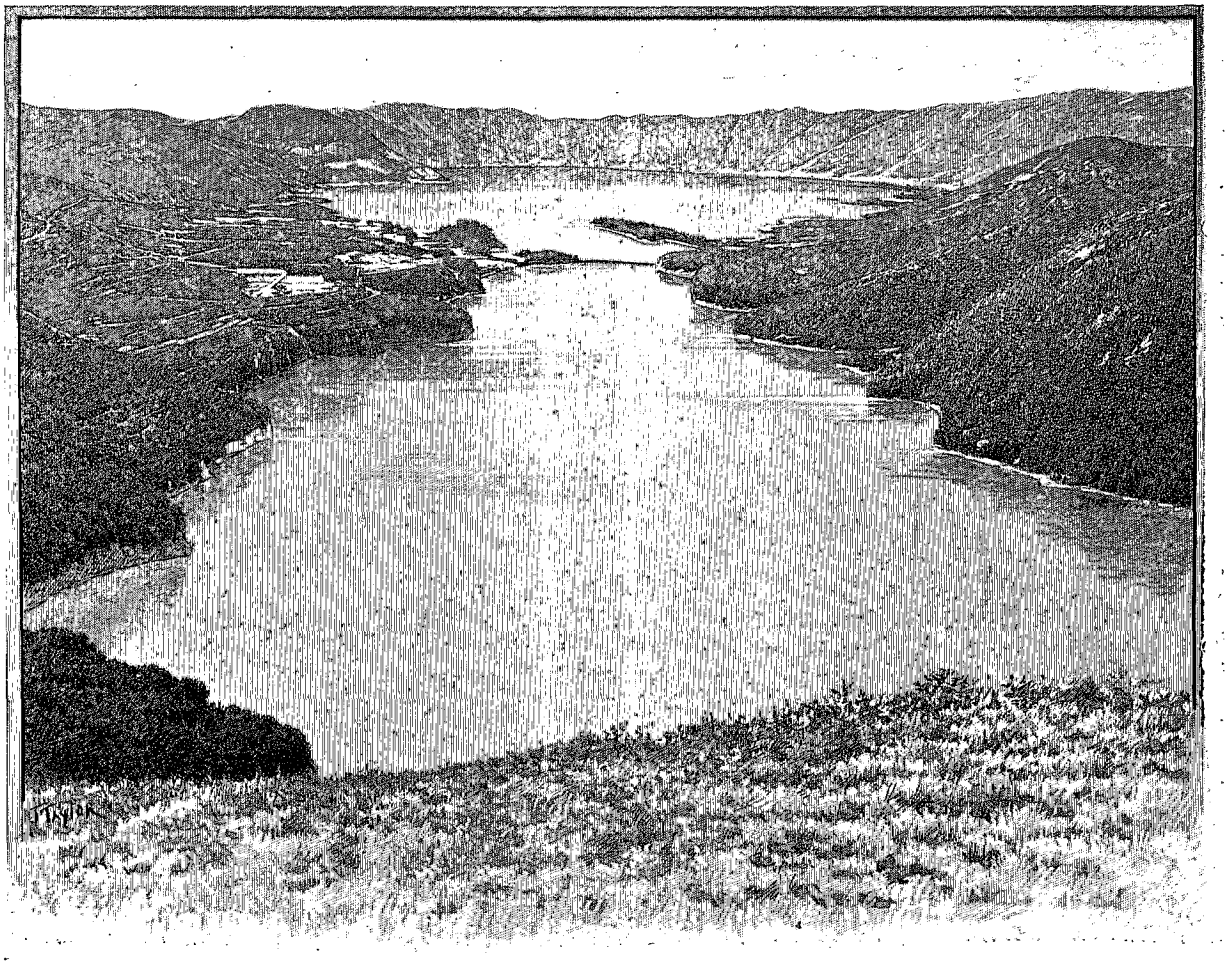
En fuyant vers la pointe ouest de l'île, tous ces abrupts versants s'adoucissent et s'allongent. De la mer on suit encore la ligne des faîtes, qui recule à l'intérieur, mais progressivement s'abaisse. La campagne, la très verte campagne apparaît partout. Au flanc d'innombrables collines remontant du fond des ravins, les petits carrés cultivés se suspendent, s'étirent, se succèdent, déformés en trapèzes, en triangles, selon les perspectives. Les cultures différentes les nuancent du vert cru au jaune très éteint, aux couleurs indéfinissables de sable ou de rouille. Et tous ces champs semés là dans un moutonnement inégal et pittoresque au possible font penser à ces tapis de table qu'on voit en province, dans les communautés très pauvres, faits de myriades de petits morceaux multicolores.

De plus en plus les pentes s'atténuent; un instant on a aperçu la petite ville de Villa Franca disséminée très gaiement, toute blanche, au flanc de deux collines évasées, devant la mer. Maintenant, d'autres maisons isolées, d'autres agrestes campagnes, d'autres agglomérations de modestes villas rustiques apparaissent, surmontées de clochers, de moulins à vent. Une route, étroit lacet de poussière blanche que l'œil suit longtemps, s'enfuit en corniche et descend doucement vers Ponta Delgada encore invisible. Puis un rocher se dresse, brun rougeâtre, déchiqueté, très haut sur la route marine. Il faut décrire un cercle dans le Sud, le tourner, car il s'avance assez loin dans la mer, en éperon massif et farouche d'aspect, battu de lames folles, creusé de cavernes, environné d'oiseaux.



FEMMES DES AÇORES (PAGE 634). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Au delà on aperçoit quelques bateaux de plaisance qui évoluent, qui jouent comme de grands poissons argentés sur une rade tranquille. Ils ont chacun trois voiles latines, tombant de trois petits mâts qui leur donnent l'air de vaisseaux véritables en miniature, un aspect inattendu de joujoux dans lesquels des hommes graves seraient assis. La ville est proche à présent et sort en effet presque aussitôt d'un repli de terrain, en amphithéâtre d'un blanc sale au devant d'un large horizon fumeux. C'est Ponta Delgada, capitale de cette île et la ville la plus importante de tout le groupe des Açores. De quoi au juste tire-t-elle son nom, ces cinq syllabes qui signifient « pointe étroite » ? Du saillant assez mince qui s'avance à sa droite et qu'un môle aujourd'hui prolonge, ou de quelque autre particularité connue des premiers découvreurs et disparue depuis eux ? Du reste, la perspective initiale n'en est guère enchanteresse, et les vieilles cités espagnoles qui s'étagent aux flancs de Ténérife ou de la Grande Canarie ont un autre coup d'œil. Une ceinture de rouges laves limite le port très ouvert que défend à peine du côté du Sud la digue largement éventrée par le dernier cyclone. Trois ou quatre steamers marchands dorment à l'ancre dans un coin de ses eaux charbonneuses. Plus loin, c'est l'épave à demi émergée d'un bateau anglais, une vieille carcasse de fer où, toute la journée, les coups des démolisseurs retentissent contre les boulons rouillés; enfin, au delà, les premières maisons se dressent



LE LAC DES SEPT-VILLES (PAGE 632). — DESSIN DE TAYLOR.

avec quelques ruelles étroites débouchant par intervalles pour se perdre à travers un plan confus de bâtisses dans la profondeur devinée de la ville.

La première de ces constructions, celle dont on reçoit tout de suite l'impression de face en posant le pied sur le petit quai, offre l'aspect étrange, absolument exotique en ce lieu, de quelque demeure de la vieille Rhodes, d'une de ces résidences mi-vénitiennes, mi-mauresques, qui se chauffent encore au soleil dans certains ports oubliés de la Méditerranée. Avec ses murs nus, vernissés de faïences à fleurs bleues, ses petites fenêtres originales, ses escaliers descendant à ras de l'eau derrière des colonnes trapues, elle semble attendre toujours le retour du Templier dont l'épée eût traîné jadis sur ses dalles sonores.

A deux pas, un petit arc de triomphe, portant la date et la facture du dix-huitième siècle offre, avec quelques volutes d'une lourde élégance, des écussons vieillots tout rongés d'air marin. Et des couronnes les surmontent, des couronnes royales, en saillie à jour, aux fleurons tombés, bien archaïques elles aussi, mais charmantes et, comme des fleurs très anciennes, incrustées dans la pierre.

Plus loin, c'est le dédale des rues neutres, des places quelconques, aux maigres ombrages, où il ne passe presque jamais de voitures et qui sont pavées de petits morceaux de laves usés par les pas de plusieurs générations. A peine trouverait-on à citer une église encore, d'un luxe intérieur bien douteux, bien faux dans sa profusion d'ors, de bleus tendres et d'argent, que ne rachète guère la façade de mollasse friable, aux niches de saints dégradées par le temps, aux massifs enroulements de pierre!

Dès que l'on a ainsi obtenu de Ponta Delgada une impression d'ensemble, le mieux est assurément d'en sortir, pour respirer d'abord, puis pour goûter le charme très reposant de la campagne à l'extérieur. On monte donc à l'aventure par de tortueuses ruelles, qui ne sont même pas des *calles* espagnoles et où les maisons banales, provinciales, n'offrent pas non plus le type classique, à balcons, à jalousies, de la *casa* canarienne. Ici, le climat, beaucoup plus européen, très hygrométrique, — il pleut deux fois plus qu'à Madère et la température se maintient entre 20° en été et 13° en hiver, — a fait proscrire les terrasses qui donnent tout de suite à ces villes méridionales un air si chaud, si ensoleillé; toutes les demeures sont coiffées uniformément du

*

toit à tuiles plates et brunes dont se surmonte n'importe quel *home* villageois, de Champagne ou de Normandie. Pourtant, la plupart de ces habitations sont peintes de couleurs douces, de rose mourant, de bleu angélique, de jaune pâle ou de violet, et comme tous les contrevents se nuancent, eux aussi, de vert pomme, le tassement de tous ces petits cubes, entrevu d'une certaine hauteur, donne la sensation nette de ces joujoux de villes que les enfants, à Noël, sortent des boîtes de Nuremberg.

Et la promenade la plus exquise au souvenir qu'on puisse faire autour de Ponta Delgada est l'excursion à ce lac des Sept-Villes, qui offre sans doute le plus beau panorama des Açores.

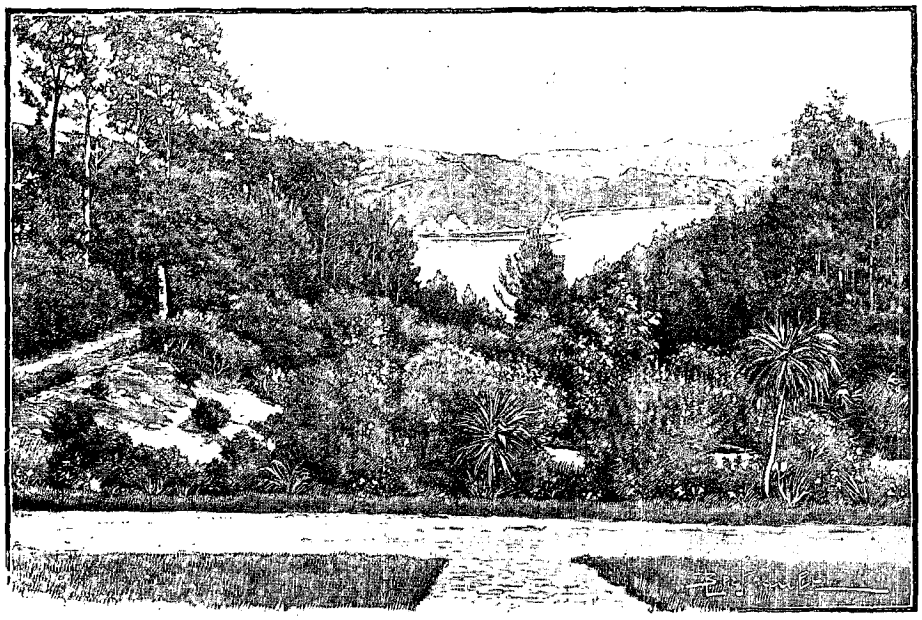
C'est par troupes allègres qu'il est le plus gai de s'y rendre ; l'on oublie ainsi le soleil, les mouches et la poussière ; et quelques aimables compagnons que le hasard des routes m'a donnés ont pensé de même, car trois antiques carrioles, tirées frénétiquement chacune par trois haridelles poudreuses, nous emportent à vive allure, dans la matinée fraîche, vers ce site dont semblent fiers tous les Açoriens.

D'abord, on suit, pendant des kilomètres, de hauts murs continus en pierres sèches, en pierres rougeâtres de scories ou de laves. Et la campagne, de droite et de gauche, se divise à l'infini en damiers gris, découpés par de semblables murailles où se trahit l'âpreté du « tien et du mien » chez le paysan de cette terre. A Quiberon, dans tout le Morbihan, il y a ainsi des espaces immenses tout nus, tout pelés, où rien ne pousse, où pas un être vivant ne passe, et qui sont cependant hachés de petits murs têtus et croulants comme ceux-ci. Alors dans ce coin de pays je retrouve, pour un instant, toute l'échappée de la brande armoricaine.

L'illusion passe vite. Au haut de ces parois, à présent, de vives touffes de maïs s'élancent, des champs entiers d'un vert riche et jaillissant, que ces pierres branlantes étayent à miracle, tiennent suspendus en l'air. Voici même que de gros bouquets d'hortensias tout bleus, d'un bleu de pervenche vraiment inattendu, s'y accrochent à leur tour, se prolongent indéfiniment à leur faîte en corniches éclatantes et fraîches sur ces assises déjetées.

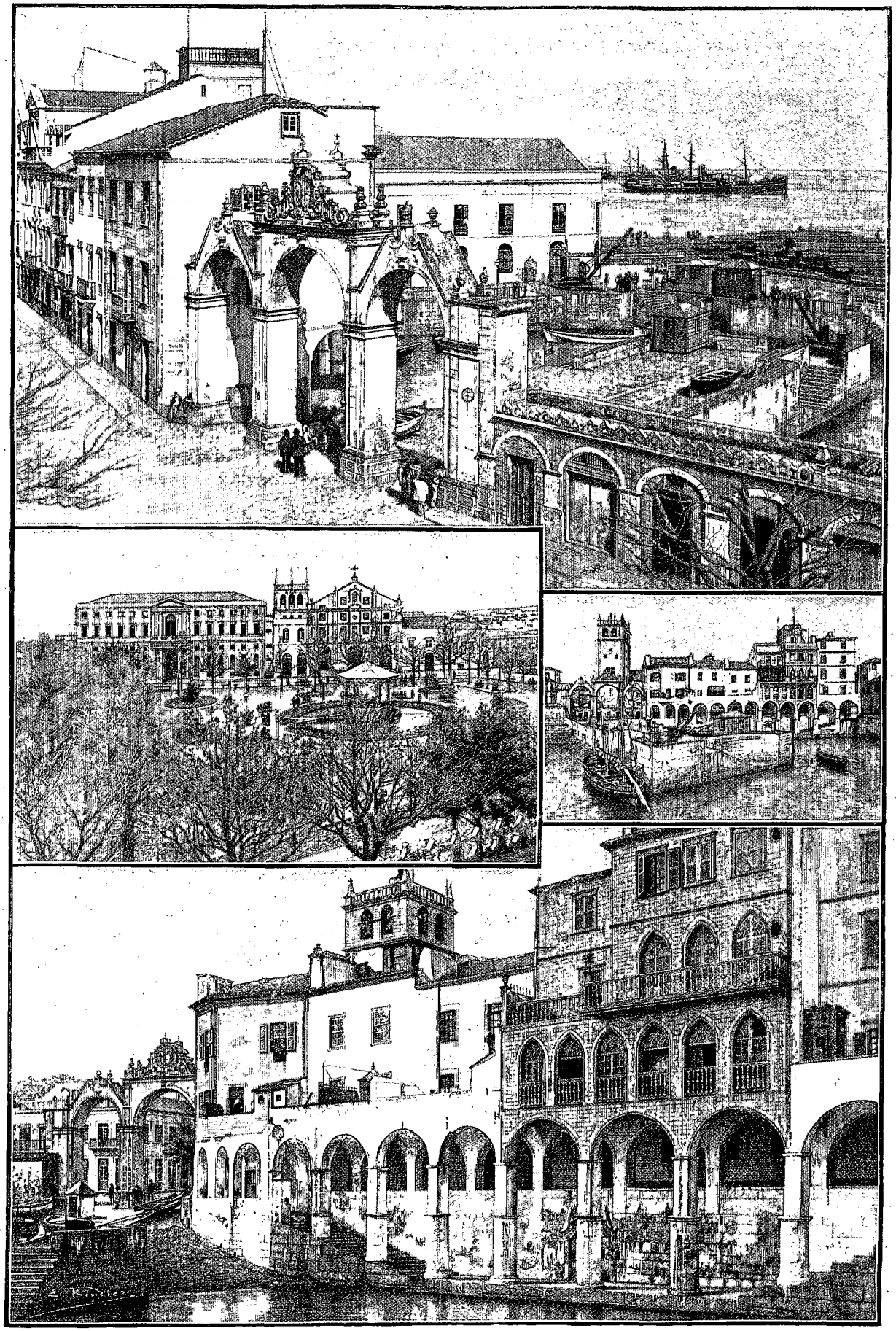
Au delà, enfin, c'est la campagne, la libre campagne un peu sauvage, mais d'où toutes ces divisions jalouses, toutes ces déplaisantes barrières ont disparu. La terre s'accidente, se creuse, se boursoufle. La route décrit aussi de capricants lacets, bondit pareillement, déboule en des crevasses, tourne, cherche une issue, reprend son élan au flanc des montagnes. Toujours la poussière, la poussière rougeâtre qui tourbillonne de ce chemin à fleur de laves ; toujours les mouches ardentes en plein soleil ; et les trois carrioles qui fuient, qui fuient, par toutes les sinuosités de cette route, emportées avec d'affreux cahots, aux jarrets raidis des haridelles.

Sous un grand orme en parasol, tout le monde descend. Et nous enfourchons les mules qui nous attendent là, pour nous permettre, parmi des sentiers resserrés, d'atteindre le but de notre voyage. Pendant une bonne heure encore il faut grimper, patiemment, en file indienne, sur le bord de failles profondes, ou bien le long de raidillons très vifs. De plus en plus la campagne se dénude, les versants que nous gravissons, et qui sont les flancs d'un grand volcan éteint, se redressent ; on n'aperçoit plus un seul arbre ; des pierres roulent sous les pas de nos bêtes, et la mer, avec une lenteur insensible, la mer, immense et pâle, se lève derrière nous, merveilleusement.



LES BORDS DU LAC DE FURNAS (PAGE 632). — DESSIN DE BERTEAULT.

En même temps, toutes les croupes des montagnes qui descendent parallèlement de ces sommets apparaissent à l'infini, dans une profondeur plus grandiose, et plus serrées comme de grands sillons réguliers ; puis ce sont des espaces complètement déserts, complètement sauvages, où notre cavalcade débandée, avec ses taches claires, a l'air toute petite, toute perdue ; l'herbe se tapit davantage encore au ras du sol. Un vent éternel, un



VUES DE PONTA DELGADA : L'ARC DE CAES — L'HÔPITAL ET LA PLACE SAINT-FRANÇOIS — LE QUAI — UNE MAISON DU PORT.
DESSINS DE BOUDIER.

vent plein d'éboulements d'automne, court sur ces hauts ravins. Un dernier effort pour arriver au point culminant de notre excursion, sur l'étroite crête au delà de laquelle s'ouvre brusquement, comme un effrayant précipice, le cratère de l'ancienne fournaise. Et d'ici, réellement, le coup d'œil féerique, comme on nous l'avait dit, tient au delà les promesses qu'on nous en avait faites.

On voit d'abord, tout à l'infini, devant soi, un cirque, dentelant le ciel de falaises qui forment le bord intérieur de la gigantesque coupe. Un lac, un double lac, s'étend tout au fond, d'un beau vert d'émeraude très atténué, très lointain, à peine frôlé çà et là d'imperceptibles rides. Des ombres effilochées, qui sont celles des nuages, le traversent avec une indéfinissable lenteur. D'ici, nous les prenions, dans le premier instant, pour de grands bancs d'herbes marines. Sur les bords de ce lac, tapissant un vaste espace en pente douce à gauche, d'où l'eau continue de se retirer tous les jours vers la dépression centrale de la cuvette, une petite ville toute minuscule et toute blanche se disperse entre des bourrelets de verdure et de petits carrés d'un vert plus ras qui sont des champs cultivés. Plus loin, on aperçoit encore à différents plans, et toujours noyés par le grand éloignement brumeux, d'autres cratères poussés dans le gouffre principal, des cônes secondaires d'éruption greffés sur ses parois intérieures gauches, plus inclinées, celles-là, et des coulées, des stries de laves, des moutonnements d'arbres montant à l'assaut de certaines pentes, des fumées blanches s'élevant on ne sait d'où; et encore, sur le lac, le sillage d'un point où l'on devine un bateau ; sur ses parois accores, la marche en zigzag d'un chevrier qui descend. Entre deux nuages qui semblent d'argent, l'impassible soleil répand toute sa lumière au fond de cet abîme, tandis que, juste au-dessous de lui, seul dans le ciel illimité, comme une tache suspendue, un aigle immobile regarde.

Enfin, me retournant sur l'étroite crête balayée d'un vent perpétuel, j'embrasse d'un seul coup la mer, toute marbrée de zones lumineuses, de zones pâles, dans la hauteur démesurée de l'horizon.

Ce panorama, si paisible aujourd'hui, d'une si lumineuse grandeur, fut le théâtre un jour d'un de ces cataclysmes communs à tous les pays mal assis sur les grandes chaudières terrestres, et aussi d'un terrible sauve-qui-peut humain.

La tradition le rapporte : c'était en 1444. Gonçalo Velho Cabral venait d'abandonner dans l'île, avec quelques maigres ressources, des colons africains perdus là, seuls, sans communications; ces malheureux, errant de ravin en ravin, étaient venus de ce côté, à la recherche d'une terre où l'on pût travailler et vivre. A cette époque, une dense forêt couvrait toutes ces pentes, et du cratère actuel il n'était pas question.

Un jour, un tonnerre épouvantable se fit entendre; la montagne s'ouvrit en vomissant des flammes, les laves roulèrent de tous côtés et des quartiers de roc lancés en gerbe sur tout le pays d'alentour firent croire que le diable était enfermé au fond de la fournaise. Plusieurs des colons périrent. Les autres, terrifiés, s'enfuirent dans les bois de hêtres, où ils vécurent comme des bêtes, n'osant en sortir que longtemps après.



MARCHAND DE FRUITS.— DESSIN DE J. LAVÉE.

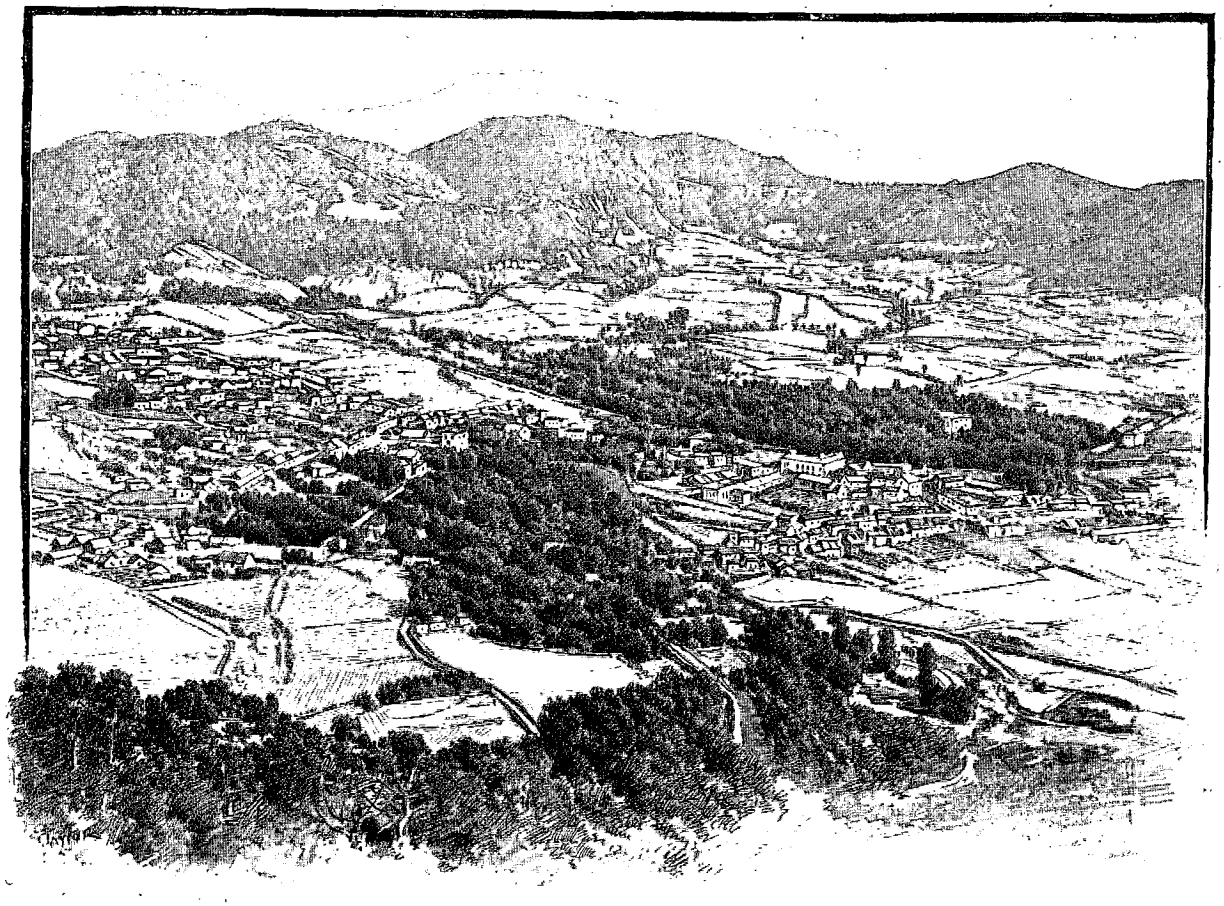
Et aujourd'hui l'on a beau contempler, dans ce trou d'enfer converti en vallée d'églogue, les sept villes blanches qui s'y reposent; il y a sous ces apparences heureuses un je ne sais quoi d'insécurité, comme si l'on pressentait qu'un jour ou l'autre, la scène d'il y a cinq siècles pourrait bien recommencer.....

A l'examiner mieux, ce lac des Sept-Villes — *Lagoa das Siete Cidades* — n'apparaît plus comme un seul cône d'éruption qui serait, il faut l'avouer, de dimensions uniques au monde. On y reconnaît aisément la trace de deux évasements circulaires dont l'un, le plus éloigné et le plus vaste, est le Lagoa Grande, l'autre, qui dort à nos pieds, le Lagoa Azul. Entre ces deux dépressions le faible tirant d'eau — un mètre environ — a permis d'établir, d'une rive à l'autre du lac, une large chaussée de pierre.

Dans une autre zone de ces hautes et poétiques régions, il convient encore d'aller jeter un coup d'œil aux solfatares de Furnas: elles sont perdues dans la montagne, mais juste du côté opposé à ce lac des Sept-Villes, c'est-à-dire presque à l'extrémité orientale de la même île de San Miguel.

Pour s'y rendre, on a de nouveau la joie d'une très pittoresque route et, lorsqu'on approche des hauteurs, de sentiers de chèvres les plus folâtres et les plus gracieux du monde. Par là on peut se rendre, si l'on veut, à Ribeiro Grande, qui est la deuxième ville de cette belle oasis insulaire; et par là aussi les intrépides atteignent le superbe et bleuâtre Pico da Vara, qui est, après le Pico proprement dit, dans l'île du même nom, la plus haute montagne du groupe des Açores.

Mais pour le moment nous n'allons qu'à Furnas, à la vallée morte de l'asphalte et du soufre. Les mêmes



LA VILLE DE FURNAS. — DESSIN DE TAYLOR.

haridelles dans le même tourbillon de mouches, la même rougeâtre poussière soulevée, par leur galop, dans le soleil.

Et puis, au bout d'un certain temps, on voit s'arrondir un site extraordinairement sauvage, un étroit horizon de roches rouges, naguère tourmentées par le feu. Des margelles de puits, disposées çà et là aux orifices naturels des cheminées, laissent s'échapper, dans l'air mort, une continuelle vapeur irrespirable aux végétations d'alentour. Aussi tout le paysage apparaît-il lugubrement pelé, d'une désolation étrange, où, seuls, quelques aloès maladifs se sont entêtés à pousser.

En somme, paysage classique des solfatares. Des fumerolles jaillissant de tous côtés, par petites bouffées blanches, et au milieu, ou presque, les deux sources principales, la *Caldeira* — la Chaudière — et la Bouche d'Enfer, d'aspect farouche, en effet, qui projette avec des bouillonnements intermittents des eaux fumantes et des gaz.

Ces produits d'un grand laboratoire souterrain finissent par se rejoindre en cheminant à travers les scories du sol, et un torrent un peu tragique, naturellement, la Rivière Brûlante — *Ribeiro Quente* — en dévale, tout menaçant, au milieu des rochers.

Des bords de cet infernal ruisseau, toute graminée, toute mousse, si rude et si frugale soit-elle, est encore exclue. Rien que le sol damné, amarante ou noirâtre, qui semble emprunté à la célèbre description de l'Averne.

Les mêmes chemins au retour, dans les teintes des choses et de l'atmosphère décrues par les approches du soir. Une gamme indéfinissable de rose court sur les bruyères couchées. Des lueurs nouvelles se plaquent aux parois des ravins. Et nous rentrons dans notre débandade, un peu fatigués maintenant de l'aller, parmi les grands coups de chapeau des gens de la campagne debout sur leurs portes.

Elles sont décidément très douces, très bienveillantes, polies encore à l'image d'autrefois, ces pauvres populations açoriennes. Un peu mendiantes aussi ; mais qui ne l'excuserait en voyant, en grappes rieuses aux fenêtres, l'innombrable marmaille dont le ciel a béni chaque famille? Il y en a de bien gentilles, de ces blondes têtes roses, si ébouriffées ! Et tout cela va, trottine, galope, pieds nus, pieds nus éternellement, aussi bien, du reste, la grosse maman féconde que le vieux octogénaire ; si bien qu'une paire de bottines, aux Açores, m'a paru le signe d'un luxe inestimable et d'une véritable hiérarchie sociale.

Beaucoup de figures adultes revêtent une expression d'énergie caractéristique. Il ne serait peut-être pas très malaisé d'y lire quelque descendance un peu sauvage mêlée à celle du sang conquérant, une hérédité indigène comme celle qu'ont si curieusement conservée certains types guanches des Canaries. Et pourtant les visages de quinze ans sont bien gracieux parfois, bien souriants, et de jolies têtes, presque de Graziellas, nous dévisagent avec de grands yeux noirs qui illuminent souvent le charme un peu uniforme de ces traits de jeune fille.

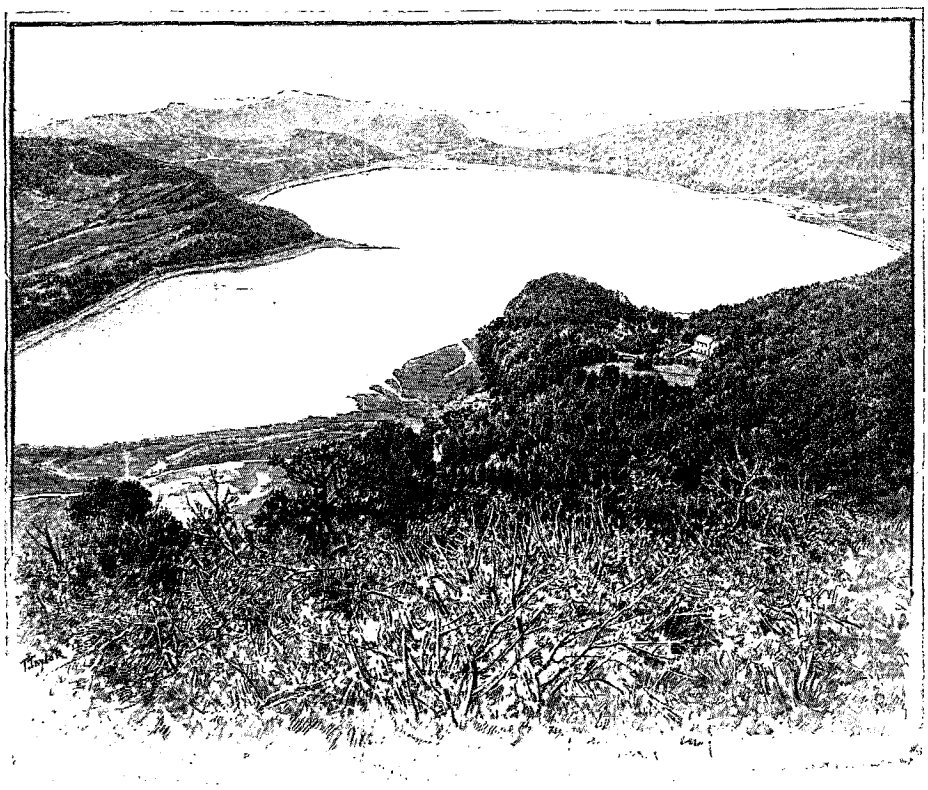
Pas bien varié, ni bien national, leur costume. Les Rébeccas à la fontaine, qui attendent, les pieds dans l'eau, offrent des atours assez quelconques, mais elles se sauvent, élevant sur leur tête dans un émouvant équilibre et soutenant de leurs deux bras une grande amphore rouge, à anses, qui, elle, fait rêver aux temps judaïques. Dans les rues de Ponta Delgada on rencontre cependant, à l'aventure, des ombres perdues au fond d'une mante-cloche que surmonte un capuchon énorme. C'est un vêtement de toute saison et qui révèle à lui seul la fréquence des bourrasques dans ce pays.

A présent, sur la route, nous croisons encore des charretées d'oranges, de ces belles pommes d'or des Hespérides qui doivent bien à leur légende de mûrir préférablement dans ce pays enchanté. Demain elles prendront le chemin d'Europe. Avec les ananas, c'est la principale exportation de ces îles. Ah ! les mandarines des Açores !

Et enfin nous rentrons à Ponta Delgada dans une soirée moins belle que les précédentes, estompée de quelques petits nuages mauvais, — précurseurs ordinairement de ce terrible vent du Sud-Ouest que les Açoriens nomment expressivement le *Charpentier*.

Dans la large paix de ces crépuscules, on aperçoit presque toujours, sur le parvis de brique des églises, des femmes enveloppées de noir, qui se traînent, agenouillées. C'est leur manière de prier.

A qui apprendra-t-on d'ailleurs que tous les habitants de ces îles sont profondément pieux, de la piété un peu idolâtrique commune aux races du Midi ! Constamment des processions se déroulent par les rues et par la campagne, dans un apparat luxueusement brutal. Funèbres, recueillies, elles escortent un grand Christ douloureux, saignant sous ses ors et son manteau royal ; figure d'un réalisme effrayant que nous avons pu voir ici, dans une église.

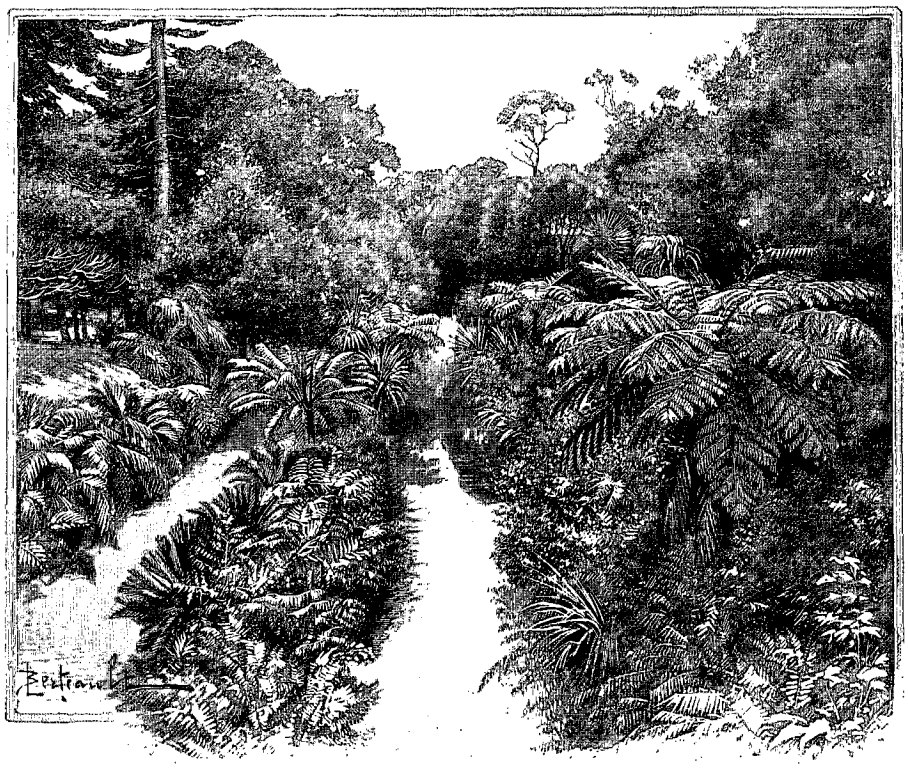


LE LAC DE FURNAS (PAGE 632). — DESSIN DE TAYLOR.

..... Deux ou trois jours plus tard, au retour de quelques promenades encore sur divers points, charmants ou désolés, de cette île, un regret m'était venu, que ma dernière excursion a dissipé un peu. Il me semblait que la poésie spéciale à la nature méditerranéenne manquait un peu ici, ce je ne sais quoi de rêveur et de délicieux que donne à ses paysages de soleil la flore des cactus, des palmiers, des aloès. Le climat des Açores, moins tiède que celui de Madère, n'a pas permis ou n'a permis que très peu l'acclimatement de ces gracieuses arborescences. Les bois n'offrent guère que les essences accoutumées à nos forêts de France : pins pointus et fougères, hêtres et peupliers rappellent en plus d'un endroit la vallée de la Solle ou le Bas-Bréau. Cependant quelques particuliers, à force d'argent et de soins, ont réussi à développer en certains plis de vallées tout à fait exquis de ces îles, la végétation qui évoque d'un seul coup pour moi toute l'Algérie, tout le Maroc. Et une visite au Jardin Borges — *Borges's garden* — est la dernière impression sur laquelle il

convient de quitter l'île San Miguel, si l'on ne tient pas à s'attarder au petit musée provincial, dont quelques habitants, peu avisés en art, paraissent injustement fiers.

Pour quelques minutes donc, je me suis reposé dans ce cadre réellement enchanteur de lumière et de plantes préférées. Il y a des voûtes de palmiers extrêmement souriants, des jaillissements touffus de fougères rares, des lacets d'une eau immobile qu'on dirait un miroir, des alignements indéfinis d'aloès à la mélancolique fleur.



JARDIN BORGES. — DESSIN DE BERTEAULT.

Et puis, il faut quitter maintenant cette apparition souhaitée, ces eaux, ces ombrages, et ces montagnes dénudées ou gracieuses, et ce ciel même des Açores, comme on quitte successivement en ce monde tous les lieux où l'on s'était plu, les sites où peut-être on se fût épris de vivre, où le voyageur laisse à regret comme un peu de lui-même.

Ainsi, après quelques jours apaisants passés au milieu d'elles, je m'éloigne à présent de ces terres, au delà desquelles il n'y a plus que l'Amérique. Devais-je m'y attarder davantage? En décrire une, c'est les décrire toutes. Et puis je songe malgré moi, toujours, à la page définitive de Chateaubriand.....

Mais en repassant ce matin en vue de ce Pico qui me rappelle, en plus humble, le Teyde majestueux que j'ai connu secouant son panache de fumée sur la mer blanche d'Orotava, invinciblement mon souvenir retourne à ces molles Canaries étalées un peu plus bas sur la mer, le long de la côte africaine. Non certes je ne les ai pas tout à fait retrouvées ici, ni la douceur légère de leur ciel, ni les déchirements tumultueux de leurs montagnes, ni la neige éternelle coiffant, dans l'éblouissement de l'été, la cime du géant de Ténérife. Surtout rien n m'a rappelé, même dans le somptueux paysage du lac des Sept-Villes, le cirque féerique, unique au monde, du val d'Orotava. Là, vraiment, c'était un Gavarnie; moins neigeux, moins glacé, mais plus élargi dans le rêve, dans sa profondeur violâtre. Je vois encore tous ces villages perdus, comme des points blancs, çà et là, parmi l'ombre colossale tombée des falaises de quinze cents mètres; et les croupes de l'île descendant avec une majesté de lignes que je n'ai retrouvée nulle part, dans une mer âpre, pleine d'écroulements d'écumes, éternellement furieuse. Et là-haut, tout là-haut, par-dessus les nuages mêmes, dans la gloire du soleil et de l'azur, le pic haussant sa tête chenue, comme un Zeus ironique et souverain.

Pourtant il existe une intime affinité, un parallélisme curieux dans les traits généraux des deux flores. Là-bas, à Ténérife, partout, sur les larges espaces dénudés du sol, dans les interstices des vieilles pierres, en bordure au faîte des murs croulants, sur les fenêtres des maisons et dans les carrés des jardins, on n'apercevait qu'un seul épanouissement, on ne marchait que dans la tache sanglante des géraniums rouges; ici, c'est dans l'avenue d'azur des hortensias bleus.

Pour le surplus, il y avait aux Canaries, semble-t-il, plus de largeur d'horizon, et comme plus de ciel respirable, plus d'accessible espace. Un certain confortable de la campagne trahissait, à défaut d'une race plus laborieuse, une plus grande diffusion de l'argent. Sur des routes belles et larges, on allait jusqu'aux points culminants des lointains. Si la nature était plus âpre, si l'on rencontrait plus souvent des croupes incultivables, de vastes étendues toutes pierreuses où le vent ne trouvait pas même à coucher quelques graminées têtues, en revanche une aisance importée arrivait tous les jours d'outre-mer. L'on chercherait en vain, aux Açores, quelque ville comme Sainte-Croix, dans l'abrupte Ténérife, encore moins comme Las Palmas, dans la Grande

Canarie. Tout au plus pourrait-on comparer Ponta Delgada ou Flores aux capitales secondaires du groupe espagnol. Et cependant tout accuse encore, à travers l'héréditaire pauvreté, la dure vitalité de la race portugaise. L'Açorien paraît résigné à cette infériorité de sa vie que rien n'améliorera jamais. S'il émigre parfois aux Hawaï, c'est que, agriculteur avant tout, libre enfant de la montagne, il a en horreur le joug de la guerre, la conscription. L'habitant des Canaries, lui, lutte pour une existence meilleure et avec le souci de s'enrichir.

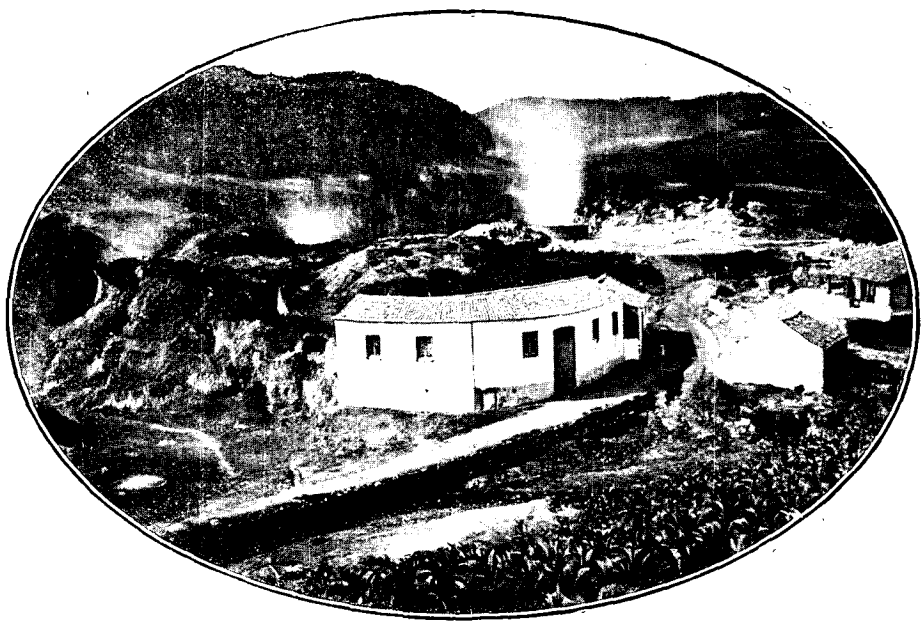
D'ailleurs la situation exceptionnelle de Las Palmas, comme point de relâche au croisement de toutes les lignes d'Amérique en Europe, assure pour un long avenir et presque malgré elle un transit important d'argent et d'affaires à la plus grande des Canaries. Surtout le développement hardi d'un port immense découpé dans l'Océan même invite les bateaux à y chercher un mouillage vaste et sûr, à déserter la chanceuse rade de Ténérife. Si nous nous décidions, nous aussi Français, à fermer la baie de Dakar, ce port colossal en partie déjà creusé par la nature, quelle désastreuse concurrence pour la capitale insulaire! Nul point de la côte africaine ne pourrait lutter contre le bassin sur lequel la France aurait ainsi fermé les portes du Sénégal, et l'on ne trouverait en Europe que la rade de Brest et celle de Gibraltar pour lui pouvoir être comparés.

Jusque-là Las Palmas continuera à jouir d'une supériorité incontestée et que chaque jour vient accroître encore. La position géographique des Açores, si favorable cependant, ne saurait contre-balancer l'impossibilité pour une flotte de vapeurs de s'abriter derrière ses môles insuffisants, en des parages si fréquemment visités des tempêtes. Surtout, la forme presque circulaire de ces îles ne favorise guère l'effort humain, et le manque de baies, les fonds de mauvaises roches, condamneront pour longtemps encore, si ce n'est pour toujours, les Açores à cette médiocrité qui, pour être dorée, apporte, dit-on, quelquefois le bonheur.

Qui saurait juger si la Providence n'a pas, ainsi, entendu les soustraire aux agitations et aux inquiétudes dont tant de pays plus fortunés qu'elles ont payé une richesse éphémère? Heureuses Açores, elles poursuivent dans l'exil atlantique une destinée obscure et douce qu'envieraient bien des nationalités plus orgueilleuses! On n'y voit personne mourir de faim. Les mendigots mêmes qui m'y assaillirent auraient pu se passer de mon aumône. Chacun est plus ou moins l'ami ou l'obligé de son voisin. Le *struggle for life* s'exerce plus contre la terre maternelle que contre l'homme.

Et même, à tout prendre, la nature n'y est point si marâtre. Les cyclones qui meurent sur les rochers de leurs côtes ne s'aventurent guère au delà. On n'y a pas vu, comme aux Antilles, des centaines de victimes. Teyde suspend sa menace pittoresque et trentenaire au-dessus des retraites les plus exquises du monde. Par là s'échappera peut-être malheureusement encore le trop-plein de la poussée qui circule toujours sous ces zones volcaniques. Il aura sauvé les Açores. Puis, toujours, à qui les visita d'un cœur dépris de lucre, elles apparaîtront, ces douces îles, des oasis marines où survit encore l'antique foi, et parmi des hommes moins rapaces, une cordialité disparue ; solitudes plus tranquilles où les vains bruits du siècle viennent s'éteindre et, selon les âmes, Thébaïde ou Tibur.

PIERRE D'ESPAGNAT.



SOLFATARE DE FURNAS (PAGE 633). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE

Notes et impressions d'un reporter

PAR *M. HENRI TUROT*

ATHÈNES : MANIFESTATIONS DEVANT LE PALAIS-ROYAL . . . 1
ATHÈNA MÉLANCOLIQUE . . . 1
DÉPART DES TROUPES DE CORFOU . . . 2
LE LYCABETTE . . . 3
LES INCENDIES DE LA CANÉE . . . 4
LE PORT DE LA CANÉE . . . 5
UN COIN DU QUARTIER CHRÉTIEN . . . 6
MASSACRES À LA CANÉE . . . 7
LE KONAK AVANT L'INCENDIE . . . 8
UNE MOSQUÉE DE LA CANÉE . . . 9
CASERNE TURQUE . . . 10
LA FORTERESSE DE LA CANÉE . . . 10
UNE RUE DE LA CANÉE AVANT ET APRÈS LES INCENDIES . . . 11
LES ESCADRES À LA CANÉE . . . 12
LES INSURGÉS SUR L'AKROTIRI. (D'après une photographie) . . 13
LE KAWAS DU CONSULAT. (Dessin d'Oulevay) . . . 13
CARTE DE L'ÎLE DE CRÈTE . . . 14
PAPPAS MALEKO. (Dessin de Gotorbe) . . . 15
PLATANIA. (Dessin de Berteault) . . . 16
BAIE DE LA SUDE. — RETIMO. (Dessin de Taylor) . . . 17
LA CANÉE, VUE DE HALÉPA. (Dessin de Boudier) . . . 18
LA RÉVOLTE DES GENDARMES TURCS. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 19
HALÉPA, LA MAISON DES SŒURS. (Dessin de Boudier) . . . 20
VUES DE CANDIE. (Dessin de Boudier) . . . 21
CARTE DE L'AKROTIRI . . . 22
INSURGÉS ET RUINES SUR L'AKROTIRI. (D'après une photographie) . . . 23
CLOÎTRE DE GONIA. (Dessin de Boudier) . . . 24
DÉFILÉ DE TROUPES TURQUES À SALONIQUE. (Dessin de Gotorbe) . . . 25
LE PALIKARE KARAVELOS. (D'après une photographie) . . . 25
LE PRINCE GEORGES. (D'après une photographie, cliché Merlin, à Athènes) . . . 26
LE PRINCE CONSTANTIN. (D'après une photographie, cliché Merlin, à Athènes) . . . 26
CARTE DE LA THESSALIE . . . 27
M. DELYANNIS. (D'après une photographie, cliché Pirou) . . 28
LARISSA. — MOSQUÉE ET PONT SUR LE PÉNÉE. (Dessin de Boudier) . . . 29
CHALCIS ET VOLO. (Dessin de Boudier) . . . 30
EMBARQUEMENT DES BACHI BOUZOUKS. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 31
UN POSTE D'EVZONES. (Dessin de A. Paris) . . . 32
AUTOUR DE KARADJALI. (Dessin de Boudier) . . . 33
MONASTIR. — USKUB. (Dessin de Taylor) . . . 34
LES PALIKARES. (D'après une photographie) . . . 35
TOUR BLANCHE, À SALONIQUE (Dessin de Berteault) . . . 36
FARANDOLE DE SOLDATS GRECS. (Dessin de A. Paris) . . . 36
ENTRÉE DES TURCS À LARISSA. (Dessin de A. Paris) . . . 37
LE GÉNÉRAL SMOLENSKI. (Dessin d'Oulevay) . . . 37
RÉGION DE VELESTINO-DOMOKOS-PHARSALE . . . 38
COMBAT DE PROPHÈTE-ELIE. (Dessin de Gotorbe) . . . 39
OSMAN-PACHA. (D'après une photographie) . . . 40
EDHEM-PACHA. (D'après une photographie) . . . 41
BATAILLE DE MATI. (Dessin de Gotorbe) . . . 42
DÉBÂCLE DE TYRNAVO. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 43
PANIQUE À VOLO. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 44
VUES DE VELESTINO. (Dessin de Boudier) . . . 45
SOLDATS ALBANAIS. (Dessin de Gotorbe) . . . 46
SCÈNES PRISES À VOLO. (Dessin de Boudier) . . . 47
LE TRANSPORT. (Dessin de Boudier) . . . 48
BATTERIE D'ARTILLERIE DANS LE DÉFILÉ DE LA PHOURKA. (Dessin de A. Paris) . . . 49
VASILIKA KAMATOPOULO. (Dessin d'Oulevay) . . . 49
CARTE DE L'ÉPIRE . . . 50
COMBAT DE DOMOKOS. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 51
PRISONNIERS TURCS. — MAISON DU DIADOQUE. — LA PLACE DE DOMOKOS. (Dessin de Gotorbe) . . . 52
CAMPEMENT DE SOLDATS GRECS À DOMOKOS. (Dessin de A. Paris) . . . 53
VUES DE LAMIA. — UNE PLACE. — LA CITADELLE. — FONTAINE TURQUE. (Dessin de Boudier) . . . 54
CONVOI D'ÉMIGRANTS. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 55
LES VOLONTAIRES FRANÇAIS. (Dessin de Gotorbe) . . . 56
ENTERREMENT D'UN OFFICIER. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 57
VUES D'ARTA. — LA FORTERESSE. — RUINES ANTIQUES. — EGLISE BYZANTINE. — UNE MOSQUÉE. (Dessin de Boudier) . . . 58
PONT SUR L'ARAKHTOS. — CAMPEMENT AUX PORTES D'ARTA. (Dessin de Boudier) . . . 59
GARIBALDIENS À ARTA. (Dessin de Gotorbe) . . . 59
LA GARDE DU PONT À ARTA. (Dessin de Boudier) . . . 60

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

Six ans d'explorations

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

BARILERO À RIO-HACHA. (Dessin d'Oulevay) . . . 61
ENFANTS À RIO-HACHA. (Dessin d'Oulevay) . . . 61
RIO-HACHA, VUE PRISE DU PORT. (Dessin de Taylor) . . . 62
CARTE DU NORD DE MAGDALENA . . . 62
INDIENS GOAGIRES PASSANT LE GUÉ DU RIO RANCHERIA. (Dessin de Gotorbe) . . . 63
DON JOSÉ LABORDE, PRÉFET DE LA PROVINCE DE PADILLA. (D'après une photographie) . . . 64
PALÉTUVIERS. — LA CÔTE PRISE DE DIBULLA. (Dessin de Boudier) . . . 65
INSTRUMENTS DES PEONES. (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 66
« MACHETE ET MUCHILA ». (Dessin de Faucher-Gudin) . . . 66
SPÉCIMENS DES DIFFÉRENTS GENRES DE MAISONS EN COLOMBIE. (Dessin de Boudier) . . . 67
OPÉRATION D' « ENCASCAR ». (Dessin d'Oulevay) . . . 68
DESCENDANTS D'ESPAGNOLS. (Dessin de Gotorbe) . . . 69
DESCENDANTS DE NOIRS D'AFRIQUE. (Dessin de Gotorbe) . . . 70
PASSAGE DU RIO RANCHERIA. (Dessin de Boudier) . . . 71
UN « HATO ». (Dessin de Boudier) . . . 72
VUE D'OCANA. (Dessin de Gotorbe) . . . 73
ENFANT À BROTARÉ. (D'après une photographie) . . . 73
CARTE DE LA SIERRA NEVADA . . . 74
INDIENS ARHOUAQUES-BINTOUKOUAS. (Dessin de J. Lavée) . . 75
SAN ANTONIO. — CASE D'ÉLISÉE RECLUS. (Dessin de Boudier) . . . 77
LE « POPORO » ET LE « NOUAÏ ». (Dessin de Faucher-Gudet) . 77
ENTERREMENT ARHOUAQUE. (Dessin de A. Paris) . . . 78
SOMMET DE LA SIERRA NEVADA. (Dessin de Taylor) . . . 79
UN « MAMA » (SORCIER). (Dessin d'Oulevay) . . . 80

Indienne motilone. (Dessin de J. Lavée). 81
Une rue de Salazar. (Dessin de Boudier) 82
Rio de Oro. (Dessin de Boudier) 83
Bénitiers en bronze. (Dessin de Gotorbe) 83
Fourmilières. (Dessin de Boudier) 84
Femmes goagires au bord de la mer. (Dessin de J. Lavée). . 85
Jeune femme goagire. (Dessin de Gotorbe). 85
Enfant goagire. (D'après une photographie). 86
Jeune Indien à cheval. (Dessin de Gotorbe) 87
En vue de la côte goagire. (Dessin de Taylor). 88
Esclaves goagires. (Dessin d'Oulevay). 89
Bergers. (Dessin de J. Lavée) 90
Bal goagire. (Dessin de Mme Paule Crampel). 91
Un Goagire. (Dessin de M. P. Thiriat). 92
Tir à l'arc. (Dessin d'Oulevay). 93
Une crique. (Dessin de Boudier). 94
Groupe de Goagires. (Dessin de J. Lavée). 95
Pirogue. (Dessin d'Oulevay) 96

AU PAYS DES BA-ROTSI

(Haut-Zambèze)

PAR *M. ALFRED BERTRAND*

Récréation de mineurs dans le Compound. (D'après une photographie) 97
Un de nos dîners. (Dessin de Thiriat) 97
Avenue à Winberg. (D'après une photographie). 98
La ville du Cap et la montagne de la Table. (D'après une photographie). 99
Aspect du pays près du lac Makarikari. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 100
Campement sous un mimosa. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 101
Les princesses de Kanyé. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur). 102
L'expédition. (Dessin de Van Muyden). 103
Notre arrivée à Kanyé. — Maféking. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 104
Femmes construisant des huttes à Palapye. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 105
Le roi Khama. (Dessin de Gotorbe) 105
Station missionnaire de M. Louis Jalla. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) 106
Le Zambèze près du confluent de la rivière Linyanti. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 107
En route. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 108
Troupeau de zèbres près de la rivière Machilé. (Dessin de Van Muyden). 109
Sibetté. (D'après une photographie de l'auteur). 109
Sortie de l'école à Kazoungoula. (D'après une photographie de l'auteur). 110
Itinéraire de M. Alfred Bertrand 110
Un marché au pays des Ba-Rotsi. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de l'auteur) 111
Indigènes assistant au passage du Njoko. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 112
Antilopes. — Duiker, « cephalopus mergens ». — Waterbuck, « cobus ellipsiprymnus ». — Livingstone's eland, « oreas canna ». (Dessins de Van Muyden, d'après les spécimens rapportés par l'auteur). 113
Serpent tué sur les bords de la rivière Machilé. (Dessin de Van Muyden). 113
Village Ma-Totéla et greniers à grains. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 114
Chasse aux Gnous. (Dessin de Van Muyden). 115
Mouchoirs de poche des Ba-Rotsi. (Dessin de Van Muyden, collection de l'auteur) 116
Intérieur de la hutte du chef Siboupa sur les bords du Njoko. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur) 117
Le chef Souroukouroukourou. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur). 118
Grande plaine des Ba-Rotsi et village Ma-Totéla. (Dessin de Boudier, d'après des photographies de l'auteur) . . . 118
Maboneta. — L'arbuste Moholouholou. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de l'auteur) 119
Le lac Blue Water, source présumée de la rivière Ykué. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur). 119
Forgerons ma-totéla. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur) 120
Le roi Léwanika rendant la justice au Lékhotla. (D'après une photographie de M. Coillard). 121
La reine Mokouaé. (D'après une photographie de M. Coillard). 121
Le roi Léwanika autrefois. (D'après une photographie de M. Coillard). 122
Le roi Léwanika aujourd'hui. (D'après une photographie de M. Coillard) 122
Mme Adolphe Jalla et ses élèves à Léalouyi. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). . . . 123
M. Coillard. (D'après une photographie de M. Boissonnas, à Genève). 124
Une dent d'éléphant. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 124
La barque royale. (D'après une photographie de M. Coillard). 125
Tubana en bois (cédé par le roi Léwanika). — Plat royal en bois sculpté. — Plat à poisson, en bois. — Coupe en terre cuite du chef Boumoé, neveu du roi Léwanika. (Dessins de Van Muyden, d'après les collections de l'auteur). 126
Les canots arrêtés par dix hippopotames. (Dessin de Van Muyden) 127
Capture d'un crocodile. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de l'auteur). 128
Buffles en fuite. (Dessin de Van Muyden, d'après une photographie de l'auteur). 129
Rapides de Kalé (Zambèze). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur). 130
Chutes de Victoria (Victoria Falls). (Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de l'auteur) 131
Instruments de Musique. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 132
Le marché à Johannesburg. (D'après une photographie) . . 133
Un guerrier zoulou. (D'après une photographie). 133
Cueillette du thé par les coulis hindous. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 134
A Boulouwayo. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur). 134
La rivière de Mérindol (Natal). — Maison de planteur. (D'après des photographies). 135
Les voitures de Durban. (D'après une photographie). . . 136
Vue de Durban. (D'après une photographie). 137
Comment on débarque à East-London. (Dessin de Thiriat, d'après une photographie) 138
Simulacre d'un combat entre deux zoulous. — Guerriers zoulous. (Dessins de Gotorbe, d'après des photographies). 139
Prétoria. — Maison du président Krüger. — Palais du gouvernement. (D'après des photographies). 140
Port-Elizabeth. (Dessin de Taylor, d'après une photographie). 141
Indigènes faisant du feu. (D'après une photographie). . . 142
Un joli coin près de Kearsney (Natal). (D'après une photographie) 143
East-London vu de la mer. (D'après une photographie). . 144

EN ASIE MINEURE

Cilicie

PAR *Mme B. CHANTRE*

Kibitka d'Avchars. (D'après une photographie). 145
Arménienne de Tomardza. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 145
Notre chef d'escorte. (Dessin de Gotorbe). 146
Déboisement du Taurus. (D'après une photographie). . . . 147
Nomades du Taurus. (Dessin de Gotorbe). 148
Le Tekké-Déressi. (D'après une photographie). 149
Campement de la mission dans le Tekké-Déressi. (D'après une photographie). 150
Chez les Avchars. (Dessin de A. Lavée). 151
Hadjinli. (D'après une photographie). 152
Hadjinli. (D'après une photographie) 153
Avchar. (Dessin de Gotorbe) 154
Petit temple près de Comana. (D'après une photographie). 155
Mon cheval. (D'après une photographie). 156
Sis : le Couvent. (Dessin de Taylor). 157
Colonne à Comana. (Dessin d'Oulevay). 157
Ruines d'un temple. (D'après une photographie). 158
Théâtre de Comana. (D'après une photographie). 159
Avchar. (Dessin de Bigot-Valentin) 160

Le village moderne de Schar. (Dessin de Taylor). 161
Hadjin. (Dessin de Taylor). 162
Porte d'un temple à Comana. (Dessin de Gotorbe). . . . 163
La route dans le Heraz-Bel. (D'après une photographie). 164
Plaine de Capan. — Confluent du Tchatchak et du Sarus. (D'après une photographie) 165
Vallon du Kirk-Sou. (Dessin de Taylor). 166
Le Kéraz-Bel. (D'après une photographie). 167
Chèvres du Taurus. (Dessin de A. Paris). 168
Campement tzigane au bord du Sihoun ou Sarus. (Dessin d'Oulevay) 169
Arménienne de Sis. (Dessin de Bigot-Valentin). 169
Vue des derniers contreforts de l'Anti-Taurus. (Dessin de Taylor) 170
Forteresse de Sis. (D'après une photographie de M. Alfred Boissier). 171
Vue d'Adana (Dessin de Taylor). 172
Vue d'Adana. (Dessin de Taylor). 173
Pont sur le Sihoun. (D'après une photographie). 174
Grande mosquée d'Adana. (Dessin de J. Lavée). 175
La fille du chef tzigane. (Dessin de Gotorbe). 176
Moulins sur le Sarus. (Dessin de Gotorbe). 177
La toilette des petits tziganes. (Dessin de Gotorbe). . . 178
Un buffle. (Dessin d'A. Paris). 179
Vue de Vathy. (D'après une photographie) 180

AU CHILI

par *C. DE CORDEMOY*

Araucans écoutant le phonographe. (Dessin de Thiriat). . 181
Vieillard araucan. (D'après une photographie). 181
La belle Huinmaï. (Dessin de Bigot-Valentin). 182
Bartolo Palomo, ses « mocetones » et ses femmes. (Dessin de Bigot-Valentin). 183
Armes des Araucans. (D'après une photographie). 184
Bijoux des Araucans. (D'après une photographie). 184
Païnen. (Dessin de Jules Lavée). 185
Le canelo sacré. (D'après une photographie). 186
Les Araucans à l'attaque de Collipulli. (Dessin d'A. Paris). 187
Cimetière araucan. (D'après une photographie). 188
Embouchure de l'Imperial. — Mission de l'Imperial. (Dessin de Berteault). 189
Araucan prisonnier. (D'après une photographie). 190
Ruca d'Indiens. (Dessin de Slom). 191
Chariot araucan. (Dessin de Slom). 192
Débarcadère d'Iquique, le jour du centenaire de la découverte de l'Amérique. (Dessin d'Oulevay). 193
Un charretier. (Dessin de Bigot-Valentin). 193
Vue de Corral. (Dessin de Berteault). 194
Fort espagnol de Corral. (D'après une photographie). . . 195
Coquimbo. (D'après une photographie). 196
Vue de Valdivia. (Dessin de Berteault). 197
Plan incliné de Junin. (Dessin de Gotorbe). 198
Exploitation du salitre. — Descente du minerai. (Dessin de Gotorbe). 199
Rade de Juan-Fernandez. (D'après une photographie). . . 200
Iquique et Arica. (D'après une photographie). 201
L'Observatoire de Robinson Crusoë. (D'après une photographie) 202
Grotte de Robinson Crusoë. (D'après une photographie). . 203
Une usine salitrera. (D'après une photographie). 204
La récolte au Chili. (Dessin d'Oulevay). 205
Un chiquillo, vendeur de journaux. (D'après une photographie). 205
Valparaiso. — Parc municipal. (D'après une photographie). 206
Place d'Armes de Santiago. (Dessin de Berteault). . . . 207
M. Manuel Prieto. (D'après une photographie). 208
Le capitan Prat. (D'après une photographie). 209
Un cadet de l'École navale. (D'après une photographie). 209
El señor de Mayo. (D'après une photographie). 210
Un velorio. (Dessin d'A. Paris). 211
Chutes de la Laja. (Dessin de Taylor) 212
Palmiers du Salto. (D'après une photographie). 213
Salto del Soldado. (D'après une photographie). 214
Les Pénitentes. (D'après une photographie). 215
Condor. (D'après une photographie). 216

EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WÜRTZBOURG

Voyage aux villes historiques de la Franconie

par *M. EUGÈNE MÜNTZ*

Le « Burgthor » (porte de la citadelle) à Rothembourg. (Dessin de Taylor). 217
Le « Topplerschlösschen », près de Rothembourg. (Dessin de Taylor) 217
Les remparts de Rothembourg, vus de la Tauber. (D'après une photographie). 218
Vue de Rothembourg. (Dessin de Taylor). 219
L'autel du Saint-Sang (église Saint-Jacques), à Rothembourg. (D'après une photographie) 220
Le tabernacle de l'église Saint-Jacques, à Rothembourg. (D'après une photographie). 221
L'hôtel de ville de Rothembourg. (Dessin de Taylor). . . 222
Rothembourg : la « Klingengasse ». — La rue des Forgerons. — La rue des Seigneurs et le beffroi de l'Hôtel de ville. — Un portail en style baroque. 223
La maison des Cariatides. (D'après une photographie). . . 224
Le « Spitalthor ». (D'après une photographie). 225
Le « Klingenthor » de Rothembourg. (D'après une photographie). 226
L'hôtel de ville de Würtzbourg. (D'après une photographie). 227
La fontaine de Saint-Georges, à Rothembourg. (D'après une photographie). 228
Grille en fer forgé (Résidence de Würtzbourg). (D'après une photographie). 229
Enfants jouant (jardin de la Résidence, à Würtzbourg). (D'après une photographie). 229
Une maison de Würtzbourg. (D'après une photographie) . 230
Une fresque de Tiépolo dans une des salles de la Résidence, à Würtzbourg. (D'après une photographie). . . . 231
Un pavillon de la Résidence, à Würtzbourg. (D'après une photographie) 232
Une salle de la Résidence, a Würtzbourg. (D'après une photographie) 233
La place du Marché, à Neustadt. (Dessin de Taylor) . . . 234
La tour du comte Eckard, à Würtzbourg. (Dessin de Berteault) 235
Panorama de Bamberg. (Dessin de Taylor) 236
La vieille Résidence de Bamberg. (Dessin de Berteault). . 237
Le palais archiépiscopal de Bamberg. (Dessin de Berteault). 238
L'église Saint-Martin, à Bamberg. (D'après une photographie). 239
Bas-relief du tombeau du pape Clément II (cathédrale de Bamberg. (D'après une photographie). 240

LES DOLOMITES

par *M. EDME VIELLIARD*

Innsbruck. — Rue Marie-Thérèse. (Au fond, la chaîne des monts du Solstein. (Dessin de Taylor, photographie Würthle u. sohn, à Salzbourg). 241
Femme du Pusterthal. (Photographie B. Johannes, à Meran). 241
Carte des routes et des principaux sommets des Alpes dolomitiques 242
La Dürrensee reflétant les sommets des monts Cristallo et Cristallin. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbrück). . 243
Portefaix de Botzen. (Photographie B. Johannes, à Meran). 243
Le lac Misurina et le mont Sorapiss, à l'arrière-plan. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbrück). 244
Retour de la messe, à Cortina d'Ampezzo. (Dessin d'Oulevay). 245
Le mont Tofana et le bourg de Cortina d'Ampezzo. (D'après une photographie). 246
Les « drei zinnen » (les trois cimes) vues du nord. — Les mêmes, vues de Landro. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 247
Les « drei zinnen » (les trois cimes), vues du lac Misurina. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck). 248
L'hôtel de Schluderbach, au pied de la montagne la « Rothwand ». (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 249
Le mont Civetta, vu du nord-ouest. (Dessin de Taylor). . 250
Le village de Caprile et le mont Civetta. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 251
Le château d'Ambras, près Innsbruck, et la vallée de l'Inn. (D'après une photographie). 252
Place du Dôme et fontaine de Neptune, à Trente. (Dessin de Taylor). 253

Un » saltner » à l'époque des vendanges (gardes-vignes des environs de Botzen). (Photographie B. Johannes, à Meran). 253
Le sommet de la Marmolada, vu du mont Rodella. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 254
Le mont Vernet, vu du col Fedaja. (D'après une photographie). 255
La Rosetta et la Cima di Ball, vues de san Martino. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 256
Le Cimon della Palla, vu du col Rolle. (Photographie Würthle u. Sohn, à Salzbourg) 257
Le bourg de Primiero et les rochers du Sass Maor. (Photographie Würthle u. sohn, à Salzbourg). 258
Les tours de Vapolet. (Photographie Fritz Gratl, à Innsbruck) 259
Une rue de Brixen. (Dessin de Taylor) 260
Cloître à Brixen. (Dessin d'Oulevay) 261
Portail nord du Dôme de Trente. (Dessin de Berteault). . 262
Gorge de la Fersina, près Trente (chemin de fer du val de Sugana). (Photographie Unterweger, à Trente). 263
L'hôtel du Karersee (entre Botzen et Vigo di Fassa), au pied du massif de Rosengarten). 264

EXCURSIONS AU YÉMEN

par *DÉSIRÉ CHARNAY et A. DEFLERS*

Une kouba à Kamaran. (Dessin de Taylor). 265
Maison à Hodeïdah. (Dessin de Boudier). 265
Les alentours d'Hodeïdah. (Dessin de Boudier). 266
Fort et village de Kamaran. (Dessin de Berteault). . . . 267
Le Yémen. — Itinéraire de MM. Charnay et Deflers. . . 267
Panorama d'Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe). 268
Panorama d'Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe). 269
L'heure de la musique. (Dessin de Mme Paule Crampel). . 270
Un chamelier bédouin. (Dessin de J. Lavée). 271
Armes des Arabes du Yémen. (Dessin de Van Muyden). . 272
Plongeurs réparant une digue à Hodeïdah. (Dessin de Gotorbe) 273
Les portes de Hodeïdah. (Dessin de Taylor). 274
Port de Hodeïdah. (Dessin de Boudier) 275
Hameau sur la route de Sâna. (Dessin de Boudier). . . . 276
Vue de Sâna. (D'après une photographie). 277
Mosquée de Salah-ed-din. (D'après une photographie). . . 277
Bédouin conducteur de caravanes. (Dessin de Bigot-Valentin). 278
Bédouin montagnard indépendant. (Dessin de Bigot-Valentin) 279
Menâkha et le Djebel Chibâm. (Dessin de Gotorbe). . . . 280
Le Ouadi Dhar, près de Sâna. (Dessin de Taylor). 281
Maison de campagne à Raudha 282
Panorama de Sâna. — Maisons de Sâna. (Dessin de Taylor) 283
Ouadi Dhar. (D'après une photographie). 284
Vue de Tawîla. (Dessin de Gotorbe) 285
Citadelle de Kahirah, à Tâez. (Dessin de Taylor) 286
Mosquée Mudhafer, à Tâez. (D'après une photographie). . 287
Vue générale de Yérim. (Dessin de Taylor). 288

PNOM-PENH

(Voyage au Cambodge)

par *M. J. AGOSTINI*

Barques dans le canal, à l'entrée du Tonlé-Sap. (Dessin de Taylor) 289
Un cornac muni de son crochet. (Dessin d'Oulevay). . . . 289
Pnom-Penh : Le village catholique aux hautes eaux. (D'après une photographie). 290
Pnom-Penh : Les anciens et les nouveaux compartiments. (Dessin de Berteault). 291
Pnom-Penh : Le pont du Trésor. — Le pont de la grand'rue. (D'après une photographie). 292
Pnom-Penh : Le Trésor, façade sur le quai de Verneville. (Dessin de Taylor). 293
Pnom-Penh : Palais du roi Norodom. (Dessin de Taylor) . 294
Pnom-Penh : Les fêtes devant le palais du roi. (Dessin de Gotorbe) 295
Pnom-Penh : Une femme du peuple. (Dessin de Bigot-Valentin) 296
Pnom-Penh : Marchande de fruits. (Dessin de Bigot-Valentin) 297
Pnom-Penh : La pyramide et la pagode restaurées. (Dessin de Taylor) 298
Pnom-Penh : Intérieur de la pagode, statue de Bouddha. (Dessin de Massias) 299
Char à bœufs en usage pour les courses. (Dessin d'Oulevay) 300

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES

(Dixième campagne souterraine, 1897)

par *M. E.-A. MARTEL*

La route du Causse. (Dessin de Boudier, photographie de G. Gaupillat) 301
Portrait d'Armand. (D'après une photographie de G. Gaupillat) 301
Roc Saint-Gervais. (D'après une photographie de G. Gaupillat) 302
Vallée de la Jonte. (Dessin de Boudier, photographie de G. Gaupillat) 303
Entrée de l'aven Armand. (D'après une photographie de A. Viré) 304
Préparatifs de descente : Pose de l'échelle. (Dessin d'Oulevay, photographie A. Viré). 305
Aven Armand : La forêt vierge. (Dessin de Taylor, photographie A. Viré). 306
Aven Armand : La forêt vierge. (Dessin de Taylor, photographie A. Viré). 307
Carte des Causses indiquant l'emplacement de l'aven Armand. 308
Plan et coupe de l'aven Armand. 308
Grotte de Dargilan : Salle de la Fontaine. (Dessin de Taylor, photographie Renaud) 309
Campement dans la caverne des Baumes-Chaudes. (Dessin de Bigot-Valentin, photographie A. Viré). 310
Grotte de Dargilan : Le clocher. (Dessin de Taylor, photographie de G. Gaupillat) 311
Le bateau de toile. (Dessin de Mme Paule Crampel, photographie de A. Viré) 312

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE

par *Mme STANISLAS MEUNIER*

Saint-Pétersbourg : Exposition du Congrès géologique au musée zoologique de l'Académie des sciences, salle dite du Mammouth. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 313
M. Pavlov, professeur de géologie à l'Université de Moscou. (D'après une photographie). 313
Les congressistes russes : 1. M. Inostrantzew, professeur a l'Université de Saint-Pétersbourg. — 2. Mme Amalitzky. — 3. M. Tschernychef, géologue en chef du Comité géologique de Saint-Pétersbourg. — 4. M. Amalitzky, professeur a l'Université de Varsovie. — 5. M. Karpinsky, directeur du Comité géologique de Saint-Pétersbourg. — 6 Mme Pavlov, membre de la Société des naturalistes de Moscou. 314
Les hôtes de la Russie : 1. M. Michel Mourlon, directeur du Service de la carte géologique de belgique. (Cliché Devonder). — 2. M. de Richthoffen, professeur a l'Université de Berlin. (Cliché Bsokesch). — 3. M. G. Capellini, président du Comité géologique a Bologne. (Cliché Lanzoni). — 4. M. Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'histoire naturelle. (Cliché Pirou). — 5. M. Ch. Barrois, président de la Société géologique de France. (Cliché Parker). — 6. M. Mac Kinnry Hughes, professeur a l'Université de Cambridge. (Cliché Clarke). — 7. M. Albert Gaudry, professeur au Muséum d'histoire naturelle, président du Congrès géologique de 1900. (Cliché Pierre Petit). — 8. M. Archibald Geikie, superintendant du service géologique du Royaume-Uni. — 9. M. Marcellin Boule, assistant au Muséum d'histoire naturelle. — 10. M. Ch. Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon. (Cliché Ricard). — 11. M. A. de Gregorio, directeur des Annales de Paléontologie d'Italie. (Cliché Le Lieure). — 12. M. de Zittel, professeur a l'Université de Munich. (Cliché Karl Lutzel). — 13. M. Forel, professeur a l'Université de Lausanne. (Cliché Chastellain). — 14. M. N. Prelati, directeur du service géologique d'Italie. (Cliché Le Lieure). 315
Saint-Pétersbourg : extrémité de Vassili-Ostrov. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 316
Bateaux sur la Volga. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule) 317
Cour d'une maison tartare a Samara. (Dessin d'Oulevay). 318

Les congressistes sur le pont de la « Xénia ». (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 318

Femmes cosaques a Alexandrovka. — Bykavy-Khoutara : l'entrepôt des melons (page 323). (Dessin de Gotorbe, d'après des photographies de M. Marcellin Boule). . . . 319

Tsaritzyn : le bazar. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 320

Tsaritzyn : scènes de la rue (page 324). (Dessin de Thiriat, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 321

Falaises de la Volga, a Alexandrovka. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 322

Pont de 1 300 mètres sur la Volga, a Syzerane (page 320). (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 323

Le chef de la police, a Troubno (page 322). (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 324

Un arrêt des Congressistes dans la steppe. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 325

Un de nos phaétons sur la route militaire de Géorgie (page 328). (Dessin de Mme Crampel, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 325

M. Lovinson-Lessing, professeur a l'Université de Iourieff. 326

Le glacier du Devdorok. (Dessin de Taylor). 326

L'Elbrous. (Dessin de Taylor). 327

La vallée du Térek. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 328

Un ancien poste fortifié, près de Kazbek. (Dessin de Taylor). 329

Le fort Djerakov (page 329). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 330

Campement cosaque a Kazbek. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 331

Ourson captif a Mtskhète. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 332

Georgiens a Ananour (page 334). (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 333

L'auteur et sa fille en costume géorgien. (D'après une photographie de Pirou). 334

Mtskhète : la ville et la cathédrale (page 336). (Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 335

Eglise et poste d'Ananour. (Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 336

Un enterrement musulman a Tiflis (page 341). (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 337

Une ruelle a Tiflis. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 337

Panorama de Tiflis. (D'après une photographie). 338

Tiflis : femmes lavant des tapis dans un ruisseau (page 340). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 339

« Bourka » transformée en robe par une Parisienne. (D'après une photographie de Pirou). 340

La « Bourka », manteau caucasien. (Dessin de René V.-Meunier). 341

Tiflis : le jardin botanique (page 340). (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 342

Vues de Tiflis : la forteresse et la Koura. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). 343

La forteresse de Tiflis. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie de M. Marcellin Boule). . . . 344

Balakhany : les puits de pétrole. (D'après une photographie). 345

Bibi-Eybat : puits jaillissant de pétrole. (Dessin de Berteault 346

Vues de Bakou : le port et la ville. (Dessins de Berteault). 347

Bakou : voiture persane. (Dessin de Slom). 348

En quittant Erivan : caravaniers persans. (Dessin de René V.-Meunier, d'après une photographie). 349

En route pour le marché d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier). 349

Un tchapar de notre escorte. (Dessin de Mme Paule Crampel). 350

Mendiant sur la route de Délijane. (Dessin de René V.-Meunier). 351

La Zenga et les remparts d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier). 352

Le Goktcha et l'ile Sevanga. (Dessin de Boudier). . . . 353

La cathédrale d'Etchmiadzin. (Dessin de René V.-Meunier). 354

L'hospitalité du catholicos. (Dessin de Malteste). 355

Le catholicos Mégrédith Ier. (Dessin de Bigot-Valentin). . 356

L'archimandrite Malachie Derounian. (D'après une photographie) 357

Le bazar d'Erivan. (Dessin de Slom). 358

Ouvriers tartares d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier). 359

Mendiant a la porte d'Etchmiadzin. (Dessin d'Oulevay). . 360

La rentrée du blé en Arménie. (Dessin d'Oulevay). . . . 361

M. Karakach, conservateur du musée géologique de Saint-Pétersbourg. (D'après une photographie). 361

Au bazar d'Erivan. (Dessin de René V.-Meunier). 362

Itinéraire de l'auteur. 362

L'Ararat. (Dessin de Taylor). 363

Mosquée d'Erivan. (D'après une photographie). 364

Ruines d'Ani : la cathédrale (page 368). (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger). 365

Ruines d'Ani : vue générale. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger). 366

Eglise des Grecs a Ani. (Dessin de Taylor). 367

Grande muraille d'Ani. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger). 368

Grande muraille d'Ani. (Gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger). 369

Ruines d'Ani : le palais des rois (gravure extraite de l'*Epopée Byzantine*, par G. Schlumberger). 370

Arménienne de Karaglis. (D'après une photographie). . . 371

Tartares d'Alexandropol. (Dessin de René V.-Meunier). . 372

PROMENADE EN SERBIE

PAR *M. P. JOUSSET*

Chevaux de la vallée de la Drina. (Dessin de Mme Paule Crampel). 373

Femme de Vakovitch (page 375). (Dessin d'Oulevay). . . . 373

Boucherie de village. (Dessin d'Oulevay). 374

Un pont a Zvornik. (Dessin de Boudier). 375

Jeune fille serbe. (Dessin d'Oulevay). 376

Le roi Alexandre (page 381). (D'après une photographie). 377

Vue d'Oujitzé (page 380). (Dessin de Boudier). 378

Paysannes serbes. (Dessin de J. Lavée). 379

Un village serbe (vallée de la Drina). (Dessin de Boudier). 380

Sépultures de combattants des guerres de l'indépendance serbe. (Dessin de Boudier). 381

Pope de village faisant son marché. (Dessin d'Oulevay). . 382

Tziganes. (Dessin d'Aurèche). 383

Coin de rue dans un village serbe. (Dessin d'Oulevay). . 384

Le marché de Tchatchak. (D'après une photographie). . . 385

Paysan serbe (page 389). (Dessin d'Oulevay). 385

Un paysan vendeur de légumes, au marché de Tchatchak. (Dessin de Thiriat). 386

L'école de Tchatchak. (Dessin d'Oulevay). 387

Un « cheri-bachi », chef de Tziganes, en Serbie (page 360). (Dessin de J. Lavée). 388

Eglise de Kruchevatz (page 393). (D'après une photographie). 389

Restes du palais du tsar Lazare a Kruchevatz (page 394). (D'après une photographie). 390

Femme serbe. (Dessin de J. Lavée). 391

Nich : un restaurant en plein vent. (Dessin d'Oulevay). . 392

Une rue a Nich. (Dessin de Boudier). 393

Ménagères serbes, au marché de Nich. (Dessin d'Oulevay). 394

Nich : pont donnant accès a la forteresse. (Dessin de Boudier). 395

Nich : la tour des crânes. (D'après une photographie). . 395

Restes de la forteresse de Pirot. (D'après une photographie) 396

Belgrade : la citadelle. (Dessin de Boudier). 397

Belgrade : statue du prince Milan. (Dessin d'Oulevay). . 397

Gare de Belgrade. (D'après une photographie). 398

Belgrade : l'Université. (D'après une photographie). . . 399

Miloch Obrenovitch. (Dessin de Bigot-Valentin). 400

Le prince Michel. (Dessin de Bigot-Valentin). 401

Belgrade : la Térasia. (Dessin de Slom). 401

Belgrade : le palais royal. (D'après une photographie). . 402

Un héros de l'indépendance. (Dessin de J. Lavée). 403

Belgrade : rue Doubrovatchka. (D'après une photographie). 404

La métropole de Belgrade. — Une ancienne mosquée. — Les ministères. (Dessins de Boudier). 405

Type serbe. (D'après une photographie). 406

Belgrade : vue prise du Kalimegdan. — Vue de Semlin. (Dessins de Boudier). 407

Le Konak de Topchider. (Dessin de Boudier). 408

*

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU

et dans la Région Nord

PAR *M. LE COMMANDANT RÉJOU*

MARCHANDS DIOULAS ARRIVANT A KABARA. (Dessin de Gotorbe) 409
CHEF TOUAREG. LE FRÈRE DE SOBO, LE CHEF DES TENGUÉRÉGUIFFS. (Dessin de R. V.-Meunier) 409
UN CHALAND REMONTANT LE NIGER. (Dessin d'Oulevay) . . . 410
CHAMP DE BATAILLE DE TACOUBAO. — LE CIMETIÈRE FRANÇAIS DE TOMBOUCTOU. (Dessins de Boudier) 411
TOMBOUCTOU : UNE MAISON, UNE RUE, LE CERCLE DES OFFICIERS. (Dessins de Taylor) 412
FEMMES SONRAÏS ET GABABIS DE TOMBOUCTOU. (Dessin d'Aurèche) 413
VUE D'UNE PARTIE DE TOMBOUCTOU. — LA MOSQUÉE. (Dessins de Boudier) 414
LE MARCHÉ DE TOMBOUCTOU. (Dessin de Boudier) 415
UN POINT D'EAU AU DÉSERT. (Dessin de Boudier) 416
TOUAREGS CHANGEANT DE CAMPEMENT. (Dessin de R. V.-Meunier) 417
VILLAGE DE SAUMONO SUR LE NIGER, PRÈS DE SÉRAFÉRÉ. (Dessin de Boudier) 418
PALABRE AVEC LES TOUAREGS DU DAOUNA. (Dessin de R. V.-Meunier) 419
TOUAREGS ET MEHARI BERABICHES. (Dessin de R. V.-Meunier) . 420
IMRADS KEL AOUZA DES BORDS DU LAC TÉLÉ. (Dessin de J. Lavée) 421
TYPES BAMBARAS. (Dessin de Bigot-Valentin) 421
AU BORD DU LAC DAOUNA. (Dessin de Slom) 422
SÉDENTAIRES A KABARA. (Dessin de J. Lavée) 423
POINTE NORD DE LA MONTAGNE DE GOUNDAM. (Dessin de Boudier) 424
UN COIN DE LA DEUXIÈME ZONE. — LIMITE DES INONDATIONS. (Dessins de Boudier) 425
VILLAGE D'AZOUTOU. (Dessin de Boudier) 426
TOUAREGS IMMEDEDEREN ET LEUR CHEF. (Dessin de J. Lavée) . 427
SENTINELLES TOUAREGS. (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 428
CASE DE HABÉ. (Dessin de Gotorbe) 429
BAMBARAS SAUMONOS. (Dessin d'Oulevay) 430
PÊCHERIE DE SAUMONOS. (Dessin de Slom) 431
ENFANTS JOUANT DANS UN MARIGOT. (Dessin de Gotorbe) . . . 432

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

(Six ans d'Explorations)

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

LES BORDS DE LA RIVIÈRE GOUARKAROU. (Dessin d'Oulevay) . 433
JEUNE FILLE GOAGIRE. (Dessin de Bigot-Valentin) 433
UN COIN DE CASE CHEZ LES GOAGIRES. (Dessin de Massias) . . 434
MÉTIER A TISSER. (Dessin de Massias) 435
FEMME ET ENFANTS GOAGIRES. (Dessin de J. Lavée) 436
INDIENS GOAGIRES. (Dessin de Bigot-Valentin) 437
UN PIESCHI (page 442). (Dessin de Mignon) 438
INDIENS DE TAROUAYOUPANA. (Dessin de J. Lavée) 439
FEMME GOAGIRE PARTANT EN VOYAGE. (Dessin de Fauret) . . . 440
FEMME ET ENFANTS A GOUARERPA (page 442). (Dessin de Gérard) 441
FEMME DE TAROUAYOUPANA. (Dessin de Bigot-Valentin) . . 442
PIESCHIS TRAVAILLANT LA TERRE. (Dessin de Slom) 443
UN « PINTCH » (CASE) PRÈS DE GOUARERPA. (Dessin de Slom) . 444
TYPES DE SAMARIAS : DAMES DE SANTA-MARTA (page 456). (Dessin de Mignon) 445
MON AMI LEMAKO. (Dessin de Mignon) 445
L'INSTALLATION DE L'AUTEUR A TAMINAKKA. (Dessin de Boudier) 446
ITINÉRAIRE DANS LA SIERRA NEVADA DE SANTA-MARTA . . . 446
LE RETOURSHADOUR DU LIMOUSIN (page 456). (Dessin de Massias) 447
LA CARUMBA DES INDIENS ARHOUAQUES (page 456). (Dessin de Massias) 447
INDIENS ARHOUAQUES. (D'après une photographie) 448
UN PONT ARHOUAQUE. (Dessin de Boudier) 449
COIFFURES DE BAL ET USTENSILES DES INDIENS ARHOUAQUES. (Dessin de Massias) 449
SIÈGES DE PIERRE DES ANCIENS ARHOUAQUES. (Dessin de Taylor) 450
TOMBEAUX ARHOUAQUES. (Dessin de Taylor) 450
UN « MAMA », SORCIER ARHOUAQUE, SOIGNANT UN MALADE (page 453). (Dessin de Mme Paule Crampel) 451
LE CABILDO (HÔTEL DE VILLE) DE SANTA-MARTA. (Dessin de Boudier) 452
SANTA-MARTA : LE PORT ET LA VILLE (page 456). (Dessins de Boudier) 453
JARDIN OÙ SE PROMENA BOLIVAR, LES DERNIERS JOURS DE SA VIE, A SAN PEDRO ALEJANDRINO (page 456). (Dessin de Boudier) 454
MAISON OÙ EST MORT BOLIVAR. (Dessin de Boudier) 454
STATUE ÉLEVÉE A BOLIVAR, A SANTA-MARTA. (Dessin de Mignon) 455
POTERIES TROUVÉES DANS LES SÉPULTURES ARHOUAQUES. (Dessin de Massias) 456
INDIEN CHIMILA TIRANT DE L'ARC. (Dessin d'Oulevay) 457
MARIMONDA (SINGE ATELE). (Dessin de Beuzon) 457
KARAO (page 461). (Dessin de Bigot-Valentin) 458
LA FORÊT VIERGE DANS LES ENVIRONS D'ARACATACA. (D'après une photographie) 459
GROUPE DE CHIMILAS. (Dessin de Mignon) 460
LA MAISON DU CHEF GOOR (page 465). (Dessin d'Oulevay) . 461
KIRYNAÏA, CASSE-TÊTE COUPANT. — PETIT ARC ET FLÉCHETTES SUSPENDUS A L'ENTRÉE D'UNE CASE. (Dessins de Faucher-Gudin) 462
LE CHEF GOOR. (Dessin de Mignon) 462
CASE ET INDIENS CHIMILAS. (Dessin de Gotorbe) 463
ENFANT CHARGÉ DU « LROTTA ». (Dessin de Bigot-Valentin) . 464
UN JEUNE MÉNAGE CHIMILA. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 465
ENFANTS CHIMILAS. (Dessin de Bigot-Valentin) 466
LE JEUNE CHEF DE KARAO-ATTAKA (page 464). (Dessin de Bigot-Valentin) 467
ENFANT CHIMILA FAISANT DU FEU AVEC UNE BAGUETTE ET UN MORCEAU DE BOIS (page 464). (Dessin de Bigot-Valentin) . 468
TAMBOUR CHIMILA. (Dessin d'Oulevay) 469
JEUNE INDIEN CHIMILA. (Dessin de Beuzon) 469
M. LE COMTE DE DALMAS ET M. MUNET, COMPAGNONS D'EXPLORATION DU VOYAGEUR EN TERRITOIRE CHIMILA. (Dessin de Gotorbe) 470
LE RIO FUNDACION. (Dessin de Berteault) 471
LES CASES DE FUNDACION. (Dessin d'Aureche) 472
A LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT. (Dessin de J. Lavée) 473
RANCHOS A RIO-FRIO. (Dessin d'Aurèche) 474
NOS PORTEURS TRAVERSANT UN PONT IMPROVISÉ (page 476). (Dessin de J. Lavée) 475
JEUNES CHIMILAS. (Dessin de Beuzon) 476
UNE FAMILLE CHIMILA. (Dessin de Beuzon) 477
CHIMILAS. (Dessin de Bigot-Valentin) 478
JEUNE FILLE CHIMILA. (Dessin de Beuzon) 479
AU RETOUR DES CHAMPS. (Dessin de Gotobre) 480

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE

(Souvenir d'un séjour chez le khalifa de Matmata)

PAR *M. LE CAPITAINE D. BRUUN*
de l'Infanterie danoise

(TRADUIT DU DANOIS PAR M. LÉON MATHEY)

RUE A MÉDENINE (page 489). (Dessin de Gotorbe) 481
FEMME DE HADÈGE (page 488). (Dessin de Mignon) 481
ENTRÉE D'UNE MAISON TROGLODYTE A MATMATA. (Dessin de Boudier) 482
INTÉRIEUR D'UNE MAISON TROGLODYTE A MATMATA. (Dessin de J. Lavée) 483
VUE DE HADÈGE. (Dessin de Boudier) 484
VUE DU VILLAGE TROGLODYTE DE MÉDENINE (page 489). (Dessin de Boudier) 485
FAMILLE JUIVE DANS LA COUR D'UNE HABITATION DE HADÈGE (page 484). (Dessin de Mignon) 486
FÊTE DE NUIT CHEZ LE KHALIFA DE HADÈGE. (Dessin de Mme Paule Crampel) 487
MANSOUR, FILS DU KHALIFA. (Dessin de Mignon) 488
PLAN D'UNE HABITATION DE HADÈGE 488
LE MOULIN A HUILE SOUTERRAIN DE HADÈGE. (Dessin de Mme Crampel) 489
VUE DE DOUIRAT (page 492). (Dessin de Taylor) 490
CHENINI. (Dessin de Taylor) 491
LA PLAINE DE GABÈS, ENTRE LA MER ET LES MONTAGNES (page 481). (Dessin de Gotorbe) 492

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

PAR *M. HENRI LORIN*

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)

LA GARE DE MATADI (page 498). (Dessin de Berteault). . . 493
OUVRIERS DU CHEMIN DE FER. (Dessin de Gotorbe). 493
LE MARCHÉ NÈGRE DE MATADI. (Dessin de Mignon). 494
LE BAS CONGO ET LE CHEMIN DE FER. 494
VUES DE BOMA : L'ÉGLISE. — LE « PIER ». (Dessins de Berteault) 495
PAYSAGES DU BAS CONGO : LES RIVES DU FLEUVE. — UNE FACTORERIE. — LA « VILLE DE MARANHAO » EN RADE DE BANANA. — LA ROCHE FÉTICHE, EN AVAL DE BOMA. (Dessin de Boudier) 496
LE CHAUDRON D'ENFER. (Dessin de Boudier). 497
UN WAGON DE BAGAGES ET NOS BOYS. (Dessins de Gotorbe). . 498
LE COMMANDANT WEYNS RETROUVANT SES ANCIENS SOLDATS (page 502). (Dessin de Beuzon). 498
VUES DU CHEMIN DE FER : LE PONT DE L'INKISSY. — LA FORÊT. — GARE DE SONGOLOLO. — INDIGÈNES A UNE STATION. — BAOBAB A KINCHASSA. — LE STANLEY POOL VU DE LÉOPOLDVILLE. (Dessins de Boudier). 499
STATION DE KENGÉ (page 502). (Dessin de Taylor). 500
PONT DE LA MPOZO. (Dessin de Taylor). 501
LE « BRABANT » ARRIVANT A BRAZZAVILLE. (Dessin d'Oulevay). 502
LAPTOTS AU DÉBARCADÈRE DE BRAZZAVILLE. (Dessin d'Oulevay) 503
EN TIPOÏ A BRAZZAVILLE. (Dessin de Beuzon). 504

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE

PAR *M. LE DOCTEUR SVEN HEDIN*

(RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT)

SCÈNE DE LA RUE A TACHKEND : DERVICHE RACONTANT DES LÉGENDES DEVANT UNE MOSQUÉE. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 505
FEMME SARTE DE TACHKENT. (Dessin de Slom). 505
ITINÉRAIRES DU Dr SVEN HEDIN DANS LA RÉGION DU PAMIR. . 506
INTÉRIEUR DU BAZAR DE TURKESTAN. (Dessin de V.-Meunier, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 507
RUE D'ORENBOURG. (Dessin d'Aurèche, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 508
LA STEPPE KIRGHIZE. (D'après une photographie du Dr Sven Hedin). 508
VUE PRISE VERS LE SUD DU SOMMET DU TENGUIS-BAÏ (page 512). (Dessin de Boudier, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 509
VUE PRISE DANS LA VALLÉE D'ISFAÏRANE (page 512). (Dessin de Taylor, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 510
DANS LES NEIGES DE LA VALLÉE DE L'ALAÏ. (Dessin de Mme Paule Crampel). 511
BORDOBA (page 514). (Dessin de Slom, d'après une phototographie du Dr Sven Hedin). 512
VUE GÉNÉRALE DU GRAND KARA-KOUL ET SONDAGES EXÉCUTÉS SUR CE LAC (page 514). (Dessins de Massias, d'après des photographies du Dr Sven Hedin). 513
LE Dr SVEN HEDIN ET LES OFFICIERS RUSSES DU PAMIRSKY-POST. (D'après une photographie). 514
LA COUR DU PAMIRSKY-POST. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 515
CAMP DE DALAÏ-KOURGANE. (Dessin d'Aurèche, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 516
NAVIGATION SUR LE PETIT KARA-KOUL (page 527). (Gravure extraite de l'édition suédoise). 517
FEMME KIRGHIZE DU PETIT KARA-KOUL. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 517
PORTE DE KACHGAR. (Dessin du Dr Sven Hedin). 518
CARTE DU MASSIF DU MOUZ-TAG-ATA. 518
CAMP KIRGHIZ. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 519
DÉPART POUR L'ASCENSION DU MOUZ-TAG-ATA (page 524). (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 520
RASSEMBLEMENT DES CAVALIERS AVANT LA « BAÏGA ». (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 521
LE MOUZ-TAG-ATA VU DE L'OUEST. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 522
TYPES KIRGHIZ, HOMMES ET FEMMES. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après des photographies du Dr Sven Hedin). 523
GLACIER DE TERGEN-BOULAK. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 524
LE GLACIER DE IAM-BOULAK. (Dessin de Taylor). 525
LANCEMENT DU CANOT SUR LE PETIT KARA-KOUL. (Dessin d'Oulevay, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . . . 526
CAMPEMENT A 6 300 MÈTRES D'ALTITUDE. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 527
CAMP A IAM-BOULAK. (Dessin de Slom, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 528
GROUPE D'ENFANTS A KACHGAR. (D'après une photographie de M. Petrovsky, consul général de Russie à Kachgar). . 529
KAZIM-AKHOUN. (Dessin de Bigot-Valentin). 529
RIZIÈRES A KACHGAR. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. Petrovsky). 530
PONT SUR LE KIZIL-SOU, PRÈS DE KACHGAR. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Petrovsky). . . 530
PORTRAIT DE M. SVEN HEDIN. (D'après une photographie). . 531
UN DERVICHE. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 532
UNE RUE DE KACHGAR. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après des croquis de Sven Hedin). 533
UN ARABA (page 529). (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 534
PROCESSION CHINOISE A KACHGAR. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie de M. Petrovsky, consul de Russie à Kachgar). 535
TAMARIS DANS LE DÉSERT. (D'après une photographie du Dr Sven Hedin). 536
TOMBEAUX MUSULMANS A KACHGAR. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 536
TOMBEAU DE SCHLAGINTWEIT AUX ENVIRONS DE KACHGAR. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 537
NOTRE CARAVANE AU MILIEU D'UNE TEMPÊTE. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 538
MARCHE A TRAVERS LES DUNES DE SABLE DU TAKLA-MAKANE. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 539
MUSICIENS DE KACHGAR. (D'après une photographie de M. Petrovsky). 540
LE CAMP DE LA MORT, LE 1er MAI 1895 (page 542). (Gravure extraite de l'édition suédoise) 541
JEUNE FILLE TADJIK. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 541
LE Dr SVEN HEDIN A LA RECHERCHE DE L'EAU DANS LA FORÊT (page 546). (Gravure extraite de l'édition suédoise). . . 542
LE Dr SVEN HEDIN ET KAZIM ABANDONNENT LES DÉBRIS DE LA CARAVANE (page 544). (Gravure extraite de l'édition suédoise). 543
CARTE DU BASSIN DU TARYM. 544
TYPES TADJIKS. (Dessin de Mignon, d'après une photographie du Dr Sven Hedin). 545
TIAKMAKDEN-KOUL, SOURCE DE L'AMOU-DARIA. (Dessin de Boudier, d'après un dessin du Dr Sven Hedin). 546
LE Dr SVEN HEDIN SAUVANT KAZIM. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 547
LA COMMISSION ANGLO-RUSSE DU PAMIR. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie du colonel Holdich). 548
OUAKHANLIKS DE L'ESCORTE ANGLAISE. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie de Johnston et Hoffmann). (Calcutta-Simla). 549
DOST-MOHAMED-KHAN. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 550
JEUNE HINDOU DE L'ESCORTE ANGLAISE. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 550
LE LAC CHAKMAKTIN DANS LE PETIT PAMIR. (Dessin de Taylor, d'après une photographie du colonel Holdich). . 551
CAMP ANGLAIS SUR LE PAMIR. (D'après une photographie du colonel Holdich). 552
GRANDE PLACE DE KHOTAN (page 558). (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 553
UN VIEUX BERGER DU KERIA-DARIA. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 553
LES MURS DE YARKAND. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 554
LES PONTS DE KARGALYK. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 555
TOMBEAU DE SAINT (« MAZAR ») A GOUMA (page 554). (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 556
LE MARCHÉ A MOUJI. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 557
VUE GÉNÉRALE DES RUINES DE LA VILLE DE TAKLA-MAKANE. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 558

Femme de Yarkand. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 559
Terres cuites trouvées a Borasan (page 554). (D'après une photographie de Dallhöf). 560
Griffons en terre cuite trouvés a Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 560
Peintures murales trouvées dans la ville de Takla-Makane. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 561
Ruines d'une maison de la ville de Takla-Makane. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 561
Bouddhas en gypse trouvés dans les mines de la ville de Takla-Makane. (D'après une photographie de Dallhöf). . 562
Objets en os provenant de Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 563
Bouddhas en bronze provenant de Borasan. (D'après une photographie de Dallhöf). 563
Un peuplier isolé dans le Takla-Makane. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 564
Navigation sur l'Ileck. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 565
Enfant de la région du Lob-Nor. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 565
Passage du Kontché-Daria. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 566
Passage du Kontché-Daria au-dessus de Tikkenlik. (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 567
Carte de la région du Lob-Nor. 567
Vue de Kourla. (Dessin de Taylor) 568
Le pont de Kourla. (Dessin de R. V.-Meunier, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 569
Pirogue du Lob-Nor méridional. (Dessin de Fauret). . . . 570
Incendie des roseaux sur les bords du Lob-Nor septentrional. (Dessin de Taylor). 571
Vue du Lob-Nor. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 572
Kountiekkian-Beg, pêcheur du Lob-Nor méridional. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 573
Cruche en cuivre trouvée a Vach-Chahri. (D'après une photographie de Dallhöf). 574
Femme d'Abdall (Lob-Nor méridional). (Dessin de Massard, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 575
Jallbars-Baski, près de Tienz-Tarium. (Dessin de Taylor). 576
Tempête de grêle sur les plateaux du Thibet. (Gravure extraite de l'édition suédoise). 577
Un caravanier. (Dessin de Fauret). 577
Mendiant mongol. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 578
Lit du Bostan-Tograk, creusé dans les conglomérats. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 579
Entrée de la vallée de Mölldja. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 580
L'Arka-Tagh vu du Sud. (Dessin de Taylor, d'après des croquis du Dr Sven Hedin). 581
Le camp VIII, Thibet septentrional, point où le Dr Sven Hedin a coupé la route de Littledale (page 580). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . 582
Carte du Thibet septentrional. 582
Islam tuant le taureau (page 584). (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). . . . 583
L'Arka-Tagh : vue prise vers le nord-ouest d'un monticule de tuf voisin du camp XI. (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 584
Grand lac situé près du camp XXX (Thibet). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 585
Types mongols, au milieu : Dortié, guide de l'expédition sur le versant oriental du Thibet. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 586
Une tempête sur le lac N° 20 (Thibet). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 587
Koulane blessé. (Dessin de Malher, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 588
Les temples de Koum-Boum (page 597). (Dessin de Taylor). 589
Lopsen. (Dessin de Fauret). 589
Un jeune tangoute. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 590
Tangoute du Koukou-Nor. (Dessin de Fauret, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 590
Itinéraire du Dr Sven Hedin dans la Chine orientale. . . 591
Partie nord-ouest du Koukou-Nor (page 593). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 591
Itinéraire général du Dr Sven Hedin a travers l'Asie. . 592
Ping-Fan, vue vers l'Est (page 599). (Dessin de Taylor, d'après un croquis du Dr Sven Hedin) 593
Rue principale de Lousar (page 597). (Dessin de Beuzon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 594
Une porte de Sining-Fou (page 598). (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 595
Porte de Liang-Tchéou-Fou. (Dessin de Mignon, d'après un croquis du Dr Sven Hedin). 596
Bannière de temple thibétain. (D'après une photographie de Dallhöf). 596
Poignards mongols de Kouei-Houa-Tchoung. (D'après une photographie de Dallhöf). 598
Porte de Ning-Cha. (Dessin de Mignon). 599
Idoles modernes de Lhassa achetées chez les Mongols (Bourkhanes). (D'après une photographie de Dallhöf). . 600

L'ITALIE INCONNUE

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

Le Vésuve, un jour d'hiver. (Dessin de Boudier). 601
Un pèlerin de Montevergine. (Dessin de Mignon). 601
Ruines du château de Cancello. (Dessin de Boudier). . . 602
Tombeau de Tomasso de San Severino (1338) (page 604). (Dessin de Mignon). 603
La fête des « gigli » a Nola (page 603). 604
L'Apennin vu du château de Mercato San Severino. (Dessin de Boudier) 605
Montevergine. (Dessin de Boudier). 606
Le retour du pèlerinage de Montevergine (page 610). (Dessin de Mme Paule Crampel) 607
Le monastère de Montevergine. (Dessin de Berteault). . . 608
Le tomleau de Manfred a Montevergine (page 610). (Dessin de J. Lavée). 609
La madone de Montevergine. (D'après une photographie). 610
Le ciborium de Charles-Martel a Montevergine. (Dessin de Slom). 611
Plaque sculptée du VIIIe siècle a Nola (page 602). (Dessin de Mignon). 612
Le cloître de Santa Sofia a Bénévent (page 620). (Dessin de Berteault) 613
Les armoiries de Bénévent. (Dessin de J. Lavée). 613
L'arc de triomphe de Bénévent (page 617). (Dessin de Berteault) 614
Cathédrale de Bénévent (page 618). (Dessin de Berteault). 615
Portes de bronze de la cathédrale de Bénévent. (D'après une photographie). 616
Ambon de la cathédrale de Bénévent. (Dessin de Berteault) 617
Pont romain près de Bénévent. (Dessin de Boudier). . . . 618
Vue générale de Bénévent : sous l'arc de triomphe. — Place de l'Archevêché. — L'amphithéâtre romain. (Dessin de Berteault). 619
Château du pape Jean XXII a Bénévent. (Dessin de Berteault) 620
Un coin du cloître de Santa Sofia. (Dessin de Berteault). 621
Cathédrale de Bovino. (Dessin de Gotorbe). 622
Cathédrale de Foggia. (Dessin de Mignon). 623
Un arc du palais de Frédéric II a Foggia. (Dessin de Boudier) 624

AUX ILES AÇORES

PAR *M. PIERRE D'ESPAGNAT*

Vue du port de Ponta Delgada (page 628). (Dessin de Berteault). 625
Une femme de la campagne. (Dessin de J. Lavée). 625
Eglise de Matriz a Ponta Delgada. (D'après une photographie) 626
Une procession a Ponta Delgada. (Dessin de Gotorbe). . 627
Femmes des Açores (page 634). (D'après une photographie). 628
Le lac des Sept-Villes (page 632). (Dessin de Taylor). . . 629
Les bords du lac de Furnas (page 632). (Dessin de Berteault) 630
Vues de Ponta Delgada : l'arc de caes. — L'hôpital et la place Saint-François. — Le quai. — Une maison du port. (Dessin de Boudier) 631
Marchand de fruits. (Dessin de J. Lavée). 632
La ville de Furnas. (Dessin de Taylor). 633
Le lac de Furnas (page 632). (Dessin de Taylor). 634
Jardin Borges. (Dessin de Berteault). 635
Solfatares de Furnas (page 632). (D'après une photographie). 636

TABLE DES MATIÈRES

L'INSURRECTION CRÉTOISE ET LA GUERRE GRÉCO-TURQUE

Notes et impressions d'un reporter

PAR *M. HENRI TUROT*

I. Quelques mots de préambule. — Trois heures à Corfou. — Au Pirée. — Les manifestations à Athènes. — En route pour la Crète. — Du Pirée à la Canée. — Arrêt à Milo. — Une promenade à la Canée. — La question de l'autonomie. — L'incendie du Konak 1

II. Chez les insurgés. — Excursion à l'Akrotiri. — Le camp de Vassos à Platania. — L'imagination d'Ismaïl-Bey. — La bataille de Sikalaïa. — L'émeute des gendarmes. — Promenade à la baie de la Sude. — Un sauvetage à Kalépa. — Retournons à Athènes. — L'ultimatum des puissances. — Le départ. — Retimo. — Candie. — Syra . . 13

III. L'opinion à Athènes. — Le monde officiel. — L'*Ethniki Hetairia*. — A la frontière de Thessalie. — Du Pirée à Volo. — Postes grecs et postes turcs. — Système de défense. — A Sofia. — Le programme macédonien. — De Sophia à Salonique 25

IV. Les hostilités commencent. — Premières batailles. — La batailles de Mati. — La débâcle de Tyrnavo. — Abandon de Larissa. — Nouvelles d'Athènes. — Les batailles de Velestino. — La bataille de Pharsale. — La panique de Volo. . . 37

V. De Volo à Domokos. — La physionomie d'Athènes. — La bataille de Domokos. — L'Armistice. — En Épire. — Conclusion 49

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

Six ans d'explorations

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

I II, III. Cucuta. — Maracaïbo. — Le village de Taminakka. — Dans la forêt. — Arrivée à Rio-Frio. — Mœurs et coutumes des Goagires. . . . 85

AU PAYS DES BA-ROTSI

(Haut-Zambèze)

PAR *M. ALFRED BERTRAND*

I. De Southampton au Cap et à Maféking. — De Maféking à Palapye (capitale de Kama, roi des ba-Mangwato) par Kanyé (tribu des ba-Rnaketsé) à Molépololé (tribu des ba-Kuéna) et la « piste de la Soif », près du désert de Kalahari. — A travers le Béchuanaland. — Le grand lac salé Makarikari. « Land of the thousand vleys ». — Sur les bords du Zambèze, Kazoungoula. — Pays des ba-Rotsi. 97

II. Kazoungoula. — Nous remontons le cours de la rivière Machilé. — Arrivée à la source de la rivière Machilé. — Territoire de la tribu des ma-Nkoya. — Traversée du pays des ba-Rotsi jusqu'à Léalouyi. — La rivière Njoko, territoire de la tribu des ma-Totéla. — La rivière Loumbé (Lumbi). — La rivière Louyi (Lui), territoire de la tribu des ma-Kuangoa (Makwenga). — Séfoula. 109

III. A Léalouyi, capitale du roi Léwanika. — Nalolo, résidence de la reine Mokouaé. — Descente du Zambèze. — La région des rapides. — Séshéké. — Retour à Kazoungoula. — Visite aux chutes du Zambèze (Victoria Falls). 121

IV. Des chutes Victoria à Panda-Matenga. — Daka. — La grande « piste de la Soif ». — La rivière Gway (frontière du Matébéléland). — A Boulouvayo. — Le Transvaal. — Le Natal. — Une plantation de thé. — Durban. — East-London. — Port-Elizabeth. — Retour au Cap. 133

EN ASIE MINEURE

Cilicie

PAR *Mme B. CHANTRE*

I. Sur le tell de Kara-Euyuk. — Expulsés du territoire turc par iradé impérial. — Départ de Sourp-Garabet. — Tomardza. — Adieu au vilayet d'Angora ! — Anti-Taurus. — Le Kuru-Bel. — Campements avchars. — Les belles forêts du Taurus. — Vandalisme des bergers turcs. — Rencontre de paysans qui nous mettent de force en quarantaine. — Dans le Tekké-Déressi. — Notre campement. — Attente d'un médecin. — Ennui d'une quarantaine. — Les caravaniers ont faim. — Arrivée d'un soi-disant médecin et d'une garde de police. — Cordon sanitaire. — Le Tekké-Déressi et sa mauvaise réputation. — Départ. — On nous désinfecte. — Arrivée à Schar. 145

II. Schar moderne et Comana antique. — La cité sacro-sainte de la déesse Mâ. — Vallée du Gueuk-Sou (Sarus). — Avchars. — Arrivée à Hadjin. — Le Khozan et ses habitants. — Départ pour Sis. — Le Keraz-Bel. — Ses difficultés. — Kapan. — Derniers contreforts de l'Anti-Taurus. — Marche difficile. — Sis, son monastère et ses ruines. . . 157

III. En route pour Adana. — Les bonnes routes de Turquie. — Une nuit mouvementée. — Adana. — Dislocation de la caravane. — Mersina. — La douane et ses vexations. — A bord de la *Gironde*. 169

AU CHILI

PAR *M. C. DE CORDEMOY*

XV. La frontière. — Angol et Traiguen. — Le cuisinier de Collipulli. — Le pont du Malleco. — Le *chivateo*. — La flore sylvestre. — Un voyage accidenté. — La voiture de Benjamin. — Les charrettes. — Le graissage au maqui. — Un baiser dans un tunnel. — Le colo-colo. — Temuco. . . 181

XVI. L'Araucanie. — Carahue. — L'Imperial. — Un vapeur. — Bajo Imperial. — La Mission. — Elisa Bravo. — Bartolo Palomo. — Ses femmes. — La belle Huinmaï et ses terreurs. — La ruca. — Les mœurs. — Un nillatum. — Mariage au rapt. — La femme de l'Évangile. — Cimetières araucans. — Cayupi. — Antoine Aurélie Ier, le roi de l'Araucanie. — La Saint-Sébastien. 186

XVII. L'île Mocha. — Lebu et ses mines de charbon. — Coronel, Lota et ses industries. — Le parc. — Corral. — La végétation tropicale. — Le rio Valdivia et ses affluents. — Valvidia et les Allemands. — Les plaisirs de l'été. — La Union. — Osorno. — Le lac Llanquihue. — La faune. — Un fauve gardien. — Puerto Montt et les Bavarois. — La ville enchantée des Césars 193

XVIII. Robinson. — Au Nord. — Coquimbo et la Serena. — Le cuivre. — Las Condes. — Caldera. — Le *Blanco Encalada*. — Copiapo. — Les mines d'argent. — Le Cateador. — Diaz Gana et Juan Godoy. — Caracoles et Chañarcillo. — Le beau rêve d'un ânier. — Antofagasta. — Huanchaca. — Iquique. — Un campement féerique. — Cabancha. — Les chinganas. — Les salitreras. — Le salitre. — Pisagua. — Arica 197

XIX. Le retour par le Nord, Lima, Guayaquil et Panama. — Part à deux ! — L'île de Robinson. — Retour à Valparaiso et Santiago. — Le choléra. 205

XX. Retard. — Les précautions sanitaires. — Un mariage mouvementé. — Un *temblor* au Conseil municipal. — Ma *casilla*. — La Poste. — La bicyclette 206

XXI. Les banques. — La conversion métallique. — Méfiez-vous ! — Histoire d'un nihiliste, d'un journaliste et d'un tabellion. — Les prisons. — Les enterrements. — Le *velorio*. — Centenaires. — Cent cinquante ans ! — Les journalistes 208

XXII. Les voitures. — Les chevaux. — L'armée. — Le *topeo*. — Le Señor de Mayo. — La colonie française. — « Je mendie en brésilien » 212

XXIII. Départ. — Le rancho. — *Los Andes*. — Le climat. — Le chand de parapluies de Lima. — Le chemin de fer transandin. — Le *Salto del Soldado*. — Les condors. — La *Cumbre*. — La posada de *las Cuevas*. — La *pampa*. — Buenos-Ayres. — Adieu ! 214

EN ALLEMAGNE : ROTHEMBOURG ET WURTZBOURG

Voyage aux villes historiques de la Franconie

PAR *M. EUGÈNE MÜNTZ*

IX. Rothembourg « ob der Tauber » 217
X, XI, XII, XIII, XIV. Würtzbourg 228
XV. Neustadt « an der Saale » 233
XVI. Bamberg. 236

LES DOLOMITES

PAR *M. EDME VIELLIARD*

I. Un peu de géographie et de géologie. — Attractions diverses des Dolomites. — Leur découverte. — Facilité de leur accès. 241

II. De Paris à Toblach. — Le monte Cristallo et les Drei Zinnen. — Le lac Misurina. — Cortina et le Val d'Ampezzo. 245

III. Par monts et par vaux du Val d'Ampezzo au Val Fassa. — Caprile et la Civetta. — Les gorges de Sottoguda. — La Marmolada 252

IV. Le val Fassa. — L'Eldorado des géologues. — Le Cimon della Pala. — San Martino di Castrozza. . 257

V. Primerio. — Le Val Canali. — Retour par le Val Sugana et Trente. — Dernière vue des Dolomites. 262

EXCURSIONS AU YÉMEN

PAR *DÉSIRÉ CHARNAY et A. DEFLERS*

I. L'Arabie. — Quelques mots d'histoire. — Sabah, Mariaba ou Mareb, capitale des Sabéens. — Sa digue. — Les explorateurs du Yémen. — L'île de Kamaran. — Le lazaret. — Un guet-apens. — Départ pour Hodeïdah. — La traversée. — Trois jours de torture. — Hodeïdah. — Aimable réception. — Le casino. — La mer et les plongeurs. — La ville. — Rues et marchés. — Le commerce à Hodeïdah. — Extérieur de la ville. — La porte principale. — Les cafés. — La musique. — Les faubourgs 265

II. En route pour Sâna. — Mariam. — Merawa. — Badjil. — Bahâ. — Hodjeilah. — Menâkha. — La ville de Sâna et ses environs. — Raudha et ses maisons de campagne. — Excursions à Kaukaban et Tawila, à Yérim et à Tâez. — Retour à Hodeïdah 277

PNOM-PENH

(Voyage au Cambodge)

PAR *M. J. AGOSTINI*

Voyage exécuté en 1893-1894. 289

DANS LES CAVERNES DES CAUSSES

(Dixième campagne souterraine, 1897)

PAR *M. E.-A. MARTEL*

I. L'aven Armand. — La grotte de Dargilan. — Une nuit aux Baumes-Chaudes (Lozère). — La montagne de Thaurac (Hérault). — Les gouffres de Sauve (Gard) 301

VOYAGE D'UN CONGRÈS EN RUSSIE

PAR *Mme STANISLAS MEUNIER*

I. De Saint-Pétersbourg à Tzaritzyn 313
II. La Steppe et le Caucase. 325
III. Tiflis. — Le Désert. — Bakou. 337
IV. Le Petit Caucase et l'Ararat 349
V. Le Plateau Arménien. 361

PROMENADE EN SERBIE

PAR *M. P. JOUSSET*

De Zvornik à Oujitzé. — La vallée de la Drina. 373
La Haute Serbie 376
Oujitzé. 380
La vallée de la Morava 385
Kruchevatz, Nich 393
Belgrade 397
Belgrade à l'arrivée de Semlin 401

HUIT MOIS A TOMBOUCTOU

et dans la Région Nord

PAR *M. LE COMMANDANT RÉJOU*

I. 409
II. 421

CHEZ LES INDIENS DU NORD DE LA COLOMBIE

(Six ans d'Explorations)

PAR *LE COMTE JOSEPH DE BRETTES*

IV. Encore les Goagires de l'Ouest. — Goagires de l'Est. 433
V. Indiens Arhouaques. — Kaggabas 445
VI. Exploration du territoire indien chimila 457
VII. Deuxième voyage en territoire chimila, et exploration dans la vallée des Taïronas 469

LES TROGLODYTES DE LA TUNISIE MÉRIDIONALE

(Souvenir d'un séjour chez le khalifa de Matmata)

PAR *M. LE PREMIER LIEUTENANT D. BRUUN de la Marine danoise*

(TRADUIT DU DANOIS PAR M. LÉON MATHEY)

I. De Gabès aux montagnes des Matmata 481
II. Chez le khalifa de Hadège. 482
III. Mœurs et coutumes des troglodytes de Tunisie. . . 489

LE CHEMIN DE FER DU CONGO

PAR *M. HENRI LORIN*

(NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL A L'INAUGURATION DE LA LIGNE)

Voyage exécuté en juin, juillet et août 1897. . . . 493

A TRAVERS LES GLACES ET LES SABLES DE L'ASIE CENTRALE

PAR *M. LE DOCTEUR SVEN HEDIN*

(RÉSUMÉ PAR M. CHARLES RABOT)

Introduction 505
I. Orenbourg. — Les Cosaques. — La steppe kirghize. — La mer d'Aral. — Tachkent. — Marguelan. . 507
II. Dans les neiges de l'Alaï. — Sur le Pamir. — Froid terrible. — Le grand Kara-Koul. — Une forteresse à 3 600 mètres. — Entrée en Chine. — Le Mouz-Tag-Ata 510
III. Kachgar. — Le Consul général de Russie Petrovsky. — Un dîner chez le *Tao-taï*. — Départ 517
IV. Un Mathusalem kirghiz. — Une *baïga*. — Le petit Kara-Koul et les Bassik-Koul. — Tentatives d'ascension au Mouz-Tag-Ata 519
V. Une excursion au Pamirsky-Post et dans le Pamir Alitchour 527
VI. De Kachgar à Laïlik. — Excursion au tombeau d'Ordan-Padchah. — Le Takla-Makane et le Mazar-Tag. 529
VII. A travers le Takla-Makane. — Terribles tourmentes de sable. — Le désert de la Soif 534
VIII. L'agonie de la caravane dans le Takla-Makane. . . 541
IX. Le sauvetage des débris de la caravane. — Chez les bergers de Khotan-Daria. — Retour à Kachgar . 548
X. Une nouvelle campagne dans le Pamir. — L'Hindou-Kouch. — La commission de délimitation anglo-russe des Pamirs. 551
XI. De Kachgar à Khotan. — Yarkand. — Khotan. — La néphrite. 553
XII. Seconde traversée du Takla-Makane. — Une Pompéi asiatique. — Peintures murales du VIIIe siècle. — La vallée du Keria-Daria. — Une tribu inconnue. — Le chameau sauvage. — Arrivée à Chah-Yar. 557
XIII. De Chah-Yar à Kourla. — Le gibier d'eau dans la vallée du Tarym. — Excursion à Kara-Char 565
XIV. Le problème du Lob-Nor. — Redécouverte du Lob-Nor septentrional. — Asséchement du Lob-Nor méridional. — Périodicité dans l'existence de ces deux lacs 569
XV. De Tiarklik à Khotan. — Menace d'arrestation. — Conflit entre les autorités chinoises civiles et militaires. 575
XVI. L'escalade du Kouen-Loun. — Encore le mal des montagnes. — Ascension de l'Arka-Tagh. — Indiscipline des Tagliks. 577
XVII. Sur les hauts plateaux du Thibet. — Incidents de chasse. — Mortalité parmi les animaux de la caravane. — Rencontre des premiers Mongols. — Arrivée dans le Tsaïdam 581
XVIII. A travers le Tsaïdam. — Les Tangoutes. — Attaque de la caravane. — Le Koukou-Nor. 589

L'ITALIE INCONNUE

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

I. Au milieu des neiges. — De Naples à Montevergine. 601
II. Bénévent, Ariano et Bovino. 613

AUX ILES AÇORES

PAR *M. PIERRE D'ESPAGNAT*

Voyage exécuté en 1897. 625

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Fromont.

NOUVELLE SÉRIE — 5e ANNÉE

1er SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

S 538



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET*, *STRAND*

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Re 1° 120.

- Fermer -



LES PORTEURS AU DÉPART DE NAINI-TAL (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

I

Départ pour le Thibet. — A la frontière. — Exactions et atrocités des Thibétains. — A Garbyang. — Hospitalité des Chokas. — Mœurs des Chokas. — Le *Rambang*. — Mariages. — Funérailles.



MON FIDÈLE COMPAGNON (PAGE 2). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Atteindre Lhassa, tel a été le but de presque tous les récents explorateurs du Thibet ; Prjevalsky, Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard, l'Américain Rockhill, bien d'autres encore. Qu'ils vinssent du Nord ou du Midi, de l'Orient ou de l'Occident, aucun d'eux n'a réussi à pénétrer dans la ville sainte des lamas, mieux défendue encore que la Mecque contre les infidèles. Depuis l'expulsion des capucins en 1760, trois Européens seulement ont pu la voir : Manning en 1811, Huc et Gabet en 1844. Les seules nouvelles que nous en ayons eues après cette époque nous sont venues des pandits, voyageurs hindous envoyés par le gouvernement britannique.

M. Savage-Landor, le dernier des Européens qui aient eu l'ambition de forcer les portes de la Mecque bouddhiste n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs, malgré son audace et son endurance exceptionnelle. Son voyage n'en offre pas moins un grand intérêt : il a parcouru des régions inexplorées du Thibet méridional, et vu le premier les sources du Tsan-Po, ou haut Brahmapoutre. Il a été pendant des mois en contact avec les Thibétains, et nous donne sur eux des détails curieux. Enfin le récit des dangers qu'il courut, des privations qu'il endura, des terribles tortures dont il dut payer sa téméraire expédition, sont pathétiques comme un roman d'aventures.

Parti de Londres le 19 mars 1897, je débarquai trois semaines plus tard à Bombay, que je trouvai en pleine épidémie de peste. Le lendemain même de mon arrivée, je prenais le train qui m'emmenait en trois jours à Kathgodam, dans le Koumaon, terminus actuel du

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Dessins et photographies rapportés par l'auteur.*

chemin de fer. De là je me dirigeai, partie en *tonga* (ou voiture à deux roues) et partie à cheval, à Naini-Tal, station de montagnes dans le bas Himalaya, à 1 954 mètres d'altitude, résidence d'été du gouvernement des provinces du Nord-Ouest et de l'Aoudh. De ce point j'écrivis au lieutenant-gouverneur, l'informant de mon intention d'aller au Thibet, et je fis visite au commissaire délégué, devant lequel je développai tous mes plans. Ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne fit la moindre objection au voyage que je projetais dans le pays sacré des lamas.

De Naini-Tal, je me rendis à Almora par la route bien connue de Khairna. Almora (1 680 mètres) est la dernière station du côté de la frontière où l'on trouve encore une communauté européenne, ou plutôt anglo-indienne. J'en fis donc mon quartier général pour quelques jours. Je comptais y engager un certain nombre de montagnards, si possible des Gourkhas. Je ne pus en venir à bout, et je me décidai à partir sans cette escorte. J'engageai seulement un nommé Chanden Sing, qui se présenta à moi sans certificats, et qui me plut par cette circonstance même. C'était à ce que j'appris, un ex-policier ; il devait être le seul homme courageux parmi mes compagnons, et il me resta fidèle envers et contre tous.

A Almora, j'eus la chance de rencontrer en M. J. Larkin un des hommes qui connaissent le mieux la partie du Koumaon où nous nous trouvions. Il avait même voyagé l'année précédente jusqu'à la frontière thibétaine, et il me donna une foule de renseignements utiles.

Je partis le 10 mai pour la frontière, m'étant fait précéder la veille de deux Chokas qui portaient mon bagage. Je passe rapidement sur la première partie de mon voyage. J'allai par Pithoragarh, où se trouvent un hôpital de lépreux et une station missionnaire, à Askote, où je donnai un jour de repos à mes hommes ; j'en profitai pour faire une visite intéressante à la tribu sauvage des Raots, qui habite dans les environs. En revenant de mon excursion, on me fit remarquer un grand gaillard, à peu près nu et couvert de cendres. C'était un fakir, revenu du lac sacré de Mansarouar.

D'Askote je traversai le Gori sur un pont suspendu, puis je longeai la vallée du Kali, rivière tortueuse qui forme la frontière entre le Népâl et le Koumaon. Au *daramsalla* [1] de Koutia, j'eus une entrevue avec le rajiwar d'Askote, un vieillard aux traits fins, aux manières courtoises, qui me témoigna beaucoup de bienveillance.

Le lendemain, j'arrivais au daramsalla de Khela.

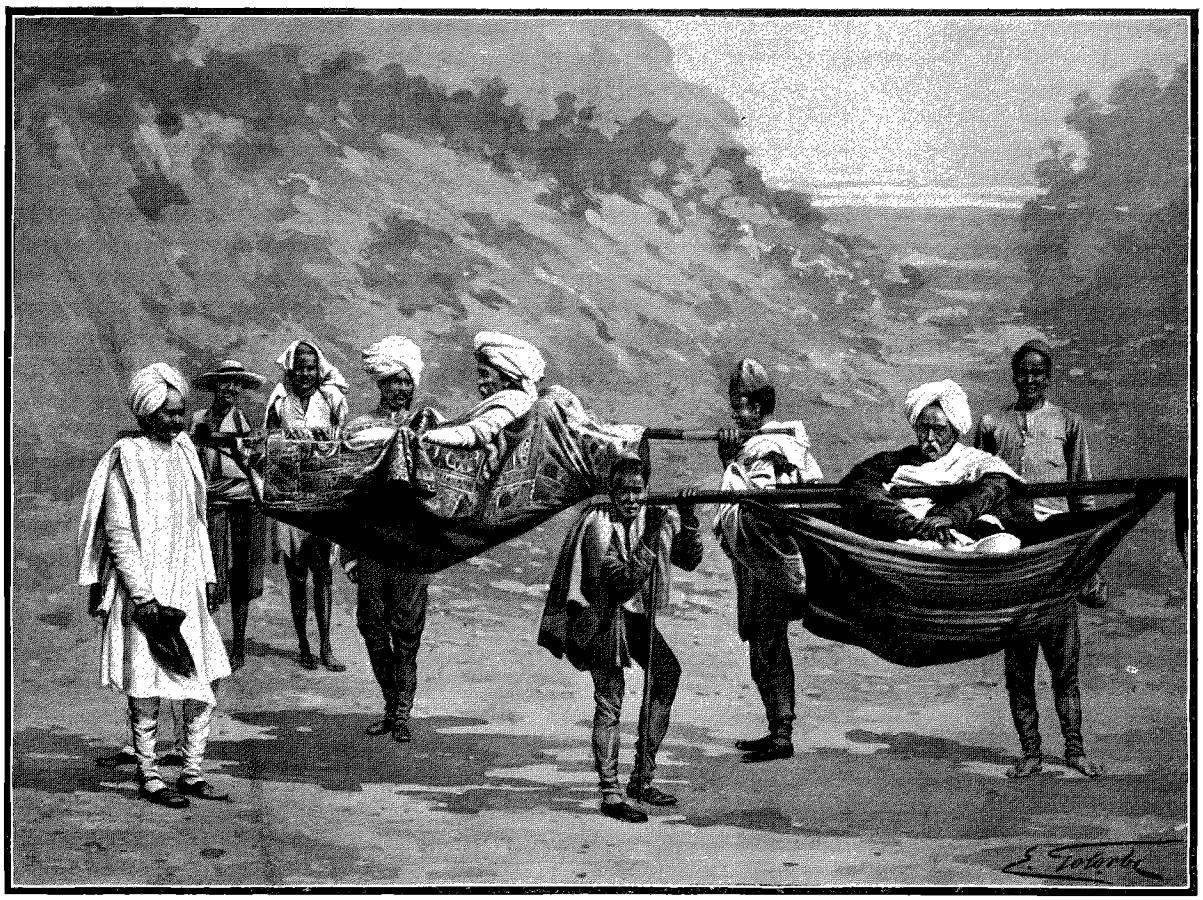
Il y a deux routes principales de Khela à Houndes : l'une par la vallée du Dholi ou Darma, l'autre le long du Kali et par le col de Lippou. La première est la moins fréquentée ; elle est cependant importante, parce qu'une partie du trafic du Thibet sud-occidental avec l'Inde se fait par l'intermédiaire des Chokas de Darma. Les objets principaux de ce trafic sont le borax, le sel, la laine, les peaux, les vêtements, les ustensiles, en échange desquels les Thibétains prennent l'argent, le froment, le riz, le *satou*, (farine d'avoine), le sucre candi, le poivre, des perles, et les articles manufacturés en Inde. Pour une route de montagne, et si l'on considère les altitudes auxquelles elle s'élève, la route de Darma est relativement bonne et sûre, bien que étroite et surplombant, en remontant le cours du Dholi, des ravins et des précipices profonds. Le Dholi sort d'une série de glaciers assez petits, au nord-est d'une chaîne qui forme une branche de la haute chaîne himalayenne, et il reçoit dans les gorges tortueuses par lesquelles il descend le tribut de plusieurs cours d'eau alimentés par les neiges.



LÉPREUX À PITHORAGARH.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La région qui s'étend au Nord comprend de grands massifs neigeux, dont l'un, le Nanda-Devi (7 711 mè-

1. Abri en pierre pour les voyageurs.



LE RAJIWAR D'ASKOTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tres), est le plus haut de l'Himalaya sur territoire britannique. Cette région est désignée sous le nom de Bhot. Mais les Hindous appliquent plus particulièrement ce nom à la partie du pays qui comprend le Darma, le Bias et le Chaudas, et qui a pour frontières naturelles au Sud-Est le Kali, qui le sépare du Népâl, et au Nord-Est la grande chaîne himalayenne.

Le nom de Bhot, qui se prononce *Bod*, *Pote*, *Tüpot* ou *Taïpot*, signifie Thibet, mot qui est probablement une corruption de Tüpot. Ces régions élevées de Darma, de Bias et de Chaudas font nominalement partie de l'Empire britannique, notre limite géographique avec le Ngari-Khorsoum, ou Houndes (Grand Thibet), étant la chaîne principale de l'Himalaya, qui est aussi le faîte de partage des eaux. Mais, malgré notre souveraineté, je me trouvai forcé, lors de ma visite, de penser avec les indigènes que le prestige et la protection britanniques dans ces régions ne sont que des mythes, que l'influence thibétaine est seule dominante, que la loi thibétaine y est seule appliquée et redoutée. Les indigènes témoignent invariablement une singulière obséquiosité, une soumission servile aux Thibétains, et ils sont en même temps obligés de se montrer irrespectueux envers les fonctionnaires britanniques.

Les Thibétains, en fait, réclament ouvertement la propriété des *pattis* ou pâturages de la frontière du Ngari-Khorsoum. Pour affirmer leurs droits, ils sont venus hiverner sur notre territoire. Ils amenèrent leurs familles, poussant devant eux des milliers et des milliers de moutons pour paître sur nos pâturages. Peu à peu, ils détruisirent nos forêts du Bias, afin de fournir le Thibet de combustible. Pour cela, non seulement ils ne payaient rien, mais nos sujets indigènes avaient à transporter le bois sans rémunération par les hauts passages des montagnes. Naturellement, des exploiteurs aussi dépourvus de principes ne se firent pas scrupule d'extorquer de nos indigènes, sous quelque prétexte que ce fût, des vivres, des vêtements, bref tout ce qu'ils pouvaient prendre.

De Khela nous descendîmes de 250 mètres jusqu'au Dholi, que l'on traverse sur un pont de bois. De là nous remontâmes par des zigzags interminables jusqu'à Pungo (2 272 mètres), le premier village habité des Chokas, que dans cette partie du pays on appelle Chaudas.

Une foule de Chokas s'étaient rassemblés. Ayant surmonté leur timidité première, ils se trouvèrent être polis et aimables. La nature naïve et gracieuse des jeunes filles chokas me frappa particulièrement, dans cette première entrevue avec elles. Beaucoup moins timides que les hommes, elles s'avancèrent, plaisantant et riant

comme si elles m'avaient connu toute leur vie. Elles me montrèrent leurs métiers à tisser, de construction assez simple et semblable à ceux des Thibétains. Elles font des étoffes très solides, et les plus habiles d'entre elles réussissent à fabriquer de petits tapis copiés sur de vieux modèles chinois.

Une coutume curieuse des Chokas, probablement empruntée aux Thibétains, c'est celle des « prières à vent ». Des pièces d'étoffe, généralement blanches, mais parfois rouges ou bleues, sont attachées ensemble, et supendues par un bout à une corde tendue à travers une route, un col, un sentier. Lorsqu'ils franchissent un col pour la première fois, les Chokas coupent régulièrement une pièce d'étoffe, et la placent de telle sorte qu'elle flotte à la brise. De même, quand ils achètent ou fabriquent des étoffes pour un nouveau vêtement, ils en arrachent un morceau, et en font une prière flottante. Il y a prière, tant qu'il y a mouvement, de sorte que les indigènes attachent indistinctement ces morceaux à des cannes, à des pieux ou à des branches d'arbres; aussi certains fourrés, ou certains arbres, dans des endroits remarquables ou sur les montagnes, sont-ils couverts de ces emblèmes religieux. On voit, du reste, flotter un grand nombre de petits drapeaux de ce genre sur presque toutes les maisons chokas, aussi bien sur les sanctuaires ou sur les portes des villages.

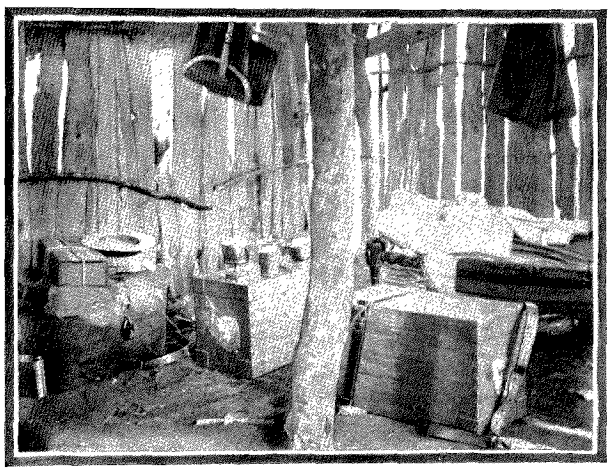
De Pungo, j'arrivai au daramsalla de Titela.

Le temps était redevenu pluvieux et froid. Les rapports que je recevais sur la route étaient loin d'être encourageants. Un vieux Choka, qui venait d'arriver de Garbyang, me dit que la passe de Lippou était encore fermée et couverte d'une grande épaisseur de neige ; de plus, le *Djong Pen* commandant du fort de Taklakot au Thibet, dont l'attaque contre le lieutenant Gaussen était restée impunie l'année précédente, avait une garde de trois cents hommes pour empêcher les étrangers d'entrer dans le pays. Enfin, les *Doukous*, ou brigands, qui infestent la région du lac Mansarouar, étaient plus nombreux cette année que jamais.

Mon campement suivant fut à Chankoula, à 2 272 mètres d'altitude ; j'y arrivai par une route charmante, soupentant au milieu de grands cèdres, de hêtres, d'érables, avec çà et là une source d'eau vive ou un ruisseau, et des centaines de singes à face noire et à barbe blanche, jouant et sautant d'arbre en arbre.

A Gibti, où j'arrivai le lendemain, commence la route célèbre de *Nerpani*, ou *Nerpania*, la « route sans eau ». Elle n'a été parcourue que par un petit nombre de voyageurs, et les récits qu'ils en ont faits ont découragé bien des gens de suivre leur exemple. Personnellement, je l'ai trouvée bien meilleure que je ne la supposais. Ce n'est que par instant qu'elle surplombe des précipices, et là où la paroi perpendiculaire n'a pas permis de creuser la route sans grandes dépenses, des consoles ont été fixées horizontalement dans le roc, pour soutenir de larges dalles formant un étroit sentier. La hauteur verticale du sentier au-dessus à la rivière est souvent de 500 à 600 mètres, et sur plus d'un point le sentier n'a pas plus de 15 centimètres de large. Mais pour un voyageur qui a le pied sûr, cela ne constitue pas un danger réel. La route est fatigante, car la paroi rocheuse de Nerpania, sur lequel elle a été construite, est subdivisée en trois parois plus petites, séparées les unes des autres par de profonds ravins. Il est très désagréable d'avoir ainsi à monter plusieurs mille pieds sur des séries de degrés interminables, pour les redescendre du côté opposé.

Notre premier camp fut au confluent du Ndjangar, dans le Kali. Le lendemain, nous campions à Lahmari, à 2 470 mètres.

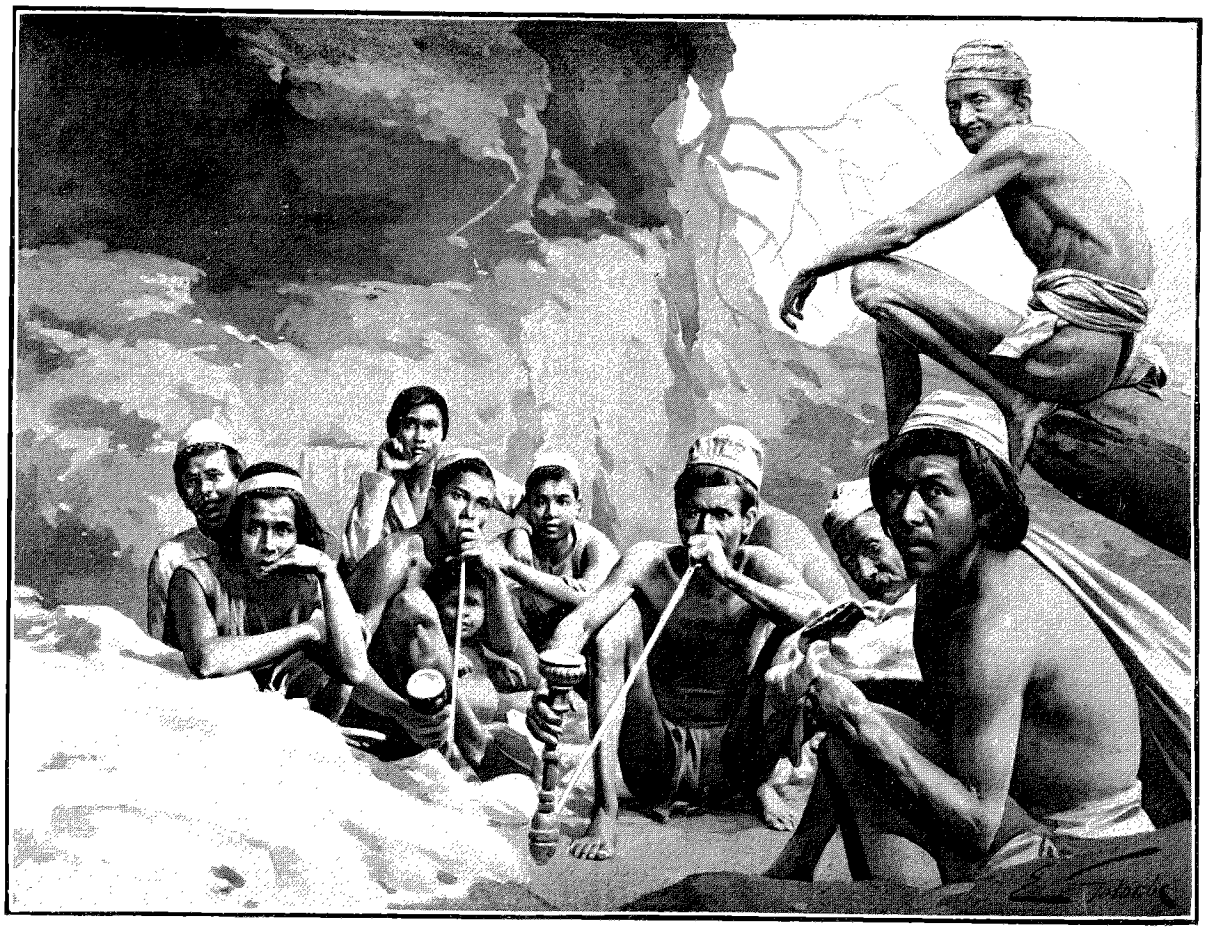


MON HABITATION À ASKOTE (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans les temps anciens, le sentier passait sur le plus haut point du rocher, et il fallait toute une journée de marche pour aller d'une source à une autre. De là le nom de « route sans eau ». La Nerpani se termine, en réalité, à la cascade de Takti, dont l'eau mouille le passant jusqu'aux os.

A partir de Lahmari, nous montâmes, en pente rapide, jusqu'à 2 928 mètres ; redescendant de 120 mètres, nous nous trouvâmes sur le Bouddi, tributaire du Kali. Une magnifique cascade tombait juste au-dessus du pont.

A notre droite, très haut sur le rocher, s'élevait le pittoresque village de Bouddi, avec ses maisons à deux et trois étages. Au-dessous et au-dessus, on voyait les longs zigzags de la route menant au sommet du col de Chaï-Lek, ou de Tcheto, comme l'appellent les Chokas. Nous pûmes admirer, en montant, la superbe vallée de Kali, avec ses rochers gigantesques, et ses gorges surmontées de hauts pics neigeux. Au sommet du Chaï, mes deux baromètres anéroïdes enregistrèrent une altitude de 3 412 mètres. Nous étions sur une espèce de plateau. Darcy Bura, le plus riche commerçant choka de Bouddi, a fait faire ici une maison de commerce pour l'échange ou l'achat de borax, de sel, de laine et d'autres articles du Thibet. Sur le côté de la route, une grande cavité dans le roc



LES RAOTS, SAUVAGES DE LA FORÊT (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

avait été murée et en partie couverte pour l'usage des gens de Bouddi et de Garbyang venant chercher femme. Ces constructions s'appellent *Rambangs*, et sont une vieille institution des Chokas sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir. A Garbyang, je fus reçu par des centaines d'hommes, femmes, enfants, tous accroupis sur le bord des toits plats en pisé de leurs habitations; quelques-uns m'accompagnèrent respectueusement à la tente qui avait été dressée pour moi au delà du village. M. G..., le commissaire délégué d'Almora, arriva un peu après moi.

Je voulais prendre ici des arrangements en vue de mon entrée dans le Thibet, mais les efforts que je fis pour obtenir une escorte de confiance furent sans grands résultats. J'appris, en outre, avec dépit, que le plan de mon voyage, que j'avais eu tant de peine à tenir secret, avait été divulgué aux autorités thibétaines.

Tous les cols étaient fermés; il tombait chaque jour de la neige. A la rigueur et avec beaucoup de difficultés, des hommes auraient pu passer le col de Lippou, mais sans prendre aucun bagage. Je me décidai, pour toutes ces raisons, à rester quelques jours à Garbyang, et je saisis cette occasion pour me faire faire une grande tente thibétaine, afin d'abriter mes compagnons si j'en pouvais trouver.

Cela n'allait pas tout seul, malgré l'aide du docteur H. Wilson, de la mission évangélique méthodiste. Les Chokas savent combien les Thibétains sont cruels. Ils en ont souffert plus d'une fois, et même en ces dernières années, les autorités thibétaines ont infligé d'horribles tortures à des sujets britanniques faits prisonniers de ce côté-ci de la frontière. Il est déplorable que la faiblesse de nos fonctionnaires dans le Koumaon ait permis et permette encore de tels faits. Ils sont si impuissants que le Djong Pen de Taklakot envoie annuellement, avec la sanction du gouvernement de l'Inde, des émissaires recueillir un tribut de sujets britanniques, vivant sur le sol britannique. Les Chokas ont à payer ce tribut, et ils le font par crainte; ils payent également d'autres impôts et d'autres redevances commerciales injustement prélevés par les Thibétains. Ceux-ci les arrêtent, sous le plus faible prétexte, les torturent sans pitié, les mettent à l'amende et les dépouillent.

Lors de mon passage, on pouvait voir, à Garbyang et dans d'autres villages, des Chokas qui avaient été mutilés par les autorités thibétaines.

En 1896, un commerçant choka fut, sous un prétexte futile, torturé et finalement décapité. La même année,

*

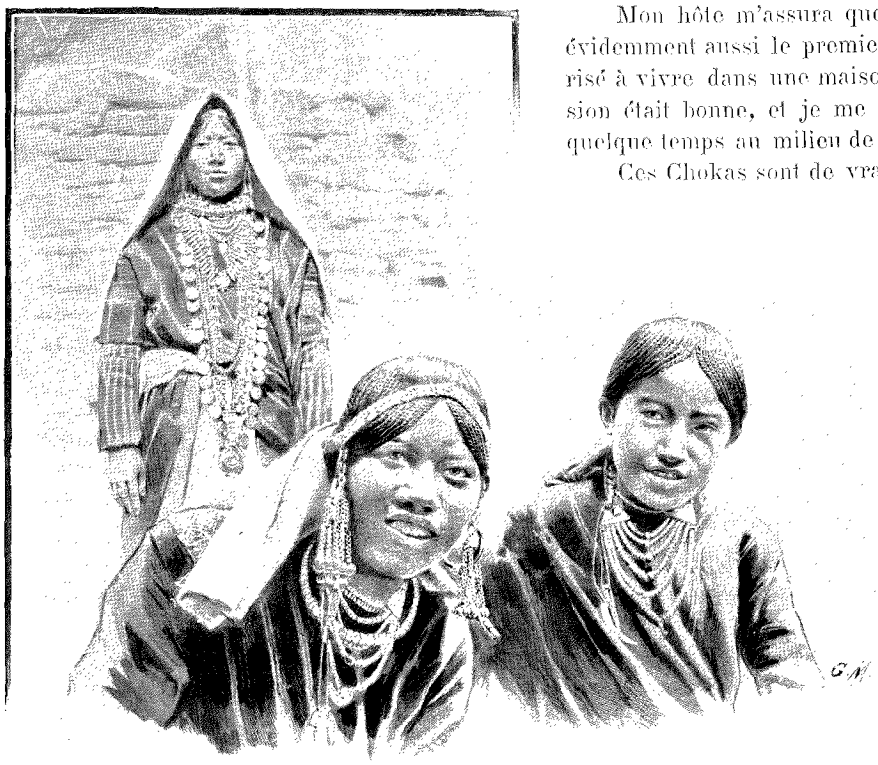
le lieutenant Gaussen, ayant, au cours d'une chasse, essayé d'entrer au Thibet par le col de Lippou, fut entouré de soldats thibétains, et fort maltraité.

M. J. Larkin, le collecteur d'Almora, fut alors envoyé à la frontière. On n'eût pu faire un meilleur choix. Ferme, juste, travailleur, il devint très populaire chez les Chokas. Il écouta leurs doléances, et leur rendit justice, toutes les fois que cela lui fut possible. Le Djong Pen de Taklakot fut appelé à rendre compte de tous ses méfaits. Il refusa de venir. M. Larkin lui fit savoir alors qu'il n'entendait pas plaisanter, et le somma de comparaître. Alors, le haut fonctionnaire traversa le col de Lippou et arriva tremblant de terreur.

Cette fois-ci, entendant parler de mon projet, il fit savoir qu'il confisquerait les terres de tout homme qui consentirait à me servir; nous étions menacés en outre, moi et tous ceux qui seraient pris avec moi, d'être fouettés et subséquemment décapités. Mais je prêtai personnellement peu d'attention à ces menaces.

Le lendemain de mon arrivée, M. G... reprit la route d'Almora. Le temps était froid, la pluie tombait à torrents; pendant les heures les plus chaudes du jour, le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 11°. Ma tente, tout imprégnée d'eau, était dans un véritable lac. Quelques Chokas m'avaient déjà engagé à l'abandonner, pour aller vivre dans une de leurs maisons. J'avais courtoisement mais fermement refusé, désirant ne pas les déranger, et garder ma liberté. Néanmoins, toute une députation arriva le 5 juin pour renouveler son offre. Et comme je persistais à refuser, tout à coup et malgré mes remontrances, ces braves Chokas s'emparèrent de mes charges, et les amenèrent triomphalement jusqu'au village. Il me fallut les suivre *nolens volens*.

La maison où ils m'amenèrent était un édifice à deux étages, avec une porte en bois finement sculptée, et des fenêtres colorées en rouge et en vert. Ces braves gens avaient une telle peur de me voir partir, qu'une dizaine d'entre eux me saisirent par les bras, tandis que d'autres me poussaient par derrière, en haut d'un escalier de dix ou douze marches. Dans la maison, j'étais l'hôte de mon bon ami Zeheram. On me donna le devant du premier étage, consistant en deux grandes chambres, avec un bon cadre de lit indigène, une table et deux ou trois *moras*, chaises cannées couvertes de peau. Je m'étais à peine rendu compte de la situation, qu'on m'apportait déjà des conserves de fruits, des dattes sèches, du thé — du thé fait à la mode thibétaine avec du beurre et du sel.

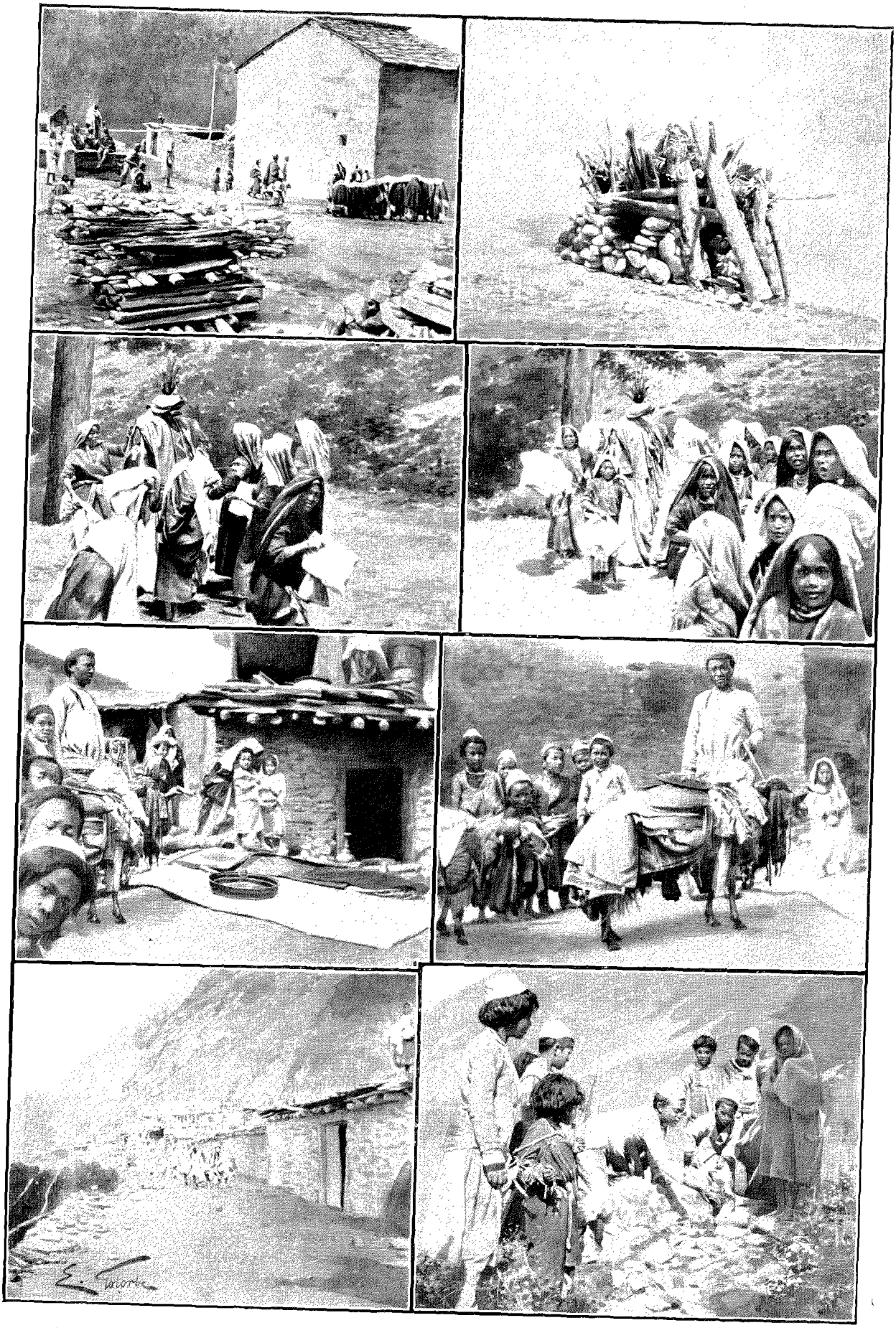


FEMMES CHOKAS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mon hôte m'assura que j'étais le premier Anglais (et évidemment aussi le premier Européen ou Américain) autorisé à vivre dans une maison choka et à y manger. L'occasion était bonne, et je me sentis vivement tenté de rester quelque temps au milieu de cette peuplade.

Ces Chokas sont de vrais gentilshommes de la nature; ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre mon séjour agréable. Les invitations à déjeuner et à dîner pleuvaient littéralement chez moi sans que j'eusse le moyen de prétexter une indisposition, ou d'autres engagements. Les invitations ne se faisaient ni par carte ni par billet. Les gens venaient tout simplement me chercher; en guise de sollicitations, ils me tiraient et me poussaient, et il m'était impossible de refuser; je n'en avais d'ailleurs pas envie.

Quand j'arrivais, mon hôte étendait devant moi de belles nattes, de beaux tapis, de fabrication thibétaine ou chinoise ancienne, et souvent de grande valeur. Au devant d'un siège élevé on apportait dans des vases de cuivre brillants les diverses viandes et friandises qui constituaient le repas. Il y avait toujours du riz: du mouton au curry, du lait, du lait caillé avec du sucre; puis des *chapatis*, pains faits à la mode hindoustani, du *chalé*, espèce de crêpe, du *ghi* (beurre), du sucre ou du miel, et aussi du *parsad*, une pâte épaisse composée de miel, de sucre brûlé, de beurre et farine, tout cela cuit ensemble, — un morceau délicat, même pour un palais blasé.



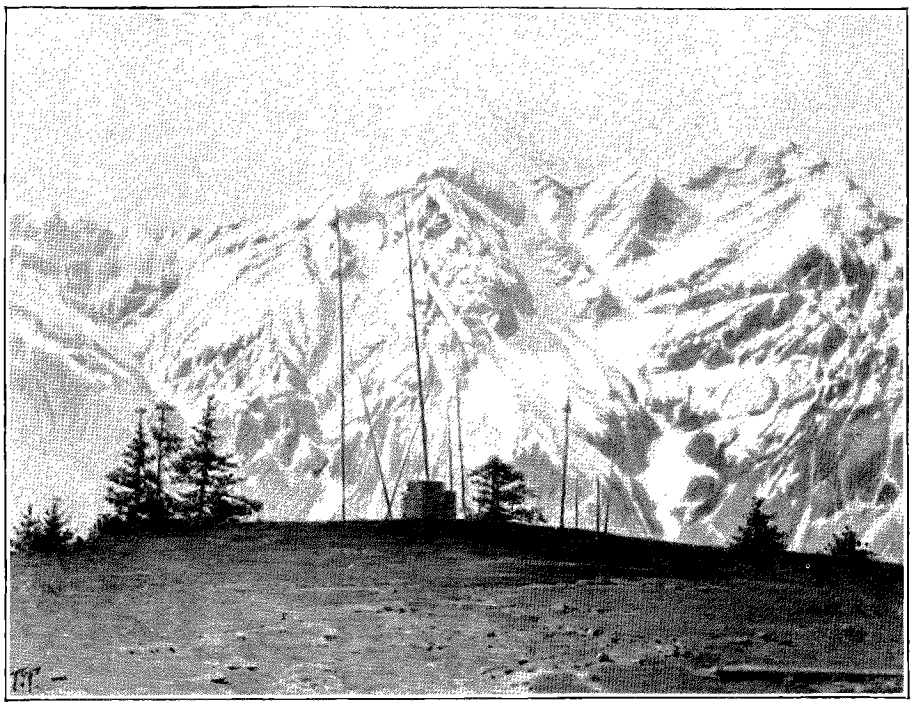
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS (PAGE 10) : 1. LES PLEUREUSES. — 2. LE BÛCHER. — 3. FEMMES DRESSANT L'EFFIGIE DU MORT. — 4. DANSE DES FEMMES AUTOUR DE L'EFFIGIE. — 5. REPAS DE LA CHÈVRE. — 6. LA CHÈVRE CHARGÉE DES VÊTEMENTS DU MORT. — 7. LA CHÈVRE POURCHASSÉE HORS DU VILLAGE. — 8. LE SORCIER ARRACHE LE CŒUR DE LA CHÈVRE. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Le 6 juin, je partis de Garbyang en reconnaissance du côté de la frontière, et, passant dans le Népâl, pour rentrer dans le Koumaon, j'établis mon camp au village de Gungi. Les maisons, d'ancienne architecture choka, étaient décorées de longs pieux, réunis par des cordes, d'où flottaient dans la brise des centaines de « prières à vent ». L'endroit était pittoresque, nettement découpé sur le fond d'une montagne en dôme, le Nali Chankom, un pic d'une beauté extraordinaire avec ses strates rayées de rouge et de gris. Près de lui s'élève un autre sommet, le Gungi Chankom, gigantesque roche quadrangulaire d'une chaude teinte jaune rougeâtre, assez semblable à une énorme tour.

Le lendemain matin, je remontai le long de la rivière Kouti, qui coulait large et rapide à ma gauche. A mesure que j'avançais, la végétation devenait rare, et je n'avais plus rien devant moi que des rochers nus et de hautes cimes neigeuses. J'arrivai peu à peu à la neige ; toute trace de sentier y disparaissait, et comme la neige était gelée, nous avions à y tailler chaque pas. Le travail était assez ennuyeux, et nous avancions lentement ; plus nous montions et plus la neige devenait dure et glissante. Les semelles imbibées d'eau de mes souliers s'étaient gelées, ce qui rendait la marche très difficile.

A 3 600 mètres d'altitude, à environ 90 mètres au-dessus de la rivière, j'avais à traverser un névé particulièrement étendu, fortement gelé, et relevé à un angle très incliné. Quelques-uns de mes coulis étaient allés en avant, les autres suivaient derrière. Malgré la piste tracée par ceux qui étaient en avant, il était nécessaire de retailler soi-même chaque pas.

En donnant un coup de pied pour faire un creux, je frappai à un endroit où la glace dure se dissimulait sous une mince couche de neige. Mon pied, ne pouvant trouver d'appui, glissa, et je perdis l'équilibre. Je descendis sur la pente raide à une vitesse effrayante, accompagné, dans ce « tobogan » involontaire sur la glace et la neige par les cris de mes coulis frappés d'horreur. Je me rendis compte que j'allais être précipité dans le fleuve et passer aussitôt sous un long tunnel de glace, où je devais infailliblement périr. De mes doigts gelés, j'essayai de m'accrocher à la neige ; je voulus m'y cramponner avec mes talons ; tout cela sans succès. Enfin je vis devant moi une grande pierre s'élevant au-dessus de la neige. Tendant désespérément chaque nerf et chaque muscle, je vis bien, en m'approchant, tandis que l'eau écumait au-dessous, que c'était là ma dernière espérance. Je raidis consciemment mes jambes en vue du choc. Il fut terrible ; je crus que tous les os de mon corps étaient brisés. Mais je m'arrêtai à quelques pieds seulement du bord de l'eau, et par miracle, quoique je fusse affreusement contusionné, je n'avais pas d'os cassés. Mes doigts saignaient, coupés par la glace ; mes vêtements étaient déchirés. Quand je pus me lever, je fis signe à mes coulis, effrayés et geignant, de continuer leur route le long de l'eau, jusqu'à ce que je pusse trouver un endroit par où remonter jusqu'à leur piste.



LE COL DE CHAÏ-LEK (PAGE 4). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je fis halte à Kouti et convoquai dans ma tente les plus notables habitants. « Serait-il possible, leur demandai-je, de franchir le col de Loumpiya, ou le Mang-chan, qui est encore plus haut ? — Non, répondirent-ils d'un ton décidé. La neige est trop épaisse à présent. Il en tombe de fraîche tous les jours. De quinze jours encore aucun être humain ne pourra les traverser. Le tenter serait perdre sa vie. Ces deux cols ne seront praticables, au plus, que pendant un mois en été, et encore sont-ils ardus et dangereux. »

Ne croyant volontiers qu'à ce que je vois, je résolus d'aller observer moi-même : quelques Chokas de Kouti se décidèrent à m'accompagner. Nous longeâmes la rivière de Kouti, que nous traversions et retraver-

sions constamment sur des ponts de neige ; nous avancions ainsi très lentement. Puis, suivant, dans la direction du Nord, un affluent du Kouti, le Kambelchio, nous posâmes nos tentes à l'altitude de 4 093 mètres ; comme nous avions encore quelques heures de jour, je les utilisai pour me mettre, sans succès d'ailleurs, à la poursuite des *thar* (chèvres sauvages) et des *ghural* (chamois de l'Himalaya).



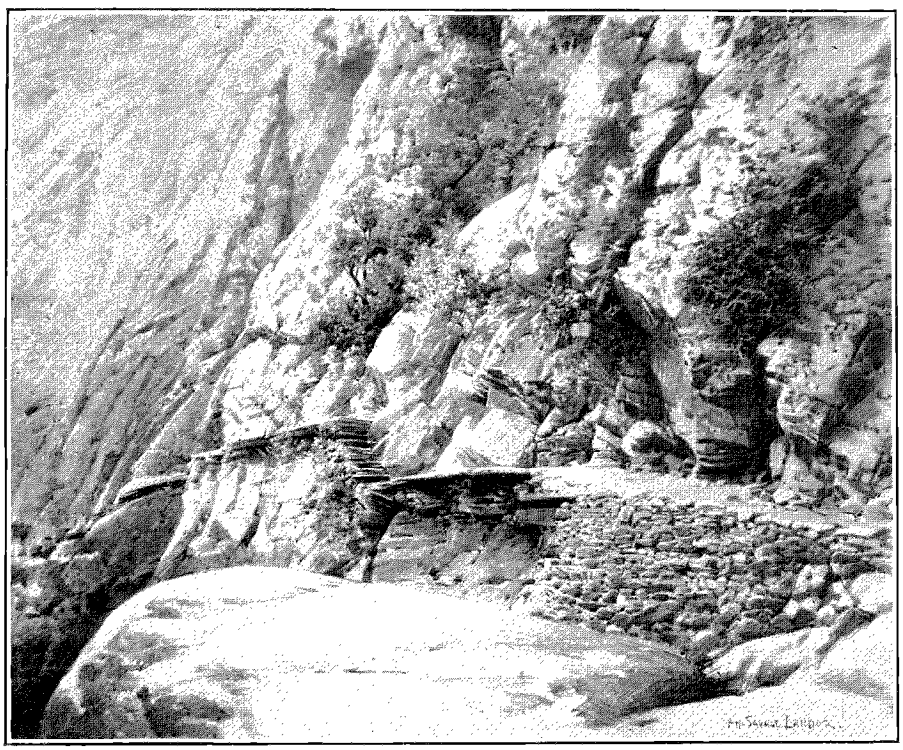
MA TENTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette première chasse m'avait mis en goût, et je recommençai le lendemain. Je désirais, en outre, atteindre quelque point élevé d'où je pourrais me rendre compte par moi-même s'il était possible de franchir actuellement les passes de l'Himalaya, ou préférable d'attendre quelque temps encore. J'avais blessé un *thar*, je le poursuivis sur des névés ; j'atteignis ainsi 4 880 mètres d'altitude ; mais j'étais hors d'haleine, et mon animal hors de la portée de mon fusil.

La vue qu'on avait de ce point était admirable. Sur des milles et des milles, — et il semblait qu'il y eût là des centaines de milles, — de la neige, de la neige, rien que de la neige. Là se dressait le mont Djolinkan, à plus de 5 800 mètres ; et de chaque côté du Kouti, des pics de 6 000 mètres et plus. Sur quelques points, çà et là, la couverture blanche jetée sur tout le pays environnant semblait presque verdâtre. Ces points étaient des glaciers. J'en vis beaucoup, qui alimentent de nombreux torrents s'écoulant dans la rivière.

Il était inutile d'aller plus loin ; plus inutile encore de rester. Je donnai l'ordre de lever le camp, et une marche de trois jours, par la même route, me ramena à Garbyang.

J'appris que le docteur Wilson était là. Je m'empressai d'aller lui rendre visite, et nous passâmes ensemble d'agréables heures, non sans être dérangés un jour par une violente secousse de tremblement de terre qui effraya beaucoup les Chokas.



LA NERPANI, À L'ENDROIT OÙ L'ON A PLANTÉ DES CONSOLES DANS LE ROCHER (PAGE 4). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

J'utilisais toujours mes loisirs en étudiant les mœurs des Chokas. Une institution assez curieuse chez un peuple primitif, mais pourtant, selon moi, sage et prévoyante, est celle du *Rambang*, lieu de réunion, club en quelque sorte, où les jeunes filles et les jeunes gens se réunissent le soir, pour se mieux connaître avant de se marier. Chaque village possède un ou deux établissements de cette espèce. Les maisons de Rambang se trouvent, soit dans le village, soit à mi-chemin entre un village et le suivant, les jeunes filles de l'un entrant en relation avec les jeunes gens de l'autre et *vice versâ*. J'en visitai plusieurs, en compagnie de Chokas, et je les trouvai fort intéressantes. Autour d'un grand feu, au centre de la chambre, des hommes et des femmes sont assis par couple, filant la laine et causant gaiement ; le tout est plein de décorum. Vers le

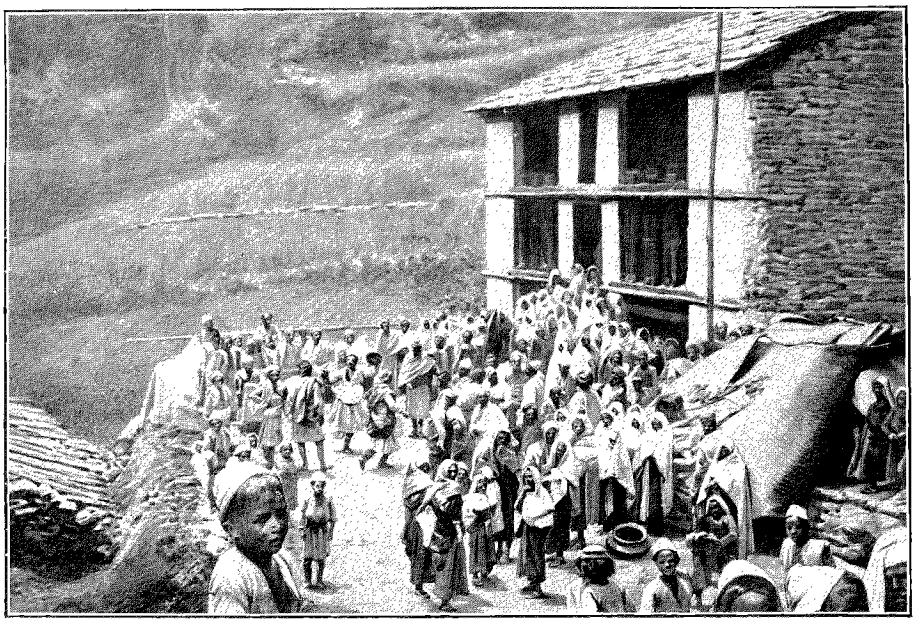
petit jour, l'assistance paraît devenir plus sentimentale; elle entonne des chants sans accompagnement, avec des modulations bizarres et fantastiques. Les hommes et les femmes chokas ont des voix douces et musicales. Orientale de caractère, la musique choka est agréable aux oreilles occidentales, non qu'elle possède des raffinements techniques quelconques, mais parce qu'elle donne l'impression du réel et du senti. Ce qui me plaisait particulièrement, c'étaient les duos, où la jeune fille répondait au jeune homme.



MÉTIER À TISSER DES CHOKAS (PAGE 4). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout le monde fume, chaque couple partageant la même pipe. Quelques branches de pins allumées et piquées dans la muraille, avec un feu brillant au centre, éclairent seules la salle. A l'approche du matin, des symptômes de somnolence deviennent sensibles, et les couples se retirent les uns après les autres, pour aller s'étendre tout habillés sur une molle couche de paille et d'herbe, où ils dorment bientôt paisiblement.

A ces réunions, chaque jeune fille choka se rencontre régulièrement avec des jeunes gens, et, tout en ayant l'idée de choisir parmi eux le compagnon de sa vie, elle travaille consciencieusement avec son rouet. Lorsqu'un couple a convenu de se marier, le jeune homme, vêtu de ses plus beaux habits, se rend dans la maison de son beau-père en expectative, portant avec lui un pot de *chokti* (vin), des fruits secs, du *ghur* (pâte douce), du *miseri* (sucre candi), et des grains grillés. Si le prétendant est envisagé comme un parti convenable, les parents de la jeune fille le reçoivent avec considération, et prennent de bon cœur leur part de la nourriture et de la boisson qu'il a apportées. Le mariage est alors arrangé, et le fiancé paye au père une somme qui n'est pas inférieure à cinq roupies ni supérieure à cent. C'est là l'étiquette de la bonne société choka, et de toutes les personnes qui en ont le moyen : la somme est appelée « argent de lait », ou argent équivalant à la somme dépensée par les parents de la jeune fille pour l'élever. La cérémonie du mariage est suffisamment simple : on cuit un gâteau appelé *delang*, dont mangent les amis des deux familles. Si le fiancé ou la fiancée refuse d'en prendre sa part, le mariage est rompu; s'ils mangent tous deux un peu du gâteau, et que des dissensions éclatent plus tard entre eux, tous ceux qui assistaient à la cérémonie sont appelés à témoigner que le mariage a réellement eu lieu. Souvent même on omet cette cérémonie primitive qui consiste à manger le gâteau, et les mariages chokas peuvent parfaitement réussir, sans qu'aucun service ni aucun rite les ait consacrés.

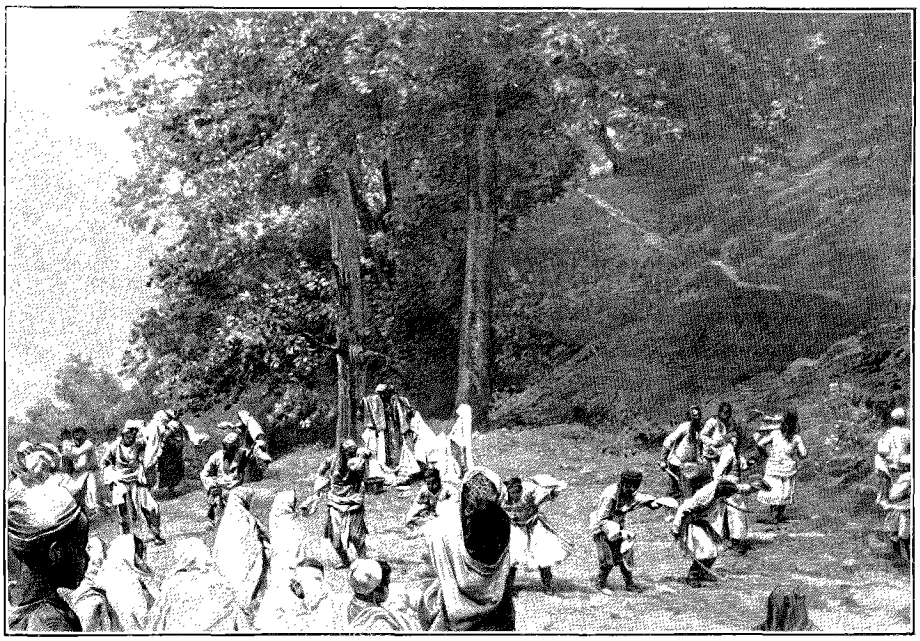


LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE SOLENNELLE DEVANT LA MAISON DU MORT. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les Chokas attribuent la mort au départ de l'âme, qui abandonne le corps, et c'est à cette notion qu'est dû le respect remarquable qu'ils témoignent pour l'esprit ou la mémoire de leurs morts. J'ai assisté à une cérémonie funèbre assez curieuse pour que je la rapporte ici.

Un homme était mort d'une mort pénible, résultat d'un accident. On envoya immédiatement querir ses amis, et le corps ayant été enduit de beurre fut vêtu de ses plus beaux habits. On le plia en deux avant que survînt la rigidité cadavérique, et on le plaça sur un brancard en bois. Il fut recouvert d'un drap

brodé bleu et or, avec un drap blanc par-dessus. Au lever du soleil, la procession funèbre abandonna la maison pour se rendre à l'endroit où devait avoir lieu la crémation. D'abord venait une rangée de dix femmes, la tête couverte d'une bande de coton blanc, dont une extrémité était attachée au brancard. Parmi elles étaient les proches parentes du mort, y compris sa femme et ses filles, pleurant et se lamentant en criant : « *Oh ! Bajo ! oh ! Bajo !* » (O père ! ô père !) Toutes ces femmes paraissaient faire grand étalage de leur chagrin.



LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE MARTIALE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le défunt ayant été très aimé à Garbyang, de très nombreux villageois vinrent lui rendre un dernier hommage, et prendre leur rang dans la procession, qui s'avançait, en serpentant lentement, dans la direction de la rivière. Le brancard était porté par deux hommes ; les Chokas mâles qui le suivaient avaient chacun une bûche ou un fagot de bois à brûler. Nous arrivâmes au Kali. Le corps fut déposé provisoirement sur le bord de la rivière, tandis que tous les hommes, la tête découverte, rassemblaient de grandes pierres et des morceaux de bois. Avec les pierres ils érigèrent, au bord de l'eau, un four crématoire circulaire, haut de cinq pieds, de six pieds de diamètre, avec une ouverture tournée du côté du vent. La femme et les filles du défunt, leurs bonnets retournés sens dessus dessous, et leurs figures voilées, s'accroupirent près du brancard en gémissant, et tenant un tison allumé. Lorsque tous les préparatifs furent achevés, et que le four eut été rempli de bûches, le corps fut placé par deux amis sur le bûcher funéraire. On enleva tous les objets précieux qu'il avait sur lui, boucles d'oreilles en or, colliers et bracelets en argent. On le couvrit de branches de pin ; un large pot de beurre fut placé à côté de lui, et le contenu d'un bol rempli de vin versé sur sa tête ; enfin, le feu fut mis au bûcher dans un profond silence. Quelques flocons blancs s'élevèrent d'abord, montrant que le feu avait pris, puis une épaisse colonne de fumée noire, remplissant l'atmosphère d'une odeur écœurante de cheveux grillés et de chair brûlée. Le vent poussait la fumée de mon côté, et, pendant quelques instants, je m'en trouvai entièrement enveloppé, ne pouvant rien voir de ce qui se faisait. Je sentis seulement des picotements dans mes yeux, et mes narines se remplirent de fumée et d'une puanteur atroce. A la fin une longue flamme jaillit à plus de 6 mètres de haut, consumant le cadavre et me montrant, lorsque l'atmosphère s'éclaircit, les Chokas lavant leurs mains et leurs visages dans la rivière pour se purifier de ce qu'ils regardent comme impur, le contact d'un corps mort.

Reprenant le chemin du village, les femmes continuèrent à pleurer et à gémir, ramenant à la maison les vêtements du défunt et ses vases de cuivre.

Il fallait maintenant s'occuper à distraire son âme. On jeta ses habits sur un mannequin grossier, fait de bâtons et de paille, et couvert d'étoffes indiennes brodées or, rouge et bleu ; un turban fut ensuite placé sur sa tête, avec un panache fait de la branche d'un pin. Puis, le bûcher éteint, les parents du mort allèrent, sur l'emplacement de la crémation, recueillir certains ossements, comme les rotules, le cubitus, les grandes vertèbres de l'épine dorsale, épargnées par les flammes, et les placèrent dans les vêtements du mannequin.

On avait acheté et cuit en grande quantité du froment, du riz, de la farine, afin de nourrir la multitude des amis qui restent les hôtes de la famille tant que durent les funérailles. On avait, en outre, un mouton, et l'on vidait force barils de *chokti* (vin), de *zahn* (liqueur distillée de l'orge, du riz et du froment) et d'*anag* (eau-de-vie de grains divers). Les femmes de l'assistance pleuraient autour de l'effigie, posant leurs mains sur elle, suppliant le bien-aimé de revenir à la vie. D'autres rangées de femmes, le bonnet retourné en signe de deuil, dansaient gracieusement en cercle autour du mannequin, sortaient par une porte, décrivaient un arc de cercle au dehors, et revenaient par une autre porte, tandis que les hommes exécutaient une danse lugubre autour de la maison. En même temps, le tambour résonnait sans discontinuer.

Chaque jour, pendant ces cérémonies, qui en durèrent trois ou quatre, on plaça devant le mannequin, du *riz, du froment cuit*, et du vin. Enfin, supposant que l'âme du défunt avait eu assez d'amusements, on se préoccupe de la faire transmigrer du mannequin dans un mouton ou un yak.

Si le défunt est un homme, c'est un animal mâle qui est choisi pour le représenter; si c'est une femme, c'est une femelle; mais aucune cérémonie semblable ne suit la crémation d'enfants au-dessous de dix ou douze ans. Dans le cas du vieillard dont je vis les funérailles, on choisit un mouton, au lieu du yak consacré par la tradition, mais fort coûteux à faire venir du Thibet.

Donc, le mannequin est transporté hors de la maison, généralement le quatrième jour, tandis que des femmes et des jeunes filles, portant des étoffes blanches, dansent gracieusement autour de lui. Les hommes viennent se joindre à elles dans l'après-midi, mais leur danse, beaucoup plus violente, a presque le caractère d'une danse de guerre. Il y a, d'ailleurs, des soli, des duos, des trios chorégraphiques, auxquels prennent part le ou les tambours. La foule des assistants est régalée par la famille, le mannequin étant censé rassasié. Et, tandis que les invités mangent ou boivent, les dames de la maison retournent vers l'effigie du mort, au vif battement des tambours, pour faire, en se courbant en deux, des révérences solennelles.

Enfin, au milieu du bruit des canons, des hurlements, des aboiements, des sifflements assourdissants de la foule, l'animal à sacrifier est traîné devant le mannequin. De longs rubans de couleur sont attachés à ses cornes, leurs extrémités pendant à côté de sa tête. Du bois de sandal est brûlé sous ses narines, dans le but d'engager l'âme du défunt à entrer et à s'établir dans l'animal. Les vêtements, le turban, le bouclier, les joyaux sont arrachés du mannequin et empilés sur le bouc, qui est désormais la personnification du défunt. Il est nourri jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, on place devant lui de vastes plats contenant toutes les friandises imaginables, et on lui verse dans la gorge du vin et des liqueurs. Les femmes de la famille lui expriment en pleurant leur plus tendre affection, dans la persuasion que l'âme de leur protecteur défunt est en lui. Bourrée de nourriture, stupéfiée par l'alcool, la bête se soumet, immobile et sans émotion, aux caresses sauvages, aux prières, aux salaams dont on l'accable.

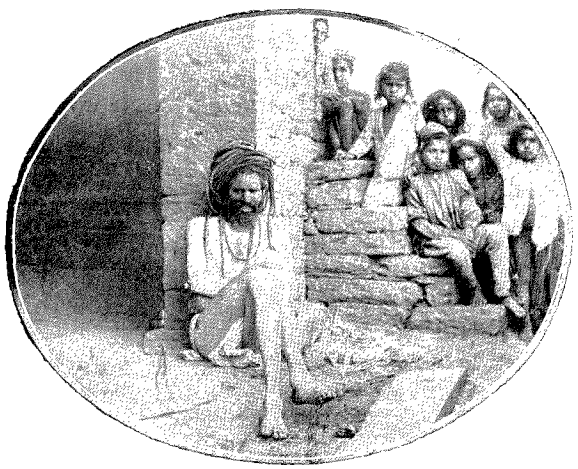
Alors, les sifflets et les aboiements recommencent, et l'on se précipite sur l'animal, qui est saisi par les cornes, le cou, la queue, partout, en un mot, où on peut l'atteindre, puis tiré, poussé, battu, et bientôt chassé du village, mais non sans qu'on ait arraché de son dos les vêtements, le bouclier, l'épée, le turban et les ornements du défunt. Il est enfin livré aux Hounyas, ou aux Djoumlis, ou Houmlis, qui le jettent à terre, lui ouvrent le corps, et en arrachent le cœur.

Quand il s'agit d'un yak, la dernière partie de la cérémonie est différente. Il est également battu, tiraillé de droite et de gauche, et abandonné à la fin au sommet de quelque montagne, la foule criant sur ses traces : « Va-t-en ! Va-t-en ! Nous t'avons fêté et nourri. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour toi. Nous n'en pouvons faire davantage. Va-t-en ! » Le yak, avec l'âme du mort qui est entrée en lui, est ainsi laissé à ses propres aspirations. Aussitôt que les Chokas sont partis, surgissent les Thibétains, qui le jettent au bas d'un précipice, ne pouvant, en vertu de leurs principes, verser le sang d'un yak. Dans son bond fatal, la pauvre bête est brisée, et les Thibétains, ramassant ses morceaux, se gorgent de cette viande qu'ils apprécient beaucoup.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et abrégé par HENRI JACOTTET.



UN FAKIR (PAGE 2). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CAMPEMENT DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

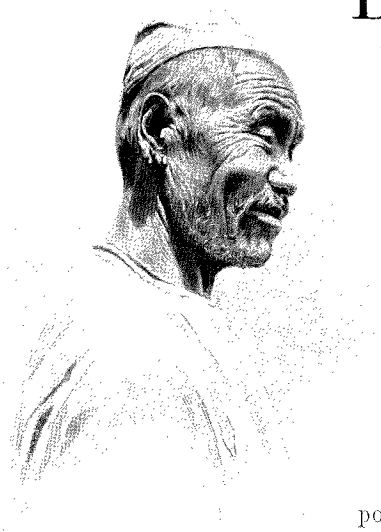
LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

II

Départ de Garbyang. — Adieux des Chokas. — Un passage périlleux. — Réception à Nabi. — Le docteur Wilson à Kouti. — Deux nouveaux compagnons. — Un brigand. — En marche. — Manque de combustible. — Rencontre de Thibétains. — Une reconnaissance sur le glacier de Mangchan. — Au sommet du col. — Affreuses souffrances. — Le col de Loumpiya. — Dans le Thibet. — Traces de pas.



HOMME CHOKA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le jour du départ arriva. Une foule de Chokas s'étaient assemblés devant ma demeure. Je fis mes adieux à mon hôte Zeheram, à sa femme, et à ses enfants. Ils me les rendirent les larmes aux yeux.

« *Salaam, sahib, salaam* », répétait Zeheram, en sanglotant et en portant respectueusement la main à son front. « Vous savez, sahib, qu'un cheval va à un cheval, un tigre à un tigre, un yak à un yak, un homme à un homme. La maison d'un homme est la maison d'un autre homme; peu importe que la couleur de leur peau diffère ou non. C'est pourquoi je remercie le ciel de ce que vous ayez accepté un abri sous mon humble toit. Vous avez dû le trouver inconfortable, car vous autres sahibs, vous êtes riches et accoutumés au luxe. Je ne suis qu'un commerçant et un cultivateur. Je suis pauvre, mais j'ai un cœur pur. Vous, contrairement aux autres sahibs, vous m'avez toujours parlé doucement, ainsi qu'à tous les Chokas. Nous sentons que vous êtes notre frère. Vous nous avez donné des présents, mais nous n'en avions pas besoin. Le seul présent que nous souhaitions est que, lorsque vous aurez achevé votre périlleux voyage, vous nous fassiez dire que vous allez bien. Nous prierons tous pour vous jour et nuit. Nous avons mal au cœur de vous voir partir. »

Ce discours, venant de ce brave et rude gaillard que j'avais vraiment appris à aimer, était touchant, et je lui dis que j'espérais pouvoir un jour lui témoigner ma gratitude. Quand j'eus descendu l'escalier, je trouvai une véritable foule dans la cour. Chacun désirait me dire adieu. Les hommes prenaient ma main droite dans leurs deux mains et la

1. *Suite. Voyez p.* 1.

portaient à leurs fronts, marmottant des paroles de regret. Les femmes caressaient gentiment ma figure, et me disaient : *Ni kou tza* « Va bien, adieu. » C'est ainsi que les Chokas prennent congé d'amis qui partent pour les pays lointains.

Conduit par une bande de gens sincèrement chagrins, je me dirigeai vers le sentier étroit et rapide qui mène au pont de Chongour, et qui est creusé dans de hautes falaises d'argile. On n'aurait pu imaginer une procession plus lugubre. Les pâles rayons d'une nouvelle lune ajoutaient à la mélancolie de la scène, et ce bruit particulièrement impressionnant de « pas tristes », si je puis exprimer ainsi l'impressionnante cadence des pas d'hommes affligés, me remplissait l'âme d'une sensation d'infinie tristesse. J'engageai mes compagnons à retourner à la maison : les uns après les autres ils vinrent m'embrasser les pieds et me serrer la main. Puis, cachant leurs visages dans les paumes de leurs mains, ils montèrent à la file indienne le sentier gris creusé dans la haute falaise, et comme des fantômes rapetissés peu à peu, ils s'évanouirent dans le lointain.

Je m'aperçus alors que cinq de mes guides, dont un Choka nommé Katchi, et son oncle Dola, gisaient en tas, sur la route, dans un état de complète ivresse. Que faire ? Comment passer, avec ces gaillards, le pont de Chongour, qui n'était qu'à quelques centaines de mètres de là ? J'en saisis deux sous les aisselles, et les tins droits. Ce n'était pas chose facile, et je sentais la rapidité de notre marche s'accroître à chaque pas que je faisais sur le sentier raide et glissant. Nous atteignîmes, avec une vitesse de casse-cou, le pied de la montagne, et, le sentier étant tout près de l'eau, c'est un miracle que nous ne soyons pas tous descendus dans la rivière.

Quoi qu'il en soit, à notre arrêt soudain, mes deux hommes s'effondrèrent de nouveau complètement, et j'étais si épuisé qu'il me fallut m'asseoir pour prendre un peu de repos.

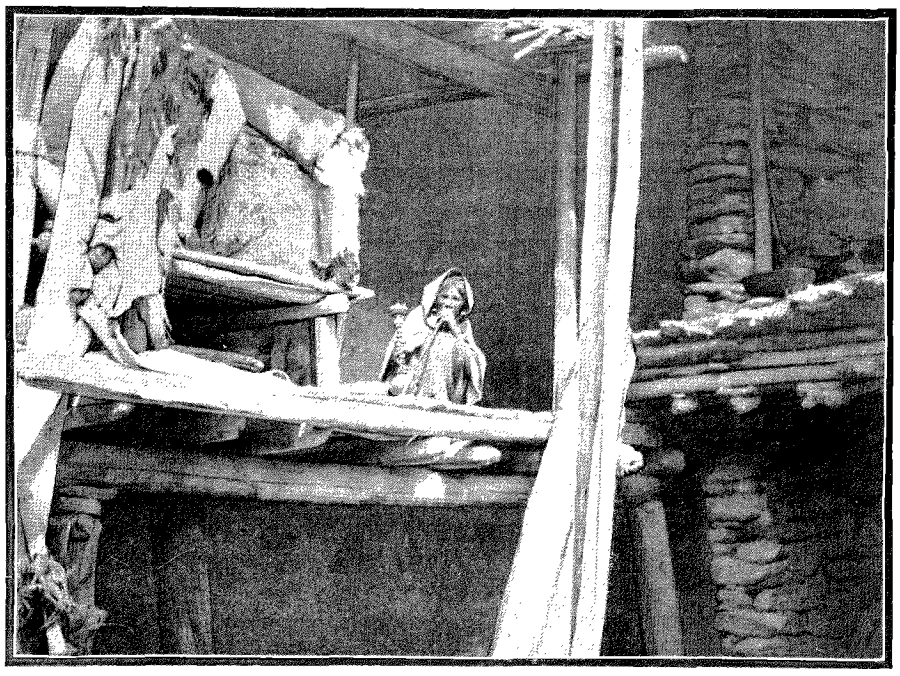
Katchi eut un intervalle lucide. Il regarda autour de lui, et m'aperçut pour la première fois

« Sahib, s'exclama-t-il avec de longues pauses entre chaque mot, je suis ivre.

— C'est bien vrai, lui dis-je.

Nous autres Chokas, nous avons cette mauvaise habitude, continua-t-il. J'ai eu à boire du *chokti* avec mes parents et mes amis avant de les quitter pour ce long voyage. Ils auraient été offensés si je n'avais pas partagé une coupe de vin avec chacun d'eux. Maintenant je vois tout tourner. S'il vous plaît, mettez ma tête dans de l'eau froide. Oh ! la lune saute dans le ciel ; elle est maintenant sous mes pieds ».

J'accédai à sa demande, et je fis faire à sa tête et à celle de Dola un bon plongeon dans les eaux glacées du Kali. Le résultat fut qu'ils s'endormirent si profondément que je pensai qu'ils ne se réveilleraient pas.



VIEILLE FEMME CHOKA FUMANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quelques-uns des Chokas restés de sang-froid offrirent de porter les deux malades sur leur dos. Nous perdions ainsi un temps précieux, et le ciel se couvrait de nuages. Lorsque la lune eut disparu derrière les hautes montagnes, je m'avançai en reconnaissance. Tout était sombre, n'eussent été quelques étoiles brillantes qui scintillaient çà et là dans le ciel. Je me traînai jusqu'à la rivière et j'écoutai. Pas un bruit, pas une lumière sur le bord opposé. Tout était silence, ce silence mort de la nature et de la vie humaine endormies. Je m'arrêtai sur le pont ; un gros bloc qui se dresse au centre de la rivière lui sert de pile et forme, en fait, deux ponts séparés. Je franchis prudemment le premier tronçon, je m'arrêtai de nouveau, pour écouter, sur le rocher qui divise les eaux écumantes, et je cherchai à pénétrer l'obscurité. On ne voyait pas une âme, on n'entendait pas un bruit. Je traversai le rocher et je m'avançai vers la seconde moitié du pont, lorsque je m'aperçus, avec consternation, qu'elle avait été coupée.

Je revins à mes hommes et leur annonçai que, le pont ayant été détruit par les Thibétains, il fallait longer la rivière du côté où nous étions.

« Le sentier est tracé, me répondirent-ils. Mais il est impossible d'y passer de nuit. »

J'insistai et nous marchâmes pendant un mille ; mais Katchi et Dola dormaient toujours ; les autres étaient exténués de fatigue de les avoir portés. Il me fallait renoncer à mes projets ; ayant vu mes deux malades déposés sous un hangar et enveloppés de couvertures, je retournai à Garbyang, avec l'intention d'en repartir peu avant le lever du soleil.



JEUNE FEMME MÉTIS CHOKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je repartis en effet à 4 heures ; quand je fus arrivé à l'endroit où j'avais laissé les deux hommes, je ne les trouvai plus : ils étaient allés en avant.

Nous arrivâmes au point où le sentier s'arrêtait. Devant nous était un rocher perpendiculaire, qui descendait au Kali droit comme un mur. L'action corrosive de l'eau tombée goutte à goutte et de la neige fondante en avait absolument poli la surface. La largeur de cette paroi verticale n'était pas de plus de 12 ou 15 mètres ; de l'autre côté, le sentier recommençait. C'est à cause de ce passage, et d'autres aussi dangereux, que ce sentier n'est employé que rarement, et qu'on préfère la route du bord opposé du Kali, en territoire népalais. Cependant quelques Chokas possèdent des pièces de terre sur la rive où nous étions, et, pour pouvoir passer, ils avaient imaginé l'expédient suivant : en attachant un homme à une corde et en le tenant d'en haut, ils avaient réussi à lui faire creuser dans le rocher deux rangées de petits trous, le long de deux lignes horizontales parallèles, dont la plus haute était d'environ six pieds au-dessus de la plus basse ; les trous sont creusés à des intervalles de trois à quatre pieds sur chaque rangée ; ceux d'en haut sont destinés à être saisis par les mains, ceux d'en bas à supporter les pieds ; aucun de ces creux n'a plus de quelques pouces de profondeur.

Le passage semblait devoir être dangereux en tout temps, et impossible en ce moment, parce que la pluie fine qui s'était établie avait mouillé les rochers et les avait rendus glissants comme du verre ; mais je me rendis compte qu'il fallait risquer l'affaire à tout prix. Aussi, avec une assurance affectée, j'ôtai mes bottines, et j'allai de l'avant.

Je ne pouvais voir d'aucun côté, car je m'accrochais de tout mon corps à la muraille, sentant mon chemin avec mes orteils et mes doigts. Les cavités étaient, en fait, si peu profondes, qu'on avançait lentement et à grand'peine. Je finis cependant par atteindre l'autre extrémité de la muraille et par poser le pied sur le sentier qui n'avait que quelques centimètres de largeur. Chanden Sing me suivit, et arriva également au port sans encombre.

Je fus heureux de découvrir, un peu plus loin, des traces toutes fraîches de pas, que je reconnus pour celles de nos deux Chokas, partis en avant. Après un voyage mouvementé sur la piste étroite et dangereuse, et de nombreuses montées et descentes, nous arrivâmes enfin à Nabi. Là, je retrouvai en bon état mes charges, qui avaient été transportées par la rive népalaise, avant que les Thibétains eussent détruit le pont de Chongour, ainsi que Katchi et Dola, remis de leur ivresse de la veille. Pour racheter, sans doute, leur mauvaise conduite, et probablement pour me la faire oublier, ils avaient dû engager les indigènes à nous recevoir avec une cordia-

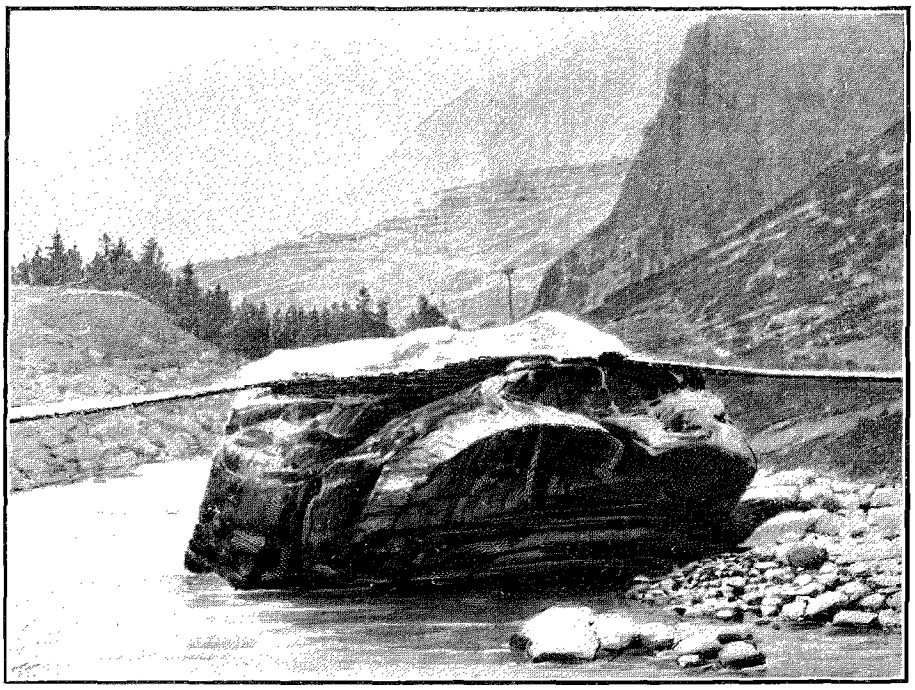
lité particulière. Et ceux-ci m'invitèrent, en effet, avec de grandes démonstrations d'hospitalité, à passer la nuit dans leur village. Je fus conduit à une échelle assez primitive, et hissé, par en haut et par en bas, sur un toit en pisé sur lequel avait été posée une tente, avec des nattes et des tapis. Je ne m'y étais pas plus tôt étendu qu'une bande d'hommes, de femmes, d'enfants arriva, portant des plats, avec du riz servi sous une forme particulièrement somptueuse, du *dhal* ou viande, du *balab* (tiges de sarrasin bouillies), du lait, du lait caillé, du grain frit au sucre, des *chapatis*, des sucreries, du vin et des liqueurs indigènes.

Pendant le repas, on servit du thé sous toutes sortes de formes. Il y avait là du thé chinois et du thé hindou, du thé avec sucre, du thé sans sucre, du thé avec du lait et du thé avec du beurre et du sel, du thé clair et du thé foncé, du thé doux et du thé amer, en un mot du thé en telle abondance que, si amateur que je sois de ce breuvage, j'en vins à souhaiter qu'on n'eût jamais cueilli une feuille de thé, et qu'on ne l'eût jamais fait infuser dans l'eau bouillante.

Le lendemain, je fus rejoint par le docteur Wilson, qui m'avait offert de m'accompagner dans le Thibet, pendant quelques étapes. Nous fîmes aussi rapidement que possible la route de Nabi à Kouti, que je connaissais déjà ; notre voyage se passa sans aucun incident digne d'être noté ; les ponts de neige et les névés qui nous avaient arrêtés avaient fondu et disparu entièrement.

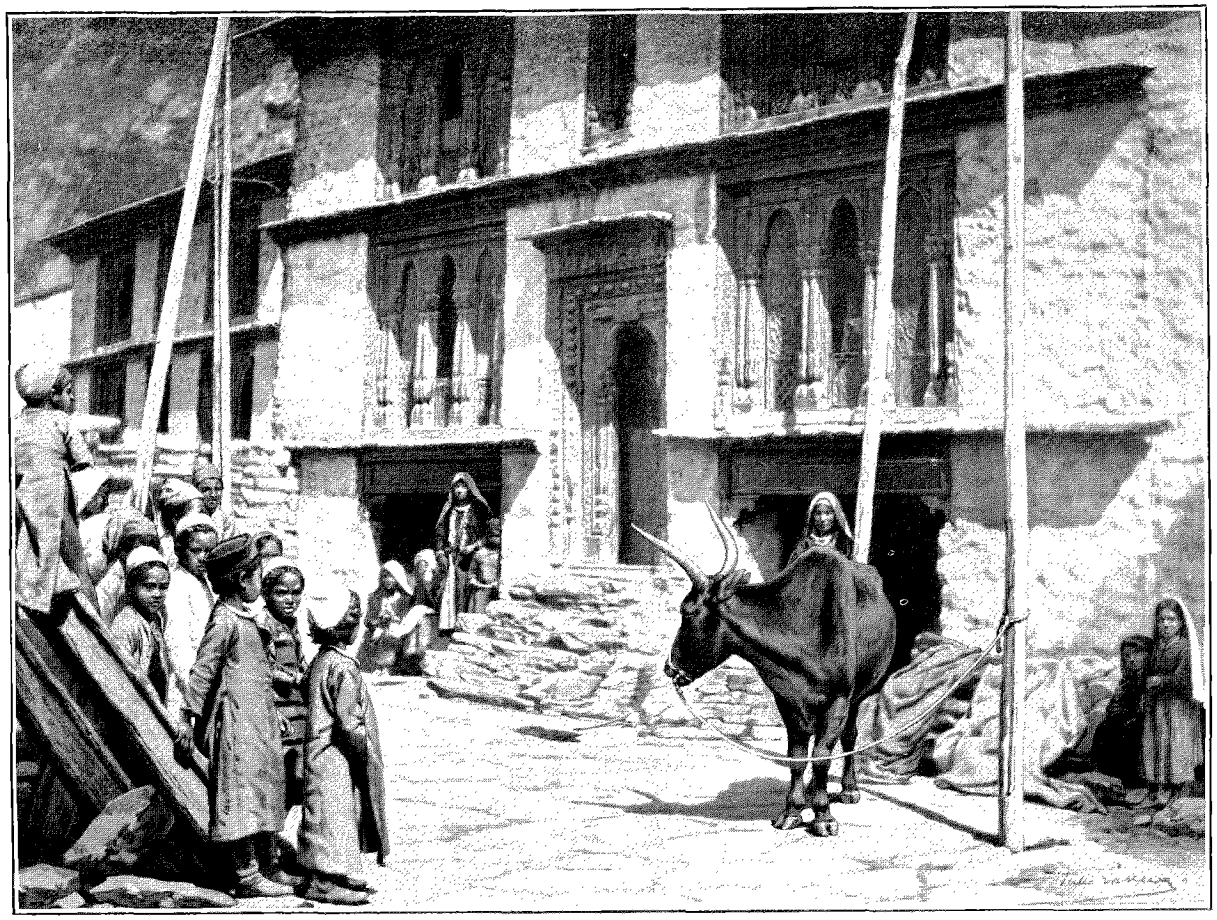
A Kouti, nous nous occupâmes à peser, partager et emballer en charges égales les provisions que j'avais achetées ; quatorze *mauds* (1 120 livres) de farine, riz, sucre rouge (*ghur*), du sel, du poivre rouge (32 livres), du *dhal*, du *miseri* (sucre en pains), du *ghi* (beurre) et une grande quantité de *satou* (farine d'avoine) et de grain bouilli. Après avoir éliminé tout ce qui n'était pas absolument essentiel, nous découvrîmes qu'il y avait encore des charges supplémentaires pour au moins deux hommes forts. Tous les Chokas disponibles s'étaient joints à notre expédition ; aucune des promesses que je pus faire ne m'amena de nouveaux volontaires. Comme je ne voulais pas risquer encore des retards, j'étais sur le point de subdiviser entre mes hommes ces deux charges extra, lorsque arrivèrent deux bergers errants, faméliques et nus, aux cheveux depuis longtemps vierges de peigne, n'ayant en fait de vêtements qu'un collier de corail et un bracelet d'argent. Je requis immédiatement leurs services, bien que l'un d'entre eux ne fût encore qu'un adolescent. Ma petite troupe se trouvait ainsi composée de trente hommes, et j'étais prêt à partir.

Avant de quitter Kouti, je voulus visiter le curieux et ancien château perché sur une petite colline, à environ 300 mètres au sud du village. Il est en ruine, à l'exception d'une tour quadrangulaire, appelée Kouti Ker par les indigènes; mais on peut voir encore facilement les fondations de l'édifice. Les habitants ne purent me donner aucun renseignement, si ce n'est que c'était autrefois le palais très sérieusement fortifié d'un roi. La tour a quatre mètres carrés à sa base, et est construite en pierre. Je suis assez enclin, à cause de sa forme et de celle de ses fenêtres, qui sont plutôt de simples fentes, à l'attribuer aux Thibétains, car on peut voir des tours identiques au Thibet, et déjà à Taklakot.



LE PONT DE CHONGOUR, ENTRE LE NÉPAL ET LE KOUMAON (PAGE 14). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partîmes enfin, dans l'après-midi, de ce village de Kouti, qui est le plus haut du Bias, étant situé à 3 940 mètres d'altitude. Notre route était relativement dégagée de neige et de glace, mais çà et là nous avions à parcourir des pentes de neige assez étendues. Nous campâmes à 3 980 mètres. Dans la soirée arrivèrent mes deux nouveaux coulis, qui étaient restés en arrière ; c'étaient deux assez étranges personnages. L'un était triste et maussade, l'autre vif et bavard. Tous deux prétendaient être de caste radjpoute.



MAISON MODERNE CHOKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Voyez, s'exclamait le plus gai des deux. Je suis petit, mais je ne crains rien. Lorsque nous serons arrivés au Thibet, j'irai en avant, avec un bâton pointu, et je ferai partir tous les Thibétains. Je n'ai pas peur d'eux ; je suis prêt à combattre le monde entier. »

Je connaissais la valeur de ce genre de discours, et j'envoyai mon homme chercher du bois. Le couli maussade m'intéressait davantage. Il prononçait rarement une parole, et jamais une parole agréable. Il semblait plongé dans de profondes pensées, dont il ne pouvait se détacher qu'avec un grand effort. Il avait l'air malade : sans mouvement et sans voix, il fixait parfois les yeux sur un point quelconque, comme dans l'angoisse. Ses traits étaient particulièrement affinés et réguliers, mais sa peau avait cette affreuse teinte blanchâtre et brillante qui est si particulière aux lépreux. J'attendais une occasion d'examiner ses mains, mais il les cachait soigneusement. C'est là, en effet dans les doigts contractés ou tombants, qu'on trouve les premiers symptômes certains de la plus terrible des maladies, la lèpre. Je demandai à l'homme de venir et de s'asseoir près du feu ; il vint et tendit à la flamme ses paumes ouvertes. Hélas ! mes soupçons n'étaient que trop fondés. Ses mains tordues et contractées, avec la peau malade aux phalanges, me le montraient trop clairement. Je regardai ses pieds et j'y vis les mêmes symptômes.

« Quel est ton nom ? lui demandai-je.

— Mansing », dit-il sèchement ; et il s'absorba de nouveau dans ses rêveries.

Le feu mourait peu à peu lorsqu'un Thibétain à taille élancée apparut, courbé très bas sous le poids d'un énorme tronc d'arbre qu'il portait sur le dos. Il s'approcha et jeta le bois dans le feu.

C'était encore un autre type. Fort comme un bœuf, ce couli avait de bizarres antécédents : il avait été pendant un temps, un bandit très connu des environs de Lhassa. On disait qu'il avait tué bien des gens, et que, trouvant sa propre vie en danger dans son pays, il était venu s'établir de ce côté de la frontière, épousant différentes femmes, qu'il battait comme plâtre et qu'il bannissait tour à tour de son foyer. C'était sa dernière querelle domestique qui l'avait engagé à se mettre à mon service ; sa force extraordinaire, précieuse pour porter des charges, était à mes yeux sa seule recommandation. Dans le camp, on lui donnait le nom de Dakou, « le brigand ».

Mon camp offrait un bizarre assemblage. Il y avait là des Houmlis et Djoumlis, aux luxuriants cheveux

*

noirs, noués en petites tresses, avec un toupet sur la tête, comme les Coréens. Il y avait des Thibétains, des Chokas de Bias, des Rongbas, des Népalais, des Radjpouts, des Totolas, un brahmane, deux chrétiens indigènes, un Djohari, enfin le docteur Wilson. Quelle collection, quel chaos de langues et de dialectes !

Un trait amusant de cette bande, c'était que chaque caste particulière regardait les autres avec mépris. Les gens se séparaient pendant les repas, et le camp s'éclairait d'autant de feux brûlant sous autant d'abris qu'il y avait de castes dans ma suite. J'en étais satisfait, car cela semblait me garantir que tous ces gens ne pourraient jamais se liguer ensemble contre moi.

Le lendemain, nous suivîmes, à une grand altitude, le lit du Kouti, dont la direction générale est de l'Ouest à l'Est, et, après une journée fatigante, nous campâmes dans une vallée bien abritée, à près de 4 700 mètres.

Un des principaux inconvénients de notre voyage à ces hautes altitudes était le manque de combustible végétal. On ne pouvait voir, de notre camp, ni un arbre, ni un buisson ; la nature avait son aspect le plus désolé et le plus nu. Faute de bois, mes hommes se dispersaient pour recueillir et rapporter la bouse desséchée des yaks, des chevaux et des moutons. Ce n'était pas facile à allumer ; nous y usions boîte après boîte d'allumettes, et la force réunie de nos poumons, fonctionnant comme des soufflets, n'arrivait qu'à faire monter de quelques pouces la flamme de ces brasiers récalcitrants.

Ce soir-là, nous fîmes particulièrement maigre chère. La nuit fut cruellement froide et la neige tomba serrée; quand nous nous levâmes, il y en avait deux pieds autour de nous. Je fis l'appel de mes hommes : Mansing manquait. Il n'était pas arrivé la veille, et pas de traces non plus de l'homme que j'avais envoyé pour le chercher. J'étais inquiet, non-seulement pour sa charge, consistant en farine, sel, poivre, et cinq livres de beurre, mais pour lui-même, pauvre lépreux, et je craignais qu'il n'eût été entraîné par un torrent.

Ce fut longtemps après le lever du soleil, qu'à l'aide de ma lunette je vis les deux hommes venir vers nous ; ils étaient au camp une heure plus tard. Mansing avait été trouvé profondément endormi, à quelques milles en arrière, à côté d'un pot de beurre vide, dont il avait dévoré le contenu. La découverte de son méfait causa la plus grande indignation dans le camp, car les indigènes aiment beaucoup la graisse et le beurre, qui réchauffent lorsqu'on franchit ces froids passages. Mansing fut presque lynché par mes hommes, et j'eus beaucoup de peine à le retirer de leurs griffes. Pour prévenir le retour d'une semblable offense, j'ordonnai au coupable de porter à l'avenir une lourde charge de plaques et d'instruments de photographie.

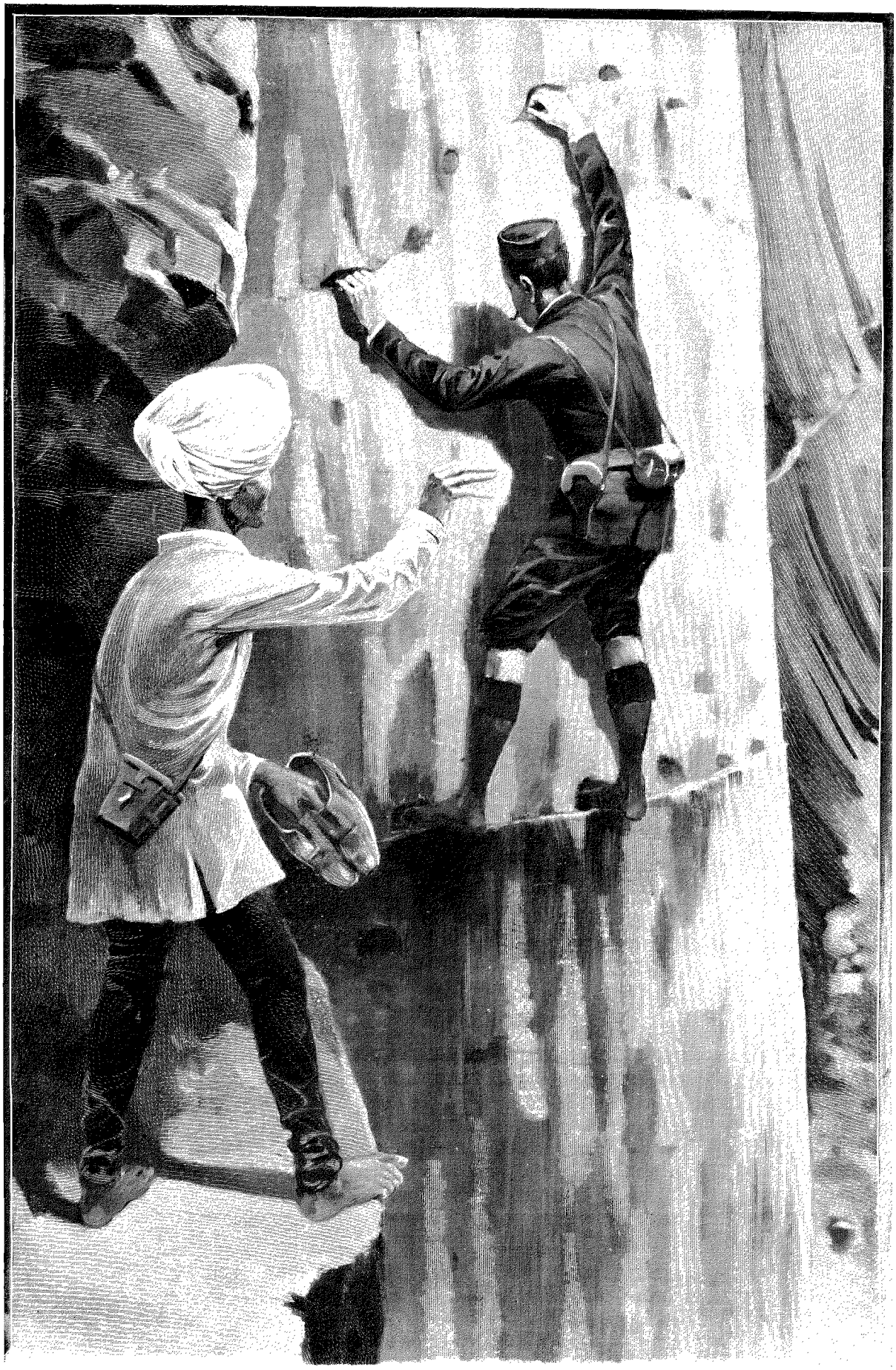
Avant de partir, je pris mon bain ordinaire dans la rivière, et je me frottai tout le corps avec de la neige. Je trouvais ce procédé très fortifiant, et lorsque la réaction se produisait, j'avais une délicieuse sensation de chaleur, malgré la minceur de mes vêtements.

Tandis que nous campions, un troupeau de moutons apparut, et avec lui quelques Thibétains. Comme j'avais dressé ma tente thibétaine, ils étaient venus, s'attendant à rencontrer des compatriotes, et leur embarras fut amusant à observer, lorsqu'ils se trouvèrent face à face avec le docteur Wilson et moi. Ils ôtèrent rapidement leurs bonnets de fourrures, les posant à côté d'eux sur le sol, et firent une curieuse révérence saccadée, comme si leurs têtes et leurs genoux étaient mus par un ressort. Ils tirèrent en même temps leurs langues de toute leur longueur, et les tinrent ainsi jusqu'à ce que je leur eusse fait signe de les rentrer. Cette rencontre imprévue les effrayait beaucoup ; ils étaient tout tremblants de peur ; après avoir obtenu d'eux tous les renseignements qu'ils me semblaient pouvoir donner, je profitai de l'occasion pour leur acheter quelques-uns de leurs moutons les plus gras. Quand ils eurent reçu l'argent, il y eut un nouveau déploiement de langues tirées, et de plus grands *salaams*.



FEMME COUVRANT SON ENFANT DE BEURRE POUR LE PROTÉGER CONTRE LE SOLEIL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous élevâmes graduellement jusqu'à un col de 4 750 mètres ; puis, traversant un vaste plateau, nous suivîmes de nouveau le Kouti encadré de hautes montagnes blanches. La limite des neiges persistantes est ici à 4 800 mètres ; au-dessous la neige fond chaque jour, sauf sur quelques points à l'ombre. On voyait encore des fleurs rouges et blanches, ainsi que des couples de petits papillons noirs et blancs. Du confluent du Mangchan, nous eûmes à traverser, pieds nus et dans l'eau glacée, les nombreuses branches des deux cours d'eau, et nous campâmes sur la rive droite de cette rivière, au pied de la haute chaîne de montagnes qui s'étend au Nord. Directement devant nous se dressait l'obstacle final, l'énorme épine dorsale de l'Himalaya ; cette muraille franchie, je serais sur ce haut plateau thibétain, justement et pittoresquement appelé « Toit du



LE ROC À PIC — UN PASSAGE PÉRILLEUX (PAGE 15). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

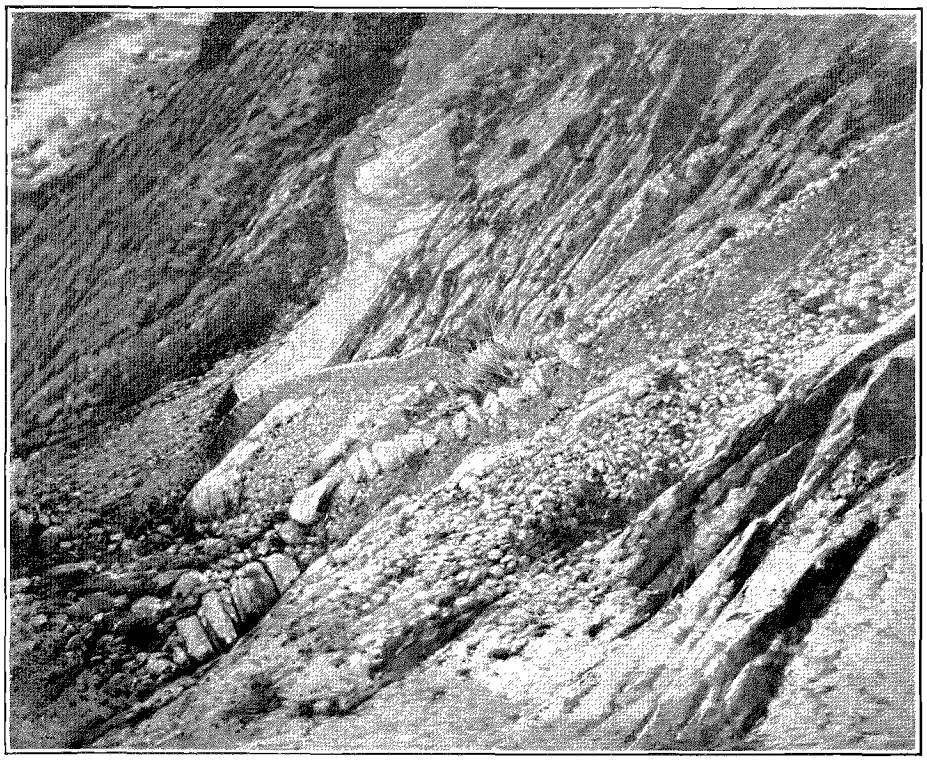
Monde ». De Kouti j'avais envoyé en avant un Choka du nom de Nattou, pour voir s'il était possible de franchir la chaîne par la passe de Mangchan ; par là j'aurais pu faire plusieurs étapes dans le Thibet sans crainte d'être découvert, et éviter les soldats que le Djong Pen de Taklakot avait postés, me disait-on, à la passe de Lippou. Nattou arriva au camp presque en même temps que nous ; il était défait, fatigué, il avait rencontré une neige épaisse, une glace craquelée, il avait failli être enseveli sous une avalanche, et avait battu en retraite avant d'atteindre le sommet du col. Le récit pathétique de ses infortunes eut un effet déprimant sur mes hommes. Je les assurai que je ne croyais pas Nattou, et que j'irais voir moi-même.

Il était quatre heures et demie du soir. Je quittai notre camp, qui était à 4 925 mètres, en compagnie du docteur Wilson, qui voulait venir avec moi, de Katchi Ram, d'un couli Rongba, et de Bidjesing le Djohari. Chanden Sing, le seul de mes hommes auquel je pusse me fier, fut chargé de garder le camp en notre absence.

Nous suivîmes d'abord le cours du Mangchan, sans chemin tracé, sur de grandes pierres glissantes, très pénibles à la marche ; nous arrivâmes en vue des magnifiques terrasses vert pâle du glacier de Mangchan, qui est surmonté de vastes névés s'étendant dans la direction du sommet du col. A voir les pentes pierreuses par lesquelles nous avions passé, semblables à celles d'une moraine terminale, je conclus que le glacier devait être beaucoup retiré.

Nous laissâmes le glacier à notre droite (5 429 mètres d'altitude), et, nous dirigeant droit au Nord, nous entreprîmes l'ascension du col. La pente était d'une raideur effrayante, la neige si molle et si profonde que nous y enfoncions jusqu'à la taille.

Elle alternait avec des pierres roulantes et des roches pourries sur lesquelles nous n'étions pas mieux. A 5 800 mètres, nous eûmes à passer assez longtemps sur de la neige molle couvrant un glacier fissuré. Nous avions à prendre d'autant plus de précautions que nous n'avions, pour nous éclairer, que la lumière de la lune. Un peu plus haut, heureusement, les crevasses disparurent, mais je commençai à éprouver une curieuse sensation d'épuisement, que je ne connaissais pas encore. Au coucher du soleil, le thermomètre descendit, en quelques minutes, de 22 degrés. Ce changement subit nous affecta tous plus ou moins, mais nous continuâmes, à l'exception de Bidjesing, qui fut atteint si violemment du mal de montagne qu'il lui fut impossible d'avancer. Le docteur Wilson, bien que très éprouvé, haletant, sentant, comme il le disait, du plomb dans ses jambes, lutta bravement jusqu'à ce que nous eûmes atteint 6 250 mètres. Là il s'arrêta, anéanti. Nous poursuivîmes notre route, Katchi Ram, le Rongba et moi, mais nous souffrions également : Katchi Ram se plaignait de violents battements dans les tempes, et de bourdonnements dans les oreilles. Il haletait, lui aussi, et marchait péniblement, menaçant de tomber à chaque minute. A 6 400 mètres il s'affala dans la neige, et s'endormit aussitôt, respirant lourdement. Ses pieds et ses mains étaient froids comme la glace, et je les lui frottai. Mais ce qui me donna surtout de l'inquiétude, ce furent les battements irréguliers de son cœur. Je l'enveloppai dans sa couverture et dans mon waterproof, puis je criai au docteur, en lui disant ce qui nous arrivait, que j'allais monter aussi haut que possible avec le Rongba.

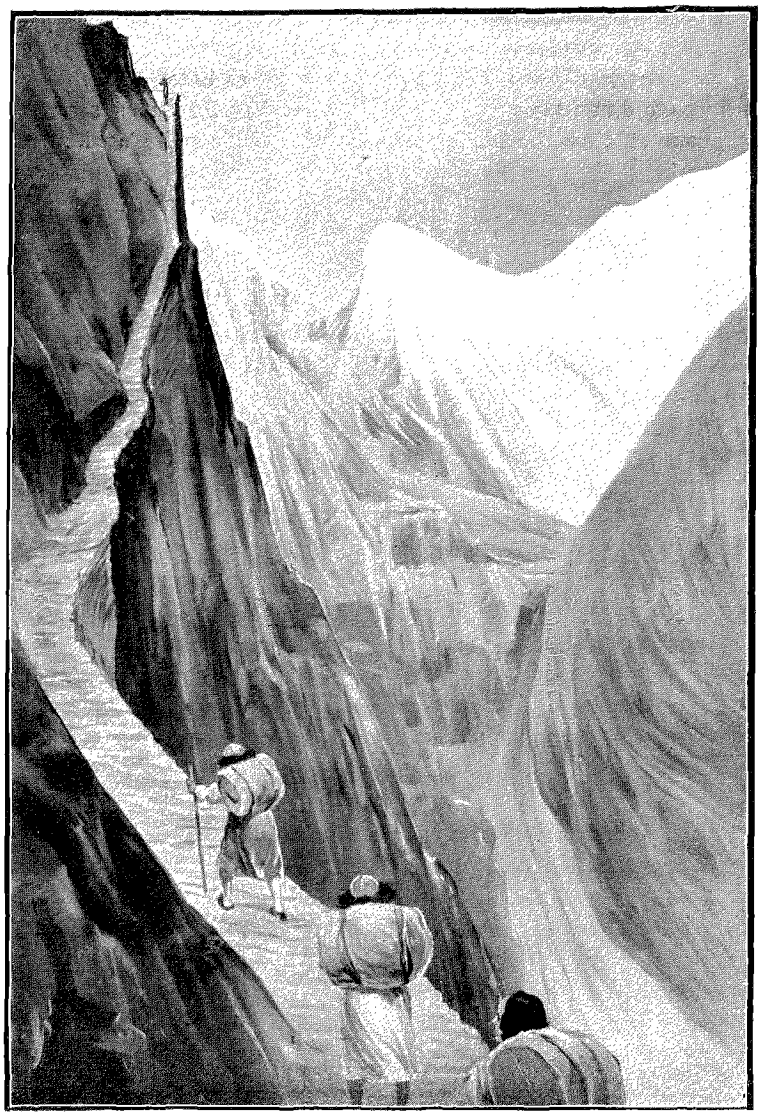


LA NERPANI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un brouillard épais survint et nous enveloppa, ce qui rendit notre situation encore plus pénible : nos poumons se convulsaient, comme s'ils allaient sauter, nos pouls se précipitaient, nos cœurs palpitaient,

comme sur le point de sortir de nos corps ; nous étions épuisés et envahis par une irrésistible somnolence ; cependant nous finîmes par atteindre le col, et ce fut une satisfaction pour moi, bien que j'eusse compris depuis longtemps l'impossibilité d'y faire passer mes hommes.

Quoique presque anéanti par la fatigue, je pus prendre note de mes observations. Nous étions à 6 700 mètres d'altitude, il était onze heures du soir, et il soufflait un fort et cinglant vent du Nord-Est. Comme j'avais eu la bêtise de laisser mon thermomètre à Katchi, je ne pus noter la température. Je sais seulement que le froid était intense. Les étoiles étaient extraordinairement brillantes, et la lune éclaira un moment le panorama qui m'entourait. La vue était absolument désolée : elle avait néanmoins une curieuse et indescriptible fascination. Au-dessous de moi, au Sud, se dressaient des massifs montagneux ensevelis dans la neige, et, au Sud-Ouest et au Nord-Est, on voyait des pics plus hauts encore que le col où nous étions. Au Nord, c'était le plateau immense et désolé du Thibet avec ses ondulations et le désordre de ses chaînes, au delà desquelles on pouvait apercevoir, très loin, une haute rangée de montagnes avec des pics neigeux.



LES GRADINS DE LA NERPANI. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

J'avais à peine contemplé ce spectacle pendant quelques minutes que le brouillard se leva de nouveau, et que j'en vis sortir un fantôme gigantesque. C'était, au centre d'un cercle lumineux, une grande et sombre apparition, dans les plis d'un voile énorme de brouillard. L'effet était écrasant. Il me fallut quelques instants pour m'apercevoir que le spectre avait mes traits, et qu'il n'était qu'une fluide représentation de moi-même, dans des proportions colossalement grandies. J'étais, en un mot, au centre d'un arc-en-ciel lunaire.

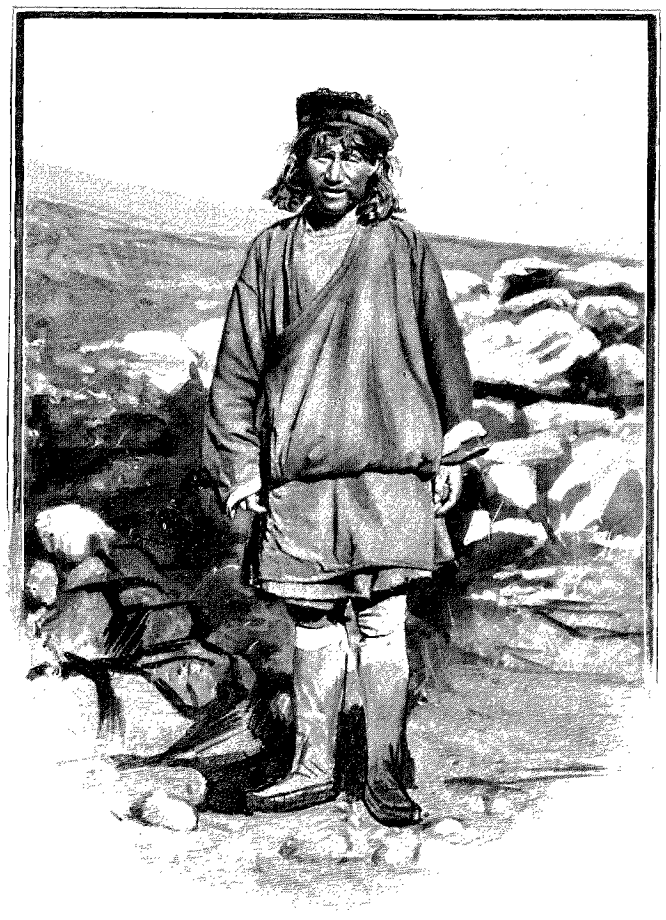
Le Rongba était tombé épuisé, et je me sentais si faible, avec l'horrible pression sur mes poumons, que, malgré tous mes efforts, je tombai moi aussi sur la neige. Le couli et moi, frissonnant à faire pitié, nous partageâmes la même couverture pour obtenir un peu de chaleur. Nous étions saisis tous deux d'une somnolence invincible, comme si nous avions pris un fort narcotique. Je luttai vigoureusement contre le sommeil, car je savais bien que si mes paupières se fermaient, elles resteraient fermées pour toujours. J'appelai le Rongba. Il dormait profondément. J'employais mon dernier atome d'énergie vitale garder mes yeux ouverts.

Le vent soufflait, fort et mordant, avec un bruit si violent, que je crois l'entendre résonner encore à mes oreilles. Cela semblait le chuchotement de la mort. Le Rongba, rampant et claquant des dents, gémissait, et ses subits tressaillements témoignaient d'une grande souffrance. Ce n'était qu'une simple charité de lui donner la couverture qui était trop petite pour nous deux ; je la lui serrai donc autour de la tête et du corps. Il était plié en deux, le menton sur les genoux. Mon effort fut suffisant pour me faire perdre les forces avec lesquelles je luttais contre la nature. Pareil à un sujet qui, sous une influence hypnotique, sent sa propre volonté l'abandonner soudain, je sentis combien il était inutile de continuer à lutter contre les puissances surnaturelles qui m'accablaient. Tombant en arrière sur la neige, je fis un dernier effort désespéré pour regarder les étoiles : ma vue s'obscurcit... Combien de temps dura cet état de demi-conscience, je ne sais. J'essayai de dire : « Dieu !

comme c'est affreux ! Docteur ! Katchi ! » Ma voix restait étranglée dans ma gorge. Ce que je voyais était-il bien réel ? Les deux hommes, comme morts gelés à côté l'un de l'autre, semblaient étendus sur cette vaste surface de neige, sans mouvement, comme des statues de glace. En rêve, j'essayai de les relever. Ils étaient complètement rigides. Je m'agenouillai à côté d'eux, les appelant, essayant, avec une ardeur frénétique, de les rappeler à la conscience et à la vie. Stupéfait, je tournai la tête pour voir Bidjesing, mais, à ce moment, tout sentiment de vie sembla s'arrêter en moi. Je me vis enfermé dans une prison, rapidement resserrée sur moi, de glace transparente. Il m'était facile de comprendre que je ne serais bientôt plus, comme mes compagnons, qu'un bloc de glace solide. Mes jambes, mes bras étaient déjà pris. Frappé d'horreur, comme je l'étais, à l'approche d'une mort si désespérée et si horrible, mes sensations étaient cependant accompagnées d'une langueur et d'une lassitude inexprimables, mais qui n'avaient rien de déplaisant. Dans une certaine mesure, la pensée et l'étonnement vivaient encore en moi. Allais-je m'évanouir sans souffrance, préférant à l'effort le repos et la paix, ou engager une dernière lutte pour me sauver ? A chaque minute la glace semblait se refermer davantage. J'étouffais.

Je m'efforçai de crier, de secouer le poids qui me suffoquait. Je fis comme un violent plongeon, et tout disparut... Katchi gelé, le docteur, la tombe transparente, tout cela n'était que néant.

Je pus enfin ouvrir les yeux, qui me faisaient mal, comme si on y avait piqué des aiguilles. Il neigeait ferme. J'avais perdu temporairement l'usage de mes jambes et de mes doigts, qui étaient gelés. J'eus un choc si violent, en voyant combien j'avais été près de la mort, qu'en me réveillant de cet affreux cauchemar je me rendis compte qu'il était absolument et immédiatement nécessaire de descendre à un niveau inférieur. J'étais déjà couvert d'une couche de neige, et ç'avait été, je suppose, la froide pression de la neige sur mon front qui avait provoqué mon rêve. Il est probable que, sans cette hideuse vision qui me secoua les nerfs, je ne me serais jamais réveillé.



BRIGAND THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je me levai avec difficulté, et, en les frottant et les frappant, je repris l'usage de mes membres inférieurs. J'éveillai le Rongba, je le frottai, je le secouai jusqu'à ce qu'il fût capable de se mouvoir, puis nous commençâmes la descente. Sans doute, c'est une grande satisfaction de monter une haute montagne ; mais peut-on la comparer à celle qu'on trouve à la descendre ?

Nous glissâmes, dans le brouillard, sur des pentes neigeuses, puis sur des masses de pierres roulantes que nos pas détachaient avec un bruit assourdissant. Des cris d'appel nous révélèrent la présence du docteur, que nous retrouvâmes heureusement en vie, mais dans un état assez lamentable. Quant à Katchi, que nous recueillîmes plus bas, il avait dormi comme une souche, roulé dans sa couverture et dans mon pardessus. Il était maintenant tout à fait reposé.

Réunis de nouveau, nous continuâmes donc à descendre, échangeant nos impressions et nos sensations. L'ascension du glacier au sommet du col nous avait pris quatre heures et demie ; la descente ne nous demanda que la dixième partie de ce temps.

Nous arrivâmes au camp dans les premières heures du matin. L'inquiétude de nos gens était grande ; ils avaient abandonné toute espérance de nous revoir, mais ils furent entièrement rassurés quand je leur annonçai que, plus tard dans la matinée, nous passerions par le col de Loumpiya.

Nous partîmes à neuf heures du matin. Notre route montait graduellement vers le Nord-Ouest, puis vers le Nord-Est, jusqu'à un plateau situé à l'altitude de 5 290 mètres et couvert d'une neige épaisse. La marche, qui ce jour-là avait été facile, devint pénible ; les coulis enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux, souvent même jusqu'à la taille. Cependant ils ne faisaient entendre ni un murmure, ni un mot de reproche. Nous

étions arrivés au pied d'une pente très raide, ayant à notre gauche un glacier dont la chute avait plus de 30 mètres de hauteur. Le docteur et moi, nous marchions en tête. Dans notre hâte d'atteindre le sommet, incapables de discerner la piste, qui était couverte de plusieurs pieds de neige, nous nous trompâmes de direction, et ayant péniblement grimpé pendant plus d'une demi-heure sur une pente couverte de débris, nous atteignîmes le sommet de la chaîne, à 5 720 mètres, à une grande hauteur au-dessus du col. Trois de nos hommes nous avaient accompagnés ; les autres avaient pris plus à l'Ouest, le long du glacier.

Nous trouvâmes un abri sous un grand rocher. A l'aide de ma lunette, j'observai le plateau qui s'étendait devant moi. D'énormes masses de neige couvraient le versant thibétain de l'Himalaya, aussi bien que les chaînes inférieures dressées immédiatement en face de nous, presque parallèlement à notre chaîne. Six cents mètres plus bas coulait, dans une large vallée nue, une rivière qui prend plus loin le nom de Dama-Yankti ou Loumpiya-Yankti. Dans le lointain, on voyait un plateau, élevé de 250 mètres environ au-dessus de la rivière, s'étendre sur plusieurs milles, semblable à un gigantesque talus de chemin de fer ; enfin, bien loin au Nord, une chaîne de hautes montagnes bleues et neigeuses, sans doute la chaîne de Gangri, avec le pic de Kelas.



LE SPECTRE (PAGE 21). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Ayant suivi un mauvais sentier, nous eûmes à redescendre, par de dangereux rochers et des débris, jusqu'au col lui-même, qui est à 5 536 mètres d'altitude. De là nous descendîmes aussi rapidement que possible sur le versant thibétain, pour échapper au vent aigre et froid des hauteurs ; nous atteignîmes le niveau de la rivière, et nous pûmes dresser nos tentes sur la neige à 5 150 mètres d'altitude. Il n'y avait là ni bois, ni bouse de yak ou de cheval, ni lichens, ni mousse, rien en un mot avec quoi l'on pût faire un feu. Nos hommes trouvèrent dur, après une journée si fatigante, d'être obligés d'aller se coucher sans avoir eu un bon repas. Mais ils croient, et avec raison, que manger des aliments froids à de telles altitudes et à de si basses températures amène sûrement la mort. C'est pourquoi ils préféraient ne rien manger.

La tempête fit rage toute la nuit. Elle durait encore lorsque nous repartîmes le matin. J'étais un peu en avant lorsque, à ma grande surprise, je remarquai, à 200 mètres environ du camp, une double série de traces récentes de pas sur la neige. J'acquis bientôt, en les examinant, la certitude qu'elles venaient d'un Thibétain. Il n'y avait pas de doute que nous n'eussions été espionnés et surveillés. Mes hommes, très inquiets depuis que nous étions sur ce versant de l'Himalaya, dissertaient anxieusement sur l'origine de ces pas. Quelques-uns pensaient que l'homme devait être un *dakou* ou brigand, et que dans la soirée nous allions être attaqués par toute la bande ; d'autres soutenaient que l'espion ne pouvait être qu'un cipaye envoyé par les officiers de Gyanema pour surveiller nos mouvements. De toutes façons, l'incident fut considéré comme de mauvais augure, et, pendant tout le reste de notre marche, nous ne cessâmes de voir ces pas.

Nous marchions sur un terrain plat ou légèrement ondulé; mais nous eûmes à traverser une rivière glacée, ayant de l'eau jusqu'à la taille, et mes hommes furent bientôt si épuisés que nous dûmes faire halte à 5 078 mètres. Le froid était intense, nous n'avions toujours aucun combustible; il soufflait un vent furieux, et une neige épaisse tomba dans la soirée. Plus tard, le temps s'éclaircit. Les coulis, à moitié morts de faim, vinrent se plaindre de ne pouvoir encore trouver de quoi faire cuire leur nourriture; ils déclarèrent qu'ils allaient me quitter. La position était critique; je pris immédiatement ma lunette et je montai au sommet d'une petite éminence. Il était curieux de voir quelle foi illimitée les coulis avaient dans mon instrument. Je redescendis avec la nouvelle rassurante qu'un jour de marche de plus nous amènerait à une grande provision de combustible.

Ils se hâtèrent alors de reprendre leurs charges et repartirent, avec une énergie inaccoutumée. Six heures de marche nous menèrent en effet dans un endroit abrité, où croissaient quelques lichens et quelques fourrés. Si nous étions arrivés soudain dans la Forêt Noire ou dans la vallée de Yosemite, notre enchantement n'aurait pas été plus grand. Ici, le plus haut de ces buissons n'avait pas plus de quinze à vingt centimètres de hauteur au-dessus du sol, et le diamètre du plus grand morceau de bois que nous pûmes recueillir était plus petit que celui d'un crayon ordinaire. Fiévreusement, toutes les mains se mirent à l'ouvrage pour déraciner ces plantes.

Le soir, les mêmes mains étaient occupées aux différents soins de la cuisine, et les mets fumants venaient réchauffer un peu l'estomac de nos coulis affamés. Le bonheur régnait dans le camp, et toutes les dernières fatigues étaient oubliées.

Une nouvelle surprise nous attendait à notre réveil. Deux Thibétains, déguisés en mendiants, étaient venus vers nous, disant souffrir de la faim et du froid. Sur un plus ample examen, ils reconnurent qu'ils étaient des espions envoyés par l'officier de Gyanema, pour savoir si un *sahib* avait passé la frontière.

Nous avions tant à faire le matin et il faisait si froid qu'il était devenu très désagréable de se laver, et que j'y avais renoncé, au moins provisoirement. Nous étions brûlés du soleil, nous portions des turbans et des lunettes noires, de sorte que les Thibétains s'en allèrent avec l'impression que notre expédition consistait en un docteur hindou, son frère, et une caravane de domestiques, dont aucun n'avait vu venir un sahib, et qu'elle faisait un pèlerinage au lac sacré de Mansarouar et au mont Kelas.

Devant nos hommes, nous affectâmes de plaisanter de l'incident. Néanmoins, Wilson et moi, nous nous consultâmes sur nos projets immédiats. Voulions-nous accomplir une marche rapide pendant la nuit sur la montagne à notre droite, et nous diriger à l'Est, vers la jungle, ou voulions-nous marcher droit au chef de Gyanema et à ses soldats? Nous décidâmes d'aller à leur rencontre plutôt que de nous détourner de notre chemin, et je donnai des ordres pour que aussitôt, le camp fût levé.

(A suivre.)

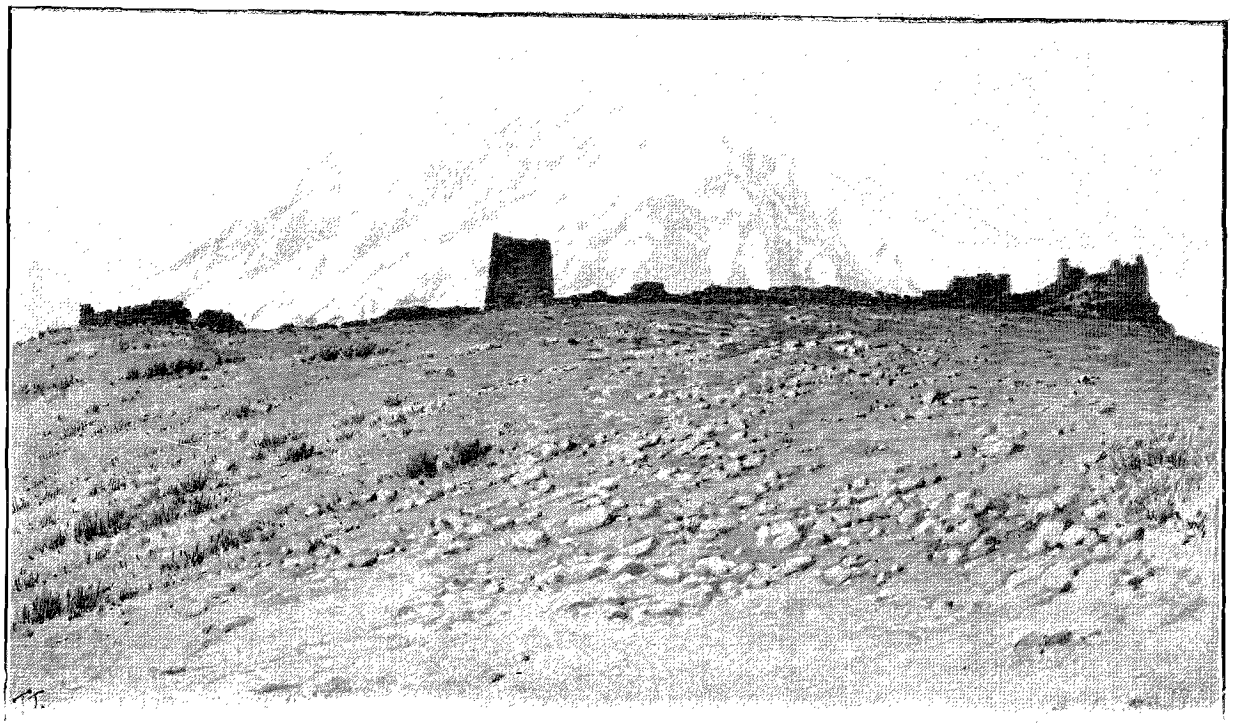
A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et abrégé par HENRI JACOTTET.



UN YAK. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CHÂTEAU DE KOUTI (PAGE 16). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR

III

Lama Chokden. — Le mont Kelas. — Les *kiangs*. — Le fort de Gyanema. — Conférences avec les officiers thibétains. — Bruits de trahison. — Le barca Tarjum. — Nouvelles conférences. — Autorisation d'aller au lac Mansarovar, donnée et retirée. — Retraite simulée. — Départ avec six coulis. — Des lacs à 5 400 mètres. — Nuit dans la neige.

Nous étant légèrement détournés vers le Nord-Est, nous arrivâmes au passage de Lama Chokden, qui est protégé par un poste thibétain. Les soldats qui y étaient semblaient très misérables; non seulement ils ne s'opposèrent pas à notre marche, mais ils nous mendièrent de l'argent et des vivres. Ils se plaignaient d'être maltraités par leurs supérieurs, et de ne recevoir des vivres que de loin en loin. Leurs tuniques étaient en lambeaux; chaque homme portait un sabre placé devant lui, au travers de sa ceinture.



LE MAÎTRE
DE L'ÉCOLE LA PLUS ÉLEVÉE DU MONDE
(3 336 MÈTRES D'ALTITUDE).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On nous demanda naturellement des nouvelles du jeune sahib qui avait passé à Kouti, et voulait entrer dans le Thibet par le col de Loumpiya, mais qui, d'après les ordres transmis de Taklakot à l'officier de Gyanema, devait en être empêché à tout prix. La description qu'ils faisaient de moi était fort amusante, et quand ils dirent que, s'ils voyaient le sahib, ils lui couperaient la tête, je me sentis si touché de leur confiance et de leur bonhomie, que j'exprimai le désir de leur distribuer quelques roupies.

« N'en faites rien, me dirent d'un commun accord Katchi et le docteur. Ces gaillards sont comme les deux doigts de la main avec les bandes de *dacoits;* ceux-ci apprendront bientôt que nous avons de l'argent, et nous serons en grand danger d'être attaqués la nuit. »

J'insistai pour leur faire un présent.

« Non, monsieur, s'écria Katchi effrayé. Ne le faites pas, ou nous ne verrons plus la fin de nos malheurs. Si vous leur donnez quatre annas, ce sera bien assez. »

En conséquence, cette grosse somme fut déposée dans la main tendue de l'officier. Pour montrer sa satisfaction, il tira sa langue de toute sa longueur, agitant ses deux mains de

1. *Suite. Voyez p.* 1 *et* 13.

mon côté, et s'inclinant gauchement en même temps. Il avait auparavant ôté son bonnet de fourrure et l'avait jeté à terre. Tout cela pour un cadeau de moins de huit sous.

Pendant ce temps, les nuages s'étaient dispersés du côté du Nord, et le mont neigeux de Kelas se dressait majestueusement devant nous. Ressemblant assez bien au toit gracieux d'un temple, le Kelas s'élève au-dessus d'une longue chaîne de montagnes blanches et contraste, par l'éclatante beauté de ses teintes, avec la couleur de sienne des montagnes moins élevées. Le Kelas est d'environ 600 mètres plus haut que les autres pics de la chaîne du Gangri; les corniches bien marquées des terrasses montrent ses stratifications, et sont couvertes de couches horizontales de neige qui ressortent, en teintes brillantes, sur le fond sombre des roes, usés par la glace. Les Thibétains, les Népalais, les Chokas, les Hounlis, les Djoumlis, les Hindous ont tous une grande vénération pour cette montagne, dans laquelle ils voient la demeure des dieux bienfaisants, spécialement de Siva. D'après les Hindous, la corniche qui s'étend à sa base est la marque laissée par les cordes dont les diables (*Rakas*) se sont servis pour enlever le trône de Siva.

Mes hommes, la tête découverte, le visage tourné vers le pic sacré, murmuraient des prières. Les mains jointes, élevées lentement jusqu'au niveau du front, ils priaient avec ferveur, et tombaient à genoux, la tête baissée vers la terre. Mon domestique, le brigand, me dit à l'oreille que je ferais bien de me joindre à cet acte de dévotion, afin de me conserver la faveur des dieux. Pour lui complaire, je saluai la montagne avec le plus grand respect, et, faisant ce que je voyais faire aux autres, je mis une pierre blanche sur un des très nombreux *chokdens* ou *obos* (piliers de pierre) élevés en cet endroit par des dévots.

Nous établîmes notre camp sur le bord d'une grande plaine alluviale qui, selon toute apparence, devait avoir été l'ancien lit d'un lac. Je pouvais facilement voir avec ma lunette, au pied d'une petite colline, l'ancien camp de Karko. Il y avait là beaucoup de tentes, mais mes hommes parurent rassurés lorsque nous pûmes conclure, de leur forme et de leur couleur, que c'étaient celles des Djokaris de Nilam, qui viennent là commercer avec les Thibétains. Au delà de Karko resplendissait une nappe d'eau brillante, le lac de Gyanema, et, plus loin, quelques chaînes relativement basses. Dans le lointain on voyait un certain nombre de pics neigeux.

Le lendemain nous traversâmes la grande plaine alluviale, puis une petite vallée. Pendant notre marche, nous rencontrâmes de nombreux troupeaux de *kiangs* (chevaux sauvages), dont quelques-uns s'approchèrent à nous toucher. Par leurs formes et leurs mouvements, ils ressemblaient à des zèbres, mais leurs robes étaient, pour la plupart, d'un brun clair. Les indigènes croient que leur approche est très dangereuse ; leur apparence de douceur est souvent trompeuse : elle leur permet de venir tout près du voyageur, qui n'y prend pas garde, et, dans un bond soudain, de le saisir par le ventre et de lui faire, avec leurs mâchoires puissantes, une horrible blessure.



MES DEUX YAKS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir franchi une petite chaîne, nous trouvâmes, au pied de l'autre versant, une plaine herbeuse au nord de laquelle était une nappe d'eau. Au nord de ce lac se dressait, sur la colline du Gyanema Khar, un fort de construction primitive, en forme de tour, supportant un mât où flottaient deux chiffons blancs très sales, qui n'étaient pas des drapeaux thibétains. Au pied de la colline se trouvaient deux ou trois grandes tentes noires et un petit abri en pierre. Sur l'herbe paissaient des centaines de yaks, noirs, blancs et bruns.

Nous étions à peine arrivés au sommet du col, qu'un gong résonna puissamment dans le fort et qu'un coup de feu retentit ; des soldats apparurent, courant çà et là avec leurs fusils à mèche; ils démolirent une des tentes noires et l'emportèrent rapidement au dedans du fort, dans lequel la plus grande partie de la garnison

entra avec un empressement qui tenait de la panique. Lorsque, au bout d'un instant, ils se furent convaincus que nous n'avions pas de mauvaises intentions, quelques officiers thibétains, un magboun (général) à leur tête, suivis de leurs hommes, vinrent en tremblant à notre rencontre; de notre côté, le docteur alla converser avec eux. On parlementa pendant une heure, sans aboutir à rien. Les Thibétains dirent que sous aucun prétexte ils ne pouvaient permettre à quelqu'un venant de l'Inde d'entrer dans le Thibet, qu'il fût indigène ou sahib.

Nous répondîmes que nous ne faisions aucun mal, que nous étions des pèlerins allant à quelques milles plus loin, au lac sacré de Mansarouar, et qu'ayant fait beaucoup de dépenses et pris beaucoup de peine, nous ne pouvions revenir en arrière, étant si près du but.

Pendant ce colloque, le docteur et moi nous avions été assis en avant; tout près de nous étaient Chanden Sing, le brahmane et les deux chrétiens. Les porteurs étaient derrière. Je me retournai, pour les regarder, quand le magboun fut parti, et je vis un spectacle lamentable : ils pleuraient tous piteusement, chacun d'eux cachant sa tête dans ses mains. Si sérieuse que fût la situation, je ne pus m'empêcher de rire.

Quand la nuit tomba, une garde thibétaine fut placée autour de notre camp, à une petite distance. Elle paraissait méditer une attaque avec l'assistance de quelques-uns de nos porteurs qui faisaient visiblement mine de nous trahir. Aussi le docteur et moi montâmes-nous tour à tour la garde devant la tente, pour déjouer toute velléité d'attaque.



GLISSADE DANGEREUSE (PAGE 8). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Le lendemain, des sons de clochettes nous éveillèrent dès le matin. En regardant hors de ma tente, j'aperçus une longue file de chevaux de bât pesamment chargés, escortés par un certain nombre de soldats à cheval. Cela nous faisait prévoir l'arrivée de quelque haut fonctionnaire. Les cavaliers ne tardèrent pas à s'approcher de notre tente et descendirent de leurs montures près du fort de Gyanema. D'autres soldats et des messagers arrivaient en même temps de toutes les directions. Voyant que le chef d'une de ces bandes était reçu avec force salaams, je conclus que ce devait être un puissant personnage.

C'était en effet, comme nous ne tardâmes pas à l'apprendre, le Barca Tarjum, un potentat d'un rang égal à un souverain féodal. Il nous fit dire qu'il désirait nous voir. Nous lui fîmes répondre que nous déjeunions

et que nous le ferions appeler quand nous désirerions nous entretenir avec lui. Notre expérience nous avait déjà appris qu'il est bon de traiter les fonctionnaires comme des inférieurs.

Donc, à onze heures nous envoyâmes un messager au fort pour dire qu'il nous plaisait de recevoir le Tarjum. Il arriva immédiatement avec une suite nombreuse ; c'était un personnage d'aspect curieux, vêtu d'un long vêtement en soie verte, de forme chinoise, avec de grandes manches retroussées, montrant ses bras jusqu'au coude. Il était coiffé d'une toque comme en portent les fonctionnaires chinois, et chaussé de longues et lourdes bottes, avec des clous aux semelles. Son visage, long, pâle, anguleux, était singulier ; son regard était plein d'impertinence ; ses traits efféminés semblaient indiquer des habitudes dissolues. Ses longs cheveux tombaient en boucles désordonnées sur ses épaules ; à son oreille gauche pendait un anneau de grande dimension, orné de malachite. De ses doigts nerveux il tenait un petit rouleau de fabrication thibétaine, dont il se servait, avec ses mains, en guise de mouchoir, pour se frotter le nez chaque fois qu'il était à court d'une réponse. Il était, ainsi que ses hommes, prodigue de révérences, et nous pûmes voir, comme à l'ordinaire, un grand étalage de langues. Je remarquai qu'elles étaient d'une teinte blanchâtre et maladive ; la cause en est l'excessive consommation du thé, qui nuit à la digestion et qui desquame la langue.

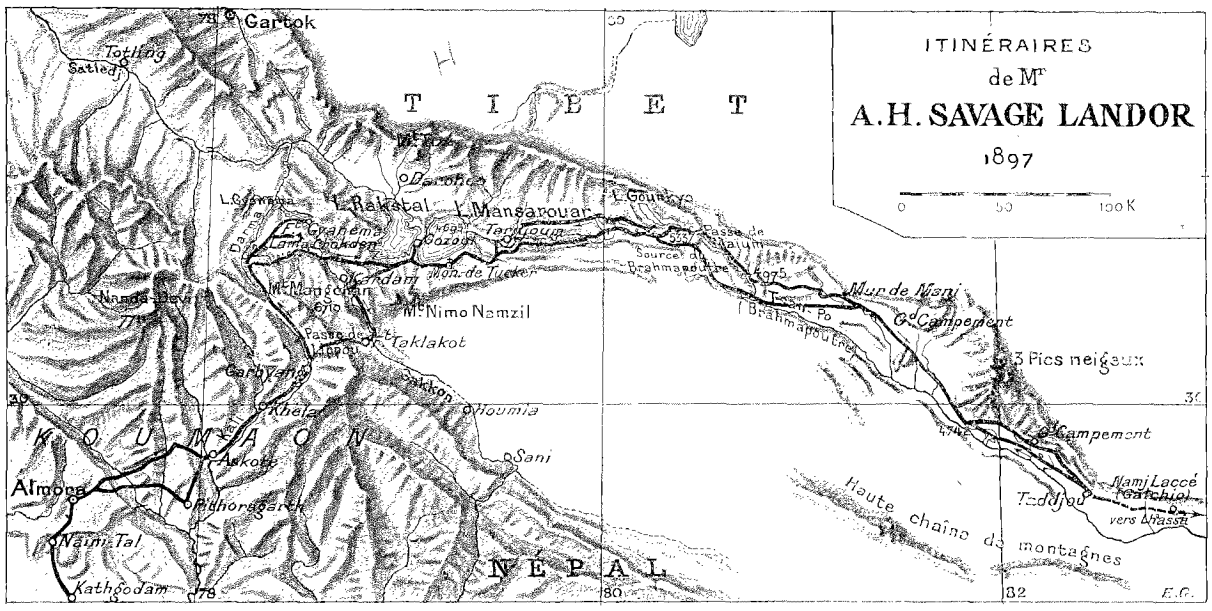


LE CHEF DU VILLAGE DE CHOCHÉ ET SON FRÈRE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous avions des coussins devant notre tente principale ; le docteur et moi nous nous assîmes sur l'un d'eux, en priant le Tarjum de s'asseoir sur l'autre. Les gens de sa suite s'accroupirent autour de lui. On sait qu'au Thibet, si l'on est « quelqu'un » et si l'on désire faire reconnaître son importance, on doit avoir un parapluie étendu sur sa tête. Le docteur, toujours prévoyant, en avait heureusement deux en sa possession, et deux de nos hommes les tinrent sur nos têtes. Quant au Tarjum lui-même, il était ombragé par un parasol de dimensions colossales que tenait son secrétaire.

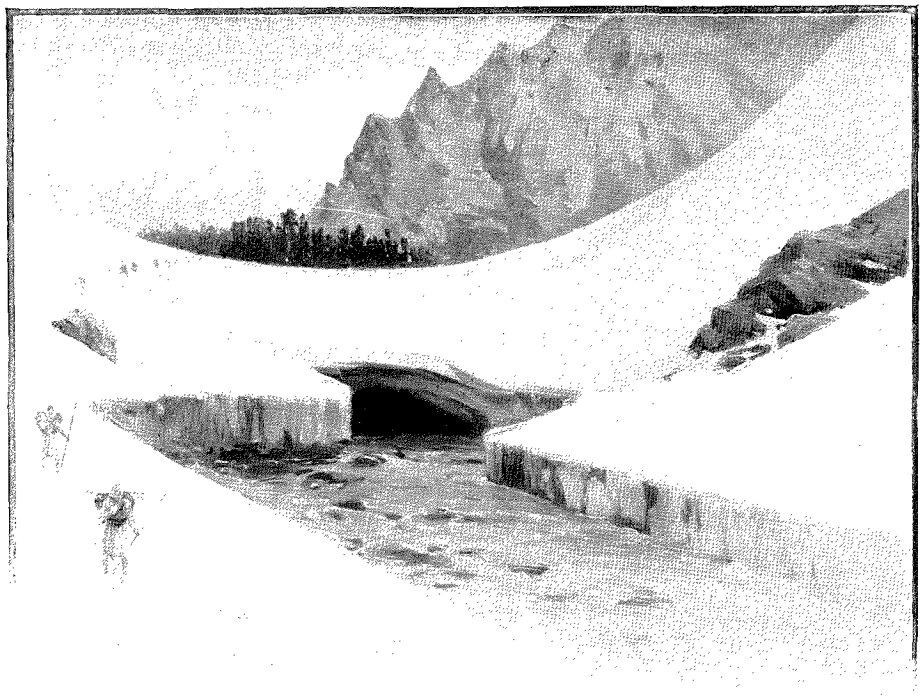
Le Tarjum fit entendre d'extravagantes protestations d'amitié. Mais je fus bientôt convaincu, en observant attentivement son visage, que ses paroles n'étaient pas sincères et qu'il ne faudrait pas se fier à lui. Il ne nous regardait jamais en face, sottement affecté.

Après de longs discours, de gauches compliments, de tendres questions sur tous les parents auxquels il pouvait penser, des phrases paraboliques, sonores, mais dépourvues de sens, des frottements de nez répétés,



ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR. — D'APRÈS LA CARTE DE L'ÉDITION ANGLAISE.

des toux bruyantes survenant fort à propos pour empêcher de répondre à une question embarrassante, nous finîmes par reprendre nos négociations de la veille. Nous discutâmes pendant des heures. Nous demandâmes la permission de continuer notre route. Ils ne savaient pas s'ils nous laisseraient passer. Pour simplifier les choses et hâter leur décision, le docteur leur demanda d'autoriser huit d'entre nous à se rendre au lac Mansarouar. Lui-même offrait de demeurer à Gyanema avec le reste de l'expédition, comme garantie de notre bonne foi. Ils rejetèrent même cette offre, non pas directement, mais avec des excuses et des atermoiements hypocrites. Ils pensaient que nous ne trouverions pas notre chemin et que, à supposer que nous le trouvions, il serait trop rude et le climat trop rigoureux, que les brigands pourraient nous attaquer, etc., etc. Tout cela était fort désagréable, et je pouvais prévoir une attitude encore plus hostile. Je voulus en avoir le cœur net.



PONT DE NEIGE SUR LA RIVIÈRE KOUTI (PAGE 9). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Comme je tenais encore mon fusil chargé sur mon épaule, j'en tournai le canon contre le Tarjum et je laissai à dessein ma main glisser sur la gâchette. Le Tarjum commença alors à s'agiter et donna des signes d'une vive terreur. Ses yeux, fixés jusqu'alors sur le sol, devinrent incertains, puis se posèrent, avec une expression de détresse, sur la bouche de mon fusil. En même temps il essayait de détourner la tête à droite et à gauche, mais mon fusil suivait tous ses mouvements. Le pauvre diable devint alors tout à fait humble, et se déclara prêt à nous servir de toutes les façons.

« Je vois que vous êtes de braves gens, dit-il d'une voix éteinte, accompagnée d'une profonde inclination. Je ne puis pas, comme je le voudrais, vous donner officiellement mon autorisation de faire votre voyage, mais vous pouvez partir, si vous le désirez. Je n'en puis dire davantage. Huit d'entre vous pourront aller au lac sacré de Mansarouar. Les autres resteront ici. »

Mais avant de nous communiquer sa décision finale, il nous dit qu'il préférait avoir une autre consultation avec ses officiers. Ce à quoi nous consentîmes. Puis, après avoir visité notre tente, le Tarjum se retira.

Dans l'après-midi, il nous envoya un messager pour nous dire que, « puisque nous avions été si aimables avec lui et sa suite, il nous regardait comme ses amis personnels; que, puisque nous étions si désireux de visiter le lac de Mansarouar et le grand mont Kelas, et que nous avions fait de grandes dépenses en surmontant de grandes difficultés pour venir si loin, il était d'accord pour que huit d'entre nous allassent à ces lieux sacrés. Il lui était impossible de donner son consentement officiel, mais il répétait que nous pourrions aller de l'avant si nous le désirions ».

Je fus naturellement enchanté.

Le même soir, un traître s'échappa de la tente dans laquelle dormaient mes hommes, et rendit visite au Tarjum. Il lui dit, sans aucun doute, que je n'étais ni le frère du docteur, ni un pèlerin hindou. Il révéla que j'étais un sahib et que je voulais me rendre à Lhassa. D'après ce que j'ouïs dire plus tard, le Tarjum ne crut pas tout à fait à ces révélations; mais de nouveaux doutes s'élevant dans son esprit, il nous envoya un message pendant la nuit pour nous supplier de reprendre le chemin par où nous étions venus. « S'il y a réellement, ajoutait-il, dans votre expédition un sahib que vous m'ayez caché, et si je vous laisse aller, j'aurai la tête coupée par les gens de Lhassa. Vous êtes mes amis, et vous ne souffrirez pas cela.

— *Dis au Tarjum, répondis-je au messager, qu'il est mon ami et que je le traiterai comme un ami.* »

Le matin, nous trouvâmes trente cavaliers en armes postés à quelques cents mètres de notre camp. Il était

dangereux de poursuivre notre route, et je sentis la nécessité d'une nouvelle ruse. Le docteur, Chanden Sing, et moi, nous marchâmes, nos fusils en main, au-devant des soldats glacés de surprise et d'effroi. Derrière nous les coulis venaient en tremblant. Le magboun et les officiers du Tarjum en pouvaient à peine croire leurs yeux. Les soldats descendirent promptement de cheval et posèrent leur armes pour montrer leurs intentions pacifiques. Nous passâmes sans prendre garde à eux. Le magboun courut après moi et me demanda de m'arrêter un instant, puis il me fit un discours très élaboré que Dola fut chargé d'interpréter. Il sortit des plis lâches de ses vêtements une paire de bottines d'étoffe élégamment brodées et me les offrit avec ces mots :

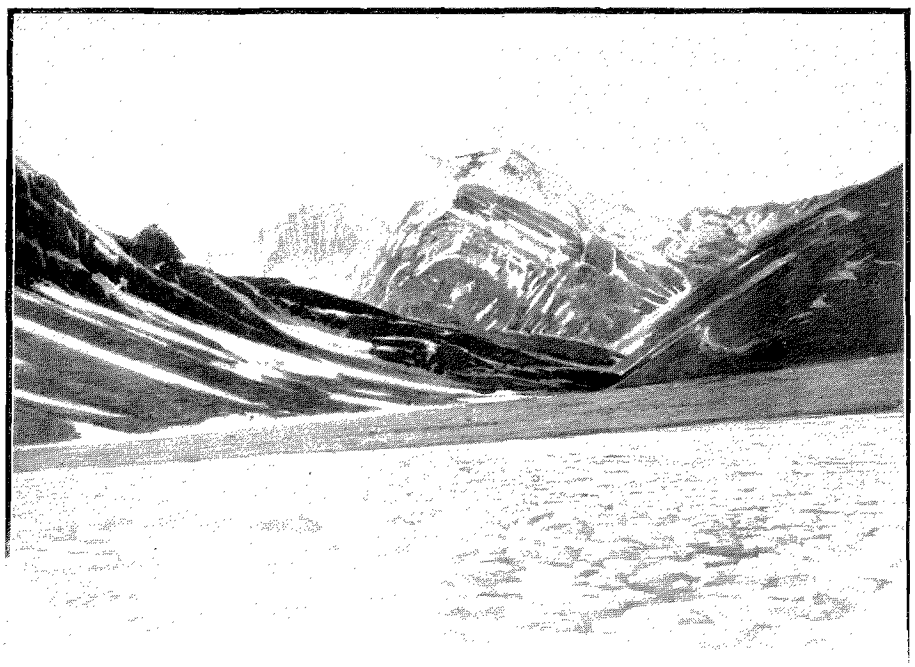
« Quoique votre visage soit brûlé du soleil et noirci, quoique vous ayez mal aux yeux (je portais des lunettes à verres fumés), vos traits me disent que vous êtes de bonne famille, et vous devez être un haut officier dans votre pays. Vos nobles sentiments nous prouvent que vous ne voudriez pas que nous fussions punis à cause de vous, et nos cœurs seraient réjouis si vous retourniez sur vos pas. Laissez-moi vous offrir ces bottines pour que vous n'ayez pas mal aux pieds dans votre long et difficile voyage vers votre pays natal. »

C'était poliment dit, quoique raisonné d'une façon bizarre. Il n'était pas de mon intérêt de dissuader ce Thibétain. J'acceptai donc le présent. Le magboun et sa garde s'inclinèrent jusqu'à terre. Sans parlementer davantage, nous prîmes la direction de l'Ouest-Nord-Ouest, comme si nous avions résolu de quitter le pays.

Nous atteignîmes le sommet de la montagne, et, tandis que mes hommes passaient sur l'autre versant, j'observai les gens de Gyanema avec ma lunette, dissimulé derrière une grosse pierre. A peine le dernier de mes hommes avait-il disparu de l'autre côté du col, que les cavaliers thibétains sautèrent sur leurs selles et se mirent à galoper sur nos traces. C'était bien ce que j'attendais. Arrivé à la plaine, je repris ma lunette et j'observai la crête de la colline d'où nous étions descendus : on pouvait voir environ trente têtes surgir au-dessus des rochers. Les cavaliers étaient évidemment descendus de cheval et surveillaient nos mouvements.

Quand nous eûmes fait un mille ou deux dans la plaine, notre escorte fantôme franchit le col et descendit la montagne au grand galop. J'ordonnai à mes hommes de s'arrêter; ce que voyant, les soldats s'arrêtèrent aussi. Je les observai avec ma lunette : ils semblaient discuter. A la fin, cinq d'entre eux partirent vers le Nord, probablement pour garder la route dans cette direction; trois autres restèrent où ils étaient; le reste de la troupe, comme saisi de panique, remonta la montagne au galop et disparut.

Nous reprîmes notre marche : les trois cavaliers suivaient une route qui était à un mille au sud de la nôtre, tout près du pied des montagnes, et, se courbant très bas sur la tête de leurs chevaux, ils se figuraient sans doute passer sans être vus. Voyant que nous nous dirigions vers notre ancien camp de Lama Chokden, ils nous dépassèrent. Quand nous fûmes à Lama Chokden, deux bergers vinrent nous saluer, suivis bientôt d'un troisième; ils nous dirent qu'ils avaient faim, qu'ils étaient pauvres, et qu'ils nous demandaient la permission de prendre les restes que nous jetterions.



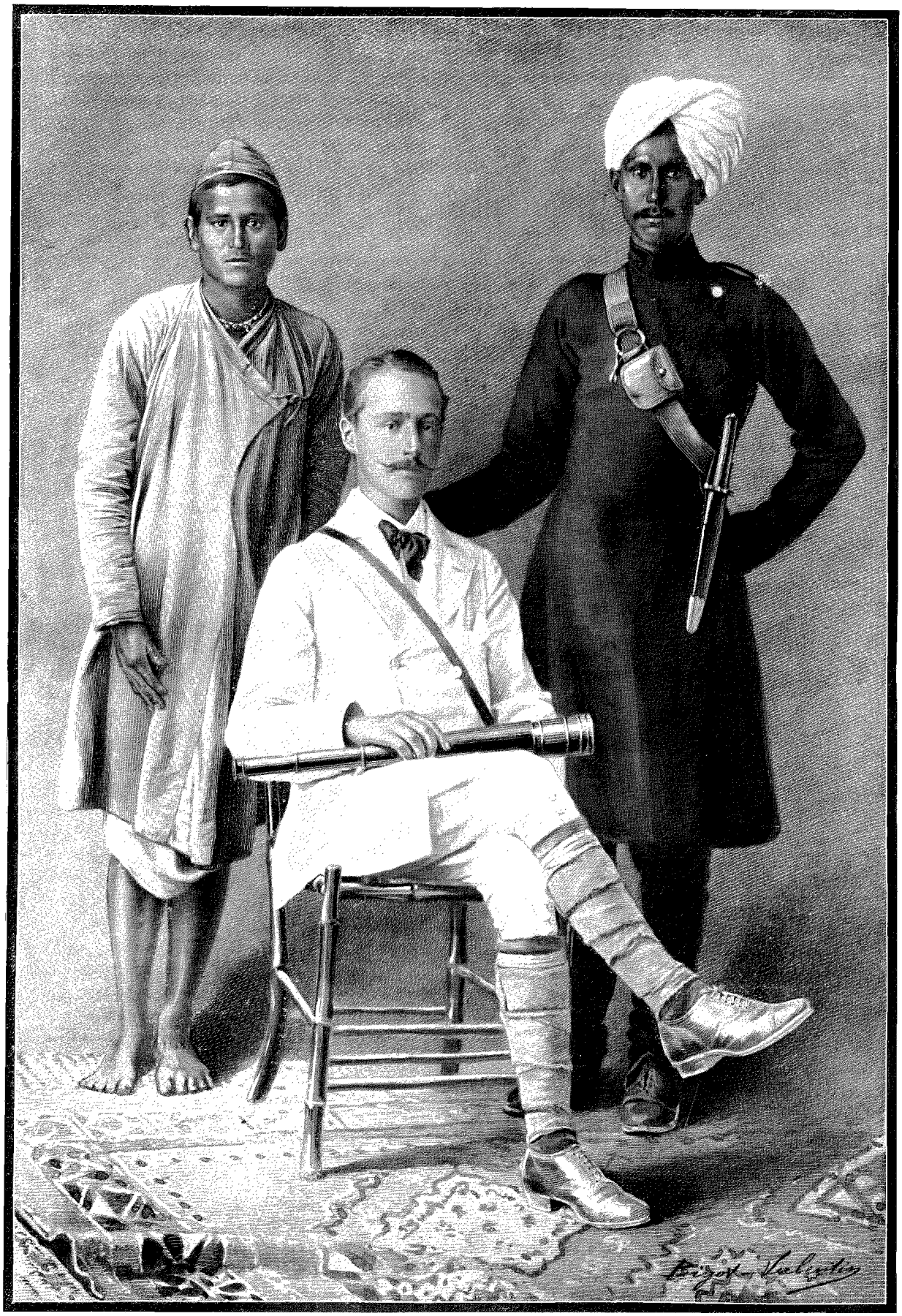
LE DJOLINKAN (PAGE 9). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Certainement, leur répondis-je, mais veuillez ne rien prendre d'autre. »

Ces naïfs, s'imaginant que je ne les reconnaîtrais pas, avaient laissé leurs montures au poste de Lama Chokden, et, déguisés en bergers, ils s'efforçaient maintenant de se concilier nos bonnes grâces, dans le dessein de découvrir nos mouvements et nos plans.

A chaque pas que nous faisions pour nous rapprocher de l'Himalaya, je me sentais plus triste et découragé. Mes chances de succès diminuaient chaque jour. Je ne pouvais pas compter sur la loyauté de mes hommes.

Nous campâmes ce soir-là sur les bords d'une rivière rapide, le Chirlangdou. Je pensais qu'il était



L'AUTEUR ET SES COMPAGNONS MANSING ET CHANDEN SING. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

possible, non toutefois sans quelque difficulté, d'escalader les montagnes et d'essayer d'éviter les espions et les gardes en allant, à travers la jungle, jusqu'au Mansarouar. Je me décidai à risquer ce coup. Mais comme cela ajoutait beaucoup au danger d'avoir avec soi une trentaine d'hommes, je décidai de ne me faire accompagner que par quatre ou cinq. Aller seul était impossible, à cause de la difficulté de transporter assez de vivres ; sans cela, je l'eusse préféré. Même, je résolus, s'il fallait en venir aux extrémités, de recourir à cette solution, en comptant sur la chance d'obtenir des vivres des Thibétains. Les charges furent préparées en vue d'un petit nombre d'hommes. Je sacrifiai tous les articles de luxe, en fait de vêtements, de nourriture ou de pharmacie, pour faire place aux instruments scientifiques.

Le moment fixé pour ma fuite était 9 heures du soir. J'avais persuadé à cinq de mes hommes de me suivre, en leur offrant une belle récompense. Mais à l'heure dite, aucun d'eux n'apparut. J'allai les chercher. L'un d'eux s'était fait volontairement mal au pied et se portait invalide ; un autre se prétendait mourant ; les autres refusèrent positivement de venir. Ils frissonnaient de peur et de froid.

« Tue-nous, sahib, si tu veux, me disaient-ils, mais nous ne te suivrons pas. »

A 3 heures, toutes mes tentatives pour trouver au moins un porteur avaient échoué. Il me fallait renoncer à l'idée de partir.

Encore une marche en arrière, vers le col par où nous étions entrés dans le Thibet, puis nous dressâmes nos tentes au pied de la passe de Loumpiya. A peine étaient-elles posées que le vent, qui avait fait rage tout l'après-midi, décupla de violence, et bientôt la neige se mit à tomber à gros flocons.

« Qu'allez-vous faire? me demanda le docteur. Je crois que vous devriez retourner à Garbyang, trouver d'autres amis, et faire un nouveau départ.

— Non, docteur. Je mourrai plutôt que de continuer cette retraite. J'aurai de meilleures chances si je voyage seul, et je me suis résolu à partir cette nuit. Je suis sûr que je pourrai trouver mon chemin sur la montagne.

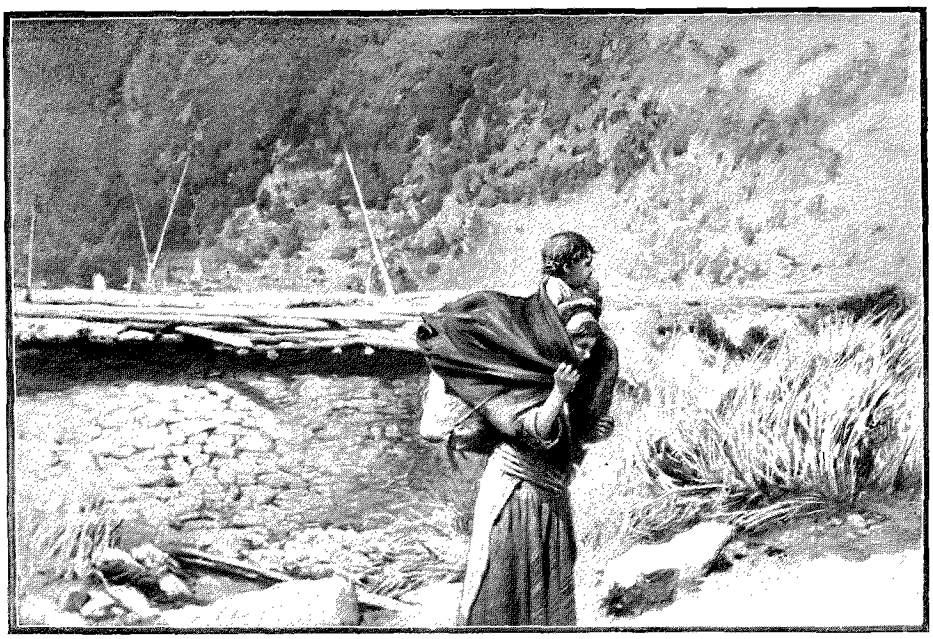
— Non, non, cela est impossible, s'écria le docteur, les larmes aux yeux. C'est la mort pour qui tenterait pareille chose. »

Je lui répétai que j'étais absolument décidé, et je rentrai dans ma tente, afin d'arranger à nouveau mon bagage et de le réduire à sa plus simple expression.

Tandis que je faisais mes préparatifs, Katchi Ram entra, l'air effrayé et perplexe, me demandant s'il était vrai que j'allais partir, et s'offrant à me suivre.

« Non, Katchi, dis-je, tu souffrirais trop. Retourne vers ton père et ta mère.

— Non, monsieur. Là où vous allez, j'irai. Les petits hommes ne souffrent jamais. Et s'ils souffrent, ça ne fait rien. Ce n'est que quand les grands hommes souffrent que cela vaut la peine qu'on en parle. »



FEMME PORTANT SON ENFANT SUR SON FARDEAU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La philosophie de Katchi me toucha. Je m'assurai bien qu'il disait ce qu'il pensait, et je me décidai à le prendre. Ce fut une chance : Katchi avait cinq amis intimes parmi les jeunes coulis chokas. C'étaient tous des camarades du Rambang, et le soir, au camp, ils chantaient souvent ensemble des chansons bizarres en l'honneur des jeunes filles de leur cœur, qu'ils avaient laissées de l'autre côté de l'Himalaya.

Katchi sortit dans un état d'excitation fiévreuse. Il revint au bout de quelques minutes, me demandant combien je voulais de coulis, et si cinq suffisaient.

« Oui », murmurai-je avec incrédulité.

Mon scepticisme reçut un choc, lorsque Katchi revint, tout bouillant, me déclarer, dans son anglais bizarre, qu'il avait trouvé douze coulis prêts à partir le soir même.

Ma chance avait tourné. Quelques minutes après, mon porteur, Chanden Sing, ignorant ce qui venait de se passer, entra dans ma tente, en déclarant qu'il viendrait avec moi à Lhassa. C'était une nouvelle recrue, courageuse et utile.



MA CARAVANE PASSANT LE COL DE LOUMPIYA (PAGE 29). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Son adhésion me valait par surcroît celle de Mansing le lépreux, qui était de la même caste que lui, et qu'il persuada, au moyen de promesses mêlées de coups par intervalles. Ces deux Hindous se querellaient souvent, mais étaient au fond les meilleurs amis du monde.

Le vent fit rage pendant la nuit. Notre camp était à 4 150 mètres ; pour atteindre le sommet de la chaîne, comme j'en avais l'intention, il fallait encore monter 4 600 mètres. Par ce temps, les difficultés de l'ascension étaient naturellement décuplées ; mais pour éluder la vigilance des Thibétains, nous ne pouvions trouver de meilleures conditions qu'une nuit pareille. Nous convînmes avec le docteur qu'il ramènerait à Garbyang tout le bagage que j'avais laissé, et les hommes qui avaient refusé de me suivre. Pour donner le change aux Thibétains et leur faire croire que nous étions avec lui, il devait laisser nos tentes dressées pendant le jour.

Malgré les rigueurs du voyage qui nous attendait, nous ne pouvions emporter d'autre tente que notre *tente d'abri* ; encore étions-nous dans l'impossibilité de la dresser, au moins pour quelque temps, de peur d'être découverts par les Thibétains. Nous devions faire de longues étapes de nuit, nous tenant à l'ordinaire sur le sommet des montagnes, au lieu de longer les vallées, comme les autres voyageurs. Nous ne devions nous livrer à de courts sommeils que de jour, dans quelque endroit bien dissimulé ; enfin il nous fallait renoncer, pour longtemps, à avoir du feu...

Nous pesâmes et discutâmes toutes ces choses avant de partir. Nous savions aussi que, si nous étions attaqués par les Thibétains, nous étions trop peu nombreux pour offrir une vigoureuse résistance, et que nous pourrions, dès lors, nous considérer comme perdus... En somme, on n'aurait pas donné grand'chose de ma vie ni de celle de mes compagnons, lorsque nous quittâmes le « Camp du Diable ».

A minuit, j'envoyai Chanden Sing et Katchi à la recherche de nos hommes. Deux vinrent en tremblant dans la tente. Quant aux autres, on ne pouvait les faire lever. J'allai les prendre, en personne, et je les amenai, pleurant comme des enfants, l'un après l'autre à leurs charges. Je découvris alors que j'avais fait une charge de trop ; mais il n'y avait plus moyen de rien changer ; il me fallait un autre homme, et sans délai. Après beaucoup de promesses et de menaces, Bidjesing le Djohari se laissa convaincre.

Nous partîmes à deux heures du matin ; la tempête était dans son plein, poussant les flocons de neige sur nos visages comme des pointes aiguës ; le vent et le froid nous pénétraient jusqu'aux moelles ; il semblait que les dieux donnassent libre cours à leur colère contre cette petite troupe silencieuse, à demi gelée, marchant à tâtons dans l'ouragan.

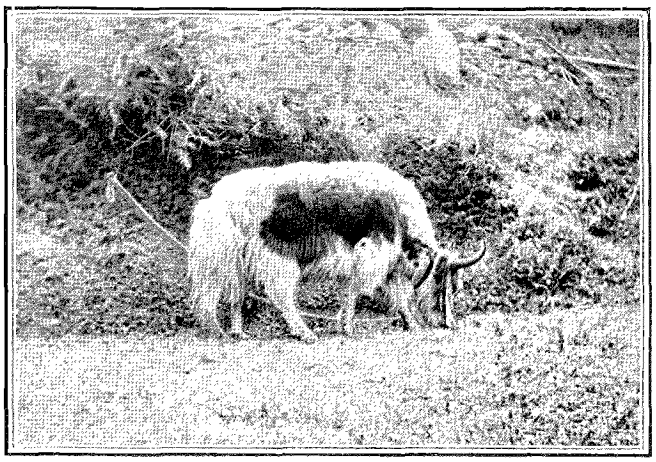
Le docteur m'accompagna pendant 200 mètres environ, ne disant mot et le cœur gros. Au moment de nous séparer, il s'arrêta pour me serrer la main, et d'une voix brisée il me fit ses adieux.

« Les dangers de votre voyage, dit-il, sont si grands et si nombreux que Dieu seul peut vous les faire surmonter. Quand je pense au froid, à la faim, aux souffrances que vous allez endurer, je ne puis que trembler pour vous.

— Au revoir, docteur, lui dis-je, très ému.

— Au revoir, répéta-t-il, au... » Mais la voix lui manqua...

Le voyage à Lhassa était enfin commencé, et tout à fait sérieusement. En peu d'instants, nos oreilles, nos doigts, nos orteils étaient à peu près gelés ; la neige tombante frappait sans merci nos visages et nous faisait mal aux yeux. Nous avancions comme autant d'aveugles, sans parole, épuisés, nous élevant lentement sur la pente, et trouvant notre chemin avec nos pieds. Plus nous montions, et plus le froid devenait vif, le vent perçant. Après quelques minutes de marche, nous étions obligés de faire halte et de nous asseoir, serrés les uns près des autres; en outre, l'atmosphère était si raréfiée, que nous pouvions à peine avancer sous nos charges.



UN YAK BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout à coup, nous entendîmes un sifflet, et comme des sons de voix éloignées. Mes hommes se rapprochèrent de moi, en murmurant : « *Dakous, Dakous,* brigands, brigands », puis se jetèrent à plat ventre sur la neige. Je chargeai mon fusil et marchai en avant. Mais il était inutile de chercher à percer l'obscurité. Je prêtai l'oreille. Encore un grêle sifflet ! Mes Chokas étaient terrifiés. Le son semblait venir d'en face de nous. Nous changeâmes légèrement de direction, montant lentement et constamment, jusqu'à ce qu'au lever du soleil nous nous trouvâmes près du sommet. Il neigeait encore très fortement. Un dernier effort nous mena sur le plateau terminal de la montagne.

Là, nous nous sentîmes relativement en sûreté. Complètement épuisés, nous déposâmes nos charges sur la neige, et nous nous étendîmes en rang, serrés les uns contre les autres pour nous tenir au chaud, et empilant sur nous toutes nos couvertures.

Nous nous réveillâmes à une heure de l'après-midi, trempés jusqu'à la peau, le soleil ayant fondu la



LORSQUE NOUS NOUS RÉVEILLÂMES, NOUS ÉTIONS COUVERTS DE NEIGE — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.



NOUS ÉCHAPPONS À LA SURVEILLANCE DES THIBÉTAINS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

couche de neige qui nous recouvrait. Nous avions campé à 5 500 mètres. Le vent venait du Nord-Est, tranchant comme un couteau. Nous en souffrîmes, non seulement ce jour-là, mais tous les jours que nous passâmes au Thibet. Il commence à souffler, très violent et très régulier, à une heure de l'après-midi, et ce n'est qu'à huit heures du soir qu'il tombe quelquefois et cesse peu à peu. Mais d'autres fois, et fréquemment, il redouble au contraire de violence, et souffle avec une véhémence terrible pendant toute la nuit.

Après une marche pénible de 9 kilomètres, nous arrivâmes à un plateau situé au nord-est et au-dessus de celui que nous avions quitté : l'altitude de notre nouveau camp était de 5 780 mètres. Nous fûmes étonnés d'y voir quatre lacs, d'une étendue considérable et tout près les uns des autres. Le soleil, perçant un instant les nuages, brilla sur les sommets neigeux des montagnes voisines, argentant l'eau des lacs, et faisant un magnifique tableau d'une sauvagerie fascinante.

Mais la faim et l'épuisement nous empêchèrent de l'apprécier. A peine eûmes-nous trouvé un endroit favorable pour une halte, que mes hommes tombèrent, incapables d'avancer. J'étais très inquiet à leur sujet, car ils refusaient de prendre le moindre aliment froid, disant que cela les ferait mourir. Je pus pourtant les persuader de manger un peu de farine d'avoine et de sucre. Mais à peine eurent-ils pris quelque nourriture mêlée à de l'eau froide, qu'ils furent presque tous saisis de violentes douleurs d'estomac et en souffrirent pendant la plus grande partie de la nuit.

Peu après le coucher du soleil, le froid devint intense. Il neigeait encore très fort, nos vêtements et nos couvertures humides gelaient. J'allumai une petite lampe à esprit-de-vin, autour de laquelle nous nous assîmes. J'essayai en vain d'y faire bouillir un peu de jus de viande concentré; le feu s'éteignit, au moment même où l'eau commençait à se chauffer.

Nous nous serrâmes alors sous nos couvertures, essayant vainement de dormir. Nous avions fait, avec nos bagages, une muraille protectrice, et mes hommes s'étaient entièrement enfoncés dans leur couverture ; quant à moi, il m'était absolument impossible de me couvrir la tête comme eux, car cela me donnait une impression de suffocation.

Durant la nuit, j'entendis mes hommes gémir, grogner, grincer convulsivement des dents. Moi-même, je m'éveillai à plusieurs reprises d'un pénible sommeil avec une vive impression de froid aux oreilles, ainsi qu'aux yeux, mes cils étant couverts de glaçons. Toutes les fois que j'essayais d'ouvrir les yeux, j'avais une sensation

douloureuse, comme si mes cils étaient déchirés, car la fente des yeux se gelait, aussitôt que mes paupières étaient closes.

Le matin se leva enfin. La nuit avait semblé interminable. J'appelai mes hommes. Ils furent difficiles à réveiller; eux aussi étaient ensevelis dans la neige.

Comme la veille, ils se refusèrent à manger. Nous nous mîmes à descendre dans la direction du Nord-Est, sur des pentes de débris et de rocs aigus; mais ayant, avec ma lunette, découvert dans la vallée une tente et quelques moutons, je donnai l'ordre de remonter sur le plateau et de reprendre la direction de l'Est.

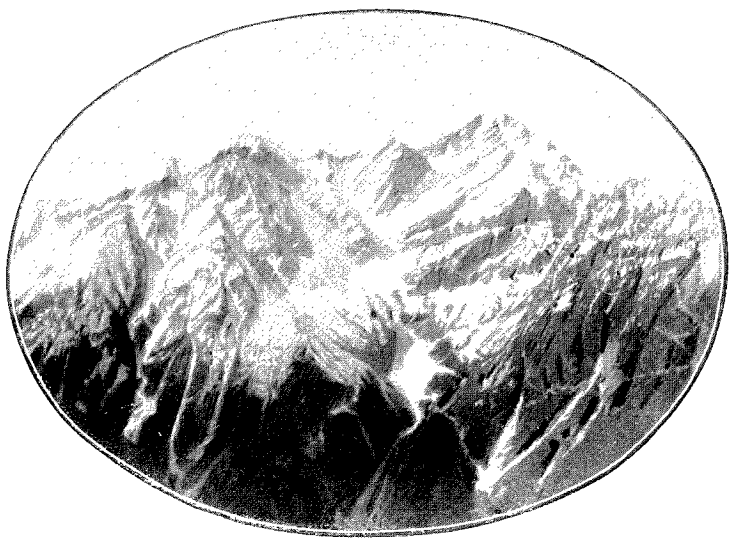
Nous redescendîmes au coucher du soleil, et nous traversâmes la rivière sans grande difficulté. Nous trouvâmes une dépression bien abritée ; j'y posai ma tente d'abri, à côté d'un étang de neige fondue. Avec une ardeur bien naturelle, nous nous mîmes à recueillir, pour faire notre feu, des plantes et des lichens ; chaque homme en apporta plusieurs charges. Au bout d'un moment, trois bons feux flambaient déjà; non seulement nous pûmes préparer un dîner particulièrement abondant, et noyer nos soucis passés dans un baquet de thé bouillant, mais nous réussîmes encore à sécher nos vêtements et nos couvertures. A l'exception d'une pincée de farine d'avoine, c'était le premier repas solide que nous faisions depuis 48 heures; pendant ces deux jours, nous avions parcouru 32 kilomètres, chacun de nous portant un poids de plus de 60 livres.

Nous étions à 5 030 mètres, ce qui semblait une très faible altitude, après nos derniers campements. La réaction étant tout à fait agréable, je reprenais de l'espoir en pensant à nos projets et à la possibilité de les réaliser. D'un sentiment de découragement profond, nous étions arrivés à une gaieté et à une satisfaction relatives.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



LA NEIGE À 4 800 MÈTRES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AVIS. — L'abondance des documents d'illustration pour les deux premières livraisons a contraint l'éditeur à intercaler dans les livraisons 3 et 4 des gravures qui appartiennent aux deux premières.

Droits de traduction et de reproduction réservés



ENTREVUE DE L'AUTEUR ET DES BRIGANDS THIBÉTAINS (PAGE 41). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

IV

Rencontre de brigands. — A bout de provisions. — Députation de Chokas à Taklakot. — Nous vivons d'orties. — Retour des Chokas. — Conspiration de mes hommes. — Soldats thibétains à notre recherche. — Le Tizé ou Kélas. — Le lac Rakstal. — Bandits thibétains — Le lac Mansarouar. — Village et monastère de Tucker. — Mes cinq Chokas m'abandonnent.



UN MÉDECIN THIBÉTAIN. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vallée à l'origine de laquelle nous nous trouvions s'allongeait à l'Est entre deux chaînes ; nous nous décidâmes à la suivre, mais avec précaution, car nous courions le risque d'y rencontrer des Thibétains, et spécialement des bandes de *dacoits* ou brigands, qui infestent cette partie de la province de Ngari Khorsoum.

Nous n'avions pas fait un kilomètre, lorsque mes porteurs se jetèrent à terre et revinrent vers moi en rampant sur leurs mains et leurs genoux, en murmurant : « *Dakous, Dakous.* » C'était trop tard ; nous avions été aperçus, et un certain nombre de dacoits, armés de fusils et d'épées, arrivaient rapidement vers nous. Sachant par expérience que le pire parti à prendre était de reculer, je m'avançai vers eux, avec mon mannlicher chargé, Chanden Sing me suivant avec son martini-henry également chargé, et mes Chokas accroupis à côté de moi avec leurs charges. Nous criâmes aux Thibétains de s'arrêter, mais leur allure n'en fut que plus rapide : ils nous prenaient évidemment pour des marchands chokas, et pensaient trouver en nous une proie facile. Arrivés à petite distance, ils se séparèrent pour nous envelopper. Je pris alors mon fusil et visai le chef ; Chanden Sing visa un autre homme ; ces simples gestes suffirent à produire un changement à vue : nos assaillants nous firent de comiques révérences et prirent la fuite. Nous les poursuivîmes quelques instants, et, ayant gravi une éminence, nous vîmes qu'ils avaient derrière eux un certain nombre de compagnons, avec quelques milliers de moutons, leur dernier butin probablement. Quand l'ennemi eut disparu, nous entrâmes dans la vallée. On pouvait voir, aux nombreux emplacements de camps thibétains

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13 *et* 25.

qui bordaient la rivière, que nous avions atteint une région plus fréquentée. Une montée rapide nous amena ensuite sur un plateau à pente douce de 5 000 mètres environ d'altitude, sur la partie inférieure duquel courait le sentier de Gyanema à Taklakot. C'était un endroit dangereux; les Thibétains devaient être avertis maintenant de notre fuite ; nous pouvions en rencontrer, et même être découverts de très loin, l'atmosphère étant particulièrement claire dans ce pays. Aussi, pour complaire à mes hommes, décidai-je de descendre dans une des nombreuses petites vallées qui découpent le plateau. Mais à peine en avions-nous franchi le bord, que nous entendîmes un bruit qui venait d'en bas, et que, nous étant approchés en rampant, nous vîmes, à 150 mètres au-dessous de nous, un camp thibétain, avec de nombreux yaks et chevaux broutant l'herbe tout autour. A l'aide de ma lunette, je reconnus parmi les hommes quelques-unes de nos connaissances de Gyanema.

Il nous fallut trouver un abri où nous cacher jusqu'à la nuit ; nous descendîmes la rivière, puis nous remontâmes une gorge étroite bordée de hautes parois de rocher; en grimpant jusqu'à celle de gauche, nous trouvâmes une petite plate-forme naturelle, protégée par un gros bloc surplombant. C'était un abri suffisant. Néanmoins, nous n'osâmes y dresser notre tente, et nous prîmes la précaution d'enfouir notre bagage, pour n'en être pas embarrassés dans le cas d'une surprise nocturne.

A ce moment même, je fis une terrible découverte : nous étions au bout de nos provisions. J'avais ordonné d'en prendre pour dix jours, et nous n'en avions plus que pour un seul et maigre repas. Le docteur Wilson m'avait cependant assuré au départ que nos charges avaient été bien préparées. Quelle incroyable négligence avait donc pu se produire? Ou, malgré leurs négations, était-il possible que mes porteurs m'eussent volontairement trompé?

On comprend que le coup fut terrible, après toutes les difficultés et les fatigues que nous avions surmontées. Tous mes plans semblaient déjoués : *nous étions encore à trois ou quatre jours de marche du lac Mansarouar*, où je pensais devoir trouver des provisions fraîches. Me fallait-il reculer, ou me laisser prendre par les Thibétains, auxquels j'avais réussi à échapper? Je passai là quelques heures de profond abattement, et, glacé par le froid aigu et par le vent, je me vis sur le point de perdre entièrement courage. Plus je réfléchissais, plus je me creusais la cervelle pour trouver de nouveaux moyens, plus aussi la situation me semblait désespérée.

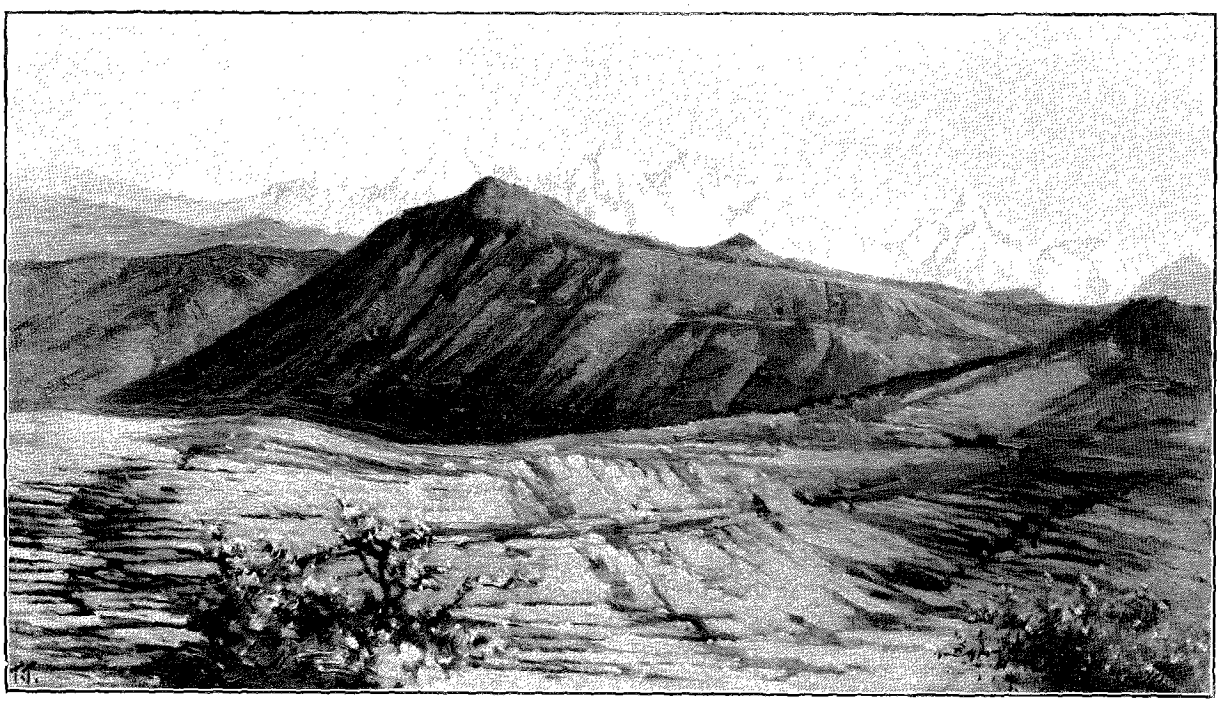
Soudain, j'eus l'idée d'un expédient qui semblait tenir du roman plus que de la vie réelle, mais qui pouvait pourtant réussir : c'était d'envoyer quatre de mes hommes, déguisés deux en marchands, deux en mendiants, dans le fort de Taklakot, pour obtenir quelques vivres de nos ennemis. Nous attendrions ici leur retour.



ENFANTS THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

J'exposai mon plan à mes hommes, et quatre Chokas, surmontant des frayeurs bien naturelles, s'offrirent pour cette audacieuse entreprise. Découverts, c'était pour eux la mort, précédée probablement de toutes sortes de tortures cruelles. Aussi, bien qu'ils dussent par la suite me trahir, dois-je reconnaître le courage et la fidélité dont ils firent preuve dans cette circonstance.

Nous passâmes une nuit sans sommeil : à l'aube, comme nous avions faim, nous cueillîmes des orties, qui croissaient en abondance près du camp, et, les ayant bouillies de différentes façons, nous fîmes honneur à ce repas peu appétissant. Il ne nous restait en tout que 4 livres de farine, 2 livres de riz, 2 livres de *satou*; nous donnâmes le tout à nos quatre Chokas, nous réservant de recourir aux orties. Je donnai à nos envoyés toutes les instructions nécessaires : ils



CHAÎNE DE L'HIMALAYA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

devaient entrer un à un dans le fort thibétain et acheter, ou demander, de petites quantités de vivres. Quand un homme en aurait obtenu assez pour faire une charge, il devait aussitôt reprendre la direction du camp: les autres imiteraient sa manœuvre avec toute la prudence possible, puis tous les quatre devaient se réunir sur un point déterminé.

Ayant préparé leurs différents déguisements, ce qui fut long, les quatre Chokas nous quittèrent, accompagnés de toutes sortes de salutations, de vœux et de paroles d'encouragement.

Dans l'après-midi, étant allé reconnaître la route de Gyanema, je vis encore une bande nombreuse de brigands, qui poussaient devant eux des milliers de yaks et de moutons. Jugeant alors que notre camp n'était pas suffisamment à l'abri, je me mis, aidé de mes hommes, à élever un retranchement autour de notre plate-forme. Ce retranchement, qui se confondait avec le rocher, pouvait à la fois nous dérober à la vue des Thibétains, et nous servir de défense en cas d'une attaque nocturne.

Nous passâmes là quatre jours interminables, nous nourrissant d'orties, et n'ayant plus un grain de sel pour les assaisonner. J'étais étendu tout le jour, scrutant avec ma lunette le long plateau qui domine la rivière de Gakkon pour chercher à découvrir mes compagnons. Mon cœur battait toutes les fois que j'apercevais des hommes dans l'éloignement; mais, après examen, je ne reconnaissais jamais que des bandits, des contrebandiers nomades, ou des voyageurs houmlis ou djoumlis, en route pour Gyanema et Garlok.

Le matin, notre demeure fortifiée était assez confortable et même très chaude. Au soleil le thermomètre montait jusqu'à 30°. Mais vers une heure, un vent aigu se mettait à souffler du Sud-Est, et nous refroidissait jusqu'aux os. Puis, sitôt le soleil couché, le mercure tombait à 0°. Une nuit, le vent, accompagné d'une forte chute de neige, fut si violent qu'il fit écrouler sur nous notre rempart de pierres, et nous eûmes à le relever en toute hâte.

Le lendemain matin, nous étions en train de cueillir des orties pour notre repas, lorsque nous entendîmes le tintement lointain de clochettes de cheval. Nous éteignîmes les feux, et nous nous hâtâmes de nous mettre à l'abri de nos retranchements, nous armant, Chanden Sing et moi, de nos fusils. Il n'était que temps. Une demi-douzaine de soldats, portant à l'épaule des fusils ornés de drapeaux rouges, trottaient gaiement sur le versant de la montagne, à quelques mètres devant nous. Evidemment ils me cherchaient, à voir la manière dont ils regardaient partout; mais, heureusement, ils ne tournèrent pas une fois les yeux du côté où nous étions.

Ils passèrent. Lorsqu'ils eurent disparu derrière le col, le son des clochettes alla s'éteignant peu à peu. Sûrement c'étaient des soldats envoyés par le Tarjum pour garder ce passage: ils retournaient vers leur chef, assurés que le sahib ne se trouvait pas dans cette partie du pays.

Un nouveau jour se passa, triste et sans fin, dans ce camp que nous nommâmes « Camp de la Terreur », sans avoir aucune nouvelle de nos messagers. Deux hommes s'offrirent alors à se rendre à Kardam, un

établissement thibétain situé à quelques milles de distance, pour tâcher d'y trouver quelques vivres. Ils revinrent tard dans la nuit, sans avoir rien obtenu, les Dogpas qu'ils avaient rencontrés leur ayant déclaré qu'ils n'avaient pas assez de provisions pour eux-mêmes. Ils leur avaient appris en même temps que *Lando Plenki* — c'était le nom que les Thibétains m'avaient donné — était entré dans le Thibet avec une grande armée, et qu'une vive excitation régnait à ce sujet à Taklakot, et dans d'autres endroits, d'autant plus vive que le sahib avait, disait-on, le pouvoir extraordinaire de se rendre invisible, de marcher sur l'eau en traversant les rivières, et de voler par-dessus les montagnes.



YAK CHARGÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Trois jours se passèrent encore sans nouvelles. Enfin, dans la troisième nuit, au moment où nous commencions à désespérer, nous vîmes arriver nos quatre compagnons. Mais dans quel état ! Absolument épuisés, et semblant frappés de terreur. A grand'peine, je leur arrachai le récit de leurs aventures. Ils avaient été fort maltraités à Taklakot, et gardés en prison, jusqu'à ce que notre ami Zeniram, le chef du village népalais de Chongour, se fût porté caution pour eux, puis les eût aidés à s'évader, en enivrant leurs gardes thibétains.

Ils m'apprirent ensuite qu'un millier de soldats avaient déjà été envoyés à ma recherche, et que d'autres étaient encore attendus de Lhassa et de Chigatzé. Ils avaient l'ordre de me capturer à tout prix, malgré l'effroi que leur causaient mes pouvoirs surnaturels, et de m'amener mort ou vivant au Djong Pen de Taklakot. On offrait pour ma tête une récompense de 500 roupies.

A cette révélation, mes hommes me déclarèrent que le danger était trop grand, et qu'ils voulaient s'en aller. Je me bornai à leur répondre que je tirerais sur le premier qui tenterait de quitter le camp. Et comme, grâce à nos messagers, auxquels je donnai une bonne récompense, nous avions maintenant des provisions pour dix jours, je leur déclarai que nous allions partir dès le lendemain.

Mes gens s'éloignèrent en grommelant, pour aller dormir plus bas. Ils allumèrent un feu, s'assirent autour, et tinrent conseil à demi-voix. J'écoutais attentivement, lorsque l'un d'eux ayant parlé plus haut que les autres, dans la chaleur de la discussion, j'entendis quelques mots qui me mirent sur mes gardes. Bien m'en prit, car mes porteurs complotaient entre eux tout simplement de vendre ma tête et de se partager l'argent.



MANSING, LE FIDÈLE LÉPREUX (PAGE 17). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les hommes se rapprochèrent, parlant si bas que je ne pus plus rien entendre. Puis chacun à son tour plaça ses mains l'une sur l'autre le long d'un bâton, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'extrémité ; c'est la façon compliquée qu'ont les Chokas de tirer au sort. L'homme finalement désigné prit dans une des charges un grand *koukri*, ou couteau gourkha, et le sortit de son fourreau. C'était la minute psychologique de la conspiration. Tous regardaient du côté de mon abri, prêtant l'oreille pour savoir si je dormais. Puis ils s'étendirent et s'enroulèrent dans leurs couvertures, l'exécuteur désigné restant seul assis près du feu, comme absorbé dans ses pensées, et jetant de temps à autre un coup d'œil dans

ma direction. A la fin il se leva et étouffa le feu avec ses pieds. La nuit était radieuse, et, aussitôt que la flamme rougeâtre eut disparu, les étoiles scintillèrent comme des diamants dans le petit morceau de ciel bleu visible au-dessus de ma tête. J'appuyai le canon de mon fusil sur la muraille, les yeux fixés sur la forme noire au-dessous de moi. Je vis l'homme se courber, et faire en rampant les quelques mètres qui le séparaient de moi, s'arrêtant pour écouter, chaque fois qu'une pierre se détachait. Il n'était plus qu'à deux ou trois mètres, et semblait hésiter. Je me reculai un peu, prêt à bondir sur lui, et les yeux fixés sur la crête de la muraille ; mais j'attendis ainsi quelque temps, car mon homme ne se pressait pas.



FEMME THIBÉTAINE. — DESSIN DE L'AUTEUR.

Je me levai alors lentement, le fusil à la main, et je me trouvai face à face avec ce traître, de l'autre côté de la muraille. Sans perdre de temps, je mis droit sur son visage la bouche de mon mannlicher... Le Choka, épouvanté, laissant tomber son couteau, se jeta à genoux pour implorer mon pardon. Je lui donnai un bon coup de la crosse de mon fusil, et je l'envoyai à ses affaires. Il manquait évidemment des qualités d'un bon assassin, mais je compris que je devais dorénavant veiller sur ma propre sécurité.

Le matin, comme nous étions prêts à partir, ayant déterré la plus grande partie de nos bagages, j'avertis mes porteurs que j'avais découvert, à notre Nord, un campement de Thibétains qu'il nous fallait éviter. Nattou de Kouti, l'un de mes hommes, s'offrit alors à nous conduire au lac Mansarouar. Nous prîmes le chemin de la vallée. Les Chokas montraient la meilleure volonté du monde à marcher ; cela me fit réfléchir, et je ne tardai pas à me convaincre que l'homme de Kouti nous conduisait délibérément à l'endroit que je tenais surtout à éviter. Je l'arrêtai aussitôt ; sur quoi les Chokas, jetant leurs charges, cherchèrent à s'échapper ; mais nous les empêchâmes, Chanden Sing et moi, et, si pénible que me fût la chose, nous nous mîmes en devoir de les battre. Ils durent finir par avouer qu'afin d'échapper eux-mêmes aux horreurs de la torture ils avaient comploté de me livrer à une troupe thibétaine.

En montant sur une éminence, je découvris que la route était barrée par des soldats thibétains non seulement au Nord, mais encore à l'Est et à l'Ouest. Comme je me refusais absolument à retourner vers le Sud, il fallait donc en revenir aux marches de nuit. Je tins une palabre avec mes hommes, qui semblaient enfin résignés ; ils convinrent de m'accompagner jusqu'à la passe de Maioum, sur la route de Lhassa, que nous estimions distante de quinze à dix-huit étapes.

Notre première marche fut des plus pénibles ; la nuit était sombre et orageuse ; nous avions à longer un précipice, au fond duquel la rivière brillait d'un étrange éclat verdâtre, et nous marchions sur un sol glissant, alternant avec des débris et des pierres roulantes.

Nous arrivâmes à un col de 5 100 mètres d'altitude ; après l'avoir franchi, il fallut nous arrêter. La tempête était calmée, les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire, mais la température était descendue à — 11°, et comme nous n'avions pas de tente, il n'y avait qu'une couverture entre le ciel et nous. Quand nous nous levâmes le matin, le thermomètre était remonté à — 1°, mais nous étions enveloppés d'un brouillard épais qui nous glaçait jusqu'aux os.

Après plusieurs nuits de marche, pendant lesquelles nous franchîmes de nombreuses montagnes, nous

arrivâmes enfin en vue des deux lacs vers lesquels je me dirigeais, le La-Fan-Cho et le Ma-Fan-Cho, ou plutôt les lacs Rakstal et Mansarouar, noms qui sont plus communément usités par les Thibétains.

Au nord des lacs se dressait le magnifique Tizé, la montagne sacrée de Kélas, dépassant de près de 600 mètres tous les autres pics neigeux de la chaîne du Gangri, qui s'allonge dans la direction générale du Nord-Ouest au Sud-Est. De l'endroit où nous étions, nous pouvions voir plus distinctement que de Lama Chokden la bande circulaire qui est à la base de la montagne et dont j'ai déjà parlé.

Le Tizé, le grand pic sacré, fascine les yeux par sa forme. Il semble, je l'ai dit, le toit gigantesque d'un temple, mais à mon sens il lui manque la grâce des courbes, qu'on se plaît à admirer dans le Fousiyama du Japon, la montagne la plus artistiquement belle que j'aie jamais vue. Le Tizé est anguleux, inconfortablement anguleux, si l'on me permet cette expression ; malgré sa hauteur, les vives couleurs de sa base, les masses de neige qui recouvrent ses pentes, il me frappa comme étant essentiellement antipittoresque, au moins du point d'où je l'ai vu en entier. Il est vrai que ce caractère se modifiait quand les nuages l'entouraient, atténuant la raideur de ses formes. Alors, *il est surtout beau au lever du soleil, quand l'une de ses faces* est colorée de rouge et de jaune, et que sa masse rocheuse se dresse majestueusement sur un fond d'or brillant.

Avec ma lunette je pouvais clairement distinguer, spécialement sur le côté de l'Est, le défilé par lequel les adorateurs font le tour de la base de la montagne. On m'a dit aussi que quelques pèlerins accomplissent ce circuit sur la corniche neigeuse qui domine immédiatement cette base, au-dessus de la bande sombre. Du côté du Sud-Ouest on peut voir, au sommet d'un pic secondaire, un gigantesque *obo*.

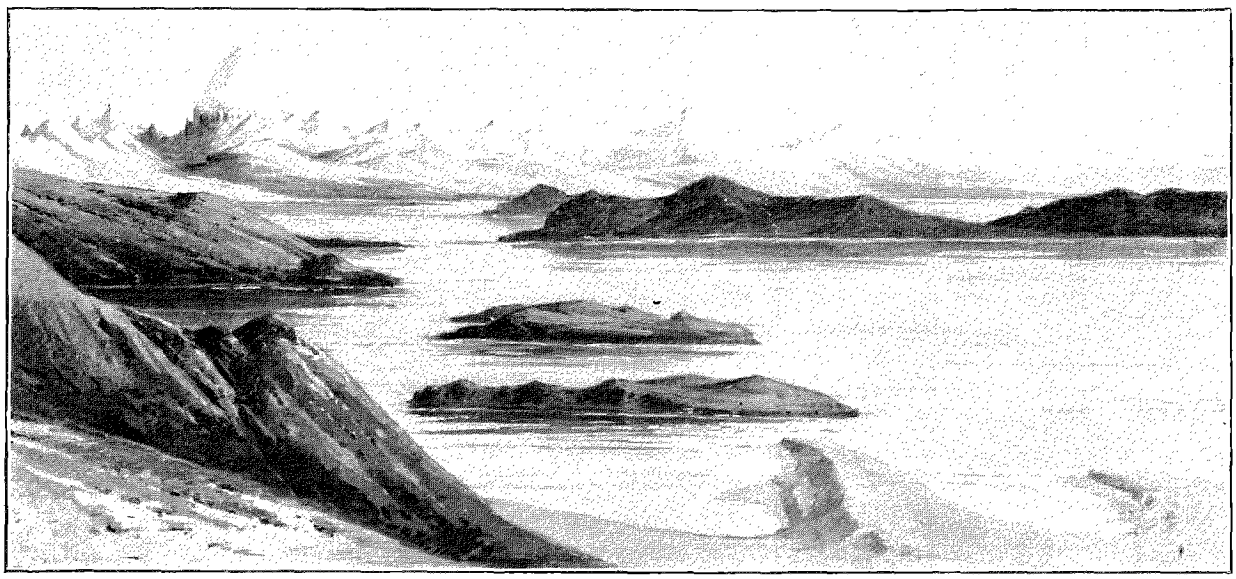
Le pèlerinage autour du Tizé dure généralement trois jours, mais on peut l'accomplir en deux jours, et même, dans des circonstances favorables, en un seul. Les pèlerins, en marchant, prononcent d'ordinaire certaines prières, et font des sacrifices; les plus fanatiques accomplissent ce circuit à la manière des serpents, en rampant sur le sol; d'autres le font sur leurs mains, en marchant à genoux ou à reculons, etc.

Le Tizé a 6 658 mètres d'altitude; le Nandi Phou, qui s'élève à l'Ouest, n'en a que 3 080. Au Nord-Ouest, on voit d'autres sommets dépassant 6 000 mètres.

Nous avions vu beaucoup de colonnes de fumée s'élever dans le voisinage du lac Rakstal. Elles indiquaient des campements et nous recommandaient la prudence. Aussi nous maintînmes-nous sur le plateau en gardant la direction Nord-Est, au-dessus de la magnifique nappe bleue du lac parsemé de jolies îles.

« Sahib, voyez-vous cette île ? s'écria l'homme de Kouti, *me montrant une roche nue émergeant des eaux* du lac. Là vit un lama ermite, un saint homme, tenu en grande vénération par les Thibétains. Il se nourrit presque uniquement *de poissons, et à l'occasion d'œufs de cygne*. Ce n'est qu'en hiver, lorsque le lac est gelé, qu'on peut lui apporter des provisions de *tsamba*. Car on n'a pas de canots, au Rakstal, et il n'y a pas moyen de *construire des radeaux*, puisqu'on n'a pas de bois. L'ermite dort dans une caverne, mais il en sort généralement pour faire ses prières à Bouddha. »

J'ai pu m'assurer que l'arête séparant les lacs Rakstal et Mansarouar est continue, et qu'il n'y a pas de communication entre ces deux bassins. A l'exception d'une petite dépression à son centre, l'arête a une hauteur constante de 600 mètres ; le point le plus bas de la dépression est à 90 mètres. Les indigènes que je pus interroger m'affirmèrent également que les deux lacs ne communiquent en aucune façon, bien qu'ils aient pu

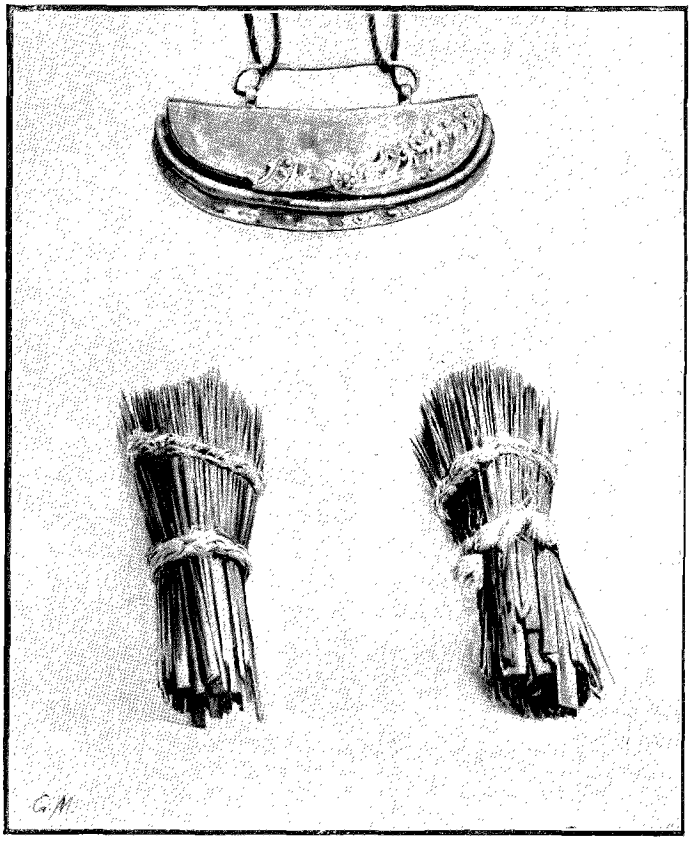


LE LAC MANSAROUAR AVEC LE TIZÉ OU KÉLAS. — DESSIN DE L'AUTEUR.



FEMMES THIBÉTAINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le faire à une époque très éloignée. Au moment de quitter les rives du lac Rakstal, nous vîmes une bande de dacoits à cheval arriver sur nous au grand galop. Quand ils furent à environ 100 mètres, je m'avançai, avec mon fusil dans une main et mon appareil photographique dans l'autre ; les ayant photographiés au moment même où ils descendaient de cheval, je mis mon fusil à l'épaule, je les visai, et je leur ordonnai de mettre bas les armes.



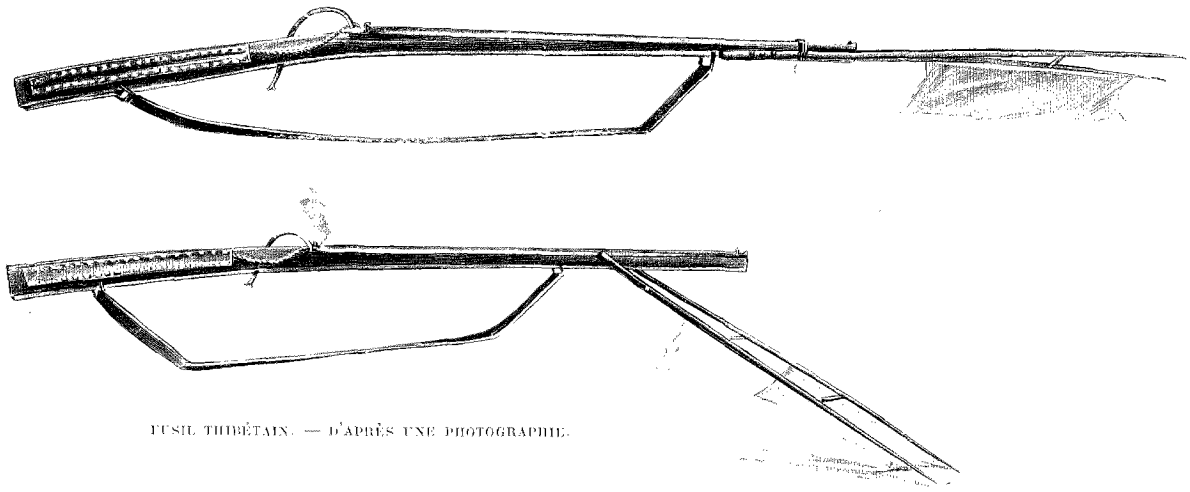
PEIGNES ET BRIQUET THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je crois qu'il eût été difficile de trouver des brigands plus conciliants. En un clin d'œil ils jetèrent leurs fusils et leurs épées à terre et tombèrent à genoux, prenant leurs bonnets dans leurs deux mains, et tirant la langue en signe de salut et de soumission. Je ne pus me dispenser de les photographier une seconde fois, dans cette posture plutôt comique.

Les dacoits consentirent, après de longs marchandages, à nous vendre deux yaks pour quarante roupies ; je leur achetai également des bâts de yaks, du tsamba et du thé. Le total faisait cinquante roupies. Nous nous séparâmes très bons amis, et je conclus qu'à l'avenir, au Thibet, je me fierais plutôt à un bandit qu'à un fonctionnaire.

Durant cette entrevue avec les Djogpas, j'avais observé leurs costumes et leurs manières avec beaucoup d'intérêt. Leurs costumes surtout étaient très « représentatifs », car ils avaient une grande variété de vêtements et de couvre-chefs. L'un d'eux portait un manteau de couleur claire orné d'une peau de léopard, un autre une grande robe de laine grise ressemblant à une robe de chambre, serrée à la taille par une ceinture ou *kamarband* ; un troisième était enveloppé dans une peau de mouton flottante, la laine tournée en dedans.

Les Djogpas, comme la majorité des Thibétains, portent une épée à la ceinture, et, que leur vêtement soit long ou court, il est toujours bouffant à la taille, de façon qu'il puisse contenir les bols nécessaires pour manger et pour boire (qu'on appelle les *pakus*), une tabatière, quelques sacs d'argent, du tsamba, des



FUSIL THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

briques de thé. C'est à cause de tout cet assortiment d'objets divers portés sur eux que les Thibétains font, à première vue, l'impression d'être très gros.

Leurs variétés de coiffures sont innombrables. La plus originale, adoptée surtout par les soldats et par les dacoits, a la forme d'une section de cône, avec un très grand bord. Elle est faite entièrement de corde

tressée, comme les semelles de bottes. Celles-ci sont particulièrement commodes et bien faites. Tous les hommes, excepté les lamas, qui se rasent entièrement la tête, portent une queue de cheveux longue ou courte et souvent ornée d'un morceau d'étoffe, de pièces d'argent, de corail, de malachite. Certains ont des boucles d'oreilles. Presque tous ont suspendue au cou une petite boîte d'amulettes, en cuivre ou en argent, contenant une image de Bouddha.



JEUNE HOMME THIBÉTAIN. — DESSIN DE L'AUTEUR.

Les Thibétains sont en général très superstitieux, et croient à des charmes de toute espèce. Comme beaucoup de leurs autres défauts, la superstition est naturellement le résultat de leur ignorance. On peut dire que, sauf pour les hauts fonctionnaires et les lamas, il n'y a pas d'éducation au Thibet. La population est tenue dans une ignorance absolue. Peu de gens savent lire, personne ne sait écrire, et les lamas prennent soin que ceux-là seuls dont ils pourront se servir apprennent quelque chose.

L'honnêteté et l'honneur sont deux vertus presque inconnues au Thibet, et quant à la véracité, tous les voyageurs peuvent témoigner qu'il est impossible de l'obtenir d'un Thibétain. La cruauté est innée chez ces gens-là, et le vice et le crime règnent partout.

Les femmes de ces Djogpas, quoique loin d'être belles, n'en avaient pas moins un certain charme, provenant de leur sauvagerie. Contrairement à la plupart des femmes thibétaines, elles avaient de bonnes dents, et leur teint n'était pas très foncé, beaucoup moins que n'eût pu le faire supposer l'onguent noir dont elles se couvraient les joues, le nez et le front. Elles avaient toutes des traits réguliers, et des yeux pleins d'expression.

Ayant quitté les Djogpas, nous atteignîmes l'arête qui sépare les deux lacs, et nous montâmes jusqu'à son sommet; l'altitude en est de 5 017 mètres.

De notre camp, nous pouvions voir, sur la rive orientale du lac Mansarouar, à 13 kilomètres environ de distance, le grand Gomba ou lamaserie de Tucker. Je résolus d'aller, dans la nuit même, y chercher des provisions, pour repartir immédiatement. Avant de partir, je contemplai longuement le panorama merveilleux des deux lacs que nous dominions. Le Rakstal, ou lac du Diable, avec ses rives déchirées, ses hautes falaises, ses îles rocheuses, ses longs promontoires, me paraissait beaucoup plus beau que son voisin le lac Sacré, qui, d'après la tradition, sert de demeure à Mahadeva et à tous les autres dieux ; quoique les eaux des deux lacs soient également bleues et limpides, quoique chacun d'eux ait pour fond la même magnifique chaîne de Gangri, le Mansarouar, la création de Brahma dont il a pris le nom, n'est pas aussi étrangement fascinant que son voisin. Ses rives sont plates; la plaine pierreuse et légèrement en pente qui les forme ne s'adosse que 3 kilomètres plus loin à une chaîne de montagnes ; ce n'est que du côté de l'arête de séparation que les bords sont un peu plus déchirés et escarpés.

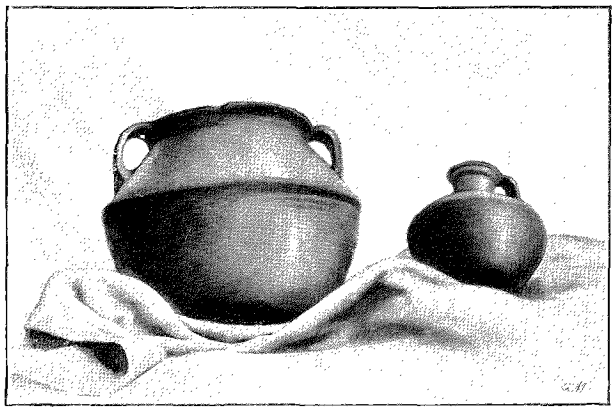
Redescendant l'arête, nous longeâmes, sous des torrents de pluie glacée, la rive sud du lac Mansarouar, traversant à gué ses tributaires, démesurément grossis par l'orage.

Après une marche d'une quinzaine de kilomètres, les aboiements d'un chien nous annoncèrent, entre deux et trois heures du matin, l'approche d'un village ; nous frappâmes à la porte d'une cabane, si violemment qu'elle céda. Le propriétaire nous prit d'abord pour des *Dacoits*; il se calma en sentant un peu d'argent dans sa main. Il nous dit cependant qu'il préférait nous voir ailleurs, dans une hutte voisine, un *serai* ou asile pour pèlerins, qui était vide. Nous ne fîmes point de difficulté à aller nous y installer pour le reste de la nuit.

A notre réveil, nous nous trouvâmes entourés de Thibétains, hommes et femmes, qui nous offraient aimablement du poisson, des étoffes, des bijoux, tels que broches, anneaux, boucles d'oreilles en cuivre ou en argent ornés de malachite, et des spécimens intéressants de poterie indigène.

Des lamas se joignirent à la foule et vinrent me demander de visiter la lamaserie et le temple; comme ils me prenaient pour un docteur hindou, ils me dirent aussi qu'ils avaient beaucoup de malades dans le village, et qu'ils comptaient sur mes bons soins.

En sortant avec eux, je pus voir enfin le curieux village où nous étions. L'orage de la nuit n'avait pas purifié le ciel, comme on aurait pu l'attendre. Des nuages menaçants étaient encore suspendus sur nos têtes ; les eaux du lac Sacré, légèrement agitées par le vent, venaient expirer sur la grève avec un bruit caressant. Chanden Sing et Mansing, les deux Hindous, ayant enlevé tous leurs vêtements, à l'exception d'un *doti*, étaient accroupis près du bord. Mes deux hommes, la tête tournée vers le Kélas, paraissaient excités et priaient avec ferveur. Ils se lavèrent à plusieurs reprises dans l'eau du lac, et à la fin ils y plongèrent. Puis, revenant tout frissonnants, ils prirent chacun dans leurs vêtements une roupie d'argent, et la jetèrent au lac, en offrande à Mahadeva. Enfin ils se rhabillèrent et vinrent me faire leurs salaams, en déclarant qu'ils étaient maintenant heureux et purs.



VASES THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Siva, le plus grand des dieux, demeure dans les eaux du Mansarouar », s'exclama Chanden Sing dans un élan poétique. « Je me suis baigné dans ses eaux, j'ai bu de ses eaux. J'ai salué le grand mont Kélas, dont la seule vue absout l'homme de ses péchés ; maintenant, je pourrai aller au ciel.

— Je serai content si nous allons jusqu'à Lhassa», grommela le sceptique Mansing, hors de la portée des oreilles des Thibétains. Chanden Sing, très versé dans les questions religieuses, me dit que seuls les pèlerins hindous ayant perdu père et mère avaient le devoir de se raser la tête en visitant le lac Mansarouar, comme un sacrifice à Siva. S'ils appartenaient à une haute caste, la coutume était qu'à leur retour au pays ils offrissent un banquet à tous les brahmanes de leur ville. Un homme qui s'est baigné dans le Mansarouar jouit d'une grande considération.

Le lac a environ 73 kilomètres de circonférence ; les pèlerins qui veulent atteindre un état particulier de sainteté en font le tour à pied, ce qui s'appelle un *kora*. Ce voyage demande, selon les circonstances, de quatre à sept jours ; un tour absout les pèlerins des péchés ordinaires ; deux tours font expier un meurtre ; trois refont honnête et bon celui qui a tué père, mère, frère ou sœur. On trouve des fanatiques qui font le tour du lac à genoux ; d'autres l'accomplissent en se jetant le visage contre terre à chaque pas.

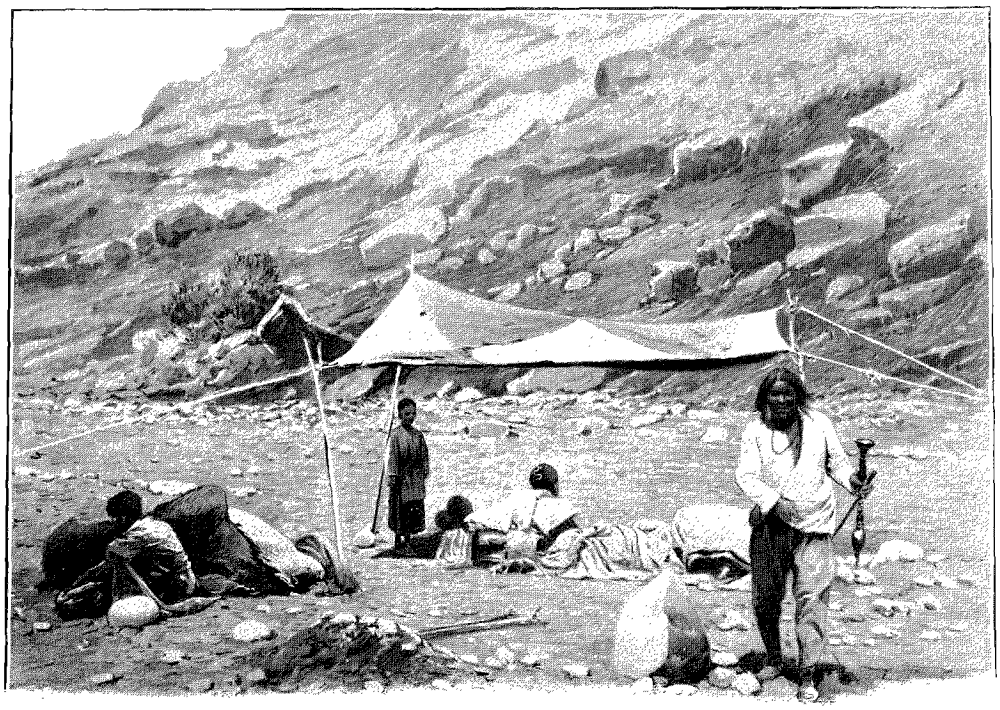


DAME DE LHASSA VOYAGEANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

D'après la légende, le Mansarouar a été créé par Brahma, et celui qui se baigne dans ses eaux a droit au paradis de Mahadeva : quels que soient les crimes qu'il ait pu commettre, un plongeon dans le lac sacré suffit pour purifier son âme en même temps que son corps. Pour complaire à mes hommes, et, qui sait ? pour m'attirer quelque chance, je jetai, moi aussi, une couple de pièces d'or dans l'eau. Les ablutions terminées, je donnai l'ordre à Chanden Sing de prendre son fusil, et de me suivre au Gomba. Les lamas étaient si polis que je craignais quelque traîtrise de leur part.

Aussitôt que j'eus franchi avec mon compagnon le seuil du monastère, la grande porte se referma derrière

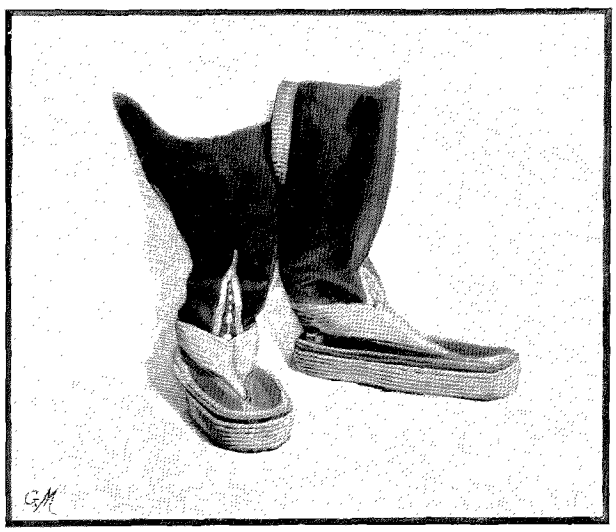
nous. Nous étions dans une cour spacieuse, sur trois côtés de laquelle régnaient deux rangs de galeries, supportés par des colonnes. C'était là le *Lhaprang*, ou la maison du lama, tandis que devant nous s'élevait le *Lha Kang*, ou temple. A l'entrée, étaient accroupis deux lamas ayant devant eux des livres de prières et à la main un rosaire et un moulin à prières. En nous voyant ils cessèrent leurs dévotions, et se mirent à battre du tambour, ce qui fit affluer les lamas, jeunes et vieux, de tous les coins du monastère.



CAMPEMENT THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A leur grande stupéfaction, j'entrai tranquillement dans le temple en ayant ôté mes chaussures en signe de respect, et déposé quelques pièces d'argent sur le tambour du lama accroupi à ma droite. A la fin, le grand lama, ou supérieur du couvent, vint à moi, s'inclinant très bas, plaçant ses pouces l'un sur l'autre, pour me montrer combien il approuvait ma visite.

Tout le long des murailles du temple étaient dressées des images représentant des divinités ou des héros bouddhistes sanctifiés, les unes en bois, les autres en métal. A leurs pieds était une longue tablette sur laquelle, dans de brillants vases de bronze, on voyait des oblations de tsamba, de fruit sec, de *tchoura*, de froment et de riz, offertes par les dévots de ces différents saints.



BOTTINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le plafond du temple était drapé d'une étoffe en laine rouge, semblable à celles que portent les lamas eux-mêmes. Il en pendait des centaines de bandes de soie, de laine, de coton, de toutes les couleurs imaginables. Le toit était supporté par des colonnes en bois formant un carré au milieu du temple, et réunies par des balustrades. Dans une niche, creusée au centre du mur qui faisait face à l'entrée, était l'image d'Ourghin ou *Koundjouk-Chik*, « Dieu seul », et devant lui, sur une espèce d'autel couvert d'un tapis, des dons beaucoup plus abondants que n'en avaient réuni les autres images.

Le lama me dit que c'était là un Dieu excellent ; je m'inclinai donc et je déposai une petite offrande dans une sébille à ma portée. Cet acte de piété ou tout au moins de générosité parut beaucoup plaire au lama, car il prit aussitôt une sainte amphore, pleine de liquide, et me versa quelques gouttes de parfum dans les mains. Ce dieu au-dessus de tous les dieux est l'incarnation de tous les saints, unis en une sorte de trinité, le *Koundjouk-Soum*. Ce mot, traduit littéralement, signifie : « les trois divinités ». D'après quelques-uns, cette triade se rapporterait aux trois éléments, l'air, l'eau et le feu, lesquels, pour les Thibétains, sont les symboles de la parole, de la charité, et

de la force ou de la vie. Comme chacun le sait, un des commandements essentiels des bouddhistes est d'honorer son père et sa mère ; une de leurs défenses est de faire tort en quoi que ce soit à son prochain. D'après les préceptes contenus dans les quelque huit cents volumes appelés les *Kayars*, les Thibétains croient à un ciel (le *Deva Tsambo*), libéré de toutes les inquiétudes de l'existence humaine, plein d'amour et de joie, gouverné par un dieu infiniment bon, qui est aidé par d'innombrables disciples, les *Chanchoubs*, lesquels passent leur vie à accomplir des œuvres charitables chez les vivants. Ils croient aussi à un certain nombre de places intermédiaires de bonheur ou de peine, et même à un enfer, où les âmes des pécheurs sont tourmentées par le feu et par le froid.

J'interrogeais encore le lama quand, comme éveillé à une pensée soudaine, il saisit mes mains, écarta mes doigts et murmura deux ou trois paroles de surprise. Son visage devint sérieux, même solennel, et il se mit à me traiter avec une obséquiosité étrange ; se précipitant hors du temple, il alla informer les autres lamas de sa découverte : à leurs mots, à leurs gestes, je vis qu'ils étaient ahuris. Quand je fus de nouveau dans la cour, chaque lama voulut examiner mes mains. J'étais fort intrigué de ce changement d'attitude ; mais je ne devais en apprendre la cause que quelques semaines plus tard.

Sorti du monastère, je songeai immédiatement à me procurer des provisions, car plusieurs habitants m'avaient assuré que j'en trouverais autant que je voudrais. Quelle ne fut pas ma surprise, quand les Thibétains, après avoir compté mes hommes, me dirent qu'ils n'avaient pas une once de vivres à nous donner!

La trahison était manifeste : je réprimandai durement mes Chokas. Se voyant déjoués, ils se laissèrent aller de nouveau à un accès de démoralisation. Je vis bien qu'il était inutile de les garder de force avec moi, et je me décidai à les renvoyer. J'avais plus à me défendre contre eux que contre les Thibétains.

Réfléchissant d'autre part aux dangers qu'ils avaient courus, aux privations qu'ils avaient subies pour moi, j'ajoutai aux gages convenus une récompense honnête ; ils convinrent, en échange, de ramener en Inde une partie de mes bagages, consistant en photographies, collections ethnologiques, etc. Notre expédition était réduite maintenant à cinq personnes : Chanden Sing et Mansing me restaient fidèles ; Bidjesing, le Djohari et Nattou de Kouti consentaient encore à m'accompagner jusqu'à la passe de Maioum. Je réussis à grand'peine à acheter des provisions qui pouvaient nous faire vivre cinq jours.

La séparation eut lieu à plus d'un kilomètre de Tucker, hors de la vue des Thibétains. Les cinq Chokas nous quittèrent en jurant, par le soleil et ce qu'ils avaient de plus sacré, qu'ils ne me trahiraient pas auprès des Thibétains, qui jusqu'ici n'avaient pas soupçonné qui j'étais.

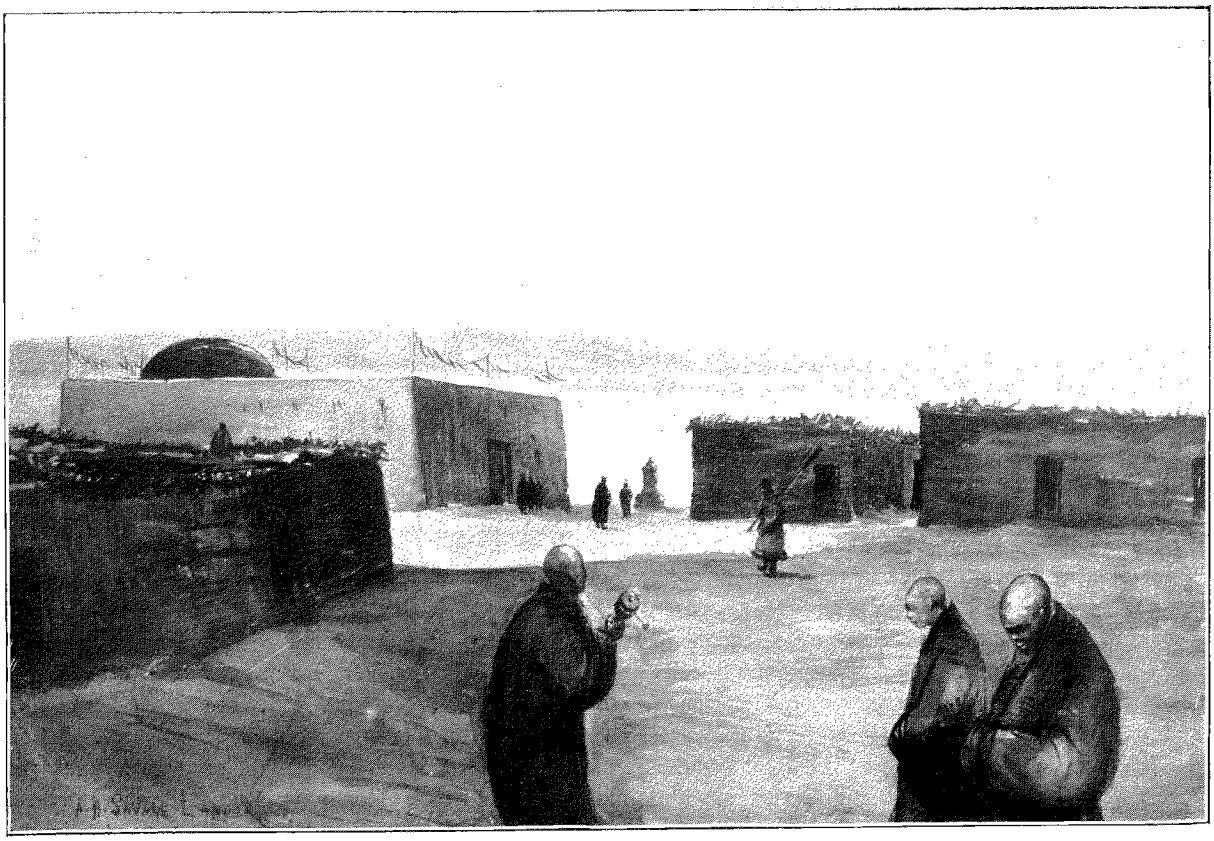
(A suivre.)

A.-H. Savage-Landor.
Traduit et résumé par Henri Jacottet.



BREBIS DE BÂT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MONASTÈRE DE TUCKER (PAGE 49). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

V

Un camp thibétain. — Métallurgie et sellerie. — Fuite des deux derniers Chokas. — Rencontre d'un détachement de Thibétains. — Démonstrations d'amitié. — Rupture. — Les deux yaks enlevés et repris. — Nouveaux soldats thibétains. — Surprise nocturne. — Nouveaux amis thibétains. — La passe de Maioum. — Dans le bassin du Brahmapoutre.

Tout semblait nous présager un heureux voyage, lorsque avec les quatre compagnons qui me restaient nous quittâmes le monastère de Tucker et prîmes la direction du Nord-Est, en longeant d'abord le lac Mansarouar, puis en traversant des chaînes de montagnes dénudées. Après un jour sans incidents, nous campâmes dans une plaine où l'on trouvait de l'herbe et de l'eau.



CHARPENTIER THIBÉTAIN (PAGE 51). DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain, au lever du soleil, je montai sur une éminence pour obtenir une vue à vol d'oiseau de la région environnante, trouver la route la plus facile à travers ce dédale de chaînes, et reconnaître notamment la direction exacte d'une rivière qui se jetait non loin de nous, dans le lac Mansarouar.

Ayant vu ce que je désirais, je retournai au camp, et nous partîmes dans la direction du Sud-Est. Après avoir franchi un col, nous nous trouvâmes au pied d'une hauteur dont le sommet ressemblait à une forteresse; mais je ne tardai pas à voir, à l'aide de ma lunette, que ce prétendu castel n'était qu'une œuvre de la nature.

Un peu plus loin, la vue de quelques tentes noires et d'un troupeau de yaks et de moutons nous obligea à faire un détour; nous suivîmes la vallée d'un gros affluent de la rivière, jusqu'au moment où je m'aperçus que nous allions trop au Sud; nous remontâmes alors sur le plateau.

Nous y rencontrâmes deux Thibétaines conduisant des moutons, et je réussis, non sans peine, à leur en acheter. Ces deux femmes avaient des frondes à la main; leur habileté à

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25 *et* 37.

lancer des pierres et à atteindre le but à une grande distance était vraiment merveilleuse. Pour quelques annas, elles nous donnèrent une représentation, atteignant tous les moutons qui leur étaient indiqués, à 30 ou 40 mètres de distance.

Ces vagabondes personnes ne purent me donner aucun renseignement sur le pays : « Nous sommes des servantes, nous dirent-elles, nous ne savons rien ; nous connaissons tous les moutons de notre troupeau, et c'est tout, mais le seigneur de qui nous sommes les esclaves est un homme instruit, il sait d'où viennent les rivières, et connaît la route de tous les Gombas. C'est un grand roi.

— Et où demeure-t-il?

— Là, où vous voyez cette fumée qui monte au ciel. »

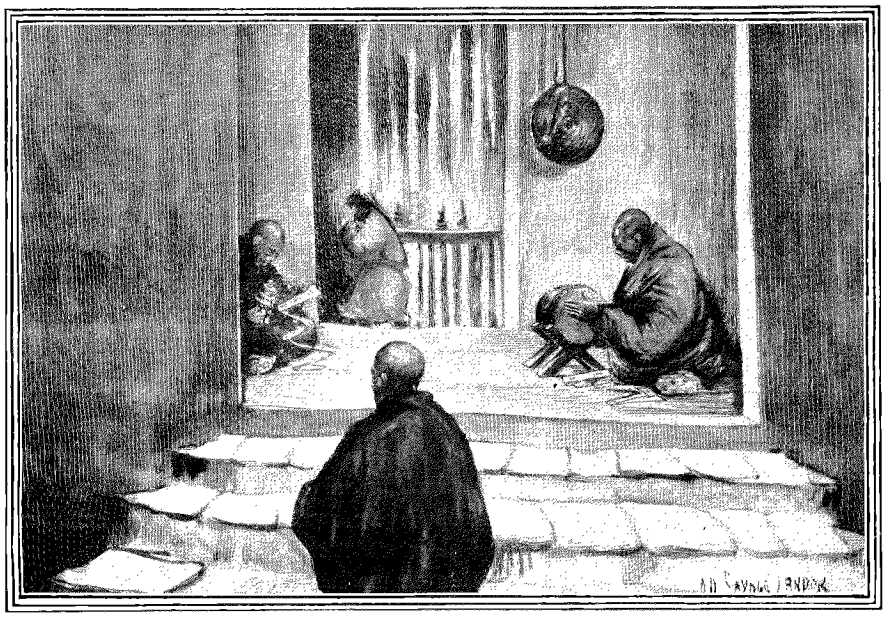
L'endroit qu'elles nous montraient était éloigné de 3 kilomètres environ. Je ne pus résister à la tentation d'aller visiter ce « grand roi ». En approchant, nous découvrîmes un camp assez vaste de tentes noires. Notre présence y causa beaucoup d'émotion, et nous vîmes les hommes et les femmes sortir très excités de leurs tentes, les hommes brandissant leurs fusils et leurs sabres, et tout le monde criant : *Djoggpas, Djoggpas!*

Être pris pour des brigands, c'était là pour nous une sensation toute nouvelle. Cet appareil guerrier formait d'ailleurs un saisissant contraste avec les expressions terrifiées des Thibétains. Je m'avançai avec Chanden Sing, je leur dis de mettre leurs sabres au fourreau et de déposer leurs fusils. Ils obéirent aussitôt et nous apportèrent des coussins pour nous asseoir. Leur frayeur surmontée, ils se montrèrent très désireux de nous plaire. Mais lorsque nous demandâmes des vivres, ils nous jurèrent qu'ils n'avaient rien.

Sachant qu'ils mentaient, je leur déclarai tranquillement que je resterais là jusqu'à ce qu'ils m'eussent apporté des provisions ; en même temps, excellent moyen d'appuyer mon argumentation, je montrai quelques pièces d'argent. Alors lentement, et par tout petits paquets, ils finirent par m'apporter les vingt livres de provisions que je demandais. Aussitôt que je leur eus donné l'argent, ils commencèrent à se quereller et ils en vinrent presque aux coups. La rapacité et l'avarice sont les traits principaux du caractère des Thibétains. Aucun d'eux, de quelque rang qu'il soit, n'a honte de mendier de la façon la plus abjecte, pour la plus petite pièce d'argent ; lorsqu'il vend et qu'il est payé, il implore toujours une pièce de plus, par-dessus le marché.

Tous ces hommes offraient un aspect extrêmement pittoresque, avec leurs longs cheveux tombant sur les épaules, et leurs longues queues ornées de morceaux d'étoffe rouge, de cercles d'ivoire et de monnaie d'argent. Ils avaient presque tous le vêtement typique du Thibétain, muni d'amples manches pendant largement au-dessous des mains, et bouffant à la taille pour contenir les ustensiles divers dont j'ai parlé.

Dans ce camp-ci, comme dans d'autres, je fus frappé de l'habileté des Thibétains à travailler le cuir ; ils le tannent et le préparent eux-mêmes, lui donnant parfois une belle couleur rouge ou verte, mais conservant d'ordinaire la teinte naturelle de la peau, spécialement pour les ceintures, les poires à poudre, les étuis à fusil, etc. Les peaux employées de préférence pour la tannerie sont celles du yak, de l'antilope et du *kiang*.



TUCKER. ENTRÉE DU TEMPLE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Ils impriment parfois sur le cuir de simples ornements ; mais le plus souvent ils y fixent, au moyen d'agrafes en fer incrustées d'argent, des ornements de diverses couleurs en métal ou en cuir.

On trouve dans le pays de l'argent et du fer. Pour fondre ces métaux les Thibétains emploient des creusets en terre ; leurs moules sont en argile. Ils connaissent aussi le travail de l'incrustation, et l'on voit notamment sur les fourreaux des sabres thibétains des ornementations, parmi lesquelles prédominent les modèles de feuilles, les arabesques variées, les motifs géométriques. L'art de tremper le métal est encore dans l'enfance, aussi les lames thibétaines sont-elles en fer et non en acier. Elles ont cependant un

fil remarquable, mais il leur manque l'élasticité des lames d'acier. Les selles, quoique peu confortables, sont adroitement faites. Elles sont en bois solide, avec un rebord de fer forgé, souvent incrusté d'argent ou d'or, qui se relève très haut, en avant et en arrière, comme dans une selle mexicaine. Les selles de bât pour les yaks sont faites grossièrement d'après le même principe.



LE TARJUM OU GOUVERNEUR DE TOKCHIM.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous nous remîmes en route avant la nuit, poussant devant nous nos deux yaks et notre mouton; il eût été imprudent de camper près des Thibétains. Nous fîmes donc halte dans un repli de terrain où nous étions un peu à l'abri du vent, qui soufflait avec force; mais avec la nuit vint une grosse pluie qui transforma en étang la dépression où nous nous trouvions et nous obligea à replier notre tente et à grelotter dans nos couvertures.

Le lendemain matin, la pluie tombait de plus belle. Nous partîmes en suivant la rive droite d'une large rivière, entre deux hautes montagnes neigeuses.

Vers le soir, nous fîmes halte, absolument épuisés, au pied d'un énorme rocher; sur une de ses faces un lama avait patiemment sculpté en gigantesques caractères l'éternelle inscription: *Omme moni padme houm*. La gorge était très étroite à cet endroit. Nous réussîmes à trouver un coin sec sous un large bloc, mais, comme il n'y avait pas assez de place pour nous cinq, les deux Chokas allèrent s'installer sous un autre rocher, à quelque distance. Il n'y avait là rien que de naturel et je ne pouvais prévoir aucun danger; je portais moi-même les armes et les instruments scientifiques, tandis que les Chokas avaient sous leur rocher les sacs contenant toutes nos provisions, à l'exception des conserves de viandes.

La pluie tomba, le vent hurla toute la nuit, et, comme la veille, il nous fut impossible d'allumer le moindre feu. Le thermomètre ne descendit pas au-dessous de + 2°; mais, trempés comme nous l'étions, le froid nous semblait intense. Nous étions si gelés que nous ne pûmes nous décider à manger, et, nous recroquevillant dans le petit endroit sec que nous avions à notre disposition, nous tombâmes bientôt dans un profond sommeil. Je n'avais jamais encore si bien dormi au Thibet; il faisait donc grand jour quand je me réveillai. Ce fut pour constater la disparition de mes deux Chokas, Nattou de Kouti et Bidjesing le Djohari, qui s'en étaient allés avec leurs charges. Je découvris leurs traces à demi effacées, dans la direction d'où nous étions venus la nuit précédente. Les coquins s'étaient enfuis; il n'y aurait eu là que demi-mal, s'ils n'avaient emporté presque toutes nos provisions et quantité de bonnes cordes, de courroies et d'autres objets dont nous avions besoin constamment, et qu'il nous était absolument impossible de remplacer.

Ainsi, de trente domestiques choisis qui étaient partis, vingt-huit m'avaient abandonné, et il n'en restait que deux, le fidèle Chanden Sing et Mansing le lépreux.

Le temps était toujours horrible; nous n'avions ni nourriture ni combustible. Je proposai à mes deux compagnons de s'en aller, eux aussi; je leur montrai les dangers qu'il y avait à m'accompagner plus loin, mais ils refusèrent absolument de me quitter.

« Sahib, me dirent-ils, nous ne sommes pas des Chokas. Si vous mourez, nous mourrons avec vous. Nous ne craignons pas la mort. Nous sommes tristes de vous voir souffrir, sahib, mais pour nous qu'est-ce que cela fait? Nous ne sommes que de pauvres gens. Cela n'a donc pas d'importance. »

La fuite de ces deux hommes aurait dû, semble-t-il, me décourager tout à fait; je n'en fus, au contraire, que plus déterminé à poursuivre mes projets.

Ce n'était pas une petite affaire que d'avoir à courir moi-même pour ramener les yaks, qui s'en étaient allés en quête d'herbe, de sangler les bâts sur leurs dos, et d'y placer les lourdes caisses en étain contenant nos instruments scientifiques et nos plaques photographiques. Cela était d'autant plus difficile, étant donné l'agitation des yaks, que nous avions perdu nos meilleures cordes et courroies. Avec mille précautions,

je réussis enfin à attacher nos caisses, et j'allais me relever, lorsqu'un terrible coup de corne de la bête m'atteignit à la tête, à un pouce derrière l'oreille, et m'envoya rouler tout de mon long par terre. Je restai quelques instants sans connaissance, et pendant plusieurs jours, j'eus la nuque enflée et douloureuse.

Nous continuâmes à suivre la rive droite de la rivière, entre des collines rougeâtres et de lointaines montagnes neigeuses que nous entrevoyions par instants au Nord-Ouest et à l'Est-Sud-Est, lorsque la pluie cessait un instant de tomber. Nous avancions péniblement, enfonçant à chaque pas dans la boue, lorsque, vers le soir, nous découvrîmes un parti d'environ 150 soldats chevauchant à notre poursuite. Nous dérobant à leur vue, nous changeâmes aussitôt de direction, et nous grimpâmes rapidement au sommet de la chaîne de collines. Pensant, évidemment, que nous avions continué le long de la rivière, ils dépassèrent l'endroit où nous avions quitté le sentier, sans remarquer les traces de nos pas sur le versant de la colline. Bientôt le bruit des clochettes des chevaux se perdit dans le lointain.

Nous restâmes campés toute la nuit à cet endroit, à 5 100 mètres d'altitude, prêts à fuir à la première alerte. Je veillai le fusil en main, jusqu'au matin. La pluie avait cessé; mais nous étions enveloppés d'un brouillard humide qui nous glaçait. Epuisé, je demandai à Chanden Sing de me remplacer, et je tâchai de dormir quelques instants.

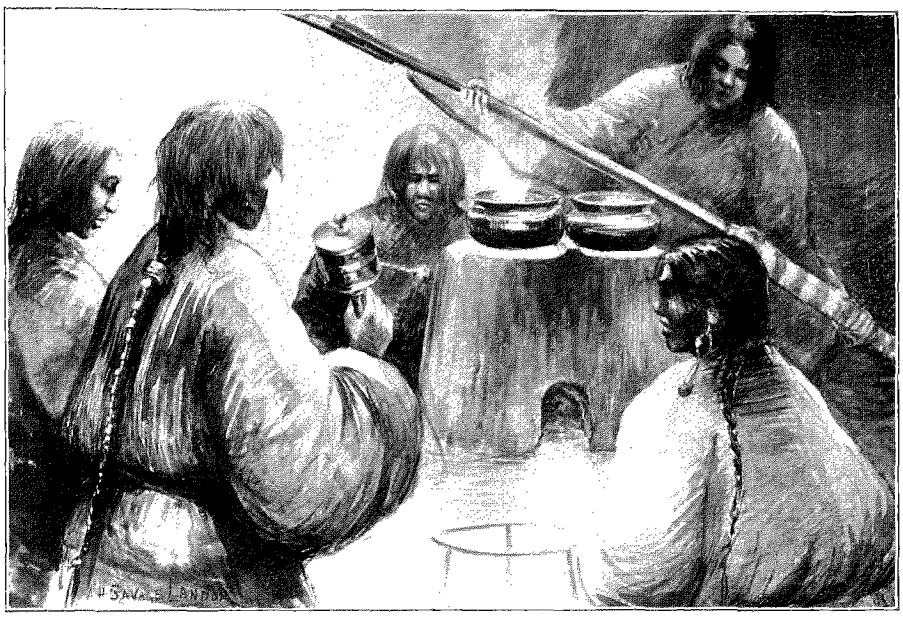
Mais je fus bientôt réveillé par mon porteur. — « Vite, vite, votre fusil! me dit-il à demi-voix. Entendez-vous le son des clochettes? » On l'entendait, en effet, distinctement. Nos ennemis approchaient, évidemment en nombre, et il n'y avait pas de temps à perdre. Réussir à nous évader semblait impossible. Je me décidai donc à aller plutôt à la rencontre des cavaliers. Chanden Sing et moi avions nos fusils, Mansing son *kouhri* gourkha, et nous attendîmes leur arrivée. Alors sortit du brouillard une longue procession de formes grises semblables à des fantômes, chacune d'elles conduisant un cheval. L'avant-garde s'arrêtait de temps en temps pour examiner le sol; les soldats avaient, en effet, découvert notre piste, en partie effacée par la pluie, et ils la suivaient. Quand ils nous virent enfin au sommet de la colline, ils s'arrêtèrent. Ils étaient visiblement émus, et se consultèrent, très animés; quelques-uns prirent leurs fusils à la main, d'autres tirèrent leurs sabres, tandis qu'assis sur un rocher au-dessous d'eux, nous les regardions avec une profonde attention.

Après quelques hésitations, quatre officiers nous firent comprendre qu'ils désiraient s'approcher :

« Vous êtes un grand roi, cria l'un d'eux le plus haut qu'il put, et nous désirons déposer ces présents à vos pieds. »

En disant cela, il montrait quelques petits sacs, que portaient ses trois compagnons.

Je me sentais fort peu royal, après la détestable nuit que nous venions de passer. Je déclarai néanmoins que les quatre hommes pouvaient s'approcher, à condition que les autres se retirassent sur un point éloigné d'environ 200 mètres; c'est ce qu'ils firent aussitôt, déposant leurs fusils de la façon la plus humble, et remettant leurs sabres au fourreau. Puis les quatre officiers vinrent à nous; lorsqu'ils furent tout près, ils jetèrent les sacs à terre et les ouvrirent pour nous en montrer le contenu. Il y avait là du tsamba, de la farine, du *tchoura* (espèce de fromage), du *gouram* (pâte douce), du beurre, des fruits secs. Les officiers eux-mêmes se répandirent en manifestations de politesse. Ils se donnèrent comme les subordonnés du Tarjum de Tokchim, qui les avait envoyés pour s'enquérir de ma santé, et pour me montrer qu'il était mon meilleur ami. Il me priait d'accepter ces vivres, connaissant bien les difficultés d'un voyage à travers un pays inhospitalier. En même temps, les envoyés me présentaient un *kata*, ou « écharpe d'amour et d'amitié », un long ruban de gaze de soie mince, dont les extrémités étaient



INTÉRIEUR D'UNE TENTE THIBÉTAINE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.



GOMBA (MONASTÈRE) PRÈS DE TUCKER. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

découpées en franges. Au Thibet, ces *katas* accompagnent n'importe quel présent. Les grands lamas en vendent aux dévots ou en offrent à ceux qui laissent un don suffisant après avoir visité une lamaserie ou un temple. Si l'on envoie un message verbal à un ami, on y joint un *kata*, et entre fonctionnaires ou lamas, on glisse même dans les lettres de petits morceaux de cette gaze de soie. Ne pas offrir de kata à un visiteur qu'on veut honorer est envisagé comme un manque de savoir-vivre.

Je m'empressai d'exprimer ma reconnaissance envers le Tarjum, et je remis à ses envoyés une somme en argent qui représentait trois fois la valeur des objets qu'il m'offrait. Après quoi nous nous mîmes à causer fort agréablement. Mais, à mon grand ennui, le pauvre Mansing, hors de lui à la vue de tant de vivres, ne put résister plus longtemps aux angoisses de la faim, et, sans réfléchir au manque d'étiquette et à ses conséquences probables, il se remplit la bouche de poignées de farine, de fromage et de beurre. Cet empressement fit soupçonner aux Thibétains que nous mourions de faim, et, avec leur habileté ordinaire, ils résolurent de profiter de la circonstance.

« Le Tarjum, dit le plus vieux des messagers, vous demande de revenir en arrière, et vous offre d'être ses hôtes. Il vous nourrira, vous et vos hommes, et vous retournerez ensuite dans votre pays.

— Merci, répondis-je, nous n'avons pas besoin des vivres du Tarjum, et nous n'avons pas envie de rebrousser chemin. Je lui suis très obligé de son amabilité, mais nous continuerons notre voyage.

— Alors, dit d'un ton irrité un jeune et gros Thibétain, si vous continuez votre voyage, nous reprendrons nos présents.

— Et votre *kata* », répondis-je en lui jetant en pleine poitrine une grande motte de beurre, puis les petits sacs de farine, de fromage, de fruits, qui avaient été déposés gracieusement devant nous quelques minutes auparavant.

Ce bombardement inattendu déconcerta complètement les Thibétains. Avec leurs cheveux, leurs visages, leurs vêtements poudrés, ils détalèrent le plus vite qu'ils purent, tandis que Chanden Sing, toujours prompt comme l'éclair quand il s'agissait de donner des coups, frappait de la crosse de son fusil dans la partie la plus arrondie d'un des ambassadeurs.

Mansing, le philosophe de notre bande, interrompu dans son repas, mais non troublé, ramassa, sans s'occuper de nous, les fruits, le fromage et les morceaux de beurre dispersés tout alentour, disant que c'était une honte de gaspiller ainsi de si bonne nourriture.

Les soldats, qui avaient suivi de loin les différentes phases des négociations, jugèrent prudent de battre en retraite : enfourchant leurs montures, ils galopèrent pêle-mêle sur les pentes de la colline et le long de la vallée, puis se perdirent dans le brouillard. Les pauvres ambassadeurs, qui n'avaient pu rejoindre leurs chevaux, suivaient aussi vite qu'ils pouvaient.

*

Leurs cris de détresse, causés par la peur seule, car nous ne leur avions fait aucun mal, ne firent qu'accroître le mépris dans lequel mes hommes tenaient les soldats thibétains et leurs officiers. La scène avait d'ailleurs été réellement comique, et j'en tirai tout le parti que je pus, auprès de mes compagnons, en me moquant du prétendu courage des Thibétains.



PIERRES GRAVÉES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

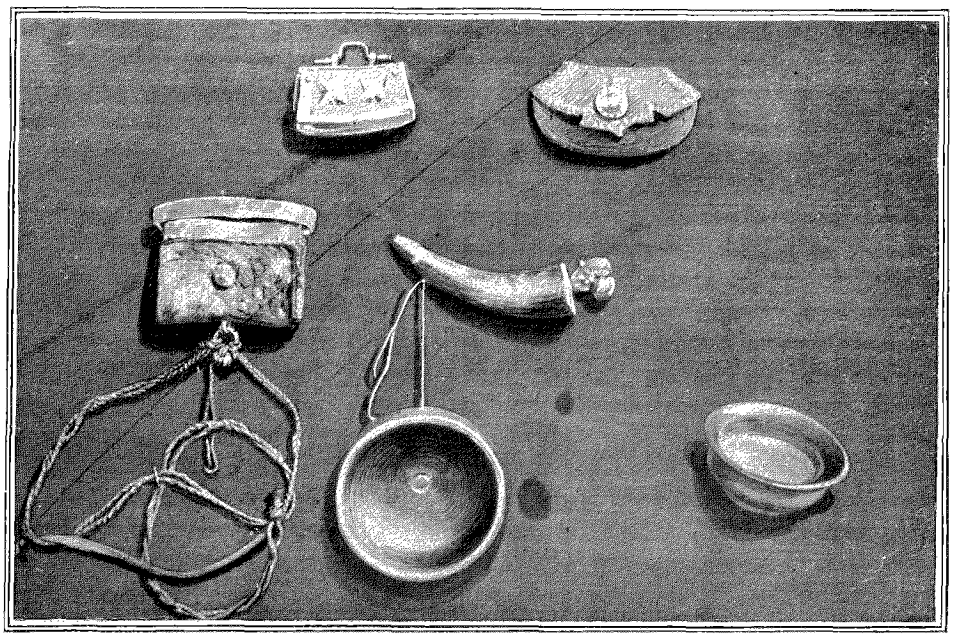
Lorsque ceux-ci furent hors de vue, Chanden Sing et moi, oubliant tout amour-propre, nous aidâmes Mansing à ramasser les dattes sèches, les abricots, les morceaux de *tchoura*, le beurre et le *gouram*, puis, ayant chargé nos yaks, nous continuâmes notre route.

Le temps était toujours mauvais, et, dans l'après-midi, il plut à torrents; arrivés dans une grande vallée où nous devions faire halte, nous ne pûmes trouver une place sèche pour poser nos tentes ; la vallée entière était transformée en une nappe d'eau de quelques pouces de profondeur. Nous étions au bord d'un torrent venant d'une petite vallée ouverte au Nord. De côté s'élevaient, prolongées dans la direction de l'Est, une série de montagnes pyramidales, couvertes de neige, et de hauteur à peu près égale; au Sud se dressaient également de hauts pics, avec beaucoup de neige. Nous étions à 5320 mètres d'altitude et nous souffrions d'un froid intense.

La journée et la nuit suivante ne furent pas meilleures. Mais le surlendemain, heureusement, le vent était tombé, et le soleil se mit à briller. Nous pûmes enfin sécher nos vêtements et nos bagages.

Pendant que nous procédions à cette opération, nous fîmes une découverte fâcheuse : nos deux yaks avaient disparu. Je montai sur une éminence, sondant la plaine avec ma lunette, et je ne tardai pas à découvrir nos deux bêtes, emmenées par une douzaine d'hommes à cheval, qui poussaient devant eux un troupeau d'à peu près cinq cents moutons. A leurs vêtements, je reconnus que ces gens étaient des voleurs, et je me mis en devoir de les poursuivre, laissant le camp à la garde de mes deux hommes.

Comme les voleurs allaient très lentement, je ne tardai pas à me trouver près d'eux ; quand ils m'eurent vu, ils hâtèrent le pas, cherchant à fuir. Je leur criai trois fois de s'arrêter, mais ils ne firent aucune attention à mes paroles. Je pris alors mon fusil et je visai. Ils s'arrêtèrent, et, m'approchant, je leur réclamai mes deux yaks. Ils refusèrent de les rendre, disant qu'ils n'avaient pas peur de moi.



USTENSILES THIBÉTAINS : BOURSES, TABATIÈRES EN CORNE, ET TASSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

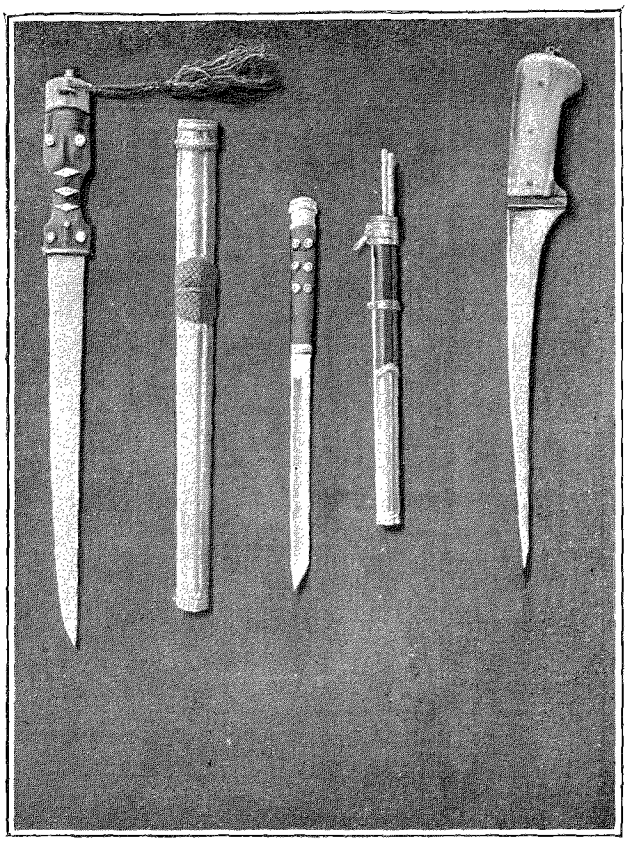
Mais comme ils étaient en train d'armer leurs fusils à mèche, je pris les devants, et je donnai un violent coup de crosse dans le ventre de celui qui était le plus rapproché de moi. Il tomba. Je frappai ensuite sur la tempe droite d'un autre, qui tenait son fusil entre ses jambes; lui aussi chancela et tomba lourdement. Ce fut un coup de théâtre. « *Chakzal, chakzal! Chakzal wortzié!* (Nous vous saluons, nous vous saluons!) — Ecoutez, s'il vous plaît ! » s'écria un troisième brigand, avec une expression d'épouvante et tenant, en signe d'approbation ses pouces au-dessus de ses poings fermés.



PASSE DE MAOIUM — LES PRIÈRES À VENT (PAGE 59). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

— *Chakzal!* répondis-je, en glissant une cartouche dans mon mannlicher.

— *Middù middù* (Non, non) », dirent-ils alors d'un ton suppliant, en déposant rapidement leurs armes.



COUTEAUX THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers midi, comme nos vêtements étaient à peu près secs, la pluie se mit de nouveau à tomber. Après quelques hésitations, je me décidai à franchir une passe, à quelques kilomètres de distance. Ayant atteint deux petits lacs, au pied de la passe, nous nous mîmes à gravir des pentes couvertes de neige. Nous étions à mi-chemin lorsque, en nous retournant, nous vîmes huit soldats galopant vers nous. Nous les attendîmes. A peine arrivés, ils se livrèrent à leurs serviles révérences habituelles, déposant leurs armes à côté d'eux, pour bien montrer qu'ils n'avaient pas l'intention de combattre.

Une longue palabre s'ensuivit, dans laquelle les Thibétains protestèrent de leur amitié pour nous et de leur empressement à nous être utiles en tout ce qu'ils pourraient. C'était trop beau pour être vrai, et je soupçonnai des intentions de trahison, d'autant plus qu'ils nous pressaient de venir dans leurs tentes, où ils nous promettaient toutes les douceurs imaginables ; ils allaient même jusqu'à nous offrir de nous vendre des chevaux. Leurs descriptions de l'accueil qui nous attendait étaient vraiment trop brillantes. Aussi, tout en les remerciant du fond du cœur, répondis-je que je préférais continuer mon chemin et supporter mes souffrances actuelles. Ils comprirent que je n'étais pas facile à prendre, et ils n'en eurent que plus de respect pour moi. Ils ne purent me dissimuler leur étonnement de ce que je fusse venu si loin avec deux hommes seulement. Je leur donnai quelques présents, et nous nous séparâmes bons amis.



FEMME THIBÉTAINE PORTANT SON ENFANT DANS UN PANIER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous parvînmes au sommet du col, à 5635 mètres d'altitude, et nous vîmes s'étendre, de l'autre côté, à 600 mètres plus bas, une grande étendue de plaine, avec un lac, que je pris pour le Gounkyo. Afin de m'en assurer, je laissai sur la passe mes hommes et mes yaks, et je grimpai sur un pic qui dominait la passe d'environ 350 mètres. De là je pus avoir une bonne vue à vol d'oiseau du pays d'alentour. Au Nord s'élevait une chaîne de montagnes neigeuses, et, droit au-dessous, s'étendait ce que je pris pour une nappe d'eau, à en juger par les nuages et les brouillards



SOUS LA PLUIE (PAGE 54). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

qui planaient au-dessus et par l'herbe qui couvrait les pentes inférieures de la montagne. Je rejoignis mes hommes, et nous descendîmes l'autre versant de la passe, en enfonçant dans une neige profonde et molle. Nous posâmes notre tente dans une gorge étroite, à 150 mètres au-dessus de la plaine. Mansing et Chanden Sing ne tardèrent pas à s'endormir profondément ; quant à moi, épuisé par mon ascension, j'étais trop énervé pour y réussir.

Je ne sais pourquoi je m'imaginai qu'il y avait quelqu'un en dehors de la tente ; je n'entendais cependant aucun bruit. Mais je voulus satisfaire ma curiosité, et, le fusil en main, je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Je vis un certain nombre de formes noires qui s'avançaient vers nous en rampant avec précaution. Aussitôt je sortis, les pieds nus, courant à l'ennemi et criant, de toute ma voix : « *Pila tedan tedang* (Prenez garde ! prenez garde !) ». Ces seuls mots firent détaler nos visiteurs fantômes. Il y en avait, évidemment, un certain nombre qui étaient cachés derrière les rochers, car, lorsque la panique s'empara d'eux, le nombre des fuyards était double et même triple de celui des spectres que j'avais vus approcher. Ils faisaient un bruit affreux avec leurs lourdes bottes, en descendant la pente. Lorsqu'ils eurent atteint le pied, ils tournèrent autour de la montagne et disparurent. Quand je rentrai dans la tente, Chanden Sing et Mansing, entièrement enveloppés dans leurs couvertures, ronflaient encore.

Je ne pus naturellement dormir le reste de la nuit. Nous nous demandions comment les Thibétains nous avaient découverts, et nous ne pouvions nous empêcher de croire que c'étaient nos bons amis de la veille qui les avaient mis sur nos traces. Mais les Thibétains s'étaient montrés, en toute rencontre, si inconcevablement lâches que nous n'attachâmes aucune importance à l'incident.

Nous descendîmes dans la plaine, et nous en avions déjà traversé la moitié. Je regardais de tous côtés avec ma lunette, en cherchant à découvrir nos ennemis, lorsque Chanden Sing, qui avait les yeux les plus perçants que j'aie jamais connus à un homme, nous montra le sommet d'une éminence où l'on pouvait voir en effet quelques têtes à l'affût derrière les rochers. Nous passâmes, sans faire semblant de nous douter de leur présence, et nous les vîmes sortir de leurs cachettes, descendant la pente sur une longue ligne en conduisant leurs chevaux. Arrivés dans la plaine, ils se mirent en selle et galopèrent vers nous. Rien de pittoresque comme leur costume, avec leurs manteaux rouge foncé ou leurs robes de peau brune ou jaune et leurs bonnets de diverses couleurs. Quelques-uns avaient des manteaux d'un rouge éclatant, brodés d'or, et étaient coiffés de toques chinoises. C'étaient des officiers. Ces costumes, et les fusils des soldats, auxquels étaient attachés de petits drapeaux rouge et blanc, faisaient des taches de couleur sur le fond triste des montagnes dénudées ;

le tintement des clochettes des chevaux animait la monotonie de ces régions silencieuses et inhospitalières.

Les Thibétains descendirent de cheval à une centaine de mètres de nous, lorsqu'un vieillard, jetant d'un geste théâtral son fusil et son sabre, vint dans notre direction d'un pas mal assuré. Nous le reçûmes aimablement ; il nous amusa beaucoup : c'était, à sa façon, un original.

« Je ne suis qu'un messager, nous dit-il. C'est pourquoi il ne faut pas vous fâcher contre moi, si je vous parle. Je ne fais que vous rapporter les paroles de mes officiers, qui n'osent pas venir, de peur de recevoir des coups. On a appris à Lhassa, d'où nous venons, qu'un *Plenki* (Anglais) est au Thibet avec beaucoup d'hommes, et qu'on ne peut le trouver nulle part. Nous avons été envoyés pour le prendre. Etes-vous de son avant-garde ?

— Non, répondis-je d'un ton sec. Je suppose que vous avez mis quelques mois pour venir de Lhassa ?

— Non, nous avons de bons chevaux, et nous sommes venus vite. »

Le Thibétain compta jusqu'à douze, en faisant des grimaces et en penchant la tête à droite comme pour rassembler ses pensées.

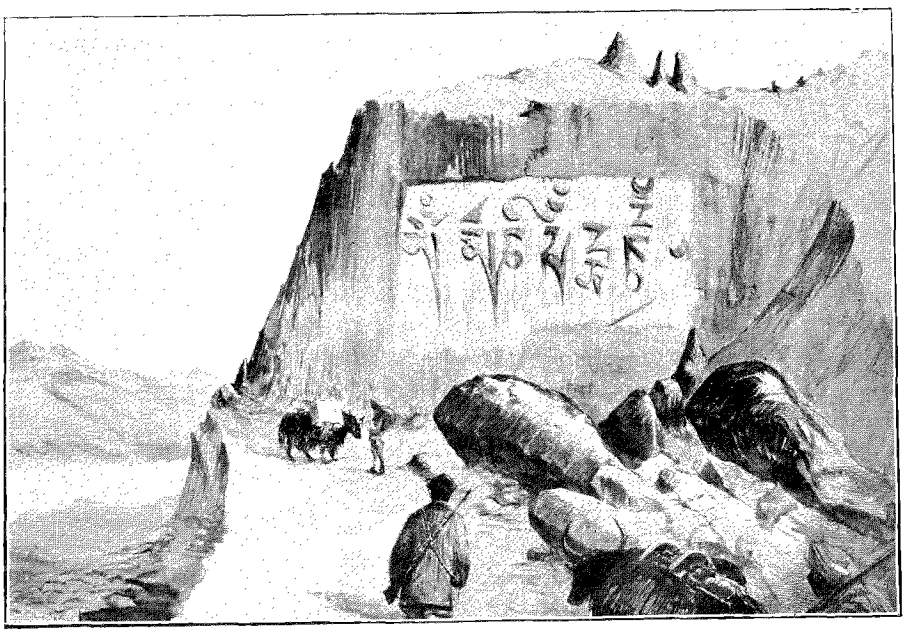
« Douze jours, continua-t-il, douze jours nous avons été en route. Nous avons l'ordre de ne pas revenir avant d'avoir capturé le *Plenki*. Et vous, me demanda-t-il d'un ton inquisiteur, combien de temps avez-vous pris pour venir du Ladak ? »

Il déclara qu'il pouvait voir à mon visage que j'étais un Cachemirien. J'étais sans doute si brûlé et si sale qu'on ne pouvait me distinguer d'un indigène. Le vieillard me fit toutes sortes de questions, cherchant à découvrir si j'étais un *pandit*, envoyé par le gouvernement de l'Inde pour faire le levé du pays ; il me demanda pourquoi j'avais changé mes vêtements indigènes contre ceux d'un *Plenki*.

Je lui dis que j'étais un pèlerin allant visiter des monastères. Il m'approuva fort et m'offrit de me montrer le chemin du lac Gounkyo avec tant d'insistance que j'acceptai. Mais quand je vis les 200 cavaliers se mettre en devoir de nous suivre, je lui fis entendre que cet appareil guerrier était inutile, puisque nous étions bons amis.

Confus et hésitant, il retourna vers ses hommes et, après avoir conféré, revint avec huit d'entre eux, tandis que le reste partait au galop dans la direction opposée.

Franchissant un col et traversant quelques chaînes peu élevées, nous nous trouvâmes enfin dans la vallée herbeuse et abritée du lac Gounkyo. Le lac, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, était d'une beauté extraordinaire. La grande chaîne neigeuse du Gangri se dressait presque tout droit au-dessus de ses eaux ; aux Sud, des montagnes d'une certaine hauteur formaient un fond sauvage et pittoresque, mais nu et désolé au delà de toute expression. Au Nord-Ouest, des chaînes plus basses descendaient jusqu'à la rive.



INSCRIPTION GIGANTESQUE SUR UN ROCHER (PAGE 51). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous campâmes à 5018 mètres. Les soldats thibétains s'établirent à une cinquantaine de mètres de distance. Ils vinrent nous voir dans la soirée et nous rendirent quelques petits services, tels que d'aller nous chercher du combustible et de nous faire du thé à la manière thibétaine. Ils prenaient un plaisir particulier à dire du mal des lamas. Ceux-ci, disaient-ils, accaparaient tout l'argent qui entrait dans le pays, et personne d'autre ne pouvait en avoir. Ils ne regardaient pas aux moyens pour arriver à leur but et se montraient cruels et injustes. Au Thibet, m'apprit-on, chaque homme peut être appelé à servir, et chaque soldat est un serviteur des lamas. Les soldats de l'armée permanente reçoivent une certaine quantité de tsamba, des briques de thé et du beurre, et c'est là toute leur solde. On leur donne encore un cheval. Leurs armes (fusils et sabres) leur appartiennent d'ordinaire et restent dans la famille ; mais à

l'occasion, et spécialement dans les grandes villes, telles que Lhassa et Chigatzé, elles sont fournies par les lamas ; en outre les munitions sont régulièrement données par les autorités. Les armes sont fabriquées pour la plupart à Lhassa et à Chigatzé. Les Thibétains se vantent d'être de bons tireurs avec leurs fusils, qu'ils appuient généralement, comme les anciens mousquets, sur une « fourchette » de bois ; mais je n'ai jamais vu, dans les concours de tir, un seul concurrent atteindre son but. Il est vrai qu'en de telles circonstances, et pour faire des économies, le soldat thibétain ne se sert presque jamais de balles en plomb, mais remplit le canon de son arme avec de petites pierres.



MUSICIENS AMBULANTS THIBÉTAINS. DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour la passe de Maioum, en suivant la vallée de la rivière qui se jette dans le lac Gounkyo ; quoique fort élevée, elle a beaucoup de gazon. Arrivés en face d'un emplacement de camp, entouré de murs de pierre, d'où s'élevait de la fumée, — ce qui me fit soupçonner que quelqu'un était caché derrière, — nos amis thibétains nous engagèrent à nous arrêter. Je refusai.

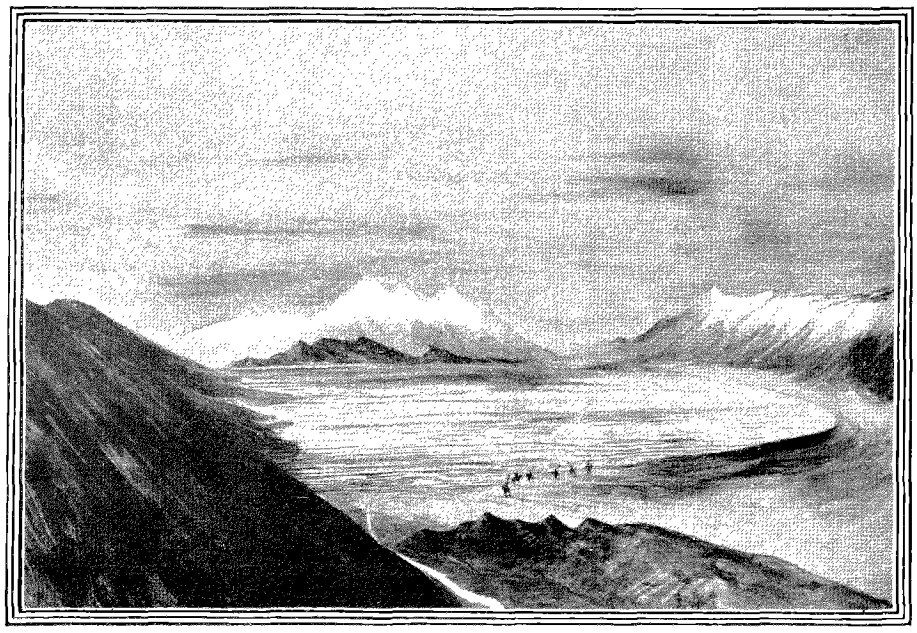
Alors nos soldats, renonçant tout à coup à leur amabilité affectée, nous menacèrent de nous tuer si nous avancions.

« Nous devrons vous couper la tête ou vous aurez à couper la nôtre, s'écrièrent à la fois deux ou trois d'entre eux.

« Je n'ai pas de couteau », répondis-je très sérieusement, en faisant semblant d'être désappointé et en tournant la main, à la manière thibétaine.

Les Thibétains ne savaient que faire. Puis quand ils me virent reprendre le chemin du col, en tirant la langue en guise d'adieu et en élevant les paumes de mes mains sur mon front, dans le style le plus correct du pays, ils ôtèrent leurs bonnets et nous saluèrent humblement en s'agenouillant et en inclinant leurs têtes jusqu'à terre.

Arrivés près du col, nous croisâmes le sentier qui va du Ladak à Lhassa par Gartok, le long des rives septentrionales des lacs Rakstal, Mansarouar et Gounkyo. Sur le col lui-même étaient plantés quelques pieux, réunis entre eux par des cordes, et sur lesquels des pièces d'étoffe flottaient gaiement à la brise. On voyait aussi des *obos*, ou *tumuli* de pierres dont beaucoup portaient l'inscription sacrée. Des crânes et des cornes de yak, de chèvre, de bélier, déposés près des obos, portaient également l'inscription gravée et peinte en rouge avec le sang de l'animal.



LE LAC GOUNKYO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Les Thibétains offrent en effet un sacrifice lorsqu'ils franchissent les cols, et surtout quand ils ont des lamas avec eux. La viande de l'animal tué est mangée par les assistants, et, si ceux-ci sont nombreux, la cérémonie est même suivie de chants et de danses. On trouve de ces obos dans tout le pays, pour marquer le point culminant d'un col ou le sommet d'une montagne, et nul Thibétain qui passe près d'eux ne néglige d'y déposer une pierre blanche pour apaiser le courroux possible de la divinité. La passe du Maioum, qu'aucun Anglais n'avait jamais franchie, venant du même point que moi, a 5 337 mètres d'altitude. Elle marque

une limite importante au Thibet; l'une des premières sources du grand Tsan-Po, ou haut Brahmapoutre, naît sur ses pentes Sud-Est, ; elle sépare en outre les immenses provinces thibétaines de Nagri-Khorsoum et de Yu-Tzang, celle-ci province centrale du Thibet, dans laquelle est comprise la capitale, Lhassa.

Nous étions encore au sommet de la passe de Maioum lorsque nous vîmes, chevauchant dans notre direction, quelques-uns des soldats thibétains que nous avions laissés en arrière. Nous les attendîmes de pied ferme ; arrivé près de nous, leur chef, montrant la vallée qui s'étendait derrière le col, s'écria : « Là est le territoire de Lhassa, et nous vous interdisons d'y entrer. »

Je ne fis nulle attention à leur protestation, et, poussant devant moi les deux yaks, j'entrai dans la plus sacrée de toutes les provinces sacrées, « le territoire de Dieu ». Nous descendîmes rapidement le versant oriental de la passe. Les soldats nous regardèrent avec horreur, nous suivirent quelque temps des yeux et disparurent.

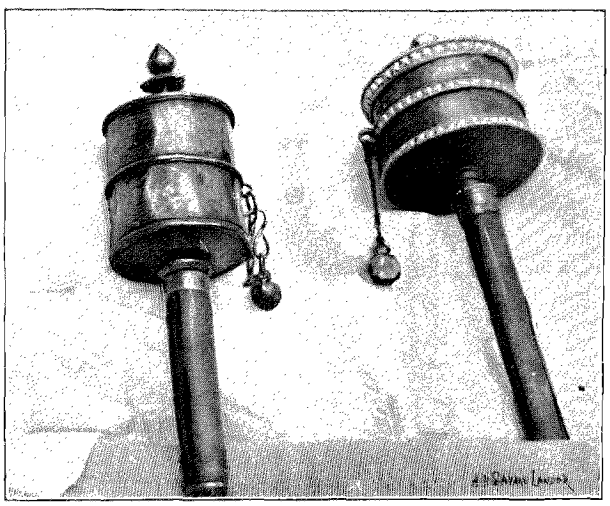
Un petit ruisseau, qui avait à peine quelques centimètres de largeur, descendait, au milieu des pierres, la vallée que nous suivions et se grossissait d'autres ruisseaux, formés par les neiges fondues, venus des deux côtés de la montagne. C'étaient là les premières eaux du Brahmapoutre, un des grands fleuves du monde. J'éprouvai quelque orgueil, je l'avoue, à être le premier Européen qui eût atteint ces sources, et un certain plaisir enfantin à me tenir, les jambes écartées, au-dessus de ce fleuve saint, qui est si large plus bas. Nous bûmes de ses eaux à sa source même, puis, prenant un sentier tracé, nous suivîmes la vallée, qui devenait herbeuse etdoucement inclinée.

Il y avait entre les versants ouest et sud-est de la passe un changement de climat extraordinaire. A l'Ouest, nous n'avions eu que de violents orages de grêle, de pluie, de neige, et l'humidité de l'air refroidissait la température, même de jour. Le sol était très marécageux, et l'on n'y pouvait trouver ni herbe, ni combustible. Aussitôt le col franchi, nous nous trouvâmes dans un climat doux et agréable, avec un joli ciel bleu sur nos têtes, de l'herbe pour nos yaks, des fourrés pour nos feux; après nos souffrances et nos privations, nous sentions vraiment que nous étions entrés dans « le pays de Dieu ».

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



MOULINS À PRIÈRES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA SOURCE DU BRAHMAPOUTRE (PAGE 60). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VI

Un nouvel ami. — L'intérieur d'une tente thibétaine. — Les femmes thibétaines. — Mariage. — Polyandrie et polygamie. — Cérémonies funèbres. — Une attaque repoussée. — Traversée de marécages. — Mausing perdu et retrouvé. — Les yaks à l'eau. — Perte de nos bagages. — Arrivée à un campement thibétain. — Bon accueil. — Trahison. — Prisonniers.



VIEUX THIBÉTAIN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous campâmes près de l'endroit où le Brahmapoutre naissant reçoit son premier affluent important, à 5 070 mètres d'altitude. De la passe de Maioum se détache un prolongement de la chaîne du Gangri, qui prend d'abord la direction du Sud-Est, puis celle de l'Est, sur une ligne presque exactement parallèle à celle de l'Himalaya. Entre les deux chaînes s'étend la vallée du Brahmapoutre, la région la plus peuplée du Thibet. L'herbe y est abondante, le combustible également, et c'est pourquoi l'on peut voir des milliers de yaks, de moutons, de chèvres, paître près de nombreux camps thibétains qui s'élèvent le long du Brahmapoutre et de ses principaux tributaires. La vallée est suivie par la route des caravanes du Ladak à Lhassa, et, comme je venais au Thibet pour voir et étudier les Thibétains, je pensais qu'aucune région ne pouvait mieux m'en offrir l'occasion, d'autant plus qu'elle n'avait jamais été parcourue avant moi par un Européen.

Notre première nuit dans la vallée du Brahmapoutre fut assez mauvaise; nous craignions d'être attaqués par les Thibétains, et, pour plus de sûreté, nous ne dressâmes pas nos tentes.

Le lendemain, suivant toujours la vallée, nous fûmes assaillis par un terrible orage, avec pluie et grêle, d'autant plus importun que nous avions à traverser un gros affluent du Brahmapoutre, rapide, profond, et déjà gonflé par la pluie. Je ne savais comment le traverser; mais il n'y avait pas de temps à perdre, car il grossissait à vue d'œil. Sans plus hésiter nous ôtâmes tous nos vêtements

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25, 37 *et* 49.

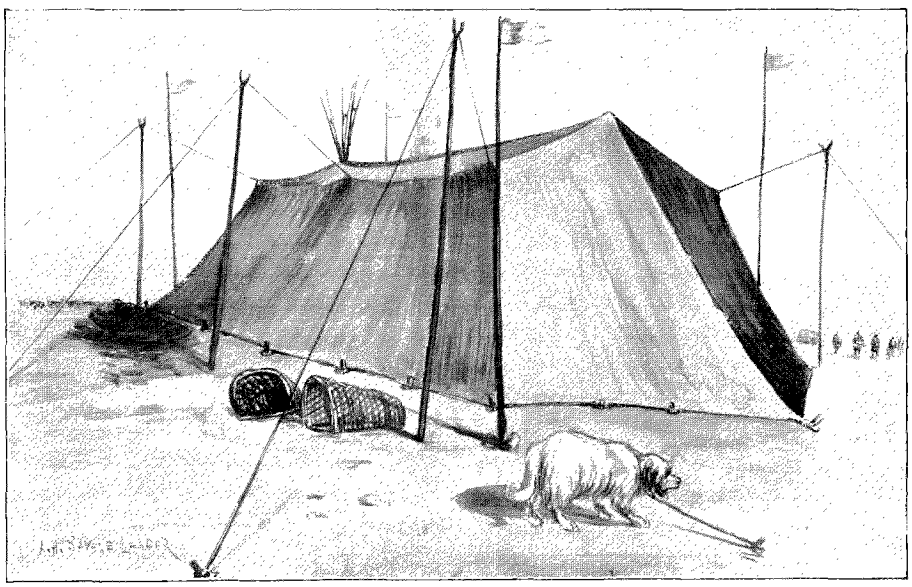
que nous chargeâmes sur le dos des yaks, et nous envoyâmes ceux-ci dans l'eau. Les yaks sont bons nageurs, et nous vîmes, avec satisfaction, les nôtres atteindre la rive opposée, bien que le courant les eût entraînés à 100 mètres plus bas. Je pris ensuite Chanden Sing et Mansing par la main, en leur disant de me suivre. A peine avions-nous fait quelques mètres dans l'eau que nous fûmes emportés : Chanden Sing et Mansing, en proie à une panique assez naturelle, se cramponnèrent à mes bras et m'entraînèrent au fond. Je nageai désespérément avec mes jambes, mais, à peine étais-je revenu à la surface que je devais plonger de nouveau, à cause du poids mort de mes deux infortunés compagnons. Enfin un effort désespéré nous amena sur l'autre rive, à 200 mètres plus bas que l'endroit d'où nous étions partis. Nous avions avalé tant d'eau boueuse, que nous ne tardâmes pas, tous les trois, à nous sentir malades.

L'orage n'ayant pas diminué, nous nous décidâmes à camper en cet endroit. Nous avions un grand besoin de nourriture chaude, mais pas moyen de songer à allumer un feu. Un morceau de chocolat fut tout ce que je pus manger. Quant à mes hommes, ils préférèrent s'abstenir tout à fait plutôt que de violer les lois de leur caste en mangeant ma nourriture.

Nous étions endormis sous notre petite tente; il était 11 heures environ, lorsque nous entendîmes au dehors comme un bruit de voix et de gens butant sur des pierres. Je sortis aussitôt en armant mon fusil et en criant comme à l'ordinaire : *Palado!* (Allez-vous-en!). Comme réponse, je sentis des pierres, lancées par des frondes, passer en sifflant à mes oreilles. L'une d'elles frappa la tente, et un chien se mit à aboyer furieusement. Je tirai en l'air, ce qui eut pour résultat de faire battre en retraite nos ennemis inconnus. Mais le chien ne voulut pas s'en aller. Il resta toute la nuit dehors à aboyer. Je me mis à le caresser à la mode thibétaine, avec les mots de *cho-chou*, *cho-chou*; il devint subitement tout à fait amical, se frottant contre mes jambes, comme s'il m'avait connu toute sa vie, et s'attachant spécialement à Mausing. A partir de ce jour, il ne quitta plus notre camp et nous suivit partout, jusqu'à ce que fussent venus les temps difficiles.

Le Brahmapoutre tournant trop au Sud, nous nous décidâmes à abandonner la vallée du fleuve, pour suivre, plus au Nord, une piste marquée par des centaines de traces de chevaux et qui passait par un col de 5 410 mètres d'altitude: c'était évidemment la route suivie par les soldats que nous avions rencontrés, et très probablement la route de Lhassa. Au delà du col s'étendait une grande plaine, entourée de montagnes nues. Nous en avions traversé la moitié environ, lorsque nous aperçûmes des soldats dissimulés à demi derrière une colline, et observant nos mouvements; mais quand nous fûmes arrivés à 800 mètres environ de distance, ils partirent au galop.

Nous traversâmes ensuite à gué une rivière assez forte, large en cet endroit de 25 mètres, et nous établîmes notre camp sous l'abri d'une roche à inscription. Au coucher du soleil, nous vîmes distinctement devant nous, à une distance d'environ 3 kilomètres, un certain nombre de tentes noires — nous en comptâmes jusqu'à 60 — et tout autour des centaines de yaks noirs.



UNE TENTE THIBÉTAINE (PAGE 63). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain au lever du soleil, tout avait disparu, à notre grande stupéfaction : pas la moindre trace de camp dans la direction où nous en avions vu un. Je pensai que nous avions été le jouet d'un mirage.

Après une marche de 22 kilomètres environ, à travers une plaine herbeuse, nous arrivâmes à un vaste campement, réel celui-là, et composé d'environ 80 tentes noires, sur un autre affluent du Brahmapoutre. Comme nous avions besoin de vivres, nous nous dirigeâmes hardiment de ce côté. Notre approche semblait produire une grande émotion; on ramenait à la hâte les yaks et les moutons et l'on voyait femmes et hommes entrer dans leurs tentes et en sortir, d'un air très animé. A la fin 8 ou 10 hommes se décidèrent, non sans répugnance apparente, à venir à nous, et nous invitèrent à entrer dans une grande tente, où ils voulaient, disaient-ils, nous parler et nous offrir du thé. Je n'acceptai

pas l'invitation, mais nous traversâmes le camp pour nous arrêter à environ 300 mètres plus loin. Après quoi j'allai avec Chanden Sing visiter toutes les tentes, dans l'intention d'y acheter des vivres.

Les tentes (*golingchos* ou *gurr* en thibétain) sont habilement construites et admirablement appropriées à la nature du pays. Elles sont faites de deux pièces d'un tissu de poils de yak enduit d'une graisse qui le rend imperméable. A chacune de leurs extrémités, les deux pièces d'étoffe sont supportées par des piquets; une ouverture oblongue, pratiquée au sommet, laisse échapper la fumée. La base des plus grandes tentes était hexagonale; le plafond, de 1m,80 à 2m,10 environ au-dessus du sol, était fort bien maintenu par des cordes passant sur de hautes perches latérales et solidement fixées au sol par des chevilles de bois et de fer; des chevilles semblables étaient également employées pour maintenir l'adhérence de la tente au sol. De grandes perches, surmontées de prières volantes, étaient plantées autour de chaque tente, généralement au nombre de quatre, soit une à chaque point cardinal. Dans l'intérieur de chaque tente, il y avait, adossé aux parois, un mur circulaire en pisé ou en bouse servant de protection supplémentaire contre le vent, la pluie et la neige. A chaque extrémité se trouvait une porte, mais celle qui faisait face au vent était ordinairement fermée au moyen de flèches en bois.



VIEILLE DISEUSE DE BONNE AVENTURE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le Thibétain est de nature nomade; il déplace sa tente suivant les saisons et la transporte là où il peut trouver des pâturages pour ses yaks et ses moutons; mais, quoiqu'il n'ait pas de demeure permanente, il sait s'installer confortablement, et porte avec lui ce dont il a besoin. Ainsi il commence par élever, au centre de sa tente, un *goling* ou foyer de pierre et de boue, de 3 pieds de haut et de 4 ou 5 de long, d'un demi de large, avec 2 ou 3 trous de ventilation ou davantage. Au sommet du foyer sont placés les *raksangs*, c'est-à-dire les pots et écuelles de cuivre dans lesquels le thé en briques est préparé, et remué avec une longue cuiller. Les ustensiles qui ont servi sont placés ensuite sur une étagère portative. Non loin est le *toczum* ou *dongbo*, baratte cylindrique en bois, dans laquelle le beurre est mélangé avec le sel et le thé.

Les tasses et écuelles de bois dont se servent les Thibétains s'appellent *puku*, *fruh* ou *cariel*; on y mange le *tsamba*, sur lequel on verse le thé; des doigts plus ou moins sales triturent en pâte la mixture ainsi obtenue, et souvent l'on ajoute à cette pâte des morceaux de beurre et même de fromage (*tchoura*).

Les gens riches, tels que les fonctionnaires, se régalent de farine et de riz, qu'ils importent d'Inde et de Chine, et de *kassur*, ou fruits secs, dattes et abricots, de qualité inférieure. Le riz est bouilli en une sorte de soupe appelée *tukpa*, un plat de luxe qu'on ne s'offre que dans les grandes occasions, en même temps que d'autres friandises très appréciées, le *gimakara* (sucre), et le *chelkara* (sucre blanc en bloc).

Les Thibétains aiment beaucoup la viande, mais peu d'entre eux ont le moyen d'en manger. Ils apprécient surtout legibier, le yak et le mouton; la viande et les os réduits en miettes sont bouillis dans un chaudron où l'on a prodigué le sel et le poivre. Les gens de la tente trempent leurs mains dans le chaudron, puis, ayant pêché le morceau qui leur convient, ils y travaillent tant qu'ils peuvent des dents et des doigts en rongeant même les os, car la viande mangée sans os passe pour difficile à digérer.

Les tentes thibétaines sont généralement meublées de quelques *tildih* (coussins grossiers pour s'asseoir), qui sont disposés autour du foyer. Près de l'entrée est un *dahlo*, ou corbeille, dans laquelle on recueille la bouse, ramassée comme combustible. Ces dahlos, placé deux par deux, sont très commodes pour le chargement des bâts.

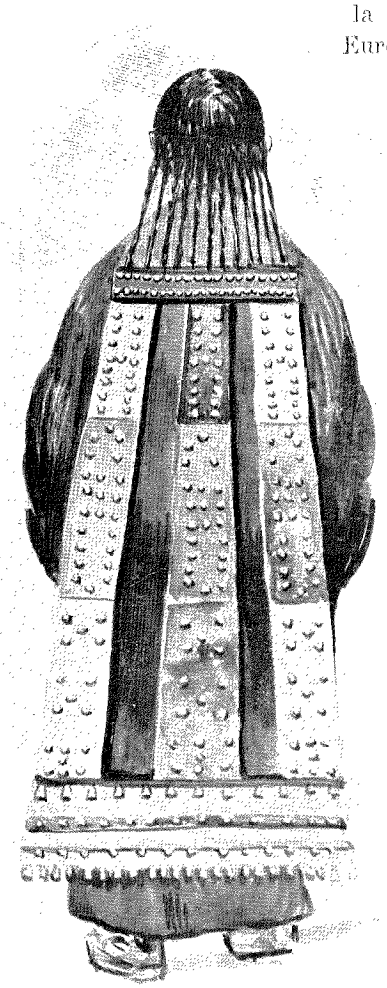
Sur les parois de la tente sont placés les *tsango*, ou sacs de tsamba, et les *dongmo*, ou pots de beurre: parmi les peaux de mouton et les couvertures, on peut voir les petites caissettes en bois dans lesquelles la provi-

sion de beurre est enfermée à clef. Le premier objet qui frappe les yeux à l'entrée d'une tente thibétaine est le *chokch* ou table, sur laquelle sont placées des bougies et des bols de cuivre, contenant les offrandes destinées au Chogan, le dieu doré auquel les habitués du *gurr* (tente) adressent leurs prières du matin et du soir. Les roues à prières, les chapelets sont là à profusion. Les fusils et les lances sont attachés aux piquets. Quant aux sabres et aux couteaux plus petits, les hommes les portent tout le jour sur eux, et les déposent à côté d'eux pour la nuit.

Les habitants du campement étaient polis et communicatifs, si aimables même, malgré leur refus de me vendre des vivres sous le prétexte de n'en avoir pas eux-mêmes, que je les soupçonnai de vouloir me trahir. Mais, traîtres ou non, je voulais profiter de mon séjour parmi eux pour voir et étudier le plus de choses possible.

Femmes et hommes s'assemblaient en cercle autour de moi, le sexe faible paraissant moins timide que le fort pour répondre aux questions. Je fus frappé, là comme ailleurs, du très petit nombre de femmes thibétaines. Ce n'est pas qu'elles soient enfermées; loin de là, les dames du pays interdit semblent pouvoir faire ce qu'elles veulent. Mais elles sont réellement une infime minorité, la proportion étant, à première vue, et comme me l'a d'ailleurs confirmé un lama, de 15 à 20 hommes pour une femme ; néanmoins le beau sexe arrive à dominer la majorité masculine, tout en servant ainsi les intérêts des lamas.

La femme thibétaine, qu'elle soit dame, bergère ou brigande, ne peut passer pour séduisante. De fait, je n'ai pas eu la chance de voir, dans tout le pays, une seule jolie femme. Naturellement, j'ai vu des femmes moins laides que d'autres ; mais avec la crasse accumulée sur un corps qu'aucun savon, aucun lavage, aucun bain n'ont jamais effleuré depuis le jour de la naissance, avec un nez, des joues, un front enduits d'onguent noir, pour empêcher l'action du vent sur la peau ; avec l'odeur désagréable qui émane de vêtements jamais changés, la moins laide des femmes thibétaines passera pour répugnante aux yeux d'un Européen. Cependant, si l'on surmonte ce premier sentiment de dégoût, la Thibétaine, vue à distance, n'est pas sans un certain charme. Elle marche bien, car elle est habituée à porter de lourdes charges sur sa tête, mais son cou est court, gras et disgracieux. Son corps et ses membres sont bien développés et ont une grande force musculaire, mais manquent de stabilité. Ses seins sont flasques et pendants. Elle est d'ordinaire assez lourde et portée à l'embonpoint. Les mains et les pieds sont forts, les doigts manquent de souplesse et ne prédisposent pas aux ouvrages délicats.



TCHOUKTISS, PARURE DE FEMME THIBÉTAINE. DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Elle est cependant très supérieure à l'homme. Elle a plus de cœur, plus de courage, un plus ferme caractère. Très souvent lorsque les hommes, qui sont timides au delà de ce qu'on peut concevoir, s'enfuyaient à notre approche, les femmes restaient à garder les tentes, et quoiqu'elles n'eussent pas beaucoup de sang-froid, elles nous accueillaient d'ordinaire avec un certain semblant de dignité.

Dans la circonstance présente, elles se montraient moins timides et plus bavardes que les hommes ; elles obtinrent même d'eux qu'ils nous vendissent un peu de tsamba et de beurre.

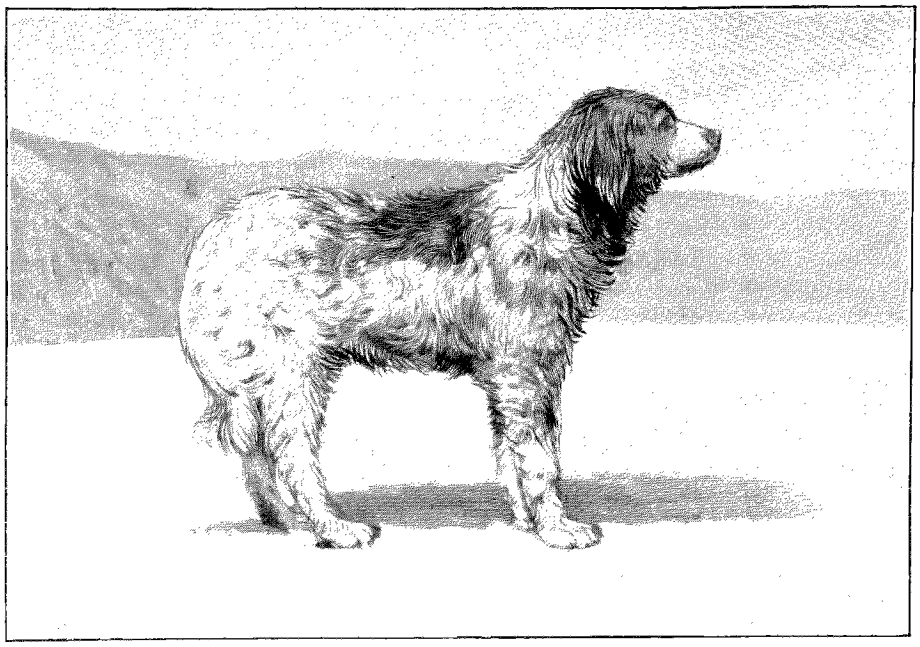
Les femmes thibétaines portent, comme les hommes, des culottes et des bottes sur lesquelles retombe une longue robe jaune ou bleue, qui descend jusqu'aux pieds. Leur coiffure est curieuse: leurs cheveux sont séparés avec soin par une raie médiane et enduits de beurre fondu tout autour du crâne et jusqu'aux oreilles; plus bas ils sont disposés en nombreuses petites tresses, auxquelles est attaché le *tchoukti*, ornement consistant en trois bandes d'une lourde étoffe rouge et bleue, réunies par des bandes transversales, ornées de grains de corail et de malachite, de monnaies d'argent, de clochettes, le tout descendant jusqu'au talon.

Les femmes semblaient très fières de cette parure et la désignaient, avec beaucoup de coquetterie, à notre attention. Les Thibétaines riches ont toute une petite fortune qui pend ainsi derrière leur dos ; car l'argent et les divers objets de valeur qu'elles ont gagnés ou mis de côté sont cousus dans le *tchoukti*. A l'extrémité inférieure de cette parure, on voit un, deux ou trois rangs de petites clochettes, en cuivre ou en argent, de sorte que l'approche des dames thibétaines est annoncée par un tintement métallique.

J'ai vu à Tucker une dame thibétaine de Lhassa en voyage. Elle avait les cheveux particulièrement longs

et beaux, réunis en une seule grande tresse ; autour de sa tête était disposée, en forme d'auréole, une parure en bois circulaire à laquelle étaient fixés des grains de corail, de verre et de malachite.

Ces vêtements féminins diffèrent naturellement suivant les localités et les conditions sociales; mais, d'une manière générale, ils sont partout les mêmes.



NOTRE NOUVEL AMI LE CHIEN THIBÉTAIN (PAGE 62). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On sait que les Thibétains reconnaissent légalement la polyandrie et la polygamie. Mais on ne sait guère comment fonctionnent ces institutions : c'est pourquoi les détails que j'ai pu recueillir présenteront quelque intérêt.

Tout d'abord je dois dire qu'il n'y a pas au Thibet, parmi les femmes, de règles de moralité bien reconnues. Leur conduite est pourtant meilleure qu'on ne croirait; les jeunes filles thibétaines, comme les jeunes filles chokas, ont une grande franchise de manières et beaucoup de simplicité, avec une réserve qui a son charme. Pour le mariage, un Thibétain se trouve engagé dès qu'il a commencé à faire sa cour; il doit aussitôt se rendre avec père et mère à la tente de la dame de ses pensées. Il y est reçu par les parents de celle qu'il recherche. Après les salutations d'usage, le père demande, au nom de son fils, la main de la jeune personne. Si la réponse est favorable, le fiancé dépose un morceau carré de beurre de yak (*mourr*) sur le front de sa fiancée ; celle-ci lui fait subir la même opération, et la cérémonie est considérée comme accomplie; le couple ainsi beurré est uni par les liens du mariage.

Si un temple est à proximité, on dépose des *katas*, de la nourriture et de l'argent devant les images de Bouddha et des saints, puis les deux époux font le tour de l'enceinte sacrée. S'il n'y a pas de temple, mari et femme font le tour de la colline la plus rapprochée ou, à défaut, de la tente elle-même, en marchant toujours de gauche à droite. La cérémonie est répétée chaque jour pendant une quinzaine, avec des prières et des sacrifices ; des fêtes et des libations se prolongent pendant toute cette période; les cérémonies terminées, le mari emmène sa moitié dans sa tente. Mais c'est ici que les choses se compliquent !

Une jeune Thibétaine, en se mariant, n'épouse pas un seul individu, mais toute la famille de cet individu. Si un frère aîné épouse une sœur aînée, toutes les sœurs de sa femme deviennent ses femmes. Mais s'il épouse la seconde sœur, il n'est marié en même temps qu'aux sœurs plus jeunes, et ainsi de suite. D'un autre côté, si le mari a des frères, ils sont regardés comme les maris de la femme de leur frère et de ses sœurs.

Le système n'est pas simple, et, en vérité, il n'est pas très édifiant. N'était le savoir-faire tout spécial des femmes thibétaines, il amènerait toutes sortes de jalousies et de désagréments. Cependant, et cela est dû sans doute, en grande partie, au manque absolu de décence et d'honneur des Thibétains, il paraît fonctionner d'une façon aussi satisfaisante que tous les autres systèmes matrimoniaux.

Je demandai ce qui arriverait dans le cas où, un homme ayant épousé une sœur cadette, et ayant acquis ainsi des droits sur les sœurs suivantes, un autre homme épouserait ensuite la sœur aînée. Toutes les femmes du premier deviendraient-elles celles du second? Non, me fut-il répondu : le second devrait se contenter d'une seule femme. Mais, si la sœur cadette était laissée veuve et si son mari n'avait pas de frère, elle deviendrait, avec toutes ses sœurs, la propriété du mari de sa sœur aînée.

Il ne faudrait pas conclure de ces étranges institutions que la jalousie soit inconnue entre hommes ou entre femmes. La discorde surgit souvent dans les maisons ou les tentes. Mais la femme thibétaine est habile, et elle arrive généralement à rétablir la paix. Quand son mari a plusieurs frères, elle expédie ceux-ci, sous différents prétextes, dans toutes les directions, pour garder les yaks ou les chèvres, pour vendre des marchandises, un

*

seul restant près d'elle et jouant le rôle de mari; elle organise ainsi une sorte de chassé-croisé jusqu'à ce que chaque frère ait eu, dans l'année, une même longueur de vie maritale.

Le divorce est difficile au Thibet et il entraîne d'infinies complications. Je demandai un jour à une femme thibétaine ce qu'elle ferait au cas où son mari refuserait de vivre plus longtemps avec elle.

— Je lui dirais : Pourquoi m'avez-vous épousée ? Vous m'avez trouvée un jour bonne, belle, sage, habile, affectionnée. Prouvez maintenant que je ne le suis pas.

Ce modeste discours devait suffire, pensait-elle, à ramener n'importe quel mari à la raison. Parfois, néanmoins, un Thibétain trouve à propos d'abandonner sa femme, de s'enfuir dans quelque province lointaine ou même de franchir la frontière. Un tel procédé rend la condition des frères du mari particulièrement dure, car ils deviennent la propriété de la femme abandonnée. En vertu du même principe, lorsqu'un homme meurt, sa veuve devient l'héritage de ses frères.

La manière de reconnaître et d'attribuer les enfants est tout à fait spéciale. On ne se fonde pas, pour désigner comme père tel ou tel des maris, sur la ressemblance physique ni sur aucune conjecture raisonnable, mais on procède de la manière suivante : supposons qu'un homme marié ait deux frères et plusieurs enfants; le premier lui appartient, le second appartient à son premier frère, le troisième à son second frère, puis le quatrième lui revient de nouveau, et ainsi de suite.

Les femmes peuvent se marier à 16 ans, les hommes à 18 ou 19. On voit des Thibétaines devenir mères assez tardivement; j'ai rencontré une femme de quarante ans avec un bébé de quelques mois. Néanmoins, les Thibétaines perdent très jeunes leur fraîcheur; c'est, sans nul doute, la coutume de la polyandrie qui détruit leurs charmes; c'est à cette coutume encore qu'il faut rapporter principalement la limitation de la population du pays.

Les lamas sont tenus de vivre dans le célibat; mais ils ne sont pas toujours fidèles à leur vœu, tentés sans doute par le fait qu'ils se tirent toujours d'affaire sans punition.

Les cérémonies funèbres des Thibétains sont intéressantes; mais elles ressemblent exactement à celles des Chokas, que j'ai déjà décrites : il est donc inutile d'en reproduire la description.

Ce qui est plus particulier, c'est la façon dont on traite les cadavres. La méthode le plus rarement employée, à cause du manque de combustible, est la crémation : elle est réservée aux gens riches et spécialement aux lamas et se fait de la même manière que chez les Chokas. Un autre système, plus usité, consiste à plier le corps en deux, à le coudre dans des peaux, et à le laisser emporter par le courant d'une rivière. Mais la méthode la plus usuelle est la révoltante cérémonie que je vais décrire.



LAMAS. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le cadavre du défunt est transporté sur le sommet d'une montagne, où les lamas prononcent diverses incantations et prières. Puis la foule, après avoir, en marchant, fait sept fois le tour du corps, se retire à une certaine distance, pour permettre aux corbeaux et aux chiens de le mettre en pièces. On considère comme un signe heureux pour le défunt et pour sa famille que les seuls oiseaux dévorent la plus grande partie de son cadavre; les chiens et les animaux sauvages ne viennent, disent les lamas, que lorsque le défunt a commis des péchés durant sa vie. Quoi qu'il en soit, la foule veille anxieusement sur la destruction du cadavre, et, au moment opportun, les lamas et la foule, tournant leurs moulins à prières et marmottant l'éternel *Omme mani padme houm*, s'en rapprochent et tournent de nouveau sept fois autour de lui, en allant de gauche à droite. Les parents s'accroupissent tandis que les lamas s'assoient près du cadavre, en coupant avec leurs couteaux ce qui reste de chair. Le premier des lamas présents mange le premier morceau, puis les autres lamas l'imitent en récitant des prières, après quoi les parents et amis se jettent sur le cadavre à demi dépouillé, enlevant des morceaux de chair, qu'ils dévorent avidement, et continuent cet atroce repas de cannibales jusqu'à ce que les os soient entièrement nettoyés. La signification de cette horrible cérémonie, c'est que l'esprit du défunt restera toujours l'ami de



L'AUTEUR DONNANT UN COUP DE POING A UN OFFICIER THIBÉTAIN (PAGE 67). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

celui qui aura avalé un morceau de sa chair. Quand les oiseaux et les chiens mangent du cadavre sans répugnance, cela montre que le corps du défunt était sain. Mais quand la mort a suivi quelque maladie pestilentielle et que les animaux ne veulent pas toucher au cadavre, il se passe une scène révoltante au delà de toute expression. Les lamas viennent s'asseoir auprès du corps, en faisant leurs habituels exorcismes ; ils ne se relèvent pas avant d'avoir mangé toute cette chair humaine pourrie. Les parents et amis se disent, en ce cas, que si les bêtes de proie ne veulent point du repas qu'on leur offre, c'est parce que le cadavre est celui d'un pécheur contre lequel Dieu est irrité. Et qui mieux que les lamas pourrait faire la paix entre Dieu et lui? C'est pourquoi on le fait manger par eux.

Si l'on ne trouve pas un nombre suffisant de lamas, on jette le corps à l'eau, ou on l'attache à un rocher, après que les parents en ont mangé un morceau, les bêtes et le temps devant faire le reste.

Les lamas sont réputés avoir beaucoup de goût pour le sang humain, qui leur donne, pensent-ils, de la force, du génie et de la vigueur. Ils aspirent le sang des plaies qui ne sont point empoisonnées, et même il leur arrive, dit-on, de faire des blessures pour avoir le plaisir d'en sucer le sang. Dans d'autres occasions, ils boivent du sang dans les coupes faites de crânes humains que l'on trouve dans tous les monastères.

Lorsqu'un lama particulièrement saint ou qu'un vieillard très respecté par la communauté vient à mourir, des restes de sa chair ou de ses cendres sont conservés et placés dans un *chokden* érigé pour la circonstance; à en juger par le nombre des constructions de ce genre qu'on trouve dans le Thibet, on arrive à croire que la moitié de la population du pays doit être composée de saints, à moins cependant que le niveau de sainteté exigé dans le pays sacré des lamas ne soit élevé.

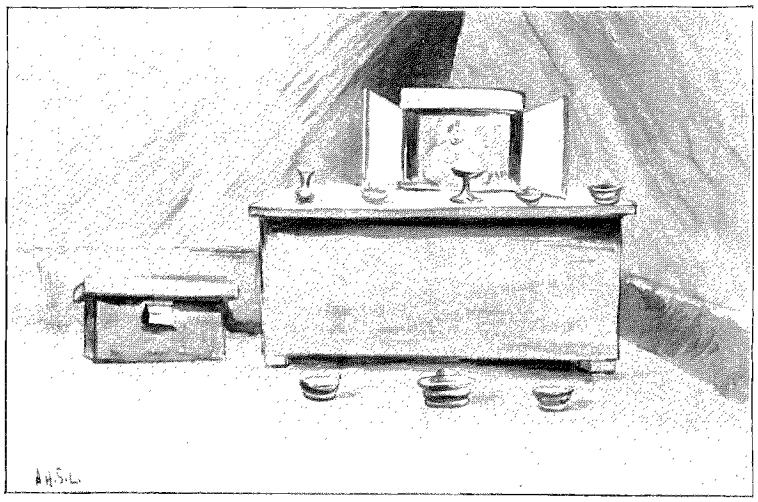
En sortant le matin de notre tente, nous remarquâmes qu'un certain nombre de cavaliers, armés de fusils, étaient arrivés dans le campement. L'un d'eux, un grand gaillard, enveloppé dans un beau manteau de peau de mouton, se détacha de la bande pour venir vers nous. Il avait un air fort arrogant, et, se dispensant des salutations habituelles, il s'approcha de moi, le poing fermé.

« Je vous offre une chèvre et un mouton pour vous en aller, dit-il.

— Et moi, je vous offre ceci pour vous en aller », lui répondis-je aussitôt, en lui donnant un coup de poing qui l'envoya s'étaler tout de son long sur le sol.

La bande de cavaliers qui avec sa prudence ordinaire surveillait les événements à une distance respectueuse, battit rapidement en retraite. Quant à l'officier, quoiqu'il n'eût aucun mal, il partit en criant.

Les Thibétains se retirèrent dans leur camp, et nous laissèrent tranquilles jusqu'à notre départ. Nous nous dirigeâmes ce jour-là vers le Sud-Ouest, par un chemin relativement aisé. Nous rencontrâmes au pied d'une colline une longue muraille à *maui*, avec d'innombrables inscriptions de toute époque et de toutes dimensions gravées sur des pierres, des morceaux d'os, des crânes et des cornes.

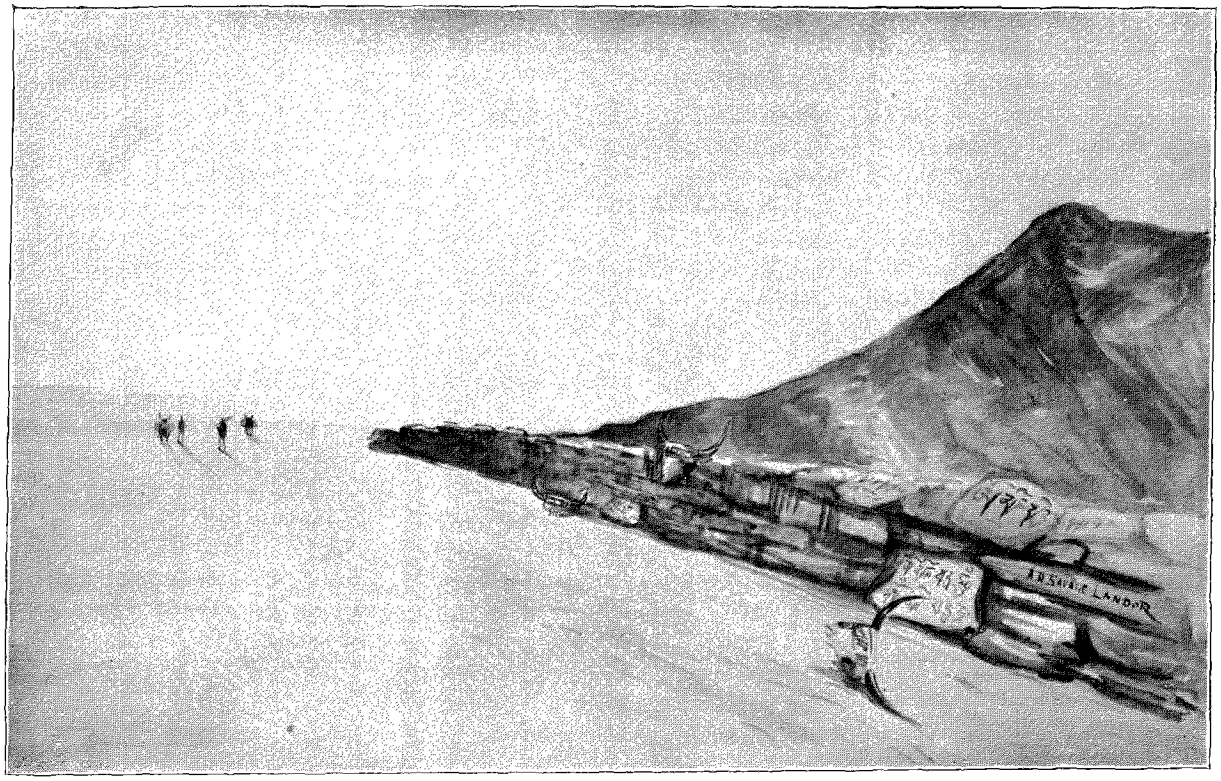


AUTEL DANS UNE TENTE (PAGE 64). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le soleil devint très chaud, le sol marécageux, et durant l'après-midi nous fûmes en proie à d'innombrables moustiques qui nous rendirent à peu près fous. Le jour suivant, nous campâmes sur les rives du Brahmapoutre, devenu ici un fleuve large, profond et très rapide.

Le lendemain, nous remarquâmes, à environ un kilomètre et demi de distance, un grand campement sur la rive opposée du Brahmapoutre. Nous réussîmes, à notre grande joie, à acheter une chèvre à quelques Thibétains, et nous la confiâmes à Mausing jusqu'au prochain campement, où nous nous proposions de la manger.

Le Brahmapoutre se divise ici en plusieurs ramifications, qui se terminent la plupart dans de petits lacs, et qui transforment la plaine en un véritable marécage. La plus grande de ces branches était très large et profonde; nous aimâmes mieux la suivre que la traverser, malgré le détour que cette route nous occasionnait. Le chemin était d'ailleurs détestable : durant plusieurs kilomètres, nous dûmes marcher dans l'eau ou enfoncer dans la vase jusqu'aux genoux. Nos yaks nous donnèrent beaucoup d'embarras: lorsqu'ils enfonçaient dans la boue, ils s'agitaient de telle façon qu'une fois ou deux ils firent tomber leurs bâts et leurs charges. Nous arrivâmes enfin sur un sol plus



MURAILLE DE « MANI », PIERRES SACRÉES (PAGE 68). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

ondulé et plus sec. Des colonnes de fumée s'élevaient du pied des montagnes situées à notre Nord. Nous marchâmes encore pendant 2 kilomètres, épuisés et affreusement sales. Nos vêtements, que nous avions réussi à laver le matin même, étaient tout constellés de boue.

Je m'aperçus alors que Mausing et sa chèvre n'étaient pas avec nous. Chanden Sing me raconta qu'il était resté en deçà des marécages, trop épuisé pour traîner l'animal. Je fus très inquiet, craignant soit que mon pauvre compagnon eût été attaqué par les Thibétains, soit qu'il eût été englouti dans une fondrière. Je partis à sa recherche, et je fus bientôt dans le marais boueux. J'avais déjà fait plusieurs kilomètres et je désespérais presque de retrouver le malheureux, lorsque j'aperçus quelque chose qui se mouvait, à 800 mètres environ : c'était la chèvre toute seule; je me dirigeai vers elle, le cœur serré.

J'en étais déjà tout près, quand je vis le pauvre couli, étendu sur le dos, à demi enfoncé dans la boue, et complètement évanoui. Il avait heureusement pris la précaution de nouer la corde de la chèvre autour de son bras. Je le ramenai à la vie en le frottant et en le secouant un peu, puis je le pris par le bras, jusqu'au moment où nous fûmes rejoints par Chanden Sing.

Vers minuit, nous arrivâmes au camp thibétain de Tarbar, où les aboiements des chiens, signalant notre présence, causèrent la panique habituelle. Quand on entre dans un camp thibétain après le coucher du soleil et sans être annoncé, on court risque d'être pris pour un brigand; c'était précisément ce qui nous arrivait.

En un instant nous fûmes entourés d'une foule de formes noirâtres qui s'agitaient confusément. Deux vieilles femmes déposèrent à mes pieds un baquet de lait, me suppliant d'épargner leurs vies, et grande fut leur surprise quand, au lieu de les tuer, je leur donnai en payement une roupie d'argent. Ce fut le premier pas vers un arrangement pacifique ; aussi en peu de temps le calme fut-il rétabli, et les Thibétains nous traitèrent-ils poliment, non sans nous regarder toujours d'un air soupçonneux.

Malheureusement nous ne pûmes obtenir de provisions. En sorte qu'après avoir soupé de la viande de notre chèvre, nous nous préparâmes à partir tôt le lendemain matin.

Nous suivîmes d'abord la vallée d'une grande rivière qui venait du Nord-Ouest. La journée était très belle, et nous pûmes admirer dans toute son étendue le magnifique panorama de la grande chaîne de montagnes qui s'étendait à notre Sud-Ouest. Les plus hauts pics avaient presque tous une forme pyramidale ; je remarquai, parmi eux, une grande cime quadrangulaire, que je pris pour le mont Everest.

Mes yaks semblaient connaître cette partie du chemin mieux que moi-même. Lorsque par hasard je perdais la piste marquée çà et là par les pas des hommes et des animaux, ce que j'avais de mieux à faire était de les suivre; ils m'y ramenaient aussitôt.

De l'autre côté de la rivière, à un kilomètre environ du bord, il y avait un campement thibétain de cinquante ou soixante tentes, avec des troupeaux de moutons et de yaks. A ce point, mes deux yaks s'enfuirent tout à coup, au moment même où j'ordonnais à Chanden Sing et à Mausing de les décharger, ils entrèrent délibérément dans l'eau. Mausing jeta une pierre pour les faire revenir; mais le seul effet de ce projectile fut de les faire aller plus vite. Le courant était si fort qu'ils perdirent bientôt pied et plongèrent; ils revinrent à la surface, mais pour être entraînés rapidement par le courant. Nous courions tout haletants le long de la rivière, essayant par nos cris de leur faire gagner l'autre bord. Mais, dans leurs efforts désespérés pour rester sur l'eau, les deux bêtes se heurtèrent violemment l'une contre l'autre; le choc fit tourner le bât et les charges du plus petit, qui, perdant l'équilibre, plongea et reparut deux ou trois fois à la surface. Le péril était grave. J'enlevai mes vêtements et je sautai à l'eau; nageant rapidement vers l'animal, je pus, non sans grands efforts, l'amener sur l'autre rive, à environ 200 mètres plus bas. Nous étions sains et saufs, quoique fort essoufflés; mais, hélas! les cordes qui retenaient les bagages avaient cédé; la selle et les charges avaient disparu. C'était pour nous une perte irréparable. J'essayai vainement de les retrouver, en plongeant à diverses reprises dans la rivière, jusqu'à ce que je fusse à peu près gelé; les charges étaient probablement enfouies dans la terre très molle du fond. Elles contenaient non seulement toutes mes boîtes de conserves et les autres provisions de bouche que je pouvais avoir, mais encore 800 roupies en argent, la plus grande partie de mes munitions, mes vêtements de rechange, trois paires de bottines, ma lanterne, des couteaux et rasoirs, etc.

Notre situation à ce moment pouvait être résumée en ces termes : nous étions au centre du Thibet, sans vivres d'aucune sorte, et sans autres vêtements et chaussures que ceux que nous portions et qui tombaient en pièces. Les quelques munitions qui nous restaient ne pouvaient guère nous servir, ayant été sous l'eau à diverses occasions, et nous n'avions autour de nous que des ennemis. Je me consolai comme je pus, en pensant qu'au moins j'avais conservé mes instruments scientifiques, mes notes, esquisses et cartes, objets auxquels j'attachais plus de valeur qu'à tout ce qui aurait pu être en ma possession.



FEMME THIBÉTAINE, LA FACE BARBOUILLÉE.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

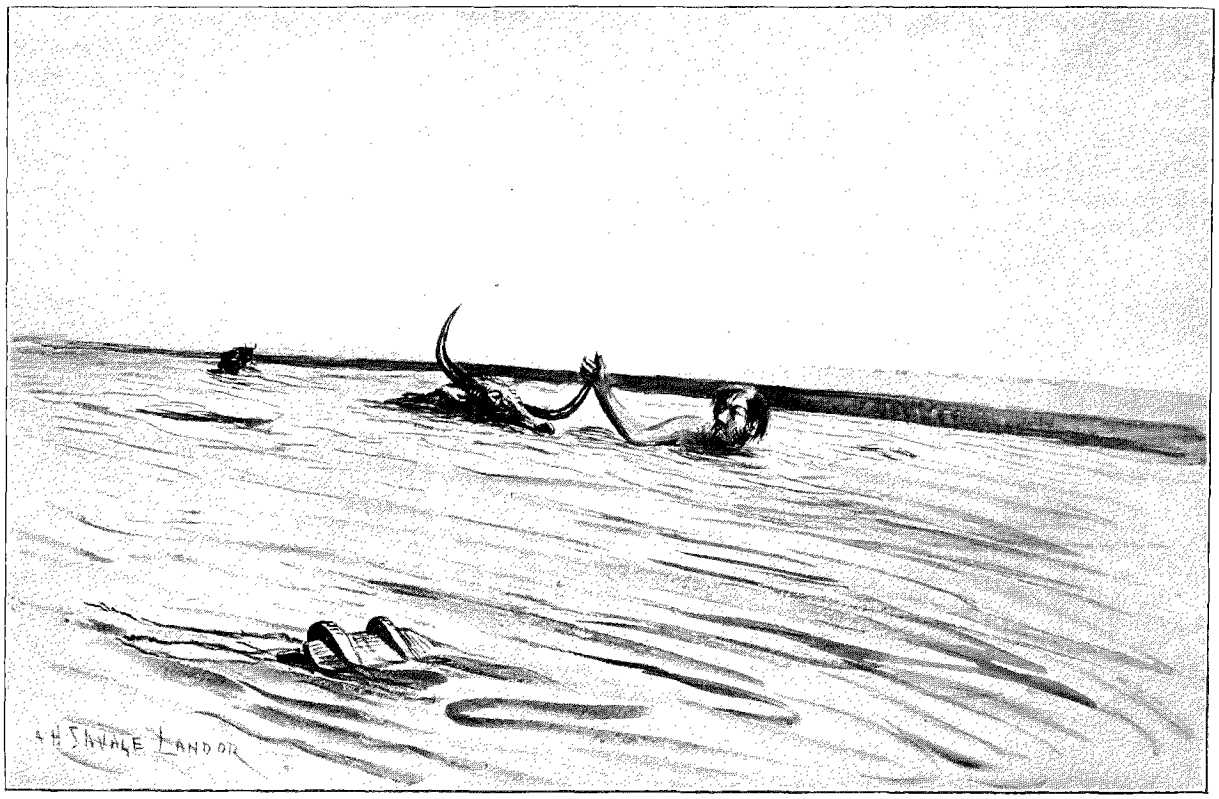
Nous continuâmes notre route, éreintés, affamés, tâchant quand même de nous égayer et de nous habituer au jeûne. Nous y réussîmes à peu près pendant deux jours; le troisième, mordus par la faim, nous nous dirigeâmes vers un campement thibétain, et nous réussîmes à y obtenir deux baquets de lait de yak.

Puis de nouveau quelques jours se passèrent sans pouvoir nous procurer la moindre nourriture. Mausing et Chanden Sing, n'étant pas soutenus comme moi par l'intérêt d'une œuvre à accomplir, étaient dans une condition déplorable. Refroidis, fatigués, affamés, ils avaient à peine la force de se tenir sur leurs pieds. Mon cœur saignait à voir ces deux braves compagnons souffrir ainsi pour moi, mais aucune parole de plainte, aucun reproche ne s'échappaient de leurs lèvres.

« Qu'est-ce que cela fait, si nous souffrons, ou même si nous mourons? me disaient-ils lorsque je leur exprimais ma sympathie. Nous vous suivrons aussi longtemps que nous en aurons la force, et nous resterons avec vous, quoi qu'il arrive. »

Chanden Sing n'était plus capable de porter son fusil, et je dus le lui prendre. De mon côté, j'étais languissant et épuisé. Je ne puis dire que j'éprouvasse une très vive souffrance physique. Cela était dû, je pense, à la fièvre produite par mon épuisement. Mais j'avais néanmoins une sensation particulière, comme si mon intelligence avait été entièrement obscurcie. Mon ouïe perdait aussi de son acuité. Je sentais mes forces baisser peu à peu comme la flamme d'une lampe dans laquelle il n'y a plus d'huile; mais la tension et l'excitation nerveuses me maintenaient encore en vie; j'allais devant moi, automatiquement.

Nous arrivâmes enfin dans un campement qui comprenait environ quatre-vingts tentes noires. Les Thibétains qui s'y trouvaient nous accueillirent aimablement, et sur ma demande ils déclarèrent qu'ils consentaient à nous vendre des chevaux, des vêtements et des provisions. Le soir même de notre arrivée, ils apportèrent à notre camp, que nous établîmes à 3 kilomètres du leur, des vivres et des *katas* ou voiles d'amitié. Un nommé Ando, qui se prétendait Gourkha, mais qui portait le vêtement des Thibétains, nous offrit de nous amener des chevaux le lendemain matin et de nous vendre une quantité de provisions suffisante pour nous faire atteindre Lhassa.



SAUVANT LE YAK (PAGE 70). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous eûmes ensuite la visite d'un lama, qui nous parut poli et intelligent et qui nous apporta du beurre et du fromage. Il nous dit qu'il avait voyagé en Inde jusqu'à Calcutta et qu'il venait de partir de Gartok pour Lhassa, où il espérait arriver en quatre ou cinq jours, ayant un excellent cheval. D'autres lamas nous assurèrent qu'ils avaient mis le même temps à venir de cette ville, et je ne crois pas qu'ils se soient trompés de beaucoup, puisqu'on peut se rendre en seize jours de cheval de la passe de Lippou à Lhassa. Comme à l'ordinaire les indigènes firent beaucoup de façons pour nous dire le nom de l'endroit où nous étions, les uns l'appelant Toxem, les autres Taddju.

A notre Nord s'ouvrait un col dans une chaîne de collines; c'était par là que je me proposais de passer. La grande route de Lhassa, que nous suivions, devenait en effet de plus en plus fréquentée, il était donc prudent de la quitter pour en prendre une autre. Mon intention était d'aller, vêtu d'un costume européen, jusqu'à quelques kilomètres de Lhassa; là je me proposais de laisser mes deux compagnons cachés dans quelque endroit écarté, de me déguiser et de pénétrer de nuit dans la cité sainte : chose assez facile, Lhassa n'ayant pas de portes et seulement une muraille en ruine. Je parvins à acheter aux Thibétains quelques vêtements et des chaussures; quant à la queue de cheveux qui m'était nécessaire pour ressembler un à indigène, je me proposais de la faire moi-même avec les poils soyeux de mon yak. Pour ne pas me trahir par ma manière de parler, je pensais à me donner comme sourd et muet. Un bon repas ranima mes esprits, et en allant me coucher, je me voyais déjà dans l'enceinte sacrée. Le lendemain matin, Ando et deux ou trois Thibétains vinrent nous vendre, comme ils l'avaient promis, des provisions et des chevaux; de nombreux groupes de villageois se joignirent à eux. Ayant acheté des provisions pour deux mois, et très joyeux de cette abondance inespérée, nous nous mîmes en devoir de choisir nos montures. L'attitude des Thibétains était si amicale, ils semblaient si sincères, que je n'avais pas le moindre soupçon. Chanden Sing et Mausing, très bons cavaliers tous les deux, enchantés de la perspective d'avoir des chevaux, les essayaient les uns après les autres; ayant fini par choisir une très belle



CAVALIER THIBÉTAIN.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

bête, Chanden Sing m'appela pour l'essayer et l'examiner à mon tour. Comme je ne soupçonnais aucune trahison, et que je ne pouvais guère essayer ce cheval le fusil à l'épaule, j'allai sans armes à l'endroit désigné, à 100 mètres environ de ma tente. Les indigènes me suivaient sans que j'y fisse attention. J'étais là, les mains derrière le dos, et je vois encore l'expression de plaisir qui se montra sur le visage de Chanden Sing lorsque j'approuvai son choix. La foule qui nous entourait faisait écho à mon approbation. Je me penchais pour examiner les jambes de devant du cheval, lorsque je me sentis soudain saisi par derrière. Plusieurs individus, me prenant par le cou, les poignets et les jambes, et me jetèrent la face contre terre.

Luttant avec énergie, je réussis à me débarrasser de quelques-uns de mes assaillants et à me relever pour leur faire face ; mais de nouveaux ennemis se précipitèrent sur moi, et je me trouvai entouré d'une trentaine d'hommes qui, m'attaquant de tous les côtés, me saisirent de toutes leurs forces, par les bras, les jambes, le cou. Trois fois ils me jetèrent par terre ; trois fois, malgré ma faiblesse, je pus me remettre sur mes pieds, combattant jusqu'à la fin, des poings, des pieds, de la tête et des dents, dès que je pouvais dégager un de mes membres de leur étreinte, et frappant de droite et de gauche sur tout ce que je trouvais à ma portée. Malgré leur supériorité numérique, la timidité de mes assaillants était inimaginable, et ce fut à cela, non à ma force (car il ne m'en restait plus), que je dus de pouvoir résister pendant une vingtaine de minutes.

Mes vêtements étaient en lambeaux ; de tous côtés on lançait sur moi de longues cordes, dans lesquelles mes pieds s'embarrassaient. A la fin, une de ces cordes s'enroula autour de mon cou. Immédiatement les Thibétains la tirèrent à eux, à ses deux extrémités, afin de m'étrangler. Exténué, hors d'haleine comme je pouvais l'être après les fatigues d'une telle lutte, je suffoquais. Mes yeux me semblaient sortir de leurs orbites. Ma vue s'obscurcit. J'étais désormais au pouvoir des indigènes. M'ayant traîné sur le sol, ils me frappèrent et me piétinèrent avec leurs lourdes bottes à clous, jusqu'à ce que j'eusse perdu connaissance. Puis ils m'attachèrent les poignets derrière le dos et me mirent encore des liens aux coudes, à la poitrine, au cou et aux chevilles. J'étais leur prisonnier.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



SOLDATS THIBÉTAINS. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE POSTE MILITAIRE DE TOXEM. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VII

Prisonniers dans le camp thibétain. — Chanden Sing fouetté. — Mon interrogatoire. — Le *Pombo*. — Un ami imprévu. Le *Roupoum*. — Une journée de tortures. — Les yeux brûlés. — Simulacre de décapitation.



M. SAVAGE-LANDOR LIGOTTÉ PAR LES THIBÉTAINS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand je fus suffisamment ligotté, on me souleva et on me fit tenir debout. Le brave Chanden Sing avait eu le même sort que moi : il avait lutté de toutes ses forces, mais bientôt il avait fini par être terrassé et attaché avec des cordes. Quant à Mansing, le lépreux, le pauvre couli fatigué, cloué au sol par quatre vigoureux Thibétains, il avait jugé, en philosophe, qu'il était inutile de résister; mais cela ne l'avait pas empêché d'être ligotté comme nous. Dès le commencement du combat un coup de sifflet avait fait sortir 400 soldats armés, qui étaient cachés dans le voisinage, et qui nous tenaient maintenant en respect avec leurs fusils à mèche.

En réfléchissant qu'il avait fallu aux Thibétains 500 hommes pour arrêter un Anglais et ses deux domestiques à demi morts de faim; en songeant que nos ennemis, pour nous traiter comme des criminels dangereux, avaient dû recourir à la trahison la plus évidente; en découvrant que ces soldats, appartenant aux troupes d'élite de Lhassa et de Chigatzé, étaient envoyés spécialement dans ce camp de Toxem pour nous arrêter et nous faire prisonniers, je ne pus retenir un sourire de mépris.

Je sentis mon sang bouillonner, lorsque, sur l'ordre du lama qui nous avait fait la veille des protestations d'amitié, quelques hommes s'avancèrent pour nous fouiller. Ils nous dépouillèrent de tout ce que nous avions, puis passèrent à l'examen de notre bagage. Ils regardèrent d'un œil soupçonneux nos montres et notre chronomètre, écoutant leur tic tac avec inquiétude et curiosité. Ils se les jetèrent brutalement de main en main, jusqu'à ce que leur mouvement s'arrêtât; ils déclarèrent alors que ces objets étaient « morts ». Les boussoles et les baromètres anéroïdes, qu'ils ne pouvaient distinguer des montres, furent jetés de côté, comme « n'ayant pas de vie en eux »; mais on ne

1. *Suite Voyez p.* 1, 13, 25, 37, 49 *et* 61.

toucha à nos fusils qu'avec beaucoup de précaution. On avait évidemment grand'peur qu'ils ne partissent tout seuls. Mon affirmation qu'ils n'étaient pas chargés n'eut d'abord pour effet que de rendre mes gaillards plus prudents encore. Cependant ils se décidèrent finalement à les prendre et à les inscrire sur la liste de nos objets confisqués. J'avais une bague en or que ma mère m'avait donnée quand j'étais enfant. Je demandai la permission de la garder; les superstitieux Thibétains en conclurent immédiatement qu'elle avait quelque pouvoir occulte, comme les baguettes des contes de fées.

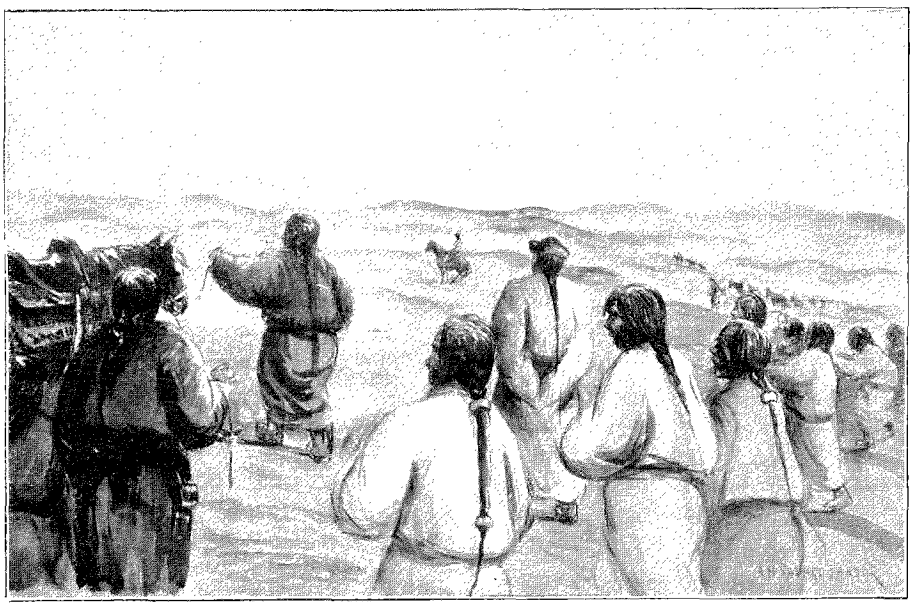
On la confia donc à un nommé Nerba, qui devait jouer, plus tard, un rôle important dans notre supplice. Il reçut l'ordre de ne jamais me la laisser voir. C'était un spectacle insupportable pour nous que la vue de ces officiers et de ces lamas grossiers détériorant ou abîmant tout ce qui nous appartenait. C'est avec une particulière avidité qu'ils se saisirent, dans la poche de mon habit, de ma monnaie d'argent, 800 roupies à peu près. Officiers, lamas, soldats, se jetèrent ensemble sur ce trésor, et, quand l'ordre fut rétabli, il ne restait qu'un petit nombre de pièces.

Un des objets qui excitèrent le plus leur curiosité fut un coussin en caoutchouc, entièrement gonflé. La surface lisse et douce du caoutchouc semblait leur plaire particulièrement, et les uns après les autres ils y frottèrent leurs joues, en poussant des exclamations de plaisir. Mais, en jouant avec le pas de vis qui servait à gonfler le coussin, ils lui firent faire un tour et l'air emprisonné sortit avec un sifflement. Cela produisit sur mes Thibétains une véritable panique; ils se perdirent en conjectures sur les causes de cet étrange événement, qu'ils regardaient comme un mauvais présage. J'en profitai naturellement pour les effrayer autant que je le pus.

Ayant tout examiné, sauf les caisses imperméables où j'avais serré mes instruments et mes plaques photographiques, ainsi que mes esquisses, les Thibétains enfouirent en hâte tous nos objets dans des sacs et des couvertures, puis, les ayant placés sur des yaks, ils les firent porter dans la maison de garde en pisé de leur campement. Cela fait, ils attachèrent aux pommeaux de leurs selles l'extrémité des cordes qu'ils avaient passées à nos pieds, ils sautèrent sur leurs chevaux et partirent, nous traînant à leur suite, poussant des cris, des hurlements, lançant des coups de sifflet, des cris de victoire, et déchargeant en l'air leurs fusils à mèche.

En arrivant au campement nous fûmes séparés et emmenés dans différentes tentes. Mes derniers mots à mes hommes furent ceux-ci : « Quoi qu'on vous fasse, ne laissez pas voir que vous souffrez! ». Ils promirent de m'obéir.

La tente où je fus conduit était l'une des plus grandes. Des soldats furent placés, pour me garder, au dehors. Ceux qui se tenaient près de moi se montrèrent d'abord revêches et grossiers, mais je me fis un devoir de leur répondre avec autant de calme et de politesse que je pus. J'avais déjà remarqué, dans d'autres occasions, que rien ne peut être plus utile vis-à-vis des Asiatiques qu'une attitude digne et froide.



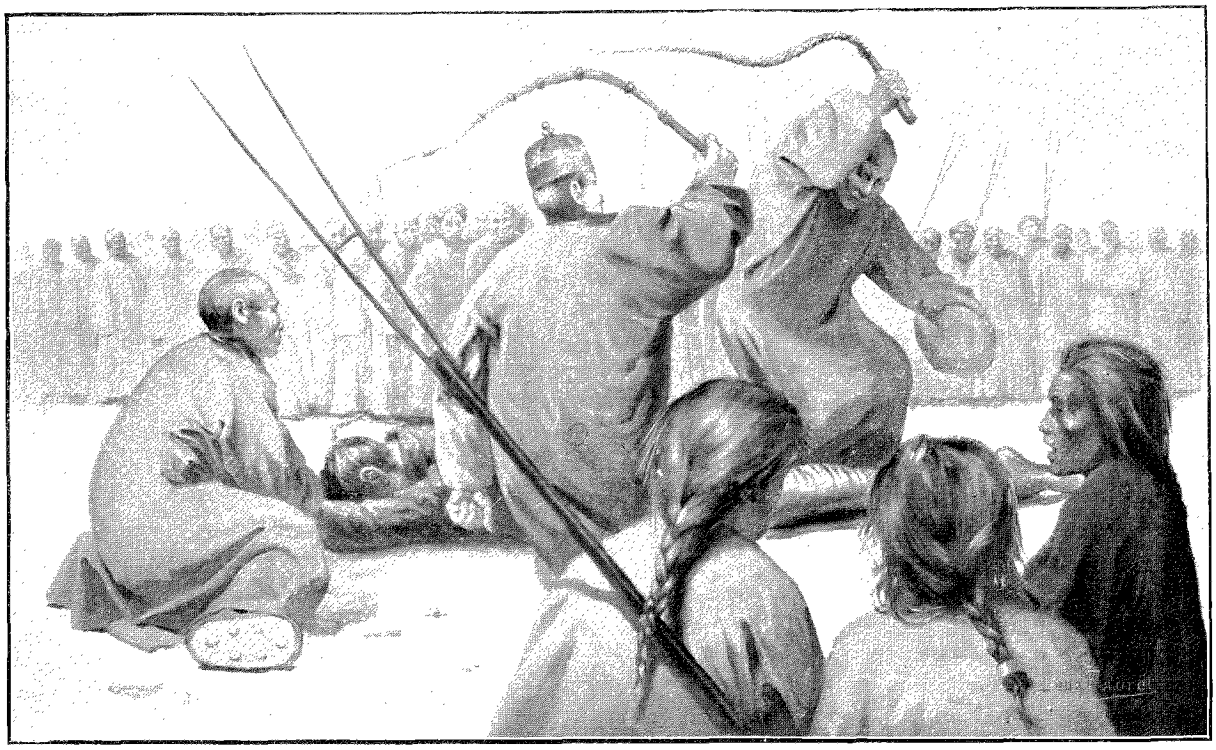
INDIGÈNES AMENANT DES CHEVAUX À VENDRE. — D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. SAVAGE-LANDOR.

La tente étant hermétiquement close, je ne pouvais rien voir de ce qui se passait au dehors; mais, à en juger par les bruits qui me parvenaient, le camp devait être dans un état de grande excitation. J'étais là depuis trois heures, lorsqu'un officier vint et m'ordonna de sortir.

« On va lui couper la tête », dit-il à ses camarades; puis, se tournant vers moi, il fit un geste significatif, en mettant ses mains en travers de son cou.

« *Nikutza* », (Très bien), dis-je sèchement.

Il ne faut pas oublier que, lorsqu'un Thibétain entend de telles menaces, il se jette d'ordinaire à genoux, demandant avec des larmes et des sanglots qu'on lui laisse la vie. Aussi les officiers furent-ils fort surpris



FUSTIGATION DE CHANDEN SING. — D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. SAVAGE-LANDOR.

de ma réponse; ils semblèrent se demander comment il fallait la prendre. De toutes façons, la première ardeur de mes geôliers était sensiblement refroidie, et ils m'entraînèrent hors de ma prison avec plus de répugnance que de fermeté.

Pendant le temps que j'avais été enfermé, on avait dressé, en face de la maison de garde, une grande tente blanche avec des ornements bleus. Tout autour étaient groupés des centaines de soldats et de villageois : le coup d'œil était pittoresque.

En m'approchant, je vis que le devant de la tente était grand ouvert. A l'intérieur se tenaient un grand nombre de lamas rouges, la tête rasée, vêtus de longues tuniques de laine.

Les soldats m'arrêtèrent quand je fus à une vingtaine de mètres : on serra les cordes qui me liaient, on en ajouta d'autres. Je vis qu'on amenait Chanden Sing; au lieu de me conduire devant les lamas, on m'entraîna derrière la maison, afin que je ne pusse pas voir la scène qui allait suivre. J'entendis qu'on interrogeait Chanden Sing d'une voix forte et irritée, et qu'on l'accusait d'avoir été mon guide. La foule poussa des cris sauvages, puis un silence de mort se fit. Quelques instants après, je distinguai le bruit d'un fouet, suivi de rauques gémissements de mon pauvre porteur. Je comptai les coups, qui tombaient régulièrement, avec un bruit sec qui faisait mal : vingt, trente, quarante, cinquante. Puis le bruit cessa.

Les soldats vinrent alors me chercher, et me poussèrent violemment devant le tribunal. Sur un siège élevé, au centre de la tente, était assis un homme qui portait d'amples culottes d'un jaune brillant et un court manteau jaune, à manches flottantes. Il avait sur la tête un chapeau à quatre pointes, tout doré, sur lequel étaient peints trois grands yeux. Il paraissait jeune. Sa tête était complètement rasée, car c'était un lama de premier ordre, un grand lama, et un *Pombo* ou gouverneur de province, avec des pouvoirs équivalant à ceux d'un souverain féodal. A sa droite était un grand et gros lama rouge qui portait un glaive à double poignée; derrière lui, et à ses côtés, se pressaient un certain nombre d'autres lamas, d'officiers et de soldats. Comme je me tenais droit et la tête haute, deux lamas se précipitèrent sur moi et m'ordonnèrent de m'agenouiller. Je refusai; ils essayèrent de m'agenouiller de force, mais je réussis à rester debout.

Le Pombo furieux m'adressa quelques paroles violentes : c'était du thibétain classique, et, comme je ne savais un peu que le thibétain usuel, je ne compris pas un mot; je le priai donc de ne pas user de si beaux termes, qui m'étaient inintelligibles.

Le grand personnage fut interloqué par ma requête. Puis, fronçant les sourcils, il me fit signe de regarder à ma gauche. Les soldats et les lamas se retirèrent, et je vis Chanden Sing étendu face contre terre, le bas du corps nu. Deux gros lamas recommencèrent à le frapper avec des lanières de cuir lestées de plomb, de la ceinture jusqu'aux pieds. Le pauvre garçon était tout couvert de sang. Chaque coup qui tombait sur sa peau

m'entrait comme un poignard dans le cœur; mais je savais que si je témoignais quelque pitié pour lui, il n'en serait frappé que plus violemment. Je regardai donc son supplice comme un spectacle tout à fait banal. Les lamas les plus rapprochés de moi me mirent alors leurs poings sous le nez, en me disant que mon tour allait venir. Je souris et je répétai : « *Nikutza, Nikutza* (Très bien, très bien) ».

Le Pombo et ses officiers ne savaient évidemment que faire de moi. Je le voyais bien à leurs visages, et plus je constatais que mon plan réussissait, plus aussi je trouvais de courage pour continuer à jouer mon rôle.

Le Pombo, un beau jeune homme efféminé, un excellent sujet apparemment pour des expériences hypnotiques, resta les yeux fixés sur moi, comme en une crise, pendant deux minutes au moins. Puis un changement extraordinaire se produisit dans son attitude; d'arrogante et d'irritée, sa voix devint douce et aimable. Les lamas qui l'entouraient étaient évidemment très inquiets de cette transformation. Ils me prirent, et m'emmenèrent à l'endroit où se trouvait Chanden Sing. Ils voulurent encore me contraindre à m'agenouiller, mais sans y réussir, et je fus autorisé finalement à m'accroupir devant les officiers du Pombo.

Les deux lamas qui torturaient Chanden Sing, laissant là leur victime, exhibèrent mes notes et mes cartes et se mirent en devoir de m'interroger; si je disais la vérité, m'apprirent-ils, ma vie serait épargnée; autrement je serais fouetté, puis décapité. Je répondis que je dirais la vérité, qu'ils voulussent me punir ou non.

Un des lamas, une grosse brute habillée d'un brillant vêtement de soie rouge avec col brodé d'or, dit que je devais déclarer « que mon domestique m'avait montré la route à travers le Thibet, et qu'il avait fait les cartes et croquis ». Si je disais cela, on me conduirait à la frontière sans me faire de mal : en revanche mon domestique serait décapité.

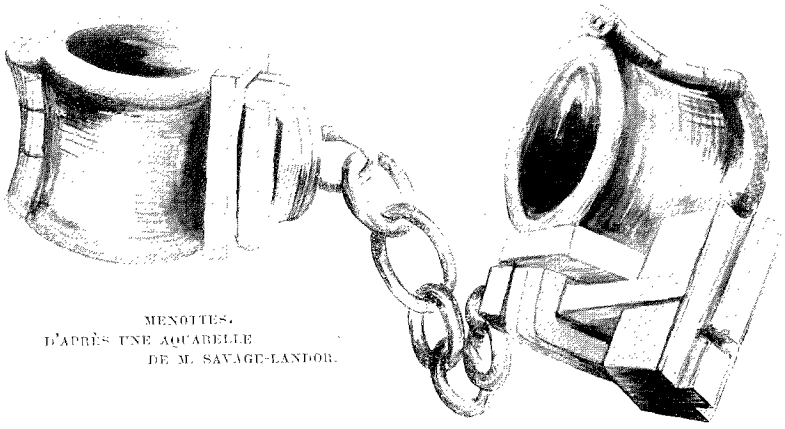
J'expliquai clairement, en répétant la chose plusieurs fois, que j'étais seul responsable des cartes et croquis, que j'avais trouvé mon chemin tout seul et que mon serviteur était innocent, ayant simplement obéi à mes ordres de me suivre au Thibet.

Ces paroles mirent les lamas en colère. L'un d'eux me frappa la tête du bout de sa cravache. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, bien que le coup me fît très mal.

« Alors nous vous battrons, vous et votre homme, jusqu'à ce que vous disiez ce que nous désirons, s'écria le lama en colère.

— Vous pouvez me battre si vous le voulez, répondis-je avec assurance. Mais si vous nous punissez injustement, cela retombera sur vous. Vous pouvez nous arracher la peau, vous pouvez nous saigner à mort, mais vous ne pouvez pas faire que nous sentions la douleur. »

Je leur expliquai tous mes actes aussi clairement que possible. Malgré mes explications, ils continuèrent à fouetter mon pauvre domestique, qui dans son angoisse mordait le sol à chaque coup. Il fut héroïque : pas un mot de plainte, pas une prière ne sortit de ses lèvres. Il déclara qu'il avait dit la vérité et qu'il n'ajouterait rien. Quant à moi, surveillé de près par les lamas et les officiers, j'assistais à cette scène cruelle avec un stoïcisme affecté : à la fin, irrités de mon flegme, ils donnèrent aux soldats l'ordre de m'emporter. On m'emmena donc derrière la maison de garde, d'où j'entendis de nouveau les cris des lamas interrogeant Chanden Sing, et le bruit des coups de fouet dont on l'accablait.



MENOTTES.
D'APRÈS UNE AQUARELLE
DE M. SAVAGE-LANDOR.

La pluie commença alors à tomber. Ce fut pour nous une chance heureuse : au Thibet, comme en Chine, une averse produit un grand effet sur le peuple; on a vu même, dit-on, des massacres s'arrêter jusqu'à ce qu'elle cessât. Tel fut le cas cette fois-ci : dès les premières gouttes, les soldats et les lamas se précipitèrent de côté et d'autre pour entrer dans leurs tentes, et je me vis entraîné moi-même vers la tente la plus éloignée du campement. Un officier de haut rang y était assis, les jambes croisées. Il était vêtu d'une belle robe rouge foncé, ornée d'or, et d'une peau de léopard; il avait pour chaussures de grandes bottes chinoises noires et rouges. A sa ceinture était passé un magnifique sabre avec un fourreau d'argent massif incrusté de grands morceaux de corail et de malachite.

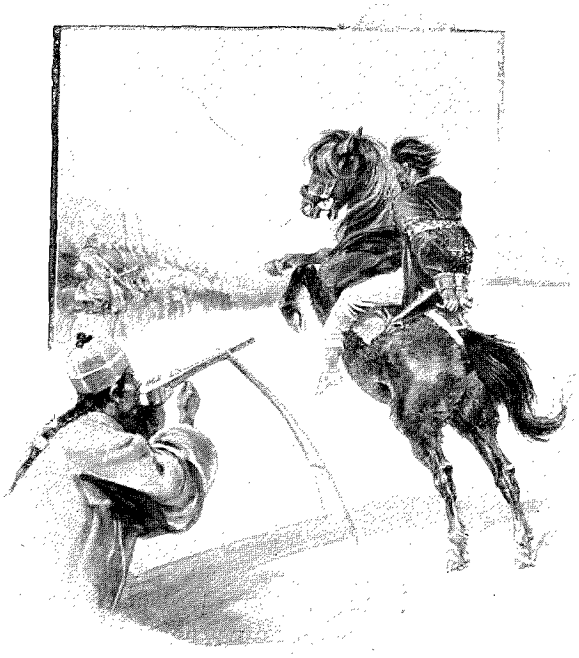
Cet homme, qui paraissait âgé de cinquante à soixante ans, avait une figure intelligente, raffinée, honnête et bienveillante. Du premier moment que je le vis, je devinai en lui, je ne sais pourquoi, un ami. Et de fait, au milieu de ces officiers et de ces lamas qui se conduisaient si brutalement il fut le seul à me traiter

avec déférence. Il m'indiqua une place à côté de lui, et me fit signe de m'y asseoir. « Je suis un soldat, me dit-il d'un ton digne, et non un lama. J'ai été envoyé de Lhassa pour vous arrêter, et vous êtes maintenant mon prisonnier. Mais vous vous êtes montré sans crainte, et je vous respecte. »

En parlant ainsi, il pencha la tête, toucha mon front du sien, et tira la langue. Puis il fit un geste, signifiant qu'il désirait en dire davantage, mais qu'il ne le pouvait pas, à cause de la foule.

Nous eûmes ensuite une conversation fort amicale. Il me dit qu'il était un *roupoun*, grade immédiatement au-dessous de général (*magpoun*), il me donna de nombreux détails sur l'armée thibétaine, et écouta avec intérêt ceux que je lui communiquai moi-même sur l'armée anglaise.

Il ne manquait pas d'humour. Je lui racontai comment les Thibétains s'étaient enfuis devant moi, en diverses rencontres, lorsque j'avais mon fusil. Il se tourna de mon côté, et me répondit : « Oui, je sais qu'ils ont couru, mais ce n'était pas par peur ; c'était parce qu'ils ne voulaient pas vous faire mal. » Je répliquai que, dans ce cas, ils n'auraient pas eu besoin de courir si vite. Sur quoi le roupoun se mit à rire. Il m'affirma qu'il était très peiné de me voir ligotté, mais qu'il avait reçu l'ordre strict de ne rien me donner à manger et de ne pas m'enlever mes liens.



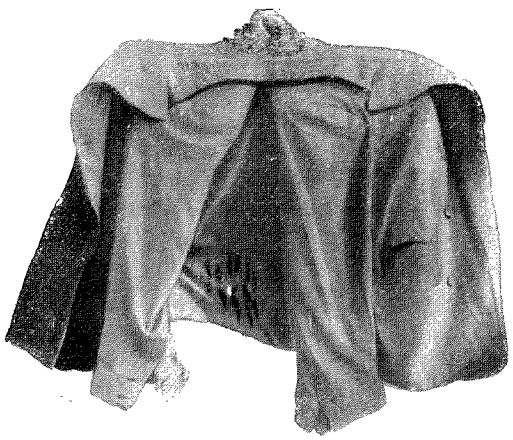
NERBA DÉCHARGEANT SON MOUSQUET SUR M. SAVAGE-LANDOR (PAGE 80), D'APRÈS LA PEINTURE DE L'AUTEUR.

Les soldats, étonnés de l'attitude de leur chef à mon égard, modifièrent aussi la leur, ils m'apportèrent un coussin et cherchèrent à m'installer aussi confortablement que possible. Malheureusement, à la tombée de la nuit, le roupoun fut appelé vers le Pombo, et ma garde fut remplacée. Les nouveaux arrivants se montrèrent d'une grande brutalité ; ils m'arrachèrent de mon siège, et me jetèrent violemment sur un tas de bouse destiné à servir de combustible.

« C'est là la place des Plenki, cria l'un des hommes, et non la plus belle partie de la tente. » Après quoi ils m'attachèrent encore les pieds, et nouèrent une autre corde autour de mes genoux.

Les tentes thibétaines ne sont nulle part très propres, mais l'endroit où je devais passer la nuit était le plus sale de tous. Avec des cordes si serrées qu'elles s'incrustaient dans mes chairs, il n'y avait pas moyen de dormir; et, chose non moins désagréable, je me trouvai, au bout d'un instant, couvert par la vermine qui grouillait dans la tente. Ce fléau-là me fit souffrir d'indicibles tortures pendant le reste de ma captivité.

Au milieu de la nuit, le roupoun rentra. Il avait l'air consterné, et au regard de compassion qu'il me jeta, je sentis qu'il avait de graves nouvelles à m'annoncer. Je ne me trompais pas. Il m'arracha de la place dégoûtante où j'étais et me transporta dans un endroit plus propre. Il donna ensuite l'ordre à un soldat de m'apporter une couverture. Puis, à mon grand étonnement, il prit un ton sévère en me disant qu'il devait examiner mes liens. Se tournant vers les soldats, il leur reprocha avec colère de m'avoir mal attaché et se mit en devoir de serrer davantage les nœuds: ce qui était évidemment impossible. Mais bien qu'il fît semblant d'y mettre toute sa force, je sentis qu'en réalité il les desserrait. Après quoi, il me couvrit rapidement d'une lourde couverture, se pencha et murmura à mes oreilles : « On doit vous couper la tête demain. Echappez-vous cette nuit. Il n'y a pas de soldats dehors ! »



LA VESTE DE M. SAVAGE-LANDOR MONTRANT LES EFFETS DE LA SELLE À POINTES, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Et le brave homme, éteignant la lumière, vint se coucher à mes côtés. Il aurait été relativement facile, après que tous les soldats furent endormis, de me glisser sous la tente et de m'enfuir. J'avais sorti mes mains de leurs liens, et je pouvais sans trop de peine défaire les autres nœuds. Mais la pensée d'abandonner mes deux serviteurs à la merci des Thibétains m'était trop pénible, et j'expliquai au roupoun que je ne pouvais profiter de son offre. Ayant les mains libres, je pus au moins dormir le reste de la nuit; le matin venu, je glissai de nouveau mes mains dans les cordes.

Quoiqu'il semblât désappointé de mon refus, le roupoun me traita avec plus de déférence encore que la

*

veille. Il versa du thé dans mon *puku* qu'il porta à mes lèvres, puis, voyant combien j'avais faim et soif, non seulement il remplit plusieurs fois la tasse, mais encore il y mêla du *tsamba* et des morceaux de beurre qu'il m'introduisit dans la bouche avec ses doigts.

Ce fut un spectacle touchant de voir les soldats, gagnés par la bonté de leur chef, suivre son exemple, sortir, l'un après l'autre, des poignées de *tsamba* et de *tchoura*, et les déposer dans ma bouche. Il est vrai que leurs mains n'étaient pas trop propres, mais en de semblables occasions il ne faut pas se montrer exigeant; j'avais été deux nuits et un jour sans manger et j'étais si affamé que cette nourriture me parut délicieuse.

Cette sympathie du rouponn et de ses soldats me faisait voir clairement que ma fin était proche. J'étais en outre très chagriné de ne pas avoir de nouvelles de Chanden Sing et de Mansing, et les réticences des soldats me faisaient craindre que quelque chose de terrible ne leur fût advenu. Je m'efforçai néanmoins de ne trahir aucune inquiétude, de considérer tout ce qui arrivait comme très naturel, et je passai toute la matinée à causer avec mes gardiens.

Dans l'après-midi un soldat entra dans ma tente, et me frappant lourdement de la main sur l'épaule il s'écria :

« Vous, avant que le soleil soit couché, on vous fouettera, on brisera vos deux jambes, on brûlera vos yeux, et vous serez décapité ! »

Chaque phrase était accompagnée d'un geste approprié. Je ris de ce qu'il me disait, affectant de traiter la chose comme une plaisanterie.

Mais ses paroles jetèrent un froid sur mes gardiens, qui cessèrent de causer avec moi. Des hommes entraient, sortaient, chuchotaient entre eux, ce qui indiquait qu'il se passait quelque chose; de plus, quand je faisais une question, personne ne répondait.

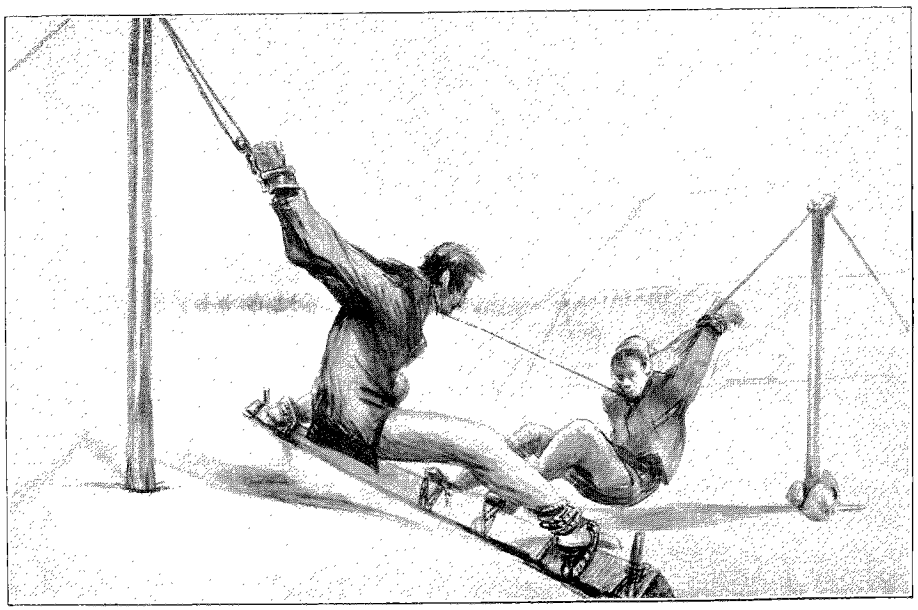
Une demi-heure plus tard, un nouveau personnage entra dans la tente, très excité. Il fit signe à mes gardiens de me conduire dehors; ce à quoi ils obéirent, après avoir serré mes liens et ajouté quelques cordes. Puis je fus amené dans l'une des pièces de la maison de garde, devant laquelle la foule s'assembla. Un instant après, Mansing y était amené aussi, également attaché. J'eus tant de plaisir à le revoir que j'oubliai tout ce qui se passait et que je ne fis aucune attention aux insultes de la foule, qui regardait par la porte.

Un instant encore et un lama entra, le visage souriant, disant qu'il avait de bonnes nouvelles à me donner.

« Nous avons des chevaux, déclara-t-il, et nous allons vous reconduire à la frontière. Mais le Pombo désire vous voir d'abord. N'opposez pas de résistance. Echangez ces cordes autour de vos poignets contre des menottes en fer. »

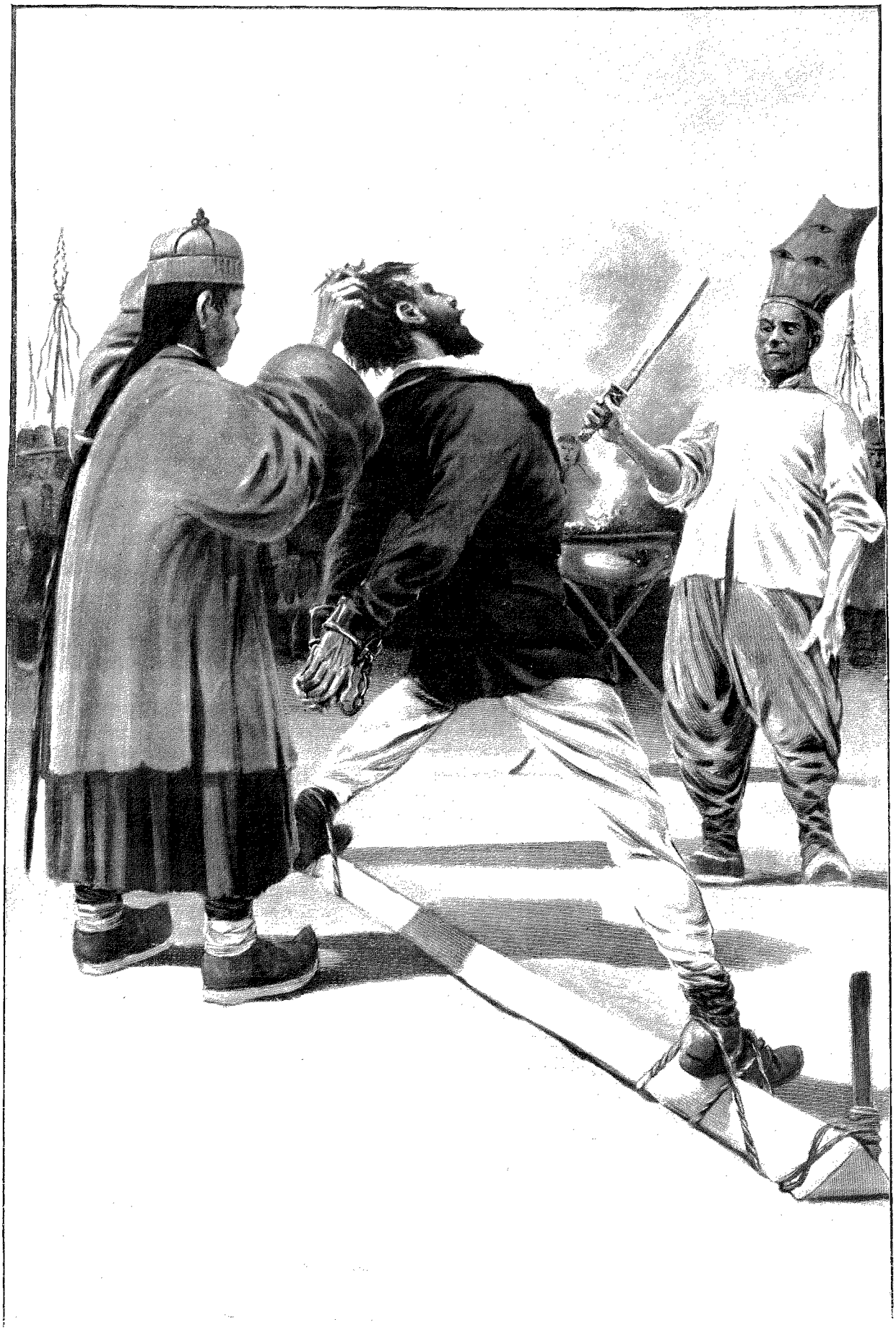
Là-dessus, il en exhiba une paire, qu'il avait dissimulée sous son habit, en ajoutant :

« Vous ne les porterez que quelques minutes, tandis que nous vous conduirons en sa présence. Après quoi vous serez libre. Nous jurons par le soleil et par Kouyouk-Soun que nous vous traiterons avec bienveillance. »



L'ÉCARTÈLEMENT (PAGE 84). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Je promis de ne pas résister, surtout parce qu'il n'y avait guère de possibilité de le faire. Pour plus de sûreté ils lièrent mes jambes et me mirent un nœud coulant autour du cou; puis je fus entraîné au dehors, la face contre le sol, et je me trouvai entouré d'un cercle de soldats, le sabre au clair. On détacha les cordes de mes poignets, et on les remplaça par des menottes en fer, réunies par une lourde chaîne. Des soldats me relevèrent, et voyant que je ne pouvais dégager mes mains, ils commencèrent à m'accabler d'insultes, à cracher sur moi, à me jeter de la boue. Les lamas se montraient plus ignobles encore que les autres, notamment celui qui m'avait promis qu'on ne me ferait aucun mal.



TORTURE DU FER ROUGE (PAGE 82). — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

Soudain, l'attention de la foule fut attirée vers le roupoun, qui s'approchait avec un certain nombre de soldats et d'officiers. Il semblait déprimé; son visage était affreusement jaune. Les yeux fixés à terre, parlant très bas, il ordonna de me conduire de nouveau dans la maison de garde. Il m'y rejoignit et fit évacuer la pièce; puis, ayant posé son front sur le mien, en signe de compassion, il secoua tristement la tête :

« Il n'y a plus d'espoir, murmura-t-il. On vous coupera la tête aujourd'hui. Les lamas sont méchants, et mon cœur est affligé. Vous êtes comme mon frère, et j'ai du chagrin. »

Le brave homme cherchait à me dissimuler son émotion. Il me fit comprendre qu'il ne pouvait rester plus longtemps, de peur qu'il ne fût accusé d'être mon ami.

Il sortit : la foule rentra dans la chambre, et je fus de nouveau traîné au dehors.

A ce moment même, j'entendis la voix agonisante de Chanden Sing, qui criait : « *Hazur, hazur, hom murgiaega* ! » (Monsieur, monsieur, je meurs!) Alors, tournant les yeux du côté d'où venait la voix, j'aperçus mon fidèle porteur, les mains liées derrière le dos, et se traînant sur le ventre devant la porte d'une autre chambre de la maison. Son pauvre visage était à peine reconnaissable : il portait les traces de si terribles souffrances!

Je n'en pus supporter davantage : repoussant mes gardiens d'un coup d'épaule, je tâchai d'arriver au pauvre Chanden; j'étais tout près de lui, lorsque les soldats sautèrent sur moi, m'enlevèrent de terre et me jetèrent sur un cheval.

Je m'attendais au pire : je criai cependant à mon brave domestique, afin de l'encourager, que j'étais emmené à Taklakot, et qu'il y serait conduit lui-même le lendemain. Il avait épuisé son dernier atome de force en rampant jusqu'à la porte; il fut saisi et brutalement ramené dans la maison. Quant à Mansing, le pauvre couli, il fut hissé, les bras liés, sur un cheval sans selle.

La selle sur laquelle on m'avait placé était en bois, très haute; sur le troussequin étaient fixées horizontalement cinq ou six pointes en fer. Quand j'étais assis sur cet instrument de torture, les pointes entraient dans le bas de mon dos.

Vingt à trente cavaliers, armés de mousquets et de sabres, s'étaient joints à la troupe de mes gardiens, et nous partîmes à une furieuse allure. Un cavalier, devant moi, conduisait mon cheval au moyen d'une corde. Nous allâmes ainsi pendant des kilomètres.

N'eussent été ces pointes atroces, la chevauchée n'eût pas été si désagréable; ma monture était excellente, et le pays que nous traversions était curieux et intéressant. Nous avancions le long d'une série interminable de collines de sables jaunes, d'inégale hauteur.



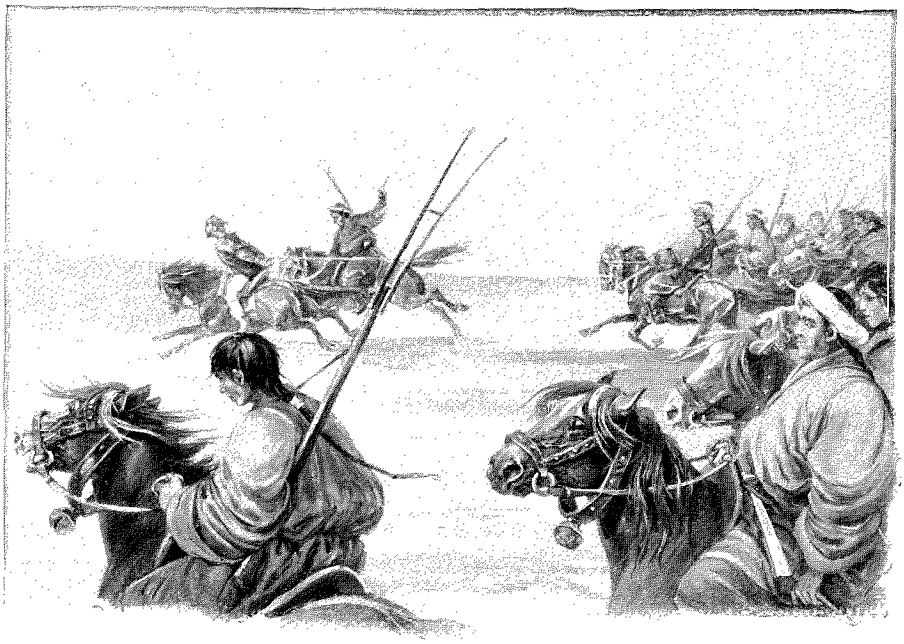
UN PORTE-BANNIÈRE.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Arrivé au sommet d'un monticule, mon guide s'arrêta pour regarder le pays; nous vîmes loin, dans l'Est, un grand nombre de cavaliers arriver en secouant des nuages de poussière. Descendant alors la colline, nos montures enfonçant dans le sable mou, nous partîmes dans la direction de ces nouveaux venus.

Nous les rejoignîmes au bout de quelques kilomètres d'une course désagréablement rapide. Il y avait là 200 cavaliers environ, dont une centaine de lamas rouges au centre, avec des porte-bannière dont les têtes étaient couvertes de curieux chapeaux plats, et une centaine d'officiers et de soldats en tuniques grises, rouges et noires. Le Pombo, avec son habit, ses culottes jaunes et son étrange chapeau pointu, se tenait sur un cheval magnifique, un peu en avant d'une foule de lamas et d'officiers.

Lorsque nous arrivâmes près de la troupe, le cavalier qui conduisait mon cheval, laissa tomber la corde qui le retenait, et le cheval, accablé de coups de fouet, fut lâché en liberté. Mes gardiens s'écartèrent. Le cheval se précipita dans la direction du Pombo. Comme je passais tout près de lui, le nommé Nerba, secrétaire particulier du Tarjum de Tokchim, s'agenouilla, et, me visant de son fusil à mèche, appuyé sur sa fourchette, me tira délibérément dessus. Quoiqu'il n'y eût de lui à moi que quatre mètres, il me manqua : la balle passa en sifflant à mon oreille; mon cheval épouvanté se cabra; mais je réussis à me maintenir en selle, malgré les pointes, qui me déchiraient cruellement. Quelques cavaliers se mirent à ma poursuite et se saisirent de mon cheval. Après quoi l'on prépara un autre numéro à sensation du programme de ma torture. Les lamas se plaisaient à ces nobles

jeux; mais je me jurai que, quoi qu'ils me fissent, je ne leur donnerais pas la satisfaction de croire que je souffrais. Je prétendais ne pas sentir l'effet des pointes qui me déchiraient la chair; aussi, quand on me reconduisit devant le Pombo pour lui faire voir que j'étais tout couvert de sang, je me bornai à lui exprimer ma satisfaction de monter une si excellente bête. Cette attitude parut l'intriguer beaucoup. On apporta alors une corde en poil de yak, de 40 à 50 mètres de longueur, dont un bout fut attaché à mes menottes, et l'autre pris par un cavalier, puis nous recommençâmes notre course sauvage, suivis cette fois par le Pombo et par tous ses hommes. Je ne pus m'empêcher de me retourner une ou deux fois pour voir ce qu'ils faisaient. La cavalcade avait un aspect bizarre et pittoresque, avec ces hommes en costumes de toutes couleurs, leurs fusils à mèche ornés de pavillons rouges, leurs sabres incrustés de joailleries, leurs bannières à longs rubans bigarrés flottant au vent; tous galopaient furieusement, criant, hurlant, sifflant, au milieu du tintement assourdissant de milliers de clochettes. Pour accélérer notre allure, un cavalier galopait à nos côtés, en donnant des coups de fouet à mon cheval; dans l'intervalle, celui qui tenait la corde faisait tous ses efforts pour me jeter en bas de ma selle, sans doute dans l'espoir de me voir fouler aux pieds par les cavaliers qui suivaient. Le corps penché en avant, pour garder mon assiette, j'avais les mains violemment tirées en arrière par la corde; aussi la chaîne des menottes déchirait-elle la chair, et par endroits l'os était à nu. Naturellement, chaque mouvement du cheval enfonçait de nouveau les pointes dans mes reins.



UNE FURIEUSE CHEVAUCHÉE. — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

La corde était très solide; néanmoins, elle se cassa inopinément; l'homme qui la tirait fut lourdement démonté, et moi-même je faillis être jeté à terre. Cet incident ridicule provoqua d'abord quelque gaieté chez les hommes de mon escorte; mais bientôt, avec leur esprit superstitieux, ils y virent un mauvais présage.

Quand ils eurent arrêté mon cheval, je pensai à tirer parti de leur frayeur, en leur déclarant que tout ce qu'ils me feraient tournerait contre eux. Cependant la corde fut rattachée avec des nœuds solides, et, au bout de quelques minutes nous reprîmes notre galopade. Un nouveau coup de fusil fut tiré sur moi sans résultat, quelques flèches me furent lancées qui ne m'atteignirent pas.

Enfin, après une interminable chevauchée, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, à notre destination. Au sommet d'une colline s'élevaient une forteresse et une grande lamaserie; à son pied avait été dressée la tente bariolée du Pombo. Le nom de cet endroit, comme je devais l'apprendre plus tard, était Namyi Laccé Galchio ou Gyatcho.

Deux ou trois hommes m'arrachèrent rudement de ma selle. Je ressentais une douleur intense dans l'épine dorsale, et je leur demandai un instant de répit. Mais ils refusèrent, et, me poussant brutalement en avant, m'annoncèrent que j'allais être décapité. Toute la foule des lamas et des soldats se mit alors à se moquer de moi, à faire le geste de me couper la tête et à m'accabler d'insultes de toute espèce. Je fus traîné jusqu'au lieu de l'exécution, à gauche de l'entrée de la tente. Sur le sol était une grosse poutre de bois en forme de prisme; on me fit tenir debout sur un des angles, et tandis que j'étais tenu par quelques hommes, d'autres s'efforcèrent de m'écarter les jambes le plus possible. Puis, quand je fus dans cette pénible position, les brutes m'attachèrent par les pieds à la pièce de bois avec des cordes en poil de yak. Quelques hommes se mirent à tirer sur les cordes; elles étaient si serrées qu'elles m'entamaient profondément la peau.

Le bandit Nerba se glissa derrière mon dos et me saisit par mes cheveux, qui étaient très longs, n'ayant pas été coupés depuis plus de cinq mois.

Devant le Pombo se tenaient en rang les plus vilaines brutes que j'eusse jamais vues. Un gros individu,

à figure répugnante tenait à la main un maillet à nœuds, employé pour fracturer les os des victimes, un autre avait un arc et des flèches, un troisième tenait une épée à double poignée, d'autres montraient une série d'affreux instruments de torture. La foule, altérée de mon sang, était groupée en demi-cercle, laissant assez d'espace libre pour que je visse l'exhibition des outils de tortionnaires qui m'attendaient, et que les lamas agitaient, comme pour se préparer à l'action.



LES CONTORSIONS DU POMBO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Trois lamas musiciens étaient debout à l'entrée de la tente; le premier tenait une corne gigantesque d'où s'échappaient, lorsqu'il soufflait, des bruits de tonnerre rauques, le second avait un tambour, le troisième des cymbales. A quelque distance, un quatrième instrumentiste tapait sans s'arrêter sur un énorme gong. Le bruit assourdissant de cet orchestre diabolique était répété par tous les échos de la vallée, et ajoutait ainsi à l'horreur de la scène.

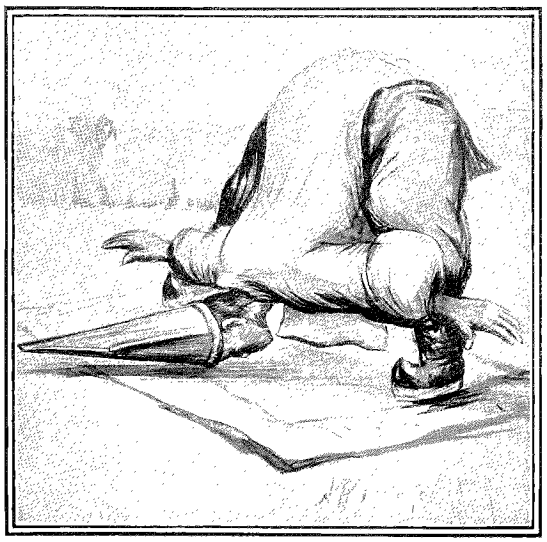
Pendant ce temps, une barre de fer, tenue par un manche en bois, chauffait dans un brasier. Le Pombo, qui s'était, comme la première fois, mis quelque chose dans la bouche pour amener artificiellement l'écume à ses lèvres, arrivait peu à peu à un état de frénésie et se livrait à diverses contorsions. Un lama lui tendit la barre de fer toute rouge (le *taram*); il la saisit par le manche :

« *Nyaghi hiou meh taxon* ! » (Nous allons vous brûler les yeux), s'écrièrent les lamas en chœur.

Le Pombo s'avança vers moi, brandissant l'atroce instrument. Je le regardai en face : il détourna les yeux. Il semblait reculer devant la besogne, mais les lamas qui l'entouraient l'excitaient à l'envi.

« Vous êtes venu dans ce pays pour voir », me dit-il, faisant allusion à mon récit de la veille. « Voilà votre punition. » En prononçant ces mots lentement, le Pombo leva le bras et plaça la barre de fer rouge à trois ou quatre centimètres de mes yeux, presque à toucher mon nez. Instinctivement je fermai les yeux autant que je pus; mais la chaleur était si intense qu'ils me semblèrent, l'œil gauche surtout, se dessécher instantanément, et que je sentis une vive douleur au nez.

Le temps me parut interminable; pourtant je ne crois pas que la barre de fer chaud ait été placée devant mes yeux plus de 30 secondes. Quand je relevai mes paupières endolories, je ne distinguai qu'une sorte de brouillard rouge. Mon œil gauche me faisait horriblement souffrir; à chaque instant il semblait que quelque chose en obscurcît la vision. Quant au droit, il voyait encore. La barre de fer chaude avait été jetée à terre et grésillait sur le sol à quelques pas de moi.



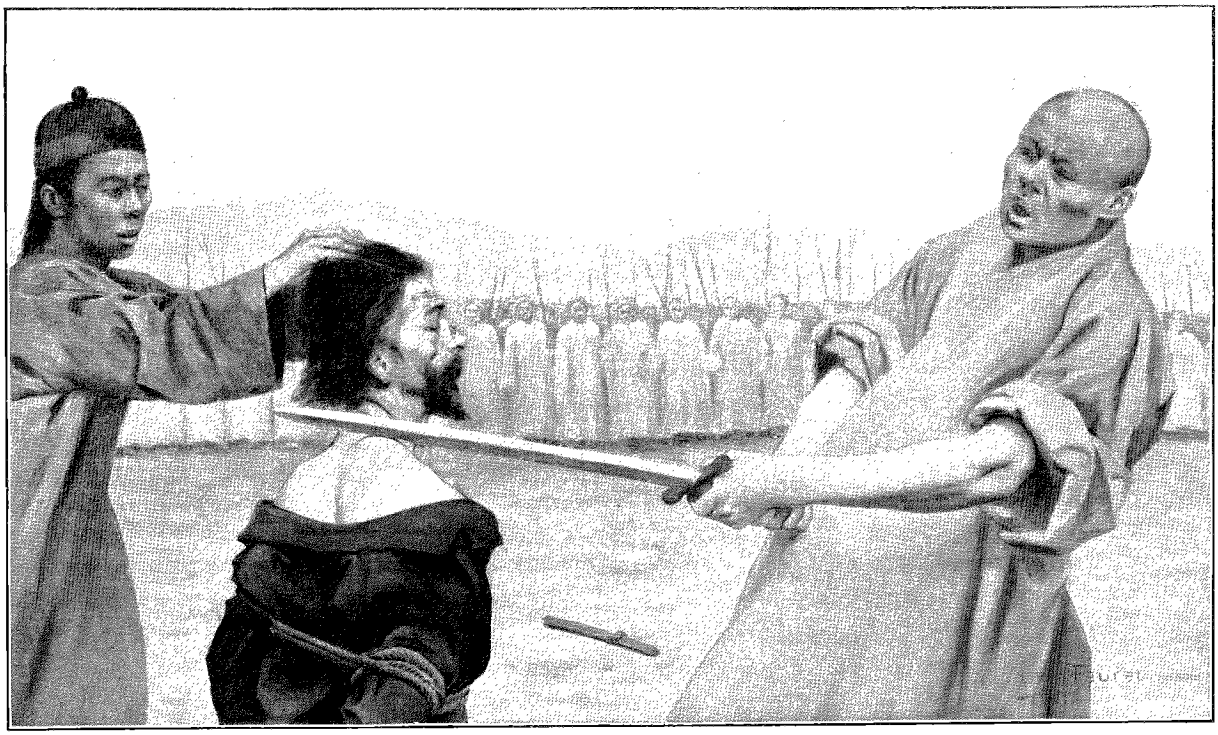
LES CONTORSIONS DU POMBO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

J'étais ainsi, les jambes largement écartées, saignant du dos, des mains, des jambes, voyant tout dans une affreuse lueur rouge, au milieu du bruit assourdissant du gong, du tambour, des cymbales et de la corne, la foule m'insultant et crachant sur moi, tandis que Nerba me tenait si serré par les cheveux qu'il les arrachait par poignées. Tout ce que je pouvais faire, c'était de rester calme, maître de moi, et de regarder avec une indifférence apparente les préparatifs des nouvelles tortures qu'on allait m'infliger.

« *Mioumta nani sehko.* » (Tuez-le avec un fusil), s'écria une voix rauque.

Un soldat chargeait à ce moment un fusil à mèche; il avait placé dans le canon une telle quantité de poudre, que celui qui aurait à s'en servir devait, j'en étais convaincu, se faire sauter la cervelle; aussi fut-ce avec une certaine satisfaction que je vis donner l'arme au Pombo. Celui-ci la plaça sur mon front. Puis un soldat se pencha et mit le feu à la mèche. On entendit alors une bruyante explosion, qui me donna un grand choc, et, à la surprise générale, le fusil trop chargé s'échappa des mains du Pombo. Je m'efforçai de rire.

Confuse de ce dernier incident, exaspérée de l'insuccès de toutes ces tentatives, la foule se mit à pousser



LE COUP DE SABRE. — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

des cris féroces. « *Ta Kossaton, ta kossaton. Ngala mangbo chidak mayidan.* « Tuez-le, tuez-le! Nous ne pouvons l'effrayer! » hurlait-on de tous côtés dans la vallée.

Un glaive à deux poignées fut tendu au Pombo, qui le tira du fourreau. « Tuez-le, tuez-le! » cria de nouveau la foule, en excitant encore mon bourreau. Mais celui-ci, n'ayant pas surmonté la crainte que venait de lui inspirer l'accident du fusil, et l'attribuant évidemment à l'action d'un pouvoir caché, et non pas au fait que l'arme était trop chargée, hésitait à s'avancer.

Je profitai de ce répit pour déclarer qu'ils me tueraient s'ils voulaient, mais que s'ils me tuaient aujourd'hui, ils mourraient tous demain, — fait incontestable, tous les hommes étant mortels. Cette déclaration les refroidit pour un moment. Mais l'excitation de la foule était trop grande pour s'apaiser, et le Pombo fut bientôt entraîné à un nouvel accès de frénésie. Sa figure devint méconnaissable, et il avait tout à fait l'allure d'un fou.

Un lama s'approcha et lui glissa quelque chose dans la bouche. Il écuma, retroussa ses manches, et s'avança vers moi à pas lents et pesants, les bras étendus, balançant de droite et de gauche la lame nue et brillante du glaive.

Nerba, qui me tenait toujours par les cheveux, reçut l'ordre de me faire baisser la tête. Je résistai, avec le peu de force qui me restait et avec le courage nerveux d'un homme condamné à mourir, mais résolu à rester la tête haute devant la mort. Ils pouvaient me tuer, c'est vrai, me mettre en pièces, s'il le désiraient, mais jamais avant que j'eusse perdu mon dernier atome de force, ces bandits ne me contraindraient à m'incliner devant eux. Je mourrais, soit, mais ce devait être en regardant de haut le Pombo et ses acolytes.

L'exécuteur était maintenant tout près de moi. Il tenait le glaive de ses mains nerveuses, l'élevant très haut au-dessus de ses épaules. Puis il l'abaissa jusqu'à ma nuque, qu'il toucha de sa lame, comme s'il voulait mesurer la distance nécessaire pour asséner un bon coup, bien sûr. Reculant ensuite d'un pas, il releva promptement l'arme, et l'abattit de toutes ses forces; le glaive passa très désagréablement près de mon cou, mais ne me toucha pas. Je ne sourcillai pas, mais je vis bien que mon attitude semblait impressionner mon bourreau au point de lui faire peur. Il répugnait évidemment à continuer sa diabolique représentation. Pourtant la foule était toujours plus impatiente et turbulente; les lamas qui l'entouraient l'excitaient avec des gestes de fous. Tandis que j'écris, j'entends encore les hurlements sauvages, je vois les figures avides de sang des spectateurs de ma torture. Evidemment contre son gré, le Pombo recommença une fois encore l'opération. La lame passa si près qu'elle n'alla sûrement pas à plus d'un centimètre de mon cou.

Il semblait que mon sort était décidé. Mais, chose curieuse à dire, même à ce point culminant du drame, je n'arrivais pas à me représenter sérieusement que j'allais mourir. Pourquoi? je n'en sais rien puisque tout m'indiquait clairement que ma fin était proche; mais j'avais pendant tout ce temps le sentiment distinct que je

vivrais pour voir le dénouement de ce drame. J'étais très peiné, si vraiment ma fin devait être si prochaine, de ne pas revoir une dernière fois mes parents, mes amis, et de penser qu'ils ne sauraient probablement jamais de quelle façon j'étais mort. On répugne toujours, naturellement, à quitter un monde dans lequel on n'a jamais eu, pour ainsi dire, un moment d'ennui. Mais après les dangers, les souffrances, les émotions des dernières semaines, je ne me rendais pas compte de l'imminence du péril comme je l'aurais fait, par exemple, si j'avais été traîné directement de mon confortable appartement de Londres jusqu'au lieu de l'exécution.

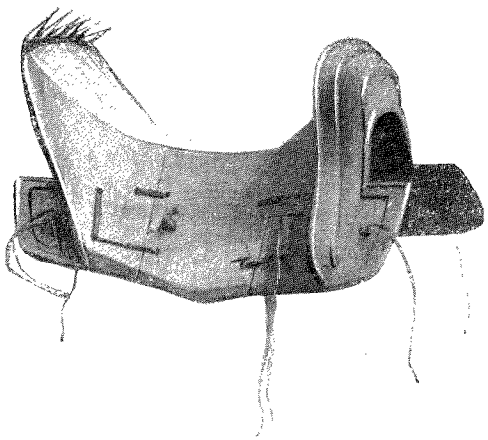
Il est peu vraisemblable que j'oublie jamais cette scène, et je dois dire, à la louange des Thibétains, qu'elle fut exécutée d'une façon très pittoresque. Même les cérémonies les plus atroces ont leur côté artistique, et celle-ci avec la pompe et l'éclat extraordinaires que les Thibétains y avaient mis, faisait vraiment une grande impression.

Il paraît que ce désagréable exercice du glaive précède quelquefois la décollation au Thibet, de façon à ce que la victime souffre davantage avant de recevoir le coup final. Je ne le savais pas alors, mais je l'appris quelques semaines plus tard. C'est généralement au troisième coup que la tête tombe.

Les lamas continuaient à demander ma mort en poussant des clameurs féroces. Mais cette fois-ci le Pombo résista avec plus de fermeté, et refusa de continuer. Alors les lamas se rassemblèrent autour de lui, semblant très irrités, criant, hurlant de la façon la plus sauvage. Et toujours le Pombo tenait ses yeux fixés sur moi, d'un air demi-respectueux, demi-effrayé, refusant d'avancer. Je n'étais pas au bout de mes tortures. Après avoir passé par les angoisses de la décapitation, j'allais subir les souffrances d'un véritable écartèlement.

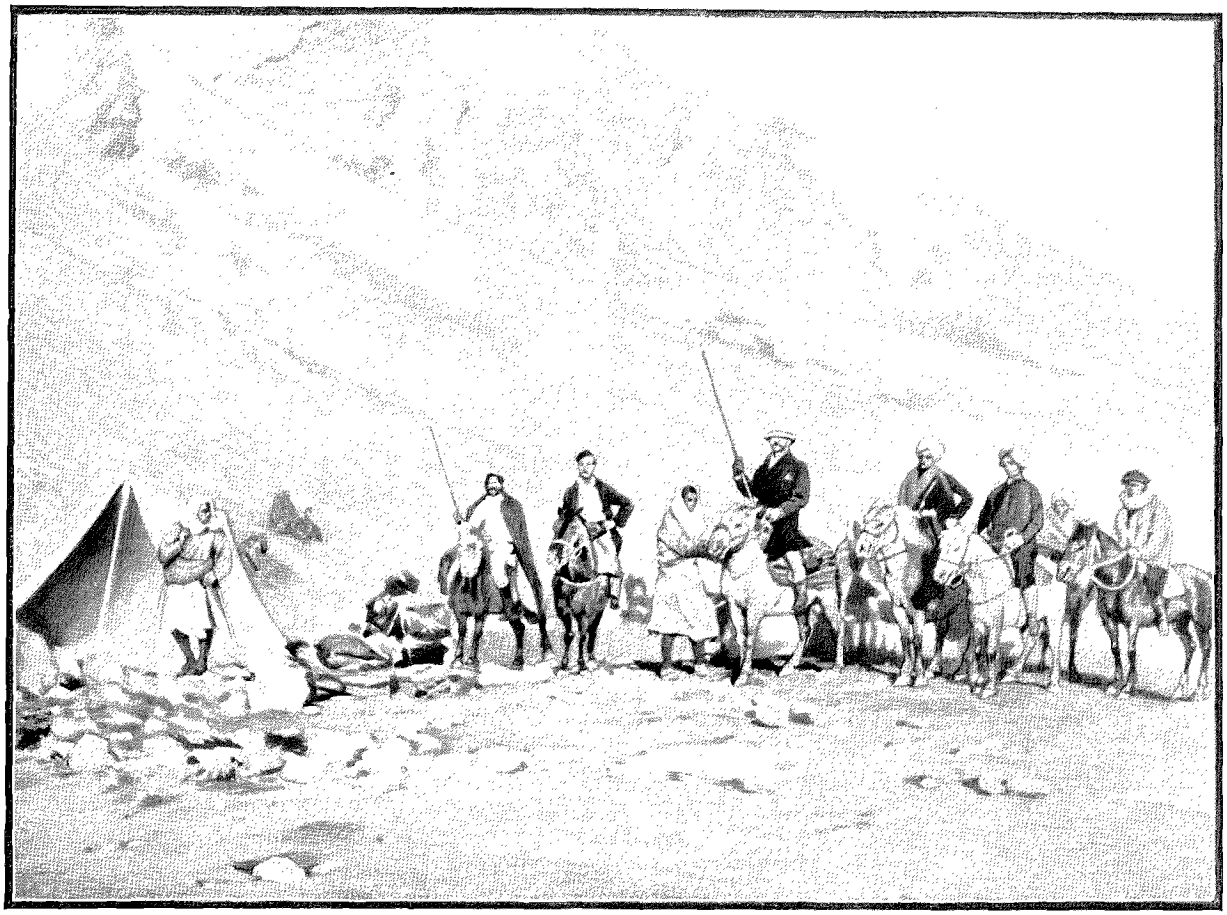
(A suivre.)

A-H. SAVAGE-LANDOR.
Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



LA SELLE DE TORTURE (PAGE 80). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



L'EXPÉDITION DE SECOURS SUR LE LIPPOU (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS).

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VIII

Nouvelles tortures. — Déballage de mes instruments. — Incidents divers. — Divertissements offerts par le *Pombo*. — Scènes d'hypnotisme. — Demandes d'oracles. — Mort certaine. — Délivrance inattendue. — En route pour la frontière. — La passe de Loumpiya. — Taklakot. — Retour.



LE PANDIT GOBARIA (PAGE 95). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mon pauvre Mansing, pendant que le Pombo et les lamas se consultaient, étant tombé plusieurs fois de son cheval, était resté en arrière. A ce moment l'homme qui me tenait me lâcha, un autre me poussa par devant et je tombai sur le dos. On attacha Mansing à la même poutre à laquelle j'étais déjà attaché. Après m'avoir annoncé que mon domestique allait mourir le premier, on me fit asseoir, et, pour m'empêcher de voir ce qui se passait, on me jeta une pièce d'étoffe sur la tête. J'entendis Mansing gémir pitoyablement, puis un silence se fit..... Je l'appelai; pas de réponse : j'en conclus qu'on l'avait tué..... On me laissa ainsi dans l'incertitude pendant un quart d'heure, puis on me dégagea la tête, et je pus voir mon pauvre couli gisant à terre presque inconscient, mais, Dieu merci, encore en vie. Pour l'empêcher de me répondre, quand je l'avais appelé, on lui avait mis la main sur la bouche, en le serrant au point de l'étrangler. Il se remit peu à peu.

Nous fûmes avertis que notre exécution était renvoyée au jour suivant, de façon qu'on pût nous torturer davantage. Nous profitâmes du répit pour demander à manger; cette demande, assez naturelle, sembla amuser beaucoup les Thibétains, qui éclatèrent de rire. Comme ils continuaient à nous parler de notre prochaine décapitation, je leur dis que ce supplice ne nous causerait évidemment aucune douleur, car nous serions morts de faim auparavant.

Ce raisonnement produisit-il son effet? Ou d'autres motifs intervinrent-ils? Je ne sais. Toujours est-il que quelques-uns des lamas les plus brutaux redevinrent polis et nous traitèrent

1. *Suite*, *Voyez p.* 1, 13, 25, 37, 49, 61 *et* 73.

avec une sorte de déférence. Deux d'entre eux se rendirent au monastère, et en revinrent avec du tsamba et du thé. J'ai rarement fait un meilleur repas, bien que les lamas m'enfonçassent la nourriture dans la bouche, presque à m'étouffer.

Quant à Mansing, auquel sa religion interdisait de manger des mets touchés par des gens d'une caste différente, on lui permit de lécher une écuelle de bois. J'étais si peu dégoûté moi-même, que j'en fis autant de ma dernière écuelle, lorsque les lamas eurent refusé de me donner davantage.

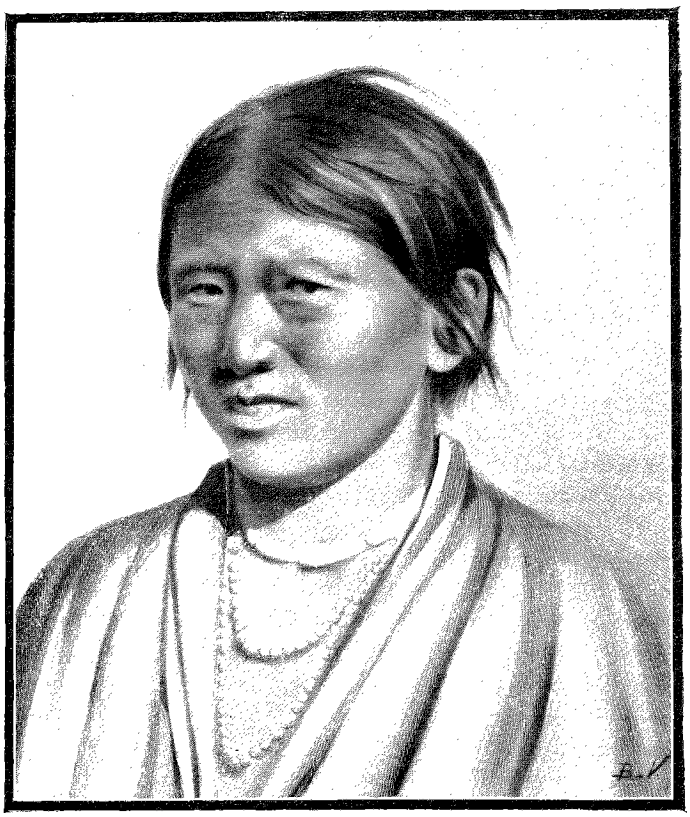
Nous étions restaurés, et nous sentions que notre situation s'améliorait. Mais cela ne dura guère. Sur les ordres d'un lama qui sortit soudain de la lamaserie voisine, je fus saisi et mis de nouveau debout sur l'angle de la poutre, les jambes encore plus écartées qu'auparavant. Puis les lamas, aussi féroces que jamais, me tirèrent les bras par derrière et attachèrent une corde à la chaîne qui réunissait mes menottes. Après quoi, ils passèrent la corde dans un trou percé au sommet d'un grand poteau dressé derrière moi, et, tirant sur la corde, ils tendirent mes bras en l'air à tel point qu'ils les auraient certainement cassés si j'avais été moins souple. Quand ils furent arrivés au maximum de tension qu'on pouvait atteindre sans me déchirer, ils fixèrent la corde, et je restai à demi suspendu, ayant la sensation que tous mes os étaient tirés, ou allaient l'être, hors de leurs alvéoles.

Naturellement le poids de mon corps, en le faisant descendre, devait aggraver les souffrances de ce supplice terrible, qui est en réalité une forme de l'écartèlement. Mansing, les pieds également attachés à la poutre de bois, fut suspendu à un autre poteau en face de moi.

La souffrance était aiguë : les tendons des jambes et des bras étaient affreusement étirés et l'épine dorsale courbée de telle façon qu'elle était comme ployée en deux. Les omoplates, réunies presque à se toucher, pressaient les vertèbres internes et produisaient une douleur effroyable dans les vertèbres lombaires.

Et comme si notre supplice n'était pas suffisant, une même corde passée autour du cou de Mansing et du mien nous réunissait tous les deux.

Une grosse pluie commença à tomber: à demi nus, car nos vêtements avaient été déchirés, nous étions alternativement glacés de froid et brûlés de fièvre. Des soldats nous entouraient, avec des chiens de garde attachés à des piquets. Convaincus qu'il nous était impossible de nous échapper, ils ramenèrent leurs couvertures sur leurs têtes et furent bientôt endormis. Comme l'un d'eux, dans son sommeil, poussait peu à peu son sabre hors de la couverture, l'idée me vint d'une tentative de fuite.



DAME THIBÉTAINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux ou trois heures plus tard, l'obscurité était devenue profonde. Grâce à l'extrême souplesse de mes mains, je réussis à retirer ma main droite de mes menottes, et, après une heure d'efforts, je parvins à détacher la corde qui liait les pieds de Mansing. Je lui dis à demi-voix de pousser le sabre vers moi jusqu'à ce qu'il fût à ma portée; je me proposais de couper mes liens et ceux de Mansing, après quoi, ayant une arme en notre possession, nous aurions fait une audacieuse tentative pour reprendre notre liberté.

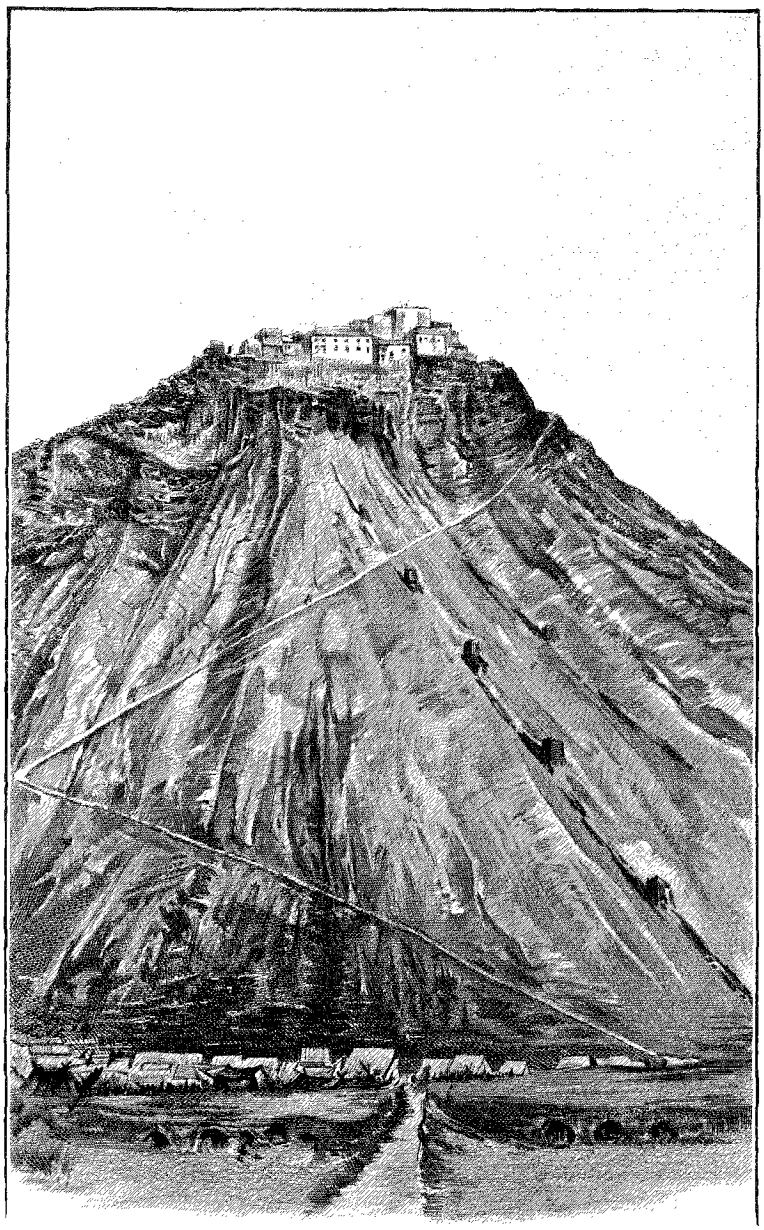
Malheureusement, Mansing n'était pas très agile : content de se sentir délivré, il remua maladroitement ses jambes raidies; les chiens s'en aperçurent et se mirent à aboyer. En un instant nos gardiens furent éveillés; mais, peureux comme toujours, ils disparurent à la recherche d'une lumière, afin d'examiner l'état de nos liens.

Je pus heureusement remettre ma main dans mes menottes, et, lorsque les hommes revinrent, je fis semblant d'être profondément endormi. Ils virent que les liens des pieds de Mansing étaient défaits, mais que mes menottes et mes cordes étaient restées attachées.

Ce mystérieux événement inspira une vraie frayeur à nos Thibétains : ils se mirent à crier, appelant à

l'aide. En un instant nous fûmes entourés d'une troupe de soldats armés d'épées. L'un d'eux, plus brave que les autres, donna quelques coups de fouet à Mansing et nous avertit que, si l'on retrouvait nos cordes défaites, nous serions immédiatement décapités. Puis le pauvre couli fut de nouveau attaché, avec des nœuds plus serrés que jamais.

Vers six ou sept heures du matin, on vint cependant lui délier les pieds. Mais je fus laissé dans la même position. Heures après heures se passèrent ainsi : mes jambes, mes bras, mes mains étaient devenus peu à peu insensibles ; je ne souffrais plus. J'éprouvais la sensation toute particulière d'avoir une tête vivante sur un corps inerte.



MONASTÈRE ET FORTERESSE DE TARLAKOT (PAGE 94). — DESSIN DE BOUDIER.

Le jour qui venait de naître fut rempli d'étranges incidents. Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque le Pombo, escorté de plusieurs lamas, sortit à cheval du monastère pour entrer dans sa tente. On ouvrit alors mes boîtes d'instruments scientifiques, que les soldats et les lamas considéraient avec un mélange amusant de curiosité et de précaution. Il me fallut expliquer l'usage de chaque instrument; chose difficile, étant donné l'ignorance des Thibétains et ma faible connaissance de leur langue. Après le sextant, et les thermomètres, on sortit une série de boîtes de plaques photographiques, qui furent ouvertes boîte après boîte. Tous mes précieux négatifs se trouvèrent ainsi détruits en un instant.

Ils furent aussi fort intrigués de ma boîte de couleurs. Mais ce qui attira le plus leur attention, ce fut une somme considérable en or et en argent qu'ils trouvèrent dans l'une des boîtes. Le Pombo déclara qu'aucune pièce ne devait être volée.

Je saisis cette occasion pour faire à la lamaserie une offre de 500 roupies, et je priai en même temps le Pombo d'accepter mon martini-henry, qui paraissait lui plaire. Les deux présents furent refusés : la lamaserie, me dit-on, était très riche, et la position officielle du Pombo ne lui permettait pas de porter un fusil. Il fut néanmoins très touché de l'offre et vint m'en remercier en personne. Ces bandits ne manquaient pas d'une certaine courtoisie.

La caisse imperméable était à peu près vide. Le Pombo en sortit, d'un air soupçonneux, un curieux objet aplati.

« Qu'est cela? » me demanda-t-il.

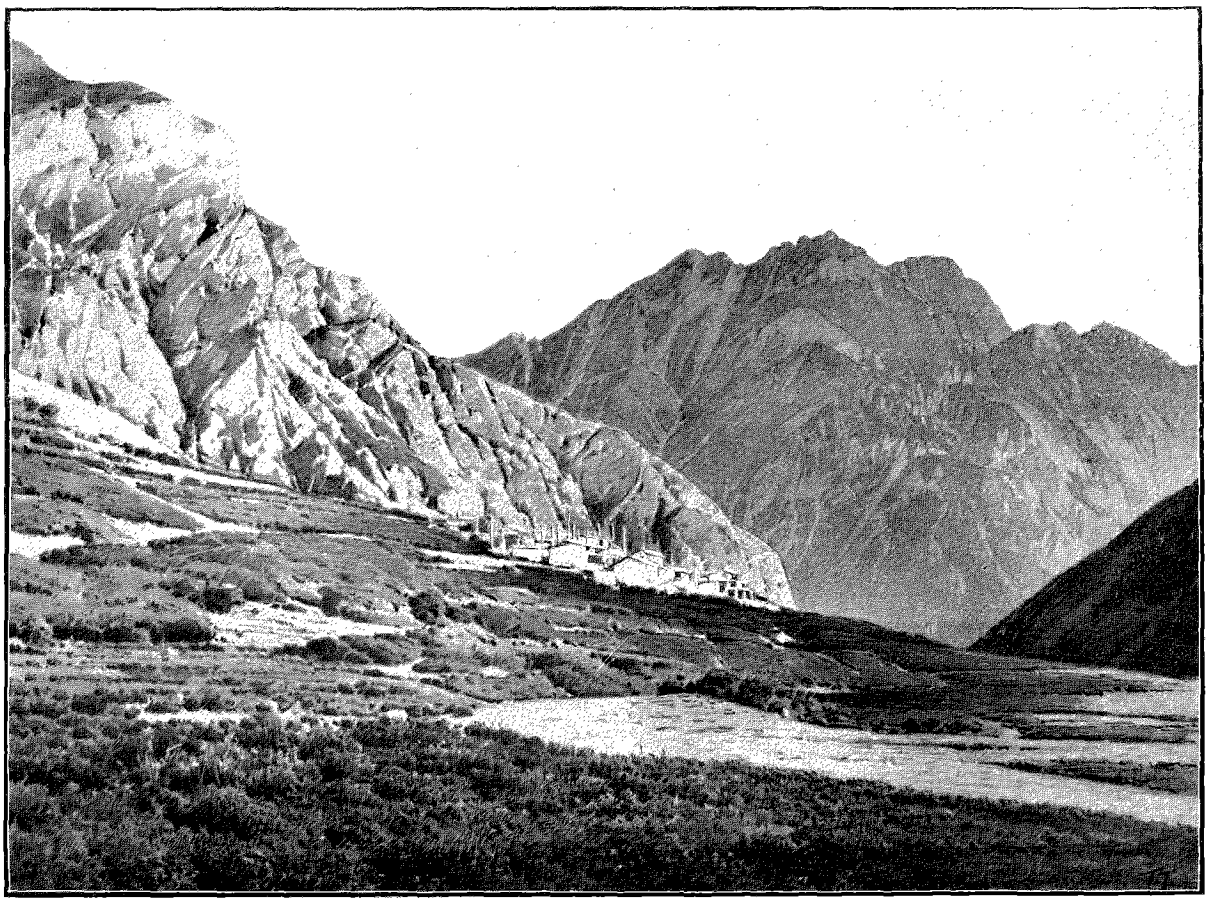
Ma vue avait été si obscurcie que je ne pus tout d'abord rien distinguer. Mais j'y reconnus à la fin ma grande éponge, longtemps égarée, que Chanden Sing avait logée au fond de la caisse, empilant par-dessus les lourdes boîtes de plaques photographiques. Elle était absolument desséchée et aplatie. Les Thibétains la prirent pour de l'amadou et n'osaient pas la toucher, de peur d'une explosion. Puis, ayant satisfait leur curiosité, ils la jetèrent. Elle tomba par hasard dans une flaque d'eau. C'était là une occasion admirable d'effrayer mes bourreaux. J'adressai donc à l'éponge une prétendue incantation faite de mots anglais sans

aucune suite. Ma conduite étrange excita leur attention; aussi ne purent-ils dissimuler leur terreur lorsqu'ils virent, au bruit de mes paroles, l'éponge se gonfler peu à peu et reprendre ses dimensions naturelles. Ils s'enfuirent dans toutes les directions.

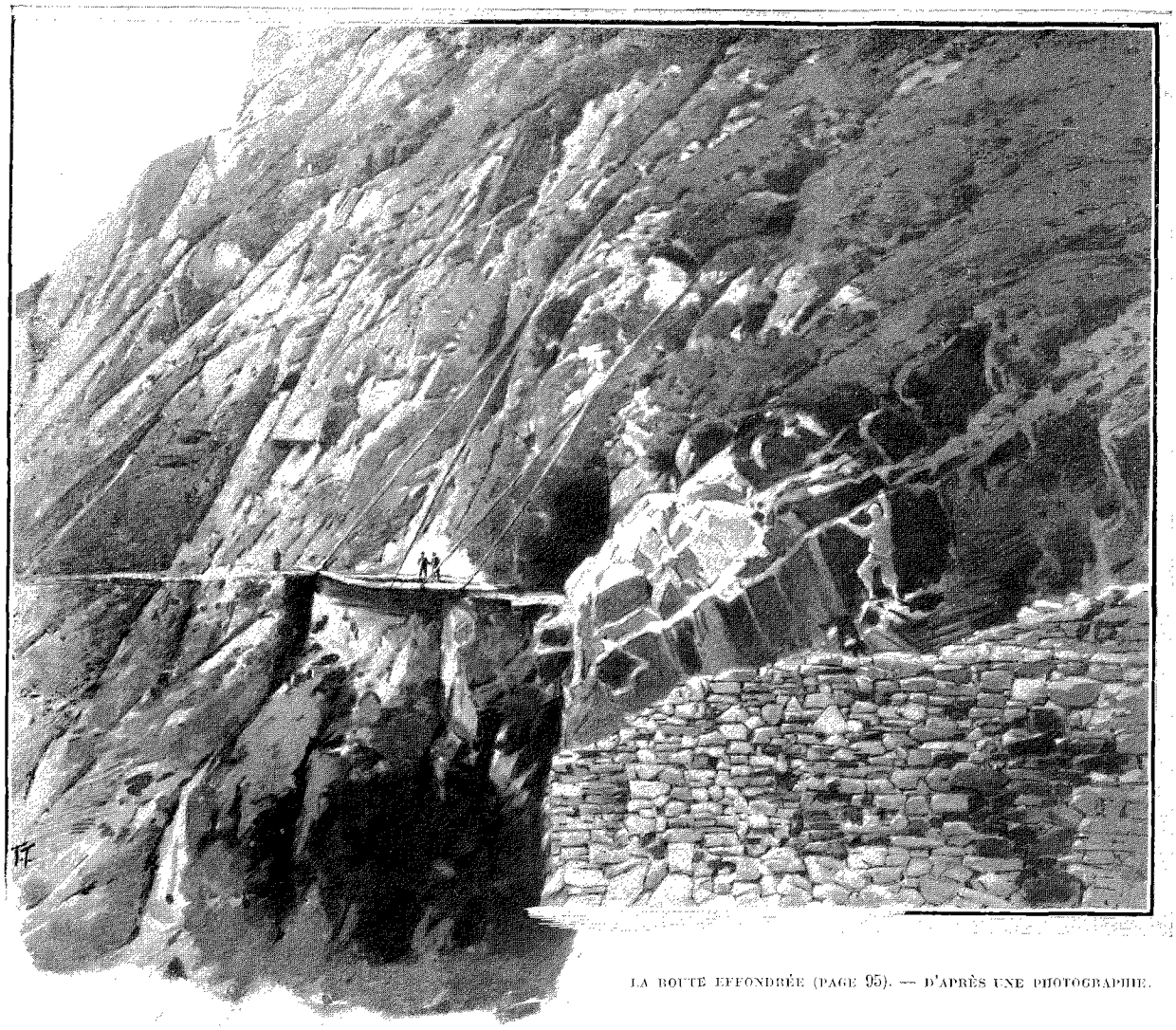
Mais une scène plus amusante encore allait se produire. Ayant pris leur courage à deux mains, les lamas revinrent à mes bagages. L'un d'eux saisit mon martini-henry, et les autres le pressèrent de faire feu. J'expliquai au premier comment il fallait charger ; il prit une cartouche et la plaça dans la culasse ; mais il ne voulut pas, malgré mes conseils, fermer le mécanisme au cran de sûreté. Je l'avertis des conséquences possibles ; pour toute réponse il me frappa d'un coup de crosse sur la tête.

Les Thibétains ont la coutume, quand ils visent avec leurs fusils à mèche, qui sont munis de « fourchettes », de se mettre la crosse devant le nez, au lieu de l'appuyer, commme nous, à l'épaule. Le lama visa ainsi un de mes yaks qui paissait tranquillement à une trentaine de mètres. Il tira la gâchette, au milieu de l'attention générale. Le coup partit, avec un bruit extraordinaire, la bouche du canon éclata, et le violent recul de l'arme donna au lama un coup terrible en plein visage. Le fusil, échappant de ses mains, décrivit une parabole dans les airs, et le lama, tombant à la renverse, resta étendu sur le sol, tout saignant, pleurant comme un enfant, un œil arraché et la mâchoire à moitié cassée. L'explosion s'était-elle produite parce que le mécanisme avait été mal fermé, ou parce que de la terre s'était introduite dans la bouche du fusil ? Je ne sais. Mais je ne pus dissimuler ma satisfaction de l'accident, dont la victime était un des lamas qui avaient demandé ma tête avec le plus d'acharnement.

Le Pombo, qui m'avait regardé, durant la plus grande partie de l'après-midi, d'un air où la pitié se mêlait au respect, joignit ses rires aux miens. Je crois qu'il était plutôt satisfait de l'accident. Il s'était demandé jusqu'ici s'il fallait m'exécuter, oui ou non ; après ce qui venait de se passer, il inclinait décidément pour la négative. Il tint avec les lamas et les officiers une consultation, à la suite de laquelle quelques officiers vinrent détacher mes pieds de la poutre ; mes mains conservèrent leurs menottes, mais on enleva la corde qui les tenait au poteau. Quand les cordes furent sorties des sillons profonds qu'elles avaient creusés autour de mes chevilles, de grands morceaux de peau s'en détachèrent. Ainsi finirent les vingt-quatre heures les plus terribles que j'aie passées de ma vie. Etendu comme je l'étais sur le sol, je sentis d'abord très peu de soulagement ;



VILLAGE DE TINKER, AU NÉPAL (PAGE 95). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA BOUTE EFFONDRÉE (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mon corps et mes jambes étaient raides; la sensibilité ne leur revenant pas, je commençais à craindre que je n'eusse définitivement perdu l'usage de mes pieds. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que le sang recommença à circuler dans mon pied droit, mais ce retour de la circulation me causa des souffrances intenses. Elles n'auraient pas été plus grandes si l'on m'avait introduit dans la jambe des lames de couteau. Mes bras se remirent plus rapidement.

Dans l'intervalle, le Pombo, soit qu'il voulût m'amuser, soit qu'il désirât simplement me montrer ses richesses, donna l'ordre d'amener une centaine de chevaux, quelques-uns magnifiquement harnachés. Il monta le plus beau, et, tenant à la main le terrible *taram*, il fit le tour de la colline sur laquelle se dressaient la lamaserie ou monastère et le fort.

Il harangua ensuite ses hommes, et alors commença une série de divertissements : on choisit d'abord les meilleurs tireurs, qui avec leurs fusils à mèche visèrent à tour de rôle mes deux pauvres yaks ; quoique ceux-ci ne fussent qu'à quelques mètres, aucun coup ne les atteignit; les tireurs visaient cependant avec soin, et le sifflement des balles dans l'air me disait assez qu'ils tiraient sérieusement.

Vinrent ensuite des courses de chevaux que, malgré mes souffrances, je trouvai fort intéressantes. D'abord les chevaux coururent deux par deux. La dernière course fut exécutée par les deux plus forts champions, et le vainqueur reçut un *kata*. Puis des cavaliers, lancés au grand galop, s'exercèrent à relever un *kata* qu'on avait laissé tomber à terre. Un autre exercice consistait en ceci : un homme se tenait debout à quelque distance, un camarade se dirigeait vers lui au grand galop, le saisissait par ses vêtements et le posait sur sa selle.

Les courses terminées, le Pombo se dirigea vers sa tente, dont la porte avait six mètres de longueur. Quelques soldats m'y traînèrent, de façon que je pusse voir ce qui se passait dans l'intérieur. Le Pombo y entra, suivi de deux gros lamas qui la fermèrent pour quelques minutes, puis la rouvrirent. Dans l'intervalle un gong avait convoqué les lamas du monastère, et au bout d'un moment toute une bande était venue s'installer dans la tente.

*

Le Pombo, avec son vêtement jaune, ses culottes, son chapeau à pointes, était assis au centre, dans un fauteuil à haut dossier ; à ses côtés se tenaient debout les deux lamas qui l'avaient accompagné. Il se trouvait évidemment dans un état de crise hypnotique. Il était assis sans mouvement, les mains posées à plat sur ses genoux, la tête droite, les yeux fixes. Il demeura ainsi pendant quelques minutes ; tous les soldats et toutes les autres personnes qui s'étaient rassemblés devant la tente tombèrent alors à genoux, posèrent leurs bonnets par terre, et se mirent à marmotter des prières. Un des deux lamas, qui semblait avoir une grande puissance mesmérique, posa la main sur l'épaule du Pombo, tandis que celui-ci éleva lentement les bras, en étendant les mains, et resta longtemps sans mouvement, dans un état cataleptique. Le lama toucha ensuite le cou du Pombo avec ses pouces, ce qui lui fit décrire avec la tête un rapide mouvement circulaire de gauche à droite. Puis l'hypnotiseur prononça certains exorcismes, et le Pombo commença à se livrer à des contorsions serpentines très extraordinaires, remuant et tordant ses bras, sa tête, son torse et ses jambes. Son accès de frénésie dura ainsi quelque temps ; alors les dévots se rapprochèrent peu à peu de lui, priant avec ferveur et poussant de profonds soupirs mêlés de cris d'étonnement ou même de terreur.

A intervalles réguliers, les figures de cette danse bizarre se terminaient par une posture étrange : le Pombo se pliait en deux, mettant sa tête entre ses jambes, son long chapeau posé sur le sol. Pendant qu'il était dans cette position, les assistants allaient l'un après l'autre toucher ses pieds et lui faire de profondes révérences et des salaams. A la fin, l'hypnotiseur, saisissant entre ses mains la tête du Pombo, le regarda fixement dans les yeux, lui frotta le front et le réveilla. Le Pombo était pâle et épuisé. Il s'étendit dans son fauteuil : son chapeau tomba de sa tête, qui se montra entièrement rasée, comme il convient à un lama. Des *katas* furent distribués à tous les Thibétains présents, qui les plièrent et les serrèrent dans leurs habits.

Le Pombo sortit de sa tente. Je lui dis que la danse était très belle, mais que j'avais faim : il me fit apporter un plat contenant un délicieux ragoût de yak, et du *tsamba* en abondance ; mais, malgré ma faim, je ne pus manger grand'chose, sans doute à cause des souffrances physiques que j'avais endurées.

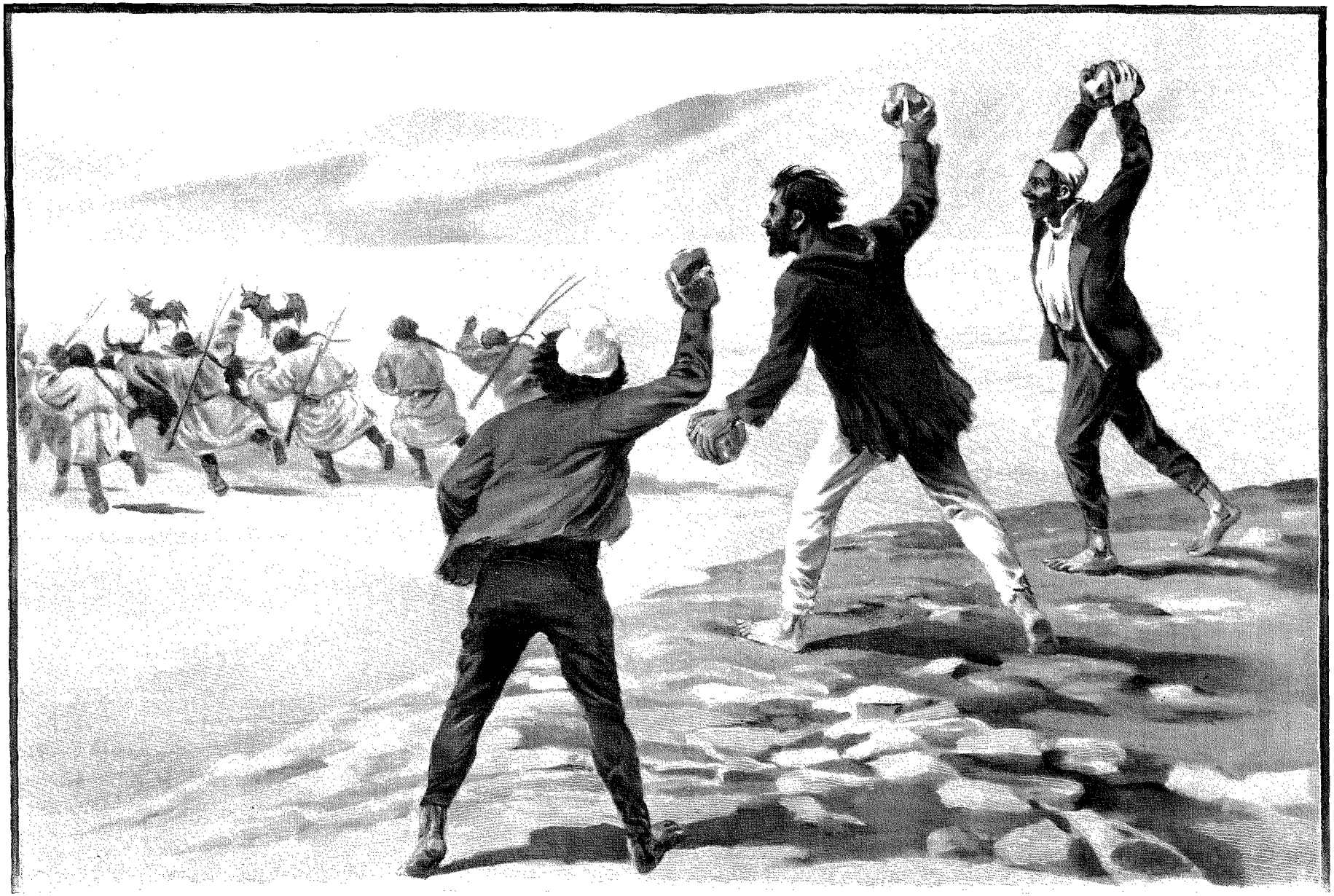
La nuit venue, j'eus de nouveau les pieds fixés à la poutre et les mains au poteau, mais avec quelques adoucissements à ma peine : les jambes étaient moins écartées, les bras moins tendus. Dans la soirée, une demi-douzaine de lamas arrivèrent du monastère avec une lumière et un grand bol de cuivre qui était censé contenir du thé ; le lama blessé par l'explosion du fusil était avec eux, il insista tant pour me faire boire que j'eus des soupçons. Ils portèrent le bol à mes lèvres ; je ne bus qu'une gorgée que je crachai aussitôt : j'avais cependant avalé quelques gouttes, et peu de minutes après je fus saisi de violentes douleurs d'estomac. Je ne puis qu'en conclure que le breuvage était empoisonné.



UNE DOUCHE DE GLACE CASSÉE ET DE NEIGE FONDUE À 4 950 MÈTRES D'ALTITUDE (PAGE 95). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les lamas n'avaient pas encore pris de parti sur ce qu'il fallait faire de nous. Un certain nombre d'entre eux voulaient encore qu'on nous décapitât ; mais d'autres, et parmi eux le Pombo, étaient presque résolus, depuis la nuit précédente, à nous renvoyer à la frontière. Malheureusement, comme je l'appris plus tard, le Pombo avait eu cette nuit même une vision à mon sujet. Un esprit lui avait dit que, si l'on ne nous tuait pas, lui et son pays souffriraient de grands malheurs. Il avait ajouté : « Vous pouvez tuer le Plenki et personne ne vous punira. Les Plenkis ont peur de combattre les Thibétains. »

Chez les lamas, on ne prend aucune décision importante sans avoir recours aux incantations et aux sciences occultes : aussi le Pombo ordonna-t-il à un lama de couper une boucle de mes cheveux, ce qu'il fit en se servant d'un couteau très émoussé. Puis, prenant les cheveux dans la main, il s'en alla à la lamaserie consulter l'oracle. Il paraît qu'après certaines incantations, l'oracle répondit qu'on devait me décapiter, et que sans cela le pays courrait un grand danger.



NOUS ATTAQUONS NOS GARDES À COUPS DE PIERRES (PAGE 94). — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le Pombo, qui semblait désappointé, me fit couper l'ongle d'un orteil pour le montrer à l'oracle, qui, consulté, donna la même réponse.

On devait finalement, comme c'est l'ordinaire dans de semblables consultations, présenter à l'oracle un morceau d'un ongle de mes doigts. Le lama qui était en train de le couper examina mes mains et écarta mes doigts, en exprimant une grande surprise. En un instant tous les lamas et les soldats vinrent tour à tour examiner mes mains : c'était la répétition exacte de ce qui s'était passé au monastère de Tucker. Le Pombo lui-même, ayant été informé, vint regarder mes doigts, et toutes les opérations furent immédiatement suspendues.

Lorsque je fus relâché, quelques semaines plus tard, je pus apprendre des Thibétains la raison de leur étonnement. J'ai les doigts liés plus haut que ce n'est le cas chez la plupart des gens, et cela est très considéré au Thibet. Un charme règne sur la vie d'un possesseur de doigts pareils ; quoi qu'on lui fasse, il ne lui arrivera aucun mal. Sans vouloir discuter si, oui ou non, un charme a régné sur ma vie au Thibet, il est certain que cette superstition influa beaucoup sur la décision finale du Pombo.

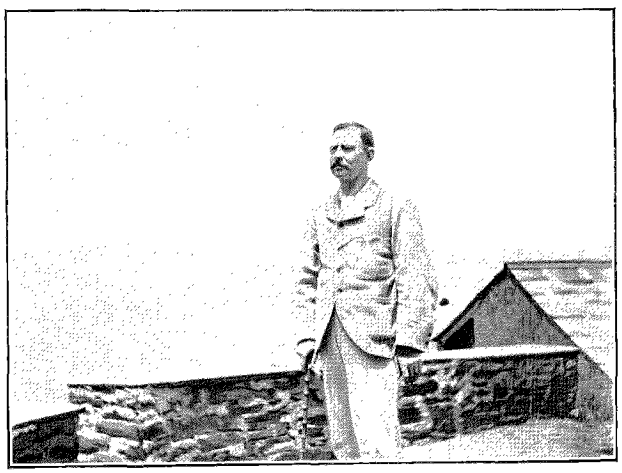
Il ordonna que ma vie serait épargnée et que je devrais, le jour même, partir pour la frontière hindoue. Il prit dans mon propre trésor une somme de cent vingt roupies, qu'il mit dans ma poche, pour les besoins du voyage. Bien qu'on me laissât mes chaînes, je devais, me dit-il, être traité avec bienveillance, ainsi que mes domestiques.

Lorsque tout fut prêt, Mansing et moi nous fûmes reconduits à pied à Toxem, escortés d'une cinquantaine de cavaliers. Malgré nos blessures, nous devions marcher très vivement. J'étais traîné par le cou, comme un chien, lorsque, épuisé et hors d'haleine, je ne pouvais suivre le pas des chevaux.

A Toxem, je retrouvai, à ma grande joie, Chanden Sing encore vivant. Il avait été enfermé comme prisonnier dans la maison de garde : il était resté là pendant trois jours, debout, attaché à un poteau. Durant tout ce temps, il n'avait eu ni à boire ni à manger, et il était presque mourant. On lui avait annoncé que j'avais été décapité.

Nous passâmes la nuit dans la maison, au milieu d'une bruyante compagnie de soldats et de femmes qui nous empêchèrent de dormir. Le lendemain, au lever du soleil, nous fûmes placés, Chanden Sing et moi, sur des yaks, et non pas sur des selles, mais sur des bâts semblables à ceux que j'ai déjà décrits. Le pauvre Mansing fut obligé de marcher, la corde au cou, et battu sans miséricorde lorsqu'il restait en arrière. Nous avions une forte escorte pour empêcher toute évasion. Mais comme nous trouvions à tous les campements des relais de yaks et de chevaux, nos marches furent très rapides. En cinq jours, nous fîmes 286 kilomètres.

Nous souffrîmes beaucoup pendant ces longues étapes. Les soldats nous maltraitaient et ne nous laissaient manger que tous les deux ou trois jours, pour nous empêcher de devenir trop forts. Epuisés, meurtris comme nous l'étions, nous souffrions encore le martyre à monter sur ces misérables yaks. Tout ce que nous avions nous avait été enlevé. Nos vêtements étaient en haillons et couverts de vermine. Nous étions sans chaussures, et littéralement nus.



M. J. LARKIN — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les premiers jours, nous marchâmes généralement depuis le lever du soleil jusqu'à une heure ou deux après son coucher. Quand nous atteignions un camp, on nous descendait de nos yaks, et, en sus des menottes que nous avions aux mains, nos geôliers en fixaient d'autres à nos chevilles.

Etant ainsi en sûreté, on nous laissait dormir en plein air, sans couverture d'aucune sorte, étendus souvent sur la neige, ou inondés de pluie.

Je parvins, non sans risques, à tenir un journal de mon retour, sur une petite feuille de papier qui était restée dans ma poche. Je tirais mes mains de mes menottes, et, me servant comme plume d'un morceau d'os que j'avais ramassé, comme encre de mon sang, je pus prendre quelques brèves notes chiffrées et faire le levé approximatif de notre route. Bien entendu, comme je n'avais pas d'instruments, je ne pus prendre de positions astronomiques qu'au juger et d'après le soleil. Nous suivîmes en gros le Brahmapoutre, sur une ligne tracée plus au Sud que celle de notre voyage d'aller, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la frontière de la province de Yu-Tzang (ou de Lhassa). J'eus la chance, arrivé à l'endroit où se réunissent les deux branches principales du Brahmapoutre, que les Thibétains me fissent suivre celle du Sud, précisément celle que je n'avais pas suivie à l'aller. Elle naît par environ 83°6'30'' longitude Est de Greenwich et 30°33' latitude Nord, dans un petit lac au milieu d'une grande plaine. Je donnai



LE RETOUR. — M. LARKIN ET SES COMPAGNONS ATTENDANT EN VAIN LES THIBÉTAINS (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mon propre nom à la source du Nord; c'est un procédé que, je l'espère, on ne trouvera pas immodeste, puisque je suis le premier Européen à l'avoir vue.

Quand nous eûmes quitté la province de Yu-Tzang, nos guides se relâchèrent un peu de leur cruauté. Ils nous autorisèrent, par exemple, à acheter quelques vivres et consentirent à ôter nos menottes pour nous laisser manger.

Nous dirigeant au Nord-Ouest, nous croisâmes notre première route pour la longer ensuite, à quelques kilomètres au Nord, sur un plateau ondulé, de formation argileuse, où l'on rencontrait de nombreux campements.

Nous atteignîmes enfin le village et le monastère de Tucker, au bord du lac Mansarouar. Là, on nous enleva nos fers, et nous nous sentîmes relativement libres ; mais, où qu'il allât, chacun de nous était toujours accompagné par quatre hommes.

Les lamas, si bienveillants lors de notre première visite, se montrèrent cette fois très maussades et grossiers. Nous ayant vus arriver, ils se retirèrent dans le monastère, en fermant la porte derrière eux.

Le lendemain, survinrent un nommé Souna et son frère, que j'avais rencontrés à Garbyang. Ils me dirent que la nouvelle était parvenue en Inde que nous avions été décapités, moi et mes deux domestiques ; là-dessus, le docteur Wilson et Karak Sing, le « Pechkar politique », avaient passé la frontière pour vérifier les faits. J'appris avec une joie intense qu'ils étaient encore à Taklakot, et j'obtins de Souna qu'il s'y rendrait aussitôt qu'il pourrait, afin de les informer que j'étais prisonnier.

Nous nous étions à peine remis en marche qu'un cavalier vint vers nous, avec un ordre sévère du Djong Pen de Taklakot interdisant de nous conduire plus avant sur la route de la passe de Lippou, et ordonnant de nous emmener par la passe de Loumpiya.

Comme cette dernière passe était infranchissable en cette saison par cette route, nous allions être obligés de marcher encore une quinzaine de jours, en bonne partie sur la glace et la neige. Affamés et épuisés comme nous étions, nous aurions infailliblement succombé.

Nous demandâmes qu'on nous conduisît à Taklakot ; mais ce fut inutile, d'autant plus que de nouveaux messagers étaient venus confirmer les ordres du Djong Pen. Il nous fallut donc abandonner la route de Taklakot et nous diriger vers la passe de Loumpiya. C'était un assassinat pur et simple : les Thibétains s'en rendaient compte ; mais, en cas d'ennuis, ils avaient toujours la ressource de pouvoir dire que nous étions morts naturellement dans les neiges.

Nous résolûmes alors de jouer notre dernière carte. Quand nous eûmes fait cinq kilomètres à l'ouest de la route de Taklakot, nous nous refusâmes à aller plus avant dans cette direction. Nous prévînmes nos gardes que, s'ils essayaient de nous contraindre, nous étions tout prêts à les combattre, car de mourir ici de mort violente, ou de mourir gelés sur le Loumpiya, cela nous importait peu. Nos gardes, embarrassés, se décidèrent à passer avec nous la nuit en cet endroit et à faire demander au Djong Pen de nouvelles instructions. L'ordre étant venu dans la nuit de nous faire avancer coûte que coûte, nos gardes se préparèrent en conséquence, dès le matin, à partir. Nous rassemblâmes alors ce qui nous restait de force, et nous attaquâmes soudain notre escorte à coups de pierres ; chose incroyable, ces lâches soldats tournèrent les talons et s'enfuirent.



M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous reprîmes la direction de Taklakot, suivis à distance par ces coquins, qui nous suppliaient de ne pas leur résister, nous disant que leurs têtes étaient en jeu.

Au bout de quelques kilomètres, nous rencontrâmes une troupe de soldats et de lamas envoyés contre nous par le Djong Pen. Dans l'état où nous nous trouvions, il était inutile de songer à lutter contre de telles fatalités. Dès que les hommes nous eurent aperçus, ils s'apprêtèrent à tirer.

Je m'avançai pour parler au ministre du Djong Pen, Lap-Sang, et à son secrétaire, qui étaient à la tête de la troupe. Ils insistèrent pour nous faire passer par la passe de Loumpiya, alors que nous étions à deux pas de la frontière. Nous protestâmes vigoureusement, déclarant que nous aimions mieux mourir où nous étions. Nous leur demandâmes donc de nous tuer séance tenante.

Nous étions presque arrivés à Kardam, lorsqu'un cavalier, lancé en plein galop, nous cria de nous arrêter et tendit une lettre à Lap-Sang. La lettre contenait l'ordre de nous conduire immédiatement à Taklakot.

Nous revînmes donc sur nos pas, le long du plateau qui domine la rivière de Gakkon, et nous arrivâmes à la nuit au village de Dogmar, une curieuse localité, dans une vallée formée par deux falaises d'argile. Les habitants vivent dans des trous du rocher.

A peine étions-nous arrêtés qu'une nouvelle lettre du Djong Pen nous apprenait qu'il avait changé d'avis et que, toutes réflexions faites, nous devions passer par le Loumpiya.

Mais dans la nuit arrivèrent toute une troupe d'officiers et de soldats, avec l'ordre, de la part du Targum de Barca, un chef aussi puissant que le Djong Pen, de ne nous laisser, sous aucun prétexte, traverser sa province, non plus que de franchir le Loumpiya. C'était là une situation à la fois amusante et irritante : aucune route de la frontière ne nous était ouverte.

J'encourageai vivement les hommes du Targum de Barca à lutter contre ceux du Djong Pen, pour m'empêcher de franchir le Loumpiya. Ils me demandèrent si je les assisterais. Je dis que oui, et, quoique n'ayant guère de confiance en leur courage, j'acceptai le poste, qu'ils m'offrirent, de général en chef. Nous préparâmes notre plan d'attaque, et le lendemain matin, monté sur un bon cheval, je partis gaiement pour Taklakot, à la tête d'une nombreuse cavalerie. Mes Thibétains, pleins d'ardeur, déclaraient qu'ils haïssaient les hommes du Djong Pen, et qu'ils allaient les massacrer ; mais leurs discours cessèrent soudain, lorsque nous entendîmes le bruit des clochettes des chevaux ennemis. J'encourageais de mon mieux mes hommes, mais une véritable panique s'emparait d'eux. Quand les hommes du Djong Pen furent en vue, j'eus l'étrange spectacle de deux armées rangées face à face, et chacune dans une mortelle terreur de l'autre.

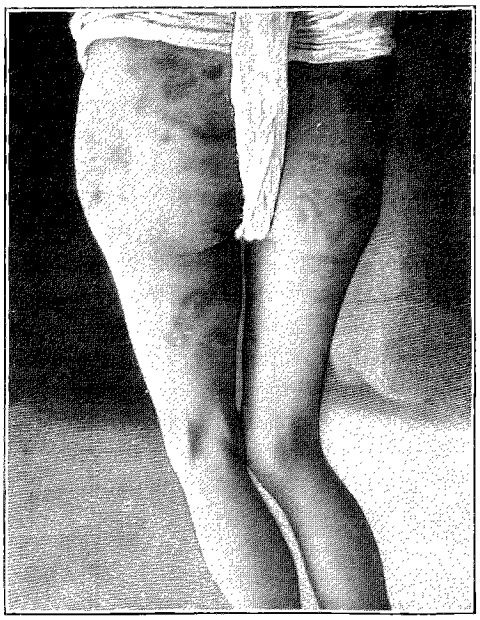


M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Malgré mes remontrances, les deux adversaires déposèrent précipitamment leurs fusils et leurs sabres : une conférence eut lieu dans laquelle tout le monde sembla prêt à obliger tout le monde, excepté moi.

Au milieu de ces transactions arriva un messager du Djong Pen, nous accordant enfin, à la satisfaction générale, la permission de nous rendre à Taklakot. Mon armée reprit la route du Nord-Ouest, et moi, dépouillé du haut grade que j'avais occupé quelques heures, je redevins un particulier et un prisonnier. Accompagnés d'une bonne escorte, nous descendîmes la vallée du Gakkon, puis, passant à travers une région très peuplée et laissant deux monastères à notre droite, nous fîmes le tour du haut et pittoresque rocher au sommet duquel s'élèvent le fort et les monastères de Taklakot. Arrivés sur le pont en bois qui franchit le Gakkon, nous aperçûmes au pied de la colline un grand campement des Chokas venus pour échanger des produits avec les Thibétains ; nous piquâmes de deux et nous

nous trouvâmes au milieu d'amis qui furent fort surpris de nous revoir. Le docteur Wilson était là aussi; il eut grand'peine à nous reconnaître, et parut très ému en voyant l'état où nous étions. Tout le monde rivalisa d'amabilité avec nous. De toutes parts on nous apporta des vivres, que nous dévorâmes avec des appétits d'affamés, en outre Karak Sing le « Pechkar » et le docteur Wilson me fournirent des vêtements, chose bien nécessaire, car les haillons qui me restaient étaient littéralement grouillants de vermine.



LES TRACES DU SUPPLICE DE MON DOMESTIQUE, SIX SEMAINES APRÈS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus tard dans la journée, le docteur Wilson examina mes blessures et envoya son rapport à ce sujet au gouvernement de l'Inde, au commissaire de Koumaon et au député commissaire d'Almora.

Les soins de mes hôtes, la bonne nourriture m'eurent bientôt rétabli. Au bout de quelques heures j'avais oublié déjà les privations et les souffrances que je venais d'endurer. Je restai trois jours à Taklakot; pendant ce temps les Thibétains rapportèrent une partie de mon bagage confisqué; j'eus le plaisir d'y voir figurer mon journal, mes notes, mes cartes et croquis.

J'appris ensuite de mes amis comment on avait obtenu ma délivrance. Le docteur et Karak Sing, ayant entendu dire que mes domestiques et moi avions été décapités, passèrent la frontière pour faire une enquête et recouvrer ce qui m'appartenait. Ils apprirent par Souna, mon messager du lac Mansarouar, que j'étais encore en vie, mais prisonnier et mourant de faim. N'ayant pas de forces suffisantes pour aller à ma rencontre, ils se bornèrent à faire de vives représentations au Djong Pen de Taklakot, le menaçant de l'envoi d'une armée si je n'étais pas mis en liberté; un autre de mes amis, le Pandit Gobaria, le commerçant choka le plus influent du Bhot, se joignit à ces représentations, et le Djong Pen, malgré ses répugnances, finit par consentir à ce qu'on m'amenât à Taklakot. On a vu que cette permission avait été retirée, puis de nouveau confirmée. C'est donc uniquement aux bons offices de ces messieurs que je dois d'être aujourd'hui en vie.

Après nos quelques jours de repos, nous prîmes la route de l'Inde, et, ayant franchi le passage de Lippou (5 117 mètres), je me retrouvai enfin en territoire britannique. Nous descendîmes par petites étapes jusqu'à Gungi, où, à cause de ma faiblesse, je dus rester quelques jours dans le dispensaire du docteur Wilson. Sous l'influence des bons soins et d'un bon régime, notre état s'améliora avec une rapidité merveilleuse.

Quand je fus un peu rétabli, je fis une petite excursion au village népalais de Tinker, d'où l'on a une vue magnifique sur les pics neigeux qui séparent le Népal du Thibet.

Puis, désireux de rentrer le plus vite possible en Europe, je partis pour Garbyang.

La route de la Nerpoui s'était effondrée en deux ou trois endroits.

A Askote, je rencontrai M. J. Larkin, envoyé pour faire une enquête sur mes aventures, je rebroussai chemin avec lui.



LES PIEDS DE M. LANDOR, MONTRANT LES CICATRICES DES SUPPLICES QU'IL A ENDURÉS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous remontâmes jusqu'au col de Lippou, où nous avions donné rendez-vous au Djong Pen, ou à ses délégués. Nous y attendîmes quelques jours dans un endroit abrité, à quelques centaines de pieds au-dessous du point culminant; mais, aucun Thibétain n'apparaissant, nous repartîmes dans l'après-midi du 12 octobre, tournant définitivement le dos aux régions interdites. C'est à notre camp de Lippou que je me procurai la satisfaction assez rare d'une douche à 4 950 mètres d'altitude. Chanden Sing, ayant cassé la glace dans une rivière, me versa l'eau sur la tête, tandis que j'étais pieds nus dans la neige; l'eau se congela immédiatement sur mes épaules, et en un instant j'eus des glaçons pendant des deux côtés de mon cou, et une vraie couverture de glace sur le dos.

Comme la mauvaise saison commençait, les Chokas étaient presque tous revenus du Thibet et reprenaient leurs quartiers d'hiver à Dharchouda ; nous en vîmes, en passant, qui réparaient les toits effondrés de leurs habitations. En même temps, un grand nombre de Thibétains étaient venus hiverner sur le territoire britannique, et l'on pouvait voir leurs camps le long de la route, partout où il y avait assez d'herbe pour leurs troupeaux. Aussi longtemps qu'ils étaient dans le pays de Bhot, même sur territoire britannique, ils gardaient une attitude insolente. Mais, dès qu'ils en étaient sortis et que les Hindous succédaient aux Chokas, leur manière d'être se transformait ; au lieu de hauteur et d'insolence, ce n'était plus que déférence hypocrite et servilité. Près de la frontière, nous rencontrâmes des centaines de yaks et de chevaux chargés de bois que les Thibétains coupent dans nos forêts, et que nos propres sujets sont obligés de transporter au Thibet, pour l'usage des Thibétains qui ne viennent pas hiverner sur notre territoire.

A Askote, je reçus la visite du vieux Raot qui m'avait annoncé qu'il m'arriverait malheur. Il venait constater avec satisfaction que sa prophétie s'était accomplie.

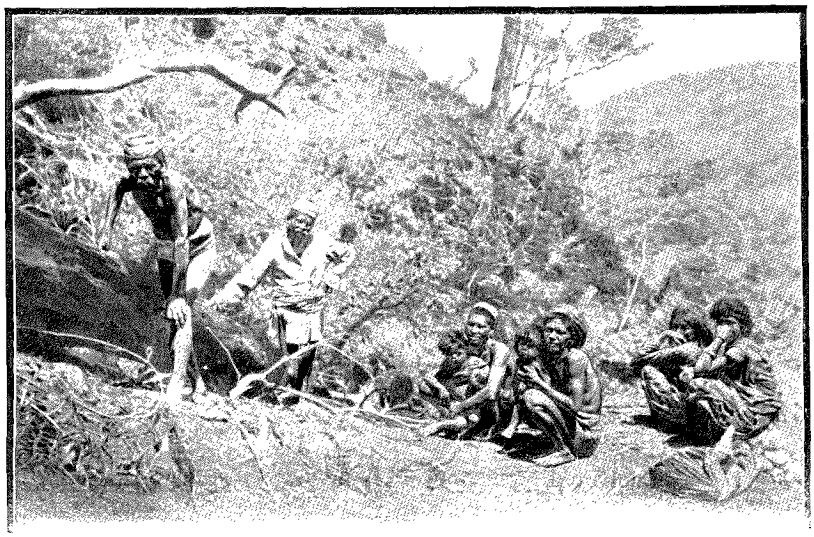
« Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il, tous ceux qui visitent les demeures des Raot auront des infortunes. »

Nous passâmes rapidement à Almora et à Naini-Tal, pour séjourner quelque temps à Aoudh, où je reçus l'hospitalité du colonel Grigg, commissaire du Koumaon, un officier aussi intelligent qu'énergique. Je donnai à Mansing une somme suffisante pour « commencer quelque chose » dans la vie. Il m'accompagna jusqu'à Kathgodam, le terminus du chemin de fer, et montra un chagrin sincère quand il me vit monter dans le train avec Chanden Sing, que je gardais avec moi comme domestique.

De Bombay, nous nous rendîmes directement à Florence, où résidaient mes parents. Ils avaient souffert, dans leur anxiété, presque autant que j'avais souffert moi-même durant mon voyage aux régions interdites.

A. H. Savage-Landor.

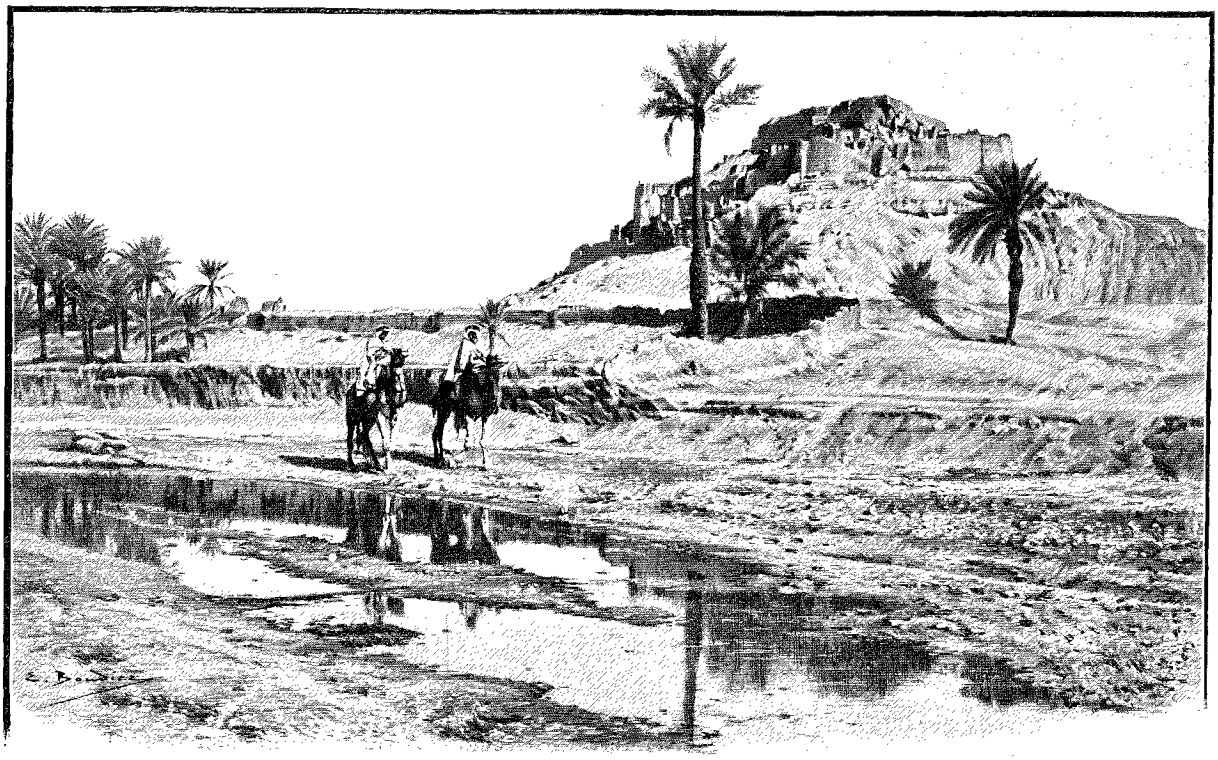
Traduit et résumé par Henri Jacottet.



LE PROPHÈTE DE MALHEUR SURPRIS DE ME REVOIR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nota. — Les illustrations des pages 19, 21, 23, 24, 27, 31, 35, 37, 38, 77, 79, 81 et 91 ont été faites d'après les dessins originaux de M. Savage-Landor.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE KSAR D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU CAPITAINE CAUVET.

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER[1]

(EL GOLÉA ET LES TROIS FORTS),

PAR MM. LE Dr HUGUET ET LE LIEUTENANT PELTIER.

I

El Goléa.



L'ABATTOIR D'EL GOLÉA! — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD.

El Goléa, en arabe « la forteresse », justifie bien son nom. Certains indigènes se servent encore, pour désigner ce point, du mot *Ménéa*, qui signifie « château fort aux abords inaccessibles ».

L'éminence sur laquelle les premiers habitants édifièrent cette petite cité est vraiment d'un aspect imposant. C'est, écrivait l'ingénieur Choisy, « un rocher au milieu des palmiers, une acropole de sauvages, mais dont les grandes tours carrées et les murs en redans se dessinent fièrement sur le ciel et commandent le respect ».

Tel ne nous paraît plus aujourd'hui El Goléa. Sans doute le voyageur arrivant de Ghardaïa aperçoit toujours à sa gauche la Gara Magronnet Sidi Cheikh, un peu plus loin du même côté la Gara surmontée des ruines du ksar, en face la funèbre Gara de Tin Bouzid hérissée d'un rocher menaçant, sur la droite enfin le commencement de l'Erg avec ses amoncellements de dunes, limite du grand désert. Ces accidents de terrain circonscrivent un vaste bas-fond occupé depuis des siècles par quelques gourbis de Zenata, sédentaires adonnés à la culture des jardins. Mais des constructions récentes se sont groupées là depuis quelques années ; un noyau européen s'est constitué pour créer une cité nouvelle. Des rues ont été racées suivant un alignement irréprochable ; c'est un grand village aujourd'hui, ce sera une place forte demain, car à peu de distance, des amoncellements de pierres et de matériaux, des constructions en partie terminées révèlent l'existence d'un centre militaire fortifié. L'enceinte de la redoute masque déjà les baraquements édifiés par les premières troupes permanentes. Dans quelques années ils auront disparu pour faire place à des constructions plus correctes et plus régulières d'aspect. Ce sera plus imposant, mais à coup

1. *Voyage exécuté en* 1897-1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

sûr moins original, moins couleur locale, moins artistique en un mot. Tant il est vrai, que dans le Sahara plus qu'ailleurs, tout pittoresque disparaît à mesure que la civilisation fait pénétrer ses bienfaits.

Depuis une époque très ancienne, le ksar servait de refuge à une nombreuse population. A un certain moment, il n'y a pas eu là moins de 5 000 à 6 000 indigènes. D'ailleurs l'agglomération considérable de tombes que l'on voit au cimetière, situé au pied d'une éminence voisine, montre assez que le chiffre des habitants a dû être plus considérable qu'à présent.

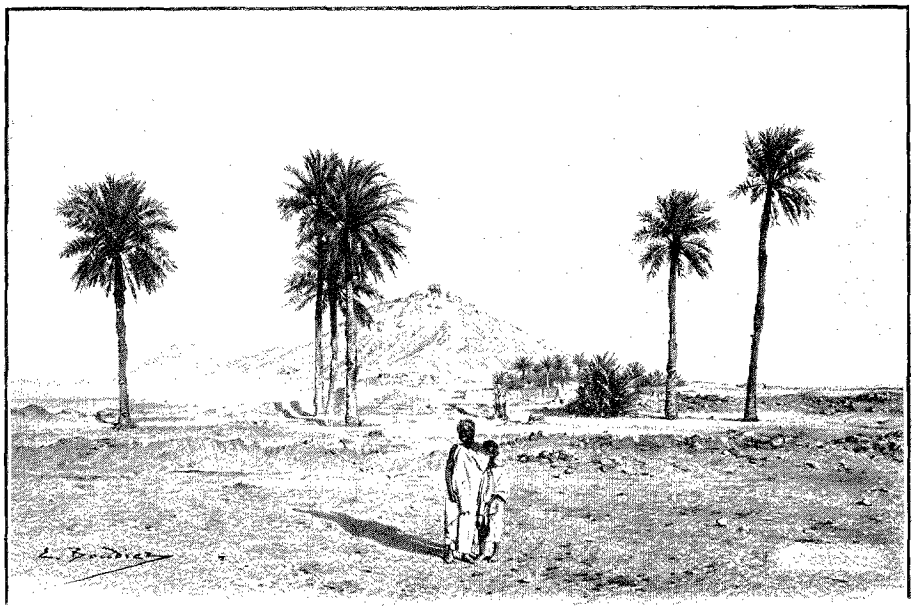
C'est en 1886 que nous nous sommes installés définitivement à El Goléa. Quelques colonnes, entre autres les colonnes de Gallifet en 1873 et Belin en 1881, y avaient été dirigées à différentes reprises pour inspirer aux indigènes de la région, Chambaa Mouadhi, la crainte salutaire de nos armes. Mais ces expéditions temporaires ne pouvaient asseoir convenablement notre autorité. Il fallait une prise de possession permanente; elle s'est développée progressivement depuis douze ans, jusqu'au jour où El Goléa a été érigé en chef-lieu de cercle, en 1897.

La distance de Ghardaïa à El Goléa est de 270 kilomètres. La première moitié du trajet s'effectue à travers la Chebka du Mzab : là c'est un terrain tourmenté, avec des croupes rocheuses dépourvues de végétation et séparées par des ravins profonds. A partir d'El Hadadra, c'est-à-dire à mi-chemin à peu près, le pays change d'aspect, et l'on se trouve dans la dune. Le site est plus pittoresque et son aspect plus reposant, après les étapes tristes et pénibles que l'on vient de parcourir au milieu des rochers.

Aucune des dunes ne ressemble à sa voisine; de merveilleux effets d'ombre et de lumière viennent se jouer sur leur surface inégale et variée. Je me suis surpris bien des fois à éprouver une impression de ravissement au seul spectacle du lever et du coucher du soleil, dans ces régions où les tons heurtés du sol mouvant font ressortir plus encore l'intensité de la lumière et la pureté du ciel.

Dans un voyage fait à El Goléa, mon compagnon et moi, nous ne manquions jamais de nous arrêter au moment où le soleil allait paraître. Mettant pied à terre, les yeux fixés vers l'Orient comme tout bon musulman, nous restions profondément recueillis en admirant le lever du jour, jusqu'à ce que le soleil vînt nous obliger à détourner les yeux de sa trop vive lumière.

Si la première partie de la route de Ghardaïa à El Goléa est fort bien tracée et, à la rigueur, carrossable sur tout son parcours, il n'en est pas de même dans la région des dunes. Là, les moindres coups de vent, et ils sont fréquents, suffisent pour masquer la piste ; le déplacement des couches de sable, dont la ténuité et la mobilité sont infinies, modifie sans cesse l'aspect général du terrain. Aussi les guides se dirigent-ils toujours sur des gour (éminences) situés au loin, en ayant la précaution de choisir comme points de repère ces îlots rocheux, dont l'aspect général ne saurait varier qu'à un degré très minime sous l'influence des agents extérieurs.

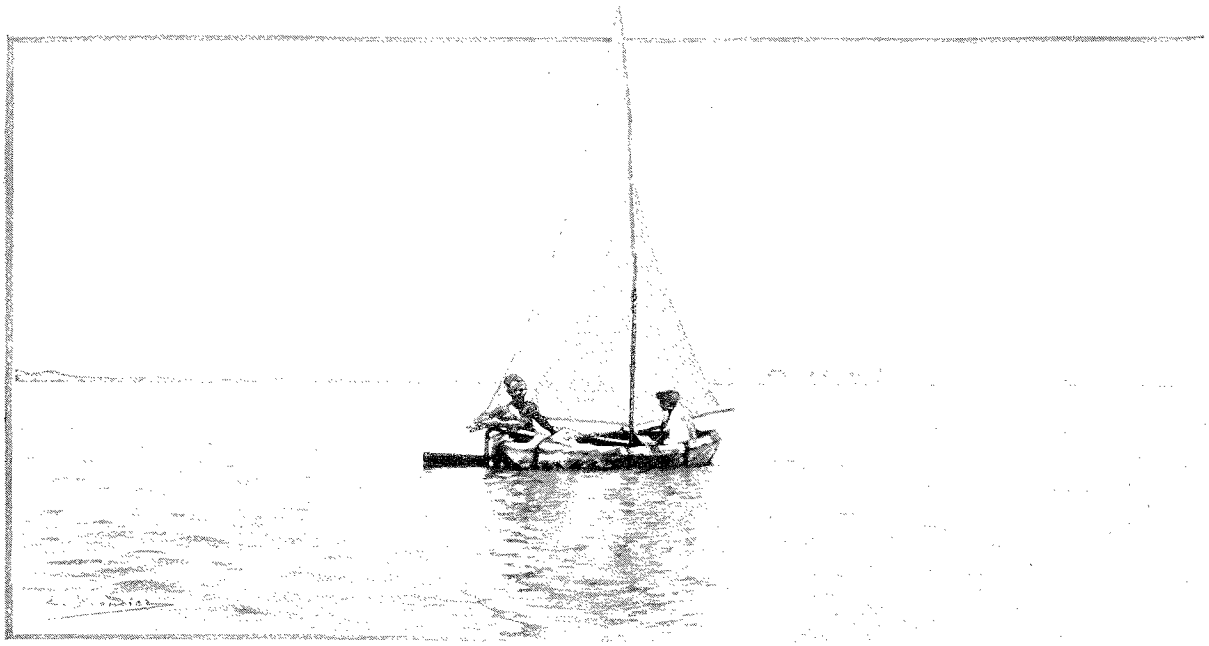


LA GARA DE TIN BOUZID. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

On pénètre dans le ksar (village) d'El Goléa par une porte unique dont l'accès ne laisse pas d'être fort difficile. Elle est généralement fermée à clef et il faut un long colloque avec l'*assès* (gardien) pour pouvoir entrer dans la place.

Les murs qui forment l'enceinte sont remarquables par leur épaisseur et leur solidité. En toute saison, les habitations paraissent désertes; je n'ai jamais rencontré dans les rues que trois ou quatre nègres ou négresses.

Quoique beaucoup de maisons tombent en ruine il existe encore de nombreux magasins. Si, poussé par la curiosité, on se fait ouvrir une de ces réserves, force est de se baisser pour passer sous la porte ; on arrive ainsi dans une sorte de cave très spacieuse, en grande partie obtenue en creusant le sol de la Gara. Dans chacun de ces taudis sont remisés au maximum deux sacs de dattes et un sac d'orge : c'est ce que



EN CANOT SUR LE LAC D'EL GOLÉA (PAGE 102). — DESSIN DE BOUDIER.

possèdent les riches. Pour parvenir à la casbah qui domine de quelques mètres les maisons du ksar et que surmonte une construction à la française, ancien colombier militaire, il faut gravir péniblement les pentes de la Gara à travers un dédale inextricable de petites ruelles tracées au milieu des ruines.

Le général de Gallifet avait, paraît-il, laissé dans la casbah une petite garnison. Sur la plate-forme, on voit, scellées dans le mur, deux dalles en pierre d'aspect bien modeste rappelant les jours d'arrivée des colonnes Gallifet et Belin, ainsi que le nom des officiers et des différents corps auxquels appartenaient les troupes.

Le dernier monument qui reste à visiter dans le ksar est la mosquée, dépourvue de tout cachet, misérable et sombre. L'assès montre la place usée par les fidèles qui viennent se prosterner et baiser le sol devant une image grossièrement coloriée représentant la mosquée de la Mecque. Cette reproduction est fort commune au Mzab, où tous les gens revenus du pèlerinage en possèdent un exemplaire.

A El Goléa, comme dans les pays les plus civilisés, le cicerone joue son rôle jusqu'au bout en incitant le visiteur à donner son obole. « A cette place, dit-il en s'arrêtant au dernier endroit qu'il vous fait voir, tous les Européens ont l'habitude de déposer une pièce d'argent. » A quoi sert bien le produit de ces recettes? Est-ce à l'entretien de la mosquée, ou aux besoins personnels de l'assès? Peu nous importe, et nous y allons de notre offrande avant de quitter le vieil édifice.

Pour aller du ksar à la Gara de Tin Bouzid, il faut traverser une petite partie de l'oasis où l'eau abonde; des murs de séparation, en mauvais état du reste, indiquent que les jardins appartiennent à plusieurs propriétaires. On y remarque plusieurs habitations servant de demeure à des Zenata ou à des nègres, qui se livrent aux travaux de la culture pour le compte des Chambaa.

Au pied de Tin Bouzid est l'emplacement des cimetières musulman et français. Ce dernier, par sa simplicité voulue, cause aux visiteurs une impression de sombre tristesse. Pas de mur d'enceinte, des tombes recouvertes d'une dalle de pierre surmontée de la petite croix de bois fournie par l'hôpital pour indiquer la dernière demeure de nos soldats, c'est tout. On peut y lire l'indication du nom, de l'âge et du régiment de chacun des malheureux décédés loin de la mère patrie. Ils ne sont pas oubliés pourtant, le culte des morts étant un devoir pour ceux qui séjournent dans ces régions désertes. Périodiquement, des couronnes en feuilles de palmier sont placées sur ces tombes où reposent un sous-officier de spahis, des hommes du bataillon d'Afrique, trois tirailleurs sahariens; pour ces derniers ont été édifiées de petites pyramides quadrangulaires en maçonnerie.

A quelques pas en avant du cimetière, précédant et dominant à la fois toutes les autres sépultures, se trouve le monument élevé à la mémoire du lieutenant Collot par les officiers de tirailleurs sahariens. C'est là que, pendant sept mois, sa dépouille mortelle est restée, jusqu'au jour où elle a pu être transportée en Lorraine, pays natal de notre malheureux camarade. Sur le monument, il a été fait mention des deux tirailleurs sahariens qui ont trouvé la mort au cours de la même affaire.

Les flancs de la Gara de Tin Bouzid sont percés de grottes nombreuses et profondes. Dans les premiers temps de notre occupation, le service des subsistances militaires les utilisait comme magasins. Sans doute,

c'étaient des abris bien rudimentaires et il fallait exercer une surveillance de tous les instants pour empêcher les vols de farine et d'orge; mais enfin les denrées étaient dans une certaine mesure protégées contre le soleil, le sable et la pluie, car à El Goléa il pleut quelquefois en hiver.

Les quartiers militaires, dont l'ensemble constitue la redoute, aujourd'hui pourvue d'une enceinte, sont situés à 1 500 mètres au nord de Tin Bouzid; pour y arriver, plusieurs ruisseaux doivent être traversés, puis on passe près des jardins et du puits artésien d'El Hadj Halima.

A El Goléa comme ailleurs, une maison, pour si primitive qu'elle soit et quelque ingénieux que puissent être les ouvriers, ne se bâtit pas en quelques jours. La fabrication des briques est la première des opérations. Pour les préparer, deux parties de sable sont mélangées avec une partie d'argile; celle-ci se trouve en grande quantité et presque à l'état de pureté dans le flanc de tous les gour. A l'aide de moules spéciaux en fer, on obtient des briques qui, une fois séchées, prennent l'aspect du marbre. Cette apparence est due à la coloration spéciale de l'argile, dont le ton général, relevé de veines blanches, varie du vert jusqu'au jaune tendre.

La dessiccation est longue à obtenir: en hiver, quinze jours à trois semaines sont nécessaires, tandis qu'en été huit jours au plus suffisent. Malheur au novice qui emploierait des briques incomplètement durcies : aussitôt chargées du moindre poids elles s'écraseraient et feraient écrouler toute la construction. Cet accident arrive encore trop souvent, et j'ai pu l'observer moi-même plusieurs fois. Quand les quatre murs de la maison sont terminés, il faut se mettre en quête de poutres qui supporteront la toiture. Ce n'est pas une petite affaire, si l'on songe qu'une planche ordinaire de 2 mètres vaut 10 francs à El Goléa. Généralement on emploie des troncs de palmiers qui sont fendus, suivant leur grosseur, en deux, trois ou quatre poutrelles. Ces *khecheb* sont devenus fort rares et coûtent horriblement cher. On ne peut arriver à en acheter qu'en parcourant l'oasis; encore les Zenata ne les cèdent-ils qu'à un bon prix et après un long pourparler. Impossible d'en avoir dont la longueur excède 3 mètres, les seuls palmiers débités étant des arbres morts utilisables en partie seulement.



ARABE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Les branches de retem garnies de leurs feuilles, que l'on dispose sur les poutrelles comme première couverture, peuvent être remplacées par des alignements de roseaux. Ce plafond est de beaucoup le plus élégant et résiste mieux aux insectes, très abondants à El Goléa, notamment les termites. Au-dessus des roseaux, on étale du drinn pour boucher les interstices. Le tout est maintenu en place et recouvert avec un enduit de terre glaise à peu près imperméable. La construction terminée est blanchie à la chaux, ce qui la rend plus propre et moins chaude. C'est pour la fabrication des portes et fenêtres qu'il faut faire de vrais miracles et mettre à contribution toutes les ressources de son ingéniosité. Les vieilles caisses sont déclouées, leurs planches assemblées; il n'en faut pas davantage pour obtenir une porte dont les gonds fonctionnent toujours à merveille, puisque les extrémités du montant qui sert d'axe se meuvent dans deux fonds de bouteille fixés dans la maçonnerie.

Quand à la fermeture, digne, par sa simplicité, d'une des premières époques de notre civilisation, elle se compose d'un loquet actionné par une ficelle.

Pour faire la charpente d'une fenêtre, le travail est plus long et plus minutieux; mais ce n'est rien encore, le difficile est de se procurer les carreaux nécessaires. Heureux alors l'officier photographe ou dont les camarades amateurs font usage d'un appareil 18×24; les vieux clichés prennent une valeur que les fabricants de plaques ne leur soupçonnent certes pas : une fois la gélatine enlevée, on entre en possession d'un beau verre à vitre qui fait plus d'un jaloux. De mastic, il n'en est point question, et on ne saurait beaucoup le regretter, car dans ce pays où les pluies sont très rares, le plâtre en tient lieu. Aucune fenêtre ne ressemble à ses voisines : un habitant ayant employé des plaques 9×12, un autre des

13×18, le plus riche enfin des 18×24, il en résulte une variété très grande dans la forme générale des ouvertures, qui souvent sont de dimensions différentes pour une même maison.

Le plus ingénieux de nos camarades, celui qui aura laissé dans cette garnison le souvenir le plus durable, est certainement le docteur Thérault, médecin-major des tirailleurs sahariens. Dès qu'un nouveau venu pénètre au milieu des campements, son attention est attirée par un bâtiment plus élevé que les autres, de construction plus soignée. Avec son dôme et les petites pyramides qui surmontent les quatre angles, il ressemble à une kouba tunisienne. La porte est entièrement recouverte de rectangles et de losanges peints de couleurs voyantes, et l'illusion devient complète dès qu'on voit à la porte d'entrée une inscription en caractères arabes : *Koul redoua tham*, qui signifie : « A chaque jour son pain », ou plus exactement : « A chaque lendemain son couscous ». On est en face de la popote des Sahariens, œuvre du docteur.



FEMME ARABE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Au milieu de la cour se dresse un cadran solaire posé sur un socle, le tout édifié par l'ingénieux médecin qui s'est en outre bâti de toutes pièces, à proximité, un logement avec cour, véranda, salle de bain et baignoire en maçonnerie, *summum* du confortable que l'on puisse trouver en pareil pays.

On doit encore au docteur Thérault le premier canot qui ait été construit à El Goléa. Les membrures sont en branches de palmier, la coque en peaux de bœuf soigneusement rassemblées et cousues ; il ne manque même pas un gouvernail, démontable et utile pour les jours de navigation à la voile. Chacun se souviendra des bonnes parties faites sur le bateau l'*In Salah*, dont le bon entretien permet d'espérer qu'il pourra fournir longtemps encore un service actif. Notre ami n'était pas seulement médecin avant tout, puis constructeur; la photographie elle-même n'avait pas de secrets pour lui, nos lecteurs pourront en juger au seul examen des gravures de ce chapitre. Quand on quitte la redoute, c'est pour se diriger à 400 mètres à l'Est vers le village baptisé irrévérencieusement par nos troupiers du nom de *Coquinville*. Il a pris de l'importance et même a doublé depuis deux ans. En raison de l'augmentation des troupes, cinq ou six Européens sont venus s'y établir; ils sont tous, hélas ! marchands de goutte. Deux ou trois cafés maures donnent aux indigènes le moyen de faire chaque soir la partie en dégustant une série de cafés ; enfin une dizaine d'Arabes et deux Mozabites tiennent des magasins suffisamment assortis en vêtements, objets usuels et comestibles indigènes : les gandouras, les seroual et les chèches y tiennent compagnie au couscous, aux dattes et aux piments.

Le bordj du Bureau arabe est situé encore plus à l'Est que le village et à 100 mètres de ce dernier. Il a été construit dès notre arrivée à El Goléa. Dans les débuts, il était occupé en hiver seulement par quelques hommes sous les ordres d'un maréchal des logis. Plus tard une garnison permanente y a été installée, mais son effectif est relevé chaque année. Les troupes sahariennes seules, depuis leur création, sont appelées à passer quatre années consécutives dans l'extrême Sud.

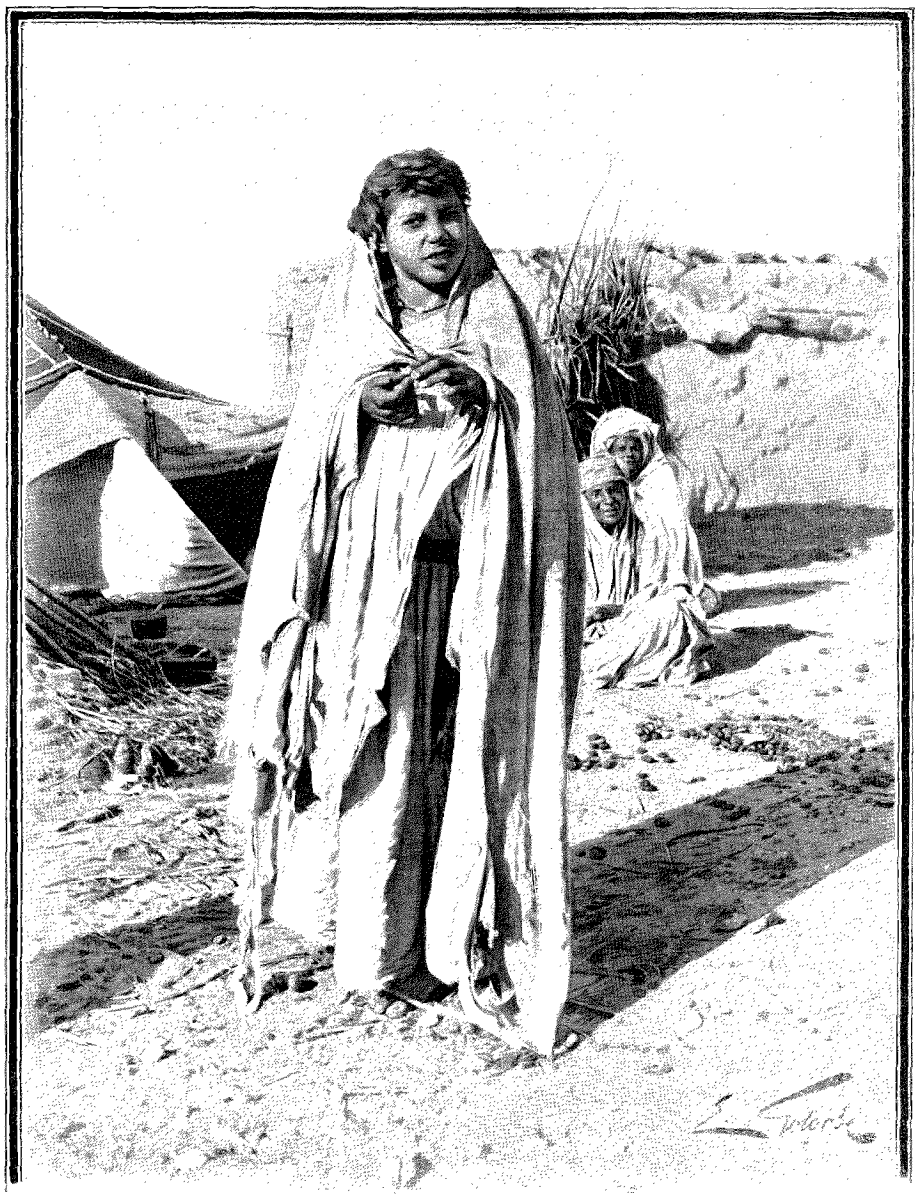
Dans l'ancien bordj sont installés les divers services des affaires indigènes, la popote des officiers, le logement des officiers adjoints et de l'interprète. En face est un petit pavillon bien construit, tout en pierre et entouré d'une jolie vérandah ; c'est l'habitation du chef de bureau, entourée d'un jardin magnifique très bien entretenu et donnant en abondance d'excellents légumes. La demeure du commandant supérieur, belle construction en maçonnerie, presque terminée et peu éloignée de la précédente, a sa façade sur la grande place, dite place de l'Église.

Le jardin des tirailleurs algériens peut seul rivaliser avec celui du Bureau arabe. Situé sur la face nord de la redoute, il est depuis sa fondation resté en plein rapport, et les progrès obtenus chaque année dénotent chez les officiers qui se sont succédé un rare esprit de suite. Les semis, les plantations, rien n'a périclité. Les

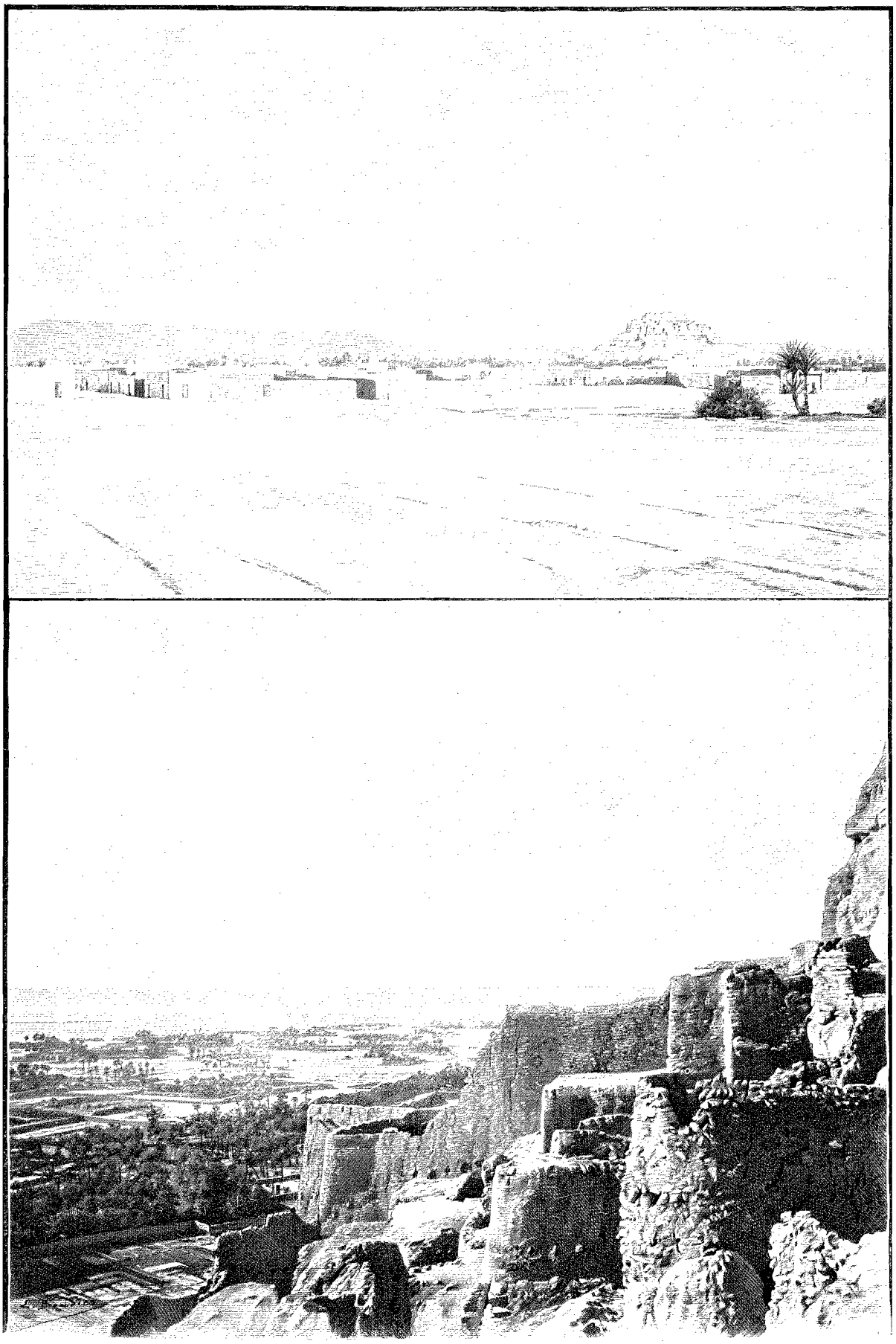
*

asperges, les choux, les artichauts, les carottes, les navets qu'on y récolte sont une ressource inappréciable pour les hommes et les officiers, surtout pendant l'été. Il faut avoir été longtemps privé de tout légume pour en connaître la valeur. Aussi les soins les plus minutieux sont-ils accordés à ces végétaux, auxquels on est redevable du bien-être et de la santé. Dès que le siroco souffle, le jardin, pourtant défendu par de hautes haies de roseaux, est couvert d'une couche de sable ; aussitôt l'accalmie survenue, chacun se précipite, ramasse ce sable à pleines mains et va le jeter au dehors. Les tirailleurs ont en outre planté sur le côté est du casernement une série de peupliers qui s'y sont développés à merveille.

Au nord du village, quelques habitations isolées ont été construites au milieu de petits jardins. Elles sont l'œuvre des premiers officiers qui ont habité El Goléa. Une d'entre elles a été édifiée par le capitaine Lamy ; elle est toujours habitée par le capitaine commandant la compagnie de tirailleurs algériens. Non loin est le logement du lieutenant, du médecin chef de l'hôpital. Dès que l'un de ces officiers vient à partir, il laisse à son camarade le gourbi qui lui est réservé, faisant profiter son successeur des améliorations apportées au logis. Mais cet état de choses sera de courte durée, le service du génie construisant dans la redoute un pavillon où les officiers auront chacun deux pièces comme logement. Si la culture des jardins donne à El Goléa des résultats incomparablement supérieurs à ce qu'on peut observer dans d'autres garnisons, à Ghardaïa, par exemple, cela tient à l'abondance de l'eau. Il y avait déjà, avant que nous eussions percé des puits artésiens, des sources jaillissantes d'un faible débit, il est vrai, mais assez nombreuses ; le commandant Deporter en a mentionné sept. Aujourd'hui six puits artésiens sont en pleine activité. Le premier, si l'on commence par le Nord, est à 3 kilomètres d'El Goléa dans la concession des Pères blancs ; il réunit ses eaux à celles du puits voisin dit Ben Bachir, à l'endroit où le bureau arabe a tenté de créer une immense pépinière. Les eaux de ces puits s'écoulent vers l'Est dans la direction de la gara Magronnet Sidi Cheikh. En se rapprochant d'El Goléa à 800 mètres du bordj, on trouve le puits Bel Aïd, qui, grâce à son important débit, a transformé la cuvette où il avait été creusé en un lac de 300 mètres de longueur sur 250 mètres de largeur ; son trop-plein se déverse dans une séguia rejoignant celle du puits de Ben Bachir. Le lac a une profondeur de 6 mètres vers son milieu ; c'est dire que l'on peut, avec l'*In Salah*, naviguer sur toute son étendue ; malheureusement l'eau qui, dans ces régions

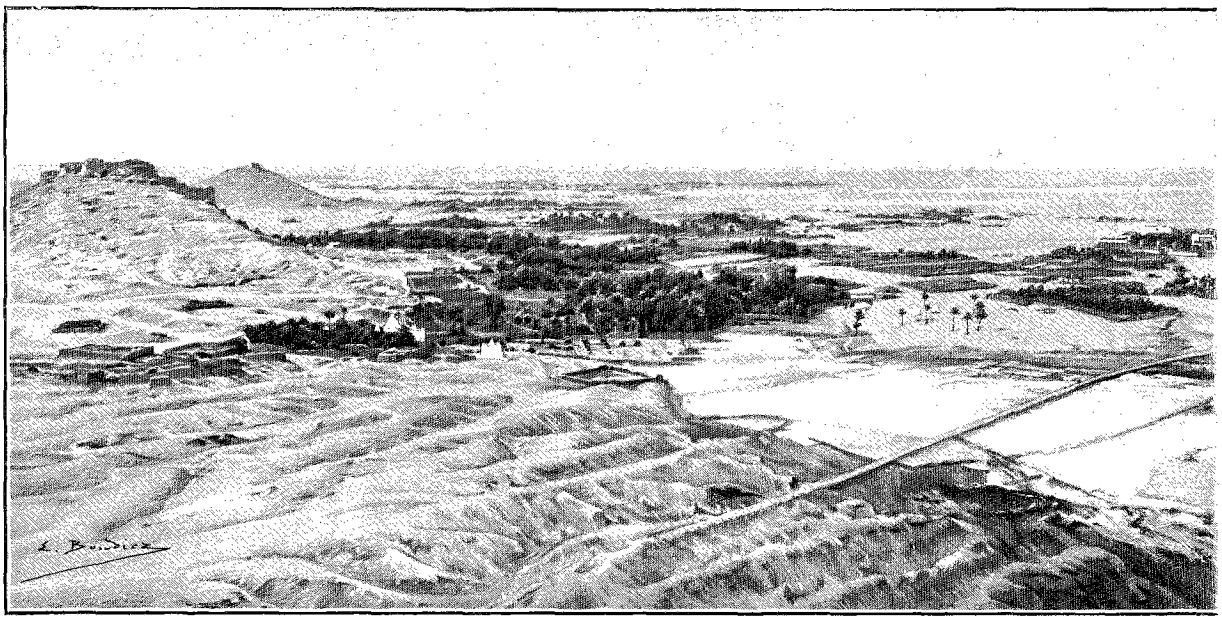


ARABES NOMADES D'EL GOLÉA : FEMMES CHAMBAA MOUADHI. — PHOTOGRAPHIE DE M. DAMBACH.



LE QUARTIER DE COQUINVILLE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT. — EL GOLÉA VU DU KSAR, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR BARBOT.

désertes, est une source de richesses, devient aussi un danger. Outre que l'on risque, en se baignant trop souvent dans le lac, de contracter des fièvres paludéennes d'une redoutable intensité, des accidents peuvent encore se produire. Le fond du lac est rempli d'herbes semblables à des algues marines et dont le baigneur ne peut parfois se dégager. J'y ai vu un homme du bataillon d'Afrique, considéré comme excellent nageur,



PANORAMA D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

se noyer de la façon la plus soudaine. Au moment où ce pauvre diable disparaissait, nous étions cependant à bord du canot, tout près de lui; mais nos efforts pour le sauver furent impuissants. On mit trois jours à retrouver son cadavre.

Si le lac a sa flore aquatique, il a aussi sa faune; des tanches y ont été apportées à grand'peine, mais il semble qu'elles ne s'élèvent pas très bien; peut-être l'eau artésienne ne s'aère-t-elle pas suffisamment dans sa nappe profonde.

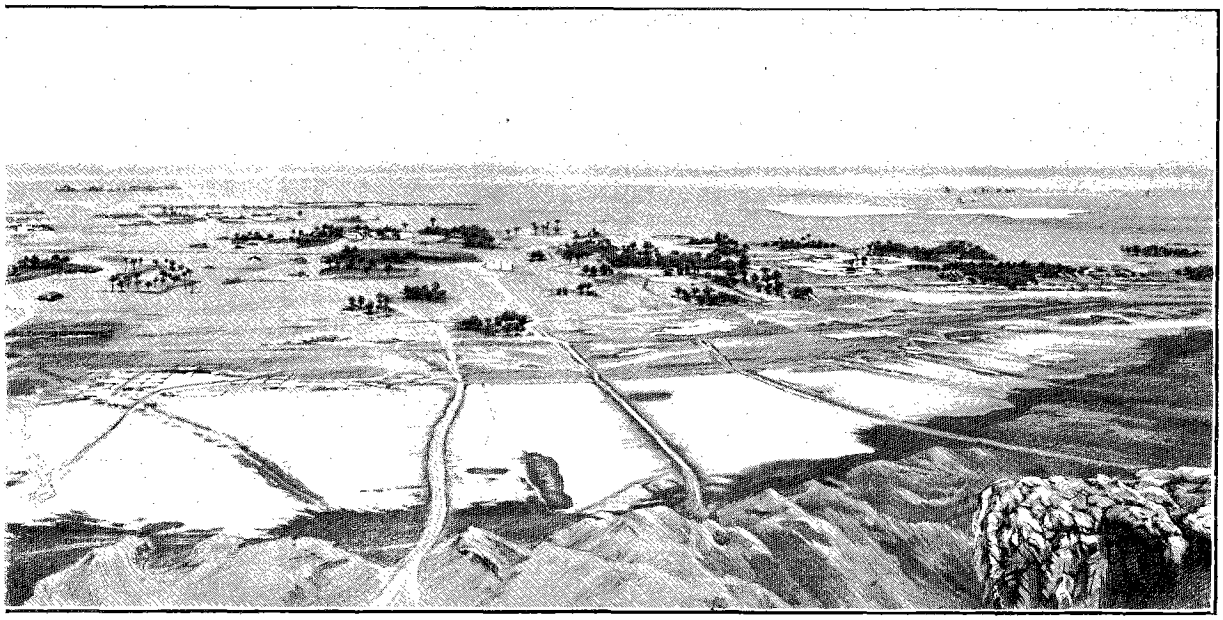
Entre le lac Bel Aïd et les campements, on rencontre le puits de Badriane, qui fournit l'eau nécessaire à la garnison. Un bassin a été construit à proximité; c'est là que les hommes viennent laver leur linge. L'excédent de l'eau du puits est déversé en grande partie dans le jardin des tirailleurs. Le reste est dirigé vers les autres séguias, qui par leur réunion forment un véritable cours d'eau. Ce dernier, parvenu au pied de la gara Magronnet Sidi Cheikh, présente déjà des dimensions considérables; là il change brusquement de direction et, coulant du Nord au Sud, se perd sous forme d'un marais qui, en hiver, atteint une profondeur de 1 mètre à 1m,50 sur 300 mètres de largeur et près de 3 kilomètres de longueur. Cependant une partie de cette eau forme rivière en suivant la pente de l'Oued Seggueur, passe près de Hassi El Gara, petit village situé à 4 kilomètres du lac, et va jusqu'à El Khoceïba, à 20 kilomètres au sud d'El Goléa.

Pendant l'hiver, ces bas-fonds sont fréquentés par les chasseurs, qui y trouvent du gibier d'eau de toute espèce; j'ai vu des flamants roses, des ibis, des canards, des oies sauvages, des bécasses et une foule d'oiseaux de passage. Au printemps, le marais se dessèche; il ne subsiste qu'un maigre filet d'eau dans le thalweg. En quelque saison que les chasseurs fréquentent ces parages, ils risquent de payer fort cher leurs exploits cynégétiques; ils rapportent de leur excursion quelquefois du gibier, le plus souvent un bon accès de fièvre; aussi les gens prudents s'abstiennent-ils d'un plaisir qui peut être pour eux une cause de maladie. La fièvre palustre n'existait pas jadis à El Goléa; elle y a sévi depuis le jour où de nombreux puits ont été forés; c'est payer cher les bienfaits d'une végétation pourtant indispensable dans le désert. La nappe d'eau artésienne ayant pénétré peu à peu les couches sous-jacentes a gagné les couches superficielles, et à l'heure actuelle on trouve l'eau à une profondeur des plus minimes. C'est ainsi que les caves de l'hôpital bâti en 1894 ont dû être comblées; peu à peu l'eau les avait envahies pour atteindre une hauteur de 1m,40.

En plus des quatre puits dont nous avons eu successivement à parler, il en existe encore deux, l'un à l'angle nord du jardin du bureau arabe, le puits Fouatis, et l'autre à 1 kilomètre environ au sud du village : c'est le puits d'El Hadj Halima, qui sert à l'arrosage des jardins des Zenata.

On retrouve à El Goléa, à quelque distance au sud-ouest du lac et du jardin des tirailleurs, les vestiges d'un système d'irrigation fort répandu autrefois dans certaines régions, employé encore dans le Touat, le

Gourara et le Tidikelt, je veux parler des *feggaguir* (pluriel de *foggara*). Quand les indigènes ont découvert une nappe d'eau suffisante dans un point supérieur comme altitude aux jardins à irriguer, ils pratiquent le drainage et calculent la pente nécessaire pour conduire l'eau dans les endroits déterminés. La construction des galeries couvertes qui assurent l'irrigation permet la suppression ultérieure de toute la main-d'œuvre



PANORAMA D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

indispensable pour le puisage de l'eau dans les conditions habituelles. La construction d'une foggara nécessiet d'abord le creusement de plusieurs puits, d'une profondeur moyenne de 15 à 20 mètres et disposés en contre-bas les uns des autres.

Une fois les puits forés, de larges galeries horizontales sont établies pour les réunir et livrer passage à un cube d'eau considérable.

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du premier puits, les pentes s'abaissent et le niveau de l'eau se rapproche du sol, où plusieurs regards sont pratiqués. L'orifice du puits sert exclusivement à permettre les réparations dans les galeries quand des éboulements surviennent. Les feggagnir rendent d'immenses services dans les oasis, mais leur construction nécessite des ouvriers spéciaux et fort habiles. La foggara d'El Goléa, quoique délaissée depuis la création des puits artésiens, est encore en bon état, ce qui prouve sa solidité ; elle avait été construite pour alimenter d'eau un jardin des Oulad Sidi Cheikh, jardin abandonné depuis comme bien d'autres.

L'oasis d'El Goléa a dû avoir une étendue bien plus considérable qu'aujourd'hui ; elle se prolongeait, dit-on, jusqu'à Ouallen, à 30 kilomètres vers le Sud-Ouest. Je crois que le chiffre de 16 500 palmiers pris pour servir de base à l'impôt doit être considéré comme supérieur au chiffre réel. La plus grande partie de l'oasis actuelle occupe l'espace irrigué par l'eau des puits entre le village européen et les gour. D'autres jardins longent la rive droite de l'Oued Seggueur, au voisinage de la dune. Quelques-uns sont abandonnés ; ce sont les propriétés des dissidents mises sous séquestre. Les autres, au contraire, sont bien entretenus et garnis de palmiers vigoureux.

De ce côté surtout, il faut redouter l'ensablement, qui gagne même les terrains humides. A l'ouest de l'Oued Seggueur, tous les palmiers sont plus ou moins ensablés ; souvent, en pleine dune, on trouve des palmiers dont le sommet seul est resté visible, et dont le panache émerge très vert.

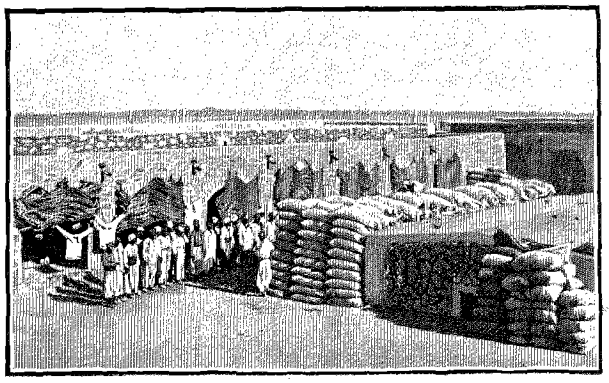
Les plus grands efforts ont été tentés pour obtenir l'immobilisation des dunes, mais les résultats constatés ne peuvent malheureusement entrer en ligne de compte avec ceux si encourageants d'Aïn Sefra et d'Ouargla. A El Goléa, la lutte était trop inégale, la main-d'œuvre limitée, et le peu de matériaux dont on disposait ne pouvait en somme rien ou trop peu contre l'immense étendue des sables sans cesse agités par le vent.

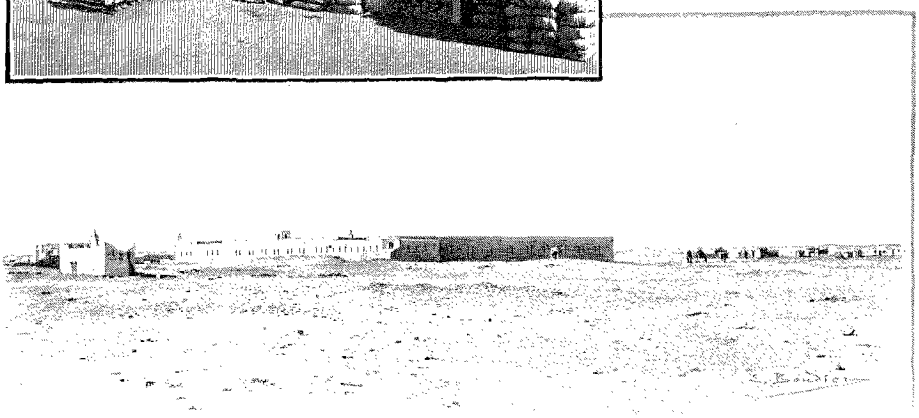
Tant que les Chambaa ne seront pas attachés à la terre (et je doute qu'ils soient prêts à renoncer encore à leur genre de vie), El Goléa ne pourra reconquérir sa grandeur passée ; si ses jardins gagnent en beauté et si sa ceinture de palmiers s'élargit, ce ne sera pas aux indigènes, mais bien aux « Roumis », aux vaillants soldats de la garnison, que l'honneur en reviendra.

II

Les trois forts.

L'occupation définitive d'El Goléa a été l'une des étapes les plus importantes de notre pénétration lente mais progressive dans les régions de l'extrême Sud. Il est tout naturel que la France ait pris possession du Mzab, où les habitants sont riches, où la *lezma* (impôt sur les palmiers) peut payer amplement les frais qui résultent de l'entretien des troupes. Mais il semblait qu'il ne pût en être de même d'El Goléa, où l'impôt, d'un rapport minime, ne produit que 3 000 francs environ.





FORT MAC-MAHON. INTÉRIEUR DU FORT. — PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR MANGENOT, DESSINS DE BOUDIER.

Ce poste ne devait donc être occupé qu'à la condition de devenir un point de concentration plus rapproché des oasis. Après Laghouat, Ghardaïa ; après Ghardaïa, El Goléa. C'est alors que, pour aller plus avant, l'autorité militaire créa les 3 forts, sortes de sentinelles avancées du côté du Sahara. A 160 kilomètres au sud-ouest d'El Goléa est le fort Mac-Mahon, connu des indigènes sous le nom d'Hassi el Homeur et situé sur la route d'El Goléa au Gourara ; à 135 kilomètres au sud d'El Goléa, le fort Miribel (Hassi Chebbaba) dans l'Oued du même nom, garde la route d'El Goléa à Ksar el Arab (In Salah). Enfin, à 150 kilomètres au Sud-Est, se dresse Hassi Inifel (ou Hassi Abdelhakem), dans l'Oued Mia, à la jonction des routes d'El Goléa et d'Ouargla vers In Salah.

Les garnisons de ces forts ont pour mission d'empêcher ou de gêner les rezzous et d'assurer la protection des caravanes. Mais la distance qui les sépare et leur éloignement d'El Goléa ne permettent d'atteindre qu'incomplètement ce but.

Les rezzous peuvent, dans une certaine mesure, circuler entre la région des forts et El Goléa. Nous les avons même vus plusieurs fois s'aventurer au Nord, jusque dans la direction d'Ouargla. Les garnisons des forts ne pouvant être prévenues que longtemps après, puisqu'elles ne sont pas reliées par le télégraphe avec El Goléa, les poursuites sont forcément tardives ; il est vrai que nos officiers n'hésitent pas à les entreprendre



EL GOLÉA VU DU CÔTÉ DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER

longues et acharnées. Quant aux caravanes, elles se sont faites de plus en plus rares : presque toutes celles qui venaient autrefois à Ghardaïa vont maintenant à Ghadamès. Celles qui suivent encore les routes des régions dont nous sommes les maîtres cherchent à éviter les forts. Chaque fois cependant que l'une d'entre elles est passée à proximité, les indigènes ont pu vendre, à des prix fort rémunérateurs, les armes ou objets curieux qu'ils possédaient.

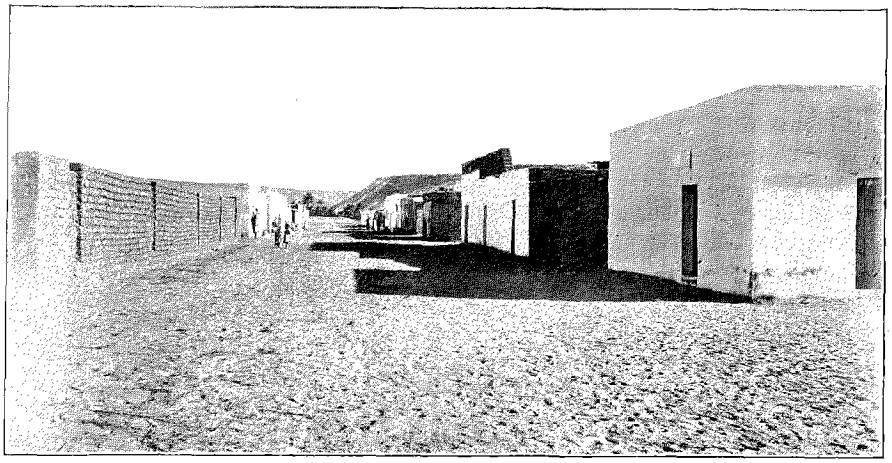


EL GOLÉA : LE PUITS DU BUREAU ARABE (PAGE 104). — DESSIN DE MIGNON.

Les trois forts sont loin d'avoir la même importance. Mac-Mahon est de tous le plus rapproché des oasis, à 120 kilomètres de Tabelkoza ; étant le plus exposé, il a la plus forte garnison.

Tous les militaires qui se rendent à Mac-Mahon doivent, à moins de cas très pressants et d'autorisation spéciale, partir avec les convois de relève, qui ont lieu tous les trois mois. Il y a bien toutes les semaines le courrier qui assure le service à mehari avec une escorte de quelques spahis sahariens, mais pour pouvoir marcher avec lui, il faut y être préalablement autorisé et ne se faire suivre d'aucun bagage.

Le convoi périodique comprend 700 ou 800 chameaux chargés des denrées (vin, farine, légumes secs, savon, bougie, etc.) nécessaires à la garnison de Mac-Mahon pour un trimestre. L'escorte est fournie par un peloton de tirailleurs algériens (une centaine d'hommes) et une vingtaine de spahis à cheval. Pour la marche, les chameaux porteurs sont groupés par sections de 50 à 60 animaux, séparés les uns des autres par des distances d'une cinquantaine de mètres. Le chef du convoi garde en groupe auprès de lui, le plus grand nombre d'hommes possible ; quelques spahis éclairent en avant et sur les flancs.



GRANDE RUE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD.

En dehors des précautions observées en vue de l'exécution des prescriptions réglementaires, il y en a d'autres qu'il est important de ne pas négliger.

Le chef du convoi a toujours avec lui des *sokhars*, chameliers armés, en nombre au moins égal à celui des hommes de l'escorte. Aussi n'est-il pas prudent de laisser à ces indigènes des fusils qui, à la première occasion, pourraient parfois être dirigés contre nous. Cependant il est sur ce point des distinctions à faire : si les chameliers sont des Larbaa (indigènes nomades du cercle de Laghouat), leur présence doit faire bannir toute hésitation ; on peut compter sur eux, car ils sont les ennemis jurés de tous les nomades du Sud. Si les sokhars ont été choisis parmi les Chambaa, en cas

d'attaque ils ne se joindront peut-être pas aux assaillants, qui, neuf fois sur dix, seront des dissidents de leurs tribus, mais le mieux qu'on puisse en attendre, c'est une neutralité armée. Aussi ai-je vu plusieurs fois, dans des convois composés à la fois de Larbaa et de Chambaa, n'enlever les armes qu'à ces derniers. Elles sont déchargées, enfermées dans des sacs, et rendues à leurs propriétaires seulement au retour.

III

Fort Mac-Mahon.

Le fort Mac-Mahon est situé à proximité du puits d'El Homeur ; c'est sous ce nom qu'il faut le désigner, si l'on veut être compris des indigènes.

Bâti dans une vaste plaine bornée à l'Ouest, au Sud et au Nord par une chaîne de dunes assez élevées, éloignées de 4 à 6 kilomètres, il a sensiblement la forme d'un rectangle de 75 mètres de long sur 40 de large environ. C'est derrière ces dunes que, le 12 août 1896 à midi, Bou Khecheba, le fameux dissident, vint attaquer les spahis et les tirailleurs de garde au pâturage; un chef de groupe et un spahi furent tués, des spahis et des tirailleurs blessés. Les pillards enlevèrent tous les méhara. Le troupeau fut sauvé par les tirailleurs de garde, qui le ramenèrent jusque sous les murs du fort, en défendant le terrain pied à pied.

Ce n'était pas la première fois que pareil incident se produisait. Le troupeau de la garnison ayant déjà été razzié en 1894 ; aussi est-il aisé de comprendre pourquoi, dans de tels parages, nos petites garnisons doivent déployer une vigilance de tous les instants.

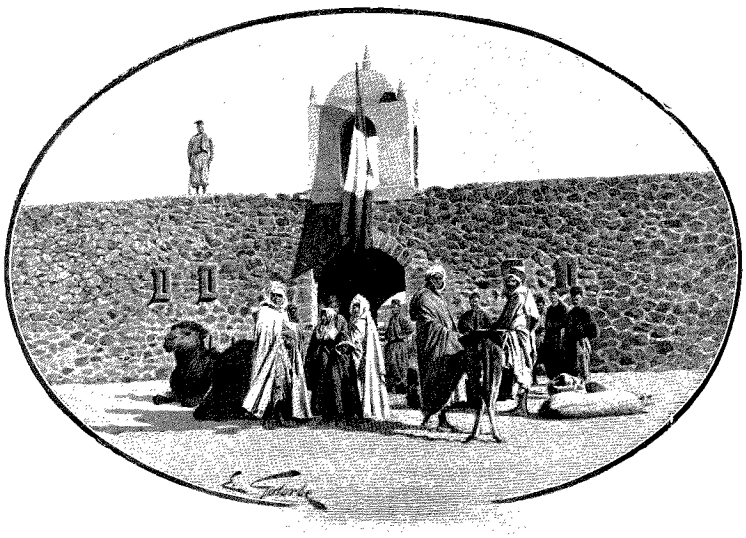
Si l'on ne veut pas voir périr les animaux, on est obligé de les faire paître et par conséquent de les conduire à une certaine distance; c'est alors qu'il faut le plus se méfier de ces nomades audacieux et d'une vigueur exceptionnelle. On peut s'en faire une idée en songeant que la veille du rezzou de 1896, le thermomètre a marqué à Ghardaïa + 52° à l'ombre, ce qui n'empêchait nullement les pillards d'opérer leur razzia au moment le plus chaud de la journée

La garnison de Mac-Mahon se compose d'un peloton de tirailleurs algériens (100 hommes) avec deux officiers, d'un officier et d'un peloton de spahis algériens. Il y a en outre un médecin aide-major, un officier des affaires indigènes et un officier du service des subsistances. Enfin c'est le siège de la portion centrale de l'escadron de spahis sahariens, capitaine avec trois officiers et deux pelotons ; ils sont campés à une dizaine de kilomètres du fort avec la smala.

On voit quelquefois à Mac-Mahon passer des caravanes ; l'officier des affaires indigènes y a reçu à plusieurs reprises des envoyés du pacha de Timmimoum, mais ceux-ci ont toujours été éconduits. Entrer en pourparlers avec eux serait traiter avec leur maître de puissance à puissance et lui reconnaître un pouvoir que nous lui refusons absolument. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il a eu une occasion de présenter des revendications, il s'est empressé de le faire.

(A suivre.)

Dr Huguet et Lieutenant Peltier.



ENTRÉE DU FORT MAC-MAHON. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DANS LES DUNES. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR PONS.

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER[1]

(EL GOLÉA, ET LES TROIS FORTS),

PAR MM. LE Dr HUGUET ET LE LIEUTENANT PELTIER.

IV

Fort Miribel.



UN DISSIDENT CÉLÈBRE, RAJA MOHAMMED (p. 113). PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR HUGUET.

La route d'El Goléa à Fort Miribel, sensiblement orientée du Nord au Sud, n'est pas aussi monotone qu'on pourrait le croire. Les dunes de sable y sont sans doute fréquentes, mais en certains endroits la végétation de tamaris, de retem et de drinn est assez abondante pour avoir mérité le nom, peut-être ironique, de forêt. C'est dans la seconde partie de la route que l'on rencontre un terrain parsemé de pierres noires, qui donnent au pays l'apparence navrante d'une région en deuil. Ce coin désolé du Sahara, voisin de l'Oued Ghalloucène, fut en 1896 le théâtre d'un drame sanglant.

M. le lieutenant Collot, des tirailleurs sahariens, chargé du relevé topographique de la région comprise entre El Goléa et les forts, se trouvait le 31 octobre, vers une heure de l'après-midi, sur les bords de l'Oued Ghalloucène (ou K'allousen), à 33 kilomètres au nord de Fort Miribel. Il était occupé à prendre des vues, ayant près de lui son ordonnance qui tenait son cheval en main ; un autre tirailleur saharien, deux spahis à méhari, constituant le reste de l'escorte, étaient éloignés d'une centaine de mètres avec le méhari du lieutenant et les chameaux chargés de ses bagages.

Tout à coup un spahi aperçut des méhara marchant dans l'Oued Ghalloucène. Par suite de la profondeur du lit et de l'escarpement des berges, l'officier ne pouvait les voir. Le spahi lui cria : « Mon lieutenant, voilà des méhara ». Collot s'avança sans défiance. Après avoir fait quelques pas, il dut apercevoir quelqu'un, car on l'entendit s'écrier : « *Ouach tekoun ?* » (Qui es-tu ?) La seule réponse fut un coup de fusil

1. *Suite. Voyez p.* 97.

tiré à 25 mètres, non point par l'Arabe qu'il voyait, mais par un autre caché derrière un rocher. La balle atteint au bas-ventre l'officier, qui est tué sur le coup. En tombant il pousse un dernier cri : « Aux armes ! » Au même instant, l'ordonnance du lieutenant est frappée mortellement par un autre indigène, tandis qu'une troisième balle vient blesser à la cuisse le dernier tirailleur saharien. Celui-ci trouve la force de se traîner en rampant jusqu'auprès du corps de son chef sur lequel on l'achève. Leur triple coup achevé, les pillards, ayant leurs fusils déchargés, rampent sous le feu des spahis jusqu'aux cadavres de leurs victimes ; ils leur enlèvent armes et munitions et répondent alors aux coups de fusil qu'on leur tire. Bientôt un des méharistes est frappé à mort par un de ces bandits, excellent tireur comme sont presque tous les Chambaa.

L'autre méhariste va inévitablement subir le même sort, lorsque, par un hasard providentiel, il peut se saisir du cheval de Collot, se mettre en selle et s'échapper à toute allure. A peine a-t-il fait quelques kilomètres qu'il rencontre le capitaine Pierron, des tirailleurs sahariens. Cet officier, escorté de 3 ou 4 hommes, rentrait à El Goléa, venant de faire une enquête à Miribel. On prévient aussitôt la garnison du fort ; les spahis sahariens, sous les ordres du lieutenant Goubeaux, viennent rejoindre le capitaine Pierron. Le 1er novembre au matin, le commandant des tirailleurs sahariens avait la douleur de relever lui-même le cadavre de Collot, ce brillant officier de vingt-cinq ans.

La pluie, tombée à torrents pendant toute la nuit du 31 octobre au 1er novembre, avait malheureusement effacé les traces des assassins. La poursuite, bien que menée très vigoureusement, ne put donner aucun résultat. Les auteurs de ce guet-apens n'ont pu être atteints ; mais on connaît du moins leurs noms, car eux-mêmes se sont vantés de leurs exploits à des gens d'In Salah qu'ils ont croisés dans leur parcours. Ils ont raconté, tout en s'applaudissant de leur propre adresse au tir, comment avait été frappé l'officier français. L'un d'eux aurait, en outre, disaient-ils, écrasé d'un coup de pied une grande montre que portait le lieutenant et dont l'aiguille était sans cesse en mouvement (sa boussole).

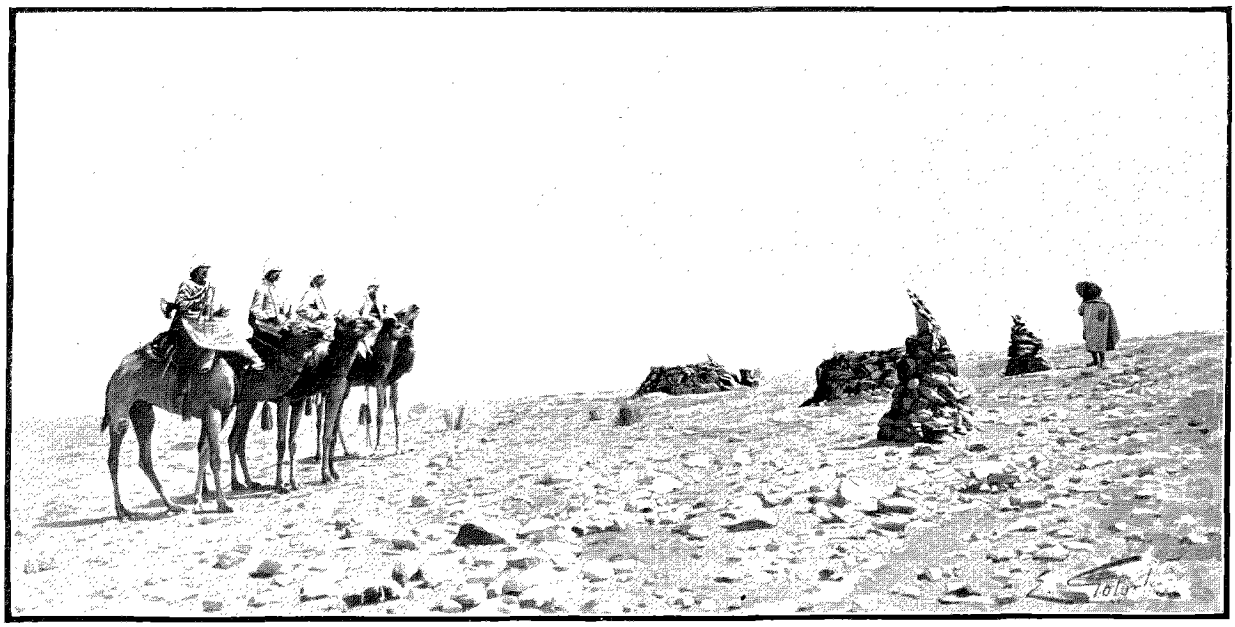
Un monument commémoratif est élevé sur le lieu du massacre où reposent les tirailleurs tués. Pas un détachement ne passe à l'Oued Ghalloucène sans rendre les honneurs militaires.

Le fort Miribel est un rectangle en maçonnerie de 40 mètres sur 25 environ, bastionné à deux de ses angles. L'eau y est abondante, mais atrocement magnésienne, si bien qu'il est impossible de l'utiliser pour la boisson ou pour la cuisine. Il faut aller prendre l'eau potable à 18 kilomètres à l'Ouest.

Le fort est commandé par un officier des affaires indigènes ; la garnison se compose d'une section de tirailleurs sahariens sous les ordres d'un officier, et d'un demi-peloton de spahis sahariens commandé par un sous-officier. Le service médical est assuré par un infirmier de visite ; celui des subsistances par un sous-officier et quelques hommes. La garnison entretient en permanence quelques bœufs et un petit troupeau de moutons.

Les spahis sahariens sont campés en dehors du bordj, mais très près, de manière à pouvoir s'y enfermer et y faire au besoin rentrer leurs animaux. L'officier des affaires indigènes a aussi son logement à l'extérieur.

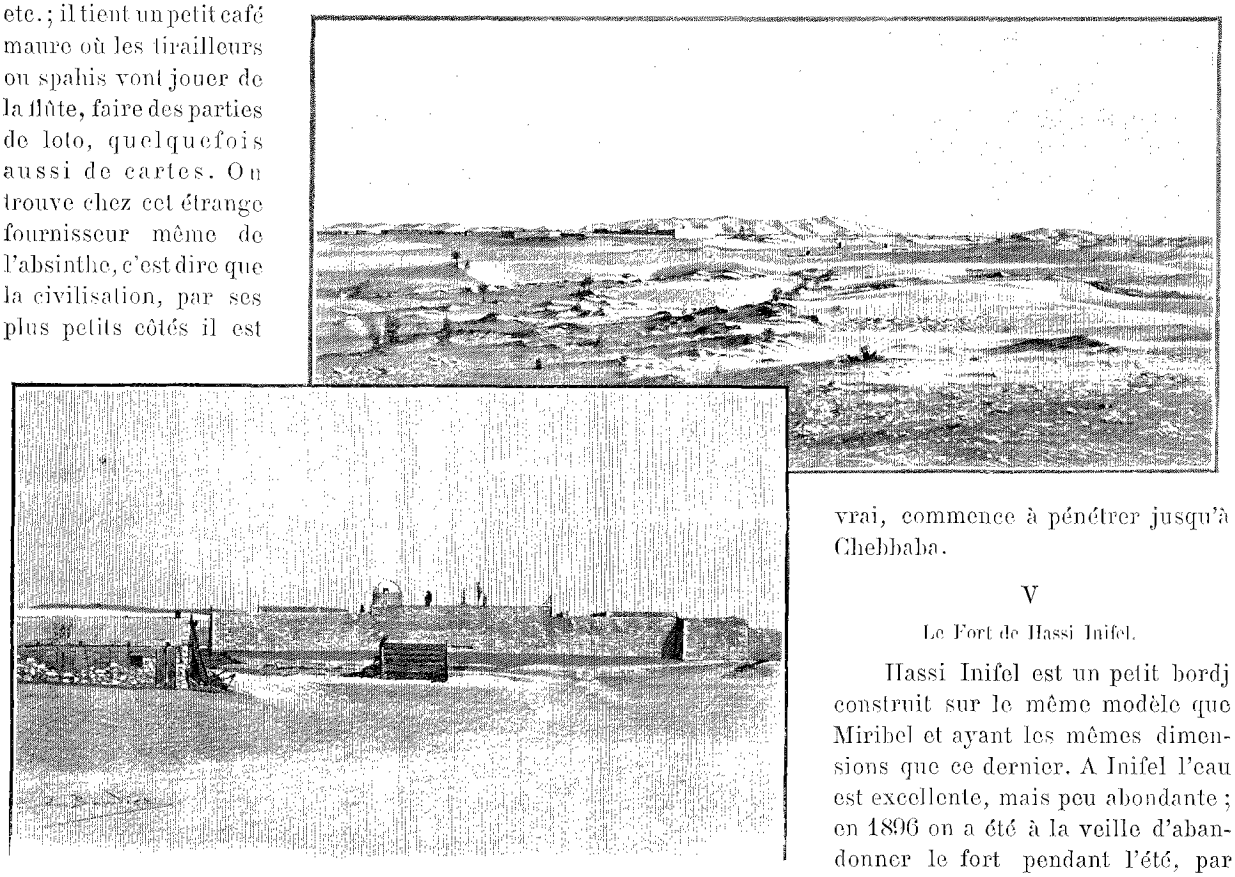
Un des premiers habitants de Miribel a été le vieux « Baba », surnommé justement du reste, le mangeur de tabac. Sa tente se trouve à une centaine de mètres du bordj. Son métier consiste à vendre du bois à la



À L'OUED GHALLOUCÈNE. — LE LIEU OÙ EST TOMBÉ LE LIEUTENANT COLLOT ; DÉTACHEMENT RENDANT LES HONNEURS. PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

garnison ; mais il peut en outre rendre quelques services : on l'a vu fournir parfois des renseignements utiles à nos officiers.

La population civile comprend encore un mercanti indigène qui vend aux hommes de la garnison le couscous, le fil, les aiguilles, etc. ; il tient un petit café maure où les tirailleurs ou spahis vont jouer de la flûte, faire des parties de loto, quelquefois aussi de cartes. On trouve chez cet étrange fournisseur même de l'absinthe, c'est dire que la civilisation, par ses plus petits côtés il est vrai, commence à pénétrer jusqu'à Chebbaba.



HASSI INIFEL. — PHOTOGRAPHIES DES LIEUTENANTS CHAUTARD ET BENOIT, DESSINS DE BOUDIER.

V

Le Fort de Hassi Inifel.

Hassi Inifel est un petit bordj construit sur le même modèle que Miribel et ayant les mêmes dimensions que ce dernier. A Inifel l'eau est excellente, mais peu abondante ; en 1896 on a été à la veille d'abandonner le fort pendant l'été, par suite du manque d'eau. Il y a actuellement trois puits : un dans le bordj avec une faible nappe à renouvellement lent. Un autre, plus profond et donnant un peu plus d'eau, est situé devant la porte du fort ; le coffrage n'y ayant été opéré que jusqu'à une profondeur de 7 à 8 mètres à partir de l'orifice supérieur, des éboulements des parois se produisent fréquemment au-dessous. Le troisième enfin, creusé dans l'Oued même, donnait autrefois un peu d'eau, mais à la suite des crues d'hiver 1896-97 il s'est produit des éboulements qui l'ont comblé en partie et le rendent actuellement inutilisable. Si tous ces puits étaient creusés davantage et surtout coffrés à leur partie inférieure, ils suffiraient amplement aux besoins de la garnison ; mais il faudrait, pour exécuter ce travail, des gens du métier.

Depuis plusieurs années, une équipe de « joyeux » s'occupe de forer un puits artésien ; la profondeur de 95 mètres a été atteinte. Il a fallu à un certain moment traverser une couche de silex dans laquelle on n'avançait guère que d'un centimètre par jour en travaillant pendant 16 heures. Ce puits a déjà traversé plusieurs nappes d'eau, entre autres une légèrement ascendante à une vingtaine de mètres du sol. Quand, à l'arrivée des convois, on est obligé d'abreuver des centaines d'animaux, le travail de forage est suspendu, et c'est là qu'est recueillie l'eau nécessaire.

La garnison d'Inifel a la même composition que celle de Miribel : une section de tirailleurs sahariens, un demi-peloton de spahis sahariens, un infirmier, quelques hommes d'administration. Il n'y a pas d'officier des affaires indigènes : le lieutenant français qui a le commandement du fort est seul comme officier. On doit avouer que, dans ces conditions, la vie est loin d'être agréable et qu'il faut être assez bien trempé pour ne pas se laisser envahir par le spleen. On combat l'ennui en faisant des reconnaissances ; l'exécution des levés du terrain parcouru procure ensuite du travail pour quelques jours. Mais la prudence exige qu'on ne s'éloigne pas trop du fort.

Il y a bien quelquefois une alerte, car la règle veut qu'on soit toujours sur le qui-vive. Un jour ce sont les méhara qui ne rentrent pas du pâturage à l'heure habituelle. Chacun se demande déjà ce qui a pu leur arriver, lorsque des coups de fusil sont entendus. Aussitôt prise d'armes générale, les patrouilles partent. Elles rentrent bientôt avec les précieux animaux ; les coups de fusil ont été tirés par les bergers, qui n'ont pas su

résister au désir de tirer des gazelles passant à bonne portée. Le jour le plus impatiemment attendu est celui de l'arrivée du courrier, le lundi de chaque semaine. Presque toujours l'officier monte à cheval et fait quelques kilomètres à sa rencontre. Ce sont des nouvelles toutes fraîches de la France, de la famille ; les plus récentes datent au moins de dix-sept jours, d'autres ont déjà vingt-trois ou vingt-quatre jours de route. Les plus prévoyants parmi ceux qui se sont succédé dans la garnison, mais ils sont rares, ont pu s'astreindre à ne lire qu'un journal par jour, de manière à en avoir pour toute la semaine. Outre les lettres et les journaux, ce bienheureux courrier apporte au commandant du fort quelques légumes, une vraie friandise. Les camarades d'El Goléa, mieux partagés, lui en envoient chaque fois qu'il est possible, c'est-à-dire presque toutes les semaines.

Le service de la poste étant assuré par des spahis sahariens, les hommes d'escorte acceptent avec plaisir de se charger de quelques commissions pour la garnison du fort. Il n'est pas un seul des officiers d'Inifel qui, pour occuper ses trop nombreux loisirs, n'ait cherché à se livrer au jardinage, mais le succès a toujours été médiocre. Une des plus belles récoltes faites a été celle de 1896 : le jardin a produit six radis qui ont été mangés en grande pompe à l'occasion de la remise d'une décoration.

A Miribel, cependant pourvu d'eau, même insuccès. On parle encore d'un pied de céleri qui a bien voulu pousser ; mais de quels soins, de quelles précautions n'était-il pas l'objet ! Le précieux végétal avait été mis à l'abri du sable et du siroco par une petite enceinte en terre établie autour de lui, et qu'on élevait au fur et à mesure de la croissance de la plante. Au moindre coup de vent on courait recouvrir le tout d'un paillasson.

Dans ces régions désertes, ainsi que l'ont prouvé la plupart des ouvrages antérieurement publiés sur le Sahara, il existe une flore toute spéciale. Pour ne parler que des travaux entrepris à ma connaissance, je dois dire que les officiers se sont passionnés pour l'étude des plantes, j'entends de celles que la nature a spontanément disséminées sur la surface du sol. On ne saurait croire au premier abord combien relativement nombreux sont les végétaux qui vivent non seulement dans les endroits où la dune règne en maîtresse, mais encore près des rochers dont les abords ont une apparence d'aridité absolue. Le lieutenant Martial a, pendant son séjour à Mac-Mahon, employé tous ses loisirs à étudier la flore de l'oued Meguiden.

Le capitaine Germain, dans un but plus défini, se consacre actuellement à l'étude des végétaux qui croissent autour de Mac-Mahon. Ayant son escadron à méhara, il a soigneusement noté quelles plantes étaient les plus recherchées de ses animaux, il a étudié leurs caractères botaniques et leur distribution dans les divers parages fréquentés par l'escadron.

VI

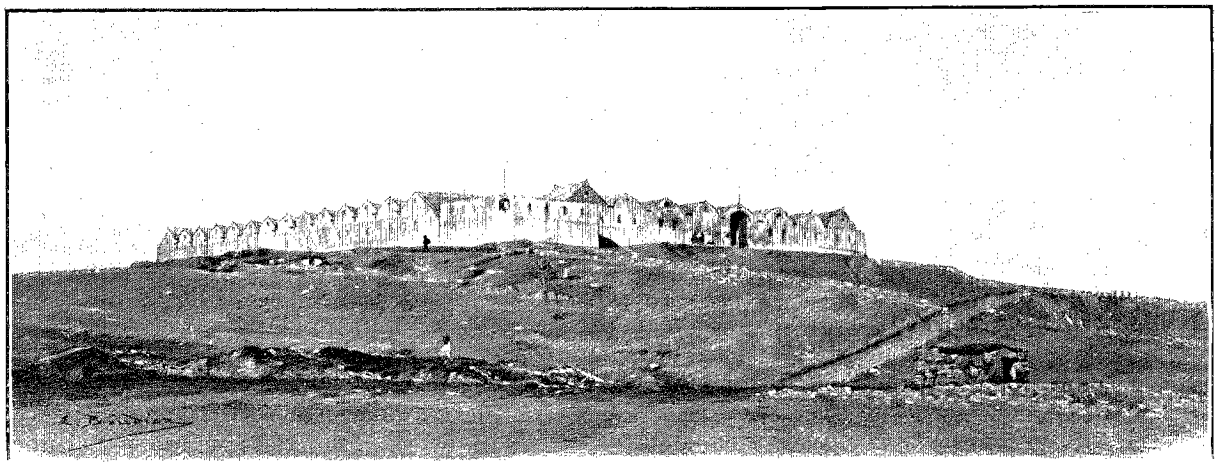
De Miribel à Inifel et à Mac-Mahon.

Des sentiers peu fréquentés réunissent les forts entre eux. Quelques officiers ont suivi cette route pour se rendre de Mac-Mahon à Miribel et à Inifel ; mais il n'est pas prudent de s'y aventurer sans une escorte suffisante, et, dans ce cas, un fort approvisionnement d'eau est indispensable.

Il est, de plus, absolument nécessaire d'avoir des guides sûrs. Plusieurs hommes se sont déjà égarés en cours de route, et bon nombre sont morts de soif. En 1896, un spahi indigène envoyé en courrier s'égara et, malgré toutes les recherches faites, ne fut retrouvé que quelques semaines plus tard, mort auprès de son méhari éventré. Il avait, à côté de lui, son fusil et quelques cartouches brûlées, qu'il avait sans doute fait partir pour attirer l'attention des gens, s'il en était passé aux environs. Enfin, détail horrible, la monture avait



UN PUITS DANS LE DÉSERT. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD, DESSIN DE BOUDIER.



FORT MIRIBEL. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT WILD, DESSIN DE BOUDIER.

été éventrée par le cavalier, qui, mourant de soif, avait voulu boire l'eau contenue dans l'estomac du chameau.

Si le fort Mac-Mahon est appelé à devenir le point de passage d'une colonne allant sur l'Aougueroul, Miribel, d'autre part, se trouve sur la route d'El Goléa à In Salah, et, en cas d'expédition, ce fort servirait comme le premier de base et de point de ravitaillement. Tous les itinéraires de ces régions ont, d'ailleurs, été reconnus; les points d'eau y sont assez nombreux.

Ceux que l'on rencontre sur les routes de Mac-Mahon au Gourara sont creusés à une profondeur variant de 2 à 12 mètres. Leur contenance normale oscille entre 400 et 1 900 litres, mais quelques-uns sont ensablés. Pour parer à cet inconvénient, les indigènes ne donnent à la bouche de leurs puits qu'un faible diamètre, 45 à 90 centimètres, de façon à pouvoir les obturer facilement au niveau du sol, soit par une dalle s'il en existe à proximité, soit par une peau desséchée.

Malgré les difficultés que l'on peut avoir à trouver de l'eau, les routes en question sont relativement faciles pour une faible colonne; il ne saurait en être de même pour une troupe importante, car le débit des puits pourrait risquer d'être insuffisant.

Espérons cependant qu'il nous sera donné un jour d'occuper les ksour, où les agitateurs et les pillards trouvent un refuge sûr et ont la facilité d'écouler le produit de leurs rapines. Quand seront supprimés les receleurs, on sera bien près d'en finir avec les voleurs.

VII

Les dissidents.

Dans les notes qui précèdent, il a été parlé des dissidents. Cette expression sert à désigner les Arabes restant encore en lutte plus ou moins ouverte contre nous, quoique appartenant à des tribus soumises. Ils ne perdent pas une occasion de nous courir sus et de voler tout ce qu'ils peuvent trouver; nous devons donc user à leur égard de légitimes représailles. Les palmiers et les jardins des indigènes notoirement connus comme partis en dissidence sont mis sous séquestre. Je crois que les nomades se soucient peu d'une pareille mesure, et cependant c'est le seul moyen d'action que nous ayons vis-à-vis d'eux.

Tous les dissidents de la province d'Alger sont Chambaa et, comme tels, très peu attachés à la terre. Le châtiment reste donc dans une certaine mesure sans effet. Mais comment aller chercher dans l'Erg ces nomades toujours aux aguets, dont la mobilité est extrême et qui ne manquent pas d'être toujours prévenus de nos mouvements? Jamais, hormis le cas de haine personnelle et de vengeance préparée dans un but particulier, les dissidents n'ont razzié des membres de leur tribu ou même de leur confédération.

Ainsi, en 1896, quand Bou Khecheba est venu razzier aux environs d'Ouargla les Beni-Thour et les Saïd-Otba, il est passé à plusieurs reprises au milieu des troupeaux des Chambaa, sans leur causer le moindre dommage. Il devient dès lors assez naturel que les indigènes restés soumis à l'autorité française payent les dissidents de retour et leur donnent en temps voulu des indications pour leur permettre de se garder, quand ils voient se préparer chez nous quelque coup de main. La précaution restant quelquefois inutile, il est possible de surprendre même les nomades; les poursuites aussi rapides que prolongées, réalisées avec un brillant succès par le commandant Godron, et plus récemment par le lieutenant Pein, en sont la preuve.

Les châtiments les plus légers infligés par l'autorité aux nomades coupables, de même que le plus futile

*

motif de mécontentement, suffisent pour nous faire d'eux des ennemis irréconciliables. J'ai vu, parmi des prisonniers faits par le commandant Godron, un Chambi, ancien goumier au bureau arabe d'El Goléa, renvoyé au moment de la création des spahis sahariens. Furieux de voir diminuer le nombre de cavaliers employés par le service des affaires indigènes, il était allé sans retard rejoindre Bou Khecheba et avait pris une part active au rezzou de Bel Yaddine. Je me souviendrai toujours de sa terreur, lorsque, étant en prison, il fut visité par un ancien officier des affaires indigènes qui l'avait eu sous ses ordres. A côté de lui se trouvait un enfant de 16 ans, rangé parmi les dissidents parce que son père et son oncle en faisaient partie. Un autre avait servi de guide à Dournaux-Duperré, en 1873-74, et l'avait assassiné sur la route de Rhât ; lorsqu'on lui parla de ce crime, il ne nia point, mais déclara que le coupable était son frère, mort depuis plusieurs années.

Lorsque des prisonniers de cette importance doivent être transportés d'un point à un autre et que l'on a des raisons sérieuses de craindre une évasion, les gardiens sont obligés d'exercer une surveillance active, car ils peuvent payer souvent de leur vie un seul instant d'inattention. Un moyen excellent de réduire les prisonniers à l'impuissance consiste à placer chacun d'eux dans un de ces grands sacs en poil de chameau (*tellis* ou *grara*) qui servent aux indigènes à charger leurs animaux. Les hommes sont assez commodément assis là-dedans, mais le sac est serré au-dessus des épaules et la tête seule est à l'air. Les prisonniers ainsi emballés sont disposés deux par deux pour se faire contre-poids et comme de simples colis, chargés sur des chameaux. Deux ou trois spahis suffisent pour garder une dizaine d'hommes.

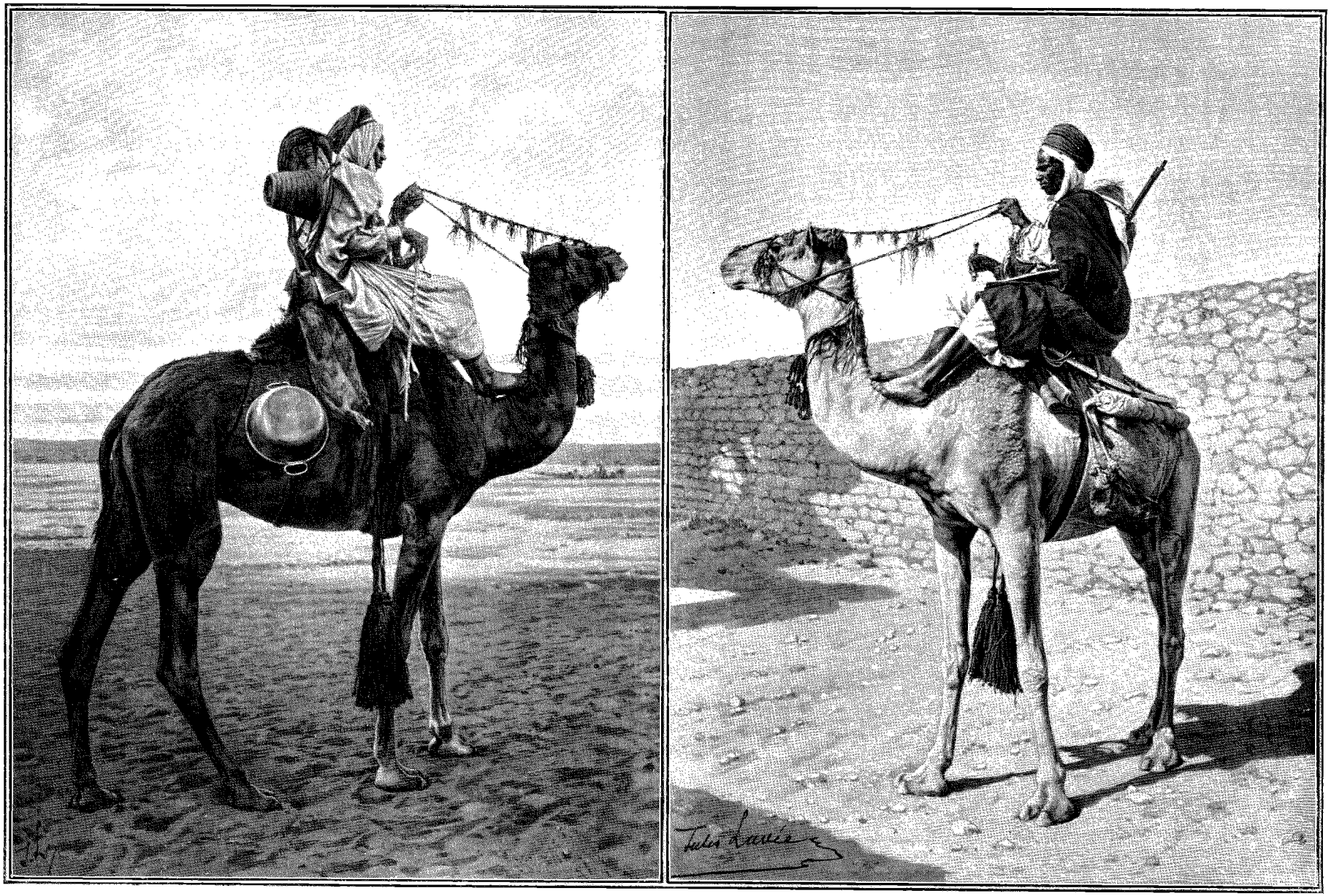


UN TIRAILLEUR SAHARIEN EN TENUE DE CAMPAGNE.
DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Si les coupables sont condamnés à mort, il serait peut-être à désirer que les exécutions capitales eussent lieu dans le pays même. Naguère des assassins ont été, par mesure spéciale, fusillés à Djelfa ; cette exécution a vivement impressionné les indigènes. Avec leur méfiance habituelle, ils ne croient jamais à la mort de l'un des leurs que lorsqu'ils en ont été témoins.

Parmi les dissidents qui ont fait preuve d'une énergie et d'un courage vraiment extraordinaires, le plus connu est Bou Khecheba, le Chambi, originaire d'Ouargla. Sa troupe ne comptait que des gens de sa famille ; ses proches parents obéissaient aveuglément à ses ordres et avaient pour lui un respect mélangé de crainte.

On raconte à son sujet une anecdote vraiment typique : au cours d'un combat, il reçoit une balle qui lui fracasse la mâchoire. Le voyant grièvement blessé, les siens tournent bride. Aussitôt Bou Khecheba se précipite à leur rencontre et, les invectivant avec autant de véhémence que sa blessure le lui permet, il les menace de tirer sur le premier qui chercherait à fuir. Sachant que sa parole ne serait pas vaine, tous reprennent courage et battent l'ennemi, dont la troupe est mise en déroute. Bou Khecheba, comme bien d'autres, est venu à résipiscence. Sa tente est parmi celles qui sont rentrées naguère sous notre autorité et se sont fixées à Metlili, où l'ancien corsaire du Sahara réside aujourd'hui. Il y a maints faits semblables à l'actif de ces chefs que nous avions à combattre dans le Sud Algérien. Ils sont d'une race vaillante entre toutes. Pour les poursuivre efficacement et les tenir en respect il faut des forces solides et acclimatées, conduites par des officiers ayant autant de caractère que d'audace. C'est ce que nous ont donné les lois et décrets de 1894, qui ont résolu la création de bataillons de tirailleurs et d'escadrons de spahis sahariens, dont nous allons parler.

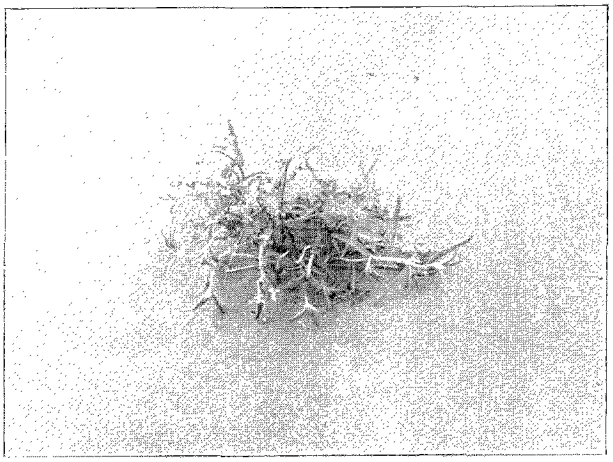


SPAHIS SAHARIENS. — DESSIN DE J. LAVÉE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

VIII

Les troupes sahariennes.

Dans toutes nos expéditions coloniales, la situation géographique du pays occupé, son climat, la manière de vivre des habitants nous ont obligés à des méthodes de combat particulières, et ont rendu indispensable la création de corps de troupes spéciaux. Avec l'idée poursuivie par la France de réaliser la pénétration dans le Sahara, le recrutement d'indigènes appartenant à nos tribus d'extrême Sud s'imposait d'une façon absolue. Pour battre les nomades, il faut en effet des gens habitués à leur genre de vie, aussi résistants qu'eux et ayant en outre la supériorité que donne une bonne discipline jointe à la confiance dans un armement perfectionné : c'est ce que l'on a cherché à réaliser avec les troupes sahariennes.

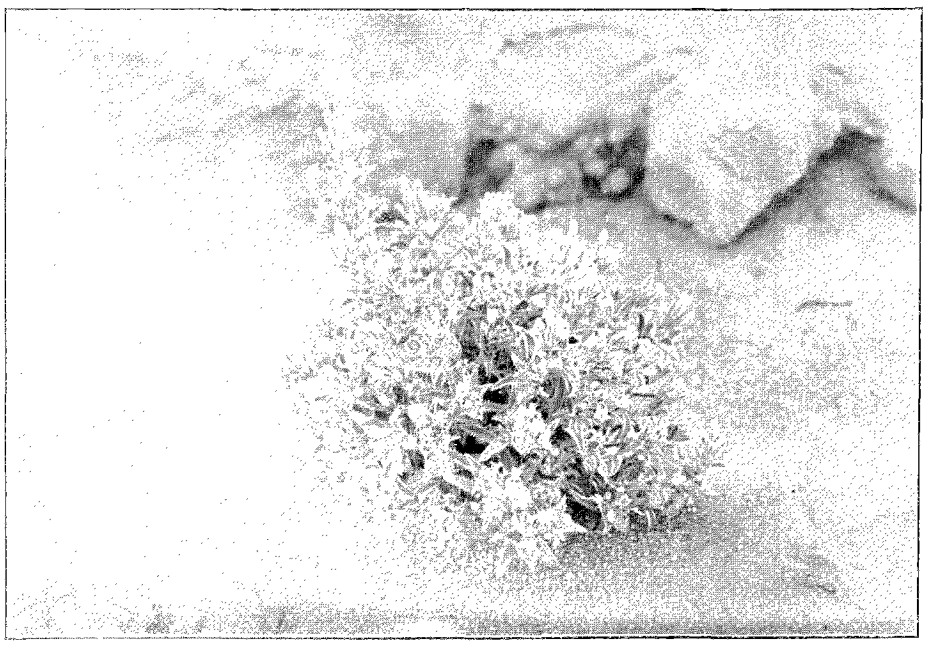


PLANTE SAHARIENNE : HEMA (MALCOMIA ÆGYPTIACA, CRUCIFÈRES).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT MARTIAL.

Depuis l'occupation définitive d'El Goléa, la garnison était composée de tirailleurs algériens. Pour leur donner une plus grande mobilité, il avait été organisé en 1891 et 1892 une compagnie montée, à raison d'un méhari pour deux hommes; mais l'essai n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Cela tenait peut-être à ce que les tirailleurs algériens, se recrutant en majeure partie parmi les Kabyles, se trouvent fort dépaysés dans ces régions où ils n'ont jamais vécu et qu'ils ne connaissent point.

Il était bien plus logique d'assurer la sécurité de nos garnisons extrêmes à l'aide de contingents indigènes accoutumés à la vie du Sahara. C'est cette idée qui a présidé à la création des troupes sahariennes, cavalerie et infanterie, dont le promoteur a été M. le général Hervé, qui commandait alors le 19e corps d'armée. La loi du 5 et le décret du 9 décembre 1894 ont prévu la création de bataillons de tirailleurs et d'escadrons de spahis sahariens. Les corps de nouvelle formation ont été organisés à Ghardaïa.

Les spahis sahariens existent depuis le 6 juin 1895, jour de leur création administrative; l'escadron a été formé à 2 pelotons avec 1 capitaine commandant et 2 officiers de peloton. Actuellement, les pelotons sont ainsi répartis : 2 pelotons entiers à Fort Mac-Mahon, garnison principale; un demi-peloton à Fort Miribel et l'autre à Hassi Inifel, ces deux derniers détachements étant commandés par des sous-officiers.

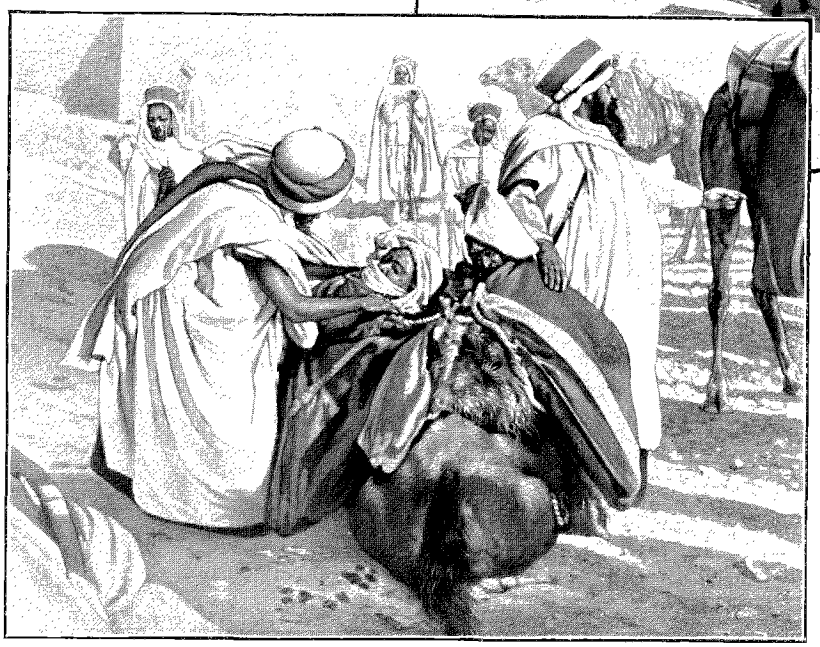


PLANTE SAHARIENNE : HALMA (LITHOSPERNUM CALLOSUM, BORRAGINÉES).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT MARTIAL.

Leur composition ne ressemble en rien à celle des autres corps de troupes indigènes. Chaque peloton est commandé par 1 officier français, qui a sous ses ordres 2 sous-officiers et 2 brigadiers également français. Ces derniers sont secondés par des gradés indigènes d'une catégorie toute spéciale et dénommés chefs de groupe. Revêtus des insignes de brigadier, les chefs de groupe ont en quelque sorte dans la hiérarchie une place spéciale. Ce grade, si on veut bien le considérer comme tel, est le seul auquel les indigènes puissent prétendre. Le reste du peloton se compose de

36 hommes parmi lesquels 2 élèves brigadiers français, 1 ordonnance, 1 trompette et 1 ouvrier. Dès le début, quand la période des engagements a été ouverte, un grand nombre d'indigènes se sont présentés. C'étaient d'abord les goumiers récemment licenciés et qui, jusqu'alors, avaient fait le service dans les forts d'extrême Sud. Quelques jours après sa création, l'escadron avait tout son effectif réglementaire. Une grande partie des engagés étaient originaires du pays d'Ouargla. Quant aux chefs de groupe, ils furent, au moment de la formation, choisis parmi les cavaliers des Maghzen du Sud possédant quelques notions de discipline militaire et employés antérieurement dans les bureaux arabes. Tout indigène qui désire prendre du service doit être reconnu propriétaire de 2 *méhara* : car, si l'Etat fournit les montures aux cadres français (3 animaux aux officiers et aux sous-officiers), les chameaux des indigènes doivent leur appartenir, ainsi que les harnachements. Les spahis peuvent s'engager pour 2, 3 ou 4 ans et reçoivent, suivant le cas, une prime de 200, 300 ou 400 francs. Leur solde est de 100 francs par mois, 120 pour les chefs de groupe. Mais, avec cette somme, chacun doit pourvoir à son habillement, à sa nourriture et à celle de ses animaux. Un avantage sérieux résulte de la faculté, accordée par l'Etat aux spahis, de toucher à l'administration et à titre remboursable toutes les denrées réglementaires.





UN CONVOI DE DISSIDENTS PARTANT POUR LAGHOUAT;
DISSIDENTS FICELÉS DANS DES « TELLIS » (p. 114). — PHOTOGRAPHIES DU LIEUTENANT CHAUTARD.

La tenue, d'après les termes du décret, doit être pour les spahis aussi uniforme que possible. Les burnous noirs sont de même nuance, et le reste de l'habillement, semblable pour tous les hommes, est d'ailleurs identique avec celui des indigènes civils. Ils sont toujours très correctement et même très coquettement vêtus.

Si, après les cavaliers, nous parlons des montures, il faut remarquer que le méhari (au pluriel méhara) est au chameau (*djemel*) ce que le cheval de selle est au cheval de trait. Beaucoup plus élancé, il a une tête plus petite, un œil plus intelligent; le ventre est moins volumineux, la bosse moins saillante et plus refoulée en arrière. Mais ce qui caractérise surtout le méhari, c'est la finesse de ses membres, qui sont à la fois puissants et nerveux.

Les Français comme les indigènes montent le méhari à la manière arabe, c'est-à-dire assis sur la *rahela* (selle de chameau). Cette selle se compose essentiellement d'un disque circulaire formant un siège légèrement excavé, dont la circonférence présente un rebord arrondi et saillant. Le pommeau, en forme de croix, s'élève verticalement à une hauteur de $0^m,25$ environ, et sa fragilité est telle que le moindre effort suffit à le briser; si on le doublait d'une pièce de fer et que l'animal vînt à faire une chute avec son cavalier, ce dernier serait infailliblement éventré. Le troussequin est formé par une large palette de forme losangique, légèrement inclinée en arrière à la façon d'un petit dossier de fauteuil.

La charpente inférieure de la selle est un arçon en forme de bât, qui repose sur le dos de l'animal en

avant de la bosse. La rahela ne comporte pas d'étriers; une fois en selle, le cavalier dispose en croix ses pieds chaussés de bas en peau (*besst*) sur le cou de l'animal, et, tout en prenant sur l'encolure un point d'appui solide, les fait mouvoir de diverses façons pour actionner sa monture.

Le méhari est dirigé au moyen d'une corde en cuir tressé fixée à un anneau passé dans la narine droite de l'animal; la traction directe sur l'anneau est douloureuse et d'un effet puissant. Le méhariste n'a, le plus souvent, recours qu'à l'emploi d'une sorte de caveçon en cuivre ou en fer qui suffit à diriger les animaux bien dressés.

On a une tendance générale à s'exagérer la vitesse, la résistance et surtout la sobriété du méhari; cependant il est possible de citer des raids vraiment merveilleux, quoique exceptionnels, accomplis avec ces animaux. J'ai pu voir, à plusieurs reprises, un cavalier du bureau arabe de Ghardaïa qui passe pour être venu d'El Goléa avec la même monture en 26 heures. Cet indigène aurait suivi, il est vrai, la route la moins longue, celle dite de l'Ouest, qui a cependant 240 kilomètres. Le méhariste dont il s'agit est le frère du caïd Mohammed ben Moussa des Oulad Allouch, de Metlili; il détient encore certainement le record de la vitesse et du fond.

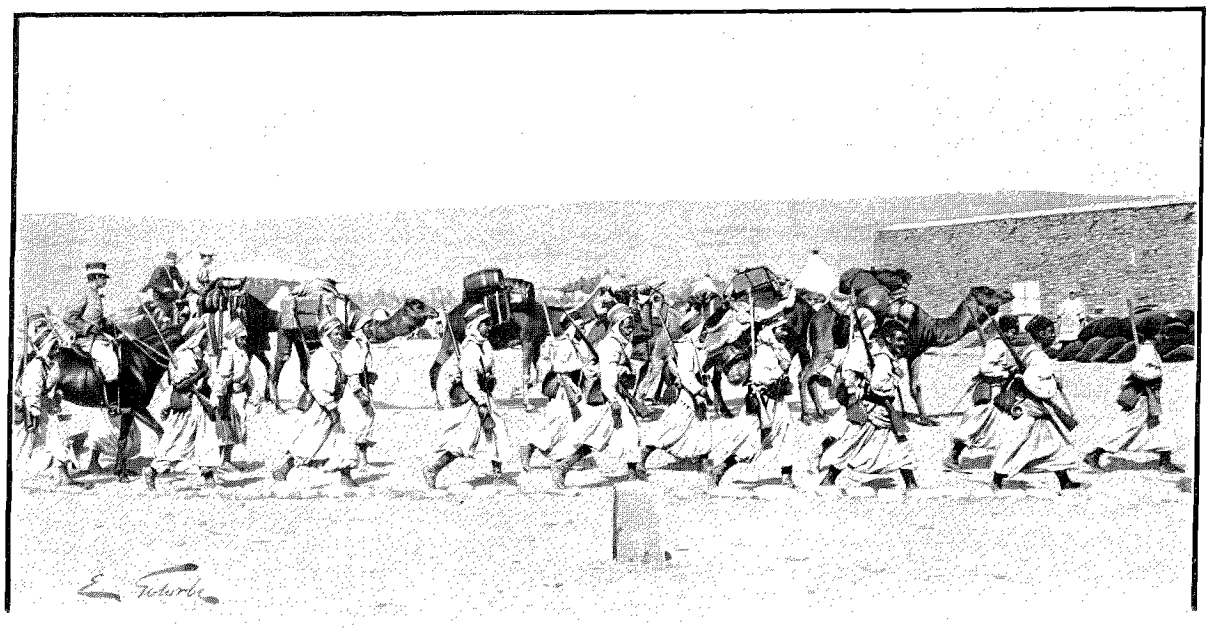
Chaque année, à Ghardaïa, le jour du 14 juillet, sont organisées des courses de méhara. La distance de Ghardaïa à Berriane, soit 90 kilomètres aller et retour, est faite en 9 heures environ par le gagnant, dont la monture est souvent, à l'arrivée, presque fourbue.

Je crois qu'en cas de nécessité on peut, pendant 3 ou 4 jours, obtenir d'un méhari une marche quotidienne de 20 heures à l'allure de 5 kilomètres. Cet effort peut être exigé à la condition de laisser ensuite reposer la bête au pâturage pendant un minimum de 10 jours. Lorsque la marche n'a pas dépassé les limites habituelles, il n'y a pas lieu de se préoccuper de la nourriture des chameaux. Dès l'arrivée à l'étape, sitôt débâtés ou dessanglés, ils vont au pâturage et n'en reviennent qu'à la tombée de la nuit. Si l'étape a été longue et que les bêtes ne puissent rester 6 heures au moins à pâturer, une ration supplémentaire d'orge devient nécessaire.

En hiver, on voit les chameaux rester facilement 8 ou 10 jours sans boire; en été, s'ils sont privés d'eau pendant plus de 4 jours, ils commencent à souffrir et, passant à proximité d'un puits, consentent difficilement à s'en éloigner. Quand il lui est permis de boire à sa soif, chaque animal absorbe des quantités d'eau très considérables; j'en ai vu qui arrivaient à en boire jusqu'à 1 hectolitre.

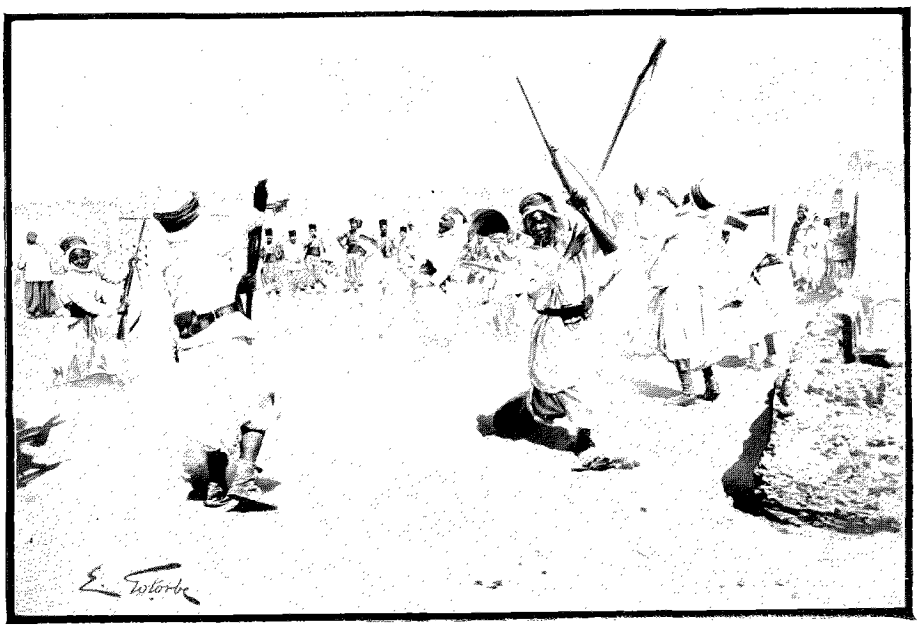
Passant de la cavalerie à l'infanterie, je rappellerai que la 1re compagnie de tirailleurs sahariens a été créée le 26 juin 1895. Sans avoir subi aucune modification depuis cette époque, cette unité constitue un tout capable de se suffire à lui-même dans les régions désertes où elle est appelée à évoluer, où les ressources sont à peu près nulles et les moyens de communication très restreints.

La compagnie, commandée par 1 capitaine, comprend 4 pelotons; chacun d'eux divisé en 2 sections à 2 escouades est sous les ordres de 1 officier français secondé par 1 officier indigène, et à la tête de chaque escouade est placé 1 sous-officier qui a auprès de lui 1 caporal français ou indigène et 1 élève



TIRAILLEURS SAHARIENS EN MARCHE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

caporal français. Il y a en outre 1 officier payeur faisant fonction d'officier d'habillement et 1 médecin. Les cadres sont constitués par moitié d'éléments français et indigènes. En plus des 8 officiers, des 16 sergents et des 16 caporaux, on compte 1 adjudant, 1 sergent-major, 2 fourriers (1 sergent et 1 caporal), 1 caporal clairon avec 8 clairons ou élèves, 4 sapeurs, 2 tailleurs, 2 cordonniers, 4 infirmiers. Dans cette énumération ne sont pas compris le tailleur et le cordonnier du peloton hors rang.



FANTASIA DE TIRAILLEURS SAHARIENS. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR BARBOT.

Le chiffre relativement considérable de l'effectif français (53 hommes sur 269) montre avec quelle attention l'autorité militaire a présidé à la constitution de ce corps spécial. N'est-il pas logique et prudent à la fois de penser comme le colonel Malher, dont l'opinion mérite d'être rapportée ici : « Plus les détachements sont faibles et plus, dans des moments difficiles, il est besoin que les hommes qui les composent aient confiance les uns dans les autres, se serrent mutuellement les coudes ; cette solidarité, nous nous demandons si même avec de bons cadres on parviendra à la créer assez rapidement. »

Dans les détachements de sahariens, si faibles soient-ils, jamais un tirailleur français n'est seul ; il a toujours avec lui deux ou trois camarades. Ce mode de groupement est suffisant pour permettre d'assurer la sécurité et de combattre le spleen.

A la formation de la compagnie, les cadres ont été choisis dans les divers régiments de tirailleurs algériens ; c'est le deuxième qui a fourni la plus forte proportion d'officiers, sous-officiers et caporaux. Les hommes de troupe ont été pris parmi les volontaires originaires des régions sahariennes, venus des trois premiers régiments de tirailleurs, et parmi les nègres (une cinquantaine environ) faisant partie d'un détachement du 1er tirailleurs à El Goléa.

Les opérations complémentaires du recrutement des tirailleurs, — il restait 150 places à pourvoir, — se sont faites péniblement, malgré le zèle et la bonne volonté de tous, les indigènes ne pouvant se décider à contracter d'engagement, parce que la prime n'était payable que chaque année et à terme échu, contrairement à ce qui venait d'être fait pour les spahis.

On se décida alors à faire appel aux bureaux arabes de Laghouat, Djelfa, Bou-Saâda. Sur ces entrefaites le Ministre accorda l'autorisation de payer la prime entière et d'avance aux hommes engagés. A partir de ce moment les indigènes se présentèrent nombreux. Leur valeur est variable ; les uns, en petit nombre, venant des villes et des ksour, sont plus intelligents, parlent français, mais leur vigueur est moindre ; ils sont plus raffinés sous le rapport de la nourriture, ont des tendances à s'enivrer, à courir les maisons publiques. Les autres, Arabes des tribus, sont vigoureux, sobres, disciplinés, pleins de respect pour leurs chefs et ont en eux toute confiance. Par contre, moins intelligents peut-être, ils sont plus difficiles à instruire au point de vue militaire, ignorant complètement notre langue ; toutefois, ce dernier point est de minime importance, car presque tous les gradés savent se faire comprendre en arabe.

Tous ces Sahariens se sont montrés fort endurants ; ils ont passé l'été de 1895 campés sous la tente et n'ont pas souffert, tandis que les Français, cependant casernés, ont été fort éprouvés. Leur aptitude à la marche est remarquable ; il est vrai que la plupart ayant été sokhars (chameliers) ont acquis un entraînement merveilleux. A différentes reprises le général commandant le 19e corps et le général commandant la division d'Alger, à qui ils servaient d'escorte, ont exprimé hautement la satisfaction qu'ils avaient à les observer. Après avoir brillamment fourni de dures étapes, ces hommes, le repas du soir achevé, se réunissaient pour danser jusqu'à l'heure de la retraite, attendant pour se reposer le moment où le silence absolu devait régner dans le camp.

La tenue des tirailleurs sahariens est fournie par l'Etat, c'est-à-dire que la compagnie a une masse d'habil-

lement comme les régiments de France. En grande tenue, si je puis m'exprimer ainsi, chaque homme est vêtu de deux burnous, l'un marron, l'autre blanc (celui-ci sous le précédent), d'une gandoura (sorte de chemise très longue et à manches larges), enfin d'une chemise d'ordonnance et d'un pantalon (*seroual*) de toile légère ne descendant pas au-dessous du genou.

La coiffure, identique à celle portée par tous les Arabes, est assez compliquée. En partant du dedans au dehors on trouve, emboîtés les uns dans les autres, trois ou quatre bonnets en feutre dur comparables par leur forme à une gamelle individuelle. Le tout est recouvert d'une chechia rouge qui, elle-même, disparaît sous une toile légère de couleur blanche appelée *chèche*. Le chèche est fixé et maintenu autour de la chechia par une corde en poil de chameau (*kheit*) d'une longueur d'environ 20 mètres. En été, un *medol* ou immense chapeau de paille agrémenté de losanges d'étoffe et de filalé vient s'ajouter à cette coiffure.

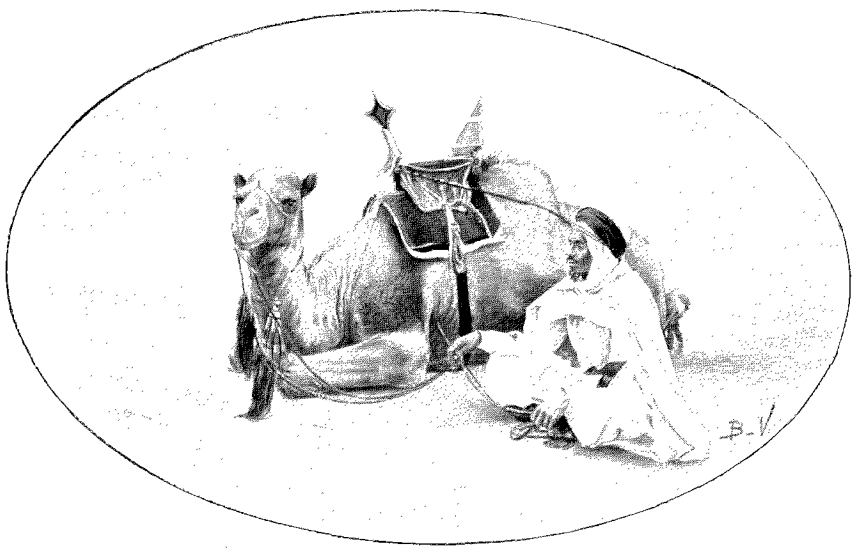
Ainsi habillé, le tirailleur saharien ressemblerait de tous points à un indigène quelconque s'il ne portait dans les marches la large ceinture rouge des tirailleurs algériens et le burnous roulé en sautoir.

La nourriture des tirailleurs français de la compagnie saharienne a pour base les aliments ordinaires, viande, légumes secs, pain, saindoux, sucre et café. Les indigènes touchent une ration tout à fait spéciale; il ne leur a jamais été distribué de pain en nature, mais la ration de blé ou farine qu'ils percevaient au début a été remplacée depuis par une indemnité représentative. La graisse de mouton, 250 grammes par jour, et des dattes, 400 grammes, leur tiennent lieu de viande; ils ont droit à la ration de sel, sucre et café.

En station chacun d'eux se nourrit soit isolément, soit à la popote indigène, dont le menu toujours invariable se résume dans la galette en guise de pain, et dans le couscous le matin comme le soir. Nous ne pouvons insister ici sur les mets qui peuvent éventuellement compléter ou augmenter le menu des sahariens. Le lecteur aurait l'estomac soulevé rien qu'en pensant aux galettes fourrées d'un mélange de graisse de mouton et de piment rouge, à la rouina (grosses boulettes faites d'un mélange de blé grillé, de beurre et de dattes), enfin aux sauterelles cuites à l'eau et séchées au soleil. Avant de les croquer, les indigènes leur enlèvent seulement la tête et les ailes. Si 4 Arabes savent contenter leur appétit en mangeant 10 litres de sauterelles et y trouver quelque satisfaction, le Français, dans le désert, peut de son côté utilement rechercher les poissons de sable et les ouranes, dont la chair est excellente. L'ouranc n'est pas plus à dédaigner comme qualité que comme quantité, puisque des officiers ont pu voir certains de ces animaux mesurant jusqu'à 1m,20 de longueur totale. Quand les Sahariens sont en route, chaque escouade prépare les aliments, mais il n'est fait le plus souvent qu'un repas copieux par jour, après l'arrivée à l'étape.

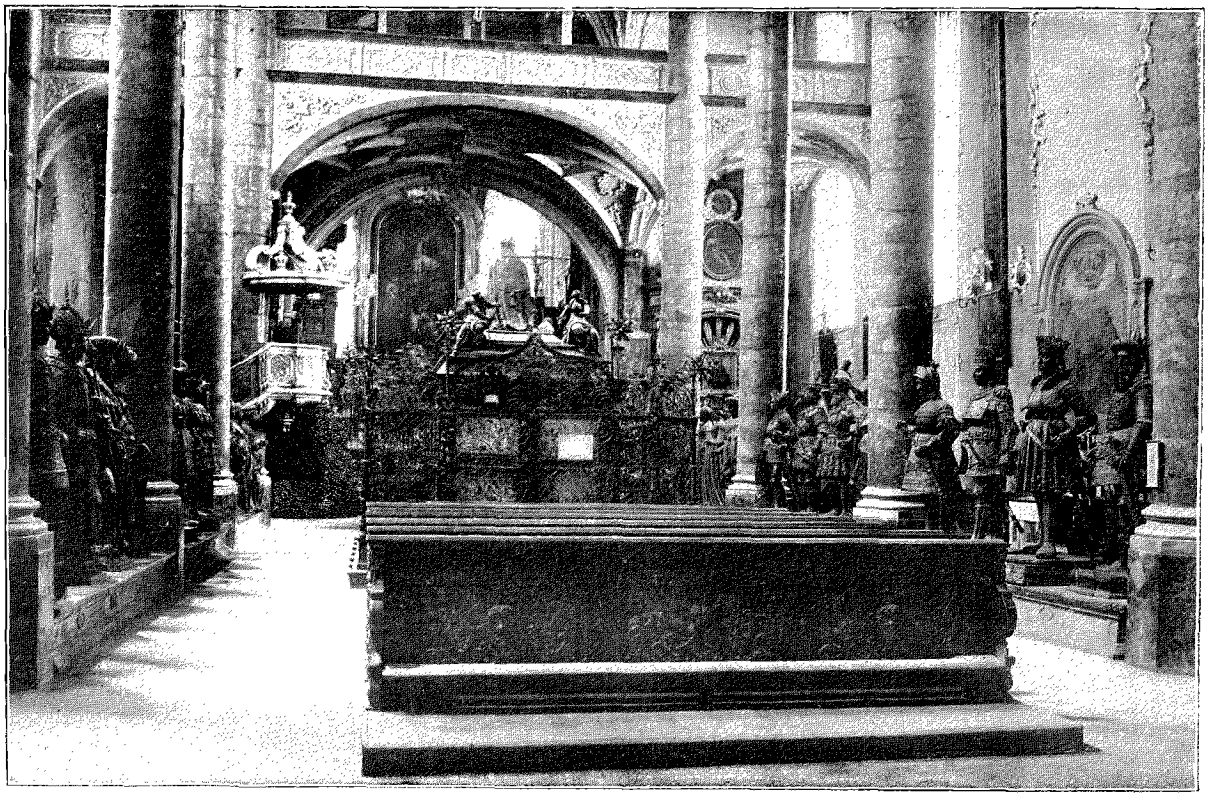
On conçoit qu'avec de telles habitudes de sobriété, qui n'excluent aucunement la vigueur physique pas plus que l'énergie morale et l'esprit de discipline, les contingents sahariens constituent des troupes sûres sur lesquelles, le cas échéant, l'autorité militaire a le droit de compter.

Dr Huguet et Lieutenant Peltier.



UN CHEF DE GROUPE DES SPAHIS SAHARIENS. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN DANS L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS À INNSBRUCK (PAGE 124).— PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

EN TYROL[1].

D'INNSBRUCK A MERAN.

I

Innsbruck. — La ligne du Brenner.



LE ROI ARTHUR D'ANGLETERRE (MAUSOLÉE DE MAXIMILIEN). D'APRÈS LA STATUE DE BRONZE DE PETER VICHER (PAGE 125). PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

J'AIME passionnément le Tyrol : je ne sais pas d'aussi beau pays habité par un aussi bon peuple, et beau et bon au suprême degré. Bien des poètes ont chanté les montagnes; on a tout dit — et on a dit bien peu de chose — sur leurs multiples beautés. Point n'est donc besoin de célébrer, après tant d'autres, le charme pénétrant, la poésie intense de leurs âpres ou gracieux paysages, et encore moins d'essayer de rendre l'indicible et ineffaçable impression de celles du Tyrol, dont la fière majesté, vierge jusqu'ici des mesquins arrangements des hommes, offre, dans toute la fleur de leur beauté non ternie, le spectacle grandiose des massifs énormes et escarpés, des vallées ombreuses et pittoresques dominées par les noires forêts de sapins, des gorges profondes et sauvages où bruissent les cascades et où grondent les torrents.

Là vit une race qui n'a pas conservé moins intactes son originalité et ses mœurs, qui — chose rare maintenant par le monde — est demeurée ce qu'elle était jadis, gardant pieusement les croyances de ses pères, les usages et les costumes du bon vieux temps. Peuple admirable, en vérité, aux simples mais fortes qualités, de cœur loyal et vraiment bon, d'esprit fin et avisé, malgré l'apparente rudesse de mœurs un peu frustes mais saines, vivant heureux au sein de ses montagnes protectrices, content de son sort, inébranlablement fidèle à ces deux objets de son culte : Dieu et la patrie, et sachant au besoin, pour les défendre, se hausser jusqu'à l'héroïsme : — rappelez-vous l'épopée d'Andreas Hofer!...

Quand on a une fois éprouvé le charme de ce pays et de ses habitants, le souvenir en demeure ineffaçable et on ne songe plus qu'à renouveler cette jouissance. Qu'on voudrait parcourir en tous sens les innombrables vallées creusées entre ces massifs, s'enfoncer tou-

1. *Voyage exécuté en* 1891. — *Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

jours plus avant, loin du bruit et de la banalité des villes modernes, dans la nature sauvage et splendide, et y découvrir quelque hameau isolé dont jamais aucun élément étranger ne serait venu troubler la paix et les coutumes ! On rêve, en voyant sur la carte un de ces villages perdus au plus profond de la montagne, au charme qu'il y aurait à se reposer là quelque temps, à y vivre d'une existence très simple, tout imprégnée du parfum du bon vieux temps, au milieu de ces braves paysans, dans l'oubli absolu des soucis, de l'agitation fiévreuse, des plaisirs raffinés et factices des grandes villes, plongé dans l'ineffable paix de la nature...

En attendant, ce sont surtout des villes : Innsbruck, Brixen, Botzen, et même le plus cosmopolite des endroits du Tyrol : Meran, ce paradis des convalescents, qu'il m'a été donné de visiter. Mais la « civilisation », Dieu merci, n'a pas encore ou a peu touché à leur pittoresque et à leurs antiques traditions.

*
* *

Qui n'a, sinon admiré, au moins entendu vanter les beautés grandioses de la ligne de l'Arlberg, qui, au sortir de Suisse, se dirige vers Innsbruck? Impossible, semble-t-il, de rêver paysages plus imposants, d'imaginer plus saisissant décor : montagnes gigantesques plantées de sapins dominant la voie ; rochers couronnés de ruines ; torrents roulant dans de sombres ravins leurs flots clairs et bouillonnants ; ponts d'une audace effrayante jetés par-dessus les abîmes, sans compter cet immense tunnel de l'Arlberg, long de plus de dix kilomètres, qui vous engloutit soudain pour vingt-cinq minutes à l'intérieur de la montagne ; puis, çà et là, la note poétique d'un chalet au toit recouvert de grosses pierres accroché sur une pente, au milieu d'un pâturage où des vaches font sonner leurs clochettes ; l'apparition d'une vallée bleuâtre soudain entr'ouverte, d'un groupe de maisonnettes autour d'une église blanche à clocher vert ; — tout cela, surtout après avoir dépassé la petite ville de Landeck, nichée sous l'égide de son église et de son vieux château dans un pli de montagnes au bord de l'Inn, que la voie désormais va longer sans cesse, se succède, se renouvelle sans interruption, emplissant votre esprit d'une admiration continue, haletante, inexprimable.

Après cinq heures d'un semblable trajet, nous atteignons la capitale du Tyrol. Aussitôt descendus en ville, les montagnes nous ressaisissent. Une chaîne d'énormes rochers presque à pic, crêtés de glaciers, enserre Innsbruck, au Nord, comme d'une muraille géante qui semble se dresser immédiatement à l'extrémité des rues. Cet imposant et perpétuel décor confère à la ville un caractère, sinon de sévérité, — il y a dans Innsbruck et aux environs des coins souriants délicieux, — du moins de grandeur et de recueillement qui s'harmonise bien avec les souvenirs du passé qu'elle renferme et, semble-t-il, vous dispose à les mieux goûter.



FEMMES DE L'INNTHAL ET DU ZILLERTHAL. — PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

Le caractère et les mœurs des habitants semblent eux-mêmes avoir reçu de ce contact incessant avec une nature et une histoire pleines de noblesse un cachet de sérieux qui n'exclut pas, d'ailleurs, la charmante cordialité partout régnante en Autriche; et, quoique fréquentée continuellement par de nombreux touristes, siège d'une Université, et même — car le formidable rempart naturel de la ville la protège contre les vents du Nord — station hivernale de plus en plus renommée, d'une salubrité exceptionnelle, la capitale du Tyrol, tout en voyant s'accroître sans cesse sa population de 35 000 âmes, garde un air de dignité imposant, tout paré cependant des grâces d'autrefois.

Cette double sensation vous pénètre surtout en débouchant dans la Maria Theresienstrasse, la principale artère d'Innsbruck, large rue bordée de deux rangées de maisons à pignons pointus et à balcons couverts, quelques-unes décorées de fresques, qui aboutit, d'un côté, à un arc de triomphe érigé pour l'entrée de l'impératrice Marie-Thérèse avec son époux François Ier, lors du mariage du futur empereur Léopold II, et que borne, de l'autre, la gigantesque masse du Hafelekar et de la Frau-Hütt, sur le fond sombre de laquelle se détache, comme une blanche apparition, une statue de la Vierge, dressée sur une svelte colonne au milieu de la rue : l'impression est d'un grandiose



PANORAMA D'INNSBRUCK VU DU MONT ISEL (PAGE 126). — PHOTOGRAPHIE DE CZICHNA, À INNSBRUCK.

saisissant et, en même temps, d'un pittoresque qui va s'accentuer encore en pénétrant plus avant dans la vieille ville.

La Friedrichstrasse, qui fait suite à la rue Marie-Thérèse, se resserre entre de vieilles maisons massives, dont le rez-de-chaussée en retrait forme une galerie couverte à arcades, sous laquelle s'ouvrent les boutiques du petit commerce. C'est là le centre de l'activité populaire ; des paysans, la pipe à la bouche, et des commères, le panier au bras, vont et viennent en costumes du pays : veste et culotte de droguet brun, gros bas de laine grise ou verte et chapeau de feutre mou, brun ou vert, orné d'une barbe de chamois ou d'une queue de coq de bruyère ; jupe à mille plis, corsage de couleur sur une chemisette à manches bouffantes, et large chapeau plat tout noir à longs rubans. Et, comme pour nous compléter l'illusion d'être revenus au temps passé, à un tournant de la rue, sur une place irrégulière que domine un haut beffroi de forme originale, une construction gothique dresse devant nos yeux émerveillés ses balcons en saillie formant une sorte de loggia à deux étages, toute fleurie de sculptures encadrant des fresques aux tons pâlis et recouverte d'un toit aux écailles dorées, d'un ton amorti par le temps. C'est le *goldene Dachl*, le « Petit toit d'or », bijou chéri des habitants d'Innsbruck : la tradition veut que le comte de Tyrol, Frédéric IV, jaloux de donner un éclatant démenti à son malheureux surnom de « Frédéric à la bourse vide », l'ait fait élever et ait dépensé 30 000 ducats à en faire dorer le toit de bronze ; mais d'autres prétendent simplement que le *goldene Dachl* doit son origine à l'empereur Maximilien Ier, qui l'aurait fait édifier ou, au moins, restaurer et dorer, à l'occasion de son mariage avec Bianca Sforza de Milan ; de fait, une des fresques le représente avec sa première et sa seconde épouse.

A un autre coin de la petite place, l'*Helblingshaus*, ravissant spécimen d'architecture rocaille qui suffirait à faire pardonner à ce style ses autres créations, et, comme contraste, plus loin, au bord de l'Inn, la massive *Ottoburg*, la plus ancienne construction d'Innsbruck, où une inscription rappelle qu'elle fut élevée, en 1234, par le duc Othon Ier d'Andechs, complètent ce romantique décor de la vieille rue, auquel les Alpes servent de toile de fond, dressées presque immédiatement derrière les jardins et les coquettes maisons au bas desquels l'Inn roule ses eaux rapides.

Un pont de fer enjambe ici le fleuve ; il marque l'emplacement du vieux pont, origine du nom de la ville, — l'*Œnipontum* romain, traduit en allemand par Innsbruck (*Innbrücke*, le Pont de l'Inn), — bâti au XIe siècle par la colonie de marchands qui s'était établie là pour faciliter le transport des marchandises échangées entre l'Italie et l'Allemagne. Auprès de ce pont s'éleva peu à peu une ville que le comte Othon entoura de murs et

munit de la forteresse de l'*Ottoburg* et qui, de plus en plus prospère, fut élue en 1406 comme résidence par l'archiduc Frédéric « à la bourse vide », puis supplanta Meran comme capitale du Tyrol, et fut léguée par l'archiduc Sigismond à l'empereur Maximilien.



MONUMENT D'ANDREAS HOFER SUR LE MONT ISEL, PAR NATTER (PAGE 128). — DESSIN DE GOTORBE.

Si, traversant le pont, nous suivons le cours du fleuve sur la rive gauche, au nord d'Innsbruck, nous trouverons justement au sommet d'une colline semée de villas, sous l'abri des cimes rocheuses du Hœttingerberg, l'ancien château de Sigismond et de Maximilien (aujourd'hui transformé en hôtel-pension) : la Weiherburg, dressant ses murailles blanches à avant-corps, son clocheton et son pignon pointu au milieu des arbres, vis-à-vis d'un panorama merveilleux qu'une vaste esplanade permet d'embrasser tout à l'aise : au bas, Innsbruck, d'où s'élancent de place en place des dômes et des clochers, et que traverse le large torrent de l'Inn fuyant à gauche vers la petite ville de Hall, dont on aperçoit au loin les tours; puis, en arrière, étagées sur trois plans, des collines tapissées de prairies et de forêts où se détache le blanc château d'Ambras, des hauteurs boisées plus élevées parsemées de petits villages, et enfin des pics majestueux et dénudés, couronnant cet amphithéâtre gigantesque.

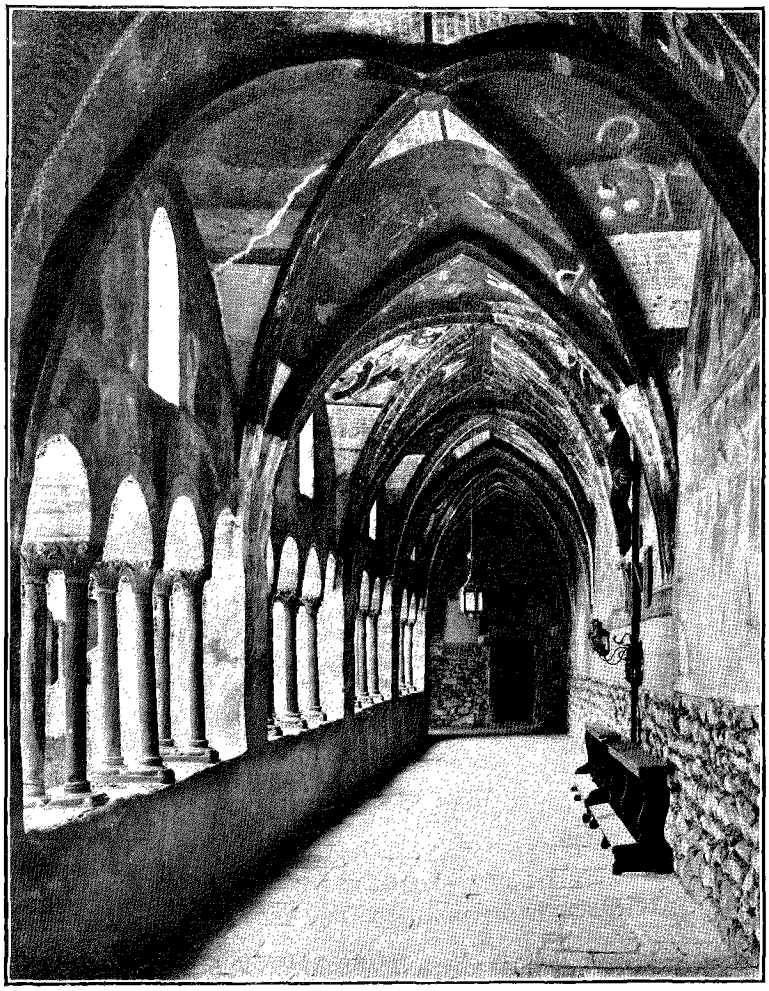
Revenons au cœur de la cité, et, après avoir accordé une visite à l'église paroissiale de Saint-Jacques, construite dans ce malencontreux style rococo si souvent employé pour les églises d'Autriche, mais où nous pouvons admirer au-dessus du maître-autel une célèbre *Madone* peinte par Cranach le Vieux, dirigeons nos pas vers la Burg, ou Château impérial, vaste édifice du siècle dernier sans grand intérêt, et entrons, à côté, à l'église des Capucins ou de la Cour : l'empereur Maximilien, déjà entrevu au cours de notre promenade, va s'évoquer à nos yeux dans toute sa grandeur. C'est ici, dans cette ville, sa résidence favorite, dans cette église construite d'après ses dernières volontés, bien plus que dans la chapelle de Wiener-Neustadt où il est enterré, qu'habite l'ombre auguste du « dernier des chevaliers ». Aussitôt la porte franchie, un imposant spectacle vous frappe et vous saisit. Au milieu de la nef, sur un monumental sarcophage de marbre, haut de deux mètres, décoré de bas-reliefs et entouré d'une belle grille en fer forgé aux légères arabesques, entre les allégories de la Justice, de la Prudence, de la Force et de la Sagesse, une haute statue de bronze est agenouillée face à l'autel : c'est l'empereur, couronne en tête, vêtu du long manteau du sacre, les mains jointes. Et, pour faire cortège à cette majestueuse figure, des deux côtés et tout le long de la nef, des rois et des chevaliers, des princesses et des reines, les uns en armures avec le casque et l'écu, les autres en longues robes bouffantes, se dressent gigantesques, sombres et immobiles, la main droite étendue et arrondie[1] pour recevoir le cierge dont s'illuminera la funèbre cérémonie. Dans la demi-obscurité de l'église, cette muette et fière assemblée semblant célébrer le deuil d'un héros est d'une solennité indescriptible. Quand le soir tombe et que l'église s'emplit d'une ombre mystérieuse à peine éclairée



GOSSENSASS (PAGE 130). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

1. Sauf deux.

par la petite lueur tremblotante des lampes, ces hautaines et noires figures, semblables à des apparitions sorties des profondeurs des temps, paraissent prêtes à s'animer et vous emplissent d'un sentiment mêlé de respect et de crainte : l'on s'attend presque à entendre frémir leurs armures et leurs vêtements de bronze, à entendre résonner leurs pas lourds...



CLOÎTRE DE BRIXEN (PAGE 139). — PHOTOGRAPHIE OTTO SCHMIDT, À VIENNE.

Ces statues, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture en bronze et qui représentent : à gauche, l'empereur Albert II, l'empereur Frédéric III, le margrave Léopold le Saint, Rodolphe comte de Habsbourg, l'empereur Léopold III, Frédéric IV comte de Tyrol, l'empereur Albert Ier, Godefroy de Bouillon, l'impératrice Élisabeth, femme d'Albert II, Marie de Bourgogne, première femme de Maximilien, la reine Éléonore, mère de l'empereur, Cunégonde, sœur de Maximilien, Ferdinand le Catholique, Jeanne la Folle, — et à droite : Clovis, roi des Francs, Philippe le Beau, roi d'Espagne, l'empereur Rodolphe Ier de Habsbourg, le duc Albert le Sage, Théodoric, roi des Ostrogoths, le duc d'Autriche Ernest de Fer, le duc de Bourgogne Théodebert, Arthur, roi d'Angleterre, l'archiduc Sigismond, Maria Bianca Sforza, deuxième femme de Maximilien, l'archiduchesse Marguerite, fille de Maximilien, Cymburgis de Massovie, femme du duc Ernest de Fer, Charles le Téméraire et Philippe le Bon, furent exécutées, de 1563 à 1583, par Peter Vischer (auquel on attribue les deux plus remarquables : celles d'Arthur et de Théodoric), Stephan et Melchior Godl, de Nuremberg, Gilg Sesselschreiber d'Augsbourg, Gregor Løffler, Tyrolien, et Hans Leudenstreich, de même origine, qui fit aussi les quatre figures allégoriques du tombeau. La statue de l'empereur est d'un artiste sicilien, Lodovico Scalza. Quant aux vingt-quatre bas-reliefs en marbre, qui couvrent le sarcophage et qui retracent en des compositions d'une extrême richesse et d'une exécution pleine de finesse les principaux événements de la vie de Maximilien, les quatre premiers sont dus aux frères Bernhard et Arnold Abel de Cologne, et les autres au fameux sculpteur Alexandre Colin de Malines, qui resta ensuite à Innsbruck et y mourut en 1612.

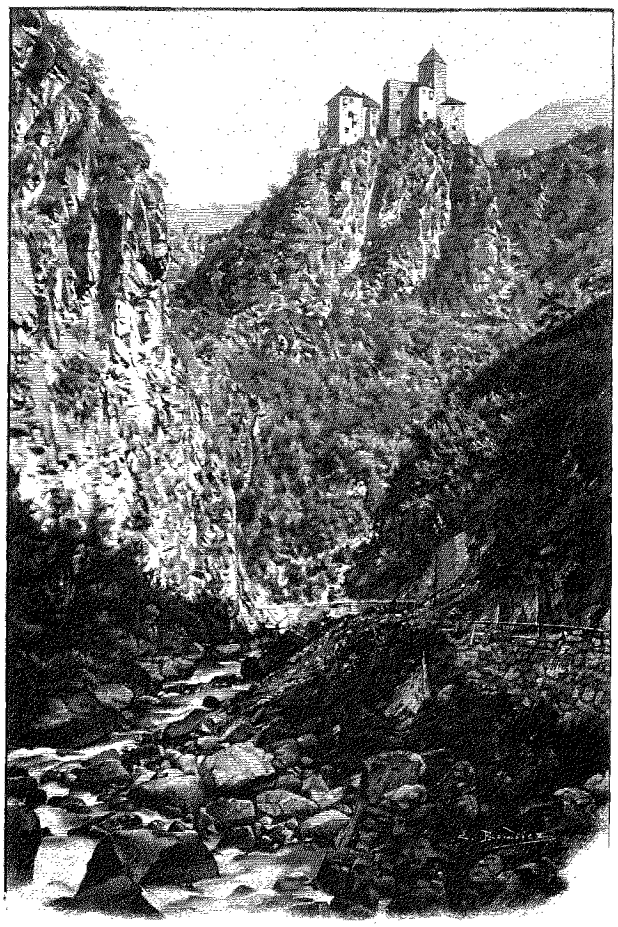
Voici encore, dans la petite chapelle fermée dite « Chapelle d'argent », — à cause d'une Madone et d'une représentation des litanies de la Sainte Vierge en argent, — des souvenirs de grandeur, de gloire et de beauté disparues : vingt-trois statuettes de bronze attribuées à différents artistes du XVIe siècle, et représentant des saints et des princes tenant à la maison de Habsbourg; puis les tombeaux de l'archiduc Ferdinand II de Tyrol, neveu de Charles-Quint, et de sa première femme, Philippine Welser, avec leurs statues en marbre par le sculpteur Alexandre Colin de Malines. Douce évocation que celle de cette Philippine Welser, la belle bourgeoise d'Augsbourg qui, par sa bonté non moins que par ses charmes, avait conquis le cœur de l'archiduc et qu'il épousa envers et contre tous! C'était, disent les contemporains, la plus belle femme de son temps : ses yeux bleus étaient d'une douceur incomparable, une admirable et abondante chevelure blonde encadrait son joli visage, et sa peau était si fine, qu'au dire de la chronique, lorsqu'elle buvait le vin clairet du Tyrol, on voyait à travers sa gorge descendre la rouge liqueur. Elle fit non seulement l'admiration, mais encore le bonheur de ses sujets, et les nombreux portraits d'elle d'après des peintures du temps qu'on voit à la devanture des magasins d'Innsbruck, en même temps qu'ils rappellent la touchante idylle de son mariage et sa légendaire beauté, témoignent du souvenir béni qu'elle a laissé.

*

Vis-à-vis de l'escalier de cette chapelle, au côté gauche de l'entrée de l'église, un autre monument se dresse à la mémoire d'une autre grande figure du Tyrol qu'il sied à un Français, plus qu'à tout autre, de saluer avec le respect ému qu'on doit aux martyrs des nobles causes. C'est la statue et le tombeau d'Andreas Hofer, le héros de la guerre d'indépendance de 1809. Tenant ferme et droit le drapeau national, la main sur sa carabine, les yeux levés vers le ciel, il semble implorer Dieu avant d'engager l'action. A droite et à gauche de ce tombeau sont les sépultures de Speckbacher et du capucin Haspinger, compagnons de Hofer.

Tous ces souvenirs et gloires du Tyrol, nous allons les retrouver, avec d'autres encore, au musée de la ville, le « Ferdinandeum », où l'on a recueilli avec soin et groupé d'une façon fort intéressante tout ce qui concerne l'histoire de la province. Au rez-de-chaussée sont les collections d'histoire naturelle; au premier étage, un corridor décoré de statues et de bas-reliefs en plâtre d'artistes tyroliens : Natter, Knabl, etc., donne accès dans diverses salles où sont des armures, des antiquités trouvées en Tyrol (entre autres le curieux sarcophage et les bijoux d'un chef lombard), des objets ayant rapport à l'histoire de la civilisation dans cette province, une très intéressante collection de sculptures, surtout de sculptures sur bois, art où de tout temps a excellé la race tyrolienne, des objets d'art industriel, une remarquable collection des monnaies du pays; enfin, dans une salle ronde, au centre du musée, des souvenirs patriotiques, bustes, portraits, autographes, reliques des trois champions de l'indépendance du Tyrol : le sabre et la carabine d'Andreas Hofer, la chaîne d'or que lui envoya l'empereur, la croix qui marquait jadis sa tombe à Mantoue, le bréviaire d'Haspinger, etc.

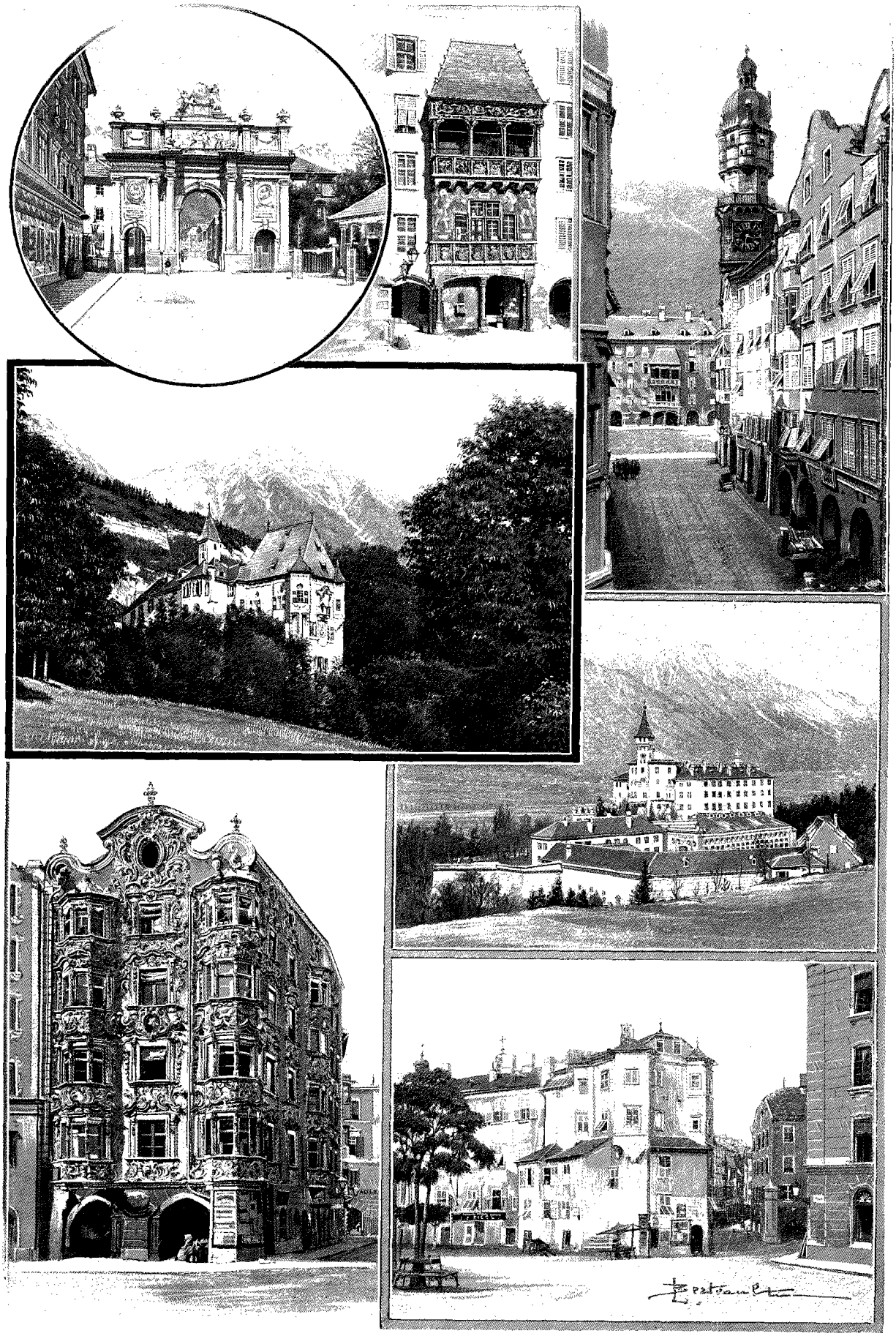
Au second étage est la galerie de peinture. Assez riche pour un musée de province, elle renferme de nombreux tableaux des diverses grandes écoles italienne, hollandaise, française, espagnole, allemande, parmi lesquels se font remarquer un *Jugement de Pâris*, de J.-B. Tiepolo; des *Disciples d'Emmaüs*, de Caravage; une *Famille à table*, de Frans Hals; un Rembrandt (*Portrait de son père*, désigné sous le nom de *Juif Philon*); un *Intérieur d'église*, de A. Cuyp; une charmante esquisse du *Samson et Dalila* de Rubens qui est à la Pinacothèque de Munich; une *Chute des mauvais anges*, de Ch. Lebrun; un *Saint Jérôme*, de L. Cranach, etc. Mais, dans cette partie du musée encore, c'est l'art national qui est surtout représenté, et c'est ici que doivent venir ceux qui voudraient étudier dans ses différents groupes, du XIVe au XVIe siècle, cette curieuse école tyrolienne qui trouva sa pleine expression dans le génial artiste peintre et sculpteur Michel Pacher, de Bruneck, qu'ici deux tableaux bien que secondaires, *Saint Ambroise* et *Saint Jérôme*, permettent d'apprécier[1]. La rotonde centrale correspondant à celle de l'étage inférieur est, comme elle, toute remplie de souvenirs héroïques : sept grandes toiles la garnissent, œuvres du peintre tyrolien Defregger ou copiées d'après lui, représentant des scènes de la guerre de l'indépendance de 1809 depuis le premier soulèvement jusqu'à la catastrophe finale, pages pleines de vie et de souffle patriotique acquérant, ainsi groupées l'une près de l'autre en un cycle complet, plus de puissance encore.



CHÂTEAU DE KARNEID (PAGE 132). — DESSIN DE BOUDIER.

Une visite au mont Isel, une des étapes principales de cette marche tour à tour triomphale et douloureuse d'Andreas Hofer, complétera notre pèlerinage à la mémoire du héros sans cesse évoqué à Innsbruck. C'est immédiatement au Sud de la ville, après avoir dépassé les vastes bâtiments de l'abbaye de Wilten, précédés de son église à deux tours. Celle-ci, richement décorée, est encore de style rococo : de chaque côté du portail se dressent deux figures colossales, celles des géants Haimon et Thyrsus : le premier, dit la légende, ayant assommé l'autre, fonda le monastère en expiation de son crime.

1. Voir, pour plus de détails, mon étude sur *Michel Pacher* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1894).



INNSBRUCK : L'ARC DE TRIOMPHE (1) ; — LE TOIT D'OR (2) ; — LA FRIEDRICHSTRASSE (3) ; — LA WEIHERBURG (4) ; LE CHATEAU D'AMBRAS (5) ; — L'HELBLINGSHAUS (6) ; — L'OTTOBURG (7) (PAGE 128). — DESSINS DE BERTEAULT.

Nous voici à l'Iselberg. Par trois fois, ainsi que le rappelle une inscription, le 23 avril, le 29 mai et le 13 août 1809, cette butte fut la position d'où Andreas Hofer dirigea les combats destinés à reprendre Innsbruck, et, à la dernière de ces dates, fut le centre de la bataille décisive qui rendit aux Tyroliens leur capitale envahie, jusqu'au jour où l'empereur d'Autriche lui-même abandonna la province si chèrement reconquise... Un monument superbe, digne du grand patriote, et admirablement en rapport avec le décor sublime qui l'entoure, commémore cette journée et répare les injustices des hommes et du sort : Andreas Hofer y est représenté debout, dans son costume national fidèlement reconstitué, l'air énergique, serrant d'une main le drapeau contre sa poitrine et, de l'autre, indiquant à ses pieds, dans la vallée, l'endroit à emporter d'assaut. Cette gigantesque statue de bronze fut inaugurée solennellement en 1893 par l'empereur, au milieu de grandes fêtes où ne manquait malheureusement que le grand artiste, enfant du pays, Heinrich Natter, qui avait consacré les dernières années de son existence à cette œuvre, la meilleure qu'il eût signée.

Le panorama, tout alentour, offrant une vue inverse de celle admirée de la Weiherburg, est d'une beauté féerique et solennelle: à nos pieds, l'abbaye de Wilten, et, en arrière, Innsbruck, blotti au bas de ses montagnes géantes, avec la vallée de l'Inn s'allongeant obliquement à droite et se perdant entre la double chaîne fuyante des hauteurs aux flancs arides ou boisés, aux innombrables sommets bleuâtres et neigeux, cirque immense et lumineux fermé de tous côtés, semble-t-il, sauf à notre droite, où se creuse presque à pic, entre les rochers, une étroite et sombre gorge, celle où nous nous engagerons tout à l'heure.

Replongeons-nous dans le passé. Tout près d'ici, de l'autre côté de ce défilé, sur une colline jumelle de l'Iselberg, et en présence du même panorama grandiose, le vieux château d'Ambras érige, solitaire au milieu des pins, ses murs crénelés et sa fine tour carrée. Le chemin qui y conduit, après avoir traversé le pont sous lequel la Sill se précipite dans un tourbillon blanc d'écume, courant rejoindre l'Inn, monte en zigzaguant au flanc de la montagne entre les grands arbres. Soudain, en pleine forêt, une surprise : un vaste enclos isolé, enveloppé de silence, planté de croix rustiques et de petites chapelles ; c'est le *Tummelplatz*, jadis place de tournoi des anciens seigneurs d'Ambras, transformé maintenant en un cimetière où sept à huit mille Tyroliens, Français et Bavarois, tombés là de 1797 à 1809, dorment côte à côte, réconciliés dans la mort, sous le geste implorant d'un grand Christ cloué sur une croix surmontée d'un petit auvent. Dix minutes plus loin, voici le château, tout blanc au milieu de la verdure sombre de la forêt.

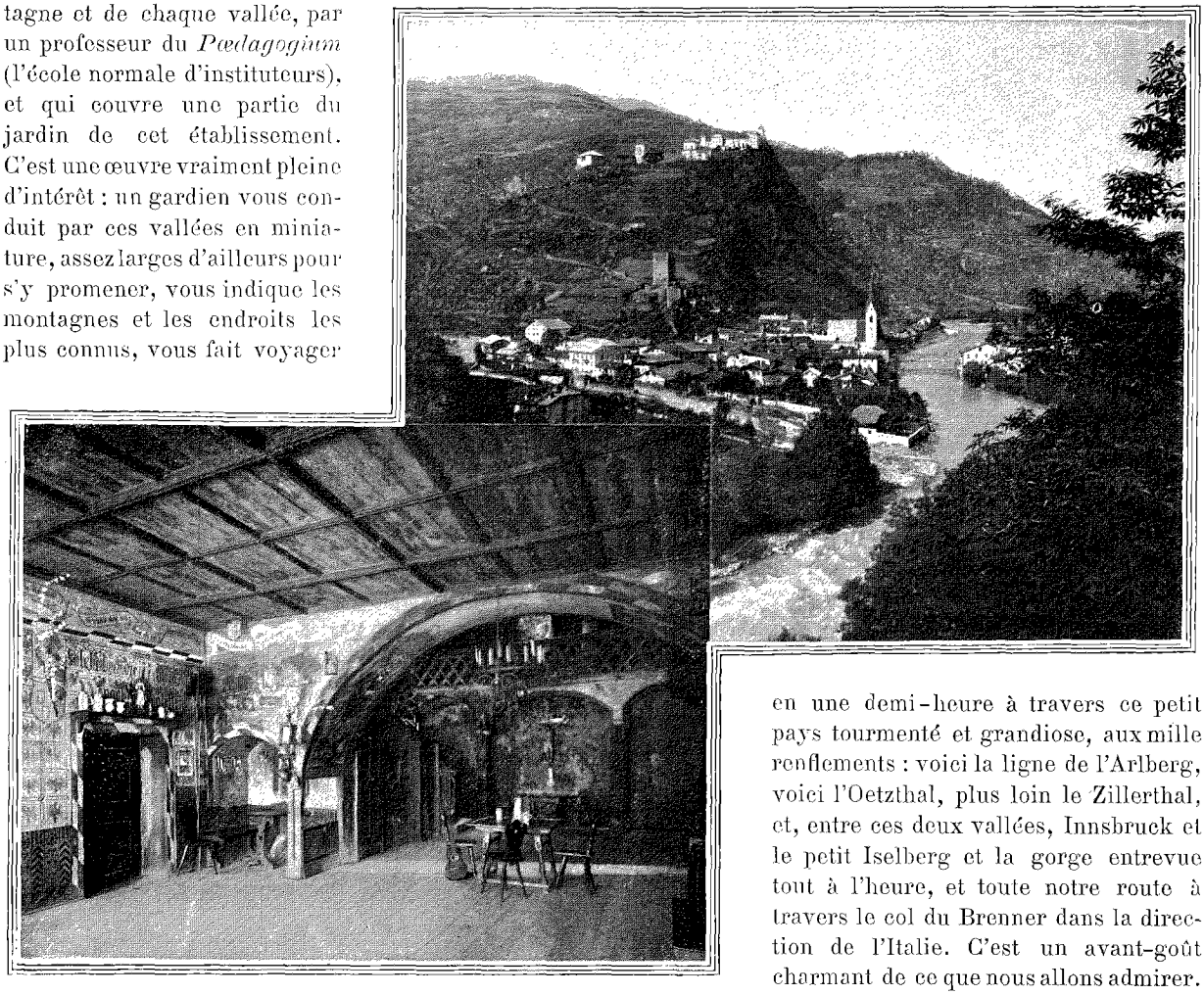


LA GRANDE RUE DE STERZING (PAGE 130).
PHOTOGRAPHIE GUGLER, À BOTZEN.

Sauf quelques modifications peu importantes et les dépendances qui l'entourent, il est resté à peu près tel qu'au temps de Ferdinand II et de Philippine Welser, qui en avaient fait leur résidence favorite et y avaient réuni quantité de merveilleux objets d'art. Ceux-ci ont été transportés pour la plupart au Musée impérial de Vienne, dont ils constituent une des principales richesses ; mais on en a conservé un certain nombre et ajouté d'autres, qui forment une collection sinon aussi belle, du moins aussi suggestive. Le château inférieur renferme, outre une magnifique salle de réception du XVIe siècle, au plafond formé de caissons dorés, aux portes ornées d'incrustations admirables, au pavage en mosaïque de marbre, une superbe galerie d'armes et d'armure, qui vous apparaît, troublante, comme une immobile et silencieuse réunion de chevaliers d'autrefois prêts à partir en guerre ; dans le vieux château supérieur, la chapelle, du XVe siècle, la coquette salle de bains de Philippine Welser, les innombrables petites chambres, au plafond bas, qui servirent de demeure à l'archiduc et à sa femme, meublées comme de leur vivant, sont toutes peuplées de l'âme des anciens âges enclose dans les vieux tableaux religieux à fond d'or, les portraits de princes, de seigneurs et de dames, les naïves sculptures, les mille objets usuels, dont l'aspect vénérable, les formes expressives et oubliées, les couleurs assourdies, emplissent votre esprit d'un charme pénétrant, mélancolique et doux....

Si vous le voulez bien, en rentrant en ville, nous n'irons pas, en touristes esclaves de leur « Joanne », gâter ces délicates impressions et risquer de les faire évanouir au spectacle des monuments modernes : théâtre, université, etc., qui ornent Innsbruck comme toute

grande ville, mais sans rien lui ajouter de caractéristique. Accordons seulement, avant de remonter en chemin de fer, quelques instants à une curiosité qui nous préparera à mieux goûter les beautés naturelles où nous allons rentrer : l'immense carte en relief du Tyrol, chef-d'œuvre de patience et d'exactitude, faite avec les pierres mêmes de chaque montagne et de chaque vallée, par un professeur du *Pædagogium* (l'école normale d'instituteurs), et qui couvre une partie du jardin de cet établissement. C'est une œuvre vraiment pleine d'intérêt : un gardien vous conduit par ces vallées en miniature, assez larges d'ailleurs pour s'y promener, vous indique les montagnes et les endroits les plus connus, vous fait voyager en une demi-heure à travers ce petit pays tourmenté et grandiose, aux mille renflements : voici la ligne de l'Arlberg, voici l'Oetzthal, plus loin le Zillerthal, et, entre ces deux vallées, Innsbruck et le petit Iselberg et la gorge entrevue tout à l'heure, et toute notre route à travers le col du Brenner dans la direction de l'Italie. C'est un avant-goût charmant de ce que nous allons admirer.



KLAUSEN ET L'AUBERGE DE KANTIOLER (PAGE 131).
PHOTOGRAPHIES JOHANNES, À MERAN, ET OTTO SCHMIDT, À VIENNE.

Mais combien la réalité va être supérieure ! Aussitôt engouffrés avec le torrent de la Sill entre l'Iselberg et les Lanser Kœpfe, nous sommes à même d'apprécier l'imposante et sauvage beauté de cette route du Brenner, où les prodiges du génie humain, triomphant sans la déformer de la nature rebelle, ont ajouté d'autres merveilles à ses merveilles grandioses. Les audaces de la ligne de l'Arlberg sont bien dépassées. Ici, une vingtaine de tunnels, une soixantaine de viaducs ou ponts, d'une hardiesse vertigineuse, domptant des obstacles en apparence insurmontables avec un art que les ingénieurs de tous pays déclarent merveilleux, excitent une admiration perpétuelle, et offrent en même temps une telle sécurité que quelques retards occasionnés l'hiver par l'amoncellement de la neige sont les seuls accidents qu'on ait eu jusqu'ici à déplorer.

C'est une course folle par monts et par vaux, franchissant les précipices et les torrents, s'élançant avec mille détours capricieux à l'assaut des hauteurs, gravissant les pentes, trouant les parois des montagnes, pénétrant dans des vallées sans issue apparente, décrivant des courbes d'une audace effrayante au flanc des rochers, s'enfonçant dans des tunnels demi-circulaires pour ressortir dans une direction opposée, puis s'élevant encore pour redescendre ensuite, — avec quelle variété d'aspects pittoresques, on peut le deviner! Sombres forêts dominant les ravins où la Sill puis l'Eisack bouillonnent au bas de la voie ; échappées superbes sur les glaciers de l'Oetzthal ; panoramas de sommets entrevus au loin, s'élargissant soudain pour s'évanouir bientôt ; défilés sauvages ; gracieux villages nichés au creux des montagnes autour du clocher pointu de leur église, ou petites villes au milieu des vallées, se déroulent tour à tour devant les yeux enchantés.

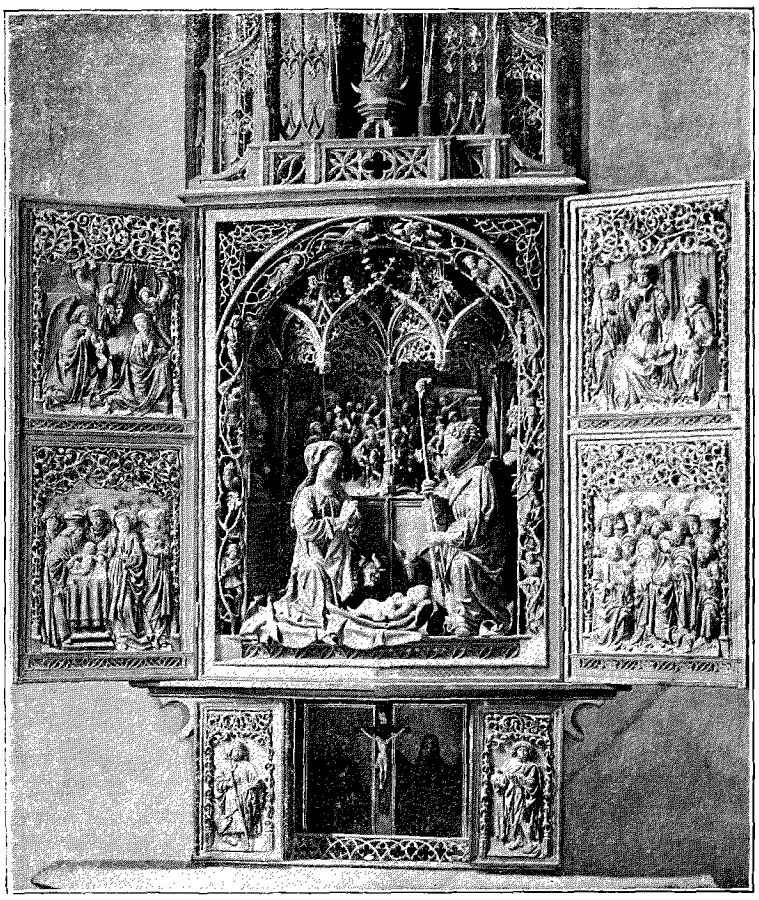
C'est Matrei, le *Matrejum* des Romains, dominé par un vieux château ; Steinach ; plus haut encore, Gries avec le petit lac du Brenner ; puis, après avoir franchi le passage du même nom, — le point culminant de la ligne, à 1 362 mètres au-dessus d'Innsbruck, — Brennerbad, Schelleberg, et, presque immédiatement

au-dessous de cette dernière station, 177 mètres plus bas, après un trajet circulaire des plus accidentés, le pittoresque village de Gossensass. La vallée de Sterzing se creuse ensuite ; là, prétend un dicton populaire, errent, après leur mort, les âmes des vieilles filles, tandis que celles des vieux garçons sont exilées sur un rocher voisin, le *Rosskopf* (la Tête de cheval), et gémissent, en contemplant la vallée, d'avoir méconnu, de leur vivant, les devoirs et les joies de la famille ; au milieu, Sterzing s'éparpille, vieille petite ville dont la rue principale est si pittoresque, avec ses anciennes constructions à arcades, à balcons vitrés en saillies, à enseignes en fer forgé, à murs crénelés, aboutissant à une haute tour quadrangulaire, à la fois porte de ville et beffroi, terminée en pignon à redents.

Voici ensuite les manoirs rivaux de Reifenstein et de Sprechenstein, de chaque côté de la voie ; puis la terrible gorge de Mittewald, où, souvenir douloureux l'avant-garde franco-saxonne du corps du général Lefebvre, en 1809 fut écrasée par les blocs de rochers et les troncs d'arbres précipités dans le ravin par les montagnards. L'issue du défilé est commandée aujourd'hui par la Franzensfeste (fort François), formidable sentinelle qu'on aperçoit de loin dominant la jonction du col du Brenner et de la vallée de Pusterthal, à l'Est, avec des casemates allongeant au bord de ces trois routes d'Allemagne, d'Italie et de Vienne, leurs massives murailles basses percées d'ouvertures, comme aux aguets.

A partir d'ici le paysage devient moins sévère : les sombres gorges et les forêts de sapins perdent leur suprématie, et voici venir peu à peu des campagnes fertiles, des bois de chênes et de hêtres, des vallées plus larges, avec de petites villes blanches étalées parmi la verdure.

C'est d'abord Brixen, capitale pendant neuf cents ans d'une principauté ecclésiastique supprimée en 1809, et de nouveau aujourd'hui la résidence d'un prince-évêque. La ville s'aperçoit à gauche de la ligne, dominée par les deux tours aux clochetons pointus de sa cathédrale. En parcourant ses rues silencieuses, presque désertes, bordées de maisons ornées de pieuses peintures, on a tout de suite la sensation de la petite ville de province dévote, calme et recueillie, où la vie s'écoule tranquille et uniforme à l'ombre de l'église.



RETABLE DU XVe SIÈCLE DANS LA CHAPELLE DES FRANCISCAINS, À BOTZEN (PAGE 124). PHOTOGRAPHIE OTTO SCHMIDT, A VIENNE.

Celle-ci, qui forme le centre de la ville, est un majestueux édifice du XVe siècle, malheureusement modifié et décoré au XVIIIe dans le goût pompeux et brillant d'alors, amoureux de marbres et de dorures. Elle renferme un riche trésor, dont l'objet le plus précieux est le crâne de sainte Agnès, donné par le pape Damase II à la ville, dont il avait été évêque. C'est en l'honneur de cette sainte que Brixen a adopté comme armes un agneau pascal sur champ de gueules. Au dire de la légende, c'est à une intervention miraculeuse que serait due cette relique. Un vieux pèlerin qui revenait de Terre Sainte avec le crâne de la sainte vit, en songe, un ange lui apparaître et lui ordonner de porter la précieuse tête dans la ville qui aurait pour emblème un agneau pascal. Après maintes et maintes pérégrinations, il arriva un jour devant Brixen, et tout à coup le coffret qu'il portait devint si lourd qu'il dut le déposer à terre et aller chercher aide à la ville : quelle ne fut pas son admiration en voyant apparaître au-dessus des portes l'agneau divin! Il courut faire part à l'évêque de la merveilleuse faveur dont la ville était l'objet, et la relique fut portée en grande pompe à la cathédrale.

Mais le monument le plus intéressant de Brixen, c'est le cloître contigu à l'église, débris d'un monastère du XIIe siècle. A l'extrémité d'un couloir aux murailles couvertes de pierres tumulaires provenant de la

cathédrale, le vénérable promenoir ouvre autour d'une cour carrée verdoyante ses arcades romanes séparées par des colonnettes accouplées, et offre à nos regards, sur ses parois et ses voûtes, une suite presque ininterrompue de fresques naïves, çà et là à demi disparues. Ce sont des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, fort curieux comme conception et comme exécution artistique, où l'on peut suivre le développement pendant deux siècles (du XIVe au XVIe) de l'école de peinture de Brixen et du monastère de Neustift influencée à la fois par l'art du Nord et celui du Midi, singulier mélange de passion et d'ingénuité avec une tendance de plus en plus marquée vers la vérité et même vers le réalisme; on y voit de place en place, suivant une habitude chère aux vieux maîtres, l'étrange spectacle de scènes de l'Évangile se passant au milieu de paysans en costume national, près d'un village tyrolien groupé autour de son église.

Sous ces galeries, de grands Christs grossièrement sculptés et ruisselants de sang, comme on en rencontre sur tous les chemins, étendent leurs bras au milieu de naïves images religieuses, de fleurs, d'invocations pieuses, d'ex-voto de toute sorte; au devant, une veilleuse brûle dans une lanterne de couleur en forme de cœur.

Aux environs de la ville, encore de vieux châteaux. Puis la vallée, un instant élargie, se resserre entre des roches de granit vert. A la place de ces blocs énormes qui bordent la route, se trouvaient autrefois, si l'on en croit la tradition, les deux villages ennemis de Racking et de Steinhæring, dont les habitants, pour se nuire, détournaient alternativement les eaux bienfaisantes de la montagne; leur haine était si forte qu'ils passèrent la sainte nuit de Noël dans ces criminelles occupations. Cette profanation fit déborder la coupe de la colère céleste : un ouragan épouvantable, qui fit trembler les montagnes sur leurs bases, s'abattit sur les deux villages, et le bourdon de Brixen, surnommé *le Taureau*, eut beau mugir et les cloches de toutes les paroisses voisines sonner sans relâche pour détourner la vengeance du ciel, ils furent détruits de fond en comble.



ÉGLISE PAROISSIALE DE BOTZEN (PAGE 124).
DESSIN DE BERTEAULT.

Voici maintenant le défilé de Klausen, où le bourg de ce nom apparaît dans un site superbe, au bord de l'Eisack, dominé par les vastes bâtiments du monastère de Seben à la cime d'un rocher, construits, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple d'Isis et de la forteresse romaine de *Sabiona*.

C'est un des plus pittoresques endroits qu'il soit possible d'imaginer : à chaque pas fait dans les rues du village, un motif curieux, un coup d'œil inattendu viendront charmer vos yeux; et si vous vous arrêtez à cette vieille auberge de Kantioler où les artistes qui séjournent à Klausen aiment à se réunir, quel sera votre ravissement en pénétrant à l'intérieur, dans cette salle ayant conservé tout son aspect d'il y a quatre siècles, avec ses meubles et ses ustensiles d'alors, ses poutres sculptées et peintes, son grand Christ en bois sculpté, sa vieille horloge, ses anciennes peintures murales, ses gaies devises en patois du pays déroulées sur des banderoles : ensemble plein de caractère et d'intimité, d'un art si expressif de la vie locale !

Plus loin, l'antique forteresse de Trostburg, aux nombreuses tours, se dresse à l'entrée de la charmante vallée de Grœden, dont les habitants rivalisent avec ceux du Salzkammergut, de la Bavière et de la Forêt-Noire dans la fabrication de bibelots en bois sculpté ou gravé à la pointe de feu.

Enfin, à la sortie d'une gorge où le torrent, la route et le chemin de fer dévalent côte à côte, une large et luxuriante vallée s'offre aux regards émerveillés, encadrée par les masses rocheuses et les crêtes dentelées des Alpes dolomitiques, et voici qu'apparaît, mollement couchée au milieu des vignes, la ville de Botzen, — qu'on serait plutôt tenté d'appeler, comme en italien, Bolzano, car le charme méridional du site, la douceur du climat, le genre de construction de la ville avec ses rues étroites, dont plusieurs bordées d'arcades, les places blanches où tournoient des vols de pigeons bleus, le portail de l'église paroissiale dont deux lions de marbre rouge soutiennent les colonnes à la mode lombarde, enfin jusqu'à la langue de la péninsule usitée par une partie de la population, font de Botzen une petite cité italienne.

Traversée par l'Adige et comptant environ 11.000 habitants, c'est encore de nos jours, comme au moyen âge, la cité la plus commerçante du Tyrol. Il faut y admirer, non seulement le portail, mais tout l'ensemble

de son église paroissiale, de style gothique, surtout le clocher découpé à jour, et, à l'intérieur, la vieille chaire aux délicates ciselures, taillée dans un seul bloc de pierre; puis, sur la place voisine, la belle statue, par Natter, du célèbre minnesinger Walther von der Vogelweide, né en 1168 près de Botzen, mort en 1230.

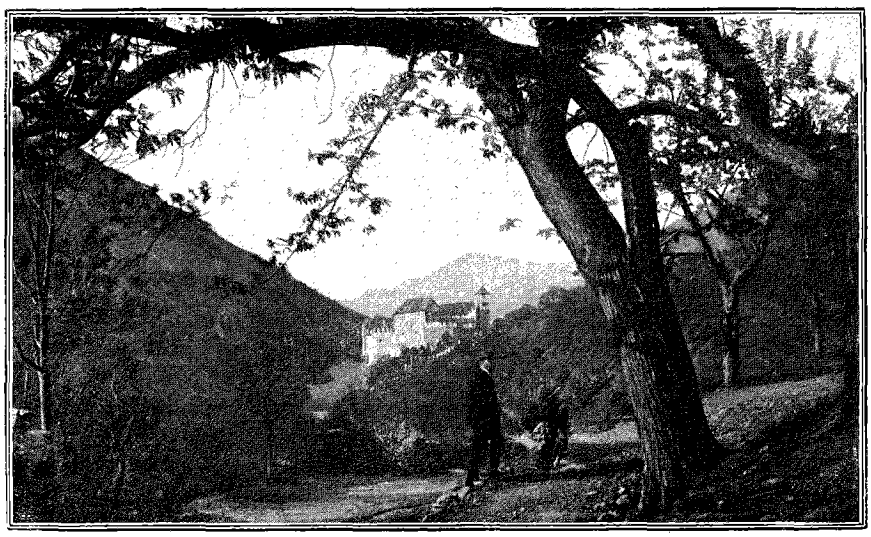
Le petit musée local mérite une visite, surtout à cause de son intéressante collection de figures de grandeur naturelle revêtues des costumes des différentes vallées du Tyrol, rivalisant de formes et de couleurs pittoresques. Il renferme aussi quelques bonnes peintures, entre autres deux Holbein : une *Sainte Barbe* et je ne sais quel épisode de la vie d'un roi d'Angleterre, un Lucas de Leyde : *la Tour de Babel*, et l'original d'un des tableaux de Defregger admirés au musée d'Innsbruck : *le Conseil de guerre des Tyroliens soulevés*. A côté, un petit portrait à l'huile d'Andreas Hofer fait revivre la physionomie bien connue du héros.

A l'église des Franciscains une autre œuvre d'art, un autel en bois sculpté, datant de 1500, dont le sujet principal est l'*Adoration de l'Enfant Jésus par les bergers et les mages*, fait resplendir doucement, dans l'ombre et le recueillement d'une chapelle, ses ors à demi éteints et enchante nos regards et nos âmes par la touchante intimité des scènes qui le décorent, le sentiment et la grâce naïve de ses personnages.

Une autre jouissance artistique nous attend au vieux château de Runkelstein, qui, à une demi-heure d'ici, à l'entrée de la vallée de Sarnthal, dresse ses murailles crénelées au flanc d'un rocher. C'est encore l'art primitif allemand que nous trouverons là, représenté par un de ses plus anciens et plus beaux spécimens : des fresques peintes à la fin du XIVe siècle, pour la réception du prince Léopold le Fier qui ramenait d'Italie sa nouvelle épouse. Sur les murs de la cour et des salles, d'une architecture simple et forte, se déroulent des cortèges de fête offrant de curieux détails de costumes et de mœurs; les légendes du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, de Tristan et d'Yseult, ont fourni le sujet d'autres peintures pleines de caractère et d'ingénuité. Malheureusement, le mauvais état où le château avait été tenu par ses derniers propriétaires a fort endommagé ces œuvres intéressantes.

La nature, à son tour, nous réserve d'autres spectacles de beauté. Au delà de Runkelstein, c'est le Mackner-Kessel, chaos gigantesque de rochers écroulés comme par un effroyable cataclysme. Et dans une autre vallée, l'Eggenthal, c'est une gorge sauvage, étroite, sinueuse, où pendant des heures, dans une majestueuse solitude dont le silence n'est troublé que par le bruit du torrent à vos côtés, et, plus loin, par une cascade tombant d'une fente de la montagne, l'on marche entre de hauts rochers à pic sur l'un desquels est perché, comme un nid d'aigle, le vieux burg de Karneid. Un de ses anciens seigneurs, au moyen âge, vous dira la tradition, fit vœu, pour être préservé de la peste qui ravageait le pays, de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Weissenstein. Le ciel l'exauça, mais, une fois le danger passé, notre chevalier ne se soucia plus d'accomplir sa promesse. Il en fut cruellement puni : à l'anniversaire de son vœu, il succomba au fléau dont il avait été jadis préservé, et maintes fois depuis on a vu son ombre accomplir le pèlerinage promis.

(A suivre.) Auguste MARGUILLIER.



CHÂTEAU DE RUNKELSTEIN (PAGE 132). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



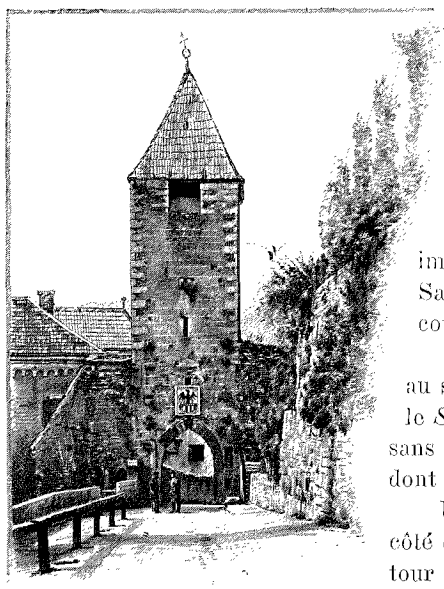
« LE TYROL EN 1809 », SUR LE THÉÂTRE DU PEUPLE À MERAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN TYROL[1],

D'INNSBRUCK A MERAN[1].

II

Meran et ses environs.



VIEILLE PORTE DE VILLE À MERAN (PAGE 135). DESSIN DE BOUDIER.

Laissons maintenant, après Botzen, la voie filer vers Trente et l'Italie, et remontons la vallée de l'Adige par l'embranchement qui longe le fleuve jusqu'à la petite ville de Meran. Aimez-vous les vieux burgs et les légendes? On en rencontre ici partout, à ravir un poète et à lui inspirer tout un nouveau *romancero*.

Voici, sur un rocher, l'enceinte massive et flanquée de tours rondes de Sigmundskron; là vivait jadis un châtelain débauché qui, un jour qu'une avalanche avait rendu les routes impraticables, implora le secours du diable pour se rendre à ses plaisirs; messire Satan se présenta aussitôt avec un superbe équipage, mais, au lieu de conduire le galant chez sa belle, il le mena tout droit en enfer.

Plus loin, c'est le village de Terlan, dont la petite église fait miroiter au soleil les tuiles émaillées de sa toiture et montre, près de son portail, le *Saint Christophe* cher au moyen âge, fresque à demi effacée, datant sans doute du XIVe siècle comme celles, malheureusement restaurées, dont l'édifice est tout orné à l'intérieur.

Une autre curiosité, c'était, il y a quelques années encore, isolée à côté de l'église, sa tour penchée terminée en flèche. Un jour, dit-on, cette tour avait vu passer une vierge de Terlan, et elle l'avait saluée; depuis, elle attendait, pour reprendre sa position primitive, qu'une autre vierge passât sous son ombre; mais ce phénomène ne se produisit point. J'aime mieux croire, pour l'honneur des Terlanoises, cette autre légende, réédition de l'éternelle histoire de l'ouvrier — ici un maçon — amoureux de la fille de son patron, et auquel

1. *Suite. Voyez p.* 121.

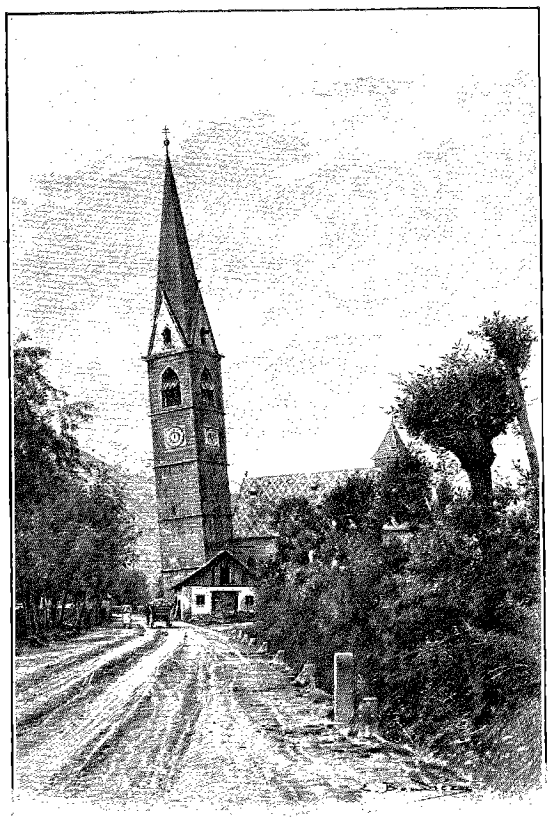
celui-ci ne l'accorde que lorsqu'il s'en est rendu digne par un chef-d'œuvre. De fait ce clocher, peu renommé pourtant, était bien aussi incliné que la fameuse tour de Pise. N'avait-il pas chance de durer plus longtemps, sur ce terrain souvent inondé et raviné par les eaux de l'Adige ? Toujours est-il qu'on l'a démoli récemment.

Dans le haut du village, encore une ruine de vieux manoir : c'est Maultasch, qui fut la résidence de la dernière comtesse du Tyrol au XIVe siècle : Marguerite de Maultasch, comparable, disent certains chroniqueurs, à la trop célèbre Marguerite de Bourgogne pour ses déportements.

A quelque distance de là, au pied des ruines du château de Brandis et de celui de Braunsberg — du haut duquel, dit la légende, une des anciennes châtelaines, accusée d'infidélité par son mari, se précipita sans en éprouver aucun mal, ce qui prouva son innocence, — voici le village de Nieder-Lana ; sa modeste église nous réserve un nouveau sujet d'admiration : un magnifique autel sculpté à volets, dressant jusqu'aux voûtes ses fines flèches ajourées et montrant, dans un étincellement d'ors et dans le cadre d'une architecture de la plus riche fantaisie, de merveilleuses visions célestes et des épisodes sacrés d'une majesté et d'une grâce naïve vraiment délicieuses. Datant de 1520, c'est l'œuvre de l'imagier Hans Schnatterpeck, de Meran, et le peintre Hans Schæufelein, de Nuremberg, est l'auteur des tableaux non moins curieux qui décorent le revers des volets.

Le petit cimetière qui s'étend autour de l'église nous offre un type de ceux des villages du Tyrol : sur les tombes régulièrement alignées sont plantées des croix de fer forgé aux élégantes arabesques, auxquelles, sous un petit auvent, sont fixés parfois un Christ peint sur une plaque de tôle découpée, et toujours un petit tableau représentant le défunt, la tête surmontée d'une croix, agenouillé, le chapelet à la main, ou bien, s'il s'agit d'un enfant, couché emmailloté, entouré de tous les siens à genoux ; au-dessous est suspendue une coupelle de cuivre contenant de l'eau bénite. Remarquons enfin, dans un coin du cimetière, cette colonne de pierre carrée offrant, au sommet, un petit réduit ouvert sur ses quatre faces : c'est la « colonne des morts », où, à certains soirs, notamment à la fête des Trépassés, on allume une veilleuse à l'intention des pauvres âmes.

Les maisons du village, à leur tour, montrent le genre de constructions habituel à ces contrées : des murs en pierre blanchis à la chaux, au-dessus desquels une sorte d'étage en planches remplit la partie triangulaire que forme le pignon. Quelques-unes, appartenant sans doute à des paysans plus riches, sont tout en pierre et parfois entourées d'une enceinte crénelée qui semble vouloir se donner des airs nobles, à l'imitation des vieux châteaux des environs. Souvent, de pieuses peintures décorent la maison à l'extérieur avec, au fronton, le monogramme J H S surmonté d'une croix. Souvent aussi, un balcon en bois découpé occupe la façade longue de la maison, à l'étage supérieur. Les fenêtres sont généralement petites et grillées ; toujours l'une d'elles est enfumée : c'est celle de la cuisine, qui sert de cheminée au large fourneau de maçonnerie placé au-dessous.



L'ANCIENNE TOUR PENCHÉE DE TERLAN (PAGE 133). DESSIN DE BERTEAULT.

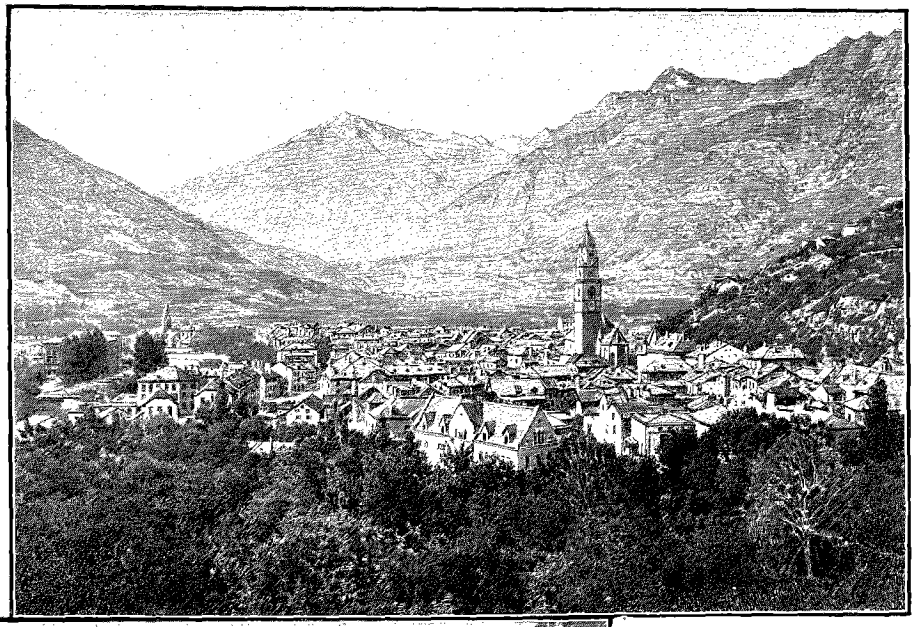
A l'intérieur, à côté de la cuisine, est la « chambre d'habitation », lambrissée de haut en bas de panneaux de sapin. Au-dessus de la porte, la date de la construction, les noms de Jésus et de Marie et ceux du propriétaire et de sa femme. Autour de l'énorme poêle en faïence de couleur, qu'on rencontre partout en Autriche et en Allemagne, sont fixés des bancs, et, au-dessus, un assemblage de lattes pour faire sécher le linge en hiver. Aux murs, un crucifix orné de rameaux, d'épis de blé et de maïs, un bénitier, une foule d'images religieuses encadrées. Dans un coin, enfin, la corbeille à ouvrage et le rouet de la ménagère, la cithare destinée à égayer les réunions, et parfois un vieux livre de recettes contre les maladies. C'est dans cette pièce que, pendant les longues soirées d'hiver, se rassemblent tous les habitants de la maison, les femmes filant, les hommes fumant leur courte pipe, tandis que l'un chante une tyrolienne en s'accompagnant sur la cithare ou raconte en un patois une pittoresque histoire du bon vieux temps.

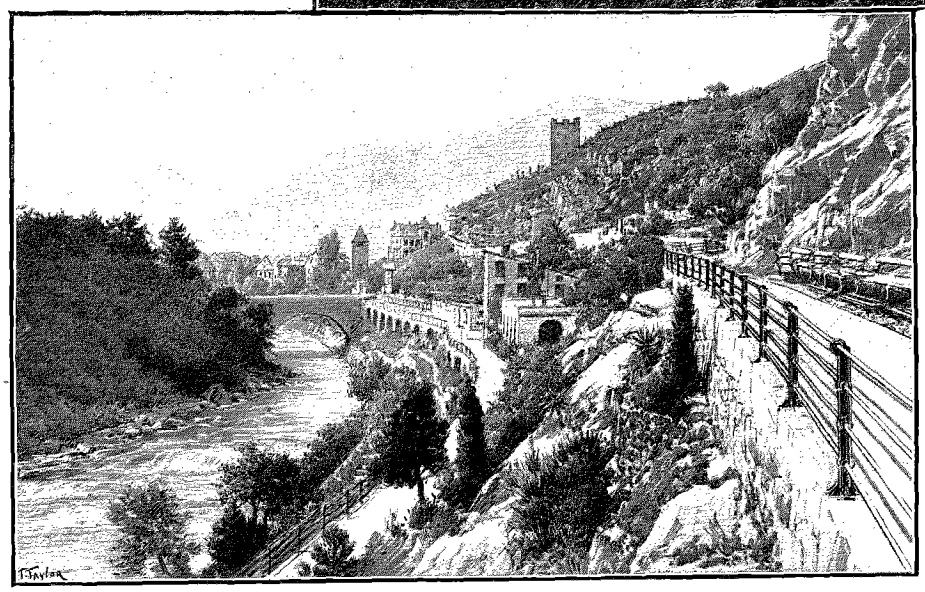
Après avoir quitté Nieder-Lana, la tour crénelée de Lebenberg nous fait signe, sur notre gauche. Montons-y. Le château n'offre que de rares vestiges du passé et sans grand intérêt ; mais on a de là une vue magnifique sur la vallée au fond de laquelle, au confluent de l'Adige et de la Passer, Méran, ceint, comme d'une

couronne, d'une vingtaine de vieux burgs à demi ruinés, s'abrite entre des coteaux plantés de vignes, dans un cirque de hautes montagnes qui lui font un climat d'une douceur renommée.

Nous voici pour ainsi dire au berceau de la province, car elle a tiré son nom de ce vieux château de Tyrol qui s'élève sur un rocher au nord-ouest de la ville, et celle-ci fut jusqu'en 1490 la capitale du pays.

Au reste, l'histoire de Meran remonte aux temps les plus reculés. Cette tour carrée et crénelée qui se dresse au milieu des vignes dominant la Passer est un débris des anciennes fortifications romaines, du temps où Meran s'appelait *Castrum Majense* et où Tyrol, alors *Teriolis*, était la résidence d'un consul.





MERAN, ET LA PROMENADE DE LA GILF À MERAN. — DESSINS DE TAYLOR.

Puis voici des vestiges des anciennes murailles du moyen âge : trois hautes portes de ville, ornées d'armoiries, au toit pointu couvert en tuiles. Enfin, du milieu des maisons s'élance la tour carrée, terminée en clocheton à jour, — une des plus hautes du Tyrol, — de l'église paroissiale Saint-Nicolas, élevée au XIVe siècle.

C'est un bel édifice de style gothique, que décorent à la façade des restes de fresques. D'autres se voient sous le passage, voûté en ogive, qui est à la base de la tour et à l'extérieur d'une petite chapelle isolée en arrière de l'église; et voici encore à remarquer des pierres tombales d'anciens chevaliers, ornées de leurs portraits et de leurs armoiries, une vieille et intéressante statue polychrome de saint Nicolas sous un dais gothique, etc. L'intérieur, divisé en trois vastes et hautes nefs, aux voûtes soutenues par des colonnes de pierre rougeâtre, offre, dans les bas côtés, de vieux autels en bois sculpté.

De la place de l'église, où se trouvait au moyen âge l'hôtel des monnaies, une très longue rue, bordée des deux côtés, comme à Botzen et à Innsbruck, d'arcades basses et inégales formant un passage couvert au-dessus desquelles des balcons vitrés s'avancent curieusement, traverse toute l'ancienne ville. Sous ces arcades, abritant des boutiques, vont et viennent les paysans en costume national, et, surtout aux jours de marché, c'est un spectacle des plus colorés que celui de cette foule bariolée dans ce cadre pittoresque : les hommes, coiffés d'un chapeau pointu de feutre noir entouré de cordons rouges pour les garçons, verts pour les hommes mariés, et presque toujours orné de fleurs alpestres, ont une veste brune à larges revers écarlates s'ouvrant sur un gilet rouge traversé par de larges bretelles vertes, et portent un pantalon brun ou une culotte noire en peau ornée d'un liséré rouge, avec de gros bas de laine blanche et une large ceinture de cuir noir

ornés de broderies blanches faites en tiges de plumes de paon ; — les femmes, tête nue et le chignon traversé d'une longue épingle d'argent plate et ciselée à jour, ou bien, pour celles des vallées voisines, coiffées du chapeau de paille noir très bas, aux larges bords plats et au ruban de soie noire à bouts retombants, que l'on observe en d'autres endroits du Tyrol, ont autour du cou un fichu à ramages, croisé au devant d'un corsage noir à courtes manches blanches bouffantes, et une jupe noire plissée à l'infini, recouverte d'un large tablier de couleur claire, ordinairement bleu. Et ces anciens costumes, cette rue étroite aux vieilles maisons décorées extérieurement de fresques, d'images saintes, d'enseignes gothiques à initiales de couleur enjolivées d'arabesques, tout vous donne l'impression d'être transporté soudain dans le passé.



COSTUME POPULAIRE DE MERAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La simplicité, la cordialité ajoutent à cette illusion : vous pourrez encore ici, malgré l'affluence des étrangers, vivre de la bonne vie tranquille et douce d'autrefois, et, pour l'agrémenter, vous aurez la ressource, le soir, dans quelque vieille hôtellerie aux salles lambrissées de sapin verni et décorées de dictons et de poésies en dialecte local, de trouver une compagnie pleine d'affable bonhomie et d'écouter parfois de rustiques et savoureux concerts donnés par quelques musiciens ambulants, venus d'ordinaire du Zillerthal, égrenant sur la cithare des danses populaires, chantant des *lieder* du pays ou de vibrantes tyroliennes.

Mais la perle de la vieille ville, c'est, au fond d'une cour apparaissant soudain sous une des arcades de la Laubengasse, l'ancien château des ducs, bâti dans la seconde moitié du XVe siècle par l'archiduc Sigismond. Il est ravissant, ce coquet petit manoir aux blanches murailles tapissées de lierre et surmontées d'une collerette de créneaux, avec sa tour pyramidale et sa gaie couverture de tuiles; sur les volets des lucarnes resplendissent les armes de la maison d'Autriche : *de gueules à la fasce d'argent*, rappelant de glorieux souvenirs d'ancêtres, s'il est vrai que l'origine en soit due à l'aspect qu'offrait à la prise de Saint-Jean-d'Acre, dans la troisième croisade, la tunique de Léopold le Vertueux, toute rouge de sang, sauf à la place recouverte par le baudrier et restée blanche. Conservé pour ainsi dire intact, tout entier meublé et décoré d'objets du temps, on croirait ce castel encore habité et momentanément abandonné : voici, dans le vestibule, des armes toutes prêtes sorties de leur coffre : dagues, piques, masses d'armes, lourdes épées à deux mains. Dans la chapelle aux fresques pâlies, cette belle statue en bois peint de saint Michel va sans doute recevoir les prières des chevaliers partant en guerre. Tout est encore en place dans les « chambres de l'empereur » où Maximilien aimait de temps en temps à venir se reposer : le lit à ogives en bois sculpté, les tableaux pieux, le lavabo gothique, les hanaps sur les crédences, les sièges aux formes archaïques ; et, sur la table de la chambre de travail, où sont les effigies de l'empereur et de Marguerite de Bourgogne, un roman de chevalerie imprimé au XVIe siècle et orné de gravures sur bois : « *Pontus und Sydonia* », traduit du français par l'archiduchesse Éléonore d'Écosse et dédié à son mari Sigismond, est ouvert devant les sabliers qui ont compté les heures écoulées à cette lecture passionnante. Et il semble que la pénombre mystérieuse de ces petites salles basses se peuple peu à peu de visions légères, que les portraits de l'archiduc et de son épouse, ceux de Maximilien et de Marguerite s'animent dans leurs cadres et voent en descendre pour parcourir ces salles... Mais, hélas ! ce n'est qu'un rêve, et le bruit de nos pas résonne seul dans le silence....

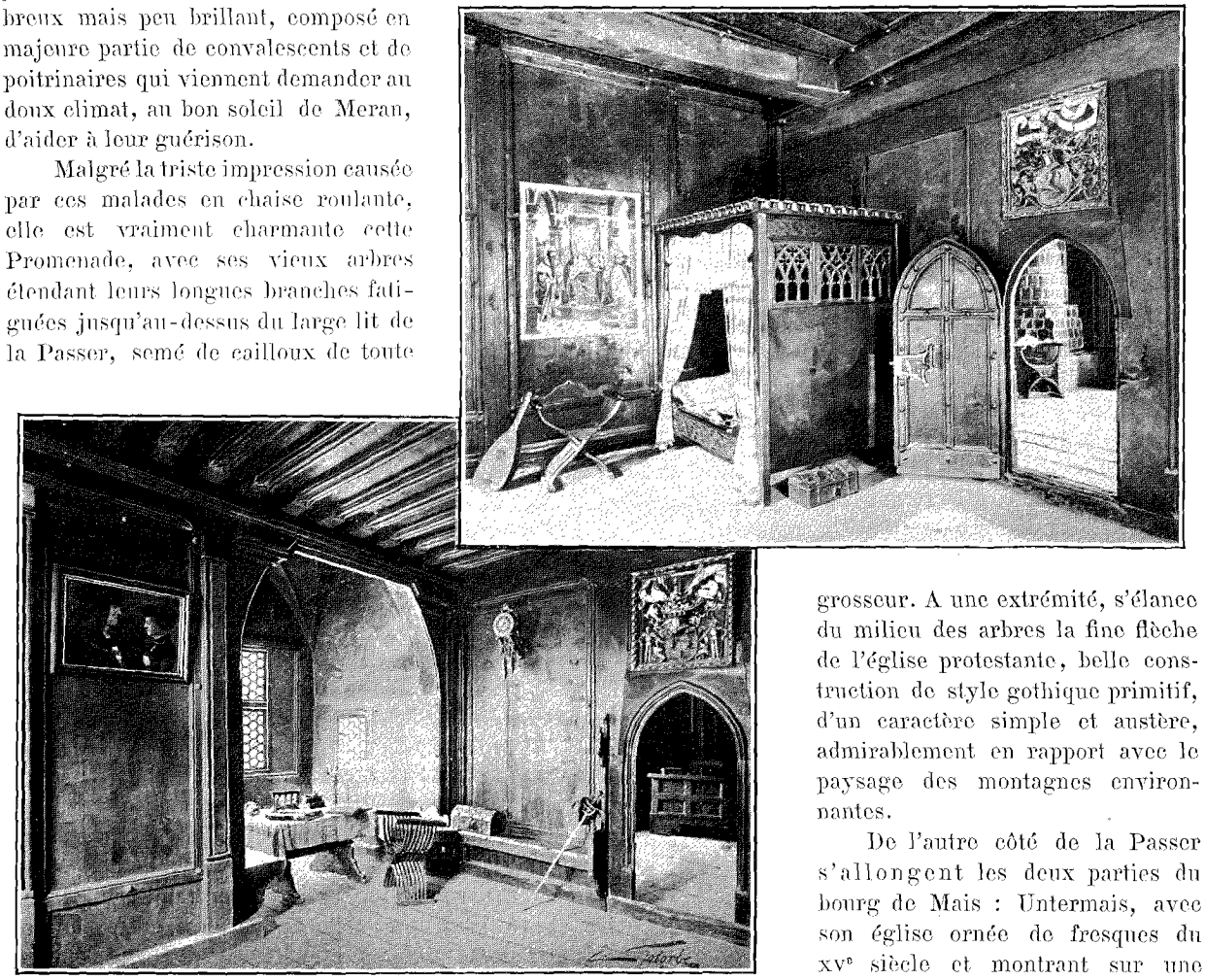


COSTUME POPULAIRE DE MERAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'épopée d'Andreas Hofer, originaire de Sankt-Leonhardt, dans la vallée voisine de Passeierthal, où il tenait l'auberge *Am Sand*, a laissé aussi des souvenirs à Meran. Des vieillards se rappellent encore l'y avoir vu amener prisonnier par la porte de la Passer. Sur la maison que j'habite, une inscription rappelle que « le héros du Tyrol y fut détenu dans la nuit du 18 au 19 janvier 1810, avant son douloureux transfert à Mantoue », et son buste décore la façade de l'hôtel voisin, à l'intérieur duquel un petit portrait à l'huile surmonte la place où, dit une inscription, « il fut interrogé le 28 janvier par le général Hurari (*sic*) (Huard) ». Depuis quelques années, des représentations populaires en plein air, comme celles de la Passion à Oberammergau, font revivre chaque été, aux yeux de ses compatriotes, dans le cadre grandiose du pays même où elle se déroula, l'histoire du héros, en tableaux d'une vie et d'une vérité saisissantes et d'une mise en scène très artistique.

Après le vieux Meran tyrolien, le Meran nouveau et cosmopolite : nous allons le trouver plus haut, dans la longue Habsburgerstrasse, parallèle à la rue des Arcades et toute bordée d'hôtels, de villas, d'élégants magasins, puis sur la Promenade, au bord de la Passer, où, deux fois par jour, devant le Casino, un orchestre joue pour un public d'étrangers nombreux mais peu brillant, composé en majeure partie de convalescents et de poitrinaires qui viennent demander au doux climat, au bon soleil de Meran, d'aider à leur guérison.

Malgré la triste impression causée par ces malades en chaise roulante, elle est vraiment charmante cette Promenade, avec ses vieux arbres étendant leurs longues branches fatiguées jusqu'au-dessus du large lit de la Passer, semé de cailloux de toute grosseur. A une extrémité, s'élance du milieu des arbres la fine flèche de l'église protestante, belle construction de style gothique primitif, d'un caractère simple et austère, admirablement en rapport avec le paysage des montagnes environnantes.



L'ANCIEN CHÂTEAU DES DUCS À MERAN : CHAMBRE DE MAXIMILIEN ET SALLE DE TRAVAIL (PAGE 136). DESSINS DE GOTORBE.

De l'autre côté de la Passer s'allongent les deux parties du bourg de Mais : Untermais, avec son église ornée de fresques du XVe siècle et montrant sur une pierre encastrée dans la muraille à l'extérieur de curieuses têtes grotesques en bas-relief, comme l'imagination des sculpteurs du moyen âge en a trouvé pour personnifier le Mauvais Esprit; — et plus haut, Obermais avec son clocher vert dans la perspective lointaine. La situation plus élevée, plus dégagée de ce dernier lieu en a fait le séjour principal des étrangers : ce ne sont qu'hôtels, pensions et villas dont le nombre ne cesse de s'accroître. Passons, et arrêtons-nous seulement à la vieille petite chapelle gothique de l'hôpital, pour y admirer le portail que domine, entre deux personnages agenouillés, la représentation de la Trinité dans la forme usitée au moyen âge, et à l'intérieur un beau retable sculpté, puis à l'église paroissiale dédiée à saint Georges. La chaire attire le regard : quel est ce bras qui en sort brandissant un crucifix? C'est une particularité des églises du Tyrol, et qui surprend chaque fois : on dirait qu'un prêtre est caché dans la chaire et va tout à coup s'y dresser. Sur un autel, vis-à-vis, une autre curiosité : dans une châsse vitrée au-dessus de laquelle on lit : *Corpus S. Placidi*, un squelette tout entier repose, couché sur le côté, la tête appuyée sur la main droite, paré d'ornements de fête : sur le crâne, une couronne dorée ornée de pierres de couleur, des bagues à tous les doigts, une sorte de dalmatique lamée d'or recouvrant le corps jusqu'à mi-jambes, des pantoufles brodées d'or aux pieds, une longue plume de paon dans la main gauche. Toute cette mise en scène, le contraste de ces ossements grisâtres avec ce luxe d'ornements, surtout cette tête, sinistre sous son diadème, produisent une impression étrangement macabre.

Un chemin en lacet ombragé de beaux arbres nous ramène de l'autre côté, à Meran, sur la promenade de la Gilf. Je sais peu de sites plus pittoresques : par delà un vieux pont de pierre aux arches massives, on aperçoit perchée à la pointe d'un rocher à pic, tout au bord du précipice, la ruine noirâtre de Zenoburg. Le chemin s'y dirige, bordé de cactus, de palmiers, d'arbustes et de plantes exotiques qui s'épanouissent au soleil,

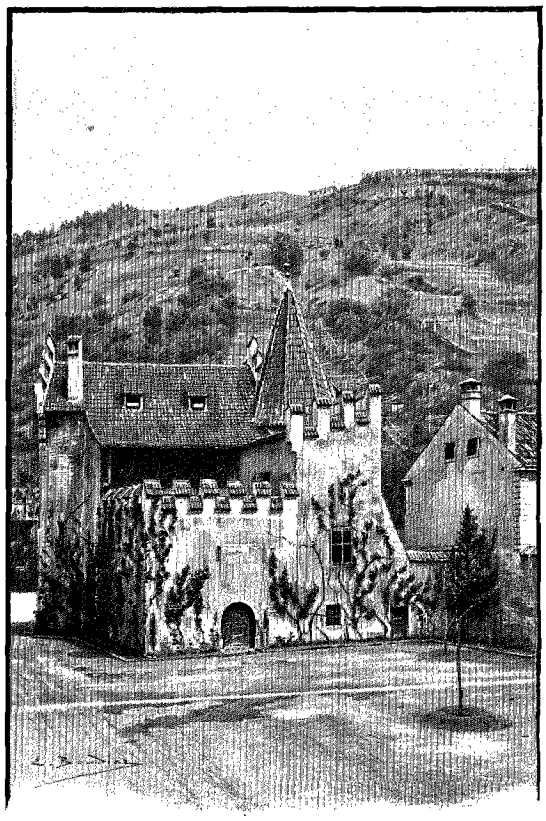
*

en ce doux climat, comme en leur propre patrie. A l'extrémité, l'énorme bloc aux âpres déchirures, comme détaché d'une montagne par la formidable épée d'un géant et tombé je ne sais d'où, barre la vallée qu'on aperçoit au delà, — charmant contraste, — en un lointain bleuâtre, plus élargie et de contours plus doux, traversé par le ruban d'argent de la Passer, qui, ici, dans son lit soudain resserré, se met à bondir d'impatience, à écumer de fureur en essayant d'entamer les parois de pierre qui l'étranglent. Le coup d'œil est non moins ravissant en arrière : d'ici l'on domine la douce montée des lacets qui se déroulent entre les coteaux plantés de vignes dominés par la vieille tour romaine, et le torrent qui bouillonne encore sur les pierres, puis s'apaise peu à peu, filant sous l'arche du vieux pont vers Meran, dont les hautes portes et les villas émergent du milieu des arbres.

Zenoburg, jadis habité par les comtes de Tyrol, n'offre plus maintenant que des ruines que le lierre couvre de son épais manteau, parmi les herbes folles et les arbustes poussant librement au flanc du rocher. Seul, le portail roman de la chapelle, formé de blocs de grès alternativement rouges et gris, retient l'attention par ses sculptures primitives où l'on devine de vagues et naïves ébauches d'animaux. Avec les portails du château du Tyrol, c'est le plus ancien monument de sculpture médiévale en Allemagne.

Un sentier grimpant parmi les vignes, puis suivant la crête des coteaux qui séparent la vallée de Meran de celle d'où arrive la Passer, va nous conduire en une heure au village, puis au château de Tyrol. Si nous étions en automne, nous risquerions fort d'être arrêtés en route par une sorte d'homme sauvage, colosse à la barbe épaisse, le chef couvert de queues de renard et de plumes de toutes les couleurs, un collier de défenses de sanglier sur le gilet rouge et les bretelles de cuir, une large ceinture de cuir noir aux ornements blancs sur la culotte de peau noire, le genou nu au-dessus de bas de laine blanche à demi recouverts de guêtres de cuir, des brassards de cuir couvrant jusqu'aux coudes les manches blanches de la chemise, et, aux mains, un pistolet et une hallebarde avec laquelle il nous barrerait le chemin. Heureusement sa bonne figure nous rassurerait ; il n'attend qu'une petite pièce blanche pour nous octroyer le droit de passage : c'est le *saltner* ou gardien des vignes; son pistolet et sa hallebarde ne menacent que les voleurs, et son accoutrement bizarre n'est destiné qu'à effrayer les enfants et les oiseaux.

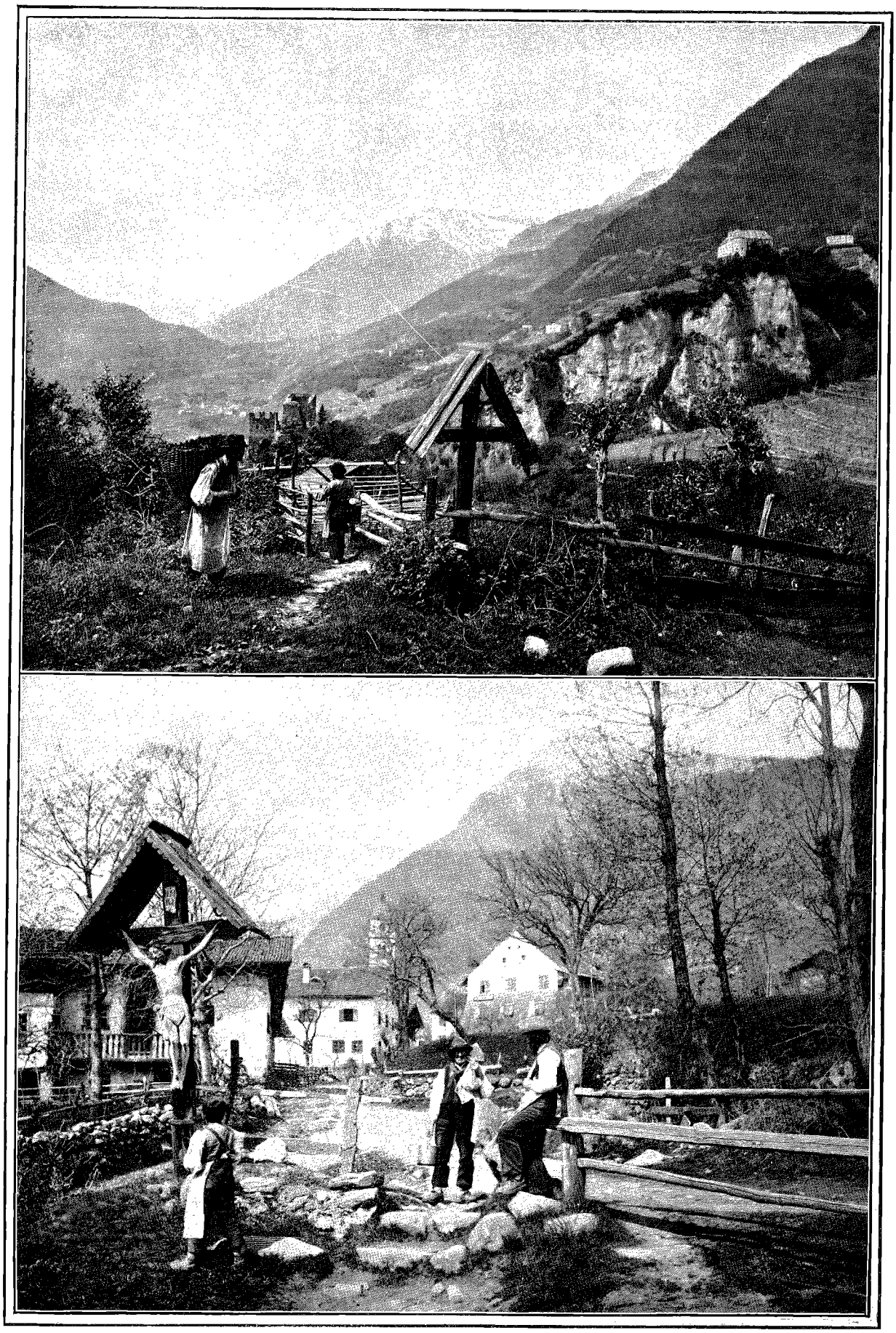
Nous voici au sommet du Küchelberg. Qui dirait que ce riant plateau a été témoin, le 15 novembre 1809, durant neuf heures, d'un combat acharné où les Français finirent par succomber sous les paysans invincibles dans cette guerre de montagne? A nos côtés, une eau limpide, venue des sommets, gazouille sous les arbres dans de rustiques conduites de bois moussues ; une tyrolienne, lancée par quelque vigneron tirelire joyeusement dans l'air ; des paysans vous envoient un bienveillant « *Grüss Gott!* » (Dieu vous salue!) ; de petits oratoires, des crucifix abrités sous leurs toits de planches, où parfois un passant s'arrête pour prier quelques instants, s'élèvent de place en place au bord du chemin; et au-delà le regard s'étend, ravi, d'un côté sur les renflements des collines tapissées de prairies verdoyantes et semées de maisonnettes, de l'autre sur les pentes couvertes de vignes descendant vers Meran.



L'ANCIEN CHÂTEAU DES DUCS, À MERAN (PAGE 136).
DESSIN DE BOUDIER.

Après avoir traversé le village, qui n'offre rien de particulier, on aperçoit, au milieu des vignes, isolée sur une pointe de rocher, la sombre ruine d'une tour éventrée et de murailles aux ouvertures vides comme des yeux crevés : c'est Brunnenburg, bâti sur l'emplacement d'une forteresse romaine. Plus haut, le château de Tyrol, au sommet d'une pyramide de granit, se détache sur le fond sombre des forêts de sapins. On traverse un tunnel percé dans la montagne qui barre la route, et l'on se trouve au milieu d'un paysage grandiose de rochers ravagés par les débordements du torrent qui coule au bas dans un énorme ravin. On passe sur un pont de pierre ce formidable fossé naturel, et, après une courte escalade, on est à la porte de l'ancien manoir, principale résidence des comtes de Tyrol jusqu'en 1363.

La plupart de ses curiosités ont disparu, depuis la cession du Tyrol à la Bavière, qui vendit pour 2,000 florins à un paysan le château et les terrains qui en dépendaient. On le regrette d'autant plus en



CHATEAU DE TYROL ET RUINE DE BRUNNENBURG — VILLAGE DE TYROL (PAGE 138). — PHOTOGRAPHIES JOHANNES, À MERAN.

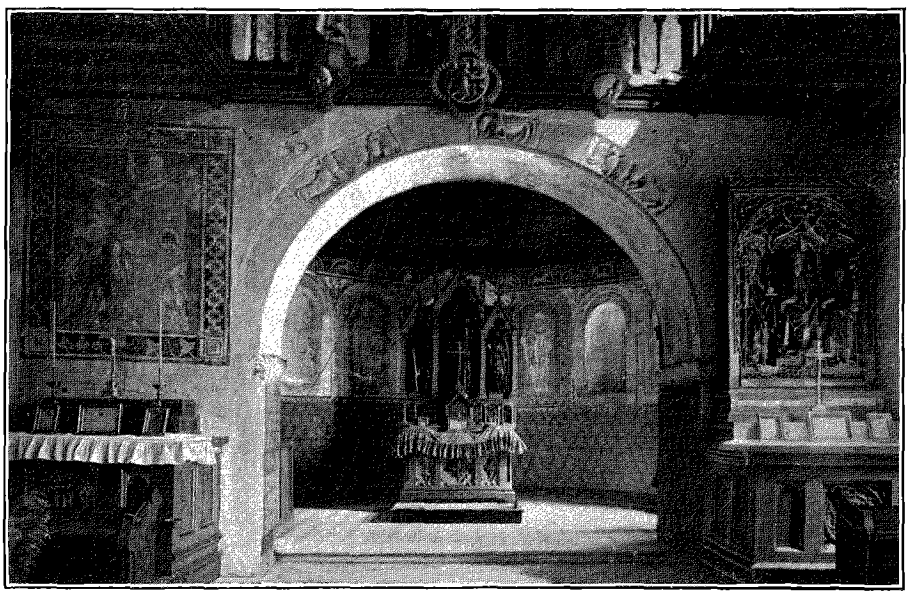
voyant l'intérêt de ce qui en reste : c'est d'abord, derrière une galerie aux étroites arcades romanes, un portail du XIe siècle donnant accès dans la salle des Chevaliers et couvert de curieuses sculptures où alternent des personnages et des animaux fantastiques; sur le tympan, un ange vêtu d'une longue robe, un lis dans la main gauche, lève la droite pour bénir; des masques barbus forment les chapiteaux des colonnes, et des arabesques courent autour de la porte massive fermée par une énorme serrure ciselée.

Le portail en marbre blanc de la chapelle, qui s'ouvre dans la salle des Chevaliers et qui date de la même époque, est non moins remarquable : à droite et à gauche, diverses figures ou sujets bibliques, Adam et Ève tentés, un homme retirant une brebis de la gueule d'un lion, etc., d'une exécution des plus naïves mais aussi des plus intéressantes, s'y succèdent, et une *Descente de Croix* domine la vieille porte encadrée d'arabesques et de feuillages. A l'intérieur de la chapelle se voient, entre les fenêtres aux vieux vitraux, des restes de peintures du XIIIe siècle; la haute stalle de bois sculpté de Marguerite de Maultasch; une croix brodée du XVe siècle; un retable d'autel du XVIe siècle de l'école de maître Michel Pacher; et enfin, au dessus de l'arcade dominant l'entrée du sanctuaire, où sont sculptés les symboles des Évangélistes, les statues coloriées de la Vierge et de saint Jean de chaque côté d'un grand Christ dont la légende rapporte que, peu de jours avant la mort du suzerain, un morceau se détachait; quand le comte Meinhardt, suprême rejeton de la famille, rendit l'âme, le crucifix ne perdit pas seulement un fragment semblable, mais des plaies du Christ le sang ruissela en abondance jusqu'à ce que le dernier des comtes de Tyrol fût enterré.

Au second étage du château est la salle dite « de l'Empereur » : c'est là qu'en 1838, entouré des montagnards du Passeierthal, l'empereur Ferdinand, qui avait acheté le *Sandhof* où avait demeuré Andreas Hofer, en investit solennellement, avec un titre de noblesse, le petit-fils du héros et tous ses descendants à perpétuité.

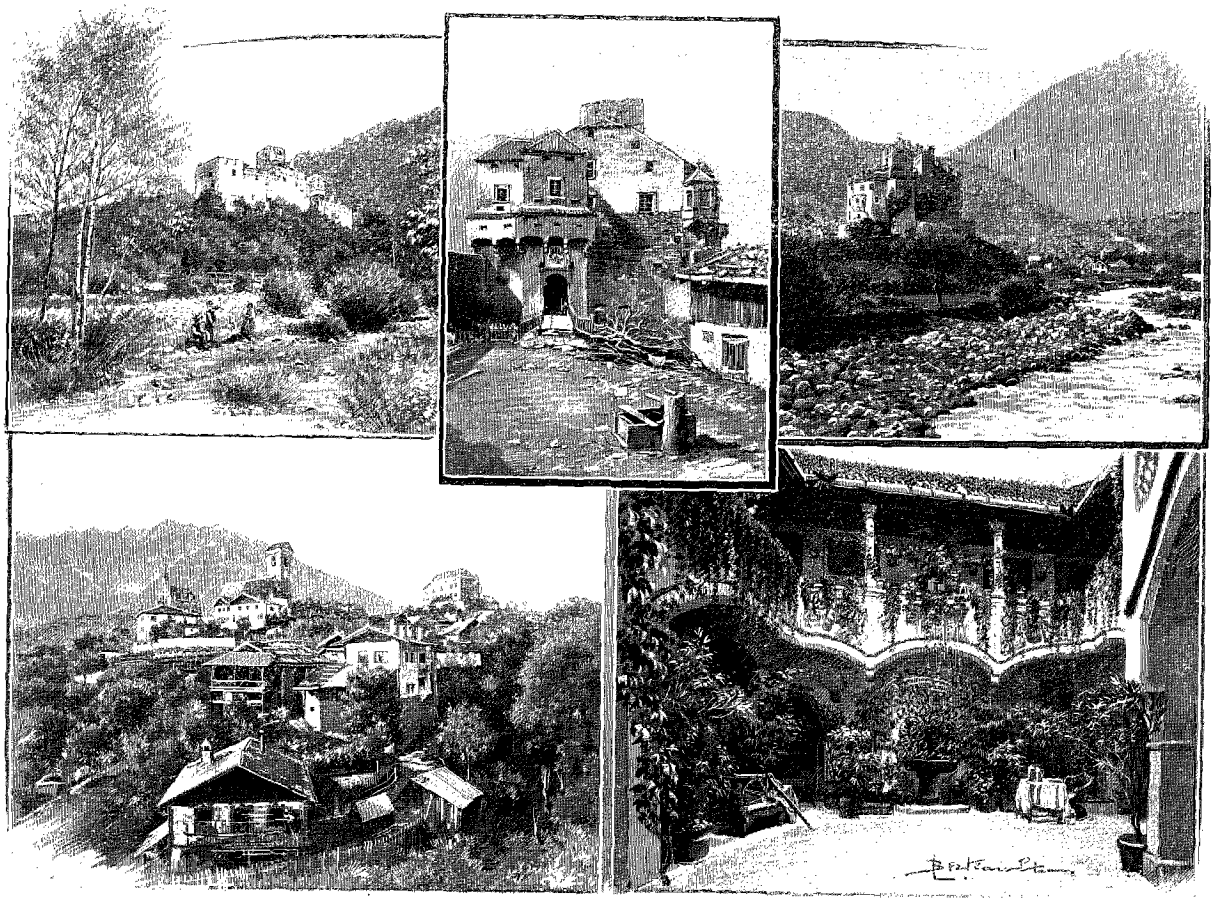
Avant de partir, admirons des fenêtres de cette salle le panorama de la vallée : c'est un des plus beaux qu'on en puisse avoir, surtout au coucher du soleil; mais comment le décrire, comment faire sentir la poésie de ces blancs villages éparpillés au flanc des collines ou parfois se profilant tout en haut sur le ciel entre deux cimes, de ces gorges se creusant entre les montagnes, de ce nid enfin où Meran est couché dans une brume dorée au milieu de son enceinte de coteaux, de rochers couronnés de tours et de ruines, de pics neigeux, avec, au fond, la brèche où coule l'Adige et au-dessus de laquelle s'incline, surplombante, la crête de la Mendel?

De Tyrol, un chemin dégringole parmi les vignes vers la vieille tour crénelée de Dürnstein et vers de petits villages. En continuant dans cette direction, vers l'Ouest, on ne tarde pas à rejoindre l'Adige. Tout au bord, sur une petite éminence, encore un château couronné de créneaux, décoré des armes de la maison d'Autriche et vêtu de lierre, dont l'origine remonte aux Romains et qui, à partir de la fin du XIIIe siècle, appartint aux chevaliers de Forst. On m'introduit dans la cour bordée d'arcades où grimpe la clématite; sous l'une d'elles est le cachot où fut enfermé au XVe siècle, je ne sais pour quelle cause, le minnesinger tyrolien Oswald von Wolkenstein. Les salles sont remplies de choses curieuses et artistiques : armures, vieilles peintures et tapisseries, costumes et parures populaires, anciens manuscrits, etc.; dans l'oratoire, éclairé par des vitraux, sur un antique prie-Dieu, devant une Madone primitive aux traits mélancoliques, une vénérable Bible est ouverte à la page où Judas « *der schlechte Hund*, le mauvais chien » trahit son Maître.



CHAPELLE DU CHÂTEAU DE TYROL (PAGE 140). — PHOTOGRAPHIE GUGLER, À BOTZEN.

Une autre curiosité est, sur le pavé d'une des salles, des traces de sang en forme de croix, vestiges d'un drame affreux qui se passa ici il y a bien longtemps. Deux frères jumeaux, les derniers représentants de la famille de Forst, s'étaient voué, sans doute par suite des prétentions de chacun d'eux à l'héritage du nom, une



CHÂTEAU DE DORNSBERG (1 ET 2) (PAGE 141).
CHÂTEAU DE FORST ET SA COUR (3 ET 5) (PAGE 140). — VILLAGE ET CHÂTEAU DE SCHENNA (4) (PAGE 142).
DESSINS DE BERTEAULT.

haine féroce, implacable, qui ne faisait que s'accroître et qui répandait l'effroi autour d'eux. L'abbé de Brixen, qui parcourait la contrée, entreprit de réconcilier ces frères ennemis. Après maints efforts, il put enfin les décider à se rencontrer tous deux, sans armes, au pied du saint autel, à la messe. Pour cette fête, les seigneurs, les barons, le clergé se rassemblèrent joyeux dans la chapelle du château; Othon et Adalbert arrivèrent sombres et farouches. Pendant tout le temps de l'office, ils ne cessèrent de se lancer l'un à l'autre des regards inquiétants, tandis que le bon abbé, plein de confiance, continuait sa messe. Arrivé à la communion, il se retourne vers eux et les adjure, au nom du Christ présent sur l'autel, de se donner le baiser de paix. Les deux frères s'avancent l'un vers l'autre d'un air résolu; ils vont s'embrasser et la foule applaudit, quand, soudain, deux cris terribles retentissent en même temps : ayant eu tous les deux la même pensée fratricide, ils s'étaient mutuellement percés d'un poignard caché sous leur manteau; ils moururent comme ils avaient vécu, pleins de haine l'un pour l'autre, se menaçant de l'œil et du poing.

Une autre légende, qui n'est pas non plus à l'honneur des anciens seigneurs de Forst, raconte qu'un vendredi saint, le châtelain eut l'impiété de passer la nuit, en joyeuse compagnie, dans une orgie éhontée. Un moine qui passait, entendant le bruit de cette fête sacrilège, entra au château et s'en vint reprocher à ces mécréants leur conduite impie. Un moment, la folle société fut troublée; mais le seigneur de Forst, accablant de moqueries et d'injures l'importun prédicateur, le fit jeter brutalement dehors. La vengeance divine ne se fit pas attendre : aussitôt la terre s'ouvrit sous les pieds du châtelain et il s'y engloutit avec un affreux blasphème. Quant à ses joyeux convives, ils moururent tous dans l'année, et leurs âmes furent privées du repos éternel : chaque année, dans la nuit du Vendredi Saint, le passant peut entendre, à l'intérieur du château, des sons de violons et des bruits de danses coupés de lamentations.

Plus loin, dans cette même vallée du Vintschgau, en continuant à remonter le cours de l'Adige, on rencontre, près du bourg de Naturns, les châteaux de Hochnaturns et de Dornsberg. Arrêtons-nous à ce dernier : une enceinte crénelée flanquée de tours en ruine, datant du XIIIe siècle, entoure le vieux manoir. Après avoir traversé la cour, on passe le pont-levis aux chaînes rouillées, et l'on se trouve dans un étroit couloir obscur aux épaisses murailles percées de meurtrières, au fond duquel une petite porte bardée de fer, fermée d'une énorme serrure et qui, en s'ouvrant, montre des têtes de loup et de renard clouées à ses panneaux, donne accès à

l'intérieur. Quelle fraîche et calme impression du passé! C'est une petite cour silencieuse de palais italien, bordée de deux étages d'arcades en marbre blanc aux chapiteaux ornementés et surmontés d'armoiries peintes. Sous la galerie du bas, une vieille toile découpée en forme de croix, où l'on distingue encore un Christ tout couvert de sang, est clouée au mur. Un escalier de marbre, aux marches à demi effondrées mène à la galerie supérieure, sur laquelle s'ouvrent, encadrées de pilastres de marbre couverts d'une délicate ornementation, les portes des salles : on y voit de beaux plafonds à caissons, de vieilles armes, des cassettes incrustées quelques portraits de nobles dames et seigneurs d'Annenberg, de Fuchs, de Mohr, en des attitudes rigides.

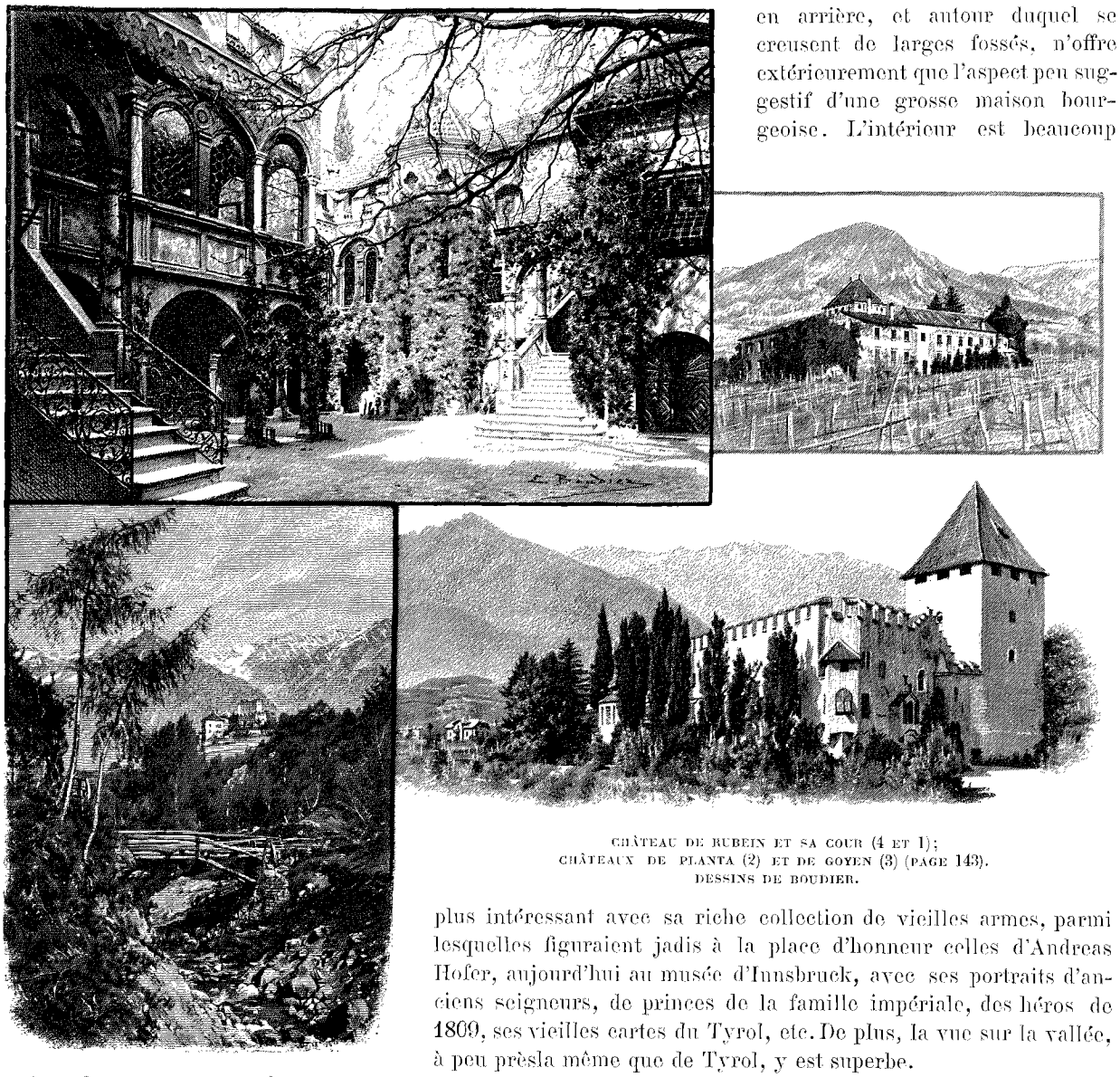
Qui regardent au loin des choses envolées,

puis l'arbre généalogique des Füger, fondateurs du château. Mais rien de tout cela ne vaut le charme intime de cette cour paisible où l'on se croit à cent lieues de la vie extérieure et du monde moderne, et où l'on s'attarderait longtemps à rêver...

De l'autre côté de la Passer, au sud-est de Meran, les vestiges de ce genre sont encore plus nombreux.

C'est, en premier lieu, Schenna, propriété des comtes de Meran, dont le premier fut l'archiduc Jean, qui reçut ce titre, en 1844, de son frère l'empereur Ferdinand. Lui et son fils reposent dans une jolie chapelle gothique en granit rose qui s'aperçoit de toute la vallée, dominant la colline au devant du village.

Le château, encore plus élevé en arrière, et autour duquel se creusent de larges fossés, n'offre extérieurement que l'aspect peu suggestif d'une grosse maison bourgeoise. L'intérieur est beaucoup

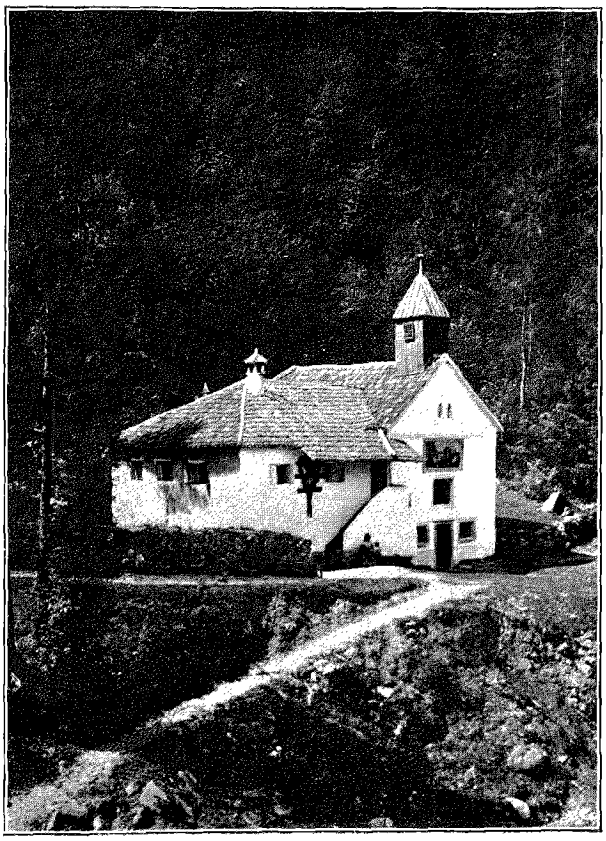


CHÂTEAU DE RUBEIN ET SA COUR (4 ET 1);
CHÂTEAUX DE PLANTA (2) ET DE GOYEN (3) (PAGE 143).
DESSINS DE BOUDIER.

plus intéressant avec sa riche collection de vieilles armes, parmi lesquelles figuraient jadis à la place d'honneur celles d'Andreas Hofer, aujourd'hui au musée d'Innsbruck, avec ses portraits d'anciens seigneurs, de princes de la famille impériale, des héros de 1809, ses vieilles cartes du Tyrol, etc. De plus, la vue sur la vallée, à peu près la même que de Tyrol, y est superbe.

Quand nous aurons ensuite accordé une visite, dans le cimetière du village, à la chapelle Saint-Martin, où le millésime de 1071 se lit au-dessus du portail roman, et qui renferme un autel sculpté de style mi-gothique, mi-Renaissance, c'en sera fini avec Schenna.

Avançons encore dans la montagne ; nous ne tarderons pas à rencontrer, au bord d'une gorge étroite et ombreuse, un monument non moins vénérable de la même époque romane : la chapelle de forme ronde de Saint-Georges, dont le clocher s'élance au milieu des sapins. Elle offre une particularité curieuse : un pilier unique, placé au centre et montant jusqu'au sommet où se réunissent quatre nervures qui partent des murailles de l'édifice, soutient toute la coupole, terminée en pointe à l'extérieur. Un vieux triptyque sculpté, dont le principal sujet est saint Georges tuant le dragon, mérite également l'attention ; c'est aussi une des œuvres de l'école de Pacher. Des fresques s'aperçoivent ou plutôt se devinent sous un odieux badigeon. Enfin, dans un coin, je remarque un très ancien crucifix auquel est attaché un martyr barbu vêtu d'une longue robe. « C'est une femme », me dit le vieux sacristain ; et, voyant mon étonnement, il me raconte en un patois fort obscur, qu'heureusement les *Acta Sanctorum* m'ont permis d'élucider, l'histoire de sainte Kümmernuss également appelée Ontcommera, Liberata, Vilgeforte, etc. : c'était la fille d'un roi païen, les uns disent de Lusitanie, d'autres d'Écosse, vierge d'une rare beauté, que son père, attaqué par un roi de Sicile, voulut marier à ce dernier pour obtenir la paix, mais qui, ne désirant d'autre époux que Jésus-Christ, pria Dieu de lui faire perdre ses charmes extérieurs ; sa prière fut exaucée : il lui poussa aussitôt une longue barbe touffue. Son père en fut tellement furieux qu'il la menaça, si elle n'abandonnait le Christ, de lui faire subir le supplice de son Fiancé, et, la vierge étant restée inébranlable, il la fit en effet crucifier. [1]



CHAPELLE DE NAÏF (PAGE 143). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

Plus loin, c'est Planta, si mélancolique avec ses épaisses murailles grises à demi cachées sous la lèpre argentée et dorée des lichens et des mousses et l'épaisse verdure d'un lierre aux énormes branches. Puis l'enceinte crénelée et la tour ébréchée, fleurie d'herbes et d'arbustes, de Goyen ; et au bas, près de la route qui, sous les arbres, s'enfonce entre deux montagnes, le long d'un ravin qui sert de lit au Naïf, le petit ermitage du même nom, modeste chapelle solitaire au milieu des sapins, où l'on s'attend, dans ce site romantique et retiré, à voir apparaître un bon moine à barbe blanche et en robe de bure venant sonner sa clochette pour guider les pèlerins dans la montagne.

Voici encore — j'en passe, mais des moins intéressants, — Labers, entouré d'un beau parc ; Rubein, d'où sortit au XIIIe siècle un célèbre minnesinger, et qui montre, derrière un rideau de hauts et magnifiques cyprès, sa tour carrée au toit pointu et ses créneaux ; à l'intérieur, une merveilleuse petite cour à l'italienne où gazouille une fontaine, bordée d'arcades où s'enroulent les glycines et la vigne vierge retombant en festons autour des fenêtres à vitraux, et sur laquelle de grands arbres répandent avec mille jeux de lumière et d'ombre la verte fraîcheur de leurs longues branches, évoque cette voluptueuse époque de la Renaissance qui l'a vu construire, et semble le décor de quelque riant *Décaméron*.

Puis, au milieu de ses vignobles renommés, voici Rametz, avec ses murailles crénelées ; et, au bord du Naïf, au creux d'une vallée charmante où se détache, toute blanche la petite église neuve de Saint-Valentin, Trautmansdorff montre sa luxuriante terrasse ombragée de lauriers, d'oliviers et de grenadiers. On me conte à son sujet un calembour du célèbre prédicateur du XVIIe siècle, le père Abraham a Santa Clara, comparable pour ses sermons humoristiques au P. André dont parle Boileau : il fit un jour le pari — et le gagna — de dire en chaire que le seigneur de Trautmansdorff était un âne. Voici comment il s'y prit : parlant de l'état des campagnes, il en vint à déplorer l'incapacité trop fréquente des bourgmestres de village ; et cependant, ajoutait-il, « *diesem Esel traut man's Dorf!* » ce qui signifiait à volonté : « C'est à un pareil âne qu'on confie le village ! » ou : « Cet âne de Trautmansdorff! »

Enfin, après avoir grimpé au milieu de bois de châtaigniers, voici, plus loin, Katzenstein aux fenêtres

1. V., sur cette sainte, le P. Cahier : *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. I, p. 121, 290, 569.

ogivales encadrées par le lierre qui couvre presque entièrement ses énormes murailles et aux girouettes en forme de chats, en souvenir de son nom (le Rocher des Chats).

Et, achevant le cycle de ces vieux manoirs, bien au delà, sur une éminence plus élevée et plus abrupte encore, comme une sentinelle avancée au devant du bassin de Meran, c'est Fragsburg, ancien fief des comtes de Tyrol, dominant orgueilleusement la vallée.

*
* *

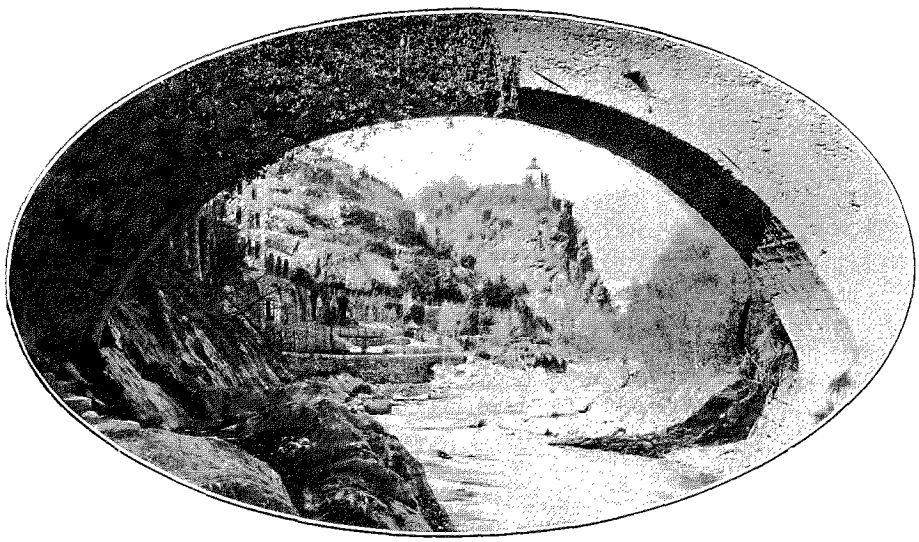
Les voilà terminées, ces excursions où tant de visions et de souvenirs grandioses ont surgi devant nos yeux et devant notre esprit. Il se fait tard lorsque je redescends la montagne au retour d'une dernière promenade; le son des *Angelus*

S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle;

la brume et la mélancolie du crépuscule étendent leur voile sur la vallée et sur ces ruines et leur donnent une apparence de rêve qui ajoute à leur poésie. Il me semble marcher dans un monde d'autrefois, endormi par une baguette de fée, attendant pour se réveiller et refleurir sous le clair soleil le retour de ses princes vaillants et de ses nobles seigneurs, non pas morts, mais seulement disparus, selon une naïve et touchante croyance du peuple tyrolien, pour aller se reposer dans un château féerique au sein de la montagne. Reviendront-ils un jour? Revivra-t-elle jamais, cette ardente époque de luttes, de foi, de mystère, rude et artiste, douloureuse et exquise, à la place de notre bourgeoise et plate civilisation?...

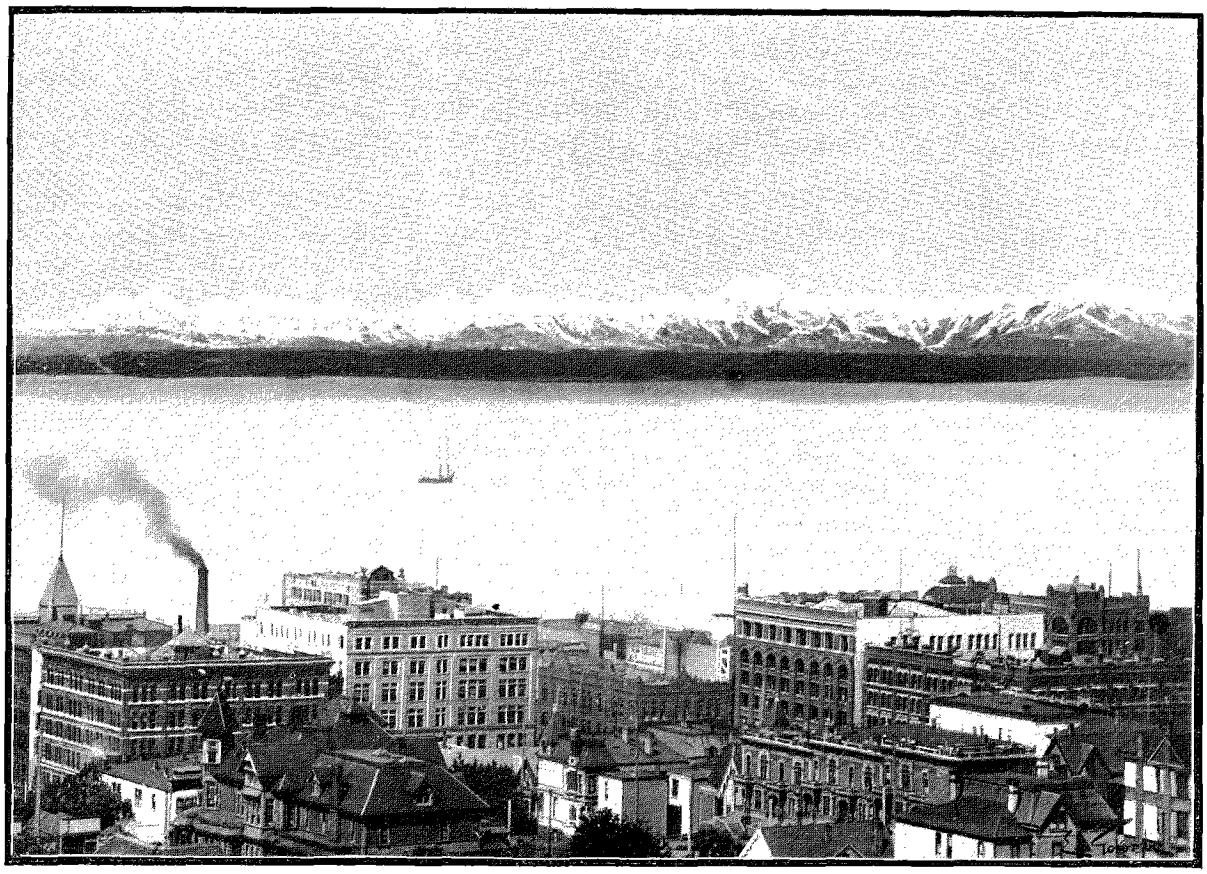
Puissé-je du moins, quand je reviendrai dans ce beau pays, qu'on ne quitte pas avec un : *adieu!* mais avec un chaleureux : *au revoir!* y retrouver toujours debout ces vieilles ruines, toujours vivaces à l'abri de ses montagnes superbes les mœurs et les croyances d'autrefois, toujours intacte et aussi intense la poésie de la nature et du passé!

Auguste MARGUILLIER.



VIEUX PONT À MERAN ET RUINES DU CHÂTEAU DE ZENOBURG. — PHOTOGRAPHIE DE M. J. HEGGLIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DE SEATTLE (ÉTATS-UNIS) (PAGE 146). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

I

D'Europe à Seattle. — Départ pour Dawson. — En mer. — Nos compagnons de route.
La mine d'or de Treadwell. — Juneau et Skagway.



CHIEN DE L'ALASKA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le voyageur qui pour des motifs d'intérêt ou de plaisir a pris pour objectif la ville naissante de Dawson, dans le territoire du Nord-Ouest, province du Canada, pourra s'y rendre cette année-ci sans grande fatigue ni frais extraordinaires, dans un espace de temps relativement court, soit de trois semaines environ.

En effet, il faut huit jours de traversée de Paris à New-York, cinq en chemin de fer de New-York à Seattle ou Vancouver, quatre par bateau d'un de ces ports à Skagway, un par chemin de fer de Skagway à Bennett, et à peu près six par vapeur de Bennett à Dawson ; le retour par la même route prend quelques jours de plus, à cause de la difficulté de remonter le Yukon. La distance est de 8 000 kilomètres au moins. Le voyageur ne sera plus obligé de se munir d'un approvisionnement complet, exigé sagement jusqu'ici par la police canadienne, afin de prévenir une famine possible et les crimes qu'elle engendrerait.

Il n'aura pas non plus, par conséquent, à être le factotum que nécessitaient les conditions antérieures et le voyage au Klondyke ne sera plus une véritable entreprise de pionniers. Plus de chevaux, de chiens ou de bœufs à harnacher, à atteler, à guider, à accabler de coups ou de malédictions ; adieu les traîneaux, les véhicules de tout genre à charger, à décharger, à réparer avec quelques clous et un mètre ou deux de corde. Et la tente à dresser, et le bois à couper à même la forêt pour le service du poêle portatif, et la cuisson du pain pétri de ses propres mains, et le sciage des planches sur

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

une plate-forme *ad hoc*, et la construction du bateau, de la barque ou du canot, avec son complément de rames, de mâts, de cordages et de voiles, le tout improvisé, et perfectionné suivant le génie créateur de l'Argonaute moderne, tout cela sera devenu choses du passé pour ne plus se reproduire que dans quelques cas isolés. Le pittoresque du voyage y perdra, mais le confort y gagnera. On ne redoutera pas plus d'aller à Dawson qu'à Madagascar ou au Japon.

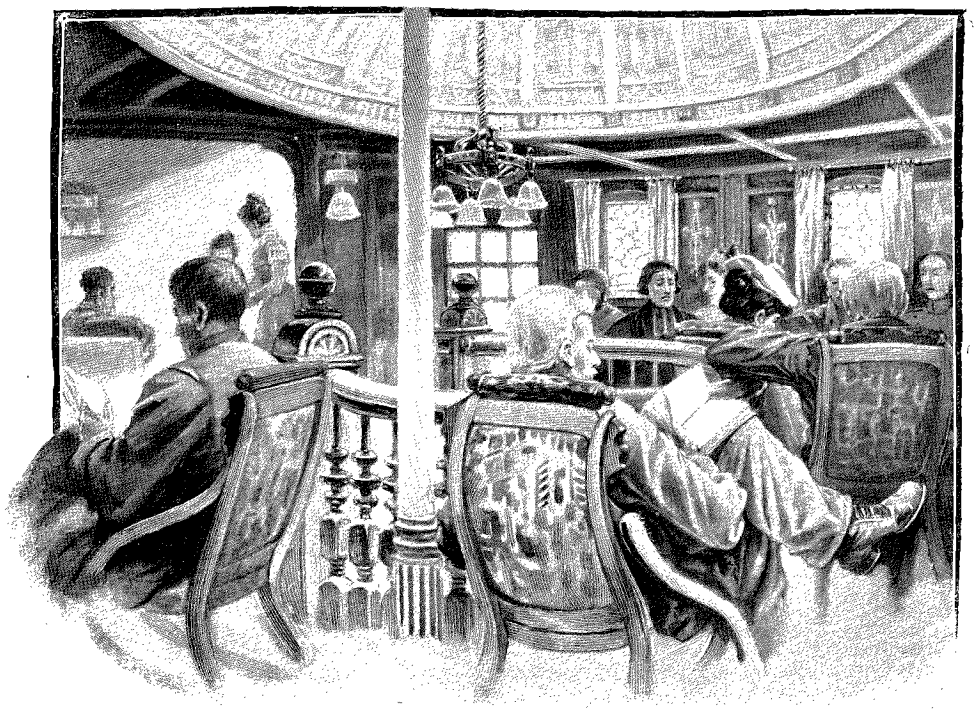
De la traversée de l'Atlantique et de la ville de New-York, nous n'avons rien à dire ici. En 26 heures un train express transporte le voyageur de New-York à Chicago, couvrant une distance de 1 500 kilomètres, soit une distance moyenne de 60 kilomètres à l'heure, et traversant une contrée riche et bien cultivée, parsemée de beaux villages et de cités industrielles. C'est peut-être la partie la plus riche des Etats-Unis, comme aussi la plus peuplée. Pays de rivières, de collines, de bois, de champs, de pâturages, de fermes et d'usines. La nuit se passe dans un des confortables wagons-lits Pullman ou Wagner avec leurs portiers nègres.

Chicago, avec son million et demi d'habitants, se pose en rivale de New-York qui en a près de trois ; sa situation à la porte des grands lacs et comme tête de ligne de tous les importants chemins de fer qui y convergent du Sud et de l'Ouest est unique; la ville elle-même est loin d'être aussi propre et aussi attrayante que New-York, mais la même activité y règne, et ce qu'il y a de plus rare à rencontrer, là ou ailleurs, c'est un Américain n'ayant pas l'air pressé.

Plus loin, les plaines n'ont rien de remarquable ; elles sont assez bien cultivées et plantées de blé et de maïs. La voie ferrée circule ensuite au milieu des mauvaises terres du Dakota, sans herbes ni arbustes, aux ocres de couleurs vives sculptées en buttes, en tours, en bastions par l'incessante érosion des eaux : là des viaducs du chemin de fer audacieusement jetés par-dessus des précipices béants et à peine supportés, semble-t-il, par une frêle construction en troncs d'arbres dressés verticalement, semblent des araignées montées sur des jambes grêles et trop longues. Puis on arrive aux montagnes Rocheuses, qui offrent une série de scènes intéressantes, et des campements d'Indiens Sioux égrenés le long du Yellowstone et du Missouri.

Se succèdent alors paysages alpins, torrents mugissants, tunnels et ponts, bref la mise en scène habituelle d'une ligne de montagnes; puis de nouveau la plaine, c'est la vallée de la Columbia ; une autre chaîne de montagnes appelées les Cascades ; enfin, la côte du Pacifique.

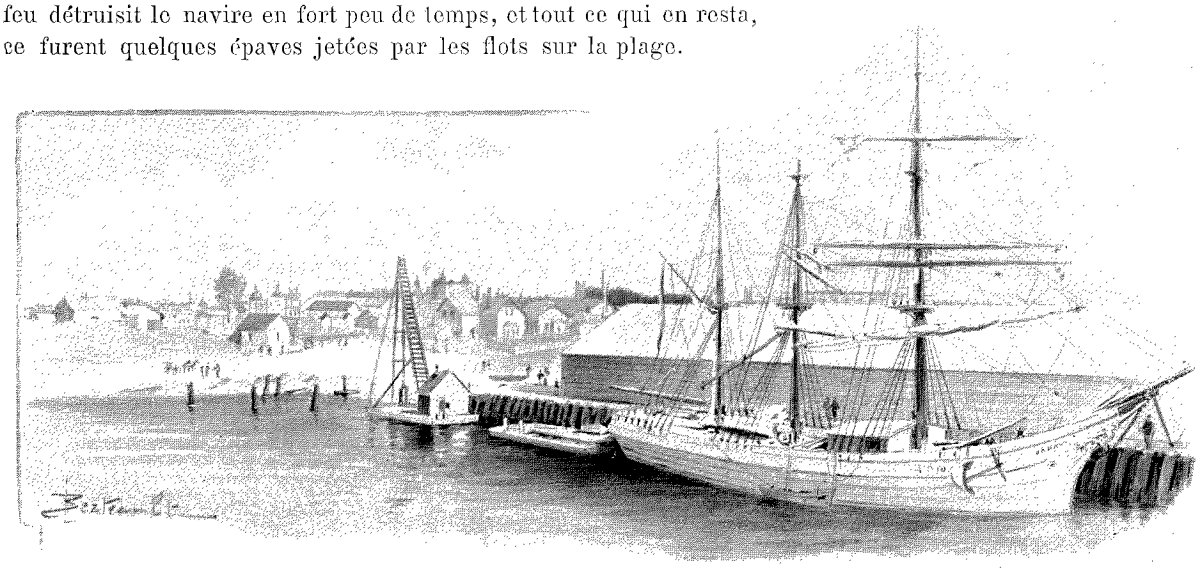
Seattle, petite ville de 50 000 âmes, est un port américain commandant, en concurrence avec Victoria et Vancouver, ports canadiens, le commerce de l'Alaska, du Japon, de la Chine et des îles du Pacifique.



LE SALON DU VAPEUR « QUEEN » (PAGE 147) — D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Elle était, l'hiver dernier, le siège d'une activité extraordinaire ; les nombreux chercheurs d'or américains qui se rendaient au Klondyke s'y étaient donné rendez-vous, et la plupart s'y pourvoyaient de tout ce qui était nécessaire alors pour tenter l'entreprise. A un moment donné les marchandises à transporter s'étaient accumulées d'une façon si excessive que les vapeurs firent défaut, et qu'il fallut réquisitionner des trois-mâts, des barques et des goélettes, traînés par des remorqueurs. Pour les voyageurs ce fut bien pis ; des spéculateurs sans scrupule frétèrent de vieux navires à vapeur, leur firent donner une couche de peinture et les mirent comme neufs à la disposition du public, moyennant des prix exagérés. Tel était alors l'engouement de la foule que tout semblait assez bon et que rien n'était trop cher, pourvu qu'on partît et qu'on arrivât vite. Hélas! beaucoup partirent qui n'arrivèrent pas, et d'autres s'estimèrent

heureux de partir et de revenir la vie sauve. En effet, par une fatale coïncidence, une série de désastres marqua l'ouverture de la saison d'émigration dans les mois de janvier et février 1898. Ainsi le vapeur *Clara Nevada* se perdit corps et biens, en tout 65 personnes, à ce que l'on croit, car nul ne réchappa ; il y eut une explosion à bord, puis le feu détruisit le navire en fort peu de temps, et tout ce qui en resta, ce furent quelques épaves jetées par les flots sur la plage.



VICTORIA (PAGE 148). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Le vapeur *Corona* fit naufrage sur les côtes d'une île déserte et fut entièrement démoli et brisé par la fureur des vagues ; les passagers se sauvèrent, mais ayant dû attendre là plusieurs jours, par un froid intense, l'arrivée des secours, quelques-uns d'entre eux, à demi vêtus, contractèrent des maladies de poitrine dont ils moururent peu après ; en outre, tous les approvisionnements furent perdus, et beaucoup de ces infortunés se trouvèrent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

Nous sommes quatre qui partons pour le Klondyke : un Français, moi-même ; un fermier de Californie et un mineur, tous deux Américains ; un étudiant en médecine d'origine allemande. En chemin, notre caravane se grossira de deux nouveaux membres, un Anglais et un Irlandais.

Nous nous embarquons sur la *Queen* ; c'est un des meilleurs vapeurs de la flotte, il peut porter environ 600 passagers ; inutile de dire que ce nombre est plutôt dépassé. Le mélange est curieux ; deux compagnies du 14e d'infanterie des Etats-Unis envoyées pour faire respecter l'ordre qu'on dit gravement troublé à Skagway et Dyea par le fameux joueur Soapy Smith et sa bande ; des chercheurs d'or, mineurs et prospecteurs de tous les pays du monde. Voici les Australiens, de grands et solides gaillards, de six pieds de haut en moyenne, musculeux, aux épaules carrées, larges, aux hanches étroites, ne perdant pas une occasion de dire avec orgueil que c'est en Australie que l'on a trouvé les plus grandes pépites d'or ; l'une pesait quelque chose comme 200 kilos et valait environ 400 000 francs. Car, à bord, l'on ne parle que pépites et poudre d'or : il est entendu que c'est l'unique sujet digne de la conversation du moment.

Voici les Anglais et Canadiens, parmi lesquels les Canadiens Français surtout sont bien représentés ; nous pouvons mentionner aussi quelques Africains blancs venant de la colonie du Cap et du Transvaal.

Ces cheveux jaunes révèlent indubitablement le Suédois, ces yeux bruns et vifs l'Irlandais. L'Américain, aux gestes nerveux, toujours alerte et impatient, va, vient, bouscule, n'est jamais en repos, s'assied pour ne pas rester debout, se lève parce qu'il ne peut tenir en place, a l'air de faire quelque chose, ne fait rien, et se rassied la minute suivante pour repartir aussitôt ; d'ailleurs courtois, patient, gentleman. Quelques Français et Italiens, causeurs, gouailleurs, polis, empressés, écorchant l'anglais et les premiers à rire de leur baragouin. Ça et là des nationaux de diverses contrées lointaines. D'où viennent-ils ? On n'a jamais pu le savoir, un mutisme concentré étant leur principale caractéristique. Des accords plaqués sur le piano du salon accompagnent une voix qui a dû être belle jadis, et qui roucoule la romance des « Deux petites filles en bleu ». Cela nous rappelle que l'élément féminin est présent et, bien qu'en minorité, omnipotent. Il y a là des femmes d'officiers ou de commerçants d'Alaska, des aventurières, ex-prima donna cantatrices ou comédiennes, qui vont jouer le dernier acte de leur drame intime sous les cieux rigoureux de l'Arctique. Les artistes se succèdent au piano : voici un négociant russe habitant New-York qui s'en va avec sa famille à Dawson ; il chante *Faust*, ses filles l'accompagnent ; en confidence, il nous déclare qu'il a chanté l'opéra avec Mme X..., bien connue à Paris il y a nombre d'années ; nous l'admettons. On trouve à bord une bibliothèque gratuite à l'usage des passagers,

et, la navigation étant facile dans cette succession de baies et de canaux, le temps passe sans incident ni mal de mer.

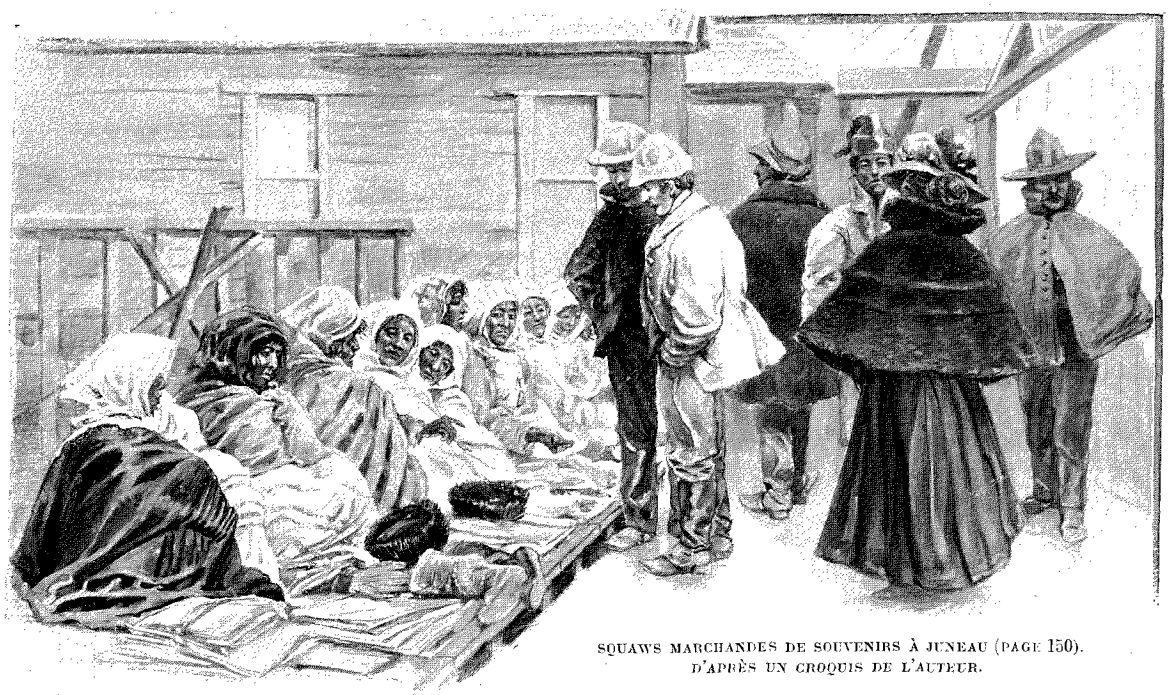
Nous faisons escale à Victoria, capitale de la Colombie britannique, ville de 30 000 habitants située à l'extrémité sud de l'île de Vancouver et commandant le détroit de Juan de Fuca. C'est une ville anglaise, calme et sérieuse, aux maisons à un, deux, ou au plus trois étages, dans une situation exceptionnelle, d'où la vue s'étend sur la baie avec, au delà, les sommets perpétuellement neigeux de la chaîne Olympique. Un tramway électrique nous conduit à Esquimalt, port militaire, où stationnent à l'ordinaire quelques bâtiments de guerre anglais : on y trouve une cale sèche réputée la plus grande du monde.

C'est à Victoria qu'il faut se procurer des certificats de mineur. Force donc est de remplir les formalités administratives : au petit jour, la troupe des mineurs s'ébranle vers la ville et bientôt se forme en file indienne à la porte des bureaux. Il y a là près de 200 personnes battant la semelle sur le trottoir, pour se réchauffer.

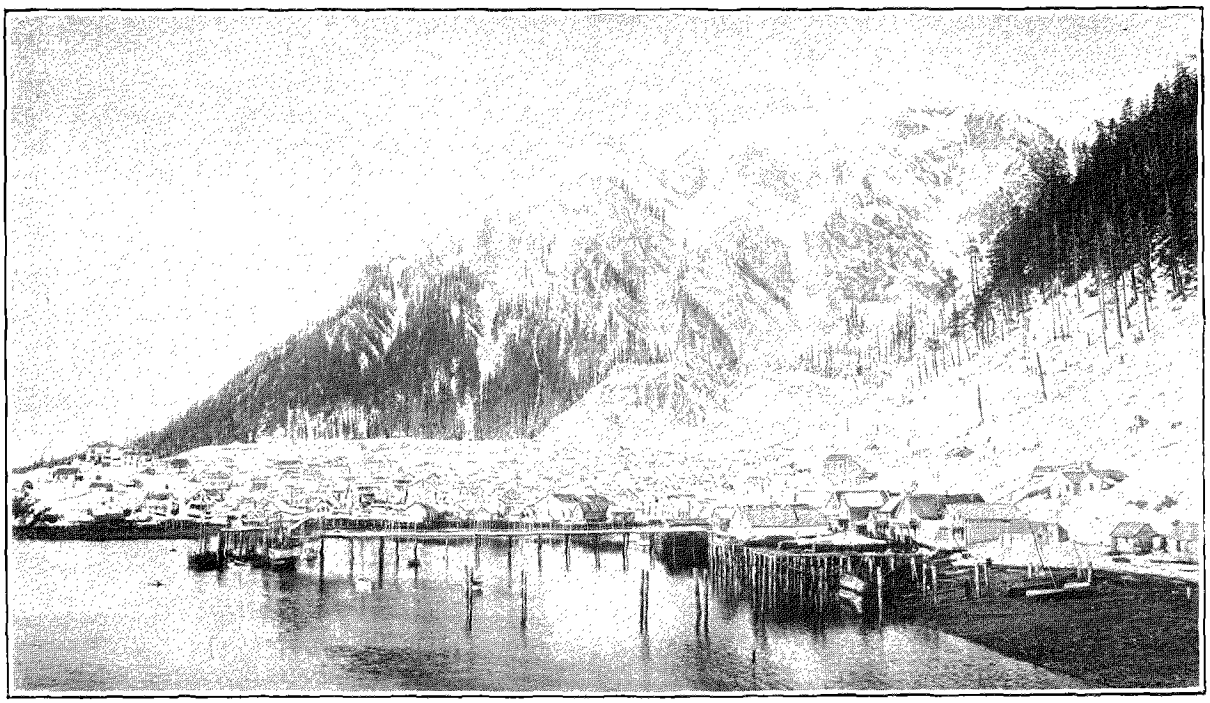
L'attente dure de 7 à 11 heures. C'est payer un peu cher le privilège de déposer 50 francs entre les mains d'un brave fonctionnaire, qui, en échange, il est vrai, vous remet une déclaration par laquelle le gouvernement canadien s'engage à ne pas mettre ses gardes champêtres à vos trousses lorsqu'il vous prendra fantaisie de couper du bois, de pêcher ou de chasser dans les déserts inexplorés du territoire du Nord-Ouest.

La navigation intérieure de ces détroits et canaux de la côte du Pacifique est assez délicate ; on est presque toujours en vue de la côte, si près même qu'en beaucoup d'endroits le chenal semble laisser à peine assez d'espace pour le passage du bateau. On traverse successivement les détroits de Georgie, de la Reine-Charlotte, de Clarence, de Stephens, et finalement le canal de Lynn, qui est à proprement parler une baie longue et étroite enfermée, de chaque côté, par des montagnes ; le paysage est tout à fait celui des fiords de la Norvège : des eaux bleues et généralement calmes, des colosses de granit s'élançant abruptement de la mer jusqu'aux nuages, portant sur leurs épaules massives et anguleuses des neiges et des glaciers, et les flancs couverts d'une végétation luxuriante et serrée, des îles innombrables et boisées, hantées par l'ours et le daim, tandis que l'aigle à tête blanche plane au-dessus des nombreuses bandes d'oies et de canards, peuplant les canaux et bras de mer. En été, des fleurs aux teintes éclatantes, mais presque toujours sans odeur, des baies de tous genres et de toutes les couleurs sont répandues de tous côtés et à profusion. Mais, en somme, en hiver, tout ce qu'on peut apercevoir du paysage, ce sont des sapins, des cèdres, des bouleaux couverts de neige, tandis que les sommets, hauts parfois de 2 000 à 3 000 mètres, se confondent en une teinte neutre avec les nuées flottant de l'un à l'autre. La ligne de direction est droit au Nord : il y a à peu près 10 degrés de latitude entre Seattle et Skagway, soit 1 500 kilomètres en suivant les sinuosités de la côte navigable.

Le 22 février, grand enthousiasme : c'est la fête de Washington, le patriote, dont la mémoire associée à celle de son ami La Fayette est toujours chère à l'Américain ; les comités s'organisent, et la présence d'un ou deux artistes à bord ayant été remarquée, on les invite à dessiner au savon, sur la grande glace de l'escalier du salon, le portrait du grand homme. Après quelques tâtonnements, effaçages et retouches, le chef-d'œuvre est



SQUAWS MARCHANDES DE SOUVENIRS À JUNEAU (PAGE 150).
D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.



LA VILLE DE JUNEAU, EN HIVER (PAGE 150). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

consommé et déclaré parfait par l'unanimité des femmes d'officiers, qui doivent s'y connaître et qui décorent le cadre avec le drapeau étoilé, des fleurs et des guirlandes. Un discours du président ouvre la soirée; l'orateur, après avoir complimenté les dames de leur intrépidité et de leur résolution, les félicite d'être assez courageuses pour consentir à supporter le froid, les frimas, les fatigues, les privations et ce qu'il y a de plus insupportable au monde, c'est-à-dire... l'homme!

Des chants patriotiques, des morceaux de musique, des déclamations se succèdent et se prolongent très tard dans la soirée; à la fin, chacun se retire dans sa cabine, pleinement satisfait, et le silence ne tarderait pas à régner, n'étaient les nombreux chiens de l'entrepont qui, surexcités par le vacarme inusité de la « célébration », se sont mis, eux aussi, à « célébrer » à pleine gueule et ne sont pas disposés à se restreindre aussi vite que leurs maîtres. Finalement, ils se calment à leur tour, et bientôt tout est tranquille à bord.

Outre l'inévitable « colonel » américain (d'ordinaire du Kentucky) que vous et moi prendrions simplement pour un avocat (ce qu'il est d'ailleurs le plus souvent), il y a à bord le chef de l'expédition de secours envoyée par le gouvernement des Etats-Unis à la rescousse des milliers de mineurs et propriétaires supposés en proie à la famine et au froid dans les vastes territoires du Yukon et particulièrement du Klondyke. Une somme d'un million de francs votée par le Congrès fut immédiatement employée à acheter des vivres, des vêtements, à se procurer, en Norvège, des Lapons et des rennes au nombre d'une centaine, enfin à construire une certaine quantité de locomobiles à glace. A l'instar de beaucoup d'autres lieux, les couloirs du Congrès sont pavés de bonnes intentions, mais, dans le cas particulier, le résultat fut désastreux. Les lichens devant servir à la nourriture des rennes ne furent pas préparés et emballés avec soin et se gâtèrent complètement en route, de sorte que les rennes, déjà très éprouvés par le mal de mer, refusèrent d'y toucher et périrent l'un après l'autre, longtemps avant d'avoir vu les côtes d'Alaska. Les Lapons, importés par contrat à raison de 5 000 francs par an et dépenses de voyage payées, durent être rapatriés. Quant aux locomobiles à glace, elles finirent par trouver un emploi dans les colonnes des journaux humoristiques, qui s'en firent des gorges chaudes, et le public avec! Joe Ladue, le fondateur de Dawson, a l'honneur d'être l'inventeur de ce projet grandiose, la prise d'assaut des glaces du Klondyke (et du Pôle) au moyen d'automobiles à patins!

Jack Dalton, le créateur de la *Dalton Trail* (piste), lui aussi est un inventeur, mais son idée est plus simple et plus pratique. Il se borne à construire un traîneau consistant en une boîte longue montée sur deux systèmes de glissoires indépendants l'un de l'autre, permettant de contourner les obstacles à angles assez aigus sans crainte de verser. Un cheval attelé à un brancard ordinaire peut, avec ce traîneau, tirer aisément de 1 000 à 1 500 kilos sur une surface de glace unie à pente modérée. Une centaine de ces voitures furent construites par le gouvernement et envoyées à un des ports d'Alaska, où elles demeurèrent empilées dans un hangar; les mules du convoi de l'armée régulière, au nombre de 110 à 120, furent aussi réquisitionnées et embarquées à Seattle, à bord d'un trois-mâts mis à la queue d'un remorqueur. Mais après un jour ou deux de navigation,

*

le vapeur largua son amarre, planta là le navire, les mules et tout le reste et retourna au port ! Seul et isolé dans sa dignité, le chef de l'expédition atteignit le port de Dyea, où, après quelques semaines d'attente vague, il rentra dans une obscure médiocrité. Les quelques marchandises qu'il avait amenées avec lui furent, dit-on, vendues à l'encan quelque temps après. Et ainsi finit cette expédition officielle, militaire et gouvernementale, flanquée de mules et de rennes, bardée de traîneaux et de locomobiles, et qui, heureusement pour eux, fut complètement ignorée des soi-disant affamés qui ne l'attendaient pas et n'eurent pas, par conséquent, à pleurer la ruine d'espérances qu'ils n'avaient jamais eues.

Le 58e degré de latitude est dépassé, et la *Queen*, après avoir laissé en arrière l'embouchure de la rivière Takou, s'engage dans l'étroit chenal qui sépare l'île Douglas du promontoire où est située la ville de Juneau.

A gauche on aperçoit les constructions et les cheminées de la grande mine d'or de Treadwell, s'avançant jusqu'au bord même de l'eau, car la veine de minerai aurifère sort de la mer ou s'y plonge.

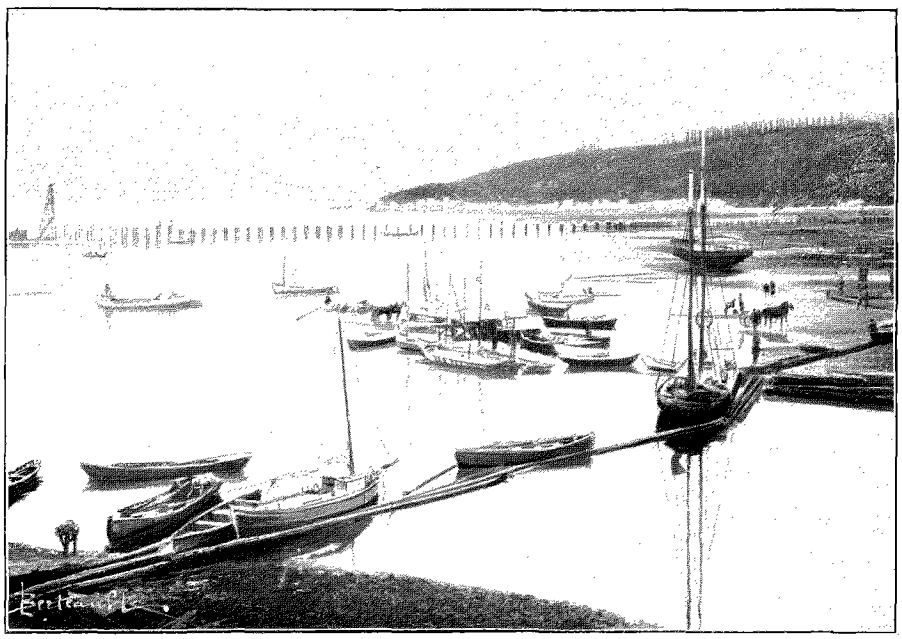
C'est dans ce genre la plus grande mine du monde. Le minerai est de très basse qualité, mais se trouve en quantités si énormes que le roc est traité comme dans une carrière, c'est-à-dire exploité à la mine et par bancs de dimensions considérables ; d'après le rapport annuel qui vient d'être publié, la mine est travaillée par 263 blancs et 24 Indiens. Les salaires moyens étaient de 12 fr. 50 par jour pour les mineurs, qui en outre sont logés et nourris. Dans l'année finissant le 31 mai 1898, il s'est miné 254 329 tonnes (de 1 000 kilogr.) et il y avait en vue 4 477 500 tonnes en réserve pour les pilons.

540 pilons écrasent le minerai et marchent jour et nuit; le coût pour extraire une tonne de minerai s'est élevé à 60 francs et le profit net pour l'année a été de 1 216 305 francs.

Les travaux de développement de la mine se poursuivent sur les niveaux, respectivement, de 110, 220, 330 et 440 pieds, le puits le plus profond atteignant 458 pieds, où la veine fut trouvée exactement au point où les calculs l'avaient placée. De ce fait, ajoute le rapport, il n'est pas déraisonnable d'ajouter (aux 4 477 100 tonnes précédentes) 4 000 000 de tonnes de plus de minerai en vue dans la mine. « Comme le profit est en moyenne de 5 francs par tonne, il y a donc, en réserve et en vue, plus de 40 000 000 de francs à retirer de cette fameuse mine de Treadwell. »

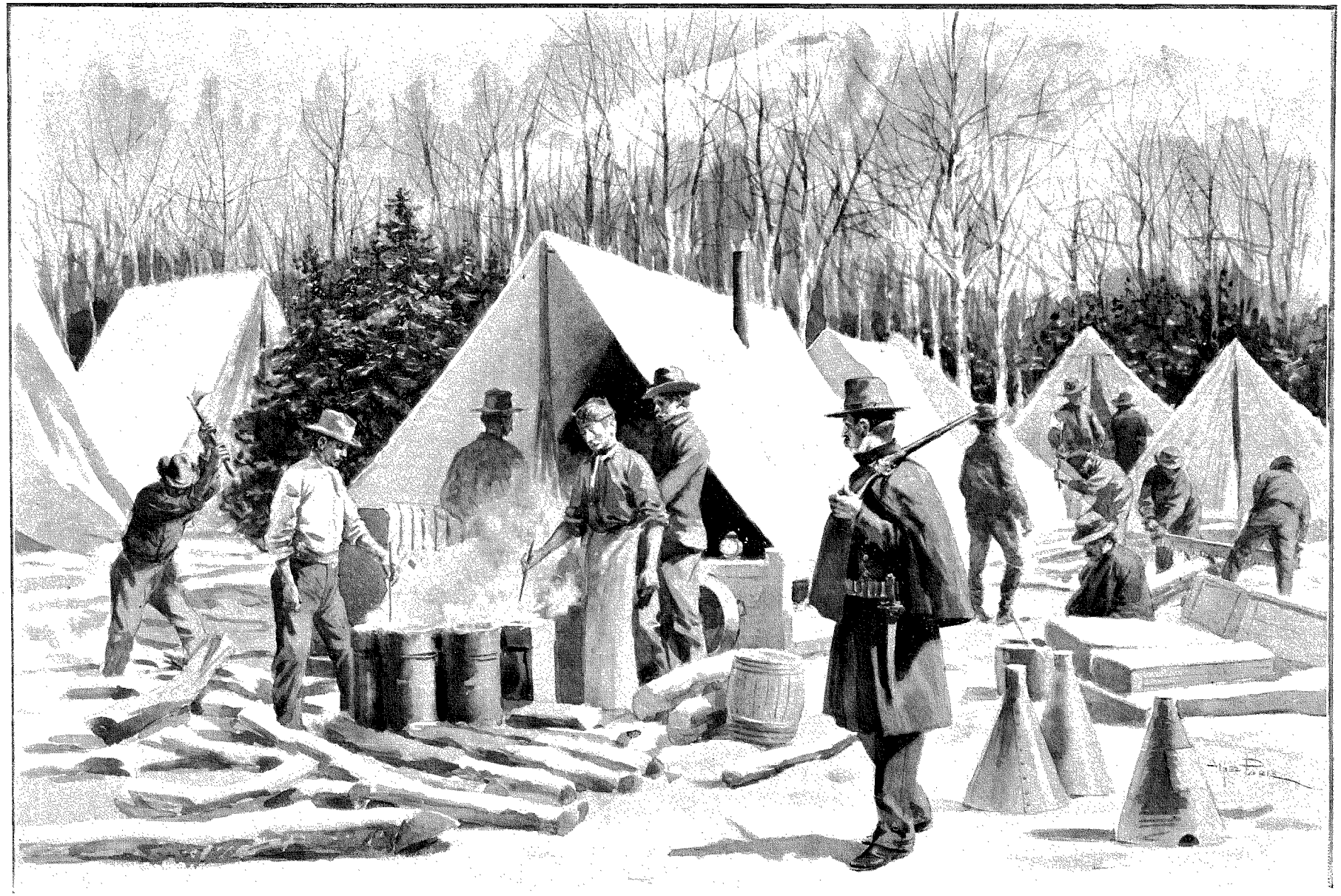
Elle fut payée, dit-on, 2 000 francs par John Treadwell, qui l'acheta en 1882, environ deux ans après la fondation de Juneau par le Canadien Français Joseph Juneau. Ce dernier mène actuellement une existence précaire et misérable à Dawson.

Juneau, à 3 kilomètres de la mine Treadwell, est un petit port de 2 à 3 000 habitants, la plupart mineurs et prospecteurs, car toute cette partie de l'Alaska est riche en minéraux, on trouve des placers et des veines de quartz aurifères un peu partout : les mines de Silver Bow (l'arc d'Argent) sont bien connues. La ville est bâtie sur la pente d'un plateau formé par l'érosion de rochers presque à pic qui s'élèvent à une hauteur de plus de 1 000 mètres. Quelques hôtels, *salons*, restaurants, magasins, donnent un peu d'animation aux rues, tandis que de nombreuses Indiennes, *squaws* enveloppées de couvertures de laine aux couleurs vives s'accroupissent sur la neige au bord des trottoirs et étalent devant elles des bonnets en fourrure, des mocassins, des paniers, des colliers en verroterie, enfin une quantité d'objets de leur confection et que les voyageurs emportent comme souvenirs. Une couple d'heures suffisent à visiter la ville, qui, à part le village indien, ses pirogues, une petite église avec clocher construite en troncs d'arbres superposés, n'offre rien de curieux.



LE PORT DE SKAGWAY (PAGE 152). — DESSIN DE BERTEAULT, CLICHÉ LAROCHE, À SEATTLE.

Le paysage est sévère, grandiose, jusqu'à Skagway, à 150 kilomètres plus au Nord. Nous admirons les



SOLDAT DE POLICE DANS UN CAMPEMENT DE MINEURS. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

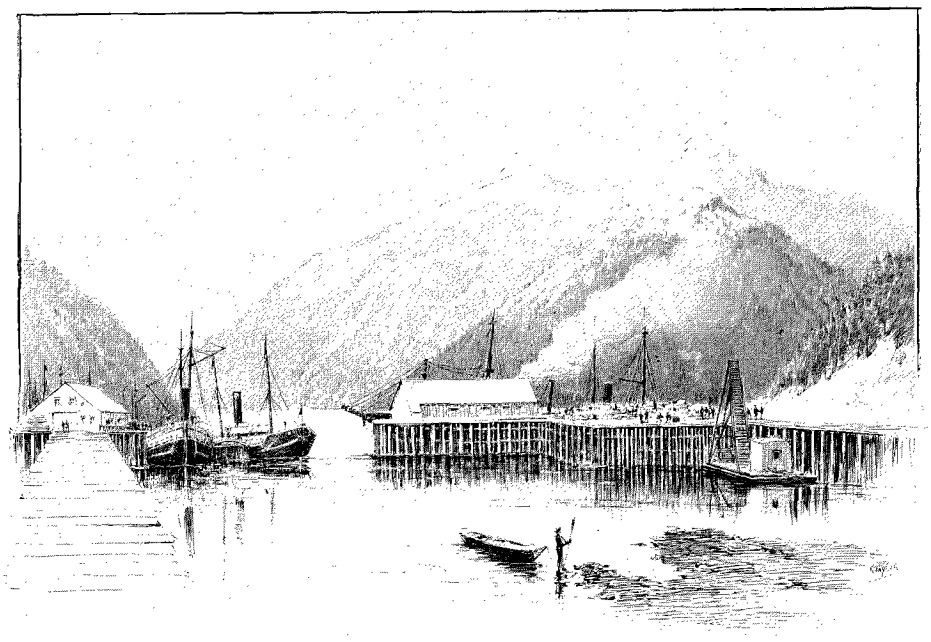
cimes dentelées et les glaciers plongeant dans l'Océan, par pente abrupte et sans transition ; la nature, comme les conditions économiques, est ici toute en contrastes, ce que nous remarquons d'ailleurs en plus d'une occasion. Tout est matière à surprise dans ce pays étrange.

Par exemple, le coup d'œil au tournant du promontoire de rochers qui masque la vue de Skagway. Qui s'attendrait à voir soudain, dans ce coin de pays si sauvage et en apparence si désert, apparaître une série de jetées, de quais auxquels s'amarrent des vapeurs, des remorqueurs, des chalands et des voiliers de tout tonnage, gréement, trois-mâts, barques, goélettes, brigantins, etc., canots et pirogues, péniches et périssoires, en un mot le matériel naviguant de tout port de mer qui se respecte? Nous tombons donc en pleine civilisation, et, ce qui le prouve encore, c'est que voici le douanier et le courtier en douane avec lequel il va falloir négocier l'entrée de nos marchandises. Car nous avons dans nos bagages une foule de choses qui payent des droits; c'est un mauvais quart d'heure à passer, mais du moins l'on se dit que c'est le dernier ennui que cause l'excès de civilisation.

II

Skagway, le Sésame du Nord. — Tons et couleurs. — La Foule. — La Babel de l'Alaska. — Soapy Smith et sa bande. — Un grec fameux et sa fin. — Le Comité de vigilance des 101. — Effets de lumière polaire. — Les restaurants. — Un Yankee entreprenant. — Pêche à travers la glace. — Le « Whitelaw » en flammes. — L'Hôpital.

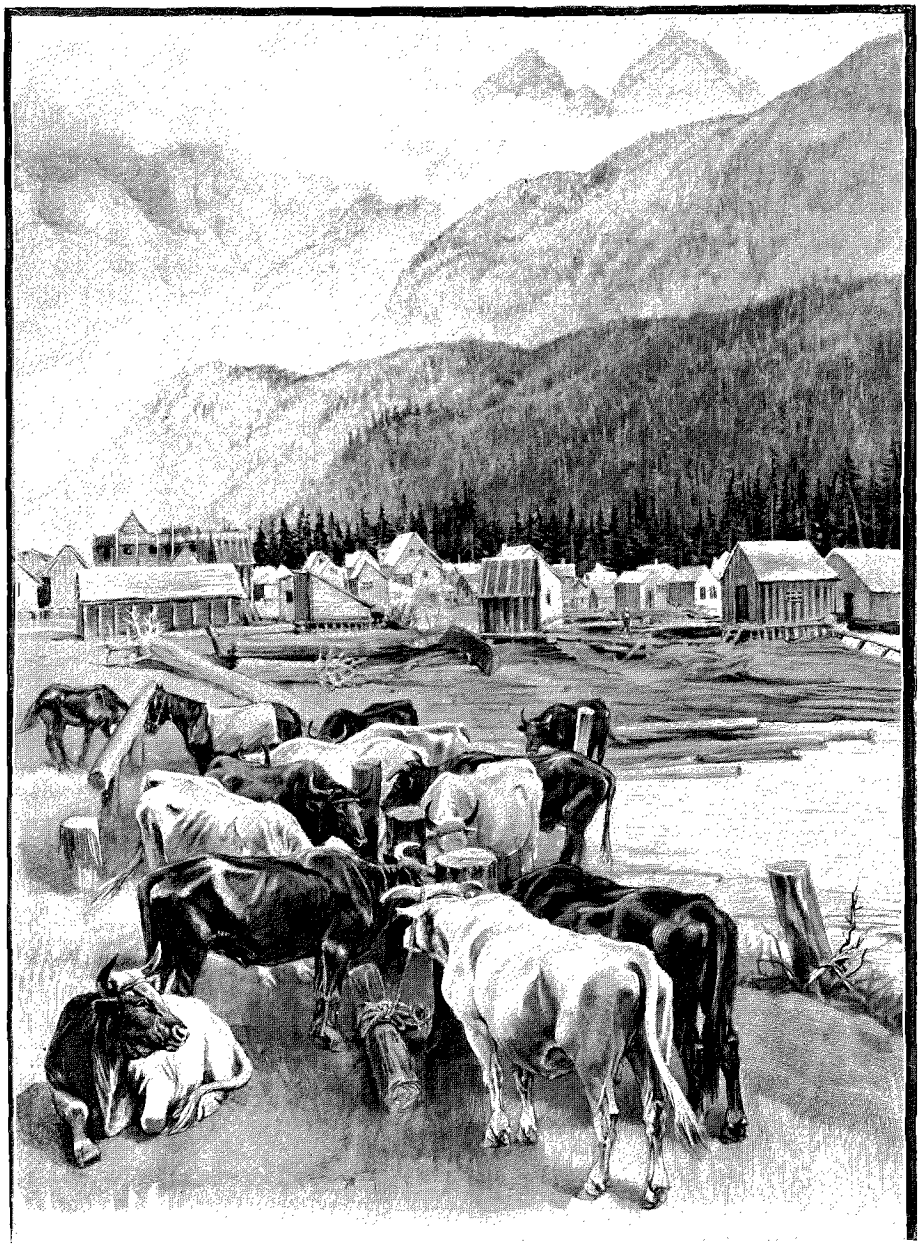
Le passager débarqué à Skagway vers la fin de l'hiver dernier arrivait, après avoir arpenté rapidement la jetée de bois qui relie l'embarcadère à la ville, devant quelques baraques en troncs superposés, mortaisés aux extrémités, ou encore en simples planches grossièrement façonnées, qui s'alignaient, flanquées d'un espèce de trottoir en planches, élevé de quelques centimètres au-dessus du sol. Le passager en question était dans l'une des artères de la ville. Il s'y trouvait tout à coup en présence d'un individu à mine peu engageante, mais dissimulée plus ou moins sous les touffes d'un immense bonnet en fourrure de rat musqué ou de renard, un manteau en poil de chien, des mitaines fourrées, des mocassins en peau de phoque ou des bottes en cuir jaune montant aux genoux, complétaient son accoutrement. Le *Chi-Cha-Ko* (c'est le nom indien signifiant « nouveau venu » ; il est donné dans le Yukon aux chercheurs d'or venus pour la première fois en Alaska) répondait à l'invitation d'entrer se chauffer, non sans avoir jeté un regard investigateur sur ledit individu, sur la rue, et sur la baraque surmontée de l'inévitable enseigne *Saloon*, qui n'est ni salon, ni café, ni cabaret, ni tripot, mais qui combine les traits caractéristiques de ces trois derniers genres d'établissements. A l'intérieur, un comparse derrière le comptoir indiquait d'un geste l'énorme poêle en fonte, ronflant, gémissant, rugissant, craquant sous l'action des mille et une langues de feu jaillissant des bûches, des souches de bouleau et de pin qui se succèdent et se consument rapidement, car, au dehors le froid était intense, avivé par une bise du Nord qui pénétrait même les plus épais vêtements de laine.



VUE DE SKAGWAY (PAGE 152). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

La conversation s'engageait sur les sujets habituels, le froid, le temps, etc. Sur ces entrefaites, un autre comparse attifé à peu près comme le premier faisait son apparition, prenait place autour du poêle et racontait à ses auditeurs comment il venait d'arriver de Dawson, sur la glace, en vingt ou vingt-cinq jours, en preuve de quoi il faisait circuler un flacon rempli de poudre et de pépites d'or : cela venait d'un claim n° X sur Bonanza ou Eldorado Creek, valant des millions; il partait pour aller le vendre aux Etats-Unis et se disait fort satisfait de son séjour au Klondyke. Sans doute il y avait de légers inconvénients : ainsi il n'avait

pas été heureux au jeu et avait perdu quelques milliers de dollars en quelques soirées au *black Jack* ou au *poker*, mais on ne pouvait tout avoir, et qu'est-ce que cinq ou dix mille piastres pour un homme qui ramasse l'or à la pelle sur son claim? Absolument rien. Et puis le jeu est si plaisant! Savez-vous comment il se joue? Non? Eh bien, tenez, vous allez voir! Alors on passait dans une chambre à côté, garnie d'une table et de quelques chaises; les cartes sortaient de la poche où retournait le flacon d'or, et le jeu commençait entre les deux gaillards à fourrures; si le nouveau venu n'était pas entièrement un *greenhorn* (un benêt), il trouvait une excuse pour se retirer aussi vivement que possible. Sinon il se mettait de la partie, et invariablement son apport allait grossir les millions du soi-disant mineur chanceux. Neuf fois sur dix, c'est ce dernier cas qui se produisait et le malheureux dépouillé s'esquivait d'ordinaire sans se plaindre: en guise de consolation il pouvait, une fois sur le trottoir, lire la proclamation du « Comité de vigilance des 101 », laquelle était affichée sur la porte même du « Salon », ordonnant aux joueurs de profession, grecs, escrocs, filous, chevaliers d'industrie et leurs confrères, de quitter la ville immédiatement. Deux compagnies du 14e réguliers des Etats-Unis étaient là campées pour prêter main-forte à l'autorité, représentée en ce moment-là par ledit Comité des 101, composé des citoyens les plus considérés de Skagway. Quelquefois aussi la dupe se fâchait tout rouge et faisait un tel vacarme qu'un rassemblement se formait aussitôt et que, devant son attitude menaçante, les escrocs rendaient à leur victime tout ou partie de son argent.

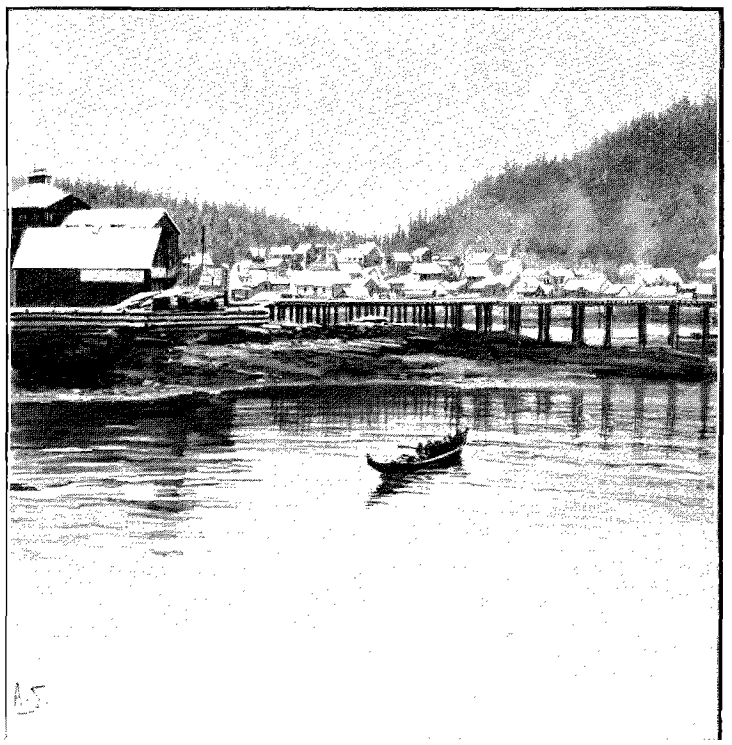


UN CONVOI DE BÉTAIL DANS LA GRANDE RUE DE SKAGWAY (PAGE 154).
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Ces filous faisaient partie d'une bande organisée par un homme fort intelligent et de bonne famille, qu'on nommait Soapy Smith; il avait une quantité d'acolytes pour son œuvre néfaste de pillage, et peu de jours avant la fin de sa carrière de crime (juillet), quelques-uns d'entre eux avaient dévalisé d'une somme de trois mille dollars en poudre d'or un mineur revenant de Dawson. Les autorités ouvrirent une enquête; Soapy prétendit que ses amis avaient gagné cet argent à un jeu honnête. Mais cette réponse ne satisfit personne. Son arrestation fut demandée. Le prévôt étant jugé incapable d'apaiser l'opinion publique, un corps de volontaires fut organisé afin de disperser la bande. L'un des volontaires, M. Reid, s'attaqua certain jour à Smith. Revolvers et fusils

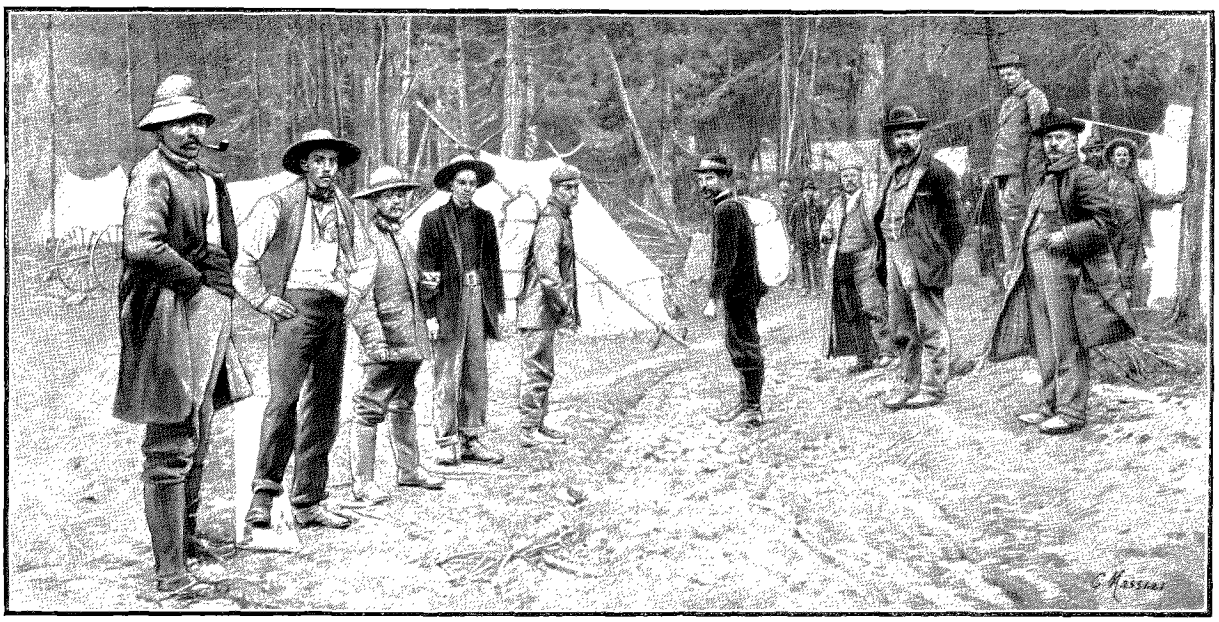
furent de la partie. Reid fut mortellement blessé. Smith fut emporté mort. La foule présente mit aussitôt la main au collet de deux Soapy, un nœud coulant leur fut prestement glissé sur les épaules et ils allaient être lynchés quand la police, prévenue, arriva juste à temps pour les délivrer. Les autres membres de la confrérie se dispersèrent aussitôt : quelques-uns allèrent à Dawson, mais là ils furent prévenus qu'à la moindre plainte contre eux, ils seraient expulsés en plein hiver et lâchés sur la glace, soit en haut, soit en bas de la rivière. L'avis fut compris, paraît-il, car jamais plus on n'entendit parler d'eux.

Libre de poursuivre sa route, notre Chi-Cha-Ko enfilait Broadway, la principale rue de la ville, à peine débarrassée des cadavres de chiens ou de chevaux qui encombraient encore les autres rues ; il voyait des cabanes en bois, en toile ou en tôle de fer ; partout des perches supportant les fils transmettant l'électricité pour la lumière et le téléphone ; des tentes de toute forme, etc. Un bon nombre de ces constructions provisoires, de ce provisoire qui dure indéfiniment et jusqu'à ruine complète, étaient recouvertes d'une toile goudronnée noire fixée avec des pointes à large tête de métal blanc, ce qui donnait à l'ensemble une apparence de monument funèbre d'un effet sinistre ; on voyait là des traîneaux, des chars, des canots traînés par des chiens, des chèvres, des chevaux, des bœufs, des ânes, des mules, montés, guidés, chassés par des individus de tout sexe, de tout âge, jurant, criant, hurlant, se disputant dans les langues les plus diverses. Cette foule était vêtue de costumes non moins divers, de ces costumes qui, à distance, font prendre un homme pour une femme et *vice versa* ; ici, en effet, les dames portent des culottes et des bottes. Ajoutez à cela les odeurs, provenant de différentes causes, mais principalement de plats et de ragoûts inédits autant que singuliers, composés par les nombreux restaurants pour les goûts variés de l'Européen, de l'Australien, de l'Américain, de l'Asiatique ; seul le prix était uniforme et assez raisonnable. Un repas passable consistant en une soupe, une viande rôtie avec pommes de terre, un morceau de gâteau ou un fruit, le tout arrosé d'une tasse de thé ou de café, valait 2 fr. 50. Les salles à manger offraient de simples bancs de bois blanc, des tables pareilles pas toujours recouvertes d'une nappe ou d'une toile cirée, des services en étain et des femmes pour servir aux tables, car la main-d'œuvre était trop élevée pour y employer des hommes. Généralement les hôtels n'étaient qu'une sorte de garni, à chambres divisées en compartiments en planches brutes, offrant chacun juste l'espace nécessaire à une personne pour y dormir ; le plus souvent la literie, consistant en une paire de couvertures de laine, était fournie par le logeur. Vous aviez alors à payer de 2 fr. 50 à 3 francs par nuit ; une très petite chambre à un lit, des plus simples, se payait 7 fr. 50 par jour ; la vermine, par contre, était gratis et abondante. Des enseignes étaient d'autant plus prétentieuses que l'établissement était d'importance moindre ; une foule affairée remplissait les boutiques, restaurants, et surtout faisait queue à la porte du bureau de poste. Car le titulaire, avec l'aide insuffisante qu'il avait à sa disposition, ne pouvait suffire à distribuer assez promptement, au gré du public, les milliers de missives qui, partant de tous les points du monde, s'étaient donné rendez-vous à Skagway. Et l'orthographe ! quels outrages commis en son nom, s'étalant sur les enseignes, les bâtiments, les clôtures, les journaux, les circulaires, etc. ! Quels noms et quelles professions, quelles réclames et quelles annonces ! Le volapük serait nécessairement né de ce chaos linguistique, s'il n'avait été déjà inventé. Il y avait cependant un trait commun pour unir cette masse si disparate d'éléments humains : c'était la poursuite du même but, c'était la recherche de l'or. Et, croisés modernes, leur cri n'est plus « Jérusalem, Jérusalem ! » mais « *Eldorado, Eldorado !* » Et, sous l'influence de ce terme magique, tous se tournent vers ce Nord mystérieux et terrible, ce Nord aux deux pôles, auquel il faut peut-être en ajouter un troisième, le pôle de l'or.



SKAGWAY VU DE LA MER (PAGE 152).
DESSIN DE SLOM, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Voyez-les, ces fils d'Antée, portant sur leurs épaules non un monde, mais un fardeau de 20 à 50 kilos ;



MINEURS À SKAGWAY (PAGE 154). — PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

ces épaules vont à la conquête d'un pays ; leurs armes, c'est le fardeau qui contient la ration quotidienne de farine, de lard, de provisions de tout genre, tout un lot de vêtements, d'outils et d'ustensiles divers. Le terrain doit être conquis à pied, l'approvisionnement doit être transporté de la mer au lac, et, bien que beaucoup s'aident de chevaux, de chiens et d'autres moyens de transport, néanmoins un grand nombre n'ont que leurs bras et leurs muscles pour ce combat acharné où plusieurs perdront leurs biens ou même leur vie.

A cette époque, Skagway avait une formidable rivale dans la petite ville de Dyea, à environ 10 kilomètres plus au Nord et de l'autre côté d'un éperon de rochers qui sépare les deux localités. Dyea, en effet, commande le Chilkoot Pass, plus élevé de 300 mètres que le White Pass, offrant par contre une route moins longue jusqu'à Bennett. Mais depuis quelques mois, la construction d'une route carrossable et ensuite d'une voix ferrée de Skagway à Bennett par le White Pass a décidément fait pencher la balance en faveur de cette dernière route ; le chemin de fer, aux dernières nouvelles, marchait jusqu'au pied du sommet, et on s'attend à ce qu'il soit complété jusqu'à Bennett au printemps 1899 ; la distance de Skagway au sommet est de 25 kilomètres environ ; de là au lac Bennett, de 26 à 27 ; la route de Dyea par le Chilkoot est de quelques kilomètres plus courte, mais comme nous l'avons dit, plus escarpée. Le Chilkoot Pass est de 1200 mètres et le White Pass de 800 mètres de hauteur, mais sous cette latitude la limite de la végétation se trouve à la faible hauteur de 400 à 500 mètres, de sorte que ces deux cols sont entièrement dépourvus d'arbres sur plusieurs kilomètres à chaque versant.

Skagway, qui, il y a un an, ne comptait que quelques douzaines de baraques et de tentes, est maintenant une ville de 5 à 6 000 âmes régulièrement disposée, comme toutes les villes américaines, en rues et avenues se coupant à angle droit, un côté de l'angle représentant environ 75 mètres. Il y a quelques églises qui, le dimanche, réunissent un certain nombre de fidèles, pressés de se recommander à la protection divine pour leur voyage aventureux. Toutes les constructions sont en bois, et il y a encore bon nombre de tentes. L'eau se tirait de puits creusés en arrière des maisons, car Skagway est situé sur l'ancien lit de la rivière ; maintenant elle est amenée, par des conduites en fer, d'un réservoir naturel formé par un lac à 4 kilomètres de la ville et à une altitude de 150 mètres. C'est sur ce lac qu'en hiver on pêchait la truite ; des trous étaient pratiqués à travers la glace, et quand le poisson venait respirer à la surface, il était harponné d'une main sûre.

Pour arriver au lac on se dirige vers la scierie plantée au pied de la côte, au point où la plage cesse d'être baignée par les eaux de la baie ; un sentier pittoresque s'élance à l'assaut des hauteurs boisées, passant d'un côté du ravin à l'autre par de petits ponts rustiques en branches d'arbres, ensuite au pied d'une paroi de rochers verticale où un Yankee entreprenant a réussi à faire peindre une enseigne en lettres de plusieurs mètres de hauteur vantant les mérites du cigare « Général Arthur » ; le portrait de cet ancien président (sans ressemblance garantie !) peut être aperçu à deux ou trois kilomètres de distance.

En passant on peut remarquer les jalons d'un *claim* de quartz aurifère dont les extrémités vont jusqu'à la baie. Une sorte de cadre en bois protège un avis écrit au crayon : ce n'est pas autre chose que la déclaration de la prise de possession de ce claim, dans le but de l'exploiter.

Il s'est ainsi trouvé plusieurs claims pareils dans le voisinage de Skagway, un placer même ayant été

découvert non loin du petit lac, à 200 mètres d'altitude, mais il ne paraît pas que ce soit rien de considérable.

Si, après avoir parcouru le lac dans toute sa longueur, qui est de 2 kilomètres environ, non sans admirer la végétation fournie qui en orne les bords, les pics dentelés qui le surmontent et s'élèvent à une hauteur de près de 2 000 mètres, nous redescendons dans la vallée, nous passons rapidement devant les trois ou quatre jetées qui conduisent aux débarcadères auxquels sont amarrés des vapeurs canadiens, anglais, américains.

Plus loin des femmes indiennes arpentent la plage, courbées en avant, s'arrêtant de-ci de-là pour ramasser divers objets dont elles font un tas. Le terrain est jonché de débris, de poutres, de sacs éventrés, de balles de foin consumées, de boîtes entr'ouvertes. Des vêtements déchirés et brûlés en partie, des souliers dépareillés et des chapeaux défoncés, des outils, haches, scies, presque ensevelis dans le sable, annoncent un naufrage. En effet, dans la nuit précédente, la goélette *Whitelaw* venant des Etats-Unis a pris feu, et les malheureux qui passaient leur dernière nuit à bord se sont vu réveiller par le bruit strident des flammes ou par l'âcreté de la fumée. Ils n'ont eu que le temps de se jeter à l'eau sans rien pouvoir emporter, heureux de sauver leur vie : là, sous leurs yeux, se consument leurs approvisionnements et se dissipent leurs espérances. Car ils savent, les misérables, que sans un apport d'au moins 200 kilos de vivres, le passage de la frontière leur sera impitoyablement refusé par les autorités canadiennes. Et la plupart ont consacré leurs dernières ressources à s'équiper, comptant sur l'or des placers pour se refaire une bourse. Heureusement pourtant tout n'est pas perdu, une volonté énergique et des bras solides vont restaurer les fortunes un moment détruites.

En poursuivant notre promenade, nous arrivons à l'hôpital, qui abrite une vingtaine de patients dont la plupart sont atteints de fièvres typhoïdes, cérébrales, etc. Il y a souvent des cas de méningite aiguë, presque foudroyants; quelques heures d'inconscience, de fièvre intense, et le patient trépasse. Un jeune homme a eu les pieds gelés sur la sente. On lui a amputé tous les orteils et il maudit son sort. Nous rencontrerons plusieurs cas pareils, il faut dire que souvent la faute en est aux infortunés eux-mêmes qui ne prennent pas la peine de changer souvent leurs bas et chaussures humides et comptent sur l'exercice prolongé pour se maintenir les pieds au chaud. Quelques-uns aussi sont victimes de leur ignorance. Un fait curieux est que, par un froid très intense, rien n'avertit que vous êtes sur le point de geler. Aucun symptôme, aucune douleur ; si vous voyagez en compagnie, peut-être un de vos compagnons s'apercevra-t-il que vos joues sont extraordinairement blanches, et alors il faut vous arrêter de suite et vous frictionner énergiquement la figure avec de la neige, ou, si vos pieds sont mouillés, il faut immédiatement faire halte, allumer un feu, vous déchausser, faire sécher bas, bandes, mocassins ou bottes, et ne vous remettre en route que lorsque le tout est parfaitement sec, autrement vous courez le plus grand risque de vous trouver les pieds et les jambes gelés sans le savoir, la réaction ne se produisant que quelques heures plus tard.

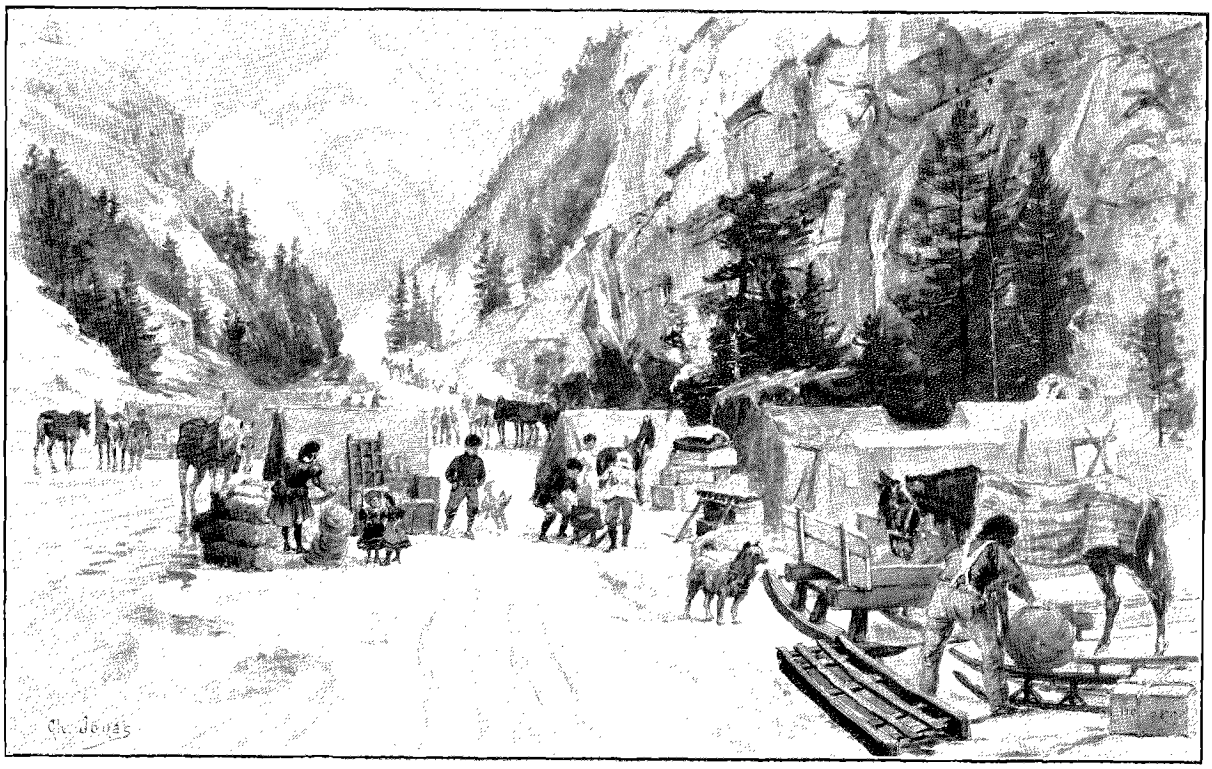
(A suivre.)

LÉON BOILLOT.



PÊCHE À LA TRUITE SUR LA GLACE (PAGE 155).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN CONVOI DE MINEURS DANS LE DÉFILÉ DU PORC-ÉPIC (PAGE 158). — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

III

Campement sur la glace. — Une échauffourée. — Le défilé du Porc-Épic. — Encombrement. — La Tente des chevaux morts. — Cinq kilomètres en dix heures. — Cruautés envers les animaux. — Un crime sur le chemin. — Un hôtel de première classe. — Difficultés de la route, le gué, la route à chars, le péage.



LE SERGENT DE POLICE DU POSTE DE WHITE PASS (PAGE 161) D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Vers fin mars, notre quartier général fut transféré de l'hôtel de Skagway à une tente plantée sur la glace au pied même du défilé du Porc-Épic, à 6 ou 7 kilomètres de la ville; la saison étant déjà avancée, le soleil chaud, il fallait se hâter de transporter les vivres et marchandises au moins au delà du défilé; on résolut donc d'établir une cache dans la vallée au-dessus, à 5 kilomètres seulement du campement. Les chevaux furent munis de bâts, car les traîneaux ne pouvaient être utilisés avec avantage dans cette gorge si étroite et si accidentée; on chargeait 150 kilos sur chacun d'eux et l'on faisait un voyage par jour.

Un beau matin, au moment de se mettre en marche, une série de coups de feu éclata subitement à une petite distance, accompagnée d'exclamations, de menaces, d'imprécations furieuses; les chevaux dressèrent les oreilles, tous les hommes, moins un, s'enfuirent ou se cachèrent derrière les balles de foin qu'on était en train de charger; les balles sifflèrent, et bientôt, à quelques mètres sur le chemin, une petite troupe passa, battant en retraite dans la direction de Skagway et suivie à distance par une foule excitée et menaçante; la fusillade se ralentit et bientôt la bande disparut derrière un bouquet d'arbres; c'étaient les acolytes de Soapy Smith qui, ayant à leur jeu de bonneteau dévalisé quelque mineur récalcitrant, s'étaient attiré quelques coups de revolver comme appoint. Ils avaient riposté, d'autres mineurs étaient survenus et avaient pris part au sport, qui avec un fusil, qui avec une carabine ou un revolver, et bientôt tout le camp

1. *Suite. Voyez p.* 145.

s'était mis en branle dans l'espoir de s'emparer de ces parasites détestés et de les lyncher, quand une prompte retraite les sauva à temps. L'émotion se calma bientôt; deux hommes blessés, peu grièvement, furent emportés et soignés; hommes et chiens rentrèrent dans le calme, oublièrent l'incident et, d'un pas tranquille et mesuré, s'engagèrent bientôt dans le défilé, dont les difficultés ne tardèrent pas à absorber leur attention sans partage. Mais on rit plus d'une fois par la suite du pas de course effréné de certain des nôtres dans la direction de la tente où il avait un immense revolver ; ce jour-là, il avoua n'avoir pensé qu'à se cacher.

Le temps s'était mis au beau sur la côte, la neige fondait le jour, se durcissait la nuit et peu à peu diminuait dans cette lutte quotidienne avec le soleil et le souffle chaud du printemps ; la rivière Skagway commençait à sourdre en des centaines d'endroits de dessous la couche de glace, épaisse, de plusieurs pieds, et la couvrait dans la journée d'un courant rapide et assez profond. La foule des chercheurs d'or se hâtait de pousser ses campements en avant et surtout de passer le défilé du Porc-Épic, car, dans cette gorge de quelques décimètres de largeur par places, les rocs gros comme des maisons s'entassent les uns sur les autres et ne livrent un passage incertain et dangereux qu'aussi longtemps que la glace et la neige en comblent les interstices et en quelque mesure en nivellent les aspérités. Des troncs d'arbres jetés ici et là, en guise de ponts, en travers des gouffres où le torrent roule ses eaux mugissantes, aidaient à la marche, mais il fallait se hâter, et dès avant le jour notre caravane se mettait en route pour ne se reposer qu'à la nuit.

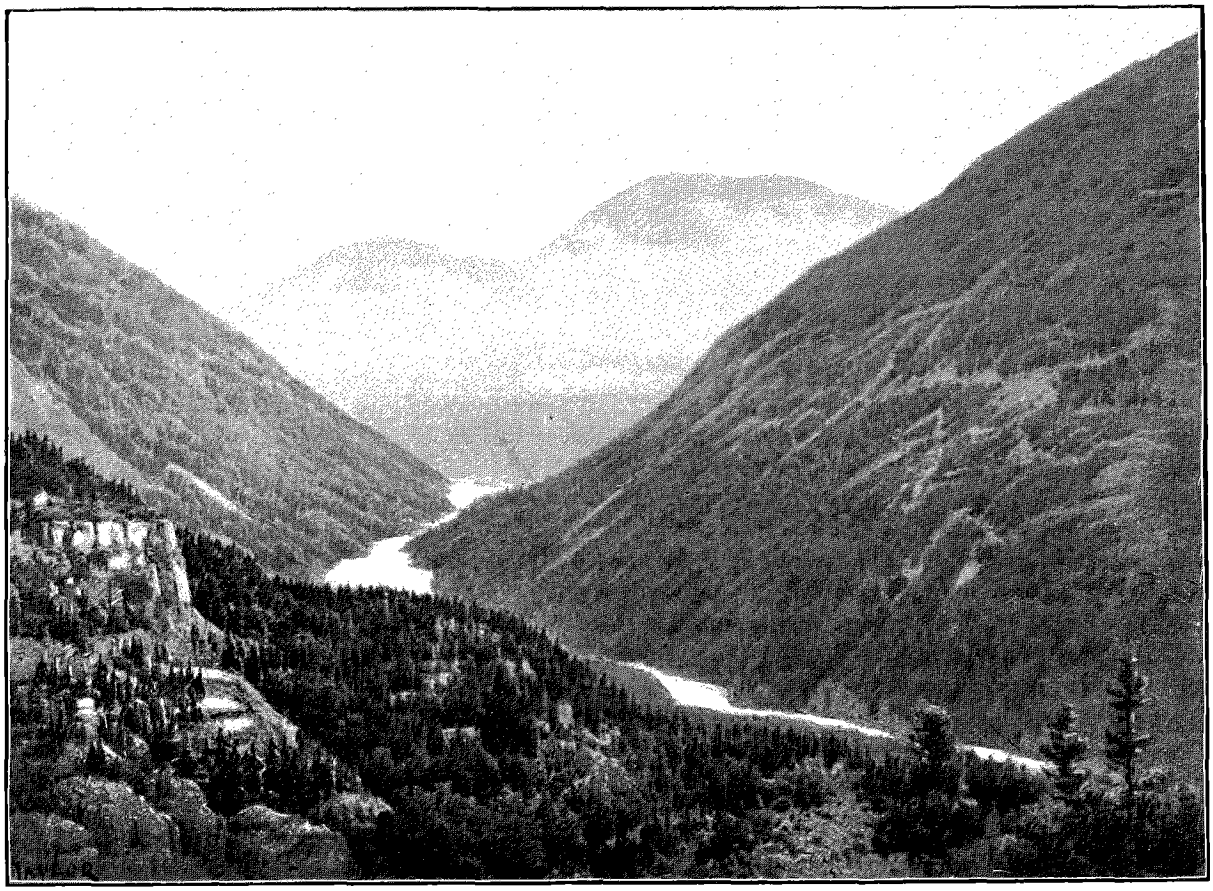
De Skagway la vallée, sur environ 7 à 8 kilomètres, se dirige en ligne droite vers le Nord-Est avec une largeur moyenne de 1 kilomètre, puis tourne brusquement à l'Est, tandis que le défilé du Porc-Épic garde la direction originelle, mais entre des parois de rocs très resserrés et très escarpés ; 4 ou 5 kilomètres de ce passage nous mènent à une autre vallée qui peu à peu s'élève vers le White Pass; le torrent en suit le fond, mais son cours n'est pas si accidenté, ni si tortueux qu'au Porc-Épic.

Nous étions en possession de traîneaux Dalton pour transporter nos tonnes de provisions et d'effets; mais bientôt l'expérience nous apprit que le seul moyen pratique d'opérer était de nous servir de nos animaux comme chevaux de bât ; le passage des traîneaux, même avec une charge modérée, était trop difficile et trop long ; la seule chose possible était de leur faire traverser une seule fois le défilé et de les laisser là temporairement, pour transporter à dos de cheval les caisses, sacs et colis. L'encombrement du sentier était tel qu'il fallait se résigner à la poursuivre à la file indienne et s'arrêter quelquefois une heure pour donner au convoi de retour le temps de passer ; c'est ainsi que l'on s'estimait heureux de faire 1 kilomètre en une heure quand tout allait bien, mais souvent il arrivait des accidents qui occasionnaient de plus grands retards, et alors il fallait entendre les cris, les jurons, les imprécations et les blasphèmes en dix langues, qui s'élevaient de tous côtés, les hennissements des chevaux et des mules, les beuglements des bœufs et les aboiements des chiens, battus, terrassés, assommés par leurs maîtres.



LA PASSE DU PORC-ÉPIC (PAGE 158). — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

Une mule vient de s'abattre sous un poids trop lourd d'au moins 150 kilos; son conducteur l'accable de coups de pied et de coups de poing, le sang jaillit. Nous nous avançons menaçants, l'homme se radoucit, essaye de s'excuser



LA RIVIÈRE SKAGWAY (PAGE 158). — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

et nous demande de l'aider à relever sa bête; la charge est aussitôt soulevée par des bras robustes, et la mule soulagée se remet sur pied et reprend son rang et sa marche pour aller, peut-être, retomber vingt pas plus loin. Le sentier est souillé de sang par intervalles, et ce cramoisi sur la neige d'un blanc mat semble crier vengeance. Heureux encore quand ce n'est pas du sang humain, comme il arrive quelquefois; tel fut, entre autres, le cas de ce jeune homme trouvé sur la piste même, la poitrine trouée d'une balle et les poches retournées; il regagnait son abri, à la nuit, et fut ainsi tué à quelques pas de tentes remplies de gens.

Mais, en somme, les crimes ne furent pas nombreux, si l'on tient compte du nombre relativement considérable d'ex-forçats, repris de justice, aventuriers, pour la plupart armés jusqu'aux dents, qui grossissaient les rangs de cette invasion de civilisés. On doit reconnaître que la vie et la propriété ne couraient pas plus de risques sur ce chemin que dans une de nos grandes villes d'Europe ou d'Amérique, mais il semble que la bile de ces gens-là, surchauffée par un régime trop prolongé de lard et de haricots, trouvât à se déverser sur les animaux.

Fidèles bêtes, brutes confiantes, qu'avez-vous reçu en retour de vos efforts, de votre dévouement? Le plus souvent des coups et une nourriture à peine suffisante. Pauvres chiens, aux pattes ensanglantées par l'incessant contact avec la glace aiguë et la neige mordante, laissés sans pansement et condamnés au même supplice le lendemain! Et vous, pauvres chevaux, les flancs déchirés à coups de gaule ou de bâton ferré, puis une jambe cassée, abandonnés au bord du chemin, implorant d'un œil presque suppliant le coup de grâce que finalement un passant indigné vous donnait de son revolver! Ce sentier des chevaux morts sait quelque chose de ces atrocités, car là les interstices des rochers ont été comblés de leurs cadavres, au nombre, dit-on, de deux ou trois milliers dans l'automne de 1897. Faut-il s'étonner si, sur les milliers d'aventuriers qui essayèrent alors de forcer le passage, un très petit nombre seulement parvinrent à franchir le col?

Mais le temps manque pour s'apitoyer. *Go ahead*, « en avant », c'est le cri et le geste, et chacun pour soi, c'est la devise; ce n'est pas à dire cependant que l'on ait perdu tout sentiment.

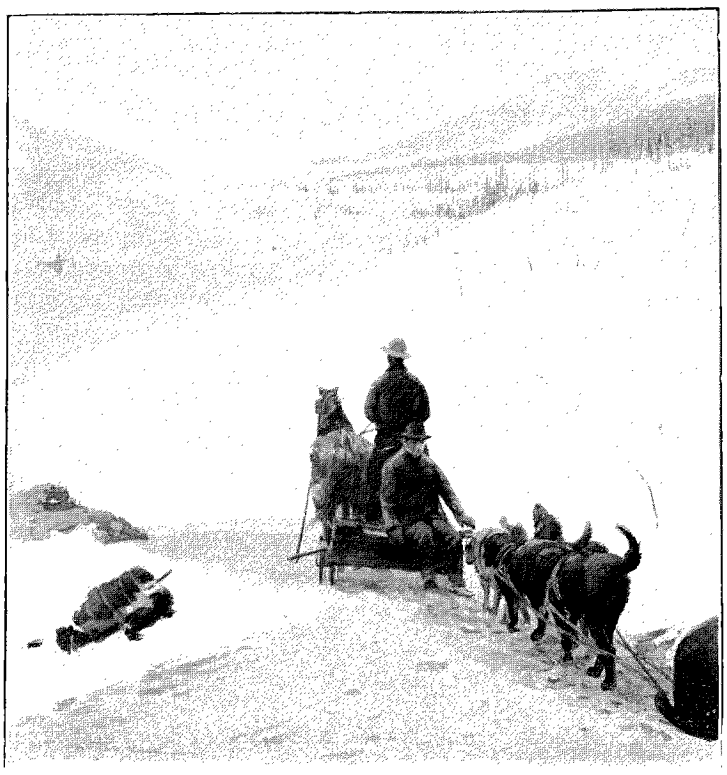
Ici, tout à coup, la foule s'entr'ouvre; on laisse passer un traîneau bas en forme de panier d'osier, bondé de couvertures de laine d'entre lesquelles une tête sort, livide, les yeux clos, la bouche écumante; c'est un moribond ou un blessé que ses amis ont recueilli, soigné de leur mieux, et finalement décidé d'amener en ville, à l'hôpital, probablement sa dernière étape. Pas un mot; mais la pitié se lit sur ces visages solennels, car tous

le disent : « Peut-être sera-ce mon tour demain ». Puis *march on* (corruption du canadien français : marche donc !), crie-t-on aux chiens, et le torrent humain reprend sa course vers le Nord qui fascine et qui tue.

Enfin la caravane est en branle. La route se poursuit lentement, et les mêmes obstacles surgissent bientôt. Tout à coup, à un tournant du chemin, nous apercevons quelques cabanes surmontées d'énormes enseignes : *Hôtel du White Pass*, *Hôtel du Klondyke*. Nous nous arrêtons au premier, qui est, nous dit-on, *strictly first class* ; c'est une construction longue et basse, à un seul étage en contre-bas de la rue. Nous appuyons sur une sorte de trébuchet, qui choit, comme dans l'histoire du Petit Chaperon Rouge, et la porte s'ouvre. Nous pénétrons dans la salle à manger, pièce de 15 mètres carrés, dont le centre est occupé par un fourneau en fonte de belle proportion, entièrement chargé de pots, de bouilloires, de cafetières que la vapeur fait danser et siffler en cadence, comme pour narguer l'atmosphère glaciale du dehors.

Deux côtés de la chambre sont occupés par une grande table de bois et des bancs de même longueur. Les autres extrémités sont garnies de chaises, de couvertures, de barils, tandis qu'aux murailles sont suspendus des vêtements, des chapeaux, des fourrures et que, sur des rayons fortement étayés, tout un entassement de sacs de farine s'élève jusqu'au toit qui fait plafond. Une voyageuse en bottes, en *parka* et en bonnet de fourrure se prélasse sur un *rocker* (chaise à balançoire), pendant que quelques mineurs dépêchent un repas composé d'un ragoût, de l'inévitable porc aux haricots, et d'un peu de fruits cuits de Californie, ce qui leur revient à 5 francs par tête.

Que si nous passons la ruelle qui sépare l'hôtel proprement dit du dortoir, le même genre de trébuchet cherra et nous nous trouvons dans une pièce haute de 6 mètres à peu près, le poêle au milieu comme toujours, — c'est le meuble le plus indispensable de toute habitation du Yukon, — et entouré d'une bande d'hommes aux visages mordus par la gelée, se chauffant les mains, séchant leurs bas et mocassins, causant, fumant, chiquant, assis, qui sur un bout de banc, qui sur une caisse vide ou une boîte en fer-blanc ayant contenu du pétrole. Les vêtements humides sont mis à sécher sur des cordes tendues en travers de la pièce à une hauteur de 3 mètres, pendant qu'il se fait un mouvement incessant d'ascension et de descente des *bunks*, compartiments ou casiers, divisant toute la hauteur du mur et recevant chacun un hôte pour la nuit ; tous doivent fournir leur propre couverture, et, à raison de 2 fr. 50 par nuit, vous n'avez droit qu'aux planches qui forment votre case. Le plus grave inconvénient de ces dortoirs en commun est la vermine qui pullule, et dont il est fort difficile de se garder ; une fois logée dans la fourrure ou la laine, elle est presque impossible à extirper.



UN PAQUET ABANDONNÉ (PAGE 166).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

A partir de ce point on arrive aux contreforts du massif neigeux qui forme le col de White Pass, et la vallée est laissée en arrière pour tout de bon. La pente est rapide, mais le chemin est bien battu et assez uni. D'ici au sommet on compte deux heures ; le froid est plus vif à mesure que l'on monte, et à cette saison les tourmentes de neige ragent presque continuellement sur les pics qui couronnent le col. Elles sont parfois si violentes que le sentier est enseveli sous des amoncellements de neige et que le trafic est interrompu souvent pendant plusieurs jours. Ceci se passe également au Chilkoot, de 300 mètres plus élevé que le White Pass, mais par un temps ordinaire cette partie du voyage est la plus facile, à cause de la voie bien battue dans la neige durcie, et la plus uniforme, car le mouvement de va-et-vient se continue aussi plus régulièrement. En effet, le retour se fait par des dévaloirs à pente vertigineuse mais sans danger, la neige offrant un point d'appui suffisamment résistant.

Arrivés au sommet, les chevaux de bât sont déchargés et enfourchés pour le retour. On confectionne une bride et des étriers au moyen de cordes toujours à la main, et l'on se laisse dévaler en bas des pentes, hommes

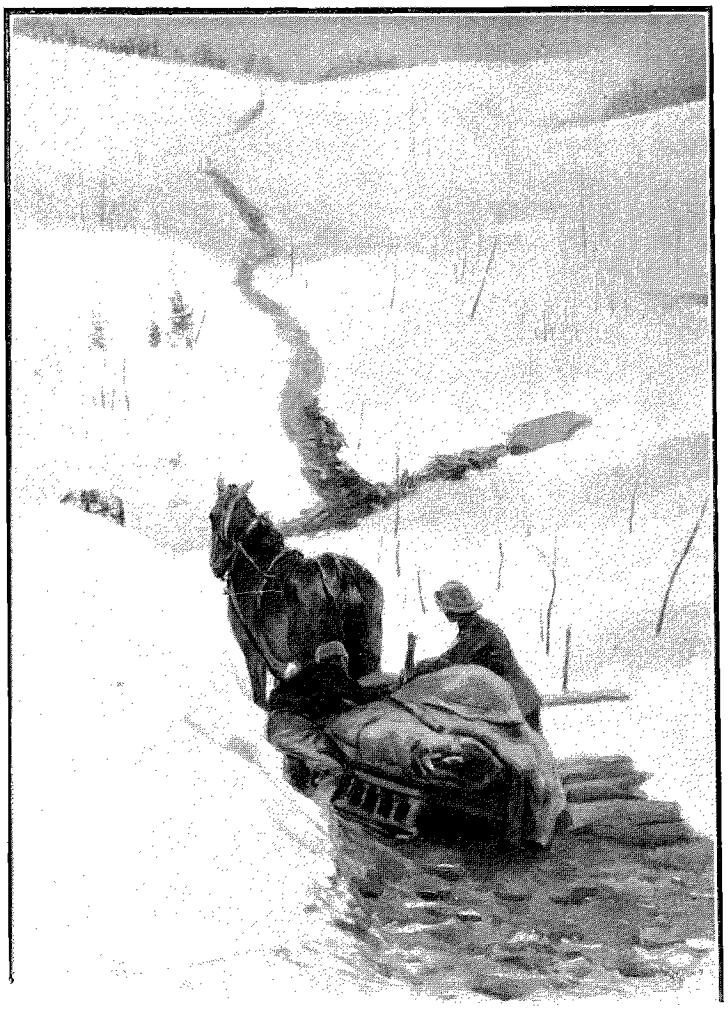
et bêtes, trébuchant, roulant, culbutant, finalement arrivant sains et saufs au pied du couloir. Pas toujours, cependant, ainsi que l'atteste la présence de quelques cadavres de chevaux dont les jambes se sont brisées à la descente et qu'il a fallu achever sur place.

IV

Le *White Pass*. — Altitude et caractéristiques. — Les caches au sommet. — Le drapeau. — Un sergent diplomate. — Utilité du *parka*. — Tempêtes de neige. — Pugilat. — La ville du Soleil levant. — Les lacs.

« Non, il ne sert à rien de causer, *partner* (compagnon); il faut mettre la main à la poche et vivement, ou vous ne passerez pas. — Quant à vous, Jimmy, c'est *all right*; vous pouvez filer. »

Celui qui parle est un gaillard de 1m,90, le visage criblé d'engelures non cicatrisées, à veston rouge, caché sous un manteau de toile huilée qui lui descend jusqu'aux pieds, à culottes collantes noires à bande jaune canari et à bottes à la hussarde ; un bonnet d'astrakan à oreilles couronne le tout. C'est un sergent de la police canadienne qui interpelle à la fois deux personnages se tenant en face de lui. L'un, un *Chi-Cha-Ko* évidemment, se confond en explications incompréhensibles. L'autre, Jimmy, qui a du flair, du savoir-vivre, vient de glisser quelque chose dans la main gauche du représentant de l'autorité, dont la droite proteste énergiquement de sa détermination à ignorer tout argument mal sonnant.



LE SENTIER DES CHEVAUX MORTS (PAGE 159).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Payez et vous serez considéré », ce mot est surtout vrai à la frontière : agents du fisc, de douane, de police, en tout temps et en tout pays, que feriez-vous, livrés aux seules ressources d'un maigre salaire? Comment résisteriez-vous aux intempéries sans le secours d'un cordial quelconque ? Et comme chacun sait qu'elles sévissent plus fréquemment dans les environs des postes, c'est surtout là que le cordial doit être libéralement administré, autrement le service serait impossible, l'application des règlements — boiteuse, et l'observation des lois titubante. On ne peut donc qu'approuver, soit au point de vue de l'intérêt privé desdits agents, soit à celui de l'intérêt public, cette sage coutume qui consiste à fermer l'œil et à ouvrir la main quand on a affaire à Jimmy l'intelligent et à changer légèrement d'attitude quand il s'agit d'un simple *greenhorn*.

Nous voici, en effet, au sommet du White Pass. Cet amas de neige d'où sort une hampe portant une loque, c'est la cabane des officiers de douane et de police, surmontée du drapeau anglais, mis en lambeaux par l'ouragan. Elle est complètement ensevelie dans les glaces et les neiges : telle la hutte du Club Alpin en montant à la Jungfrau de Grindelwald. Mais ici, au lieu de 3000 mètres, nous ne sommes qu'à 800 mètres d'altitude. On descend à la hutte comme à une cave, par des escaliers taillés dans la neige ; le jour pénètre dans l'unique pièce par une fenêtre à grand'peine maintenue en communication avec la lumière extérieure.

Deux hommes, l'un en uniforme rouge de lieutenant de police, l'autre en civil, écrivent à une table appuyée à la fenêtre, couverte de papiers, de documents, de billets de banque. Autour d'eux les chercheurs d'or s'exécutent et essayent de donner un œuf pour avoir un bœuf. Qu'est-ce que dix, cinquante, cent, deux cents piastres (écus de 5 francs) en regard des milliers et des millions en perspective au terme du voyage? Peu de chose. Aussi est-ce en souriant et plaisantant que la plupart des tondus déplient leurs billets de banque ou font sonner en les comptant ces belles pièces américaines de cent francs en or. Les officiers sont d'ailleurs courtois et bienveillants et ne paraissent pas abuser de leur position, qui leur laisse pleins pouvoirs et les fait seuls

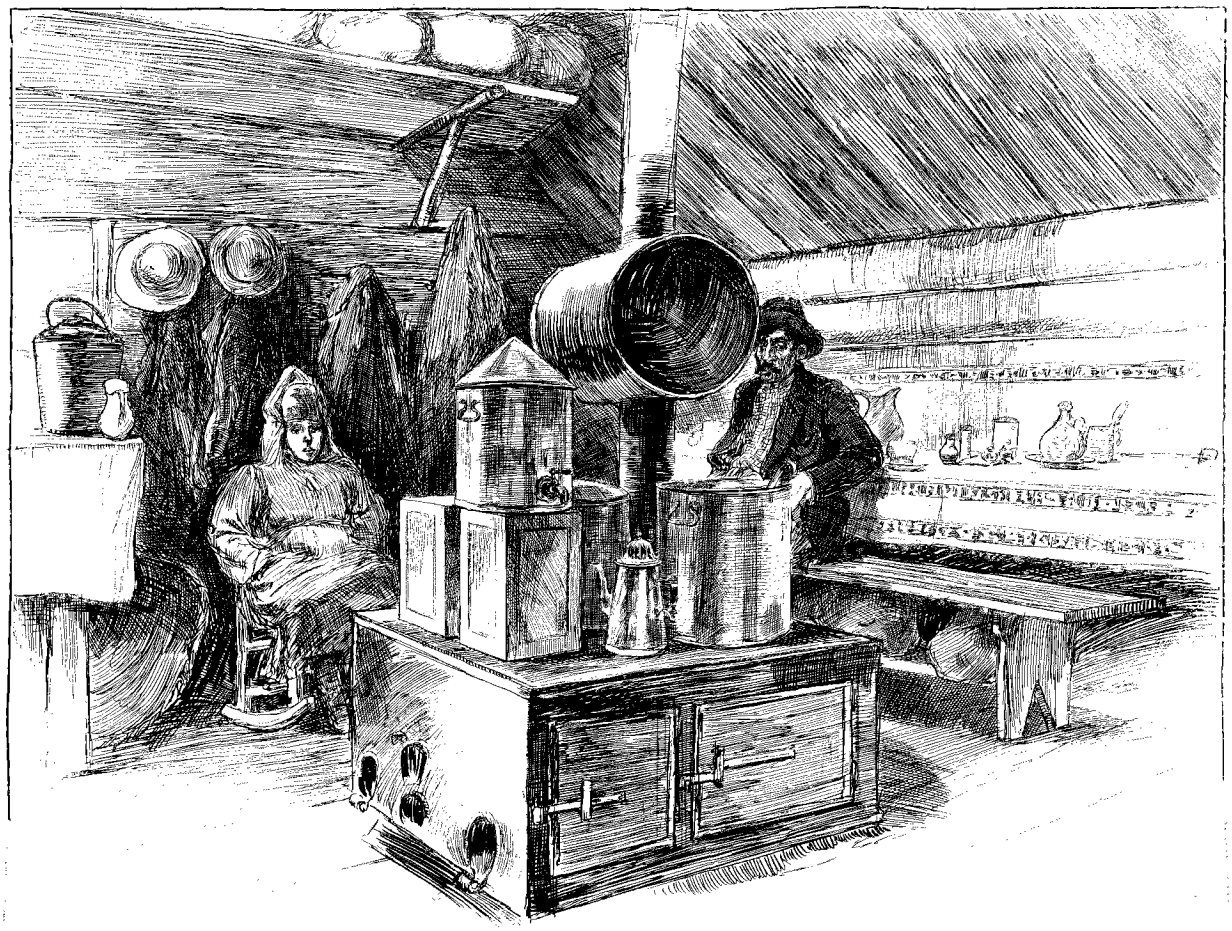
*

arbitres pour décider des droits à prélever. On a remarqué qu'ils étaient beaucoup plus coulants avec les petits et les pauvres, et certes il vaut mieux qu'il en soit ainsi que le contraire.

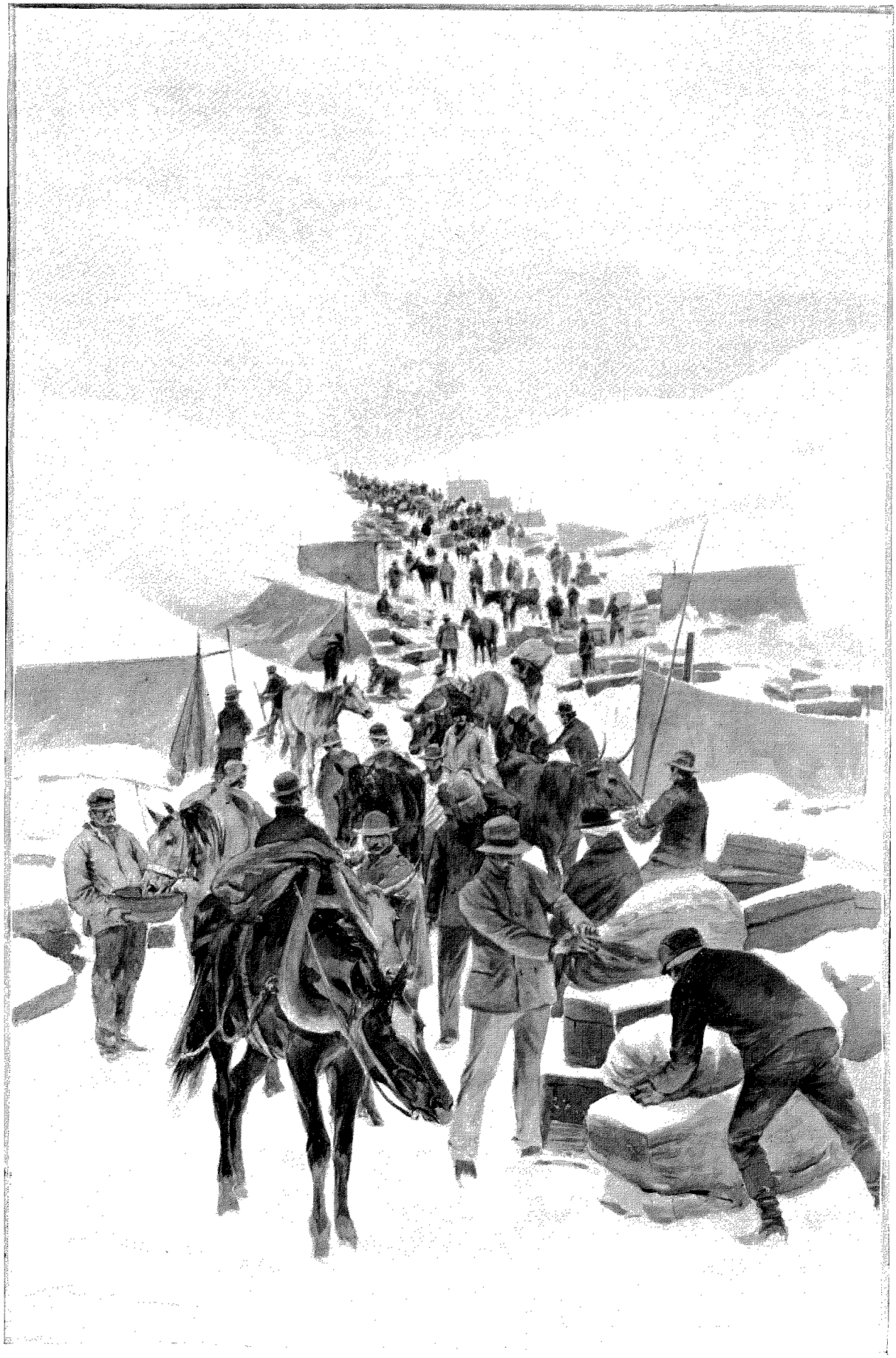
Suivons la foule qui s'éparpille pour regagner ses tentes et ses caches plantées des deux côtés du chemin.

Ce vaste plateau éclatant de blancheur et couvert de caches, c'est un lac. Qui s'en douterait ? Pris de glace, enseveli sous quelques mètres de neige durcie, on a déblayé la neige, par places, percé la glace et atteint l'eau, qui chaque nuit gèle et chaque matin est remise à l'état libre. — Comme depuis quatre à cinq kilomètres en arrière nous n'avons plus rencontré d'arbres, la place n'est pas très favorable pour un campement. Néanmoins de nombreuses caches se succèdent sur une distance d'un kilomètre en deçà et au delà du drapeau, qui est un point de ralliement, un phare de sauvetage pour les Argonautes en détresse, perdus sur ces hauts plateaux, alors que cabanes, tentes et caches, tout a disparu sous le linceul à cristaux étincelants que dépose presque chaque jour en hiver la tourmente boréale. Tous le connaissent ; on ne parle guère du sommet, qui se déplace pour ainsi dire selon la capricieuse violence de l'ouragan, mais on dira : « Au drapeau », car lui reste immuable. La hampe en est déchiquetée, l'étoffe en est déchirée, et les couleurs déteintes ; pourtant c'est le drapeau.

Mais nous voici en présence d'une de ces caches, et voyons de quoi elle se compose : en grande partie de lard et de jambon des Etats, empilés au centre et entourés d'une barricade de sacs de farine du Manitoba, car il faut se prémunir contre la voracité des chiens. Ceci, c'est une caisse de chandelles pour s'éclairer dans les longues nuits d'hiver du Yukon. Plus loin sont des boîtes de conserves, thon, sardines de France, etc. : voilà des légumes évaporés, pommes de terre, oignons, carottes, etc., puis des viandes en boîtes, rosbif, mouton, lapin d'Australie ; de nouveau des sacs, ceux-ci remplis de fruits secs de Californie, pêches, pommes, prunes, abricots, raisins. Une bonbonne de vinaigre, un fromage en cercle, des cornichons en seau, et encore du sucre, du sel, des pois et des haricots en sacs, le tout enfermé sous une double enveloppe de toile forte et goudronnée. — En faisceaux, vous voyez les piques, les pelles, les haches, les avirons ; dans un grand coffre de charpentier, des scies, des vrilles, des marteaux, des clous, des vis, et même du verre à vitre. Il serait trop long d'énumérer le tout ; il ne faut cependant pas oublier le poêle, les tuyaux, les ustensiles de cuisine, la tente, les sacs-lits, les sacs à vêtements et souliers, voire même des malles, des coffres et des valises. — Une toile à voile est jetée sur la pile de marchandises, et c'est la seule protection jugée nécessaire dans ces parages



L'HÔTEL DE WHITE PASS (PAGE 160) — DESSIN DE VOGEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LE SOMMET DU WHITE PASS (PAGE 161) — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

inhospitaliers, mais honnêtes... Au début, c'est un chaos; au bout de quelques jours, l'ordre s'établit, on arrive facilement à transporter cette quantité d'objets sans rien perdre ni rien oublier.

Le drapeau est dépassé : bientôt les derniers vestiges humains disparaissent et l'obscurité s'épaissit, augmentée par les flocons serrés en suspension; les chevaux sont mis au trot sur la surface unie du lac glacé; bientôt le cagnon est atteint; c'est un défilé de 3 kilomètres entre des parois resserrées et verticales de rochers, au pied desquels, en été, se fait l'écoulement des eaux du lac. La nuit est noire; par une sorte d'instinct le cheval de tête choisit son chemin, les autres suivent, et c'est machinalement que la bande descend, remonte, contourne, verse, se ramasse et finalement, transie de froid et affamée, vers minuit, découvre les lumières d'un camp à la lisière du bois.

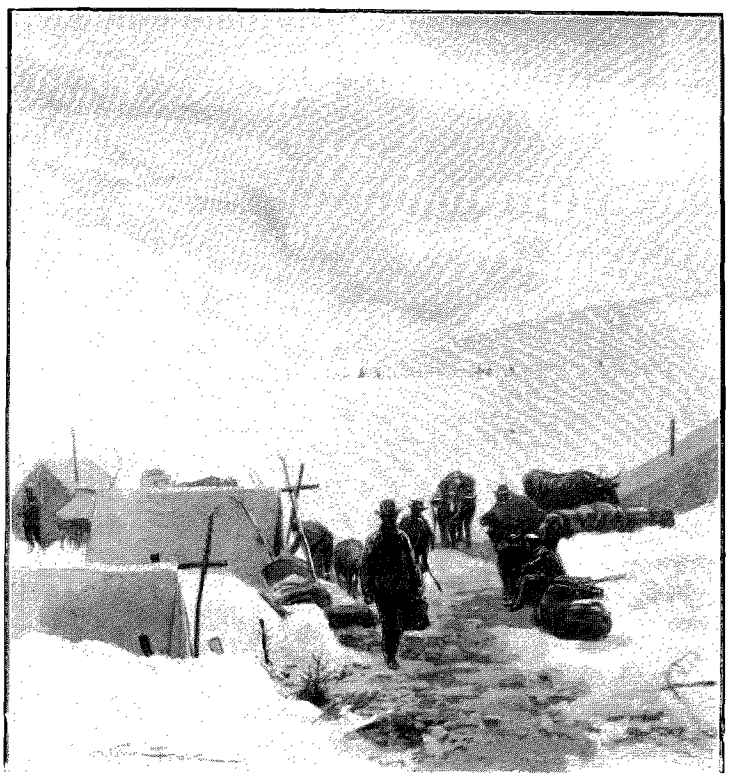
C'est la « ville du Lever de Soleil » (*Sunrise City*). Nous dressons notre tente, nous mettons en place le poêle et son tuyau, et, les chevaux ayant été pourvus, nous faisons un léger repas avant de nous faufiler entre nos couvertures, étendues sur la neige même.

Un beau soleil nous réveille, par une claire matinée; les fatigues de la veille sont oubliées et bientôt nous sommes en marche vers *Log Cabin*, qui n'est qu'à 5 ou 6 kilomètres; nous y arrivons vers midi, et, ayant choisi un emplacement convenable, nous y dressons la grande tente et établissons là notre quartier général pour plusieurs jours. Car, ici, nous sommes à peu près à mi-chemin entre le sommet où nos provisions sont restées et Bennett, où nous devons les transporter et établir la prochaine cache.

Comme c'est dimanche, et que la tente est debout, on se repose; Log Cabin était alors composée d'une demi-douzaine de huttes en troncs d'arbres, et de centaines de tentes disposées sans ordre sur la langue d'un promontoire couvert de pins et de sapins présentant une barrière efficace aux vents furieux qui désolent cette contrée; c'était une sorte d'oasis.

Le lendemain, changement de décor : de nouveau, tempête rageante. Cependant, en route pour le sommet! il faut prendre un chargement, le descendre à Log Cabin et recommencer le lendemain et le jour suivant, et ainsi de suite jusqu'au complet épuisement du stock; donc courage, et en avant.

Il y a une série de lacs du sommet à Log Cabin, reliés par des cagnons; mais à ce moment-là il est impossible de les distinguer, puisque tout est recouvert d'une glace épaisse et que la glace est recouverte d'une couche de neige profonde de plusieurs mètres et sans cohésion, excepté sur la voie bien battue, mais très étroite.



SUNRISE CITY (PAGE 164).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

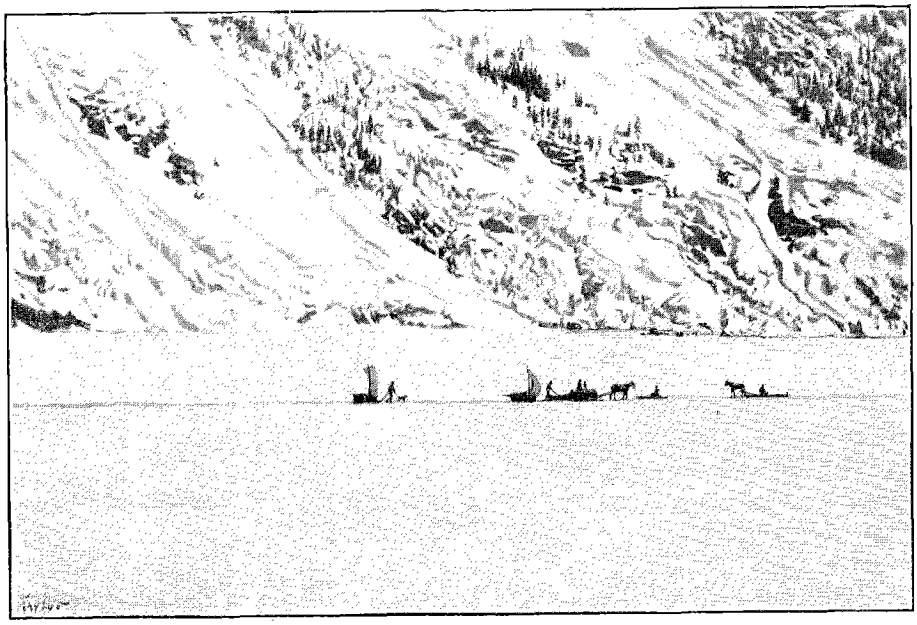
La montée se fait sans encombre, les traîneaux étant vides. La descente est moins gaie; ce terrible cagnon (défilé) nous en fait voir de grises. En quelques instants le torrent a fait sa trouée à travers la glace, l'eau vive, courante, se montre au fond de certains entonnoirs; le sentier suit la pente, et la déclivité est si considérable par places qu'il est impossible de se tenir debout.

Alors, cheval et traîneau roulent en bas du talus, heureux quand ils ne plongent pas dans l'eau profonde; on en est quitte pour décharger le tout, relever l'animal, porter à dos au haut de l'escarpement sacs, boîtes et caisses, et refaire le chargement pour recommencer le même jeu un peu plus loin. Et ce n'est pas tout; sur les lacs, le milieu du sentier se trouve plus élevé que ses côtés, de sorte que le traîneau a une tendance à le quitter et à aller s'enfoncer dans la neige molle. Son poids entraîne le cheval, et l'attelage disparaît dans cette masse sans cohésion : autre opération de sauvetage et nouvelle occasion de s'infiltrer une dose de petits cristaux blancs entre la peau et le vêtement. Enfin la rue de Log Cabin est criblée de trous profonds que bœufs et chevaux y ont formés en s'enfonçant et qui sont des plus dangereux; que de jambes brisées, et, par suite, que de bêtes abattues !

V

A Log Cabin. — Où le pain vaut son pesant d'or. — Terrible condition de la piste. — Difficultés en chemin. — Le froid recule vers le Pôle. — Emigration vers le Nord. — Bennett. — Sa situation. — Tête de ligne. — Les hôtels. — Le lac et les rapides. — Les caches. — Une échappée au poste de Tagish. — Procession des chercheurs d'or sur le lac. — A la voile sur la glace. — Caractère de la contrée.

Log Cabin était, à la fin de l'hiver dernier, l'asile, le refuge des hardis pionniers du Yukon; là, en effet, le dur pèlerinage touchait à sa fin, du moins en ce qui concerne le halage des traîneaux et le portage à dos d'homme ou d'animal; c'était là aussi que le sentier se bifurquait, une branche portant droit au Nord sur Bennett à 12 kilomètres, l'autre directement à l'Est par le lac Too-shie sur Windy Arm, un bras du lac Bennett balayé par le vent. Cette dernière voie était plus facile que l'autre, mais plus longue.



VOYAGEURS SUR LA GLACE DU LAC BENNETT (PAGE 167).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Avant de joindre la file qui jour et nuit est en mouvement entre Log Cabin et Bennett, jetons un coup d'œil circulaire sur la place; quelques cabanes de troncs d'arbres (*logs*) s'élèvent de-ci de-là, au milieu des tentes de toutes formes, de toutes dimensions, quelques-unes servant d'écuries pour les chevaux et pouvant en abriter jusqu'à 50. D'autres contiennent des centaines de tonnes de foin en balles, des sacs d'avoine et d'orge, tandis que d'autres, encore plus petites, prennent le titre pompeux d'hôtels, restaurants, salons, etc.

Moyennant 2 francs 50 on peut y savourer une tasse de café et une tranche de pâté, ou, pour une redevance plus forte, quelque obscure ratatouille ornée d'accessoires ratatinés qui ont dû être des pommes de terre, des navets, des oignons. Un prétendu dessert composé de pruneaux ou de pommes cuites, et vous en avez pour 5 francs et davantage.

Quelques professionnels, docteurs, horlogers, cordonniers, sont installés dans de petites tentes au bord du chemin et s'efforcent de gagner péniblement leur voyage dans l'intérieur. Pour qui aime à scruter les nébuleux mystères de cet itinéraire, il est probable que le docteur se trouvera être un charlatan, l'horloger un forgeron et le savetier un véritable disciple de saint Crépin.

Il est tard et, par suite d'un arrêt temporaire de la circulation sur l'unique rue du campement, la farine a été laissée en arrière. Impossible de faire le pain pour le repas du soir, et les hommes sont trop fatigués pour retourner la chercher. Nous visitons donc les principaux restaurants, hôtels, boulangeries, mais de pain nulle part; enfin une femme consent à en céder à peu près gros comme les deux poings et ne demande que 5 francs en retour: c'est presque au poids de l'or. Dorénavant nous aurons soin d'avoir toujours à proximité un sac de farine.

Un certain mardi, le voyage au sommet s'effectue par une tombée de neige aveuglante et humide, qui finalement nous mouille de part en part; notre premier traîneau, chargé de balles de foin, glisse sur une pente de verglas et roule sens dessus dessous au fond du ravin avec l'homme et le cheval: ce n'est pas sans peine que le sauvetage s'accomplit.

Plus loin Jack le mulet s'obstine à rester en arrière, et on a mille peines à lui faire rejoindre la colonne. Enfin, quand on a atteint le camp, à la nuit, transi, mouillé, affamé, épuisé, c'est pour trouver la tente aplatie sur le sol et recouverte d'une forte couche de neige. Donnant d'abord aux chevaux les soins qu'ils réclament, nous nous mettons à l'œuvre avec les pelles, et après deux heures de dur travail nous tirons sur les cordes pour retendre la toile, ce qui n'est pas petite affaire, la tente ayant 8 mètres de long sur 5 de large et de haut;

puis il faut couper le bois imprégné d'eau et impossible à allumer. Après quelques jours de rude labeur, toute la cache du sommet est transférée à Log Cabin, et maintenant il va falloir la reporter plus loin, à Bennett, ou même plus loin encore, si la glace des lacs Lindeman et autres tient bon quelques semaines. La piste est encombrée, les fondrières sont nombreuses, en partie comblées par les cadavres de chevaux, dépecés, gluants, réduits en bouillie. C'est une série ininterrompue de fosses longues de 2 ou 3 mètres et profondes d'un mètre plus ou moins ; la marche consiste à descendre ces cavités et à les gravir, de sorte que tantôt c'est le cheval qui y disparaît, tantôt le traîneau.

Ce qu'on y a brisé de traits, de timons, de traîneaux ! et combien de chevaux s'y sont tués ! Une rapide inspection de la route suffit à révéler le triste état de choses : on ne voit sur ses bords que lambeaux de chair éparpillés et débris de tous genres. Une forte journée de travail est nécessaire pour faire le voyage de Bennett et retourner à la nuit.

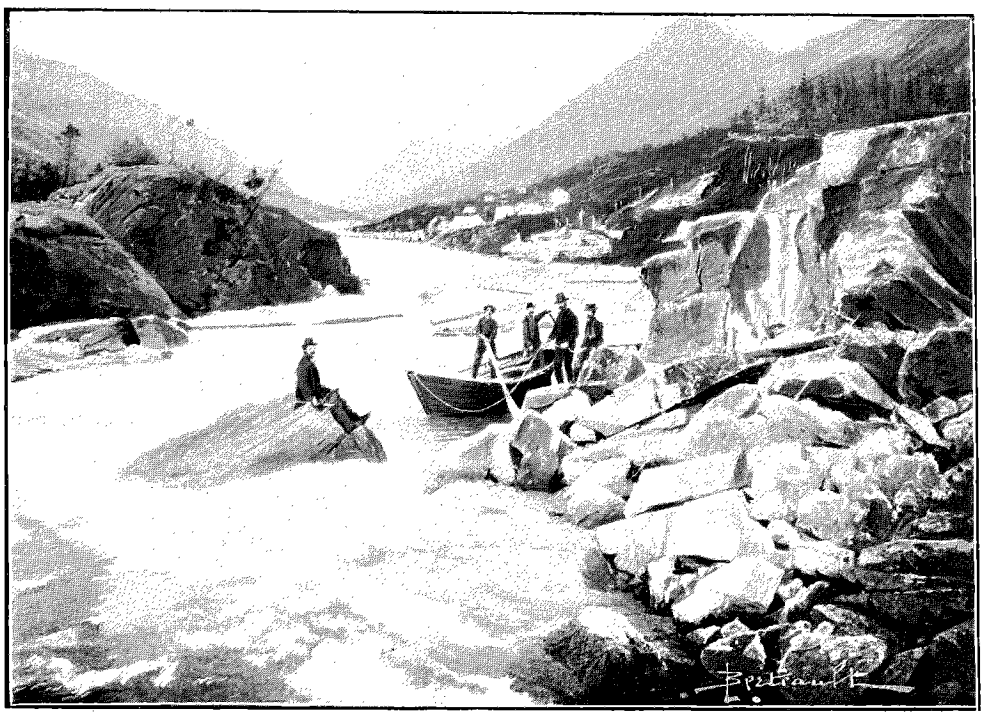
Bennett est et restera un des centres les plus actifs et les plus populeux de l'Alaska ; sa position commande les deux principaux passages, le Chilkoot, le White Pass, et la navigation des lacs et rivières jusqu'à Dawson et Saint-Michel.

C'est le terminus d'un chemin de fer en construction depuis Skagway, qui est exploité déjà jusqu'au sommet du col et qui le sera, on le croit, jusqu'à Bennett au printemps de 1899. Comme tous les villages improvisés de la contrée, la localité consiste en une rue unique formée par l'alignement plus ou moins correct d'une douzaine ou deux de baraques et cabanes et d'un plus grand nombre de tentes : nous sommes à la mi-avril, le temps s'éclaircit, le soleil luit, le froid persiste, 15° à 20° au-dessous de zéro, mais il est si sec qu'il fait moins d'impression que certains 1° ou 2° au-dessus humides et pénétrants à Paris.

La neige couvre le sol de son tapis immaculé, et la glace est encore solidement établie sur toute la surface du lac, les caches aussi se sont multipliées, et le défilé d'allants et de venants affairés, pressés, poussés, ne cesse de jour ni de nuit.

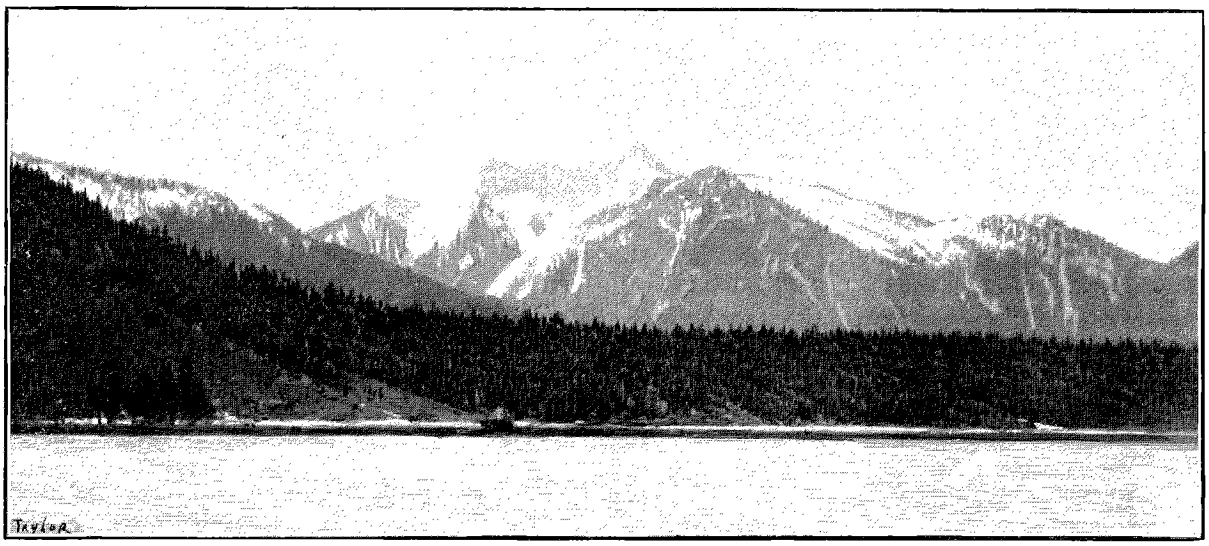
Les milliers d'envahisseurs venus par les deux cols se réunissent ici ; il leur faut désormais un bateau, un radeau ou une barque, qu'ils doivent se construire eux-mêmes ; le bois de grosseur nécessaire se fait très rare à Bennett.

Les planches ne doivent pas avoir moins de 0m,12 à 0m,15 ; les plus gros fûts de pins ou de sapins qui croissent aux environs n'ont plus qu'un diamètre de 0m,15 à 0m,20 et sont très rares. Cependant on voit quelques fosses de scieurs de long, et des bateaux en cours de construction.



RAPIDES ENTRE LES LACS LINDEMAN ET BENNETT (PAGE 167).
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

Mais une scierie est établie à quelque distance de Bennett, qui a accaparé les meilleures réserves de forêts et a vendu les planches sciées, d'abord à raison de 300 dollars les mille pieds carrés, puis qui les vend un peu moins cher depuis que la demande de bateaux est en décroissance. Comme la majeure partie des chercheurs d'or est trop pauvre pour acheter ces planches, il leur faut chercher ailleurs le bois avec lequel ils bâtiront leur arche. A cet effet, ils ont installé leurs caches sur la glace même du lac, pour les transporter de là à un point quelconque de ses rives, presque partout revêtues de belles forêts.



LE LAC BENNETT (PAGE 168). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Laissons-les là pour le moment et faisons un tour en ville. Le sentier du White Pass pour chevaux aboutit presque à l'extrémité du lac Lindeman, que celui du Chilkoot a longé tout entier. Le lac Lindeman est relié au lac Bennett par une série de rapides dangereux appelés « Homans », qui n'ont pas plus d'un kilomètre et demi de long ; l'eau a à peu près un mètre de profondeur, mais le courant y est si violent que la navigation est impossible.

Entrons maintenant, si vous voulez, à l'*Hôtel du lac Bennett*, cabane de troncs d'arbres non équarris n'ayant qu'une pièce au rez-de-chaussée, à une seule fenêtre donnant si peu de jour que la porte est constamment ouverte pour y suppléer. Une table flanquée de deux bancs grossiers court le long du mur au-dessous de la fenêtre : au milieu de la pièce bout un fourneau immense, couvert de marmites, pots, poêles à frire, tandis que la cuisinière et son homme remplissent les plats, versent le thé, se multiplient, courant de l'un à l'autre, ayant peine à satisfaire la foule d'affamés qui se pressent à la table.

Quelques-uns, forcés d'attendre, se tiennent en arrière, causant à voix basse, se chauffant les mains au tuyau presque rouge, pendant que d'autres font leur provision de tabac ou dégustent un petit verre, au comptoir là-bas, au fond, présidé par un vieux type de mercanti à barbe, à lunettes, à calotte.

Pour le menu, c'est toujours le même : en ce sens qu'on vous sert ce à quoi vous ne vous attendez pas et qu'on ne vous sert pas ce que vous attendez ; mais ce qui ne manque pas, c'est l'augmentation de prix, à laquelle vous ne vous attendez que trop.

Comme une chandelle vient d'être placée sur la table, fichée dans le goulot d'une bouteille, on peut fermer la porte, et les hôtes commencent à grimper par l'échelle qui mène au dortoir, dans la soupente où chacun finit par trouver un casier avec ou sans couvertures. Les retardataires restent en bas et se racontent les dernières histoires des placers, autour d'un verre de grog, puis eux aussi s'en vont se coucher, et bientôt tout dort dans l'hôtel, pendant qu'au dehors il gèle par 25° centigrades.

Comme on nous annonce que la glace commence à devenir mauvaise en bas de la rivière, nous décidons d'aller nous renseigner exactement au poste de police, à 50 kilomètres de Bennett, à peu près à l'endroit où les eaux du lac entrent dans celles du lac Tagish. Là, pensons-nous, nous apprendrons quel est le point en aval qu'il est possible d'atteindre en sûreté.

Un beau matin donc, le 19 avril, par un temps superbe et clair, et un froid de 25 degrés, sec et exhilarant qui fouette le sang dans les veines et nous invite à des actes d'énergie et de vaillance, notre jument la Noire est harnachée au traîneau, aux gaies couleurs, bleu, blanc et rouge. Assis sur un sac de foin, munis de quelques provisions de bouche et les jambes enveloppées de couvertures, nous voilà bientôt lancés au trot sur la belle glace du lac Bennett, long de 42 kilomètres.

Sur les vingt premiers, une couche de neige recouvre généralement la glace, mais elle disparaît près de l'île, là où le lac s'élargit à 7 ou 8 kilomètres, et les profondeurs vertes et noires de l'eau se révèlent à travers la limpidité de la carapace solide. C'est une véritable partie de plaisir ; pas de chargement, un trot accéléré, deux amis heureux d'échapper pour une fois à la routine journalière qui dure depuis bientôt un mois, et puis cet air merveilleux, ce soleil glorieux, cette nature admirable et la bonté du Seigneur, tout cela ne provoque-t-il pas le chant et la louange ! Aussi ne nous en faisons-nous pas faute, et c'est à gorge déployée que notre expédition franchit les distances, dépassant la masse mouvante des aventuriers attelés à leurs petits traîneaux

chargés de 200 à 300 kilos, surmontées d'un mât et d'une voile, aidés de chiens, en tandem, la langue pendante.

De superbes montagnes aux cimes panachées de glaciers s'élancent presque à pic des rives aux pentes revêtues de forêts, excepté pourtant à l'extrémité Nord du lac, où l'accumulation des débris a formé un plateau élevé de quelques mètres au-dessus du niveau des eaux et distant de 5 à 6 kilomètres du pied des montagnes. Ce sont des dunes de sable et de terre végétale, recouvertes d'une magnifique forêt de pins, sapins et cèdres.

Ici une rivière, par endroits à eau courante, unit ce lac au suivant, en faisant un coude à angle droit qu'on appelle *Caribou Crossing* (le gué de Caribou), et, après un parcours de 6 à 8 kilomètres, pénètre dans le lac Tagish pour gagner l'autre rive.

Nous nous engageons sur un promontoire où l'eau court sur la glace, qui commence à fléchir et à osciller sous le poids. Jugeant l'endroit peu sûr, nous rétrogradons et pour la première fois nous apercevons un écriteau avertissant les voyageurs de ne pas s'aventurer sur la rivière, mais de suivre la rive, qui est sans danger. Suivant cet avis, nous arrivons vers les deux heures après midi en vue du poste, qui consiste en une hutte nichée dans les pins, à l'air confortable. Mettant pied à terre, nous sommes bientôt à la porte, ornée d'un thermomètre et d'une peau de lynx fraîchement écorché.

Nous entrons ; comme de coutume, c'est une seule pièce qui sert de salle à manger, chambre à coucher, cuisine, salon et bureau. Un soldat de la police est transformé en cuisinier, tandis que l'agent des forêts M. W... préside la table et en fait les honneurs à quelques voyageurs justement arrivés de l'intérieur.

M. W.., qui est un charmant causeur, plein de gaieté et d'obligeance, nous indique un emplacement pour camper, là-bas sur les dunes de sable, dans les bouquets d'arbres. Nous trouverons amplement de quoi construire notre barque ; quant à descendre plus en aval, il ne le conseille pas, vu qu'il est hors de question d'atteindre le lac Laberge avant la débâcle des glaces. Il n'est que temps pour se préparer à la navigation.

Il est trop tard pour songer à retourner à Bennett ce jour-là ; aussi restons-nous à souper et à causer. Notre agent est un enthousiaste ; comme pays rien ne vaut le Canada, et comme ville rien ne peut se comparer à Ottawa. En parlant il se redresse de toute la hauteur de ses six pieds, ses yeux brillent, sa moustache se hérisse, et la main étendue, éloquent, il en énumère les beautés non pareilles. Quelle situation et quel climat ! La rivière et les bâtiments du Parlement, et ses rues montantes, et ses rues descendantes ! Et puis il s'y fait des expositions, *sir*, faut les voir.

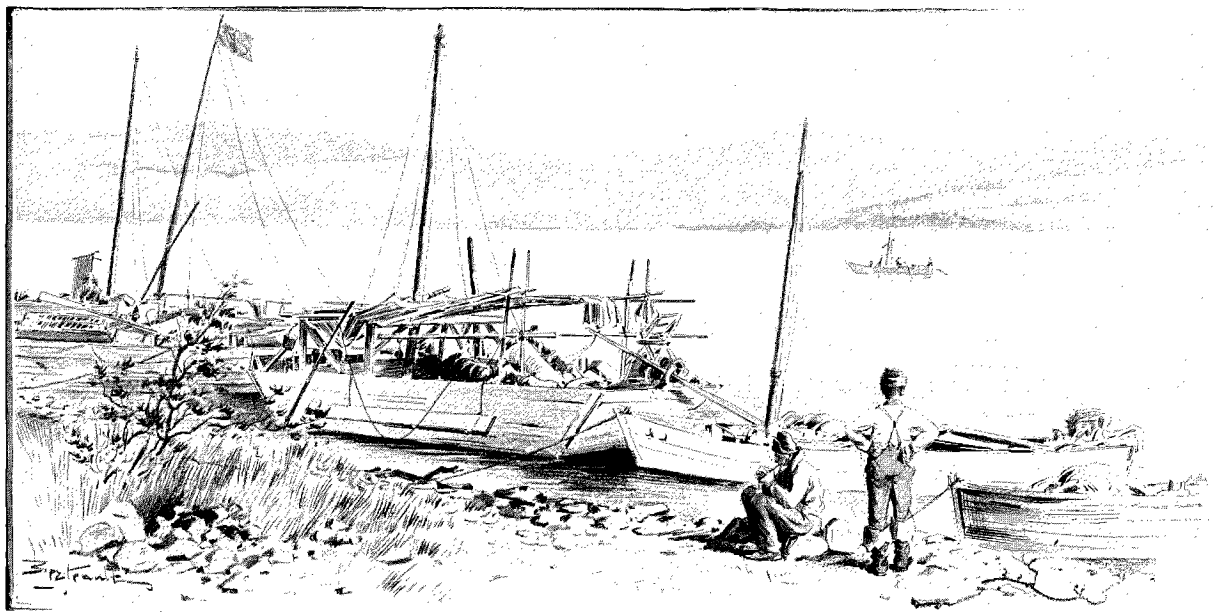
Mais on se fatigue de tout, même de vanter le Canada ; on étend donc un peu de foin sur les rondins qui forment le plancher ; nous nous blottissons sous une paire de couvertures, et bonne nuit ! Après un déjeuner frugal, pareil au dîner et au souper, nous repartons pour Bennett, non sans faire une halte à l'endroit qu'on nous a désigné pour y camper et d'où l'on découvre une vue superbe sur les montagnes. Nous avons avec nous deux chercheurs d'or venus de quelques centaines de kilomètres dans l'intérieur, du côté des montagnes de la rivière Pelly.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



LE GUÉ DE CARIBOU (PAGE 168). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



NOTRE BATEAU « LA VILLE DE PARIS » À CARIBOU CROSSING (PAGE 176). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

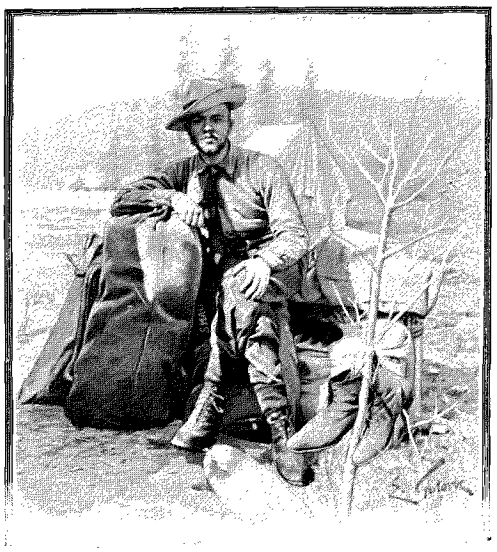
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

VI

Caribou Crossing. — De l'hiver à l'été en un jour. — Les dunes. — Une catastrophe. — Chasse aux poules de bruyère. — Pêche à l'ombre chevalier. — Comment on construit les bateaux. — Préparatifs pour la navigation des lacs et rivières. — Lancement et départ.



UN MINEUR EN TENUE D'ÉTÉ.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Passer de l'hiver à l'été en un jour semble incroyable; c'est pourtant ce qui nous arriva le 22 avril. Par un ciel sans nuage et un soleil brûlant, nous chargeons pour la dernière fois nos traîneaux, à raison d'une tonne chacun, puis nous laissons Bennett dans les frimas, la neige, la glace.

De toutes parts l'œil, sous l'azur du ciel, ne découvre que les tons froids d'un paysage d'hiver, bleu, violet, lilas, gris. Une longue procession d'êtres humains de tous âges et de toute description se meut lentement sur la surface du lac, une masse grisâtre ici, et là teintée du roux ou du noir des voiles hissées sur les traîneaux, car le vent souffle du Sud, descend des hauteurs avoisinant les cols et aide puissamment à la poussée en avant de tous ces gens-là.

Nous nous mettons en marche, et quand le gros de la colonnne est dépassé, car elle s'éparpille bientôt dans toutes les directions vers les points des rives les mieux boisés, nous commençons à trotter gaiement, car c'est le dernier jour de la marche pénible dans la sente. Mais voici qu'un traîneau, celui de la Noire, s'arrête; son conducteur est jeté à terre ; les compagnons l'entourent et s'enquièrent. Le choc a été rude, la clavicule droite est brisée, mais le bras se meut sans trop de peine. L'avis général est de déposer le patient dans une des nombreuses tentes bordant le rivage ; il s'y refuse, se sentant, dit-il, la force de marcher de l'avant et d'atteindre les dunes de sable, libres de neige, où l'on va camper pour un séjour prolongé.

1. *Suite. Voyez p.* 145 et 157.

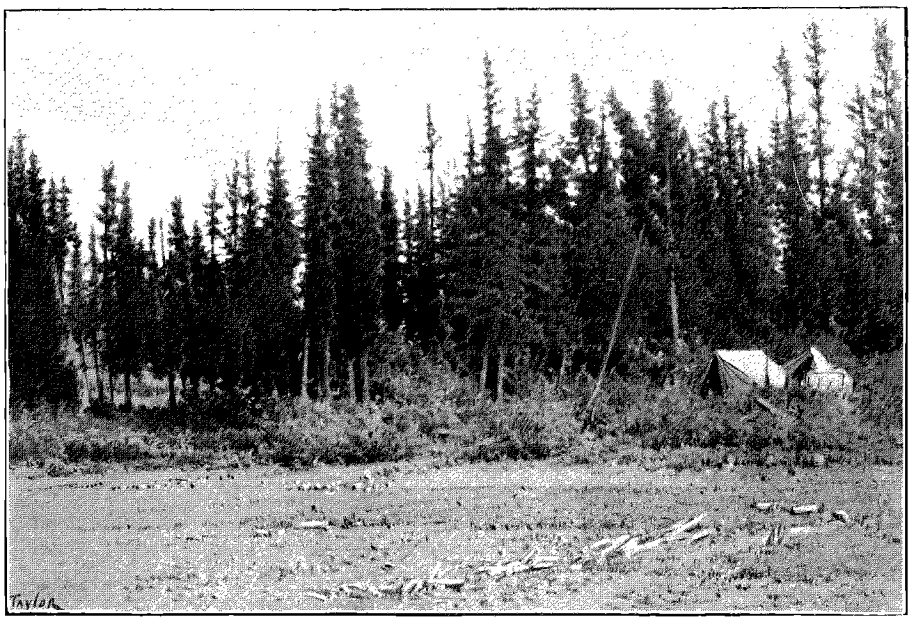
Donc, tous remontent sur leur siège, le trot est repris et accéléré, la glace devenant de plus en plus unie et mordante. Un peu après six heures le but est atteint, et nous voici à Caribou Crossing, dans un repli du terrain couvert d'un véritable tapis de bruyère verte, courte et serrée ; quelques fleurettes commencent à ouvrir leur calice, les bourgeons apparaissent sur les branches d'aubépine, tandis que du côté du lac une rangée de pins et de bouleaux repousse l'assaut du vent. Mille insectes se poursuivent sur les feuilles, les oiseaux volètent discrètement, et l'air est doux et embaumé des senteurs résineuses des sapins.

C'est véritablement le printemps, ou plutôt l'été, car, sans transition, le changement s'opère de saison à saison dans ce Nord étonnant. Il fait encore grand jour, et bientôt la puissante corde qui supporte le faîte de la grande tente est passée dans la fourche d'arbres distants de 15 mètres et hâlée à force de bras. Quand elle est tendue et fixée au tronc, les piquets sont enfoncés, les cordelettes attachées, et bientôt sous le couvert hospitalier de la toile à voiles chacun s'occupe, soit à préparer le repas, soit à joncher le sol de rameaux de sapin, soit à faire un bandage pour l'estropié, au moyen d'une planchette et d'une écharpe qui maintiendront le bras immobile jusqu'à ce que le ressoudage de l'os se soit effectué. On fait donc sauter le couvercle d'une caisse à chandelles, on l'encoche aux extrémités, et en un clin d'œil notre patient est entortillé, lié, ficelé et mis par des mains rudes, mais bienveillantes, en voie de guérison. De docteur? Il n'y en a pas ; on fait sans eux, et on s'en trouve.... Passons, cela leur ferait trop de peine.

Les traîneaux sont laissés sur la neige, au pied de la dune ; les chevaux, mis en liberté, marquent leur joie de retrouver le vert et le sec par des gambades folles et se vautrent dans le sable, les quatre fers en l'air. La neige disparaît rapidement des pentes des montagnes sous l'action d'un soleil puissant et de la douceur de l'air, la glace des lacs seule va tenir bon pour un mois environ ; d'ici là on a le temps de se préparer à la navigation.

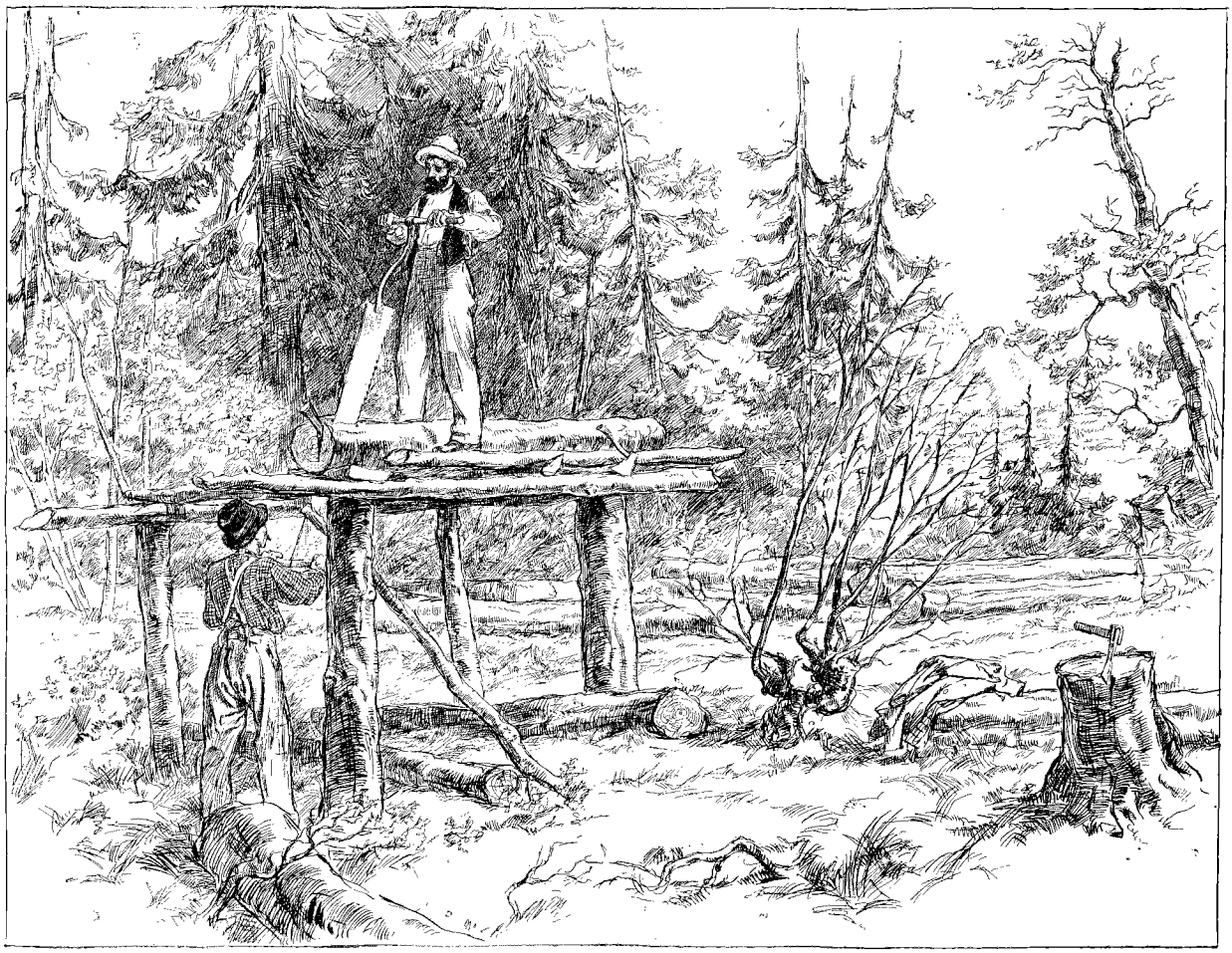
Nous sommes bien installés à Caribou Crossing, avec abondance de bois sec à proximité. L'intérieur de la tente appelle notre attention immédiate. La place d'honneur est réservée au poêle, qui est monté sur quatre pieux fichés en terre. Juste en face, une table est improvisée au moyen de quatre piquets sur lesquels on ajuste, en la retournant, la caisse à rebords bas d'un des traîneaux, longue de trois mètres et large d'un mètre.

C'est parfait ; comme sièges, des caisses, des barils et même des tabourets faits d'une section d'arbre, percés à la vrille de trois trous dans lesquels sont fichés des rondins. A loisir, un artiste en menuiserie fabrique deux ou trois chaises en branches de bouleau blanc et vert du plus plus bel effet ; pour les lits, une couche de sable fin qui est d'abord lavé dans le *pan* pour s'assurer qu'il ne contient pas d'or, et là-dessus un amas de branchettes de sapin sur lesquelles le sac-lit est déposé ; le tout est d'un confortable parfait : ce n'est pourtant pas le repos que nous allons trouver ici. Nous décidons de renvoyer les chevaux à Skagway pour les y vendre, attendu qu'à Bennett ils n'ont aucune valeur ; comme le foin s'y vend à raison de 150 dollars la tonne de 1 000 kilos, peu de personnes peuvent se payer le luxe d'entretenir une écurie. D'ailleurs, la plupart de ces bêtes n'ont plus aucune utilité, le reste du voyage devant se faire par eau.



LA FORÊT À CARIBOU CROSSING.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Donc, nous prenons congé, non sans émotion, des six fidèles animaux qui ont été nos compagnons pendant ces quelques semaines et qui sont en bonne condition, sans une égratignure, en dépit des culbutes, chutes et plongeons qu'ils ont exécutés, ce soir par exemple, quand, dans un des plus mauvais passages du Porc-Épic, la Noire disparaît tout à coup, la glace cédant sous son poids, et se débat entre les rocs et dans le courant rapide. Nous la croyons perdue ; cependant avec quelque peu d'aide elle réussit à se sortir de ce mauvais pas, et nous la hissons sur la terre ferme, transie et haletante,



LE SCIAGE DES PLANCHES À CARIBOU CROSSING. — DESSIN DE VOGEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

mais saine et sauve. Et puis, ces braves bêtes ont été bien soignées, et la pensée qu'elles peuvent tomber en des mains brutales inspire un sentiment de pitié et de regret. Il semble que la souffrance soit la condition morale de la vie, et que plus on aime, plus on souffre. Mais qui voudrait aimer moins pour avoir moins à souffrir ?

Le temps est sec et admirable : il gèle la nuit, quelques degrés au-dessous de zéro ; c'est la fin avril, les bourgeons s'entr'ouvrent, les saules verdissent, les couleurs se corsent, le mica des sables étincelle aux rayons du soleil, la cascade gronde à quelque distance, les oiseaux se poursuivent en chantant, oiseaux bleus, oiseaux bruns et rouges, encore innomés ; les pins balancent en rythme leur couronne au souffle de la brise, exhalant une senteur délicieuse, et sur le fond sombre de la forêt se détachent les troncs élancés et d'un blanc verdâtre du bouleau.

Mais il est temps de commencer l'inspection des arbres qui doivent fournir le matériel de notre embarcation : il les faut droits, avec un peu de branches, d'un diamètre suffisant, pas moins de 20 centimètres, en même temps qu'assez rapprochés les uns des autres pour réduire à un minimum la distance entre eux et l'échafaudage nécessaire pour le sciage de long.

Ces conditions ne sont pas faciles à trouver réunies ; mais, finalement, les arbres sont choisis, et, pour nous en assurer la possession, nous faisons une entaille dans l'écorce et nous y écrivons le nom de l'expédition. Ayant calculé qu'une douzaine d'arbres feront à peu près l'affaire, nous retournons avec des haches et commençons à les abattre et à les ébrancher, ce qui est l'occupation d'une journée. Pour la plate-forme on choisit un endroit où au moins trois arbres, et si possible quatre, se trouvent disposés en un parallélogramme de dimensions convenables, par exemple 4 mètres sur 2. S'il n'y a que trois arbres, on remplace le quatrième en creusant un trou là où il devrait être par rapport aux autres et en y dressant une bille bien calée au moyen de terre et de pierres.

Sur ces quatre colonnes on cheville des traverses qui sont réunies l'une à l'autre par des mortaises, de sorte que tout l'échafaudage est solidement construit et compact. Du sommet de deux de ces piliers, des billes vont rejoindre le sol à 2 ou 3 mètres de leur base, ce qui servira au hissage des troncs sur la plate-forme,

au moyen de cordes et de poulies. Les troncs de sapin blanc et de pin, coupés aussi longs que possible, pourvu que le moindre diamètre soit de 15 centimètres, sont amenés au pied de l'échafaudage et, là, écorcés et équarris grossièrement et à la hâte.

Un de ces troncs ainsi préparés est hissé sur l'échafaudage et solidement fixé dessus, puis un homme y grimpe avec une scie dont son compagnon tient l'autre bout. Le tronc a été marqué au préalable au moyen d'une ligne noircie au charbon, tendue d'un bout à l'autre.

On obtient ainsi une série de lignes parallèles, distantes de 5 ou 6 centimètres, donnant l'épaisseur des planches. La scie est mise ensuite en mouvement, et le travail se poursuit monotone ; les planches sont entassées à l'ombre, pour sécher. Puis on scie encore des pièces carrées, de différentes dimensions, qui doivent servir à la charpente de la barque.

Il y a, en outre, à façonner le mât et les avirons pris à des arbres secs à cause de leur légèreté. C'est un travail considérable qui dure quelques semaines, et c'est ainsi que tout le mois de mai se passe à cette besogne.

Il y avait dans notre voisinage immédiat une bande d'Argonautes d'environ 40 personnes, venant de l'Iowa, et possédant une machine à vapeur avec laquelle ils faisaient marcher une scierie ; ils eurent assez de planches pour construire deux bateaux à vapeur, un grand et un petit.

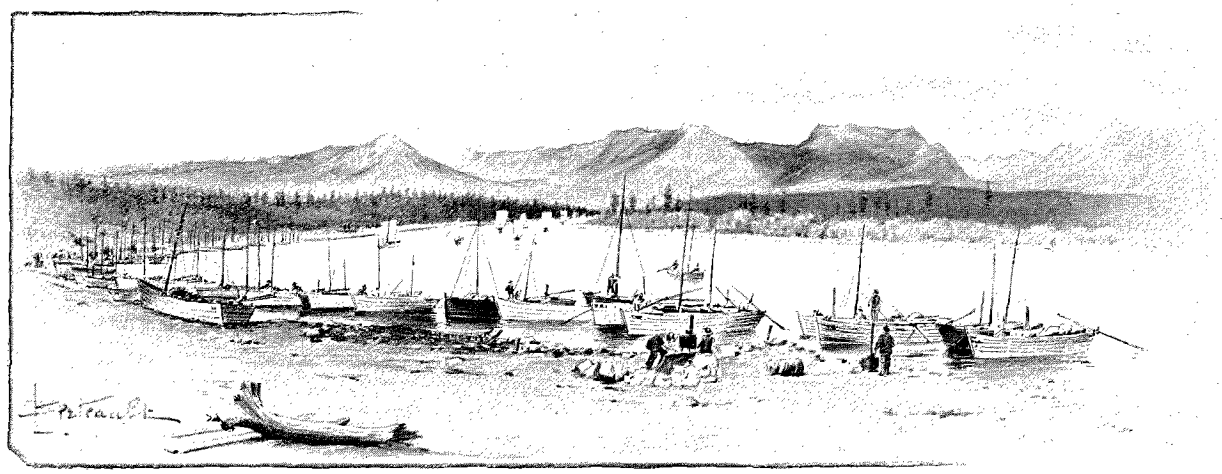
Cette compagnie avait comme destination une rivière se jetant dans le Yukon inférieur à plus de 1 500 kilomètres au-dessous de Dawson ; mais les avis s'étant partagés sur les chances de cette entreprise lointaine, l'association se rompit, et finalement le vapeur, construit pour 40 personnes, n'en portait que 10 ou 12 à son passage à Dawson.

Tout le reste s'était éparpillé le long de la rivière. Ce cas fut d'ailleurs très fréquent ; on vit rarement une association de plus de 2 ou 3 personnes parvenir sans querelle à son terme ; des couples d'amis même ne pouvaient s'entendre très longtemps, et cependant il était presque impossible de marcher seul ; c'est là un des phénomènes les plus curieux à noter dans l'histoire morale de l'immigration.

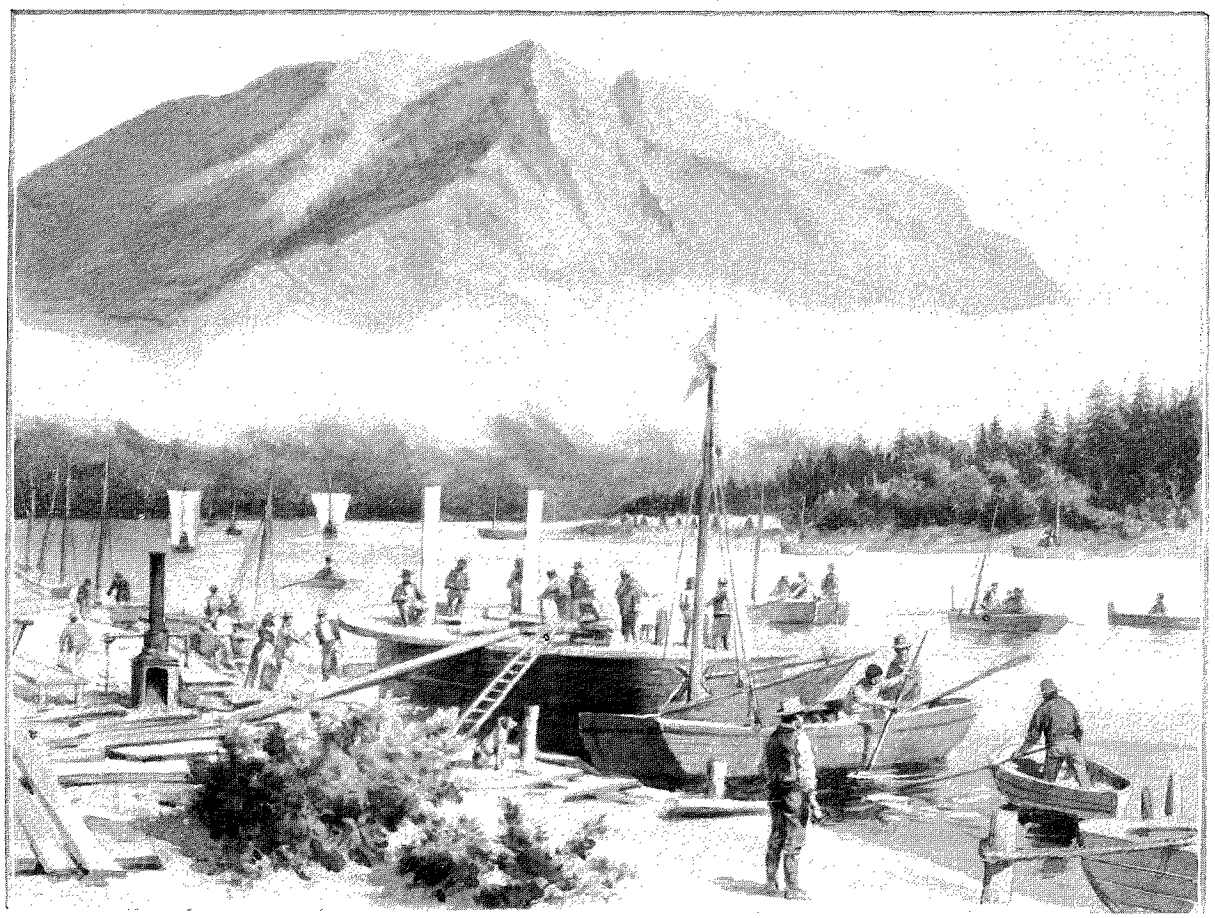
Les bœufs qui avaient transporté les marchandises de leurs propriétaires servaient en ce moment à les nourrir ; il y avait alors abondance de viande fraîche, un peu coriace mais saine, et reposant l'estomac du régime prolongé du lard et du jambon. Le prix en était assez modéré : 25 sous la livre. Puis dans les ruisseaux, maintenant à eau courante, les truites et les ombres chevaliers se pêchaient aisément au harpon, quand elles remontaient les rapides en bandes pour aller frayer ; les canards et les oies aussi se voyaient en vols immenses, se dirigeant à tire-d'aile vers le Nord, et souvent s'abattant pour chercher leur proie dans les cours d'eau et les marais.

C'était à l'extrémité du lac que les campements étaient le plus nombreux. A la fin de mai les bateaux étaient presque tous achevés, et comme on n'avait pas autre chose à faire, une fusillade nourrie faisait rage dès l'aube, qui se montrait alors à 3 heures du matin, jusqu'à la nuit à près de 10 heures. On tirait les canards hors de portée, et quelquefois on relevait une touffette de plumes ; on les tirait au pistolet et au revolver, au fusil de chasse et à la carabine, aux armes de chasse et aux armes de guerre, et finalement on allait acheter une tranche de bœuf. Les canards du Yukon sont les plus réfractaires qu'on ait jamais vus, et les oies ne leur cèdent en rien.

Quant au caribou et à l'élan, ils se font rares dans ces parages à présent si visités par l'homme. Il arrivait cependant assez fréquemment qu'on en rencontrât de solitaires ; un de nos voisins, M. A..., chasseur de pro-



LA RIVIÈRE SIX MILE (PAGE 177). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LES BATEAUX À CARIBOU CROSSING. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

fession, remontant la rivière Wilson, qui, venant de l'Ouest, se jette dans le Yukon non loin de Caribou Crossing, aperçut un élan se baignant dans le courant, et réussit à l'abattre après lui avoir logé sept balles dans le corps.

Il revint au camp et avisa ses amis qu'ils pouvaient aller se pourvoir de chair fraîche moyennant une moitié du chargement à son profit. Comme l'animal se trouvait à quelque 35 ou 40 kilomètres de distance, la plupart des amis préférèrent se passer de cette aubaine, tandis que d'autres bravement s'en furent dépecer et rapporter à dos 30 à 40 kilos de bonne viande très pareille au bœuf, mais plus tendre et ayant un petit goût sauvage.

Les forêts, qui couvrent de vastes territoires le long de ces lacs, seraient magnifiques si elles n'étaient si souvent et si terriblement dévastées par les incendies que provoquent quelquefois la négligence des campeurs, mais plus fréquemment encore la combustion spontanée. Ce fait explique la rareté extraordinaire du gibier. Le chasseur peut parcourir des hectares de bois superbes, qui, semble-t-il, devraient pulluler de gibier de toute sorte, sans voir autre chose que çà et là un lièvre, et plus souvent un écureuil ou une poule de bruyère.

Les colonnades de sapins, de cèdres, de pins, sont parfois si serrées que la lumière a peine à éclairer les dessous, d'un noir verdâtre, de ces dômes de feuillage et de rameaux ; l'air est immobile, le silence est terrible, il pèse sur vous et remplit l'âme d'une horreur inexplicable. En effet, on ne s'attend à rien d'effrayant, on réalise plutôt l'absence complète de tout être bon ou mauvais. Pas un son, pas un bruissement, pas le plus léger froissement de branches ou de feuilles ; l'atmosphère est vide et la vie est éteinte ; on se surprend à s'écouter marcher comme un autre soi-même, et oppressé on s'assied, l'arme entre les mains, prêt à faire feu sur l'apparition qui, on le sait, ne se produira pas.

Silence des bois, horreur des bois, mystérieuse forêt, majesté des antres impénétrables, fûts et colonnes, involontaires témoins de cette question muette qui reste sans réponse : on sort de là, comme d'un rêve, sans se souvenir.

La mousse est épaisse, on y enfonce quelquefois à mi-jambe, et l'eau est là partout, suintant, jaillissant, s'infiltrant, limpide, enfiévrée. L'espace se fait, la lumière revient ; un sifflement à distance, vous avancez prudemment, puis vous apercevez bientôt un joli écureuil gris, au dos roux, vous regardant planté sur ses pattes de derrière, effaré, tremblant, redoublant ses cris aigus. Va, petit, ce n'est pas à toi qu'on en veut !

*

La variété des mousses est immense; par places, c'est un ouvrage de tapisserie qui ne déparerait pas le salon le plus élégant: c'est un fouillis de rameaux minuscules, crêpés, déliés et de teintes exquises, lilas, lie de vin, comme brodés sur un fond plus sombre d'émeraude et de vert pomme. On n'a garde de fouler aux pieds ces chefs-d'œuvre. Tout à coup un bruit sourd nous fait dresser l'oreille : c'est comme un roulement de camion à distance ; après un arrêt de quelques secondes, il se fait de nouveau entendre; puis une masse noire traverse la clairière et s'abat sur le sol à une distance de quelques mètres; on peut distinguer un oiseau de la grosseur d'un poulet, l'infime cause de tout ce tracas. Il vient de quitter un sapin et se pose à terre en vous regardant fixement. Feu ! le voilà mort : c'est une poule de bruyère de petite espèce, à chair excellente, au plumage d'un brun presque noir avec une frange blanche dessinant les petites plumes, et au-dessus de l'œil une cocarde demi-ronde d'un cramoisi très vif. C'est un fort bel oiseau, mais il est également stupide, car, au lieu de fuir, il se tourne vers le chasseur comme hypnotisé, l'observe et offre ainsi un but facile au fusil ; il est assez commun en Alaska ; le mâle se reconnaît à une aigrette.



LE MINEUR FOX ET SES ASSASSINS INDIENS, PRISONNIERS À TAGISH POST (PAGE 178). DESSIN DE L'AUTEUR.

Des pistes nombreuses de lynx se reconnaissent et traversent, ici et là, des bancs de sable.

Descendant un talus formé par l'érosion d'ardoises pourries, on arrive à un étang circulaire de 1 kilomètre de diamètre, recouvert d'herbe et de roseaux sur presque toute sa surface, excepté un petit bassin au centre, à eau plus profonde, où se cachent sans doute des palmipèdes. Avançant bravement dans l'eau glaciale qui monte bientôt au haut des jambes, l'intrépide chasseur voit s'envoler une bande de canards hors de portée, et par acquit de conscience il fait en l'air une décharge qui n'a pour résultat que d'éveiller des myriades de maringouins ; ceux-ci, sonnant la charge, forcent l'imprudent à une retraite précipitée. De poules de bruyère qu'on peut prendre, il n'y en a pas ; les canards, on les trouve en masse, mais on ne peut pas les avoir : curieux pays !

Revenons à notre bateau: il a été décidé qu'on le ferait carré, à fond plat, de dimensions plus que suffisantes pour porter 6 hommes et 6 tonnes de fret de toute nature; il aura donc 10 mètres de long, $2^{m},50$ de large et $0^{m},50$ de profondeur.

Les pièces de la charpente sont assemblées sur un chantier établi près de la tente et non loin du rivage; puis les planches, soigneusement rabotées, sont clouées sur place; enfin, le tout étant solidement chevillé et boulonné, on retourne le bateau pour le calfater en élargissant les fentes, en séparant les planches, et en



LA FLOTTE SUR LE LAC TAGISH (PAGE 176). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LE PRÊCHE À TAGISH POST (PAGE 177). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

bourrant les interstices de filasse sur laquelle on verse de la poix bouillante; après cela l'eau ne pénétrera pas.

Les ponts de l'avant et de l'arrière sont achevés, le mât mis en place; une cabine devant servir de cuisine et de chambre à manger reçoit le poêle; un puissant aviron est encastré en guise de gouvernail dans une fourche naturelle d'arbre et renforcé d'un boulon à l'extrémité; une pompe est placée de façon à pouvoir épuiser l'eau qui peut s'infiltrer; enfin la voile, faite d'une fraction de la grande tente, est attachée à ses vergues, et, en capitales rouges et bleues, les mots VILLE de PARIS s'étalent sur sa blanche étoffe.

Puis au moyen de rouleaux et de planches la pesante embarcation est lancée, car depuis quelques jours les glaces ont entièrement disparu, et l'ère de la navigation a été ouverte, ce dont témoignent les centaines de bateaux qui franchissent le Caribou Crossing.

Deux ou trois jours suffisent pour s'assurer que tout est en ordre, que la barque tient bien dans l'eau et que la pompe est une superfluité; alors on procède au chargement.

Les traîneaux sont démontés, et les parties les plus pesantes placées au fond, puis les sacs, caisses, boîtes, ballots, s'entassent méthodiquement et de façon que l'arrière soit tant soit peu plus chargé que l'avant. Enfin sur le tout se posent les longues caisses de $3^m \times 1^m$ garnies des sacs-lits. Ainsi chargée la *Ville de Paris* a un tirant d'eau de 35 à 40 centimètres et peut naviguer dans les eaux les plus basses que nous soyons exposés à rencontrer en bas de la rivière.

Le vendredi 3 juin, le chargement est terminé, et le soir à 8 heures nous nous embarquons. Nous prenons d'abord un peu de repos, car le vent est faible, et nous attendons qu'il fraîchisse pour larguer l'amarre.

Un peu après minuit, le capitaine (c'est un de nos hommes qui s'entend quelque peu au maniement d'un bateau) nous réveille; nous nous mettons à l'eau chaussés de nos hautes bottes en caoutchouc et nous poussons la barque en pleine eau. La brise est encore trop légère pour que nous usions de la voile; aussi devons-nous avoir recours aux rames, et nous voilà partis au petit jour, car, à cette saison, déjà il ne fait plus nuit. Non sans regret nous disons adieu à ce camp dans les dunes et les pins, où nous avons passé un peu plus d'un mois par un beau temps presque continuel.

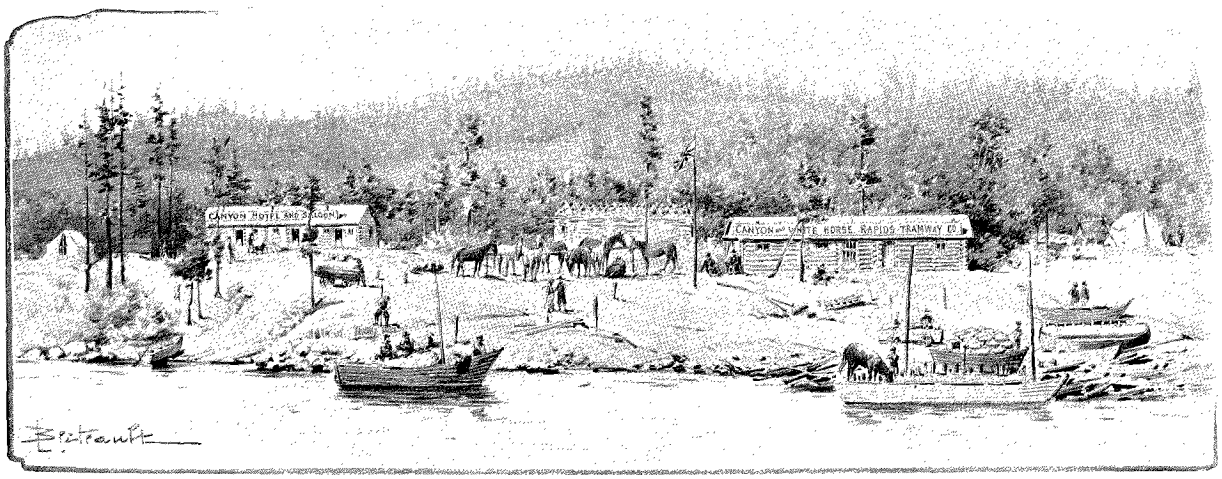
VII

Les lacs. — La rivière Six Mile. — Au poste de Tagish. — Un prêche en plein air. — Quatre assassins indiens. — Tragédie. — Le lac Marsh. — La flottille de bateaux. — Un violoniste hongrois. — Une truite saumonée.

En quelques minutes le chenal qui verse les eaux du lac Bennett dans le lac Tagish est atteint; mais, comme le courant n'est pas très rapide et que le vent est tombé, il nous faut ramer à force de bras; puis, là où la rivière fait un coude presque à angle droit avant d'arriver au second lac, le vent saute et nous souffle en face, de sorte qu'il nous est impossible de mouvoir la pesante masse; force est d'aborder et d'attendre que le vent tourne de nouveau et nous permette d'avancer.

Il est environ 6 heures du matin et on reste en panne jusqu'à 10 heures; enfin la saute favorable se produit et nous nous remettons en route. Nous entrons sans peine dans le lac Tagish, bien que le passage soit très étroit et abonde en bancs de sable où plusieurs bateaux s'échouent et dont ils sont quelquefois des heures à sortir. Les eaux sont couvertes d'embarcations de toutes grandeurs, formes et gréements; leur voilure est non moins pittoresque de formes et de couleurs, et le personnel aussi hétérogène qu'on peut le souhaiter d'une invasion de ce genre.

Mais bientôt il faut baisser la voile, l'air est calme et, pour ne pas rester tout à fait immobiles, deux hommes



« CANYON HOTEL », À L'ENTRÉE DE WHITE HORSE RAPIDS (PAGE 178). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

descendent à terre et au moyen d'une longue corde halent la barque, aidés par les camarades restés à bord et armés de gaffes.

On arrive ainsi en face du terrible *Windy Arm* (le bras du vent), qui est l'entrée d'une baie très étroite et longue de 18 à 20 kilomètres, très redoutée des navigateurs. De nombreux naufrages ont eu lieu à ce point, et il arrive souvent que la traversée de cette nappe d'eau est impossible pendant plusieurs jours ; mais nous la faisons à la rame et bientôt à la voile, car une bonne brise s'est levée. Le lac Tagish est long de 30 kilomètres ; sa largeur moyenne est de 2 à 3. Il est rejoint par le Taku Arm, venant du Sud, et qui doit être de longueur considérable si l'on en juge par la dépression entre les montagnes, qui peut se discerner à perte de vue.



MILES CANYON (RAPIDES DE WHITE HORSE) (PAGE 179).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Tous ces bras sont désignés par le Dr Dawson, le fameux géologue canadien, sous le nom de lac Tagish et sont les lieux de pêche et de chasse des Indiens de ce nom. De hautes montagnes de 2 000 à 3 000 mètres enserrent les lacs Bennett et Tagish et leur donnent une forme d'S renversée, la direction générale étant Nord, Est et Nord. Vers l'extrémité Nord du lac Tagish et sur le versant Ouest, les montagnes s'éloignent des rives, laissant de vastes plaines marécageuses entre leur pied et les eaux du lac, qui se déversent par la rivière Six Mile (9 kilomètres) dans le lac Marsh.

Des rochers à fleur d'eau à l'entrée de ce chenal exigent quelque attention ; mais bientôt nous voici à Tagish Post, station de la police canadienne ; c'est ici qu'il faut faire viser les papiers de douane délivrés au White Pass, et, comme c'est dimanche matin et que l'observation du jour dominical est rigoureuse au Canada, nous devons renvoyer à lundi la visite des bureaux. Nous en profitons pour faire un tour à travers le camp fourmillant de monde, tandis que des centaines de bateaux se suivent côte à côte sur la rive bordée de saules.

A quelques mètres de là les sombres sapins s'élèvent serrés, ombrageant des tentes et entourant d'une enceinte de verdure les spacieux parallélogrammes où se dressent les constructions officielles ; ce sont des *loghouses*, ou maisons en troncs d'arbres longues et basses, percées de très petites fenêtres et de quelques portes aménagées pour la police, les douaniers, les officiers et leurs familles ; elles contiennent des appartements, des réfectoires, des bureaux, des magasins.

Mais approchons-nous du centre de la place formée par les trois corps de bâtiment à angle droit : une foule s'est assemblée là, hommes, femmes, même quelques enfants ; les uns se sont assis sur des bancs grossiers, faits d'une planche clouée sur des pieux enfouis dans la terre, d'autres sont accroupis sur le sol, d'autres encore ont improvisé des sièges avec des objets trouvés sur les lieux, traîneaux, baquets, barils, troncs d'arbres. Vis-à-vis des bancs une table très simple recouverte d'un tapis sur lequel repose une Bible : c'est le prêche. Chacun se recueille, et au milieu d'un silence solennel, le ministre, un jeune homme imberbe, à lunettes, en costume de mineur et nu-tête, prie, dirige le chant, et débite un sermon. Les hymnes sont chantées debout par toute l'assistance. Ce sont les mélodies et les cantiques populaires que tous les gens de race anglo-saxonne connaissent par cœur, les ayant appris dans leur jeunesse à l'école du dimanche. Le discours est plein d'allusions à la condition des émigrés, et les prières, la dernière surtout, dans laquelle le prédicateur recommande à la grâce divine les parents, les familles, les amis laissés en arrière, font se gonfler bien des cœurs et couler bien des larmes. Car, après tout, n'est-ce pas pour eux qu'on est parti ? n'est-ce pas pour ce qu'on a de plus cher qu'on endure tant de privations, qu'on accepte tant de sacrifices ? Et tous ne savent-ils pas, dans cette assistance, qu'avant longtemps leurs rangs seront décimés et que les bien-aimés pour lesquels ils se sacrifient, beaucoup d'entre eux ne les reverront pas ? Comment l'émotion pourrait-elle être absente à

l'évocation de tels souvenirs et de telles réflexions ? C'est un fait remarquable que, parmi ces hommes rudes, de terribles jureurs souvent, la plupart prêts à verser le sang, il n'y en a pas un seul qui ne respecte la parole de Dieu. Ils sont indifférents peut-être, jamais moqueurs, et en présence d'une croyance sincère, ils s'inclinent avec déférence. Et aujourd'hui ces géants, tout en muscles et en énergie, qui semblent taillés à la hache dans la chair humaine, s'inclinent, humbles et confiants, comme de petits enfants. L'impression est profonde.

Après la quête faite par des officiers en uniforme écarlate, et recueillie dans leur chapeau en feutre gris à bords rigides, on se disperse pour aller déjeuner, car il est midi. Ceux qui ne sont pas pressés visitent le poste et, curieux, examinent une tente à l'entrée de laquelle un sergent fait bonne garde, la carabine à la main et le revolver muni d'une cartouchière pleine. Des piquets réunis par une corde tiennent à distance la foule, qui est évidemment dans l'attente de quelque chose.

Le sergent pénètre à l'intérieur de la tente et en ressort bientôt, conduisant quatre Indiens de 16 à 20 ans liés l'un à l'autre par une chaîne pesante rivée aux chevilles au moyen d'anneaux, terminée par une enclume énorme que porte en ses mains le dernier des prisonniers. Ce sont les assassins de Meehan et de Fox, deux prospecteurs qui au printemps furent, l'un tué, l'autre blessé, dans une embuscade dressée par ces vauriens.

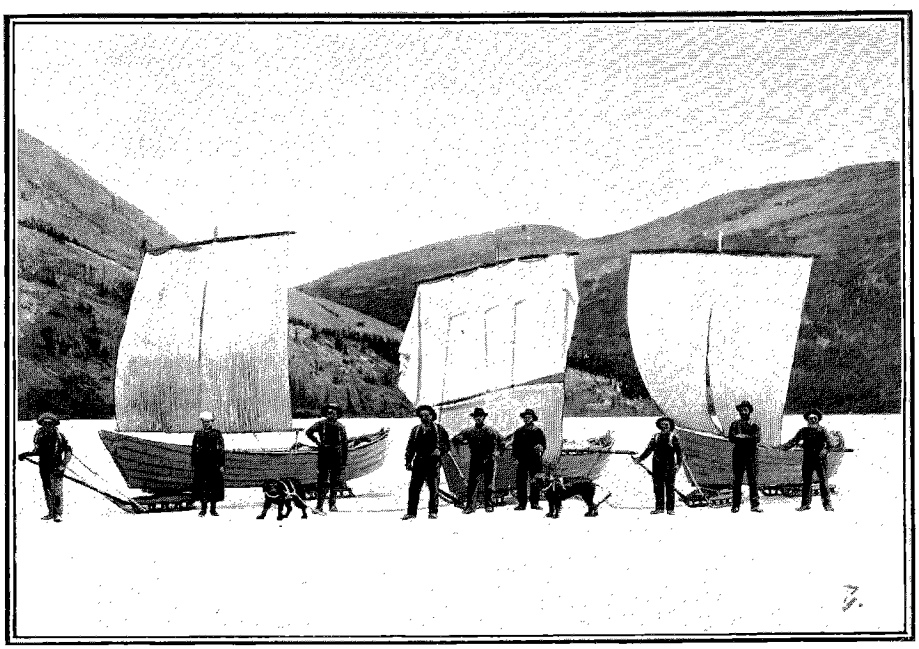
Le cortège s'avance lentement, traverse la place et pénètre dans un des corps de logis que nous avons décrits.

Suivons-le : les prisonniers sont conduits dans une chambre assez vaste contenant deux tables le long des murs, à l'une desquelles sont assis, mangeant et buvant, une dizaine de soldats. Ils se placent seuls autour de l'autre et commencent à attaquer de fort bon appétit, et en plaisantant, ce qu'on peut deviner à leurs sourires, les plats de viande et de farineux qu'un soldat met devant eux. Ils se ressemblent comme tous les Indiens, et rien sur leur visage impassible ne dénote le criminel. Ils ont cru faire acte de braves, ils considèrent leur crime comme un honneur. Tout Indien en ferait de même s'il en avait l'occasion. Faudrait-il donc déclarer correct le mot cynique d'un Américain : « Il n'y a d'Indien bon que l'Indien mort » ? Les vieux trappeurs, les coureurs des bois vous diront qu'il ne faut jamais se fier à cette race.

VIII

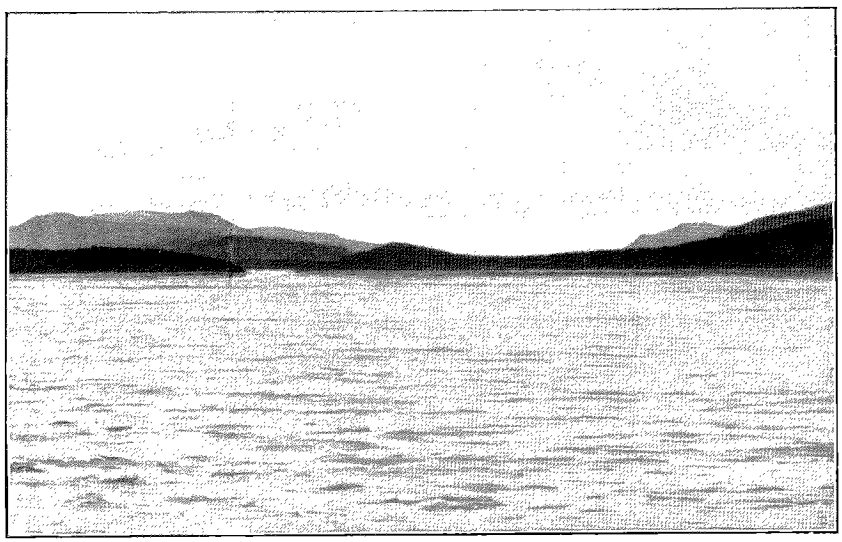
La rivière Fifty Mile. — Miles Canyon. — Un tramway en troncs d'arbres. — Les rapides du White Horse. — Un mariage en canot. — Nombreuses victimes. — Naufrages. — Le lac Laberge. — Quatre jours sur une île. — Voyage de nuit.

La rivière Lewis, après avoir traversé les lacs Bennett, Tagish et Marsh, coule pendant 80 kilomètres avant d'atteindre le lac Laberge; dans cette partie de son cours, elle se nomme la rivière Fifty Mile. Sa largeur est de 200 mètres environ ; elle forme de nombreux méandres, et son lit abonde en promontoires et en barres de sable. Les rives sont boisées et accidentées ; les bancs d'argile s'élèvent par places à 100 mètres de hauteur et sont habités par des myriades de martinets qui s'y creusent des nids, dont les ouvertures innombrables font penser à une écumoire déroulée tout le long de la rivière. Le vent remonte la vallée et le courant est peu rapide. Nous prenons donc l'aviron, et vers 5 heures du soir nous accostons à un kilomètre au-dessus de *Canyon Hôtel*; ici la rivière fait un coude à angle droit et à l'Ouest, sur quelques cents mètres, pour en faire un second et reprendre la direction du Nord à l'entrée même du Cagnon. Nous allons examiner les lieux, mais sans nous prononcer ; au premier coude, où sont deux ou trois longs bâtiments en troncs d'arbres tout à fait pareils à



TRAÎNEAUX A VOILES SUR LE LAC LABERGE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, A SEATTLE.

ceux de Tagish Post et s'intitulant pompeusement *Hôtel* et *Salon*, il y a un tramway avec rails faits de troncs d'arbres écorcés et sur lesquels roulent, tirés par deux chevaux, des camions à roues de fer à très large bande concave destinées à emboîter la convexité des rails en bois. Ce tramway suit une ligne formant l'hypothénuse de l'angle dont le sommet est le commencement de Miles Canyon et va rejoindre la rivière juste au-dessous des rapides du White Horse, à 6 kilomètres de l'hôtel.



LAC LABERGE (PAGE 180). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Ainsi les voyageurs prudents évitent le Cagnon et les rapides en prenant le tramway : leurs provisions sont transportées par la même voie, l'embarcation seule, « vidée », est abandonnée à la violence du courant et happée au passage en aval du White Horse. Seulement la taxe de trois sous par livre prélevée pour ce service est quelquefois cause que l'on préfère tenter la descente, gens, marchandises et barque, moyennant une rétribution raisonnable acceptée par un pilote d'expérience.

C'est ce qui nous arrive : rentrés à bord, nous sommes accostés par un de ces pilotes qui nous persuade de louer ses services pour une somme de 45 dollars. Il propose de nous descendre ce jour-là jusqu'à l'entrée du Cagnon, car il a sa tente dressée là ; nous acceptons et nous amarrons, passant une double corde autour d'un arbre solide, car le courant est déjà très fort, et entre les parois verticales de la brèche étroite par où se précipitent en mugissant les eaux refoulées de la rivière, nous voyons s'élever un dos d'âne d'écume blanche qui ne promet rien de bon. Comme nous dormons à bord, ainsi que d'habitude, nous tenons à ce que notre sommeil ne soit pas troublé par des cauchemars affreux où nous nous verrions, la chaîne brisée, partir en dérive comme une flèche, entrer dans ce Styx, chevaucher le dos d'âne et, arrivés au bassin central, être saisis dans le tourbillon du remous et fracassés contre les colonnes de basalte noir.

Mais le matin nous retrouve, ô surprise, en sûreté à la même place, et bientôt notre pilote arrive avec son aide et prend place à l'avant, où un aviron est solidement fixé, tandis que le second s'empare du gouvernail, qui n'est, comme on le sait, qu'une puissante rame. On nous recommande, à nous quatre de l'équipage, de ramer avec autant de force qu'il est possible, afin de marcher plus vite que le courant, qui est de 24 kilomètres à l'heure, et de permettre ainsi au pilote de manœuvrer.

Après une prière mentale, courte mais éloquente, nous voilà partis ; le Cagnon est entré, franchi, puis le bassin, puis encore le Cagnon, et nous voilà dehors ; cela a pris un peu plus de deux minutes pour faire ce kilomètre. Nous avons ramé dur et n'avons vu qu'une masse noire, des rochers à droite et à gauche, qu'une masse blanche, l'écume, en avant et tout autour de nous, et nous n'avons entendu que le roulement de tonnerre de ces eaux violemment comprimées dans l'impasse, et le cri strident, dominant ce tonnerre, du pilote commandant la manœuvre. Son cri redouble d'intensité quand on tourne une colonne, sans la toucher heureusement, car un contact à ce moment-là serait fatal. Enfin, tout va bien, et nous continuons, encouragés par ce premier succès.

Cette course folle nous amène au rapide du White Horse, près de 3 kilomètres plus bas que le Cagnon ; on y arrive par une succession de rapides peu dangereux ; même on aborde pour changer d'hommes ; les deux pilotes nous quittent ici et sont remplacés par un Sang-mêlé, à l'encolure puissante. Il nous recommande également de ramer à outrance pour gagner le courant de vitesse ; en route donc et bon courage ! Nous voici bientôt engagés dans les rapides, un peu moins longs que le Cagnon, mais plus dangereux peut-être ; les eaux resserrées dans un étroit chenal bondissent en montagnes d'écume roulant sur d'énormes blocs de roche où se sont brisés maints esquifs, et où ont péri maints équipages. Voici ce qu'en dit M. Ogilvie, autrefois géomètre-arpenteur officiel et maintenant gouverneur du Yukon : « Vous pouvez descendre les rapides du White Horse, si vous voulez, du moins vous pouvez essayer. Pas moi. J'ai découvert que, dans une seule saison, treize hommes ont perdu la vie en les descendant, et, bien que je ne donne pas ceci comme certain, je crois que ce doit avoir été une forte proportion de ceux qui l'ont tenté. »

Le Cagnon est large de 30 mètres à peu près, et ses rochers de basalte presque à pic ont de 20 à 30 mètres de hauteur. La chute totale dans le Cagnon et les rapides du White Horse a été mesurée : elle est 10 mètres. Puis à quelque distance au-dessous de ces derniers le courant est rapide et la rivière large, avec de nombreuses barres de gravier. Le nom de White Horse (cheval blanc) ne se rapporte pas à un cheval blanc quelconque, mais, dans le Canada, il évoque l'idée de péril, de danger. C'est du moins ce que nous explique un coureur des bois canadien. Il est certain que ces rapides ont fait de nombreuses victimes, à ce point qu'en juin dernier la police a interdit aux femmes et aux enfants de les descendre; ils doivent prendre le tramway et rejoindre leurs gens au-dessous des rapides.

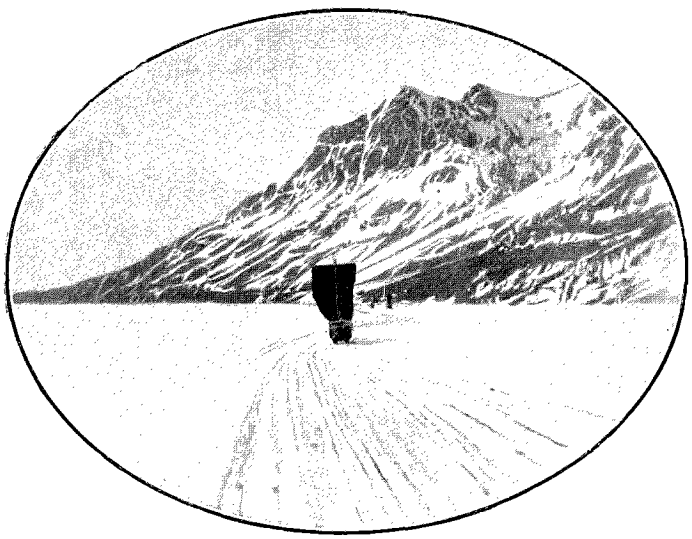
Nous les avons franchis heureusement, Dieu merci, et nous accostons immédiatement pour prendre un court repos, car la tension des nerfs et l'effort énergique qu'il a fallu déployer pour ramer nous ont quelque peu fatigués. Mais comme nous décidons de ne pas déjeuner avant d'avoir atteint une section de la rivière où le courant est moins vif, nous nous remettons en route sans tarder. Ici la rivière est divisée en plusieurs bras par des barres de gravier jonchées des débris des bateaux qui ont chaviré dans les rapides ; quelques-uns sont encore en assez bon état et n'ont qu'une voie d'eau réparable ; mais de certains autres il ne reste qu'une pile de bois enchevêtrés, brisés menus, rappelant un jeu de jonchets. Quelques naufragés étendent sur la rive les rares effets qu'ils ont pu sauver, tandis que d'autres, n'ayant plus rien à sécher, se sèchent eux-mêmes. Pour nous, nous n'avons fait qu'embarquer une lame ou deux, qui n'ont causé aucun dommage ; pleins de reconnaissance, nous prenons congé de notre pilote, qui reçoit en souriant son argent et nos éloges et déclare en même temps qu'il n'a jamais vu (en parlant de nous) de si piètres rameurs. Nous baissons la tête, humiliés, tout en admettant que c'est la vérité. Nous lui serrons la main, et au revoir, sans rancune.

Nous apprenons que George Hamner, le fameux pilote des rapides de White Horse, s'est marié récemment, et, comme il convient à sa carrière de périls et d'aventure, la cérémonie du mariage a été célébrée dans un bateau descendant les rapides. Quand le ministre dit : « Je vous déclare mari et femme », il eut à élever la voix au point de crier et eut peine à se faire entendre dans le mugissement des eaux déchaînées. L'épouse est une personne cultivée qui, il y a quelques années, visita le Transvaal et interviewa le président Krüger pour la *Tribune* de New-York.

D'ici au lac Laberge, il y a 40 kilomètres, et la rivière Fifty Mile présente les mêmes caractères que dans sa partie supérieure ; elle décrit de nombreux circuits et court au pied de collines peu élevées et boisées, assez larges par endroits, formant des îlots et des barres de sable et de gravier. A son embouchure, les collines s'abaissent et font place à des plaines couvertes d'herbes et coupées de marécages ; nous campons sur la rive. Le lendemain nous nous avançons à la rame et prudemment dans le delta aux eaux peu profondes et nécessitant l'emploi fréquent de la sonde. Enfin nous gagnons le large, mais le vent ne se presse pas de souffler; nous continuons à ramer, et bientôt la brise se lève, malheureusement elle vient du Nord, c'est-à-dire en sens contraire à notre marche. Nous travaillons avec acharnement, mais, vers deux heures, force nous est d'atterrir sur une île, car il devient impossible de faire avancer notre pesante barque en face de cet obstacle. Nous passons ainsi trois jours sur ces îles du lac Laberge

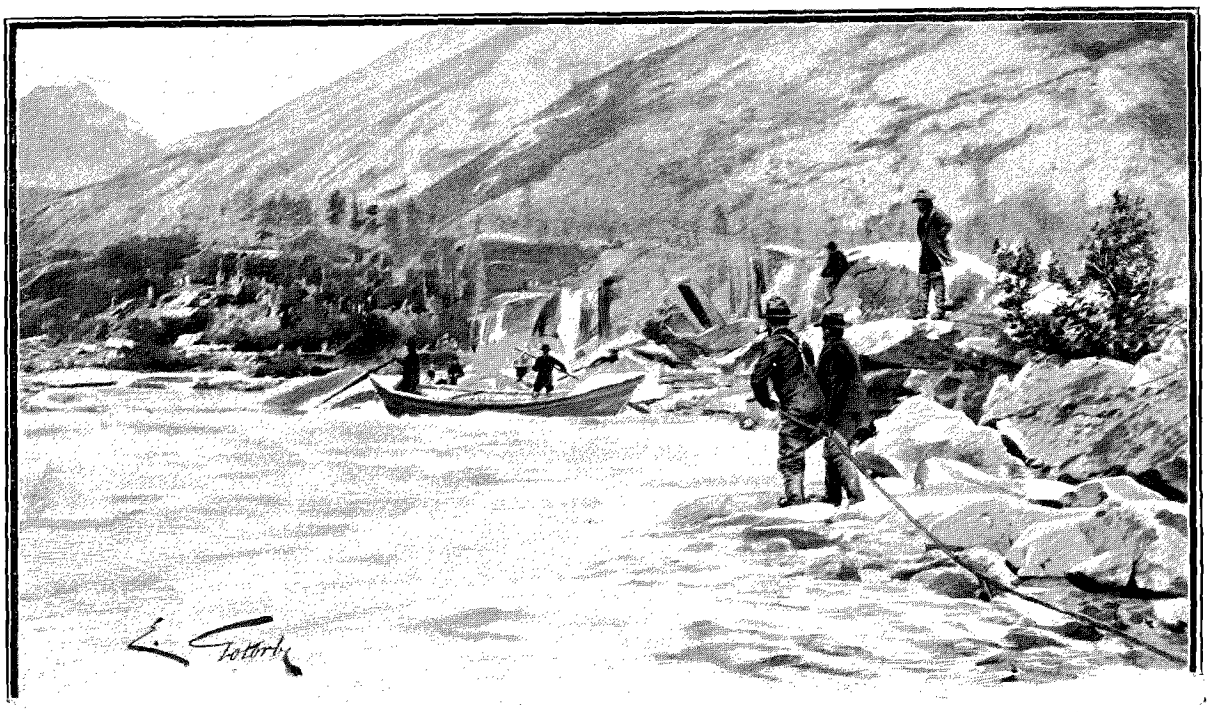
(A suivre.)

LÉON BOILLOT.



À LA VOILE SUR LE LAC BENNETT.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



RAPIDES DE LA RIVIÈRE THIRTY MILE. — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

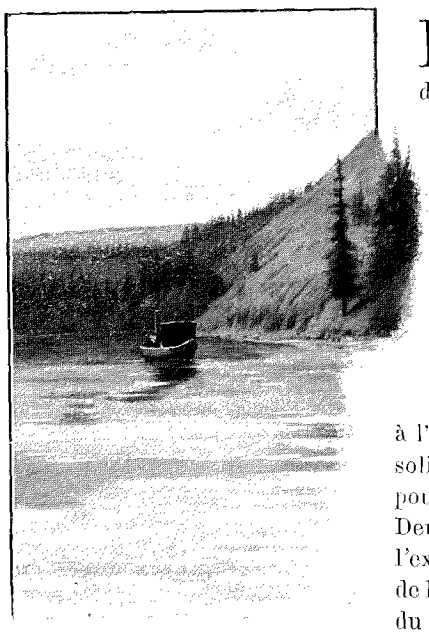
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

IX

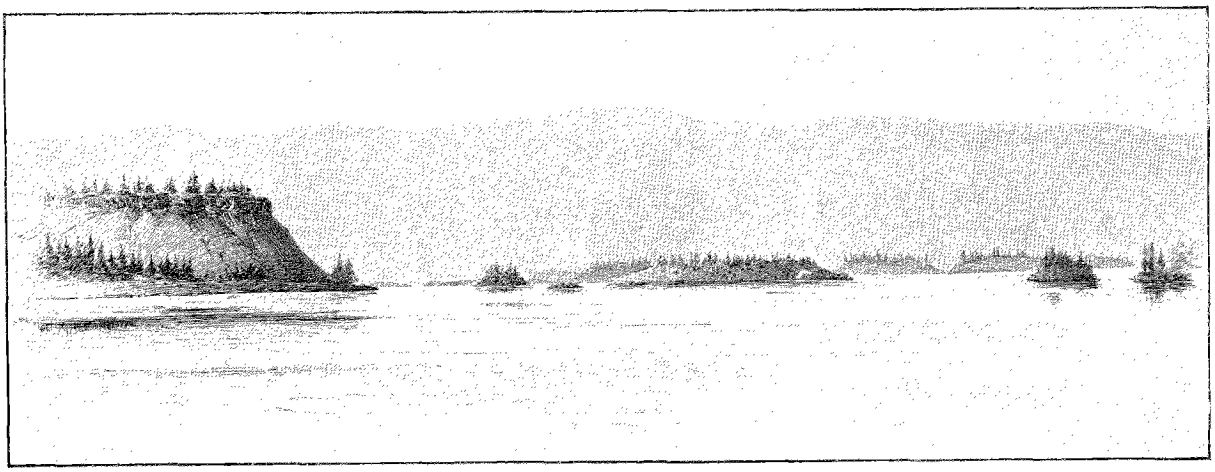
La rivière Thirty Mile. — Dangers de cette rivière. — Nous l'échappons belle. — Les rivières Teslin, Lewis, Big Salmon.



LE FLEUVE YUKON, PRÈS DE DAWSON (PAGE 163).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

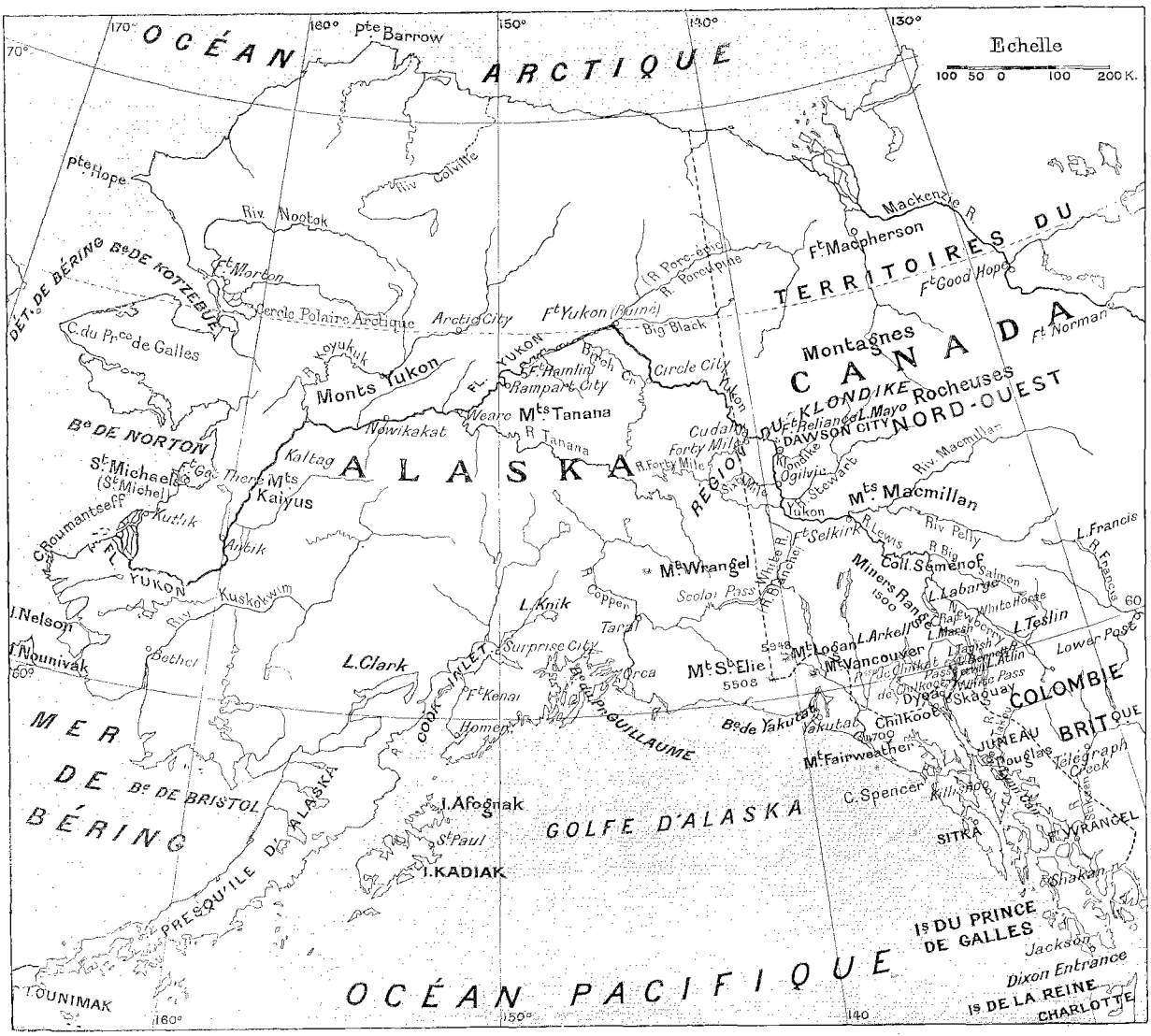
Le Cagnon et les rapides passés, on pouvait s'attendre à n'avoir plus que de l'agrément en descendant la rivière, mais nous devions être détrompés, car la rivière Thirty Mile nous réservait des surprises désagréables. En effet, à peine étions-nous engagés dans ses méandres que nous fûmes emportés par un courant excessivement rapide, de 12 kilomètres à l'heure, ce qui n'est pas déjà si mal, si l'on se représente qu'il faut avoir l'œil incessamment sur les rochers et les barres, qui pullulent dans ces eaux. Premièrement, il y a à droite une pointe de roc avec laquelle peu de bateaux n'ont pas eu affaire ; vous y êtes portés directement, et ce n'est qu'à force de rames qu'il est possible de l'éviter et de rester dans le courant resserré entre le roc et la rive. Comme nous passions, une des chevilles qui retenaient l'aviron d'avant se rompit, et l'homme qui le maniait fut presque jeté à l'eau avec sa rame. Heureusement celle-ci était retenue avec une corde solide, et l'on put ainsi, sans accident, tenter d'aborder, ce qui était urgent pour la réparation de la fourche d'avant, de laquelle on ne pouvait se passer. Deux hommes sautent à terre avec l'amarre, et l'un d'eux réussit à passer l'extrémité autour d'un sapin, mais l'autre, le timonier, qui tenait le milieu de la corde et devait l'enrouler autour du tronc d'un arbre coupé à un mètre du sol, excité et hors de lui, croyant saisir le tronc, ne faisait qu'embrasser le vide ; pendant ce temps la corde lui glissait entre les mains, et la *Ville de Paris* s'en allait à la dérive ; on voyait le moment où l'amarre, arrivée au bout de sa longueur et fortement enroulée autour du sapin, allait se tendre et se détacher au premier choc. Les hommes restés à bord suivaient de l'œil cette scène et attendaient stoïquement l'instant psychologique. Si le câble partait,

1. *Suite*, *Voyez p.* 145, 157 *et* 169.

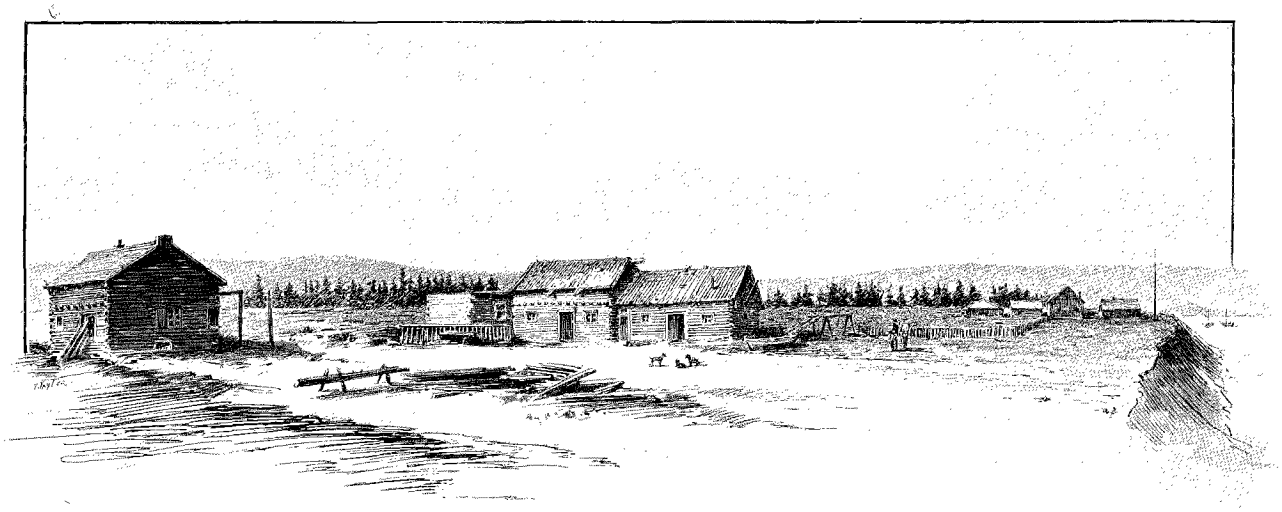


CONFLUENT DE LA PELLY ET DE LA RIVIÈRE LEWIS (PAGE 183). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

c'étaient sûrement le naufrage et ses conséquences. Fort heureusement, grâce à la Providence sans doute, la corde en se tendant accrocha le bout d'une grosse poutre fixée en travers à l'avant et la fit sauter en éclats, amortissant le choc, l'annulant pour ainsi dire. La barque était sauvée avec son équipage. Nous réparâmes



CARTE DE LA RÉGION DU KLONDYKE ET DE L'ALASKA.



FORT SELKIRK. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

l'accident en remplaçant les chevilles de bois par des tiges de fer appartenant aux traîneaux, et après deux ou trois heures d'arrêt nous nous remîmes en route.

Nous voici à l'embouchure de la rivière Teslin, qui vient du Sud, du lac du même nom, et dont les eaux sont de couleur brun foncé, tandis que celles de la Lewis sont bleues. Cinquante kilomètres plus loin, la rivière Big Salmon (gros saumon) se jette dans la Lewis, qui conserve une largeur d'environ 200 mètres et dont le courant est ici de 7 à 8 kilomètres à l'heure.

X

Les Cinq Doigts. — Les Rapides de Rink. — Fort Selkirk. — Chef-lieu du territoire. — Le Yukon. — Un volcan éteint. — Coulée de lave. — La rivière Blanche. — La rivière Stewart. — Le poste de Sixty Mile. — La rivière Indienne. — Les oies et les îles du Yukon. — Vitesse du courant. — Les maringouins.

Environ 50 kilomètres en aval de Little Salmon, la rivière s'élargit en bassin, ses eaux étant retardées par une barrière naturelle de plusieurs îlots de roche conglomérée et nommés les Five Fingers (Cinq Doigts), non, comme on le croit généralement, à cause de leur nombre, mais parce que le principal de ces récifs, vu du haut de la côte de la rive droite, est divisé en groupes de rochers imitant les cinq doigts de la main. Telle est du moins la version du major T... de Québec.

L'eau refoulée par cette muraille est surélevée d'environ 30 centimètres, et, se précipitant dans les intervalles des rocs, elle produit un bombement de quelques mètres. On choisit d'ordinaire le passage de droite, qui, bien qu'étroit, a l'eau la plus profonde, et avec un peu d'attention, si l'on engage le bateau de façon à enfiler carrément le chenal, il n'y a pas d'autre inconvénient que d'embarquer un peu d'eau. Le rocher passé, voici une série de rapides sans importance, et le courant, très vif à cet endroit, nous emporte bientôt vers les Rapides de Rink qu'on peut éviter en se tenant très près de la rive droite, où l'eau est profonde et à peine agitée.

Entre les rapides et la rivière Pelly (70 kilomètres), on ne rencontre aucun cours d'eau important, mais en général les îlots sont en très grand nombre et groupés ensemble. La Pelly est large d'environ 200 mètres à son confluent avec la Lewis, qui en a alors à peu près 800; les deux cours d'eau réunis forment le Yukon. C'est ici, sur la rive gauche, que se trouvent les ruines de l'ancien fort Selkirk, poste de quelque importance. Il fut établi en 1848 par Robert Campbell pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au confluent des deux rivières, mais à cause des inondations fréquentes il fut transporté en 1852 à sa place actuelle.

Il fut construit en blocs de lave tirés d'une puissante coulée vomie par un ancien volcan situé à quelques kilomètres à l'ouest de la jonction des rivières et encore recouvert d'une couche de cendre d'une grande épaisseur. Cette coulée est visible à la rive droite du Yukon sur une longueur de plusieurs kilomètres, et s'élève à sa partie supérieure à plus de 70 mètres au-dessus du fleuve. En 1851, les Indiens Chilkoot décidèrent de mettre fin à la concurrence que leur faisait ce poste, et, après de nombreux actes d'hostilité, ils saccagèrent finalement le fort et le brûlèrent; il n'en reste plus aujourd'hui que quelques blocs de lave noircis.

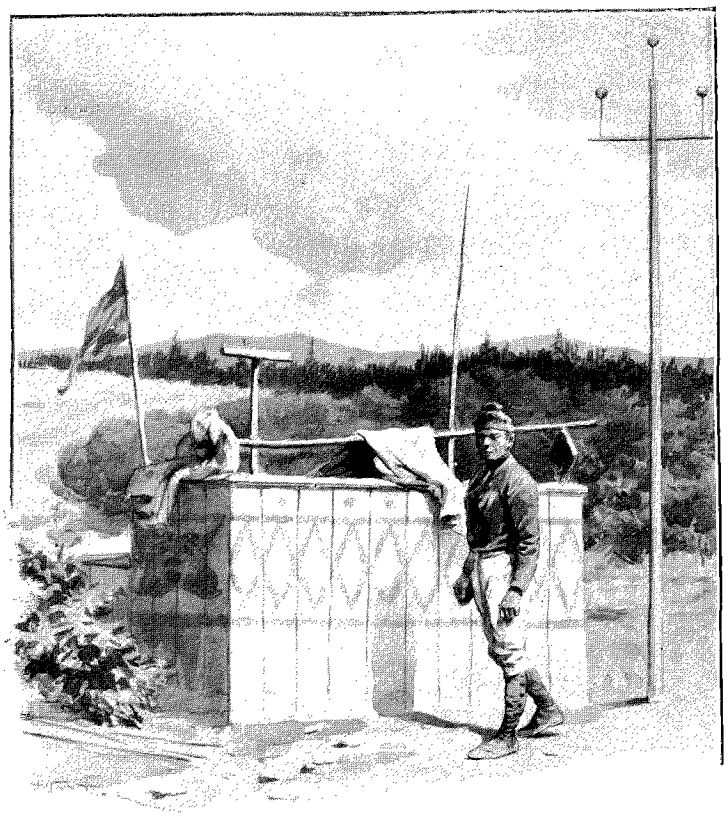
A sa place quelques bâtiments en troncs bruts renferment les magasins d'un nouveau poste. On y trouve aussi une mission et une école; l'été dernier, l'administration d'Ottawa résolut d'en faire le siège du gouvernement du territoire du Yukon, et y envoya 150 hommes de la milice du Canada; des baraques furent construites pour les loger. Il y a en outre un certain nombre de cabanes d'Indiens et des tentes de blancs qui trappent, chassent, font du bois, etc.

Il y a à Fort Selkirk plusieurs tombeaux indiens, entre autres celui du chef Harnan : d'habitude les Indiens disposent de leurs cadavres par la crémation ; mais les chefs et les sorciers (ou médecins) ont le privilège de choisir la place où on les ensevelira et où l'on placera leurs tombeaux, qui sont en général bien entretenus. Ce sont des enclos de 1 mètre de haut et de 2 ou 3 mètres de long et 1 mètre ou 2 de large, en planches dressées et ornées de peintures aux ocres multicolores. Des bandes d'étoffe peintes les recouvrent, tandis que des bannières en foulard flottent au vent et qu'une perche haute de plusieurs mètres porte trois boules, une au sommet et deux aux extrémités d'une traverse.

Après Fort Selkirk, et sur une distance de 150 kilomètres, jusqu'à la rivière White (Blanche), le Yukon a de 500 à 600 mètres de largeur, avec des îles nombreuses et généralement bien boisées. La rivière Blanche vient de l'Ouest et est ainsi nommée à cause de ses eaux très chargées d'une cendre volcanique et d'argile, qui les colore en blanc sale ; à partir de ce point le clair et bleu Yukon devient trouble et gris. La rivière forme à son confluent un delta de sable mouvant de quelques cents mètres.

15 kilomètres plus loin, voici la Stewart River venant de l'Est. Ici des collines de hauteur moyenne enserrent la rivière et s'élèvent en terrasses successives vers des altitudes plus considérables à l'intérieur ; nous arrivons là dans l'après-midi, décidés à y passer la nuit.

Deux hommes de la bande nous quittent pour aller prospecter sur la Stewart ; nous devons donc décharger leurs provisions et prendre congé, en leur souhaitant bon succès. Tout un camp s'est établi le long des rives boisées du confluent, et un mouvement commercial important s'y produit ; les cabines en troncs sont communes et les caches tout à fait abondantes. Ce sont ici des plates-formes en rondins de quelques mètres carrés, supportées par des perches ou pieux plantés dans le sol et hauts de 3 mètres environ. On y monte par une échelle et l'on y entasse les vivres et marchandises qu'on veut ainsi soustraire à la voracité des chiens errants et des bêtes sauvages. Une toile goudronnée ou un toit en branches les protège contre la pluie et le soleil. Le prospecteur peut donc explorer la contrée, ne prenant avec lui que ce qu'il lui faut pour son entretien de quelques jours, et puis il vient se repourvoir à son magasin. Les caches sont inviolables, elles garantissent au mineur la vie et la liberté, et le misérable qu'on surprendrait à y toucher serait immédiatement fusillé ou pendu.



TOMBEAU INDIEN À FORT SELKIRK.
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

En face de l'embouchure de la Stewart il y a des barres de gravier où l'on s'échoue au moment d'aborder. Sans hésiter, on chausse ses bottes de caoutchouc, on saute à l'eau, et à coups d'épaule et de levier on dégage le bateau et on le repousse en eau profonde. Il faut quelquefois dépenser une heure ou plus à cet exercice fatigant, mais absolument sans danger, avant de réussir.

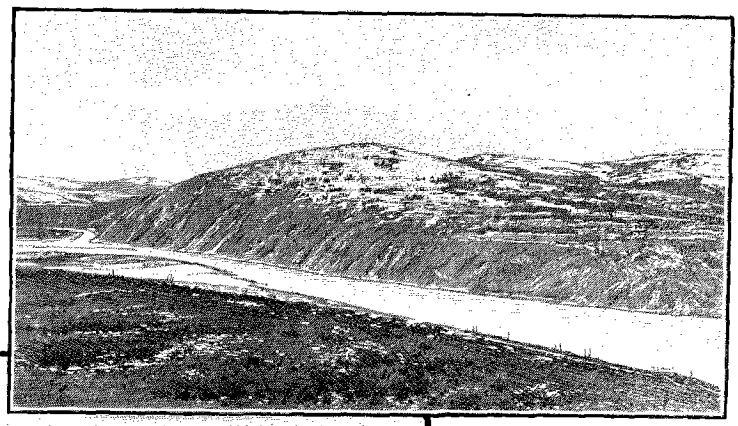
Le lendemain, 18 juin, est le dernier de notre périgrination sur le Yukon ; nous comptons être le soir même à Dawson, à 100 kilomètres en aval de la Stewart ; nous nous embarquons après avoir pris congé de nos 2 prospecteurs.

A 30 kilomètres de là on passe le poste de Sixty Mile, groupe de baraques en troncs d'arbres avec scierie appartenant à Joe Ladue et centre d'échanges commerciaux assez importants, car la rivière Sixty Mile, qui rejoint ici le Yukon, est bien connue pour ses gisements aurifères. Nous continuons à avancer lentement, le courant étant assez vif, et tout ce que l'on a à faire est de se maintenir dans le chenal principal, qui est le plus profond et le plus rapide, et à éviter les barres ; nous avons décidé d'atterrir sur l'une des îles et d'y faire provision de bois, car, information prise, à Dawson le combustible est rare et fort cher ; donc nous accostons et nous voilà abattant, la hache en main, quelques beaux fûts de sapin que nous tronçonnons ensuite en sections de trois mètres et que nous entassons à bord de la *Ville de Paris*, à l'intérieur, à l'avant, à l'arrière, que nous

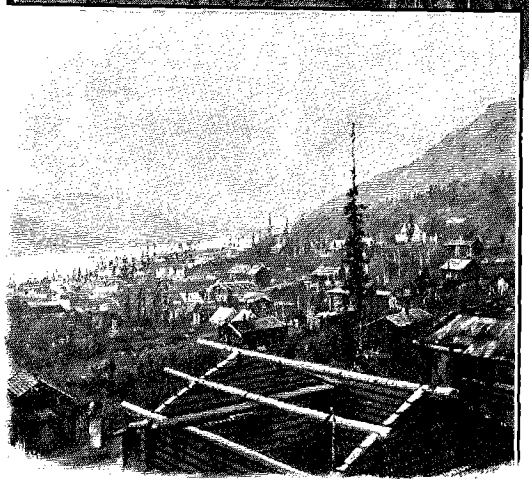
suspendons même à ses rebords extérieurs. Ainsi lestés nous rentrons à bord et nous voyons défiler rapidement les forêts qui revêtent les îles et qui sont remplies d'oies qu'on ne peut surprendre.

Puis le courant nous emporte à raison de 6 à 8 kilomètres l'heure, rasant l'embouchure de l'*Indian River* (Rivière Indienne) et, plus bas, quelques ruisseaux sans importance. Enfin, vers 7 heures du soir, un écriteau fixé sur un rocher plongeant dans le Yukon nous annonce que Dawson n'est plus qu'à un kilomètre.

Étonnés, nous manœuvrons en vue d'aborder à temps et sans encombre, le courant étant très rapide ici, et notre expérience sur la Stewart nous ayant appris à craindre les bancs. Vaine attente! Nous voilà échoués à la sortie du Klondyke, et il nous faut une heure pour nous sortir de là et accoster vis-à-vis des bâtiments de la police à Dawson.







DAWSON EN 1897 ET 1898.
DESSINS DE BOUDIER,
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. GOLDSCHMIDT.

XI

La ville de Dawson. — Son histoire. — Son avenir. — Sa population. — Caractère des habitants. — Les vétérans du Yukon. — Les Chi-Cha-Kos. — Les magasins. — Les « salons ». — Les restaurants et ce qu'on y mange. — Viande et gibier. — Les voituriers. — Le soleil de minuit.

« Tout ce qu'il y a de bon a déjà été dit, il ne reste plus qu'à le redire »; ce mot est de Gœthe. Qui n'a pas vu Dawson n'a rien vu; ce n'est pourtant qu'un amas de cabanes et de tentes, disposées avec une apparence d'alignement le long de fondrières décorées du nom de rues et d'avenues, et l'on pourrait plus aisément faire la description de cette ville, de 15 000 à 20 000 habitants suivant la saison, en parlant de ce qu'il n'y a pas que de ce qu'il y a. Les éléments de civilisation qu'on y rencontre sont encore dans un état si embryonnaire qu'ils créent les contrastes les plus tranchés et souvent les plus comiques. L'observateur y trouve une riche mine de sujets extrêmement intéressants: nous essayons d'en montrer quelques-uns.

Le débarcadère à lui seul est une étude ; vous avez résolu d'atterrir aussi près que possible des bâtiments officiels bâtis sur la berge, entourés d'une palissade et de troncs d'arbres de diamètre très médiocre et surmontés du drapeau britannique portant à l'angle les armes du Canada, mais sur une distance de près de 2 kilomètres le rivage couvert de galets est inabordable. Un triple, un quadruple rang d'embarcations aux types fantaisistes forme une barrière impénétrable à l'ambitieux qui a projeté de mettre pied à terre.

Le premier rang est à sec sur la plage; le second est à demi dans l'eau; les bateaux des autres rangs se

*

cramponnent aux premiers au moyen de chaînes, de cordes, de câbles, d'amarres; cela est bercé, soulevé, entre-choqué, balancé par les petites vagues du Klondyke, qui se jette dans le Yukon à quelques cents mètres en amont. L'unique ressource est de former un nouveau rang à l'extérieur en s'amarrant aux bateaux les plus rapprochés, ce qu'on ne vous permet pas toujours de faire sans protester.

Enfin il se trouve une âme compatissante qui se laisse toucher, et nous voilà au terme de notre voyage par eau... mais pas encore à terre; il s'agit, en effet, de se frayer un passage jusqu'au bord.

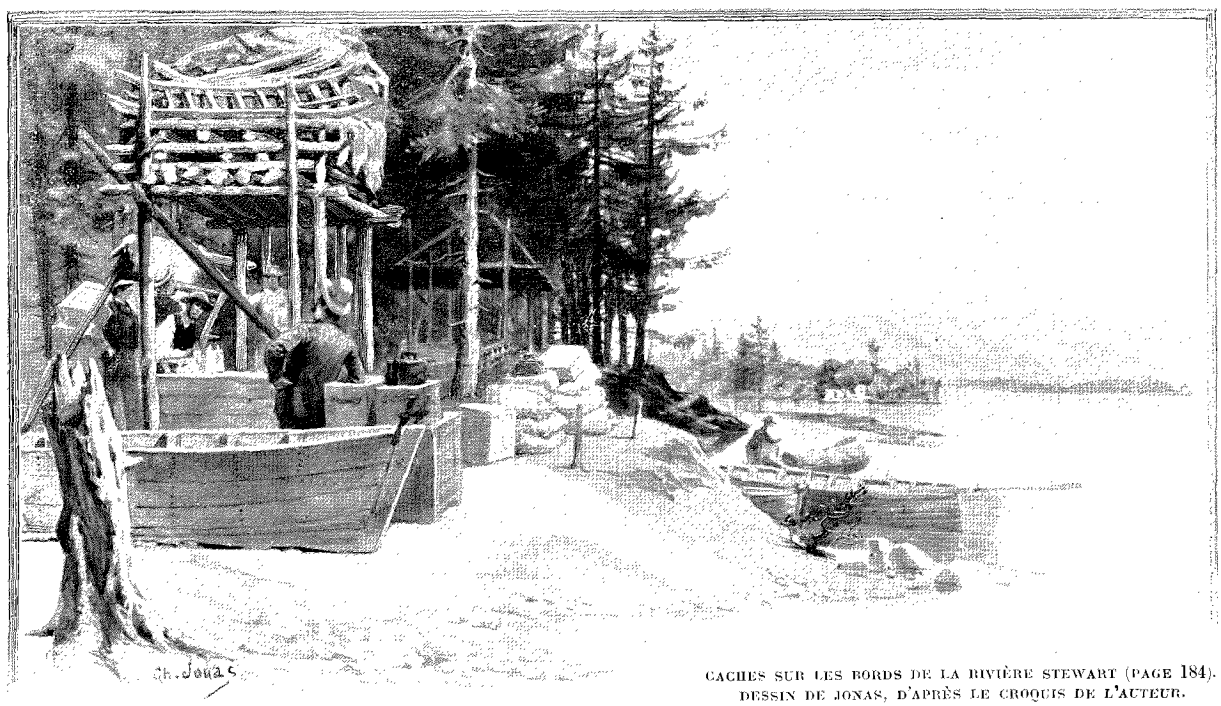
Comme on est poli et qu'on n'aime pas à déranger, évidemment on ne passe pas à travers les tentes érigées au milieu des bateaux; on se donne la peine de marcher le long du bordage, large de quelques centimètres, et, à moins d'être équilibriste, on est certain de tomber à droite dans l'eau glaciale du courant, ou à gauche dans les haricots et le porc, dans la poêle ou sur les angles des caisses à provisions. Puis, ces préliminaires achevés, il faut répéter le même exercice avec un second bateau, puis un troisième et quelquefois une demi-douzaine, et cela plusieurs fois par jour.

Vous imaginez l'agrément; en guise de variante, on se trouve parfois en présence d'un essai de voie de communication sous forme de pièces de bois et de troncs d'arbres jetés entre le bateau et la rive. Vous vous y engagez prudemment, et, arrivés au beau milieu de la passerelle, cela vous tourne sous les pieds; vlan, un plongeon! Le plus simple serait de porter des bottes en caoutchouc, mais pensez donc : les traîner tout le jour à travers les rues de Dawson par une chaleur de 30° centigrades! Non, ce n'est pas à conseiller.

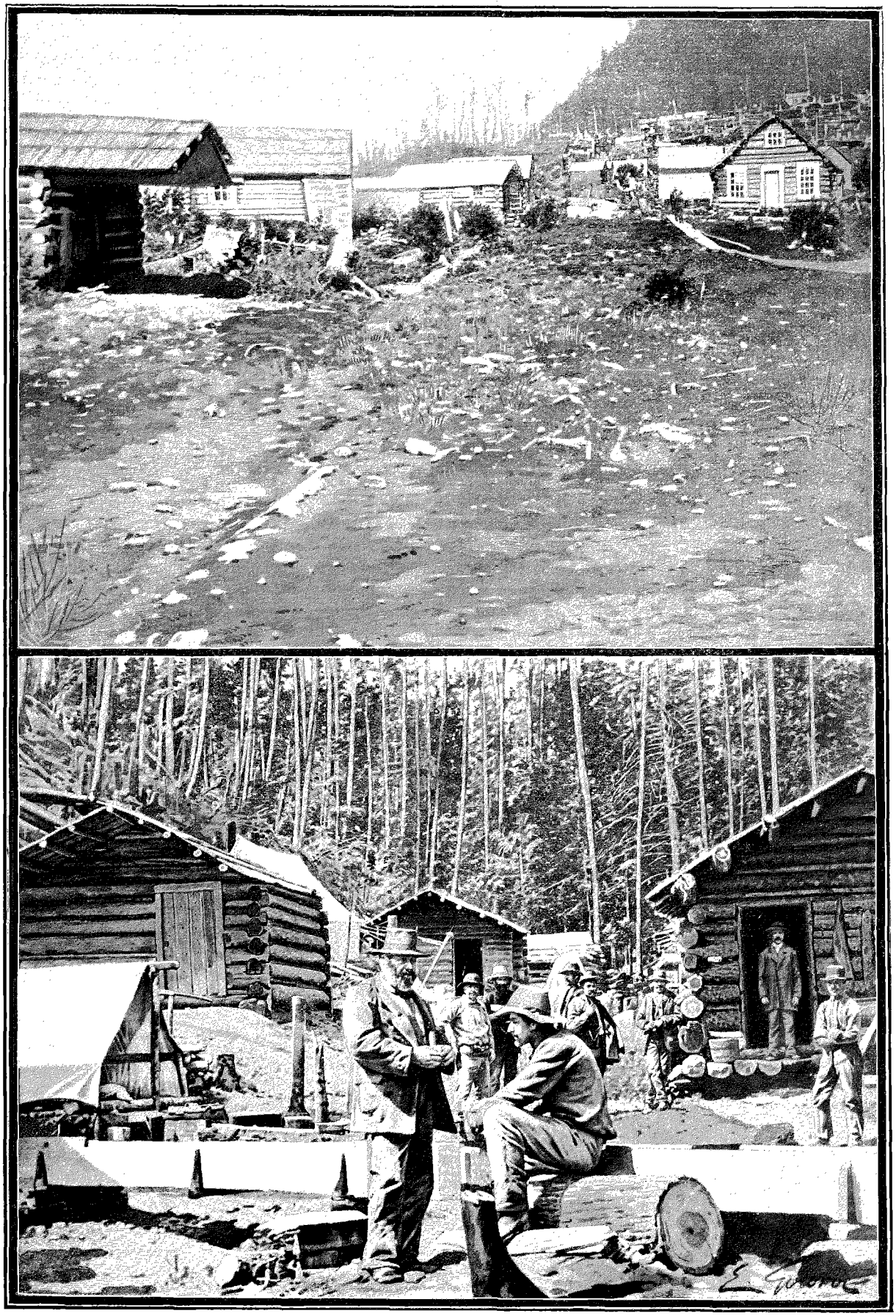
La rivière baisse constamment; son lit est à découvert sur une largeur de quelques dizaines de mètres jusqu'au pied de la berge, haute de 3 mètres, que longe la rue principale. Au delà de la rue et à quelque distance en arrière s'élèvent les habitations des officiers et employés du gouvernement; un peu plus haut à droite, les casernes entourées d'une palissade; à gauche, un ruisseau, venant des collines à l'est de la ville, s'est creusé un lit profond de quelques mètres et passe sous le pont de la chaussée. Sur une certaine distance, les cabanes et huttes en bois ne la franchissent pas, mais ensuite les deux côtés de la rue sont garnis d'une rangée ininterrompue de constructions et de tentes sur une longueur d'un kilomètre.

C'est là la grande artère commerciale de Dawson, avec ses « salons », ses bars, ses hôtels, ses restaurants, ses magasins; c'est là que se promène l'oisive lassitude de centaines, de milliers d'êtres qui, après avoir surmonté bien des fatigues, bravé bien des dangers, lutté contre les éléments hostiles, pendant des mois, se trouvent brusquement jetés sur cette plage et ne savent que faire d'eux-mêmes. Tout à coup leurs yeux se sont dessillés, leurs illusions se sont évanouies, la réalité implacable s'est montrée sans fard, et les malheureux se demandent : Que suis-je donc venu faire ici? Tel docteur a abandonné sa clientèle, tel professeur son école, tel épicier sa boutique, et ici il n'y pas grand' chose à faire dans ces professions-là ou d'autres similaires. Le champ est au mineur, au prospecteur; mais à peine y en a-t-il un sur cent autres de différents métiers.

Ils comprennent maintenant les objections que leur raison leur avait faites avant de partir, et qui étaient tombées devant l'espoir de devenir riches en trouvant un placer merveilleux; ils savent que l'or ne se découvre



CACHES SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE STEWART (PAGE 184).
DESSIN DE JONAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



UNE RUE DE DAWSON. — MINEURS À DAWSON. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE LA ROCHE, À SEATTLE.

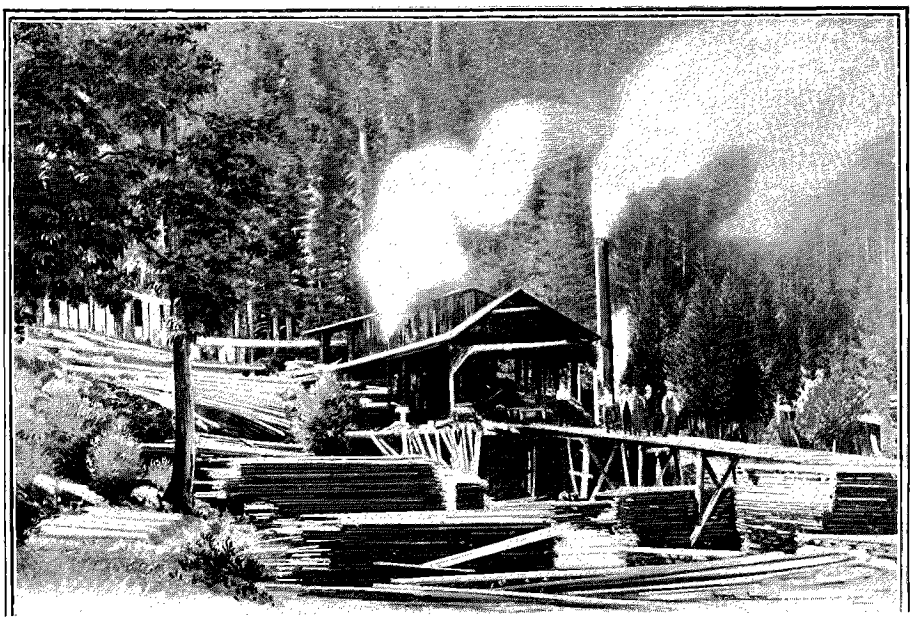
pas aisément, que les criques aurifères sont toutes occupées, jalonnées, et que pour en trouver d'autres il faut savoir prospecter et aller très loin. Ils ont la ressource, il est vrai, de trouver du travail comme manœuvres sur les placers, mais ils n'ont jamais fait de travaux rudes, et de plus les salaires sont tombés de façon à ne donner qu'un gagne-pain à peine suffisant dans ce pays de cherté exorbitante ; d'ailleurs les travaux ne commencent qu'en octobre, et d'ici là il faut vivre.

Sans doute, la plupart ont quelque argent, et tous un approvisionnement suffisant pour les entretenir quelques mois au moins ; mais la nourriture n'est pas tout, l'hiver sera tôt venu, et il faut des vêtements de laine très épais ou des fourrures, des chaussures, des quantités de bas, puisqu'on en porte trois ou quatre paires à la fois et sans se plaindre. Et puis, en supposant qu'ils puissent passer l'hiver sans trop d'inconfort, le printemps ou plutôt l'été, car les saisons moyennes n'existent pas là-haut, les retrouvera dans des conditions semblables ou pires, car alors les ressources seront épuisées et le problème restera non résolu. C'est, sans doute, livrés à ces réflexions amères que les malheureux arpentent l'unique rue plusieurs fois par jour, entre les repas, et le soir, lassés, rentrent à bord, sous la tente, pour recommencer le matin suivant cette marche sans but, cet exercice sans objet.

Des milliers y ont passé et, heureusement pour eux et pour tout le monde, ils ont eu la sagesse de vendre aussitôt que possible la majeure partie de leur pacotille ou même le tout et de descendre le fleuve dans leur bateau ou par le vapeur. La nostalgie aussi les a saisis, et subitement ils ont voulu revoir leur *home*. Rien n'a pu les retenir ; une sorte de panique a couru dans les rangs de cette grande armée des chercheurs d'or ; ils ont crié « Sauve qui peut », et à certains jours la flottille, qui se hâtait de fuir rappelait par le nombre celle qui envahissait le lac Marsh quelques semaines auparavant.

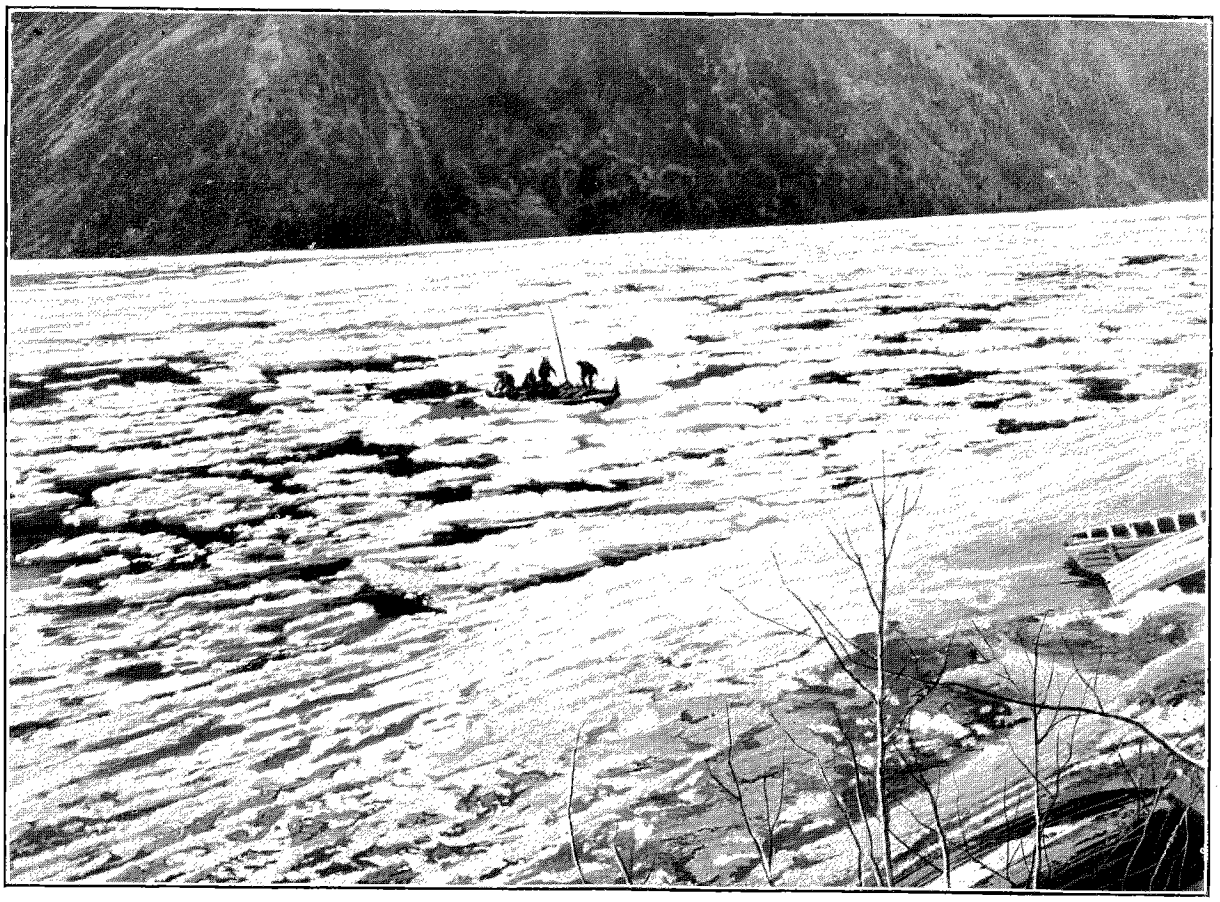
Mais suivons la foule, et quelle foule ! De suite vous distinguez le *Chi-Cha-Ko* du vétéran ou pionnier du Yukon, comme il s'appelle lui-même ; le premier a gardé une certaine tenue, ses vêtements conservent une sorte de décence et son air est timide, presque embarrassé. Il avance prudemment et les yeux baissés, comme s'il cherchait à découvrir des pépites parmi les galets et le sable. Comme sa promenade est fantaisiste, il s'arrête, il se tourne indécis, regardant sans voir, écoutant sans entendre ; ses pensées sont là-bas.

Le pionnier, au contraire, s'en va crânement, toujours pressé, toujours actif, toujours alerte ; de ses habits il n'a souci ; il est souvent en haillons pendants, sales, graisseux ; ses bottes sont éculées, son chapeau est informe ; toutefois il le porte d'un air conquérant, s'ingénie à lui donner l'apparence d'un bicorne, d'un tricorne ou d'une corne quelconque, ce qui a l'air essentiellement militaire. En passant, il jette un coup d'œil dédaigneux sur le *tenderfoot* (pied tendre, novice), qu'il reconnaît de suite à sa barbe bien peignée, lui qui, par genre, porte dans la sienne un petit monde de débris qu'il serait intéressant d'analyser, si l'on en avait le temps. Sa peau est celle d'un Indien, tant pour la teinte que pour le tissu ; on ne peut mieux la comparer qu'au cuir d'alligator dont on fait ces sacs de voyage si en vogue aux Etats-Unis. Son regard est perçant, porte droit et ne cherche pas les pépites là où elles ne se trouvent pas. Sa poignée de main est cordiale, peut-être un peu trop expressive à votre gré. Tout en causant, il roule une chique entre ses dents et salive abondamment.



SCIERIE À DAWSON. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dawson est située sur une barre de gravier, d'alluvions ou de galets, déposés par le Klondyke à son confluent dans le Yukon, formant un triangle dont les deux côtés sont les deux rivières se rencontrant à angle droit et le troisième la colline de 100 à 300 mètres de hauteur courant du Klondyke au Yukon. Sa superficie est d'environ 200 acres, soit 80 hectares ; sa plus grande longueur est d'un peu plus de deux kilomètres et sa largeur d'un kilomètre un quart ; la plus grande partie de



LE YUKON, PRÈS DE DAWSON, AU MOMENT DE LA DÉBÂCLE DES GLACES (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

ce plateau est marécageuse et plantée de sapelots et de bouleaux rabougris ; la berge, le long du Yukon, est un peu exhaussée au delà du niveau général, c'est ce qui l'a sans doute fait choisir pour le tracé de l'avenue principale. La seconde avenue, qui ne compte que quelques constructions, est déjà dans la bourbe, et les rues transversales ne commencent réellement que vers la partie inférieure de la ville, où le terrain se relève graduellement vers le pied de la colline.

Le terrain sur lequel la ville est construite est presque en entier la propriété de Joe Ladue, un pionnier du Yukon qui, à l'origine des découvertes aurifères sur les creeks, reconnut l'importance du terrain et le jalonna. Il en prit possession en septembre 1897, quelques semaines après que l'or du Bonanza fut mis au jour, et installa une scierie qu'il avait amenée du poste de Sixty Mile. Ce terrain est divisé en parallélogrammes de 30 mètres sur 18, par sept avenues allant du Sud au Nord et autant de rues de l'Ouest à l'Est, mais, à moins qu'on ne fasse les travaux nécessaires pour drainer et assainir le marécage, la plus grande partie de ces lots resteront sans emploi.

Le terrain situé entre la rue principale et la rivière, appartenant au gouvernement, a été affermé à Alexandre M'Donald, qui le sous-loue à raison de 10 livres sterling le pied courant et en retire, dit-on, plus de 25 000 dollars par mois. On annonce cependant qu'au mois de mai 1899 ce monopole expirera, et les tenanciers pourront avoir affaire directement aux autorités, qui exigeront des prix moins élevés.

Les habitants de Dawson préfèrent camper et habiter la côte et le sommet de la colline, quoiqu'ils soient ainsi plus éloignés des affaires ; de fait, la disposition générale des habitations de tout genre est celle d'un anneau elliptique enserrant le marais. En été, ce dernier est la source d'émanations fétides et putrides, causant un grand nombre de cas de fièvre typhoïde et autres.

La ville d'affaires s'est donc forcément développée le long de la rive. Les lots bâtis sont actuellement tous occupés, la plupart par des locataires qui payent 10 dollars le pied courant du terrain seulement. Ils construisent eux-mêmes, et comme les planches coûtent 200 dollars les mille pieds, on peut juger de la dépense qu'occasionne la moindre bâtisse. Un bureau, de dimension très restreinte, ne peut se louer à moins de 150 à 200 dollars par mois ; certains lots se sont payés 30 000 dollars et ne supportent qu'une maison de proportions ordinaires, contenant une salle de moyenne grandeur au rez-de-chaussée et un étage ou deux au-dessus.

Dix lots sur la première avenue, vendus pour 100 dollars il y a deux ans, sont évalués aujourd'hui à plus

de 300 000 dollars. Les maisons en troncs situées sur les autres rues et avenues, se louant de 150 à 250 dollars par mois, ne contiennent, le plus souvent, qu'une pièce de quelques mètres carrés, avec une porte et une fenêtre ; beaucoup même, sur Front Street, qui est la rue principale, n'ont pas de vitres aux fenêtres. Le verre à vitre ayant fait défaut, les derniers carreaux qu'on pouvait avoir étaient de 8 sur 10 et se vendaient 12 fr. 50 chacun, de sorte qu'il a fallu les remplacer par une pièce de mousseline très mince, qui laisse pénétrer une lumière diffuse. Quelques fenêtres n'ont pas même de cadre, et sont de simples ouvertures pratiquées dans la paroi en planches au moyen d'une scie.

Comme en chemin on a appris à n'être pas difficile et à tirer parti des situations les plus absurdes, on saisit l'occasion, dans les nuits d'insomnie, de faire un cours privé d'astronomie sans quitter son sac-lit. On se réveille, on ouvre l'œil, et aussitôt les beautés de la Grande Ourse se déploient aux regards.

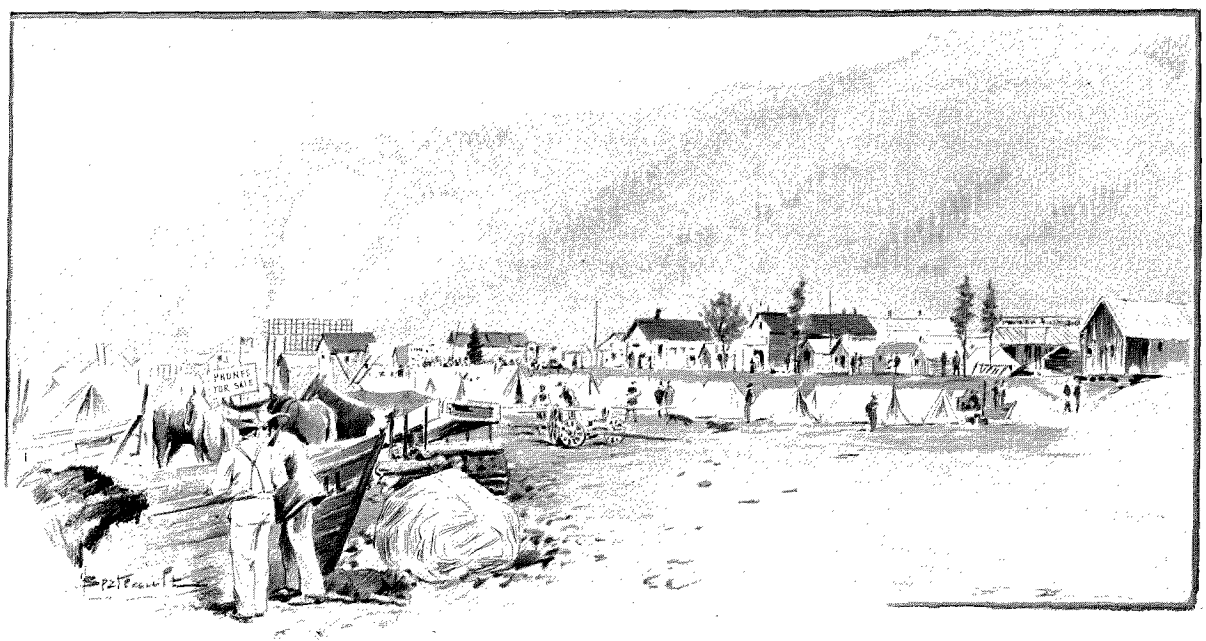
Le sac-lit, en effet, est toujours à la mode ; les lits, tels que vous les entendez, n'existent pas encore là-bas. On a toujours recours à la robe de fourrure ou aux couvertures de laine, avec cette différence peut-être qu'on les étend sur une plate-forme, à un mètre du sol, faite de planches brutes et sans ressorts, bien entendu. Autant vaut alors coucher par terre, où, du moins, vous ne risquez pas de tomber en rêvant. Outre les trous qui sont censés représenter des fenêtres, il y a entre les planches formant les parois de certaines maisons des interstices de grandeur suffisante pour admettre à toute heure du jour et de la nuit d'amples provisions d'un air qui serait pur sans ce malencontreux et pestilentiel marécage d'à côté ; mais on ne peut tout avoir, le ventilateur et l'air frais.

Les boutiques regorgent de marchandises et les prix sont élevés. Comme leur fonds consiste, pour la plupart, en assortiments complets amenés par les immigrants, elles sont par le fait de véritables bazars en miniature où l'on trouve de tout, depuis des aiguilles jusqu'à une meule de fromage, à un canot, à une paire de bottes ; le tout, de rencontre, est plus ou moins fripé et usé. Cependant il y a quelques places où l'on vend du neuf, n'ayant jamais servi, on nous l'affirme ; les grandes compagnies, l'Alaska Commercial C° et le North American Trading C°, ont leurs propres vapeurs sur le Yukon et sur l'Océan ; les uns et les autres se rencontrent à Saint-Michel et transportent, chaque été, de la côte du Pacifique un fret considérable.

Les glaces encombrent le Yukon cinq à six semaines après qu'elles ont évacué les cours supérieurs des lacs et de la rivière. Ce n'est qu'à fin juin que les premiers bateaux peuvent quitter Saint-Michel et remonter jusqu'à Dawson, qu'ils atteignent au plus tôt vers le 15 juillet. Leur arrivée est le signal de la baisse des prix, qui ne sont jamais si exorbitants précisément que quelques semaines avant l'arrivée des vapeurs, car alors les approvisionnements tirent à leur fin et les négociants en profitent pour liquider leurs soldes.

Sur la plage, entre les bateaux et la berge, de nombreuses tentes sont dressées, ayant devant le front des tréteaux chargés d'objets à vendre ou à échanger : ce sont des mercantis trop pauvres ou trop pressés de s'en aller pour louer une boutique en ville.

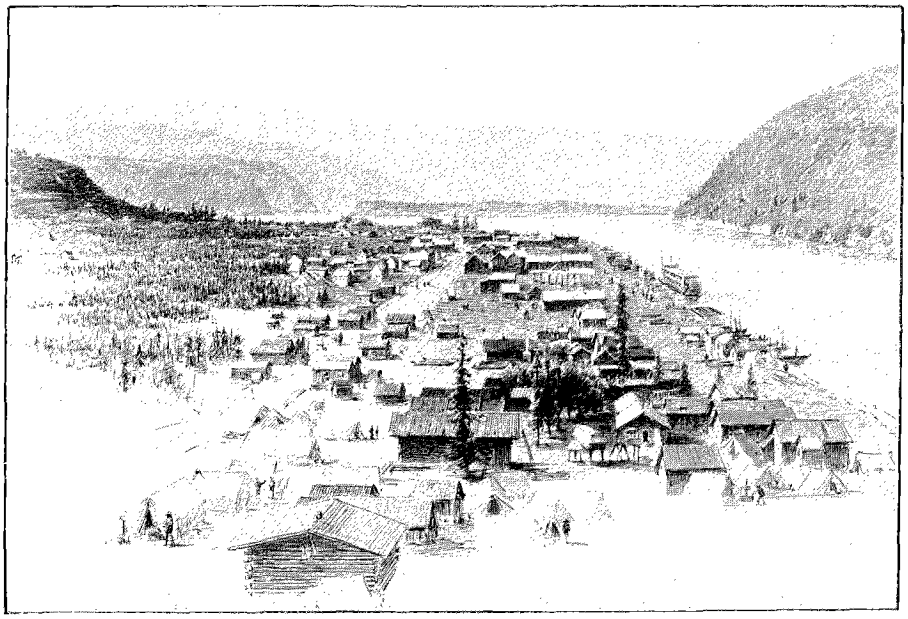
Ils ont donc ouvert un marché en plein vent, ils achètent aussi et troquent, toujours armés de leurs balances à peser l'or en pépites, en grenailles ou en poudre, la seule monnaie courante au Klondyke, en même



LA BERGE DU YUKON À DAWSON. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

temps que d'un sac de peau pour l'y renfermer. Le client fait son achat sans jamais discuter le prix, jette son sac de poudre d'or au vendeur qui s'en empare, pèse à vue d'œil, il faut bien le dire, et, apparemment satisfait de l'opération, rend à l'acheteur son sac légèrement plus diminué qu'il ne serait nécessaire en stricte justice.

D'ailleurs, si tout ne s'achète pas, à Dawson, et pour cause, tout s'y vend, et à de bons prix. Vous voulez un cheval ? 2 000 francs ; un baudet, 1 000 ; un poulet vivant, 50 francs ; un œuf frais (pondu à Dawson même), 10 francs ; une pastèque, 125 francs ; une orange, 2 fr. 50 ; une petite pomme, 25 sous ; les sacs de papier, on les donne. Les consommations en minuscules quantités sont à 50 sous dans les « salons » (cafés) ; la bouteille d'eau minérale ou de bière coûte 25 francs ; le whisky 75 francs ; le vin de champagne en proportion.



VUE GÉNÉRALE DE DAWSON. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Un repas dans les restaurants, consistant en un peu de soupe, une tranche de bœuf ou d'élan rôti, et du fruit cuit, avec une tasse de thé ou de café, coûtait 12 fr. 50 au commencement de l'été ; l'arrivée des vapeurs l'a fait tomber à 7 fr. 50. La viande est de 5 à 8 francs la livre et le poisson un peu moins cher, surtout à partir du mois d'août, où les saumons arrivent de l'Océan en remontant le courant. Le changement d'eau et les efforts énormes qu'ils déploient dans cette lutte les ont colorés en rouge cramoisi et lie de vin, et leur chair est devenue molle et spongieuse ; peu d'entre eux sont encore en bonne condition. Aussi n'en mange-t-on guère ; on les pêche au filet et au harpon, et même simplement avec le recueilloir. On fait sécher la chair au soleil, et avec cela on nourrira les chiens en hiver.

La majeure partie des aliments consiste en farine, pois, haricots en sacs, pommes de terre, oignons et quelques autres légumes évaporés et en caisses, en fruits secs, pruneaux, pêches, pommes, abricots, etc., en viandes salées, lard, jambon, bœuf, langues ; en conserves de rosbif et de gigot en boîtes ; en sardines à l'huile, beurre, sucre cristallisé en sacs, fromage en cercle, etc.

L'estomac se fatigue vite de cette nourriture, qui, si excellente qu'elle soit en elle-même, manque de la première des qualités : la fraîcheur. On a réussi cependant à faire passer par la sente de Darton quelques milliers de bœufs et de moutons qui trouvent à partir de mai une abondante pâture et qui ont été parqués à Fort Selkirk, où l'herbage est facile à obtenir. Des spéculateurs ont élevé là de vastes abris, et au fur et à mesure des besoins ils expédient le bétail en très bonne condition à Dawson par radeau, en trois jours.

De plus, les nombreux chasseurs et trappeurs qui battent la contrée tuent assez fréquemment l'élan et l'ours, qui constituent un très bon manger ; l'élan surtout, que les Canadiens appellent original, a une chair fine et plus tendre que celle du bœuf, qu'elle égale pour le poids ; il n'est pas rare d'abattre des individus pesant de 700 à 800 kilos. Les andouillers de cet animal se terminent en palettes énormes et mesurent de bout à bout près de 2 mètres ; sa tête ressemble beaucoup à celle de la mule. C'est donc un fort beau coup de fusil, surtout si le chasseur se trouve à proximité d'une rivière, car alors il construit un radeau, y dépose la carcasse dépecée de l'élan et, tout en surveillant, l'aviron à la main, sa précieuse charge, calcule assez correctement que 400 à 500 kilos de viande à 1 dollar le kilo lui rapporteront au bas mot 400 dollars.

Il y a dans l'intérieur du pays une quantité de champignons comestibles, mais l'ignorance à leur égard est si grande qu'ils sont laissés de côté comme si tous étaient vénéneux.

Dawson est, comme nous l'avons dit, un assemblage de baraques en bois et de tentes élevées sans aucune prétention à l'ordre ou à la symétrie, sauf en ce qui concerne la première rue, et ici même un ingénieur aurait d'importantes rectifications à faire. Il n'y a ni égoûts ni canaux pour l'écoulement des eaux, de sorte qu'à la première crue ou après une forte pluie d'orage, une inondation se produit et que, comme en juin dernier, on

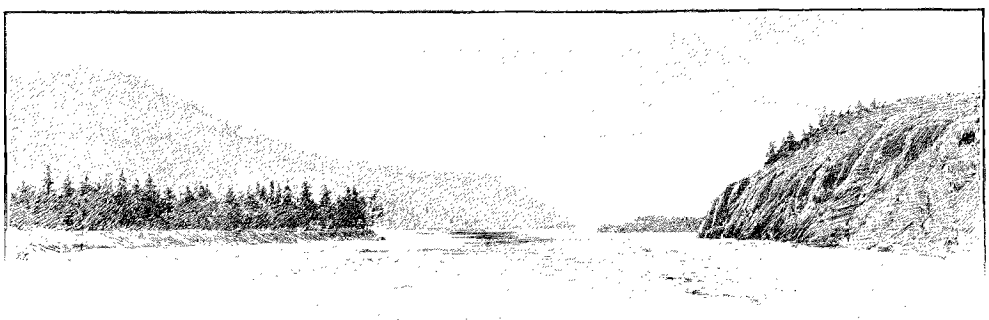
doit se servir de canots, l'eau remplissant les habitations à 2 ou 3 mètres de hauteur. Par-ci par-là un trottoir en planches, tantôt sur le sol, tantôt élevé de quelques marches, ce qui donne un aspect serpentin à la foule en mouvement.

Foule bigarrée, ondoyante et diverse, vétérans du Yukon et Chi-Cha-Kos, soldats de la police montée en uniforme rouge ou chocolat, femmes et filles des chercheurs d'or en bloomers ou en jupon court et en bottes, et aussi femmes fardées, de ces *painted women* dont parle Macaulay. Leur caractère n'est pas toujours des plus aimables, s'il faut en croire la chronique ; en effet, nous lisons aux dernières nouvelles de Dawson qu'un incendie considérable y a réduit en cendres une quarantaine de bâtiments du Front Street, le 14 octobre au matin, et que la cause du sinistre a été qu'une certaine Miss Belle M. de l'Arbre Vert, s'étant prise de querelle avec une amie, lui avait, en guise d'argument, lancé à la tête une lampe allumée.

En sous-ordre une armée de chiens de tout poil, de toute lignée, de toute gueule, depuis l'aboiement sonore du terre neuve jusqu'au glapissement plaintif du malamouse ou du *huskie*, mi-chien, mi-loup. Le milieu de l'avenue leur est laissé, ainsi qu'aux rares chevaux et mules qui trouvent maintes occasions de se rafraîchir les entrailles en traversant les nombreuses fondrières. Il y a quelques camions à deux chevaux pour le transport urbain des marchandises ; on loue leurs services et ceux du charretier à raison de 50 francs l'heure, soit un peu plus de 80 centimes la minute ; aussi les minutes sont-elles comptées. Avez-vous, par exemple, à déménager de votre bateau dans une chambre ou une tente en ville? L'homme et son attelage arrivent, il tire sa montre, vous tirez la vôtre, et gravement vous fixez la minute à la seconde près, et puis en avant ! Avec une rapidité vertigineuse vous empoignez les sacs, les caisses, les ballots, et les empilez sans merci et sans ordre sur la plate-forme du fourgon, et l'on part au trot, voire au galop. A destination la pile de colis est démolie avec la même célérité frénétique, et le dernier n'a pas mordu la poussière que, haletant, la sueur coulant à flots, l'œil farouche, vous tirez votre montre de votre poche, puis vous arrêtez et soldez le compte sans perdre une seconde. Pensez donc, 80 centimes la minute !

En juin et juillet, le soleil se lève à 1 h. 30 du matin et se couche à 10 h. 30, et l'entre-deux est parfaitement clair, au point qu'on photographie à minuit aussi bien qu'à midi, une sorte d'aube légèrement colorée d'orange ne cessant pas de faire pour ainsi dire trait d'union d'un soleil à l'autre. Aussi en profite-t-on pour traiter les affaires et entreprendre des courses ; les moustiques, maringouins, moucherons et pestes de même acabit dorment alors, ou du moins font semblant et sont moins agressifs qu'en plein jour, et c'est un répit qui n'est pas à dédaigner, car l'obsession de ces insectes est si grande que l'on doit se préserver la figure et le cou avec une pièce de mousseline insérée dans le couvre-chef, et les mains avec des gants. On peut aussi s'enfumer au moyen d'un feu d'une mousse humide entassée dans une poêle à frire dont on tient le manche, tout en causant affaires.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



LE YUKON, UN DEMI-MILLE AVANT DAWSON. — D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA POSTE À DAWSON (PAGE 191). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XII

Dawson (suite). — Le bureau des postes assiégé. — Les jeux. — Les salles de danse. — Les mineurs. — La police. — Le 4 juillet et les chiens. — Pas de mariages à Dawson. — Les églises et les hôpitaux. — Les banques et les journaux.



UN PROSPECTEUR. — DESSIN D'A. PARIS.

En été, c'est-à-dire de juin à septembre, les environs de Dawson sont charmants, le climat est délicieux : tout est vert et frais, les collines sont revêtues de bouleaux et de peupliers pas très hauts, c'est vrai, mais serrés, touffus et couronnés de feuillage de l'émeraude le plus tendre ; mille fleurs à couleurs gaies teintent les clairières en violet, pourpre et lilas. Le ciel est d'un azur léger et presque toujours clair, des nuées diaphanes le voilent à peine et quelquefois se résolvent en petites pluies de peu de durée. Parfois aussi un orage s'annonce, les nuages deviennent opaques, l'éclair zigzague, le tonnerre gronde, il tombe une forte averse ou il grêle, et deux heures plus tard le ciel a revêtu de nouveau sa tunique bleu pâle. Toutefois l'atmosphère, bien que claire, n'a pas la hauteur ni la transparence lumineuse des climats plus chauds ; elle semble flotter à petite distance au-dessus des collines et donne une impression d'affaissement plutôt que d'exaltation.

Le Yukon a un courant rapide et mêle ses eaux bourbeuses à celles très claires du Klondyke, qui sur une distance assez grande accaparent, immaculées, près de la moitié du lit du fleuve, offrant l'étrange spectacle d'un cours d'eau mi-partie bleuâtre, mi-partie jaunâtre ; et ce qui est non moins étrange, c'est que la partie claire est contaminée, tandis que la trouble est saine. Ce phénomène s'explique aisément par le fait que la ville flottante est ancrée sur la rive droite où arrive le Klondyke, et que ses immondices sont simplement jetés par

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169 *et* 181.

dessus bord. Au contraire, l'autre rive baignée par le Yukon est sans habitation aucune, sauf à un kilomètre plus bas, et par conséquent l'eau en est plus pure, quoique chargée de matières terreuses qui lui donnent une teinte sale.

Le fleuve est sillonné de canots faisant la pêche ou allant puiser de l'eau potable au milieu du courant, et de radeaux immenses faits de troncs d'arbres, coupés sur les nombreuses îles en amont et liés ensemble.

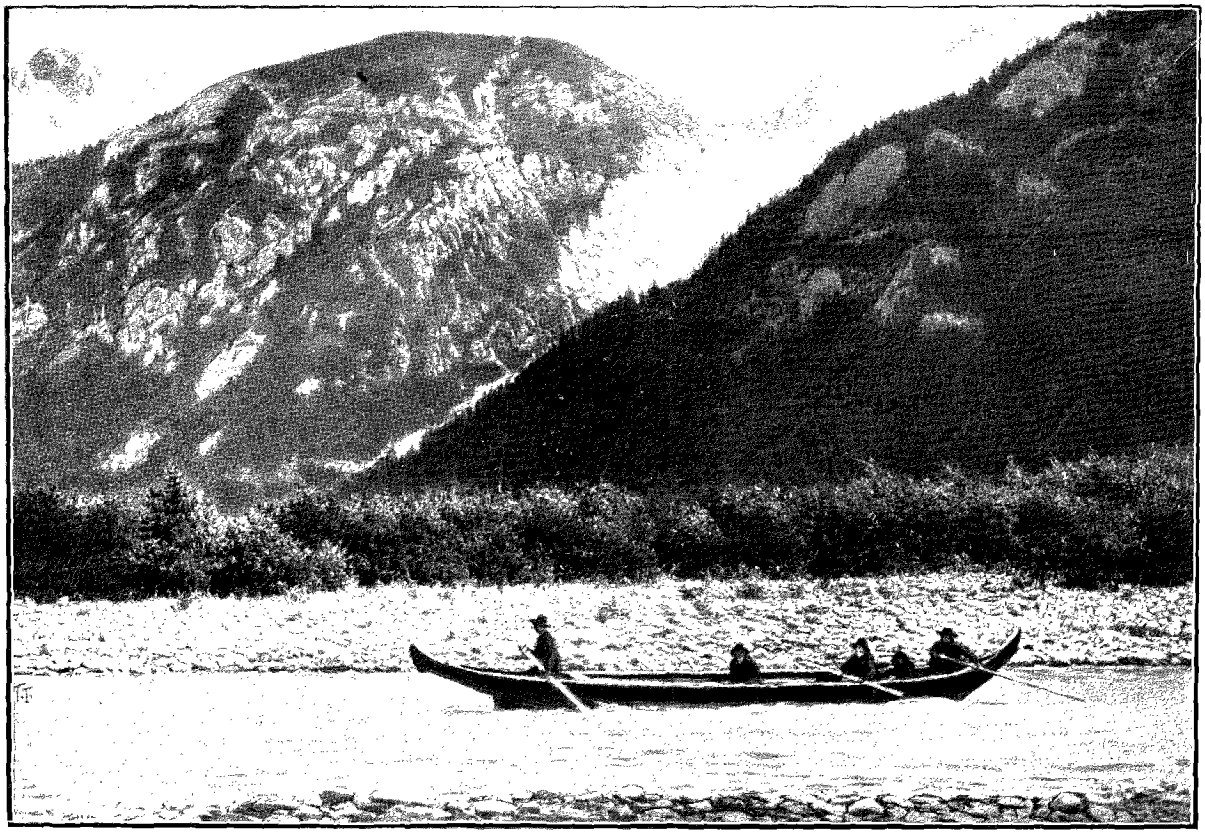
Mais qu'est-ce que ce rassemblement de plus de cent personnes à la file indienne, à la porte d'un bâtiment en bois? Approchons-nous, observons et instruisons-nous. Nous sommes en présence de l'un de ces problèmes admirables que toute administration qui se respecte est appelée à résoudre. Ces cent ou deux cents administrés (cette espèce existe même dans le Yukon), paisiblement rangés à la queue leu leu, ne semblent d'ailleurs pas autrement pressés ni étonnés. Les premiers, près de la porte de la baraque, sont debout, comme pour ne pas manquer leur tour quand le Sésame s'ouvrira, les suivants savent par expérience qu'ils ont amplement le temps de fumer une pipe, de lire leur journal ou de discuter la dernière circulaire du Commissaire de l'Or. La plupart ont apporté un siège ou ce qui en tient lieu, de vieilles caisses, des baquets, voire des branches d'arbres. Vers dix heures, soit après trois ou quatre heures d'attente, la porte s'entre-bâille, un heureux est introduit. La porte est refermée violemment et verrouillée. Ce privilégié se trouve en face d'un ou deux grands gaillards de la police qui lui demandent son nom, et sur sa réponse saisissent dans certains casiers *ad hoc* des paquets de lettres liés avec une ficelle. Le lien est méthodiquement et soigneusement détaché, les adresses des lettres lues lentement, presque épelées, et quand le tas a été ainsi passé en revue, ledit privilégié est informé qu'il n'y a rien pour lui. Il s'en va en soupirant, car il a peine à cacher son désappointement, tant il est sûr qu'il y a là quelque part, dans ces coins et recoins, des missives de sa famille, de ses bien-aimés laissés là-bas au pays et dont il attend avec anxiété des nouvelles.

Un autre est introduit, le même cérémonial pointilleux, automatique, solennel, est répété comme il convient dans une fonction civile exercée par des militaires. C'est beau, c'est grand, c'est sublime; mais la plus petite lettre ferait bien mieux l'affaire. Vous l'avez deviné, nous sommes au bureau des Postes.

Les dames, dit-on, sont un peu mieux partagées, elles ont l'accès de la porte de côté et entrent à volonté dans l'arche; on rapporte même qu'on les a vues quelquefois en sortir tenant à la main une enveloppe. Ce n'est pas que la police soit inférieure à celle d'autres villes du genre de Dawson, bien au contraire;



LE BAL DE MONTE-CARLO, À DAWSON. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



PRÈS DE DAWSON. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

mais à chacun son métier. C'est son devoir de mettre la main au collet de certains particuliers, et elle a les doigts trop peu déliés pour défaire les nœuds de la ficelle postale. Son rôle est ailleurs, et il faut dire qu'elle le joue à merveille ; peu de centres miniers sont aussi tranquilles et aussi bien surveillés que Dawson. Dans ses deux ans d'existence, c'est à peine s'il y a un crime ou deux à mentionner ; les vols y sont inconnus, ou du moins très rares et pas considérables, la sécurité est parfaite et l'ordre règne jusque dans les plus éloignés des creeks, au point que le mineur peut à toute heure porter lui-même ou faire transporter à dos de mulet ses sacs de pépites d'or, de n'importe quel claim jusqu'à Dawson.

Et si l'on se rend compte que ces braves gens sont exposés, pendant la plus grande partie de l'année, au froid et aux intempéries les plus extrêmes et ne reçoivent qu'un salaire relativement très modique, on ne peut s'empêcher, *in petto*, de les admirer et presque de les plaindre. Ils trouvent bien ici et là quelques petites compensations, mais de ceci nous aurons occasion de reparler.

Le dimanche, les « salons », les bouges, les boutiques sont fermés ; tout travail, tout trafic cesse : c'est, en un mot, le jour du repos tel que les Anglais l'entendent. Socialement et économiquement cette mesure a son utilité et offre des avantages ; du moins personne ne s'en plaint à Dawson.

Poursuivons notre investigation et pénétrons dans un de ces « salons » portant des noms pompeux, tels que le *Monte-Carlo*, la *Combination*, l'*Eldorado*, l'*Aurore*. La salle ouvrant sur la grande rue est occupée par un bar ou comptoir, souvent richement sculpté et surmonté de glaces de prix, derrière lequel fonctionnent deux ou plusieurs garçons en manches de chemise et tabliers blancs. Ils servent des consommations, y compris de la limonade, à partir de 2 fr. 50 l'une ; elles tiendraient presque dans un dé à coudre.

De là on passe derrière dans une série de pièces : l'une, où se tient le brelan, remplie de joueurs de profession et de mineurs qu'ils dévalisent, mais d'un air si sérieux et si sympathique que les pigeons trouvent la chose toute naturelle et sortent de là le sac vide, mais résolus à prendre leur revanche dès qu'ils auront lavé un peu plus de poudre d'or. D'ailleurs, pas le moindre bruit ; l'ordre et presque le silence règnent partout, car l'ex-gouverneur, le major Walsh, avait nettement déclaré qu'il autorisait les jeux à condition qu'il n'y eût pas de plaintes et que, si on venait jamais lui rapporter quelque escroquerie, il fermerait aussitôt les salles. Puisque la roulette, le *black jack*, le poker et d'autres combinaisons de ce genre vont leur train aujourd'hui, il faut en conclure que les filous et les escrocs ont su conserver une apparence de haute respectabilité. On pourrait même dire qu'ils ont gagné l'estime et la gratitude des gens qu'ils plument, puisque ceux-ci ne se lassent pas de perdre en quelques heures, sous la direction et par les soins de gentlemen si distingués, ce qu'ils

ont mis des mois de labeur et de privations à amasser. L'autre pièce est aménagée pour le spectacle, qui consiste en vaudevilles, farces, pantomimes, chants, exécutés sur une scène en face et au pied de laquelle se tient un orchestre de quatre ou cinq musiciens : violon, clarinette, piston et piano. Le parterre est garni de chaises ou de bancs en bois brut et flanqué sur toute sa longueur d'une double voie de loges, à droite et à gauche de la salle. Le quatrième côté, au fond, est occupé par un comptoir constamment assiégé par une foule altérée.

Plus tard, dans la soirée, les bancs sont enlevés, les musiciens montent sur l'estrade, les garçons commencent à se trémousser, et les filles se joignent bientôt au tourbillon ; la danse entre en branle. Comme la plupart des gens ne savent pas danser, un maître de ballet les initie et marque la mesure en tapant du pied sur le plancher avec fracas. Les pas sont des plus simples, et les mineurs les exécutent avec l'élégance d'un ours grizzly, vêtus de leurs loques de tous les jours, en manches de chemise, en bottes et chapeau sur la tête. La représentation se fait tout à fait à la bonne franquette, sans prétention, sans vanité, sans fard, au moins chez les hommes. Pour beaucoup la boisson seule a des charmes, et ils s'empoisonnent de mauvais whisky à raison de cinquante sous le petit verre.

On le voit, les goûts et récréations du mineur ne sont guère relevés ; les jouissances matérielles sont tout pour lui, comme l'or qu'il recherche est tout son bonheur. Il prospectera donc de longues années, parcourant des milliers de kilomètres, par tous les temps et en toute saison, bravant les périls, les bêtes sauvages, les Indiens, le froid, la faim, et, ce qui est peut-être le plus terrible de tout, la solitude, car il arrive assez souvent que le prospecteur ne rencontre pas d'être humain pendant des mois. Puis, s'il réussit à « se frapper riche », comme disent les Canadiens français, c'est-à-dire à faire une trouvaille rémunératrice, rien ne pourra le retenir, et, quelle que soit la distance et la fatigue, il partira, son sac rempli de poudre ou de pépites, et, arrivé au camp, il dépensera son pécule en quelques jours, voire en quelques heures. Après quoi, les poches vides, il reprendra le chemin du désert et ira recommencer cette vie terrible comme le pays où elle s'écoule; peut-être ne fera-t-il plus désormais que végéter, allant d'un lieu à l'autre, s'aidant d'un chien, d'un cheval, voire d'un bœuf, lavant tout juste assez d'or pour pouvoir s'acheter un *grubstake*, c'est-à-dire des vêtements et quelques provisions. Si, au contraire, la fortune lui sourit de nouveau, loin d'être éclairé par l'expérience, ou corrigé par la perspective des forces déclinantes et des infirmités de l'âge, il se ruera aussitôt à l'orgie sans frein et sans vergogne...

Les conditions sanitaires de la ville et le manque d'eau potable ont causé, l'an dernier, une sorte d'épidémie qui a terrassé quelques-uns même des plus forts et des plus robustes. La plupart de ces étaient des fièvres typhoïdes, paludéennes, malariales, etc.

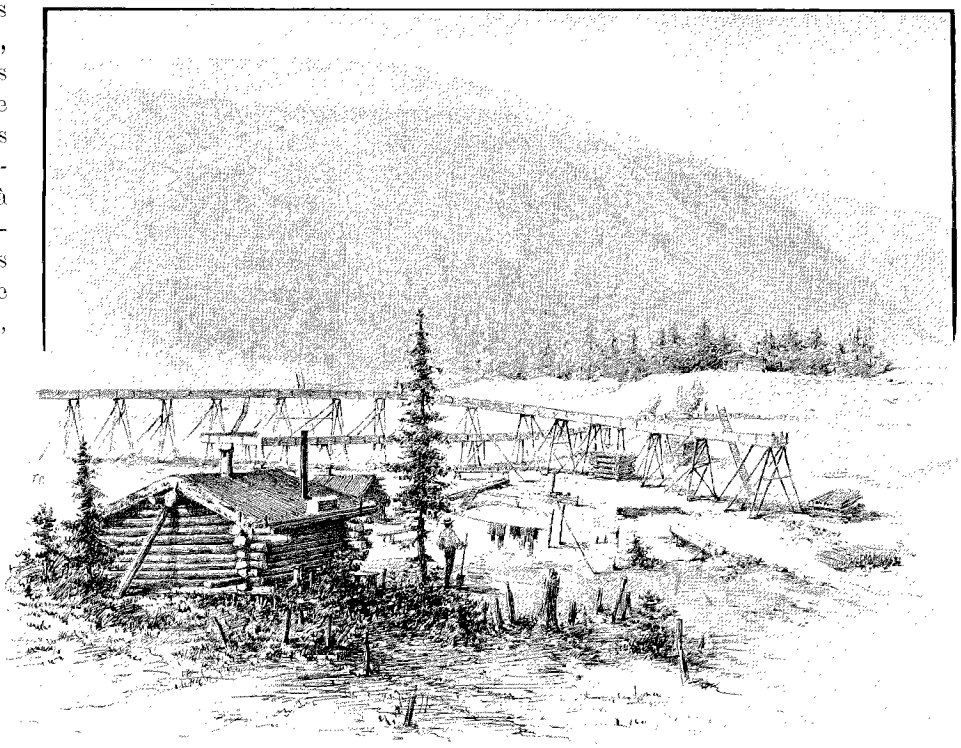


UNE TROUPE D'ACTRICES SE RENDANT À DAWSON. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

En outre des hôpitaux réguliers, il y a des infirmières et gardes-malades privées qui soignent les patients à domicile. Il y avait certainement à la fin de l'été, à Dawson, un très grand nombre de fiévreux, mais la mortalité n'était pas considérable. Cependant on attendait avec impatience les premières gelées de septembre pour assainir la place. Il paraît qu'un ingénieur français distingué, M. de L..., avait proposé au Conseil d'entreprendre à forfait l'assainissement de la ville au moyen d'égouts et de tranchées. On ne connaît pas le résultat de cette demande.

Outre l'église catholique, incendiée il y a quelques mois et rebâtie en été, il y a une église presbytérienne (Dr. Crant), une église anglicane (Dr. Mac Donald) et une église norvégienne ; cette dernière est une tente sur la rive même du fleuve. Ces différentes églises attirent chaque semaine de nombreux fidèles et, le soir, en particulier, les chants d'hymnes et de cantiques se font entendre au loin, entonnés avec ferveur par toute

l'assistance. Il m'est arrivé de voir dans l'une d'elles deux individus taillés en hercules pleurer à chaudes larmes à l'audition d'un chant qu'ils n'avaient pas entendu peut-être depuis le temps où ils étaient encore enfants et pleins d'illusions. Maintenant engagés dans cette lutte amère de l'existence, les souvenirs d'enfance revenaient sans doute à leur esprit avec une telle force qu'ils ne pouvaient contenir leur émotion, et ils pleuraient silencieusement... Enfin, comme l'état social n'est pas complet sans une prison, on en a établi une dans l'enceinte palissadée entourant les baraques des officiers et des soldats de la police. C'est là qu'étaient, en août dernier, les quatre jeunes Indiens condamnés à être pendus le 1er novembre, et quelques délinquants dont les moins coupables sont employés à construire de nouveaux bâtiments ou à maintenir en bon état les anciens.



UN CLAIM EN EXPLOITATION. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dawson possède deux banques, la *British Bank of North America* (Banque Britannique de l'Amérique du Nord) et la *Canadian Bank of Commerce* (Banque Canadienne du Commerce). La première a un capital de 4 666 666 dollars, la seconde un de 6 000 000 de dollars. Elles vendent des traites, et en achètent, ainsi que des pépites et de la poudre d'or. On compte trois scieries travaillant jour et nuit; leur produit combiné est de 25 000 pieds, et le prix des planches est de 200 dollars le mille ; les ordres ne peuvent pas être exécutés assez vite. Tout ce bois sert à construire des bâtiments, des magasins, des entrepôts, etc.

Quant aux hôtels, restaurants et salons, ils sont légion ; le plus grand et le meilleur hôtel est le *Fairview*, (Bellevue).

De l'autre côté du Klondyke s'élève un faubourg de Dawson, appelé Klondyke City, relié à la ville par un pont en bois suspendu jeté sur les deux bras de la rivière et une île intermédiaire ; le prix de passage est de cinquante sous, et le pont a coûté 20 000 dollars. Il fut emporté en juin par une crue du Klondyke, dont le courant est ici très fort, et il a été réparé depuis. Il est long de 520 mètres, avec une arche de 76 et une autre de 66 mètres.

Deux journaux, le *Yukon Midnight Sun* (le Soleil de Minuit du Yukon) et le *Klondyke Nugget* (la Pépite du Klondyke), paraissent une ou deux fois par semaine et se vendent 50 sous le numéro ; les annonces s'y payent à raison de 50 francs le pouce, colonne simple.

XIII

Le Klondyke et ses affluents. — Les placers de Bonanza et de l'Eldorado. — Le Dôme. — Comment on a découvert l'or. — Mode de travailler les placers. — Les Fourches. — Skookum et French Guelch. — Les Creeks de Dominion, Hunker, Sulphur et Quartz.

Bonanza Creek se jette dans le Klondyke, à un kilomètre et demi au-dessus de Dawson, non loin de la jonction du Klondyke et du Yukon, à main droite en remontant la rivière. Depuis son confluent jusqu'à deux ou trois kilomètres de sa source, le courant est paresseux, et lors de l'étiage, en été, il ne fournit que tout juste assez d'eau pour alimenter les boîtes à laver (*sluice boxes*) pour les opérations hydrauliques. La vallée a, sur presque toute sa longueur, 150 à 300 mètres de large et conserve une direction assez uniforme. Quelques barres de gravier et de sable seulement, la majeure partie du terrain plat étant recouverte d'arbres, de

mousses et de marécages. Les flancs de la vallée ne sont pas formés de rochers perpendiculaires, mais au contraire de bancs et de terrasses en retrait et finissant par s'arrondir au sommet de la colline. De chaque côté du ruisseau courent des filets d'eau appelés *pups*, qui ne sont que l'écoulement temporaire des eaux que le chaud soleil d'été fait sortir du sol dégelé à peu de profondeur de la surface.

A 22 kilomètres, le ruisseau Eldorado se jette dans le Bonanza, rive droite. Cet endroit est connu sous le nom de Fourches (*Forks*), et est le centre d'une agglomération d'une douzaine ou deux de cabanes, plusieurs d'entre elles décorées du nom d'hôtel, de salon ou de restaurant. Les deux cours d'eau sont à très peu près d'égal volume et aurifères, quoiqu'on admette généralement que, si l'Eldorado l'emporte par la quantité d'or, le Bonanza lui est supérieur par la qualité du titre, qui vaut en effet un dollar l'once de plus que l'autre.

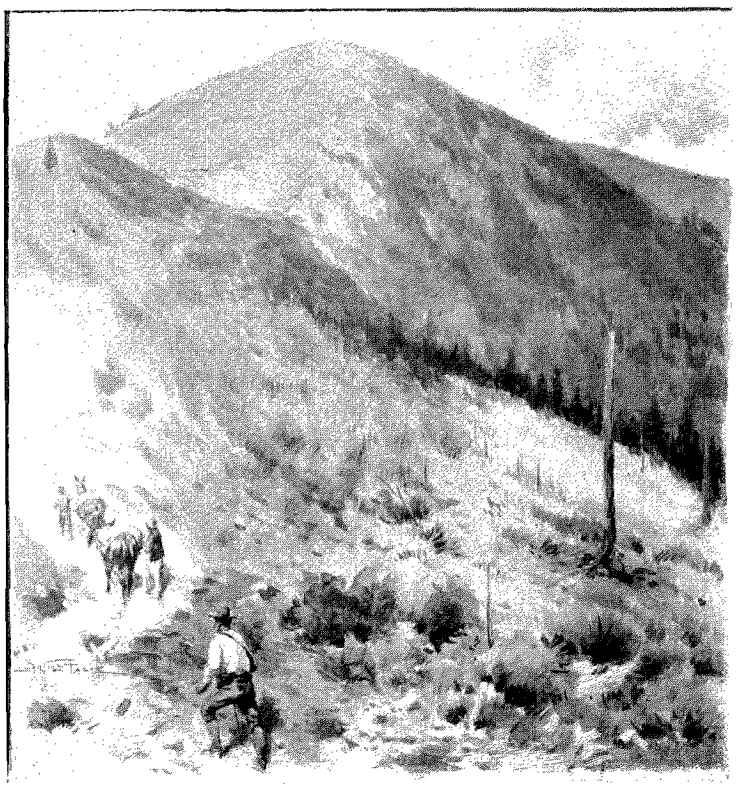
Excepté vers le Nord, le vaste plateau situé entre les montagnes Rocheuses aux pics dentelés et le massif de collines arrondies qui rayonnent du Dôme, est bien arrosé et plus ou moins boisé. Il est prospecté par des chercheurs d'or, dont la présence est indiquée par des feux de camp nombreux.

Jusqu'à présent les recherches pour la découverte de quartz aurifère n'ont pas été faites sur une grande échelle, les placers attirant de préférence l'attention des mineurs, attendu qu'ils peuvent s'exploiter sans grands frais et sans l'aide de machines. De plus, c'est l'opinion de plusieurs experts que le Klondyke proprement dit ne donnera pas de filons. Du moins une série assez considérable d'essais faits avec des spécimens de quartz fort variés et pris un peu sur tous les points des placers n'ont pas eu de résultats satisfaisants.

On dit que le bouleversement qui a renversé les montagnes de cette région, et qui les a pulvérisées et arrondies, a été si complet que les veines intactes de quartz sont sans doute à une très grande profondeur et ne pourront être, si elles le sont jamais, découvertes que par accident.

Le quartz trouvé à la surface est à l'état fragmentaire et entièrement privé d'or ou de pyrites aurifères.

Mais les *prospects* ne sont pas confinés au Klondyke, ni au voisinage immédiat de Dawson. A peu près tous les tributaires importants du Yukon sont examinés et fouillés par les chercheurs d'or. Le long des bancs du Yukon, entre Dawson et Forty Mile, on a trouvé des veines de minerai chargé de cuivre natif; à Dawson même, deux ou trois veines ont été déterminées et livrent du minerai de pyrites aurifères de qualité inférieure. Plus haut sur la rivière, dans les formations calcaires carbonifères, on trouve des minerais de bromures d'argent et de galène, tandis qu'on annonce la découverte sur la Stewart de filons de minerais saturés d'or vierge.



LE DÔME. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Voici, suivant M. Ogilvie, le nouveau gouverneur général du Territoire du Nord-Ouest et pendant des années arpenteur et géologue du Gouvernement dans le Yukon, quelle a été l'origine de la découverte de l'or dans le Yukon :

« La découverte de l'or au Klondyke, comme on l'appelle, bien que le nom propre de la rivière soit un nom indien, *Thronda*, a été faite par trois hommes : Robert Henderson, Frank Swanson et un nommé Munson, qui en juillet 1896 prospectaient le long de la rivière Indienne. Ils remontèrent le cours d'eau sans trouver rien qui les satisfît, jusqu'à ce qu'ils parvinssent au Dominion Creek. Après avoir fouillé là aussi, ils escaladèrent la colline, découvrirent Gold Bottom, obtinrent de bons prospects et se mirent à l'œuvre.

« Leurs provisions venant à manquer, ils décidèrent de partir pour Sixty Mile afin de s'y ravitailler, et dans ce dessein ils descendirent la rivière Indienne jusqu'au Yukon, puis remontèrent celui-ci jusqu'à Sixty Mile, où quelqu'un avait établi un poste d'échange.

« De là passant à Forty Mile, ils rencontrèrent un homme, un Californien, qui pêchait en compagnie de deux Indiens : c'étaient des Indiens du Canada, des hommes du roi Georges, comme ils s'appellent eux-mêmes



LE TRAVAIL DANS UN CLAIM D'ELDORADO. — DESSIN DE J. LAVÉE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

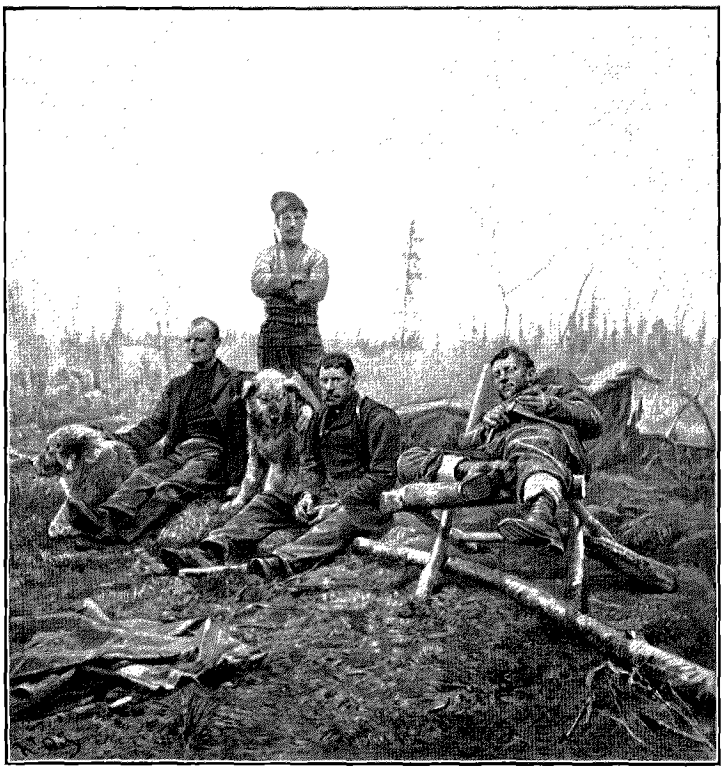
avec orgueil. Un des articles du Code du mineur est que, s'il vient à faire une découverte, il doit se hâter de la publier ; aussi nos *individus* se crurent-ils obligés d'informer les pêcheurs qu'il y avait une riche « paie » sur Gold Bottom. Les deux Indiens se joignirent à la bande, et l'on se mit en route vers Bonanza, d'où ils descendirent sur Gold Bottom. Ils y prospectèrent une demi-journée et rétrogradèrent sur Bonanza, à une distance de 15 kilomètres, où ils prirent un petit tas de terre, un *pan* (plat)[1], qui les encouragea à continuer. En quelques instants ils recueillirent là 12 dollars 75 cents. Un claim de « découverte » fut jalonné, ainsi qu'un au-dessus et un au-dessous pour les deux Indiens.

« En août 1896, ce très heureux prospecteur, connu généralement sous le nom de Georges le Siwash, parce qu'il vivait avec les Indiens (Siwash), descendit à Forty Mile pour chercher des provisions. Il rencontra plusieurs mineurs et leur fit part de sa trouvaille en leur montrant les 12 dollars 75 qu'il avait mis dans une vieille douille de cartouche de Remington. Ils ne voulurent pas le croire, sa réputation de véracité étant quelque peu au-dessous du pair.

« Les mineurs disaient de lui que c'était le plus grand menteur qu'on eût jamais vu, et ils doutèrent de sa parole. Néanmoins ils étaient préoccupés de savoir la vérité.

« Finalement, ils vinrent me trouver, me demandant mon opinion : je leur fis remarquer qu'il ne pouvait y avoir le moindre doute quant aux 12 dollars 75 en or en sa possession. La seule question, par conséquent, était de savoir où il les avait trouvés. Il ne venait ni de Miller, ni de Glacier, ni non plus de Forty Mile. Donc l'or semblait bien avoir été ramassé à l'endroit où Georges l'indiquait. Alors une grande excitation s'ensuivit. Tous les mineurs se précipitèrent vers le pays fortuné, si riche en or. Tout le ruisseau, sur une distance d'environ 30 kilomètres, donnant environ 200 claims, fut jalonné en quelques semaines. Eldorado Creek, long de 11 à 12 kilomètres et fournissant à peu près 80 claims, fut occupé à peu près dans le même espace de temps.

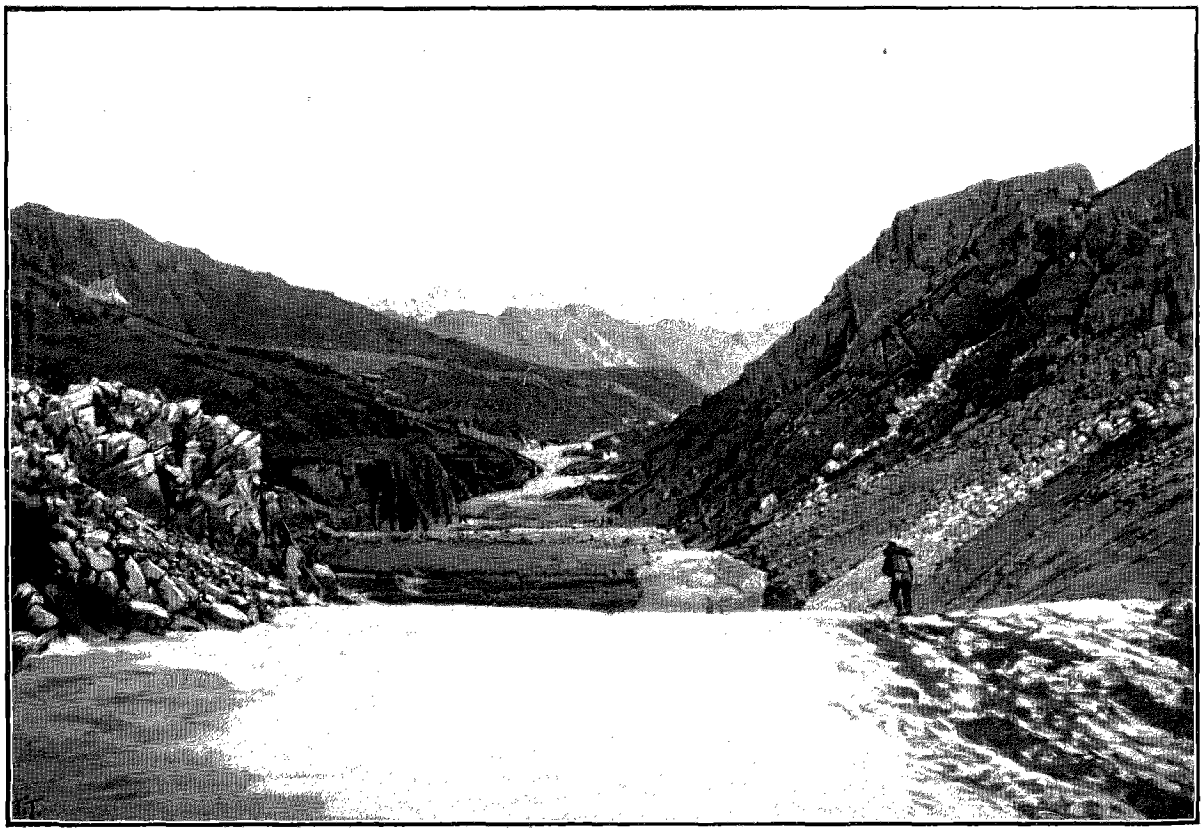
« Boulder, Adams et d'autres vallons encore furent prospectés et donnèrent de bonnes indications de surface, l'or étant trouvé dans le gravier des ruisseaux. De tels indices constatés à la surface peuvent être considérés comme preuve de l'existence d'un sous-sol excellent. C'est en décembre que le caractère des fouilles fut déterminé. Un certain claim sur Bonanza, ayant été soigneusement examiné, permit d'établir la valeur du district. Le possesseur de ce claim avait l'habitude de laver chaque soir une couple de baquets de gravier et payait ses hommes à raison d'un dollar et demi l'heure, un beau salaire, comme on voit. Sur un claim de l'Eldorado, on fit un *pan* (plat) de 112 dollars. C'était magnifique. Il y eut un pan encore plus considérable au n° 6, et cela continua ainsi en augmentant de jour en jour. La nouvelle en parvint à Circle City, qui se vida de ses habitants, lesquels accoururent à Dawson. Mais, hélas ! à leur arrivée, les pauvres diables découvrirent qu'il y avait déjà des mois que tous les Creeks avaient été jalonnés.



UN INSTANT DE REPOS. — DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Parmi les retardataires se trouvait un Irlandais qui, se voyant dans l'impossibilité de s'adjuger un claim, arpenta le Creek du haut en bas, et s'efforça de terroriser les occupants en les menaçant, grâce à ses relations à Ottawa, de faire réduire de 500 à 250 pieds la longueur de leurs claims. Il offrit un jour de parier 2 000 dollars qu'avant le 1er août tous les claims seraient diminués de moitié. Certain mineur à qui il avait fait cette offre vint et me questionna à ce propos. Je lui dis : « Pariez-vous ? » Il répondit : « Quelquefois ». Alors je lui dis qu'il n'avait jamais été si sûr de tenir 2 000 dollars qu'il l'aurait été s'il avait accepté ce pari. Ce genre d'intimidation fut poussé si loin que je dus faire afficher des proclamations portant que les dimensions des claims étaient réglées par acte du Parlement

1. Un *pan* ou plat reçoit deux pelletées de gravier. Il y a dix plats au pied cubique. Un ouvrier pourrait en laver 90 par jour.



UN COIN TYPIQUE DE PAYSAGE DU KLONDYKE. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

du Canada, et qu'aucune modification ne pouvait être apportée, si ce n'était par ce même Parlement. J'engageai les mineurs à ignorer absolument les menaces faites à ce sujet.

« Bonanza et Eldorado Creek font ensemble 278 claims; leurs différents affluents en donnent autant, et tous ces claims sont bons. Je n'hésite pas à déclarer qu'une centaine de ceux de Bonanza rapporteront plus de 150000000 de francs. Le claim nº 30 Eldorado, à lui seul, donnera 5 millions, et dix autres voisins 500000 francs chacun. Ces deux ruisseaux produiront, j'en suis tout à fait certain, de 300 à 400 millions de francs, et je peux dire en confiance qu'il n'y a pas d'autre région de même étendue dans le monde qui, dans le même temps, ait contribué à créer autant de fortunes permettant à leurs propriétaires de retourner dans leurs familles et de vivre en paix pendant le restant de leurs jours, surtout si l'on considère que le travail doit se faire avec des moyens extrêmement limités, que les vivres et la main-d'œuvre sont rares, et que l'on doit se servir des expédients les plus rudimentaires. Quand je vous dirai que, pour travailler proprement un claim, il faut de 10 à 12 hommes et que, cette année-là, il ne s'en trouvait que 200, vous aurez une idée des difficultés qu'il y a à surmonter.

« Sur Bear Creek, à 10 ou 12 kilomètres, de bons claims ont été découverts, ainsi que sur Gold Bottom, Hunker, Last Chance et Cripple Creek.

« A Gold Bottom on a trouvé des pans de 15 dollars, ainsi qu'à Hunker Creek, et, quoiqu'on ne puisse pas dire que ces claims soient aussi riches que Bonanza ou Eldorado, ils sont plus riches que n'importe quels ruisseaux connus dans la contrée. A 50 kilomètres en remontant le Klondyke, Too Much Gold (Creek de Trop d'or) fut découvert. Le nom lui vint de ce que les Indiens qui y travaillèrent pour la première fois, remarquant le mica scintillant au fond de l'eau et pensant que c'était de l'or, dirent qu'il y avait trop d'or, plus d'or que de gravier.

M. Ogilvie, qui est une autorité dans la matière, dit plus loin : « Un claim de l'Eldorado fut piqueté par un jeune homme, qui le vendit quelques jours plus tard pour 85 dollars; l'acheteur n'y mit jamais la pioche et le vendit à son tour au commencement d'avril 1897 pour une somme de 31 000 dollars en monnaie légale du Canada, ce qui en poudre d'or à 17 dollars l'once est équivalent à 35000 dollars au moins. Un autre exemple : un Canadien français étant pris de liqueur vendit son claim sur Eldorado pour 500 dollars. Une fois dégrisé, il en eut du regret. Des personnes qu'il savait devoir s'y connaître l'informèrent que tout contrat fait en état d'ivresse était illégal : il menaça alors de commencer un procès pour annuler la vente. Il n'y a pas de doute que tous les participants ne fussent plus ou moins ivres au moment où le contrat fut conclu, et plutôt que de

risquer un procès, l'acheteur du claim lui offrit environ un dixième du claim original, pourvu qu'il se désistât de tout droit et titre, réel ou imaginaire, qu'il pouvait avoir. Il accepta cette proposition vers le milieu de mars dernier, et, en avril, il vendit sa part dans cette petite portion de claim pour 15 000 dollars.

« Dans une visite que je fis à Eldorado vers la fin de juin, j'estimai la production de 24 claims sur ce Creek et je trouvai qu'elle s'élevait à 826 000 dollars à raison de 17 dollars l'once, ce résultat provenant d'un simple grattage de chacun de ces claims. Cependant il y en a quatre ou cinq d'entre eux qui excédèrent 100 000 dollars chacun. Un claim d'Eldorado fut vendu 45 000 dollars, soit 5 000 comptant le 13 avril, 15 000 le 15 mai (si le paiement n'était pas effectué à cette date le claim et l'argent restaient au vendeur) et la balance de 25 000 le 1er juillet, à défaut de quoi l'acheteur perdait tout. Je pensai tout d'abord que la transaction était extrêmement hasardeuse, et je m'imaginai que probablement il allait perdre une bonne somme dans l'affaire. Lui, cependant, connaissait très bien son terrain, et il me dit, quand les documents nécessaires au transfert furent réunis, qu'il ne s'était jamais senti de sa vie si sûr d'une fortune, quoiqu'il eût miné pendant près de vingt ans.

« Il ne pouvait pas encore laver, car le ruisseau était toujours gelé. Il se mit donc à l'œuvre avec deux rockers et paya ses 15 000 dollars le 11 mai, quatre jours avant leur dû ; la balance de 25 000 était complète vers le 20 juin. C'était acquérir en fait le claim pour deux mois de travail.

« Un autre exemple tiré du Bonanza Creek : le 16 avril dernier, Georges Carmack vendit pour son associé Tagish Charley une moitié d'un claim pour 5 000 dollars, dont 500 dollars au comptant, balance au 1er juillet. A défaut l'acheteur perdait le claim et son argent.

« Le 1er juillet, comme je passais devant la cabane de Carmack, j'entrai pour le voir et trouvai l'individu payant les 4 500 dollars du solde.

« Après la conclusion de l'affaire, je demandai à l'acquéreur comment la chose avait tourné. « Oh, dit-il, « passablement bien. » Je le priai de me dire le résultat de son opération : « Certes, répondit-il, j'ai fouillé « 24 pieds de long, 14 de large, et ai lavé 8 000 dollars.

« Je lui dis : « Eh bien, je connais la superficie de votre claim. En supposant qu'il soit également riche « partout, nous allons voir combien vous allez en retirer. » Je calculai de tête et lui dis : « 2 400 000 dollars. » Il s'écria : « Que vais-je faire de tout cet argent ? — Oh ! ne vous tracassez pas, répliquai-je, vous n'aurez pas « tant de tourment que cela, il est difficile que votre claim atteigne cette richesse. Admettant qu'il produise un « quart de cela, vous aurez encore 600 000 dollars. Admettant de nouveau que ce n'est qu'une bande étroite « qu'il vous est arrivé de toucher, à ce taux-là vous auriez encore 83 000 dollars, ce qui est bien assez pour votre

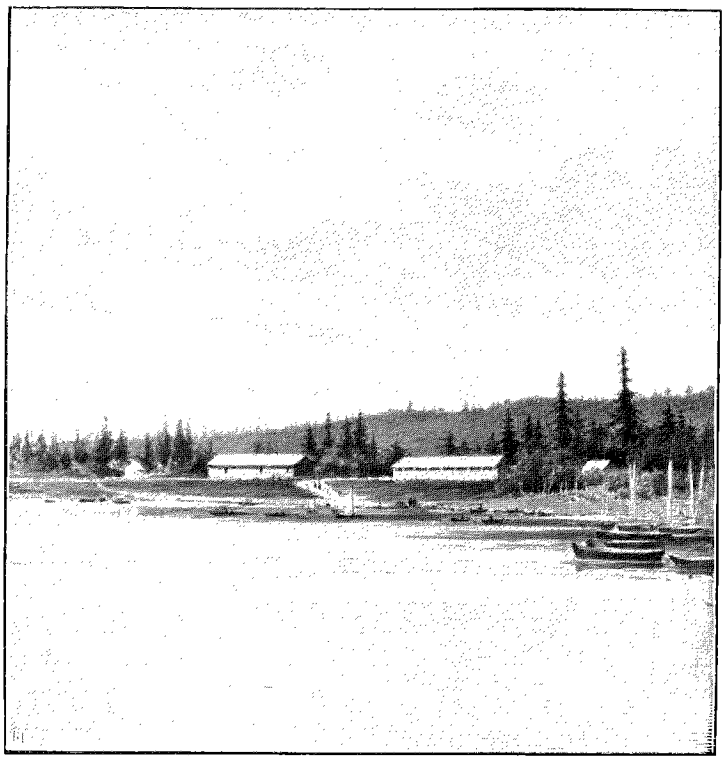


UN CLAIM D'ELDORADO. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

« bonheur. » Bonanza Creek a à peu près 30 kilomètres de long. Comme un claim a 500 pieds mesurés en ligne droite dans la direction générale de la rivière, on compte donc sur ce creek plus de 200 claims; sur ce nombre, environ 100 sont bons, les uns riches et quelques-uns très riches. Les 100 autres sont probablement bons également, mais il n'y a pas eu assez de propects pour en garantir le rapport définitif.

« Plus de 70 claims ont été jalonnés sur Eldorado Creek. De ce nombre plus de 40 sont reconnus riches. Je ne suis pas ambitieux d'argent, mais je voudrais choisir 30 claims sur Eldorado Creek, allouer à leurs possesseurs 1 000 000 de dollars chacun et garder le reste pour moi-même. J'aurais certainement encore assez pour mener jusqu'à la fin de mes jours une existence agréable et pour laisser aux miens ce qu'on appelle une honnête aisance.

« Les claims de côtes ont été jalonnés sur ces creeks, et quand je partis, le 12 juillet, quelques-uns donnaient de fort beaux prospects : des pans livrant de 6 à 8 dollars dans quelques cas.



BONANZA CREEK — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Un jour, comme je rendais visite à Clarence Berry, le possesseur des nos 5 et 6 Eldorado, il me dit que ses hommes avaient touché une couche très riche le jour précédent et ajouta : « Vous devriez vous amuser « à essayer vous-même un peu de ce gra- « vier. » Je refusai d'abord, puis je me décidai enfin à charger un pan et à le laver, mais pas pour moi-même. Mon désir était seulement de laver un pan riche, pour pouvoir dire que je l'avais fait. Je lui demandai combien il pensait que je ferais au pan : « Oh! à peu près 300 dollars », me répondit-il. Je partis, piochai dans le riche gravier qu'on me montra, mais j'avoue qu'il ne m'aurait pas été possible de dire s'il y avait de l'or, ou non, dans ce que je remuais. Je remplis bien le pan, peut-être un peu plus que les deux pelletées réglementaires, je le pris, le lavai, le séchai et le nettoyai.

« Au taux de 17 dollars l'once, je trouvai 595 dollars dans ce pan, soit le salaire de 6 mois et plus d'un bon commis! Cela me prit 20 minutes. Autant que je sache, ce pan est le plus riche qui ait été lavé dans le pays.

« Hunker est le creek qui, à ce que l'on croit, rivalisera de richesse avec ceux de Bonanza et Eldorado; il est à une vingtaine de kilomètres de Dawson et coule parallèlement à Bonanza : comme ce dernier, il se jette dans le Klondyke; la vallée de Hunker a environ 27 kilomètres; ce n'est qu'à partir du premier de ses affluents, le Last Chance, qu'on trouve de l'or.

« Cette découverte fut faite quelques mois après celle du Bonanza. Il était alors trop tard pour le travailler avec succès; aussi rien de positif n'en peut être dit, sinon que les *prospects* sont très satisfaisants. Dernièrement un claim de ce creek fut acheté en partie à terme pour une somme de 23 000 dollars qui fut tirée du claim même; le propriétaire eut même un excédent qui lui permit d'acheter le reste pour 40 000 dollars. Le Gold Bottom Creek, qui joint le Hunker un peu au-dessus de la Découverte, a aussi donné de très bons prospects, mais toute cette région est à peine connue. Cet hiver cependant verra un grand développement de ses ressources; le lit de roche (*bed rock*) se trouve à environ 6 mètres de profondeur. »

Il y a d'autres creeks dont nous pourrions parler. Mais à quoi bon? Tout ce que nous aurions à dire se résumerait en cette seule constatation : il y a là-bas de l'or, il y a beaucoup d'or. « Mais, comme le dit avec raison M. Auzias-Turenne, dans son livre récent, il serait oiseux d'insister sur l'exagération de la presse de Vancouver, de Seattle, de San Francisco, etc., quant à l'étendue des célèbres gisements aurifères. On était malheureusement d'autant plus porté à croire ces journaux que les vaisseaux du Yukon rapportaient à la même époque de splendides cargaisons de pépites. Le Klondyke a produit 2 500 000 dollars en 1897. C'est 4 millions de dollars qu'il faudrait dire, car une grande partie du revenu des lavages est restée dans le pays sous forme de travaux nécessaires à de plus grandes exploitations. A mon avis, les caisses et les bourses des États-Unis ne recevront pas plus de 6 millions de dollars du Klondyke en 1898. Voici l'explication d'un homme qui est à

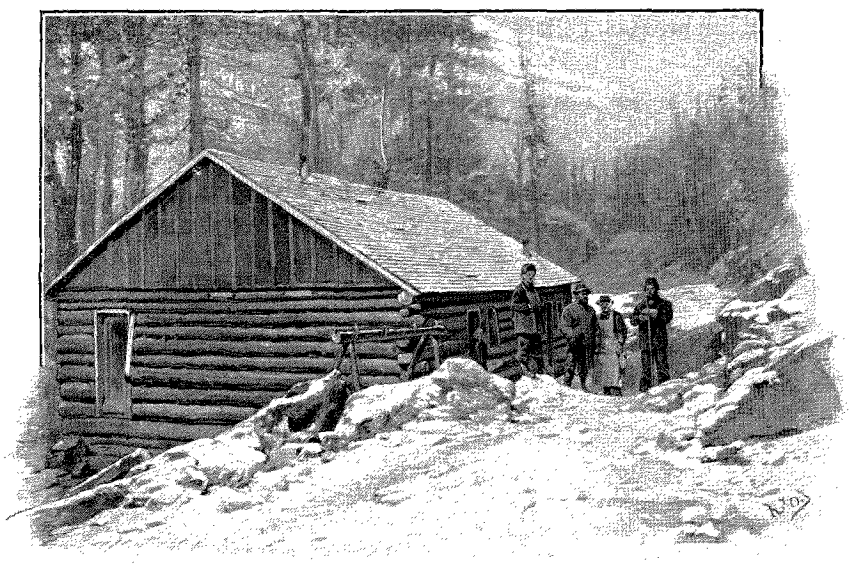
proprement parler le roi du Klondyke, M. Mac Donald. Cet Écossais catholique qui franchit le Chilkoot en 1895 et, faute d'un dollar, priait un des pères jésuites de lui faire crédit d'une messe en 1896, possède aujourd'hui des intérêts dans plus de soixante des meilleurs claims du pays. Selon ses propres paroles, « le Klondyke produira, *d'avril à septembre 1898, cent millions de francs*. Si ce n'était l'intérêt de 10 pour cent du gouvernement, ce chiffre-là serait dépassé; mais cette taxe aura pour résultat fatal une diminution considérable des fouilles aurifères en 1899 ».

Et maintenant une question se pose : celle de savoir si ce surcroît de production est de nature à diminuer la valeur de l'or en général et du numéraire en particulier? Dans les siècles précédents, moins l'or était abondant, plus il avait de valeur. De nos jours, nous voyons le phénomène contraire se produire : l'or est de plus en plus abondant, sans diminuer de valeur. On en a eu la preuve récente, lors des grands arrivages d'or du Transvaal. La majeure partie de cet or alla grossir les réserves de la Banque d'Angleterre, sans que cette grande accumulation ait porté aucune atteinte à la stabilité de la valeur de l'or; le numéraire ne subit aucune dépréciation.

La baisse de l'or est, en effet, arrêtée par la demande incessante dont il est l'objet. « L'institution du crédit, dit M. E. F. Johanet, l'accroissement de la population, la multiplicité des entreprises, la facilité et la rapidité des communications, les développements de l'industrie en exigeant l'emploi d'un plus grand numéraire, en occasionnant la perte, l'usure et l'usage d'une plus grande quantité de matières d'or ont opposé une digue à la dépréciation. Le continuel roulement entre l'or et le papier produit un mouvement de transactions autrefois inconnu; il active l'industrie, dont les produits deviennent plus abondants et moins chers; en assurant au capital un emploi plus fécond et plus constant, il a accru le pouvoir d'achat de l'or ».

Mais ce n'est pas seulement aux usages monétaires que l'or fournit son contingent; la moitié environ de la production est employée dans les arts et l'industrie, et de ce chef, la consommation du métal précieux ne peut qu'aller en augmentant. Il semble donc impossible que l'abondance de l'or cause sa dépréciation. Un fait, cependant, l'exposerait à toutes les fluctuations : le monnayage libre et illimité de l'argent. Or, contre ce fait, les grandes nations qui détiennent presque toute la monnaie du monde se sont sagement prémunies en suspendant la frappe libre. Et, en définitive, il est encore loin le jour où notre louis d'or tombera à 10 francs?

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



CABANE DE MINEURS. — DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



COMMENT ON ARRIVE À DAWSON EN HIVER. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

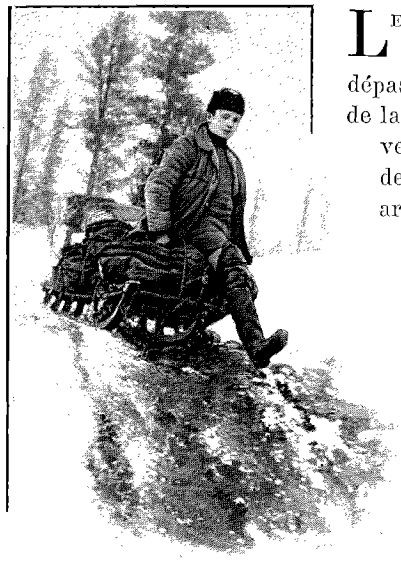
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XIV

Un tour d'exploration. — Prospection d'un creek inconnu. — Une percée dans la forêt. — Ces pauvres baudets. — Les montagnes Rocheuses. — Viande d'élan. — Maladie et démoralisation. — Les morilles. — Sur Quartz Creek. — Une découverte aurifère. — Eboulement. Etayement des puits. — Location de claims.



UN MINEUR ET SON TRAÎNEAU, EN HIVER. DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le 11 juillet au matin, à 4 heures, un compagnon et moi nous poussions devant nous, dans la rue de Dawson, trois baudets bâtés. Après avoir dépassé la scierie, nous nous arrêtions devant la porte d'une cabane au-dessus de laquelle flottait le drapeau anglais. Le propriétaire, un ex-lutteur renommé, venait à notre rencontre et bientôt une tente, des vivres, des couvertures, et des outils de prospection étaient empilés avec méthode sur le dos des ânes et artistement liés au moyen d'un nœud solide. Nous devions faire de compagnie une exploration dans la direction du Mac Question Creek, un affluent de la rivière Stewart, réputé inexploré mais riche en or. Deux prospecteurs avec deux animaux nous y avaient déjà précédés en s'y rendant par une autre route. Quand nos préparatifs furent terminés, notre caravane, composée de huit hommes et de trois bêtes, se mit en marche en suivant un sentier le long de la côte, à l'est de la ville. Nous passâmes le Klondyke au moyen d'un bac; les baudets, un peu trop pesamment chargés, avançaient avec lenteur; le passage à gué de la rivière ne fut pas sans difficulté, car nos bêtes s'effrayaient des rapides, peu profonds, mais assez turbulents à cet endroit.

Après avoir franchi la rivière, le chemin nous conduisit dans une superbe forêt de bouleaux mêlés de quelques sapins blancs. Puis bientôt nous pénétrâmes dans le cagnon marquant l'entrée de la vallée de Bonanza; la marche se poursuivit sans incident, mais avec lenteur, car nos ânes avaient peine à retirer leurs petits sabots de la boue gluante de la sente; vers midi on fit halte;

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169, 181 *et* 193.

nous recueillîmes quelques branches éparses sur les débris de quartz et nous fîmes flamber un feu pour préparer nos aliments : lard, biscuit, thé.

Pendant ce temps, les animaux, débarrassés de leur fardeau, se régalaient des herbes succulentes qui croissent en abondance dans ce sol d'alluvion. Le repas, mangé de grand appétit, étant terminé, nous lavâmes la vaisselle, rechargeâmes les ânes, et bientôt nous étions repartis. Le soleil était brûlant, le terrain glacé. Et cette anomalie se traduisit par un défoncement pitoyable de la sente; nous piétinions un limon noirâtre, tenace, épais, qui nous retenait en place, surtout quand nous enfoncions jusqu'à mi-jambe.

Dans de pareilles conditions on avançait lentement. A un certain moment l'embourbement devint tel qu'il fallut absolument faire l'ascension de la colline pour s'éloigner des bords mêmes de la rivière. Mais soudain, le pauvre aliboron qui portait la tente glissa, le pied lui manqua, et le voilà pirouettant sur lui-même, pour aller, avec sa charge, s'étaler dans une mare de boue liquide, à 10 mètres plus bas. Notre premier mouvement fut de rire de l'aventure, la culbute étant si comique; le second fut de nous précipiter au secours de la bête qui, les quatre fers en l'air et reposant mollement sur la tente formant coussin, ne se pressait pas de reprendre son équilibre. Il fallut dénouer les cordes, décharger son bât, objet par objet, ensuite nettoyer le tout tant bien que mal, recharger et repartir. Vers 7 heures du soir, nous déclarâmes en avoir assez pour la journée, et nous nous arrêtâmes pour camper près du numéro 25, après avoir fait une quinzaine de kilomètres en autant d'heures.

C'est à cet endroit qu'un facétieux Irlandais, Ruddy Connor, a dressé sa tente portant l'enseigne engageante de l'*Hôtel de la Goutte de Rosée*. Le mouvement sans précédent des voyageurs, depuis le début de l'été, l'a mis entièrement à court de vivres, à sec de liquides, si bien qu'il a été contraint de placer, bien en évidence, un écriteau portant ces mots : « Repas à 75 dollars pour ceux qui ont des sacs remplis, repas gratis pour ceux qui n'ont pas de sac du tout ».

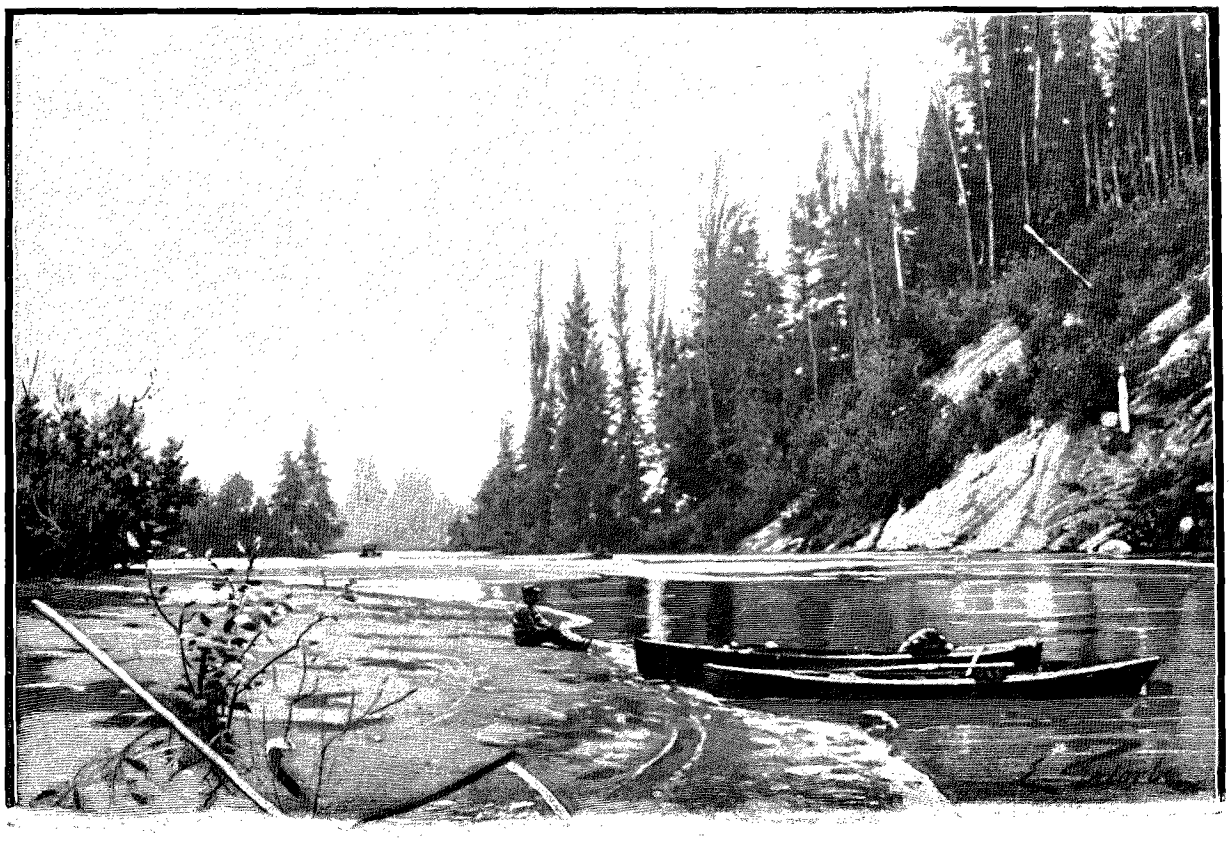
Ayant bien pénétré l'intention de cet hôtelier de génie, nous nous décidons à camper en face de son écriteau et de faire appel au contenu de nos sacs pour le dîner.

Talonnés par le désir d'arriver au but, nous n'avons malheureusement pas le loisir de prendre un long repos, et nous nous levons à minuit et demi, presque avec le soleil. La route est monotone, les repas le sont aussi. Ils se composent perpétuellement de lard et de haricots, mais l'appétit est tel que l'on oublie ce que ce régime a de spartiate. Ce jour-là, vers 2 heures, l'arête séparant la vallée de Bonanza de celle du Quartz est atteinte, et nous y trouvons, heureusement pour nos bêtes, un sentier sec et dur. Sur ces hauteurs nous éprouvons une sensation exquise : l'air est si pur et si calme, la lumière si douce, les fleurs sont si éclatantes, les bruyères d'un vert si tendre! Par instants, on se croirait sur les croupes du Jura, avec cette différence que la pierre calcaire est remplacée par le quartz; mais tout à coup les andouillers d'un élan ou d'un caribou blanchis par le soleil viennent nous rappeler que nous sommes aux antipodes de la civilisation. Finalement, nous nous arrêtons, vers le soir, dans une ravine couverte de broussailles. A la lisière des arbres, les compagnons qui nous ont devancés nous attendent. C'est l'heure du repas. Quelques-uns d'entre nous le préparent sans tarder : un échafaudage de morceaux de bois et de piquets enfoncés en terre s'élève bien vite au-dessus d'un feu flambant où des arbres entiers sont jetés; le tout supporte les vases, marmites, récipients remplis de tout ce qu'il faut pour parfaire un festin gargantuesque. D'autres s'occupent à dresser la tente, tandis que les ânes sont laissés libres de trouver leur fourrage dans la côte tapissée d'herbes variées.



DÉPART POUR LA CHASSE. — DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le jour suivant, nous abordâmes des parages inexplorés, abondants en montées et en descentes; mais



EMBOUCHURE D'UN CREEK. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

heureusement le terrain était ferme et parfois desséché. La forêt remplaçait les broussailles ; elle devenait même si serrée, que nous fûmes obligés d'envoyer en avant-garde deux ou trois sapeurs qui, la hache à la main, ouvrirent un passage à travers le fouillis inextricable du bois. Malgré les traces nombreuses et fraîches de caribous, d'élans, de panthères, de lynx, d'ours et d'autres bêtes sauvages, il fut impossible à deux des nôtres, bons marcheurs et excellents tireurs qui, la carabine en main, précédaient la caravane, d'apercevoir et de tirer le moindre coup de fusil, et pourtant il arriva parfois que l'herbe foulée au pied par l'animal n'avait pas eu encore le temps de se redresser.

Après quatre journées de cette marche dans l'intérieur, les difficultés augmentèrent, la lassitude et la maladie mirent à bas la moitié du contingent ; la dysenterie, la diarrhée, les fièvres terrassèrent les plus robustes : force nous fut d'établir un campement et de nous arrêter quelques jours jusqu'à ce que les malades eussent repris assez de forces pour se remettre en marche. Nous choisissons pour emplacement du camp le bord d'un ruisseau à l'eau limpide, dans la forêt même : en semblable occurrence, quand l'eau et le bois ne manquent pas, le prospecteur se déclare satisfait. Les vivres étant courts, nos chasseurs battirent la campagne, mais sans succès. Un jour pourtant, ils rencontrèrent une tente occupée par quatre ou cinq prospecteurs qui venaient de tuer un élan et qui, généreusement, leur en offrirent un quartier.

Les gens valides de notre caravane occupèrent leur séjour au camp à prospecter dans le ruisseau ; ils y trouvèrent des « couleurs », c'est-à-dire quelques parcelles d'or intéressantes sans doute, mais pas assez abondantes pour justifier des travaux plus importants. Le travail, dans ces conditions, se fait ainsi : on détache, à coups de pic, du gravier des bancs et on le lave dans un *pan* (sorte de plat ou plutôt de casserole à frire sans manche) avec l'eau du ruisseau même, en faisant osciller constamment un *pan*, de façon que l'or, qui est le plus pesant, se rassemble et se tasse au fond ; l'eau que l'on fait courir sur le gravier entraîne celui-ci et ne laisse bientôt dans le plat que du sable noir, qui consiste en réalité en cubes minuscules de fer magnétique contenant très souvent de l'or. Ce sable, étant presque aussi lourd que l'or, se sépare assez difficilement du métal précieux ; néanmoins, avec un peu de pratique, on arrive aisément à laver le tout, de façon qu'il ne reste dans le pan que les particules d'or et quelque peu de sable qu'on élimine en séchant ce résidu sur le feu.

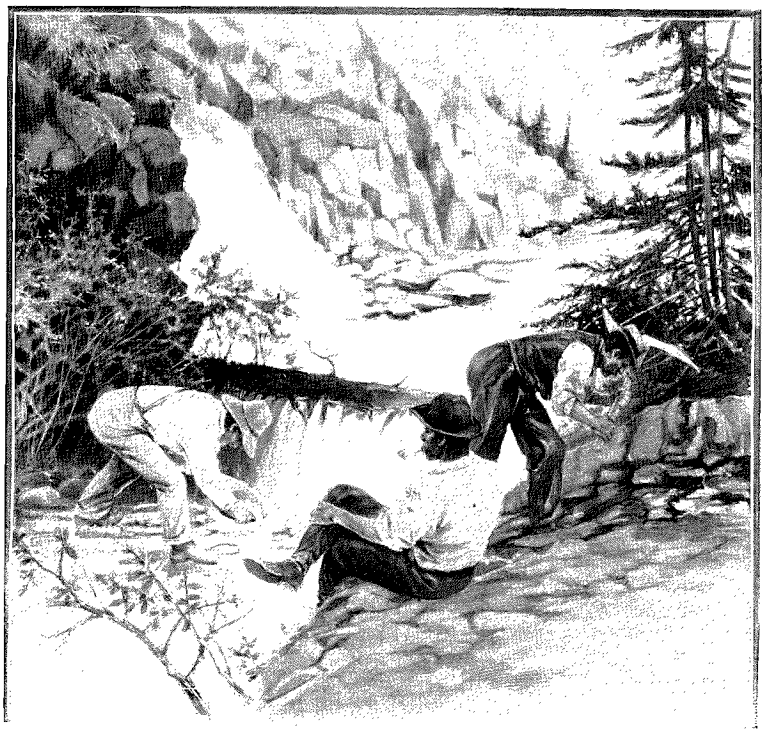
Nous étions arrivés aux confins de cette vaste plaine qui, comme nous l'avons vu, s'étend des contreforts du Dôme à ceux des montagnes Rocheuses, à plus de 150 kilomètres à l'Est. L'étude du terrain et le résultat des prospections nous avaient convaincus que nous étions parvenus à la limite de la ceinture aurifère. Et, comme

l'état d'abattement de nos malades persistait, nous décidâmes de battre en retraite pour gagner la vallée du Quartz Creek, que nous savions peu explorée et peu connue.

Une marche lente permit aux convalescents de suivre, tant bien que mal, le gros de la colonne; les baudets, allégés de tout le poids des provisions consommées depuis le départ, en profitèrent pour s'émanciper. Nous arrivâmes ainsi un soir pour bivouaquer dans un endroit appelé, par ironie sans doute, « l'Heureux Camp », car les moustiques, les maringouins nous y firent souffrir mille tortures et faillirent presque nous faire verser des larmes de douleur.

Nous trouvâmes confirmée la véracité de cette description d'un homme qui s'y connaît pour y avoir passé :

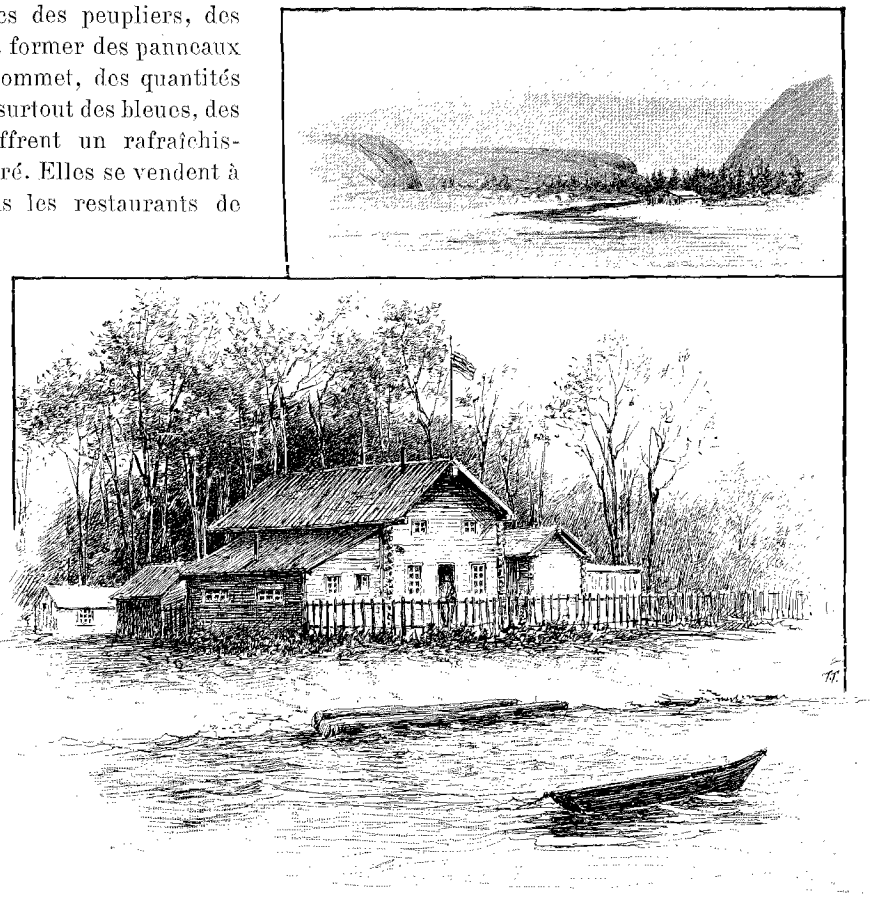
« En été, il y a des moustiques sans nombre, des marais à traverser, des montagnes à gravir. Eh bien, tout le temps ces infernales bêtes vous dévorent jusqu'à ce que parfois la vie elle-même semble être une malédiction. Je sais ceci par expérience, et j'ai vu des hommes forts, durs, vigoureux, verser des larmes de rage impuissante devant ces ennemis innombrables et presque invisibles. Maintenant, supposez que vous portiez des bottes de mineur en caoutchouc montant jusqu'aux cuisses et qui sont presque indispensables dans ce pays-là, pendant la saison d'été, chacune pesant 3 ou 4 livres, un lourd habillement de laine, des couvertures, des vivres pour dix, vingt ou trente jours, quelquefois plus, une hache, un pic, une pelle et d'autres articles indispensables, un poids total de 50, 60, 90 et souvent plus de 100 livres, tout cela porté à dos, pataugeant à travers les marais, vous débattant dans la broussaille, gravissant les pentes escarpées des montagnes sous un soleil écorchant qui, de fait, couvre la peau d'ampoules, pendant que tout le temps la sueur coule à flots et que incessamment aussi, le maringouin, doué d'ubiquité, vous assaille à chaque point vulnérable, s'attaquant surtout à vos yeux, à vos oreilles et à vos mains et trop souvent, hélas ! à votre langue, sans qu'il soit possible de s'y soustraire. Et puis, ayant échappé à cette torture, quand vous franchissez le sommet de l'arête, les vents solidifient presque vos vêtements saturés de sueur, vous glacent jusqu'à la moelle, et raidissent vos doigts au point qu'ils peuvent à peine se mouvoir. Après une journée passée dans ces conditions, imaginez que vous vous asseyez au milieu d'une nuée de moustiques pour prendre votre repas, qu'il vous a fallu plus d'une heure pour préparer, et qui consiste en pain pétri à la hâte et cuit sur la braise de votre feu de camp, en haricots peut-être à demi bouillis, en lard dans la même condition, en café ou en thé de mauvaise qualité. Si vous êtes fumeur, vous savourez ensuite une pipe, puis vous vous enveloppez dans vos couvertures avec quelques rameaux répandus sur le sol, la tête soigneusement couverte, car le maringouin ne dort jamais, et vous trouvez enfin un sommeil tel que les conditions peuvent le permettre, mais qui est d'ordinaire, je dois le dire, profond et assez doux. »



PROSPECTION DANS LA VALLÉE DU QUARTZ.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

L'Heureux Camp est situé sur l'arête bordant la vallée du Dominion à l'Est, non loin du Dôme. Nous lâchâmes nos baudets en liberté ; comme il faisait grand jour à 10 ou 11 heures du soir, ils s'éloignèrent bientôt avec le grelot qu'on leur avait confectionné, deux jours auparavant, au moyen d'une boîte à conserves vide et d'un gros clou en guise de battant. Grâce à cette invention (non patentée), on pouvait les suivre aisément quand ils erraient dans la forêt, ou les retrouver quand ils s'égaraient. Après le souper on se coucha ; mais les moustiques étaient si agressifs que plusieurs d'entre nous préférèrent s'asseoir auprès du feu et s'enfumer à outrance pour échapper aux piqûres de ces affreuses bêtes. Le lendemain nous subîmes là un orage épouvantable, avec éclairs sinistres et coups de tonnerre effrayants, tandis que la pluie perçait nos vêtements de part en part. Il y a souvent, en été, de violentes perturbations de l'équilibre atmosphérique, mais elles sont heureusement de courte durée, et elles contribuent à maintenir l'air pur et frais.

Le jour suivant, descente le long de l'arête qui sépare Quartz Creek de Canyon Creek : le paysage est charmant; après les bruyères et les arbrisseaux viennent des broussailles, puis des bois avec des sous-bois luxuriants; les clairières sont, par places, tapissées d'herbes et de fleurs dont les tons s'harmonisent parfaitement, fonds verts relevés de motifs de couleurs gaies, tandis que les troncs blancs des peupliers, des trembles et des bouleaux semblent former des panneaux pour encadrer la scène. Près du sommet, des quantités de baies rouges, noires et bleues, surtout des bleues, des airelles grosses et délicieuses, offrent un rafraîchissement bienvenu au voyageur altéré. Elles se vendent à raison de 2 dollars le litre dans les restaurants de Dawson. En descendant la côte, tout en traversant une partie de la forêt récemment endommagée par un incendie, l'un de nous heurte de son pied un objet qu'il examine de plus près avec étonnement : c'est une morille ! Et en effet, à droite, à gauche, partout nous comptons des douzaines, des centaines de ces champignons émergeant de la mousse verte ou des feuilles mortes qui déjà jonchent le sol. Cette découverte est accueillie avec joie, car elle va amener quelque variété dans le menu. Mais voici qu'au dîner chacun refuse de goûter à ce plat, de peur de s'empoisonner. Enfin un de nos compagnons se hasarde, disant « s'y connaître en champignons ». Il déclare les nôtres excellents. Il prouve son dire en en absorbant une large portion. Et aussitôt c'est à qui en mangera le plus; la morille est admise par acclamations au menu quotidien. Celles-ci sont plus grosses (quelques-unes sont comme le poing) que celles d'Europe, mais elles n'ont peut-être pas une saveur aussi fine; toutefois, en raison de ses qualités nutritives, la morille est un précieux aliment naturel dans ce pays où elle abonde.



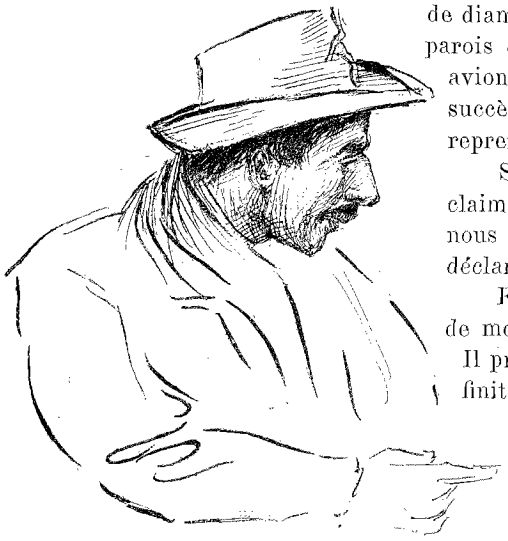
LE POSTE DE SIXTY MILE. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

En sortant du bois, nous fûmes si frappés de la position et de l'aspect du terrain que nous décidâmes d'y faire des fouilles. Notre tente fût dressée au bord du Quartz, en un point où des travaux faits récemment avaient laissé des vestiges, sous forme d'écluse, de boites et d'amas de gravier. Au lavage nous obtînmes des résultats satisfaisants. Le lendemain l'investigation fut poursuivie, et bientôt, vers l'intersection des deux cours d'eau, nous découvrîmes que des fouilles avaient été commencées à l'extrémité du plateau qui avait attiré notre attention; nous nous approchâmes et, comme la place était désertée, nous essayâmes la terre : on déclara les *prospects* très bons. Aussi quand revinrent les mineurs, dont nous avions vu les travaux, leur offrîmes-nous de procéder en commun à la prospection de ces terrains, à condition que, si le résultat était favorable, nous jalonnerions le claim entre nous tous.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre, et le lendemain quatre pans donnèrent ensemble un dollar et demi, soit 38 sous le pan. Si l'on considère que 10 sous au pan est un résultat excellent, on peut penser que nos essais furent trouvés très encourageants; les jours suivants, nous fîmes au pan 50 sous et même davantage : le *bed rock* n'était même pas atteint, et les prospects étaient exécutés sur le bord de la roche. On creusa alors à 3 ou 4 mètres, et les fouilles furent continuées sur différents points du terrain; malheureusement l'eau de surface était si abondante, grâce à l'action du soleil dégelant l'humus, qu'il devint très difficile et même dangereux de travailler. En effet, la partie du terrain où la découverte avait été faite était ombragée par de grands arbres qui, arrêtant les rayons du soleil, laissaient la terre sèche, tandis qu'ailleurs, un incendie de forêt ayant détruit tout ombrage, le dégel était complet. Il fallut donc étayer les parois de la fosse avec des sapins coupés en longueur, mais cela même n'empêcha pas l'un de nous d'être presque enseveli par un éboulement de gravier.

*

C'est à grand'peine qu'il fut retiré du trou avec une épaule contusionnée. A une profondeur de 5 mètres environ, malgré les étais formés de tronçons d'arbres de 0m,10 à 0m,12 de diamètre et renforcés d'une palissade de rondins courant tout le long des parois du puits, il fallut renoncer à ces fouilles par trop périlleuses. Nous avions cependant de bons prospects, et ils nous donnaient un vif espoir de succès, mais la partie dut être remise à plus tard. Nous décidâmes de la reprendre méthodiquement à l'hiver.



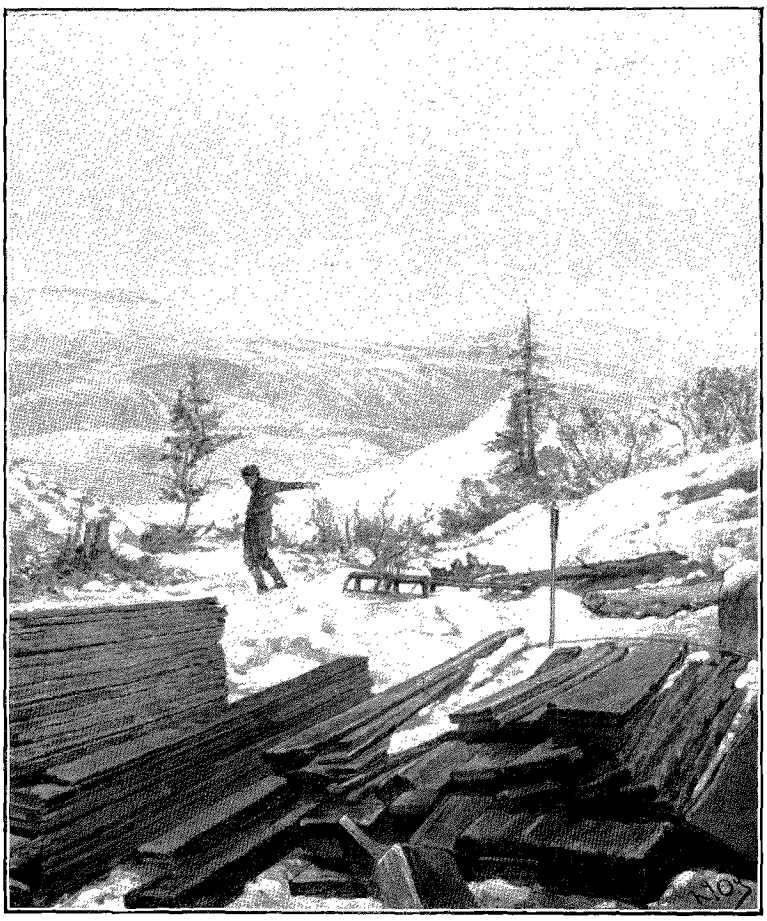
JOE LADUE. — CROQUIS DE L'AUTEUR.

Satisfaits de ce commencement, nous mesurâmes et piquetâmes les claims suivant le nombre des assistants, et, aussitôt cette opération achevée, nous reprîmes le chemin de Dawson, afin de faire enregistrer notre déclaration de propriété.

En route, un de nos ânes qui portait un sac vide destiné à être rempli de morilles ne voulut pas se laisser appréhender au moment convenable. Il prit un temps de galop à travers le bois ; pourchassé longuement, il finit par disparaître.

On ne s'en inquiéta pas autrement, supposant qu'il était retourné au camp, mais 3 ou 4 jours plus tard, il fut retrouvé presque mort de faim dans sa course au milieu des arbres, sa corde s'était déroulée et entortillée autour d'un tronc. Le pauvre animal attendait soit la délivrance, soit la mort.

Notre voyage de retour à Dawson se fit sans incident. Aux Fourches, nous nous arrêtâmes à l'hôtel hospitalier de Mme White, de New-York. Et le soir même, par une forte averse, nous rentrions à Dawson, d'où nous étions partis deux semaines auparavant.



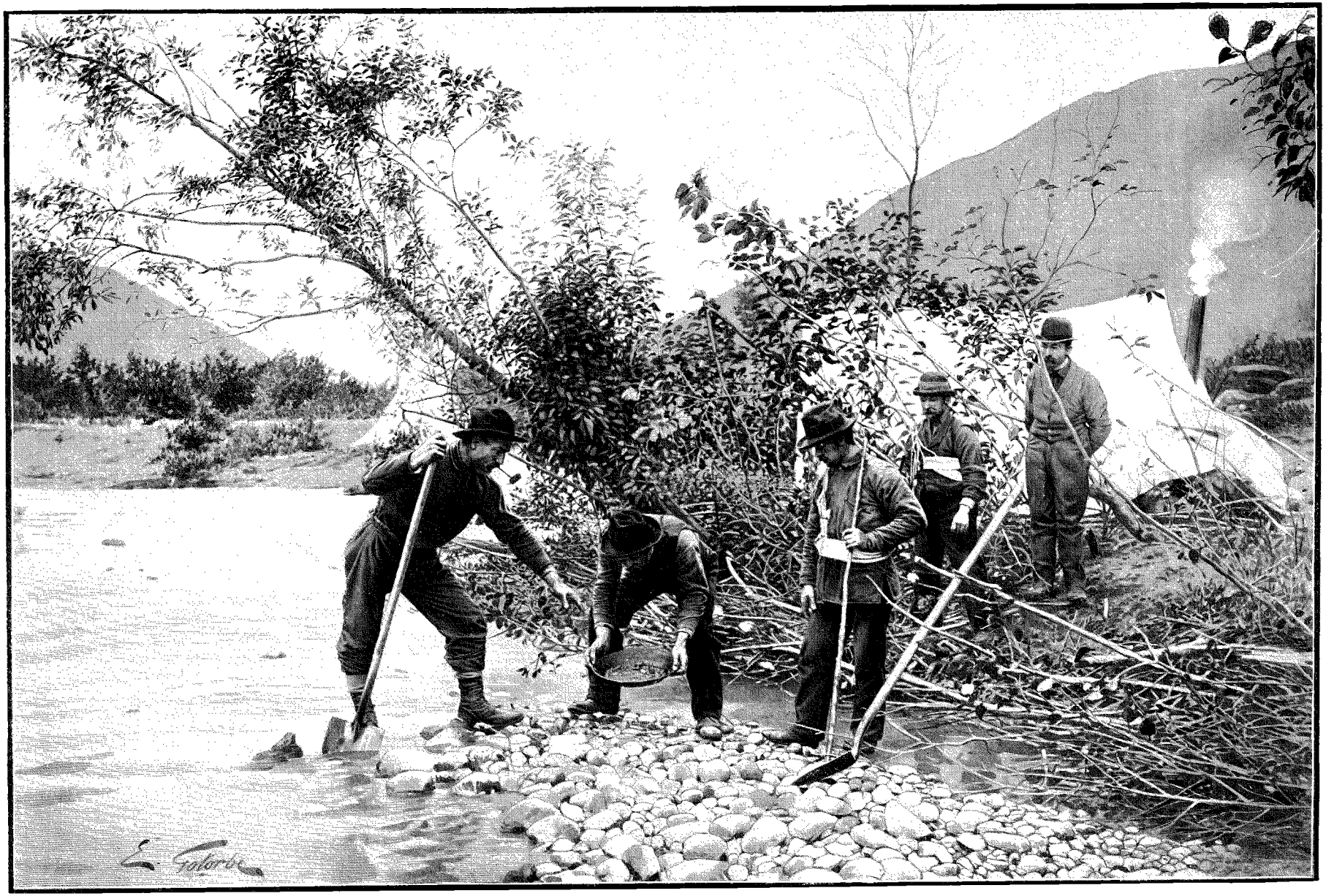
UN CLAIM, L'HIVER, AU KLONDYKE.
DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT

XV

Quelques types du Klondyke. — Alexandre Mac Donald, Joe Ladue, Henderson, etc. — Journaux de Dawson. — Le Klondyke et ses richesses. — Animaux à fourrure. — Le pays des grandes chasses. — Les oiseaux du Yukon. — Administration du Territoire.

Parmi les hommes aujourd'hui reconnus comme les vétérans du Yukon, il faut nommer MM. Hart, Harper, Mac Question, Hunker, Mac Donald, Ladue, Henderson ; leurs histoires sont à peu près identiques ; comme des centaines d'autres, l'esprit d'aventure et d'entreprise les a conduits un jour vers les territoires à peine connus qui couvrent tout le nord du continent américain, entre les 58e et 70e parallèles ; pendant des années ils ont parcouru ces immenses étendues de pays, vivant de chasse, de pêche, lavant de l'or un peu partout, gagnant juste de quoi acheter des vivres et des vêtements pour l'hiver, menant une vie isolée, rude, sauvage, mais cependant profitable, car c'est toujours ainsi qu'une contrée nouvelle a été d'abord explorée, puis envahie, enfin absorbée et peuplée.

Il y a plus de 25 ans que Harper arriva dans le Yukon. Il venait de la contrée aurifère du Caribou. Franchissant les montagnes Rocheuses, traversant les régions du Liard, du Mackenzie, du Porc-Épic, affluents du Yukon, il remonta ce fleuve jusqu'à la

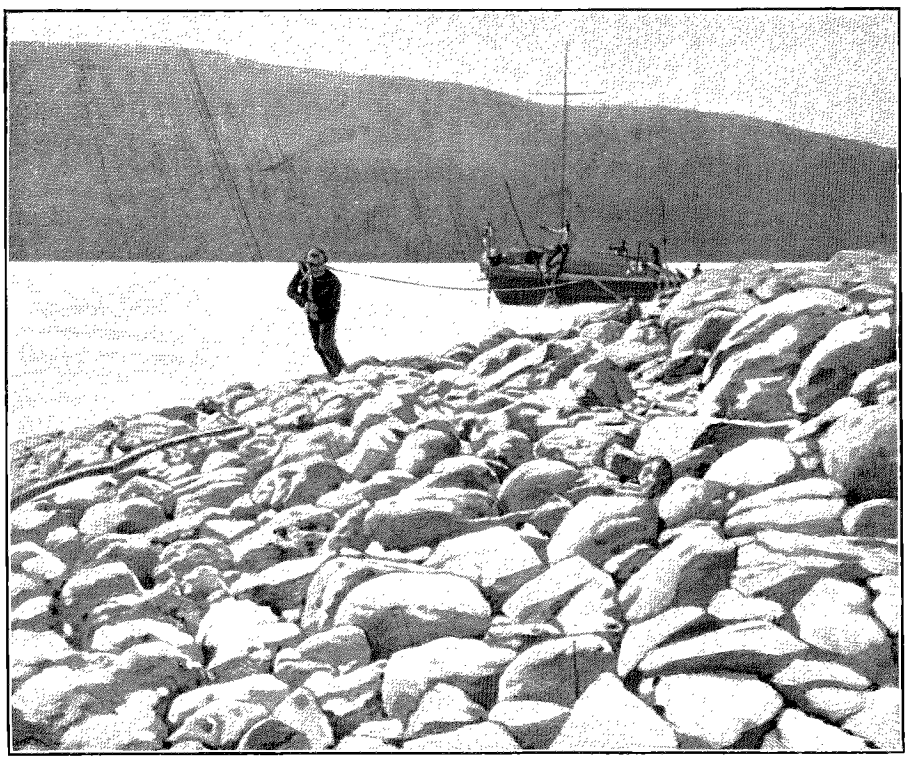


LAVAGE DE L'OR AU PAN. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

rivière Blanche. Mac Question y arriva à peu près vers le même temps, ayant pris le chemin de la rivière de la Paix et du lac Athabasca par le Mackenzie. Ces deux coureurs des bois se rencontrèrent et s'associèrent pour faire le commerce des fourrures. Ils fondèrent ainsi des postes à Forty Mile, Sixty Mile, Fort Selkirk et d'autres endroits. L'or, dont ils n'ignoraient pas l'existence, ne semble pas cependant avoir été l'objet de graves préoccupations de leur part, et, bien qu'ils en eussent trouvé déjà en 1873 sur la rivière Blanche, ils ne sont pas parvenus à la célébrité romanesque à laquelle sont arrivés des explorateurs plus jeunes et plus récents, tels que Mac Donald et Ladue.

Alexandre Mac Donald vint au Klondyke il y a quelques années et y prospecta tout d'abord de place en place sans grand succès. Il avait plus d'une fois fait fortune dans les mines du Colorado et de la Colombie Britannique, mais il avait tout perdu. Il se trouvait dans le pays, il y a deux ans, quand la nouvelle de la découverte de l'or se répandit, et il fut un des premiers à juger de la valeur extraordinaire des placers. Il piqueta aussitôt des claims sur les creeks et, par de judicieuses acquisitions, il augmenta tellement la valeur de ses possessions qu'aujourd'hui on ne le désigne pas autrement que du nom de « roi du Klondyke ». C'est un Écossais ayant plus de six pieds de haut, de forte taille, épais, dont la figure respire à la fois l'honnêteté et la bonhomie. Il possède quelques-uns des plus riches claims de l'Eldorado et du Bonanza et plusieurs autres de grande valeur sur d'autres creeks.

Joe Ladue est Canadien d'origine, mais il s'en alla très jeune dans l'état de New-York, où il travailla comme garçon de ferme pendant plusieurs années. Les nouveaux territoires du Nord-Ouest l'attirèrent instinctivement, et en 1882 il arriva au Yukon; il y trafiqua et devint un des membres de la maison Harper, Mac Question et Cie. Il y a trois ans, il établit une scierie au poste de Sixty Mile, puis en 1897, lors de l'excitation générale causée par les nouvelles découvertes, il devina l'importance, en quelque sorte stratégique, du confluent du Klondyke et du Yukon, et il s'empressa de demander le terrain en question pour y établir une ville. On lui concéda le territoire. C'est ainsi que Dawson prit naissance ; en outre Ladue a des intérêts considérables dans un bon nombre de claims; c'est un homme d'une quarantaine d'années, comme Mac Donald; il est de taille moyenne, d'une santé très précaire. Bob Henderson, Carmak, Hunker sont aussi des personnages fameux qui, tous, sont venus au Yukon, il y a longtemps, et ont profité de la découverte de l'or. Dans quelles proportions sont-ils riches? Nul ne saurait le dire. Ont-ils un, deux, trois, cinq, dix millions? Peut-être. Ont-ils moins? Peut-être aussi. Leur fortune est en claims. Or que valent ces claims? C'est ce qu'il est impossible de préciser. L'un de ces richards du Klondyke, Mac Donald, est venu en Angleterre il y a quelques mois pour négocier ses claims. Il en demandait 600 000 livres, soit 15 millions de francs. Il n'a pas pu les placer.

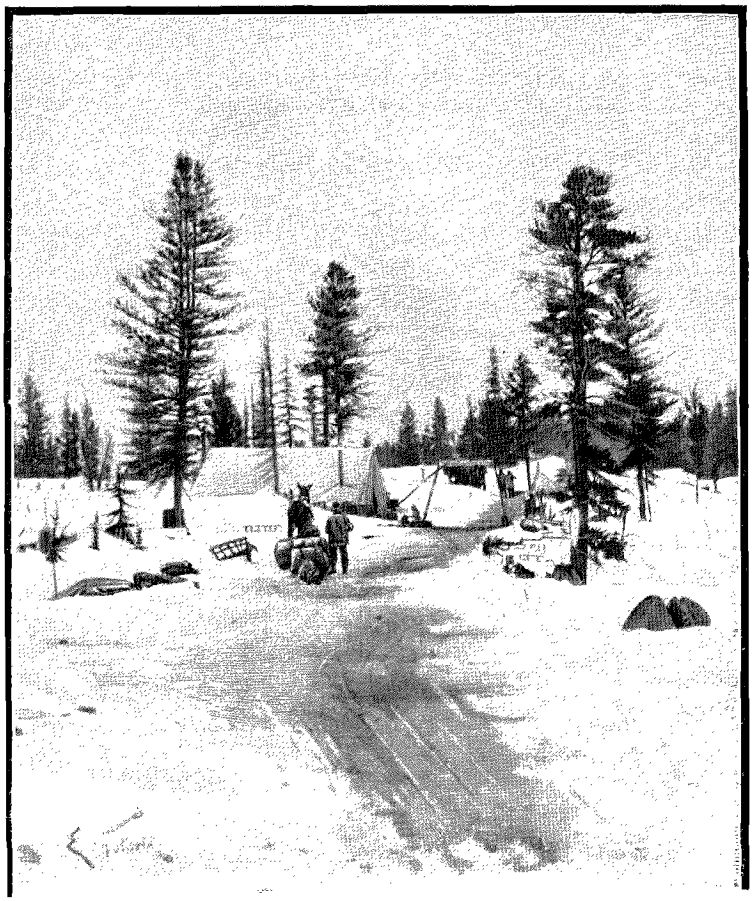


HALAGE AU BORD DU YUKON. — DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Il y a aussi les nouveaux venus, dont l'histoire n'est pas non plus banale. Voici, par exemple, Frank Phiscator; il est arrivé en 1895, à moitié mort de faim, venant de Baroda, localité du Michigan. Tout l'été il avait couru, cherché, creusé et lavé sans rien trouver : ses membres n'étaient plus qu'une plaie, tant il avait arpenté le pays en tout sens ; il était si las, si découragé qu'il se laissa un jour tomber sur les bords du Dosulphuron Creek pensant y mourir. La glace insensibilisait peu à peu ses pauvres jambes malades, tandis que les moustiques bourdonnaient autour de ses paupières à demi fermées sous un soleil aussi brûlant qu'un cautère. Et comme il les entr'ouvrait, il aperçut quelque chose qui

brillait à travers le cristal du ruisseau. C'était de l'or ! Quel ravissement ce fut pour lui de plonger ses mains dans l'eau pour saisir cet or, pour le respirer, pour l'adorer.

Anderson, parti la même année de San Francisco, avait laissé à sa femme de quoi vivre douze mois, lui promettant et se promettant bien d'être de retour avant ce délai, muni d'une sacoche lourdement bourrée de pépites. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le voyageur donnât de ses nouvelles. Sa femme était réduite à la misère. Trop fière pour mendier, la pauvre abandonnée songeait au suicide. Soudain le *Portland* est signalé revenant des pays mystérieux. Elle accourt sur le port, et quand elle voit son mari descendre du paquebot avec ses sacs de pépites, elle roule à terre inanimée.



UN CAMP DE PROSPECTEURS.
DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Bien des femmes ont accompagné leur mari dans l'Eldorado : la première qui ait eu le courage d'escalader les glaciers du Chilkoot est Mme Berry, femme d'un jeune fermier de Californie. A sa suite d'autres vinrent, tentées par la fortune ; mais ce qu'il faut citer, c'est l'apparition de deux petites Sœurs de la Miséricorde, deux Canadiennes de Québec, c'est-à-dire deux Françaises, venues là, non pas attirées par l'appât de l'or, mais pour prier, pour guérir, pour sauver peut-être les victimes de la fièvre de l'or !

Malgré les déconvenues dont nous avons parlé à diverses reprises, la valeur du Klondyke comme terrain aurifère est indiscutable. Voici ce qu'en dit le Dr Dawson, géologue distingué du Canada : « Parlant du caractère général de la contrée, je n'hésiterai pas à dire qu'elle est extrêmement riche en or. Elle est pareille à d'autres grands districts miniers, en ce que le métal alluvial lavé par les ruisseaux a le premier été découvert et recueilli. Mais les montagnes d'où ces cours d'eau descendent doivent également être riches en or. Là, un jour, les grandes veines et filons de quartz aurifère seront découverts et travaillés, tandis que les pilons et le matériel de machines seront répartis à profusion dans les montagnes. Mais ce quartz est encore à découvrir.

« Le Yukon n'est pas une si mauvaise contrée que beaucoup se l'imaginent, excepté en hiver. Le climat est bon en été, quoique cette saison ne dure pas très longtemps. Le pays est beau et vert, et il fait bon y travailler. Mais les hivers sont longs et extrêmement froids. Cependant les conditions climatériques ne seront jamais assez rigoureuses pour empêcher le développement minier de cette région.

« La tâche est énorme, avec cette immense surface de pays et les difficultés de locomotion et de transport. Il se passera un temps considérable et des efforts répétés seront nécessaires avant que cette région soit complètement développée. Mais de grandes découvertes de terrains aurifères comme celles qui ont été récemment faites donnent à croire que l'ère de développement futur sera extraordinairement profitable. »

Le Dr Nordenskiöld, professeur de minéralogie à l'Université d'Upsal, envoyé dans le Yukon par le gouvernement suédois, dit que la contrée est très riche et sera très productive pour un long temps. Il prétend qu'on trouvera les immenses dépôts de quartz qui ont donné naissance aux graviers aurifères du Klondyke. L'or déjà trouvé provient d'anciens lits de rivières très différentes des rivières actuelles.

Le quartz sera de qualité inférieure et se trouvera près des creeks du Klondyke. L'or n'a pas été porté par les glaciers à une grande distance. Le terrain du district de la rivière Stewart contient beaucoup d'ardoises par conséquent on y éprouvera quelques déceptions quant à l'or. En somme, le rapport du Dr Nordenskiöld est très favorable.

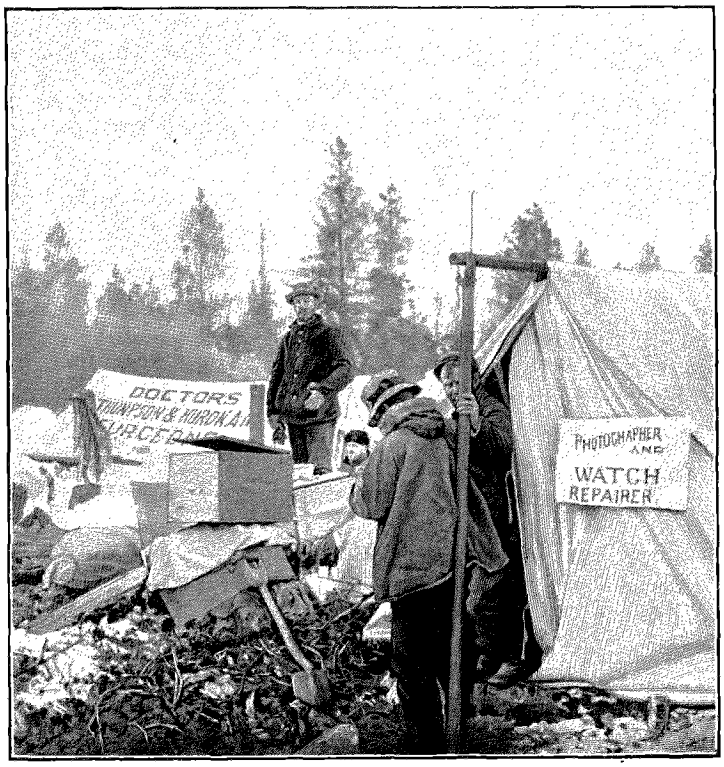
Après l'or, les fourrures sont le principal élément de richesse de la région.

Le plus grand des animaux du pays est l'élan d'Amérique ; c'est un animal de la taille d'un fort cheval et pesant jusqu'à 800 kilos ; sa chair est excellente et sa fourrure, d'un gris clair, très chaude et très épaisse. Il va en troupes et voyage de préférence le long de la crête des montagnes ; le matin, on peut surprendre aisément ses traces dans la neige fraîche et attendre patiemment son retour, qui s'effectue toujours par le chemin même qu'il a pris pour aller pâturer. De plus, il n'a pas conscience du danger, et le plus souvent il ne s'enfuit pas ; il est donc facile d'en détruire toute une bande à la fois. Les Indiens, qui vivent de chasse et de pêche, en massacrent parfois des troupeaux considérables en les cernant : les pauvres animaux, saisis de terreur, se serrent les uns contre les autres, sans chercher à se sauver, et sont tous égorgés sur place, souvent sans nécessité.

Le caribou est un cerf de grande taille, qui fournit aussi une fourrure estimée ; ses mœurs sont sensiblement les mêmes que celles de l'élan ; il a du reste, comme ce dernier, reculé à de grandes distances dans l'intérieur, où cependant il se rencontre en troupeaux de centaines de têtes.

L'ours, le loup et le lynx sont aussi pourchassés avec ardeur, en hiver, car leurs peaux sont très recherchées ; celle du lynx est la plus chaude et la plus légère de toutes pour la confection de robes, ou de couvertures servant de lit aux explorateurs.

Il y a plusieurs espèces d'ours : d'abord le grizzly, d'une force et d'une taille prodigieuses ; c'est le plus grand des ours ; puis le *silver tip* (tache d'argent) ainsi nommé parce qu'il a le haut du poitrail blanc, le reste de la robe étant gris, est beaucoup plus petit. Il est très féroce. Les coureurs des bois prétendent que ces deux variétés ne dorment pas dans leurs gîtes en hiver, comme le font les autres, mais voyagent continuellement et sont redoutables à rencontrer ; on les évite donc autant que possible. Les autres variétés, brun, noir, cannelle, sont presque inoffensifs ; ils se nourrissent en été, soit des baies si abondantes sur les versants élevés, soit de saumons pêchés dans la rivière. Le lieutenant Schwatka, qui a exploré l'Alaska, il y a quelques années, rapporte qu'en été les ours étaient si nombreux sur certains ruisseaux, attirés là par le saumon, que les prospecteurs avaient dû leur abandonner la place ; il dit aussi que les moustiques attaquaient les ours si obstinément qu'on trouvait parfois certains de ces animaux rendus aveugles par suite de piqûres aux yeux.



UNE INSTALLATION DE MINEURS.
DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

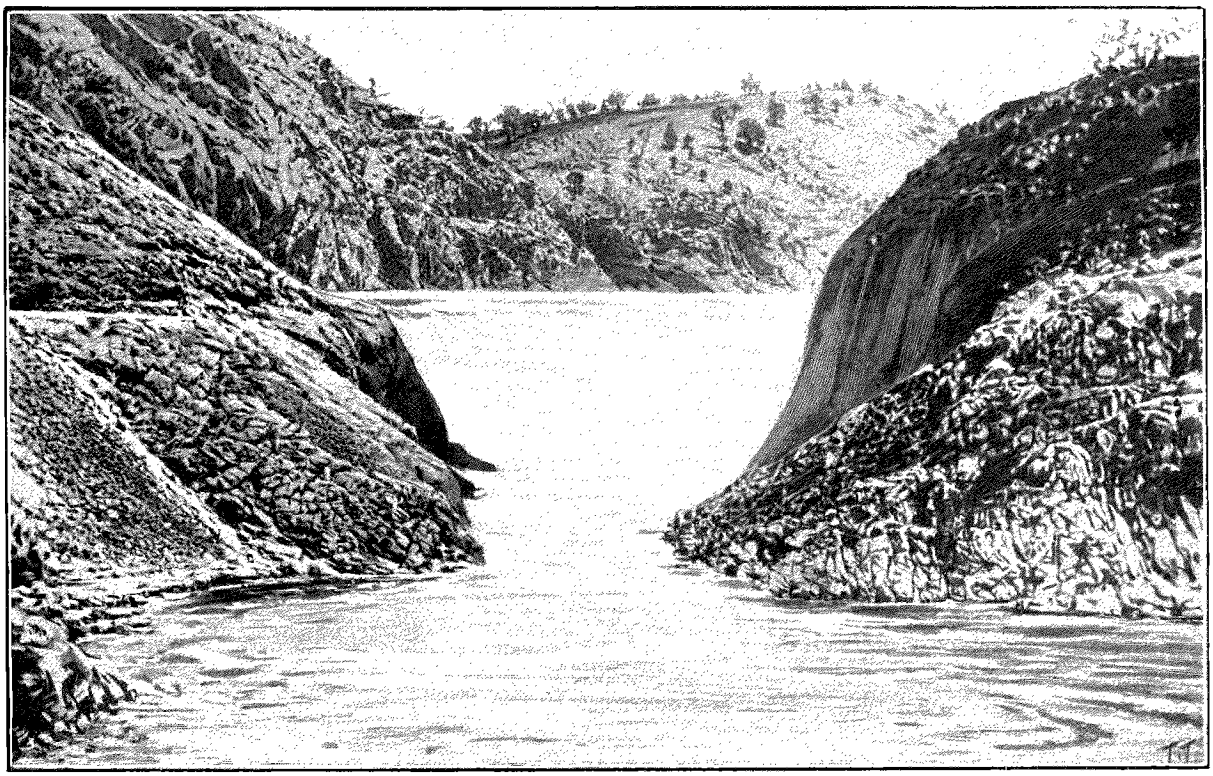
L'ours, même le grizzly, n'attaque pas volontiers l'homme, à moins d'être blessé ; dans ce cas il devient fort dangereux. Un de nos compagnons d'excursion au Quartz Creek nous a affirmé que dans une partie de chasse, il y a un an, un grizzly se jeta à l'eau pour gagner à la nage le canot d'où un coup de feu l'avait blessé. Ce ne fut qu'après avoir reçu plus de quarante balles dans le corps qu'il cessa de vivre.

Les fourrures peut-être les plus demandées sont celles de renards ; il y en a de gris d'argent, de noirs, de bleus et de roux, les deux premières variétés étant les plus estimées. Les renards sont communs et les loups rares, surtout les noirs, dans le Yukon les loutres sont rares aussi ; le castor ne se rencontre pas.

Les lièvres arctiques sont tantôt très rares et tantôt très abondants, suivant les années. On a observé à leur égard un fait très curieux ; pendant trois ans on n'en voit pas trace, puis, les deux années suivantes, ils sont extrêmement nombreux et se multiplient beaucoup. Ensuite ils disparaissent alors en quelques mois. Ils ont ainsi un cycle de sept années dans lesquelles ils apparaissent et disparaissent mystérieusement sans qu'on ait pu jusqu'ici se rendre compte des raisons de ce phénomène. On ne trouve jamais aucune trace de leurs cadavres.

La martre est soumise aux mêmes règles d'apparition et de disparition.

Les chèvres et moutons (*big horn*) se trouvent sur les pentes des montagnes et sont prisés pour leur chair



BONANZA CREEK. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

et pour leur peau, qui fournit une fourrure chaude et épaisse ; il en existe une variété tout à fait blanche dans les montagnes du chaînon des Rocheuses, non loin du Yukon, à 60 kilomètres en aval de Dawson.

Les oiseaux sont rares, excepté les canards et les oies sauvages, qui se voient par milliers dans les mois de mai à septembre et qui pondent leurs œufs ou élèvent leurs couvées sur les innombrables lacs, étangs et mares de l'intérieur.

L'aigle à tête blanche est commun sur la côte, mais assez rare à l'intérieur ; une variété d'aigle brun de petite taille est assez nombreuse, de même que les corbeaux ; la pie, au contraire, se voit rarement.

La poule de bruyère abonde, la perdrix pas du tout ; mais par endroits la perdrix blanche (ptarmigan) est très nombreuse. Parmi les petits oiseaux, les *snow birds* (oiseaux de neige) courent par bandes sur la neige ; en été, des troupes d'oiseaux de la couleur et de la grandeur des moineaux animent les bois du Klondyke ; les martinets sont légion le long du fleuve, tandis que les hirondelles décrivent leurs gracieux arcs de cercle dans l'air, au-dessus des toits de Dawson, qui, par parenthèse, sont couverts de verdure et de fleurs. En effet, les planches grossières qui recouvrent en deux plans inclinés les cabanes et les huttes des Dawsoniens sont chargées d'une couche épaisse de terre végétale ; les graines s'y développent d'autant mieux que l'intérieur est plus chaud.

Quelques personnes industrieuses ont tiré parti de cette circonstance pour établir des potagers sur le toit de leur habitation. Aussi, dans une simple promenade, un observateur quelconque peut-il juger assez sainement du caractère des gens dont il aperçoit la maison. Voilà des navets, des oignons, des laitues ; assurément l'habitant de cette cabane est un ami du bien-être matériel, un gourmand, un épicurien ; voici, au contraire, des campanules, des crocus, des églantines, c'est la demeure d'un idéaliste, d'un rêveur...

Un autre oiseau qui a tout à fait la tournure impudente du geai sans en avoir le manteau, c'est le pillard de camp (*camp robber*) ; le corps est gris, les ailes sont noires, et la tête est ornée d'une huppe donnant à l'animal un air crâne ; très hardi, il vient sans hésiter voler la viande suspendue à l'entrée de la tente et ne se laisse pas intimider même par un coup de feu. Dans les forêts pullulent les écureuils rouges.

C'est là l'énumération à peu près complète des espèces animales du territoire du Yukon.

Il faut aussi mentionner la découverte sur les creeks, à quelques mètres de profondeur, de restes d'ossements et de dents d'animaux antédiluviens, des fragments de squelettes assez complets, des défenses de mammouth, l'une entre autres mesurant encore plus de 1 mètre de long et évidemment brisée aux deux extrémités. C'est sur le Hunker, l'Eldorado et le Dominion que la plupart de ces débris fossiles ont été exhumés.

Le territoire du Yukon est administré par un gouverneur général (aujourd'hui M. Ogilvie), assisté d'un

conseil composé de six membres ayant pleins pouvoirs et qui peut nommer ou révoquer tous les employés subalternes, à l'exception du juge, qui est indépendant.

Le district ou territoire du Yukon est une province ou plutôt un département du Territoires du Nord-Ouest qui, en fait, embrasse toute cette partie du continent au nord du 60e parallèle et comprise entre les 100° et 141° de longitude occidentale (Greenwich).

Un commissaire de l'or est chargé de tout ce qui concerne les mineurs et les mines, patentes, titres, actes d'enregistrement, etc. Les permis pour la coupe du bois des forêts du gouvernement et pour l'usage du bois flottant et dérivé sur les rivières sont donnés par un agent des forêts. Il y a quatre arpenteurs sous les ordres du commissaire de l'or.

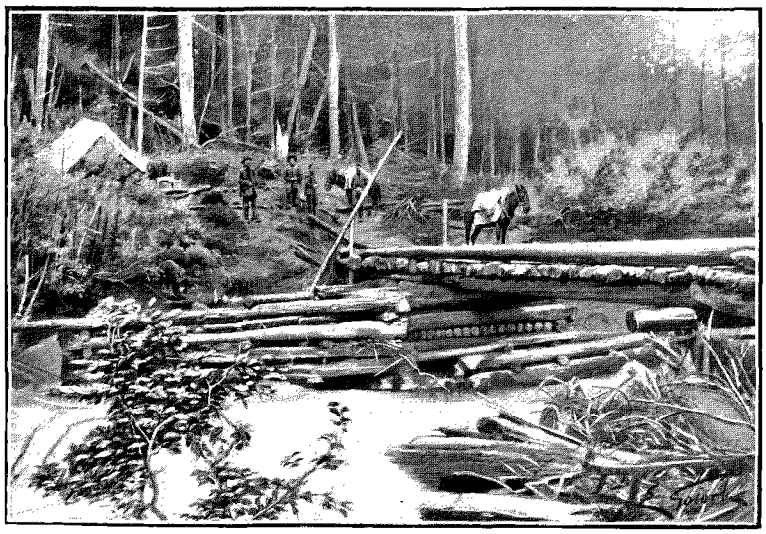
Un corps de police à cheval « ou montée », au nombre de 250 hommes, est réparti sur les lignes de trafic du territoire, avec des stations à Bennett, au lac Tagish, aux rapides du Cheval Blanc, à l'embouchure de la rivière Teslin, à Selkirk, à Dawson (où sont le plus grand nombre de soldats) et à Cudahy, avec de fréquentes patrouilles entre ces différents points pour le maintien de l'ordre.

Il convient de dire que ces patrouilles produisent un excellent effet. L'ordre et la tranquillité règnent dans tout le pays, dans les centres habités comme sur les gisements aurifères. C'est là un résultat admirable et assez surprenant même, dont il faut féliciter grandement la commission du Yukon et les officiers de la police, car on peut bien admettre que dans cette population de gens entraînés vers le nouvel Eldorado, à la recherche de l'or, il s'est glissé un nombre considérable de gens d'une moralité douteuse. La vigueur avec laquelle sont appliquées les lois britanniques, la difficulté de s'échapper du pays, ont empêché jusqu'ici les mineurs de se livrer aux violences si fréquentes dans les anciens camps miniers d'Amérique. Il y a eu, cela va sans dire, des incidents qui se sont dénoués tragiquement, mais ils ont été l'exception.

Quant à la ville de Dawson, elle a été, dans le courant de l'été dernier, érigée en municipalité avec un comité provisoire de six membres. Depuis lors une administration municipale permanente y a été instituée.

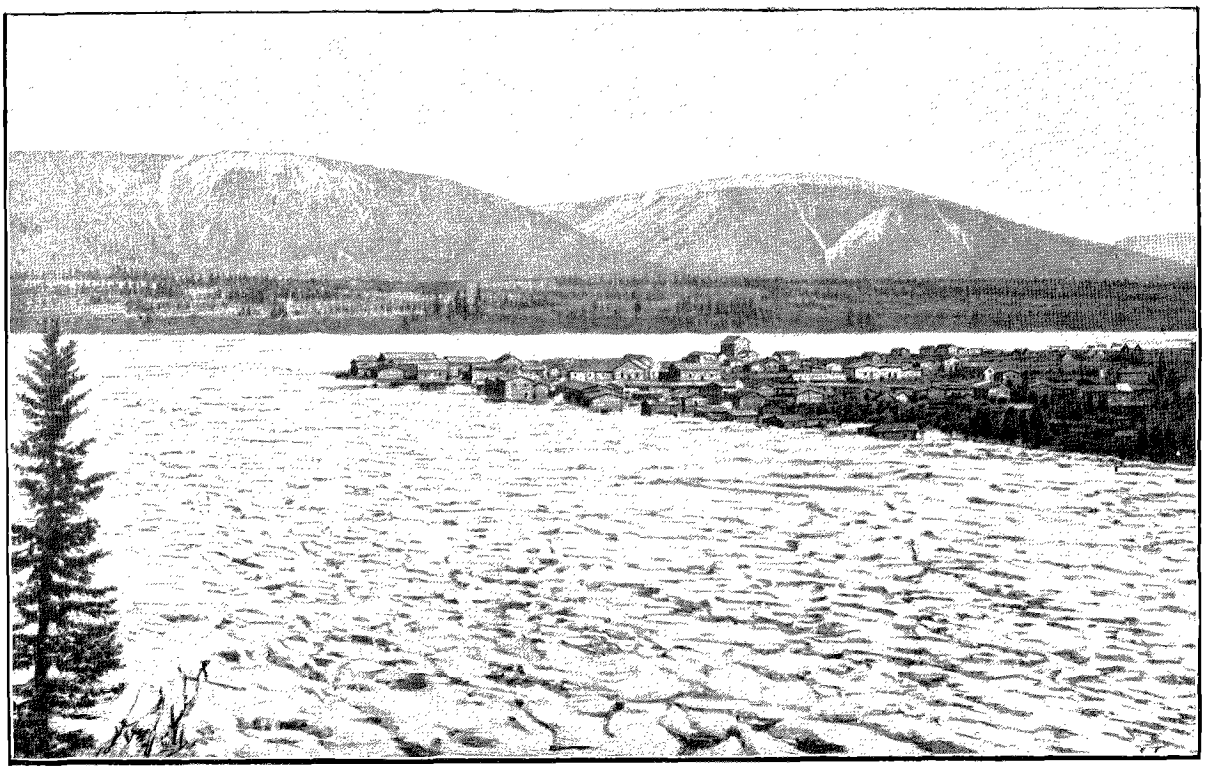
A Dawson, en particulier, l'ordre est parfait. Il n'y a jamais de disputes ni de rixes. Personne ne ferme ses portes. L'or est si abondant dans les maisons qu'il ne vaut pas la peine d'être volé. Aussi Dawson s'enorgueillit-elle d'être la ville la plus honnête du monde.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



PASSAGE D'UN AFFLUENT DU YUKON.
DESSIN DE GOFORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



FORTY MILE CITY. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XVI

La rivière Forty Mile et ses placers. — Les gisements de charbon. — Barres aurifères (de Roger). — Légende indienne. — Les vapeurs du Yukon. — Mouvement commercial du fleuve. — Statistiques et prix courants. — Production aurifère du Klondyke. — La taxe sur l'or.



LE COLONEL EVANS. CROQUIS DE L'AUTEUR.

Tournons pour quelque temps le dos à Dawson ; nous laisserons la ville se transformer pendant notre absence, si rapidement qu'à notre retour, au lieu de la chemise de flanelle rouge ou bleue, de l'habit à bandes multicolores en *mackinaw* et des bottes américaines ou *muckalucks* en peau de phoque, nous trouverons presque partout la redingote ou le paletot sac, le col blanc et les souliers en cuir verni; au lieu d'aller loger comme aux premiers temps sous le mince couvert d'une tente ou sur les planches raboteuses d'un pont de bateau, nous jouirons d'un gîte confortable au *Fairview* et au *Yukon Hôtel*. Nous prendrons un des nombreux steamers récemment arrivés de Saint-Michel et qui y retournent après un jour ou deux d'escale à Dawson; la descente du Yukon, qui est facile, nous fournira quelques observations intéressantes. Nous ne la poursuivrons pas d'ailleurs au delà de la région aurifère, bien que, au dire de quelques-uns, la ceinture dorée du continent américain, qu'on peut tracer tout le long des Andes, puis des sierras du Mexique et des montagnes Rocheuses, se continue jusqu'à la mer de Behring, passe le détroit et vienne se relier à une autre ceinture qui s'étend de l'Oural à travers toute la Sibérie.

A 70 kilomètres en aval de Dawson, la rivière Forty Mile, découverte en 1886, débouche dans le Yukon venant de l'Ouest; à son confluent, on trouve les villes de Forty Mile sur la rive droite et de Cudahy sur la rive gauche, séparées par moins d'un kilomètre. Elles se font concurrence; l'une et l'autre ont hôtels, salons, restaurants, grands opéras et boulangeries, comme tout centre minier qui se respecte. Il est difficile de décider laquelle des deux est la métropole, mais comme les Fortymilois peuvent exhiber le premier cheval venu dans le pays et un théâtre en *logs* qui a coûté 1 000 dollars et où l'on joue *l'Homme de l'île Douglas*, on se sent ébranlé et l'on se déclare prêt à lui donner la palme.

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169, 181, 193 *et* 205.

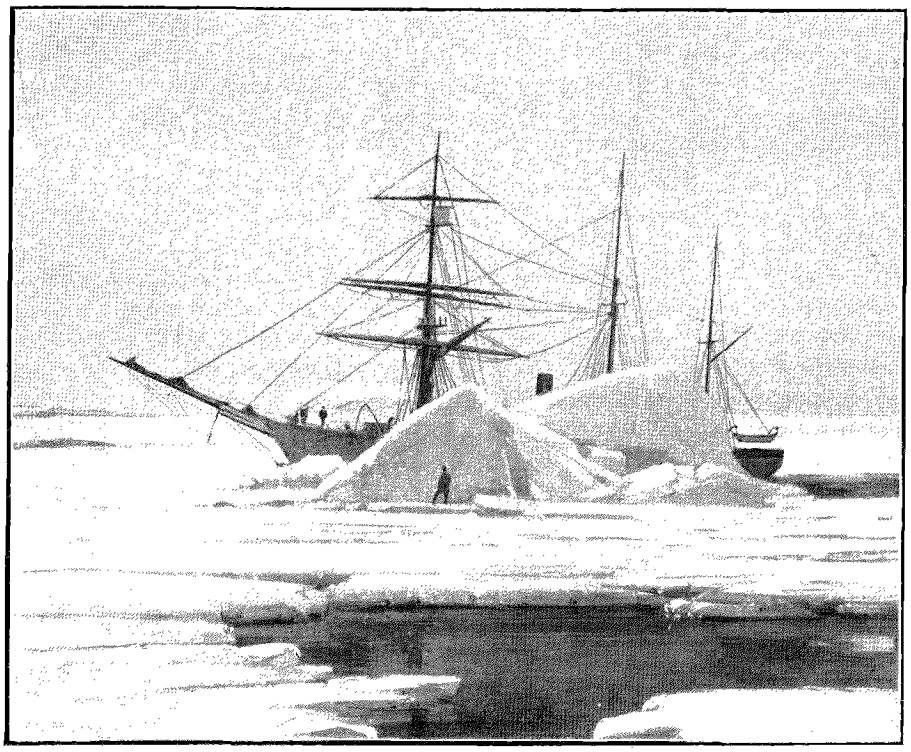
A 35 kilomètres de son confluent, la rivière Forty Mile franchit la ligne imaginaire formant la frontière entre le Canada et l'Alaska; c'est tout près d'ici que le premier or en pépites fut trouvé dans la région du Yukon. Bien que de l'or fin ait été rencontré dans plusieurs endroits, entre autres sur le Stewart, en quantités rémunératrices, les mineurs ne se déclarent satisfaits que s'ils trouvent des pépites; en effet, l'or fin est beaucoup plus difficile à travailler, le déchet est considérable et l'emploi du mercure fort dispendieux. Sitôt donc que la découverte de pépites se fut produite en 1886, les prospecteurs affluèrent et se dispersèrent dans toute la région.

En 1891, le Rév. Mac Donald, missionnaire canadien venant de Birch Creek, rivière qui prend sa source au Nord et non loin du Forty Mile, ayant ramassé une pépite, la montra à des mineurs qui aussitôt se mirent à prospecter ce nouveau creek. Circle City fut alors fondée pour devenir le quartier général du trafic avec Birch Creek, distant de 30 kilomètres.

A 6 kilomètres en aval de Cudahy, le Coal Creek, venant de l'Est, se jette dans le Yukon; on a trouvé sur son parcours de nombreuses veines de charbon, lignite de bonne qualité; quelques morceaux en ont été traités par la fournaise à Dawson et ont donné un assez bon coke. On peut se figurer la valeur de ces dépôts carbonifères si l'on pense que le bois est cher, qu'il se fait de plus en plus rare, que sa consommation par tête d'habitant est considérable, puisque c'est l'unique matière employée pour la construction des maisons et des bateaux, qu'il est indispensable à la mise en œuvre des claims et à leur outillage, et qu'enfin il se vendait l'été dernier, à Dawson, à raison de 20 dollars la corde (environ 4 stères); or, on estime qu'une tonne du charbon découvert sur le Yukon et quelques affluents équivaut à au moins 2 cordes du meilleur bois de la région. Les dernières nouvelles de Dawson annoncent que le bois est en ce moment (novembre) à 40 et 50 dollars la corde prise sur le quai. En dépit de ces hauts prix, plusieurs négociants en bois n'ont pas fait d'argent parce que leurs hommes ont perdu beaucoup de radeaux sur les barres de sable. Presque sur chaque barre, entre Dawson et Fort Selkirk, on voit échoués un ou deux radeaux de troncs d'arbres.

L'*Alaska Commercial Company* a maintenant une équipe de 12 ou 15 hommes sur Nation Creek, extrayant du charbon pour les steamers de la Compagnie qui naviguent en été sur le Yukon; on comptait empiler de 2 000 à 3 000 tonnes de ce combustible au bord du fleuve pendant l'hiver.

Sur la rivière Forty Mile, à 12 kilomètres de son embouchure, les collines se rapprochent et forment un cagnon ne livrant qu'un passage assez étroit aux eaux tourbillonnant sur les rochers du lit; de fréquents accidents se sont produits à cet endroit. On trouve sur la rivière de riches barres aurifères : l'une d'un kilomètre de long, appelée « la Pâte aigre » (*Sour Dough*), se trouve juste au sortir du cagnon. Depuis de longues années elle a été la ressource *in extremis* des mineurs malheureux qui venaient y refaire leurs fortunes entamées. Ils y gagnaient jusqu'à 20 dollars par jour.



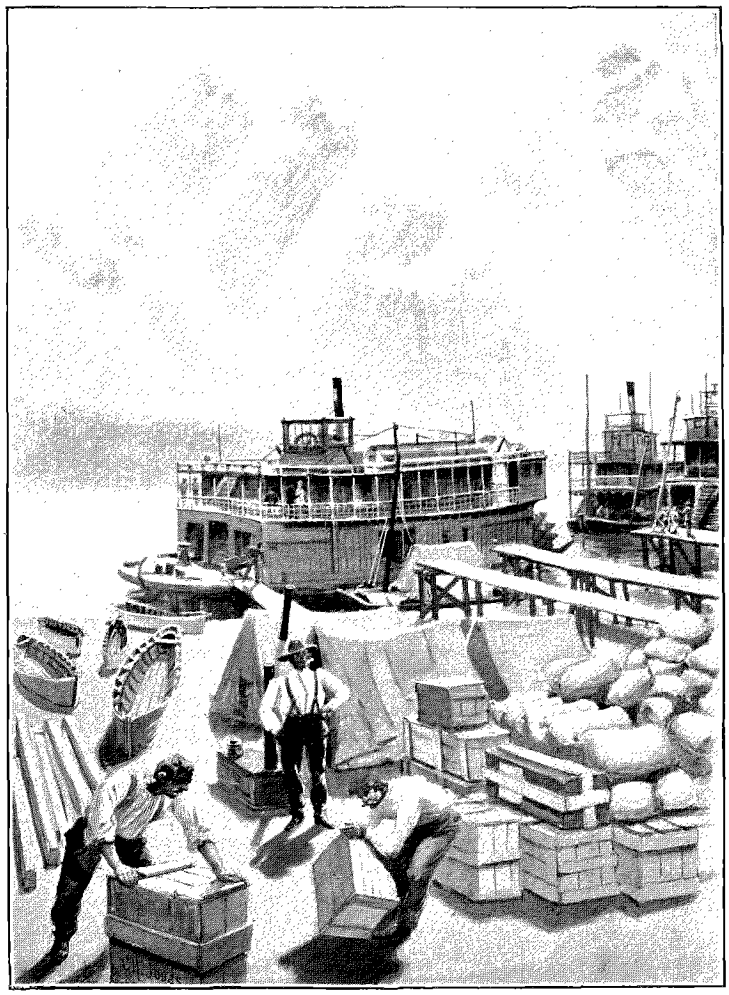
NAVIRE PRIS DANS LA GLACE, À L'EMBOUCHURE DU YUKON. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Une autre barre aurifère aussi riche, dit-on, et plus considérable, est la barre de Roger, située sur la rive gauche du Yukon, à 90 kilomètres de Dawson et 20 de Forty Mile. Elle est de 3 kilomètres de long et sa largeur est à peu près la même. Elle avance en promontoire au pied d'un groupe de rochers connu sous le nom de « Roc du Vieux », et faisant face à un massif semblable de l'autre côté de la rivière et appelé le « Roc de la Vieille ». Une légende indienne nous explique ces deux noms :

Il y avait une fois un puissant *tshaumen*. C'est le nom du médecin des tribus du Sud ; il occupe une position et exerce une influence pareilles à celles des sages ou mages des anciens temps dans l'Orient.

Dans la même localité que ce personnage influent vivait un pauvre homme qui avait le malheur d'avoir une mégère pour femme. Il l'endura très longtemps sans murmures, espérant qu'elle s'adoucirait, mais au contraire le temps ne sembla qu'aggraver le mal. A la fin, étant absolument las de cette torture incessante, il se plaignit au tshaumen, qui le réconforta et le renvoya chez lui en lui promettant que tout irait bientôt pour le mieux. Peu après, il s'en alla à la chasse et resta plusieurs jours absent, dans l'espoir de rapporter du gibier, mais sans succès. Il revint éreinté et affamé au logis, et il y fut reçu par la virago avec une explosion d'injures plus violente que jamais. Cette réception l'exaspéra à ce point que, rassemblant toute sa force et son énergie, le galant mari allongea à son épouse un coup de pied qui l'envoya promener par-dessus la rivière, où elle fut changée en une masse de roc qui a subsisté depuis lors, souvenir éloquent de sa méchanceté et leçon solennelle à toutes les mégères futures. Comment il se fait que l'inoffensif époux fut, lui aussi, métamorphosé en pierre sur l'autre bord du fleuve, on ne nous l'explique pas ; peut-être faut-il supposer que le résultat inespéré de son action le pétrifia d'étonnement.

Quoi qu'il en soit de la légende, les deux rocs sont là, et l'on pense qu'autrefois ils étaient reliés par une barrière de pierre que le Yukon a usée et détruite à la longue : la barre a été formée par les eaux tombant en cataracte de cette écluse naturelle.



STEAMERS DU YUKON. — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

La rivière de Seventy Mile a aussi des placers et des barres aurifères de valeur et de vaste étendue qui ne demandent qu'à être exploités pour donner un bon rendement. Mais il faut pour cela des pompes et un certain équipement de matériel très coûteux à transporter, tandis que la main-d'œuvre est encore chère. Il est vrai que, chaque année, les prix s'abaissent un peu. Le temps n'est donc pas éloigné où toutes ces richesses seront mises en valeur et ajouteront au stock monétaire, au bien-être universel.

Le Yukon franchit le Cercle Arctique à Fort Yukon, à 550 kilomètres de Dawson, après avoir suivi dans son cours une direction généralement Nord-Ouest ; il reçoit en ce point l'apport des eaux de la rivière du Porc-Épic, qui vient du Nord-Est, et puis redescend vers le Sud-Ouest pour se jeter dans la mer de Behring, après un parcours de 2 420 kilomètres depuis Dawson. De son embouchure, où se trouve le poste de Kutlik, on compte 150 kilomètres jusqu'à Saint-Michel. Ce port, situé sur une île, est le lieu de rendez-vous des vapeurs océaniques qui viennent de tous les points de la côte du Pacifique et des vapeurs fluviaux qui naviguent exclusivement dans les eaux du Yukon, de Kutlik à Dawson ou même au White Horse, sur une distance totale de 2 940 kilomètres. A ce dernier point, un transbordement a lieu, à cause des rapides, jusqu'à la tête du cagnon, d'où un autre vapeur navigue jusqu'à Bennett, éloigné de 126 kilomètres, de sorte que la longueur totale des eaux navigables du Yukon s'élève à 3 066 kilomètres.

Il y avait, en juillet, à Saint-Michel, des milliers de personnes cherchant à remonter le Yukon. Les rives du fleuve étaient littéralement bordées de tentes, et, bien que plus de 40 steamers neufs eussent passé la barre, venant des ports du Pacifique, un grand nombre de ces aventuriers ne pouvaient, faute de bateaux, s'embarquer à temps pour atteindre Dawson avant la fermeture de la saison par la glace.

Toutes sortes d'embarcations remontaient le fleuve, remorquées, halées, poussées à la perche, et portant

toute espèce de gens et de marchandises. Une barque longue de 30 mètres était chargée de whisky et d'autres boissons. Le nombre des femmes sur cette route égalait presque celui des hommes. De fréquents accidents ont eu lieu sur la côte avant d'arriver à Saint-Michel. Ainsi le *Cormorangh* perdit un remorqueur à vapeur et deux chalands en acier. Le *Portland* perdit aussi deux chalands; la flottille des steamers Moran était endommagée, et l'on réparait ses bateaux dans un des ports de la côte. On rapporte également que l'*Oil City*, le vapeur de la *Standard Oil Company*, a été mis en pièces.

Les steamers du Yukon sont allongés et étroits ; ils ont de 15 à 50 mètres de long, sur 7 à 10 de large ; quelques-uns peuvent porter 500 tonnes. Ils sont bâtis sur le modèle des steamers naviguant sur le Mississipi et ont deux étages : l'inférieur contenant la machine, les chaudières, les marchandises et un espace libre pour y entasser le bois coupé le long des rives et chargé au fur et à mesure des besoins; le supérieur, où sont les cabines, les salles à manger, le salon, le fumoir, etc. La guérite du capitaine et du pilote surmonte le tout et est placée tout à fait à l'avant. Généralement ces bateaux portent deux cheminées jumelles et une roue à aubes à l'arrière. Leur vitesse peut atteindre 12 ou 13 nœuds à l'heure dans les eaux sans courant, leur tirant d'eau est de moins d'un mètre.

A la date du 17 septembre dernier, il en était arrivé déjà 57 de Saint-Michel à Dawson, ayant remonté le fleuve en 15 à 20 jours. L'un deux, le *Yukoner*, commandé par le capitaine Irwin, de Victoria, ne mit que huit jours et dix heures, établissant ainsi le record de vitesse. Il espérait faire en moins de temps encore la descente du fleuve, mais diverses causes le firent rester une dizaine de jours en route.

Les prix sont encore très élevés à Dawson, et il est certain que le nombre actuel des habitants de la ville est hors de proportion avec la demande de bras. Voici ce que disait, à ce sujet, au printemps 1898, le juge Mac Guire, qui venait de retourner au Canada :

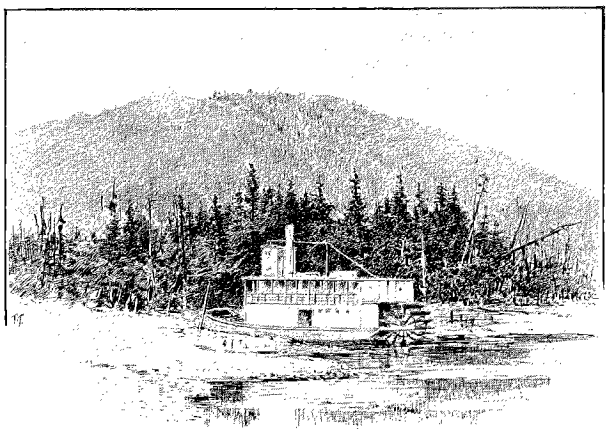
« Je me hasarderai sans crainte à avancer que des 16 000 habitants de Dawson, sur lesquels 13 000 sont arrivés ce printemps, 3 000 seulement auraient dû venir. De ceux qui sont venus, bien peu se rendent compte des difficultés de la route, et quand ils s'en rendront compte il sera trop tard. Le prochain hiver peut être bien plus rigoureux que le dernier, et il est probable que beaucoup périront sur la glace. »

M. Mac Guire, il convient de l'ajouter, doit être un pessimiste, qui ne voit pas en beau les choses du Klondyke. En effet, il a donné sa démission parce qu'il ne considérait pas son salaire, de 5 000 dollars par an, comme suffisant. Pour justifier sa demande de mise à la retraite, il écrivit ce qui suit : « Le Juge du Territoire du Yukon devrait être mieux rétribué qu'un simple manœuvre; or il n'y a pas de travailleur ordinaire, à Dawson, qui ne gagne plus de 5 000 dollars par an. »

Au sujet de la valeur probable de l'or extrait au Klondyke en 1898, voici encore deux opinions :

Le major Walsh l'estime à 11 000 000 de dollars, et M. Mac Question, à 8 000 000.

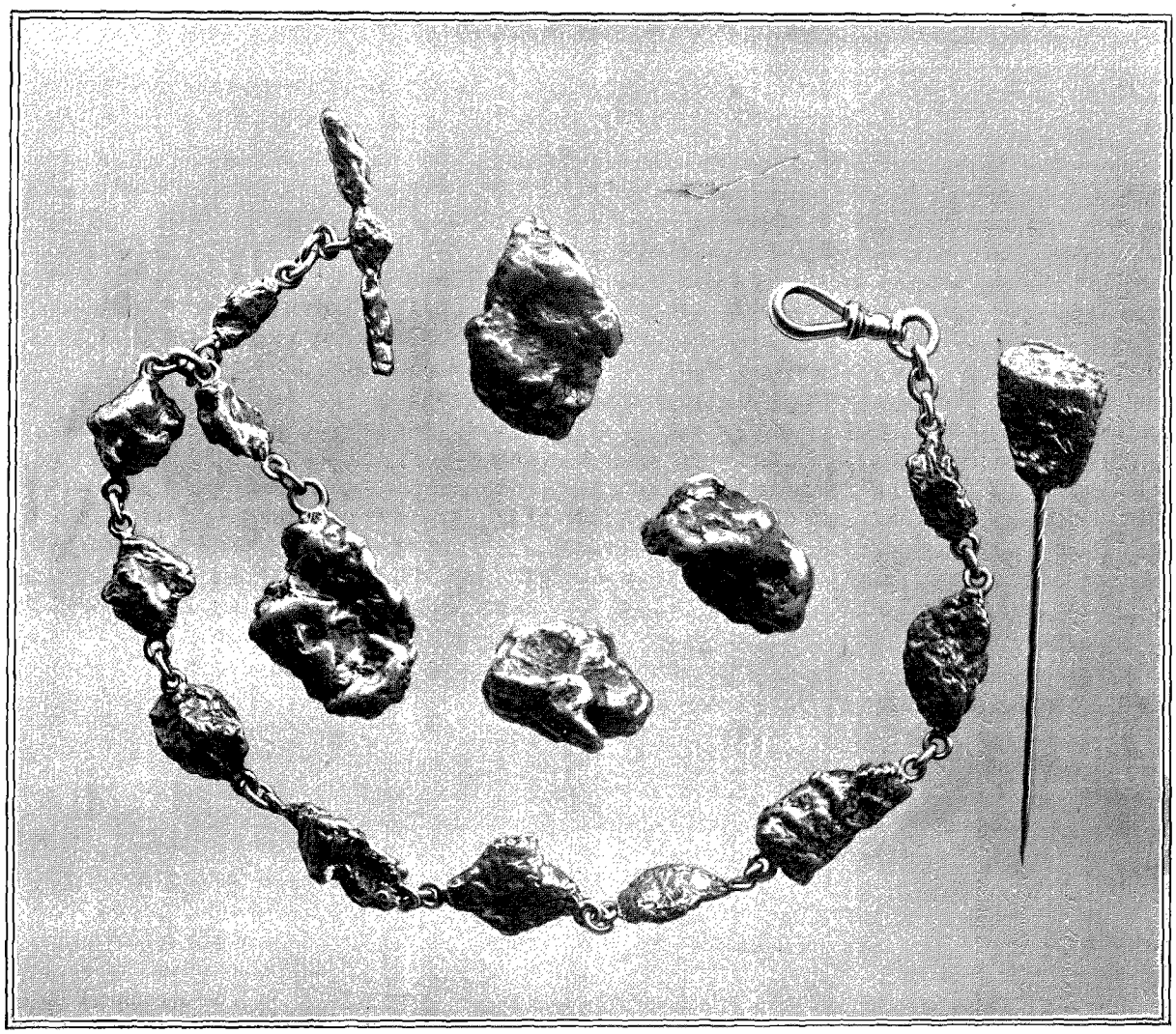
Il faut dire que le premier de ces messieurs, ayant été gouverneur du Yukon jusqu'en septembre dernier, est peut-être le mieux à même de formuler un jugement sur la question. D'un autre côté, le chef du bureau d'essais de l'or des Etats-Unis à Seattle a publié un rapport officiel constatant que son bureau a reçu du Klondyke de l'or pour une valeur de 4 300 000 dollars, et il déclare qu'une lettre du bureau d'essais de San Francisco annonçait une recette de 3 600 000 dollars de la même source, soit ensemble 7 900 000. Si l'on tient compte du fait qu'une fraction du produit aurifère du Klondyke, pour 1898, est restée dans le pays pour des opérations ultérieures ou des achats de claims, qu'une autre fraction a été absorbée par la taxe gouvernementale et qu'enfin une autre fraction encore a été débarquée directement à Victoria et Vancouver, on conclura que ces évaluations sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.



UN VAPEUR ÉCHOUÉ.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Il est probable que le prix de transport des marchandises par le fleuve subira une modification, si l'on en juge par la concurrence qui se prépare. Les diverses compagnies annoncent, en effet, qu'elles vont augmenter le nombre des vapeurs et développer le service. Il se construit, en ce moment, à San Francisco, un grand steamer dont le capitaine assure qu'il sera de force à remonter les rapides du White Horse. Un autre, l'*Aquila*, sera transporté par le tramway au-dessus des rapides et naviguera dans les eaux des lacs supérieurs, l'été prochain.

Une centaine de rennes appartenant au gouvernement des Etats-Unis sont en route, par le Dalton Trail,



PÉPITES DU KLONDYKE PHOTOGRAPHIÉES D'APRÈS NATURE, À LA DIMENSION DES ORIGINAUX.
POIDS DE LA CHAÎNE, 170 GRAMMES. — ÉPINGLE, 25 GRAMMES. — PÉPITE N° 1, 47 GR. 1/2. — PÉPITE N° 2, 35 GRAMMES.
PÉPITE N° 3, 39 GRAMMES. — VALEUR, 3 FR. 10 LE GRAMME.

pour Circle City. On attend avec intérêt le résultat de cette expérience pour juger de leur utilité en Alaska.

On annonce que la « royauté » (*royalty*) ou taxe de 10 pour 100, prélevée par le gouvernement canadien sur le produit brut des placers du Territoire du Yukon (elle n'existe que là), va être réduite à un taux strictement suffisant pour payer les dépenses dans ce territoire. Cette taxe a été attaquée avec violence par les mineurs, qui prétendaient qu'elle était surtout injuste comme impôt. Eux seuls, disaient-ils, en étaient atteints, alors que les tenanciers et propriétaires de « salons », de tripots, de jeux, d'hôtels, de restaurants, etc., à Dawson, qui font tous des affaires sinon plus lucratives, du moins plus sûres que les mineurs, en étaient exempts. De plus, ajoutaient-ils, beaucoup de claims qui, sans cela, pourraient être exploités avec profit, cessent de l'être à cause de la « royauté », car un bénéfice de 10 pour 100 ne tentera que fort peu de capitalistes, qui se décideraient à travailler s'ils retiraient 20 pour 100. C'est ainsi que plusieurs prospecteurs de claims ont renoncé à les faire opérer cet hiver, espérant que cette taxe inique serait abolie avant longtemps, ou tout au moins grandement réduite. Ils se sont contentés de faire « représenter » leurs claims, c'est-à-dire qu'ils ont payé des individus pour les occuper personnellement pendant trois mois et empêcher ainsi le bail de devenir nul et sans effet.

La loi minière canadienne ne donne pas le droit de propriété sur le terrain du claim au mineur qui le jalonne, mais seulement sa possession pour une année à partir du jour où il est enregistré et à condition que le mineur l'habite et l'occupe au moins trois mois dans cette période ou se fasse représenter par une autre personne. La loi américaine, sur ce point, est plus libérale et n'exige que trois semaines. Il y a un an, il en coûtait 1 000 dollars à quelqu'un pour obtenir un représentant; cet été on en pouvait embaucher à raison de 500 dollars et même à moins. Cette mesure a été imaginée dans le but d'empêcher la spéculation sur les claims et d'obliger le détenteur provisoire à travailler ou à faire travailler le sien sans retard, soit l'année même de son obtention.

*

XVII

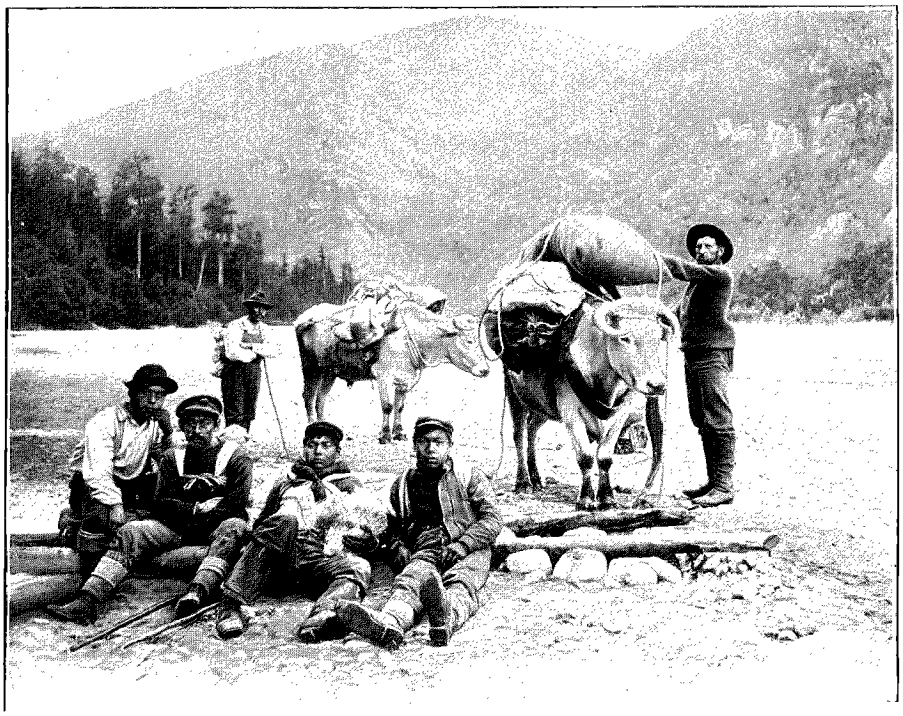
A bord du *Columbian*. — Incendie à Dawson. — Ruines à Selkirk. — Le colonel Evans. — Les pommes de terre de Sixty Mile. — Produits agricoles du Yukon. — Les autres routes. — La barre de Cassiar. — Un campement d'Indiens. — Amour maternel.

Mais le moment approche où il faut prendre congé de Dawson et de ses placers. C'est le commencement de septembre, et les gelées peuvent, d'une nuit à l'autre, transformer la nappe liquide du fleuve en une feuille de glace assez forte pour interrompre la navigation sur le Yukon. En effet, les affiches portent que les derniers vapeurs vont partir dans quelques jours, et tous les mineurs, spéculateurs, mercantis qui n'ont pas à passer l'hiver au Klondyke, s'empressent d'acheter leurs billets de retour, soit en descendant le fleuve par Saint-Michel, soit en le remontant par Skagway ou Dyea. La première route est la moins chère, mais la plus longue ; le prix de la cabine est de 160 dollars, repas compris, de Dawson à Seattle ou San Francisco, et le voyage dure environ 25 jours : 10 jours pour descendre le Yukon, et une quinzaine de Saint-Michel jusqu'à destination ; la mer de Behring est généralement orageuse, et le trajet est par conséquent assez pénible.

La seconde route est plus courte ; il faut 9 à 10 jours par vapeur jusqu'à Bennett ; le prix du billet est de 140 dollars sans les repas, qu'il faut payer en sus, à raison de 2 dollars chacun. Puis de Bennett à Dyea ou à Skagway, il faut au moins une forte journée ou mieux deux à pied ou à cheval par-dessus les cols ; le bagage, s'il y en a, doit être porté à dos de mulet par le White Pass ou par le tramway aérien de Chilkoot Pass. Dans l'un et l'autre cas, c'est une grosse dépense. Enfin, de Dyea ou Skagway à Victoria ou à Seattle, il faut de nouveau payer le passage à bord d'un steamer quelconque faisant le service régulier de l'Alaska, traversée qui demande environ 4 ou 5 jours. Dans ces conditions, le voyage complet de Dawson à l'un des ports du Pacifique est de 15 à 16 jours, si la correspondance se fait sans retard entre vapeurs, ce qui est généralement le cas. Par suite de la concurrence entre lignes rivales, le passage de Skagway à Victoria ou à Seattle ne coûtait en septembre 1897 que 12 dollars.

Donc, au revoir Dawson, et au printemps prochain, s'il plaît à Dieu ! Peut-être te retrouverons-nous à la même place, mais cela n'est pas certain, car un incendie toujours à craindre peut te faire transporter tes pénates ailleurs, par exemple de l'autre côté du fleuve, où l'emplacement serait certainement plus salubre.

Déjà, du reste, le bruit a couru que, le 14 octobre dernier, la ville avait été réduite en cendres. Mais c'était un bruit exagéré ; il n'y avait guère eu qu'une quarantaine de bâtiments détruits par le feu, ce qui avait occasionné une perte évaluée à 500 000 dollars.



CONVOI DE MINEURS. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Il y a quelques mois, une pompe à vapeur et une pompe à composition chimique (qui éteint instantanément un feu, même très violent), des dévidoirs et un char à échelles avaient été commandés par la North American Trading C°, sur les instances de quelques personnes qui avaient offert de fonder une compagnie de pompiers volontaires. Ces appareils arrivèrent à Dawson en août, mais pour un motif quelconque ils ne furent pas délivrés ni mis en état de fonctionner, de sorte que deux mois plus tard, lors du grand incendie, rien n'était prêt. Une demi-douzaine de citoyens ayant précédemment fait partie du corps des pompiers sur la côte du Pacifique s'offrirent pour prendre le commandement de la manœuvre et réussirent à faire fonctionner la pompe chimique et le char à échelles en peu de temps et avec de bons résultats.

Quant à la pompe à vapeur, il fallut d'abord la décrasser, du vernis et de la graisse s'étant introduits dans



EXPLOITATION D'UN PLACER PAR LA MÉTHODE HYDRAULIQUE (PAGE 225). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

les portées. Finalement, après deux heures de ce nettoyage, elle fut en état de servir, et grâce à elle les ravages du feu furent circonscrits.

Plusieurs hommes furent blessés en combattant l'incendie, mais non grièvement; d'autres eurent les sourcils et la barbe brûlés, mais personne ne fut tué. La ville tout entière y eût passé sans l'intervention et l'énergique défense de plus de 2 000 hommes armés de couvertures mouillées, de seaux et de haches. On a dit qu'il n'y avait pas à Dawson assez de bois en planches ni de verre à vitres pour refaire le quartier brûlé, et que les incendiés étaient en grande détresse et devraient habiter sous la tente le reste de l'hiver.

Nous nous embarquons le 6 septembre à 4 heures de l'après-midi, sur le steamer *Columbian*, bateau neuf et bien aménagé. Ses dimensions sont moyennes : 40 mètres sur 8; sa machine est de la force de 400 chevaux. Officiellement il peut transporter 235 personnes. Il y en avait certainement quelques-unes de plus, mais on n'y regarde pas de si près, et la Compagnie entasse le plus possible de passagers sur ses bateaux. Les inspecteurs ne sont pas gênants dans le Yukon : ils n'existent pas. A 5 heures, le steamer fait rugir la sirène, et, au milieu des acclamations d'une foule considérable entassée sur le quai et la jetée, la roue à aubes fixée à l'arrière bat lentement l'eau du fleuve. Que d'yeux humides, que de mains agitant les mouchoirs, que de cœurs palpitants d'émotion ! Pour quelques-uns c'est l'au revoir, pour beaucoup c'est l'adieu final.

Les îles boisées du Yukon, depuis Dawson jusqu'à la rivière Stewart, sont bordées d'interminables piles de bois en stères, appartenant pour la plupart à une association de spéculateurs qui ont obtenu du gouvernement le monopole du bois du Yukon, ou à des coupeurs de bois qui, en cédant la moitié du produit aux titulaires, ont obtenu le privilège d'exercer leur profession. En amont du confluent de la Stewart et surtout après Fort Selkirk, ces piles se rencontrent moins fréquemment et sont beaucoup moins grandes. Elles sont préparées par des particuliers qui les vendent aux steamers de passage et seulement dans des endroits où ceux-ci peuvent aborder facilement. Elles viennent même à manquer tout à fait par places, et alors, comme le vapeur doit renouveler sa provision de combustible (il n'y a pas de charbon pour les steamers) au moins une fois par jour, on atterrit à un point favorable, vingt ou trente volontaires s'arment de haches et de scies, et bientôt la forêt retentit du cri strident de la scie, de la cadence résonnante de la hache, du craquement formidable de l'arbre qui s'abat en brisant ses membres dans sa chute. On l'ébranche, on le tronçonne, pendant que d'autres hommes font la navette entre le bois et le bateau, portant les bûches sur leurs épaules. Ceux-ci, en retour de leur travail, sont nourris gratuitement à bord.

Les passagers, pour la plupart, sont heureux de retourner au pays. Quelques-uns ont fait une fortune raisonnable; d'autres, ayant perdu leurs illusions et leur argent, sont contents néanmoins d'aller reprendre dans leurs foyers l'occupation qu'ils avaient délaissée pour la recherche séduisante de l'or. Tous cependant, si vous les interrogez, vous diront qu'ils ont des claims à vendre, et semblent fonder sur leurs propriétés de grandes espérances, flairant sans doute en vous un acheteur possible.

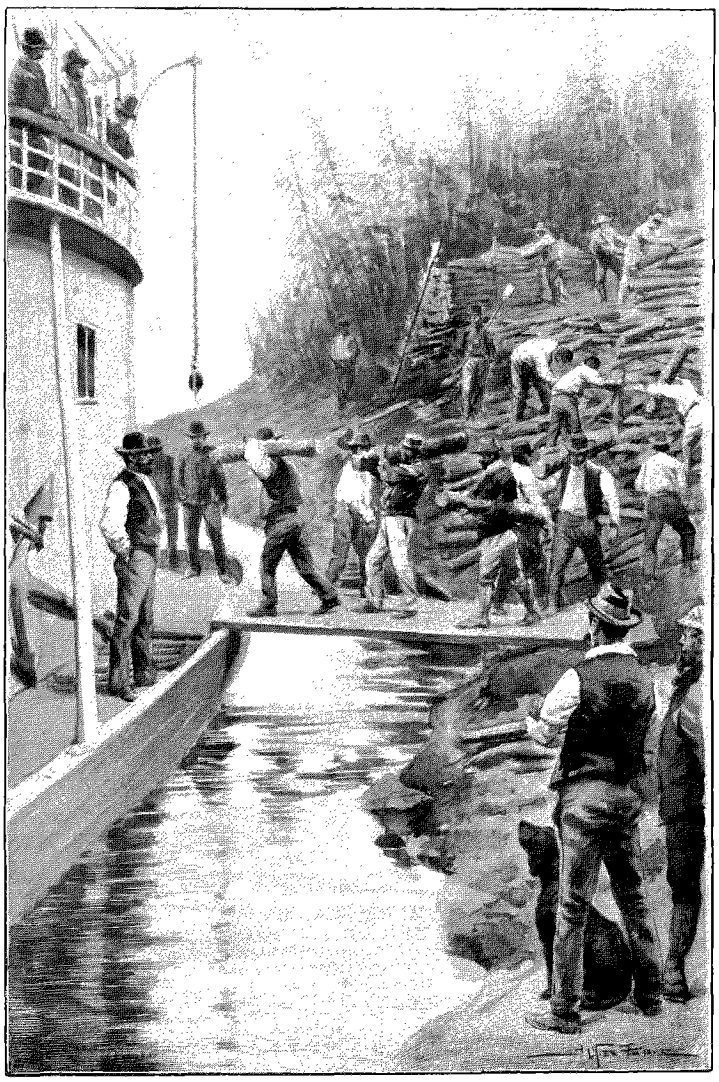


PASSAGE DE LA DYEA — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Le Bonanza et l'Eldorado, après deux ans de travaux d'exploitation, donnent à peine la mesure de leur capacité; il n'y a pas de doute que la partie inférieure du Bonanza, par exemple, ne soit riche, mais elle est encore à travailler.

Hunker, Dominion, Sulphur et d'autres creeks sont à peine prospectés; c'est cet hiver qui déterminera avec quelque degré de certitude leur valeur, et il est certain que les premiers résultats de leur exploitation correspondront aux prospects préliminaires qui ont été obtenus. En outre, comme nous l'avons vu, les barres aurifères, le long du Yukon et sur les

creeks du territoire américain, tels que le Forty Mile supérieur, le Seventy Mile, le Birch, etc., sont riches et payeront de forts dividendes dès qu'elles pourront être attaquées par des moyens mécaniques à l'aide de « géants », de « moniteurs », de pompes et d'élévateurs, comme cela se pratique sur les placers à minage hydraulique de la Californie et de la Colombie Britannique. Mais ce genre de mines ne peut être exploité avec succès que par des compagnies possédant le capital nécessaire pour se procurer l'outillage, qui est coûteux et dont le transport sur les lieux double le prix d'achat original. En dépit de ces difficultés les opérations ont été commencées sur les différents placers, et l'année 1899 verra probablement un déploiement d'activité extraordinaire et rémunérateur. Le capitaliste pourra alors juger ces mines en connaissance de cause, et la spéculation trouvera moins à s'exercer, devant le mouvement d'affaires légitimes et sensées qui ne peut manquer de se produire.



CHARGEMENT DU BOIS SUR LES RIVES DU YUKON.
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

L'automne colore les feuilles en orange et les bords du fleuve présentent un coup d'œil fantastique, le même ton se répétant sans interruption pendant des centaines de kilomètres. Il doit y avoir très peu de vent, car les arbres ont leur feuillage aussi fourni qu'au commencement de l'été ; les eaux très hautes, venant des lacs, annoncent que les pluies doivent avoir été abondantes dans la région des montagnes de la côte, mais ici, dans la vallée du Yukon, le beau temps continue, l'air est doux et léger, et nous avons la perspective d'un voyage facile et agréable ; mais l'absence de toute note verte dans le paysage, ainsi que les vols innombrables de cygnes, d'oies, de cigognes, prouvent que l'hiver est imminent.

Quelques bateaux et barques retardataires sont rencontrés en route ; nous invitons les hommes qui les montent à rebrousser chemin en leur disant qu'il n'y a plus rien à faire au Klondyke. Ils répondent en riant et en hochant la tête et passent outre.

Echoué sur la rive, un petit vapeur dont nous ne pouvons apprendre le nom témoigne du danger de la navigation. Il sert d'habitation temporaire à quelques prospecteurs qui explorent le voisinage.

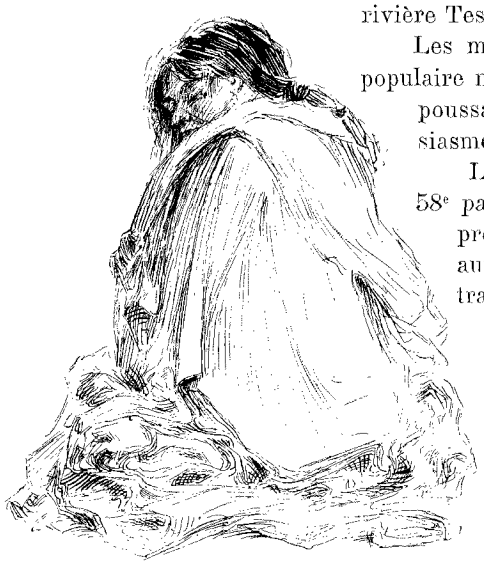
A Fort Selkirk, où l'on s'arrête une demi-heure, nous faisons la connaissance du colonel Evans, commandant en chef des troupes de la milice canadienne envoyées là pour y tenir garnison.

La région possède des richesses minérales ; outre les placers cités, on trouve des dépôts aurifères sur plusieurs rivières et ruisseaux ; les plus connus sont les Sixty Mile et Forty Mile, tandis que de nombreux cours d'eau charrient de l'or très fin. Plusieurs barres sur le Yukon payent assez bien ; l'une d'elles, nommée Cassiar Bar, entre la rivière Teslin et le Big Salmon, fut travaillée en 1886 par quatre mineurs qui en tirèrent quelques milliers de dollars en un mois.

Des fouilles sur le Stewart ont aussi été exécutées sur les barres. Le seul gros or trouvé dans cette région l'a été sur la rivière Forty Mile, la plus grosse pépite ramassée valant environ 200 francs. Elle fut perdue, le mineur qui la possédait s'étant noyé en descendant le cagnon.

Quant à l'or en filons, on n'a rien trouvé de bien jusqu'à présent, seulement çà et là quelques veines peu importantes et en général du quartz aurifère très pauvre. Du cuivre natif a aussi été obtenu en quelques endroits, ou échangé par les Indiens, qui se refusent à désigner les emplacements où ils l'ont découvert.

Après avoir quitté Selkirk, nous ne tardons pas à rencontrer quelques barques et canots montés par plus de 120 soldats et officiers de la milice canadienne venant rejoindre leur colonel, après avoir descendu la rivière Teslin (l'*Hootalinqua* des mineurs).



KITTY. — CROQUIS DE L'AUTEUR.

Les miliciens reconnaissant parmi les passagers du *Columbian* la présence du populaire major T..., font retentir leurs acclamations en son honneur et le saluent en poussant leurs « Hip ! hip ! hurrah ! », auxquels on répond du bord avec enthousiasme.

Leur exode à partir de Telegraph Creek, sur la rivière Stikine, sous le 58e parallèle, a été pénible et a duré près de quatre mois. Cette route avait été préconisée par les autorités comme étant plus courte et plus facile que les autres et aussi parce qu'elle était « toute canadienne », c'est-à-dire ne traversant pas le territoire américain. Mais l'expérience de milliers d'infortunés est là pour attester son impraticabilité; c'est ce qu'admit l'aimable et courtois major T..., qui fait route avec nous de Selkirk à Victoria.

Mais reprenons le récit du voyage de retour. Le passage des Five Fingers ne se fait pas sans quelque difficulté; le steamer doit forcer la vapeur pour pouvoir vaincre la résistance du courant; l'espace entre les rochers est étroit et ne laisse que juste la place nécessaire à notre bateau; l'eau comprimée entre les piliers de rocher acquiert une vitesse vertigineuse.

Pendant quelques minutes, le vapeur reste immobile, il est même sur le point de reculer, tandis que sa double cheminée halète et vomit des torrents de fumée. L'anxiété est grande parmi les passagers, et les yeux se fixent sur les rochers, qu'on toucherait presque de la main, pour savoir s'il y a mouvement et dans quelle direction. Mais tout est sauvé : imperceptiblement, le point fixé semble se mouvoir fort lentement, il bouge à peine, mais enfin il bouge, tout à coup il marche rapidement; l'obstacle est vaincu !

Plus haut, on passe la barre de Cassiar, où quelques boîtes à laver et des cabanes indiquent des travaux faits par des mineurs dans le gravier aurifère. Des boys, qui vendent leurs cordes de bois au commissaire du bateau, nous disent qu'ils y ont lavé de l'or, mais n'ont pas pu faire plus de 2 à 3 dollars par jour, ce qui est absolument insuffisant dans cette contrée ; ils ont préféré couper du bois et le vendre aux bateaux à raison de 8 dollars par corde, dont ils peuvent faire aisément deux par jour, soit 16 dollars. Cette barre, longue de plus d'un mille, pourrait être exploitée avec succès au moyen de machines hydrauliques, mais pas autrement.

Non loin de l'embouchure de la Teslin, nous apercevons échoué le steamer *Anglian*, qui s'est brisé sur les rochers de la rivière, en essayant de la remonter. Ce vapeur fut construit l'hiver dernier au lac Teslin; les machines avaient été transportées à grands frais de la rivière Stikine, sur des traîneaux attelés de chevaux et de chiens. Il mesure 26 mètres de long et a un tirant d'eau de 1 mètre. Il a mené 77 soldats et plus de 30 passagers à Fort Selkirk. Il est probable que les glaces le démoliront entièrement.



MILICIENS CANADIENS. CROQUIS DE L'AUTEUR.

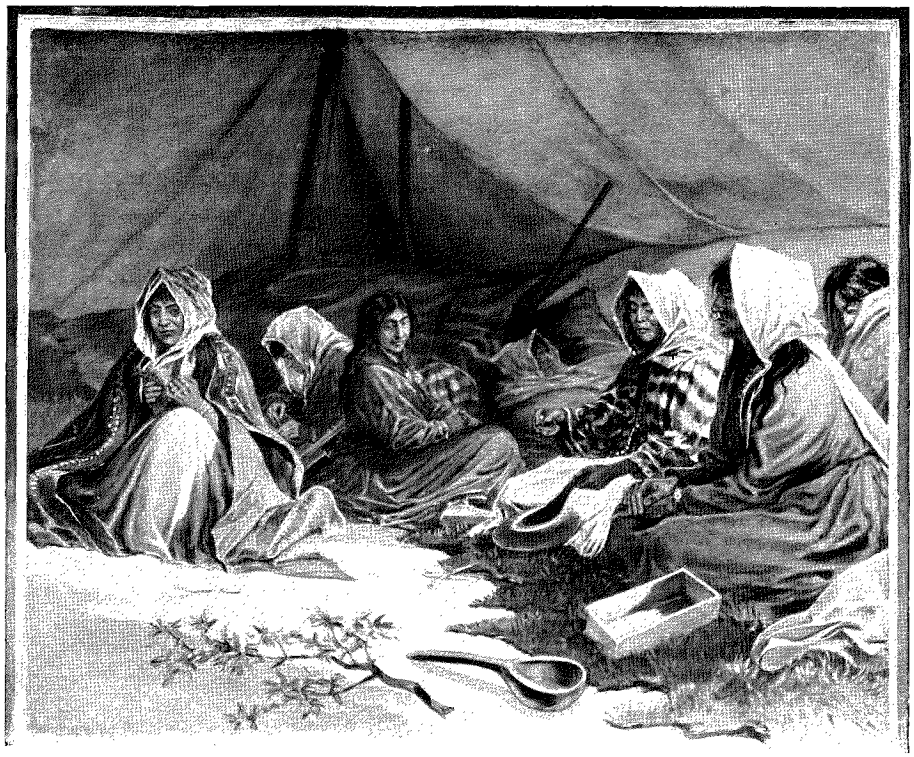
Arrivés au White Horse nous quittons le *Columbian*, qui ne peut remonter les rapides, et, laissant nos bagages aux soins de l'agent des tramways, nous prenons le chemin de l'hôtel, en longeant à pied les rapides et le cagnon. Non loin de là est un petit campement indien dont les tentes abritent quelques familes : un ou deux hommes seulement, plusieurs squaws, un bon nombre d'enfants et quelques *huskies* (chiens-loups). Nous entrons dans la tente de *Skookum* (bon) Jim, qui baragouine quelques mots d'anglais.

Sitôt que j'essaye de faire un croquis de l'intérieur de la tente et de ses personnages, les femmes détournent la tête ou se couvrent la figure de longues couvertures, ou même s'étendent tout du long sur les peaux de bouquetin et de mouton de montagne qui sont étendues sur le sol. Imperturbable, je m'accroupis et patient j'attends, le crayon à la main, que le calme et la confiance se rétablissent. Enfin les têtes reparaissent; je happe au vol, pour ainsi dire, un nez, une oreille, une ride; après une séance qui dure tout l'après-midi, je réussis enfin à obtenir un tout assez complet de l'anatomie du Siwash et de ses squaws. Des voisines curieuses (les dames squaws le sont aussi) entrent, se pelotonnent sur les peaux de bêtes, répètent le même manège et s'en vont. Pour se venger de mon indiscrétion, la femme de Skookum, Kitty, saisit un morceau de papier et un crayon que je lui prête obligeamment, et elle se met à faire mon portrait ou plutôt ma caricature.

C'est une série de figures assurément bizarres, mais où l'on distingue fort bien la tête, le corps et les principaux membres. Ce n'est vraiment pas trop mal pour une Indienne qui n'a jamais fait d'académies. Bientôt la

glace se rompt tout à fait, lorsque nous déployons un foulard de soie et qu'une mimique expressive fait comprendre que nous désirons l'échanger contre quelque ouvrage en verroterie ou quelque objet en corne de bouquetin.

Pendant ce temps, Jim s'empare d'une plaque que l'on dirait être un morceau d'étoffe grossière ; c'est de la viande de chèvre sauvage séchée au soleil et dure comme de la pierre.



LA TENTE DE SKOOKUM JIM. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Il en émince quelques copeaux avec son couteau et replace le reste sur un tas de peaux d'écureuils fraîchement écorchés que prépare l'aïeule de la famille, vieille, ratatinée, mais coquette encore, témoin l'anneau suspendu à la cloison du nez et le cube d'argent qui décore sa lèvre inférieure, où il est à demi incrusté. Elle a devant elle un gros caillou sur lequel elle étend les peaux d'écureuil qu'elle aplatit à coups de pierre, de la main droite. Près d'elle une jeune fille, du nom de Kitty, vend à des prix exorbitants quelques bracelets, anneaux, bijoux en argent qu'on croit être fabriqués par les Indiens, mais qui, probablement, sont le produit du génie inventif yankee, à qui l'on doit tant de merveilles, entre autres la noix de muscade en liège.

C'est dans ces tentes que ces pauvres gens vont passer l'hiver, et sans feu encore, car les feux qu'ils allument pour se chauffer et faire cuire l'eau et certains aliments sont toujours en dehors de la tente. Ils n'ont donc guère que leurs couvertures de laine et leurs fourrures pour se défendre du froid. Aussi les maladies de poitrine sont-elles fréquentes parmi eux et causent-elles une grande mortalité.

Ces Indiens sont de taille moyenne et rappellent le type des Indiens du Nord de l'Amérique. On suppose qu'ils se rapprochent très exactement, comme type, du Peau-Rouge tel qu'il apparut à nos ancêtres, lors de la conquête. C'est principalement à eux qu'ont affaire les voyageurs pour le transport du Klondyke. Ayant eu de fréquents rapports avec les négociants en fourrures, ils connaissent si bien toutes les roueries du commerce, la loi de l'offre et de la demande, la valeur des services qu'ils rendent, qu'ils demandent 100 francs et souvent plus pour porter 100 livres. Pour les besoins de leur négoce, ils se servent d'un patois mélangé de français et d'anglais.

Leur recensement, en 1890, a fait connaître qu'ils étaient une trentaine de mille répartis dans toute la région. Mais depuis la découverte de l'or, ils se sont portés en grand nombre sur tout le parcours de Juneau à Dawson, en quête de voyageurs à exploiter.

Ils n'ont d'autres moyens d'existence que la chasse et la pêche. Les fourrures sont pour eux une source de grands bénéfices ; la pêche, surtout celle du saumon, leur procure une nourriture à eux et à leurs animaux.

Il n'y a dans l'intérieur de leurs demeures que des peaux entassées sans ordre dans les coins ou déployées sur le sol, un coffre ou deux curieusement décorés de dessins originaux, et peints de couleurs gaies, des ustensiles, surtout des cuillers faites en corne de bouquetin bouillie et quelques ornements de broderie et de verroterie.

La musique est presque inconnue parmi les Siwashs ; cependant nous remarquons chez Jim une sorte de guitare faite d'une vieille boîte à cigares ornée d'un manche et garnie de clefs et de 2 ou 3 cordes ; quelques harpons et flèches et une carabine complètent le mobilier.

Autour de la tente sont dressées des perches chargées de pièces de viande séchant au soleil, morceaux

informes, déchiquetés, souillés de sang, dégoûtants à voir: c'est la provision d'hiver. Tout près veillent les *malamouses*, mi-chiens, mi-loups ; ils sont immobiles à l'approche de l'homme. Mais, se présente-t-il un chien étranger, ils entonnent leur péan de guerre, qui consiste en glapissements plaintifs, et, se jetant sur l'intrus, lui livrent une bataille en règle, et même le dévoreraient sans l'intervention du maître.

Pendant que les hommes vont chasser ou se reposent, les femmes confectionnent les vêtements d'hiver, les gilets de chasse doublés de fourrure, les mocassins, les pantoufles brodés de grains de couleur ; les jeunes gens ne possédant pas de fusil fabriquent des lacets faits de filaments détachés de la corne des bouquetins et au moyen desquels ils étranglent en quantité des écureuils dont ils mangent la chair et préparent la peau pour des bordures de vêtement.

Les enfants vont et viennent sans soins ni surveillance, excepté dans les endroits où il y a une mission. L'ignorance de ces Indiens est phénoménale, leur saleté sans pareille : leurs vêtements exhalent une odeur rance repoussante, et les marmots sont recouverts d'une épaisse couche de crasse ; ils ne se lavent pas et ne paraissent pas se douter que l'eau peut servir à des usages de propreté.

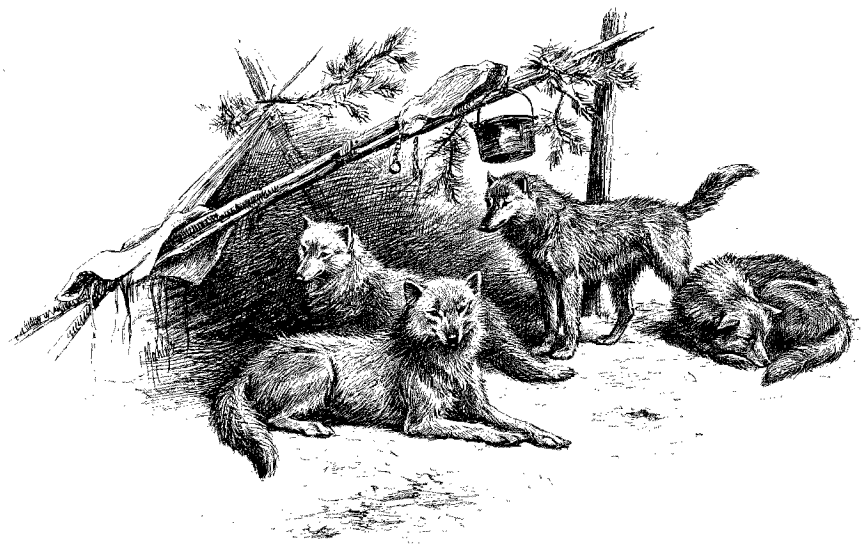
Ils n'ont aucune croyance religieuse et, à part un certain culte qu'ils paraissent rendre aux morts, on pourrait supposer qu'ils sont rebelles à tout sentiment désintéressé.

Les efforts des missionnaires russes et anglais ont eu cependant des résultats marqués, et, sans eux, ces pauvres Indiens seraient à ranger parmi les êtres les plus dégradés de la race humaine. L'amour maternel brille chez eux de tout son éclat. On raconte l'histoire d'une pauvre Indienne qui, étant enceinte, mit au monde et éleva une espèce de monstre couvert de poils et à l'allure d'ours. Une épidémie ayant décimé sa tribu, la superstition populaire attribua le fléau au pauvre être déshérité, et il fut décidé qu'on le sacrifierait à la divinité irritée, afin de l'apaiser.

A cet effet, une bande de sauvages armés fit irruption dans la tente habitée par la mère et l'enfant ; sitôt que l'Indienne comprit le but de cette visite, elle se jeta au-devant des agresseurs et déclara qu'ils ne passeraient outre que sur son cadavre.

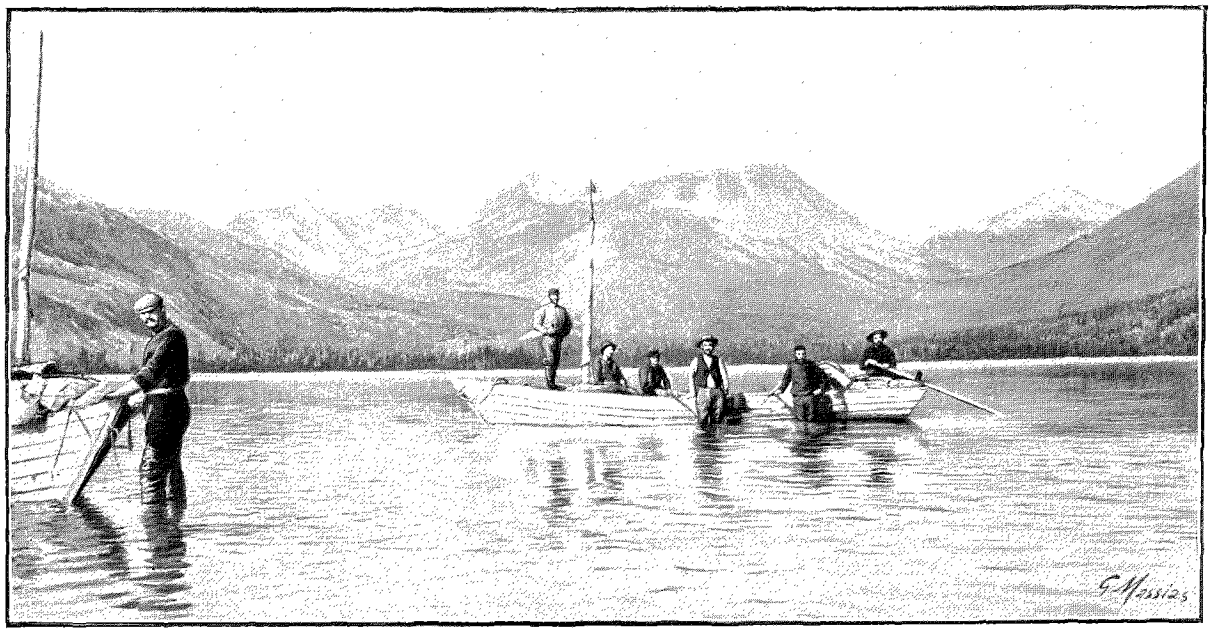
Et, joignant le geste à la parole, elle se précipita sur les hommes stupéfaits, qui prirent la fuite.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



CHIENS-LOUPS DE L'ALASKA. — DESSIN DE MALHER, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE LAC LINDEMAN (PAGE 230). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

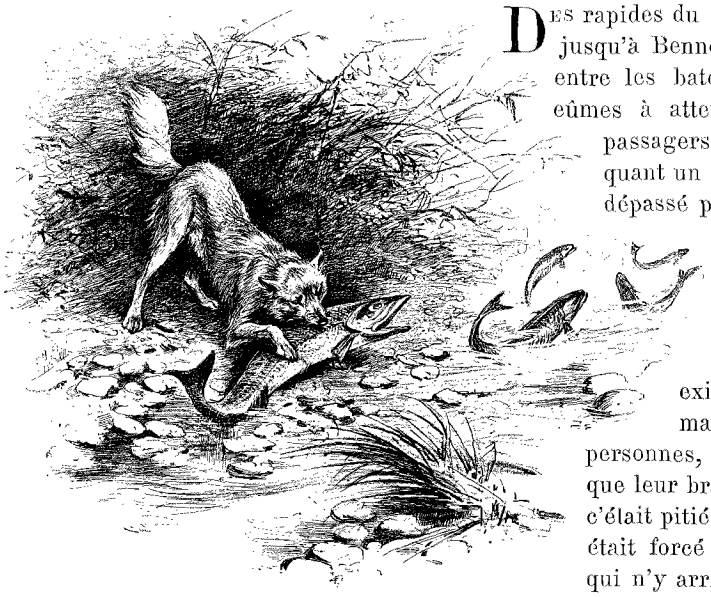
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XVIII

Le Nora. — Une fausse alerte. — Le lac Lindeman. — Tempête sur le Chilkoot Pass. — Une catastrophe. — Les échelles. — Sheep Camp. — Canyon City. — Chien indien pêchant le saumon. — Les Glaciers. — Dyea. — Sitka. — Le retour. — Sir Wilfrid et le planton. — Les Canadiens français.



CHIEN PÊCHANT DES SAUMONS (PAGE 232). DESSIN DE MALHER, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Des rapides du White Horse, un vapeur, le *Nora*, fait le service jusqu'à Bennett en une vingtaine d'heures. La correspondance entre les bateaux est rarement régulière, et cette fois-ci nous eûmes à attendre jusqu'au lendemain. Un certain nombre de passagers s'embarquèrent sur un autre petit steamer, remorquant un chaland, qui partit la veille au soir, mais qui fut dépassé par le *Nora* avant d'atteindre Bennett. Notre *Nora* était surchargé, et il n'y avait pas même assez de *bunks* (cases) pour la moitié des voyageurs. Cependant nous nous arrangeâmes du mieux que nous pûmes; la traversée n'était pas longue, et chacun mit du sien pour ne pas se montrer trop exigeant ou trop difficile. L'espace servant de salle à manger pouvait contenir à peu près une douzaine de personnes, mais si serrées à la table les unes contre les autres que leur bras droit seul avait la liberté de ses mouvements ; c'était pitié de voir à quels exercices pénibles et baroques on était forcé de se livrer pour porter à sa bouche le morceau qui n'y arrivait pas toujours; de plus il fallait se presser, car il n'y avait pas moins de 200 affamés attendant de passer par la même filière, douze par douze, jusqu'à extinction. Dans cette position gênée on savait à peine ce que l'on mangeait : cela devait pourtant être bon, cela surtout ne ressemblait en rien à l'ordinaire de porc et de haricots dont on s'était rassasié pendant des mois.

Il fait nuit noire quand le *Nora* accoste à Bennett ; un instant auparavant l'animation la plus grande avait

1. *Suite, Voyez p.* 145, 157, 169, 181, 193, 205 *et* 217.

régné à bord. Les hommes, chargés de leurs bagages, se mettaient en devoir de débarquer. Là-dessus quelques retardataires, en sortant de leurs *bunks*, renversent la lampe à pétrole dans le passage étroit; elle se brise, l'huile enflammée se répand sur le plancher; quelqu'un saisit bravement la lampe et court la lancer par-dessus bord, tandis que d'autres jettent leurs couvertures à terre et, après quelques efforts, réussissent à maîtriser l'incendie. On se félicite de cet heureux résultat, et l'on débarque satisfait d'en avoir fini avec cette navigation lacustre et fluviale qui n'est pas sans dangers et qui a duré 10 jours depuis Dawson.

Ici la troupe des rapatriés se sépare. Une partie prend la route de Skagway par le White Pass, l'autre celle de Dyea par le Chilkoot. Connaissant déjà le premier col, nous nous décidons pour le second. Donc, dès que paraît le jour, nous chargeons les bagages sur un char qui va les transporter, à un kilomètre de là, au bord du lac Lindeman. Quelques chaloupes à vapeur font la navette entre cette place et le village de Lindeman, situé à la tête du lac, à 9 kilomètres. Puis, ayant laissé nos effets à la charge de la compagnie du tramway aérien qui promet de nous les envoyer à Dyea le jour même, nous nous mettons en route pour le Chilkoot, à pied et par petits groupes. On part vers 9 heures par un soleil brillant, mais à mesure que l'on gravit les escarpements du col, le temps, de beau qu'il était, devient mauvais, puis affreux, et au bout d'une heure de marche la pluie, chassée par un vent impétueux, commence à transpercer les vêtements. Quelques voyageurs cherchent un abri dans les tentes assez nombreuses qui bordent le chemin et se posent en hôtels et restaurants. Bientôt nous sommes réduits à deux, et héroïquement nous persistons à aller de l'avant. Finalement M. de L... reste en arrière pour se sécher dans un hôtel quelconque. Je continue seul.

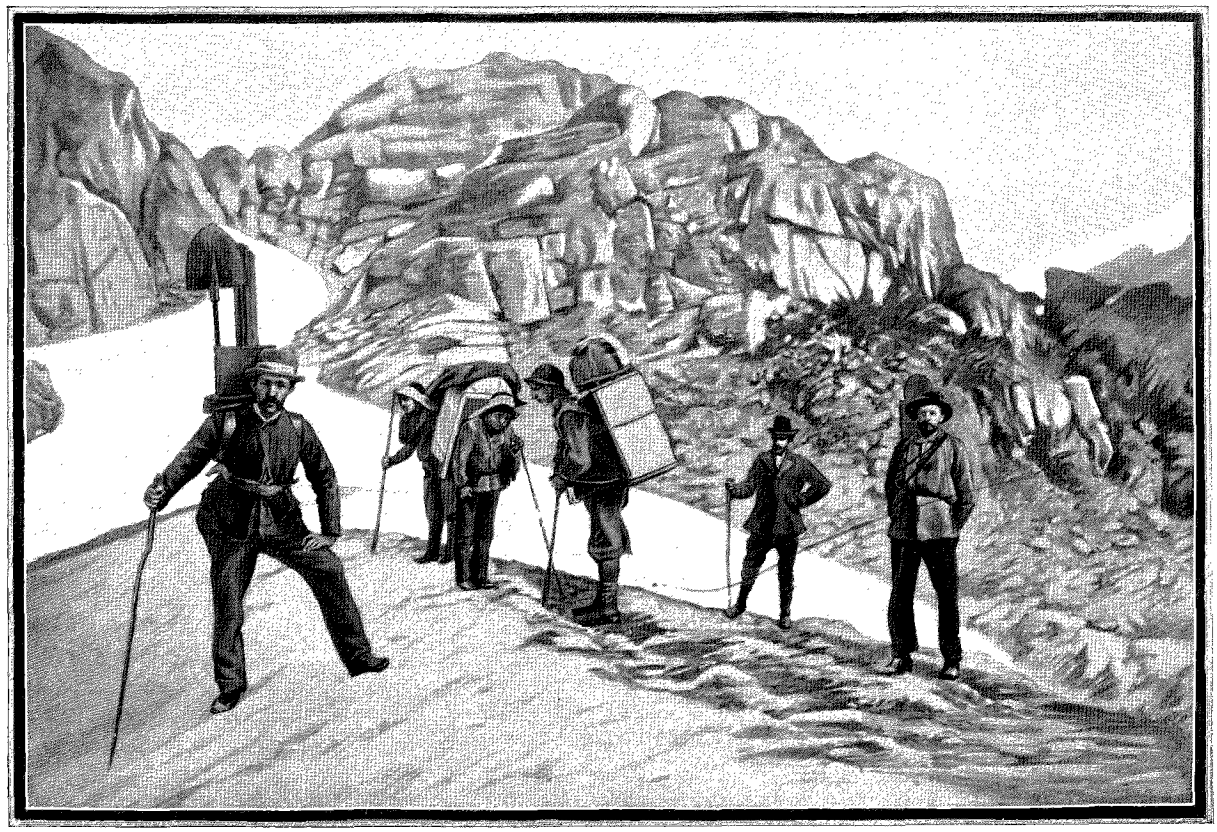
Le chemin, qui rappelle tout à fait un sentier alpin, monte de Lindeman au col en longeant d'abord à mi-côte le versant puis le fond même de la vallée, occupé par des lacs de peu d'importance et appelés *Deep Lake*, *Long Lake*, *Crater Lake*, et les torrents qui les relient. On gravit ainsi un défilé entre des montagnes dénuées de végétation, et l'on arrive à une sorte d'amphithéâtre formé par les déclivités très escarpées du Chilkoot, piles énormes de rochers entassés dans le plus grand désordre et dont le bassin est rempli par les eaux du lac. On escalade les rochers au pied desquels s'élèvent les quelques baraques contenant la machine du tramway aérien, dont les câbles, supportés par des échafaudages puissants, se détachent sur le ciel au sommet du col. Si la montée est pénible, la descente l'est encore davantage; un vent à décorner les bœufs souffle en tempête là-haut ; la pluie rend glissants les énormes blocs de granit empilés en une confusion chaotique sur une pente presque verticale de 300 mètres de hauteur. Je me risque cependant en bas des couloirs, des dévaloirs et des cheminées, perdant souvent l'équilibre, me déchirant les ongles aux aspérités, escaladant des pointes de rocs au sommet desquels l'ouragan a lancé mon couvre-chef, après lui avoir fait décrire en l'air, à quelques mètres, des paraboles fantaisistes...



LAC DEEP. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Tout au fond est la dépression où serpente le torrent, alimenté par les glaciers, qui mettent pour ainsi dire le nez à la fenêtre. Leur masse, sillonnée de crevasses glauques, s'avance en effet avec une sorte de précaution par-dessus les remparts de granit qui bordent la vallée. Le col est haut de 1 050 mètres environ, et est couronné de pics dentelés et dénudés.

La descente amène aux Échelles (*scales*), au pied même du col, ainsi appelées parce qu'en hiver des marches sont taillées dans la neige et la glace pour faciliter l'ascension des porteurs de charges. Ce trajet se fait ainsi plus aisément qu'en toute autre saison sur les rocs mêmes. Un peu plus loin se trouvent d'autres



GLACIER AU SOMMET DE LA PASSE DE CHILKOOT. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

constructions en bois pour les services du tramway, dont les câbles, portant de grands paniers ou baquets suspendus, font passer les marchandises d'un versant à l'autre du col.

C'est près d'ici que, le dimanche 3 avril 1898, une avalanche détachée du flanc occidental de la montagne couvrit une centaine de malheureux qui étaient en route pour le sommet ou qui en descendaient ; les trois quarts à peu près furent tués et asphyxiés ; la plupart étaient des Américains. Cette catastrophe eut pour effet de jeter la défaveur sur le Chilkoot Pass, qui dès lors, et aussi pour d'autres raisons, a été déserté par la majorité des voyageurs.

La pluie cependant cesse, et, comme rien ne presse, puisque notre bagage est resté en arrière, nous nous arrêtons à Sheep Camp (Camp des moutons), qui n'est qu'à 5 kilomètres du sommet et rappelle tout à fait, par son style de construction et sa position à cheval sur le torrent, certains villages des hautes vallées du Valais. A partir d'une petite distance au-dessus des Scales la forêt a reparu, et dans ces riches terrains d'alluvion elle prend de belles proportions, recouvrant le fond et les pentes de la vallée d'un épais manteau de feuillage d'un vert exquis, brillant, uniforme, qui présente un contraste parfait avec les teintes rousses automnales de la vallée du Yukon, admirées quelques jours auparavant. La nature artiste procède dans ce pays par grandes masses ; c'est tout orange, ou tout vert, ou tout gris ; le paysage gagne en grandiose ce qu'il perd en variété, mais il n'est cependant jamais monotone.

Après nous être séchés, restaurés, reposés à l'*Hôtel du Great Northern*, nous poussons le matin suivant à 7 kilomètres en aval jusqu'à Canyon City, groupe d'habitations pareilles à celles de Sheep Camp et situé à la jonction des vallées de Dyea et de Chilkoot. D'ici à Dyea il y a environ 10 kilomètres sur une route carrossable plus ou moins ballastée et longeant le bord de la rivière. Le paysage est ravissant, l'eau bouillonnante roule sur un lit de galets parsemé de rocs, et les flancs des hauteurs, de 2 000 à 2 500 mètres environ, sont revêtus à une grande élévation de forêts magnifiques, tandis que leurs têtes sont couronnées de glaciers immenses dont les moraines se frayent un chemin jusqu'en bas des déclivités. L'un d'eux surtout, le glacier d'Irène, est superbement azuré par les crevasses qui le sillonnent. Cette gamme de verts, de blancs, de gris et de bruns est relevée et pour ainsi dire éthérisée par un ciel d'une pureté, d'une transparence admirables. Et nous sommes en septembre.

En approchant de Dyea, la rivière se divise en une quantité de bras et de criques qui présentent un spectacle remarquable. En effet, ces cours d'eau grouillent de saumons de taille respectable, pesant de 10 à 20 kilos, qui cherchent à les remonter aussi haut que possible pour frayer ; dans ce but, ils luttent, se tordent,

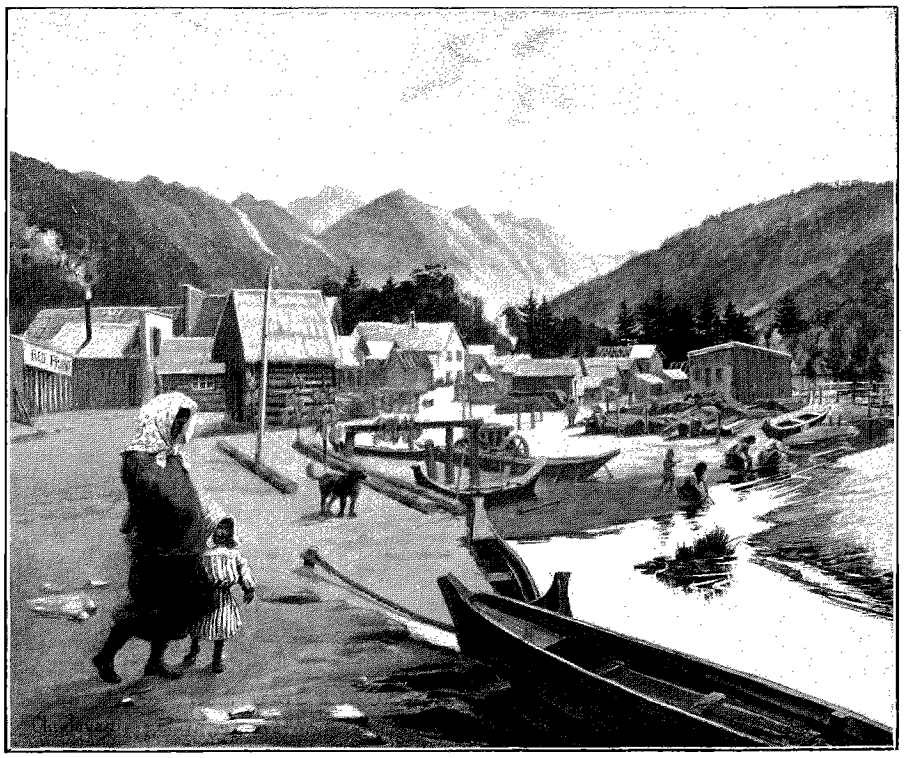
sautent hors de l'eau, se meurtrissent sur les cailloux et finalement périssent. Les Indiens armés de gaffes et de harpons les amènent au bord sans difficulté, et, dans l'espace de quelques heures, ils en capturent des centaines. Nous sommes témoins d'une pêche intéressante opérée par un chien huskie. Il se jette à l'eau, saisit un saumon entre ses mâchoires et l'entraîne sur le rivage. Sa victime se débat, joue de la queue avec vigueur et réussit à regagner l'élément liquide. De nouveau le chien se précipite pour le ressaisir et bientôt le ramène victorieusement sur le sec. Le saumon épuisé cesse sa résistance, et le fidèle quadrupède court en long et en large comme pour avertir son maître de sa bonne aubaine.

Enfin nous voici à Dyea, agglomération de huttes en bois maintenant désertes pour la plupart ; des Indiens et seulement quelques blancs s'y trouvent encore. Les Peaux-Rouges y ont un camp assez considérable et une flottille de pirogues échouées sur le sable. Ils n'ont plus, pour le moment, la ressource des portages à dos de marchandises par le Chilkoot, et la pêche le long de la rivière se fait sans le secours des canots. Ils vivent donc à ne rien faire, si ce n'est à trafiquer, tandis que leurs femmes confectionnent mille petits objets en étoffe bordés de verroterie, tels que pelotes, mocassins, pantoufles, vêtements de bébés, etc. A cette industrie elles ne sont pas si habiles que leurs sœurs des îles et de la côte inférieure. Néanmoins leur travail est curieux et leurs prix sont raisonnables. Nous passons la journée et le lendemain à attendre nos bagages laissés à Lindeman, et finalement le dimanche soir on nous annonce qu'ils sont arrivés.

Le lundi matin, nous faisons une dernière visite aux tentes indiennes et à quelques « magasins », si dépourvus de toute animation que les propriétaires eux-mêmes, effrayés de la solitude, se retirent dans leurs appartements privés.

A plusieurs reprises il nous faut faire un tintamarre effroyable pour les obliger à sortir de leur antre. Puis nous quittons cette plage pittoresque et nous nous embarquons à bord d'un remorqueur qui va nous conduire à bord du steamer *City of Topeka*, en rade de Skagway.

Une demi-heure plus tard nous touchons le quai de cette dernière ville, et, comme nous sommes en avance de quelques heures, nous en profitons pour faire une courte promenade. Peu de changements dans ces six mois d'absence; le seul important est la construction du chemin de fer qui longe la rue principale et fonctionne jusqu'à petite distance du sommet du White Pass. On assure qu'il ira à Bennett au printemps prochain. Ainsi, dans quelques mois on n'aura pas à marcher du tout de Paris à Dawson : tout le trajet s'effectuera par vapeur et par chemin de fer, et, comme nous l'avons déjà dit, le voyage demandera 25 jours environ.



VUE DE DYEA. — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Nous avons quelque peine à nous habituer à la modicité des prix. En effet, sur l'espace de quarante et quelques kilomètres nous avons payé pour le même genre de repas : 5 francs à Bennett, 3 fr. 75 à Crater Lake, 2 fr. 50 à Sheep Camp, et enfin 25 sous à Dyea et à Skagway.

Le retour n'offrit plus rien de remarquable ; le steamer touche à Killisnoo, sur l'île de l'Amirauté, station de pêche où une usine à vapeur occupe quelques blancs et passablement d'Indiens. Un certain nombre de chaloupes, également à vapeur, partent chaque matin pour les parages peu éloignés où les harengs sont rassemblés par millions, et le soir elles reviennent pleines jusqu'aux bords. De ces poissons on extrait l'huile dont on remplit des barils, et on fait du résidu une sorte de guano qui, paraît-il, est très riche en matière fertilisante. Cette industrie ne s'exerce que pendant 2 ou 3 mois de



INDIENS CHILKOOT. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

l'année. Un vieux mortier, portant l'aigle à double tête, rappelle qu'il y a plus de 30 ans les Russes possédaient le pays.

Sitka, dans l'île Baranoff, capitale de l'Alaska, est une ville bâtie par les Russes, et compte près de 3 000 habitants. Lors de la domination russe, le gouverneur général habitait une magnifique résidence sur une pointe de rocher à l'entrée du port. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques pierres. Mais on trouve encore quelques maisons d'agréable apparence et de style européen, et la ville subventionne une école industrielle. La pêche du saumon et sa mise en boîtes forment la principale industrie des habitants; ceux-ci, pour la plupart Indiens, chassent en outre le daim, très abondant dans ces îles.

Une visite intéressante à faire est celle de l'église russe, avec son dôme peint en vert d'émeraude et sa tour à coupole renfermant la cloche.

L'intérieur est orné de peintures de saints entourés de cadres et de décors d'or et d'argent, tandis que les sculptures de l'œuvre en bois sont remarquablement riches; des candélabres en argent massif, des bannières en soie somptueusement brodées, et des tapis de prix complètent le mobilier.

Sitka occupe une situation ravissante; de hauts sommets s'élèvent en arrière de la ville; en avant se trouve le port, petit, mais sûr. Une quantité d'îles en masquent l'entrée, et des forêts les revêtent, ainsi que les pentes des montagnes, jusqu'à une grande hauteur.

Ici le climat est fort humide, la chute de pluie étant de $2^{m},10$ annuellement; il est par conséquent très doux aussi. La température moyenne de janvier n'est que très légèrement au-dessous de 0° centigrade.

Le traité de cession de l'Alaska aux États-Unis par le gouvernement russe en 1867 fut conclu moyennant une indemnité de 7 millions de dollars payés à la Russie, plus 200 000 dollars à deux compagnies, jouissant, l'une du monopole des fourrures, l'autre de celui de la glace.

Peu après l'annexion de ce territoire, une controverse quant à la délimitation des frontières s'éleva entre les gouvernements américain et britannique, et elle n'est pas encore terminée. Cependant une convention pour un arrangement final a été déposée devant le Sénat des États-Unis.

Le reste du voyage se fit sans incident par Metlakahla, Victoria, Vancouver, Seattle, San Francisco, Chicago, et enfin Ottawa.

Dans cette dernière ville, quand nous arrivâmes, on était en train de banqueter en l'honneur de lord

*

Aberdeen, le gouverneur du Canada, justement sur le point de quitter le pays. Le lendemain, ayant affaire dans les bureaux de l'administration, nous nous enquîmes, auprès d'un planton qui gardait la porte, où nous pouvions voir sir Wilfrid Laurier. Ayant donné l'information nécessaire, il ajouta : « Sir Wilfrid ! mais il est naïf comme un bébé, n'y a pas le moindre brin d'orgueil en lui ! » Cet éloge rassurant nous encouragea, et nous le trouvâmes bien mérité. Le président du conseil privé se montra fort aimable et empressé ; il est Canadien Français et a conquis par ses talents et son énergie la position éminente qu'il occupe, avec l'assentiment de la nation, qui a pour lui les sentiments les plus profonds d'estime et de respect.

Cette petite mais vigoureuse nation canadienne française, qui compte maintenant plus d'un million et demi d'âmes, a fourni de nombreux immigrants au Klondyke. Ils sont réputés pour leur force et leur honnêteté, et n'ont pas de rivaux dans le maniement des bateaux ou l'exploitation des forêts ; ils font d'excellents mineurs et se sont fait une réputation universelle comme trappeurs, chasseurs et coureurs des bois.

XIX

Conclusion.

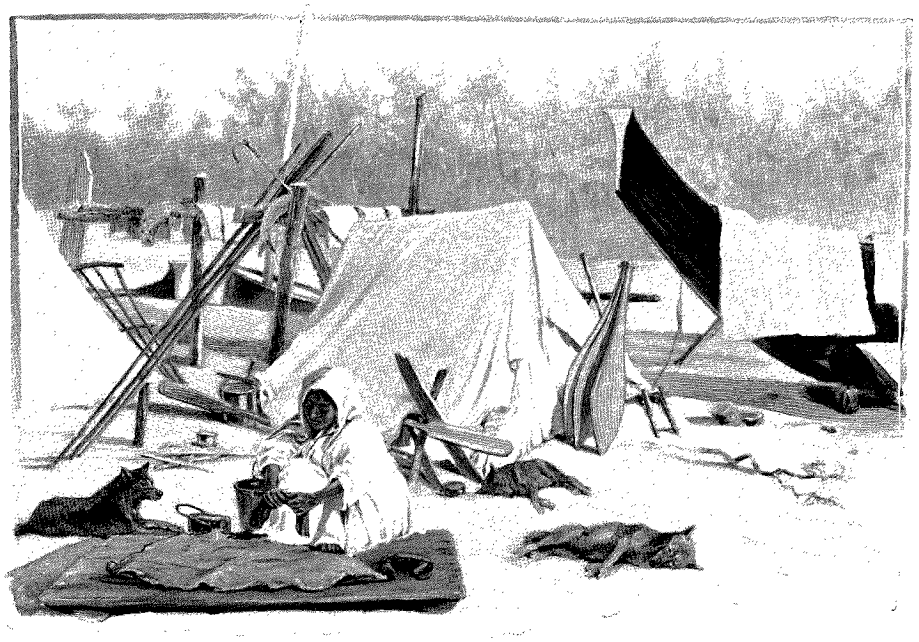
Nos lecteurs ont pu voir que le territoire du Yukon est une grande et rude contrée, riche en minéraux et appelée sous ce rapport à un grand avenir.

Ils ont pu conclure aussi de ce que nous avons raconté que ce n'est pas le premier venu qui peut s'y rendre dans l'espoir d'y faire fortune en ramassant les pépites sur les placers.

Il faut, pour y aller : de l'argent, de la santé, de l'énergie, surtout de l'énergie et encore de l'énergie.

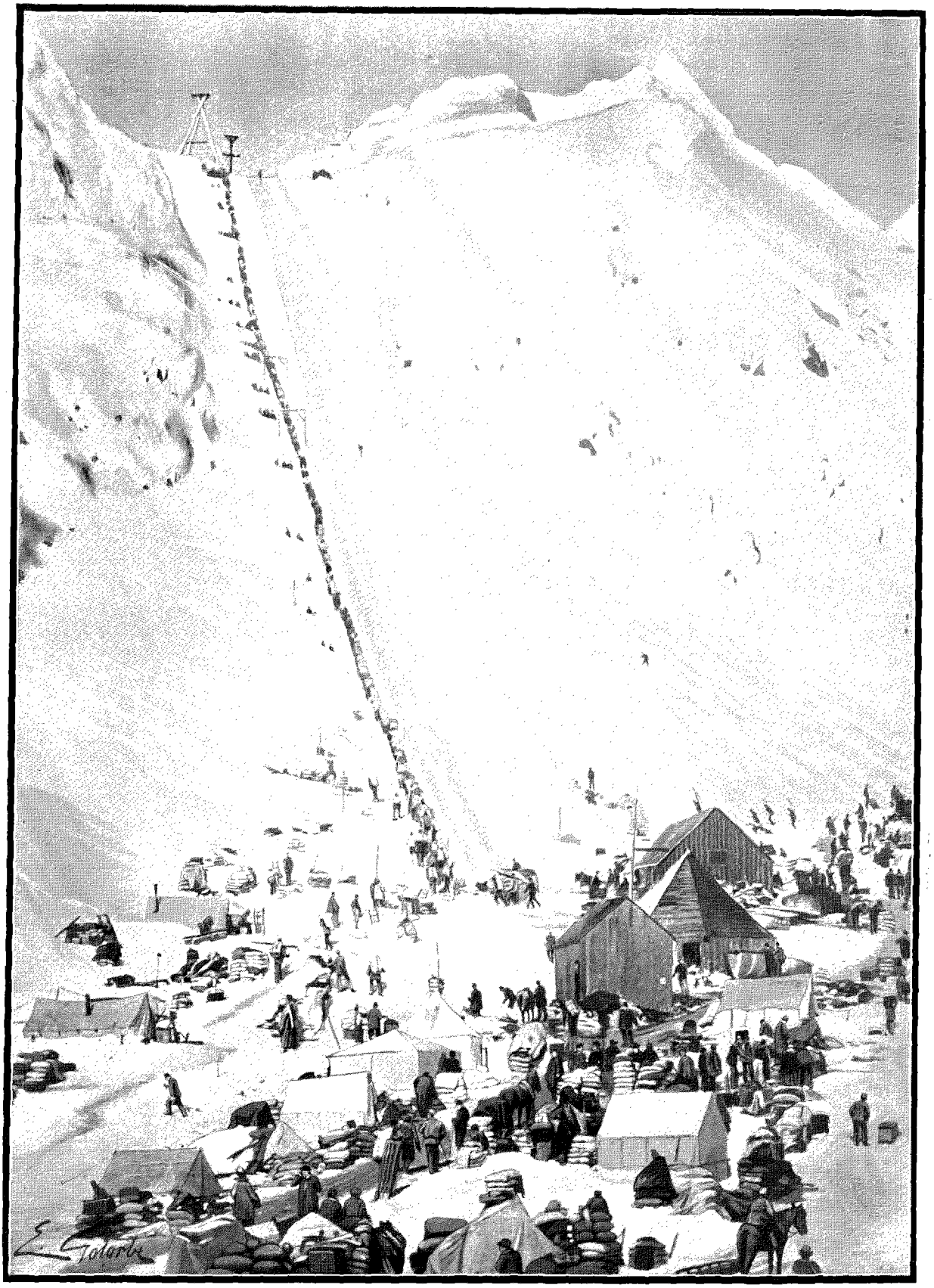
Le voyage à lui seul exige une somme assez ronde. Le prix du passage de l'Atlantique n'est qu'une faible fraction du total ; il y a ensuite à traverser le continent américain, puis à prendre un vapeur jusqu'à Skagway, de là à aller par chemin de fer ou train d'animaux de bât à Bennett, et finalement de Bennett à Dawson par bateau ; tous ces frais réunis peuvent s'élever à 1 750 francs en voyageant en seconde classe et à plus de 2 000 francs en première. Puis le retour coûtera une somme égale. Mais ce n'est pas tout : il faut des vêtements, des vivres, des outils, du moins si l'on va là-bas comme prospecteur ou mineur. Sans doute, tout maintenant se trouve en abondance sur place, à Dawson ; mais à quels prix ? Nous en avons donné des exemples. Et puis, une fois là, même muni de tout ce qu'il faut pour prospecter, on doit s'attendre à beaucoup de mécomptes, de travaux pénibles, de perte de temps.

Supposez qu'un jeune homme plein de vigueur et d'enthousiasme parte de Dawson à la recherche de l'or ; il découvrira bien vite que, sur un rayon de 100 kilomètres, tous les creeks sont occupés et que le terrain a déjà été très bien fouillé. Ce n'est pas à dire qu'on n'y puisse plus rien trouver, mais c'est difficile.



CAMP INDIEN À DYEA (PAGE 232). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

S'il veut aller plus loin, il lui faut emporter ses vivres, ses outils et ses couvertures. Un très robuste gaillard peut porter jusqu'à 50 kilos sur son dos, mais c'est exceptionnel. La moyenne des chercheurs d'or ne peut prendre que la moitié de cette charge, soit 25 kilos, car il faut bien se rendre compte qu'on ne suivra pas une route départementale, ni même un chemin vicinal, mais un sentier gravissant et descendant sans les contourner toutes les aspérités du terrain, quelque abruptes qu'elles puissent être. Une fois en route, il faut plonger dans des fondrières d'une boue épaisse qui s'attache comme de la glu à vos jambes, franchir des torrents ou des bras de rivière sur un tronc d'arbre frêle et oscillant jeté en travers du courant et sur lequel on doit s'aider des pieds et des mains, traverser la forêt si dense que les branches vous fouettent le visage jusqu'à l'ensanglanter, à moins que vous ne préfériez vous



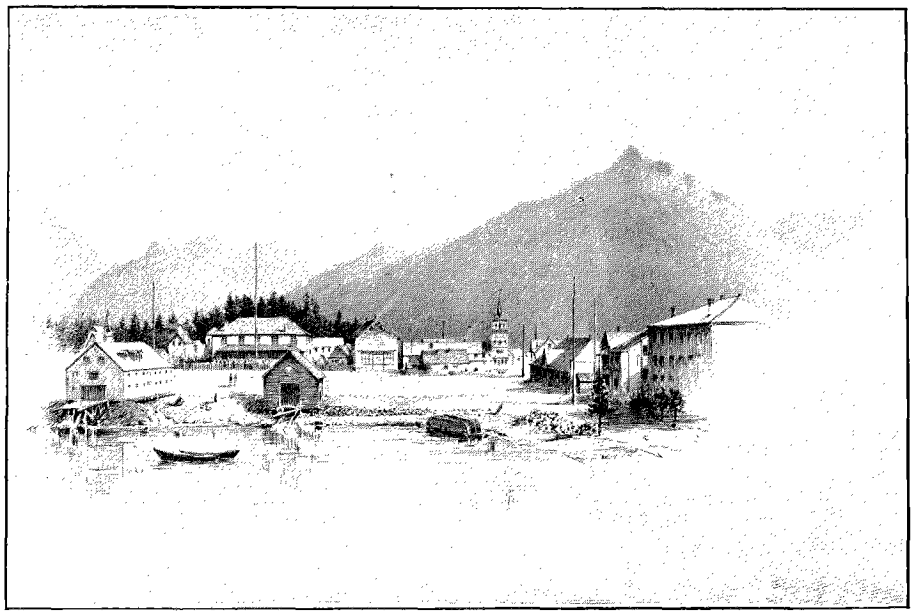
LA PASSE DE CHILKOOT (PAGE 230). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

tailler un passage un peu plus libre à coups de hache ou de machete. Si de ces 25 kilos on déduit le poids des couvertures et des instruments du mineur, il ne restera que peu de chose pour les aliments. Avec cela on ne va pas loin, peut-être 4 ou 5 jours, mettons 10 au maximum. Dans cet intervalle-là on ne fait pas grande avance, car il faut calculer le temps du retour aussi bien que celui de l'aller, et alors que reste-t-il pour prospecter ? Absolument rien. D'aucuns obvient à cette difficulté en faisant une cache à une certaine distance et en l'approvisionnant amplement, quitte à repartir de là comme d'une base d'opérations pour s'avancer plus loin dans l'intérieur, en établissant d'autres caches plus en avant et ainsi de suite.

Mais la saison est courte : trois mois environ. Aussi, après toutes ces marches et contre-marches, il reste fort peu de temps pour travailler aux fouilles. Et ceci non plus n'est point facile, le sol étant partout recouvert d'une couche épaisse de mousse qui en masque entièrement la surface, de sorte que les indices sont presque entièrement absents. Il faut tâtonner et deviner, puis débarrasser le terrain de son manteau de végétation, et alors on trouve le sol gelé à une grande profondeur. Nous avons montré par quels procédés on le dégèle. Souvent, après avoir beaucoup peiné pour creuser un puits profond de 5, 10 ou 20 mètres, on trouve des « couleurs », c'est-à-dire des parcelles d'or, mais en quantité insuffisante pour exploiter le claim avec profit. Il faut alors pousser plus loin et recommencer les mêmes opérations avec la même difficulté, sans être sûr d'avoir plus de succès..... On doit avouer que, pour mener cette existence le plus souvent solitaire (car un parti de prospecteurs se disperse généralement dans toutes les directions afin d'augmenter les chances de découvertes), il faut une dose peu ordinaire de patience obstinée et de force d'endurance.

Que si vous avez 2 000 ou 3 000 francs disponibles, vous pouvez les placer sur un cheval de bât qui portera 100 à 125 kilos de votre bagage, et alors vous pourrez cheminer plus à votre aise et racheter le temps, car il vous sera possible de voyager en ligne droite et sans arrêt dans la région déjà explorée. Mais les obstacles habituels subsistent.

Une santé de fer et un cœur bardé de l'*æs triplex* des anciens sont donc de toute nécessité pour affronter les périls de ce pays où tout est extrême : aride, désert, désolé, là où il est pauvre, et livrant des trésors incalculables et inépuisables là où il est riche, excessivement froid et excessivement chaud. Le thermomètre parcourt la gamme la plus étendue connue, de 40° au-dessus en été jusqu'à 50° et davantage au-dessous en hiver. Il y a peu de neige, excepté sur les montagnes. Pourtant, dans ces froids extrêmes, l'air est très sec et calme, ce qui permet de les supporter avec une facilité relative. L'hiver commence d'ordinaire après la mi-septembre et continue jusqu'à fin mai ; on dit que les mineurs ne possédant pas de thermomètre laissent leur mercure dehors toute la nuit. Si au matin ils le trouvent gelé, c'est un signe qu'il vaut mieux rester à la maison ce jour-là, le froid étant trop intense pour permettre de travailler.

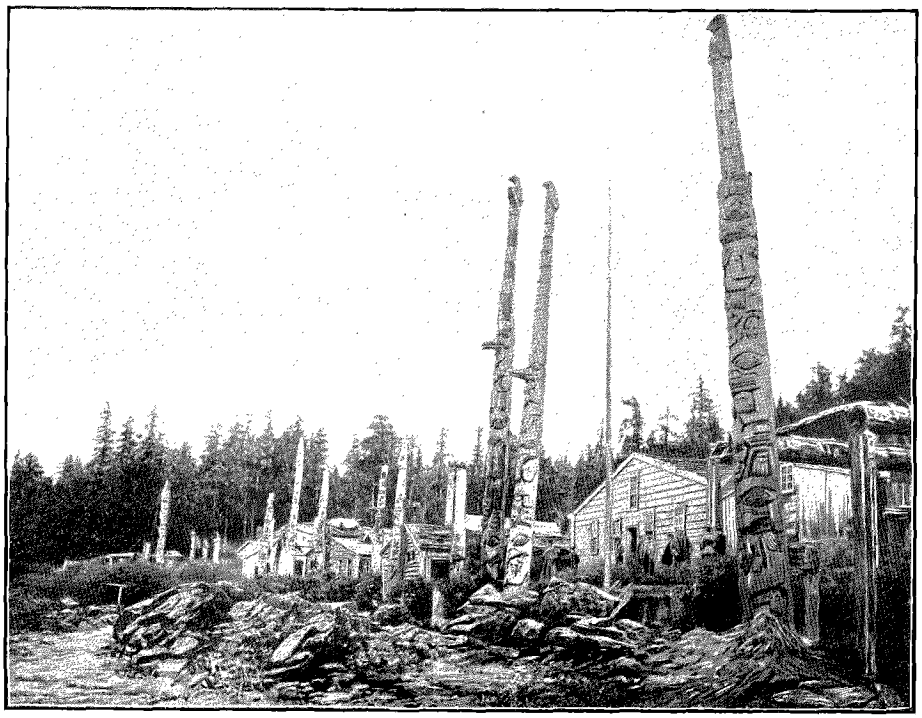


VUE DE SITKA (PAGE 233). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

De la mi-juin aux premiers jours d'août il n'y a pas de nuit, et les travaux ou les marches peuvent se poursuivre sans interruption ; par contre, en hiver, il n'y a guère qu'un peu plus de 4 heures de jour dans les 24 heures ; le reste du temps, on est illuminé par l'éclat d'une chandelle à l'intérieur, des étoiles et de la neige au dehors.

Voici maintenant quelques détails sur la manière de travailler les placers du Klondyke; il est évident que la nature du climat et l'éloignement des lieux suffisent à eux seuls pour fixer le caractère et les conditions d'exploitation des claims. D'abord quant à la façon de jalonner un claim : le prospecteur mesure 250 pieds (autrefois c'était 500 pieds) dans la direction de la vallée; la largeur en est déterminée par les bancs du ruisseau, de telle sorte que le claim court d'une base à l'autre des collines ou des montagnes le long d'une ligne imaginaire aérienne à trois pieds au-dessus du niveau de l'eau.

S'il n'y a pas encore de claims jalonnés sur ce creek, le claim est connu sous le nom de « découverte », et le piquet porte le n° 0. Le claim suivant jalonné en amont est marqué n° 1, et s'appelle n° 1 *au-dessus;* celui à côté du n° 0, en aval, est aussi marqué n° 1, mais est nommé n° 1 *au-dessous*, et ainsi de suite. Il ne peut donc y avoir deux claims avec le même numéro sur chaque creek (ruisseau). Un claim situé à une distance de moins de 15 kilomètres du bureau du Commissaire de l'or doit être enregistré dans les trois jours qui suivent sa location, et si c'est une « découverte », la preuve doit être fournie par la présentation de l'or qu'on y a trouvé. Un jour additionnel est accordé par chaque 15 kilomètres de distance du bureau. Le droit d'enregistrement d'un claim est de 15 dollars. Une taxe de 10 pour 100 sur l'or miné est levée par des officiers nommés à cet effet.



TOTEMS À SITKA. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dès que le prospecteur a piqueté un claim, il fait une épreuve expérimentale au pan. Cela peut donner très peu d'abord, mais si l'on considère que du gravier livrant 5 sous d'or au pan est une quantité payante, on verra que l'étalon du mineur n'est pas si élevé, après tout.

M. Olgivie dit : « Quant à la quantité qui donne des résultats satisfaisants, on considère que 10 sous le pan avec une épaisseur de 3 ou 4 pieds de gravier aurifère est une affaire excellente. »

Après qu'on s'est ainsi assuré que le claim vaut la peine d'être travaillé, il faut préparer les boîtes à laver (*sluices boxes*). Au Klondyke, cet article est fort rare et fort cher, si on se le procure à la scierie. Le mineur industrieux abattra lui-même assez d'arbres pour se faire les planches nécessaires à la construction des boîtes. Les boîtes ainsi obtenues sont mises en position et tout est prêt pour l'opération du lavage, mais il faut maintenant jeter le gravier aurifère, qui repose toujours sur le *bed rock* ; or le plus souvent une autre couche de gravier (celui-ci non aurifère) existe entre la couche payante et la surface. Il arrive quelquefois qu'il faut enlever dix ou quinze mètres de terrain avant d'atteindre l'aurifère. Comme il serait trop long et coûteux de déplacer cette tranche improductive, on fore des puits jusqu'au fond du gravier, et on perce des galeries souterraines le long de la couche payante. Le moyen dont on se sert est intéressant, vu que c'est en hiver seulement qu'on peut l'employer : en effet, pendant l'été, et jusqu'à la fonte des neiges, la surface est couverte de torrents bourbeux. Plus tard, la neige étant partie, les sources commencent à geler, les courants se dessèchent et bientôt toute la masse de la surface jusqu'au lit de roche est congelée solidement ; c'est alors qu'il est possible de pénétrer à l'intérieur du sol en faisant des feux sur l'aire où l'on veut creuser et en maintenant ces feux allumés pendant plusieurs heures. Au bout de ce temps, le terrain se sera dégelé et amolli à une profondeur de six pouces peut-être. On enlève cette tranche aisément, et un autre feu est allumé sur le même emplacement et ainsi de suite jusqu'à ce que le gravier aurifère soit atteint. Quand le puits est foré à cette profondeur, des galeries sont ouvertes dans plusieurs directions, toujours au moyen des feux. Le sautage à la mine n'aurait pas d'effet à cause de la dureté du terrain. Le gravier contenant l'or est sorti des galeries au moyen de treuils établis à l'ouverture du puits et mis en tas jusqu'en été, c'est-à-dire jusqu'au moment où les torrents recommencent à couler ; alors il est jeté à la pelle dans les sluices boxes et lavé.

Pour les claims de bancs ou de collines où l'eau est très rare, il faut faire usage du *rocker* (berceuse), qui est une simple boîte longue d'un mètre et un peu moins large, faite de deux compartiments posés l'un sur l'autre. Le supérieur étant très peu haut, ayant pour fond une feuille de tôle percée de trous d'un centimètre

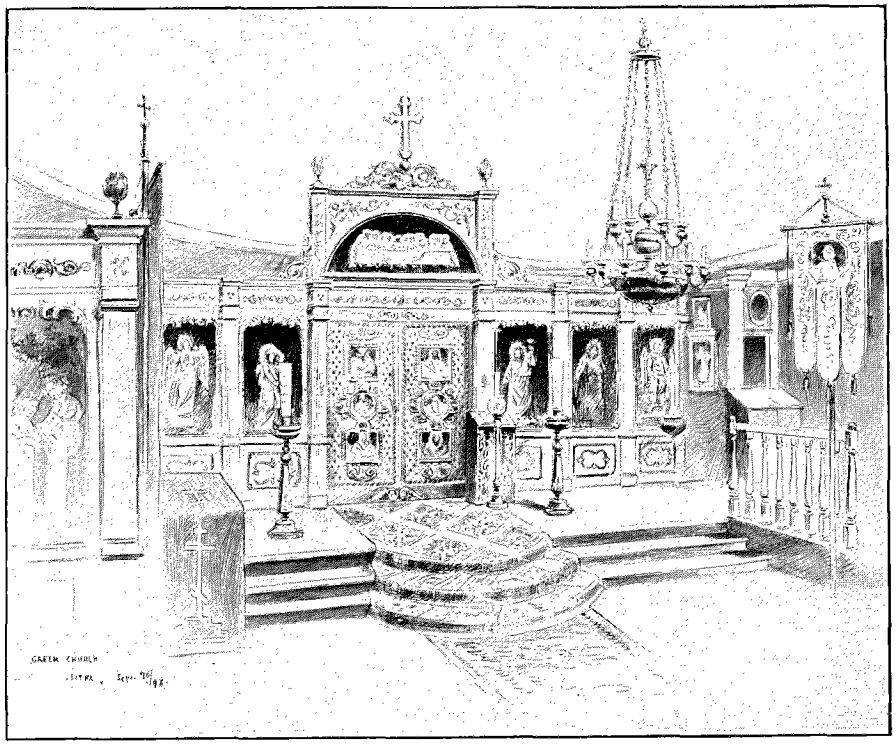
et demi de diamètre, l'inférieur contient un plan incliné à peu près au milieu de sa hauteur et sur lequel est une épaisse couverture de laine. L'appareil est monté sur deux morceaux de bois en arc de cercle ressemblant à ceux d'un berceau. Quand on veut en faire usage, on le pose sur une couple de grosses branches ou planches, afin qu'il soit balancé aisément. Pour s'en servir, il faut creuser un trou dans lequel une quantité suffisante d'eau s'amasse, puis le mineur trie et met de côté les cailloux et le gros gravier, rassemblant en un tas le fin gravier et le sable près du rocher. Il en remplit la boîte supérieure, et imprime d'une main le mouvement de balancement au rocker, tandis que de l'autre il arrose copieusement le gravier. Les petits fragments passent à travers les trous dans le compartiment du dessous, sur la couverture, qui arrête et retient les fines particules d'or, tandis que les sables et la terre roulent par-dessus et tombent au fond sur le plan incliné de la boîte, de manière que cette matière sans valeur est rejetée à l'extérieur.

En travers du fond de la boîte sont fixées de minces baguettes le long desquelles on place du mercure qui s'amalgame à l'or ayant glissé de la couverture. Si l'or est en pépites, les plus larges restent dans le compartiment supérieur, leur poids les retenant jusqu'à ce que la matière plus légère ait passé outre, et les plus petites sont retenues par une baguette placée à l'extrémité extérieure du fond de la boîte. La couverture est sortie de temps à autre et rincée dans un tonneau. Si l'or est fin, on met du mercure au fond du baril pour qu'il puisse s'amalgamer à l'or.

L'usage des « boîtes à laver » (*sluices*) est préféré, quand il y a ample provision d'eau avec une chute suffisante.

Des planches sont assemblées de façon à former une boîte de dimensions convenables, soit d'environ 2 mètres de long, 50 centimètres de large et 30 de haut. Des baguettes sont fixées en travers du fond à intervalles réguliers, ou bien encore des trous ne traversant pas la planche sont pratiqués dans le fond et disposés de telle sorte qu'une parcelle d'or voyageant en ligne droite ne pourrait manquer de se loger dans un de ces trous. Plusieurs de ces boîtes sont mises en place, s'emboîtant l'une dans l'autre, et inclinées. Un courant d'eau est alors dirigé dans la boîte supérieure ; puis le gravier amassé tout près des boîtes est jeté par pelletées dans la boîte supérieure, et est lavé par l'eau courante.

L'or est retenu par son poids et arrêté par les baguettes ou les trous mentionnés plus haut. S'il est fin, on place du mercure dans la boîte pour le saisir. De cette façon on peut dans le même temps laver trois fois plus de gravier qu'avec le rocker, et par conséquent on recueille trois fois plus d'or.



ÉGLISE RUSSE DE SITKA (PAGE 233). — CROQUIS DE L'AUTEUR.

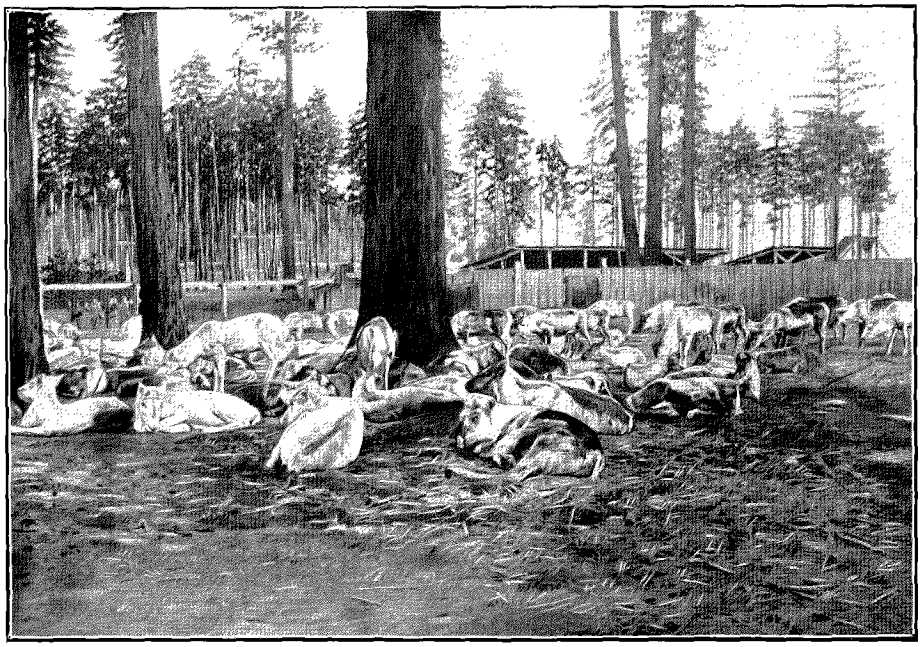
Les boîtes ayant fini leur service sont brûlées, et leurs cendres sont lavées pour leur faire rendre l'or qu'elles contiennent.

C'est donc l'hiver qui est la saison active du travail sur les placers, comportant surtout des claims de rivières et partant impossibles à exploiter en été.

Mais outre ces claims de ruisseaux, de bancs et de ravins qui se trouvent au fond de la vallée et sur ses flancs immédiats, on a découvert vers le mois de mars 1898 une série phénoménale de claims à des hauteurs variant de 100, 200, 300 mètres au-dessus du niveau du ruisseau sur Eldorado et Bonanza Creek. Il paraîtrait qu'elles marquent les bords de l'ancien lit de la rivière ; l'eau s'est depuis creusé un lit de plus en plus profond, mais l'or a été déposé sur les bancs comme il l'est aujourd'hui à plusieurs centaines de pieds plus bas. Le premier de ces claims de montagnes fut découvert par Bourke, qui, pauvre manœuvre sans

argent et sans autre ressource que ses bras, s'était vu obligé de travailler à gages sur un claim de l'Eldorado.

Au mois de mars donc, il vit scintiller de l'or dans le sillon tracé par les troncs d'arbre qu'il charriait. Il retourna là pour fouiller le terrain, mais ne trouva rien d'abord. Bientôt ensuite, à plus de 20 pieds de profondeur, il trouva une couche de gravier fort riche, qui lui rapporta, dit-on, plus de 25 000 dollars ; puis il vendit son claim 50 000 dollars.



RENNES IMPORTÉS PAR LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS À SEATTLE.
PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

C'était à French Gulch, en face du n° 17 Eldorado, et à 300 ou 400 pieds au-dessus du creek. Quelques-uns de ces claims se trouvèrent être extrêmement riches, et leurs dimensions furent réduites à 100 pieds de côté, puis on les reporta à 250 pieds. Des investigations ultérieures firent retrouver l'ancien chenal en face du n° 31 de l'Eldorado, sur la rive droite et au-dessus de l'embouchure du creek d'Oro Grande. Ces claims s'étendent tout le long de la vallée d'Eldorado, sur un niveau à peu près uniforme et dans la vallée de Bonanza. Ils commencent vers le n° 60 au-dessous, sur la rive gauche, à environ 150 mètres de haut, dans la direction des Fourches. Les claims, sans motif apparent, passent la rivière et occupent ainsi les deux rives. Au n° 17, l'Adams Creek vient de l'Ouest, et entre l'Adams et l'Eldorado, et longeant le Bonanza, se voient les fameux claims de montagne de Petit Skookum et de Grand Skookum, qui ont livré jusqu'à 100 dollars par heure et par homme.

Une scène de grande activité minière a pour théâtre les rives de ces ruisseaux sur tout leur parcours, qui est de 30 kilomètres pour Bonanza et de 12 pour Eldorado. Le sol est couvert de huttes, de monceaux de gravier, de fossés, de boîtes à laver. Au-dessous de sa surface le terrain est littéralement criblé de trous de puits, de tranchées, de tunnels, de galeries latérales, tandis que sur la première et la seconde rangée des bancs et le long de la roche, des fouilles et des tunnels mettent à découvert de grandes quantités d'or grossier reposant sur le fond pierreux.

La méthode aujourd'hui en usage pour travailler les claims de ruisseau (*creek*), de ravin (*gulch*), de bancs (*bench*) et de collines (*hill claims*), est de creuser des puits et des galeries, bien que dans certains cas on ait ouvert des tranchées jusqu'au lit de roche (*bed rock*) ; des pompes refoulant l'eau d'infiltration et de surface, le gravier aurifère est jeté par pelletées sur des tables d'où on le rejette dans les boîtes à laver. La lenteur du courant est une grande entrave à l'application du minage rapide et facile. Les puits et les tranchées se remplissent bien vite d'eau ; le plan incliné en général n'offre pas un degré suffisant pour le lavage en boîtes, et de plus il n'y a pas d'espaces où entasser les énormes amas de gravier, à moins qu'on ne les laisse sur son propre claim ou qu'on ne les emprunte à celui du voisin.

Les puits creusés jusqu'au *bed rock*, avec leurs galeries latérales, sont opérés pendant les mois d'hiver, alors que le sol est gelé, compact, et qu'il n'y a pas d'eau de surface. Comme le terrain est trop dur pour être attaqué avec succès, même avec la meilleur pique, on le dégèle au moyen de grands feux de bois qu'on allume le soir. En quelques heures, il est devenu assez friable, sur une profondeur de quelques centimètres, pour être creusé sans difficulté le jour suivant, et on procède ainsi à tour de rôle, avec le feu d'abord, puis avec le fer. Il en est de même quand on est arrivé à la couche « payante » (*pay streak*), qui se trouve à 3 à 7 mètres de profondeur, et dont l'épaisseur varie de quelques centimètres à 1 mètre ou 1^{m},50.

Pour l'extraire de la base des puits, on ouvre des galeries courant dans toute l'épaisseur de la couche payante, qu'on hisse à la surface au moyen de treuils placés au-dessus de l'ouverture des puits. Elle est mise en tas et laissée là jusqu'au printemps suivant pour être lavée. Ce lavage est effectué au moyen de *sluices* et de *rockers*. On ne fait presque pas de puits ni de galeries dans les mois d'été, ou plutôt on n'en fait que si les

claims sont secs et élevés, ce qui est rarement le cas. En quelques endroits le gravier est recouvert de détritus et de marne, parfois sur une épaisseur de 20 pieds ou davantage, et forme une masse congelée toute l'année.

Une autre raison pour laquelle il est presque impossible et souvent dangereux de prospecter en été, c'est la présence dans le sol de gaz délétères qui tuent parfois d'imprudents mineurs. L'été dernier, il y a eu, sur les creeks, plusieurs cas d'asphyxie mortelle dus à cette cause.

On estime que la production d'or du Klondyke en 1897 a été de 6 000 000 de dollars, soit 30 000 000 de francs ; trois des experts les plus compétents, et que nous avons déjà cités, donnent pour 1898 une évaluation moyenne de 10 000 000 de dollars ou de 50 000 000 de francs, tandis que pour cette même année la production de l'or du monde entier a été de 237 504 800 dollars, soit en francs 1 187 500 000, les trois principaux producteurs étant l'Afrique avec 58 306 000 dollars, soit 291 500 000 francs, les États-Unis avec 57 363 000 dollars, soit 286 800 000 francs, et l'Australie avec 55 684 200 dollars, soit 278 400 000 francs.

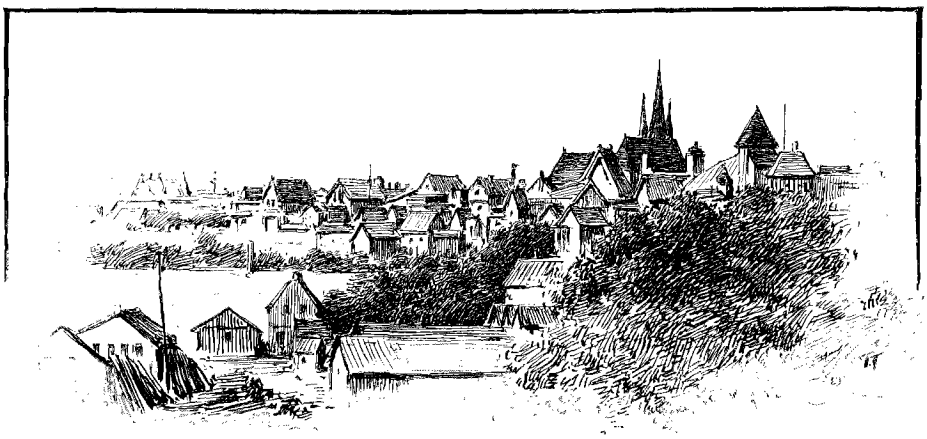
On le voit, le Klondyke est encore bien en arrière, mais si l'on tient compte du petit nombre d'années d'exploitation, deux ou trois ans au plus, du mode primitif et absolument insuffisant de l'extraction, si de plus on réfléchit que le terrain des creeks même les plus rapprochés de Dawson, par conséquent les plus faciles à exploiter, n'a pour ainsi dire été qu'effleuré et que, selon les prévisions de gens compétents, on retirera l'an prochain 30 000 000 de dollars, soit 150 000 000 de francs du Klondyke, tandis que la production totale des deux creeks seulement du Bonanza et de l'Eldorado est évaluée de 300 à 400 millions de francs, on conclura que ce territoire a en perspective le plus brillant avenir minier.

Mais encore un coup, pour arracher ses richesses à cette terre marâtre, il faut un assemblage peu commun de qualités physiques et morales avec le concours de ressources financières assez importantes.

Le mineur ou le prospecteur a dans ces régions-là des obstacles presque surhumains à surmonter, des ennemis terribles à vaincre, entre lesquels, pour n'en citer que quelques-uns, il y a le froid intense, la nuit presque continuelle d'un long hiver, les moustiques, l'humidité, la fièvre, le scorbut qui, après une saison ou deux, attaque presque invariablement quiconque a été privé, comme c'est le cas général, de viande et de légumes frais. Et puis, comme on l'a vu plus haut, si quelques-uns ont la chance de découvrir le claim qui « paye », il y en a des centaines et des milliers qui voient leurs cheveux blanchir, leur échine se voûter, leurs illusions s'envoler, sans avoir réussi qu'à vivoter bien chétivement pendant les longues et pénibles années de leurs pérégrinations à la recherche de l'or.

Après tout, n'est-ce pas Dieu qui fait le riche et le pauvre, qui abaisse et qui élève ?

LÉON BOILLOT.



VANCOUVER. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



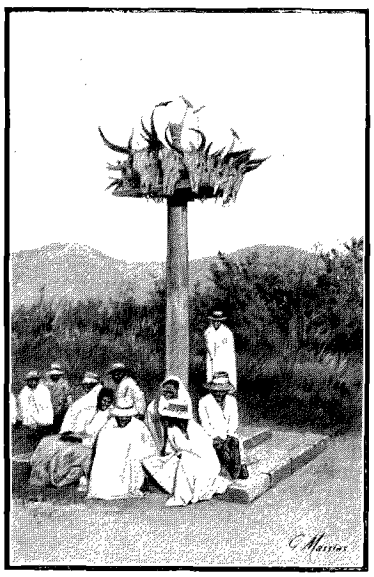
UN KIOSQUE À ANNONCES À TANANARIVE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR[1],

PAR M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY,

du Bataillon de tirailleurs algériens (Octobre-Décembre 1897).

Les quelques pages qui vont suivre n'ont aucunement la prétention d'être une narration suivie. Elles ne sont que le résumé des notes prises au jour le jour au cours d'une mission d'exploration entre Tananarive et le nord de l'île, que m'a confiée le général Gallieni à la fin de Septembre 1897.



EX-VOTO À L'ENTRÉE D'UN VILLAGE. DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

I

De Tananarive à Tsaratanana.

Le 1er octobre 1897. — A 9 heures du matin, au trot de 8 bourjanes, je descends en filanzane la grande rue en pente qui conduit au cimetière de Soavinandriana. Le sergent français qui m'est adjoint, Vinciguerra, et le tirailleur algérien qui remplit les fonctions d'ordonnance-cuisinier, le boy malgache, aide-cuisinier, sont partis depuis une heure avec les bagages.

Au total, 30 bourjanes, à cause des vivres à emporter, car il faut bien prévoir que le ravitaillement ne sera pas toujours facile. Ces bourjanes de Tananarive sont des messieurs, en comparaison de ceux de la campagne. Avec leur vêtement en rabane[2], espèce de sac allant des épaules aux genoux et laissant les bras à découvert, leur *lamba* roulé à la ceinture pour la marche, leur *salaca*, pièce de toile pour couvrir leur nudité, et même un chapeau haut de forme, en paille de riz, ils professent le plus profond mépris pour les bourjanes des villages, qui n'ont presque toujours comme seul habit que le salaca et le traditionnel lamba, dont tout bon Malgache ne saurait se séparer. Ces derniers ne sont pas des porteurs de profession.

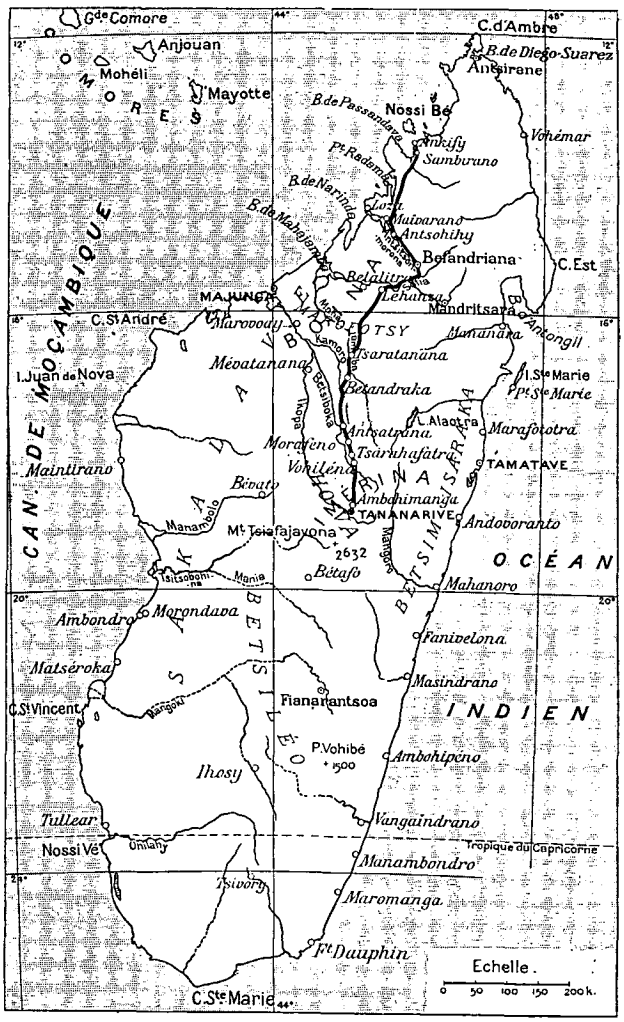
A Madagascar, les porteurs constituent une véritable corporation. Ils travaillent surtout entre Tananarive et la côte orientale, soit Tamatave, soit plutôt Vatomandry. L'un des résultats les plus prompts du chemin de fer projeté entre la capitale et Tamatave serait de supprimer la presque totalité du trafic par bourjanes. Il n'y

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.*
2. Tissu végétal.

aurait d'ailleurs pas grand danger à rendre ces quelques milliers d'hommes à la vie ordinaire; le socialisme n'existe pas à Madagascar, et il ne faudrait pas craindre d'en faire des « sans-travail » malgaches : la main-d'œuvre est rare dans l'île, et cette augmentation du nombre des travailleurs n'y serait nullement nuisible. Actuellement, le commerce est à la merci des bourjanes.

Ce sont les gens les plus nonchalants et en même temps les plus gais de la terre. Le moindre incident, une flaque d'eau dans laquelle ils s'éclaboussent, la vue d'un porteur ployant sous une charge trop lourde, les fait partir d'éclats de rire retentissants. Les mettre en route n'est jamais commode, mais quand c'est chose faite, ils se plaignent rarement, et si, de temps en temps, pendant le trajet, le « seigneur » — comme ils disent — qui est dans le filanzane, met pied à terre et marche pendant quelques minutes, ils deviennent même dévoués, ce qui, malgré l'opinion de personnes prétendant s'y connaître, est bien souvent plus facile à obtenir d'un indigène que d'un civilisé.

La route d'Ambohitrabiby se détache de celle d'Ambohimanga au marché de Sabotsy (samedi). Les marchés portent tous le nom du jour où ils se tiennent. Ils occupent une place considérable dans la vie des Hovas, qui viennent de très loin pour y assister. A Tananarive, le marché a lieu le vendredi — *Zoma* — dans la partie basse de la ville. Il y a toujours foule. Les débats entre acheteurs et vendeurs sont plus que fréquents, étant donné la déplorable habitude des Malgaches de demander, à la première offre, au lieu du prix réel de vente, le double de ce prix. Au début de l'occupation, en 1896, les femmes des tirailleurs sénégalais, « Madame Sénégal », échappaient à cette règle, grâce à la terreur qu'elles inspiraient, résultat des procédés employés par elles à l'égard de ces « bandes de sauvages » de Malgaches, selon leurs propres expressions. Depuis, cela a changé. Les sergents de ville malgaches, armés de leur inoffensive baïonnette Snider et coiffés du casque colonial, veillent à l'ordre au Zoma sous la direction de gendarmes européens. Madame Sénégal a toujours son caractère aimable, mais elle ne peut plus donner aussi libre carrière à ses expansions.



ITINÉRAIRE DU LIEUTENANT DUBUY DANS LE NORD DE MADAGASCAR.

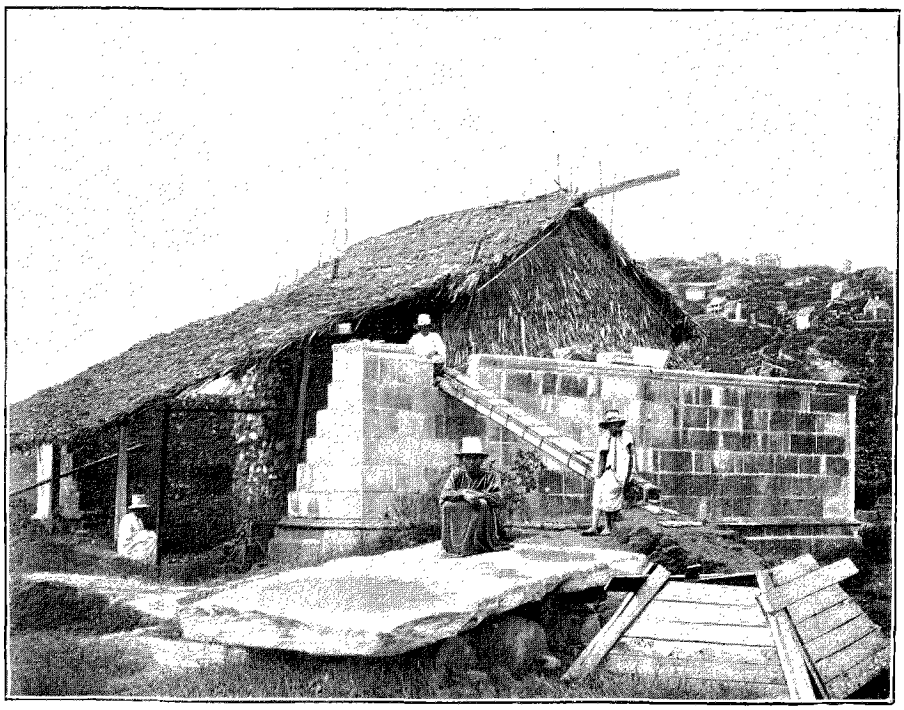
Rencontré plusieurs bourjanes transportant des cadavres. Mon boy, interrogé, m'apprend que ces défunts sont des gens qui, pendant l'insurrection, ont été mourir loin de chez eux et que l'on rapporte, enveloppés dans des nattes et suspendus à un bambou. Les Malgaches attachent en effet une importance extrême à avoir chez eux le corps de leurs ascendants, et à Tananarive, dans beaucoup d'habitations, les tombeaux sont dans la cour de la maison. En traversant un ruisseau, nous voyons deux de ces bourjanes faire tranquillement cuire leur riz à côté du mort roulé dans sa natte. Deux autres rapportent vide un cercueil fait de boîtes de farine.

3 octobre. — Nous franchissons aujourd'hui la limite septentrionale de l'Imerina. Le pays est moins habité, ayant appartenu à l'administration militaire ; il n'y a plus de rizières disposées en paliers, ni de cases en pisé comme en Imerina ; les habitations sont toutes en paillotte. Enfin les *moucafouis*, très petites mouches dont la piqûre est aussi mauvaise que celle des moustiques, commencent à se faire sentir. Autant de signes qui indiquent la sortie du pays des Hovas, de race jaune, et l'entrée dans celui des Manendy, noirs à cheveux crépus.

5 octobre. — Entre Andranomiantra et Tsarahafatra, je rencontre quelques villages, mais depuis ce dernier point jusqu'à Morafeno (pr. Mourafène), c'est-à-dire sur près de 20 kilomètres, il n'y a plus une case. C'est le véritable désert.

Morafeno est un petit village possédant fort peu de ressources. Les habitants ne sont pas encore tous revenus. Par contre il ne manque pas de puces ; c'est une règle à peu près générale, d'ailleurs, pour les villages

malgaches ; il semble, plus ici qu'autre part, qu'après avoir pâti de l'insurrection, elles veuillent regagner le temps perdu. Autour des habitations, une haie de cactus, épaisse de 5 à 6 mètres. Comme entrée, deux portes successives, étroites et basses, que l'on ferme au moyen d'une grosse pierre circulaire. Tsarahafatra est encore bien plus fortifié. Sa haie de cactus a de 20 à 30 mètres d'épaisseur. Quant au système d'entrée, il ne comprend pas moins de 4 portes fermant un étroit couloir noyé dans les cactus. Comme les Malgaches aiment avoir une porte de sortie autre que celle qui se voit, ils avaient ici, non un souterrain comme il en existe souvent en Imerina, mais un passage invisible à travers les cactus. Malgré toutes ces belles défenses, quand, le 22 avril 1897, une de nos reconnaissances se montra en vue du village, les habitants, sur l'ordre de Rabezavana, le chef de l'insurrection dans le Nord, mirent le feu aux cases et tous prirent la fuite.



CONSTRUCTION D'UN TOMBEAU HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

6 octobre. — A mi-route de Morafeno à Antsatrana, le premier village sakalave est Ankazotsaravola. Il y a aussi, parmi les habitants, beaucoup de Tsimihety (pr. Tsimiète). Ceux-ci se distinguent des Sakalaves par leurs cheveux longs et tressés, pour les hommes comme pour les femmes ; les tresses se terminant en forme de petites boules retombent autour de la tête, longues par derrière, moins sur les côtés et courtes sur le front. Pendant l'insurrection de 1896, beaucoup de rebelles en Imerina portaient une chevelure semblable faite en crin. Les Tsimihety s'intitulent Sakalaves, mais ne sont pas reconnus tels par ces derniers. Ils ont le teint généralement noir, quelquefois brun ; la plupart sont grands et vigoureux. Quant à leur origine, les Tsimihety ne la connaissent pas ou ne veulent pas la dire. Il est probable que c'est une race mélangée, provenant d'alliances entre les Sakalaves et les autres peuplades de la région. On en rencontre aussi dans le Nord, à Betandraka, Befandriana et Bealanana.

Cette partie du pays sakalave semble assez riche ; dans la plaine d'Ankazotsaravola, plusieurs villages, la plupart importants, de beaux et nombreux troupeaux de bœufs.

A 3 heures et demie, arrivée à Antsatrana, ancienne résidence de Rabezavana, qui commandait la région pour le compte de la reine avant l'arrivée des Français dans l'île. C'est le commencement du Haut-Boueni, autrement dit de la région malsaine.

Renseignements sur la route vers le Nord : quatre jours d'ici à Tsaratanana ; insurgés probables à rencontrer au Nord de ce point ; voleurs de bœufs entre Antsatrana et Tsaratanana. En pays sakalave, les habitants de villages différents se volent réciproquement leurs troupeaux, et les chefs de poste ont continuellement à statuer sur des affaires semblables.

Cette région est assez riche en or. Beaucoup de prospecteurs sont déjà venus, ont planté plusieurs piquets de signaux, et certains ont l'intention de venir s'installer à Antsatrana pour exploiter le précieux métal.

Les ennuis commencent avec les bourjanes : 11 de ceux de Vohilena ont déserté cette nuit ; ils ont attendu pour disparaître que je leur aie distribué du riz hier soir. Par contre, j'ai maintenant bien des chances pour que les 19 restants m'accompagnent jusqu'à Tsaratanana.

9 octobre. — Chaleur très forte avec temps couvert ; la saison des pluies approche. Pendant 8 heures et demie marche dans la vallée du Bemavo ; aucun village. Il y en a quelques-uns autour d'Andriamena, puis plus rien. C'est le désert marécageux à terre rouge, où cependant tous les fonds ont de beaux arbres auxquels on n'est nullement accoutumé en Imerina.

11 octobre. — Un peu plus loin que Betandraka, après avoir de nouveau traversé le Bemavo, qui se jette

non loin de là, dans la Mahajamba, les premiers représentants de la flore tropicale apparaissent, sous la forme de rofias. Ces rofias, qui sont de beaux palmiers, sont réunis par bouquets dans la plaine, mêlés à d'autres arbres, et, à partir d'ici, ils sont nombreux dans toutes les vallées jusqu'à Tsaratanana.

Jusqu'à Ambatomainty, les crêtes étroites des hauteurs de la rive gauche de la Mahajamba sont couvertes de broussailles, rendues clairsemées par la désastreuse habitude qu'a tout Malgache, même passant, de mettre le feu aux herbes et aux taillis, sous prétexte de changer les pâturages, n'y eût-il pas de troupeaux. Sur de vastes espaces autrefois boisés, il ne reste que des troncs calcinés. Dans les ravins seulement, où l'humidité se conserve plus longtemps, les arbres ont résisté.

A 1 heure du soir, nous arrivons près de la Mahajamba, beau fleuve de plus de 350 mètres de large. Son courant n'est pas très violent, et si les bourjanes se serrent les uns contre les autres, ce n'est pas pour lui résister, mais pour faire plus de bruit et écarter ainsi les *mamba* (caïmans), assez nombreux par ici. A cette époque, l'eau vient à la poitrine, et pour éviter que les bagages ne soient trop mouillés, les bourjanes mettent sur leur tête le bambou auquel ils sont attachés ; pas d'incident au passage, le « mamba » redouté n'a pas donné signe de vie.

II

De Tsaratanana à Befandriana.

Tsaratanana, sur un petit mamelon au pied duquel coule un ruisseau ferrugineux, est situé dans la plaine de la Mahajamba. Les dépressions des environs sont peu profondes et inondées pendant les pluies seulement ; les bords des ruisseaux sont couverts d'arbres, parmi lesquels beaucoup de rofias.

Ce village produit une sensation marquée de prospérité ; bien que inférieure à ce qu'elle était avant l'insurrection, elle est encore largement suffisante pour révéler ce qu'a été cette région et ce qu'elle redeviendra rapidement ; c'était là que se ravitaillaient les rebelles de la Mahajamba et du Haut-Boueni.

Les villages sont plus importants qu'ailleurs. Tsaratanana compte 600 habitants. Autour des cases, les plantations de canne à sucre, de manioc, de patates, sont nombreuses. Tous les fonds sont cultivés en riz, mais le système de rizières, tel qu'il est pratiqué en Imerina, est inconnu ici ; il n'y a ni digues, ni canaux d'irrigation. A la fin d'octobre et au commencement de novembre, on entame la culture : pour cela, on retourne la terre avec l'*angady*, puis quand il a plu quelque peu, on la fait piétiner par des bœufs ; lorsqu'elle est suffisamment écrasée, le riz y est semé, et les bœufs la piétinent une seconde fois pour enfouir le riz. Comme les habitants ne se servent que de l'eau de pluie, il arrive souvent que les emplacements préparés sont bien au-dessus du niveau du cours d'eau le plus voisin. La récolte se fait après les pluies. D'ailleurs, en cas de mauvaise récolte, les habitants ont une grande ressource à leur disposition : l'*aranarana* est une racine que l'on trouve dans les ravins du Tompoketsa. Pour la rendre comestible, les Malgaches la mettent 2 jours dans l'eau, puis la font sécher, bouillir et sécher de nouveau. Blanche au début, elle devient de couleur marron ; on la mange comme le manioc.

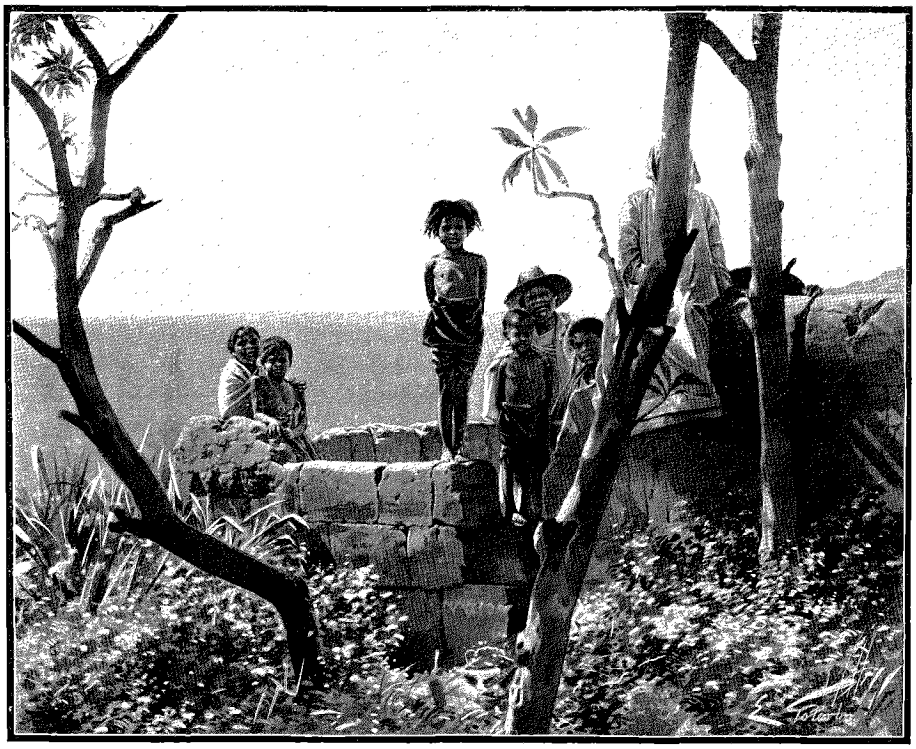


UNE PLAINE DE L'IMERINA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Le *paddy* vaut à Tsaratanana, pour le moment, 5 francs la *vata* (14 kil. 400), mais comme les pays environnants, Ambolomborona, Andranolava, etc., viennent s'y approvisionner, les prix vont augmenter rapidement. Les colons qui s'établiraient là auraient l'avantage de trouver une main-d'œuvre nombreuse, la population étant très dense, et un débouché commode vers la mer ; les communications sont faciles entre Tsaratanana et Marovoay par le Kamoro.

En plus de ses richesses agricoles, cultures et bétail nombreux, ce pays possède des gisements aurifères

importants. A Betanatana, à une heure au nord de Tsaratanana, on a déjà planté un poteau d'exploitation ; en avril 1897, quand une colonne française passa, allant de Tsaratanana à Betanatana, elle trouva dans les cases de nombreux carnets à souche servant à donner des autorisations d'exploitation, ce qui confirme la présence de l'or dans la région. La population de Tsaratanana est extrêmement mêlée. La Mahajamba avait marqué la limite du pays sakalave à l'Est ; ici, il y a un peu de toutes les races. Le chef du village est un nègre de la côte de Mozambique. Il est magnifique, dans son accoutrement des défroques de Rainitavy, prises dernièrement à Masokoamena, dans le repaire du chef rebelle : redingote verte, dorée et galonnée sur toutes les coutures, casquette également verte et galonnée. Ses administrés sont en majorité des Marofotsy, puis des Hovas, des Sihanakas, des Sakalaves, voire des Betsileos et aussi quelques Indiens qui représentent le commerce.



UN PUITS DANS UN VILLAGE HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

D'après la tradition locale, il y a une centaine d'années, le roi des Sihanakas, Ratohana, avait soumis son pays aux Hovas. De ses deux fils, l'un accepta la domination hova et resta à Imerimandroso, sur les bords du lac Alaotra ; l'autre refusa de se soumettre, et leur père, les ayant réunis dans un grand *kabary*, laissa ses sujets libres d'opter entre la domination hova ou la liberté ; s'adressant à ceux qui préféraient s'en aller, il leur dit : « Partez, je vous maudis. Les vents vous pousseront du Nord au Sud, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, de l'Ouest à l'Est, mais nulle part la terre ne voudra vous nourrir. » Ils partirent sous la conduite d'Andrianombelaza, le fils rebelle, et s'établirent en pays sakalave, entre Belalitra et Marovoay. Là, s'étant fondus avec les Sakalaves, ils constituèrent une nouvelle race qui prit le nom de *Marofotsy*[1], puis ils se remirent en marche vers le Sud-Est, finirent par prendre pied dans leur pays d'origine et s'établirent à Morarano et à Anosykely, ayant leur camp principal avec leur chef à Morafeno.

Les Marofotsy n'ont jamais été soumis aux Hovas. Aussi beaucoup de gens appartenant aux races assujetties aux conquérants de l'Imerina, qui avaient eu affaire à la justice sans posséder vraisemblablement assez d'espèces sonnantes pour se tirer à bon compte des mains des juges hovas, sont venus se réfugier en pays marofotsy, où le vol et le pillage à main armée ont toujours été en grand honneur. Ils pouvaient d'ailleurs être attirés par la facilité de l'existence dans un pays aussi riche que celui de Tsaratanana, où les bœufs et le riz étaient en abondance. Par les traitants arabes de la côte, ils avaient de la poudre, du plomb et des fusils et ne répugnaient pas à s'en servir fréquemment, bien au contraire. Gardiens des troupeaux de la reine, les villages marofotsy se volaient réciproquement, surtout leurs bœufs, la principale richesse du pays, et aussi tout ce qu'ils pouvaient enlever.

Ils organisaient même parfois des expéditions à longue distance, et quand les voleurs rentraient chez eux avec leurs prises, on leur faisait la même réception que l'on fait maintenant aux Français qui passent : les femmes viennent à l'entrée des villages dans leurs plus beaux atours, drapées dans une étoffe à fond généralement rouge, parsemée de grosses fleurs ou de dessins grossiers — cela s'achète par l'entremise des Indiens et des Arabes de la côte à la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft* ; — l'une des femmes, généralement la plus vieille, chante seule ; les autres reprennent en chœur en frappant leurs mains l'une contre l'autre.

On trouve des traces d'expéditions marofotsy jusqu'à plus de 300 kilomètres au nord de Tsaratanana.

1. C'est-à-dire : « beaucoup blancs », parce que, provenant de la race sihanaka, dont le teint est clair, ils paraissaient blancs à côté des Sakalaves.

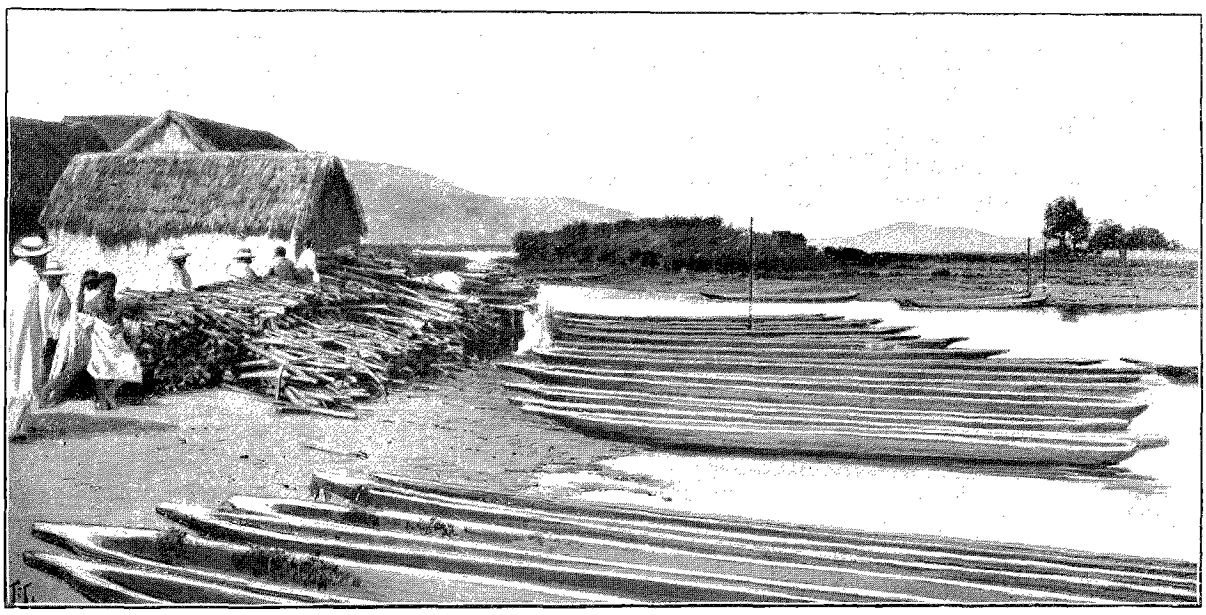
Quant aux idées de ces gens en matière de religion, elles sont aussi vagues et aussi indécises que celles des Malgaches en général. Protestants ou catholiques, que leur fait ? Grands amateurs de chants et de musique, ils vont à qui en donne le plus; tenant encore bien plus à se mettre du côté du plus fort, ils sont catholiques pour la plupart, parce que la majorité des Français, leurs maîtres actuels, est catholique; si les Anglais occupaient Madagascar, l'île serait tout de suite en grande partie protestante, pour la bonne raison qu'il y a peu d'Anglais catholiques. Les Malgaches font le désespoir des missionnaires, par la facilité avec laquelle ils passent d'une religion à l'autre, et aussi leur joie, par la même facilité avec laquelle ils se laissent endoctriner, et les preuves — très superficielles d'ailleurs — qu'ils donnent de leur ardeur à la foi. C'est ce que l'on peut appeler le sens pratique en matière d'idées religieuses. Au fond, une seule religion leur tient au cœur : les sorciers ont, avec le fétichisme, pendant l'insurrection, fanatisé les rebelles et leur ont donné du courage ; ce qui ne semble pas très facile, pour quiconque a vu les Malgaches au combat, bien que individuellement, devant la mort et avant l'exécution ils soient d'un calme et d'une fermeté extraordinaires.

12 octobre. — Il me faut recruter ou plutôt réquisitionner des porteurs, car ils ne viendront vraisemblablement pas de bonne volonté. Kabary avec le chef du village, qui cette fois a quitté son brillant uniforme de garçon de bureau pour le lamba national ; il est suivi d'une dizaine d'acolytes, des sous-chefs probablement, car il ne se déplace jamais seul ; après discussion, il promet que, demain matin à la première heure, tous les bourjanes seront réunis devant le poste. « La première heure » ne sera sûrement pas avant le lever du soleil ; les Malgaches sont incapables de s'habituer à être debout avant le jour. Si nous pouvons partir vers 7 heures, ce sera bien beau.

L'après-midi se passe à acheter du paddy, la région que je vais traverser étant plus que pauvre à ce point de vue. Puis il faut le faire décortiquer, le diviser en charges d'un ou de deux hommes, c'est-à-dire de 25 ou 50 kilogrammes. Des porteurs supplémentaires sont nécessaires, car pour le seul transport du riz il me faut 23 bourjanes. Ce travail n'est terminé qu'à 8 heures du soir.

Reste la question de l'escorte. Rainitavy, le chef de l'insurrection dans la région, a bien été battu à Masokoamena, et 500 hommes de sa bande viennent de se rendre dernièrement. Mais il erre toujours, avec le reste de ses partisans, dans le plateau du Tompoketsa, et le pays n'est pas sûr. La bande principale s'est séparée en 5 ou 6 groupes de 100 à 150 fusils. Hier 4 de ses hommes, habillés en tirailleurs malgaches, sont venus prendre des bœufs dans le parc d'un village voisin en disant au chef du village que c'était pour le lieutenant commandant le poste de Tsaratanana. Ils ont naturellement été remis avec empressement. J'emmènerai donc 15 tirailleurs. Ce sont des hommes recrutés parmi les Betsimisarakas, sur la côte Est. L'un d'eux me sert d'interprète, il répond au doux nom de Baptiste.

Les tirailleurs malgaches, surtout le bataillon qui a fait l'expédition de 1895, et qui n'avait de malgache que le nom, — étant composé de Zanzibarites et de Comoriens, en majorité, — ont été et sont encore, à Madagascar, un appoint précieux pour la conquête d'abord, l'occupation ensuite. Leur mobilité n'a d'égale que leur résistance au climat, en exceptant pour ce dernier point les tirailleurs hovas, fort sujets à la fièvre et aux maladies en dehors de l'Imerina. Avec eux, pas besoin de convois : le tirailleur ou sa femme porte vivres et



PIROGUES DANS LES RIZIÈRES INONDÉES DE LA PLAINE DE TANANARIVE.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.



FEMMES SAKALAVES. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE

bagages. C'est plus simple qu'avec les Sénégalais, dont la femme a une propension marquée à faire porter par des bourjanes plus ou moins volontaires la charge dont le tirailleur la gratifie. Si l'on joint à cela l'aptitude si remarquable à la marche des tirailleurs malgaches, il faut convenir qu'à Madagascar c'est la troupe la plus maniable et la plus pratique dont on dispose.

13 octobre. — Après beaucoup de cris et de peine, de courses du chef du poste au village, pour chercher les bourjanes qui n'arrivent pas, le convoi finit par se former ; chaque bourjane s'accroupit à côté de sa charge, les tirailleurs les entourent pour les empêcher de nous glisser entre les mains, ce qu'ils savent faire à merveille, et à 6 h. 55 nous pouvons partir. Cette heure matinale dépasse mes espérances.

Il est à remarquer que les races si diverses de cette contrée, bien qu'en réalité complètement mélangées, ont cependant des villages distincts. Ainsi Tsararova est betsileo avec fort peu de Marofotsy ; à Anahadrano, il y a 3 villages : l'un, sur le sentier de Maropapango, est antaimoro (habitants de la côte Est, qui se louent comme travailleurs); le second, au Sud-Est, est hova; le troisième, au Nord-Est, est marofotsy.

Ce mélange de races a donné d'assez mauvais résultats. Toutes ces peuplades se sont emprunté leurs défauts ; quant aux qualités, qui devraient s'être transmises de même, elles restent si cachées qu'on ne les voit guère. L'habitant de cette région est aussi paresseux que le Bezanozano et le Betsimisaraka; comme avec du riz et des bœufs il possède tout ce qui est nécessaire à sa vie, il dédaigne l'argent qui lui est offert en salaire du travail qu'on lui propose; il aime le rhum et est foncièrement menteur.

14 octobre. — A 5 heures et demie, nous nous mettons en route pour faire l'ascension du Tompoketsa de bon matin. La montée est peu commode, dans un sentier à peine tracé et encombré de gros rochers ; elle dure une heure. Arrivé au sommet, je fais arrêter pour reposer et faire serrer le convoi. On monte encore de 150 mètres, et de ce point l'on voit le plateau s'étendre vers l'Est, coupé par les gorges profondes où coulent le Kamangoro et ses affluents.



FEMME SAKALAVE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

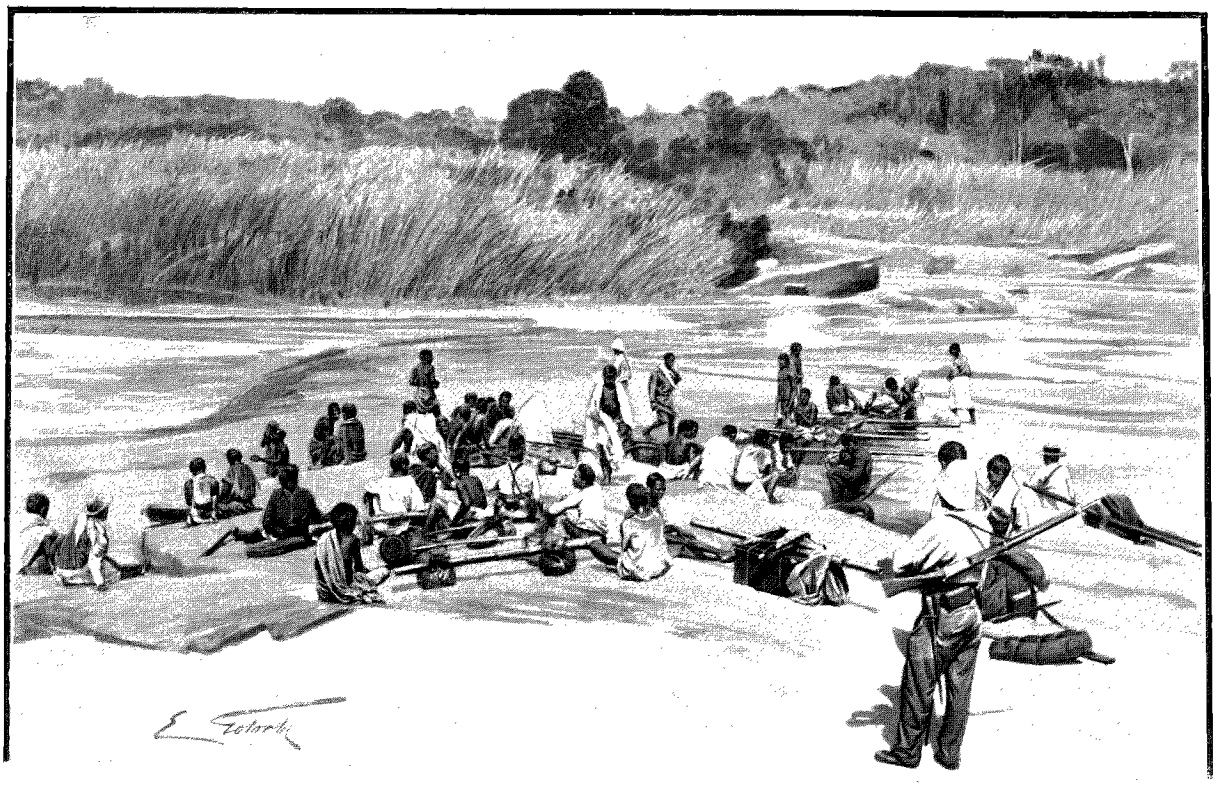
La descente sur la vallée du Kamangorokely est fort rapide et se fait sur une crête très étroite. A peu près au milieu de la pente, un des tirailleurs d'avant-garde s'arrête brusquement et me montre un magnifique singe blanc — de l'espèce à laquelle les naturalistes ont donné le nom barbare de *propithecus coronatus* — perché sur une branche et nous contemplant tranquillement. Pour avoir sa fourrure, je lui tire une balle 86 qui le traverse de part en part, mais ne le tue pas, et il se retient d'une main à la branche en regardant d'un air si humain celui qui l'a tiré, que je voudrais bien à ce moment ne pas l'avoir touché. Malheureusement le fait est accompli, et l'humanité, même pour un singe, commande de ne pas faire souffrir. Un deuxième projectile Lebel casse le bras qui empêchait la chute. Mais, s'il est vrai que les habitants de la grande île ont l'âme chevillée dans le corps, — j'ai vu un insurgé, avec une balle dans les reins et deux autres dans le dos, ne tomber qu'à la quatrième, — cela est encore plus vrai pour les singes malgaches. Il faut faire achever cet animal par un tirailleur qui le dépèce et en place la peau sur une cantine pour la faire sécher au soleil. Ainsi finit ce pauvre « propithèque » pour lequel la civilisation s'est manifestée sous la forme de la destruction, — forme qui est d'ailleurs la plus fréquente dans les pays où les blancs apportent leurs bienfaits, dont les autres peuples, rouges, jaunes ou noirs, se passeraient fort bien.

Du haut de l'Andilabe, à 500 mètres au-dessus de la vallée et de l'autre côté du Kamangoro, on domine suffisamment le pays pour l'examiner à son aise.

15 octobre. — Maromoka (beaucoup de moustiques), au pied du versant nord-ouest du Tompoketsa, est un des rares villages de cette région où les maisons soient en pisé.

On retombe là dans la plaine du Boueni oriental, accidentée cependant par les derniers contreforts du Tompoketsa. Ce plateau, entre Maropapanzo et Maromoka, forme donc un angle saillant presque droit.

Un peu avant d'arriver au Mempikony, première rivière du bassin de la Sofia, j'aperçois dans un ravin 5 bœufs. Il n'est que 9 heures du matin, mais il y a de l'eau à côté pour faire la cuisine. Les bœufs ne voudront sûrement pas suivre, et comme nous n'avons pas de viande fraîche, il serait plus prudent de s'en procurer tout de suite. J'envoie donc mon ordonnance, qui abat un beau bœuf d'une seule balle. Il n'est pas besoin d'appeler bourjanes ou tirailleurs



LES BOURJANES APRÈS LE PASSAGE DU BEMARIVO (PAGE 250). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

pour le découper ; ils accourent, en un clin d'œil l'affaire est faite et la bête mise par quartiers. Au bord de la rivière, juste distribution entre porteurs et tirailleurs.

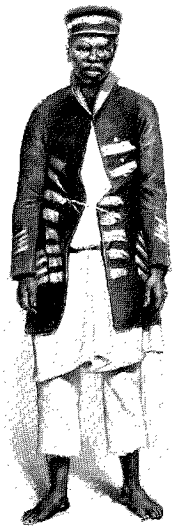
La composition du poste de Maromoka donne une juste idée de la constitution bigarrée du corps expéditionnaire, puis du corps d'occupation qui lui a succédé. La troupe qui est à Maromoka appartient à la milice de la province de Majunga, province sakalave. Les hommes de la garnison sont des Somalis sans exception, et celui qui les commande, sergent de milice, est un ex-sergent indigène de tirailleurs algériens. Fort heureusement les Somalis parlent quelque peu l'arabe, sans quoi la conversation serait assez difficile entre le chef et ses subordonnés.

Il y a eu de tout à Madagascar : en mettant à part les Français du 200e de ligne ou du 40e bataillon de chasseurs, qui n'ont pu jouer le rôle que l'on avait rêvé pour eux : légionnaires des régiments étrangers, Arabes des régiments algériens, Kabyles convoyeurs, noirs du Sénégal et du Dahomey, Comoriens du bataillon malgache, Zanzibarites ou Somalis du génie, il ne manquait au corps expéditionnaire que des représentants de la race jaune ; le corps d'occupation les a eus, et des coulis annamites ou chinois ont travaillé sur la route de Tamatave.

Dans cette terre de Babel, où toutes les langues se parlaient et se répondaient sans se comprendre, le moyen pratique de commandement s'est forcément réduit souvent — on s'en doute — à la « matraque » d'Algérie, adaptée aux diverses races suivant le degré de dureté de leur cerveau. Les noirs emploient d'ailleurs fréquemment entre eux des arguments aussi frappants. En juillet 1896, étant à Beforona (pron. Béfourne), où une demi-compagnie de tirailleurs haoussas tenait garnison, j'étais allé les voir à l'exercice que commandait un sergent noir. On me montra dans le rang, à côté d'un tirailleur médaillé du Dahomey, un de ses camarades autrefois grand prêtre de Behanzin ; tous deux s'étaient, selon toute probabilité, envoyé des coups de fusil pendant l'expédition du général Dodds, et maintenant ils étaient obligés de porter arme ensemble ! Il n'était d'ailleurs pas très fort à l'exercice, cet ex-grand prêtre ; il avait le don de mettre son sergent hors de lui ; celui-ci commença par l'insulter dans sa langue maternelle, en entremêlant le tout de quelques mots du français qu'il savait, tels que « sauvage, charogne », etc., puis n'y tenant plus, et en guise de conclusion, il bondit sur le tirailleur et lui administra un formidable coup de poing sur la figure. L'autre n'avait pas bronché : Behanzin l'avait-il habitué à ces traitements-là ? On peut se le demander. En dehors du service, d'ailleurs, le grand prêtre se rattrapait ; c'est un métier qui, chez les nations musulmanes ou fétichistes, a toujours rapporté ses petits bénéfices.

Il faisait bon sous les arbres, mais quand on remonte sur la rive, la chaleur en paraît plus forte. Pendant

5 kilomètres, le pays est presque plat, agrémenté de quelques taillis qui ne donnent aucune ombre. La première pluie tombe, ce n'est qu'une ondée ; pourvu que les vraies pluies ne commencent pas avant mon arrivée à la côte !



LE GOUVERNEUR DE TSARATANANA (PAGE 245). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

16 octobre. — Trois bourjanes ont déserté cette nuit, malgré les sentinelles. Après une allocution bien sentie, je leur fais déclarer par M. Baptiste que les charges de ces trois hommes seront portées en plus par les autres, que s'il en part encore il en sera de même, que, d'ailleurs, je sais les noms et les villages des déserteurs, et qu'il sera par conséquent facile au lieutenant de Tsaratanana de les retrouver et de les punir.

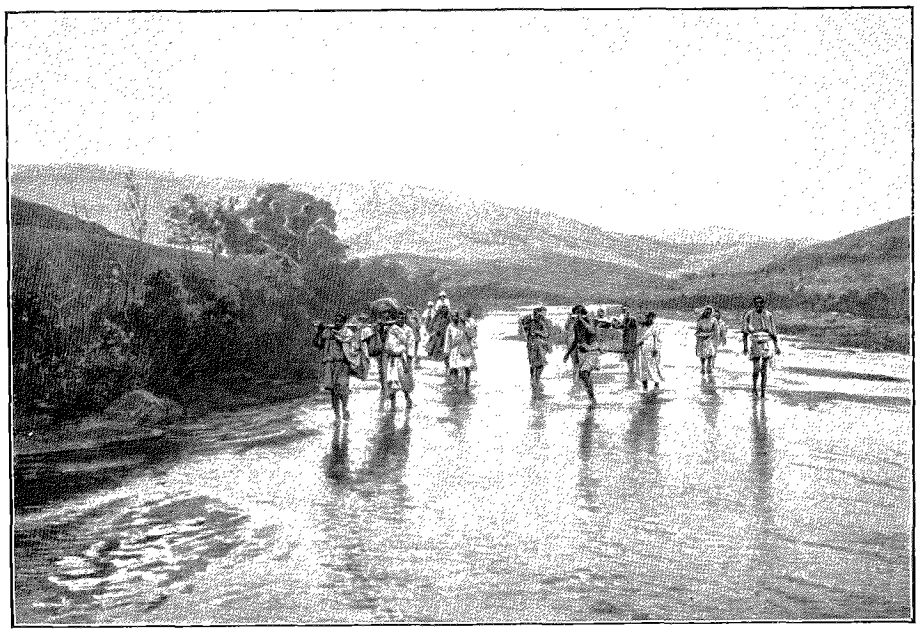
Au gué du Bemarivo, que nous passons difficilement au milieu des rochers entre lesquels coule violemment le fleuve, nous sommes à 420 mètres d'altitude. Et dans le Sud-Est nous voyons la grosse masse de l'éperon de Masokoamena se dresser assez haut pour que les bourjanes ne la regardent pas avec grand plaisir, car ces pentes, nous devons les gravir aujourd'hui même.

Le chemin qui conduit au sommet, s'il est permis de lui donner ce nom, est très mauvais sur les deux tiers de la hauteur, c'est-à-dire que, sur près de 400 mètres, le sentier fait totalement défaut. On monte dans un ravin à grandes dalles glissantes et très inclinées. Les tirailleurs triomphent avec leurs pieds nus, tandis que les souliers à clous font bien mauvaise figure. Un de mes bourjanes, bien intentionné, me tend sa main de temps en temps ; elle n'est pas inutile, loin de là.

Au bout des 400 premiers mètres, nous arrivons à une source d'eau claire et glacée, délicieuse ; tous en absorbent le plus possible. C'est la limite du bois. Enfin, une heure et demie après notre départ de l'Andranolava, nous sommes en haut. Les bagages n'arrivent qu'une heure après.

17 octobre. — Les mêmes difficultés de la montée reparaissent à la descente, avec cette aggravation que l'on glisse encore plus facilement. La région que nous traversons aujourd'hui est déserte. Non seulement elle n'offre aucune ressource, mais elle n'a pas même d'eau. Après l'Andranofasina, nous faisons 12 kilomètres sans trouver ruisseau ou étang autre qu'une petite mare boueuse, à laquelle nous arrivons à 6 heures du soir, marchant depuis 7 heures du matin. Encore bien heureux de la trouver ! Nous établissons le camp dans l'obscurité.

18 octobre. — A 2 kilomètres du camp, nous arrivons à une rivière, l'Ampassamentera. Pourquoi hier le guide ne nous a-t-il pas dit que nous étions si près ? Tous boivent à pleine gorge cette eau courante pour oublier le mauvais goût de celle d'hier soir.

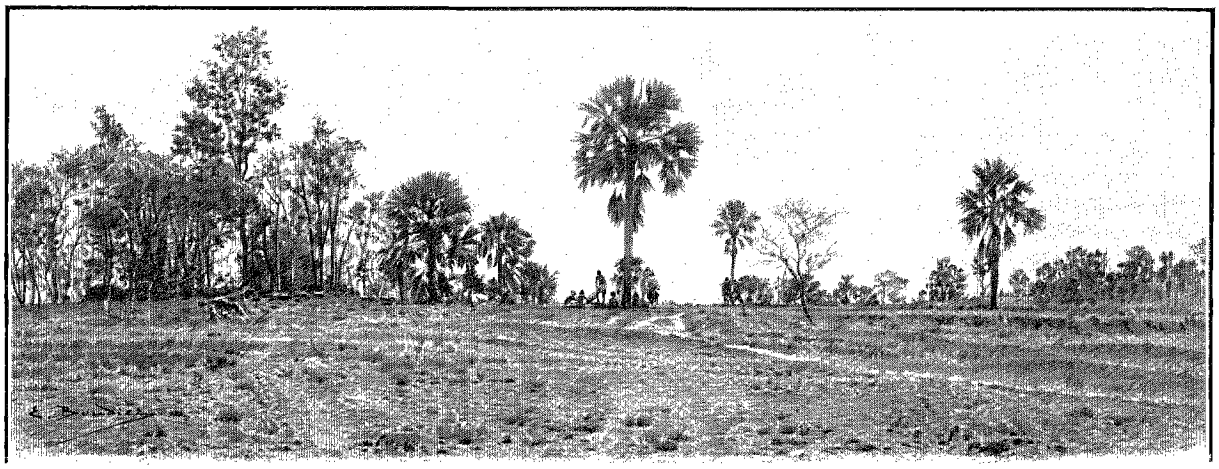


VALLÉE DE LA BETANATANA (PAGE 245). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Deux kilomètres avant d'arriver au village, les porteurs ont tellement soif que le guide me fait faire un détour et m'amène sur les bords de l'Ampassamentera. Immédiatement les bourjanes mettent leur charge à terre, se déshabillent, — ce qui n'est pas compliqué, — et s'allongent tout nus dans le lit de la rivière, qui a à peine 10 centimètres d'eau. Quelques-uns, accroupis, se rejettent de l'eau sur la tête et sur le corps ; ils ne craignent pas les coups de soleil.

Depuis ce point jusqu'au village d'Ampassamentera, c'est-à-dire pendant 6 heures de marche, il n'y a que des ruisseaux à sec, et il fait une forte température. Pour avoir de l'eau, il faut sortir du sentier à mi-route à peu près, et marcher un kilomètre au Nord.

19 octobre. — Nuit épouvantable. Hier soir, comme il faisait très chaud, j'installe dehors, à côté de ma

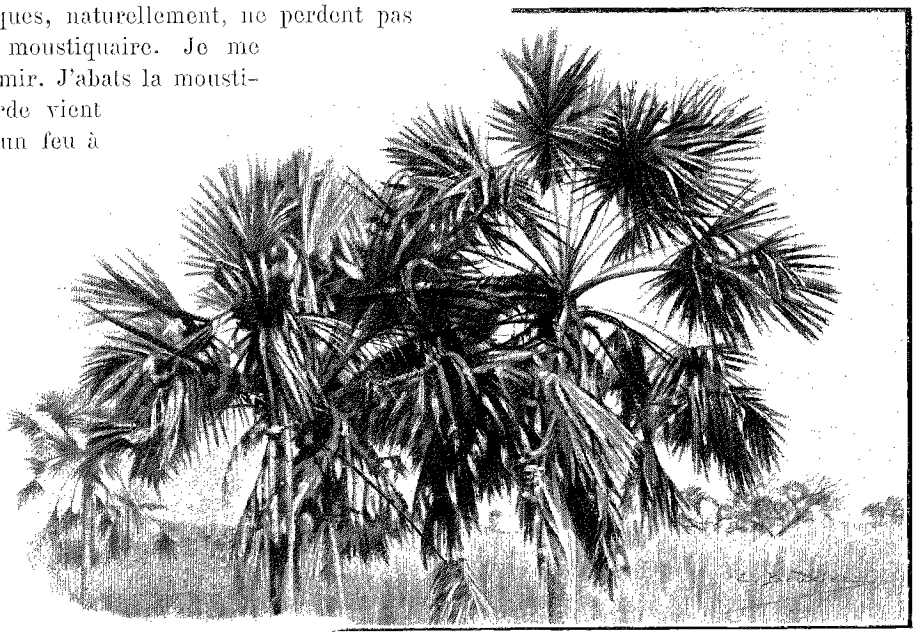


PLAINE DE MOTETY. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

tente, mon lit de camp recouvert de ma moustiquaire, et je me couche déshabillé. Vers 10 heures, un gros orage éclate; je rentre précipitamment mon lit dans la tente, mais pendant cette opération, difficile dans l'obscurité, les moustiques se rattrapent sur ma personne de ce qu'ils n'ont pu me dévorer jusque-là. En un rien de temps, je suis piqué de tous côtés. Trouvant mes habits à tâtons, je me rhabille, mais ne puis dormir qu'en enveloppant ma tête d'un capuchon, ce qui me cause une chaleur qui m'empêche de fermer l'œil. « Doux pays », dirait Forain.

Toute la route se fait aujourd'hui dans un pays presque plat. Les marais sont pour la plupart à sec, l'on traverse pourtant de petites cuvettes vaseuses où l'on enfonce jusqu'au-dessus du genou. Peu après commence la région presque théoriquement plane du Motety et de l'Amparihy. Lorsqu'on y arrive, on se trouve dans de véritables forêts de *satranas* — sorte de palmier — qui se continuent jusqu'en face du premier village d'Amparihy.

20 octobre. — Nuit semblable à celle d'Ampassamentera. D'abord couché à l'intérieur de la case, j'en suis chassé par la chaleur et fais transporter mon lit dehors. Pendant ce mouvement, les moustiques, naturellement, ne perdent pas l'occasion d'entrer sous la moustiquaire. Je me recouche, impossible de dormir. J'abats la moustiquaire, et le milicien de garde vient allumer un feu à droite et un feu à gauche de mon lit. La fumée écarte les moustiques, mais impossible de fermer l'œil entre ces deux foyers. Je n'ai plus qu'à faire les cent pas pendant la plus grande partie de la nuit. Quant aux indigènes, j'en vois dormir en cercle autour d'un feu, la tête au centre, près de la flamme, les pieds aux extrémités. Ils sont à admirer et à envier. Au lever du soleil, les moucafouis arrivent.



SATRANAS. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le Boueni manque décidément d'agrément : moustiques la nuit, moucafouis le jour, eau presque toujours saumâtre. Que veut-on donc de mieux? Tout ce pays a été dévasté récemment par Rainitavy, et nous n'avons pu nous procurer de riz ici, où il n'y a pas un habitant. C'est la malechance la plus complète. Si nous n'en trouvons pas sur notre route, il faudra réduire singulièrement les rations. A la grâce de Dieu!

21 octobre. — Nuit naturellement semblable en tous points à la précédente. A 4 h. 30 du matin, nous partons, avec hâte de quitter cet endroit inhospitalier.

Au delà d'Amparihy, on traverse les marais et on longe les étangs pendant une heure; jusqu'à l'Ambanjeby, le pays, aussi plat, est moins boisé. Après l'Ambanjeby, les marais et les étangs, au contraire, deviennent nombreux. A 4 heures, nous campons au-dessus de l'étang de Maitsypandava.

22 octobre. — De l'autre côté de l'étang, nous traversons pendant une heure la plaine de Bemanevika. Elle a près de 4 kilomètres de large, et le double de longueur du Nord au Sud ; elle a été habitée avant notre arrivée dans le pays; on y voit les cases de deux petits villages. Les plantations de canne à sucre y sont nombreuses et très étendues ; on y rencontre aussi du manioc, du tabac. La terre y est excellente, extrêmement végétale, sans argile. L'eau pourrait être facilement prise aux étangs voisins, notamment à celui de Maitsypandava, véritable lac pourvu d'eau pendant la saison sèche. La plaine, étant de quelques mètres au-dessus du niveau des étangs n'est pas inondée pendant les pluies. Toutes les cultures réussiraient ; c'est une véritable petite oasis au milieu de ce Boueni peu habitable.

A Lehanza, j'apprends une bonne nouvelle. Il y a, paraît-il, au point où nous allons atteindre le fleuve, un village où je trouverai riz, viande, volaille.

Depuis le pays marofotsy jusqu'à la Sofia, Lehanza est le point le plus important. Les autres villages ne sont que des groupes de quelques cases ; Lehanza au contraire compte 219 habitants, mais par suite de la misère résultant, dans cette région, des pillages de Rainitavy, ils n'ont plus ni bœufs ni riz, et la plupart en sont réduits à manger des racines de rofia en attendant la prochaine récolte. Ils sont tous Sakalaves, à part 16 Makoas ou Zazamangas. Ceux-ci sont des nègres originaires de la côte d'Afrique, importés dans le pays comme esclaves par les traitants arabes.

Ayant fini par se mélanger avec leurs maîtres, ils n'ont plus gardé du type nègre que des traits plus bestials et un teint plus noir que les Sakalaves, Sihanakas ou Hovas, à qui ils appartenaient, mais leurs lèvres sont moins épaisses et moins proéminentes; leur nez est moins épaté. Ils ont conservé de leur ancienne situation l'habitude du travail qui, aujourd'hui, ne leur est plus imposé.

A 5 heures nous découvrons enfin le fleuve d'abord, ce bienheureux village ensuite ; il s'appelle Ambatomandrivo. Les abords du gué ne sont pas faciles. Pendant 2 kilomètres, le sentier traverse un marais avec de grands roseaux où l'on disparaît complètement.

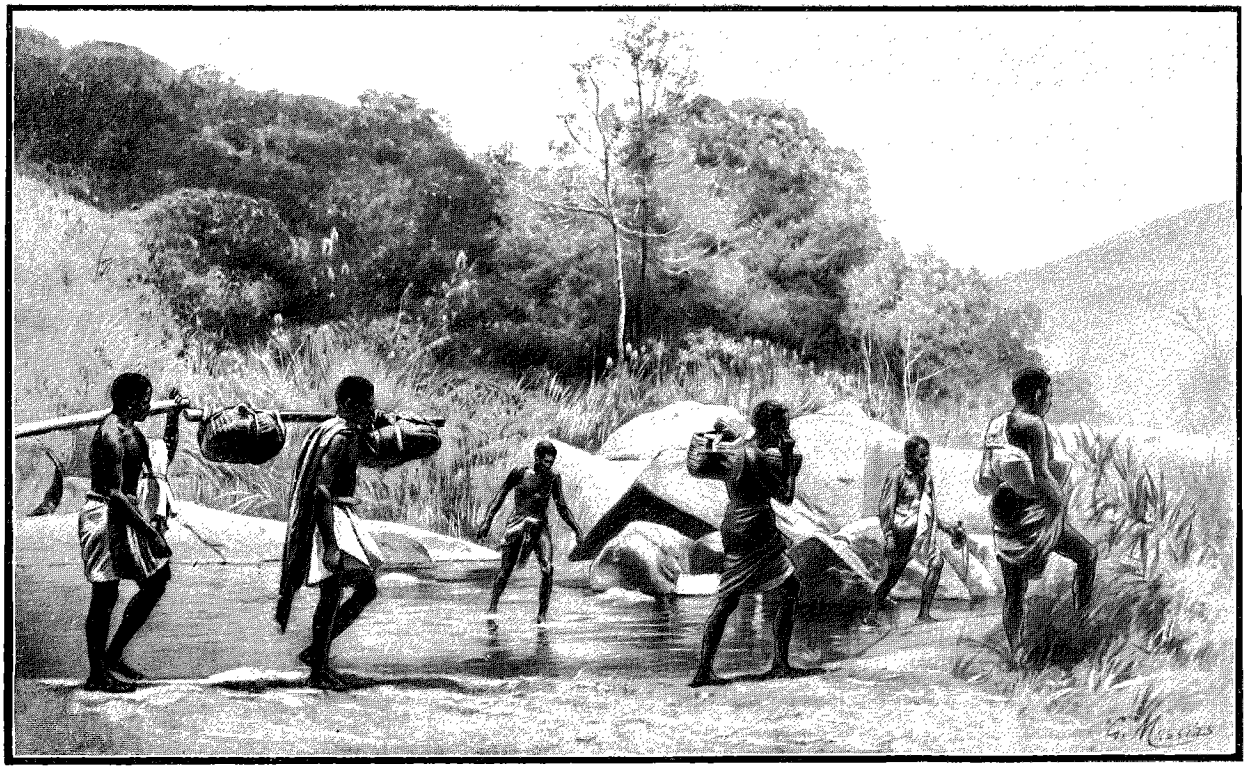
Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui connaisse le point où la route de Mandritsara à Bafandriana coupe la Sofia, pour m'y conduire et me dire quand j'y serai, car pour remonter la Sofia il suffit de suivre le cours du fleuve et un guide ne sera pas nécessaire. Mais il est très difficile de faire comprendre à ces gens que, chargé de reconnaître le fleuve, je veux arriver à ce point en longeant le cours de la Sofia. M. Baptiste déploie toute son habileté ; c'est en vain. Ils me disent qu'il faut passer par Befandriana (2 jours de marche) et de Befandriana aller à la Sofia (1 jour), et lorsque je leur parle de suivre le cours du fleuve, ils me répondent que c'est impossible. J'en décide pourtant un à me suivre.

(A suivre.) VICTOR DURUY.



LA MAHAJAMBA (PAGE 241). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

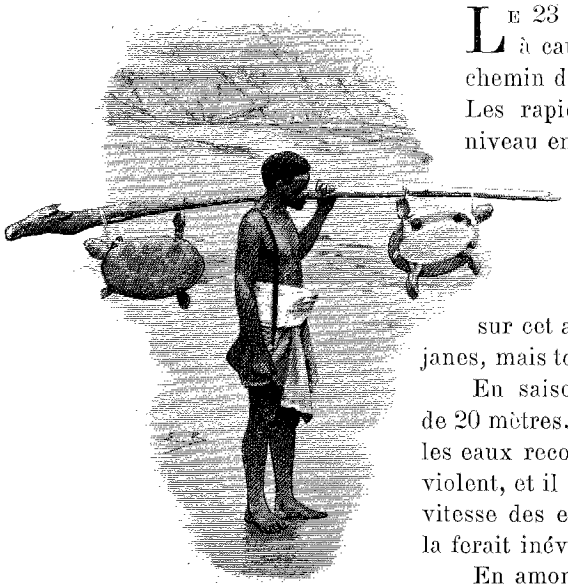


MARCHE SUR LES RIVES DE LA SOFIA. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR[1],

PAR M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY.

II (*Suite*).



UN BOURJANE TRANSPORTANT DEUX TORTUES. DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le 23 octobre. — Je me suis promené toute la nuit. Pas moyen de dormir à cause des moustiques. Départ à 5 heures. Il faut s'ouvrir à la serpe un chemin dans les taillis qui sont jusqu'au bord de l'eau. On avance lentement. Les rapides se continuent en remontant le fleuve, mais la différence de niveau entre les deux biefs n'est pas considérable. Ce n'est qu'à 4 kilomètres des rapides de Tsiafapandroka, dans un coude de la Sofia, que l'on rencontre de véritables chutes.

Pendant près de 500 mètres, la Sofia traverse un seuil rocheux qui produit une dénivellation totale de 35 mètres. Comme il n'y a pas de passage, il faut grimper en s'aidant des pieds et des mains sur cet amoncellement de rocs, et ce n'est pas facile, surtout pour les bourjanes, mais tout passe sans trop d'encombre.

En saison sèche, les murailles à pic ne laissent au fleuve qu'une largeur de 20 mètres. Pendant la saison des pluies, le spectacle doit être magnifique, les eaux recouvrant toute la masse rocheuse. Le courant est naturellement très violent, et il serait impossible à une pirogue de passer, non tant à cause de la vitesse des eaux que par suite de la disposition de ce couloir à angle droit qui la ferait inévitablement briser contre la paroi granitique des rives.

En amont, le fleuve redevient large de 300 mètres. Les rapides, les encombrements de pierres et de rochers dans le lit de la rivière existent toujours.

Les rives de la Sofia sont boisées, et on y rencontre beaucoup de variétés de caoutchoucs, mais la végétation y est maigre. Il y a tant d'espaces libres et d'autres où on ne voit que des arbustes qu'il est difficile de nommer cela des forêts.

Les tortues sont très nombreuses sur la rive. A chaque instant un tirailleur court après l'une d'elles qui s'enfuit dans le sable. Il faut alors faire un trou pour l'atteindre. Les Malgaches en sont très friands; une tortue

1. *Suite. Voyez p.* 241.

cuite à l'eau constitue un très bon plat. Dans ces broussailles courent de nombreux sangliers de couleur grise. Leur taille n'est pas très forte, mais ils se distinguent de ceux de France par la dimension disproportionnée de leur tête, dont la grosseur est le tiers de celle de tout le corps.

24 octobre. — Nuit délicieuse, pas de moustiques, bien que nous ayons campé auprès du fleuve. Aussi tout mon monde est dispos ce matin.

Chemin faisant, nous trouvons les traces du village d'Ambelanianampondro. Les Marofotsy le détruisirent en 1894, brûlèrent tout, emmenèrent les habitants comme esclaves à Tsaratanana. Les relations de ces Marofotsy avec les peuplades voisines étaient, on le voit, peu amicales. C'était d'ailleurs la règle à Madagascar.

25 octobre. — Le régime des rapides se termine à Bevory ; le dernier est en face du village. D'ici jusqu'au point où la route de Mandritsara coupe le fleuve, le cours est libre et navigable. On me montre des pirogues qui sont venues d'amont.

L'Andrambaloa, affluent de la Sofia, mais il n'a, à 1 kilomètre en amont de son confluent, que 8 mètres de large, est très profond, et en saison sèche on doit le traverser ayant de l'eau jusqu'aux épaules, embarrassé dans les arbustes et les roseaux. C'est un mauvais passage

Toutes ces rivières, de même que la Sofia, roulent une eau terreuse rouge très désagréable à boire.

26 octobre. — En suivant le cours de la Tsirahaka, nous voyons encore deux emplacements d'anciens villages, ruinés en 1892 par les Marofotsy : sur la rive droite, Ambodimotsy; à gauche, Tsirahaka. Les habitants sakalaves se sauvèrent à Befandriana.

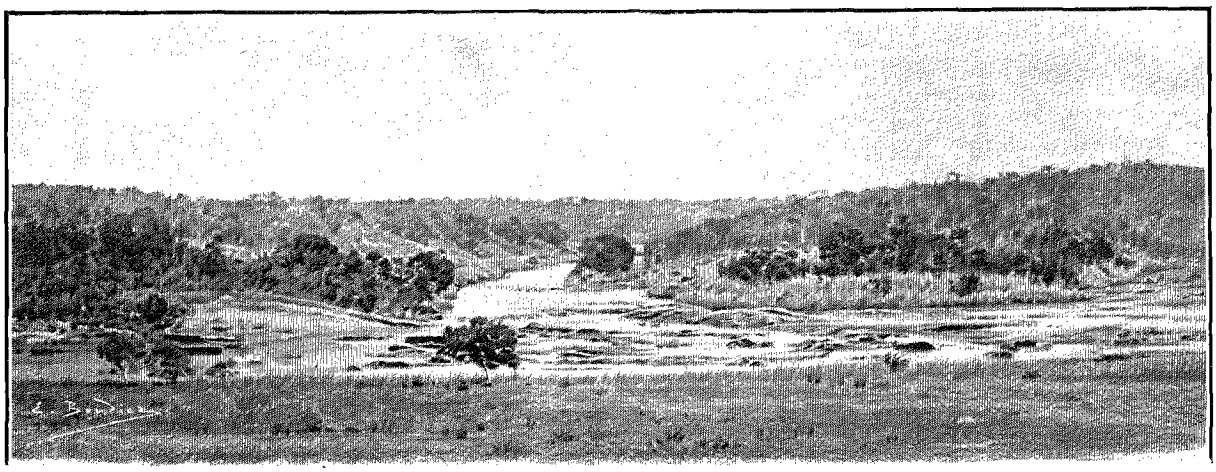
Malgré la présence des Hovas à Befandriana, la région au nord de la Sofia était régulièrement pillée tous les mois — ce dire m'a été confirmé par les habitants de plusieurs villages — par des bandes de Marofotsy.

Cette contrée n'a connu la tranquillité que depuis notre occupation; aussi ses habitants semblent-ils s'être sincèrement ralliés à nous. On ne peut s'expliquer, vu la vigueur physique des Sakalaves, autrement que par l'abrutissement causé par l'ivrognerie, cette docilité à se laisser enlever leurs biens, tantôt par des voleurs, tantôt par ceux qui s'intitulaient les protecteurs de la région. Si on leur demande pourquoi ils ne résistaient pas, on ne peut en tirer que cette réponse : « *Matahotra isika* » (Nous avions peur).

27 octobre. — Les villages de la vallée de la Mazava donnent une impression de bien-être qui augmente à mesure que l'on marche vers le Nord. Tous ont des troupeaux importants, des champs de manioc en culture, et des emplacements très étendus pour recevoir le riz. Beaucoup possèdent des champs de canne à sucre. Tous ont, autour des cases habitées, de petites cases, généralement sur pilotis ; ce sont des magasins à riz. Il y en a tout autour des villages, et en grand nombre. Ces magasins remplacent dans toute cette région les silos de l'Imerina.

A Befandriana, les ressources sont encore plus considérables. Il y a beaucoup de riz. Une récolte annuelle suffit aux habitants, qui disent d'ailleurs ne pouvoir en faire deux à cause du manque d'eau. Cependant il semble qu'en utilisant les nombreux cours d'eau de cette région, on arriverait facilement à suppléer par l'eau de rivière au manque d'eau de pluie.

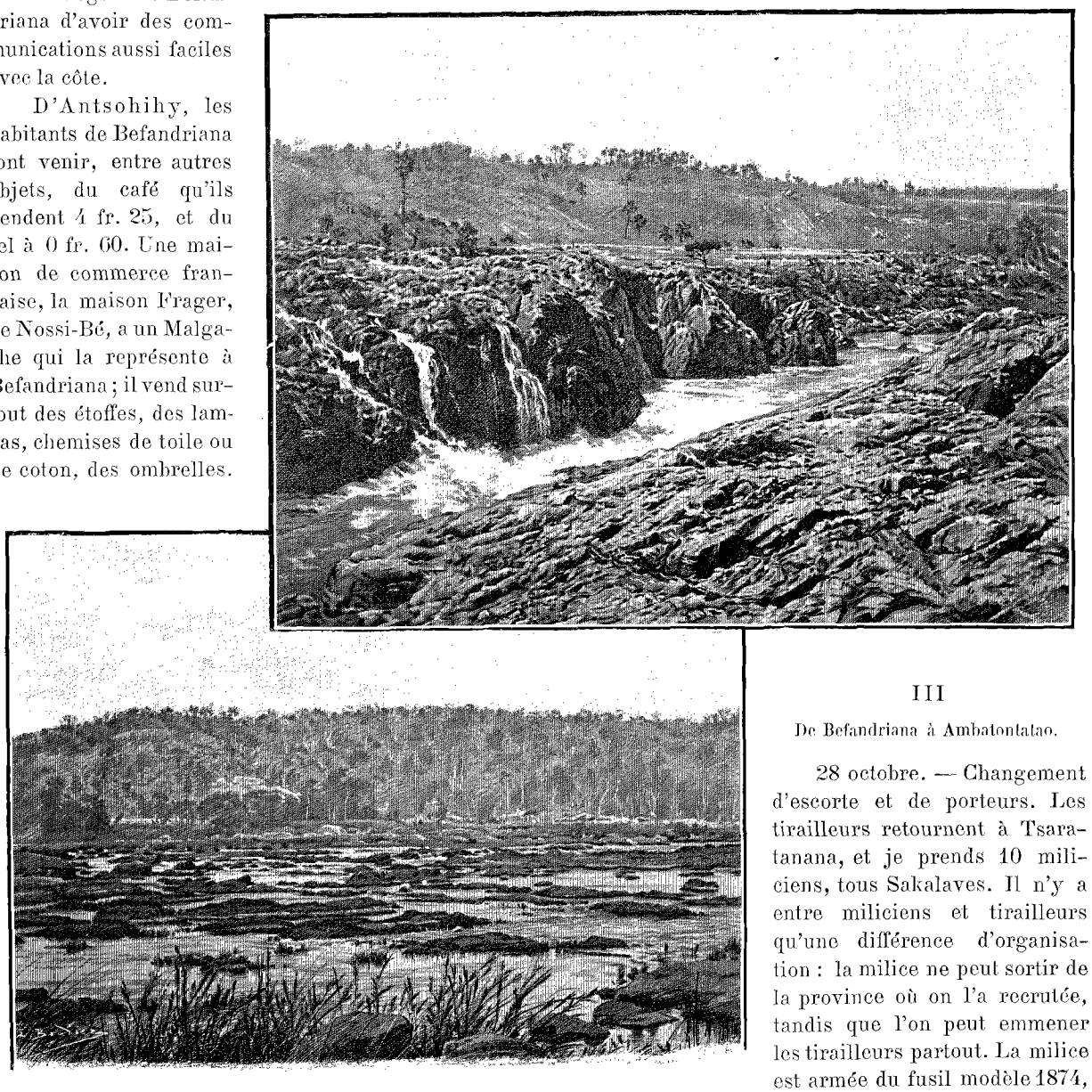
Befandriana était autrefois siège d'un gouvernement général hova ; presque toutes les cases sont en pisé, ce qui, pour les Européens, est à considérer au point de vue de la chaleur. Befandriana a été occupé par nous au commencement de 1897; mais il ne fut pas possible d'empêcher la destruction de la ville par les Fahavalos avant notre arrivée. Ceux-ci, ayant appris que nos tirailleurs avaient passé la Sofia, s'enivrèrent pour se remonter le moral, mirent le feu aux cases, et partirent ensuite le plus vite possible sans nous attendre.



LA SOFIA EN AMONT DES CHUTES (PAGE 253). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

De Befandriana, la vallée de l'Antsinjomorono conduit à Antsohihy, jusqu'où l'*Ambohimanga* a pu remonter le Manangaziny. Les pirogues allant de là jusqu'à Amponbilava, il ne reste plus que deux jours pour un bourjane chargé pour aller de ce point à Befandriana, qui en est à 60 kilomètres. C'est un sérieux avantage pour la région de Befandriana d'avoir des communications aussi faciles avec la côte.

D'Antsohihy, les habitants de Befandriana font venir, entre autres objets, du café qu'ils vendent 4 fr. 25, et du sel à 0 fr. 60. Une maison de commerce française, la maison Frager, de Nossi-Bé, a un Malgache qui la représente à Befandriana ; il vend surtout des étoffes, des lambas, chemises de toile ou de coton, des ombrelles.



LES CHUTES DE LA SOFIA (PAGE 253).
DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

III

De Befandriana à Ambatontalao.

28 octobre. — Changement d'escorte et de porteurs. Les tirailleurs retournent à Tsaratanana, et je prends 10 miliciens, tous Sakalaves. Il n'y a entre miliciens et tirailleurs qu'une différence d'organisation : la milice ne peut sortir de la province où on l'a recrutée, tandis que l'on peut emmener les tirailleurs partout. La milice est armée du fusil modèle 1874, et les tirailleurs ont le fusil modèle 1886.

Les miliciens, généralement plus volontaires que les tirailleurs, pour lesquels on a fréquemment appliqué le système de tant d'hommes à fournir par tel village, sont précieux pour les escortes, les courriers. Si, au début ils ont quelquefois faibli au feu, ils ont depuis fourni souvent des preuves de courage et d'entrain. Un des défauts de la milice est de manquer de cadres européens, et c'est là, en somme, la supériorité des compagnies de tirailleurs : 200 indigènes conduits par un seul blanc ne peuvent rendre les mêmes services que 200 autres indigènes dirigés par une dizaine de Français, ce qui est environ le cadre d'une compagnie noire.

Aujourd'hui j'ai assisté à l'école faite par le garde de milice commandant le poste, M. Bellier de Villentroy, aux petits garçons et petites filles sakalaves. Ils s'ingénient à chanter *la Marseillaise* en donnant les notes justes, mais c'est bien difficile. C'est fort drôle et amusant de voir les négrillons et négrillonnes s'égosiller à ce chant, auquel naturellement ils ne comprennent rien du tout. Quelquefois, la mémoire fait défaut. Il est alors comique de voir la mine déconfite de celui ou celle qui a perdu le fil de son discours et essaye de rattraper ses camarades, qui en sont à un couplet plus loin. Alors M. de Villentroy, très paternellement, fait arrêter le chœur, donne la note exacte, et les petits Sakalaves repartent de plus belle sur « les enfants de la

patrie ». Au fond, il serait peut-être plus pratique de leur apprendre l'alphabet. A Marofototra, les Sakalaves racontent que les Marofotsy venaient par bandes de 1 000 et 2 000. En faisant la part de l'exagération, on comprend quand même ce qu'une bande de 800 brigands, armés pour la plupart de fusils, — il a été en effet rendu à Tsaratanana une très grande quantité d'armes à feu, presque chaque habitant avait un fusil, — pouvait faire dans une région protégée en principe, mais peu en réalité, par les Hovas. Ceux-ci se gardaient bien de sortir des palissades de leurs *rovas*, et nulle part les indigènes ne disent que les Marofotsy aient jamais été inquiétés dans leurs opérations.

La population du village se compose en nombre presque égal de Sakalaves et de Makoas, qui semblent vivre en assez bonne intelligence. De même que les Sakalaves employés dans un convoi comme bourjanes à côté des Marofotsy ne leur parlent pas, ils dédaignent aussi les Hovas et ne les regardent même pas. C'est la confraternité des peuples tant vantée, ordonnée autrefois par l'Évangile, célébrée depuis par les poètes et les penseurs.

Les habitants de Marirano, où nous passons la nuit, nous renseignent sur la route : deux jours d'ici à Bealanana, mais dans de hautes montagnes.

30 octobre. — Au sortir de Marirano, on entre en effet dans un massif montagneux où l'on monte jusqu'à 1 400 mètres. La plupart de ces montagnes sont boisées, à part naturellement les parois rocheuses, qui sont nombreuses, et toujours presque verticales, telles celles du Beongona (1 090 mètres).

Au pied de celles-ci s'est produit et continue à se produire un éboulis dont l'origine se trouve dans une masse de terre recouvrant le roc sur le tiers inférieur de sa hauteur. L'eau des pluies tombant sur le sommet descend avec violence sur la muraille presque verticale et s'infiltre dans la terre qui glisse par le bas. Cet éboulis a une largeur de 300 mètres et une longueur de près de 2 kilomètres. Il encombre la vallée de l'Ambatafa.

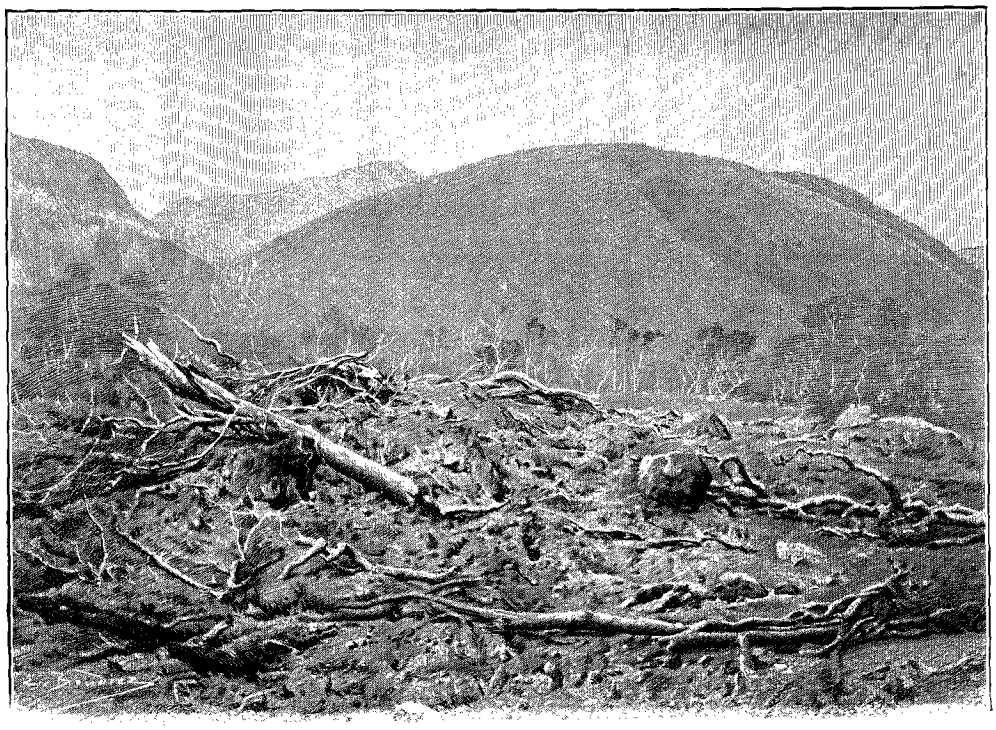
L'Ambatafa est un petit ruisseau de 1 mètre de large, à peine, pendant la saison sèche ; à la saison des pluies, il devient un torrent qui remplit toute sa vallée et y amoncelle des débris de toute sorte. Sur les bords, à 150 mètres du cours actuel, des arbres de 50 centimètres de diamètre et de 15 mètres de long ont été apportés par les eaux et laissés sur les éboulis des rives.

A 4 heures nous nous arrêtons pour camper ; nous sommes à 1 340 mètres. L'eau est glacée. Il fait un violent vent d'Est qui ne nous présage pas une haute température pour cette nuit. Comme êtres animés, il n'y a sur ce plateau que des bœufs sauvages, bêtes superbes. Cinq sont au pâturage à 1 500 mètres d'ici. C'est une trop belle occasion pour la laisser échapper. J'y cours avec le sergent. Une première balle traverse un bœuf sous l'épaule, le fait tomber sur le coup, et va atteindre derrière lui un deuxième animal. Celui-là s'arrête, mais ne tombe pas. Les autres partent au grand trot sans penser à nous charger, ce qui est pourtant assez dans les habitudes de ces bêtes-là et est fort peu agréable, étant donné la taille et la forme excessivement pointue de leurs cornes. Le bœuf blessé nous regarde d'un air furieux et semble se demander sur lequel de ses deux adversaires il va se précipiter ; les Malgaches nous crient de faire attention, disant qu'il va se jeter sur nous. Pour ne pas lui en laisser le temps, nous lui envoyons d'autres balles 86, qui ne le jettent d'ailleurs pas à terre. Nous le



TAILLIS DE LA RIVE DROITE DE LA SOFIA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

tirons à 20 mètres, on voit le sang couler à flots. A la septième, la bête tombe, le mufle sanglant et inspirant encore assez de terreur aux courageux bourjanes pour qu'ils ne jugent pas le moment venu d'aller lui couper le cou. Une huitième balle le traversant en biais, d'avant en arrière, sous l'épaule, finit par le tuer. Ces deux bêtes donnèrent bien près de 150 kilogrammes de viande chacune, en tout 300 kilos. Admettons que, pour notre cuisine personnelle — le sergent, mon ordonnance et moi, — nous en ayons pris 10 au grand maximum, il en restait 290. Or, tout cela fut dévoré le soir même par les 10 miliciens, les 30 bourjanes et une dizaine de boys accompagnant miliciens ou porteurs, en tout 50 personnes qui mangèrent chacune 6 kilogrammes de viande, ce qui est tout en faveur de leur estomac.



VALLÉE DE L'AMBATAFA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

31 octobre. — Par des pentes douces, on descend à 900 mètres dans la vallée marécageuse de la Besomanga. Là commence la région de l'Ankaizinana, région à part dont Bealanana est le point principal.

Dans ces plaines, généralement au milieu, le cours d'eau est encaissé, comme le Maivarano, — qu'en saison sèche on passe au sud d'Anjanabory avec de l'eau jusqu'à la ceinture, — ou s'étend par endroits en nappes comme la Besomanga, ou l'Ambatomainty, autre affluent du Maivarano.

Le sentier d'Anjanabory à Bealanana débouche au village d'Antsahamaka, dans la vaste plaine qui fait de l'Ankaizinana le pays le plus riche qui existe de la Mahajamba au Sambirano. Elle a 10 kilomètres de large à hauteur de Bealanana. Défrichée en partie seulement, elle suffit très largement aux besoins de la population, et attire en outre les habitants des régions voisines, qui viennent y chercher des vivres et surtout du bétail; mise entièrement en valeur, elle ferait de Bealanana le grenier à riz de tout le nord-ouest de Madagascar.

A Bealanana, depuis le départ des Hovas, qui ont été tous transportés à Analalava, sur la côte, après notre prise de possession de la contrée (été de 1897), il y a encore quatre races en présence. Les Sakalaves sont la minorité. Les plus nombreux sont les Tsimihety. Ils sont arrivés il y a dix ans, disent les anciens du village, venant de la région de Mandritsara et de Befandriana. Les Sihanakas sont nombreux aussi; on ne sait trop quand ils vinrent. Ils ne vivent pas en bonne intelligence avec les précédents. A Anjanabory, où sont des Sihanakas et des Tsimihety, il y a un village pour chaque race, séparé par une distance de quelques mètres. Ambohidiampana est entièrement sihanaka.

La partie encore en friche des plaines de l'Ankaizinana est couverte de roseaux de 2 à 3 mètres de haut; c'est la plus basse de la plaine, celle qui est le plus près de la rivière. Les indigènes prétendent qu'il est impossible de la cultiver, mais il est à supposer qu'ils n'ont jamais essayé, ayant largement assez pour leurs besoins du terrain qu'ils ensemencent. Ils ne font qu'une récolte par an, comme dans la région de Befandriana, et donnent la même raison au sujet de l'impossibilité d'une deuxième. Mais, pour un Malgache, l'impossibilité commence là où sa peine s'accroît.

Dans ces plaines, l'herbe est abondante en toute saison; ce sont de superbes pâturages qui nourrissent des troupeaux nombreux et magnifiques. Les têtes de bétail fournissent de 100 à 150 kilogrammes de viande, et on les vend sur place 20 francs au maximum. Le prix moyen est de trois piastres (15 francs). On vient journellement de Vohemar, de Diego, de Befandriana, y acheter des troupeaux; du 1er au 20 octobre 1897,

*

on avait vendu à Bealanana plus de 1 000 bœufs. Mais il n'y a pas de moutons. Aux bœufs, ajoutez le riz en quantité extraordinaire; auprès d'Anjanabory, d'Ambohidiampana, on voit de nombreuses meules de paille de riz non encore battue; les magasins à riz sont pleins. En forçant les habitants à faire deux récoltes par an et à travailler tous les terrains cultivables, c'est-à-dire toute la plaine, l'Ankaizinana pourrait, en cas de disette, être d'une utilité énorme et faire éviter la famine.

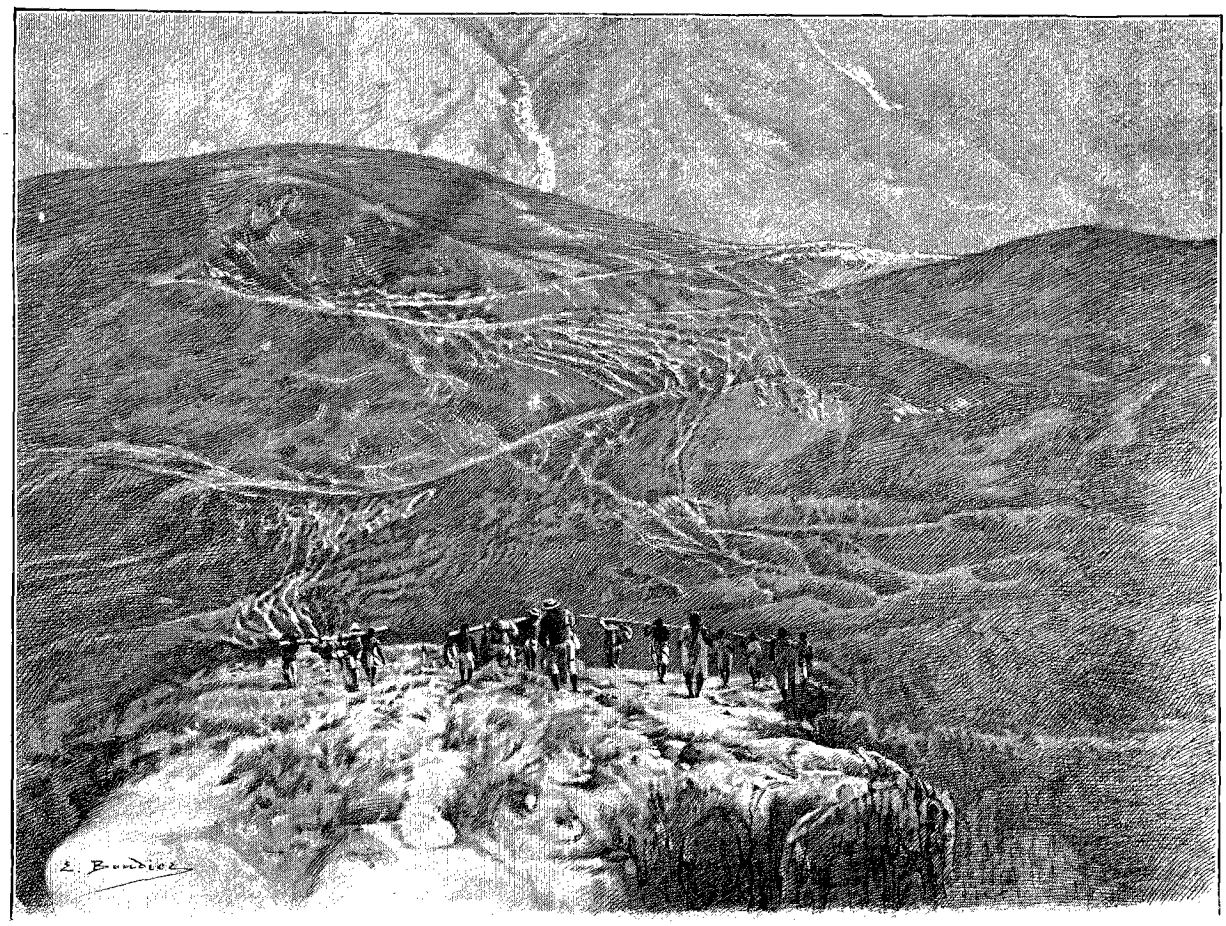
En apprenant aux indigènes la culture rationnelle de la canne à sucre, qui n'existe en grande quantité qu'à Anjanabory, et celle du café, on ferait de cette contrée une des plus prospères de Madagascar. Partout actuellement il y a du manioc et des bananiers. La terre étant excellente dans ces larges vallées, il serait facile d'y faire pousser ce que l'on voudrait, à part les plantes demandant un climat excessivement chaud, qu'on ne trouve pas à cette altitude relativement considérable (1 130 mètres).

La température de cette région est humide, mais facile à supporter. La population est assez nombreuse pour qu'on soit assuré de trouver une main-d'œuvre suffisante, mais tous les Hovas étant à Analalava, il ne reste plus d'ouvriers d'art, à part quelques Sihanakas.

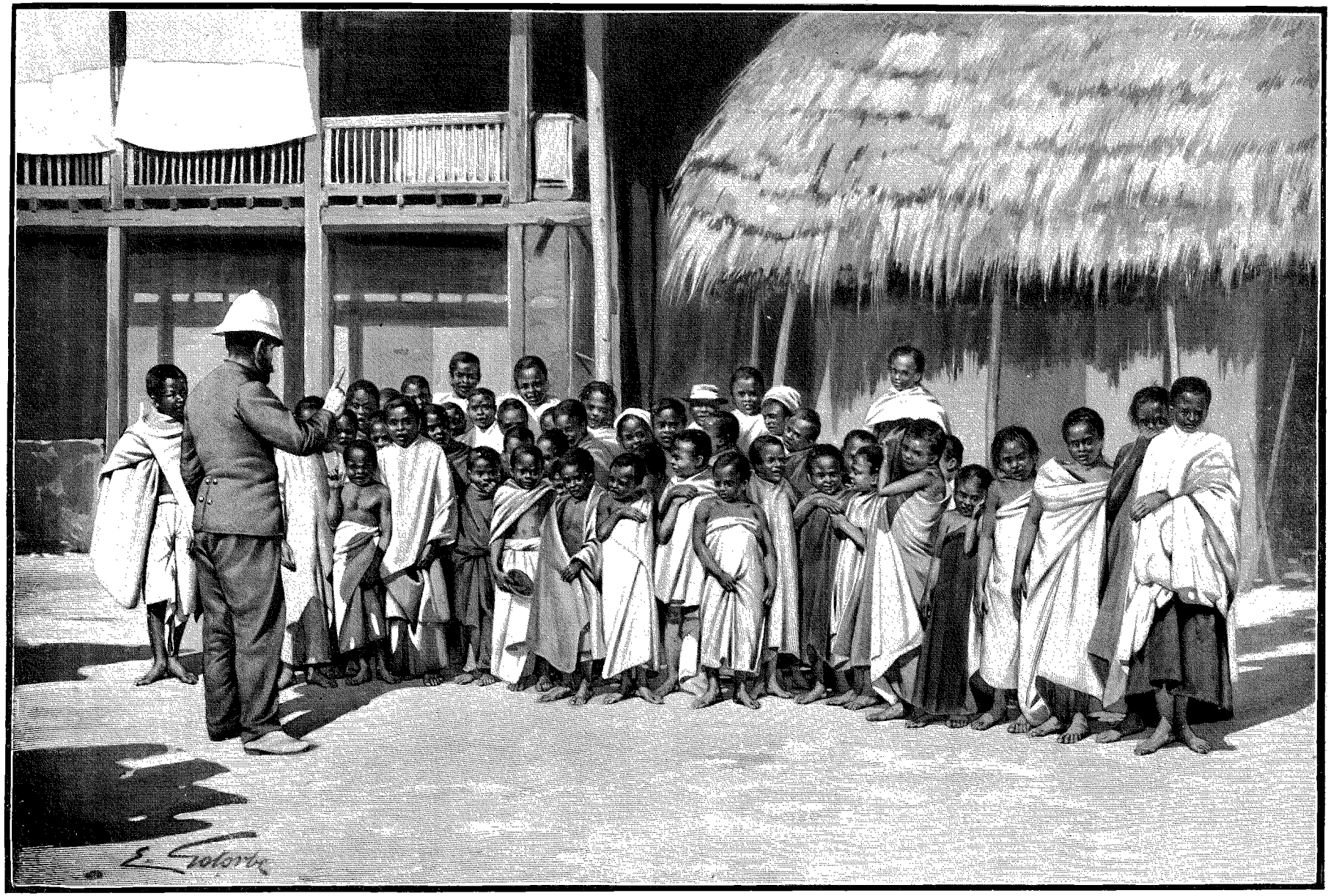
En somme, il semble qu'après comparaison entre Befandriana et Bealanana, il soit préférable pour un colon de s'établir au premier endroit. Il y fait plus chaud, il y pleut moins, mais les débouchés sont assurés vers la mer. Il ne pourrait s'établir à Bealanana que des industries ayant trait au bétail; malheureusement la question de la communication avec la côte arrêtera sans doute bien des initiatives.

L'Ankaizinana semble devoir être une région qu'il faudrait utiliser au point de vue de la culture intensive du riz et de l'élevage des bœufs. Cette contrée devrait devenir une « réserve » où, en cas de besoin, toutes les régions avoisinantes viendraient chercher ce qui leur est nécessaire à la vie, c'est-à-dire du riz et de la viande. Ce serait, pour tout le nord-ouest de Madagascar, une ressource dans les circonstances graves, et dont le prix se ferait singulièrement sentir en cas de complications avec une grande puissance navale.

A un autre point de vue, il y aurait tout avantage à étendre les rizières et augmenter les troupeaux; les indigènes, autrefois, ont fait le commerce du riz, des bestiaux et des peaux avec les Arabes et les Indiens, qui venaient les chercher à l'embouchure du Maivarano et transportaient les bœufs en grande partie dans le Mozambique. Il ne serait sans doute pas difficile de leur faire reprendre et augmenter ce courant.



DANS LES MONTAGNES (PAGE 256). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.



LES PETITS SAKALAVES DE BEFANDRIANA CHANTANT « LA MARSEILLAISE » (PAGE 255). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

2 novembre. — D'après les renseignements des indigènes, il faut compter 3 jours d'ici pour atteindre le Sambirano, 2 pour le descendre et 1 pour arriver à Ankify sur la côte, d'où une pirogue me conduira à Nossi-Bé.

Nous allons camper à 2 080 mètres d'altitude, sur le plateau du Marangaka. La surface du terrain où nous nous installons est couverte de grenaille de fer. Il y en a en très grande quantité. L'orientation à la boussole devient ici peu pratique; l'aiguille est affolée — selon le terme technique — et n'indique plus la direction Nord-Sud. Il est plus simple d'observer les indications données par le soleil, ou encore de se confier à n'importe quel Malgache du convoi ou de l'escorte. Jamais, en effet, un Hova, un Sakalave, un Betsimisaraka ou un autre individu d'une race de Madagascar ne désigne la position d'un objet, d'un lieu que par sa position par rapport à l'un des points cardinaux. Les mots de droite et de gauche sont inconnus dans la grande île, et pour les oreilles peu habituées, cette suppression est tout à fait étrange. Quand, par exemple, des bourjanes portent une charge à deux, si le porteur de derrière, ayant changé la charge d'épaule, veut faire aussi changer son compagnon de devant, il ne lui dit pas : « Mets le bambou sur ton épaule droite », mais bien : « sur ton épaule qui est au Nord » (ou au Sud, suivant la direction). On devient ainsi très ferré sur l'orientation.

3 novembre. — L'altitude et un violent vent d'Est ont rendu la nuit très froide. Je n'ai pas eu chaud, malgré deux couvertures et un manteau de drap. Les miliciens et les bourjanes ont passé leur nuit autour des feux. La descente sur l'Andranovato se fait sur des pentes très raides, le sentier est fort mauvais, plusieurs bourjanes tombent avec leurs charges ; heureusement celles-ci ne sont pas fragiles.

4 novembre. — Le chemin, qui est fréquenté, tire son importance de ce fait que c'est le seul qui fasse communiquer l'Ankaizinana avec la côte de Passandava et avec Nossi-Bé. Il marque la direction d'une grande route future.

Arrivant à l'un des villages de la vallée de l'Andranomafana, à Ambodimanga, — le premier que nous voyons depuis la plaine de Bealanana, si l'on excepte les 3 ou 4 cases de Manirenja, — pour y déjeuner, je fais demander par mon boy à une femme, le seul habitant visible, une case pour m'abriter. Quel est mon étonnement quand elle me répond en français, m'expliquant qu'elle est fille d'un Sakalave et d'une créole de Saint-Pierre de la Réunion ! C'est la femme du chef du village. « Voulez-vous voir mon-z-enfants ? » ajoute-t-elle. Je lui dis que j'aurais certainement un vif plaisir à voir sa famille, et la voilà qui va aux quatre coins du village pousser des cris perçants : elle appelle « mon-z-enfants ». Ils viennent au nombre de 6 s'accroupir contre une case, à la mode malgache, le menton dans les genoux ; belle famille : « 3 hommes et 3 femmes », comme dit la vieille. Sur les 3 hommes, 2 n'ont pas plus de 2 ans et le troisième plus de 8. Je fais à tous une large distribution de biscuit de troupe. Ils le trouvent excellent !

Nous repartons pour franchir la colline de Menamionga. De son sommet on domine toute la plaine d'Ambakoana et celle du Sambirano, qui la prolonge au Nord-Ouest.

A chaque instant, le long de la route, on rencontre des troupeaux de bœufs. Ils paissent en liberté absolue dans la plaine, où ils passent la nuit; il n'existe pas de parcs autour des villages. Dans la vallée du Sambirano, les troupeaux sont presque aussi nombreux que dans l'Ankaizinana, mais il y a moins de riz. Les Sakalaves élèvent aussi beaucoup de volaille. On voit dans leurs villages des canards de taille extraordinaire; les poulets sont très nombreux. Il y a beaucoup de manioc. La canne à sucre, qui pousse autour de tous les villages, est malheureusement loin d'avoir la même valeur qu'autrefois ; mais on peut la remplacer, sur les pentes des collines, par le café et la vanille, pour lesquels le climat et le terrain de cette région sont très bons.



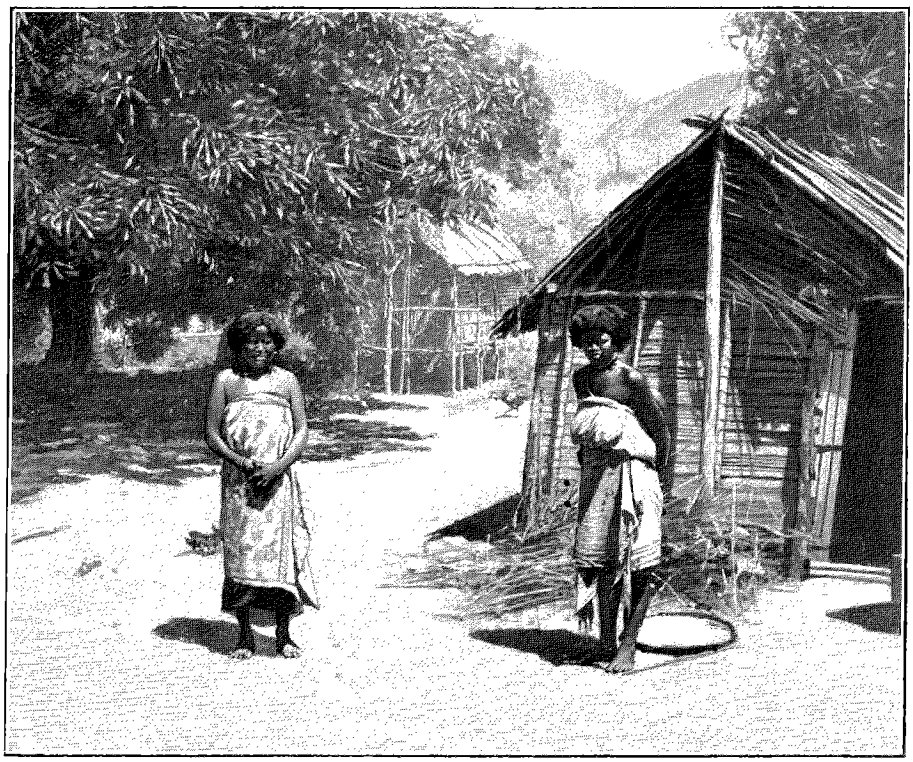
LE HOVA DE BEALANANA (PAGE 257).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Cette région du Sambirano est riche. Le débouché vers la mer, qui donne dans la large baie de Passandava, est commode, et la construction d'une bonne route, obtenue simplement en élargissant le sentier actuel, dont le tracé est très suffisant, ne rencontrera aucune difficulté, ce qui est à considérer à Madagascar, où généralement il y a tant d'obstacles à l'établissement de solides voies de communication. Nous passons la nuit à Antsahamala.

5 novembre. — A partir du village d'Ambolobozo, on entre dans la zone montagneuse côtière, dont on sort au village d'Ambanja ; elle a 10 kilomètres de large. C'est aussi à Ambolobozo que l'on voit les premiers baobabs, arbres magnifiques qui atteignent 2 mètres de diamètre.

Les rofias, qui avaient disparu depuis Befandriana, reparaissent à 1 kilomètre au nord du village ; ils se trouvent dans tous les fonds, mais il n'y en a de réunis en masse qu'aux marais d'Androfebé. Ils constituent là une véritable forêt de 3 kilomètres d'étendue. Ces marais sont infranchissables ; en octobre, où la saison est très sèche, on y enfonce jusqu'aux genoux dans une vase rouge, recouverte de détritus végétaux. Le sentier est donc obligé à un long détour pour arriver au village de Benavony, où l'on voit les premiers cocotiers.

La plaine côtière est très peuplée. Entre Ambohimena (pron. *Ambouimène*) et Ambanja, sur 15 kilomètres, il n'y a pas moins de 24 villages sur le sentier, et on en aperçoit beaucoup d'autres en dehors. Il est vrai que, à part Ambalavelo, qui compte une quarantaine de belles cases, il n'y a pas de villages importants ; les Sakalaves donnent le même nom à plusieurs groupes de 5 ou 10 cases.



UN VILLAGE SAKALAVE. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Ici il n'y a pas mélange de races. Les Sakalaves sont les seuls possesseurs de la terre, si l'on excepte les quelques « Salams », Indiens ou Arabes de Zanzibar et de Mozambique, qui tiennent entre leurs mains tout le commerce de cette région.

Dans l'intérieur, les Indiens se sont avancés jusqu'à Antsirasira, à plus de 60 kilomètres d'Ankify. A ce village, ils sont deux. A Antsahamala ils sont un peu plus, mais, quel que soit leur nombre, comme ils sont plus intelligents que les Sakalaves, ils finissent toujours par prendre un grand ascendant sur les habitants. Quand le chef d'un village n'est pas là, ce sont eux qui le remplacent et qui traitent les affaires. Maintenant qu'il ne leur est plus commode de vendre des balles, de la poudre et de fusils, ils vendent des étoffes. L'objet du commerce seul est changé.

Il y a excessivement peu de Makoas dans la vallée du Sambirano. Il est à présumer que, dans la baie de Passandava, les boutres des traitants arabes étaient plus gênés par notre présence à Nossi-Bé que dans celles de Port-Radama, de la Loza et de Narinda, qui conduisent naturellement par la vallée du Maivarano à l'Ankaizinana, et par celle de l'Antsinjomorono à Befandriana et Mandritsara.

Dans tout ce pays sakalave, où, en fait de Français, les habitants n'ont guère vu jusqu'à présent que les marchands créoles qui viennent leur apporter des barils de rhum de la Réunion, et dont il faut vraiment croire que quelques-uns ont abusé de leur qualité de « Vazaha » pour obtenir à bon compte ce qu'ils voulaient, la population est timide et craintive à l'excès. En cette saison, la plupart des hommes sont pris par les travaux de culture ; il ne reste que les femmes et les enfants dans les villages, et elles disparaissent toutes à la vue d'un casque blanc ou d'un fusil de milicien ; il faut une vraie diplomatie pour les faire revenir.

Sur le sentier, les hommes que l'on croise passent encore sans trop d'hésitation, mais lorsque c'est une femme, c'est tout autre chose. Le premier mouvement est un arrêt brusque ; le deuxième est de regarder en arrière pour voir s'il n'y a personne qui, marchant dans la même direction qu'elle, puisse l'aider à traverser ce mauvais pas ; en fin de compte, elle passe tout de même, sur le sentier, si le hasard a bien voulu faire marcher derrière elle un Sakalave, loin en dehors, si, en dépit de ses regards effarés, elle est restée seule.

Malade d'un fort accès de fièvre, ayant été obligé en route de me coucher un instant sur le sol à l'abri d'un arbre, j'arrive à Ambalavelo à 4 heures du soir. A notre approche, naturellement, tout le monde fuit et va se cacher derrière les cases, excepté deux marchands anjouanais avec lesquels mon ordonnance arabe peut dire quelques mots. Les hommes du village n'étant pas là, et le reste de la population ne s'approchant guère, il n'y

a plus qu'à prendre les cases qui me sont nécessaires, sans l'avis de leurs propriétaires. Peu à peu, vers le soir, le sexe fort d'Ambalavelo arrive. Le chef est tout ce qu'il y a de plus aimable; il se trouve dans la bande un vieux, originaire d'un village de la côte et qui, ayant été souvent à Nossi-Bé, a fini par baragouiner vaguement le français. Grâce à lui, on nous fournit renseignements, guides et provisions.

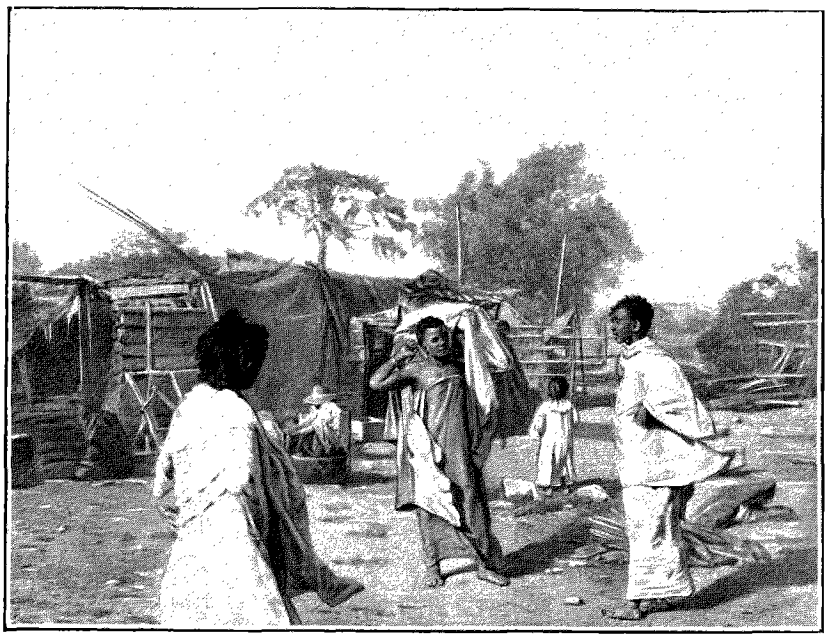
On voit que l'on est ici chez une race complètement différente de celles que nous avons déjà rencontrées. En Imerina et jusqu'à Bealanana, les indigènes s'habillent toujours de blanc. Ici, les étoffes sont voyantes, rouges surtout ; à l'intérieur des cases, on trouve des coussins brodés de fils d'or ou d'un métal brillant. Aussi ont-elles un tout autre air, plus propre que les cases malgaches ordinaires ; malheureusement ce n'est qu'un leurre : le pays Sakalave du Nord-Ouest a autant de puces que l'Imerina.

De leur contact direct avec les Arabes, les Sakalaves ont gardé non seulement des coutumes, telles que celle de se raser le crâne, la répugnance à manger du porc ou d'autres animaux, pour eux *fady*, mais aussi leur habillement. Presque tous portent une calotte blanche ou rouge rappelant la chechia, et par-dessus leur *zimbo*[1] aux couleurs éclatantes une grande chemise blanche ressemblant à la gandoura. Ils ne connaissent pas le burnous, mais non plus le lamba, que personne ne porte dans la vallée du Sambirano et sur la côte. Il est réservé aux femmes, dont l'habillement se compose en outre, comme celui des femmes betsimisarakas sur la côte Est, d'une pièce d'étoffe en forme de sac qu'elles fixent en la serrant au-dessus de la poitrine.

Presque toutes ont, fixé sur la narine gauche au moyen d'une tige, longue d'un centimètre, en forme de tire-bouchon, le *zipiny*, petite pièce d'or ou d'argent, soit une monnaie, soit une pièce sur laquelle est gravée généralement une fleur. Quant à leur coiffure, elle n'est ni savante ni compliquée; quelques-unes, très rares, portent les cheveux comme on le voit à Nossi-Bé, réunis en forme de petites boules; la plupart les ont simplement courts et ébouriffés. Le teint n'est pas noir, mais brun foncé.

6 novembre. — Dans cette plaine côtière, les indigènes n'ont d'eau que dans les mares ou les étangs. A cause de l'absence totale de ruisseaux depuis l'embouchure du Sambirano jusqu'à la baie de Marobokely, on ne peut compter que sur l'eau de pluie. Or il ne pleut que 3 mois de l'année : décembre, janvier, février, et quand la pluie n'est pas suffisante, il arrive que l'on manque de riz.

A partir d'Antananatsilafiana, le sentier suit le bord de la mer; la résidence du roi Tsiarasso, qui commande la contrée, est à Ambatontatao. A côté de lui, à Ambatontatao, il a son frère, Dagnan, et son beau-frère, Mohamed Sakay, prince des Comores, établi depuis 3 ans sur la côte. Ce dernier parle assez bien français pour servir d'interprète. J'ai logé chez lui. Sa maison en bois n'est pas grande, mais très confortable. Toute la solennité de cette entrevue avec le roi s'est résumée dans l'offre qu'il m'a fait faire, avant l'heure du dîner, d'un « pernod », comme me dit son frère. C'est un des mots décidément les plus répandus de la langue française.



SCÈNE DANS UN VILLAGE SAKALAVE.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Et alors, pendant cette réunion, le roi, aidé de son frère et de son beau-frère qui me traduisent ses paroles, me raconte les rapports qui existaient autrefois entre Sakalaves et Hovas.

Les Hovas, sous l'autorité nominale desquels ils étaient placés, sont venus deux fois les « disputer ». La dernière fois, c'était il y a 2 ans, quand les Français étaient à Mevatanana. Au nombre de 2 000, les Hovas sont arrivés d'Anorontsangana et de l'Ankaizinana, avec deux canons ; les Sakalaves étaient à peu près aussi nombreux, et à Beambato, dans la vallée du Sambirano, ils battirent complètement leurs ennemis.

Menteur et pillard comme tout Malgache, le Sakalave a vraiment trop de penchant pour le *toka* (eau-de-vie). Il y en a des tonneaux dans presque toutes les cases. On ne sait pas le fabriquer avec la canne à sucre, mais les créoles approvisionnent largement le pays de rhum de la Réunion. Quand, pour partir à Nossi-Bé, je demandai

1. Le zimbo est une pièce d'étoffe s'attachant aux reins et tombant naturellement comme un tablier tout autour du corps.

la contenance d'une pirogue, on me répondit : « Tant de barils ». Le baril de rhum est devenu ici mesure de capacité. Lorsque les Sakalaves sont ivres, il n'y a plus moyen de rien en tirer, et parfois ils restent dans cet état pendant plusieurs jours.

A l'ivrognerie s'ajoutent la paresse et une indolence extraordinaire. A Ambatontatao, le roi Tsiarasso avait, il y quatre ans, une grande case en bois; un jour il lui prit fantaisie de se faire faire un logement en pierre semblable à ceux qu'il voyait en face, à Nossi-Bé. Commencée il y a trois ans, cette maison à étage n'est pas encore près d'être terminée.



ENTRÉE D'UN VILLAGE EN IMERINA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Il faut reconnaître cependant — cela est d'ailleurs une chose de première nécessité — que partout les Sakalaves cultivent le riz, et comme il y a peu de Makoas dans la région, ils le font eux-mêmes.

De leurs anciennes luttes contre leurs voisins, ils ont gardé l'habitude de s'armer quand ils sortent de chez eux; rarement on rencontre sur les sentiers un Sakalave qui n'ait pas une sagaie sur l'épaule. Vigoureux, solides, ils feraient d'excellents soldats au point de vue physique, mais ils ont, paraît-il, une grande répugnance à quitter leurs pays d'origine, et l'on ne peut en tirer que des miliciens pour la province.

En somme, cette forte race sakalave, qui, sans sa décadence progressive causée par l'ivrognerie et ses habitudes de paresse invétérée, aurait pu nous rendre de grands services à cause de sa haine contre les Hovas, ne nous a pas été d'une aide bien grande.

Sa situation actuelle est résumée dans cette phrase d'un habitant d'Ambalavelo : « Maintenant les Sakalaves mangent bien, les Hovas ont fini de les disputer parce que les Français sont arrivés » ; et, pour un Sakalave, bien manger, bien dormir et bien boire sont les trois fonctions essentielles de l'existence.

Le 7 novembre, une pirogue m'emmène à Nossi-Bé. Le 22, je m'embarque sur l'*Oxus*, qui me mène à Majunga, d'où le lendemain je pars pour Tananarive, où je suis le 5 décembre.

Qu'y a-t-il donc, en somme, à Madagascar, de possible et d'avantageux à entreprendre ? En réalité, beaucoup plus qu'on ne le croit et qu'on ne le dit. Bien que les idées d'expansion coloniale se soient très affirmées depuis quelques années, il est de bon ton de déclarer que, en matière coloniale, il n'y a qu'à suivre l'exemple de l'Angleterre, de même que, en matière militaire, il faut accepter comme parole d'Évangile tout ce qui vient de l'Allemagne. Un Français serait-il donc incapable de faire quoi que ce soit en dehors de France? Il n'en est rien, et l'histoire est là pour le démontrer. Ce qui est exact, c'est que, nous trouvant bien chez nous, il nous répugne d'aller nous installer ailleurs pour le reste de notre existence.

Aux colonies, la première condition de réussite est d'avoir une certaine somme en poche, de disposer au moins d'un petit capital. Les meurt-de-faim ne sont pas les gens qu'il faut pour mettre un pays en valeur. C'est ce que l'on oublie trop souvent; on croit qu'il suffit d'être plein de bonne volonté, d'avoir de quoi payer le voyage, puis que, dès le débarquement dans la colonie, une administration paternelle s'occupera de vous et que l'on n'aura qu'à se laisser faire. Nous avons généralement trop le défaut de nous imaginer que, dès qu'il y a quelque part un rond de cuir, quelqu'un sur ce rond de cuir et un grillage devant ce quelqu'un, nous avons simplement à aller là, et à abdiquer toute volonté et toute initiative. C'est une grande infériorité, en face de gens entreprenants et actifs, habitués dès leur enfance à se conduire eux-mêmes, comme le sont en majorité, il faut bien le reconnaître, les Anglais.

Au point de vue de son utilisation par nous, ce qui doit être notre seul et unique but, Madagascar se divise en deux régions : Imerina et Betsileo d'un côté, — le reste de l'île de l'autre.

La première est habitée par une race intelligente, souvent fourbe, mais aussi apte à saisir tout ce qui lui est enseigné, et à l'exécuter aussitôt presque mieux que son professeur. Excellent pendant six mois, le climat y est bon durant le reste de l'année. Les Européens y vivent parfaitement, et y trouvent à peu près tout ce qui est nécessaire à l'existence.

La seconde forme comme une ceinture autour de la première. Elle se compose principalement de terres basses, donc malsaines. L'invasion malaise s'étant portée sur les hauts plateaux de l'île, a laissé peu de traces ailleurs, et les populations y tiennent bien plus du type nègre ; c'est dire qu'elles ne brillent pas par l'intelligence, et que l'ardeur au travail n'est pas une de leurs qualités dominantes, l'expression « travailler comme un nègre » n'étant exacte qu'autant qu'il y a à côté de ce nègre quelqu'un pour le forcer au labeur. De plus, les villages sont généralement pauvres, excepté sur la côte même, plus souvent en rapport avec les Européens.

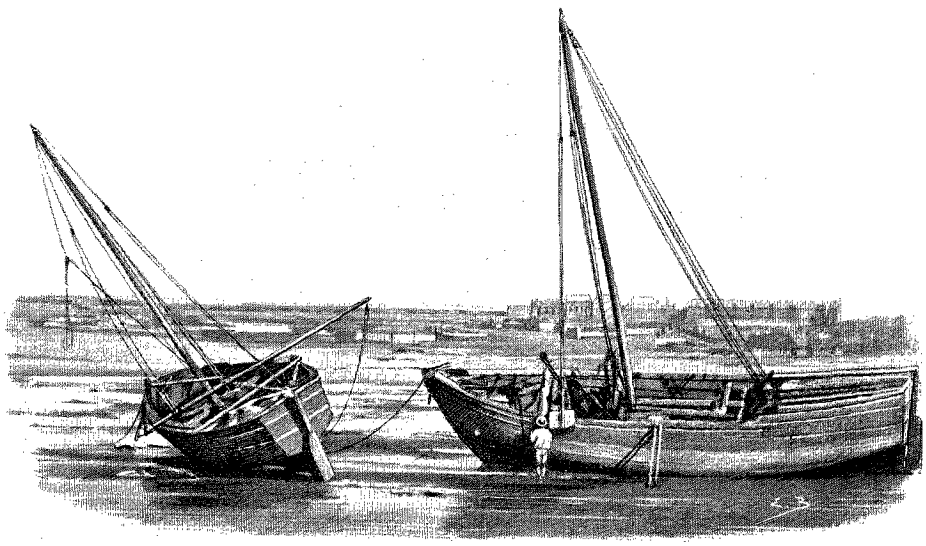
Mais c'est dans ce pays malsain et peu riche que, à part le riz, les cultures ont le plus grand rendement. Sur les plateaux du centre de l'île, la chaleur n'est pas suffisante ; dans le bas, au contraire, café, vanille et autres plantes constituant dans les régions tropicales les plantations rémunératrices, viennent à merveille. La partie la plus productive de Madagascar, au point de vue agricole, est donc la partie malsaine et peu peuplée.

Il n'en est pas de même pour le commerce, et cette assertion n'a guère besoin d'être démontrée, étant donné que l'extension du commerce suppose la compréhension des affaires, et que, s'il est avantageux parfois, pour pouvoir écouler ses produits, d'avoir affaire à des esprits courts et crédules dont on abuse, il est non moins vrai qu'un commerce suivi ne peut exister et se développer que si le commerçant s'adresse à des gens intelligents ; or, à Madagascar, cette éventualité n'est à envisager que pour les Hovas et les Betsileos.

Avant d'apporter ses produits, il faut connaître les besoins ou les goûts des acheteurs. Or, comme objet de toute nécessité pour un habitant de l'Imerina ou du pays betsileo, se placent en première ligne les tissus. Chaque indigène à Madagascar porte au moins un *lamba* ; les Hovas y ajoutent presque toujours, excepté les misérables, un pantalon et une veste. Ils connaissent peu l'usage de la chaussure, et ce ne serait pas une bonne affaire pour un cordonnier de s'expatrier au pays malgache. Pour le moment, le commerce des tissus est aux mains des Anglais d'abord, des Américains ensuite. Les Allemands, là comme partout, font tous leurs efforts pour importer le plus possible, et, sur la côte occidentale, les étoffes que l'on voit entre les mains des indigènes portent presque toutes des marques allemandes.

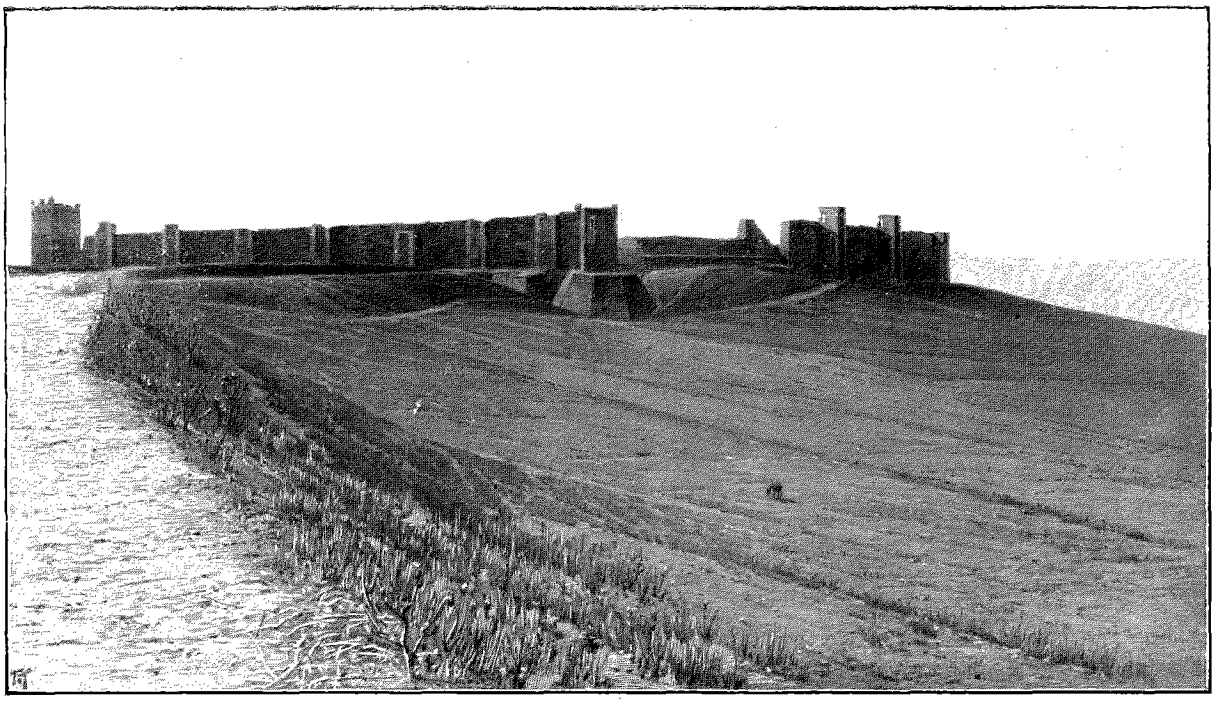
Nos prix sont trop élevés ; les Malgaches se soucient peu de la qualité ; ils tiennent bien davantage à l'aspect extérieur et encore plus au bon marché. Pour conquérir ce débouché commercial, des Français auraient peu de chose à faire. Les Malgaches aiment bien à se mettre du côté du manche, et du jour où ils ont vu que les Français étaient les plus forts, l'influence anglaise, si puissante avant notre arrivée, a diminué rapidement et presque disparu. Les commerçants français, protégés par les autorités, ayant bien plus de facilités que leurs concurrents étrangers pour écouler leurs produits, voudront-ils s'en donner la peine? L'avenir le dira.

VICTOR DURUY.



BOUTRES INDIENS À MAJUNGA — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE D'ENSEMBLE DE LA CITADELLE DE LUCERA (PAGE 267). — DESSIN DE TAYLOR.

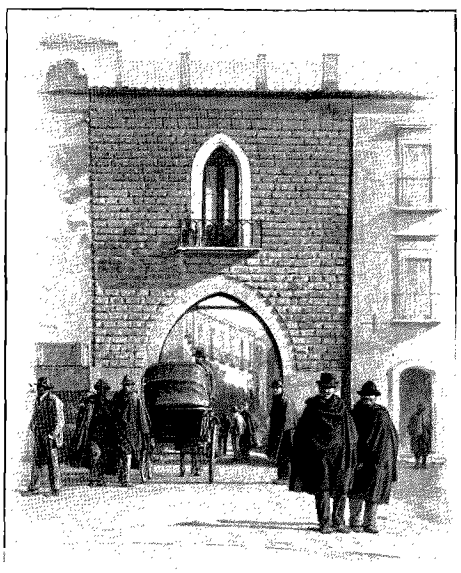
L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

III

Foggia et les villes historiques de la Capitanate. — Lucera des Sarrasins. — Le patois français de Faeto. — La cathédrale de Troja. — Le *Tavoliere* des Pouilles : Histoire d'un désert.



PORTE DE LUCERA. — DESSIN D'OULEVAY.

Revue en plein jour, Foggia est une ville banale et propre, sans laideur et sans coquetterie. Au centre, quelques grands « palazzi » tout neufs, des maisons à deux étages, des rues qui empruntent leurs noms à des célébrités locales, historiques ou mythologiques, un théâtre qui s'intitule théâtre Daunien, en mémoire du roi Daunos, qui régnait dans la plaine entre l'Apennin et le Gargano, au moment où Diomède quitta les îles qui portèrent longtemps son nom (les *Tremiti*), pour tenter des incursions sur la terre ferme. Le fabuleux fondateur de Bénévent aurait aussi fondé Arpi, l'ancêtre éloignée de Foggia. Mais le conquérant grec est moins honoré dans la ville patriote que le vieux roi son prédécesseur : c'est le peuple de Daunos qui revit partout. Outre le théâtre Daunien, il y a un café Daunien, même une savonnerie Daunienne.

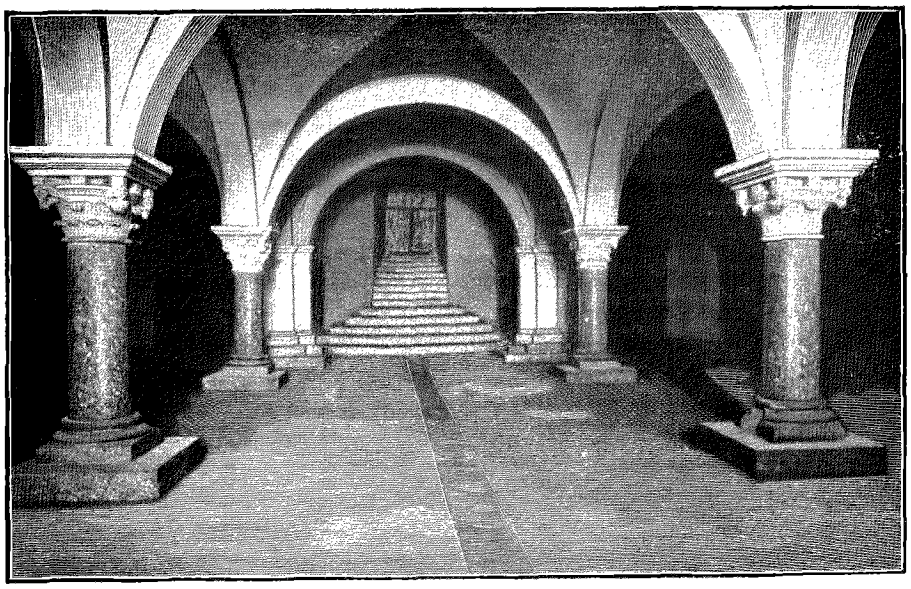
Le quartier bourgeois est entouré d'un boulevard bordé de maisons basses : des cubes à toiture plate, avec un numéro sur la porte; ce sont les habitations des travailleurs de la terre, les *terrazzani*. Puis, hors d'une ancienne poterne de la ville, du côté de l'Est, on se trouve dans un vaste terrain vide qui paraît, avec le vieux calvaire qui y est planté et les petites bornes de pierre semées par douzaines, un ancien cimetière. Or, c'est le grenier de l'une des trois Pouilles : la terre nue et grise garde dans des silos voûtés les récoltes de l'année, et quand un acheteur se présente, on exhume le blé entassé dans une des fosses. Cette aire déserte, qui cache sous son apparence de mort une fécondité prodigieuse, est sans doute la grande curiosité de Foggia.

1. *Suite.* *Voyez tome* IV, *p.* 611 *et* 613.

Il y en a d'autres pourtant, car les tremblements de terre, même le plus récent et le plus meurtrier, celui de 1856, n'ont pas entièrement rasé les monuments qui s'élevèrent à Foggia, au temps où l'empereur Frédéric II y réunit les magnificences de l'Orient et de l'Occident.

Quand l'empereur choisit Foggia pour résidence, la vieille cité d'Arpi avait disparu depuis plus de deux siècles. Elle avait porté le poids de la colère de Rome, contre laquelle ses habitants avaient pris parti, quand Annibal parcourut l'Apulie en vainqueur, avant la bataille de Cannes. La ville de Diomède ne se releva jamais de la terrible leçon qui lui fut infligée, et elle traîna sa ruine à travers les premiers siècles chrétiens, siège d'un évêché qui mourut avec la ville, de misère et de malaria. La plaine s'était recouverte de forêts sauvages, où elle avait été reprise par les eaux vagabondes des torrents. Le village nouveau de Foggia prit son nom, dit-on, des marécages parmi lesquels il s'établit : Foggia serait le même mot que *Fossa*, qui désigne souvent en Italie des bas-fonds humides. Marais et forêts ont leur légende et leur Vierge miraculeuse. C'est sur les eaux stagnantes, parmi les feux follets, qu'un paysan retrouva l'icone de la Vierge qui fut vénérée depuis le XIIe siècle dans l'église de Foggia, la Madone aux sept voiles. C'est dans les branches d'un chêne, à six milles de Foggia, qu'un chasseur découvrit, à la suite d'une vision, l'autre Madone, en l'honneur de laquelle on fonda le sanctuaire de l'Incoronata. La souche de l'arbre séculaire se trouve enchâssée dans l'horrible chapelle neuve, tapissée d'ex-voto qui racontent des accidents et des crimes sans nombre ; la Madone, une statue noire qui ne semble pas très ancienne, est toujours à sa place au-dessus du trone décapité, et auprès du lieu de pèlerinage on a laissé debout, par piété, un petit bois de chênes et de hêtres, seul respecté dans le défrichement qui a rasé, jusqu'au massif du Vulture, le plateau presque désert où se creuse le large lit de l'Ofanto. Frédéric II fut attiré dès sa jeunesse vers le bourg, isolé dans la steppe malsaine, par le gibier qui pullulait dans les forêts voisines. Il s'y fit bâtir un palais où, avec ses médecins arabes, son harem, ses faucons et ses guépards, il menait, entre deux batailles, sa vie de philosophe, de sultan et de grand chasseur. Alors Foggia devint pour près d'un siècle, avec Palerme et Capoue, l'une des trois capitales du royaume. Charles Ier d'Anjou, qui pendant les premières années de son règne sembla prendre pour modèle l'aïeul de Conradin, vint souvent habiter Foggia, et il y mourut. Il faut errer patiemment dans le dédale des rues pour retrouver ce qui reste du palais élevé par Frédéric II et restauré par le roi français : une simple archivolte, couverte de feuillages élancés et portée par deux aigles, qui est encastrée dans une dépendance du municipe. Deux inscriptions anciennes apprennent que le palais dont nous voyons le seul fragment eut pour architecte Bartolomeo de Foggia.

La cathédrale, elle aussi, est difficile à atteindre parmi les pâtés de maisons maladroitement enchevêtrés : il faut se guider sur son campanile baroque, et l'on arrive contre un épais monument de pierre sombre que les additions et les restaurations ont empâté et défiguré. Seule l'étrange façade parle encore de Frédéric II. C'est bien lui qui a bâti la cathédrale, en même temps que son palais, pour l'ornement de sa ville aimée. On n'en peut douter quand on voit des feuillages travaillés de la même façon que l'arc dessiné par Bartolomeo, le *prothomagister* de Foggia, et surtout quand on est descendu dans la crypte. Il y a là encore, sous des voûtes anciennes, quatre colonnes trapues en brèche multicolore, coiffées de chapiteaux en marbre blanc qui ressemblent singulièrement aux chapiteaux de l'ambon de Ravello, cet ouvrage puissant et délicat qui porte la signature de Nicola, le propre fils du Bartolomeo de Frédéric II ; seulement les chapiteaux de Foggia sont plus trapus et plus graves : c'est l'œuvre du père, autant qu'on peut le conjecturer. Singuliers artistes que ces sculpteurs de Foggia : leur style tourmenté semble agité par des influences multiples ; mais où ont-ils pris l'idée

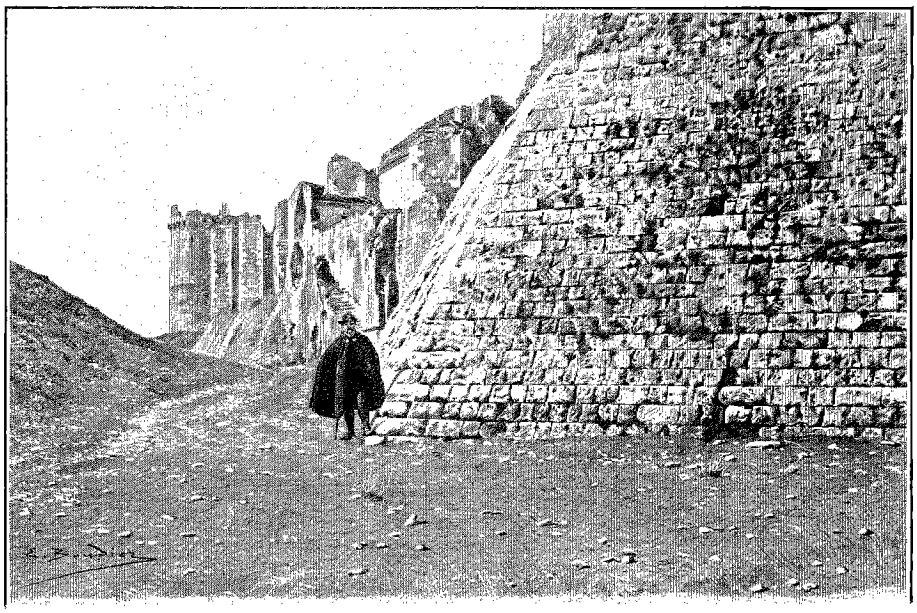


CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE FOGGIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de ces dents qui découpent les angles vifs de la façade? Quel mauvais rêve leur a suggéré cette corniche dont le dessin général est antique, mais où pend, comme une végétation d'excroissances malsaines, tout un fouillis de têtes grimaçantes et de corps monstrueux?

Autrefois la crypte de la cathédrale de Foggia contenait deux petits monuments de porphyre, des réductions, sans doute, des tombeaux de la cathédrale de Palerme : l'un avait été fait pour renfermer les entrailles de Frédéric II, l'autre pour renfermer celles de Charles Ier. Il eût été beau de voir, côte à côte avec les restes du grand empereur, quelque chose du roi dont le cœur est à Saint-Denis, dans un sarcophage très simple, surmonté d'une statuette plus petite que l'effigie d'un enfant, mais où l'on peut lire :

Ci gist li cuers du grand roi [Charles]
Qui conquist Sicile.



LES FOSSÉS DE LA CITADELLE DE LUCERA. — DESSIN DE BOUDIER.

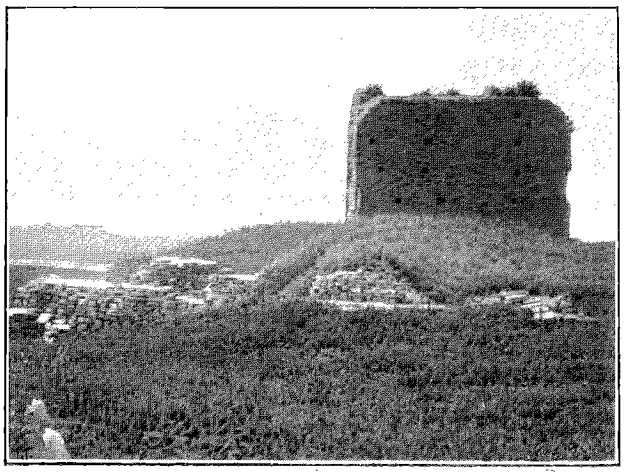
Il ne reste plus trace à Foggia des monuments royaux, ni du porphyre indestructible. La cathédrale ne renferme d'autre mausolée que celui d'un major de cavalerie tué en 1819. Sa mort rappelle une histoire de brigands qui vaut d'être racontée. Il y avait en Capitanate, depuis 1815, une bande très redoutée que commandait un nommé Verdarelli, ancien déserteur de l'armée de Murat. Pour en venir à bout, le gouvernement ne trouva qu'un moyen : il proposa aux brigands de devenir des gendarmes, et il les prit à sa solde, avec le titre de *regi armigeri*. Ceux-ci s'acquittèrent de leur service mieux que les réguliers, et en quelques mois ils eurent nettoyé de leurs congénères la vallée de Bovino. Alors le gouverneur de Foggia eut, pour se débarrasser d'auxiliaires inquiétants, une de ces idées infâmes qui semblaient naturelles au temps des Bourbons. Il fit ranger les nouveaux soldats du roi, les « Verdarelli », comme on les appelait, sur une place étroite, en prenant le prétexte d'une revue. Puis la milice occupa toutes les rues, se resserra autour des malheureux impassibles à la parade, et, sur un signal, abattit ses fusils en joue et les foudroya. Le résultat, c'est que les bandes de malandrins se reformèrent aussitôt, et que, deux ans après, le major Basile fut tué à Tremoletto par un escadron de brigands : son buste de brave homme placide, engoncé dans son col de crin, règne seul, entouré d'attributs belliqueux, dans la cathédrale impériale.

L'immense plaine qui s'étale tout autour de Foggia, sur 150 kilomètres de longueur et 50 de largeur, depuis le Fortore jusqu'à l'Ofanto, et depuis les dernières ondulations de l'Apennin jusqu'à l'Adriatique, est appelée *Tavoliere* des Pouilles. Cette « table » a pris la place d'un golfe dont les flots, jusqu'à la période quaternaire, ont battu les promontoires et les îlots sur lesquels devaient s'élever Troja et Lucera. Alors l'île massive de Gargano s'élevait en pleine Adriatique, comme l'île de Circé, maintenant soudée aux Terres Pontines, s'élevait en pleine mer Tyrrhénienne. Le courant marin qui entoure le Gargano en venant du Nord barra l'entrée du golfe d'une ligne de bancs de sable; les torrents qui réunissaient leurs alluvions dans l'immense lac salé firent du golfe une lagune, puis un marais, enfin une lande féconde et malsaine.

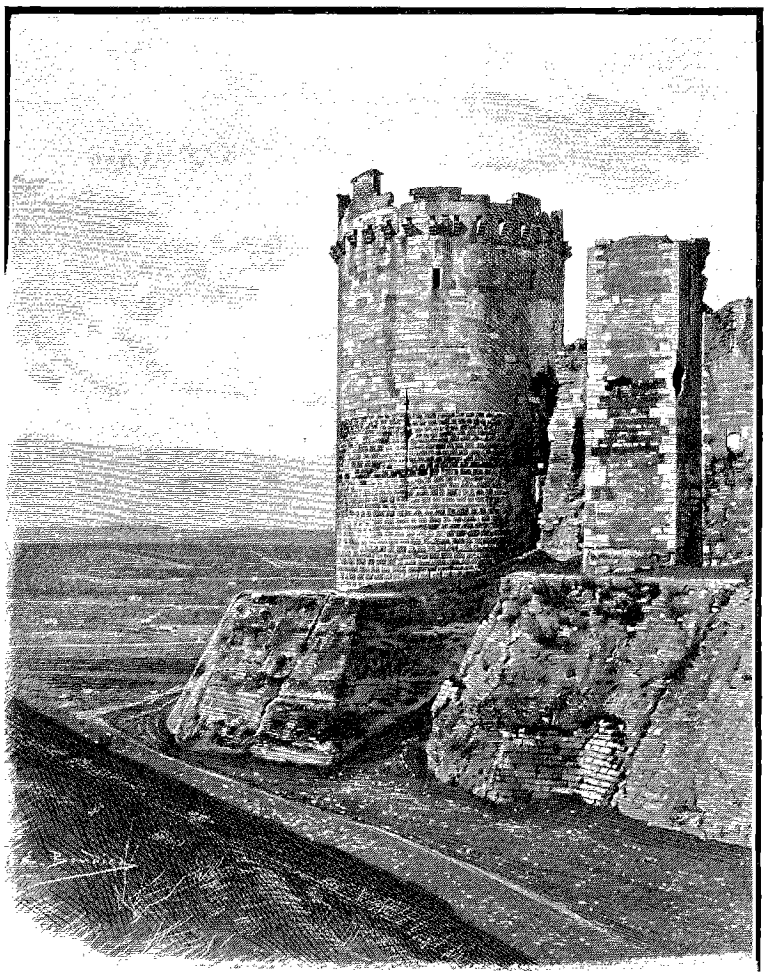
Pour nous c'est un bon parti que de nous établir à Foggia pour rayonner à travers la Capitanate et le Tavoliere. Il y a, près du théâtre Daunien, un hôtel confortable, et au carrefour des voies ferrées qui viennent de Naples, de Bologne, de Brindisi et de Potenza pour se croiser à Foggia, s'embranchent deux chemins de fer d'intérêt local qui s'arrêtent, l'un à Lucera, l'autre à Manfredonia.

Un train paresseux traverse pendant une heure des cultures soignées de céréales et de vignes, avant d'atteindre un mamelon, couvert d'oliviers comme un coteau de Toscane, dont le large dos porte une ville ouverte et, nettement séparée des habitations, l'enceinte d'une citadelle capable de contenir une armée. Ville et forteresse portent un nom fameux dans les histoires merveilleuses du moyen âge italien. On sait comment Frédéric II, après avoir étouffé en Sicile une révolte des Musulmans groupés dans le val de Mazzara, transporta

leurs tribus en Italie, et réunit sur l'éminence où gisaient les ruines abandonnées de l'antique Luceria toute une colonie d'Arabes, avec leurs chevaux et leurs femmes. Il fit de ces hommes sa garde, une réserve de Musulmans contre qui devait s'émousser l'arme la plus redoutable des papes, l'excommunication. Les Sarrasins de Lucera combattirent pendant trente ans du sud au nord de l'Italie pour le Saint-Empire Romain contre l'Église romaine ; les derniers, après la mort du grand empereur, ils restèrent fidèles à ses fils, Conrad et Manfred, et à son petit-fils Conradin. Quand leurs cadavres aux faces noires eurent jonché les champs de Bénévent et de Tagliacozzo, Charles d'Anjou trouva encore les Musulmans, qui avaient survécu aux défaites, retranchés derrière les murailles de Lucera. Il fallut, pour les réduire, un siège en règle. La place une fois prise, le roi, trop habile politique pour supprimer par un massacre une force qu'il pouvait utiliser, oublia un instant qu'il était le champion de l'Église, et, au moment même où son frère Louis IX mourait devant Tunis, Charles d'Anjou prit à sa solde les Sarrasins de Lucera. Il fit relever leurs murailles, où ses propres machines avaient fait brèche, leur envoya pour la forme des missionnaires, et en fait leur laissa la religion et les coutumes de leurs ancêtres, leurs ulémas et leurs caïds. Les chefs sarrasins qui acceptèrent d'abjurer furent armés chevaliers, et l'un d'eux, qui avait reçu au baptême le nom de Richard, fut pendant plusieurs années capitaine de la forteresse.



RUINES DU CHÂTEAU DE FIORENTINO (PAGE 270). — DESSIN DE TAYLOR.



CITADELLE DE LUCERA : TOUR DE LA REINE. — DESSIN DE BOUDIER.

Cependant Charles Ier ne laissa pas les Arabes, comme l'avait fait Frédéric II, seuls maîtres de la ville et de la citadelle : en 1274, il fit venir à Lucera toute une colonie de Français et de Provençaux, surtout des ouvriers et des agriculteurs. Lucera resta ainsi paisible et florissante jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Mais Charles Ier eut pour successeur un prince d'une piété stricte et farouche, qui devint l'instrument docile de la Papauté et l'allié de l'Inquisition. Charles II ne put souffrir dans son royaume la présence d'un repaire d'infidèles ; décidé par les objurgations du pape à l'extermination des Sarrasins de Lucera, il envoya contre eux, sans provocation de leur part, une armée qui alla mettre le siège devant les murailles fortifiées par Charles Ier.

Après une résistance désespérée, la citadelle fut emportée d'assaut, le jour de l'Assomption de l'année 1300 ; dans l'enceinte même, la lutte se prolongea de maison en maison jusqu'au donjon, et le carnage dura neuf jours, pour ne prendre fin qu'à la Saint-Barthélemy. Tous les guerriers avaient succombé en braves ; du reste de la population arabe on fit deux parts : ceux qui se convertirent furent traités

avec faveur et dispersés par petits groupes dans les villages de la Capitanate; les autres furent vendus comme esclaves. Pour achever d'effacer la souillure, la ville perdit son vieux nom samnite, et le roi, en l'honneur de la Vierge qui lui avait donné la victoire au jour de sa fête la plus triomphale, baptisa Lucera du nom de cité de Sainte-Marie. La ville des Sarrasins et des Provençaux est maintenant un évêché et une préfecture, pareille à tant d'autres, mais elle conserve encore trois constructions du temps de Charles II : la porte par laquelle nous entrons, en venant de la gare, l'église de Saint-François, dont le portail est timbré d'un écusson fleurdelisé, et la cathédrale, vaste édifice de brique et de pierre de taille, qui, avec sa haute façade nue resserrée entre un clocher trapu et une tourelle octogonale, avec ses fenêtres en lancette et les contre-forts massifs de son chevet, offre exactement l'aspect des grandes églises contemporaines, que l'on peut voir dans le midi de la France, dans la Provence, dont les rois angevins de Sicile étaient restés les comtes. Sur la blancheur crue du transept, récemment restauré, brillent quatorze colonnes superbes, des monolithes de vert antique. Elles proviennent, suivant une ancienne tradition, de la mosquée sur l'emplacement de laquelle Charles II fonda la nouvelle cathédrale; mais il est bien certain que les Arabes ne les ont point taillées, et qu'ils les ont tirées des ruines de la Luceria romaine.



FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE TROJA (PAGE 272). — DESSIN DE GOTORBE.

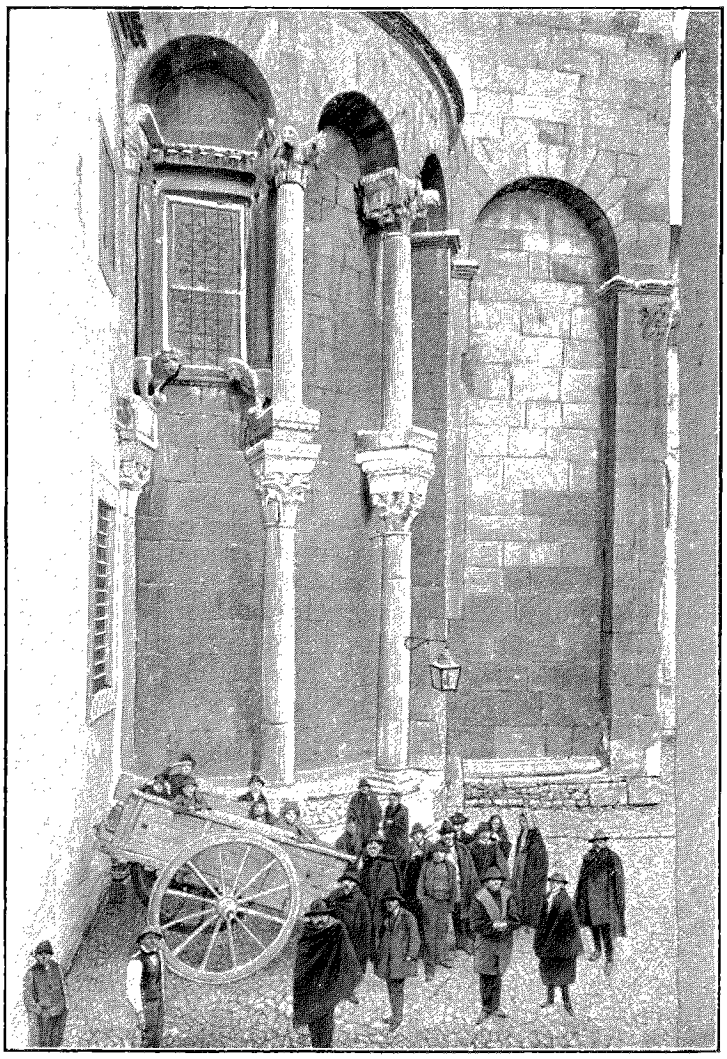
Nous sortons de la ville pour gagner à travers une lande étroite la colline abrupte qui fut l'acropole de la ville samnite et qui porte encore l'enceinte de la citadelle des Sarrasins. A mesure que l'on s'éloigne des habitations, les murailles rousses, découronnées de leurs créneaux, mais encore très hautes, semblent se redresser plus graves et plus fières.

A vrai dire, la face de la citadelle qui regarde la ville et qui domine le fossé taillé dans la colline fait penser aux murs d'Aigues-Mortes et de Carcassonne, plutôt qu'à ceux de Damas ou du Caire : et, en effet, toute cette partie de l'enceinte a été rebâtie entièrement par Pierre d'Angicourt, un chevalier français qui était l'architecte en chef de Charles Ier d'Anjou. C'est une muraille de brique flanquée de tourelles pentagonales, percée en son milieu d'une porte gardée par un châtelet; aux deux angles saillants de l'enceinte, de ce côté, se dressent deux tours rondes bâties en grands blocs de pierre provenant de quelque monument romain, et dont quelques-uns portent encore les grandes capitales d'une inscription latine. La tour la plus haute était appelée

*

tour de la Reine; l'autre, tour du Roi. Nous contournons lentement toute l'enceinte, qui a près d'un kilomètre de circonférence : après avoir quitté les tours de Charles Ier, nous suivons les murs de Frédéric II, très simplement bâtis, avec des saillants rectangulaires. Enfin nous pénétrons dans l'intérieur de la citadelle par une des portes latérales, et nous nous trouvons dans un vaste enclos désert, où une centaine de moutons broutent l'herbe maigre, sous l'œil d'un petit pâtre qui, chaque soir, enferme son troupeau dans le souterrain d'une citerne éventrée. Ni sur les murs, ni sur le sol, il ne reste une trace visible des Arabes de Lucera : seuls des tâcherons français ont laissé gravées sur les pierres romaines leurs marques d'atelier, des croix et des fleurs de lis.

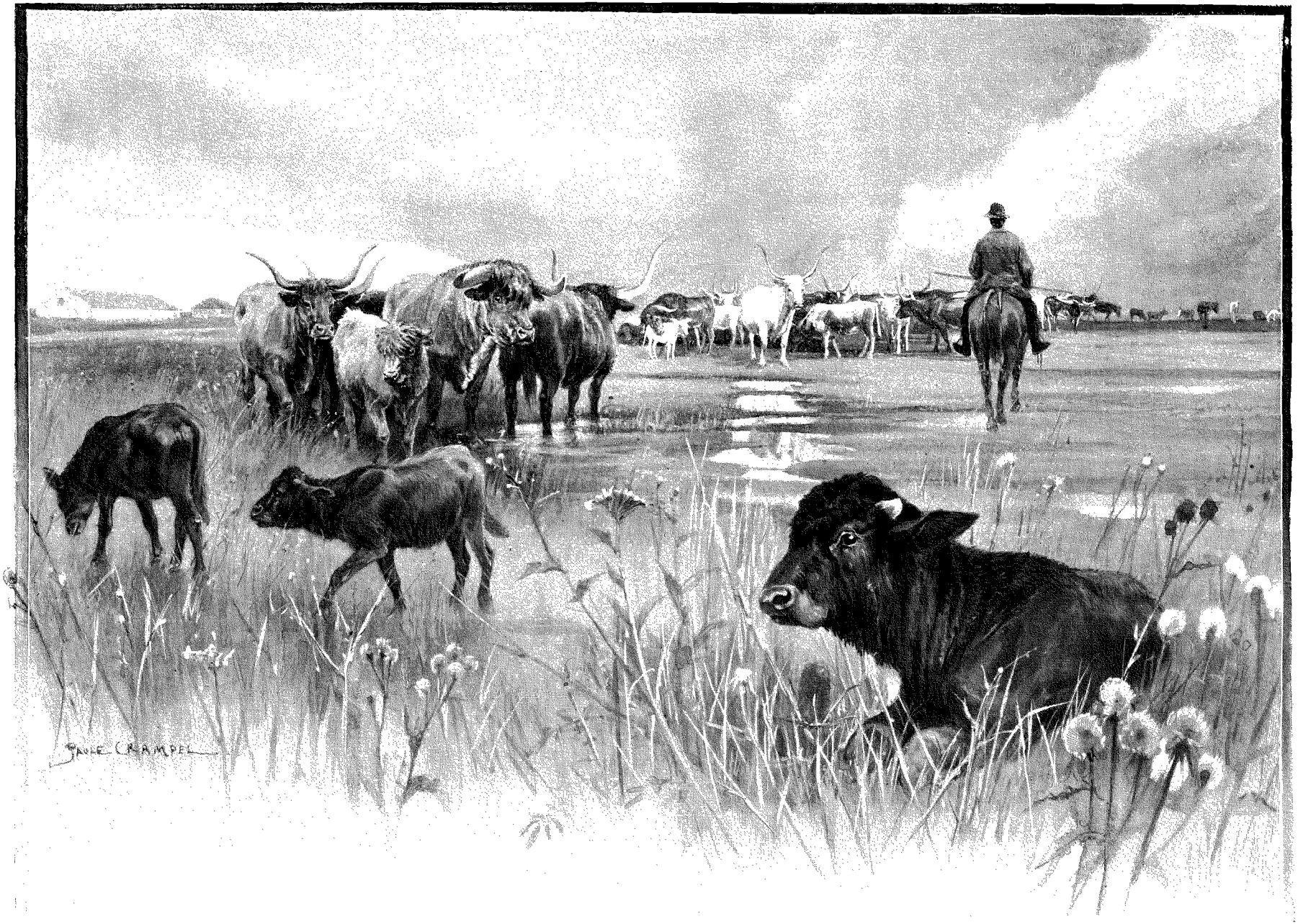
A quelques lieues d'ici, dans la direction de San Severo, le château de Fiorentino, ce poste avancé de la Capitanate, où « le sultan de Lucera » mourut, revêtu, dit-on, du froc des cisterciens, n'est plus, sur sa colline, qu'un informe monceau de briques perdu dans le gazon, où n'habite qu'un émerillon criard, frère des oiseaux de proie qui, à chaque minute, prennent leur vol au sommet des tours de Lucera, et filent d'un trait vers le ciel, en lançant leur appel strident. Pas une pierre ne semble garder, dans la citadelle des Sarrasins, comme dans le château fatal, le nom de Frédéric II. Les édifices religieux ou militaires de Lucera, qui ont un style et qui restent comme marqués d'un caractère de race, sont des édifices français. Mais il y a plus : tandis que les derniers descendants des Arabes de la Capitanate, les « Marrani », comme on les appelait, ont achevé de s'éteindre depuis plus d'un siècle, deux villages dans la province parlent encore un patois français. Ce n'est pas dans la plaine qu'il faut les chercher, bien que le bourg de San Bartolomeo in Galdo, près de San Severo, ait encore une rue des Provençaux. Les colons de Charles Ier, isolés parmi les populations italiennes, inquiétés par les pirates turcs ou barbaresques, quittèrent au XVIe siècle Lucera et les localités voisines. Ils allèrent se réfugier dans l'Apennin, au-dessus de Troja, où ils peuplèrent les deux villages de Faeto et de Colle, en même temps que des Albanais fugitifs fondaient à côté d'eux les hameaux qui portent encore les noms de Schiavoni et de Greci. Pendant plusieurs siècles les habitants de Faeto et leurs voisins les Skipétars, descendants des fabuleux Pélasges, vécurent côte à côte, sans plus se comprendre que les colons français de Lucera n'avaient compris les Arabes avec lesquels ils partageaient la ville.



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE TROJA. — DESSIN DE MIGNON.

Revenus de Lucera à Foggia, nous préparons pour le lendemain le voyage de Troja; il est convenu avec le voiturier qu'il nous laissera sur la hauteur, et à la fin de la journée nous comptons reprendre à Troja même un véhicule qui nous descendra à la station de Giardinetto, sur le chemin de fer de Foggia à Bénévent. Troja, la citadelle du Catapan Bojoannis, la ville qui reçut la première colonie de Normands établie en Apulie, n'est plus qu'un gros hameau, d'une misère noire et sordide, où toute une population de pourceaux a reçu droit de cité dans les habitations; dans l'embrasure de chaque porte on aperçoit un groin, et, en nous frayant un chemin à travers la foule accourue, nous avons dans les jambes tout un troupeau de gamins en haillons et de marcassins turbulents.

Lorsque brusquement on se trouve face à face avec la cathédrale, la première impression est de l'effroi, tant la couleur des murs est sinistre, tant les formes monstrueuses pullulent du haut en bas de l'édifice. Les



LE « TAVOLIERE » DES POUILLES. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

pierres brunies et les marbres assombris, qui proviennent de l'antique Æcae, sont maculés comme de teintes cadavériques par les incrustations de tufs verdâtres et violacés, et, sur les portes de bronze vert, des dragons se tordent, tandis que des animaux gonflés comme des baudruches s'avancent sous la corniche et autour de la rose. Cette église, dédiée à la Vierge, semble la fantaisie grimaçante d'un diable architecte.

En regardant de près, on s'aperçoit aisément que l'étrange et fourmillante façade est divisée, par la corniche, où grouillent les bêtes infernales, en deux étages qui représentent deux siècles successifs. La base appartient à la cathédrale élevée dans les premières années du XIIe siècle; les grandes arcatures, qui relèvent la nudité des parois, les losanges et les cercles incrustés en pierres de couleur, offrent une ressemblance si exacte avec les murs latéraux de la cathédrale de Pise, qu'on serait tenté d'affirmer que les mêmes ouvriers qui avaient travaillé à l'église de Toscane ont été appelés, quelques années plus tard, à élever l'église d'Apulie. Il n'est pas jusqu'aux montants et aux linteaux des portes, ornés de rinceaux et de figurines imités de morceaux antiques, dont le beau relief ne rappelle les plus anciennes sculptures pisanes. L'abside, avec ses deux étages de colonnes posées sur des lions, remonte aussi, sans doute, à l'édifice primitif; mais toute la partie supérieure de la façade, avec son armée de monstres et sa rose gothique, au remplage de marbre ajouré comme un travail sarrasin est contemporaine de Frédéric II, et doit être attribuée à l'école des marbriers de Foggia.

Longtemps nous restons à étudier, sans souci de la foule, les chapiteaux puissants de sa nef, dont les murs ont disparu sous un affreux décor moderne, la chaire de marbre, qui porte le nom du roi Guillaume le Bon, les trois portes de bronze, œuvres des premières années du XIIe siècle, signées par le fondeur Oderisio de Bénévent... Et lorsque le soir va tomber, nous nous mettons en quête d'un moyen de transport. On nous regarde avec étonnement. L'unique voiture connue à Troja est la diligence qui descend au chemin de fer, à 2 heures du matin, et en revient à l'aube. Force nous est de nous hâter pour faire à pied les quinze kilomètres de route et arriver au train de 9 heures du soir. Tandis que les gamins de Troja, massés à l'entrée de la ville, saluent notre départ de cris prolongés, nous cheminons, croisant sur la grand'route les campagnards qui remontent vers la ville, l'un sur son âne, l'autre sur son cheval, presque tous avec un vieux fusil pendu à la selle, ou une paire de pistolets dans les fontes. Ils nous saluent d'un bonsoir pacifique, mais ces silhouettes armées, dans l'ombre qui s'étend, suffisent à nous reporter aux temps très proches, où la plaine que nous traversons était le domaine des malandrins. Pas de lune: les nuages opaques s'amoncellent sur l'Apennin, et nous marchons dans le noir, en nous heurtant aux tas de pierres, poursuivis par le coassement des grenouilles qui peuplent les bas-fonds, et pris d'une angoisse si singulière que nous n'osons parler, même à voix basse. Quand nous atteignons enfin la lumière isolée de la station perdue dans la campagne, nous éprouvons comme le soulagement d'avoir échappé à des dangers obscurs, dans cette steppe aujourd'hui couverte de blés, que la nuit semblait rendre à la désolation et au crime.

Nous pouvons nous imaginer que nous avons traversé de nuit cette région maudite que l'on appelait le Tavoliere, le désert redoutable, où naguère Foggia semblait campée comme une ville du Sud-Algérien.



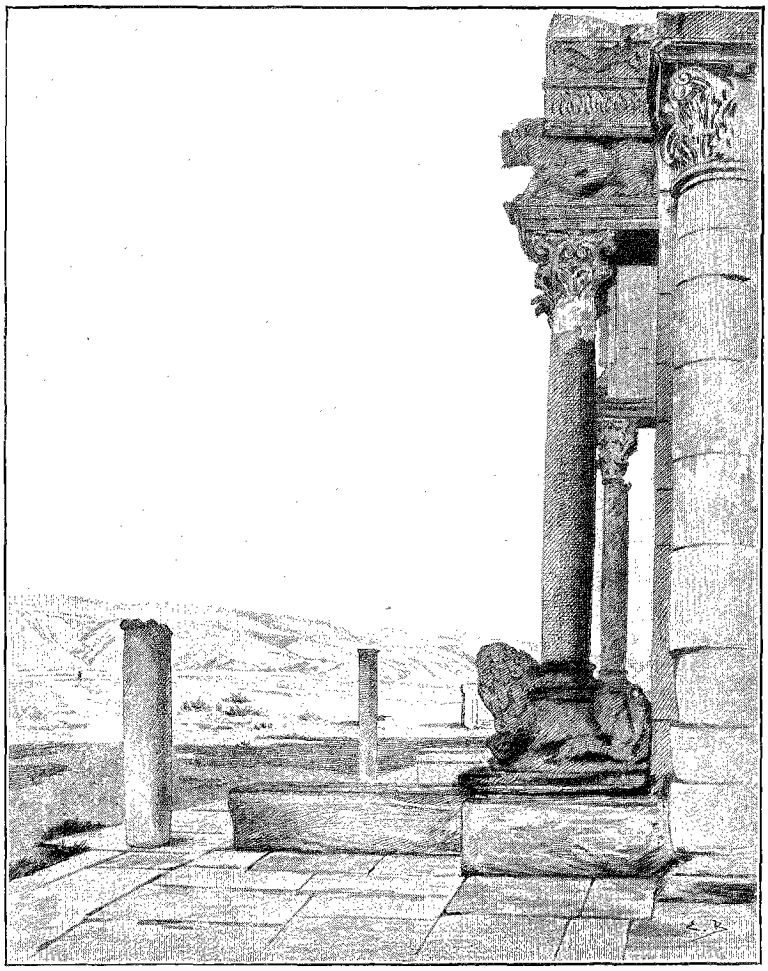
FRAGMENT D'UNE DES PORTES DE LA CATHÉDRALE DE TROJA, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'histoire des vicissitudes par lesquelles a passé la vaste plaine, depuis le temps des cités dauniennes jusqu'en 1860, est l'accusation la plus infamante que l'on puisse porter contre les dynasties dont la rapacité a consommé dans l'Italie méridionale l'œuvre de ruine commencée par les invasions.

La Daunie était, au troisième siècle avant Jésus-Christ, un pays favorisé, où des villes policées, pleines encore de traditions helléniques, étaient entourées de campagnes prospères. Alors Salapia était l'entrepôt de Canusium, comme Sipontum celui d'Arpi, et les vaisseaux venaient chercher dans les ports de la lagune le blé des campagnes où avait régné Diomède. C'est la richesse même de la plaine qui fut la première cause de sa ruine: Annibal vint s'y établir par deux fois pour s'y ravitailler, avant et après la bataille de Cannes, et pendant toute une année il y envoya les Numides en razzia.

Les deux séjours de l'armée punique dénudèrent le Tavoliere comme un passage de sauterelles africaines: les paysans avaient fui, les champs restaient dévastés. C'est à partir de cette année 211 que la plaine abandonnée fut envahie par les troupeaux. Il est probable qu'avant Annibal une partie du Tavoliere était déjà laissée aux pâturages et que les bestiaux y passaient l'hiver, pour gagner au printemps les hauts plateaux du Samnium et de la Sabine; dans cette plaine brûlante, le régime de la transhumance était imposé par le

climat. Ce qui est certain, c'est qu'au premier siècle avant Jésus-Christ, les terrains de pâture s'étendaient, non seulement dans la vaste lande comprise entre le Gargano et l'Ofanto, mais jusqu'aux premiers contreforts de l'Apennin. Lucera, au temps d'Horace, était un centre important pour l'élevage des moutons et le commerce des laines : « ... *Lanæ propter nobilem tonsæ Luceriam...* » Varron, dans son livre *De re rustica*, parle en propriétaire vigilant de ses troupeaux « qui passent l'hiver en Apulie, et l'été dans la montagne de Rieti ». Lui-même nous renseigne fort exactement sur les conditions de ces migrations périodiques et sur leur organisation officielle. Les pâturages de la plaine et ceux de la montagne communiquaient entre eux par de larges pistes qui faisaient partie du domaine de l'Etat : ce sont les *tratturi* d'aujour d'hui, que les Romains appelaient *calli*. Les propriétaires de troupeaux devaient déclarer chaque tête de bétail au publicain, qui percevait un droit. Sous l'Empire, les principaux de ces propriétaires furent les empereurs eux-mêmes : vers l'an 166 de Jésus-Christ, l'affranchi Cosmus, trésorier de Marc-Aurèle, faisait écrire aux magistrats de Sæpinum et de Bovianum (aujourd'hui Altilia et Bojano), les villes près lesquelles passait le plus grand *tratturo*, pour leur enjoindre de ne plus molester au passage les bergers des moutons impériaux, *oves dominicæ* ; la missive, régulièrement transmise par le préfet du prétoire, se lit encore sur une inscription conservée à l'entrée du bourg d'Altilia.



SIPONTO (PAGE 276).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS L'AQUARELLE DE M. OCTAVE JOIN-LAMBERT.

Pendant le Bas-Empire et le moyen âge, les souverains de toute race qui se succédèrent dans l'Italie méridionale continuèrent à chercher le plus clair profit de leur trésor dans les droits perçus chaque année sur les troupeaux transhumants. Frédéric II, qui, jusque dans l'administration de ses biens, semblait s'inspirer des empereurs romains, posséda lui-même des milliers de bestiaux, dont l'élève fut dirigée par des fermiers, des *massari*, qui avaient rang d'officiers royaux ; son exemple fut imité par les premiers Angevins. Quand Alphonse d'Aragon s'empara du royaume de Naples, il y avait près de dix-huit siècles que la Capitanate restait inculte ; quelques fermes, possédées par les souverains ou les ordres religieux, y formaient des oasis dans une steppe où, seuls, pendant une moitié de l'année, les oiseaux des marais troublaient la solitude. Durant l'hiver, le Tavoliere était envahi par les hordes confondues des chevaux, des bœufs, des buffles et des moutons. Les forêts, dont la lisière s'étendait jusqu'à Foggia, regorgeaient de fauves ; les Français de Lautrec, qui, à la fin du xve siècle, parcoururent la Capitanate, virent sortir des bois une troupe nombreuse qu'ils prirent pour un parti de cavalerie ennemie : c'était une armée de cerfs. Le Tavoliere, laissé par les hommes aux arbres, aux broussailles et aux marais, semblait avoir été repris par les bêtes sauvages.

L'attention d'Alphonse d'Aragon fut, dès son avènement, tournée vers le Tavoliere, et l'un des premiers actes que promulgua le nouveau souverain fut le règlement du régime de la transhumance, qui devait rester en vigueur jusqu'à la chute des Bourbons, sous le titre de *Dogana della mena delle pecore in Puglia*. En proclamant que toute la plaine de Capitanate relevait directement de sa couronne, et en déclarant qu'il prenait sous sa protection immédiate tous ceux qui envoyaient leurs troupeaux dans le Tavoliere, le roi n'avait pas dessein de reconquérir sur le désert une province de son royaume, mais bien de sanctionner par une condamnation en règle l'état de misère et de barbarie où était retombée la région qui s'étendait depuis le Fortore jusqu'au delà de

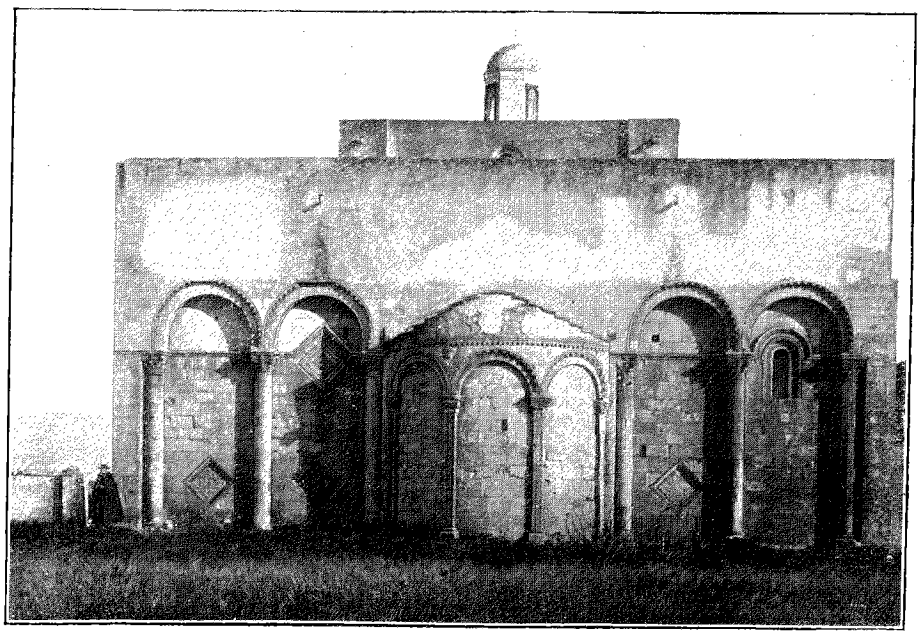
l'Ofanto. Défense fut faite sous les peines les plus sévères d'en cultiver désormais le moindre lopin.

Le Tavoliere est mis hors la loi commune. Il a pour maître absolu un grand seigneur, le « magnifique *doganiere* », véritable vice-roi. L'administration particulière est doublée d'une juridiction exceptionnelle. Les propriétaires des troupeaux et les bergers ne sont justiciables que de la *Dogana*, même pour les délits de droit commun. Le grand juge, institué dès 1447, a la puissance du glaive, et il peut faire justice sommaire, *de plano, sine figura judicii*. Un code plus terrible que celui des conseils de guerre prévoyait les moindres infractions au règlement royal : entrer dans le Tavoliere ou, comme on disait, « rompre la *Dogana* » avant le jour fixé, 10 ans de galère : prendre un autre *tratturo* que le *tratturo* fixé, 10 ans de galère... D'innombrables procès faisaient vivre à Foggia toute une basoche, et les troupeaux étaient suivis d'une chevauchée grotesque de docteurs et d'avocats marrons.

La grande journée était celle du 30 octobre. Depuis près d'un mois, moutons et bœufs étaient descendus en torrents continus des plateaux de la Basilicate et des Abruzzes ; ils se pressaient au bord de l'immense steppe où veillait la maréchaussée de la Dogana, les *Cavallari*. Et comme l'invasion mugissait contre la digue prête à céder, le « magnifique *doganiere* » passait à cheval avec son état-major sur le front de cette armée qui comptait plus d'un million de têtes, et solennellement il « ouvrait » la *Dogana*, « au nom de Dieu ». Alors le flot vivant débordait, derrière l'escadron chamarré, et roulait jusqu'à l'Adriatique.

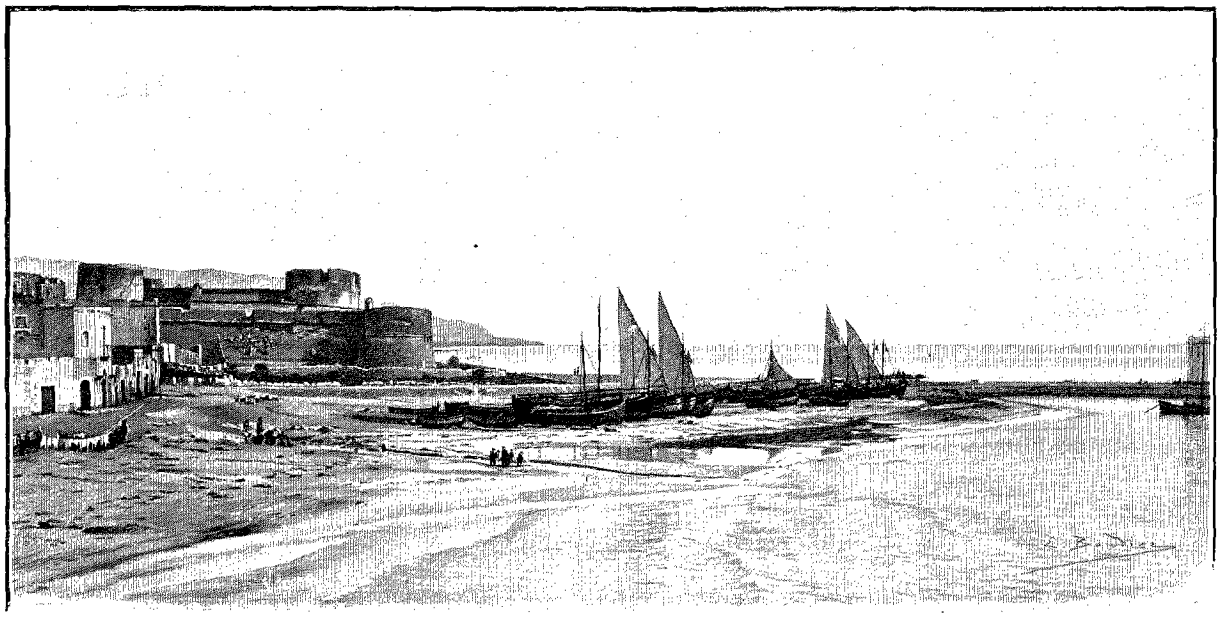
Ce spectacle d'une grandeur barbare se reproduisit chaque année, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Chaque année l'invasion des troupeaux et des bergers traversait les provinces en suivant les *tratturi*, et chaque année son passage était marqué par les dévastations de quelques cultures, le pillage de quelques fermes, le meurtre de quelques bourgeois. Les cavaliers farouches qui piquaient les bœufs avaient, de par la loi, le droit de porter des armes. En lutte perpétuelle avec la milice des villes, avec les *Cavallari* de la Dogana, la plupart finissaient bandits. Cet état de choses incroyable se prolongea sous les Bourbons, comme sous le fils de Charles-Quint. Pour conserver et grossir le revenu de la *Fida*, les rois de Naples entretenaient dans leurs États un désert, et parmi leurs sujets une race de nomades à demi sauvages.

Il fallut attendre le règne bienfaisant de Charles III pour qu'en 1794 cinq ou six colonies agricoles fussent fondées dans la plaine maudite, à l'instigation du marquis Tanucci. Mais c'étaient là des essais timides qui laissaient peser sur la Capitanate les lois d'exception, sans cesse aggravées depuis trois siècles. La loi édictée par le gouvernement de Murat, le 20 mai 1806, fit une révolution mémorable, en abolissant d'un coup la *Fida* et en détachant le Tavoliere du domaine royal. Les terrains furent répartis entre ceux qui les louaient naguère pour le pâturage et qui furent autorisés à les cultiver Le législateur, chose étrange et nouvelle, se montrait préoccupé de ménager le bien-être des sujets : il voulait « assurer aux belles contrées de la Pouille ce bienfait de la propriété, qui dépend de l'amélioration de l'agriculture, d'où provient l'augmentation des richesses et de la population d'une nation ». (Décret du 26 novembre 1808.)



CATHÉDRALE DE SIPONTO (PAGE 276). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A peine la steppe avait-elle commencé à être défrichée et peuplée d'hommes, qu'en 1817 les Bourbons, revenus au pouvoir, s'empressèrent de supprimer les réformes tentées « pendant l'occupation militaire ». De nouveau les laboureurs durent émigrer devant les troupeaux, et au bout des cinquante années que vécut encore la dynastie, le désert s'était de nouveau étendu sur le Tavoliere tout entier. La terre que les rois avaient condamnée à mort, et sur laquelle planait l'infection des marécages, marquait d'une tache de misère et de honte les provinces les plus vivantes du royaume de Naples.



PORT DE MANFREDONIA. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est l'honneur du gouvernement qui, après 1860, eut à administrer l'Italie méridionale réunie à l'Italie du Nord, que d'avoir inscrit en tête des innombrables réformes qu'il devait réaliser l'affranchissement du Tavoliere. Dès 1865, une loi fut promulguée qui abolissait les antiques servitudes et ramenait la nouvelle province de Foggia au droit commun des provinces italiennes. Les locataires purent devenir propriétaires, comme le gouvernement de Murat l'avait souhaité, et la liberté de la culture, dans toute l'étendue de la plaine abandonnée, fut de nouveau proclamée.

Déjà, en parcourant la Capitanate autour de Foggia, nous avons pu voir les résultats acquis en moins de trente ans par le nouveau régime. En nous dirigeant vers l'Incoronata, vers Troja ou vers Lucera, à peine avons-nous trouvé quelques lambeaux de terre laissés en friche au milieu des champs immenses dont les silos de Foggia recueillent le blé. Près de la ville, des plants d'oliviers prospèrent, et, vers le Nord, où naguère la steppe du Tavoliere s'étendait jusqu'au village albanais de Guglionesi, la plaine est hérissée de ceps de vigne : San Severo, qui forme le centre de la nouvelle région viticole de la Capitanate, est devenue une ville populeuse et active. En nous dirigeant vers Cerignola, nous trouverons de même une série presque continue de champs en pleine prospérité. Dès maintenant une moitié du Tavoliere semble continuer au delà de l'Ofanto et jusqu'au Fortore la région de Bari, dont la richesse est depuis longtemps proverbiale : l'unité italienne a fait rentrer ce coin de désert africain dans l'unité du travail et du progrès européen.

Cependant, pour retrouver le Tavoliere au nom légendaire tel qu'il était sous les Bourbons, il suffit encore, en partant de Foggia, de parcourir moins d'une lieue dans la direction de l'Adriatique.

Pour faire la route plus à notre aise, et pour visiter une ruine du moyen âge oubliée dans la plaine, nous avions dédaigné le chemin de fer, qui de Foggia part le matin vers Manfredonia, et nous nous étions confiés à une voiture. Une demi-heure après avoir quitté la ville, nous étions dans la pampa : de toutes parts la plaine se couvrait de taches mouvantes; des moutons en rangs serrés, des chevaux maigres, des bœufs aux longues cornes tondaient les touffes grisâtres. Au bord de la route, quelques petits buffles, noirs et luisants, sont couchés, non loin d'un groupe de buffles adultes qui lèvent à notre passage leurs mufles baveux. Un cavalier fièrement campé, sans doute un homme de la Sabine, avec les cuissards en peau de chèvre des campagnoles romains, est immobile auprès des bêtes monstrueuses. La plaine est comme noyée dans le rayonnement d'un soleil pâle, et dans un silence à peine rythmé par un bruissement sourd comme celui des eaux calmes. Les villes semblent si loin, les animaux sont si libres, les hommes si rares et d'aspect si sauvage, qu'une sorte de vertige nous prend, perdus dans cette mer paisible d'êtres vivants et sans pensée.

Lorsqu'on arrive à proximité des maisons basses de Manfredonia, les seules cultures que l'on aperçoive autour de la ville sont des figuiers d'Inde. Nous descendons, au milieu de quelques gamins tristes et hâves, devant « l'auberge de Manfred » : ce nom est tout ce qui rappelle le fils de Frédéric II dans la ville qui fut fondée par lui, quand Siponto, qui se mourait de fièvre, eut été achevée par un tremblement de terre. La mort de Manfred laissa les constructions à peine commencées : c'est par ordre de Charles Ier que furent élevés le château et le môle qui firent de Manfredonia un bon port militaire, qu'en cinq heures on pouvait gagner de

Foggia. Les grosses tours rondes de l'enceinte et le château ont été rebâtis au temps de Charles-Quint, quand la Pouille fut mise en état de défense contre les attaques des Turcs; le port, presque comblé, ne reçoit plus que des barques aux voiles rouges, et parfois les cargos qui transportent l'huile et le vin de la terre de Bari.

Pour aller de Manfredonia au lieu où une église ruinée indique seule l'emplacement de Siponto, il faut reculer d'une demi-lieue dans l'intérieur des terres. L'église est un édifice d'un travail précieux et charmant, en forme de croix grecque, avec un portail décoré de lions et de griffons. La pierre des murs et des colonnes, fine comme un marbre, a blondi sous le soleil aussi magnifiquement que celle d'un temple d'Agrigente. Dans l'intérieur, une Vierge byzantine cent fois repeinte, en l'honneur de laquelle des mendiants ont laissé leurs béquilles et des brigands leurs tromblons, dont la rouille achève de ronger le canon. Quand cette chapelle, qui a été la cathédrale de Siponto, fut bâtie au XIIe siècle, il y avait bien longtemps que la mer s'était retirée loin du port qui avait été florissant plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

Nous repassons, en revenant vers Manfredonia, les souvenirs de ces journées employées à parcourir la Capitanate, et en songeant aux champs superbes de Lucera, qui ont retrouvé la fécondité de l'antique Daunie, aux bouquets d'arbres de l'Incoronata, survivants des grandes forêts où chassa Frédéric II, à la steppe couverte de troupeaux, restée le désert inculte que fut pendant vingt siècles le Tavoliere tout entier, aux marais qui rappellent ceux dont Foggia a gardé le nom, aux lagunes enfin où se poursuit incessamment le travail des alluvions et des courants marins qui, avant l'apparition de l'homme, a formé la plaine que nous allons quitter, — nous nous apercevons qu'en traversant le Tavoliere, nous en avons, d'étape en étape, remonté toute l'histoire.

Dans la pénombre du soir, le Gargano, longue silhouette noire voilée de nuages, nous attirait comme un mystère. Mais, après un si rude hiver, il ne nous était pas permis de nous hasarder sur les sommets et dans les ravins couverts de neige de la Montagne Sacrée. Nous dûmes, cette fois, reprendre le chemin de Foggia et poursuivre vers Bari. Pour pouvoir conduire le lecteur jusqu'à la grotte de l'Archange et jusqu'à la pointe du promontoire, où si peu de curieux se sont aventurés, nous interrompons ici ce premier voyage, et l'un de nous reprendra l'itinéraire d'un pèlerinage de printemps, entrepris dans la saison où les paysans s'acheminent vers les sanctuaires célèbres de l'Apulie.

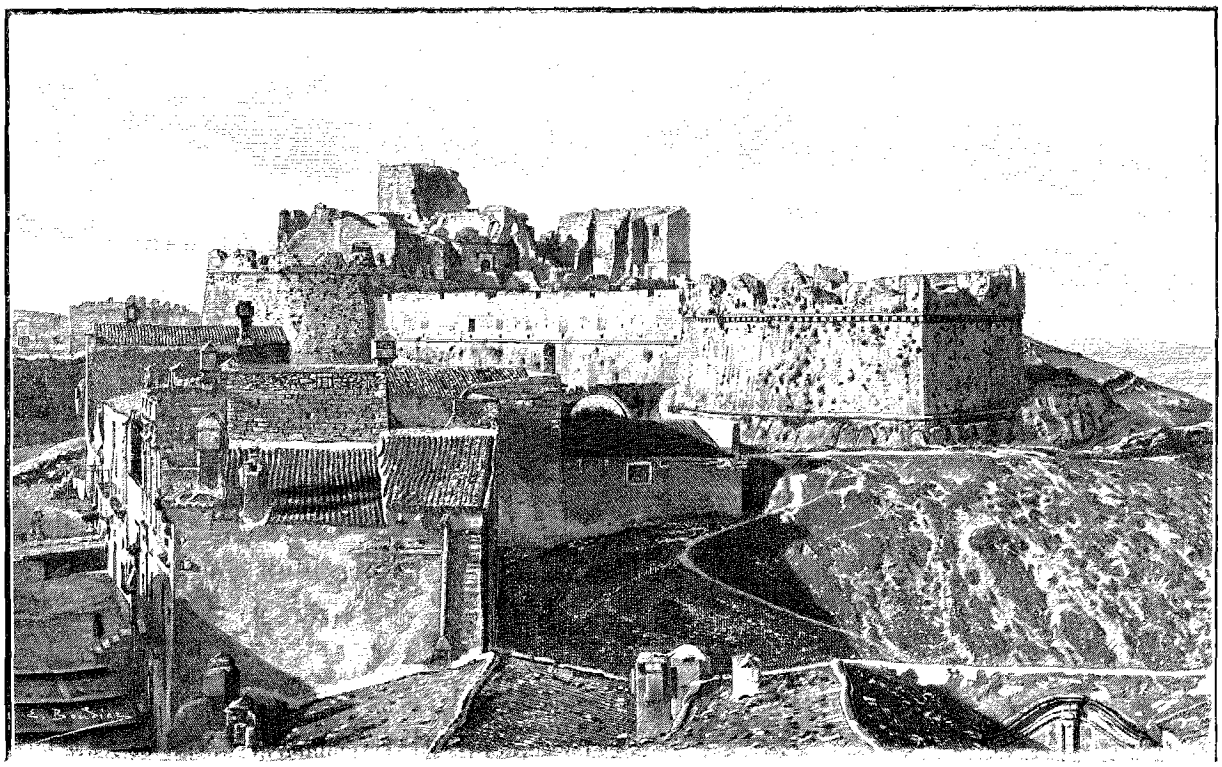
(A suivre.)

E. BERTAUX et G. YVER.



SCÈNE À TROJA (PAGE 270). — DESSIN DE MASSIAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHÂTEAU DE MONTESANTANGELO (PAGE 278). — DESSIN DE BOUDIER.

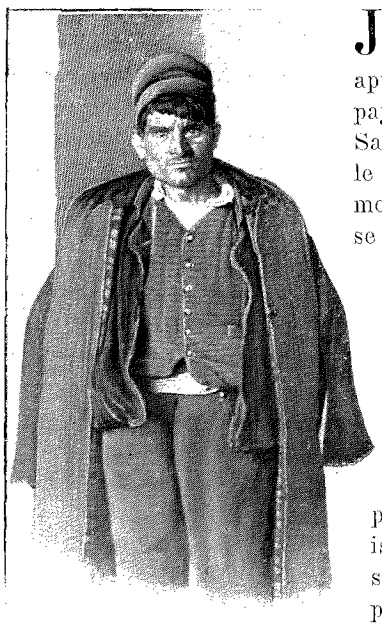
L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR M. BERTAUX.

IV

Le Mont Gargano et les îles Tremiti.



UN HOMME DE MONTESANTANGELO. DESSIN DE BOUDIER.

Je me retrouve à Foggia vers la mi-avril. La gare est déjà tapissée d'affiches qui annoncent les billets à prix réduit à l'occasion du grand pèlerinage apulien du printemps. Les deux buts extrêmes du pieux voyage sont, pour les paysans de Basilicate, Saint-Michel du Gargano, et pour ceux des Abruzzes, Saint-Nicolas de Bari ; les deux fêtes ont lieu le même jour, 8 mai. Je prends le train de Manfredonia à 6 heures du matin, décidé cette fois à gravir la montagne sainte, à pousser jusqu'aux pointes du promontoire, et à gagner, s'il se peut, les îles, en pleine Adriatique. Le train roule pendant une heure sans éveiller âme qui vive, dans la steppe que les troupeaux viennent de quitter. La plaine, silencieuse et grise, tachée de flaques marécageuses, semble une immense baie à marée basse, dominée par le mont Saint-Michel de l'Italie. Le Gargano barre le Tavoliere d'un mur abrupt et nu, qui s'avance en mer comme un gigantesque môle. Sur toute la longueur du plateau massif, une brume compacte nivelle les crêtes : même dans la saison d'été, le sommet où s'est bâtie la ville de l'Archange disparaît dans un nuage au crépuscule et à l'aurore. On comprend la terreur confuse que les navigateurs et les paysans des temps les plus anciens devaient ressentir devant cette montagne isolée, visible au loin de la plaine et de la mer, et dont la cime voilée semblait darder la tempête vers les navires ou envoyer sur les moissons la pluie bienfaisante. Déjà, dans l'antiquité, le Gargano était hanté par des voix surnaturelles : Strabon parle de ce mont Drion ou Arion, voisin de Siponte, où les pèlerins d'alors allaient consulter deux oracles de Polydore et de Calchas. Au ve siècle de l'ère chrétienne, deux ans après être apparu pour la première fois à l'évêque de Siponto, l'Archange des batailles mit en fuite une armée de Goths répandue dans

1. *Suite. Dessins d'après les photographies et les croquis de M. Bertaux. Voyez tome* IV, *p.* 601, 613, *tome* V, *p.* 265.

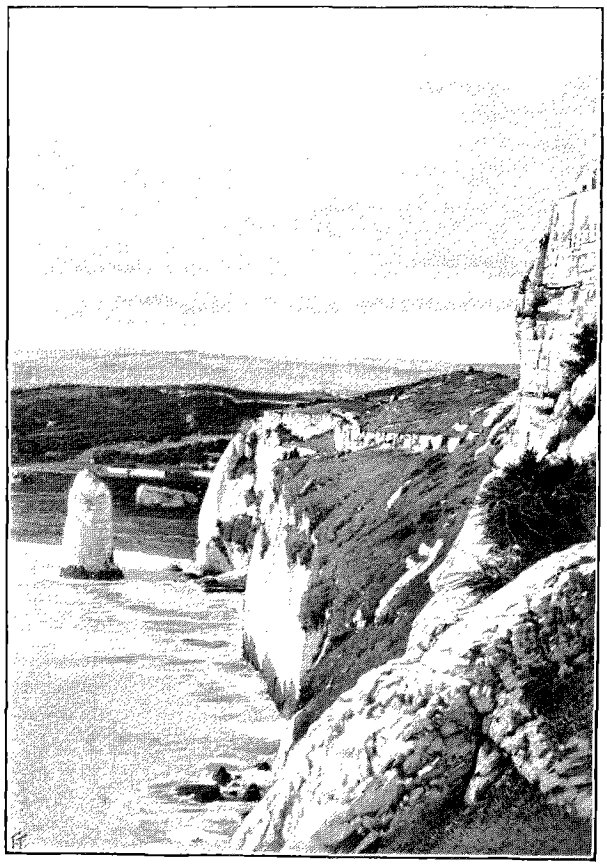
le Tavoliere, en déchaînant du haut du Gargano un orage effroyable. L'Ange, comme les héros, se manifestait sur la montagne, dans la lueur des éclairs.

Pour aborder ce lieu redoutable et saint, je trouve à la station de Manfredonia une patache branlante. La montée par la route neuve, depuis le bord de la mer jusqu'à la ville de Montesantangelo, plantée à 850 mètres d'altitude, demande la matinée entière, car les lacets sont interminables. Aussi ma résolution est-elle prise au moment où la voiture s'ébranle ; arrivé au pied de la montagne, j'abandonne mes compagnons tout ébahis, et je me fais indiquer par le cocher la « vieille route », un large sentier taillé dans le roc, l'antique chemin des pèlerins. A l'endroit même où le sentier s'embranche, un village de troglodytes s'est niché dans les flancs d'un ravin au-dessus de belles cultures d'oliviers.

Une cloche a tinté sur un sommet encore invisible, car ce jour est un dimanche. Après une heure et demie de montée rapide, tout à coup je vois, d'un seul regard, Montesantangelo. Les maisons basses, uniformes, sont rangées en files, avec leurs cheminées noires, toutes de même hauteur, comme un vol serré d'oiseaux gris abattus sur un plateau inégal. Tout au bout du grand village, deux silhouettes plus nobles : une tour isolée et une énorme citadelle.

Je m'engage dans un faubourg où les pourceaux pullulent ; à quelques pas de la route, les animaux immondes grouillent dans des fosses profondes où l'on risque de choir sur leurs dos visqueux. Je songe involontairement que me voilà, pour une semaine au moins, sur la montagne dont je vois la capitale, et je me souviens de l'auberge de Troja, antre noir et puant. Mais à peine ai-je aperçu la place couverte d'hommes debout, que je me sens fort contre toutes les aventures. Jamais, ni en pays romain, ni dans les Abruzzes, cet asile des vieilles populations italiotes, je n'avais vu assemblée pareille à ces groupes de montagnards immobiles.

Tous vêtus de même, un bonnet bleu enfoncé sur les oreilles, un mantelet brun à manches courtes et à vaste capuchon jeté sur les épaules, la culotte bleue ou brune, aux pieds de grosses chaussures ou des sandales de corde, ils se ressemblaient tous, avec leurs faces rasées, le cuir tanné de leur peau, leur menton puissant, leurs yeux étincelants. Leurs corps sveltes et robustes étaient comme pétrifiés dans de fières attitudes ; ces hommes se parlaient à peine, et, par leur gravité religieuse comme par la noblesse de leur allure, ils étaient les dignes gardiens d'un lieu sacré.



LA POINTE DU GARGANO (PAGE 282). — DESSIN DE TAYLOR.

Déjà quelques-uns me fixaient de leur regard impassible, quand une clameur lointaine détourne leur attention : on crie que des pèlerins arrivent, sans doute par la vallée qui entaille la montagne, depuis San Marco in Lamis jusqu'à la mer. Un brusque remous disperse les groupes et entraîne la foule dans une rue étroite et longue, où je m'engage à mon tour. Après avoir passé sous la voûte obscure d'une poterne basse, nous arrivons pêle-mêle devant l'enclos du sanctuaire. Les deux constructions qui en marquent l'entrée remontent l'une et l'autre à l'époque angevine. C'est un clocher octogonal, élevé par ordre de Charles Ier, et à quelque distance un portique de proportions très gauches. Le portique ne précède point une église ; la porte, décorée de sculptures grossières, est un trou béant et noir. Quand on l'a franchie, on se trouve tout à coup dans un escalier couvert de voûtes gothiques, et l'on descend près de 200 marches dans la pénombre, entre une double rangée de sarcophages et d'épitaphes. La foule m'entraîne dans l'obscurité humide jusqu'au fond d'un puits carré, où reparaît la lumière ; les parois sont couvertes par les dalles funéraires des trépassés illustres qui ont voulu reposer à l'entrée du lieu saint. Un autre trou, plus noir que celui du portique, s'ouvre dans la catacombe : des deux côtés de cette porte mystérieuse, je vois luire dans l'ombre les deux battants de bronze et les nielles d'argent d'une porte byzantine. Au-dessus de l'entrée, deux lignes d'un latin étrange et menaçant : « Ce lieu est terrible ; c'est ici la porte des cieux et la demeure de Dieu ».



SUR LA PLACE DE MONTESANTANGELO. — DESSIN DE MASSIAS.

Je m'engage avec les hommes de Montesantangelo dans ce trou d'enfer qui doit conduire au paradis. On entre dans une grotte large et basse ; au fond, des cierges allumés, des lampes d'argent étincelantes marquent le lieu où l'Archange aux ailes de feu est apparu, et où il a consacré lui-même comme un pontife la pierre de l'autel. Vers la gauche, la cavité se prolonge de manière à former une véritable nef. On y distingue contre la paroi une file de piliers supportant des voûtes d'ogives : c'est toute une église d'architecture française que Charles Ier d'Anjou a fait bâtir dans la grotte sacrée.

La foule continue à rouler le long des degrés et à s'engouffrer dans la grotte : chacun, en passant entre les battants de la porte de bronze, fait tinter du doigt les anneaux pendus à des mâchoires de monstre. Je me trouve entouré par les montagnards, qui me dévisagent : alors seulement, dans la pénombre, je remarque leur coiffure étrange. Tous ces hommes ont la tête rasée, avec une simple couronne de cheveux sur laquelle doit poser le bonnet bleu : leur face glabre et leur capuchon de bure donnent à ces paysans une silhouette de franciscains, et l'on dirait que l'Archange lui-même, pour les consacrer à son service, les a marqués d'un signe sacerdotal.

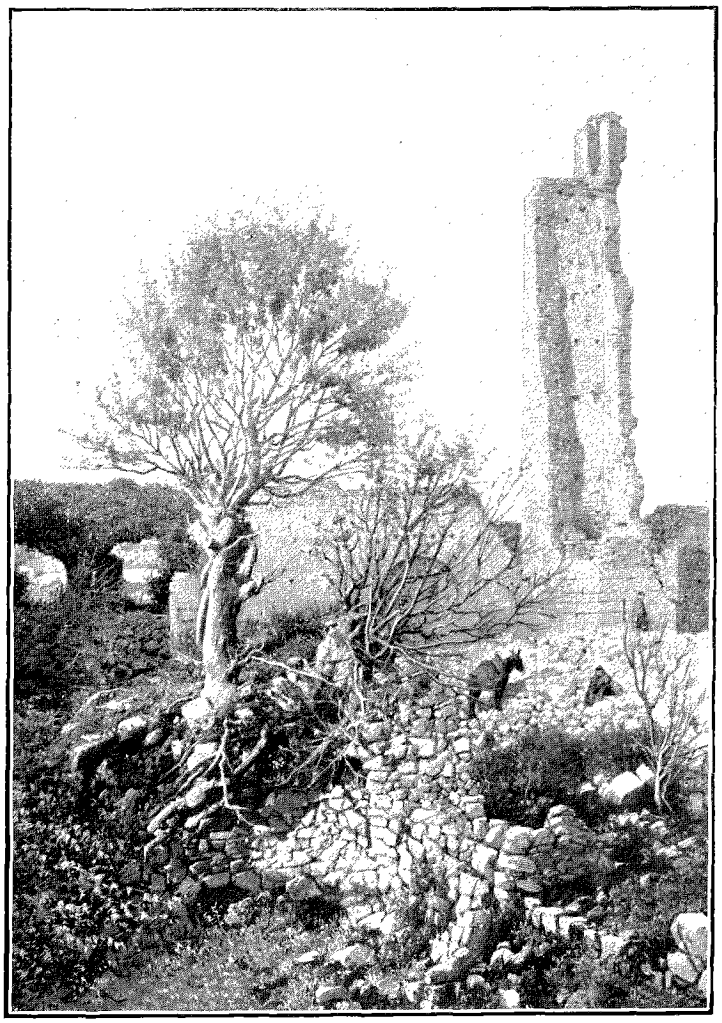
Les pèlerins tardent à se montrer : comme un des hommes bruns me l'explique à voix basse, ils disent sur chacune des marches un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria*. Enfin, un chant formidable ébranle les parois pleines de tombes, et un grand crucifix noir, porté par un vieillard, apparaît dans le cadre lumineux de la porte. A peine les pèlerins ont-ils touché le seuil que tous, le cierge à la main, tombent à genoux, et ils se traînent ainsi, vieillards, femmes, enfants, la face exténuée, les yeux illuminés, la bouche ouverte et les lèvres raidies par les clameurs, qui se confondent dans un seul cri déchirant et sauvage. Et trois fois ils font ainsi le tour de la balustrade élevée devant l'autel, en touchant l'un après l'autre tous les barreaux, et en répétant cent fois cette invocation, où saint Michel apparaît plus Dieu que la Trinité : « Ange saint, Père, Fils et Saint-Esprit ! »

Il n'y a point de prêtre avec les voyageurs misérables ; point de prêtre à l'autel, car l'heure de la grand'-messe n'est pas encore venue. Tout se passe entre le peuple et le saint. Je pense que, dans cette grotte qui porte encore le nom officiel de basilique palatine, seuls des pauvres et des humbles viennent aujourd'hui. Jadis les rois et les empereurs sont montés jusqu'ici pieds nus. L'empereur d'Allemagne Henri II le Saint vit dans la grotte « l'Arche de Dieu », et l'empereur Othon II mourut peu de jours après être descendu de la montagne, parce qu'il avait aperçu des choses réservées pour le ciel. Les derniers Bourbons de Naples rendirent encore à saint Michel les honneurs qu'il avait reçus des princes normands et des rois angevins. Le guerrier à l'armure d'or, que les généraux de Byzance invoquaient comme l'archistratège des armées célestes, retrouva vers 1850 un grade dans l'armée napolitaine : le roi Ferdinand II le nomma généralissime de ses troupes, mais, à la bataille de Vulturne, l'Archange, qui aime les braves, passa à Garibaldi.

Après avoir passé la journée entière à découvrir les églises du moyen âge, perdues d'un bout à l'autre de la ville, au milieu des masures, je regagne au soir mon auberge, l'unique auberge de cette ville de 18 000 âmes. C'est une masure tout en escaliers raides comme des échelles, à l'enseigne de « Fra Diavolo ». Mais l'hôte, un brave homme, se met en quatre pour me cuire des pâtes et un ragoût de porc : c'est bien plus que je n'espérais.

D'ailleurs, dans la salle enfumée où le souper mijote à la crémaillère, je trouve deux hommes dont la conversation me fait oublier la faim. L'un est l'unique voyageur arrivé avant moi, un gros propriétaire à mine de tabellion, vêtu et guêtré de noir à l'ancienne mode ; il vient de Mattinata, un village du Gargano, sur le golfe de Manfredonia. L'autre est un notable de Montesantangelo, vêtu de brun et coiffé de laine bleue comme tous les hommes de la ville, mais plus grand que les autres, plus noble et plus sévère. Il me donna lui-même les détails les plus complets sur le costume étrange qui m'avait frappé. J'appris que ce costume n'est traditionnel sur le Gargano que dans la ville même de « Monte ». Le manteau brun est appelé *tabarro*, le bonnet bleu *coppola*. La bure pour les manteaux et les bonnets tout confectionnés sont achetés uniquement à Trieste : il ne faut pas en conclure, d'ailleurs, que le costume de Montesantangelo soit d'origine istrienne ou dalmate : les pêcheurs illyriens portent de minces calottes rouges, brodées de noir, bien différentes des longues chausses de laine épaisse qui, à Montesantangelo, passent de père en fils, un peu rognées à chaque génération. Trieste fabrique les *coppole* pour le Gargano, comme les *fez* pour le Levant.

Maintenant c'est le grand montagnard qui m'interroge, mais non tout d'abord sur ma patrie et ma profession. Il veut savoir avant tout l'impression que j'ai ressentie dans l'ombre de la caverne, devant la statue. Et, presque sans attendre la réponse, le voilà qui, avec une ferveur d'amoureux, me raconte les miracles et les légendes de l'Archange. Il sait comment le taureau, échappé aux troupeaux du seigneur Garganus, fut retrouvé sur le sommet de la montagne, à genoux devant l'entrée de la grotte ; comment une des processions qui s'acheminèrent vers le lieu du prodige, fut escortée de quatre aigles, dont deux protégeaient de leur ombre les évêques contre les rayons du soleil, tandis que les deux autres les éventaient avec leurs ailes puissantes.



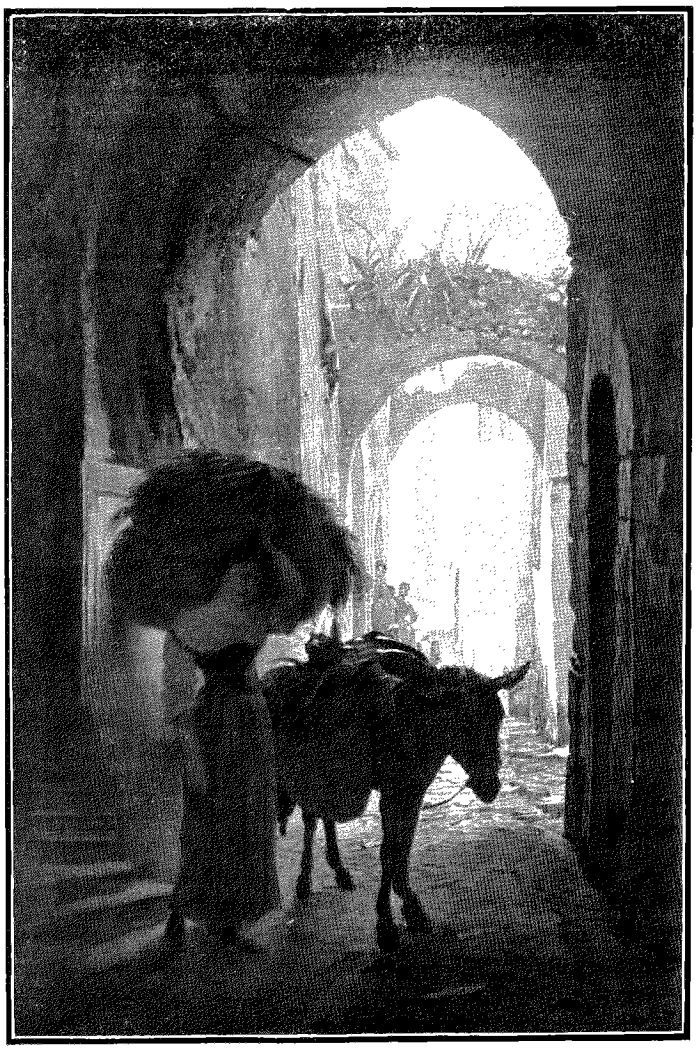
MONTE SACRO. — DESSIN DE TAYLOR.

L'homme poursuit son récit, d'une voix large, dans un bel italien correct et sonore, avec un seul geste automatique, toujours le même : il touche son bonnet chaque fois qu'il prononce le nom de saint Michel et celui du « Dieu tout-puissant ». Ses yeux, qui ne nous regardent plus, sont fixés sur des visions d'une majesté souveraine. Il voit, à genoux dans la grotte, « saint Henri, empereur des Français ». A sa droite, saint Michel est debout, l'épée nue ; la messe est dite par Jésus-Christ en personne, et servie par saint Jean le Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Au moment où le prêtre lit l'évangile, le second saint Jean prend le livre et le présente au Christ. Celui-ci l'élève grand ouvert au-dessus de sa tête, et l'empereur, ébloui, peut y lire ces mots : « Tu es vraiment l'élu du Seigneur Dieu ».

J'écoutais pieusement cette Légende d'Or qui vivait intacte et radieuse dans l'homme d'autrefois. Enfin le montagnard sortit de son rêve, et me demanda brusquement d'où je venais. Je répondis que j'étais Français, comme saint Henri... « Oui, reprit, avec sa gravité d'augure, l'homme vêtu de brun ; c'est vous qui avez eu la grande Révolution. Le roi d'alors, je le sais, s'appelait Louis III, et le jour vingt-quatre du mois de mai, on a tué deux mille cinq cents prêtres. » Le propriétaire de Mattinata intervint ; lui n'avait de penchant que pour les biens de ce monde ; il déplorait le malheur des temps, les impôts, la guerre d'Afrique, et, d'un ton mystérieux, il vantait la vieille dynastie qui, moins hardie dans ses ambitions, laissait au vigneron ou au laboureur quelques écus d'argent. « Ah ! monsieur, gémissait-il si les Français voulaient seulement rendre au pape son royaume, le pape nous ramènerait les Bourbons ! » Le montagnard me regardait de son regard clair, lumineux dans sa face brune, et, toujours aussi grave, il repartit :

« On dit chez nous que vous êtes très riches. Combien donc payez-vous de tribut au roi de France ? »

C'était peu de bien connaître les monuments et les habitants de la ville sainte. Le Gargano tout entier a été, au moyen âge, une montagne sacrée, couverte de monastères et d'ermitages, habitée par les chœurs célestes qui veillaient autour du sanctuaire de leur chef. Aujourd'hui encore les pèlerins qui viennent du Nord, par la vallée creusée au milieu de la longue montagne, s'arrêtent au monastère ruiné de San Marco in Lamis et au baptistère défiguré de San Giovanni Rotondo, puis, de Montesantangelo, ils s'en vont sur la crête qui domine le Tavoliere vénérer le sanctuaire de Pulsano. C'est une grotte encore, mais qui n'appartient pas à l'Archange. La Vierge Marie, un peu jalouse des honneurs rendus au général des armées, dont elle était reine, ordonna au bienheureux Jean de Matera d'aller lui dédier à elle-même un monastère sur un sommet du Gargano. J'ai gardé un profond souvenir de mon pèlerinage à Santa Maria de Pulsano : longtemps je reverrai les bâtiments lépreux de l'ermitage, au bout d'une lande pierreuse, hérissée de chardons gris et d'asphodèles mauves, les murs suspendus au bord d'un ravin à pic, et l'ermite, un gnome en guenilles de capucin, qui vit dans ce désert, seul avec quelques chèvres, égrenant sans discontinuer les Litanies de la Vierge, et qui a gardé la grotte, pleine de légendes confuses d'apparitions et de trésors enfouis, pendant trente-six ans : il n'a quitté son désert que pour faire son temps de soldat.



UNE RUELLE À VIESTI (PAGE 284). — DESSIN DE MIGNON.

J'avais encore à explorer toute la partie du promontoire qui est battue par la mer. Jusqu'ici les historiens et les géographes eux-mêmes n'ont voulu voir du Gargano que le mur mystérieux qu'on peut apercevoir de Foggia; les archéologues les plus hardis, qui, comme Gregorovius et Lenormant, ont risqué l'ascension, sont redescendus de Montesantangelo le soir même. Seuls, je crois, deux géologues italiens ont parcouru d'un bout à l'autre la montagne perdue. Pour me préparer un itinéraire, je dois me contenter des noms de gros bourgs que je lis sur la carte, et des indications très confuses que je parviens à tirer des montagnards. Le *sindaco* me signale des ruines sur un sommet qui s'appelle encore « Monte Sacro » ; je puis, me dit-il, aller les visiter tout en gagnant Vico Garganico.

Donc, me voici en campagne avant l'aube, avec un mulet et un guide. Nous franchissons, au hasard du sentier, des ravins pierreux et des crêtes couvertes de massifs de lauriers-roses ou de fourrés de maigres chênes verts; c'est à midi seulement que nous gravissons la croupe dénudée du mont Sacré. Après de longs circuits parmi les roches et les broussailles, je vois une haute tour, fendue par la foudre, qui se dresse, encore fière, au-dessus d'immenses constructions à demi écroulées et enfouies dans la verdure. Ce sont les restes d'un monastère. L'église a conservé son porche presque intact, et une écurie colossale, capable de contenir plus de cent mules, atteste encore quelle a pu être au XIIe siècle la puissance et la richesse des moines. Mais on ne sait plus rien sur le fondateur et sur les vicissitudes de cette ville monastique, squelette anonyme enseveli dans un jardin vierge, et non moins saisissant, sur la cime, oubliée des pèlerins eux-mêmes, que Ninfa, la ville fantôme des marais Pontins, dans son tombeau de fleurs sauvages, au bord du miroir mortel de son lac dormant. En descendant, mon paysan me montra, loin des ruines, une mare d'eau noirâtre : « C'est là, me dit-il, que le « gouverneur » fit décapiter les 300 moines du Monte Sacro; on appelle encore ce trou la mare des têtes coupées : *lu cutino de li tagliati.* »

*

Ma surprise avait été grande, quand, monté sur un pan de mur d'où l'on pouvait voir au delà des branches inextricables, j'aperçus au Nord et à l'Est la montagne couverte d'une épaisse forêt. Bien souvent, j'avais entendu parler des *futaies majestueuses* de la Sila calabraise; mais qui donc connaissait aujourd'hui ces grands chênes du Gargano, célébrés par Horace et Virgile? Je traversai, pendant près de 5 heures, la forêt silencieuse et obscure que les gens du Gargano appellent la Forêt de l'Ombre. Le sol était couvert de mousses et de fougères; les hêtres géants élevaient leurs fûts droits et superbes à côté des chênes noueux et tourmentés: sur mon bât mal commode, derrière l'infatigable montagnard, je me croyais en pleine forêt de Fontainebleau.

La nuit était venue quand, après avoir cheminé depuis l'aube sans rencontrer d'autre créature humaine qu'un petit pâtre et deux charbonniers, nous aperçûmes les lumières de Vico. Ma surprise fut grande, le lendemain, de découvrir, dans l'instituteur de cette commune perdue, un savant modeste, qui avait consacré tous ses loisirs à étudier sa montagne en naturaliste et en historien. C'est grâce à l'expérience de M. Giuseppe del Viscio et à ses conseils obligeants que j'ai pu en quelques jours m'orienter à travers ce coin de *terra incognita*. J'eus le temps d'apercevoir des problèmes multiples que deux autres séjours, trop brefs, à Montesantangelo et à Vico ne m'ont point encore permis d'approfondir. Ici je me bornerai à indiquer brièvement ce que j'ai vu et le peu que je sais.

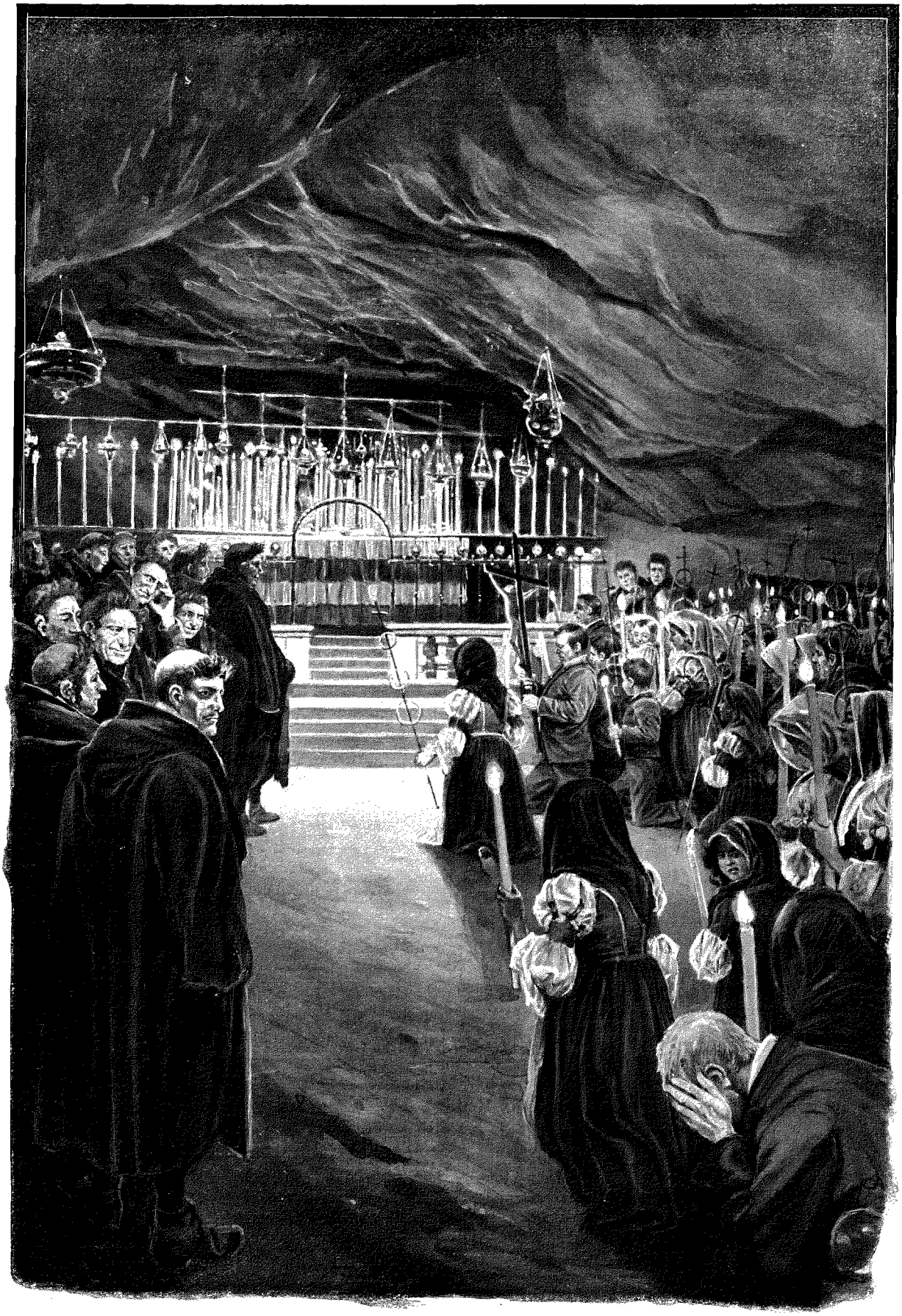
Il faut tout d'abord se représenter le Gargano divisé en régions géographiques nettement délimitées. Le versant méridional est limité par une falaise accore, à peine entaillée de quelques ravins sans issue, qui s'élève brusquement au-dessus de la steppe de la Capitanate et qui se prolonge en mer jusqu'à la pointe de Viesti, formée d'escarpements crayeux, aussi abrupts et aussi blancs qu'une falaise de Normandie. Au contraire, le versant septentrional est creusé de larges échancrures, les golfes de Lesina et de Varano, barrés aujourd'hui par les bancs d'alluvions provenant du Fortore, qui ont réduit ces larges et profonds bassins à l'état de grands lacs salés. De ce côté, les contreforts et les vallées descendent vers la mer en pente douce, et la montagne, quand on en approche en venant du Nord, semble aussi ouverte et hospitalière qu'elle apparaît farouche et fermée au voyageur qui traverse le Tavoliere.

De même que le modelé des deux versants Nord et Sud offre les contrastes les plus frappants, de même la montagne tout entière présente les aspects les plus différents, suivant qu'on l'aborde par l'Ouest ou par l'Est. Toute la partie occidentale, qui comprend les deux tiers du massif, est d'une aridité sauvage. Les crêtes sont nues et brûlées; à peine si quelques plantations d'oliviers s'abritent dans les ravins étroits qui touchent à la plaine de la Capitanate, ou s'étagent sur les croupes qui dominent les deux lacs salés. Dans la profonde tranchée qui entaille la montagne d'Ouest en Est, des bouquets d'arbres, chênes ou peupliers, surgissent de loin en loin. Là seulement, les eaux qui traversent comme un crible le calcaire poreux dont est formée cette partie du massif, peuvent se rassembler et séjourner dans les fonds, où les argiles amassées ont formé un lit imperméable. Au pied du mont Calvo, le point culminant du Gargano, qui atteint 1 500 mètres, un lac s'étale, ou plutôt un vaste marécage, enfermé dans une cuvette sans issue et envahi par les roseaux.



LA DILIGENCE DE VIESTI (PAGE 284). — DESSIN DE MASSIAS.

Des cimes dénudées, une vallée empoisonnée par les eaux stagnantes, c'est l'impression que laissera le Gargano, si on le parcourt de San Marco in Lamis à Mattinata. Tout change dès qu'on atteint la large table crayeuse qui, du côté de l'Adriatique, s'adosse aux masses de calcaire jurassique dont est constituée la plus grande partie de la montagne. Deux régions géographiques correspondent ici fort exactement à deux formations géologiques. Les bancs de craie, faiblement inclinés, sont mêlés de couches marneuses sur lesquelles des nappe d'eau se renouvellent sans cesse, répandant la vie à travers le sol et jaillissant de toutes parts en sources

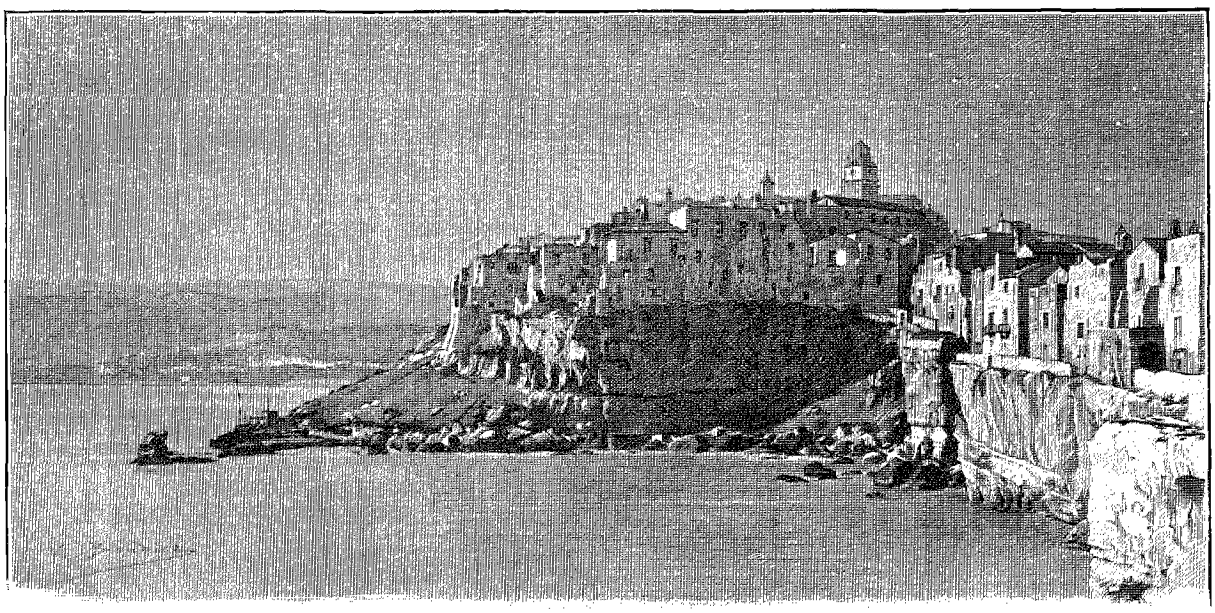


L'ARRIVÉE DES PÈLERINS DANS LA GROTTE DE MONTESANTANGELO (PAGE 279). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

fraîches. Ce plateau, arrosé largement, été comme hiver, et exposé tout entier au soleil levant, est couvert d'une végétation touffue et superbe qui, depuis l'altitude de 500 mètres jusqu'au bord de la mer, comprend les essences les plus variées. Sur les sommets, c'est l'immense forêt de chênes et de hêtres qui s'étend depuis Viesti jusqu'à Ischitella ; plus bas, ce sont des bois entiers de pins d'Alep, dont quelques-uns sont des géants de l'espèce ; enfin, dans les vallons abrités du vent, et tout le long du rivage, depuis San Menna jusqu'au delà de Rodi, sont alignées des plantations florissantes d'orangers et de citronniers, dont les feuilles lustrées et les fruits clairs apparaissent à travers de hauts clayonnages faits avec des roseaux empanachés de leurs houppes légères. Est-il, dans l'Europe entière, une région qui offre des contrastes plus frappants que cette montagne, pleine de légendes et de mystères, où les « jardins » d'agrumes sont blottis au pied d'une sombre forêt du Nord, et où des crêtes désolées et abandonnées aux troupeaux nomades, comme les plateaux du Karst dalmate, s'achèvent au bord de l'Adriatique en une « Corniche » aussi luxuriante et aussi embaumée que la *Riviera* de Sorrente?

Des caractères géographiques aussi nettement accentués devaient influer profondément sur la distribution des centres de vie et de population. L'extrémité du promontoire est inaccessible par terre du côté du Sud : il y aurait danger à s'aventurer après les pluies sur le sentier de mulets qui va de Mattinata à Viesti. Au contraire, les pentes douces du versant septentrional se sont prêtées à l'établissement d'une route qui fait communiquer les villes perdues à la pointe du Gargano avec la petite station d'Apricena, dans la plaine de Capitanate. Le service est fait par des diligences de formes antiques, qui mettent quatorze heures et davantage pour atteindre Viesti : je me souviens d'un voyage où nous avions pour compagnon un affreux moinillon qui s'en allait servir de domestique au curé de Cagnano; quand tous les voyageurs furent descendus à une montée, on eût juré voir le coche de La Fontaine. Les voitures, une fois engagées sur la montagne, traversent des bourgades sordides dont les habitants sont réduits à boire l'eau des citernes, roussâtre et peuplée de têtards ; puis on roule en terrain plat le long de la lagune de Varano, et on trouve au sommet d'une montée tortueuse un carrefour dont les deux branches se dirigent, l'une sur Rodi, l'autre sur Vico et Viesti. Rodi est plantée sur un promontoire qui abrite une « marine » capable d'accueillir quelques barques à peine. C'est un bourg habité par les propriétaires des « jardins » d'orangers et de citronniers, qui vendent directement leurs produits à l'Amérique. Vico occupe le sommet d'un plateau entouré d'oliviers et de vignobles : la petite ville a gardé, au bord du ravin qui lui sert de fossé, un air de citadelle. Plus loin, sur la route de Viesti, Peschici apparaît comme une tache éclatante sur les flots verts, falaise blanche couronnée de maisons blanches. Viesti, seule parmi les petites villes qui occupent les pointes du promontoire, a une « marine » bien abritée, où les vapeurs des ports apuliens font volontiers relâche. La ville même, coquettement plantée sur une presqu'île escarpée qui pointe hardiment dans l'Adriatique, est étrange et charmante, avec ses ruelles en escaliers, dont les masures, comme celles de la vieille Naples, sont unies par des arcs branlants, tout couverts de plantes grasses et de fleurs pendantes.

La vie de la montagne se concentre toute dans ces bourgades de la côte orientale, échelonnées à la lisière de la grande forêt ou au milieu des jardins. Là seulement quelques négociants et quelques commis voyageurs viennent par la grand'route d'Apricena. Les autres centres d'habitation, les bourgades privées d'eau comme



VIESTI, LE SOIR. — DESSIN DE BOUDIER.

Carpino, Cagnano, San Nicandro, sur le versant septentrional, ou les petites villes enterrées dans la vallée marécageuse, comme San Marco in Lamis et San Giovanni Rotondo, se meurent de misère. Seule, sur sa crête aride, la ville de Montesantangelo retrouve un peu de vie, dans l'intervalle des deux grands pèlerinages de mai et de septembre : née du sanctuaire, agrandie pour la gloire d'un archange, la vieille cité des pèlerinages ne subsiste encore, au sommet d'un désert, que par la force d'une croyance ; sa fondation et sa persistance semblent un défi de la foi à la nature : en vérité, Montesantangelo est le plus grand miracle de saint Michel.



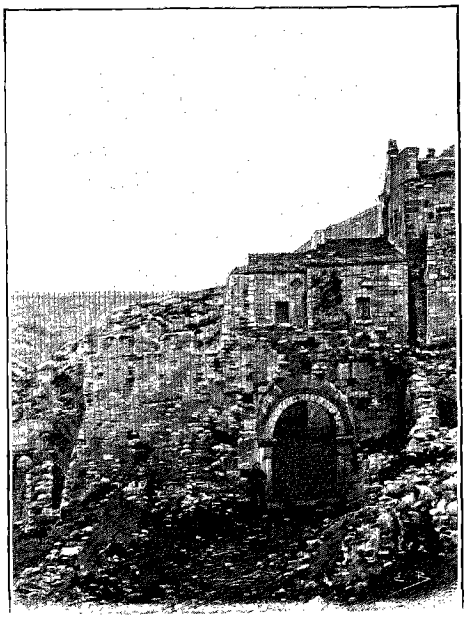
LA FORÊT DE L'OMBRE, SUR LE MONT GARGANO (PAGE 282). — DESSIN DE TAYLOR.

L'histoire du mont Gargano est presque uniquement une histoire ecclésiastique. Le centre en est la ville sainte, dont les annales sont remplies par le souvenir des visites augustes et des miracles notoires. Cependant les monastères, dont les propriétés couvraient la montagne entière, n'avaient point Montesantangelo pour métropole religieuse. Quelques-uns, comme San Marco in Lamis, relevaient du Mont-Cassin. La plupart appartenaient à la grande abbaye bénédictine établie en face de Rodi, en pleine Adriatique, dans l'une des îles Tremiti.

Les faits de l'histoire de la montagne qui n'appartiennent pas à l'histoire du sanctuaire de Montesantangelo ou de l'abbaye de Tremiti s'expliquent par la situation même de ce promontoire isolé en avant de la péninsule italienne, et plus accessible par mer que par terre. Des colonies dalmates avaient franchi, dès avant le XIe siècle, le bras de mer qui sépare les pointes du Gargano de l'archipel illyrien. Peschici fut fondée par des Slaves, et le magistrat de la ville porta longtemps le nom serbo-croate de *joupan*. Il paraît bien vraisemblable que, dans des temps plus reculés, Diomède, que Virgile appelle le « vainqueur du Gargano », ait gagné le promontoire, après être venu de la côte illyrienne en suivant le chapelet des îles qui forment, entre Lagosta et les Tremiti, comme les piles éloignées d'un pont.

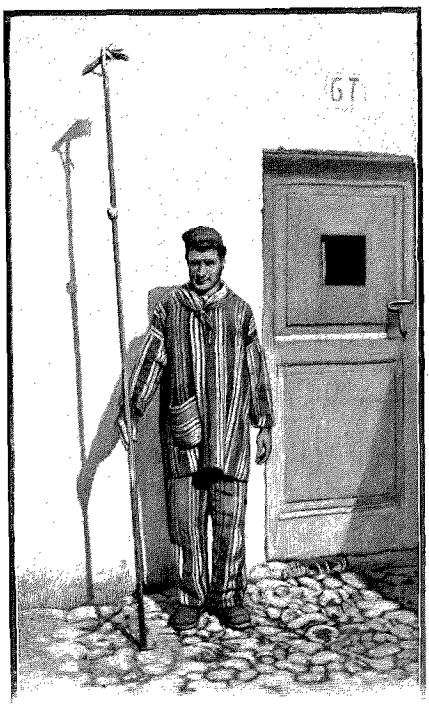
L'énorme montagne jetée en travers de l'Adriatique ne devait pas seulement attirer vers l'Italie les populations du rivage opposé, elle devait arrêter les flottes des pirates orientaux qui couraient la mer en quête de butin. Au XVIe et au XVIIe siècle, Viesti fut deux fois pillée et brûlée par les Turcs. Au IXe siècle, les Sarrasins, qui avaient fait de Bari la résidence d'un de leurs émirs, s'établirent sur le Gargano comme dans une gigantesque citadelle : le nom des infidèles qui profanèrent pendant plus d'un siècle la sainte montagne et le sanctuaire lui-même est encore attaché à un cap voisin de Vico et à une cime, dans la grande forêt : *Punta*

Saracena, *Monte Saraceno*. Le passage des bandes musulmanes avait ruiné la plupart des centres habités du Gargano, si complètement que l'on sait à peine où placer les villes antiques dont les noms nous ont été transmis par Pline et par Strabon. Viesti est sans doute l'antique Apeneste : le rocher sur lequel s'élève la ville actuelle est entouré de ruines qui remontent à l'époque de l'Empire romain. Il est certain que toute la région orientale du Gargano, dont le passé semble devoir rester impénétrable, a été, dans des temps reculés, très peuplée et sans doute très florissante. Partout, sur le plateau et près du rivage, les cultivateurs découvrent des tombes, avec leur mobilier de vases et d'armes de bronze.



L'ERMITAGE DE PULSANO (PAGE 281). — DESSIN DE BOUDIER.

En rapprochant les indications que j'avais pu réunir, un seul fait m'est apparu clairement dans l'histoire de cette extrémité orientale de l'Italie, vaste nécropole inexplorée : ces villes, dont les noms mêmes ont péri presque tous, s'élevaient à proximité des baies qui autrefois dentelaient les rivages du Gargano, à l'Est et au Nord; les plus étroites de ces baies sont aujourd'hui entièrement comblées par des alluvions, mais il est encore aisé d'en mesurer l'étendue ancienne, et sur les flancs des collines qui dominent les plaines, qui ont été des ports, on découvre des ruines informes, comme à Merino, ou bien, comme auprès de Peschici, les ouvertures béantes de vastes catacombes qui remontent aux premiers siècles du christianisme. Au bord de la lagune de Varano, une colline se dresse en avant des autres, fière comme une acropole : son sommet porte encore ce nom que les paysans italiens donnent aux lieux qui ont été occupés par des villes séculaires : la *Cività*. C'était là sans doute l'Hyrion de Strabon, dont le port était ce golfe magnifique à demi fermé déjà par les sables, dès le temps d'Auguste, et qui pourtant semblait préparé pour offrir à des flottes un abri si vaste et si sûr, que, de nos jours, l'illustre ingénieur maritime de Lauria a proposé d'ouvrir un chenal dans la barre et de draguer la lagune, pour en faire un port de guerre, à mi-chemin entre Tarente et Venise. Le projet n'a pas été réalisé, et le lac pestilentiel n'est parcouru que par des barques de sauvages, creusées au feu dans de grands troncs d'arbres. L'ensablement des grands golfes et des baies, en changeant profondément le contour de la montagne, telle que les navigateurs grecs et illyriens l'ont connue, il y a bien des siècles, a séparé de la mer, cette grande route, les vieilles cités du Gargano.

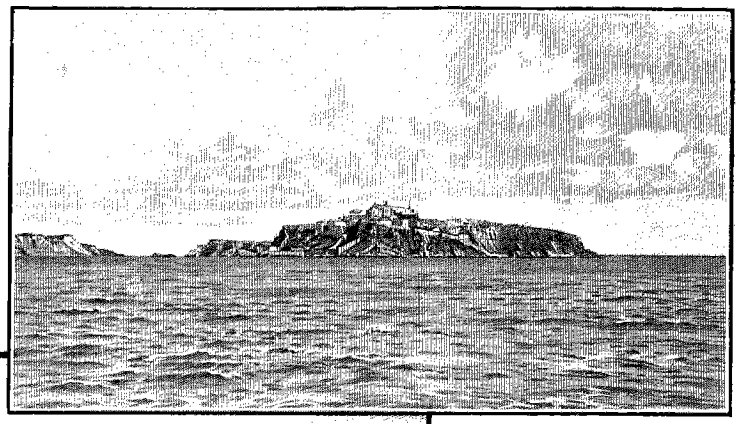


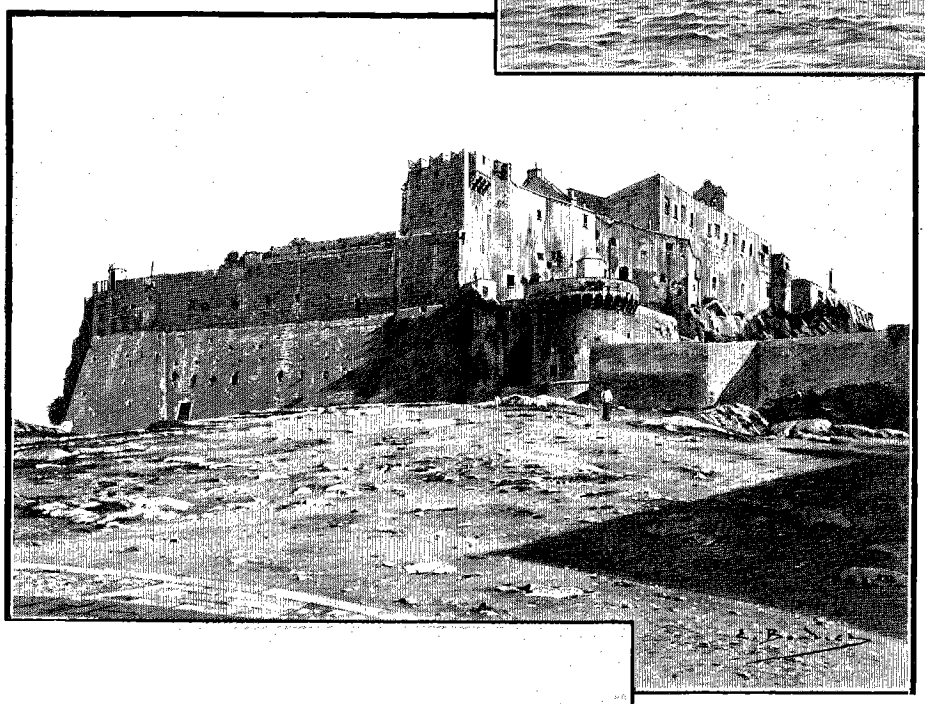
UN FORÇAT DE TREMITI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

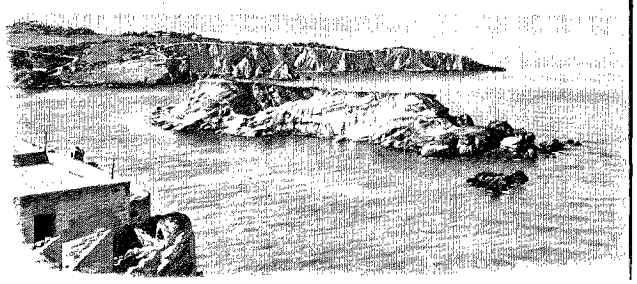
Elles ont péri lentement, étouffées par les alluvions du Fortore, qui peu à peu en ont investi les abords, comme Siponto et Salapia ont péri, quand leurs lagunes ont achevé de se fermer. Les mêmes causes de mort ont amené la disparition des villes de la montagne et de celles de la grande plaine : les Sarrasins n'ont fait qu'achever l'œuvre des sables.

De Rodi je voyais l'archipel des Tremiti se détacher sur l'horizon de mer, et je ne pouvais résister à la tentation d'aller regarder de plus près les îles qui, avec le Gargano et le Tavoliere, ont formé jadis le royaume fabuleux de Diomède. Assez de souvenirs historiques m'y appelaient. Si je ne pouvais espérer de découvrir le tombeau de la Julie, petite-fille d'Auguste, qui mourut exilée sur cet écueil perdu, je comptais bien relever quelques ruines de l'abbaye qui, au temps de la puissance bénédictine, fut un Mont-Cassin en pleine mer. Je frétai donc une barque de pêcheur, par une belle matinée et un bon vent de siroco. Le voyage fut accidenté. Les matelots, prudents comme des compagnons d'Ulysse, n'eurent garde de se laisser pousser par le vent arrière droit sur les îles. Ils commencèrent, suivant l'antique usage, par suivre la côte de la montagne jusqu'à la pointe qui sépare les deux lagunes de Lesina et de Varano, et qui n'est plus éloignée des Tremiti que par une distance de vingt milles marins. Mais à midi le calme tomba, ce que les matelots de l'Adriatique appellent la « bonace morte ». Après avoir appris en quelques heures la collection des blasphèmes

qu'un pêcheur du Gargano peut proférer contre les saints et le Christ en personne, quand il est mécontent d'eux, nous dûmes, le soir venu, jeter l'ancre devant la plage déserte de Varano, et dormir tant bien que mal dans la barque même, sous la voile. Le lendemain, avant le lever du jour, le vent de terre nous entraîna vers le large, et à 11 heures du matin, plus de 24 heures après être parti de Rodi, je débarquais enfin à la petite « marine » de l'île San Nicola. Des carabiniers et des gardes-chiourme, armés jusqu'aux dents, nous attendaient sur la plage : cette île, en effet, sert aujourd'hui de bagne, comme l'île d'Elbe et l'une des Ponza. Je tire de ma poche l'autorisation officielle de visiter les prisons et les casernes, qui m'avait été accordée







VUES DES TREMITI. — DESSINS DE BOUDIER.

avec la plus parfaite courtoisie par le gouvernement italien, et, sous bonne escorte, je monte par des chemins couverts, en franchissant des poternes flanquées de tours, et en parcourant tout un dédale de fortifications du XVIe siècle. Le directeur de la prison me reçoit fort aimablement, m'invite à déjeuner et me fait préparer une chambre. Un après-midi et une matinée entière me suffiront à peine pour examiner attentivement le terrain et les constructions.

Les Tremiti sont au nombre de trois : l'île San Nicola, qui est couronnée par les bâtiments de l'abbaye fortifiée, aujourd'hui transformée en maison de détention; l'île San Domino, entièrement boisée ou cultivée, où les bénédictins faisaient un excellent vin qui sert encore à la messe du bon prêtre de l'île voisine, et dont je puis, en connaissance de cause, vanter l'arome et le bouquet. L'île Caperara, beaucoup plus petite que les deux autres, est aride et déserte. Du haut du sémaphore de l'île San Nicola, on aperçoit vers l'Est la Pianosa, où, avec une longue vue, on peut distinguer deux cabanes de pêcheurs. Plus loin encore, au milieu même de l'Adriatique, est la Pelagosa, qui n'appartient plus à l'Italie. Il y a peu d'années, l'Autriche a pris possession de cette île déserte, comme d'une *res nullius* : ce fut l'occasion de déclamations violentes pour le député Carlo Imbriani, l'enfant terrible de l' « irrédentisme ».

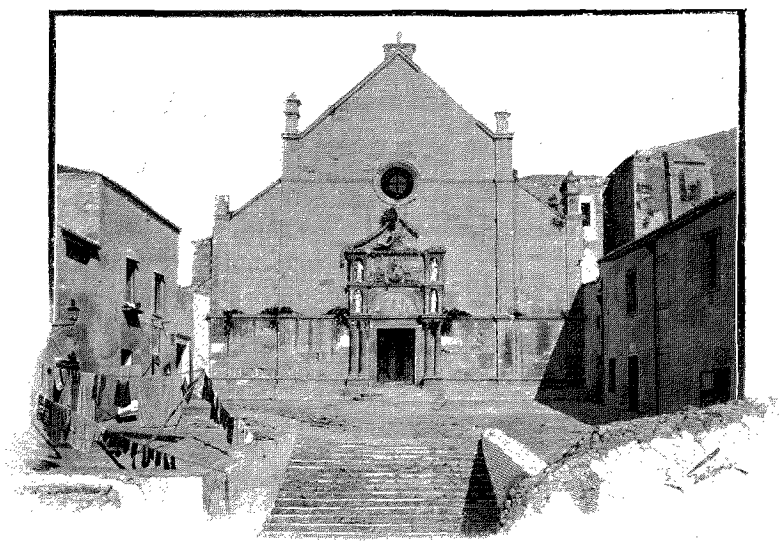
J'ai pu, dans un voyage à bord du *Sénégal*, passer à un demi-mille de la Pelagosa. Cette île est une sœur des Tremiti, si parfaitement identique aux îles italiennes, qu'elle semble avoir appartenu à un même bloc de calcaire. La même formation se retrouve encore dans les grandes îles dalmates, dont la plus voisine est Lagosta. De leur côté, les Tremiti, avec la forêt de San Domino et la face pelée de Caperara, semblent un

petit Gargano avec ses deux régions, l'une aride, l'autre verdoyante, qu'un cataclysme aurait mis en morceaux. Et, en voyant les parois déchiquetées de ces îles qui semblent avoir été violemment séparées, on est saisi par l'évidence de ce fait, mis en lumière par Suess : la montagne italienne et les îles voisines ont fait, comme les îles dalmates, partie d'un grand continent adriatique un jour effondré.

L'abbaye, si hardiment élevée sur ces écueils, qui semblent prêts à s'abîmer, eux aussi, dans un tremblement de terre, n'a pas conservé de bâtiments antérieurs à la fin du XVIe siècle. Seule l'église renferme des morceaux considérables d'un pavement historié du XIIIe siècle et un magnifique retable vénitien, en bois sculpté et doré. La façade de cette église, décorée de bonnes sculptures, porte les trous des boulets qu'en 1809 la flotte austro-russe tira contre le bataillon cisalpin qui défendait l'île, au nom de Napoléon. Déjà, au XVIe siècle, la fière forteresse des bénédictins, alors possédée par les chanoines du Latran, avait résisté bravement à l'attaque des vaisseaux turcs, commandés par le pacha Pialy.

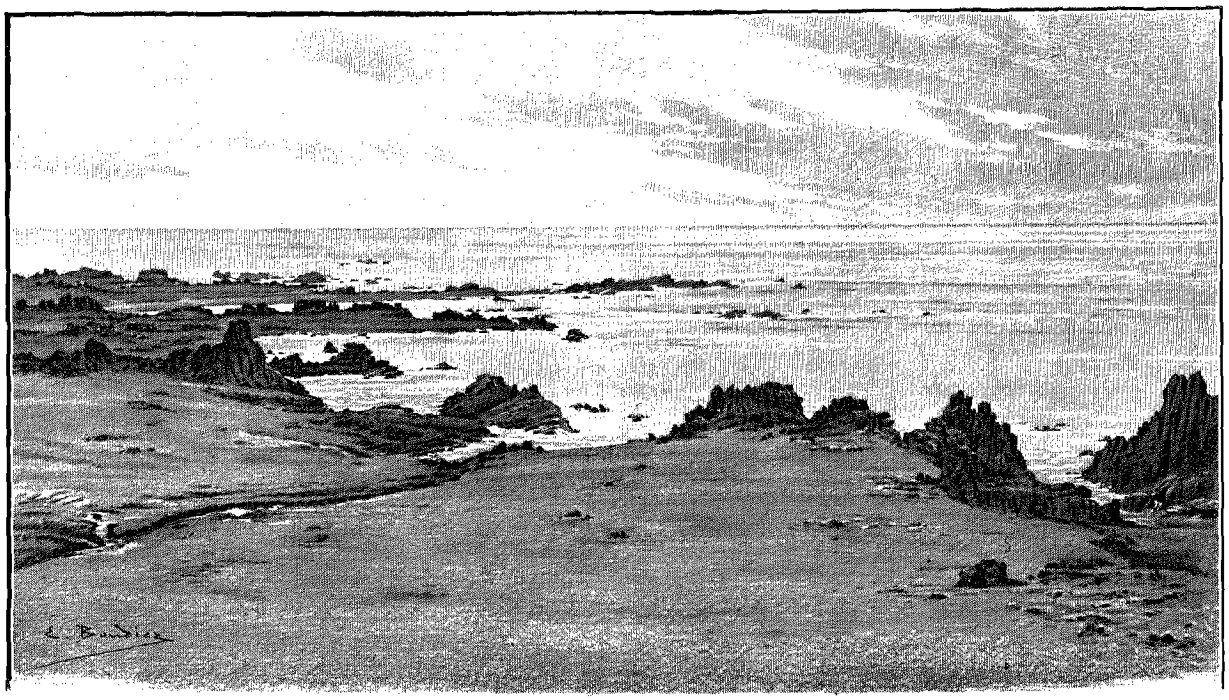
Quand je voulus quitter l'île, le vent avait sauté, et, pour retrouver la terre ferme, il me fallut prendre une barque de pêcheur de l'île San Nicola et mettre le cap sur Termoli. La *bora* aigre et froide enleva la barque légère; les longues vagues moussaient et claquaient contre le bordage. Une bande de dauphins parut dans notre sillage et nous défia à la course. Je me croyais bien loin de notre fin de siècle dans cet esquif pareil à ceux qui avaient porté vers la montagne qui assemblait les nuages les pirates hellènes ou illyriens, au milieu des cétacés familiers qui entendaient la musique des îles grecques peuplées de poètes, et qui avaient porté sur les flots de l'Archipel le chanteur de Lesbos. Les mouettes qui effleuraient la barque, en nous lançant un cri d'appel, n'étaient-elles pas les compagnons de Diomède que Zeus, après la mort du héros, métamorphosa en oiseaux marins ? Ainsi je me laissais aller au fil des souvenirs classiques, quand un matelot se mit à entonner une chanson, dont le rythme provoquant contrastait avec les complaintes lentes et douloureuses des montagnards du Gargano. Un nom me frappa : « Caserio ! » Et je compris, en entendant d'autres mots qui sonnaient étrangement dans la bouche de ces hommes simples : « la Sociale », « l'Internationale »... Un autre matelot, entraîné par l'exemple, lança l' « Hymne des travailleurs ». Ceux qui avaient apporté ces fanfares des nouvelles batailles dans l'île de Diomède, de Julia Augusta et des moines de saint Benoît, étaient les huit cents hommes de toute nation, de toute fortune, que le caprice d'un ministre dictateur avait réunis sur cette île, où ils devaient trouver, suivant un euphémisme admirable, le domicile forcé, *domicilio coatto*. Les insulaires de Tremiti chantaient à la mer les chansons subversives des « anarchistes » de M. Crispi.

E. BERTAUX.



L'ÉGLISE DE TREMITI. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES RIVAGES D'OUESSANT. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PRISE DU PHARE DE CRÉAC'H.

OUESSANT[1]

(ENEZ HEUSSA — L'ILE DE L'ÉPOUVANTE),

PAR M. PAUL GRUYER.

« Qui voit Belle-Ile voit son île,
Qui voit Groix voit sa joie,
Qui voit Ouessant voit son sang. »
(PROVERBE BRETON.)

Ouessant. — Sa situation. — Son cimetière. — Ses moulins à vent et ses moutons. — Ses phares et ses roches. — Histoire et légendes. — Ses femmes. — Coutumes bizarres. — Courants et naufrages. — L'Anglais « ennemi héréditaire ». — La défense de l'île. — Les autres îles du groupe d'Ouessant. — La légende de Thulé.



UNE OUESSANTINE.
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

C'EST la dernière terre de France dans l'Océan. Il n'y a plus au delà que l'éternel clapotement des flots, et que la mer sans limites où, loin, très loin, se trouve l'Amérique. Lorsque vous êtes debout sur ses hautes falaises, le vent qui vous fouette le visage, la vague écumante à vos pieds, qui vous éclabousse, arrivent de là-bas ; rien encore sur l'immense étendue liquide n'a brisé leur choc. Ici, pour le Romain, étonné de n'avoir plus rien à conquérir, se terminait la terre, comme elle finissait pour les Grecs aux colonnes d'Hercule.

Ouessant n'est pas comme sa voisine, l'île de Sein, un débris lamentable de continent, au ras de l'eau, par-dessus lequel passe la mer en ses grandes fureurs, et qu'elle semble toujours devoir engloutir ; c'est une forteresse naturelle, aux parois déchiquetées sans doute, mais puissante et dure, qui, de partout, domine les vagues. A peine l'homme lui-même y peut-il aborder en un golfe profond creusé par les flots du large, en deux ou trois criques étroites où l'on descend par des sentiers de chèvre.

* * *

Géographiquement, l'île d'Ouessant est située au tournant de l'Atlantique et de la Manche, en face de la pointe extrême du Finistère, un peu plus haut que le cap Saint-Mathieu, auquel la rattache un chapelet de récifs et d'îlots dont les deux principaux sont Béniguet et Molène. Une vingtaine de kilomètres la séparent du continent ; du Conquet, où l'on s'embarque ordinairement et par où viennent les lettres, on en

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies de l'auteur.*

compte une trentaine à peu près. De Brest, le trajet est beaucoup plus long. L'île elle-même a huit kilomètres dans sa plus grande largeur, trois dans sa moindre; le tour total de ses rivages fait environ sept lieues; sa forme est celle d'une patte de crabe.

Entre les deux pinces de cette patte s'ouvre la baie de Lampaul, avec, en plein milieu, le bloc de son énorme rocher, et au fond de laquelle est le village du même nom; principale agglomération d'Ouessant, son chef-lieu en quelque sorte, il comprend l'église, le cimetière, la mairie, et l'auberge unique de la veuve Stéphan Tizien.

C'est ici que, régulièrement, on doit aborder; mais le vent ne le permet pas toujours, car, sous peine d'être jeté à la côte, le bateau ne peut approcher de terre que du côté opposé à celui où il souffle. Si le vent est Sud, on abordera donc au nord de l'île; de même, et réciproquement, s'il est Nord, Est, ou Ouest. A cet usage il y a, comme nous le disions tout à l'heure, quelques petits mouillages un peu abrités dans des creux de la falaise où, tant bien que mal, on arrive en canot et d'où l'on se hisse à terre comme l'on peut. Parfois il faut plus d'une heure avant de réussir à débarquer un seul homme, avec le courrier; parfois aussi, tout débarquement est impossible en aucun endroit. Il faut s'en retourner comme on est venu.

En dehors de Lampaul, où tout se centralise, où, des campagnes, les femmes viennent en tricotant faire queue au bureau de poste, et chercher ce courrier qui leur apporte des nouvelles de l'homme qui fait son temps sur les navires de l'État, il n'y a guère dans l'île que des réunions de quatre ou cinq maisons entourées de champs bornés de pierres sèches, où croissent de l'orge et des pommes de terre. Pas un arbre, bien entendu, pas même un buisson, sauf dans le vallon où se trouve Lampaul. Il y en a là quelques-uns qui, au mois de juin, attendaient encore leurs feuilles; non que le climat soit froid, mais tellement ils sont flagellés du vent. L'endroit le plus riant est le cimetière, que l'église domine, semblable à un grand navire; les tombes, très blanches, y sont noyées d'herbes vertes et de fleurs, aucune image hideuse de la mort ne s'y voit, un ruisseau coule tout auprès, bordé d'iris d'or; quelques oiselets y vivent. J'aimais, le matin, aller m'y asseoir, comme dans un jardin; par moments une femme entrait, avec sa coiffe claire, semait quelques coquillages sur un tertre, et s'y agenouillait pour une prière.

Les terres cultivées se trouvent toutes ramassées dans le centre de l'île. Peut-être pourrait-on gagner un peu de terrain en les protégeant des bourrasques avec des talus plantés de cyprès, comme cela se pratique dans le Midi, contre le mistral; mais l'agriculture est ici dans l'enfance de l'art. Une quantité de moulins à vent parsèment ces champs; non pas de grands moulins majestueux comme ceux de la Hollande, véritables monuments, et qui seraient ici bien vite démolis par l'ouragan, mais de tout petits, très humbles. Quelques-uns même sont tellement minuscules, qu'à peine un homme peut s'y tenir debout; un simple emboîtement de roues à engrenage, et une meule de pierre plus ou moins bien polie, y font une farine très primitive. Le pain sera cuit selon une méthode plus primitive encore, entre deux plaques de fonte recouvertes de goémon et de fiente de vache. Pour les gens un peu à l'aise, un boulanger fait du pain blanc qui n'est point mauvais.



LA CAMPAGNE D'OUESSANT. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tout autour de cette zone cultivable, il n'y a plus qu'une herbe rase, imprégnée de sel marin par la pluie d'écume impalpable que le vent y apporte, gazon serré où fleurissent quelques thyms, quelques scabieuses roses, et où paissent de nombreux moutons noirs. Ils sont tous, çà et là, attachés deux par deux à une longue corde fixée en terre; jamais ils ne rentrent dans une étable, mais ils vivent exposés à toutes les intempéries, protégés seulement par de petits murs bas, en forme de croix, contre lesquels ils se blottissent, du côté contraire à celui du vent. Une épaisse toison les recouvre, sorte de crin imperméable à la pluie, qui les fait paraître, non tondus, d'une grosseur raisonnable. Mais quand les ciseaux ont passé sur eux, il ne reste plus que des bêtes au-dessous de la taille moyenne d'un chien. Deux personnes mangent facilement



LA POSTE À LAMPAUL. — DESSIN DE MASSIAS.

un de leurs gigots, dont la chair est très savoureuse; c'est en outre une race robuste et précieuse pour l'île. Ils valent de quarante à cent sous pièce.

Ouessant produisait aussi autrefois une race spéciale de chevaux, également petits et solides; lors de la naissance du Roi de Rome, deux spécimens en furent envoyés à Paris, au jeune monarque, par le département du Finistère. Il y en avait alors, dans l'île, douze à quinze cents, paraît-il. Mais on eut l'idée malencontreuse d'en vouloir améliorer l'espèce par des croisements savants, et l'on ne réussit qu'à la détruire. Il reste aujourd'hui une dizaine de haridelles, tout au plus, et lors des récents travaux exécutés au phare du Créac'h, les grosses pièces de la machine à vapeur destinée à la nouvelle sirène durent être traînées jusque-là à force d'hommes.

Depuis longtemps déjà les habitants de l'île avaient coutume d'allumer, la nuit, un grand feu à la pointe Nord, qui, la plus élevée, atteint près de 70 mètres à pic, lorsque, en 1655, Vauban, cet homme extraordinaire dont le passage a laissé des traces aux quatre coins de la France, fit bâtir au même endroit le premier phare, dit aujourd'hui phare du Stiff, sorte de tour massive et crénelée, au sommet de laquelle on monte par un escalier contenu dans une tourelle adjacente. Sur la plate-forme terminale était placé un vaste réchaud de fer où l'on entretenait un brasier de bois et de charbon; c'était le moyen le plus puissant dont on disposait alors. La robuste construction n'a pas bougé depuis plus de deux siècles de tempêtes, mais une lanterne de cristal la surmonte maintenant.

Plus moderne est le second phare, celui du Créac'h, haute colonne creuse, solide aussi, aux murs intérieurs duquel s'accroche un escalier tournant, vertigineux avec sa cage à vide. Extérieurement, il est peint d'anneaux alternés blancs et noirs; il porte un fanal à éclipses aux vitres duquel, le soir, les alouettes des champs et les oiseaux de mer viennent se heurter et se briser, attirés par son éclat. En hiver surtout, dans les mauvais temps, ce sont de véritables hécatombes; il n'y a qu'à ramasser le produit de cette chasse d'un nouveau genre. C'est ce phare qui regarde l'Atlantique et qui domine le plus de récifs.

Cette côte, on le conçoit, exposée à tous les assauts du large, est, depuis le cap de Cadoran jusqu'à la pointe de Pern, la plus découpée d'Ouessant, celle dont les rocs sont le plus curieusement travaillés par l'eau, et où la nature s'est complu dans les jeux les plus bizarres. Tantôt c'est un pont taillé dans un pan de la falaise, se détachant sur les vagues glauques, et dont le faîte s'écroulera un jour; ce sont des grottes, encore inexplorées, où l'on ne peut parvenir en barque à cause de l'incessante agitation de la mer, où nul sentier ne conduit, et où il faudrait se faire descendre à marée basse avec des cordes sous les bras; ce sont enfin des aiguilles de pierre, d'allure gothique, telles qu'on n'en peut voir de plus belles, et qui, de loin, font prendre certains blocs gigantesques pour des églises de rêve, pour de fantastiques châteaux.

Mais ce qu'il y a surtout de merveilleux à Ouessant, c'est que, par suite de sa hauteur au-dessus de la mer, rien, nulle part, n'y borne la vue; c'est que partout vous enveloppent ces deux infinis : l'infini des flots, l'infini du ciel.

Tel est le pays.

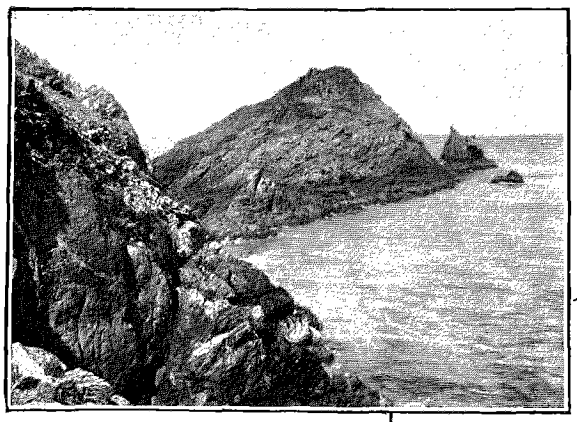
L'histoire de ses habitants se perd dans la nuit des temps.

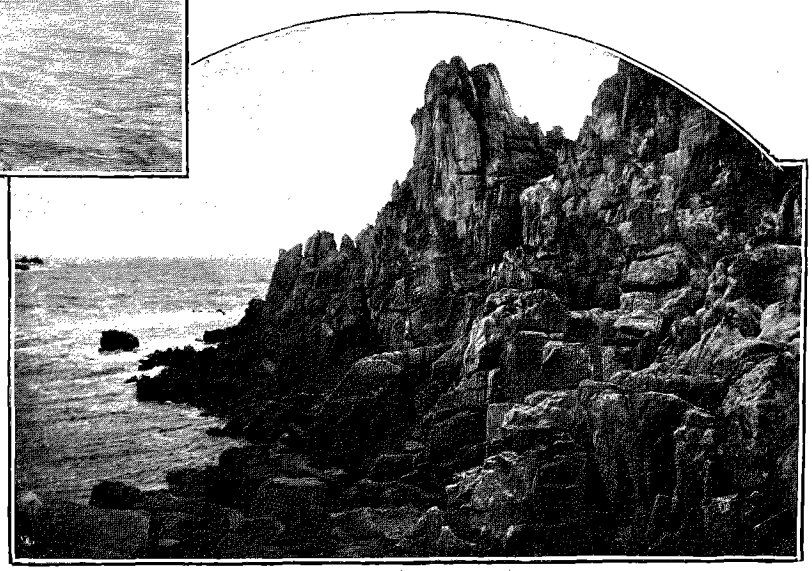
Aux âges anciens où la France était la Gaule, le sombre dieu Hû, prenant la mer, vint apporter jusque-là la religion druidique, la spiritualité de ses dogmes, et la cruauté de ses sacrifices sanglants.

Les Romains connurent Ouessant, que tous leurs géographes mentionnent, mais sans doute ils n'y dominèrent jamais, et l'île demeurait dans la plus profonde barbarie lorsqu'en 512 l'évêque d'Angleterre saint Pôl eut une vision. Un ange lui apparut qui lui ordonna d'aller prêcher de l'autre côté du continent la parole du Christ. Il équipa donc un bateau sur lequel il s'embarqua avec sa famille et ses disciples, et se livrant à la Providence, qui ne lui avait pas dit l'endroit exact où il devait aller, il s'abandonna au gré de la mer. Il aborda à Ouessant, où la direction des courants le conduisit, et il débarqua dans la baie qui porte son nom (Lampaul ou Lampôl). Il y éleva quelques huttes pour lui et les siens, et un monastère dont rien ne subsiste plus. Mais s'étant rembarqué pour évangéliser d'autres peuples, ses leçons furent vite oubliées ; longtemps encore, dans un monument dit Temple des Païens et dont on montrait, au siècle dernier, de prétendus restes, les Ouessantins adorèrent les statues de leurs divinités gauloises qu'un évêque du Léon leur fit enlever de force.

Car, en même temps que la civilisation les initiait à ses bienfaits, elle leur avait octroyé des maîtres et des impôts. L'évêché de Léon, dont ils dépendirent, ainsi que le séminaire de cette ville, prélevèrent l'un et l'autre une dîme sur ces pauvres diables qui, aujourd'hui même, n'ont pas trop pour leur subsistance ; une troisième dîme était payée par eux aux moines de l'abbaye du cap Saint-Mathieu, dont ils étaient proches, sans compter les séculiers et les droits de leur seigneur, qui longtemps fut le gouverneur de Brest ; en 1761 seulement, l'île rentra dans le domaine royal, moyennant 30 000 francs et une rente viagère de 800 à son marquis. La Révolution la libéra de toutes ces charges. Elle y envoya aussi des colons qui d'abord n'y furent pas trop bien reçus, l'île entière ne formant alors qu'une seule famille qui possédait et cultivait en commun la terre. Les autres biens étaient également en communauté ; « chaque habitant pouvait faire tuer le mouton qui lui convenait le plus ; il lui suffisait d'en informer le propriétaire, soit en exposant la peau sur le mur du cimetière avec l'indication de sa provenance, soit autrement, et de lui payer la valeur de la bête selon l'estimation du boucher ». (*Manuscrits de la Marine.*)

Cet usage est aboli, mais les insulaires ont continué à ne se marier rien qu'entre eux ; ils sont tous oncles, neveux ou cousins. La race est demeurée forte cependant, sans doute à cause de l'air vivifiant qu'ils respirent, et l'on ne voit pas à Ouessant cette quantité d'estropiés et de rachitiques, particulière à la Bretagne.

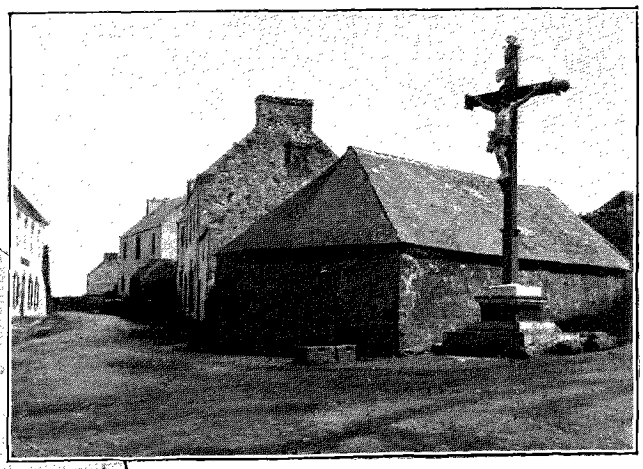


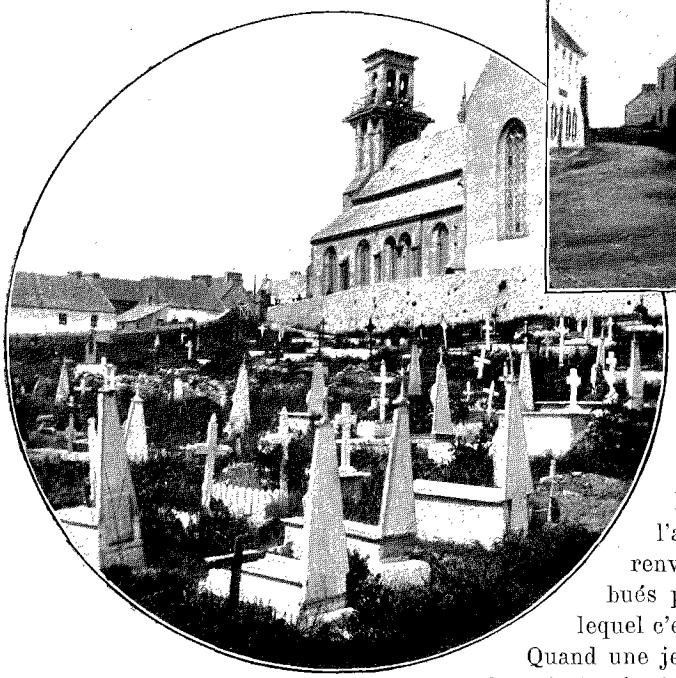


LES RÉCIFS DE CRÉAC'H ET LA POINTE DE BOUGOUGLAS (PAGE 291).
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

Les hommes n'ont rien qui les distingue spécialement. Ils ont, à naviguer, perdu leur ancien costume ; plutôt accueillants pour des Bretons, ils sont loin de la bestialité sauvage de plus d'une bourgade de pêcheurs de la presqu'île de Crozon ou de la baie de Douarnenez. Mais les femmes d'Ouessant sont infiniment curieuses. Ce sont elles qui sont les mâles. Grandes, fortes, brunes presque toutes, elles ont généralement les traits réguliers, le nez très droit, les lèvres ombragées d'un léger duvet ; une sorte de type italien, produit sans doute d'une migration lointaine, inconnue. Plusieurs d'entre elles pourraient figurer une belle tête de Christ. Leurs cheveux sont coupés au ras du cou, comme chez des garçons ; leurs jupes épaisses, filées par elles avec du lin mêlé à la

laine rèche des moutons, sont très courtes et ne descendent qu'à moitié du mollet. Un petit bonnet noir dans le travail et une coiffe blanche pour plus de coquetterie, un corsage attaché non avec des boutons, mais avec de longues épingles, et un châle croisé, complètent leur habillement. Leur démarche est large et décidée; elles mènent le ménage et s'occupent de tous les travaux de la maison et de la terre, ne laissant à leurs époux que le soin de la pêche, et les bousculant ferme s'ils ont trop bu. Un bon verre d'alcool ne les effraye pas cependant; mais je ne





LE CIMETIÈRE D'OUESSANT ET LE VILLAGE DE LAMPAUL (PAGE 290).
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

les ai jamais vues fumer la pipe et passer leur tricot à l'homme; cela ne se fait peut-être que dans l'intimité, ou bien est-ce encore une habitude qui se perd? De même s'est perdu l'ancien usage, le plus curieux de tous, qui renversait complètement les rôles ordinaires attribués par la nature à chacun des sexes, et d'après lequel c'était la fille qui demandait la main de l'homme. Quand une jeune fille avait des vues sur un garçon, elle en prévenait la famille de ce dernier et lui demandait à dîner. Pendant le repas, elle se levait, prenait un mets quelconque, un morceau de lard, le plus souvent, et allait le présenter à celui qu'elle aimait, et qui jusque-là s'était tenu au lit. S'il mangeait, c'est qu'il acceptait la prétendante; sinon, c'était qu'il n'en voulait point. S'il en voulait, elle venait chez lui, et pendant tout le temps des fiançailles ils vivaient l'un à côté de l'autre, comme frère et sœur, afin de se rendre compte de leurs caractères réciproques. Ne se convenaient-ils décidément pas, la jeune fille rentrait chez elle, sans que son honneur fût en rien compromis. L'amiral Thévenard, qui rapporte le fait, dit que le même usage se retrouvait au Canada chez les Hurons, et en Norvège. J'ajouterai qu'il me paraît infiniment moral et inspiré par le plus grand bon sens. Aujourd'hui les femmes sont, dans l'île, bien plus nombreuses que les hommes; aussi m'a-t-on assuré que leur chasteté avait beaucoup diminué; elles sont, il est vrai, très farouches en public, mais cela ne prouve rien, comme chacun sait.

Un ancien usage qui a persisté est celui qui consiste à simuler l'enterrement de ceux qui ont disparu en mer; pour chacun d'eux on fait une petite croix, et on les réunit toutes dans une bière que l'on ensevelit avec le cérémonial accoutumé, en présence de toute la population. Quand un enfant meurt, on l'apporte jusqu'au cimetière, vêtu de ses plus beaux vêtements, paré de fleurs, et le visage découvert; on ne clôt le cercueil qu'après l'avoir descendu dans la fosse, et une inscription dit la joie de la petite âme d'avoir fui la terre pour le ciel. Les gens d'Ouessant sont très pieux, très superstitieux, plus exactement, et ils continuent volontairement au clergé les tributs dont les avait libérés la Révolution. Lors des processions, l'honneur de porter un saint en bois ou une bannière est mis aux enchères, et il est payé jusqu'à quinze et vingt francs par des gens qui, dans la mauvaise saison, n'auront pas toujours du pain; *mélange de foi et d'orgueil.*

Leurs seules ressources sont la pêche, le commerce de leurs moutons, et l'incinération du goémon, lequel produit une sorte de charbon d'où l'on tire l'iode et la soude. Lorsqu'ils se livrent à ce travail, à les voir, hommes et femmes, avec leurs fourches et leurs pics de fer retourner le brasier au milieu de nuages de fumée; on dirait des diables dans la fournaise.

*
* *

Ce qui, comme l'île de Sein, sépare Ouessant si étrangement du reste du monde, ce ne sont pas les quelques heures nécessaires pour gagner ses côtes, c'est la hauteur monstrueuse des vagues qui l'entourent,

ce sont les écueils dont cette mer est semée, c'est l'effroi de ces deux courants, de ces deux torrents, pourrait-on dire, qui sont le chenal du Four — le « Four » où l'on s'engouffre pour n'en plus sortir — et le Passage du Fromveur. Par un temps calme, et à mer étale, vous y naviguerez comme sur un fleuve paisible qui vous fera seulement, si vous n'y prenez garde, dangereusement dévier de votre route; mais lorsque la lutte s'y engage avec la marée qui remonte, avec le vent de tempête qui pousse dans un sens ou dans l'autre, alors ce sont des heurts inouïs; des abîmes se creusent, des montagnes liquides aux crêtes pointues se dressent sur le ciel, tellement hautes que, si le navire ne ralentissait point de vitesse, il entrerait dedans et s'y engloutirait. Dans ces moments-là se produisent des effets inconnus ailleurs.

Un jour, raconte Thévenard [1], — c'était le 1er novembre après vêpres, — un gros vaisseau d'environ six cents tonneaux voulait remonter le Fromveur avec le vent, contre le courant. Des deux forces opposées, l'une le tirait en avant, l'autre en arrière; de la côte, on le voyait lutter dans le creux des vagues, avançant tantôt, tantôt reculant, sans qu'il fût possible de dire qui l'emporterait. Soudain un craquement sec retentit; toute la mâture, rasée d'un seul coup, s'envola vers l'avant, tandis que le corps du bateau plongeait par l'arrière et disparaissait. Ni le vent ni le courant n'avaient cédé; chacun d'eux avait eu sa proie.

Chateaubriand, à son retour de son grand voyage d'Amérique, y essuya une furieuse tempête, et peu s'en fallut qu'il n'y périt. Il avait quitté le Nouveau Monde le 10 décembre 1791, sur un mauvais bateau (un bateau à voiles, bien entendu). « Un coup de vent d'Ouest nous prit à la sortie du port et nous chassa en dix-sept jours à l'autre bout de l'Atlantique. Le vaisseau fuyait devant les lames. Cependant, loin de se calmer, l'ouragan augmentait à mesure que nous approchions d'Europe. Le ciel était hâve, et la mer plombée. Le capitaine, n'ayant pu prendre sa hauteur, était inquiet; il montait dans les haubans, regardait les divers points de l'horizon avec une lunette. Une vigie était placée sur le beaupré, une autre dans le petit hunier du grand mât. La lame devenait courte et la couleur de l'eau changeait, signe des approches de la terre; de quelle terre? Les matelots bretons ont ce proverbe : « Qui voit Belle-Isle voit son île; qui voit Groix voit sa joie; qui voit Ouessant voit son sang ». J'avais passé deux nuits à me promener sur le tillac, au glapissement des ondes dans les ténèbres; c'était autour de nous une émeute de vagues. Fatigué des chocs et des heurts, à l'entrée de la troisième nuit, je m'allai coucher. Le temps était horrible, mon hamac craquait aux coups du flot qui, crevant sur le navire, en disloquait la carcasse. Bientôt j'entends courir d'un bout du pont à l'autre et tomber des paquets de cordages; le couvercle de l'échelle de l'entrepont s'ouvre, une voix effrayée appelle le capitaine; cette voix, au milieu de la nuit, avait quelque chose de formidable. Je prête l'oreille; une vague enfonce le château de poupe, inonde la chambre du capitaine, renverse et roule pêle-mêle tables, lits, coffres, meubles et autres; je gagne le tillac à demi noyé. En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord; mais, n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. A la lueur de la lune écornée qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait, sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursouflait ses flots comme des monts dans le canal où nous nous trouvions engouffrés; tantôt ils s'épanouissaient en écume et en étincelles, tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus; l'instant d'après, on distinguait le détaler des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un bruit affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant, comme à



TROIS PETITES OUESSANTINES. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR

1. *Mémoires relatifs à la marine.* (An VIII.)



LES BRÛLEURS DE GOÉMON (PAGE 293). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit. Eclairés d'un falot et contenus sous des plombs, des cartes, les journaux de route étaient déployés sur une cage à poulets. Dans l'habitacle de la boussole, une rafale avait éteint la lampe; chacun parlait diversement de la terre; nous étions entrés dans la Manche sans nous en apercevoir..... »

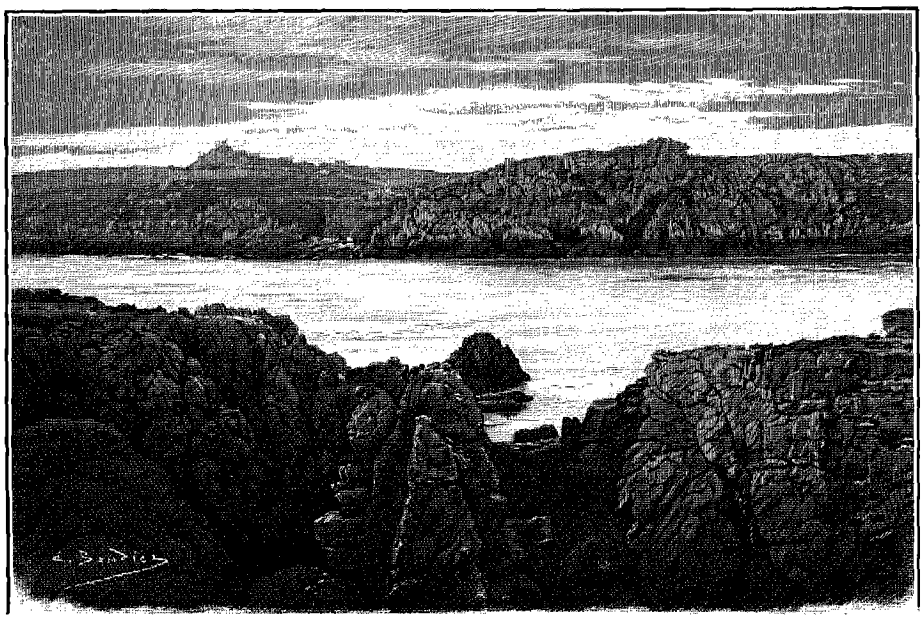
« Emeute de vagues », « mer boursouflant ses flots comme des montagnes », « surface vitreuse, marbrée de taches verdâtres », « tourbillons d'eau semblables à l'échappée d'une écluse », il faut avoir navigué dans ces parages pour comprendre l'admirable précision de ces détails et de ces images, et que pas un de ces mots n'est imagination ni fantaisie d'artiste, mais réalité vivante de la chose vue, que l'on revoit soi-même avec un frisson en lisant ces lignes.

Il n'y a sur le globe qu'un ou deux endroits semblables à celui-ci, qu'on pourrait en quelque sorte appeler des centres de naufrages, et où viennent se perdre, après de longs voyages bien plus dangereux en apparence, des navires de toute taille et de toute nationalité. Rarement vous y passerez sans apercevoir, émergeant de l'eau, quelque coque démantelée, quelque tôle crevée, débris d'un récent sinistre. Plus d'une épave, portant encore le nom du bateau auquel elle appartenait, meuble la salle à manger de l'auberge où vous souperez; dans le lit où vous coucherez a été étendu plus d'un malheureux à demi mort revomi par la vague.

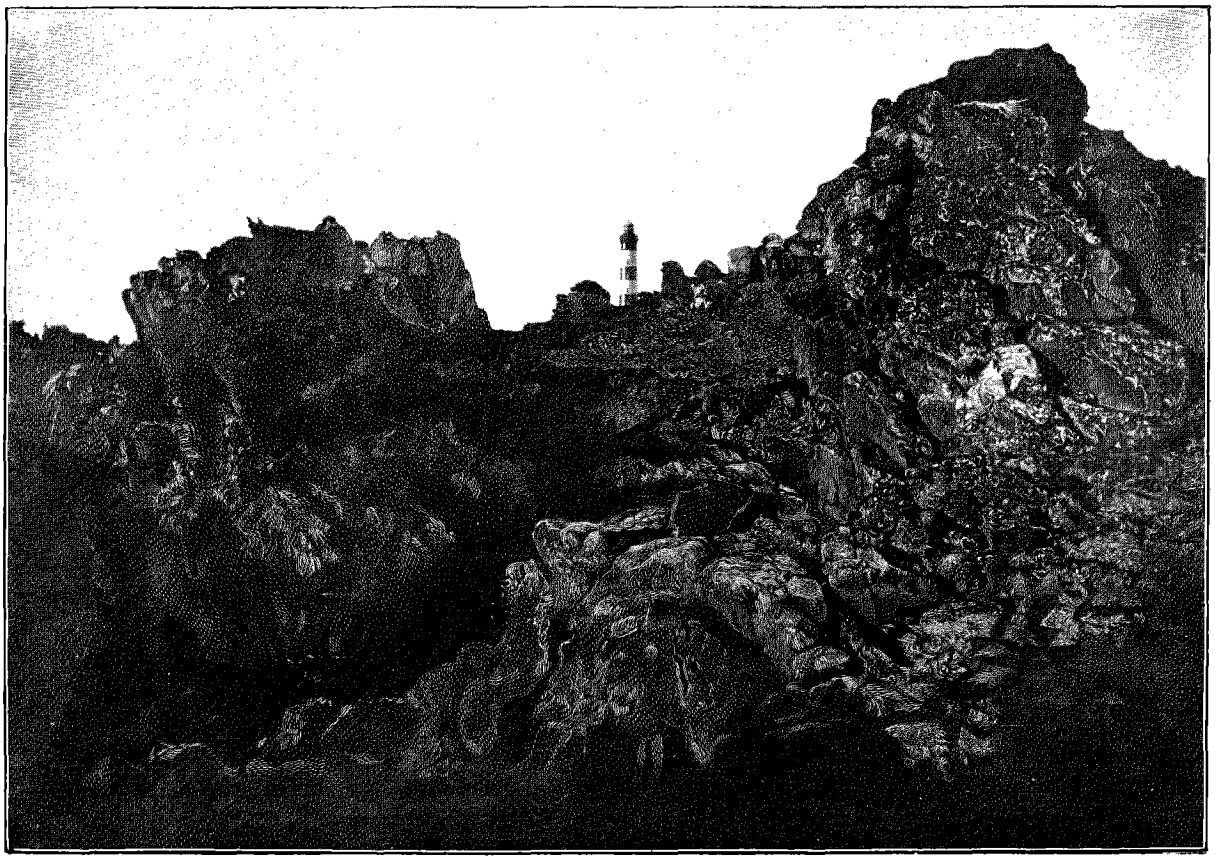
La brume surtout y est redoutable, plus encore que la tempête, la brume qui s'abat souvent en quelques instants, sans que rien la fasse prévoir; alors, en plein jour, l'on ne voit plus à deux mètres devant soi, alors, la nuit, les phares secourables disparaissent, et le son même de leurs sirènes, ronflant à toute vapeur, s'étouffe. Il n'y a qu'une chose à faire: s'arrêter et jeter l'ancre; sinon c'est l'éventrement inéluctable sur le premier bout de roche, qui n'est jamais loin. Ainsi se perdit, il y a deux ans, le *Drummond Castle*, dans une catastrophe que la *Bourgogne* a renouvelée plus récemment dans les eaux de Terre-Neuve.

Le paquebot anglais venait, on s'en souvient, du cap de Bonne-Espérance, allant vers Londres; il portait 100 hommes d'équipage, 300 passagers. C'était la nuit; on dansait pour fêter le dernier jour de traversée — valse au piano, champagne dans les verres, tailles enlacées. Le brouillard était intense; mais qui donc y songeait, et dans quels effrayants parages on naviguait? Le capitaine, sans doute. La mer, d'ailleurs, était si calme! Soudain, il y eut un frôlement imperceptible, quelque chose comme le quai d'un port qu'on aurait rasé, et, dans la minute immédiate, tout sombra, sans une clameur, sans un cri, sans un bruit.

« Le lendemain, m'a raconté Miniou, le patron du bateau-courrier, en venant vers Ouessant, je vis que la mer était couverte de débris et qu'un grand naufrage avait dû avoir lieu. Je prévins à mon arrivée dans l'île, et tout le monde mit les barques à la mer. L'on trouva, accroché à une poutre, blême et les bras raidis dans leur étreinte, un homme respirant encore; c'était un passager, un nommé Macquar, qui depuis douze heures avait résisté au battement des flots; un officier qui, toute la nuit, avait lutté comme lui, venait de couler lorsqu'on l'atteignit. Par lui seul et par deux matelots recueillis à l'île Molène, près de laquelle, sur les rocs dits les Pierres-Vertes, l'échouage avait eu lieu, l'on put connaître les derniers moments du navire et la rapidité de l'engloutissement qui, de trois cents personnes, en laissait seulement trois vivantes. Macquar avait dû son salut à ce fait qu'il était par hasard, à cet instant, monté sur le pont. Et si, cette fois, tous périrent, du moins n'y eut-il pas la longue agonie de la *Bourgogne*, ses luttes vaines et leurs scènes d'horreur, plus épouvantables certes que la mort. Toutes les montres retrouvées plus tard sur les cadavres étaient arrêtées à la même heure, à 11 heures un



L'ÎLE KELLER (PAGE 299). — DESSIN DE BOUDIER.



LE PHARE DE CRÉAC'H. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

quart. Un seul groupe, composé de deux hommes et d'une femme attachés ensemble, montra que chez quelques-uns il y avait eu quelque tentative de rébellion inutile.

« La seule question qui n'ait jamais été éclaircie, c'est comment ce navire se trouvait là, car ce n'était point sa route; elle était au large, en pleine mer, à plusieurs lieues. Jamais pilote ne va, pour son plaisir, passer entre Ouessant et la terre. Erreur singulière et déviation incompréhensible que le brouillard même explique mal; je n'ai pas trouvé un marin qui l'admette possible pour un homme dans son bon sens. L'opinion générale est qu'à bord on avait dû boire plus que de raison. L'ivrognerie est un vice très britannique, et c'est, paraît-il, un usage coutumier aux navires anglais de vider à la fin de la traversée tout l'alcool qui reste; l'on dansait et l'on buvait. Pour cette cause aussi il n'y a pas eu, sans doute, plus d'hommes d'équipage de sauvés. »

A mesure que l'on retrouvait les corps, ils étaient déposés dans une salle de magasin avec un cierge et un crucifix pour chacun d'eux; puis on les enveloppait dans un carré de toile à voiles, car le bois est trop rare et trop cher pour tant de cercueils, et on les inhumait. Une partie repose à Ouessant, l'autre à Molène. Les habitants de ces deux îles furent admirables de dévouement pour rendre à tous les derniers devoirs; la seule difficulté fut soulevée par le curé, de savoir s'ils devaient reposer en terre sainte, en terre catholique, alors que la plupart ne devaient être que des protestants.

« Enterrez-les toujours, monsieur le curé, lui fut-il répondu par quelqu'un. Dieu reconnaîtra les siens. »

Application curieuse d'une parole célèbre.

Ces naufragés, en qui les hommes d'Ouessant ne voulurent voir que des frères, leurs égaux devant la mer et ses désastres, n'étaient pas seulement pour eux, cependant, les adeptes d'une autre religion que la leur, c'étaient aussi des Anglais; c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la race de « l'ennemi héréditaire ».

« L'ennemi héréditaire », en effet, ici, n'est pas l'Allemand, qui est trop loin, à peine connu, et avec qui ce peuple de marins ne s'est, en somme, jamais battu, mais l'Anglais, qui pendant des siècles est venu ravager les côtes bretonnes.

Dès le XIVe siècle, il reste des souvenirs précis de leurs incursions dans l'île; un château fort y fut élevé alors pour sa défense, qu'ils revinrent détruire en 1520. En 1746, ce fut sur Molène qu'ils s'abattirent pour la mettre à contribution; le siècle précédent, ils en avaient déjà brûlé toutes les barques et emmené prisonnier

le recteur, ou curé. Racheté par ses paroissiens, le pauvre homme, en traversant le chenal du Four, fut pris à nouveau par un corsaire, auquel il fallut encore payer rançon.

Enfin, en 1778, l'Amérique, aujourd'hui si bonne amie avec l'Angleterre, se battait contre elle pour son indépendance. Avec le bel enthousiasme qui nous caractérise, nous avions fait cause commune avec la colonie révoltée, et, comme nous, l'Espagne se faisait casser la tête pour ces braves gens qui, par son aide, devenus plus forts qu'elle, viennent, en reconnaissance, de lui extorquer Cuba. Le 27 juillet, notre flotte commandée par le comte d'Orvillers, qui avait sous ses ordres le duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité, rencontra dans les eaux d'Ouessant la flotte anglaise et lui livra bataille. Le succès incertain de la journée put être considéré par nous comme une victoire, car nous étions inférieurs en nombre ; nous eûmes six vaisseaux mis hors de combat, et les Anglais huit. L'amiral Keppel, à son retour à Plymouth, fut traduit en conseil de guerre pour nous avoir abandonné le champ de bataille.

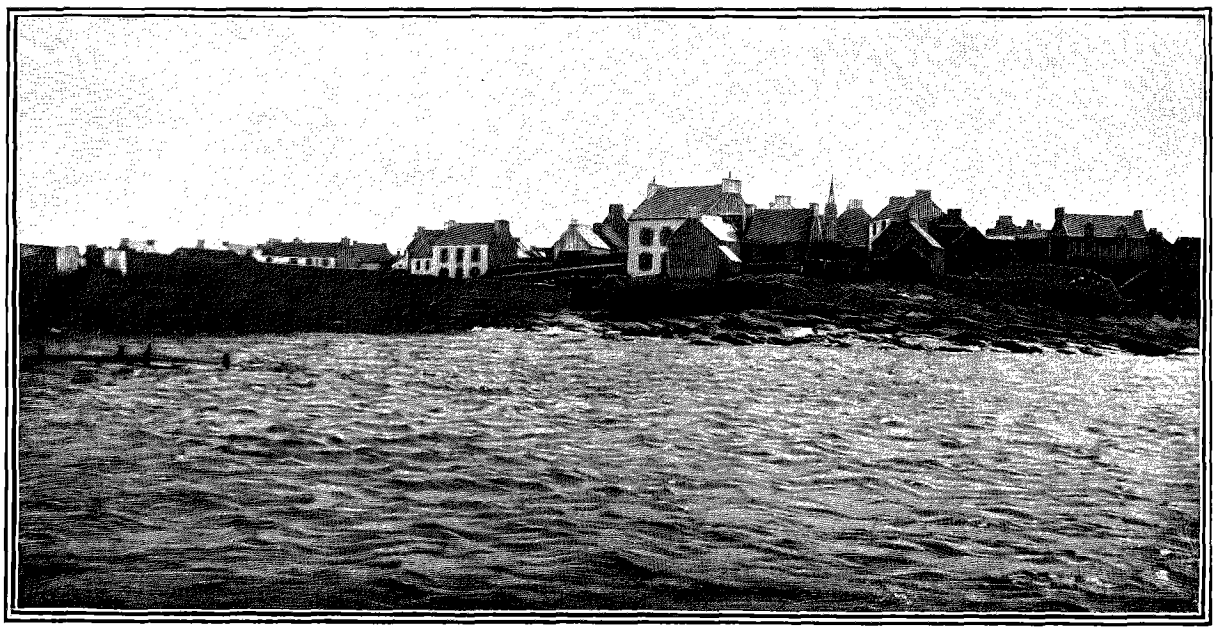
On recommence aujourd'hui à se préoccuper d'Ouessant.

Depuis la guerre néfaste de 70, nos regards s'étaient tournés surtout vers la frontière d'Allemagne, et, plus récemment, vers celle d'Italie; de ces deux côtés principalement, nous avions élevé des fortifications et bâti des forts. Tandis, cependant, que nos relations semblaient plutôt s'améliorer avec ces turbulents voisins, elles se tendaient, au contraire, avec l'Angleterre, dont le mercantilisme ambitieux et rapace a été de tout temps le plus redoutable perturbateur de la paix du monde; déjà, en Afrique, nous nous sommes heurtés à elle et nous avons dû à notre gâchis politique un affront difficile à oublier; bientôt peut-être viendra le partage définitif de la Chine, qui commence déjà, et d'où l'on ne sait quelles complications peuvent surgir.

Dans ces conditions, et puisque cette monstruosité qui s'appelle la guerre continue à devoir être envisagée comme possible, il a fallu songer à ce que deviendrait Ouessant dans le cas d'un conflit avec l'Angleterre, qui, sans doute, se hâterait de mettre la main dessus, et d'où l'on ne pourrait plus la faire partir.

L'île, en effet, si elle n'a aucune importance par ses productions, en a une exceptionnelle par sa situation au tournant de la Manche et de l'Atlantique. Comme nous l'avons dit, tous les navires du Hâvre, de Londres, de Hambourg et d'Anvers, qui se rendent en Amérique ou qui en reviennent, passent en vue d'Ouessant, qui leur sert de point de repère. Par le sémaphore et le télégraphe, ils sont signalés à leurs armateurs, deux ou trois jours avant leur arrivée dans leur port d'attache; c'est, tout le jour, un incessant et curieux défilé de bateaux marchands et de paquebots. La nuit, ses phares commandent en partie ces passages si fréquentés à la fois et si dangereux; supposez-les un instant aux mains de l'ennemi; ils peuvent à leur gré, par de faux signaux, faire sombrer une flotte ou, en s'éteignant, interrompre toute navigation. Aussi vient-on, il y a quelques mois, de nommer un gouverneur militaire de l'île, qui, jusque-là, se gardait toute seule, et s'occupe-t-on de remettre en état d'anciennes redoutes. Le ministre de la Marine, lui-même, passa l'eau, l'été dernier, pour s'y rendre.

Il faut peu de chose, d'ailleurs, pour défendre Ouessant : quelques canons seulement, sur les rares points où l'on peut aborder; partout ailleurs, ses roes écumants suffisent à rendre toute descente impossible.



L'ÎLE MOLÈNE. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Et, devant cette nature féconde à la fois en spectacles sublimes et en dangers terribles, sur cette terre où il semble que l'on soit si loin du monde humain, de ses petitesses et de ses haines, il est attristant de penser qu'il y a des hommes qui songent à s'entre-tuer.

* * *

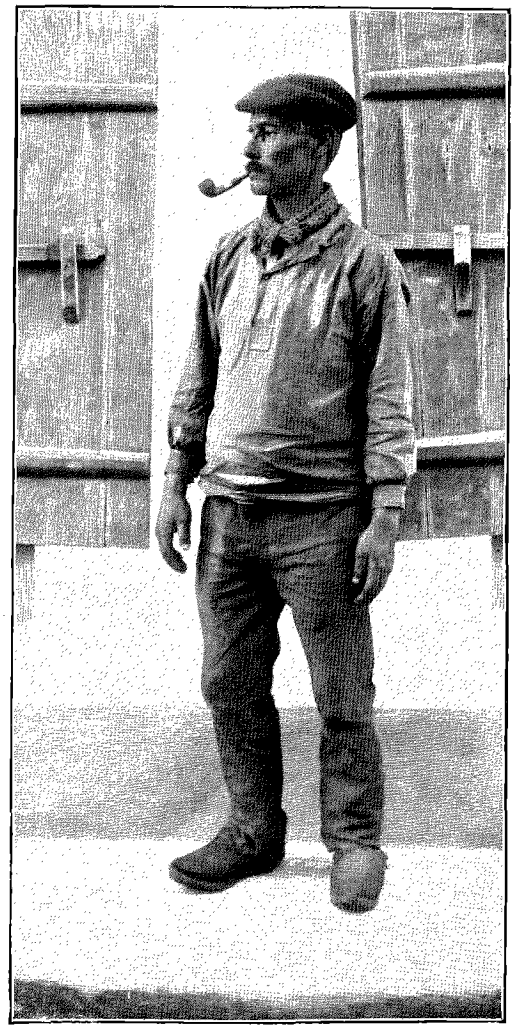
Parmi les autres îles de cet archipel, l'île Keller est la plus proche d'Ouessant, dont il semble qu'un choc violent l'ait détachée; seul un bras de mer étroit et bouillonnant entre deux falaises grimaçantes l'en sépare.

A ses rives, bordées de rocs à pic ou semées de blocs cyclopéens écroulés, l'on peut aborder encore moins qu'à celles d'Ouessant ; pas une anse, pas une baie, pour abriter même une barque. Je ne crois pas qu'il puisse, nulle part, exister rien de plus farouche. Une vaste bâtisse abandonnée, de construction antique et de sombre allure, s'élève en son milieu; il n'y a pour tous habitants que quelques lapins, beaucoup de rats, et des moutons qui y vivent presque à l'état sauvage.

Bannec, Balanec, Triclen et Quemenez émergent à peine de l'eau; ce ne sont guère que des récifs.

De Molène nous avons eu déjà l'occasion de parler. L'île n'a guère plus d'un kilomètre de long, et son point culminant ne dépasse pas 20 mètres au-dessus des flots ; une population de pêcheurs y vit.

C'est sur elle surtout que les courants portent débris de naufrages et naufragés ; aussi le rôle de sauveteurs est-il dévolu à ses habitants encore plus qu'à ceux d'Ouessant, qui d'ailleurs, en tempête, ne peuvent pas prendre la mer. Autrefois, lorsqu'ils ramenaient à Brest un bateau échoué et sauvé par eux, on leur donnait en récompense 10 sous par homme. Lors du naufrage du *Drummond Castle*, la reine d'Angleterre a été plus généreuse et leur a fait construire une jetée ; de riches particuliers leur ont également envoyé divers cadeaux, dont une horloge, qui manquait complètement, et une somme d'argent pour leur église.



UN HOMME D'OUESSANT — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Outre le commerce de la pêche, ils découpent des mottes de terre qu'ils sèchent, puis brûlent avec du goémon et des débris de coquilles; la cendre en est mêlée avec du sable, et vendue comme engrais aux maraîchers de Brest. Mais il n'y a déjà pas dans l'île tellement de terre végétale pour faire pousser leurs moissons de seigle; à ce métier, ils finiront par n'y plus laisser que du roc. On les accuse aussi de s'approprier quelquefois, pas très légalement, des restes d'épaves, et d'être un peu demeurés les fils des « naufrageurs » d'antan. Mais ils sont pauvres, mènent rude vie, risquent leur peau pour sauver les hommes, et c'est leur excuse s'ils gardent en échange quelques sacs de farine à demi gâtés par l'eau salée.

Quant à Béniguet, « l'île Bénie », la plus voisine du continent, par quelle amère dérision a-t-on pu nommer ainsi cet îlot aride et rocheux, où crient les cormorans, où rien ne croît, où, seule, une usine qui fabrique la soude fume au milieu des embruns des vagues? Sans doute parce qu'autrefois, selon la tradition justifiée par les dalles de pierres brutes qu'on y trouva rangées sur le sol, c'était, comme l'île de Sein, un cimetière druidique, un sanctuaire où les prêtresses de Teutatès vendaient aux navigateurs les vents favorables.

Sanctuaires druidiques, ces âpres îles, terribles à l'esprit des profanes, le furent toutes, et longtemps elles le demeurèrent, défendues par leurs récifs et leurs tempêtes contre la conquête des envahisseurs du continent; là, les prêtres inspirés enseignaient à leurs disciples les vérités fondamentales de leur religion, leur donnaient les notions de science qu'ils possédaient, et leur chantaient la mystique chanson des Nombres :

« — Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi, tout beau ! Que veux-tu que je te chante?

« — Chante-moi, répondait l'enfant, chante-moi la Série du Nombre Un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

« — Pas de série pour le Nombre Un. Le Destin est unique, le Destin comme le Trépas, père de la Douleur. Rien avant, rien de plus. Tout beau, bel enfant du Druide; que veux-tu que je te chante?

« — Chante-moi la Série du Nombre Deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

« — Deux bœufs sont attelés à une coque ; ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille ! »

Et, à chaque question renouvelée par le disciple, le Druide continuait :

« — Il y a trois parties dans le monde, trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

« — Quatre pierres à aiguiser, quatre pierres à aiguiser les épées des braves.

« — Il y a cinq zones, cinq zones terrestres.

« — Six plantes médicinales dans le petit chaudron. Le petit nain mêle le breuvage ; pour le goûter, il met son doigt dans sa bouche.

« — Sept soleils et sept lunes, sept planètes, sept éléments, y compris la blanche poussière des atomes.

« — Il y a huit vents qui soufflent, huit feux, avec le Grand Feu allumé au mois de Mai, sur la montagne de la guerre ; huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde, les huit génisses blanches de la Dame.

« — Sur la table de pierre du dolmen, il y a neuf mains coupées, neuf mains d'enfants, neuf petites mains blanches, et neuf mères qui gémissent beaucoup. Neuf corrigans dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune.

« — Il y a dix vaisseaux ennemis que l'on a vus venant vers nous ; malheur à nous ! malheur à nous !

« — Onze prêtres sont arrivés avec leurs épées brisées, et leurs robes ensanglantées, appuyés sur leurs béquilles de coudrier.

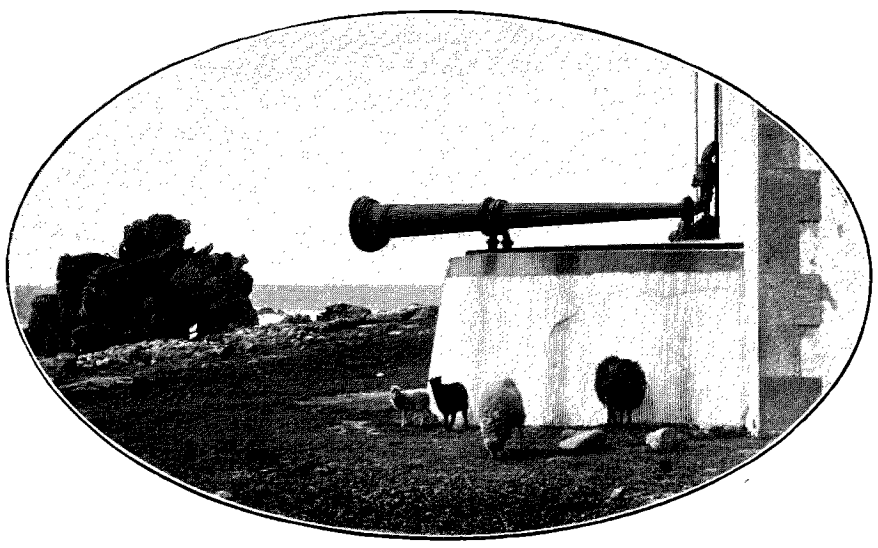
« — Douze mois, douze signes dans le Zodiaque ; l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard. Les douze signes sont en guerre ; la belle Vache Noire qui porte une étoile blanche au front sort de la forêt des Dépouilles ; dans sa poitrine est le dard de la flèche ; son sang coule à flots, elle beugle, la tête levée. La trompe sonne. Feu et tonnerre ! pluie et vent ! tonnerre et feu ! »

Une vieille tradition, conservée oralement jusqu'au commencement du siècle par les pêcheurs de la Cornouaille, et rapportée par Cambry, donne même à Ouessant le nom de Thulé, l'île fabuleuse.

« Il existait jadis une île nommée Thulé, où les âmes s'en allaient après la mort dormir leur éternel sommeil. Les pêcheurs habitant la côte en face de laquelle elle était située, étaient parfois réveillés la nuit par un Génie qui les emmenait avec lui jusqu'au rivage. Ils trouvaient là un bateau qui semblait vide, et qui cependant enfonçait dans l'eau comme s'il eût été lourdement chargé ; la cause en était dans le poids des âmes qui l'emplissaient, invisibles. Les pêcheurs prenaient les avirons et partaient pour l'île avec le Génie. Là, les âmes étaient comptées et interrogées par un autre Esprit, invisible comme elles, qui les faisait débarquer. Quand les pêcheurs sentaient à son poids que la barque était vide, ils s'en retournaient. »

Il n'y a plus là maintenant ni Druides aux bras sanglants, ni Génies mystérieux de la Mort, mais les flots y ont toujours leurs gouffres tournoyants, prêts à engloutir les pâles nautonniers, et la mer y a toujours ses tombes.

PAUL GRUYER.



L'ANCIENNE SIRÈNE A VAPEUR. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction reservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES

(Le Pays sacré des Lamas)

PAR *A.-H. SAVAGE-LANDOR*

LES PORTEURS AU DÉPART DE NAINI-TAL. (D'après une photographie) . . . 1
MON FIDÈLE COMPAGNON (page 2). (D'après une photographie). 1
LÉPREUX À PITHORAGARH. (D'après une photographie). . . . 2
LE RAJIWAR D'ASKOTE. (D'après une photographie). 3
MON HABITATION À ASKOTE (page 2). (D'après une photographie). . . . 4
LES RAOTS, SAUVAGES DE LA FORÊT (page 2). (D'après une photographie) . . . 5
FEMMES CHOKAS. (D'après une photographie). 6
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS (page 10). — 1. LES PLEUREUSES. — 2. LE BÛCHER. — 3. FEMME DRESSANT L'EFFIGIE DU MORT. — 4. DANSE DES FEMMES AUTOUR DE L'EFFIGIE. — 5. REPAS DE LA CHÈVRE. — 6. LA CHÈVRE CHARGÉE DES VÊTEMENTS DU MORT. — 7. LA CHÈVRE POURCHASSÉE HORS DU VILLAGE. — 8. LE SORCIER ARRACHE LE CŒUR DE LA CHÈVRE. (D'après des photographies). 7
LE COL DE CHAÏLEK (page 4). (D'après une photographie) . . 8
MA TENTE. (D'après une photographie). 9
LA NERPANI, À L'ENDROIT OÙ L'ON A PLANTÉ DES CONSOLES DANS LE ROCHER (page 4). (D'après une photographie). 9
MÉTIER À TISSER DES CHOKAS (page 4). (D'après une photographie. 10
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE SOLENNELLE DEVANT LA MAISON DU MORT. (D'après une photographie). 10
LA CRÉMATION CHEZ LES CHÔKAS : DANSE MARTIALE. (D'après une photographie). 11
UN FAKIR (page 2). (Dessin de Slom, d'après une photographie 12
CAMPEMENT DANS LA MONTAGNE. (D'après une photographie). 13
HOMME CHOKA. (D'après une photographie) 13
VIEILLE FEMME CHOKA FUMANT. (D'après une photographie) . 14
JEUNE FEMME MÉTIS CHOKA. (D'après une photographie). . . 15
LE PONT DE CHONGOUR, ENTRE LE NÉPAL ET LE KOUMAON. (page 14). (D'après une photographie) 16
MAISON MODERNE CHOKA. (D'après une photographie). . . . 17
FEMME COUVRANT SON ENFANT DE BEURRE POUR LE PROTÉGER CONTRE LE SOLEIL. (D'après une photographie). 18
LE ROC À PIC. — UN PASSAGE PÉRILLEUX (page 15). (Dessin de Mme Paule Crampel). 19
LA NERPANI. (D'après une photographie). 20
LES GRADINS DE LA NERPANI. (Dessin de Mme Paule Crampel). 21
BRIGAND THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 22
LE SPECTRE (page 21). (Dessin de Mme Paule Crampel). . . 23
UN YAK. (Dessin de Mme Paule Crampel) 24
LE CHÂTEAU DE KOUTI (page 16). (D'après une photographie) 25
LE MAÎTRE DE L'ÉCOLE LA PLUS ÉLEVÉE DU MONDE (3 336 MÈTRES D'ALTITUDE). (D'après une photographie) 25
MES DEUX YAKS. (D'après une photographie). 26
GLISSADE DANGEREUSE (voir page 8). (Dessin de Mme Paule Crampel) 27
LE CHEF DU VILLAGE DE CHOCHÉ ET SON FRÈRE. (D'après une photographie). 28
ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR. (D'après la carte de l'édition anglaise). 28
PONT DE NEIGE SUR LA RIVIÈRE KOUTI (PAGE 9). (D'après une photographie). 29
LE DJOLINKAN (page 9). (D'après une photographie) 30
L'AUTEUR ET SES COMPAGNONS MANSING ET CHANDEN SING. (D'après une photographie). 31
FEMME PORTANT SON ENFANT SUR SON FARDEAU. (D'après une photographie) 32
MA CARAVANE PASSANT LE COL DE LOUMPIYA (page 23). (D'après une photographie) 33
UN YAK BLANC. (D'après une photographie). 34
LORSQUE NOUS NOUS RÉVEILLÂMES, NOUS ÉTIONS COUVERTS DE NEIGE. (Dessin de Mme Paule Crampel). 34
NOUS ÉCHAPPONS À LA SURVEILLANCE DES THIBÉTAINS. (Dessin de Mme Paule Crampel). 35
LA NEIGE À 16 000 PIEDS. (D'après une photographie) . . . 36
ENTREVUE DE L'AUTEUR ET DES BRIGANDS THIBÉTAINS (page 44). (Dessin de Mme Paule Crampel) 37
UN MÉDECIN THIBÉTAIN. (D'après une photographie). . . . 37
ENFANTS THIBÉTAINS. (D'après une photographie) 38
CHAINE DE L'HIMALAYA. (D'après une photographie) 39
YAK CHARGÉ. (D'après une photographie). 40
MANSING, LE FIDÈLE LÉPREUX (page 17). (D'après une photographie) 40
FEMME THIBÉTAINE. (Dessin de l'auteur). 41
LE LAC MANSAROUAR AVEC LE TIZÉ OU KÉLAS. (Dessin de l'auteur) 42
FEMMES THIBÉTAINES. (D'après une photographie) 43
PEIGNES ET BRIQUET THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 44
FUSIL THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 44
JEUNE HOMME THIBÉTAIN. (Dessin de l'auteur) 45
VASES THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 46
DAME DE LHASSA VOYAGEANT. (D'après une photographie). . 46
CAMPEMENT THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 47
BOTTINES. (D'après une photographie) 47
BREBIS DE BÂT. (D'après une photographie). 48
MONASTÈRE DE TUCKER (page 49). (Dessin de M. Savage-Landor) 49
CHARPENTIER THIBÉTAIN (page 51). (Dessin de M. Savage-Landor) 49
TUCKER. — ENTRÉE DU TEMPLE. (Dessin de M. Savage-Landor) 50
LE TARJUM OU GOUVERNEUR DE TOKCHIM. (Dessin de M. Savage-Landor) 51
INTÉRIEUR D'UNE TENTE THIBÉTAINE. (Dessin de M. Savage-Landor) 52
GOMBA (MONASTÈRE), PRÈS DE TUCKER. (Dessin de M. Savage-Landor) 53
PIERRES GRAVÉES. (D'après une photographie). 54
USTENSILES THIBÉTAINS : BOURSES, TABATIÈRES EN CORNE ET TASSE. (D'après une photographie). 54
PASSE DE MAIOUM. — LES PRIÈRES À VENT (page 59). (Dessin de M. Savage-Landor) 55
COUTEAUX THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 56
FEMME THIBÉTAINE PORTANT SON ENFANT DANS UN PANIER. (D'après une photographie). 56
SOUS LA PLUIE (page 54). (Dessin de M. Savage-Landor). . 57
INSCRIPTION GIGANTESQUE SUR UN ROCHER (page 51). (Dessin de M. Savage-Landor) 58
MUSICIENS AMBULANTS THIBÉTAINS. (Dessin de M. Savage-Landor) 59
LE LAC GOUNKYO. (Dessin de M. Savage-Landor) 59
MOULINS À PRIÈRES. (D'après une photographie). 60
LA SOURCE DU BRAHMAPOUTRE (page 60). (Dessin de M. Savage-Landor) 61
VIEUX THIBÉTAIN. (D'après une photographie) 61
UNE TENTE THIBÉTAINE (page 63). (Dessin de M. Savage-Landor) 62

VIEILLE DISEUSE DE BONNE AVENTURE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 63
TCHOUKTISS, PARURE DE FEMME THIBÉTAINE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 64
NOTRE NOUVEL AMI LE CHIEN THIBÉTAIN (page 62). (D'après une photographie) . . . 65
LAMAS. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 66
L'AUTEUR DONNANT UN COUP DE POING À UN OFFICIER THIBÉTAIN (page 67). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 67
AUTEL DANS UNE TENTE (page 64). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 68
MURAILLE DE « MANI », PIERRES SACRÉES (page 68). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 69
FEMME THIBÉTAINE, LA FACE BARBOUILLÉE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 70
SAUVANT LE YAK (page 70). (Dessin de M. Savage-Landor) . 71
CAVALIER THIBÉTAIN. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 71
SOLDATS THIBÉTAINS. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 72
LE POSTE MILITAIRE DE TOXEM. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 73
M. SAVAGE-LANDOR LIGOTTÉ PAR LES THIBÉTAINS. (D'après une photographie) . . . 73
INDIGÈNES APPORTANT DES CHEVAUX À VENDRE. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . . . 74
FUSTIGATION DE CHANDEN SING. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . . . 75
MENOTTES. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . 76
NERBA DÉCHARGEANT SON MOUSQUET SUR M. SAVAGE-LANDOR (page 80). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 77
LA VESTE DE M. SAVAGE-LANDOR MONTRANT LES EFFETS DE LA SELLE À POINTES. (D'après une photographie) . . . 77
L'ÉCARTÈLEMENT (page 84). (Dessin de M. Savage-Landor) . 78
TORTURE DU FER ROUGE (page 82). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 79
UN PORTE-BANNIÈRE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 80
UNE FURIEUSE CHEVAUCHÉE. (Dessin de Mme Paule Crampel). 81
LES CONTORSIONS DU POMBO. (Dessin de M. Savage-Landor). 82
LES CONTORSIONS DU POMBO. (Dessin de M. Savage-Landor). 82
LE COUP DE SABRE. (Dessin de Fauret) . . . 83
LA SELLE DE TORTURE (page 80). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 84
L'EXPÉDITION DE SECOURS SUR LE LIPPOU (page 95). (D'après une photographie) . . . 85
LE PANDIT GOBARIA (page 95). (D'après une photographie) . 85
DAME THIBÉTAINE. (D'après une photographie) . . . 86
MONASTÈRE ET FORTERESSE DE TAKLAKOT (page 94). (Dessin de Boudier) . . . 87
VILLAGE DE TINKER, AU NÉPAL (page 95). (Dessin de Taylor). 88
LA ROUTE EFFONDRÉE (page 95). (D'après une photographie). 89
UNE DOUCHE DE GLACE CASSÉE ET DE NEIGE FONDUE À 4 950 MÈTRES D'ALTITUDE (page 95). (D'après une photographie) . . . 90
NOUS ATTAQUONS NOS GARDES À COUPS DE PIERRES (page 94). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 91
M. J. LARKIN. (D'après une photographie) . . . 92
LE RETOUR. — M. LARKIN ET SES COMPAGNONS ATTENDANT EN VAIN LES THIBÉTAINS (page 95). (D'après une photographie) . . . 93
M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. (D'après des photographies) . . . 94
LES TRACES DU SUPPLICE DE MON DOMESTIQUE, SIX SEMAINES APRÈS. (D'après une photographie) . . . 95
LES PIEDS DE M. LANDOR, MONTRANT LES CICATRICES DES SUPPLICES QU'IL A ENDURÉS. (D'après une photographie). . 95
LE PROPHÈTE DE MALHEUR SURPRIS DE ME REVOIR (D'après une photographie) . . . 96

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER

(El Goléa et les Trois Forts)

PAR *MM. LE Dr HUGUET* ET *LE LIEUTENANT PELTIER*

LE KSAR D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine Cauvet) . . . 97
L'ABATTOIR D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du lieutenant Chautard) . . . 97
LA GARA DE TIN BOUZID. (Dessin de Boudier, d'après une photographie du Dr Thérault) . . . 98
EN CANOT SUR LE LAC D'EL GOLÉA (page 102). (Dessin de Boudier) . . . 99
ARABE D'EL GOLÉA. (Photographie du Dr Thérault) . . . 100
FEMME ARABE D'EL GOLÉA. (Photographie du Dr Thérault). 101
ARABES NOMADES D'EL GOLÉA ; FEMMES CHAMBAA MOUADHI. (Photographie de M. Dambach) . . . 102
LE QUARTIER DE COQUINVILLE. (Photographie du Dr Mangenot). — EL GOLÉA VU DU KSAR. (Photographie du Dr Barbot) . . . 103
PANORAMA D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du Dr Thérault) . . . 104
PANORAMA D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du Dr Thérault) . . . 105
FORT MAC-MAHON. — INTÉRIEUR DU FORT. (Photographies du Dr Mangenot, dessins de Boudier) . . . 106
EL GOLÉA VU DU CÔTÉ DU LAC. (Dessin de Boudier) . . . 106
EL GOLÉA : LE PUITS DU BUREAU ARABE (page 104). (Dessin de Mignon) . . . 107
GRANDE RUE D'EL GOLÉA. (Photographie du lieutenant Chautard) . . . 107
ENTRÉE DU FORT MAC-MAHON. (Photographie du Dr Mangenot) . . . 108
DANS LES DUNES. (Photographie du Dr Pons) . . . 109
UN DISSIDENT CÉLÈBRE, RAJA MOHAMMED (page 113). (Photographie du Dr Huguet) . . . 109
A L'OUED GHALLOUCÈNE. — LE LIEU OÙ EST TOMBÉ LE LIEUTENANT COLLOT ; DÉTACHEMENT RENDANT LES HONNEURS. (Photographie du Dr Thérault) . . . 110
HASSI INIFEL. (Photographie des lieutenants Chautard et Benoit, dessin de Boudier) . . . 111
UN PUITS DANS LE DÉSERT. (Photographie du lieutenant Chautard, dessin de Boudier) . . . 112
FORT MIRIBEL. (Photographie du lieutenant Wild, dessin de Boudier) . . . 113
UN TIRAILLEUR SAHARIEN EN TENUE DE CAMPAGNE. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie du Dr Thérault) . . . 114
SPAHIS SAHARIENS. (Dessin de J. Lavée, photographie du Dr Thérault) . . . 115
PLANTE SAHARIENNE : HEMA (MALCOMIA ÆGYPTIACA, CRUCIFÈRES). (D'après une photographie du lieutenant Martial) . . . 116
PLANTE SAHARIENNE : HALMA (LITHOSPERNUM CALLOSUM, BORRAGINÉES). (D'après une photographie du lieutenant Martial). 116
UN CONVOI DE DISSIDENTS PARTANT POUR LAGHOUAT ; DISSIDENTS FICELÉS DANS DES « TELLIS » (page 114). (Photographie du lieutenant Chautard) . . . 117
TIRAILLEURS SAHARIENS EN MARCHE. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie) . . . 118
FANTASIA DE TIRAILLEURS SAHARIENS. (Dessin de Gotorbe, photographie du Dr Barbot) . . . 119
UN CHEF DE GROUPE DES SPAHIS SAHARIENS. (Photographie du Dr Mangenot) . . . 120

EN TYROL

D'Innsbruck à Meran

PAR *M. AUGUSTE MARGUILLIER*

MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN DANS L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS, À INNSBRUCK (page 124). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 121
LE ROI ARTHUR D'ANGLETERRE (MAUSOLÉE DE MAXIMILIEN), D'APRÈS LA STATUE DE BRONZE DE PETER VISCHER (page 125). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 121
FEMMES DE L'INNTHAL ET DU ZILLERTHAL. (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 122
PANORAMA D'INNSBRUCK VU DU MONT ISEL (page 126). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 123
MONUMENT D'ANDREAS HOFER SUR LE MONT ISEL, PAR NATTER (page 128). (Dessin de Gotorbe) . . . 124
GOSSENSASS (page 130). (Photographies Johannes, à Meran). 124
CLOÎTRE DE BRIXEN (page 130). (Photographie Otto Schmidt, à Vienne) . . . 125
CHÂTEAU DE KARNEID (page 132). (Dessin de Boudier) . . . 126
INNSBRUCK : L'ARC DE TRIOMPHE (1) ; — LE TOIT D'OR (2) ; — LA FRIEDRICHSTRASSE (3) ; — LA WEIHERBURG (4) ; — LE CHÂTEAU D'AMBRAS (5) ; — L'HELBLINGSHAUS (6) ; — L'OTTOBURG (7) (page 128). (Dessins de Berteault) . . . 127
LA GRANDE RUE DE STERZING (page 130). (Photographie Gugler, à Botzen) . . . 128
KLAUSEN ET L'AUBERGE DE KANTIOLER (page 131). (Photographies Johannes, à Meran, et Otto Schmidt, à Vienne) . . 129
RETABLE DU XVe SIÈCLE DANS LA CHAPELLE DES FRANCISCAINS, À BOTZEN (page 124). (Photographie Otto Schmidt, à Vienne) . . . 130

Église paroissiale de Botzen (page 124). (Dessin de Berteault) . . . 131
Château de Runkelstein (page 132). (Photographie Johannes, à Meran) . . . 132
« Le Tyrol en 1809 », sur le théâtre du peuple, à Meran. (D'après une photographie) . . . 133
Vieille porte de ville à Meran (page 135). (Dessin de Boudier) . . . 133
L'ancienne tour penchée de Terlan (page 133). (Dessin de Berteault) . . . 134
Meran et la promenade de la Gilf, à Meran. (Dessins de Taylor) . . . 135
Costumes populaires de Meran. (D'après des photographies) . . . 136
L'ancien château des ducs à Meran : chambre de Maximilien et salle de travail (page 135). (Dessins de Gotorbe) . . . 137
L'ancien château des ducs, à Meran (page 136). (Dessin de Boudier) . . . 138
Château de Tyrol et ruine de Brunnenburg. — Village de Tyrol (page 138). (Photographies Johannes, à Méran) . . . 139
Chapelle du château de Tyrol (page 140). (Photographie Gugler, à Botzen) . . . 140
Château de Dornsberg (1 et 2) (page 141). — Château de Forst et sa cour (3 et 5) (page 140). — Village et château de Schenna (4) (page 142). (Dessins de Berteault) . . . 141
Château de Rubein et sa cour (4 et 1). — Châteaux de Planta (2) et de Goyen (3) (page 143). (Dessins de Boudier) . . . 142
Chapelle de Naif (page 143). (Photographie Johannes, à Meran) . . . 143
Vieux pont à Meran et ruines du château de Zenoburg. Photographie de M. J. Hegglin) . . . 144

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE

(De Paris au Lac Bennett)

PAR *M. LÉON BOILLOT*

Vue de Scattle (États-Unis) (page 146). (D'après une photographie) . . . 145
Chien de l'Alaska. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 145
Le salon du vapeur « Queen » (page 147). (D'après un un croquis de l'auteur) . . . 146
Victoria (page 148). (Dessin de Berteault, d'après un croquis de l'auteur) . . . 147
Squaws marchandes de souvenirs a Juneau (page 150). (D'après un croquis de l'auteur) . . . 148
La ville de Juneau en hiver (page 150). (D'après une photographie) . . . 149
Le port de Skagway (page 152). (Dessin de Berteault, cliché Laroche, à Seattle) . . . 150
Soldat de police dans un campement de mineurs. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 151
Vue de Skagway (page 152). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 152
Un convoi de bétail dans la grande rue de Skagway (page 154). (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de l'auteur) . . . 153
Skagway vu de la mer (page 152). (Dessin de Slom, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 154
Mineurs à Skagway (page 154). (Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 155
Pêche à la truite sur la glace (page 155). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 156
Un convoi de mineurs dans le défilé du Porc-Épic) (page 158). (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur) . . . 157
Le sergent de police du poste de White Pass (page 161). (D'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 157
La passe du Porc-Épic (page 158). (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 158
La rivière Skagway (page 158). (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 159
Un paquet abandonné (page 156). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 160
Le sentier des chevaux morts (page 150). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 161
L'hôtel de White Pass (page 160). (Dessin de Vogel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 162
Le sommet du White Pass (page 161). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 163
Sunrise City (page 164). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 164
Voyageurs sur la glace du lac Bennett (page 167). (Dessin de Taylor, d'après la photographie de M. Goldschmidt). 165
Rapides entre les lacs Lindeman et Bennett (page 167). (Dessin de Berteault, d'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 166
Le lac Bennett (page 168). (Dessin de Taylor, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 167
Le gué de Caribou (page 168). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 168
Notre bateau « la Ville-de-Paris » à Caribou Crossing (page 176). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 169
Un mineur en tenue d'été. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 169
La forêt à Caribou Crossing. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 170
Le sciage des planches à Caribou Crossing (page 172). (Dessin de Vogel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 171
La rivière Six Mile (page 177). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 172
Les bateaux à Caribou Crossing (page 172). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 173
Le mineur Fox et ses assassins indiens, prisonniers à Tagish Post (page 178). (Dessin de l'auteur) . . . 174
La flotte sur le lac Tagish (page 176). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 174
Le prêche à Tagish Post (page 177). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 175
« Canyon hotel », à l'entrée de White Horse Rapids (page 178). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 176
Miles Canyon (rapides de White Horse) (page 179). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt). 177
Traîneaux à voiles sur le lac Laberge. (D'après une photographie de Laroche, Seattle) . . . 178
Lac Laberge (page 180). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 179
A la voile sur le lac Bennett. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur) . . . 180
Rapides de la rivière Thirty Mile. (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 181
Le fleuve Yukon, près de Dawson (page 163). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt). 181
Confluent de la Pelly et de la rivière Lewis (page 183). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 182
Carte de la région du Klondyke et de l'Alaska . . . 182
Fort Selkirk. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 183
Tombeau indien à Fort Selkirk. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 184
Dawson en 1897 et 1898. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. Goldschmidt) . . . 185
Caches sur les bords de la rivière Stewart (page 184). (Dessin de Jonas, d'après le croquis de l'auteur) . . . 186
Une rue de Dawson. — Mineurs à Dawson. (D'après des photographies de Laroche, à Seattle) . . . 187
Scierie à Dawson. (D'après une photographie de Laroche, à Seattle) . . . 188
Le Yukon, près de Dawson, au moment de la débâcle des glaces (page 190). (D'après une photographie de Laroche, à Seattle) . . . 189
La berge du Yukon, à Dawson. (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 190
Vue générale de Dawson. (Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur) . . . 191
Le Yukon, un demi-mille avant Dawson. (D'après un croquis de l'auteur) . . . 192
La poste à Dawson (page 194). Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 193
Un prospecteur. (Dessin d'A. Paris) . . . 193
Le bal de Monte-Carlo, à Dawson. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 194
Près de Dawson. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 195
Une troupe d'actrices se rendant à Dawson. (Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 196
Un claim en exploitation. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 197
Le dôme. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur). 198
Le travail dans un claim d'Eldorado. (Dessin de J. Lavée, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 199

Un instant de repos. (Dessin d'Oulevay, photographie de M. Goldschmidt). 200
Un coin typique de paysage du Klondyke. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 201
Un claim d'Eldorado. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 202
Bonanza Creek. (Dessin de Taylor, photographie de M. Goldschmidt). 203
Cabane de mineurs. (Dessin d'Oulevay, photographie de Laroche, à Seattle) 204
Comment on arrive à Dawson en hiver. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 205
Un mineur et son traîneau, en hiver. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 205
Départ pour la chasse. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 206
Embouchure d'un creek. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle) 207
Prospection dans la vallée du Quartz. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de l'auteur). 208
Le poste de Sixty Mile. (Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur). 209
Joe Ladue. (Croquis de l'auteur). 210
Un claim, l'hiver, au Klondyke. (Dessin d'Oulevay, photographie de M. Goldschmidt) 210
Lavage de l'or au pan. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 211
Halage au bord du Yukon. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 212
Un camp de prospecteurs. (Dessin de Gotorbe, photographie de M. Goldschmidt) 213
Une installation de mineurs. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt) 214
Bonanza Creek. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 215
Passage d'un affluent du Yukon. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 216
Forty Mile City. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 217
Le colonel Evans. (Croquis de l'auteur). 217
Navire pris dans la glace, à l'embouchure du Yukon. (Photographie de Laroche, à Seattle) 218
Steamers du Yukon. (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur). 219
Un vapeur échoué. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 220
Pépites du Klondyke photographiées d'après nature, à la dimension des originaux. — Poids de la chaîne, 170 grammes. — Epingle, 25 grammes. — Pépite n° 1, 47 gr. 1/2. — Pépite n° 2, 35 grammes. — Pépite n° 3, 39 grammes. — Valeur, 3 fr. 10 le gramme 221
Convoi de mineurs. (Photographie de Laroche, à Seattle). . 222
Exploitation d'un placer par la méthode hydraulique (page 225). (Photographie de Laroche, à Seattle) 223
Passage de la Dyea. (Photographie de Laroche, à Seattle). 224
Chargement du bois sur les rives du Yukon. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur). 225
Kitty. (Croquis de l'auteur). 226
Miliciens canadiens. (Croquis de l'auteur). 226
La tente de Skookum Jim. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le croquis de l'auteur) 227
Chiens-loups de l'Alaska. (Dessin de Malher, d'après le croquis de l'auteur) 228
Le lac Lindeman (page 230). (Photographie de Laroche, à Seattle). 229
Chien pêchant des saumons (page 232). (Dessin de Malher, d'après le croquis de l'auteur). 229
Lac Deep. (Photographie de Laroche, à Seattle). 230
Glacier au sommet de la passe de Chilkoot. (Photographie de Laroche, à Seattle) 231
Vue de Dyea. (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur) 232
Indiens chilkoot. (Photographie de Laroche, à Seattle). . . 233
Camp indien a Dyea (page 233). (Dessin de Mme Paule Crampel) 234
La passe de Chilkoot (page 230). (Photographie de Laroche, à Seattle). 235
Vue de Sitka (page 232). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) 236
Totems à Sitka. (Photographie de Laroche, à Seattle). . . 237
Église russe de Sitka (page 233). (Croquis de l'auteur). . . 238
Rennes importés par le gouvernement des Etats-Unis à Seattle. (Photographie de Laroche, à Seattle). 239
Vancouver. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 240

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR

(Octobre-Décembre 1897)

PAR *M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY*

du Bataillon de Tirailleurs Algériens

Un kiosque à annonces à Tananarive. (Dessin d'Oulevay). 241
Ex-voto à l'entrée d'un village. (Dessin de Massias). . . 241
Itinéraire de M. Duruy dans le nord de Madagascar. . . 242
Construction d'un tombeau hova. (D'après une photographie). 243
Une plaine de l'Imerina. (Dessin de Boudier). 244
Un puits dans un village hova. (D'après une photographie). 245
Pirogues dans les rizières inondées de la plaine de Tananarive. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . 246
Femmes sakalaves. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. L. Nevière) 247
Femme sakalave. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 248
Les bourjanes après le passage du Bemarivo (page 250). (D'après une photographie). 249
Le gouverneur de Tsaratanana (page 245). (D'après une photographie) 250
Vallée de la Betanatana (page 245). (D'après une photographie). 250
Plaine de Motety. (Dessin de Boudier). 251
Satranas. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 251
La Mahajamba (page 244). (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) 252
Marche sur les rives de la Sofia. (Dessin de Massias, d'après une photographie). 253
Un bourjane transportant deux tortues. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 253
La Sofia en amont des chutes (page 253). (Dessin de Boudier). 254
Les chutes de la Sofia (page 253). (Dessins de Boudier, d'après des photographies) 255
Taillis de la rive droite de la Sofia. (Dessin de Boudier). 256
Vallée de l'Ambatafa. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 257
Dans les montagnes (page 256). (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 258
Les petits sakalaves de Befandriana chantant « la marseillaise » (page 255). (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie). 259
Le rova de Bealanana (page 227). (Dessin de Boudier, d'après une photographie) 260
Un village sakalave. (Dessin de Mignon, d'après une photographie). 261
Scène dans un village sakalave. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie). 262
Entrée d'un village en Imerina. (D'après une photographie). 263
Boutres indiens, à Majunga. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 264

L'ITALIE INCONNUE

(Voyages dans l'ancien Royaume de Naples)

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

Vue d'ensemble de la citadelle de Lucera (page 267). (Dessin de Taylor). 265
Porte de Lucera. (Dessin d'Oulevay). 265
Crypte de la cathédrale de Foggia. (D'après une photographie) 266
Les fossés de la citadelle de Lucera. (Dessin de Boudier). 267
Ruines du château de Fiorentino (page 270). Dessin de Taylor). 268
Citadelle de Lucera : Tour de la Reine. (Dessin de Boudier). 268
Façade de la cathédrale de Troja (page 272). (Dessin de Gotorbe) 269
Abside de la cathédrale de Troja. (Dessin de Mignon). . 270
Le « tavoliere » des Pouilles. (Dessin de Mme Paule Crampel) 271
Fragment d'une des portes de la cathédrale de Troja. (D'après une photographie). 272

Siponto (page 276). (Dessin de Boudier, d'après l'aquarelle de M. Octave Join-Lambert). 273
Cathédrale de Siponto (page 276). (D'après une photographie). 274
Port de Manfredonia. (Dessin de Boudier). 275
Scène à Troja (page 270). (Dessin de Massias). 276
Château de Montesantangelo (page 278). (Dessin de Boudier). 277
Un homme de Montesantangelo. (Dessin de Boudier) . . . 277
La pointe du Gargano (page 287). (Dessin de Taylor). . . 278
Sur la place de Montesantangelo. (Dessin de Massias). . 279
Monte Sacro. (Dessin de Taylor). 280
Une ruelle à Viesti (page 284). (Dessin de Mignon). . . . 281
La diligence de Viesti (page 284). (Dessin de Massias). . 282
L'arrivée des pèlerins dans la grotte de Montesantangelo (page 279). (Dessin de Mme Paule Crampel). 283
Viesti, le soir. (Dessin de Boudier). 284
La forêt de l'Ombre, sur le mont Gargano (page 282). (Dessin de Taylor). 285
L'ermitage de Pulsano (page 281). (Dessin de Boudier) . . 286
Un forçat de Tremiti. (D'après une photographie) 286
Vues de Tremiti. (Dessins de Boudier). 287
L'église de Tremiti. (Dessin de Gotorbe) 288

OUESSANT

(Enez Heussa — L'Ile de l'Epouvante)

par *M. PAUL GRUYER*

Les rivages d'Ouessant. (Dessin de Boudier, d'après une photographie prise du phare de Créac'h) 289
Une Ouessantine. (Photographie de l'auteur). 289
La campagne d'Ouessant. (Photographie de l'auteur). . . . 290
La poste à Lampaul. (Dessin de Massias). 291
Les récifs de Créac'h, et la pointe de Bougouglas (page 291). (Photographies de l'auteur). 292
Le cimetière d'Ouessant et le village de Lampaul (page 290). (Photographies de l'auteur). 293
Trois petites Ouessantines. (Photographie de l'auteur) . . 294
Les brûleurs de goémon (page 293). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur) 295
L'île Keller (page 299). (Dessin de Boudier). 296
Le phare de Créac'h. (Photographie de l'auteur). 297
L'île Molène. (Photographie de l'auteur). 298
Un homme d'Ouessant. (Photographie de l'auteur). 299
L'ancienne sirène à vapeur. (Photographie de l'auteur). . . 300

TABLE DES MATIÈRES

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES

(Le Pays sacré des Lamas)

PAR *A.-H. SAVAGE-LANDOR*

I. Départ pour le Thibet. — A la frontière. — Exactions et atrocités des Thibétains. — A Garbyang. — Hospitalité des Chokas. — Mœurs des Chokas. — Le *Rambang*. — Mariages. — Funérailles . . 1

II. Départ de Garbyang. — Adieux des Chokas. — Un passage périlleux. — Réception à Nabi. — Le docteur Wilson à Kouti. — Deux nouveaux compagnons. — Un brigand. — En marche. — Manque de combustible. — Rencontre de Thibétains. — Une reconnaissance sur le glacier de Mangchan. — Au sommet du col. — Affreuses souffrances. — Le col de Loumpiya. — Dans le Thibet. — Traces de pas. 13

III. Lama Chokden. — Le mont Kaïlas. — Les *kiangs*. — Le fort de Gyanema. — Conférence avec les officiers thibétains. — Bruits de trahison. — Le barca Tarjum. — Nouvelles conférences. — Autorisation d'aller au lac Mansarouar, donnée et retirée. — Retraite simulée. — Départ avec six coulis. — Des lacs à 5 400 mètres. — Nuit dans la neige. 25

IV. Rencontre de brigands. — A bout de provisions. — Députation de Chokas à Taklakot. — Nous vivons d'orties. — Retour des Chokas. — Conspiration de mes hommes. — Soldats thibétains à notre recherche. — Le Tizé ou Kaïlas. — Le lac Rakstal. — Bandits thibétains. — Le lac Mansarouar. — Village et monastère de Tucker. — Mes cinq Chokas m'abandonnent 37

V. Un camp thibétain. — Métallurgie et sellerie. — Fuite des deux derniers Chokas. — Rencontre d'un détachement de Thibétains. — Démonstrations d'amitié. — Rupture. — Les deux yaks enlevés et repris. — Nouveaux soldats thibétains. — Surprise nocturne. — Nouveaux amis thibétains. — La passe de Maioum. — Dans le bassin du Brahmapoutre . . 49

VI. Un nouvel ami. — L'intérieur d'une tente thibétaine. — Les femmes thibétaines. — Mariage. — Polyandrie et polygamie. — Cérémonies funèbres. — Une attaque repoussée. — Traversée de marécages. — Mansing perdu et retrouvé. — Les yaks à l'eau. — Perte de nos bagages. — Arrivée à un campement thibétain. — Bon accueil. — Trahison. — Prisonniers. 61

VII. Prisonniers dans le camp thibétain. — Chanden Sing fouetté. — Mon interrogatoire. — Le *Pombo*. — Un ami imprévu. — Le *Roupoun*. — Une journée de tortures. — Les yeux brûlés. — Simulacre de décapitation. 73

VIII. Nouvelles tortures. — Déballage de mes instruments. — Incidents divers. — Divertissements offerts par le *Pombo*. — Scènes d'hypnotisme. — Demandes d'oracles. — Mort certaine. — Délivrance inattendue. — En route pour la frontière. — La passe de Loumpiya. — Taklakot. — Retour. 85

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER

(El Goléa et les Trois Forts)

PAR *MM. LE Dr HUGUET* ET *LE LIEUTENANT PELTIER*

I. El Goléa 97

II. Les Trois Forts. 106

III. Fort Mac-Mahon 108

IV. Fort Miribel. 109

V. Le fort de Hassi Inifel. 111

VI. De Miribel à Inifel et à Mac-Mahon. 112

VII. Les dissidents. 113

VIII. Les troupes sahariennes 116

EN TYROL

D'Innsbruck à Meran

PAR *M. AUGUSTE MARGUILLIER*

I. Innsbruck. — La ligne du Brenner 121

II. Meran et ses environs 133

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE

(De Paris au lac Bennett)

PAR *M. LÉON BOILLOT*

I. D'Europe à Seattle. — Départ pour Dawson. — En mer. — Nos compagnons de route. — La mine d'or de Treadwell. — Juneau et Skagway. . . . 145

II. Skagway, le Sésame du Nord. — Tons et couleurs. — La foule. — La Babel de l'Alaska. — Soapy Smith et sa bande. — Un grec fameux et sa fin. — Le Comité de vigilance des 101. — Effets de lumière polaire. — Les restaurants. — Un Yankee entreprenant. — Pêche à travers la glace. — Le « Whitelaw » en flammes. — L'Hôpital 152

III. Campement sur la glace. — Une échauffourée. — Le défilé du Porc-Epic. — Encombrement. — La Tente des chevaux morts. — Cinq kilomètres en dix heures. — Cruautés envers les animaux. — Un crime sur le chemin. — Un hôtel de première classe. — Difficultés de la route, le gué, la route à chars, le péage. 157

IV. Le *White Pass*. — Altitude et caractéristiques. — Les caches au sommet. — Le drapeau. — Un sergent diplomate. — Utilité du *parka*. — Tempêtes de neige. — Pugilat. — La ville du Soleil levant. — Les lacs 161

V. A Log Cabin. — Où le pain vaut son pesant d'or. — Terrible condition de la piste. — Difficultés en chemin. — Le froid recule vers le pôle. — Emigration vers le Nord. — Bennett. — Sa situation. — Tête de ligne. — Les hôtels. — Le lac et les rapides. — Les caches. — Une échappée au poste de Tagish. — Procession des chercheurs d'or sur le lac. — A la voile sur la glace. — Caractère de la contrée 165

VI. Caribou Crossing. — De l'hiver à l'été en un jour. — Les dunes. — Une catastrophe. — Chasse aux poules de bruyère. — Pêche à l'ombre chevalier. — Comment on construit les bateaux. — Prépatifs pour la navigation des lacs et rivières. — Lancement et départ 169

VII. Les lacs. — La rivière Six Mile. — Au poste de Tagish. — Un prêche en plein air. — Quatre assassins indiens. — Tragédie. — Le lac Marsh. — La flottille de bateaux. — Un violoniste hongrois. — Une truite saumonée 176

VIII. La rivière Fifty Mile. — Miles Canyon. — Un tramway en troncs d'arbres. — Les rapides du White Horse. — Un mariage en canot. — Nombreuses victimes. — Naufrages. — Le lac Laberge. — Quatre jours sur une île. — Voyage de nuit. 178

IX. La rivière Thirty Mile. — Dangers de cette rivière. — Nous l'échappons belle. — Les rivières Teslin, Lewis, Big Salmon 181

X. Les Cinq Doigts. — Les rapides de Rink. — Fort Selkirk. — Chef-lieu du territoire. — Le Yukon. — Un volcan éteint. — Coulée de lave. — La rivière Blanche. — La rivière Stewart. — Le poste de Sixty Mile. — La rivière indienne. — Les oies et les îles du Yukon. — Vitesse du courant. — Les maringouins 193

XI. La ville de Dawson. — Son histoire. — Son avenir. — Sa population. — Caractère des habitants. — Les vétérans du Yukon. — Les Chi-Cha-Kos. — Les magasins. — Les « salons ». — Les restaurants et ce qu'on y mange. — Viande et gibier. — Les voituriers. — Le soleil de minuit. 185

XII. Dawson (suite). — Le bureau des postes assiégé. — Les jeux. — Les salles de danse. — Les mineurs. — La police. — Le 4 juillet et les chiens. — Pas de mariages à Dawson. — Les églises et les hôpitaux. — Les banques et les journaux. 194

XIII. Le Klondyke et ses affluents. — Les placers de Bonanza et de l'Eldorado. — Le Dôme. — Comment on a découvert l'or. — Mode de travailler les placers. — Les Fourches. — Skookum et French Guelch. — Les creeks de Dominion, Hunker, Sulphur et Quartz 197

XIV. Un tour d'exploration. — Prospection d'un creek inconnu. — Une percée dans la forêt. — Ces pauvres baudets. — Les montagnes Rocheuses. — Viande d'élan. — Maladie et démoralisation. — Les morilles. — Sur Quartz Creek. — Une découverte aurifère. — Eboulement. — Etayement des puits. — Location de claims. 205

XV. Quelques types du Klondyke. — Alexandre Mac Donald, Joe Ladue, Henderson, etc. — Journaux de Dawson. — Le Klondyke et ses richesses. — Animaux à fourrure. — Le pays des grandes chasses. — Les oiseaux du Yukon. — Administration du Territoire 210

XVI. La rivière Forty Mile et ses placers. — Les gisements de charbon. — Barres aurifères (de Roger). — Légende indienne. — Les vapeurs du Yukon. — Mouvement commercial du fleuve. — Statistiques et prix courants. — Production aurifère du Klondyke. — La taxe sur l'or. 217

XVII. A bord du *Columbian*. — Incendie à Dawson. — Ruines à Selkirk. — Le colonel Evans. — Les pommes de terre de Sixty Mile. — Produits agricoles du Yukon. — Les autres routes. — La barre de Cassiar. — Un campement d'Indiens. — Amour maternel 222

XVIII. Le Nora. — Une fausse alerte. — Le lac Lindeman. — Tempête sur le Chilkoot Pass. — Une catastrophe. — Les échelles. — Sheep Camp. — Canyon City. — Chien indien pêchant le saumon. — Les glaciers. — Dyea. — Sitka. — Le retour. — Sir Wilfrid et le planton. — Les Canadiens français 229

XIX. Conclusion. 234

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR

(Octobre-Décembre 1897)

PAR *M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY*

du Bataillon de Tirailleurs Algériens

I. De Tananarive à Tsaratanana. 241

II. De Tsaratanana à Befandriana 244

III. De Befandriana à Ambatontatao. 255

L'ITALIE INCONNUE

(Voyages dans l'ancien Royaume de Naples)

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

III. Foggia et les villes historiques de la Capitanate. — Lucera des Sarrasins. — Le patois français de Faeto. — La cathédrale de Troja. — Le *Tavoliere* des Pouilles : Histoire d'un désert. 265

IV. Le mont Gargano et les îles Tremiti. 277

OUESSANT

(Enez Heussa — L'Ile de l'Epouvante)

PAR *M. PAUL GRUYER*

I. Ouessant. — Sa situation. — Son cimetière. — Ses moulins à vent et ses moutons. — Ses phares et ses roches. — Histoire et légendes. — Ses femmes. — Coutumes bizarres. — Courants et naufrages. — L'Anglais « ennemi héréditaire ». — La défense de l'île. — Les autres îles du groupe d'Ouessant. — La légende de Thulé 289

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Fromont.

LE

TOUR DU MONDE

LEVALLOIS-PERRET

IMPRIMERIE CRÉTÉ DE L'ARBRE

55, rue Fromont, 55

NOUVELLE SÉRIE — 5e ANNÉE

2me SEMESTRE

LE

TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

THÈQUE
PRÊT
TRALE NATIONALE

PARIS

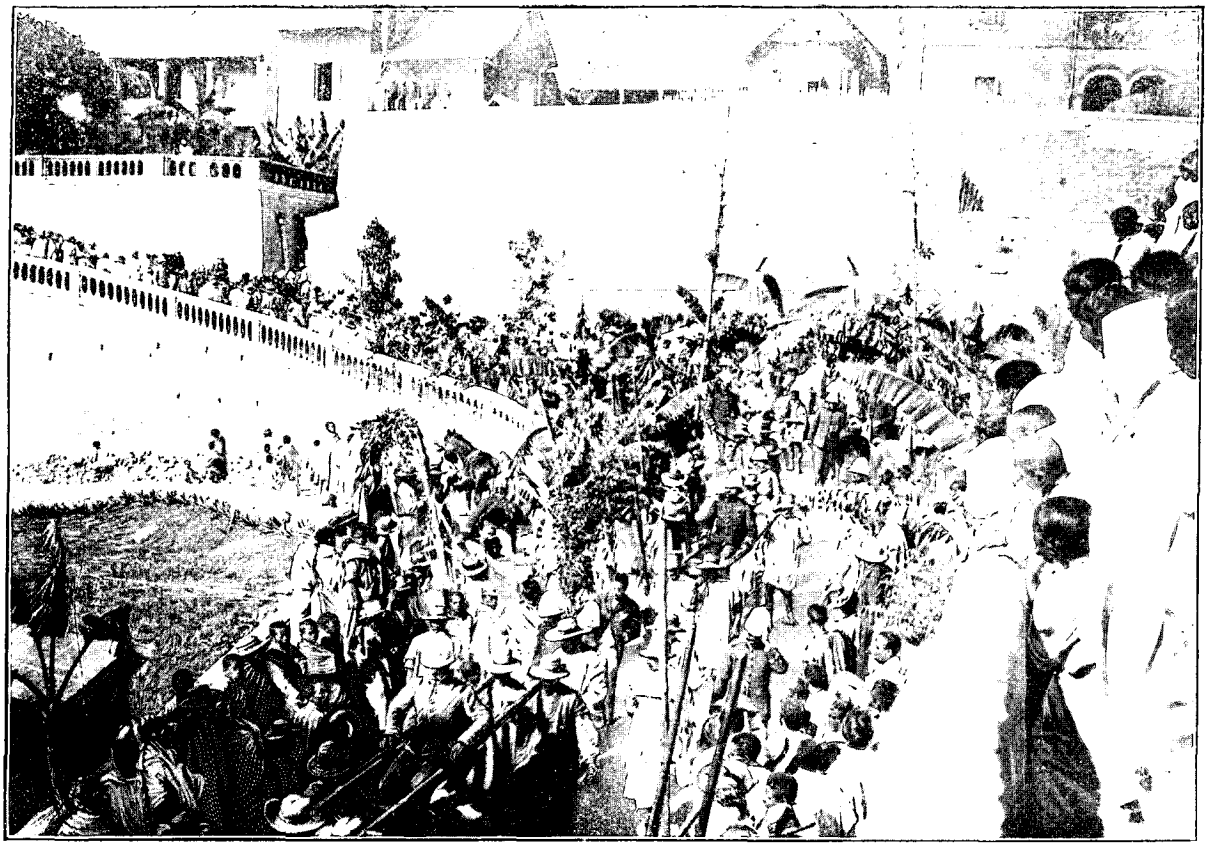
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET, STRAND*

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART DE TANANARIVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1],

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR.)

Le général Gallieni a, pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1898, fait le tour de Madagascar, afin de résoudre sur place un certain nombre de questions d'ordre militaire, administratif ou économique. C'est le récit de cet intéressant voyage, écrit par un des officiers qui accompagnaient le général, que nous publions.

I

DE TANANARIVE A ANKAZOBÉ.

Départ de Tananarive. — Les bourjanes et le filanzane. — Les Fahavalos. — Ranavalo III. — Le 4e territoire militaire. — Arrivée à Fihaonana. — L'École de Fihaonana. — Ankazobé et ses constructions, son école professionnelle, sa ferme-école. — Le zèle religieux de Rakotomanga.



UN BOURJANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

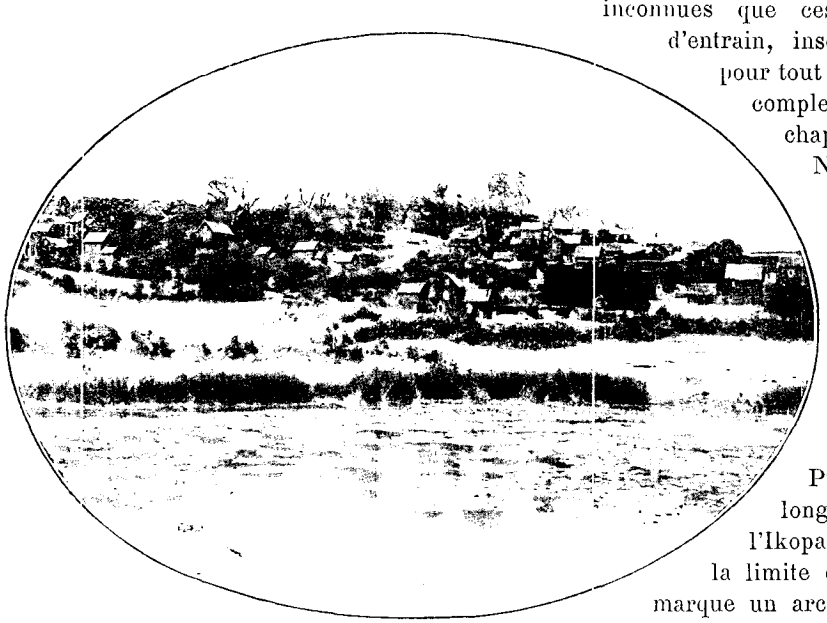
Le 2 juin 1898, le général Gallieni quittait Tananarive pour aller inspecter les provinces du littoral, se rendre compte de l'état d'avancement des grandes voies de communication en construction, route de Tananarive à Majunga et de Tananarive à Tamatave, etc., et s'efforcer de dissiper le malentendu qui retenait encore éloignées de nous certaines populations de l'Ouest et du Sud-Ouest. On pouvait compter que le voyage du général Gallieni se prolongerait au moins trois ou quatre mois. Aussi le général, afin de pouvoir pendant ce long voyage continuer à diriger toutes les affaires de l'île et résoudre sur-le-champ les questions pendantes ou qui se présenteraient en cours de route, emmenait-il avec lui un personnel relativement nombreux : son officier d'ordonnance, le lieutenant Martin, deux officiers d'état-major (le capitaine Hellot, du génie, et le capitaine Nèple, de l'infanterie de marine), l'administrateur adjoint Guyon, et l'administrateur-interprète Berthier. Après cette présentation, nous pouvons, si le lecteur veut bien nous le permettre, monter en

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de M. L. Nevière.*

filanzane[1]. Donc, le 2 juin, par un bel après-midi d'automne, nous quittons Tananarive au milieu d'une foule immense d'indigènes qui, rangés sur les côtés des rues jusqu'aux dernières maisons de la ville, acclament le général à son passage, chantant, battant des mains en cadence suivant la coutume malgache.

Un nombre considérable de colons, de fonctionnaires, d'officiers, ont tenu à accompagner le général. Mais déjà, les bourjanes accélérant l'allure, le nombreux cortège défile au grand pas gymnastique entre les haies pressées de la foule des indigènes chantant, applaudissant, criant au milieu du brouhaha des bourjanes et de la cohue des filanzanes qui s'atteignent, se dépassent, se croisent, s'entre-croisent, se poussent, se heurtent, se choquent, ou parfois s'arrêtent brusquement au détriment de l'équilibre du voyageur prudemment cramponné aux brancards, à travers les lazzis des porteurs qui, pressés, tiraillés, rejetés, bousculés, souvent même tamponnés par le filanzane qui les suit, ne perdent pas pour si peu leur bonne humeur ni leur entrain. C'est une véritable course folle de chevaux échappés. Chaque équipe veut en effet que son vazaha[2] soit au premier rang et n'a pas de cesse qu'elle n'y soit arrivée, jouant des coudes ou se glissant, se faufilant, s'intercalant, chevauchant même à demi sur les filanzanes voisins ou même fréquemment descendant dans le fossé, le plus souvent, il est vrai, involontairement. Ni la chaleur, ni la poussière, ni l'encombrement, ni la bousculade, ni les « *mora, mora* »[3] répétés sur tous les tons, ni les objurgations désespérées du vazaha n'y peuvent rien. A la fin, celui-ci résigné, impuissant, mais solidement fixé aux brancards, prend le parti de s'abandonner entièrement à la grâce de Dieu et à l'habileté de ses bourjanes au milieu de ce flot humain que ne retient plus nulle digue, et à la vérité c'est ce qu'il y a de mieux à faire, car s'il y a quelques horions à recevoir, le brave bourjane les prend à son compte et le vazaha en sort toujours indemne.

Race précieuse que ce bourjane, honnête, dévoué et infatigable, qui avec son chapeau de paille, sa chemise en rabane et sa cuiller dans le dos, parcourt la grande île dans tous les sens en des randonnées fantastiques sous tous les climats, plateaux glacés des hautes régions, ou terres brûlantes du Bouéni et du Betsiriry, par tous les temps et sous toutes les intempéries, au milieu des rafales violentes qui balaient éternellement les plateaux, comme à travers les orages épouvantables qui, pendant l'hivernage, fondent sur les sommets ou grondent avec fracas dans les gorges, jetant sur le pays la foudre et le déluge. Au milieu de tout cela, l'humble bourjane, enfant perdu dans l'immensité de la grande île, transporte fidèlement, sur n'importe quel point et par n'importe quel temps, le blanc qui s'est confié à lui, vivant de quelques centimes de riz ou de racines arrosées d'eau claire et couchant le plus souvent à la belle étoile, sans autre literie que le sol durci par le soleil ou détrempé par la pluie. Aujourd'hui, c'est pour un voyage de plus de quatre mois, sur terre et sur mer, à travers des régions inconnues que ces bourjanes partent gais, pleins d'entrain, insouciants du lendemain et n'ayant pour tout effet, de rechange ou autre, que le complet que nous avons dit plus haut: chapeau de paille et chemise de rabane. N'est-ce pas là la chemise de l'homme heureux de je ne sais plus quel conte ? Cependant nous arrivons aux dernières maisons du village d'Andohatapenaka, faubourg extrême de Tananarive. Un grand nombre de colons et de fonctionnaires prennent alors congé du général, qui les remercie et leur serre la main en leur disant adieu. Puis nous nous engageons sur la longue digue qui borde la rive droite de l'Ikopa. Une heure après, nous atteignons la limite du secteur d'Ambohidratrimo, que marque un arc de triomphe et où le général se sépare des derniers officiers et fonctionnaires qui l'ont accompagné. Le temps est superbe, et tandis que le soleil lentement disparaît à l'horizon dans un lit de pourpre et d'or, la brise du soir, douce, pure, vivifiante, s'élève et vient nous caresser le visage. Les habitants des localités voisines, accourus en foule sur le passage du général forment, avec ceux d'Ambohi-



VUE D'AMBOHIDRATRIMO.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

1. On sait que le filanzane n'est autre chose qu'une chaise à porteurs, un siège à dossier fixé entre deux brancards dont les extrémités reposent sur les épaules de quatre indigènes. Ces porteurs ainsi que ceux des bagages sont appelés bourjanes. Pour de longs trajets on affecte à chaque filanzane deux ou même trois équipes de quatre porteurs qui se relaient à leur guise.

2. Son blanc, son Européen.

3. Doucement, doucement.



LE LABOURAGE DANS L'IMERINA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

dratrimo, une longue haie double à l'entrée du village. Hommes, femmes, enfants, tous ont revêtu leurs plus beaux habits de fête ; et tout ce monde souhaite à sa façon la bienvenue au chef de la colonie, battant des mains en cadence et répétant un refrain à la louange du général. Ce n'est pas tout : le *fok'olona* [1] a dressé d'élégants arcs de triomphe ornés de feuillage et de drapeaux et auxquels pendent les fruits les plus appétissants, oranges, bananes, ananas, etc., que le bourjane altéré déjà guigne de l'œil. La tentation est trop forte; aussi, à peine le général les a-t-il dépassés, assailli maintenant par une pluie de fleurs, que nos porteurs font des bonds invraisemblables pour les atteindre, au risque d'entraîner l'écroulement de tout l'arc sur les derniers filanzanes. Ainsi, au général les fleurs, aux bourjanes les fruits. Et toute la foule de courir se reformer de nouveau en avant dans une course folle à travers champs, au milieu des rires, des plaisanteries, des chocs et des chutes. Tout cela vit, est animé, et combien cet accueil empreint d'une gaieté si franche, d'un empressement si spontané, diffère de notre enthousiasme officiel, de nos réceptions guindées si uniformes avec nos habits noirs et également pareilles, qu'il s'agisse de la venue du chef de l'État, d'un enterrement ou d'un mariage. Nous retrouverons d'ailleurs cet accueil tout le long de la route, avec accompagnement de fanfares ou d'orchestres dans les centres importants, de modestes accordéons dans les localités secondaires, mais toujours aussi empressé, aussi chaleureux, quelque petite que soit la bourgade traversée.

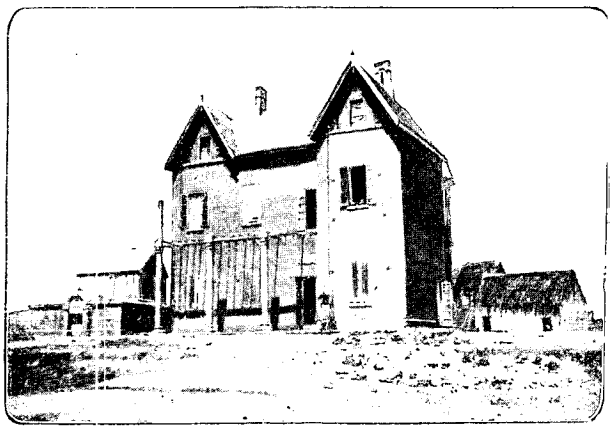
Franchement, ce peuple ne s'accommode pas trop mal du nouveau régime, et il semble qu'un plébiscite ne laisserait aucun doute à cet égard.

Quel changement depuis moins de deux ans dans cette partie de l'Emyrne, quel progrès surtout au point de vue politique ! Pour s'en faire une idée il faut se représenter que ce village d'Ambohidratrimo était, à la fin de 1896, le poste extrême occupé par nos troupes dans cette direction et chef-lieu de cercle militaire. Et même en août et septembre de cette année, la zone comprise entre Ambohidratrimo et Tananarive, c'est-à-dire la banlieue de la capitale, n'était qu'imparfaitement protégée, puisque dans le courant du mois d'août un faubourg de Tananarive était en partie brûlé par les Fahavalos[2] et que, dans les premiers jours de septembre, une bande venant de l'Ouest faisait irruption dans un village à moins de 5 kilomètres de Tananarive, incendiant un

1. La communauté, les gens du village, le corps du village.

2. Le mot *Fahavalos* signifie, comme on le sait, voleurs à main armée, brigands, ennemis ; il s'applique plus particulièrement aux rassemblements armés ayant le vol pour mobile et résistant aux agents de l'autorité. Dans ces derniers temps, on a appelé Fahavalos tous les indigènes, armés ou non qui, refusant de reconnaître notre autorité, tenaient la brousse ou la forêt.

temple et un hameau. On peut évaluer à 10 000 au moins le nombre des indigènes qui, pour cette seule partie du 3e territoire actuel, se trouvaient à cette époque dans les camps de la rébellion, ayant abandonné leurs villages. L'année dernière même, dans les premiers jours d'avril 1897, une attaque générale était résolue par les insurgés. Un groupe de 80 rebelles parvenait à s'emparer d'un important village et l'occupait jusqu'à l'arrivée de quelques soldats d'infanterie de marine accourus du sanatorium voisin, où ils se trouvaient en convalescence. Une battue générale, exécutée aussitôt, exterminait presque entièrement cette bande, ainsi qu'une autre qui la suivait à un jour de marche. Aujourd'hui, ce pays, comme toute l'Emyrne, et même la plus grande partie de l'île, est aussi sûr que n'importe quel endroit de France, au point qu'une personne isolée peut y voyager aussi bien de nuit que de jour sans la moindre arme.



MAISON NATALE DE RANAVALO
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

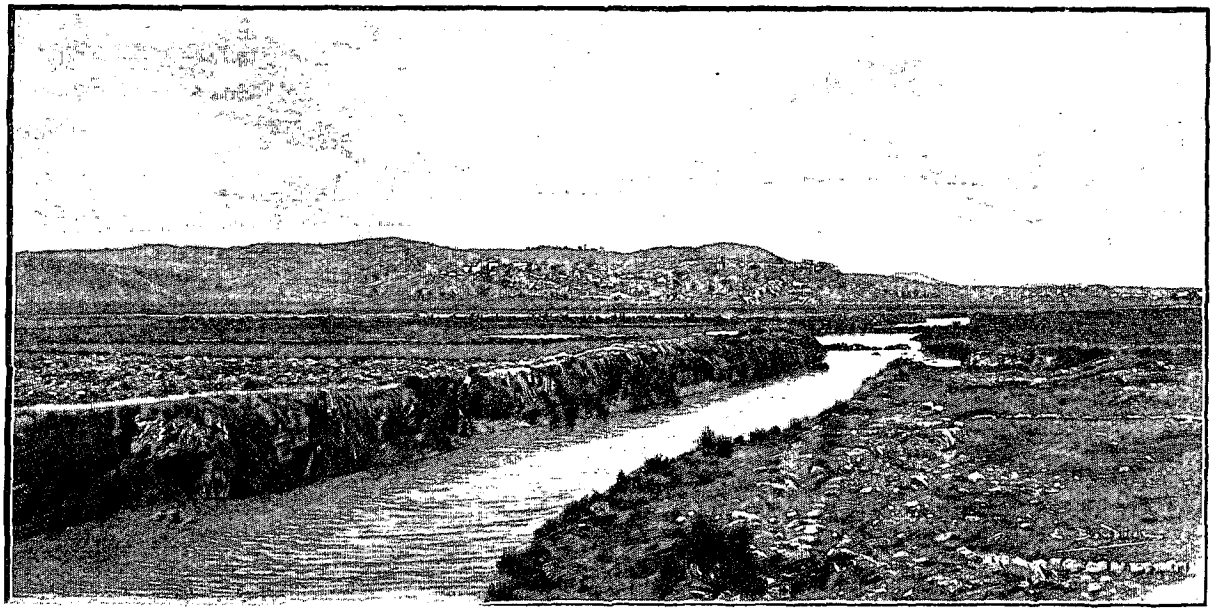
C'est à petite distance de notre route, derrière le rideau formé par les collines voisines, que s'élève le hameau de Fenoarivo, aujourd'hui appelé Manjakazafy, où naquit Ranavalo III en 1862. On ne connaît pas au juste le mobile qui détermina le tout-puissant premier ministre Rainilaiarivony à la choisir comme reine et comme épouse en 1883, à la mort de Ranavalo II, dont elle n'était qu'une parente éloignée. D'après les témoignages recueillis, la raison de ce choix, qui ne laissa pas de surprendre, serait, soit la parfaite nullité de la princesse, soit un caprice qu'elle aurait su faire naître chez Rainilaiarivony. Les mauvaises langues d'aujourd'hui prétendent que la première explication serait la plus plausible. Toujours est-il que Ratrimo, premier mari de la princesse et frère du prince Ramahatra, mourut en temps opportun. On sait comment le général Gallieni mit fin à cette situation équivoque, incompatible avec les droits et la dignité de la France, d'une reine en pleine colonie française, excitant et faisant exciter ses sujets à la révolte contre notre autorité et au massacre de nos nationaux. Le 28 février 1897, Ranavalo III était exilée à la Réunion, où, suivie de plusieurs membres de sa famille et débarrassée d'un sceptre beaucoup trop lourd pour elle, elle a vécu très heureuse d'une pension de 25 000 francs que lui assurait la colonie de Madagascar, jusqu'au jour où on la déporta en Algérie au commencement de 1899.



MONSIEUR PAUL.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Bientôt nous atteignons la limite entre le 3e et le 4e territoire militaire. Le commandant du 4e territoire, son officier adjoint et le commandant du secteur sur lequel nous entrons, y attendent le général. C'est d'abord le lieutenant-colonel Lyautey, un de nos plus brillants officiers de cavalerie, breveté d'état-major, devenu, depuis le Tonkin colonial passionné (qui ne le deviendrait avec le général Gallieni !) et dont l'activité trouve à peine un aliment suffisant dans son vaste territoire, plus grand que 20 de nos départements de France. Son adjoint, le jeune lieutenant Grüss, de l'infanterie de marine, *Herr* Grüss, comme nous l'appelons familièrement, est un officier d'avenir doublé d'un charmant garçon. Quant au commandant du secteur, le capitaine Freystætter, également de l'infanterie de marine, il a pris une part brillante à l'expédition de 1895 et à la répression de l'insurrection de 1896-1897, ce qui lui a valu la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Nous arrivons ensuite à la fertile vallée de Moriandro, riche en rizières et appelée à un certain avenir. Cette vallée, en effet, est desservie par d'excellentes communications. Sa situation si avantageuse ne pouvait échapper au commandant du secteur, dont la ténacité a fini par avoir raison de l'apathie des indigènes. Grâce à ses efforts persévérants, non seulement toutes les anciennes rizières ont été remises en culture, mais encore par des travaux d'assèchement bien compris, plus de 100 hectares ont été conquis sur les marais et convertis en rizières. De plus, les habitants que nous interrogeons le long de la route nous affirment que la dernière récolte a dépassé comme rapport tout ce que l'on avait vu jusqu'alors.



VALLÉE DE MORIANDRO. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

La foule nombreuse qui fait escorte au général se déroule en longs lacets, offrant avec ses lambas blancs et ses robes aux couleurs voyantes un aspect des plus pittoresques.

Un peu avant d'arriver à Ampanotokana, nous traversons un marché créé récemment par le commandant du secteur et au sortir duquel un tombeau indigène attire notre attention. Comme tous les tombeaux de l'Emyrne, c'est une masse carrée revêtue d'assez belles pierres ; sur la face qui regarde la route, le destinataire a eu l'idée au moins originale d'inscrire à côté de son nom le prix déboursé pour cette dernière demeure : 2 500 francs. Excusez du peu ! Double satisfaction, non seulement d'avoir bien fait les choses, mais encore

[redacted]

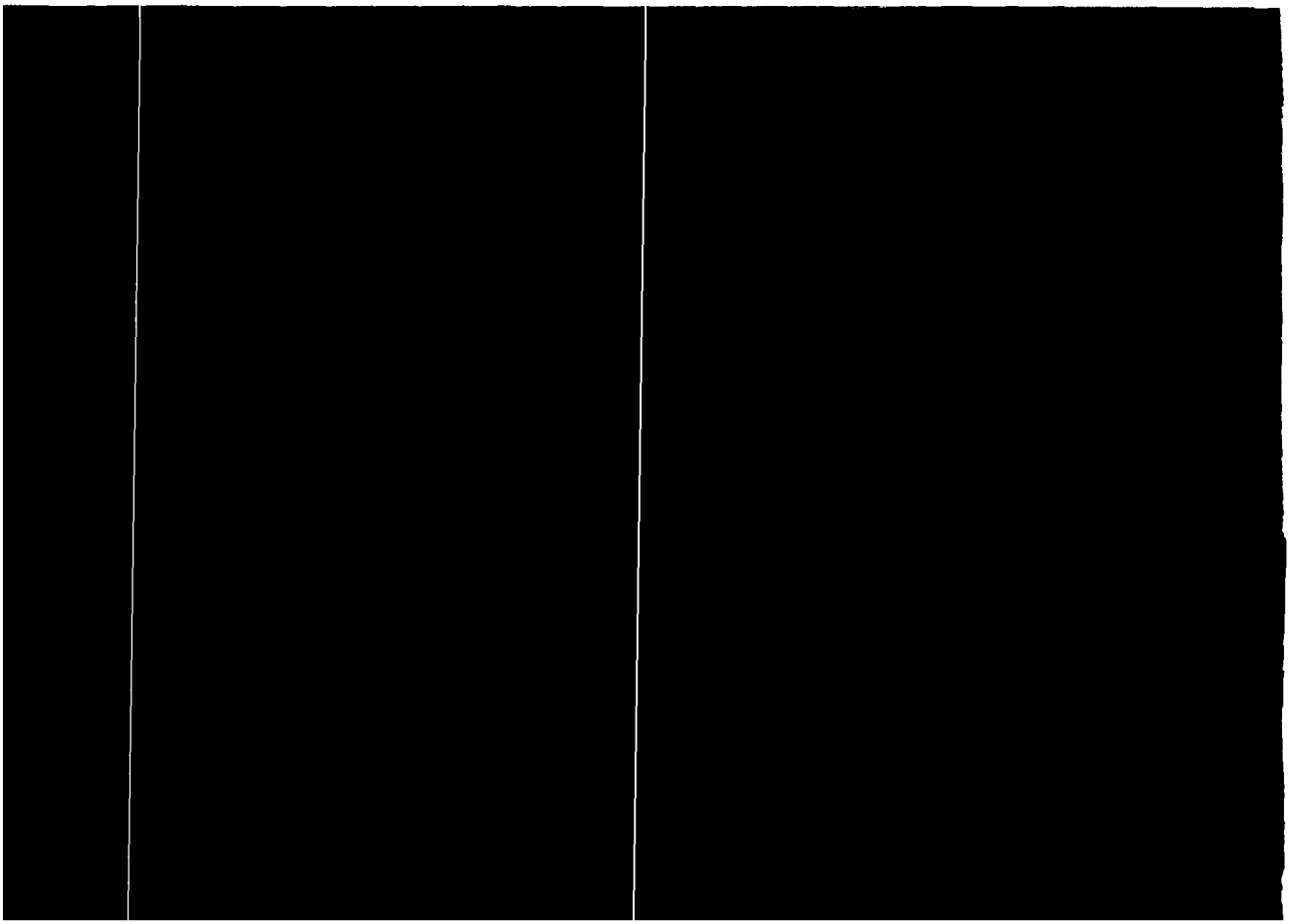
légiée même. Aide de camp de la reine, il en partageait les bonnes grâces et même, dit-on, les faveurs avec son frère Philippe Razafinmandimby, également aide de camp et ancien élève de Saint-Maixent.

Une petite intrigue de cour faillit peu de temps après notre entrée à Tananarive lui coûter cher. Mais fort heureusement pour lui, il en fut quitte pour méditer pendant quelques jours à huis clos sur le danger des délations vraies ou fausses. Rendu à la liberté, il fut envoyé en France avec mission de remettre au Président de la République l'étoile de Radama, une étoile qui de nos jours a bien pâli. Mais il en est de cela comme de beaucoup d'autres choses. Je suis du moins heureux de pouvoir dire que Paul est demeuré un parfait gentleman dont j'ai apprécié le tact et l'intelligence. Mais le plus piquant de son histoire est assurément de se retrouver aujourd'hui sous les ordres de son ancien camarade de Saint-Maixent, le lieutenant Edighoffen, qui y suivait les cours en même temps que lui.

La fanfare de Fihaonana, que dirige un soldat d'infanterie de marine, est également à son poste et salue le général d'une *Marseillaise* enlevée avec une maëstria à nulle autre pareille. Puis le cortège se remet en marche aux sons du « Père la Victoire », qu'accompagnent les acclamations et les chants de la foule. Cette foule de plusieurs milliers d'indigènes, tous munis de chapeaux tricolores et dévalant au grand pas gymnastique sur les lacets de la route, présente un coup d'œil vraiment original. A l'arrivée à Fihaonana, dont le nom signifie « rencontre, assemblée », nouveau concours de population en habits de fête qui acclame le général en agitant des milliers de drapeaux tricolores pendant que la musique, qui se retrouve là je ne sais par quel miracle, attaque à pleins poumons une deuxième *Marseillaise*. *Bis repetita placent.*

Sans perdre un instant et à peine descendu de filanzane, le général, comme toujours, visite les écoles, interroge les enfants, parcourt le village, se fait présenter les autorités indigènes, etc.

Il se montre très satisfait des progrès réalisés depuis sa dernière tournée (février 1898) par les enfants des deux sexes dans l'étude du français, sous la direction du soldat d'infanterie de marine Briat, transformé en instituteur. Aussi leur fait-il remettre de nombreuses gratifications. Vraiment l'on se croirait dans une école de France en voyant tout ce petit monde habillé à l'européenne, d'un côté les fillettes dansant des rondes en chantant, de l'autre les petits garçons jouant au saut de mouton, ou grimpant aux agrès d'un gymnase rudimentaire. Et tout cela vit, est gai, animé, respire la santé et l'aisance. Comme il est loin le temps où toute cette population errait en haillons à travers les forêts, mourant de misère et de faim! Se pourrait-il que cette foule regrettât cette période de désolation et de mort? Mais ce qui est réellement surprenant, ce sont les divers





GROUPE DE SAKALAVES. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

exercices d'assouplissement et de boxe exécutés au sifflet avec une correction et un ensemble parfaits par les garçons (dont quelques-uns sont de véritables bambins), réunissant dans leur costume uniforme les trois couleurs nationales, béret bleu, veston blanc et culotte rouge. Les mouvements aux agrès sont également bien enlevés. En vérité ce minuscule bataillon scolaire de Fihaonana ne le cède en rien à nombre de nos sociétés de gymnastique de France.

Le général visite ensuite le poste d'infanterie de marine, le casernement de la milice, ainsi que toutes les constructions et créations. C'est merveille de voir tout ce qui a été fait depuis notre occupation. Il faut dire, en effet, qu'au moment de l'arrivée de nos troupes à Fihaonana pas une seule case ne restait debout; le village entier, incendié par les Fahavalos, n'était plus qu'un amas de ruines encore fumantes. La presque totalité des habitants était passée de gré ou de force aux rebelles, enfin la région dévastée, désolée, et aux trois quarts déserte, ne présentait plus aucune sécurité. Aujourd'hui, non seulement toutes ces ruines ont été relevées, mais un grand nombre de constructions nouvelles ont été édifiées. Routes, jardins, pépinières, écoles, marchés, tout a été mené de front en même temps que la pacification et l'organisation politique et administrative du pays. C'est une véritable résurrection. Outre un élégant marché couvert qui occupe dans le village même un vaste emplacement et réunit chaque jeudi plusieurs milliers d'indigènes, Fihaonana possède maintenant une magnanerie et plusieurs fabriques de rabanes. Cette dernière industrie y était fort en honneur avant l'insurrection et les produits en étaient envoyés à Tananarive. Ce n'est pas tout : le lieutenant Edighoffen a eu l'heureuse idée d'installer dans le village un petit magasin, où un grand nombre d'articles de commerce français, toiles, cotonnades, quincaillerie, etc., sont tenus par un indigène pour le compte d'un commerçant de Tananarive. Cette petite succursale a réussi au delà de toute espérance et réalise, chaque mois, un important chiffre d'affaires. D'ailleurs, d'une manière générale, les transactions commerciales ont déjà pris une importance qu'elles n'avaient jamais eue.

De là nous descendons à la pépinière, qui se trouve dans un fond, sur les bords d'une pièce d'eau dont on a très bien su tirer parti; ce petit lac qui n'a pas moins de 8 mètres de profondeur, entouré de jardins de tous côtés, bordé de bosquets, forme un site des plus agréables et qui rappelle nos parcs d'Europe. Parmi les plantations nous remarquons surtout un carré de caféiers du pays qui, bien abrités et bien exposés, semblent promettre une complète réussite.

Les résultats obtenus au point de vue politique ne sont pas moins importants. Ce pays, qui même avant l'insurrection était constamment exposé aux alertes, en butte non seulement aux attaques des *Tontakely* [1], mais encore aux invasions, aux razzias des Sakalaves, jouit aujourd'hui d'une sécurité absolue ; les vols de bœufs même ont complètement cessé ; les Sakalaves n'ont plus reparu. Il est difficile de se faire une idée de la terreur qu'exerçaient ces audacieux pillards ; aussi, pour se mettre à l'abri de leurs attaques, les habitants entouraient-ils leurs villages d'immenses fossés. Tous les villages du secteur sont ainsi protégés. Le fossé de Fihaonana, en particulier, large de 3 ou 4 mètres, n'a pas moins de 7 à 8 mètres de profondeur.

Tout le pays aujourd'hui est calme, tranquille. Tous les villages ont été reconstruits et repeuplés. Partout règnent la sécurité et la confiance. Les habitants respirent enfin, libres, sans appréhension, et s'adonnent entièrement, sans crainte ni arrière-pensée, à leurs cultures. Cette soirée à Fihaonana se termine par un concert des chœurs français et malgaches et par un bal en plein air qui obtient un légitime succès. La fête prend fin par une retraite aux flambeaux à travers les allées du jardin. Tous ces lambas blancs qui glissent et serpentent sous les ombrages touffus à travers les bosquets parfumés, aux sons d'une musique bizarre, avec des chants plus bizarres encore, à la lueur de lanternes vénitiennes qui vont et viennent dans le feuillage comme de grosses lucioles, forment par cette nuit sereine, sous l'éclat argenté des premiers rayons de la lune, un tableau réellement pittoresque.

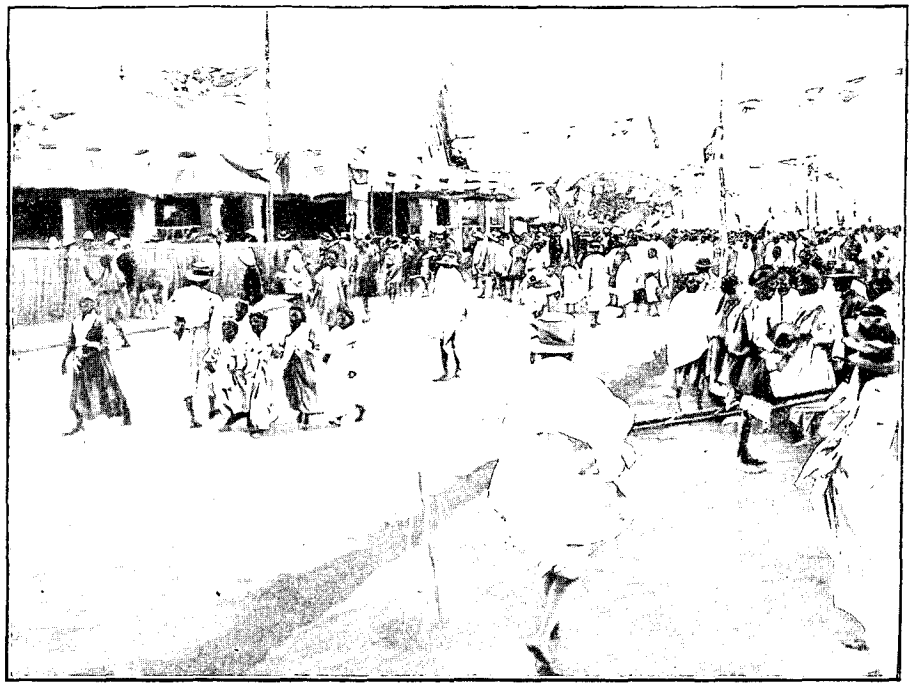


UN BAZAR MALGACHE À FIHAONANA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Après Fihaonana, les villages s'éclaircissent de plus en plus, les cultures également ; cette fois, c'est la solitude presque absolue. On croirait avoir quitté l'Emyrne. Pourtant nous sommes à peine à une cinquantaine de kilomètres de Tananarive. Le pays, du reste offre toujours le même aspect, suite sans fin de mamelons à bases larges piqués de touffes de *véro* [2] encore tendres et vertes à cette époque de l'année. Le temps est superbe, l'air un peu frais.

1. *Tontakely*, voleurs de bœufs.
2. Graminée très commune qui sert de fourrage aux bestiaux.

La sécurité la plus complète règne aujourd'hui dans tout ce pays, et depuis longtemps les voyageurs même isolés le parcourent de nuit comme de jour sans aucune espèce d'escorte. Il serait dangereux toutefois de vouloir supprimer les quelques petits postes de trois ou quatre hommes qui assurent l'ordre et la police dans les *faritanys*[1] ; il est même indispensable de conserver pendant un certain temps encore un petit noyau de troupes dans ce pays si profondément bouleversé pendant la dernière insurrection. Cette partie du secteur d'Ankazobé semble inhabitée. On n'y rencontre ni villages, ni cultures. C'est à peine si certains fonds présentent quelques maigres rizières. A ce moment, nous abandonnons la première route carrossable pour suivre un nouveau tracé à flanc de coteau, qui permettra d'éviter de nombreux lacets. Ce nouveau tronçon est en pleine construction. Après avoir cheminé ainsi pendant quelque temps au milieu des travailleurs, nous apercevons les cases de Sambaïna blanchies au kaolin. Les habitants accourus en foule, de fort loin sans doute, font au général une réception non moins enthousiaste que les villages précédents. Les enfants de l'école, dirigée par un soldat alsacien, ont quelque peu retenu sa prononciation ; aussi est-ce avec un accent qui n'a rien de béarnais qu'ils entonnent, accompagnés par leur maître, le chœur des montagnards : « Mondagnes Byrénées ». Nous déjeunons dans un vaste bâtiment, qui a été pour la circonstance décoré de feuillages et de fleurs par les soldats du poste et les indigènes, et nous remontons en filanzane. A petite distance de Sambaïna, on rencontre encore deux grandes cases isolées, puis plus rien. Le pays est absolument désert ; aussi loin que la vue peut s'étendre on n'aperçoit pas un village, pas un arbre, pas un oiseau, pas un animal quel qu'il soit. Cette solitude et ce silence ont quelque chose d'effrayant. La route que nous suivons, qui est la route définitive, s'écarte très sensiblement, dans cette partie du trajet, de l'ancienne piste muletière construite et employée par le corps expéditionnaire en 1895. Au lieu d'emprunter la vallée de l'Andranobé par Ambohitromby, nous suivons le faîte d'une longue croupe qui pique droit sur Ankazobé.



L'ARRIVÉE À ANKAZOBÉ. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Le principal défaut de cette région consiste dans la faible densité de la population ; les villages y sont peu importants et très clairsemés. C'est là, il est vrai, un défaut que beaucoup d'autres régions de notre nouvelle colonie partagent avec celle-ci. C'est même, à mon sens, le plus grand défaut de Madagascar, le plus gros obstacle qu'y rencontrera la colonisation. La grande île manque de bras, elle n'est pas suffisamment peuplée. Pour une superficie de 600 000 kilomètres carrés, la population n'atteint pas 6 000 000 d'habitants, peut-être 5 000 000 au maximum. C'est donc moins de 10 habitants par kilomètre carré, proportion tout à fait insuffisante. Seuls les environs de Tananarive, l'Ambodirano et le Betsiléo présentent une densité très satisfaisante.

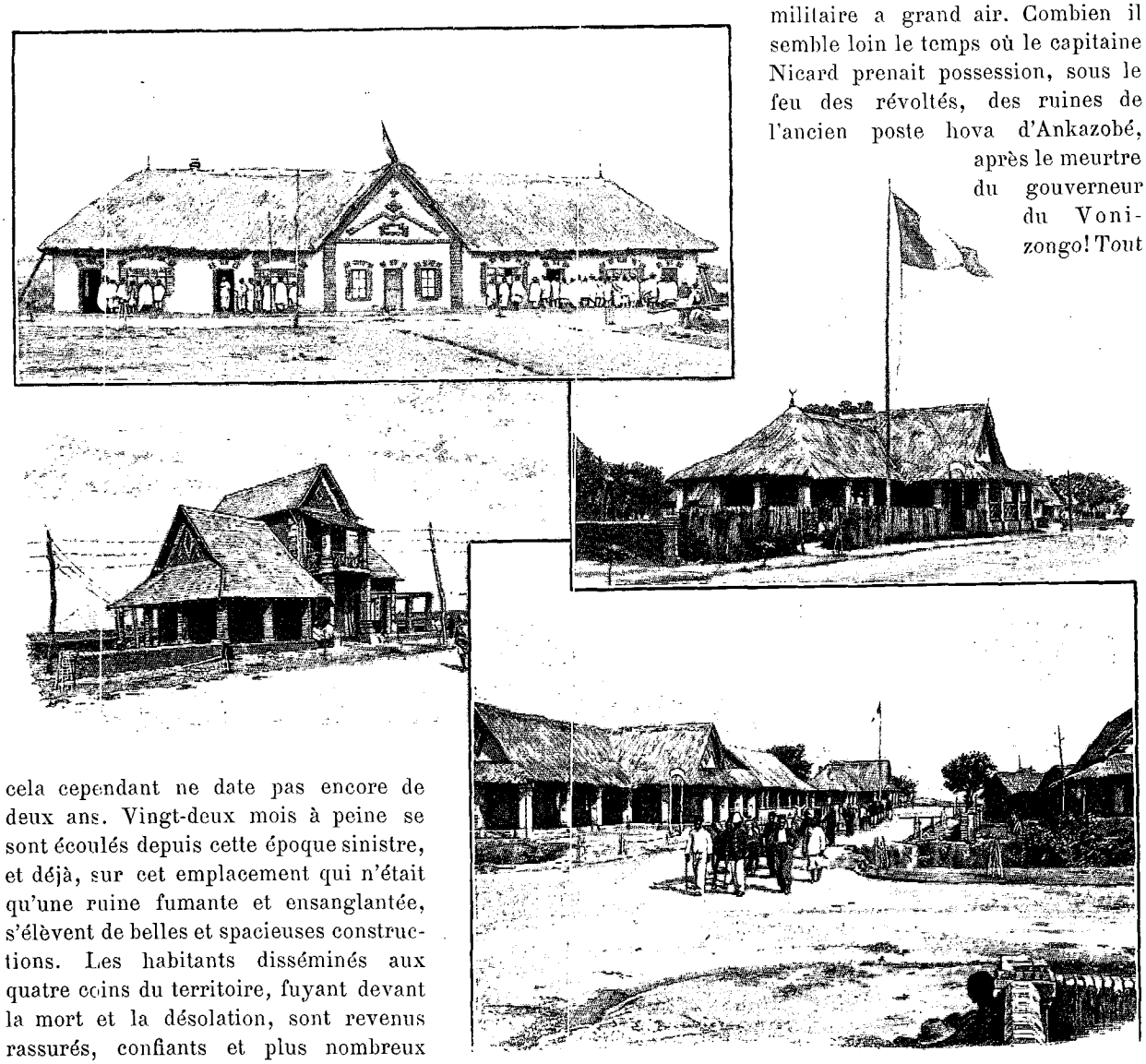
Cependant nous commençons à découvrir quelques villages à gauche de la route ; puis paraissent quelques troupeaux de bœufs paissant çà et là sur les flancs des collines. Nous rentrons un peu dans le monde animé. Au loin, dans le prolongement de la route, le sommet rocheux de l'Angavo se détache dans une échancrure. Bientôt même nous devinons Ankazobé assis dans l'ombre au pied de l'Angavo. Toutefois le chef-lieu est encore loin, et nos bourjanes ont encore à jouer des tibias avant d'en admirer les splendeurs. Mais voilà que tout à coup, à un tournant du chemin, paraît une fort jolie charrette anglaise qui arrive sur nous au grand trot d'une belle jument noire. Nous serrons la main à cet excellent camarade Détrie, qui rentre à peine d'une tournée dans la brousse vers l'ouest du territoire. Puis le colonel repart avec lui toujours au grand trot pour donner ses derniers ordres à Ankazobé. Déjà commence la descente sur l'Andranobé.

1. Le *faritony* est à peu près l'équivalent du canton en France.

A leur tour nos bourjanes, stimulés par la vue de l'équipage qui file à fond de train, détalent à une allure des plus vives. Après trois quarts d'heure environ de cette course folle nous arrivons sains et saufs au grand pont de l'Andranobé, beau travail élégant et solide exécuté par le garde d'artillerie de marine Rebuffat. De là, quelques minutes suffisent pour gravir le plateau sur lequel est construit Ankazobé, où le général fait son entrée aux salves d'artillerie, aux acclamations de plusieurs milliers d'indigènes rangés des deux côtés de la grande avenue jusqu'à un arc de triomphe.

Au delà, les troupes et la milice formant la haie rendent les honneurs, tandis que les clairons sonnent aux champs et que la musique malgache joue la *Marseillaise*. Tous les bâtiments, jusqu'aux plus humbles cases, sont décorés d'une véritable profusion de drapeaux tricolores. En outre, des guirlandes de petits drapeaux et de bannières, tendues tout le long du village d'un côté à l'autre de la vaste avenue, produisent un très heureux effet.

Ankazobé est très bien sous cette parure de fête. Le village, disons mieux, la petite ville d'Ankazobé, a été construite d'après un plan vaste. Percé de larges avenues, présentant déjà quelques belles constructions, telles que le logement du commandant du territoire, du commandant du cercle, le bureau de poste, la gérance d'annexe, l'infirmerie, l'école professionnelle, la maison des passagers, etc., le chef-lieu du 4e territoire militaire a grand air. Combien il semble loin le temps où le capitaine Nicard prenait possession, sous le feu des révoltés, des ruines de l'ancien poste hova d'Ankazobé, après le meurtre du gouverneur du Vonizongo! Tout



VUES D'ANKAZOBÉ.
DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. NEVIÈRE.

cela cependant ne date pas encore de deux ans. Vingt-deux mois à peine se sont écoulés depuis cette époque sinistre, et déjà, sur cet emplacement qui n'était qu'une ruine fumante et ensanglantée, s'élèvent de belles et spacieuses constructions. Les habitants disséminés aux quatre coins du territoire, fuyant devant la mort et la désolation, sont revenus rassurés, confiants et plus nombreux qu'avant l'insurrection. Des routes ont été construites, des écoles créées, dont une école professionnelle qui, réduction de celle de Tananarive, forme, sous la direction de quelques soldats européens, des charpentiers, des menuisiers, des forgerons, des ferblantiers et des peintres. Le reboisement du pays a été commencé; sur de nombreux points, des jardins fournissent en abondance tous les légumes du pays en même temps que ceux de

France. Déjà le commerce a pris un certain essor. Ce n'est pas encore tout. Le général ayant décidé de demeurer à Ankazobé toute la journée du lendemain 5, j'en profite pour me rendre à « la Ferme ». Cette ferme, autre création du commandant du territoire, est située à environ 2 kilomètres d'Ankazobé; elle est gérée par un Français, M. Billard. Outre quelques cultures qui paraissent être en très bonne voie et un assez beau troupeau, j'y trouve, non sans quelque surprise, une laiterie bien aménagée, munie d'un matériel assez complet et fournissant déjà des produits très satisfaisants. Cet essai montre que, malgré ces vastes étendues presque complètement désertes, les exploitations agricoles pourront néanmoins tirer parti de ce cercle d'Ankazobé. La principale richesse passée et future du cercle paraît devoir être l'élevage. Nombreux sont les terrains qui pourront être utilisés pour cet objet. D'ailleurs, dans la dernière partie du trajet, entre Fihaonana et Ankazobé, nous avons pu apercevoir une certaine quantité de beaux zébus paissant tranquillement par groupes assez compacts au milieu des « véro », leur fourrrage favori. Ces bovidés étaient autrefois très nombreux dans le Vonizongo. Réduits de plus de moitié par l'insurrection, les troupeaux sont aujourd'hui en bonne voie de reconstitution, grâce aux mesures prises à temps par le général, qui a vite su reconnaître que les bœufs ont toujours été et seront toujours un des principaux, sinon le principal élément de richesse de Madagascar, pays d'élevage avant tout.



FERME-ÉCOLE D'ANKAZOBÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Un de nos amis a baptisé Ankazobé la *Versailles malgache*. Il y a sans doute une petite et même une grosse pointe d'ironie dans cette appellation. Les filanzanes ne rappellent que de très loin les carosses dorés du Roi Soleil et ni les constructions ni les arbres n'évoquent le souvenir du château et du parc où les Rois de France aimaient à séjourner. Mais vraiment, comme je le disais plus haut, la ville a grand air.

Enfin, ce qui vaut tout autant, la ville et la région qui l'entoure, hier encore théâtre de la lutte la plus acharnée, sont aujourd'hui calmes, tranquilles et absolument sûres. Partout les habitants vaquent paisiblement à leurs cultures, plus nombreuses et plus belles que jamais. Les vallées voisines fertiles et peuplées sont susceptibles de fournir d'excellents lots de colonisation.....

Le soir, à dîner, sur une question posée par le général au sujet de la tolérance réciproque des différents cultes, le colonel Lyautey nous conte l'anecdote suivante, qui donne une idée exacte de ce qu'est le tempérament hova en matière de religion, et de la parfaite indifférence des indigènes pour toutes les idées, dogmes religieux, que nombre d'Européens, pasteurs ou missionnaires, convaincus ou non, se mettent gratuitement en tête de leur inculquer.

Il y a quelque temps, nous dit le colonel, je reçus la visite du R. Père X..., qui venait voir ses catéchumènes d'Ankazobé. Je le priai de me faire le plaisir de venir déjeuner avec moi après l'office. « Eh bien! mon Père, lui dis-je, quand il eut pris place en face de moi, êtes-vous content de vos ouailles? Je ne sais si je me suis trompé, mais il me semble que ces indigènes n'ont guère le sentiment religieux, et vous ne devez pas trouver grande ressource dans notre population. — Oh! pardon, colonel, me répondit le Père, j'ai ici de nombreux et excellents néophytes, pleins de zèle et très attachés à leur foi, et, tenez, j'ai un certain Rakotomanga qui me supplée quand je ne suis pas là et en qui j'ai toute confiance; ce garçon-là a des convictions religieuses très profondes, si profondes que je suis convaincu qu'il n'hésiterait pas à les affirmer au péril même de sa vie. » Heureux de m'être trompé, je félicitai le Père, en souhaitant de le revoir bientôt.

A quelques jours de là, arrive le pasteur protestant Z... Il ne devait évidemment rien avoir à faire à Ankazobé, puisque, au dire du Père, presque tous les habitants étaient catholiques. Quoi qu'il en soit, ce pasteur m'ayant fait l'amitié de s'asseoir à ma table à l'issu du prêche, nous causâmes après le déjeuner. « Eh bien! monsieur le pasteur, lui dis-je, êtes-vous content de vos fidèles? Je me trompe peut-être, mais il me semble que tous ces Malgaches n'ont guère le sentiment religieux. Au surplus, le Père X... ayant ici beaucoup de catholiques,

vous ne devez avoir que très peu de néophytes. — Oh! pardon, colonel, me répond le pasteur, les protestants sont ici très nombreux. Je suis sûr que les prêches sont très suivis. J'ai d'excellents éléments, et tous ces gens-là sont très attachés à leur religion. Tenez, j'ai notamment un Hova qui me supplée quand je ne suis pas là et en qui j'ai toute confiance. Oh! celui-là! En voilà un qui a des convictions religieuses! J'en répondrais comme de moi. Je suis bien sûr qu'il sacrifierait plus volontiers sa vie que sa foi.

— Son nom, monsieur le pasteur?

— Rakotomanga, colonel. »

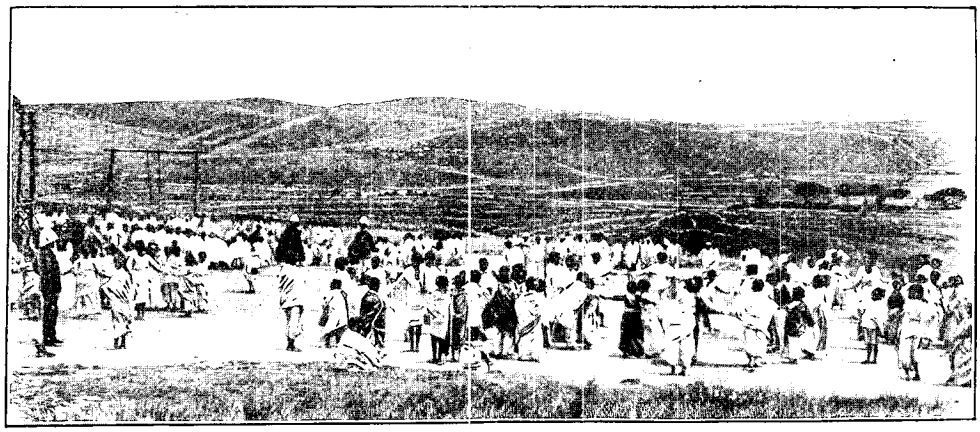
Il n'y avait pas de doute possible. Il n'existait qu'un seul et unique Rakotomanga. Il est vrai qu'il avait des convictions religieuses pour plusieurs.

Et doucement, ce soir-là, je m'endormis au milieu des dernières puces de l'Emyrne en songeant à la philosophie sereine, au sentiment religieux de ce bon peuple malgache et à l'esprit pratique de ce doux Rakotomanga, qui mangeait à deux rateliers! J'ajouterai que j'ai toujours pensé qu'il devait en être de même des ouailles.

Le lendemain, 6 juin, nous quittions Ankazobé de très bonne heure, ravis de tout ce que nous y avions vu et de l'activité intelligente qui anime chacun (y compris Rakotomanga).

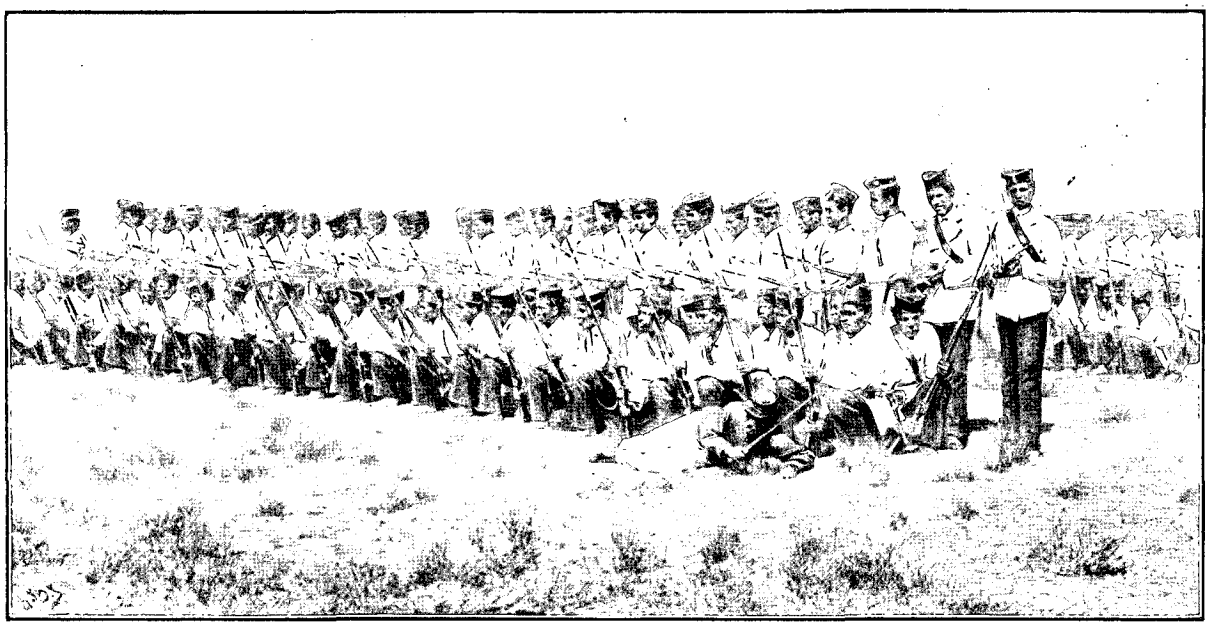
Toutes ces transformations sont réellement merveilleuses, et, s'il en est ainsi dans tout Madagascar, notre nouvelle colonie nous réserve d'agréables surprises.

(A suivre). X...



ÉCOLE DE FIHAONANA : LA RÉCRÉATION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SOLDATS HOVAS MANŒUVRANT. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

II

D'ANKAZOBÉ A SUBERBIEVILLE.

Le plateau du Manankazo. — Les villages militaires. — Le village militaire de Manerinerina. — Le déserteur d'Ankarabe. — Les mokafohys. — Le pont du Mamokomita. — Nous entrons dans le Boéni. — Andriba. — Le Marokolohy. — Antsiafabositra. — Combats de Tsarasaotra et du Beritzoka.



RABEZAVANA. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Dès la sortie d'Ankazobé, la route, en assez bon état, s'élève peu à peu en gravissant doucement une série de mamelons arrondis à bases très larges. Nous ne tardons pas à nous trouver sur un plateau absolument plan et s'étendant à perte de vue. Pas une case, pas un arbre, nulle montagne à l'horizon, pas le moindre accident de terrain, le moindre relief, la plus petite saillie, rien que le plateau, immense, d'une uniformité désespérante et qui semble sans fin. De quelque côté que se tournent les regards, la vue ne découvre absolument que le ciel et le plateau. Pour la première fois, malgré mon existence nomade d'officier d'infanterie de marine, je me trouve dans un champ sans horizon et, comme séparé du reste du monde, j'éprouve une impression d'isolement qui m'étreint malgré moi. C'est la solitude absolue, et une solitude dont on ne voit ni ne soupçonne la fin. Étrange site que ce plateau du Manankazo, qui, paraissant détaché de la terre, se dresse à près de 1 700 mètres d'altitude, éternellement balayé par de froids vents d'Est. Pour toute végétation, une graminée longue et desséchée, uniforme tapis jaunâtre jeté sur la vaste surface.

Nous nous sommes élevés de près de 400 mètres depuis notre départ d'Ankazobé. Il n'y a plus de route maintenant, et à la vérité c'eût été un travail inutile, le sol étant absolument uni.

Après une descente un peu raide nous arrivons au village de Manankazo. Le site est très joli. Dans un cadre de sombre verdure, le Manankazo (affluent de droite de l'Ikopa) roule avec fracas ses eaux écumantes sur un lit de rochers. Sur la rive droite se détachent, en amphithéâtre, le nouveau village, les cases de l'ancien gîte et enfin le blockhaus, aujourd'hui abandonné.

1. *Suite. Voyez p.* 301.

Au grand trot nous franchissons la rivière sur un beau pont de 52 mètres à cinq piles, formées d'un coffrage en rondins bourré de pierres et de quartiers de roches. Puis tout à coup nous nous trouvons au milieu d'une foule animée, vivante, qui acclame bruyamment le Général. Toute cette foule, que nous masquaient tout à l'heure les guirlandes de feuillage du pont forme, au milieu de ce décor, un contraste saisissant avec le désert que nous venons de traverser. Il nous semble réellement que nous rouvrons les yeux au monde habité.

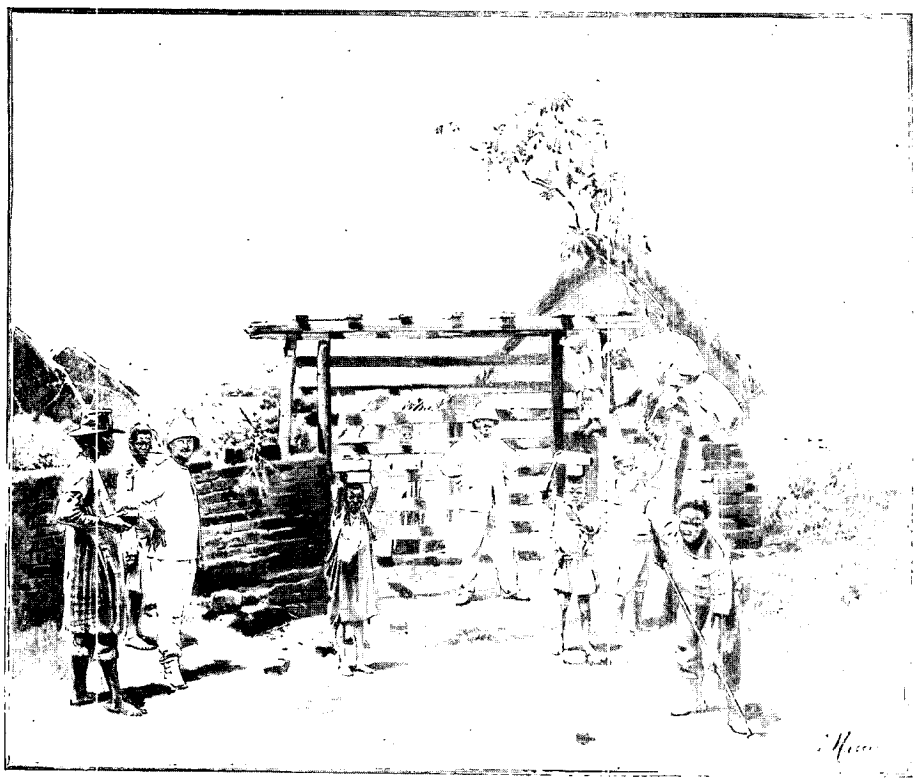
A l'instant nous mettons pied à terre devant le poste, car nous sommes dans un village militaire, le premier que nous rencontrons. Cette création de villages militaires, qui rappellent les légions de Bugeaud, mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Le pays traversé par la nouvelle route étant, comme je l'ai déjà dit, très peu peuplé, aussi bien à cause de l'altitude générale des plateaux que de la fuite des habitants à la suite de l'expédition de 1895 et de l'insurrection, il était indispensable d'y créer de toutes pièces des gîtes d'étape.

D'autre part, il fallait, surtout au début, assurer à ces gîtes une certaine protection, tant en raison de leur isolement que de l'humeur pillarde des indigènes de ces régions retirées. L'installation à demeure d'un petit noyau de tirailleurs malgaches et de leurs familles répondait à ce double *desideratum*.

La réalisation de cette conception, due au lieutenant Grüss et au commandant du territoire, a effectivement donné les meilleurs résultats. Tout le long de la route, des villages ont été créés sur des emplacements convenables et de manière à partager le trajet en étapes d'environ 25 kilomètres. Il en existe actuellement jusqu'à une étape au delà d'Andriba (Antsiafabositra), mais ce jalonnement doit être poursuivi sans interruption jusqu'à Mevatanana-Suberbieville.

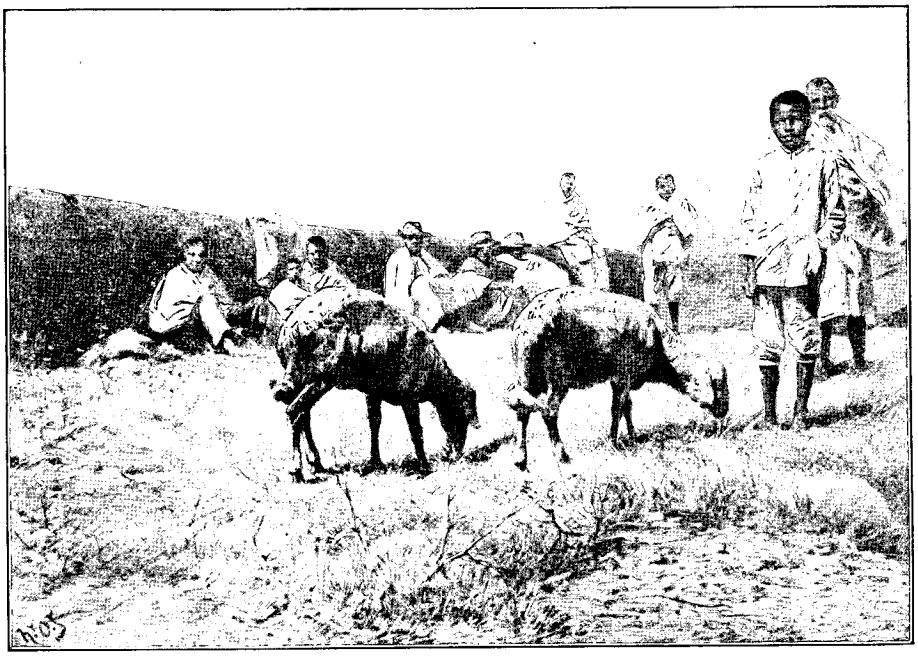
Dans chaque village, les tirailleurs, au nombre de quinze à vingt, se sont construit des cases qu'ils habitent avec leurs familles ; chacun d'eux a reçu une certaine étendue de terrain qu'il cultive. Le village possède en outre un troupeau de bœufs, de moutons et de porcs, et une basse-cour. Ainsi établi, avec sa famille, son champ et sa rizière, l'indigène s'attache aisément au sol et souvent même décide à le rejoindre plusieurs de ses proches. Des marchés se créent, et l'on peut déjà prévoir que quelques-unes de ces agglomérations, en raison de leur situation particulièrement avantageuse, prendront par la suite une réelle importance. Il va sans dire que ces soldats laboureurs ne délaissent pas complètement le fusil pour la charrue, je veux dire l'angade. Constamment exercés et tenus en haleine, ils exécutent de fréquentes reconnaissances, parcourent les parties retirées, peu fréquentées, visitent les localités éloignées, fouillent les anciens repaires, en un mot exercent une active surveillance sur toute la région, qui est ainsi soumise à une police toujours en éveil.



CONSTRUCTION D'UN POSTE. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Je viens de dire qu'il restait encore à créer quelques villages, particulièrement entre Andriba et Mevatanana. Le tracé définitif de la route dans cette dernière section étant maintenant arrêté, il va être procédé incessamment à cette œuvre et les emplacements ont déjà été reconnus. Dès que les derniers villages seront formés, la route de Tananarive à Majunga sera pourvue sur tout son parcours de gîtes d'étape convenables, où les voyageurs, colons et fonctionnaires trouveront des installations pour passer la nuit ; il en sera de même des troupes, qui n'auront plus, dès lors, à bivouaquer en plein air.

Cette création de villages militaires remplit ainsi son triple but : fournir des gîtes d'étape, assurer l'ordre et la sécurité dans le pays, commencer le repeuplement ou plutôt le peuplement de régions presque inhabitées. Le village de Manankazo, actuellement en voie d'achèvement, est établi à 28 kilomètres d'Ankazobé. Il est placé sous le commandement du garde de milice Pélissier ; on a dû, en effet, dans plusieurs cas, suppléer par quelques miliciens au petit nombre de tirailleurs malgaches dont on disposait. M. Pélissier donne une vive impulsion à tous les travaux de construction déjà fort avancés. Diverses cultures vont en outre être entreprises. Celle de la pomme de terre surtout semble devoir réussir. Sur les bords mêmes du Manankazo, de frais et verts pâturages font les délices d'un troupeau de beaux zébus que nous remarquons à quelques pas du village. Aussi M. Pélissier se promet-il d'installer sous peu une laiterie-fromagerie, excellente idée qui sera particulièrement goûtée des voyageurs de plus en plus nombreux qui prennent cette voie. J'ajouterai que ce garde doit être incessamment rejoint par sa femme, que nous trouverons à Majunga et qui, robuste fille de nos campagnes, sera pour son mari non seulement une compagne, mais encore un auxiliaire des plus utiles. N'est-ce pas là un commencement de colonisation, et de bonne colonisation encore ?



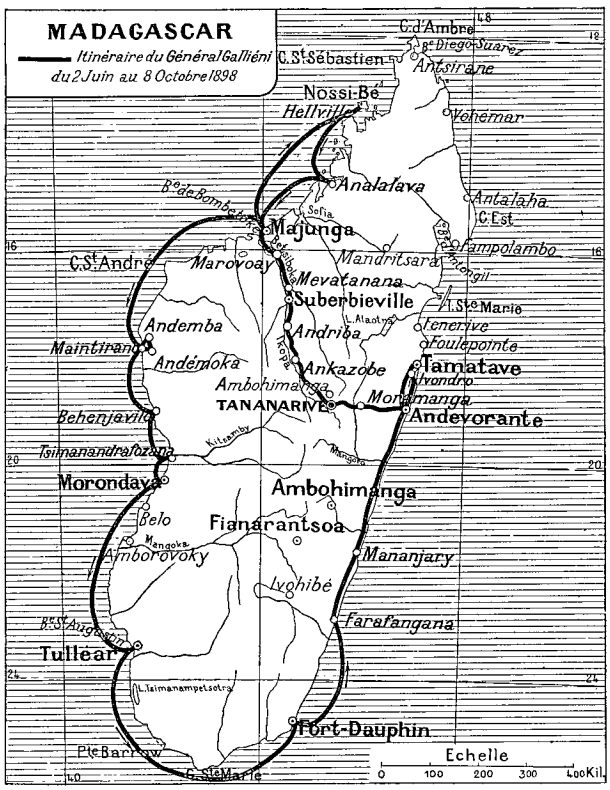
MOUTONS DE L'IMERINA. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Sur les bords du torrent qui mugit à l'orée des bois, ce petit village de Manankazo, avec ses pâturages et ses belles vaches, a quelque peu l'air d'un paysage suisse qui récrée les yeux après la steppe de la matinée.

Le vent frais de cet Oberland nous a donné de l'appétit ; aussi n'est-ce qu'après un repas des plus sérieux que nous nous remettons en route.

La route au delà du Manankazo s'élève de nouveau sur un ensemble de mamelons qui se succèdent, soudés les uns aux autres sans solution de continuité.

Bientôt nous découvrons au Nord-Ouest les Ambohimenas et l'ancien poste militaire qui surveillait la route. Les Ambohimena ne sont autre chose qu'un large pâté montagneux atteignant l'altitude de 1 460 mètres et jeté en travers de l'ancienne route de Majunga à Tananarive. C'est là que le corps expéditionnaire du général Duchesne remporta un succès marqué, le dernier avant d'entrer dans la capitale. Nous approchons de Manerinerina, deuxième village militaire situé à 53 kilomètres d'Ankazobé. L'étape a été un peu dure. Néanmoins, à l'arrivée, les



ITINÉRAIRE DU GÉNÉRAL GALLIENI.

bourjanes sentant le gîte se lancent dans une course folle, et franchissent à fond de train les dernières centaines de mètres.

Manerinerina, création du lieutenant Grüss, est complètement achevé et parfaitement installé. Le village, maintenant commandé par le sergent Ceccaldi, de l'infanterie de marine, comprend dix-huit tirailleurs malgaches établis avec leurs familles. Cases confortables, cultures, marché, rien n'y manque. On y trouve même deux boutiques, l'une succursale de la maison Red et Mater d'Andriba, l'autre tenue par les femmes mêmes des tirailleurs, boutiques assez bien approvisionnées et d'un réel secours pour les tirailleurs et les passagers.

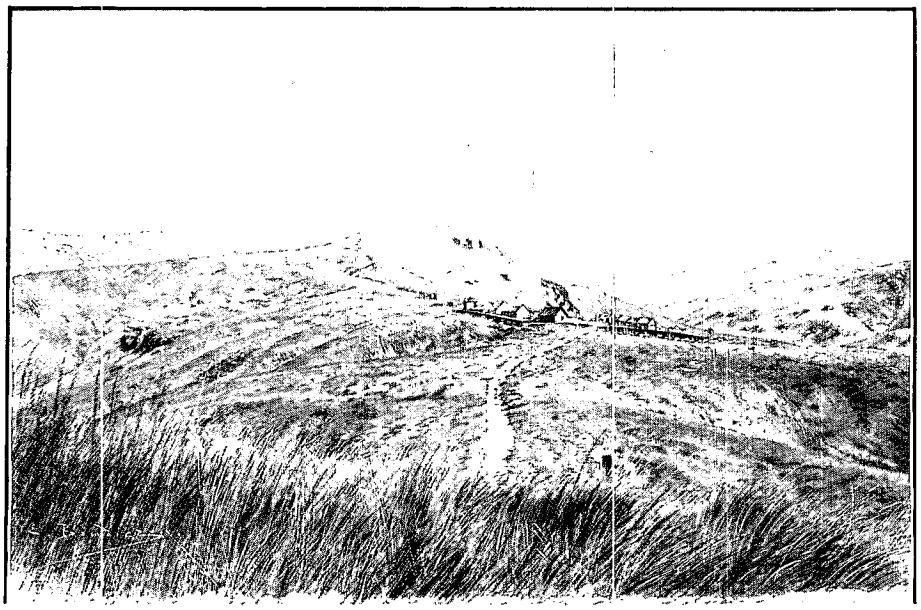
Comme son nom l'indique, ce village est situé sur un plateau élevé. L'altitude de ce plateau dépasse 1 600 mètres. Quoique le village même, adossé à un mamelon, soit un peu abrité par la déclivité du terrain, le vent qui n'a pas cessé de toute la journée y souffle avec violence. Au coucher du soleil ce vent devient glacial. Nous sortons les capotes, les pèlerines, regrettant que les boutiques citées plus haut ne tiennent pas un rayon de gants fourrés. Le soleil est couché ; pressés de faire comme lui pour être plus au chaud nous avançons l'heure du dîner.

Après le repas, je bats vivement en retraite sur le logement qui m'a été assigné. C'est une case en roseaux où les vents prennent leurs ébats en toute liberté, tout comme s'ils étaient chez eux. Mon lit de campagne est dressé, mais j'hésite à m'y introduire, le drap est si froid ! Combien je regrette en ce moment la douce bassinoire de mes premières années ! En vérité, ces villages militaires sont encore dépourvus des objets de première nécessité. J'en suis réduit à battre la semelle pendant un bon quart d'heure.

Au moins n'aurons-nous cette nuit ni moustiques ni puces ; c'est à peine si je remarque, en me dévêtant, quelques reconnaissances timides de rats, échappés sans doute des régions arctiques, et que la rigueur de la température ne tarde pas à faire rentrer dans leurs trous. Enfin me voilà enfoui sous mes trois couvertures renforcées par un monceau de vêtements. La chaleur revient et le sommeil arrive...

Au delà de Manerinerina la route continue à suivre la ligne de partage des eaux, série de coupes planes qui se succèdent et d'où la vue s'étend fort loin sur un chaos de montagnes donnant assez exactement l'image d'un océan dont les vagues se seraient subitement figées.

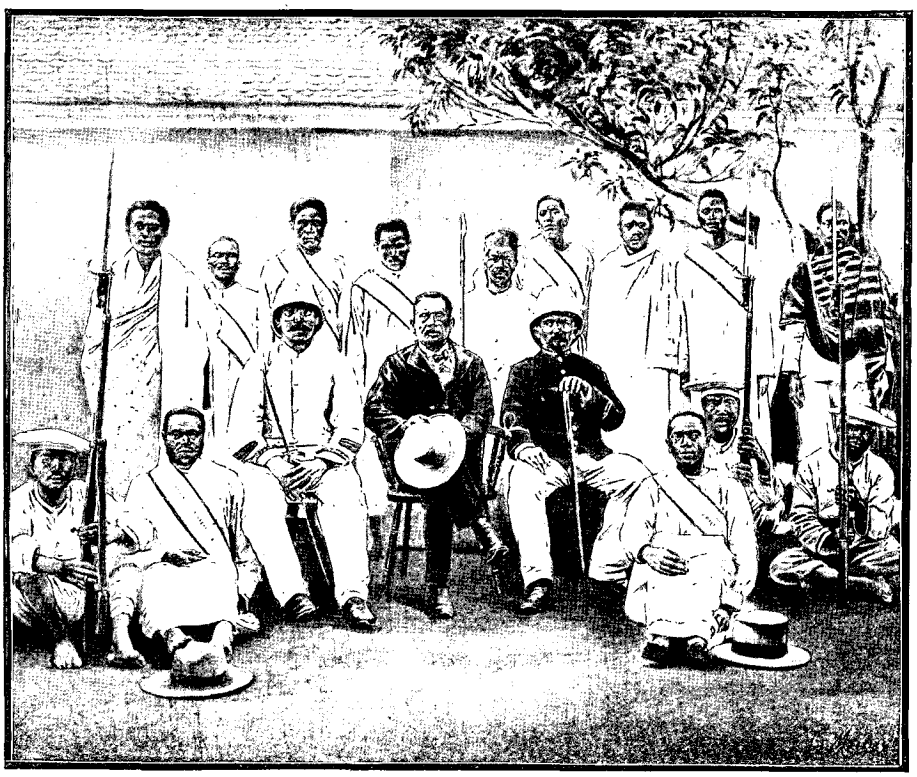
Nous déjeunons à Ankarabé (amas de pierres), troisième village militaire à peu près complètement installé. Pendant que le général passe l'inspection de la petite garnison du poste, le capitaine Mayeur lui présente un tirailleur malgache (hova) qui, après avoir volé un de ses camarades et déserté le poste, y est rentré il y a deux ou trois jours. Au mot de désertion, le Général fronce le sourcil ; les lois militaires punissent de mort le soldat qui abandonne son drapeau en temps de guerre. Ici, la désertion n'est-elle pas encore plus dangereuse et par conséquent plus criminelle? Si cet homme a des imitateurs, si la contagion de l'exemple gagne d'autres tirailleurs, d'autres postes, que deviendront tous ces villages militaires groupés par la seule force de la discipline? que deviendra la pacification de cette région obtenue au prix de tant de peines? que deviendra la sécurité de la route de Majunga et celle même de tout ce pays? Il faut songer aussi que nous ne sommes qu'à une journée d'Antsatrana, où un chef rebelle vient de reprendre la brousse... Un exemple n'est-il pas nécessaire? La vue de cet homme fusillé séance tenante coupera court à toute velléité d'imitation. Le Général pose la question. Alors se tient un rapide conseil de guerre entre le commandant en chef du corps d'occupation, le commandant du territoire et le commandant du cercle, cela devant le front de la petite garnison qui, immobile, présente toujours les armes. Le déserteur est là, lui aussi, au milieu de ses camarades, et comme eux présentant les armes. Immobile, mais l'œil inquiet et le front baigné de sueur, il attend sa sentence, rendant



LE POSTE DE MAHATSINJO (PAGE 318). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

une dernière fois les honneurs au tribunal en train de discuter son arrêt de mort. Et cependant il n'a plus que quelques minutes à vivre.

Mais non, le parti de la clémence l'emporte, et, sur les instances du commandant du cercle, l'homme est sauvé. On le jette simplement en prison.



UN GOUVERNEUR HOVA ET SES SUBORDONNÉS.
DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le Général interroge ensuite les enfants de l'école de Kiangara accourus sur son passage, et, très satisfait de leurs réponses en français, leur distribue de nombreuses gratifications.

Le pays au delà d'Ankarabé, quoique toujours uniformément composé d'une succession de mamelons et de plateaux dénudés, semble toutefois plus vert que la partie traversée dans l'après-midi de la veille.

Nous entrons, paraît-il, dans la zone des *mokafohys*[1]. Tous ceux qui ont quelque peu parcouru la grande île connaissent cette petite mouche noire si gênante, véritable plaie du Boeni et du Betsiriry; la piqûre du mokafohy, qui fait perler une gouttelette de sang, produit une sensation assez douloureuse mais qui ne persiste pas. D'allure plus modeste que le moustique, le mokajohy ne s'annonce pas comme ce dernier par une fanfare guerrière, mais, par contre, plus acharné, il se laisse écraser sur sa victime plutôt que de lâcher prise. Enfin, loin de charger en fourrageurs à l'instar du moustique, il opère, comme les premiers volontaires de 1792, par tirailleurs en grandes bandes ou mieux encore par essaims.

Heureusement ces insectes si ennuyeux disparaissent au coucher du soleil... pour faire place, il est vrai, à leurs congénères déjà nommés, les moustiques. Ce n'est en somme qu'une relève, quelque chose comme la garde montante remplaçant la garde descendante.

Il n'y a plus à en douter, nous sommes en plein dans les mokafohys. A partir de ce moment, c'est une lutte acharnée, incessante, avec ces maudits insectes qui nous assaillent de tous les côtés. Malgré nos efforts, malgré les coups multipliés que nous portons dans tous les sens, dans toutes les directions, en haut, en bas, à gauche, à droite, en tierce, en quarte, en prime, etc., nous sommes piqués en mille endroits à la fois, et le sang nous sort presque par tous les pores.

Tous ces petits aiguillons qui s'enfoncent à la fois dans notre chair nous causent un véritable supplice et, en peu de temps, avec le mouvement que nous nous donnons pour repousser les assauts sans cesse répétés de ces légions, nous sommes dans un état d'énervement complet et des plus pénibles.

Bien que sentant les mokafohys s'insinuer dans mes manches et dans mon cou, j'éprouvais cependant un certain sentiment de consolation en songeant que, grâce à « l'inexpressible », apanage de mon sexe, renforcé par de bons houseaux (l'inexpressible, non le sexe), j'avais une bonne partie de ma personne hermétiquement close et partant abritée. A bon entendeur, salut! Que nos voyageuses fassent leur profit de cette simple réflexion.

Il est à remarquer aussi que lesdits mokafohys se posent de préférence sur les étoffes noires et affectionnent particulièrement cette couleur. C'est vous dire que nos braves bourjanes, malgré la dureté de leur épiderme, n'en étaient pas exempts. Gifles, claques, tapes, résonnaient à qui mieux mieux.

Quant à nous, uniquement préoccupés de repousser les assauts meurtriers de l'ennemi, qui se reforme sans cesse et sans cesse revient à la charge, nous nous désintéressons un peu du pays que nous traversons, n'y voyant, n'en retenant qu'une chose: les mokafohys encore, toujours, partout.

1. *Mokajohy* vient de *moka*, moustique, *fohy*, court.

Le poste de Mahatsinjo, où nous arrivons ensuite, paraît appelé à un certain développement. D'importantes rizières pourront y être cultivées. D'ailleurs les divers essais tentés jusqu'à ce jour ont donné d'excellents résultats que le Général constate avec plaisir en visitant les plantations des environs du poste.

Comme dans les villages précédents, le Général se fait présenter les femmes des tirailleurs, leur exprime sa satisfaction de voir qu'elles ont suivi leurs maris et qu'elles se sont fixées avec eux dans leur nouvelle résidence. Il les engage à faire venir d'autres membres de leur famille et leur distribue quelque argent pour aider à leur établissement définitif.

Étant donnée, en effet, la répugnance presque insurmontable que manifestent les Hova pour quitter le centre de l'Émyrne, la fixation de ces tirailleurs dans ces pays déserts et déjà quelque peu insalubres constitue un résultat très appréciable.

Au surplus, rien ne peut mieux les attacher d'une manière durable au pays que d'y avoir leurs familles et leurs rizières.

Pendant ce temps, le soleil a marché, et c'est avec un réel soupir de soulagement que nous le voyons disparaître dans un lit de pourpre et d'or derrière les collines voisines. L'heure de la délivrance est proche. Au moment où nous nous mettons à table, les premiers moustiques sonnent la retraite des mokafohys.



TIRAILLEURS MILICIENS. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Enfin on respire ! les visages se dérident, les bras et les mains cessent de s'agiter, les conversations reprennent. On se félicite, on se congratule comme au sortir d'une longue maladie. « Avez-vous beaucoup souffert ? Pas mal, et vous ? » Comme à l'issue d'une bataille, on visite ses blessures, on y pense et on les panse. En vérité cette première journée a été dure ; la soirée est meilleure. Aguerris par ce premier contact, nous méprisons les moustiques et nous ne nous en laissons pas imposer par leurs fanfares. Bientôt tapis sous de bonnes moustiquaires, nous nous rions de leurs trompettes guerrières, et nous ne tardons pas à nous endormir, insouciants du lendemain.

Au départ de Mahatsinjo, que nous quittons le lendemain 8, à 6 heures du matin, la route descend d'abord légèrement pour traverser sur un ponceau, dans un fond humide et frais, un affluent de gauche du Mamokomita. Elle remonte ensuite sur une croupe étendue d'où l'on aperçoit à gauche une cascade, au sommet de laquelle passe l'ancienne piste muletière du corps expéditionnaire, et à mi-hauteur d'une colline un ancien retranchement



SOLDATS HOVA. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

hova. Déjà nous découvrons devant nous le Mamokomita et le village de travailleurs construit sur ses bords. La brise qui commence à souffler à ce moment éclaircit un peu les mokafohys, que le soleil levant a trouvés à leur poste. Bientôt nous descendons rapidement sur la rivière, nous dirigeant droit sur une masse montagneuse qui se dresse en forme de rempart de l'Est à l'Ouest. A nos pieds, le Mamokomita roule avec fracas ses eaux impétueuses sur une succession d'énormes rochers glissants, semblant justifier l'étymologie de son nom, qui signifie « qu'on traverse en trébuchant ». Cette rivière n'est pas guéable pendant la saison des pluies. Il a donc fallu y jeter un pont. Ce pont, qui n'est pas encore achevé au moment de notre passage, se composera de deux travées de 19 et de 15 mètres, reposant sur une pile en bois, et de deux culées massives en maçonnerie. Nous nous arrêtons un instant pour examiner ce beau travail que dirige M. le capitaine d'artillerie de marine Mauriès.

Il est à remarquer que ce pont est un des rares ouvrages d'art que nécessite la nouvelle route, et, si l'on compare les deux tracés dans la partie seulement que nous venons de parcourir, on est frappé des facilités d'exécution que présente le nouveau. Tandis, en effet, que le chemin suivi par la colonne expéditionnaire se heurte à une série d'obstacles, cours d'eau ou montagnes, parmi lesquelles, en particulier, les Ambohimenas, la nouvelle route par le plateau du Manankazo et la ligne de partage des eaux entre Ikopa et Betsiboka ne rencontre, sur une longueur de 128 kilomètres, que deux ou trois cours d'eau de quelque importance, tels que le Manankazo et le Mamokomita.

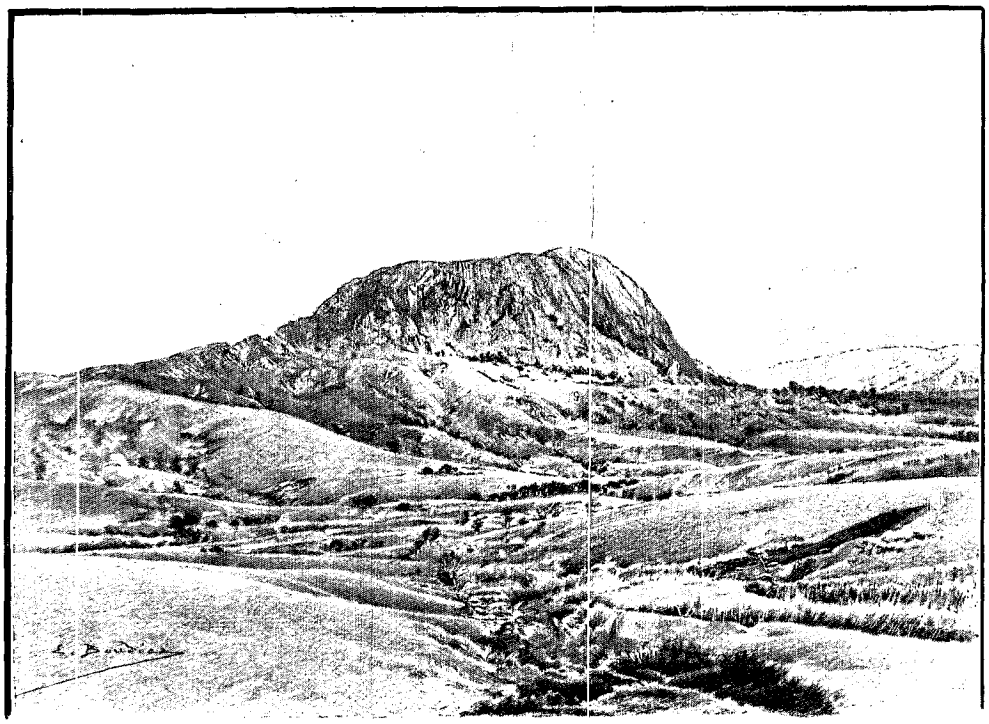
Sur une grande partie du parcours, le terrain est carrossable tel quel et la construction de la route ne comporte, pour ainsi dire, qu'un simple décapage de la surface du sol. Les travaux actuellement en cours d'exécution ont surtout pour objet d'adoucir les pentes d'accès au plateau du Manankazo, ainsi que quelques autres, et la construction de deux ou trois ouvrages d'art. Ces premiers travaux achevés, la circulation des voitures se fera sans difficulté entre Andriba et Ankazobé. Quant aux parties planes, elles ne seront définitivement achevées que progressivement et après exécution des gros travaux.

Ainsi le nouveau tracé est des plus avantageux et semble constituer une solution acceptable de la question à la fois si importante et si ardue des communications entre l'intérieur et la côte.

Le Mamokomita forme depuis la dernière reine la limite septentrionale de l'Émyrne.

Au delà de cette rivière commence le Boeni, qui s'étend jusqu'à la mer, à Majunga. Ce pays réputé insalubre a gardé de l'expédition de 1895 un triste renom.

Cette partie du Boeni a pour capitale Andriba, chef-lieu du cercle annexe. Cette province a été peuplée originairement de Sakalaves venus du Menabe, mais dans la suite elle a été peu à peu envahie, surtout à proximité du littoral, par les Makoa, les Indiens, les Comoriens, etc., et aussi les Hova. Sur la route notamment, autrefois jalonnée de postes hova, on ne rencontre pas de Sakalaves purs, mais uniquement des métis de Sakalaves et de Hova.

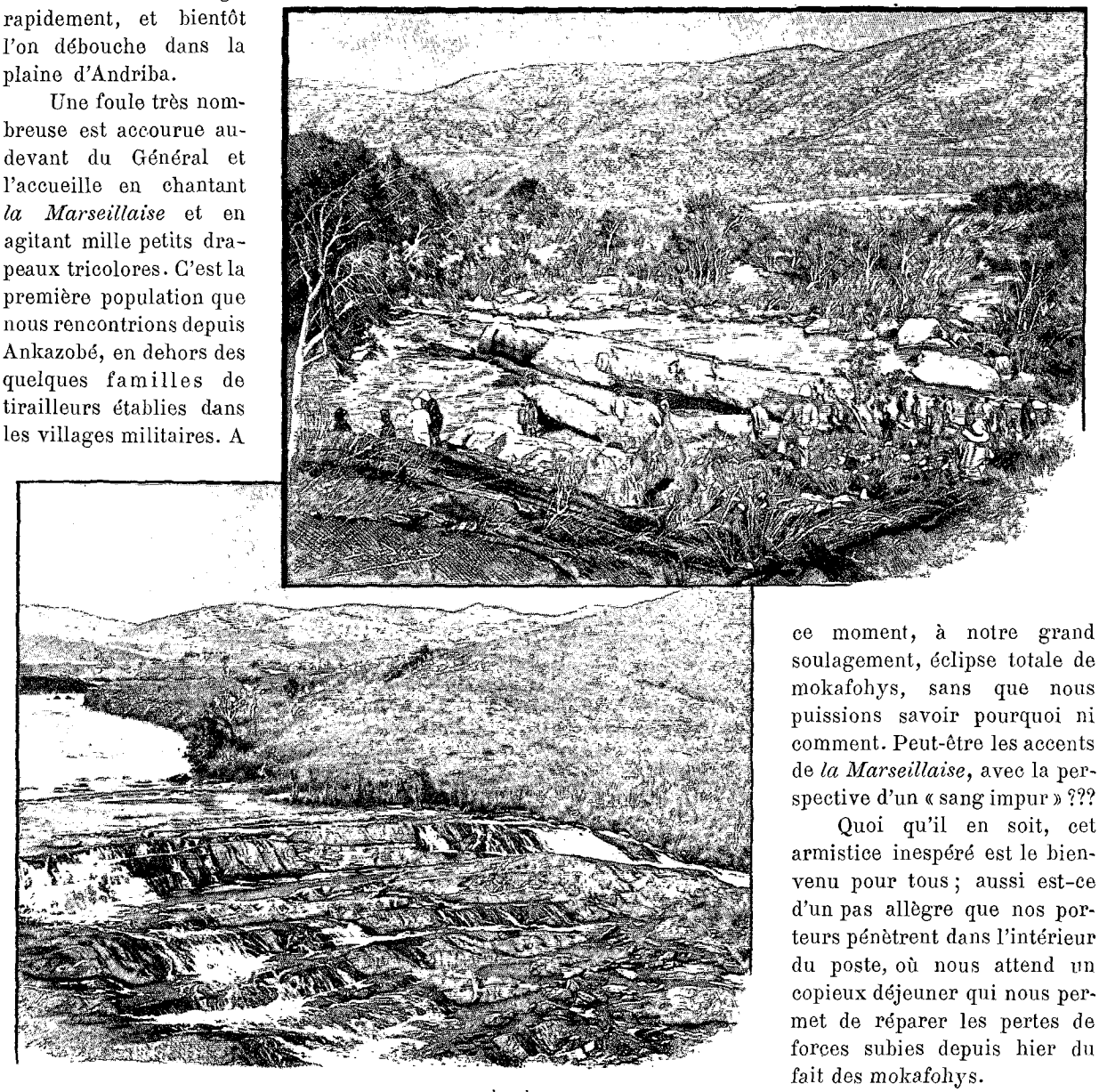


LE PIC D'ANDRIBA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

D'une façon générale le Boeni est plus vert, offre plus de végétation, renferme de meilleures terres que l'Émyrne, pauvre avec son argile rouge pailletée de mica. En outre, tous ces boqueteaux du Boeni sont animés, peuplés d'oiseaux au plumage brillant, perruches, pigeons verts, etc., et de gibier comme la pintade, tandis que seuls les corbeaux et les faucons se rencontrent en toute saison sur le plateau central, avec quelques

cardinaux et martins-pêcheurs pendant l'hivernage. La route côtoie pendant un certain temps la rivière, puis rejoint l'ancienne piste du corps expéditionnaire. Peu après la jonction des deux routes, la vallée du Mamokomita s'élargit rapidement, et bientôt l'on débouche dans la plaine d'Andriba.

Une foule très nombreuse est accourue au-devant du Général et l'accueille en chantant *la Marseillaise* et en agitant mille petits drapeaux tricolores. C'est la première population que nous rencontrions depuis Ankazobé, en dehors des quelques familles de tirailleurs établies dans les villages militaires. A ce moment, à notre grand soulagement, éclipse totale de mokafohys, sans que nous puissions savoir pourquoi ni comment. Peut-être les accents de *la Marseillaise*, avec la perspective d'un « sang impur » ???



LES CHUTES DU MAMOKOMITA. — DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. L. NEVIÈRE.

Quoi qu'il en soit, cet armistice inespéré est le bienvenu pour tous ; aussi est-ce d'un pas allègre que nos porteurs pénètrent dans l'intérieur du poste, où nous attend un copieux déjeuner qui nous permet de réparer les pertes de forces subies depuis hier du fait des mokafohys.

Andriba ne se compose, en réalité, que du poste et des établissements militaires. Le village, qui se trouve à environ un kilomètre, porte le nom de Mangasoavina, « la ville excellente qui est bénie ». Dans l'après-midi, le Général visite l'un et l'autre. Village et poste, ruinés et abandonnés au moment de l'expédition, semblent avoir recouvré leur ancienne prospérité sous l'habile et paternelle administration du capitaine Mayeur. Après avoir interrogé les enfants des écoles qui, tant Sakalaves que Hovas, répondent d'une manière très satisfaisante, le Général assiste à quelques danses qui, composées à l'occasion de son passage et accompagnées de chants, ne manquent pas d'une certaine originalité.

Un devoir pieux nous enlève à ces réjouissances. Nous devons visiter le cimetière avant la tombée de la nuit. Combien il est triste, ce petit champ si pauvre et si nu où reposent, hélas ! bien des soldats français ! Nous y pénétrons par une brèche pratiquée dans une haie vive, seule défense contre les profanations des animaux. Le champ est pieusement entretenu, je veux dire débarrassé d'herbes ; mais de tombes, de croix, de plaques indicatrices quelconques, point. C'est à peine si le sol présente quelques légers renflements allongés, parallèles entre eux. Ces petits tertres, déjà presque nivelés par le temps et les eaux, recouvrent des enfants de la France.

Douloureusement impressionné par cette nudité si triste, je dirai même si peu digne de la France, le

Général décide immédiatement de faire un nouvel appel à « l'Œuvre des tombes » pour assurer à nos soldats une sépulture plus convenable, plus digne d'eux et de la patrie pour laquelle ils ont noblement sacrifié leur existence.

En rentrant au poste nous assistons à un genre d'exercice nouveau pour nous, mais très commun chez les Sakalaves. Parmi les présents offerts au Général par la population se trouvent trois ou quatre zébus, dont un fort beau. Le Général donne l'ordre de l'abattre pour les tirailleurs du poste. Mais le bœuf refuse de se laisser prendre. Nos hommes aussitôt de recourir à l'expédient habituel. L'un d'eux s'arme d'un grand couteau à lame longue et effilée et, loin d'attaquer le taureau par les cornes, cherche à le surprendre par derrière pour lui couper le jarret. Mais, plus vite qu'on ne l'aurait cru, le zébu se retourne et fait mine d'embrocher son agresseur. Dangereux pour la bête, ce jeu l'est aussi pour l'homme. Mais cette fois, du moins, en raison de l'habileté de l'opérateur, il ne se prolonge pas longtemps. Après quelques feintes adroites et pendant que le bœuf fait tête en avant, notre toréador bondit sur ses derrières. A l'instant la lame glisse sur le jarret, le bœuf fléchit sur son train de derrière, se relève, fait deux pas, fléchit de nouveau, fait encore un pas et lourdement, pour ne plus se relever, s'affaisse et tombe en arrière. En un clin d'œil alors il est saigné, dépecé et débité.

La soirée s'achève au milieu des tam-tams, accordéons, orchestres divers et chants de toute sorte.

En résumé, l'impression qui résulte de notre halte de cet après-midi est qu'Andriba est en pleine reprise. Par sa situation sur la route de Tananarive à Majunga, son importance politique et les cultures auxquelles se prêtent les terrains environnants, ce point paraît appelé à un certain développement.

Pendant l'expédition de 1895, Andriba a joué et surtout aurait dû jouer un rôle très important, vu les défenses qui y avaient été accumulées par les Hova. Un combat y eut lieu le 21 août, dont l'issue, tout à notre avantage, nous ouvrit la route du Sud.



LE GOUVERNEUR D'ANDRIBA ET SA FEMME.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

C'est à Andriba que s'arrête la route carrossable construite si péniblement par le corps expéditionnaire, à partir de Majunga.

Lorsque nos troupes arrivèrent en ce point, il y avait alors 3 800 hommes dans les hôpitaux, sans compter 2 000 hommes rapatriés, et un nombre considérable de morts. Le général Duchesne, frappé des difficultés rencontrées et du nombre des malades, décida donc que la route ne serait pas poussée plus loin.

Après Andriba notre chemin nous mène à un plateau où campa le corps expéditionnaire. Nous trouvons encore debout quelques poteaux indicateurs aux plaques faites de fonds de caisses de farine.

Le sol de l'ancien bivouac est même couvert de restes de matériel du corps expéditionnaire, surtout de pièces de voitures Lefebvre. D'ailleurs, à partir de ce camp, que nous quittons un peu après une heure, les abords de la route sont jonchés de débris de toute espèce : outils de pionniers, outils portatifs dont quelques-uns dans leur étui, gamelles, marmites de campement, bidons, seaux en toile, vieilles chaussures déformées par la pluie et le soleil, lambeaux de cuir, courroies et harnais racornis, ferrailles de toute sorte, brancards de voitures, parfois même voitures entières, chaînes de traction, carcasses de bâts et, surtout, boîtes de conserves et caisses de farine éventrées. Souvent aussi on aperçoit au fond d'un ravin la caisse et les roues d'une voiture Lefebvre disparaissant à moitié dans les hautes herbes. D'autres n'ont pu dégringoler jusqu'au fond et sont demeurées accrochées à flanc de coteau, retenues par un roc ou embarrassées dans des racines d'arbres. En certains points même on en rencontre de petits groupes tirés hors du chemin et correctement alignés par sections, sur des paliers.

Et cependant, depuis deux ans, tous les commandants de poste et de détachement se sont évertués à faire

disparaître ces pénibles vestiges et ont déjà recueilli et rassemblé sur des emplacements déterminés un nombre considérable d'objets, d'outils, d'ustensiles de toute nature. Mais, malgré toute leur activité et tous leurs efforts, le défaut de main-d'œuvre et de moyens de transport n'a pas encore permis d'achever ce travail et de déblayer entièrement la route et ses abords. La vue de ces derniers souvenirs de la marche du corps expéditionnaire impressionne péniblement le voyageur, en évoquant à son esprit toutes les difficultés que nos troupes eurent à surmonter, tous les obstacles qu'elles eurent à vaincre, et aussi toutes les *fatigues et les souffrances* qu'elles eurent à endurer pendant de longs mois, avant de pouvoir déployer les couleurs françaises sur les hauteurs de Tananarive.



VOITURES LEFEBVRE ABANDONNÉES SUR LA ROUTE DE MAJUNGA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Je viens de parler des difficultés rencontrées par le corps expéditionnaire. La route carrossable construite par nos troupes, après être descendue de la cote 750, devait s'élever sur le plateau du camp de la Cascade. Or, deux érosions profondes, situées à droite et à gauche du tracé, rendaient impossible l'exécution de lacets. Sans lacets, la rampe était beaucoup trop raide pour permettre le passage de voitures chargées. Il fallut donc décharger les voitures Lefebvre, les conduire à vide au camp de la Cascade et y transporter leur chargement.

Les maudits mokafohys, qui pendant la matinée ne nous avaient pas trop harcelés, grâce, sans doute, à une brise assez forte, allaient maintenant prendre une cruelle revanche. Au fur et à mesure que nous avançons dans la vallée, à travers les petits bouquets de bois, les bataillons ennemis deviennent plus nombreux et plus épais ; notre adversaire opère sa concentration. Bientôt nous sommes au milieu de l'armée mokafohy, enveloppés, cernés, assaillis de tous côtés. C'est en vain que nous nous multiplions pour faire face partout, repousser les assauts, parer, riposter, faire des feintes, prendre l'offensive, donner la poursuite, etc. ; ils sont trop, comme disaient nos soldats pendant la campagne de France.

En un instant, nous sommes criblés de piqûres, aiguillonnés, torturés, en proie à un véritable martyre qui nous force à nous livrer à de pénibles contorsions, distribuant à tort et à travers claques et tapes qui, sans doute, font de sérieux ravages dans les rangs ennemis. Mais, à quoi bon? Les vides sont aussitôt comblés, et les assaillants reparaissent incontinent, plus nombreux et plus acharnés. En désespoir de cause, chacun de nous s'enveloppe la tête dans une serviette (le Général en donne l'exemple), et s'arme de branchages avec lesquels il frappe à coups redoublés pour maintenir à distance ces légions d'intrus. Ainsi munis de rameaux et de coiffes blanches, nous formons un cortège qui ne manque pas d'originalité. « On dirait la procession », remarque l'un de nous; or, nous sommes précisément au 9 juin, jour de la Fête-Dieu.

Quoique entièrement absorbés par la lutte héroïque que nous soutenons avec l'énergie du désespoir, nous remarquons que cette vallée du Marokolohy est assez jolie, verte, boisée, bien arrosée. Quel dommage que ce pays soit affligé de cette plaie insupportable!

Nous arrivons avant le soir dans le poste isolé d'Antsiafabositra, et notre martyre persiste. Nous changeons de place, nous marchons, nous courons, peine inutile. L'ennemi est partout qui, avec ses milliers de dards, nous énerve et nous affole. En vain a-t-on allumé dix feux, vingt feux de bouses de vache, le remède habituel ; rien n'y fait. Aux trois quarts asphyxiés, nous sommes encore en butte aux piqûres de ces maudites mouches.

Enfin, la nuit tombe! C'est la délivrance. En dépit des rats, des puces et autres insectes, nous parvenons, Dieu merci, à prendre un peu de repos.

Le lendemain, tout le monde est sur pied avant le jour; chacun se hâte de quitter ce lieu de souffrance.

C'est par un clair de lune superbe que nous disons adieu, ma foi, sans aucun regret, à ce poste d'Antsiafabositra. Nous traversons d'abord d'assez jolis sites boisés, puis au lever du soleil, nous atteignons les bords de l'Ampasiry. Un peu après 9 heures, nous arrivons au « Camp des Sources», plateau élevé où bivouaqua, en 1895, le corps expéditionnaire. Un nombre considérable de voitures Lefebvre — plus de cent — abandonnées sur le sommet du plateau, marquent l'emplacement du bivouac.

De là, la route gravit presque immédiatement un plateau d'où la vue, s'étendant fort loin, découvre les vallées de la Betsiboka, de l'Ikopa et de la Menavava (affluent de gauche de l'Ikopa). L'aspect du pays s'est encore modifié; ce ne sont plus ces vastes plateaux de la région du Manankazo, ni ce chaos de montagnes qui leur succède; c'est une immense plaine, semée de petits reliefs s'effaçant presque dans l'uniformité de l'ensemble.

Cette région toutefois garde encore un caractère commun avec celle que nous venons de traverser; je veux parler de la rareté de la population. On peut dire qu'actuellement, de Fihaonana à Tsarasoatra, de l'Ankarahara au Beritzoka, le pays est également et uniformément désert.

Du Beritzoka, les pentes qui conduisent au village de Tsarasoatra sont assez raides. Tsarasoatra, dont le nom signifie « bon souhait », était avant l'expédition un poste militaire hova. Détruit à l'approche de nos troupes, il n'a pas été reconstruit. Nous en traversons les ruines. Des restes de jardins et de cultures s'y voient encore. Nous longeons ensuite la rive droite de l'Ikopa, maintenant très large et où les rapides alternent avec des îlots de verdure. Le petit village d'Andranobevava, « l'eau célèbre », que nous atteignons vers cinq heures, n'en est éloigné que de quelques centaines de mètres. Ce hameau est presque exclusivement composé d'indigènes employés à la recherche de l'or par la Compagnie Suberbie.

Malgré le renom fâcheux d'Andranobevava, qui passe pour un des centres les plus importants de mokafohys, par extraordinaire et au grand soulagement de tous, ces insectes font trêve ce soir-là. Mais les moustiques, eux, ne font pas trêve, et dans le grand magasin Suberbie, où nous couchons tous pêle-mêle au milieu des battées et des sluices, nous sommes consciencieusement dévorés. Aussi, dès quatre heures, branle-bas général dans le dortoir.

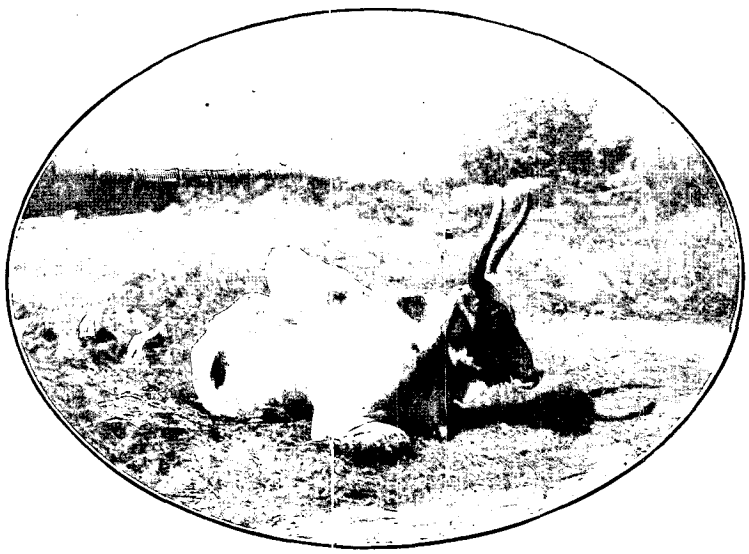
Il est 5 heures quand nous quittons Andranobevava par un temps frais et un très beau clair de lune.

Un peu après 7 heures, nous apercevons l'Ikopa et sur une hauteur l'ancien poste de Mevatanana. Cette partie de la route est peut-être la plus mauvaise, celle qu'il serait le plus difficile de rendre carrossable en tout temps.

Au lieu, en effet, de cette terre rouge si résistante rencontrée presque partout jusqu'ici, le sol, sans aucune consistance, est fait d'une terre brune, en quelque sorte décomposée, que le vent ou les pas soulèvent en une poussière impalpable et se transformant à la pluie en une boue molle.

Enfin, après avoir, à notre plus grande satisfaction, pris définitivement congé des mokafohys, nous débouchons brusquement sur Suberbieville.

(A suivre.) X...



LE BŒUF DE MADAGASCAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARRIVÉE À SUBERBIEVILLE : LES FEMMES OFFRANT DES FLEURS AU GÉNÉRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

III

A SUBERBIEVILLE.

Fêtes en l'honneur du Général Gallieni à Suberbieville. — Histoire de la société Suberbie. — État actuel de l'exploitation des mines.



FEMME BETSIMISARAKA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

La cité industrielle de Suberbieville, centre de l'exploitation aurifère de la « Compagnie coloniale et des mines d'or de Suberbieville et de la côte ouest de Madagascar », s'étend parallèlement à l'Ikopa, dont elle est distante d'environ 2 kilomètres, adossée aux hauteurs de Mevatanana. Elle se compose d'une importante agglomération de cases indigènes et de constructions en bois ou même en briques recouvertes de tôle ondulée dont deux ou trois, à un étage, bien installées et bien aménagées, ont un certain aspect et présentent quelque confort, comme les habitations de M. Guilgot, directeur, et de M. Suberbie.

Toutes ces constructions et jusqu'aux plus humbles paillottes sont ornées d'une profusion de drapeaux tricolores qu'agite gaiement la brise du matin. Comme d'ailleurs depuis le commencement de notre voyage, le temps est superbe. Pas un nuage au ciel. Toute la population indigène s'est portée au-devant du général et l'accueille en chantant, dansant, battant des mains, au son des accordéons, tambours, grosses caisses, flûtes, etc.

Le spectacle est surtout curieux par la diversité des nationalités et des races que comprend cette foule, mélange confus de Hova, de Sakalaves, de Betsimisaraka, d'Antankares, de Comoriens, de Zanzibarites, de Makoa, d'Abyssins, d'Indiens, de Chinois, etc., formant un ensemble bizarre, bariolé des couleurs les plus disparates et confondant en un immense brouhaha

1. *Suite. Voyez p.* 301 *et* 313.

leurs acclamations et leurs chants en dix langues différentes. Tout ce peuple cherche avidement du regard le Général, que ne distingue nullement son modeste costume de soie betsiléo, moins galonné que les nôtres et à peine orné de deux minuscules étoiles d'argent.

Mais les bourjanes ont vite fait d'indiquer à sa curiosité le chef de la colonie qui, contrairement à l'usage malgache, marche en tête. La foule, qui va sans cesse en grossissant, l'entoure et, malgré l'allure rapide des porteurs, l'escorte en redoublant ses démonstrations au milieu du crescendo de vingt orchestres bizarres.

Bientôt nous atteignons les premières cases en bordure sur une longue rue que coupent plusieurs arcs de triomphe très bien décorés et sur lesquels nous lisons les inscriptions : « Vive le Général Gallieni », « Honneur au Général Gallieni », « Vive la France », « Liberté, Égalité, Fraternité », « Vive le Général ».

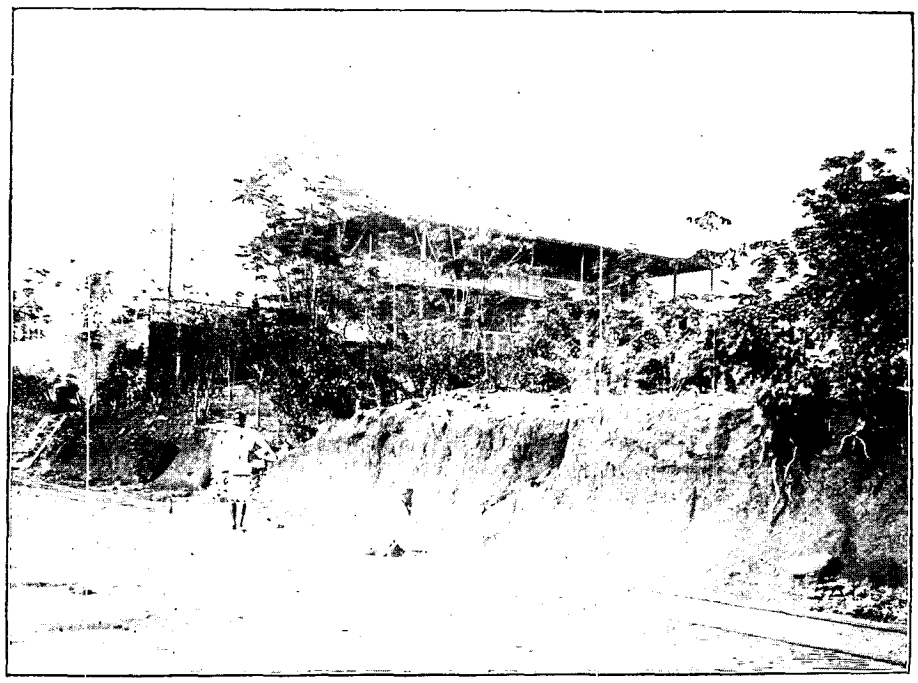
Celui surtout qui se dresse sur le terre-plein du poste, où nous mettons pied à terre, est remarquable par ses proportions et son ornementation.

Le Général trouve réuni là tout le personnel européen de la compagnie Suberbie, qui lui est présenté par M. Pesson, ingénieur, remplaçant M. Guilgot, actuellement malade à Majunga.

Après les souhaits de bienvenue et les présentations, le Général visite le nouveau poste de Mevatanana, construit entre Suberbieville et l'ancien Mevatanana, lequel, complètement ruiné aujourd'hui, s'élevait sur une hauteur isolée et escarpée. Cette petite ville, peuplée d'environ 2 000 habitants Indiens pour la plupart, comportait avant la guerre une garnison hova de 250 hommes, disposant de 8 mitrailleuses Hotchkiss et Gardner.

Le nouveau poste, établi dans de meilleures conditions et exposé à la brise, est situé au-dessus et près de l'habitation de M. Suberbie.

Après avoir déjeuné au poste, le Général s'installe avec le lieutenant-colonel Lyautey, dans la maison Suberbie, gracieusement mise à sa disposition. Mon camarade et moi, nous prenons possession d'une minuscule construction dite « maison des passagers », et située au bout du jardin de M. Suberbie. Le local n'est pas grand, mais j'avoue que c'est avec un certain plaisir que je me retrouve dans une véritable maison, avec de vrais murs blanchis à la chaux, et surtout un lit très sortable où je peux, sinon prendre mes ébats, du moins me retourner pile ou face, faculté que ne me laisse guère mon lit Picot, compagnon obligé de ce voyage. Pendant que mon boto et mes bourjanes rangent mes cantines et remisent mon filanzane, je me livre à une reconnaissance de la place. Cette résidence de M. Suberbie est vraiment bien comprise et semble pouvoir être donnée comme type d'habitation coloniale. Construite en briques, ou même en pierres, si je ne me trompe, elle est, comme je l'ai dit, à un étage. Orientation, rez-de-chaussée très élevé au-dessus du sol, larges vérandas très bien abritées, tout décèle une parfaite entente de l'hygiène coloniale. Au rez-de-chaussée, salle à manger, vaste salon, bureau; au premier, trois superbes chambres à coucher; le tout largement aéré et ventilé. Parmi les dépendances, une spacieuse salle de bains. Cet ensemble de constructions qui forme un *home* des plus confortables est entouré d'un jardin frais, vert, ombragé, orné de mille plantes du pays et où courent en murmurant plusieurs ruisseaux d'une eau limpide et claire. Après les déserts traversés depuis Fihaonana, ce petit coin me semble un véritable Éden, et je ne suis nullement fâché d'y faire un petit séjour, malgré une certaine réputation d'insalubrité faite à tort ou à raison à Suberbieville, en dépit aussi de la chaleur qui, de 11 heures à 4 heures, y est réellement



MAISON DE M. SUBERBIE, À SUBERBIEVILLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE

pénible, même dans la maisonnette en pierre qui nous a été attribuée. Mevatanana-Suberbieville est, en effet, un des points les plus chauds de Madagascar. Cette considération me fait hésiter entre une bonne sieste et le dépouillement d'un volumineux courrier qui vient de nous arriver de France. Mais à ce moment un bruit confus de musique et de chants parvient à mes oreilles. Toute la population s'est donné rendez-vous devant la maison Suberbie pour célébrer par des danses et des chants, ses divertissements habituels, l'arrivée du chef de la colonie. Je retrouve là, groupée par nationalités et par races, la foule qui nous a escortés à notre arrivée. De la terrasse, où sont déjà réunis nombre de spectateurs, le coup d'œil est réellement original.



JARDIN DE L'HABITATION SUBERBIE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Tous ces groupes exécutent successivement leurs danses, que règle au moyen de coups de sifflet ou de battements de mains un coryphée bizarrement accoutré.

Les danses des femmes sakalaves du Menavava, encore aux trois quarts sauvages, attirent plus particulièrement l'attention. Leurs figures diffèrent très sensiblement de celles auxquelles nous avons assisté en Émyrne. Moins compassées, moins lentes, moins solennelles, avec plus de vie et de mouvement, elles sont autrement animées, autrement expressives (trop même, peut-être) que les danses hova. C'est ainsi que quelques-unes rappellent certaines danses algériennes très connues. Quant aux danseuses, plus fortes, plus robustes, moins féminines que les femmes de l'Émyrne, elles ont les traits accentués, le teint bronzé et, comme toutes les Sakalaves, les cheveux tressés en une quantité de petites nattes de la grosseur de mèches de fouet qui leur retombent sur le visage, les oreilles et la nuque. Remarquons, en passant, que cette coiffure est des plus pratiques pour chasser les mokafohys et qu'elle joue absolument le même rôle que les franges des filets dont on recouvre souvent les chevaux pour les garantir des mouches. Pour être peu galante, la comparaison n'en est pas moins exacte. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes ces petites mèches sont soigneusement et généreusement imbibées de suif rance. Cette règle est générale à Madagascar, quel que soit le genre de coiffure. D'où évidemment un deuxième emploi éventuel de ces petites tresses de cheveux, qui, au besoin, vous l'avez deviné, peuvent servir de mèches de lampe. N'est-ce pas là une ingénieuse application de l'*utile dulci* dont parle Horace ?

Je complète le portrait. Les joues et la poitrine sont souvent marquées de tatouages, la poitrine chargée de colliers de verroterie ou de métal.

Le nez et les oreilles sont également ornés de bijoux ; l'aile gauche du nez est celle qui est le plus généralement ornée. Au lieu de la vulgaire boucle de nos pays civilisés, le lobe de l'oreille porte soit un médaillon, soit un simple bouchon de bois de 4 à 5 centimètres de diamètre. A vrai dire, l'ornement en question n'est guère plus gracieux que notre boucle d'oreille.

Tout le corps, à partir des seins, est enveloppé dans un pagne bleu dont les bords rouges sont généralement en soie.

Danses et chants ont été composés pour le Général. L'une de ces danses ne manque pas d'une certaine originalité. Les couples de danseurs et danseuses s'avancent processionnellement, précédés d'un mannequin costumé d'un complet gris, et qui, paraît-il, représente le Général. Puis le mannequin est placé au centre, et, à la fin de chaque figure, les couples viennent avec le plus grand sérieux lui tirer leur révérence. Je ne sais au juste à quelle race appartient ce groupe, mais son invention obtient un réel succès et excite l'admiration de tous les assistants. C'est le clou de la fête. Ici comme à Andriba, les chants, qui expriment généralement des

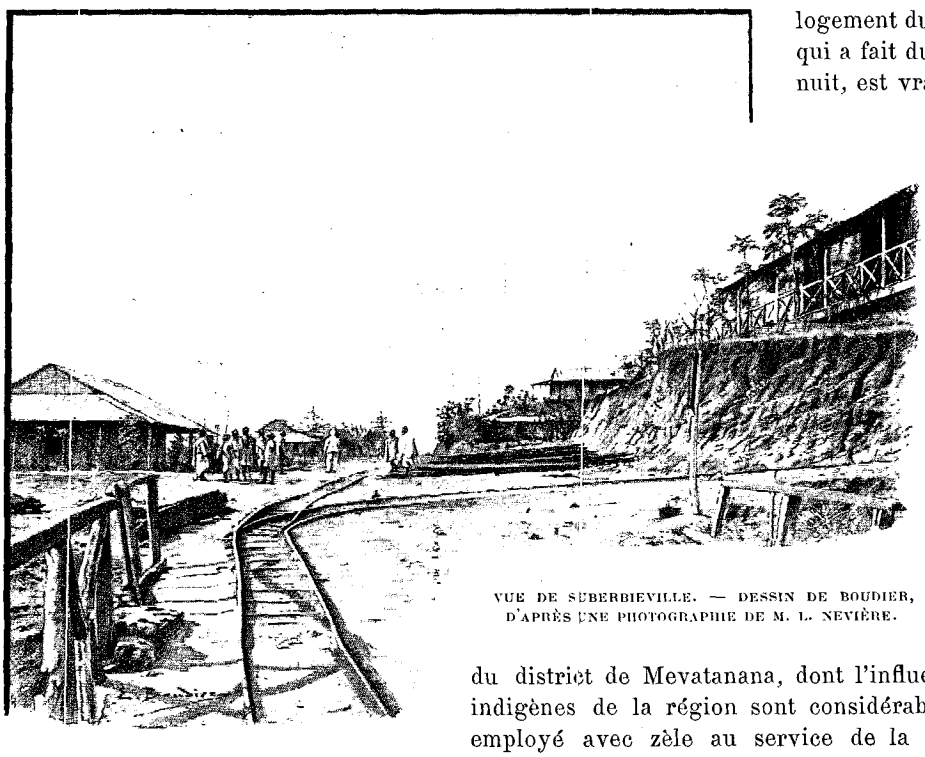
souhaits de bienvenue[1], des protestations de dévouement et d'attachement à l'adresse du chef de la colonie, forment un ensemble réellement harmonieux qui révèle de véritables dispositions musicales chez ces populations cependant peu ou nullement civilisées. Ce sens musical, si développé surtout chez les Hovs, peuple d'ailleurs très supérieur à tous les autres peuples de l'île, est vraiment à remarquer.

Dès que la chaleur est un peu tombée, le Général, heureux de se soustraire enfin à ces bruyantes réjouissances qui durent depuis plusieurs heures et se prolongent jusqu'à la nuit noire, va visiter l'infirmerie-ambulance du poste. Cette infirmerie, en raison de notre pénurie de médecins militaires, est dirigée par M. Bosviel, médecin de la Compagnie Suberbie, lequel prodigue ses soins à nos soldats malades avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

Cette première journée passée à Suberbieville se termine par un très beau feu d'artifice et par l'inauguration du cercle français de Suberbieville. Le feu d'artifice, entièrement préparé, organisé et tiré par M. Bosviel, est vraiment réussi. Comment le sympathique docteur a-t-il pu, étant donné l'absence de toute espèce de moyens, préparer de telles pièces et arriver à un pareil résultat? C'est ce que nous nous demandions tous. Comme bouquet, une initiale G tracée en lettres de feu en regard d'une étoile de grand officier de la Légion d'honneur, allusion délicate à la haute dignité que le Gouvernement vient de conférer au Général.

Les applaudissements éclatent de toutes parts au milieu de la nuit noire, tandis que les indigènes, stupéfaits à la vue d'un tel spectacle entièrement nouveau pour eux, suspendent un moment leurs tam-tams et leurs chants.

Après avoir vivement complimenté le docteur Bosviel, le Général se rend au nouveau cercle pour procéder à son inauguration. Ce cercle, qui doit réunir tous les Européens de Suberbieville, officiers et personnel de la Compagnie, vient d'être créé par le capitaine Porion, commandant du secteur. C'est là une excellente idée, étant donné que la petite cité industrielle possède des éléments suffisants pour assurer la prospérité d'un tel établissement, lequel ne peut que contribuer à la bonne entente entre les personnes et entre les services. C'est pourquoi, en répondant aux souhaits de bienvenue que lui adresse le capitaine Porion au nom de tous les membres, le Général, après avoir exprimé à tous, civils comme militaires, ses remerciements pour la réception dont il a été l'objet, félicite les uns et les autres de l'esprit d'union et de solidarité dont ils lui donnent ce soir un exemple, esprit indispensable, dit-il, pour mener à bien la tâche ardue dont la France poursuit l'accomplissement à Madagascar, savoir : l'achèvement de la pacification et le développement agricole, économique et industriel des ressources de la grande île. Le lendemain 12, dès 9 heures du matin, les chants et les danses recommencent de plus belle devant le logement du Général. Cette population, qui a fait du tam-tam et dansé toute la nuit, est vraiment infatigable. Mais, si elle m'étonne, je suis bien plus étonné encore de voir le Général travailler très tranquillement et, comme si rien n'était, au milieu de tout ce vacarme.

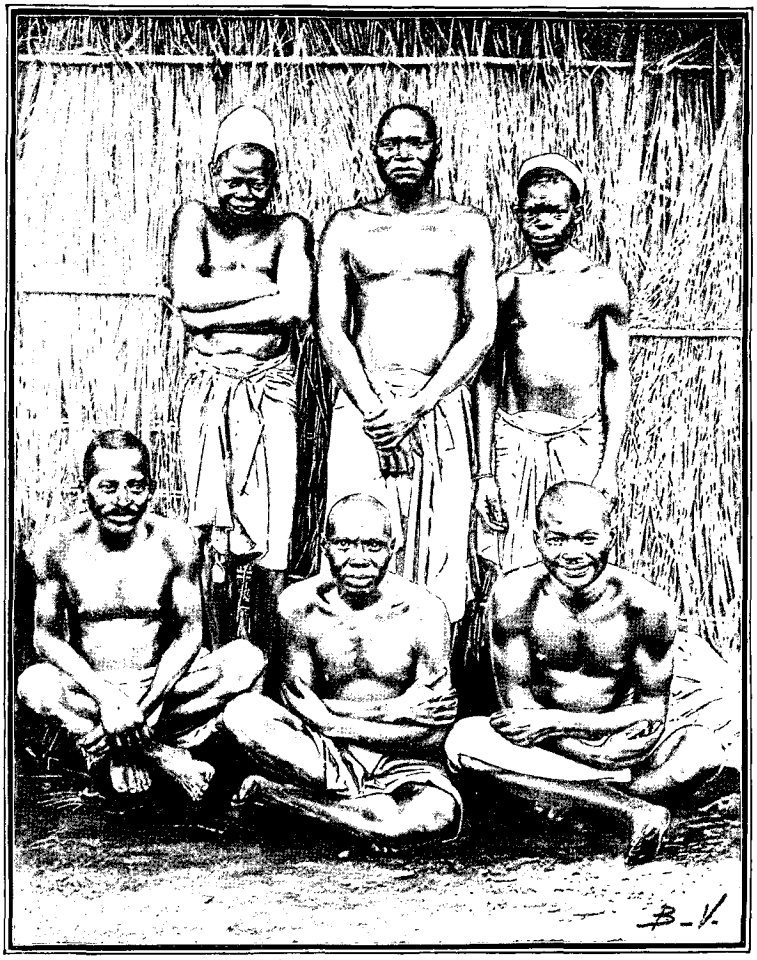


VUE DE SUBERBIEVILLE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Bientôt arrivent les chefs indigènes qui, tous, ont demandé à être présentés au chef de la colonie. Sur la proposition des commandants du territoire et du secteur, le Général nomme, séance tenante, 10e honneur Tsimitrambo, chef sakalave du district de Mevatanana, dont l'influence et le prestige sur les indigènes de la région sont considérables, et qui s'est toujours employé avec zèle au service de la cause française, ainsi que Ranaivo, son officier adjoint, et Rajonoro, chef du Menavava. Puis, le vieux Bengita, chef sakalave d'Ambo-

1. Ces chants, comme tous les chants malgaches, se composent de couplets à une ou deux voix, suivis d'un refrain que chantent en chœur tous les assistants. Tout le charme consiste dans les motifs quelquefois assez heureux, mais surtout dans l'accord généralement très juste entre les différentes parties des chœurs. Quant aux paroles, elles sont le plus souvent insignifiantes.

hitrona, s'avance pour saluer le Général. Il est entouré de plusieurs autres chefs qui semblent avoir pour lui la plus grande déférence. C'est qu'il a un certain air, ce vieillard, avec sa haute stature, son collier de barbe blanche, sa physionomie expressive, bonne, malgré un œil déjà voilé, sa démarche lente et digne. Il s'avance, appuyé sur un long bâton. Son costume est des plus simples : un pagne roulé autour des reins ; sa tête est coiffée d'un chapeau de paille à larges ailes d'où s'échappent de longues mèches blanches. Bengita est très écouté et très respecté dans le pays, et il s'est toujours montré l'ami des blancs. Il proteste à nouveau de son attachement à la France et de sa soumission à son représentant, heureux, dit-il, d'avoir vécu assez longtemps pour voir enfin la paix et la prospérité régner sur la terre de ses ancêtres. Le Général le reçoit avec bonté en le félicitant d'avoir toujours, lui et ses populations, aidé les Vazahas, et facilité leur établissement dans le pays. Puis Bengita, heureux d'avoir salué le grand chef des blancs, se retire suivi de sa petite cour.



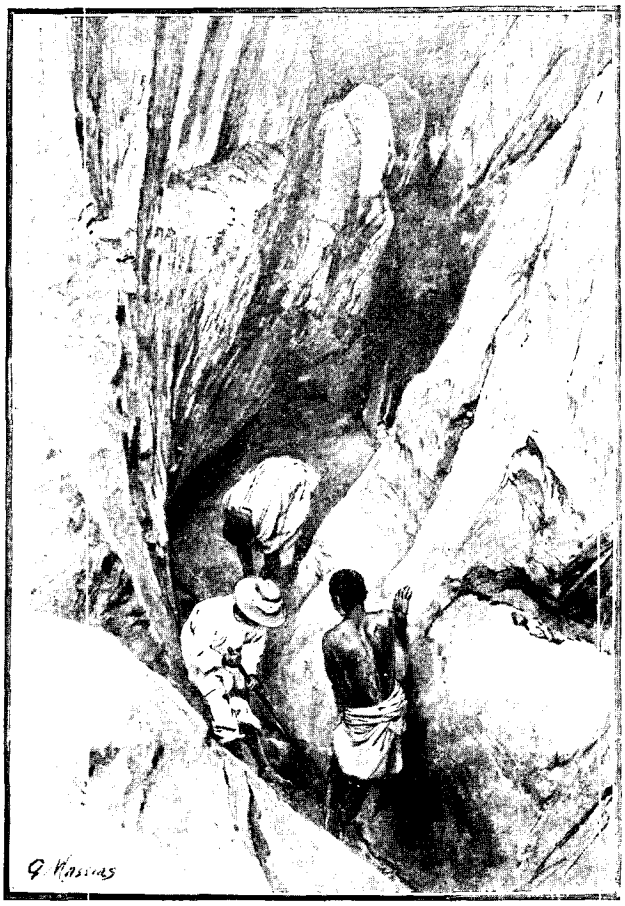
INDIGÈNES EMPLOYÉS AUX MINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le Général se fait ensuite présenter les enfants de l'école et en interroge plusieurs qui répondent en français avec beaucoup d'assurance. Il témoigne à l'instituteur sa satisfaction du caractère essentiellement pratique de son enseignement, et distribue aux jeunes écoliers de généreuses gratifications. Puis, se tournant vers les nombreux assistants, officiers et colons, il fait ressortir en quelques mots l'importance qui s'attache à l'éducation des jeunes indigènes. C'est, en effet, en nous adressant aux enfants d'aujourd'hui, ainsi qu'aux futures générations, en leur inculquant nos idées et nos principes, bien plus que par la force des armes, que nous nous assimilerons et nous attacherons peu à peu ces populations et que nous parviendrons à faire un jour de Madagascar une terre vraiment française. Après cela les chefs des villages du district sollicitent du Général la permission de lui offrir en présent quelques spécimens des produits du pays. Alors, pendant une bonne demi-heure au moins, défile une longue procession d'indigènes qui tous viennent déposer leur charge sur la terrasse, aux pieds du Général. Bœufs, poules, canards, pintades, œufs, poissons, bananes de toutes les dimensions, citrons, jarres de miel, soubiques de riz blanc, patates, manioc, gerbes de maïs, etc., s'amoncellent pêle-mêle au milieu des protestations des volatiles, plus ou moins écrasés, étouffés sous cette avalanche de produits de toutes sortes qui semble découler d'une corne d'abondance. Mais l'amoncellement continue toujours. Nous savions déjà fertiles certaines parties du Boeni, cette région nous paraît aujourd'hui une véritable terre promise, en comparaison des pays traversés les jours précédents, surtout entre Ankazobé et Andriba. Il nous faudrait toute la flottille de la Compagnie Suberbie pour emporter l'immense quantité de victuailles accumulée devant nous ; aussi le Général, après avoir admiré la qualité et la quantité de ces produits et avoir remercié les chefs des villages, invite-t-il ces derniers à remporter leurs présents. Mais pour atténuer l'effet de ce refus, il leur fait remettre un certain nombre de piastres qui, ai-je besoin de le dire, sont les bienvenues.

Pendant ce temps, les gratifications distribuées à nos jeunes écoliers leur ont délié les cordes vocales. Sous la conduite de leur instituteur, ils se promènent processionnellement sur la grande avenue aux abords de la maison Suberbie en chantant à tue-tête : « Je suis Français, c'est là ma gloire, etc. », sur l'air du vieux cantique de nos jeunes années : « Je suis chrétien, etc. ».

Toute l'école est formée en deux longues files qui suivent les côtés de l'avenue, l'instituteur au milieu et

ainsi les deux bordées alternent, tribord succède à babord et *vice versa*. Ces petits Sakalaves chantent juste mais à tue-tête, et cela dure... toute la journée, à leur grande satisfaction sans doute, mais aussi au grand désespoir de nos tympans.

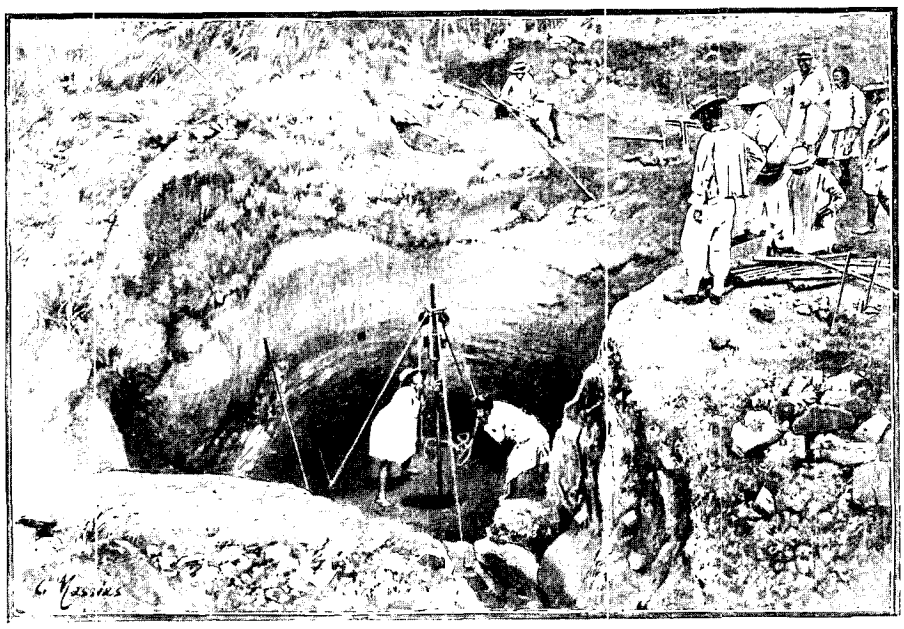


UN FILON. DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Dans la soirée, grand dîner sous les vérandas de la maison Suberbie. Le Général a invité le directeur par intérim et les principaux chefs de service de la Compagnie. Table bien servie, dîner plein d'entrain et de belle humeur, avec une température très supportable. Mon camarade Mayeur, qui, peut-être, est un peu du Midi, mais qui sûrement est en verve ce soir-là, raconte à haute voix l'histoire du caïman noctambule qui sort de son lit ou plutôt de celui de l'Ikopa, pour venir prendre l'air sur la grande avenue et quelquefois même « frapper » aux portes; s'il ne dit pas « sonner », c'est par respect pour la vérité, les sonnettes n'existant pas encore à Suberbieville. Tout le monde ici est au courant de ces allées et venues du caïman. D'ailleurs, le docteur affirme le fait. Un de ces sauriens a, dit-il, été vu rôdant autour de sa maison. C'est peut-être là, il est vrai, un fait isolé, un cas particulier, sans doute un caïman qui venait demander une consultation, peut-être se faire arracher une dent ?

Pendant que le camarade Mayeur expose aux convives cet intéressant aperçu sur les mœurs des caïmans, mon voisin me conte un trait assez typique du caractère hova.

Pendant l'expédition de 1895, au moment où notre avant-garde occupait Suberbieville, un des soldats hova qui avaient été faits prisonniers par nos troupes parvint à s'échapper. Vous croyez sans doute qu'il se hâta de fuir vers l'intérieur du pays pour rejoindre l'armée hova et mettre entre lui et nos soldats une distance convenable ? Pas du tout. Notre homme avait prêté quelque temps auparavant 30 centimes à un Sakalave de Marololo qui, méconnaissant le proverbe : « Qui paye ses dettes s'enrichit », et peut-être aussi trouvant les temps durs, avait omis jusque-là de se libérer. Quelque périlleux que fût ce parti, notre homme résolut de rentrer dans ses fonds, avant de rentrer dans son pays. Le voilà donc s'enfonçant au milieu de nos troupes, cheminant à travers nos détachements, nos postes, au risque d'être repris vingt fois et fusillé au moins une, tout cela pour recouvrer une créance de 6 sous ! L'histoire ne dit même pas s'il y parvint; elle fut racontée à nos officiers par des Sakalaves alliés.



RECHERCHE D'UN FILON. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.



DANSE DES FEMMES SAKALAVES À SUBERBIEVILLE (PAGE 327). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

C'est égal, risquer sa peau pour 30 centimes ! Cette anecdocte, très connue dans le corps expéditionnaire, s'accorde bien avec le procédé suivant, souvent observé en Émyrne : tel Hova libre ou engagé au service d'un patron quelconque n'hésitera pas, pour réclamer le payement d'une dette de 1 franc ou 2, à faire 100 ou 200 kilomètres, et à perdre le fruit de six journées de travail, c'est-à-dire à sacrifier une vingtaine de francs pour en recouvrer deux. Le Hova est ainsi fait. Ce n'est pas lui qui laissera se prescrire une créance.

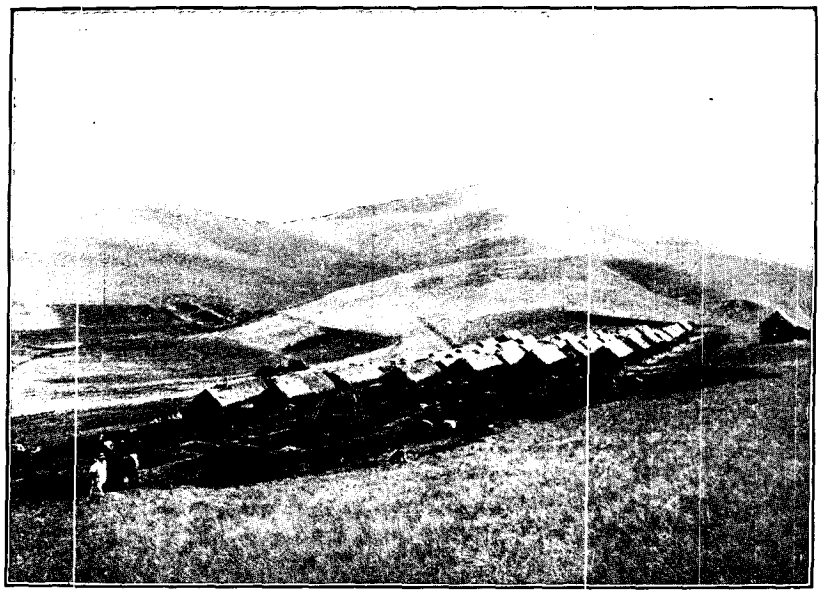
Dans la matinée du lendemain 13, le Général visite, sous la conduite de M. Conrad, ingénieur de la Compagnie Suberbie, la drague récemment montée par la Compagnie à l'entrée du Ranomangatsiaka. Le fonctionnement de cette puissante machine destinée au lavage des alluvions se fait dans les conditions suivantes : d'énormes godets, disposés en chapelet comme dans une noria, puisent la vase et la déversent dans un cylindre légèrement incliné sur l'horizontale. Dans ce cylindre arrive un jet d'eau qui désagrège les mottes de vase et les dilue. Dans le cas où ce jet est insuffisant, un pulsomètre fait arriver un supplément d'eau, puis la masse terreuse, ainsi transformée en masse liquide, est aspirée par une pompe puissante qui l'envoie à une hauteur d'environ douze mètres à l'entrée des sluices, dont le fond est garni de grilles et de plaques d'amalgamation. L'or est ensuite mis en liberté par l'évaporation du mercure en chambre close.

Cette drague, mue à la vapeur, peut traiter environ 600 mètres cubes d'alluvions par jour, tout en ne consommant guère qu'une tonne et demie de charbon par journée de dix heures, grâce à un condenseur qui permet ainsi de réaliser une économie considérable de combustible.

La description de cette machine et de son emploi m'amène à parler de l'exploitation des filons et alluvions aurifères de cette région, et, à vrai dire, je ne puis quitter Suberbieville sans consacrer quelques lignes à la Société Suberbie.

Il a été beaucoup question de M. Suberbie avant et surtout pendant la campagne de 1895. M. Suberbie débuta à Madagascar comme inspecteur des établissements que la maison Roux de Fraissinet, de Marseille, possédait à Vohémar, à Tamatave, à Mananjary, à Farafangana. Après avoir exercé pendant six ans ces fonctions, il fut désigné comme représentant de cette maison à Tananarive, poste qu'il occupa également pendant plusieurs années et qui lui permit d'entrer en relation avec quelques personnages influents de la capitale, notamment avec le tout-puissant premier ministre Rainilaiarivony. A la faveur de ces relations il réussit, au moment de la déclaration de la première guerre (1883-1885), à assurer le départ de Tananarive de tous les Français et s'appliqua avec dévouement à leur obtenir les passeports et les moyens de transport nécessaires.

Rentré en France, il remit au Gouvernement un mémoire remarquable sur les Hovas et la situation politique de l'île, puis fut chargé par M. Jules Ferry d'une mission secrète que seule la chute du ministère empêcha d'aboutir. Après la signature du traité du 17 décembre 1885, il retourna à Madagascar avec le titre de consul général. Grâce à cette situation et à l'influence qu'il avait su acquérir avant la guerre, il obtint, le 3 décembre 1886, du gouvernement malgache, une immense concession territoriale de près de 80 000 kilomètres carrés dans le Boueni, et située à cheval sur l'Ikopa et la Betsiboka. M. Suberbie avait demandé cette concession pour y exploiter les alluvions aurifères. Aux termes du contrat conclu entre lui et le premier ministre, M. Suberbie devait fournir toutes les machines, élever toutes les constructions nécessaires à l'exploitation, payer tous les ouvriers ainsi que les soldats chargés de protéger les travaux et les établissements. Les uns et les autres seraient recrutés et fournis par le gouvernement malgache. Il était nettement stipulé que l'exploitation était faite pour le compte dudit gouvernement, lequel ne recevait cependant que 10 0/0 sur le produit brut, le reste, 90 0/0, étant partagé par moitié entre le premier ministre et M. Suberbie.



CAMPEMENT DE CHERCHEURS D'OR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le contrat était passé pour cinq années, à l'expiration desquelles, matériel, construction et tout ce qui avait été affecté à l'exploitation deviendraient de plein droit la propriété du gouvernement malgache.



LAVAGE DE L'OR À LA BATTÉE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Comme on le voit, ces conditions étaient passablement léonines. Toutefois, M. Suberbie les accepta, le premier ministre lui ayant promis 10 000 travailleurs et cette main-d'œuvre étant à très bas prix.

Notre compatriote se mit donc résolument à l'œuvre et, malgré toutes les entraves apportées dès le début à son entreprise, créa un peu partout de nombreux postes d'exploitation. C'est de cette époque que date la belle installation hydraulique d'Ampasiry, avec bâtardeau, monitor, pompe élévatoire et sluices.

En 1888, nouveau traité qui proroge le premier de dix ans et d'après lequel le premier ministre et M. Suberbie deviennent associés. Les parts de bénéfices restent les mêmes, mais chacun doit faire un apport social égal, lequel, parfaitement déterminé, est destiné à l'achat du matériel et aux frais d'installation et d'exploitation. Non seulement M. Suberbie fournit son apport, mais encore il avance celui de son associé, lequel oubliera, bien entendu, d'en rembourser le montant.

Malgré tout, les travaux d'exploitation reçoivent une nouvelle impulsion. On ne se contente plus de laver les alluvions, on va attaquer les filons reconnus et étudiés antérieurement. A cet effet, de nouvelles machines sont installées, d'importantes constructions sont faites. Une usine de 10 boccards est créée; un canal de dérivation des eaux de l'Ikopa est creusé pour actionner deux turbines de 120 chevaux. En même temps, une voie Decauville de 7 kilomètres de longueur est construite pour relier l'usine aux filons et desservir les ateliers et les ports d'embarquement et de débarquement. Une machinerie avec tour parallèle, machine à fileter, à percer, etc., est installée. On établit également une pompe puissante pour élever les eaux de l'Ikopa et un laboratoire d'essayage.

L'année suivante, le port et la ville de Suberbieville sont créés, et un service de batelage est organisé sur la Betsiboka. Une première chaloupe à vapeur *la Lorraine*, commence le service cette année même.

Tous ces travaux, toutes ces créations, donnent un nouvel essor à l'exploitation, qui présente à cette époque une réelle prospérité. On peut évaluer à un kilogramme par jour la production de l'or, sans parler de la quantité au moins égale volée ou détournée. Dire le bénéfice net réalisé pendant cette période est assez difficile, d'autant plus qu'il n'existait pas encore de société légale. Mais on peut afirmer que ce bénéfice a été considérable. Il a permis, en effet, à M. Suberbie, qui ne possédait rien au début, de faire les installations de Suberbieville, d'Amboanihio, de Marovoay et de Majunga et d'acquérir des immeubles à Tananarive et à Tama-

tave. En outre, les personnes qui, en France, lui avaient avancé des fonds ont vu leur fortune s'accroître en peu de temps.

La situation à ce moment était donc très prospère, et cependant le gouvernement malgache était loin d'avoir tenu ses engagements. Pour les ouvriers en particulier, il n'en avait jamais fourni plus du sixième du nombre convenu. On conçoit que l'inobservation des conditions du contrat, surtout dans de telles circonstances, était une entrave absolue au développement de l'entreprise, laquelle semblait, après les résultats que je viens d'indiquer, appelée à un très bel avenir.

Mais bientôt les relations politiques avec la France commençant à se tendre, les difficultés s'aggravent, les entraves se multiplient et notre compatriote, au lieu d'une mauvaise volonté sourde, ne tarde pas à trouver chez tous les fonctionnaires hova, gouverneur, officiers chargés du recrutement, de la surveillance des travailleurs ou de la protection des travaux, une résistance, une opposition presque ouverte. On s'efforce de débaucher les travailleurs, on leur extorque leur salaire, on retire peu à peu les soldats préposés à la garde des établissements, en même temps on excite en sous main les Fahavalos à voler, à piller, à assassiner. Ceux-ci ne se font pas prier, et, sûrs de l'impunité, incendient les villages, volent les troupeaux de bœufs, enlèvent les femmes et les enfants, massacrent les travailleurs. En peu de temps, une terreur panique s'abat sur toute la région, les ouvriers s'éclipsent; M. Suberbie, menacé de rester seul avec ses quelques Européens au milieu de la destruction de ses établissements, voit sa ruine imminente et sa vie, avec celle de ses compatriotes, exposée aux plus grands dangers.

Pourtant, si critique que soit la situation et si sombre que paraisse l'avenir, M. Suberbie ne désespère pas; il va lutter. Il continue donc son exploitation, en dépit du gouvernement hova, et malgré l'hostilité générale qui lui est opposée. A force de patience, de douceur et aussi de sacrifices, il parvient à retenir quelques travailleurs et avec ces faibles ressources poursuit le travail d'une partie de ses postes.

Mais la situation s'aggrave encore, et malgré tous les sacrifices qu'il a consentis, malgré les considérables augmentations de salaire qu'il a dû accorder, malgré aussi l'énergie dont il a fait preuve et les efforts qu'il a déployés, M. Suberbie est à bout de moyens.

Telle est la situation à la fin de 1894, au moment où, la guerre étant devenue imminente par le rejet de notre ultimatum, la colonie française quitte Tananarive pour rejoindre Majunga.

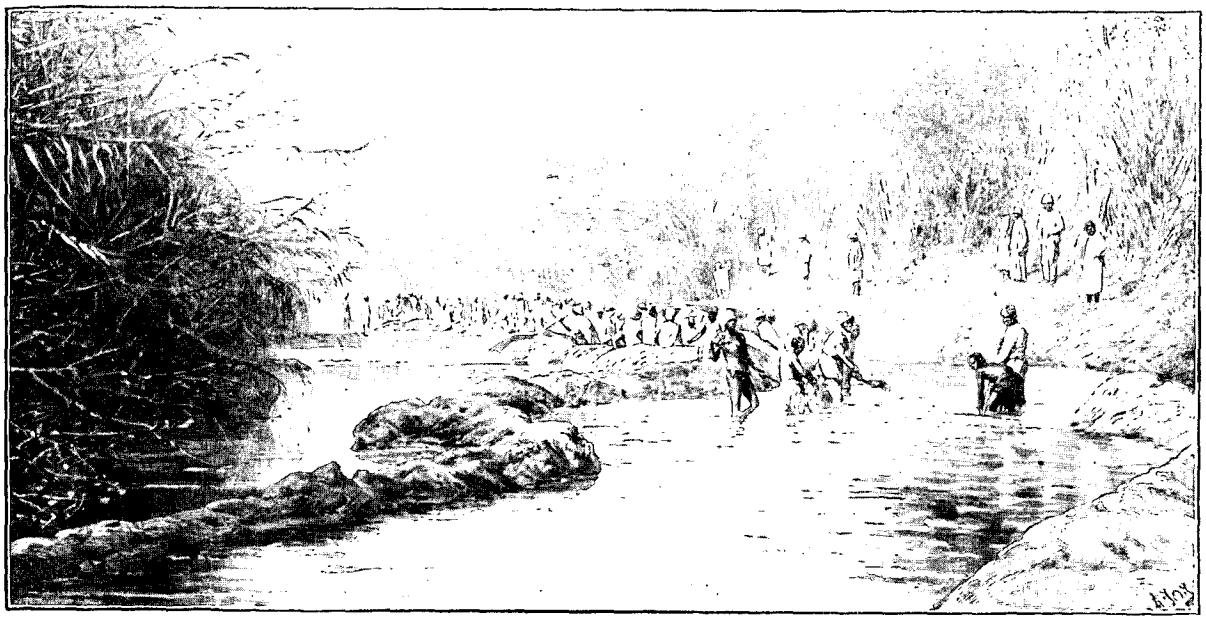
Cette fois il n'y a plus à lutter, et M. Suberbie est obligé d'abandonner entièrement son exploitation, laissant à la merci des événements son matériel et tous ses établissements.

Avant la fin même de la guerre, confiant dans le succès de nos armes et persuadé que de toutes façons cette expédition améliorerait les conditions d'exploitation et de recrutement de la main-d'œuvre, M. Suberbie forme, dès juillet 1895, une société sous le nom de « Compagnie coloniale et des mines d'or de Suberbieville et de la côte ouest de Madagascar ». Comme l'indique cette dénomination, ladite société n'avait plus pour unique but l'exploitation des mines, mais aussi celle des ressources que pouvait présenter la côte ouest.



TRAVAIL À LA BATTÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

En effet, de coûteuses machines furent installées, trois filons attaqués simultanément (ceux de Ranomangatsiaka, de Nandrojia et d'Andriamparany) concurremment avec le traitement des alluvions, sur de nombreux points. En même temps, un personnel européen considérable était embauché et de nombreux travailleurs malgaches recrutés. Mais, soit que les différents terrains n'eussent pas été suffisamment étudiés et prospectés, soit que les détournements d'or par les Malgaches augmentassent, on ne tarda pas à éprouver des déceptions,



LE CHENAL DE L'IKOPA À SUBERBIEVILLE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

la production de l'or se trouva fort au-dessous des prévisions, tandis qu'au contraire les dépenses, frais d'achat, de transport, d'installation et d'entretien du matériel, salaire des ouvriers surtout, dépassèrent de beaucoup ce qui avait été prévu. Sans parler du personnel européen, très onéreux, il faut songer que le salaire journalier des indigènes, qui avant la guerre ne dépassait pas 0 fr. 20, atteignait maintenant 1 fr. 25.

Les transports sur la Betsiboka, que la Compagnie avait également entrepris, ne donnèrent pas non plus les résultats que l'on en attendait. Les recettes furent en grande partie absorbées par l'entretien du matériel fluvial, très souvent en réparation, par les frais généraux et par le traitement d'un nombreux personnel.

Tous ces mécomptes, et d'autres encore, ne devaient pas tarder à peser lourdement sur l'entreprise. Aussi, au bout de quelque temps, la Compagnie prenait-elle le parti d'abandonner le travail des filons, pour se borner au traitement des alluvions par les moyens les plus simples : battée, sluice, berceau. Dans le courant des mois de juillet et d'août 1897, elle en était réduite à opérer une véritable liquidation des employés qui étaient arrivés de France avec les machines et qui ne devaient pas être plus utiles que celles-ci.

Quelle détermination a été prise depuis cette époque? quelles mesures ont été arrêtées? Je ne sais. Il semble que rien n'ait encore été fait pour porter remède à cette situation, et il m'a paru que cette entreprise, si prospère au début, grâce à l'indomptable énergie de son directeur et malgré les énormes difficultés dont j'ai parlé, se débattait aujourd'hui péniblement.

Pourtant il y a là un personnel européen des plus intéressants, qui n'a marchandé ni ses efforts, ni sa peine; il y a un matériel considérable; de nombreuses installations ont été construites, des villages entiers ont été créés, des canaux, des ports ont été creusés. En un mot, il y a eu un effort énorme, un travail presque gigantesque a été produit. Et aujourd'hui toute cette activité semble figée : les usines sont muettes, les machines dorment, le personnel végète. La ruine est là, imminente, si l'on ne se hâte d'appliquer le fer rouge sur la plaie.

Telle est, à l'heure actuelle, la situation de l'exploitation Suberbie, situation qui éclate aux yeux de tous. Pour ma part, je n'ai pu me défendre d'une impression de tristesse en songeant surtout au sort de ce personnel si méritant, formé de compatriotes. Pourtant il s'agit là de la plus importante entreprise industrielle qui ait jamais été tentée à Madagascar.

Je viens de parler d'appliquer le fer rouge sur la plaie. Il y a donc un moyen de conjurer la ruine de l'exploitation. C'est, à mon sens, de reconstituer au plus tôt la Compagnie sur de nouvelles bases, et d'en faire surtout une compagnie de colonisation. En employant son activité à la culture, à l'élevage, aux transports et, en dernier lieu, à l'extraction de l'or (pour utiliser le matériel existant), la Société, sous une sage direction, pourra, j'en ai la conviction, se relever et atteindre un certain degré de prospérité. Tel est, semble-t-il, le meilleur emploi, à l'heure actuelle, de son activité et de ses capitaux. Puisse-t-elle le comprendre pour son bien et celui de la colonie.

Cette digression est peut-être un peu longue, mais on a beaucoup parlé de la Compagnie Suberbie, sans toujours se défier des jugements mal fondés. Aussi n'était-il pas hors de propos, après examen sur place, de remettre les choses au point.

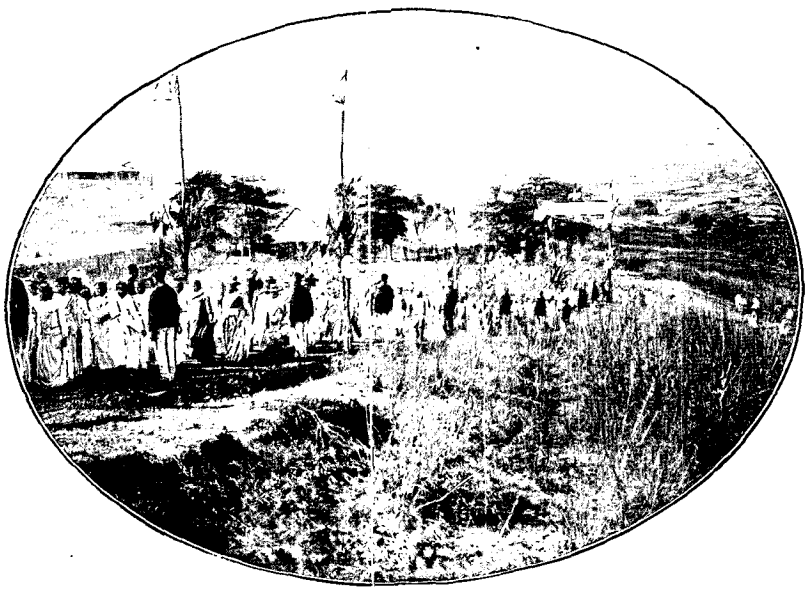
Notre matinée se termine par une visite à la tombe du lieutenant Augey-Dufresse. C'est en effet à Suberbieville que repose ce jeune officier, fils de général, neveu d'amiral, tué au combat de Tsarasoatra, à l'âge de 24 ans.

Non loin du cimetière, nous retrouvons un nouveau parc de voitures Lefebvre. Ces véhicules de l'expédition, tous plus ou moins délabrés, ont été recueillis un peu partout et sont rangés là, par centaines, attendant le jour, encore pas mal éloigné sans doute, où ils pourront rendre tous les services que l'on en avait attendus.

Le Général a décidé de quitter Suberbieville cet après-midi à 3 heures. M. Antoni, le commandant en second de la flottille, lui affirme que nous pouvons être en vingt-quatre heures à Majunga, c'est-à-dire demain soir. C'est très tentant, mais moins certain. Enfin, nous verrons si M. Antoni est de Tarascon.

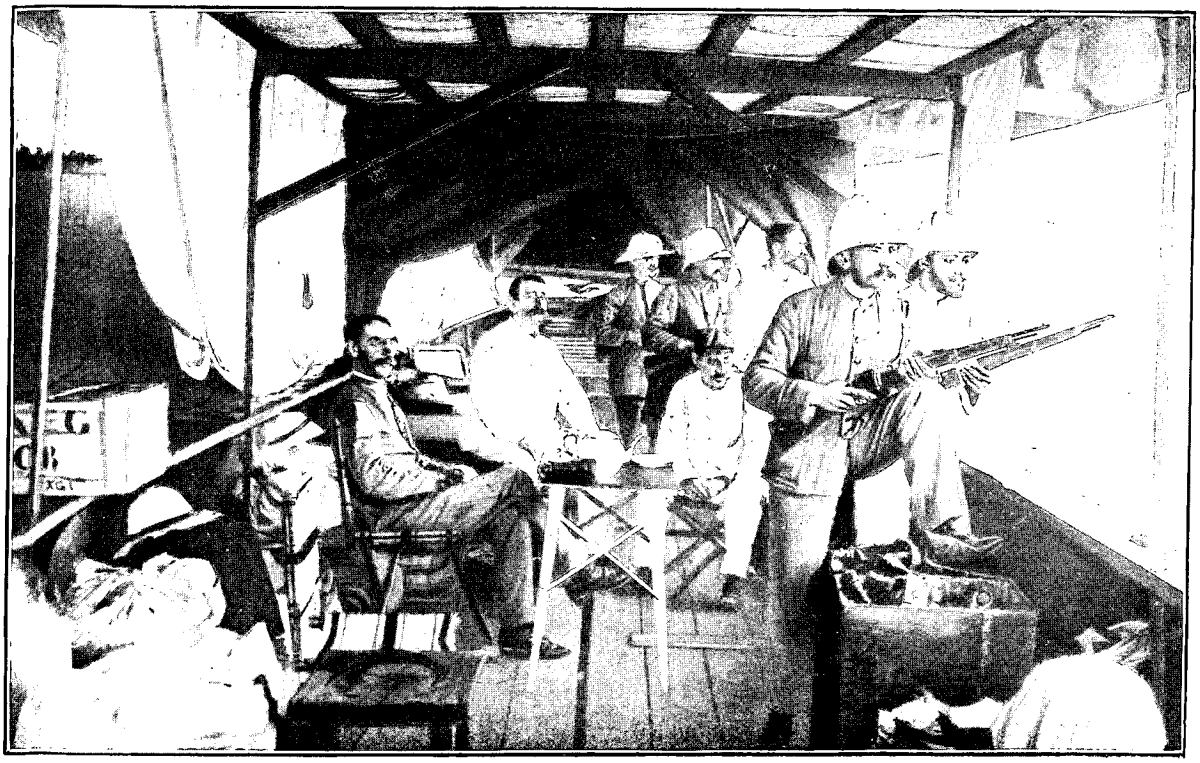
Donc, aussitôt le déjeuner expédié, nous bouclons nos cantines et faisons filer tous nos bagages.

(A suivre.) X...



MEVATANANA : ARRIVÉE DU GOUVERNEUR (PAGE 326). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHASSE AU CAÏMAN À BORD DU « BOÉNI » (PAGE 341.) — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

IV

DE SUBERBIEVILLE A MAJUNGA.

Le départ de Suberbieville. — La Betsiboka. — La descente de la rivière. — Les caïmans. — Marovoay. — Arrivée à Majunga. La situation à Majunga.



UN ANTALAOTRA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

A 3 heures, nous quittons l'habitation Suberbie pour aller nous embarquer en canot à vapeur. Toute la population est là, nullement fatiguée des danses et chants des journées et des nuits précédentes. Nos écoliers sont également à leur poste, et, à en juger par leurs cris, leurs poumons n'ont pas souffert des efforts de la veille. Toute cette foule conduit processionnellement le chef de la colonie jusqu'à l'embarcadère, au milieu d'un concert étourdissant de musiques et de chants.

Après avoir été salué par le personnel européen de la Compagnie Suberbie, qui lui adresse ses souhaits de bon voyage et d'heureux retour dans la capitale, le général monte sur un canot à vapeur qui a arboré à l'avant le pavillon bleu à carré tricolore de gouverneur général.

Le lieutenant-colonel Lyautey, qui, accompagné du lieutenant Grüss, fait route avec nous jusqu'à Majunga, monte avec lui ainsi que M. Henrotte, banquier parisien, qui vient de faire un petit voyage à Madagascar pour examiner la possibilité de créer un service de transports de Majunga à Tananarive. Nous prenons place dans le deuxième canot à vapeur.

Le chenal dans lequel nous sommes engagés, et qui fait communiquer Suberbieville avec l'Ikopa, est très étroit et presque noyé au milieu des plantes aquatiques, qui rendent la navigation lente et difficile. En certains endroits, le

1. *Suite. Voyez p.* 301, 313 *et* 325.

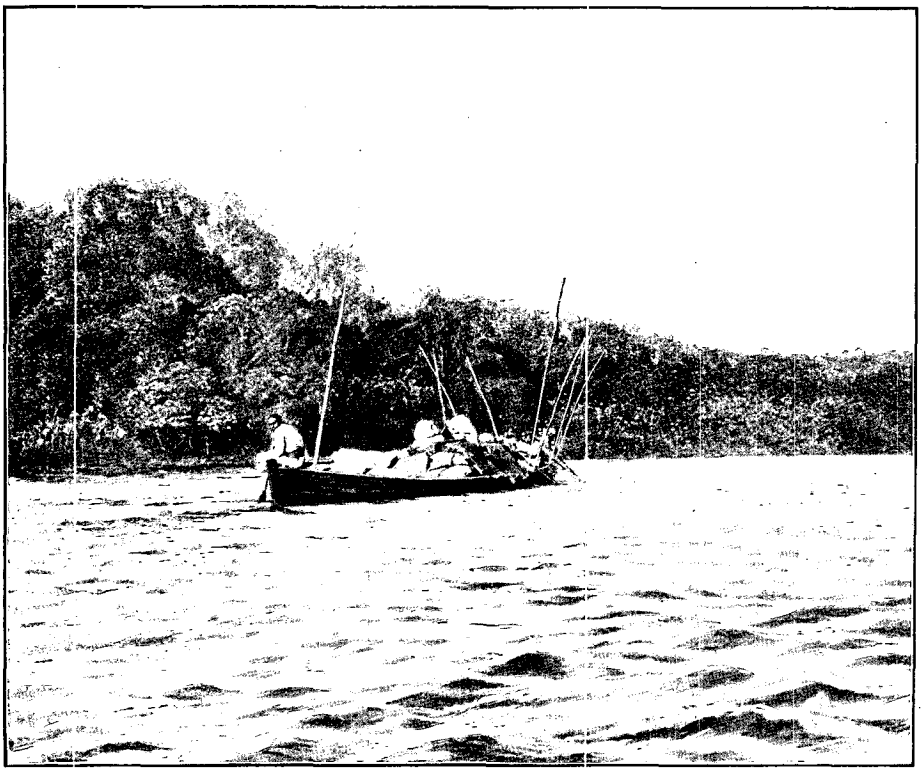
passage est tout juste assez large pour nos canots, lesquels sont obligés de stopper fréquemment, afin de permettre le nettoyage de l'hélice dont les branches à chaque instant s'embarrassent d'herbes et de débris végétaux. L'opération, heureusement, est des plus simples. Déposer son pagne et plonger est pour le noir qui est à la barre l'affaire d'un instant. Une fois sous l'eau, notre barreur, véritable amphibie, procède à loisir au nettoyage en question. Un rétablissement, et il se trouve à son poste, le pagne roulé autour des reins et la peau sèche. La scène se renouvelle au moins dix fois pendant ce trajet d'une heure et quart. Nous éprouvons aussi plusieurs échouages. Le chenal, malgré de continuels curages, s'obstrue par des apports ou par l'éboulement des berges.

Enfin, nous sommes au bout ; nous sortons de tous ces méandres pour entrer dans l'Ikopa. Cette rivière, large en cet endroit de 300 à 500 mètres, présente une foule d'îlots et de troncs d'arbres qui embarrassent son cours. Ses rives, garnies de nombreux bouquets de bois et verdoyantes en toutes saisons, lui forment un cadre des plus agréables.

Cependant la chaleur est tombée ; le soleil maintenant disparaît lentement sur notre gauche, derrière la forêt qu'il embrase, et dont les silhouettes sombres se détachent nettement sur un ciel d'or en fusion. Il fait une soirée délicieuse. Le temps est calme et doux, et c'est à peine si une brise légère effleure par moments la surface de l'Ikopa, dont les eaux déjà deviennent plus sombres. Avec bonheur nous enlevons nos casques et respirons à pleins poumons l'air tiède de ce beau soir d'été. Des vols d'oiseaux passent au-dessus de nos têtes, silencieux déjà et regagnant leur gîte. Bientôt la nuit tombe doucement, étendant insensiblement ses voiles sur la plaine qui nous entoure. La vie peu à peu s'éteint, l'ombre s'épaissit, il fait nuit noire...

Le trajet de Suberbieville à Marololo en canot à vapeur ne demande habituellement que 3 heures ; or elles sont écoulées depuis longtemps. L'aurions-nous dépassé ? Quelques-uns d'entre nous semblent déjà le craindre. Mais nous ne tardons pas à distinguer devant nous une petite lueur pâlotte, pas assez claire et trop basse sur l'horizon pour être une étoile. C'est Marololo, où nous allons trouver bon souper et bon gîte.

Ce nom de Marololo signifie en sakalave : « beaucoup d'esprits, de revenants ». Aurons-nous la chance d'en voir ? C'est peu probable. Bientôt nous accostons au débarcadère, décoré, pour l'arrivée du Général, d'un bel arc de triomphe ; vaguement nous découvrons, dans la demi-obscurité qui nous enveloppe, des guirlandes de feuillage, des faisceaux de drapeaux, etc.



PIROGUE TRANSPORTANT DES MARCHANDISES SUR L'IKOPA.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le lendemain 14, le réveil a lieu de très bonne heure. On doit, en effet, quitter Marololo au point du jour pour atteindre, ou du moins tâcher d'atteindre Majunga le soir même. Aussi fait-il encore nuit noire quand nous disons adieu, sans trop de regrets, à notre gourbi pour nous mettre en route. Nous prenons tous place avec le Général sur le *Boéni*, la plus grande et la meilleure des chaloupes de la Compagnie. Il fait grand jour lorsque nous avons enfin une pression suffisante pour pouvoir partir. C'est une véritable flottille qui nous escorte. En effet, avec le *Boéni*, aux flancs duquel sont accostées deux pirogues, deux autres chaloupes à vapeur de la Compagnie, l'*Ondine*, qui remorque également une pirogue, et le *Campan*, font route avec nous. Enfin, les deux canots à vapeur qui nous ont transportés la veille rallient aussi Majunga. De Marololo à la Betsiboka, la distance n'excède pas 4 kilomètres ; aussi ne tardons-nous pas à atteindre le confluent des deux



LA BETSIBOKA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

rivières. Le lit de la Betsiboka n'est d'abord guère plus large que celui de l'Ikopa, mais la teinte rougeâtre de ses eaux frappe immédiatement. Puis ses rives s'élargissent peu à peu, s'écartant sur certains points de plus d'un kilomètre. Elles présentent une réunion de sites variés, mais toujours verdoyants et pittoresques. Tantôt ce sont des bois d'essences diverses dont les arbres, aux troncs énormes, étendent autour d'eux une ombre épaisse, tantôt ce sont des taillis impénétrables, fouillis inextricables de brousse, de branchages et de lianes, des forêts de bananiers dont les longues tiges frangées fouettent bruyamment sous le souffle de la brise, ou encore de gracieux bouquets de lataniers, aux feuilles semblables à d'énormes éventails qu'agiteraient des mains invisibles. Les rives parfois se dressent en berges escarpées, hérissées de roseaux, d'autres fois s'abaissent insensiblement jusqu'au bord du fleuve en larges plages unies de beau sable bien fin.

Si l'on n'aperçoit presque ni habitants ni villages, en revanche des quantités d'oiseaux de toute espèce animent le paysage : hérons solitaires, absorbés par leur pêche ; compagnies de pintades qui, effarouchées, brusquement disparaissent dans la brousse ; groupes d'aigrettes pressées les unes contre les autres et réunies par centaines au coucher du soleil sur certains arbres qu'elles couvrent d'un manteau blanc ; nuages de canards sauvages, bandes nombreuses de sarcelles se prélassant en toute quiétude sur les multiples bancs de sable. Souvent des vols de perruches vertes, troublées par le bruit de la machine, traversent le fleuve, jetant, en un gazouillis assourdissant, mille petits cris apeurés. Quelquefois un martin-pêcheur, au plumage brillant, nous fait un bout de conduite, volant de roseau en roseau, non sans happer au passage les insectes que son œil aperçoit à la surface de l'eau.

Puis un hôte moins agréable que toute cette gent ailée, le terrible saurien, le caïman que l'on commence à rencontrer et qui dans ces parages ne pardonne pas au baigneur imprudent.

Le temps continue à être superbe et, grâce à une petite brise, la température est très supportable.

Vers une heure nous arrivons à Ankaladina, poste de la compagnie Suberbie qui partage à peu près également la distance de Suberbieville à Majunga et où les canots à vapeur et remorqueurs touchent pour faire du charbon. La marée se fait sentir jusqu'à ce point, éloigné cependant de Majunga d'environ 130 kilomètres.

Pendant que le *Boéni* comme ses satellites renouvelle sa provision de combustible, nous descendons à terre. L'emplacement du poste, adossé à une hauteur, est admirablement choisi au milieu d'une végétation superbe. Il est près de deux heures quand nous quittons Ankaladina pour continuer notre route.

L'après-midi se passe sans incident. La Betsiboka maintenant a bien un kilomètre de largeur, et, nous dit-on, au moins de 2 à 3 mètres de profondeur en cette saison. Le *Boéni*, qui ne cale guère que 0m,60, marche convenablement. J'ai déjà parlé plus haut de cette chaloupe à vapeur dont les dimensions sont 24 mètres de longueur sur 3m,50 de largeur. Quoique nombreux, nous y sommes relativement à l'aise, et chacun de nous trouve finalement un petit coin pour y installer son pliant et jouir paisiblement de la beauté du paysage.

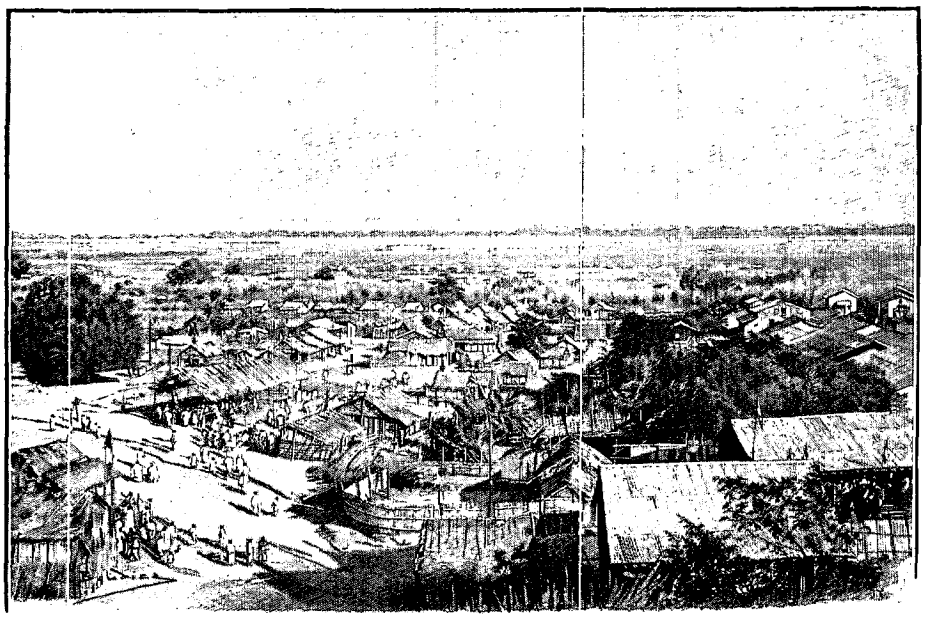
La journée s'achève sans que nous arrivions à Marovoay. Et, au moment où l'un de nous croit apercevoir une lumière dans le lointain, le patron du *Boéni* vient nous annoncer qu'il est trop tard et que la nuit est trop noire pour songer à remonter ce soir la rivière de Marovoay. Il va échouer son vapeur sur un banc de sable, et nous passerons la nuit au beau milieu de la rivière. Il nous invite donc à prendre nos dispositions en conséquence.

C'est parfait, mais chacun observe qu'on nous avait promis hier que nous coucherions ce soir à Majunga. Cet après-midi nous ne devions plus arriver qu'à Marovoay, où en revanche nous trouverions toutes préparées de confortables installations. Et voilà qu'au lieu de tout cela, au lieu de Majunga, ou simplement des confortables installations de Marovoay, nous n'entrons même pas dans la rivière de ce nom, et nous sommes réduits à passer la nuit au milieu du fleuve, en proie à des myriades de moustiques qui flairent déjà leurs victimes.

Il ne nous reste plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le lendemain 15, aux premières lueurs du jour, nous quittons notre îlot de sable pour remonter la rivière de Marovoay. Souhaitons d'arriver aujourd'hui à Majunga.

Il est à peine six heures lorsque nous accostons à l'appontement de Marovoay. Les « Autorités » montent à bord pour saluer le Général. Puis le chef de la colonie descend à terre. A peine paraît-il sur l'appontement qu'il est reçu par les acclamations de toute la foule réunie. Le village, qui est entièrement pavoisé, s'étend en longueur sur la rive droite de la rivière. Les maisons, en pierres ou en briques, sont blanchies à la chaux et présentent un aspect assez propret ; le tout est dominé par une colline sur laquelle est bâti l'ancien rova. La population est d'environ 2 000 habitants, Hova, Sakalaves, Indiens, avec quelques Européens. Marovoay était avant la guerre un poste militaire hova assez important commandé par un 12e honneur et comprenant une garnison de 40 hommes avec 46 sniders, 2 canons hotchkiss, 2 gardner et quelques mauvaises pièces en fonte, sans affût. Il faut remarquer que la résistance de Marovoay ne reposait pas uniquement sur cette troupe quasi régulière. Ces 40 hommes étaient des soldats en activité, faisant leur temps de service. Mais il y avait en outre et en bien plus grand nombre, à Marovoay comme à Andriba, comme à Mevatanana, comme à Majunga, comme en un mot dans tous les postes militaires hova, des soldats libérés fixés dans le pays, agriculteurs ou commerçants, tous détenteurs d'un beau et bon fusil qu'ils entretenaient soigneusement. Ces Hova libérés du service militaire étaient connus sous le nom de *Voanzo ;* c'est le nom de l'arachide. Cette appellation très expressive leur était donnée parce qu'ils se fixaient au sol comme le plant de l'arachide, par ses racines. Tous ces colons militaires ou Voanzo présentaient à la vérité un élément de résistance autrement sérieux que les garnisons permanentes, toujours d'effectif relativement faible et non encore acclimatées.

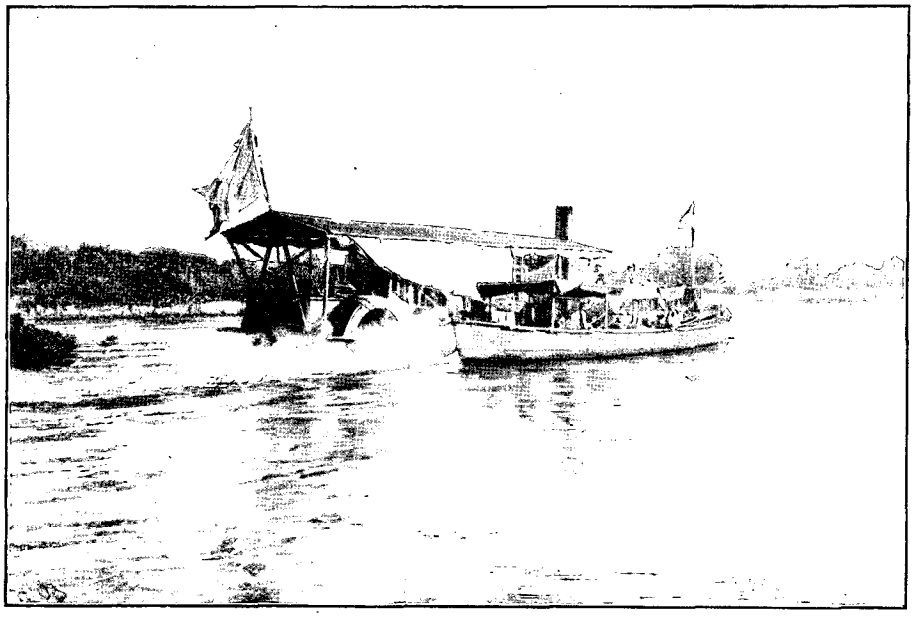


VUE DE MAROVOAY — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

En ce qui concerne Marovoay, le village aurait été, paraît-il, à l'origine, un centre d'Indiens et de Comoriens ; puis, lors de la création des différents postes militaires hova dont je viens de parler, c'est-à-dire sous Radama Ier (1810-1828), Marovoay devint une colonie hova très importante. L'immense plaine qui s'étend aux abords du village est, en effet, très fertile. De magnifiques rizières y étaient cultivées avant la guerre. Ces rizières, justement renommées, non seulement suffisaient à la consommation locale, mais encore fournis-

saient une quantité considérable de riz pour l'exportation ; c'était par centaines de tonnes que cette denrée était alors expédiée à Nossi-Bé, aux Comores, etc.

Presque totalement abandonnée pendant la récente période de guerre et d'insurrection, cette culture tend aujourd'hui à reprendre son ancienne importance. D'ailleurs tout le pays, entre Suberbieville et Majunga, est généralement riche et fertile, et semble devoir se prêter avantageusement aux exploitations agricoles. Si ce n'est pas encore la véritable végétation des tropiques, dans toute sa puissance et sa force, c'est du moins une région qui rappelle la côte Est et qui, contrastant singulièrement avec le pays accidenté et dénudé des hauts plateaux, paraît convenir à de multiples cultures. Couvert d'un épais manteau de verdure, semé çà et là de bouquets de riches essences, remarquablement arrosé, exceptionnellement favorisé au point de vue des communications, par les voies fluviales, ce bassin est bien fait pour tenter plus d'un colon. Quelques-uns de nos nationaux ont déjà des établissements dans la région, notamment dans la plaine de Marovoay. En outre, comme nous le verrons un peu plus loin, plusieurs autres, disposant de capitaux sérieux, sont actuellement en pourparlers pour obtenir de grandes concessions dans cette partie si fertile du Boéni.



LE « BOÉNI », VAPEUR FAISANT LE SERVICE DE SUBERBIEVILLE À MAJUNGA.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Toutefois, cette plaine de Marovoay a l'inconvénient d'être assez insalubre.

De Marovoay à Majunga le trajet par canot à vapeur s'effectue habituellement en 6 heures, et comme il importe d'y arriver assez tôt pour avoir le temps de nous installer avant la nuit, il ne faut pas nous attarder trop longtemps à Marovoay. C'est pourquoi nous quittons ce poste avec toute la flottille à 9 heures du matin.

Marovoay signifie en sakalave : « beaucoup de caïmans ». Jamais appellation ne fut mieux justifiée. Ces reptiles, en effet, pullulent dans la rivière vaseuse de ce nom. Aussi effectuons-nous cette partie du trajet au milieu d'une quantité de ces sauriens, de tous les âges, de toutes les dimensions, qui se prélassent doucement au soleil, regardant avec plus de curiosité que d'appréhension défiler vapeurs et pirogues. Ils semblent avoir une prédilection marquée pour la vase molle qui en ce moment, à marée basse, tapisse les bords de la rivière. Celle-ci en est littéralement infestée. Aussi chacun de nous est-il bientôt armé d'un fusil, heureux de ce nouveau genre de sport, qui vient agréablement rompre la monotonie de la traversée. En un clin d'œil, la fusillade éclate à bâbord, à tribord, à l'avant, à l'arrière, et de tous côtés pleuvent les projectiles sur les reptiles sans méfiance. La plupart des balles, arrivant obliquement, glissent sur la carapace squameuse de l'animal, qui s'enfonce alors rapidement dans l'eau. Quelques coups de feu toutefois, mieux dirigés, viennent frapper plusieurs d'entre eux à l'épaule, à l'aisselle, ou dans la bouche, et leur font faire la culbute. Quelques-uns demeurent d'abord comme étourdis par le choc de la balle, déjà on les croit frappés à mort, puis tout à coup, brusquement, ils se jettent dans la rivière.

On conçoit que ce voisinage soit des plus dangereux pour les habitants de Marovoay. Ceux-ci ont toujours soin de munir d'un grand manche les récipients qui leur servent à puiser de l'eau, de façon que les caïmans ne puissent les saisir par le bras ou la main lorsqu'ils s'approchent de la rivière.

Quoique d'aspect assez massif, ces animaux sont relativement agiles et détalent rapidement quand il ne s'agit que de parcourir quelques mètres. Les plus grands atteignent jusqu'à 4 mètres de long. Dans les eaux bourbeuses de la rivière de Marovoay et de la Betsiboka, il est souvent assez difficile de les distinguer des morceaux de bois et des troncs d'arbres que charrie le courant.

Le caïman est le seul animal dangereux pour l'homme que l'on trouve à Madagascar. Malheureusement il y est très commun et on le rencontre dans presque toutes les rivières de quelque importance, ainsi que dans

*

les lacs. Dans certaines parties de l'île, notamment dans la province d'Analalava, il fait chaque année de nombreuses victimes, saisissant les indigènes qui viennent puiser l'eau, laver le linge ou qui traversent les rivières. Aussi ce saurien inspire-t-il aux Malgaches la plus grande frayeur. Fort heureusement, le bruit le met en fuite. C'est pourquoi tous les indigènes, avant de traverser un cours d'eau habité par les caïmans, ont soin de battre des mains. Chacun d'eux, au moment de passer une rivière, tient au caïman le petit discours suivant : « Je ne médis pas de toi, mon vieux, mais je demande ta bénédiction pour passer. » En même temps, il se verse un peu d'eau sur la tête et se frappe la nuque. Ce n'est qu'après avoir accompli ces formalités qu'il met le pied dans la rivière. Une fois arrivé au milieu de l'eau, il s'abstient soigneusement de prononcer le mot de caïman, jusqu'à ce qu'il ait heureusement effectué le passage.



UN SAKALAVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Les indigènes sont convaincus que, quand l'un d'eux est saisi par un caïman, c'est qu'il était ensorcelé.

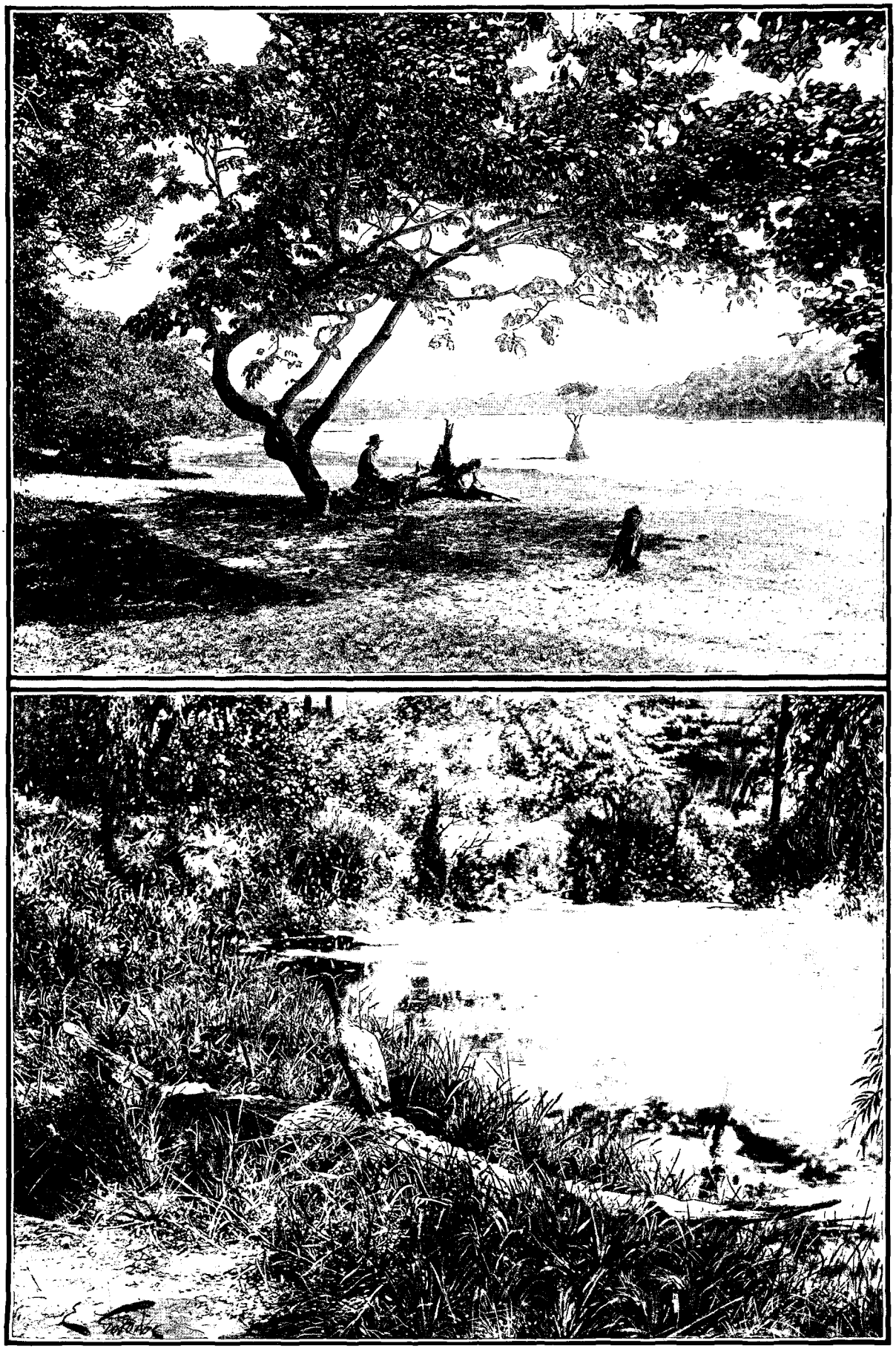
Les chiens, si l'on en croit du moins les habitants de la province de Vohemar, prennent presque tout autant de précautions pour franchir les cours d'eau.

Voici, d'après ces indigènes, le stratagème employé par l'espèce canine. Le molosse en question a-t-il fait choix de son point de passage, vite il court à quelque distance en amont donner de la voix pour y attirer le caïman, redescend aussitôt en aval où il fait de même et, après cette double feinte, s'élance rapidement à la nage entre les deux points, à l'endroit qu'il a choisi. Avouez que *si non e vero e bene trovato*. Les dents de caïman sont très longues. Les Sakalaves s'en font des amulettes, auxquelles ils attribuent toutes sortes de pouvoirs. Après les avoir déchaussées au moyen de patates très chaudes, ils en nettoient l'intérieur, puis les remplissent de petits morceaux de bois, auxquels ils joignent une aiguille, le tout enduit de miel et oint de la graisse extraite du *ramy* (arbre qui produit une sorte d'encens). Ainsi garnie, la dent, sous le nom de « boîte sacrée », est conservée religieusement dans la famille. Si l'un des membres de celle-ci vient à être malade, quelle que soit la maladie dont il s'agit, affection, plaie, furoncle, etc., on sort la dent et le médecin mandé la lave sur une petite pierre en prononçant les paroles suivantes : « Sois efficace, sois efficace, os de caïman. Un tel est pris d'un sortilège et toi seul, caïman puissant, tu peux détruire ce sortilège. » Si, après cette cérémonie, la maladie disparaît, le médecin conduit la famille du malade sur le bord de la rivière pour remercier le caïman, et ce traitement lui est chèrement payé.

Plusieurs de ces reptiles, et des plus gros, dorment sur le rivage, étendus au soleil, à une distance relativement grande du cours d'eau. Nous remarquons un oiseau blanc qui se promène tranquillement sur leur carapace et paraît très familier avec le monstre. C'est le *Vadimboag* (littéralement femme du caïman), qui tire sa nourriture des excréments de l'animal. Les indigènes prétendent même, comme d'ailleurs certains naturalistes, qu'il s'introduit dans la gueule du monstre, et se repaît tout à son aise des débris de nourriture restés entre ses dents, lui servant ainsi de dentiste. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Un autre oiseau, héron aux ailes blanches connu généralement sous le nom de *Fotsyelatra* est quelquefois appelé *Fangalamotivoay*, ce qui peut se traduire : « l'œil purificateur du caïman ». Il semblerait ainsi que cet oiseau rendit aux caïmans les mêmes bons offices que les aigrettes (*Vorompotsy*) aux bœufs. Ces derniers oiseaux dévorent en effet les tiques du bétail.

Les Sakalaves donnent à une sorte de cormoran le nom de *Reniboay* (litt., mère ou gardien des caïmans), car ils prétendent qu'il agit à l'égard de ces reptiles comme une sentinelle qui les prévient du danger. Ils affirment également que, si l'on aperçoit un de ces oiseaux perché sur un arbre au bord d'une rivière, on peut



LES RIVES DE LA BETSIBOKA. — CAÏMAN ENDORMI. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. L. NEVIÈRE.

être sûr que les caïmans ne sont pas loin. Ils donnent encore à ce cormoran le nom de *Sakaizamboay* (ami de caïmans) et celui d'*Arondovy* (gardien de l'ennemi), le caïman étant, comme je l'ai dit plus haut, l'animal le plus redoutable de Madagascar et le plus redouté de tous les êtres qui peuplent l'île.

Après une heure de navigation au milieu de ces hôtes peu agréables, nous pénétrons de nouveau dans la Betsiboka, qui va maintenant en s'élargissant de plus en plus, formant bientôt trois grands bras principaux lesquels débouchent dans la baie de la Betsiboka. La flottille y pénètre par le bras le plus oriental ou de Manana. Les bâtiments de quelque tonnage préfèrent généralement celui du milieu, qui présente plus de fond. Cette baie de la Betsiboka, séparée de celle de Bombetoke ou de Majunga par la presqu'île d'Amboaniho, est spacieuse, bien abritée et semble meilleure pour les navires de tonnage moyen que cette dernière.

A Majunga, en effet, les bâtiments sont obligés de mouiller loin de la ville. Aussi semble-t-il que la ville eût été mieux placée à Amboaniho.

Amboaniho, dont le nom signifie « au cocotier », est en quelque sorte une trouvaille de M. Suberbie, qui y a établi d'importants ateliers de construction et de réparation pour son matériel fluvial. Nous découvrons à petite distance toutes ces constructions qui sont pavoisées, ainsi que la grande maison d'habitation où est installé le personnel.

La baie de la Betsiboka est entourée à l'Est par une ligne de collines dénudées qui vont en s'abaissant jusqu'à l'extrémité de la presqu'île d'Amboaniho. La rive gauche du fleuve est entièrement couverte de palétuviers verdoyants, ainsi que les nombreuses îles qui forment les différents bras dont j'ai parlé plus haut.



UNE NOSSI-BÉENNE.
DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Après avoir dépassé Amboaniho nous doublons la pointe Boana-Omar, puis la pointe Antanandava et la pointe Piripirina et nous pénétrons dans la superbe baie de Bombetoke, vaste, profonde, sûre, malheureusement traversée par un courant très rapide et offrant trop de prise aux vents du Nord, du Nord-Ouest et du Sud. La baie de Bombetoke, ou du moins la partie qui présente du fond, est orientée Nord-Sud. Elle est fermée au Nord-Est par la presqu'île de Majunga, laquelle présente une particularité assez curieuse.

Vue à une certaine distance par un observateur qui arrive par la Betsiboka, elle affecte assez exactement la forme d'un immense caïman au repos. La tête et le corps surtout sont parfaitement dessinés, les rugosités de l'écaille étant figurées par les arbres qui se profilent sur la silhouette. Une bonne jumelle permet de reconnaître sur la tête l'hôpital, sur le dos le rova ; quant à la ville elle-même, elle s'étend en un trait blanchâtre allongé le long du corps du saurien, formant la ligne de séparation entre la carapace et le ventre. La ressemblance dans l'ensemble et dans ces quelques détails est frappante.

Bientôt la côte se distingue nettement, Majunga apparaît alors légèrement étagée en amphithéâtre sur un fond de verdure.

Au premier plan, quatre des bâtiments de la division navale et quelques navires de commerce avec l'*Ambohimanga*, petit vapeur hova, dernier vestige de la suprématie hova. Derrière les mâts, le wharf et la ville coquettement ornée de milliers de drapeaux et d'oriflammes multicolores qu'agite gaiement le souffle de la brise. Majunga, ainsi parée et animée, encadrée par le bleu éblouissant du ciel des tropiques et des flots de l'Océan, semble une cité heureuse et favorisée sur laquelle le voyageur qui descend de Tananarive, après un

long trajet à travers des régions plus ou moins sauvages et désertes, repose doucement ses regards.

Tous les navires de commerce ont arboré le grand pavois. Nous approchons rapidement de la terre. Une foule très nombreuse a envahi le wharf et ses abords. On court, on se presse. Le temps est superbe, c'est un vrai jour de fête. Quelques minutes encore et nous accostons au wharf. Le Général est reçu par les membres de la commission municipale et de la chambre consultative, les fonctionnaires, les officiers de la garnison, les colons français, le vice-consul d'Angleterre et les représentants de la maison Oswald et de la *Deutsch Ost Afrikanische Gesellschaft*. De nombreuses dames en toilettes claires se trouvent également sur le wharf. Les présentations terminées, le Général, escorté par une foule considérable qui ne cesse de l'acclamer, se rend à pied au Palais de Justice, aménagé spécialement pour le recevoir. Les troupes et la compagnie de milice, formant la haie sur tout le parcours, lui rendent les honneurs. Le cortège suit d'abord l'avenue qui, sur la pointe de sable, longe le lagon où dorment ensablées les canonnières du corps expéditionnaire, puis pénètre dans la ville en passant sous un nouvel arc de triomphe. Toutes les maisons sont pavoisées et ornées, ainsi que les rues, de faisceaux de drapeaux, de bannières, de flammes, d'écussons et de guirlandes de feuillage qui, disposés avec beaucoup de goût, produisent le plus heureux effet. Les vieilles portes massives si artistement sculptées des maisons indiennes sont décorées de riches tentures. Comme la ville elle-même, tous les habitants ont revêtu leurs habits de fête. Toute cette foule qui se heurte, se coudoie, se bouscule pour approcher de plus près le Général, présente un spectacle des plus curieux : Indiens aux traits fins, lents, réfléchis, solennels même, dans leurs longues chemises blanches avec quelquefois un gilet de soie rouge par-dessus, la tête coiffée d'une petite calotte dorée, en forme de tronc de cône, de larges sandales jaunes aux pieds ; Comoriens plus foncés, à la physionomie expressive mais rude, à la démarche lourde; Makoas au facies de nègre; Antalaotras dont le type et le costume révèlent nettement l'origine arabe; Sakalaves à l'aspect sauvage, au regard méfiant, dont les cheveux sont tressés en une multitude de petites nattes ; femmes betsimisaraka aux chapeaux enrubannés, aux châles à grands ramages ; enfin, Nossi-Béennes aux traits réguliers, au gracieux sourire qui découvre sans cesse deux admirables rangées de dents blanches, si originales sous leur coiffure à boucles et si élégantes sous leurs robes aux couleurs voyantes ; ces femmes de Nossi-Bé portent de nombreux bijoux de toutes sortes, et leurs jolies toilettes jettent un coloris éclatant sur cette scène si vivante et si animée sous un ciel merveilleusement pur.



UNE NOSSI-BÉENNE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Enfin le Général arrive au Palais de Justice, construction en pierres un peu massive qui se dresse sur le bord de la mer et d'où la vue embrasse toute la rade jusqu'à la côte qui, dans un lointain horizon, la limite au Sud-Ouest.

. Il est près de 4 heures lorsque nous pénétrons avec le Général dans le sanctuaire des lois. A demain les visites et les réceptions. Le plus pressé est de nous installer et de faire un peu de toilette, chose qui ne semble pas superflue après le gîte peu confortable des deux dernières nuits. La salle d'audience, vaste pièce donnant sur la mer et ouvrant par six fenêtres sur une spacieuse véranda, m'est échue. Excusez du peu.

O surprise ! un bon lit d'hôpital à sommier métallique m'attend dans ses draps bien blancs. Mais je vous laisse à deviner en quel point de la salle il a été dressé... au banc des accusés.

Au dehors déjà le jour baisse, tandis que les tam-tams et les danses continuent de plus belle devant le logement du général.

Après le dîner, illuminations superbes. Partout, danses, chants, concerts, tam-tams. Nuit sereine, idéale. Nous faisons un tour de promenade dans les différents quartiers ; la température est très supportable; malheureusement, tout Majunga est construit dans le sable et la marche y est désagréable, pénible, altérante. Aussi ne prolongeons-nous pas trop notre promenade.

Le lendemain, c'est le jour des réceptions : réception de la commission municipale, de la chambre consultative, des fonctionnaires, des magistrats, des colons, puis des chefs indigènes de la province, Sakalaves, Indiens, Antalaotras accourus des extrémités du Boéni pour saluer le gouverneur de la colonie. Tous ces chefs affirment solennellement à nouveau leur attachement à la France ainsi que celui de leurs populations, leur

respect et leur obéissance à son représentant et promettent de s'employer de tout leur pouvoir pour favoriser l'établissement et les entreprises de nos nationaux dans le pays.

Pendant que tout ce monde défile dans la salle des Pas perdus, je profite, comme l'écolier, de ce que l'attention du maître est occupée ailleurs pour me rendre coupable d'école buissonnière et faire un peu connaissance avec Majunga, que je vois pour la première fois.

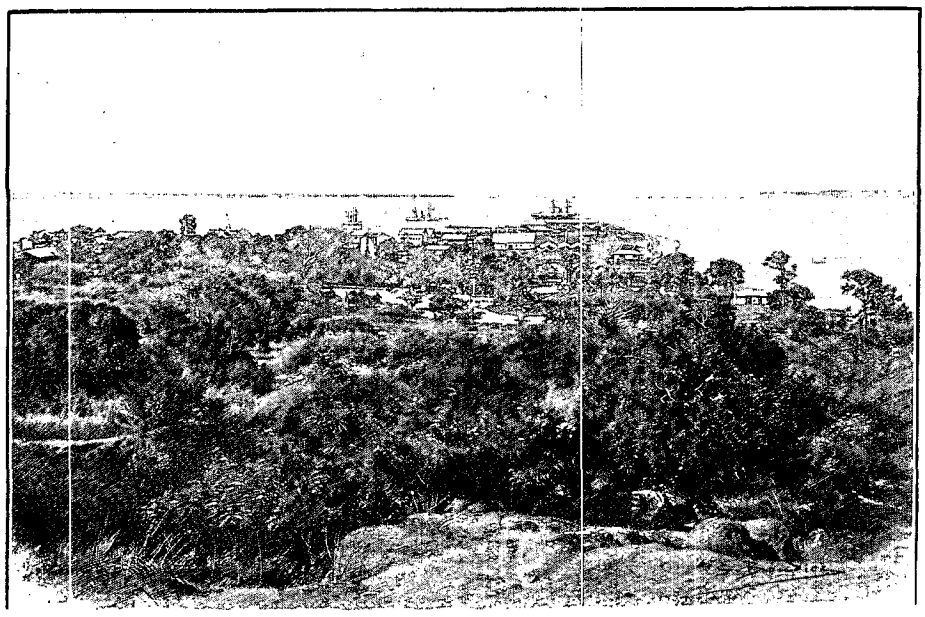
Majunga fut, comme on le sait, occupé en 1882 par l'amiral Pierre. Le 16 janvier 1895, le commandant Belin, de l'infanterie de marine, l'occupait de nouveau, en prenait le commandement et en organisait la défense. On connaît le rôle joué par Majunga, base maritime, pendant la dernière campagne. Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir le rôle qu'elle eût pu et dû jouer réellement.

Au lendemain de l'expédition, la ville eut à traverser une crise commerciale des plus pénibles ; brusquement, en effet, son importance se trouva singulièrement réduite, elle perdit presque complètement sa garnison ; en outre, comme point de transit, elle fut remplacée par Tamatave.

A l'extrémité de la pointe de sable qui termine du côté du large la rade de Majunga, se trouvent les établissements de la flottille et le wharf, construit au moment de l'expédition par la maison française qui avait déjà construit celui de Kotonou.

De la pointe de sable, on pénètre en ville par une large et belle avenue, l'avenue Gillon, du nom du colonel du 200e de ligne, qui mourut pendant l'expédition. La plupart des rues de Majunga, surtout depuis que le village indigène a été transféré à Mabiba, sont assez larges, régulières, droites ; les percées semblent suffisamment nombreuses pour permettre l'aération des différents quartiers. Une place vaste, dégagée, présentant plusieurs issues, sert pour le grand marché hebdomadaire et le marché quotidien. En somme la ville européenne et indienne semble maintenant installée dans des conditions d'hygiène presque satisfaisantes. Mais le grand défaut de Majunga, capital au point de vue de la salubrité publique, est de ne pas avoir d'eau potable, pas de fontaine ni de source, seulement quelques mauvais puits donnant une quantité insuffisante d'une eau médiocre.

Ce manque d'eau, que tout le monde connaissait cependant, a été bien regrettable au moment de l'expédition. « A l'hôpital de Majunga, écrit Jean Lemûre, l'eau a toujours fait défaut, les puits étaient à sec, et l'eau distillée suffisait à peine à la boisson. Faute d'eau, le blanchissage était impossible, et on s'est trouvé dans la nécessité d'envoyer le linge sale à Nossi-Bé. Quant à la propreté corporelle des malades, elle était nulle, et pendant tout leur temps de séjour à l'hôpital, ils ne pouvaient se laver ni les mains ni la figure. » Aussi le docteur Reynaud écrit-il : « Nous sommes bien loin du soin apporté par les Anglais à munir leur base d'opérations de Souakim d'appareils distillatoires puissants, capables de fournir 150 tonnes d'eau par jour ; ces appareils fonctionnaient sur des navires avant l'arrivée des troupes. A côté d'eux, deux autres navires, l'*Amethyst* et le *Bulimba*, avaient été installés pour la fabrication de la glace en grandes quantités. »



VUE GÉNÉRALE DE MAJUNGA. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

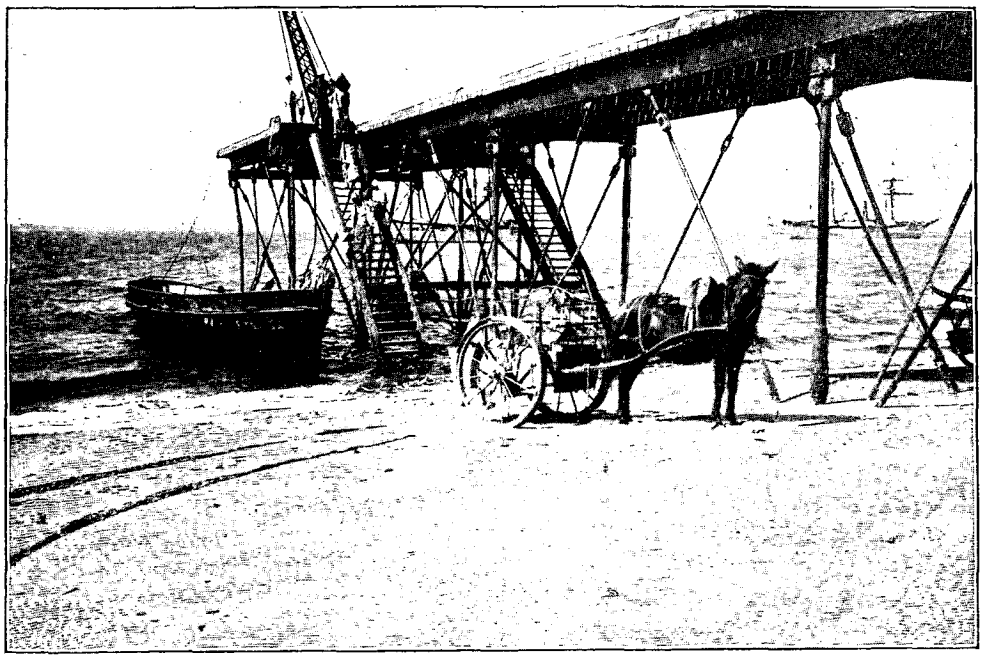
En laissant de côté l'expédition, dont les organisateurs ont négligé ce soin, il semble que les édiles de Majunga ne se soient pas assez préoccupés de cette question, pourtant des plus importantes. N'était-ce pas le plus urgent des travaux d'intérêt public ? et n'aurait-on pas dû commencer par la recherche d'une nappe d'eau dont la découverte n'eût probablement nécessité que quelques sondages peu coûteux ? On y songe enfin, paraît-il.

Majunga, avec toutes ses constructions fraîchement blanchies à la chaux, a un certain air de propreté. Et même, à la vérité, nous qui descendons de l'Emyrne, nous ne sommes plus faits à ces façades blanches, habitués aux maisons de Tananarive qui, avec leur crépi rouge brun, ont l'air d'être en chocolat.

On trouve en réalité à Majunga peu de constructions européennes ; les habitations les plus confortables

sont des maisons construites sur le type de celles de Zanzibar, mélange de style mauresque et de style hindou, avec terrasses, vérandas et vastes pièces, le tout en pierres avec d'épaisses murailles qui maintiennent dans les appartements une température très acceptable. Le Palais de Justice est un spécimen assez bien compris de ce genre d'habitation.

Les maisons, sans cachet extérieur, présentent généralement une porte d'entrée très curieuse. Ces portes, lourdes, épaisses, massives, sont d'ordinaire très artistement sculptées, ornées de toutes sortes de motifs habilement fouillés et délicatement travaillés. Elles sont expédiées de Zanzibar, toutes sculptées, entièrement finies et prêtes à être mises en place.



LE WHARF ET LA RADE DE MAJUNGA — PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Derrière la ville européenne, au nord de celle-ci, s'étendait auparavant le village indigène ou Boustan, dont les cases étaient jetées pêle-mêle par groupes compacts à l'ombre de magnifiques tamariniers. L'administration l'a, avec raison, reporté plus loin à 2 ou 3 kilomètres à l'Est, sur l'emplacement appelé Mabiba, où les indigènes ont, outre l'ombrage, l'air et l'espace à proximité immédiate de la mer et à une distance suffisante de la ville européenne pour que celle-ci n'ait pas à souffrir de ce voisinage.

En ce qui concerne le climat de Majunga, l'expédition de 1895 avait fait à la ville une réputation imméritée d'insalubrité. La mortalité effrayante qui fut constatée à cette époque parmi les troupes du Général Duchesne, mortalité qu'accusent si douloureusement les trois cimetières de Majunga, tenait à l'inaptitude des troupes métropolitaines (200e et 40e chasseurs à pied) pour la guerre coloniale, au degré de cachexie palustre déjà atteint par les hommes évacués de l'intérieur sur ce point, et enfin au défaut d'organisation des transports, d'aménagement des formations sanitaires, aux privations et aux fatigues de toutes sortes.

Cette mortalité eut surtout pour cause, il faut bien le dire, la stagnation des troupes pendant trois mois dans la région marécageuse et réputée l'une des plus insalubres de Madagascar, qui s'étend entre Majunga et Suberbieville. Pendant près de troismois, en effet, la plupart des troupes, aussi bien blanches qu'indigènes, restèrent à patauger dans les marais de Marohoy, de Marololo, de Marovoay, etc., couchant sous la tente, construisant une route carrossable, et ayant à peine une nuit de repos sur deux ! En utilisant la voie fluviale, nos soldats eussent été transportés à Suberbieville en moins de trois jours !...

Ce n'est pas à dire évidemment que Majunga soit aussi sain que n'importe quelle ville de France, ni que les affections paludéennes y soient inconnues. Assurément le paludisme sévit à Majunga et y sévit même avec quelque intensité, particulièrement pendant l'hivernage et par les vents du Nord-Est et de l'Est, lesquels traversent des régions marécageuses constituant des foyers de paludisme d'autant plus intenses que ces marais sont formés par un mélange d'eau douce et d'eau salée. Mais ce point est loin d'être un des plus malsains de Madagascar. Il est sans conteste plus sain que Tamatave, et il est permis d'affirmer que les Européens, sous la réserve d'y être installés dans de bonnes conditions hygiéniques, y peuvent vivre facilement. D'après les observations faites depuis plusieurs années par M. Knott, vice-consul d'Angleterre, la température n'a rien d'excessif: elle varie entre 21°6 et 30°8, avec un minimum de 16°6 en juillet et un maximum de 35°7 en novembre.

Les causes qui avaient nui à Majunga ont disparu. Le pays est entièrement pacifié. Les communications avec Tananarive sont constantes et régulières. Mieux que cela, une route carrossable, presque achevée et déjà praticable aux voitures, au moins pendant la saison sèche, relie cet excellent port à la capitale, route dont le commerce et les transports militaires usent largement. Enfin à l'heure actuelle, la majeure partie des troupes du corps d'occupation se trouvant répartie sur le versant occidental de l'île, Majunga est redevenu le

centre d'un transit considérable. Ajoutons à cela que le temps et l'expérience ont fait justice de ce renom d'insalubrité, imputable bien plus aux hommes et aux circonstances qu'au pays lui-même. Aussi le commerce a-t-il repris confiance ; assuré du lendemain, convaincu de la stabilité du nouveau régime, chacun s'est remis à l'œuvre avec énergie. Dans ces conditions, la situation n'a pas tardé à s'améliorer. A partir de 1898 surtout, les transactions commerciales ont pris un développement énorme.

Ainsi tandis que, pour toute l'année 1897, les importations n'avaient pas dépassé le chiffre de 2 486 458 fr. et les exportations celui de 491 606 francs, pendant les 9 premiers mois seulement de 1898, les importations ont atteint 2 781 164 fr. 15 et les exportations 535 037 fr. 34.

Les principaux articles d'exportation sont : le rafia, la cire, les peaux, les bœufs vivants, le caoutchouc, les viandes salées et les conserves, l'or, etc. Les importations consistent surtout en tissus, soieries, boissons, vins, farines, sucre, quincaillerie et bimbeloterie.

Il est non moins intéressant de remarquer la prépondérance prise dans ces derniers temps par le commerce français, tandis qu'antérieurement le marché était presque entièrement au pouvoir des Indiens.

Le chiffre des entrées et sorties de navires donne aussi un renseignement utile. Ce chiffre a été en 1897 de 737 entrées pour 659 sorties.

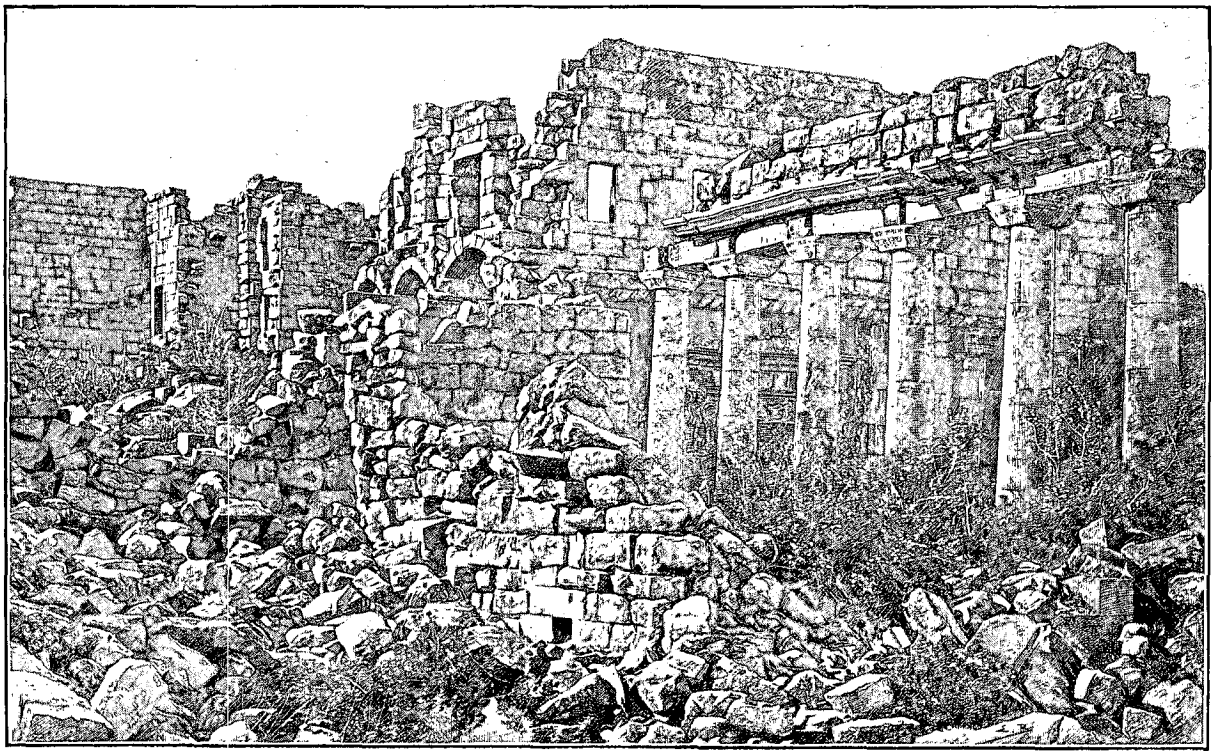
D'une façon générale, ces chiffres accusent une sérieuse reprise des affaires, et, à la vérité, grâce aux heureuses circonstances mentionnées plus haut, non seulement Majunga est dès maintenant sorti de la crise pénible traversée au lendemain de la guerre, mais encore une réelle ère de prospérité semble s'ouvrir aujourd'hui pour cette ville, déjà le plus grand port de la côte Ouest et le second de l'île. Et même si cette progression se continue dans les mêmes termes, on peut d'ores et déjà prévoir que Majunga, dont la population atteint aujourd'hui 5 306 habitants, sur lesquels 200 Européens, supplantera d'ici peu Tamatave et deviendra le premier port de Madagascar, du moins jusqu'à ce que la construction du chemin de fer de Tananarive à la côte Est vienne modifier entièrement les conditions économiques du centre et du versant Est de l'île.

X***



BAOBAB À MAJUNGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



CONSTRUCTIONS SABÉENNES DU HAOURAN. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE & EN MÉSOPOTAMIE[1]

(DE DAMAS A BAGDAD),

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM,

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

Les premiers chapitres de l'intéressant voyage de M. le baron d'Oppenheim sont consacrés à Beïrout et à Damas. Ces deux villes ayant été décrites plusieurs fois dans *le Tour du Monde*, — en particulier dans *la Syrie d'aujourd'hui*, de M. le Dr Lortet, — nous nous abstenons de traduire les pages qui s'y rapportent et nous prenons le voyageur à son départ de Damas.



DRUSE DU LIBAN. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

I

Départ de Damas. — Organisation de la caravane. — Le chemin de fer du Haouran. — Bousr el Harriri. — Le Haouran et ses constructions. — Caractère et origine du Haouran. — Les Druses, leur histoire et leur religion.

Arrivé à Damas en juin 1893, je m'occupai sans tarder de l'organisation de ma caravane ; elle me prit beaucoup de temps. J'avais renoncé d'emblée à m'adresser à un drogman ; ces gens-là se recrutent, la plupart du temps parmi les chrétiens de Syrie ; outre qu'ils extorquent aux étrangers des sommes considérables, ils les empêchent d'ordinaire de s'écarter des routes des caravanes, afin d'éviter le plus possible les fatigues et le danger. Ils aiment mieux donner des renseignements incomplets ou faux que prendre la peine de s'informer eux-mêmes. Ils sont donc absolument sans utilité pour les voyageurs qui poursuivent un but scientifique, et pour les pays qui se trouvent en dehors des routes ordinaires des touristes.

Ma caravane était composée originairement de dix personnes, dont trois chameliers, deux palefreniers, deux domestiques syriens, un cuisinier arménien, un Bédouin, appelé Cheikh-Mansour-Nar, et enfin un élève de l'école de médecine protestante américaine de Beïrout, un jeune chrétien syrien, né à Hama et appelé Nedjib-Salloum, qui avait obtenu de son directeur, M. Bliss, et de son maître, M. Post, un congé pour m'accompagner. Il se rendit spécialement utile, pendant le voyage, par le double talent qu'il avait d'écrire correctement les noms arabes et de sécher les plantes. Un des palefreniers, un des chameliers,

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit. — Dessins d'après l'édition allemande.*

et Cheikh-Mansour lui-même, bien qu'il se donnât pour un Bédouin Anezé, appartenaient à la tribu bédouine des Adjel, qui s'est établie près de Bagdad, et dont les membres louent pour la plupart leurs services comme guides de caravanes. Je ne fus aucunement satisfait de Cheikh-Mansour; il se montra, en toutes occasions, peu sûr, peu honnête et peu serviable. Il ne connaissait guère que l'extrémité nord-ouest de la Hamad, et spécialement la Palmyrène ; enfin son ignorance des routes, sa légèreté dans la question si importante de l'eau et des approvisionnements, mirent plus d'une fois la caravane en péril. Je finis par ne plus avoir recours à lui. Ce fut le Libanais Tannus-Malouf qui de tous mes serviteurs se distingua le plus par sa fidélité et sa sûreté.

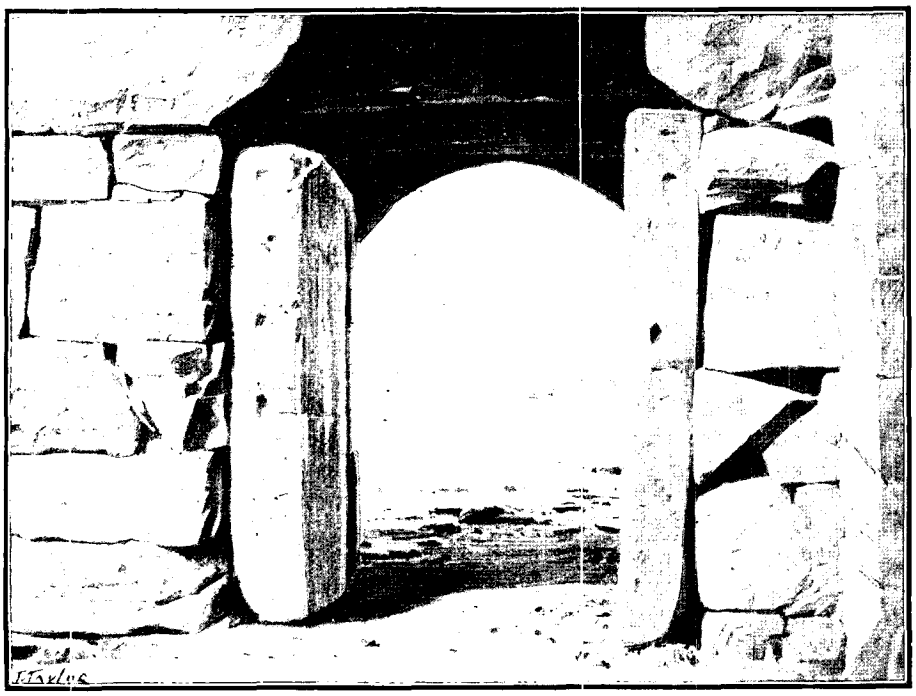
Ma cavalerie consistait en 6 chevaux, quelques chameaux de course (*deloul*) qui pouvaient remplacer les chevaux perdus, et 12 chameaux de bât. Je fus obligé, en cours de route, d'augmenter le nombre de ces derniers, spécialement pour porter l'eau et les provisions.

La question de l'eau était spécialement importante, parce que l'été de 1893 s'annonçait comme très chaud et très sec. Il nous fallait être prêts à passer à l'occasion trois jours sans pouvoir refaire notre approvisionnement, soit que les puits fussent asséchés, soit qu'ils fussent occupés par des bandes de Bédouins pillards avec lesquels la prudence nous empêchait d'entrer en contact.

Mon intention était de marcher autant que possible pendant le jour, aussi bien pour connaître le pays que pour éviter les bandes pillardes, qui voyagent habituellement pendant la nuit. Il me fallut toute mon énergie pour triompher de la répugnance de mes hommes, qui eussent préféré les marches nocturnes, à cause de l'extrême chaleur. J'insistai également, malgré leurs objections, pour de longues étapes (12 heures par jour en moyenne), afin de ne pas augmenter le danger du manque d'eau.

La température fut, en fait, extrêmement élevée. Les *maxima* moyens du jour furent de 47° pendant les semaines les plus chaudes de mon expédition. La plus haute température observée à l'ombre fut de 54°. Je cherchai à me protéger contre les rayons du soleil par de légères pièces de vêtement portées l'une sur l'autre ; une *abayé* mince, ample et blanche, me rendit, en particulier, de précieux services. J'étais coiffé d'un casque en moelle de sureau à bords très larges, autour duquel un voile de couleur sombre s'enroulait à la façon d'un turban.

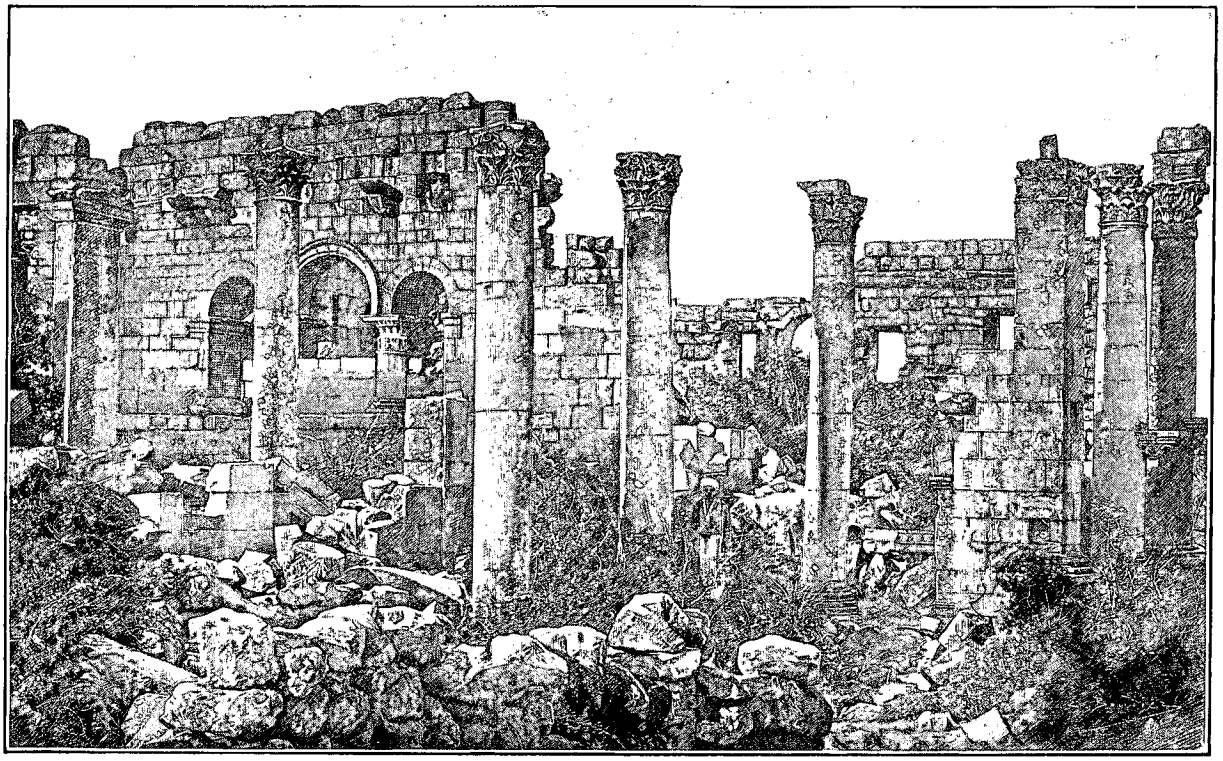
La quantité de liquide que le corps humain peut absorber en un jour de marche dans le désert est absolument incroyable. Et l'Européen a besoin d'eau, non seulement pour boire, mais encore pour faire sa cuisine, et pour se laver. On peut comprendre par là combien il importe d'atteindre les points d'eau en temps utile. Le cheval, pas plus que l'homme, ne peut rester sans eau un jour entier, quand il a réellement dû marcher du matin au soir à la chaleur. Par contre le chameau peut, en plein été, passer sans eau deux et, s'il le faut, trois jours de marche de douze heures, et ne pas s'en ressentir. Dans les saisons plus fraîches, il est capable de vivre ainsi plus longtemps encore, surtout si l'on peut lui donner de l'herbe fraîche.



PORTE DE PIERRE DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour le transport de l'eau, nous nous servions, comme on le fait en Arabie, dans le Sahara et presque dans tout le monde musulman, de peaux de chèvre et de mouton dont la tête est coupée, et dont les membres sont cousus, à l'exception d'une jambe ou du cou ; l'ouverture ainsi faite sert à remplir l'outre.

La caravane partit le 24 juin 1893. J'avais résolu d'utiliser d'abord, jusqu'à la station de Cheikh-Miskin, le chemin de fer du Haouran qui s'arrête à M'zérib. Partis à 5 heures du matin, nous étions parvenus à 10 heures à notre destination. J'y retrouvais Cheikh-Mansour et Nedjib-Salloum,



RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

qui avaient des lettres pour tous les caïmacans du district de Haouran. Je fus accueilli par la nouvelle qu'un combat venait d'avoir lieu entre Druses, et que le caïmacan du cercle de Souveda, Ibrahim Pacha il Atrech, auquel j'étais recommandé particulièrement par l'émir druse Arslan, y avait trouvé la mort. On disait qu'une complète anarchie régnait dans le Haouran, et, en conséquence, l'on me déconseillait vivement de suivre l'itinéraire que je m'étais tracé, alléguant, en particulier, qu'il était impossible de pénétrer dans la Harra en se recommandant des Druses. Mais j'étais habitué à ces objections, et je n'en tins pas compte. Nous quittâmes Cheikh-Miskin à 3 heures de l'après-midi, et dans la soirée nous étions à Bousr el Harriri, où nous campions. Nous avions trois tentes, l'une pour moi, une autre plus petite, destinée à Nedjib-Salloum, qui devait aussi nous servir de salle à manger, une troisième pour mes serviteurs et pour la cuisine. Devant moi, les chevaux étaient attachés, à la file, à une longue corde, les jambes de devant liées; les chameaux ruminaient à côté. Mes domestiques et mes porteurs me saluaient amicalement; c'était un joli tableau de la vie nomade. Ainsi commençait notre expédition dans le Haouran.

Le nom de Haouran n'est pas seulement donné à la chaîne du Haouran, ou Djebel id Druz ; il désigne aussi, dans une acception plus vaste, tout le territoire qui s'étend au Sud de la plaine de Damas, et qui est borné à l'Ouest par les contreforts du Hermon et les chaînes du nord de la Palestine, au sud par la steppe de Syrie, à l'Est par le désert de pierre de la Harra. Les limites de ce territoire correspondent à peu près à celles du district, ou *moutessariflik*, du Haouran, dont le chef a sa résidence à Cheikh-Saïd.

La plaine du Haouran, appelée *in Noukra*, est une des régions les plus fertiles de la terre, et a toujours été l'un des greniers de la Syrie. Les nombreuses ruines que l'on y rencontre prouvent qu'elle a été habitée dès les temps les plus anciens; des paysans arabes, devenus plus ou moins sédentaires, y vivent aujourd'hui ; le gouvernement turc leur a laissé certaines libertés ; ils sont, en particulier, comme les Druses et les Bédouins, exemptés du service militaire.

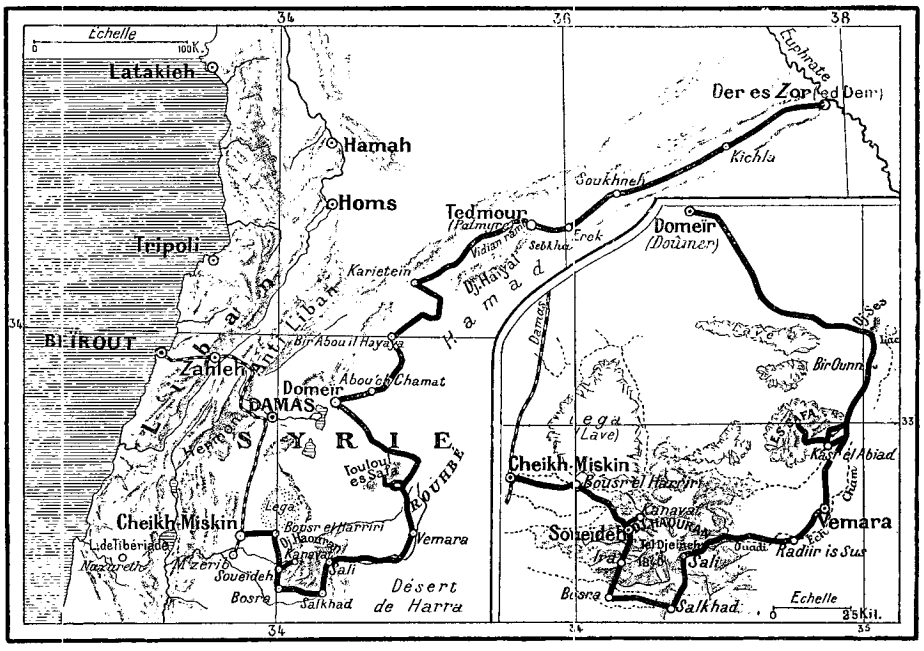
Le Djebel Haouran est la protubérance la plus élevée du grand territoire volcanique qui s'étend entre les hauts plateaux du Transjourdain et le désert de Syrie. C'est une chaîne qui mesure, du Nord au Sud, environ 70 kilomètres de longueur, et dont les plus hauts sommets montent à 1 800 mètres. Au Sud elle s'abaisse en pente douce vers le désert syrien ; mais par ses autres faces elle s'élève abruptement de plusieurs centaines de mètres au-dessus des plaines environnantes. Partout où n'affleurent pas les rochers et les blocs de lave, elle est revêtue d'un humus brun rougeâtre, produit de la décomposition des roches volcaniques, qui rivalise de fertilité avec la terre brun jaunâtre de la plaine du Haouran. Les points culminants de la chaîne sont le Tell il Gena, qui a environ 1 840 mètres, et le cratère du Djebel il Kouleb, qui en a 1 724.

Les éruptions des volcans du Haouran ont formé vers l'Ouest le plateau de lave de la Lega, la Trachonitide occidentale de l'antiquité. A l'Est s'étend le désert de pierres volcaniques de la Harra, qui doit son origine aux éruptions de différents cratères ouverts dans la région même, peut-être aussi à celles des volcans du Haouran oriental; les différences d'origine des coulées de lave qui l'ont formée se reconnaissent à leurs teintes et à leur degré plus ou moins avancé de décomposition ; au Nord se rattache à la Harra la région volcanique appelée la Trachonitide orientale. La Harra est en été presque complètement dépourvue de végétation, un affreux désert de pierre.

Malgré les tremblements de terre qui ont souvent agité la région, on trouve partout, dans le Djebel id Druz, dans la Lega, sur différentes hauteurs de la Noukra, même dans l'oasis de la Rouhbé, des restes de constructions qui éveillent l'attention du voyageur non moins vivement que le curieux caractère géologique du pays. Villes, villages, temples, châteaux semblent au premier aspect si bien conservés qu'on les croirait encore habités. Mais tous ces lieux ont été abandonnés depuis un millier d'années, et encore aujourd'hui la plupart sont vides. Les ruines sont si nombreuses que l'on a trouvé, pour désigner le Haouran, le mot de « désert de villes ».

Vus de près, tous ces endroits portent les traces de terribles destructions ; une partie doit en être attribuée à des attaques d'ennemis, mais elles proviennent surtout des tremblements de terre dont j'ai parlé. Les maisons sont construites en gros blocs de lave ou de dolérite, sans mortier. Lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, on est surpris de voir construit en pierre tout ce qu'ailleurs on a l'habitude de construire en bois. Les escaliers qui conduisent au second étage se trouvent à l'extérieur et consistent en degrés de pierre engagés dans la muraille. Les plafonds sont faits de dalles d'une petitesse souvent frappante, ou s'arrondissent en coupoles. Çà et là on trouve des portes taillées dans un seul bloc et tournant sur de gigantesques gonds en pierre. Les montants des fenêtres, percés d'ouvertures qui sont groupées en figures géométriques, les armoires, creusées dans les parois, les bancs, disposés le long des murailles, les tables, supportées par des colonnes, sont également en pierre. Devant presque toutes ces villes en ruine on trouve de puissants réservoirs, construits de gros blocs qui mesurent souvent plusieurs centaines de pas de circonférence ; des escaliers de pierre conduisent au fond.

Des parties de ces habitations ont servi aux immigrants, venus plus tard, de matériaux pour leurs propres constructions, et l'on trouve parfois des pierres, avec ornements et inscriptions, employées comme seuils de porte, comme architraves, etc. L'impression que font les rues et les maisons vides de ces villes désertes, mortes depuis des siècles, est grandiose et presque désagréable. Les premiers habitants du Haouran ont vécu dans les cavernes, dont on trouve un grand nombre dans le pays. Le Haouran apparaît déjà vaguement dans l'histoire au temps d'Assourbanipal, où l'on mentionne des Arabes comme y habitant ; mais il ne commence à jouer un certain rôle que dans les premiers siècles de notre ère. Les Romains le gouvernaient alors par l'intermédiaire de tétrarques, petits princes indigènes. A l'époque même du Christ, le Haouran appartenait au royaume nabatéen, qui dépendait de Rome. Vers la fin du premier siècle, il fut probablement envahi par des immigrants venant du Yémen, ou Arabie heureuse. A cette invasion en succédèrent d'autres ; mais la connaissance que nous en avons, par les inscriptions, est encore assez maigre. Ces immigrants apportaient une civilisation déjà ancienne, et il est probable qu'ils y furent reçus amicalement par les habitants. Ils fondèrent, dans le pays, sous le protectorat romain, les deux dynasties successives des Sélihides et des Rassanides.



ITINÉRAIRE DE M. D'OPPENHEIM ET RÉGION DU HAOURAN.

Dans l'intervalle, le royaume nabatéen avait perdu son indépendance, et le pays du Transjourdain avait été converti en province romaine, ayant pour capitale la ville, nouvellement fondée, de Bosra. L'année de sa fondation, 105, est pour le Haouran la première d'une ère nouvelle, l'*æra bostrensis*. Suivant leurs habitudes, les Romains construisirent à travers la chaîne des routes militaires qui se continuèrent dans la Lega et jusque dans la Harra.



TYPES DRUSES DU LIBAN. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les petits princes sabéens, qui s'étaient convertis au christianisme, gardèrent, sous la domination romaine, toute leur autonomie intérieure. Ils formèrent ainsi un État-tampon entre les Bédouins pillards et la Syrie. Les Romains n'exigèrent d'eux que l'entretien de leurs garnisons et le paiement d'un tribut. Rattachés, lors du partage de 395, à l'empire d'Orient, l'État sabéen garda avec Byzance les mêmes rapports qu'il avait eus avec Rome ; mais sans doute il y gagna, grâce à la faiblesse des nouveaux maîtres, une plus grande autonomie. Les princes rassanides étendirent leur domination jusque dans le Hamad, et jusqu'à Palmyre, qu'ils possédèrent quelque temps. Ce fut là l'époque la plus glorieuse de l'histoire du pays. Ravagé en 611 par les Perses de Chosroès II, qui semble avoir été quelque temps le maître incontesté du pays, le Haouran ne se releva que pour succomber à l'invasion musulmane. Le dernier des princes rassanides, Djebeleh, fut battu en 653 par le général arabe Abou-Oubeida qui, la même année, conquit Damas. Djebeleh embrassa l'islam, puis se convertit de nouveau au christianisme, et mourut fugitif à la cour de Byzance.

Les Rassanides et leur petit État disparaissent alors de l'histoire. Le Haouran lui-même fut presque entièrement abandonné par ses habitants. Mais il reprit quelque importance au temps de la première Croisade. Les musulmans, refoulés de Palestine et de Syrie par les croisés et par les chrétiens indigènes, trouvèrent un refuge et une base de résistance dans les villes abandonnées du Haouran, où ils se rencontrèrent avec les guerriers kurdes et turcs, venus de l'Est pour défendre l'islam.

Sous la dynastie des Eyoubides, on refit les fortifications de Bosra et de Salkhad, comme le prouvent de nombreuses inscriptions, de 600 à 650 ; encore aujourd'hui des restes bien conservés de bazars et de mosquées témoignent de l'état florissant des cités du Haouran, que ne purent réduire les rois chrétiens de Jérusalem. C'est à cette seconde époque de gloire que remonte la reconstruction de plusieurs localités abandonnées. Mais, lors de la chute du royaume de Jérusalem, la plus grande partie des musulmans retournèrent dans les régions de Syrie et de Palestine qu'ils avaient abandonnées.

Par suite des guerres civiles qui désolèrent la Syrie, les villes du Haouran perdirent de plus en plus de leur importance, et l'invasion des hordes de Tamerlan semble leur avoir porté le coup mortel.

Depuis lors, il n'y a plus eu dans le Haouran qu'une très faible population sédentaire, et quelques régions seulement du massif ont été temporairement visitées, en été et en automne, par des tribus nomades qui ramenaient en hiver leurs troupeaux vers la steppe, où elles retrouvaient du fourrage et de l'eau. Ces tribus sont celles des « Bédouins des montagnes », *Orban il Djebel*, qui demeurent aujourd'hui dans la Lega et dans la Harra.

Il est possible que les quelques familles chrétiennes, de rite catholique grec, ainsi qu'un certain nombre de familles musulmanes établies dans les villages de la Lega, représentent les faibles restes des anciennes immigrations sabéennes.

Au commencement de ce siècle, les habitants musulmans et chrétiens du Haouran étaient, au dire des

*

voyageurs, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Si leur nombre a diminué, c'est par suite de l'établissement dans le pays des Druses du Liban. Ce mouvement d'immigration, déjà commencé au siècle dernier, n'a pris de grandes proportions que dans celui-ci. Actuellement, les Druses sont les maîtres incontestés du massif et ont refoulé ou assujetti les Orban el Djebel. Ils ont trouvé dans les constructions anciennes des maisons toutes faites et qui n'exigaient, pour être habitables, que quelques réparations. Cependant, quoiqu'il y ait aujourd'hui environ 40 000 Druses dans le Liban, on compte encore par douzaines les anciennes localités entièrement désertes.

A première vue, les constructions du Haouran paraissent des œuvres de la même décadence de l'art gréco-romain que l'on rencontre ailleurs en Asie Mineure et en Syrie. Cependant certains ornements, certains accessoires indiquent une origine qui n'est pas gréco-romaine : ainsi les couronnements de frontons à gradins ou à créneaux, les nombreux ornements empruntés au règne animal, les grands arcs qui supportent les plafonds et divisent les chambres en deux parties, les plafonds faits de petites dalles, les toits en coupole, les escaliers extérieurs, les ornemements faits de figures géométriques, etc.

Pour trouver les origines de cet art, il nous faudrait être plus instruits que nous le sommes sur l'architecture des pays sabéens, dont sont venus les premiers immigrants. Mais nous savons déjà que l'on rencontre des constructions analogues dans le nord du Hedjaz, à Teima, etc. Le comte de Vogüé croit trouver dans les monuments en pierre de Teima des œuvres d'artistes qui avaient étudié, dans le nord de la Syrie, l'architecture gréco-romaine, et qui laissèrent leurs constructions inachevées, « attendant sans doute de Petra des sculpteurs qui ne vinrent jamais ». Il faut remarquer cependant que l'on trouve dans ces monuments les mêmes ornements, les mêmes figures d'animaux que nous venons de signaler, et que l'on a vu sur une stèle découverte à Teima par les voyageurs Huber et Euting des figures humaines qui sont semblables aux œuvres assyriennes.

Ces faits semblent autoriser la conclusion que l'art assyro-babylonien a été cultivé dans l'Arabie du Sud et que, ayant immigré dans le Haouran, les Arabes retrouvèrent leurs traditions artistiques et s'en inspirèrent pour ajouter d'autres éléments à l'art gréco-romain, beaucoup plus développé.

Il est certain, d'autre part, que lorsque les musulmans mirent fin au royaume des Rassanides et s'établirent en Syrie, ils y trouvèrent une civilisation bien supérieure à celle qu'ils rapportaient du Hedjaz. Et ce fait inspire quelques réflexions sur l'origine de l'art arabe ou panislamique. Les ruines de constructions que nous trouvons ailleurs en Syrie offrent quelques analogies avec celles du Haouran ; mais il est probable que la cour des Rassanides se distinguait à cette époque par le nombre et l'éclat de ses édifices. Les innombrables restes de maisons et de palais ornés avec goût qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans le « désert des villes », en sont la preuve. En les voyant, je me suis demandé involontairement si l'art arabe, celui que nous trouvons aujourd'hui, plus ou moins, dans tous les pays musulmans, n'aurait pas son origine dans le Haouran, ou du moins n'y aurait pas trouvé des inspirations décisives.



PIERRE AVEC INSCRIPTION NABATÉENNE.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Abstraction faite de l'usage des caractères arabes, nous trouvons ici des motifs d'ornement déterminés, l'emploi de figures géométriques, des treillis et des grillages spéciaux, des arbustes ou des fleurs s'épanouissant dans des vases, des créneaux à gradins, de grands arcs médians, auxquels se rattachent plusieurs étages de petits arcs, de fenêtres et de niches — autant de motifs que l'on retrouve comme un fil conducteur dans l'architecture et dans l'industrie d'art de tout le monde musulman. Or ils se rencontrent également dans tous les monuments préislamiques de l'Haouran, et sous une forme qui a pu servir de modèle à toutes les œuvres postérieures.

L'histoire ne s'oppose point à cette hypothèse. Comme nous l'avons vu, les premiers sectateurs de l'islam qui se dirigèrent vers la Syrie trouvèrent dans le Haouran des habitants de race analogue ; beaucoup, sans doute, s'associèrent à leurs expéditions de conquête, qui convertirent en si peu de temps une grande partie du



FEMMES DRUSES DU LIBAN. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

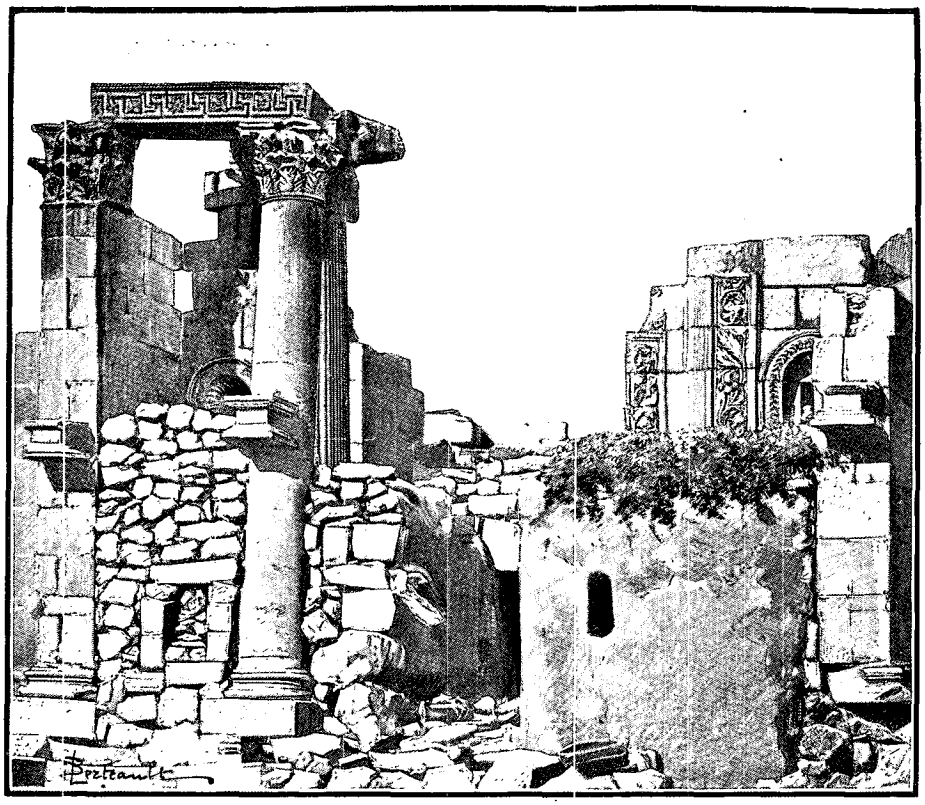
monde à l'islam ; d'autres allèrent se fixer à Damas, devenue bientôt le centre du nouvel empire, la ville des califes ommiades. Les souverains de cette dynastie, qui se distinguait par son amour de l'art, attirèrent sans doute à Damas tous les architectes et constructeurs du Haouran. Et ce seraient ceux-ci qui, appliquant les traditions de leurs ancêtres, et en collaboration avec les artistes byzantins, sassanides et autres, venus à la cour des califes, auraient créé l'art arabe ou panislamique.

Nous n'avons sur l'origine et la religion des Druses qu'un petit nombre de renseignements, et encore sont-ils souvent contradictoires. Ce ne fut guère qu'au XVIIe siècle, lors du séjour en Italie du prince du Liban, Fachr-ed-Din, que l'Europe apprit l'existence de ce peuple; et ce n'est qu'en notre siècle que quelques-uns de ses livres religieux, tenus sévèrement secrets jusqu'alors, sont tombés en des mains européennes.

La doctrine des Druses est secrète ou ésotérique ; il en est résulté que les légendes les plus étranges se sont propagées sur cette religion et ses fidèles, auxquels leurs voisins et ennemis ont attribué tous les vices et toutes les turpitudes possibles. Les indications des Druses eux-mêmes ne peuvent être accueillies qu'avec réserve, car, en vertu des principes de leur religion, il n'y a qu'une partie d'entre eux qui soient appelés à bien connaître ses doctrines compliquées et fantastiques. C'est le savant français Sylvestre de Sacy qui a eu le mérite d'avoir débrouillé tant bien que mal le système religieux des Druses, en étudiant ceux de leurs livres qui avaient été découverts. L'Anglais Churchill et l'Allemand Petermann ont ajouté à ses études quelques renseignements originaux recueillis sur place.

Avec les rares matériaux que nous possédons, leur histoire n'est guère plus facile à apprendre que leur doctrine. Leur origine est elle-même mystérieuse. On croyait autrefois reconnaître en eux les descendants des Perses, des Kurdes et d'autres immigrants non arabes, ou bien les restes les plus purs de l'ancienne population araméenne primitive du Liban et du Haouran.

Mais la tradition des Druses contredit cette hypothèse ; j'ai pu m'en convaincre dans les rapports fréquents que j'ai eus avec eux, et les quelques notices historiques que nous possédons sur le Liban et ses environs immédiats, berceau du peuple et de la religion druses, semblent confirmer cette tradition. D'après elle, les Druses d'aujourd'hui seraient les descendants de ces grandes tribus arabes qui commencèrent, au IIe siècle de l'hégire, à immigrer dans le Liban chrétien-araméen ; quelques éléments turcs et kurdes furent promptement absorbés dans l'élément arabe, beaucoup plus puissant.



RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant un nouveau voyage que j'ai fait en Syrie en 1897, j'ai obtenu des informations complètes sur la langue et la religion de ce peuple, d'un jeune Druse, très éclairé et très instruit, qui avait été élève d'une des écoles supérieures françaises de Syrie, et qui avait bien étudié les historiens arabes qui se sont occupés de son pays. Je transcris ici quelques-uns des détails qu'il m'a donnés[1] :

L'établissement dans le Liban des ancêtres des Druses actuels, sous la conduite de l'émir Arslan, se fit au VIIIe siècle de notre ère ; le calife abbasside Abou Gafas leur donna alors en toute souveraineté le territoire qu'ils pourraient conquérir sur les Mardites chrétiens, de race araméenne, les ancêtres des Maronites, qui,

1. L'histoire des Druses ne tient pas moins de 70 pages in-8° de l'édition allemande. Nous ne pouvons en reproduire ici que de courts extraits.

convertis au christianisme longtemps avant Mahomet, défendaient énergiquement leur pays contre les musulmans. En peu de temps, les nouveaux envahisseurs avaient conquis tout le sud-ouest du Liban, où ils fondèrent leur résidence de Schvefat. Ils furent rejoints, peu à peu, par un certain nombre d'immigrants de même origine, et formèrent dans le Liban une enclave de race arabe et de religion musulmane, au milieu d'une population chrétienne et araméenne, et ce contraste a subsisté jusqu'à nos jours. Cette population se maintint dans une certaine indépendance vis-à-vis des souverains musulmans de Syrie, elle s'étendit dans le Liban en refoulant les Mardites, et fut même pendant un temps maîtresse de la ville de Beïrout. A l'époque des Croisades, elle fut au premier rang des adversaires des « Francs ».



RUINES DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La religion des Druses se rattache à l'hérésie musulmane des Ismaéliens; cette hérésie avait un caractère national et politique ; elle venait de Perse, elle était dirigée contre les califes abassides et contre les Arabes. Chez les Druses, ce sont ses côtés philosophiques qui se sont principalement développés. Elle a pour fondateur un Persan, Hamza, qui professa quelque temps au Caire, sous le calife fatimite Hakim. Celui-ci, pour lequel la propagation des idées ismaïliennes avait surtout un but politique, envoya, au dire des Druses, des émissaires dans différentes contrées, ainsi dans l'Iran, l'Afghanistan, en Chine et en Inde, dans le Yémen et dans certaines parties de l'Afrique. Mon informateur prétendait que des traditions druses doivent s'être conservées dans l'île de Djerba, dont les habitants sont appelés par les musulmans *Khavaregs*, nom qui est également donné aux Druses. Les Chogas et les Boheras de l'Inde doivent leur être également apparentés.

Mais Hakim n'eut un succès durable qu'en Syrie. Sa religion, qui trouva ses premiers adhérents sur les rives du Ouadi it Tem, s'est rapidement propagée chez les Arabes du Liban, qui lui ont gardé une fidélité admirable. Mais elle n'a pas dépassé le territoire du Liban et de ses environs. Mon interlocuteur druse évalue le nombre de ses coreligionnaires à environ 132 000, ainsi répartis : 40 000 dans les districts libaniens de Rarb, de Gourd, de Metn, de Chahar, de Manasef, de Chouf et d'Arkoub; 30 000 dans les districts de Hasbeïa, de Racheïa et de Katana, sur les pentes du Hermon; il y en a environ 40 000 dans le Haouran, 5 000 dans la campagne de Damas, 2000 dans le Djebel il Hala, près de Hama, 15 000 environ à Safed et près de Saint-Jean-

d'Acre. La religion druse affirme très nettement l'unité de Dieu. Ses adhérents se nomment eux-mêmes *monahiddin*, ce qui signifie monothéistes, et n'aiment pas la dénomination de Druses. Leur religion est pour eux la plus haute expression de la philosophie ; ils affirment que les adeptes des *Ichwan is Safa*, ou des différentes écoles de philosophie mystiques de l'islam, de même que les grands penseurs grecs, hindous et persans, ont été leurs précurseurs. Ils reconnaissent dans l'histoire du monde soixante-dix périodes, dans chacune desquelles Dieu se montre une fois sous forme humaine. Il n'y a pas d'incarnation, à proprement parler; Dieu apparaît sur la terre comme un fantôme, sans éprouver de besoins humains. On peut traverser son cœur du doigt, sans rencontrer de chair. Dieu s'est révélé entre autres sous la forme d'Aristote, de savants hindous, et, en dernier lieu, du calife fatimite Hakim. Avec la disparition d'Hakim, la « Porte de la Foi » s'est fermée, et il ne s'est plus fait de prosélytes. On ne compte comme vrais Druses que ceux qui déjà alors avaient accepté la foi, et leurs descendants; mais ils le restent encore, même s'ils changent de foi pour des motifs terrestres en bravant les peines éternelles. C'est à cette conception du peuple druse comme d'un peuple élu que sa religion doit de n'avoir pas dépassé un domaine relativement restreint.

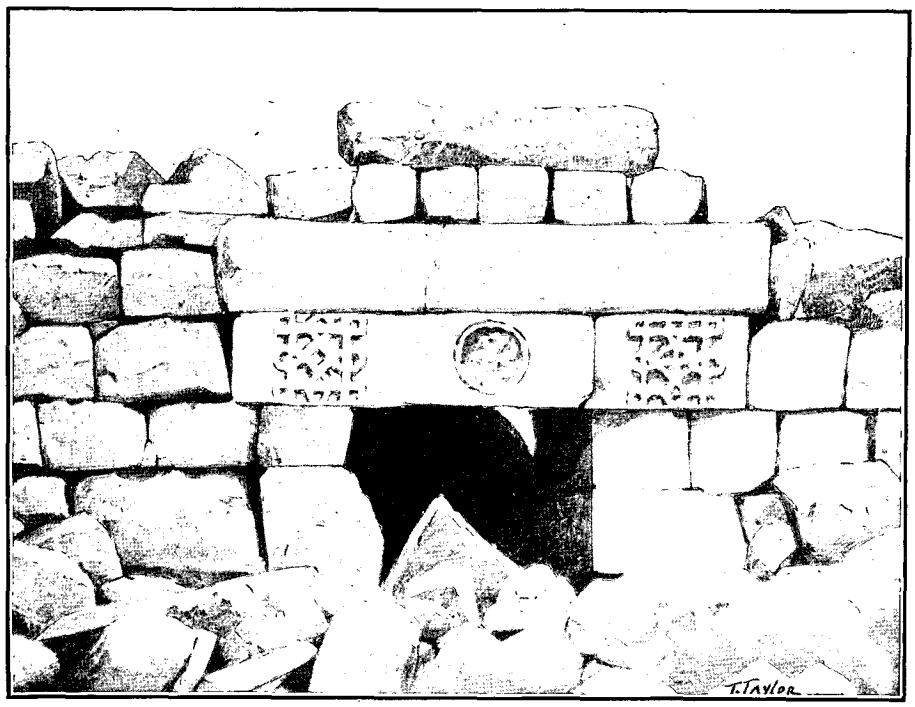
A côté de Dieu on vénère surtout cinq hommes, qui ont eu pour mission d'accomplir sa volonté, qui sont en quelque sorte ses ministres dans le monde visible. L'esprit de ces ministres occupe régulièrement les mêmes fonctions lors des apparitions de Dieu sur la terre. A l'époque du calife Hakim, la première place parmi eux était occupée par Hamza, le véritable fondateur de la religion druse, qui est apparu autrefois sous la forme de Jésus-Christ, et à l'époque du prophète sous celle de Salman el Farisi. Il est considéré comme le grand vizir de Dieu, et représente proprement l'esprit : son essence, qui reparaît toujours, est appelée *Maoulai Akl*, « Monseigneur l'Esprit ». Le second ministre de Dieu est *Maoulai in Nefs*, « Monseigneur l'Ame », qui s'est appelé, sous Mahomet, Mikdad il Asouad, et sous Hakim, Mohammed ibn Ouahb. Le troisième homme vénéré est *Maoulai Kalima*, « Monseigneur la Parole », c'est-à-dire le maître de l'éloquence. Les Druses font grand cas des belles paroles; mais, comme si la plus belle parole était celle du glaive, Monseigneur la Parole est appelé aussi « l'esprit guerrier » ; à l'époque de Hakim, c'était son ministre de la guerre, Abou Ibrahim Ismaïl. Le quatrième ministre est le « maître de la science », il s'appelle Maoulai Beha id Din, nom qu'il portait réellement sous Hakim, alors qu'il était cadi d'Alexandrie. C'est à lui que sont attribués les livres sacrés des Druses. Le cinquième et dernier ministre de la divinité est le mystique Maoulai is Sabik, visible sous Hakim dans la personne de Selama.

Les Druses actuels vivent dans l'avant-dernière de leurs soixante-dix périodes. Le calife Hakim a été pour eux la dernière incarnation de Dieu. Lorsque la dernière période de l'histoire aura commencé, et que Dieu se sera de nouveau montré sur la terre sous forme humaine, c'est-à-dire lorsque Hakim sera de nouveau apparu, les frères des Druses, venant de la Chine, se réuniront à eux, et, passant par Agar, la ville sainte des Karmates, près de Bahreïn, sur le golfe Persique, les Druses réunis se rendront à la Mecque, qu'ils prendront, puis de là à Jérusalem. A cette époque, tous les princes d'Europe seront en guerre avec le commandeur des croyants, le sultan de Constantinople. Les Druses chinois se réuniront contre eux tous, et les vaincront devant Jérusalem. L'humanité entière se convertira à la religion des Druses, la fin du monde s'accomplira, et le jugement des âmes aura lieu : tous ceux qui, dans leurs incarnations terrestres, se seront montrés bons et justes et auront expié leurs fautes jouiront, dans les mêmes occupations qu'ils ont eues sur terre, de la vie éternelle au milieu des béatitudes infinies. Mais les méchants devront subir des peines terribles pour les crimes qu'ils n'au-



LE CHEIK DRUSE IL ATRACH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ront pas expiés. Les principes de la religion druse sont exposés dans six « Livres de la Sagesse », dont quatre, comme nous l'avons dit, sont attribués au ministre de Dieu Maoulai Beha id Din. Les deux autres viennent de Hakim lui-même. Au xve siècle, l'émir Abdallah, une sorte de réformateur druse, dont le tombeau qui se trouve à Abeïh est vénéré même par les chrétiens, a donné un commentaire de ces livres. On lui doit en particulier un excellent enseignement moral.



RUINES DE TELL IL ASFÛR, À L'EST DE LA PEGA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les mystères de la religion druse ne sont connus que des *Oukkal*, les « savants », qui participent à des assemblées de croyants ayant lieu le jeudi. Le local de leurs réunions, qui doit être autant que possible tranquille et écarté, s'appelle la *Khalvé*. Aux Oukkal s'opposent les *Gouhhal*, les non-savants, qui sont exclus de ces exercices religieux, mais qui n'en professent pas moins la foi druse. Pour devenir *Akil* (singulier d'*Oukkal*), un Druse doit être âgé d'au moins quinze ans ; il est admis après un certain temps d'épreuve. La dignité d'Oukkal est également accessible aux femmes. Comme les Oukkal ne forment, au sein de la nation, qu'une minorité imperceptible, le plus grand nombre des Druses ne sont point éclairés sur le caractère spécial de leur religion. Les livres saints font un devoir d'observer le silence sur ces matières.

L'influence chrétienne s'est ajoutée, dans la religion druse, à celle des religions païennes et des écoles de philosophie ancienne. Mais on peut dire que le fond en est l'islam. L'Évangile et le Coran sont tenus pour des livres inspirés, sans toutefois faire autorité au point de vue doctrinal. Pour des raisons pratiques les Druses se sont donnés souvent auprès des souverains musulmans comme se rattachant, au fond, à l'islam, et plusieurs de leurs cérémonies sont en effet semblables à celles des musulmans, en particulier celles des mariages et des enterrements ; en outre, les Druses font circoncire leurs enfants, et célèbrent solennellement le Kourban-Beïram. Mais ils sont dispensés expressément de quatre des commandements de l'islam : la prière, le pèlerinage à la Mecque, le jeûne et les aumônes obligatoires. Sur d'autres points, ils s'estiment supérieurs aux fidèles de Mahomet : ils interdisent l'esclavage, et considèrent les femmes comme les égales des hommes.

Il leur est expressément ordonné d'apprendre à lire et à écrire ; d'autres devoirs qui leur sont imposés sont une sincérité parfaite et le dévouement à leurs frères. Les Oukkal surtout s'efforcent de conformer leur vie à leurs principes. L'*Akil* ne doit ni piller ni voler ; la simplicité de la mise et l'économie passent pour des vertus ; l'exagération dans le langage, les mensonges, les paroles de malédiction et d'injure sont réprouvés. Même les ennemis des Druses reconnaissent qu'ils ne s'attaquent jamais, en guerre, aux femmes de leurs adversaires. C'est un acte particulièrement pieux pour eux que de faire soi-même les choses nécessaires à la vie, moissonner par exemple, et préparer son pain.

Certains traits des Druses sont particulièrement sympathiques. Ils ont à un haut degré ces vertus orientales, l'hospitalité, la complaisance, une très grande politesse de manières. J'ai déjà parlé du respect qu'ils ont pour les femmes. La polygamie est blâmée chez eux, le divorce est difficile. La femme séparée reçoit la moitié de la fortune de son mari ; mais si c'est elle-même qui le repousse, ou si les torts lui sont attribués, elle doit céder la moitié de sa fortune. Les Druses veillent jalousement sur la vertu de leurs femmes : il n'est pas rare que des maris tuent leurs femmes, des pères leurs filles, des frères leurs sœurs, lorsqu'il les soupçonnent d'immoralité. Pour le reste, avec leurs vertus et leurs vices, les Druses sont un peuple rude et fort, ayant une très grande conscience de sa valeur, vaillant et belliqueux, mais violent et connu pour son amour du pillage et son esprit vindicatif.

Jusque dans ce siècle, les Druses ont constitué une société féodale semblable à celle de l'Europe au moyen âge. La plus haute autorité était exercée dans le Liban par un *Hakim*, ou gouverneur, appartenant à l'une ou l'autre des familles princières et qui recevait le pays en fief des souverains de Syrie.

Au-dessous du Hakim, appelé généralement en Europe le « grand émir », il y avait des émirs, et des chefs de familles aristocratiques qui, sans porter le nom d'émirs, gouvernaient certains districts. Les émirs avaient pour vassaux les cheiks, au-dessous desquels étaient les familles de paysans. Les fiefs se transmettaient héréditairement dans les familles. A l'époque de gloire de la nation druse, les Hakim, comme les émirs et les cheiks, menaient une vie princière. Les chefs des grandes familles habitaient dans des châteaux fortifiés, assez semblables à nos châteaux du Rhin, bâtis d'ordinaire sur le sommet des montagnes ; les autres membres de la famille et les vassaux les plus fidèles vivaient dans le voisinage. L'hospitalité était grandiose : quand le cheik visitait son émir, il emmenait avec lui des centaines de personnes, qui étaient hébergées pendant des semaines. La chasse était l'une des principales distractions de ces visites.

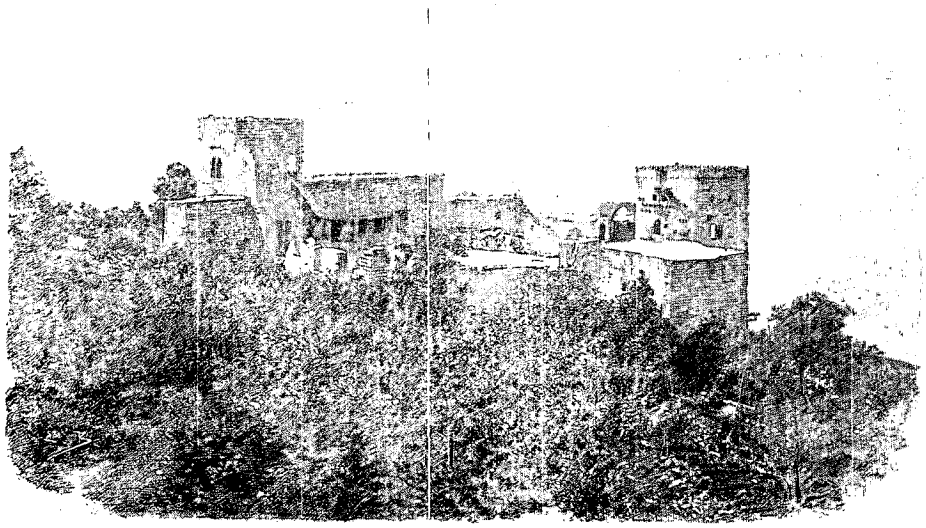
La juridiction criminelle était dans les mains des émirs et des cheiks, la juridiction civile confiée à des cadis. Les différentes familles étaient autrefois séparées par de profondes distinctions hiérarchiques. Les familles les plus nobles et les plus anciennes sont celles des Tenouch, des Arslan, des Aled id Din, qui descendent toutes d'une famille princière du sud de l'Arabie ; celle des Arslan est la seule qui soit encore prospère.

Le costume actuel des Druses consiste en une chemise (*kamis*) et des pantalons bouffants (*libao*) ; sur la chemise on porte une *abayé* courte et sans manche, rayée de noir, de blanc ou de rouge, parfois aussi un vêtement en forme de chemise, et de couleur différente, appelé *koumbaz*. Les Oukkal portent encore par-dessus un grand vêtement noir enveloppant tout le corps. La coiffure est le tarbouch, entouré d'un turban toujours blanc et enroulé sans plis, particulièrement haut et épais, en signe de dignité, chez les vieillards et les notables. Dans le Haouran, les jeunes gens qui ne sont pas Oukkal portent souvent, au lieu du turban, la corde épaisse en poil de chameau, qui est en usage chez les Bédouins. Dans ces dernières années, quelques Druses des classes éclairées se sont mis à porter le tarbouch sans turban, et la stambouline des effendis turcs.

Le costume des femmes est formé d'une chemise, d'un pantalon, d'un ou de plusieurs vêtements en forme de robes de chambre, et enfin d'un gilet très échancré (*sidriyé*), d'une couleur sombre, qui retient les seins comme un corset, et parfois les laisse sortir librement. Comme vêtement de dessus, le koumbaz est généralement usité. En sortant, la femme druse se couvre le bas du corps d'un *sayé*, vêtement noir propre aux Druses, en soie chez les riches, et attaché sur le devant avec une agrafe d'argent ; le buste est recouvert, en guise de châle, d'un mince voile blanc qui est attaché sur la tête, et qui sert à cacher le visage dès que s'approche un étranger. Au-dessous du voile se trouve, en guise de coiffure, un bonnet de drap, de soie et de satin, orné de morceaux d'argent ou de pièces de monnaie attachées les unes aux autres. L'ancienne coiffure cylindrique en métal appelée le *tantour* est absolument hors d'usage.

(A suivre.)

BARON MAX D'OPPENHEIM.



CHÂTEAU DRUSE DE SALINA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARABES SLEB (PAGE 369). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE[1]

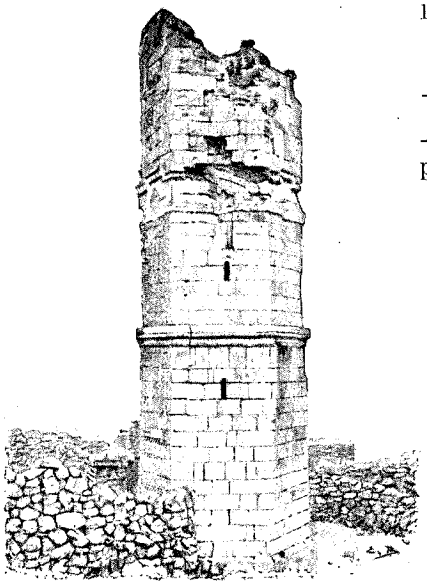
(DE DAMAS A BAGDAD)

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM.

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

II

Bousr el Harriri. — Dans le Haouran. — Souveda. — Excursion à Kanavat. — Ancienne route romaine. — Bosra. — Salkhad. — La traversée de la Harra. — Les Bédouins du Haouran. — La Rouhbeh. — La Safa. — Arrivée à Doûmer.



MINARET DE SALKHAD (PAGE 365).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

BOUSR el Harriri, où nous nous trouvions, s'élève sur le bord du plateau de lave de la Lega. Ses habitants, qui n'occupent qu'une partie des anciennes maisons en pierre, sont pour la plupart musulmans; il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens; c'est aujourd'hui le siège d'un caïmacan, qui a à sa disposition un demi-bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie.

On trouve à Bousr le tombeau d'un saint local, *el Harriri*, littéralement « le tisseur de soie ». On prétend aussi qu'une mosquée à l'ouest de la caserne renferme le tombeau du prophète Elicha (Elie ou Elisée); musulmans et chrétiens y viennent, à certains jours, en pèlerinage.

Quelques constructions, il est vrai très dégradées, de l'époque des Sassanides, prouvent que la localité fut autrefois considérable; c'est en particulier un vaste édifice orné de pilastres et d'arcades, le « château », dont la muraille extérieure porte une courte inscription arabe et une grande inscription grecque. M. W. H. Waddington en a reproduit une partie.

D'un point un peu élevé, on jouissait d'une vue très saisissante: au Sud, la ville sombre, avec ses maisons de dolérite et de lave à demi relevées de leur ruine et se détachant à peine sur le sol; de tous les autres côtés, la Lega, avec ses

1. *Suite. Voyez p.* 349.

masses de lave figée, sur lesquelles ressortaient çà et là quelques points jaunes indiquant des champs semés d'orge et de maïs après la saison des pluies.

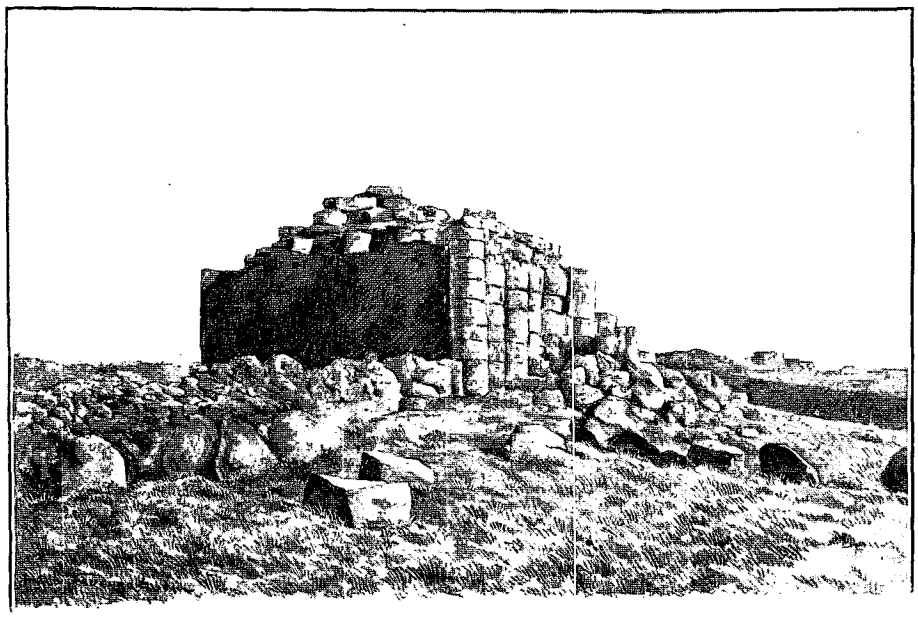
Nous partîmes le lendemain, dans la direction du Sud-Est, pour Souveda. Après avoir dépassé il Mezraa, où une grande caserne turque est bâtie sur une hauteur, nous nous engageâmes, par des chemins pierreux, dans le massif proprement dit du Haouran. Chevauchant entre des murs bas qui enclosent des champs de céréales, nous arrivâmes bientôt en vue d'un bâtiment carré, entouré de colonnes doriques, auquel on donne le nom de Doubeseh ; c'est un certain Odenatos qui l'a fait construire en l'honneur de sa femme. Puis nous nous trouvâmes devant les ruines gigantesques de la ville de Souveda.

Elle est d'origine très ancienne : d'après une inscription de l'an 103, l'empereur Trajan y fit élever un aqueduc et d'autres constructions. Ainsi, avant la réduction du Haouran en province romaine, elle était déjà très peuplée. C'est aujourd'hui un champ de ruines extraordinairement vaste ; il est traversé par une longue rue, assez droite, qui se termine par une porte triomphale. La ville s'élève en terrasse sur un plateau et sur le versant du Haouran ; dans la partie Sud-Ouest, la plus basse, s'élève un quartier de maisons neuves entourées de petits jardins ; dans les autres quartiers, les maisons ont été construites avec les restes des édifices anciens.

On me montra, dans une maison particulière, un haut relief d'un très beau travail représentant la tête d'un homme barbu, formée de feuilles de vigne réunies. M. Clermont-Ganneau a décrit récemment un bas relief en basalte trouvé dans les environs de la ville, un bloc long de 2 mètres et large de 80 centimètres, qui a probablement servi de seuil à une porte. Il appartient à l'époque de la décadence de l'art gréco-romain, et représente un épisode de la gigantomachie, Zeus arrêtant le soleil, tandis que Hercule combat les puissances des ténèbres. D'après M. Clermont-Ganneau, la figure d'Hercule serait la divinisation mythologique de l'empereur Maximin, qui avait reçu le surnom d'Hercule.

Souveda est destiné par sa situation à être la capitale du Haouran. Elle a été très justement choisie par les Turcs comme siège du gouvernement du district. C'est en même temps la localité druse la plus peuplée du Haouran méridional. Lors de mon passage, il pouvait y avoir là quelques centaines de familles, dont quelques-unes chrétiennes. Nous vîmes même, au milieu de la ville, un effendi habillé à l'européenne, un médecin militaire chrétien, qui faisait également de la clientèle privée.

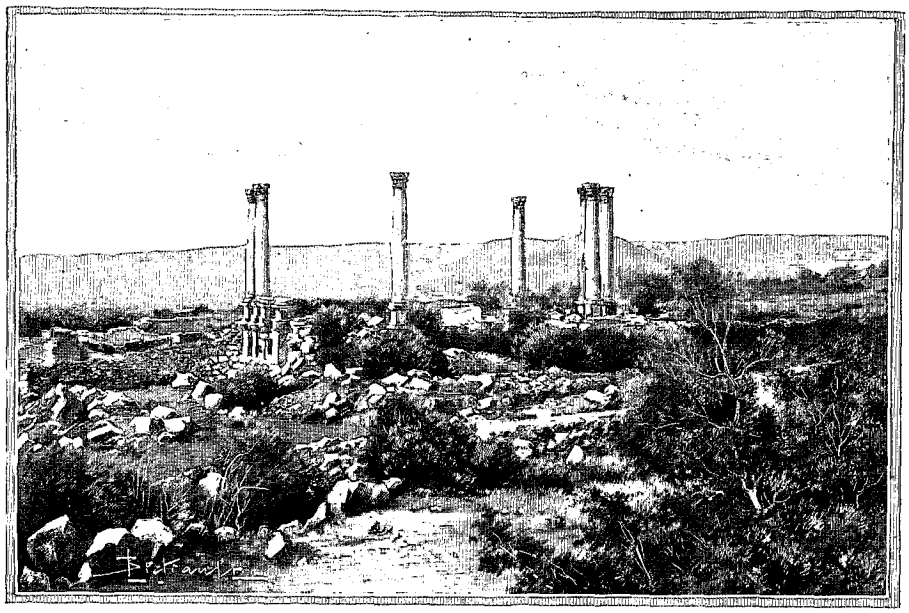
Le palais du caïmacan du Djebel id Druz, Ibrahim Pacha il Atrach, se trouvait sur une grande place, dans la partie nord-est de Souveda. C'est près de là que nous établîmes notre camp. La caserne, un grand bâtiment neuf, est à une dizaine de minutes à l'est et au-dessus de la ville : elle renfermait alors deux bataillons.



RUINES DE DOUBESEH, PRÈS DE SOUVEDA — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A notre arrivée, nous fûmes reçus très aimablement par les fils d'Ibrahim il Atrach. Le pacha lui-même était malade. Le bruit de sa mort, qui nous était parvenu à Cheik Miskin, n'était pas exact, mais le pauvre homme ne s'en portait pas beaucoup mieux ; il avait reçu une balle, dans un récent engagement avec les partisans de son frère Chibli, et il devait en mourir peu de temps après. Nous ne le vîmes que deux fois. La première, il nous reçut dans une grande chambre du deuxième étage, au milieu de laquelle il était étendu sur un matelas. Il se leva avec peine à notre entrée. La salle était remplie d'hommes barbus, d'apparence à la fois sauvage et noble, coiffés de turbans blancs ; ils se levèrent silencieusement en même temps que le pacha, puis de nouveau s'accroupirent en rang. On nous indiqua, à mon secrétaire Nedjib et à moi-même, une place sur le divan, et nous échangeâmes avec nos hôtes les formes les plus raffinées de la politesse, comme les Druses aiment à le faire. La recommandation du moutessarif, plus encore celle de l'émir Moustafa Arslan, que j'avais obtenue à Bairout, nous avaient valu un

excellent accueil. D'ailleurs, je reçus pendant tout mon séjour dans le Haouran une hospitalité sincère et cordiale. Dès le jour de mon arrivée à Souveda, on m'offrit un grand dîner dans la maison des Atrach, et tous les notables de la ville y prirent part. La civilisation a fait des progrès à Souveda. Le plat où se trouvaient le riz et le mouton, qui constituaient notre menu, n'était pas simplement posé sur le sol, comme c'est le cas d'ordinaire chez les Druses et les Bédouins, mais sur un petit escabeau, où se trouvait en même temps une gigantesque assiette de cuivre. Autour de ce plat central étaient disposées de petites assiettes contenant diverses friandises, du jus de raisin cuit avec du miel, de la pâte de halva, du lait de chèvre caillé, du *dibs* et du *leben*, plats indigènes, et du fromage fortement épicé. On y voyait enfin des gâteaux longs de 20 centimètres environ, épais au milieu, plus étroits aux extrémités, et composés de pain, de lait, d'amandes, de viande, et de toutes sortes d'autres ingrédients. Cette pâtisserie est fort appréciée des enfants. Les Druses me firent, à cette occasion, l'impression de bons paysans tout à fait contents et à l'aise. Le travail des champs n'est pas facile dans le Haouran, mais la récolte est abondante et compense largement la peine. J'ai souvent vu que, pour cultiver de tout petits espaces, la charrue devait contourner des surfaces pierreuses, ou bien être transportée sur la pente. La surface du massif volcanique offre en partie des roches compactes, en partie une lave plus ou moins effritée qui donne, il est vrai, un très bon sol arable, mais qui contraint le cultivateur à enlever tous les blocs, un par un. Ces blocs servent à construire des murs qui entourent les champs et les défendent.



TEMPLE DE KANAVAT. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La terre du Haouran produit toutes les espèces de céréales, ainsi que les oliviers et les amandiers; la vigne a jadis été cultivée sur une grande étendue; on le voit aux grappes de raisin qui servent de motifs à l'ornementation sabéenne, et qui se rapportent à la déesse Dousara, parente de Dionysos; aujourd'hui l'on ne plante plus de vigne que dans quelques localités du Djebel id Druz, par exemple à Salkhad. A Bosra, j'ai trouvé, mais seulement dans les jardins et en pots, quelques tiges de cotonnier, dont l'origine est oubliée des habitants. Les chevaux, les chameaux, les bœufs ne sont qu'en petit nombre dans le Haouran; en revanche, j'y ai vu des moutons, et surtout des chèvres, en grandes quantités.

De Souveda je fis une excursion à Kanavat, une des localités les plus anciennes du Haouran, qui est souvent identifiée au *Kenat* biblique. Le chemin raboteux passait à côté de petits bouquets de chênes et offrait de très belles vues sur la plaine du Haouran, parsemée de ruines de villes et de petites collines, et sur la noire et sauvage Lega, tandis qu'à l'Ouest, au delà de la Noukra, surgissaient les montagnes du nord de la Palestine et le vénérable et neigeux Hermon. Avant d'entrer dans la ville, nous vîmes les restes d'un petit temple de l'époque païenne, le temple dit périptère, dont il subsiste sept colonnes ornées de beaux chapiteaux.

Kanavat, dont les rues montrent par endroits le pavé antique, était autrefois une localité importante. Une petite partie seulement en est habitée aujourd'hui par 30 ou 40 familles, en majorité druses. Certaines maisons montrent à peine les traces de leur millier d'années; mais à peine en a-t-on franchi les seuils que l'on reconnaît les terribles ravages causés par les fréquents tremblements de terre. La ville est dominée au Sud-Est par une acropole où se trouvent réunies les plus belles ruines d'arc de triomphe, de portes, de colonnes, etc. Sur la rive droite du ouadi el Kanavat sont les restes du théâtre, des gradins bien conservés, entourés d'une végétation dont la fraîcheur est entretenue par l'eau courante.

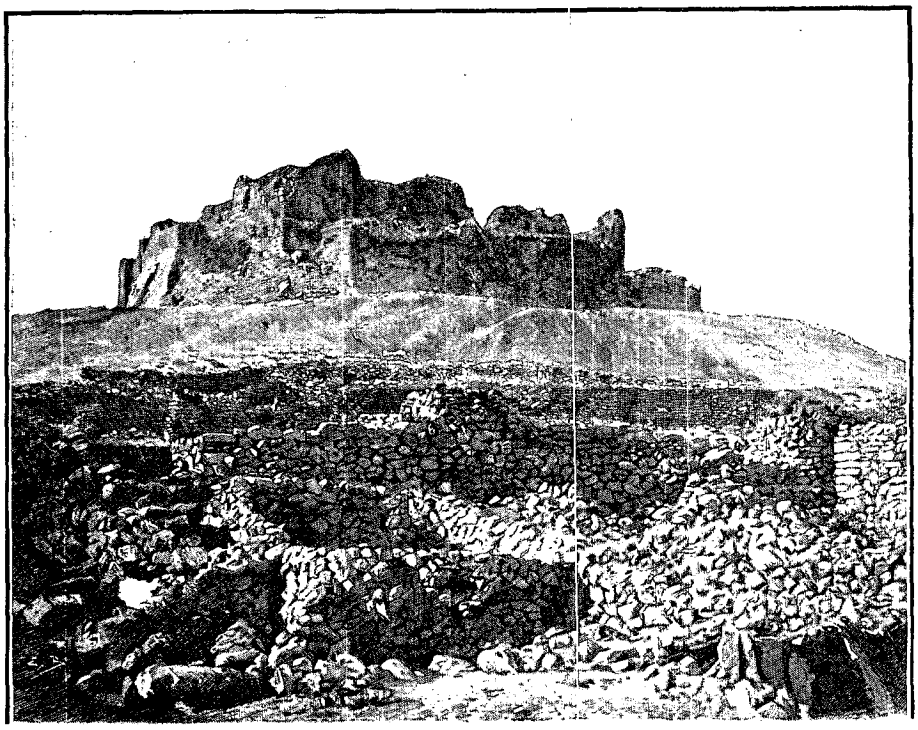
La veille de mon départ, j'offris un dîner aux fils d'Atrach, ainsi qu'au commandant militaire de la place, Osman Bey. Le 4 juillet, nous quittâmes Souveda, et nous prîmes la direction du Sud-Ouest, descendant vers la plaine, d'abord rapidement, puis par une pente douce. Au bout de quatre heures, nous étions à Gemerrin, ville jadis importante et dont les ruines bien conservées ne sont plus habitées que par quelques familles musulmanes.

Une courte chevauchée nous mena de là à Bosra Eski Cham, c'est-à-dire « le Vieux Damas », le site de ruines le plus grandiose du Haouran. Avec ses tours, ses minarets, son château, dominant tout ce champ de débris, la ville produit une impression imposante; mais le spectacle des ravages qu'elle a subis n'est pas moins saisissant. Ils sont le fait à la fois des tremblements de terre et des guerres nombreuses qui se sont déchaînées sur Bosra, ce qui s'explique par la situation de la ville, au pied de la montagne et à l'entrée du désert. Bosra abrite maintenant, dans sa partie occidentale, plusieurs centaines d'âmes; en 1810, Burckhardt n'y trouva pas quarante familles. En dehors d'un petit nombre de chrétiens, les habitants sont des Bédouins devenus sédentaires, des fellahs, qui ont gardé l'habitude de faire cabrer leurs chevaux et d'aller aux champs armés de lances.

La ville, assez étendue, est traversée de rues caboteuses offrant çà et là quelques traces de pavés antiques, ensevelis ailleurs sous l'accumulation des matériaux. Dans la partie orientale, où sont les ruines les plus remarquables, on trouve deux belles mosquées, celles d'Omar ibn Khattab et de Der il Moslim. Toutes deux ont des minarets carrés, ce qui prouve qu'elles datent des plus anciens temps de l'islam. De la première, il reste encore de magnifiques colonnes de marbre et de dolérite, avec des chapiteaux ioniens ou corinthiens en marbre blanc; elles ont été prises à des monuments antérieurs, probablement à des églises chrétiennes, comme on peut le conclure des croix qui y sont figurées.

La mosquée de Der il Moslim est encore consacrée au service religieux, et de la galerie du minaret, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la Noukra et le massif du Haouran, les muézins annoncent encore aujourd'hui l'heure de la prière.

Au sud de la ville s'élève le château, une construction de dimensions considérables, entourée d'un fossé profond qui reçoit l'eau d'une *birkèh*, ou réservoir voisin, et que franchit au Nord un pont de sept arches. Les murailles sont construites en forme de bastions et portent de longues inscriptions arabes. Le château lui-même a plusieurs étages. Toute sa partie inférieure est casematée et forme un labyrinthe de chambres et de corridors. La partie supérieure est occupée par un théâtre, à l'entrée droite duquel se trouve un magasin d'armes construit par les Ayoubites. D'après une inscription arabe gravée sur la porte, le château aurait été élevé par le sultan ayoubite de Damas, Salih Ibn il Adil, dans l'année 629 de l'hégire, soit 1231 à 1232 de notre ère. Il pourrait loger un nombre considérable de soldats; je n'en trouvai qu'une cinquantaine. A l'époque romaine remontent les ruines très étendues de l'édifice appelé « château volant », en arabe *Kasr tayaran*, qui, d'après la légende, doit avoir été amené ici par des Djinns. Mais ce nom arabe vient peut-être de celui de Trajan, sous le règne duquel fut construite la ville de Bosra. Elle fut appelée *Nova Trajana Bostra* et devint la capitale de la nouvelle province d'Arabie.



CHÂTEAU DE SALKHAD. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le souvenir de Mahomet est évoqué par trois édifices qui portent le nom du moine Bahira : une maison, une église, un cloître. Mahomet, passant par Bosra, en revenant de Damas, aurait rencontré ici le moine nestorien Bahira, qui lui prédit sa grandeur future.

Toute la partie orientale de la ville est entourée d'un cimetière étendu, sur lequel s'élève la mosquée d'il Mabrak. La coupole en a été reconstruite en l'honneur du prince Mohammed, fils du khédive Abbas Ier d'Égypte, qui mourut là, en 1854, alors qu'il faisait son éducation militaire chez les Bédouins.

Bosra a conservé de l'importance stratégique; elle en a même gagné depuis la construction du chemin de

fer de Mzerib. Elle est chargée de défendre le marché de Mzerib contre la pression des Bédouins de la Hamad. Lors de ce marché annuel, Mzerib, qui est aussi l'une des stations principales du hadj, ou pèlerinage de la Mecque, est visité par toute la population du Haouran, par les gens de la Hamad du Sud, de Bagdad, et même du Nedjed, qui viennent y échanger leurs chevaux, leur bétail, et sans doute aussi le produit de leurs rapines, contre des armes, des toiles de tente, des nattes, des étoffes, et en général des articles manufacturés d'Occident.



BÉDOUINS RIAT RECUEILLANT LA LAINE DE LEURS CHAMEAUX (PAGE 368).
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UNE GRAVURE DE L'ÉDITION ALLEMANDE.

De Bosra, nous nous rendîmes par l'ancienne route romaine à Salkhad; nous y fûmes cordialement reçus par le cheik Mohammed il Atrach, un frère d'Ibrahim et, comme lui, un homme à noble figure et à barbe blanche. Il nous conduisit de la cour de réception jusque dans l'intérieur de sa maison, où nous dûmes dîner avec lui; après le repas, il nous montra sa demeure dans tous ses détails et nous présenta même sa jeune et belle femme, la mère de son enfant préféré, un garçon de sept ans.

Salkhad est construit sur le versant sud-est de la montagne. A ses pieds s'étend un vaste réservoir muré; des auges en pierre servent à abreuver le bétail. L'eau de la birkèh est de couleur sombre et a un désagréable goût de bitume. On trouve, depuis l'antiquité, dans quelques maisons, des citernes artificielles, mais l'eau qu'elles donnent est encore plus mauvaise que celle de la birkèh. Aussi le cheik fait-il venir son eau d'un réservoir situé à quelques kilomètres au Nord.

Le château de Salkhad s'élève au sommet d'un cône volcanique abrupt. On y pénètre par un haut pont à une arche; sur la porte d'entrée, des aigles romaines sont encore visibles. Un passage voûté conduit dans l'intérieur de la forteresse, dont les cours sont pavées de grosses pierres carrées et polies. On trouve encore des traces de chambres et de corridors, ainsi que plusieurs petits réservoirs. La vue qu'on a du haut des ruines est superbe; à ses pieds on aperçoit l'intérieur du château, jusqu'au bas des escaliers qui mènent à la birkèh; au Nord se dressent les chaînes déchiquetées du Haouran; à l'Est s'étend la large et claire Noukra; au Sud et à l'Ouest on aperçoit de petits cônes et les coulées de lave du massif volcanique et du désert de pierre de la Harra; tout autour, aussi loin que s'étend la vue, des châteaux, des villages se dressent sur chaque éminence.

L'histoire de la ville remonte aux temps les plus anciens, et on l'identifie avec le *Salkha* de l'Ancien Testament; la plus grande partie des édifices datent de l'époque des Sassanides; j'ai dit qu'on trouvait des aigles romaines sur plusieurs pierres, mais je ne me rappelle pas avoir vu le lion persan dont parle lady Anne Blunt dans son pèlerinage au Nedjed. Ce sont, en tout cas, les princes sarrasins qui ont transformé le château en une puissante citadelle; ils ont d'ailleurs fait beaucoup pour la ville, comme le prouve entre autres le minaret de la grande mosquée construit par le sultan mamelouk Izz id Din Eibek, en l'an 603 de l'hégire (1225 de notre ère). Sur la foi d'une fleur de lis que Burckhardt a trouvée gravée sur une pierre d'une arcade en ogive découverte par Wetzstein à côté de la mosquée, et enfin d'un roman historique de Dinari, on a conclu que les croisés avaient été quelque temps maîtres de la ville; mais les chroniques européennes nous prouvent le contraire.

*

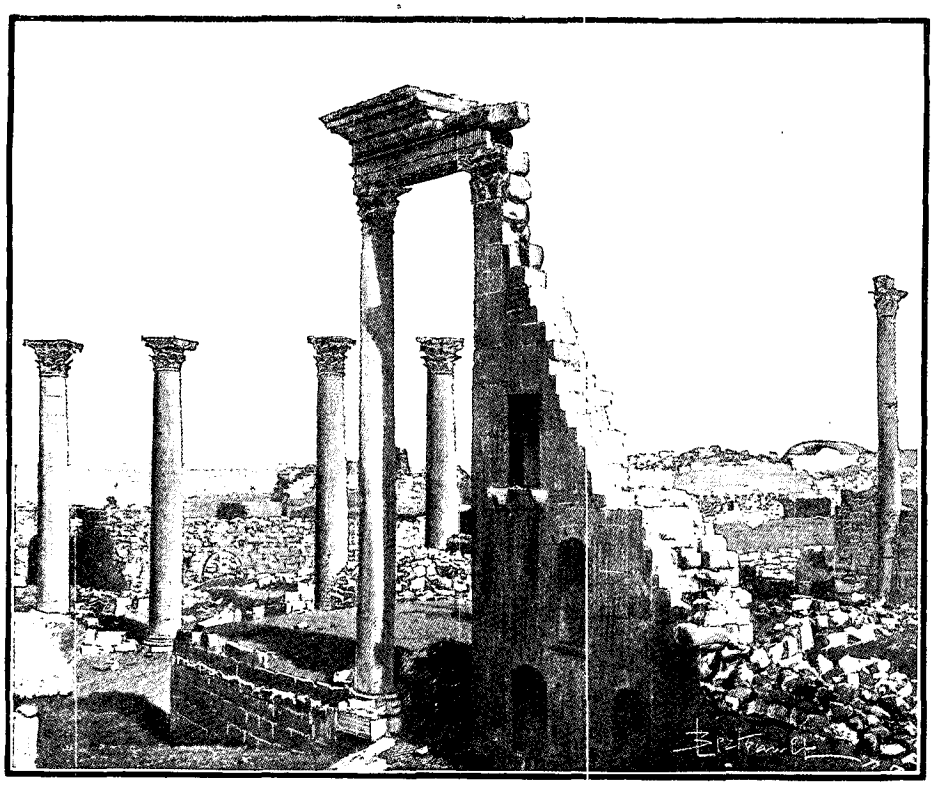
Burckhardt avait trouvé Salkhad complètement inhabité; Wetzstein y a vu quelques familles druses et d'autres chrétiennes qui s'apprêtaient à s'en aller; sir Wilfrid et lady Anne Blunt, qui y ont passé en 1878, disent que la ville a été repeuplée par les Druses. On voit combien la population est mobile. J'ai vu moi-même à Salkhad, à côté d'une nombreuse colonie druse, quelques familles chrétiennes.

La route romaine dont j'ai parlé, qui relie Salkhad à Bosra, se continue plus loin au Sud-Est et dut autrefois, d'après une tradition certainement exagérée, avoir été poussée jusqu'au golfe Persique. Il est certain que les Blunt ont croisé cette route à plusieurs jours de marche au Sud-Est, mais il est probable qu'elle ne s'est maintenue en bon état que jusqu'aux dernières villes anciennement habitées, et oubliées aujourd'hui, du territoire volcanique.

A partir de Salkhad, nous fûmes escortés par plusieurs hommes de Mohammed il Atrach. Nous ne partîmes que dans l'après-midi, mes domestiques s'étant querellés dans la matinée; nous arrivâmes néanmoins sans accident à Sali à trois heures du matin, après avoir traversé une région pittoresque.

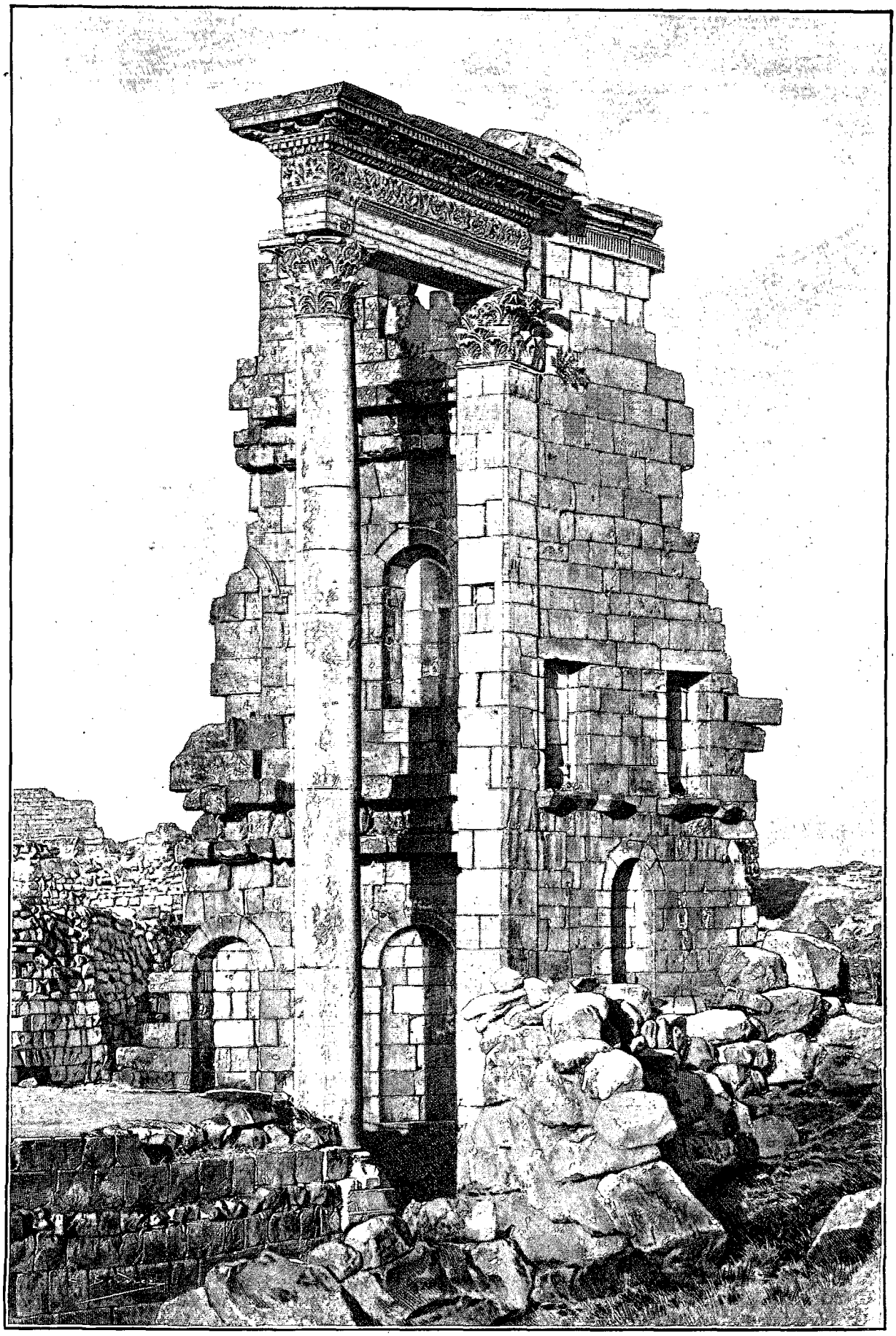
Sali était, à l'époque de mon passage, sinon la plus grande, du moins la plus importante des villes du Haouran oriental, parce qu'elle servait de résidence à un chef druse influent, Mohammed Effendi Nassar. Il demeurait dans un édifice de l'époque des Sassanides. Il nous reçut fort bien, quoique peu préparé à une visite à une heure si tardive, et surtout à la visite d'un Européen; en effet, trois seulement ont été dans la ville avant moi, Graham, Wetzstein et Stübel. Nous trouvâmes en Mohammed Nassar un homme éclairé et ami du progrès; ainsi il avait fait venir dans son village un maître d'école de Damas.

Sali a de nombreuses ruines sabéennes. Quelques centaines de personnes y vivent, dont une petite quantité de familles chrétiennes qui doivent y être établies depuis de longues générations ; même un commerçant chrétien de Damas est venu se fixer dans la ville. Au Sud et au Sud-Est, on voit des ruines intéressantes qu'aucun voyageur n'a encore décrites; elles proviennent, je crois, d'une ancienne nécropole. En relevant les pierres on a trouvé, en effet, des crânes humains et des os d'une blancheur éclatante. Les habitants de Sali disent que ces os sont là « depuis toujours », et ils enterrent aujourd'hui leurs morts à un autre endroit. Mais ils ne purent nous donner aucun détail sur la destination de ces ruines. On y reconnaissait nettement des fondations et des parties inférieures de murs ayant 6 à 7 mètres de côté. L'espace qu'ils entouraient était divisé par des parois plus minces en plusieurs chambres (généralement 8) plus petites, formant des triangles égaux dont les sommets se réunissaient au centre du carré. Mais chacun de ces sommets était tronqué au moyen de deux pierres qui de l'octogone central donnaient accès dans ces chambres. Ces édifices n'avaient qu'une seule entrée, dans le voisinage immédiat d'un des angles du carré. Les matériaux de construction étaient de grandes pierres taillées, ou de gros blocs à peine dégrossis; d'autres pierres étaient entassées sur le site des ruines, et l'on pouvait en conjecturer que les édifices avaient autrefois la forme de tours.



DANS LES RUINES DE BOSRA. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ces tours funéraires sont assez nombreuses, mais elles s'élèvent peu au-dessus de la surface du sol. On leur trouverait peut-être une certaine ressemblance avec les *nurhagi* de Sardaigne, décrits par Perrot et Chipiez. L'étude des crânes de ce cimetière amènerait peut-être à d'intéressantes conclusions anthropologiques, mais je dus y renoncer, pour ne pas froisser mes hôtes, dont dépendait l'accomplissement de mon expédition dans le



RUINES D'UN TEMPLE À BOSRA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Haouran. Jusqu'à 1893, année de mon voyage, on ne comptait que quatre Européens qui eussent pu pénétrer dans la Harra et atteindre la Rouhbeh : Cyrill C. Graham en 1857, J. G. Wetzstein en 1858, MM. de Vogüé et W. H. Waddington en 1862, et M. Stübel. Ces divers voyages ont eu des résultats remarquables. Je rappelle les inscriptions rapportées par MM. de Vogüé et Waddington, le bel ouvrage de Wetzstein, la carte du Haouran de Stübel. Après moi, mon compatriote M. H. Burchardt a, suivant la route de Wetzstein, atteint la Rouhbeh et gravi les monts de Safa.

Mes prédécesseurs avaient tous visité la région nord de ce désert, dans le voisinage immédiat des monts de Safa. Mais aucun d'eux n'avait dépassé la ligne Chakka-Vemara, et Wetzstein avait dépeint le pays qui s'étend au Sud comme absolument inaccessible. Mon dessein était précisément de le visiter.

Outre les obstacles que le terrain oppose à la marche, il y a, pour le voyageur, le danger d'être attaqué par les Bédouins des montagnes, *Arban il Djebel*. Ces Bédouins ne paient pas d'impôt, ils sont connus pour leur amour du pillage, et sont presque toujours à couteaux tirés avec le gouvernement turc. Ils ne séjournent dans la Harra et la Rouhbeh que tant que la chaleur du soleil n'a pas asséché les puits et qu'ils trouvent du fourrage pour leur bétail. Aussitôt que les sources et les réservoirs commencent à baisser, les Bédouins vont chercher d'autres pâturages sur les penchants du Haouran et vers les lacs marécageux de la plaine.

La tribu bédouine des Riat campe en été dans le voisinage de Sali. Il leur faut donc vivre en paix avec les Druses de ce village, qui sont assez forts pour se faire respecter par ces fils du désert. De multiples intérêts lient d'ailleurs les Druses et les Riat. Le gouvernement turc le sait bien ; il sait que les Druses ne lui livreront jamais un Riat ; inversement, lors de l'insurrection des Druses du Haouran, les Riat leur sont restés fidèles, et ils ont offert à des milliers de leurs fugitifs un abri dans la Rouhbeh.

Les Riat eux-mêmes trouvent, au moment du danger, dans les replis des monts de Safa, un refuge où personne ne va les poursuivre.

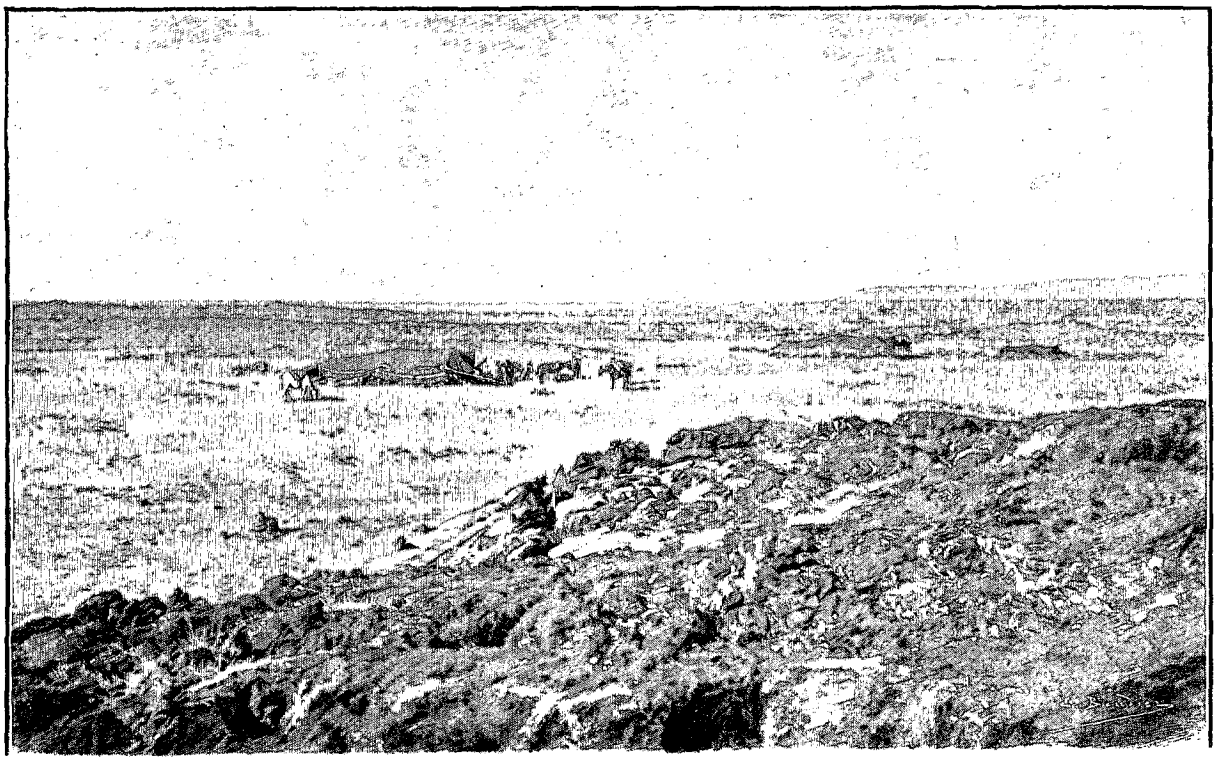
Tous les efforts que le gouvernement a faits jusqu'ici pour les réduire ont échoué. On a réussi cependant, en ces dernières années, à protéger contre leurs attaques les courriers postaux entre Doûmer et Bagdad, en faisant prisonnier un de leurs cheiks et en ne le relâchant qu'à la condition de demeurer à Doûmer, où sa vie garantit maintenant la sécurité de la route.

C'est précisément l'amitié entre les Riat et les Druses qui m'a permis de suivre mon itinéraire. Mohammed Nassar gagna un des membres d'une famille de cheiks, du nom de Dablan, et celui-ci dut lui promettre de m'accompagner à travers la Harra. Dablan ajouta à notre caravane six chameaux spécialement destinés au transport de l'eau. Cependant Mohammed Nassar n'avait pas l'air de trop se fier à son ami, car il m'adjoignit encore trois de ses parents, dont ses deux neveux Nedjib et Faris, ainsi qu'un vieux domestique druse.



UN REPAS DRUSE (PAGE 362). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partîmes de Sali le 9 juillet, à 9 heures 30 du matin. Nous nous dirigeâmes vers le Nord-Est, et bientôt nous vîmes la Harra s'étendre devant nos yeux. Dans sa sombre uniformité, elle offrait un spectacle effrayant, et se détachait d'une façon très nette des derniers contreforts du Haouran, qui faisaient presque, avec leurs herbes maigres sortant d'entre les pierres, l'effet d'une prairie verte sur la surface absolument noire de la Harra. Au delà, dans le lointain, on apercevait les contours incertains des monts de Safa. Descendant les terrasses du Haouran, sur des débris roulants de tuf et de basalte, nous nous trouvâmes bientôt au ouadi ech Cham, torrent alors sans eau, qui se forme du confluent de plusieurs ouadis et qui traverse la plaine dans la direction de l'Est. Nous



L'OASIS DE LA ROUHBEH (PAGE 370). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le suivîmes, en chevauchant tantôt dans son lit, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives. Nous étions entrés dans la Harra comme dans un tombeau immense. Le Haouran et les monts de Safa avaient disparu, et la mer de pierres s'étendait devant nous avec ses légères ondulations. Aussi loin que les yeux pouvaient voir, le sol était couvert de blocs noirs, à l'éclat mat, polis et gisant en désordre, si près les uns des autres que le sable jaune du sol ne brillait presque nulle part entre eux. Ces blocs avaient une hauteur moyenne de 20 à 30 centimètres ; ils étaient rarement accumulés les uns sur les autres, et rarement un vrai rocher s'élevait au-dessus de cette plaine pierreuse. Cependant il y existe un sentier, reconnaissable pour les indigènes, et il semble s'être fait tout seul, pendant ce millier d'années de trafic, les sabots des chevaux ayant rejeté les pierres de côté, pour pouvoir poser le pied sur le sable. Mais nulle part cette piste n'est assez large pour laisser passer deux cavaliers de front. Malheur au voyageur qui s'écarterait de ce chemin, sur lequel se trouvent les rares points d'eau de la Harra ! Les chevaux seraient bientôt blessés par les pierres, et hommes et bêtes seraient condamnés sans merci à mourir de faim et de soif. La Harra garde ce caractère jusqu'à la source appelée Vemara. Je confirme ici, d'ailleurs, l'observation de Wetzstein que les pierres de la Harra éclatent quelquefois bruyamment ; c'est un phénomène qui peut s'expliquer par l'évaporation au soleil des globules d'eau déposés dans les pores de la pierre par l'humidité de la nuit.

La chaleur de juillet, la réflexion du soleil sur les pierres faisaient de notre marche une torture véritable. De plus, nous devions beaucoup ménager nos provisions d'eau, de peur de n'en point trouver aux endroits indiqués, et nous ne pouvions jamais étancher entièrement notre soif. Nos animaux souffraient cruellement, et plusieurs chameaux se meurtrirent les pieds de telle sorte qu'arrivés à Doûmer on dut leur coudre des morceaux de cuir sur les endroits blessés des plantes de leurs pieds.

Nous ne trouvâmes nulle part d'eau pendant la journée, et ce ne fut qu'à 6 heures du soir que nous arrivâmes à la mare d'il Houfneh, protégée contre l'évaporation par une paroi haute d'une dizaine de mètres qui s'élève au Sud. On voit près de là les traces d'anciens puits qui ont été comblés.

Tandis que la Harra elle-même est absolument dépourvue de végétation, on rencontre dans le lit assez profond du ouadi ech Cham et dans les environs d'autres points d'eau de vraies touffes de fleurs violettes, à odeur aromatique, ainsi qu'une plante sous-arborescente, à fleurs bleuâtres, qui remplace ici le laurier-rose, si commun dans l'Afrique du Nord-Ouest. On trouve aussi une fleur jaune qui répand une odeur très désagréable et très pénétrante, mais que les chameaux broutent avec plaisir.

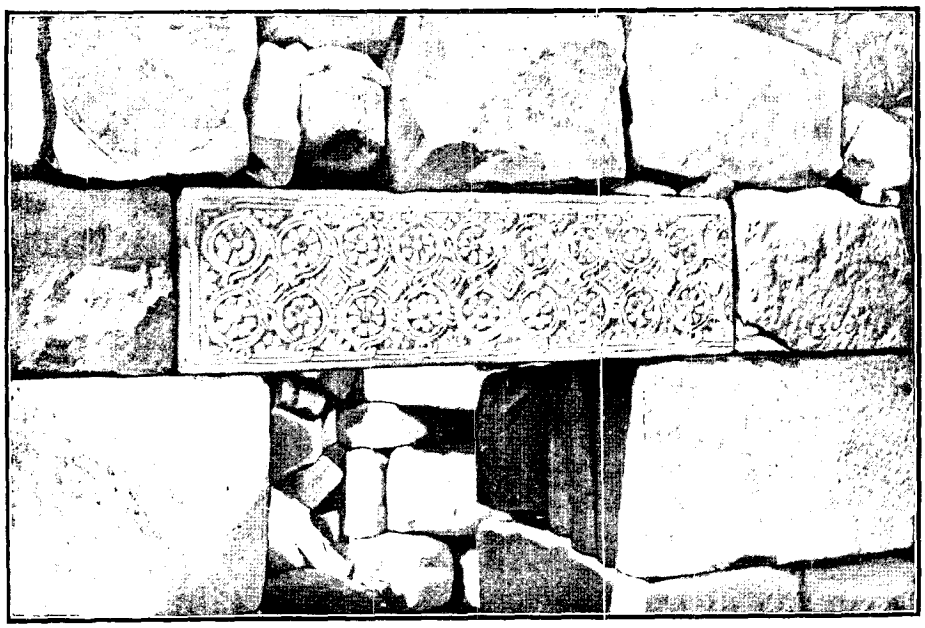
Tout près de la Houfneh, nous vîmes un camp de Sleb, tribu du désert très originale et très différente à beaucoup d'égards des Bédouins arabes. Ils vivent principalement de la chasse des gazelles, et les peaux de ces animaux leur fournissent en général leurs vêtements. Leurs femmes se distinguent souvent par une admirable

beauté. J'ai vu dans la Rouhbeh une *Slebi* de taille à peu près moyenne, ayant le teint très brun, le visage mince, des yeux lourds, mais brillant sous de longs cils, de beaux cheveux lisses et noirs et des dents superbes. Les Sleb n'ont que rarement des chevaux et des chameaux ; ils montent d'ordinaire sur de petits ânes qui ont une grande résistance, et possèdent quelquefois aussi des moutons et des chèvres. Les Sleb vivent en bonne intelligence avec toutes les tribus du désert, et remplissent volontiers l'office de guides, en échange de l'hospitalité qui leur est offerte, ou pour protéger leur petit avoir. Personne ne connaît le désert comme eux. Hommes et femmes dansent aussi à l'occasion devant les Bédouins et reçoivent pour cela quelques présents. On ne connaît pas exactement leur origine ; il est probable qu'ils sont non pas Sémites, mais Hindous. On dit que les derniers khalifes avaient fait venir des musiciens à leur cour de Bagdad, et que ces musiciens se seraient enfuis dans le désert, lors de l'invasion de Tamerlan. J'ai entendu émettre l'opinion que les Sleb d'aujourd'hui sont leurs descendants. On les trouve dans le désert, au sud de l'Euphrate, d'Alep au golfe Persique. On pourrait les appeler, dans un certain sens, les « tsiganes du désert ».

Le lendemain, nous eûmes une alerte sérieuse au point d'eau de Radiir is Sus, où nous déjeunions. Nous fûmes attaqués par une bande de Riat, qui dirigèrent sur nous un feu ininterrompu. L'aventure n'avait rien d'agréable, mais nous eûmes le bon esprit de ne pas répondre, et c'est cette attitude qui nous sauva ; il est probable que, si nous avions eu le malheur de tuer un seul de ces Bédouins, notre caravane tout entière aurait été anéantie. Dablan courut à eux et réussit à nous faire reconnaître pour des amis. Le feu cessa, et nous pûmes fraterniser avec nos agresseurs, qui nous emmenèrent dans leur camp ; ils m'offrirent du pain et du lait de chèvre, non sans m'avoir fait comprendre que cette offre méritait un petit cadeau ; un demi-medjidié (environ 2 fr. 50) fut accepté avec reconnaissance.

A 4 heures et demie nous atteignîmes la colline de Vemara, qui s'élève sur une île du ouadi ech Cham, à une hauteur d'environ 30 mètres ; elle est surmontée du tombeau d'un ancien cheik bédouin, Nemar, qui est devenu le héros éponyme de l'endroit. Ce tombeau est un mausolée carré, sans toit, qui remonte à une époque très ancienne, et qui a servi autrefois de tour de garde. On y voit des inscriptions grecques qui ont été recueillies par M. Waddington, et dont il résulte qu'une garnison romaine a été établie en cet endroit.

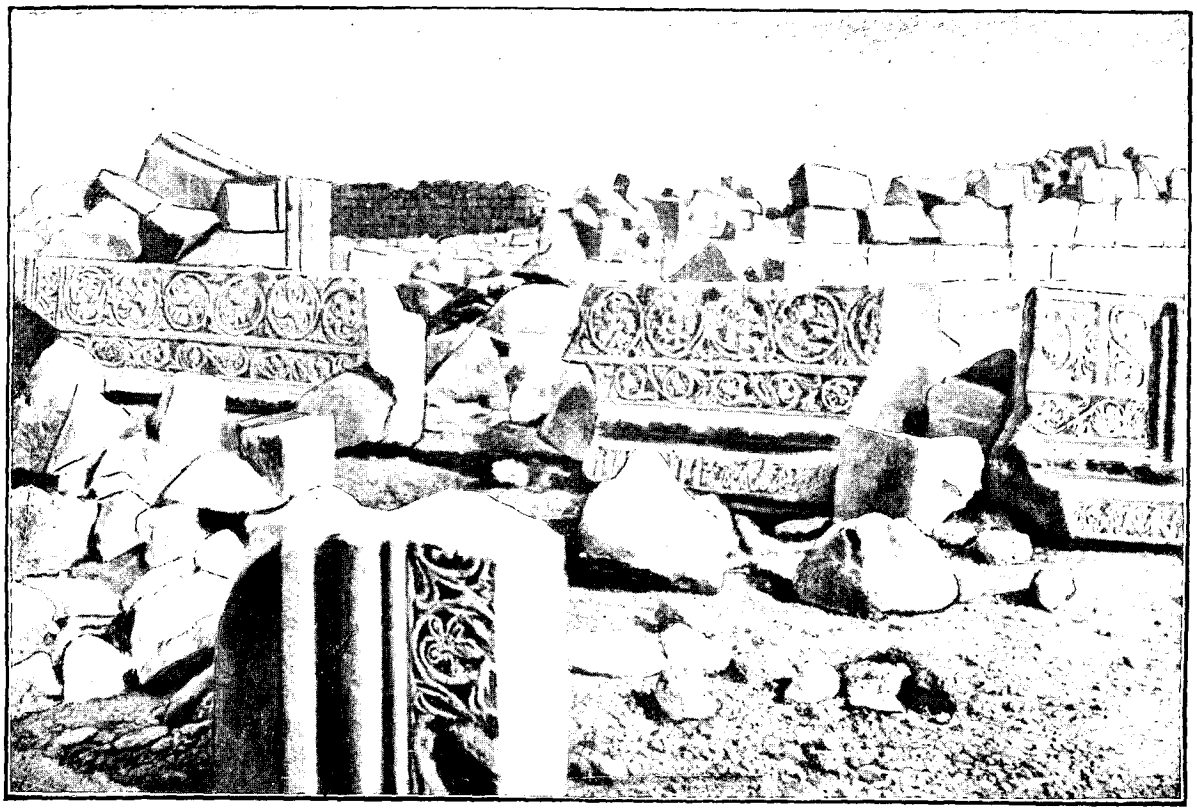
Le lendemain, ayant suivi quelque temps les traces encore distinctes d'une ancienne route romaine, nous tournâmes à l'Est, et, après avoir traversé une grande dépression, nous vîmes s'étendre devant nous l'oasis appelée la *Rouhbeh*, c'est-à-dire la plaine. Cette surface jaune se détachait bizarrement sur la noirceur de la Harra, et les monts de lave dentelés de Safa en paraissaient doublement sombres. Le soleil était très vif, et un merveilleux mirage s'éleva bientôt au-dessus de la Rouhbeh. Il semblait qu'on vît des étangs, et derrière, très haut, des maisons et des arbres. Mais, quand nous nous fûmes rapprochés, le mirage disparut. Le sol était plus doux, le chemin meilleur. Nous montions lentement les pentes de la Rouhbeh, et nous nous dirigions à angle aigu vers les monts de Safa, voyant toujours plus distinctement les maisons de pierre sur le bord des hauteurs, jusqu'à ce que les contours du Kasr il Abiad nous apparussent, détachés nettement sur un bas promontoire du Safalava.



LES RUINES DU CHÂTEAU BLANC. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A 10 heures et demie, nous atteignîmes la maison blanche du cheik Serak, le saint local le plus vénéré de toute la région. On raconte de lui qu'ayant été enterré dans la Safa, il se releva trois fois pour venir en ce lieu, où l'on se décida enfin à enterrer ses ossements. Il se serait écrié : « La Safa est l'enfer, la Rouhbeh le paradis, et j'ai mérité le paradis. »

Au printemps, la Rouhbeh a un aspect plus agréable qu'à l'époque où je la visitai. Mais alors même elle n'éveille pas l'idée que nous nous faisons d'ordinaire d'une oasis. Il n'y croît que du maïs et de l'orge,



RUINES DANS LA ROUHBEH. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ainsi que des mauvaises herbes et les fleurs de la Syrie ; je ne vis donc devant moi qu'une steppe jaune et déserte. Autour du sanctuaire du cheik Serak se dressaient quelques pauvres tiges de maïs : pas un arbre, mais seulement quelques plantes fourragères pour les chameaux, les moutons et les chèvres, et les chaumes de la dernière moisson. Il est cependant probable que si l'on cultivait la Rouhbeh dans toute son étendue, elle pourrait nourrir des milliers d'hommes et d'animaux.

Le soir, nous rejoignîmes un campement de Bédouins Riat, qui nous firent bon accueil ; quelques-uns d'entre eux consentirent à nous servir de guides dans les monts Safa. Ces monts sont facilement accessibles de la Rouhbeh, contrairement aux dires de Burckhardt, qui s'était borné, d'ailleurs, à répéter ce que lui avaient raconté les Bédouins. Ce n'est qu'à partir d'une certaine hauteur qu'ils commencent à révéler le grandiose et l'effrayant de leurs formations. Tout ce gigantesque massif cubique n'est qu'une énorme coulée de lave. Le sol, qui résonne sous le sabot des chevaux, tantôt brille de curieux reflets métalliques, tantôt est d'une teinte tristement grise, d'un gris sombre, et ressemble, en bien des endroits, aux vagues figées d'une mer agitée par la tempête.

Des cavités, des trous effritent et creusent les crêtes de ces vagues pétrifiées, qui sont échappées jadis aux cratères des volcans de la Safa. Nous mîmes presque cinq minutes à traverser une de ces cavités. Ce chaos de pierres s'étendait à des kilomètres devant nous, et quelqu'un qui n'eût pas su le chemin serait tombé infailliblement dans une des innombrables crevasses qui s'ouvraient sur notre route, ou se serait égaré pour mourir de faim.

Nous traversâmes plusieurs plateaux successifs, avant d'atteindre le dernier plateau, qui porte les cratères de la Safa. Ce plateau, qui s'étend en fer à cheval du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, a environ 12 kilomètres de longueur. C'est à son extrémité Sud-Ouest que s'élèvent ses plus hauts sommets, les Touloul is Safa. A ces cratères se rattache une faible protubérance du plateau appelée la Zunetaa, dans laquelle s'ouvre sans transition une immense crevasse de 150 mètres de longueur, de 30 de largeur, de 30 de profondeur. A un kilomètre de distance environ, au Nord-Ouest, se trouvaient d'autres cratères, parmi lesquels je distinguai le Merati, le Vâsit, l'Abou-Ranim, mais notre provision d'eau avait diminué de telle façon, par suite de l'intolérable chaleur, que je ne pus les visiter. Nous redescendîmes donc la plaine, où nous arrivâmes au bout de deux heures et demie de marche.

Le lendemain, nous visitâmes le Kasr el Abiad (Château-Blanc), appelé aussi par les habitants de la Rouhbeh *Chirbet il Beida* (ruine blanche). Ce nom lui vient de la pierre gris clair qui a été employée à sa construction, et qui

se détache très nettement sur le noir de la plaine environnante. La partie la mieux conservée de ces ruines est un bâtiment en forme de tour, où l'on voit encore des traces très reconnaissables d'appartements. On trouve beaucoup de pierres ornées, d'un beau travail, mais je n'ai pas trouvé plus d'inscriptions que mes prédécesseurs. Je crois que des fouilles amèneraient des découvertes intéressantes, car le niveau de la cour semble avoir été exhaussé par l'accumulation des décombres. La destruction du château est attribuée à Tamerlan, et a dû se produire en 1400 après J.-C. La tour a été sûrement reconstruite. Mais il semble aussi que l'édifice n'ait jamais été achevé. La construction et les ornements se distinguent par des motifs étrangers à l'art romain, et qui semblent indiquer des modèles orientaux.

Après la visite du Château blanc, j'eus d'interminables discussions avec mes hommes, qui craignaient une attaque des Riat, et avec mes guides riat, qui ne voulaient pas, craignant les soldats turcs, m'accompagner jusqu'à Doûmer. Je finis cependant par reformer ma caravane, mais je dus renoncer à l'itinéraire que j'avais choisi, et qui passait par Bir Zoubédeh, pour en prendre un plus à l'Ouest.

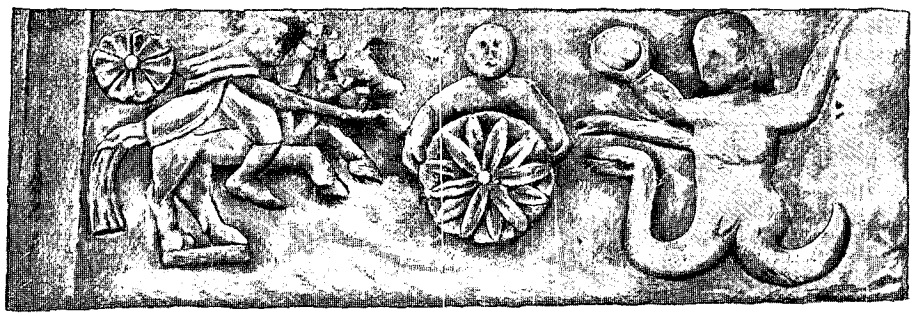
A une petite distance au nord de la ligne qui marque la fin des monts de Safa, le terrain s'élève peu à peu, et la plaine, ici sans pierres, s'élargit. Dans l'après-midi, après trois à quatre heures de marche sans arrêt, nous arrivâmes en vue du Djebel Ses. Un peu de repos était nécessaire : nous campâmes dans les environs, au point d'eau appelé Bir Oumam Rahil.

Le lendemain, je me séparai de ma caravane, qui continua directement sur Doûmer, tandis que je devais faire un détour par le Djebel Ses, que nous atteignîmes après deux heures d'une rapide chevauchée. Le Djebel Ses est un cratère presque entièrement rond, d'un diamètre intérieur d'à peu près un kilomètre et qui s'élève en pente abrupte à 100 mètres environ au-dessus de la plaine. Celle-ci forme à l'est du cratère une dépression arrondie qui se remplit d'eau en hiver et devient une lagune. Au sud du cratère on trouve les ruines d'une ville qui paraît avoir été relativement importante. Les Romains avaient ici une station destinée à tenir en respect les Bédouins de la Harra, et à protéger la Syrie contre des attaques venues de l'Est.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en devoir de traverser la Trachonitide orientale dans la direction du Nord-Ouest. Nous rejoignîmes notre caravane dans l'après-midi, et le lendemain à midi, après une marche presque continue de 20 heures nous atteignions les jardins de Doûmer.

(A suivre.)

BARON D'OPPENHEIM.



PIERRE SCULPTÉE À SOUVEDA (PAGE 362). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VILLAGEOIS SYRIENS DE DOÛMER. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE[1]

(DE DAMAS A BAGDAD)

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM.

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

III

Doûmer. — La poste turque. — Le puits de Zoubedeh. — Karieteïn. — Une tempête de sable. — Palmyre et ses ruines. — La traversée du Hamad. — Arrivée à Der ez Zor.



BAS-RELIEF PALMYRÉNIEN.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

NOTRE camp avait été établi au nord-est du village de Doûmer, sur le versant des contreforts de l'Anti-Liban. La vue du village, avec ses jardins et le temple gréco-romain qui s'élève au-dessus de la masse de ses maisons, nous paraissait d'autant plus charmante que nous venions de traverser un désert singulièrement désolé. Ce temple est malheureusement serré de si près par les cabanes qu'on ne peut en avoir une vue d'ensemble. Le nom de l'empereur romain qui l'a élevé est devenu illisible dans l'inscription grecque de sa façade occidentale; mais on voit, par les lettres qui subsistent et par la date de 245 après Jésus-Christ, que ce doit être Philippe l'Arabe, un natif du Haouran.

Doûmer, le dernier endroit, du côté du Nord, où l'on trouve encore des inscriptions nabatéennes, est la localité de la plaine de Damas la plus avancée dans le désert. Comme dans tous les villages de la même région, les maisons y sont à un ou deux étages, en pierre et en pisé, crépies à la chaux et peintes de couleurs claires; elles s'alignent en rangées continues le long des rues tortueuses et étroites. Comme la population s'adonne à l'agriculture, elles ont toutes des cours et des écuries. Le village est entouré d'une véritable couronne de jardins, fécondés par l'eau courante et entourés de murs en pisé qui constituent une certaine protection contre les attaques du dehors. Il y règne un véritable bien-être ; j'y ai vu en particulier un grand nombre de bœufs, ce qu'on

1. *Suite. Voyez p.* 349 *et* 361.

ne trouve pas d'ordinaire dans les villages d'oasis. Les habitants, qui ont, d'une façon générale, le type des paysans syriens, ne sont pas beaux; très robustes, osseux, ils ont les traits gros, et diffèrent en cela de la population de Palmyre et d'autres localités du désert, formée de Bédouins devenus sédentaires.

Doûmer est aujourd'hui le point de départ de la route de poste à chameaux qui va de Damas à Bagdad. Cette route traverse d'abord le désert en ligne droite, franchit l'Euphrate à Hit, puis se dirige en diagonale vers Bagdad, à travers la Mésopotamie. La poste a été, depuis 1870, ou à peu près, entre les mains anglaises; mais Midhat-Pacha organisa plus tard, pour le compte du gouvernement turc, une entreprise concurrente à la suite de laquelle, vers 1885, la poste anglaise renonça à son exploitation. Aujourd'hui la poste turque seule fait, une fois par semaine, le service entre Damas et Bagdad, et *vice versâ*. Comme dans toute la Turquie, elle ne transporte que les lettres et jamais les valeurs. Chaque courrier de la poste a régulièrement, outre le chameau qu'il monte, un chameau de réserve qui porte l'eau. Les voyageurs sont autorisés, moyennant un prix fixé, à s'adjoindre au courrier avec des chameaux qui leur appartiennent ou qui leur sont loués par la poste; mais ils le font à leurs risques. Il y a quelques années, l'hôtelier grec de la *locanda* de Bagdad, se rendant à Damas et étant hors d'état de continuer sa route, fut abandonné dans le désert, où il mourut. Le voyage est extraordinairement pénible; les étapes quotidiennes sont de 18 heures de marche accélérée, avec trois haltes de deux heures chacune. A la saison sèche, le voyage dure 8 jours; en hiver et au printemps, il est de 3 à 4 jours plus long, à cause des pluies qui, par endroits, détrempent le sol. Le gouvernement a conclu des traités avec les tribus bédouines de la région pour garantir la sécurité de ses courriers.

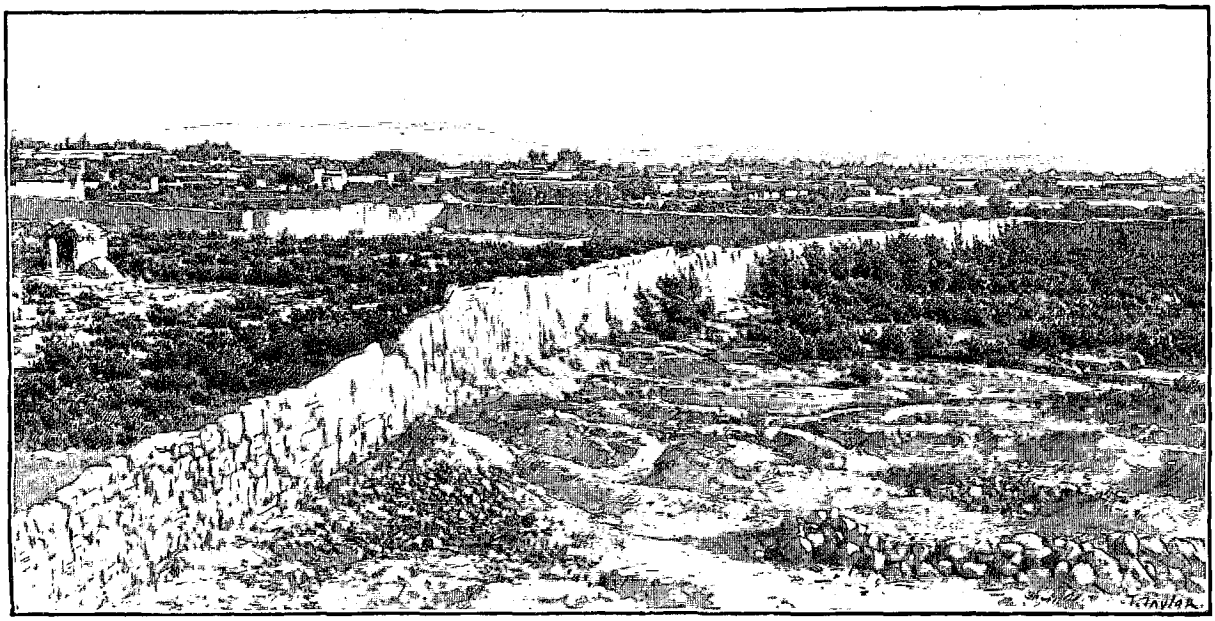
Je dus ici me séparer de Dablan, qu'il me fut impossible de déterminer à me suivre plus au Nord. Mon projet était de visiter le puits de Bir Zoubedeh, célèbre chez tous les Bédouins du désert de Syrie, puis de me diriger de ce point sur Palmyre, au sud de la route ordinaire des caravanes Geroud-Karieteïn. Comme j'avais appris qu'une partie de la tribu des Riat s'en était allée dans cette direction, je jugeai prudent de me faire accompagner d'un de leurs congénères, et je choisis le Riat Cheik Talib is Sumbi, un vieux pêcheur à cheveux gris qui était tombé, plusieurs années auparavant, aux mains du gouvernement et qui avait été établi avec sa famille au nord de Doûmer, afin de servir d'ôtage contre les attaques de sa tribu.

Les cartes figurent jusqu'ici comme une chaîne, simple ou double, les divers massifs qui s'étendent à l'est de l'Antiliban, de Doûmer jusqu'à Palmyre. En réalité, elles forment une région montagneuse, sur laquelle s'élèvent de nombreuses chaînes, plus ou moins hautes et parallèles entre elles, qui s'étendent du Sud-Ouest au Nord-Est. Elles ne se réunissent probablement qu'à l'est de Karieteïn, près du Djebel Din il Ououl, pour se prolonger en une seule chaîne jusqu'à Palmyre et y joindre un chaînon venant de Homs. La chaîne unique se continue ensuite au Nord-Est, par Erek et Soukmeh, jusqu'à l'Euphrate, qu'elle atteint un peu en amont de Der ez Zor. La chaîne entière peut être considérée comme formant la limite septentrionale du désert de Syrie. Au Nord, le terrain ne conserve le caractère désertique que dans sa partie orientale, près de l'Euphrate; plus à l'Ouest, il est susceptible de culture.



PUITS DE BIR ZOUBEDEH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir pris à Doûmer un repos de deux jours, indispensable à nos montures et fort agréable pour nous, nous repartîmes le 20 juillet à 7 heures et demie, accompagnés de presque toute la garnison. Nous passâmes à El Maksoura, où se trouvent des ruines qui doivent avoir appartenu à un castel romain. Puis, revenant à la Trachonitide, nous arrivâmes, vers 11 heures, au khan d'Abou'ch Chamat, dont ne subsiste que la partie inférieure du mur d'enceinte. Il semble être le premier de toute une série d'édifices semblables qui se succédaient, à quelques heures d'intervalle, de Damas ou Doûmer jusqu'à l'Euphrate, et de là, à travers la Mésopotamie, jusqu'à



KARIETEÏN. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mossoul, peut-être aussi le long de l'Euphrate; c'étaient des caravansérails de l'époque musulmane, destinés à servir d'abri contre les attaques à plusieurs caravanes à la fois, s'il le fallait. Ils doivent avoir été construits lors de la splendeur du khalifat pour la sécurité de cette principale route de caravanes entre Mossoul ou Damas et Bagdad. Tous ces khans sont aujourd'hui abandonnés, leurs murailles sont écroulées, leurs réservoirs d'eau comblés. On ne peut que conjecturer l'époque à laquelle ils ont été détruits; c'est probablement lors des invasions des Mongols ou des Tatares. A la place des khans, le gouvernement turc a construit, en ces derniers temps, des édifices nommés *kichlas*, dans lesquels, l'expérience l'a montré, une faible garnison suffit à repousser des bandes de pillards. S'il se décidait à en augmenter le nombre et à défendre tous les points d'eau du désert de Syrie, le trafic, qui s'arrête presque en été, serait efficacement protégé.

Dans l'après-midi nous arrivâmes au puits de Zoubedeh, qui se trouve dans un petit massif montagneux dont les roches calcaires sont très déchiquetées. Elles brillaient au soleil, et leurs teintes d'un gris bleuâtre éblouissaient les yeux. La source s'annonce de loin par des taches vertes; elle jaillit presque au sommet de la montagne, dans une grotte, au-dessous d'un promontoire rocheux qui la protège contre l'évaporation.

Nous avions de là une fort belle vue sur la vallée que nous venions de traverser; plus au Sud se dressait le Kazri Segal; à côté brillait une vaste surface qui semblait couverte de neige : c'était la dépression plate, et maintenant asséchée, de la *sabkha*. La vallée elle-même, brûlée par le soleil, avait un aspect de steppe. En arrière apparaissait, dans toute son horreur, la région volcanique de la Trachonitide, que nous venions de quitter, avec sa masse sombre de lave dont émergeaient des cônes noirs de basalte, les uns aigus, les autres tronqués.

Redescendant les pentes rocheuses du Djebel Zoubedeh, nous rejoignîmes, vers 8 heures du soir, notre caravane, qui avait établi son camp au Bir Abou il Hayaya. Le lendemain, nous comptions passer la nuit au puits de Houfeiyir. Mais nous avions aperçu en chemin, à une certaine distance, une assez forte caravane de Bédouins qui nous avait tiré quelques coups de fusil, et nous avions des raisons de croire qu'elle nous attendrait au puits pour nous attaquer. Nous nous avançâmes donc avec lenteur et nous envoyâmes un de nos zaptiehs en observation. Il fut convenu que, s'il trouvait le puits, il nous l'annoncerait en tirant deux coups de sa carabine à répétition. Au bout de peu d'instants, nous entendîmes le signal convenu, suivi de plusieurs autres coups de fusil. Comme nous l'apprîmes plus tard, notre homme s'était heurté à une bande d'une centaine de Bédouins qui campaient près de la source et qui étaient évidemment les mêmes que nous avions aperçus dans la matinée. Nous nous trouvâmes fort contrariés; nos provisions d'eau étaient près d'être épuisées; il nous fallait absolument arriver le plus tôt possible à une autre source, et, pour cela, nous détourner de la route projetée et nous diriger au Nord-Est, vers Karieteïn. Comme nous marchions, protégés par l'obscurité, nous fûmes rejoints par notre émissaire; il avait égaré les Bédouins en galopant quelque temps dans une autre direction.

Nous arrivâmes à Karieteïn après minuit, et nous trouvâmes un accueil hospitalier chez le cheik, Fayad Ara. Le village est déjà au milieu de la steppe de Syrie et fait l'impression d'un village d'oasis; les maisons sont juxtaposées, comme à Doûmer, et forment sur leur côté extérieur une véritable muraille, avec

une porte s'ouvrant du côté de Palmyre. La population est composée, en partie de paysans syriens, en partie de Bédouins sédentaires, et peut comprendre de 1 200 à 1 500 personnes, en majorité musulmanes; il y a 500 à 600 chrétiens jacobites, qui possèdent une église et un pasteur à eux. Le village est abondamment fourni d'eau par les sources voisines, et ses jardins étaient, même à ce moment du plein été, couverts d'une végétation luxuriante. Grâce à cette richesse en eau, il y a eu, dès les plus anciens temps, des établissements sur ce point. Karieteïn, dont le nom signifie en arabe « les deux villages », est la *Nezala* de l'époque romaine.

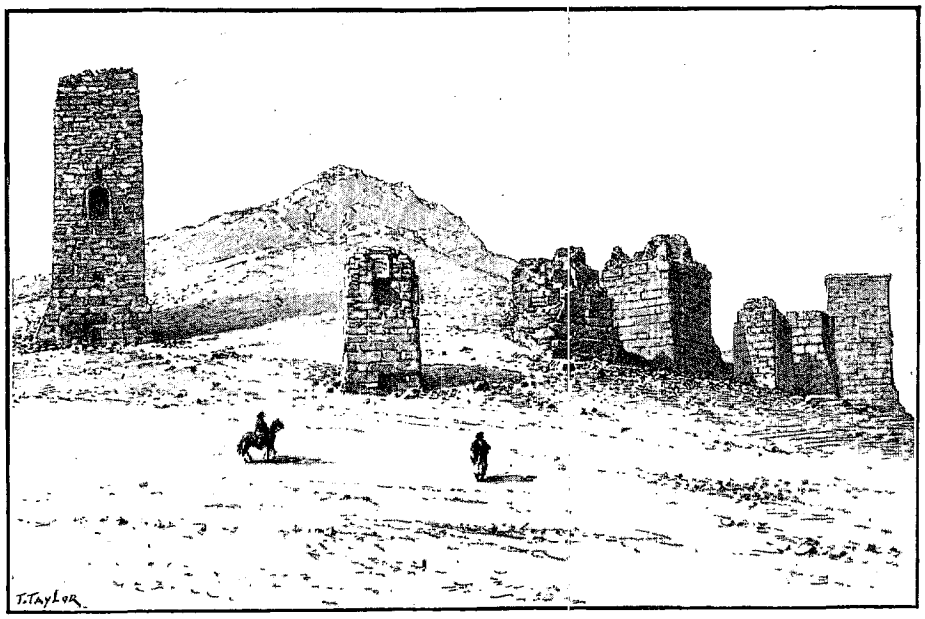
A ce point, je rejoignis la route de Damas à Palmyre. Même au milieu de ce siècle, cette route offrait de grands dangers. Ce n'est qu'entre 1860 et 1870 que le gouvernement turc entreprit de la protéger contre les bandes de pillards. Il envoya d'abord des troupes à Karieteïn; puis, après la guerre russo-turque, il confia la défense de la région, d'abord à la gendarmerie, puis au cheik de Karieteïn. Celui-ci, de même que le cheik de Geroud, a formé une milice montée irrégulière, payée et armée par le gouvernement, qui s'appelle les *khaiyalé*, c'est-à-dire « les cavaliers ». Les voyageurs peuvent se faire escorter sur la route de Palmyre d'un ou deux de ces khaiyalés, en payant un demi-medjidié par jour. Toutes les tribus bédouines de la steppe sont maintenant soumises et paient des impôts : un demi-medjidié pour chaque chameau et quatre piastres pour chaque mouton.

Un jour de repos à Karieteïn, et le 23 juillet, à 4 heures et demie du matin, nous repartions dans la direction de Palmyre.

Dans l'après-midi nous marchâmes pendant quelques heures sur la route des caravanes. Sous le nom de route, on ne doit pas se figurer un chemin bien tracé et aplani, mais de petites pistes étroites tracées par les pieds des bêtes et courant parallèlement, quelquefois au nombre d'une douzaine, à des intervalles plus ou moins grands. Près des lieux habités ou des points d'eau, ces pistes se multiplient; on en aperçoit jusqu'à des centaines, qui forment un véritable lacis de chemins.

Cette partie du désert n'était pas d'ailleurs dépourvue de vie. Souvent nous rencontrions des paysans qui venaient, seuls ou en petites troupes, de Palmyre pour vendre du beurre au marché. Nous découvrions même des traces de véhicules, mais, d'après nos guides, elles devaient être vieilles de plusieurs années.

Vers minuit, nous nous écartâmes de la route des caravanes pour nous rendre au puits d'Aïn il Beda, le seul point d'eau que l'on trouve jusqu'à Palmyre. Nous n'y arrivâmes qu'à 3 heures et demie du matin. Pour protéger la source le gouvernement a construit en 1886 une petite kichla dont la garnison, qui dépend de celle de Der ez Zor, comprend de 7 à 12 zaptiehs. Le puits a environ 15 mètres de profondeur; son eau est très abondante, mais fortement sulfureuse. A côté campaient quelques familles de Sleb avec leurs troupeaux de moutons. A une lieue à l'ouest de la kichla actuelle se trouvent les traces reconnaissables d'un petit fort de l'époque palmyrénienne, reste de la chaîne de postes fortifiés qui, lors de la splendeur de Palmyre, réunissait la ville à la Syrie proprement dite.



OUADI EL KOUBOUR. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Partant d'Aïn il Beda, nous traversâmes la grande plaine de sable de Vidian ir Raml. Nous y fûmes témoins d'un grandiose phénomène naturel. Vers 5 heures de l'après-midi, une tempête furieuse fondit sur nous de l'Ouest-Sud-Ouest, poussant devant elle une énorme masse de sable. Le ciel s'assombrit tellement que l'atmosphère en paraissait presque noire; une pluie fine commença à tomber; puis une intense lueur d'un rouge de sang, jaillissant des couches de nuages, se répandit sur toute la partie supérieure du ciel, contrastant d'une façon saisissante avec le noir de l'atmosphère



STEPPE DE KARIETEÏN — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

inférieure. L'obscurité était si épaisse, la poussée des nuages de sable si continue, que nous dûmes renoncer à notre dessein de visiter quelques ruines de l'époque palmyrénienne.

La tempête dura environ deux heures. Lorsqu'elle se fut dissipée, nous aperçûmes les tours funéraires de Palmyre, qui signalent l'antique cité aux voyageurs venus de l'Ouest. Nous étant rapprochés, nous vîmes la petite chaîne de hauteurs qui réunit les massifs du Djebel Haiyal à ceux du Djebel il Abiad et du Djebel Marbit Antar. A l'endroit où le Djebel Haiyal rejoint ce dernier massif, se trouve un petit défilé d'où l'on pénètre dans la plaine de Palmyre par un sentier raboteux. Ce défilé est bordé des deux côtés par des tours funéraires et des tombes monumentales, ce qui lui a valu le nom de Ouadi el Koubour, « la vallée des Tombeaux ».

Lorsqu'on a atteint l'extrémité orientale du défilé, on aperçoit subitement le champ tout entier des ruines de Palmyre, et plus loin, à l'Est, la steppe infinie du Hamad. Nous nous dirigeâmes vers le grand temple, où se trouvent les maisons du moderne Toudmour. L'un des deux cheiks nous reçut fort aimablement dans sa maison, où nous fûmes heureux de nous reposer. La caravane n'arriva que longtemps après nous, et ce ne fut que le lendemain matin que nous pûmes nous rendre à nos tentes, que nous trouvâmes dressées au nord du temple, à coté de la gigantesque allée de colonnes.

Mon séjour à Palmyre [1] ne dura que deux jours. Comme je ne perdis pas une minute, ils me suffirent pour m'orienter parmi les ruines gigantesques de la cité de l'oasis. Je pus avoir ainsi une idée d'ensemble de Palmyre, et c'est tout ce que j'espérais, car pour y faire des études sérieuses, qui devraient être accompagnées de fouilles, il faudrait des mois.

Les restes conservés de l'ancienne Palmyre sont très nombreux et font sur le spectateur une impression imposante, d'autant plus qu'ils lui apparaissent sans transition dans le désert. Beaucoup de colonnes subsistent encore de la rangée, longue de plusieurs kilomètres, qui régnait sur toute la longueur de la ville ; elle était croisée par plusieurs rues, également bordées de colonnes. Celles-ci ont à peu près au tiers de leur hauteur des consoles qui doivent avoir supporté jadis des statues d'hommes célèbres; mais aucune de ces statues n'a encore été retrouvée. Les chapiteaux sont d'un ordre spécial, très rapproché du corinthien. Dans la partie sud-orientale de la ville, une porte superbe ouvre son arc médian à une rue qui traverse obliquement l'allée de colonnes; deux autres rues passent sous les arcs latéraux. Tous les édifices sont construits en un calcaire blanc, peu résistant, qui a souvent une teinte jaunâtre. Les colonnes ont beaucoup souffert de l'érosion dans leur partie inférieure, où elles prennent l'aspect de troncs pourris. Il est très curieux de voir, au milieu des colonnes de calcaire, des colonnes de granit dont l'origine est incertaine.

A l'extrémité sud de la rue principale se dresse le grand temple, qui était consacré à la divinité locale de Palmyre, à Bel, dieu du soleil. Ce temple était construit sur une terrasse élevée et était entouré de murs de 15 mètres de haut, et dont chacun avait, sur sa face intérieure, une longueur de 235 mètres. L'espace circonscrit par les murs est aujourd'hui une accumulation de débris, dont surgissent encore quelques rangées

1. L'espace nous manque pour reproduire ici les pages où M. d'Oppenheim résume l'histoire de Palmyre, et nous renvoyons le lecteur au *Voyage à Palmyre* de Mme Lydie Pachkoff, *Tour du Monde*, 1877, 1er semestre, p. 161 à 176.

*

de colonnes ornées d'architraves. On y trouve aussi des plafonds et des décorations de murailles. Plus de cent cabanes de la moderne Palmyre ont trouvé place dans l'enceinte du temple. Elles sont construites sur les débris qui ont couvert le sol sur une épaisseur de plusieurs mètres, ou bien pittoresquement nichées entre des arcs et des colonnes. Des rues entières montent et descendent dans l'intérieur du gigantesque édifice. Une petite partie du temple doit avoir été autrefois convertie en mosquée; nous trouvons ici une soura du Coran en lettres coufiques, et là où peut-être était dressé un autel, on voit aujourd'hui des niches à prières pour les croyants. C'est dans cette mosquée et dans ses environs immédiats que l'on trouve les ruines les mieux conservées. On y voit encore de merveilleux plafonds et des décorations de murailles où sont représentés des animaux, des figures géométriques, qui rappellent des motifs orientaux, de gracieuses guirlandes de fleurs qui pourraient être du pur Louis XVI, des chapiteaux, des reliefs, des décorations les plus diverses, dont le pêle-mêle bigarré rappelle les formes sévères du vieil art classique, les modèles du style Empire et les formes infiniment variées de la Renaissance. Les frontons de quelques constructions ressemblent, d'une manière frappante, à mainte façade de nos grandes villes modernes. D'un autre côté, les murs extérieurs se distinguent par leur imposante simplicité. De modernes architectes trouveraient certainement dans Palmyre un fructueux champ d'études.



SCULPTURES PALMYRÉNIENNES.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

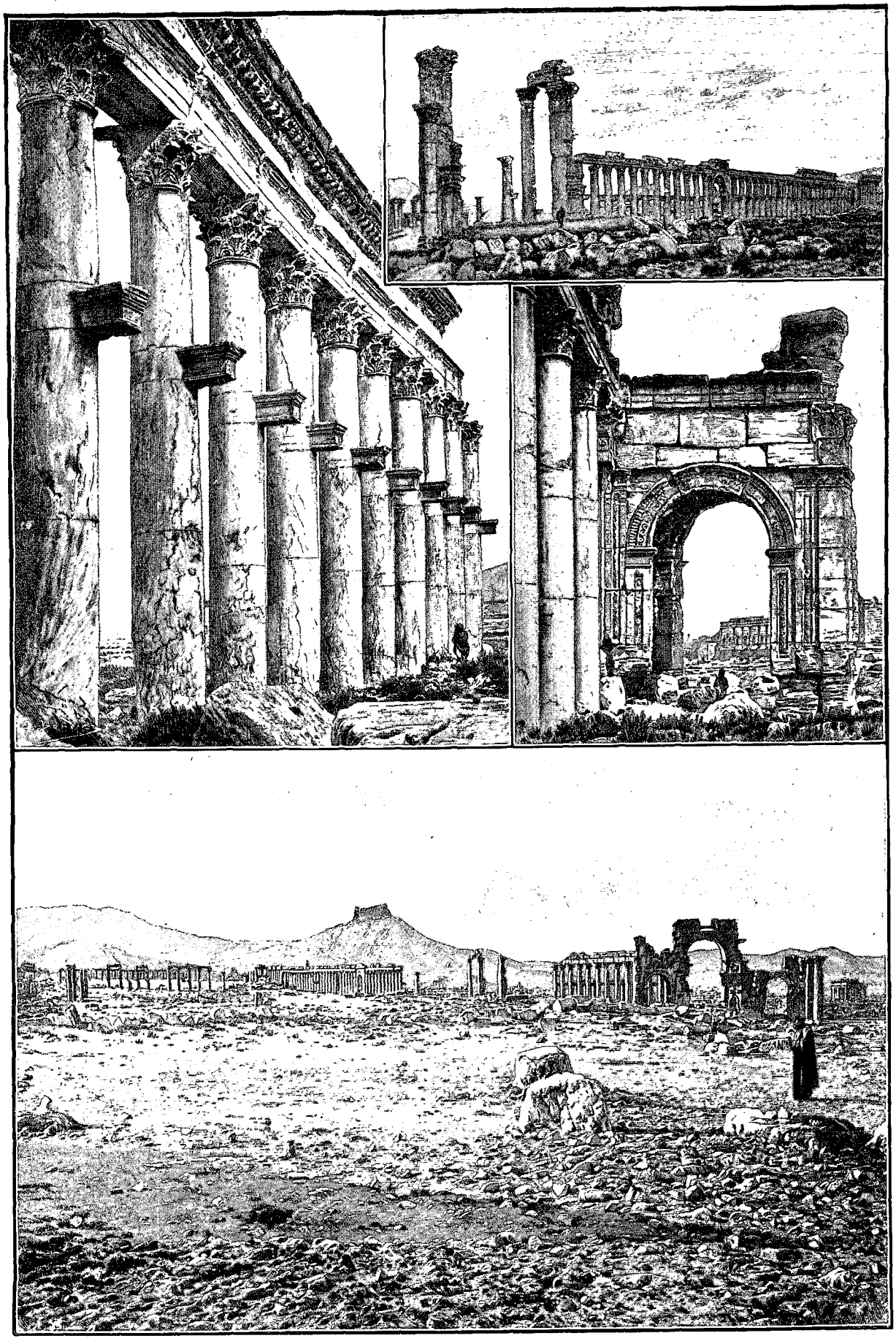
On reconnaît bien les traces des constructions élevées ultérieurement autour du temple, et employées comme ouvrages fortifiés après la défaite de Zénobie. Les parties des murailles élevées à l'époque musulmane forment, par la grossièreté de leur exécution, un parfait contraste avec les ruines d'époques plus anciennes. La grande porte d'entrée est de l'époque musulmane. Elle porte une longue inscription arabe. Bien au nord du temple, presque au bord du champ de ruines, limité à cet endroit par la montagne, se trouve encore un autre temple, d'aspect gracieux et conservé en bon état.

Une particularité de Palmyre, ce sont les tours funéraires carrées, parfois très ornées, qui servaient de tombeaux aux familles notables. On les trouve dans le passage qui donne accès à Palmyre du côté de l'Ouest, et également sur le pourtour de la ville, au Nord et au Sud-Ouest. Elles sont hautes de plusieurs étages; à l'intérieur sont disposées des chambres qui devaient renfermer les cercueils ou les urnes funéraires. Le plus grand de ces édifices, le Kas el Touniyèh, qui a été mesuré par Wright, a 33 mètres de hauteur, 6 étages, et des chambres pour 480 morts. A l'intérieur des chambres on trouve des portraits en haut relief des personnes enterrées, généralement avec des inscriptions qui donnent le nom du défunt et l'année de sa mort d'après l'ère séleucide. La valeur artistique de ces reliefs, des bustes pour la plupart, n'est pas très grande; ils sont néanmoins précieux pour la connaissance du type et des costumes des anciens Palmyréniens. Ces bustes et statues sont malheureusement devenus un des objets principaux du commerce d'antiquités en Syrie. Comme on les transporte sans précaution, ils sont d'ordinaire brisés et mutilés, avant d'être dispersés à travers le monde.



SCULPTURES PALMYRÉNIENNES.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui même on trouve à peine un de ces hauts reliefs à sa place originale. A côté des tours funéraires, il y a encore d'autres tombeaux, aux proportions monumentales. Ainsi Wright a trouvé une crypte de 18 mètres de longueur, de 8 de largeur, de 2 mètres à 2 mètres et demi de hauteur, divisée en 15 caveaux, dont chacun renfermait 5 cadavres embaumés et momifiés. On y a découvert également un certain nombre d'autres momies, préparées à peu près comme en Égypte. Wright a relevé un scarabée en



VUES DES RUINES DE PALMYRE. — DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

terre cuite semblable, par la forme et la couleur, aux *tesserœ* palmyréniennes et portant le nom du roi d'Égypte Tirhaka; ses conquêtes pourraient ainsi s'être étendues jusqu'à Palmyre.

Sur un sommet qui domine au Nord la vallée des Tombeaux, s'élève le puissant château de Kalaat Ibn Naan, attribué par la tradition à un prince druse. Dans son état actuel, il vient évidemment, non de l'antiquité, mais du moyen âge arabe, si ce n'est d'une époque encore plus récente. Du sommet de ce castel, qui est difficilement accessible, étant entouré d'un fossé profond de 10 mètres taillé dans le roc, que franchissait un pont-levis disparu, l'on a une fort belle vue sur les ruines de Palmyre et le désert qui s'étend à l'est de la ville; à l'Ouest, on prétend que, par un temps clair, on peut apercevoir l'Anti-Liban. Aux environs de 1870 ce castel servit de caserne et de lazaret à une garnison turque.

Palmyre doit son existence en plein désert à deux sources puissantes. L'une jaillit d'une profonde cavité dans le rocher, à quelques centaines de pas au sud du débouché de la vallée des Tombeaux; son eau est chaude et fortement sulfureuse; pour la rendre potable, il faut la laisser reposer quelque temps dans un vase et enlever avec précaution la couche supérieure. Une deuxième source, dont l'eau est meilleure, jaillit au nord du temple du soleil, à l'est duquel le ruisseau qu'elle forme se réunit à l'autre. Les deux cours d'eau arrosent une série de jardins qui entourent la ville au Sud et à l'Est. Les rayons brûlants du soleil sont impuissants à flétrir leur brillante verdure, et, avec leurs hauts grenadiers, leurs figuiers, leurs vignes, les dattiers qui les surmontent pittoresquement, ils font une impression enchanteresse. Les jardins se continuent par des champs d'orge qui s'étendent au Sud-Est sur plus d'un kilomètre.

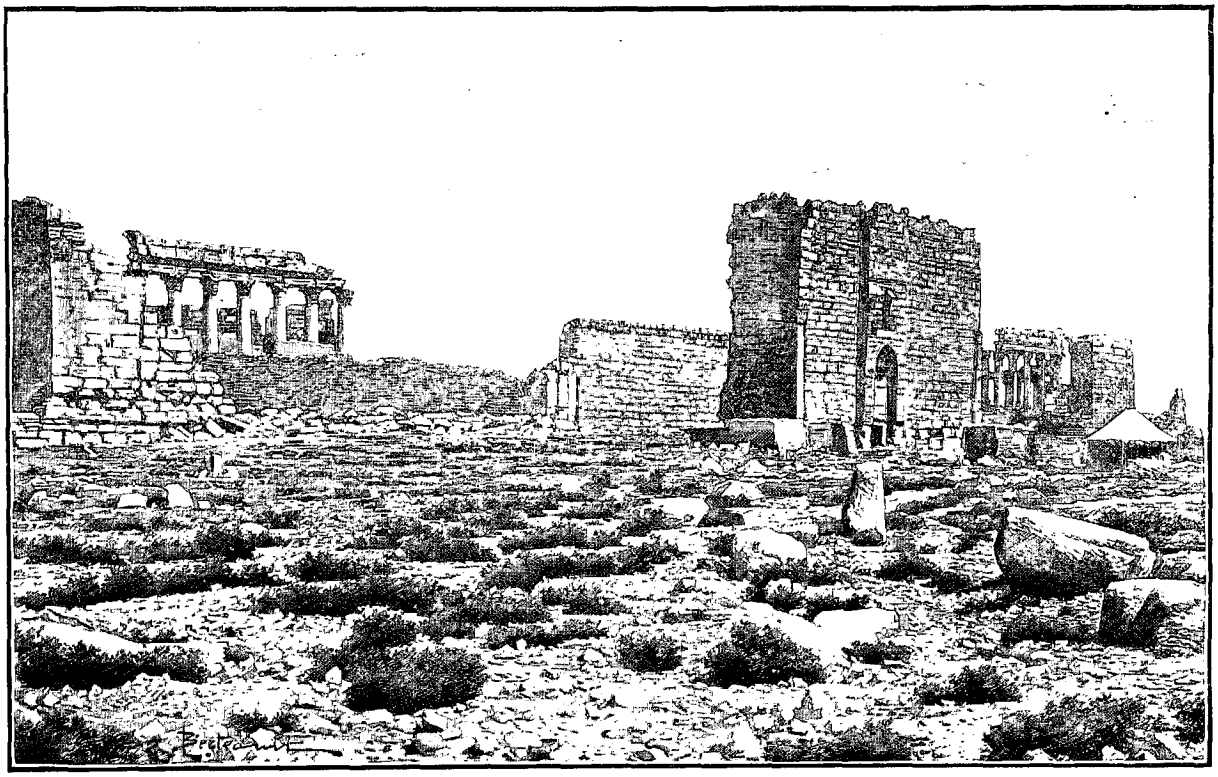
Ces deux sources, et les nombreuses fontaines moins importantes dont quelques-unes sont conservées aujourd'hui, ne suffisaient pas à l'ancienne cité. Aussi avait-on construit un aqueduc qui y amenait les eaux de sources et de pluies d'un réservoir; on en peut suivre les traces, à travers la vallée des Tombeaux, jusque dans les montagnes du Nord-Ouest. En outre, chaque maison devait posséder une citerne.

Les ruines de Palmyre n'ont été que peu fouillées jusqu'ici. L'ancienne ville est recouverte d'une couche de sable et de débris qui a au moins 3 mètres de hauteur. Puisque l'on a trouvé à la surface de si nombreuses, de si précieuses inscriptions et constructions, on peut en conclure avec assurance que des fouilles faites rationnellement enrichiraient beaucoup la science. La ville, en effet, a dû se recouvrir très rapidement de sable après sa destruction en 273, et depuis lors, pendant plus de quinze siècles, aucune localité importante ne s'est établie dans le voisinage. Sans doute, la reconstruction, exécutée sous Justinien, a déjà dû détruire beaucoup de monuments antiques, et l'extension que prend la Palmyre moderne fera certainement beaucoup de mal aux constructions encore existantes; les nouveaux venus, qui se servent des ruines antiques pour faire leurs murs ou leur chaux, sont les plus dangereux ennemis de l'archéologie. Il est d'autant plus à désirer que les trésors qui dorment sous le sable soient promptement mis à jour par des fouilles bien conduites. La richesse de l'ancienne Palmyre nous permet de croire qu'on n'y trouvera pas seulement des inscriptions lapidaires et des papyrus, mais encore des objets de l'usage journalier, ou des produits de l'industrie d'art, qui nous renseigneront sûrement sur l'histoire et le degré de civilisation de cette remarquable oasis, située à la frontière du monde gréco-romain et de l'Orient.



PALMYRE. — LA COLONNADE. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les habitants actuels de Palmyre sont des Bédouins de différentes tribus devenus sédentaires. Ils ne sont



PALMYRE. — ENTRÉE DU TEMPLE DU SOLEIL. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

point mêlés au petit trafic de caravane, qui va, par leur oasis, de Damas à Der ez Zor, sur l'Euphrate; tout au plus participent-ils au transport du sel et de la potasse dans les environs. Ils s'occupent, en outre, de la culture des champs d'orge et de l'exploitation du grand lac salin, près de la ville. Encore aujourd'hui la majorité réside dans l'enceinte du temple. Il y a quelques années, pour mieux protéger Palmyre, on a construit, avec des matériaux antiques, une grande caserne devant l'extrémité nord-occidentale de cet édifice. Depuis lors la ville s'est passablement étendue vers l'Est, le Nord et l'Ouest. C'est de ce dernier côté que l'on trouve une école d'une vingtaine d'élèves et la maison du cheik Mohammed Abdallah Ibn Arouk; ce dernier s'est fait un nom comme compagnon de différents voyageurs européens, et il est arrivé à une grande aisance.

Actuellement le nombre des habitants de Palmyre doit être d'environ 1 500. La garnison de la kichla n'était composée, à l'époque de mon passage, que de quelques zaptiehs et d'un lieutenant. L'autorité turque était représentée par un moudir, placé sous les ordres du moutessarif de Der ez Zor. Il y a quelques dizaines d'années, et malgré le petit nombre d'habitants qu'elle avait alors, Palmyre doit avoir été un marché assez animé, où les Bédouins du désert venaient s'approvisionner. Mais elle a perdu son importance commerciale au profit de Der ez Zor, dont la prospérité va croissant. Le petit bazar actuel, avec sa demi-douzaine de magasins, ne sert qu'aux besoins locaux.

Nous quittâmes Palmyre le 27 juillet, pour suivre la route des caravanes qui conduit à Der ez Zor. Je poussai d'abord, escorté de quelques compagnons à cheval, une pointe vers le lac salin (*sabkha* en arabe), qui s'étend en forme de croissant au sud-sud-est de la ville. C'est une dépression tout à fait plate, dont la longueur est d'environ 7 à 8 kilomètres, et la largeur d'un kilomètre à l'endroit où nous la vîmes. Il se trouve beaucoup de bassins de cette nature en Syrie et Mésopotamie, mais peu sont exploités : parmi ces derniers, on en compte trois seulement en Syrie, ceux de Geroud, d'Alep et de Palmyre. L'exploitation du sel est protégée ici par quelques petits postes de soldats tcherkesses.

Ayant longé la sabkha, nous la traversâmes à l'une de ses extrémités Nord; nos chevaux, à certains endroits, plongeaient jusqu'aux genoux dans l'eau boueuse. Puis nous sentîmes de nouveau sous nos pieds le terrain solide du Hamad.

Le mot désert ne rend pas le caractère particulier du Hamad. Ce terme arabe désigne bien plutôt une steppe, qui serait susceptible de culture si on lui amenait l'eau nécessaire. On s'en rend suffisamment compte en voyant l'herbe abondante qui sort de terre au printemps, et les petites oasis qui s'étendent auprès des rares sources. Ce n'est que là où affleure le sous-sol gypseux ou calcaire, ou bien là où s'est accumulé le

sable, que le désert de Syrie reste toujours stérile. D'une façon générale, la Hamad s'incline de l'Ouest à l'Est vers l'Euphrate; en certains endroits, spécialement dans sa partie Nord, la pente est au Sud; c'est dans cette direction que s'allongent les ravins creusés par les pluies dont il est sillonné, et qui lui donnent souvent un aspect ondulé. A une forte journée de marche de l'Euphrate le terrain se relève de nouveau subitement, pour retomber en pente abrupte sur la vallée du fleuve.

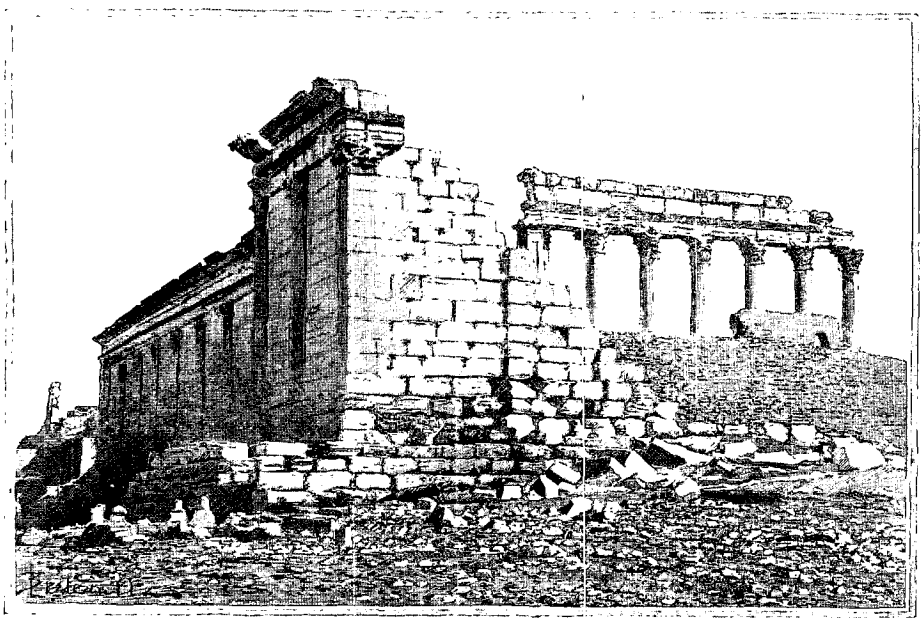
Au printemps ou en été, pendant et après la saison des pluies, car la steppe est couverte de gazon, on y rencontre de nombreux camps de Bédouins et des troupeaux de gazelles; mais sitôt que les plantes sont desséchées, les Bédouins se retirent sur le bord de la steppe dans le voisinage de régions cultivées, ou bien sur l'Euphrate, où ils trouvent, même en été, de l'eau et du fourrage pour leurs chameaux et leurs chevaux. Les gazelles les y suivent; le rapport entre les migrations de ces animaux et celles des Bédouins est bien connu et est exprimé dans plusieurs proverbes arabes. Le Hamad devient alors une solitude, une steppe déserte où l'eau ne se trouve qu'à quelques endroits déterminés, dans des citernes artificielles, des puits ou quelques rares sources. Cette pénurie et la crainte des razzias des Bédouins, qui se dirigent naturellement vers les points d'eau, font qu'à cette saison le Hamad est peu fréquenté par les caravanes.

La plaine que forme le désert syrien est interrompue, par endroits, de protubérances petites ou grandes, dont la principale est la chaîne de hauteurs qui continue au Nord-Est jusqu'à l'Euphrate celle de Damas à Palmyre. C'est peu au Sud de cette chaîne que passe la route de caravane de Damas à Der ez Zor.

Notre première étape était le petit village d'Erek, situé dans un vallon entouré de montagnes peu élevées. Une kichla, à quelques minutes au Nord-Est, abrite quelques zaptiehs. La seule source, assez sulfureuse, qui jaillisse ici, est peu abondante; aussi n'a-t-il jamais pu avoir en ce lieu de station importante; mais les quelques ruines que l'on y trouve montrent pourtant qu'elle était occupée dès l'antiquité.

Le lendemain soir nous étions à Soukhneh. Cet endroit tire son nom, signifiant « la chaude », de la source sulfureuse chaude qui y jaillit, et qui y a formé des bassins où les habitants doivent se baigner. La population diminue depuis une quarantaine d'années. En 1850 les habitants étaient, dit-on, capables de fournir 400 hommes armés. Vers 1860 on y comptait encore 1 200 à 2 000 habitants. En 1873, le médecin allemand Bischof n'en a plus trouvé que 600 à 700. Depuis lors, le recul s'est encore accentué, et les habitants continuent à émigrer vers les grandes villes de Syrie, Alep, Hama et Homs, ainsi que vers Der ez Zor. Il y a dans le village une centaine de maisons, mais beaucoup sont vides. Les habitants vivent chétivement, et cultivent à peine le blé nécessaire à leur nourriture.

La principale cause de cette dépopulation est évidemment l'importance qu'a prise Der ez Zor. Tout le commerce du désert se concentre à présent sur ce point, tandis que Soukhneh, aussi bien que Palmyre, était jadis un marché pour les Bédouins.



LE TEMPLE DU SOLEIL À PALMYRE. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

De Soukhneh partent différentes routes; celle que nous suivîmes se dirige au Nord-Est vers Der ez Zor. Partis à 8 heures du matin, nous étions vers 7 heures du soir à il Mouhefis. A ce point qui est à mi-chemin entre Soukhneh et la localité la plus voisine, Gabadjib, le gouvernement a tenté il y a quelques années de creuser un puits; mais les sondages, qui ont été faits jusqu'à 60 mètres de profondeur, sont demeurés sans résultat.

Une demi-heure plus tard, nous établissions notre camp en plein désert, dans une dépression étendue, et dans le voisinage d'une grande caravane d'Adjel, qui comptait 120 chameaux et qui transportait des tapis de Bagdad à Damas. Elle était en route, nous dit-on, depuis quarante jours, marchant quelques heures pendant la nuit et se reposant durant la journée. Les Adjel sont de vieux caravaniers pleins d'expérience. Ils connaissent bien les Bédouins qui errent d'ordinaire dans la



HABITANTS DE PALMYRE. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

contrée, et ils payent le *khouvé*, ou tribut, à tous ceux qu'ils rencontrent. Leur campement figurait un carré, fermé sur deux des côtés par leurs ballots entassés comme des murs, sur les deux autres par leurs chameaux agenouillés. Au milieu du carré, ils étaient accroupis autour d'un feu sur lequel ils cuisaient leur café, après avoir pétri leur pain. De nombreuses sentinelles faisaient continuellement le tour du camp, en laissant entendre par intervalles ce léger sifflement qui est si connu des voyageurs du désert. Pendant de longues heures je restai assis avec eux au coin du feu, écoutant leurs histoires de brigands et de chevaux, thème favori de tous les conducteurs de caravanes. Vers minuit ils partirent. Les bêtes furent chargées sans bruit, et la caravane se mit en mouvement dans le même silence, comme une troupe de fantômes. Les chameaux suivaient, attachés les uns aux autres. Malgré le clair de lune, ils disparurent en quelques minutes à nos regards.

Le lendemain, après avoir traversé, par une chaleur accablante, la longue dépression d'il Fedat, nous arrivâmes vers 1 heure de l'après-midi à la kichla de Bir Gabadjib, sur le bord occidental du plateau qui se continue jusqu'à l'Euphrate. Elle se trouve près d'un puits de 20 mètres de profondeur, dont l'eau, quoique un peu amère, est bien plus agréable au goût que celle du puits de Soukhneh. C'est un petit bâtiment dans lequel nous ne trouvâmes que trois soldats.

C'est là une étape particulièrement redoutée : les pistes s'effacent rapidement sur le sol dur du Hamad, et le malheureux qui ne trouverait point le puits de Gabadjib serait inévitablement perdu. Le premier point où nous fîmes halte, Kabr in Nasrani, tire son nom d'un chrétien (Nazaréen) qui, s'étant endormi sur son cheval, s'égara et mourut de soif : on ne put jamais retrouver ses traces.

A 7 heures nous avions atteint le rebord du plateau, qui s'affaisse ici en pente abrupte dans la vallée de l'Euphrate. Nous avions devant nous les verts jardins d'Ed Der, les maisons de la ville et plus loin les flots jaunes du fleuve. Je ne puis décrire mes impressions; les mots me manquent pour dire le sentiment de bien-être que me fit éprouver le spectacle d'une eau courante; les Grecs de Xénophon n'ont pas salué plus joyeusement les flots bleus de la mer, que nous, après notre terrible chevauchée, la vue rafraîchissante du fleuve.

A 8 heures et demie nous entrions dans Ed Der, plus exactement Der ez Zor, et nous campions au nord de la ville, tout près de l'Euphrate, au milieu des jardins. Je n'oublierai jamais de quelles délices me remplit à mon réveil la vue du fleuve, que parcouraient des embarcations faites de peaux de mouton et de bouc, sur lesquels les habitants des villages d'amont apportent leurs pastèques à la ville. C'était vraiment, pour moi, comme un retour à la vie.

Der signifie « monastère », et il est possible qu'en effet un monastère ait existé en cet endroit. L'histoire de Der est d'ailleurs enveloppée d'obscurité ; la ville ancienne ne se révèle que par des tas de débris, des restes de murailles, et une digue parallèle à l'Euphrate qui forme une rue de la ville moderne. Ed Der est

mentionné pour la première fois dans la chronique d'Aboulféda en 1331; l'Allemand L. Rauwolff y passa en 1573; c'était alors une cité très peuplée et entourée de murs. Elle déchut depuis lors, tout en conservant son indépendance; Chesney, qui la visita en 1837, n'y trouva installée aucune autorité turque; elle était gouvernée par un cheik payant tribut au sultan.

Elle ne reçut d'administration turque qu'en 1867, lorsqu'elle fut prise, après un siège en règle, par Omar Pacha. Jusqu'alors les droits de passage prélevés par les Bédouins avaient rendu impossible un trafic régulier par l'Euphrate. La route du commerce entre Damas ou Alep et Bagdad devait décrire un grand détour dans la Mésopotamie septentrionale, par Ourfa, Mardin, Djézireh, Mossoul et Kerkouk.

Ed Der est aujourd'hui le chef-lieu d'un district très étendu, administré par un moutessarif qui dépend directement du ministère de l'intérieur à Constantinople. Il a pour tâche principale de tenir les Bédouins en échec, et dispose pour cela de forces militaires importantes, c'est-à-dire d'un bataillon d'infanterie régulière, monté à mulets, et d'un corps de zaptiehs à cheval.

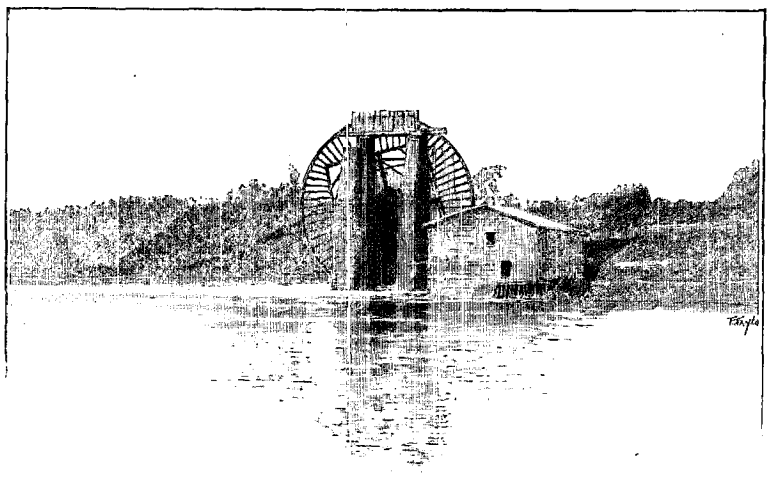
Depuis, sous le régime turc, Der ez Zor a pris un développement rapide, favorisé par une heureuse situation qui en fait le point de rencontre de grandes routes de caravanes, l'une de la Babylonie dans la Syrie du Nord, l'autre de la Mésopotamie du Nord dans la Syrie du Sud. A l'époque romaine ce point de rencontre était à une journée de marche en aval, près du confluent du Khabour dans l'Euphrate.

Dans ces dernières années, on a percé à Ed Der de larges rues, en forme de boulevards, qui sont éclairées au pétrole. Mais les maisons, construites à de longs intervalles le long de ces rues, ne répondent pas à une pareille tentative de civilisation. La population, qui comprend de 6 000 à 7 000 musulmans et 700 chrétiens de différentes dénominations, ne cesse de s'accroître. De grands khans sont établis pour le commerce, qui se fait notamment avec les Bédouins du désert; les bazars y sont richement fournis, et l'on y trouve même des objets de luxe européens.

J'allai visiter le moutessarif, dont le seraï ou palais se trouve à l'angle Sud-Est de la ville, tout au bord de l'Euphrate. Salih Pacha, tel est son nom, me fit l'effet d'un homme énergique et intelligent. Il nous invita plusieurs fois à déjeuner.

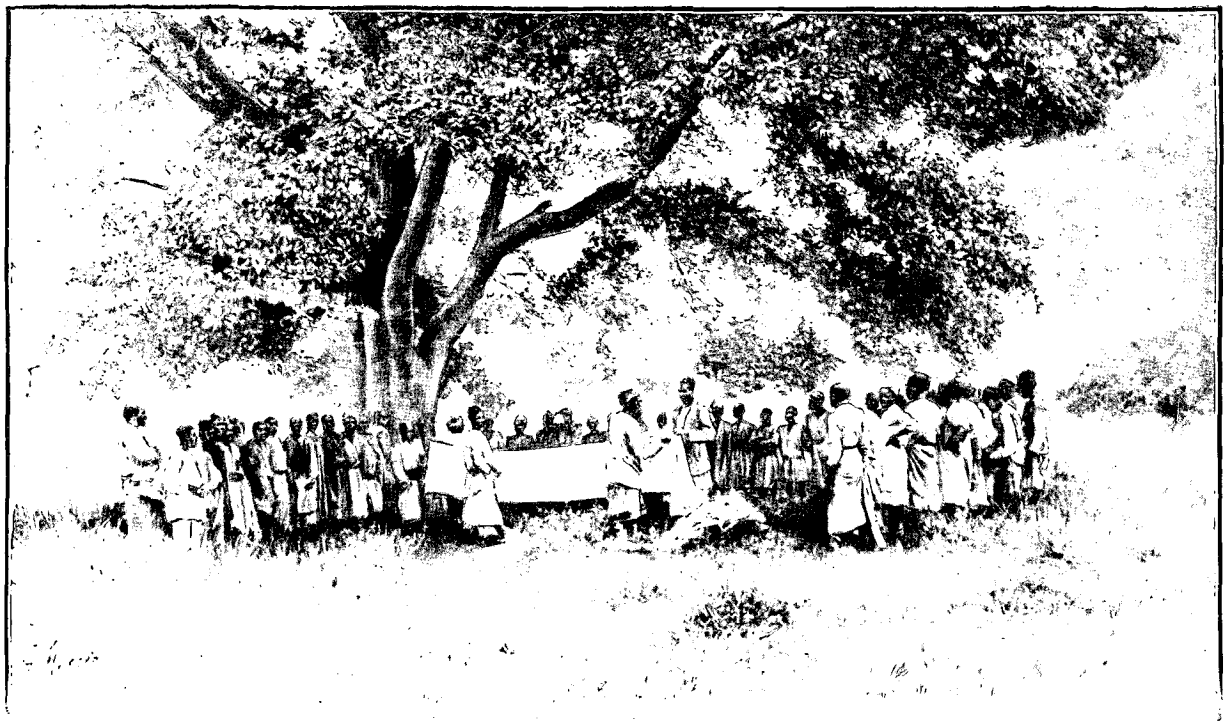
En avant de la ville s'étend une longue île qui divise le majestueux Euphrate en deux bras. On communique avec elle par un pont en bois solidement bâti, le premier et le dernier que l'on trouve sur le fleuve à partir de Meskeneh. L'île est bien cultivée. C'est au moyen de roues élévatoires, ou *norias*, que les habitants arrosent leurs terres.

(A suivre.) BARON D'OPPENHEIM.



ROUES ÉLÉVATOIRES. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



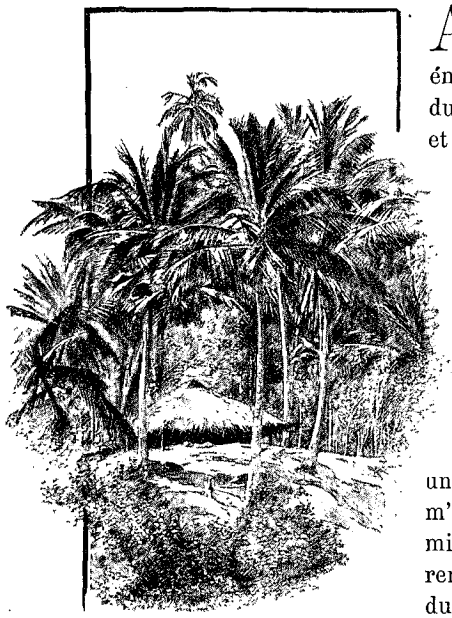
DISTRIBUTION DU « POCHO » (CALICOT SERVANT DE MONNAIE) (PAGE 396). — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1]

PAR M. JOSEPH CHANEL.

I

De Marseille à Zanzibar. — Zanzibar. — Mombaz. — Départ de la caravane. — Dans la brousse.



CASE AU MILIEU DES COCOTIERS, À ZANZIBAR. DESSIN DE BOUDIER.

Au retour d'un voyage de vingt et un mois en Extrême-Orient, j'eus la bonne fortune, en septembre 1893, de me rencontrer à Paris avec mon éminent compatriote de la Martinique, Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar. En 1890, Mgr de Courmont, en compagnie des Pères Le Roy et A. Gommenginger, avait fait un voyage d'exploration au Kilima Ndjaro. Son but était d'étudier cette région à peu près inconnue et d'y fonder des centres d'évangélisation. Vers la fin de 1892, accompagné du P. Flick, Mgr de Courmont entreprit un nouveau voyage. Il voulait visiter la mission de N.-D. de Lourdes de Kilema dont la création avait été décidée lors de son premier voyage. En route, il laissait son compagnon dans le Taïta, pour y établir la mission de N.-D. d'Espérance de Boura.

Après avoir décidé qu'une nouvelle mission serait établie sur la montagne, à Kibocho, il rentrait à Zanzibar. Très fatigué, fortement éprouvé par la fièvre, il dut, sur l'avis des médecins, venir passer quelques mois en France. Connaissant mon goût pour les voyages sortant un peu de la ligne battue, et mon amour pour la chasse, Mgr de Courmont m'engagea fortement à porter mes pas vers le mont Blanc africain. Les missions de Mombaz, de Boura, de Kilema, de Kibocho, jalonnant la route, rendaient ce voyage agréable et relativement facile. La variété et l'abondance du gibier peuplant cette contrée me décidèrent tout à fait.

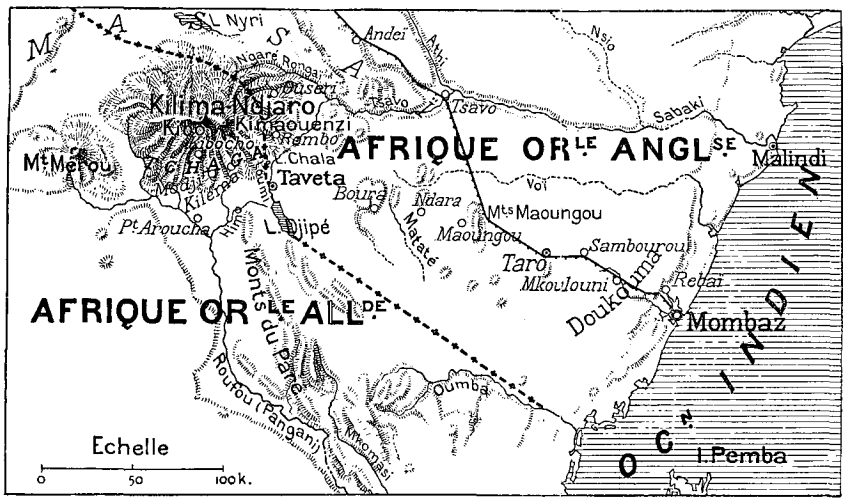
Le 12 mai 1894, mon compagnon de route, M. René Gautier, et moi, nous nous embarquions à Marseille à bord de l'*Amazone*. Les passagers français, fort peu nombreux, du reste, et presque tous à destination de Madagascar, sont des officiers ou des fonctionnaires. Il n'y a guère que ces deux catégories de Français qui voyagent. La dernière, surtout, est fort nombreuse. Ce sont nos colons à nous, et nos colonies en sont peuplées.

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies de l'auteur.*

Le 23, nous descendons à Obok à 5 heures du matin

Partout s'étend une terre jaune et sablonneuse absolument desséchée et aride.

Trois ou quatre maisonnettes enveloppées de treillis de bois destinés à les garantir des rayons du soleil, ce qui leur donne un aspect fort primitif, constituent la ville administrative. Le seul point pittoresque d'Obok est le village indigène, formé de cases dont la carcasse, faite de branches d'arbres dépouillées de leurs feuilles, est recouverte de vieilles toiles d'emballage formant toiture et murailles. L'aspect en est sale et tout à fait « chiffonnier ».



ITINÉRAIRE DE MM. CHANEL ET GAUTIER, DE ZANZIBAR AU KILIMA NDJARO.

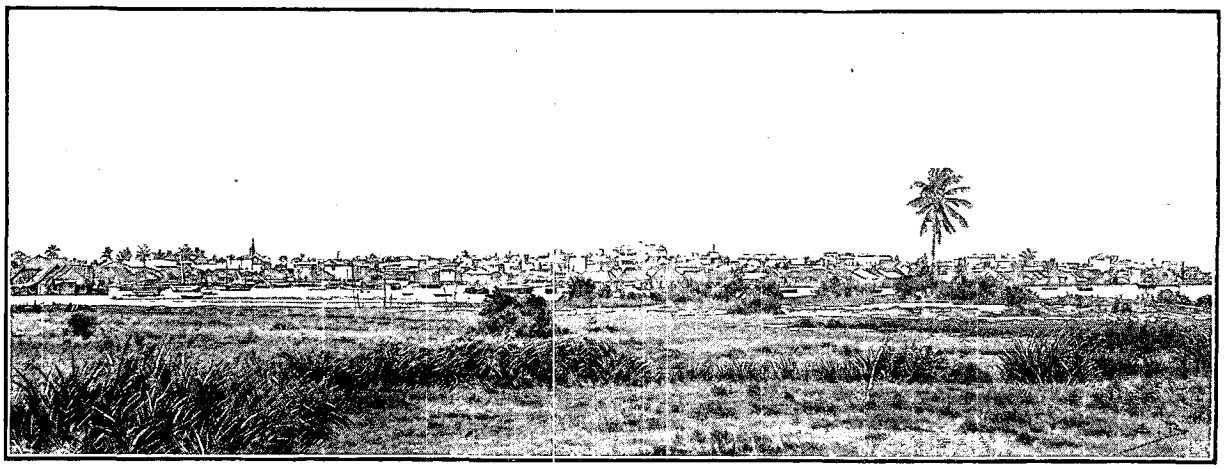
Dans ces taudis logent, entassés les uns sur les autres, dix ou douze individus, là où trois hommes auraient de la peine à se tenir debout ou à se coucher.

Dans la soirée nous faisons escale à Aden. S'il n'y a que du sable à Obok, à Aden on ne voit que des rochers, des fortifications et de la houille. Là, au moins, il y a un vrai dépôt de charbon. Mais, au point de vue de la chaleur et du manque d'ombrage, Aden n'a rien à envier à Obok. Dans l'après-midi du 30 nous longeons successivement les côtes des îles de Pemba et de Zanzibar, où nous débarquons dans la soirée. A la mission des Pères du Saint-Esprit, nous trouvons près de Mgr de Courmont le plus cordial accueil.

Nous logeons dans une petite maison arabe appartenant à la Mission et les Pères mettent à notre disposition un jeune chrétien du nom de Raphaël, parlant bien le français et très débrouillard. Sous ses ordres, un petit gamin d'une douzaine d'années, son esclave, est chargé de notre ménage.

L'esclavage existe en effet à Zanzibar au vu et au su de tout le monde. Il est parfaitement vrai que les marchés d'esclaves sont abolis, que l'on fait une chasse constante aux boutres négriers venant de la côte, que le chargement de tout boutre capturé est rendu à la liberté, et les enfants sans père ni mère confiés aux bons soins des missionnaires catholiques ou protestants. Mais, lorsque les négriers sont parvenus à accoster sans encombre, les esclaves sont vendus de la main à la main aux riches Arabes, qui les revendent, les envoient cultiver leurs propriétés ou les gardent comme serviteurs. Les transactions de ce genre sont journalières. Cela se fait sans bruit, sans publicité; l'autorité anglaise ne l'ignore pas, elle ferme les yeux sur ce point.

A vrai dire la situation de l'esclave n'est pas, en général, bien malheureuse. Son maître a tout intérêt à ce qu'il se porte bien, le même intérêt qu'a tout agriculteur à ce que ses bœufs ou ses chevaux de labour soient en bon état; aussi ne le maltraite-t-il point. D'autre part, ce maître, ordinairement paresseux et insouciant du



ZANZIBAR, VUE PRISE DE LA CAMPAGNE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lendemain, vit au jour le jour, et l'Arabe possesseur de nombreux esclaves ne réclame pas de chacun d'eux une bien grande somme de travail, sauf au moment de la récolte des clous de girofle. Mais avant d'en arriver là, par quelles misères les malheureux ne doivent-ils pas passer! Accompagnés du P. Sacleux, qui veut bien se faire notre aimable cicérone, nous parcourons la ville. En quittant les constructions basses de la douane, où se voient d'importants stocks de défenses d'éléphant, — Zanzibar est l'entrepôt de l'ivoire de la région des lacs — nous entrons dans un dédale de rues étroites et tortueuses. Au milieu des murs blanchis à la chaux se creusent de petites baies noires : échoppes d'Indiens vendant de la quincaillerie, de l'épicerie, des denrées locales, des oranges, du clou de girofle, principal produit du pays. Des Goanais, tout à la fois chapeliers, tailleurs et parfumeurs, tiennent des boutiques plus importantes, tandis que des Banians repoussent l'or et l'argent en d'assez jolis travaux d'orfèvrerie.

La grand'rue, un peu plus large qu'une ruelle, est éclairée par quelques magasins tenus par des Européens.

La police anglaise a grand'peine à obtenir un peu de propreté dans ces rues poussiéreuses ou boueuses, suivant la saison. Au travers de ce dédale grouille une population des plus hétéroclites : des nègres de l'intérieur vêtus d'un bout de cotonnade et portant des fardeaux croisent des Souahelis de toutes nuances. Ce sont des métis de races diverses, musulmans pour la plupart, couverts de loques ou habillés de longues chemises blanches, la tête nue ou ornée d'un fez crasseux. Les femmes, drapées dans des pagnes à fond sombre ornés de dessins à grands ramages, venant en droite ligne de Hambourg, passent, faisant saillir leurs hanches et se dandinant, une cruche d'eau ou un panier de fruits sur la tête.



PLANTATION DE GIROFLIERS (PAGE 388). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin, la rue est entièrement barrée par trois Arabes marchant de front. On sent qu'ils sont ici chez eux et tiennent le haut du pavé. Le Souaheli comme le nègre s'efface pour laisser passer le maître. Ce sont ordinairement de beaux hommes, ces Arabes aux traits réguliers et froids, à la barbe noire ou rougie par le henné. Ils passent fièrement, le chef entouré d'un turban plus ou moins voyant, le corps drapé dans un vaste cafetan. Ce long vêtement dont le col est orné de larges broderies d'or ou d'argent les grandit encore et augmente leur ampleur. Une ceinture de soie, tissée de fils d'or, leur sert à supporter un poignard de forme courbe se détachant bien, au milieu du ventre, sur leur longue chemise blanche.

Les Goanais, dans les veines desquels coule du sang portugais, sont mieux bâtis et plus forts que les Hindous : de taille moyenne, le teint brun et basané, la chevelure plate et noire, ils se vêtent comme les Européens, et aiment assez à se considérer comme tels. Ce sont eux qui tiennent les principaux magasins.

Quelques Parsis, à la coiffure bizarre et tronquée, quelques Persans, enrôlés dans les troupes du Sultan, croisent aussi dans la rue les rares Européens qui résident à Zanzibar.

Les principaux édifices sont : le Palais du Sultan, l'Hôpital français et la maison que les Pères Blancs viennent de faire construire pour servir de pied-à-terre et de point de départ aux courageux missionnaires qui vont dans l'Ouganda.

L'Hôpital français est dû à une femme de bien, à une Française, Mme Chevalier. Elle a consacré la majeure partie de sa fortune à cette construction. Les Européens y sont fort bien soignés par des religieuses, « les Filles de Marie », particulièrement recrutées parmi les créoles de la Réunion et de Maurice. Les noirs

y trouvent également secours et soulagement. Attenant à l'hôpital s'élève une école où les sœurs s'occupent d'un certain nombre de petites filles — orphelines ou arrachées à l'esclavage — venant de divers points du continent noir.

La campagne de Zanzibar, avec ses petites maisonnettes en terre battue recouvertes de chaume et abritées sous d'épais ombrages, est fort jolie.

La route que nous suivons court au travers des bananiers, des cocotiers, des manguiers, des orangers. Autour des cases, les pois d'Angola, les pieds de gombos et divers autres légumes se montrent nombreux. Plus loin de petites habitations perdues au milieu d'une forêt de cocotiers dont les vertes palmes se balancent au moindre souffle, semblent se cacher au fond d'un nid de verdure. Le sentier court maintenant au travers de terres incultes couvertes de brousse; l'air se charge de parfums et nous débouchons tout à coup dans une plantation de girofliers.

Près d'un groupe de quelques cases, au centre d'un carrefour, un arbre orné de loques au pied duquel se voient des bananes et des oranges : c'est un *M'zimou*. Les noirs nomment ainsi un endroit ou un arbre fréquenté par les mânes d'un ancêtre. Pour se les rendre propices et obtenir d'eux certaines faveurs, la guérison d'un malade, par exemple, on leur apporte des présents.

Notre promenade se continue le long du rivage, recouvert par endroits d'une épaisse couche de pierres ponces apportées ici par les flots, en quantité énorme, à la suite de l'éruption du Krakatoa, et nous rentrons avec la nuit, tandis que de nombreux essaims de lucioles piquent de mille feux l'obscurité croissante.

Le vendredi est le dimanche des musulmans ; aussi Zanzibar semble-t-il plus vivant ce jour-là. Dès sept heures et demie du matin, les troupes de police, nu-pieds, vêtues de cachou, et les troupes régulières, chaussées, portant un uniforme blanc et armées de fusils Martini Henry, traversent la ville, précédées d'une musique criarde, pour aller saluer le Sultan. Ce devoir accompli, elles s'en retournent à leur caserne accompagnées par la musique goanaise du souverain. Les musiciens sont coiffés du casque blanc à pointe. Cette musique, quoique bien meilleure que la précédente, ne vaut pas grand'chose. L'hymne du Sultan, calqué sur le *God save the Queen* et le *Tar ra ra bombey*, sont ses morceaux de prédilection.

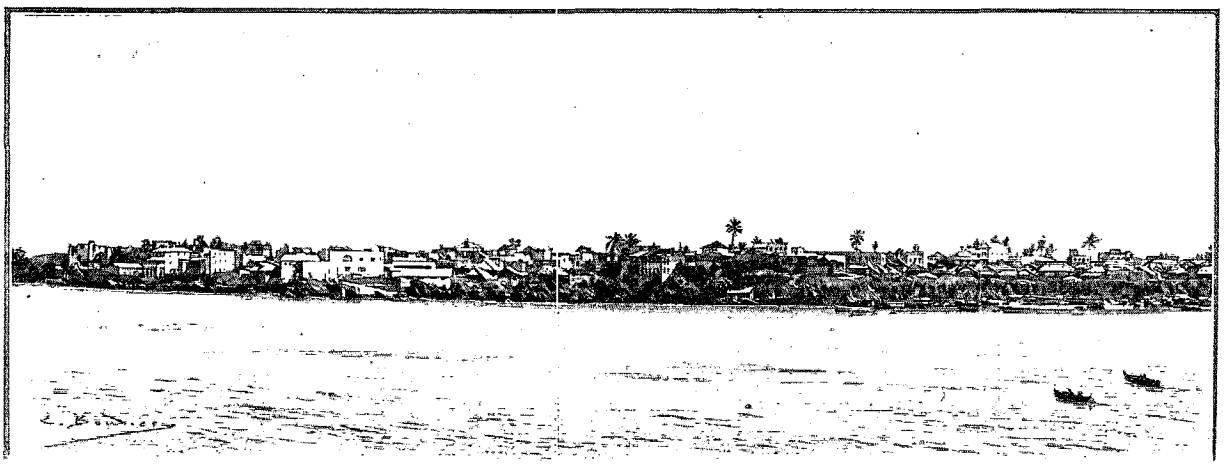
Le soir, vers 5 heures, même cérémonie. Les troupes vont se ranger devant le palais et la musique joue l'hymne du Sultan, que celui-ci écoute debout sur son balcon.

Sous les ordres d'un officier anglais, une centaine de soldats noirs font l'exercice : maniement d'armes, escrime à la baïonnette, etc.; ce spectacle est, paraît-il, la distraction favorite de Ben Thuen.

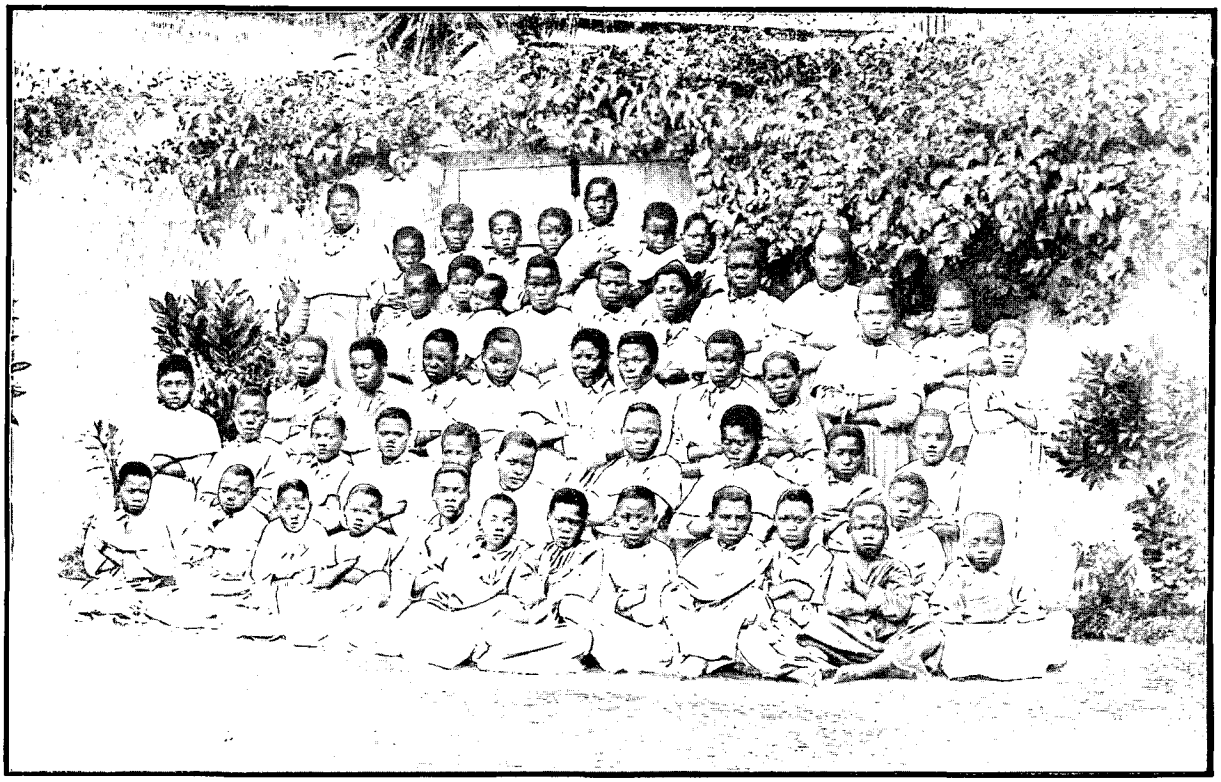
Autour du palais, des prisonniers, les fers aux pieds, travaillent dans les rues, et des femmes, reliées les unes aux autres par des carcans de fer, les jambes également garnies de chaînes, portent des bottes d'herbe pour les chevaux du Sultan, ou se livrent à divers travaux.

Depuis 1890, les Allemands ont renoncé à leurs droits sur Zanzibar en faveur de la Grande-Bretagne. Les Anglais sont les véritables maîtres de l'île, et Mohamed Ben Thuen, sultan de Zanzibar, n'est plus, entre leurs mains, qu'une sorte de rajah touchant une pension annuelle de 300 000 roupies.

D'un autre côté, il n'a pu faire autrement que d'accepter, de la part des Allemands, 5 000 000 de marks en compensation de l'abandon de tous ses droits sur la portion de côtes attribuée à l'Allemagne par la convention du 26 novembre 1886. Cette convention, signée entre l'Allemagne et l'Angleterre, fixait les possessions propres du Sultan. Elle délimitait en même temps les sphères d'influence anglaise et allemande par une ligne idéale partant de l'embouchure de la rivière Ouanga et se dirigeant sur le lac Victoria, après avoir contourné



PANORAMA DE MOMBAZ. — DESSIN DE BOUDIER.



PETITES NÉGRESSES ÉLEVÉES PAR LES « FILLES DE MARIE ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le massif isolé du Kilima Ndjaro. La partie Sud, comprenant ce massif montagneux, devenait la part de l'Allemagne, la partie Nord celle de l'Angleterre.

Le 10 juin nous prenons passage sur le *Purulia*, et le lendemain, après seize heures de navigation, nous jetons l'ancre devant Mombaz. Le F. Vincent, venu à notre rencontre, nous conduit à la Mission où nous trouvons près du P. Ball la plus cordiale hospitalité.

Mombaz est un point de la côte africaine connu depuis longtemps, car, bien avant Mahomet, les Arabes fréquentaient ce port qui, un peu plus tard, fut connu des Persans.

En 1499, après la prise de Zanzibar, le Portugais Ravasco imposa un tribut à Mombaz. Depuis, le pays eut à subir de nombreuses crises, et la ville, plus d'une fois, fut assiégée et brûlée.

La vieille forteresse, le seul monument actuel, fut commencée en 1587 par Mathias d'Albuquerque et terminée en 1594 par Francisco de Gama. Sa masse imposante et ses fières murailles, bien que ruinées en partie, attestent encore hautement aujourd'hui l'importance de l'occupation portugaise.

Couronnant de petites falaises de coraux, Mombaz s'étend en longueur sur le bras de mer qui la sépare de Frere-Town. Ses maisons se dressent à dix ou douze mètres au-dessus de l'eau, détachant la blancheur de leurs façades sur un fond de verdure ou sur l'azur des flots.

Du côté de la pleine mer se trouvent la douane et tous les bâtiments occupés par les quelques rares Anglais résidant ici. Ce sont, en grande partie, des agents de l'*Imperial British East Africa Company*. Le port de Mombaz est le point de départ et d'arrivée des importantes caravanes qui vont dans l'Ouganda au compte de la Compagnie, pour en rapporter divers produits et en particulier l'ivoire.

Les rues de cette partie de la ville sont bordées par des boutiques d'Indiens et divers magasins, entre autres ceux de M. Dick, qui veut bien se charger de la formation de notre petite caravane.

Plus au centre, la Mission et la mosquée méritent seuls une mention. Tout le reste ne comporte que des cases de torchis et de feuilles de cocotier habitées par les Arabes, les Indiens, les Souahelis et les métis. Les ruelles qui desservent ces habitations sont ravinées par les pluies, et les parfums qui s'en exhalent sont des plus variés mais des moins suaves.

Quelques métiers à tisser fort primitifs sont les seuls indices d'industrie.

Le soir, à la tombée du jour, nous allons prendre le frais sur la terrasse de la Mission. De ce point élevé, un très beau panorama se déroule sous les yeux : au premier plan, le bras de mer encadré de verdure. Ses bords, actuellement découverts par la marée basse, montrent les alignements de branches sèches plantées en haies convergeant vers un réduit central. Le poisson, quand la mer se retire, suit ces alignements et se trouve

pris. Ce sont les pêcheries. Tout près encore, les cases de Mombaz serrant les unes contre les autres leurs toitures recouvertes de feuilles de cocotier et dominées par le minaret peu élégant de la mosquée, et dans le lointain la campagne verdoyante sur laquelle se détachent les hauts plumeaux des cocotiers et les masses sombres des manguiers.

Mombaz est le point de départ du futur chemin de fer qui doit relier l'océan Indien au Victoria Nyanza et à l'Ouganda. Les travaux ont été commencés. Une ligne ferrée passant par Kilindini, autre port de l'île pouvant abriter les plus gros navires, pousse ses rails vers l'intérieur.

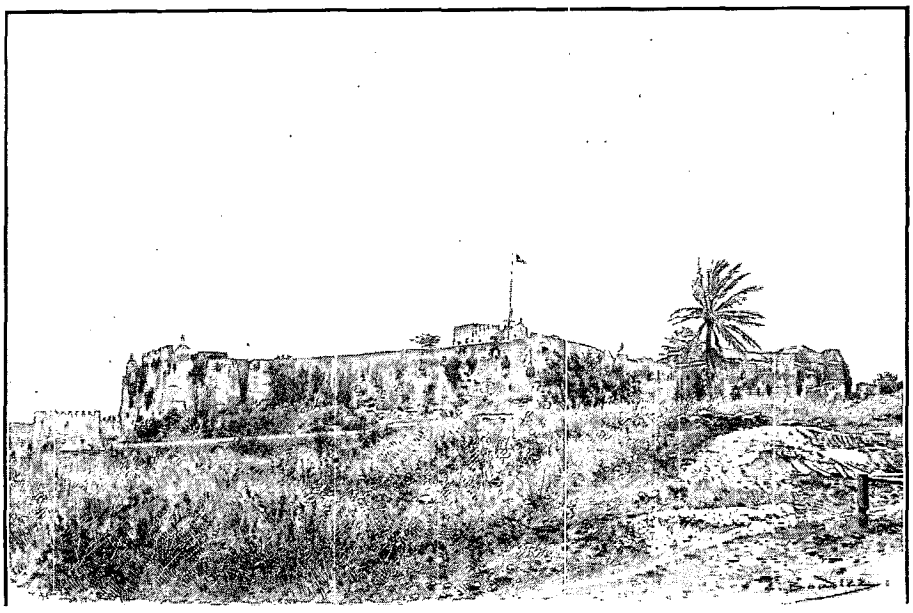
Une bonne partie de l'île est inculte et couverte d'une brousse fort épaisse dans laquelle des antilopes, des cochons sauvages et des hyènes vivent très abrités.

Mombaz compte environ 1 600 habitants, musulmans pour la plupart. C'est un centre importantd'influence protestante, et les sectes, appuyées par l'Angleterre, tant au point de vue politique que religieux, y sont puissantes. On pourrait peut-être y trouver le point de départ des troubles qui ont si profondément bouleversé l'Ouganda.

Le gouvernement anglais, autrement pratique que le nôtre et ne craignant pas, sans doute, de sombrer sous une accusation de cléricalisme, sait tirer parti de ses missionnaires. Ceux-ci, tout en lisant la Bible aux indigènes, ne se contentent pas, quand il y a une influence française voisine à combattre, de porter la bonne parole; ils sèment aussi les calomnies et les faussetés, non pas contre le catholicisme, mais contre la religion française. Il est, en effet, une chose dont chacun doit être convaincu : c'est que, passé le canal de Suez, il n'y a ni religion catholique, ni religion protestante : il y a la religion française et la religion anglaise. Les missionnaires catholiques, fussent-ils Anglais, les pasteurs, fussent-ils Français, seront toujours considérés par les indigènes, les premiers comme des ministres de la religion française, les seconds comme les porte-parole de la religion anglaise.

Les Anglais savent parfaitement se servir de l'influence de leurs ministres et ils les encouragent largement. Quant à nous, nous ne savons pas — ou plus exactement nous n'osons pas — nous servir des nôtres; bien souvent, au contraire, il semblerait que, frappés de folie, nous prissions plaisir à entraver leur œuvre civilisatrice et patriotique.

Pour éloigner les indigènes de l'influence française, les Révérends anglais, qui sont des hommes instruits, ne peuvent certes pas leur raconter de bonne foi : que les catholiques romains *adorent une femme*, alors qu'il n'y a qu'un Dieu ; qu'ils *adorent* des images et des ossements, tandis que Dieu le défend dès le premier commandement, ou que c'est un grand péché d'aller chez les Français et de les écouter. Quelques jours après notre arrivée à Mombaz, l'homme chargé du boutre de la Mission, vient un matin, accompagné d'un enfant qu'il a trouvé couché dans l'embarcation. Le petit bonhomme (il doit avoir à peu près dix ans) n'a pas l'air rassuré du tout. Son histoire est simple : il ne connaît ni son père ni sa mère, et a été vendu comme esclave, à Pemba, à un maître mort depuis, sans héritier. Amené à Mombaz, il a été attiré, avec deux autres gamins de son âge, par un Arabe qui, leur ayant promis des dattes, les a enfermés chez lui. Un de ses camarades a déjà été vendu ; quant à lui, profitant d'un moment où la porte était ouverte, il s'est sauvé. Depuis plusieurs jours il vit de détritus ramassés au marché et couche dans le boutre de la Mission. Le P. Ball lui fait donner à manger et le garde.



LA VIEILLE FORTERESSE PORTUGAISE DE MOMBAZ (PAGE 389).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le lendemain, une lettre de M. Pigott, directeur de la British East Africa Company, apportée par un soldat qu'accompagne le maître de l'enfant recueilli, invite le missionnaire à le remettre entre les mains de l'Arabe.



EUPHORBE CANDÉLABRE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour tourner la difficulté on décide de faire sortir le pauvre enfant par une porte de derrière, en lui recommandant de se trouver, le lendemain, à un endroit déterminé, sur le passage de notre caravane. Aussi, grande est notre surprise, dans l'après-midi, de revoir le petit bonhomme, coiffé d'un fez tout neuf, présent de son maître, chez lequel il était retourné tout droit. Celui-ci le renvoyait à la Mission pour y gagner des pésas, dans le cas où l'on voudrait bien l'employer. Le P. Ball, qui s'était tant ému au sujet de cet enfant, est navré de ce dénouement.

Tous nos bagages ont été répartis en charges de trente kilogrammes. En outre des porteurs et des askaris (hommes armés chargés de défendre la caravane), M. Dick s'est chargé de nous fournir le linge, les perles et les objets nécessaires pour les échanges.

Nous sommes prêts à nous mettre en route.

Sur sa recommandation, nous prenons comme chef de caravane Souedi. Ce métis arabe a déjà accompagné plusieurs Européens dans des excursions de chasse ; il connaît les endroits giboyeux et nous montre de fort bons certificats. Un autre métis, du nom d'Horace Night, parlant assez bien l'anglais et cuisinant passablement, est engagé comme maître-coq. Noa et Antoine, ce dernier élevé par les missionnaires, nous accompagnent comme boys. Antoine, charpentier de son état, parle passablement le français.

Partis en boutre de Mombaz, le dimanche 24 juin, à neuf heures un quart, nous arrivons vers une heure près de Rebaï où nous retrouvons la première moitié de notre caravane, une trentaine d'hommes environ, partis une heure ou deux avant nous. La seconde partie, sous les ordres de Rubini, chef des askaris, nous rejoindra dans quelques jours. Après une heure de marche, nous établissons notre premier campement au sommet d'une colline située à une certaine distance de Rebaï.

Le pays traversé est très accidenté. Les cocotiers, fort nombreux, donnent en abondance aux indigènes le vin de palme, le *combo* de Rebaï, dont la réputation s'étend fort loin. C'est le grand commerce du pays. Ce timbo est la boisson préférée des indigènes, en général, et des porteurs, en particulier; fermentée, elle est très alcoolique ; aussi défendons-nous formellement aux hommes de quitter le camp, de crainte qu'ils n'aillent s'enivrer.

Les quelques cases qui se trouvent près de notre campement sont de forme rectangulaire et le toit descend jusqu'à terre. Leurs habitants, les Nyikas, sont à peu près nus ; les femmes ont pour vêtement une pièce d'étoffe fixée à la ceinture, formant deux volants et tombant jusqu'aux genoux.

Le lendemain, nous reprenons notre marche sous un ciel couvert, au travers d'un pays accidenté et verdoyant. A M'Kadiembé, où nous comptions nous arrêter, il n'y a qu'un peu de vase liquide ; aussi poussons-nous jusqu'à M'Koulouni, où l'eau est plus abondante et un peu moins bourbeuse.



PORTE D'ENTRÉE DE LA VIEILLE FORTERESSE DE MOMBAZ. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le jour suivant, nous campons près d'un creux contenant encore un peu d'eau trouble, en un lieu appelé Gorah. Le P. Ball, qui a bien voulu nous accompagner, ne pouvant aller plus loin, il est décidé que nous ne reprendrons notre route que dans deux jours.

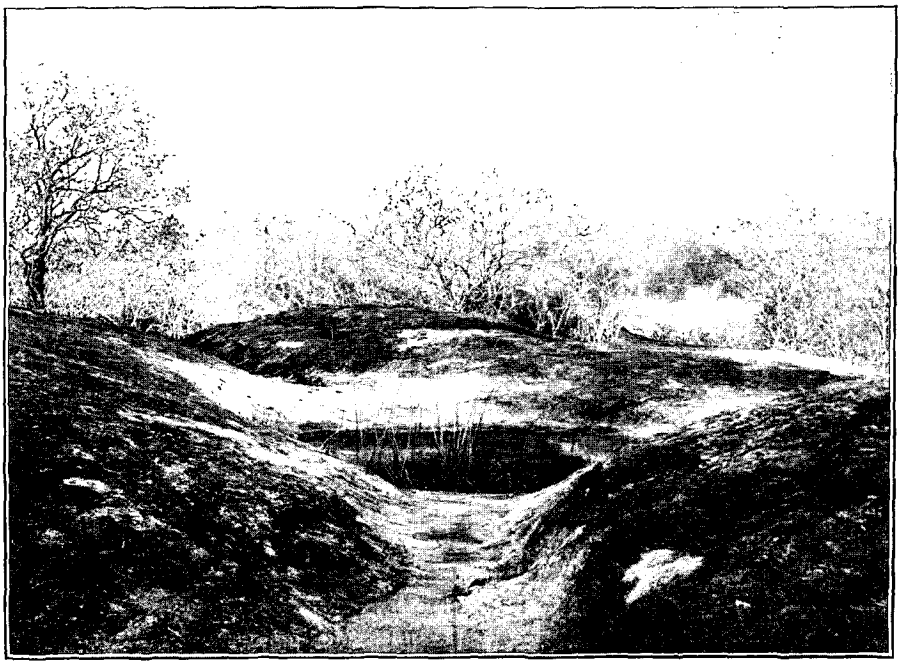
Le surlendemain, à quatre heures du soir, nous dressons nos tentes à Sambourou. L'eau que les pluies y ont laissée dans une sorte de cuvette rocheuse est absolument infecte. C'est une purée verdâtre où les déjections d'animaux se mêlent aux matières végétales. On aurait horreur d'y plonger ses pieds et c'est pourtant ce qu'il faut boire. Après un certain nombre de manipulations, nous finissons par tirer de cette vase alunée, bouillie et filtrée, un liquide à peu près buvable, quand on a soin de ne pas le regarder au travers d'un verre de cristal.

Nous sommes ici dans le Dourouma, région habitée par les Oua Dourouma, de la grande tribu des Nyikas. Ces primitifs traînent une misérable existence, toujours hantés par la crainte des Massaï, ces pillards de toute cette partie de l'Afrique Orientale. Cependant, depuis deux ou trois ans, leur audace commence à diminuer, à la suite des vertes leçons que les Allemands leur ont infligées.

La brousse du Dourouma n'est point attrayante : les arbres y sont petits, rabougris, épineux, tordus et contrefaits. Sur la majorité des arbustes, les épines remplacent les feuilles, accrochant au passage l'imprudent qui veut quitter le sentier battu courant dans des herbes, déjà desséchées et jaunies, à cette époque de l'année. Parmi les cycadées, les aloès et une quantité de végétaux qui nous sont inconnus, se dresse, en maints

endroits, cette grande euphorbe dont les branches, dépourvues de feuilles, s'implantent au tronc comme les bras d'un candélabre.

La poursuite du gibier, dont on ne voit que les traces, nous conduit, après deux heures de marche, à un petit campement de Dourouma. Ils sont là quatre ou cinq, à peu près nus, accroupis autour d'un feu ; comme vêtement, un morceau d'étoffe autour des reins ; quelques bracelets et colliers de grains de cuivre ou de verroterie, des boucles d'oreilles, faites de chaînettes de cuivre ou d'un morceau de bois ou d'os, leur servent d'ornements. A portée de la main, l'arc et les flèches. Ils surveillent attentivement la cuisson de petits morceaux de viande enfilés à des brochettes de bois plantées obliquement tout autour du foyer; maigre dîner de chasseurs, fourni par un chat sauvage dont la dépouille, étendue par terre et maintenue par de petits piquets de bois, sèche au soleil. Tout à côté, assis sous des dracénas, un autre Dourouma passe, en les comprimant, de longues tiges herbacées entre les deux parties d'un morceau de bois fendu. Débarrassée de toute sa partie aqueuse, chaque tige lui donne un paquet de fibres blanches qui, tordues ensemble, serviront à confectionner des cordes assez solides.



UN TROU D'EAU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Nous ne devons pas être loin d'un village, car nous voyons bientôt deux ou trois femmes revenant de l'eau disparaître dans la brousse, tout près de nous. J'en suis une, à distance, pendant quelques instants, et ne tarde pas à m'enfoncer sous un tunnel de brousse épineuse, tunnel bas, étroit, tortueux, courant au milieu de massifs impénétrables et dans lequel le Massaï le plus hardi ne s'aventurerait pas avant d'avoir profondément réfléchi. C'est au milieu de semblables fourrés que les Dourouma vivent cachés, par petits groupes, craignant toujours une attaque inopinée des Massaï pillards.

Le 30 juin, à six heures et demie du matin, nous quittons Sambourou. Le pays a une légère tendance à s'élever, mais la nature s'y montre marâtre : pas une goutte d'eau, partout de la brousse sèche, épineuse. Par-ci par-là, les arbres rabougris se resserrent pour former de petites forêts coupées de clairières. A mesure que nous avançons, les affleurements de grès deviennent plus fréquents, et à midi nous dressons pour deux jours nos tentes à l'aiguade de Taro, connue aussi sous le nom de *Ziona* (trous d'eau) d'Ariangoulo.

Cette aiguade de Taro est fort importante pour les caravanes, car sans elle il ne leur serait guère possible d'atteindre le Taïta. Et pourtant il n'y a là aucun cours d'eau. De vastes cavités creusées par la nature dans le grès, d'un grain très grossier et de couleur grise, ou bien quelques fissures du roc, sont les seuls réservoirs où s'accumulent les eaux pendant la saison des pluies. Tout près du campement, au bord du sentier, deux énormes blocs de grès ne montrent plus que des réservoirs desséchés. Les caravanes qui nous ont précédés ont été au plus près et les ont épuisés.

A une demi-heure de marche du camp, nous trouvons de larges nappes rocheuses, forées de nombreuses cavités parfaitement régulières, comme ces marmites creusées après de longs siècles dans certaines roches par le remous des torrents. Ici également, je crois que l'on peut attribuer au lent travail des siècles, de l'eau et de la végétation, la formation de ces chaudières par la désagrégation du grès. L'homme, certainement, a dû y contribuer aussi, mais dans une bien faible proportion, en nettoyant, en débarrassant ces cavités des produits de la désagrégation, et en offrant, de cette façon, une surface plus nette, plus vaste, aux constants efforts de la nature.

De larges fissures et deux fortes dépressions du rocher renferment aussi de l'eau, mais la végétation a envahi ces cuvettes et les a transformées en marécages.

Dans ces chaudières, dont quelques-unes ont 2m,50 de profondeur, nous trouvons une eau claire, fraîche et abondante. Aussi, dans la soirée, nous délassons-nous dans les délices d'un lavage en grand.

L'arrivée d'un groupe de Taïta venant de Kibocho, et qui campe près de nous, apporte de l'animation; animation qui s'accroît encore vers le soir quand nous voyons arriver la deuxième partie de notre caravane, qui se trouve actuellement au complet.

Le 2 juillet, à six heures du matin, nous levons le camp. La route sera longue et pénible, car le prochain point d'eau est dans les montagnes de Maoungou, à seize bonnes heures de marche. La monotonie de la route est rompue, dans l'après-midi, par la rencontre d'un campement sur le bord du sentier : c'est un missionnaire écossais, protestant, le R. Watson, qui, souffrant, rentre à Mombaz. Il nous invite à prendre une tasse de chocolat, ce que nous acceptons avec plaisir.

A la tombée du jour nous nous arrêtons en pleine brousse pour dîner et nous reposer un peu.

La nuit est noire. Étendu sur mon lit de camp, je laisse ma pensée se reporter à trois mois en arrière; je me revois sur les grands boulevards de Paris au milieu de la foule, de la civilisation, entouré de toutes les élégances, de toutes les facilités de la vie ; les orangeades glacées du café de la Paix me reviennent surtout très nettement en mémoire, quand mes yeux s'arrêtent sur nos deux récipients en zinc où croupit un peu d'eau tiède. Et cependant, tout bien considéré, je me prends à penser que le spectacle présent à mes regards, s'il semble moins beau, n'en est que plus original et plus grandiose. La liberté absolue dont nous jouissons, l'espace immense qui nous entoure et qui nous appartient, valent mieux que les rues étroites des villes où toutes les actions de l'homme sont enveloppées dans un réseau de lois plus ou moins arbitraires.

A deux heures du matin, nous nous remettons en route, tandis que, à quelque distance, on entend, par intervalles, la basse rauque de messire lion en train de chasser. Cette marche de nuit est assez pénible, coupée d'arrêts, mais il faut arriver de bonne heure au point d'eau, les hommes commençant à souffrir sérieusement de la soif. Il fait jour quand nous quittons le grand chemin allant de Rebaï dans l'Ouganda, route tracée tout dernièrement par un Anglais, M. Wilson. Ce commerçant essaye, en effet, de remplacer le transport à tête d'homme par le transport en charrette à bœufs, des objets destinés à la région des grands lacs.

Le petit sentier dans lequel nous nous engageons tourne et retourne sur lui-même d'une façon désespérante et double la route. Enfin, après avoir traversé une brousse très dense et grimpé un peu, nous arrivons vers neuf heures à une sorte de plate-forme, au pied de la montagne de Maoungou, d'où la vue s'étend sur l'immense plaine de Malago-Kanga (demeure des pintades).

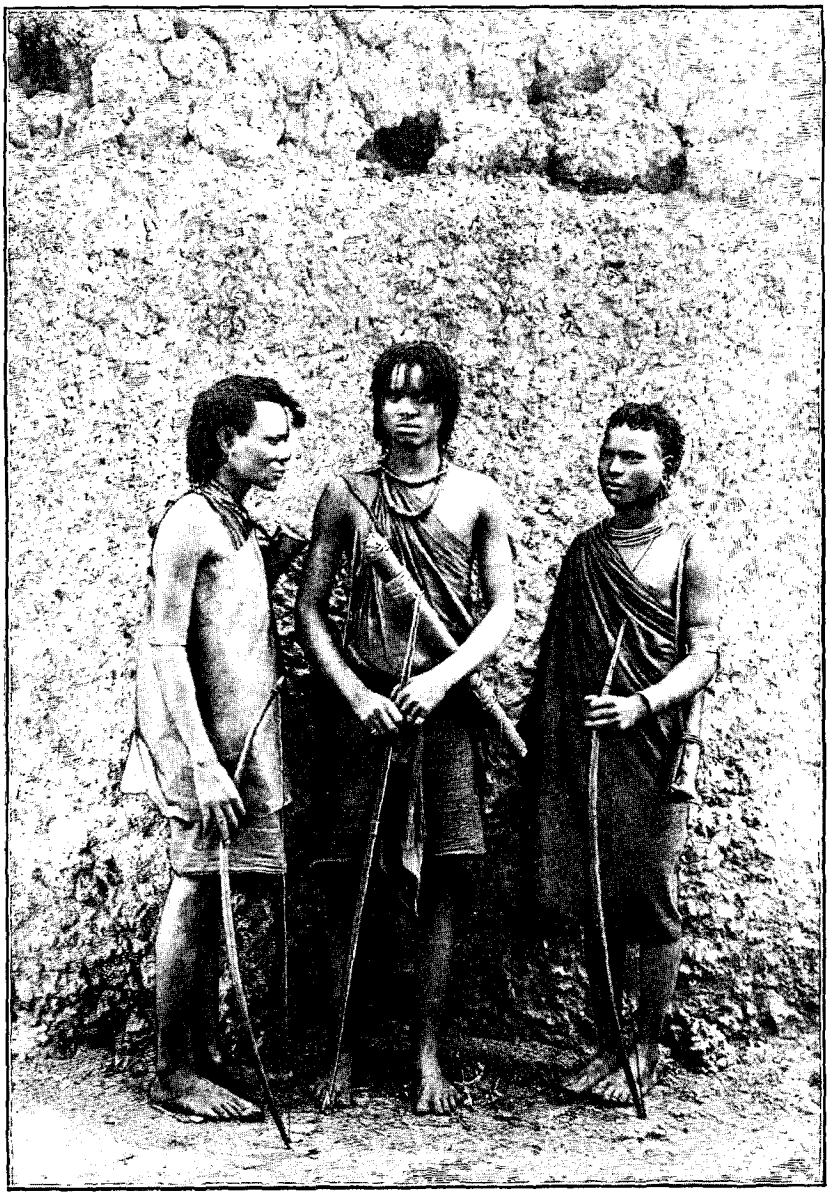


CASES À REBAÏ. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Les porteurs, après avoir déposé leurs charges, se couchent épuisés. Les gourdes sont vides depuis longtemps et la soif se fait impérieusement sentir; aussi les askaris, qui n'ont eu que leur fusil à porter et, par conséquent, sont les moins fatigués, partent-ils tout de suite, chargés de récipients, à la recherche de l'eau, tandis que l'on dresse le camp. L'eau — et quelle eau sale! — est à deux heures de marche du campement. Pour y parvenir, il faut escalader la montagne au pied de laquelle nous sommes, et suivre une crête fort accidentée. On arrive alors à des trous ressemblant à ceux de Taro, et dans lesquels se trouve encore de l'eau verdâtre. Donc, quatre heures de marche et d'escalade pour rapporter un peu de cet infect liquide, que les hommes boivent avec délices.

Notre campement, gentiment établi à flanc de montagne, a une certaine allure. Il comporte trois grandes tentes et dix-sept petites.

Comme personnel : MM. Gautier et Chanel; — Antoine et Noa, boys; — Horace Night, cuisinier; — Souedi, chef de caravane; Rubini, chef des askaris; — 6 askaris armés de Sniders; — 57 porteurs, dont 20 armés de fusils, ayant des charges d'environ 62 à 70 livres. Vu l'état de fatigue des hommes, il est décidé que la journée du lendemain sera consacrée au repos. De bonne heure, le soir, tous bruits s'éteignent et le camp s'endort sous la voûte étoilée, à la grâce de Dieu. Personne, je crois, n'a dû veiller cette nuit sur notre sécurité.



TYPES DE TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le matin, de notre campement, qui domine la plaine, nos hommes nous montrent cinq girafes en train de brouter les arbres. Nous partons aussitôt en chasse, mais comme il nous faut plus d'une demi-heure pour arriver à l'endroit où elles ont été aperçues, nous ne les retrouvons pas. Peu après nous être séparés en vue d'augmenter nos chances, j'entends Gautier tirer, puis siffler pour m'appeler. Il a rencontré un troupeau de *Congonis Alcelaphus Cokii,* et a fait coup double, tuant deux belles antilopes de la grosseur d'un cerf, avec des cornes rappelant de loin celles du bœuf. La bonne nouvelle est vite arrivée jusqu'au camp, et tous les hommes accourent joyeux. Les bêtes sont découpées sur place, et chacun s'en retourne chargé de viande.

Après le déjeuner, laissant Gautier se reposer, je pars dans l'intention d'aller jusqu'au point d'eau. Dès les premiers pas, il faut grimper presque verticalement par un sentier de chèvre obstrué de lianes et de racines d'arbres. Enfin, après trois quarts d'heure d'une ascension des plus dures, j'arrive au sommet de la montagne. Le coup d'œil est magnifique. A quelques centaines de mètres à mes pieds s'étend, à perte de vue, la vaste plaine du Malago Kanga, immense, parsemée d'arbres rabougris et donnant l'impression d'un champ de pommiers, champ qui serait limité en partie, à une vingtaine de kilomètres, par de petites chaînes de montagnes et qui, d'autre part, s'étendrait au delà de l'horizon. C'est le *pori.*

Le lendemain, accompagnés seulement de nos boys, nous quittons le campement de Maoungou. Le sentier que nous suivons se tord comme un serpent; un arbre renversé, une branche épineuse, une touffe d'herbe trop dense, le moindre obstacle enfin, le font se contourner en lacets infinis qui triplent la route. Certainement le noir doit avoir une antipathie profonde pour le droit chemin. Même en terrain absolument plat et découvert, un sentier de noir n'aura jamais plus de dix mètres en ligne droite.

Pendant quatre heures que dure la traversée du Malago Kanga dans sa plus petite largeur, nous serpentons ainsi sur une terre jaune, à l'argile fortement sablonneuse. Les arbres, surtout des mimosées, n'ont

presque pas de feuilles, à cette époque de l'année, et les herbes desséchées, brûlées en bien des endroits, laissent voir un sol dur et altéré.

Le soir, nous campons à N'Dara. Ici, comme à Maoungou, l'eau est dans la montagne, à deux heures de l'endroit où sont dressées les tentes.

Dans la matinée du 6 juillet, après avoir vainement attendu et fait rechercher un des deux hommes envoyés hier soir à l'eau, nous reprenons notre marche en avant, un askari portant la charge de l'absent.

La caravane contourne en partie la montagne de N'Dara, dont l'aspect, rappelant celui d'un vieux château fort, nous avait frappé depuis Maoungou. Cette montagne est habitée par des Taïta.

Après quatre heures de marche, nous faisons une halte à M'Coulouni.

Notre cuisinier, Horace Night, s'est choisi un troisième esclave dans la caravane. Il est en train d'initier sa nouvelle recrue, d'un ton qui n'admet nulle réplique, aux secrets de l'épluchage des pommes de terre. Il faut avouer qu'il a un talent tout particulier pour se faire obéir des autres; il en obtient certainement plus que nous n'en pourrions obtenir nous-mêmes.

Outre le salaire des hommes, qui est de dix roupies par mois pour un porteur, et de douze pour un askari, il faut aussi les nourrir ou leur fournir l'objet d'échange pour acheter, en route, les aliments nécessaires. La monnaie courante par excellence, dans toute cette partie de l'Afrique, est le calicot blanc de qualité inférieure. Il est d'usage de donner huit coudées d'étoffe, pour sept jours, à un porteur, et douze coudées aux askaris. Ce subside s'appelle *pocho*. Souedi nous ayant prévenus que les hommes avaient épuisé les provisions apportées de Mombaz, nous leur faisons distribuer le *pocho*.

Une fois en possession de leur viatique, nos porteurs, comme de grands enfants, s'empressent d'en échanger une bonne partie, sans souci du lendemain, contre des cannes à sucre apportées par des femmes taïtanes, accourues au coup de fusil annonçant qu'une caravane désirait se ravitailler.

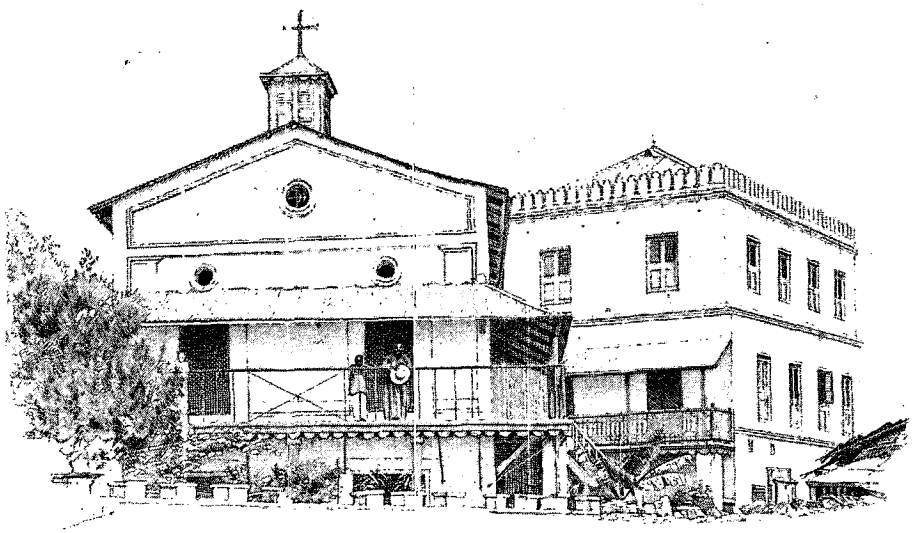
Vers deux heures, au moment où nous repartions, nous sommes rejoints par notre porteur d'eau, égaré depuis hier. Il nous explique que, surpris par la nuit et ne voyant plus du tout (cas assez fréquent chez les noirs, dès que la nuit est tombée), il avait été obligé de s'arrêter et de coucher dans la montagne.

Le soir, nous campions en pleine brousse pour repartir le lendemain à six heures du matin.

Après avoir franchi la rivière de Matate la route devient pénible; elle suit les pentes très raides d'un des premiers contreforts du massif de Boura, puis descend et remonte successivement pour contourner trois ou quatre autres contreforts. Partout ce ne sont que rochers, arbres rabougris et tristes. Enfin nous entrons dans une profonde et étroite vallée couverte de verdoyantes bananeraies, de champs de cannes à sucre ou de pois d'Angola qu'une petite rivière arrose, et à deux heures de l'après-midi, nous arrivons à la Mission catholique française de Boura.

Annoncés par une lettre de Mgr de Courmont, le P. Mével, supérieur de la Mission, le P. Muller et le F. Solanus nous reçoivent avec la plus grande cordialité. Les bons Pères sont encore plus heureux que nous de voir des visages blancs, et surtout des Français, car nous sommes les premiers, je crois, à part les missionnaires, à pénétrer dans cette région.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



MISSION CATHOLIQUE DE MOMBAZ (PAGE 389). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CARAVANE DE TAÏTA DEVANT LA MISSION DE BOURA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1]

PAR M. JOSEPH CHANEL.

II

La Mission du Boura. — Les Taïta. — Le pori de Serengetee. — Le lac Djipé. — La forêt de Taveta.



RETOUR DE CHASSE. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

La Mission de Boura, ou Mission du Taïta, se trouve à peu près à mi-chemin entre la côte et le Kilima Ndjaro. Assise sur l'un des plateaux de la large vallée de Baraoua, elle domine une région saine et peuplée, où l'islamisme et le protestantisme n'ont pas encore pénétré.

Fondée depuis seize mois à peine, cette Mission est encore à ses débuts et se compose de quatre ou cinq maisonnettes à la toiture de chaume et au parquet de terre battue. Les Pères sont en train d'édifier une maison plus importante, comportant un étage, chose inconnue dans cette région. La chapelle provisoire est une misérable cahute en torchis dont les murailles menacent de s'écrouler.

Un canal amenant l'eau de la montagne vient arroser le jardin potager, dont nous mangeons avec délices les salades et les haricots. Malheureusement les orangers, les jacquiers et les manguiers importés par les missionnaires et plantés depuis peu n'ont pas encore de fruits.

L'aspect du pays est des plus pittoresques. Sur les flancs verdoyants des montagnes, formant autour de nous une vaste ceinture, paissent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Des groupes de quelques cases chacun, disséminés sur les pentes ou sur les sommets, sont autant de petits villages taïta piquant d'une note plus claire la teinte sombre de la forêt ou de la brousse qui les environne.

De profondes vallées, arrosées par de frais cours d'eau dont quelques-uns tombent en cascades, séparent collines et montagnes. Des bananeraies, des plantations de patates douces, de millet, de manioc, les recouvrent d'un verdoyant manteau.

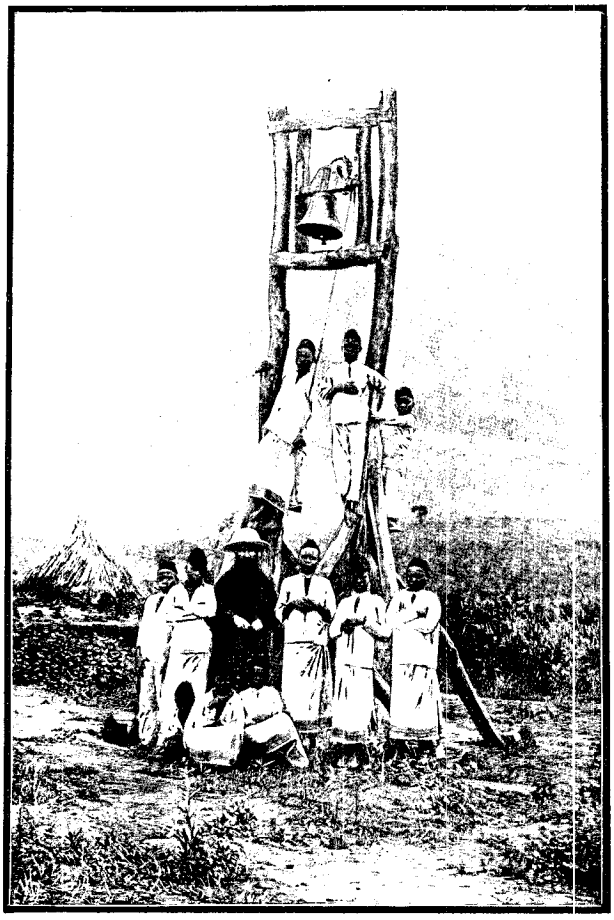
1. *Suite. Voyez p.* 385.

Malheureusement les sauterelles viennent de s'abattre sur ce pays. Soir et matin elles passent en nuages épais, donnant l'impression de la neige qui tombe. Aussi prévoit-on la famine pour l'année prochaine.

Accompagnés du P. Mével, nous visitons les agglomérations de cases qui entourent la Mission, et, grâce au missionnaire que tous connaissent, nous arrivons à vaincre la terreur de quelques Taïta au point de les décider à poser devant l'objectif. Beaucoup d'entre eux cependant, persuadés que nous voulons nous emparer de leur âme, se sauvent dès que l'appareil sort de son sac. Plus d'une fois aussi, j'entends des femmes, que la promesse d'un ou deux rangs de perles avait décidées à poser, dire tristement au Père, en s'en allant : « Je mourrai cette année ! » Il y a en effet peu de peuples plus superstitieux et plus craintifs que les Taïta ; aussi les sorciers sont-ils, chez eux, les premiers personnages de l'État.

Notre bonne chance nous conduit justement à un groupe où l'un de ces sorciers-médecins est en train d'opérer. Assis ou accroupis devant la case, la famille et quelques amis d'une jeune fille malade entourent celle-ci, que le sorcier marque au front, aux joues, au cou, à la saignée des bras et aux poignets, de petites raies noires faites avec les cendres de divers végétaux. Un des parents vient d'étouffer une chèvre ; elle sera ouverte, encore palpitante, et le sorcier, nouvel augure, après avoir consulté les entrailles et compté le nombre des contractions de la masse intestinale, dira si la jeune fille doit guérir ou non.

Un peu plus loin, un autre groupe fort accueillant nous invite à goûter à sa cuisine. Autour de trois pierres formant foyer, et supportant un vieux débris de poterie dans lequel des sauterelles privées de leurs pattes et de leurs ailes cuisent à feu doux, sont accroupis ou debout une dizaine d'hommes et de femmes. En causant avec eux, par l'intermédiaire du Père, j'ai tout loisir de les considérer : les hommes sont plutôt petits et maigriots, ce qui ne les empêche pas, avec leurs membres grêles, de supporter de longues et dures fatigues. Les femmes, au contraire, habituées aux travaux des champs, sont plus solidement bâties et leurs muscles plus forts. La cotonnade blanche de mauvaise qualité — monnaie courante dans toute cette région — leur sert à se vêtir. Pour n'avoir plus crainte de salir leur vêtement et se dispenser de le laver, ils le malaxent avec une terre jaune ocre imbibée d'huile. Comme leur grande toilette consiste également à se beurrer de la tête aux pieds et à se frotter ensuite avec la terre rouge du Kilima Ndjaro — terre qui constitue le principal objet de toilette des Taïta, des Tchaga et des Massaï — il s'ensuit que le vêtement est absolument de la même couleur que la peau de celui qui le porte. L'un et l'autre, du reste, ne sont jamais lavés. La pluie glisse sur le linge gras et les couches de beurre et de terre se superposent sur l'individu. Aussi sent-on souvent les Taïta avant de les voir.

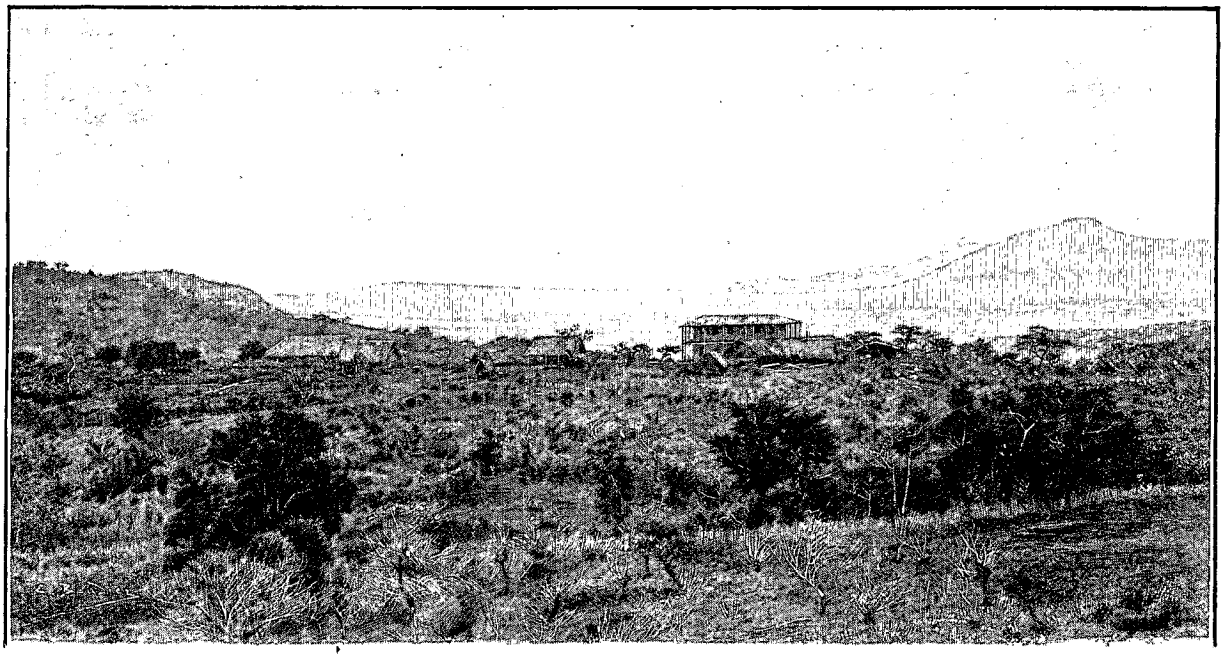


LE CLOCHER DE LA MISSION DE BOURA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tandis que la femme, ayant d'ordinaire la poitrine nue, enroule sa pièce d'étoffe écourtée autour des reins, quand elle ne se contente pas d'un simple et étroit langouti, l'homme l'attache de préférence sur une épaule et la laisse flotter au vent.

Leur chevelure laineuse est séparée en une quantité de mèches tressées et roulées en cordons, le tout convenablement beurré et enduit de terre. Les uns portent toute leur chevelure, les autres la rasent tout autour des tempes, ne gardant sur le sommet de la tête qu'une couronne plus ou moins large.

Beaucoup de femmes portent les cheveux très courts et un certain nombre ont même la tête complètement rasée et ceinte d'un bandeau de petites perles de verre large de quatre ou cinq centimètres. La verroterie est vraiment en faveur près des dames du Taïta ; elles en portent d'énormes charges comme boucles d'oreilles, bracelets, jambières, mais surtout comme colliers et ceintures. Il est de ces ceintures qui comportent deux à trois cents fils de perles. Les colliers, de dimensions exagérées, sont de vrais carcans. Hauts de dix centimètres, formés d'une masse compacte de verroterie, le tout bien imprégné de beurre rance et de crasse, ce sont de véritables réserves où la Taïtane,



MISSION DE BOURA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

dans ses moments de loisir, se livre à la poursuite du gibier que ses dents pointues, aiguisées à la lime, croquent avec satisfaction.

Souvent ces carcans reposent sur cent ou deux cents rangs de perles, tandis qu'une cinquantaine de grands colliers portés en sautoir se croisent sur la poitrine. On peut alors hardiment estimer à une dizaine de kilogrammes le poids de ces ornements.

Chez l'homme comme chez la femme, les oreilles ne sont pas oubliées: verroteries, chaînettes de cuivre ou de fer, rondelles de bois ou d'os; tout est bon à orner le lobe qui s'allonge et s'étire jusqu'à venir parfois toucher les épaules.

Ce bel ensemble est complété par des paupières soigneusement dépouillées de leurs cils, autre marque de beauté chez ce peuple.

Après avoir goûté aux sauterelles cuites à point, ces dames nous ayant montré comment il fallait s'y prendre, en enlevant la tête au préalable, nous sommes obligés d'avouer que ce n'est pas mauvais ; on croirait manger des bigorneaux.

En allant dans un autre village, nous croisons des Taïta revenant du pori. Ils sont tous armés de l'arc, et leurs carquois contiennent des flèches empoisonnées qui les rendent redoutables aux tribus voisines. Ils passent, en effet, pour avoir le secret de terribles poisons, et la pointe barbelée de leur flèche est disposée de façon à rester dans la blessure. Un casse-tête, simple tige de bois terminée par un nœud, est passé dans leur ceinture. Un long couteau, étroit à la poignée et allant en s'élargissant vers la pointe, pend à leur côté dans un fourreau de cuir; parfois enfin, une lance complète leur armement.

Suspendue au cou par une chaînette, la tabatière, faite d'une corne d'antilope, repose sur leur poitrine au milieu de colliers de métal ou de verre.

Un rigide carré de peau de chèvre ou de tout autre animal s'étend sur leur dos, servant à la fois de siège et de coucher. Quelques-uns cependant portent, suspendu au bas des reins, un petit tabouret en bois dont le siège en forme d'assiette est supporté par trois pieds sculptés.

Les Taïta, noirs de la race bantoue, vivent à l'état tout à fait libre dans leurs montagnes. Chacun de leurs villages est une petite république absolument indépendante et ne comporte qu'un nombre fort restreint de huttes. Le plus ancien ou le plus notable donne son nom à cette agglomération qui ne forme pour ainsi dire qu'une famille. L'autorité de ce chef est bien peu de chose. Il n'aura guère de chance de se faire écouter qu'en ce qui concerne les superstitions.

Chacun est libre d'agir à sa guise; cependant s'il porte atteinte à la liberté ou aux droits d'autrui, la question, dans les cas difficiles, est jugée par un conseil composé des anciens du village et chargé de faire observer les us et coutumes de la tribu. On peut dire que tout ici se règle par amende. L'unité monétaire en cette matière, comme dans la plupart des autres, du reste, est la chèvre, cet animal constituant la principale richesse du Taïta. L'homme qui n'a pas de chèvres, qui n'a rien, paiera alors de ses enfants, de sa femme, de lui-même en devenant l'esclave de son créancier.

Le châtiment du vol est une amende représentant six fois la valeur de la chose volée, que le coupable est tenu de payer à la partie lésée.

Quant aux cas de meurtre, ils sont pour ainsi dire inconnus : le Taïta est, en effet, craintif et doux. Un assassinat pourrait être un cas de guerre de village à village, tellement la chose semblerait grave.

Chez ce peuple, superstitieux à l'excès, il n'y a vraiment qu'un homme jouissant d'une certaine autorité : c'est le sorcier. Sa principale occupation est de mettre ses poisons au service de ceux qui le paient pour assouvir leurs rancunes et leurs haines. C'est lui encore qui est chargé de faire tomber la pluie, de guérir les malades, de délivrer les possédés, d'écarter les mauvais sorts. C'est lui toujours qui, dans les cas douteux, quand par exemple un voleur n'est pas découvert ou que la rumeur publique accuse quelqu'un d'avoir jeté un mauvais sort à un autre, mort subitement et par suite pas naturellement pour eux, c'est lui, dis-je, qui au moyen de l'épreuve du *bolongo* doit découvrir le coupable.

Le bolongo est une boisson corrosive composée par le sorcier, laquelle, d'après la croyance des Taïta, peut être avalée impunément par l'innocent, mais brûle infailliblement les lèvres du coupable. — On voit d'ici le parti que le sorcier peut tirer d'un pareil breuvage, car l'individu reconnu coupable d'avoir, par maléfice, déterminé la mort d'un autre, est un homme perdu. Après l'avoir lapidé, on lui attache les pieds et les mains, puis il est étranglé par deux hommes tirant sur une corde passée autour de son cou.



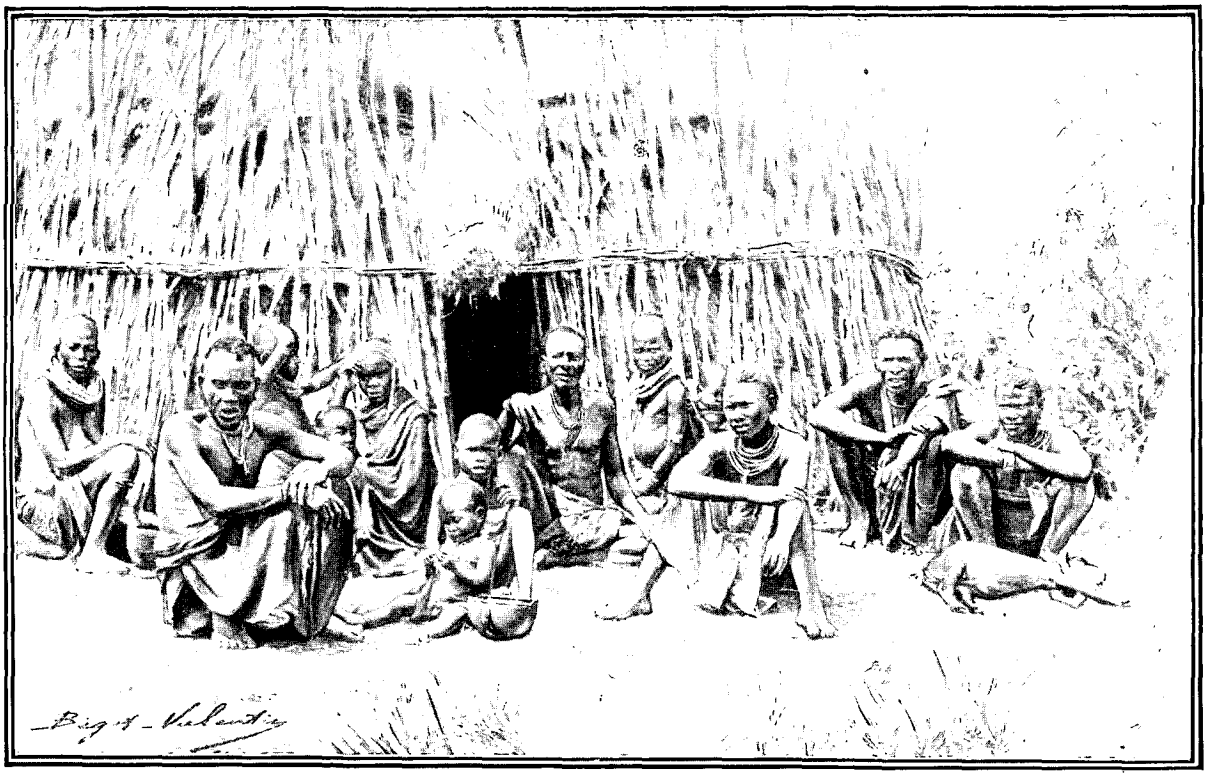
FEMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Mais, pour avoir une idée plus exacte de la façon de vivre du Taïta, prenons l'enfant à sa naissance et suivons-le jusqu'à la tombe.

Dans la hutte arrondie dont la carcasse, faite de branches d'arbre, est recouverte d'un épais chaume de feuilles de palmier ou de cannes à sucre, un enfant vient de naître. La pièce où le jeune Taïta fait son entrée dans le monde est bien enfumée, bien sale et bien sombre : une seule ouverture étroite et basse, la porte, l'éclaire d'un jour douteux.

La première préoccupation des parents est de connaître si le nouveau-né doit être heureux ou non : une chèvre est tuée à cet effet et ses entrailles sont consultées.

Jusqu'à ce qu'il puisse commencer à marcher, le petit être ne quitte pas sa mère. Celle-ci, après l'avoir placé à califourchon sur ses reins maintenu par une large pièce d'étoffe, vaque à ses occupations, sans s'occuper de sa progéniture. Dès que l'enfant commence à marcher seul, il est abandonné à lui-même et grandit librement, sans entraves, comme l'herbe de la montagne. La fille aide sa mère dans les soins du ménage et dans la culture des champs. Avec ses camarades — les enfants sont fort nombreux et l'infanticide inconnu — le petit garçon s'exerce à tirer de l'arc. Plus grand, il garde à son tour



SORCIER TAÏTA APPELÉ POUR SOIGNER UNE JEUNE FILLE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

les chèvres du village. La circoncision — qui pour les Taïta n'a aucun caractère religieux — a lieu vers l'âge de douze à quatorze ans et le père, à cette occasion, donne un *timbo*.

Dans toute cette partie de l'Afrique orientale habitée par les Nyika, les Taïta, les Tchaga, etc., on donne le nom de *timbo* à une liqueur fermentée dont la composition varie suivant les localités et les tribus. C'est ainsi que le timbo des Taïta est fait de jus de cannes à sucre, tandis que celui des Nyika de Rabaï est obtenu avec la sève du cocotier. Une réjouissance quelconque ne pouvant être comprise sans timbo, cette dénomination est devenue, pour les indigènes, synonyme de fête.

Au moment de la circoncision, les entrailles d'une chèvre sont de nouveau consultées. Si le nombre des contractions de la masse intestinale est pair, le jeune homme aura devant lui une heureuse carrière ; — s'il est impair, l'augure lui est défavorable. Mais dans le Taïta, comme partout ailleurs, — comme en France, par exemple, — quand on fait une « réussite » qui ne réussit pas selon ses désirs, on la recommence jusqu'à obtention d'un résultat favorable. Dans le Taïta la chose est tout particulièrement recommandée par les sorciers, celui qui circoncit ayant toujours droit aux deux gigots des chèvres sacrifiées. Les parents et amis, conviés à manger le reste des victimes, ne font aucune objection, eux non plus, à ce qu'un premier augure défavorable soit contrôlé par d'autres inspections d'entrailles.

Quand la jeune fille arrive à l'âge nubile, les parents donnent encore un timbo et, d'ordinaire, le père indique alors le nombre de chèvres qu'il désire pour céder sa fille à celui qui veut la prendre comme épouse. Pendant le mois qui suit cette fête, la jeune fille reste enfermée et, durant ce laps de temps, une matrone parfait son instruction. Le mois écoulé, les parents donnent un second timbo. Les entrailles d'une chèvre sont consultées et la jeune personne apparaît alors couverte de verroteries, comme les jeunes filles et les femmes ont coutume de s'en parer : c'est son entrée dans la vie sociale.

Quand un jeune homme a des vues sur une jeune fille, les négociations ont lieu entre le père de celle-ci et l'oncle du prétendant. Le point délicat, le seul point même à discuter, c'est le nombre de chèvres réclamées par le père pour donner sa fille ; nombre qui peut varier de six à vingt, mais qui d'ordinaire est de dix.

Lorsque le prétendant a donné au père le nombre de chèvres convenu, la jeune fille s'enfuit dans la brousse et il faut parfois deux ou trois jours de recherches au futur, aidé de ses amis, pour la retrouver. Ils s'en emparent alors et la rapportent, par les pieds et par les épaules, dans un costume des plus primitifs, chez son seigneur et maître. Cette cérémonie est une sorte de rapt simulé.

Si la jeune femme n'est pas contente de son sort, elle se sauvera de nouveau, et ce sera affaire à son mari

*

aidé de ses amis, de la retrouver et de la rapporter au domicile conjugal. Le mariage ne comporte pas d'autre cérémonie chez les Taïta.

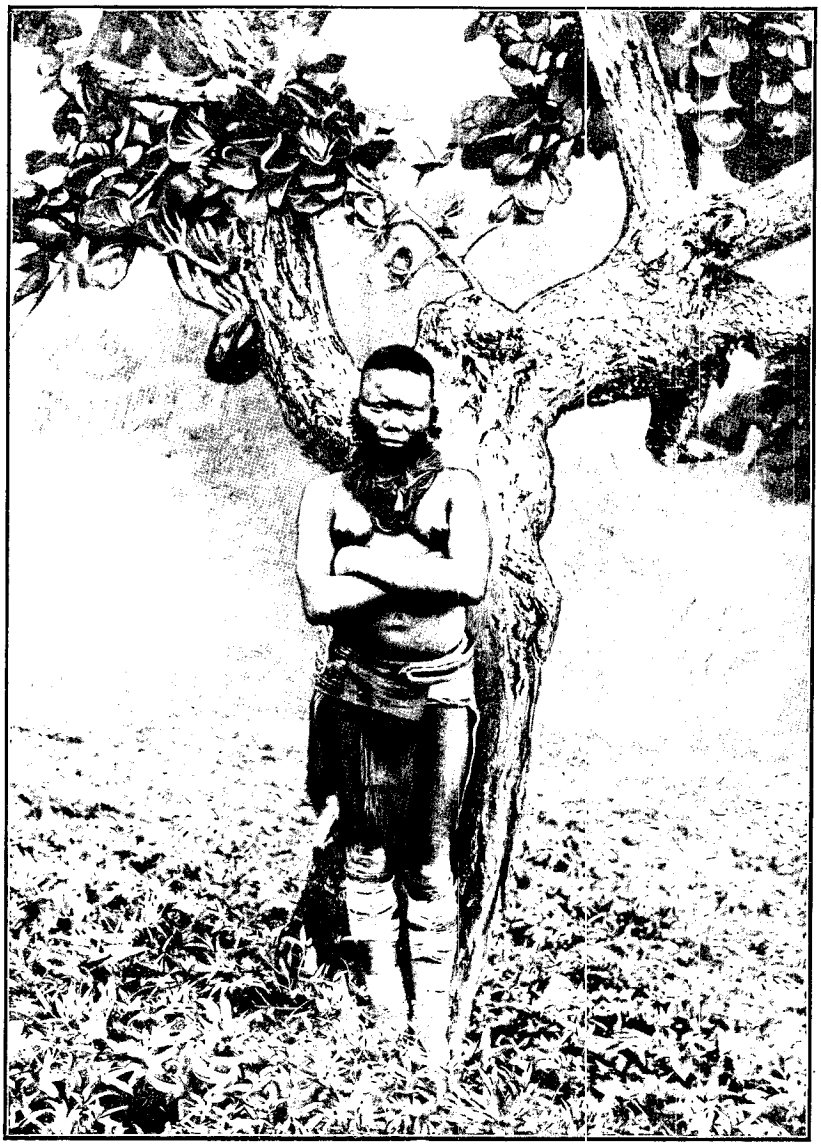
La polygamie existe, mais n'est guère pratiquée, le Taïta n'étant généralement pas riche; beaucoup d'entre eux même ne peuvent se marier, n'ayant pas le nombre de chèvres nécessaire pour acheter une femme. Cependant il est peu de pays où un spécimen du beau sexe revienne à meilleur compte. Un simple calcul nous montrera en effet qu'un Taïta peut se pourvoir d'une épouse pour la modique somme de quarante-deux à quarante-cinq francs, la femme coûtant dix chèvres et chaque chèvre valant en moyenne trois roupies.

Quand un homme est l'heureux possesseur de plusieurs épouses, il a bien soin de les séparer. Chacune de ses femmes a sa case et son champ, ce qui ne les empêche pas de se disputer quand même.

A la femme incombent tous les soins du ménage et la culture des champs, où elle récolte patates, sorgho, maïs, cannes à sucre, haricots, pois d'Angola, manioc.

L'homme fait aussi de la culture, garde les chèvres et, depuis un certain temps, se fait volontiers porteur pour les petites caravanes venant de la côte, mais ne dépassant pas le Kilima Ndjaro.

Le divorce existe chez les Taïta, surtout pour cause d'incompatibilité d'humeur. Le mari, dans ce cas, a tout avantage à ce que ce soit son épouse qui, ne pouvant plus supporter la vie commune, s'en aille de son plein gré. Alors il a le droit de réclamer à son beau-père le prix de sa femme. S'il en était autrement, il n'aurait nul recours à ce sujet.



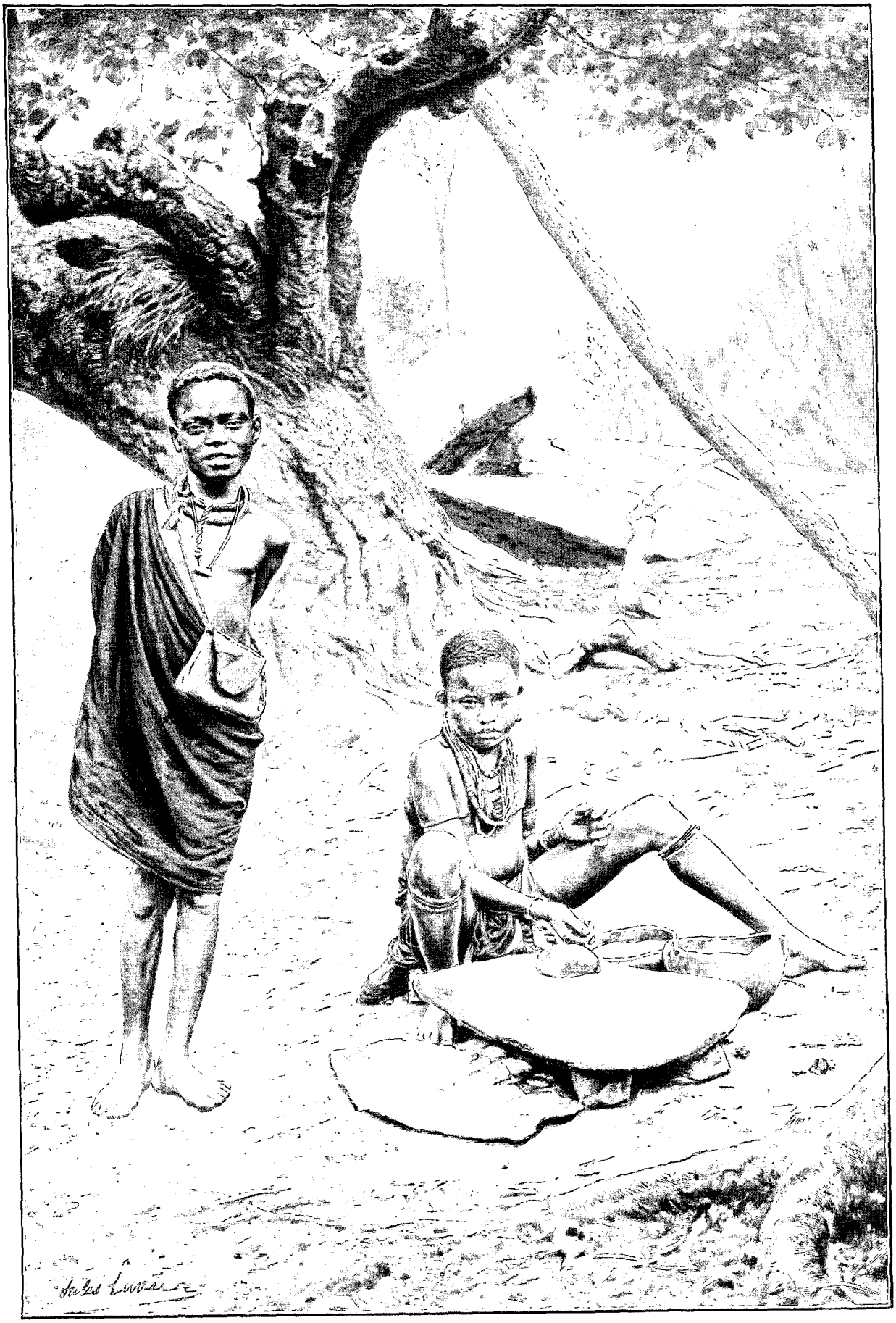
FEMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Il est facile de comprendre que de semblables mœurs ne sont pas faites pour faciliter la tâche des missionnaires.

Un autre obstacle à l'acceptation de la morale chrétienne, c'est une des danses du Taïta : le *Moëlogo*. Cette danse a lieu le soir et principalement pendant la saison sèche, alors que le travail des champs est en plein chômage. Elle se déroule à la lueur des feux que l'on éteint au moment voulu, et la danse continue, non sans motif.....

Cette danse s'explique par ce fait que beaucoup de Taïta ne peuvent se marier, faute de chèvres pour acheter une femme.

Un fait typique, et qui résulte probablement du trait de mœurs précédent, c'est que toutes les femmes Taïtanes — il n'y a pour ainsi dire pas d'exception — ont des crises nerveuses, des crises d'hystérie, dès qu'elles ont atteint l'âge nubile. Les indigènes disent alors qu'elles ont le *Peppo*, l'esprit malin, le diable, et les considèrent comme des possédées. Quand la chose se présente, et le cas est fréquent, car tous les jours on entend le tam-tam résonner dans la montagne, le mari ou le père donne un timbo et fait appeler le sorcier. Celui-ci, après avoir examiné la malade, déclare qu'on a affaire à tel ou tel *Peppo*; — ils sont en effet au nombre de quatre, ces diables qui se plaisent à tourmenter ainsi les femmes; il indique alors celui de ses confrères qui a particulièrement le pouvoir de chasser le *Peppo* en question, chaque sorcier ayant sa spécialité



PETITE ESCLAVE MASSAÏE BROYANT DU GRAIN (PAGE 404). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

dans le Taïta. Le spécialiste arrive donc, apportant les fioles dans lesquelles sont enfermées ses médecines et, tandis qu'il marque la malade de raies noirâtres, au moyen des cendres retirées de ses flacons primitifs, le tam-tam fait rage.

Le P. Mével me disait qu'il avait remarqué bien souvent que ce vacarme calmait assez rapidement ces crises nerveuses, dont un certain nombre, d'après lui, seraient simulées par les femmes pour obtenir de leur père ou de leur mari ce qu'elles désirent : colliers, parures, etc. Lorsqu'elles sont dans cet état la prudence veut, en effet, qu'on accorde au *Peppo* tout ce qu'il demande par la bouche de la femme, pour ne pas l'exaspérer.

En cas de maladie, et surtout de maladie grave, on tue une chèvre pour en consulter les entrailles. Si l'augure est mauvais, le matin, à midi et le soir, tous les habitants du village où se trouve la case du malade hurlent et se lamentent, en réglant leurs cris sur ceux d'un des parents qui donne le rythme et le ton.

On a également soin d'ouvrir la tombe du dernier mort adulte, et son crâne apporté dans la case du malade est placé au fond d'une jarre. De temps en temps on lui fait des libations de timbo pour se rendre l'esprit du mort favorable et obtenir la guérison. Si le malade revient à la santé, le crâne est généralement conservé dans la case pendant un laps de temps plus ou moins long. Si le malade succombe, c'est tout simplement parce que l'esprit du défunt n'a pas voulu le guérir. Le corps est alors dépouillé de tout ornement, on ne lui laisse qu'une loque pour vêtement. L'inhumation a lieu dans le village même, ou tout à côté et à une très petite profondeur. Une pierre, ou une légère toiture de chaume quand c'est un personnage de marque, indique le lieu de la sépulture.

Au bout d'un certain temps, la tête du défunt est exhumée et portée dans quelque caverne ou anfractuosité de rocher. De temps en temps, parents et amis vont faire quelques libations de timbo à ces crânes, réunis parfois en assez grand nombre, pour se rendre les morts favorables, surtout en cas de maladie.

En rentrant, nous nous arrêtons un instant pour regarder un gentil tableau : assise par terre, à l'ombre d'un grand arbre, une petite esclave massaïe, presque nue, est en train de moudre du maïs entre deux pierres plates et, près d'elle, un jeune Taïta, fils du maître, lui tient compagnie. Le soir, tandis que nous prenons le frais sous la véranda de la Mission, tout autour de nous, dans la montagne, le tam-tam résonne, indiquant par son vacarme que les sorciers sont en train de chasser le *Peppo* du corps des femmes possédées.



HOMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Mercredi 11 juillet. — Désireux de parcourir le pori de Serengetee à la poursuite des antilopes et des grands animaux, nous quittons la Mission à six heures et demie, une demi-heure après le lever du jour dans ces contrées équatoriales.

Le P. Mével veut bien se joindre à nous et nous accompagner jusqu'au lac Djipé.

La fertile vallée qui se déroule au pied de la Mission a bien souffert de l'invasion des sauterelles. Encore endormies et mouillées de rosée, à cette heure matinale, elles forment par terre de larges plaques grouillantes, ou bien se suspendent en grappes aux feuilles déchiquetées des cannes à sucre. Nous entrons maintenant dans les vastes plaines sèches et désertes, parsemées de brousse et d'arbres rabougris. C'est le *pori*, où nous ne tardons pas à reconnaître des traces d'antilopes et de rhinocéros.

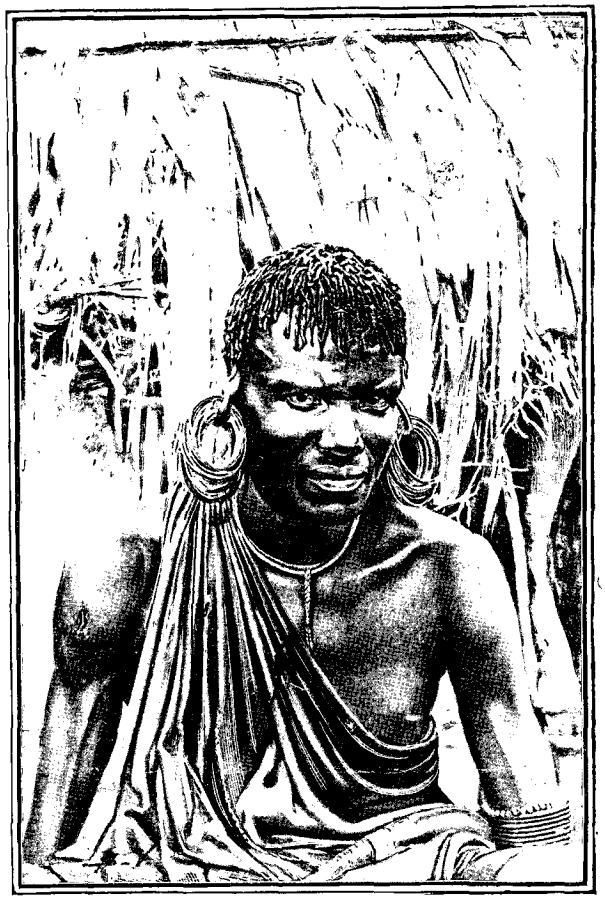
Notre campement, situé auprès du sentier allant à Taveta, au pied d'une colline, dans le pori de Mouachoti, est au milieu d'un pays assez giboyeux. La chair des antilopes tuées est immédiatement envoyée à Boura pour être échangée contre des bananes et du manioc, provisions de route d'une conservation plus facile.

Samedi 14 juillet. — Pour célébrer la fête nationale, nous faisons flamber un punch au dessert, et buvons à la France, au grand ébahissement de nos porteurs. Ces braves noirs, nous voyant avaler une boisson qui était tout en flamme quelques secondes auparavant, n'en peuvent croire leurs yeux.

Le lendemain, la messe dite sous la tente par le P. Mével, le camp est levé.

Dès les premiers pas, pintades, francolins, perdrix s'envolent de tous côtés.

Parti à la poursuite du petit gibier, j'avais laissé assez loin en arrière l'homme portant mon calibre 8 rayé, lorsque, me retournant instinctivement, je vois, à quelques mètres, et me venant droit dessus, deux énormes masses noires. A peine ai-je le temps de me jeter derrière un arbre que deux rhinocéros, l'un suivant l'autre, passent à dix mètres de moi. Nous continuons notre marche au travers de ce pori de Serengetee, giboyeux au possible. Devant nous fuient des bandes d'*Alcelaphus Cokii*, « Congonis », de gazelles de Grant, de gnous, de kobus Sing Sing, d'élans de Grant, « le m'pofou » des Souahelis. Les escadrons de zèbres galopent de droite et de gauche, tandis que, plus sauvages, on voit courir au loin des autruches et quelques girafes dont la tête dépasse les arbres.



HOMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Des cris partant de notre droite, direction de la caravane dont nous nous sommes éloignés, indiquent qu'elle vient de faire lever quelque gros gibier et nous voyons bientôt deux rhinocéros venir dans notre direction. Malheureusement ils passent un peu loin.

Me dirigeant du côté de la caravane, je la trouve arrêtée. Elle vient encore de faire lever un troisième couple de rhinocéros et n'ose plus avancer. Tous les hommes ont déposé leurs charges pour être prêts à jouer des jambes s'il prenait fantaisie à l'un de ces animaux de foncer sur eux. Se mettre à leur tête est le seul moyen de les décider à reprendre la marche.

La brousse se fait de plus en plus épaisse à mesure que l'on approche du lac Djipé : ce sont des massifs impénétrables, au travers desquels on ne peut avancer qu'en suivant les sentiers et les coulées des rhinocéros et des hippopotames. Sur les larges traces des gros pachydermes se dessinent les sabots des zèbres et les piquets de nombreuses antilopes. Le soir nous dressons nos tentes sur les bords du lac.

Mardi 17 juillet. — Hier soir, nous nous sommes endormis, bercés par les cris tristes et pleurards des hyènes; ce matin, en nous réveillant, nous entendons au loin, sur le lac, la basse profonde des hippopotames. Thomson donne au Djipé une longueur de seize kilomètres sur cinq kilomètres de large. Ce dernier chiffre me semble exagéré et la largeur moyenne ne doit guère dépasser trois kilomètres, tout au moins à cette époque de l'année.

Devant nous se dresse le majestueux Kilima Ndjaro dont les deux têtes, le Kibo et le Kimaouenzi, reflètent dans les eaux du Djipé, l'un le bleuté de son dôme de glace, l'autre sa tête déchiquetée et poudrée de neiges éternelles. Sur le miroir de l'eau apparaissent et disparaissent des groupes de points noirs : ce sont des familles d'hippopotames se livrant aux délices du bain, tandis que d'énormes crocodiles flottent immobiles, semblables à des troncs d'arbres.

A chaque instant nous croisons des sentiers fréquentés par les animaux venant à l'eau, et que suivent, la nuit, les hippopotames pour aller paître dans la plaine. Près de l'un de ces chemins, le P. Mével nous montre l'endroit où, lors de son passage ici, il y a trois mois, il avait établi son campement. Il y passa une nuit agitée : les hippopotames étaient venus lui rendre visite et grognaient tout autour de sa tente. Ses hommes, talonnés par la peur, s'étaient réfugiés sur les arbres épineux sans se soucier des blessures qu'ils se faisaient, et le missionnaire, resté par terre, put compter neuf hippopotames défilant devant lui.

Dans l'espoir d'une semblable visite, ordre est donné à Souedi de transporter ici le campement.

Bien que les traces de gros animaux se croisent de tous côtés, nous ne voyons, pendant deux journées entières, que du petit gibier.

Les eaux du lac, heureusement, sont poissonneuses et les hommes auxquels nous avons donné des hameçons rapportent de magnifiques pièces de cinquante à soixante centimètres de longueur. Ce sont, en général, des poissons à grosse tête aplatie, garnis d'écailles et d'une chair délicate. Après la venaison quotidienne et les conserves obligatoires, c'est pour nous un vrai régal.

Le P. Mével nous quitte ce matin 19 juillet pour retourner à Boura. Partis de bonne heure pour l'accom-

pagner pendant quelques kilomètres, nous sommes vite séparés par la poursuite du gibier. En passant près d'un bas-fond couvert d'herbes assez hautes, j'aperçois, à une trentaine de mètres, une tête de félin aux aguets. A mon coup de fusil, les herbes s'agitent convulsivement, et Omari, porteur de ma seconde arme, accourt en criant *coui*, « tigre ».

C'est, en effet, un jeune léopard mesurant un mètre environ de la tête à la naissance de la queue. La balle l'a frappé au-dessous de l'oreille et, en faisant explosion, l'a presque décapité.

Le lendemain, nous campons au milieu d'une immense plaine d'herbes, à une bonne heure de marche du lac.

Le soir, Gautier me dit avoir rencontré une bande de kobus Sing Sing (le *Waterbuck* des Anglais), antilopes de la grosseur d'un bel âne, et en avoir blessé plusieurs.

Dans la matinée du jour suivant, chassant dans la région où mon compagnon avait tiré ces antilopes, une bande de grandes outardes me fait quitter la carabine pour le fusil de chasse. Caché derrière un petit buisson épais, je vois, à mon coup de fusil adressé à une outarde, surgir du buisson, à mes pieds, comme un diable d'une boîte, un jeune waterbuck. L'animal effrayé se met à courir dans la plaine, mais je m'aperçois vite qu'il est blessé; c'est une des victimes de Gautier. Le fidèle Omari, laissé en arrière, est accouru m'apportant ma carabine. L'antilope fatiguée s'est arrêtée au milieu de la plaine, regardant, inquiète, et elle tombe à ma deuxième balle. Quelques instants après, un autre waterbuck d'assez belle taille, également blessé, sort des broussailles et a le même sort que le précédent. Dans l'après-midi, j'ai encore la chance de tuer un troisième waterbuck et un *tragelaphus sylvaticus*. Cette dernière antilope, à laquelle mon coup de fusil casse les reins, fait tous ses efforts, à mon approche, pour se jeter sur moi.

Gautier tue une jolie gazelle de Valleri. Malgré la puissance de son arme, la carabine Mannlicher, comme pénétration et portée, je préfère la balle explosible du winchester, qui porte moins loin, mais tue plus rapidement et permet au moins de ramasser le gibier.

La journée du dimanche est consacrée au repos et à la cuisine; les boîtes de tablettes de légumes comprimés et desséchés sont ouvertes, et Horace Night, sous la haute direction de Gautier, soigne d'une façon toute particulière ce déjeuner dominical. Potage printanier, perdrix aux choux, filet de congoni, salade de choux-fleurs, compote de poires, vin, café, liqueurs: tel est le menu, qui n'est vraiment pas mal pour un déjeuner en pleine brousse.

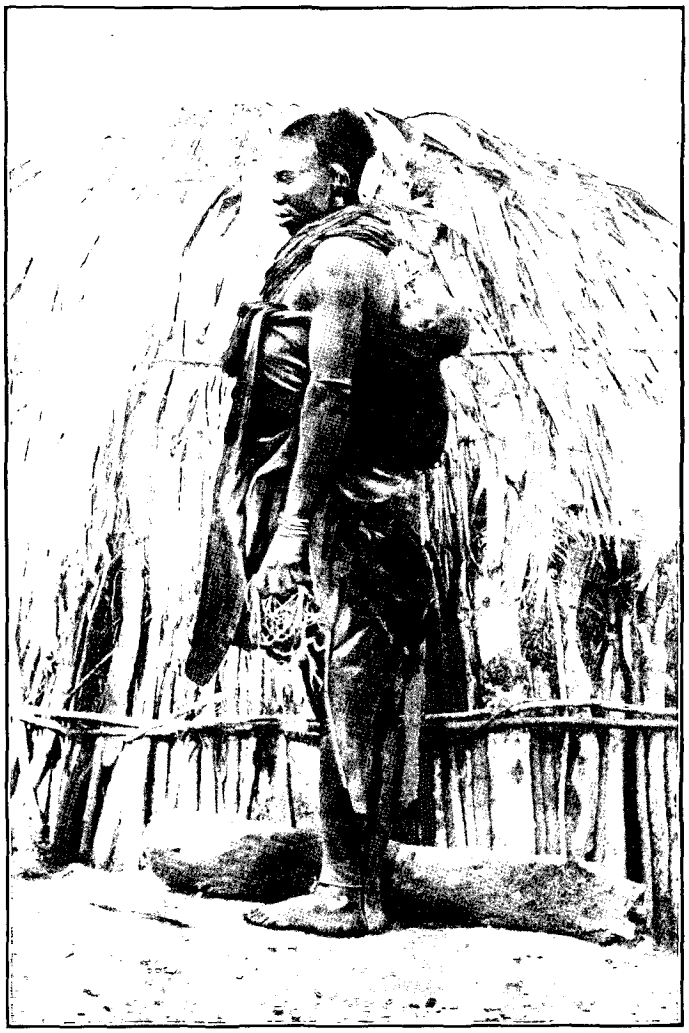
Lundi 23. — Le gros gibier commençant à s'effaroucher, nous déménageons. Accompagnés seulement de Souedi et des boys, nous partons de bonne heure, précédant la caravane pour pouvoir chasser en route. Nous marchions silencieusement, quand tout à coup, au tournant du sentier, nous tombons au milieu d'un groupe d'indigènes qui, effrayés à notre vue, disparaissent dans la brousse, laissant là une vache et quelques chèvres. Un peu plus loin, nouvelle rencontre d'un deuxième, puis d'un troisième, puis d'un quatrième groupe ; Souedi, nous devançant un peu, leur parle et, bien que très effrayés, les décide à rester, tout au moins en partie, près de leurs bêtes, car tous ont des bestiaux et des chèvres avec eux.



UN M'KOUAFI DANS LA FORÊT (PAGE 408). — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous sommes au milieu d'un parti pillard de Tchaga. Ils reviennent d'une expédition, ramenant bœufs et chèvres volés à quelque tribu pacifique habitant dans les montagnes du Paré. Vivant sur les pentes du Kilima Ndjaro, ces Tchaga savent que les blancs — les Allemands, en particulier — ne sont pas tendres pour les pillards, témoin la sévère leçon que les Massaï venaient de recevoir tout dernièrement. Aussi, en voyant des Européens, bien que nous ne fussions

que deux contre plus de soixante, ne pensaient-ils qu'à se sauver, abandonnant leur butin dont nous aurions pu nous emparer à loisir. Et pourtant tous ces hommes, guerriers redoutés, étaient armés, les uns de l'arc et de la lance, les autres de fusils. Vingt minutes à peine après avoir quitté ces maraudeurs, nous rencontrons des gens venant de Taveta. Avec une rapidité inouïe, la nouvelle s'est répandue que des blancs ont pris aux pillards Tchaga le fruit de leur razzia, et ces braves gens arrivent dans le doux espoir d'obtenir, sinon une chèvre, tout au moins quelque morceau de viande.



FEMME TAÏTA ET SON ENFANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous profitons d'une halte, à l'ombre problématique de quelques arbres, pour constater l'adresse de nos hommes. Un journal cloué contre un arbre sert de cible aux meilleurs tireurs parmi nos askaris. Placés à trente pas du but, ils manquent la cible et l'arbre avec un ensemble désolant.

Il ne fait pas précisément frais quand nous nous remettons en route. Mais nous ne souffrons pas longtemps de la chaleur, car nous pénétrons bientôt, et sans transition, sous l'épais ombrage de la forêt de Taveta.

Le tableau que nous avons sous les yeux est vraiment superbe et la fraîcheur humide du sous-bois vient encore ajouter son charme à celui de la merveilleuse nature qui nous environne. Du sol, fertilisé par la rivière Loumi, s'élancent des arbres nombreux dont les troncs, vrais fûts de colonnes de cathédrale gothique, poussent leurs premières branches à plus de vingt mètres de hauteur. De ces branches, des lianes sans nombre, monstrueux serpents ou guirlandes fleuries, glissent jusqu'à terre, tandis que d'autres sortent du sol, se faufilent dans la brousse, étreignent de leurs nœuds les géants de la forêt et s'élancent de leur faîte sur les cimes voisines. Sous ce dais de verdure sombre c'est un fouillis inextricable de plantes et d'arbustes où s'harmonisent toutes les notes du vert. A chaque instant le tableau change : tantôt nous côtoyons le Loumi aux eaux claires, souvent brisées par les grosses racines des arbres ou par les replis de quelque liane ; tantôt nous sommes environnés de raphias dont les feuilles se détachent en longues dents de scie sur l'azur du ciel.

Ici, la lumière, tamisée par les hautes frondaisons, scintille sur une profusion de fougères de toutes sortes qui étalent aux yeux éblouis les plus merveilleuses dentelles qui se puissent imaginer ; là, l'hyphène ou dattier sauvage étend ses branches au-dessus d'arbrisseaux fleuris.

Des singes et quelques jolis oiseaux donnent de l'animation à ces sous-bois splendides, où la vue s'étend au travers des fûts gigantesques et droits de cette magnifique colonnade, quand elle n'est pas arrêtée par des massifs de lycopodes ou de palmiers.

Plus loin, l'aspect de la forêt change encore : le sentier devient boueux, détrempé. Des canalisations, fort bien comprises, conduisent l'eau de la rivière aux *chambas*, plantations de pois d'Angola, de patates, de maïs, et aux bananeraies qui font de Taveta un centre de ravitaillement pour les caravanes.

A plusieurs reprises, nous devons franchir des fondrières sur quelques branches d'arbres qui constituent de véritables ponts de singe, et nous obligent à nous livrer à des exercices de corde raide. Nos porteurs, avec leurs pieds nus qui semblent prenants, franchissent ces obstacles avec un surprenant équilibre, et nous avons le plaisir de constater qu'aucune charge n'est tombée dans la boue liquide.

Nous voici maintenant au milieu de cultures variées auxquelles les Taveta, hommes et femmes, donnent tous leurs soins. Habitués à voir passer les caravanes, ils ne se montrent pas effrayés à notre vue et nous saluent d'un *Diambo buana* fort courtois.

La premier que nous rencontrons est un fort bel homme, élancé, aux attaches fines, aux yeux légèrement obliques. Quoique négligemment drapé dans une courte pièce d'étoffe nouée sur l'épaule droite et tombant jusqu'à mi-cuisse, sa tenue garde une certaine dignité. Ce doit être un M'Kouafi.

Les Kouafi, un des clans de la grande tribu des Massaï, furent forcés, après de nombreux revers et pour ne pas succomber jusqu'au dernier, d'abandonner les abords du Taïta où ils vivaient de la vie pastorale et guerrière. Ils se réfugièrent dans la forêt de Taveta; là peu à peu ils se mélangèrent aux indigènes et devinrent de paisibles agriculteurs.

Plus loin, une jeune Tavetane aux bras chargés de spirales de laiton, le cou orné de colliers de cuivre et de fer, se fait surtout remarquer par ses boucles d'oreilles. Ces ornements, épais de près d'un centimètre et larges de sept à huit, sont faits d'un fil de laiton enroulé sur lui-même. Les coquettes tavetanes pour éviter un déchirement du lobe qui, fatalement, cèderait sous le poids de ces boucles d'oreilles, ont soin de les réunir par une courroie passant sur le dessus de la tête. Cette jeune personne précède de quelques pas seulement des femmes et des enfants, ces derniers généralement nus, mais parés de quelques verroteries.

Les *Chambas* succèdent aux *Chambas*, et partout on voit les gens travailler tranquillement. C'est que, entourés par les turbulentes et pillardes tribus massaï, enviés par les chefs tchaga de la montagne, les Taveta se savent en sûreté dans leur forteresse naturelle, dans leur forêt impénétrable. Plus d'une fois déjà, l'expérience leur a prouvé qu'ils pouvaient avoir confiance dans le dédale de leurs sentiers, ainsi que dans l'exiguïté et la solidité des portes primitives qui les ferment. Se sentant bien chez eux au centre de cette forêt, véritable oasis où l'on trouve partout de l'eau à quelques pieds de profondeur, possesseurs d'un sol fertile qui leur donne par surcroît tout ce qui leur est nécessaire, ces Taveta sont fort paisibles et très hospitaliers. Ils lient facilement commerce d'amitié avec les porteurs des caravanes, qui s'arrêtent souvent pendant plusieurs semaines dans cette région riante, tant pour s'approvisionner que pour se reposer. Comme ces porteurs sont presque toujours hébergés par quelque ami dont la connaissance remonte à un précédent voyage, ils y restent le plus longtemps possible, après s'être pressés d'arriver à Taveta, et ne quittent qu'à regret la forêt et les amis pour reprendre la route aride du pori, où la rencontre des Massaï est toujours à redouter.

Après huit heures de marche, nous dressons nos tentes en dehors de la forêt, dans un endroit où le Loumi, très encaissé, roule ses eaux cristallines sous une voûte épaisse de verdure, nous invitant par son murmure aux délices du bain.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



LA FORÊT DE TAVETA. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE REPAS DES PORTEURS, UN SOIR DE BONNE CHASSE. — DESSIN DE MIGNON.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

III

Campement de chasse de Loutchoro. — Le lac Chala. — Etablissement des Allemands au Kilima Ndjaro. — La mission de Kilema. — Les Tchaga.



TYPE TAVETA. — DESSIN D'OULEVAY.

Les guides que nous avons pris à Taveta nous ont conduits, à quatre heures de marche de la forêt, dans un endroit appelé Loutchoro, où s'étend une immense plaine fort peu broussailleuse, parsemée d'arbres assez distants les uns des autres.

Dans cette plaine, des troupeaux d' « élans de Grant » (*Oreas Canna*), de zèbres et de *congonis* paissent tranquillement. Nous nous séparons pour ne pas nous gêner, et aussi dans l'espoir de nous renvoyer réciproquement le gibier. Mais déjà nous avons été aperçus ou éventés. Une vague inquiétude règne dans la plaine ; des bandes de cent à cent cinquante antilopes partent au galop, puis s'arrêtent inquiètes. Des escadrons de deux à trois cents zèbres reniflent bruyamment, cherchant d'où leur vient cette senteur inconnue. Tandis que, suivi d'Omari, j'essaye d'arriver à bonne portée de deux antilopes isolées, un coup de feu de Gautier jette l'alarme ; toutes les têtes se dressent inquiètes, des centaines d'yeux scrutent les alentours, cherchant d'où vient ce bruit ; puis, le calme n'étant plus troublé, toutes les têtes s'inclinent à nouveau vers l'herbe sèche et rare.

A de nouveaux coups de fusil tirés par Gautier, je vois un troupeau de zèbres venir dans ma direction, puis disparaître après avoir laissé deux superbes bêtes entre nos mains. Le jour commençant à tomber, nous rentrons au camp, où les porteurs se partagent avec joie la venaison de trois zèbres et de trois antilopes.

1. *Suite. Voyez* p. 385 et 397.

La journée du lendemain n'est pas moins bonne pour le garde-manger. Mon compagnon compte à son actif quatre *congonis* ; j'en ai deux de mon côté, plus un zèbre, trois tourterelles et un francolin pour le pot-au-feu. L'abondance est dans le camp. Chacun a reçu autant de viande qu'il en pouvait désirer, et Dieu sait si ces noirs en sont friands !

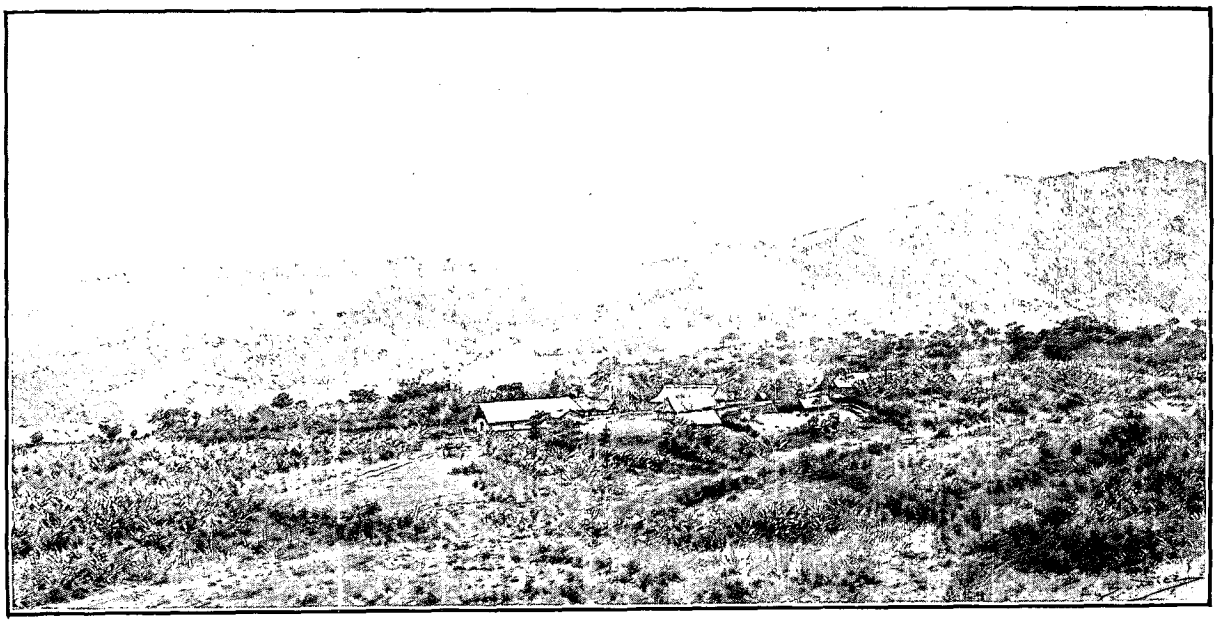
En nous conduisant à ce campement de Loutchoro, les Taveta s'étaient engagés à nous montrer zèbres, antilopes et rhinocéros. N'ayant encore rencontré aucun de ces pachydermes, bien que leurs traces fussent nombreuses dans les environs, nous déclarons à deux de nos guides que nous voulons, coûte que coûte, en tirer ce matin même.

Laissant sur la droite la grande plaine giboyeuse, nous nous engageons bientôt dans une région remplie de broussailles. A peine sommes-nous arrivés à une sorte de carrefour de quelques mètres carrés, où aboutissent divers sentiers de fauves venant des profondeurs de la forêt, qu'un sourd grognement frappe nos oreilles. — *Faro* (rhinocéros) ! disent tout bas nos hommes cloués sur place, et dont les yeux inquiets cherchent un lieu de refuge. Nous avons certainement été éventés par un de ces animaux ; il faut donc s'attendre à le voir paraître, car le rhinocéros fonce brutalement dans la direction de l'ennemi que son odorat, très subtil, vient de lui révéler. Gautier et moi, l'un près de l'autre, nous sommes appuyés sur l'angle de brousse que dessinent les deux sentiers venant de la partie du bois où se trouve l'animal. Un second grognement, très rapproché du premier, fait vibrer l'air, et nous entendons le galop pesant du colosse arrivant par le sentier dont nous gardons le débouché. Une énorme masse brune passe à 3 ou 4 mètres de nous ; saluée de deux coups de fusil, elle disparaît. Immédiatement après, un nouveau bruit de galop, et, suivant le même chemin, la femelle surgit. Gautier, vexé de n'avoir pas vu tomber le mâle, se place en face d'elle, lui envoie une balle dans la tête — à moins de 60 centimètres — et a juste le temps de s'écarter pour la laisser passer. Je la salue au passage d'une balle de calibre 8 qui, malheureusement, la frappe un peu trop haut, à la pointe du garrot. A peine a-t-elle disparu, à son tour, que le bébé, de la grosseur d'un beau taureau, passe devant nous sain et sauf, nos armes étant vides. Le mâle, peu satisfait sans doute des dragées dont nous l'avons gratifié, revient dans notre direction ; mais il n'a pas dû bien s'orienter, car il passe à une vingtaine de mètres, emportant deux nouvelles balles, dont une explosible de calibre 8 qui détermine une très forte hémorragie.

Tout cela s'est passé en moins d'une minute, et quand nous appelons nos hommes il n'y a plus personne. Près de nous, deux longues masses noires qu'on serait tenté de prendre pour des singes se laissent alors glisser du haut d'un arbre : ce sont nos deux Taveta, qui s'y étaient réfugiés avec une telle rapidité que nous ne nous en étions même pas douté. Quant à Mozès et à Omari, nos porte-fusils, ils se tirent avec difficulté du fond d'un épais fourré où la peur les avait fait pénétrer comme un clou dans du bois.

Revenus rapidement de leur émotion, une fois le danger passé, ils nous montrent de larges taches de sang sur le sol, sur les broussailles, et la poursuite commence.

La piste de la femelle, que nous suivons d'abord, est pleine de sang ; mais la brousse devient tellement épaisse que, pour avancer, il faudrait se frayer un chemin avec le sabre d'abatis ; nous n'en avons ni le temps ni le moyen, et force nous est de rebrousser chemin pour nous mettre à la recherche du mâle. De retour à



MISSION DE KILEMA (PAGE 414). — DESSIN DE BOUDIER.

notre petit carrefour, nous avons vite fait de trouver la nouvelle piste. Pendant plus d'une lieue nous la suivons, guidés par les larges plaques de sang que l'animal laisse sur le sol et aux broussailles ; mais peu à peu ces indices se font plus rares, nous avançons moins rapidement et perdons souvent un temps précieux à retrouver les traces. Déjà nos estomacs nous ont crié qu'il était midi passé. Devant nous, la plaine s'étend immense et flamboie sous le soleil ; nous décidons de rentrer au camp. Un chiffon indique la place où nous quittons la piste.



KIMAMA. — DESSIN DE GOTORBE.

Dans l'après-midi, accompagnés chacun d'une dizaine d'hommes, nous repartons en chasse. Rubini reçoit ordre de nous suivre à cinq cents mètres, avec vingt-cinq hommes, de façon que le gibier puisse être dépecé et enlevé de suite.

Quel pays de cocagne pour le chasseur que ces vastes plaines qui s'étendent à l'est du Kilima Ndjaro ! Il y a des moments où nous avons, à la fois, plus de mille grosses pièces de gibier sous les yeux : des antilopes par troupeaux de plusieurs centaines, des escadrons de zèbres, dont plusieurs comptent plus de deux cents têtes.

A voir le merveilleux ensemble avec lequel manœuvrent ces magnifiques animaux au pelage luisant, rayé de jaune et de noir, on serait tenté de croire qu'ils obéissent à un commandement. Un coup de fusil vient-il les surprendre, c'est une marche au galop précédée d'une ruade générale et accompagnée de cris brefs ressemblant, à s'y méprendre, au jappement du chien. Après un parcours de 300 ou 400 mètres, si le chasseur ne s'est pas montré, l'escadron fait halte et volte-face, comme le feraient des troupes exercées. On peut alors voir toutes les têtes alignées, les oreilles droites, les naseaux largement ouverts, se tourner anxieuses vers le point d'où l'alarme est venue. Après quelques minutes, si rien ne les trouble à nouveau, les têtes s'inclinent vers le sol, et le troupeau recommence à paître, pendant que plusieurs sentinelles scrutent l'horizon d'un œil inquiet. Si l'un des leurs est tué, la galopade, souvent, s'arrête au bout de quelques mètres, et les zèbres, étonnés de voir leur camarade sans mouvement, viennent le renifler. Après être restés quelques instants immobiles, comme frappés de stupeur, ils s'éloignent lentement, à moins qu'un nouvel incident ne vienne précipiter leur allure.

Mais si l'animal n'est que blessé, il fait son possible pour rejoindre les autres. Ceux-ci, du reste, l'attendent, l'enveloppent, ralentissent leur marche de façon que le blessé puisse suivre. Si la vue du chasseur ou quelques coups de fusil déterminent une nouvelle panique, la galopade reprend. Le blessé, absolument confondu avec les autres, semble emporté par eux ; mais bientôt il perd du terrain et se laisse distancer ; alors, presque toujours, deux ou trois compagnons, se détachant de la troupe, restent avec lui. Ils s'efforcent de le masquer, en se plaçant entre lui et le chasseur ; ils l'encouragent à marcher, galopent pendant quelques mètres, s'arrêtent, se retournent, semblant vraiment l'appeler, et ne se reportent de nouveau en avant que lorsqu'ils ont été rejoints. Ce manège continue jusqu'au moment où cette arrière-garde rattrape le gros de la troupe, dans laquelle il se fond.

Bien que Omari et son compagnon n'aient pas pu retrouver le rhinocéros, qu'ils ont suivi au sang jusqu'aux collines près de Taveta, la chasse est bonne. Les quarante-cinq hommes que nous avons emmenés avec nous sont à peine suffisants pour rapporter le gibier tué. Nous pouvons inscrire, pour aujourd'hui, sur nos carnets :

six zèbres et cinq *congonis*. Mais le jour commence à décliner ; il est temps de rentrer au camp. Quel moment tout à la fois plein de mélancolie et de poésie que ce moment de la tombée du jour, dans les pays équatoriaux ! Combien intense ici cette poésie de l'immensité des plaines désertiques qui s'endorment! Combien plus poignante cette mélancolie qui se dégage de l'impression de grandeur, de solitude, d'inconnu qui vous envahit !

Devant nous, se noyant dans les teintes violettes et fantastiques si chères à Gustave Doré, la masse colossale du Kilima Ndjaro se dresse dépouillée de tout voile. Dans le ciel se perdent ses deux têtes glorieuses : l'une, le Kimaouenzi, déchire l'azur de sa crête dentelée comme un vieux château fort poudré à frimas; l'autre, le Kibo, fait rayonner à plus de 6 000 mètres l'énorme gemme de ses glaciers, qu'allument de mille feux les derniers rayons du soleil couchant.

Devant ce spectacle grandiose on reste sans parole, presque sans pensée, et le plus sceptique ne peut s'empêcher de penser à Dieu. Aussi, quoi d'étonnant à ce que les primitifs qui habitent ces régions aient placé la demeure du « Roua » ou du « Ngaï », de Dieu enfin, sur ce magnifique Kibo qu'ils croient d'argent massif, la neige leur étant complètement inconnue !

En quelques minutes la nuit est venue comme un rideau qui tombe, la belle nuit africaine peuplée de clartés d'astres, nuit vivante où le susurrement et le bruissement des insectes sont couverts de temps en temps par le ricanement pleurard de la hyène ou la rauque basse du lion.

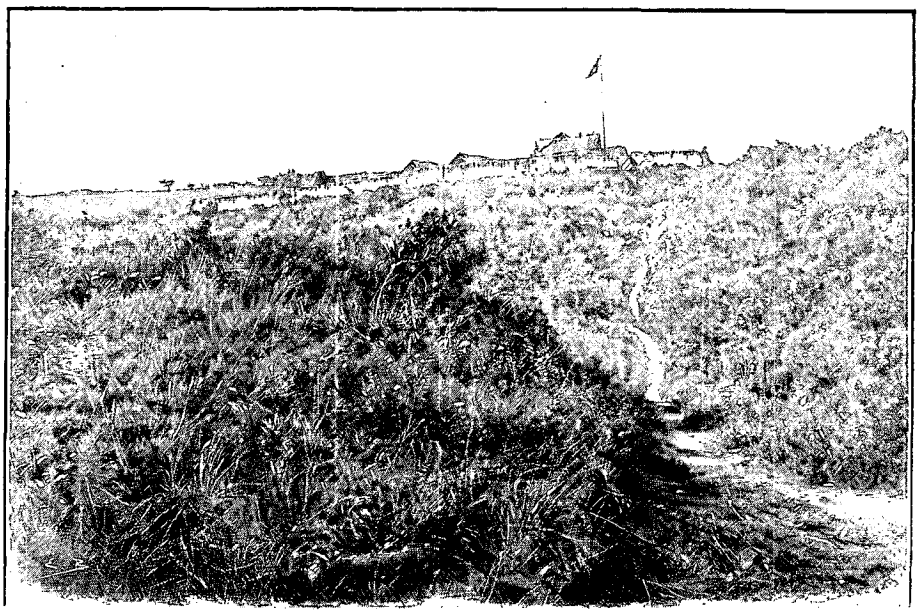
L'aspect de notre camp est vraiment original : d'étranges girandoles, s'accrochant aux arbres dont les branches sont garnies de nos trophées de chasse, en font le tour. Ce sont des lanières de viande suspendues à des cordes. Saisie par le soleil brûlant du milieu du jour, cette viande se dessèche et se durcit, ce qui permet de la conserver un certain temps.

Réunis par petits groupes autour des feux, les porteurs repus continuent à faire griller lentement, d'un air béat, leurs brochettes de viande, dégustant de temps en temps quelque morceau cuit à point.

Ce que ces hommes si sobres, quand ils n'ont presque rien à manger, peuvent avaler de viande sans se rendre malades est vraiment extraordinaire !

Lundi 30 juillet. — En rentrant ce soir au camp, avec deux antilopes, je suis surpris de l'animation qui règne autour des feux. Les hommes parlent bruyamment et le mot *simba* (lion), fréquemment répété, pique ma curiosité. C'est Gautier qui a surpris deux magnifiques lions mangeant une proie et qui a été poursuivi par eux, heureusement sans dommage.

Le lendemain, dans la matinée ainsi que dans l'après-midi, nous allons chasser à l'endroit où Gautier avait tiré son lion, dans l'espoir de le retrouver mort ou d'en rencontrer d'autres vivants; mais nous ne voyons absolument rien.



FORTIN ALLEMAND DE MARANGU (PAGE 416). — DESSIN DE BOUDIER.

Mercredi 1er août. — Le lac Chala, situé sur les premières pentes est du Kilima Ndjaro, ne doit pas être loin d'ici. Désireux de le voir, nous donnons l'ordre de lever le camp.

A 7 heures et demie, quand nous nous mettons en marche, Souedi et, après lui, tous les hommes déclarent ne pas connaître la route conduisant au lac. C'est bien étrange : aussi sans hésiter prenons-nous la direction de la caravane et marchons-nous à la boussole. Après avoir passé le Loumi, nous trouvons, à 2 ou 3 kilomètres plus loin, un ruisseau fort encaissé dont les abords, garnis de fosses à gibier très bien dissimulées, ne laissent pas que de présenter un certain danger.

A un arrêt commandé par la nécessité de s'orienter sur la carte, nous sommes rejoints par Souedi, qui nous demande d'un air narquois où se trouve le lac Chala. Gautier lui ayant indiqué une direction légèrement

trop au Nord, il nous montre aussitôt la bonne direction en ayant l'air de se moquer de nous. « Comment se fait-il, lui dis-je, que tu saches maintenant où se trouve le lac Chala, alors que tu disais l'ignorer tout à l'heure ? » Un geste vague est sa seule réponse. Salim, un des hommes de la caravane, que je m'étais attaché par quelques légers cadeaux, prenant alors la tête, nous dit qu'il connaît la route. Nous le suivons, nous promettant de tirer au clair, le plus tôt possible, la façon d'agir de Souedi.



M'BAGARI, TYPE TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers 10 heures, la caravane s'arrête au pied d'une chaîne de collines s'arrondissant comme pour former un cercle immense : c'est la ceinture du cratère grandiose au fond duquel dort le lac Chala. Accompagnés de quelques hommes, nous arrivons rapidement, après une ascension d'environ 200 mètres, au sommet de la crête. Le spectacle est magnifique : à l'Est et au Nord, jusqu'à l'horizon, s'étend le *pori*, le vaste désert parsemé de quelques bouquets d'arbres et qui, à cette heure, semble bouillir sous les rayons du soleil. — A l'Ouest, tout près de nous et nous écrasant de sa masse, le puissant Kimaouenzi veille sur le sommeil parfois agité du lac étendu à nos pieds. Les berges sont absolument verticales, mais partout où un peu d'humus a pu s'accumuler, retenu aux anfractuosités de cette muraille circulaire de 40 à 50 mètres de hauteur, des arbres, des bouquets de verdure ont surgi, faisant un nid verdoyant aux eaux bleues. A première vue, cette belle nappe d'eau semble former une vaste circonférence de plus de 3 kilomètres de diamètre.

Ce lac, disent nos hommes, est fort profond, et les crocodiles y vivent nombreux. Les avis sont partagés en ce qui concerne le poisson : d'après les uns, il n'y en aurait pas du tout, tandis que, à en croire les autres, le Chala serait un vaste vivier.

Vers 2 heures nous nous remettons en route. La marche est fatigante; la caravane se déroule au travers des hautes herbes qui couvrent les premières pentes du massif du Kilima Ndjaro, ayant à chaque instant à franchir les nombreuses ravines qui sillonnent les flancs de la montagne; on dirait une longue traînée de fourmis avançant sur un melon perpendiculairement aux côtes.

Quelques heures après, les tentes se dressent près du sentier allant de Taveta à Kilema, et le lendemain à 6 heures et demie nous reprenons notre marche.

*

Sortant de la vaste plaine qui monte lentement depuis Taveta, nous entrons de suite dans une forêt des plus clairsemées et ne tardons pas à rencontrer un important ravin au fond duquel le Hino, descendant des neiges éternelles du Kibo, roule ses eaux rapides entre deux berges profondes et couvertes de verdure.

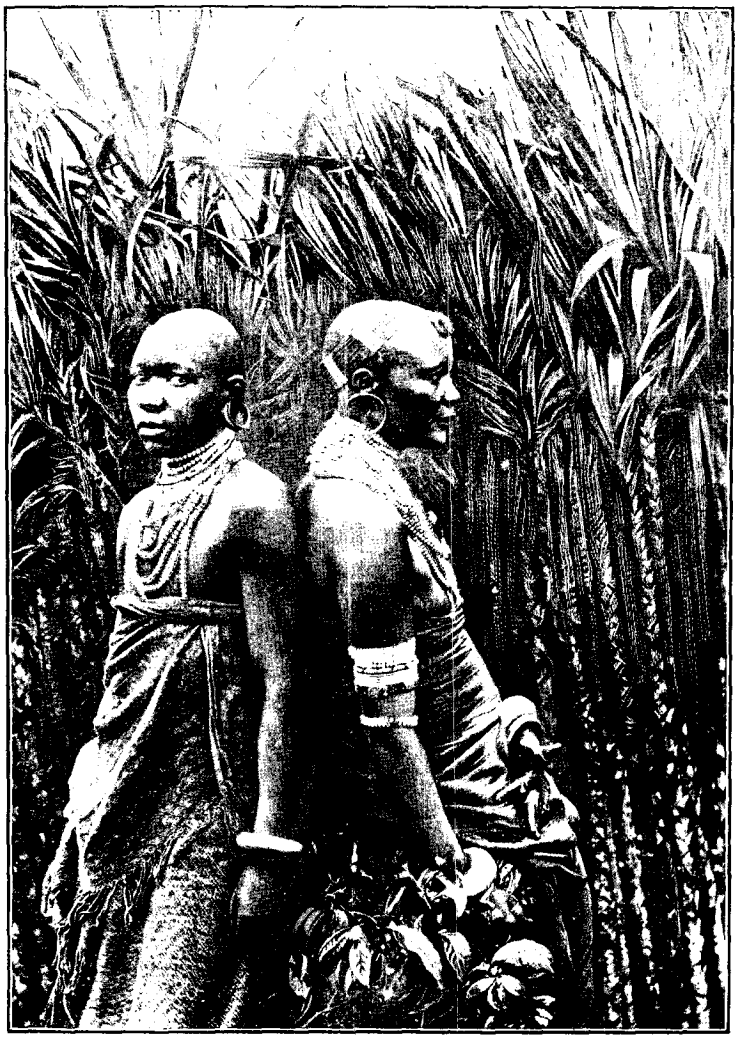
Nous quittons la forêt broussailleuse pour entrer dans de vastes champs couverts d'une sorte de grande bruyère à fleurs rouges hautes de 2 mètres au moins et au milieu desquelles nous étouffons littéralement.

Mais voici devant nous, fermant le sentier, bordé à cet endroit par une brousse impénétrable, une palissade formée de troncs et de branches d'arbres ingénieusement entrelacés. Au centre, une seule ouverture ogivale permet à un homme de passer ; encore doit-il se mettre à peu près à quatre pattes. Cette porte franchie, nous sommes dans la partie des États de Foumba que ses sujets peuvent cultiver et planter en bananeraies.

Nous croisons bientôt quelques Tchaga : des hommes surveillant un petit troupeau de chèvres, des femmes chargées de très longs paquets d'herbes qu'elles vont chercher jusque dans le pori.

Le sentier serpente maintenant au milieu des bananeraies : partout de la verdure, de l'ombre, de l'humidité. Tous ces habitants de la montagne sont fort habiles à capter l'eau des torrents, parfois à de très grandes distances, et à la conduire, par des canaux, dans leurs champs et leurs plantations.

De distance en distance, un petit sentier se détache du sentier principal et conduit à une porte carrée formée de troncs d'arbres. Cette porte, haute d'un mètre au plus, donne accès dans la bananeraie, dans la *chamba* d'une famille de Tchaga, dont les cases, noyées dans la verdure, se dressent, semblables à d'énormes meules de foin.



FEMMES TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant plus d'une heure, nous montons au travers de ces « chambas » séparées les unes des autres par des haies de dracénas. Vers midi, nous apercevons, au sommet d'une forte croupe, les cases du village chrétien de la Mission de Kilema, et quelques minutes après nous étions reçus à la Mission par le P. Auguste Gommenginger, supérieur, le P. Flick et le F. Blanchard.

C'est à la suite d'un voyage d'exploration fait au Kilima Ndjaro, en 1890, par Mgr de Courmont et les Pères Le Roy et Gommenginger, que fut décidée la fondation de cette mission, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes de Kilema.

Tandis que Sina, malgré ses promesses d'amitié, continuait à envahir les États de Ngaméni, et que les districts de Kibocho, Matchamé et Motchi étaient troublés par la guerre, Foumba, sultan pacifique, avait fait alliance avec le P. Le Roy. Devenu, suivant la mode du pays, frère de sang avec ce missionnaire, il se montrait désireux de voir s'installer à Kilema les grands sorciers de Dieu, et leur donnait pour cela toutes facilités.

Kilema fut donc choisi, et, le 8 septembre 1890, Mgr de Courmont et le P. Le Roy regagnant la côte laissaient le P. A. Gommenginger à Motchi, où M. d'Eltz, chef de la station allemande, se montrait heureux de garder près de lui le futur fondateur de la mission. Futur fondateur, en effet, car ce fut seulement le 9 février 1891, après l'expédition du major de Wissmann contre Sina, qu'on put se mettre à l'œuvre. Les constructions furent menées grand train, et l'on vit sortir de terre, sous l'impulsion vigoureuse du Père Rhomer, aidé du F. Blanchard, une grande chapelle et six belles cases.

Le P. Gommenginger s'occupait, pendant ce temps, des relations extérieures. Dès que la case destinée à



FOUMBA, SULTAN DE KILEMA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

servir d'école put recevoir des élèves, il en vint quarante-cinq, dont les fils de Foumba et ceux de Maréale, grand chef du district de Marangu.

De leur côté, les Allemands n'avaient qu'à se louer des résultats obtenus : M. le baron d'Eltz avait établi d'une façon prépondérante sur tout le Tchaga l'influence de l'Allemagne. Il avait, comme allié, Mandara, le chef de Motchi, qui l'emportait alors en puissance sur tous ses rivaux. Sina, le puissant roi de la montagne, avait été vaincu par les troupes du major de Wissmann, malgré une résistance acharnée.

Mandara, déjà vieux, étant mort, son fils Méli lui succéda.

Inaugurant, avec de nouveaux officiers, une nouvelle politique où une administration toute militaire remplaçait les formes douces, quoique énergiques, du baron d'Eltz, le Dr Peters, commissaire impérial, abandonna le poste de Motchi, où il ne laissait que quelques Soudanais chargés de la garde du drapeau allemand. Il alla s'établir de l'autre côté de Kilema, à Marangu, chez le chef Maréale. Méli, jeune homme susceptible et ambitieux, fut froissé de ce procédé, et son irritation trouva de l'écho chez les autres chefs.

Une rixe sanglante, qui eut lieu entre les habitants de Kiroua et un Soudanais au service des Allemands, déchaîna les hostilités.

En juin 1892, le capitaine de Bülow et le lieutenant Wolfrum, à la tête de cent vingt Soudanais, se portèrent sur Motchi ; Méli résista victorieusement, et les deux chefs allemands furent tués, en même temps que deux sous-officiers européens. A la nouvelle de ce désastre, la petite garnison de Marangu, au lieu de tenir bon, brisa les fusils qu'elle ne pouvait emporter et, abandonnant tout, se replia précipitamment sur la côte.

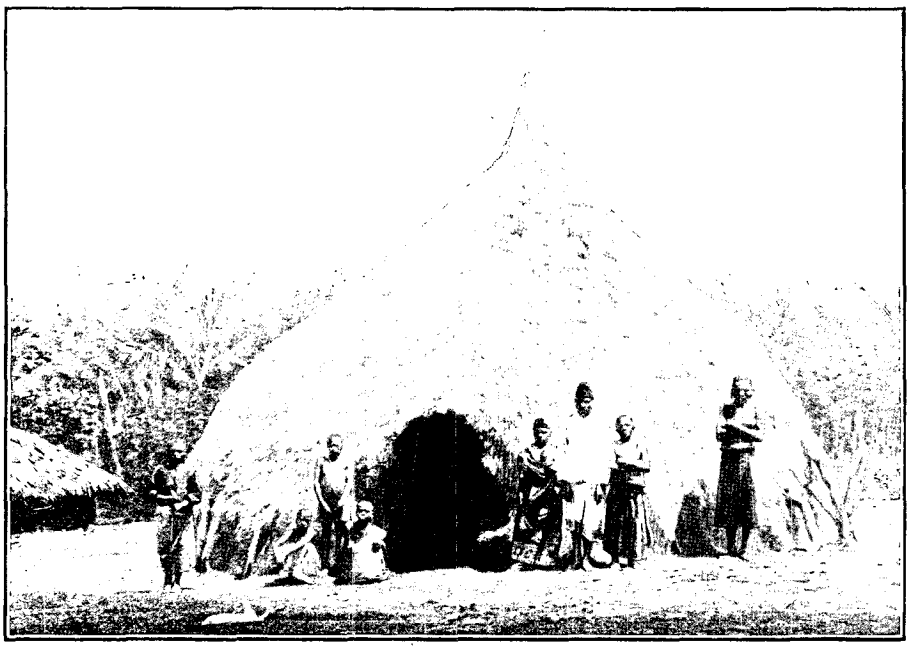
Pour Méli cette victoire fut un triomphe. Il se considéra déjà comme le maître de tout le Tchaga, se fit reconnaître comme principal roi par tous les chefs, et c'est à cette occasion qu'il se fit frère de sang avec le P. Gommenginger et en profita pour lui extorquer le plus possible d'objets à sa convenance.

Seuls Sina, l'implacable adversaire de Mandara, et Maréale refusèrent de se soumettre à Méli.

Les Allemands revinrent en août et reprirent Marangu ; mais ils se bornèrent à y laisser cent cinquante hommes sous le commandement du capitaine Johannès. C'était un aveu d'impuissance, Méli n'en triompha que de plus belle. Aussi, bien que la mission de Kilema lui payât tribut et qu'il fût frère de sang avec le Père Gommenginger, il se livra, à l'égard des Pères, à toutes sortes de vexations.

Mais, en juillet 1893, le Gouverneur de Scheele vint livrer bataille à Méli, à la tête de cinq cents Soudanais. Méli vaincu fit sa soumission ; les Allemands s'installèrent sérieusement à Motchi, et les Révérends anglais, accusés d'avoir favorisé Méli, furent renvoyés et allèrent s'installer à Taveta.

3 août. — Accompagnés du P. Gommenginger, nous partons ce matin pour Motchi, situé à cinq longues heures de marche de Kilema. Le sentier accroché au flanc de la montagne, à 100 ou 200 mètres au-dessus de précipices tapissés de verdure, est des plus accidentés.

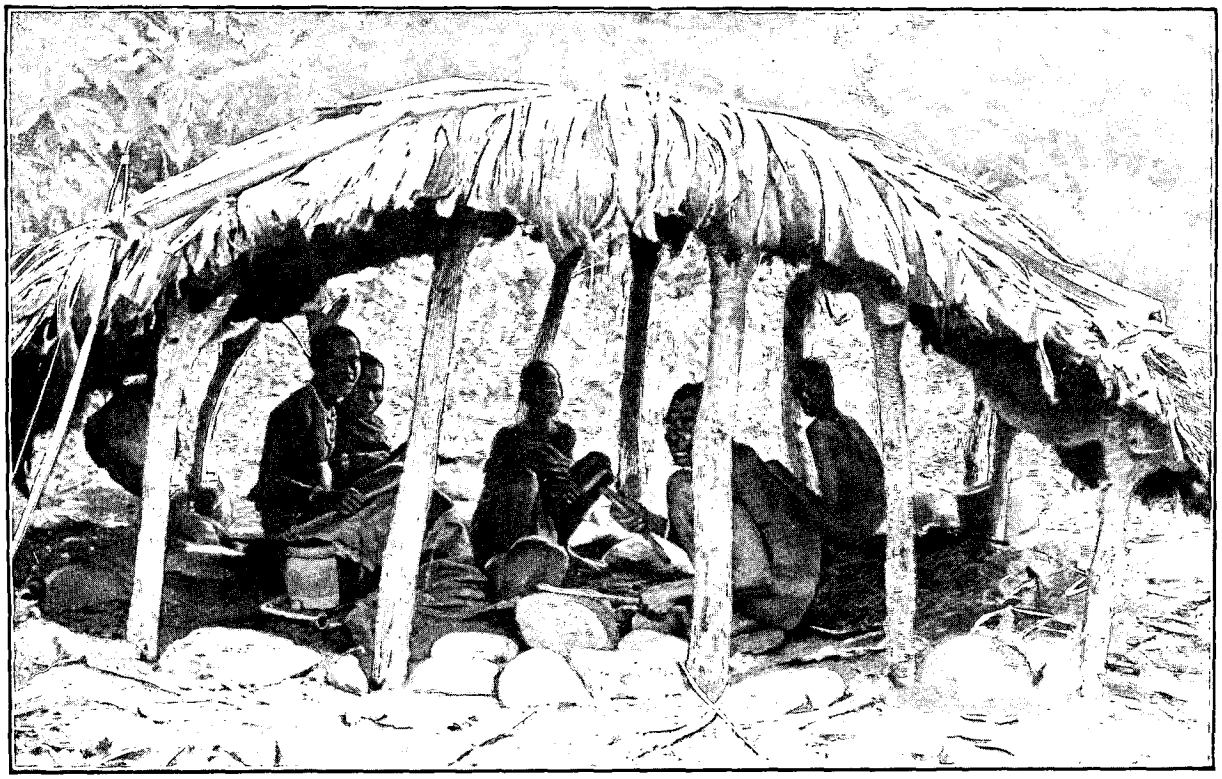


KILEMA, UNE CASE TCHAGA. — DESSIN D'OULEVAY

Le paysage est magnifique, et à chacun des tournants de la route le décor change. Aux gorges ombreuses, au fond desquelles sautent des torrents, succèdent de vastes et profondes vallées ; leur sol gazonné semble glisser, comme un immense tapis vert, jusqu'au désert qui s'étend au pied de la montagne.

Après avoir croisé des femmes tchaga dont tout l'habillement consiste en un morceau de linge de la grandeur d'une carte postale suspendu à une ficelle passant autour des reins, nous apercevons les cases du village de Motchi, au milieu duquel se dresse le fortin que les Allemands sont en train d'édifier sur le sommet d'une croupe dominant la plaine d'Aroucha.

Le capitaine Johannès est parti hier pour la côte, se rendant en Europe. Le lieutenant Eberhard,



UNE FORGE TCHAGA (PAGE 418). — DESSIN DE MIGNON.

commandant du fort en l'absence du capitaine, étant alité en ce moment, nous sommes fort aimablement reçus par le docteur Wideman. De la plate-forme couverte, armée de trois petites pièces d'artillerie dont l'une est pointée sur la case de Méli pour le tenir en respect, on a une vue magnifique sur l'immense plaine d'Aroucha et la forêt de Kahé. C'est une région fort giboyeuse mais qui, malheureusement, nous est interdite, pour le moment du moins. Il faut, en effet, presque en plein centre africain, une autorisation, un permis de chasse pour tirer un coup de fusil sur le territoire allemand. Heureusement que nous ne sommes qu'à une journée de marche du territoire britannique, sur lequel la chasse est libre.

Près du potager du fort, où de nombreux légumes d'Europe viennent à merveille, nous rencontrons Méli; le docteur nous présente et nous nous serrons la main. Le fils de Mandara est un jeune homme d'une vingtaine d'années, au teint d'un brun très clair, à la figure ouverte et gaie. Les tresses fines et nombreuses de sa chevelure, rassemblées et enserrées par des lanières de cuir, se divisent en quatre queues de perruque qui viennent lui battre le nez, les tempes et la nuque. Bien drapé dans une pièce d'étoffe bariolée, il a grand air. Il marche accompagné de ses familiers et de ses ministres, presque tous fort jeunes.

Le lendemain à 3 heures, nous étions de retour à Kilema.

Les Allemands sont en excellents rapports avec les missionnaires français établis sur leur territoire. Pensant, avec raison, que ces hommes peuvent leur être utiles dans leur œuvre de colonisation, ils leur envoient de nombreuses graines d'Europe.

Les postes allemands de la montagne ont été avisés officieusement de ne jamais laisser les Pères manquer de médicaments. Il est vrai d'ajouter qu'un fonctionnaire protestant allemand qui ne se cacherait pas avec soin d'avoir des relations amicales avec un missionnaire, même catholique, n'aurait pas lieu de craindre d'être accusé de cléricalisme par les frères et amis, et de voir, par ce fait, son avancement compromis.

Plus pratiques et de meilleure foi que nous, Français, les Allemands reconnaissent les qualités de nos missionnaires. Tout en les respectant et les admirant, ils savent en tirer un parti que nous ne savons pas ou, plus exactement, que nous n'osons pas en tirer nous-mêmes.

Un certain nombre de bananeraies qui entourent la mission de Kilema lui appartiennent. Elles abritent et nourrissent, en ce moment, quatorze familles chrétiennes souahelis venant de Bagamoyo, trois familles massaï et quatre familles tchaga : ces sept dernières tiennent leurs bananeraies de la générosité des missionnaires; elles ne sont pas encore chrétiennes, mais demandent à le devenir. Leurs enfants vont à l'école et au catéchisme avec les petits Souahelis, en même temps que trente-cinq enfants Tchaga et quarante-cinq Massaï.

Dimanche 5 août. — Dans la vaste chapelle de la mission, recouverte de larges plaques de zinc ondulé,

l'assistance au saint sacrifice est assez nombreuse. Aux cent cinquante enfants, tant Massaï que Souahelis, adoptés par les missionnaires, se joignent un certain nombre de Tchaga. Le cérémonial, plus que modeste cependant, de l'office divin excite la curiosité de ces primitifs, et la plupart d'entre eux viennent assister à la messe comme à un simple spectacle dont ils ne saisissent nullement le sens. Parmi eux, entouré de ses ministres, Foumba, le roi du district de Kilema, se fait remarquer par sa belle stature. C'est un de ceux qui viennent le plus régulièrement; mais il est bon d'ajouter qu'il ne s'en va jamais les mains vides. Il est surtout ravi quand il peut emporter quelques bouts de bougie.

A l'issue de la messe, mettant à profit la présence de ces braves gens, les missionnaires leur parlent de la religion catholique et s'efforcent de leur inculquer quelques notions de catéchisme, le tout accompagné de légers cadeaux destinés à entretenir leur assiduité.

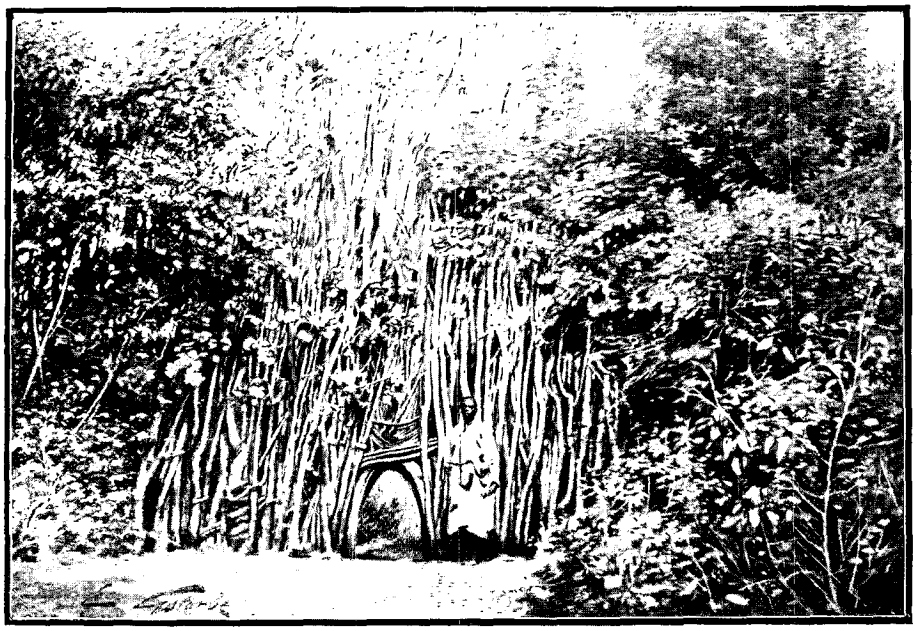
En rentrant, le P. Gommenginger veut bien nous donner quelques détails sur les habitants de cette partie Sud du Kilima Ndjaro.

Le mot *tchaga* est surtout employé par les voyageurs souahelis de la côte, pour désigner les cinquante ou soixante mille habitants qui peuplent les pentes méridionales du Kilima Ndjaro entre 700 et 1 500 mètres d'altitude. Sur la montagne même, les Tchaga se distinguent entre eux par la dénomination du district où ils résident. A Kilema, ce sont les Oua Kilema, à Motchi, les Oua Motchi, à Kibocho, les Oua Kibocho, c'est-à-dire les gens de Kilema, de Motchi, de Kibocho.

La race tchaga n'est certainement pas une race pure. Parmi ces hommes, plutôt de taille moyenne, on remarque, en effet, une grande variété de types. Les uns, du plus beau noir, ont la tête ronde, la taille courte, le profil écrasé du nègre; d'autres, au contraire, dolichocéphales, ont des nuances de peau qui vont jusqu'au brun très clair; leur taille élancée et leur profil rappellent le type aryen. Ce sont, en général, des hommes bien proportionnés, robustes, alertes et courageux.

Ils n'emploient, pour la culture de la terre, que des instruments en bois, de forme primitive, dont ils tirent un parti étonnant. Ce n'est pas que le fer leur fasse défaut ou qu'ils ne sachent pas le travailler; ce sont, au contraire, de remarquables forgerons qui savent transformer en épées à deux tranchants, en hachettes et surtout en magnifiques fers de lance si prisés des Massaï, le fer qui leur venait jadis du Paré et que les traitants leur livrent aujourd'hui sous forme de fil ou de petites barres.

Ils savent également, à l'aide d'une plaque de métal percée de trous, étirer le fer, à chaud, en un fil d'un diamètre voulu. Coupées suivant une génératrice, les spires de ce fil enroulé autour d'un mandrin leur donnent des anneaux, des bagues et des bracelets. Ces anneaux, soudés avec soin, après avoir été assemblés suivant le goût de l'artiste, forment des chaînettes et d'originales draperies, moins fragiles que la dentelle de Malines; les femmes aiment à étaler ces ornements sur tout le devant de leur corps.



PORTE DES ÉTATS DE FOUMBA (PAGE 414). — DESSIN DE GOTORBE.

L'installation d'une forge n'est ni coûteuse, ni compliquée. Un morceau de métal, ou simplement une pierre, tient lieu d'enclume; des lingots de fer, emmanchés au bout d'un morceau de bois, constituent d'excellents marteaux, qui battent et soudent les fils ou les tiges de fer rougies sur un feu de charbon, avant de travailler la barre ainsi obtenue. La partie la plus curieuse de cette installation est certainement le soufflet. Il est fait d'une peau de chèvre formant outre. Le cou vient s'adapter sur un morceau de bois creux, garni lui-même d'un cône en fer débouchant sur le foyer. Les cuisses, bien séparées, sont fermées chacune par deux minces planchettes de bois que l'aide tient entre ses doigts. En ramenant la main vers lui et écartant les doigts, l'outre se remplit d'air, qui est refoulé sur le foyer par un mouvement inverse et alternatif de l'autre main.

Les forgerons sont considérés comme gens d'une classe inférieure, mais ils jouissent de ce privilège, qu'ils partagent du reste avec le roi, qu'en temps de guerre ils ne sont jamais tués. On peut les faire prisonniers, mais non les massacrer. Les Tchaga aiment les familles nombreuses. L'enfance du jeune Tchaga s'écoule libre et joyeuse au milieu des vertes bananeraies. Au Kilima Ndjaro, il n'y a pas d'agglomération de cases pouvant, à proprement parler, constituer un village. Chaque famille vit au milieu de sa bananeraie, close par des haies de dracénas. Là, deux ou trois cases abritent parents, enfants, bétail, et esclaves, s'il y en a. Placée un peu plus loin, pour la mettre à l'abri d'un incendie des cases, se dresse, sur pilotis, hors de la portée des rats, une petite construction toute ronde renfermant les bananes, le mil, les haricots, etc. ; c'est le grenier.



JEUNES FILLES TCHAGA. — DESSIN DE MIGNON.

La jeune fille aide aux soins du ménage et, avec les autres femmes, pile le grain, va chercher l'eau, ramasse les herbes destinées à la nourriture des bœufs et des vaches seulement. Tout ce qui concerne la garde, la litière et la nourriture des chèvres est du domaine de l'homme. C'est également lui qui coupe en minces rondelles les troncs de bananiers destinés à abreuver les bestiaux.

La nourriture des Tchaga est surtout végétale. Ce n'est pas qu'ils aient de l'aversion pour la viande; ils en sont, au contraire, très friands et le sang tout chaud est pour eux un régal ; mais il n'y a que les gens très riches qui peuvent se permettre un pareil luxe; encore ne tue-t-on une chèvre, et surtout un bœuf, que dans les grandes occasions.

Ce qu'ils apprécient par-dessus tout, c'est le *timbo,* boisson fermentée faite de farine de millet et de bananes ; ils en font une énorme consommation. Dans les grands *timbos,* donnés, par exemple, après l'exécution d'un travail important, ou lorsque la tribu est sur le point de partir en expédition, on tue un ou plusieurs bœufs. La viande est mangée crue par les uns ; les autres la font cuire, plus ou moins légèrement, après l'avoir coupée par petits morceaux qu'ils enfilent sur des brochettes de bois. Lorsque la jeune fille tchaga arrive à l'âge nubile, elle est confiée pendant quatre ou cinq mois aux bons soins d'une matrone chargée de parfaire son éducation.

Le jeune homme que ses charmes captivent va faire sa demande au père et discute le prix. Dans le district de Kilema, ce prix varie généralement de trois chèvres à un bœuf. L'affaire conclue, les jeunes gens sont fiancés. Pendant les fiançailles, qui durent plus ou moins longtemps, suivant l'empressement que met le fiancé à payer à son futur beau-père le prix convenu, il doit donner en outre à celui-ci vingt ou trente jarres de timbo et deux chèvres sur les quatre qu'il est tenu de tuer en deux fois. Le prix convenu payé intégralement, ici, comme au Taïta, le mariage débute par un rapt simulé, et la jeune fille, rapportée chez son seigneur et maître, y reste enfermée pendant un mois. Deux ou trois jours après ce rapt simulé, il y a grand *timbo.* A l'issue de cette fête, le mari, à son tour, est enfermé dans une autre case. Pendant tout un mois, il ne peut sortir de cette prison que la nuit, et il lui est formellement interdit de voir sa femme. Le mois écoulé, le mari rentre dans la case où sa femme est restée enfermée. Chacun des époux y apporte une ou deux pierres, prises aux foyers paternels, pour constituer une partie de leur nouveau foyer, et bien montrer ainsi que leur intention est de vivre ensemble. Ces cérémonies du mariage sont les mêmes, à quelques variantes près, dans tous les districts de la montagne.

La polygamie est autorisée chez les Tchaga ; mais c'est plutôt une exception, car la femme coûte cher. Lorsqu'il y a plusieurs femmes, la première épouse est toujours la plus considérée ; les autres lui doivent obéissance. Chacune des femmes a sa case et sa bananeraie, où elle vit avec ses enfants.

Les chefs, les personnages importants, les riches, savent se draper avec beaucoup de goût et de dignité dans de larges pièces d'étoffe qui les couvrent entièrement, ou laissent seulement une épaule et un bras à découvert. Les gens moins fortunés s'attachent négligemment, sur l'épaule, une loque qui descend jusqu'où elle peut, ou bien se vêtent d'une peau de chèvre ou de *mbélélé.*

Un large pagne, enroulé autour des reins ou au-dessus de la poitrine, laisse toujours à nu les bras et les épaules des femmes.

Quand les Tchaga se mettent en route, beaucoup parmi eux portent suspendu au bas des reins un triangle de peau ayant la forme d'un chapeau de gendarme : c'est un siège portatif que seuls, dans certains districts du Kilima Ndjaro, comme à Kibocho, par exemple, les hommes ont le droit de porter.

Pas plus qu'ailleurs, la coquetterie ne perd ici ses droits. Hommes et femmes aiment à enrouler autour de leur cou des chaînettes de fer ou de cuivre et des colliers de verroterie soutenant une petite corne de chèvre, — leur tabatière. De massifs bracelets d'étain ou de perles enserrent bras et jambes, chevilles et poignets, et, dans toute la race noire, l'amour de cet ornement rappelant l'esclavage est tel que ceux qui ne possèdent rien s'attachent une ficelle au bas du mollet.

Nulle cérémonie n'accompagne la mort. Les célibataires, les gens mariés qui n'ont pas eu d'enfant sont portés à une certaine distance, dans les bois ou la brousse. Leurs cadavres y sont abandonnés recouverts de quelques feuilles. Les petits enfants sont simplement jetés dans la bananeraie ; les hyènes et les vautours se chargent de ces sépultures. Le père est enterré dans la case à droite de la porte, la mère à gauche, et les autres habitants de cette demeure continuent à vivre au-dessus de ces fosses, profondes à peine de 70 centimètres à un mètre. Au bout d'un an, le corps est exhumé et jeté dans la brousse, à l'exception de la tête. Celle-ci, enfermée dans un tronc d'arbre creux, ou dans une jarre, est placée dans la bananeraie ; c'est un bon génie, un gardien et un protecteur pour la « chamba ».

Les Tchaga croient à un au delà, comme ils croient à l'existence d'un Esprit bon et d'un Esprit mauvais. C'est à ce dernier que s'adressent la plupart de leurs sacrifices, car il s'agit de se le rendre favorable. Le Dieu qu'ils adorent n'est pas un être personnifié comme le Soleil, mais un Esprit, maître de tout, aussi bien des Blancs que des Noirs. En dehors de la subsistance de l'ombre humaine, la vie de l'au delà est chose fort confuse pour eux.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



PORTE D'UNE BANANERAIE (PAGE 414). — DESSIN DE GUTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA SALLE DE RÉCEPTION DE FOUMBA (PAGE 429). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

IV

La vie du Missionnaire. — Le Marché de Kilema. — Chasses au marais du Rhombo. — Réception chez Foumba. — Ascension du Kilima Ndjaro.



TCHACOULA, LE CUISINIER DE LA MISSION, TYPE MASSAÏ. DESSIN D'OULEVAY.

A la mission, dès le lever du jour, c'est-à-dire à 6 heures du matin, pendant toute l'année, la petite ruche humaine est en mouvement. La grande occupation des enfants en ce moment est de faire des briques qui serviront à édifier des constructions moins primitives que celles existant actuellement. Le Père Gommenginger panse quelques plaies, en attendant que l'heure soit venue de faire « la classe », tandis que l'infatigable Frère Blanchard rabote des planches, prépare les portes et les fenêtres des nouveaux bâtiments, déballe ou range dans le magasin les colis apportés de la côte par la dernière caravane.

Pour ceux qui sont portés à croire que les missionnaires vivent dans un certain luxe, je dirai simplement que notre chambre, la plus belle et la plus confortable de la Mission, a un parquet de terre battue, quatre murs en pisé et un plafond d'où tombent, de temps en temps, quelques morceaux de terre. L'ameublement se compose d'un lit de sangle, d'une table, d'une petite armoire et de deux chaises, le tout fabriqué sur place par le Frère Blanchard.

Quant à la cuisine, elle est à peu près immangeable. Pourtant, en notre honneur, il y a chaque jour un plat de viande, — chose rare, — un ragoût de chèvre en l'espèce. La sauce, fort peu appétissante, doit probablement tirer sa couleur des mains du cuisinier, un joli enfant massaï répondant au nom de Tchacoula. La soupe est dans le même goût ; aussi se rattrape-t-on sur les pommes de terre frites. Par ce menu de gala, on peut se faire une

1. *Suite. Voyez p.* 395, 397 et 409.

idée du régal quotidien de ces Européens qui, pour boisson, n'ont que le *timbo* local, à la banane et au mil fermentés. Inutile de dire que les estomacs, délabrés par le climat et par cette nourriture mal préparée, font peu d'honneur au repas. Les ressources cependant ne manquent pas aux missionnaires de Kilema, comme à bien d'autres, mais il n'en est pas de même du savoir-faire.

Pendant les années de noviciat, les jeunes gens qui se destinent aux missions ne reçoivent vraiment pas une instruction suffisamment pratique. Ils s'embarquent, théologiens distingués, mais une fois en route, et arrivés dans l'intérieur du pays qu'ils doivent évangéliser, ils sont absolument incapables de préparer leurs aliments d'une façon convenable. L'art de faire une simple soupe aux légumes ou de griller une côtelette leur est souvent inconnu, et je dois dire que ce fut, pour les Pères de Kilema, une révélation quand mon camarade Gautier, après avoir regardé de travers, deux ou trois jours de suite, le quotidien ragoût de chèvre, prit d'une main ferme la cuiller du pot-au-feu et la queue du gril. De ce côté-là, du moins, notre passage à Kilema n'aura pas été inutile. Le P. Flick, après avoir appris à manger les jeunes artichauts à la croque-au-sel, — il en tripla de suite les plants, — put enseigner au cuisinier l'art des grillades de viande et diverses façons d'apprêter les nombreux et abondants légumes du potager.

Quant au P. Gommenginger, l'appétit lui était revenu subitement. Lui qui laissait passer flegmatiquement les plats de Tchacoula sans y toucher, avait demandé à Gautier, lorsqu'il faisait la soupe, de remplir la soupière jusqu'aux bords. Quand nous leur disions, à ces missionnaires si mal armés pour la vie du soldat en campagne qu'ils mènent constamment, qu'à côté de leurs études théologiques ils devraient au moins avoir quelques notions de cuisine pratique, il nous était facile de voir que nous prêchions à des convertis.

Comme tous les autres, ils avaient quitté la France pleins d'enthousiasme, ne pensant qu'à se rendre au plus vite dans les régions lointaines et sauvages, pour y porter la parole de Dieu. Quant à leur nouveau genre d'existence, quant aux privations et aux maladies qu'ils allaient affronter, avec le beau « je m'en fichisme » si français et qui nous donne souvent de si tristes résultats, ils les considéraient comme choses secondaires et indignes de leurs préoccupations. Semblables aux jeunes soldats, ils étaient partis ne rêvant que martyre, sans se préoccuper du pain qui, en donnant les forces nécessaires pour supporter les longues fatigues de la campagne, permet d'arriver au but.

Le plus curieux, c'est que parmi leurs directeurs il ne se soit trouvé personne pour leur dire que le soldat comme le missionnaire qui ne sait pas faire sa cuisine en campagne est vaincu d'avance.



LE PERSONNEL DE LA MISSION DE KILEMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsqu'on retrouve, en Asie ou en Afrique, les survivants de ces jeunes hommes pleins de santé, actuellement aux prises avec l'anémie et la dyspepsie provenant, pour une bonne part, de leur mode défectueux d'alimentation, ils ne pensent plus comme au moment du départ de France. Ils admettent alors fort bien que certaines modifications apportées dans la sainte routine des études du noviciat ne seraient pas sans utilité.

Ce qui me semble le plus étonnant, et aussi, je l'avoue, le plus incompréhensible, c'est que ces mêmes missionnaires, épuisés et souffrants, comprenant alors qu'il serait bon d'instruire et de prémunir leurs successeurs, n'en font absolument rien lorsque, à leur tour, ils sont, par hasard, nommés directeurs d'un noviciat. Rappelés en France, ils oublient les souffrances et les privations qu'ils auraient pu prévenir et qui



LE MARCHÉ DE KILEMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ont détruit leur santé — et les nouveaux missionnaires formés par eux partent aussi inexpérimentés, aussi mal armés que leurs devanciers. L'expérience, la perte de la santé, la mort faisant de sombres coupes parmi les jeunes missionnaires anémiés, en grande partie par la faute de leurs éducateurs, tout cela ne sert à rien. Au noviciat la règle est la règle, la routine est la routine.

En résumé, on peut dire que si les jeunes missionnaires partent fort bien préparés au point de vue moral, il en est tout autrement au point de vue matériel. Une fois arrivés à destination, ils ne s'occupent en rien de leur santé, imposant à leurs corps, sous un climat meurtrier, des fatigues et des privations auxquelles ils pourraient remédier, dans une certaine mesure, si on le leur avait appris.

Aussi qu'arrive-t-il?

Un rapide coup d'œil jeté sur le tableau nécrologique des missionnaires de la côte orientale d'Afrique va nous l'apprendre.

Dans ces dix dernières années, sur 48 missionnaires envoyés dans le Zanguebar, il en est mort 21. Sur ces 21, 13 ont disparu dans les cinq premières années de leur séjour, soit 5 moins de deux ans après leur arrivée, 2 au bout de trois ans, 2 après quatre ans et 4 dans leur cinquième année de mission.

La conclusion est facile à tirer de cet exposé. En accordant que 5 d'entre eux aient été enlevés par les maladies qui les ont saisis presque à leur arrivée, on peut avancer hardiment que les 8 autres, après trois, quatre et cinq années de dépenses physiques non suffisamment compensées, sont morts par suite de surmenage et de privations. La durée de leur existence eût certainement été prolongée s'ils avaient su et se nourrir et se soigner.

Et combien parmi les survivants ont été obligés de revenir passer en France six mois ou un an pour essayer de rétablir leur santé compromise, afin de pouvoir retourner dans leur mission!

Au point de vue de la stricte administration, apprendre aux missionnaires à savoir se nourrir, et même faire des dépenses supplémentaires pour leur envoyer des aliments, des conserves, du vin, serait une économie réelle en même temps qu'un acte de charité envers ses semblables. Grâce à une meilleure nourriture, l'anémie serait plus lente à envahir l'individu; en douze années de mission, beaucoup d'entre eux pourraient économiser à la maison mère un ou deux voyages en France et donner un travail effectif plus considérable. De cette façon tout le monde y gagnerait.

Ce que je viens de dire au sujet de la nourriture et de la cuisine, je pourrais le dire au sujet des notions de médecine. Certains missionnaires, comme ceux des Missions Étrangères, emportent avec eux quelques vagues données sur l'emploi des médicaments; d'autres partent pour les pays les plus malsains, sans savoir de quelle façon combattre les maladies qui les attendent.

Plus d'une fois, en route, j'ai vu, rangés dans la chambre du missionnaire, vingt ou trente flacons contenant divers médicaments. La plupart d'entre eux étaient intacts; ils renfermaient pourtant la vie de bien des gens qui, confiants dans le savoir de l'Européen, du seul blanc vivant au milieu d'eux, étaient venus lui demander de les guérir. Combien de ces pauvres sauvages, combien de ces noirs le missionnaire a vus mourir près de lui, gémissant sur son ignorance, alors qu'il avait sous la main le médicament sauveur! Oui, mais il ne savait pas.

Une demi-heure d'étude par semaine, pendant son noviciat, lui aurait suffi pour acquérir ces notions de médecine. Grâce à elles, bien souvent, il aurait pu en même temps que le corps sauver l'âme, qui serait venue à lui par reconnaissance.

Parmi les vieux missionnaires, un certain nombre, après des années de tâtonnements et d'expérience personnelle, sont arrivés à acquérir, par la pratique, ces précieuses notions qui leur permettent de rendre de grands services. Ils sont les premiers à reconnaître que c'est un des meilleurs moyens pour attirer les gens, gagner leur confiance, et qu'il serait à souhaiter que tout missionnaire fût suffisamment instruit sur ce point.

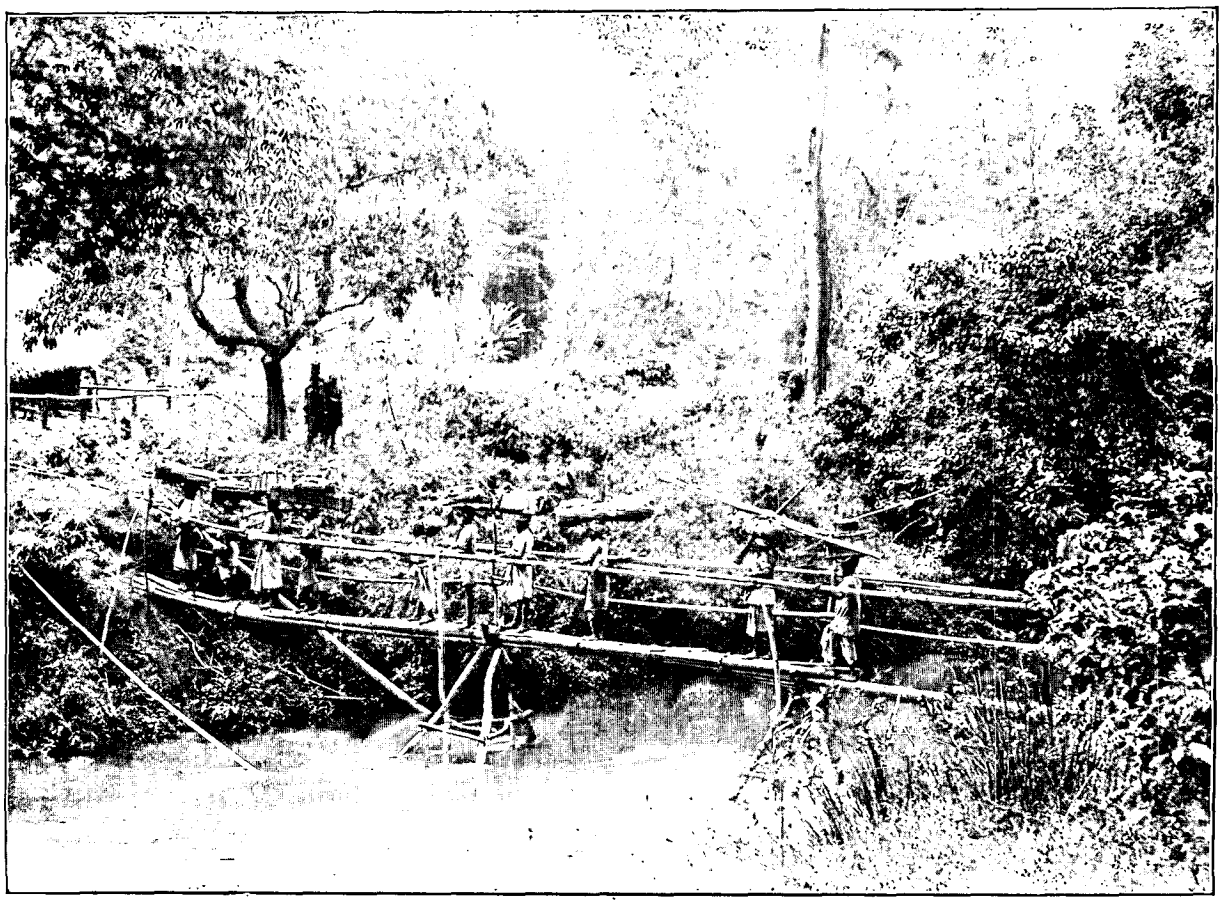
Mardi 7 août. — Un marché assez important se tient aujourd'hui à un quart d'heure de marche environ de la mission.

Il y a là plus de huit cents femmes, de tout âge, dont les nuances de peau varient du noir cirage au bistre clair. Celles qui ont fait toilette ce matin, en se barbouillant de la tête aux pieds avec du beurre mélangé à la terre rouge de Kilema, donnent une note brique foncée moins désagréable à l'œil qu'à l'odorat. Elles ont presque toutes, comme vêtement, une pièce d'étoffe jadis blanche. Quelques pagnes bariolés ou de couleurs voyantes égayent cet ensemble assez terne. Ce vêtement s'attache tantôt à la ceinture, tantôt au-dessus des seins.

Sauf deux ou trois de nos porteurs venus pour faire quelques emplettes, il n'y a pas un homme au marché.

Nous circulons au milieu de ce fouillis humain grouillant sans ordre aucun, enjambant des régimes de bananes, des sacs pleins de mil pour le *timbo*, écrasant des patates ou butant contre des sacs faits de feuilles de bananier et renfermant une terre salpêtrée. Ce sel de potasse, que les esclaves des Tchaga vont recueillir à certains endroits du pori d'Aroucha, sert à assaisonner les aliments. Il joue un grand rôle sur le marché tant comme objet de vente que comme article d'échange. La monnaie, en effet, n'existe pas ici, à moins qu'on ne veuille considérer comme telles les verroteries, le linge et le fil de cuivre venant de la côte.

Samedi 11 août. — Désireux de chasser, nous redescendons dans le pori accompagnés du supérieur de la Mission et choisissons, pour camper, un emplacement situé sur le bord de la forêt de Kahé. Le terrain aride et rocailleux est parsemé d'arbres rabougris. Aux branches des plus grands sont suspendus des billots



PONT EN NERVURES DE RAPHIA SUR LE LOUMI (PAGE 426). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FOUMBA ET BOÏAMLAKÉ (PAGE 429). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de bois creusé où viennent se fixer les essaims d'abeilles en quête d'un domicile. Nous sommes ici sur un éperon du territoire anglais pénétrant d'une façon assez notable dans la partie allemande. Les ruches d'abeilles ne seraient pas étrangères à ce fait, paraît-il, car voici, sous toute réserve, ce que l'on raconte :

Lorsque la commission de délimitation anglo-germanique eut à établir la ligne frontière des territoires allemand et britannique, elle tint particulièrement compte des accidents de terrain. Arrivée dans l'immense plaine qui s'étend entre Taveta et Kahé, elle ne sut trop sur quoi se baser. L'idée fut alors émise que, Taveta étant sur territoire anglais, on pourrait équitablement considérer comme anglaise toute la partie de la plaine sur laquelle les gens de Taveta avaient, en quelque sorte, fait acte de propriété en accrochant des ruches aux arbres. Cette proposition ne fut pas perdue pour tout le monde, et, quand la Commission de délimitation reprit ses travaux, la poursuite de ces ruches lui fit faire un notable crochet vers l'Est, et donna aux Anglais toute cette partie du terrain.

Mardi 14 août. — Après une tentative de chasse infructueuse dans la forêt de Kahé, nous voici de nouveau installés à Loutchoro, et c'est avec plaisir qu'au matin nous nous retrouvons dans l'immense plaine où nous avons déjà fait de si beaux coups de fusil.

En quatre jours, nous jetons bas sept zèbres et seize grandes antilopes.

Le 17, vers midi, les porteurs envoyés à Kilema reviennent accompagnés de plusieurs chrétiens de la Mission, ce qui nous permet d'expédier, le soir même, de nouvelles caravanes chargées de viande, l'une sur Taveta et l'autre sur Kilema.

Un Massaï et deux hommes de Taveta, aimables parasites qui du reste avouent franchement ne nous suivre « que dans l'espoir d'avoir encore beaucoup de viande à manger », s'offrent pour nous conduire au marais du Rhombo. On nous parle des alentours de ce marécage comme d'un merveilleux territoire de chasse : aussi décidons-nous d'y transporter nos tentes. Après trois heures de marche, un bouquet de grands arbres nous attire par son ombrage. Les hommes se mettent de suite à débroussailler à grands coups de coutelas, et bientôt nos tentes se dressent, les feux s'allument : c'est le campement du Rhombo. Le marais, tout proche du camp, est un vaste espace de terrain détrempé où la boue et l'eau disparaissent sous un épais manteau de hautes herbes et de joncs. Un sentier frayé par les animaux en côtoie le bord et nous fait passer devant de petits arbustes au feuillage épais, transformés en postes d'affût par les chasseurs indigènes.

*

Mardi 21 août. — Comme nous terminons notre repas du soir, après deux jours de chasses fructueuses, nous voyons trois voyageurs armés de l'arc et du cimé se diriger vers les tentes.

C'est le grand sorcier des Kamba accompagné de deux indigènes, qui viennent nous saluer.

Le sorcier, long et maigre, porte suspendu à son cou, outre sa tabatière, plusieurs amulettes. Un Kamba le suit, chargé d'une quantité de petites courges renfermant les médicaments et les ingrédients nécessaires à l'exercice de la double profession de médecin et de sorcier. Son autre compagnon est un Tchaga, beau garçon à la figure ouverte, que Mareale, se sentant malade, a dépêché dans l'Ou-Kamba pour lui ramener ce sorcier dont la réputation s'étend au loin.

Mon premier soin, après avoir répondu à leur salut, est de les photographier. Comme ils se prêtent de fort bonne grâce à cette petite opération, il leur est octroyé à chacun une épaule d'antilope. Nous sommes bientôt les meilleurs amis du monde.

Gautier, désireux de faire connaître à ce personnage les produits européens, lui sert successivement des confitures, de la chartreuse, du vin, du rhum et du cognac. Par sa mimique il nous fait comprendre que toutes ces choses inconnues sont délicieuses. Devenant bientôt expansif, il ouvre ses petites gourdes, nous montre les médicaments qu'elles renferment : des simples, du tamarin pilé, etc., et promet de nous dévoiler ses secrets quand nous nous reverrons à Kilema.

Pour le moment, pressé de se rendre à l'appel du sultan de Marangu, il n'en a malheureusement pas le temps. Dans l'intérêt de son malade, j'ai toutes les peines du monde à empêcher Gautier de lui faire déguster de nouvelles choses, et c'est très ému qu'il nous quitte pour suivre son guide. Je doute fort que Mareale le voie cette nuit.

Jeudi 23 août. — Pendant le déjeuner nous voyons arriver un grand diable de noir, long et maigre comme une perche. C'est un confrère malheureux, un chasseur kamba qui vient nous demander un peu de viande. Depuis quatre jours il n'a tué aucun animal et, par suite, rien mangé. Séance tenante on lui octroie toute la cage thoracique d'un congoni. Silencieusement il plante en terre un long piquet, y accroche sa portion, allume son feu, tire son couteau et détache un filet long de quarante centimètres. Alors, accroupi près du foyer, il mange. D'un mouvement automatique la main gauche porte à la bouche le long filet saignant et cru, les dents en saisissent une partie ; le couteau manœuvré par la main droite passe à quelques centimètres des lèvres et le morceau disparaît. Le filet tout entier est ainsi avalé en quelques minutes.

Se sentant mieux, le brave homme nous demande alors la permission de nous amener ses deux compagnons de chasse et de jeûne. Ils ne tardent pas beaucoup à se montrer. Cachés non loin du camp, ils devaient attendre avec impatience leur camarade, plus brave qu'eux, pour connaître l'accueil qu'il avait reçu.



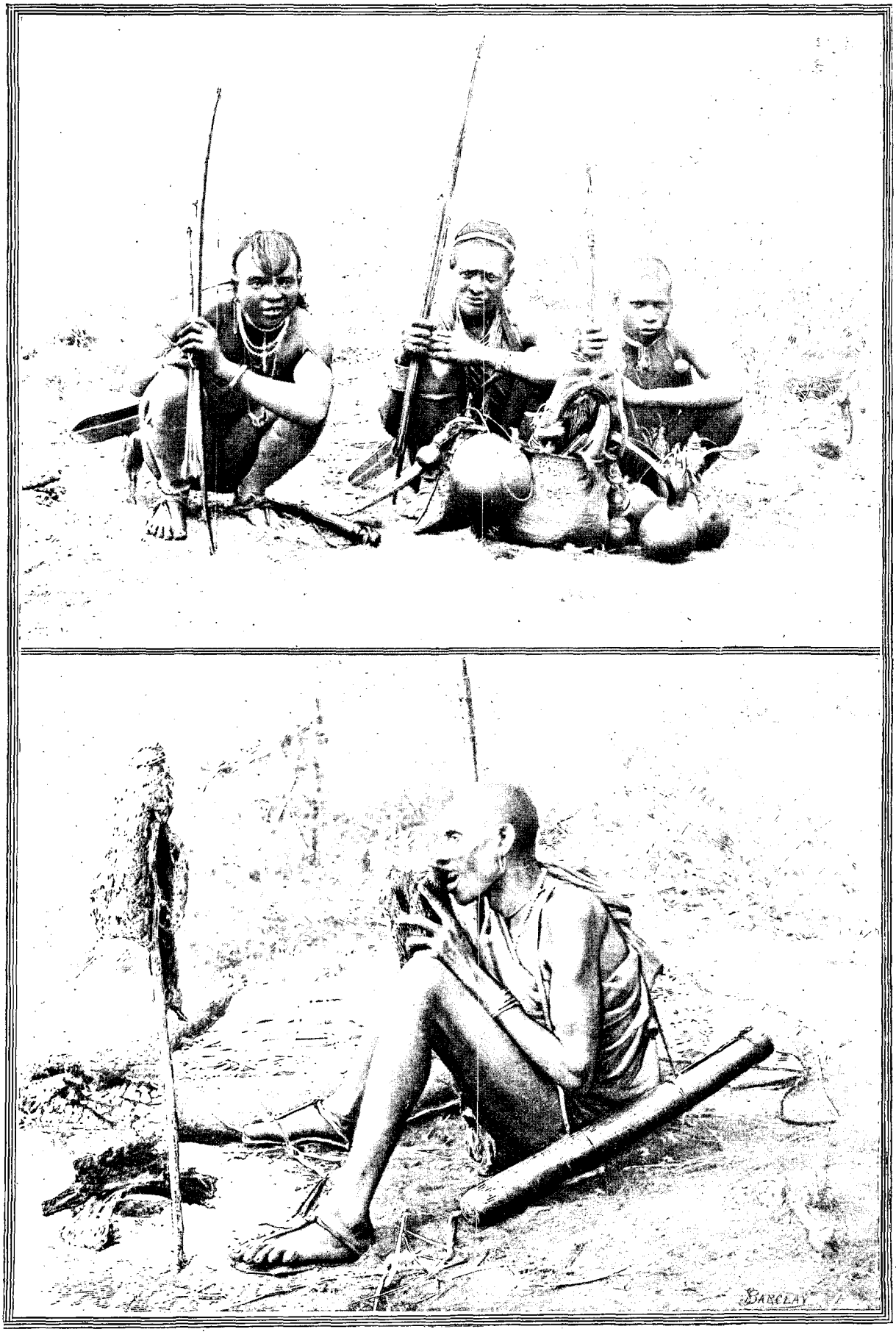
CHAPELLE DE LA MISSION PROTESTANTE A TAVETA. — DESSIN DE BOUDIER.

Inutile de dire qu'ils font honneur aux côtelettes moitié sang, moitié charbon, et qu'il faut, pour le soir, leur donner un nouveau quartier d'antilope.

Par amour du changement nous décidons de regagner Kilema, et, le soir même, nous allons demander à dîner au Révérend Stegall, chef de la mission protestante de Taveta.

Un des Révérends, un Bulgare, nous fait visiter le potager, la bananeraie, les défrichements récents de la mission. La promenade se continue sous les magnifiques arbres de la forêt que les dernières heures du jour parent d'une poésie tout à la fois douce et triste.

Sur le bord du Loumi, que traverse un gracieux et léger pont fait entièrement de nervures de raphia, s'élève la chapelle que les missionnaires anglais sont en train d'édifier. Là encore, presque toute la charpente



LE GRAND SORCIER. LE CHASSEUR AFFAMÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

est en nervures de raphia, et le toit recouvert de chaume donne à cette construction de forme originale un air tout à fait champêtre.

De retour à Kilema, nous remarquons un certain mécontentement de la part des porteurs vis-à-vis de Souedi, le chef de la caravane. Gautier se livre à une petite enquête.

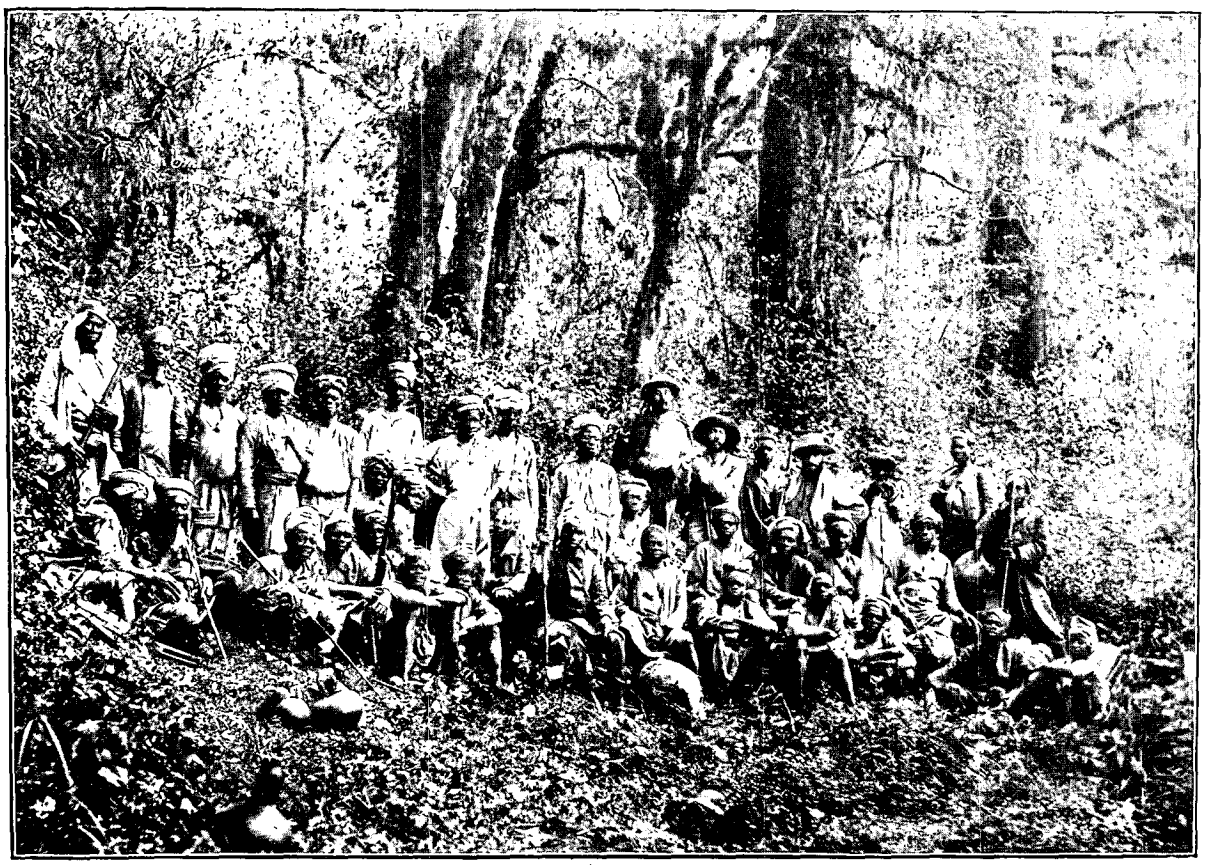
Nous-mêmes, depuis la conduite bizarre de Souedi, lors de notre excursion au lac Chala, nous ne sommes guère satisfaits de lui. L'homme de confiance que nous avait envoyé en cours de route Mgr de Courmont, Pierre-Marie, et Rubini, chef des askaris, interrogés, Gautier apprend : que Souedi a volé du linge aux distributions de *pocho* à M' Kouloumi et à Boura ; qu'il a détourné une notable quantité de la viande expédiée de Loutchoro et du Rhombo à Taveta, pour en faire des largesses à ses amis ; que sur les objets obtenus en échange de notre chasse il a mis de côté, pour lui, la farine et n'a distribué aux porteurs que les bananes et les haricots du pays ; qu'il connaissait parfaitement la route pour aller de Loutchoro au lac Chala. Froissé de ce que nous ne lui avions pas fait part, la veille, de nos projets, non seulement il avait dit ne point connaître le chemin, mais il avait, de plus, défendu aux porteurs de nous l'indiquer ; qu'enfin, ce matin même, sans demander la moindre autorisation, il avait envoyé deux hommes à Motchi pour lui chercher un objet quelconque.

N'ayant plus confiance dans Souedi, nous décidons, séance tenante, d'épurer notre caravane.

A 2 heures de l'après-midi, Rubini part pour Mombaz avec 18 hommes comprenant les malades et les mauvaises têtes. Il remettra à M. Dick une lettre relatant tous nos griefs contre Souedi, dont on lui annonce la prochaine arrivée à la côte. De plus, Rubini est chargé de former une caravane de 25 hommes pour nous ravitailler. Il part content, emportant la promesse d'être nommé chef de la caravane à son retour, s'il s'acquitte bien de sa mission.

Quant à Souedi, qui n'a l'air de se douter de rien, nous le gardons quelques jours encore près de nous pour permettre à Rubini d'agir sans entrave. Une certaine animation règne aujourd'hui à la mission, car c'est jour de beurrage. Les trous creusés pour extraire l'argile destinée à la fabrication des briques et au fond desquels l'eau des pluies s'est accumulée, sont transformés en baignoires par les gamins qui, après y avoir barbotté, viennent se grouper autour d'un des missionnaires. Celui-ci plonge une cuiller dans un pot de beurre et chacun reçoit sa portion dans le creux de la main ou sur un morceau de papier.

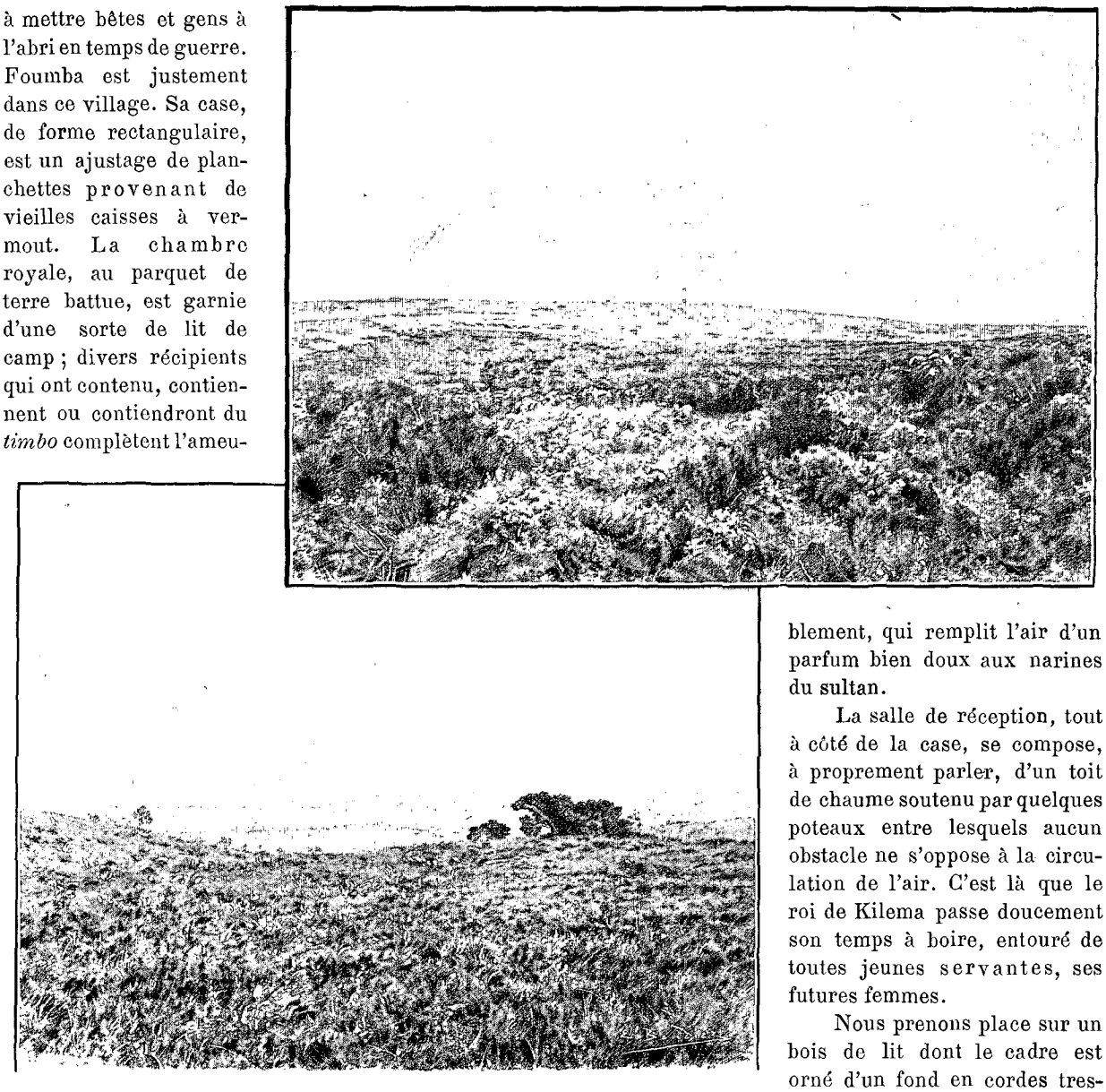
Se retirant alors à l'écart ils mettent habit bas et se frottent de la tête aux pieds. Ce graissage a lieu tous les quatre ou cinq jours et rend ces petits Tchaga et ces petits Massaï aussi luisants que joyeux.



LA CARAVANE DANS LA GRANDE FORÊT (PAGE 430). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vendredi 7 septembre. — Après une nouvelle excursion de chasse dans le pori, accompagnés cette fois du P. Flick, notre premier soin est de nous débarrasser de Souedi en l'adressant à M. Dick.

Dans l'après-midi, le P. Flick, Gautier et moi allons visiter un des villages de Foumba où se trouvent des souterrains destinés à mettre bêtes et gens à l'abri en temps de guerre. Foumba est justement dans ce village. Sa case, de forme rectangulaire, est un ajustage de planchettes provenant de vieilles caisses à vermout. La chambre royale, au parquet de terre battue, est garnie d'une sorte de lit de camp ; divers récipients qui ont contenu, contiennent ou contiendront du *timbo* complètent l'ameublement, qui remplit l'air d'un parfum bien doux aux narines du sultan.



LE KIBO VU À 3 000 ET À 4 500 MÈTRES D'ALTITUDE. — DESSINS DE BOUDIER.

La salle de réception, tout à côté de la case, se compose, à proprement parler, d'un toit de chaume soutenu par quelques poteaux entre lesquels aucun obstacle ne s'oppose à la circulation de l'air. C'est là que le roi de Kilema passe doucement son temps à boire, entouré de toutes jeunes servantes, ses futures femmes.

Nous prenons place sur un bois de lit dont le cadre est orné d'un fond en cordes tressées remplaçant avantageusement le sommier dans les pays chauds. Aux pieds de Foumba installé dans un fauteuil pliant, ministres et femmes viennent s'accroupir. Aussitôt le *timbo* nous est apporté dans une calebasse fixée au bout d'un long manche. Notre hôte, avant de nous l'offrir, en boit une bonne gorgée pour nous prouver que ses intentions sont pures. Moualimou étant délaissée, par suite d'un désaccord survenu dans le ménage royal, nous demandons à voir la favorite du moment. Mme Boïamlaké est une assez jolie personne pour une femme Tchaga; elle est bien faite, mais sa physionomie est loin de dénoter une finesse extrême. Désireux de photographier ce couple, j'incite Foumba à prendre sa favorite sur ses genoux. « On n'agit pas autrement », lui dis-je, dans les pays civilisés. Mais sa perplexité ne faisant que croître, — la femme étant considérée ici à peu près à l'égal d'un meuble, — nous prenons un moyen terme en plaçant Boïamlaké à côté de lui, sur le même fauteuil, le bras de l'un passé autour du cou de l'autre.

Comme le brouillard se dissipe peu à peu sur les cimes de la montagne et que le temps est fort beau, nous décidons de commencer demain l'ascension du Kilima Ndjaro.

Les trente porteurs qui doivent nous accompagner reçoivent dix couvertures, une pour trois, — c'est tout

ce que nous pouvons faire, — et une double distribution de *pocho*. Le lendemain à 11 heures nous quittons la Mission, et dans la soirée nos tentes se dressent en pleine forêt, au centre d'une vaste clairière.

Il est 7 heures du matin quand nous reprenons notre ascension. La caravane entre de suite dans la forêt. Le sentier fort étroit serpente au milieu de grandes herbes et de plantes des régions tropicales. De nombreuses fleurs, semblables à des glaïeuls, jettent des notes jaunes et rouges sur tout un fouillis d'arbustes aux feuilles découpées, tandis qu'au-dessus de nos têtes se balancent les voûtes vert sombre de la haute futaie.

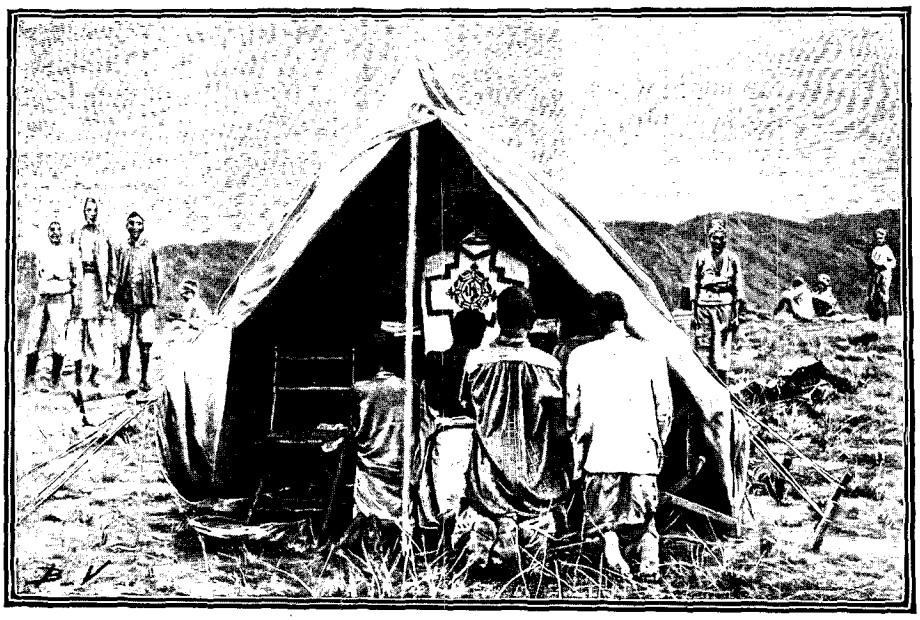
Le silence religieux des grands bois est maintenant troublé par un léger sussurement qui va grandissant tandis que nous approchons d'un ravin d'une fraîcheur exquise. Quelques pierres nous permettent de franchir un ruisselet qui tombe de cascatelle en cascatelle sur des roches couvertes de parasites et d'un tapis de mousse comme si elles craignaient de rayer de leurs arêtes trop vives le cristal qui les caresse. Il y a là des sous-bois, des coins de verdure d'une beauté, d'une sauvagerie, d'une poésie indescriptibles. Tout le long de ce petit cours d'eau, source de vie, surgissent des arbres magnifiques, piliers superbes d'une cathédrale de verdure dont les voûtes tremblantes seraient de feuillages et les murailles une merveilleuse draperie de lianes aux pendentifs fleuris. Des balsamines et de nombreuses autres fleurs rehaussent de violet, de rose, de jaune, cette merveilleuse végétation.

Des géants effondrés sous le poids des ans gisent dans un linceul de capillaires et de mousse. Sur leurs troncs pourris les parasites jettent une verte tunique brodée d'orchidées. C'est la nature elle-même dans son merveilleux chaos, la nature que l'homme ne peut pénétrer que le sabre d'abatis à la main et en foulant des siècles de choses mortes où la vie présente puise son surcroît de sève.

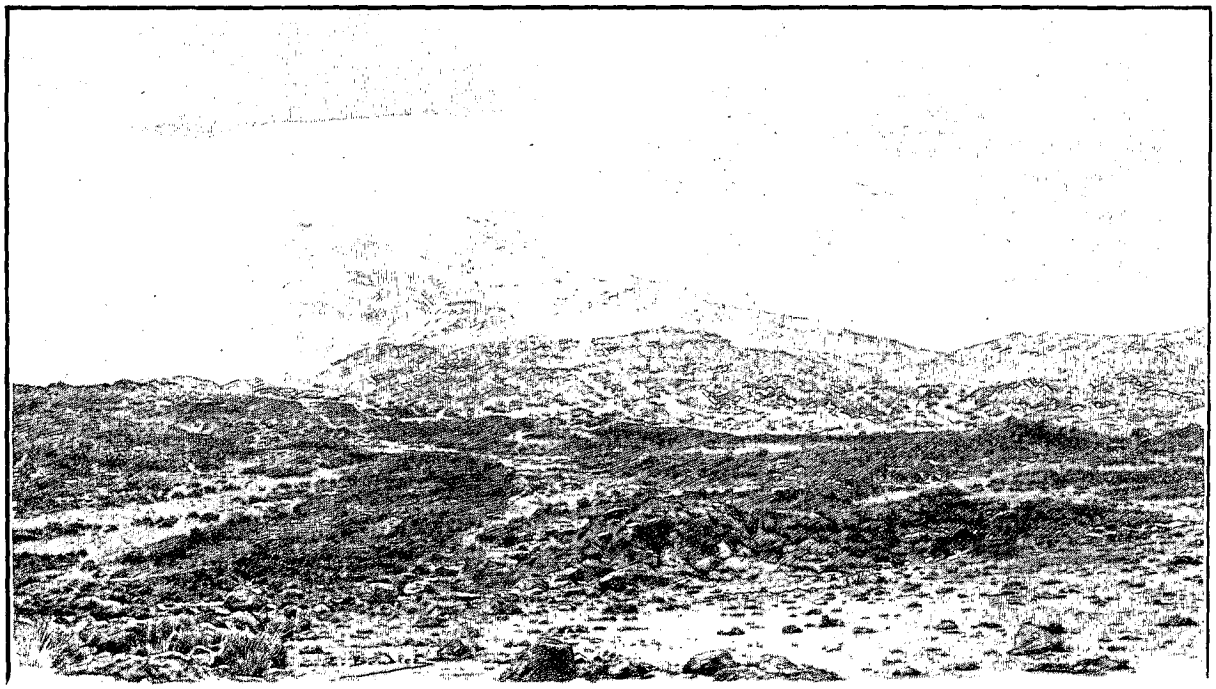
Au fur et à mesure que nous nous élevons, les traces d'éléphants deviennent plus nombreuses. Les arbres se rapetissent ; à leurs troncs noueux poussent des branches multiples. Plus trapus, plus serrés les uns contre les autres, ils semblent déjà se prémunir contre le froid. La forêt des climats tempérés a remplacé la serre chaude des tropiques ; l'air se rafraîchit notablement, et, revivifiés par cette température d'octobre, nous montons toujours.

Encore une fois la forêt a changé d'aspect. Les arbres frileux s'enveloppent de parasites. Au-dessus de 2 500 mètres, nous ne voyons plus guère que des bruyères arborescentes. L'humidité froide suinte partout : c'est la sombre forêt des pays du Nord. Les arbres ont sorti leurs fourrures : manteaux de lichens et pelisses de mousse au long poil.

On comprend facilement que cette forêt sombre, humide et triste, impressionne et effraye les gens du bas de la montagne, habitués au chaud soleil et à la fraîche verdure des bananeraies. Aussi est-ce toujours avec une crainte religieuse qu'ils traversent les grands bois que leur imagination peuple de génies et au-dessus desquels, au milieu de vastes espaces déserts, se dresse dans toute sa majesté l'étincelant Kibo, la demeure du *Ngai*. Subitement à 3 000 mètres d'altitude, après quatre heures d'ascension, nous passons de la pénombre à la pleine lumière, la forêt cesse brusquement. Un immense espace s'étend devant nous, nu, désert et froid, s'élevant et se terminant en deux pointes colossales, le Kimaouenzi et le Kibo. Au moment où nous débouchons sur cette steppe, les glaciers resplendissant au soleil nous arrachent un cri d'admiration ; mais bientôt un voile de nuées vient les cacher à nos regards. Les premiers plans de cet immense espace sont couverts d'une herbe haute et épaisse d'où émergent quelques bouquets isolés de bruyères arborescentes. Puis l'immense plaine se continue en une pente d'abord assez douce coupée par des ressauts de terrains et des ravins. La pente devient plus rapide, les rochers forment des étages plus rapprochés, l'espace se rétrécit et se limite enfin entre le Kimaouenzi et le



LA PREMIÈRE MESSE DITE EN AFRIQUE À 4 500 MÈTRES D'ALTITUDE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE KIBO À 5 200 MÈTRES D'ALTITUDE. — DESSIN DE BOUDIER.

Kibo en une selle de 12 à 14 kilomètres de longueur. Le campement s'établit à l'orée de la forêt. Dans la soirée le thermomètre marque 7° centigrades, et les hommes, serrés les uns contre les autres autour des feux, grelottent sous les coups d'aile d'une froide brise.

La lune est dans son plein et l'atmosphère d'une pureté inouïe. Nulle brume ne voile le Kibo et le Kimaouenzi : celui-ci, à peine tacheté de neige, dresse vers le ciel ses arêtes dentelées. Lui faisant face, le dôme neigeux du Kibo semble phosphorescent dans la nuit. Miroir immense, il radie vers l'infini les rayons de la lune ; magnifique et grandiose spectacle d'une ineffable beauté. Le lendemain au matin le thermomètre marque 8° ; le vent est tombé, il fait un temps délicieux.

Mercredi 12 septembre. — Dès que vers 11 heures les hommes envoyés à Kilema pour y chercher la boîte de mission oubliée par le Père sont signalés, ordre est donné de lever le camp et, à 11 heures et demie, nous nous mettons en route, suivant une direction reconnue par mes compagnons. A partir d'ici, en effet, nous sommes nos propres guides, car il n'est jamais venu à l'idée d'un indigène de monter au delà de la grande forêt. Mourrait sûrement en route celui qui voudrait arriver à la demeure du *Ngaï*, de Dieu.

Pendant plus de cinq heures nous montons au travers d'un paysage grandiose par son immensité ; aux grandes herbes ont succédé des rochers tapissés de larges plaques de lichen et de vastes espaces couverts de sable où toute vie semble avoir pris fin. Cependant nous y rencontrons des traces de grandes antilopes et de buffles. Gautier a même l'occasion de tirer, sans succès malheureusement, une sorte de mouton sauvage au poil roux. Les dernières fleurs que nous cueillons, à 4 500 mètres d'altitude, sont des immortelles.

Nous sommes sur la selle du Kilima Ndjaro. Les hommes harassés ne pouvant aller plus loin, le camp s'établit à peu de distance de la base du Kimaouenzi. La lune brille, le ciel est d'une merveilleuse pureté, il gèle, et les conversations vont leur train, lamentables. Tous les porteurs sont persuadés qu'ils vont mourir. Mais une abondante distribution de thé bien chaud et bien sucré remonte les courages et réchauffe les corps, les langues se délient, le feu pétille et chacun s'apprête à passer la nuit de son mieux. Quant à nous, nous nous enveloppons dans nos habits d'hiver, tirés pour la première fois.

Le ciel est pur comme dans les belles nuits d'Orient. La lune brille et les étoiles scintillent avec cette clarté particulière aux nuits claires et froides d'Europe ; tous les moindres détails des objets qui nous environnent sont éclairés comme en plein jour. Derrière nous, à nos pieds, masquant le pori et nous faisant mieux sentir encore notre isolement, une mer de nuages s'étend au loin. De cet horizon d'en bas nos regards montent, montent sur l'immense plaine désertique qui s'étend au-dessous de nous, tout autour de nous, pour venir se terminer en deux pointes glorieuses.

Grâce à la transparence de l'air, le Kimaouenzi nous semble à portée de la main. Nos regards suivent les profonds sillons creusés par les siècles sur les flancs de ce géant, et vont se perdre aux dentelles de sa crête déchiquetée et vierge encore de tout contact humain. Sa masse sombre, qu'éclairent par endroits des amas de

neige, se détache nettement sur le bleu du ciel, dont les lueurs se jouent à son sommet au travers des mille déchirures de son front gigantesque.

En face de lui, son frère aîné le Kibo chante dans l'éther la gloire et la puissance de Dieu. Rien ne saurait dépeindre ce merveilleux glacier à la forme harmonieuse dressant sa tête à plus de 6 000 mètres dans l'azur du firmament et reflétant tout autour de lui dans l'espace, perle colossale, la douce lumière de la lune.

Sur cette montagne dominant tout le continent noir, seuls, isolés du reste des humains, devant ce majestueux spectacle de grandeur, de lumière et de sérénité, nous nous sentions au-dessus de la terre, bien loin du monde, bien près de Dieu.

Jeudi 13 septembre. — A 5 heures et demie du matin, les porteurs, moitié riant d'être encore en vie et moitié morts de froid, ramassent avec stupéfaction sur les flaques d'eau des morceaux de glace de 4 centimètres d'épaisseur. Le thermomètre est descendu à — 4°,3. Sous la tente le Père dresse un autel improvisé, formé de caisses superposées et c'est avec une profonde émotion que nous assistons à la première messe dite en Afrique à 4 500 mètres d'altitude.

Accompagnés seulement de trois hommes de bonne volonté, nous continuons notre ascension, dirigeant nos pas vers le Kibo. Le sol mouvementé est très rocailleux. Après avoir franchi un profond ravin, chacun choisissant son chemin, nous atteignons le sommet de la selle du Kilima Ndjaro. Là s'étend un vaste espace de sable et de terre friable où nous relevons encore des traces de buffles et d'antilopes. La marche y est fatigante, et, lorsque nous commençons à gravir les pentes du Kibo, la sueur perle à nos fronts bien que nous soyons en costume de toile. Arrivés aux premières neiges, qui sont à une altitude très élevée à cette saison de l'année, nous nous arrêtons. Le but que nous nous étions proposé est atteint.

Nous pensons bien un moment à faire transporter le camp ici pour tenter demain une ascension plus complète du Kibo ; mais n'ayant pour escalader cet immense glacier, ni pics, ni crampons, ni sacs de fourrures, nous n'en pouvons espérer atteindre le sommet. D'autre part, il serait peu humain d'infliger à nos hommes une nouvelle nuit encore plus froide que la précédente, nuit qui pourrait coûter la vie à plusieurs d'entre eux. Aussi renonçons-nous à ce projet.

Après une salve de mousqueterie, montés tous trois sur un rocher, à 5 200 mètres d'altitude, nous vidons un verre de champagne frappé dans les neiges éternelles du Kibo en chantant à pleins poumons la *Marseillaise* et en criant : « Vive la France ! » Inscrivant alors nos noms à la date du 13 septembre 1894 sur un morceau de papier, nous glissons ce document dans la bouteille de champagne qui, enveloppée dans son paillon et entourée de pierres, est laissée sur le rocher en témoignage de notre ascension. Le Dr Mayer est le seul qui, après deux tentatives infructueuses, soit arrivé au sommet du Kibo, 6 010 mètres.

Pendant notre absence, Pierre-Marie, sur l'ordre du Père Gommenginger, a fait confectionner avec deux morceaux de bois de chauffage apportés de Kilema, une croix qui est, à notre retour, dressée à la place même où le saint sacrifice de la messe a eu lieu. Un document relatant ce fait est introduit dans un flacon d'eau de mélisse des Carmes que nous attachons à la croix avec un bouquet d'immortelles.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



LA « MARSEILLAISE » AU KILIMA NDJARO.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA MISSION DE KIBOCHO (PAGE 433). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

V

Réception chez Sina. — Les Massaï. — Retour à la côte. — Bagamoyo.



TYPE MASSAÏ. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Vendredi 14 septembre. — A sept heures du matin, nous disons au revoir au P. Gommenginger. Accompagné de trois hommes, il retourne à Kilema, tandis que nous nous dirigeons sur Kibocho.

Nous descendons rapidement. Ici, les arbres paraissent plus grands, plus chargés de parasites que sur le versant de Kilema; la forêt, humide et froide, semble plus sombre, plus majestueuse encore.

De vastes clairières aux grandes herbes profondément sillonnées par les éléphants jettent des taches de clarté dans la demi-obscurité du sous-bois et parfois le regard, s'échappant par ces trouées, caresse en passant les cimes séculaires, pour aller se perdre au loin dans le pori.

En maints endroits, le sentier est obstrué par des arbres tombés les uns sur les autres et dont les troncs réunis par un inextricable réseau de lianes forment de véritables barricades qu'il faut escalader.

Nous voici sur un éperon élevé d'où la vue s'étend libre et magnifique sur la masse sombre de la forêt de Kahé et les vastes plaines d'Arucha; c'est à regret que nous détachons nos regards de ce merveilleux panorama, si grandiose dans sa simplicité.

L'Ourou, que nous traversons, est un pays très accidenté, fertile et riche. Malheureusement il a pour voisin Sina, le sultan le moins scrupuleux et le plus puissant de la montagne.

Pendant de longues années cette malheureuse province fut mise en coupe réglée par ce tyran. Ses troupes tombaient à l'improviste sur les Oua-Ourou, gens pacifiques, pillaient et saccageaient tout, massacrant ceux qui tentaient la moindre résistance, emmenant les autres comme esclaves. Ces derniers étaient vendus aux Arabes contre de la poudre et des fusils ou contre tout autre objet convoité par Sina.

Il fallut peu d'années pour faire de l'Ourou un désert, ceux qui avaient fui redoutant de revenir chez eux.

Nous filons par des sentiers tortueux, suivant parfois les larges et récents sillons laissés par les éléphants au travers des bananeraies, descendant des ravins presque à pic, obligés de nous arrêter de temps en temps pour permettre à la caravane qui s'égrène de se rassembler. La marche devient éreintante. Successivement

1. *Suite. Voyez p.* 385, 397, 409, 421.

nous franchissons cinq grands ravins très profondément encaissés : ce sont des abîmes de verdure au fond desquels coule une eau limpide; le paysage est magnifique, mais les pentes sont terriblement raides.

Enfin, à sept heures et demie du soir, après dix heures de marche, nous atteignons la mission de Kibocho. Les bâtiments, situés à 1 300 mètres d'altitude, garnissent les trois côtés d'un carré. Ils comprennent la chapelle, le magasin, l'école, la maison d'habitation, et un vaste hangar ouvert de tous côtés, atelier de menuiserie d'où sont sortis les charpentes et les meubles provisoires. Ces constructions sont recouvertes d'un toit de chaume et leurs murs, faits de terre glaise et blanchis à la chaux, s'effritent au moindre contact.

Dans l'après-midi de samedi, trois messagers viennent nous saluer et nous demander à quel moment nous comptons faire visite au roi. « Prévenez Sina, leur dit le Père, que nous irons demain à trois heures. J'accompagnerai ces messieurs qui sont Français et n'ont pas plus que moi l'habitude d'attendre. Donc, si demain Sina n'est pas là pour nous recevoir, nous nous en irons. »

Dimanche 16 septembre. — La chapelle n'est guère plus brillante ici qu'à Boura et l'intérieur en est bien pauvre. Quant au costume des enfants de chœur, il se compose d'une vieille chemise de nuit, largement bordée de rouge par en bas. L'assistance à la messe, composée en grande partie de curieux, est assez nombreuse.

Aujourd'hui, c'est jour de grand marché. Pour y aller, nous suivons la nouvelle route faite par les missionnaires. Elle zigzague sur les flancs d'un profond ravin et représente, avec le pont primitif permettant de franchir le torrent qui roule au fond de cette gorge, un travail fort important.

La description du marché de Kilema pourrait s'appliquer en tous points à celle du marché de Kibocho, avec cette seule différence que le costume des femmes est ici beaucoup plus sommaire.

Un bruit de sonnettes attire notre attention et nous voyons passer des jeunes filles de seize à vingt ans, les jambes, les cuisses et le bas des reins ornés de clochettes. Elles se sauvent en nous apercevant, égrenant derrière elles les sons métalliques de leurs nombreux grelots.

Ces jeunes filles sont en quête d'un mari. Pour faire connaître qu'elles sont aptes à devenir de bonnes épouses, elles se vêtent ainsi de clochettes — en d'autant plus grande quantité que la situation de leur père est plus élevée — et vont, un bâton à la main, au travers des marchés et des chambas. Là, elles dansent en faisant résonner leurs clochettes et récoltent des cadeaux : verroteries, bananes, etc., qu'elles rapportent chez leurs parents, ou un époux qu'elles gardent pour elles. Cette course au mari dure parfois trois ou quatre mois pendant lesquels la jeune fille est d'un très bon rapport pour sa famille.



FEMME ET JEUNE FILLE MASSAÏ. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

A trois heures, suivis d'un cortège assez important composé des enfants de la Mission et de nos porteurs, nous nous rendons chez Sina.

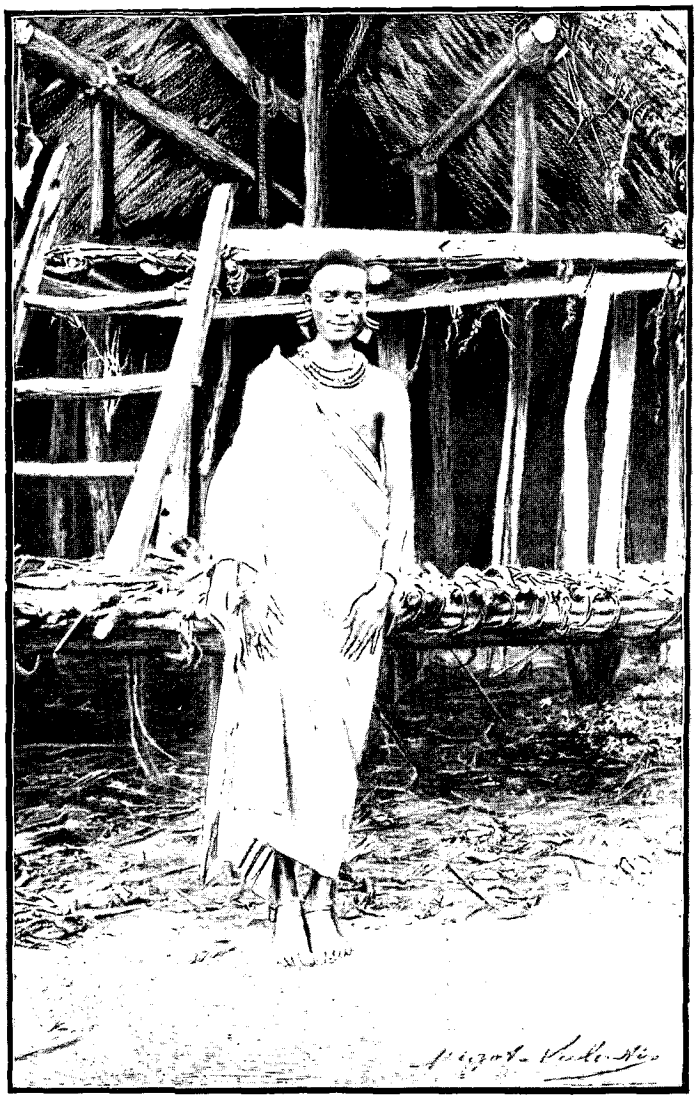
Les diverses enceintes de sa boma, limitées par d'épaisses haies de dracénas poussant accolés et entrelacés les uns aux autres, communiquent entre elles par de petites portes ogivales surbaissées, à la mode du pays. La porte d'entrée, renforcée de grosses pièces de bois, se ferme à l'aide d'une énorme planche percée de trous permettant d'envoyer balles et flèches à l'ennemi.

La seconde enceinte, où nous arrivons presque à quatre pattes, est pleine de monde : Sina entouré de ses guerriers et de ses courtisans vient au-devant de nous.

Escortés des gens du sultan, auxquels sont venus se mêler les nôtres, nous nous dirigeons vers une vaste case ouverte, dont le plancher formé de rondins s'élève sur pilotis à un mètre au-dessus du sol. Une épaisse toiture de chaume de forme ogivale donne à cette salle de réception un aspect assez original. Chacun s'installe de son mieux, nos présents sont apportés, et parmi eux les bouteilles de tafia ont quelque succès.

Un grand verre est immédiatement rempli d'eau-de-vie; nous y trempons nos lèvres et le passons à Sina,

qui, après y avoir goûté, le fait circuler à la ronde, chacun en prenant une petite gorgée. Etonné de cette sobriété, le P. Rhomer en fait la remarque. « Je ne veux pas boire à présent, dit le sultan, car lorsque je suis soûl je bats mes gens et ils me trouvent méchant. Ce sera pour plus tard. » Et il donne l'ordre d'emporter les autres bouteilles. Ses courtisans et tous ceux qui l'entourent sont attentifs à ses moindres gestes. Il ne peut ni tousser, ni cracher, ni se moucher, ni éternuer, ni se lever, enfin il ne peut rien faire sans qu'aussitôt chacun le salue d'un *Adiambo manghi* « A ta santé, seigneur ».



LE FILS DE SINA (PAGE 436). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Deux hommes apportent alors une énorme pièce de bois creusée renfermant du timbo. Une pleine calebasse est présentée à Sina ; il en boit une gorgée pour nous montrer que nous n'avons rien à craindre et nous la présente. Chacun y trempe ses lèvres, mais une fois entre les mains de nos hommes elle est rapidement épuisée. Les calebasses succèdent aux calebasses jusqu'à ce que le grand récipient soit vide.

De taille moyenne, le cou enfoncé dans de larges épaules, Sina a tout à fait le type du montagnard trapu et vigoureux, à la démarche un peu lourde. Sa tête carrée dénote la volonté et l'entêtement. Deux petits yeux bilieux et injectés de sang soulignent la dureté des traits de son visage et ne donnent pas précisément à sa physionomie un air de bonté.

Il succéda à son frère, qui avait commencé la grandeur de Kibocho, et adopta sa politique. Se faire d'un voisin un ami et un allié pour combattre et écraser un autre voisin, s'entendre avec un troisième pour anéantir le premier allié et avec un quatrième pour soumettre le troisième, telle fut cette politique qui porta la grandeur et la puissance de Sina à son apogée. Il en profita pour dévaster et dépeupler les districts voisins, ne faisant la guerre que pour se procurer des esclaves, objets d'échange qu'il livrait aux caravanes. Intelligent, tenace, terrible, il sut discipliner ses bandes de guerriers, les maintenant par la terreur, se les attachant par de fréquentes victoires suivies de pillage. Administrateur, il fit de ses sujets les plus précieux artisans de sa puissance et de sa richesse. Il les obligea, par un labeur constant et déterminé, à augmenter sans cesse le nombre et la force de ses bomas, « villages fortifiés », l'étendue et le rendement de ses bananeraies et de ses champs, et fertilisa son district en faisant exécuter d'importants travaux de canalisation.

Maître absolu, ses sujets lui appartiennent ainsi que tout ce qu'ils possèdent. Pour le leur rappeler il s'amuse à donner ordre à une famille d'abandonner sa *chamba* et d'aller s'installer autre part. Nul ne discute le bon plaisir du sultan, sachant bien que ce serait renoncer à la vie.

Divisés par catégories, tous ses sujets savent que tels et tels jours du mois ou de la semaine ils lui doivent la corvée, et cette corvée, Sina la règle lui-même pour que nul n'y échappe. Les enfants et les jeunes gens à tour de rôle gardent ses troupeaux et portent le bois de chauffage ; les filles vont ramasser et porter l'herbe pour les bestiaux. Aux femmes incombe la culture de ses champs, aux hommes l'entretien des haies, des clôtures de fortification, la construction et la réparation des habitations, quand ils ne sont pas commandés de service à la cour du monarque africain.

Si un homme ne vient pas travailler au jour dit, les jeunes gens qui sont de sa catégorie vont couper ses bananeraies, enlever ses bœufs et ses chèvres, et le tout est confisqué.

Si c'est une femme, on dévaste la partie de la *chamba* qui lui appartient plus particulièrement. Cette partie est ordinairement plantée de *maroumas*, sortes de choux; ils sont arrachés, et ceux qui n'ont pas été mangés sur place par les exécuteurs sont portés chez le tyran.

Si c'est un enfant on détruit tout ce qui a rapport à son travail quotidien, par exemple la pâture où il mène paître les chèvres de son père.

Aussi chacun a-t-il soin d'accomplir ponctuellement sa tâche ; et toute la journée, surtout vers le soir, c'est un va-et-vient continuel dans la boma, vrai gouffre où s'engloutit le fruit de tout ce travail.

Nul ne peut se marier sans l'autorisation de Sina, et si la jeune fille lui convient, il la prend. Son harem comporte cependant plus de quatre cents femmes, car il a hérité, selon la coutume, de toutes celles du chef précédent, c'est-à-dire dans le cas actuel, des femmes de son frère.

Plusieurs fois par semaine il rend la justice, justice qui, paraît-il, n'est pas gratuite. Quand l'accusateur et le défendeur ont été entendus, l'accusé vient se prosterner à ses pieds. Tendant les deux mains vers lui il dit: *Ketereiwa* « je demande pardon » ; si le sultan prend entre ses deux mains celles de l'accusé, celui-ci est pardonné ; dans le cas contraire tout le monde s'en écarte comme d'un pestiféré et le malheureux, sortant de l'enceinte, attend en tremblant le verdict.

Sina ne se contente pas d'être chef suprême, il est encore sorcier. Tout près de nous trois petites enceintes circulaires formées par des dracénas renferment des fétiches. Elles sont le théâtre des sortilèges destinés, entre autres choses, à faire tomber la pluie ou à faire choir des éléphants dans les fosses creusées sur leur passage. Par des pratiques occultes Sina prétend aussi découvrir ceux qui veulent lui jeter un mauvais sort et il s'empresse de les faire disparaître. Avant l'occupation allemande, tout individu contre lequel il avait un soupçon était voué à la mort. Sous un prétexte quelconque il le faisait mander. En route, ceux qui étaient chargés du message avaient ordre de l'étrangler et de jeter le cadavre dans quelque précipice.



CASCADE DANS LA FORÊT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il n'est pas plus tendre du reste envers les siens. Craignant que l'envie ne vînt à ses deux fils de régner trop vite, il les a fait étrangler et, si le troisième, l'héritier actuel, est encore vivant, c'est que le pauvre garçon, étant complètement idiot, est considéré comme peu redoutable.

Cette férocité dans les mœurs n'est pas le partage exclusif de Sina. C'est ainsi que Méli, par exemple, sultan de Motchi, est ouvertement accusé d'avoir, dans une partie de chasse, étranglé son frère qui demandait à partager le pouvoir.

Depuis l'occupation allemande, Sina a vu sa toute-puissance diminuer. Il n'a plus droit absolu de vie et de mort sur ses sujets; s'il en fait encore tuer quelques-uns c'est en cachette.

Ayant appris qu'un kraal massaï se trouvait à deux journées de marche de la mission et Sina ayant mis deux guides à notre disposition pour nous y conduire, nous quittons Kibocho le mercredi 19 septembre, de bon matin, emportant le strict nécessaire pour ne pas exciter la convoitise de ces nomades batailleurs et pillards.

La caravane descend rapidement au travers d'un pays des plus accidentés et à onze heures nous nous arrêtons au fond de la gorge où le Ouérou-Ouérou roule ses eaux torrentueuses dans un décor d'une magnifique beauté. Tandis que Horace Night s'occupe de ses casseroles, mes compagnons s'abandonnent aux délices d'un bain de pieds au milieu des eaux écumantes.

Le soir, nous campons en pleine brousse, sur le sentier même, après avoir fait débroussailler à droite et à gauche.

Le lendemain, au matin, nous voyons passer les soldats soudanais du fort de Motchi, commandés par le lieutenant Eberhard. Ce dernier nous confirme un bruit arrivé hier soir à nos oreilles : la veille sa petite troupe a été attaquée par des Andorobbos, qui lui ont tué un homme et blessé deux autres. Sous les ordres d'un sous-officier allemand, un certain nombre de Soudanais sont partis à la poursuite des Andorobbos.



GUERRIERS, JEUNES FILLES ET CASE MASSAÏ. — DESSIN DE MIGNON.

Nous nous félicitons d'avoir la route ainsi déblayée devant nous, et, notre marche reprise, nous ne tardons pas à croiser des femmes massaï qui, à notre vue, ne manifestent absolument aucune frayeur ; bien au contraire, en passant elles nous saluent du mot *oulélé* et nous tendent la main. Les unes poussent devant elles un bourricot chargé, les autres, le plus grand nombre, portent sur le dos à la façon des soldats un sac de cuir.

Les femmes, chez les Massaï, ont le privilège d'aller partout sans être inquiétées. En temps de guerre on les voit fréquenter les villages ou les kraals ennemis, faisant leurs échanges, sans jamais être molestées, alors que les hommes ne se cherchent que pour s'entretuer.

Nous déjeunons au bord d'une petite rivière, le N'Garol Diletta : A deux kilomètres de là, un sentier poudreux piétiné par le fréquent passage des nombreux troupeaux nous conduit à un petit kraal construit en demi-cercle. Tout le monde vient nous tendre la main et les mères, nous apportant leurs petits enfants, nous demandent en grâce de cracher dessus. Autre pays, autres mœurs. Cracher sur quelqu'un est, en pays massaï, une marque d'estime, de sympathie, d'affection même.

Un peu plus loin nous voyons un autre kraal beaucoup plus grand formant un cercle complet. Là encore nouvelle et plus abondante distribution de salive sur les têtes et les figures qui viennent implorer cet arrosage. Ce qui chez nous provoque la plus grande admiration, surtout de la part du beau sexe, c'est la barbe. Le système pileux est en effet fort peu développé chez les Massaï et je n'ai pas vu un seul d'entre eux ayant moustache ou barbe. La barbe du P. Rhomer, en particulier, attire tous les regards et toutes les mains.

C'est entre le premier degré de latitude Nord et le cinquième degré de latitude Sud, sur une largeur variant de 150 à 200 kilomètres, que s'étend la région désignée sous le nom de Pays Massaï.

*

A vrai dire, ces nomades de l'Est Africain ne se contentent pas de ces limites. Ils considèrent volontiers comme leur appartenant et comme soumis à leur déprédations l'immense quadrilatère limité au Nord par le Sud Abyssin, à l'Ouest par les rives du Victoria Nyanza, par le pays Gogo au Sud et par la mer à l'Est.

Sur ce vaste territoire, les paisibles tribus agricoles propriétaires de bestiaux peuvent toujours redouter les sanglantes razzias de ces guerriers voleurs de bœufs.

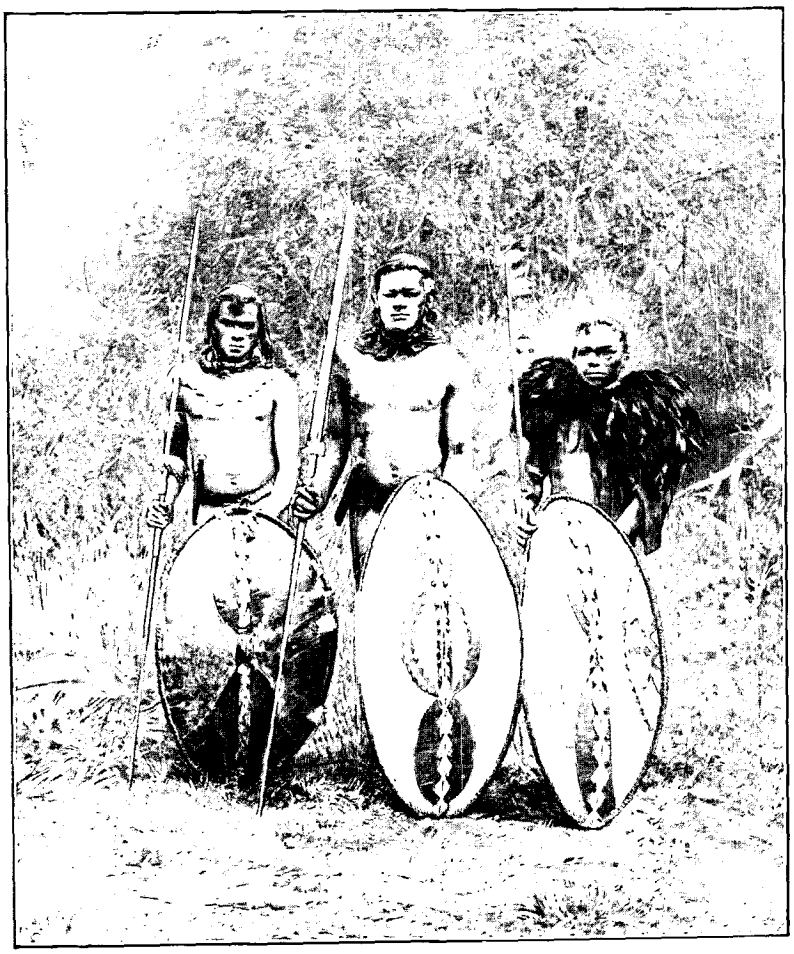
Les Massaï, que de savants philologues rattachent à certaines tribus nilotiques, ne forment pas un peuple homogène. Ils comportent un certain nombre de tribus habitant chacune une région plus ou moins déterminée.

Ce peuple, essentiellement pasteur et nomade, ne vit que de son troupeau, objet de tous ses soins. Son seul souci est de l'augmenter sans cesse et, pour arriver rapidement à ce résultat, le meilleur moyen à ses yeux est de voler aux autres leur bétail.

Les divers clans massaï sont régis par une sorte de gouvernement patriarcal où l'hérédité n'est pas un principe absolu. Le choix du chef est surtout déterminé par le courage, l'intelligence, les connaissances médicales de l'homme.

Un peuple si divisé, si avide de liberté, ne pouvait reconnaître comme chef unique qu'un homme incarnant en lui, à leurs yeux, un pouvoir surnaturel. Pendant de longues années ce fut Mbaratien, roi et sorcier illustre, habitant le versant Nord du Kilima Ndjaro. Mbaratien est mort il y a sept ou huit ans, et je ne sais si son fils Suvet a hérité de toute l'autorité paternelle.

Cette race est probablement la plus belle et la plus fière parmi celles qui peuplent l'Afrique. Le Massaï dans la force de l'âge est véritablement un type de beauté plastique. Ses formes élancées, l'harmonie de ses proportions sont apolloniennes plutôt qu'athlétiques. Sa taille dépasse souvent six pieds. Toute sa personne respire un air de dignité, de noblesse qui étonne. On sent clairement dans ses regards qu'il ne connaît pas l'esclavage et qu'il se considère comme le maître du pori.



GUERRIERS MASSAÏ EN TENUE D'EXPÉDITION. — DESSIN D'OULEVAY.

Même chez la femme, même chez l'enfant, nulle timidité, nulle crainte à l'égard du blanc.

Sauf la couleur de leur peau, d'un brun foncé, tirant sur le chocolat, et la tendance des cheveux à friser, les Massaï n'ont rien de commun avec le type nègre. Un nez droit, des lèvres minces, un menton des plus corrects leur donneraient l'air de parfaits Européens si des pommettes un peu saillantes et une légère obliquité des yeux ne venaient rappeler le type mongol.

Les dents, fort belles, sont généralement portées en avant. Cela proviendrait de ce fait que l'on donne aux petits enfants, en guise de sucre d'orge, d'épais morceaux de viande à moitié crue, sur lesquels ils tirent comme de jeunes chiens.

Les Massaï se rasent et s'épilent soigneusement. Les cils eux-mêmes ne sont pas respectés et la femme considère comme une marque de beauté de n'en point avoir. Aussi les maux d'yeux sont-ils fréquents et s'aggravent-ils rapidement, grâce à un manque total de propreté.

Le costume des enfants et des jeunes hommes est plus que sommaire. Les anciens, les hommes mariés, se drapent volontiers dans de larges peaux de bœuf admirablement tannées, souples comme de l'étoffe et d'une couleur brun jaune.

Les femmes se vêtent d'une façon fort modeste. Leur costume comporte une peau de bœuf, ou parfois deux peaux de chèvres, l'une attachée autour des reins, l'autre couvrant le torse. Elles savent orner ces peaux



SINA ENTOURÉ DE SES GUERRIERS (PAGE 434). — DESSIN DE J. LAVÉE

de broderies de perles multicolores d'un très joli effet. Les Massaï portent des sandales. Des courroies, terminées par un bouton de cuir roulé et tressé, servent à les fixer. Dans le kraal ils vont généralement nu-pieds.

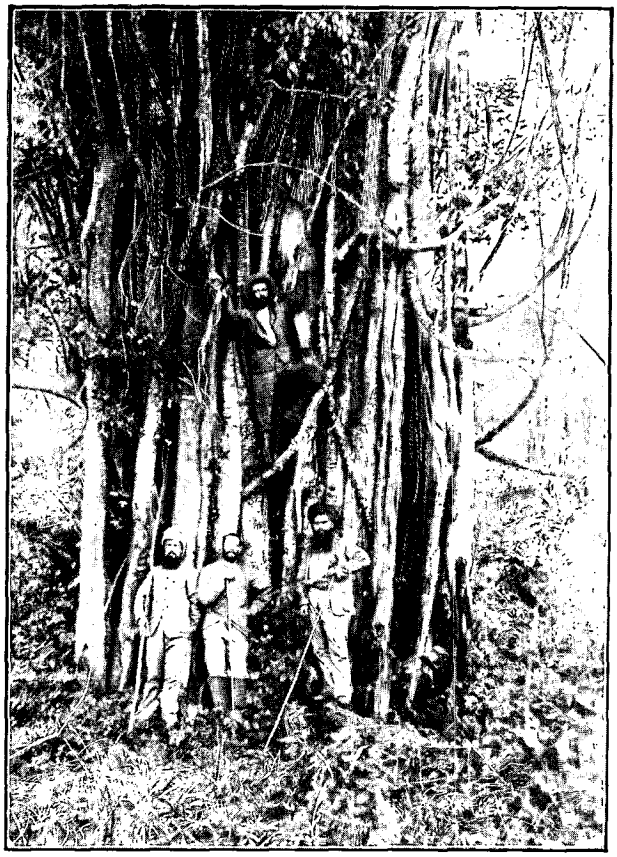
Une série d'anneaux de fer, auxquels pendent des chaînettes, est la boucle d'oreille préférée des hommes. Ils y joignent volontiers comme ornements des colliers de verroteries.

Quant à la femme, elle semble avoir un goût exagéré pour tout ce qui est parure. Ses oreilles, ou plus exactement sa tête, comme nous l'avons vu chez les femmes de Taveta, supporte des disques formés par l'enroulement d'un fil de cuivre d'un diamètre au moins aussi fort que celui des fils télégraphiques. Le pavillon de l'oreille est aussi percé en divers endroits et paré de morceaux de porcelaine, de bois, de corne, etc. Autour du cou s'enroulent d'autres fils de cuivre, formant parfois une sorte de plateau sur lequel la tête semble posée, et sur tout le devant du corps tombe une vraie dentelle de chaînettes de fer. Les avant-bras, les bras, les jambes et les cuisses sont entièrement emprisonnés dans des spires de fil de cuivre formant carapace. Aussi une dame parée de tous ses bijoux doit-elle porter dix à douze kilogrammes et peut-être plus.

Le kraal affecte ordinairement la forme circulaire. Les cases, placées les unes contre les autres, forment une vaste circonférence dont les divers secteurs servent, la nuit, à parquer le bétail.

La case des Massaï est des plus misérables. Sur une carcasse faite de branches entre-croisées réunies de façon à former une toiture aplatie, on passe une épaisse couche d'argile mélangée à de la bouse de vache. Les murailles ainsi obtenues sont odorantes, mais empêchent le vent de venir tourbillonner à l'intérieur de cette habitation, longue de 3 mètres, large de 1^{m},50 à 2 mètres, et haute de 1^{m},20. Une peau de bœuf jetée par-dessus l'abrite contre la pluie, une autre étendue par terre sert de lit. La porte, plus qu'étroite, s'ouvre dans l'intérieur de l'enceinte.

La seule industrie de ce peuple consiste à fabriquer des sacs et des outres en peau. Les Massaï croient à l'existence de Dieu, le *Ngaï*. Le mot *Ngaï* signifie tout à la fois, en langue massaï, « Dieu et pluie ». C'est donc un être essentiellement bon, puisqu'il fait pousser l'herbe si nécessaire à la vie des troupeaux. Aussi le prie-t-on souvent, dans ces régions arides L'étincelant glacier du Kibo est sa demeure.



ARBRE ÉTOUFFÉ PAR DES LIANES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

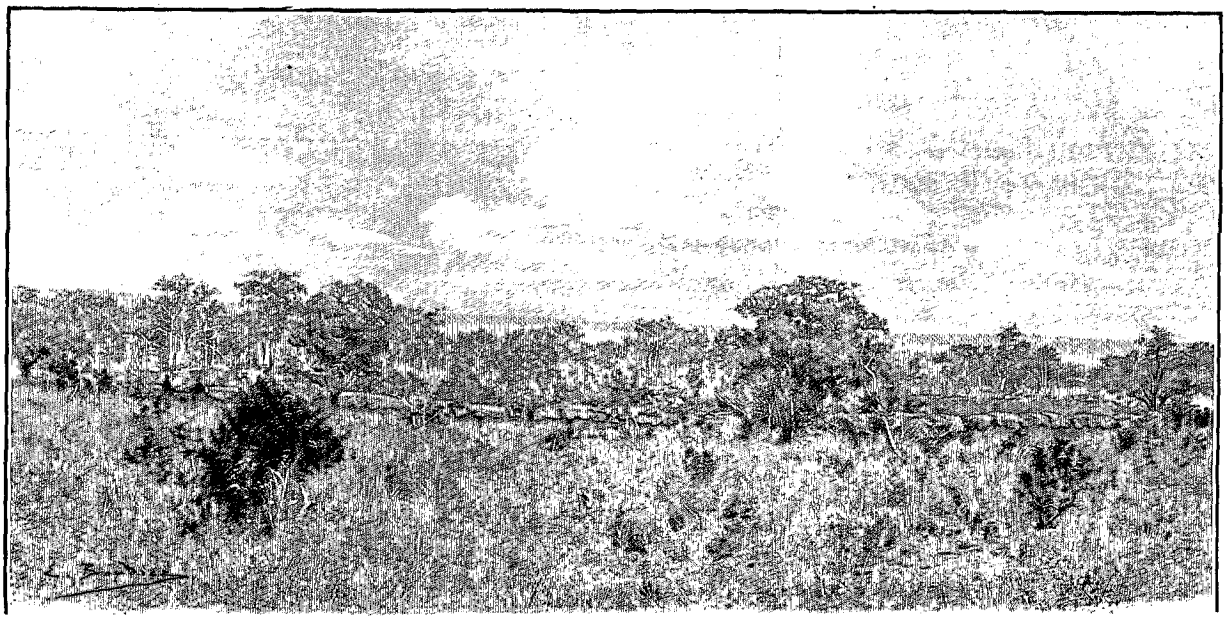
Les Massaï ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Pour eux, la mort est la fin de tout, et cependant certaines de leurs superstitions vont à l'encontre de cette idée. Quand on parle d'un mort, par exemple, on ne doit jamais prononcer son nom, de peur que le défunt, se croyant appelé, ne vienne troubler les vivants.

Pour nous faire maintenant une idée de l'existence chez les Massaï, suivons l'un d'eux du berceau à la tombe.

Chez ces nomades pillards, la naissance d'un garçon est autrement considérée que celle d'une fille, l'accueil fait à cette dernière est plutôt froid, et dans ce cas il arrive souvent au père de reprocher à sa femme de lui avoir donné une *E modi*, une « marmite », une chose vide.

Il faut dire à la louange de ce peuple que l'infanticide proprement dit, pas plus que l'avortement, n'y sont connus. Le respect de la vie humaine n'y est cependant pas exagéré.

Après avoir passé sa prime jeunesse à califourchon sur le dos de sa mère, maintenu contre elle par la peau de bœuf qui lui sert de vêtement, le jeune Massaï, dès qu'il peut marcher, est livré à ses propres inspirations. Il grandit, l'esprit aussi libre de préoccupations pédagogiques que le corps de vêtements et peut se rouler par terre tout à son aise sans crainte de salir sa culotte. Dès qu'il peut se rendre utile on lui confie la garde d'un troupeau de chèvres. Un peu plus grand, il s'exerce au maniement de la lance et essaie son adresse sur les antilopes et les buffles du pori. S'il lui arrive d'en tuer, il en dédaigne la chair comme indigne de lui. Un carré de peau négligemment jeté sur l'épaule gauche est pour lui un vêtement des plus seyants — mais des moins décents.



UN KRAAL MASSAÏ EN FORME DE CERCLE. — DESSIN DE BOUDIER.

Étirer les lobes de ses oreilles jusqu'à leur faire toucher l'épaule et agrandir progressivement le trou dont ils sont percés, telle est son occupation favorite.

La fille est une aide précieuse pour sa mère, allant chercher parfois très loin l'eau, le bois et les provisions, trayant les vaches, vaquant aux soins du ménage ; elle la seconde également dans le démontage et la reconstruction de la hutte.

Garçons et filles vivent ainsi avec leurs parents dans le kraal des gens mariés jusqu'à l'âge de puberté, époque où la circoncision se pratique sur les deux sexes. Maîtres alors d'eux-mêmes, ils peuvent librement se livrer à leurs fantaisies et à leurs passions sans que nul trouve à y redire.

Le plus grand désir de notre jouvenceau est de quitter le kraal où vivent paisiblement ses parents en compagnie de gens mariés et d'enfants, pour aller se mêler aux *El moran*, aux guerriers. Mais avant tout il lui faut des armes.

A côté des Massaï, asservies par eux, réduites à l'état d'ilotes, vivent deux tribus, les Andorobbos et les El Kononos. Les premiers demandent à la chasse leur principal moyen d'existence, les seconds s'occupent particulièrement du travail du cuivre et du fer ; ce sont des forgerons.

Un Andorobbo maigrement rétribué fournit à notre futur guerrier un bouclier en peau de buffle de forme elliptique, sur lequel de larges dessins, se détachant en noir, en blanc ou en rouge, font connaître le clan auquel il appartient. La lance et le cimé lui sont fournis par un El Konono ou par un Tchaga si son kraal est voisin du Kilima Ndjaro. Le casse-tête, taillé parfois dans une corne de rhinocéros, complète son armement.

Ainsi équipé il se rend au kraal des El Moran, où il est considéré non pas comme guerrier mais comme *El Barnodi*, mot à mot « gratteur de marmite », c'est-à-dire comme un « bleu » corvéable à merci. Son plus vif désir sera alors de partir en expédition, car là seulement, en se distinguant, en ramenant beaucoup de bœufs, et surtout en tuant un ennemi, il conquerra le titre si envié d'*El Moran*.

Dans ce kraal, caché dans les profondeurs d'épais fourrés, les El Moran ont un genre de vie tout à fait particulier. Ne rêvant que batailles et pillages, ils s'exercent en des combats simulés. Leur régime est tout à la fois sévère et original. Le tabac, les boissons fermentées et les végétaux leur sont interdits. Pendant dix ou douze jours ils ne prennent que du lait ; puis, lorsque le besoin d'une nourriture plus substantielle se fait impérieusement sentir, ils changent brusquement leur mode d'alimentation. Après s'être administré un énergique purgatif, ils se réunissent par groupes de cinq ou six individus, et chacun de ces groupes, emmenant un bœuf avec lui, s'enfonce au plus profond de la brousse en quête d'un endroit tout à fait solitaire. Là commence une série de repas pantagruéliques dont le bœuf fait tous les frais.

Les Massaï ont, en général, une étonnante facilité d'élocution qui, jointe à leur dignité personnelle, à la justesse et à l'à-propos du geste, font de ces superbes guerriers de remarquables orateurs. Par exemple, ils ne disent pas toujours la vérité.

L'El Moran en toilette de guerre est vraiment étrange : encadrant sa figure, une vaste coiffure en plumes d'autruche forme soleil, tandis que sur son dos flotte une longue pièce d'étoffe rouge ou blanche ornée de

dessins de couleur. Attaché autour du cou, ce vêtement tombe jusqu'aux pieds chaussés de sandales, laissant le devant du corps complètement à découvert. Une épaisse collerette faite de plumes de vautour fendues dans leur longueur — ce qui, les rendant plus flexibles, leur permet d'onduler au moindre mouvement — recouvre en partie ses épaules. Mollets et chevilles sont ornés de queues de colobe et, répandue sur tout le corps, une épaisse couche de beurre mélangé de terre rouge exhale une odeur suffisante à elle seule pour renverser des ennemis moins malpropres que ceux qu'il pille ordinairement.

Chez les Massaï la jeune fille se charge elle-même de trouver un mari et, après quelque temps passé dans le kraal des El Moran, elle peut le choisir en toute connaissance de cause. Les deux jeunes gens étant d'accord le futur va trouver le père de la jeune fille et lui dit simplement : « J'épouse ta fille ». Cette déclaration est accompagnée de la remise au père du prix de son enfant, soit : deux bœufs, un couple de chèvres, trois vases pleins de miel et trois paquets de fil de fer. Il n'y a pas d'autre cérémonie. Cependant, lorsqu'il s'agit du mariage de la fille d'un chef, il y a fête et même orgie.

Le Massaï ne se marie guère avant l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il commence à s'assagir un peu.

Il est polygame et sera d'autant plus riche qu'il aura plus de femmes, celles-ci étant un peu considérées à l'égal du troupeau. Possesseur en moyenne de cinq ou six épouses, son principal objectif est d'avoir le plus de garçons possible. La considération dont il jouit augmente avec le nombre de voleurs de bestiaux qu'il donne à la tribu et sa richesse suit la même progression, le butin fait par les enfants appartenant au père.

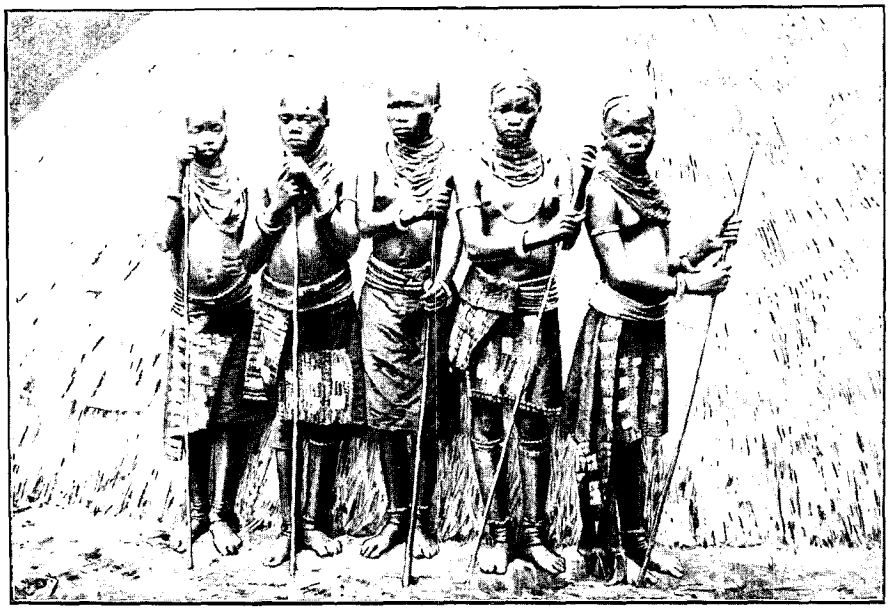
Lorsque le Massaï devenu père de famille a pris de l'âge, il change du tout au tout. Le guerrier fougueux et irascible fait place à un homme de sens rassis, sociable, se servant de son autorité pour protéger contre la jeunesse impétueuse traitants et caravanes. Il passe de longues journées à chiquer, à boire de l'hydromel, tout en causant, et sa conversation dénote une intelligence de beaucoup supérieure à celle du nègre.

En cas de maladie, les Massaï consultent les sorciers, *El Oiboni*, mot qui signifie à la fois sorcier et chef, le chef étant généralement le grand sorcier de la tribu. Sa pratique médicale se borne à l'emploi des simples et surtout de diverses écorces d'arbres reconnues très bonnes pour la cicatrisation des blessures ; aussi le mot massaï *Ol Djaini* désigne-t-il tout à la fois un arbre et un remède.

Quand un malade est à l'agonie, surtout si c'est le père ou la mère, toute la famille se réunit. Les soins qu'on prodigue au mourant consistent surtout à l'enduire de graisse et de beurre de la tête aux pieds.

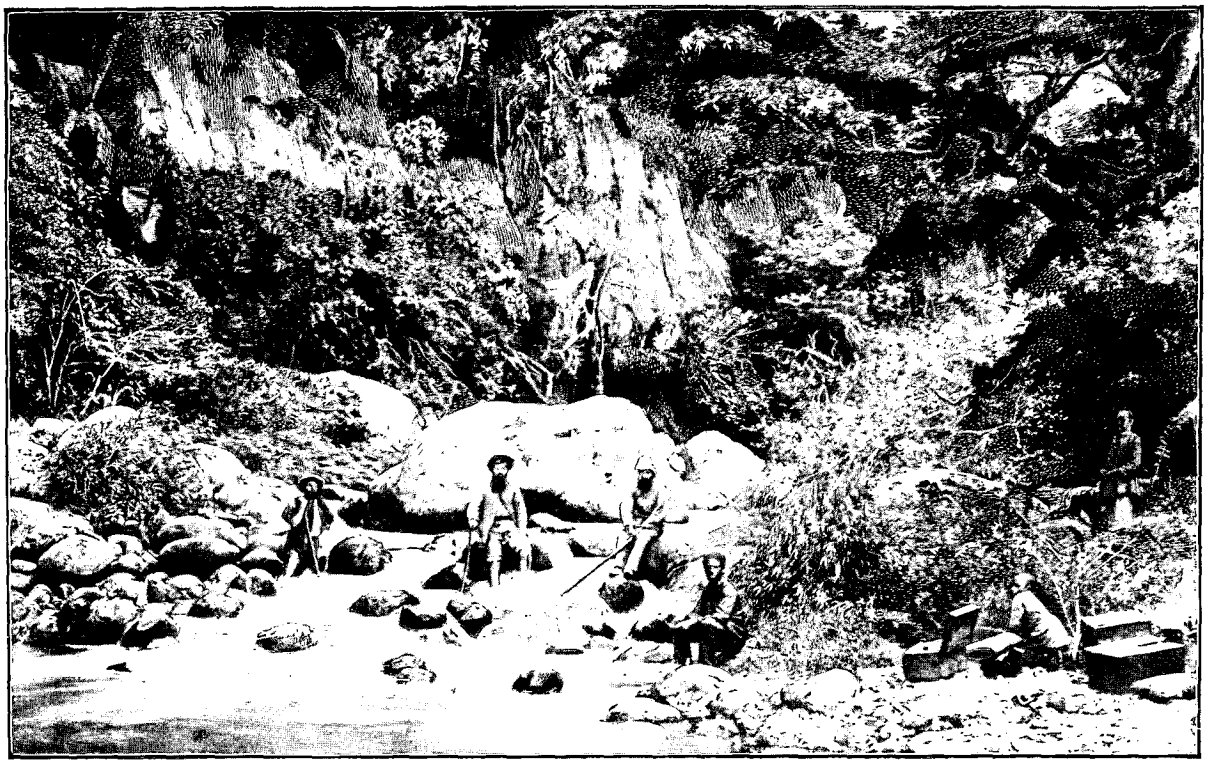
La mort, comme la naissance, souille la case ; dans ce cas ce n'est plus avec le sang d'une chèvre, mais avec la matière retirée de l'estomac d'un bœuf tué à cet effet qu'on la purifie.

Le corps du père de famille et celui de la femme préférée sont ensevelis au ras du sol dans le pori, en dehors du kraal. Pour les autres femmes, les vieillards, les guerriers, leur dépouille est assise dans une légère excavation creusée au pied d'un arbre et recouverte de branchages, de feuilles et de gazon vert. Les hyènes, les vautours, les marabouts se chargent de leur donner une sépulture, ainsi qu'aux enfants qu'on jette tout simplement dans la brousse.



JEUNES FILLES TCHAGA EN COSTUME DE CIRCONCISION. — DESSIN D'OULEVAY.

Samedi 22 septembre. — A en croire les jeunes Massaï qui accompagnent les Pères, nous avons failli être massacrés. Pendant le déjeuner d'avant-hier, alors qu'un triple rang de guerriers entourait notre table, la question fut fortement discutée entre eux. La crainte inspirée par l'appareil photographique et les paroles d'un vieux chef dont nous avions soigné le fils, surent les ramener heureusement à de meilleurs sentiments. Après une halte, à midi, sur les bords du Ouérou-Ouérou, nous entrons dans la forêt de Matchamé où des traces d'éléphants toutes fraîches croisent le sentier. Le soir nous couchons à la Mission de Kibocho, et le lendemain, disant adieu à nos aimables hôtes, nous rentrons à Kilema par la route dite « d'en haut ». A Kilema, nous apprenons que deux Allemands, dont le



GORGE DU OUÉROU-OUÉROU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

docteur Lent, viennent d'être assassinés, il y a trois jours, dans le district de l'Ouseri que l'on croyait complètement pacifié. Dès le lendemain, la nouvelle était connue au fort de Motchi, et les Allemands, accompagnés d'un grand nombre de Tchaga de Motchi, de Kilema et de Marangu, avides de pillage, étaient partis pour châtier les gens de l'Ouseri.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que, le lundi 1er octobre, nous prenons congé de nos excellents hôtes de Kilema. Il fait nuit noire quand nous arrivons dans la forêt de Taveta.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, la caravane s'arrête et les hommes posent leurs charges par terre ; devant nous un rhinocéros broute, allant à petits pas. N'ayant pas encore pu réussir à tuer sur place un de ces animaux, je m'étais promis de mettre le bout du canon de mon fusil dans l'oreille du premier que je verrais, s'il voulait bien se laisser approcher. L'occasion semble favorable. Bien que le terrain soit très découvert, celui-ci ne nous a pas encore vus ; j'ai le vent pour moi et j'arrive à l'approcher à moins de dix pas. Je croyais déjà pouvoir mettre mon projet à exécution quand l'animal se tournant légèrement m'aperçoit et part au trot. Une balle de calibre 8 dans l'arrière-train, tirée à cette courte distance, lui donne une telle poussée qu'il tombe à genoux. En se relevant il me présente très obliquement l'épaule gauche et une deuxième balle le met à nouveau à genoux. Furieux alors, il se retourne et me charge, mais en partie distrait par les hommes de la caravane qui crient et gesticulent, il ne va pas très vite. Tout en battant rapidement en retraite, j'ai rechargé mon arme et je fais tête. Me voyant me retourner, le rhinocéros fait aussi demi-tour emportant une troisième balle et il disparaît en titubant. Quatre hommes partent à sa poursuite.

Poussant un peu plus loin avec nos boys, nous voyons bientôt une petite famille de ces pachydermes. Le mâle fuit en nous apercevant, abandonnant sa femelle et un bébé de la hauteur d'un âne. Ayant pu nous approcher à une vingtaine de mètres, cachés par de petits arbustes, la balle de Gautier frappe le petit à l'épaule et la mère reçoit au même endroit deux balles de calibre 8 ; une nappe de sang s'échappe des blessures et les deux rhinocéros partent au petit trot pour disparaître bientôt. Après un quart d'heure de marche nous les revoyons arrêtés au milieu d'une brousse très courte. Le petit chancelle, la mère est immobile. Une trentaine de mètres nous séparent : Gautier, d'une balle dans la tête, jette à bas le petit et la mère reçoit en même temps un troisième projectile ; mais loin de s'occuper de sa progéniture elle fuit au galop, ruisselante de sang.

Dimanche 7 octobre. — Partis de Boura avec une ample provision d'eau, nous arrivons le 13 à Rebaï après avoir traversé un pays absolument desséché. Assis sous les cocotiers et attendant la caravane que nous avions précédée, nous entendons soudain de nombreux coups de fusil.

Bientôt, un homme arrive courant, essoufflé et nous dit : « Y en a quatre morts. » Ces quatre morts se réduisent heureusement à deux blessés que nous voyons arriver soutenus chacun par deux hommes.

Tandis que je suis occupé à extraire les projectiles avec un davier, n'ayant pas d'autre instrument, Gautier va demander du secours à la Mission protestante anglaise. Un des Révérends arrive bientôt. N'ayant pas eu l'honneur d'être présenté à ce gentleman, je m'entends dire simplement : « Ah! c'est un noir. — Vous le voyez, dis-je. — Oh! il ne faut pas vous émotionner pour cela, ça arrive tous les huit jours. Bonsoir! »

Le soir même nous étions à Mombaz et les blessés trouvaient des soins à l'hôpital anglais.

De retour à Zanzibar le 20 octobre, nous pouvions inscrire sur nos carnets de chasse 476 pièces, dont 3 rhinocéros, 5 hippopotames, 1 léopard, 33 zèbres et 126 grandes antilopes.

Quelques jours après nous nous séparions, Gautier continuait sur Madagascar et je rentrais en France, dans le courant de novembre.

Depuis 1894 l'*Imperial British East Africa Campany* a vécu, et le chemin de fer, partant de Mombaz, va actuellement jusqu'à hauteur de Boura, soit un parcours d'environ 250 kilomètres.

L'assassinat du Dr Lent a été vengé. Sina, le sultan de Kibocho est mort ; le soir même du jour de son décès les Allemands du fort de Motchi pénétrant dans la boma, y trouvaient 150 barils de poudre, un millier de fusils Spencer, Sneider et Winchester, et reconnaissaient comme successeur du tyran, son fils, l'« idiot ».

Les Massaï qui avaient voulu nous massacrer ont été exterminés par les Allemands. Nos deux porteurs blessés se sont tirés d'affaire ; le plus gravement touché, un musulman, s'est converti et a reçu le baptême. Après avoir épousé une des jeunes filles élevées à la Mission de Bagamoyo, il a été s'établir à la Mission de Kilema.

Enfin, à la mort de Mohammed Ben Thuen, les Anglais ont bombardé le palais pour en chasser Saïd Kalid, héritier légitime, et ont reconnu Saïd Hamoud Ben Mohammed comme sultan de Zanzibar.

JOSEPH CHANEL.



M. GAUTIER VENANT DE TUER UN JEUNE RHINOCÉROS (PAGE 443). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INDIENS SUR UNE PLANTATION DE SUCRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'ILE MAURICE[1],

PAR M. G. VERSCHUUR.



UN INDIEN DE MAURICE.
DESSIN DE MIGNON.

Il y a des pays qui exercent sur notre esprit une attraction toute particulière, soit par les charmants tableaux que les littérateurs en ont faits, soit par le souvenir de récits dont notre première jeunesse a eu l'impression.

L'île de France, — Maurice aujourd'hui, — immortalisée par l'œuvre captivante de Bernardin de Saint-Pierre, pays ensoleillé où le grand romancier a fait vivre Paul et Virginie, est incontestablement de ce nombre.

J'avais rêvé depuis longtemps de voir Maurice, mais sa position d'île perdue au milieu du grand océan Indien l'éloigne forcément des routes que le globe-trotter a l'habitude de suivre. Me trouvant à Ceylan en août 1897, je pris passage sur un paquebot anglais venant de Calcutta et relâchant à Colombo, en route pour l'île Fortunée.

Onze jours de traversée; bateau et nourriture médiocres ; mer très mauvaise dans les parages de l'Équateur.

Voilà enfin la terre promise. Le comité sanitaire de l'île ne permet l'entrée dans le port qu'au bout de 24 heures ; on peut s'estimer heureux encore de pouvoir débarquer !

Pas d'hôtel à Port-Louis, la capitale, sinon une auberge médiocre dont les quelques chambres, du reste, sont toujours occupées. Tout le monde habite le centre de l'île, le séjour de Port-Louis étant réputé dangereux depuis les terribles fièvres qui dévastèrent Maurice en 1867. A partir de 4 heures du soir il ne reste en ville que la population hindoue, arabe et chinoise. Les Européens et les créoles, descendus en ville par les trains du matin, ont regagné leurs pénates. La cité est devenue morne et silencieuse; tout est fermé, sauf les petits magasins tenus par les gens de couleur.

Pour trouver un gîte, il me faut prendre le chemin de fer pour Curepipe, situé à une heure de distance, à 558 mètres d'altitude, dans une région où il pleut continuellement. En effet, j'y débarque au milieu d'une averse; par bonheur, l'hôtel se trouve tout près de la gare.

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

Curepipe est une petite ville de création relativement récente; elle a ses détracteurs comme ses partisans enthousiastes. Les premiers en détestent le climat à cause de la pluie quotidienne; les derniers se félicitent de s'y trouver à l'abri des fièvres. L'hôtel, assez vaste, entouré d'un jardin, est dirigé par une Australienne, tenant autant de la femme que de l'homme. Elle a les cheveux coupés tout ras; une casquette de jockey lui couvre la tête; sa démarche est celle d'un gendarme. Un Anglais qui loge, ou plutôt qui végète dans cet hôtel depuis des années, lui tient compagnie.

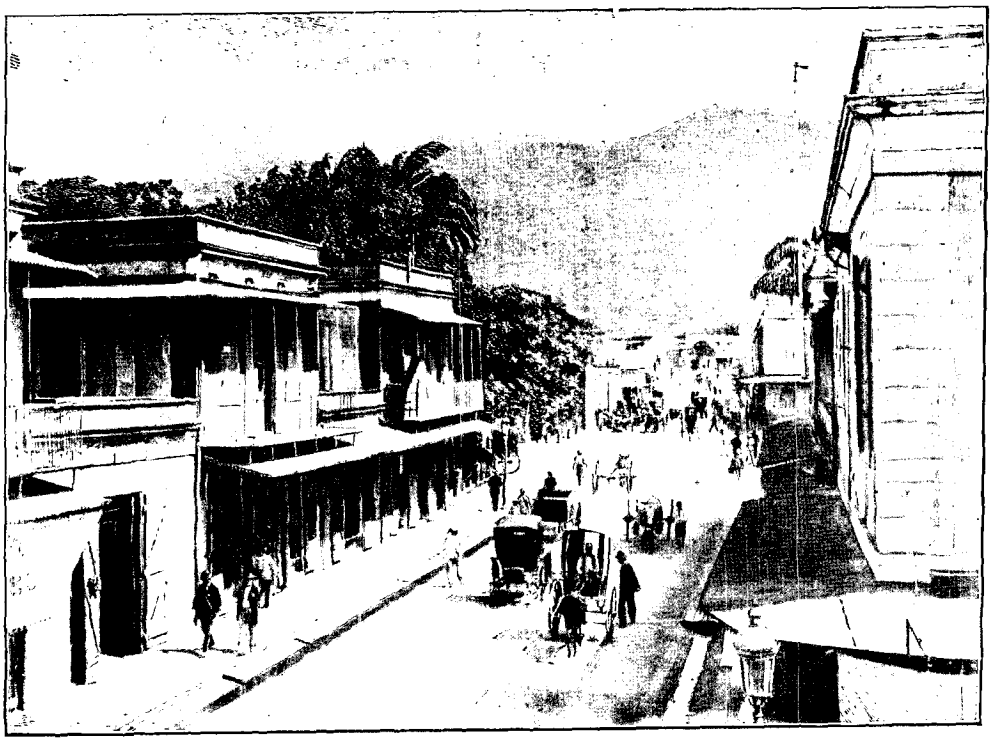
Le seul voyageur que je rencontre est un savant autrichien qui collectionne des araignées et des scarabées; vraiment le trio n'engendre pas la gaieté!

Comme distractions de l'endroit, une route à droite et une autre à gauche, un jardin botanique de peu d'importance, quelques gracieuses villas et une excursion au « Trou aux Cerfs », cratère volcanique en forme d'entonnoir.

Nuit mouvementée : les grains se succèdent et produisent sur la toiture en tôle galvanisée une musique infernale qui m'empêche de dormir. Délicieux séjour! aussi je m'empresse de retourner à Port-Louis pour chercher, coûte que coûte, un autre abri. Le trajet en chemin de fer offre de ravissants panoramas. Je passe par plusieurs stations, toutes des villages habités par des Mauriciens aisés : Vacoa, Phoenix, Quatre Bornes, Rosehill, Beau Bassin et autres; à ma gauche se dressent successivement les montagnes principales de l'île.

Tout le centre de Maurice est montagneux; les côtes ne présentent que des plaines. Les deux cimes les plus saillantes, que l'on observe déjà de loin en mer, sont le Pouce et le Pieter Booth. Le premier a une forme spéciale de pouce légèrement recourbé auquel il doit son nom; le second est le piton dont parlent déjà les navigateurs du XVIIe siècle, et dont la silhouette est unique au monde. C'est un cône élancé, en roches de basalte, surmonté d'un champignon qui a la forme d'une tête humaine. Vu d'un certain endroit cet appendice ressemble à Louis XVI, et le corps de la montagne pourrait représenter le monarque enveloppé d'un manteau. On a émis plusieurs opinions sur l'origine de l'appellation; ce qui a été prouvé par les archives hollandaises, c'est que Pieter Booth, gouverneur général des Indes néerlandaises, retournant en Europe avec quatre navires, fit naufrage sur les côtes de Maurice en 1614, et que la montagne fut baptisée de son nom.

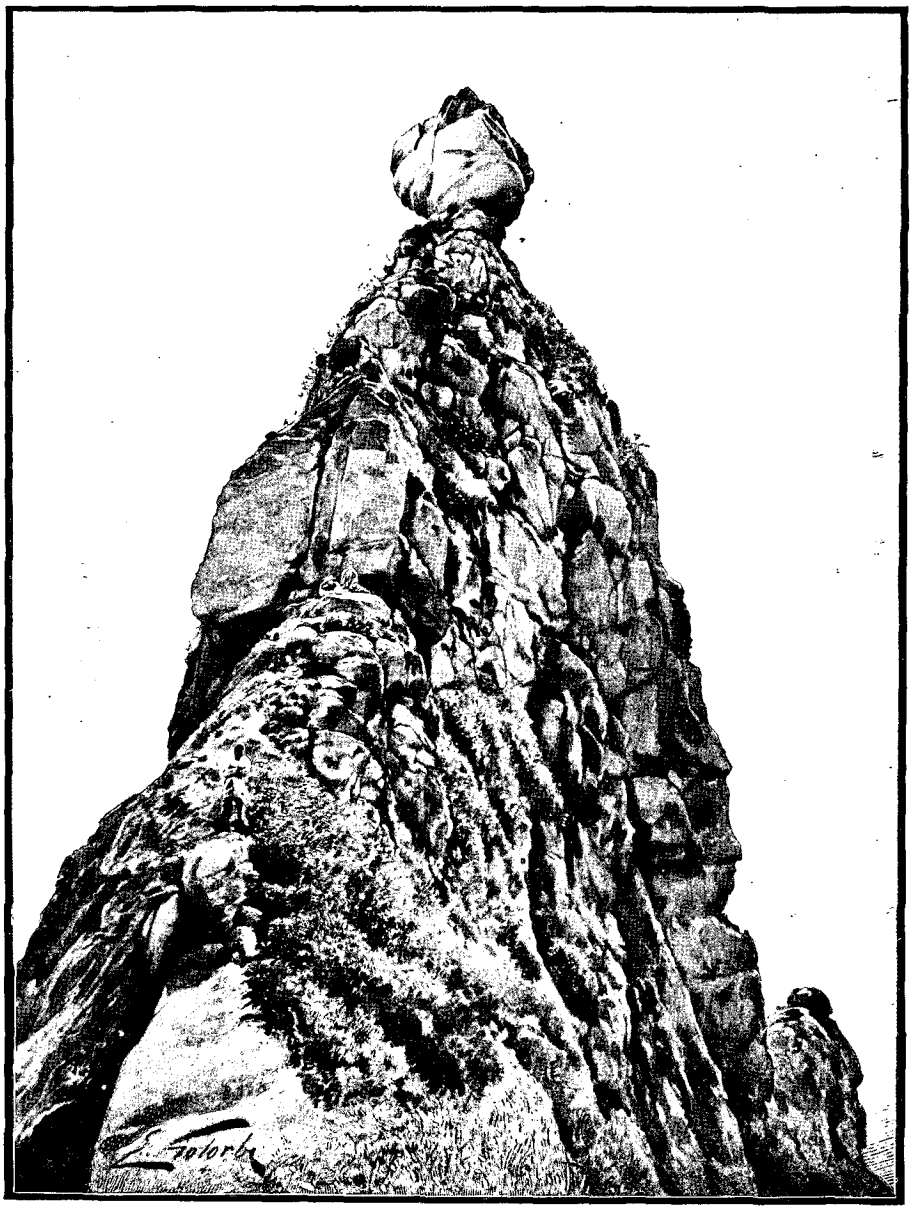
Le Pouce et le Pieter Booth ont chacun environ 800 mètres de hauteur; l'ascension du premier est relativement commode, mais celle du second est difficile et dangereuse. Il y a quinze ans un Indien a réussi à fixer des crampons en métal dans les parois du pinacle. A l'aide d'une corde qu'il arrive à accrocher au point culminant, l'alpiniste éprouvé monte aujourd'hui jusqu'au sommet. Avant cette époque l'ascension était considérée comme un grand tour de force, et elle a coûté la vie à plusieurs téméraires; maintenant le grimpeur expérimenté s'y risque avec plus de confiance.



FARQUHAR STREET, À PORT-LOUIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin on distingue trois autres pitons, qui portent le nom de « Trois Mamelles ». Leur nom figure dans toutes les descriptions de l'île Maurice. Je vois partout des plaines cultivées de canne à sucre, des bananiers, des cases indiennes, et me voilà enfin rentré à Port-Louis. Une lettre du ministère des colonies de Londres me recommande au bienveillant accueil de M. le gouverneur. Le drapeau, flottant sur le palais du gouvernement, indique que le chef de la colonie est descendu en ville. S. Exc. Sir Charles Bruce,

m'invite à venir passer quelques jours à la Résidence, le « Réduit », situé près de la station de Rosehill. Deux négociants, l'un demeurant non loin de là, et l'autre habitant le sud de l'île et propriétaire de deux importantes sucreries, m'offrent à leur tour l'hospitalité. Je n'aurai donc qu'à partager mon séjour : décidément je suis sauvé, le souvenir de Curepipe s'évanouit comme un mauvais rêve, et c'est le cœur léger que je me mets à parcourir la métropole.



LE PIETER BOOTH. — DESSIN DE GOTORBE.

Port-Louis est une ville assez sale, créée par Mahé de Labourdonnais, qui fut gouverneur des îles de France et de Bourbon de 1734 à 1746, administrateur énergique et habile, dont le souvenir s'est toujours perpétué dans l'île. En débarquant sur la place du Port, à l'entrée de la place d'Armes, un modeste monument frappe le regard du visiteur; c'est la statue de Labourdonnais, de celui qu'on peut appeler le véritable fondateur de la colonie. A part cela, aucun édifice qui attire l'attention; aucun magasin de quelque importance : rien que des boutiques insignifiantes et des échoppes sordides, occupées particulièrement par des Hindous et des Arabes. Les bureaux des négociants sont disséminés dans les quartiers du centre, et sur les quais qui avoisinent le port se trouvent les agences des lignes de bateaux à vapeur, ainsi que les docks et les bureaux de la douane.

Le dernier annuaire de Maurice attribue à Port-Louis une population de 57 387 habitants, sur 378 041 de l'île entière. Il convient d'ajouter que ce chiffre se compose pour plus des deux tiers d'Indiens, d'Arabes, de Malgaches et de Chinois, et d'environ un tiers d'Européens et de créoles.

Je me trouve dans une colonie anglaise et je n'entends parler que le français. Phénomène bizarre dans un certain sens, mais s'expliquant par l'histoire du pays. Les Anglais s'emparèrent de Maurice en 1810; avant cette date l'ancienne île de France avait été terre française depuis 1715, c'est-à-dire cinq ans après l'abandon définitif des Hollandais, qui l'occupaient depuis la fin du XVIIe siècle. L'île fut découverte en 1507 par les Portugais et baptisée du nom de Cerno; les Hollandais s'y fixèrent pour la première fois en 1598 et la nommèrent Mauritius (Maurice), en l'honneur du prince Maurice des Pays-Bas. Ils y bâtirent un fort, mais ne s'occupèrent jamais sérieusement de la colonisation du pays. Ils y firent plusieurs voyages, évacuèrent l'île à deux reprises différentes pour revenir quelque temps après, et l'abandonnèrent définitivement en 1710.

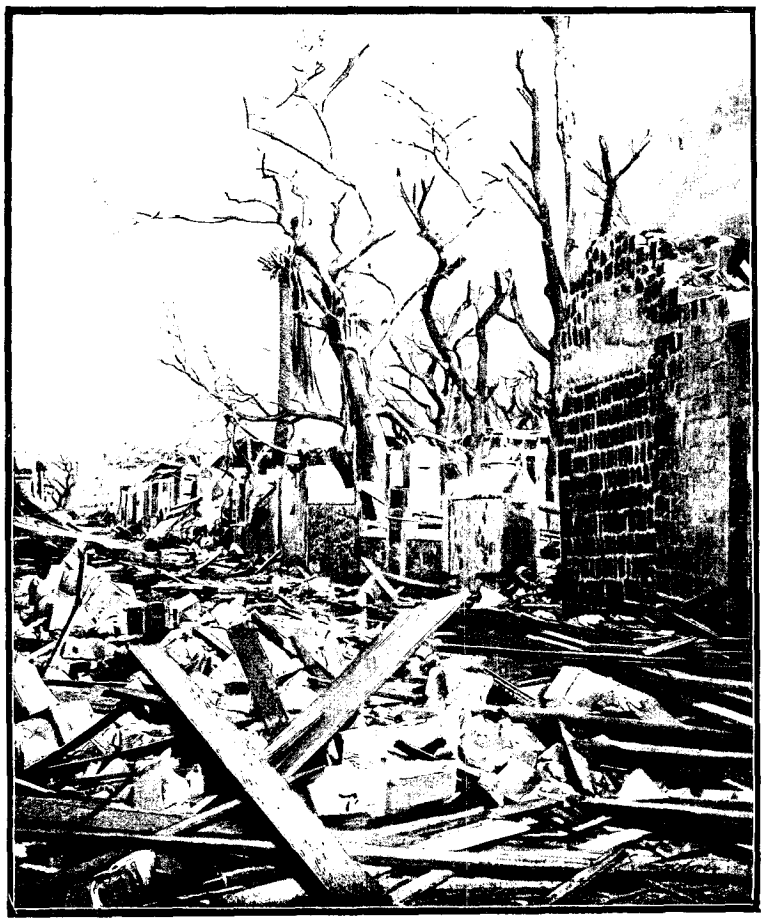
Ce n'est qu'à partir de 1715, époque de la prise de possession par les Français, que commence l'histoire coloniale de Maurice. Grâce à l'habileté de Mahé de Labourdonnais, l'île se développa et ne tarda pas à devenir

une colonie prospère. Beaucoup de familles s'y établirent et y firent souche ; leurs descendants forment encore, à l'heure actuelle, la presque totalité de la population créole. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'usage de la langue française se soit perpétué au même degré que les traditions. On est resté Français de cœur, malgré quatre-vingt-huit ans de domination anglaise, et même les Anglais établis à Maurice parlent presque tous le français.

Il n'y a que le pavillon qui me rappelle de temps à autre que je me trouve sur un sol britannique. En déployant le journal du matin, je suis tout surpris d'avoir sous les yeux un texte en deux langues : le français d'un côté, l'anglais de l'autre. Pour cette dernière langue il n'existe pas de patois ; la première, au contraire, a donné naissance à des tournures de phrases et à des expressions qui me rappellent le Canada et les Antilles. C'est ainsi que j'entends le mot « espérer » pour « attendre », et que le moricaud auquel je demandais à Curepipe s'il pouvait porter ma malle, me répondit : « Moi capape », pour « capable ». Ce mot *capape*, qu'on entend vingt fois par jour, m'a souvent fait sourire.

Port-Louis possède un petit musée, dont les honneurs me sont faits par le directeur, M. Daruty de Grandpré, qui veut bien me donner tous les renseignements que je lui demande sur le dronte, l'oiseau remarquable de Muarice, disparu depuis deux siècles. Ce Dronte ou Dodo — le *Didus ineptus* de Linné, baptisé du nom de *Walgvogel* par les Hollandais, mot qui se traduit par « oiseau de dégoût » — était un oiseau bizarre, aux formes massives, de la grosseur d'un pélican. Il a été reproduit souvent en peinture, entre autres par Roeland-Savary, dont le tableau, au musée de Berlin, représente le Dodo grandeur naturelle.

Les musées de Londres, de Berlin, de Vienne, et même celui de Port-Louis, possédaient des squelettes plus ou moins complets de ce curieux bipède, mais jusqu'en 1896 il n'en existait nulle part un seul où aucun vertèbre ou ossement ne manquait. C'est un Anglais de Port-Louis, M. Clarke, qui, après de longues recherches et des fouilles réitérées dans une mare de l'île, a réussi à trouver un squelette entier. C'est celui que me montre M. Daruty de Grandpré.



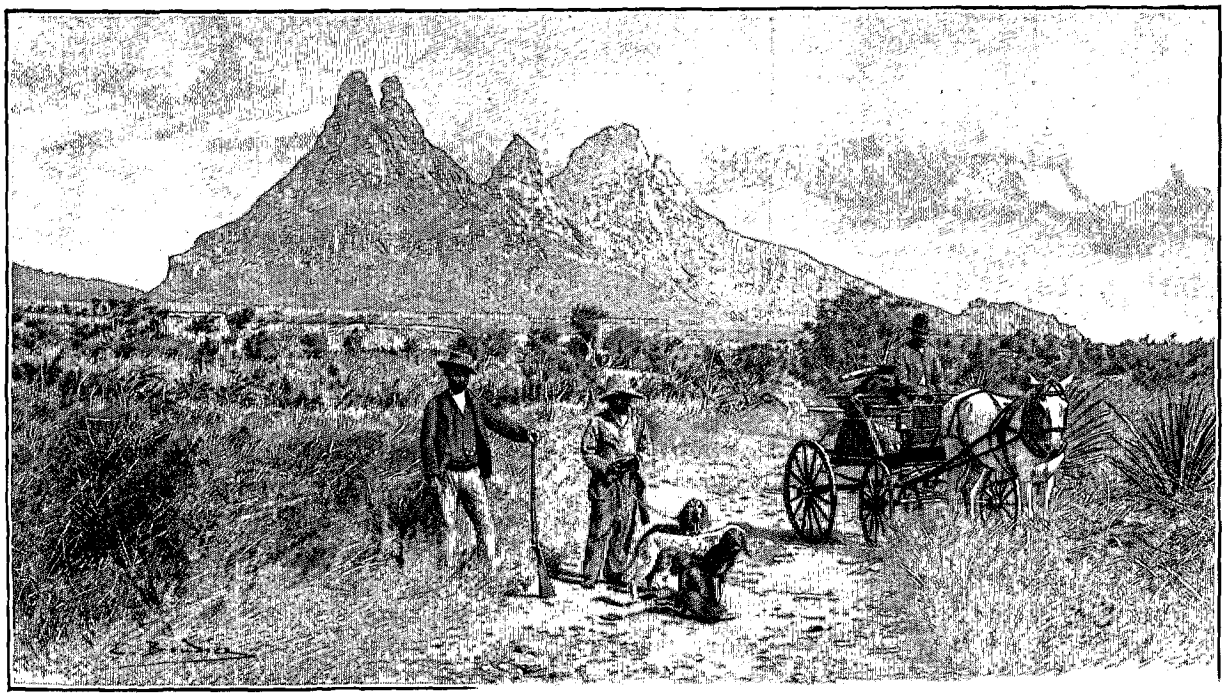
EFFETS DU CYCLONE DU 29 AVRIL 1892 À PORT-LOUIS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous retrouvons le Dronte sur une vieille gravure hollandaise du XVIIe siècle, reproduite dans le remarquable ouvrage du prince Roland Bonaparte : *Le premier établissement des Néerlandais à Maurice.*

Comme Maurice avait son Dodo, les îles voisines de Bourbon et de Rodrigues possédaient le Solitaire, se rapprochant comme forme de l'autruche. Madagascar avait l'Epiornis, la Nouvelle-Zélande le Moa, oiseaux gigantesques, également de la famille des autruches. Tous ces oiseaux curieux ont disparu.

Les historiens de tous temps ont parlé des tortues monstres qu'on trouvait à Maurice. De celles-là il ne reste que quelques spécimens, favorisés d'une longévité exceptionnelle. Jusqu'à quelques mois avant mon arrivée à Port-Louis, on conservait dans une dépendance de la caserne une tortue d'une dimension gigantesque, qui passait pour être déjà très vieille à l'époque de l'occupation anglaise en 1810. Elle avait été achetée 500 livres sterling par M. de Rothschild de Paris. Aujourd'hui dans ce même corps de bâtiment on en montre une autre, de dimension moins étonnante, mais néanmoins de grosseur extraordinaire, et au musée j'en vois une empaillée qui fait honneur à sa race.

Dans ma promenade à travers la ville, comme plus tard en parcourant les environs, j'ai eu l'impression



LES TROIS MAMELLES (PAGE 446). — DESSIN DE BOUDIER.

pénible de deux cataclysmes qui ont frappé le pays à une année d'intervalle. Une grande partie de l'île a été ravagée par le plus terrible des cyclones dont on garde la mémoire, et peu après un incendie détruisait une grande partie de la capitale. C'est le 29 avril 1892 qu'un ouragan d'une force inouïe se déchaîna sur Maurice. La chaleur accablante qui avait régné pendant dix jours n'avait pas alarmé les habitants, dont aucun ne prévoyait l'approche d'un cyclone à cette époque de l'année, ces phénomènes ne se produisant dans cette partie de l'océan Indien que de décembre à mars.

Grande fut la stupeur lorsque, dans la matinée, le vent commença à souffler avec une rapidité de 100 kilomètres, renversant quelques maisons, abattant des arbres et détruisant une partie des récoltes. Le calme se rétablit, et l'on croyait la tempête terminée. Hélas! une ou deux heures après un grondement sinistre, un mugissement soudain se fit entendre; l'ouragan se déchaîna avec une violence dont personne n'avait le souvenir. Il dura deux heures, et au plus fort du cataclysme le vent avait acquis une vitesse de 196 kilomètres.

Tout fut détruit, balayé, anéanti sur le passage du fléau; les maisons s'écroulèrent; rien ne résista. Plus de 1 000 habitants périrent; le nombre des blessés fut bien supérieur. Les cases des indigènes furent fauchées comme des châteaux de cartes; d'arbres, il n'en resta presque plus debout; les champs de canne furent dévastés et un grand nombre d'édifices en maçonnerie furent réduits à l'état de ruines; des milliers de gens se sont trouvés sans abri, sans asile.

La position de l'île Maurice, comme centre des courants cycloniques dans l'océan Indien, ayant eu le plus à souffrir depuis le commencement de ce siècle des cinquante et quelques ouragans qui passèrent par ces mers, était tout indiquée pour l'installation d'un établissement destiné aux études magnétiques et météorologiques. Le gouvernement anglais l'a bien compris en fondant dans la proximité de Port-Louis un observatoire très bien aménagé, et en en confiant la direction à un savant de grand mérite, le docteur Meldrum.

A peine commençait-on à se relever du sinistre, qu'un incendie, que beaucoup d'habitants attribuent à la malveillance, se déclara à Port-Louis. Le feu dévora environ 130 maisons; tout un quartier de la ville, un des plus animés et où se trouvaient les principaux magasins, fut changé en un amas de ruines. Quatre ans après, au moment de mon passage, je vois encore des débris calcinés et des terrains vides de constructions.

Souvent un grand incendie dans les colonies est le point de départ d'un véritable embellissement; les vieilles bicoques et constructions, datant de loin, qui ont été la proie des flammes, sont remplacées par des habitations plus modernes, plus confortables et plus élégantes. J'ai visité Fort-de-France en 1892, peu de temps après l'incendie, et j'avais trouvé la ville singulièrement embellie et restaurée depuis une visite avant le désastre. Port-Louis ne m'a pas fait cet effet; j'ai été même étonné de voir des emplacements, relativement étendus, attendant encore l'arrivée du charpentier et du maçon.

Je commence mon voyage dans l'intérieur par Rosehill, où je reçois l'hospitalité dans une famille char-

*

mante. On me fait faire une ravissante promenade en voiture dans les plaines Wilhelms, et le lendemain je prends le train pour Rose-Belle. M. de Rochecouste, dont je serai l'hôte pendant quatre jours, m'attend à la gare. La belle habitation de M. de Rochecouste se trouve à proximité de deux importantes sucreries qui lui appartiennent. Après avoir parcouru de vastes champs de canne, j'arrive à destination. La propriété s'appelle Riche-en-Eau, et, en effet, il y a de l'eau en abondance dans cette région.

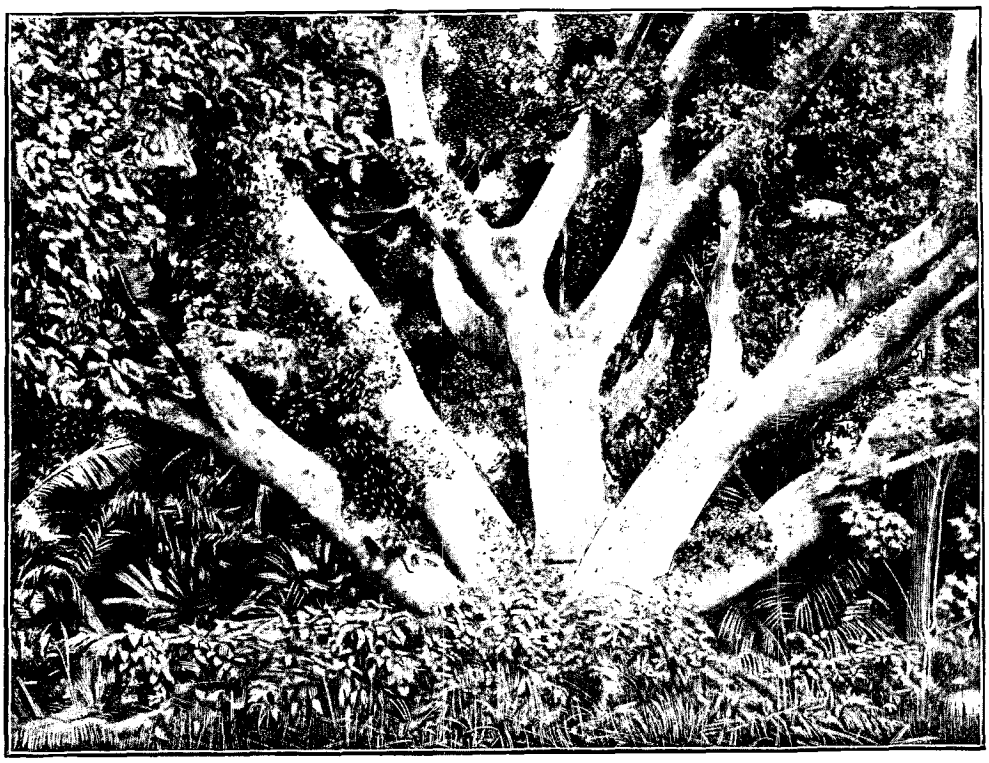
Comme cultures, à part quelques essais insignifiants de vanille, de café et d'autres produits, Maurice ne connaît plus que la canne à sucre; on peut dire que toute l'île en est couverte. La canne ne représente pas ce que la flore a de plus attrayant dans les pays tropicaux; le coup d'œil de tous ces champs est monotone et manque de poésie. Mais le planteur ne les regarde pas avec l'indifférence du touriste. Cette plantation est son capital; le rendement probable de l'année est la préoccupation et la discussion de chaque jour.

D'après la dernière publication, Maurice comptait 112 moulins à sucre ; la production avait été de 120 millions de kilogrammes. La culture couvrait 92 024 acres, soit 37 000 hectares, et occupait 52 030 travailleurs, à de très rares exceptions près tous Hindous. L'émigration de ces Indiens est un bienfait pour la colonie, qui, sans eux, manquerait de bras.

M. de Rochecouste me conduit à Mahébourg, point terminus de la ligne de chemin de fer. De ville florissante qu'elle était jadis, Mahébourg, qui doit son nom à Mahé de Labourdonnais, n'est plus qu'une ville déserte, déchue de son ancienne importance et n'offrant plus rien à voir qu'une modeste cathédrale. L'herbe pousse dans les rues, où je n'aperçois que de sales boutiques tenues par des Chinois. Nous bifurquons à gauche, et, en suivant la route circulaire qui entoure la baie du Grand-Port, nous arrivons à l'emplacement où les Hollandais ont construit le grand fort, suivant certains historiens en 1638, suivant d'autres en 1644.

Il en existe encore des ruines. Les Français ont dû en démolir une partie, et se servir du soubassement et des souterrains pour construire un corps de bâtiment supplémentaire. Les vestiges que nous avons devant les yeux semblent donc provenir des deux occupations successives.

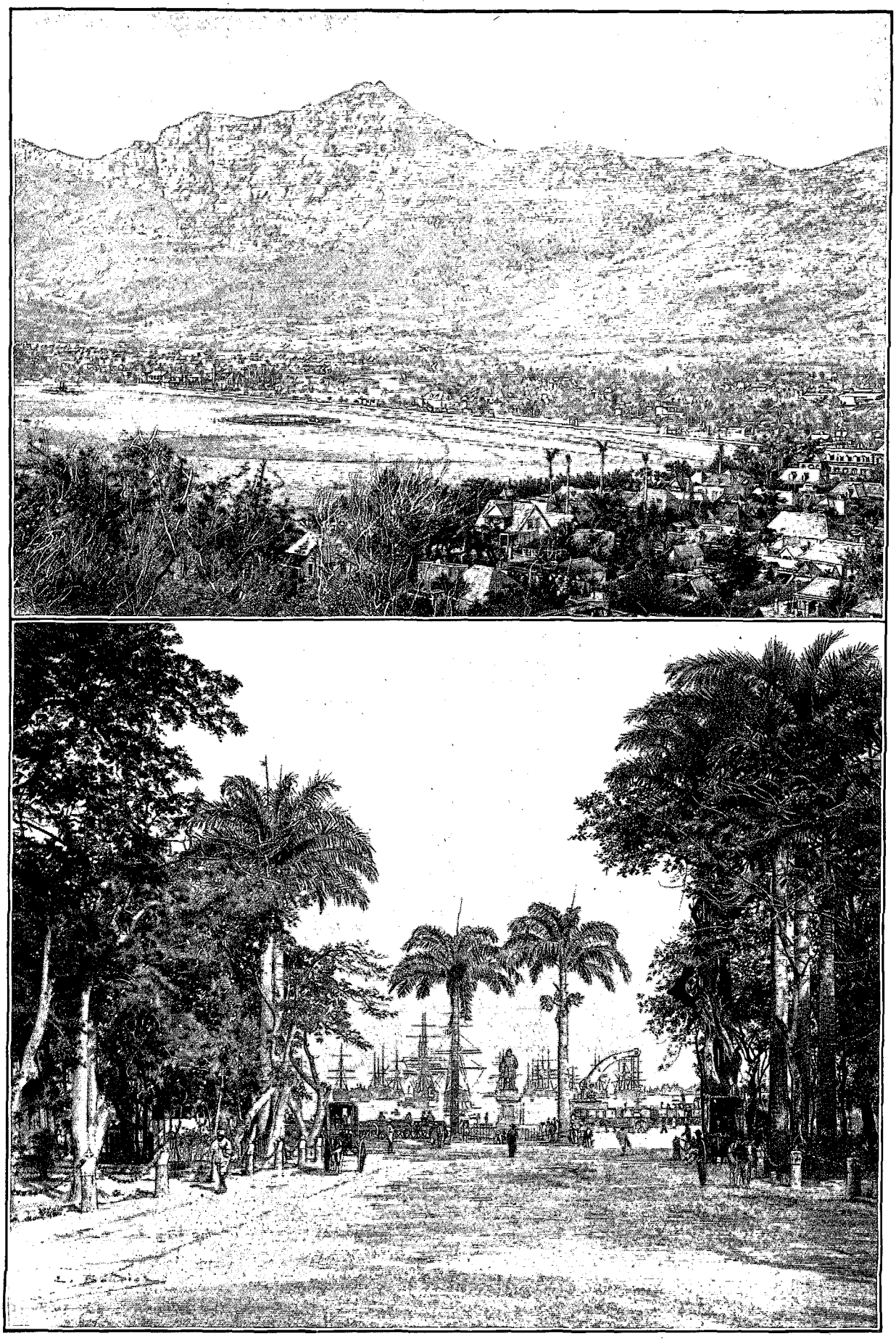
Tout près de ces ruines habite une femme âgée, connue sous le nom de « la Vieille Magon ». Elle prétend avoir cent ans ; son mari est mort centenaire, il y a trois ans. La brave femme nous raconte, avec son amusant accent créole, qu'elle se rappelle fort bien les péripéties du combat naval qui eut lieu au Grand Port en 1810 entre Français et Anglais et nous donne des détails très précis sur la prise de possession de l'île.



LE FICUS DE POIVRE AU RÉDUIT (PAGE 453). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la curieuse montagne du Lion, qui se dresse à gauche et qui réellement a la forme d'un lion couché, nous continuons notre promenade jusqu'à un endroit qui s'appelle les « Bambous » ; c'est là que la route finit et qu'il faut rebrousser chemin.

La végétation dans cette région de l'île est plus riante que celle que j'ai vue dans les autres parties. Maurice n'a pas du tout l'aspect tropical, la végétation dense et luxuriante de Ceylan ou de Java. On se croirait plutôt en Europe, si l'on substituait les champs de blé ou d'orge aux interminables champs de canne qui vous poursuivent partout. En dehors du massif montagneux de l'intérieur, tout est plat. Les arbres bien fournis, répandant un puissant ombrage, sont rares ; deux espèces se répètent à l'infini : ce sont le vacoa et le filao. Le vacoa, dont le panache rappelle vaguement le déploiement de certains palmiers, a peu de hauteur

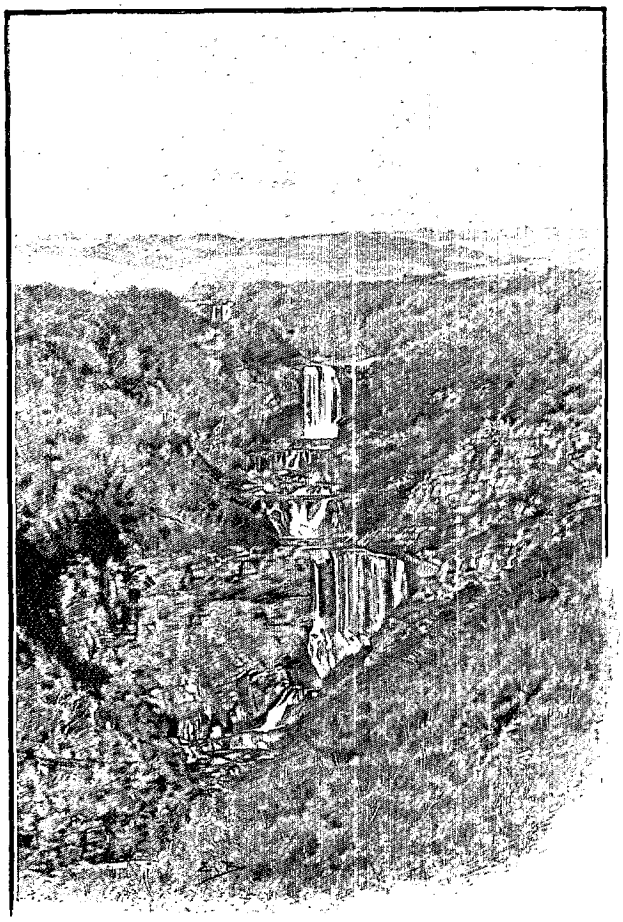


PORT-LOUIS : LE CHAMP DE MARS ET LA PLACE DE LABOURDONNAIS. — DESSINS DE BOUDIER.

et encore moins d'ombrage. C'est un arbre très utile; on se sert de ses feuilles pour fabriquer des nattes, des corbeilles et des sacs pour l'emballage du sucre. Le filao, s'il était plus garni, ce qui arrive rarement à cause du vent, ressemblerait aux pins qu'on trouve dans les environs de Cannes. Le plus souvent, les touffes sont peu épaisses et le ciel traverse les minces ramilles que la brise agite constamment. De là un aspect chétif et mélancolique, peu en harmonie avec ce qu'on est convenu d'appeler la riche flore des tropiques. Le lantana est à Maurice, comme à Ceylan, la plante parasite qui envahit tout. On le nomme ici « de la vieille fille ». Nous trouvons encore le bananier, le flamboyant, le manguier, l'arbre du voyageur et plusieurs espèces de palmiers et d'arbustes de la zone tropicale.

A la station de Rose-Belle, où nous nous rendons le lendemain, aboutit l'embranchement de Souillac. Arrivés dans ce village, chef-lieu du quartier de la Savane, nous trouvons une voiture pour nous conduire à travers la partie méridionale de l'île. Même végétation que celle de la veille, avec l'accompagnement obligatoire des cannes à sucre, des vacoas et des filaos. Nous suivons la plage jusqu'au bout de la baie du Jacotet, promenade ravissante de 10 à 12 kilomètres. La mer est d'un bleu intense, frangée de lignes d'écume que produisent les flots venant se briser sur les récifs madréporiques qui constituent la bordure de la côte.

Partout des laves, tant en miettes qu'en blocs, des formes les plus bizarres, car l'île n'est qu'un amas de scories, résidu refroidi des matières ignées vomies par les feux sous-marins. Ces débris de lave se trouvent en quantité innombrable partout, jusqu'au milieu des cannes. Certaines côtes en sont hérissées, et l'action des vagues a mis la masse poreuse à nu. Maurice et Bourbon ont surgi de l'Océan à la fin de l'époque tertiaire, à la suite de soulèvements successifs; la terre s'est couverte dans le cours des siècles d'humus et de végétation, mais la base du sol n'est qu'un agrégat de matières plutoniques projetées au-dessus des eaux par un unique mais tout-puissant ouvrier, le volcan ! Plus loin nous trouvons la baie du Cap, où débouche la grande rivière du Cap, s'échappant d'une belle gorge, et non loin de là la cascade de Chamarel, d'une hauteur de 96 mètres.



CASCADE DES TAMARINS. — DESSIN DE BOUDIER.

Sur tout notre parcours, j'observe des usines. On a commencé la coupe, et des centaines d'Indiens transportent la canne aux différents moulins. J'ai même pu visiter, en cours de route, deux fabriques où l'on travaille sans interruption. Les fabricants de Maurice ont, comme ceux de Java, la réputation d'avoir suivi sous tous les rapports la marche du progrès en fait de machines perfectionnées.

Le lendemain je vais visiter un site très curieux dans les environs de Mahébourg, et qu'on appelle « le Souffleur ». Le Souffleur est un amoncellement d'énormes blocs de lave s'élevant à pic dans une anse de la mer, qui vient se briser sur les parois sapées par la vague et qui s'engouffre avec fracas dans les anfractuosités que les lames ont creusées dans la masse. Le spectacle est saisissant; le choc de l'Océan soulève des montagnes d'écume dans lesquelles se reflètent les rayons du soleil, produisant des arcs-en-ciel superposés, tandis que plus bas l'eau, d'un bleu d'indigo, cherche une issue à travers les multiples fissures de laves. La mer, en pénétrant dans ces crevasses, produit un bruit infernal. En me promenant sur les débris de laves, entre lesquels le lichen pousse à profusion, je découvre un véritable pont naturel, arcade volcanique creusée par la puissante action des flots.

Encore quelques excursions de moindre importance dans les environs de Riche-en-Eau, et je quitte la maison hospitalière de M. de Rochecouste. Il faut que je retourne au paradis (!) terrestre qui a nom Curepipe, non pas pour revoir l'angélique propriétaire de l'hôtel, mais pour reprendre possession d'une malle que j'y ai laissée, et pour visiter la cascade des Tamarins.

L'excursion en valait la peine, malgré la pluie torrentielle. Les eaux se précipitent par sept étages, pour ainsi dire, formant chacun une nappe distincte. Une belle végétation tout autour encadre les gradins de basalte

ou de lave sur lesquels la masse d'eau bondit en écumant. Le site est grandiose et sauvage, mais il gagnerait beaucoup à être éclairé par un radieux soleil, ce qui arrive quelquefois, m'a-t-on dit.

Le Gouverneur m'attend dans l'après-midi. Je n'ai qu'à reprendre le train jusqu'à la station de Rosehill; de là il y a vingt minutes pour arriver au Réduit, sa résidence. J'y suis reçu avec cette franche cordialité qui caractérise les Anglais de distinction, et Son Excellence me présente à Lady Bruce et à sa nièce.

Le Réduit date de 1778, comme l'indique une plaque apposée à la façade. C'est un vaste bâtiment en pierre, contenant de beaux salons, une salle de bal somptueuse, et embelli dès sa construction primitive suivant les goûts des premiers gouverneurs anglais qui l'ont habité. Depuis une trentaine d'années, on s'est beaucoup occupé des jardins et du parc qui l'entourent. Cette coquette résidence, située dans une des plus belles parties de l'île, à mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, constitue un séjour délicieux. D'un côté la vue s'étend jusqu'à l'Océan ; dans la direction opposée, l'œil embrasse une magnifique perspective sur la chaîne montagneuse qui encadre la plaine de Moka. Tout autour un calme des plus complets, dont le charme est rehaussé par les parfums suaves qu'on respire. Des fleurs partout ; des pelouses entretenues avec soin, un air vivifiant qui dilate les poumons. A deux pas du château se trouve le jardin français, créé au siècle dernier et orné des plus beaux spécimens de la flore tropicale.



ANCIEN TOMBEAU DE PAUL ET VIRGINIE,
ACTUELLEMENT DÉTRUIT, DANS LE JARDIN DES PAMPLEMOUSSES (PAGE 456).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les promenades aux alentours du Réduit ne manquent pas, et c'est là encore qu'on se rend compte de la formation volcanique de l'île Maurice. Les ravins sauvages, les déchirements du sol, les gorges abruptes, les parois détachées, comme avec une lame de couteau, dont je suis le pourtour, sont les preuves tangibles de l'origine de ces terres. Les profondeurs dans lesquelles plonge le regard démontrent qu'on se trouve sur les bords d'un cratère éteint, recouvert par les mousses et par les caprices de plusieurs siècles de végétation.

Il y a beaucoup de singes dans les environs du Réduit, tous de la même espèce et de la même grandeur, et ne se montrant que de grand matin ou à la tombée de la nuit. D'animaux nuisibles ou de fauves, Maurice n'en possède pas. Le serpent, inconnu autrefois, s'y est introduit, probablement avec les chargements des navires venant de l'Inde, mais on n'en trouve pas beaucoup, et encore ne sont-ils pas venimeux. Du temps des Hollandais, l'île, paraît-il, était infestée de rats, à tel point que leur nombre fantastique obligea les occupants à évacuer le pays. Est-ce une légende? Je ne saurais le dire : toujours est-il que plusieurs auteurs néerlandais du XVIIe siècle mentionnent l'abondance de ces rongeurs, et que Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'île de France*, affirme également que ce sont les rats qui forcèrent les Hollandais à abandonner Maurice.

On garde le souvenir, dans la colonie, d'un éléphant qui y a vécu pendant de longues années. Un navire portant le pachyderme relâcha à Port-Louis pour cause d'avaries. On débarqua l'éléphant, et lorsque, le bateau ayant terminé ses réparations, on voulut rembarquer le passager, son obstination triompha de toutes les tentatives pour le faire monter à bord. Après avoir essayé de tout, on dut repartir sans la bête récalcitrante, qui, du reste, gagna honnêtement sa vie en travaillant dans une usine jusqu'à sa mort.

Le gouverneur a l'amabilité de me faire connaître les environs plus éloignés et me promène à travers les plaines de Wilhelms et de Moka ; cette dernière, une des régions les plus fertiles de l'île, doit son nom aux

plantations de café qui y existèrent à une époque déjà assez reculée. Les plateaux que je parcours étaient très boisés jadis ; on a tout défriché pour la culture de la canne à sucre. Bernardin de Saint-Pierre, dans un de ses volumes, parle des chasses aux cerfs que l'on faisait dans des forêts complètement disparues aujourd'hui. Il reste encore un certain nombre de cerfs dans le centre de l'île, réfugiés dans une partie boisée que le défrichement a épargnée.

Le climat de ces plaines, comme celui du Réduit, qui se trouve à peu près à la même altitude, est très salubre. On n'a pas à y craindre la chaleur ou les fièvres de Port-Louis, et les pluies de Curepipe ne s'étendent pas jusqu'aux plateaux. Le cyclone de 1892 y a également porté ses ravages ; j'en vois encore des vestiges, et à la Résidence le gouverneur me donne les détails des heures terribles qu'y a passées son prédécesseur.

Quelques heures de chemin de fer me permettent de faire le tour de la partie nord-est de l'île, en passant par Port-Louis, par le quartier des Pamplemousses, que je visiterai plus en détail le surlendemain, par la plaine des Roches et le Flacq, en contournant la Montagne Blanche, retournant au Réduit par la ligne du Centre. La route est jolie, mais ne varie pas dans ses détails ; peu de végétation franchement tropicale, mais en revanche beaucoup de canne, toujours de la canne, des bananiers chargés de leurs régimes savoureux, des indigènes le nez en l'air, et des enfants presque nus.

Ce n'est qu'à regret que je quitte la maison hospitalière du représentant de la Reine, après avoir fait une dernière tournée dans les allées au frais ombrage de ce beau domaine. C'est le grand jour des courses à Port-Louis, et si la réunion m'intéresse peu au point de vue hippique, le coup d'œil sera très intéressant, d'après l'information de l'ami qui m'a invité à l'accompagner.

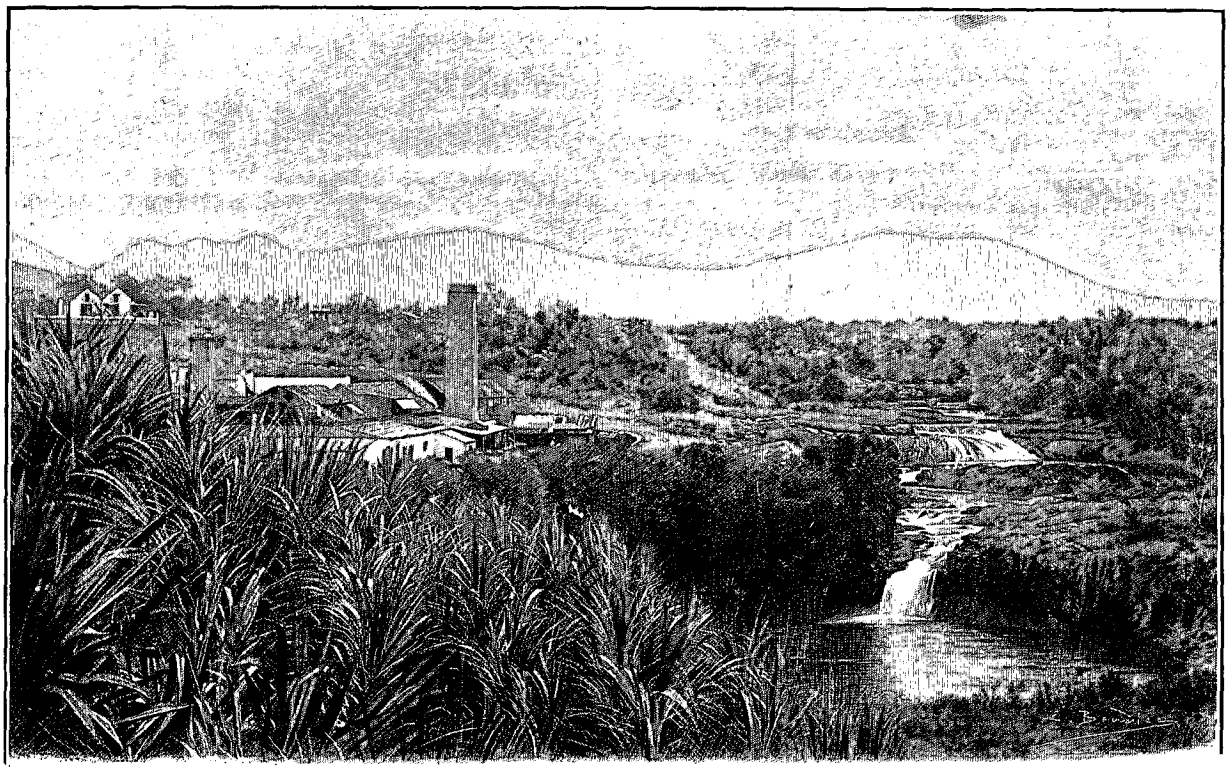
Non seulement la capitale, mais toute l'île est en fête ; les banques et les bureaux ferment à midi. Les trains sont archibondés, un compartiment des premières à huit places est envahi par douze, seize voyageurs des troisièmes ; c'est la folie, le délire : heureux celui qui trouve à se caser d'une façon quelconque. Les travailleurs hindous quittent le champ et l'usine ; le serviteur abandonne son maître ; tout ce monde, revêtu de ses habits de fête et muni de victuailles, se précipite dans les wagons ou entreprend une longue course à pied pour arriver avant l'heure. La négresse et l'Indienne se sont mis de la poudre de riz et portent des bouquets ; les femmes hindoues sont chargées de bijoux, de boucles d'oreilles d'une dimension fabuleuse et portent des bracelets aux bras et aux pieds. Plusieurs d'entre elles ont amené de beaux enfants, dont les grands yeux, pétillant de malice, ont l'éclat de pierres précieuses. Parmi les hommes je vois des mulâtres, habillés de noir, portant des chapeaux hauts de forme, et tout ce monde est d'une volubilité assourdissante.



UNE FEMME INDIENNE À MAURICE. — DESSIN DE MIGNON.

Le champ de courses confine à la ville. Il est dominé d'un côté par un cirque de collines qu'occupent déjà en grappes étagées des milliers de spectateurs. Le centre de la piste renferme une masse compacte d'indigènes que viennent grossir encore les contingents amenés par les derniers trains. Vraiment le spectacle est unique au monde ; l'île doit être déserte, car la plus grande partie de sa population se trouve là, dans ses costumes bariolés, où le rouge, le jaune, le vert et le blanc dominent, et qu'inonde de flots de lumière le soleil tropical. Ce tableau de couleur locale m'intéresse plus que l'enceinte du pesage, où se promène l'élément européen et où, comme chez nous, le bookmaker, de sa voix rauque, pousse à la dépense.

Néanmoins je rends hommage aux fraîches toilettes des belles créoles et des élégantes Européennes, dont je me permets de faire discrètement l'inspection. Les tribunes ne sont pas installées de la même façon qu'en Europe : elles sont divisées en loges. Au moyen de cette distribution chaque famille ou groupe d'amis se trouve chez soi, ce qui a son avantage dans un pays où les différentes nuances de l'épiderme pourraient amener certaines difficultés de contact. Les chevaux qui courent sont importés d'Australie, d'où



LA SUCRERIE DE RICHE-EN-EAU (PAGE 450). — DESSIN DE BOUDIER.

viennent aussi les jockeys qui les montent. Il me reste une dernière excursion à faire, c'est celle des Pamplemousses et de son jardin réputé. J'y suis accompagné par M. Boulé, le même ami qui m'a conduit aux courses, et ma surprise est grande en constatant que cette ancienne route, dont les récits de notre jeunesse nous parlent avec tant d'extase, se trouve dans l'abandon le plus complet. C'est ici qu'autrefois habitaient tous les gens aisés, et que des deux côtés s'élevaient de belles propriétés et d'élégantes constructions. Hélas ! la fièvre qui s'est déchaînée sur Maurice en 1867 et qui dans ses terribles effets a fait périr des milliers d'habitants a changé tout cela. On n'habite plus les Pamplemousses, pas plus que Port-Louis ; on est allé s'installer dans les différentes stations qui conduisent de la métropole à Curepipe.

En plusieurs endroits j'observe encore les vestiges des anciennes demeures, de larges avenues que la brousse envahit, des murs en pierre et des pilastres délabrés ou menaçant ruine, des restes de vergers et de jardins où l'ivraie se mêle aux aloès, aux cactus, aux multipliants et aux roses poussant à l'état sauvage. De ci de là, de méchantes boutiques d'indigènes et des cabanes de triste apparence. Les seules constructions qui attirent l'attention sont une pagode hindoue et la maison où, en 1810, fut signée la paix qui cédait l'île.

Nous arrivons au beau jardin des Pamplemousses, que le naturaliste Poivre fonda en 1778. Ce jardin d'essai se trouve aujourd'hui sous la direction d'un botaniste de grand talent, et peut compter parmi les mieux réussis des colonies. J'y remarque une splendide collection de palmiers de toutes provenances, de poétiques avenues, des lacs gracieux semés d'îlots couverts d'un labyrinthe de végétation et de fleurs.

Le retour doit se faire par le même chemin; il n'y en a pas d'autre. En suivant cette route des Pamplemousses, mes souvenirs d'enfance se réveillent. C'est dans ce quartier de l'île que Bernardin de Saint-Pierre a fait vivre Paul et Virginie, et forcément, en parcourant ces lieux, différents passages de son impérissable volume me reviennent à la mémoire. J'avais tenu à le relire avant de fouler cette île de France que la jeunesse de tous les pays apprend à connaître par le captivant récit qui a été traduit dans presque toutes les langues du monde. J'ai senti cet irrésistible besoin de m'assurer si vraiment ces sympathiques enfants avaient existé, et, à cet effet, j'ai interrogé plusieurs vieux résidents descendant de familles qui vivaient à Maurice dans le courant du siècle dernier.

J'aurais désiré que l'on m'affirmât l'exacte vérité de tous les détails de cette touchante histoire, et telle est la puissance de l'illusion évoquée par le roman, que j'éprouvais un certain désappointement en apprenant que Paul et Virginie, pas plus que Mme de la Tour et Marguerite, n'ont jamais existé que dans l'imagination du poète. Et, malgré ce fait indiscutable, il n'en est pas moins vrai que la pastorale a été élaborée sur certains détails réels accouplés à des souvenirs personnels de l'auteur. Bernardin de Saint-Pierre a séjourné

dans l'île de 1768 à 1770, et dans une de ses publications on trouve le récit de ses impressions et de ses aventures personnelles pendant les différents voyages qu'il fit dans le pays. Ces souvenirs forment une partie de la genèse de son idylle, tandis que l'épisode le plus émouvant du drame, le naufrage du navire sur les récifs de l'île d'Ambre, est un fait historique dont les archives de Maurice font foi. Le *Saint-Géran*, venu de France, échoua dans la nuit du 18 août 1744 sur la côte de l'île d'Ambre et s'y brisa complètement. Deux fiancés qui se trouvaient à bord périrent, comme presque tout l'équipage, et la mer rejeta leurs cadavres dans une anse qui s'appelle encore la baie du Tombeau. C'est au même endroit que l'auteur du livre fait retrouver par Paul le corps de Virginie, enseveli dans le sable.

Jusqu'il y a cinq ans on put voir en bon état de conservation, au jardin des Pamplemousses, le tombeau des deux amants, lequel, dit-on, n'était à l'origine qu'un monument symbolique dont l'illusion s'était emparée pour perpétuer l'œuvre du grand écrivain. De ce monument il ne reste plus aujourd'hui que le socle. On m'a montré près de la gare du chemin de fer le soubassement d'une autre sépulture, sur laquelle autrefois on pouvait admirer deux statuettes représentant les deux enfants.

Quand, le lendemain, le bateau m'emporte à la Réunion, et qu'au soleil couchant le Pouce et le Pieter Booth étalent une dernière fois à ma vue leurs silhouettes, j'éprouve un sentiment de véritable satisfaction d'avoir pu parcourir cette attrayante île Maurice, si intéressante par son histoire, si sympathique par ses habitants.

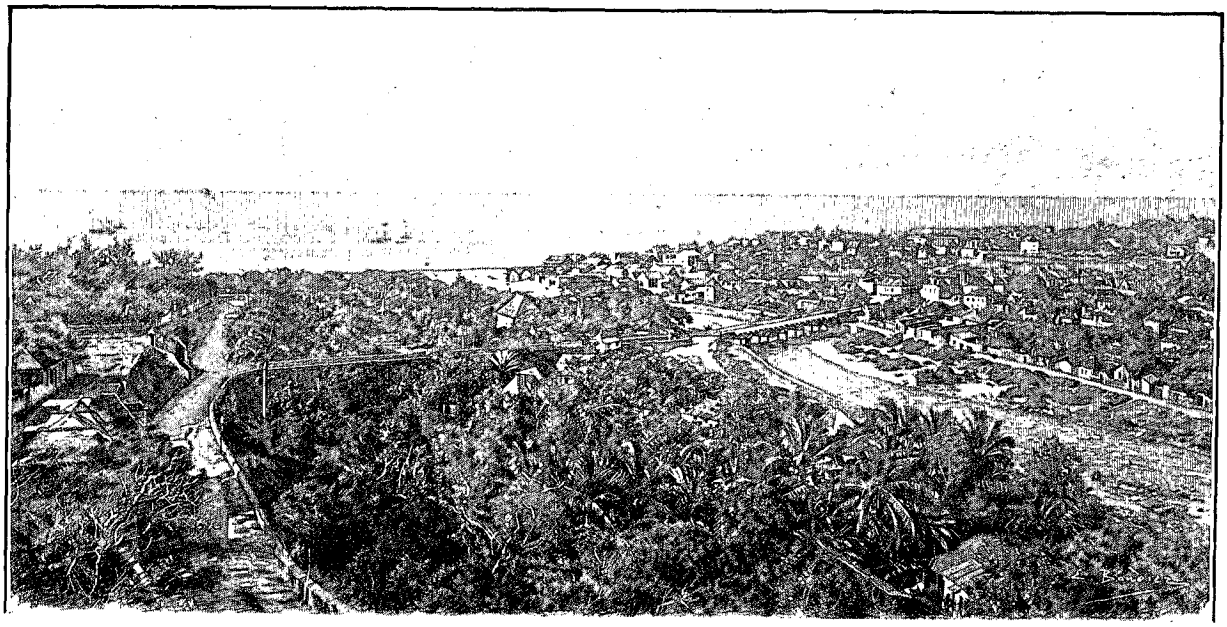
Si j'ai été en quelque sorte désappointé dans ma visite à la colonie, c'est en constatant le malaise dans lequel elle se trouve. Certes, il y a cinquante ans, il y avait plus de bien-être qu'aujourd'hui, les sucreries produisaient de gros bénéfices, d'autres cultures réussissaient. L'abolition de l'esclavage a porté un coup terrible à la prospérité de Maurice, comme à celle de tant d'autres colonies, et la concurrence du sucre de betteraves a ruiné plus d'un planteur. De terribles sécheresses ont eu des effets désastreux sur les récoltes, le grand cyclone de 1892 et l'incendie de Port-Louis en 1893 ont accablé la population. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la colonie, éprouvée de tant de façons, s'appauvrisse graduellement, d'autant plus que le nombre toujours croissant des Asiatiques menace d'envahir l'île, et que l'Arabe prend de plus en plus une place prépondérante dans le commerce. Heureusement que le courage et l'énergie ne font pas défaut aux planteurs, qui, en présence de tant d'obstacles, redoublent d'efforts pour les surmonter par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

G. VERSCHUUR.



RADE DE PORT-LOUIS. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE À VOL D'OISEAU DE SAINT-DENIS DE LA RÉUNION (PAGE 458). — DESSIN DE BOUDIER.

L'ILE DE LA RÉUNION[1],

PAR M. G. VERSCHUUR.



NÈGRE MENDIANT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce n'est que depuis peu d'années que le voyageur à destination pour la Réunion, débarque à la Pointe des Galets. Autrefois c'était devant Saint-Denis, la capitale de l'île, que les bateaux jetaient l'ancre. Le débarquement y était généralement difficile, la mer étant d'ordinaire très agitée; beaucoup de passagers se souviendront du mauvais quart d'heure qu'ils ont eu à passer avant de gagner la terre, dans une embarcation secouée par la houle sur une mer foisonnant de requins. Souvent, dans la mauvaise saison, les navires mettaient des semaines à faire leurs opérations, et parfois les raz de marée empêchaient toute communication avec la terre.

La création d'un port, où les paquebots pourraient accoster à quai, s'imposait. On a choisi, bien à tort d'après l'opinion générale, la Pointe des Galets, et le bassin, où le bateau doit entrer avec la prudence du serpent, a coûté des sommes folles : 60 millions, m'a-t-on affirmé! Comme dimension, ce port minuscule n'est qu'une vraie mare à canards ; manœuvrer et tourner dans un espace aussi exigu constitue un véritable tour de force.

Enfin, notre *Djemnah* trouve moyen d'accoster. Les premières têtes que j'aperçois sont celles d'une rangée de fonctionnaires au service du purgatoire de tous les pays — la douane! Je ne puis m'empêcher de faire l'observation qu'à Maurice, île de la même superficie que la Réunion, et ayant un commerce bien supérieur, les Anglais trouvent moyen de faire la même besogne avec un seul douanier! L'inspecteur est très complaisant et me croit sur parole quand je lui déclare que les colis que je désire prendre avec moi ne contiennent aucune contrebande; mais j'ai trois petites caisses renfermant des articles du Japon et de la Chine que je demande à déposer jusqu'au moment où, après un mois, je quitterai la colonie.

J'avais laissé ces mêmes objets à la douane à Changhaï, à Batavia, à Ceylan et à Maurice ; cette opération en pays anglais et hollandais avait pris cinq minutes au plus et avait été réglée au moyen d'un bulletin de quelques centimètres carrés. Ici, c'est tout autre chose! On veut se livrer au plombage de mes caisses; deux, trois employés se mettent déjà en mouvement; il y aura des paperasses à établir, des papiers à signer, des formalités à remplir, et mon train part dans quarante minutes. Si je le manque, je devrai attendre

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

celui de l'après-midi. Je frémis devant cette montagne d'obstacles, mais grâce à une lettre dont je suis porteur, j'obtiens de l'amabilité de l'inspecteur que l'on ait pitié de moi : mes colis sont marqués à mon nom, et remisés dans un coin du magasin.

De la Pointe des Galets à Saint-Denis il y a 22 kilomètres en chemin de fer; la longueur totale de la ligne ferrée, qui commence à Saint-Benoît et se termine à Saint-Pierre, est de 125 kilomètres. Saint-Denis se trouve à peu près à égale distance de ces deux points terminus. J'y arrive après avoir fait la moitié du parcours sous des tunnels.

La capitale de l'île possède deux hôtels qui se valent. Je me rends à l'*Hôtel d'Orient*, comme étant, d'après mes renseignements, le moins mauvais des deux. Une petite lanterne, appliquée à la façade, m'indique que je suis arrivé au logis. Sur les quatre bonnes chambres que contient l'établissement, j'ai la chance de pouvoir en accaparer une. Quant à la nourriture avec laquelle je fais connaissance sitôt mon débarquement, elle est au-dessous de tout : viande dure comme du cuir, cuisine faite à la graisse rance, usage immodéré d'ail et vin absolument imbuvable.

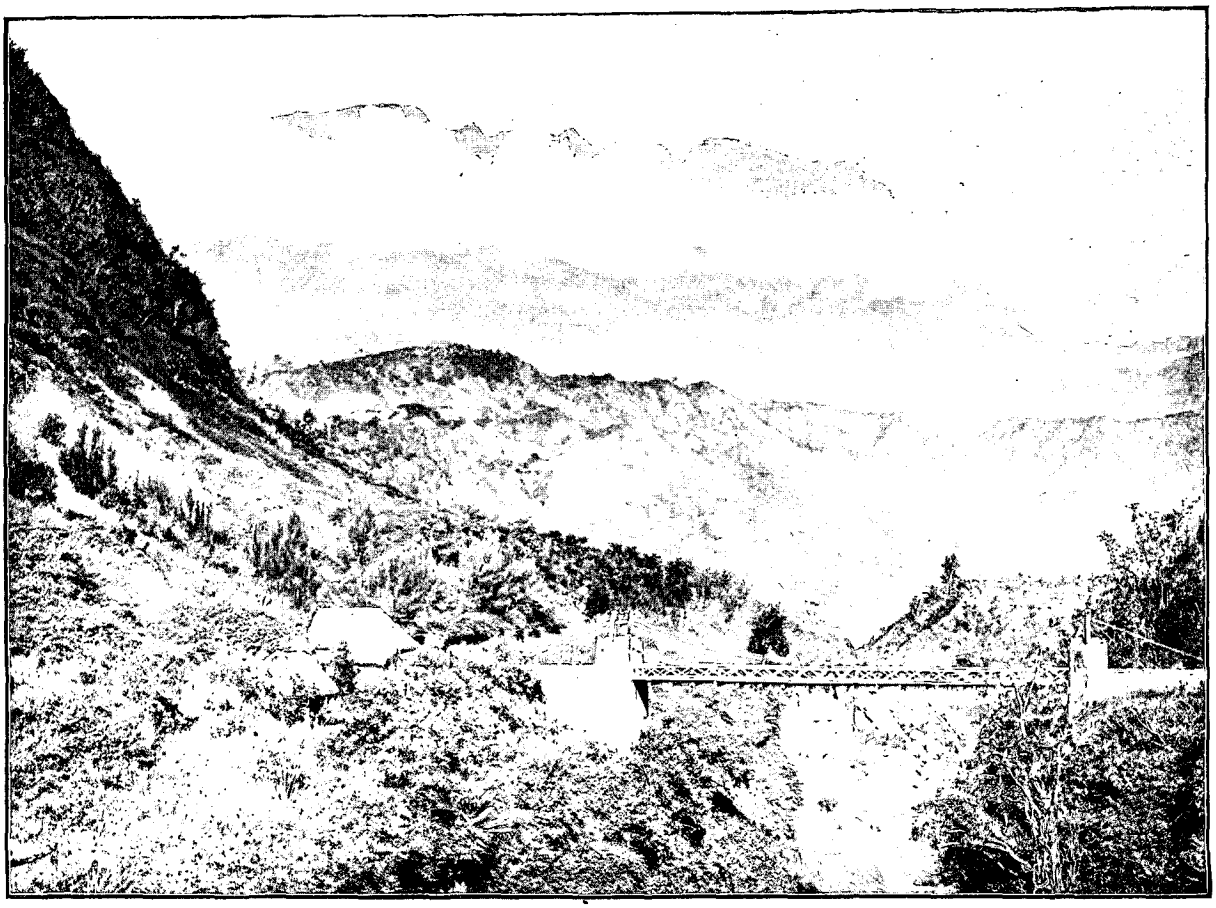
Saint-Denis, avec une population de 28 759 habitants, suivant le dernier recensement, sur 180 295 pour l'île entière, n'a pas ce qu'on peut appeler de couleur locale. Les costumes bariolés qu'on rencontre dans les Antilles ou à Cayenne, les couleurs voyantes chères aux négresses et aux mulâtresses, ne se retrouvent pas dans cette colonie. Les classes inférieures copient plutôt le costume européen. Quant à la femme créole, qui passe sa journée sans absolument rien faire du tout, se balançant dans une chaise longue, et ne s'occupant pas plus de son ménage que de ses enfants, elle a un goût prononcé pour la toilette toutes les fois qu'elle se montre en public. Elle mangera du riz et de la morue pendant un mois pour pouvoir paraître avec un luxe bien au-dessus de ses moyens à l'occasion d'un mariage, d'un bal ou d'une fête quelconque. Tout est pour l'extérieur dans beaucoup de familles, et la vie intime est d'une simplicité telle qu'on serait bien embarrassé si quelqu'un arrivait à l'improviste à l'heure du repas. Il ne trouverait le plus souvent que du riz couvert d'une espèce de légumes assaisonnés d'eau chaude et de différents piments; ces derniers portent le nom de « rougaïe », et les légumes s'appellent « brèdes ». Ils m'ont fait l'effet d'algues marines, la seule fois que j'en ai goûtés. Et que dire du développement intellectuel de ces créoles, dont la vie s'écoule dans une monotonie désespérante, qui n'ouvrent jamais un livre sérieux, qui vivent comme la fougère au bord du fossé !



COULÉES DE LAVE DU GRAND VOLCAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le moment choisi pour voir le beau monde à Saint-Denis est la sortie de l'église le dimanche, ou encore bien mieux une messe de mariage, quand il s'agit d'une famille très huppée. La rubrique « le carnet mondain » d'un journal de la ville vous en fera savourer les détails le lendemain, en vous parlant de la riche toilette de Mme A..., de la toute gracieuse Mme B..., ou de l'exquise Mme X...!

Les rues de Saint-Denis sont tirées au cordeau et se ressemblent toutes. Les maisons, séparées souvent par des jardins, sont pour la plupart vieilles, mal entretenues et réclament à grands cris une nouvelle couche de peinture. Quand on sort de la ville, c'est bien pis; ce ne sont plus des maisons alors, mais de vieilles masures, aux portes vermoulues, des bâtisses tombant en ruine. A Java, à Ceylan, on croi-



LA ROUTE DE SALAZIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

rait ces tristes bicoques habitées par des indigènes : ici on en voit sortir une dame en robe de soie avec manches à gigots.

Comme promenades en voiture dans les environs de la ville, il n'y en a qu'une seule qu'on refait forcément dix fois : c'est celle qui mène à Sainte-Marie. A droite, on a une vue très pittoresque sur les montagnes ; à gauche on longe le chemin de fer et la mer. Mais les promenades à pied, pour peu qu'on veuille bien se décider à monter plus ou moins, sont ravissantes. En gravissant un monticule qui conduit à la vigie, on jouit d'une vue superbe : la plaine de la Redoute, au milieu de laquelle se dresse un petit monument élevé à la mémoire des soldats tombés sur le champ de bataille lors de la prise de la colonie en 1810 par les Anglais.

L'ascension classique dans le voisinage de la métropole est celle du Brûlé, région volcanique comme le nom l'indique. Le Brûlé est une série de mamelons de laves, que le temps a recouverts de végétation ; il s'élève jusqu'à 900 mètres au-dessus de la mer. Une route carrossable y conduit par des zigzags interminables. A mesure qu'on monte, le panorama sur la ville, et dans la direction opposée sur les plaines de Sainte-Marie et de Sainte-Suzanne, présente les aspects les plus pittoresques. Tantôt on longe d'épais fourrés d'une nature sauvage, tantôt on observe des parois de lave couronnées de bruyères et d'ambavilles ; de ci, de là, des cultures inattendues, ravissantes d'imprévu et de contrastes. Au milieu des cendres volcaniques qui se sont solidifiées et des coulées de laves très nettes, le palmier, le filao, l'aloès poussent dans un désordre fraternel entre un luxe de mousses et de fougères, et l'air est parfumé par l'arome balsamique des plantes alpestres. Dans le superbe jardin d'une propriété que je visite au sommet du Brûlé s'étale une débauche de fleurs ; des roses, des camélias, des azalées, des violettes s'épanouissent au milieu de gracieuses avenues, tracées en amphithéâtre. Devant l'habitation je jouis d'un panorama de toute beauté.

J'ai hâte de partir pour Salazie, situé dans le cirque de montagnes le plus renommé de la Réunion, et en même temps l'endroit où, tout en admirant les sites les plus grandioses de l'île, on respire le grand air salubre des hauteurs, où le malade se repose pour retrouver la force et la santé. On prend le chemin de fer jusqu'à la station de Saint-André, d'où une voiture vous conduit en cinq heures aux Salazes.

La route monte graduellement jusqu'à une hauteur de 900 mètres, en serpentant comme un ruban capricieux à travers un dédale de pitons, de mornes et de laves, couverts d'une verdure abondante. C'est une des

plus belles voies qu'on puisse voir, offrant les perspectives les plus variées, les plus inattendues. Sur les flancs des masses ignées, les fougères ont percé, l'humus s'est déposé dans toutes les fissures, dans toutes les anfractuosités, l'arbuste a surgi et l'arbre l'a succédé. Les ruisseaux ont creusé leurs sillons; les cascades qui tombent à pic le long des parois semblent suspendues aux montagnes comme des linceuls aériens. Dans certains passages la végétation a été réfractaire; on voit de chauves pitons dont nul feuillage ne voile la nudité et sur lesquels le soleil, déjà à son déclin, répand des tons violâtres. En d'autres endroits les nuages semblent s'accrocher comme des flocons aux aspérités des flancs, aux déchirures des crevasses. A 100 mètres au-dessous de la route un torrent se précipite en méandres interminables. Dans les plaines d'énormes blocs de lave isolés attestent le bouleversement, le cataclysme dont ce sol a été le théâtre.

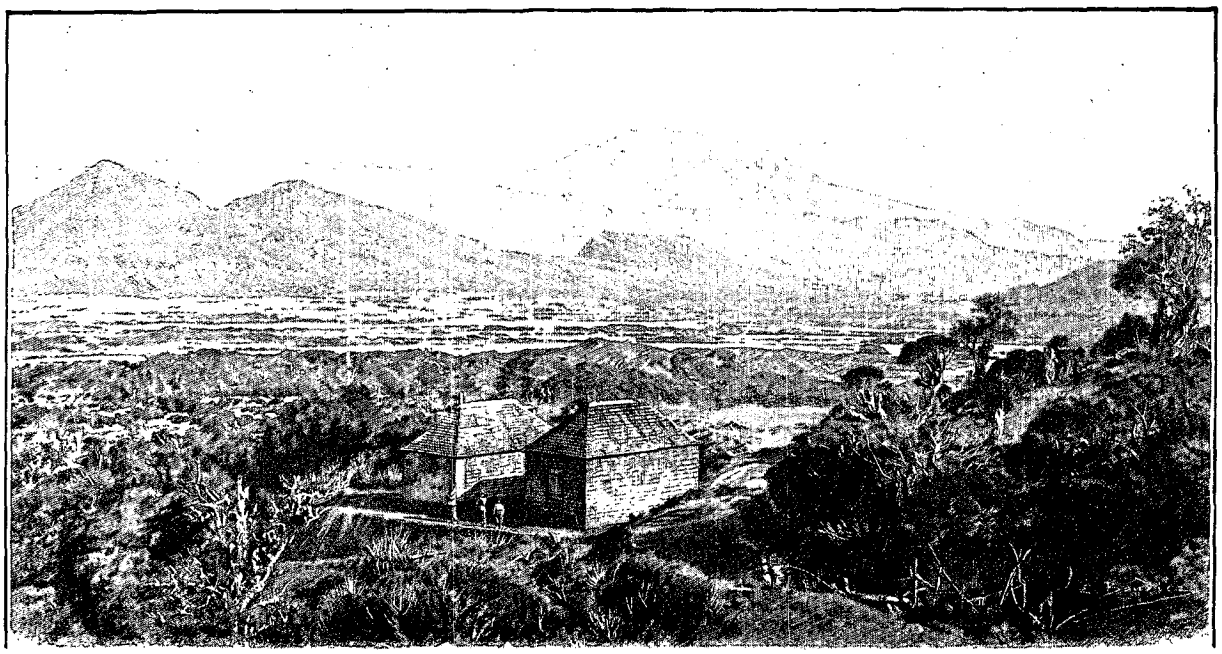
Quelques maisons se dessinent; j'entre dans le village d'Hellbourg et la voiture me dépose devant l'hôtel des Salazes, tenu par des Bordelais, les époux Guérin. L'hôtel est très petit, mais fort propre; la cuisine ne laisse rien à désirer et les aimables propriétaires entourent leurs visiteurs de tous les soins possibles. Le climat sain et fortifiant de Salazie se rapproche de celui d'Europe et y attire continuellement du monde, surtout au cours des mois où l'on éprouve le besoin d'échanger la chaleur de la plaine et des côtes contre l'air pur de la montagne. Les familles ont l'habitude d'y louer des maisonnettes toutes meublées qu'on trouve en assez grand nombre. Le village possède un hôpital militaire où, dans les derniers temps, beaucoup de malades, venant de Madagascar, ont été évacués.

D'une manière générale on peut avancer que l'île de la Réunion a été tout entière formée par les volcans comme sa sœur Maurice; les principaux cratères éteints ont donné naissance à trois cirques d'une grande circonférence, nommés Mafate, Cilaos et Salazie. C'est de ces cirques que partent les trois grands courants de la colonie, les rivières des Galets, de Saint-Etienne et du Mât. Ils sont séparés par de hautes montagnes, dont les principales sont le Piton des Neiges, qui a 3 072 mètres, le Grand-Bénard, 2 970 mètres, et les Salazes, 2 150. Les cirques possèdent des sources d'eaux minérales du même genre que celles de Vichy. Les mêmes éléments s'y trouvent, quoique en moindre quantité.

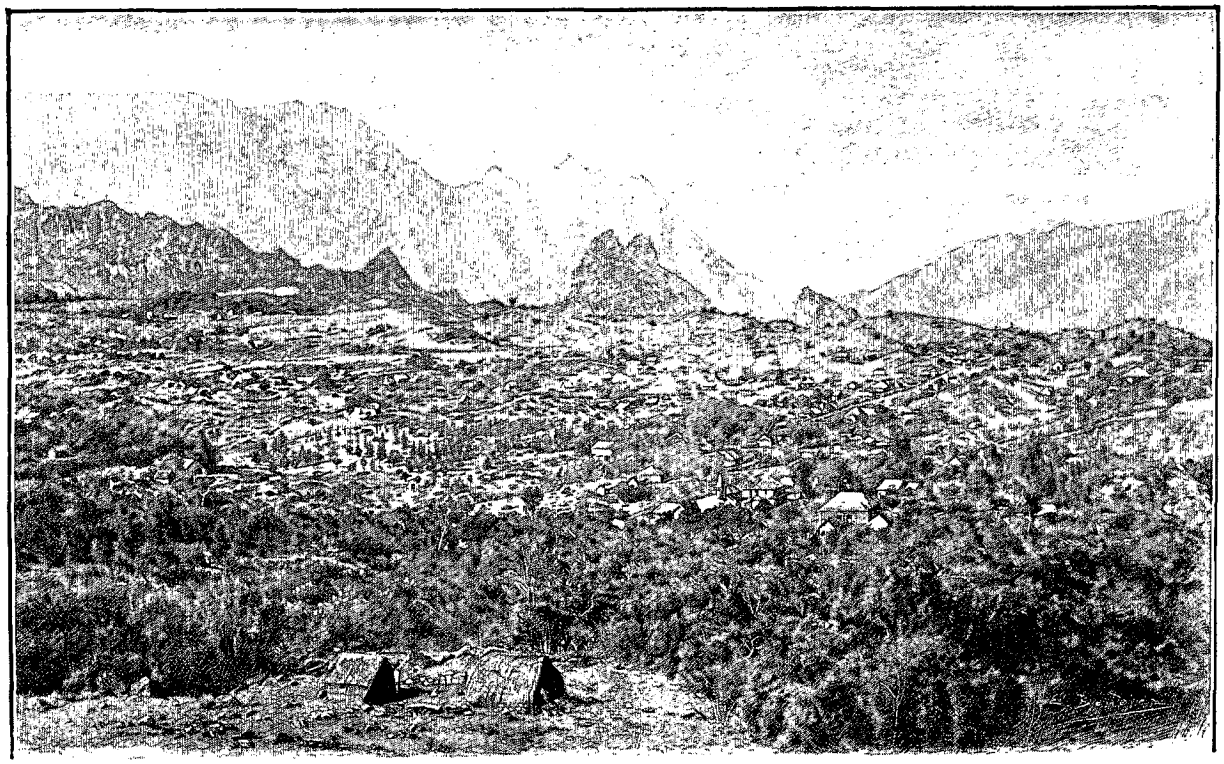
On m'a affirmé que celles de Salazie sont moins efficaces que celles de Cilaos, ce qui n'empêche pas que les premières sont plus fréquentées, à cause des facilités d'accès et d'existence qu'on y rencontre. Le docteur m'a fait les honneurs de l'établissement des bains, qui est assez primitif. Il y eut autrefois à côté un petit casino qui n'avait jamais bien réussi. On n'en voit plus trace aujourd'hui : un grand torrent, formé par l'abondance des pluies, l'a enlevé, il y a quelques années, en même temps que d'autres maisons.

En ce qui concerne les promenades et les excursions, Salazie présente également un avantage sur sa rivale : on peut les varier dans différentes directions. La prudence exige cependant l'emploi d'un guide expérimenté toutes les fois qu'on s'éloigne des sentiers battus ou qu'on s'aventure jusque dans les solitudes où rien n'indique le chemin à suivre à travers un désert de laves. On cite le cas de plusieurs touristes qui se sont aventurés dans ces parages sans guide et qui, n'ayant jamais reparu, ont dû y périr de misère et de froid.

Quelque direction qu'on prenne, aussitôt sorti du verdoyant enclos de Salazie, le regard se promène sur



LA PLAINE DES CAFRES. — DESSIN DE BOUDIER.



PLATEAU ET VILLAGES DE CILAOS (PAGE 462). — DESSIN DE BOUDIER.

une succession stupéfiante de roches plutoniennes, de pitons aux crêtes dentelées, de pics aigus séparés par d'immenses crevasses, vestiges effrayants d'une commotion qui a ébranlé l'île jusque dans ses fondements. Et, au bas de ces formidables bastions, alignés suivant les caprices de la nature, des arêtes de structure pyramidale, des excavations abruptes, de l'informe chaos de désolation, l'on aperçoit des savanes, onduleusement accidentées, comme suspendues entre terre et ciel.

On se rend ici bien compte du cataclysme qui a produit la Réunion, en même temps probablement que sa voisine Maurice! L'île entière n'est que le résidu refroidi de matières vomies par un feu sous-marin. Mais ces matières volcaniques, qui ont fait œuvre de dévastation, ont été d'autre part fécondes et créatrices. Les pluies ont fait germer avec une puissance incroyable le moindre atome de végétation qui s'est glissé dans chaque interstice, dans chaque fissure. La verdure opulente a couvert de son manteau les parois et les flancs déchiquetés. Parfois un jardin cultivé surgit au beau milieu des laves; une cabane entourée de bananiers et de quelques modestes cultures s'élève au bord d'un gouffre béant.

Le spectacle de cette création majestueuse, toujours varié suivant les routes qu'on suit, produit l'effet le plus fascinant vers le coucher du soleil, quand les mamelons bossués s'illuminent de tons mystérieux et que l'astre couchant dore de ses feux mourants les escarpements qui s'estompent au lointain.

A dix minutes du village, au tournant de la grande route, se trouve un rond-point d'où la vue est admirable. J'y suis resté souvent en contemplation muette, éprouvant cette douce satisfaction de me trouver seul au milieu d'un silence que pas le moindre bruit ne vient interrompre.

Le docteur veut bien m'accompagner dans une promenade à la montagne. Je vois de jolies cascatelles, remplissant de petits bassins cachés au milieu d'une épaisse flore tropicale, et quand nous arrivons au sommet d'une des collines, un panorama tout nouveau se déroule pour moi. Hellbourg, avec ses pittoresques maisonnettes, semble plongé dans un ravin qu'enserrent les puissantes assises de l'incomparable nature.

C'est bien à regret que je quitte Salazie après un séjour d'une semaine. Au retour je fais une bonne partie de la route à pied et je découvre à la descente plusieurs points de vue surprenants qui m'avaient échappé en faisant la montée. Je m'arrête devant la Mare à Poules d'eau, sorte d'oasis minuscule, gracieusement plantée dans la plaine, au milieu de matériaux sans cohésion et de débris confus.

La grande rivière du Mât décrit ses méandres le long de la route. Il y a cinquante ans le chemin que je suis n'était pas encore construit; le voyageur qui se rendait à Salazie était obligé de traverser le torrent une quarantaine de fois.

A des centaines de mètres de hauteur j'aperçois quelques huttes isolées, émergeant de l'opulente végé-

*

tation. Les habitants de ces cabanes ont-ils seulement la plus faible conception de l'entourage grandiose où le hasard de la naissance les laisse végéter? l'obscurité de leur intelligence leur permet-elle d'éprouver le moindre sentiment d'admiration, d'extase? Ces pauvres gens, favorisés par un climat délicieux et par tous les bienfaits de l'existence patriarcale, doivent avoir le développement intellectuel de la chèvre qui broute dans leur enclos, de la poule qui picore dans leur jardinet.

Du cirque de Salazie on peut atteindre celui de Cilaos, mais à la condition d'avoir l'habitude des ascensions, et en certains passages le pied solide, surtout de n'être sujet d'aucune façon au vertige. La route la plus pratique est celle de Saint-Louis, en voiture.

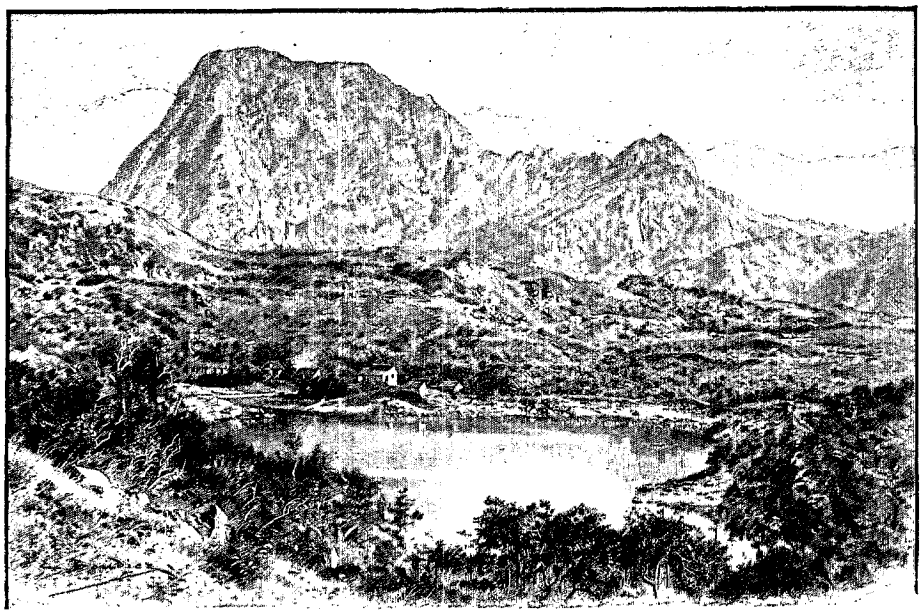
D'une façon générale, le cirque de Cilaos est encore plus sauvage que celui de Salazie; les flancs décharnés des nombreux pitons ne sont pas couverts de l'admirable manteau de verdure; une teinte de gris ardoisé prédomine, qui dénote la stérilité. Partout, du reste, les mêmes amoncellements de laves projetées par les bouches ignivomes des cratères, les mêmes montagnes aux arêtes vives, aux angles durs et saillants, les mêmes rochers aux bosses étranges, les mêmes escarpements hardis, les mêmes anfractuosités, la même perturbation saisissante, provoquant une admiration que l'ensemble commande, que chaque détail justifie.

De tous les pays volcaniques que mes goûts nomades m'ont fait connaître — la Sicile, l'Islande, la Nouvelle-Zélande — aucun ne vaut comme austérité, comme tableau de dévastation et de majesté en même temps, cette superbe île de la Réunion, où l'on désirerait trouver le bien-être, la prospérité, le progrès, s'associant aux délices d'une nature idéale, mais où, hélas! le touriste ne peut que s'attrister sur la déchéance, la misère et la ruine.

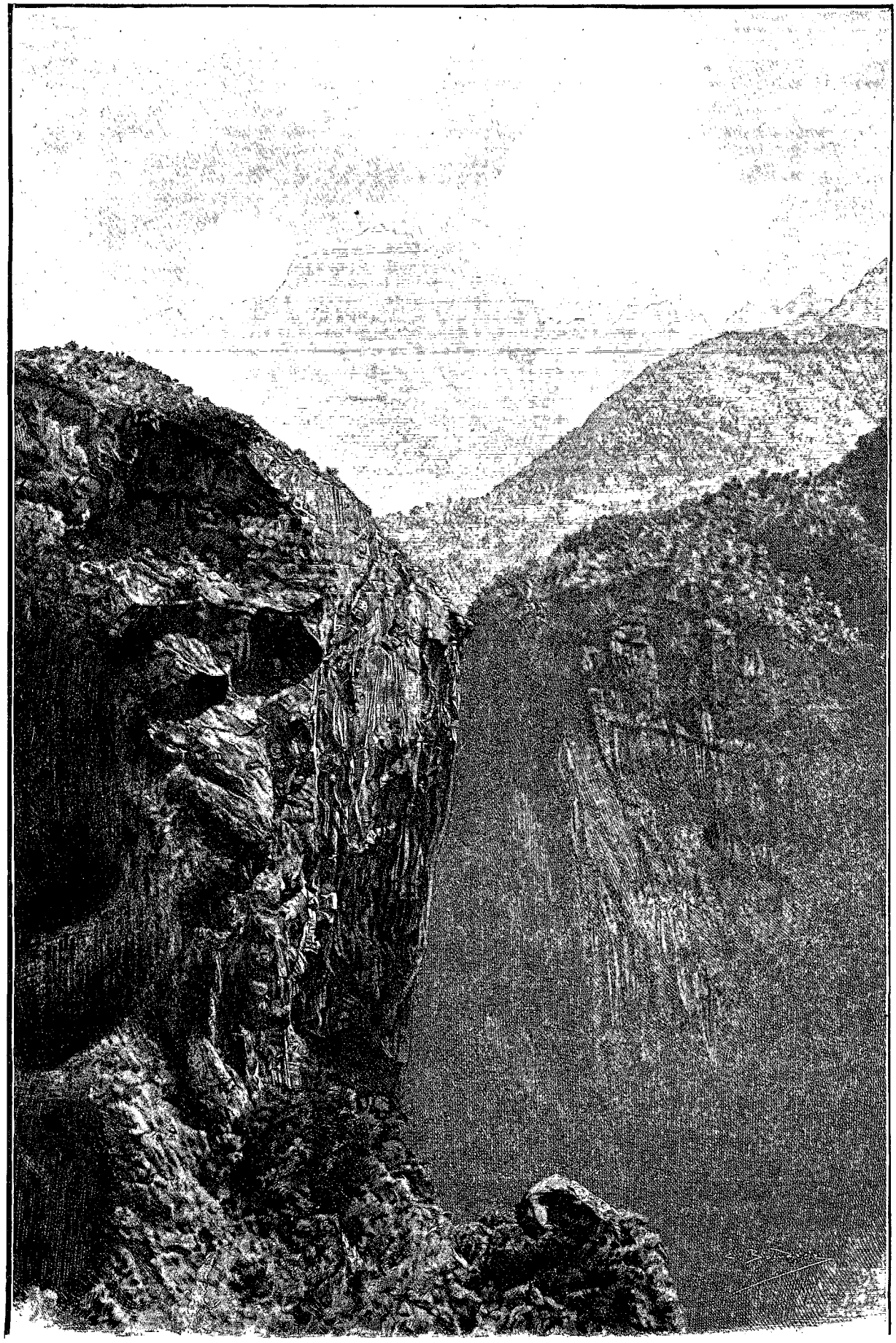
Est-ce la fertilité qui manque? la terre se montre-t-elle revêche aux cultures qui réussissent ailleurs? Bien loin de là : aucune colonie au monde ne se prêterait, comme cette terre féconde, à toutes les cultures possibles; aucun sol tropical ne pourrait donner des résultats plus rémunérateurs. Le café, reconnu d'excellente qualité, ne se récolte plus qu'en quantité insignifiante; l'exportation de l'année dernière n'accuse qu'un chiffre de 200 000 francs. Celle de la vanille a atteint 3 000 000, celle du sucre près de 12 000 000, ce qui forme un total de 15 000 000, contre un chiffre de 50 000 000 pour l'île Maurice.

L'abolition de l'esclavage en 1848 a été pour la Réunion comme pour beaucoup d'autres colonies le point de départ de la décadence. La main-d'œuvre manque, le nègre, une fois libre, s'étant refusé à tout travail.

Les Anglais, dans leurs colonies, font venir les Hindous qui sont d'excellents travailleurs. Les Hollandais ont à Java les Javanais, et à Surinam les Hindous que l'Angleterre leur cède par contrat régulier. Il y a encore le Chinois, qui ne demande qu'à s'engager à un maigre salaire sous n'importe quelle latitude. Qu'on ne prétende donc pas que la main-d'œuvre est introuvable. Voici un pays éminemment fertile, offrant le triste tableau d'une prospérité disparue, ne possédant plus que quelques rares plantations sérieuses, manquant de bras, ayant à lutter contre des périodes fatales de sécheresse comme contre les coups de vent qui passent souvent sur l'île, les fièvres et bien d'autres fléaux encore. Des gens intelligents et d'initiative, arrivant d'Europe avec un modeste capital, secouant le joug des routines casanières et persuadés que devant un champ aussi large ouvert à leur activité ils ne peuvent manquer de se faire une situation bien supérieure à celle que la mère-patrie peut leur offrir, voilà ce qui fait défaut. Ce qui frappe le voyageur qui parcourt le pays, c'est l'inertie, la paresse, tant du créole que du nègre. Ce dernier vit avec 20 centimes par jour, et quand il a gagné ces quelques sous, en faisant une course ou une besogne quelconque, ou bien souvent en les volant, il s'étend de son long sur le sable ou sous l'ombre d'un manguier, bien décidé à ne plus travailler de la journée sous



LA MARE À POULES D'EAU (PAGE 461). — DESSIN DE BOUDIER.



BLOCS DE TRACHYTE À CILAOS. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque prétexte que ce soit. S'il ne représentait encore que la paresse incarnée, on se bornerait à le considérer comme une faute d'impression dans le livre de la nature, et l'on passerait à côté de lui avec un sentiment d'indifférence, de pitié peut-être ; mais ce triste produit d'une terre qui nourrit les siens sans travail, sans effort, nous toise avec arrogance et nous prodigue son vocabulaire insolent. Il est notre égal, suivant sa conviction et suivant les droits que lui accordent les lois. Il est électeur, cet être qui manque de civilisation, qui ne connaît ni nos mœurs, ni nos institutions, ni nos intérêts généraux. Sur 100 électeurs, il y a tout au plus 10 blancs contre 90 nègres !

Une élection à la Réunion se réduit à une lutte au rhum. Pas de rhum, pas d'électeurs! Pour un verre de plus, ils voteraient tout aussi bien pour l'empereur de Chine que pour le candidat qui brigue leurs suffrages. On m'a affirmé qu'on a vu cinq nègres produire 104 voix, faisant le tour du local du vote, et rentrant par différentes portes, armés de bulletins, chaque fois changés. Lors d'une élection, un journal de Saint-Denis a parlé de 2 000 électeurs qui s'étaient présentés, et on n'avait vu personne dans la rue!

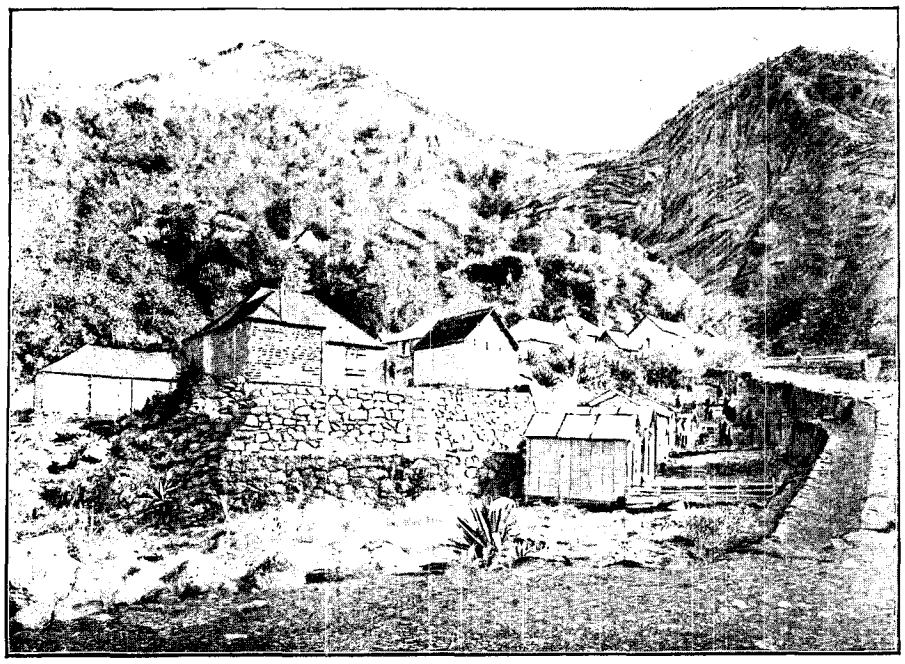
Je me décide à faire le tour de l'île, ceinture de 232 kilomètres, en me servant du chemin de fer pour le parcours où il peut me conduire et d'une voiture pour les trajets où la ligne ferrée n'existe pas.

Je quitte Saint-Denis par le train du matin, me dirigeant d'abord sur Saint-Pierre. Dans le voyage que je vais faire, j'aurai l'occasion de voir les rivières principales du pays, ainsi que les nombreux ponts qu'on a dû construire pour les traverser. Les grands cours d'eau de la Réunion sont presque tous à sec durant la moitié de l'année, et éprouvent dans les saisons des pluies des crues subites, qui atteignent souvent une hauteur considérable. Le lit du torrent s'élargit et souvent se déplace. Il est facile de comprendre contre quelles difficultés on a eu à lutter pour établir plusieurs de ces ponts, de véritables œuvres d'art.

On a dû en construire une quarantaine, dont quelques-uns atteignent une longueur de 400 à 500 mètres. Le plus souvent ces ponts reposent sur des piles et des culées, ces dernières formées d'énormes blocs de lave. Une construction des plus solides s'imposait non seulement à cause de la violence des eaux à l'époque des grandes pluies, mais aussi en prévision des cyclones qui sont à craindre à la Réunion, comme à Maurice, du mois de décembre au mois d'avril.

Une forêt de filaos, que le train traverse, me rappelle les paysages d'Europe où croît le pin sylvestre. Les filaos de la Réunion sont plus grands et plus fournis que ceux de Maurice, de même que les vacoas, que l'on rencontre en assez grand nombre dans les parties sud et est de l'île.

La région que je parcours est la plus chaude de la colonie. On longe à droite l'Océan bleu, splendidement éclairé par les rayons ardents de maître Phébus; la route nationale court parallèlement à la voie entre les rails et la mer. En certains endroits de gigantesques rochers à pic surplombent la voie ferrée et forment encorbellement; plus loin la locomotive glisse entre de longues parois escarpées.



VUE GÉNÉRALE DES BAINS DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Arrêt à Saint-Paul. J'y observe une belle rade, où la mer est toujours calme. La ville est assez étendue et compte environ 30 000 habitants. Je me demande pourquoi on n'a pas construit le port ici.

La gare suivante est celle de Saint-Gilles. C'est une station balnéaire, mais qui manque d'hôtels, de boutiques, de tout! On n'y voit que quelques cabanes de piteuse apparence, ou tombant de vétusté. Les amateurs y trouvent un abri contre le soleil et la pluie, et peuvent se baigner sans danger dans l'anse de ce modeste Trouville, car le cordon de récifs qui protège la côte empêche les requins de s'approcher.

Le train passe sur deux viaducs, le premier supporté par sept arches, le second par cinq. — Autre halte, qui s'appelle Saint-Leu, corruption de « Camp de Laleu ». Dans un pays où toutes les villes et tous les villages

portent le nom d'un saint, la corruption n'a rien d'étonnant. Autrefois cette contrée était très prospère ; le café de Saint-Leu avait une grande réputation. Aujourd'hui le village, véritable amas de ruines, fait pitié à voir.

Me voici à présent dans une région d'activité. J'aperçois des plantations sérieuses de canne à sucre, des habitations respirant le bien-être, et au milieu d'un site charmant le beau château du Gol, à peu de distance de la ville de Saint-Louis.

Je traverse le pont le plus long de l'île ; c'est celui qui couvre la rivière Saint-Etienne. Il a 500 mètres de long, et est porté par neuf piles et deux culées.

Voici Saint-Pierre, terminus de la ligne sur cette partie de la côte. C'est la seconde ville de la colonie ; elle compte 27 000 habitants. Comme hôtel il n'y a qu'un bouge, mais fort heureusement je n'aurai pas besoin d'y descendre. Le commandant de la gendarmerie à Saint-Denis a eu l'obligeance de me donner une lettre pour les chefs des brigades de gendarmerie que je trouverai pendant le cours de ma tournée, et ces messieurs accordent volontiers l'hospitalité au voyageur qui leur est recommandé. Le commandant de Saint-Pierre, prévenu de mon arrivée, m'a déjà fait préparer une chambre et m'attend avec l'apéritif.



VUE DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Saint-Pierre, comme ville, est aussi triste que toutes celles par où l'on passe dans ce beau pays. Les maisons ne sont que de vieilles masures, sentant la pauvreté et la misère, et la mort semble régner dans les rues.

On y a construit un port, dont la première pierre a été posée en 1854, mais qu'on a laissé ensabler ! Deux dragues, qui ne servent jamais, sont à l'ancre et en train de rouiller complètement. Il y a même un dock flottant : je me demande pourquoi. Il aurait plus de raison d'être à la Pointe des Galets qui n'en a pas un.

J'ai pris mes arrangements avec un loueur de voitures pour pouvoir continuer mon voyage autour de l'île. Le véhicule que j'ai choisi restera à ma disposition pendant trois jours et me conduira jusqu'à Saint-Benoît, où je retrouverai le chemin de fer pour rentrer à Saint-Denis. Il est attelé de trois mules, et les ressorts ne me font pas trop souffrir.

Après 18 kilomètres de montées et de descentes, j'arrive à Saint-Philippe — toujours des noms bibliques : je crois bien que tous les saints du Paradis y passeront. La cité ne tranche guère sur les villes déjà vues ou parcourues : des ruines toujours et rien que cela ! La route est belle ; je remarque au milieu d'une profusion de filaos et de vacoas quelques palmiers de grande envergure et de petites cultures de vanille auxquelles on

se livre dans cette région. Ma destination, comme étape de la journée, est le Bois-Blanc, où se trouve la plus importante vanillerie de l'île, appartenant à MM. Leffray et Leroux.

Ces messieurs, absents de leur plantation, ont donné des ordres à leur gérant, pour qu'il m'offre l'hospitalité et qu'il me serve de cicerone dans leur propriété. Avant d'y arriver, je passe devant la scène la plus désolante de dévastation qu'on puisse imaginer, le champ de laves du Grand-Brûlé. Je le reverrai le lendemain.

Le représentant dont je viens de parler est un guide aimable qui me fait parcourir les terres et me donne tous les renseignements sur la production de l'article. L'exploitation que je visite produit en moyenne une vingtaine de mille kilos par an ; la production totale de Bourbon peut être estimée de 60 000 à 90 000 kilos.

La vanille, introduite dans le pays au commencement de ce siècle par un nommé Philibert, est une plante grimpante ou liane, qu'on plante à côté d'un arbre. Elle en enlace le tronc ; on la lie, on l'attache et on la surveille pour qu'elle ne tombe pas d'un côté ou de l'autre. Le vacoa est le meilleur tuteur. Souvent aussi on se sert du filao ; le modeste producteur de la campagne, qui n'a pas ces arbres à sa disposition, se contente d'un simple bâton qu'il introduit dans le sol, et autour duquel il laisse pousser la liane. La vanille, quand elle est bien venue, commence à donner au bout de deux ans, quelquefois aussi plus tard. La gousse, qui offre différentes grandeurs, a la forme et la couleur vert pâle de notre haricot. Elle se forme par paquets plus ou moins fournis à la tige de la plante. Aussitôt que s'ouvre la fleur, on enlève le pollen, pour y introduire la poudre de la fleur même.

Une plantation de vanille demande une grande surveillance, car il s'agit d'un produit dont le prix est de 50 à 60 francs le kilo et qui tente les voleurs. Aussi y a-t-il des gardiens nuit et jour, qui font consciencieusement la ronde. Chaque gousse, quand elle est bien formée et qu'elle approche de sa maturité, c'est-à-dire quelques semaines avant d'être cueillie, est marquée aux initiales du propriétaire. Environ quatre kilos non préparés donnent un kilo de vanille, toute prête pour la vente. Cette préparation demande les plus grands soins ; j'ai pu en suivre toutes les phases lorsque, rentré à Saint-Denis, j'ai visité l'usine de M. Leroux, où j'ai reçu l'explication des différentes manipulations que subit le produit avant d'être transformé en ce beau bâton brun foncé au reflet lustré que nous trouvons dans le commerce.

Voici le procédé : on plonge les gousses dans de l'eau très chaude, mais non bouillante, en prenant la base de 85 degrés pour les gousses en parfaite maturité, et de 75 pour les vanillons trop verts ou fluets. Les premières y restent trois minutes, les autres quatre. On les retire de l'eau pour les ranger entre deux couvertures qu'on expose au soleil pendant deux ou trois jours. Après cette opération, elles sont devenues brunes. On les étale maintenant pendant trente ou quarante jours sur des claies pour les faire bien sécher, et ensuite on les met dans des boîtes en métal où elles restent environ un mois, pour être l'objet d'un examen continuel, afin que l'on puisse se rendre compte si chaque gousse est bien à point. Souvent on découvre une légère moisissure ; on fait alors le nécessaire, car une seule gousse moisie peut infecter toutes les autres. Il ne reste plus après qu'à les classer suivant leur longueur, à les réunir en paquets et les emballer dans des boîtes en fer-blanc. Un autre procédé pour sécher la vanille, qui consiste dans la mise au four, est rarement suivi. D'autre part, quelques producteurs se servent



LE VILLAGE DE HELLBOURG (PAGE 460). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

encore du bain-marie. Etant donné que cette terre féconde rapporte la meilleure vanille du monde, je me demande comment il est possible que la production de ce précieux article, si facile à cultiver, n'atteigne que le chiffre dérisoire de 3 à 4 millions de francs. Malheureusement — nous sommes bien forcés de le répéter — tout se heurte ici contre l'inertie, la paresse et le manque d'initiative.

Le lendemain, mon hôte m'accompagne au Grand-Brûlé. Nous partons en voiture aussitôt qu'il fait jour. Par bonheur le ciel est clair et pur; aucun nuage n'enveloppe le sommet arrondi du volcan, dont la déclivité régulière ressemble au Vésuve dans la direction de Pompéi. Aucune fumée ne sort de ses flancs; rien n'indique la présence de ces terribles vomitoires qui vouent périodiquement à la ruine plusieurs kilomètres carrés.

Un chaos convulsé et informe s'étend à perte de vue dans toutes les directions. Les coulées de laves affectent les formes les plus bizarres, tantôt noires ou violâtres, tantôt rouges ou d'un gris ardoisé. Certaines masses poreuses semblent friables comme la pierre ponce; d'autres ont la dureté de la roche. Quand on entend parler de coulées de laves, on se figure généralement des matières à peu près lisses, une surface presque unie, comme le résultat d'un refroidissement graduel en raison de l'état liquide dans lequel le volcan a vomi à gros bouillons le déluge incandescent. Grande erreur : l'horrible mélange, projeté des entrailles de la terre, s'est frayé un chemin pendant des jours, souvent pendant des mois, en suivant au hasard sa course furieuse.

La matière brûlante a grimpé et passé sur des dépôts déjà plus ou moins refroidis, bondissant comme les flots de l'Océan, se figeant à son tour, pour recevoir le lendemain une surcharge du liquide en feu. Toutes les formes se retrouvent dans ce monstrueux chaos, depuis la lignée d'arêtes tranchantes jusqu'aux étranglements entortillés qui ressemblent à d'immenses boudins.



SAÏD-ALI, SULTAN DE LA GRANDE-COMORE, INTERNÉ À LA RÉUNION (PAGE 468). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Une des éruptions les plus terribles, dont on garde le souvenir, a été celle de 1812; elle étendit ses ravages jusqu'aux bords de la mer. Trois coulées de dates récentes, qui se sont succédé à la suite de peu d'années, semblent s'être confondues. La dernière (février 1897) a duré plusieurs jours.

L'avant-dernière coulée a fait un miracle des plus curieux. Les laves ont laissé complètement intacte une statue de la Vierge en bois, qu'on me montre à l'extrémité de la superficie ravagée. La matière liquide a contourné l'image, sans l'éclabousser, sans lui communiquer la moindre souillure.

J'ai peine à m'arracher au troublant spectacle que présente ce Grand-Brûlé, où la nature est inerte, où le souffle du vent ne bruit même pas, où la mort paraît régner, où tout est nu, triste et silencieux.

Continuant mon tour de l'île, je me dirige sur Sainte-Rose, où j'aperçois quelques champs de canne de belle apparence. Comme dernière curiosité, un superbe pont en fer, suspendu au-dessus d'un précipice béant.

Le cocher me dépose à Saint-Benoît, point terminus de mon voyage en voiture. Je suis obligé d'y passer la nuit; ne désirant pas faire connaissance avec l'auberge de l'endroit, je frappe à la porte de la gendarmerie où je trouve un bienveillant accueil. Le lendemain je regagne Saint-Denis en chemin de fer.

Désirant télégraphier en Europe, je m'informe du coût d'une dépêche. On m'apprend, à ma grande stupéfaction, qu'il n'existe pas de télégraphe, et que quiconque désire envoyer une dépêche est obligé de l'expédier par lettre à l'île Maurice! Je n'en reviens pas. Comment, il n'y a pas de câble qui relie la Réunion au réseau dont les mailles enserrent actuellement à peu près le monde entier? Et l'on n'est distant que de 130 milles seulement de Maurice qui se trouve en communication avec l'Europe par deux câbles différents, l'un qui la relie avec Ceylan, et l'autre avec Zanzibar et les Seychelles! Quand se résoudra-t-on à remédier à cet inconvénient, et, plutôt que de rester tributaire de l'étranger, en choisissant Maurice, à relier Bourbon avec Madagascar? A l'heure qu'il est, la seule communication que possède la colonie avec la mère-patrie consiste en deux bateaux

des Messageries Maritimes par mois ; l'arrivée du courrier bimensuel est donc un événement important.

Deux têtes, jadis couronnées, méditaient à la Réunion, au moment de mon passage, sur la fragilité de la grandeur humaine. C'étaient le sultan Saïd-Ali de la Grande-Comore, et l'ex-reine de Madagascar, qui vient de quitter la colonie pour une nouvelle destination.

J'ai été présenté au premier, dont j'avais accepté l'invitation. Saïd-Ali est un homme très intelligent, parlant le français avec une grande facilité et s'exprimant avec une cordialité qui dispose tout de suite en sa faveur. Il a été banni des Comores, soi-disant pour motifs politiques et pour le danger que sa présence à proximité de Madagascar pouvait causer à la France, mais des personnes bien informées prétendent qu'il a été la victime des menées assez louches d'un certain commerçant qui a voulu s'enrichir à ses dépens.

Pour rendre visite à la reine de Madagascar il fallait une permission de M. le Gouverneur. Au début de son séjour à Saint-Denis tout le monde allait voir la souveraine exilée, absolument comme on se rend dans une baraque de foire pour remarquer une curiosité. Le gouvernement a mis le holà à cette avalanche de visiteurs.

Je me présente un après-midi avec le permis du chef de la colonie, et suis reçu par l'interprète. Une dame malgache, habillée en bleu, fait marcher une machine à coudre sous la véranda de la maison, tandis qu'une femme énorme, au ventre proéminent, un grand trousseau de clefs suspendu à la ceinture, lui tient un discours. Cette dernière est la tante de la reine ; on prétend qu'elle boit un litre de rhum par jour.

La reine Ranavalona Manjaka III entre, me tend la main et me fait asseoir à côté d'elle. Elle ne parle pas un mot de français, mais elle a commencé à l'apprendre ; dans sa jeunesse, elle a parlé l'anglais, mais elle l'a oublié. Notre conversation se fait donc par l'intermédiaire de l'interprète, et manque forcément de charme comme d'entrain. Il est de bon ton à la Réunion de représenter cette reine déchue comme un type de laideur, de lui attribuer tous les vices et tous les défauts, de pousser les hauts cris sur ses amours éclectiques. En ce qui touche les vibrations de son cœur on oublie que, tant qu'elle était souveraine, son premier ministre était de droit son époux, et qu'à Madagascar on changeait souvent de ministère — tout comme en Europe ; — il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette pauvre femme en ait vu, sinon de toutes les couleurs, parce que ces Excellences avaient la même nuance de l'épiderme, au moins de toutes les tendresses.

Les mauvaises langues prétendent qu'à défaut de ministres, imposés à son affection par les lois, elle se console d'après les conseils que lui prodigue sa tante, remplie d'expérience. Que ne raconte-t-on pas encore sur cette exilée, qui certes ne s'amuse pas sur la terre étrangère et dont la figure porte l'empreinte de la mélancolie et de la résignation ! Je l'ai trouvée plutôt insignifiante que laide ; dans sa robe de soie noire très simple, attachée par une petite broche, elle m'a fait l'effet d'une modeste couturière dans son costume du dimanche.

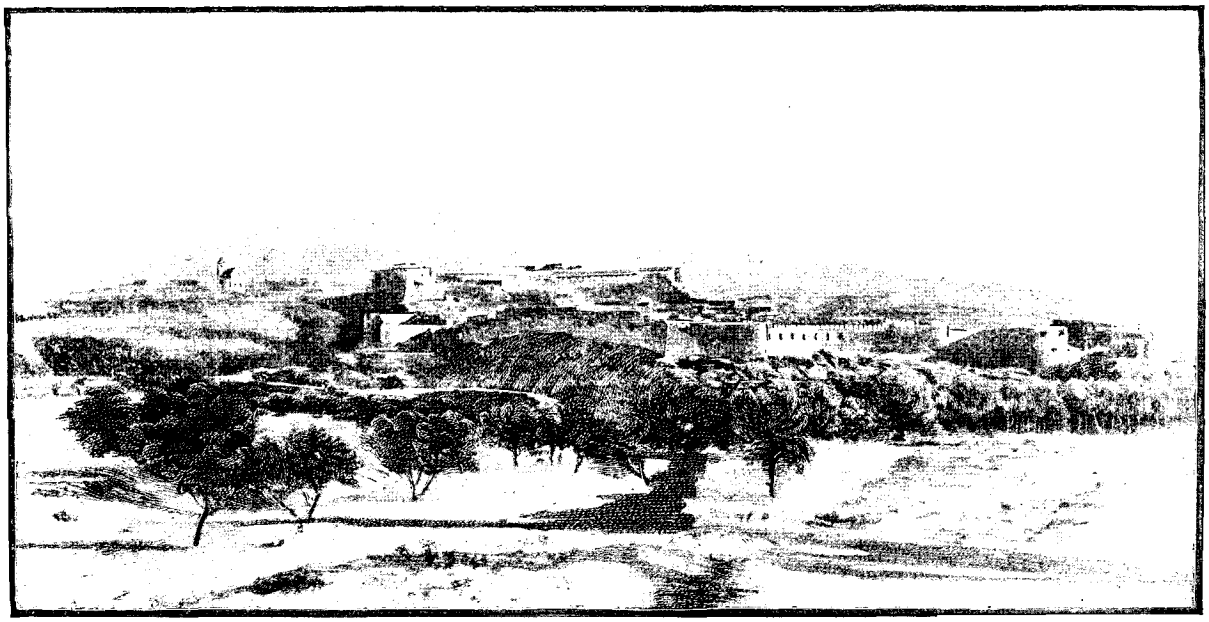
Je prends congé de la reine détrônée, comme je prends congé le surlendemain de l'une des îles les plus pittoresques que mes loisirs m'aient permis de visiter.

G. VERSCHUUR.



SAINT-PAUL DE LA RÉUNION (PAGE 464). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ATTOK, VUE PRISE DE LA RIVE DROITE DE L'INDUS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1],

(Extraits du Journal de route d'un Archéologue.)

(LA FRONTIÈRE DU BOUNÊR)

PAR M. A. FOUCHER.

I

Les bords de l'Indus. — Des deux côtés de la frontière : Types, paysages et ruines. — Les Bounêrvâls et l'expédition de 1898. — En longeant les montagnes du Bounêr.



LE BABOU EN TENUE DE VOYAGE.
DESSIN DE J. LAVÉE.

PAR un matin de novembre nous descendons à la station de Khairabâd, sur la rive droite de l'Indus. En face de nous le soleil se lève derrière Attok. A gauche s'étendent d'immenses grèves blanches, éblouissantes et vides, où serpentent des eaux bleues, où percent par places des rochers noirs : un aspect de marée basse dans une baie de sables. Plus près le lit du fleuve s'étrécit soudain en une gorge rocheuse et disparaît à droite derrière un écran de collines arides et fortifiées qui bornent le ciel. Dans le vent flotte une rumeur, qui par moments s'enfle, plainte des eaux dans les rapides. Tout ce paysage a la grandeur désolée des bords de la mer.

Comme nous avons pris soin d'informer M. M..., l'aimable *Deputy Commissioner* de Peshavar, de notre intention de visiter son district, nous pouvons aussitôt nous installer dans le *bangla* (orth. angl. *bungalow*) qui sert à loger les ingénieurs et autres fonctionnaires en tournée. Un petit jardin l'entoure, tout pareil à un jardinet de phare, avec ses allées de gravier bleu bordées de galets. De la véranda on aperçoit, s'étageant sur les hauteurs stériles de la rive opposée, à côté de l'église et des casernes anglaises, les murailles crénelées du fort d'Akbar. La ville indigène d'Attok s'étend plus au Sud, vers le pont qui franchit la gorge du fleuve en son point le plus étroit et relie Peshavar au reste de l'Inde. Tout d'abord il faut nous occuper de l'organisation de notre petite caravane : trois chameaux pour les tentes et les bagages, et deux chevaux, l'un pour le *Sâheb* (tout Européen est ici un « seigneur ») et l'autre pour le *Babou*, jeune brahmane penjâbi, élève de l'école des arts et métiers de Lahore et que nous avons emmené pour nous aider à lever le plan des

1. *Voyage exécuté de novembre* 1896 *à février* 1897. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après les photographies de l'auteur.*

ruines anciennes qui jonchent ce pays. Quand tout est réglé avec l'aide du *thanadâr*, ou chef du poste de police, le seul magistrat du lieu, nous convoquons les vieilles barbes du village pour nous faire montrer la colline et conter l'histoire du roi Hodi.

La colline est le sommet le plus élevé de cette rive ; l'histoire est celle des coupables amours du râja Hodi et de la râni Kokilâ, femme de Rasâlou. Il n'y a pas autre chose à tirer d'eux. Pourtant dans la version qui nous est contée un détail ne manque pas de saveur : non content de venger son honneur par le meurtre du roi Hodi, Rasâlou poussa le raffinement jusqu'à faire servir à sa femme le cœur rôti de son amant. On assure qu'elle déclara le mets excellent ; mais quand elle en connut la provenance, sans mot dire elle se leva et se précipita du haut des tours sur la roche.

Dans l'après-midi nous montons jusqu'au haut de cette colline, une de celles dont on a voulu faire l'Aornos d'Alexandre. Ses flancs pierreux sont sillonnés de sentiers stratégiques et les crêtes se couronnent de batteries pour la défense du pont que le vieux fort mogol ne suffit plus à protéger. Sur l'extrême contrefort du Sud se voient encore des restes de murailles antiques, et de là-haut la contrée s'étend à vos pieds comme une immense carte peinte. Du confluent de l'Indus et du Landai jusqu'aux montagnes violettes du Bounêr et du Svât, l'ancien Gandhâra, devenu le pays des Afghans Yousafzais et le district anglais de Peshavar, fait onduler ses plaines jaunies et veuves d'ombre, but de notre voyage. Et ce qui frappe dès l'abord, c'est combien ce passage d'Attok est artificiel et relativement moderne : il est clair que la route ne s'est détournée vers ce défilé que du jour où l'on a songé à enjamber le fleuve par un pont permanent, pont de bateaux ou pont de fer. La vieille route, celle des bacs, la grande coulée des caravanes et des invasions anciennes, passe distinctement plus au Nord et traverse l'Indus à Und, où nous irons demain.

Au soir, tout là-bas, vers les Pamirs, de hautes cimes neigeuses, si lointaines qu'elles semblaient irréelles, sont apparues comme suspendues en plein ciel au-dessus de la plaine assombrie, dans un dernier reflet du soleil couchant.

28 novembre. — En route pour Und ; la distance est longue, trop longue même pour une première étape que la coutume d'Orient veut courte, et les chameliers n'en finissent pas. Nous partons enfin par un temps pluvieux, et bientôt, tournant à droite, nous traversons le Landai (c'est le nom qu'on donne aux rivières réunies de Kâboul et de Svât), sur le pont de bateaux de Kound. Nous marchons à présent dans la plaine sablonneuse, semée de ces galets striés que les Hindous vénèrent et que les musulmans appellent « pierres de Salomon ». Par derrière un chamelier chante, un chant gris comme la terre et le ciel, une mélopée qui monte et s'abaisse et se prolonge et soudain se termine par un *couac* aussi inattendu que savant et qui, malgré tout, fait rire.



VIEILLES MURAILLES DANS LES BERGES DE L'INDUS A UND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A droite un point saillant au-dessus du paysage plat, sorte de monticule couronné de murailles, c'est Allah-Dhêrî Un crochet à travers les terres labourées nous y mène. La place est ancienne ; elle date du temps des *Kâfirs*, des infidèles, et pour nos débuts on nous montre sous du fumier, dans un enclos où broute une vache, des débris de *Bout* [1] (c'est-à-dire de Bouddhas), comme les musulmans appellent toutes les idoles. C'est, nous explique-t-on, le rebut de Sâhebs qui sont venus ici en partie de plaisir et ont fait fouiller le tumulus par leurs coulis pendant qu'ils tiraient les oiseaux sur les grèves voisines de l'Indus ; et nous reconnaissons dans ces fragments mutilés des spécimens de cette école de sculpture dite gréco-bouddhique qui fleurissait en ce pays aux premiers siècles de notre ère, et où la forme classique s'adaptait si

1. Prononcez : *Boutte*.

heureusement à des motifs orientaux... Nous en avons tant vu depuis de ces *dhêrîs*, ou monticules marquant l'emplacement de ruines anciennes, les uns ouverts par la fantaisie des Sâhebs et les autres exploités comme carrière par les gens des villages, que nous avons perdu la force de nous indigner contre le vandalisme du temps.

Sur la route interminable et pareille, point d'autre incident que la traversée, près de Tô-Dhêrî, d'un quartier de lépreux, tendant au passant leurs moignons affreusement rongés. La nuit tombe bientôt, sillonnée d'éclairs qui la rendent encore plus noire : les chevaux trébuchent sur les cailloux, les chameaux glissent sur la terre détrempée. C'est naturellement le moment que choisit le guide pour hésiter sur le chemin. Il nous faut aller chercher du renfort à un village, guidés de loin par les aboiements des chiens. Deux hommes consentent enfin à nous conduire : à deux on peut encore la nuit courir les routes : la *pax britannica* va jusque-là dans ce district. Ils marchent devant, armés de longs bâtons ; les éclairs incessants éclairent leurs cotonnades blanches de reflets de lanterne sourde et font miroiter les flaques voisines de l'Indus. Les domestiques ont depuis longtemps disparu, semés derrière. Voici enfin les murs d'Und, et, par bonne chance, il se trouve que le Khân donne l'hospitalité aux Sâhebs dans un bangla bâti à leur usage sur l'avant-cour de sa maison.



TÊTE DE BOUDDHA TROUVÉE A UND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

29 novembre. — Le Khân, notre hôte, est un homme à deux sabres : quand il vient, au matin, nous faire sa visite, un écuyer boiteux les porte derrière lui. Voici d'autre part les domestiques qui reparaissent et avec eux le couli porteur de l'appareil photographique : nous pouvons nous remettre aussitôt en campagne. Tout d'abord, par les petites ruelles bordées de murs de terre et de cailloux, nous allons rendre visite au sanctuaire sikh, où, dit-on, il y a des *Bout*. On nous introduit dans une cour ombragée d'un grand figuier. Sous une véranda de bois, un jeune garçon est justement en train de lire sa page du *Granth Sâheb*, du « Seigneur Livre », ouvert en permanence sur une sorte de pupitre : puis il le recouvre d'un tapis brodé, se prosterne et s'en va, ses devoirs religieux accomplis. Au pied de l'arbre, nous trouvons, en compagnie de quelques pierres de Salomon, une tête de Bouddha à demi brisée mais d'un joli modèle, avec ses cheveux ondés à la grecque et la douceur orientale de ses yeux longs.

Puis nous sortons des murs du village actuel pour visiter les ruines bien plus étendues de l'ancienne ville. Les restes les plus apparents se trouvent le long de l'Indus, dont le lit, large d'au moins 3 kilomètres et tout encombré d'îles boisées et de bancs de sable, est à peu près à sec en cette saison. Mais les grosses eaux d'été, rongeant les berges de terre, ont mis à nu un peu partout des pans de vieilles murailles, et nous faisons connaissance avec le style de construction qui était jadis usité dans tout le nord-ouest de l'Inde. L'appareil extérieur des murs se compose de rangées de grosses pierres irrégulières, mais alignées régulièrement dans un encadrement de petites pierres plates superposées qui garnissent tous les interstices et corrigent les inégalités des moellons ; l'intérieur est fait de cailloux réunis sans autre mortier que de la terre, et l'ensemble n'en est pas moins d'une surprenante solidité. Dans les grèves se trouvent encore couramment des monnaies anciennes des rois indo-grecs et indo-scythes, autres vestiges du temps où Oudabhânda était le grand entrepôt des marchandises et la route des caravanes de l'Asie centrale. Un bac, aujourd'hui bien délaissé, y traverse toujours le fleuve, et le Khân se rappelle le nom persan que les premiers envahisseurs musulmans donnèrent à sa ville, « la porte de l'Inde ». *Dvar-i-Hind*.

Dans l'après-midi nous faisons à Lahore [1], un assez gros bourg situé à 7 kilomètres au nord-ouest d'Und et qui fut Çalâtoura, le pèlerinage que tout indianiste doit à la patrie de Pânini. Ce n'est plus qu'un village afghan, avec ses maisons basses à toits plats, pareilles à des dés de terre, et dont les cours, à défaut de portes, sont fermées jalousement à tous les regards indiscrets par un coude en retour de la muraille. Bien pis, on n'y parle plus guère que le pouchtou et nous avons peine à trouver un homme qui sache du moins un peu d'hin-

1. Ne pas confondre ce Lahore avec la capitale du Penjâb dont nous aurons plusieurs fois à mentionner le beau musée archéologique.

doustani vulgaire dans le pays natal du plus grand des grammairiens sanscrits. Au soir, avant de prendre définitivement congé de notre hôte, nous certifions que nous sommes reconnaissants à Azad Khân, petit-fils de Bouland Khân, fils de Shahabâd Khân, et père de Cheik Mohamed Khân, de son hospitalité. Ces Khân sont les héritiers des anciens *maliks* ou seigneurs des villages. L'administration anglaise leur a laissé une partie de leur autorité locale en les transformant en *lambardârs*, à la fois maires et percepteurs de l'impôt foncier. Mais, sous cette étiquette nouvelle, ils ont gardé quelque chose de leurs vieilles allures féodales : ils sont exemptés de l'*Arms act* qui interdit le port des armes sur le territoire anglais ; ils ont une façon à eux de rouler leur turban autour de leur bonnet pointu à la persane ; dans leurs déplacements ils se font suivre de sbires porteurs de fusils et de faucons ; et s'ils n'ont pas le droit de jambage, du moins leur doit-on une redevance pour tout mariage qui se conclut dans leur clan.

30 novembre. — Encore de longs préparatifs ce matin : un de nos chameaux de louage a disparu, emmené en cachette par un complice de notre chamelier ; un bœuf de charge fera l'affaire ; mais il est 10 heures avant que nous partions par un beau temps frais et clair. Les bêtes de somme et les domestiques iront tout droit à Svâbi ; nous ferons le tour par le joli bourg de Zeïda, niché dans le feuillage au pied d'une colline, au milieu de champs fertiles où les machines hydrauliques que les Anglais appellent roues persanes grincent leur monotone chanson. Les petites rues sont bordées de trottoirs étroits et surélevés et le milieu sert d'égoût, tout comme jadis à Pompéi. Mais voici un jeune beau, fils du Khân de l'endroit et dont la redingote noire s'amuse d'être intercalée entre un turban doré et des pantalons et babouches à la turque. Il est d'ailleurs aimable, l'air d'un gros garçon réjoui, et de sa canne à pomme d'argent il nous désigne la place où était l'inscription à présent conservée au musée de Lahore, — là, dans ce cimetière, à côté de cette mare. D'autre, il n'en est point ; mais il se rappelle qu'il y a un *Bout* dans un de ses villages, et il dépêche un homme à cheval pour le quérir. En attendant le retour du messager il nous invite à venir nous reposer chez lui. On nous introduit, au rez-de-chaussée de sa maison, dans une grande pièce rectangulaire ; nombre de sièges pliants et bizarres, épaves de quelque camp, s'y alignent de chaque côté ; au fond est un lit à la mode indigène, au milieu une table ; à l'autre bout quatre malles de zinc, peintes en jaune, représentent le reste du mobilier et contiennent les bibelots du jeune Khân, ses cravates et ses photographies, dont il nous fait les honneurs. Aux murs pend, ô loyalisme, une image du Prince Consort !

Le *Bout* ne se retrouve pas et l'homme revient les mains vides ; du moins nous irons voir ensemble une *dhêrî* d'où sortent des « Sîtâ-Râmi », ainsi qu'on appelle ici les vieilles monnaies, comme si toutes portaient l'image des légendaires Râma et Sîtâ. Un sbire à cheval, porteur d'un fusil de chasse, complète notre caravane. Nous trouvons en effet, sur la rive du Bhadrai, un tumulus très entamé par la rivière qui semble s'être chargée des excavations ; mais on n'y voit percer aujourd'hui que des débris de poteries, et là-dessus nous quittons notre nouvel ami, Mohamed Nâ Jif, qui de son côté n'a fait lever aucune perdrix.



VILLAGE DE LAHORE, TYPE DE VILLAGE AFGHAN DU DISTRICT DE PESHAVAR (PAGE 471). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sans nous décourager, nous continuons nos recherches de village en village, en remontant vers Svâbi. C'est la saison où les villageois musulmans, accroupis sur des lits dans leurs aires, se chauffent paresseusement au soleil : toute la différence, si c'était l'été, c'est qu'ils choisiraient le côté de l'ombre. Ils sont d'ailleurs polis, et se lèvent dès qu'ils nous aperçoivent : les manières respectueuses à l'égard de l'Européen, qui se perdent de plus en plus dans les grandes villes de l'Inde, se conservent en ce district écarté. Nous les invitons à se rasseoir et, tandis que passe à la ronde le *houka*, dont ils tirent chacun à leur tour quelques bouffées, nous procédons à notre petite enquête, rarement compliquée de pouchtou, car ils savent pour la plupart l'hindoustani. Le questionnaire non plus ne varie guère : Y a-t-il

dans leur voisinage de vieilles murailles ? Y a-t-il des pierres écrites ? Y a-t-il des *Bout?* Y a-t-il des *Sitâ-Râmi?* Et s'il n'y a ni ruines, ni inscriptions, ni sculptures, ni monnaies, nous poussons plus loin. L'idée que nous avons traversé la mer sur un « bateau à feu », pour venir leur poser ces quelques questions, ne soulève pas d'ailleurs chez nos interlocuteurs tout le scepticisme qu'on pourrait croire : les Sâhebs sont de si grands fous que, de leur part, aucune marotte ne les étonne ; puis les administrateurs et les officiers du district, parmi lesquels on ne compte que trop d'amateurs archéologues, les ont déjà familiarisés avec celle-ci. Plusieurs fois nous les avons entendus discuter notre cas en partant de ce principe que tout Européen doit être par définition un fonctionnaire anglais ; l'appareil photographique dont le montage et le démontage était toujours pour eux une pure joie leur donnait à penser qu'ils avaient affaire soit à un *nêr-vâla* (un homme de canal, un ingénieur), soit à un *nâksh-vâla* (un homme de cartes, un topographe) « Vous n'y êtes pas, leur dit un jour un de nos coulis ; moi, je sais : c'est un *Bout-vâla* ! » Et après tout ce n'était pas un si mauvais équivalent qu'il avait trouvé là pour dire un archéologue.



VILLAGEOIS DE SAVAL-DHÊR (PAGE 480). — TYPES D'AFGHANS YOUSAFZAIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous montons ainsi tout droit vers le Nord, entre deux collines, sentinelles avancées des montagnes du Bounêr, le long de la rivière Bhadrai, jusqu'au gros bourg de Svâbi. Une allée de tamaris conduit au bâtiment du *tahsil* [1], qui est à la fois la sous-préfecture, le tribunal de première instance et la trésorerie de l'arrondissement, et où s'agite tout un petit monde de plaideurs et de solliciteurs. C'est d'ailleurs, comme toujours en ce district, une sorte de petite forteresse, aux murailles crénelées flanquées de tours et munies d'un chemin de ronde, et un détachement de soldats de police y tient garnison pour parer à toutes les surprises ; car la frontière est proche. C'est également là que nous trouverons un asile au soir de nos deux premières excursions en territoire indépendant.

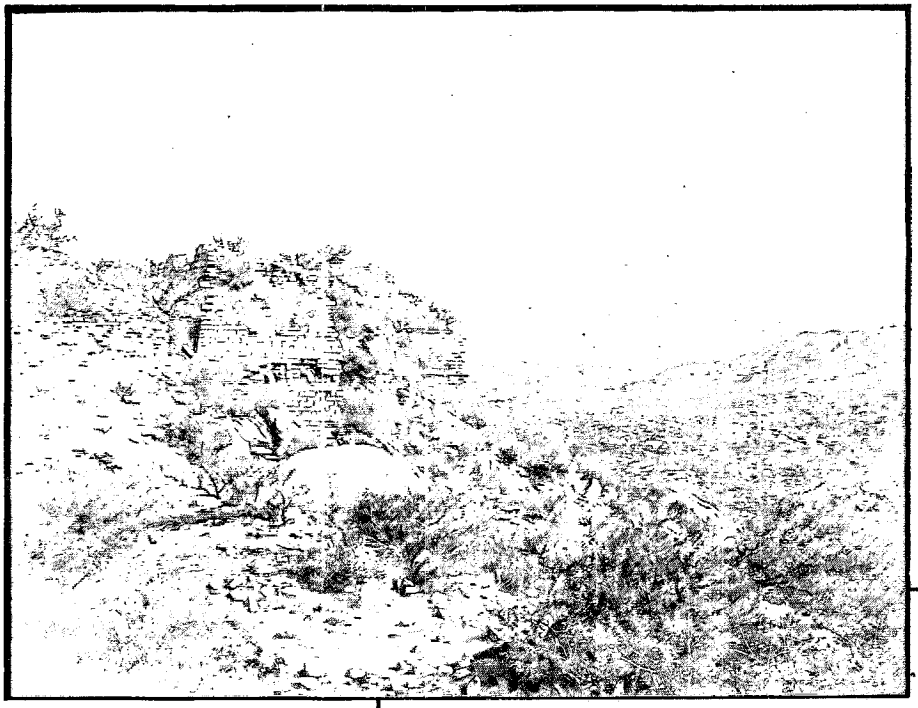
1er décembre. — Tout d'abord il faut voir ce Palosdarra d'où provient une des inscriptions énigmatiques que le major Deane, le *Political officer* de Svât, Dîr et Chitral, a récemment proposées à la sagacité des archéologues européens et dont on ne connaît ni l'alphabet, ni la langue. En compagnie de Mouazaz Khân, de Boka, qui s'est offert pour nous servir de guide, nous pénétrons par une gorge rocailleuse, où il y a tout juste place pour le lit du torrent, dans une petite plaine presque entièrement fermée par des collines et dominée par la haute croupe du Mahâban. Le premier village que nous rencontrons est justement celui du Khân et bientôt, sous une *houjra* — sorte de hangar à l'usage des hôtes et où dorment la nuit les célibataires du village — nous tenons réception ouverte. La compagnie s'assoit à la ronde sur des lits garnis de coussins, et les gens nous montrent des débris de sculptures et de vieilles monnaies ; de leur côté ils sont venus pour voir, et quand nous représentons, en nous servant d'une cuiller et d'une fourchette, le repas de l'animal-Sâheb, l'intérêt redouble dans l'assistance...

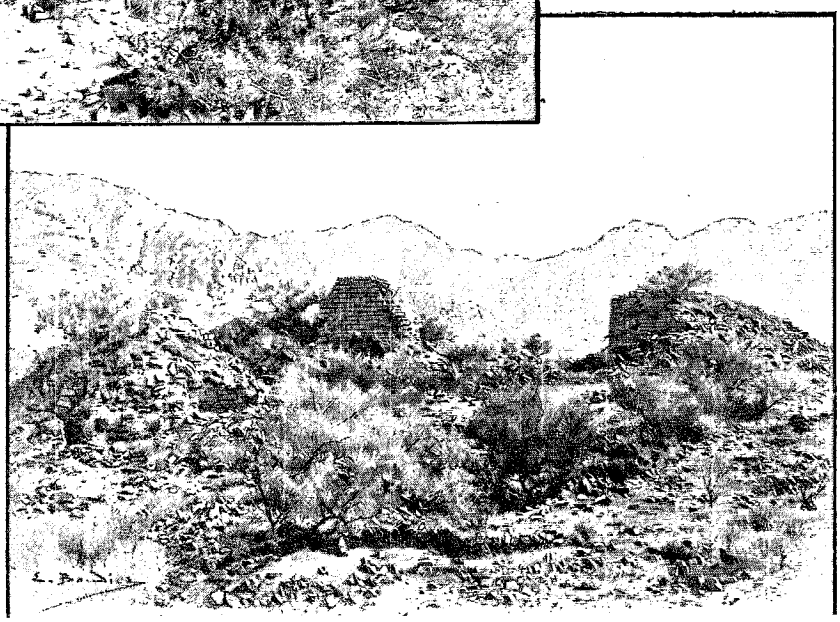
Et voici donc Palosdarra : un ravin (*darra*) ouvert au levant et où il y avait jadis des arbres s'il faut en croire l'autre moitié de son nom (*palosa*, « *acacia modesta* »). Dès la plaine, les pierres commencent à envahir les champs ; bientôt elles règnent en maîtresses et nous forcent à abandonner les chevaux. A mesure que nous montons, des pans de murs se découvrent, toujours plus haut, escaladant les pentes. Que la ville devait être jolie jadis, assise en amphithéâtre au creux de la colline !... De ses ruines s'exhale aujourd'hui sous le soleil une tristesse morne, tandis que là-haut, sur les crêtes déchiquetées, s'appellent des voix grêles de petits bergers.

1. On sait que chaque district de l'Inde anglaise est divisé en plusieurs arrondissements ou *tahsil*, administrés par un *tahsildâr*, et chaque tahsil en plusieurs *thana*, surveillés par un *thanadâr* ou sous-inspecteur de police.

*

En face de nous se dressent, provocantes, les cimes du Mahâban, l'ancien Mahâvana, autre candidat Aornos. Le brave Khân est justement un des rares hommes, de ce côté de la frontière, qui aient visité les ruines du sommet. Y aller voir est chose toujours interdite à un infidèle : ce serait un coup de fusil pour nos meilleures intentions. « Du moins, mon cher Khân, nous n'allons pas rentrer par le même chemin, comme les coulis, mais faire le grand tour, le long des collines, en pays libre? » Il finit par y consentir et part en avant, son fusil en travers de sa selle. Les villages que nous rencontrons sont tout pareils à ceux du *Sarkâr* (du Gouvernement), et les gens semblent fort polis. Si nous nous arrêtions pour causer? Mais le Khân n'est pas de cet avis et il insiste pour passer vite. Il ne ralentit l'allure qu'une fois sorti du cercle des collines, devant les larges horizons de la plaine où poudroie le soleil couchant. A toutes les questions d'ailleurs les gens répondent en montrant vers le Nord la colline du Naogrâm : c'est là qu'il y a des ruines et des Bouddhas, et des médailles ; il faudra voir demain. Décidément ces Afghans ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, ces Pathâns nous semblent les plus braves gens du monde. Pourtant le vieux *thanadâr,* qui est ici depuis tantôt neuf ans et est venu ce soir nous faire sa visite, sourit dans sa barbe rougie au henné quand nous lui vantons les vertus de ses administrés. Il est payé pour n'y pas croire, et il faut avouer que son livre de police contient des statistiques de meurtres d'autant plus inquiétantes qu'on lit en marge les appréciations optimistes des fonctionnaires anglais sur la diminution de la criminalité dans le district!... Est-ce le ressouvenir inconscient des sensations d'Europe qui fait le charme de ce ciel voilé et de cette fraîcheur de l'air? Mais combien l'on se sent loin de l'Inde ! N'oublions pas cette horrible chose entrevue dans deux villages, coup sur coup : une vache abattue, dépecée à même et les os mis à nu livrés aux chiens. Mon babou a dû en frémir dans ses moelles de brahmane! Nous sommes bien en pays musulman, et ce n'est pas ici comme au Kachmir où la population indigène, devenue en partie musulmane, a continué à vénérer sous des travestissements d'Islam les mêmes sanctuaires qu'autrefois. Ceux-ci sont des envahisseurs tardifs qu'aucune tradition ne rattache au passé de la contrée. Devant les ruines anciennes n'attendez d'eux aucun éclaircissement : ils y sont plus étrangers que nous.





COUVENT-FORTERESSE DE RÂNÎGAT (PAGE 476). — FAÇADE MÉRIDIONALE ET INTÉRIEUR DES RUINES. DESSINS DE BOUDIER.

2 décembre. — Comme nous partons dans la fraîcheur du matin à travers les champs, où dans le blé



DÉPUTATION DE BOUNÈRVÀLS ET DE SVÂTIS ET FONCTIONNAIRES INDIGÈNES. — PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

nouveau voltigent les alouettes, voici que de tous les villages environnants sortent quantité de gens, allant comme nous dans la direction de Naogrâm et menant en laisse de grands lévriers jaunes ou noirs. C'est une générale partie de chasse qui se prépare. Un vieillard à barbe blanche est des plus ardents en tête du premier groupe de chasseurs ; très courtoisement, il nous invite à suivre la chasse. Autour de lui sont bientôt réunis une centaine de rabatteurs avec la moitié moins de chiens. Ils s'avancent sur une seule ligne, battant les buissons épineux de leurs longs bâtons, tout en mangeant les baies au passage. Un lièvre est enfin lancé au milieu de clameurs sauvages ; deux lévriers tombent dessus par le travers, presque au déboulé ; ils roulent, le manquent, repartent après lui ; mais c'est un vieux routier qui a plus d'un crochet dans son sac et ils perdent bientôt sa trace.

Au petit village indépendant de Naogrâm, dont tout ceci nous rapproche, accueil poli, mais froid. On nous donne pourtant un guide et nous grimpons à sa suite par un sentier de chèvres, mi-escalier, mi-casse-cou, entre les roches gigantesques de granit à gros grain qui arrondissent de tous côtés leurs croupes rongées par les pluies. L'ascension est rude sous le soleil de midi, mais courte, et nous pouvons bientôt admirer à l'aise les ruines considérables de Rânîgat. L'intérieur, dévasté par les fouilleurs, n'est malheureusement plus qu'un amas de déblais où les débris en schiste bleu des sculptures gréco-bouddiques jettent çà et là une note plus claire ; mais les murs extérieurs, construits en bel appareil, restent encore imposants et donnent à ce couvent bouddhique des allures de forteresse. Nous rencontrerons dans nos excursions plus d'un de ces monuments à la fois destinés à servir de place d'habitation pour les moines et de lieu de refuge pour les habitants du pays.

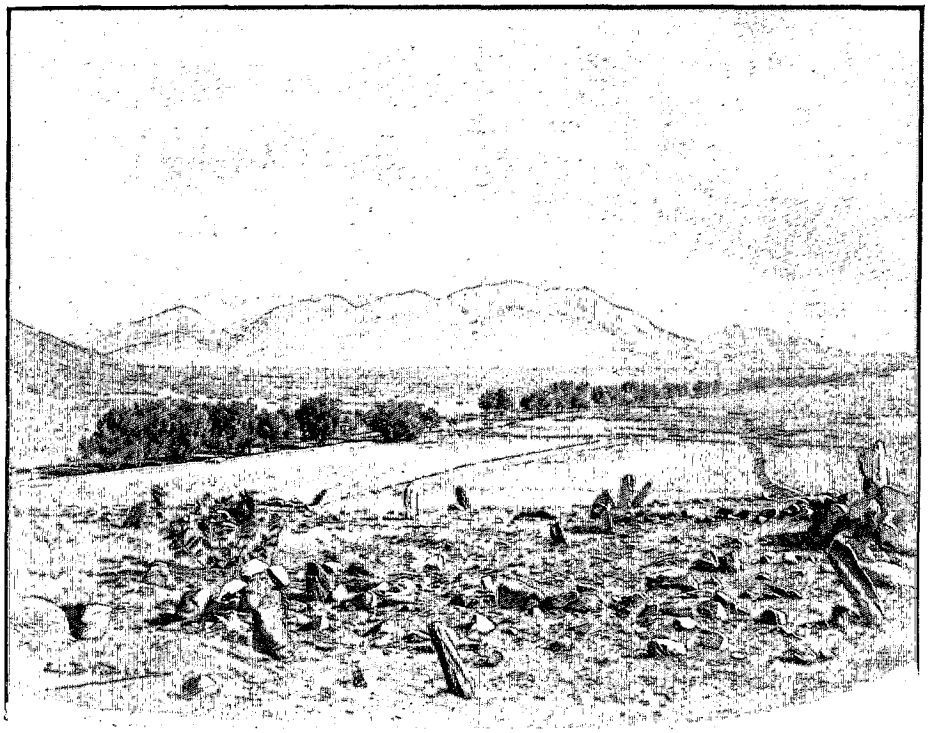


DANS LES RUINES DE RÂNÎGAT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Non loin se dresse la curieuse roche qui vaut à ces restes des temps hindous leur nom actuel de Rânîgat, « la pierre levée de la Reine ». C'est là, expliquent ces bons pillards d'Afghans, que jadis la sœur du râja avait coutume de se tenir pour guetter au loin dans la plaine le passage des caravanes... Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

3 décembre. — En quittant Svâbi la route traverse une dernière fois la rivière Bhadrai et s'infléchit dans la direction du Nord-Ouest, après avoir contourné le désert de dunes pierreuses qu'on appelle le Maira. Elle est, d'ailleurs, toujours aussi mélancolique, bien que parfois bordée de tamaris et de mimosas en fleur. Seulement près des lits des torrents, là où l'eau continue à couler en-dessous, les champs reparaissent avec les puits, aux abords des villages. Ce pays a, d'ailleurs, son charme dans la nudité classique de ses montagnes nuancées de toutes les teintes, depuis la terre de Sienne, tachetée de noir par les arbustes, des collines du premier plan, jusqu'aux cimes lointaines dont l'azur clair se fond dans la pâleur du ciel. Seule la colline de Karamâr a son sommet fièrement coiffé d'une aigrette de grands arbres; ceux-ci doivent leur préservation, dans le total déboisement du pays, à la sainteté de la *ziarat*, ou tombeau de saint musulman, qui occupe peut-être sur la crête la place d'un ancien sanctuaire hindou de Bhîmâdevî. Et les *dhêrîs* ne se comptent plus, tantôt uniquement composées de terre et de débris de poteries, emplacement de quelque pauvre village de jadis dont les maisons de pisé, en fondant à la pluie, ont formé le monticule, tantôt laissant voir des vestiges de murailles, ruines de manoirs ou de couvents anciens. Çà et là se montrent encore des écroulements

de pierres jonchant la plaine : et cette terre des Yousafzais apparaît comme un grand cimetière de villes, — sans parler des cimetières des hommes avec leurs innombrables tombes couvertes de galets et surmontées d'une dalle d'ardoise bizarrement découpée, sortes de villages des morts plus étendus que ceux des vivants. Courant parallèlement à la frontière toute voisine, la route n'est pas très sûre. Aussi a-t-on construit, sur une petite éminence qui la domine, un poste d'observation à la mode du pays et où se relayent des soldats de police : c'est un simple cube de terre troué de meurtrières ; point de porte, seulement une petite ouverture carrée à laquelle on accède par une échelle qu'on retire ensuite à l'intérieur ; alors on commence à se sentir chez soi.



LA COLLINE DE KARAMÂR ET LA VIEILLE ROUTE, VUE PRISE D'UN ANCIEN CIMETIÈRE MUSULMAN PRÈS DE SHÂHBÂZ-GARHI. — DESSIN DE BOUDIER.

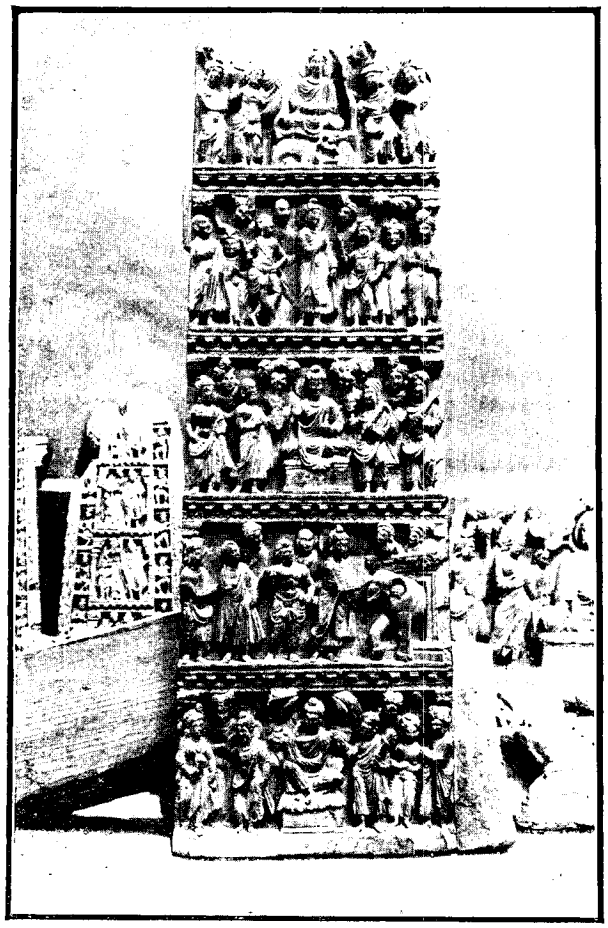
Les passants que l'on rencontre ont de bonnes figures de brigands. Ceux d'au delà de la frontière, dédaigneux de l'*Arms act*, sont tous porteurs de leur inévitable fusil : évidemment leur arme fait partie de leur individu et les accompagne dans toutes les circonstances de la vie. C'est presque une bonne surprise quand le soir les chameaux finissent par arriver sans encombre au *thana* de Kalou-Khân, où nous devons passer la nuit.

Sur la cheminée de l'unique pièce à l'usage des Européens, nous trouvons, revêtue d'une estampille officielle, une collection de livres français pour l'exportation, toute cette littérature effroyable d'après laquelle les étrangers nous jugent... A tout prendre, mieux vaut encore l'unique livre français qui constitue avec quelques volumes dépareillés de revues anglaises la bibliothèque de Svâbi : *Madame Louise de France*. Comme littérature, ce n'est pas plus inattendu, et du moins le titre est avouable.

Il nous faut ici interrompre un instant notre journal. Notre route du 4 décembre nous menait vers l'intérieur du district, par le vieux village de Shâhbâz-Garhi, jusqu'au double bourg de Hoti-Mardân, l'un des trois cantonnements chargés, avec Peshavar et Naoshera, de veiller à la sécurité du pays. Nous aurons l'occasion d'y revenir : pour le moment nous continuerons à suivre la frontière. On sait, en effet, que le territoire britannique s'arrête pratiquement à la lisière des montagnes qui encerclent plus qu'à moitié le district de Peshavar. Aussi bien, au delà, la terre ne rapporte plus grand'chose, et l'on avait estimé jusqu'ici qu'on pouvait sans regret la laisser aux montagnards : *It would not pay*, elle ne rembourserait pas les frais de la conquête. Le district se trouve ainsi presque complètement entouré par des tribus belliqueuses et jalouses de leur indépendance, à l'Est les Yousafzais du Bounêr, au Nord ceux du Svât, au Nord-Ouest les Mohmands, à l'Ouest les Afridis, au Sud-Ouest les Orakzais. A la vérité toutes ces peuplades sont officiellement sous le contrôle, d'ailleurs fort bénin ou même purement nominal, de l'Angleterre : mais l'idée seule d'un joug quelconque leur est à ce point insupportable qu'il n'en a pas fallu davantage pour leur faire encore prendre les armes, sans provocation apparente, au cours de l'été de 1897. Quand on songe qu'elles peuvent réunir entre elles plus de 100 000 hommes, braves, bons marcheurs et habitués dès l'enfance au maniement du fusil, il est permis de se demander ce qui serait advenu si elles s'étaient entendues pour entrer en campagne toutes à la fois. L'hypothèse ne fut pas envisagée sans inquiétude par le gouvernement et par la presse de l'Inde. Surprises par une levée en masse, les petites garnisons anglaises auraient eu grand'peine à se maintenir dans leurs positions respectives, si même elles n'avaient été obligées de se replier momentanément derrière l'Indus, et le pillage du bazar de Peshavar aurait enrichi pour longtemps les clans de la montagne. Par bonne chance pour la civilisation, les tribus firent en sorte de ménager leurs effets et, comme

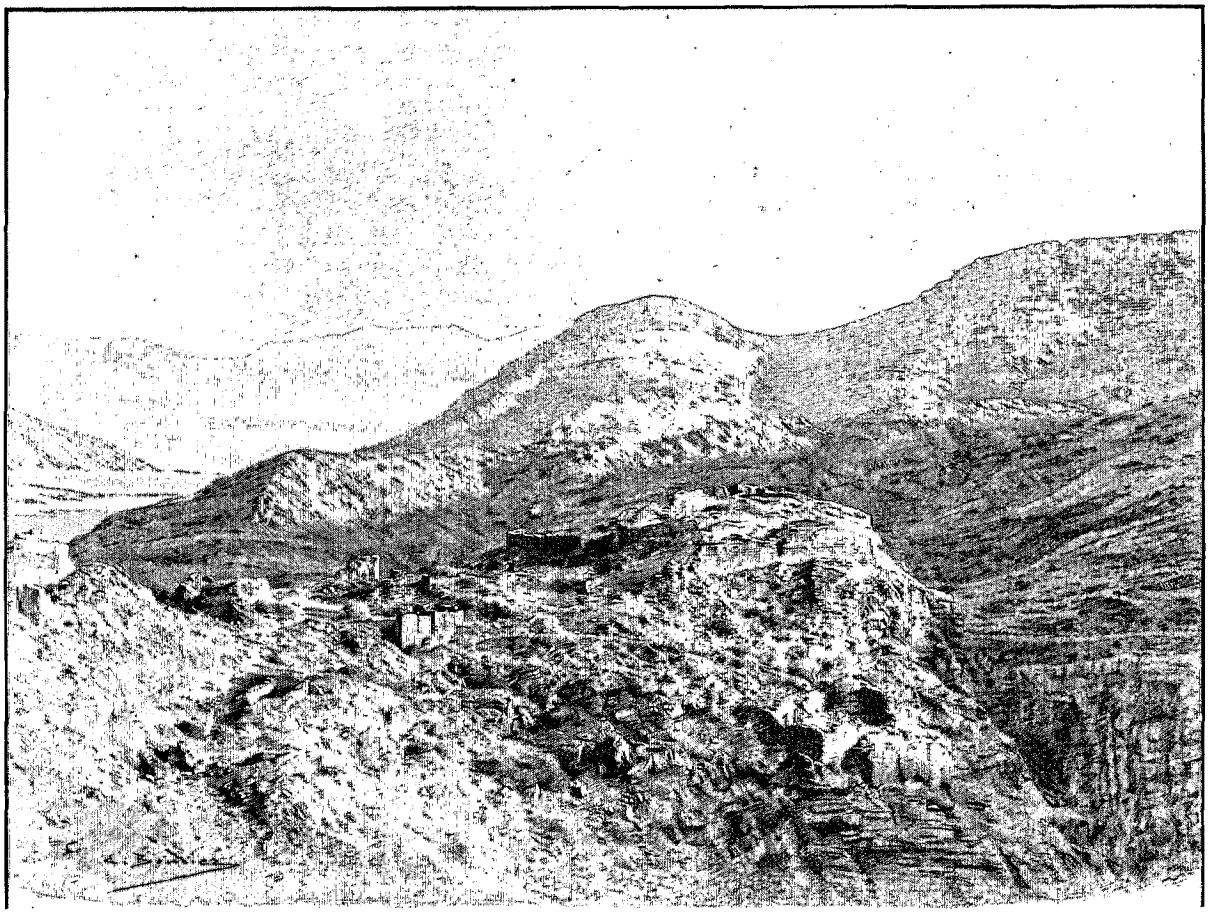
dans un ballet bien réglé, de n'entrer en scène que l'une après l'autre. Le 26 juillet, les Svâtis commençaient le feu avec l'aide de contingents venus du Bounêr et du Bajaur; le 7 août suivant c'était le tour des Mohmands ; les Afridis ne bougeaient que le 23 du même mois et leurs *lashkars* ou rassemblements armés s'étaient déjà dispersés quand les Orakzais se mirent enfin de la partie. Dans l'intervalle le gouvernement anglo-indien avait eu le temps d'expédier des renforts et de masser dans le district plus de 40 000 hommes, toute la fleur de son armée, — assurément le plus grand déploiement de troupes qu'il y ait eu de ce côté depuis la dernière expédition de Kâboul de 1878-1880.

Les Bounêrvâls qui avaient été des premiers à prendre part à la révolte furent les derniers à en être punis. Dès le mois d'août 1897 on avait placé une brigade en observation devant le gros bourg de Roustam où débouchent les trois passes de Pirsai, de Malandri et d'Ambêla. Cette dernière est restée fameuse à cause de l'échec qu'y subit en 1863 une colonne expéditionnaire anglaise, que les tribus tinrent en respect pendant plus de deux mois, et les Bounêrvâls en avaient gardé la réputation d'être les meilleurs combattants de la frontière. Aussi le gouvernement de Simla, ayant eu à la fin d'août son attention détournée par les agissements des Afridis et des Orakzais, jugea plus sage de ne pas se mettre à la fois deux expéditions sur les bras. C'est seulement en janvier 1898 que, la campagne du Tirah terminée, il songea à régler définitivement ses comptes avec les Bounêrvâls et leur adressa un ultimatum portant les termes de leur soumission. Ceux-ci crurent-ils que l'orage qui les menaçait se dissiperait comme la première fois? Avaient-ils confiance dans leur prestige et dans leur Pîr Bâbâ, le saint musulman patron de leur pays, qui jusqu'ici les avait toujours sauvés de l'invasion? Laissés par leurs voisins à leurs propres ressources, ne songèrent-ils, au contraire, à lutter que pour la forme? Toujours est-il que, bien que leur *jirga* (le conseil des anciens et des notables de la tribu) eût rejeté l'ultimatum anglais, ils ne firent qu'une assez molle résistance.



SPÉCIMENS DE SCULPTURES GRÉCO-BOUDDHIQUES TROUVÉES A KARAMÂR (MUSÉE DE LAHORE).

Peut-être aussi le plan de campagne, très habilement conçu, les surprit-il. Une petite colonne, concentrée à Roustam, pénétra presque sans coup férir par la vallée de Pirsai, tandis que le gros de l'expédition enlevait non moins aisément la passe un peu plus septentrionale de Tangai, au-dessus de Sanghao. C'est là que le 7 janvier, au matin, comme les Anglo-Indiens, forts de six régiments et de trois batteries d'artillerie, s'engageaient dans le défilé, ils s'étonnèrent de voir tout à coup un homme paraître sur la crête et marcher, lui seul, contre eux tous. Posément, de sang-froid, il descendait le sentier rocailleux et rapide, le sabre nu à la main, dans le chimérique espoir de ne pas tomber avant d'avoir abordé l'armée ennemie. Les balles autour de lui faisaient voler les cailloux : il descendait toujours, impassible et sans hâte. Tous les yeux étaient fixés sur ce brave qui venait mourir. Soudain il s'arrêta, évidemment touché ; on le vit s'appuyer un instant contre une roche, faire un dernier effort en avant, perdre l'équilibre, rouler et s'abattre contre un buisson sur une pente herbeuse : là il ne remua plus. Quelques instants plus tard le 21e *Penjâb Infantry* était monté jusqu'à lui : un des cipayes, avec le respect instinctif des musulmans pour leurs *shahîd* ou martyrs, prit le châle qui gisait à côté de l'héroïque cadavre et pieusement l'en couvrit... Ce fut le plus *exciting* épisode de la campagne et le seul qui vaille la peine d'être conté. Les Bounêrvâls se soumirent aussitôt et, dans leur hâte d'être débarrassés de leurs visiteurs, payèrent ce qu'on voulut et livrèrent un certain nombre d'étendards et d'armes, y compris de vieux mousquets pris jadis à Ambêla. Bref cette expédition, censée redoutable et si longtemps différée, se transforma en une simple promenade militaire et les troupes anglaises se retirèrent triomphalement par la passe qui avait été le théâtre de leur ancienne humiliation. Mais auparavant elles levèrent la carte de ce pays qui, bien qu'aux portes de l'Inde, était à peu près *terra incognita* pour les géographes : et c'est ainsi, comme



SITE DE TARELLI (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.

on dit sur la frontière, que le *parda*, le voile derrière lequel les femmes de bonne caste doivent toujours rester cachées, vient d'être levé de la face du Bounêr.

Il va de soi qu'au temps de notre visite à Roustam et à Sanghao, tous ces événements étaient encore le secret de l'avenir : mais tel était le goût des moines bouddhistes pour les sites pittoresques (goût dont les lamas tibétains semblent avoir hérité) que notre enquête archéologique nous a justement conduit le long des montagnes de la frontière où ils se plaisaient à établir leurs couvents. Le premier gros village que l'on rencontre en remontant ainsi vers le Nord est celui de Shiva, situé à la pointe orientale de la colline de Karamâr, au bord d'une rivière sablonneuse. Le 5 février, sur la fin de notre séjour, au soir d'une longue étape, nous y trouvâmes le meilleur accueil chez l'hospitalier Oumra Khân. Dans le pavillon destiné aux Sâhebs et meublé de façon assez hétéroclite, pendait au mur, entre autres chromo-lithographies, une image de la vierge Marie. Le Khân, en sa qualité de musulman, la connaissait fort bien pour être Myriem, mère d'Iça : mais la stupéfaction de notre brahmane penjâbi fut sans bornes : « Elle n'avait pas de *topi* comme les *Mêm-Sâhebs!* » Mère du dieu des Européens, elle ne portait pas de chapeau à la mode des dames européennes; même avec ses voiles, elle semblait plutôt vêtue à l'indienne : il n'en revenait pas! Étonnement naïf sans doute, mais si de doctes personnages avaient fait dès l'abord cette simple remarque il n'y aurait pas eu tant d'encre versée à propos d'imaginaires ressemblances entre Dévakî allaitant Krichna et la Madone à l'enfant...

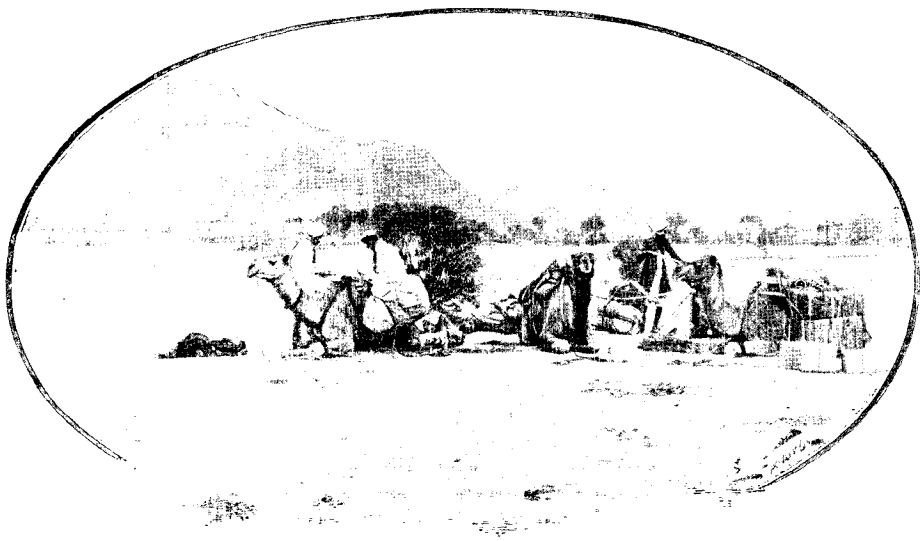
Nous causons longuement avec l'aimable Khân, qui s'intéresse aux choses d'Europe et sait qu'il y habite d'autres peuples que les Anglais. Ses questions sur la constitution de notre pays ne nous embarrassent pas peu : faute de meilleure explication, force nous est de lui répondre que nous nous sommes défaits sans trop de façons de nos râjas et que la France est à présent un pays libre, un *yâghistân*, ce qui traduit assez bien « république »; même nous avons aussi une grande *jirga* qui, sous le nom de parlement, représente le peuple et décide des affaires de l'État. Cela le satisfit pleinement. Il est assez plaisant de retrouver la même comparaison, mais cette fois sérieusement faite, dans une proclamation de l'Émir d'Afghanistan, publiée par les journaux de l'Inde en octobre 1897. Abd-our-Rahman, tout en refusant son aide aux tribus soulevées, profite de l'occasion pour les morigéner sur leur esprit de rébellion et d'indiscipline : « Il paraît, leur dit-il, que vous

êtes vous-mêmes des rois indépendants et que vous n'avez pas besoin de roi au-dessus de vous. La même chose arriva en France, il y a trente ans (*sic*), quand le peuple de ce pays se révolta contre son roi, le détrôna et l'envoya à Londres, où il mourut... » Sa Hautesse l'Émir Zia-oul-millat-va-oud-din, « lumière de l'union et de la foi », comme il s'est lui-même intitulé, a décidément de vagues notions d'histoire contemporaine.

Nulle part mieux que chez Oumra Khân nous n'avons pu constater que l'hospitalité pathâne, le *mail-mastai*, n'était pas un vain mot. Presque au sortir de Shiva nous devions encore avoir un autre exemple des courtoises manières d'autrefois. Comme nous traversions le village de Jalal, deux respectables personnages s'avancent à notre rencontre et, fidèles à la coutume orientale qui défend d'aborder un supérieur les mains vides, chacun d'eux nous tend une poignée de roupies en guise de *nazar*. Nous touchons gravement leur présent du bout du doigt, selon le rite — le Grand Mogol était moins fier, il empochait — après quoi tous deux nous escortent, ainsi que c'est leur devoir, jusqu'aux limites de leur village. Là seulement ils s'arrêtent et, sur notre insistance à passer outre, demandent la permission de prendre congé. Les bonnes traditions ne sont pas perdues partout.

Les alentours sont d'ailleurs semés de ruines bouddhiques, tant au fond de la vallée, vers Narinji, que près du village de Machai, qui occupe justement la coupure entre Karamâr et les contreforts qui descendent du Bounêr. Par cette porte qui semble s'ouvrir entre les montagnes on pénètre dans un nouveau bassin, celui de Roustam, que draine le Makam-roûd et que bornent au N.-O. les collines de Pâja. Çà et là poussent quelques rares *palai*, le *palâça* ou *butea frondosa*, l'arbre à larges feuilles et à fleurs écarlates de la jungle indienne. Ce sont eux qui ont valu son nom au misérable village de Palo-dhêrî que, sur la foi d'une vague analogie entre son nom pouchtou et la transcription chinoise d'un mot sanskrit (*Po-lou-cha*), on a voulu identifier avec l'une des anciennes cités du Gandhâra ! Au nord du vieux bourg de Saval-Dhêr, le cirque presque clos de Tarelli dissimule, comme derrière un écran, les restes d'un établissement religieux si considérable qu'on l'a pu prendre pour une ville ruinée. Tout près, sous les broussailles du ravin perdu de Sikri ou Shikar Tangai, « le val de la chasse », achèvent de disparaître quelques débris mesquins de chapelles et de *stoûpas*, où les fouilles du major Deane ont mis au jour une étonnante richesse de sculptures. Mais le site le plus remarquable de ces régions, c'est assurément la grotte gigantesque qui s'ouvre au nœud des collines de Pâja et du Bounêr. Les Pathâns l'appellent Kachmir Smats ou caverne de Kachmir, certains disent parce que le souterrain est censé déboucher dans la Vallée-Heureuse, par-dessous montagnes et vallées, à plus de 60 lieues de là ! Deux sentiers y mènent : l'un y monte du Sud, par la vallée de Pirsai, et du village à la grotte les gens comptent quatre *kos* ou environ 8 kilomètres; l'autre, venant du Nord-Ouest, escalade le versant opposé : c'est ce dernier que nous suivîmes.

(A suivre.) A. FOUCHER.



ARRIVÉE A JAMAL-GARHI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE PANORAMIQUE PRISE DE JAMÂL-GARHI VERS L'OUEST. — DESSIN DE BOUDIER.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1]

(LA FRONTIÈRE DU SVAT)

PAR M. A. FOUCHER.

II

La caverne de Kachmir. — Toujours des ruines. — Villages et villageois. — Au delà de la frontière. — Routes et forts d'autrefois et d'aujourd'hui. — Sur le Malakand.



SVÂTI À L'AFFÛT.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

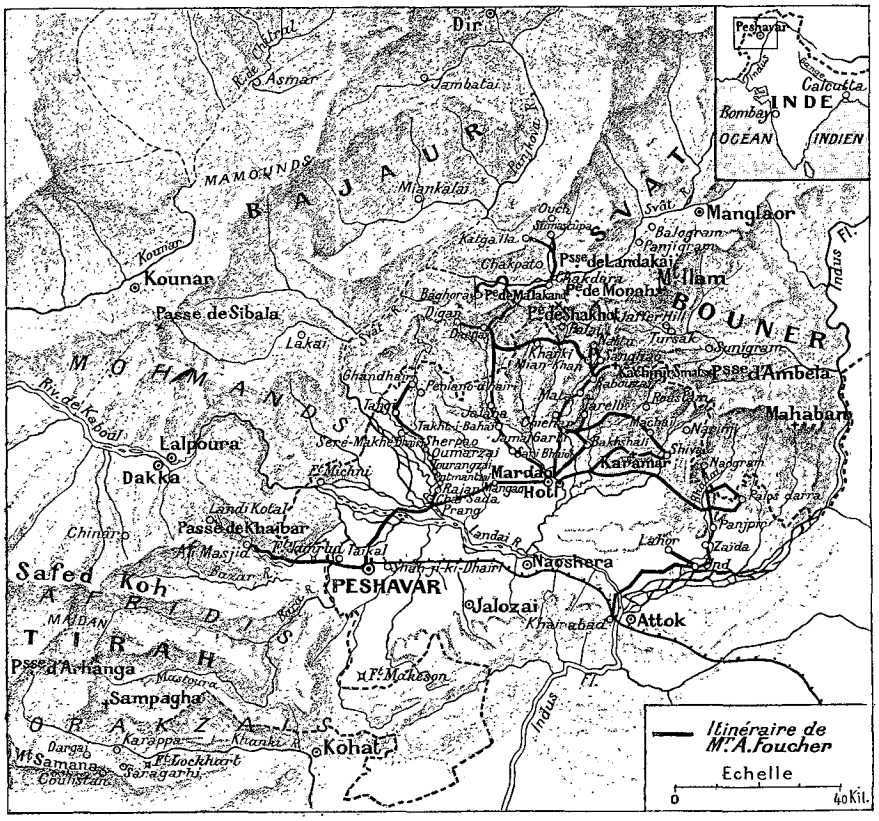
Au sortir de Hoti-Mardân, vers le Nord, comme une première ligne de récifs défend les falaises d'une côte, toute une rangée de collines schisteuses s'égrène dans la plaine en avant des hautes montagnes du Svât. Ce sont ces monticules détachés que les anciens moines bouddhistes ont jadis utilisés pour y construire leurs couvents, tant à cause de l'agrément que de la sûreté du site. A droite c'est Jamâl-Garhi, à gauche c'est Takht-i-Bahai. Trois lieues d'une route toute droite, à travers la plaine infertile, nous mènent à Jamâl-Garhi. C'est là que, le 7 décembre au soir, nous couchons sous notre petite tente, près du village, au concert de ses chacals et de ses chiens. De nouveau nous avons laissé derrière nous la civilisation, ou du moins son superflu : car il faut avouer que nos trois chameaux nous en transportent tout le nécessaire, y compris des bouteilles de soda-water qui doivent nous dispenser de boire la fièvre aux dernières mares du pays. La terrible sécheresse de l'année a brûlé la terre et nous retrouvons jusqu'ici l'âcre poussière qui, pour les touristes d'hiver, reste le goût caractéristique de l'Inde. Nous visiterons ensemble, plus tard, les célèbres ruines de la colline. Bornons-nous à les côtoyer aujourd'hui, tandis que nous pénétrons, par un défilé rocailleux, dans un autre bassin, plus que jamais aride, de l'ancien Gandhâra. Nous longeons, à présent, les pentes septentrionales des collines de Pâja, qui, soudain relevées, profilent très haut sur le ciel de bizarres silhouettes de forteresses et de tours. A chaque pas on rencontre de vieilles murailles « du temps des Kâfirs ». Les villages anciens comme les modernes se blottissaient évidemment

1. *Suite. Voyez p.* 469.

au pied des hauteurs, refuge toujours prêt aussi bien contre les envahisseurs étrangers — et combien d'invasions n'a pas vu passer ce pays! — que contre les clans ennemis du voisinage. Un peu plus nous passions Chamozai sans le voir, la montagne maternelle le couvrant justement d'un pan de son ombre. On ne soupçonne de même l'existence de Babouzai qu'en y arrivant. Bâti au creux du ravin, le village est comme un homme qui s'adosse à une muraille pour mieux se défendre : jetez ensuite un mur qui barre l'accès du côté de la plaine et vous serez en sécurité pour regarder de là mûrir vos moissons. Quand nous causons avec le khân de Babouzai de cette curieuse position des villages, il se borne à hocher la tête du côté du Yâghistân ou pays libre, tout voisin.

10 décembre. — Au matin nous nous orientons un moment devant notre tente ouverte en plein Nord : la plaine s'étend à nos pieds comme la carte sur notre table; nous pouvons compter et reconnaître les villages et, au fond, les dentelures des montagnes du Svât, baignées d'éther. L'ombre de la colline derrière nous est d'une fraîcheur pénétrante et fait oublier, pour un moment, la terre aride et le ciel d'airain.

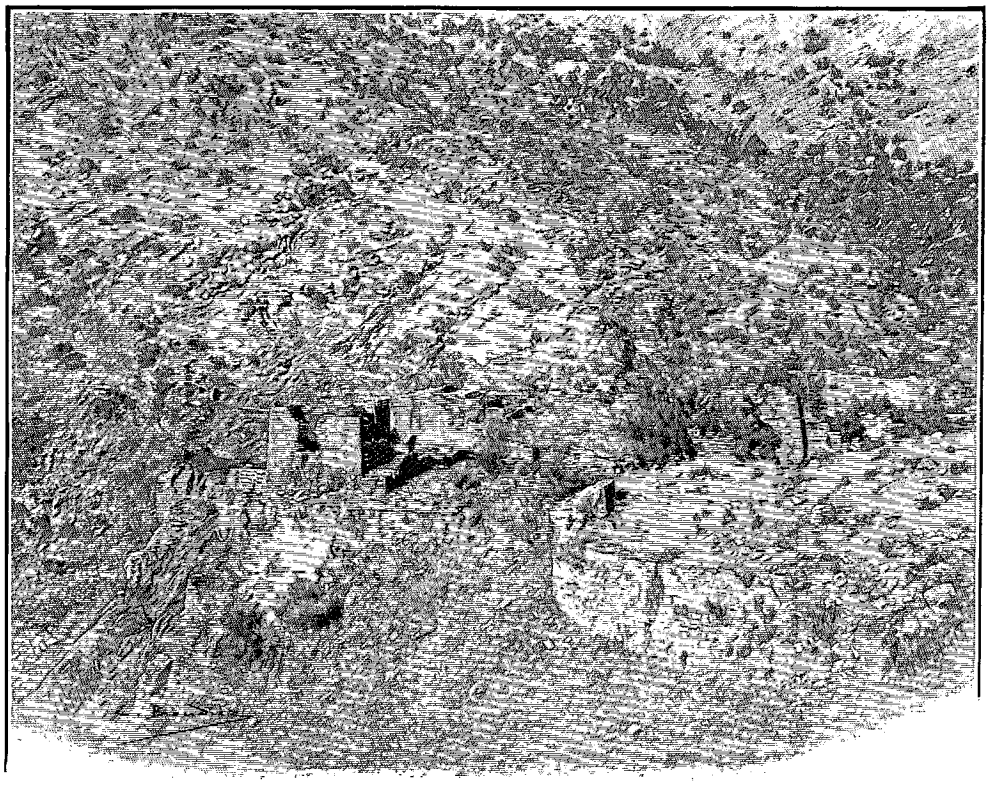
Mais nous ne sommes pas ici pour admirer le paysage et la route est, paraît-il, fort longue, qui mène au Kachmir Smats. Après avoir encore longé quelque temps les montagnes, nous nous engageons résolument dans une vallée qui se ferme aussitôt derrière nous. Dès l'entrée nous nous trouvons transportés dans une gorge taillée à pic, encombrée de roches énormes, et dont le soleil d'hiver ne visite pas le fond. On lève les yeux vers les hautes falaises qui encadrent le bleu du ciel, cherchant instinctivement une issue, et l'on est fort étonné d'apercevoir, à d'invraisemblables hauteurs, des restes de murailles. Elles n'ont peut-être pas coûté bien cher à bâtir — la main d'œuvre du temps devait être d'un bon marché à faire pâlir un économiste — mais elles ont assurément donné beaucoup de peine à leurs constructeurs, et ce ne sont après tout que des sortes d'avant-postes pour surveiller l'entrée du côté de la plaine. Le sentier escalade à présent l'une des parois, contourne une corniche vertigineuse et redescend dans un autre coude de vallée non moins profond et abrupt. La bonne place pour une embuscade!... Mais une voix répercutée par les échos de la montagne cloue sur place nos deux coulis : « Un Yâghistâni », chuchotent-ils, et ils n'en mènent pas large. Dissimulé derrière un faix d'herbes sèches, l'homme est parfaitement impossible à distinguer du flanc jauni de l'escarpement. Il se montre enfin. Que nous veut le noble fils de la montagne? — Simplement des allumettes. Ce sont choses qui ne se refusent pas entre citoyens de pays libres. Malheureusement nos allumettes, achetées à Mardân, sont « suédoises », encore que fabriquées au Japon, et il lui faudra attendre notre retour pour avoir la boîte qu'il est impossible de partager.



LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE.

Le chemin s'enfonce à présent dans une gorge plus étroite encore, sous un fouillis d'arbres verts tout suintant d'humidité en dépit de la longue sécheresse; n'étaient les dattiers sauvages qui s'accrochent aux roches, on pourrait se croire dans une *nalla* de Kachmir, pour ne pas dire dans les vallons virgiliens de l'Hémus, à marcher ainsi sous l'entre-croisement des branches. Soudain se dressent devant nous, adossés à une montagne plus haute encore, semblables à des bastions gigantesques, deux contreforts rocheux dont les flancs à pic sont couronnés de murs. On les croirait inaccessibles, mais nos coulis, grands *shikaris* de leur métier, ont souvent chassé par là et connaissent un sentier qui tourne la position le long de la paroi de gauche, la même où s'ouvre la caverne de Kachmir.

Nous n'attendions qu'une grotte : voici, en plus, quantité de ruines à ciel ouvert. Sur le contrefort de l'Est peu de chose subsiste, mais sur celui de l'Ouest, qu'un mur de soutènement relie à son voisin, des bâtisses considérables, percées de fenêtres voûtées, sont encore debout. Un sentier qui surplombe mène de là à la grotte. L'ouverture, qui se présente de biais, ne paie guère de mine; l'intérieur est une magnifique surprise. Dès les premiers pas la voûte de calcaire monte, comme celle d'une cathédrale, et dans l'horreur religieuse des ténèbres la crypte s'enfonce toujours plus avant. Par un escalier ruiné on accède à des profondeurs sombres, où l'on trébuche sur des ruines à demi enterrées sous des siècles de guano: car des centaines de chauves-souris et de pigeons bleus ont élu domicile dans la caverne. A plus de 100 mètres de l'entrée on commence à voir au fond de nouvelles lueurs et l'on se trouve enfin sous un large dôme qui semble taillé à même le roc vif. D'une baie probablement artificielle, la lumière tombe sur une roche où se dressait un petit temple votif, pareil à un tabernacle sous une coupole. Sur la gauche s'enfoncent encore d'autres profondeurs noires, qui vont se rétrécissant on ne sait où. L'admirable sanctuaire, et combien dans le goût indien! Revenus à l'entrée de la caverne nous embrassons d'un dernier regard cette étrange et solitaire retraite. Du côté où nous sommes venus les lignes de montagnes découpent au loin un triangle de plaine où les champs fraîchement labourés font des taches plus brunes; par derrière une brèche de la chaîne marque à peine l'issue vers Pirsai et au besoin, par Pirsai, vers le Bounêr. Et nous admirons combien le site répond merveilleusement à sa double destination, forteresse et couvent, lieu de pèlerinage et lieu de refuge.



KACHMIR SMATS, VU DU CONTREFORT DE L'EST. — DESSIN DE BOUDIER.

Mais enfin il faut céder aux importunités des coulis, et redescendre chez les hommes. Dans les pierres glissantes — justement le schiste bleu des sculptures gréco-bouddhiques — nous maudissons cent fois nos souliers ferrés; ce qu'il faut pour ces sentiers, ce sont les sandales de paille des montagnards de l'Himalaya. Nous tombons au creux du vallon dans une bande de singes, gent querelleuse dont nous avons entendu tout le jour les cris rageurs; les coulis hâtent le pas de peur que d'en haut ces animaux ne nous jettent des pierres. Plus loin encore nous apercevons deux chèvres sauvages, descendant le long des falaises avec une agilité d'oiseaux; elles aussi nous ont vus et leur pas se fait plus lent; mais la longue soif du jour les pousse invinciblement vers l'eau qui les tente.

Quel joli tableau elles feront tout à l'heure, et que nul œil humain ne verra, penchées au miroir transparent des flaques ! Puissent-elles n'y pas trouver le léopard ! Nous rentrons à la nuit tombante avec les troupeaux et les coupeurs d'herbe, dans la rougeur du soir. Quand nous nous retournons, tout a disparu derrière le rideau refermé des montagnes; nous n'avons pourtant pas rêvé?

11 décembre. — Dans cet étonnant coin de terre chaque jour amène sa ruine, et quelquefois même, comme aujourd'hui, des ruines modernes voisinent avec celles du passé. Repartis dès le matin, nous laissons de côté le nouveau village de Sanghao pour marcher droit à l'ancien, que les Anglais ont détruit, il y a une trentaine d'années, en même temps que le vieux village voisin de Mian-Khân. La version officielle de l'événe-

ment[1] est à faire pleurer de tendresse : les deux villages ne cessaient de batailler pour la possession du petit filet d'eau de Sanghao — ce digne objet des vœux de toute la contrée — et un gouvernement paternel ne trouva que ce moyen de mettre un terme à des luttes fratricides... Les gens nous racontent plus simplement qu'avec leurs villages adossés aux hauteurs et le sûr asile du Bounêr derrière eux, les habitants prétendirent rester indépendants. Mais ils avaient le tort de demeurer sur ce versant-ci de la montagne. Les villages flambèrent et notre guide, qui était enfant à cette époque, prétend même se rappeler qu'on amena des éléphants de Peshavar pour démolir jusqu'aux restes de l'incendie. Les irréconciliables et les plus compromis se réfugièrent en Bounêr ; les autres firent leur paix : on leur permit de rebâtir leurs villages plus bas dans la plaine et d'échanger leur aire contre une basse-cour. Pacifiquement nous visitons un à un dans les replis curieusement froissés en forme d'éventail de la montagne, les restes des anciens couvents bouddhiques de Sanghao, de Tangai, de Nattou, de Mian-Khân. Tous ont déjà été fouillés il y a tantôt 15 ans sur les ordres, mais non sous la direction, d'un soi-disant « curateur des anciens monuments de l'Inde » par le *jemadâr* Kaleh Khân. Ce ne sont pas assurément des fouilles modèles, mais elles ne sont pas trop maladroites non plus pour être l'œuvre d'un subalterne indigène. On sent que le brave « jemadâr » s'était déjà fait la main, pendant la campagne de Kâboul, aux dépens du *stoûpa* bouddhique de Jalalabâd. Avant tout, sa consigne était de fournir des sculptures ; de ces quelques tranchées, il en a retiré des centaines qui sont à présent en sûreté au musée de Lahore ; et l'on a peine à comprendre comment en un si petit espace s'entassaient tant d'œuvres d'art.

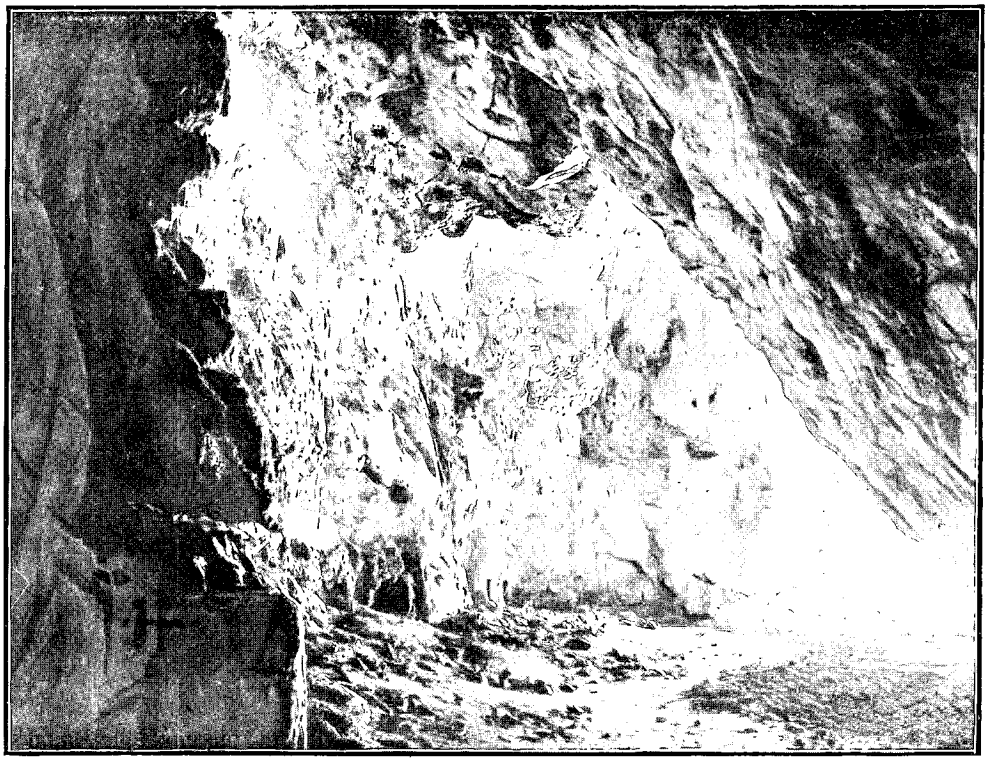
Nous trouvons, d'ailleurs, partout la plus grande politesse chez ces Pathâns tant décriés et il n'est pas douteux qu'ils ne se montrent parfaitement aimables pour les Européens, tant que la fantaisie ne les prend pas d'en tuer un, comme ils font de temps à autre, histoire de gagner le ciel. Le *lambardâr* de Sanghao, toutes affaires cessantes, nous escorte sur son territoire, ainsi qu'il convient. Par exception il appartient à la tribu des Goujars — cette tribu pastorale et d'ailleurs convertie à l'islamisme qui est répandue dans toutes les vallées du Nord-Ouest, partout où il y a des buffles à faire paître. Cela se reconnaît de loin à la petite cognée qu'il porte sur l'épaule ; pendant la marche elle lui sert à écarter les broussailles, pendant les haltes il bourre du tabac et fume dans le trou du fer. A Nao-Sanghao un grand vieillard pathân, très noblement drapé dans sa couverture svâtie, à dessins persans, insiste pour que nous nous arrêtions à son village ; il ne doit pourtant pas avoir oublié l'incendie d'il y a 30 ans? A Mian-Khân, enfin, quelques villageois nous accompagnent jusqu'au « vieux château des Kâfirs », faisant tomber les haies pour nous livrer passage. C'est le chemin de la fontaine et, très bibliques, les femmes vont et viennent, portant une ou même deux cruches de terre rondes en équilibre sur leur tête : la fontaine n'est, hélas! qu'une infecte mare, et, quant aux femmes, toutes vêtues d'un large pantalon serré aux jambes et d'une sorte de blouse d'un uniforme bleu foncé, il va de soi qu'elles sont voilées ; mais le peu qu'on aperçoit de leur visage ne semble pas plus avenant que leur costume. Nous n'en avons guère vu qu'une, la figure découverte, une pauvre veuve qui, au sortir d'un village, s'avisa de se jeter à la bride du cheval et de nous faire en pouchtou un grand discours dont nous ne comprenions pas une syllabe, tandis que son petit garçon, à califourchon sur sa hanche, suçait son pouce gravement. Là-dessus, les gens s'assemblent ; on s'explique en hindoustani: la femme est veuve et son beau-frère, qui a la charge de la nourrir, elle et son enfant, y met la plus grande mauvaise grâce... Ces pauvres gens ne peuvent s'ôter de la tête qu'un Sâheb ne soit quelque chose quelque part. Une autre fois, c'est un homme qui vient jeter son turban à nos pieds en réclamant justice : impossible de lui faire comprendre que notre métier est d'archéologue et non de redresseur de torts.



PROFIL DES COLLINES DE PÂJA, VUE PRISE AU VILLAGE DE MATA. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. On la trouve dans Maj. Cole, *Memorandum on ancient monuments in Eusufzai*, Simla, 1883.

12 décembre. — A Kharki, où nous nous rendons le 12 décembre, nous rencontrons le même accueil courtois : plus le village est écarté et mieux les bonnes traditions sont conservées. Nous avions longé tout le jour, sous le soleil, le petit rempart de collines qui marque la frontière officielle, et derrière lequel se dresse la haute muraille du Svât, une chaîne d'un gris bleuté, d'un gris de marbre tout moucheté de noir par les brousses, ainsi qu'on imagine les collines de l'Hellas. L'aride plaine est profondément sillonnée d'un dédale de ravines : parfois le sentier y fait de si brusques plongeons que les petits poneys du pays, qui pourtant grimpent comme des chèvres, se refusent à avancer ; un homme de Kharki, par hasard rencontré, nous a heureusement servi de guide... Qu'il est doux, au soir d'une longue étape, d'apercevoir sa petite maison de toile déjà dressée et la fumée de son dîner ! Quatre barbes vénérables nous attendent patiemment près des tentes et nous souhaitent la bienvenue. C'est à qui nous donnera les premiers renseignements sur les ruines, et les fouilles exécutées par les cipayes, et la route du Malakand. Toute la jeunesse du bourg s'est attroupée pour assister à la conférence. Quand les Khâns se sont retirés, s'avance une autre députation qu'au tour de leur turban et aux bijoux qu'ils portent — ancienne coutume indienne mieux conservée ici que dans l'Inde — nous reconnaissons aussitôt pour les marchands hindous du bourg ; car il faut au Pathân, incapable de tenir boutique, quelqu'un qui s'en charge pour lui, et s'enrichisse, au moins provisoirement, à ses dépens. Sur un plateau ils apportent leur *nazar*, des sucreries et quelques roupies qu'il nous faut toucher du doigt. Nous nous faisons montrer leurs bijoux, dont quelques-uns, notamment les bracelets à têtes d'animaux, sont d'un modèle ancien, analogue à l'orfèvrerie des statues gréco-bouddhiques. Et nous causons : ils ne sont nullement molestés par les musulmans ; leur seul chagrin est de ne pouvoir obtenir une place pour bâtir un temple : si le Sâheb voulait en parler au *Commissioner*... De fait ils sont gras et parés et semblent prospérer étonnamment sur le musulman. Mais le plus curieux est qu'ils ne se rappellent pas quand leurs familles sont venues s'établir dans ce village pathân : ils sont persuadés qu'elles y vivaient de toute antiquité. Et si surprenant que cela paraisse, il est probable que ce sont en effet des épaves de l'ancienne population hindoue qui, comme les juifs du moyen âge, à la fois méprisés et tolérés, ont réussi à survivre à toutes les saignées faites à leur bourse, quand ce n'était pas à leur gorge.



ENTRÉE DE LA GROTTE DE KACHMIR SMATS, VUE PRISE DE L'INTÉRIEUR (PAGE 483).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

13 décembre. — C'est aujourd'hui dimanche et, de plus, me fait observer le babou, *sankranti* (c'est-à-dire passage) de l'automne à l'hiver, donc jour de repos : il nous faut cependant visiter notre ruine. Le couvent bouddhique était au fond du vallon, « ni trop loin ni trop près du village », selon l'injonction des textes sacrés. Hélas, ici encore tout est consommé. Voilà bien des excavations faites, c'est le cas de le dire, *manu militari* et il ne semble pas que la 9e compagnie, *Sappers and Miners*, ait eu la main légère. Puis l'on est allé au plus pressé, aux sculptures, et les cours d'habitation ne sont même pas déblayées. Mais l'on n'en finirait pas s'il fallait à chaque fois gémir sur la ruine des ruines....

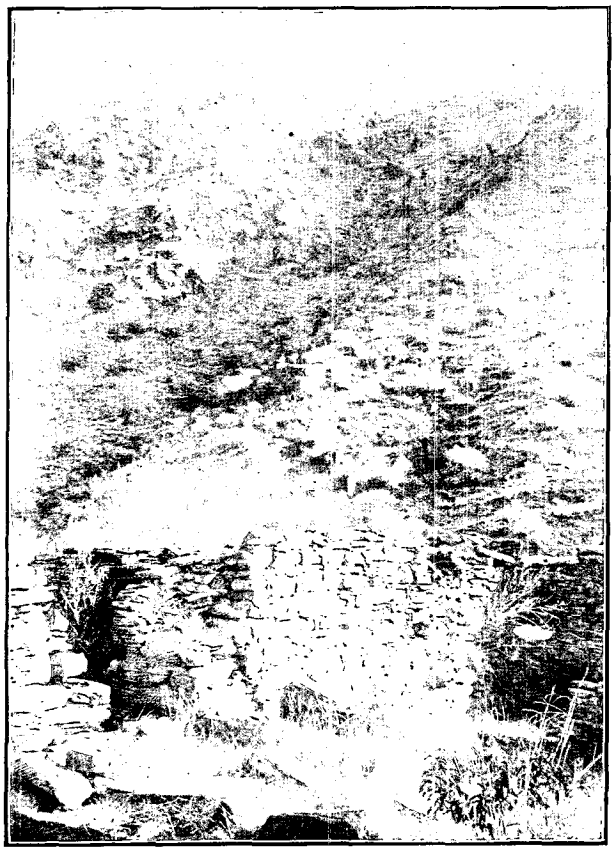
Quand nous rentrons au village, nous trouvons, outre l'ordinaire assemblée autour des tentes, deux cavaliers de la police svâtie qui nous apportent la réponse du *Political Officer* du Malakand à la lettre que nous

*

lui avons adressée par exprès ce matin. Le gouvernement de l'Inde, avec ce libéralisme éclairé auquel tous les voyageurs se plaisent à rendre hommage, veut bien nous permettre par exception et pour l'amour de l'archéologie, de visiter cette vallée du Svât dont la récente expédition du Tchitral vient seulement d'ouvrir l'accès. Bien mieux, il se considère comme responsable de notre sûreté, ainsi que de celle de tout « Européen ou Américain » voyageant dans ces parages. Quand le lendemain matin nous nous mettons en route pour Dargai, déjà sa sollicitude nous environne sous la forme de deux *sovars*, qui nous servent de gardes du corps. C'est même à ce signe que nous reconnaissons que nous allons pour tout de bon passer la frontière.

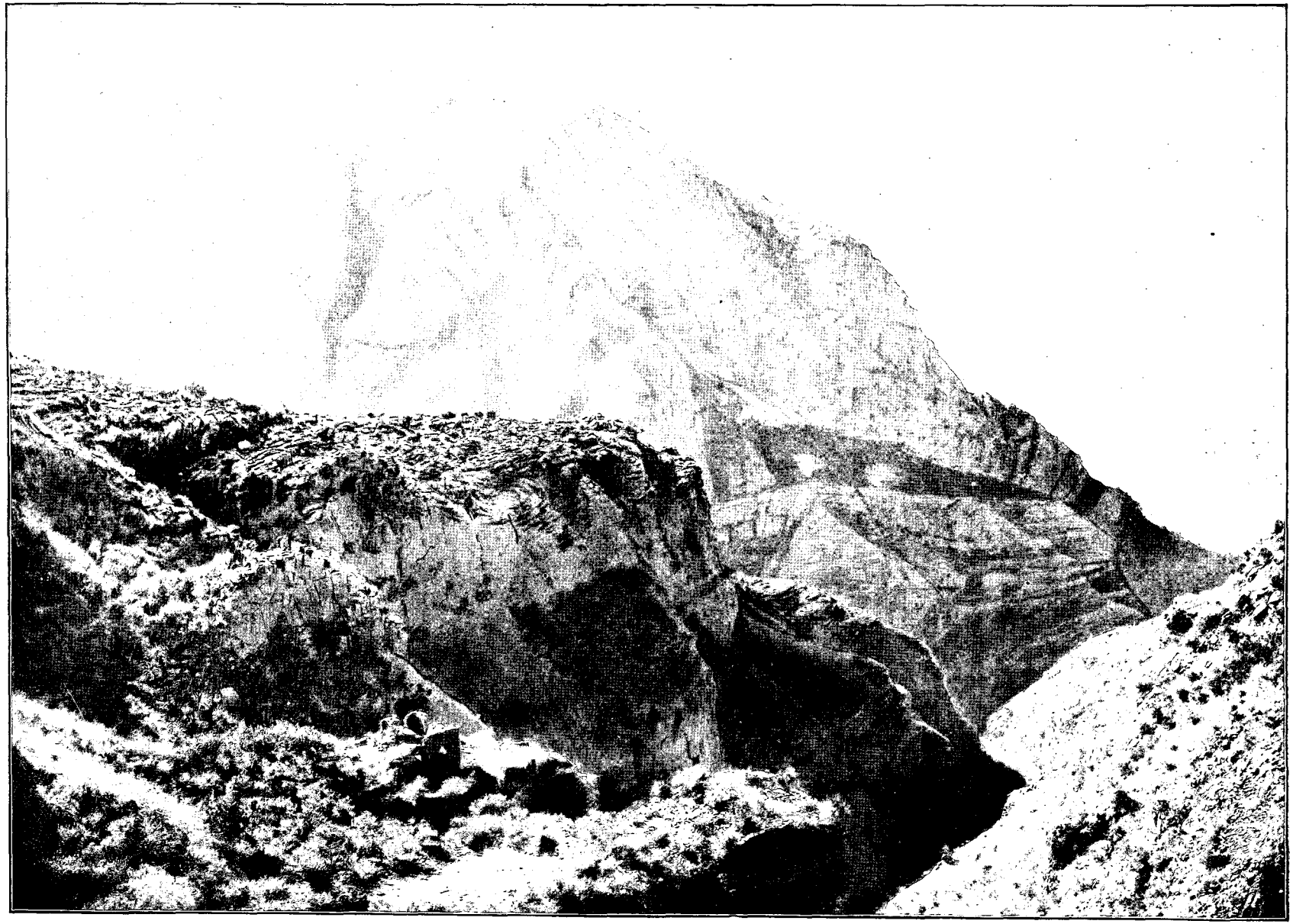
Gendarme devant, gendarme derrière, c'est encore le long du versant méridional des montagnes que nous trottons. Celles-ci sont toujours aussi nues, mais non point toujours de ce beau fauve ou de ce gris bleuté que nous admirons dans quelques-unes. Toutes cependant sont comme imprégnées d'une grâce classique : et justement voici un chevrier qui passe, emportant par les pattes de devant un petit chevreau noir qui vient de naître et qui déjà bêle aussi bien que s'il était de carton. Très intéressée, la mère suit, dans les rocailles, jusqu'au troupeau qui ne s'est pas attardé pour l'événement et se trouve déjà à mi-côte de la colline.... — Tout à fait du Théocrite, n'est-ce pas ? Qu'en pense le *sovar* d'arrière-garde ? — Le *sovar*, qui n'entend que le pouchtou, pense que le Sâheb doit avoir raison et il ajoute que là-bas, au milieu de cette petite plaine, ce camp entouré d'un fossé et d'un mur près de ce village également emmuraillé de pierres sèches, c'est Dargai, où l'on nous attend. Au tournant des collines, un grand vent froid tombe sur nous du haut de la passe du Malakand.

Nous sommes en effet arrivés devant l'une des deux grandes portes du Svât ; l'autre, située un peu plus à l'Est, est la passe de Shahkote. Quand, en avril 1895, il s'agit de dégager à tout prix la garnison de Tchitral et qu'on décida d'envoyer une colonne de secours par la route la plus courte, celle du Svât, on avait le choix entre ces deux passes, ou plutôt, puisque les Svâtis refusaient le passage, il fallait décider par laquelle on forcerait l'accès de leur pays. Or quelqu'un était déjà entré au Svât malgré les Svâtis, à savoir les habitants actuels eux-mêmes qui sont des Yousafzais. A la fin du xve siècle ils partageaient le district de Peshavar avec le reste de la tribu des Pathâns Khakhai quand la possession de la riche vallée au delà des collines les tenta et ils s'en emparèrent par surprise. Ils vinrent planter leur camp au pied de Shahkote : puis, par une nuit bien noire, tandis que leurs femmes entretenaient les feux, ils firent un rapide crochet sur la gauche et le jour les trouva entrés dans la vallée, sur les derrières de ses défenseurs, par la passe ouverte du Malakand. L'histoire était connue du *Political Officer* qui la conta au général anglais. Celui-ci trouva le vieux stratagème excellent : il envoya sa cavalerie parader devant Shahkote et attirer de ce côté le gros des forces svâties, tandis que l'infanterie enlevait le Malakand dégarni d'autant. Moralité : on est souvent pris à son propre piège.



VUE DE SANGHAO (PAGE 484). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

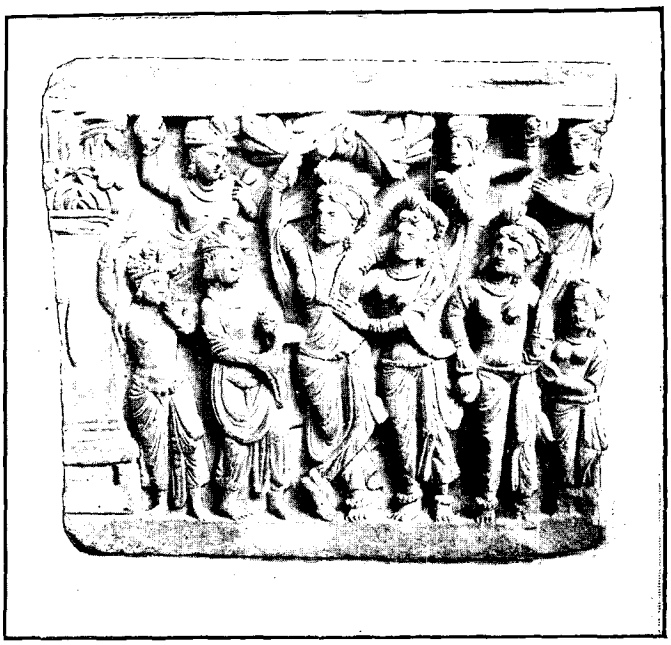
Dargai ou South Malakand est justement le premier poste préposé, au delà de la frontière, à la garde de la nouvelle route stratégique, qui, s'embranchant à Naoshera sur le *Grand Trunk Road*, monte par Mardân, le Malakand, Chakdarra et Dîr vers Tchitral. C'est là que sont impitoyablement arrêtés au passage les touristes, voire même les missionnaires, qu'une curiosité indiscrète ou l'ardeur du martyre tendrait à entraîner au delà. Seuls les officiers de service, les M. P. (membres du Parlement anglais) qui « font la frontière », et de temps à autre un archéologue, ont l'autorisation de pousser plus loin. Encore se passerait-on aisément de ces deux dernières catégories de visiteurs : les premiers peuvent devenir dangereux s'ils s'avisent de « ventiler » plus tard dans le Parlement britannique leurs observations hâtives et leurs idées mal digérées de « globe-trotteurs »; et quant aux archéologues, ils sont, soit dit entre nous, si parfaitement inutiles, qu'il est permis de se demander à quoi bon s'en encombrer ?....



RUINES PRÈS DE KACHMIR SMATS (PAGE 483). — VUE PRISE DE L'ENTRÉE DE LA CAVERNE. — PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

Nous n'en trouvons pas moins à Dargai la réception la plus courtoise. L'aimable commandant du poste prend la peine de présider lui-même à l'installation de nos tentes à l'intérieur du petit camp retranché. Et tout de suite il est arrangé qu'avant de monter au Malakand nous irons visiter, un peu plus à l'Ouest, le versant méridional de la passe de Dîgar qui débouche, de l'autre côté des montagnes, au-dessus du bourg svâti de Pîr-Khêl. L'*Assistant Political Officer* est justement à Dargai et se trouve avoir affaire de ce côté; le major et Mrs R***, qui réside au poste de son mari et monte à cheval dans la perfection, décident d'être de la partie pour profiter de l'escorte. Nous partons confortablement après déjeuner (on voit bien que nous ne nous appartenons plus) par des sentiers rocailleux et coupés de ravines. En route nous passons un village qui est *unfriendly*, autant dire hostile ; les gens nous jettent des regards en dessous et gardent leurs salâms pour des occasions meilleures. « C'est la faute des moullas », nous assure-t-on ; avec l'arrivée des Anglais, ces pieux personnages voient leur prestige sur leurs musulmanes ouailles disparaître rapidement, et leurs « bénéfices » ou *jagirs* prendre le même chemin que leur prestige. De là leur opposition au nouveau régime ; avouez entre nous que cela se comprend. Et puis, chez tous les peuples un peu primitifs, les prêtres, qu'ils s'appellent druides, mages ou moullas, n'ont-ils pas toujours été l'âme de la résistance nationale ?

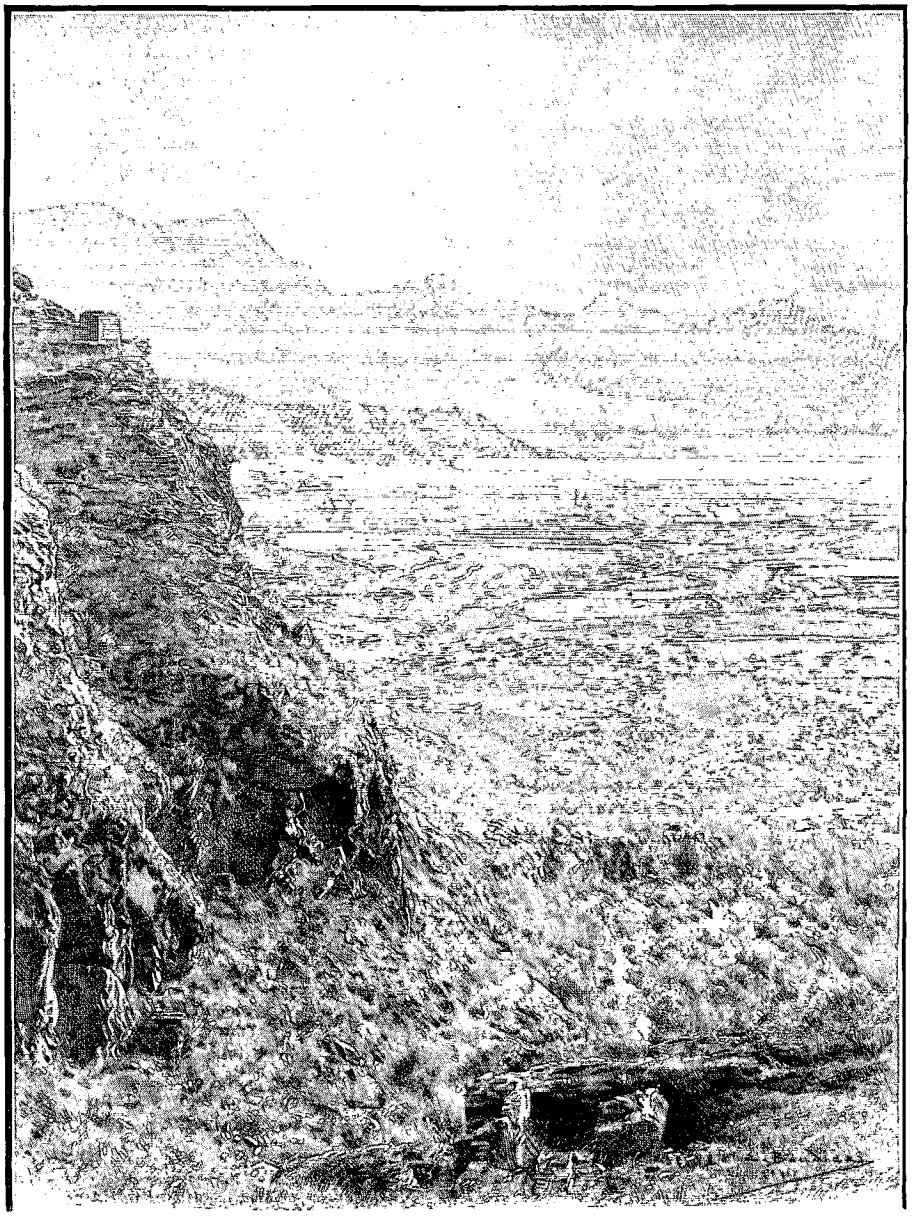
Un peu plus loin, l'*Assistant Political Officer* nous quitte avec une partie de l'escorte pour se rendre au village avec lequel il a un vieux compte à régler, tandis que nous nous dirigeons vers un des creux de la montagne où de vieux murs, bâtis en amphithéâtre, se détachent, d'une teinte encore plus dorée par le soleil, sur les flancs jaunâtres du ravin. Ce qui frappe, dès l'abord, c'est l'aspect moyen âge des tours, nous allions dire des donjons dont toutes ces habitations étaient flanquées. Consolidées aux quatre angles par des tourelles pleines, percées tantôt de fenêtres ogivales ou rectangulaires, tantôt de longues meurtrières obliquement disposées, des meurtrières du temps des arcs, telles on les retrouve dans presque toutes les passes qui mènent du Gandhâra (district de Peshavar) à l'Oudyâna (Bounêr, Svât, Dîr et Bajaur). Parmi le pêle-mêle des murailles à demi-écroulées, nous ne comptons pas ici moins d'une cinquantaine de ces tours, les unes assez bien conservées, les autres dressant encore leurs silhouettes guerrières au-dessus du ruissellement de leurs décombres. On se croirait transporté dans une petite ville italienne du XIIIe siècle, parmi les palazzi fortifiés et jalousement fermés des familles ennemies, et on ne peut s'empêcher de songer au système encore en vigueur dans les villages indépendants où chaque *khêl* ou clan a son *kandai* ou quartier de village, et chaque kandai son chef ou *malik*, et chaque malik son *bourj*, c'est-à-dire sa tour. Nous voyons bien qu'il y avait là une grosse bourgade fortifiée, ou plus exactement une bourgade de châteaux forts défendant l'accès de la passe contre des envahisseurs venant du Sud. Possédait-elle aussi un couvent, encore que la facture plus grossière de ses murailles semble devoir lui assigner une date postérieure à la grande floraison des monuments bouddhiques ? Une excursion jusqu'au fond de la gorge nous l'apprendra peut-être. L'heure sacrée du *tiffin* (le repas de deux heures après midi) a rappelé au camp tout le reste de la compagnie, et nous partons en découverte escortés des quatre cipayes qu'on nous a laissés. Le chant sauvage des coupeurs d'herbe emplit la vallée. Dans la paroi rocheuse de droite, au-dessus du vieux sentier, s'ouvre une petite grotte qui dut être la place régulière de quelque religieux mendiant, — une place à revenus fixes, comme celle d'aveugle du pont des Arts. Un peu plus loin, des figuiers banyans se mirent dans une flaque d'eau, ce qui est grande merveille en ces gorges arides. Une rude escalade, fort mal récompensée, nous mène jusqu'aux plus hautes murailles ; elles sont toutes pareilles à celles d'en bas. Nous n'avons plus que deux pas à faire pour atteindre la crête... Cinq heures et demie, nous sommes en décembre, plus de six milles à faire par des chemins impossibles ; et notre promesse d'être de retour au camp avant la nuit !



NAISSANCE DU BOUDDHA, BAS-RELIEF TROUVÉ À SANGHAO (MUSÉE DE LAHORE). (PAGE 484).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Car c'en est fait de la liberté de mouvements dont nous jouissions dans le district de Peshavar. C'est ce qui ressort des longues recommandations que M. M*** s'est chargé de nous transmettre de la part de son chef hiérarchique, alors en congé. Il y avait à ce moment un peu plus de dix-huit mois, nous exposa-t-il

tout en dînant, que les troupes anglo-indiennes avaient pénétré de vive force dans la vallée, et les Svâtis, après que leur première résistance eût été brisée, semblaient s'être résignés assez promptement à leur sort. Le Résident estimait que l'heure était venue de permettre à des officiers en partie de chasse, voire même à des archéologues, de courir le pays, du moins dans un rayon de quelques milles de chaque côté de la route stratégique : car au delà il n'y fallait pas encore songer ; mais dans ces limites le major Deane croyait bon d'habituer les indigènes à voir aller et venir des Sâhebs, persuadé que cela les apprivoiserait peu à peu et qu'ils n'oseraient lui tuer ses hôtes. En tout cas, ne fût-ce que pour juger du degré de pacification des esprits, l'expérience était intéressante... Nous ne pûmes que nous incliner. — Seulement, continua M. M***, il ne faut pas tenter le diable ; et tout d'abord nous devions nous engager sous serment à être toujours rentrés avant la brune à l'un des postes militaires de la vallée, Malakand ou Chakdarra : en effet, les *badmash* ou mauvaises têtes ne se risquent guère en campagne que la nuit, et, moyennant cette simple précaution, la certitude absolue d'avoir la gorge coupée se résolvait en une très lointaine probabilité... — Parfaitement, juste de quoi donner un peu de sel à la vie. Est-ce tout? — Ce n'était que le premier point : en second lieu, il fallait promettre de n'entreprendre aucune excursion sans être accompagné de quelques cavaliers ou piétons de la police indigène. Non pas à la vérité qu'on pût beaucoup compter sur eux en un péril : mais c'était une question de forme. En cas d'échauffourée, la présence d'une escorte dégageait la responsabilité du *Political Officer* et par suite du gouvernement de l'Inde : du moins il y aurait quelqu'un pour donner une version officielle de l'aventure, après quoi le village responsable serait forcé d'en payer les frais. Mais cela ferait bien des affaires. — Nous tombâmes aisément d'accord qu'il valait mieux pour tout le monde qu'il n'y eût pas d'incident : si cependant il en arrivait un, quelle serait approximativement l'amende qu'aurait à payer le village coupable ? Il nous eût été réconfortant de tout savoir réglé d'avance, jusque dans ce dernier détail... Mais, sur ce point, notre interlocuteur resta diplomatiquement impénétrable, et nous en sommes encore à nous demander combien une vie d'archéologue pouvait valoir à ce moment dans les parages du Svât.



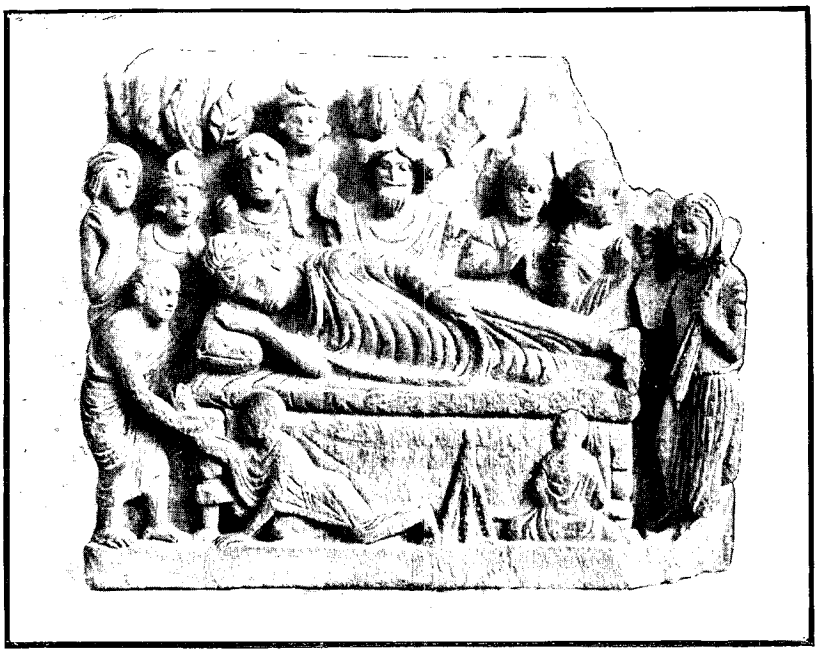
SITE DE NATTOU, VUE PRISE VERS LE SUD (PAGE 484). — DESSIN DE BOUDIER.

Malakand. — Le lendemain, nous montons ensemble au Malakand. Avec une condescendance pleine de bonne humeur pour notre manie archéologique, notre compagnon a consenti à prendre en notre honneur la

vieille route — la route « bouddhiste », comme on l'appelle gravement ici, même dans les rapports officiels, sans s'apercevoir de ce que l'épithète a de saugrenu appliquée à une route. C'est la première chose que l'on nous ait montrée de Dargai, là-bas, sur le flanc de la montagne, ce profil un peu plus relevé mais non moins savant, juste au-dessous de la ligne de la route — dirons-nous chrétienne ou païenne? — que viennent de construire sous la direction des ingénieurs anglais ces bons idolâtres du régiment des *Madras Sappers and Miners*. Les stupides Musulmans l'avaient laissée se perdre pour un misérable sentier en zigzags à la tête du ravin ; on l'a justement retrouvée au cours des travaux de la route nouvelle et l'étonnement subsiste toujours d'une rampe aussi bien faite quinze siècles au moins avant l'avènement des *Royal Engineers!* Un peu plus étroite et rapide, mais aussi beaucoup plus courte que sa cadette qui fait vers l'Ouest un long détour et rampe ensuite sous un tunnel, celle-ci s'accroche hardiment aux pentes de la montagne, tantôt bâtie en terrasse, tantôt tranchée dans le roc vif. Dégagée et réparée, elle est redevenue la route favorite des gens et des bêtes de charge : chevaux, ânes, mulets, bœufs, s'y heurtent et s'y croisent ; seuls les chameaux, avec leurs jambes maladroites et leurs charges encombrantes prennent plus volontiers le chemin le plus large et le plus long, comme font naturellement les *tongas*, ces légères voitures de poste à deux roues qu'on trouve sur toutes les routes carrossables du nord-ouest de l'Inde et qui, sur celle de Tchitral, roulent déjà jusqu'à Chakdarra.

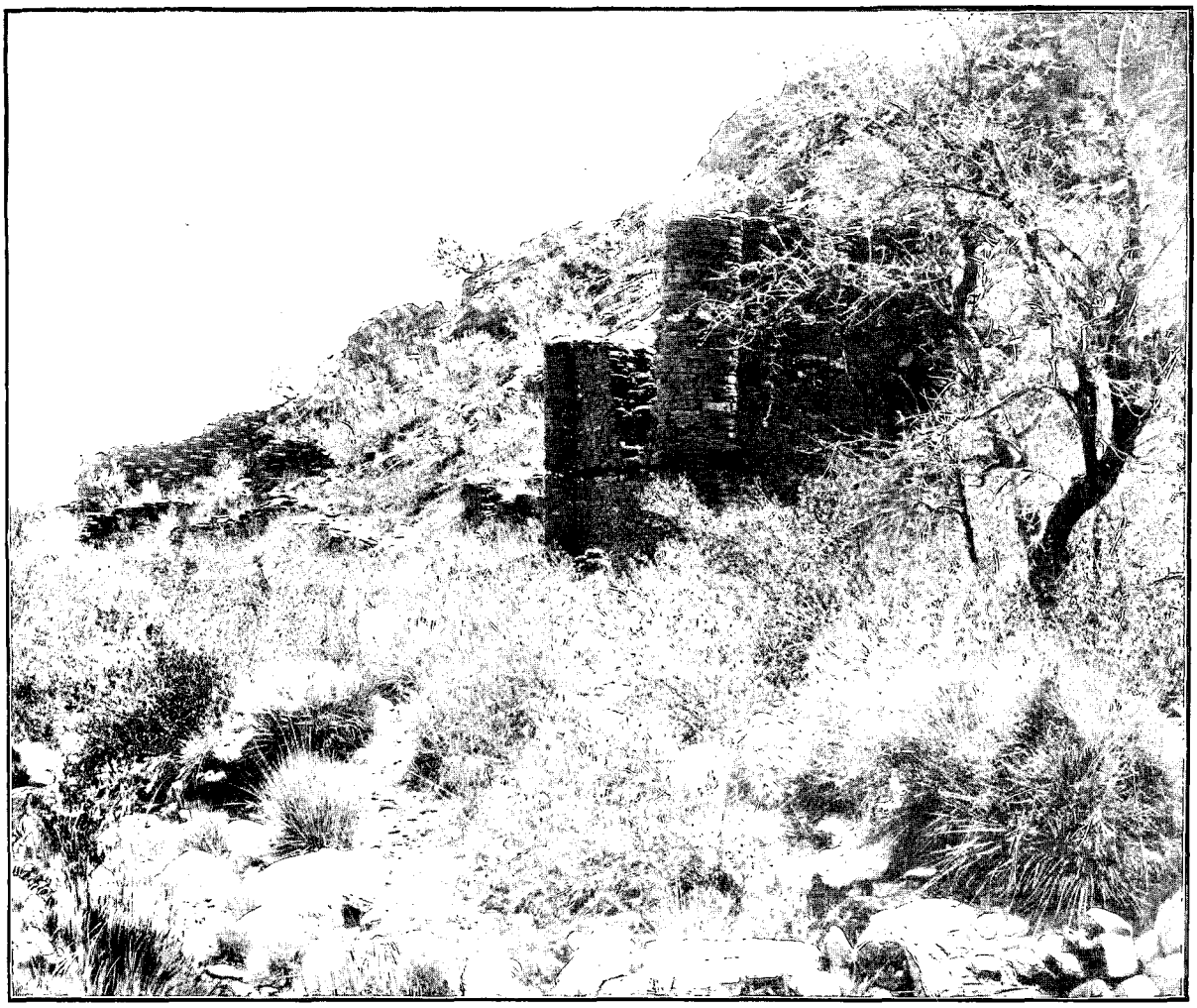
Nous sommes bientôt sur le haut du *kand*, c'est-à-dire de la passe, de son nom Mala-Kand. L'endroit est fort pittoresque : le sommet du col est couvert d'un bois d'oliviers sauvages qui est toute une surprise dans ce pays dénudé. Les tentes des officiers y font des taches blanches dans la verdure sombre, car la « station » ne compte encore que deux maisons, celle de l'agent politique et celle du colonel. Sur l'autre versant, la vue descend le long des collines rocheuses où la route nouvelle fait dans les grès une traînée éblouissante de blancheur jusqu'au fond de la vallée où campent les régiments indigènes de North Malakand ; elle est bientôt arrêtée par un nouveau rempart de montagnes toujours aussi classiques dans leur nudité et que le couchant fait merveilleusement roses ; deux ou trois reflets miroitent dans la plaine étroite et jaunie, éclair de l'eau qui se hâte à gauche derrière un long contrefort rocheux ; et c'est le Svât, le Souastès des Grecs et le Souvastou des Hindous, et c'est sa fertile et malsaine vallée qui jadis faisait partie de l'Oudyâna.

Depuis la « pénétration » anglaise, car on ne saurait encore parler d'annexion, la passe est commandée par un fortin de pierre, imprenable, il va de soi, pour des tribus indisciplinées et dépourvues d'artillerie, mais qui, dominé des deux côtés par les hauteurs voisines, ne saurait avoir d'autre prétention. Ceci n'est un secret pour personne et nous sommes si peu en train de commettre une indiscrétion que vous trouverez le plan du fort publié par le major Deane lui-même, dans le *Journal de la Société Asiatique de Londres* (1896)[1]. Il s'élève en effet sur l'emplacement de fortifications beaucoup plus anciennes, mais évidemment bâties dans le même dessein, pour la garde de la route ; il n'en occupe même en réalité que la moindre partie et encore la plus basse, partant la plus exposée. Là n'est pas d'ailleurs la seule supériorité de l'ancien fort sur le nouveau. Alors, comme aujourd'hui, une seule et chétive fontaine servait à alimenter les défenseurs du Malakand : mais tandis qu'un chemin couvert, long couloir solidement voûté, descendait jadis jusqu'au fond de la ravine où la source vient sourdre, les ingénieurs contemporains n'ont rien fait, soit par négligence, soit par économie, pour assurer la protection de l'unique approvisionnement d'eau de la garnison. On eut lieu, paraît-il, lors du dernier siège, de regretter cette lacune dans l'organisation défensive de la position. La disette d'eau sur la crête est d'autant plus fâcheuse que le Malakand restera pour longtemps un important poste militaire, alors même que le *Political Officer* aura



NIRVÂNA DU BOUDDHA, BAS-RELIEF TROUVÉ À NATTOU (MUSÉE DE LAHORE). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. L'insuffisance du fort a été démontrée par les derniers incidents et il est actuellement en voie de réfection et d'agrandissement.



TOUR RUINÉE DANS LA PASSE DE DÎGAR (PAGE 488). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

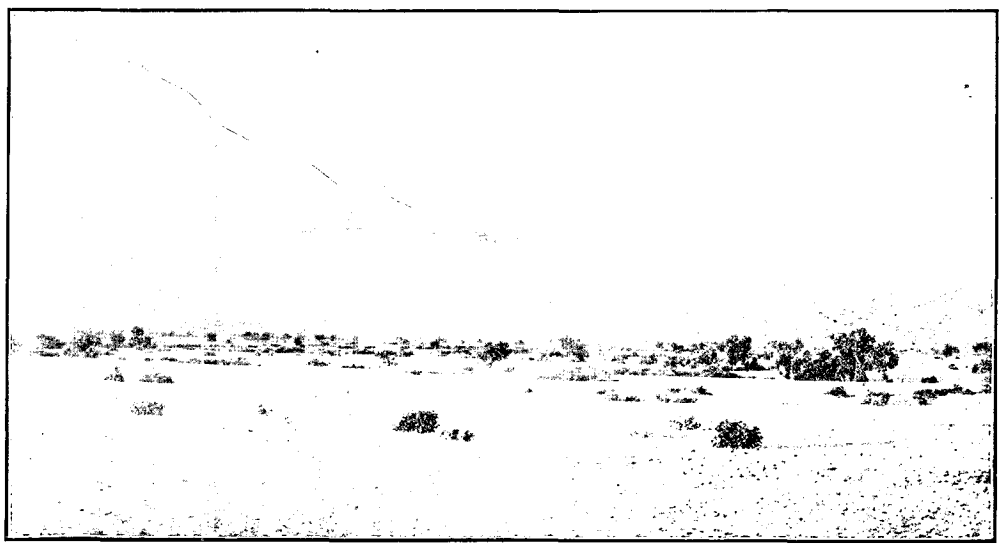
transporté le centre de sa sphère d'influence et ses pénates encore plus loin. En attendant, M. D***, l'agent politique *par intérim*, pendant l'absence du major Deane, nous fait aimablement les honneurs de la petite maison. Bâtie un peu au-dessous du fort, elle est décorée avec goût de divers bibelots du pays, depuis des sculptures gréco-bouddhiques jusqu'à des étendards pris aux Svâtis, en passant par les longs fusils à pierre dont se servaient jadis les Afghans et qu'ils dédaignent à présent pour des armes plus perfectionnées et les longs poignards triangulaires, en forme de couteaux de boucherie, qu'ils continuent à employer avec le même succès qu'autrefois. On nous montre à côté des ceintures à munitions en cuir brodé et des fouets à polo du Bajaur (on sait que le polo est par ici un jeu national) et aussi des frondes de soie, toutes bariolées et décorées — suprême ornement — de petits boutons de porcelaine ! Plus primitifs sont restés les arcs, les flèches à fer barbelé et les dagues qui viennent du « pays des païens » (*Kâfiristân*), en même temps que de bizarres ornements de femme, entre autres des coiffures de crin hérissées de cornes et ressemblant assez à une grosse araignée noire et velue qui aurait les pattes en l'air... Ces pauvres sauvages du Kâfiristân, soit dit en passant, semblent bien être les descendants des anciens habitants hindous du Gandhâra et de l'Oudyâna. Traqués de place en place par les envahisseurs musulmans, ils sont aujourd'hui refoulés jusque dans les hautes vallées de l'Hindou-Kouch. Mais leurs misères ne sont pas encore finies. Leur malchance veut que leur pays soit situé au delà de la rivière de Tchitral et que, dans le dernier partage, ils soient tombés entre les mains rapaces et fanatiques de l'émir d'Afghanistan.

A la mode de l'hospitalité anglo-indienne, une tente a été dressée pour nous, à côté de la maison : domestiques, chameaux et bagages trouveront en bas un sûr asile dans l'*enclosure* du camp. Le glorieux coucher de soleil qui, comme nous rentrions d'une courte promenade, emplissait d'or à nos pieds l'immense plaine du Gandhâra, graduellement pâlit en la clarté d'argent de la lune. A la nuit, un vent, en cette saison glacé, et qui se lève régulièrement vers 9 heures, balaye la passe. On entend aller et venir, en craquant

sur le sable, le pas des factionnaires qui veillent sur nos jours ; et ce n'est pas, paraît-il, un luxe inutile. L'autre semaine, un pauvre diable de cipaye, atteint de la variole et qu'on avait dû isoler, a été trouvé au matin égorgé dans sa tente. Presque toutes les nuits, d'intransigeants patriotes soulagent, sans grand péril, leur rancune en brûlant au petit bonheur quelques cartouches dans la direction du camp anglais; mais il est rare qu'ils tuent quelqu'un, et personne ne fait plus attention à ces « feux d'artifice », comme les appelle le colonel. D'ailleurs où poursuivre les coupables ? L'un d'eux a bien eu l'audace de lâcher son coup de fusil en plein jour, dans le tas, au moment de la musique, et les cinquante hommes détachés à sa recherche n'ont jamais pu le retrouver parmi les pierres du ravin où il s'était blotti. Mais ce ne sont, en somme, que des incidents isolés et tout cela n'empêche que ce pays, après une si récente conquête, ne soit étonnamment pacifié.

Que de contrastes amusants il y aurait même à noter et qui semblent ici choses toutes simples ! Les deux magnifiques *chaprassis* tout chamarrés d'or du *Political Officer*, qui portent ses commissions et le suivent comme des caniches, faisaient, il n'y a pas deux ans, le coup de feu contre les troupes anglaises, embusqués avec les camarades derrière le petit mur de pierres sèches de leur *sangar ;* ils montrent à qui veut où était leur poste de combat, à la place où s'élève à présent cette tente européenne, dans le petit bois d'oliviers ; et leurs dents luisent dans un large rire. Il en va de même de ces excellents miliciens des *Levées,* qui se chargent avec tant de bonne grâce de notre sûreté et de notre appareil photographique ; ils vendent aujourd'hui leur allégeance à leurs vainqueurs d'hier en échange d'une solde mensuelle de sept roupies par fantassin et de vingt roupies par cavalier. Vous pensez bien que pour ce prix-là on ne peut pas leur demander beaucoup de loyalisme. Encore est-ce à eux de fournir tout leur équipement : si on s'avisait de leur donner des armes de fabrique européenne, leur premier soin serait de s'enfuir avec un pareil trésor. Ils ont donc repris pour le compte des Anglais le même fusil avec lequel ils tiraient sur eux l'an dernier, mais avec la louable intention de ne plus s'en servir contre personne. De là leur vient le sobriquet d' « Attrape-les en vie » dont les ont affublés par dérision les officiers de l'armée régulière : car les *Levées* ne sont qu'une force mal disciplinée de police, sous les ordres directs du *Political Officer*. Tels quels, ils coûtent infiniment moins cher que des réguliers, et d'ailleurs l'armée anglo-indienne commence à manquer d'hommes, non pas pour faire ces nouvelles conquêtes, mais pour les garder. Par un tour de force d'habileté politique, de Chakdarra jusqu'à Tchitral, la route, qui est actuellement la seule chose qui intéresse les Anglais, est gardée ouverte à leur discrétion par ceux mêmes qui viennent de se battre contre eux afin de la leur interdire. Autre symptôme non moins caractéristique, on vient de permettre aux femmes des officiers anglais de rejoindre leurs maris sur le Malakand, à condition toutefois de résider à l'intérieur de la forteresse. Un baby même y est né. Or, quand un bébé anglais fait son apparition quelque part, il y a peu d'apparence qu'on l'en chasse de sitôt : c'est le sceau définitif mis à la conquête. Que les Svâtis en prennent leur parti, c'est ce qu'ils ont de mieux à faire et c'est tôt ou tard ce qu'ils feront.

(A suivre.) A. FOUCHER.



LA PASSE DE MALAKAND ET LES DEUX ROUTES (PAGE 490). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



STATUES PROVENANT DES FOUILLES DU STOÛPA DE LORIYÂN TANGAI (PAGE 501). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

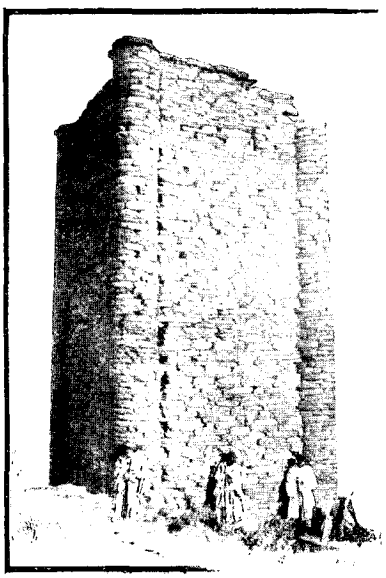
SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(LA VALLÉE DU SVAT)

PAR M. A. FOUCHER.

III

De Malakand à Chakdarra. — Le Svât supérieur. — La route du Tchitral. — Les passes méridionales. — Le soulèvement de 1897.



LES GENS DE L'ESCORTE AU PIED D'UNE TOUR DE DÉFENSE (PASSE DE CHÉRAT). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous ne verrons en somme qu'un coin du Svât; mais si étroites que soient les limites qui nous sont imposées, nous ne sommes pourtant pas réduits à contempler la vallée promise du haut du Malakand. On peut, pour commencer, se permettre une excursion dans la direction de l'Ouest, vers le cours inférieur de la rivière. Comme nous nous informons en présence du colonel des lieux et des distances, il décide d'être de la partie, sur quoi l'*Ass. Pol. Officer* s'aperçoit aussitôt que sa présence est également requise de ce côté. Il est bon de surveiller ces brouillons de militaires et d'archéologues. Nous avons cru depuis nous apercevoir, non sans quelque malicieuse satisfaction, qu'une certaine animosité, d'ailleurs plus convenue que réelle et qui se dépense tout entière en plaisanteries, n'existe pas que dans nos colonies entre *political* et *military officers*. Evidemment les fonctionnaires civils et les chefs militaires n'ont pas ici plus qu'ailleurs, et cela se conçoit aisément, la même manière d'envisager la conduite à tenir à l'égard d'un pays que les uns ont conquis de haute lutte et que les autres ne songent qu'à pacifier. Nous devions encore constater que, toujours comme chez nous, et par un retour singulier mais constant des choses, ce sont les anciens officiers devenus administrateurs qui se montrent ensuite les plus « civils » de tous !

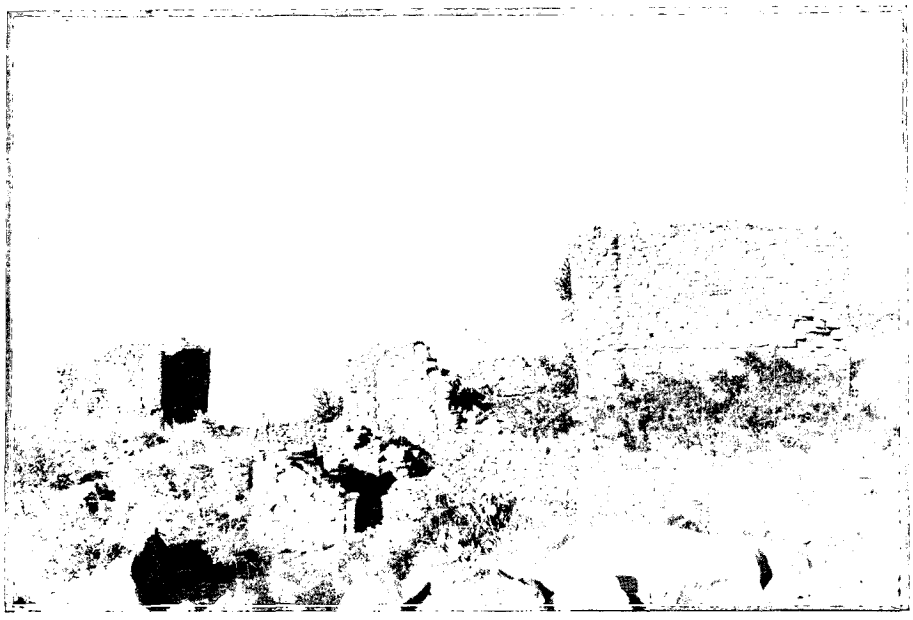
L'agent politique a son cortège de « Levées » et le colonel son escorte de « Guides », ceux-ci de superbes soldats sikhs parfaitement sûrs. Sous la protection de ces forces imposantes, en tout une dizaine de cavaliers, nous descendons à travers le camp de North Malakand, — que les tribus soulevées devaient brûler quelques mois plus tard et dont le

1. *Suite. Voyez p.* 469 et 481.

site abandonné sert aujourd'hui de terrain pour le jeu de *golf* — et nous longeons le contrefort qui semble, du côté de l'Ouest, fermer complètement la vallée. En fait, il pousse si loin et tombe si abrupt dans le courant même du Svât qu'il nous faut, pour le contourner, traverser deux fois et en sens inverse la rivière. Celle-ci court, rapide et claire, en trois chenaux, sur un lit de galets ronds où les chevaux trébuchent avec de l'eau jusqu'au ventre. Dans les collines de la rive droite, au-dessus du village de Barangola, se trouvent d'intéressantes sculptures bouddhiques taillées à même le roc. La vallée s'est de nouveau élargie, assez maussade d'ailleurs sous son aspect d'hiver, et tout au fond, dans une encoche des hautes montagnes qui barrent l'horizon, on nous indique la place du confluent encore inexploré du Svât et du Panjkora, du Souastès et du Gouraios. Le colonel aurait grande envie d'y aller voir, et nous de même : mais l'*Ass. Pol. Officer* est justement là pour nous empêcher de faire de ces sottises. Le confluent est loin, le clan des Outman Khêl est insoumis, et la devise des agents politiques est, ici comme partout, de n'avoir pas d'affaires...

Repassés sur la rive gauche, nous laissons en route le village de Matkanai, une centaine de maisons entourées d'une muraille et dominées par les tours de quatre *maliks*. On a choisi pour l'escorte des « Levées » recrutées de ce côté et connaissant bien le pays ; ils nous montrent de loin Totekan, Hissar, etc. : « Sâheb, mon village ! » et les pauvres diables auraient grande envie d'y aller faire un tour. Nous appuyons au contraire sur la gauche vers les collines qui ici encore se couvrent de murailles et de tours. Dans le ravin qui précède la passe de Pîr-Khêl à Dîgar, il y a, paraît-il, un site qui en vaut la peine. Son nom ? — Bâgh-a-râj. Nous trouvons, auprès d'un bel étang qui dort, tout envahi d'herbes, les ruines de ce qui fut jadis un grand couvent bouddhique, artistement construit et décoré. Mais qu'en reste-t-il, hélas ! Les Goujars, pasteurs de troupeaux, ont rebâti avec les pierres écroulées des masures qui croulent à leur tour ; pis encore, d'honnêtes négociants indigènes en sculptures gréco-bouddhiques y sont venus défoncer au hasard chapelles et *stoûpas*... Allez donc courir un pays nouvellement ouvert et à peine pacifié pour trouver que les ruines mêmes ont déjà été ruinées ! Et nous nous demandons si les anciens iconoclastes musulmans n'étaient pas après tout moins dangereux pour les monuments que les entrepreneurs de démolition actuels et si nous ne préférons pas encore ceux-là qui furent *Bout-shikan* à ceux-ci qui sont *Bout-fouroush!* [1].

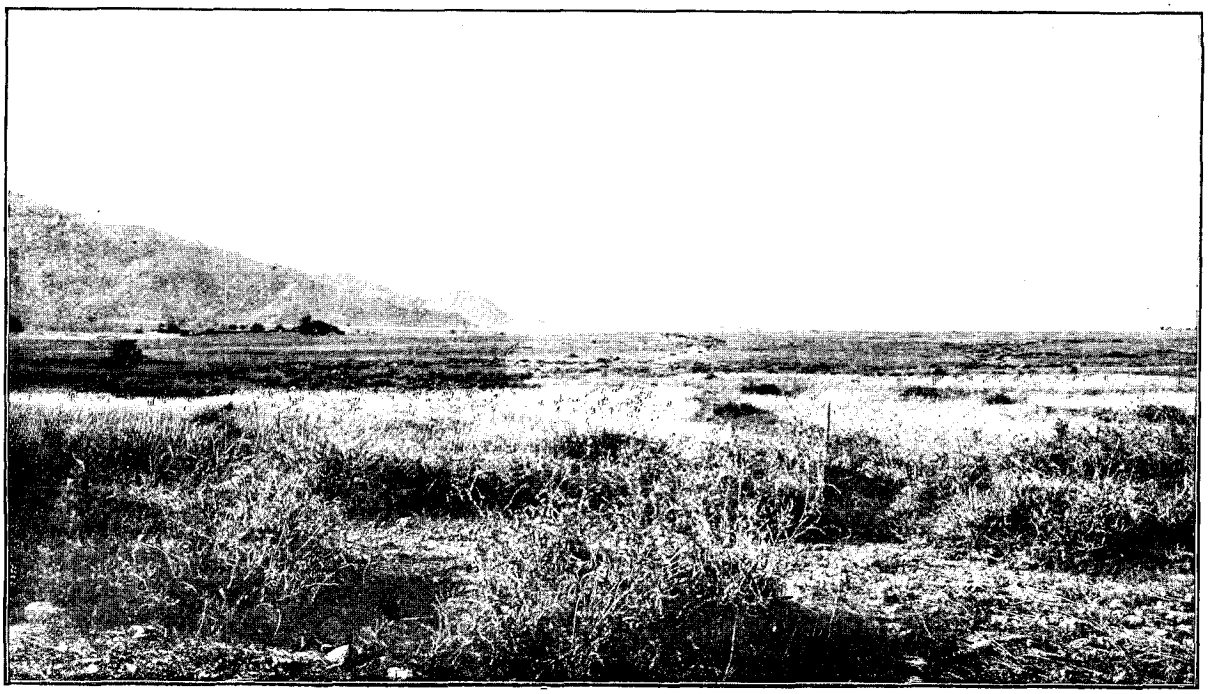
En revenant sur nos pas nous visitons quelques-unes des vieilles habitations que nous avons aperçues tout à l'heure sur les flancs des collines, toutes semblables, d'ailleurs, avec leurs allures si curieusement féodales, à celles que nous avons déjà rencontrées sur l'autre versant. Ici encore les petits bergers goujars que nous interrogeons ne savent plus que le nom pouchtou des choses. Un peu plus loin, un autre site détaché refuse de livrer son secret à un simple passant : mais qu'y faire ? Déjà il nous faut presser nos montures pour traverser et retraverser derechef la rivière et rentrer au camp avant la nuit.



RUINES DANS LA VALLÉE INTÉRIEURE DU SVÂT. — DESSIN DE BOUDIER.

Chakdarra. — C'est en *tonga* que nous nous rendons de Malakand au poste avancé de Chakdarra, situé à environ 20 kilomètres au Nord-Est sur le bord de la rivière et qui va devenir le centre de nos excursions. La légère voiture dévale rapidement, au galop de deux poneys, le long de la belle route neuve. A l'endroit où celle-ci atteint le fond de la vallée nous passons un gros amas de ruines : qu'était-ce autrefois ? Aux archéologues de l'avenir, qui auront du temps et de l'argent pour des fouilles, d'en décider, si du moins à ce moment il en reste encore quelque chose et que le macadam de la route n'ait pas tout absorbé. Plus loin nous laissons sur la gauche le terrain de polo des officiers, commodément situé à mi-route des deux garnisons — la première institution qui ait suivi la conquête. L'unique relai

1. *Bout-shikan*, briseur d'idoles ; *Bout-fouroush*, marchand d'idoles.



VALLÉE DU SVÂT, VUE D'ENSEMBLE ET ROUTE DU TCHITRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY

est auprès de Batkhêla, en dehors des murs du village. A part la passe d'Amambara où la route ondule encore par-dessus l'extrémité d'un petit contrefort, nous courons à présent sur le plat, à travers les fiévreuses rizières où barbottent des canards sauvages, où songent de grands hérons bleus. Il faut avouer que la fameuse vallée, au printemps si fleurie, a, en cette saison, un air fort marécageux et tristement dénudé. La plupart des arbres perdent ici leurs feuilles en une seule fois au lieu de les pleuvoir toute l'année comme ils font dans l'Inde, et c'est bien un paysage d'hiver tel que nous les connaissons en Europe : mais la divine magie de la lumière revêt la nudité des montagnes et des champs.

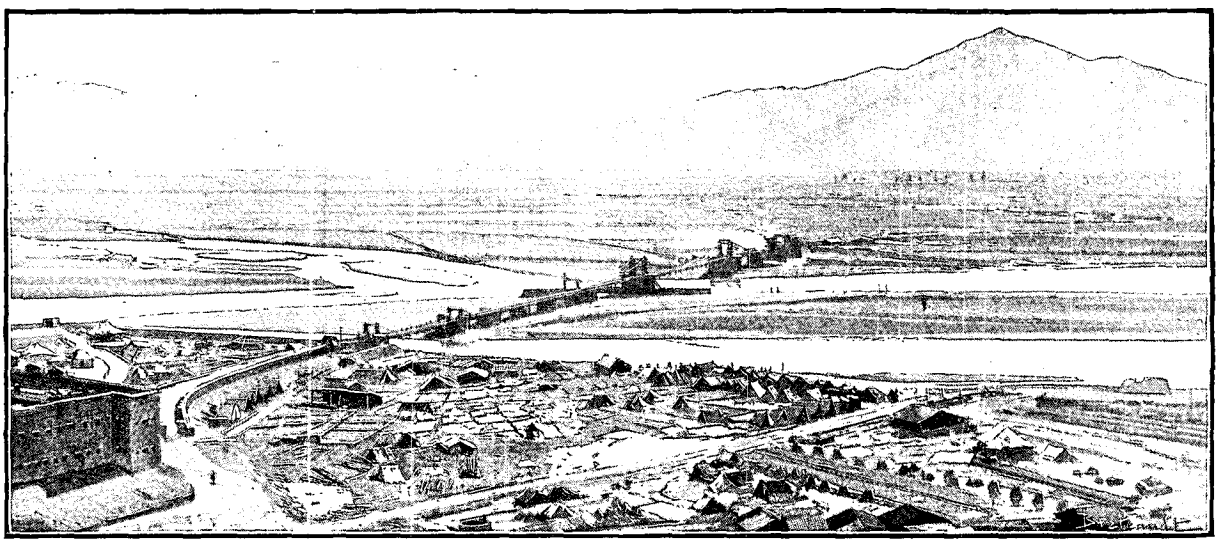
Une déchirure d'un bleu dur et cru dans l'herbe jaunie : c'est de nouveau le Svât, roulant d'une allure rapide, dans son lit trop large, ses eaux claires et encore froides du glacier originel. Enclavant dans ses murailles un monticule rocheux et isolé qui domine la rive opposée et ressemble assez à la croupe d'un éléphant monstrueux, le petit fort de Chakdarra garde le passage de la rivière. Le long pont, en partie suspendu, est si branlant qu'il est interdit aux voitures et aux chameaux, et même les cavaliers doivent, pour le franchir, mettre pied à terre : encore la rivière offensée menace-t-elle de déserter son lit pour s'en tailler un autre à côté, et il faut faire les plus grands frais pour persuader à ses eaux récalcitrantes de continuer à couler sous ce joug inaccoutumé. D'en haut, la couleur bleue s'évanouit pour laisser apercevoir sur le fond de galets de gros poissons tout engourdis d'hiver, et qui ondulent au fond aussi machinalement que des herbes. En vain les sollicite-t-on par les appâts les plus tentants : en cette saison ils se refusent obstinément à mordre ; d'où grande indignation des officiers, outrés que ces « mendiants » ne veuillent pas leur donner un « brin de sport » et se mettre à deux d'un jeu où ils ont d'ailleurs tout à perdre. Il ne reste au sportsman d'autre ressource que de les tirer du haut du pont, au passage, et cela fait toujours passer une heure ou deux.

Le chirurgien du poste, pour qui nous avons un mot de recommandation, est justement en train de tracer les fondations de son nouvel « Hôpital civil » à l'usage des gens du pays. Le Nawâb de Dîr vient de donner cinq mille roupies à cette intention en l'honneur de la visite du Lieutenant-Gouverneur du Penjâb, sir Denis Fitz-Patrick. Ce Nawâb est une créature des Anglais qui, après la dernière expédition, l'ont installé en lieu et place de leur commun ennemi Oumra Khân, et le comblent d'armes et de subsides. Ambitieux, il intrigue de son côté autant qu'il peut pour étendre son influence sur les vallées d'alentour. Sans doute il voudrait, comme fit jadis Goulâb Singh au Kachmir, se servir de l'alliance anglaise pour s'arrondir un royaume : notre humble avis est que, s'il réussit, il ne fera jamais que tirer les marrons du feu pour les Anglais ; mais c'est après tout son affaire. Espérait-il, comme on l'insinue autour de nous, que la généreuse donation qu'il offrait en guise de *nazar* serait refusée ? Le docteur ne l'entend pas ainsi et s'est immédiatement improvisé son propre architecte. Il se hâte à nous voir approcher et nous avons grand'peur que le défaut d'alignement d'un des angles, qui s'accusa quelques jours plus tard, quand les murailles commencèrent à sortir de terre, ne pèse sur notre conscience au jour du jugement.

Accueil charmant à l'ordinaire et, séance tenante, visite aux ruines bouddhiques d'alentour. Hélas! encore ici nous arrivons un peu tard, bien que des premiers, pour faire notre métier d'archéologue. On nous dit merveille d'un petit temple trouvé près du champ de manœuvres des cipayes et qui avait des colonnes à chapitaux ioniques et une porte à jambages obliques comme celles des pylônes égyptiens. Voilà qui vaudrait assurément la peine d'être vu... Malheureusement il n'existe plus : les entrepreneurs du *Military Works Department* l'ont démoli il n'y a pas trois mois : il fallait refaire un des ponceaux de la route et il est beaucoup plus économique et plus commode, quand on a besoin de pierres de taille, de les prendre toutes taillées au monument le plus voisin. Heureusement, au fond du ravin de Chakpat, un petit *stoûpa* de forme ancienne et construit en bel appareil a survécu jusqu'ici grâce à son éloignement de la route. Détail assez curieux, on retrouve autour de lui les vestiges d'un second dôme plus considérable et qui devait le recouvrir tout entier ; d'autre part, l'une des grosses pierres plates qui constituaient jadis le pinacle de parasols superposés a glissé sur le côté sans se briser, lors de la destruction du monument, et s'est conservée intacte jusqu'à nous : elle ne mesure pas moins de $3^{m},50$ de diamètre.

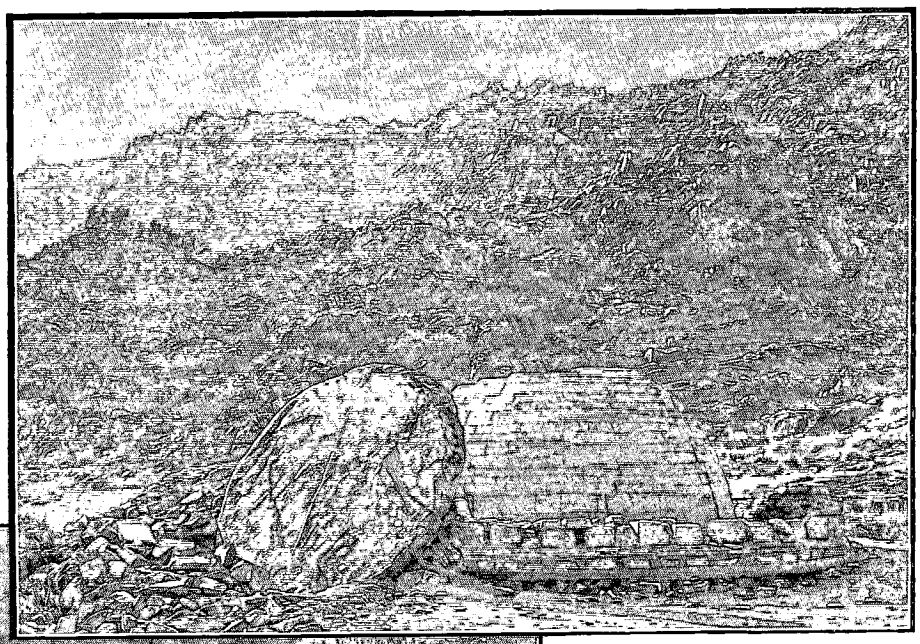
Cependant, chameaux et chamelier se décident à arriver à la file l'un de l'autre, et notre petite tente se dresse pour douze jours au pied du fort, dans l'*enclosure* où, derrière un fossé et un réseau de fils de fer, s'abritent les bureaux de la poste, les chevaux de l'escadron des Guides, les mules de transport et les voyageurs attardés. Mais nous n'en restons pas moins avec le capitaine, le lieutenant et le docteur, le quatrième membre du mess de Chakdarra. Certes, il ne vaut pas comme confort ceux du bas-pays et les premiers soirs nous grelottions tous quatre à table sous nos manteaux dans une salle à manger sans poêle et vraiment primitive : mais en revanche, nous avions les bonnes soirées, dans la chambre du docteur, autour d'un grand feu de souches, après les longues courses du jour. C'est à Chakdarra que nous avons passé les fêtes de Noël, et jusque dans ce poste avancé de l'Inde britannique, on échangea plus d'un *Merry Christmas*. Nous eûmes à dîner le traditionnel dindon (son retard causa-t-il même assez d'anxiété dans les cœurs !) et ce fut grand, quand, à l'heure des toasts, le capitaine C*** se leva et « proposa » : « Messieurs, la Reine ! »... Combien de vœux ardents avons-nous entendus alors dans les garnisons de la frontière pour que la « bonne vieille dame » ne mourût pas — ou du moins, comme nous expliqua ingénument un jeune sous-lieutenant, pas avant son jubilé, alors prochain et la pluie de décorations qui devait s'ensuivre!

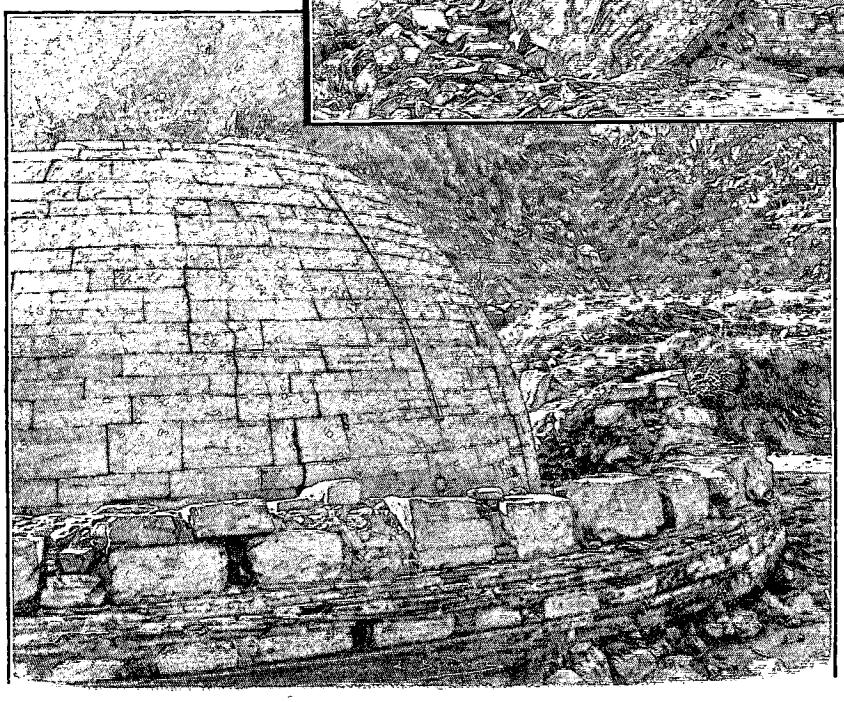
Le docteur, qui s'intéresse aux choses de l'archéologie et sait admirablement le pouchtou, veut bien nous servir de guide dans les deux excursions, aussi lointaines que possible, qui l'une vers Tchitral et l'autre vers le cours supérieur du Svât, nous permettront de prendre une vue d'ensemble de la contrée. En l'attendant, au matin, nous assistons à sa consultation « civile » qui est déjà très suivie. Nous y apprenons même des choses regrettables sur les vices et les maux plus ou moins secrets des Svâtis : c'est ainsi que les « tabloïdes Brown-Sequard » sont en grande demande parmi eux : nous dédions le fait à la gloire du Collège de France! Une autre spécialité triomphante du docteur est de refaire un nez aux femmes à qui leur mari s'est cru dans l'obligation de le couper. Nous assistons à l'extraction de deux balles et de trois cailloux de la cuisse brisée d'un indigène : tels sont ici les jeux de la paix. La salle d'opération est un mauvais hangar ouvert à toutes les poussières ; pas d'infirmiers dignes de ce nom ; c'est un palefrenier qui donne le chloroforme, dont la vogue a été également très prompte. Tout réussit le mieux du monde : l'homme apporté à moitié mort et qui a perdu un



PANORAMA DE LA VALLÉE MOYENNE DU SVÂT, LE PONT DE CHAKDARRA. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

seau de sang sort de sa torpeur pour réclamer sa pâtée de riz. Cinq jours après, avec l'aide de deux camarades, il s'évadait de la tente où on l'avait hospitalisé : non pas qu'il craignît des questions indiscrètes, mais il était pressé de rentrer chez lui. Ce sont décidément des sujets admirables que ces Pathâns et l'antisepsie n'a que faire ici. Leur vitalité est extraordinaire. Pendant l'expédition du Tchitral, avec les fusils modernes de petit calibre, il fallait s'y reprendre à plusieurs fois pour les tuer. Des témoins dignes de foi nous ont garanti l'histoire de ce Pathân qui, le corps troué de sept balles Lee-Metford, chargeait encore à l'arme blanche et survécut heureusement. C'est au point que les autorités anglaises ont dû deviner un genre de balles capable d'arrêter l'élan d'un soldat de la guerre sainte : telle est l'origine du fameux modèle « Dum-Dum », qui a fait retentir dans le monde entier le nom du faubourg de Calcutta où se trouve la manufacture d'armes du Bengale.





STOÛPA DE CHAKPAT. — DESSINS DE BOUDIER.

Le Svât supérieur. — La consultation du docteur terminée, nous partons avec quelques cavaliers des « Levées » et quelques autres des « Guides » pour plus de sûreté. Nous piquons droit vers l'Est, à travers les rizières, jusqu'au bourg de Thâna qui depuis... mais alors c'était le plus gros village du Svât avec ses 1 200 maisons fièrement étagées à la pointe d'un promontoire de collines et son bazar plein de banyas ou marchands hindous. Jadis les khâns du lieu prélevaient un péage aux passes de Morah et de Chérat : le gouvernement indien leur a racheté ce droit contre une rente annuelle de 10 000 roupies et à présent les passes sont libres ; une allocation supplémentaire de 3 000 roupies achève d'intéresser agréablement les khâns au régime nouvellement établi. En échange, ils nous doivent sur leur territoire une *badraga* ou escorte d'honneur : la voici justement qui vient à notre rencontre, un ramassis de brigands des plus pittoresques avec leurs pantalons flottants et leurs larges manches à la pathâne et leur collection d'armes des plus variées depuis des mousquets dangereux surtout pour le tireur, chefs-d'œuvre de quelque *mistri* de village, jusqu'à des carabines Martini-Henry volées dans les casernes de l'Inde et payées ici dix fois leur valeur. Les hommes faits portent toute leur barbe et souvent la teignent en rouge ; les jeunes coqs de village se plaisent à laisser pendre en tire-bouchons sur leurs joues quelques boucles de cheveux. Ils ont d'ailleurs l'air assez jovial, et trottent comme des lévriers en avant des chevaux. Sur les collines de droite se profilent de nouveau les murailles et les tours des curieux castels du Svât. Mais il est plus prudent, paraît-il, de prendre le large à

*

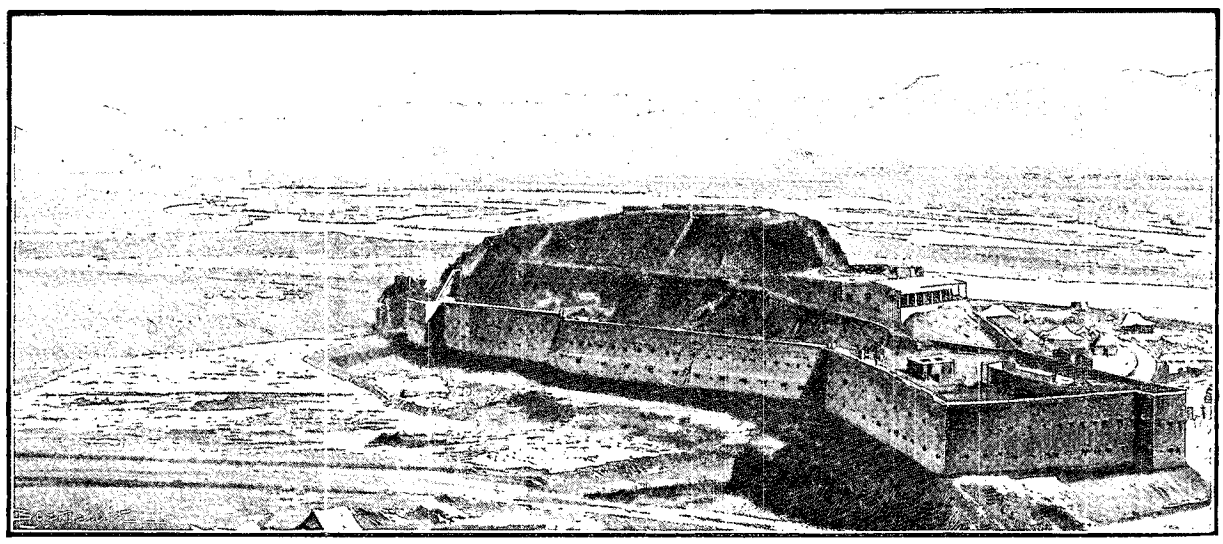
travers rizières et ruisseaux, jusqu'au milieu de la vallée, et à la hauteur de la passe de Landâkai, c'est-à-dire de l'étroit passage laissé entre un nouveau promontoire montagneux et la rivière, nous nous arrêtons, fidèles à notre consigne ; car le *Political Officer* a dit à l'archéologue : « Tu n'iras pas plus loin. »

Supplice renouvelé de Tantale : au fond de la vallée défendue nous distinguons nettement, à l'œil nu, un grand *stoûpa* bouddhique, et impossible d'en approcher. A Landâkai, à deux portées de canon de Chakdarra, expire l'influence anglaise : au delà, c'est pays non seulement indépendant, mais ennemi. Nous mettons du moins en batterie notre appareil photographique tandis que le docteur interroge l'escorte ; mais déjà des gens d'allures suspectes commencent à s'attrouper de l'autre côté de Landâkai et notre escorte ne tient plus en place. Il est vrai que les Yâghistânis ne ménagent guère ces renégats et ne manquent pas l'occasion de leur donner, à l'aide de quelques balles bien adressées, une leçon de patriotisme — ou de « fanatisme » comme disent les Anglais. Tandis qu'ils battent vers leurs villages une retraite plutôt hâtive, nous nous enfonçons avec les seuls cavaliers des « Guides » dans le ravin de Top-Darra, au sud-est de Haibatgram, où le docteur nous montre, comme fiche de consolation, un *stoûpa* haut de 10 mètres. A côté l'on distingue encore une cour de monastère entourée de cellules voûtées, restes d'un des 1 400 couvents de l'Oudyâna. Mais surtout c'est merveille d'avoir enfin sous la main un spécimen, encore qu'à demi ruiné, du style des stoûpas du Nord-Ouest, bien plus en forme de tour que de « bulle d'eau » : nous n'avons pas perdu notre journée.

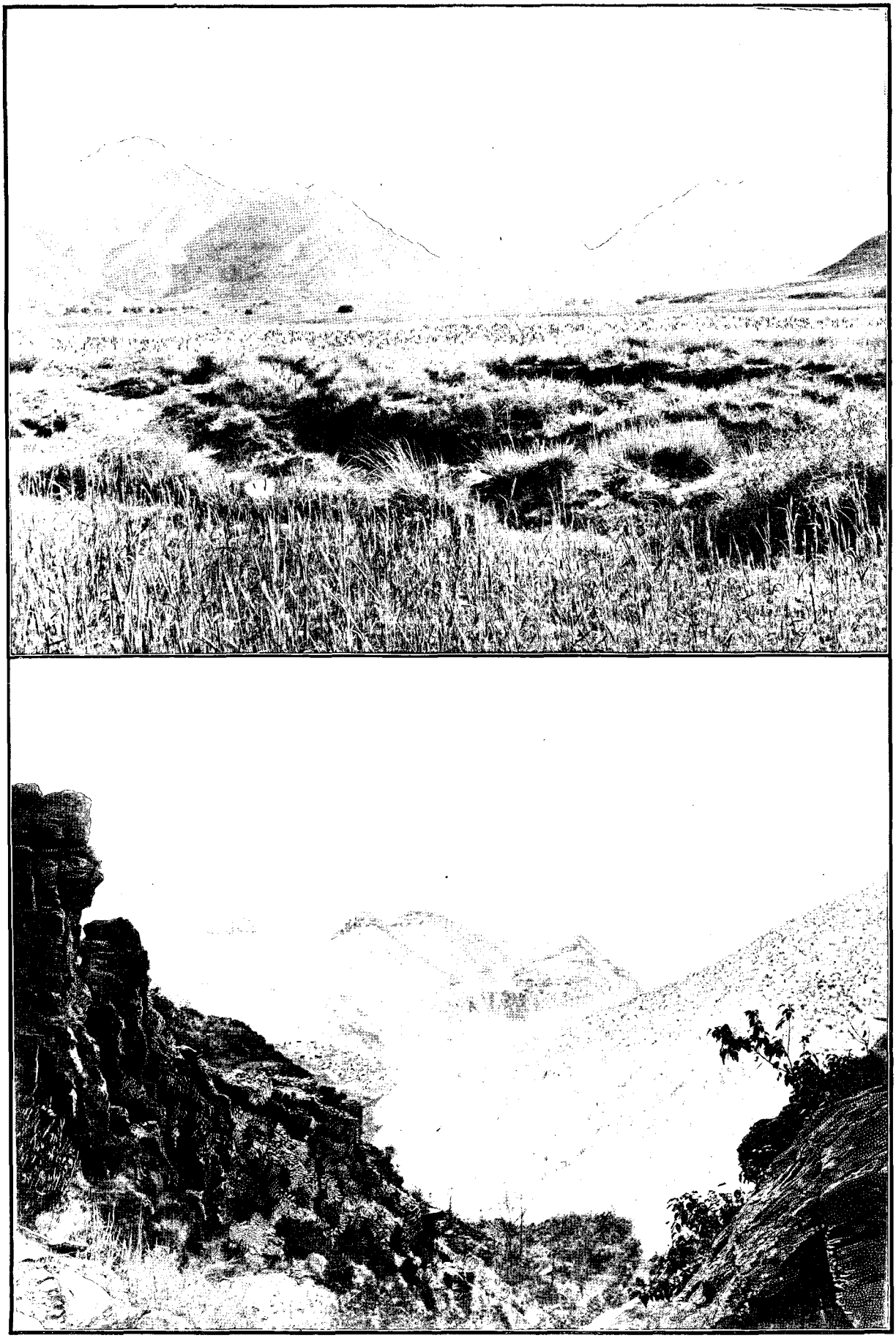
En revenant à Chakdarra nous rencontrons les hommes de l'ingénieur du pont qui viennent de traverser la rivière à la façon indigène sur un lit supporté par des outres en manière de radeau. Quelquefois ils se servent simplement d'une seule outre qu'ils chevauchent de la même façon qu'on voit sur les vieux bas-reliefs assyriens.

Sur la route de Tchitral. — Le lendemain, nous devons faire dans la direction de Tchitral une rapide chevauchée : mais il va de soi que nous n'avons pas la prétention d'y arriver avant la nuit : il faudrait brûler douze étapes et faire plus de 200 kilomètres par monts et par vaux. La route, après avoir monté vers le Nord par la vallée d'Adinzai, tourne à l'Ouest dans celle de Talâsh, et par le col presque insensible de Katgalla pénètre dans le bassin du Panjkora qu'elle traverse sur le pont de Sado ; ensuite elle s'infléchit vers Dîr et, par la passe de Lovarai, haute de plus de 3 000 mètres, et qui n'est praticable qu'assez tard en avril, après la fonte des neiges, atteint enfin les bords de la rivière de Tchitral, qu'elle remonte encore pour une cinquantaine de milles. Quand on songe que cette route est cependant plus courte et plus facile que celle qui vient du Kachmir par Gilgit, on comprend à quels dangers était exposée en 1895 la petite garnison anglaise du fort de Tchitral assiégée par les tribus d'alentour. On se rend compte aussi combien à la légère elle y avait été installée. L'affaire souleva dans le Parlement anglais de longues discussions ; mais la question de l'évacuation, grâce à un changement de ministère, fut résolue par la négative, ce qui entraîna du même coup l'occupation permanente du Svât, et peut-être, comme tout s'enchaîne, les soulèvements de 1897. Nombre d'Anglo-Indiens continuent pourtant à soutenir qu'il est parfaitement inutile d'entretenir à Tchitral ou même à Gilgit des garnisons aussi coûteuses par la raison qu'il est matériellement impossible à une armée d'envahir l'Inde par les passes de l'Hindou-Kouch et des Pamirs : du moins le rapport de la commission anglo-russe de délimitation vient-il encore de confirmer sur ce point les enseignements de l'histoire. Mais laissons à ceux qui payent les violons le soin de critiquer la musique et revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos *stoûpas*.

Justement il n'en manque pas dans la vallée d'Adinzai et le docteur doit nous montrer entre autres celui



PANORAMA DE LA VALLÉE SUPÉRIEURE DU SVÂT, LE FORT DE CHAKDARRA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.



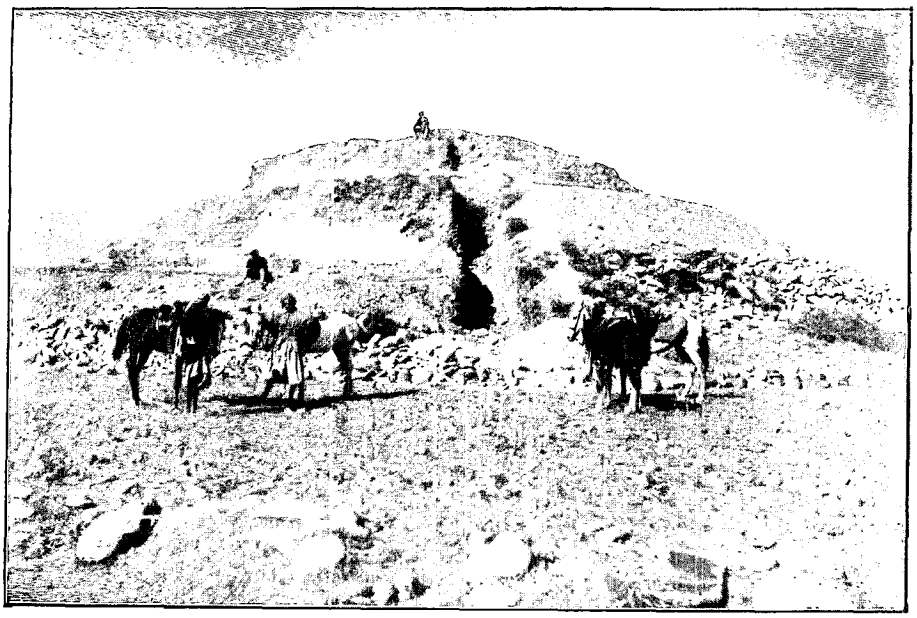
VUE DE GOUNIYAR ET VERSANT SEPTENTRIONAL DE LA PASSE DE SHAKHOTE (PAGE 501). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. AL. E. CADDY.

de Soûma qui porterait encore d'après lui le même nom qu'entendit au VIIe siècle de notre ère le pèlerin chinois Hiouen-Tsang. Hélas ! que nous y voudrions croire ! Mais quelle imprudence de la part du docteur, d'aller, son livre à la main, réclamant aux échos le *Soûma-stoûpa*, dans ce pays oriental où la civilité la plus élémentaire veut que l'on vous trouve toujours un nom pour une place et une place pour un nom ! Cela vous fait tant de plaisir et cela leur coûte si peu de peine ! L'identification reste d'ailleurs vraisemblable, mais pour d'autres raisons.

Cependant nous ne sommes encore qu'à moitié de notre excursion : nous changeons de chevaux et nous nous engageons à présent vers l'Ouest dans la vallée de Talâsh. Tout en galopant nous ne pouvons qu'admirer notre route, assurément un bel échantillon de ces routes militaires des Anglais qui sont le secret du succès de leurs expéditions. Dans l'espèce, était-ce bien leur affaire de frayer à grands frais une voie de communication entre l'Inde et l'Hindou-Kouch, et de diminuer d'autant les difficultés autrement insurmontables que rencontrerait un hypothétique envahisseur descendu du Nord ? Nous laissons à de plus forts stratégistes le soin de décider la chose. Nous voici d'ailleurs arrivés à Katgalla, qui est le terme fixé pour notre excursion ; aussi bien les ruines cessent-elles, paraît-il, au delà. Mais ici le versant des collines, au sud de la vallée, est encore couvert jusqu'aux crêtes par les habituels châteaux forts. Il faudrait un mois pour les explorer tous : nous avons une heure. Et assurément rien n'empêche de penser que ces ruines représentent la *Massaga* des historiens d'Alexandre, entre le Gouraios et le Souastès ; mais rien non plus ne nous y force...

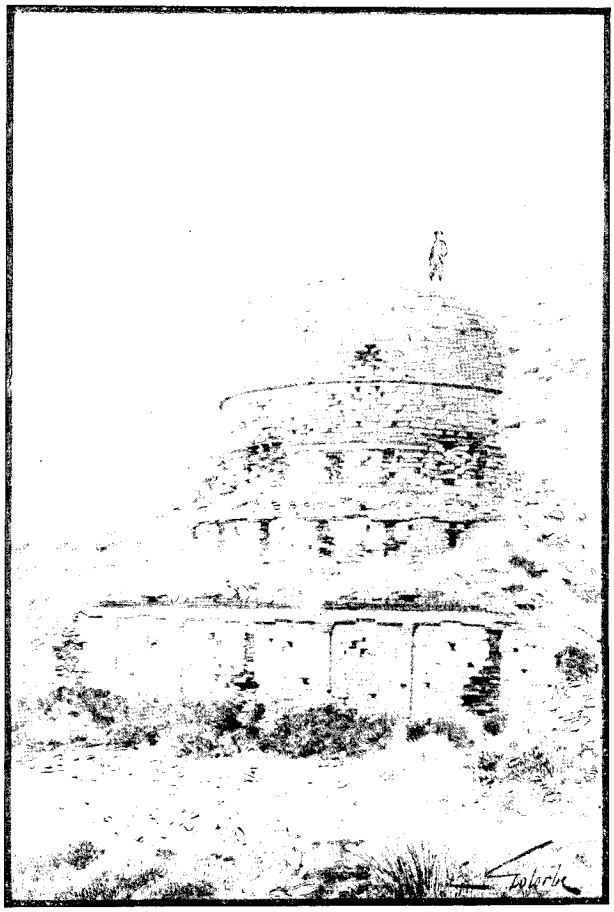
En revenant sur nos pas, nous rencontrons un khân en voyage avec sa suite ordinaire, deux fauconniers, leurs oiseaux sur le poing, quelques sbires armés de fusils et, s'il faut tout dire, un jeune garçon porteur d'une guitare. Plus près de Chakdarra, le docteur nous montre encore un de ces cairns qui marquent par ici la place des meurtres célèbres et auxquels chacun doit ajouter sa pierre en passant. Celui-ci s'élève au lieu où coula le sang d'un pauvre diable que sa femme et l'amant d'icelle tuèrent à son retour au pays après une trop longue absence ; mais, moins heureux qu'Agamemnon, sa mémoire n'est perpétuée, à défaut de grands poètes, que par ce muet tas de cailloux.

Les Passes méridionales. — Il nous resterait encore cinq excursions à faire ensemble pour explorer le versant nord des passes qui mènent de la vallée du Svât dans le district de Peshavar, après quoi nous aurons épuisé tout ce qu'il y avait alors de sites accessibles. Mais nous craindrions qu'à la longue le détail de toutes ces courses n'ennuie plus que de raison le lecteur ; aussi bien pouvons-nous le renvoyer à nos photographies. Parmi ces passes, celle de Charkotlai, la plus voisine du Malakand, débouche également dans le bassin de Dargai, mais part du village svâti de Batkhêla. Les quatre autres, celles de Shahkote, de Gouniyar, de Chérat et de Morah rayonnent toutes autour du village méridional de Palai et aboutissent sur le versant Nord à ceux d'Aladand et de Thâna. Pour la visite de ces dernières, nous eûmes la bonne fortune d'avoir comme compagnon un autre archéologue de nos amis, D[r] S***, qui était venu de Lahore passer au Svât ses vacances de Noël. Ce furent de rudes et bonnes journées ; partis dès l'aube, il nous fallait bientôt mettre pied à terre, faire l'ascension des passes jusqu'aux ruines, et redescendre en hâte pour remonter à cheval et rentrer à Chakdarra avant la nuit. Une fois même, il est nuit close quand nous venons frapper à la porte fortifiée du pont qui ne doit plus s'ouvrir après le coucher du soleil ; mais il n'y a pas de consigne pour les Sâheb et les cipayes se bornent à nous présenter les armes. Nos escortes se désespéraient à nous suivre, non pas que ces Pathâns ne soient des marcheurs incomparables, mais nos excursions les intéressaient évidemment moins que nous. Il faut dire qu'en revanche ils ne songeaient même pas à demander un pourboire ; et rien ne prouve mieux à quel



STOÛPA RUINÉ DANS LA VALLÉE D'ADINZAI (PAGE 498). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

point leur civilisation est restée primitive que leur ignorance du *bakchich*, cette plaie de l'Orient. Quant aux pauvres cavaliers des « Levées » du poste voisin, toujours commandés de corvée, ils étaient sur les dents, et ils ne nous cachaient pas qu'ils auraient aussitôt donné leur démission s'il leur avait fallu escorter des archéologues d'un bout de l'année à l'autre... La faute en est d'ailleurs moins à nous qu'aux déterminés amateurs de rares paysages qu'étaient ces moines bouddhistes, si persuadés pourtant de l'universel néant. Pour des gens qui ne croyaient pas à la réalité du monde extérieur, on ne peut leur contester le sens et le goût du pittoresque. Qu'ils juchent leurs couvents sur les crêtes ou les cachent au creux des ravins, impossible de rêver des places mieux choisies d'où contempler en paix la beauté de l'inexistante nature. A Charkotlai, il faut d'abord cheminer plus d'une heure, sans rien voir, par un sentier rocailleux, au fond de la gorge sinueuse ; soudain, sur deux promontoires alternés, séparés par un clair ruisseau qui s'attarde en des bassins de roche, se dressent les ruines jumelles de deux couvents ; mais déjà le silencieux rideau des montagnes s'est complètement refermé par derrière, et les yeux vides des solitaires s'ouvraient sur la majesté muette de ce cirque étroitement borné. Des nobles terrasses qui dominent Gouniyar, leur vue flottait au contraire sur les cimes et pouvait suivre jusque par delà la vallée le vol vertigineux des grands vautours. Morah réunissait ces deux sortes de retraites, l'une sise au pied, l'autre perchée près du sommet, et ses moines pouvaient choisir un horizon à la mesure de leur fantaisie. Malheureusement, là comme à Gouniyar, de maladroites « excavations » ont achevé de détruire les ruines : un site plus intact en un paysage plus apaisé est celui que marque, entre Chérat et Gouniyar, au bord même de la vallée, le *stoûpa* le plus imposant du Svât.



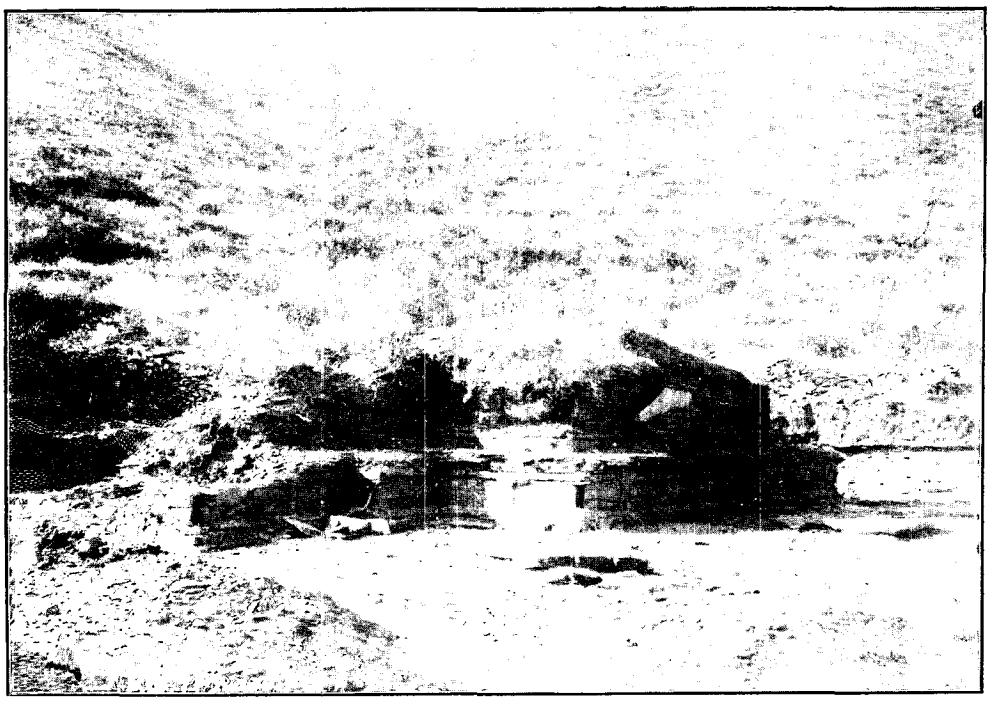
STOÛPA DE TOP-DARRA (PAGE 498). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais la grande passe de Shahkote, but de notre dernière excursion, reste peut-être la plus intéressante de toutes. Pour s'y rendre, on ne prend plus son escorte à Thâna, mais à Aladand ; le village, incendié, paraît-il, par Oumra Khân, se relevait alors de ses cendres : ce ne devait pas être pour longtemps ! Les khâns nous accompagnent en personne, de petits khâns, moitié moins subventionnés que ceux de Thâna et d'autant plus aimables. Ils nous mènent d'abord, sur notre demande, au ravin dit le Loriyân Tangai. Au commencement de 1896, des fouilles fort bien conduites par M. Al. E. Caddy, pour le compte du gouvernement du Bengale, y ont dégagé la base d'un *stoûpa* et mis à jour quantité de statues et de bas-reliefs qui, transportés d'abord dans l'enclosure du fort à l'abri des iconoclastes, ont fini par arriver sains et saufs au musée de Calcutta [1]. Un peu plus loin, dans le *tangai* de Jalal-Banda, des restes superbes sont au contraire en train de disparaître sous la pioche de démolisseurs de hasard, à la grande indignation de notre compagnon de route : heureux qui peut encore s'indigner ! Mais notre ardeur archéologique n'est toujours pas assouvie, et, au grand scandale de notre escorte, nous poussons plus loin et plus haut, jusqu'à une magnifique terrasse dallée à laquelle on accédait du côté du Nord par un bel escalier, et dont les larges moulures et les pilastres nous rappellent les soubassements des temples du Kachmir. De ce « Takht » ou trône, comme les gens du pays nomment cette singulière plate-forme, la vue s'étend au Nord sur les chaînes successives des montagnes jusqu'aux lointains sommets éternellement neigeux du Kohistân. Autre fantaisie non moins royale, une étonnante chaussée, dite « la route des éléphants », escalade en zigzags aigus les flancs escarpés de la passe ; nous en suivons les restes jusqu'à la crête d'où le Gandhâra se déroule à nos pieds, tout blond de soleil... Que se passait-il au fond du cœur de nos guides, tandis que d'un air bon enfant ils nous montraient les *sangars* inutilement construits par eux l'année précédente pour s'opposer à l'invasion de leur pays ?

1. Nous devons à M. Al. E. Caddy tous nos remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a mis à notre disposition les belles photographies qu'il a également apportées du Svât.

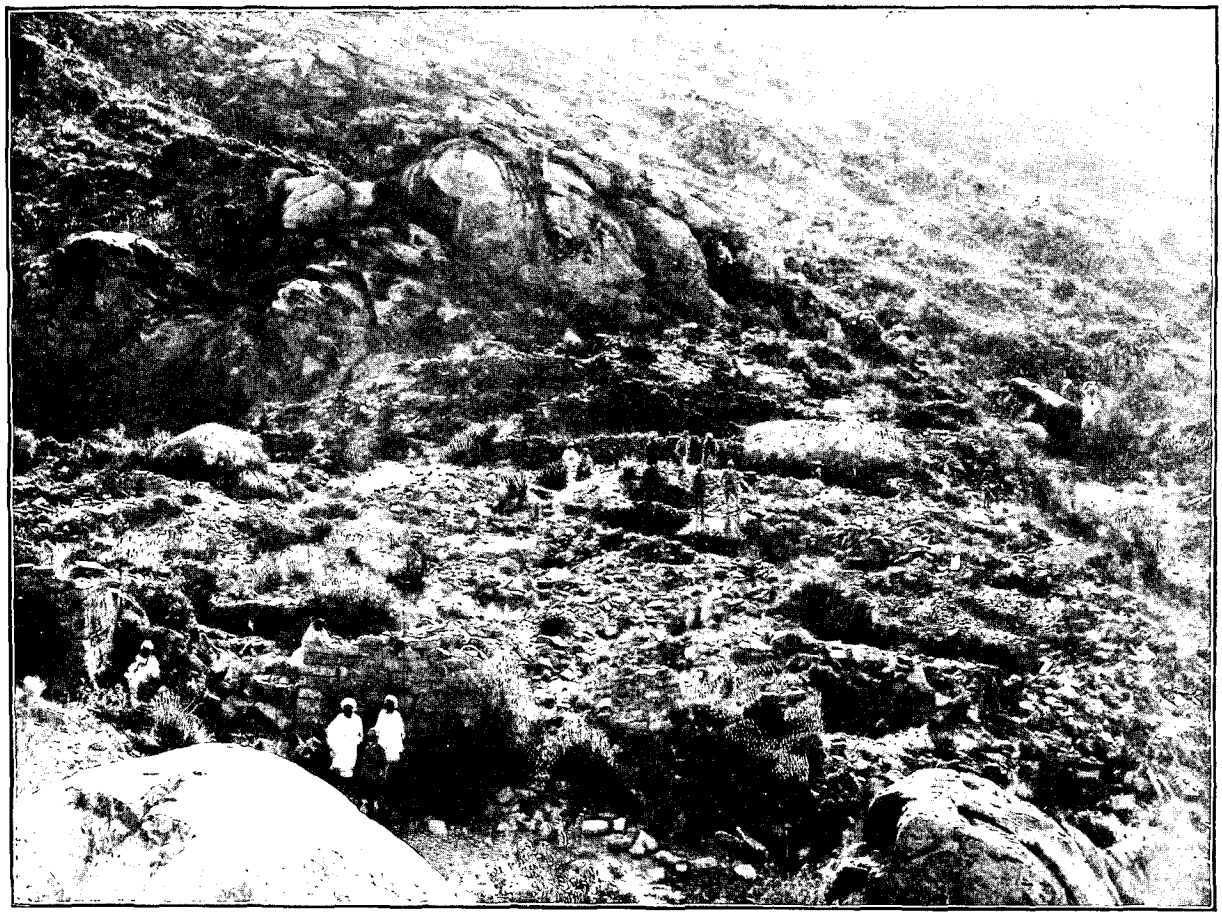
Il vaut mieux l'avouer tout de suite : si le lendemain, tandis qu'après des adieux touchants sur toute la ligne nous dévidions en *tonga* le long ruban de route qui nous ramenait à Hoti-Mardân, onnous avait interrogés sur la situation politique du Svât, nous aurions volontiers répondu que la paix y était définitivement assurée. Aussi, pensions-nous, fait-on tout ce qu'il faut pour rendre aux habitants la résignation facile. Depuis le premier coup de force qui leur a inspiré une salutaire terreur de l'artillerie anglaise, toute vexation, même la plus minime, leur a été épargnée. Rien n'a été changé dans la constitution intérieure des villages ; délits et différends continuent à être punis et réglés conformément à la loi musulmane et à la coutume du pays ; il n'y a pas le moindre impôt de levé sur les fertiles rizières de la vallée ; avec un peu de bonne volonté les Svâtis pourraient imaginer qu'ils sont encore maîtres chez eux. Bien mieux, on favorise de toutes façons leur commerce et leurs intérêts privés ; les fournitures des troupes leur sont payées à beaux deniers comptant ; on leur laisse le libre usage de la route et des ponts stratégiques ; les péages même des passes sont supprimés et, comme si ce n'était pas assez d'indemniser les khâns, on leur verse des subsides spéciaux sous le prétexte qu'ils veillent à la police de la contrée : tout compte fait, cela revient encore moins cher qu'une nouvelle expédition. Naturellement les *military officers* grommellent: ils s'indignent que l'on soit ainsi aux petits soins pour ces traîtres de Pathâns qui par devant vous font « Salâm ! » et crachent à terre dès que vous avez le dos tourné. A quoi bon conquérir leur pays s'il faut ensuite leur payer jusqu'au terrain de polo ! Les médecins militaires avaient demandé qu'on défendît au moins la culture du riz et de la canne à sucre dans un certain rayon autour du fort de Chakdarra pour diminuer le danger de cette terrible fièvre qui, en dépit des relèves fréquentes, met sur le flanc jusqu'au cinquième de la garnison : croiriez-vous que l'autorité supérieure n'en a voulu rien faire? Tout pour ces gueux et rien pour nos soldats ! Apparemment si nous les avons battus, c'était pour avoir l'avantage de leur construire gratis des ponts et des routes et de les arroser de roupies par-dessus le marché : avouez qu'à ce compte le métier de vaincu est singulièrement plus profitable que celui de vainqueur... — Mais le *Political Officer* laisse dire : il sait ce qu'il veut et ne demande que ce qu'il peut obtenir. Rompu de longue main au service de la frontière, connaissant à fond les Pathâns et non moins connu d'eux, il conquiert tout doucement par son prestige ce que la force des armes n'avait fait que soumettre : petit à petit il endort sous le joug ces tribus intraitables et la politique achève ce que le canon Maxim avait commencé.

... Nous n'avons rien changé à nos notes de voyage ; aussi bien ce que nous écrivions alors est redevenu vrai aujourd'hui : seulement il s'est passé quelques incidents assez vifs dans l'intervalle... Ce matin-là — c'était le lundi 27 juillet 1897 — tout se passait au Svât comme d'habitude, paisiblement. Il y avait plus de deux ans que, depuis l'action décisive du forcement du Malakand, les habitants n'avaient pas bougé ; la relève de la garnison de Tchitral, retardée seulement par les neiges sur la passe de Lovarai, venait de s'exécuter sans coup férir. Les officiers de Malakand et de Chakdarra jouaient au polo pour tuer les heures ; plus indolents ou plus sages, les villageois et les Levées fumaient à l'ombre leur narghilèh. Les rizières promettaient une moisson magnifique ; la riche vallée était sous la chaleur lourde l'image assoupie de la paix... Le soir du même jour elle était tout entière en armes, et il avait suffi, pour opérer ce changement à vue, d'un fakir agitant un étendard.



BASE DÉBLAYÉE DU STOÛPA DE LORIYÂN TANGAI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un peu plus la surprise était complète : on savait bien que depuis quelques jours le *Mad fakir* travaillait



VISITEURS DANS LES RUINES DE LA PASSE DE MORAH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

la partie supérieure de la vallée, mais on ne s'en inquiétait pas autrement. Originaire du Svât, ce fakir, après avoir longtemps vécu dans l'Asie centrale et en Afghanistan, était revenu, grandi par la renommée de sa sainteté et de ses voyages, essayer du rôle de prophète dans son propre pays. Cela lui réussit d'abord assez bien. Il descendit la vallée, prêchant partout la guerre sainte et traînant à ses talons une cohue de partisans ; il arrivait ainsi le 26 à Landâkai. Est-ce la vue du fort de Chakdarra qui l'enragea et le poussa à cette démarche décisive ? Tout à coup il déclare qu'il a le don des miracles et qu'il va en huit jours, avec l'aide des anges, balayer les forces anglaises de la vallée du Svât. Les femmes prennent foi en lui et gourmandent les hommes : dès lors, tout cède devant ses pas. De Thâna à Aladand, d'Aladand à Batkhêla, ce n'est plus qu'une marche triomphale où toute la population mâle du pays vient se ranger sous son étendard ; les khâns, si bien subventionnés, sont entraînés par le courant de l'enthousiasme populaire, la plupart des « Levées » se joignent à eux, et, le même soir, le flot montant des rebelles venait battre les retranchements du camp de Malakand, qu'un peu plus ils emportaient !

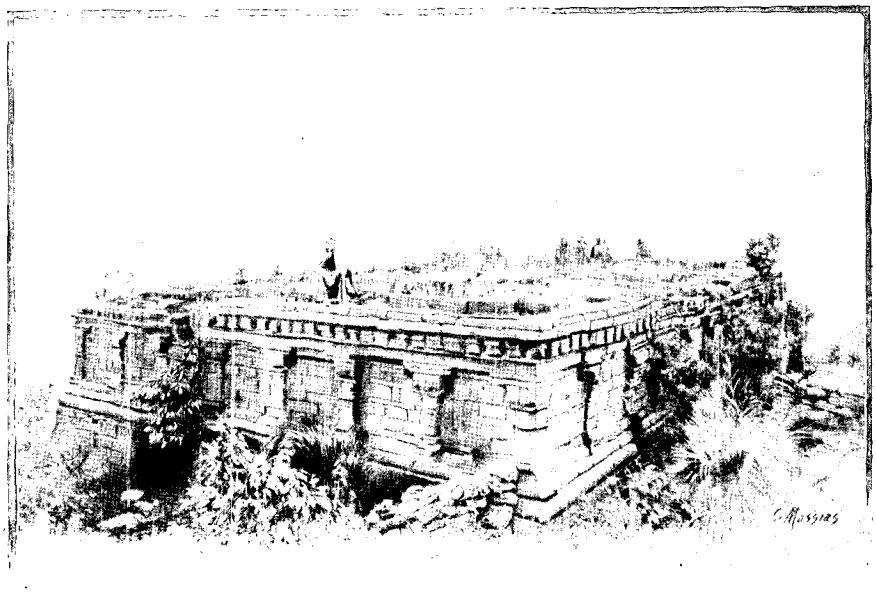
Par bonne chance, vers 10 heures, dans la nuit noire, un *jemadâr* des « Levées », resté loyal, vint au galop donner l'alarme : il était temps. Quelques minutes après les Svâtis débouchaient par la double route anglaise et « bouddhique » et se ruaient avec un courage désespéré contre les défenses du camp : il y pénétrèrent même à plusieurs reprises malgré une résistance acharnée, prirent un corps de garde, s'emparèrent de fusils et de caisses de munitions, mirent 6 des officiers anglais hors de combat, et ne se retirèrent qu'au petit jour, oubliant à l'intérieur des retranchements une quarantaine de cadavres parmi lesquels on reconnut plusieurs fournisseurs habituels des troupes et notre aimable compagnon d'excursion à la passe de Shakhote, le khân d'Aladand ! Le même jour, la petite garnison, déjà forte de 3 000 hommes, fut encore renforcée par le régiment des « Guides » qu'on garde toujours prêt à partir à Hoti-Mardân et qui, en dépit de la chaleur écrasante, fit l'étape de 50 kilomètres en 16 heures, y compris l'ascension du col. Mais ce fût en vain qu'elle essaya de se dégager ; il fallut au contraire concentrer les divers régiments autour du fort et abandonner le camp de North-Malakand dont on ne put même pas transporter les lourdes tentes, faute de chameaux : à la nuit les Pathâns les brûlèrent, et la gigantesque lueur appela aux armes les tribus d'alentour. Pendant toute la semaine, grossis de nouveaux contingents venus du Bajaur et du Bounêr, ils tinrent ainsi assiégées les troupes anglo-

indiennes, livrant chaque nuit assauts sur assauts, tandis que d'autres bandes se tournaient avec non moins de furie contre Chakdarra. La nuit du jeudi fut la plus terrible de toutes : on sut plus tard que cette fois le fakir commandait en personne. Croyait-il le moment venu où ses ennemis épuisés finiraient par lâcher pied? Ou bien ses amis se lassaient-ils de se faire tuer sans lui et insistèrent-ils pour qu'il prît sa part de la bataille? Toujours est-il qu'il vint, fut blessé à la main, et s'enfuit. Il eut beau ensuite enterrer solennellement les deux phalanges détachées de son doigt et élever au-dessus un sanctuaire où tous les vœux des fidèles devaient être exaucés, la foi de ses partisans n'en resta pas moins ébranlée et la nuit suivante, bien que favorisés par un gros orage, ils ne se battirent plus avec la même conviction.

Cependant l'armée céleste promise par le fakir ne se pressait pas de faire son apparition : au lieu d'elle ce furent 2 nouveaux régiments indiens qui survinrent. Toutefois, la sortie qui fut tentée le 1er août resta encore infructueuse : mais le lendemain elle réussissait pleinement et, après 3 combats en route, à la sortie du Malakand, à Batkhèla et à Amambara, où la cavalerie des Guides fit merveille, Chakdarra était à son tour dégagé. Il y avait 2 jours que l'héliographe du fort appelait à l'aide, et 8 que les bandes pathânes se ruaient contre ses murailles avec une aveugle détermination: sous le feu des canons ils apportaient des échelles ! Pour des ennemis pareillement équipés, le fortin était, il va de soi, imprenable : mais le feu continuel qu'ils dirigeaient de leurs *sangars* et des bâtiments de l'hôpital civil, ainsi que leurs incessantes attaques harassaient la petite garnison. Le pont était heureusement intact quand les secours arrivèrent. D'après des estimations sûres, les Pathâns auraient perdu plus de 3 000 hommes, dont les deux tiers sous les canons de Chakdarra et le reste au Malakand ou sous le sabre de la cavalerie. Quant aux troupes indiennes, elles n'avaient que 42 tués et 145 blessés ; mais dans le nombre il ne fallait pas compter moins de 15 officiers anglais, dont 2 morts ; elles devaient encore, quelques jours plus tard, avoir 4 autres officiers blessés, dont 2 mortellement, à la prise de la passe de Landâkai.

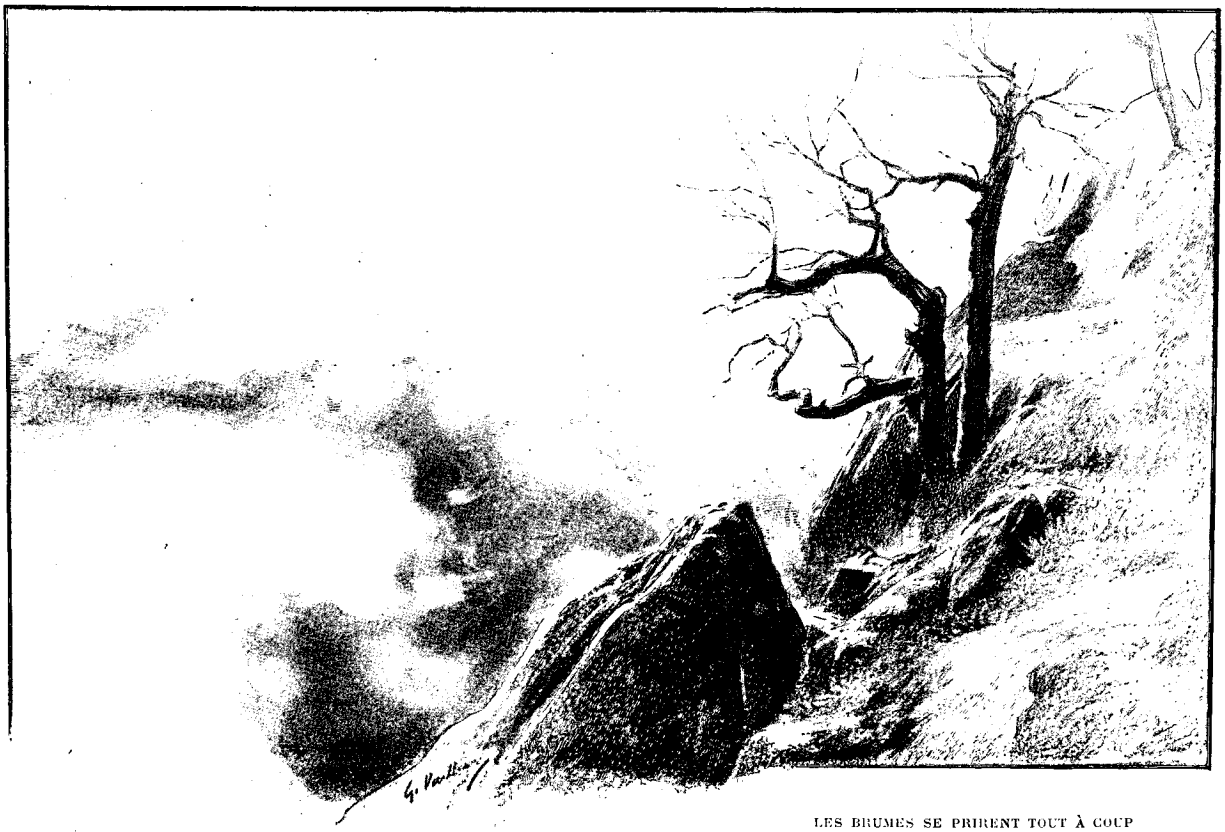
Ce combat fut d'ailleurs le dernier livré de ce côté; il acheva la dispersion des tribus, et la marche de la colonne dans le Svât supérieur fut une expédition plutôt géographique que militaire. Depuis l'ordre règne dans la vallée : seulement les morts sont morts et les villages incendiés. En vain le fakir a récemment essayé de rétablir son prestige et de soulever de nouveau le pays ; la leçon est trop récente et elle a été trop rude : aucun Svâti n'a voulu bouger. Sont-ils donc définitivement soumis et résignés à la servitude? Nous n'en voudrions pas jurer.

(A suivre.) A. FOUCHER.



LE TAKHT DANS LA PASSE DE SHAKHOTE (PAGE 501). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES BRUMES SE PRIRENT TOUT À COUP À ONDULER COMME LES VAGUES DE LA MER (PAGE 513).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

I

Les races antiques des monts corréziens. — Atavisme. — Sortilèges et médications. — Les « metzes ». — Traitement de l'œdème. — Traitement des fièvres. — Le « martelage de la rate ».



ENTRÉE DU BOURG DE GIMEL.

J'ai donné ici même, voici peu d'années, la description d'une partie du Limousin et, au cours de mon récit, j'ai signalé un certain nombre de superstitions et de croyances qui m'avaient frappé.

Depuis, la région m'est devenue plus familière, j'ai pu vivre fréquemment au milieu des montagnards de la Corrèze. Intéressé par de nouvelles révélations, je me suis appliqué à pénétrer les pratiques secrètes auxquelles ils s'adonnent, les idées mystérieuses qui gouvernent nombre de leurs actes.

Cette étude, à laquelle tout d'abord je n'attachais point grande importance, peu à peu s'est agrandie devant moi; dans les visions qui hantent ces paysans, dans les opérations bizarres auxquelles ils se livrent il m'a semblé découvrir des restes de croyances et de rites se rattachant à des origines sacrées, des survivances de thérapeutiques qui furent probablement en usage chez des races primitives. Cet héritage mystique, en se transmettant depuis les âges lointains, s'est dénaturé ; il devient aujourd'hui malaisé de démêler la contribution apportée par chacune des races qui formèrent autrefois la population de ces montagnes, d'en assigner même à tel ou tel groupe une part précise. Cependant, çà et là les ténèbres s'éclairent pour nous révéler l'emploi de forces occultes, les pratiques de la vieille sorcellerie du moyen âge dissimulée, de nos jours comme autrefois, sous des formules empruntées au catholicisme, et l'application, inconsciente peut-être, de certaines expériences récentes d'hypnotisme qui ont vivement excité l'attention de tous.

1. *Voyage exécuté en* 1898-1899. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après nature par l'auteur.*

Dans les récits qui vont suivre, nous nous sommes beaucoup attaché, et ceci nous a paru nécessaire, à faire vivre dans leur milieu les hommes primitifs qui nous occupent, à les faire évoluer dans les paysages caractéristiques qui les entourent, car l'influence exercée par la nature ambiante sur l'état d'âme de l'habitant est très grande.

Ici, en dehors de l'empreinte sauvage que donnent aux montagnards les bois, les torrents et les nuées, nous constatons d'abord l'action manifeste de lois ataviques. Dans une étude très sérieuse et très savante sur les races humaines du plateau central, publiée par le *Bulletin archéologique de la Corrèze*, M. Roujou a établi que les points culminants de la région corrézienne servirent d'asile aux plus anciennes races de l'Occident.

Il a découvert, au milieu de populations supérieures ayant pénétré plus tard, la présence de types humains d'une extrême infériorité et remontant, vraisemblablement, à une antiquité très haute. Il a également révélé, en ces parages, l'existence, longtemps contestée, des races mongoloïdes. Mais celles-ci sont de mœurs assez douces.

Il m'a été facile d'en reconnaître moi-même des individus dont les principaux signes distinctifs sont: les cheveux noirs, rudes, plantés droits, les yeux obscurs et bridés, la peau jaunâtre.

En certaines régions stériles de la montagne, et çà et là dans les pentes inférieures, on retrouve, dans plusieurs hameaux, le Liguroïde au type caractéristique, dont le naturel a conservé la cruauté, la bestialité et la rapacité des vieux ancêtres. Comme leurs aînés ils sont farouches, taciturnes, méfiants; longtemps ils demeureront ennemis de tout progrès.

Je connais, en Corrèze, des villages entiers à réputation mauvaise dont les habitants se livrent encore à la rapine. Dans la montagne, certains individus isolés sont presque à l'état sauvage. Ce sont des hommes d'allure grossière qui se sont établis, au hasard de leurs courses vagabondes, dans les forêts. Choisissant le voisinage des routes, ils ont construit avec des branchages et de la terre glaise des huttes où ils vivent solitaires. Ils ont fort peu de contact avec la population, qui les redoute. Leurs moyens d'existence sont tirés de la forêt; elle leur fournit des champignons et des fagots qu'ils vont vendre à la ville. Un peu de braconnage quelquefois aidant, ils peuvent mener une vie primitive de liberté. Ces faits ne sont pas nouveaux: de tout temps, en Corrèze, des groupes se signalèrent par des habitudes de rapine. Dans la région haute du département est le village de Rat, dont le nom s'écrit Rapt dans les vieilles archives : c'est déjà une indication. Ce village est sous la protection de saint Roch, patron des bestiaux. Ces noms conviennent bien à ce pays druidique entouré de dolmens, perdu dans les landes. D'autres noms révèlent une origine celtique : Châtor, par exemple, Pierrefitte, ce dernier indiquant un menhir, une pierre figée, et combien d'autres !

Un peu partout a persisté dans les mœurs le principe de solidarité barbare qui consiste à ne jamais dénoncer un malfaiteur. C'est un peu l'*Omertà* de Sicile. La tendance à la vendetta est d'ailleurs manifeste.

Mais le caractère sournois, défiant et prudent à l'excès de ces gens empêche, en général, les vengeances de s'exercer ouvertement comme en Corse. Pour s'assouvir, ici, la haine s'entoure de ruse, elle est étroite et mesquine. Il en résulte que la criminalité est peu élevée dans le département, et qu'aux yeux de personnes peu attentives la population montagnarde pourrait apparaître de mœurs douces et de manières bienveillantes.

Ce mélange de races barbares, cette persistance d'impulsions primitives nous expliquent pourquoi les superstitions et les légendes du Limousin n'offrent point la poésie nébuleuse et attachante qui les distingue dans la Bretagne celtique. Et pourtant quels paysages mieux que ceux de la Corrèze pour éveiller la poésie ! Mais l'atavisme dirige plutôt ces races vers la sorcellerie et la magie noire, vers l'effroi des nuées et des tempêtes, vers des conceptions d'épouvante.

Fort heureusement qu'à côté des Liguroïdes et des Berbères aux instincts pervers, vivent les descendants de races supérieures, Gaëls, Arabes, Phéniciens, plus pacifiques et plus sociables; hâtons-nous de le dire, ils sont en assez grand nombre.

Quoi qu'il en soit, le paysan limousin en son ensemble est fort pauvre, il dispute sa vie au sol maigre, sous un ciel rude ; ignorant et faible, il devient facilement la proie de gens d'affaires peu scrupuleux, et dès lors la loi, qui devrait être tutélaire pour lui, l'effraye. Sa prudence excessive, son âpreté dans les questions d'argent s'expliquent naturellement. Cependant la confiance est de règle dans les rapports de paysan à paysan, et il faut leur reconnaître même une loyauté peu commune. Jusqu'en ces dernières années les prêts d'argent se sont faits sur parole, et rarement l'un d'eux s'est soustrait à ses engagements d'honneur.

« Les paroles, disaient-ils autrefois, lient les hommes, les cordes lient les cornes des bœufs : le bœuf est attaché par la corne, l'homme est l'esclave de sa parole. »

Porter chez ces pauvres gens, sous couleur de liberté, des idées de haine, c'est œuvre dangereuse et coupable. Certaines théories nouvelles sont faites pour les séduire, facilement il deviennent l'ennemi de celui qu'ils sentent leur supérieur ou qui, en dehors d'eux, possède. Le prêtre, tous les dimanches, leur prêche l'amour du prochain, la résignation, les plus belles maximes de l'Evangile, mais ils n'en saisissent pas la portée, leur grandeur et leur beauté leur échappent. L'ambitieux s'adresse à leurs passions immédiates, à leurs instincts, à leurs humiliations séculaires, il est écouté...

On raconterait de bien étranges choses sur les élections en Limousin, si ces révélations ne sortaient du cadre qui nous est assigné. Nous pouvons dire, et ceci a trait directement à notre étude, que l'influence de la sorcellerie est si grande en ce pays qu'elle domine parfois les questions électorales. Un médecin, fort galant homme, que je connais beaucoup et pour lequel j'ai la plus grande sympathie, passe pour tenir de son père le secret de guérir. Eh bien, à cette légende surtout, plus qu'à son talent, il doit la majorité qui l'a porté au Conseil général l'année dernière. Son père eut autant que lui le privilège de passionner les foules. Lorsqu'il allait en voyage dans la montagne, sa voiture ne revenait jamais intacte ; les paysans, avec leurs couteaux, en arrachaient des morceaux pour les conserver comme talismans, et je me suis laissé dire qu'on avait quelquefois rogné un peu son manteau. Dans sa maison de Tulle, les bancs sur lesquels les malades s'asseyaient pour attendre, aux jours de consultation, étaient tellement déchiquetés à la longue par ses clients campagnards, qui en emportaient les morceaux comme amulettes, qu'il fallait les remplacer de temps à autre par des bancs neufs. Nous venons de voir les influences ethniques et l'état social actuel s'exercer sur l'esprit du montagnard corrèzien. Nous nous occuperons maintenant de l'influence de la nature et de l'existence propre que ces hommes prêtent aux choses qui les entourent. Il est difficile, d'ailleurs, de séjourner en certaines régions du Limousin sans être pris par l'étrange rêve de l'occulte.



TRAITEMENT DE « L'ÉRYSIPÈLE » (PAGE 514).

Et, d'ailleurs, la vie que mène le paysan nous semble faite pour perpétuer ses idées et lui conserver longtemps ses traditions. Il est le familier de l'aube et du crépuscule. Des nuits entières, même par l'orage, les pêcheurs courent les gorges, s'enfoncent dans des abîmes, à travers des rochers où se brise la rivière écumante. On s'aventure difficilement en plein jour en ces lieux de péril.

Des heures et des heures le braconnier veille dans la clairière, épiant le gibier, attentif au moindre bruit. Les premières lueurs du jour guident le laboureur dans les sentiers ; éternellement le berger contemple la lande monotone et le vol des nuées. Dès lors tout a un langage pour ces montagnards : la lune, les étoiles, le nuage, le vent, l'arbre et la fleur. Mais la nuit surtout lui parle...

Le mélancolique et sauvage mystère de la nature au milieu de laquelle il évolue évoque à toute heure dans son esprit un monde occulte et troublant qui l'hallucine et le hante.

Tout ceci, en dehors de l'atavisme et des traditions perpétuées, nous explique l'attrait du paysan pour les pratiques cabalistiques du magicien et du sorcier, qui savent habilement mêler le signe de la croix à l'évocation diabolique et vont, à travers la lande, par certaines lunes, faire des invocations au firmament avant de cueillir les simples. C'est toujours le grand inconnu dont le mystère l'attire et le pénètre.

Que de fois moi-même, là-bas, songeant longuement le soir, j'ai senti un monde occulte me toucher ! Le feu s'éteignait, un peu de braise rouge se mourait dans la cendre. Au dehors, le bruit monotone de la pluie se mêlait au grondement du torrent. Le grillon dans l'âtre continuait son chant mélancolique.

Et j'écoutais ce petit chanteur des cheminées à la couleur d'ivoire [1], ce frileux ami des soirs d'hiver dont

1. Dans la haute Corrèze, le *grillus domesticus* ou grillon des cheminées est d'une teinte uniforme vieil ivoire et non jaunâtre nuancé de brun.

la voix frêle accompagne les gémissements du vent et berce les songes d'espoir des pauvres gens et la lente rêverie des tristes âmes...

Ce pays de Gimel surtout, dont nous disions autrefois les beautés, vous prend par son charme étrange. Allons à l'aube nous asseoir dans la mousse sur les bords de l'étang Laborie, regardons autour de nous et écoutons.

De vagues lueurs colorent le ciel. La terre est encore obscure. L'étang miroite dans l'ombre. Un souffle, par intervalle, vient rider la nappe tranquille. On ne sait s'il descend de la haute montagne ou s'il s'exhale des gorges embrumées...

Doucement il murmure, puis s'endort... pour s'éveiller et murmurer encore... prière de la fleur, frêle encensoir qui lentement s'incline et se relève vers l'aube nouvelle, voix mystiques du silence, éveil indécis de l'âme en la solitude... peut-être...

Et voici qu'un rayon traverse les feuilles, allumant çà et là des clartés furtives. Puis une libellule s'égare dans les hautes herbes, un oiseau balbutie dans les branches.

L'étang toujours sommeille... il reflète le ciel pâle, la bruyère violâtre, les chênes obscurs. Mais il garde, en sa limpidité, le plus profond mystère. Ce mystère, qui éveillait en moi je ne sais quelles visions furtives, avait frappé l'imagination des peuples antiques ; il donna naissance aux divinités des eaux.



L'ÉTERNELLE RUMEUR DES EAUX... (PAGE 516).

Plus tard ce culte persiste encore. Au moyen âge, l'eau, toujours sacrée, fut appelée « le sang de la terre ». Nous la verrons exercer encore de nos jours, en ce Limousin, une singulière fascination et demeurer l'objet d'un culte pieux traditionnel.

Dans l'ombre de nos bois, comme jadis en Grèce, de bienfaisantes divinités se mirent dans le cristal des fontaines et, de même qu'au moyen âge, je l'ai dit, le magicien, en ses rites bizarres, s'entoure du secret des heures crépusculaires, de l'effroi des nuits ou de la lividité des aubes pour suivre la lande, à la recherche des simples.

Et puisque nous sommes à l'étang Laborie, poursuivons un instant la route et profitons du soleil qui vient de se lever pour nous diriger vers le château de Saint-Priest, tout voisin. Il se dresse sur une hauteur, ombragé par des chênes séculaires à travers lesquels des avenues ouvrent de larges perspectives sur les monts lointains.

Puis un joli chemin sous bois, bordé de mousses, côtoyant un chaos de rochers nommé le « Sautaillot », où le torrent grondeur se fraye avec peine un passage, nous amène à l'étang de Ruffaud.

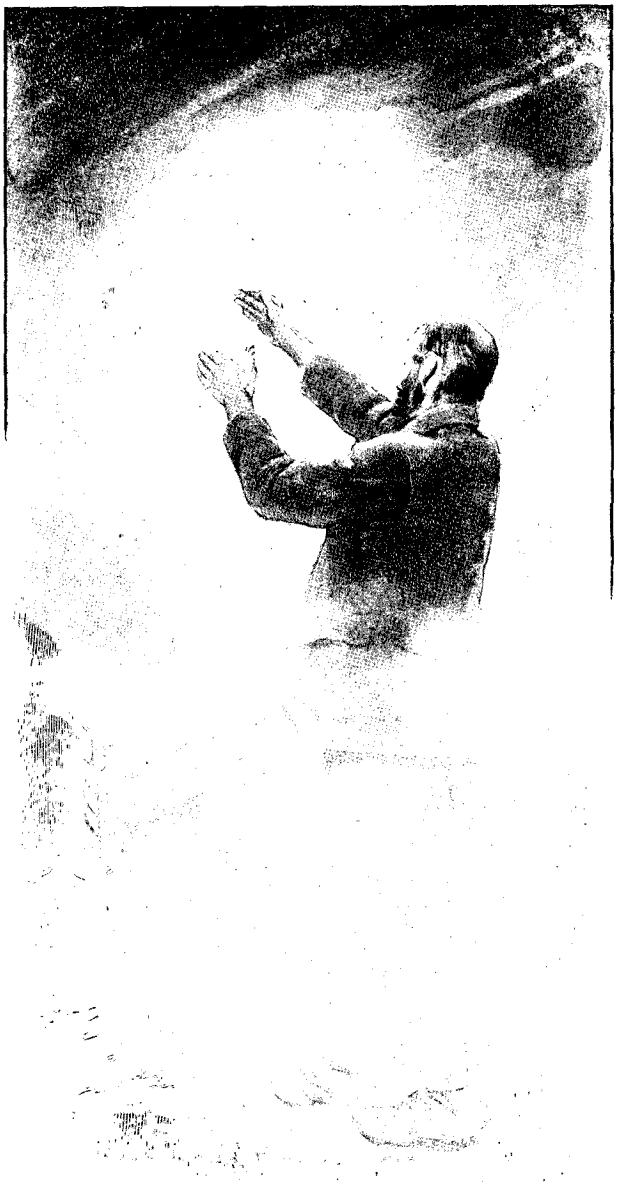
Près de la rive émerge une petite croix de pierre. Les harmonies du vent dans les pins, l'éternel frisson des eaux bercent ici le souvenir du poète Alexis de Valon qu'une tragique mort surprit en ce lieu.

Le poète avait rapporté d'un voyage en Sicile la légende des âmes réfugiées dans les étoiles.

Une sorcière aurait annoncé sa fin tragique. Voici ce que m'écrivait à ce sujet un de ses parents :

« Vous a-t-on parlé de la vieille qui vivait sous le chaume à Gimel, dans le voisinage du torrent... il y a des années? Interrogez les anciens, là-bas, ils vous conteront des choses véritablement surprenantes.

« Pauvre Alexis!... doux poète d'étoiles, enfui vers elles pour toujours! jamais nous ne nous étions quittés... Eh bien! il avait quatre ans et tomba dans l'étang de Ruffaud! On le retira. La sorcière, en apprenant l'événement, s'écria : « Pourquoi l'a-t-on « retiré? Mieux valait l'y laisser... il y retombera « et... y restera... »



L'INVOCATION AU FIRMAMENT (PAGE 507).

Et la lettre amie m'apprenant cette sinistre prédiction, hélas! réalisée, me revenait à la mémoire en suivant sous le soleil le sentier fleuri. Aux heures nocturnes les vers du poète n'ont jamais murmuré à mes oreilles sur les bords de l'étang, mais, maintes fois, cheminant par la lande, la brise m'apporta, avec le son des cloches du village et les senteurs des bois, comme les accords d'une musique lointaine, si vagues, si effacés que je les percevais à peine. Par moments même je n'entendais plus que les battements de mon cœur. Et pourtant je n'étais pas le jouet d'une hallucination, je l'entendais bien, de temps à autre, cette musique, mais la phrase en était si subtile qu'elle semblait éclore en ma pensée. Ainsi, à certains instants, je pense, doivent voltiger des notes inspirées dans l'âme du musicien.

On entend, dit-on, parfois aux heures nocturnes, les voix mystérieuses de la nuit murmurer ces vers qu'il composait autrefois :

. . . Pourquoi dans la nuit sereine
Les étoiles du firmament?
. . . . . .
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus;
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus!...

Déjà plusieurs fois le vol des nuages, le fil de l'eau, les rayons du soir, les fleurs sauvages m'avaient paru exhaler de mystérieuses harmonies. J'en découvris plus tard l'origine.

. . . . . .

Cependant je poursuivais mes études sur les croyances et les superstitions des montagnards de la Corrèze et souvent le soir, au temps froid surtout, réunissant quelques paysans autour de mon foyer, je notais ce qu'ils me racontaient. Parmi nombre d'aberrations il se rencontrait des choses intéressantes et d'ailleurs, en ces récits bizarres du soir, leur esprit toujours m'apparaissait hanté par l'invisible. La grande lumière de l'été chasse le mystère, mais l'automne voilé de vapeurs ramène les problèmes troublants. C'est une saison d'une grande beauté en Limousin. Partout, à travers les landes, les bois, les gorges voilées de brumes, le soleil du soir miroite en reflets de pourpre et d'or. J'ai passé de longs instants devant des cerisiers sauvages aux frondaisons rougissantes, penchés sur des fonds bleus et s'effeuillant : larmes tragiques de l'automne qui semblaient s'égoutter dans l'infini...

Un matin, prenant un sentier, j'avais gravi une pente boisée. Les châtaigniers, sur un plateau voisin, tremblaient au vent et, avec les feuilles d'or tourbillonnantes, les fruits égrenés tombaient... Combien il est touchant, me disais-je, de voir les arbres centenaires incliner leurs branches et répandre ainsi leurs fruits! Ils semblent dire aux pauvres : « Prenez, amis, cela vient de mes moelles, voici des mois que, dans les mystères du sol où ma vie se recueille, je travaille pour vous. Maintenant l'hiver va venir avec les froides neiges; prenez ceci, prenez, je vous le donne, c'est la nourriture assurée pour les mauvais jours. Comme vous j'ai des souffrances, l'ouragan me secoue parfois avec fureur, il me tord, me brise; tenez, emportez aussi ces

*



LE METZE CHAZAL.

branches desséchées, vous pourrez vous réchauffer sous le chaume avec les débris du patriarche des bois. »

Et, le soir, devant le feu de châtaignier qui flamblait, pétillait joyeusement avec des sifflements, des cris et des fanfares soudaines, j'y songeais, bénissant dans mon cœur le bon vieil arbre, patriarche des bois. Je me disais : Pourquoi s'étonner si les primitifs, vivant en communion constante avec la nature, ont prêté une sorte de langage aux nuées, au vent, aux arbres et aux ruisseaux? En imaginant, en quelque sorte, l'âme végétale, ils ont pu prêter à l'arbre la faculté de sentir comme nous-mêmes, et l'armer d'une volonté. Déjà l'antiquité avait consacré les arbres aux dieux.

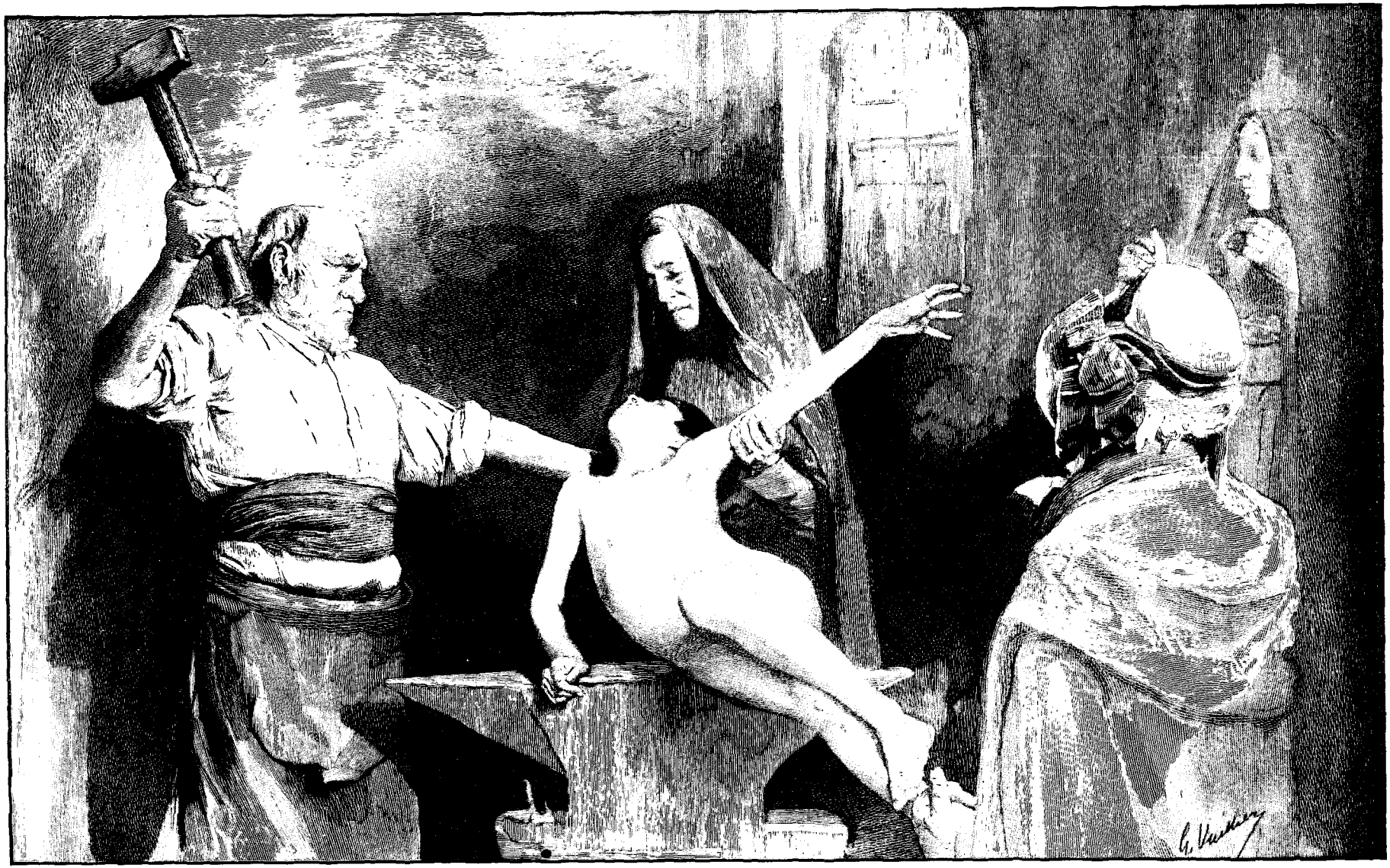
Un poète latin entendit gémir les bois sacrés. « A la mort de César, dit-il, leur silence fut troublé par des voix lamentables. » Les historiens prétendent que les chênes de Dodone rendaient des oracles en parlant...

Nos traditions populaires, qui ont conservé au poirier sauvage, à l'églantier, à la verveine, à la fougère et à d'autres végétaux des pouvoirs occultes, seraient-elles un héritage de l'antiquité?

En cette veillée d'automne je parlai à mes voisins, réunis autour de moi, de l'arbre, de ses instincts, de ses destinées et l'un des hommes disait :

« Moi, j'ai pu mieux que beaucoup d'autres faire des remarques. Longtemps je vécus, vous le savez, avec les plantes, puisque je fus jardinier ; durant plus de trente ans, j'aidai le père François, celui qui exploitait les terres du château en ruine des Lentillac, là-haut, au-dessus de nos têtes. Le pauvre vieux est mort, c'était un brave homme. Eh bien, nous avions observé tous deux que le voisinage du laurier fait mourir la vigne. Combien de fois nous avons tenté de les faire vivre côte à côte sans y jamais réussir ! A la fin, pris de colère, le vieux arracha les lauriers qui faisaient tout ce mal et les vignes se prirent à renaître dans ce même endroit. Nous avions remarqué aussi que la vigne, de son côté, a la haine de la ciguë. Elle la détruit sans pitié et le mal ici ne me paraît pas grand. La rue fait également mourir la ciguë. Les hommes ne sont point les seuls à se faire la guerre entre eux.

« Mais il est des plantes qui se veulent du bien, qui éprouvent une véritable sympathie l'une pour



LE MARTELAGE DE LA RATE.

l'autre. La vigne, par exemple, aime le voisinage de l'orme, elle y grandit à merveille, et le figuier profite, rapproché du platane. »

Et tandis qu'il parlait, je me disais que les curieuses observations de ce paysan avaient déjà été faites par les poètes anciens ; Virgile n'a-t-il pas recommandé, dans les *Géorgiques*, la saison à laquelle il faut « marier la vigne à l'ormeau » ?

Ovide n'a-t-il pas écrit : *Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum* ?

Des auteurs de l'antiquité nous apprennent aussi que l'ombre de l'yeuse était sacrée à leurs yeux, et d'autre part, je me suis laissé dire que les solanées se développent mieux sous l'ombrage des ifs que partout ailleurs.

L'imagination des Arabes prête de poétiques aspirations à l'âme des fleurs. D'après eux, celles qui remontent à l'arrière-saison « sont en rêve ».

Des horticulteurs de notre temps prétendent qu'une véritable inimitié sépare le réséda de la rose. Deux roses et deux brins de réséda en fleur, disent-ils, cueillis à la même heure et placés dans un même vase, ne tardent pas, l'un et l'autre, à se flétrir, tandis qu'en les séparant et les plaçant dans des vases différents on conservera leur fraîcheur. Les œillets et les héliotropes se plaisent ensemble, leur rapprochement prolonge leur vie et leur éclat. Le muguet, d'après ces horticulteurs, serait féroce, il ferait la guerre à toutes les autres fleurs. Ces expériences sont faciles à tenter.

Un de nos voisins, revenant à l'arbre, s'écria : « Qui nous dit qu'il ne s'entretient pas avec les esprits de l'air ! Avez-vous écouté, le soir, vous autres ? Moi, au temps de mes nuits passées à l'affût, j'ai entendu des voix dans les feuilles. J'ai remarqué que la rumeur venue du chêne n'est pas la même que celle du bouleau. Le pin siffle, le chêne gronde, le bouleau se lamente, on dirait qu'il pleure à l'automne.

— Mais vous savez bien, dit un autre, que l'arbre comprend le langage de l'homme. Dans l'après-midi du mardi gras, chaque année, les propriétaires du pays ceinturent les arbres fruitiers dans le voisinage de leurs maisons, c'est-à-dire qu'ils entourent le tronc d'un lien de paille pour distinguer ceux qui s'entêtent à ne pas produire. Les arbres comprennent qu'ils sont marqués ainsi pour être coupés, et il est bien rare qu'ils ne donnent pas de fruits l'été suivant. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui trempent dans du bouillon des brins de paille et les enroulent ensuite autour du tronc des arbres malades. L'arbre ne se nourrit pas de la sorte, que diable ! »

Je rapprochais alors, dans ma pensée, cette coutume bizarre des Limousins d'un usage sicilien qui offre avec elle la plus grande analogie. Là-bas aussi l'arbre du verger a une volonté et comprend. S'il s'obstine à ne pas produire, voici comment on le traite au village d'Ucria. Le samedi saint, le paysan, armé d'une hache et suivi d'un ami, fait semblant de vouloir l'abattre. Au moment d'abaisser la cognée, l'ami intercède pour l'arbre, prie le propriétaire de patienter une année encore, promettant alors de ne plus s'interposer. Et lui cède à ses instances. Il est rare, disent les Siciliens, qu'un arbre fruitier demeure sourd à cette menace et ne produise pas.

Un autre disait : « Oui, oui, l'arbre comprend et les quartiers de la lune gouvernent sa croissance, c'est connu ; mais les bêtes aussi subissent les effets qui attirent ou repoussent. Nous savons tous que le chien fascine la perdrix ; j'ai vu la vipère attirer la grenouille et l'oiseau, le crapaud endormir d'un regard la belette ; mais à son tour le crapaud tremble devant l'araignée !...

« Vous savez tous, continuait-il, que les abeilles sont sensibles à nos plaisirs comme à nos peines, qu'elles veulent être associées aux événements qui intéressent la maison. Et c'est pourquoi nous les mettons en deuil en attachant aux ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a un mort chez nous. Lorsqu'il y a une joie, un mariage par exemple, une fête familiale quelconque, c'est avec un morceau d'étoffe ou de ruban rouge que nous ornons la ruche.

« J'ai entendu dire que dans l'ancien temps, en notre pays, on avait des égards pour les essaims ; on se serait gardé de les acheter à prix d'argent comme un objet quelconque, on les échangeait pour les produits de la terre. »

Et toujours en écoutant ces hommes je songeais... et j'établissais quelque curieux rapprochement.

Frappés du merveilleux dévouement des abeilles, des philosophes de l'antiquité supposaient qu'elles avaient reçu quelque parcelle de l'intelligence divine et comme une émanation du ciel.

« Si les abeilles viennent à tomber malades, à l'instant elles changent de couleur, dit Virgile, et une horrible maigreur les défigure. Elles emportent de la ruche le corps de leurs compagnes et mènent le deuil des funérailles. »

Des poètes si illustres ayant eu de telles croyances, partagées de leur temps par les gens du peuple, nous ne devons pas nous étonner de la crédulité de nos paysans.

« Moi, dit Chazal, j'en reviens encore à l'arbre et je vous dirai la plus extraordinaire chose qui se puisse concevoir. D'autres que moi en furent témoins, pour ne citer que l'ancien maire, homme grave et réfléchi. Donc je sortais un soir de la veillée, il était passé minuit. J'étais allé au village du Mars. Et comme je suivais le chemin pour rentrer, arrivé à deux portées de fusil du cimetière, j'aperçus près du talus un arbre qui frap-

pait le sol de ses branches et se relevait ensuite. Je pensais que quelqu'un, caché dans l'herbe, les deux mains au ras du sol, l'inclinait et le secouait pour effrayer les passants. Cependant, en réfléchissant, cela me parut impossible, car l'arbre était de la grosseur de mon bras et sa base devait être résistante, et d'ailleurs la lune donnait souvent à travers les nuages. Je restai coi un instant; j'observai ... Comme le mouvement continuait, que le pauvre arbre se jetait avec fureur sur la terre comme pour se détruire lui-même, que ça faisait pitié, je m'approchai. L'endroit était désert. Saisissant le tronc de mes deux mains je voulus le retenir, mais je n'y parvins pas, une force terrible le gouvernait et m'entraînait aussi. Je m'en allai et longtemps encore, suivant la route, je l'entendis frapper et comme sourdement gémir dans la nuit...

« Au jour, l'arbre était tout meurtri dans ses branches et comme déchiqueté, il avait perdu beaucoup de feuilles. Deux soirs de suite je pus le voir se démener ainsi, d'autres que moi l'aperçurent en passant: les uns prirent peur et s'enfuirent, d'autres firent des efforts inutiles pour l'empêcher de se mouvoir. Il resta tranquille à la fin, un peu tordu, puis il dépérit et sécha. »

Et tout ceci était raconté très sérieusement et écouté, bien entendu, avec gravité.



LE METZE PÉLISSIER.

Les veillées se prolongent parfois bien avant dans la nuit au village, mais la réunion est alors nombreuse ; chacun s'occupe, les femmes filent la laine, les garçons et les jeunes filles dansent de vieilles bourrées au son de la voix. Nous n'avions aucun de ces motifs pour rester longtemps, et d'ailleurs mes hommes ayant travaillé tout le jour avaient besoin de repos. Chacun regagnait de bonne heure sa maison. Je les accompagnais un instant sur la route ; souvent les étoiles scintillaient dans le ciel clair, tout au loin dans les profondeurs de la vallée quelques brumes livides s'allongeaient, et toujours les sourds grondements du torrent montaient dans la nuit.

Les compagnons de mes veillées ne venaient pas toujours; quelquefois j'étais seul auprès du foyer.

En un soir solitaire je songeais à un spectacle contemplé le matin même, au petit jour.

Les brumes qui, la veille, s'étalaient dans la gorge, s'étaient épaissies et s'amoncelaient en chaos. Restées longtemps engourdies, elles se prirent à onduler tout à coup comme les vagues de la mer. Puis, de la masse mouvante, des lambeaux s'élevèrent dans le jour grandissant, rampant dans les sinuosités des ravines, se déchirant aux crêtes, s'effilochant aux branches. A mesure qu'ils se rapprochaient des hauteurs, ils prenaient l'apparence de fumées légères, aux formes fantastiques, et lentement se fondaient.

J'aurais pu me croire, devant ces profondeurs fumantes, dans le vaste cratère de Vulcano, d'où s'échappaient des vapeurs pareilles qui rampaient aussi, montaient en spirale et se déchiraient aux aspérités de lave.

« Voyez, me disait un paysan très intelligent qui était des nôtres le soir d'avant, en me montrant les nuées, elles se lèvent toutes chaudes des bas-fonds, aspirées par le ciel. Voyez comme elles se tordent; on dirait qu'elles ont peur, qu'elles reculent devant l'air froid des sommets qui va les dévorer. »

En effet, on eût dit des êtres surnaturels, des images inachevées, des choses mortes en naissant. Ces fantômes laissaient à la pente rocailleuse, à la bruyère desséchée, des lambeaux de leur suaire et de leur corps débile, de même que les brebis laissent des flocons de laine aux buissons. Le paysan ajoutait: « Souvent il y a, là-bas, des batailles comme on en voit dans les mauvais rêves; toujours je suis pris de frayeur en les voyant. Je n'y veux pas penser. Ces tristes nuées, après s'être dissipées dans le ciel, nous reviendront ce soir en larges gouttes. Si vous avez à sortir, prenez votre manteau. »

Au déclin de ce jour même, en effet, la pluie tombait à torrents.

Donc, ce soir-là, mes voisins étaient restés sous le chaume; seul, près du foyer, je songeais.

Je songeais à ces hommes si réservés d'ordinaire, auxquels j'avais fini par inspirer confiance et qui me dévoilaient chaque jour un peu de leur âme inquiète et troublée.

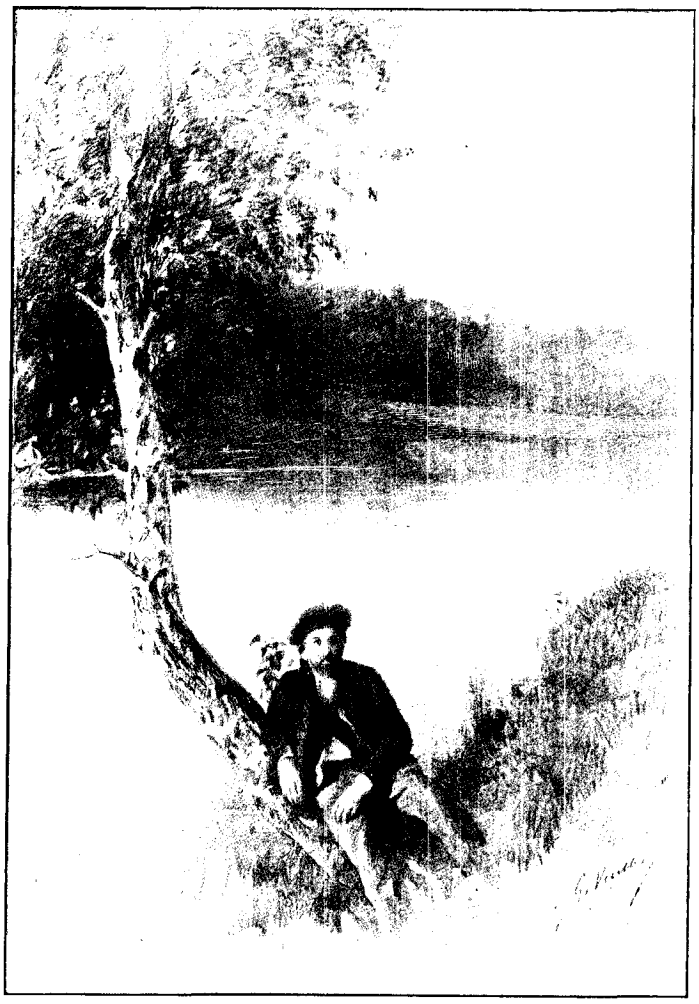
Et les veillées se succédaient.....

De ceux que je réunissais presque chaque soir, deux étaient *metzes*. Le mot *metze*, *meige* en vieux français, désigne, en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. L'étymologie du nom est assez obscure.

Quoi qu'il en soit, l'un d'eux, Chazal, exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes, probablement vieux souvenirs ataviques des Cabires, compagnons de Vulcain dans les fournaises de l'Etna. On dit celui-ci en possession de certains secrets transmis par ses ancêtres, qui lui permettent de guérir nombre de maladies et surtout la fièvre intermittente. Quant à Pélissier, l'autre metze, il traitait aussi certains maux, mais on le donnait comme plus versé dans la sorcellerie. Plusieurs fois j'avais vu son fils, metze lui-même, par suite d'une tradition secrète que lui légua sa femme mourante, traitant l'érysipèle. Toute enflure, toute fluxion en dehors de la fluxion dentaire, tout œdème de la peau est désigné en ce pays sous le nom d'érysipèle.

Les malades venaient de loin pour le trouver, et les consultations se donnaient dans un pré en pente ou dans un jardin où il travaillait, devant les profondes gorges, au bruissement tumultueux des cascades. Souvent, le soir, on venait frapper discrètement à sa porte, et, profitant du mystère de la nuit, il se rendait au chevet des malades dans quelque hameau voisin.

Je l'avais donc surpris exerçant son ministère, j'avais assisté aux opérations auxquelles il se livrait. Je n'ai vu auprès de lui que des femmes, plus sujettes sans doute que les hommes au genre de maux qu'il avait la spécialité de soigner, ou plus confiantes en son savoir. Elles arrivaient lentement, la tête enveloppée de linges. Il les conduisait à l'ombre d'un arbre et les faisait asseoir sur une grosse racine ou sur un rocher. Il enlevait ensuite avec précaution les linges qui protégeaient la partie atteinte du contact de l'air. Le visage alors apparaissait, blafard, tuméfié, plus repoussant encore devant la nature radieuse, où l'on n'est habitué à voir que les fraîcheurs de la vie.



L'ÉTANG TOUJOURS SOMMEILLE... (PAGE 508).

Le metze palpait alors l'enflure; ses gros doigts s'enfonçaient dans l'œdème où leur trace livide demeurait un instant. Alors mouillant son pouce de salive, le magicien formait des croix et des cercles magiques sur certaines parties de l'enflure, soufflait dessus à trois reprises consécutives. Il suivait ensuite, on eût dit, le trajet de certains nerfs et, à la manière des magnétiseurs, il semblait chasser le mauvais fluide dont il s'était imprégné. S'interrompant un instant, il murmurait des prières, des exorcismes ou des conjurations (je n'ai pu savoir au juste); puis revenant au silence et reprenant son air inspiré, il recommençait ses marques avec la salive, ses souffles et ses passes...

Je me souviens qu'un jour, pendant qu'il était occupé ainsi, j'éprouvai des sensations délicieuses. C'était à la fin de juin, on venait de faucher les prés, et les travailleurs avec leurs fourches fanaient. La brise m'apportait le parfum capiteux des foins coupés qu'on remuait, les oiseaux chantaient et la grande voix du torrent roulant avec fracas dans les roches, au bas de la pente, emplissait l'espace, faisant comme un accompagnement d'orgue à des chants lointains de bergers ou de pâtres... Le contraste de ce que j'éprouvais au dedans de moi et de ce qui se passait sous mes yeux était impressionnant... Lorsque mon metze avait fini, il recouvrait avec soin le visage de la malade et se levait, lui disant : « Allez, vous serez bientôt guérie. » Deux fois on m'a rapporté qu'une amélioration très rapide était survenue le lendemain même du jour du traitement : le visage n'était plus enflé, l'œdème avait disparu et la malade vaquait, paraît-il, à ses occupations habituelles.

Je me borne à raconter ce que j'ai pu apprendre et, tout excessif que cela puisse paraître, on pourrait ne s'en point montrer trop surpris. En ce moment même, la bonne dame d'Harfleur, Mme de Mondétour, des personnes autorisées l'affirment, guérit par l'imposition des mains et par le souffle comme mes magiciens de la Corrèze. Mme de Mondétour ne se borne pas à guérir les œdèmes, mais elle s'adresse à toutes les maladies. L'imposition des mains faite par elle produirait, selon le cas, des piqûres comme les sinapismes, ou donnerait l'impression de gouttes bouillantes tombant de ses doigts, tandis qu'en certains jours les mains sont froides et infiltrent la glace dans les parties malades. C'est, du moins, ce que l'on raconte.



TYPE DE LIGUROÏDE PAGE 506).

Chazal fut donc un metze renommé ; il est vieux aujourd'hui, rarement il exerce. D'ailleurs, la fièvre intermittente qu'il traitait autrefois avec le plus grand succès, dit-on, et qui était en quelque sorte endémique dans la Corrèze, tend à disparaître complètement.

Un certain Auberti, habitant actuel de Tulle, fut comme Chazal un metze célèbre. Comment guérissait-il *de la rate*, comme on dit ici, en parlant de l'hypertrophie de cet organe occasionnée par la fièvre, de l'hypertrophie du foie et même du carreau des enfants ? Je l'ignore, je sais seulement qu'il était le neuvième garçon d'une famille, et l'on prétend que ceux-là viennent au monde avec le pouvoir surnaturel de guérir, tandis que la plupart des metzes se conforment à des traditions secrètes perpétuées dans leurs familles.

Chazal, avec lequel j'étais en relations amicales, vint un jour me trouver, et, quoique personne ne fût là pour nous entendre, il me prit par le bras, m'entraîna dans un coin et, se penchant vers mon oreille, me dit mystérieusement, à voix très basse : « Venez ce soir à la forge, à 10 heures, on vous attendra ; vous frapperez trois coups. Gardez ceci pour vous seul », ajouta-t-il. Et il disparut. Evidemment, connaissant mon homme, je soupçonnai qu'il avait une chose particulièrement intéressante à me montrer. Je n'hésitai donc pas à répondre à l'appel qu'il m'avait adressé, et à 10 heures je gravissais le chemin qui mène à la forge. Le village dormait, on n'apercevait aucune lueur.

Un aboi de chien jappant à la lune et l'éternelle rumeur du torrent, seuls, dans la nuit, montaient.

Arrivé à la forge, je frappe trois petits coups avec mon bâton ; la porte s'entr'ouvre et se referme aussitôt sur moi.

Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal, en manches de chemise, un lourd marteau de fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent ; une rougeur inusitée colore son visage et ses mèches blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui des femmes, couvertes de grandes capes sombres, déshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux d'effroi.

Un vieillard, les bras nus, agite frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rhytmé. La forge entière est éclairée des reflets sanglants du brasier, tandis que dans l'ombre se meuvent confusément des silhouettes.

Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève ; aussitôt l'enfant est étendu sur l'enclume, et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron de sa main gauche soutient sa nuque.

Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des frissons. Sur son visage défait ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge.

Le vieillard, environné d'étincelles, active toujours le brasier qu'il attise avec la pointe incandescente d'un fer. On eût dit qu'un grand vent de tempête passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruit infernal du soufflet.

Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore.

Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement il vient frôler l'épiderme.

Aussitôt le soufflet infernal se tait, le brasier, recouvert de mâchefer, s'éteint.

L'enfant, épouvanté, est habillé à la hâte et emporté par les femmes.

Le vieillard a disparu. Chazal remet sa veste et s'en va. Stupéfait, je reste cloué sur place.

J'ai de la peine à me ressaisir.

La scène inouïe, fantastique, à laquelle je viens d'assister, m'a troublé au plus profond de mon être.

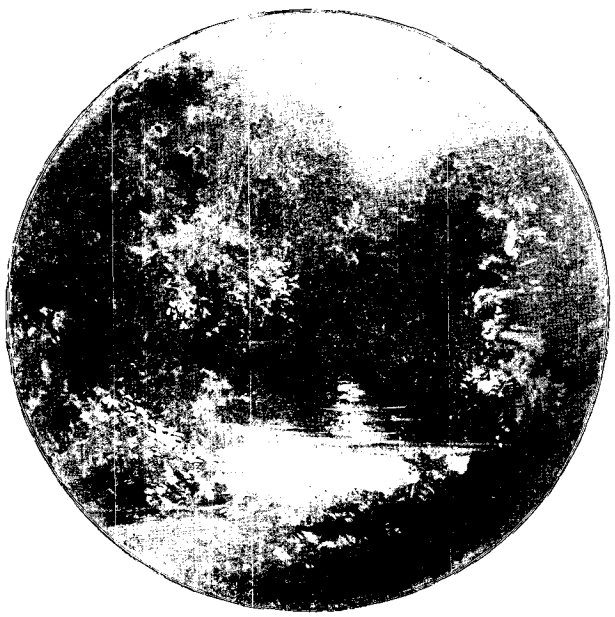
« Allons nous coucher, monsieur, dit le metze de sa voix rude, à demain.

— A demain, » dis-je à mon tour.

Je le quittai.

La lune baignait de clartés douces l'espace endormi et des profondeurs de la gorge montait toujours, comme une plainte, l'éternelle rumeur des eaux.

(A suivre.) GASTON VUILLIER.



LA NUIT LUI PARLE... (PAGE 507).

Droits de traduction et de reproduction réservés.



« L'ENCLAVÈLEMENT » DU LOUP (PAGE 528).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

II

Traitements divers de la fièvre. — Transplantation des maladies. — L'envoûtement par « l'image reflétée » et par le « cœur de bœuf ». L'âme de la lande. — Au château de Pebeyre. — L'oraison du loup. — « L'enclavèlement. »



PAYSAN CORRÉZIEN.

Eh bien, monsieur, êtes-vous satisfait? me disait, le lendemain de la scène de la forge, avec un sourire de fierté, le metze farouche.

« Je vous avais bien dit que vous me verriez marteler quelque soir!... Autrefois nous opérions souvent, il y avait tant de gens minés par la fièvre des prés ; maintenant on n'a plus guère recours à nous, le mauvais air disparaît de par ici.

« J'étais un des fameux metzes de la Corrèze. Dans ma famille, plus de trois générations de forgerons avaient, avant moi, exercé leur marteau sur des malades, et cette condition est nécessaire pour permettre de dompter le mal avec sûreté...

« En ai-je forgé!... » s'écriait-il, après un silence. Et, taciturne d'ordinaire, il riait.

« Je crois bien avoir tenu sous mon marteau au moins une centaine de ventres... Nous guérissons les enfants surtout, mais notre traitement s'adresse également aux grandes personnes. Je me souviens d'avoir sauvé autrefois une femme âgée, très malade, perdue même, disaient les médecins.

« Si vous saviez comme elles venaient à mon enclume, les femmes! Celles qui étaient enceintes se préparaient des couches faciles en se faisant forger à chaque nouvelle lune. Aujourd'hui presque toutes se passent de mes services, mais elles souffrent davantage, et voilà tout... Tant pis pour elles.

« N'est-ce pas que c'est effrayant à voir? Et le cri? Ah!... le cri! il est pour beaucoup dans la réussite. Il le faut jeter tout à coup, en même temps que le marteau s'abaisse, et

1. *Suite. Voyez p.* 505.

terrible comme un rugissement... Vous avez entendu hier au soir !... Et la mère qui pleurait ! Bien peu restent tranquilles lorsqu'on martèle leur enfant ; elles savent bien qu'on ne va pas le tuer, parbleu, mais, que voulez-vous? elles ont les nerfs sensibles, c'est plus fort qu'elles... »

Et comme je m'informais des conditions accessoires du singulier traitement et que j'étais très attentif, il reprenait :

« Le malade doit venir sur l'enclume trois fois de suite, durant trois lunes nouvelles et consécutives. A Saint-Martial, un forgeron fait encore le martelage du ventre tous les premiers vendredis de la nouvelle lune. Moi je suis pour la vieille méthode, pour le nombre trois, dont le pouvoir est grand, ont toujours dit nos anciens.

« Nous ne montrons pas nos secrets à tout le monde ; vous êtes le seul, peut-être, qui, en dehors de la famille, ait assisté à cette opération. Mais nous faisons la différence ; vous étudiez, vous nous voulez du bien. Et puis vous ne vous moquez pas de ces choses comme d'autres feraient, qui ne comprennent rien de rien. »

Telles furent, ce jour-là, les curieuses révélations du forgeron. Elles m'intéressèrent vivement, bien entendu, sans me convaincre.

Quant au metze Pélissier, il traite la fièvre intermittente par d'autres procédés. Et d'abord, un peu avant l'aube, par certaines nuits de lune, il s'en va dans des lieux déserts, faire secrètement les invocations rituelles au firmament et cueillir ensuite les simples, en premier lieu la camomille, puis une herbe sans odeur et sans goût qui prend racine dans les vieux murs, dont je n'ai pu connaître le nom, et enfin la *loupaouto* aux exhalaisons violentes. Il ne fait subir à ces plantes aucune macération ni trituration, simplement il les enveloppe d'un linge fin, en prononçant des formules magiques, et il les applique ainsi sous l'aisselle gauche du malade. Celui-ci tiendra ce paquet contre sa poitrine une nuit entière, on verra son visage s'empourprer, il sera pris d'un fort mal de tête, car, avant de guérir, le traitement aggrave les symptômes.

Cette médication serait, d'après lui, le spécifique des fièvres tierces ; les autres fièvres intermittentes demeurent rebelles à ce moyen.

Mme Broussolle, maîtresse d'hôtel à Gimel, m'a conté qu'étant sujette, dans sa jeunesse, à de graves accès de fièvre, sa famille essaya sans succès de tous les traitements. On alla même jusqu'en Auvergne chercher pour elle le remède du sieur Gaffard, d'Aurillac, lequel passait pour un fébrifuge souverain. Mais il resta sans effet comme le reste. En fin de compte les médecins avaient abandonné la malade. Force fut de recourir au sorcier, qui fit l'application du traditionnel bouquet de simples. La jeune femme en fut très éprouvée, la migraine la prit, dit-elle, puis le délire; on crut qu'elle allait passer. Le metze avait combiné une dose trop forte pour son tempérament; il enleva une partie des herbes et le mal fut enrayé aussitôt sans trop grande secousse.

Un Gimellois me disait un jour : « Un de mes parents avait pris des fièvres très mauvaises, on l'entendait trembler le soir depuis le chemin, en passant devant sa maison. Mon père appela Marcelou Tièse, du village du Breuil, mort il y a dix ans, qui avait la réputation d'enlever les fièvres « par secret », et il lui dit : « Guéris-le, il est vieux, pauvre et dans l'impossibilité de gagner sa vie ». Marcelou composa un *brivé* qu'il lui mit dans le creux de l'estomac et la fièvre eut tôt disparu. Qu'y avait-il dans ce brivé qui le brûlait comme un fer rouge ? Je ne l'ai jamais su, car nous n'ouvrons jamais le brivé, on le rend au metze ou on le met au feu *sans le regarder se consumer*. Il serait dangereux de faire autrement. »

Le brivé c'est le talisman, l'amulette. Tous les peuples, depuis les origines, y ont eu foi. Ce sont le plus souvent, aujourd'hui, des invocations sacrées mêlées d'appels diaboliques, des mots bizarres, incompréhensibles, des fragments de quelque vieux grimoire. Ailleurs il renferme simplement des phrases saintes, données sans doute par un prêtre.

Tel est le brivé suivant qui combat l'helminthiase ; je le tiens du docteur Graille, de Corrèze :

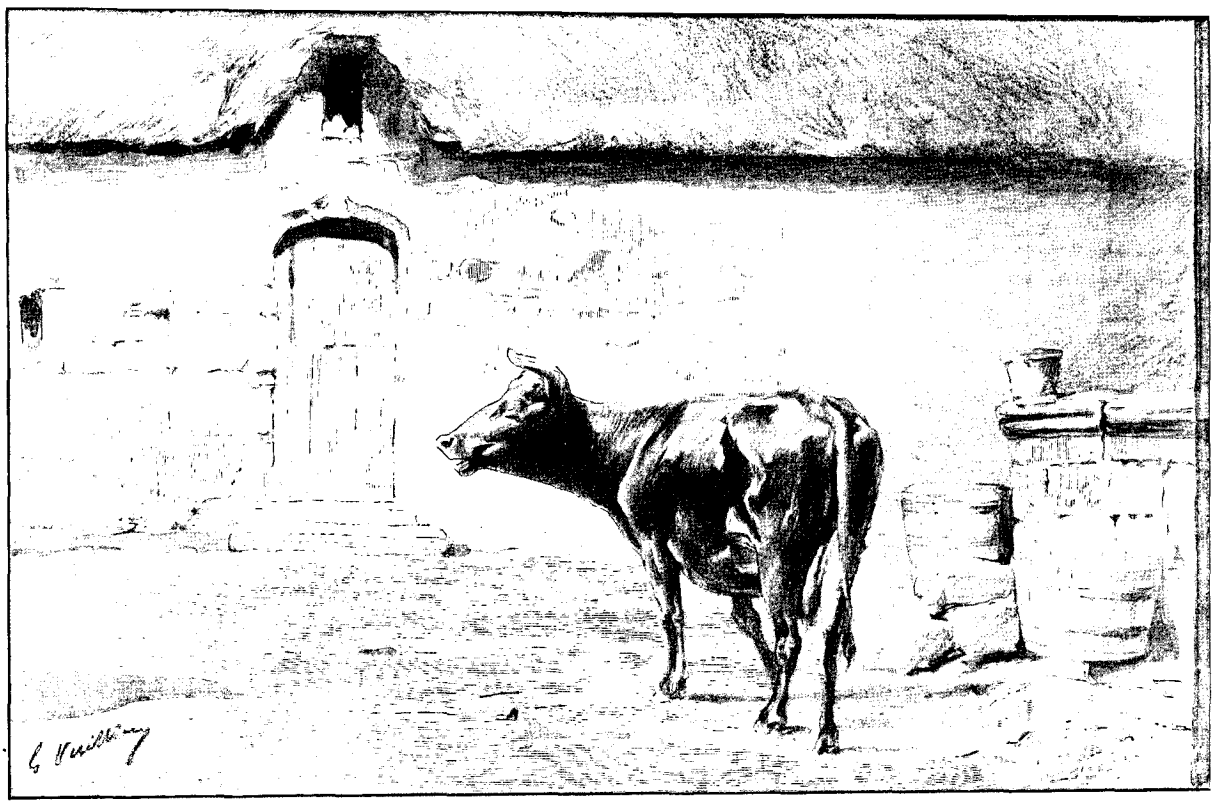
Sanctus ✝ *homo Job* ✝ *libera a verminibus* (ici on met le nom de l'enfant) *in nomine Patris* ✝ *et Filii* ✝ *et Spiritus sancti* ✝ *amen* ✝.

Ce billet, soigneusement plié, est attaché au cou du petit malade. Lorsqu'il est guéri il faut bien se garder de l'ouvrir, sans quoi les vers reviendraient.

En présence de ces thérapeutiques bizarres toujours entourées de mystère et dont il est difficile pour nous de contrôler les effets ultérieurs, on est tenu, en faisant toutes réserves, de s'en rapporter aux dires des malades et des magiciens.

En Corrèze, la foi est grande. J'ai pu constater que des gens au-dessus du commun qui, par hasard, ont émis des doutes ou qui ont nié ces faits lorsque je les interrogeais, n'obéissaient qu'à un sentiment de respect humain et au désir de cacher ces pratiques, de peur de les voir tourner en dérision. Souvent, au début d'une conversation, on a devant moi haussé les épaules, et, peu à peu, me voyant vivement intéressé à ces choses, et peut-être me prenant pour un adepte, on s'est abandonné.

D'autres, mais bien rares, avaient le courage de leurs opinions. Le regretté docteur Valette, de Tulle, esprit très ouvert et très sceptique, m'avait répété maintes fois : « On dira tout ce que l'on voudra, ces gens-là guérissent alors que, traitant le même cas, souvent nous échouons. » Si je n'étais tenu à la plus grande



LE BEUGLEMENT LAMENTABLE (PAGE 521).

discrétion, je citerais le témoignage de plusieurs médecins et de plusieurs prêtres qui m'ont affirmé avoir vu se produire, par l'intervention des metzes, des cures inespérées.

Pour ma part je ne me suis point trouvé encore en présence de faits qui aient pu complètement me convaincre. Je rappellerai toutefois qu'on traite aujourd'hui certains malades en les soumettant aux trépidations de wagons ou aux heurts d'un fiacre sur les pavés. Ce procédé n'offre pas la mise en scène farouche du metze corrézien « forgeant la rate » et secouant son malade par les vibrations de l'enclume frappée avec violence, mais il est tout aussi bizarre en apparence.

Les Chinois, il y a deux mille ans, utilisaient déjà en médecine les vibrations nerveuses. Remarquons-le, nous avons rencontré des Mongols dans la Corrèze. Leurs ancêtres ne furent-ils pas les initiateurs des forgerons limousins? Qui sait! De nos jours on emploie un peu partout le « tapotage » et surtout la vibration avec les doigts. Ce mode a été en grande faveur en Suède au commencement de ce siècle. Mais la méthode a progressé depuis, on a imaginé des appareils produisant mécaniquement une trépidation locale qui retentit sur l'organisme. M. le docteur Soquet, de Nantes, obtient des améliorations rapides et durables, et quelquefois la guérison, par l'influence vibratoire.

On pourrait se demander, en rapprochant le procédé des metzes limousins de ce qui précède, si, en dehors de la vibration produite par le marteau, le contact du fer de l'enclume n'apporte pas lui-même un élément inconnu dans le traitement et, allant plus loin encore, si le fer en vibration n'acquiert pas des vertus médicales. Il resterait à examiner, enfin, si l'ébranlement nerveux produit par la frayeur n'est pas suffisant pour couper les accès de fièvre. J'ai entendu citer, en Algérie, des cas de guérison survenus à la suite de l'émotion causée par un accident. Je me borne à appeler l'attention sur ces différents points, car ces considérations développées seraient étrangères à notre compétence.

Nous trouvons-nous en présence d'une thérapeutique rationnelle en dépit de sa bizarrerie et de son apparence empirique? Il le semblerait. Quoi qu'il en soit, cette thérapeutique se distingue vivement des superstitions ou des pratiques incohérentes qui persistent un peu partout.

Les médications superstitieuses sont innombrables en Limousin, elles pourraient faire à elles seules l'objet d'une étude spéciale. J'en signalerai quelques-unes seulement. Pour traiter les enfants atteints du carreau, par exemple, on tord en corde, tout en le recourbant en forme de cercle, un lien fait de branches d'églantier dont on a préalablement enlevé les épines.

Durant neuf jours et neuf fois par jour le malade doit passer dans ce cerceau!...

Un autre moyen consiste à faire frotter le ventre du petit malade par un enfant posthume!

Cependant, de loin en loin, on constate certaines pratiques très logiques malgré leur étrangeté. La nuit, par exemple, après un décès, on peut voir par la montagne un feu allumé en dehors des habitations : c'est la paillasse d'un mort livrée aux flammes. Cette coutume naïve semble révéler une connaissance intuitive des moyens d'échapper à la contagion.

Il est à remarquer que pour tout ce qui touche au traitement des maladies on emploie le nombre 3 et ses multiples. Le nombre 3 signifie Dieu dans toutes les religions. En occultisme il symbolise l'âme, l'esprit et le corps, c'est le nombre parfait.

Quant aux divers traitements des malades et des animaux, sur lesquels nous aurons à nous étendre par la suite, ils sont aussi singuliers que variés. Maintes fois j'ai vu des vaches chargées de colliers de feuilles de pervenche dans le but de les guérir des maux d'yeux dont elles étaient atteintes.

Au moyen âge les esprits étaient en proie à de tout aussi étranges aberrations. Le *Sanctus* était une panacée. L'un, pour guérir sa colique ou un mal d'estomac, ramassait par terre du buis bénit pendant le *Sanctus*; l'autre, pour se préserver de la morsure des chiens enragés, tenait la bouche ouverte, tant que durait cette prière, à la messe des morts. Le *Sanctus* porté sur soi dans un sachet rendait la pêche favorable et faisait même retrouver les objets perdus.

Pour en revenir au traitement de la fièvre en Limousin, il est un procédé qui appelle la réflexion, car il se rattache directement à la transplantation des maladies.

Boudrie, meunier du Gaud, à Gimel, était réputé pour ses pouvoirs occultes; il obtenait, disait-on, des cures merveilleuses. On lui amena un jour un homme au visage amaigri.

« Tu as une bien mauvaise fièvre, lui dit Boudrie, après l'avoir considéré.

— Oh! oui, dit l'autre tout pâle et frissonnant ; si vous pouviez me guérir!

— Eh bien, suis-moi! »

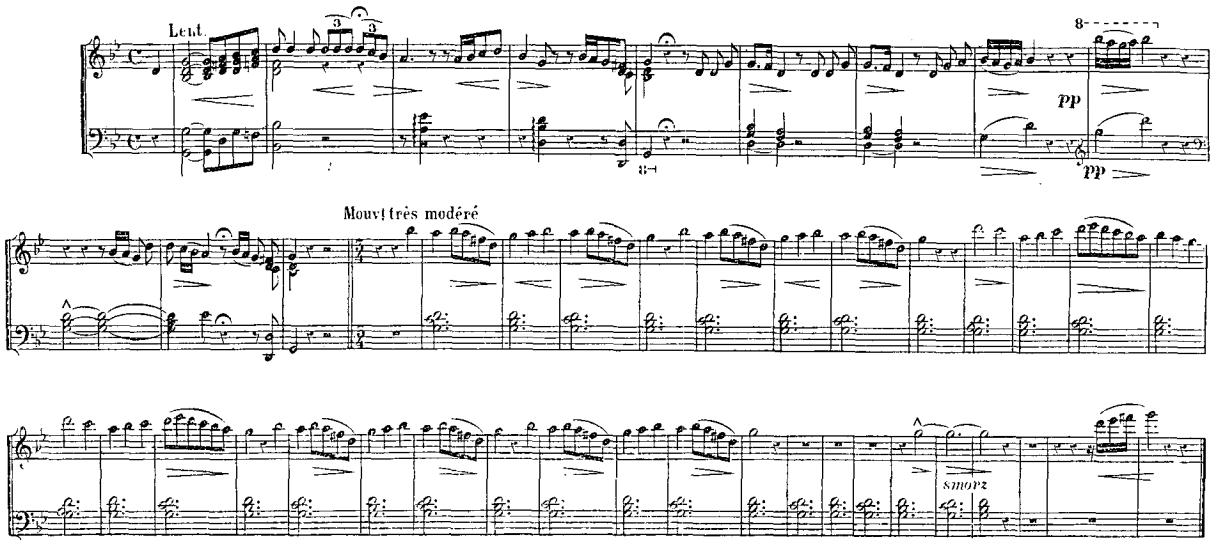
Ils gravirent la pente, car le moulin, en ruine aujourd'hui, était au fond d'un ravin sur le bord du torrent. Arrivés à mi-côte, le metze s'arrêta :

« Regarde, dit-il, ce chêne, il va trembler comme toi et mourir, tandis que tu guériras. »

« Et, me disait un témoin oculaire, — qui prétendait du moins avoir assisté à cette scène, — devant nous l'arbre se prit à trembler dans toutes ses feuilles, dans toutes ses branches, le tronc lui-même était secoué



LE CHÂTEAU DE PEBEYRE (PAGE 526).



« L'ÂME DE LA LANDE », AIR CHANTÉ PAR LES BERGERS CORRÉZIENS (PAGE 525).

comme si un grand vent eût soufflé. Les feuilles frémissantes jaunissaient à vue d'œil et tombaient. Le lendemain l'arbre était mort et le malade peu à peu renaissait. Il guérit... »

Souvent le sorcier prend au malade sa fièvre, dont il se débarrasse ensuite lui-même en la donnant soit à un arbre, soit à un buisson. Cette transplantation est fréquemment pratiquée.

La transplantation des maladies est également pratiquée en Sicile d'une façon plus directe encore.

Dans la nuit de l'Ascension, à minuit précis, le goitreux mord l'écorce d'un pêcher. Ainsi, dit-on, la salive se mêle à la sève de l'arbre, dont les feuilles ne tardent pas à se flétrir et à se dessécher à mesure que le malade recouvre la santé. De même, dans la nuit du 12 au 13 janvier, pour la fête de sainte Lucie, les gens atteints de maux d'yeux mordent l'écorce du grenadier dans la persuasion qu'ils vont guérir.

Parfois, en Limousin, au hasard d'un défrichement ou par suite de toute autre circonstance, on découvre un petit paquet de linges soigneusement dissimulé dans le fourré d'une haie d'aubépine. Ce linge a essuyé les plaies d'un paysan qui a voulu ainsi cacher son mal, ou plutôt qui a voulu s'en débarrasser au détriment de l'arbuste. On ne doit jamais toucher à ces chiffons maculés, sinon, d'après la croyance populaire, les plaies du malade, qui a recouvré la santé par ce moyen, ne tarderaient pas à se rouvrir.

La transplantation des maladies, c'est-à-dire leur guérison par communication aux bêtes, aux arbres ou aux plantes, n'est pas chose nouvelle. Le colonel de Rochas, dont la compétence est si grande pour tout ce qui a trait à l'occultisme scientifique, consacre à cette méthode un chapitre des plus curieux dans son troublant ouvrage : *l'Extériorisation de la sensibilité.*

*
* *

Nous avions repris les veillées, que des pluies diluviennes avaient interrompues, et chaque soir nous nous retrouvions devant la flamme claire du foyer.

Ces jours d'automne se seraient écoulés pour moi sans le plus petit incident, si je n'avais été inquiété, durant quelque temps, par un mugissement lamentable qui, jour et nuit, emplissait la vallée.

Ce n'était pas le mugissement ordinaire des bœufs, mais un beuglement plaintif, prolongé, entrecoupé de pauses d'une implacable régularité qui, après m'avoir troublé d'abord, devint à la longue une obsession.

J'y échappais dans la journée en m'enfonçant dans le ravin, où la rumeur des cascades dominait tous les bruits.

Vers le soir, lorsque je remontais, le soleil livide vacillait à l'horizon dans un chaos de brumes et l'ombre noyait les profondeurs. A mesure que je gravissais la pente, le fracas des eaux s'affaiblissait pour se transformer en une rumeur monotone, tandis que la vache inquiète continuait dans le soir à jeter, par intervalles, son beuglement de douleur.

Et j'allais, attristé, dans la solitude des bois.

La nuit venue, les portes closes, nous entendions toujours la même plainte qui passait dans le vent...

« Pauvre bête, disaient mes hommes, elle a du mal à s'habituer. Il en est comme nous de plus sensibles les unes que les autres ! Ça lui passera avec un peu de temps. »

C'était une vache qu'on venait de séparer de son veau et qui, inconsolable, jour et nuit le réclamait.

J'allai la visiter à son étable. Son mufle me parut flasque, décoloré, et sa bonne grosse tête exprimait la

*

douleur. Je caressai de la main la pauvre bête. Comme elle ne mangeait plus guère, je lui portai de temps en temps des bottes d'herbe fraîche. Elle se résigna et se tut enfin...

Nous nous trouvions réunis, un soir à nuit close, lorsque le beuglement de douleur dont j'ai parlé de nouveau se fit entendre. Je priai mes hommes de se renseigner. La lune, par instants, perçait les nuages, le vent était froid. A travers les vitres j'apercevais leurs silhouettes : ils se dirigeaient vers une maison voisine. Bientôt ils furent de retour. Ils me racontèrent que, devant la porte, une vache, qui avait quitté son étable, beuglait. Les maîtres étaient venus la chercher, elle avait résisté, et c'est à grand'peine qu'ils avaient pu l'emmener. Après s'être frotté les mains et secoués comme pour chasser les frissons, ils se regardèrent d'un air entendu, sans mot dire. Fidèle à mon principe d'éviter l'interrogation auprès des paysans, je me privai d'insister.



C'EST LA PAILLASSE D'UN MORT LIVRÉE AUX FLAMMES... (PAGE 520)

Le lendemain, au matin, la bête beuglait encore devant la maison.

Difficilement elle reprit le chemin de l'étable. Là, brisant ses liens, elle s'échappait. Au pâturage, elle sautait par-dessus les haies et s'enfuyait pour reprendre obstinément le chemin de cette demeure.

Comment je connus le motif attribué à cette persistante volonté de la bête, je ne saurais le confier. Comment elle fut délivrée, comment son lait qui s'était tari lui fut rendu, tout ceci est un ténébreux sortilège dont j'ai pu suivre les phases. Et d'abord un prêtre fut appelé pour bénir l'étable : il célébra plusieurs messes, mais ces moyens furent sans effet, la vache toujours lamentablement beuglait, son veau dépérissait, la maison était dans la tristesse. Une femme du voisinage, passant pour s'adonner à la sorcellerie, avait, me fut-il raconté, tari le lait de la bête à l'aide de sortilèges.

Il fallut recourir au pouvoir du sorcier pour combattre l'incantation première. Voici comment :

Celui-ci se fait raconter toutes les circonstances qui ont accompagné le maléfice, puis, après s'être recueilli, après avoir invoqué on ne sait quels saints ou quels démons, ou saints ou démons à la fois, il assied



L'ENVOÛTEMENT PAR L'IMAGE REFLÉTÉE.

la femme qui est venue l'invoquer devant un seau d'eau et place dans sa main un couteau à large lame grand ouvert. Puis d'une voix sourde :

« Regarde ! dans le clapotement, ne vois-tu rien ? »

Elle regarde, ses yeux s'agrandissent, pleins de lueurs.

« Je vois, dit-elle, des choses qui tournent, on dirait des yeux méchants qui passent, noyés dans l'eau.

— Regarde encore, dit le sorcier, et son doigt pointe vers l'eau qui remue...

— Rien encore... »

Subitement elle pousse un cri, elle voit : « La voilà ! c'est bien elle, la mauvaise ! Ah !...

— Frappe donc », clame le sorcier.

La lame plonge comme l'éclair dans l'image qui s'évanouit.

Quel est ce mystère ? Est-il dû à la suggestion qui appelle dans le seau magique le visage d'une personne soupçonnée? On dit que le sorcier réussit lorsque l'eau bénite a été impuissante, que le lait revient à partir de ce moment au pis de la vache.

On dit aussi que la lame du couteau s'est enfoncée dans la prunelle de l'image et que la personne ainsi évoquée a subi cette action réflexe dans son œil même, qui parfois est sérieusement atteint. Quoi qu'il en soit nous pouvons constater à tout instant que les borgnes excitent la méfiance en Limousin ; ils sont réputés enclins à s'emparer facilement et sans aucun scrupule du bien d'autrui.

Il fut toujours prêté à l'eau des pouvoirs occultes. Au moyen âge, les jeunes filles découvraient dans l'eau tirée du puits et remuée avec la main l'image de celui auquel elles devaient s'unir.

Nous venons de voir l'envoûtement par le reflet. Nous avons encore en ce pays, comme en bien d'autres, l'envoûtement, plus connu, par le cœur de bœuf.

En voici un exemple que je tiens d'un vieux prêtre on ne peut mieux informé sur l'occultisme en Limousin. Un jeune homme des environs de Favars voulait épouser une fille qu'il aimait. La famille de cette dernière, ayant de graves motifs pour s'y opposer, finit par empêcher même toute entrevue entre les deux amoureux. La jeune fille alors lentement dépérit, et finalement fut atteinte de consomption. Comme un dénouement fatal semblait proche, sa mère se résolut à consulter un sorcier du voisinage, et celui-ci ne vit d'autre moyen pour conjurer la mort imminente que de faire disparaître le jeune homme, cause de tout le mal. Un cœur de bœuf, palpitant encore, fut placé dans un vase, et chaque jour la mère, à l'aide d'épingles, le piquait avec acharnement. Y eut-il simple coïncidence ? à partir de ce jour le jeune homme, jusqu'alors en bonne santé, tomba malade et son état alla s'aggravant à mesure que le cœur se putréfiait. Il mourut et la jeune fille peu à peu revint à la santé. « Le prêtre connut trop tard les détails de l'envoûtement pour l'empêcher », me dit-il.



LE COLLIER DE PERVENCHES POUR GUÉRIR LA BÊTE DES MAUX D'YEUX.

... Ainsi l'automne s'écoulait pour moi au milieu de problèmes troublants ou de faits pervers dont la recherche inquiétante m'occupait depuis plusieurs années.

Les arbres lentement se dépouillaient, les feuilles tourbillonnaient au vent froid qui annonce l'hiver. Durant les courtes heures du jour, souvent j'allais m'asseoir sur les rochers qui dominent les gouffres, au fond desquels les eaux écument et bondissent; l'éternelle rumeur m'invitait au rêve; sous mes yeux les précipices s'ouvraient avec leurs pentes boisées, hérissées de roches âpres, jusqu'au lointain où vaguement, dans la brume, les montagnes s'estompaient. Çà et là quelques échappées de soleil allumaient comme des incendies subits dans la pourpre des bois, tandis qu'aux branches convulsées des grands châtaigniers voisins quelques feuilles restaient, gouttes d'or tremblant sur des abîmes.

Un ami, M. de Pebeyre, resta auprès de moi tout un soir au-dessus de ces gouffres, devant ces fonds

noyés d'outremer où le soleil faisait scintiller des richesses. Nous parlions des grands mystères qui nous environnent, de cette vie des choses à laquelle nous prêtons à peine une attention distraite, des souffrances et des joies d'êtres que nous croyons inférieurs.

Il me disait : « La science ordinaire, d'accord avec la philosophie positive, s'en tient aux faits palpables que les mathématiques déterminent, que la cornue dégage, que les balances pèsent ; elle repousse les phénomènes qui échappent à ses analyses matérielles et à sa froide logique. Et pourtant qui nous expliquera tant de choses qui déconcertent ! On sourit... L'absurde d'aujourd'hui ne sera-t-il pas, comme toujours, la vérité de demain !



UN DE MES CONTEURS DU SOIR.

« Pour moi, les étonnantes expériences de M. de Rochas, et la psychologie de l'Inde, si peu connue, m'ont déjà expliqué bien des mystères dont vous poursuivez l'étude en nos montagnes.

« Venez me voir, je vous mettrai en présence d'un des plus curieux types du pays. Comme d'autres metzes il sait arrêter les hémorragies et charmer le feu, mais de plus qu'eux il passe pour avoir le privilège de gouverner le loup, de le rendre inoffensif. Dira-t-il son secret ? J'en doute, mais nous tenterons de le lui arracher. »

Le soir tombait, nous reprenions le chemin des hauteurs, lorsque, près de l'étang de Caux, aux rives désertes, l'harmonie frêle qui de loin en loin venait comme un écho bruire à mon oreille sembla s'exhaler de la lande.

« Écoutez, lui dis-je, n'entendez-vous pas ces accords ?...

— J'entends, j'entends... la voix est lointaine... c'est le chant du berger. »

Nous nous étions recueillis.

Lorsque la note mélancolique se fut éteinte dans le silence du soir, M. de Pebeyre m'expliqua :

« Cette harmonie qui vous ravit, c'est l'âme de la lande. Vainement j'ai interrogé les pâtres pour en connaître les paroles, tous sont restés muets ou se sont dérobés à mes questions.

« Mais à l'entendre, par hasard, dissimulé dans l'épaisseur d'un bois, lorsqu'il passait dans la clairière, avec le troupeau, j'ai pu à la longue en noter la phrase musicale. Son origine ? Je l'ignore. Un mystère l'enveloppe, on croirait surprendre le chant sacré du berger augural... Certes celui-là fut un artiste, une minute seulement peut-être, qui trouva cette phrase musicale toute de langueur, ni chanson ni bourrée.

On la dirait, n'est-ce pas, émanée de là-bas, des pays d'orient par une nuit bleue... Les solitudes des monts et les déserts de sable exhalent une poésie pareille. »

Quelques jours après j'étais au château de Pebeyre et le châtelain ami, artiste et lettré, me remettait, ornée d'une faveur couleur de bruyère, l'*Ame de la lande*, dont il avait composé l'accompagnement.

Le château de Pebeyre est dans une situation magnifique. De la terrasse, l'œil repose sur des pelouses où dorment des pièces d'eau qui reflètent le vol des nuées, et, à travers des massifs d'arbres centenaires, de larges avenues s'ouvrent sur les monts d'Auvergne.

Pebeyre est célèbre par la beauté et la proportion de ses futaies. Mais la merveille est le sapin géant.

Il se pourrait que cet arbre fût, par son ensemble, le plus beau de France. Il mesure en hauteur 45 mètres, de circonférence près de 5, à 1 mètre du sol. Son volume a été évalué à 32 mètres cubes. Son âge? 217 années. Son voisin, ou plutôt son frère, un peu moins élevé, brisé par l'orage voici une douzaine d'années, marquait, à la section faite par la scie, le nombre de 217 lignes concentriques. C'est un *abies pectinata* à feuillage noir. Il croît encore.

Chaque printemps sa cime devient le théâtre de rudes combats entre faucons et corbeaux se disputant cet emplacement de choix pour leurs nids. Les corbeaux sont presque toujours vainqueurs. Pendant les forts vents, les nids éprouvent un balancement de 5 à 6 mètres, comme s'ils étaient placés à la pointe du grand mât d'un navire pendant la tempête.

Près du sapin géant s'allonge une superbe allée d'ifs trois fois séculaires.

Je n'aurai garde d'oublier les hêtres antiques qui sont une des gloires de Pebeyre. Ils appellent d'ailleurs un touchant récit qui n'est point une simple légende. A leur sommet on voyait autrefois des nids de hérons que la majesté des arbres attirait et que retenaient les nombreux et immenses étangs aux bords ornés de bouleaux qui dorment dans les bruyères du voisinage. Là ils trouvaient une abondante pâture, le silence et la sécurité. Sous la Terreur, le propriétaire étant émigré, les paysans fusillèrent les pauvres oiseaux et crevèrent les étangs. Pour les hérons c'était l'exil.

Mais ils ont gardé la mémoire plus que les hommes. A chaque fin d'automne, ils reviennent en bande, eux-mêmes (et qui sait jusqu'à quel âge vit le héron), leurs fils, leurs petits-fils, s'arrêtent en tournoyant pendant quelques minutes dans les airs, au-dessus des grands hêtres. Ils viennent saluer le berceau de la famille, puis, après avoir rempli le pieux devoir, l'aïeul ou le père se met à la tête... chacun prend sa place, et, sur un signal, la troupe file... et disparaît.



L'ENVOÛTEMENT PAR LE CŒUR DE BOEUF.

« Les chers oiseaux ! On leur envoie de la main un cordial salut, me disait mon hôte. Ils sont les vieux et fidèles amis de la maison. Ne donnent-ils pas ainsi un bon enseignement et comme une leçon aux hommes? »

Cette fois j'étais venu à Pebeyre pour voir le fameux meneur de loups dont mon hôte m'avait parlé. Une après-midi il se présenta à l'improviste sur la terrasse du château. C'était un homme trapu, portant la blouse et coiffé du chapeau auvergnat. Sa face était épaisse et large, ses petits yeux vifs, fuyants, inquiets, roulaient des éclairs dans l'ombre des sourcils.

C'était bien là l'errant de la lande, le familier des gorges désertes où le Doustre, en sa course impétueuse, se heurte aux blocs de granit. Il correspondait bien au type légendaire qui gouverne les bêtes démones et exerce l'antinagualisme. On sait que la croyance au « nagualisme », ce pacte étrange conclu entre l'homme et l'animal, est commun à bien des peuples qui n'ont jamais eu entre eux aucun contact.

Au moyen âge, dit-on, l'antinagualisme s'exerçait communément. On pouvait défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte si on avait prononcé pendant cinq jours de suite la fameuse oraison du loup :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité, je te garde. Va droit, bête grise, à gris gripeux, va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. *Vade retro, o Satanas!* »

Le nagualisme était connu dans l'antiquité.

Notre homme possède, dit-on, un grand empire sur le loup. Par ses exorcismes ou ses incantations il l'écarte des troupeaux, il « l'enclavèle », selon l'expression limousine. A sa présence le loup s'enfuit, la gueule béante, dans l'impossibilité de mordre; sa cruauté resterait ainsi paralysée jusqu'au moment où il a traversé un cours d'eau.



LE MENEUR DE LOUPS.

On raconte très sérieusement qu'un propriétaire de la commune de Laroche, près Feyt, canton d'Eygurande, village de Tremouline, n'eut jamais de moutons dévorés par suite de la précaution qu'il prenait de faire « enclaver » le loup. Les troupeaux du voisinage furent au contraire constamment décimés.

Comme il est d'usage en ce pays, aussi bien que sur tout le plateau de Millevache, de laisser au berger la tenue d'une ou de plusieurs bêtes à laine avec celles du maître, il arriva qu'une jeune bergère, nouvellement louée, adjoignit au troupeau une brebis qui lui appartenait. La brebis fut dévorée le jour même, le propriétaire ayant négligé de prévenir le meneur de loups.

On a vu, dit-on encore, ces fauves traverser les troupeaux sans faire de victimes, mais dans ce cas les bêtes appartenaient à des sorciers. Ces faits sont racontés avec la plus grande conviction dans toute la région montagneuse et boisée de la Corrèze.

L'homme donc était près de nous, sur la terrasse du château. Nous étions à l'écart, à l'ombre. La tête obscure du sorcier se détachait sur des nuages éclatants qui au loin rampaient dans les contreforts des monts d'Auvergne. Il paraissait inquiet, regardant de tous côtés à la dérobée, comme s'il eût redouté un danger. Mon hôte lui expliqua que j'avais entendu parler de sa puissance et que je désirais faire son portrait. Il parut flatté et se prêta de bonne grâce à notre désir. Tandis qu'il posait, étrange, les yeux dans les nuées, M. de Pebeyre, très adroitement, amena la conversation sur les loups.

« On dit que vous le gouvernez à votre guise, dit-il en s'adressant au sorcier; pourtant je sais qu'en votre présence le loup dévora un jour une brebis! C'est bien que vous n'y pouviez guère...

— Oui, dit l'homme, c'est vrai, un soir j'étais là-bas vers le Doustre, avec ma pauvre défunte, il faisait un temps noir... le vent soufflait... le troupeau s'était écarté, la bête sortit du bois et se jeta sur la plus belle brebis. Je l'avais appelé... le maître m'avait fait du mal, je voulais me venger.

— Mais, dites, l'avez-vous mangée, cette brebis?... »

Il se recula effaré :

« Vous croyez donc, monsieur, que nous voulons prendre la rage du loup, le mal de mordre!... »

On a horreur de la bête touchée par le fauve, vivante ou morte, en Corrèze.

« Mais comment pouvez-vous gouverner ainsi le loup, souvent même sans le voir?...

— Oh! monsieur, voici longtemps que je ne le gouverne plus; ces bêtes deviennent rares. Autrefois, elles arrivaient jusqu'à Laroche-Canillac, elles quittaient les forêts et traversaient le Doustre au bas de la ville et erraient par les rues en hurlant. J'ai vu souvent la nuit reluire leurs yeux rouges comme les charbons du feu... personne n'osait sortir. Il y a des années de cela, j'ai oublié le secret, il faudrait du temps pour se souvenir... oh! oui... du temps!... du temps!... »

L'homme était de nouveau pris d'inquiétude, il cherchait évidemment un prétexte pour se retirer. M. de Pebeyre insistait :

« Je sais que debout sur un rocher vous étendez les bras, vous prononcez des paroles magiques; mais que dites-vous?...

— On dit : *tapa minaou,* diable te gare, laisse la bête, elle n'appartient ni à toi ni à moi, mais elle appartient...

— Et puis?

— J'ai oublié... ce sont de mauvaises affaires. »

Il tremblait.

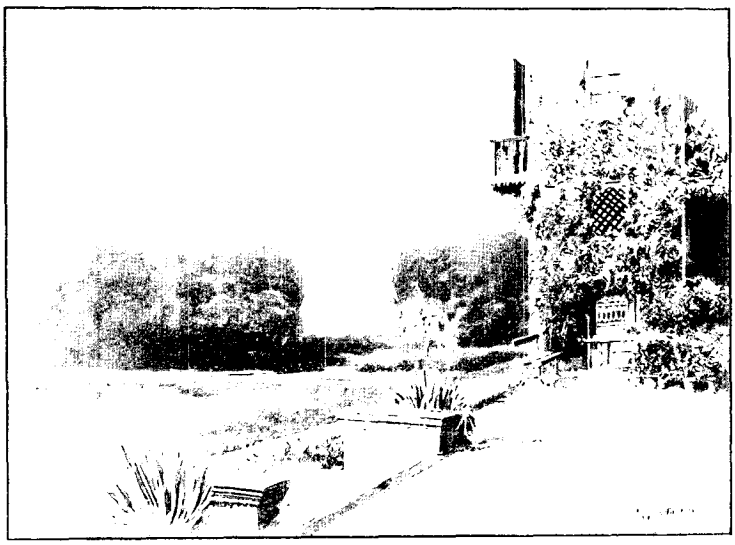
« Vous pouvez tout dire, n'ayez crainte. » Et il lui glissait un chapelet dans les doigts...

L'homme se leva frissonnant, son visage était plein d'épouvante.

« Je vous dis que ce sont des choses diaboliques, fit-il d'une voix sourde, que Dieu me pardonne... »

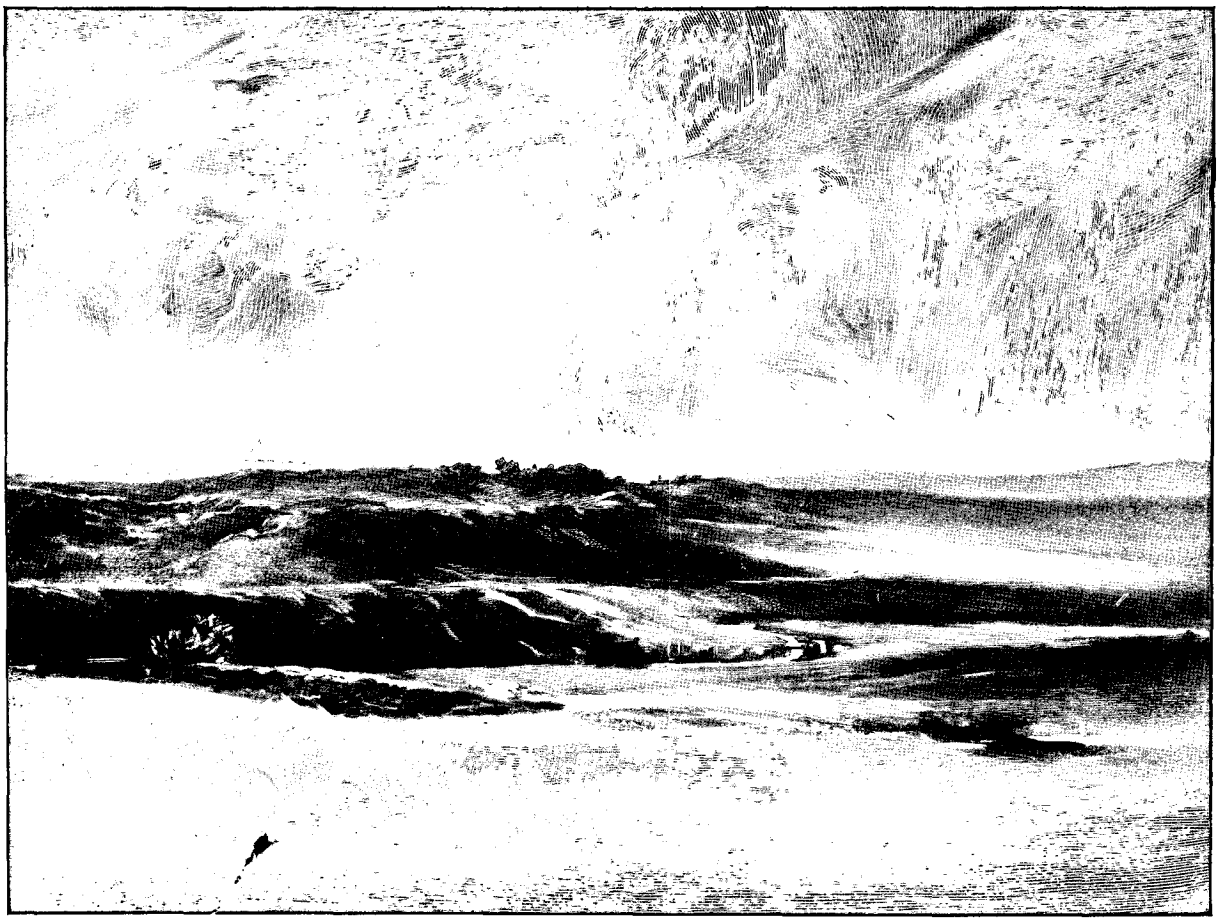
Et brusquement il nous quitta.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.



TERRASSE DU CHÂTEAU DE PEBEYRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE PLATEAU DE MILLEVACHE (PAGE 530).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

III

Sur les hauteurs. — Les fontaines sacrées. — Fournols. — Au plateau de Millevache. — Bergers et fantômes. — Une nuit chez un sorcier. — L'arrêt des hémorragies. — Les charmeurs du feu. — La « naudze ». — Favars. — A la fontaine sacrée de Saint-Paul.



QUELQUE TOUR A POIVRIÈRE...

Pour compléter mon étude sur les magiciens et les sorciers, il était utile de visiter, dans la haute Corrèze, la région des Monédières, où la sorcellerie s'est perpétuée plus qu'ailleurs peut-être, et de s'y rendre avant la fin de l'automne, car l'arrière-saison, là-haut, est rude. C'est un pays aux rares beaux jours.

Un matin donc, à l'aube, je quittai le bas Limousin, ses bois, ses profondes gorges où murmurent les ruisseaux, où grondent les torrents. En arrivant sur le plateau intermédiaire, déjà le paysage était transformé, les étangs ne sommeillaient plus sous les chênes : ils s'étalaient dans la bruyère, froids et clairs, tels que des plaques d'étain. A perte de vue, les champs de Brach, où des seigles verdissaient à peine, où pointait quelque tour à poivrière d'un autre âge, montraient leur stérilité. Puis des crêtes trapues au loin se soulevaient, hérissées de pins, telles que de sombres armées éparses dans le crépuscule. A regarder longtemps le ciel plein de nuées balayées par le vent, les troupes obscures semblaient se mettre en marche sur les pentes pelées.

En des parties abritées, le paysage était calme et comme résigné en sa tristesse. Les bouleaux laissaient traîner dans les ajoncs leurs chevelures éplorées, et des bergers immobiles profilaient leur silhouette austère sur un chaos de nuages qui lentement roulaient sur les versants.

1. *Suite. Voyez p.* 505 et 517.

Puis, çà et là des troupeaux paissaient, la dent sur l'herbe, en des pacages maigres rayés de minces canaux aux luisants d'acier. Plus haut, aux approches des sommets, sur des pentes mamelonnées, des vapeurs s'exhalaient des prés et des ruisseaux, elles flottaient en écharpes bleuâtres sur la pourpre des bruyères mortes.

J'étais accompagné dans cette excursion par un érudit, M. J.-B. Champeval, pour lequel les archives du Limousin n'ont plus de secrets ; durant des années, tout à son travail de bénédictin, il s'est confiné dans la mélancolie froide des cures, dans les hautes salles de vieux châteaux emplies de dossiers poudreux. Quelles intéressantes trouvailles on lui doit ! Dans les parchemins armoriés tout le passé s'est évoqué. Devant lui les rudes seigneurs, quittant leurs antiques sépulcres, se sont dressés, hautains et fiers, les moines ont soulevé les dalles de leurs tombeaux et se sont agenouillés dévotement dans les ruines d'abbayes oubliées. Et chacun lui a raconté l'histoire de son temps et confié les secrets de sa vie. Je ne profitai pas longtemps de sa société instructive, il me quitta bientôt pour se livrer à ses recherches accoutumées. Je le retrouvai un jour dans le sévère château de Tarnac, plongé dans des monceaux de vieux parchemins, et je lui dis un adieu qu'il entendit à peine.



L'OBOLE (PAGE 537).

Pour l'instant donc, nous voyagions ensemble et, sur notre route, entre Meymac et Bugeat, il me montrait quelques pierres éparses dans les bruyères ; c'étaient des restes de prieurés dont il me disait le passé de lui seul connu.

Rien à conter sur Bugeat, qui devint notre centre de ralliement sur ces hauteurs.

Dans le voisinage, sur une pente, sourd la fontaine sacrée de Saint-Pardoux, réputée pour guérir les maux d'yeux. C'est tout ce que la petite ville semble offrir d'intéressant.

Nous quittons bientôt Bugeat pour nous diriger vers le plateau de Millevache, à travers une région d'une tristesse infinie. Les déshérités qui vivent dans ces landes ont conservé les rites païens du passé. Car, s'ils s'agenouillent pieusement devant les vieilles croix de pierre tigrées de lichen qui marquent les carrefours, ils adorent aussi les fontaines qui mystérieusement s'échappent du granit. Le pâtre solitaire trempe dévotement ses

lèvres dans l'eau sainte, de bien loin le malade accourt pour y laver ses plaies. Le voyageur religieusement emplit sa gourde et l'emporte dans sa maison pour la préserver des maux futurs. De bien loin les pèlerins s'y donnent rendez-vous. M. Champeval me révélait les origines de ces fontaines. Et alors l'humble source du pauvre pays de Fournols, devant laquelle nous étions arrêtés et qui filtrait sans bruit dans son petit sanctuaire, prenait à mes yeux une singulière grandeur:



LE SORCIER VAUZANGES DIT NOUNÉ (PAGE 534).

« Pour les races primitives, me disait-il, adoratrices des phénomènes naturels, et surtout pour les Gaulois plus encore que pour les autres peuples, l'eau fut trois fois sacrée. Leur vénération pour elle était plus grande que pour le gui et le chêne. L'eau était un don manifeste de la divinité, sa propre émanation, sa demeure permanente. En témoignage de ce culte ils tenaient leurs assemblées sur les ponts.

Strabon nous apprend qu'ils confiaient aux étangs et aux marais leurs fortunes et leurs objets précieux. Un lac sacré voisin de Toulouse fut dépouillé de ses lingots d'or par Cépion, vers l'an 107 avant J.-C. « L'Église, continuait-il, arrivant dans les Gaules, usa d'abord de tempérament et de sagesse. Le Christianisme bénit donc toutes les fontaines, les baptisa du vocable d'un saint, local le plus souvent, au patronage duquel elle les confia ainsi exorcisées, substituant aux statuettes souvent obscènes du paganisme les images pieuses de bois ou de pierre des vierges chrétiennes.

« Il sanctifia, en un mot, ne pouvant les faire cesser, ces pèlerinages séculaires aux sources en y établissant une dévotion opposée, mais analogue.

« Le *sacellum*, contenant la déesse chargée de présider aux eaux, à laquelle nymphe plus ou moins impure le passager, avant de s'abandonner à la nef du fleuve ou au gué du torrent, jetait à la fois son obole et son invocation, ce rustique oratoire abrita donc Notre-Dame ou bien la Madeleine. Celle-ci naturellement, avec sa vie première de belle pécheresse et ses dernières années de retraite pénitente, se prêtait souvent beaucoup mieux que d'autres saints à la substitution insensible d'un culte profane à une dévotion nouvelle. ».

La fontaine sacrée est toute voisine de Fournols. Fournols est un hameau; ses quelques demeures basses

entourent une petite église de pauvre aspect, recouverte en chaume. Ce fut autrefois une abbaye ayant pour prieur un frère de l'ordre du Saint-Sépulcre. L'humble monument, flanqué d'un escalier extérieur donnant accès au clocher et aux combles transformés en grange, s'abrite sous un tilleul au tronc gigantesque. Le tilleul protège en même temps un petit cimetière où s'allongent quelques pierres tombales faites de blocs de granit. Çà et là des croix récentes se dressent à côté des sévères sépultures d'autrefois. Le petit cimetière semble perdu en ce pays d'abandon, si froid! Ces dalles grises, ces tombes sans nom que n'entourent pas les parfums, que n'égayent pas les sourires des fleurs, appellent la tristesse.

Et comme nous demeurions pensifs devant les tombes, des femmes curieusement s'approchèrent de nous. On les questionna sur la fontaine sacrée.

« Le jour de la fête, nous dit l'une d'elles, en septembre, un millier de personnes se réunissent à Fournols. Elles sont accourues du bas pays, de plus loin encore, et c'est une belle fête, je vous assure. Les malades, en grand nombre, viennent faire leurs dévotions à la fontaine. Elle fait tant de miracles!

« Cette année même, Mme de S... nous arriva en mauvais état, on ne l'entendait plus parler, elle était presque muette. Le matin avant d'assister à la messe, elle se rendit à la fontaine sacrée. Au moment de l'élévation, à la surprise de tous, elle se mit à chanter comme les autres, d'une voix claire. Tout le monde a pu l'entendre. On criait au miracle...

« En reconnaissance, la bonne dame fit un don d'argent qui permit de restaurer notre pauvre chapelle presque en ruine.

« Moi qui suis là toute voisine, j'ai vu bien d'autres guérisons miraculeuses produites par la source.

« Voici trois ans, c'était au temps de la moisson, une étrangère vint — nous étions fort pressés... Dame, en notre pays, il faut profiter des beaux jours, car ils sont rares, et même des heures favorables. Cette femme, qui ne s'arrêtait pas de pleurer, portait son enfant mort dans son tablier. Tout le monde quitta le travail malgré la presse et accompagna la pauvre mère à la fontaine sacrée. Bien vite on trempa l'enfant. Aussitôt on vit le sang lui sortir de la bouche et du « cordon de vie » ; il revécut un instant, assez pour nous permettre de le baptiser. La pauvre mère eut au moins cette consolation.



LA CONSULTATION DE LA BRAISE (PAGE 538).

« Nous avions fait nous-mêmes le baptême, il fallait sauver cette petite âme. M. le curé, auquel nous en rendions compte, l'enterra saintement. Le baptême était bon.

« Un matin, au petit jour, nous n'étions pas encore levés, une autre femme frappa fortement à notre porte en criant au secours. La malheureuse avait accouché vers le milieu de la nuit d'un enfant mort, et comme elle avait eu déjà plusieurs mort-nés, et par conséquent privés du baptême, son affolement était grand. Elle se trouvait seule, nous dit-elle, et était partie sans prendre le temps de s'habiller. Après avoir couru les landes une partie de la nuit, par un froid très vif, elle nous arriva, sans chaussures, à demi nue, toute pâle, les cheveux dénoués, portant le petit cadavre dans son tablier.

« Nous plongeâmes de suite l'enfant dans la fontaine. On le vit renaître, il vécut quelques heures. C'était encore une petite âme de sauvée.»

Nous prenons congé des braves femmes et nous poursuivons la route, route triste, monotone, sans lueurs, sous un ciel toujours froid, toujours chargé de menaces. Par moments, la pluie vient fouetter la lande et le vent se prend à hurler. Nous sommes au plateau de Millevache, où l'hiver s'annonce de bonne heure. En arrivant à Saint-Merd-les-Houssines nous grelottions, mais le bon feu de branches de l'auberge nous eut vite réchauffés.

A la faveur d'une éclaircie nous nous acheminons vers la vieille église du pays, humide et sombre. Puis, gravissant une colline, nous errons à travers les ruines de l'antique château de Saint-Merd. Dans les pacages,

au milieu des brumes, se meuvent confusément des fantômes ; ce sont les bergers recouverts de la cape de laine blanche filée par les femmes dans les veillées d'hiver et tissées sur le plateau. La région est si froide, si venteuse, le sol si misérable, le bois si rare, que les habitants des fermes et les bergers se réunissent pour veiller dans les écuries réchauffées par le bétail.



L'INVOCATION DES SAINTS.

Dans les dépendances du château, on voit de très vastes granges voûtées où se tiennent ces sortes de réunions ; elles portent encore des traces de peintures. Que furent-elles autrefois? On l'ignore.

Après cette visite au château ruiné, nous fuyons le plateau de Millevache sous un ciel bas et lourd, par un vent froid, à travers un paysage monotone fait d'une succession de mamelons dénudés couverts de bruyères mortes et d'ajoncs épineux. Et dans le fond du val glacé que nous suivons coule la Vézère chétive, dont la source est voisine, ruisseau désert, rayé çà et là de luisants d'acier, fuyant sur un lit de cailloux fauves en exhalant quelques plaintes.

De loin en loin, sur ses bords, se tordent quelques aulnes rabougris secoués par la bise des hauteurs. Sur les pentes, des bouleaux groupés, mêlant leurs chevelures frissonnantes, se penchent les uns sur les autres, pour se soutenir et s'entr'aider, il semble, comme s'ils redoutaient des dangers. La végétation voudrait vivre sur ce sol qui ne la peut nourrir, elle lutte éperdue contre les vents, le froid et la misère.

Et quels drames traversent à tout instant le ciel ! Poursuites farouches, étreintes des nuées qui roulent d'un bord à l'autre de l'horizon et retombent de toutes parts déchirées, pantelantes.

A la nuit, nous revoyons Bugeat.

Mais on ne peut trop s'attarder, la mauvaise saison approche et la fin de l'automne ici est déjà l'hiver. Il faut hâter nos excursions. M. Champeval m'a quitté pour se rendre à Tarnac.

Je remonte le lendemain dans la carriole qui nous a ramenés de Saint-Merd et me voici, courant encore sous

*

les bourrasques, vers les contreforts des Monédières... Et j'allais, résigné, à travers une région morne, à la froideur mortelle, lorsque le hameau de Chadebech, but de mon voyage, montra sur un mamelon élevé ses quelques chaumières blotties dans un bouquet de hêtres au sombre feuillage.

Des nuées, en écharpes livides, entouraient ce sommet dont la maigre silhouette se profilait par moments sur le ciel déchiré par le vent.

Ainsi m'apparut la demeure du plus célèbre sorcier de la Corrèze.

La réputation de Vauzanges, dit Nouné, s'étend jusque dans les départements voisins. De toutes parts on vient le consulter. L'imagination populaire lui prête des pouvoirs occultes extraordinaires. On affirme que, braconnant un matin, il fut surpris par les gendarmes qui se mirent à ses trousses, et, comme il allait être pris, il se retourna. On ne sait par quel prodige les gendarmes aussitôt s'arrêtèrent net, comme pétrifiés. Mais ce n'est pas tout : le sorcier s'assit sur un tertre, leva la main, et les gendarmes se prirent à danser, tournant sur eux-mêmes, entraînés malgré eux en un mouvement de valse folle. Vauzanges, après les avoir considérés un moment, se leva, remonta sur sa cime voilée de nuées, et vers le soir seulement il redescendit pour les délivrer. Éperdus, haletants, les gendarmes s'en allèrent. Ils atteignirent Bugeat avec beaucoup de peine. Plus jamais ils ne cherchèrent noise au sorcier.

Ces histoires merveilleuses plaisent aux montagnards de la Corrèze, leur authenticité n'est jamais mise en doute. Ils deviennent plus graves encore en parlant des remarquables cures de Vauzanges. Le baron de Tarnac lui-même, dont l'intelligence est haute, m'a montré sa main qu'un fusil en éclatant avait broyée et qui fut rapidement remise en état par le sorcier.

Le curé de Tarnac, que les superstitions ne touchent guère, me parla de sa nièce, que Vauzanges sauva en fort peu de temps d'une maladie grave alors qu'elle était abandonnée par les médecins.

Comme d'autres metzes limousins, Vauzanges arrête les hémorragies. Fréquemment les hommes s'entaillent avec la hache, quelquefois même très profondément, soit en coupant le bois, soit en émondant ou en abattant des arbres. On se hâte de transporter le malade, dont le sang jaillit avec violence, chez le sorcier. Celui-ci fait autour de l'entaille des signes cabalistiques, répétés selon des rites secrets, marmotte quelques mots bizarres et le blessé aussitôt tombe en syncope. L'hémorragie miraculeusement cesse.

Comme d'autres aussi, dit-on, il sait « charmer » le feu, c'est-à-dire endormir la douleur des brûlures, empêcher le progrès du mal et amener la cicatrisation dans les quarante-huit heures. Dans l'opération à laquelle il se livre, et qu'accompagnent toujours des mots inconnus et des rites singuliers, le sorcier circonscrit la brûlure à l'aide de son pouce mouillé de salive, puis il souffle sur la plaie par trois fois consécutives et recommence jusqu'à insensibilisation de la partie atteinte.



FONTAINE SACRÉE À BUGEAT (PAGE 530).

On prétend que l'opération produit une sensation de chaleur intolérable et des picotements insupportables auxquels succède l'insensibilité. Généralement on applique ensuite un cataplasme d'œufs durs, dont on prend le jaune seul que l'on délaie dans de l'huile ; cette bouillie est renouvelée soit au coucher, soit au lever du soleil.

Un assez grand nombre de metzes limousins passent pour être doués de ces pouvoirs. Quelques-uns, dont Vauzanges, savent aussi extraire par de procédés magiques le plomb qui a pénétré dans le corps dans un acciden de chasse, par exemple ; et ces accidents sont fréquents, par suite de la maladresse des chasseurs. Le sorcier se borne à placer un plat d'étain ou de terre vernissée sous le membre touché, et, après qu'il a prononcé ses formules cabalistiques, sur un simple signe les plombs un à un tombent dans le plat. Ce dernier fait, et l'efficacité des moyens dont j'ai parlé plus haut, m'ont été affirmés par des personnes peu crédules. Je n'ai jamais eu la bonne fortune d'assister moi-même à ces opérations.

Toutes ces légendes et tous ces faits bizarres ou merveilleux me revenaient à l'esprit tandis que je



LA « NAUDZE » (PAGE 537).

gravissais la pente rude qui sépare Bonnefond du hameau de Chadebech. Arrivé sur la cime, je cherche la demeure du sorcier. Sa porte est justement ouverte. Je pénètre immédiatement dans une salle assez vaste où un feu se meurt dans l'âtre. J'appelle. Une voix sourde venant d'une pièce voisine répond, — j'avance.

Immobile, en une attitude hiératique, un homme se tient assis, enveloppé d'ombre. Une fenêtre l'éclaire à peine de lueurs frisantes qui ajoutent encore à l'étrangeté de la mise en scène, due sans doute au hasard. C'est Vauzanges.

D'une voix sourde il me dit :

« Entrez, entrez. Vous ne me voulez pas de mal, vous, je le sais, soyez le bienvenu. » Et il demeure comme figé en son immobilité.

« C'est que, fait-il ensuite, on m'a persécuté, les médecins ne m'aiment pas... Mais que peuvent-ils?... Je vois et je guéris. »

Je lui manifeste le désir de le dessiner, il y consent de très bonne grâce et, mon esquisse terminée :

« Je venais vous consulter aussi, lui dis-je...

— Bien, bien. » Il me fait mettre la poitrine à nu et après m'avoir palpé et comme ausculté, sans appuyer sur moi son oreille, semblant écouter avec attention, à une petite distance, les rythmes de la vie en mes organes, il dit : « Là, vous avez un point faible, mais ce ne sera rien. » Et de son pouce mouillé de salive il trace des signes cabalistiques sur l'endroit désigné, puis il souffle dessus par trois fois et murmure je ne sais quelles formules incompréhensibles. Justement, depuis un certain temps, j'éprouvais quelque gêne et de vagues douleurs exactement au point qu'il venait de désigner. Faut-il attribuer le résultat obtenu à la suggestion ? Peu de jours après, mon malaise avait disparu.

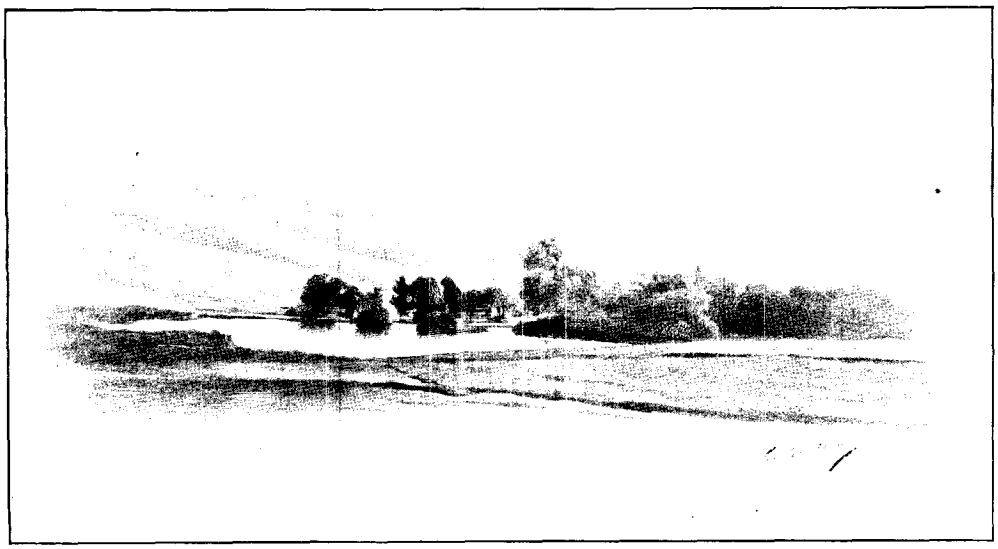
Vauzanges m'intéressa beaucoup ; il souriait lorsque je lui parlais de la fameuse valse qu'il avait infligée aux gendarmes. « Je vous ferais bien danser vous-même, disait-il, mais vous souffririez trop. »

Il devenait grave lorsque j'insistais sur les secrets de guérir qu'on lui prête : « Ah ! me disait-il, le secret ne peut se dévoiler, il vient de loin...

« Prononcer les formules magiques devant un enfant, cela n'est d'aucune importance, mais devant un homme on ne le doit », ajoutait-il. En dehors des pratiques cabalistiques secrètes, j'apprenais cependant que pour charmer le feu il invoque saint Jean, saint Pierre et saint Verbouncar (?). Pour les hémorragies, il s'adresse à saint Jean et à saint Pierre seulement.

Par simple attouchement, Vauzanges passe pour guérir les fluxions, sa seule présence arrête le saignement de nez. Un abbé m'a affirmé l'avoir vu guérir un goitre qu'aucun médecin n'était parvenu à réduire.

Cependant le temps était devenu mauvais, la nuit approchait. Chadebech est un pauvre hameau sans auberge. Le sorcier m'offrit cordialement le gîte et le couvert, une bonne soupe au lard au coin du feu et un bon lit dans la grande salle. Je m'endormis ce soir-là aux hurlements du vent, mais aucune apparition, aucun bruit insolite ne vinrent troubler mon sommeil.



ILS S'ÉTALENT DANS LA BRUYÈRE, FROIDS ET CLAIRS... (PAGE 529).

Le lendemain, aux premières heures du jour, après avoir dit adieu à mon hôte, je sortais de la maison, et avant de quitter la cime, je considérai un instant le paysage qui se déroulait alentour.

De toutes parts, à perte de vue, une terre morne s'étalait ; les mamelons déserts, les pacages à l'herbe rase ondulaient, coupés çà et là par des champs à la couleur noire et tourbeuse. Vers l'horizon, les Monédières ravinées levaient leurs têtes chauves.

Dominant cette houle de monticules livides, les nuages bataillaient. Des masses éclatantes se heurtaient à des nuées obscures, et ces chocs éclaboussaient l'espace que des coups de vent subits déchiraient. Une

lumière diffuse enveloppait ensuite toutes choses, tandis que des pluies lointaines rayaient le ciel...

... J'avais quitté les froides hauteurs de la Corrèze où le vent soufflait l'hiver, j'avais revu Tulle et j'étais arrivé à Favars. Là je retrouvais l'automne avec des rayons tièdes encore et des fleurs. Cette journée restera comme un charme dans mon souvenir. Et d'ailleurs la compagnie aimable dans laquelle je me trouvais ajoutait un attrait aux jolies choses du chemin, au gracieux pittoresque de Favars, dont les maisons blanches scintillent au milieu de grands arbres, dans un vallon d'où surgissent les tours crénelées de l'antique manoir de Mme Aubryon. Favars a sa fontaine sacrée et ses sorcières qu'on va consulter pour connaître la source à laquelle on aura recours pour la guérison des malades, et surtout pour les enfants atteints de la « naudze ». Naudze, en patois limousin, me semble désigner l'état de langueur, quelle qu'en soit la cause, le cas d'un enfant, par exemple, qui ne peut plus « ni vivre ni mourir », comme disent les commères.



FAVARS.

Dans le courant de l'été, j'avais été conduit dans un hameau voisin de Gimel pour visiter un petit malade atteint de ce mal mystérieux.

L'enfant, très pâle, était retenu dans son berceau, selon la coutume limousine, par des bandelettes entre-croisées. Alentour, dans le pauvre logis aux murs bitumeux, quelques femmes couvertes de capes sombres s'entretenaient à voix basse. A la lueur du chaleil de fer, la vieille lampe romaine, d'autres s'occupaient à peser quatre chandelles qu'elles rognaient l'une après l'autre pour en rendre le poids exactement égal. Ceci fait, à l'aide de suif fondu, elles adaptèrent les chandelles aux quatre montants du berceau, les baptisèrent chacune du nom d'un saint, puis elles les allumèrent toutes en même temps, et, devant chacune d'elles, une femme se mit en prière.

On n'entendit plus ensuite que les plaintes de l'enfant tout pâle dans son berceau et les voix murmurantes des femmes. Les cierges lentement se consumaient, la cire épandait ses larmes d'ivoire le long des montants, où elles se figeaient en stalactites, et les matrones, immobiles dans leurs capes sombres, marmottaient toujours. Puis la flamme d'un cierge se prit à vaciller, sa mèche fumeuse se renversa sur le côté, on entendit comme un imperceptible battement d'ailes et la flamme s'éteignit.

Les femmes cessèrent de prier, le saint était désigné, ou plutôt la source qui est placée sous son vocable. C'est là que l'enfant allait être transporté et son petit corps immergé.

Mais auparavant la mère devait, selon la coutume, faire sa tournée dans le village et dans les environs, invoquant l'appui de tous pour faire d'abord dire une messe et pour subvenir ensuite aux dépenses que nécessite le voyage à la fontaine sacrée. En cette circonstance chacun lui remet un sou, l'offrande ne peut être dépassée, et, par une touchante coutume, l'obole est reçue par elle à genoux.

A Favars je fus donc témoin d'un procédé différent pour découvrir la fontaine sacrée dont l'efficacité doit être certaine. Grâce à la bonne intervention de Mme L..., femme aussi élevée par son intelligence que par son cœur, je consultai moi-même la sorcière et je la vis opérer. Cette sorcière, Mariette Doronis, habite une chaumière dans un bois voisin de Favars. Elle s'était absentée ce jour-là, mais cette absence ne devait pas se prolonger. En attendant son retour nous errions à l'aventure dans le plus joli des bois de châtaigniers. La feuillée jaunissante avait les transparences et les splendeurs du vitrail, c'était comme un ardent mystère

d'or et d'émeraudes en fusion que des bouleaux rayaient de leurs fûts bleuâtres, tandis que les jeunes châtaigniers élevaient des colonnades violettes mouchetées de velours vert. Sur le sol, les fougères avaient tissé leurs fines dentelles en un bleu pâle. Le silence régnait dans le bois mystique, recueillement de l'automne que trouble seul de loin en loin le vol indécis de la feuille morte, un souffle expirant de la brise, un cri d'oiseau qu'on ne peut voir.

Cependant nous revenons vers la chaumière de la Doronis. Elle est rentrée. Mme L... lui explique le but de ma visite : un enfant malade pour lequel je désire connaître la fontaine sainte à laquelle je dois le conduire. Elle ravive le feu, dans lequel elle place quelques morceaux de charbon de bois de fusain ou de peuplier cueillis selon certains rites et avant l'aube, la nuit de la Saint-Jean, et remplit d'eau un vase réservé à ce genre de consultation.

Et tandis que les charbons s'allument, elle se met en prière devant le foyer. Elle invoque les saints. Puis, un à un, elle prend avec ses doigts les morceaux incandescents et les projette vivement dans l'eau qui siffle et bouillonne, en leur donnant à chacun, au fur et à mesure, le nom du saint qui préside à une fontaine sacrée. Le vase est placé sur ses genoux, un léger mouvement qu'elle lui imprime agite l'eau. La Doronis murmure toujours des prières, et, tandis que certains de ces charbons tombent au fond du vase, deux d'entre eux restent à la surface. Ceux-là vont indiquer les deux pèlerinages différents auxquels il faudra se rendre pour immerger l'enfant, si c'est une fontaine à immersion, ou le laver si elle est destinée aux ablutions.

Telle est la consultation de la braise.

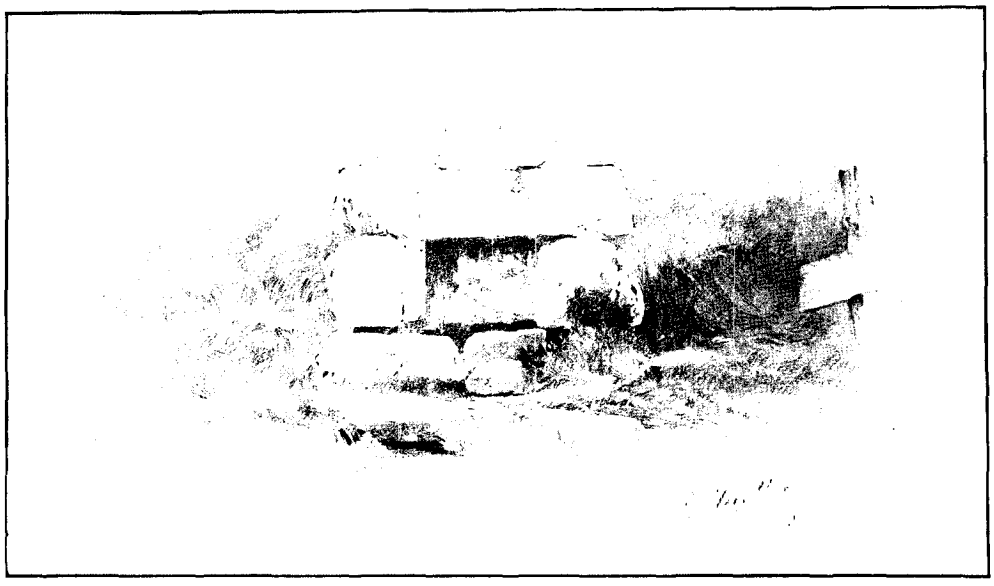
La vieille mère de la sorcière vit avec elle. Les deux femmes, fort pauvres, trouvent cependant le moyen de faire le bien ; elles adoptent des enfants trouvés et les élèvent.

Elles ont ainsi chez elles une pauvre innocente qui rit tristement à chaque question que nous lui faisons et cache aussitôt son visage sous son bras avec un mouvement de timidité instinctive et gauche. Elle est douée d'une voix très pure, dit-on, mais, malgré nos instances, nous ne pouvons la décider à chanter. Elle se fait entendre surtout par les soirs de lune, dans le bois aux lueurs de vitrail, où elle aime à errer. En quel langage chante-t-elle. On l'ignore, mais on s'accorde à lui prêter un merveilleux talent.

Nous avions quitté les sorcières et nous descendions vers Favars, lorsque, au loin, en une voix de rêve, monta la plus pure des mélodies. C'était la voix de l'innocente.

* * *

La fontaine sacrée de Saint-Pierre, au bourg de Saint-Paul, est une des sources à immersion les plus célèbres de la Corrèze. L'abbé Faurie, curé de Saint-Paul, m'engageait depuis longtemps à la visiter, et j'entrepris un beau matin ce petit voyage. Tandis que nous déjeunions dans la modeste cure, il m'apprenait qu'une centaine de personnes des arrondissements de Tulle et de Brive viennent annuellement en pèlerinage à cette fontaine. Là, chacun lave le membre endolori ou quelque partie de son corps souffrant. Certains se bornent à imbiber d'eau un linge qu'ils appliquent sur une partie de leur corps correspondant à un endroit malade chez des personnes de leur famille ou de leur voisinage qui n'ont pu entreprendre le voyage. Ceux-là font le voyage par procuration en quelque sorte ; on les appelle des *roumius*. Ils s'en vont par les brumes, accomplissant leur mystérieux voyage et emportant au retour, avec le linge mouillé, une bouteille d'eau avec laquelle ils l'humectent encore à leur retour.



FONTAINE SACRÉE À FOURNOLS.

Quand des enfants sont atteints de maladies de la peau et surtout de la teigne de lait, de faiblesse des reins ou des jambes, on les plonge entièrement dans la fontaine. On fait également usage de cette eau en lotions, mais jamais en boisson. Et s'il s'agit de plaies aux jambes ou aux bras, on doit avoir soin, paraît-il, de faire des lotions descendantes et non ascendantes.



UNE IMMERSION DANS LA FONTAINE SACRÉE DE SAINT-PIERRE.

Les visiteurs choisissent généralement les lundi, mercredi ou vendredi, mais surtout le premier vendredi de la lune nouvelle. Ces visiteurs ou les parents d'enfants malades se livrent au cours de leur voyage à de nombreuses pratiques religieuses. Pour que ce voyage soit plus méritoire, plusieurs se feraient scrupule d'avoir recours à un véhicule, ils l'accomplissent à pied. La plupart même portent leurs provisions, ayant fait vœu d'éviter les auberges. Pendant les bains ou les lotions, ils récitent des prières.

Quelques malades reviennent jusqu'à neuf fois à la fontaine ; d'autres, à leur premier voyage, promettent de revenir en témoignage de reconnaissance le jour de la fête patronale; c'est pourquoi le dimanche de la solennité de saint Pierre et saint Paul, les pèlerins sont fort nombreux.

« Tout naturellement, me disait le curé, on se demande si ces immersions dans l'eau de la fontaine, ou ces lotions, opèrent des guérisons. C'est là, n'est-ce pas, le point essentiel.

« J'ai constaté parfois des résultats surprenants. Mais ce qui rend la constatation difficile, c'est que les pèlerins ne tiennent pas généralement à faire connaître la nature de certaines maladies.

« Les voyages aux fontaines sacrées s'accomplissent avec mystère et les guérisons sont tenues secrètes. Malgré mes instances et malgré mes promesses désintéressées, je n'ai jamais pu obtenir qu'on me fasse connaître le résultat du traitement. Néanmoins, quand il vient quelqu'un d'une paroisse d'où précédemment étaient venues d'autres personnes que je connaissais, si je m'informe du résultat de leur voyage, la plupart du temps la réponse est favorable. C'est tout ce que je puis dire. Vous savez, d'ailleurs, que nos paysans ne sont guère bavards. »

Comme nous venions de terminer notre repas, la servante du curé entra pour nous informer, avec un air mystérieux et un peu effaré, que deux femmes, amenant un jeune malade, demandaient son concours pour opérer l'immersion dans la fontaine.

C'était un garçon d'une dizaine d'années, pâle et défait, marchant avec peine, tant était grande sa faiblesse.

La fontaine Saint-Pierre est abritée par une voûte en pierre de taille et fermée par une porte que le curé alla ouvrir d'un pas lent. Je le suivis, non sans ressentir une poignante émotion... l'enfant paraissait si malade et la mère avait dans le regard une si cruelle angoisse !

L'enfant fut vite déshabillé, la mère le prit dans ses bras et, après avoir mis dans sa main une pièce de menue monnaie, elle le plongea vivement dans l'eau glacée. Il en ressortit plus pâle encore, presque défaillant.

On se hâta de l'essuyer et de l'habiller. Il reprit alors un peu de couleurs. Mais la mère était inquiète : « Le sou est resté », disait-elle.

M. l'abbé Faurie m'expliqua qu'il est d'usage, depuis les époques les plus reculées, de mettre une monnaie dans la main droite du malade qu'on va immerger, et même de faire, en espèces, des offrandes propritiatoires à la source. « Ah ! si l'on pouvait faire des fouilles dans la fontaine ! » s'écriait-il. La mère était inquiète avec raison : d'après la croyance populaire, si l'enfant, pendant l'immersion, saisi par la température froide de l'eau, laisse échapper la pièce, c'est de bon augure ; s'il la conserve, au contraire, dans sa main contractée, le pronostic est fâcheux.

J'interrogeai la mère et la réconfortai : « Ayez confiance », lui dis-je.

— La fontaine en a guéri de plus malades, mais il y a le sou... » me répondit-elle avec un sourire triste et les yeux mouillés de larmes.

Puis elle partit emportant dans ses bras son pauvre petit enfant...

La fontaine sacrée de Saint-Pierre appartient à la fabrique paroissiale, pour laquelle elle est un profit. Dès lors, il devait se trouver un membre influent du Conseil municipal pour proposer de la laïciser. Que ne laïciseraient pas certaines gens ! La proposition fut repoussée.

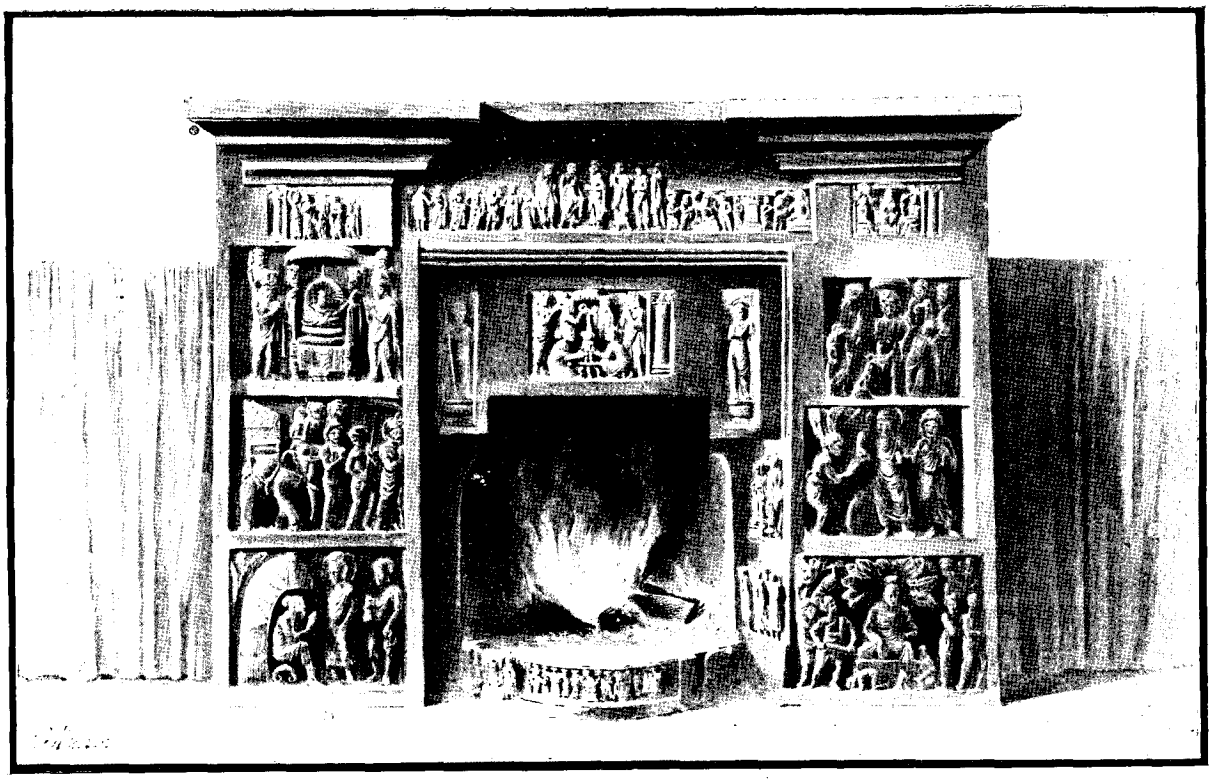
Il me sera donné, j'espère, de compléter ce rapide aperçu sur les fontaines sacrées du Limousin en faisant connaître les légendes qui les concernent et en décrivant les fêtes populaires qui célèbrent leurs vertus. Nous assisterons à des rites étranges et mystérieux auxquels se livrent les pèlerins. Nous constaterons que des souvenirs du paganisme sont vivants encore et que l'humanité, en ses traditions, poursuit les rêves des premiers âges et, le plus souvent, de vains espoirs qui endorment un instant ses douleurs.

GASTON VUILLIER.



ILS S'EN VONT PAR LA BRUME.. (PAGE 538).

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHEMINÉE DE LA SALLE À MANGER DU MESS DES GUIDES À HOTI-MARDÂN — DESSIN DE MASSIAS.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1]

(LE DISTRICT DE PESHAVAR)

PAR M. A. FOUCHER.

IV

Autour de Hoti-Mardân : Ruines et Légendes. — Le pays de Hachtnagar et la dernière expédition contre les Mohmands.



NOS CONNAISSANCES DE CHÂHBÂZ-GARHI. DESSIN D'OULEVAY (PAGE 543).

Les deux villages réunis de Hoti et de Mardân sont la résidence d'un *assistant commissioner* et d'un *tahsildâr* qui y tiennent leurs cours de justice ; mais surtout ils doivent à leur situation centrale dans la plaine des Yousafzais d'avoir été choisis comme quartier général du fameux corps des guides : ils n'ont pas en soi d'autre intérêt. Le seul édifice, en dehors des bâtiments administratifs, des casernes et des chétives maisons du bazar, est une sorte d'arc de triomphe, d'un style pseudo-oriental, récemment élevé à la mémoire du major Cavagnari, ce hardi condottiere né en France d'un père italien et d'une mère anglaise, qui prit du service sur la frontière, périt à Kâboul dans une émeute en 1879 et dont la mort fut le signal de la dernière campagne afghane.

Tout de suite on a l'impression d'entrer dans un camp permanent, destiné à tenir en respect le pays. Quand, au soir, nous gagnons la peu confortable maison de poste, c'est précédés d'une lanterne réglementaire et au milieu des « qui-vive » des sentinelles. Il faut entendre comment ces braves cipayes estropient les trois mots d'anglais que, de par la théorie, ils sont tenus de savoir à cet effet. Car les guides sont un régiment indigène, mais commandé par des officiers de choix et recruté par compagnies parmi les races les plus martiales du nord-ouest de l'Inde, Sikhs et Mahométans pendjâbis ou même afghans. Composé de cavalerie et d'infanterie, constamment gardé sur pied de guerre, il ne manque à ce corps d'élite qu'un peu de canon pour

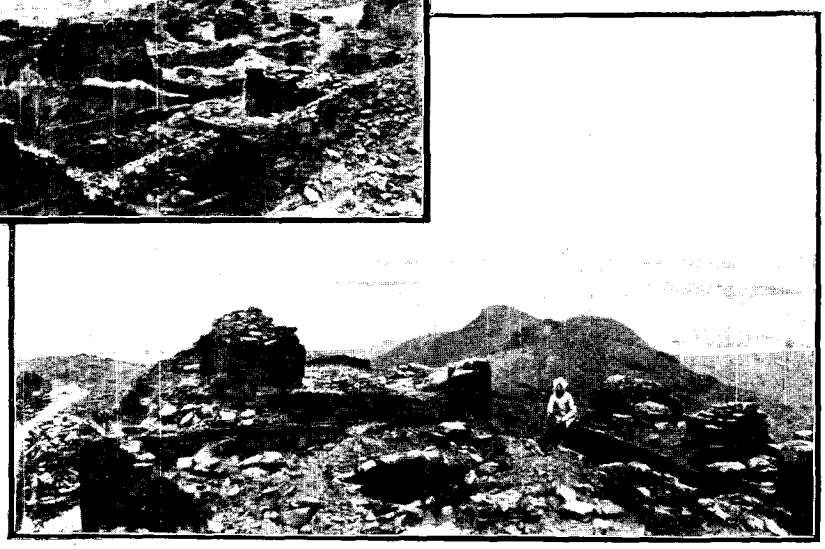
1. *Suite. Voyez pages* 469, 481 *et* 493.

former une petite brigade indépendante et toujours prête. Sa réputation est faite de vieille date tout le long du *Border*. Il doit à ses exploits d'Afghanistan d'avoir été adopté par la reine. Six mois plus tard, le soulèvement du Svât et du Bounêr allaient encore lui fournir une nouvelle occasion d'illustrer son titre officiel de *Queen's own Corps of Guides*.

Il va de soi que les habitués du mess ne se doutaient guère, ce soir-là, comme nous l'écrivait depuis l'un des convives, « des nombreuses et excitantes expériences que leur réservait l'avenir ». C'était l'hebdomadaire soirée des hôtes : la table avait été richement décorée de coupes d'argent monumentales, prix remportés dans des tournois de polo et de tir. La musique du régiment, vraiment meilleure qu'on n'eût pu s'y attendre, jouait les meilleurs morceaux de son répertoire sous la direction de son chef d'orchestre allemand. Le programme du concert était coupé, pour la plus grande joie des officiers écossais, d'intermèdes exécutés sur leur cornemuse nationale, pareille à notre biniou breton, et qui est tout de suite devenue l'instrument favori des montagnards pathâns... Pauvre lieutenant M'L*** ! Dans son enthousiasme de Highlander il était des plus ardents à réclamer l'entrée, jusque dans la salle à manger, des joueurs de cornemuse, dont les airs étourdissants et nasillards lui rappelaient le pays... Quelques mois après, une balle svâtie l'abattait devant la passe de Landâkai, et la mort qui l'avait épargné vingt jours plus tôt, à la défense de Malakand, où il ne reçut qu'une égratignure, ne lui fit pas grâce cette fois. Encore faut-il nous réjouir que la campagne n'ait pas coûté d'autres victimes parmi cette compagnie de gentlemen, aussi hospitaliers que braves, et qui si aimablement nous invitèrent à nous considérer, pendant notre séjour à Mardân, comme membre honoraire de leur mess. Plusieurs d'entre eux furent blessés et la plupart l'échappèrent belle. Le major (depuis lieutenant-colonel) A*** eut, à lui seul, plusieurs chevaux tués sous lui, dont l'un justement en ramenant sous le feu de l'ennemi, bien que blessé lui-même, le corps de l'infortuné lieutenant M'L***, fait d'armes qui lui a valu la distinction si enviée de la croix de Victoria.

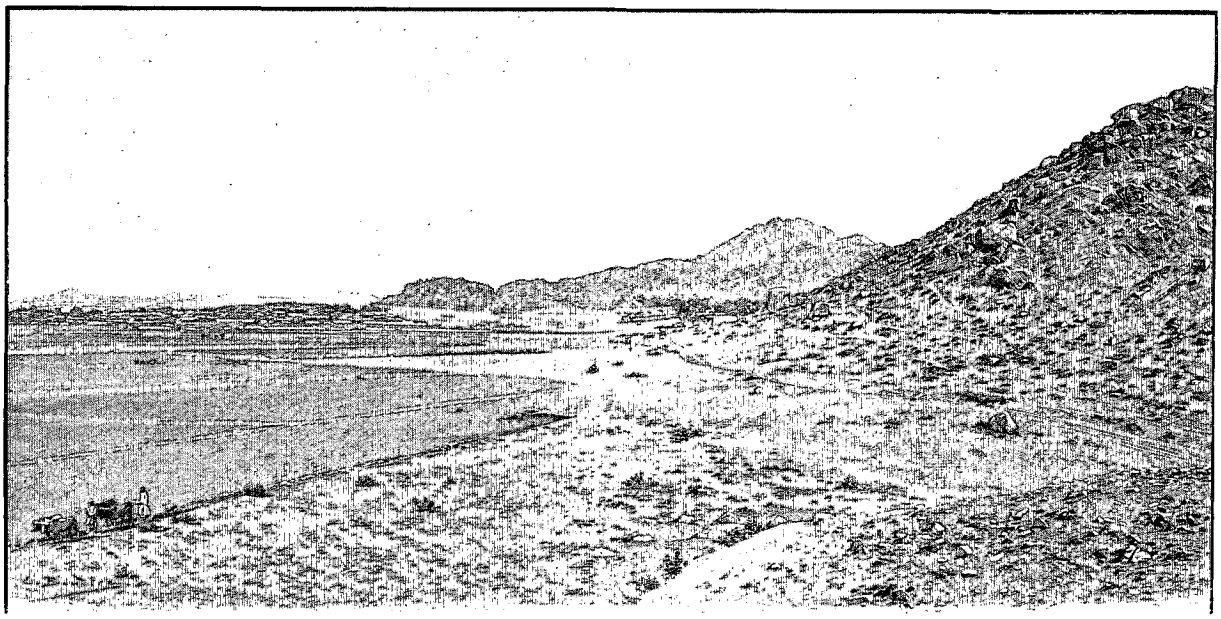
Dirons-nous enfin que la grande salle à manger du mess est à elle seule un vrai régal pour les amateurs de sculpture? Elle n'est point, comme tant d'autres, uniquement ornée de trophées de chasse et de guerre, dépouilles opimes des vaincus disposées en panoplies et cornes d'ibex ou de markhor, rapportées de l'Himalaya par les sportsmen du régiment. Dans tous les coins, de belles statues au pur profil classique, Bouddhas sobrement drapés dans leurs robes de moines ou Bodhisattvas en grand costume royal, s'adossent noblement aux murailles. Plusieurs des vingt-six bas-reliefs encastrés dans la cheminée nouvelle sont parmi les plus finement travaillés qu'ait produits l'école du Gandhâra. Sous la véranda, un certain nombre de morceaux avaient déjà pris place ou attendaient qu'on leur en eût trouvé une. Bref, les guides possèdent un musée gréco-bouddhique tout à fait intéressant.





VUES PRISES DES RUINES DU GRAND ET DU PETIT COUVENT DE JAMÂL-GARHI.
DESSINS DE GOTORBE.

De ces acquisitions, les unes, et non des moins précieuses, proviennent de fouilles dirigées de-ci de-là, au petit bonheur, par des officiers en partie de chasse ou de plaisir ; d'autres ont été achetées aux gens du pays, qui ont été prompts à en découvrir la valeur vénale et qui vont les chercher, parfois au péril de leur vie, jusque sur le territoire



VUE PANORAMIQUE DE CHÂHBÂZ-GARHI. — DESSIN DE BOUDIER.

indépendant. D'anciens cipayes, qui pendant leur séjour au régiment avaient appris à connaître la manie archéologique des Sâhebs, se sont fait une réputation dans ce genre de négoce. Mardân est d'ailleurs voisin des plus célèbres ruines et forme un centre d'excursions des mieux placés, presque à égale distance de Châhbâz-Garhi, de Jamâl-Garhi et de Takht-i-Bahai. L'ancienneté relative de la domination anglaise dans le district favorise également les recherches en permettant d'explorer à loisir des sites que l'on peut visiter à volonté. Entre temps rien ni personne n'empêche, et pour cause, de réunir, comme tout le monde, sa petite collection : encore tout le monde n'a-t-il pas, comme nous, l'excuse de la destiner à un musée [1].

Châhbâz-Garhi. — A tout seigneur, tout honneur : la première visite doit être pour la pierre vénérable qui porte encore, tels qu'ils y furent inscrits près de trois siècles avant notre ère, les charitables édits du bon roi Açoka. Elle est située près de Châhbâz-Garhi, à deux lieues de Mardân, dans un petit triangle de collines qui marque, selon toute apparence, l'emplacement d'une cité ancienne (la *Po-lou-cha* des pèlerins chinois) et dont le bourg moderne n'occupe plus que l'angle Nord-Ouest. Vous trouverez la pierre inscrite juste à l'opposé du village, accrochée aux flancs du dernier monticule rocheux. C'est merveille qu'elle n'ait pas déjà roulé, et il est presque plus merveilleux encore qu'elle n'ait pas disparu pêle-mêle avec les roches d'alentour : car la colline est exploitée comme carrière. C'est sur ce sommet que se dressait jadis la *ziarat* de Châhbâz-Kalendar, qui a donné son nom au village et qui jouissait d'une grande réputation locale à la fin du xve siècle. Cet ivrogne de Bâber nous raconte dans ses *Mémoires* qu'ayant conçu des doutes véhéments sur l'orthodoxie de Châhbâz, il ne put souffrir la pensée qu'un hérétique continuât après sa mort à commander ainsi le paysage, et qu'il fit détruire le tombeau.

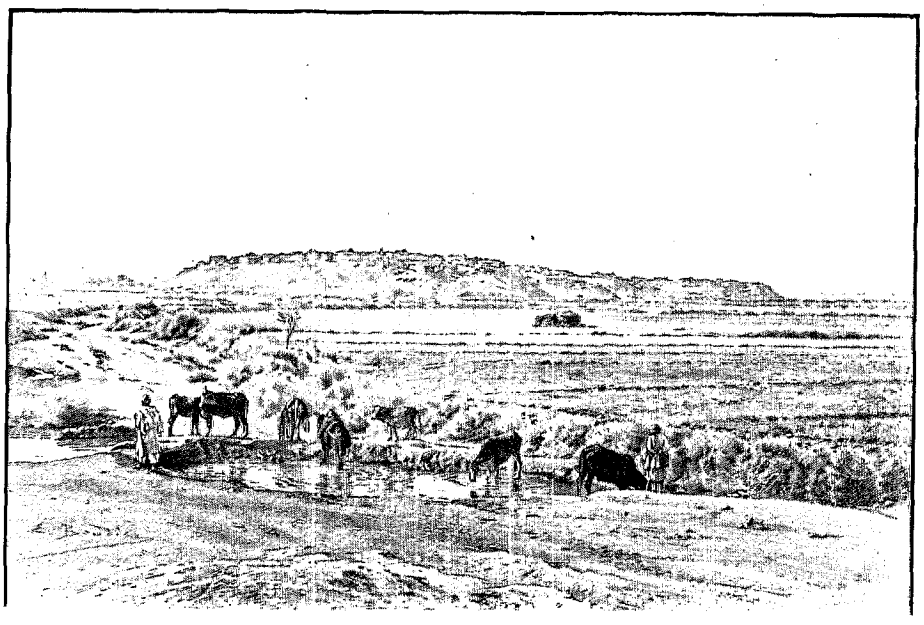
Cependant il nous faut utiliser les belles connaissances que nous nous étions faites dans le bourg, lors de notre premier passage. C'est d'abord l'excellent Piro, de son métier *chaukidar* ou veilleur de nuit. C'est encore un ex-cipaye, sorte de réserviste, qui va bientôt être rappelé à son régiment, nous allions dire « pour ses vingt-huit jours » ; en attendant il touche trois roupies par mois et dix le mois d'exercice, et cela fait un excellent mercenaire, bien en main, et pas cher. Tous deux se laissent, de fort bonne grâce, interviewer, photographier même, et ils se font fort de nous mener à un site d'où les Sâhebs n'ont pas déjà emporté moins de « trois charretées » de sculptures... L'histoire est assurément édifiante, mais elle ne vaut pas encore celle du colonel qui déménagea, sur douze chameaux, les statues de Jamâl-Garhi.

Il paraît que c'est là-bas, sur une arête de la colline de Mekha-Sandha, « du buffle mâle et femelle », rameau de la chaîne de Karamâr et qui domine au Nord-Est Châhbâz-Garhi. De leur pas agile et infatigable nos gens grimpent à travers les roches dénudées. A mi-côte, près de vestiges d'anciens chemins, nous trouvons un de ces cairns, comme nous en avons déjà rencontré au Svât et qui marquent la place d'un meurtre : pieusement, selon le rite, nous ajoutons chacun une pierre au monceau. A cet endroit avait été assassiné, sept ans auparavant, le fils d'un des khâns de Châhbâz-Garhi. On nous conte, à ce propos, une curieuse his-

1. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui subvenait aux frais de la mission, a, depuis, fait don de cette collection au musée du Louvre.

toire de télépathie. La mère, mystérieusement avertie, se serait réveillée en sursaut au milieu de la nuit en criant : « On tue mon enfant ! » Mais le père ne fit que rire de ces terreurs vaines. Le lendemain matin, un des petits bergers qui, dès l'aube, mènent leurs chèvres dans les broussailles de la colline revint, hors d'haleine, le prévenir qu'il avait trouvé le cadavre de son fils. L'histoire a eu son écho dans l'imagination populaire. Le tombeau de l'infortuné jeune homme, en bas, dans le cimetière de Bout-Sahri (car le cairn ne fait que marquer la place où le sang a coulé), est devenu un lieu de pèlerinage. Canonisé sans autre forme de procès, le fils du khân est un « Pîr » en voie de formation, sous le nom de Goujar-Chahîd (tout fidèle qui périt de mort violente est par définition un *Chahîd*, c'est-à-dire un martyr), et le voici déjà qui commence à faire des miracles, sept ans à peine après sa mort.

Aussi bien la colline où il trouva le trépas est-elle, de longtemps, réputée miraculeuse. Dans les fouilles auxquelles on nous conduit nous reconnaissons aussitôt les restes du couvent signalé par les pèlerins chinois au sud-est de la crête de cette même colline, et qui gardait, au dire de ses moines, le souvenir de l'avant-dernière existence terrestre du Bouddha. En ce temps-là, étant né comme héritier présomptif du royaume, le futur prophète, sous le nom de Viçvântara, accomplit ce miracle de charité de donner successivement en aumône ses biens, l'éléphant royal, le char et les chevaux qui lui restaient, ses deux enfants, sa femme même. Cette légende, probablement originaire de l'Inde centrale, les missionnaires bouddhistes l'avaient importée avec eux en Gandhâra et bravement localisée à cette place. Les années aidant, ils avaient fini par montrer, sans rire, aux pèlerins, tout à côté de leur couvent, là même où on la voit encore, — et elle est vraiment bien commode pour recevoir, en cas de pluie, vêtements et appareils, — la roche percée de deux abris où le prince, durant son exil, mena avec la princesse la vie d'anachorète : car il faut savoir qu'il avait été banni pour n'avoir pas su refuser aux brahmanes étrangers l'éléphant blanc qui produisait la pluie à volonté et assurait ainsi la prospérité exclusive du royaume. Tout près se trouvait la pierre carrée où il aimait à s'asseoir pour contempler, à ses pieds, sa ville ingrate et chérie : remarquer le joli panorama. Deux cents pas plus loin, à la tête du ravin, ses enfants, qui se refusaient à le quitter, avaient été cruellement battus de verges ; il ne tiendrait qu'à vous de croire que c'est leur sang qui teinte encore les rochers, surtout après qu'il a plu, de cette sinistre couleur rougeâtre. Les pieux *cicerons* avaient ainsi une place pour chaque épisode de la légende, et, sans doute, avec les yeux de la foi, on les pourrait toutes retrouver. Seulement on chercherait en vain aux flancs desséchés de la colline ces frais ombrages, peuplés d'oiseaux et de papillons, où, disaient-ils, le prince promenait jadis sa rêverie, et dont, il y aura bientôt quatorze cents ans, le charme printanier noya l'âme du pèlerin Song Yun d'une telle langueur nostalgique qu'il en faillit mourir.

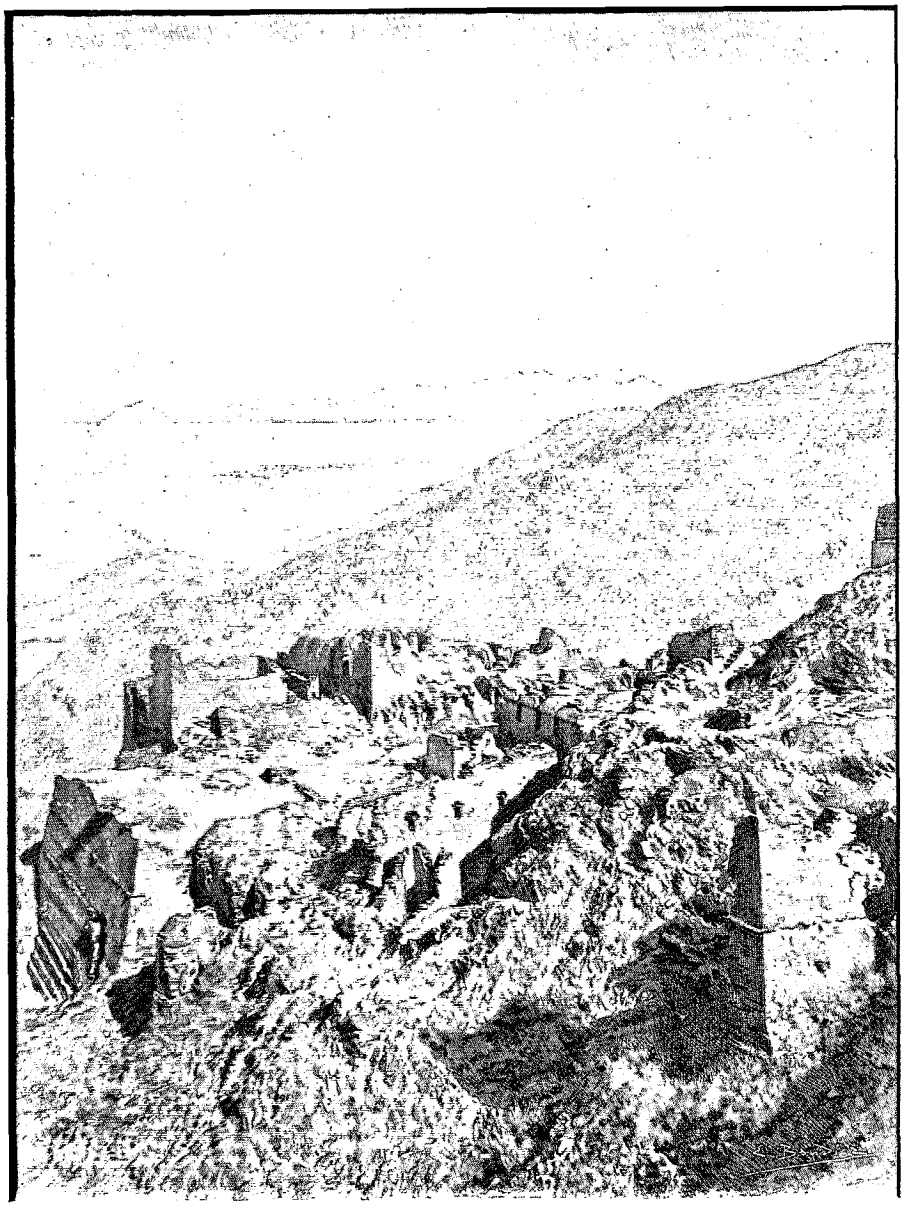


VILLAGE DE SAHRI-BAHLOL. — DESSIN DE BOUDIER.

Jamâl-Garhi et Takht-i-Bahai. — Non moins dénuées d'eau et de verdure, mais encore plus fertiles en ruines bouddhiques, sont les deux autres collines qui, au nord-est et au nord-ouest de Mardân, portent, à présent, les noms barbares de Jamâl-Garhi et de Takht-i-Bahai. Nous avons déjà rencontré la première sur le chemin de Kachmir Smats et de Sanghao. La grande route du Svât contourne à l'Ouest le pied de l'autre ; mais d'en bas, l'on n'aperçoit autant dire rien. Il faut l'aborder par le versant méridional et suivre les crochets savants de l'ancien sentier, jusqu'à ce que, tout à coup, d'en haut, se révèlent à la vue, au creux d'un vallon ouvert au Nord, les restes les plus imposants — et les moins maltraités par les fouilles — des vieux couvents bouddhiques du Gandhâra.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'origine et le développement architectural de ces établissements, déjà pour la plupart ruinés dès le VIIe siècle de notre ère. Tout ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'en dépit

d'une opinion courante, il n'y a jamais eu sur ces collines qu'une fondation religieuse avec ses lieux de culte, *stoûpas* à reliques et chapelles à images, et ses dépendances régulières, habitations pour les moines, celliers pour les réserves, abris pour les pèlerins, etc. De ville, à proprement parler, il n'y en avait point et il ne pouvait y en avoir, faute de place. La cité, dont la piété avait fondé le monastère et continuait à en faire vivre les hôtes, s'étendait au pied, dans la plaine. C'est ce que nous avons déjà vu à Châhbâz-Garhi. Au nord de Jamâl-Garhi, près de Chiehar, des monticules et de véritables champs de pierres marquent également l'emplacement de la vieille ville. Celle dont dépendait Takht-i-Bahai se trouvait, selon toute apparence, au bourg de Sahri-Bahlol, qui a fourni de belles statues au musée de Lahore, et dont l'immense tertre, surélevé par le lent amoncellement des poussières du passé, s'entoure encore d'une superbe muraille aujourd'hui enfouie. Du moins les gens du pays continuent-ils à établir une relation entre le village, qui fut la capitale du roi, et la colline, qui était à la fois son fort et son couvent, pour son salut en ce monde et dans l'autre, et aussi son *Takht*, son « trône », où monter respirer la brise par les brûlants soirs d'été.



VUE DU GRAND COUVENT DE TAKHT-I-BAHAI. — DESSIN DE BOUDIER.

Une autre légende encore nous fut contée, quelques jours plus tard, tandis que nous chevauchions ensemble à travers la plaine de Gandhairi, par un vieux gendarme pendjâbi qui riait dans sa barbe grise. C'était à propos de ce fameux puits de Takht-i-Bahai, qui serait relié souterrainement, à cinq lieues de distance, avec la rivière du Svât, si bien que, à ce qu'on prétend, l'eau dans tous les deux monte ou descend, se trouble ou s'éclaircit aux mêmes époques. Donc il y avait une fois un rajah qui régnait à Takht-i-Bahai et qui avait douze fils : c'est justement celui qui fit creuser le tunnel entre son puits et la rivière. Or, en ce temps-là, il n'y avait pas de coulis ; les fils du roi travaillaient pour leur père, et c'était plaisir de voir comment leur travail avançait, jour par jour, année par année. Cependant le vieux roi avait un chagrin : il ne lui naissait aucun petit-fils ! Il finit un beau matin par convoquer ses douze brus et leur reprocher leur indolence en cette matière. « Hélas, répondirent-elles, seigneur, ce n'est pas de notre faute... » Vous savez qu'une bru de bonne famille ne se présente devant son beau-père que dûment voilée, et ainsi il ne vit pas leur rougeur. Mais le vieux patriarche, confiant dans la vigueur de ses fils, demeurait incrédule. En fin de compte, après qu'elles se furent un peu concertées tout bas entre elles, la femme de l'aîné s'enhardit à lui proposer ce simple stratagème : « Ce soir, dit-elle, quand vos fils, au retour de leur travail, seront endormis, posez sur leur poitrine une

*

lota pleine ; si de toute la nuit l'eau n'en est point renversée, vous verrez bien que les coupables, ce n'est pas nous... » Ainsi fut fait : le lendemain, à l'aube, les vases de cuivre étaient toujours à la même place sur la poitrine des dormeurs. Tout s'expliqua. Les douze fils du roi travaillaient si dur au souterrain que, le soir venu, rentrant harassés de fatigue, ils n'avaient plus de cœur qu'au sommeil. Si l'on en croit l'histoire, leur père leur recommanda d'apporter un peu moins d'ardeur à la besogne de la journée et de songer davantage à l'avenir de leur maison.

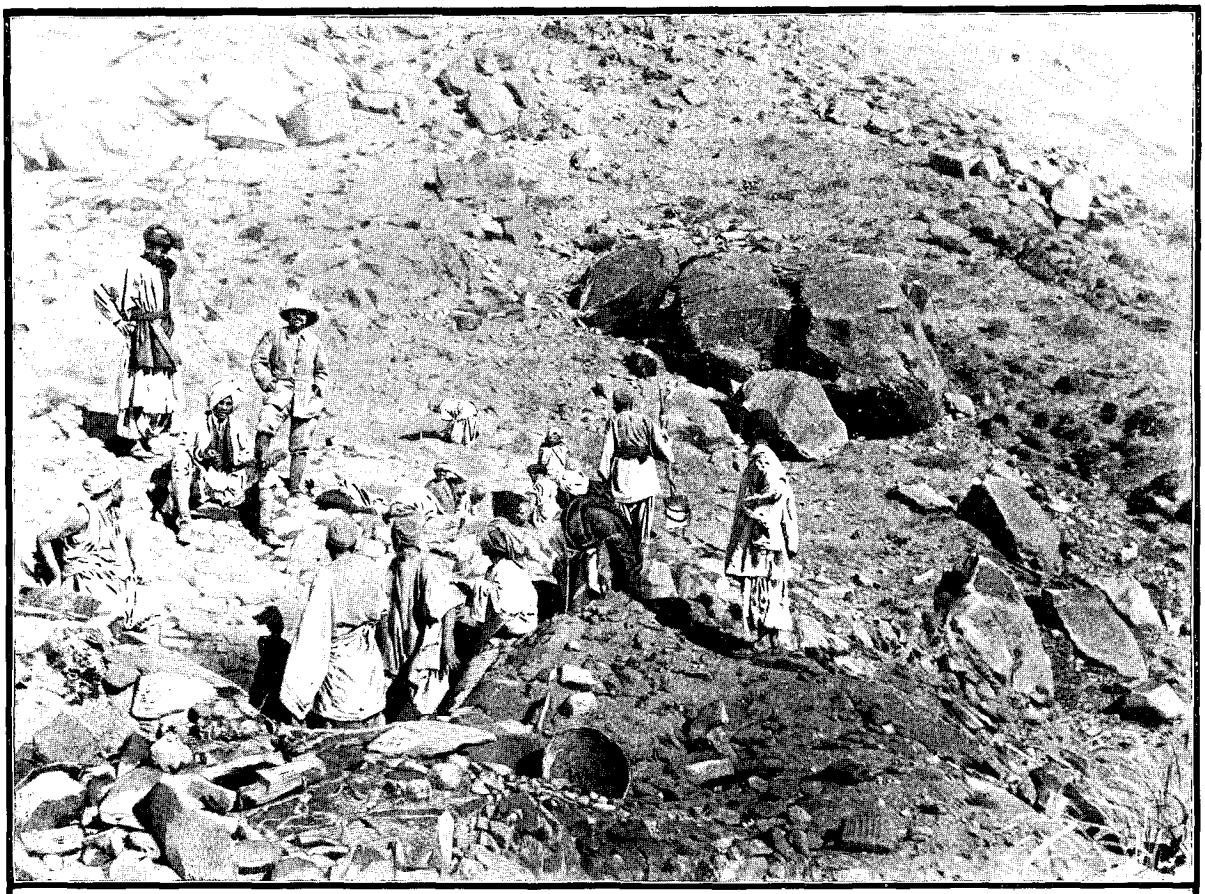
On ne s'étonnera pas que la question vitale de l'eau continue à tenir une grande place dans les préoccupations du pays. A défaut de témoignages historiques, la seule présence de ruines considérables au sommet des collines suffirait à prouver qu'il y coulait autrefois nombre de sources aujourd'hui taries. Les Pathâns s'en rendent bien compte. « Point d'eau, point d'habitations », nous disait sentencieusement le Khân de Palo-Dhêrî. La véritable raison de la disparition des fontaines est d'ailleurs assez apparente dans le déboisement presque total du pays, fruit accoutumé de l'imprévoyance et de l'indolence musulmanes. Les arbres que respectaient les anciens habitants hindous, dont le combustible favori est de la bouse séchée, les mahométans les ont coupés et brûlés à tort et à travers, sans en replanter jamais. Peu à peu les sources sont venues sourdre de plus en plus bas sur le flanc des collines, puis se sont évanouies ; la plupart des rivières se sont changées en d'éphémères torrents, et enfin ce fut le règne de la sécheresse, comme partout où a passé le souffle de l'islam. Mais il va de soi que les habitants actuels ne veulent pas convenir qu'il y ait en rien de leur faute. A toute question sur le desséchement du district, ils ont cette réponse prête que c'est à cause des méchants Kâfirs qui ont bouché les sources lors de la venue des Musulmans. Chose curieuse, on a découvert, en fait, dans la vallée du Svât, au pied de la chaîne de Larâm, une vérification inattendue de ce conte à dormir debout. Là, pour une fois, la source avait été bel et bien bouchée, et c'est par hasard, en suivant ses infiltrations, qu'on l'a retrouvée et dégagée. La pierre qui avait servi de couvercle, un petit dôme de *stoûpa* votif, fut retrouvée près d'une mosquée et expédiée à Lahore, non pas au musée, mais à l'hôtel du lieutenant-gouverneur. « Vous comprenez, envoyer quelque chose à un musée, autant l'enterrer tout de suite... » Il y a du vrai là dedans : pendant les trois mois que nous avons travaillé dans la galerie archéologique du musée de Lahore, nous ne nous rappelons pas d'avoir été dérangés par aucun visiteur européen. Le plus piquant de l'affaire est qu'il se soit trouvé un ingénieur du *Public Works Department* (les Ponts et Chaussées de là-bas) pour demander au conservateur du musée s'il n'avait pas quelques sculptures gréco-bouddhiques « de trop » (*to spare*), pour en faire un piédestal à cette coupole : car on a décidé de la retourner sens dessus dessous et de la transformer en un vase à fleurs. Les Anglais se sont d'ailleurs préoccupés de rouvrir les canaux de l'époque hindoue que les Pathâns avaient laissés se perdre et de rendre ainsi au pays son antique prospérité.



TUMULI DE SHAHAR-I-NÂPARSÂN, PRÈS DE RÂJAR (PAGE 550). — DESSIN DE BOUDIER.

Il faut dire que c'est pour l'administration une excellente affaire que ces canaux. Non seulement sur tout leur parcours ils sauvent les récoltes et assurent ainsi la rentrée de l'impôt foncier, qui est le principal revenu du budget de l'Inde, mais les cultivateurs favorisés payent, en outre, des droits particuliers pour l'usage de l'eau. Tel canal du Penjâb rapporte au gouvernement plus de 20 0/0 du capital employé à le construire. Ceux du district de Peshavar, bien qu'entrepris surtout dans le but politique de se concilier les populations, rendent déjà 5 0/0. Aussi le brave ingénieur avec lequel nous avons dîné, un soir, au mess de Mardân, se réjouissait-il de sa bonne besogne, cependant que quelques officiers se refusaient à comprendre qu'on se donnât tant de peine pour amener de l'eau à ces « mendiants ».

En attendant, c'était un curieux spectacle du haut de la colline de Takht-i-Bahai que l'aspect de la plaine



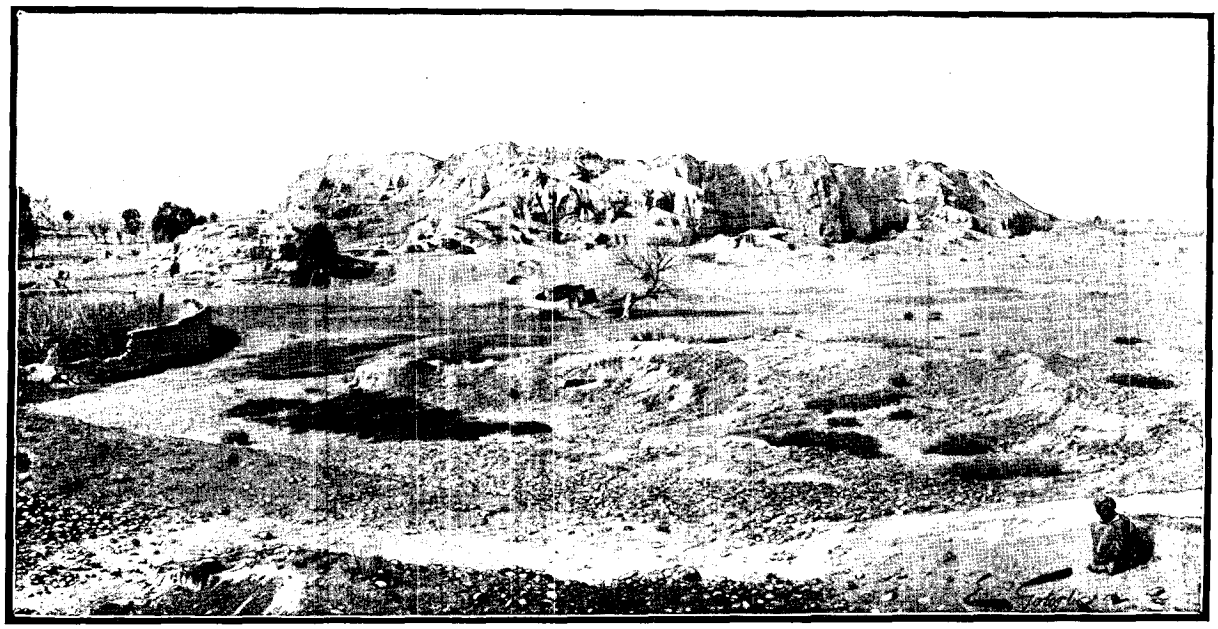


LE COUVENT ET LA GROTTE DU PRINCE VIÇVÀNTARA (PAGE 544). — HINDOUS ADORANT UNE PIERRE (PAGE 550). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

sous son revêtement de deux couleurs, d'un jaune d'ocre à l'Est et, à l'Ouest, toute verdoyante de la vie magique qu'une goutte d'eau suffit pour réveiller dans cette poussière de mort. La longue sécheresse dont souffrait alors l'Inde entière rendait le contraste encore plus marqué. Il devait s'atténuer quelques jours plus tard avec l'arrivée des pluies d'hiver, d'autant plus violentes qu'elles avaient été plus longtemps attendues. Aussitôt, de tous les villages des Yousafzais on vit sortir quantité de petites charrues primitives et diligentes, attelées de bœufs effroyablement maigres, et qui se mirent à écorcher légèrement la plaine dans tous les sens. Un mois après, le désert fauve s'était changé en une verte Beauce où le blé pointait partout et sur laquelle les grands tertres jaunis s'arrondissaient, pareils à d'énormes meules basses. Là aussi la famine, d'ailleurs infiniment moins grave que dans la péninsule, allait finir.

Le pays de Hachtnagar. — La partie occidentale du district, celle qui nous reste encore à visiter, n'en demeure pas moins, en tout temps, la plus riche et la plus peuplée, arrosée qu'elle est par les deux rivières de Kâboul et du Svât. Là encore ce sont des Afghans, mais non plus du même clan, qui possèdent la majeure partie des terres. Lorsque la grande tribu des Khakhai Pathâns envahit au XVe siècle le district, la plaine de l'Est devint la part des Yousafzais, qui, mécontents de leur lot, s'étendirent plus tard dans les vallées du Svât et du Bounêr. Les Mohamedzais obtinrent le pays de Hachtnagar ou « des huit villes », le long du cours inférieur du Svât, et les Gigianis le *Doab* ou Mésopotamie, entre cette même rivière et le Kâboul-roûd. Les Dilazâks, convertis musulmans, de race incertaine, qui occupaient le pays depuis la ruine du royaume hindou par Mahmoud de Ghazni au commencement du XIe siècle, conservèrent encore la banlieue de Peshavar, qui ne leur fut enlevée que cinquante ans plus tard par les Ghorez-Khêls, en même temps que les Khattâks sortaient des collines du Sud et s'étendaient aux alentours de Naoshera. C'est cette distribution des clans qui subsiste encore à l'heure actuelle. En dépit de l'immigration des Hindkis, comme les Pathâns appellent les gens originaires de l'Inde, la moitié des six cent mille habitants du district est toujours de race afghane et 90 0/0 sont musulmans et parlent le pouchtou. Mais le vieil esprit de rebellion qui les souleva tant de fois contre les empereurs mogols a été, au début de ce siècle, presque entièrement brisé par la terreur des conquérants sikhs, dont le nom sert encore à faire taire les enfants qui pleurent. Par le fer et le feu ceux-ci soumirent le pays jusqu'à la lisière des collines et tirèrent une terrible vengeance de tout ce que leurs ancêtres avaient eu eux-mêmes à souffrir aux mains des envahisseurs afghans. Quand, en 1849, les Sikhs durent, à leur tour, reconnaître la suprématie britannique, c'est déjà dressé à la servitude que le district de Peshavar passa aux mains des Anglais avec le reste du Penjâb. Une fois de plus la liberté s'était réfugiée dans les montagnes, où, du moins du côté de l'Ouest, les armes anglaises n'ont pas encore réussi à la forcer.

De Hoti-Mardân à Peshavar nous connaissons deux itinéraires. Le plus confortable est de descendre jusqu'au cantonnement anglais de Naoshera la route qui monte au Svât. C'est en effet une belle route *paka* (« cuite », entendez ici « empierrée ») et, par suite, à l'épreuve des averses qui changent instantanément les chemins « crus » (*katcha*) en d'infranchissables bourbiers. A Naoshera, elle franchit le Landai sur un pont de bateaux à péage où le privilège du Seigneur Européen est de ne point payer. De là jusqu'à Peshavar on peut continuer à



VUE DE BÂLÂ-HISÂR (STOÛPA DES YEUX ARRACHÉS) PRÈS DE CHARSADDA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

suivre en *tam-tam* (une sorte de char à bancs) la grande route de l'Inde ; ou bien, si l'on est pressé, on a le choix de se faire traîner en chemin de fer par le curieux animal « qui hennit comme un âne et qui, sans pieds ni mains, marche à volonté en arrière ou en avant », ainsi qu'un poète du cru a imaginé de décrire une locomotive. Mais cet itinéraire est visiblement trop artificiel pour satisfaire un amateur d'antiquités. De Hoti-Mardân à Naoshera, surtout après la moitié route (à laquelle s'arrêtera infailliblement le conducteur de votre *tam-tam*, selon l'universelle coutume des voituriers), ce ne sont plus que champs stériles où s'étalent de lépreuses plaques de nitre pareilles à des taches de gelée blanche, que marécages où traînent des eaux crayeuses, que collines pierreuses entre lesquelles la rivière se fraye péniblement un chemin. Plus loin, à voir jusqu'à Peshavar les deux routes anglaises, celle de macadam et celle de fer, courir côte à côte, tantôt enjambant, à chaque pas, le lit rocailleux d'un torrent et tantôt bâties en chaussées sur des marais, on sent encore mieux combien le choix de ce tracé est un tour de force des ingénieurs modernes. La route ancienne, suivant la voie naturelle, décrivait, plus au Nord, un grand arc de cercle par les parties les plus planes, les plus fertiles et les plus peuplées du pays, des bacs d'Oudabhânda (Und) à Po-lou-cha (Châhbâz-Garhi), de là à Pouchkarâvatî (Charsadda) et enfin, après avoir passé les deux rivières, à Pouroushapoura, c'est-à-dire Peshavar. Libre à nous, s'il ne pleut pas, d'en suivre les vestiges.



STATUE GRÉCO-BOUDDHIQUE TROUVÉE À SAHRI-BAHLOL (MUSÉE DE LAHORE).

Un fleuve aux eaux claires coupées de blonds bancs de sable, des murs crépis à la chaux mêlés à une profusion de dattiers, des formes vêtues de blanc errant sous des profondeurs de palmes, tout un tableau charmant dans son orientalisme un peu convenu de paysage biblique, ainsi nous apparaît Charsadda. Comme contraste nous y rencontrons un *tahsildâr* afghan tout à fait nouveau jeu, qui sait un peu d'anglais, disserte sur la politique étrangère et soupire en songeant que chez les Russes un indigène peut devenir colonel ou même général, ce que les Anglais ne sauraient encore se résigner à admettre.

Des anciennes capitales du pays, la bourgade de Charsadda est la seule, avec Peshavar, dont la vie ne se soit pas retirée et qui ait encore un bazar assez actif. Ce n'est rien moins, en effet, que l'héritière de la ville indienne de Pouchkarâvatî, — la *Peukelaôtis* d'Alexandre. Aux premiers siècles de notre ère, elle se glorifiait de toute une ceinture de fondations religieuses dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Les plus considérables de toutes sont situées deux kilomètres plus au Nord, à la place même où l'on croyait que le Bouddha, dans une de ses existences passées, avait fait cette chose assurément sublime, encore que parfaitement déraisonnable, de donner en aumône ses propres yeux. La piété émerveillée des fidèles avait élevé là un *stoûpa* commémoratif de proportions colossales, sorte de petite colline artificielle bâtie de couches alternées de terre et de gros galets ronds ramassés au lit voisin du Svât. Il y a douze cents ans, au temps de la visite du pèlerin Hiouen-Tsang, les restes croulants du monument avaient encore « plusieurs centaines de pieds » de hauteur ; bien qu'exploités depuis comme carrière, ils occupent toujours une superficie de 6 hectares et dressent à près de 30 mètres leurs falaises taillées à pic. Aussi les a-t-on, à diverses reprises, utilisés en guise de forteresse pour surveiller tout le plat pays : longtemps les Sikhs et les Sardârs Douranis se les disputèrent, et de là leur vient le nom de Bâlâ-Hisâr, qui veut dire « le grand fort ». Seuls aujourd'hui les pigeons bleus, hôtes fidèles des ruines, y cherchent pour leurs nids un abri contre les serpents et les gamins des villages. Immédiatement à l'Est, un autre tertre, beaucoup moins haut, mais plus étendu (il ne mesure pas moins de

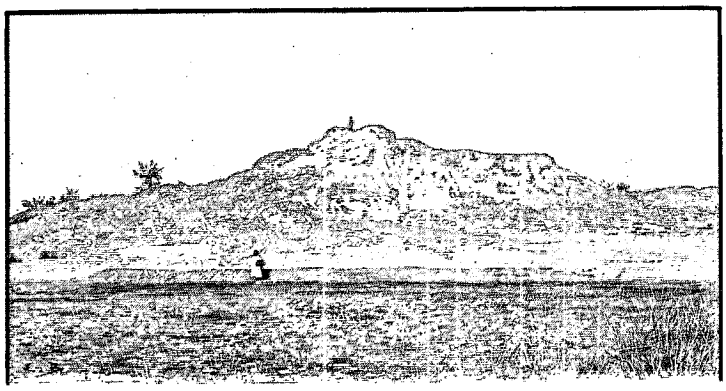
300 mètres sur 400) dessine encore sur le terrain le plan du bâtiment rectangulaire, construit à la mode indienne autour d'une cour centrale et renforcé aux angles par des tours, qui était le monastère chargé de desservir le *stoûpa*. Nous avons ici, sous les yeux, un remarquable spécimen des fondations religieuses de la basse vallée, constructions immenses où la terre et la brique jouent le principal rôle et, par là même, si différentes de celles que nous avons déjà rencontrées sur les collines, où, au contraire, la pierre était abondante et l'espace des plus restreints.

Du haut de Bâlâ-Hisâr la vue est, d'ailleurs, magnifique sur la riche plaine, le vaste cirque de montagnes neigeuses et les calmes eaux d'hiver. Au pied, c'est le pays de Hacht-Nagar : on aperçoit les « huit villes » qui s'égrènent, le long de la rivière, dans la direction du Nord-Ouest, depuis Prang et Charsadda jusqu'à Tangi en passant par Râjar, Outmanzai, Tourangzai, Oumarzai et Sherpao. Une bonne route les relie et nous les visiterons tour à tour, car toutes ont également à nous montrer leurs titres d'antiquité qui font, échelonnés sur une distance de 20 kilomètres, comme une avenue de ruines.

Et, tout d'abord, parcourons, près de Râjar, cette vaste étendue stérile et mamelonnée, toute jonchée de débris de poteries, de briques et de pierres, que les Pathâns appelent *Charh-i-Nâparsân*, la ville maudite, dont il ne faut même pas demander le nom. Naturellement, ici encore, les entrepreneurs de démolitions sont à l'ouvrage, très affairés à charger sur leurs bœufs ou leurs ânes tout ce qu'ils peuvent ramasser de matériaux de construction pour aller les vendre au bazar. De tous côtés ils creusent au hasard leurs petites tranchées, et il n'est pas rare qu'ils mettent au jour quelque sculpture, le plus souvent pour la détruire religieusement. Mais leur bonheur est de rencontrer une muraille. On la leur voit suivre alors avec le même soin méticuleux que pourrait apporter à ses fouilles le plus diligent des archéologues : seulement, au lieu de déblayer la terre, ce sont les pierres qu'ils enlèvent, et c'est en creux qu'ils marquent sur le sol la trace, vite effacée, des édifices d'autrefois.

Comme nous cherchons à nous orienter au milieu de ce chaos, debout sur le sommet du monticule, voici que s'approchent quatre Banyas hindous qui bientôt se mettent en devoir de quitter leurs babouches et, se prosternant, offrent leurs hommages, avec quelques sucreries, à deux vulgaires moellons qui se trouvaient là. Nous foulons, en effet, un lieu traditionnellement sacré et depuis plus longtemps que ces bons idolâtres ne le pensent. Pour eux cette place aurait été sanctifiée, il y a environ trois cents ans, par la présence d'un certain Rathanâth, un de ces curieux saints si fréquents dans le nord-ouest de l'Inde, moitié *pîr* et moitié *sâdhou*, vénéré à la fois des hindous et des musulmans, qui, à sa mort, se partagèrent équitablement, en manière de relique, son unique couverture. C'est sans doute la raison qui a, jusqu'ici, préservé ces deux pierres du sort commun. L'une d'elles figurerait le saint, l'autre ne serait rien moins qu'une forme de Siva, l'un des personnages de la trinité indienne : un peu plus et nous allions marcher sur un dieu!

Cependant nos Hindous se prennent de querelle avec les spoliateurs musulmans, et, comme nous faisons naturellement chorus avec eux contre ces iconoclastes, nous nous trouvons aussitôt grands amis. Ils nous offrent de nous faire voir le temple où ils ont mis en sûreté quelques idoles découvertes dans les ruines et qu'ils n'ont pu sauver des mains des Pathâns qu'en les menaçant de la police indigène, cette terreur des honnêtes gens et même des coquins. Nous les suivons à travers les rues du village, où il n'est pas une maison dont les pierres ne proviennent des tumuli voisins ; et, à côté du bazar, dans une courette, on nous ouvre une sorte de petite crèche où s'abrite, entre autres débris, un Bouddha assez bien conservé. Seulement, par-dessus les plis de sa robe de pierre on lui a passé un jupon rouge et un voile : sous ces étranges oripeaux la statue a même changé de sexe, et nous apprenons avec stupeur que c'est à présent une image de la grande déesse Dévî!

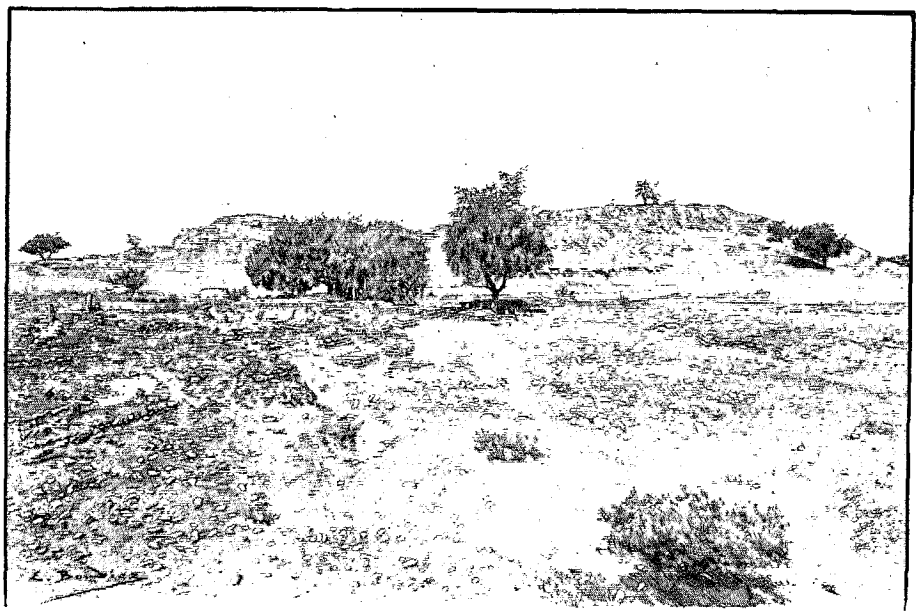


LE TUMULUS DE LA VARIOLE. — DESSIN DE BOUDIER.

Nous repartons en tam-tam sur la route bordée de tamaris au feuillage léger, à l'ombre froide ; les gens nous saluent au passage d'un : « Ne soyez pas fatigués! » à la mode pathâne, souhait qui s'adresserait beaucoup mieux au cheval. Et c'est un défilé constant de nouveaux tumuli, uniformément composés de terre et de galets, et dont nous vous faisons grâce. Tout au plus vous demanderons-nous un regard, en passant, pour la *dhêrî* gigantesque, au delà d'Oumarzai, qui porte à plus de cent pieds de haut la *ziarat* d'un autre original canonisé sous le nom de *Zahr-tor-Bâbâ*, « le père nu-tête ».

Nous sommes d'ailleurs à la recherche d'un sanctuaire de Hâritî, que les pèlerins chinois signalent dans

cette direction. Cette Hâritî n'était autre que la déesse de la variole, épouvante des mères; le Bouddha, en lui dérobant pour quelques heures le plus aimé de ses cinq cents fils, avait su, disait-on, lui apprendre à respecter les enfants des autres femmes: et, selon l'usage, un *stoûpa* perpétuait le souvenir de l'événement. Ne serait-ce pas celui dont le bizarre profil domine, sur notre gauche, la campagne? Ici le plus heureux des quiproquos nous favorise. Tandis que nous réclamons aux échos la Dhêrî-Kâfirân (le tumulus des infidèles) marquée sur la carte anglaise, les villageois jurent leurs grands dieux que le nom réel est *Sara-makh* (mot à mot « la rouge face »), c'est-à-dire justement la variole. Et toute l'histoire suit : on amène là les petits enfants atteints de cette maladie ; on met dans leur bouche innocente une pincée de cette terre, on en glisse un peu dans leur *taviz* (le porte-amulette qui pend à leur cou), et ils sont guéris d'emblée...



TUMULUS PRÈS D'OUMARZAI, PORTANT LA ZIARAT DE ZAHR-TOR-BÀBÀ. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est plaisir de trouver, pour une fois, encore vivante parmi ces mahométans, une légende hindoue et même bouddhique ; sans doute nous en sommes redevables au peu d'orthodoxie des mères, à qui tout moyen est bon quand il s'agit de sauver leur enfant. Du même coup l'identification du tertre devient sûre et nous nous amusons à embarrasser de nos questions nos guides musulmans, qui ne se savent point si hérétiques. D'où vient la merveilleuse vertu de cette terre? Comment se fait-il qu'elle soit aussi bonne pour les enfants des Hindous que pour ceux des Mahométans, à telles enseignes qu'ils en veulent bourrer les poches de mon brahmane, sous prétexte qu'en ménage cela peut toujours servir? Pourquoi leurs femmes y viennent-elles offrir du blé, la vieille offrande bouddhique? Pourquoi eux-mêmes en ramassent-ils quelques grains pour les manger dévotement?... Il va de soi qu'ils sont absolument incapables de rendre compte de leurs rites comme de leurs croyances. — La raison en est ici écrite dans cette traduction anglaise du grand voyageur Hiouen-Tsang, qui passa par là, il y a douze siècles, et coucha sans doute dans le couvent dont l'on aperçoit encore les ruines, au sud-ouest du *stoûpa*. Du moins ses informants croyaient-ils encore savoir l'origine du pèlerinage : ceux-ci ne s'en doutent pas, mais cela ne les empêche pas de venir toujours demander des miracles à une divinité dont ils ne connaissent même plus le nom...

Le temps n'est plus où le métier d'archéologue consistait à rêver sur des ruines. On a changé tout cela. Ce qu'on leur demande à présent, ce sont des plans et des photographies. Comme nous revenons d'en prendre le nécessaire, nous surprenons notre babou en train de faire un grand discours en hindoustani : le scélérat, qui lit un peu l'anglais, s'est sournoisement emparé du livre, et c'est l'histoire de Hâritî qu'il raconte... Arrête, malheureux! — Mais il est déjà trop tard, le mal est fait. Et voilà pourtant comment les traditions se rafraîchissent! Bien naïf qui s'y laissera prendre. C'est ainsi qu'à Kala-Séraï, entre Attok et Rawal-Pindi, quand vous descendez de wagon, le chef de gare indigène s'informe aussitôt si vous ne venez pas visiter les ruines de la Taxile d'Alexandre. Il est vrai que, cinq stations plus loin, si vous vous arrêtez pour admirer le magnifique *stoûpa* bouddhique de Manikyala, son collègue vous demandera avec le même sérieux si vous ne désirez pas qu'on vous conduise au tombeau de Bucéphale! Cette fois l'histoire a été rajeunie de travers.

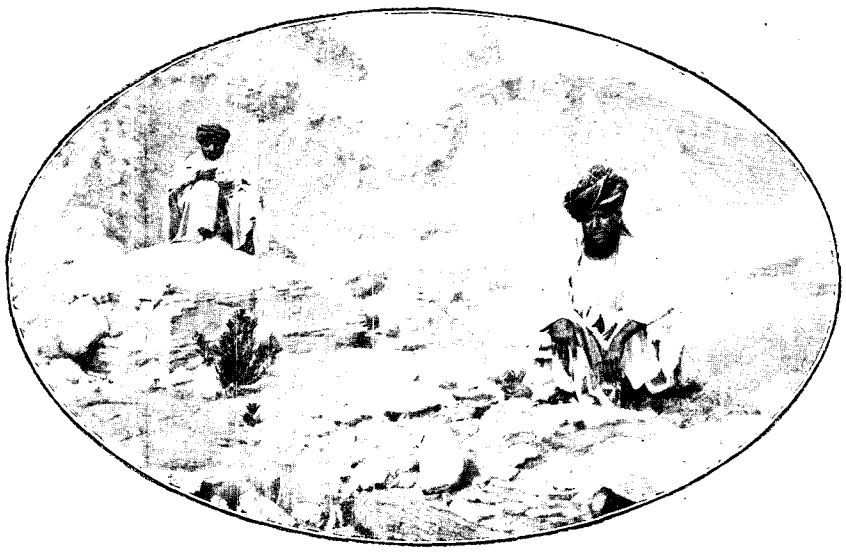
Nous couchâmes, ce soir-là — bien entendu, en qualité d'hôte volontaire, — au poste de police de Tangi, la huitième des huit villes, et nous pûmes encore le lendemain visiter quelques ruines bouddhiques, tout en parcourant, au delà de la branche principale du canal, la plaine, de nouveau stérile et ravinée, où des lauriers nains, à fleurettes blanches, ont donné leur nom au vieux bourg de Gandhairi. Quant aux montagnes prochaines, le *thanadâr* nous a fait bien promettre de ne point pousser vers elles, « car les gens y sont méchants et n'aiment pas le *Sarkâr* (le gouvernement) ».

Les Mohmands. — Quelques mois plus tard, les Mohmands vérifiaient une fois de plus ces paroles en descendant

brusquement de leurs montagnes, le 7 août 1897, alors que le Svât venait à peine d'être pacifié. Entraînés au nombre de quatre ou cinq mille par le moulla de Hadda, Najib-oud-Din, que la gloire du Mad Fakir empêchait sans doute de dormir, ils pillèrent et brûlèrent à fond le bazar hindou de Chankargarh, sur le territoire britannique. Les représailles ne se firent pas attendre longtemps. Le même soir, le général commandant à Peshavar dépêchait de cette ville, qu'il serait de la dernière imprudence de dégarnir complètement, tout ce dont il pouvait disposer en fait de troupes. Le 9 août au matin, une petite bataille rangée entre les Mohmands et la colonne anglaise menaçait de tourner assez mal : l'arrivée de deux escadrons du 13e *Bengal Lancers*, qui chargèrent de bout en bout les Pathâns, trop aventurés dans la plaine, suffit à rétablir les affaires. En somme, il restait sur le terrain trois à quatre cents montagnards, tandis que les troupes indiennes avaient douze morts et cinquante-deux blessés, dont quatre officiers anglais.

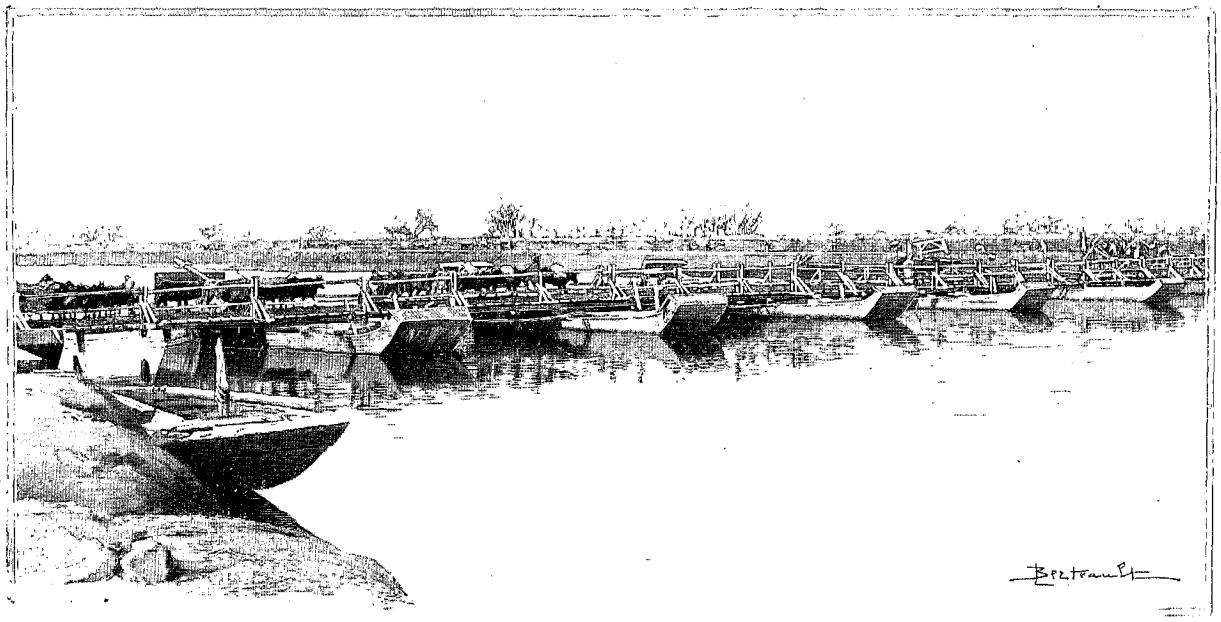
Cependant les choses ne pouvaient pas en rester là, et l'on résolut de relancer les rebelles jusque dans leur repaire. Le soulèvement des Afridis et des Orakzais, survenu sur ces entrefaites, retarda quelque peu les préparatifs. Mais dans la première semaine de septembre le gouvernement de l'Inde sanctionnait une grande expédition et élaborait, sur le papier, un magnifique plan de campagne. Deux brigades, soit 5,000 hommes, devaient opérer du côté du Nord, par la vallée du Svât, pendant qu'une division d'égale force pénétrerait dans le pays par les passes méridionales. L'affaire des Mohmands, ainsi pris entre deux feux, ne serait pas longue à régler, d'autant qu'ils ne comptent guère que 17,000 hommes en état de porter les armes et que, pauvres, ils n'ont que de mauvais fusils. On prévoyait que cela prendrait tout juste une semaine : il y fallut plus d'un mois. Les officiers de la frontière, si passionnés pour les plaisirs de la guerre, — ce premier des sports ! — en eurent, cette fois, au moins ceux de la première colonne, autant et plus qu'ils pouvaient désirer. L'une des brigades, tombée, comme dans un nid de guêpes, au milieu du clan belliqueux des Mohmands, eut, en quinze jours de *guerilla* acharnée, un cinquième de l'effectif engagé mis hors de combat, soit 245 hommes, dont, selon la proportion ordinaire, un officier anglais pour dix soldats indiens. La marche de la division du Sud ne rencontra, en revanche, aucun obstacle. Comme dans toutes les expéditions « punitives », les villages furent brûlés, les tours démolies et le pays ruiné. Il est permis d'espérer que cette dure leçon décidera, pour quelque temps, les Mohmands à se tenir sages : mais il est douteux qu'ils en aiment davantage le *Sarkâr*.

(A suivre.) A. FOUCHER.



RUINES BOUDDHIQUES ET VILLAGEOIS PRÈS DE GANDHAIRI (PAGE 551). — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PONT DE BATEAUX DE CHARSADDA. — DESSIN DE BERTEAULT.

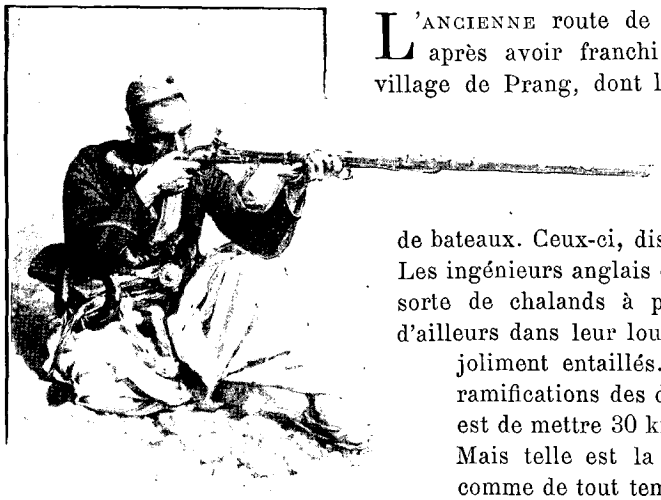
SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE [1]

(PESHAVAR)

PAR M. A. FOUCHER.

V

Peshavar. — La ville indigène. — Le *ghazi*. — La passe du Khaïber. — Le soulèvement des Afridis et des Orakzais. — La campagne du Tirah. — Le problème de la frontière.



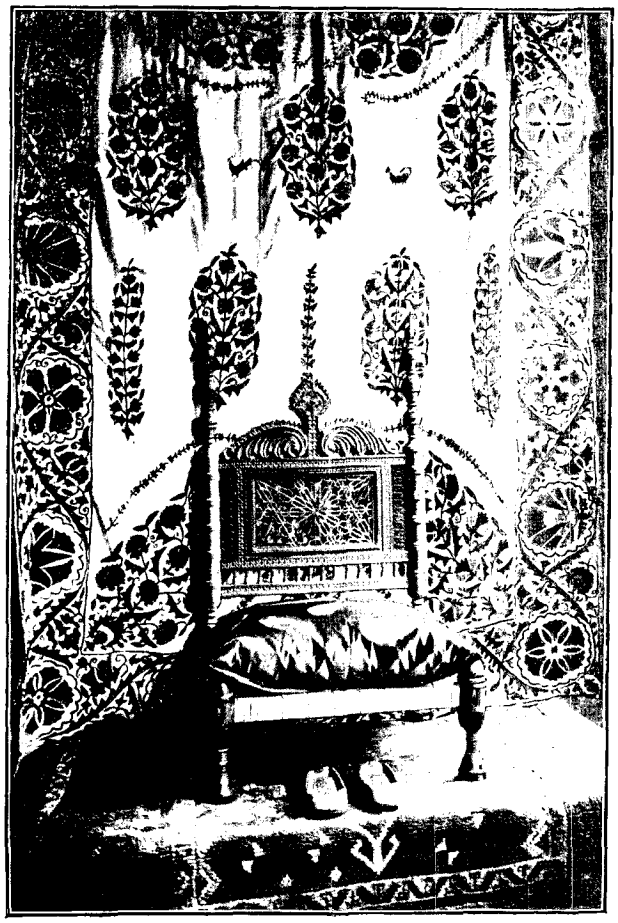
TYPE D'AFRIDI (PAGE 557). — DESSIN D'OULEVAY. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

L'ANCIENNE route de Charsadda à Peshavar filait droit au Sud-Ouest, après avoir franchi en bac la « grande rivière » juste au-dessous du village de Prang, dont le nom indique encore le « confluent », aujourd'hui bien en aval, du Svât et du Kâboul-Roûd. Le trafic actuel, toujours assez actif, tourne franchement le dos au bac et préfère suivre, même au prix d'un long détour, la ligne nouvelle des ponts de bateaux. Ceux-ci, disons-le en passant, ne manquent pas de pittoresque. Les ingénieurs anglais ont utilisé pour les construire les barques du pays, sorte de chalands à proue carrée et à poupe recourbée, assez élégants d'ailleurs dans leur lourdeur massive, et décorés de dessins géométriques joliment entaillés. On n'en traverse pas moins de cinq sur autant de ramifications des deux rivières. Le seul inconvénient de cette route est de mettre 30 kilomètres au lieu de 20 entre Charsadda et Peshavar. Mais telle est la force de la sacro-sainte coutume qu'on continue, comme de tout temps, à ne compter qu'une seule étape : bêtes et gens ont simplement à se persuader, le tarif des transports restant le même, que la distance non plus n'a pas changé. Peshavar, bien que chef-lieu de district et même de province, terminus de la grande ligne du North-Western Railway, et peuplé de 80 000 habitants, n'a toujours pas d'hôtel. Le *dâk bangla* (la maison de poste) en tient lieu, fréquenté pendant la saison froide par les quelques « globe-trotters » qui dépassent Lahore et ne veulent pas quitter l'Inde sans avoir « fait le Khaïber », — en d'autres termes, sans avoir visité la fameuse passe de ce nom sur la grande route de Kâboul. On n'imagine pas, d'ailleurs, qu'à moins d'y être forcés vous puissiez venir à Peshavar pour une autre cause.

1. *Suite. Voyez pages* 469, 481, 493 *et* 541.

Nous prendrons pourtant le temps de visiter la ville indigène, ou, comme on dit ici, la cité. Un mur de pisé l'entoure, que dominent au Nord-Ouest les bastions de terre de Bâlâ-Hisâr, «le grand fort». Nous entrons par la porte occidentale, celle de Kâboul, à laquelle les Anglais ont donné le nom de Sir H. Edwards. Devant nous s'allonge une large rue bordée de boutiques et fort animée : tous les types et tous les produits de la haute Asie s'y donnent rendez-vous. Vous pourrez à volonté soit regarder défiler une curieuse variété de faces humaines allant du caucasique le plus pur au mongolique le plus accentué, ou, si vous préférez, faire déballer sous vos yeux quantité de belles marchandises, tapis de Perse, soies de Samarkand, broderies de Bokhara, pelisses de peaux de mouton de Kâboul, et aussi ces poteries vernissées, ces bois travaillés, ces peintures à la cire sur étoffes qui sont des spécialités de Peshavar. Surtout nous nous promènerons dans le bazar et nous y ferons nos emplettes sans plus de cérémonies, laissant, si vous le voulez bien, aux touristes naïfs leur escorte de *policemen*... Car on trouve ici le pendant de ces bonnes âmes qui s'imaginent qu'on ne saurait traverser à Londres le quartier de Whitechapel sans être accompagné d'un détective. Et qui vous dit, en effet, que vous ne rencontrerez pas au prochain coin de rue, là-bas, quelque Jack l'éventreur et ici quelque *ghazi* ?

Par « ghazi » vous entendez, si vous êtes musulman et patriote, un soldat de la guerre sainte, un héros, un martyr (*chahid*), à qui le paradis de Mahomet réserve ses plus multiples joies : car il a fait cette œuvre pie de tuer au moins un chien de chrétien. Dans la bouche d'un Anglais le même mot désigne un scélérat fanatique à qui les moullas ont monté la tête et mis le poignard à la main pour le plus aveugle et le plus lâche des assassinats. Quelle que soit la définition adoptée, une chose est certaine, c'est que la victime de hasard choisie par les Harmodius — ou les Ravaillacs — afghans n'en échappe autant dire jamais : car ils n'ignorent pas que le couteau est la plus sûre des armes. Il est juste d'ajouter que de son côté le ghazi est aussitôt pendu que pris, en vertu du *Ghazi Act* : mais, comme dans son idée la corde est le plus court moyen de gagner le ciel, l'exemple n'est pas fait pour décourager les autres. Certaines mesures dont on essaya jadis, la pendaison avec une impure lanière de peau de porc, ou encore la crémation du cadavre, pratique en horreur aux musulmans, n'ont pas donné à l'épreuve de meilleurs résultats. Aussi, tandis que des esprits arriérés voudraient voir se dresser aux portes de Peshavar, en manière d'avis au passant, une potence monumentale, quelque chose comme notre ancien gibet de Montfaucon, un psychologue ingénieux soutenait dernièrement que la meilleure façon de dégoûter les ghazis de leurs entreprises serait, au contraire, de ne pas les pendre, pour les faire enrager, puisqu'ils en ont envie, et de leur refuser l'auréole de *chahid* en les condamnant sans bruit à la déportation. Il se pourrait que la terreur des lointaines îles Andaman et d'un ignominieux oubli fît réfléchir ces enragés amateurs de gloire et de martyre.



CHAISE DE PESHAVAR ET BRODERIE DE BOKHARA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En attendant, le ghazi continue à opérer sur n'importe qui, n'importe quand, n'importe où. Quelque temps auparavant, un officier avait été tué à la gare de Peshavar, tandis qu'il surveillait paisiblement l'embarquement de son poney. A ce moment même, un ghazi, descendu jusqu'à Lahore, gâtait toutes ses chances de paradis en ne tuant qu'une femme, ce qui ne compte pas devant Allah. Depuis lors les journaux de l'Inde nous ont apporté le récit d'une demi-douzaine d'attentats ; mais, à tout prendre, ce sont là des accidents isolés et qui se comptent. Les Sâhebs du Pendjâb ne courent guère plus de danger de la part des ghazis que les souverains européens de la part des anarchistes, analogie qui ne laisse pas d'être flatteuse pour leur vanité. Et puis quelles précautions prendre, et, à moins de se résigner à ne jamais sortir de chez soi, comment échapper à un homme qui a fait de son côté le sacrifice de sa vie ? Les Anglo-Indiens de la frontière ne savent jamais si le grand diable d'Afghan qui les coudoie n'a pas son couteau de boucher tout prêt dans sa large

manche pour faire son salut à leurs dépens : à cela rien à faire, ou plutôt il y a beau temps qu'ils ont trouvé le seul remède, qui est de n'y point penser. Nous ferons comme eux.

Au bout de la grande rue se dresse un arbre gigantesque, un de ces « figuiers religieux » sous lesquels, dès le temps du Bouddha, les moines mendiants aimaient à s'asseoir. Un vieux changeur hindou, accroupi à son ombre, se souvient encore que les Yogis avaient jadis coutume de s'y arrêter. Quant au marché, à présent établi à ses pieds et qui lui doit son nom de Pipal Mandi, il est moderne, tracé il y a une soixantaine d'années sur l'ordre de ce « Français » au service de Ranjit Singh qui était l'Italien Avitabile... Décidément ils y tiennent ! Lors du passage de M. J. Darmesteter au printemps de 1887, lui aussi eut beau s'en défendre, on lui fit de même les honneurs de la nationalité de ce féroce condottiere, resté fameux dans le pays pour sa froide cruauté...



BIBELOTS DU BAZAR DE PESHAWAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous en voudrions de ne pas rappeler ici cette visite de notre illustre et regretté compatriote, voyage de philologue et de lettré dont il rapporta ses intéressantes *Lettres de l'Inde* et son bel ouvrage sur les *Chants populaires des Afghans*. Il nous a été donné de recueillir, après dix ans, un écho de sa venue. Nous le tenons d'un officier qui eut pour professeur de pouchtou le même *mounchi* ou précepteur indigène auquel s'était adressé M. Darmesteter. On sait comment fonctionne cette petite industrie : des récompenses pécuniaires invitent les officiers de la frontière en même temps que des règlements les contraignent à passer une série d'examens dans la langue dominante du pays. L'affaire se traite à forfait avec le mounchi ; si le candidat est heureux, il partage la prime avec son maître ; sinon tous deux en sont pour leurs peines : système assurément qui n'a rien d'inhumain. Or les succès d'Ibrahim ne se comptaient plus, et c'est ce qui le fit choisir par l'éminent linguiste. Dans une de ses plus amusantes lettres, le professeur au Collège de France nous présente le *fellow* de l'Université du Pendjâb, lui fait conter son histoire et même nous entretenir de ses chagrins domestiques. Ces lettres, aussitôt réunies en volume, furent là-bas dans toutes les mains. Mais la vérité nous force d'avouer que le brave mounchi n'apprécia pas comme il convenait l'honneur d'une publicité aussi brillante. Il faut dire que ses nouveaux élèves se faisaient un malin plaisir de le taquiner sur ce sujet particulièrement délicat. On savait qu'il suffisait, pour mettre le bonhomme en colère, de lui demander d'un air innocent « si c'était vrai les histoires qu'il avait racontées au Sâheb français... ».

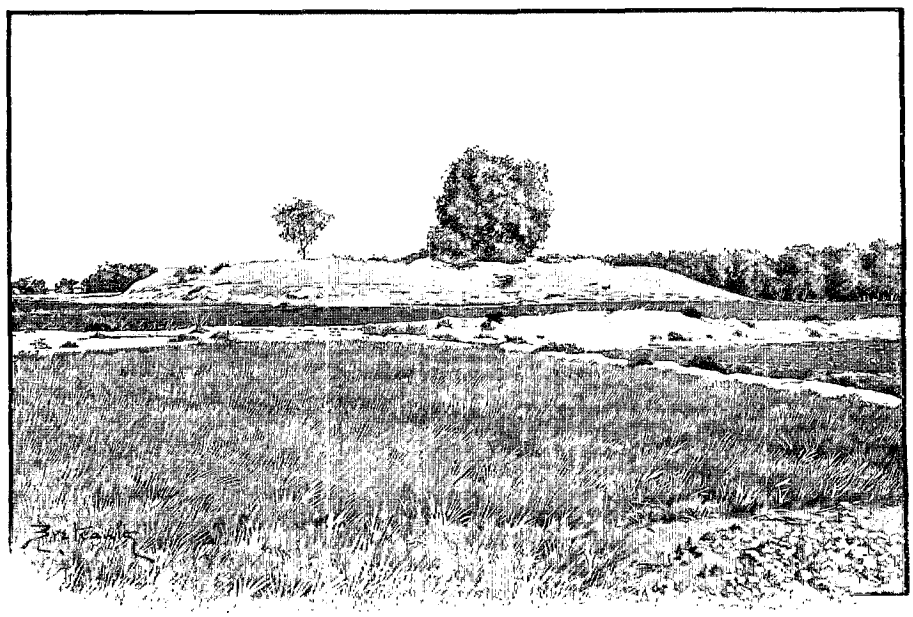
Nous voici cependant arrivés, tout en causant, par des ruelles tortueuses et montantes, au Gor Khattri, un des sites le plus anciennement révérés et le plus diversement transformés de la ville. C'est à présent la *tahsili :* les bureaux et les cours de justice du sous-préfet indigène sont établis dans les deux portes monumentales d'un caravansérail bâti au XVIe siècle par Akbar. Cent ans plus tôt, Bâber, envahissant l'Inde, fut attiré par la renommée de cette place et la voulut voir : mais tel était le prestige qu'elle exerçait sur l'esprit même des musulmans que son guide n'osa l'y conduire ; il ne la vit qu'à sa seconde invasion et fut d'ailleurs déçu. D'après la description qu'il nous a laissée de ses galeries et cellules souterraines, encombrées d'un énorme amas de poils de barbe et de cheveux (on sait que les Hindous se rasent la tête à l'occasion des sacrifices funèbres en l'honneur de leurs ancêtres), il semble que ce fût un sanctuaire hindou plutôt que bouddhique. C'est le souvenir d'un certain ascète Goraknâth que Sikhs et Hindous y vénèrent aujourd'hui. En tout cas, l'idée communément répandue que c'était là le site de la fameuse pagode du roi Kanichka nous paraît être l'invention d'un mounchi honteux de rester à court ou désireux de plaire. Pour retrouver les ruines de ce monument jadis si célèbre, le mieux, à notre avis, est de suivre à la lettre les indications topographiques, toujours si exactes, des pèlerins chinois : or, à la distance et dans la direction spécifiées par eux, à 2 kilomètres au sud-est de la ville, sur la route de Hazar Khani, des tertres encore considérables, bien que depuis

longtemps en exploitation réglée, marquent en relief sur les champs environnants le plan caractéristique des fondations bouddhiques et portent le nom significatif de Châh-Jî-Kî-Dhêrî, le tumulus du roi.

Du haut des grandes portes du caravansérail, nous pouvons nous orienter à l'aise. Tout de suite les yeux se tournent à l'Ouest, par delà les cantonnements anglais perdus dans le feuillage des jardins, vers la muraille des montagnes afghanes que ne rompt même pas la brèche tortueuse du Khaïber. A nos pieds c'est une pittoresque bousculade de terrasses jalousement treillissées ; des femmes vaguement entrevues (les étages supérieurs sont le domaine particulier des femmes) s'y reposent en fumant ou se livrent à de petits travaux de ménage, cousant, filant, triant des graines. Quelle vie peut-on bien mener dans ces mystérieuses maisons ? Inutile de dire que toutes sont rigoureusement fermées aux étrangers et, qui pis est, aux infidèles que nous sommes. C'est tout au plus si quelques portes consentent à s'ouvrir devant les dames missionnaires qui dirigent, tout près du Gor Khattri, la *Zenana mission*.

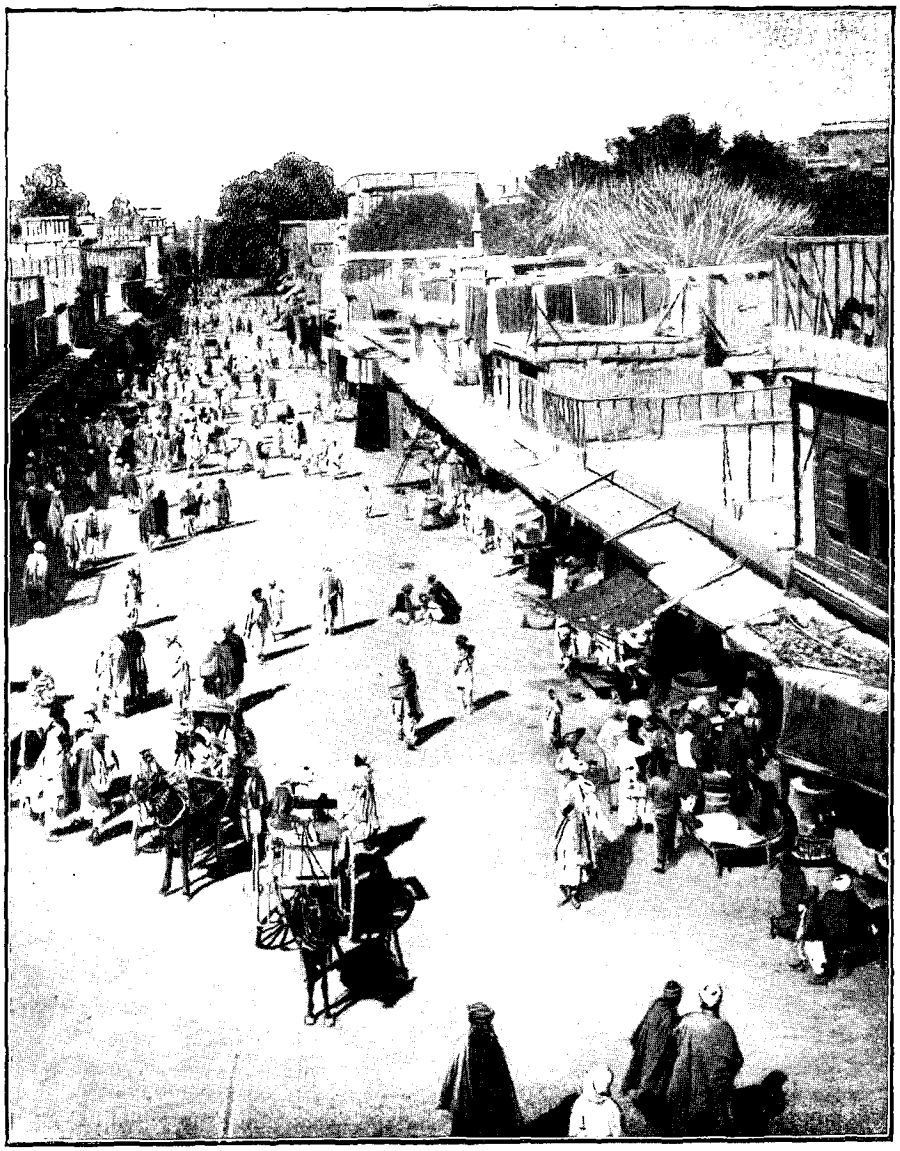
Zenana est le nom donné dans l'Inde à l'appartement des femmes. On sait que les musulmanes, celles du moins qui se piquent d'appartenir à la bonne société et, par contagion, beaucoup d'Hindoues sont « assises sous le rideau » (*parda-nachin*), c'est-à-dire qu'aucun homme, sauf leur père, leurs frères, leur mari et ses frères cadets, ne doit les apercevoir à visage découvert. Cette règle, consacrée par la coutume, complique singulièrement le moindre déplacement et finit par condamner les plus grandes dames — et par suite les plus pointilleuses — à une demi-reclusion. Pourtant ne vous hâtez point trop de les plaindre. Elles se résignent sans trop de peine à cette contrainte, y mettant même une sorte de point d'honneur. L'épouse du gros marchand qui a fait fortune acceptera avec allégresse d'être élevée à l'état de *parda-nachin*. S'il lui plaît d'être enfermée comme à celle de Sganarelle d'être battue, vous seriez mal venus à le trouver mauvais. Le plus grand inconvénient de ces préjugés d'un autre monde est qu'il devient impossible aux femmes, si elles tombent malades, de se faire examiner par un médecin. Tout au plus peuvent-elles lui tendre leur pouls à tâter par la fente d'un rideau. Comme élément de diagnostic ce n'est guère, et si les praticiens indigènes feignent de s'en contenter, c'est qu'ils n'ont pas la science bien exigeante ni non plus la conscience. D'intervention chirurgicale, il ne saurait en être question, et l'on ne peut songer sans frémir aux souffrances de ces infortunées, abandonnées sans remède à leur mal. Ce sont ces soins médicaux, dont elles étaient jusqu'ici privées, que sont venues leur apporter les dames de la *Zenana mission*, pour la plupart excellentes doctoresses, en même temps que des hôpitaux féminins se sont fondés en maints endroits, par souscription publique, sur l'initiative de lady Dufferin.

De toutes ces missionnaires, aucunes assurément n'ont plus de mérite que celles qui se sont établies dans la cité de Peshavar, car aucunes ne résident dans un milieu plus fanatiquement hostile. Il n'est pas rare qu'en récompense de leur dévouement elles soient insultées dans les rues et qu'on leur jette de la boue et des pierres. Même les gens éclairés, tout en ayant recours à leurs talents, gardent à leur endroit une certaine méfiance. Les Pendjâbis de vieille roche sont intimement persuadés que, si leurs femmes savaient toutes les facilités que leur fournissent les lois anglaises, il n'y aurait plus moyen de les tenir : par bonheur elles ne s'en doutent pas, mais le danger, c'est que les « Miss Sâhebs » ne dissipent par leurs conversations cette bienheureuse ignorance. Il ne faut, d'ailleurs, pas croire que le système du *parda*, s'il est détestable pour la santé des femmes, soit de toute sécurité pour l'honneur des maris. Telle est leur malice, soupiraient nos amis indigènes, que dans leurs intrigues amoureuses elles savent rendre inutiles toutes les précautions ; mais du moins, ajoutaient-ils, si quelque accident de ce genre nous arrive, il nous reste la conviction d'avoir tout fait pour l'éviter, tandis qu'en vérité les Sâhebs semblent prendre à tâche de faciliter à leurs femmes les aventures.



EMPLACEMENT PROBABLE DE LA PAGODE DU ROI KANICHKA, À CHÂH-JÎ-KÎ-DHÊRÎ. — DESSINDE BERTEAULT.

Jamais ils ne voulurent convenir qu'une confiance réciproque pût être la meilleure des garanties. Surtout ils trouvaient amer de ne plus pouvoir régler à leur gré leurs affaires de famille et couper le nez ou le cou d'une de leurs femmes sans être exposés aux curiosités indiscrètes d'un juge anglais. Il est dur d'être traité en criminel alors que l'on n'a fait qu'user de ses droits de propriétaire. C'est encore un des griefs constants des tribus au delà de la frontière qu'on ne s'empresse plus de leur renvoyer, pour être traitées selon leurs mérites, celles de leurs femmes qui se sont sauvées sur le territoire britannique. Car l'Oriental est poli, mais il n'est pas galant.



LA GRANDE RUE DE PESHAVAR (PAGE 554). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BOURNE ET SHEPHERD, À CALCUTTA.

* * *

Il nous faut cependant suivre les précédents établis et, comme c'est le devoir de tout bon touriste, faire l'excursion du Khaïber jusqu'à Ali-Masjid et retour. Si nous voulions même nous conformer jusqu'au bout aux usages, il faudrait encore en écrire de beaux récits, pleins de tableaux mouvementés et d'évocations historiques. Mais outre qu'il est à peu près certain que, pas plus que l'Indus à Attok, le fameux défilé n'a jamais vu passer Alexandre, — le conquérant macédonien ayant pris plus au Nord, — nous pensons qu'à défaut d'imagination, une stricte exactitude fera mieux l'affaire des lecteurs.

C'est mardi, seul jour de la semaine avec le vendredi où la passe soit gardée et où par suite marchandises et voyageurs soient autorisés à s'y risquer et puissent le faire impunément. Le premier soin du *khansamah* qui nous sert de maître d'hôtel a été de nous faire signer, dès notre arrivée, la demande d'autorisation nécessaire ; le colonel Warburton nous l'a naturellement accordée, comme à tout le monde, et la voiture nous attend : ce n'est pas plus compliqué que cela.

Au trot des chevaux, vers l'Ouest, à travers la plaine rocailleuse, nous longeons successivement les ruines bouddhiques de Taïkal, la tour du grand général sikh Hari Singh et le fort anglais de Jam-Roûd, dressé à la porte de la passe comme une grosse tourelle de navire cuirassé. La route pénètre à présent dans les collines ; d'abord côtoyant le lit du torrent, puis grimpant le long des pentes, elle suit les longues sinuosités de la gorge. Le paysage est sans grandeur, mais non sans désolation, et d'une stérilité sauvage. Rien ne pousse dans ces schistes, et on comprend que les pauvres Afridis se soient faits brigands de leur métier. Un vent terrible et froid nous assaille à l'improviste, tombant du haut des crêtes neigeuses, tandis que le soleil dévore : c'est le temps caractéristique de la passe en cette saison, et on ne sait des deux maux quel est le pire, de ce soleil brûlant ou de ce vent glacé. Nous sommes heureux de trouver un abri dans le petit séraï de la moitié route, au pied de la colline d'Ali-Masjid, que couronne un fortin de terre et qui, debout au beau milieu de la passe, la

barrerait à volonté. Au total l'excursion serait l'une des moins intéressantes du pays, s'il n'y avait les caravanes. Dès l'aube les deux *kafilas*, celle de l'Inde et celle de l'Afghanistan, s'ébranlent en sens contraire des deux extrémités de la passe, l'une de Jam-Roûd et l'autre de Landi-Kotal : à mi-chemin, sous Ali-Masjid, elles échangent leurs escortes et continuent. Nous rattrapons celle qui s'en va avant de rencontrer celle qui vient. De lourds chars à bœufs traînent jusqu'à Kâboul les produits de notre civilisation de fer, des outils, des machines, surtout des armes perfectionnées dont l'émir est avide et que ses propres ateliers ne lui fournissent pas assez vite à son gré. Voici venir au contraire de braves pèlerins yarkandis, en route pour les ports de l'Inde, d'où ils s'embarquent pour la Mecque ; on les reconnaît aisément tant à leurs pelisses et à leurs bottes de feutre qu'aux longs poils de leur barbe rare et à leurs petits yeux bridés dans leur face plate de Mogols ; ils vont, se laissant bercer doucement à l'amble de leurs poneys qui disparaissent à demi sous des monceaux de couvertures. Et dans les deux sens c'est la même cohue pittoresque des ânes et des chevaux de charge, et surtout d'interminables files de chameaux — de superbes chameaux de l'Asie centrale, robes sombres, crinières de lion, barbes de patriarche, balançant sur leur dos mille chargements divers, ballots de cotonnades de Bombay ou caisses de fruits de Kâboul, ou encore, sous des housses de drap rouge, des sortes de cages de bois où des femmes en voyage rient et caquettent.

Eux écoulés, la passe est vide, et nous ne rencontrons pas un chat, sauf les sentinelles égrenées tous les cinq cents pas pour surveiller la route, et encore, à l'entrée de la plaine, un berger gardant ses moutons, un long pistolet à la ceinture. Les Afridis ne se montrent pas ce jour-là. Sans doute ils estiment inutile de se torturer le cœur à regarder passer toutes ces richesses, puisqu'il est entendu qu'on ne les pillera pas. Aussi se tiennent-ils sagement enfermés dans leurs villages, qui sont presque tous situés sur les versants opposés des collines. Ils peuvent s'offrir cette consolation, pour calmer leurs convoitises, de compter le tribut que leur paye la reine-impératrice sous le nom de subvention et qui leur sert à acheter la poudre qu'ils se plaisent à brûler entre eux quand ce n'est pas contre elle. Car, à défaut de la *jihad*, la guerre sainte contre les infidèles, leur occupation favorite est la vendetta, qu'ils appellent *badal*. Encore nous a-t-on assuré qu'ils commencent à se dégoûter de cette dernière. Certes il n'est pas de plaisir comparable à celui de tenir son ennemi enfermé dans sa maison au bout d'un fusil dont la hausse est bien réglée et de loger une balle dans sa porte à chaque fois qu'il fait mine de l'ouvrir : il y a dans cette situation une humour irrésistible et dont un cœur bien placé ne peut manquer de goûter le sel. Libre à votre adversaire de guetter de son côté, par une meurtrière savamment dissimulée, si votre tête ne dépasse pas imprudemment le rebord de votre terrasse : c'est dans les conventions du jeu. Jadis avec les vieux *jezails* à pierre, le sport était à peu près inoffensif : on tiraillait beaucoup, mais on touchait si rarement qu'on avait lieu d'être d'autant plus fier de son adresse ; et cela faisait durer le plaisir. Avec les martini-henry et les lee-metford, c'est tout le contraire : même un médiocre tireur peut avoir ses chances, et l'unique cercueil déposé en permanence à la mosquée du village (c'est le même qui sert à mener tous les morts en terre) est trop souvent mis à réquisition. Bref, la fréquence et la brusquerie des dénouements tragiques a ôté beaucoup de son agrément au passe-temps national. Il est assurément curieux de constater que l'introduction des fusils dernier modèle ait inspiré aux petites factions afridies à peu près les mêmes sentiments qu'aux grandes nations européennes : la perfection même de leur armement les dissuade de s'en servir entre soi. D'ailleurs, les jours de caravane, il y a trêve, de peur que les balles ne s'égarent, et le touriste n'a même pas la distraction d'entendre parler la poudre ni de voir un seul Afridi en liberté.



STATUE GRÉCO-BOUDDHIQUE TROUVÉE À TAÏKAL (PAGE 557).
MUSÉE DE LAHORE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A la vérité on en a disposé pour lui tout le long du chemin, mais à l'état domestiqué et de voleurs devenus



AFRIDIS EN TENUE DE CAMPAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

gendarmes. Il en a même un derrière sa voiture, un pseudo-cipaye des *Khaïber Rifles* qu'il a dû embarquer comme escorte au caravansérail de Jam-Roûd en même temps qu'il acquittait son droit de péage de quelques roupies. Le brave garçon, paisiblement assis, son fusil entre les jambes, a veillé sur ses jours tout en fumant le narghileh du cocher. Soyez sûr qu'il le ramènera sain et sauf, après quoi, n'étant plus de service, il ira rendre son arme pour qu'un sergent européen la mette soigneusement sous clef jusqu'à la prochaine garde. Les *Khaïber Rifles* sont des hommes de confiance : seulement on ne peut tout de même pas leur laisser jour et nuit un fusil entre les mains si près de la frontière. Car vous savez qu'il est écrit : Ne nous induisez pas en tentation.

M. J. Darmesteter a trop spirituellement conté, pour que nous recommencions après lui, comment à la suite de la dernière campagne de Kâboul les Anglais eurent l'ingénieuse idée de proposer aux Afridis de faire la police de la passe en échange d'une honnête compensation. Nous voudrions simplement reprendre l'histoire où il l'a laissée. La politique anglaise était au fond celle du grand propriétaire qui fait venir ses pires braconniers pour les élever à la dignité de gardes : elle réussit fort bien. Non seulement les Afridis renoncèrent à leur droit de pillage, mais le corps des *Jezailchis* ou « mousquetaires », levé parmi eux pour assurer la sécurité des caravanes, se transforma insensiblement, sous le nom de *Khaïber Rifles*, en une sorte de régiment indigène fort de 1 000 hommes et commandé en fait par un officier européen. L'entretien de ces troupes de police revenait à environ deux lâkhs de roupies par an (un lâkh vaut 100 000) et un autre lâkh était distribué comme subside entre les *maliks* de la tribu : les douanes et les péages de Jam-Roûd subvenaient d'ailleurs en grande partie à ces dépenses. Depuis seize ans l'arrangement n'avait subi aucun accroc. Aussi, quand le colonel Warburton prit sa retraite au commencement d'août 1897, le gouvernement du Pendjâb lui témoigna-t-il à juste titre sa satisfaction pour l'habileté avec laquelle, depuis 1882, il avait su mettre la dernière main au système dont le colonel Hastings avait été l'initiateur. Et le communiqué officiel insistait particulièrement sur ce fait que « le Khaïber, un jour de *kafila*, est aussi sûr qu'une grande route de l'Inde... ».

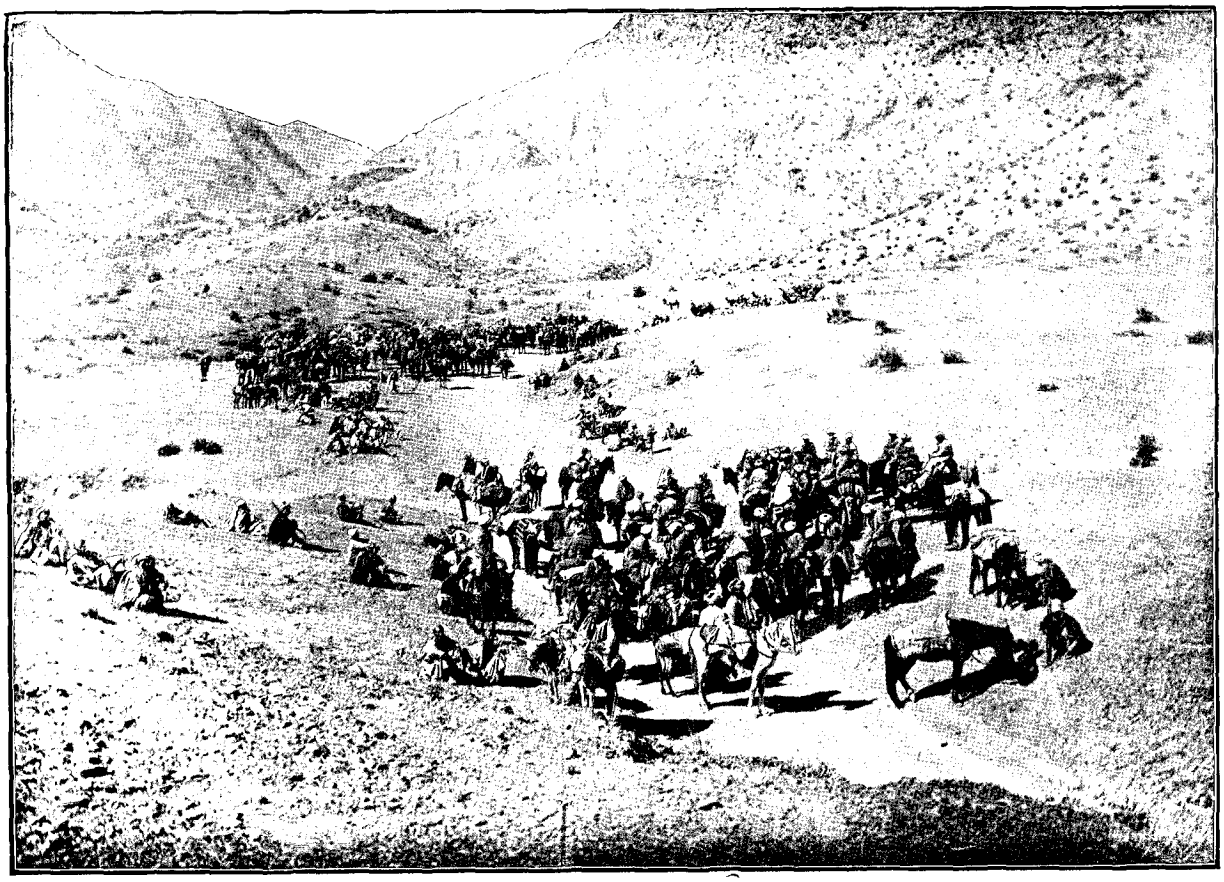


DEVANT JAM-ROÛD : SIKH PORTANT UN FAUCON. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

*
* *

Le 23 du même mois, 10 000 Afridis, appartenant à six des huit clans qui composent la tribu, descendaient en armes dans la passe. Presque sans coup férir ils s'emparaient du poste d'Ali-Masjid, gardé par leurs compatriotes (car enfin les loups ne se mangent guère entre eux), et, enivrés de leur victoire, s'en venaient jusqu'à l'orée de la plaine insulter le fort de Jam-Roûd. On conte même à ce propos une anecdote assez plaisante. Une batterie solidement escortée sortit à leur rencontre, mais n'osa s'engager dans la passe, et ouvrit le feu à 3 000 mètres contre les groupes les plus aventurés. Le premier obus était à peine tiré que, sur la hauteur visée, un drapeau blanc signalait, comme au polygone : « Plus haut et à gauche ! » C'était un ex-cipaye qui se divertissait aux dépens de ses anciens officiers instructeurs. On rectifia d'ailleurs le tir selon ses indications, et les Afridis s'empressèrent de disparaître derrière la crête de la colline.

Ils s'étaient trouvé de l'occupation ailleurs : le 24, ils se jetaient tous ensemble sur le caravansérail fortifié de Landi-Kotal, gardé, comme Ali-Masjid, par un détachement des *Khaïber Rifles :* mais ici ils rencontrèrent plus de résistance qu'ils ne pouvaient attendre de la part de gens de même sang. Un *soubadâr* qui fut tué en conduisant la défense avait avec lui l'un de ses trois fils et les deux autres parmi les assaillants. Ceux-ci ne purent pénétrer dans la place que le lendemain au matin : mais ils y trouvèrent un trésor pour eux inestimable, 50 000 cartouches que l'*Ass. Pol. Officer*, croyant que la passe serait défendue, avait eu juste le temps de faire venir de Jam-Roûd avant d'être rappelé « par ordre supérieur ». Ces munitions approvisionnèrent gratis les Afridis pour le reste de la campagne : dans le nombre il y avait même de ces meurtrières balles « dum-dum »



CARAVANE DANS LA PASSE DE KHAÏBER (PAGE 558) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BOURNE ET SHEPHERD, À CALCUTTA.

fabriquées tout exprès à leur intention et qu'ils expérimentèrent à leur tour avec succès sur les troupes anglaises [1]. Cet heureux coup de main eut un retentissement considérable, et un an plus tard, à Simla, dans une conférence publique, un fonctionnaire civil a pu, à la face du vice-roi et aux applaudissements de l'assemblée, traiter ce 24 août 1897 de « jour de douleur et de honte pour la domination anglaise dans l'Inde ».

Cependant les Orakzais, encouragés par les exploits de leurs voisins, menaçaient à leur tour les confins sud-ouest du district de Peshavar, et, après quinze jours de marches et de contremarches, s'attaquaient aux forts de la chaîne de Samana, qui gardent les communications entre la vallée de Kohat et celle du Kouram, cette autre route de Kâboul. Ce fut la réédition, dans une autre direction et à deux mois de distance, de l'affaire de Chakdarra et de Malakand. Il va de soi qu'ici aussi les forts étaient considérés comme imprenables sans artillerie : encore faillirent-ils être pris. On découvrit à l'épreuve que tous avaient un « coin mort », c'est-à-dire un angle où l'ennemi pouvait s'installer à couvert du tir des défenseurs et démolir à son aise la muraille. Les troupes de secours arrivèrent juste à temps, le 15 septembre, pour sauver le fort Cavagnari ou Goulistân, dont la petite garnison était aux abois. Mais il était déjà trop tard pour le fortin de Saraghari : ce n'était plus depuis le 12 qu'un amas de décombres, sur lequel gisaient les corps dépouillés et mutilés des vingt et un soldats sikhs qui l'avaient vaillamment défendu jusqu'au bout, sans que les forts voisins pussent leur prêter aucune assistance. Là-dessus les experts arrivèrent et décrétèrent que le poste était mal situé, mal construit et gardé par une troupe insuffisante : les vingt et un Sikhs devaient périr. Il y a mieux : la seule raison qu'on put donner et qu'on donna pour avoir exposé ces braves gens dans une telle souricière était l'impérieuse nécessité de maintenir les communications héliographiques entre les forts Lockhart et Cavagnari. Or, on s'aperçut par la même occasion que le poste était absolument inutile et qu'il suffisait, pour se voir d'un fort à l'autre, soit de surélever le parapet de chacun d'eux de $1^{m},50$, soit d'abattre un arbre et de faire sauter un rocher. Cette constatation un peu tardive économisera la dépense de rebâtir Saraghari ; quant aux « héros sikhs », on leur paye un monument commémoratif sur la différence.

1. C'est ainsi que la balle qui brisa, deux mois plus tard, la jambe du fameux joueur de cornemuse Findlater, des Gordon Highlanders, en qui tous les cafés-concerts de Londres ont salué « le héros de Dargai », était une « dum-dum ».

En attendant, l'affaire devenait sérieuse, car les Afridis et les Orakzais sont deux puissantes tribus, capables de mettre chacune sur pied 25 000 hommes, pour la plupart bien armés. On décida de les poursuivre en force jusqu'au cœur de leur pays encore inexploré, un nœud de hautes vallées montagneuses dominé au Nord par la grande chaîne de Safed Koh ou Montagnes Blanches, et qui a donné son nom à la « Campagne du Tirah ». C'est de là que leur seraient dictés les termes de leur soumission. Plus de 20 000 hommes, dont un tiers de troupes européennes, se concentrèrent à Chinavari, au pied du Samana, sous les ordres de sir William Lockhart, le présent généralissime de l'Inde. Bien que l'émir, appelé à leur aide par les tribus, eût refusé de bouger, on mobilisa encore une réserve de 10 000 hommes et, pour plus de sûreté, on dispensa de l'expédition les cipayes afridis, dont près de 2 000 servent dans les régiments indigènes du Pendjâb.

Le 17 octobre seulement tout fut prêt pour la marche.

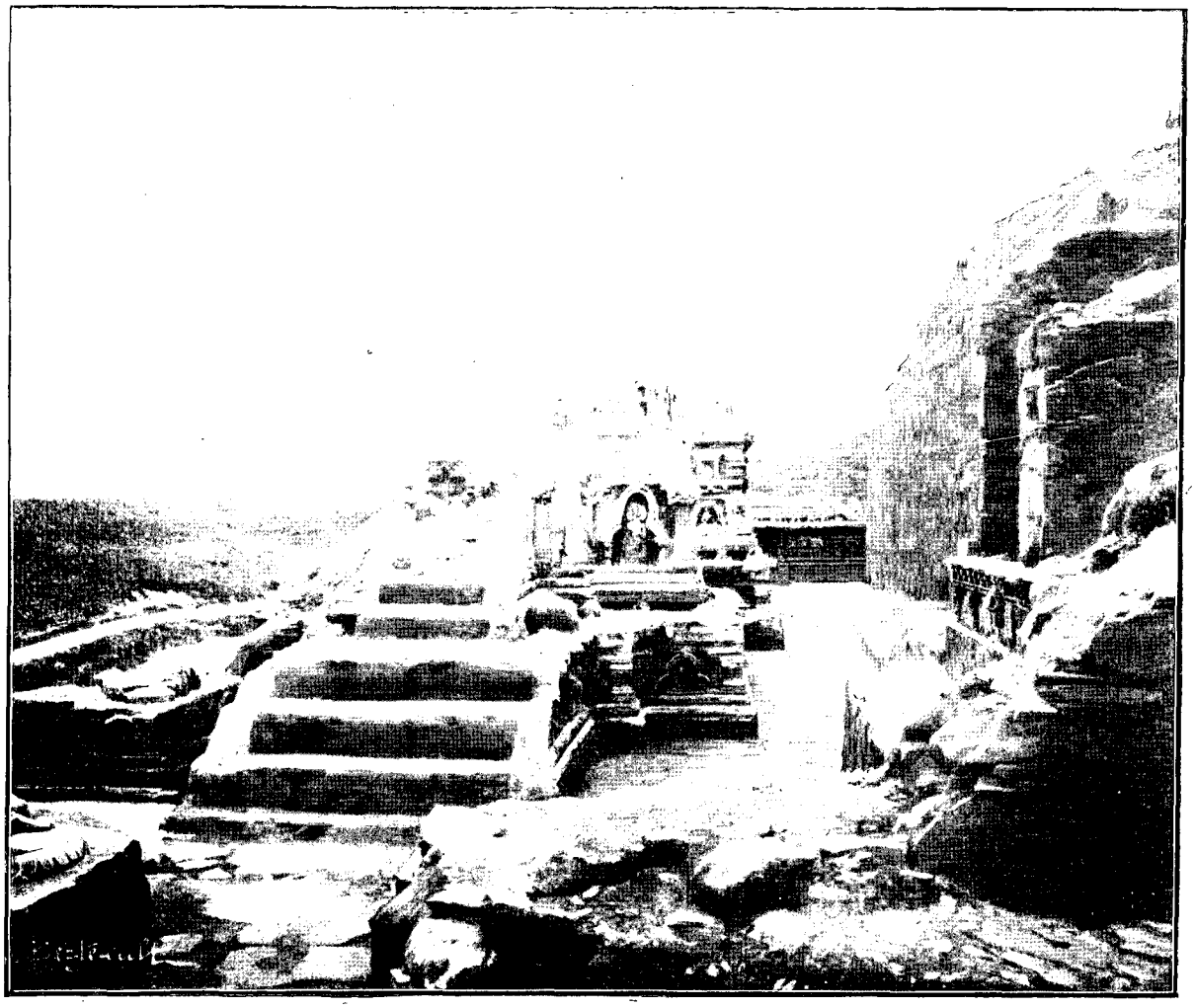
Le premier pas à franchir était la chaîne du Samana. Les pionniers que l'on avait envoyés à l'avance pour aplanir la route avaient été molestés sur leur gauche du haut des falaises abruptes où se tient le village de Dargai[1] : il fallait punir ces vexations. Le 18, on enleva assez aisément cette position presque inaccessible, grâce à un habile mouvement tournant exécuté en même temps que l'attaque directe : mais les troupes, en arrivant au haut, se trouvaient si épuisées et si dénuées de tout, qu'il fallut l'abandonner aussitôt que conquise. Elle fut réoccupée de plus belle par les habitants, renforcés de nouveaux contingents que le bruit de la fusillade avait fait monter des vallées. Aussi, le 20, quand on crut devoir se saisir de nouveau de ces mêmes hauteurs, la tâche était-elle devenue infiniment plus difficile : pour comble, on eut l'imprudence de ne les aborder cette fois que de front. Il y avait à gravir sous le feu plongeant de l'ennemi, à 300 mètres de distance et sur une étendue d'environ 100 mètres, une pente complètement découverte avant de gagner un nouvel abri. Les Gourkhas passèrent, non sans laisser derrière eux le terrain jonché de leurs morts et de leurs blessés. A quelques exceptions près, les soldats anglais des Dorsets et des Derbys n'osèrent courir le risque de les rejoindre. De leur côté, les vaillants petits Népâlais, trop faibles pour donner l'assaut final, ne pouvaient plus ni avancer ni revenir sur leurs pas à travers la zone mortelle. Trois heures durant, la colonne assaillante demeura ainsi coupée en deux et arrêtée dans son élan. Comme dans la chanson d'Ambêla, « les balles pleuvaient en pluie fine et le cœur des Firangis était plein de douleur ». La situation devenait de plus en plus critique. Enfin l'on fit avancer les Gordon Highlanders qui formaient l'arrière-garde, en même temps qu'on concentrait le feu de l'artillerie sur le plateau. A un signal donné, les 24 canons firent rage pendant trois minutes, puis se turent. Alors le colonel écossais se tourna vers ses hommes : « Le général dit que la position doit être emportée à tout prix : les Gordon Highlanders vont la prendre! » Sans une hésitation, au son de ses cornemuses, le bataillon se lança en masse sur la pente fatale : l'ennemi ne l'attendit pas. Ce beau fait d'armes, qui provoqua dans le monde anglo-saxon un immense enthousiasme, coûta 12 officiers et 193 soldats tués ou blessés. Ce fut l'action la plus chèrement disputée et la plus glorieuse de la campagne ; il est dommage que dans ses dépêches le général en chef ait dû reconnaître depuis que c'était aussi la plus inutile et la plus maladroitement conduite ; « mais cela, c'est une autre histoire », comme dit Rudyard Kipling.



DEUX PASSANTS : MUSULMAN ET HINDOU.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

Il serait trop long de suivre par monts et par vaux l'expédition, d'abord sur la rivière de Khankhi, puis, le 29, par la passe de Sampagha dans la vallée de Mastoura, le quartier général des Orakzais, qui se soumirent, et enfin, le 31, par la passe d'Arhanga, dans le Maidan, le séjour d'été des Afridis, qui tinrent bon. Le trait le plus intéressant à

1. Ne pas confondre ce Dargai avec le village du même nom situé au pied du Malakand.



STOUPAS RUINÉS SUR LA ROUTE DE KABOUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

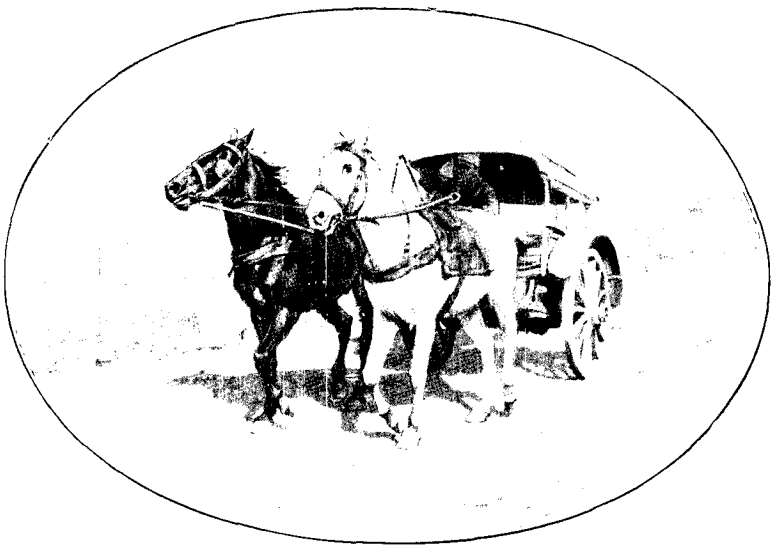
relever est la curieuse composition des armées indiennes, aussi bien modernes qu'anciennes, c'est cette prodigieuse multitude de « suiveurs de camp », marchands, valets, palefreniers, muletiers, chameliers, porteurs, etc., qui les encombre tout comme à l'époque mogole : — il y en avait encore cette fois 18 000, autant que de combattants! — C'est, enfin, cette énorme quantité de bagages qu'elles traînent après elles, et que, dans l'espèce, 24 000 bêtes de somme suffisaient à peine à transporter. Imaginez à présent cette extraordinaire cohue se déroulant en marche, sur une file interminable, tantôt trébuchant dans les rocailles des montagnes, tantôt embourbée dans les rizières des vallées ; sachez-la à tout instant exposée aux embuscades et aux coups de main d'un ennemi acharné et insaisissable, qui toujours recule quand on avance, toujours attaque quand on se replie et suit, dans une *guerilla* incessante, la tactique la mieux appropriée à son tempérament et à la nature du pays ; voyez-la s'entassant à l'étroit et pêle-mêle pour la nuit dans ces camps où, dès le soir tombé, les balles commencent à pleuvoir aveuglément, et où tout sommeil devient impossible au milieu des malades qui toussent, des blessés qui gémissent, des bêtes qui crient et s'affolent; ajoutez la difficulté des approvisionnements, les Afridis ayant préféré brûler leurs granges plutôt que de les laisser piller par l'ennemi; n'oubliez pas encore, en raison de la saison tardive, le froid, déjà piquant à cette altitude pour les troupes européennes, mais terrible pour les cipayes et surtout pour ces misérables coulis, mal couverts et mal nourris, qu'il abrutit et paralyse, et vous commencerez à prendre une petite idée des difficultés de cette laborieuse campagne du Tirah, dont les officiers anglo-indiens comparent amèrement les fatigues sans gloire avec la renommée surfaite de la facile expédition de Khartoum.

Quand la colonne se retrouva le 17 décembre dans le district de Peshavar et qu'il lui fut enfin permis de reprendre haleine, on ne put se dissimuler qu'elle n'avait pas rempli tout son objet. On était bien entré pour la première fois dans le Tirah, non sans peine ; on y était même resté plus d'un mois, non sans privations et déconfort; on était trop heureux d'en être sorti en n'y laissant qu'un millier d'hommes et une partie des bagages. Même le « retirement » des troupes, le long de la rivière Bara, avec les irréconciliables Zakka Khêls exultant

à leurs trousses, ressemblait bien plus, sous la pluie glacée, à une miniature de la retraite de Russie qu'au retour de vainqueurs qui ont pu voir, parler et châtier en maîtres. A la vérité, on réoccupa le Khaïber sans combat, juste six mois après son abandon, le 23 décembre ; mais il fallut y maintenir une garnison anglaise jusqu'à travers les lourdes et malsaines chaleurs de l'été. Cependant la suppression de leurs subsides faisait plus que toutes les expéditions de représailles pour amener les Afridis à composition et décider leurs *jirgas* à négocier avec les autorités anglaises. Sous la pression de la majorité de la tribu, les clans les plus récalcitrants finirent par céder. Le 24 octobre 1898, un millier de *maliks* afridis se réunirent, munis de sauf-conduits, sous le fort de Jam-Roûd, et après trois mois de pourparlers on convint d'en revenir tout bonnement à l'ancien système d'avant la guerre...

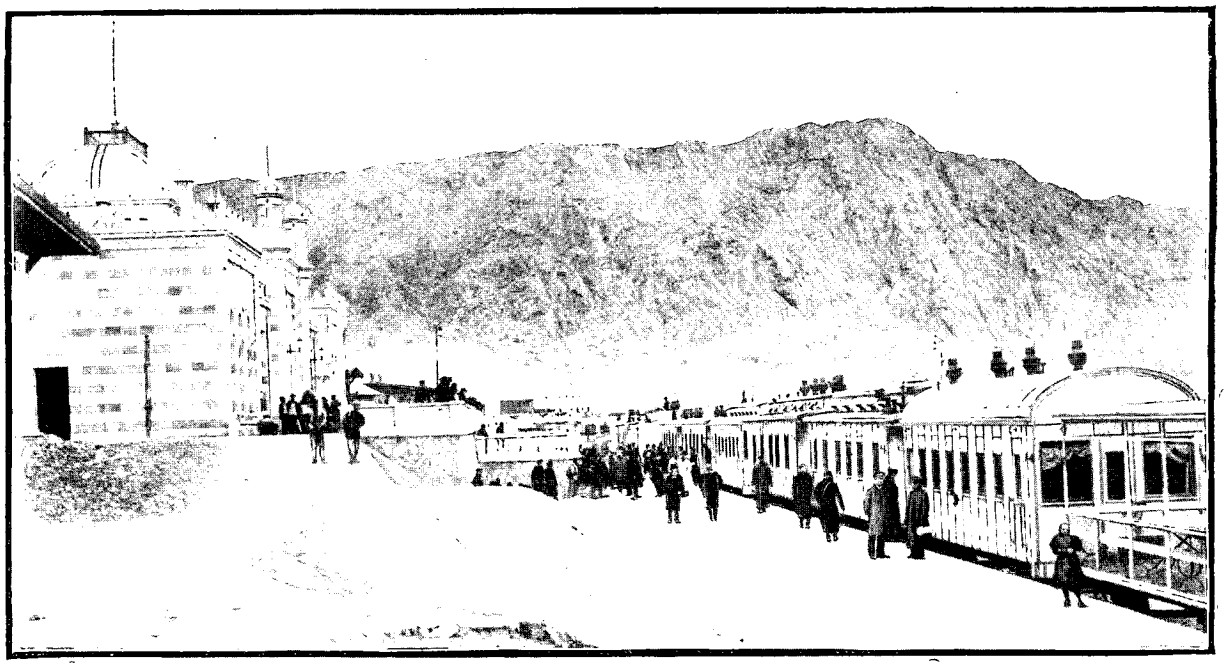
Ce qui complique la question des frontières, c'est qu'en fait il n'y en a pas *une*, mais deux. La première et la véritable marque, comme nous l'avons vu, la limite effective de la juridiction britannique et s'arrête à la lisière des districts de Hazara, Peshavar, Kohat, etc., qu'on a quelquefois proposé d'enlever au lieutenant-gouverneur du Pendjâb pour les mettre directement sous la main du vice-roi de l'Inde. L'autre, purement théorique, mais infiniment plus ample, n'est rien moins, au Nord, que la ligne de démarcation convenue entre les commissions anglaise et russe des Pamirs, et, à l'Ouest, que celle imposée par sir Mortimer Durand à l'émir d'Afghanistan. Entre les deux s'étend, sous le contrôle britannique, une zone montagneuse de plus de 50 000 kilomètres carrés, peuplée de 1 250 000 habitants, et capable, d'après les dernières estimations, de lever pour sa défense 250 000 hommes aguerris. C'est l'existence simultanée de ces deux frontières qui a donné naissance dans les cercles officiels anglo-indiens à deux politiques opposées, l'une qui veut absorber toute la marche indépendante et reporter la frontière véritable jusqu'à la frontière théorique, et l'autre qui recule devant les difficultés et les frais d'une telle occupation. Le système de la « non-intervention » est, on le devine, celui des gens d'esprit rassis, des *political officers* et de la plupart des fonctionnaires civils, soucieux avant tout d'avoir la paix et de bonnes finances ; le parti militaire tient naturellement pour le système radicalement opposé, celui de la « marche en avant », au nom des intérêts supérieurs de la défense impériale contre le péril russe. Nous n'avons pas, il va de soi, à choisir entre les politiques en présence, d'autant que le gouvernement de l'Inde, qui est après tout le principal intéressé, n'a jamais su mieux faire jusqu'ici qu'hésiter entre les deux ou plutôt flotter de l'une à l'autre. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la question de la « frontière du Nord-Ouest » est encore loin d'être réglée, et que le million d'Afghans qui la bordent donne infiniment plus de fil à retordre aux Anglais que les centaines de millions d'Indiens de la péninsule.

A. FOUCHER.



TONGA OU VOITURE DE POSTE SUR LA ROUTE DU KHAÏBER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



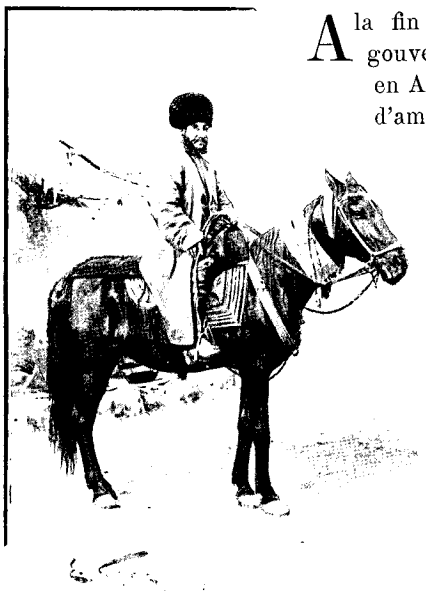
NOTRE TRAIN EN GARE DE KRASNOVODSK (PAGE 566). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND[1]

PAR M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND.

I

Merv. — Le Kara-Koum. — Tchardjoui. — L'Amou-Daria



CAVALIER MERVIEN. — DESSIN DE GOTORBE.

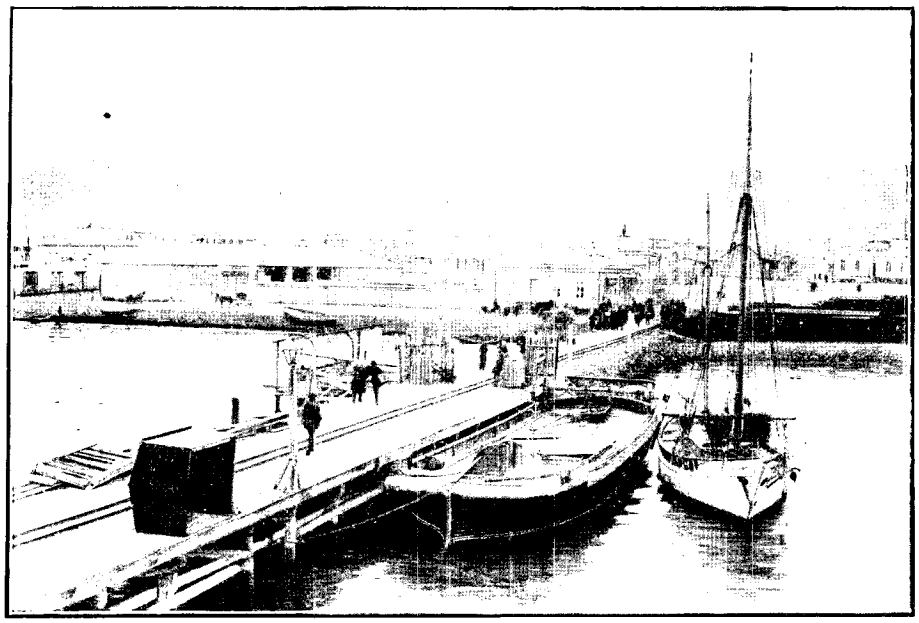
A la fin de l'année 1897, grâce à l'obligeance du général Kouropatkine, gouverneur d'Askhabad, j'avais organisé, avec quelques amis, une excursion en Asie centrale sur le chemin de fer transcaspien. A notre petit groupe d'amis s'était joint un correspondant du *Times*, dont la personnalité avait été déclarée par nous, car pour voyager en Asie il est nécessaire d'avoir une permission spéciale et personnelle du ministre de la guerre. Nous avions le plus grand plaisir de voyager avec ce compagnon fort aimable, mais comme le général nous avait promis de nous faire assister à des manœuvres à Askhabad, il se cachait en dedans de nous, peut-être à notre insu, quelque malin plaisir à pouvoir montrer à ce sujet de la gracieuse reine Victoria, impératrice des Indes, que sur chaque point de la frontière nous avions 20 000 hommes de bonnes troupes formant de petites armées qui, grâce au chemin de fer, pouvaient être concentrées sur un point donné en trois ou quatre fois vingt-quatre heures.

Donc, le 11/23 novembre, à 10 heures du matin, le vapeur l'*Amiral Korniloff*, sur lequel nous étions embarqués, entrait dans la rade de Krasnovodsk. Comme toujours, la Caspienne avait été capricieuse et de mauvaise humeur; ses vagues courtes et heurtées nous avaient rudement secoués, et c'est avec un véritable soulagement que nous nous sentîmes abrités par les hautes montagnes qui forment la rade de Krasnovodsk et qui dessinent en lignes noires leurs contours fantastiques sur un ciel d'Italie. M. de Klemm, agent diplomatique, et le colonel Brunelli, chef de la ligne transcaspienne, nous attendaient au débarcadère pour nous recevoir au nom du général Kouropatkine.

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après des photographies.*

Un train de luxe avec wagons-salons, wagon-terrasse, cuisine, restaurant, nous attendait à la gare. C'était la première surprise de ce voyage qui ne devait être qu'une longue suite de surprises.

Lors de la construction du chemin de fer transcaspien par le général Annenkof, la tête de ligne était Ouzoun-Ada et non Krasnovodsk, mais la Caspienne, toujours capricieuse et sujette à des perturbations volcaniques sous-marines, se retira d'Ouzoun-Ada, n'y laissant que quelques pieds d'eau ; en 1896, on fut obligé de prolonger la ligne de 70 verstes et d'aboutir à Krasnovodsk, où la profondeur de la mer permet aux plus grands navires de se ranger le long des quais. Krasnovodsk est devenue une ville ; elle est désormais l'entrée et l'entrepôt de l'Asie centrale.

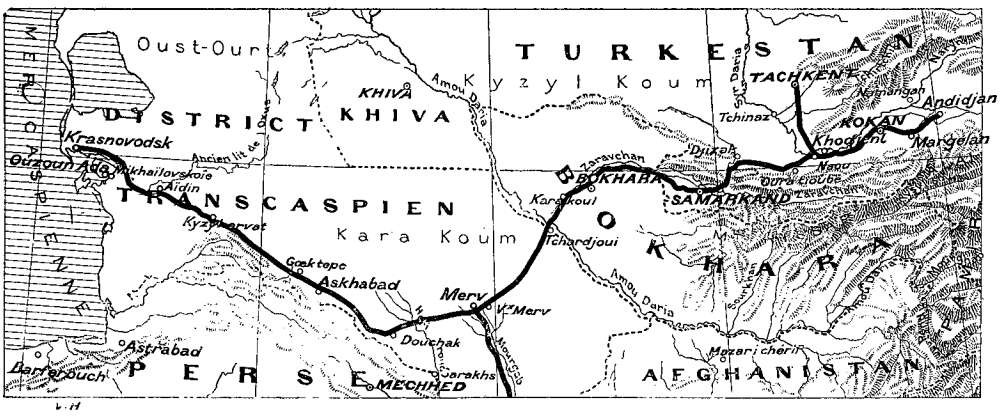


KRASNOVODSK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est ici que viennent s'entasser les unes sur les autres ces milliers de balles de coton qui vont être dirigées sur Petrovsk et l'intérieur de la Russie. C'est à Krasnovodsk que sont installés ces appareils distillatoires aux dimensions colossales qui fournissent de l'eau à toutes les stations de la ligne sur un parcours de près de 800 kilomètres. Entre Krasnovodsk et le Mourgab (qui passe à Merv) il n'y a pas d'eau ou presque pas d'eau. Les stations sont approvisionnées par des trains spéciaux composés de plates-formes portant d'énormes cuves contenant chacune environ 600 seaux d'eau potable.

Ce manque d'eau a été l'une des plus grandes difficultés à vaincre par les premières expéditions militaires et ensuite pour la construction de la ligne ; les puits artésiens n'ont donné que des résultats négatifs, et pourtant la question pouvait être résolue d'une manière plus simple et plus certaine ; elle le sera probablement dans l'avenir.

Entre Krasnovodsk et Merv, la frontière entre la Russie et la Perse est une frontière naturelle formée par une chaîne de montagnes qui semble être la continuation de la grande chaîne caucasienne ; dans plusieurs endroits c'est un mur de granit de plusieurs centaines de pieds qui surgit perpendiculairement de la plaine. C'est bien plus sérieux que la fameuse grande muraille de la Chine. La ligne du chemin de fer longe ces montagnes à une distance variant de 1 à 3 kilomètres. En Russie, c'est la plaine et les sables du désert de Kara-Koum.



LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN.

Entre ces rochers il serait facile de construire des bassins-réservoirs pour récolter les sources et les eaux de pluie et les distribuer ensuite aux stations et aux terrains cultivés, qui ne demandent que de l'eau pour devenir d'une fertilité phénoménale, ainsi que le prouve l'oasis de Merv arrosée par le Mourgab. Mais autant ces terrains peuvent être appropriés aux cultures annuelles, autant ils sont impropres à toute création forestière ; à environ 1 mètre de profondeur on y rencontre de l'eau saumâtre



LES TURKOMANS VENUS À NOTRE RENCONTRE À GÉOK-TEPÉ

et très salée, et sous l'action du soleil, si puissant dans ces contrées, le sel vient se cristalliser à la surface du sol. Dès que les racines, après avoir traversé la couche végétale, rencontrent l'eau concentrée de sel, l'arbre dépérit, son écorce prend une teinte brune et il faut le remplacer par de jeunes sujets.

A 3 heures nous quittons Krasnovodsk pour arriver à 9 heures du matin à Géok-Tepé (ou Gœk-Tépé).

Une centaine de Turkomans, leur chef en tête, tous en grand costume, sont rangés sur le quai de la gare.

Un colonel d'état-major, le colonel Folbaum, envoyé par le général gouverneur, vient s'offrir pour nous expliquer, cartes en mains, toutes les phases du siège et de la prise de Géok-Tepé, qui doit être considérée comme un fait historique de la plus haute importance, puisqu'à lui seul il représente la soumission de toute l'Asie centrale au pouvoir de la Russie.

Géok-Tepé était une forteresse dont les hautes murailles en terre glaise avaient un pourtour de 8 kilomètres ; commandée par le célèbre Tokma-Serdar, sa garnison se composait d'environ 40 000 guerriers et de 7 000 cavaliers. En 1880, le général Skobeleff investit cette place avec 58 bouches à feu et une armée de 8 000 hommes.

On a beaucoup écrit, on a beaucoup discuté, et pour ternir ce fait d'armes incomparable dans les fastes militaires, on a reproché à Skobeleff sa cruauté et le nombre effrayant des victimes ensevelies sous les ruines de Géok-Tepé! Mais que l'on se rappelle donc que Skobeleff n'avait que 8 000 hommes, que dans cette héroïque folie il risquait son armée et le prestige de la Russie, que les boulets de ses canons entraient dans les murs de terre glaise sans les ébranler et sans pouvoir faire brèche, et qu'il fallut l'héroïsme de l'enseigne Meyer pour fixer une mine aux pieds de ces remparts inexpugnables ; il eut la mâchoire fracassée, mais l'explosion de la mine ouvrit une brèche, et quand le colonel Kouropatkine s'élança à la tête de son régiment, il se heurta à la résistance désespérée des Tekkés, dont la bravoure est proverbiale en Asie et qui manient l'arme blanche comme les héros de l'antiquité.

Oui, il y eut du sang versé, des hécatombes de victimes, mais pour vaincre ces héros il fallait que le soldat russe fût lui-même plus qu'un héros, car il était dans la proportion d'un contre six, et il fallait enlever d'assaut une place fortifiée ; il fallait non seulement vaincre, il fallait, pour toujours, frapper de stupeur et d'épouvante ces populations sauvages réputées invincibles ; il fallait que de cette lutte homérique le nom russe sortît tellement éclatant que jamais même l'idée d'une révolte ne pût se faire jour à l'avenir.

En prenant Géok-Tepé, Skobeleff a donné l'Asie à la Russie, et quand le général Kouropatkine m'a montré la croix de Saint-Georges que Skobeleff lui a léguée, je me suis incliné comme devant une relique.

Les 8 kilomètres de murailles de Géok-Tepé sont presque intacts ; la brèche de Meyer seule présente un éboulement qui a comblé le fossé ; c'est par là que Kouropatkine est entré. A l'intérieur, rien, mais absolument rien, pas une cabane, pas même une ruine ; des trous, quelques monticules de briques, des éclats d'obus, un silence de mort ; la grande cité a vécu et les fières murailles ne défendent plus qu'un sol imprégné du sang de ses défenseurs et de ses habitants.

A une centaine de mètres devant la brèche, il y a un monument élevé à la mémoire des soldats russes tombés pendant le siège ; un peu à droite, un cimetière où vainqueurs et vaincus dorment côte à côte.

Mais il est temps de partir, le train nous attend pour nous conduire à Askhabad, où nous arrivons à midi. Nous nous rendons immédiatement chez le général Kouropatkine, auquel j'ai l'honneur de présenter les touristes anglais, mes compagnons de voyage. Le général nous accueille avec sa belle franchise de soldat. « Messieurs, dit-il, je suis charmé de vous voir dans notre pays. Amusez-vous, regardez, écrivez, et, sachez-le bien, ici il n'y a de secret pour personne, soyez de tout cœur les bienvenus. »

Le soir, vers 9 heures, présentation des dames. Toute la société d'Askhabad est réunie chez le général gouverneur ; la connaissance est bientôt faite, et au souper on se croirait déjà des amis de longue date. Vers minuit, les membres du Club nous font prier de venir terminer notre soirée chez eux; nous nous y rendons, nous y sommes reçus à bras ouverts.

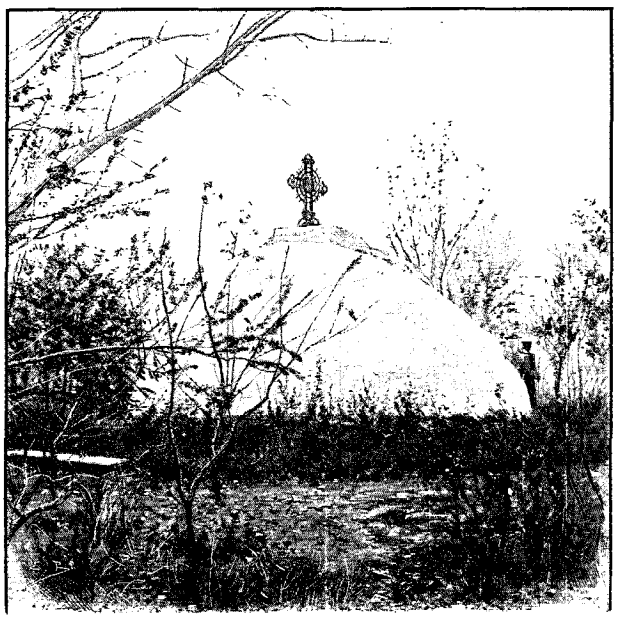
Le lendemain nous assistons à d'intéressantes manœuvres de la garnison ; le surlendemain nous circulons dans la ville, que nous quittons à 2 heures du soir.

Nous arrivons à Merv vers 2 heures du matin. Tout le monde dormait et notre train est rangé sur une voie de garage. A 10 heures, nous montons en voiture pour visiter les aouls (villages), où tout est préparé pour nous recevoir. Les hommes sont en grand costume, les femmes font du feutre, tissent des tapis ; on nous laisse pénétrer dans l'intérieur des kibitkas, ou tentes circulaires en feutre, dont les parois sont tendues de tapis et d'étoffes aux merveilleux dessins, dont les couleurs les plus vives et les plus opposées se marient entre elles avec harmonie.

Dans la journée nous assistons encore à des manœuvres de garnison qui nous semblent fort intéressantes. Les honneurs nous en sont faits avec une extrême amabilité par les officiers. Vers 5 heures, il fallait regagner le train pour changer de toilette ; à 8 heures et demie, grand bal au Club des officiers ; à minuit, souper. Ce bal de Merv fut une des plus charmantes soirées qui puissent se décrire ; un entrain qui dérida les plus rébarbatifs. Le cotillon était enlevé comme un tourbillon par le lieutenant de dragons Spokojski-Frantzewitch (le fils du général).

Les Anglais, les officiers surtout, ne connaissant ni les mœurs ni le caractère de notre armée, ne dissimulaient pas leur étonnement et même leur admiration à la vue de la cordialité, de la confraternité existant chez nous entre tous les officiers, quelle que soit la différence des grades. Au salon, ils sont tous égaux, ils causent, ils boivent ensemble comme des amis, comme des frères ; il n'y a ni morgue, ni raideur, ni respect outré et obséquieux, et pourtant au premier son du clairon tout le monde est à sa place, prêt à obéir passivement.

Le lendemain à 10 heures du matin, le général nous donna le spectacle d'une fantasia cosaque (djigitowka). C'était un plaisir inédit pour les Anglais. Là, ils étaient dans leur élément; presque tous bons cavaliers, ils surent apprécier l'adresse, l'agilité réellement prodigieuse avec laquelle les cosaques exécutent à une allure endiablée les tours de force les plus périlleux. Les charges à fond furent surtout remarquables.



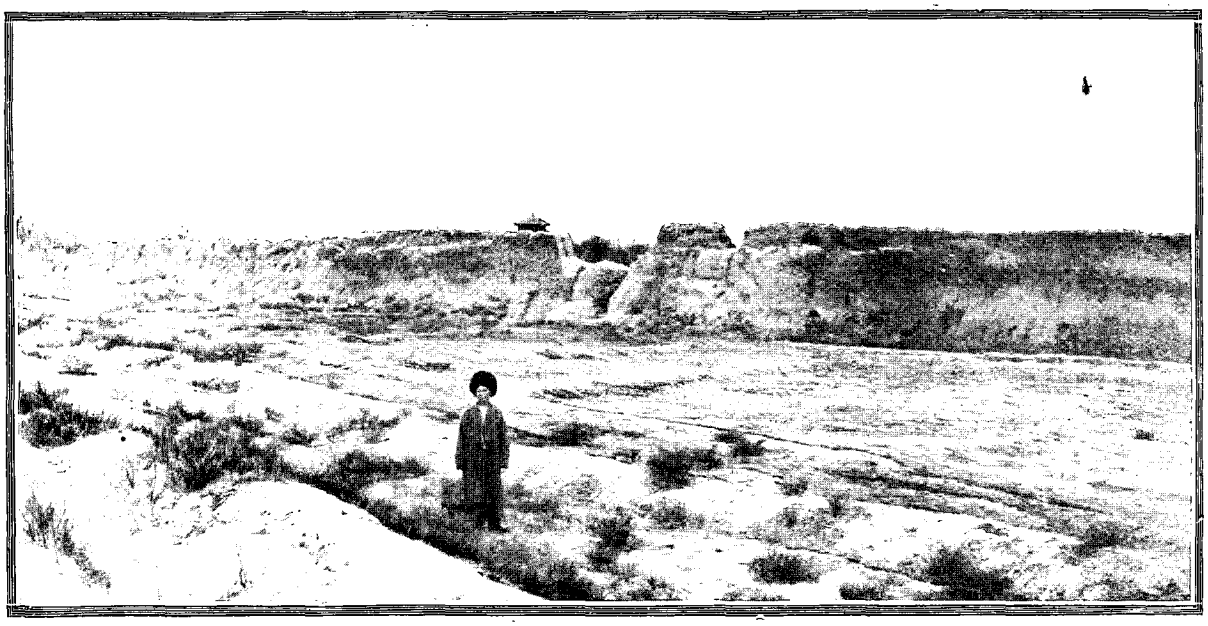
GÉOK-TEPÉ.
MONUMENT DES SOLDATS RUSSES TOMBÉS À L'ASSAUT DE LA VILLE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A 2 heures, nous quittons Merv pour nous rendre à Bairam-Ali et de là au vieux Merv, dont les ruines couvrent toute la plaine à une distance qu'il est même difficile d'apprécier.

Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'être fixé, ou même d'avoir quelques renseignements sur l'histoire de Merv et sur la date de sa fondation.

Toutes les légendes indigènes se rapportent à Iskander (Alexandre le Grand) et à Gengis-Khan ; ces deux noms représentent pour eux toute l'antiquité; c'est à ces deux héros qu'ils attribuent la fondation de toutes les villes, et pourtant il est certain que Merv, Mérou, Maour ou March, est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'il en est question dans le *Zend-Avesta*. Le nom de Merv n'appartient cependant pas à la ville seule, ni même à une agglomération de villes. Ce nom désignait anciennement l'oasis ou la contrée fabuleusement fertile traversée par le Mourgab, qui prend sa source dans le Paropamisos, au nord de Hérat. L'oasis de Merv est donc bornée au Nord par le Kara-Koum (désert de la Faim) et se trouve à 130 verstes à l'est de Sarakhs, à 250 verstes de Hérat, à 400 de Khiva et à 180 de Tchardjoui.

Nous entrons dans le vieux Merv du côté de Bairam-Ali, où notre train s'est arrêté. La première enceinte



GÉOK-TEPÉ. — INTÉRIEUR DE LA VILLE.

dans laquelle nous pénétrons (Koutchouk-Khan-Kala) doit être de construction relativement récente. Les murailles, bien conservées, ont quatre verstes de tour. Elles renferment un amas de ruines, mais dans lesquelles, pourtant, on retrouve le tracé des constructions : l'imagination aidant, il est facile de reconstituer par la pensée certains de ces édifices.

Dans ces portes flanquées de tours, construites en briques et recouvertes de terre glaise, dans ces bastions saillants, dans ces murailles reliant les points principaux de défense, on retrouve un souvenir des anciennes forteresses féodales.

En sortant de cette première enceinte, on pénètre par une porte en ruine et de construction très ancienne dans un espace immense dont l'œil ne peut mesurer l'étendue; les murailles se perdent au loin, pour reparaître plus loin encore ; à l'intérieur, rien : des monceaux de briques indiquent que jadis tout cela a été habité, et maintenant pas un arbrisseau, pas un brin d'herbe, plus de traces ni de rues, ni de routes ; c'est la désolation et le silence de la mort, et pourtant c'est Merv la merveilleuse, Merv la reine du monde.

Pendant quelques verstes, nous traversons ces amas de décombres et nous atteignons enfin le seul monument resté debout. C'est un mur d'environ 20 mètres de large, formant trois arcs dont les deux côtés sont pleins et fermés; les briques en majoliques bleues et blanches forment des dessins admirables. Devant les arcs pleins, il y a deux tombeaux parfaitement conservés que les indigènes appellent *Sahababouridal* (décapités), ce qui veut dire « ayant souffert pour sa foi ». Ce sont des sarcophages en pierre grise couverts d'inscriptions arabes. Tout autour on remarque les traces de nombreuses sépultures, car, d'après la croyance des indigènes, on peut entrer dans le Paradis si l'on parvient à saisir un pan du vêtement d'un saint ; mais pour cela il faut être enterré à ses côtés.

Du haut de cette éminence, considérée anciennement comme un lieu sacré, on découvre presque tout le pourtour de cette ville immense. Il n'en reste plus que les murailles d'argile, qui jadis protégeaient une cité florissante de près de deux millions d'habitants et qui, aujourd'hui, restent encore debout pour garder leurs cendres et leur souvenir.

L'origine de Merv se perd dans la nuit des temps. On sait seulement que c'était déjà une ville importante quand elle tomba au pouvoir des Perses et quand elle fit partie de l'empire d'Alexandre. Du ve au viiie siècle, Merv fut chrétienne ; elle fut même érigée en archevêché par les Nestoriens. Deux siècles plus tard, elle fut prise par les Arabes et devint la capitale du Khorassan. Mais ce fut au xie siècle qu'elle atteignit l'apogée de sa grandeur sous la domination des Turcs. C'est à cette époque qu'elle fut surnommée la « Reine du monde ». C'était le centre intellectuel et commercial de l'Asie ; la ville possédait des bibliothèques, des palais, des mosquées, des hôpitaux, et près de deux millions d'habitants. Gengis-Khan épargna Merv, mais son fils Touli-Khan, voulant venger la mort d'un de ses fils tué dans un combat contre les Merviens, jura de détruire la ville de fond en comble et d'en exterminer tous les habitants. Il ne tint que trop bien parole. On nous a montré la porte par laquelle il fit sortir les victimes et l'endroit de la plaine où ses soldats les égorgèrent par groupes.

L'armée de Touli-Khan ne comptait que 80 000 hommes. Les Merviens, énervés par la mollesse et la

prospérité, ne surent pas se défendre, et ces 80 000 hommes massacrèrent 800 000 personnes (d'autres portent ce chiffre à 1 300 000) sans distinction d'âge ni de sexe. Il fallut deux semaines pour achever cet horrible carnage; on n'épargna que 400 jeunes filles choisies parmi les plus belles et 400 artisans qui furent traînés à la suite du vainqueur à Tchingizow, capitale du Kara-Koroum.

Après la chute des Timourides (1505), Merv fut prise par les Euzbegs : en 1510, elle retomba au pouvoir des Persans, puis en 1790 fut occupée par les Saryks, qui eurent à se défendre contre les Persans conduits par Chah-Mourad. Ne pouvant enlever Merv de vive force, il détruisit la digue du Mourgab (1795). Ce fut l'arrêt de mort de la malheureuse cité.

Cette digue formait un lac artificiel alimenté par le Mourgab, et de ce lac rayonnaient les canaux qui fertilisaient l'oasis et fournissaient l'eau nécessaire à la consommation de la ville.

Merv avait survécu aux plus épouvantables catastrophes, au massacre de tous ses habitants, à la destruction, au pillage, aux sièges, aux guerres, et chaque fois, grâce à sa position géographique, grâce à l'extrême fertilité du sol, elle se relevait de ses cendres. Privée d'eau, elle succomba, étouffée par les sables du désert, et ne présenta bientôt plus que cet amas informe de débris qui se déroule à perte de vue sous nos yeux.

Assis sur un tombeau, nous contemplons avec recueillement ce qui fut jadis la « Reine du monde ». Ces tas de briques qui seuls font onduler la plaine immense, cette couleur grise uniforme font songer à un linceul qui recouvre des millions d'êtres disparus. Ici on a vécu, on a aimé, on a souffert, et plus un souffle de vie ne vibre dans l'air; l'histoire elle-même s'est ensevelie dans ces décombres; il ne reste plus que des légendes. Là, pendant des semaines, on a égorgé un million d'êtres humains; le sable a bu le sang, et le sable l'a recouvert !

Nous nous arrachons à cette contemplation pour aller, à quelques verstes plus loin, visiter le mausolée du sultan Sandjar (ou *Sindjar*, comme le prononcent les indigènes).

Ce monument n'impose par ses proportions que lorsqu'on est tout près. Il a 42 mètres de haut de la base au cintre de la coupole et occupe une superficie de 215 mètres carrés. Les quatre murs qui forment les trois quarts de la hauteur totale sont un carré sur lequel repose un octogone qui coupe les angles par des voûtes suspendues dans le vide; sur cet octogone repose la coupole circulaire, dont les contreforts sont taillés en tranches de melon; le tout recouvert des plus merveilleuses broderies en majolique bleue, jaune et blanche. Mais l'édifice est percé à jour, lézardé, menaçant de s'écrouler à la moindre secousse du sol. D'en bas, on aperçoit bien haut, au second étage, des galeries aux parois richement sculptées, d'admirables colonnettes, tout cela suspendu sur le vide et retenu à la masse par la seule cohésion du ciment; et ce monument date du XIe siècle ! Dans l'intérieur de ce mausolée aux dimensions colossales, un seul tombeau très simple en briques, une perche avec une queue de cheval et un lambeau d'étoffe.



MUSICIENS DANS LES AOULS DE MERV. — DESSIN DE MIGNON.

Les Turkomans honorent ce tombeau comme celui d'un saint et prétendent que là repose le célèbre sultan Sandjar. Mais il est bien peu probable qu'il en soit ainsi, car depuis cette époque Merv a été trop souvent ravagée, et les vainqueurs ont dû certainement profaner une sépulture aussi célèbre pour en enlever les trésors.



FEMMES DES AOULS LAVANT LE FEUTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le poète arabe Obéidal Jakout, qui habitait Merv à l'époque de la mort de Sandjar, prétend que ce mausolée lui a été élevé par sa veuve qui, dans un moment de désespoir, arracha le peigne qui retenait ses beaux cheveux et ordonna de le fixer au sommet de la coupole. On dit qu'il y est encore.

A quelque distance du mausolée on remarque de gros tas de pierres. Les Turkomans prétendent que là sont enterrés les ennemis du sultan et que chaque passant doit les maudire en y jetant une pierre.

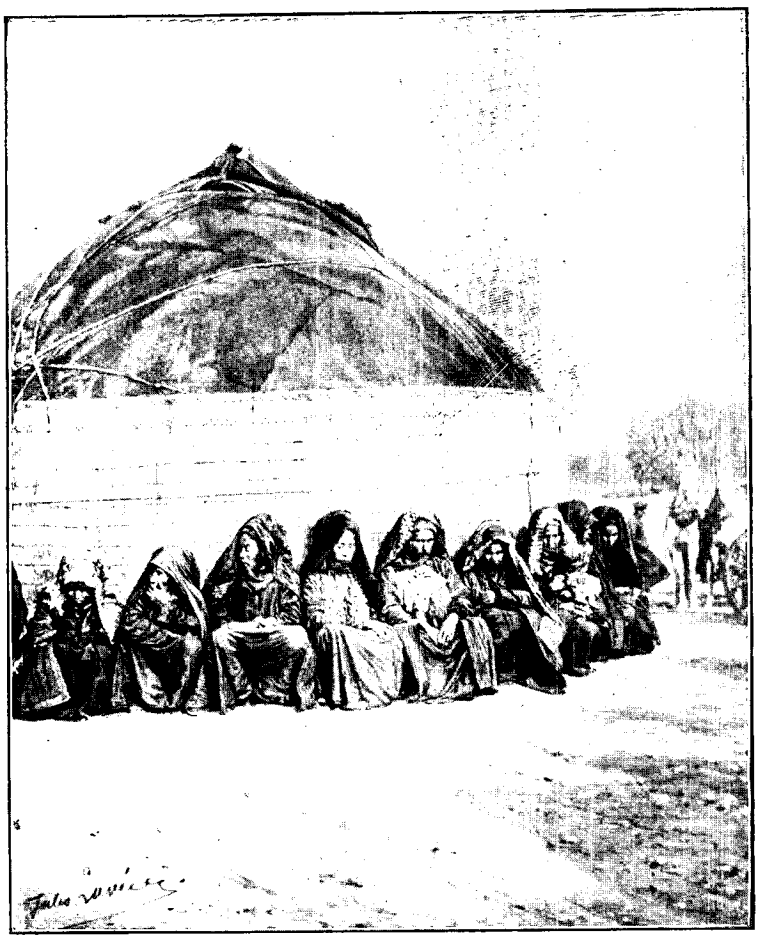
Plus au Sud, aux bords du Mourgab, il y a un endroit nommé Tal-Lchanane-Baba, où une inscription témoigne que là reposent les enfants du sultan Sandjar.

Nous visitâmes encore le tombeau d'un médecin célèbre du XVIe siècle, Iousouf Hamadani, dont le cercueil abrité par un pavillon est recouvert d'un tapis. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

Dans la cour, fixé entre deux piliers très bas, il y a un cintre en bois; tout malade qui passe sous ce joug et y laisse un lambeau d'étoffe est infailliblement guéri. C'est le comble de l'art médical posthume.

Mais il est tard, nous remontons en voiture pour regagner Bairam-Ali. Nous retraversons les ruines du vieux Merv par le plus admirable coucher de soleil. C'était la joie et la splendeur du ciel éclairant le deuil et les misères de la terre. Ces mêmes rayons d'or et de pourpre ont éclairé Merv la belle; ces mêmes soirées délicieuses ont inspiré la poésie et l'amour, mais ne rendent que plus triste aujourd'hui cet immense ossuaire d'une ville qui n'est plus.

Merv « la Reine du monde », le vieux Merv d'aujourd'hui, ne renaîtra probablement jamais de ses cendres et son antique splendeur restera enfouie sous ses ruines, mais l'oasis de Merv, ce paradis terrestre sillonné par le Mourgab, va redevenir une des contrées les plus fertiles du monde. L'oasis, qui comprend environ 400 000 hectares, appartient en propre à S. M. l'Empereur, qui fait rétablir la canalisation du Mourgab d'après les plans des irrigations antérieures à Tamerlan. C'est le colonel Kachtalinski qui est chargé de la direction de ces travaux qui, pour être peu connus en Europe, n'en sont pas moins remarquables. La science moderne, malgré l'envie bien naturelle qu'elle peut avoir de critiquer la science ancienne, n'a rien trouvé à ajouter ni à retrancher aux tracés tant de fois séculaires des irrigations primitives. Pour donner une idée des travaux gigantesques exécutés par les Seldjoucides, la grande digue (détruite ensuite par les Bokhariotes) qui porte encore aujourd'hui le nom de « Sultan-Bend », forçait les eaux du Mourgab à se déverser dans le grand canal de « Sultan-Iab », qui avait 3 mètres de profondeur, 18 mètres de large et 120 kilomètres de longueur. C'était l'artère principale qui alimentait des milliers de petits canaux qui portaient en tous sens la vie et la fertilité.



MERV : FEMMES TURKOMANES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le Mourgab, qui est un grand fleuve, coule du Sud au Nord, et au delà de Merv se perd, absorbé par les sables du Kara-Koum.

Le nouveau Merv est appelé à devenir un des points les plus importants de cette partie de l'Asie. La nouvelle ligne construite par le bataillon du colonel Brunelli et inaugurée dernièrement part de la station de Merv, se dirige droit vers le Sud, et aboutit à Kouchka, situé sur l'extrême frontière de l'Afghanistan, à quelques kilomètres de Hérat. C'est le premier tronçon d'une ligne qui ira de Hérat à Kaboul et de Kaboul à Peshavar.

C'est le futur chemin des Indes, et le pauvre émir Abdurachman doit se trouver bien serré entre ces deux tampons qui finiront pourtant par se rejoindre, avec ou sans choc.

Il est aussi question d'une nouvelle ligne partant d'Askhabad, de Kaachto ou de Douchak, pour traverser les



MERV : UNE ÉCOLE DANS L'AOUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

montagnes frontières et aboutir à Meched ou Mach-Had [1], capitale de la belle province du Khorassan, si riche en céréales : mais ceci n'est encore qu'un projet ; il est vrai qu'avec nos bataillons de chemins de fer on apprend ordinairement qu'une nouvelle ligne est construite, inaugurée et livrée à la circulation avant même de savoir qu'elle était projetée. La grande ligne transcaspienne, aboutissant actuellement à Tachkent, représente, avec ses embranchements sur Kouchka, Andidjan, Kokan, un parcours de plus de 3 000 kilomètres. Cette ligne va se continuer vers le Nord et rejoindre la grande ligne de la Sibérie, contournant, par conséquent, toute l'Asie centrale et la reliant directement à l'Empire.

Si l'on veut tenir compte des difficultés vaincues et des résultats obtenus, c'est l'œuvre la plus grandiose et la plus utile de la fin de ce siècle. Sur tout ce parcours qui traverse des contrées, sinon inconnues, mais certainement sauvages et fermées à toute influence européenne, les villes surgissent comme par enchantement. Krasnovodsk, Kyzyl-Arvat avec ses grands ateliers de construction, Askhabad, le nouveau Merv, le nouveau Tchardjoui, le nouveau Bokhara, Samarkand, Tachkent, etc. Toutes ces nouvelles villes sont situées sur la ligne même ; ce sont des villes européennes avec leurs banques, leurs comptoirs, leurs magasins, différentes fabriques, des usines, des hôtels, des clubs, etc. Les villes anciennes restent à l'écart (à une distance variant entre 5 et 14 kilomètres), conservant leur type, leur cachet original, leurs mœurs et leurs coutumes.

C'est l'éclat primitif placé à côté de la civilisation moderne, c'est le contraste le plus saisissant, le plus frappant que l'on puisse rêver. De toutes ces villes, Bokhara est la seule qui ait conservé pur et sans altération aucune son aspect des temps les plus reculés : quand on pénètre dans son enceinte, on est brusquement rejeté de quatre ou cinq siècles en arrière. Il y a pourtant une fausse note dans cet ensemble si merveilleusement conservé : ce sont les soldats de Son Altesse, qui sont affublés d'un uniforme quasi européen et chevauchent à âne avec leurs longs fusils sur l'épaule.

Le Kara-Koum et le Kyzyl-Koum (les sables noirs et les sables rouges) sont séparés par l'Amou-Daria.

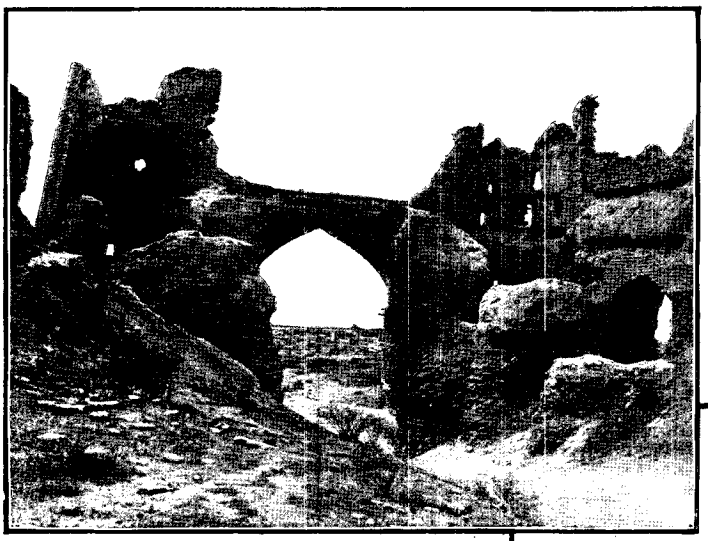
1. Meched fut bâtie sur les ruines de Thous, où se trouvaient les tombeaux d'Ali, fils de Mouça-er-Rydha, et de Rechid, fils d'El-Mehdi. — C'est une ville sainte et un lieu de pèlerinage très fréquenté. — La population est de 35 000 à 40 000 âmes. — Point stratégique très important. — Un chemin plus ou moins praticable relie actuellement Meched à Askhabad. — C'est l'unique coupure par laquelle on puisse pénétrer de la Perse en Asie centrale.

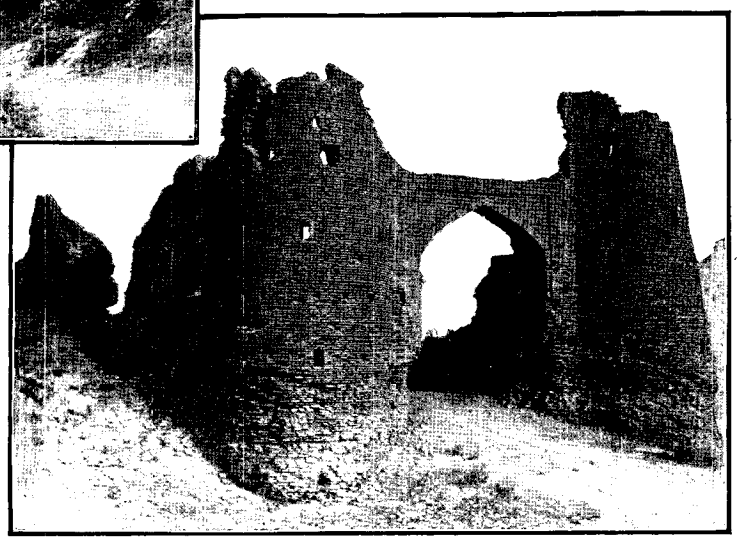
Ces deux déserts occupent une bonne partie de l'Asie centrale. Sauf quelques oasis, on pourrait dire qu'ils sont compris entre le 37° et le 44° de latitude et le 55° et le 67° de longitude. Le Kara-Koum s'étend des frontières de la Perse à l'Amou-Daria, et le Kyzyl-Koum de l'Amou-Daria au Syr-Daria.

Le Kara-Koum, appelé aussi le « Désert de la Faim », n'est pas une plaine de sable, c'est une mer soulevée par une tempête furieuse qu'un coup de baguette magique vient d'immobiliser; les vagues énormes sont des collines de sable qui semblent encore se poursuivre et s'écraser, le vent déchire les crêtes dentelées et enlève de légers tourbillons qui ressemblent à l'écume de la mer démontée; l'illusion est parfois complète, on s'étonne que le wagon ne balance pas comme un navire ballotté par les flots. Si le vent est fort, la voie disparaît souvent sous le sable, et chaque train transporte une équipe d'ouvriers pour déblayer le chemin. Comment Tamerlan, Gengis-Khan et tant d'autres ont-ils pu traverser ces déserts avec leurs armées? Il n'y a ni eau, ni chemins, pas un arbre, pas un brin d'herbe. Sous l'influence des vents du Nord-Est, ces collines marchent, et elles rétrogradent quand viennent à souffler les vents du Sud-Ouest; les déplacements sont évalués à 30 ou 40 mètres. C'est l'horreur de la désolation dans la plus large acception de ce mot. Que de larmes, que de souffrances, que de cris d'agonie, que de centaines de milliers de victimes étouffées, enfouies dans ces sables, qui tout comme les vagues de l'Océan engloutissent leur proie sans laisser la moindre trace! Oser avoir l'idée de tracer un chemin de fer de 1 500 kilomètres dans ces conditions est déjà un trait de génie; l'avoir exécuté, c'est bien prouver que l'impossible n'existe pas.

Le chemin de fer transcaspien traverse quatre oasis: celle d'Akhal-Teké, de Tedchen, de Merv et du Zaravchan. L'embranchement de Kouchka relie les oasis de Pendjeh ou Pendjdekh et de Youletan.

La protection de la voie contre l'ensablement est l'objet d'études et d'essais continuels. On plante des saxaouls, espèce de buisson qui a de faux airs de reptile et dont les racines s'accrochent au sol comme les tentacules d'une pieuvre. Le saxaoul croît très lentement : on ne l'employait que comme bois de chauffage; en ce moment on le respecte, on le soigne, on en plante tout le long de la voie; on sème aussi une espèce d'avoine sauvage qui se propage très rapidement en lançant ses semences à une très grande distance. Dans d'autres endroits on garnit les crêtes des vagues avec de la paille et des roseaux couchés. Tous ces moyens ne donnent pas encore de résultats bien positifs, mais le plus fort est fait, la ligne est construite et fonctionne régulièrement, et peu à peu on forcera le Kara-Koum à nous livrer ses richesses minérales. A Napta-Dagh il y a du pétrole et de l'ozokérite; près de Géok-Tepé, du soufre; à Akhal, de l'alun; à Merv, du sel Glauber; à Askhabad, du salpêtre; à Kara-Kala, du plomb; des sources chaudes sulfureuses et ferrugineuses à Buja-Dagh et à Artchma. Et tout cela, ce n'est encore que des trouvailles accidentelles.





VIEUX MERV : PORTE DES REMPARTS. — LA PREMIÈRE ENCEINTE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Les grandes émotions de Merv ne nous ont pas ôté l'appétit: nous dînons gaiement dans notre wagon table d'hôte et nous sommes encore à table quand notre train quitte Bairam-Ali pour nous conduire à Tchardjoui, où nous arrivons pendant la nuit. Nous sommes sur le territoire de l'émir de Bokhara.

A 9 heures du matin, le beg de Tchardjoui vient nous rendre sa visite et nous inviter à déjeuner dans la

plaine, où il veut nous offrir le spectacle des jeux et des danses. Il est admirablement beau ; son costume oriental lui sied à ravir, et nous devons lui paraître bien chétifs et bien étriqués. Il faut avouer que la civilisation n'a rien fait pour nous embellir, et qu'en Asie, un Européen n'a l'air que d'un pauvre sire.

Il y a deux Tchardjoui, comme il y a deux Merv et deux Bokhara : la nouvelle ville russe et la vieille ville indigène. Le Tchardjoui russe doit sa naissance au chemin de fer et au pont sur l'Amou-Daria. Cette ville a été créée par le général Annenkof, qui en avait fait son quartier général, et par le prince Hilkoff, aujourd'hui ministre des voies et communications. Le vieux Tchardjoui est situé à 10 kilomètres du nouveau, sur la rive gauche du fleuve. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis sur son origine. M. de Klemm lui-même, dont la connaisance de l'Asie n'a d'égale que son inépuisable amabilité, n'a pu me fixer une date. On sait seulement que Tchardjoui s'appelait Amouyé, Amoulyé ou Amol. On en parle déjà au xe siècle. Cette ville est située sur un des rares points où l'Amou-Daria peut être traversé, et c'est là, dit-on, qu'Alexandre le Grand effectua son passage avec toute son armée. On voit encore, sur les rives du fleuve, des espèces de tumulus sur lesquels il faisait allumer de grands feux pour servir de signaux de ralliement aux traînards.



VIEUX MERV : RUINES DE LA PREMIÈRE ENCEINTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

Grâce à sa position géographique, Tchardjoui fut constamment pris et repris, saccagé, reconstruit. On le considérait comme la clef de Bokhara et le seul point où l'on pût tenter de traverser l'antique Oxus. En 1740, le chah Nadyr-Chah l'enleva aux Bokhariotes.

Depuis le chemin de fer et surtout depuis le pont, le vieux Tchardjoui est fatalement condamné à devenir une bourgade sans importance, tandis que le nouveau aura un brillant avenir commercial.

Mais il est temps de se rendre à l'invitation du beg. Les voitures traversent la nouvelle ville et nous déposent au pied d'un tertre sur lequel se dressent des tentes. Le beg a revêtu un costume d'apparat, longue robe en velours bleu somptueusement brodée d'or, le turban blanc et or ; il est encore plus beau que ce matin. Il serre gracieusement la main aux dames en montrant ses dents blanches et en faisant sourire ses yeux de velours. Il me semble que nos Anglaises sont moins disposées à se moquer de la vie du harem.

Devant la tente, dans la plaine, sont groupés environ 200 cavaliers turkomans. Sur un signe du beg, une chèvre ou un mouton tué est lancé dans l'espace libre devant nous ; aussitôt cette masse de cavaliers se précipite pour saisir l'animal. C'est quelque chose d'inouï : tout en restant en selle, ces enragés se penchent jusqu'à terre pour saisir la proie, les chevaux se cabrent, grimpent sur le dos d'autres chevaux ; ceux qui sont encore en dehors s'efforcent d'entrer comme un coin dans cette masse mouvante ; on frappe les chevaux et les hommes à coups de *nagaïka*, on crie, on hurle, c'est un fouillis inextricable ; on ne distingue rien, on ne voit qu'une masse compacte qui avance, qui recule, qui ondule dans tous les sens ; le chevreau a disparu, le plus fort ou le plus habile l'a saisi, mais on le lui dispute, chacun tire de son côté jusqu'à ce que l'heureux vainqueur parvienne à fuir en emportant sa proie. Selon moi, c'est à ce moment-là que le spectacle devient intéressant : le gagnant fuit avec l'animal en travers de sa selle, mais pour mériter la prime il faut qu'il parvienne à le jeter aux pieds du beg. Or, toute la troupe le suit à un galop effréné, on cherche à le joindre, à lui arracher le butin, ou du moins à lui couper tous les chemins qui peuvent le rapprocher du beg ; il faut gagner de vitesse, ruser, faire quelquefois des voltes invraisemblables, changer de direction, franchir tous les obstacles et enfin atteindre le but. Cela s'appelle la *baïga*.

Après cela vient la *batcha*, l'amusement préféré, la grande jouissance de tout musulman. Trois musiciens à barbe blanche s'accroupissent sur un tapis. Ils hurlent un chant impossible en frappant sur un tambourin. Deux *batchas* se mettent à danser. Ce sont des garçons d'une quinzaine d'années, habillés en filles,

avec deux longues boucles de cheveux tombant de leur calotte brodée d'or. Ils sont beaux, car il est dans leur profession de l'être, mais leurs figures efféminées font mal à voir. Je consens encore à comprendre une femme habillée en homme, mais un homme costumé en femme ne peut être que risible ou dégoûtant. Ces gestes, ces sourires, ces déhanchements qui rappellent la « danse du ventre », ces culbutes, ces pirouettes, ont quelque chose de cyniquement grotesque.

Après ces deux représentations si différentes, on nous sert un excellent déjeuner, mais un déjeuner sec : pas de vin, pas d'eau-de-vie, rien que du thé sucré pour avaler le *ploff* (mouton au riz) et tous les moutons qui se succèdent l'un après l'autre. Encore une grande lacune de la vie musulmane.

A 6 heures du soir nous quittons Tchardjoui, et lentement notre train s'engage sur le pont provisoire qui traverse l'Amou-Daria ou l'antique Oxus.

Ce pont est, dit-on, le plus long qui existe au monde : il a près de 7 kilomètres. Quoique le fleuve n'ait réellement que 2 kilomètres et demi de largeur, il forme plusieurs bras, et les îlots aujourd'hui à sec étant couverts pendant les crues, ces 7 kilomètres ne forment qu'une nappe d'eau de Tchardjoui à Farab, première station sur la rive droite.

On ne peut pas traverser l'Oxus sans éprouver une certaine émotion. Ce nom évoque tous les souvenirs de l'antiquité. Notre Nil asiatique, comme le nomme le prince Esper Ouchtimski, est aussi, selon la légende, un fleuve d'origine divine. Il prend sa source au Paradis. C'est sur ses rives qu'Adam et Ève se rencontrèrent après leur chute et leur séparation. Dans les chants aryens, ce fleuve est nommé, tout comme le Syr-Daria, Rasa ou Arang, Arg, Arvand (le rapide), Wakchou, Tambounadi, puis Ikchou (le sucré). Il est même à présumer que l'Oxus n'est que l'Araxe d'Hérodote. Les cartes de 1375 le nomment Ogus ; celles de 1501 et de 1504, Oksia. Mais, comme le fait observer le prince Ouchtimski, ces noms désignaient aussi l'Indus et le Tigre; c'est ce qui rend tellement difficile toute étude géographique de l'Asie.

Quoi qu'il en soit, nous traversons l'Amou-Daria ou l'Oxus dans des wagons-salons, à 10 verstes en aval de l'endroit où Alexandre le Grand le traversa avec son armée, 330 ans avant Jésus-Christ, à 228 mètres d'altitude.

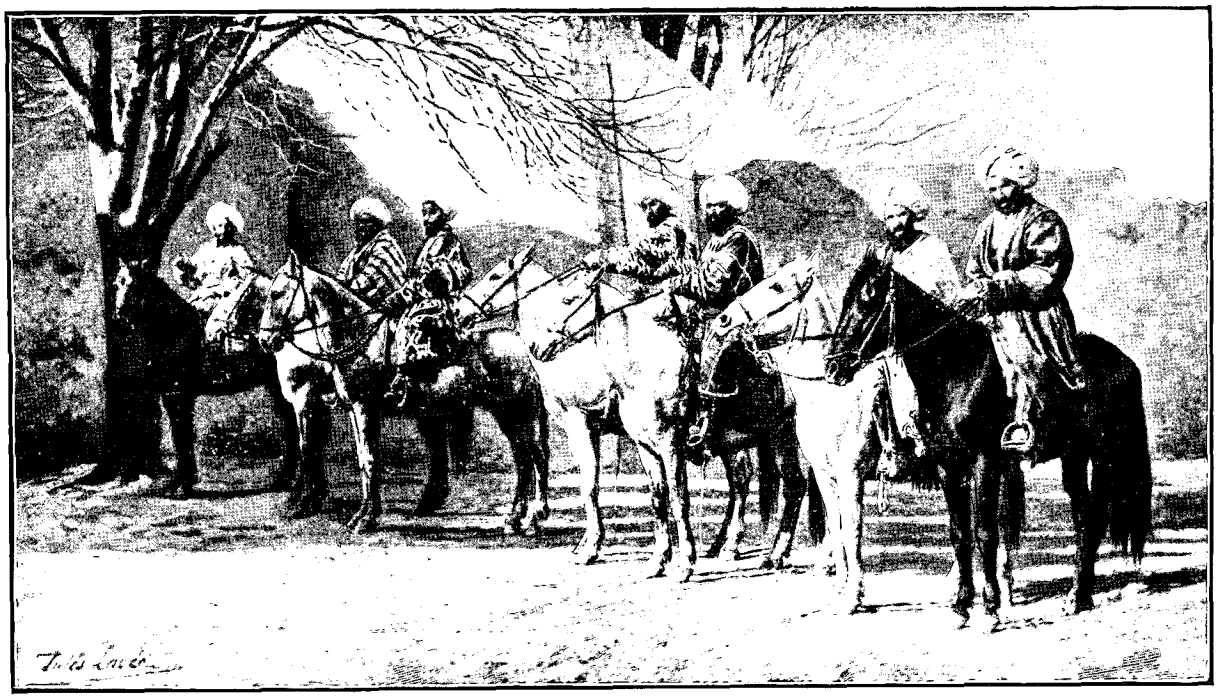
(A suivre.)

Comte W. DE ROTTERMUND.



L'ARMÉE DE S. A. L'ÉMIR DE BOKHARA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



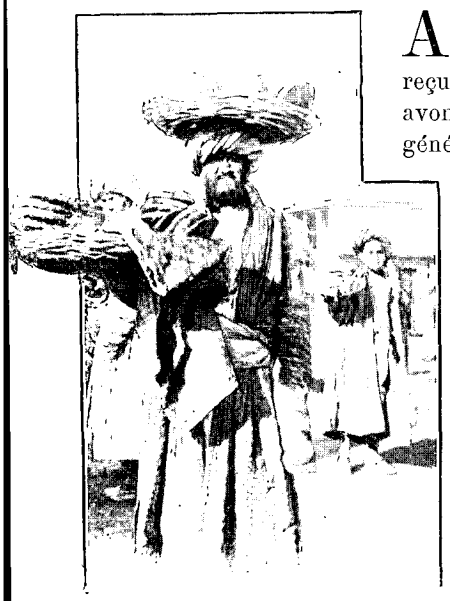
DJIGITES, CAVALIERS DE L'ÉMIR DE BOKHARA (PAGE 580). — DESSIN DE J. LAVÉE.

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND[1]

PAR M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND.

II

Bokhara. — Samarkand.



MARCHAND DE PAIN À BOKHARA. DESSIN DE MIGNON.

A 11 heures du matin, nous rendons visite à M. Ignatiev, agent politique à Bokhara. C'est M. de Klemm qui fait les présentations. Nous sommes reçus avec courtoisie, mais il y a une nuance qui nous fait sentir que nous avons dépassé la frontière du pays soumis directement à la juridiction du général Kouropatkine.

Après avoir changé de costume, nous nous empressons de partir pour le vieux, le véritable Bokhara, qui se trouve à 12 verstes de la station et du nouveau Bokhara, qui va devenir la ville européenne. Nos voitures sont précédées par une escorte de Djigites et par le maître de police. Le temps est splendide, les voitures sont bonnes; les chevaux vont comme le vent; c'est une promenade délicieuse.

Nous passons au pied d'une haute et longue muraille en argile que dépasse toute une forêt de beaux arbres, malheureusement dépouillés en ce moment de leur feuillage, qui est remplacé par des milliers de corbeaux. C'est Cher-Bourdine, une des résidences de l'émir, qu'il n'habite pas actuellement; il est à Kermineh. — Voilà enfin Bokhara, Bokhara la Noble, Bokhara-Chérif, la ville mystérieuse, dont l'histoire est écrite avec du sang, où les tortures les plus atroces et les rugissements de douleur étaient la plus douce distraction de ses souverains. Mais la Russie est intervenue; les supplices officiels et publics ont cessé. Tout en reconnaissant la souveraineté de l'émir, elle lui adjoint des conseillers qui le gênent dans ses caprices de tigre qui s'amuse. Il y a bien encore quelques têtes tranchées derrière les murs des palais, mais, comme on dit en Russie, il faut pourtant lui laisser quelque chose.

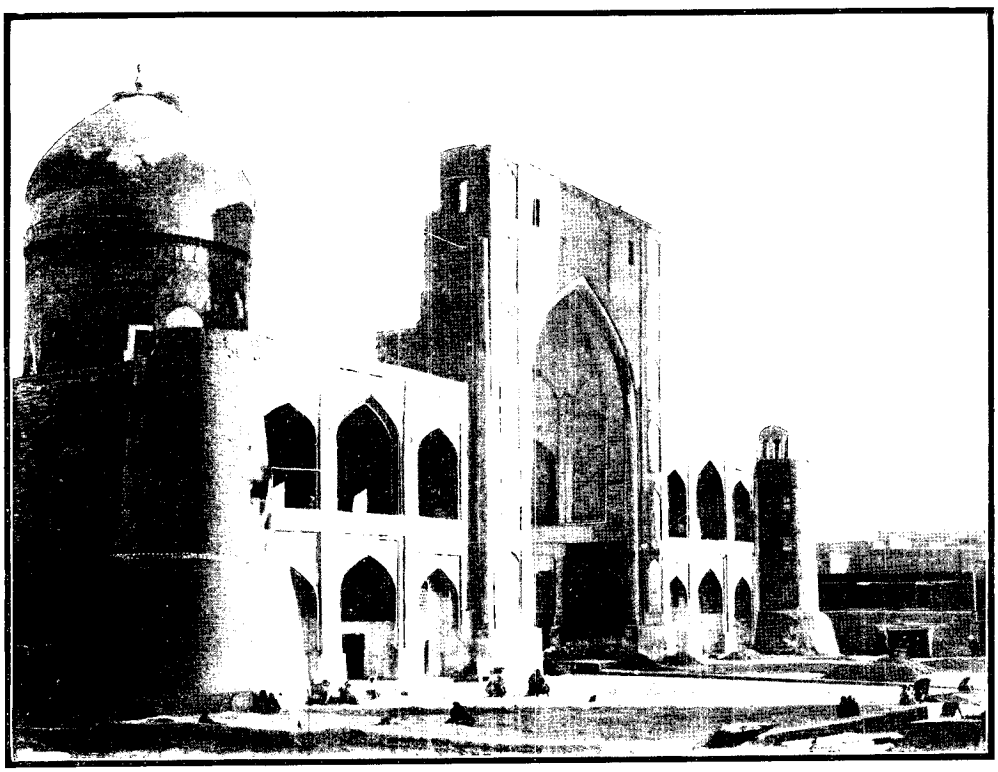
1. *Suite. Voyez p.* 565.

Nous sommes arrivés au *Tchime*, mur d'enceinte de Bokhara, percé de onze portes ou *dervazehs*, et nous pénétrons en voiture jusqu'au milieu du bazar; il y a seulement quelques années que le privilège de traverser la ville en voiture n'appartenait qu'à l'émir. Mais les vieilles coutumes disparaissent, Bokhara se civilise.

Se trouver tout à coup au milieu du bazar de Bokhara, c'est croire qu'un coup de baguette magique vous a fait traverser des espaces immenses pour vous déposer dans un monde nouveau.

Ces rues étroites, tortueuses, recouvertes d'un toit qui ne tamise que peu de lumière, ces échoppes sans portes ni fenêtres, où toutes les marchandises, tous les métiers se coudoient, ce mouvement incroyable d'une population qui ne vit que dans la rue, ce va-et-vient des chameaux, des ânes, des chevaux, des arbas, des moutons, des chèvres, ces cris de *Pocht* des conducteurs, ces hommes aux turbans blancs, aux halats de couleurs éclatantes, ces femmes mystérieuses voilées de noir, tout cela est d'un effet indescriptible et de la plus admirable couleur locale. Il faut une grande habitude pour s'orienter dans ce labyrinthe, et sans nos Djigites nous pourrions nous croire égarés avant d'avoir fait un pas. La foule des hommes et des animaux de tout genre qui circulent dans ces ruelles étroites est à la fois si compacte et d'allures si rapides qu'on se croit enlevé avec elle. Les boutiques sont des trous ou des enfoncements où trône un Bokhariote impassible, les jambes croisées sur un tapis; si ce n'était ce mouvement de la rue, on se croirait dans une galerie de figures de cire; et quel tableau pour un amateur de contrastes! Ici on vend des soieries; à côté on rôtit des morceaux de viande de mouton enfilés sur de longues aiguilles, et le cuisinier active son feu avec un éventail; plus loin on fait du pain dans un four en forme de chaudron qui brûle à grand feu dans la rue; puis une boutique de changeur avec ses tas de monnaie bokhariote, dont il faut 300 pièces pour faire un rouble; les tas sont préparés, on ne compte pas; puis des marchands de tapis admirables, des collections de *kounganes* (aiguières en cuivre ciselé), des selles, des harnachements, des éventaires de ces délicieux melons de Bokhara, des pyramides de bonnets, des étoffes brodées d'or et d'argent, des poteries, des quartiers de viande crue d'aspect repoussant, des monceaux de légumes, puis des pierres précieuses, des turquoises et les plus ravissants objets d'orfèvrerie. C'est la tour de Babel des marchandises, un brouhaha, un tohu-bohu qui vous grise.

Après trois heures de bousculades et de ballottages entre les chameaux, les chevaux et les ânes, nous découvrons tous en même temps que nous mourons de faim. Une collation, un *dastarkhan*, nous est préparé par ordre de l'émir à la maison de l'ambassade, mais il paraît que c'est bien loin, et le maître de police nous propose de déjeuner dans un restaurant du bazar. Nous ne sommes plus que dix; les autres sont quelque part perdus dans la foule. Nous entrons dans une cour; le restaurant est, dit-on, au premier étage. On nous montre un trou; dans ce trou il y a un escalier dont les marches ont près d'un mètre; c'est une échelle en pierre, où il faut grimper à quatre pattes; si celui qui me précède s'arrête, il s'assied sur ma tête et ainsi de suite! mais la faim nous donne des ailes et l'appétit nécessaire pour avaler des choses très problématiques.



MÉDRESSÉ À BOKHARA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant ce déjeuner nous décidons d'aller visiter les prisons et de profiter de la présence du maître de



MARCHANDS DE MELONS DEVANT LE PALAIS DE L'ÉMIR, À BOKHARA. — DESSIN DE GOTORBE.

police, qui seul peut nous y introduire et surtout nous en faire sortir. Nous passons par le Righistan pour acheter du pain, des raisins secs et du tabac vert, puis nous enfilons un dédale de ruelles de moins de 2 mètres de largeur, formées par des murs en terre glaise percés de portes, mais sans fenêtres, et enfin nous arrivons à un monticule surmonté d'une construction grossière également en terre glaise.

Il faut grimper un raidillon, escalader des marches d'un mètre pour entrer dans un petit corps de garde de 4 mètres carrés, où il y a de bien belles armes. De là on passe dans une petite cour où les soldats sont rangés pour nous recevoir. Je les salue à la russe, mais ils ne connaissent pas cette coutume.

On ouvre une porte dans le fond à gauche; nous entrons dans un cachot sombre où grouillent une trentaine de prisonniers; à droite, une ouverture basse et étroite nous conduit dans un cachot plus éclairé, car la lumière vient d'un grand trou circulaire dans la voûte du plafond. C'est le cachot des grands criminels, qui doivent y rester à perpétuité ou qui attendent leur exécution. Tous enchaînés les uns aux autres par une seule et même chaîne attachée à un carcan rivé autour du cou, ils sont tous solidaires du moindre mouvement; il y en a vingt entassés dans un espace d'environ 12 mètres carrés. Jamais ils ne peuvent sortir de ce trou, à moins que ce ne soit pour marcher au supplice. On me dit qu'il y en a un qui est là depuis 25 ans !

Ma pauvre petite Wanda est toute perdue, elle est aussi blanche que sa bourka blanche, c'est elle qui distribue à chacun les provisions apportées. Dans le premier cachot, à la lueur de la torche, elle m'apparaît comme l'ange de la consolation, au milieu de toutes ces mains qui se tendent vers elle et de ces figures hâves, qui sourient pour la première fois peut-être depuis de longues années.

Ces prisons sont horribles, mais que sont-elles donc en comparaison de celles qui existaient il n'y a que quelques années ? Le *Siah Tchah* (puits noir), où l'on jetait les prisonniers condamnés à une mort lente,

pêle-mêle avec les cadavres en putréfaction de ceux qui les avaient précédés, et le *Kenne Hane* (trou aux punaises), où ces animaux étaient nourris avec de la viande crue, quand la prison était libre, et où les malheureux étaient enfermés pieds et poings liés pour être dévorés par ces affreux insectes. On me dit que ces horribles cachots ont été comblés par ordre du gouvernement russe; on me montre même l'escalier qui y conduisait, et l'endroit où se trouvait le trou dans lequel deux officiers anglais furent martyrisés en 1840; mais, pour être convaincu, j'aurais désiré obtenir des renseignements plus sérieux que ceux que pouvaient ou voulaient me donner nos Djigites.

Nous grimpons sur le dôme qui recouvre le cachot des grands criminels. De là, la vue sur Bokhara est réellement originale: à gauche, les grandes murailles dentelées du Kremlin, ou palais de l'émir; à droite, tout un horizon de toits plats variés par des tours, des minarets, des mosquées; le mur d'enceinte ferme le tableau.

Cette première journée est terminée, la visite aux prisons nous a laissé une bien triste impression, et nous avons 12 verstes à faire pour regagner le train.

Le lendemain nous sommes sur pied de bonne heure et nous partons pour Bokhara par petits groupes séparés. Je suis avec Mme Hedrick et Wanda. Notre première visite est pour les prisonniers, auxquels nous portons du pain ; puis nous redescendons aux bazars pour faire des emplettes.

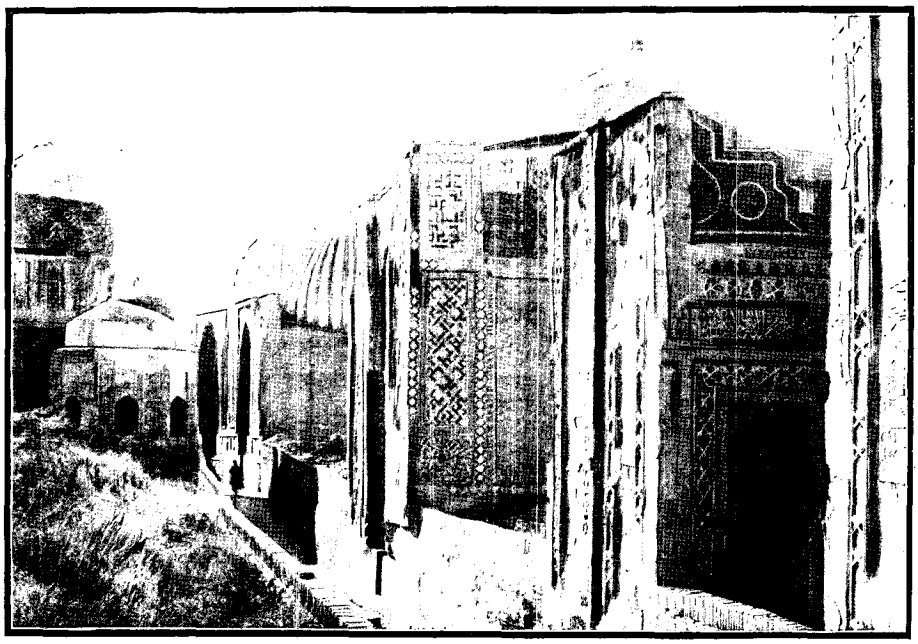
Drôles de marchands qui sont pourtant là pour vendre, mais qui ne paraissent pas s'en douter : accroupis sur leurs tapis, ils ne se dérangeront pas pour vous montrer la moindre chose; mais, sans sortir de leur impassibilité, ils vous laisseront bouleverser toute leur boutique, déplier tous leurs coupons de soieries, étendre leurs étoffes brochées ou leurs tapis. — Si vous n'achetez rien, ils ne feront pas un signe de mauvaise humeur. Pendant que mes compagnes de voyage chiffonnent les soies, je cause tant bien que mal avec nos Djigites, et nous en avons cinq aujourd'hui. Ils sont tous remarquablement beaux avec leurs turbans blancs et leurs riches kchalats serrés à la taille par une ceinture ornée de grosses plaques en argent.

Au Caucase, le mot *Djigites* s'employait pour désigner les plus braves, les plus alertes, les meilleurs cavaliers de la tribu ; de là vient le mot *Djigitowka* donné aux *fantasias* des cosaques. Ici aussi, ces Djigites sont des hommes d'élite (physiquement parlant) et sont au service particulier de l'émir.

Ils nous font parcourir tous les coins et les recoins de ces immenses bazars, qui sont un véritable labyrinthe, où l'on peut errer pendant des journées entières sans parvenir à retrouver son chemin. Mais le Djigite :

Nourri dans le sérail, en connaît les détours.

Il nous fait passer partout, écarte la foule et ne s'arrête que devant les chameaux qui souvent nous barrent la route quand ils passent en longues files, reliés l'un à l'autre par une corde attachée à un morceau de bois qui leur traverse le cartilage du nez. Dans ces ruelles sombres, étroites et basses, le chameau prend un aspect fantastique; à lui seul il remplit tout l'espace. Il fend la foule, comme un navire les eaux, en rejetant à droite et à gauche tout ce qui s'oppose à son passage.



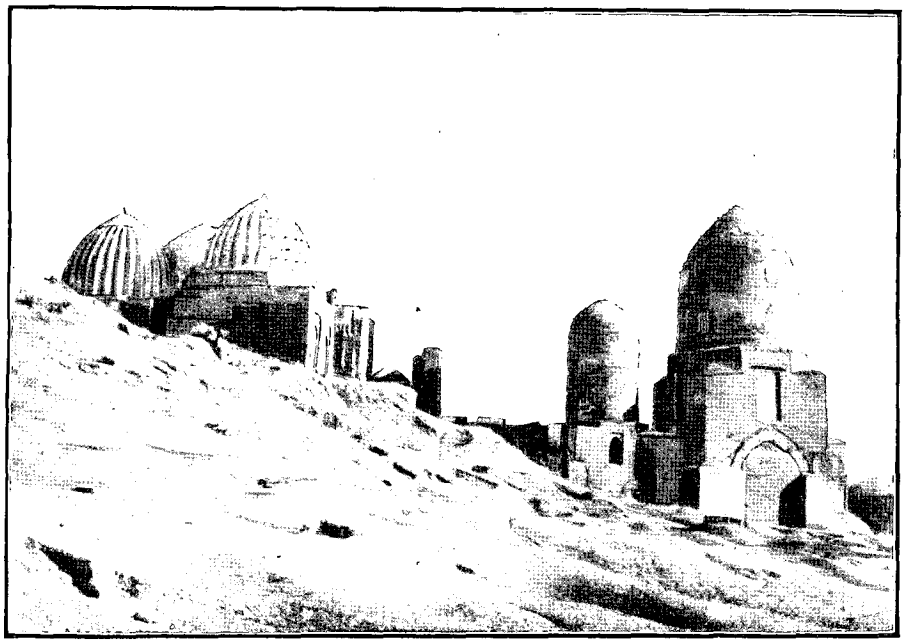
SAMARKAND : MOSQUÉE DE CHAH-ZINDEH (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers midi on nous ramène à la « maison de l'ambassade », où une collation ou dastarkhan nous a été préparée par ordre de l'émir, et notre appétit de touristes y fait le plus grand honneur.

Cet hôtel de l'ambassade a été, dit-on, jadis confisqué par l'émir à un de ses grands fonctionnaires, lequel a été muré dans une niche de cette même maison pour y mourir de faim. Je sonde tous les murs du regard; il me semble que par une cruelle dérision son ombre doit présider à notre repas.

Nous retournons en ville pour visiter la grande mosquée en ruine, l'université ou « Médressé » qui lui

fait face, et la grande tour d'où, les vendredis, on précipitait les condamnés à mort qui venaient s'écraser et se transformer en une masse de chair et de sang en tombant de cette hauteur immense sur le sol du marché. Il n'y a que quelques années (six ans, je crois) que le gouvernement russe a formellement interdit à l'émir ce genre d'amusement hebdomadaire. Cette tour d'environ 80 mètres de hauteur est extrêmement curieuse par les admirables arabesques en terre cuite dont elle est recouverte depuis la base jusqu'au sommet, et que la photographie seule peut entreprendre de reproduire. C'est un des rares monuments et peut-être même le seul qui, depuis plus de cinq siècles, n'ait pas dévié de la verticale et qui ait résisté aux tremblements de terre qui ont presque entièrement détruit les chefs-d'œuvre de Tamerlan à Samarkand.



SAMARKAND : AUTRE VUE DE CHAH-ZINDEH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Elle est terminée en haut par une espèce de lanterne semblable à celles des phares : ce sont de grandes fenêtres en ogive, séparées par des colonnes. Le condamné devait se présenter à chacune de ces ouvertures et faire un grand salut à la ville, au monde (*urbi et orbi*), et ensuite à la foule qui l'attendait en bas; après quoi il était placé sur une planche que l'on sortait par la fenêtre donnant sur le marché; la planche s'inclinait, et le malheureux était lancé dans le vide pour venir se broyer sur le sol, aux trépignements de joie d'une foule hurlante.

Impossible d'obtenir l'autorisation de visiter l'intérieur de cette tour, parce que du sommet on pourrait voir les femmes musulmanes sur les toits plats de leurs maisons.

« Bokhara-Chérif », le centre de la science et de la lumière, mérite certainement ce titre pompeux pour le monde musulman. On y compte environ une centaine de « Médressés » (écoles supérieures) et un millier d'écoles primaires; les illettrés sont très rares.

Le « médressé » de Kalane, situé sur le marché, est le plus remarquable ; il renferme de superbes cellules, des oratoires ornés de ces majoliques si admirables dont l'Asie semble posséder le secret. Ces émaux bravent le temps sans altérer leurs couleurs, les briques de ciment se brisent, et l'émail reste adhérent aux débris.

L'enseignement des médressés (universitaire) consiste principalement dans l'étude du Coran ; il faut vingt ans de travail pour être théologien et obtenir le grade d'iman.

Il y a au moins 365 mosquées ou mesdjet à Bokhara, puisque les Bokhariotes se vantent avec orgueil de pouvoir prier Dieu chaque jour, pendant toute une année, dans une autre mesdjet.

Environ 200 ans avant Jésus-Christ, Bokhara s'appelait *Djemouket* et était une ville iranienne, tandis que Bokhara est un nom touranien, qui, dans les langues mongoles, signifie : temple, monastère[1]. De tous temps, Bokhara s'est distingué par son caractère essentiellement conservateur et son attachement aux souvenirs et aux traditions.

Avant de quitter Bokhara, je dois mentionner le dastarkhan qui nous fut offert par l'ordre de l'émir dans sa résidence de « Cher-Bourdine ». Je ne puis accepter la description enthousiaste de M. Moser; il est vrai que, le 20 novembre/2 décembre :

> De la dépouille de nos bois
> L'automne avait jonché la terre.

Les bassins étaient sans eau, les parterres sans fleurs, mais l'extérieur du palais n'a ni genre ni style: c'est un bariolage de couleurs très éclatantes; rien de fini, rien d'artistique; c'est un décor de théâtre plaqué pour être

1. Vambéry.

vu de loin. L'intérieur est plus intéressant ; il y a de belles chambres, mais elles sont tapissées de papiers les plus rouges ou les plus bleus. Quelques plafonds sont seuls réellement beaux, et dans cette multitude de chambres grandes ou petites, pas un meuble, pas une chaise, sauf le trône de l'émir dans la grande salle du bas. Des tapis, il y en a partout, et de fort beaux.

On nous fait remarquer une chambre représentant exactement l'intérieur d'un wagon de chemin de fer. Lors de son premier voyage à Saint-Pétersbourg, Son Altesse s'est trouvée si bien dans le wagon mis à sa disposition que, dès son retour dans ses États, ordre a été donné de transformer une chambre du palais en wagon.

Très curieuse aussi la grande chambre à colonnes où les femmes de l'émir viennent prendre leurs ébats ; il y a là tout un magasin de joujoux, des poupées, des polichinelles, des chevaux mécaniques, etc.

L'entrée de ce sanctuaire est interdite aux hommes ; on nous le montre par une fenêtre-balcon du premier étage, tandis que nos compagnes sont seules admises à s'approcher des joujoux des femmes de Son Altesse. Je vois nos Anglaises fureter partout ; elles aspirent l'air du harem, comme pour en surprendre les secrets. Je crois qu'elles seraient bien attrapées si on les y enfermait.

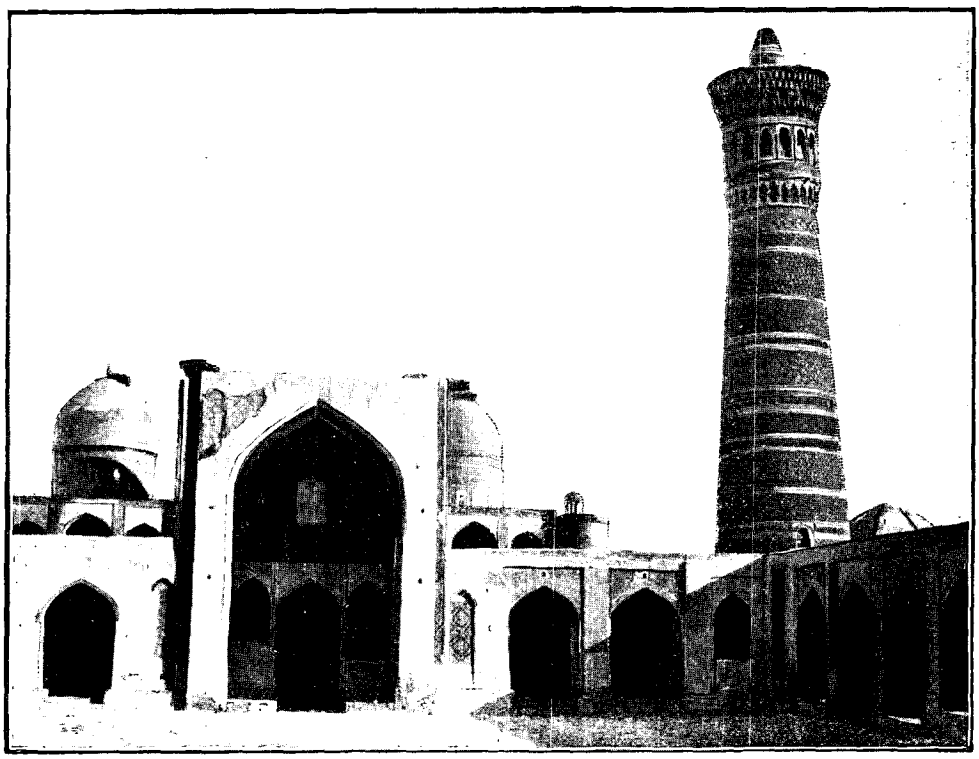
Nous sommes à Samarkand ! Ce nom seul nous cause une certaine impression. Il nous semble que dans l'air il y a encore quelque chose de ce Tamerlan qui fit trembler le monde.

La station est à 5 verstes de la ville ; notre première visite est pour le tombeau de Tamerlan, le « Gour Emir » ; et sans nous arrêter à admirer le mausolée, nous descendons dans la crypte, où une grande pierre recouverte de caractères koufiques désigne l'endroit où repose cet homme qui a rempli la terre de ce nom qui nous impressionne encore aujourd'hui.

Timour (dont nous avons fait Tamerlan) est né un mardi, le 5 Cha'ban 736 (1333 de notre ère), à Kech, dans un faubourg nommé « Shegri-Zebs » (la ville verte). Il était issu de la branche « Kereken » de la famille de « Berlas ».

Il est mort en 1405, à l'âge de soixante-douze ans.

Il a conquis et ravagé une grande partie du monde, qui a failli ne pas être assez grand pour le porter. La pierre qui scelle son tombeau est presque au niveau du sol, il faut s'agenouiller pour la toucher. Elle occupe le milieu du caveau souterrain ; à côté se trouve le tombeau du professeur de Tamerlan, Mir-Saïd-Barakat.



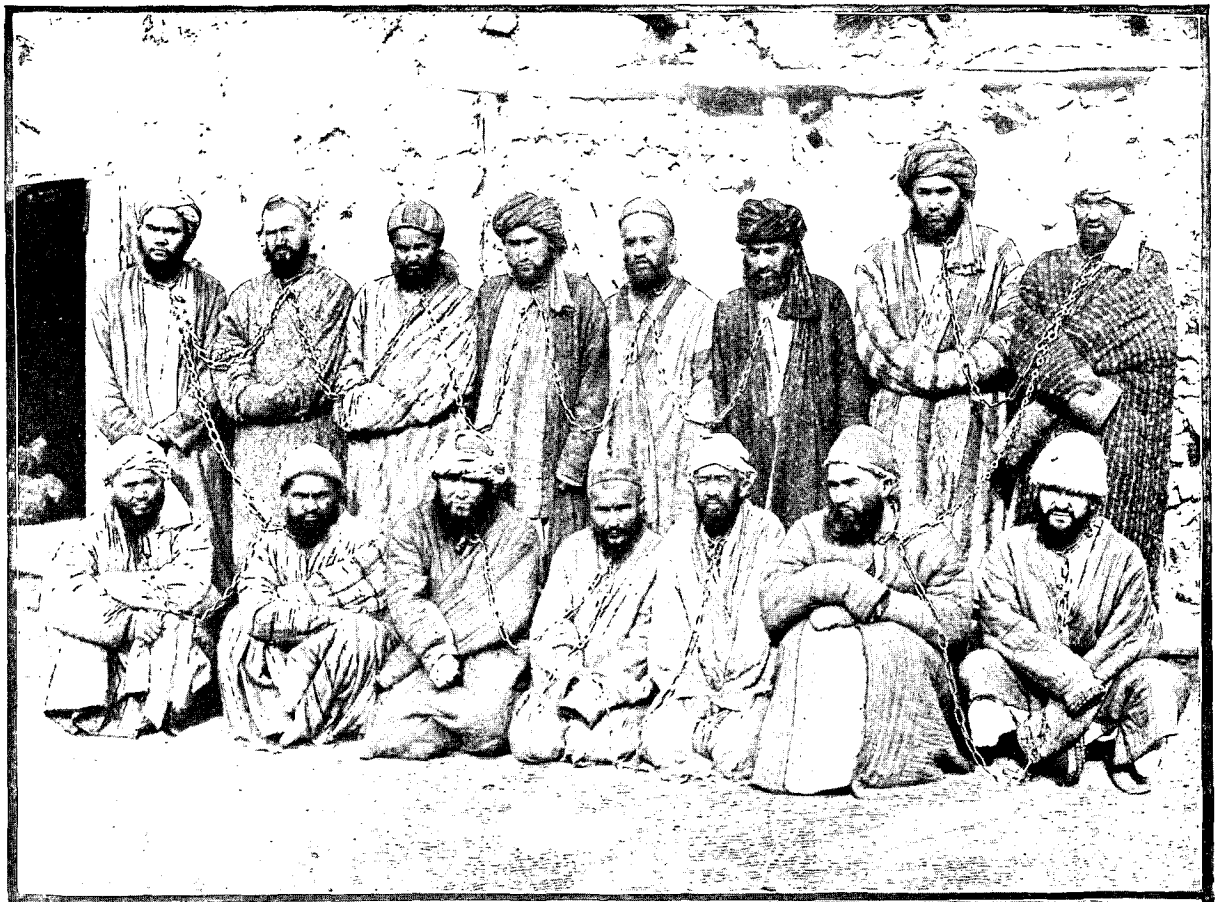
LA MOSQUÉE ET LA TOUR DES SUPPLICES, À BOKHARA (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

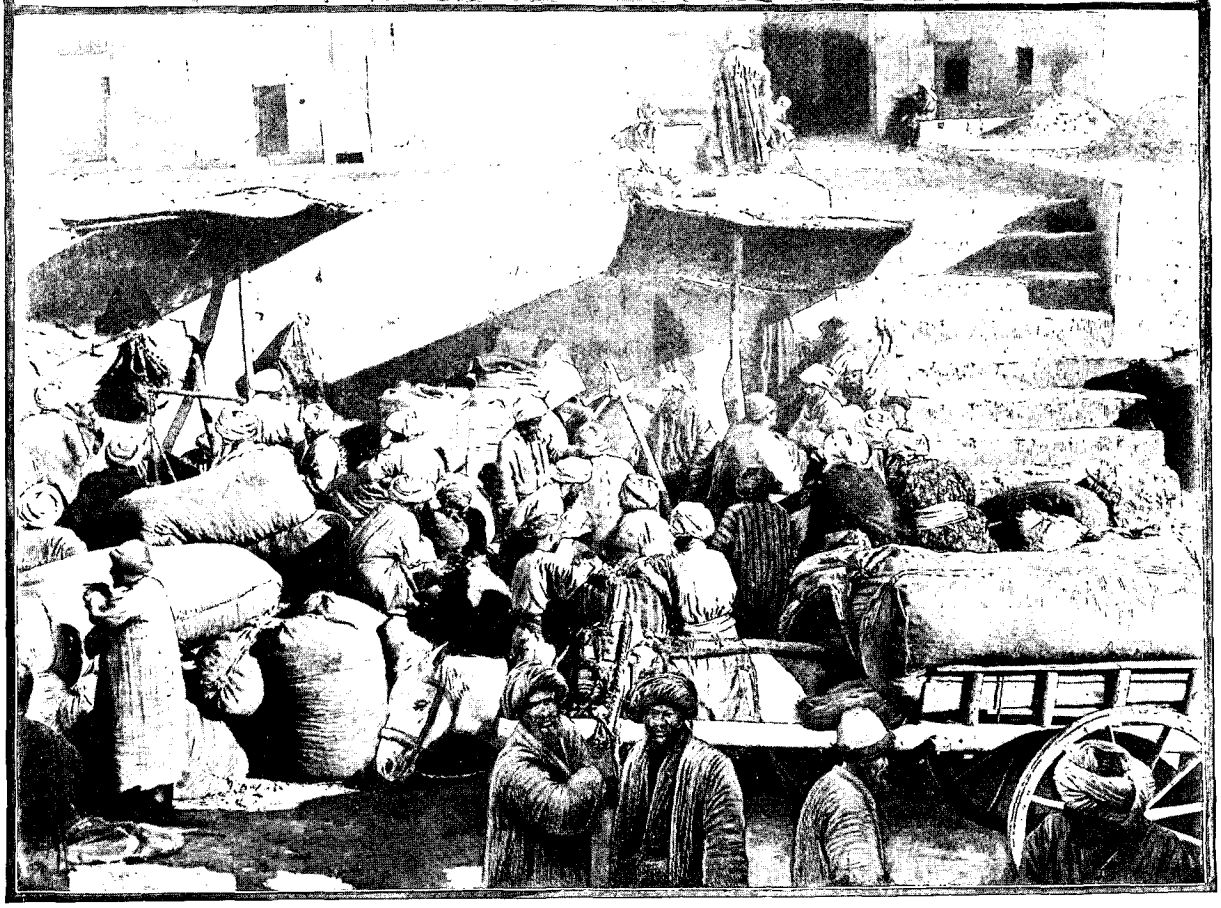
Nous remontons au premier étage ; là se trouvent les sarcophages des tombeaux qui sont dans le caveau souterrain. Celui de Tamerlan est composé d'une pierre noire en néphrite d'un seul morceau, que l'on prétend d'une valeur incalculable.

Tous les tombeaux sont entourés d'une grille en marbre ou en albâtre, travaillée à jour.

C'est dans le Gour Emir que l'on conservait l'exemplaire du Coran écrit de la main d'Osman, le troisième khalife des croyants, beau volume en parchemin sur lequel on prétendait retrouver encore les traces du sang du khalife, tué au moment où il était plongé dans la lecture du livre sacré. Cet exemplaire remarquable se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg.

Le mausolée est un bâtiment octogone surmonté d'une magnifique coupole de cinquante-deux côtes sail-





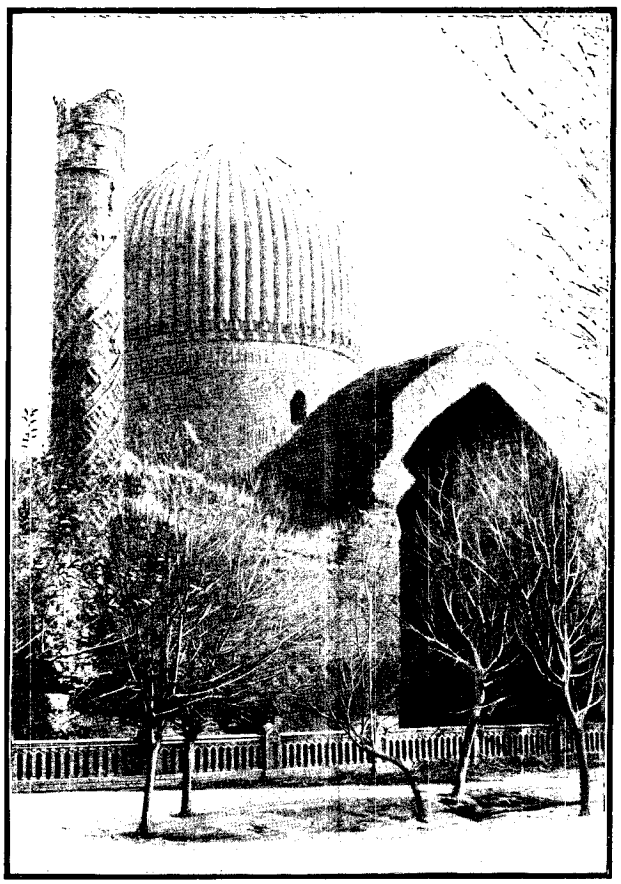
BOKHARA : LES PRISONNIERS DE L'ÉMIR (PAGE 579). — LE MARCHÉ AU COTON (PAGE 580). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lantes en briques émaillées du plus beau bleu ; les cintres de la base de cette coupole sont couverts d'inscriptions koufiques en relief. L'architecture du bâtiment est simple, mais elle est relevée par les admirables dessins formés par ces briques émaillées de toutes couleurs et par les inimitables arabesques en relief.

De là nous allons au « Righistan » ou grand marché de la ville ; cette place est bordée par les universités d'Ouloug-Beg, de Chir-Dar et de Tilla-Kari.

L'Ouloug-Beg est d'un effet saisissant ; les deux grandes tours rondes, entièrement recouvertes de dessins en briques émaillées, qui s'élèvent des deux côtés du grand portique, sont fortement inclinées en *sens inverse* et non, comme on le prétend, dans le *même sens*.

Ce n'est donc pas l'effet du soleil qui en aurait désséché trop vite un des côtés, comme le disent les indigènes ; ce n'est pas non plus un effet de tremblement de terre, car l'inclinaison est rigoureusement la même pour toutes les tours du Righistan. Il faut donc conclure à un calcul de l'architecte, qui a incliné ses *Manars* ou minarets pour produire un chef-d'œuvre ou, pour mieux dire, un tour de force, car ces tours penchées gâtent l'harmonie des lignes de ces admirables monuments, les mieux conservés de Samarkand. Je ne puis assez admirer cette architecture si nouvelle pour moi : ces voûtes, ces arcs, ces portiques d'une hardiesse vertigineuse ; ces énormes pans de murs, qui devraient être lourds et qui deviennent légers par la profusion d'ornements dont ils sont chargés depuis la base jusqu'au sommet. Ce qui est réellement stupéfiant, c'est la justesse du calcul de la grandeur des dessins par rapport à la hauteur où ils sont placés. Pour bien s'en convaincre, il suffit de ramasser des fragments d'émaux tombés du faîte et de les comparer à ceux qui sont à la hauteur du rayon visuel horizontal. On va jusqu'à prétendre ici que pour construire ces voûtes de près de 30 mètres d'ouverture, on ne connaissait pas l'usage des cintres et qu'on ne les emploie pas encore aujourd'hui. Nous suivons le bazar pour nous rendre à Bibi-Khanine, mais ce n'est plus le bazar oriental de Bokhara, les rues sont larges, presque droites, les magasins, les boutiques sont installés dans des maisons ; on sent que le caractère oriental disparaît peu à peu, refoulé, absorbé par la civilisation. Samarkand est déjà une ville russe où l'élément indigène commence à se sentir dépaysé. Ce qui faisait ma joie et mon admiration à Bokhara semble déplacé ici : les femmes voilées de noir sont presque ridicules, les masures en terre glaise font tache. Nous rencontrons une troupe de derviches qui doivent être des derviches hurleurs, car ils hurlent d'une manière atroce ; ils sont une vingtaine ; coiffés d'un haut bonnet pointu, sales, déguenillés, la poitrine nue, hâlés, bronzés, armés d'un long bâton, ils s'avancent lentement en se dandinant d'une jambe sur l'autre. A Bokhara, ils eussent été splendides ; ici ils me font l'effet d'une mascarade.



SAMARKAND : MAUSOLÉE DE TAMERLAN (PAGE 582).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais nous sommes à Bibi-Khanine.

Construit par Tamerlan sur le tombeau d'une femme qu'il adorait et dont il voulait immortaliser la mémoire, Bibi-Khanine est sans contredit un des plus admirables monuments qui existent, quoiqu'il soit difficile maintenant de le reconstruire en imagination pour se faire une idée de sa splendeur première ; mais on reste écrasé à l'aspect de ces ruines gigantesques, de cette coupole lézardée, éventrée, dont il ne subsiste plus que quelques nervures et qui reste suspendue dans les airs comme un dernier effort de la puissance de volonté de celui qui a osé la faire construire, et cet arc de 70 mètres de hauteur et de plus de 30 d'envergure qui a résisté aux tremblements de terre, tandis que celui qui lui faisait face s'est écroulé l'année dernière et ne présente plus qu'un amas de décombres.

Quel dommage de voir disparaître ainsi chaque année les derniers vestiges de ces admirables spécimens d'architecture, qui ont bravé cinq siècles pour nous donner une faible idée de la splendeur du règne de Tamerlan !

J'admets que la reconstruction de ces colosses serait impossible de nos jours, mais on pourrait, au moins,

par de savantes réparations, conserver ce qui en reste, étayer ces ruines qui vont s'effondrer au premier des tremblements de terre si fréquents dans ces contrées.

Un édit très sévère du gouverneur (général Feodoroff) défend d'emporter la moindre parcelle d'une brique ; mieux vaudrait l'empêcher de tomber. Tout le monde ici est unanime à regretter le général comte Rostofsteff, prédécesseur de Feodoroff, qui, homme instruit, savant archéologue, aimant d'instinct le beau, comme tout homme du monde, savait apprécier ces inappréciables richesses de goût et de style.



SAMARKAND : COIN DE MARCHÉ DEVANT LA MOSQUÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Samarkand est d'origine très ancienne : les annales de l'Orient musulman en rapportent la fondation, sous le nom de *Sogdo*, à l'époque héroïque de l'histoire persane. Ce qui est certain, c'est qu'il existait dans la Transoxiane une ville dont le nom, transcrit en grec, était *Maracanda*, et qui fut prise par Alexandre en 329 avant Jésus-Christ. Depuis ce temps, sous les princes gréco-bactriens, sous les Arsacides, les Sassanides, les khalifes arabes, les Samanides, les Ghaznérides, les Seldjoucides, etc., c'est-à-dire sous treize dynasties différentes, Samarkand n'a pas cessé d'être importante.

La cité actuelle est bâtie, sinon au point où s'élevait *Maracanda*, du moins dans le voisinage ; le nom qu'elle porte aujourd'hui est à peine modifié, bien qu'on l'attribue d'ordinaire à l'Arabe Samar, qui s'empara de la ville en 643 après l'ère chrétienne et y introduisit l'islamisme. Cependant la domination arabe ne fut fondée définitivement qu'en 711.

Résidence de la dynastie des Samanides, de 833 à 1000, elle devint l'asile de la paix et de la science, l'une des cités du monde qui travaillaient le plus au développement des connaissances humaines. Elle prospéra au XIIe siècle sous les Seldjoucides. Elle fut aussi, sous les princes kharezniens, l'une des plus grandes villes de l'Asie ; lorsque ses murs furent renversés par Djenghiz-Khan, en 1221, elle était défendue par une armée de 40 000, même, dit-on, de 110 000 hommes. Après le passage du conquérant, il ne lui restait plus que le quart de sa population. Mais elle se releva peu à peu, et devint le centre de l'immense empire de Tamerlan (1369), qui y transporta plus de 150 000 habitants.

En 1504, la ville tomba aux mains des Euzbegs de Bokhara. Dès lors elle fut, à maintes reprises, dévastée par les nomades, au point qu'au commencement du XVIIIe siècle il n'y restait, au dire des annales chinoises, qu'un seul habitant. Les Russes s'en emparèrent le 16 mai 1868, et la ville leur fut définitivement cédée par le traité du 30 juillet de la même année.

Si Samarkand est russe, les monuments de cette ville appartiennent à l'art, à l'histoire, au monde. En occupant le pays, la Russie a contracté l'obligation morale de les conserver, de les sauver d'une destruction

imminente et complète. C'est que rien de pareil n'existe nulle part; ce sont des spécimens uniques, des modèles de goût, de style, d'architecture. Il y a là des secrets de hardiesse de construction, des secrets d'ornementation qui nous sont inconnus et qu'on devrait étudier.

Bibi-Khanine occupe une superficie d'environ 20 000 mètres carrés; la grande voûte qui vient de s'écrouler préparait l'œil à la perspective de la voûte colossale, formant l'entrée de la mosquée ; celle-ci est surmontée elle-même par une admirable coupole en tranches de melon, aujourd'hui percée à jour, lézardée, et qui ne se maintient que par un prodige de cohésion.

Au milieu de la grande cour il y a une pierre miraculeuse en forme de gouttière, placée sur d'autres pierres; à droite et à gauche, deux grosses tours carrées ; au fond la grande mosquée. L'ensemble ne peut se décrire : on se sent écrasé par ces dimensions colossales.

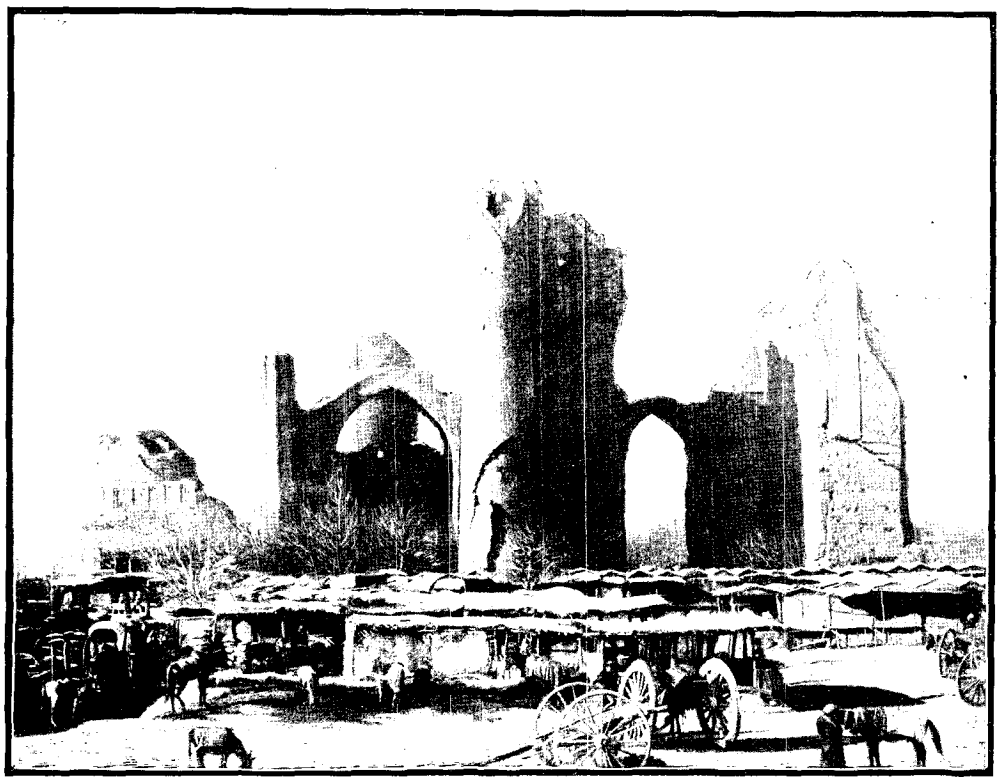
C'est à regret que nous quittons Bibi-Khanine ; mais aujourd'hui il faut encore visiter Chah-Zindeh, que nous apercevons dans le lointain, bâti en espalier sur le versant d'une montagne aride et inculte qui n'est qu'un immense cimetière.

Nous traversons le marché aux chevaux, dont l'animation et les cris contrastent avec tous ces monuments voués au souvenir des morts ; nous descendons dans un chemin creux dont les bords laissent entrevoir des sépultures éventrées ; le long du chemin, des lépreuses sans voile réclament à grands cris l'aumône en vous présentant des sébilles en bois. Toutes lépreuses qu'elles soient, il y en a de bien jolies.

Nous arrivons au pied d'un escalier qui nous conduit sous un porche où plusieurs mollahs sont accroupis. Trois d'entre eux se lèvent et nous invitent à entrer.

Une petite cour étroite, puis un escalier monumental en briques nous amènent au porche qui forme l'entrée de la « rue des Tombeaux ».

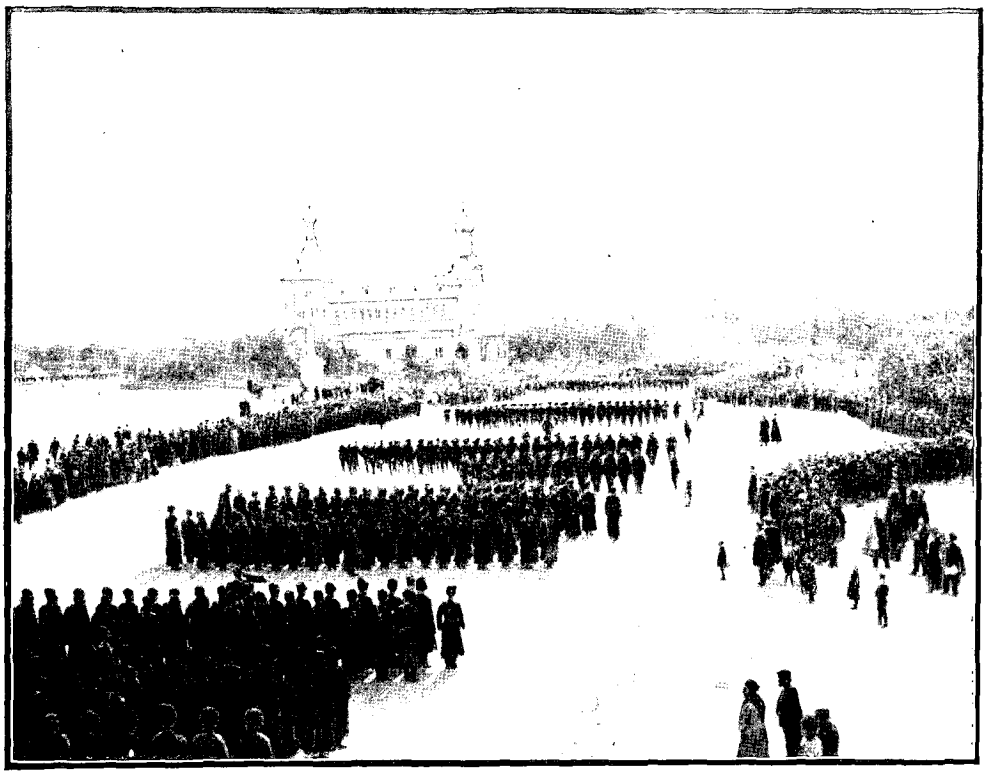
A droite et à gauche, deux chapelles se faisant face, l'une contenant le tombeau de la fille de Tamerlan, l'autre ceux de sa nourrice, de son beau-fils et de ses enfants. L'intérieur de ces chapelles est blanc uni. Le sarcophage est en ciment blanc ; pas le moindre ornement, mais l'extérieur est tout ce qu'on peut rêver d'admirable comme richesse de dessin et de couleur. Les colonnes surtout sont des bijoux de sculpture. Le relief des arabesques pressées dans le ciment est de 3 centimètres ; les nervures sont recouvertes d'un émail bleu, vert, jaune et blanc; l'or n'apparaît que rarement. Il y a des parties du plus pur style Renaissance alternant avec d'autres parties dont les lignes, se coupant à angle droit, viennent aboutir à des fleurs de trèfle appartenant au style gothique.



SAMARKAND : MOSQUÉE DE BIBI-KHANINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les portes sont entourées d'une guirlande de 40 centimètres de large, dont les ornements sont des caractères koufiques, makhah et soulzes d'un effet merveilleux et qui se marient si bien avec l'ornementation qu'on les prendrait pour des arabesques bizarres. Ces deux petits monuments sont admirablement conservés; c'est à peine si quelques nervures sont brisées. Il faut s'arracher à cette contemplation pour continuer la visite. Chah-Zindeh a été construit par Tamerlan sur le tombeau de Koussan, cousin de

Mahomet, et la chapelle qui contient ces reliques si vénérées des musulmans est située tout au bout de la mesdjet. On y entre par une porte qui seule ferait la richesse d'un musée, sculptée dans l'épaisseur du bois; c'est une merveille de finesse et de dessin. Malheureusement des mains profanes y ont cloué de grossiers verrous, en repliant à coups de marteau les gros clous trop longs. C'est d'un vandalisme sans nom, car jamais on ne produira plus rien de semblable.



DÉFILÉ DES TROUPES À ASKHABAD (PAGE 588). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tombeau de Koussan est placé dans un caveau à niveau du sol et fermé par une porte grillée qui ne permet de distinguer que très imparfaitement le cercueil recouvert de tapis. A gauche de cette porte se trouvent le drapeau vert et le *toug* (queue de cheval) du Prophète. Plus à gauche, une porte fermée par une carpe en fer doré formant cadenas et que les mollahs me signalent comme une relique. Malheureusement, je ne les comprends pas bien; à droite du tombeau, une cellule qui ne contient que la hampe de l'étendard de Koussan; les femmes stériles viennent y attacher un lambeau d'étoffe.

Nous ressortons par la magnifique porte sculptée, et, montant quelques marches à droite, nous passons par une toute petite porte qui donne sur le cimetière commun; c'est la crête de la montagne, qui est entièrement couverte de petits mamelons qui seuls indiquent les sépultures.

De là la vue est splendide : à gauche Samarkand, à droite les hautes montagnes dont les neiges prennent des teintes rosées, aux derniers rayons du soleil couchant. C'est la chaîne du Pendjikent, qui sépare la plaine de Samarkand du Kohistan, l'admirable pays des Galtchas, avec ses défilés, ses cascades, ses alpes neigeuses, où se voit comme un résumé de l'Asie centrale avec tout ce qu'elle peut offrir de pittoresque et de grandiose.

Le lendemain nous visitons le tombeau de Hazret-Khizr, et de nouveau nous allons passer quelques instants à Chah-Zindeh. Nous allons ensuite à Euphroziab, qui n'est plus qu'un vaste cimetière : on nous montre un tas de pierres, seuls restes du palais du roi Euphroziab. Selon la légende, ce roi l'habitait en l'an 1000 ou 1100 avant Jésus-Christ.

Samarkand possède encore une quantité de monuments qui tombent en poussière, mais qui sont là comme les jalons de l'histoire des siècles passés. Que de richesses enfouies sous ces amas de décombres ! Que de trésors historiques et archéologiques ! Chaque coup de pioche livrerait des documents inappréciables pour reconstruire l'histoire des temps fabuleux ou préhistoriques, ou pour combler les lacunes de celle que nous croyons connaître.

Si notre Société archéologique ne veut pas s'en charger, on devrait, au moins, permettre aux savants étrangers de faire des recherches purement scientifiques. Dans les fouilles trop rares qui ont été faites, on a retiré quantité de monnaies, de poteries. Nul doute qu'on trouverait encore une abondante moisson d'objets propres à éclairer l'histoire de ces régions si curieuses. Le chemin de fer a rendu facile le voyage à Samarkand. Ce n'est plus, à vrai dire, qu'une excursion. Elle devrait tenter les historiens et les archéologues... à une condition, c'est que les travaux leur fussent rendus commodes.

Il faut regagner la station en toute hâte, on nous fait l'aimable surprise de nous faire inaugurer un petit

tronçon de la ligne de Samarkand à Tachkent, et notre train nous conduit jusqu'au pont monumental construit par Tamerlan sur le Zaravchan. Cette arche unique, d'une hardiesse inouïe, avait, dit-on, pour but de diviser les eaux du Zaravchan, dont un bras devait se diriger sur Samarkand et l'autre sur Bokhara.

Le soir même nous quittons Samarkand ; nous n'avons pas une heure à perdre pour arriver à Askhabad le 26 novembre/8 décembre; c'est la fête de saint Georges, patron des militaires, dont le général Kouropatkine porte la croix au cou, et tous nous serons heureux de lui offrir nos félicitations.

A 9 heures du matin nous arrivons à Askhabad ; à 10 heures nous sommes tous à l'église en grande toilette ; à 11 heures, service et prières au pied du monument élevé sur la place en mémoire des soldats tués pendant les campagnes. C'est une cérémonie touchante qui fait grande impression sur nous.

Le général porte la santé de S. A. I. le grand-duc Michel, seul grand cordon de Saint-Georges, puis félicite les chevaliers présents, par quelques mots chaleureux et bien sentis. Ensuite parade, défilé et grand déjeuner chez le général, où nous sommes heureux d'être admis à nous associer aux félicitations qui sont présentées au général.

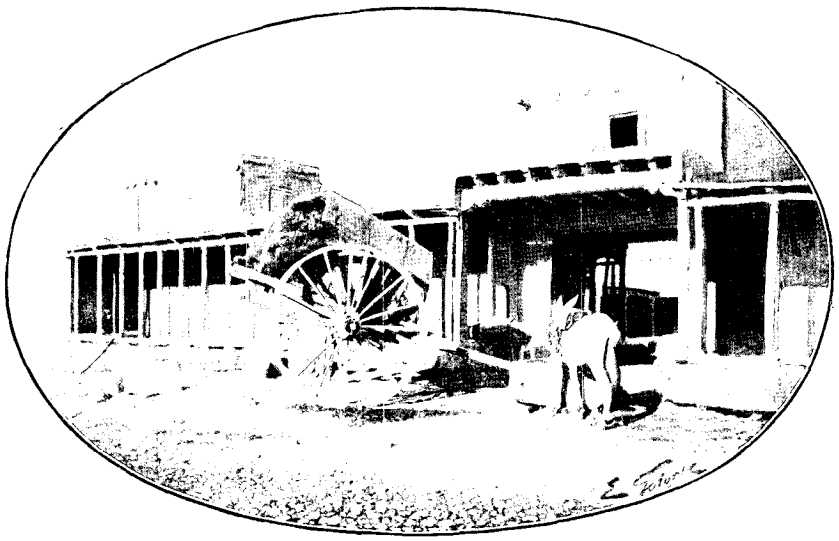
Le soir, bal; c'est notre dernière bonne soirée en Asie. Nous avons été reçus avec tant d'amabilité, de cordialité, je dirai même tant de flatteuses marques de distinction, que ce voyage restera pour tous comme le souvenir le plus précieux.

Chacun de nous sent ce qu'il devrait dire, et personne ne sait l'exprimer autrement que par le désir de revenir le plus tôt possible.

Le 27 à 2 heures nous quittons Askhabad; notre départ donne lieu à une véritable ovation. On vient nous accompagner en grand nombre et, quand le train s'ébranle, on nous crie : « Au revoir » ; c'est notre plus cher désir. Le colonel Brunelli et M. de Klemm nous accompagnent jusqu'à Krasnovodsk, où nous arrivons le 29 novembre/11 décembre.

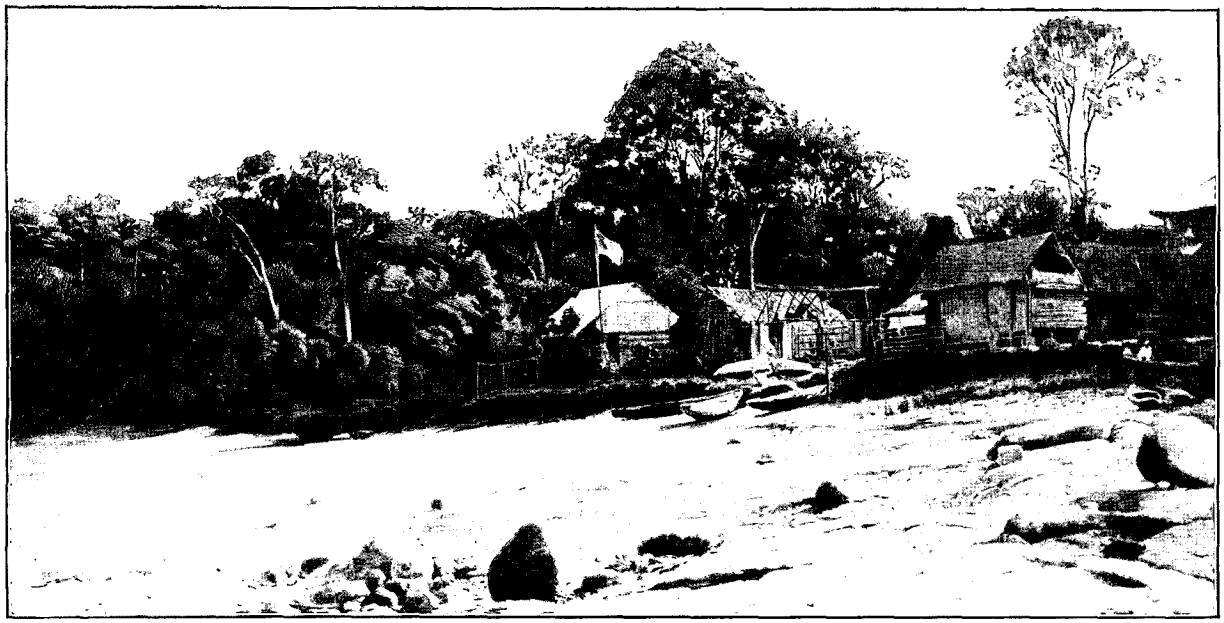
Comment exprimer à ces messieurs nos remerciements et notre reconnaissance? Pendant vingt jours ils ont voyagé avec nous; pendant vingt jours ils ont fait les programmes de nos excursions, nous montrant tout, nous expliquant tout, se faisant nos interprètes et nos ciceroni. C'est le comble de l'amabilité; aussi, au nom de tous, je ne puis que leur dire : « Merci de tout cœur. »

Cte W. DE ROTTERMUND.



ABREUVOIR SUR LA ROUTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE PREMIER POSTE FRANÇAIS À CARSEVENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN[1]

PAR M. GEORGES BROUSSEAU



UN PONT DANS LA FORÊT VIERGE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nul n'ignore le différent que soulève entre les gouvernements français et brésilien, la question de délimitation des frontières de la Guyane française.

Tout un vaste territoire est revendiqué par les deux pays.

Le dernier protocole du 10 avril 1897, signé entre la France et le Brésil, détermine d'une façon à peu près précise les limites de ce Territoire contesté.

Au Nord, les Guyanes anglaise et hollandaise, le Tumuc Humac et l'Oyapoc; à l'Est, l'océan Atlantique; au Sud, l'Araguary (Aouari, Oyari) jusqu'à sa source, et de cette source une ligne parallèle à l'Amazone jusqu'au rio Branco; à l'Ouest, le rio Branco.

Dans ces conditions, il est inutile de retracer ici l'histoire de la question, il suffit de rappeler sommairement la cause de la contestation.

Elle remonte au traité d'Utrecht, lequel dit en substance (art. 8):

« Que la navigation de l'Amazone, ainsi que les deux rives du fleuve, appartiendront au Portugal, et que la rivière de Japoc ou Vincent Pinson servira de limite aux deux colonies. »

Malheureusement :

1° Pour les Portugais ou les Brésiliens, la rivière de Japoc ou Vincent Pinson, c'est l'Oyapock; pour les Français, l'Araguary. Voilà pour la limite à la côte;

2° Pour ce qui est de l'intérieur, les Brésiliens disent que la rive nord de l'Amazone signifie tout le bassin nord de ce fleuve; les Français disent que la rive seule est brésilienne et que l'intérieur est français.

En sorte qu'un arbitrage est devenu indispensable pour résoudre un litige qui remonte à près de deux cents ans. Le Brésil nous a déjà offert, en 1856, de partager le Territoire contesté en prenant pour limite le fleuve Carsevenne ou Calsoène. Mais la France a refusé ce partage non justifié, en maintenant ses droits jusqu'à l'Araguary.

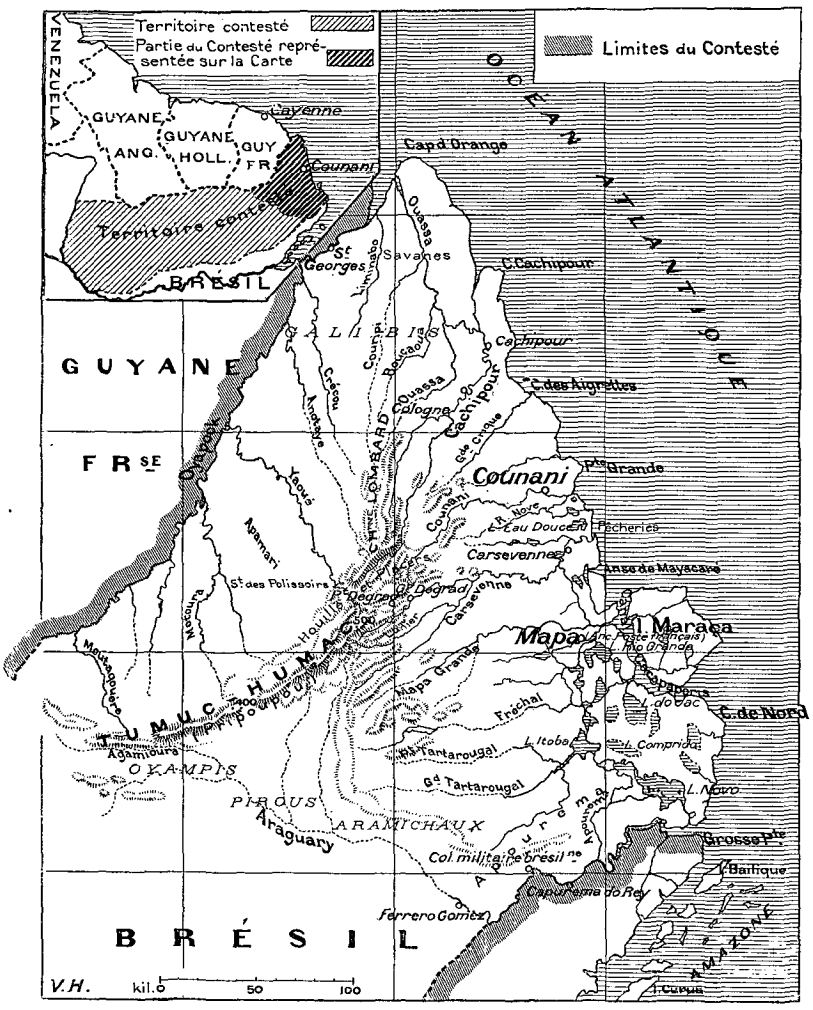
Il est facile de réduire à néant les prétentions du Brésil en lui prouvant que les mots *Oyac*, *Oyapoc* et

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après des photographies.*

Oyari sont, en langue indienne, des appellations géographiques communes à toutes les rivières. *Oyac* veut dire rivière; *Oyacqui*, petite rivière; *Oyapoc*, la grosse rivière ; *Oyassa*, dont on a fait *Ouassa* et *Ouessa*, veut dire rivière à droite ; *Oyari* dont les explorateurs ont fait le Yari, le Jari et Aouari, d'où Araguary, veut dire, indifféremment avec *Oyapoc*, la grande rivière, la grosse rivière; en conséquence, on ne peut pas en inférer que l'Oyapoc actuel soit précisément le *Yapoc* ou le Japoc du traité d'Utrecht. Il faut donc placer la question sur un autre terrain.

Par exemple, pour la limite à l'intérieur, il n'est pas possible qu'il soit jamais entré dans l'intention des négociateurs du traité d'Utrecht de vouloir choisir comme limite le cours complet d'un *oyapoc* quelconque jusqu'à sa source, les rives de ces rivières peuplées d'Indiens rebelles et redoutables étant complètement inconnues en 1713. Ensuite, il tombe sous le bon sens que l'Araguary, dont le cours inférieur connu se dirige de l'Est à l'Ouest, a été pris comme ligne de prolongation d'une limite parallèle à l'Amazone, tandis qu'au contraire l'Oyapoc, qui, lui, a un cours sensiblement perpendiculaire au grand fleuve amazonien, a dû naturellement être écarté de la question. D'un autre côté, jamais Vincent Pinson n'a pu avoir de navire coulé par le *prororoca* au nord de l'île de Maraca, où ce prororoca n'existe pas; et, de toutes façons, laissant le cap du Nord à sa droite, il n'a pu rentrer que dans le canal du nord de l'Amazone, la seule issue qui fût ouverte alors dans cette région.

Depuis l'an 1600 environ, commencement de la contestation avec le Portugal, jusqu'à présent, l'intérieur de cette vaste étendue de territoire est resté à peu près blanc sur les cartes. Les tracés les plus fantaisistes ont été donnés par les explorateurs aux rivières du Contesté, et il a fallu l'importante découverte des mines d'or de Carsevenne-Cachipour pour remettre à l'ordre du jour cette contestation, et donner à la question une importance qu'elle n'avait jamais eue. Cette découverte a eu aussi d'autres résultats en corrigeant le cours et en déterminant la source de certains fleuves, tels que le Cachipour, le Counani, le Carsevenne et le Mapa Grande.



LE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN.

Elle nous apprend également que les sources du Cachipour, que l'explorateur Coudreau croyait avoir découvertes, dans ses derniers voyages, dans le voisinage de celles de l'Oyapoc, ne peuvent être aujourd'hui que les sources de l'Araguary, le seul fleuve important existant entre le Yari et l'Oyapoc. D'un autre côté, des renseignements dignes de foi, des relevés récents même, nous autorisent à dire que le cours de l'Araguary, aussi inconnu des diplomates d'aujourd'hui que de ceux de 1713, se dirige Est-Ouest en partant de l'embouchure, puis tourne ensuite sensiblement vers le Nord. De plus, l'Araguary, dans son cours supérieur, se divise en deux branches, et comme l'on ne sait pas encore laquelle des deux est la plus importante, on peut s'attendre de ce fait à une nouvelle contestation. Le Brésil ne manquera pas d'affirmer : c'est la branche de gauche qui est le fleuve; et la France soutiendra que la branche de droite est la continuation naturelle du fleuve l'Araguary. Ne serait-il pas préférable de faire, s'il en est temps encore, quelques modifications à l'arrangement du 10 avril 1897, modifications qui correspondraient mieux à l'esprit de l'ancien traité, qui, lui, n'indique que le point de départ à la côte de la frontière et *n'indique pas l'attribution des terres de l'intérieur* et dit seulement que les deux rives de l'Amazone appartiennent au Portugal?



INDIENS GALIBIS DE L OUASSA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il était facile, par exemple, de limiter la frontière inférieure. L'Araguary depuis son embouchure; une ligne à 200 kilomètres environ de l'Amazone jusqu'au rio Branco.

A notre humble avis, si cela avait été possible, il eût mieux valu se réserver sur ce point du cours supérieur et de la source de l'Araguary encore inconnus. On comprendra l'importance de cette réserve en jetant les yeux sur une carte et en tirant une ligne de l'embouchure de l'Araguary, suivant son cours, puis le quittant lorsque ce fleuve tourne au Nord, et allant rejoindre le rio Branco parallèlement au cours de l'Amazone. Nous restions ainsi dans l'esprit du traité d'Utrecht, et, cependant, de vastes et riches régions peuplées d'Indiens et les vastes savanes du rio Branco, où pullulent les bœufs, nous échapperont certainement *si on limite à l'Araguary jusqu'à sa source.*

La partie littorale d'entre Oyapoc et Araguary compte environ 60 000 kilomètres carrés, avec près de 450 kilomètres de côte.

Les territoires de l'intérieur, de l'Araguary au rio Branco, mesurent environ 200 000 kilomètres carrés, soit 260 000 kilomètres carrés pour les territoires que nous conteste le Brésil, superficie deux fois et demie plus importante que la Guyane française actuelle.

L'embouchure de l'Araguary nous met aux portes de l'Amazone, et l'île de Macara, possédant des abris sûrs en eau profonde, commande, dans une certaine mesure, l'entrée du grand fleuve.

Tout le pays est merveilleusement arrosé par un grand nombre de fleuves et de rivières. Le littoral sur l'Atlantique reçoit constamment les vents alisés du Sud-Est ou du Nord-Est qui apportent la fraîcheur et les pluies jusque sur les plateaux de l'intérieur. Depuis deux ans le vent n'a pas soufflé une seule fois de la partie Ouest.

Deux saisons se partagent l'année : la saison pluvieuse, du 15 février au 15 août, et la saison sèche, du 15 août au 15 février. La température moyenne de la journée est de 26 à 27 degrés à la côte, 22 degrés dans les appartements et les montagnes de l'intérieur. La nuit, il n'est pas rare de voir le thermomètre à 15 degrés, même à 12 degrés dans les montagnes. Ces données ne concernent que la région entre l'Oyapoc et l'Araguary.

L'état sanitaire du Contesté est excellent. Aucune des épidémies qui sévissent au Para et dans l'Amazone, fièvre jaune et variole, n'ont encore apparu dans le pays. Les vents du large préservent toute la côte. Les

maladies les plus communes sont la fièvre paludéenne et la dysenterie, et encore n'atteignent-elles que les chercheurs d'or qui vivent de fatigues et de privations dans les forêts de l'intérieur.

Les maisons doivent être aérées le plus possible et leur façade principale exposée à l'Est, de préférence au bord d'une rivière ou d'un lac. Même en forêt vierge, partout où existe un déboisement suffisant d'un ou deux hectares, la vie est très possible aux Européens, et avec quelques travaux de drainage et d'assainissement, les accidents paludéens ne sont pas à craindre.

Notamment il faut éviter, en forêt vierge de l'intérieur, de s'établir sur des montagnes ou des mornes. Plusieurs propriétaires de placers on ont fait l'expérience. Les ouvriers couchant sur un point élevé étaient toujours atteints de fièvres, tandis que ceux des ravins ou des plaines demeuraient indemnes. Porter des vêtements légers, s'abstenir de boissons alcooliques, boire de l'eau filtrée et faire bouillir son filtre au moins une fois la semaine sont des précautions hygiéniques indispensables. Avec cela, bien logé et bien nourri, on n'a pas à craindre l'anémie et les maladies.

Sur le littoral, on est plus exposé, par suite de la présence d'une couche de limons provenant en majeure partie du dépôt des vases de l'Amazone, dont le courant, comme on sait, longe les Guyanes.

Ceux qui ont vu, comme moi, avec quelle abondance se font ces dépôts, à chaque marée, pendant la saison sèche, ne doivent point s'étonner de trouver les cartes anciennes en désaccord complet avec la position des côtes actuelles, qui ne cessent de s'exhausser et de gagner sans cesse sur l'Océan par les apports successifs de chaque année. Les fleuves sont obstrués; les lagunes, séparées de la mer, deviennent en peu de temps des lacs d'eau douce dans l'intérieur.

C'est ainsi que s'est formée la région des lacs, de Mapa à l'Araguary.

Le voyageur qui, partant de l'Oyapoc, veut traverser le Contesté du Nord au Sud, doit s'enquérir de canotiers, qui pourront aussi être des porteurs, et se munir de vivres suffisants pour plusieurs mois. Il doit partir au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire fin juillet ou commencement d'août. Cinq jours de canotage en remontant le Ouassa, où l'on trouve quelques rares habitations, l'amènent à la rivière Couripi, l'affluent de gauche le plus important de ce fleuve.

Nous sommes ici en pays indien : les rivières ont presque toutes une lisière de forêts, épaisse quelquefois d'un kilomètre et plus, interrompue de temps à autre par une échappée qui donne vue sur d'immenses savanes propres à l'élevage du bétail. Le pays, en grande partie noyé pendant la saison des pluies, est sec et brûlé à la saison sèche.

Au milieu de ces immenses lacs qu'on appelle savanes se trouvent des îlots de terre ferme et fertile; c'est là que l'Indien construit sa case et fait ses plantations. En hiver, il peut entrer dans sa cuisine avec sa pirogue; mais il n'en est pas de même en été : ces immenses lacs se vident et se dessèchent en grande partie, et la moindre étincelle tombée dans ces herbes sèches allume des incendies qui durent quelquefois des mois entiers. S'il arrive que l'on soit surpris par un de ces incendies poussé par un vent violent, pour éviter d'être brûlé et quasi asphyxié il faut immédiatement allumer soi-même à ses pieds un nouvel incendie qui, dévorant de suite un certain espace, vite refroidi, permet de se garer de l'ouragan de flamme et de fumée qui passe à droite et à gauche. Pendant l'été, l'Indien quitte sa case de la savane et vient habiter sous les frais ombrages bordant la rivière. Il y construit le plus souvent un petit carbet avec des feuilles de palmier pour se mettre à l'abri de la fraîcheur des nuits. Le plus souvent, il ne se donne même pas cette peine; il dort en famille sur des feuilles de pinot (palmier de marais), sous une grande moustiquaire carrée soutenue aux quatre coins par



UNE RUE DU PETIT-DÉGRAD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE QUAI DE CARSEVENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

des piquets. En cette saison, la vie est douce pour lui : dormir, manger et boire, se baigner, pêcher, chasser, chanter le soir au clair de la lune en buvant du cachiri, sont ses occupations favorites.

Après deux nouveaux jours de navigation on arrive, toujours sur le Ouassa, aux premières habitations des Indiens Palicours de la rivière Roucawa. Sur la rive gauche, se trouve un petit système montagneux où l'on remarque la montagne *Soussouris*, nom créole qui veut dire chauve-souris. Comme ce nom l'indique, c'est le repaire préféré des vampires.

Les bords de la rivière sont très fréquentés par les caïmans, et il n'est pas rare de les rencontrer par bandes tellement nombreuses qu'elles arrêtent les canots qui vont à la pêche ou à la chasse dans les petits affluents de droite et de gauche.

Un peu plus haut, c'est, toujours sur la rive gauche, la montagne Typock et, après la montagne, la rivière de même nom. Tout le long de la rivière, sur une étendue de 60 kilomètres environ, sont disséminées, par petits groupes de trois ou quatre, les cases des Indiens Galibis. Cette tribu, autrefois très puissante, occupait tout le littoral depuis Surinam jusqu'au Carapaporis, mais il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris au Maroni, Mana, Sinnamary, l'Oyapoc et Ouassa.

Sur la rive droite de l'Ouassa, un peu avant le confluent avec la rivière Typock, on trouve la crique Macaouane, qui draine les eaux de grands marécages où pullulent les caïmans et toutes les espèces de gibier d'eau du pays. Par cette voie, à la saison des pluies, on peut aller en canot du Ouassa au Cachipour.

Enfin, en remontant toujours le fleuve, à 130 kilomètres environ de son embouchure, on arrive à la montagne Pelade (pelée), gigantesque monolithe granitique avec minerai de fer dépourvu de végétation, qui se dresse sur la rive droite. De ce point, en marchant au Sud pendant trois ou quatre heures, on peut atteindre le Cachipour en traversant la fameuse savane de Pomme, l'ancien député de la Guyane française à la Convention. Ici se trouvaient autrefois des établissements prospères, et les bœufs pullulaient dans ces riches savanes où le bétail trouvait, en toute saison de gros pâturages et de l'eau. On aperçoit encore au bord de la rivière les ruines de ces habitations qui furent pillées et ruinées par les Portugais pendant les guerres de la Révolution.

A Cachipour, l'aspect change; les habitants sont, en majorité, des Brésiliens et métis. Les habitations sont séparées le long du fleuve par de vastes espaces. Peu de savanes, et d'ailleurs impropres à l'élevage;

*

aussi peu ou point de bétail. Cependant, on peut trouver à s'y approvisionner de couac (farine de manioc), bananes et poisson sec. La population a été considérablement augmentée en ces derniers temps par les soi-disant colons et travailleurs de colonisation qu'une compagnie brésilienne subventionnée y a introduits. Cette compagnie a fondé un établissement nommé Cologne, sur un plateau de la rive gauche du fleuve.

La région du Cachipour est très riche en or; des découvertes récentes viennent d'y être faites, et on peut prévoir et prédire l'avenir prospère et certain qui s'y prépare.

De Cachipour, un petit sentier à travers la forêt conduit en deux jours à Counani. Counani est un bourg florissant de 350 habitants, situé sur la rive gauche du fleuve de ce nom, à 22 kilomètres environ de son embouchure. Il y a un quai ombragé de beaux manguiers avec appontement au débarcadère. Une église assez bien entretenue et quelques maisons à planchers couvertes en tôle métallique ont un aspect assez confortable. Quelques-unes sont de véritables magasins de commerce où l'on trouve un peu de tout, comme à Cayenne.

Dans la rivière, à un et deux jours de canotage, on trouve d'assez belles habitations où l'on fabrique du couac, voire un peu de caoutchouc. On exploite aussi des bois de construction et d'ébénisterie ; on y peut acheter du machoiran salé et du poisson sec en abondance. L'élevage du bétail n'y réussit pas, parce que les savanes de Counani ne sont pas doubles, comme on dit dans le pays; elles sont trop sèches ou trop noyées.

Quant à la fameuse cacaoyère des Pères Jésuites, dont M. Coudreau a fait une description exagérée, elle est située à deux heures de canot en amont du village sur la rive droite. Il en reste encore pas mal de pieds sur une longueur de 400 à 500 mètres et une moyenne de 60 à 70 mètres de largeur. Les plants, énormes et très vieux, portent encore des fruits, malgré les lianes et les plantes parasites qui les dévorent.

Deux fois par mois, à chaque quartier de lune, un vapeur brésilien subventionné vient directement du Para à Counani, faisant escale au retour à Carsevenne et à Mapa, et une fois par mois, à l'aller, à l'Araguary. A partir d'ici, le voyage est facile et l'on est presque en pays civilisé.

Plus au Sud, entre Counani et Carsevenne, se trouvent les belles savanes de la Nouvelle Rivière (rio Novo), dont une branche se jette dans un vaste lac d'eau douce et une autre se perd dans les sables et les marais avant d'arriver à la mer. On peut, à la rigueur, à la belle saison, traverser à pied cet espace de 45 à 50 kilomètres qui sépare les deux fleuves en deux ou trois jours de marche; mais il y a peu de guides qui connaissent cette route, et les plus malins se perdent, même avec une boussole, dans ces plaines herbeuses toutes pareilles, coupées de toutes parts par des bouquets de verdure, également pareils, et par des rivières aux sinueux contours.

Le voyage par mer de Counani à Carsevenne avec un grand canot peut, s'il y a bon vent, se faire en une seule journée. Le Carsevenne est un fleuve un peu plus fort que notre Charente. Son embouchure est large et spacieuse, mais tortueuse et complètement cachée à la vue du large. De plus, elle est obstruée par des bancs de sable et de vase rendant la navigation difficile. Heureux pays de chasse et de pêche où pullulent les palmipèdes et les échassiers, côte à côte sur le même banc de vase ou le même tronc d'arbre mort, où on les voit perchés pêle-mêle depuis la petite alouette de mer, la bécassine et le chevalier, jusqu'au grand jacobin au bec énorme.



UNE HABITATION CONFORTABLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Comme dans toutes les autres rivières du Contesté, ce sont d'abord des rives marécageuses couvertes de palétuviers, puis des palmiers en grand nombre avec des carapas, des palétuviers rouges et des bois plus durs, précieux pour les constructions et l'ébénisterie. Les aras bleus et rouges, les perroquets verts et bleus, les perruches, les toucans, les ibis éclatants couleur de pourpre et les aigrettes plus blanches que l'hermine remplissent de bruit, de mouvement et de poésie les rives du fleuve enchanté qui conduit aux mines d'or.

Avant la découverte de l'or, Carsevenne n'avait que 45 à 50 habitants disséminés dans cinq ou six habitations situées sur la rive du fleuve, auprès de vastes savanes propres à l'élevage sur un espace de 45 kilomètres



CASES DE MINEURS. — GROUPE DE PORTEURS. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

environ. Aujourd'hui, depuis 1894, cela a bien changé : le bourg principal, situé à 24 kilomètres de l'embouchure, en face de la seconde chute, possède plus de 100 cases, presque toutes rebâties à neuf après l'incendie du 28 septembre 1897 qui le dévora presque en entier. Quelques-unes de ces cases sont à étage, et presque toutes sont habitées par des commerçants français et quelques Anglais.

Il est bien malheureux de constater ici qu'aucune autorité, sinon le caprice plus ou moins fantasque des habitants, n'ait présidé à l'établissement de ce bourg important, pour faire au moins aligner les rues et les places et laisser entre elles un espace suffisant. Les maisons de bois, disparates, en désordre, ont l'air de se pousser et de se bousculer le long de petites rues tortueuses et trop étroites, dans le voisinage immédiat du débarcadère. Il en résulte de graves inconvénients pour l'état sanitaire de la population, sans compter qu'une simple étincelle, comme en 1897, a pu embraser en quelques heures tout le groupe central du village.

Les vapeurs et navires ne calant pas plus de 2m,80 à 3 mètres peuvent venir mouiller en face du bourg, où le transbordement et le débarquement se font facilement à l'aide d'embarcations.

Le village de Firmine, en face, rive gauche, compte une vingtaine de cases où habitent principalement les métis du pays et les Brésiliens, 60 environ. La population totale des deux rives atteint 500 habitants. A 50 kilomètres de l'embouchure on ne trouve plus de savanes; la forêt vierge règne en maîtresse avec ses hôtes mystérieux, couvrant de sa ténébreuse humidité des débris organiques de toutes sortes où grouillent des milliers de mondes d'animalcules vivant de la putréfaction.

A 100 kilomètres à vol d'oiseau, à 150 au moins par la rivière, se trouve le Grand-Dégrad, village assez important, où se fait le transbordement des marchandises pour le Petit-Dégrad, distant de 13 kilomètres.

Le Petit-Dégrad est le point le plus peuplé de l'intérieur; on y compte encore aujourd'hui 250 à 300 cases et de 600 à 700 habitants, suivant la saison. C'est, dans le bois à peine éclairci, sous les grands arbres au bord d'une petite rivière (ici on dit crique) de 7 à 8 mètres de large, encore navigable pour les petits canots et les pirogues, des cases disséminées, sans ordre, de ci de là, parfois agglomérées par 4 ou 5 avec un embryon de rue. Quelques coins de ce campement cosmopolite sont tenus avec soin par leurs propriétaires premiers occupants. Nous sommes heureux de constater que ce sont pour la plupart des Français.

Du Petit-Dégrad part l'unique sentier qui conduit aux placers. Il s'enfonce à l'ouest de la forêt vierge sur une longueur de 35 à 40 kilomètres et franchit ou contourne 32 montagnes peu hautes : 250, 300 et 400 mètres d'altitude, mais quelques-unes presque à pic. Quand le sol de glaise rouge sur les pentes est détrempé par les pluies, on redescend souvent sans le vouloir la montée gluante et glissante que l'on a eu tant de peine à gravir. Autre agrément : il y a entre deux montagnes des marécages où l'on enfonce jusqu'au ventre.



DÉPART POUR LE PLACER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Malgré tout, les ravitaillements de 1 500 à 2 000 mineurs se font par cet unique sentier à dos d'hommes, et une charge de 20 à 25 kilos coûte encore 6 grammes et 8 grammes d'or, pour *aller au fond*, disent les mineurs. Au beau temps du *rush*, le transport d'une charge du Petit-Dégrad aux placers se payait 60 grammes d'or, une boîte de sardines coûtait 10 grammes, une boîte de lait 20 grammes, et j'ai acheté au mois d'août 1894, au Grand Placer, un quart de bouillon gras en bouteille, 15 grammes d'or. Le reste était à

l'avenant. Aujourd'hui les prix sont à peu près raisonnables : une boîte de lait coûte un gramme, un pain d'une livre un gramme, deux boîtes de sardines un gramme, etc.

Le voyage du bourg de Carsevenne au Grand-Dégrad se fait en cinq ou six jours, au moyen de pirogues ou de canots créoles pouvant porter chacun de une à deux tonnes de marchandises, suivant la saison. Ce voyage d'aller coûte 35 francs par 100 kilos et par passager ayant droit d'apporter avec lui son *pagara* ou une petite malle. Le voyage de retour ne coûte que 15 ou 20 francs par passager et peut se faire en deux jours et demi, trois jours au plus. Au sud de Carsevenne se trouve la plus belle et la plus importante région du Contesté. C'est ici qu'est l'avenir. Cette région peut nourrir plus d'un million de colons : pêcheurs, agriculteurs, éleveurs et mineurs.



LE SENTIER DU PLACER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Là, en effet, tout est préparé pour recevoir des habitants ; pas de routes à faire, elles existent ; les lacs pullulent de gibier et de poisson ainsi que les mille canaux qui les relient ; pas de défrichement ou presque pas ; les savanes sont immenses et fertiles et nourrissent déjà une race de bœufs très appréciés au Brésil et à Cayenne. Les chevaux et les moutons s'y acclimatent très facilement.

De Carsevenne on peut aller à Mapa par les savanes de Trapide, situées à quelques lieues en amont du village, mais il vaut mieux aller par mer. Si le vent est favorable, en douze heures on arrive au mouillage des vapeurs, à la Croix de Mapa (8 mètres d'eau à marée basse). On nomme ainsi l'intersection de quatre branches d'une rivière.

Au Nord de la Croix de Mapa se trouve le Mapa Grande, qui mêle ses eaux à son embouchure avec toutes ces rivières. C'est dans le Mapa Grande, rive gauche, en face de la première chute, à un kilomètre de l'habitation de Pedro de Freitas, qu'on voit un monticule surmonté des ruines d'un tombeau construit en pierres granitiques colossales et taillées. On y a trouvé des urnes remplies de cendres analogues à celles trouvées dans les sépultures indiennes.

De la Croix de Mapa on arrive au chef-lieu en une heure de canotage. Mapa est un village d'une cinquantaine de cases, avec une église et un blockhaus construit par Cabral. Une vingtaine de maisons sont planchéiées et fermées sur les côtés. Il y a deux grandes rues principales, larges de plus de 10 mètres, et les cases sont séparées les unes des autres. L'une de ces rues est parallèle à la rivière et l'autre perpendiculaire à la première. Toutes deux sont situées sur deux langues de terre rouge, entourées de tous côtés par la vase et les palétuviers, excepté sur un seul point où passe le sentier qui rejoint, 15 kilomètres plus loin, la branche du Maragnan à l'habitation Thomé.

En partant de Mapa, de quelque côté que se dirige le voyageur, il trouvera partout des habitations prospères, et la pêche et la chasse ne le laisseront jamais manquer du nécessaire.

Plusieurs sentiers traversent le pays depuis Mapa, et, en remontant vers les *campos grandos*, savanes à bœufs de l'intérieur, on peut aller en cinq jours par terre jusqu'à l'Apuréma. Par l'Apuréma, la région la plus riche en savanes et en bétail, nous touchons à l'Araguary. C'est aussi la partie la plus prospère sinon la plus peuplée du Contesté. Dans les campos coupés de petits cours d'eau aux rives boisées de ci de

là, le voyageur qui suit un des nombreux sentiers du pays aperçoit, au milieu de la savane, un petit morne ombragé de grands arbres et d'autres plus petits, arbres fruitiers pour la plupart : manguiers, orangers, citronniers, goyaviers, bananiers, etc., au milieu desquels se dissimule l'habitation ou *fazenda* du *fazendeiro* ou éleveur du campo. Le voyageur inconnu y trouvera toujours la plus franche et la plus cordiale hospitalité.

En dehors du lait frais, du fromage, des volailles et des œufs, des cochons vivant en liberté, des moutons dont le fazendeiro peut user à volonté, ses *vaqueros* à cheval, qui surveillent le jour les grands troupeaux de bœufs, lui apportent à leur rentrée, chaque soir, un approvisionnement de gibier suffisant qu'ils ont eu le loisir de tuer dans leurs longues courses de la journée. A la tombée de la nuit, les vaches nourrices et leurs petits rentrent au parc près de l'habitation, où elles sont plus à l'abri des attaques des jaguars.

Après le repas du soir et la prière qui se fait en commun, dans la nuit douce et parfumée, au clair de lune, commencent les réjouissances : les danses et les chants accompagnés du violon, du rebec, de la mandoline et de la clarinette. Nombreux sont les saints du calendrier ainsi fêtés, jusque bien avant dans la nuit. Les soirs moroses, de pluie ou d'orage, assis en cercle dans la salle commune, les fazendeiros, leurs vaqueros et leurs femmes aiment à conter leurs aventures de chasse ou de pêche, ou des histoires plus tragiques sur les *Indios bravos*, le diable et les sorciers.

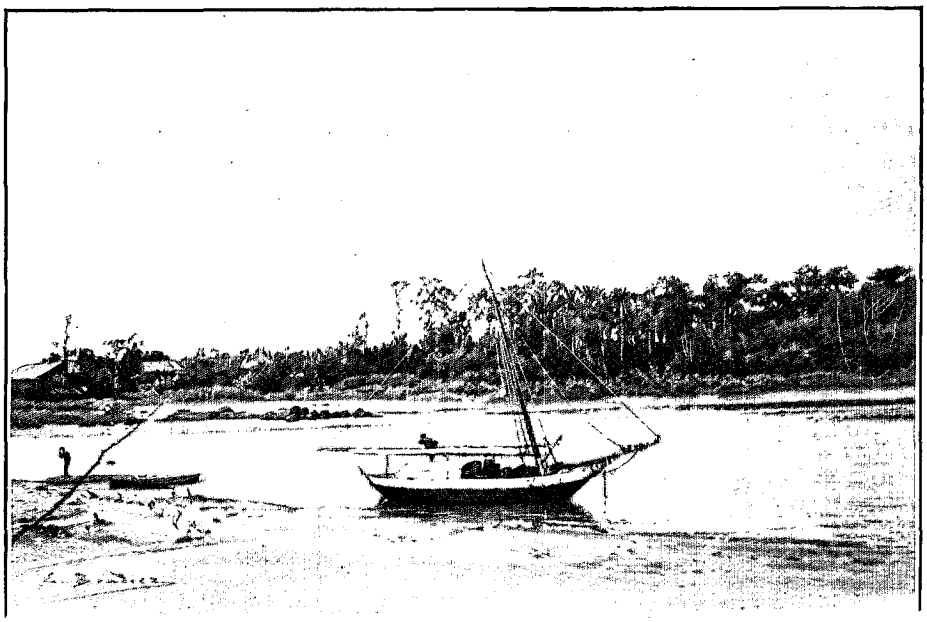
Tel est, dans ses grandes lignes, l'aspect général du pays compris entre l'Oyapoc et l'Araguary. Ce dernier fleuve est de beaucoup le plus important des Guyanes ; son débit est bien supérieur à celui du Maroni et les vapeurs y remontent à plus de 200 kilomètres dans l'intérieur jusqu'à Ferrero Gomez, village situé sur la rive droite, de formation récente et d'avenir certain, où se centralise le caoutchouc, de plus en plus exploité, de plus en plus abondant, que l'on récolte dans le bassin de l'Araguary.

La population d'entre Oyapoc et Araguary peut s'évaluer à 7 650 âmes.

Fuyant les conquistadores et après eux les cruautés des Portugais, toutes les tribus indiennes de l'Amazone se sont réfugiées vers les montagnes centrales, entre les sources de l'Oyapoc et de l'Araguary et le haut rio Branco. Je ne crains pas d'évaluer au moins à 120 000 le nombre total des indigènes du Territoire contesté.

Si l'on ajoute à cela que de puissantes compagnies, auxquelles le Brésil a concédé entièrement, au mépris des traités, le Jari, le Parou, le Jamunda, le Trumbettas, etc., exploitent avec de nombreux ouvriers les arbres à caoutchouc très abondants dans les forêts avoisinant ces grandes rivières et leurs affluents; ensuite les éleveurs des vastes prairies du rio Branco, on aura une idée de l'importance de cet immense territoire encore vierge où dorment tant de richesses naturelles, comme le caoutchouc et l'or.

Comme partout ailleurs, il est nécessaire que le colon dispose d'un petit capital. Il arrivera dans la Nouvelle-Guyane avec un stock de marchandises, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang : le tafia, le vin, la farine, les tissus (toile bleue, toile blanche, cotonnades, indiennes, mouchoirs, paliacas, broderies à bon marché), saindoux en boîtes de 5 kilos, 1 kilo et 1/2 kilo, beurre, sucre en boîtes, huile d'olive, savon, lait concentré, biscuits en caisses, chapeaux de laine et de paille, quelques outils, pioches, pelles, houes, sabres d'abatis, haches américaines, fusils de chasse, poudre, plomb et cartouches, quinine et médicaments, etc.



UN BATEAU DE PÊCHE. — DESSIN DE BOUDIER.

Avec cela, la vie du colon sera douce ; dès son arrivée il réalisera de beaux bénéfices, et en toute sécurité il pourra procéder, tout en pêchant et en chassant, à une plus importante installation dans l'avenir.

En tête des principales productions se trouve l'or. La seule région jusqu'ici exploitée et connue de Carsevenne-Cachipour (30 kilomètres carrés environ) donne une moyenne de 100 kilos par mois.

L'approvisionnement des commerçants et chercheurs d'or de Carsevenne nécessite une consommation mensuelle d'environ 200 tonneaux de provisions de toute nature, qui arrivent de Cayenne tous les mois ou en transit des autres pays. Ce tonnage tend tous les jours à augmenter, car les autres centres du Contesté viennent de plus en plus échanger leurs produits et s'approvisionner à Carsevenne. En outre des caboteurs, deux vapeurs font le service entre Cayenne et Carsevenne, et un autre vapeur brésilien, *subventionné celui-là*, fait la ligne du Para, Araguary, Counani, Carsevenne, Mapa, deux fois par mois à chaque quartier de lune, pour éviter le *prororoca* du cap du Nord, très dangereux au temps des fortes marées. Aucun navire ne se risque, à la pleine ou à la nouvelle lune, dans les parages de l'embouchure de l'Araguary au Carapaporis.



UNE BATTÉE DE PROSPECTION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ensuite viennent : le caoutchouc, très abondant et reconnu de première qualité, au Para ; les bœufs et les moutons, dont nous avons déjà parlé ; les chevaux et les cochons ; la pêche sur la côte, qui fait vivre plus de 2 000 pêcheurs et occupe 200 à 250 bateaux tapouyes, revenant après chaque saison au Para avec 1 000 tonnes de poisson sec ; la pêche dans les lacs, très productive avec une espèce de morue acclimatée dans l'eau douce et qu'on nomme *acry* et *piraroucou* ; les bois de construction et d'ébénisterie et surtout le *wapa* (ouapa), bois résineux qui ne pourrit ni dans la terre, ni dans l'eau, et qui servirait avantageusement pour le pavage en bois de nos rues ; la farine de manioc ou couac, les bananes, le café, le cacao, qui ne demande même pas une grosse main d'œuvre, le maïs, le tabac, la canne à sucre, etc. ; pour l'avenir, les *carapas* et les *calatas* qui poussent au bord des rivières, servant de bordure aux savanes, sinon en familles, mais assez rapprochés pour être facilement exploités.

Le Territoire contesté possède environ 90 000 kilomètres carrés de savanes et de prairies, à peu près 40 000 sur la rive gauche du rio Branco et 10 000 dans la région intermédiaire. Les savanes et les prairies de l'intérieur sont saines ; leur climat tempéré et sec, un peu semblable au climat de l'Algérie, convient à la colonisation européenne.

La région de Mapa et des lacs surtout semble plus particulièrement désignée pour devenir une région de peuplement, pouvant nourrir plus d'un million d'habitants. Ici, en effet, peu ou point de routes à construire, elles existent ; dans les lacs et les nombreux canaux qui les relient, point de travaux préparatoires pénibles et malsains, desséchements ou défrichements. Le colon des prairies sera avant tout un éleveur, ce qui le dispensera de remuer la terre. Ensuite, la plupart de ses cultures industrielles, café, cacao, roucou, tabac, coton, se contentant des terres légères du pays, pourront être faites en savane. Avec un petit capital, il pourra s'installer et trouvera tout de suite en abondance, pour son alimentation, poisson et viande de bœuf à bon marché. La région possède aujourd'hui 40 000 têtes de bétail, sans compter les chevaux et les moutons. Le kilo de viande y coûte 0 fr. 50 au détail. Sur pied, avec marchandises d'échange, tafia, vin, farine, tissus, etc., le kilo de viande y revient à 20 ou 25 centimes.

En résumé, établissement facile, climat relativement tempéré, pêche et chasse abondantes, nourriture confortable, voilà réunis les éléments nécessaires, indispensables à la prospérité de toute colonisation.

Des prospections anciennes ont signalé la présence de l'or un peu partout dans le Territoire contesté, et des prospections récentes ont donné des résultats satisfaisants qui permettent d'espérer mieux pour l'avenir.

Visible ou invisible dans le quartz, l'or natif est à peu près pur mélangé à un peu d'argent, mais jamais ce dernier métal n'a dépassé la proportion de 7 % dans les Guyanes, et à Carsevenne-Cachipour 3 à 4 %.

Quoiqu'il n'y ait eu encore aucune étude sérieuse en profondeur, la richesse des filons est incontestable pour les endroits où, comme à Carsevenne, les alluvions ont une telle richesse uniforme et résultent de la destruction presque sur place d'une infime partie de ces filons.

Les criques Tamba, Laurens, Sannemougou, Onémark et leurs branches forment ou comprennent une région de plusieurs kilomètres carrés de surface où la richesse de la couche alluvionnaire se maintient à peu près égale partout. Et, de cette richesse, nous pouvons en inférer sans crainte que les sept à huit montagnes, qui composent ce que nous appelons le Grand Placer, portent dans leurs flancs des richesses incalculables.

En effet, quelle étude de géologue, quel travail d'ingénieur secondé par des milliers d'ouvriers, quelle analyse de chimiste auraient pu, mieux que l'érosion des eaux et de l'atmosphère aidant à la décomposition des roches pendant des milliers de siècles, mettre à jour la preuve palpable de tant de richesses.

Le critérium de la richesse filonnienne est là tout entier, et nous n'avons pas besoin d'autre preuves pour affirmer l'existence de ces richesses ?

En somme, comme on le voit, le Contesté vaut qu'on s'en occupe sérieusement, et vouloir l'abandonner ou s'en désintéresser serait une faute grave.

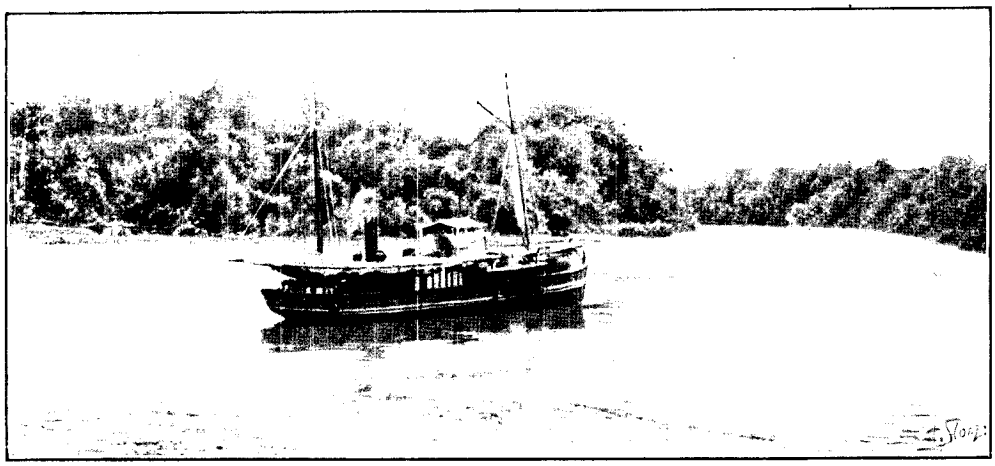
Depuis longtemps ses richesses ont excité les convoitises du Brésil et avant lui du Portugal. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner, en lisant les protocoles résumant l'histoire des négociations échangées avec la France à propos du Contesté, de voir nos adversaires éluder presque toujours la question, espérant à la longue occuper pied à pied la région en litige.

Espérons que, cette fois, la dernière commission militaire dirigée par le commandant Drugeon, commissaire du gouvernement, pourra s'entendre avec une commission brésilienne pareille à la nôtre, ayant les mêmes instructions sur le territoire même du litige.

Le Territoire contesté offre à la colonisation, au commerce et à l'industrie françaises des débouchés et des garanties plus que suffisants au point de vue des conditions climatologiques, de la richesse de ses mines, de ses pêcheries et de la facilité avec laquelle prospèrent déjà l'élevage des bestiaux et les quelques cultures que l'on y a essayées, pour que dès le début, immédiatement, nous puissions en retirer de beaux bénéfices.

Pour nous, nous croyons fermement à l'avenir de la nouvelle Guyane, et nous attendons avec confiance la décision de l'arbitre qui doit rétablir nos droits incontestables à la possession de ce pays si riche que d'anciens gouvernants trop pessimistes ou mal renseignés avaient pour ainsi dire laissé déchoir.

Georges BROUSSEAU.



LE VAPEUR « SAINT-PIERRE ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PÊCHEURS DE L'ÎLE DE BÉRING (PAGE 604). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING[1],

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe, par B. DE ZENZINOFF.



OURS MARINS.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les ours marins appartiennent à la famille des phoques, avec lesquels ils ont une grande ressemblance, tout en présentant en même temps quelques particularités.

Le corps d'un ours marin, dont la longueur varie de 1 à 7 pieds, selon l'âge, rappelle vaguement par sa forme et sa couleur un cigare; à l'une des extrémités de ce corps est attachée la tête, ayant une bouche moyenne, de toutes petites oreilles et de grands et beaux yeux; à l'autre extrémité du corps se rattachent deux membres ressemblant à une paire de gants de peau noirs avec des doigts cousus ensemble, et faisant l'office d'un gouvernail dans l'eau et d'un éventail sur la terre. Deux autres membres sont attachés aux flancs, au tiers à peu près de la longueur du corps en partant de la tête; ce sont des nageoires remplissant le rôle des rames dans l'eau et des pattes sur la terre. Ces quatre membres de devant et de derrière sont appropriés plutôt à la vie dans l'eau; ils sont recouverts d'une peau épaisse et noire, sans poils. Le corps d'un ours marin est excessivement souple; en nageant et en plongeant il a des mouvements d'une élasticité surprenante. Assis sur la terre, cet amphibie s'appuie sur les deux extrémités molles et écartées en dehors de ses pattes de devant et sur l'extrémité du bas de son corps, dont la partie supérieure se redresse alors presque perpendiculairement.

Pour se mouvoir sur la terre l'ours marin déplace d'abord ses pattes de devant l'une après l'autre, et ensuite il ramène la partie postérieure de son corps. Si cette manœuvre se fait rapidement, alors l'animal s'avance en sautant au galop, et sur une distance de 10 à 20 pas un mâle adulte ne se laissera pas dépasser par un homme marchant au pas accéléré. Tous les déplacements de longue distance sur terre sont peu aisés pour ces bêtes et elles ne les font que par petites étapes, lentement et avec des arrêts très fréquents pour se reposer. En revanche, bien à l'aise dans l'eau, les ours marins nagent rapidement, adroitement, et sont infatigables. Il est assez difficile de déterminer exactement la vitesse moyenne de cet animal dans l'eau, mais il est certain qu'elle doit être très grande, étant donné qu'un bateau à vapeur filant environ

1. *Texte inédit. — Illustrations d'après des photographies.*

20 kilomètres à l'heure ne peut pas laisser en arrière un ours marin, qui le suit aisément tout en s'amusant en route à faire des plongeons et des évolutions savantes autour de lui.

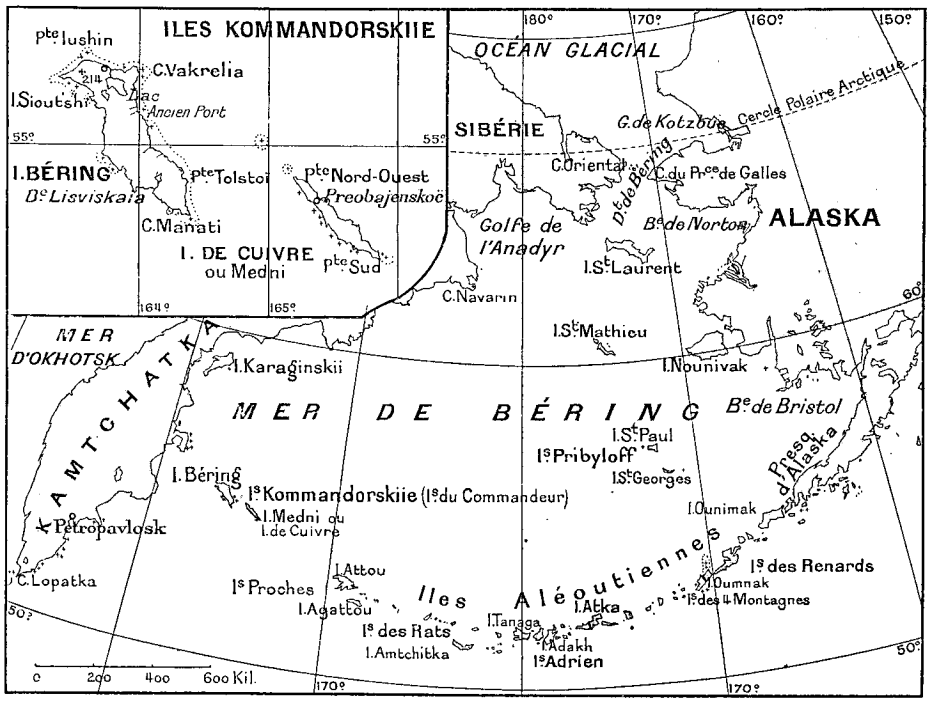
Pour se reposer et pour dormir, les ours marins n'ont point besoin de sortir sur la terre ; ils se livrent tranquillement aux douceurs de la sieste ou du sommeil dans l'eau, ayant préalablement plié d'une manière particulière leurs pattes-nageoires et le bout du nez au-dessus de la surface.

A l'instar de certains oiseaux, les ours marins pratiquent la migration, en quittant à l'approche de l'été les contrées situées près de l'équateur pour se rapprocher des pôles. Cette migration a été observée depuis longtemps déjà. Le père Veniaminoff, dans ses mémoires concernant les îles de ces régions, raconte que les habitants des îles Aléoutes remarquaient tous les ans le passage dans les détroits des ours marins se dirigeant au printemps vers le Nord et revenant en automne au Sud.

Les îles Komandorski, au moment de leur découverte en 1741, ont été trouvées inhabitées, mais leurs rivages étaient fréquentés en été par une multitude d'ours marins. C'est ainsi qu'on a découvert par hasard un des endroits qui leur servaient de séjour au Nord, mais il était évident cependant qu'en outre des îles Komandorski, il devait exister, dans le détroit de Béring, d'autres îles où passaient, en été, les ours marins, qui se dirigent au Nord par les détroits d'est des îles Aléoutes.

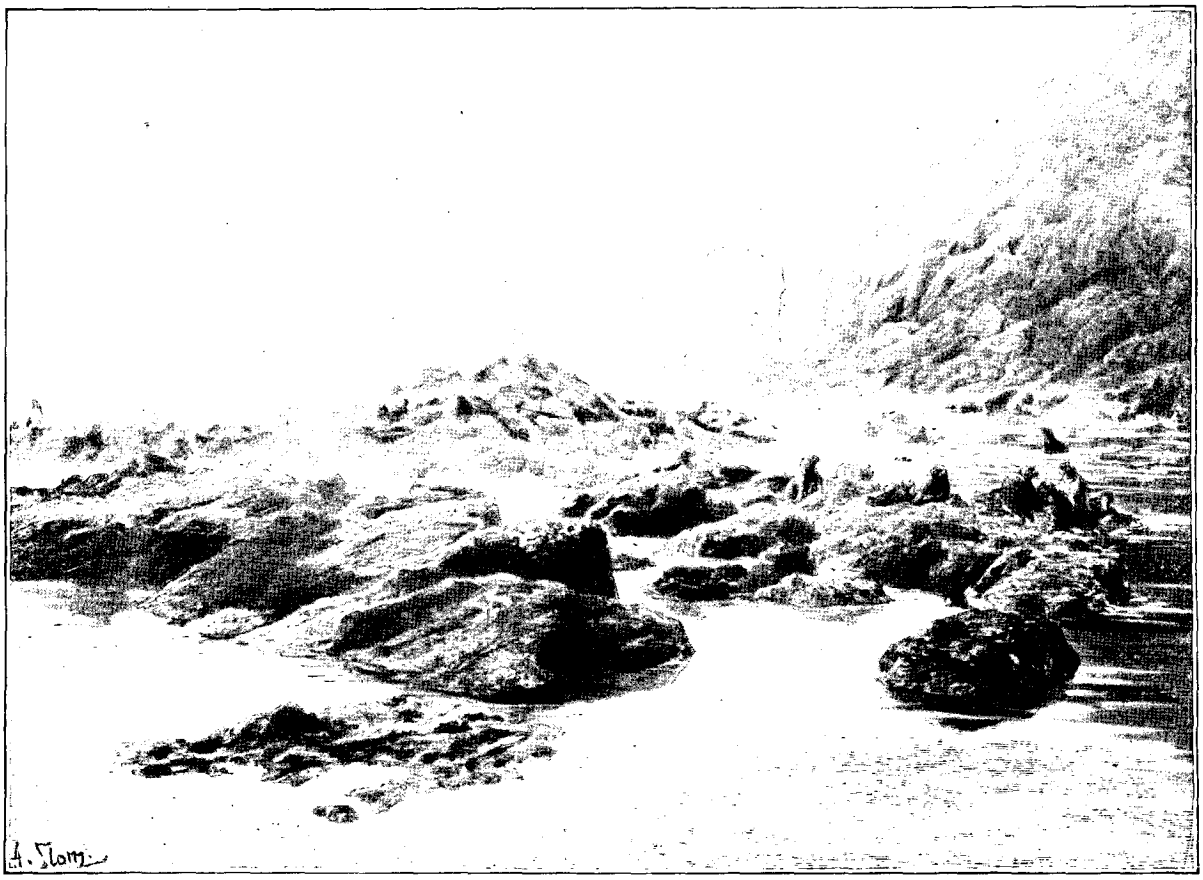
La question de savoir où se trouvaient ces îles inconnues intéressait énormément les industriels russes s'occupant de la chasse et du commerce dans les contrées du Pacifique Nord au milieu du XVIIIe siècle. Un de ces industriels nommé Pribyloff, capitaine d'un petit voilier marchand, *Saint-Georges*, s'est acharné pendant deux ans à croiser dans la mer de Béring à la recherche de ces îles qui, selon la légende des peuplades de cette contrée, étaient situées loin, loin, au nord du groupe des îles Aléoutes.

A la troisième année de ses recherches opiniâtres l'intrépide Pribyloff arriva enfin à découvrir les îles qui portent maintenant son nom, et dont les rivages étaient littéralement couverts par des bandes innombrables d'ours marins. C'est ainsi que la question de savoir où ces animaux passent l'été a été résolue, mais on ignore encore aujourd'hui où ils passent l'hiver, de même que l'on n'a jamais su où s'en vont, en hiver, les bandes de millions d'oiseaux marins qui passent l'été dans les îles Komandorski et dans les îles Pribyloff. Plusieurs vaines tentatives ont été faites récemment dans le but de découvrir les îles inconnues où les ours marins passent l'hiver. Plusieurs hypothèses ont été émises à ce sujet ; les uns supposaient que pendant l'hiver les ours marins descendent au fond de la mer pour s'y livrer à une somnolence pareille à celle de l'ours ordinaire ; les autres affirmaient qu'ils émigrent dans l'hémisphère du Sud, etc. La meilleure de toutes les hypothèses possibles doit être celle qui suppose que les ours marins ne quittent jamais les limites du courant chaud. Après avoir passé l'hiver aux latitudes rapprochées de l'équateur, ils émigrent en été dans les contrées polaires.



CARTE DES ÎLES ALÉOUTES.

En admettant cela pour les ours marins de la mer de Béring on doit supposer qu'ils séjournent pendant l'hiver dans l'Océan, entre les îles Mariannes, Philippines et les îles du Japon et qu'à l'approche de l'été, en aspirant toujours à regagner le Nord, ils suivent le groupe des îles Kouriles et tombent dans le courant du Kamtchatka, distinct du courant du Japon. Le courant de Kamtchatka est faible et superficiel. Tous les vents de l'Ouest et du Nord diminuent, semble-t-il, sa force et son influence près des îles Komandorski ; en revanche, tous les vents contraires font devenir son influence plus manifeste.



VUE DE L'ÎLE DE CUIVRE. — DESSIN DE SLOM.

On dit que le nombre des ours marins arrivant vers les côtes des îles dépend des vents du printemps et du commencement de l'été ; si le courant est fort, une quantité considérable s'approche des rivages ; au contraire, si le courant est faible, une partie minime de ces bêtes vient dans le voisinage des îles, tandis que la majorité passe même l'été dans l'Océan, au sud des îles. Ce que nous voyons près des îles Komandorski se reproduit également dans les parages des îles Pribyloff.

Les ours marins se montrent maintenant en été sur les points de la terre suivants :

Dans la mer de Béring : près des îles Pribyloff, 5 000 000 d'ours marins environ, selon l'évaluation de M. Elliot, qui a consacré plusieurs années de sa vie à l'étude de la chasse à ces animaux et qui a passé deux ans dans les îles; près des îles Komandorski, 2 000 000 d'ours marins environ, d'après l'évaluation de M. Grebnitzky.

Dans la mer d'Okhotsk : près des îles Srednewski, du groupe des îles Kouriles, de 5 à 10 000 bêtes environ. Dans l'île des Phoques, près les côtes est de l'île Sakhalin, 10 000 environ. Dans les parages de la République Argentine, près du cap Corrientes, 10 000 ours marins environ.

On trouve en outre des ours marins en petit nombre là où ils existaient autrefois par millions.

Les contrées de l'hémisphère du Sud où il y en avait beaucoup jadis sont les suivantes :

1° Les îles Galapagos ; 2° les îles Saint-Félix et Fernandez, près des côtes du Chili, Juan ; 3° les côtes occidentales de la Patagonie et une partie de la Terre de Feu ; 4° les îles Falkland ; 5° les îles Saint-Georges, le groupe des îles Sandwich, les îles Auckland, les îles Esmeralda, ainsi que quelques petites îles situées au sud de la Nouvelle-Zélande ; 6° les îles de Disappointement, les îles de Royal Company, situées au sud du cap de Bonne Espérance, et plusieurs autres petites îles de cette partie de l'océan Antarctique.

Toutes ces îles, écrit Elliot, ont été autrefois les centres d'une longue et active boucherie. Le résultat n'a pas manqué de se produire, et les chasses qui se font encore aujourd'hui méritent peu de considération, parce que, d'une part, elles reviennent trop cher, ne donnent tous les ans qu'une petite récolte de peaux d'ours marins de qualité inférieure, de dimensions dissemblables et de mauvaise préparation, et que, d'autre part, l'organisation défectueuse caractérisée par l'absence de mesures de protection et de prévoyance aboutira infailliblement, dans un prochain avenir, à la destruction complète des ours marins dans ces parages, où il

abondaient jadis. Les *gisements* (nous nous servirons ici de ce terme *gisements*, traduction exacte du mot russe *lejbitché*, qui a l'avantage de représenter parfaitement des réunions de multitudes compactes de ces bêtes couchées par tas comme des amas de pierres, formant des îlots sur une grande étendue) des ours marins sur les côtes de la mer de Béring méritent une plus sérieuse considération.

Les îles Pribyloff sont situées par 57° de latitude Nord et par 160° de longitude Est.

Tout le groupe se compose de deux îles et de deux îlots d'origine volcanique. La plus grande s'appelle Saint-Paul. Son étendue est de 16 kilomètres environ de l'Ouest à l'Est et de 11 kilomètres du Nord au Sud. Elle se compose de sortes de petits îlots-monticules reliés entre eux par un sol d'une formation postérieure. Une couche épaisse de sable qui la recouvre y rend les communications fort difficiles.

Plus de 25 kilomètres de rivages, sur 68, sont occupés par les *gisements* des ours marins, et le nombre de ces bêtes tuées ici chaque année atteint 75 000.

La deuxième île, un peu moins grande, se nomme Saint-Georges ; elle représente un plateau aux rivages escarpés traversé par une vallée et en trois endroits seulement descendant en pente douce vers la mer. La longueur maxima de cette île est de 18 kilomètres et sa largeur de 8 kilomètres. Plus de 3 kilomètres de ses rivages sont occupés par les ours marins, dont la prise est de 25 000 par an.

Le climat de ces îles ressemble beaucoup à celui des îles Komandorski, tout en étant cependant plus rigoureux. La population a été formée par les ouvriers envoyés par la Compagnie russo-américaine et se compose d'Aléoutes, de Russes et de leur croisement. Les habitants parlent les langues russe et aléoute et ils aiment beaucoup tout ce qui est russe. Saint-Paul compte 300 âmes et Saint-Georges 100 environ.

Les îles Komandorski sont situées à 480 kilomètres au nord-est de la ville de Petropavlosk, dans le Kamtchatka, par 55° de latitude Nord, c'est-à-dire à 5° plus au Sud que Saint-Pétersbourg. Le groupe de ces îles se compose également de deux petites et de deux grandes ; ces dernières s'appellent l'île de Béring et l'île Medni ou de Cuivre et s'étendent dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est.

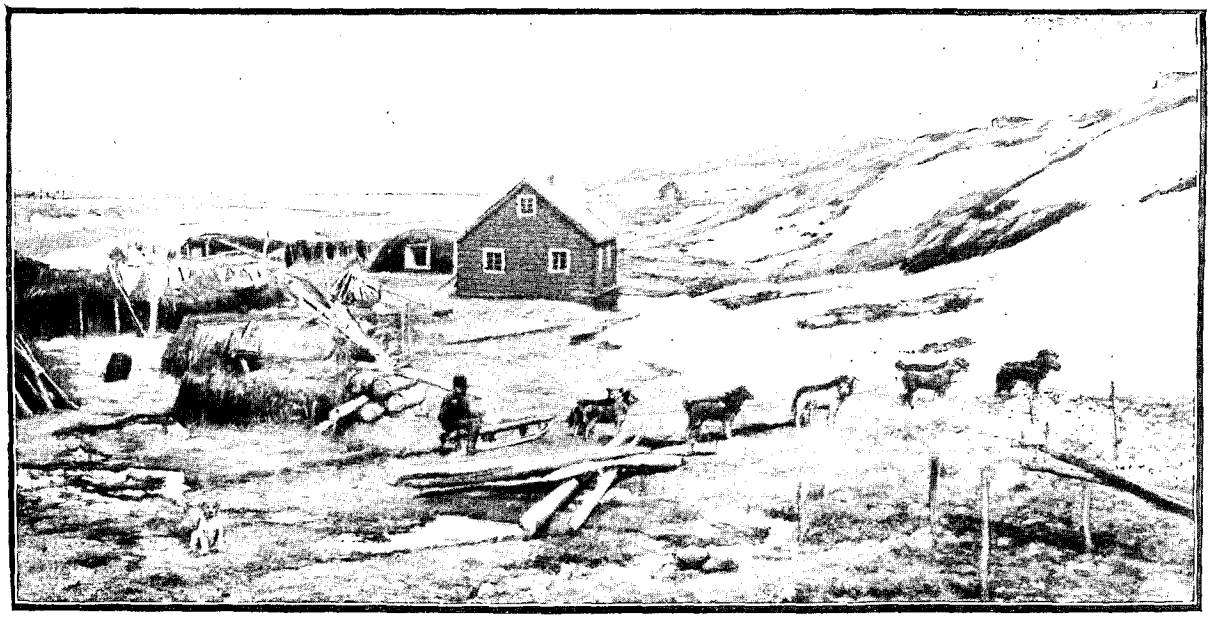


FEMME ALÉOUTE DE L'ÎLE DE BÉRING. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

La longueur de l'île de Béring est de 86 kilomètres et sa longueur de 32 kilomètres au Nord et de 11 kilomètres au Sud et dans la partie du milieu. Toute la partie Nord de cette île n'est pas très élevée au-dessus du niveau de la mer ; elle est recouverte de marais (remplis de tourbes et de taupinières), ainsi que des lacs occupant des cavités plates, formées par les massifs de montagnes disséminés. Le plus grand de ces lacs s'appelle en russe *Saranado* et mesure 10 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres de largeur. La partie méridionale et celle du milieu de l'île sont occupées par une chaîne de montagnes qui suit la plus grande longueur de l'île, jusqu'au cap Monati, formant l'extrémité méridionale de la chaîne. L'intérieur de ces parties de l'île n'est jamais visité par les indigènes ; ils croient même qu'il est peuplé d'anthropophages.

Les communications dans l'île de Béring se font à pied ou en traîneaux attelés de chiens. Dans le premier cas on est obligé de traverser des rivières à gué, en s'enfonçant jusqu'à la ceinture et même au-dessus, de marcher dans des marais bourbeux, de descendre ou de monter des pentes très rapides, etc. Dans la marche au bord de la mer, sur la partie basse des rivages qui est nommée la *laïda*, on rencontre encore de grandes difficultés, comme, par exemple, l'obligation de se mettre à gué dans l'Océan pour contourner des rochers descendant verticalement dans l'eau et barrant le passage, ou de marcher en enfonçant péniblement ses pieds dans une couche épaisse de sable, ou d'avancer enfin, en sautant d'une pierre sur l'autre, dans un amas continu couvrant quelquefois une étendue de plusieurs kilomètres.

Les marches de ce genre et dans un air extrêmement humide et imprégné de sel peuvent mener vite à



ATTELAGE DE CHIENS DANS L'ÎLE DE BÉRING. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'épuisement complet un homme qui n'y est pas habitué. Une promenade dans les sables de l'île Saint-Paul a occasionné la mort d'un Américain, par suite d'un extrême et subit épuisement.

Le meilleur moyen de voyager dans l'île de Béring est dû au concours précieux des chiens que l'on attelle à des traîneaux appelés *narta,* et servant en été comme en hiver. En hiver, sur la neige, une meute de sept à onze chiens peut traîner une *narta* avec une charge de 150 à 200 kilos ; en été, les mêmes chiens traînent une *narta* avec un voyageur, sur le sable des rivages ou sur le sol argileux et pierreux des montagnes. A force de passer et de repasser dans les mêmes sillons, les traîneaux finissent par creuser dans le sol des sortes de couloirs étroits et profonds souvent d'un mètre. En traversant les marais en été, neuf chiens traînent au trot une *narta* avec deux personnes dedans. Sur les rivages de l'île de Béring les gisements des ours marins occupent une bande de terrain de 2 kilomètres. Le produit de la chasse est tous les ans de 20 000 bêtes environ.



VILLAGE D'ÉTÉ DANS LES ÎLES ALÉOUTES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'île Medni ou de Cuivre s'étend en une bande étroite de 3 à 6 kilomètres de largeur sur une distance de 50 kilomètres dans la même direction que l'île de Béring.

Le comte Litké, dans son *Voyage autour du Monde,* compare très justement l'île de Cuivre à une chaîne de montagnes dont les pics nombreux sortiraient seuls de l'eau qui les entoure. Les communications par la terre sont rares. Même les indigènes habitués à cette contrée préfèrent un chemin plus long en chaloupe au passage difficile et dangereux dans les montagnes à pentes rapides et pierreuses.

La distance minima qui sépare les îles de Béring et de Cuivre est de 48 kilomètres, et par un temps clair

on voit l'une de l'autre. Les rives des îles ne possèdent aucun port pour le refuge des vaisseaux. Les petits bateaux peuvent hiverner au besoin dans une petite baie de l'île de Cuivre, près de laquelle est situé le village de Préobrajenskoë.

Le climat des îles Komandorski est peu favorable à l'homme. Le docteur Dibowski le caractérise ainsi : « On dirait qu'il règne là-bas un automne perpétuel. » Toutefois il convient de distinguer deux saisons : un temps plus chaud de mai à octobre et plus froid d'octobre à mai.

La flore des îles Komandorski leur donne un aspect d'une tristesse infinie. Point de bois, ni de forêts du tout. Quelques arbrisseaux malingres et pitoyables, bouleaux ou sorbiers, croissent par ci par là, sans jamais pouvoir s'élever au-dessus du sol et n'ayant aucune apparence d'arbre. Il n'y a que les herbages qui soient variés et exubérants. En quelques endroits on rencontre des fougères s'élevant à plus d'un mètre au-dessus du sol, de sorte qu'une *narta* attelée de chiens disparaît complètement en y entrant.

Cependant toutes les plantes qui poussent dans ces îles sont dures et trop juteuses, de sorte qu'il est difficile d'en faire du foin, étant donnée l'humidité extrême du climat. Comme fruits on y trouve des *chikcha* (fruits noirs de bruyères), et des *marochka* (framboises jaunes).

Le docteur Dibowski affirme que le sol et le climat de ce pays sont favorables au boisement et à la culture du blé ; mais en attendant on n'y trouve pas un arbre et on n'y cultive que des pommes de terre, des navets et des radis, sans trop de succès d'ailleurs.

Les espèces animales qui forment la faune permanente de ces îles sont peu nombreuses ; ce sont : des renards bleus et blancs, des loutres, des veaux marins ou des phoques. En outre, les îles possèdent une quinzaine de bêtes domestiques à cornes et quelques rennes, 600 chiens d'attelage, deux chevaux, un bouc et quelques porcs.

Au commencement de la belle saison, les îles ressuscitent pour ainsi dire, après la léthargie de l'hiver. Dès le printemps arrivent ici des bandes d'oiseaux marins en nombre incalculable qui, en certains endroits, recouvrent entièrement les rochers des rivages sur une grande étendue, en les colorant en blanc ou en noir ; certains oiseaux appelés *toporki*, et vivant dans les terriers, fouillent à tel point toute la superficie d'un petit îlot, qu'il devient impossible d'y faire un pas sans s'enfoncer profondément.

L'île de Béring, riche en lacs et marais, est fréquentée également par une multitude de canards sauvages, oies, bécasses, etc. Au milieu du mois de mai des poissons rouges arrivent aux embouchures des rivières qui sortent des lacs ; ils remplissent littéralement les baies et les rivières, en masses serrées. On a constaté dans la baie Sarannaïa la présence d'une telle quantité de ces poissons qu'il n'y avait plus de place pour les contenir ; ils se repoussaient littéralement en dehors, les nageoires du dos apparaissant malgré eux à la surface de l'eau.



LES PREMIERS ARRIVANTS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

La pêche se fait d'une manière irrationnelle, avec une grande perte de temps et en portant le plus grand préjudice à cette industrie. Malgré cela, le produit de la pêche dans une seule rivière (appelée en russe *Saranovskaïa*) a été, en 1884, de 100000 poissons rouges, longs d'un mètre environ. On trouve également dans le voisinage des îles beaucoup de morues, de turbots, de truites et une espèce de petite sole que les gamins s'amusent à attraper, uniquement pour le plaisir de s'en servir comme d'un disque qu'ils lancent en ricochet sur l'eau.

La faune et la flore des îles Pribyloff sont, à peu de chose près, les mêmes que celles des îles Komandorski, avec cette différence seulement que le climat plus rigoureux des premières est encore moins favorable à la culture forestière, à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Les ours marins fréquentant toutes ces îles



UNE TUERIE D'OURS MARINS (PAGE 612). — DESSIN DE J. LAVÉE.

constituent leur principale richesse. Le Père Weniaminof dit que les ours marins peuvent être considérés comme des animaux domestiques, avec cette seule différence que ces pauvres bêtes ne demandent ni la nourriture, ni l'entretien, ni la surveillance, et donnent à l'homme tous les ans un revenu sûr et facile dont l'importance dépend du chasseur lui-même, car il sait bien que moins les ours marins seront dérangés avant l'époque de la chasse, moins ils seront effrayés et martyrisés pendant le massacre et plus sera grand le produit annuel de cette chasse.

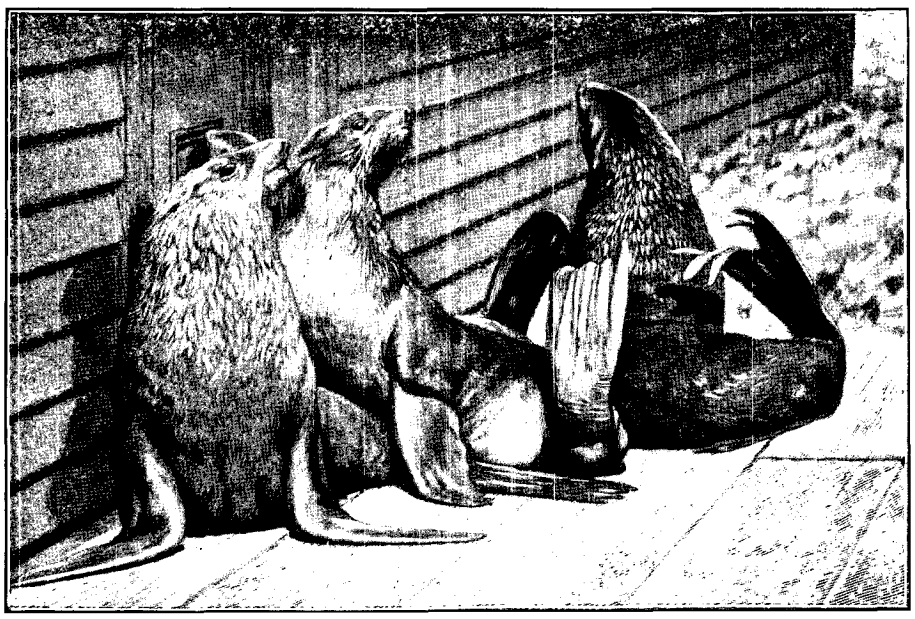
On peut affirmer avec certitude que ces îles, d'un aspect si morne, si peu hospitalier, seraient encore inhabitées, si leurs rivages n'étaient fréquentés tous les ans par ces bonnes bêtes utiles et sans défense.

Depuis la découverte des îles, la capture des ours marins a toujours servi de but aux diverses sociétés privées russes ayant existé déjà au XVIIIe siècle dans l'océan Pacifique. Ensuite, après la fondation de la Compagnie russo-américaine en 1799, les îles sont passées sous sa direction, et les administrateurs de cette société ont aussitôt commencé à y envoyer leurs ouvriers.

Pour se faire une idée de ces premiers essais tentés dans les îles, il suffit de lire quelques fragments de l'ouvrage de Golownik intitulé *le Voyage autour du Monde*, etc., dans lequel est contenu le journal de bord du pilote Wassilieff, chargé, en 1812, de la recherche de onze ouvriers de la Compagnie débarqués aux îles Komandorski par le pilote Potanine, en 1805, c'est-à-dire sept ans auparavant. Pendant ces sept années, les pauvres ouvriers sont restés complètement isolés du monde entier et privés de tout, même du strict nécessaire. L'ouvrier Manikof avait passé ce temps absolument seul dans l'île de Béring, sans aucun secours et manquant de tout.

Après plusieurs tentatives de ce genre, la Société s'était pourvue enfin de quelques ouvriers habitant les îles à demeure ou s'y installant pour longtemps avec leurs familles; ces premiers colons étaient composés de Russes et d'Aléoutes. Le mauvais climat, la médiocrité du gain et l'indifférence de la Société au bien-être de ses ouvriers, qu'elle considérait comme esclaves, ont déterminé parmi eux une grande mortalité, surtout dans les îles Pribyloff.

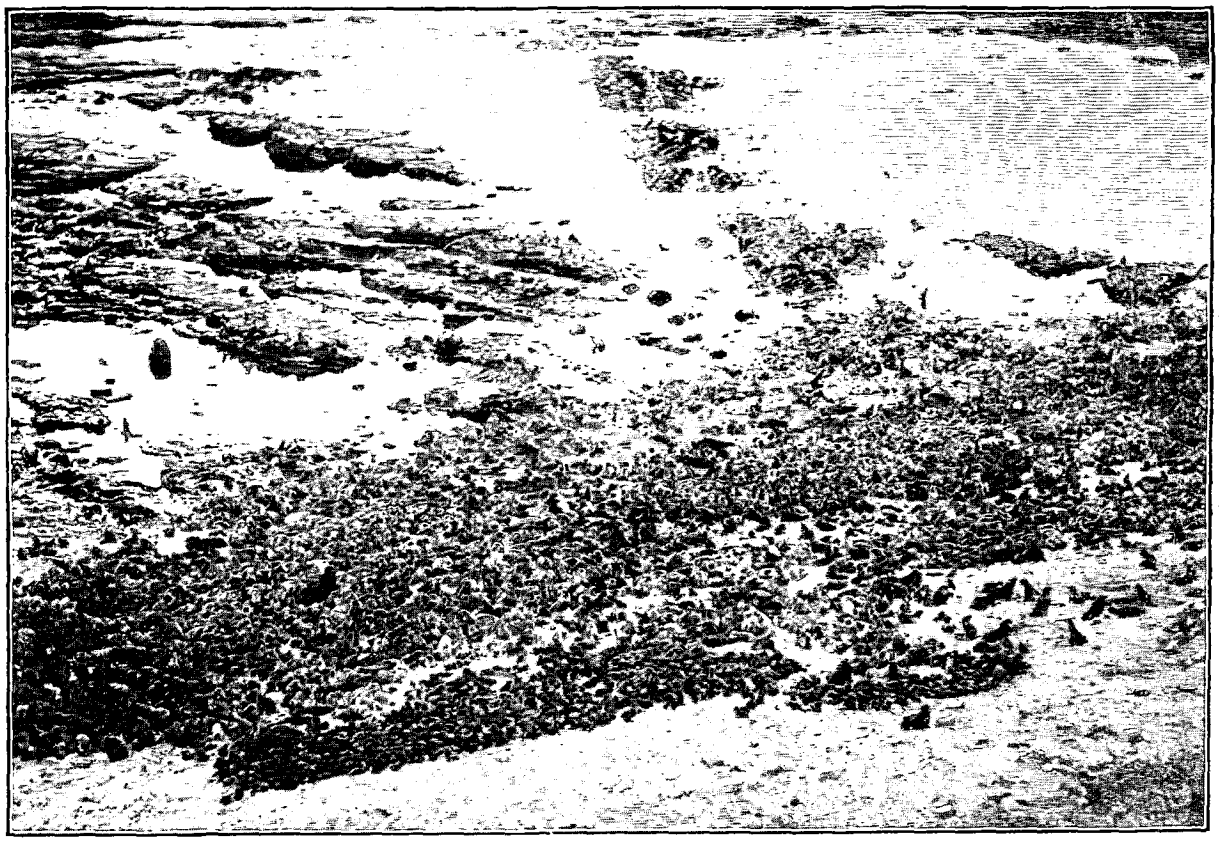
La Compagnie russo-américaine était ruinée en 1868, à l'expiration de son privilège; elle avait ruiné en même temps la population et tué toute industrie privée dans le pays. Ses ouvriers, devenus libres, sont restés comme rivés sur les lieux où ils devaient passer un certain temps seulement. La population actuelle des îles est composée de leurs descendants et compte en chiffres ronds 300 âmes dans l'île de Béring et 200 âmes dans l'île de Cuivre. Cette population chasse les ours marins, les loutres et les renards bleus, s'occupe de la pêche, de la capture d'oiseaux dont elle ramasse aussi les œufs, du jardinage et du ramassage du bois rejeté sur les rivages. Leur état actuel ne saurait être comparé avec ce qui se voyait du temps de la Compagnie russo-américaine. Les maladies et la mortalité ont sensiblement diminué, et, malgré l'absence complète de tout secours médical, la population augmente tous les ans de plus de 2 0/0.



QUATRE « CÉLIBATAIRES ». — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le gain moyen annuel de la population, en sept ans, de juin 1878 à juillet 1885, a été de 69 000 roubles, dont 54 000 fournis par les ours marins. Tout cet argent retournait jadis à la Société russo-américaine en paiement de marchandises qu'elle vendait elle-même à ses ouvriers.

Les ours marins font leur apparition dans le voisinage des îles de la mer de Béring dans la première quinzaine du mois de mai. Les vieux mâles sont toujours les premiers arrivés. Un mâle atteint son développement physique complet entre la sixième et la septième année de sa vie, et à cet âge les indigènes lui donnent le nom de *sékatche*. Son poids est de 130 à 250 kilos et sa longueur de 6 à 7 pieds. Par son apparence et ses dimensions un sékatche diffère beaucoup des autres ours marins, son corps



LIEU DE RÉUNION DES OURS MARINS DIT PLOUDENNOÏE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

est entouré d'une couche très épaisse de graisse et ressemble à un sac bouffant; son poil devient plus rude, est profondément planté dans la peau et ne pousse pas également, étant sur le cou plus long que sur les autres parties du corps. Le poil long du cou s'appelle en russe *zagrivok* (garrot).

La forme de la tête d'un mâle se modifie. La tête d'un jeune ours marin vue de profil rappelle celle d'un rat, tandis que chez un vieux mâle tout le museau devient plus court; le front est plus bombé et la lèvre supérieure est garnie de longues et dures moustaches clairsemées, qui se dressent de haut en bas en rudes pointes isolées. Les dents et surtout les défenses deviennent plus longues et se déchaussent. En même temps que se modifie l'aspect extérieur, la voix change aussi, devient plus forte et plus grave. Les cris des ours marins rappellent singulièrement les bêlements d'un troupeau de moutons. On raconte que quelques moutons importés à l'île de Saint-Paul étaient tellement stupéfaits par les cris des ours marins qu'ils restaient des heures entières en place comme magnétisés, en oubliant même de brouter.

Ces cris sont entendus à une grande distance et aident souvent les marins à s'orienter dans le brouillard, s'ils connaissent toutefois la situation exacte des gisements de ces amphibies dans les îles.

En s'approchant des îles, les vieux mâles sortent sur les rivages, tous les ans, aux mêmes endroits appelés « gisements » et s'emparent immédiatement de lots isolés de terrain, destinés à l'installation future de leurs harems. Ces terrains sont généralement sablonneux, ou couverts de menus fragments de coquillages. Tout le long des rivages s'étendent des récifs, ou des bancs de coquillages sur lesquels les ours marins s'installent également, en réservant pour leurs familles ceux de ces bancs qui ne sont jamais recouverts d'eau au moment de la marée haute, et ne se servant des autres que pour la sieste, la promenade et les parties de plaisir à marée basse.

Une propreté remarquable règne toujours et dans tous les gisements des ours marins.

En même temps que les sékatches arrivent sur les îles les *polu-sékatches*, c'est-à-dire les demi-sékatches, ainsi que les *holostiaki* et *holostiatchki*, c'est-à-dire les célibataires et les petits célibataires.

On appelle demi-sékatche un jeune sékatche moins grand, moins lourd et moins fort qu'un vieux, mais ayant déjà comme lui un zagrivok.

Une partie de demi-sékatches s'empare également de quelques emplacements sur les rivages et prend part dans la vie de famille des ours marins.

On appelle célibataire un mâle âgé de deux à quatre ans. La longueur de son corps est de 4 pieds

environ, son poids est de 30 à 40 kilos. Conformément aux conventions actuelles de la chasse et du trafic, on ne tue ici que les « célibataires », pour les trois raisons suivantes :

1° Leur poil est d'une égale longueur sur tout le corps, il est planté peu profondément et les dessous de ce poil, c'est-à-dire le poil follet ou le duvet, est touffu et très doux ; 2° par leur apparence les célibataires diffèrent beaucoup des femelles, ce qui permet d'épargner ces dernières pendant la tuerie et d'assurer ainsi la multiplication du gibier ; 3° la chasse aux « célibataires » dérange moins les ours marins et leur est moins préjudiciable, comme nous le verrons plus loin.

On appelle « petit célibataire » un célibataire âgé de moins de deux ans, dont la taille ne dépasse guère 2 pieds et qui pèse 15 kilos environ. A cet âge il est fort difficile de distinguer un célibataire d'une jeune femelle. Mais à partir de deux ans la différence dans l'aspect extérieur entre un mâle et une femelle s'accentue de plus en plus. Tandis que la croissance du mâle à la troisième et la quatrième année continue à augmenter rapidement, celle de la femelle se ralentit beaucoup, et à la fin de la troisième année la femelle arrive à son développement physique presque complet ; la couleur de son poil sur la poitrine devient en outre, à cet âge, plus claire, prenant alors une teinte marron clair. Le corps de cette femelle mesure 4 pieds et son poids est de 25 kilos.

Les femelles s'approchent des îles un mois plus tard, après les « sékatches ». La plupart d'entre elles arrivent pleines et ne sortent sur les rivages occupés par les mâles que quelques jours, sinon quelques heures, avant de mettre bas.

Les sékatches rivalisent alors de zèle pour attirer et entraîner chacun dans son quartier le plus grand nombre possible de femelles. En cas exceptionnels, les mâles les plus forts et les plus actifs possèdent des harems de 50 à 100 femelles, mais ordinairement chaque sékatche dispose de 5 à 30.

Aussitôt sorties de la terre, les femelles mettent bas presque toujours un seul petit.

Les nouveau-nés ont des poils noirs, qui se changent en gris à la fin du troisième mois de leur existence, époque où ils commencent à apprendre à nager. La longueur d'un petit ours marin à poil gris est de 2 pieds et son poids de 15 kilos environ.

On chassait jadis exclusivement des ours marins à poil gris ; leur massacre se pratiquait en septembre, et on tuait indifféremment les mâles et les femelles, à cause de l'impossibilité de reconnaître à cet âge, par l'apparence extérieure, le sexe de l'animal.

La durée du séjour des ours marins près des îles peut être divisée en plusieurs périodes, à savoir : 1° l'arrivée et la prise de possession des terrains, du 15 mai au 15 juin ; 2° la formation des familles, accouchement et fécondation, jusqu'au 30 juillet ; 3° la période des promenades jusqu'au 15 août ; 4° la période de la mue jusqu'au 30 septembre ; 5° la période des ours marins à poil gris et le départ.

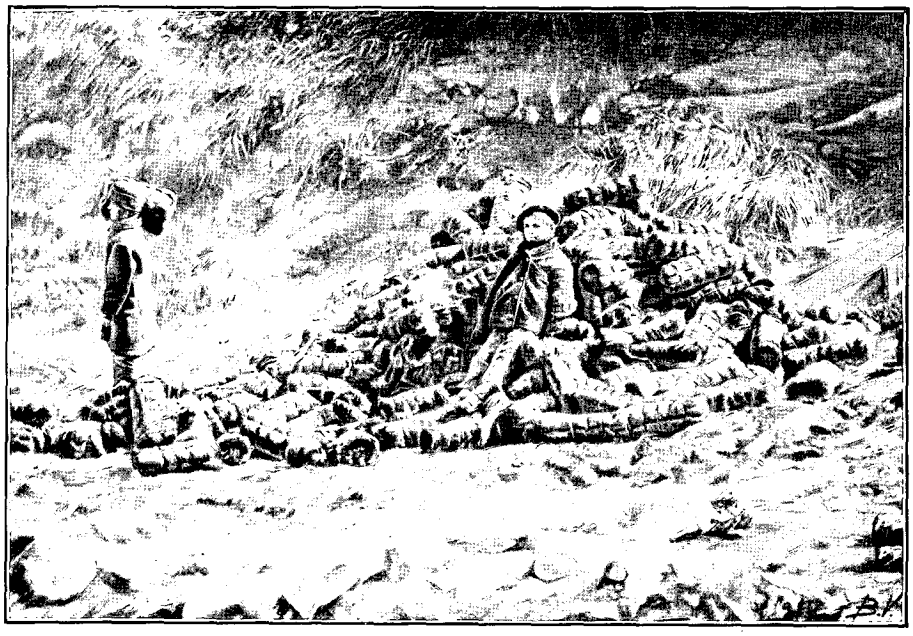


DÉPOUILLEMENT DES OURS MARINS (PAGE 612). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Dans la première période, les lots qui constituent les gisements sont couverts d'abord de sékatches, paraissant de loin comme autant de points noirs isolés et disposés à une distance de 10 à 15 pas l'un de l'autre, en deux et rarement en trois rangs parallèles au rivage. Quelques sékatches sont couchés, se confondant d'une manière frappante avec les pierres dispersées tout autour ; les autres sont assis ou se battent entre eux, défendant les limites de leurs possessions. Quelques rares « célibataires » et « petits célibataires » se mêlent aux sékatches. A part, non loin des emplacements occupés par ces derniers, sont couchés ou assis les vieux, les malades et les blessés.

Pendant la deuxième période, les terrains dont se sont préalablement emparés les sékatches se recouvrent presque entièrement de femelles, couchées étroitement serrées l'une contre l'autre.

Parmi les femelles on discerne très bien les sékatches, tandis que derrière elles, c'est-à-dire du côté de la terre ferme, sont couchés, se dessinant en une raie noire, les nouveau-nés, chacun en arrière du terrain sur lequel il est venu au monde. A part, à quelque distance de ces « gisements » de famille touffus et symétriques, on aperçoit d'autres groupes plus ou moins importants et très variés d'aspect et de compacité. Ce sont les quartiers occupés par les « célibataires », les « petits célibataires » et par les jeunes femelles ; ces dernières, à cette époque, restent dans l'eau plus volontiers que les « célibataires ».



EMBALLAGE DES PEAUX DE PHOQUE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Pendant la période de la mue, l'aspect des « gisements » est à peu près le même: les ours marins perdent leurs poils, ce qui rend momentanément leurs peaux absolument impropres à toute préparation.

Enfin, pendant la période des ours marins à poil gris, c'est-à-dire du 30 septembre jusqu'au moment du départ des îles, le brouillement des sexes et des âges est toujours le même, mais le nombre des bêtes diminue de plus en plus sur les rivages. La chasse aux ours marins se fait maintenant presque exclusivement pendant la deuxième période, lorsque leurs peaux réunissent toutes les qualités requises et lorsque le cernement des « célibataires » n'inquiète pas les autres ours marins, à l'exception des petits célibataires et des jeunes femelles qui s'amusaient avec eux.

Voici comment on chasse les ours marins. Ayant dépisté un endroit occupé par une bande de « célibataires » et après avoir attendu un moment favorable, les indigènes se lèvent avant l'aube.

La plupart sont armés d'un bâton ; ils se mettent en marche et, en tenant compte de la direction du vent, s'approchent dans un silence complet de l'emplacement où se trouve le troupeau ; hâtant toujours le pas et se courbant pour rester inaperçus le plus longtemps possible, ils se précipitent en avant aussitôt que les ours marins montrent les premiers signes d'inquiétude, exécutent un mouvement tournant et, se développant en cordon vivant, leur coupent la retraite vers la mer. Effrayées, les pauvres bêtes, dont le premier mouvement a été naturellement de se jeter dans l'eau, ne savent plus maintenant que faire, poussent des cris, se tassent affolées et commencent enfin à se reculer devant les chasseurs en s'éloignant graduellement et de plus en plus de la mer. Les hommes, en criant et en brandissant leurs bâtons, en lançant de l'herbe et en avançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, poussent ce tas grouillant dans la direction de l'endroit où se fait habituellement le massacre. Cet endroit est éloigné parfois de quelques kilomètres du point de départ, et plusieurs jours sont nécessaires alors pour y amener les ours marins. Si le troupeau pris sur le rivage est trop grand, on le divise en plusieurs bandes pour la commodité de la marche des animaux. Pour conduire un troupeau de 1 000 à 5 000 ours marins il faut de 10 à 15 hommes.

Une fois arrivés à destination, les chasseurs laissent se reposer les malheureuses bêtes pour qu'elles ne soient pas échauffées au moment du massacre, car on prétend que la peau d'un animal fatigué et échauffé s'imprègne mal de sel et se détériore ensuite facilement. Pour la surveillance d'un troupeau de 2 000 à 4 000 « célibataires », 1 ou 2 hommes suffisent. Si le temps est clair et chaud, ou très pluvieux, le massacre est remis au lendemain, quelquefois même au surlendemain. Si, au contraire, le temps est favorable, on commence la tuerie après une heure de repos.

En s'approchant brusquement de deux côtés opposés on fait peur au gibier, qui se jette à droite et à gauche ; on profite de ce désarroi pour séparer du tas une bande de 20 ou 30 bêtes que l'on éloigne. 5 ou 6 hommes spécialement choisis pour l'abatage, s'armant chacun d'une longue massue, entourent ce petit groupe isolé. Les animaux, ainsi séparés du troupeau principal, ne tentent même pas de fuir ; quelques-uns seulement, faisant le simulacre de menacer les hommes, essayent deux ou trois bonds timides en avant. Fatigués, terrorisés, sentant

leur faiblesse, sans aucun moyen de défense, les malheureux se serrent les uns contre les autres, se tassent, les têtes tournées du côté de leurs ennemis, et crient tout le temps en secouant nerveusement la tête et en montrant les dents.

Pendant ce temps les hommes les examinent très attentivement, et, aussitôt qu'ils aperçoivent dans le tas une proie leur convenant à tous les points de vue (âge, sexe, qualité de la peau), il lui portent un coup mortel à la tête. Râlant et étouffant dans son sang, le « célibataire », assommé, roule par terre le crâne fracassé, les yeux sortant de leurs orbites. Les coups se succèdent rapidement, les « célibataires » tombent les uns après les autres, et au bout de deux à quatre minutes les 30 bêtes forment un tas commun de cadavres. Sur ce tas sont couchés aussi ceux des « célibataires » qui ont été laissés vivants grâce à leur âge, ou à leur sexe, ou à cause de la mauvaise qualité de leurs peaux.

Harassés, affaiblis par les secousses nerveuses supportées, ils couvrent de leur corps, avec une sollicitude touchante, les cadavres des camarades déjà morts et ne veulent pas s'en séparer. La conscience d'un grand malheur irréparable se lit dans leurs bons et beaux yeux tristes et remplis de larmes amères.

Leurs meurtriers impitoyables ne connaissent pas le remords et vous diront tranquillement qu'ils massacrent les ours marins depuis bien longtemps déjà et que ces pauvres bêtes y sont habituées!

Ayant fini avec un groupe d'animaux, on en isole un second, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le troupeau capturé y passe.

Pendant cette tuerie, les autres indigènes dépouillent les bêtes abattues et portent leurs peaux dans un hangar où des hommes spécialement désignés sont occupés à les saler.

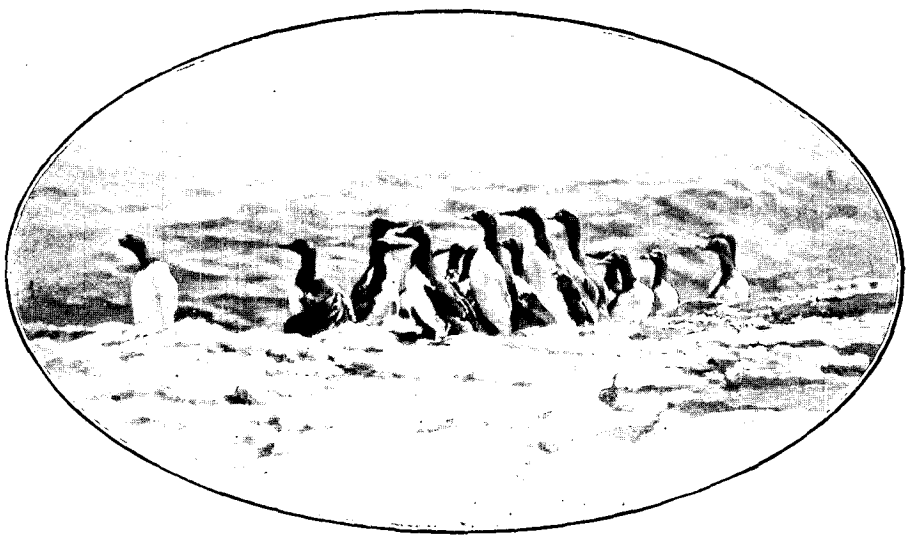
La peau d'un ours de mer tué est immédiatement enlevée. On fait d'abord sur le ventre une entaille en longueur à partir du bout des pattes de derrière jusqu'au bout du museau; ensuite d'autres entailles sont pratiquées autour du museau, immédiatement derrière les yeux et autour des pattes de devant et de derrière, immédiatement au delà de l'endroit où leur cuir se change en peau couverte de poils. Après avoir fait de cette manière une entaille en longueur et quatre entailles circulaires, et après avoir en passant transpercé le cœur afin d'éviter des atteintes convulsives de la queue, on commence à dépouiller en entamant avec un couteau la graisse qui attache la peau au tronc, de manière à laisser adhérente à la peau une couche égale de graisse d'une certaine épaisseur.

Cette opération exige une grande expérience.

Les peaux sont portées dans un hangar, où se fait la salaison.

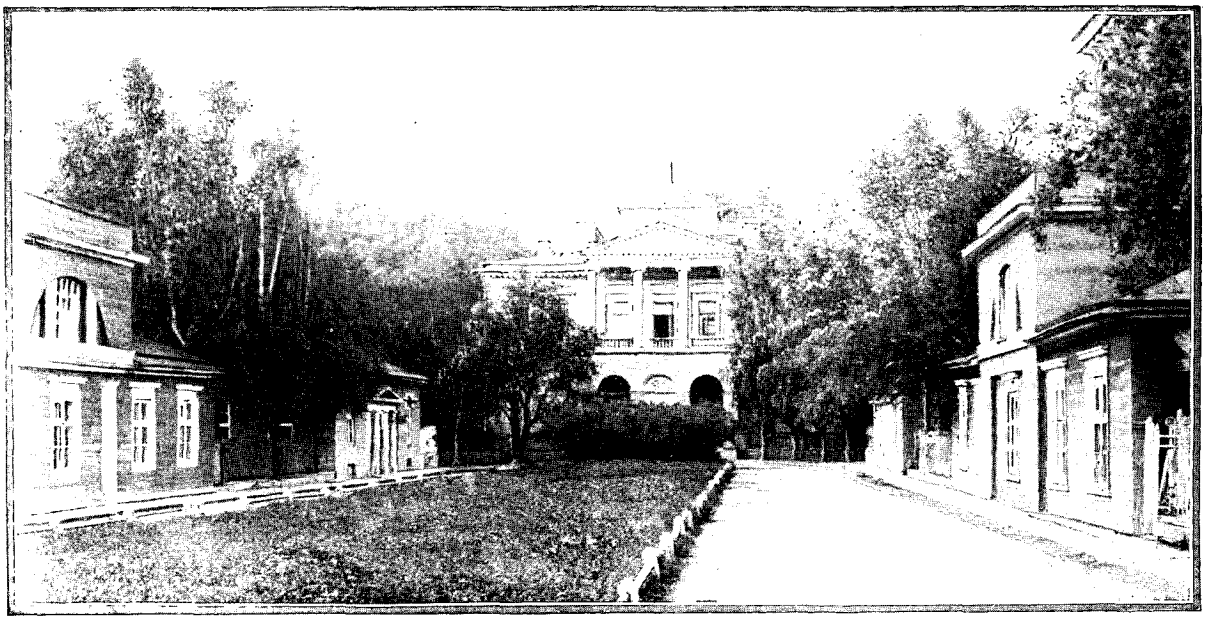
On répand d'abord sur le plancher une couche de sel d'égale épaisseur que l'on recouvre d'une rangée de peaux étendues l'une contre l'autre, le poil en bas et les bords bien égalisés. Ensuite on répand sur ces peaux une autre couche de sel que l'on recouvre d'une seconde rangée de peaux étendues de la même manière, et ainsi de suite, en superposant toujours les peaux de la même façon entre le plancher et le plafond et en remplissant le hangar de peaux salées qui y restent ainsi disposées de huit à douze jours: après quoi on les examine avec soin et on les sale de nouveau. Après une nouvelle salaison de quatre à sept jours, on les roule par deux en paquets de forme cylindrique. Ces cylindres sont ficelés et rangés dans la cale du navire qui les transporte à Londres, où les peaux sont, après un classement minutieux, vendues aux enchères publiques.

B. DE ZENZINOFF.



OISEAUX DE MER DES ÎLES ALÉOUTES — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CHÂTEAU DE GRONSINO — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. KOLPAKOWSKY.

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE[1]

(UNE ANCIENNE CAPITALE DE LA RUSSIE)

PAR M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI.



PAYSAN RUSSE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un voile sombre s'étend sur l'origine de Novgorod, qui fut habitée par les Slaves; dans la suite elle devient la capitale de l'État aux limites indécises que le prince varègue Rurik avait été appelé à gouverner. Bientôt abandonnée pour Kiev, la ville de Novgorod ne devint importante qu'à partir du jour où Iaroslav Ier (père de la reine Anne, femme du roi de France Henri Ier) lui eut octroyé le privilège de se gouverner par elle-même. Ce gouvernement consistait en une assemblée populaire appelée « Vétché », présidée par le « possadnik » ou chef élu du peuple, assisté d'un chef militaire et, plus tard, de l'évêque qui recevait l'imposition des mains du métropolite de Kiev. De plus, comme chef suprême, Novgorod, qui se donnait le titre de « seigneur Novgorod le Grand », nommait un « prince » dont les attributions étaient minutieusement réglées et qui n'agissait que de concert avec l'assemblée et le possadnik. L'élection du prince se faisait par le Vétché, avec la condition expresse que s'il ne convenait pas aux citoyens « il pouvait être invité à aller où bon lui semblait ». Une des plus grandes illustrations de ce poste fut saint Alexandre Newsky, célèbre par ses victoires sur les Suédois et les chevaliers teutoniques.

Une antique cloche, vénérée des Novgorodiens, appelait les citoyens au conseil et sonnait chaque fois que la république était en danger; on l'appelait « la cloche du Vétché ».

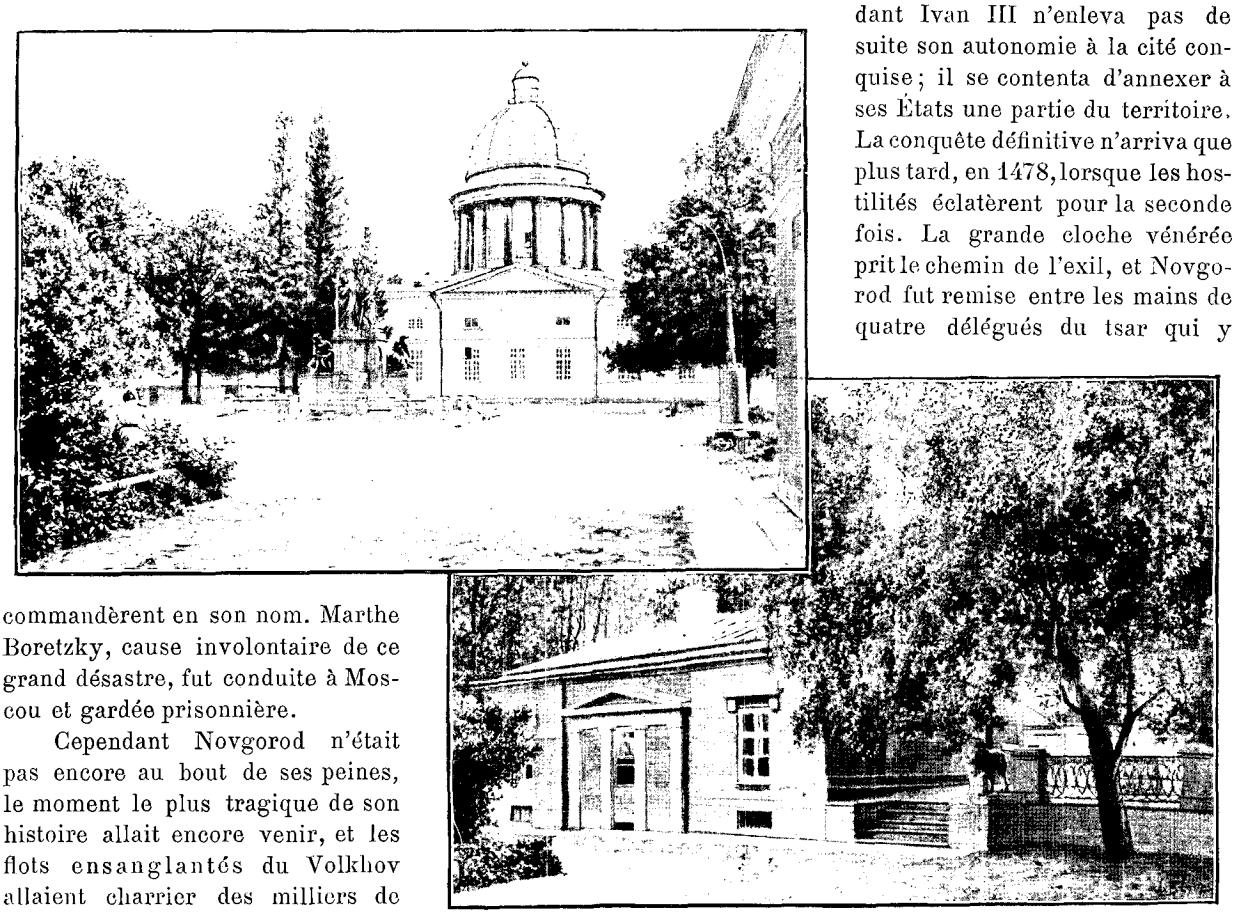
Ainsi, grâce à son immense territoire, s'étendant du golfe de Finlande à la mer Blanche et à la Dvina du Nord, grâce aussi à ses richesses et à ses armées triomphantes, Novgorod avait atteint le faîte de la toute-puissance. Ses plus beaux moments furent aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Son commerce florissant, ses relations continuelles avec les villes hanséatiques, dont elle faisait partie, élevèrent Novgorod à un point de prospérité qui en faisait une cité sans rivales, le boulevard du trafic entre l'Occident et l'Orient, la porte par laquelle les produits de l'Allemagne et du reste de l'Europe parvenaient au centre de la Russie.

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après les photographies de l'auteur.*

Les villes hanséatiques allemandes y avaient leurs comptoirs dans le quartier marchand, et une église catholique n'avait pas tardé à y être élevée. Novgorod battait monnaie; c'étaient des monnaies sans millésime, portant en exergue « Novgorod la Grande », et sur l'une des faces l'effigie du prince, la couronne en tête et un homme devant lui.

Cependant, au xve siècle l'astre de Novgorod, par suite de querelles intestines et de troubles constants entre les différentes factions des familles au pouvoir, commença sensiblement à décliner. Les grands-ducs de Moscou, depuis longtemps en expectative, voyaient enfin approcher l'heure où ils pourraient frapper le coup qui ferait ployer sous leur sceptre cette turbulente voisine. Ce fut à Ivan III qu'échut en partage d'annexer à sa couronne la vieille république, et ceci eut lieu en 1478.

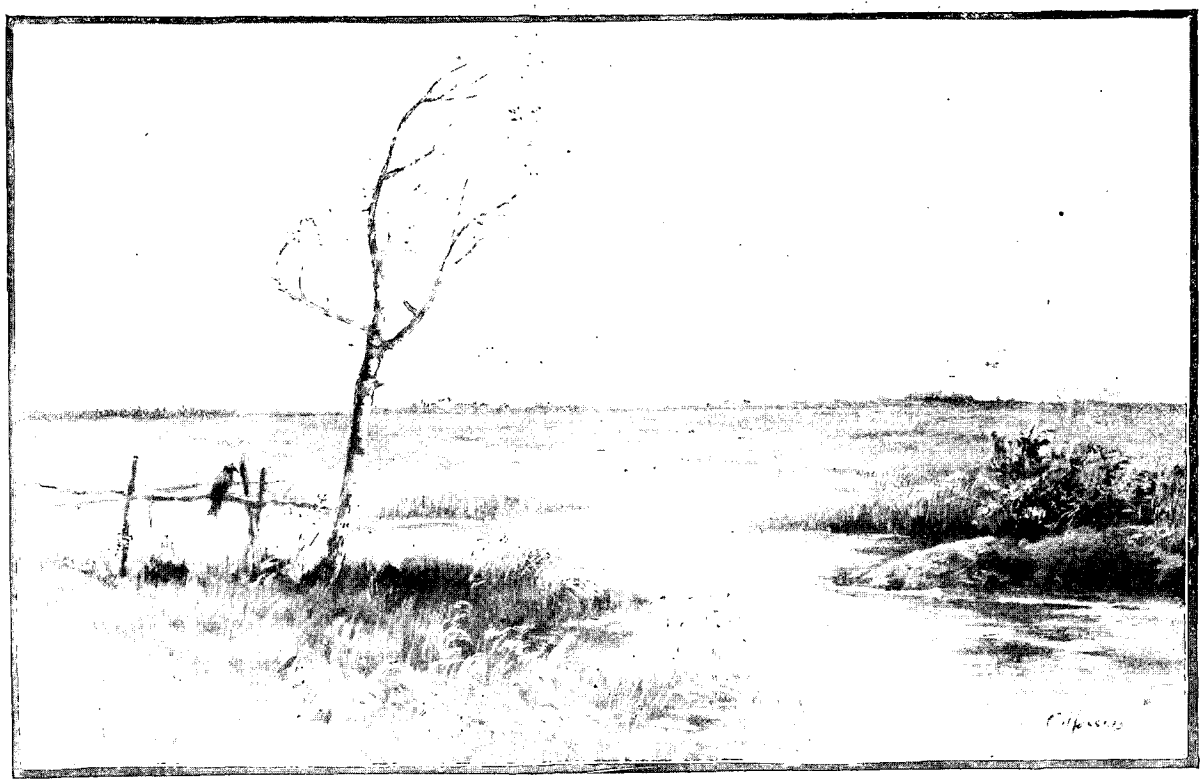
Ivan III était le premier grand-duc de Moscou qui prit le titre de Tsar russe et qui introduisit comme emblème de l'empire l'aigle à deux têtes, que son épouse Sophie Paléologue lui apporta en dot avec le cérémonial de la cour byzantine. Sous le règne de ce prince, beaucoup de Novgorodiens des classes moyennes s'étaient réfugiés à Moscou; ils fuyaient leur patrie en proie aux discordes des grands et où ils ne trouvaient plus de sécurité ni pour leurs personnes, ni pour leurs biens. Les classes dirigeantes, de leur côté, qui avaient tout intérêt à voir continuer l'ancien état de choses, en prirent ombrage et, petit à petit, d'anciennes rancunes y aidant, avaient fini par se montrer ouvertement hostiles à Moscou. C'est à cette époque de l'histoire de Novgorod que paraît Marthe Boretzky, précipitant par son patriotisme ou son ambition la chute de la vieille république. Veuve du dernier « possadnik », Marthe la « possadnitza », comme on a coutume de l'appeler, était une femme d'une énergie toute virile, disposant d'immenses richesses et d'une grande influence sur l'assemblée dirigeante. Sous sa pression cette assemblée conclut une alliance contre Moscou avec le roi de Pologne. Forte de ce nouvel appui, Novgorod n'eut plus aucun égard pour le grand-duc, dont les représentants ne tardèrent pas à être publiquement outragés. La guerre fut donc déclarée et les troupes de la république défaites. Cependant Ivan III n'enleva pas de suite son autonomie à la cité conquise; il se contenta d'annexer à ses États une partie du territoire. La conquête définitive n'arriva que plus tard, en 1478, lorsque les hostilités éclatèrent pour la seconde fois. La grande cloche vénérée prit le chemin de l'exil, et Novgorod fut remise entre les mains de quatre délégués du tsar qui y commandèrent en son nom. Marthe Boretzky, cause involontaire de ce grand désastre, fut conduite à Moscou et gardée prisonnière.



L'ÉGLISE DE GRONSINO. — MAISON D'ANASTASIE MINKINE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Cependant Novgorod n'était pas encore au bout de ses peines, le moment le plus tragique de son histoire allait encore venir, et les flots ensanglantés du Volkhov allaient charrier des milliers de cadavres.

En 1570, Ivan le Terrible apprenait par une délation que les principaux citoyens de Novgorod et leur archevêque avaient adressé une pétition au roi de Pologne, le suppliant de les prendre sous sa protection et de réunir leur ville à ses États. La lettre, disait le délateur, n'attendait pour être envoyée que l'instant propice et était, en attendant, cachée derrière une image dans la cathédrale. Des émissaires envoyés à cet effet par le tsar découvrirent effectivement le document dans la



PAYSAGE DES ENVIRONS DE NOVGOROD. — DESSIN DE MASSIAS.

cachette désignée ; il était cependant apocryphe et l'œuvre habile d'un faussaire ; néanmoins la colère du tsar se déchaîna aussitôt, une de ces célèbres colères qui touchaient à la folie, et prêtres et laïques furent mis à mort. Afin que ses ordres fussent exécutés dans toute leur rigueur, le tsar se rendit en personne à Novgorod accompagné de nombreuses troupes. Des milliers de personnes périrent dans ce massacre qui dura pendant des semaines.

En 1611, pendant l'interrègne qui désola la Russie, Novgorod fut mise à sac et à sang par les Suédois et manqua même de tomber entièrement en leur pouvoir, mais, Michel Romanoff étant monté sur le trône, Novgorod resta russe comme par le passé. Le dernier épisode tumultueux de l'histoire de Novgorod fut une émeute assez sérieuse qui éclata en 1650. Cette émeute était occasionnée par la cherté des denrées qui venait, croyait le peuple, de ce que les édiles les vendaient à l'étranger. Le peuple attaqua le Détinetz en proférant des menaces de mort contre le prince de Hilkoff, qui y gouvernait au nom du tsar. Le prince réussit à se sauver et l'émeute fut bientôt apaisée par le métropolite Nikon, célèbre par la revision qu'il fit des livres sacrés, ce qui causa le « roskol » ou « schisme des vieux croyants ».

Depuis lors Novgorod commença à mener la vie végétative qu'elle mène encore aujourd'hui, son importance commerciale diminua d'année en année et la construction du chemin de fer Nicolas finit par l'isoler complètement. Située à 69 verstes de Tchoudova, Novgorod est actuellement desservie par une ligne à voie étroite dont les trains mettent près de quatre heures à faire ce trajet ; ce petit chemin de fer continue ensuite vers Staraia-Roussa, qui est une ville d'eau très fréquentée.

La maison hospitalière où j'avais été invité à passer les quelques jours que je consacrais à Novgorod était située dans la ville marchande, comme s'appelle la partie s'étendant sur la rive droite du Volkhov, en opposition au Détinetz, qui se dresse sur la rive gauche. Vis-à-vis de mes fenêtres étaient les bâtiments de la poste, et tout à côté deux vénérables églises dont l'une, la *Znamenskaia,* me charma tout particulièrement. J'y pénétrai le soir de mon arrivée, et à la lueur vacillante d'un tronçon de cierge je montai les marches d'un large escalier de pierre. Tout au haut, une galerie voûtée forme, comme à Saint-Marc de Venise, un vestibule très long, une sorte de promenoir qui court autour de l'église de trois côtés. L'église proprement dite est haute, mais relativement petite, et ses murailles sont couvertes de fresques naïves d'un dessin primitif datant probablement du XIVe siècle, qui est l'époque de la construction de l'église ; deux piliers trapus soutiennent les voûtes, et chacune de leurs faces porte de grandes images sombres, habillées de plaques d'argent et d'or, appelées en russe *riza.*

Le lendemain je retournai encore une fois dans cette intéressante église, si parfaitement harmonieuse

dans son style, où le XIVe siècle russe avait si heureusement empreint son cachet; seule l'iconostase détonne quelque peu sur le reste par ses motifs qui trahissent une origine tardive inspirée par la renaissance occidentale. Ma première course fut pour le Détinetz, la partie la plus intéressante de Novgorod, celle où est rassemblé tout ce qui se trouve de remarquable en fait d'art et de souvenirs historiques, car c'est dans son enceinte que se déroulèrent les principaux actes de la vie politique du vieil État libre. Le nom de Détinetz provient de *ditia*, « enfant », car l'antique acropole de Novgorod servait en même temps de refuge aux enfants des citoyens en temps de siège et de calamité publique.

C'est un grand espace à peu près circulaire, entouré d'eau, d'un côté par le Volkhov et des autres par de profonds fossés. De hautes murailles crénelées défendent le Détinetz; elles sont flanquées de neuf tours qui font saillie sur les fossés, et dont la plus haute et surtout la plus pittoresque est la *Koukouiewskaia bachinia*, tour Koukoueff, qui servait de prison d'État.

Deux arcs se faisant face donnent accès au Détinetz, dont le centre, formant une place très vaste, est décoré d'un côté par le monument du millénaire de la Russie et de l'autre par la vénérable cathédrale de Sainte-Sophie. L'architecture de cette église, datant du milieu du XIIe siècle, est celle de la généralité des vieilles cathédrales russes : un grand carré blanchi à la chaux couvert d'un toit presque horizontal d'où partent six coupoles coiffées de toits dorés. Ces coupoles percées d'étoites meurtrières sont ornées à leurs frises de nervures en arcades; seule la coupole centrale reçoit la lumière de fenêtres plus larges, mais écrasées et de style très archaïque. Comme aussi la plupart des églises russes, Sainte-Sophie est plutôt petite et sombre, et d'immenses contreforts donnent à son aspect extérieur quelque chose de lourd et de peu gracieux. Son entrée principale, celle qui fait face à l'autel, est surmontée d'une ancienne fresque représentant la Trinité, la Sagesse et le saint Suaire ; cette fresque est protégée par un toit en auvent. Les portes d'entrée connues sous le nom de Korsonnsky Vorota sont en bronze, ornées de figures en relief d'un travail assez grossier: la provenance de ces portes est allemande et date du XIIe siècle.

A mon profond regret, il m'a été impossible de me rendre compte de l'intérieur de la cathédrale, vu qu'elle est en plein travail de restauration. Il m'a toutefois été donné de monter sur les échafaudages qui l'encombrent et de m'approcher des nouvelles peintures murales, dont une grande partie est déjà terminée. Ce sont d'abord de grandes figures d'apôtres auquels Jésus donne la communion, ensuite une grande rangée de saints dans les poses prescrites par l'iconographie byzantine, convergeant vers la figure colossale de la Mère de Dieu qui occupe tout le fond de l'abside au-dessus du siège de l'archevêque.

Beaucoup de ces figures sont entièrement neuves; d'autres sont les vieilles peintures primitives que d'habiles artistes restaurent à la lueur de petites lampes électriques qui percent de leur lumière immobile l'éternel demi-jour de ces lieux.



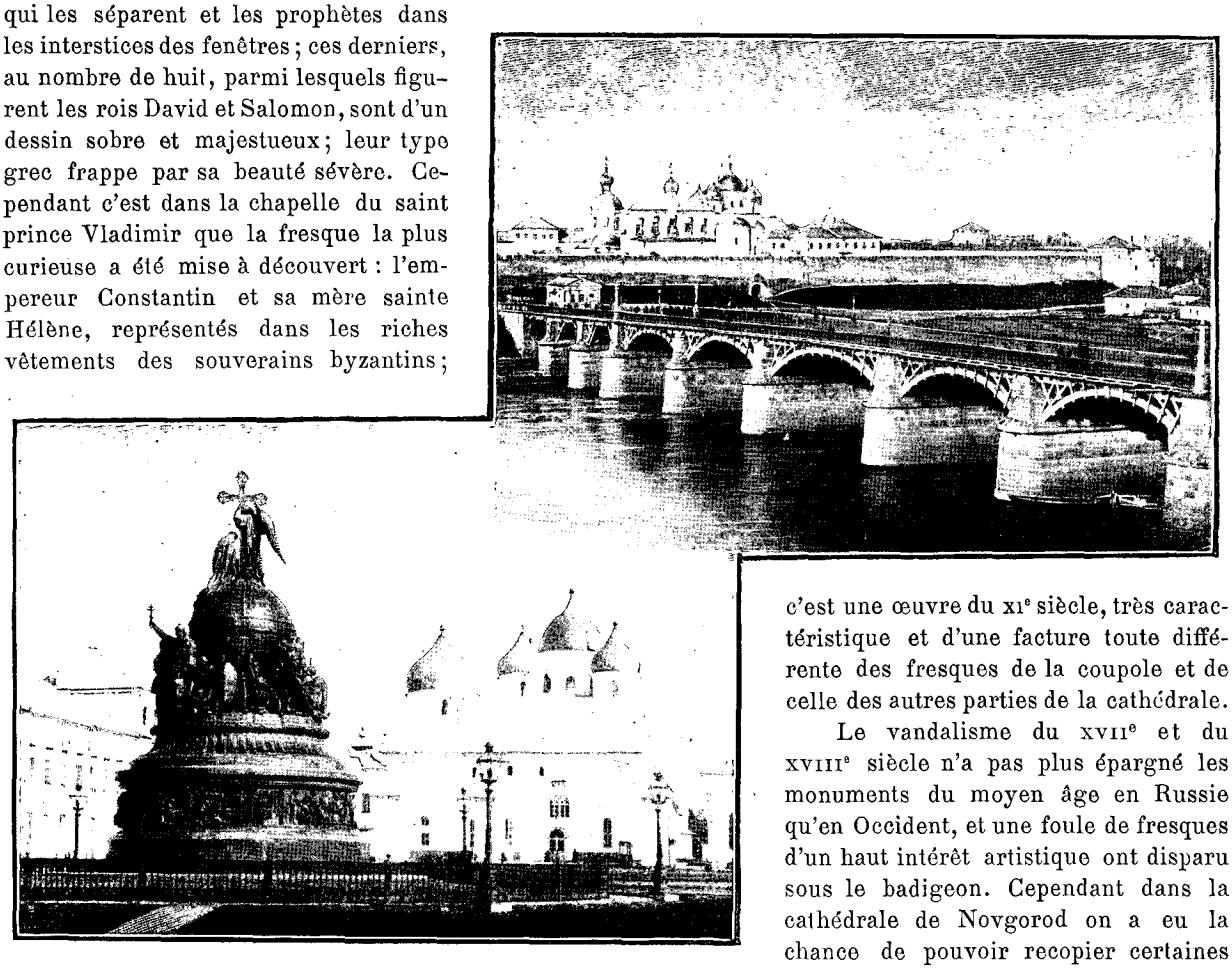
MONASTÈRE HOUTINSKY. — DESSIN DE BERTEAULT.

Les travaux de restauration de Sainte-Sophie se poursuivent depuis bientôt deux ans avec un zèle infatigable, sous la haute initiative de l'archevêque de Novgorod, Mgr Théognose. C'est un prélat éclairé et un connaisseur délicat en tout ce qui concerne l'art et l'iconographie sacrée; le but qu'il poursuit est de rendre à sa cathédrale sa magnificence d'autrefois et d'en faire un monument parfait dans ses moindres détails.

Je n'ai pas pu voir les peintures de la coupole centrale, mais l'on m'a dit qu'elle est décorée d'un Christ immense. Ce Christ a sa légende : malgré tout ce que les peintres chargés de la décoration de l'église faisaient pour lui donner le geste de la bénédiction, chaque matin ils retrouvaient l'image avec les doigts repliés; ce prodige se répéta par trois fois, jusqu'à ce qu'enfin une voix céleste leur commanda

de ne plus toucher à la main, annonçant qu'elle se rouvrirait d'elle-même lorsque le dernier jour de la ville de Novgorod serait venu.

Il faut encore citer parmi les vieilles fresques les mieux conservées les quatre anges tenant des sphères qui ornent le tambour de la coupole principale, au-dessous de la figure du Christ, les séraphins six fois ailés qui les séparent et les prophètes dans les interstices des fenêtres ; ces derniers, au nombre de huit, parmi lesquels figurent les rois David et Salomon, sont d'un dessin sobre et majestueux ; leur type grec frappe par sa beauté sévère. Cependant c'est dans la chapelle du saint prince Vladimir que la fresque la plus curieuse a été mise à découvert : l'empereur Constantin et sa mère sainte Hélène, représentés dans les riches vêtements des souverains byzantins ; c'est une œuvre du XIe siècle, très caractéristique et d'une facture toute différente des fresques de la coupole et de celle des autres parties de la cathédrale.



LE DÉTINETZ : LE MONUMENT DU MILLÉNAIRE ET LA CATHÉDRALE DE SAINTE-SOPHIE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Le vandalisme du XVIIe et du XVIIIe siècle n'a pas plus épargné les monuments du moyen âge en Russie qu'en Occident, et une foule de fresques d'un haut intérêt artistique ont disparu sous le badigeon. Cependant dans la cathédrale de Novgorod on a eu la chance de pouvoir recopier certaines vieilles fresques qui avaient, hélas ! trop longtemps sommeillé sous la chaux. En les mouillant à l'instant où elles sortent de leur enveloppe de plâtre, elles sont encore assez fraîches pour pouvoir être copiées, mais c'est une besogne qui demande une très grande agilité d'exécution, car en séchant la vieille fresque commence à pâlir et s'évanouit enfin pour ne plus jamais reparaître.

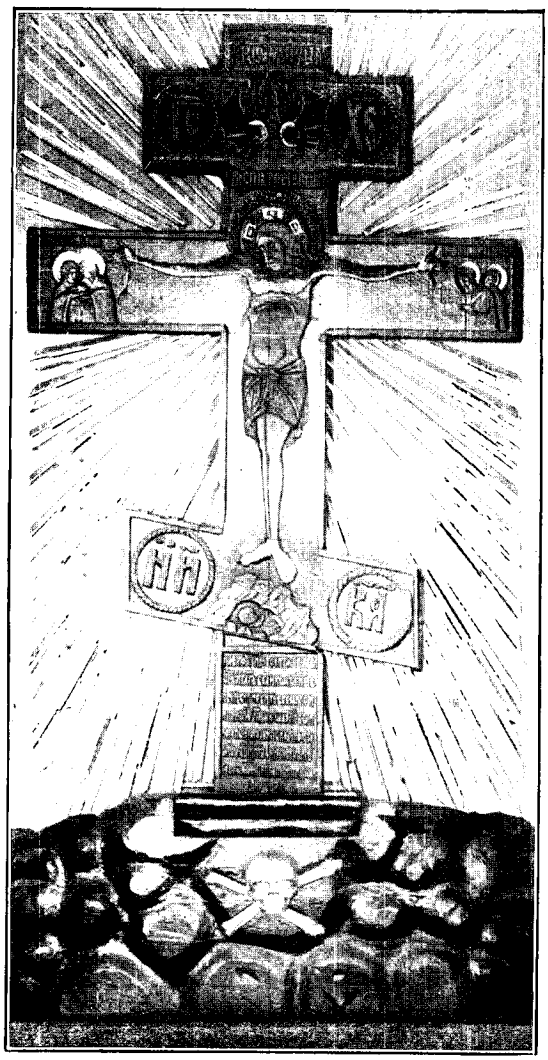
L'iconographie russe descend en ligne directe de l'iconographie byzantine ; saint Vladimir, en puisant la foi chrétienne en Grèce, en fit également venir les peintres qui décorèrent les nouveaux temples de la Russie. Quelques noms de ces peintres passèrent à la postérité, comme Pétrovitch, 1196, Isaie, 1338, Théophane, 1378. Ils furent les fondateurs de l'école de peinture sacrée russe, qui, à quelques variantes près, conserva intact le style byzantin primitif. Pour ne parler que des images transportables, des icones, elles sont exécutées jusqu'à la moitié du XVe « à tempera » ou dans un genre très approchant, vu que beaucoup de peintres en préparant leurs couleurs les délayaient dans du *kvass* auquel ils ajoutaient une certaine quantité de jaunes d'œufs. Les peintres de la toute ancienne école russe procédaient de la façon suivante : ils prenaient une planchette de bois qu'ils renforçaient de deux bâtonnets horizontaux, afin que ni la chaleur ni l'humidité ne pussent la tordre, puis, étendant un morceau de toile sur la surface sur laquelle ils se proposaient de peindre, ils la couvraient d'une mince couche d'albâtre délayée dans de la colle. Souvent ils se passaient de la toile et peignaient sur le bois. Ces peintres ne commençaient jamais par le visage du saint ; ils doraient d'abord les parties qui devaient être dorées, peignaient les accessoires et le paysage, et c'est seulement en dernier lieu qu'ils s'occupaient du visage. Ils le couvraient d'une couleur sombre, le *sankir*, ton composé de plusieurs couleurs, et rendaient le visage de plus en plus clair en y étendant successivement des couches répétées de l'une ou l'autre couleur contenues dans le ton primitif. Une fois terminée, le peintre recouvrait son œuvre de vernis.

Chez les Russes, de même que chez les Grecs, il était rare qu'un seul et même individu exécutât l'icone en entier. Il y avait des peintres spéciaux pour les figures, d'autres pour les accessoires, d'autres encore pour les paysages et les dorures, de façon qu'avant d'être terminée l'icone passait par plusieurs mains, et tandis que les artistes italiens de la même époque donnaient à la peinture sacrée tout le développement inspiré par leur génie, les Russes étaient liés par des règles que de sévères préceptes leur interdisaient d'outrepasser, partant du point de vue que l'image sacrée, qui doit agir sur l'imagination de peuples encore à demi barbares, doit avoir des formes différentes de celles des humains et moins matérielles.

La plus ancienne école d'iconographie est celle de Novgorod, et sa plus belle époque s'étend de 1227 à la fin du xve siècle. Elle se distingue des autres écoles russes par l'expression tranquille de ses personnages et par leurs traits nobles et réguliers. Le dessin du paysage, des accessoires et principalement des constructions est incorrect ; souvent de grandes lignes noires ou blanches indiquent les plis des vêtements ; le mot « saint » figure toujours en grec.

L'autel de Sainte-Sophie est tout en argent ; il s'élève sur une marche derrière l'iconostase, dans l'hémicycle de l'abside, dont les murs sont revêtus, jusqu'à hauteur d'appui, d'anciennes mosaïques en verre de travail byzantin.

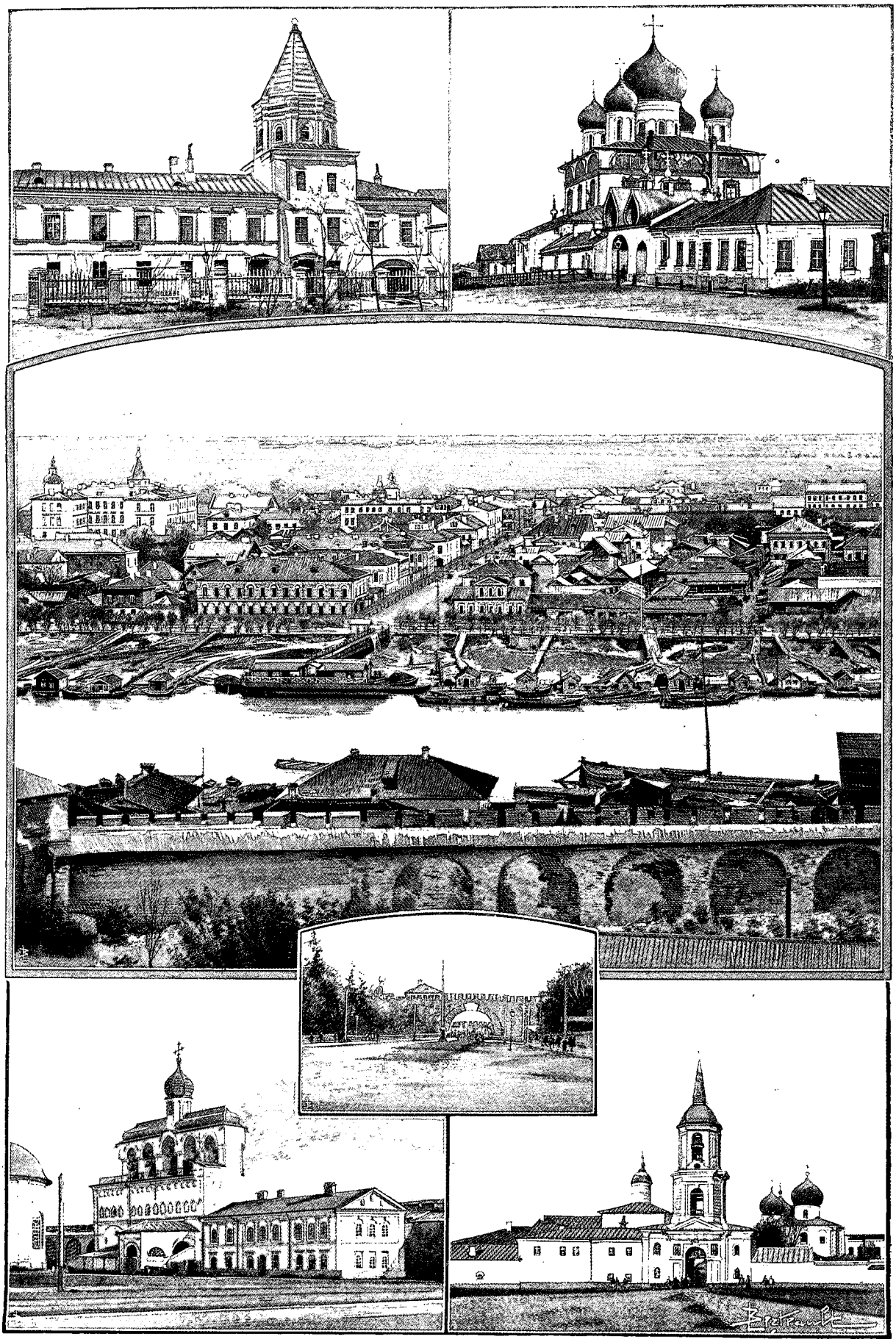
Parmi les choses curieuses que certainement on verra difficilement autre part, il faut mentionner les amphores en terre cuite murées dans les parois de Sainte-Sophie afin d'augmenter la résonnance du chant. Ces amphores nommées *golossniki*, dont le diamètre atteint 25 centimètres, sont placées horizontalement dans des niches pratiquées à cet effet dans la muraille. On ne les rencontre nulle autre part que dans les églises de Novgorod, mais il est peu propable que leur origine soit proprement novgorodienne ; leur provenance est probablement byzantine. Cependant, ni à Constantinophe, ni en Grèce, on n'en trouve trace, mais plus d'un architecte, dit M. Gnéditch, pense qu'il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre la chute ou l'éloignement d'une couche de plâtre ne mette à découvert quelque exemplaire du même genre.



CROIX RUSSE À SAINTE-SOPHIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans l'éternelle pénombre, augmentée encore par les échafaudages des peintres, c'est à peine si je distingue les vastes chœurs qui s'étendent de trois côtés de l'église ; quant aux lieux de sépulture des vieux grands-ducs morts en odeur de sainteté et dont les corps béatifiés reposent ici depuis sept siècles, je dois abandonner toute idée de m'en approcher, ainsi que des éblouissements du trésor. Ce trésor est, paraît-il, d'une grande richesse et contient des merveilles d'orfèvrerie et une foule de reliques, des calices et des patènes, des mitres et des crosses d'évêques avec une infinité de croix pectorales, de panaguyas et d'objets mystérieux servant aux offices pontificaux ; tout un passé naïf et magnifique, étincelant de pierreries et d'émaux précieux.

En sortant de la cathédrale on se trouve dans une cour égayée de pelouses vertes ; c'est un dédale de constructions hétérogènes, blanches, à toits verts, les unes aux fenêtres rococo, les autres aux vulgaires croisées modernes. Une haute tour ancienne se dresse près d'un bâtiment à deux étages qui est la résidence de l'évêque coadjuteur, et tout à côté sont situées les cellules où vécut l'archevêque Jonas (xviie siècle) qui, par ses prières et un miracle de la sainte Vierge, sauva Novgorod du pillage. Ici se trouve une petite chapelle, basse et irrégulière, actuellement la chapelle particulière du coadjuteur ; tout à côté sont les deux cellules qu'habita le saint. Dans l'une d'elles se trouve encore le lavabo à fontaine de métal où le malin esprit avait, selon la légende, élu domicile afin de tenter Jonas. Ayant, cependant, réussi à l'exorciser, le saint archevêque obligea le diable à le servir en prenant la forme d'un cheval qui le transporta en une nuit à Jérusalem au tombeau du Sauveur et le ramena à Novgorod avant l'aube.



LA TOUR DE IAROSLAV. — L'ÉGLISE ZNAMENSKAIA. — VUE SUR LE VOLKHOV ET LA VILLE MARCHANDE. — ENTRÉE DU DÉTINETZ. — LE CARILLON DE SAINTE-SOPHIE. — COUVENT DE SAINT ANTOINE LE ROMAIN. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

On sort de cette cour sur la grande place par une arcade qui réunit Sainte-Sophie à l'archevêché, et là, comme incrustée dans le vieux mur, près de la porte en bronze de l'église, est une antique croix de pierre.

De vieilles peintures recouvrent les sculptures qui entourent l'image de Jésus crucifié; au centre, ce sont la Nativité, la Descente aux Enfers et l'Ascension avec une inscription attestant son origine et son ancienneté.

La grande place du Détinetz, devant Sainte-Sophie, où avec l'archevêché et le palais de justice se groupent le musée et deux ou trois églises, est l'endroit le plus animé de Novgorod. Elle sert de passage à tout ce qui se rend de la rive droite à la rive gauche du Volkhov; la gare, le théâtre, « l'Assemblée de la Noblesse » et le Jardin d'été sont situés du côté du Détinetz; là aussi, dans une des rues latérales, est la nouvelle église catholique. Des piétons, « des izvochtchiki » (fiacres) et des files interminables de chariots passent incessamment sur la place du Détinetz, au pied du monument du millénaire de la Russie qui y dresse sa masse de bronze encerclée de statues caractéristiques.

Inauguré le 8 septembre 1862, le monument représente un immense globe impérial surmonté d'un ange tenant une croix devant la statue agenouillée de la Russie. Une inscription commémorative court autour du globe, tandis que sa base, reposant sur un socle de granit poli, est entourée de six groupes représentant les différentes époques du développement de la Russie, commençant par Rurik et finissant par Pierre le Grand. Plus bas, sur le socle même, est une large bande de bronze rehaussée de figures en relief, représentant les princes et les hommes illustres qui contribuèrent à la fondation et à la gloire de la Russie.

Sur cette même place, mais au-dessus des remparts surplombant le Volkhov, est un gracieux monument d'un autre âge, le carillon de la cathédrale. C'est une construction de forme longue, percée de cinq hautes fenêtres en arcades, sortes de loges à jour où pendent les cloches, petites et grandes, et où pendait jadis la fameuse cloche de « l'Assemblée souveraine ». Le faîte de cet édifice est terminé par une tourelle à la croix d'or qui, vue du Volkhov, fait le plus merveilleux effet.



PORTES DE BRONZE DE LA CATHÉDRALE DE SAINTE-SOPHIE (PAGE 616). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En sortant du Détinetz dans la direction de la gare, on retombe dans la banalité d'une ville russe de province. De larges rues interminables tirées au cordeau, bordées de maisons basses en bois; par-ci par-là une palissade, puis une église blanche à toit vert entourée d'un jardinet, ensuite, de nouveau, une palissade et un cabaret! En été, lorsque le vent souffle, tout ceci disparaît sous des soulèvements de poussière, et ce type se répète dans presque toute la Russie, au Nord, au centre, au Sud.

Sur une place immense se dresse un modeste obélisque surmonté de l'aigle impériale, érigé en mémoire de 1812. Sur cette même place, en face de l'obélisque, est « l'Assemblée de la Noblesse », une grande bâtisse jaune presque brune, qui sert de lieu de réunion pour les conseils régionaux ou *zemstva*.

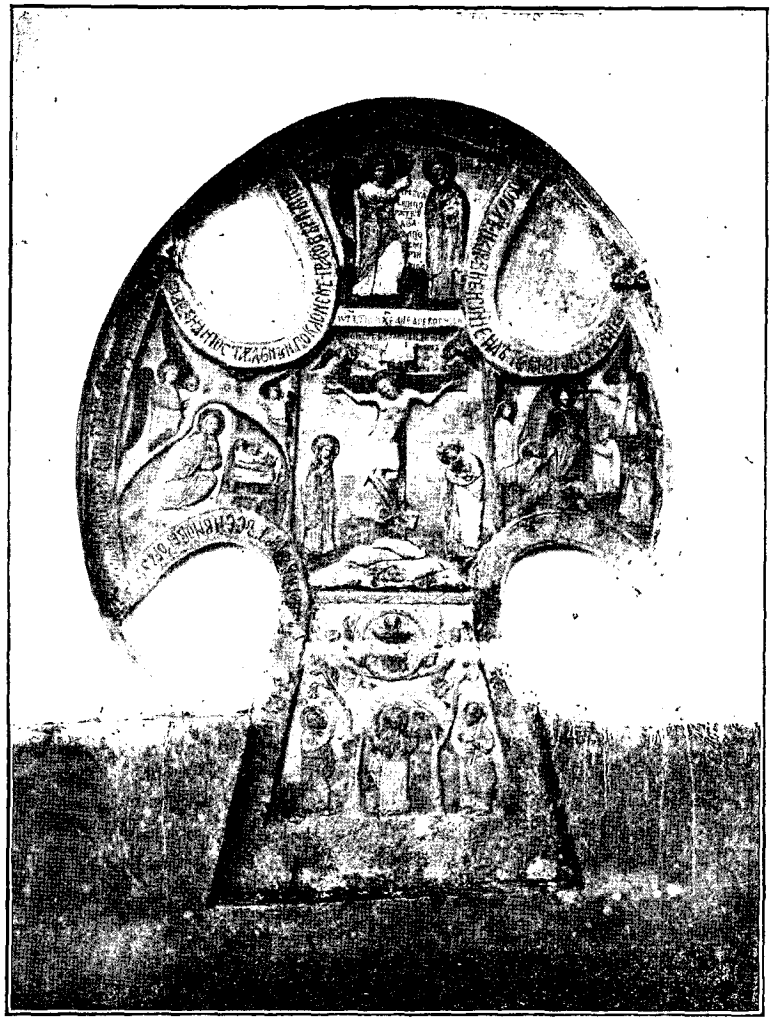
Dans les parages de l'Assemblée de la Noblesse, où se donnent pendant l'hiver les quelques bals et concerts qui animent le beau monde de Novgorod, se trouvent le théâtre et le « Jardin d'été ». Ce Jardin d'été est un petit parc s'étendant tout en longueur, dans le sens des fossés du Détinetz qu'il suit. Ses arbres, grands, beaux et touffus, furent plantés par les prisonniers français de la campagne de 1812. On y marche en pleine ombre jusqu'à un mamelon découvert qui commande une belle vue sur le Volkhov et la ville marchande qui s'étend sur l'autre rive. Des bancs y sont disposés auprès d'un restaurant d'été qui occupe l'emplacement du palais de la fameuse possadnitza Marthe Boretzky.

Avant de retraverser le pont, je visitai, dans un quartier écarté, la barque qui servit à l'impératrice Catherine II, lors de son voyage sur le Volkhov, en 1785. Elle en fit cadeau, dans la suite, à la noblesse de Novgorod, qui la conserve dans un édicule de style néo-grec aujourd'hui très détérioré.

Cette barque pontée est immense; elle doit mesurer une quarantaine de mètres de long et possède à l'arrière un ou deux salons et la chambre à coucher de l'impératrice; l'avant était aménagé pour la suite. A en juger par les deux fauteuils que l'on conserve au musée de Novgorod, ces pièces devaient être magnifiquement meublées. Cependant, telle qu'elle est actuellement, entièrement dépouillée de ses ornements, cette barque ne fait aucun effet et n'impressionne pas plus que celles que l'on voit sur le Volkhov chargées de bois de chauffage.

En quittant le tertre, j'aperçois à ma gauche, dans le lointain, une vieille tour ronde que l'on nomme la « Tour blanche ». C'est une ruine datant de la grande époque de Novgorod, qui s'effrite, maintenant, isolée et mélancolique au bord d'un chemin poussiérieux. Puis nous atteignons le pont du Volkhov, qui date de 1830.

Ici, dans une chapelle placée en tête du pont, l'on vénère une antique croix en bois de tilleul dont on ne connaît pas l'origine. On sait seulement, par une inscription, qu'elle fut placée en 1547 à l'endroit où elle se trouve actuellement. C'est une relique du XIIe ou du XIIIe siècle, étonnamment conservée, mais gâtée par son encadrement qui date du siècle dernier et dont les ors et les mièvreries jurent terriblement avec son archaïsme presque barbare.



ANCIENNE CROIX EN BOIS DE TILLEUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans la pénombre mystique de cette chapelle, éclairée par les lampes qui descendent du plafond, toute une foule pieuse, se renouvelant sans cesse, vient embrasser les pieds du Sauveur et mettre un cierge devant son image crucifiée, tandis qu'une vague odeur d'encens flotte, mêlée aux émanations de la cire chauffée et de l'huile des lampes éternelles. A la porte, des mendiants attendent l'aumône dans le recueillement, et, à côté, quelques religieuses immobiles, à la coiffure conique, tendent de petits plateaux carrés recouverts de drap noir et marqués d'une croix; elles y recueillent les offrandes qu'elles sont venues de bien loin quêter pour la construction de couvents et d'églises.

C'est ici, dans cette petite chapelle basse, que l'on peut constater une fois de plus combien le peuple russe est encore attaché à ses croyances religieuses, comme sa foi est sincère et comme elle a poussé de profondes racines dans toutes les classes de la société. Car dans cette foule prosternée on compte presque autant de personnes des classes élevées que de paysans ou ouvriers, et il est bien certain que, malgré le souffle d'irréligion qui, dans la vieille Europe, balaye les antiques croyances des époques naïves, la Russie gardera encore longtemps sa foi intacte, quoique son clergé s'agite moins pour la conserver que celui de l'Occident, qu'il soit catholique ou protestant.

Le pont une fois franchi, on est dans la ville marchande, sur une place carrée que les bâtiments de l'état-major, datant en partie du siècle passé, bordent à gauche. De cette place, en prenant à droite, j'arrivai en quelques minutes à la fameuse tour de Iaroslav, qui se dresse dans un groupe de vieilles maisons basses vis-à-vis de l'église Saint-Nicolas. Cette église, qui occupe l'emplacement du palais de Iaroslav, fut construite en 1136. Quant à la tour, c'était la chancellerie où se rédigeaient les édits du Vétché et les ordonnances du possadnik. Comme église de palais, Saint-Nicolas jouissait de certains privilèges, entre autres celui de droit d'asile pour les personnes frappées par la sentence du Vétché.

La ville marchande n'offre rien de bien intéressant au voyageur, si ce n'est quelques vieilles églises

toutes plus ou moins dans le même style. Les rues sont larges, toutes à angle droit, et divisent la ville en une sorte de damier, ce qui rend toute promenade très monotone.

Les deux tiers des maisons de Novgorod sont en bois. La population atteint 25 000 habitants. Le commerce qui s'y fait est de peu d'importance et consiste principalement dans l'exportation à Pétersbourg de poisson et de foin pressé; mais comme le gouvernement de Novgorod est une des provinces les plus boisées de la Russie, l'on est frappé de l'immense quantité de bois de construction et de chauffage que l'on voit sur les barques du Volkhov et alignée le long de la ligne du chemin de fer. Près des 62 pour cent de la superficie du gouvernement de Novgorod sont couverts de forêts et, comme cette superficie mesure 122 337 kilomètres carrés, on peut bien s'imaginer de quelle importance y est le commerce du bois et comme les forêts sont profondes. Ces immenses forêts, pareilles dans leur étendue à celles qui couvraient jadis les grands espaces aujourd'hui cultivés de l'Occident, sont de riches terrains de chasse où le gibier abonde; seulement la chasse n'y est pas toujours commode, même pour les plus aguerris, car le terrain est généralement très marécageux. Là, sous bois et dans les grandes clairières, vivent l'élan, l'ours, le loup et une infinité de menu gibier, poil et plume, comme lièvres, renards, lynx, coqs de bois, gélinottes et perdrix blanches (*tetrao urogallus*, *tetrao bonasia* et *tetrao lagopus*).

On chasse l'élan avec des rabatteurs en automne et en hiver. On encercle les élans le jour même de la chasse, on entoure le cercle de crieurs, quelques rabatteurs entrent dans le cercle et poussent les élans sur la ligne des chasseurs. On remplace souvent les crieurs par des drapeaux rouges suspendus à une corde et espacés d'environ 3 mètres les uns des autres.

Quant à la chasse à l'ours, elle se pratique de préférence en hiver, soit au gîte, soit avec des rabatteurs.

La première de ces chasses est de beaucoup la plus dangereuse, car le chasseur est obligé d'affonter la bête, souvent furieuse, seul à seul et dans des conditions ordinairement très gênantes pour le tir.



LAÏKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On sait que, pendant l'automne, l'ours s'arrange une espèce de tanière au plus épais des fourrés, le plus souvent sous un arbre renversé, où il vient se caser dès la première neige pour ne plus en sortir jusqu'au printemps. Alors les chasseurs s'en vont à la recherche de ses traces; la piste une fois trouvée, le chasseur la suit jusqu'au premier fourré où elle s'engage; alors, l'abandonnant, il fait le tour du fourré et s'il ne trouve pas la trace de sortie de la bête, c'est que l'ours s'y trouve et qu'il y restera. Si, cependant, l'animal n'a fait que traverser le fourré, le chasseur reprend aussitôt la piste et continue ses recherches jusqu'à ce qu'il ait réussi à « cercler » son ours. La bête une fois trouvée, on la laisse tranquille jusqu'au mois de janvier ou de février, époque de l'année où la fourrure est la plus belle.

Si malgré ses efforts le chasseur n'a pas eu de chance et n'a pas réussi à trouver d'ours à la première neige, il reprend ses recherches quand l'hiver est bientôt établi. Alors, monté sur ses longs patins de neige et suivi d'un ou deux chiens d'une race particulière appelés en russe *laïki*, c'est-à-dire aboyeurs, le chasseur parcourt la forêt un peu au hasard, précédé des chiens qui furettent de tous côtés. S'ils découvrent un ours, ils donnent aussitôt de la voix; mais l'ours ne se dérange pas pour si peu, et le chasseur peut s'approcher et tuer l'animal après l'avoir fait lever, ou bien rappeler ses chiens et organiser la chasse quand bon lui semblera.

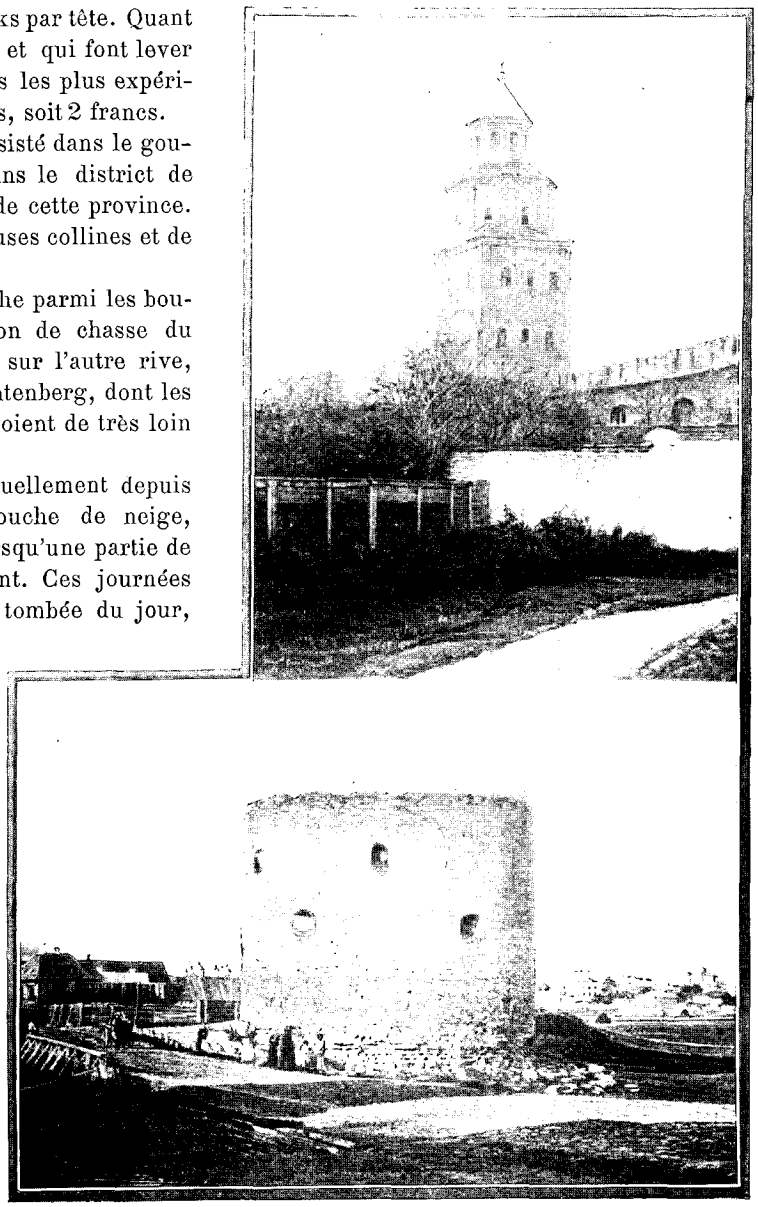
Cependant la chasse la plus usitée est celle des rabatteurs. On entoure alors le fourré où se trouve l'ours de rabatteurs ou plutôt de « crieurs », comme on les appelle, espacés d'une vingtaine de mètres et ne laissant inoccupé que l'espace nécessaire pour la ligne des chasseurs, qui ne sont en général qu'au nombre de trois ou quatre, armés de carabines express ou de très gros calibre. A un signal donné, tous les crieurs se mettent à pousser des cris, à faire un tapage assourdissant, sans toutefois quitter leurs places, pendant qu'une dizaine de rabatteurs entrent dans le fourré, quelquefois accompagnés de chiens, et font lever l'ours. Celui-ci, effrayé par le

bruit qui se fait autour de lui, cherche à s'échapper par le seul côté muet du cercle, la ligne des chasseurs, où il est le plus souvent, facilement abattu ; ce n'est que dans des cas exceptionnels que l'ours blessé ou dont on a enlevé les petits se jette sur le chasseur et parfois le met à mal. Rabatteurs et crieurs se recrutent parmi les habitants du village le plus voisin du lieu de la chasse. Une chasse à l'ours ou à l'élan est une aubaine, une vraie fête pour ces gens, qui s'y rendent, hommes, femmes et enfants, au prix d'environ 30 à 50 kopecks par tête. Quant aux rabatteurs qui entrent dans le cercle et qui font lever l'ours, ils se recrutent parmi les paysans les plus expérimentés et se font payer jusqu'à 80 kopecks, soit 2 francs.

Toutes les chasses auxquelles j'ai assisté dans le gouvernement de Novgorod avaient lieu dans le district de Waldaï, qui est un des plus pittoresques de cette province. Le terrain y est ondulé, égayé de nombreuses collines et de grands lacs aux rives escarpées.

Là, au bord d'un de ces lacs, se cache parmi les bouleaux et les sapins la minuscule habitation de chasse du prince d'Oldenbourg, et presque en face, sur l'autre rive, Gori, la propriété du duc Nicolas de Leuchtenberg, dont les bâtiments blancs et les pignons aigus se voient de très loin au-dessus des bois.

En hiver, ces lieux qui végètent habituellement depuis l'automne, comme oubliés sous leur couche de neige, s'éveillent tout à coup de leur torpeur lorsqu'une partie de chasse est organisée, s'animent, s'éclairent. Ces journées courtes se passent bien vite, et c'est à la tombée du jour, dans ce crépuscule si vite transformé en nuit épaisse, que l'on attend le retour des chasseurs. Généralement on voit d'abord apparaître le traîneau qui rapporte l'ours abattu, en tache sombre sur les blancheurs ambiantes ; puis en petit groupe ou égrenés le long du sentier à peine marqué arrivent les chasseurs dans leurs costumes gris, dans leurs fourrures grises.



LA TOUR BLANCHE ET LA TOUR DE IAROSLAV (PAGE 621). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

C'est aussi là que j'ai vu les laïki, ces jolis chiens au poil touffu et à l'œil intelligent qui tiennent à la fois du spitz et du chien polaire. Plus petits que ces derniers, leur taille mesure 50 centimètres environ. La couleur de leur poil varie entre le gris foncé et le fauve, mais leur robe est quelquefois mêlée de grandes taches blanches ; les oreilles, qu'ils dressent quand leur attention est en éveil, mesurent 5 à 6 centimètres. Ces chiens sont extrêmement courageux ; ils attaquent l'ours sans crainte et supportent les fatigues et les privations avec une sérénité tout à fait étonnante.

En fait d'arbres, c'est le sapin et le bouleau qui dominent.

Comme je viens de parler du gouvernement de Novgorod, de sa superficie et de ses grands bois, je dirai encore qu'un des principaux revenus des propriétaires de ce gouvernement provient de la vente du lait, dont s'occupent principalement ceux dont les biens sont voisins du chemin de fer Nicolas. Ce lait, dans de grands vases en fer-blanc, s'en va chaque jour à Pétersbourg, et en été comme en hiver c'est un des principaux sujets de conversation et surtout de souci pour les gentilshommes campagnards, leurs épouses et leurs filles.

Très différentes les unes des autres sont les habitations de ces gentilshommes campagnards et surtout leur façon de vivre. Quelques-uns d'entre eux sont excessivement pauvres et habitent de vieilles masures branlantes ; d'autres, sans la moindre prétention à l'élégance, mènent une vie large et hospitalière : beaucoup de serviteurs, beaucoup de chevaux, une table toujours abondante et une maison toujours pleine d'amis. C'est

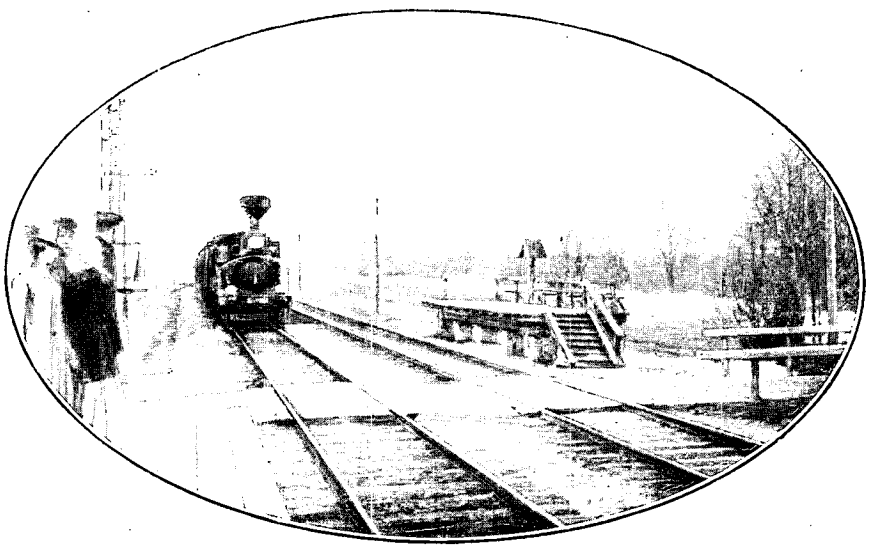
le type le plus répandu, le vrai type russe, qui varie selon la fortune. A côté, on trouve une troisième catégorie de propriétaires, ceux qui sont, pour ainsi dire, dans le train, et dont la maison est montée sur le pied des châteaux français ou anglais.

La plupart des maisons seigneuriales sont en bois, entourées d'un parc plus ou moins grand ; une avenue toute droite, plantée de grands sapins ou de bouleaux séculaires conduit vers la maison, dont l'entrée principale est souvent décorée d'un fronton grec soutenu par des colonnes cannelées. La coupole centrale se rencontre aussi fréquemment, mais cela seulement dans les vieilles constructions du siècle dernier. Les maisons plus modernes sont pour la plupart dans le style russe ; elles sont flanquées d'un belvédère et décorées de force dentelures et ornements découpés en bois.

Avant de quitter Novgorod, je visitai longuement le musée installé dans une des vieilles tours du Détinetz, aménagée tout exprès pour le recevoir. Rien ne pouvait être plus heureux que cette idée de donner comme cadre aux antiquités de Novgorod ces mêmes vieux murs témoins de ses gloires. Ce qui frappe, c'est l'admirable groupement des objets. Je m'arrêtai le plus longuement possible dans la salle des antiquités chrétiennes, qui est empreinte d'un certain cachet d'église : on y a placé contre le mur du fond de vieilles portes provenant d'une iconostase du XVe siècle et d'antiques images, ce qui donne l'illusion d'un sanctuaire très ancien. Là aussi je remarquai deux têtes de chérubins, dorées, entièrement en relief, pareilles à celles que l'on rencontre dans les églises catholiques. Ces chérubins tiennent des *ripidi*, ce qui prouve leur origine orthodoxe, vu que les ripidi sont des sortes de chasse-mouches en métal que, pendant les offices pontificaux, deux clercs ou diacres agitent au-dessus du calice. Autrefois les ripidi étaient en plumes, probablement dans le genre des *flabelli* du pape; aujourd'hui elles sont en vermeil et leur apparence est celle de grandes assiettes fixées au bout de longues hampes. Dans cette même salle se trouve un Christ, presque de grandeur naturelle, entièrement plastique, sculpté en bois, un *Ecce homo*, le front ceint de la couronne d'épines, assis dans un grand tabernacle. Cette statue, qui date du XVIIe siècle, est un des très rares exemplaires de ce genre existant encore en Russie. Celle-ci, ainsi que quelques autres sculptures du même genre, comme par exemple les chérubins que je viens de mentionner, sont les restes d'une ancienne tendance de « l'École officielle de Moscou » pour se rapprocher de l'art sacré de l'Europe occidentale. Pierre le Grand mit fin à toute velléité d'introduire l'art statuaire dans l'Église de Russie par un édit de l'année 1721, interdisant toutes autres images que celles peintes dans « l'esprit de l'Église orthodoxe ». Les objets du culte sont disposés dans des vitrines le long des murs et au milieu de la salle : d'anciennes croix et d'anciens calices, dont l'un en plomb, datant du XVIIe siècle, extrêmement curieux par sa forme et ses ornementations bizarres; des *discos* ou patènes sur un pied, des *zvezditzi*, des *ljitz* ou cuillers avec lesquelles les fidèles reçoivent la communion. Là aussi sont réunis les ornements sacerdotaux, remarquables par leur simplicité et la grossièreté des étoffes; on y voit, par exemple, une chasuble avec son étole en toile grise, ornées de croix en étoffe rouge. Une autre salle est remplie d'objets historiques.

Dans l'après-midi, je quittai Novgorod par chemin de fer et me trouvai bientôt roulant dans la grande plaine monotone semée d'antiques églises isolées et de nombreux couvents.

M^quis^ DEGLI ALBIZZI.



UNE STATION DE CAMPAGNE EN RUSSIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI AUTOUR DE MADAGASCAR

PAR *M. X****

DÉPART DE TANANARIVE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 301
UN BOURJANE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 301
VUE D'AMBOHIDRATRIMO. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 302
LE LABOURAGE DANS L'IMERINA. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 303
MAISON NATALE DE RANAVALO. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 304
MONSIEUR PAUL. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 304
VALLÉE DE MORIANDRO. (Dessin de Boudier). 305
LE GÉNÉRAL GALLIENI ET SON ÉTAT-MAJOR. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 306
GROUPE DE SAKALAVES. (Dessin de J. Lavée) 307
UN BAZAR MALGACHE À FIOHANANA. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 308
L'ARRIVÉE À ANKAZOBÉ. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 309
VUES D'ANKAZOBÉ. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. L. Nevière) 310
FERME-ÉCOLE D'ANKAZOBÉ. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 311
ÉCOLE DE FIOHANANA : LA RÉCRÉATION 312
SOLDATS HOVAS MANŒUVRANT (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 313
RABEZAVANA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière) 313
CONSTRUCTION D'UN POSTE. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). 314
MOUTONS DE L'IMERINA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 315
ITINÉRAIRE DU GÉNÉRAL GALLIENI. 315
LE POSTE DE MAHATSINJO. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière). 316
UN GOUVERNEUR HOVA ET SES SUBORDONNÉS. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). . . . 317
TIRAILLEURS MILICIENS. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 318
SOLDATS HOVAS. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) 319
LE PIC D'ANDRIBA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 320
LES CHUTES DU MAMOKOMITA. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. L. Nevière). 321
LE GOUVERNEUR D'ANDRIBA ET SA FEMME. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 322
VOITURES LEFEBVRE ABANDONNÉES SUR LA ROUTE DE MAJUNGA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière. 323
LE BŒUF DE MADAGASCAR. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 324
ARRIVÉE À SUBERBIEVILLE : LES FEMMES OFFRANT DES FLEURS AU GÉNÉRAL. (D'après une photographie de M. L. Nevière . 325
FEMME BETSIMISARAKA. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière). 325
MAISON DE M. SUBERBIE, À SUBERBIEVILLE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 326
JARDIN DE L'HABITATION SUBERBIE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 327
VUE DE SUBERBIEVILLE. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 328
INDIGÈNES EMPLOYÉS AUX MINES. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 329
UN FILON. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière) 330
RECHERCHE D'UN FILON. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). 330
DANSE DES FEMMES SAKALAVES À SUBERBIEVILLE. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. L. Nevière). . 331
CAMPEMENT DE CHERCHEURS D'OR. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 332
LAVAGE DE L'OR À LA BATTÉE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 333
TRAVAIL À LA BATTÉE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 334
LE CHENAL DE L'IKOPA, À SUBERBIEVILLE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière) 335
MEVATANANA : ARRIVÉE DU GOUVERNEUR. (D'après une photographiede M. L. Nevière 336
CHASSE AU CAÏMAN À BORD DU « BOÉNI ». (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière). 337
UN ANTALAOTRA. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 337
PIROGUE TRANSPORTANT DES MARCHANDISES SUR L'IKOPA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 338
LA BETSIBOKA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière). 339
VUE DE MAROVOAY. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 340
LE « BOÉNI », VAPEUR FAISANT LE SERVICE DE SUBERBIEVILLE À MAJUNGA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 341
UN SAKALAVE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 342
LES RIVES DE LA BETSIBOKA. — CAÏMAN ENDORMI. (D'après des photographies de M. L. Nevière) 343
UNE NOSSI-BÉENNE. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 344
UNE NOSSI-BÉENNE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 345
VUE GÉNÉRALE DE MAJUNGA. (Dessin de Boudier, photographie de M. L. Nevière). 346
LE WHARF ET LA RADE DE MAJUNGA. (Photographie de M. L. Nevière) 347
BAOBAB À MAJUNGA. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 348

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE

(De Damas à Bagdad)

PAR *M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM*

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET

CONSTRUCTIONS SABÉENNES DU HAOURAN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 349
DRUSE DU LIBAN. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 349
PORTE DE PIERRE DANS LE HAOURAN. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 350
RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 351
ITINÉRAIRE DE M. D'OPPENHEIM ET RÉGION DU HAOURAN. . . 352
TYPES DRUSES DU LIBAN. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie) . . . 353
PIERRE AVEC INSCRIPTION NABATÉENNE. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 354
FEMMES DRUSES DU LIBAN. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) . . . 355
RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 356
RUINES DANS LE HAOURAN. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 357
LE CHEIK DRUSE IL ATRACH. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 358
RUINES DE TELL IL ASFÛR, À L'EST DE LA PEGA. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 359
CHÂTEAU DRUSE DE SALINA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 360
ARABES SLEB. (D'après une photographie) . . . 361
MINARET DE SALKHAD. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 361
RUINES DE DOUBESEH, PRÈS DE SOUVEDA. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 362
TEMPLE DE KANAVAT. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 363
CHÂTEAU DE SALKHAD. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 364
BÉDOUINS RIAT RECUEILLANT LA LAINE DE LEURS CHAMEAUX. Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une gravure de l'édition allemande) . . . 365
DANS LES RUINES DE BOSRA. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 366
RUINES D'UN TEMPLE À BOSRA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 367
UN REPAS DRUSE. (Dessin de Mignon, d'après une photographie) . . . 368
L'OASIS DE LA ROUHBEH. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 369
LES RUINES DU CHÂTEAU BLANC. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 370
RUINES DANS LA ROUHBEH. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 371
PIERRE SCULPTÉE À SOUVEDA. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 372
VILLAGEOIS SYRIENS DE DOÛMER. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie) . . . 373
BAS-RELIEF PALMYRÉNIEN. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 373
PUITS DE BIR ZOUBEDEH. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 374
KARIETEÏN. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 375
OUADI EL KOUBOUR. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 376
STEPPE DE KARIETEÏN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 377
SCULPTURES PALMYRÉNIENNES. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 378
SCULPTURES PALMYRÉNIENNES. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 378
VUES DES RUINES DE PALMYRE. (Dessins de Boudier, d'après une photographie) . . . 379
PALMYRE : LA COLONNADE. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 380
PALMYRE. — ENTRÉE DU TEMPLE DU SOLEIL. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 381
LE TEMPLE DU SOLEIL À PALMYRE. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 382
HABITANTS DE PALMYRE. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 383
ROUES ÉLÉVATOIRES. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 384

VOYAGE AU KILIMA NDJARO

PAR *M. JOSEPH CHANEL*

DISTRIBUTION DU « POCHO » (CALICOT SERVANT DE MONNAIE). (Dessin de Massias, d'après une photographie de l'auteur). 385
CASE AU MILIEU DES COCOTIERS, À ZANZIBAR. (Dessin de Boudier) . . . 385
ITINÉRAIRE DE MM. CHANEL ET GAUTIER, DE ZANZIBAR AU KILIMA NDJARO . . . 386
ZANZIBAR, VUE PRISE DE LA CAMPAGNE. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 386
PLANTATION DE GIROFLIERS. (D'après une photographie) . . . 387
PANORAMA DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier) . . . 388
PETITES NÉGRESSES ÉLEVÉES PAR LES « FILLES DE MARIE ». (D'après une photographie) . . . 389
LA VIEILLE FORTERESSE PORTUGAISE DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 390
EUPHORBE CANDÉLABRE. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie) . . . 391
PORTE D'ENTRÉE DE LA VIEILLE FORTERESSE DE MOMBAZ. (D'après une photographie) . . . 392
UN TROU D'EAU. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 393
CASES À REBAÏ. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 394
TYPES DE TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 395
MISSION CATHOLIQUE DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier) . . . 396
CARAVANE DE TAÏTA DEVANT LA MISSION DE BOURA. (Dessin de Mignon, d'après une photographie) . . . 397
RETOUR DE CHASSE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur) . . . 397
LE CLOCHER DE LA MISSION DE BOURA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 398
MISSION DE BOURA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 399
FEMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 400
SORCIER TAÏTA APPELÉ POUR SOIGNER UNE JEUNE FILLE. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 401
FEMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 402
PETITE ESCLAVE MASSAÏE BROYANT DU GRAIN. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) . . . 403
HOMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 404
HOMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 405
UN M'KOUAFI DANS LA FORÊT. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 406
FEMME TAÏTA ET SON ENFANT. (D'après une photographie) . . . 407
LA FORÊT DE TAVETA. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 408
LE REPAS DES PORTEURS, UN SOIR DE BONNE CHASSE. (Dessin de Mignon) . . . 409
TYPE TAVETA. (Dessin d'Oulevay) . . . 409
MISSION DE KILEMA. (Dessin de Boudier) . . . 410
KIMAMA. (Dessin de Gotorbe) . . . 411
FORTIN ALLEMAND DE MARANGU. (Dessin de Boudier) . . . 412
M'BAGARI, TYPE TCHAGA. (D'après une photographie) . . . 413
FEMMES TCHAGA. (D'après une photographie) . . . 414
FOUMBA, SULTAN DE KILEMA. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 415
KILEMA, UNE CASE TCHAGA. (Dessin d'Oulevay) . . . 416
UNE FORGE TCHAGA. (Dessin de Mignon) . . . 417
PORTE DES ÉTATS DE FOUMBA. (Dessin de Gotorbe) . . . 418
JEUNES FILLES TCHAGA. (Dessin de Mignon) . . . 419
PORTE D'UNE BANANERAIE. (Dessin de Gotorbe) . . . 420
LA SALLE DE RÉCEPTION DE FOUMBA. (D'après une photographie) . . . 421
TCHACOULA, LE CUISINIER DE LA MISSION, TYPE MYSSAÏ. (Dessin d'Oulevay) . . . 421
LE PERSONNEL DE LA MISSION DE KILEMA. (D'après une photographie) . . . 422
LE MARCHÉ DE KILEMA. (D'après une photographie) . . . 423
PONT EN NERVURES DE RAPHIA SUR LE LOUMÉ. (D'après une photographie) . . . 424
FOUMBA ET BOÏAMLAKÉ. (D'après une photographie) . . . 425

Chapelle de la mission protestante, à Taveta. (Dessin de Boudier). 426
Le grand sorcier. — Le chasseur affamé. (D'après des photographies). 427
La caravane dans la grande forêt. (D'après une photographie) 428
Le Kibo vu à 3 000 et à 4 000 mètres d'altitude. (Dessins de Boudier) 429
La première messe dite en Afrique à 4 500 mètres d'altitude. (D'après une photographie) 430
Le Kibo à 5 200 mètres d'altitude. (Dessin de Boudier). . 431
La « Marseillaise » au Kilima Ndjaro. 432
La mission de Kibocho. (D'après une photographie) . . 433
Type massaï. (Dessin de Bigot-Valentin). 433
Femme et jeune fille massaï. (Dessin de Bigot-Valentin). . 434
Le fils de Sina. (Dessin de Bigot-Valentin) 435
Cascade dans la forêt. (D'après une photographie). . . . 436
Guerriers, jeunes filles et case massaï. (Dessin de Mignon). 437
Guerriers massaï en tenue d'expédition. (Dessin d'Oulevay). 438
Sina entouré de ses guerriers. (Dessin de J. Lavée). 439
Arbre étouffé par des lianes. (D'après une photographie). 440
Un kraal massaï en forme de cercle. (Dessin de Boudier). 441
Jeunes filles tchaga en costume de circoncision. (Dessin d'Oulevay) 442
Gorge du Ouérou-Ouérou. (D'après une photographie) . . 443
M. Gautier venant de tuer un jeune rhinocéros. (Dessin de Bigot-Valentin) 444

L'ILE MAURICE

par *M. G. VERSCHUUR*

Indiens sur une plantation de sucre. (D'après une photographie). 445
Un Indien de Maurice. (Dessin de Mignon). 445
Far Quhar-street, à Port-Louis. (D'après une photographie). 446
Le Pieter Booth. (Dessin de Gotorbe). 447
Effets du cyclone du 29 avril 1892 à Port-Louis. (Dessin de Gotorbe). 448
Les trois Mamelles. (Dessin de Boudier) 449
Le ficus de poivre au réduit. (D'après une photographie). 450
Port-Louis : le Champ de Mars et la place Labourdonnais. (Dessins de Boudier). 451
Cascade des Tamarins. (Dessin de Boudier). 452
Ancien tombeau de Paul et Virginie, actuellement détruit, dans le jardin de Pamplemousses. (D'après une photographie) 453
Une femme indienne à Maurice. (Dessin de Mignon). . . . 454
La sucrerie de Riche-en-Eau. (Dessin de Boudier). . . . 455
Rade de Port-Louis. (Dessin de Slom) 456

L'ILE DE LA RÉUNION

par *M. G. VERSCHUUR*

Vue à vol d'oiseau de Saint-Denis de la Réunion (page 458). (Dessin de Boudier). 457
Nègre mendiant. (D'après une photographie). 457
Coulées de lave du grand volcan. (D'après une photographie) 458
La route de Salazie. (D'après une photographie) 459
La plaine des Cafres. (Dessin de Boudier). 460
Plateau et villages de Cilaos. (Dessin de Boudier). 461
La mare à poules d'eau. (Dessin de Boudier). 462
Blocs de trachyte à Cilaos. (Dessin de Boudier). 463
Vue générale des bains de Cilaos. (D'après une photographie). 464
Vue de Cilaos. (D'après une photographie). 465
Le village de Hellbourg. (D'après une photographie) . . 466
Saïd-Ali, sultan de la Grande Comore, interné à la Réunion. (D'après une photographie) 467
Saint-Paul de la Réunion. (Dessin de Boudier). 468

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(Extrait du Journal de route d'un Archéologue)

par *M. A. FOUCHER*

Attok, vue prise de la rive droite de l'Indus. (D'après une photographie). 469
Le Babou en tenue de voyage. (Dessin de J. Lavée). . . . 469
Vieilles murailles dans les berges de l'Indus, à Und. (D'après une photographie). 470
Tête de Bouddha trouvée à Und. (D'après une photographie). 471
Village de Lahore, type de village afghan du district de Peshavar. (D'après une photographie). 472
Villageois de Saval-Dhèr. — Types d'Afghans yousafzais. (D'après une photographie). 473
Couvent-forteresse de Rânigat. — Façade méridionale et intérieur des ruines. (Dessins de Boudier). 474
Députation de Bounèrvâls et de Svâtis et fonctionnaires indigènes. (Photographie de Burke, à Lahore). 475
Dans les ruines de Rânigat. (D'après une photographie). 476
La colline de Karamâr et la vieille route, vue prise d'un ancien cimetière musulman près de Châhbâz-Garhi. (Dessin de Boudier) 477
Spécimens de sculptures gréco-bouddhiques trouvées à Karamâr. (Musée de Lahore) 478
Site de Tarelli. (Dessin de Boudier) 479
Arrivée à Jamâl-Garhi. (D'après une photographie). . . . 480
Vue panoramique prise de Jamâl-Garhi vers l'Ouest. (Dessin de Boudier) 481
Svâti à l'affût. (Dessin de Bigot-Valentin). 481
La frontière indo-afghane. 482
Kachmir Smats, vu du contrefort de l'Est. (Dessin de Boudier) 483
Profil des collines de Pâja, vue prise au village de Mata. (D'après une photographie). 484
Entrée de la grotte de Kachmir Smats, vue prise de l'intérieur. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy) 485
Vue de Sanghao. (D'après une photographie). 486
Ruines près de Kachmir Smats. — Vue prise de l'entrée de la caverne. (Photographie de M. Al. E. Caddy) . 487
Naissance du Bouddha, bas-relief trouvé à Sanghao (Musée de Lahore). (D'après une photographie). . . . 488
Site de Nattou, vue prise vers le Sud. (Dessin de Boudier) 489
Nirvâna du Bouddha, bas-relief trouvé à Nattou (Musée de Lahore). (D'après une photographie). 490
Tour ruinée dans la passe de Dîgar. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy) 491
La passe de Malakand et les deux routes. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). 492
Statues provenant des fouilles du Stoûpâ de Loriyân Tangai. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). . 493
Les gens de l'escorte au pied d'une tour de défense (passe de Chérat). (D'après une photographie) 493
Ruines dans la vallée intérieure du Svât. (Dessin de Boudier) 494
Vallée du Svât, vue d'ensemble et route du Tchitral. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). 495
Panorama de la vallée moyenne du Svât, le pont de Chakdarra. (Dessin de Boudier, photographie de M. Al. E. Caddy). 496
Stoûpâ de Chakpat. (Dessins de Boudier) 497
Panorama de la vallée supérieure du Svât, le fort de Chakdarra. (Dessin de Boudier, photographie de M. Al. E. Caddy). 498
Vue de Gouniyar et versant septentrional de la passe de Shakhote. (D'après des photographies de M. Al. E. Caddy). 499
Stoûpâ ruiné dans la vallée d'Adinzai. (D'après une photographie) 500
Stoûpâ de Top-Darra. (D'après une photographie). . . . 501
Base déblayée du stoûpâ de Loriyân Tangai. (D'après une photographie). 502
Visiteurs dans les ruines de la passe de Morah. (D'après une photographie). 503
Le Takht dans la passe de Shakhote. (D'après une photographie) 540
Cheminée de la salle à manger du mess des guides, à Hotli-Mardân. (Dessin de Massias) 541

Nos connaissances de Châhbâz-Garhi. (Dessin d'Oulevay). 541
Vues prises des ruines du grand et du petit couvent de Jamâl-Garhi. (Dessins de Gotorbe). 542
Vue panoramique de Châhbaz-Garhi. (Dessin de Boudier) . 543
Village de Sahr-Bahlol. (Dessin de Boudier) 544
Vue du grand couvent de Takht-i-Bahai. (Dessin de Boudier). 545
Tumuli de Charh-i-Naparsan, près de Rajar. (Dessin de Boudier) 546
Hindous adorant une pierre. — Le couvent et la grotte du prince Viçvantara. (D'après des photographies) . . . 547
Vue de Bala-Hisar (stoûpâ des Yeux arrachés) près de Charsadda. (D'après une photographie). 548
Statue gréco-bouddhique trouvée à Sahri-Bahlol. (Musée de Lahore) 549
Le tumulus de la Variole. (Dessin de Boudier). 550
Tumulus près d'Oumarzai, portant le ziarat de Zahr-tor-Baba. (Dessin de Boudier) 551
Ruines bouddhiques et villageois près de Gandhairi (Dessin d'Oulevay) 552
Pont de bateaux de Charsadda. (Dessin de Berteault). . . 553
Type d'Afridi. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de Burke, à Lahore). 553
Bibelots du bazar de Peshavar. (D'après une photographie). 554
Bibelots du bazar de Peshavar. (D'après une photographie). 555
Emplacement probable de la pagode du roi Kanichka, à Shah-jî-kî-Dhêrî. (Dessin de Berteault). 556
La grande rue de Peshavar. (D'après une photographie de Bourne et Shepherd, à Calcutta). 557
Statue gréco-bouddhique trouvée à Taïkal. (D'après une photographie). 558
Afridis en tenue de campagne. (D'après une photographie de Burke, à Lahore). 559
Devant Jam-Roûd : sikh portant un faucon. (Dessin d'Oulevay) 560
Caravane dans la passe de Khaïber. (D'après une photographie de Bourne et Shepherd, à Calcutta) 561
Deux passants : Musulman et Hindou. (D'après une photographie). 562
Stoûpàs ruinés sur la route de Kaboul. (D'après une photographie) 563
Tonga ou voiture de poste sur la route du Khaïber. (D'après une photographie). 564

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE

par *M. GASTON VUILLIER*

Les brumes se prirent tout à coup à onduler comme les vagues de la mer 505
Entrée du bourg de Gimel. 505
Traitement de « l'érysipèle ». 507
L'éternelle rumeur des eaux. 508
L'invocation au firmament. 509
Le metze Chazal 510
Le martelage de la rate. 511
Le metze Pélissier 513
L'étang toujours sommeille... 514
Type de Liguroïde. 515
La nuit lui parle. 516
« L'enclavèlement » du loup. 517
Paysan corrézien 517
Le beuglement lamentable 519
Le château de Pebeyre. 520
« L'Ame de la Lande », air chanté par les bergers corréziens. 521
C'est la paillasse d'un mort livrée aux flammes. 522
L'envoûtement par l'image reflétée. 523
Le collier de pervenches pour guérir la bête des maux d'yeux 524
Un de mes conteurs du soir 525
L'envoûtement par le coeur de boeuf 526
Le meneur de loups 527
Terrasse du château de Pebeyre. 528
Le plateau de Millevache 529
Quelque tour à poivrière. 529
L'obole. 530
Le sorcier Vauzanges dit Nouné 531
La consultation de la braise. 532
L'invocation des saints 533
Fontaine sacrée à Bugeat 534
La « Naudze » 535
Ils s'étalent dans la bruyère, froids et clairs. 536
Favars 537
Fontaine sacrée à Fournols. 538
Une immersion dans la fontaine sacrée de Saint-Pierre. . 539
Ils s'en vont par la brume. 540

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND

par *M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND*

Notre train en gare de Krasnovodsk. (D'après une photographie) 565
Cavalier mervien. (Dessin de Gotorbe). 565
Krasnovodsk. (D'après une photographie) 566
Le chemin de fer transcaspien 566
Les Turkomans venus à notre rencontre à Géok-Tepé . . 567
Géok-Tépé : monument des soldats russes tombés à l'assaut de la ville. (D'après une photographie). 568
Géok-Tépé : Intérieur de la ville 569
Musiciens dans les aouls de Merv. (Dessin de Mignon). . 570
Femmes des aouls lavant le feutre. (D'après une photographie) 571
Merv : femmes turkomanes. (Dessin de J. Lavée) 572
Merv : une école dans l'aoul. (D'après une photographie). 573
Vieux Merv : Porte des Remparts. — La première enceinte. (D'après des photographies) 574
Vieux Merv : ruines de la première enceinte. (D'après une photographie) 575
L'armée de S. A. l'émir de Bokhara. (D'après une photographie). 576
Djigites, cavaliers de l'émir de Bokhara. (Dessin de J. Lavée) 577
Marchand de pain à Bokhara. (Dessin de Mignon) 577
Médressé à Bokhara. (D'après une photographie). 578
Marchands de melons devant le palais de l'émir, à Bokhara. (Dessin de Gotorbe) 579
Samarkand : mosquée de Chah-Zindeh. (D'après une photographie). 580
Samarkand : autre vue de Chah-Zindeh. (D'après une photographie). 581
La Mosquée et la Tour des Supplices, à Bokhara. (D'après une photographie). 582
Bokhara : les prisonniers de l'émir. — Le marché au coton. (D'après des photographies) 583
Samarkand : mausolée de Tamerlan. (D'après une photographie). 584
Samarkand : coin de marché devant la mosquée. (D'après une photographie) 585
Samarkand : mosquée de Bibi-Khanime. (D'après une photographie). 586
Défilé des troupes, à Askhabad. (D'après une photographie). 587
Abreuvoir sur la route. (D'après une photographie). . . 588

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

par *M. GEORGES BROUSSEAU*

Le premier poste français à Carsevenne. (D'après une photographie). 589
Un pont dans la forêt vierge. (D'après une photographie). 589
Le contesté franco-brésilien. 590
Indiens Galibis de l'Ouassa. (D'après une photographie) . 591
Une rue du Petit Dégrad. (D'après une photographie). . . 592
Le quai de Carsevenne. (D'après une photographie). . . . 593
Une habitation confortable. (D'après une photographie). 594
Cases de mineurs. — Groupe de porteurs. (D'après des photographies) 595

Départ pour le placer. (D'après une photographie). . . . 596
Le sentier du placer. (D'après une photographie). . . . 597
Un bateau de pêche. (Dessin de Boudier) 598
Une battée de prospection. (D'après une photographie). . 599
Le vapeur « Saint-Pierre ». (D'après une photographie) . 600

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe,

par B. de ZENZINOFF

Pêcheurs de l'île de Béring. (D'après une photographie) 601
Ours marin. (D'après une photographie). 601
Carte des îles Aléoutes. 602
Vue de l'île de Cuivre. (Dessin de Slom) 603
Femme aléoute de l'île de Béring. (Dessin de Bigot-Valentin). 604
Attelage de chiens dans l'île de Béring. (D'après une photographie) 605
Village d'été dans les îles Aléoutes. (D'après une photographie). 605
Les premiers arrivants. (Dessin de J. Lavée) 606
Une tuerie d'ours marins. (Dessin de J. Lavée) 607
Quatre « célibataires ». (Dessin de J. Lavée) 608
Lieu de réunion des ours marins, dit Ploudennoïe. (D'après une photographie). 609
Dépouillement des ours marins. (Dessin de J. Lavée). . 610
Emballage des peaux de phoque. (Dessin de Bigot-Valentin). 611
Oiseaux de mer des îles Aléoutes. (D'après une photographie) 612

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE

(Une ancienne capitale de la Russie)

par *M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI*

Le château de Gronsino. (D'après une photographie de M. Kolpakowsky) 613
Paysan russe. (D'après une photographie). 613
L'église de Gronsino. — Maison d'Anastasie Minkine. (D'après des photographies). 614
Paysage des environs de Novgorod. (Dessin de Massias). . 615
Monastère Houtinsky. (Dessin de Berteault). 616
Le Détinetz : le monument du Millénaire et la cathédrale de Sainte-Sophie. (D'après des photographies) . . 617
Croix russe à Sainte-Sophie. (D'après une photographie). 618
Vues de Novgorod. (D'après des photographies). 619
Portes de bronze de la cathédrale de Sainte-Sophie (D'après une photographie). 620
Ancienne croix en bois de tilleul. (D'après une photographie). 621
Laïka. (D'après une photographie). 622
La Tour Blanche et la Tour de Iaroslav. (D'après des photographies) 623
Une station de campagne en Russie. (D'après une photographie). 624

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI AUTOUR DE MADAGASCAR

PAR *M. X****

I. De Tananarive à Ankazobé. — Départ de Tananarive. — Les bourjanes et le filanzane. — Les Fahavalos. — Ranavalo III. — Le 4e territoire militaire. — Arrivée à Fihaonana. — L'École de Fihaonana. — Une fête de nuit à Fihaonana. — Sambaïna. — La vallée de l'Andranobe. — Arrivée à Ankazobé. — Ankazobé et ses constructions, son école professionnelle, sa ferme-école. Le zèle religieux de Rakotomanga 301

II. D'Ankazobé à Suberbieville. — Le plateau du Manankazo. — Les villages militaires. — Le village militaire de Manerinerina. — Le déserteur d'Ankarabe. — Les mokafohys. — Le pont du Mamokomita. — Nous entrons dans le Boéni. — Andriba. — Le Marokolohy. — Antsibositra. — Combats de Tsarasaotra et du Beritzoka 313

III. A Suberbieville. — Fêtes en l'honneur du général Gallieni à Suberbieville. — Histoire de la Société Suberbie. — État actuel de l'exploitation des mines. 325

IV. De Suberbieville à Majunga. — Le départ de Suberbieville. — La Betsiboka. — La descente de la rivière. — Les caïmans. — Marovoay. — Arrivée à Majunga. — La situation à Majunga. 337

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE

(De Damas à Bagdad)

PAR *M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM*

Traduit de l'allemand et résumé par M. Henri JACOTTET

I. Départ de Damas. — Organisation de la caravane. — Le chemin de fer du Haouran. — Bours el Harriri. — Le Haouran et ses constructions. — Caractère et origine du Haouran. — Les Druses, leur histoire et leur religion. 349

II. Bours el Harriri. — Dans le Haouran. — Souveda. — Excursion à Kanavat. — Ancienne route romaine. — Bosra. — Salkhad. — La traversée de la Harra. — Les Bédouins du Haouran. — La Rouhbeh. — La Safa. — Arrivée à Doûmer . . . 361

III. Doûmer. — La poste turque. — Le puits de Zoubedeh. — Karieteïn. — Une tempête de sable. — Palmyre et ses ruines. — La traversée du Hamad. — Arrivée à Der ez Zor 373

VOYAGE AU KILIMA NDJARO

PAR *M. JOSEPH CHANEL*

I. De Marseille à Zanzibar. — Zanzibar. — Mombaz. — Départ de la caravane. — Dans la brousse. . . 385

II. La Mission du Boura. — Les Taïta. — Le pori de Serengetee. — Le lac Djipé. — La forêt de Taveta. 397

III. Campement de chasse de Loutchoro. — Le lac Chala. — Etablissement des Allemands au Kilima Ndjaro. — La Mission de Kilema. — Les Tchaga. 409

IV. La vie du Missionnaire. — Le Marché de Kilema. — Chasses au marais du Rhombo. — Réception chez Foumba. — Ascension du Kilima Ndjaro. 421

V. Réception chez Sina. — Les Massaï. — Retour à la côte. — Bagamoyo 433

L'ILE MAURICE

PAR *M. G. VERSCHUUR*

I. 443

L'ILE DE LA RÉUNION

PAR *M. G. VERSCHUUR*

I. 457

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(Extrait du Journal de route d'un Archéologue)

PAR *M. A. FOUCHER*

I. Les bords de l'Indus. — Des deux côtés de la frontière : Types, paysages et ruines. — Les Bounêrvâls et l'expédition de 1898. — En longeant les montagnes du Bounêr 469

II. La caverne de Kachmir. — Toujours des ruines. — Villages et villageois. — Au delà de la frontière. — Routes et forts d'autrefois et d'aujourd'hui. — Sur le Malakand. 481

III. De Malakand à Chakdarra. — Le Svât supérieur. — La route du Tchitral. — Les passes méridionales. — Le soulèvement de 1897. 493

IV. Autour de Hoti-Mardân : Ruines et Légendes. — Le pays de Hachtnagar et la dernière expédition contre les Mohmands. 541

V. Peshavar. — La ville indigène. — Le *ghazi*. — La passe du Khaïber. — Le soulèvement des Afridis et des Orakzais. — La campagne du Tirah. — Le problème de la frontière 553

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE

PAR *M. GASTON VUILLIER*

I. Les races antiques des monts corréziens. — Atavisme. — Sortilèges et médications. — Les « metzes ». — Traitement de l'œdème. — Traitement des fièvres. — Le « martelage de la rate ». 505

I. Traitements divers de la fièvre. — Transplantation des maladies. — L'envoûtement par « l'image reflétée » et par le « cœur de bœuf ». — L'âme de la lande. — Au château de Pebeyre. — L'oraison du loup. — « L'enclavèlement ». 517

III. Sur les hauteurs. — Les fontaines sacrées. — Fournols. — Au plateau de Millevache. — Bergers et fantômes. — Une nuit chez un sorcier. — L'arrêt des hémorragies. — Les charmeurs du feu. — La « naudze ». — Favars. — A la fontaine sacrée de Saint-Paul 529

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND

PAR *M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND*

I. Merv. — Le Kara-Koum. — Tchardjoui. — L'Amou-Daria 565

II. Bokhara. — Samarkand 577

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

PAR *M. GEORGES BROUSSEAU*

I. 589

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe, par M. DE ZENZINOFF

I. 601

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE

(Une ancienne capitale de la Russie)

PAR *M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI*

I. 613

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue FROMENT.